

School of Theology at Claremont



1001 1371040



The Library
SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT

WEST FOOTHILL AT COLLEGE AVENUE
CLAREMONT, CALIFORNIA

DICTIONNAIRE
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
ECCLÉSIASTIQUES

TOME TROISIÈME

ANFORARIA — ARFONS

B3
V.3

DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

Mgr Alfred BAUDRILLART

ÉVÊQUE TITULAIRE D'HIMÉRIA
RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

R. AIGRAIN, P. RICHARD et U. ROUZIÈS

AVEC LE CONCOURS D'UN GRAND NOMBRE DE COLLABORATEURS

TOME TROISIÈME

ANFORARIA — ARFONS



PARIS, VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1924

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Imprimatur :

- Parisiis, die 11 martii 1924.

‡ LUDOVICUS-ERNESTUS, Card. DUBOIS

Arch. Parisiensis.

Theology Library
SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT
California

LISTE DES COLLABORATEURS DU TOME TROISIÈME

MM.

ALBE, archiviste du diocèse de Cahors.
 ALLMANG (R. P.), oblat de Marie, à Strasbourg.
 ALLOING, archiviste du diocèse de Belley.
 ALMEIDA (de), professeur au lycée de Coimbra.
 ANCEL (le R. P. dom), bénédictin, à Chevetogne (Belgique).
 ANDRIEU, professeur à l'Université de Strasbourg.
 ANTOINE de Sérent (le R. P.), franciscain à Saint-Brieuc.
 AUBERT, archiviste-paléographe, à Saint-Mandé (Seine).
 AUDARD, professeur au petit séminaire de Tours.
 AUDOLLENT, doyen de la Faculté des lettres de Clermont.
 AUTORE (le R. P. dom), chartreux, à Galluzzo (Italie), † 1920.
 BABIN (le R. P. dom), prieur de Cogullada, Saragosse (Espagne).
 BASCOUL, curé de Saint-Charles, à Nîmes, † 1923.
 BAUDRILLART (André), professeur au lycée de Versailles.
 BAYOL, professeur à l'École Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine.
 BERLIÈRE (R. P. dom), bénédictin, à Maredsous (Belgique).
 BERNARD (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, Paris.
 BESSON (S. G. Mgr), évêque de Lausanne.
 BIHL (le R. P.), franciscain, à Quaracchi (Italie).
 BLAYO (le R. P. dom), bénédictin, à Linciaux (Belgique).
 BLED, chanoine, à Saint-Omer.
 BODET, curé de Coulanges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres).
 BOITEUX, curé de Châtillon-le-Duc (Doubs).
 BONNARD (Mgr), recteur de Saint-Nicolas-des-Lorrains, à Rome.
 BRÉHIER, professeur à l'Université de Clermont.
 BRILLET, à Montsault (Seine-et-Oise).
 BRUNEAU, supérieur du séminaire de philosophie de Baltimore.
 CABOS, professeur à Gimont (Gers).
 CALENDINI (Louis), curé de Changé (Sarthe).
 CALENDINI (Paul), curé de Ballon (Sarthe).
 CAPEILLE, curé de Banyuls-des-Aspres (Pyrénées-Orientales).
 CAPTIER, à Paris.
 CHARTRAIRE, secrétaire général de l'archevêché de Sens.
 CHEMIN (le R. P. dom), bénédictin, à Linciaux (Belgique).
 CHEVALIER (Jacques), professeur à l'Université de Grenoble.
 CHEVALIER (Ulysse), à Romans (Drôme), † 1923.

MM.

CIVRAYS, professeur aux Facultés catholiques d'Angers.
 CLERVAL, professeur à l'Institut catholique de Paris † 1918.
 CLUGNET, à Bourg-la-Reine (Seine), † 1920.
 CONSTANT, professeur à l'Institut catholique de Paris.
 CONSTANTIN, aumônier du lycée de Nancy.
 COOLEN, professeur au collège Saint-Bertin, à Saint-Omer.
 COSTE, prêtre de la Mission, à Paris.
 COULON (le R. P.), dominicain, à Rome.
 CRÉGUT, chanoine, à Clermont.
 DAVID, professeur à l'Université de Cracovie.
 DEDIEU, professeur à l'École Massillon, à Paris.
 DEGERT, professeur à l'Institut catholique de Toulouse.
 DELAVILLE LE ROULX, à Paris († 1911).
 DELORME (le R. P.), franciscain, à Quaracchi (Italie).
 DENIS (le R. P. dom), bénédictin († 1918).
 DESLANDRES, bibliothécaire à l'Arsenal, à Paris.
 DOREILLAC (le R. P. dom), bénédictin, à Saragosse.
 DUBRULLE, bibliothécaire des Facultés catholiques de Lille.
 DUINE, aumônier du lycée de Rennes.
 DURENGUES, chanoine, à Agen.
 DURVILLE, chanoine, à Nantes.
 DUTILLEUL, (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Enghien (Belgique).
 ÉDOUARD d'Alençon (le R. P.), capucin, à Paris.
 EMEREAU (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Kadi-Keuï, Constantinople.
 FABRE, directeur au séminaire de l'Institut catholique, à Toulouse.
 FALCONNET, supérieur de l'Institution Saint-Lazare, à Autun.
 FASOLINO, curé de Notre-Dame de Balvanera, à Buenos-Aires.
 FAUCHER (le R. P.), dominicain, à Sèvres (Seine-et-Oise).
 FOURNIER, supérieur de l'Institution de l'Immaculée-Conception, à Saint-Dizier.
 FRAIKIN, à Rome († 1914).
 FREZET, à Reims.
 FROIDEVAUX, doyen de la Faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris.
 GARIN, curé d'Ivry (Seine).
 GASTOUÉ, professeur à la *Schola cantorum*, à Paris.
 GAUTHIER, vicaire à Saint-Antoine, à Paris.
 GAVARD, supérieur du grand séminaire d'Annecy.
 GAZIER, professeur à l'Université de Besançon.
 GAZIN-GOSSEL, à Dijon.

GHELLING (le R. P. de), de la Compagnie de Jésus, à Louvain.
 GORCE (Denis), médecin à Grenade-sur-l'Adour (Landes).
 GORCE (le R. P. M. M.), dominicain, au Saulchoir (Belgique).
 GOUGAUD (le R. P. dom), bénédictin, à Farnborough (Angleterre).
 GROETEKEN (le R. P.), franciscain, à Quaracchi (Italie).
 GUÉRARD, aumônier à Paris.
 GUILLOUX (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Paris.
 HUMBERT, à Paris.
 IEHL (le R. P. dom), bénédictin, à Aoste (Italie).
 INGOLD (le R. P.), à Oelenberg (Alsace), † 1923.
 JACQUET, archiviste du diocèse de Paris.
 JACQUIN (le R. P.), dominicain, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).
 JANIN (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Kadi-Keuï, Constantinople.
 JONGH (de), à Louvain (Belgique), † 1915.
 JUGIE (le R. P.), augustin de l'Assomption, professeur au Séminaire oriental, à Rome.
 KARALVSKIJ, attaché à la Bibliothèque Vaticane, à Rome.
 KERVAL (de), à Florence, † 1912.
 KIRSCH (Mgr), professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).
 LABRIOLLE (de), professeur à l'Université de Poitiers.
 LACGER (de), professeur au grand séminaire d'Albi.
 LA MARTINIÈRE (de), archiviste du Morbihan, à Vannes.
 LAMBERT (le R. P. dom), bénédictin, à Saragosse.
 LANGLOIS, bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris.
 LAPEYRE, professeur au petit séminaire de Bordeaux.
 LA SERVIÈRE (le R. P. de), de la Compagnie de Jésus, professeur à Zi-Ka-Wei (Chine).
 LAUNAY, directeur au séminaire des Missions-Étrangères, à Paris.
 LAURÈS (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Kadi-Keuï, Constantinople.
 LECLER, à Limoges, † 1920.
 LECOMTE, à Paris.
 LE GRAND, archiviste aux Archives nationales, à Paris.
 LEHAUT, aumônier, à Paris.
 MAC CAFFREY, professeur au séminaire de Maynooth (Irlande).
 MARIE-JOSEPH du Sacré-Cœur (le R. P.), carme, au Castelet (Bouches-du-Rhône).
 MARTIN, directeur de la *Semaine religieuse de Nancy*, à Nancy.
 MARTINEZ (le R. P. dom), bénédictin à Saragosse.
 MILON, de la congrégation de la Mission, à Paris.
 MOLLAT, professeur à l'Université de Strasbourg.
 MONCELLE, professeur au collège de la Malgrange (Meurthe-et-Moselle).
 MONSABERT (le R. P. dom de), bénédictin, à Poitiers.
 MORÇAY, chapelain à Saint-Martin de Tours.
 MOREAU (le R. P. de), de la Compagnie de Jésus, à Louvain.

MUSY, à Dijon.
 NAU, professeur à l'Institut catholique de Paris.
 NICOLAS, curé de Laneuville (Meuse), † 1920.
 NOYON (le R. P. de) de la Compagnie de Jésus, à Jersey, † 1918.
 OLIGER (le R. P.), franciscain, à Quaracchi (Italie).
 ORTOLAN (le R. P.), oblat de Marie, à Rome.
 OTT (le R. P. dom), bénédictin, à Colledgeville, Minnesota.
 PALMIERI (le R. P.) augustin, à Rome.
 PARRA (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Toulouse.
 PÉRIER, professeur à l'Institut catholique de Paris.
 PERROD, aumônier du lycée de Lons-le-Saunier.
 PETIT (S. G. Mgr), évêque d'Athènes.
 PETRIDÈS (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Constantinople, † 1911.
 PIETSCH (le R. P.), oblat de Paris, à Hunfeld.
 PRÉVOST (Arthur), secrétaire de l'évêché de Troyes.
 PREVOST (Michel), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 RASTOUL, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 REGNIER (Adolphe), bibliothécaire à l'Institut, † 1918.
 REGNIER (Philippe), à Épernon (Eure), † 1915.
 REYMOND, à Lausanne.
 RICARD, à Madrid.
 RIGAL, professeur à Maynooth (Irlande).
 RIGUET, curé de Saint-Jean-de-la-Ruelle (Loiret), † 1918.
 ROCHE, à La Voulte-sur-Rhône (Ardèche).
 ROUQUETTE, à Montpellier.
 ROUSSEAU, à Paris.
 ROYER, conservateur de la bibliothèque de Grenoble.
 SABARTHÈS, aumônier, à Paris.
 SAHUC, à Saint-Pons (Hérault).
 SALAVILLE (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Kadi-Keuï, Constantinople.
 SAUTEL, professeur au collège Saint-Joseph, à Avignon.
 SCHAFF (le R. P.), dominicain, au Saulchoir (Belgique).
 SICART, à Madrid.
 SIGURET, vicaire à la Trinité, à Paris.
 TAYLOR, à Copenhague, † 1913.
 TEIL (Mgr de), à Paris, † 1922.
 TERRET, chanoine à Autun.
 THOREL (le R. P.), franciscain à Amiens.
 TONNA-BARTHET (le R. P.), augustin, à Sienne (Italie).
 TOURNEBIZE (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, professeur à l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth.
 TRICOT, professeur à l'Institut catholique de Paris.
 TRILHE, professeur à l'Institut catholique de Toulouse.
 UBALD d'Alençon (le R. P.), capucin, à Paris.
 UZUREAU, directeur de l'*Anjou historique*, à Angers.
 VACANDARD, aumônier du lycée de Rouen.
 VAILHÉ (le R. P.), augustin de l'Assomption, à Rome.
 VIDAL (Mgr), recteur de Saint-Yves-des-Bretons, à Rome.
 VOGT, curé de Notre-Dame, à Genève.
 WARICHEZ, professeur à l'Université de Louvain.
 WILMART (le R. P. dom), bénédictin, à Farnborough (Angleterre).
 ZEILLER, professeur à l'École des Hautes-Études, à Paris.

DICTIONNAIRE

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

ECCLÉSIASTIQUES

A (suite)

ANFORARIA. Voir BOSETH AMPHORARIA.

1. ANFOSSI (FILIPPO), dominicain italien, né à Taggia (Ligurie) en 1750, prit l'habit dominicain à Gênes, au couvent de San Domenico. Il enseigna en plusieurs maisons de son ordre, en particulier à Alexandrie. En 1803, il fut appelé à Rome par le général de son ordre, Joseph Gaddi, pour répondre aux attaques de Josse Le Plat, théologien de Louvain, qui avait publié auparavant *Lettres d'un théologien canoniste à N. S. P. le pape Pie VI, au sujet de la bulle Auctorem fidei* portant condamnation d'un grand nombre de propositions tirées du synode de Pistoie de l'an 1786, Bruxelles, 1796. Anfossi se mit aussitôt à l'œuvre, mais étant tombé malade, il dut quitter Rome après avoir fait paraître *Risposta del P. Filippo Anfossi domenicano alle lettere del Plat e alle opposizioni di alcuni altri teologi che hanno preteso d'impugnare la bolla Auctorem fidei in cui dal rom. pont. Pio VI si condanna il sinodo di Pistoia*, 2 in-8°, Rome, 1805. Cette apologie de la bulle reparut plus tard augmentée sous le titre : *Difesa della bolla Auctorem fidei in cui si trattano le maggiori questioni, che hanno agitata in questi tempi la Chiesa*, 3 vol., Rome, 1816, en tout, vingt-cinq lettres contre Le Plat. En appendice au t. III, il ajoutait *Considerazioni sulla Costituzione civile del clero e la Chiesa costituzionale di Francia*. En 1814, Pie VII avait institué le P. Anfossi vicaire général de l'ordre, mais une fois arrivé à Rome, il fut fait maître du Sacré-Palais. C'est dans l'exercice de cette charge qu'il mourut le 14 mai 1825. Pendant un temps, on crut que Pie VII le ferait cardinal, mais la polémique qu'il eut avec certains personnages fort en vue, tels que Mastrofini, Palmieri, Olivieri, le desservit et empêcha sa promotion. Il semble même que Léon XII ne lui ait pas conservé la faveur qu'il avait eue sous Pie VII. Parmi les nombreux écrits du P. Anfossi, citons : 1° *La restituzione de' beni ecclesiastici necessaria alla salute di quelli che ne han fatto acquisto senza il consenso e l'autorità della S. Sede apostolica*, in-8°, Rome, 1824; Bologne, 1824. D'après l'appendice, à partir de la page 153, qui a pour titre : *Risposte alle altrui critiche riflessioni*, etc., on voit que cet ouvrage parut pour la première fois en 1803 (*Sulla compra dei beni ecclesiastici*) et qu'il produisit à cette époque difficile les meilleurs résultats; — 2° *Sulla legge napoleonica del*

divorzio, cité dans la préface à la *Difesa della bolla*; — 3° *Motivi per cui il P. F. A. D. a creduto di non potere aderire alle quattro propositioni Gallicane*, 2 in-8°, 1813. Napoléon avait exigé de tous les évêques et de tous les professeurs des pays d'Italie, soumis à la domination française, la reconnaissance des quatre articles de 1682. C'est pour expliquer son refus de souscrire à cet ordre que le P. Anfossi publia cet ouvrage très érudit; — 4° *La ragione e la fede in collera con F. C.* (Francesco Carrega) per la sua dissertazione sulla legge del divorzio, 2° édit., in-8°, Rome, 1814; — 5° *Proposizioni estratte dalle opere del signor canonico Vincenzo Palmieri già teologo del sinodo di Pistoja colle rispettive censure per utile disinganno de'suoi leggitori*, in-8°, Rome, 1819; — 6° *Risposta all' Appendice apologetica e al commentario di D. Vincenzo Palmieri già teologo del sinodo di Pistoia dell' anno 1786*, in-8°, Rome, 1820; — 7° *Se possa difendersi, ed insegnare non come semplice ipotesi, ma come verissima e come tesi la mobilità de la terra e la stabilità del sole da chi ha fatto la professione di fede di Pio IV. Questione teologico-morale*, in-8°, 1822. La première partie est dirigée contre Joseph Settele, la seconde contre le P. Olivieri. Cet écrit du P. Anfossi parut pour justifier son refus d'imprimer, comme maître du Sacré-Palais, au t. II du livre de J. Settele, *Elementi d'ottica*, dont le premier avait l'imprimatur du socius et qui parut sans autre approbation par dispense. C'est depuis cette époque que, dans la formule d'approbation des livres à Rome, on a supprimé le *si videbitur* délivré auparavant par le vice-gérant et qui précédait l'imprimatur du maître du Sacré-Palais. Désormais le visa du vice-gérant se trouva absolu et fut mis après celui du maître du Sacré-Palais. Ce changement fut motivé, dit-on, par l'entêtement de ce dernier à censurer des propositions scientifiques non condamnées, uniquement parce qu'elles étaient contraires à celles de l'école de saint Thomas.

Jac. Villanueva, *Bibliothecae scriptorum ordinis praedicatorum...* continuatio, ms. [arch. gén.], p. 27-28. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Inspruck, 1912, t. V, col. 866.

R. COULON.

2. ANFOSSI (MICHEL-ANTOINE DE SAINT-LOUIS DE GONZAGUE), carme déchaussé italien, né à San Remo, sur la Rivière du Ponent de Gênes, le 31 octobre 1799, vint à Rome au noviciat de la Scala, où il fit sa profession solennelle le 27 septembre 1816 et, après avoir terminé

ses études, reçut les ordres sacrés. Il partit, en 1825, pour la mission des Indes et commença son ministère dans le Goudjerat ou Guzerate, dont il fut visiteur apostolique neuf années. Envoyé alors à Bombay, il y exerça, dix-neuf ans, les fonctions de vicaire général sous Mgr Ramazzini (P. Pierre d'Alcantara), vicaire apostolique, et ses deux successeurs. Il fut ensuite sacré évêque de Mennith *in partibus* le 15 mai 1853 et envoyé au Malabar en qualité de vicaire apostolique. D'une activité infatigable, il multiplia les églises et les écoles, communiquant aux missionnaires son zèle pour le développement de sa chrétienté et de son séminaire, ainsi que pour la conversion des indigènes. Cependant ses forces diminuant à cause du climat et de son grand âge, il résigna ses fonctions en 1870 et, à la fin de l'année 1871, se retira à Quilon, où il mourut le mercredi 18 décembre 1878.

Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, Ratisbonne, 1873, p. 120; et *Supplément*, 1886, p. 99 (avec quelques corrections). — Barthélémy de Saint-Ange et Henri-Marie du Saint-Sacrement, *Collectio script. ord. carm. exalc.*, Savone, 1884, t. II, p. 299. — *Annales manuscrites des carmes déchaussés de la province d'Avignon : missions des Indes*, p. 79-80.

P. MARIE-JOSEPH.

ANFROI, ANSFRIID ou **AUFRIID**, bienheureux de l'ordre de Saint-Benoît et évêque d'Utrecht (995-1010). Anfroi appartenait à une famille noble de la Flandre et fut d'abord au service des empereurs Otton III et Henri II, dont il devint le conseiller préféré. En 995, à la mort de Baudouin, évêque d'Utrecht, l'empereur le supplia d'accepter cet évêché; Anfroi finit par accepter. Devenu presque aveugle, il se retira au monastère de Fohorst, appelé plus tard Heiligenberg, non loin d'Utrecht et qu'il avait lui-même fondé. C'est là qu'il mourut vers 1010. Il se signala surtout par une grande dévotion à la sainte Vierge. Fête le 3 mai.

Acta sanctorum, mai t. I, p. 431-432. — Alpertus, *De diversitate temporum*, I, XI-XVII, dans *Monum. Germ., Script.*, t. IV, p. 705-709. — *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, t. VI, p. 85-93.

A. BAYOL.

ANGADRÈME (Sainte), abbesse d'Oroër. Elle était fille de Robert, grand-référendaire de Clotaire III. Fiancée à Ansbert, le futur évêque de Rouen (voir ce nom), elle obtint de Dieu d'être frappée de la lèpre, pour que ses fiançailles fussent rompues. Présentée à saint Ouen de Rouen, elle reçut de lui l'habit religieux et aussitôt la lèpre disparut. Nommée abbesse d'Oroër, elle y vécut saintement plus de trente ans et mourut vers 695. Sa fête se célèbre le 15 octobre.

Maillon, *Acta sanctor. ord. S. Benedicti*, saec. II, Paris, 1669, p. 1063-1064. — *Acta sanctor.*, 1794, oct. t. VI, p. 538-544. — Renet, *Saint Lucien et les autres saints du Beauvaisis*, Beauvais, 1894, t. III, p. 658 sq. — *Vita Ansberti episcopi Rotomagensis*, dans *Monum. Germ. hist., Script. rer. Meroving.*, t. V, p. 620-621.

U. ROUZIÈS.

ANGAMALE, ancien diocèse de l'Inde portugaise. Quand les Portugais commencèrent à s'établir dans l'Inde, en 1502, ils y trouvèrent un grand nombre de chrétiens qui vivaient dispersés sur les montagnes du Malabar, depuis Cranganor jusqu'à Coulan, tandis que d'autres se trouvaient dans le royaume de Travancor et d'autres encore à Todamala, près de Calicut. Ces peuples se disaient les descendants des chrétiens qui, d'après des traditions très anciennes, auraient dû leur foi à l'apostolat de saint Thomas. La tradition chrétienne se serait conservée pendant bien des siècles sur la côte de Coromandel, que les fidèles auraient fini par abandonner par suite des persécutions, pour se transporter au Malabar. Ils étaient connus par les désignations de *chrétiens du Malabar*, *chrétiens de la serra du Malabar* (montagnes

du Malabar), ou encore *chrétiens de Saint-Thomas*, du nom de l'apôtre auquel ils attribuaient l'évangélisation de leurs ancêtres. Recevant leurs évêques de Babylone, ces chrétiens étaient nestoriens. En 1502, ils envoyèrent des émissaires à Vasco da Gama, qui se trouvait à Cochim, pour lui demander la protection du roi de Portugal contre les infidèles. Un grand nombre de chrétiens du Malabar s'établirent à Cranganor et à Coulan, après la conquête de ces villes par les Portugais; mais ceux-ci ne leur permettant pas l'usage de la viande les jours d'abstinence, ni la consécration du pain fermenté et cherchant à leur imposer les rites catholiques, ils retournèrent bientôt au milieu des infidèles.

En 1558, les chrétiens du Malabar se trouvaient sous le gouvernement de l'archevêque Mar José, que leur avait envoyé Mar Audixo, patriarche de Babylone. Mar José feignait d'être catholique pour gagner l'amitié des Portugais; mais son hypocrisie fut découverte et il fut envoyé à Lisbonne. Il sut tromper la famille royale et retourna aux Indes en 1564, après avoir promis d'amener les chrétiens du Malabar à l'obéissance de l'Église romaine. Ils avaient déjà un autre archevêque, Mar Abdráhão, qui fut arrêté à son tour et envoyé en Portugal, mais qui s'échappa de Moçambique et alla par terre à Rome se justifier devant le pontife. Il s'en suivit une série de démêlés qui finirent par la mort de Mar José à Rome, où il était allé se défendre devant le pape.

Dans la suite, les rapports de Mar Abdráhão avec les Portugais furent amicaux. Il se disait catholique, mais sa sincérité était douteuse. Sur le conseil des jésuites, il réunit le clergé et le peuple dans sa cathédrale le 26 octobre 1583, et leur lut la profession de foi d'après la bulle de Pie IV. Dans le III^e concile provincial de Goa, qui commença le 9 juin 1585, il abjura le nestorianisme, anathématisa les erreurs condamnées par l'Église catholique et célébra d'après le rite romain, les livres liturgiques ayant été traduits en syriaque par le jésuite Francisco Ros. Après avoir persévéré quelque temps dans la foi catholique, il revint en 1590 à l'hérésie de Nestorius, qu'il conserva jusqu'à sa mort, au commencement de 1597. Le diocèse d'Angamale fut à la charge de l'archevêque de Goa, Aleixo de Meneses.

Par le bref *In supremo militantis Ecclesiae*, du 4 août 1600, Clément VIII accorda aux rois de Portugal le droit de patronat dans le diocèse d'Angamale, et en 1601 il nomma évêque de ce diocèse le jésuite Francisco Ros. La dignité archiepiscopale fut supprimée et le diocèse devint suffragant de Goa; mesure qui fut annulée, à cause de la perturbation qu'elle produisait parmi les fidèles. La cathédrale fut transférée à Cranganor, qui fut détachée du diocèse de Cochim. L'évêque de Cochim s'y opposant, le pape confirma le démembrement le 3 décembre 1609, à la demande du roi de Portugal, et chargea l'archevêque de Goa de mettre fin aux différends et de régler les limites des deux diocèses, ce qui fut fait par sentence exécutoire le 22 décembre 1610. Voir CRANGANOR.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1912, t. III, p. 34 sq. — Francisco de Sousa, *Oriente conquistado*, Lisbonne, 1710, t. I, p. 141 sq.; t. II, p. 122 sq., 124, 131, 144, 155 sq., 205 sq., 224. — António de Gouveia, *Jornada do arcebispo de Goa D. Fr. Aleixo de Meneses ás serras do Malabar*, Coïmbre, 1606, p. 8 sq. — João de Barros, *Década primeira*, Lisbonne, 1628, l. I, c. VI. — Diogo do Couto, *Década sétima*, Lisbonne, 1736, l. I, c. II. — *Bullarium patronatus Portugalliae regum*, Lisbonne, 1870, t. II, p. 8, 10, 16, 26, 226, 227, 228, 233, 239, 292. — *Corpo diplomático português*, Lisbonne, 1902, t. XII, p. 80, 90, 158, 199.

Fortunato DE ALMEIDA.

ANGAR (ANDRÉ), fils de Louis Angar et de Marguerite Château, naquit à Paris, vers 1759; il reçut la tonsure le 26 mars 1774. Prêtre pieux et instruit, docteur en théologie de la faculté de Paris en 1785, il fut attaché comme second vicaire à l'ancienne paroisse de Saint-Sauveur. C'est en cette qualité qu'il refusa le serment à la Constitution civile du clergé, au mois de janvier 1791. Arrêté à Paris, au mois d'août 1792, comme prêtre insermenté, il fut enfermé dans l'église des Carmes et se prépara avec ses compagnons à confesser sa foi jusqu'à la mort. Il fut massacré le 2 septembre 1792. Son nom a été écrit, par erreur, quelquefois Augar ou Augear. Son testament olographe, daté du 14 août 1792, conservé dans sa famille, est empreint d'une grande piété. Il figure dans les listes du procès de béatification des martyrs de septembre 1792.

A. Guillon, dans *Les martyrs de la foi*, Paris, 1821, t. II, p. 105, lui consacre un article, sous le nom d'Augeard, sans avoir pu découvrir ni son véritable nom, ni les détails précis de son histoire.

R. DE TEIL.

ANGARIUS ou **ANTGARIUS**, évêque de Cahors vers 820. Il ne nous est connu que par un document, mais qui est rapporté d'après les archives de Figeac par le P. Lecointe, qui le trouve authentique, et d'après les archives de Conques par Dominici, en son *histoire manuscrite du pays de Quercy*. Le fait d'être trouvé identique dans les archives de deux abbayes rivales semble bien assurer la valeur historique du document. Cet acte est un échange opéré entre Pépin, roi d'Aquitaine, et l'évêque Angar : le premier donne, soit en Rouergue, où le diocèse de Cahors avait plusieurs paroisses dès le VI^e siècle, soit en Quercy, diverses villas données jadis à l'empereur Louis par le comte Autricus; l'évêque cède la petite *cella* de Saint-Martin d'Jonant (aujourd'hui Lunan, canton de Figeac). Pépin devait donner cette église de Lunan à l'abbaye de Conques, et plus tard elle devait devenir propriété de l'abbaye de Figeac; c'est ce qui explique la présence du document dans les deux fonds d'archives. On a rapporté la date de cette pièce aux années 819, 820 ou 821. Le *Gallia* identifie l'Angarius de 820 avec l'Agarnus ou Avarnus de 783. La chose n'est pas en soi impossible; nous n'avons entre les deux noms que celui d'Ayma qui est douteux; et il y a quelque similitude entre Angarius et Agarnus, mais il faudrait être sûr que 783 est la première et 820 la dernière année d'un même épiscopat. Il est plus naturel d'admettre l'existence de deux évêques. Voir AGARNUS, t. I, col. 904.

Gallia christiana, t. I, col. 123. — Lacoste, *Hist. du Quercy*, t. I, p. 287; cet auteur distingue Agarn et Angarn, mais il attribue à ce dernier l'acte du cartulaire de Moissac, qu'il place après 808, et il le fait succéder à Ayma. La Croix, *Séries. ep. Cad.*, p. 43; trad. d'Ayma, t. I, p. 181. — Mss. de la Chronique de Foulhiac et de l'histoire de Dominici (tous deux à la bibliothèque de la ville), mettent Agarn en 673 et Angarius entre 808 et 822. — Lacarrière, *Hist. des év. de Cahors*, fasc. 6, p. 75. — Cathala-Coture, *Histoire... du Quercy*, t. II, p. 377 (texte du document).

E. ALBE.

ANGARUM ou **SANGARUM**. D'après Socrate, *Hist. eccl.*, v, 21, P. G., t. LXVII, col. 624-625, les novatiens tinent en cet endroit, en 391, un concile où ils condamnèrent la pratique de Sabbatius de célébrer la Pâque en même temps que les Juifs.

Mansi, *Sacror. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 699-700.

U. ROUZIÈS.

1. ANGE, cardinal-diacre de Sainte-Marie in Dominica, souscrit à une bulle de Calliste II, le 6 avril 1123, et à deux bulles d'Honorius II, le 28 mars et le 21 juillet 1126. Il fut, en 1130, du nombre des cardinaux qui prirent parti pour Anaclet II. Voir t. II, col. 1412.

Ciacconius, *Vitae et res gestae pontif. rom. et S. R. E. cardinal.*, Rome, 1677, t. I, col. 952. — Jaffé, *Regesta pontif. roman.*, Leipzig, 1885, t. I, p. 781, 823, 912.

U. ROUZIÈS.

2. ANGE, cardinal-diacre de Saint-Adrien, uniquement connu par quelques souscriptions à des actes d'Innocent III, du 15 mars 1212 au 21 avril 1214.

Potthast, *Regesta pontif. roman.*, Berlin, 1874, p. 465. — Eubel, *Hierarchia medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 4.

U. ROUZIÈS.

3. ANGE (Saint), carme, né en 1185, à Jérusalem, de parents juifs convertis, entra en 1203 au monastère des ermites du Mont-Carmel dans la Ville sainte et, après un an de probation, alla faire profession au Mont-Carmel entre les mains de saint Brocard, prieur général. Ordonné prêtre à Saint-Jean-d'Acre en 1213, il se retira en une grotte isolée dans la sainte montagne, où il vécut en anachorète jusque vers la fin de l'année 1218. C'est alors que saint Brocard, le voyant consommé en vertus, le chargea d'une mission spéciale auprès d'Honorius III : il devait probablement demander la confirmation de la règle du Carmel formulée en 1207 par saint Albert de Verceil (t. I, col. 1564), et, par suite, montrer que les ermites du Mont-Carmel n'étaient pas atteints par le treizième canon du IV^e concile de Latran qui interdit, en 1215, d'établir de nouveaux ordres religieux. Hardouin, *Acta concil.*, t. VIII, col. 31. Saint Ange arriva fin avril 1219, à Messine, où il descendit au monastère que les ermites du Mont-Carmel y possédaient. Il rejoignit le pape à Rome et s'acquitta de la négociation qui lui était confiée.

En cette même année 1219, le 26 mai, jour de la Pentecôte, se tenait à Assise le fameux chapitre des nattes auquel assistait saint Dominique. Saint François d'Assise y annonça qu'il allait prêcher la foi au soudan d'Égypte. Il part avec saint Dominique qui retournait en Espagne : tous deux devaient prendre congé du pape avant de quitter l'Italie. Ils le trouvent encore à Rome; car Honorius III y signe une bulle le 31 mai, en sort le 7 ou 8 juin, afin de chercher des subsides pour la croisade, mais s'arrête à Rieti, où il signe une autre bulle le 11 du même mois. Potthast, *Regesta pontif. rom.*, t. I, n. 6080-6081. C'est alors que se place l'entrevue de saint François d'Assise, de saint Dominique et de saint Ange, dans la basilique du Latran, selon une tradition vivante au Carmel, acceptée par Wadding et confirmée par une vieille peinture toujours existante et une inscription visible encore en 1680 au-dessus de la cellule de saint Dominique dans le couvent des dominicains de Sainte-Sabine : saint Ange prédit à saint François ses stigmates; celui-ci répliqua en lui révélant son prochain martyre. Un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, le *codex Miscellaneus*, écrit vers 1370 par Nicolas Processi, bénéficiaire de la basilique dans les années 1362 et suivantes, rappelle que saint Ange, carme martyr, a prêché au Latran et que, gravissant à genoux la *Scala santa*, il provoquait aux larmes et les assistants et lui-même.

Le saint regagna ensuite la Sicile. L'Occident était alors désolé par l'hérésie des *cathares* ou *patarins* : ils infestaient toute l'Italie et pullulaient en Sicile, au point que Frédéric avait dû établir, dès 1213, dans son royaume des Deux-Siciles, d'accord avec Innocent III, le tribunal de l'Inquisition, lequel fut encore affermi vers 1230. Baronius-Theiner, *Annales ecclesiastici*, t. XVIII, p. 57, n. 73, ad an. 1097. Saint Ange, retournant en Sicile, prêcha contre les hérétiques avec un zèle inlassable dans la Campanie, puis à Palerme, où il séjourne chez les basiliens de Notre-Dame de la Grotte, à Agrigente et à Licata. Dans cette dernière ville, il s'efforça d'amener à résipiscence un puissant seigneur, hérétique obstiné, nommé Béranger qui

vivait publiquement dans l'inceste : il n'y put réussir ; cependant il obtint de la complice qu'elle se rendit à l'église, demandât pardon du scandale donné, et se séparât du coupable. Mais Béranger, furieux, réunit une troupe d'hérétiques et, comme le saint prêchait le 1^{er} mai dans l'église des Saints-Philippe-et-Jacques, ils traversent la foule, les armes à la main, se jettent sur saint Ange et le percent de cinq coups d'épée. Le peuple voulait se saisir de Béranger et le punir sur-le-champ de son crime ; l'homme de Dieu l'interdit, mais insista pour qu'on protégât celle que le meurtrier recherchait. Le saint, transporté dans la maison où il recevait l'hospitalité, ne cessa pas d'exhorter ceux qui l'entouraient à la persévérance dans la foi et à l'amour des ennemis ; puis il expira le 5 mai 1220. Ms. de Maestricht : *Act. sanct.*, maii t. II, 3^e édit., Appendix, p. 53*, n. 12.

Les funérailles du saint martyr furent solennelles. Le tombeau où on l'inhuma dans l'église des Saints-Philippe-et-Jacques devint aussitôt un lieu de pèlerinage très fréquenté, où s'accomplissaient d'innombrables miracles dont prenaient acte les notaires de la ville, avec les attestations des témoins, formant des recueils authentiques dont l'analyse remplit trente pages in-fol. des *Acta sanctorum*, maii t. II, p. 64-94. Une première translation eut lieu en 1223 ; les reliques du saint furent déposées dans un cercueil magnifiquement orné. Des témoignages dûment constatés établissent qu'une source surgit à l'endroit où le corps avait d'abord été enseveli ; il en jaillissait de l'eau et, au temps de la fête du saint, de l'huile ; les malades et les infirmes qui en usaient, en l'invoquant, étaient miraculeusement guéris : faits officiellement reconnus qui ne cessèrent plus de se produire et que l'on trouve attestés par des laïques, des prêtres et des religieux durant plus de quatre siècles. *Act. sanct.*, *ibid.*, p. 74 ; Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 391-397. On peut penser que la notoriété de ces prodiges et la preuve qu'ils apportaient de l'héroïsme des vertus du saint martyr ne furent pas sans influence sur la publication de la bulle *Ut vivendi*, du 30 janvier 1226, par laquelle Honorius III approuvait la règle et l'ordre du Carmel.

Jean Grossi, prieur général des carmes (1389-1430), énumère les saints de son ordre dans le *Viridarium*, et (pars II, n. XIV) nomme saint Ange, martyr à Licata, où des miracles sans nombre s'accomplissent par ses mérites, particulièrement le 5 mai. Le bienheureux Jean Soreth préside, en 1456, le chapitre général de Paris qui prescrit d'insérer la fête de saint Ange au 5 mai. Elle a sa place dans le bréviaire manuscrit de 1458 et dans celui qui fut rédigé en 1462 par le P. Yves Joël le Breton. Pie II († 1464) avait concédé cette fête, sur les instances du bienheureux Jean Soreth, ainsi que nous l'apprend Jean Bale, *Scriptorum illustrium majoris Britanniae catalogus*, Bâle, 1559, t. I, cent. 8, in *Guil. Boltoner*. La première édition du bréviaire carmélite, imprimée à Bruxelles en 1480 (Bibliothèque nationale, n. 2439), contient l'office de IX leçons de saint Ange, que répète la seconde édition de ce bréviaire, imprimée à Venise en 1498. Le *Catalogus sanctorum et gestorum eorum* de Petrus de Natalis, Vicence, 1493, donne l'éloge du saint avec le titre de martyr, ainsi que la célèbre édition du *Usuardi martyrologium, annotationibus auctum*, par Jean Vermeulen ou Molanus, Louvain, 1568 et 1573.

Déjà, en 1486, avait eu lieu une reconnaissance des reliques du saint et leur translation dans un riche cercueil ; on en possède l'acte notarié authentique ; saint Ange était devenu le titulaire de l'église où elles reposaient, à la place des saints apôtres Philippe et Jacques. Mais, de plus, sur les instances du municipio de Licata, Clément VIII concède aux carmes, à per-

pétuité, par bulle du 23 juillet 1598, l'église de Saint-Ange avec toutes ses dépendances. *Bullarium carmelitarum*, t. II, p. 296. Deux années plus tard, une peste affreuse désola l'Italie et la Sicile. Les habitants de Licata aspergèrent leurs demeures avec l'eau de la source qui jaillissait auprès du tombeau du saint, et firent vœu de lui bâtir une grande église s'il les préservait de la contagion : ce qui eut lieu, en effet. Pleins de reconnaissance, ils transfèrent, en 1623, ses reliques dans un cercueil d'argent et, le 15 août 1662, l'église votive étant achevée, ils procédèrent à leur translation en une solennité qui dura huit jours ; translation qui fut commémorée chaque année, dans la suite, par une fête spéciale fixée au 16 août.

On possède trois anciens manuscrits qui donnent la vie de saint Ange ; ils n'ont été retrouvés et publiés tous les trois qu'aux XVI^e et XVII^e siècles et sont, par conséquent, complètement étrangers au développement du culte si grand, rendu depuis les débuts du XIII^e siècle au saint martyr. La première Vie manuscrite fut découverte à Palerme par le chanoine Tomaso Belloroso qui la traduisit de l'italien en latin et la publia en 1526 avec une lettre dédicatoire au P. M. Nicolas Audeth, général des carmes ; le P. Daniel de la Vierge-Marie l'a insérée dans le *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 351-371 ; comme aussi les *Acta sanct.*, maii t. II, Appendix, p. 13*-48*. La deuxième Vie manuscrite est tirée du ms. 3813 de la Vaticane (fol. 1-13 r^o) ; elle fut publiée par Benoît Gonon, dans *Vitae et sententiae Patrum Occidentis*, Lyon, 1625, fol. 227 sq., et dans les *Acta sanct.*, *ibid.*, p. 15*-47*. Le ms. 3813 est de la seconde moitié du XV^e siècle. La troisième Vie manuscrite a été extraite du *Légendaire* de l'église du Saint-Sauveur, à Maestricht, ms. du XIV^e siècle, et publiée en 1680 dans les *Acta sanct.*, *ibid.*, p. 50*-53*. Cette dernière Vie manuscrite, n. 3, est la plus ancienne et la plus importante ; sa rédaction est sobre, véridique, généralement conforme aux données de l'histoire contemporaine ; elle dut être écrite par un des ermites du Mont-Carmel qui accompagnait saint Ange, car, suivant la coutume de l'ordre, saint Brocard ne l'envoya pas seul en mission ; et elle a très probablement servi de thème aux deux autres Vies qui n'en sont que le développement. Les Vies manuscrites n. 1 et 2 contiennent des erreurs topographiques et historiques qui rendent leurs récits douteux, mais qui n'infirment en rien l'autorité de la Vie manuscrite n. 3, laquelle est la plus ancienne, quoique mise au jour après les autres. C'est donc à tort que le P. Delehaye, bollandiste, englobe sous la même dénomination de « fiction littéraire » les trois Vies manuscrites de saint Ange. Les *Légendes hagiographiques*, p. 81. Les historiens carmes, Lezana, Daniel de la Vierge-Marie, etc., se sont, à tort, attachés à suivre les Vies manuscrites n. 1 et 2. D'ailleurs, quel que soit le jugement qu'on porte sur ces Vies manuscrites, le culte et les nombreux miracles de saint Ange reposent sur les données les plus certaines.

Ajoutons encore que les *Acta sanct.*, *ibid.*, p. 43*, n. 42 ; et p. 45*, note c, s'appuient sur la Vie manuscrite n. 2, qu'ils contestent, pour proposer 1225 comme date de la mort de saint Ange, au lieu de 1220 qu'indique la meilleure Vie manuscrite n. 3 ; mais il y a lieu de maintenir la date de 1220 qui concorde avec les événements contemporains.

La *Bibliotheca carmelitana* de Cosme de Villiers rapporte (t. I, col. 112) qu'on attribuait à saint Ange quelques écrits : 1^o *De causis mirabilibus ordinis tractatus* ; — 2^o *Epistulae, liber unus* ; etc.

La première et la deuxième Vies manuscrites, publiées aux XVI^e et XVII^e siècles, mentionnent (*Acta sanct.*, *ibid.*, p. 34*-35*) une révélation de Notre-Seigneur Jésus-Christ à saint Ange sur les conquêtes

des Turcs en Europe et sur la chute de leur empire, que les victoires d'un roi franc très chrétien accélèrent : prophétie qui fit grand bruit à cette époque où la puissance ottomane était à son apogée : aussi nombre d'auteurs carmes l'ont-ils commentée, entre autres, le P. Jean Antoine Panceri, *Caduta dell'Impero ottomano predetta da S. Angelo martire, carmelitano*, Milan, 1684; Venise, 1686; Palerme, 1716.

Outre les auteurs cités dans le cours de l'article, Joannes Grossi, *Viridarium ordinis B. V. M. de Monte Carmelo*, d'après le ms. de Malines de 1484, édit. Daniel ■ Virgine Maria, *Spec. carm.*, t. I, p. 138. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 112-113. — Aubertus Miraeus, *Ordinis carmelitani origo et incrementa*, Anvers, 1610, ch. v. — Th. Raynaud, *Scapulare illustratum et vindicatum*, Paris, 1654, p. 73. — Ventimiglia, *Historia chronologica priorum generalium latinorum*, Naples, 1773, p. 143. — Giuseppe Fanucchi, *Della Vita di S. Angelo martire*, Viterbe, 1870. — Fornari, *Anno memorabile de' carmelitani*, au 5 mai. — Martène et Durand, *Veterum script. et monum. ampl. coll.*, Paris, 1729, t. VI, col. 60. — Benoît XIV, *De servorum Dei beatificatione*, etc., Prato, 1839, t. I, lib. I, c. xxix, n. 14. — *Bibliotheca hagiogr. lat.*, p. 77-78. — Ulysse Chevalier, *Bibliogr.*, col. 234.

P. MARIE-JOSEPH.

4. ANGE, évêque de Termoli, sur l'Adriatique (Campobosso), en 1226, ne se trouve pas dans Ughelli. Cappelletti le mentionne d'après un acte local, une convention entre Roberto, évêque de Larino, et Bartolomeo, abbé de San Pietro di Tussi, par laquelle il règle un litige de concert avec Giberto, évêque de Guardia.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 483. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIX, p. 352.

P. RICHARD.

5. ANGE (I^{er}), archevêque de Rossano (1266-1287), d'origine grecque, archiprêtre des chanoines grecs de cette cathédrale, fut élu par eux et confirmé par Clément IV, qui chargea le cardinal-évêque d'Albano, Raoul de Chevrières, de faire une enquête sur l'élection et de la confirmer s'il y avait lieu (bulle du 17 mai 1266, texte dans Ughelli). Il assista à plusieurs reprises, notamment en 1269 et 1281, comme témoin, à la confirmation par Charles I^{er} d'Anjou des privilèges de l'abbaye grecque basilienne de Santa Maria de Patiro dans son diocèse. En 1283, il transféra à l'archimandrite et aux chanoines de cette maison l'abbaye en décadence de San Nicola de Calopezzato, en réservant les droits de son siège. Il était mort quand son successeur Paul fut confirmé le 4 février 1287.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 423. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. IX, col. 300-301, reproduit par Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 276.

P. RICHARD.

6. ANGE, évêque de Molfetta, sur l'Adriatique, dans les Pouilles, suffragant de Bari (1271-1289), n'est mentionné ni dans Ughelli, ni dans Cappelletti. Chanoine de Bari et choisi par le chapitre de Molfetta, il fut confirmé par le métropolitain (5 août 1271). Il garda l'administration du diocèse, bien qu'il ne se fût pas fait promouvoir aux ordres sacrés au bout de deux ans, comme l'exigeait le droit canon; il fut déferé pour ce fait à la cour de Rome, au tribunal du cardinal grand-pénitencier Bentivenga, évêque d'Albano, qui le contraignit à résigner, puis l'autorisa à reprendre cette administration, en lui obtenant des bulles d'Honorius IV, le 28 septembre 1285. Ange mourut vers 1289, date à laquelle on voit le diocèse administré par Roger, archevêque de Santa Severina.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 335 et note 1. Il s'appuie sur un registre des franciscains d'Assise, publié en 1890, dans *Archiv für Kirchenrecht*, t. LXIV, p. 30-32, 69.

P. RICHARD.

7. ANGE, franciscain, évêque d'Ossero ou Osor dans l'île de Cherso, dans la mer Adriatique, suffragant

de Zara. Boniface VIII, ayant cassé l'élection de Thomas, sur lequel s'étaient portés les suffrages du chapitre, lui substitua le frère Ange le 2 octobre 1295. L'année de sa mort est inconnue.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 66. — Theiner, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, Rome, 1863, t. I, p. 112. — Potthast, *Regesta*, n. 24199.

M. BIHL.

8. ANGE, moine convers du couvent des camaldules de San Salvatore d'Aquapagana (diocèse de Camerino). Il était honoré le 19 août dans l'église du monastère où son corps avait été déposé après sa mort, arrivée en 1313.

Bucelinus, *Menologium benedictinum*, Augsburg, 1656, p. 578.

U. ROUZIÈS.

9. ANGE (Bienheureux), camaldule. Il naquit en 1270, à Gualdo, diocèse de Nocera (Ombrie), de parents gagnant leur vie au travail des champs. Pendant sa jeunesse, il fut berger, et se fit remarquer par la pureté de ses mœurs. Un matin, emportant plus de pain qu'il ne lui en fallait pour la journée et qu'il destinait à de plus pauvres que lui, sa mère le surprit et lui dit furieuse : « Pars d'ici et ne reparais plus devant moi ? » Ému, le jeune homme lui répondit : « Oui ! je pars ! Et lorsque je reviendrai, que je ne vous retrouve plus ! » Quel ne fut pas son étonnement en revenant au coucher du soleil d'apprendre que sa mère était morte subitement. Il se crut l'auteur de cette mort par son imprécation du matin, et il résolut, pour expier cette parole imprudente, de faire pénitence. Il entreprit le pèlerinage fatigant de Saint-Jacques de Compostelle. A son retour, il demanda l'habit de frère camaldule à l'abbé de Saint-Bernard, dans son pays natal. Quelque temps après, il sollicita la permission de se retirer dans une solitude profonde, pour s'y adonner à la contemplation. Il passa près de quarante ans dans une étroite cellule, sur le bord d'un ruisseau.

Vers l'an 1300, l'évêque de Nocera et un inquisiteur apostolique soumirent à un examen sévère la vie du bienheureux, en vertu d'un ordre du pape Boniface VIII. Ils lui rendirent ensuite le témoignage le plus éloquent, approuvèrent son genre de vie, et le saint, renforçant sa pénitence, vécut en prison, *incarceratus*, dans sa cellule. Pour puiser de l'eau, il se servait d'une longue perche qu'il faisait passer à travers une lucarne, et qui portait son écuelle à la source voisine. La réputation de sa pénitence se propagea rapidement, accrue par la profondeur de ses enseignements, quoiqu'il fût illettré, et par l'éclat de ses miracles. Un certain nombre de ceux-ci sont racontés par Mittarelli, *Annales camaldulenses ordinis sancti Benedicti*, Venise, 1755-1773, t. V, p. 238, 266 sq.

Il mourut en 1325, âgé de cinquante-cinq ans, consumé par ses austérités. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Bernard. Sur son tombeau s'accomplirent de nombreux miracles. On y venait de fort loin pour implorer sa protection. On trouve le récit de quelques-uns dans Mittarelli, p. 334, 364, 382. Les camaldules l'honorent le 25 janvier, mais les bollandistes ne le mentionnent pas.

Les deux plus anciennes biographies que l'on connaisse de lui sont conservées dans les archives des couvents de Saint-Benoît et de Saint-François de Gualdo : *Narratio gestorum et sanctae vitae et felicitatis obitus sancti viri Angeli solitarii; Copia legendae seu historiae beati Angeli eremitae solitarii de terra Gualdi*. Mittarelli, qui s'en est servi et en donne de larges extraits, leur reconnaît le caractère de l'authenticité.

T. ORTOLAN.

10. ANGE, franciscain, évêque d'Accia en Corse. Jean XXII le nomma à ce siège, suffragant de Gênes, le 20 septembre 1332, parce qu'il s'était réservé la

nomination des grands dignitaires de cet archevêché. Ange semble avoir vécu jusqu'en 1344.

Eubel, *Hierarchia cath.*, 1913, t. I, p. 66; *Bullarium francisc.*, Rome, 1898, t. V, p. 533.

M. BIHL.

11. ANGE, évêque de Chiusi (1343-1348). Angelo de Montepulciano, du nom de son lieu d'origine, fils de Guglielmo, fut d'abord *pievano* (curé doyen) de San Silvestro (Montepulciano). Le chapitre de Chiusi le demanda pour évêque aux papes Benoît XII et Clément VI, et ce dernier le confirma le 3 mars 1343. Il eut un long procès avec Remigio, abbé de Montamiata, dans son diocèse, pour la juridiction sur l'église paroissiale de Santa Maria del Piano Castagnaro. Il mourut dans sa ville natale et Ughelli croit qu'il fut enterré dans l'église collégiale, aujourd'hui cathédrale de Montepulciano, où l'on voyait encore de son temps une pierre tombale avec inscription effacée. Angelo était mort le 17 septembre 1348 quand son successeur fut promu par le même pape Clément VI.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 195. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. III, col. 640-641. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XVII, p. 594.

P. RICHARD.

12. ANGE, était archidiacre de Reggio en Calabre, quand Clément VI le nomma évêque de Ventimiglia, en Ligurie, le 14 août 1348. Il le transféra ensuite à Tricarico dans la Basilicate, le 19 novembre 1350. Il était simple sous-diacre, et il ne dut pas avancer dans les ordres, ni surtout résider souvent et longtemps, s'il est vrai, comme l'affirme Ughelli, qu'il fut chancelier de l'empereur latin de Constantinople, Philippe III d'Anjou-Tarente, de la maison de Valois. Mas Latrle, *Trésor de chronologie*, col. 1782. Son rôle comme évêque ne fut pas non plus bien actif. Ce fut sans doute à la recommandation de son patron qu'Urbain V le nomma archevêque de Patras, dans le Péloponèse, le 12 septembre 1365. Il mourut peu après et l'administration de son archevêché passa à Paul, patriarche de Constantinople, le 20 octobre 1367. Ainsi se trouvent résolues les difficultés chronologiques soulevées par Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1029.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 394, 497, 528. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. IV, col. 485; t. VII, col. 151. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 484; t. XIII, p. 524.

P. RICHARD.

13. ANGE, évêque, dominicain de Retimo, dans l'île de Crète, ne nous est connu que par l'acte de sa confirmation du 20 mai 1360, sous Innocent VI. Il ressort du même acte que fr. Ange aurait été pourvu dès 1349 environ, par Jean, évêque d'Arkadi, en tant que vicaire général de l'église de Crète, alors vacante, et consacré par l'évêque de La Canée, François. Les auteurs dominicains sont muets sur fr. Ange.

Eubel, *Hierarch. cath.*, 1913, t. I, p. 156.

R. COULON.

14. ANGE, évêque de Sutri au XIV^e siècle, était archiprêtre de Santa Maria de Vetralla au diocèse de Viterbe, quand Urbain V le promut au premier évêché le 5 juin 1364. Il mourut vers 1376 et fut remplacé le 25 janvier 1377.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 470, complétant Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, col. 1276, que suit Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. VI, p. 234.

P. RICHARD.

15. ANGE, prêtre du diocèse de Lavello en Basilicate, était abbé bénédictin de Santa Maria de Castellaneta, quand Boniface IX le nomma évêque de Nocera de' Pagani, suffragant et non loin de Salerne, le 10 février 1402. Le 23 du même mois, il prenait son obligation en cour de Rome. On ne sait rien de son

long pontificat, car il venait seulement de mourir quand Martin V le remplaça sur son siège le 8 juin 1429.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 334 et note 2. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VII, col. 537. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 513.

P. RICHARD.

16. ANGE, évêque de Narni (1408-1412), prêta serment à Jean XXIII, le 8 janvier 1408, devant les évêques de Terni et d'Amelia. Son successeur Donadeo souscrivait son obligation, le 17 septembre 1414, mais lui-même était mort en 1412, au dire de Cappelletti.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 357. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, col. 1019. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. IV, p. 564-565.

P. RICHARD.

17. ANGE, évêque de Citta (aujourd'hui diocèse de Tempio et Ampurias), suffragant de Sassari, dans la partie nord de l'île de Sardaigne, fut promu par Innocent VII en novembre 1406 au plus tard, mais ce ne fut que le 7 janvier 1407 qu'il obtint de Grégoire XII, successeur de ce pape, l'autorisation de choisir un consécrateur. On ignore la date de sa mort et le nom de son successeur. On ne trouve plus d'évêque de Citta avant le 27 avril 1442. Peut-être a-t-il vécu jusque vers cette date.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 189 et note; t. II, p. 144.

P. RICHARD.

18. ANGE, archevêque de Sorrente, puis de Santa Severina (1410-1430). On ne sait quand il fut nommé à Sorrente, mais il se présenta en personne à la curie de Grégoire XII pour souscrire son obligation le 21 mars 1410. Le 6 février suivant, le même pape lui permettait de couvrir sa dette au moyen d'une hypothèque sur les biens de son église. Le 19 décembre 1412, et non le 21 mai 1413, comme affirme Ughelli, Jean XXII le transféra à Santa Severina, dans la Calabre. Il y mourut à la fin de 1430, dit le même Ughelli, qui s'appuie sur les actes consistoriaux. Il faudrait peut-être lire 1429, puisque son successeur fut pourvu le 29 décembre de cette dernière année.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 469, 449. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. IX, col. 484; t. VI, col. 614. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 248; t. XIX, p. 706.

P. RICHARD.

19. ANGE, né à Naples, conseiller et confident de la reine Jeanne II, fut nommé par elle, vers 1418, évêque de Tricarico (Ange II), suffragant d'Acerenza, dans la Basilicate; le 11 septembre de l'année suivante, il passait à celui de Potenza dans la même province, et le 25 février 1420, Martin V le pourvut de l'archevêché de Rossano, en Calabre citérieure, près du golfe de Tarente, où il fut le second du nom, d'où il revint à Tricarico le 14 janvier 1432, par échange avec Stefano de Carraria. Il mourut vers 1438, et fut remplacé le 20 octobre.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 497, 407, 423; t. II, p. 247, 280. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VII, col. 140, 152; t. IX, col. 305, etc. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 472, 485; t. XXI, p. 278, etc.

P. RICHARD.

20. ANGE, ermite de Vallombreuse, auteur des lettres et traités suivants relatifs aux événements politiques qui agitaient l'Italie à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e : *Epistola del romito* (Angelo) *di Valombrosa ad papa Alexandro VI*, Florence (1496). Il y expose un projet de croisade contre les Turcs sous la conduite de Charles VIII; — *Lettre d'Angelo de Vallombrosa au peuple de Florence en faveur de Charles VIII*, *ibid.*; — *Epistole Angeli, anachorite Vallisumbrose, Julio Secundo, pont. max., Francorum regi, Bernardino tunc cardinali Sancte Crucis*, 1511; — *Apologeticum Angeli...*, *pro Julio Papa, contra consilium Decii*,... 1511; —

Ratio..., pro concilio Lateranensi contra conventiculum Pisanum. Ange prend à partie dans ces lettres le roi Louis XII et surtout le cardinal Carvajal, un des chefs du conciliabule de Pise, et Philippe Decio, auteur d'une consultation en faveur de cette réunion.

Fabrics, *Biblioth. latina mediae et infimae aetat.*, 3^e édit., t. I, p. 94. — Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, ad ann. 1511, n. 30, 31. — Pastor, *Hist. des papes*, trad. Furey-Raynaud, Paris, 1904, t. VI, p. 359.

U. ROUZIÈS.

21. ANGE D'ACRI (Bienheureux), né, en 1669, à Aciri, dans la Calabre citérieure, entra chez les capucins en 1690. Il s'y fit remarquer par son amour de la pénitence et obtint de Dieu la grâce de toucher et de convertir les âmes par sa prédication. Un carême qu'il prêcha à Naples en 1711 fut particulièrement remarquable. Il mourut le 30 octobre 1730. Il a été béatifié en 1825.

Léon (de Clary), *L'auréole séraphique*, Paris, s. d., t. IV, p. 207-214.

U. ROUZIÈS.

22. ANGE D'AVERSA ou **ANGE ORABONA**, né dans cette localité napolitaine, entra chez les frères mineurs réformés de la province de la Terre de Labour. Nous le rencontrons pour la première fois vers 1547-1549, auprès du roi de France Henri II, comme légat de Paul III, et refusant en faveur d'un ami le chapeau de cardinal que lui offrait le pape. Nous le voyons ensuite provincial de la Terre de Labour, recommander, par une lettre du mois de septembre 1553, à la protection de Ferdinand, roi de Hongrie, le frère mineur Daniel Vocatus de Spalato, nommé évêque de Duvno en Herzégovine, le 2 décembre 1551. Procureur de son ordre jusqu'en 1557, il en est alors nommé vicaire général, lors de l'élevation au cardinalat du ministre général, Clément d'Olera. L'an 1558, pendant son vicariat, eut lieu l'érection de la custodie d'Artois en province de Saint-André. Au chapitre de 1559, Ange fut élu commissaire général pour la famille d'Italie, et définitiveur général pour la même famille au chapitre d'Aquila en 1562. La congrégation générale de l'Alverne en fit son premier définitiveur en 1563. Désigné par le chapitre de Valladolid, en 1565, comme définitiveur pour les deux familles ultramontaine et cismontaine, il est également commissaire général pour la France, la Belgique, la Germanie inférieure, la Flandre et Saint-André. Pie V le confirma dans sa charge de commissaire, par un bref du 23 octobre 1567, le recommanda, le 2 novembre suivant, à Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, et lui confia, deux jours après, l'office d'inquisiteur. D'après sa correspondance avec le cardinal de Granvelle, Ange était à Dôle le 30 décembre 1567, à Gray le 6 et le 12 janvier 1568, à Bruxelles le 20 février suivant. Il eut à s'occuper de la doctrine de Baïus sur le péché originel, à prémunir certains religieux et à les préparer à recevoir la constitution de 1570. Après avoir réformé les couvents de Ruremonde, Deventer et Harderwick, il présida le chapitre d'Amsterdam, en s'inspirant des prescriptions pontificales. C'est au milieu de ces occupations que lui fut envoyée, le 12 avril 1570, sa nomination à l'évêché de Catanzaro en Calabre. Pour le récompenser de ses services dans les Pays-Bas, Philippe II d'Espagne obtint sa translation à l'archevêché de Trani, le 17 mars 1572. Ange vint à Rome, le 18 juillet suivant, recevoir le pallium, et mourut à Trani le 10 mai 1575. On l'enterra dans l'église Sainte-Marie-Madeleine des observants d'Aversa, sa ville natale.

Wadding, *Annales ordinis minorum*, Rome, 1733, t. VI, p. 303; t. X, p. 95; t. XVIII, p. 259; t. XIX, p. 81, 108, 174, 435; t. XX, p. 23, 150, 189-191, 277, 323, 371, 580, 625; t. XXI, p. 13, 52. — Sbaralea, *Supplem. ad scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 43. — Eubel, *Hierarchia*, t. III, p. 173, 337. — *Catalogue génér. des mss.*, Bibl. de Besançon, t. II, 1^{re} part., p. 132-135. — Joannes a Sancto Antonio, *Bibliotheca fran-*

ciscana, Madrid, 1732, t. I, p. 81. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. VII, col. 911; t. IX, col. 378.

M. THOREL.

23. ANGE DE BARI, prit l'habit dominicain au couvent de cette ville. Vers une date imprécise (1402, selon Altamura, *Biblioteca*, p. 150), Boniface IX le fit évêque de Bitetto, dans la Pouille. Il succédait à un autre dominicain, fr. Pierre de Aversa, dont la date de la mort ne nous est pas connue. Par contre, celle de fr. Ange de Bari (1407) est fixée par l'inscription placée sur son tombeau, dans l'église dominicaine de Bari, où sa dépouille fut transportée selon son désir.

Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 184. — Cavallieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. I, p. 199. — Altamura, *Bibliotheca domin.*, Rome, 1677, p. 150. — *Bullar. ord.*, Rome, 1730, t. II, p. 294. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719, t. I, p. 750. — Gams, *Series episc.*, p. 859.

R. COULON.

24. ANGE DE BÉJA, hagiographe portugais, qui aurait laissé à l'abbaye d'Alcobaça des Vies manuscrites de saints portugais. Bernard de Brito (voir ce nom) est le seul à nous donner ce renseignement et il a été accusé d'avoir inventé ce personnage. On ne sait, en tout cas, ce que sont devenus ces manuscrits.

Nic. Antonio, *Bibl. Hispana vetus*, Madrid, 1788, t. I, p. 454; t. II, p. 356. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 176-177.

U. ROUZIÈS.

25. ANGE DE BIBBIENA, dont le nom de famille était Feducci, naquit dans la partie de la Toscane appelée le Casentin. Entré de bonne heure chez les franciscains, il avait étudié et enseigné dans différents couvents de Toscane, et s'était tellement pénétré de la science sacrée que, le 30 avril 1363, Urbain V manda à Gabriel de Volterra, frère mineur, et à quatre autres docteurs de l'université de Pise, de l'admettre à la maîtrise en théologie, après un soigneux examen. L'épreuve dut être concluante, car dans les documents pontificaux postérieurs fr. Ange apparaît avec le titre de docteur. De 1366 à 1374, il remplit l'office de procureur général de son ordre auprès de la cour romaine, à Avignon. Son éloquence et son habileté dans les affaires le firent choisir pour diverses négociations. Le 4 mai 1370, Urbain V l'envoyait aux républiques de Florence, Gênes, Pise et Lucques, pour les amener à une alliance contre Bernabo Visconti, duc de Milan. Le 26 juin suivant, le pape écrivait aux prélats de ces contrées de pourvoir son envoyé, qui séjournait à Gênes, de deux florins d'or par jour. Un mois après, le 27 juillet, il lui permettait d'exiger des archevêques de Pise et de Gênes, des évêques de Florence, Pistoie, Lucques et Luni, la somme de 80 florins pour les frais de ces longues négociations.

Grégoire XI, à son tour, l'envoya comme son délégué en Lombardie contre les Visconti. Dans les troubles occasionnés à Rome entre le peuple, le baron Luc Savelli, le comte d'Anguillara et les ministres du Saint-Siège, le pape le chargea de pacifier les esprits, le 7 septembre 1373. Pour le récompenser de ses services, Grégoire XI le nomma à l'évêché de Pesaro, 15 mars 1374. En s'en retournant dans son pays, l'année suivante, fr. Ange alla visiter le mont Alverne et consacra le maître-autel de l'église des Stigmates, le 25 janvier.

Quand éclata le grand schisme d'Occident, Urbain VI, en 1378, accrédita l'évêque de Pesaro auprès de l'empereur en Allemagne et auprès du roi de Pologne, pour retenir ces souverains dans son obédience. La mission obtint un plein succès et Ange fut reçu à son retour avec de grands honneurs. Les choses n'allaient pas tarder à changer de face. Urbain VI avait imposé une taxe sur les évêchés. Fr. Ange, croyant sans doute que ses nombreux services le dispensaient de cette redevance, ne la paya pas. Il fut excommunié. Pour éviter

les vexations dont Urbain VI était coutumier, il embrassa le parti du pape d'Avignon, Clément VII.

En juillet 1379, celui-ci l'envoyait en Espagne, avec une mission pour le roi Ferdinand d'Aragon. Ange déterminait ce roi et celui de Portugal à adhérer à son maître. Le 21 octobre 1382, le pape l'envoyait à Louis d'Anjou à Milan; le 18 août 1385, de nouveau vers le roi d'Aragon. Entre temps, le 28 janvier 1383, Clément VII le transférait au siège de Coïmbre en Portugal, mais cette translation n'eut pas lieu, car en 1384 et 1385, il est toujours désigné comme évêque de Pesaro. En 1386, il a un successeur à Pesaro, nommé par Urbain VI, qui, en 1381, avait déclaré fr. Ange déchu de toute dignité ecclésiastique. A partir de 1385, nous perdons sa trace.

F. Benoffi, *Dei procuratori generali dei minori nella curia romana*, Pesaro, 1830, p. 15-17. — Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1733, t. viii, p. 230, 250, 251, 276, 277, 325, 327. — Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1902-1904, t. vi, p. 358, 440, 475, 520, 530, 531; t. vii, p. 245, 252; *Hierarchia catholica*, 1913, t. i, p. 196, 395, 414. — Noël Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896, t. i, p. 24, 44, 79, 202, 231; t. ii, p. 70, 208, 210. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. ii, col. 860.

ANTOINE DE SÉRENT.

26. ANGE DE BOLOGNE, dominicain, dont il est assez difficile de déterminer la véritable personnalité, car les auteurs se sont appliqués à faire l'obscurité de lui. Échard nous apprend qu'il était régent des études au *Studium generale* de son ordre à Bologne, sous le pontificat de Jean XXII. Fontana, *Monumenta dominicana*, Rome, 1675, p. 203, nous dit qu'Ange de Bologne partit vers l'an 1333 avec un certain *Bartholomaeus Parvus*, O. P., que le pape Jean XXII venait de transférer de l'évêché de Torcello à un siège en Arménie. Mais c'est probablement là une erreur, car Galanus, où se trouve le récit de ce voyage par le compagnon même de Barthélemy, en donne pour auteur un certain *Anglus* et non *Angelus*. De son côté, Vincent Bandelli († 1506), dans son traité *De singulari puritate et praerogativa conceptionis Salvatoris*, c. xxiii, le nomme dans la première édition seulement *magistrum Angelum de Bononia*, tandis que dans la seconde, Bologne, 1481, il le fait évêque de Florence. Avec raison, Échard combat cette assertion de Vinc. Bandelli, qui confond Ange Acciajuoli de Florence, nommé effectivement évêque de cette ville en 1342 (cf. t. i, col. 263), avec notre Ange de Bologne. Beaucoup d'auteurs dominicains se sont emparés de cette fausse assertion de Bandelli; c'est ainsi que Lusitanus, *Bibliotheca ord. praed.*, Paris, 1585, p. 20; Altamura, *Bibliotheca ord. praed.*, Rome, 1677, ad an. 1417, p. 157; Rovetta, ad an. 1413, etc., répètent à l'envi qu'Ange de Bologne a été évêque de Florence. Les auteurs mieux renseignés sur Florence, tels que Léandre Alberti, Serafino Razzi et plus tard Ughelli, Fontana, ne l'ont jamais mis au rang des évêques de Florence. Prenant prétexte de ces erreurs, Alva, O. M., dans son *Sol veritatis cum ventilabro seraphico*, Madrid, 1660, va jusqu'à nier l'existence d'Ange de Bologne. Cependant Léandre Alberti, *De viris illustribus ord. praed.*, Bologne, 1517, fol. 139 v°, le mentionne clairement comme ayant écrit des Commentaires sur les IV livres des Sentences. Lusitanus, *loc. cit.*, dit qu'il écrivit encore plusieurs autres choses, mais qu'il n'a pas pu connaître. Il nous paraît infiniment plus vraisemblable d'identifier notre personnage avec ce fr. Ange de Bologne qui, au chapitre général de Lyon, en 1431, figure en qualité de définiteur de la province de Saint-Dominique de Lombardie.

Reichert, *Acta cap. gen.*, Rome, 1900, t. iii, p. 168. — Échard, *Scriptores ordinis praedicatorum*, Paris, 1719-1721, t. i, p. 570. — Auteurs cités dans le corps de l'article.

R. COULON.

27. ANGE DE BOLOGNE, évêque dominicain de Veggia ou Veglia, dans l'île du même nom, située sur les côtes de Dalmatie, dans le golfe de Quarnero, inconnu à Fontana et à Cavalieri. Brémond, *Bull. ord.*, t. iii, p. 220, le mentionne, mais sans oser décider s'il fut évêque de Veglia, dans la Pouille, suffragant de Trani, ou de Veglia ci-dessus. La bulle de nomination au siège de Veglia (8 octobre 1436) le fait succéder à Nicolas, mort en 1435 et qui était effectivement évêque de Veglia. Il ne peut donc subsister de doute sur le vrai siège d'Ange de Bologne. Il mourut vers 1445.

Bullar. ord. praed., Rome, 1731, t. iii, p. 220. — Eubel, *Hier. cath.*, t. ii, p. 289. — Gams, *Series episcop.*, p. 425.

R. COULON.

28. ANGE DE BOLSENA, frère mineur observant, était prédicateur de la croisade contre les Turcs en 1455, sous Nicolas V, pour les diocèses de Sutri, Nepi, Civittà Castellana, Orte et Orvieto, pour le territoire du patrimoine de Saint-Pierre en deçà du Tibre. Calixte III, le 5 octobre de la même année, le confirme dans cet office, puis l'envoie en Orient le 13 février 1456. De nouveau chargé de prêcher la croisade dans le patrimoine de Saint-Pierre, il reçoit du pape, du 30 mars 1456 au 28 juin 1458, huit brefs élogieux pour l'encourager dans sa mission. Celui du 31 mars 1457 lui commandait de porter à la flotte des croisés en Orient les provisions et les secours recueillis.

Entre temps, il s'occupait des affaires de l'observance dont il était le procureur général. Les observants des deux familles, ultramontaine et cismontaine, venaient à Rome en grand nombre solliciter du pape l'absolution de leurs manquements à la règle. Afin d'empêcher ces voyages, il obtint, vers la fin de 1457, un bref permettant aux supérieurs d'absoudre de ces manquements et fixant officiellement certains points de la règle. Les *Annales minorum* signalent diverses faveurs pontificales accordées à sa demande, du 1^{er} janvier au 7 juin 1458.

Sa qualité de procureur le fait assister à la discussion du 27 septembre au 11 octobre 1458, entre conventuels et observants.

En 1460, on le retrouve comme légat du pape auprès de François Sforza, duc de Milan. Sa mission était de faire accepter Jacques Ammanati comme successeur de Jean Castiglioni au siège de Pavie. Repoussé une première fois, il finit par obtenir gain de cause. Chargé en 1461 de l'office de collecteur dans la république de Florence, il reçoit de Pie II (22 novembre 1463) l'ordre de prêcher la croisade dans le patrimoine de Saint-Pierre, et l'autorité voulue pour s'adjoindre d'autres prédicateurs. En 1468, Baptista da Levanto, vicaire général des observants cismontains, fait remettre entre ses mains la cause des frères de Bosnie. Depuis lors il n'est plus question de lui.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1735, t. xii, p. 290; t. xiii, p. 14, 19-22, 46, 63, 65, 82, 122, 187, 269, 346. — Eubel, *Hierarchia*, t. ii, p. 234. — Alva et Astorga, *Indiculus bullarii seraphici*, Rome, 1655, 2^e part., p. 26, 29-30, 34. — B. Bernardini Aquilani *Chronica fratrum minorum observantiae*, édit. Lemmens, Rome, 1902, p. 111.

M. THOREL.

29. ANGE DE BORGO SAN SEPOLCRO, dans l'Ombrie, bienheureux de l'ordre de Saint-Augustin, dont le culte n'a pas été jusqu'ici confirmé par le Saint-Siège. Sa mort eut lieu en 1306, d'après Torelli. Son cadavre s'est conservé intact. Sa vie a été écrite par le P. Jean de Saint-Guillaume, augustin déchaussé.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1678, t. v, p. 266-267. — Tani, *Commentaria episcoporum et scriptorum ordinis eremitarum discalceatorum S. P. Augustini*, Rome, 1881, p. 113. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. i, p. 330.

A. PALMIERI.

30. ANGE DE CALABRE (dit par d'autres ANGELUS GRAECUS), abbé dont la vie est peu connue. Disciple de Constantin Lascaris, il est cité par Fabricius comme ayant écrit une homélie εἰς τὰ Βάα, sur les Rameaux, conservée manuscrite, affirme cet auteur, chez Charles de Montchal, archevêque de Toulouse, et qui est probablement celle que mentionne Montfaucon dans son catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan (dans *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum*, t. I, p. 492) sous le titre : *Angeli Calabri abbas in dominicam Palmarum, animalium quorundam natura, bomb. Animalium mullorum et lapidum proprietates*. Certains ont cru que ce personnage était le même qu'Ange, évêque de Martorano en 1463, et Mazzuchelli fait remarquer qu'au couvent des Somasques de Venise se trouvait, de son temps, une traduction en italien des sermons de saint Jean Cliniaque, œuvre d'un certain fra Angiolo (cf. Pattoni, *Biblioteca degli autori greci vulgarizzati*, dans le t. XXXIII de la *Raccolta d'opuscoli* de Calogierà), qui pourrait être le même qu'Ange de Calabre, mais la chose est peu probable.

Fabricius, *Bibliotheca graeca*, 1^{re} édit., Hambourg, 1728, t. XIV, p. 397. — C. Welschius, *Specimen Supplementi ad Bibliothecam Gnesn. Siml. Frisianam*, dans t. VI des *Amoenitates literariae* de Schellhorn, Francfort-sur-le-Mein, 1730, p. 493. — Hodius (Hody), *De Graecis illustribus*, Londres, 1742, p. 309. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 762-763. — E. d'Afflitto, *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, Naples, 1782, p. 358-359.

J. FRAIKIN.

31. ANGE DE CAMERINO, augustin (XIII^e siècle). Il prit l'habit religieux dans le couvent de Camerino, et devint célèbre comme théologien et philosophe. Le 17 décembre 1295, et non 1296, comme dit Eubel, il fut nommé évêque de Cagli. Le 22 avril 1298, il était transféré à Fiesole. Ses infirmités l'obligèrent à renoncer à ce siège en 1301, mais, par ordre du pape, il continua à exercer les fonctions épiscopales, comme administrateur apostolique de Larino, dans le royaume de Naples. Le 3 novembre 1303, Benoît XI le nomma évêque de Modon et il y resta, bien que Clément V l'eût nommé à Patti. Enfin, le 5 octobre 1311, ce pape lui donna le patriarcat de Grado, qu'il occupa peu de temps. Il était mort quand son successeur fut promu le 28 mars 1314. Jean Villani rappelle qu'il prit part, avec les évêques de Florence et de Pistoia, à la pose de la première pierre des murs de Florence, le 29 novembre 1299. *Cronica*, VIII, xxxi, Florence, 1823, t. III, p. 43. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et théologie inédits conservés dans le cod. 832 de la bibliothèque Angelica. Cf. Narducci, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Angelicae*, Rome, 1892, t. I, p. 335.

Eubel, *Hierarchia medii aevi*, 1913, t. I, p. 158, 248, 266, 350. — Panfilo, *Chronica ordinis fratrum eremitarum sancti Augustini*, Rome, 1581, fol. 34. — Gratianus, *Anastasis augustiniana*, Anvers, 1613, p. 30. — Tomasini, *Bibliotheca Patavina*, Padoue, 1639, p. 54. — Elssius, *Encomiasticon augustinianum*, Bruxelles, 1654, p. 60. — Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1678, t. V, p. 168, 192, 222-223. — Gandolfi, *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis scriptoribus augustinianis*, Rome, 1704, p. 62-63. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1718, t. III, col. 252. — A. Rocca, *Opere*, Rome, 1719, t. II, p. 114-115.

A. PALMIERI.

32. ANGE DE CAMERINO. Voir ANGE DE ROCCA.

33. ANGE DE CHATEAUVILLARS. Voir DANIEL DE BELVEDERE.

34. ANGE DE CINGOLI, ou plus communément ANGE CLARENO, du nom de la rivière *Chiarino*, affluent du Tronto, non loin d'Ascoli, auprès de laquelle

il aurait habité quelque temps, franciscain du parti des spirituels. Né dans la Marche d'Ancône, peut-être à Fossombrone, il entra dans l'ordre probablement au couvent de Cingoli, vers 1270. Épris de l'idéal primitif de saint François et intransigeant sur la question de la pauvreté séraphique, il ne tenait pas compte du développement naturel de l'ordre; aussi eut-il à endurer de grandes souffrances, qu'il relate avec amertume dans sa chronique des sept tribulations et dans une apologie adressée au pape Jean XXII. Il ressort de ces écrits qu'Ange était des frères de la Marche d'Ancône qui, au II^e concile de Lyon (1274), se montrèrent trop attachés à la pauvreté absolue et déclarèrent qu'il ne se soumettraient pas même à des modifications entreprises par le pape. Cette obstination leur attira de la part des supérieurs une condamnation à la prison perpétuelle. Mis en liberté par le général Gaufredi, Ange passa avec les autres spirituels en Arménie (1290-1293), où bientôt il se trouva en butte aux vexations de ses confrères de Terre Sainte. De retour en Italie, le chef des zélés, fr. Libérat, appelé aussi Pierre de Macerata, avec Ange et d'autres partisans, se présenta devant le pape Célestin V, qui les autorisa à vivre séparés de l'ordre sous le nom de pauvres ermites du pape Célestin, et leur donna fr. Libérat comme supérieur (1294). Boniface VIII ayant révoqué cette concession, Ange s'enfuit en Grèce avec ses autres compagnons. Ils y habitèrent d'abord dans une île du golfe de Corinthe et se retirèrent ensuite dans les principautés grecques. C'est là sans doute qu'Ange apprit le grec, dont ses écrits nous révèlent la connaissance. Leurs adversaires les poursuivirent même dans ces pays lointains; les spirituels retournèrent en Italie et frère Ange fut le dernier à quitter la Grèce en 1305. Après la mort de frère Libérat (1307), Clarenno se mit à la tête des spirituels italiens et vécut les années suivantes aux alentours de Rome. En 1311, il passa à Avignon pour y attendre chez son ami, le cardinal Jacques Colonna, la fin du grand procès entre la communauté et les zélés à la cour de Clément V. Le successeur de celui-ci, Jean XXII, ordonna par sa bulle du 7 octobre 1317, *Quorundam exigit*, la soumission des spirituels à la communauté et, peu après, il publia la bulle *Sancta romana atque universalis Ecclesia* (30 décembre 1317), par laquelle les partisans d'Ange Clarenno, appelés ici pour la première fois *fratricelles*, sont déclarés hérétiques et excommuniés. Ange fut cité devant le pape et mis en prison; il ne fut relâché qu'après avoir écrit au pape Jean XXII une apologie en forme de lettre. Il se retira en Italie et continua à gouverner les frères de son parti. Pendant les années 1318-1334, il vivait à Subiaco, dont l'abbé Barthélemy le protégea. Pour échapper aux poursuites des inquisiteurs, il se retira en Calabre et mourut dans l'ermitage de Sainte-Marie d'Aspro, le 15 juin 1337. Les clarenins, séparés du reste de l'ordre, subsistèrent encore longtemps sous différents noms, *fratricelles de la pauvre vie*, *fratricelles de l'opinion*, toujours traqués par les inquisiteurs. Par une transformation dont on ne connaît pas encore les étapes, nous trouvons, dans la première moitié du XV^e siècle, un parti des clarenins qui vivait comme ermites sous la juridiction des évêques diocésains. La mention la plus ancienne de ces clarenins orthodoxes se trouve sous Eugène IV. Sixte IV, tout en leur laissant leur général Pierre l'Espagnol, les rattacha en 1473 à l'ordre franciscain, et Léon X les soumit à l'obédience des observants (1517). Ils ne furent définitivement supprimés qu'en 1568 par Pie V.

Les écrits d'Ange sont les suivants : 1^o *Historia septem tribulationum ordinis minorum*, écrite en 1323; n'a jamais été publiée en entier. Une grande partie du texte est donnée par Ehrle, *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte*, t. II, p. 106-155-249-327; Döl-

linger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters*, Munich, 1890, t. II, p. 417-526; Tocco, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, Classe V. Scienze morali, etc., Rome, 1908, t. XVII, p. 3-32, 97-131, 221-236, 299-328; — 2° *Epistola excusatoria ad papam de falso impositis et fratrum calumniis*, éditée par Annibali da Latera, *Supplementum ad Bullarium franciscanum*, Rome, 1780, p. 153-164, et par Ehrle, *Archiv*, etc., Berlin, 1885, t. I, p. 515-533; — 3° *Expositio regulae fratrum minorum*, éditée par Oligier, Quaracchi, 1912; — 4° *Epistolae*, publiées partiellement par Ehrle, *Archiv*, etc., t. I, p. 533-569; — 5° *Breviloquium super doctrina salutis*, édité avec un autre petit traité d'Ange par Mattioli, *Il B. Simone da Cascia* (*Antologia agostiniana*, Rome, 1898, t. II, p. 466-482).

Frère Ange a fait la version latine de certains ouvrages grecs, tels que l'Échelle de la perfection de saint Jean Climaque, dont on trouve le texte dans la nouvelle édition des œuvres complètes de Denys le Chartreux, Tournai, 1905, t. XXVIII, p. 13-497; les Dialogues de Macaire l'Égyptien et différentes règles de saint Basile. Sur les manuscrits, le caractère, etc., de ces traductions, voir notre introduction à l'*Expositio regulae* citée, p. XXXIV-LV. Ange n'a pas traduit des homélies de saint Jean Chrysostome, comme on a prétendu quelquefois; voir *Exp. reg.* citée, p. XLIX-L.

C'est de nos jours seulement que la lumière s'est faite sur la vie d'Ange Clareno et l'histoire des clarenins. Le mérite en est dû au P. Ehrle, qui a publié nombre de textes, en y joignant de savantes dissertations dans les quatre premiers volumes de l'*Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, Berlin et Fribourg-en-Brigau, 1885-1888. — Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1898, t. V. — René de Nantes, *Ange de Clareno*, dans les *Études franciscaines*, Paris, 1908, t. XIX, p. 610-624; t. XX, p. 25-41, 256-273, et tiré à part : *Histoire des spirituels*, Paris, 1909, p. 343-469. — Tocco, *Studi francescani*, Naples, 1909, p. 239-310, 353-405. — Wadding, *Scriptores ord. min.*, éd. Nardecchia, Rome, 1906, p. 19. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores*, éd. Nardecchia, Rome, 1908, t. I, p. 42. — Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa*, Quaracchi, 1906, t. I, p. 341-350, 429. — K. Balthasar, *Geschichte des Armutstretes im Franziskaner orden bis zum Konzil von Vienne*, Munster, 1911. — Oligier, *Expositio regulae fratrum minorum auctore Fr. Angelo Clareno*, Quaracchi, 1912, Introductio, p. IX-LXXVIII; *De clarenis Treiensibus (1437-1439) et Narniensibus (1446) documenta quaedam*, dans l'*Archivum franciscanum historicum*, Quaracchi, 1913, t. II, p. 730-736, et dans notre tirage à part, *Documenta inedita ad historiam fraticellorum spectantia*, Quaracchi, 1913, p. 190-196.

L. OLIGIER.

35. ANGE DE CIVITELLA, natif de la vallée de Rieti, se fit frère convers parmi les franciscains observants de Toscane. Malgré son manque d'études, il fut élu plusieurs fois vicaire provincial et exerçait sa charge en 1443. Il assista notamment à la congrégation générale des observants, à Mugello, en 1449. Il se rendait au chapitre de sa province de Toscane, à Castiglione d'Arezzo, quand il mourut au couvent de Sergiano, à la fin d'avril 1455. Son corps fut trouvé sans corruption quarante-deux ans après.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1734, t. XI, p. 181; t. XII, p. 29, 298. — Arthurus a Monasterio, *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1653, p. 186. — Mazzara, *Leggendario francescano*, Venise, 1689, t. II, p. 243. — Harold, *Opera B. Alberti de Sarthiano*, Rome, 1688, p. 10, 169, 170.

ANTOINE de Sérent.

36. ANGE CLARENO. Voir ANGE DE CINGOLI, col. 17.

37. ANGE DE CLAVASIO (Bienheureux), frère mineur de l'observance (1411-1495), né à Chivasso (d'où son nom de *Clavasio*) près Turin, de la noble famille des Carletti. Ayant obtenu les grades de docteur en droit et en théologie à l'université de Bologne, il fut, à son retour

dans sa patrie, élevé à la dignité sénatoriale par ses concitoyens. Bientôt le jeune Carletti entra chez les observants de la province de Gênes, dont il devint le vicaire provincial. Comme tel, il accompagna, en 1467, Pierre de Naples au chapitre de Cracovie où on divisa la province des observants d'Autriche. Voir Jean de Komorow, *Memoriale*, dans *Monumenta Poloniae historica*, Lemberg, 1888, t. V, p. 196 sq. Il fut à quatre reprises vicaire général des observants cismontains (1472-1475, 1478-1481, 1484-1487, 1490-1493). Les Turcs s'étant emparé d'Otrante en 1480, Sixte IV envoya Ange prêcher la croisade contre eux (1481). Plus tard (1491), malgré ses quatre-vingts ans, il fut délégué par Innocent VIII comme missaire apostolique près des vaudois, en Piémont. Il mourut à Coni (Cuneo), le 11 avril 1495. Benoît XIII a approuvé son culte; sa fête se célèbre le 12 avril. Ange est très connu par sa *Somme* des cas de conscience, dite l'*Angélique*. Il s'était servi des œuvres de ses devanciers, tels que Barthélemy de San Concordio ou de Pise et d'autres sommistes. Imprimée en 1486, à Chivasso, cette *Somme* eut de nombreuses éditions; quelques-unes avec des suppléments et des remaniements. Luther, dont on sait la haine contre le droit canon, brûla à Wittemberg, en 1520, avec la bulle *Exsurge* et le *Corpus juris canonici*, la *Somme angélique*, la déclarant plus que *diabolique*. C'est par erreur que Wadding attribue à Ange les deux traités : *De restitutionibus* et *Arca fidei*, Alcalá, 1562, d'Antoine de Cordoue, O. F. M. Les écrivains modernes ne tiennent aucun compte de la rectification que Sbaralea a faite de cette erreur : cf. Hurter, *Nomenclator literarius*, t. IV, col. 898; *Dictionnaire de théol. cath.*, par Vacant, t. I, col. 1272; Dietterle, p. 298 (voir ci-après). L'œuvre d'Ange, *Tractatio de restitutionibus*, ne parut que beaucoup plus tard, 2 in-4°, Rome, 1771-1772, éditée par le P. Honorius Marentini, provincial de Turin. On cite encore d'autres ouvrages du bienheureux Ange, mais ils ont une moindre importance.

Pellegrino, *Vita del b. Angelo Carletti*, Coni, 1888. — D'autres Vies ont paru à Coni, 1664, par le P. Archange de Saito, et à Turin, 1753, par un Père observant [Honorius Marentini]. — Wadding, *Scriptores ord. min.*, éd. Nardecchia, Rome, 1906, p. 19. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores ord. min.*, éd. Nardecchia, Rome, 1908, t. I, p. 43-44. — Dietterle, *Die Summae confessorum*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, de Brieger, 1906, t. XXVII, p. 296-310. — Léon de Clary, *L'auréole séraphique*, Paris, 1882, t. II, p. 65-74.

L. OLIGIER.

38. ANGE DE CONVERSANO, frère mineur, nommé, par Clément VI; évêque de Polignano, au royaume de Naples, le 27 octobre 1382, transféré au siège de Conversano, le 12 juillet 1393. Il ne l'administra plus en 1399.

Eubel, *Hierarchia*, 1913, t. I, p. 218, 405; *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 244.

ANTOINE de Sérent.

39. ANGE CORPOSANTO ou **CORPORIS SANCTI**, évêque dominicain de Gallipoli, suffragant d'Otrante, appartenait à la province dominicaine dite *Regni* et gouvernait le couvent de Saint-Jean-Baptiste de Lecce, lorsqu'il fut choisi par Martin V pour occuper le siège de Gallipoli, 13 août 1421. Il mourut dès 1424.

Bullar. ordinis frat. praed., Rome, 1730, t. II, p. 599, 703. — Ughelli-Coleti, *Italia sac.*, Venise, 1717-1724, t. IX, p. 102. — Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 196, se trompe sur la date de l'élection, qu'il place au 20 juillet. — Cavallieri, *Galleria de' sommi pontefici*, etc., Bénévint, 1696, t. I, p. 221; même erreur. — Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 259.

R. COULON.

40. ANGE DE CORSE, pieux ermite du tiers-ordre

de saint François, avait fondé cinq ermitages : la Scholcha, près de Rimini, en 1393; un autre à Saint-Raphaël au territoire de Venise, diocèse de Castello; Saint-Jérôme, près d'Urbino; Santa Maria degli Angeli de Nuvilaria, diocèse de Pesaro; Santa Maria della Misericordia au diocèse de Ferrare. Ses disciples, qui n'appartenaient pas au tiers-ordre, obtinrent d'Eugène IV, le 7 juillet 1432, de pouvoir posséder ces ermitages.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1734, t. x, p. 204-205.

ANTOINE DE SÉRENT.

41. ANGE FERRIER. Voir ANGE ORSUCCI.

42. ANGE DE FLORENCE. Voir ACCIAJUOLI (Angelo), t. I, col. 263.

43. ANGE DE FOLIGNO (Bienheureux), augustin. Il naquit à Foligno, en 1226, de Bernard Offreduccio de Trasmondo, comte de Torre et Vignale, et de San Angelo Pontano, dans la province de Fermo. A l'âge de vingt ans, il embrassa la vie religieuse dans l'ermitage de Sainte-Marie de Botriolo, près de Cesena, qui était placé sous la direction spirituelle du bienheureux Jean le Bon. En 1248, il fut envoyé à Foligno, avec plusieurs de ses frères, et y érigea un couvent de l'ordre. Ses vertus, son esprit de pénitence, son amitié avec saint Nicolas de Tolentino et le bienheureux Jean lui concilièrent la vénération des fidèles. En 1258, avec le bienheureux Ugolino Mevaniati, il s'établit dans le couvent de Gualdo Cattaneo (Ombrie), abandonné par les bénédictins et, en 1275, il fonda le couvent de Montefalco, qu'il gouverna comme prieur jusqu'en 1292. De retour à Foligno, il passa ses dernières années dans la prière et la pénitence et mourut le 27 août 1312. Quelques auteurs placent la date de sa mort en 1286 ou 1296. Tout de suite après sa mort, le P. Ange de Foligno a été vénéré comme saint, et son culte *ab immemorabili* a été confirmé par le Saint-Siège, le 14 février 1891.

Jacobilli, *Vite dei santi e beati dell' Umbria*, Foligno, 1656, t. II, p. 174-177. — Lo Iodice, *Il beato Angelo de' Conti da Foligno, agostiniano : memorie storiche*, Naples, 1893.

A. PALMIERI.

44. ANGE FORTIS, évêque dominicain de Mytilène, dans l'île de Lesbos, inconnu des annalistes dominicains. Il aurait été nommé à ce siège par Innocent VII, le 19 janvier 1405, et aurait gouverné cette Église jusqu'à la date de la nomination d'Étienne de Florence, 20 mai 1412. Eubel ne nous dit pas à quel siège il fut transféré. D'après Gams, il serait mort en 1431.

Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 354. — Gams, *Series episcop.*, p. 449.

R. COULON.

45. ANGE DE FURCIO (Bienheureux), augustin. Il naquit en 1246 dans le petit château de Furci, diocèse de Chieti, dans les Abruzzes. Ses parents, Adalipus et Albatia, à ce que racontent les biographes du bienheureux, eurent une vision de l'archange saint Michel, qui leur annonça la naissance d'un enfant rempli de dons de Dieu. Le bienheureux passa son enfance à Furci, et à Cornaclano, où son oncle était supérieur du monastère bénédictin de Saint-Ange. Après la mort de son père, il embrassa la vie religieuse dans le couvent des augustins, à Vasto Aimone, où il acheva ses études et fut consacré prêtre. Vers l'an 1271, il se rendit à Paris, où enseignait alors Gilles Colonna. Il y resta cinq ans, et de retour en Italie, fut d'abord lecteur de théologie dans le couvent de Saint-Augustin de Naples, ensuite provincial en 1287. Il refusa les évêchés de Melfi et d'Acerra, qui lui avaient été offerts. Ses vertus, en particulier son humilité, lui valurent un grand renom de sainteté.

Il exerça une grande influence sur les âmes comme prédicateur et confesseur. Sa mort eut lieu le 6 février 1327, à Naples. Ses reliques furent transférées de Naples à Furci en 1808. Son culte *ab immemorabili* a été confirmé par le Saint-Siège, le 17 décembre 1888. Il écrivit un *Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu*, qui, paraît-il, n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Gandolfi, *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis augustinianis scriptoribus*, Rome, 1704, p. 63-64. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1768, p. 375. — *Acta sanct.*, febr. t. I, p. 927-931. — Lanza, *Vita del beato Angelo da Furci sacerdote professo dell' ordine eremitano di S. Agostino*, Rome, 1889.

A. PALMIERI.

46. ANGE GRÉGOIRE, théologien grec qui a écrit trois opuscules encore inédits contre les latins. Ces opuscules sont conservés dans le *cod. graec. 250* (ancien numéro 208) de la bibliothèque synodale de Moscou. Le premier (fol. 28 r^o) se rapporte à la doctrine du *Filioque* et traite de la différence de signification des prépositions *διὰ* et *ἐκ*. Le second porte le titre suivant : "Ὅτι ἄλλο πέμψις καὶ δόσις, καὶ ἄλλο ἐκπόρευσις : *Que la mission et la donation [du Saint-Esprit] ne sont pas la même chose que la procession* (fol. 28 r^o-29). Le troisième attaque les latins sur la question des azymes (fol. 461-470). Dans ce dernier écrit, Ange Grégoire cite, entre autres écrivains ecclésiastiques, Nicéphore Calliste Xantopoulos, auteur du xiv^e siècle. Par ailleurs, le manuscrit de la bibliothèque synodale est du xvii^e siècle; d'où l'on peut conclure qu'Ange Grégoire a vécu au xv^e-xvi^e siècle.

A. Démétrakopoulos, 'Ορθόδοξος 'Ελλάς, Leipzig, 1872, p. 97. — Vladimir, *Description systématique des manuscrits de la bibliothèque synodale de Moscou*, t. I, *Manuscrits grecs*, Moscou, 1894, p. 336, 341 (en russe).

M. JUGIE.

47. ANGE DE JOYEUSE, des frères mineurs capucins, s'appelaient dans le monde Henri de Joyeuse, comte du Bouchage. Il fut maître de la garde noble du roi, conseiller d'État, duc et pair de France. Né à Paris en 1563, troisième fils de Guillaume de Joyeuse, lieutenant général pour le roi en Languedoc, et de Marie de Batarnay, comtesse du Bouchage, il fit ses études au collège de Navarre à Paris. Il se maria sur le désir de son père et du roi, en 1582, à la sœur du duc d'Épernon, Catherine de Nogaret de La Valette. Il eut d'elle une fille, Henriette-Catherine, plus tard femme du duc de Montpensier et belle-mère de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Devenu veuf le 8 août 1587, il entra vingt-quatre jours plus tard, le 4 septembre, au couvent des capucins de la rue Saint-Honoré à Paris, sous le provincialat du P. Bernard d'Osimo. Il prit le nom de frère Ange. Le roi Henri III, qui l'aimait beaucoup et l'avait « aussy chier comme s'il estoit moy mesme ou mon enfant, » se plaisait à aller s'entretenir avec lui dans sa cellule de novice.

Après la journée des barricades (12 mai 1588), le roi ayant quitté la capitale pour se retirer à Chartres, fr. Ange fut désigné, par les Parisiens, avec plusieurs autres de ses confrères, pour aller en députation auprès du souverain afin d'apaiser sa colère.

Il demeura à Chartres, y acheva son noviciat, y signa le 19 août 1588 son testament, par lequel il faisait un legs aux minimes de Chaillot à Paris, fondait une école et un collège de jésuites à Auneau (Eure-et-Loir); il prononça ses vœux solennels peu de temps après. De là fr. Ange fut envoyé au couvent de Blois. Lors de l'assassinat des Guise en décembre 1588, on l'y trouve près du nonce Morosini.

Mais cette vie troublée n'était pas celle qu'il avait rêvée. Une obédience du 5 mars 1589 lui permit de se retirer de la cour et il partit pour Venise y faire ses études théologiques et recevoir la prêtrise.

En 1592, le P. général l'appela en qualité de conseiller auprès du duc et de la duchesse de Savoie à Turin. Puis le P. Ange fut nommé gardien du couvent d'Arles, le 17 avril 1592. Il n'y resta que jusqu'au 23 juin et se rendit alors auprès son frère Scipion de Joyeuse, gouverneur du Languedoc.

La mort de ce frère, survenue inopinément le 19 octobre 1592, contraignit le P. Ange à quitter le cloître et à prendre, dans l'intérêt de sa famille, de la Ligue et du Languedoc, la charge de gouverneur de cette province. Ce changement se fit « avec bien des larmes » de sa part, et sur la requête du clergé, des capitouls, de la noblesse et des théologiens de l'université de Toulouse. Un des premiers soins du nouveau gouverneur fut de convoquer les États de la province. Il déploya, dans sa charge, les qualités de chef militaire et surtout de pacificateur dont il avait déjà fait preuve dans cette province et en Anjou (1585). Le duc de Mayenne le confirma dans cette charge, pour le compte de la Ligue, par lettres datées de Paris (26 novembre 1592).

Dès le 14 de ce mois, Joyeuse avait convoqué les États de la Ligue à Carcassonne; il s'achouait ensuite avec le duc de Montmorency, chef des royalistes, au Mas de Barbiou et convenait d'une trêve de trois ans. Il fait alors un voyage à Narbonne, puis à Toulouse où il entre solennellement. En 1593, il assemble les États à Albi, et dans la cathédrale de cette ville jure de nouveau l'union et s'entend avec le duc de Montmorency pour le prolongement de la trêve dans la province. En novembre 1594, il assemble les États de la Ligue à Lavaur, leur demande de persévérer dans le parti, et cherche entre temps à négocier la paix avec le roi de France Henri IV. Il s'assure d'Albi, Gaillac, Rabastens et Lavaur, puis convoque les États à Toulouse en 1595. Entrant alors en campagne, il attaque Grisolles, puis Castelsarrazin, et rentre à Toulouse pour y signer une trêve de trois mois. De nouveaux pourparlers s'engagent à Verfeil (Haute-Garonne) avec Henri IV, et Joyeuse se soumet au roi qui le nomme maréchal de France et l'un de ses lieutenants en Languedoc, avec autorisation de tenir, pendant deux ans, les États de la province pour la partie dévouée à la Ligue (janvier 1596). En conséquence, pour le territoire jadis non soumis à Henri IV, les États de la Ligue se tiennent à Toulouse, en février 1596, puis à Narbonne, en décembre 1596 et en 1597.

Au milieu de ces tracasseries, la conscience du duc de Joyeuse se sentait-elle à l'aise ? Sa nouvelle situation avait cependant été légitimée par des dispenses canoniques en date des 9 juillet 1594, 5 mai 1595 et 18 septembre 1596. De l'ordre des capucins Rome l'avait transféré chez les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (en qualité de prêtre). Mais le P. Ange avait bien spécifié qu'il reviendrait aux frères mineurs : 1° si dans trois mois le pape et les supérieurs ne confirmaient pas les décisions des autorités de Toulouse de 1592; 2° si le roi de Navarre abjurait; 3° si, la paix faite, son dévouement devenait inutile.

Cette paix durable fut établie à Toulouse et en Languedoc en 1596. Toutefois le duc de Joyeuse semble bien avoir abandonné vers ce moment la résolution de rentrer au cloître. Il est à la cour en août 1595, puis en 1597. Il marie sa fille à Rouen en avril 1597.

Mais les exhortations du P. Jean-Baptiste Brûlart de Sillery, du P. Benoît de Canfeld et peut-être celles du P. Archange de Lyon, prêchant à Toulouse, le font réfléchir. Lestoile rapporte qu'un mot un peu vif d'Henri IV décida finalement du retour du P. Ange au couvent, ce qui eut lieu le 8 mars 1599. Le Père se livre dès lors à la prédication.

Le 28 avril 1599, à propos du second mariage du roi et de l'affaire du sermon du P. Archange de Lyon à Saint-Germain-l'Auxerrois, le P. Ange proteste contre

l'ingérence du parlement de Paris dans les immunités des réguliers; puis il intervient auprès du roi à Saint-Germain-en-Laye. Il est ensuite gardien du couvent de Saint-Honoré, puis provincial de Paris en 1601-1603 et en 1607. En cette qualité, il prend part aux chapitres généraux de 1602 et 1608, à Rome, et la seconde fois est élu définitif général.

C'est à son retour de Rome, le 28 septembre 1608, qu'il meurt à deux lieues de Turin, à Rivoli, en Italie. Son corps fut ramené à Paris, aux frais de sa fille Henriette, et inhumé aux capucins de la rue Saint-Honoré, avec une plaque de marbre portant une inscription conservée par Bernard de Bologne (p. 15). Lors de la réfection du chœur au XVIII^e siècle, le corps fut transporté dans la nef. L'oraison funèbre du P. Ange fut prononcée plusieurs fois, notamment à Lyon, en 1609, par le P. Irénée d'Avallon.

Le couvent de Paris a conservé jusqu'à la Révolution la statue de Notre-Dame de Paix que le P. Ange lui avait donnée à son entrée en religion; elle est maintenant à la chapelle des religieuses de l'Adoration perpétuelle, 35, rue de Picpus, à Paris.

Bernard de Bologne attribue au P. Ange deux ou trois ouvrages de spiritualité. La Bibliothèque nationale de Paris possède un certain nombre de ses lettres (voir ci-dessous).

Le portrait du P. Ange a été gravé plusieurs fois, notamment par G. G. F. Ganière, en 1632; par Audran, par L. Gaultier, par J. Picart. Il a été lithographié par Mauzaise. Un portrait se trouve dans une fresque de Jacques Vignati (XVI^e siècle) à Florence, à la sacristie des religieuses stigmatines, ancien couvent des capucins. Cf. Sisto de Pisa, *Storia dei cap. Toscani*, Florence, 1906, t. I, p. 368. Un portrait à l'huile se trouvait, en 1903, chez les capucins de la rue de la Santé, à Paris. Le P. Ange avait pour armes : d'azur à trois pals d'or, au chef cousu de gueules, chargé de trois hydres d'or.

Bibl. Angelica, Rome, ms. 1103. — Bibl. nat., Paris, fonds français, 3276, 3316, 3404, 3794 (lettres), et 25044, 25046, 25048; coll. Languedoc, ms. 100. — Bibl. Mazarine, ms. 2879. — Ubald d'Alençon, *Cat. des mss. de la bibl. francisc. prov.*, Paris, 1902. — Jacques Brousse, *La vie du P. Ange de Joyeuse, prédicateur capucin*, Paris, 1621 (ce J. Brousse est peut-être le pseudonyme d'un capucin). — Jean de Caillière, *Le courtisan prédestiné ou le duc de Joyeuse capucin*, Paris, 1662 (autres éd. en 1672, 1682, 1728), traduit en italien par Cocchi, Venise, 1748. — *Discours funèbres*, par Fr. Humblot, Lyon, 1608. — *Louange de la vie contemplative dressée sur l'entrée miraculeuse en la religion réformée de saint François qui a fait nouvellement le conte du Bouchage aux Cappuchains lez Paris*, Paris, 1587. — *Copie d'une lettre écrite par M. Gautier au roy pour l'assurance du décès du P. Ange de Joyeuse*, Paris, 1608. — Navieres, *Mémorial de feu Père Ange*, Paris, 1608. — *Elogium Henrici Joyosae e bibliotheca Papirii Massoni*, Paris, 1611. — Jacques Corbin, *La sainte Franciade*, Paris, 1632, p. 187-190. — Médard de Compiègne, *Hist. de Nostre Dame de Paix*, Paris, 1660. — *Vie du T. R. P. Ange de Joyeuse*, par un religieux du même ordre (le P. Laurent d'Aoste?), Paris, 1863; traduit en italien par le P. Angelo da Imbersago, Milan, 1900. — Bernard de Bologne, *Bibliotheca script. ord. min. S. Franc. capucc.*, Venise, 1747, p. 14-15. — Sbaraglia, *Suppl. script. ord. min.*, Rome, 1906, p. 45. — Zach. Boverius, *Annales capucc.*, Lyon, 1639, t. II, ad an. 1608, § 72. — Baronius, *Annales eccles.*, ad an. 1599. — De Thou, *Historiae*, I. LXXXII. — Lestoile, *Journal*, ad an. 1587-1599. — Duc d'Aumale, *Histoire des princes de Condé*, Paris, 1863, t. II, p. 141. — Berger de Xivrey, *Lettres d'Henri IV*, t. IV (Coll. doc. inéd. Société de l'hist. de France). — A. Lemarchand, *Journal de Louvet*, dans *Revue de l'Anjou*, 1854-1856. — Jean Tissier, *Doc. inédits pour servir à l'hist. de la Ligue à Narbonne*, Narbonne, 1900, p. 399-545. — Apollinaire de Valence, *Hist. des capucins*, Toulouse, 1897, t. II, III (dans la coll. *Toulouse chrétienne*). — Aubéry, *Hist. du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1654. — Rocco da Cesinale, *Storia delle missioni dei cap.*, Paris, 1867, t. II, p. 132-162. — *Études franciscaines*, Paris, 1901, t. VI, p. 630-638; 1903, t. IX, p. 607-

612; 1904, t. XII, p. 561-564; 1913, t. XXX, p. 124-140. — *Annales franciscaines*, Paris, *passim*, notamment t. XVI. — Devic-Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, 2^e édit., Toulouse, 1889, t. XI, XII. — Emmanuel de Lamoignon, *Les Pères gardiens des cap. de la rue Saint-Honoré*, Paris, 1893 (extr. d. *Bull. Soc. hist. Paris*). — E. Raunié, *Épithaphier du vieux Paris*, Paris, 1893, t. II, p. 144; 1901, t. III, p. 300.

UBALD d'Alençon.

48. ANGE DE LANTOSQUE (Alpes-Maritimes, arrond. de Nice), entra chez les franciscains réformés de la province de Piémont et passa plus tard dans celle de Rome. Très versé dans les saintes Écritures, il fut envoyé, en 1634, par la Propagande, comme missionnaire dans le Valais. Le peu que nous savons de sa vie nous permet de supposer qu'il habita longtemps Rome, car il aurait composé un directoire, concernant le droit ecclésiastique, qui devait rester manuscrit, pour l'usage des membres des congrégations romaines. Il était lecteur et prédicateur de la province de Rome, le 2 mars 1664, quand le général des mineurs lui permit d'imprimer le *Theatrum regularium*, paru à Rome, 1664, 1666, 1679, 1700; Venise, 1678. Il prépara le v^e volume du *Bullarium romanum* de Cherubini, qui fut publié en 1672, après sa mort, par son confrère le P. Jean-Paul de Rome. On lui doit encore un ouvrage d'exercices spirituels pour les novices. Il mourut à la veille de partir, sur l'ordre de Clément IX, pour le chapitre général de Valladolid en 1670.

Orbis seraphicus, Quaracchi, 1886, t. II, *De missionibus*, p. 99, 172.

ANTOINE de Sérent.

49. ANGE DE LEMPOSA, franciscain de la première moitié du XIV^e siècle, dont on ne connaît qu'un ouvrage théologique, conservé dans le ms. de la bibliothèque *Laurenziana* à Florence, *Pluteus XX*, cod. 44, du XIV^e siècle. Le folio 41 v^o porte le titre : *Opus de concordia Veteris et Novi Testamenti editum a magistro Angelo de Lemposa, ordinis fratrum minorum, cum scala generationum ab Adam usque ad Christum*. C'est un traité apocalyptique, basé sur les idées de Joachim de Flore. Mais tandis que celui-ci fixe la fin du monde à l'an 1260, Ange la recule à l'an 1335. L'ouvrage fut écrit vers 1330.

Bandini, *Catalogus codicum latinorum Bibliothecae Laurentianae-Mediceae*, Florence, 1774, t. I, p. 653-654. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores ord. min.*, éd. Nardeschia, Rome, 1908, t. I, p. 45.

L. OLIGER.

50. ANGE MALTRAVERSARO, Vénitien, appartenait à l'ordre de Saint-Dominique. Il s'employa très activement en faveur de la papauté dans les luttes contre Frédéric II. En récompense de sa fidélité, Innocent IV le nomma, le 5 octobre 1252, au siège de Crète (Candie), dans l'île du même nom, et voulut le consacrer lui-même (10 juin 1253). En même temps, il recevait l'administration de l'église de Saint-Mir, réunie à son évêché (24 juin 1253). Il fut bientôt transféré par Grégoire IX au siège patriarcal de Grado (28 mai 1255). Il mourut en 1271. Selon Cavalieri, fr. Ange, en quittant le siège de Candie, aurait été nommé au siège de Ferrare, en 1255, vraisemblablement il ne put prendre possession, car nous le voyons, dès le 28 mai de la même année, désigné pour l'évêché de Grado. Ughelli-Coleti, *Italia sac.*, Venise, 1717-1724, t. II, p. 544, le place aussi quelque temps sur le siège de Ferrare.

Bull. ord. praed., Rome, 1729, t. I, p. 256, 412. — Cavalieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. I, p. 30. — Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 192, se trompe sûrement en le laissant plusieurs années à Ferrare. — Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 215, 266, ne connaît pas son passage à Ferrare.

R. COULON.

51. ANGE DE MASSIACO (Bienheureux), camaldule, religieux profès du monastère de Sainte-Marie de Serre, dans la marche d'Ancône, martyr en 1458.

Les historiens ne nous ont conservé que fort peu de renseignements sur ce saint religieux : on ne connaît ni le lieu ni la date de sa naissance. Il menait dans son monastère une vie de prière et d'étude, et n'en sortait que pour s'adonner au ministère de la prédication. Il s'appliquait surtout à combattre une secte hérétique connue de son temps et dans sa région sous le nom de « berlotains ». Il fut tué par une troupe de bûcherons, partisans de ladite secte, auxquels il reprochait de travailler un jour de fête. La chapelle de son monastère, dans laquelle son corps fut inhumé sous le maître-autel, prit dans la suite le vocable de Saint-Ange, et devint célèbre par les nombreux pèlerinages qui s'y firent et par les miracles attribués à l'intercession du bienheureux. Fête le 8 mai.

Acta sanctor., 1680, mai t. II, p. 356-357. — Martène, *Veterum script. et monum. collect.*, Paris, 1729, t. VI, col. 1434-1440.

P. JACQUET.

52. ANGE DE NAPLES, évêque dominicain d'Ascoli Puglia, suffragant de Bénévent, nommé par Clément V, à une date inconnue. Charles II, roi de Sicile, le choisit pour son confesseur. Il lui accorda des lettres pour faire rentrer dans le devoir quelques clercs rebelles. De ces documents, rapportés par Ughelli, il ressort que fr. Ange était évêque d'Ascoli en 1308.

Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 132. — Cavalieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. I, p. 67. — Ughelli-Coleti, *Italia sac.*, t. VIII, col. 229. — *Bullar. ord. praed.*, Rome, t. II, p. 127. — Nommé par Gams, p. 853.

R. COULON.

53. ANGE DE NOSSA SENHORA DA BOA MORTE, évêque d'Elvas (Portugal), né à Covilhã le 9 juillet 1777. Il prit l'habit de Saint-François dans le couvent de Nossa Senhora dos Anjos, à Brancanes, où il fit profession, le 28 avril 1796 et se distingua bientôt comme orateur. L'enfant dom Miguel le présenta pour l'évêché d'Elvas, le 16 avril 1832; le pape le confirma le 17 décembre; il prit possession le 7 mars 1833 et fut sacré à Lisbonne le 14 avril. Le choléra sévissait à Setubal, le nouvel évêque s'y rendit pour soigner les malades.

Pendant la guerre entre dom Pedro et dom Miguel (1834), Ange dut fuir les persécutions de quelques partisans exaltés de dom Pedro et se retira dans son diocèse, mais refusa de prendre part au serment de fidélité que la ville d'Elvas prêtait à la reine dona Maria II. Le 30 avril, il délégua au gouvernement du diocèse António Joaquim Epiplânio de Andrade; le 2 juin, il se réfugia au couvent des capucins, d'où il se rendit bientôt à Lisbonne en compagnie de l'infante Isabel Maria.

Par son décret du 5 août 1833, dom Pedro avait déclaré vacants tous bénéfices pourvus sur la présentation de l'enfant dom Miguel, et, le 25 mai 1834, une lettre royale ordonna au chapitre d'Elvas d'élire un vicaire capitulaire, que l'on désignait, José Manuel Ramos, administrateur temporel du diocèse de Beja. L'évêque ne protesta jamais contre cette élection, ni contre celles du même genre qui se succédèrent plus tard, gardant une attitude bien différente de celle d'évêques qui se trouvaient en des circonstances analogues.

Le gouvernement de Ramos fut désastreux. Les revenus ecclésiastiques et les meubles des couvents dont l'extinction venait d'être décrétée furent livrés au pillage; quelques membres du clergé furent poursuivis pour des motifs politiques; enfin les abus et les violences allèrent si loin que les autorités locales en déferèrent au gouvernement. Ramos fut révoqué, mais sous son successeur, Joao Jorge de Oliveira Lima, l'ordre ne se rétablit pas, bien que le scandale fût moins grand. Ange, toujours à Lisbonne, se faisait

tenir au courant des affaires du diocèse, mais prétextant timidement que c'était simplement pour satisfaire sa curiosité.

Par décret du 7 juillet 1841, il fut rétabli sur son siège, ce qu'il annonça au pape le 26 août; mais le ministre des affaires ecclésiastiques y trouvant à réprouver quelques considérations sur le gouvernement du diocèse pendant son absence, Ange dut rédiger une autre lettre le 30 septembre. Il mourut à Arroios (Lisbonne), dans l'hospice de Nossa Senhora da Conceição da Luz, le 27 juillet 1852. Il fut enterré au couvent de Nossa Senhora da Conceição da Luz, près de l'hospice du même nom.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. IV (sous presse). — Marques Gomes, *Lucas caseiras Portugal de 1834 à 1851*, Lisbonne, 1894, t. I, p. 405 sq. — A. B. do Costa Cabral, *Apostamentos históricos*, Lisbonne, 1845, t. II, p. 331 sq. — *Collecção official de legislação portuguesa*, de 1833, Lisbonne, 1840, p. 5.

Fortunato de ALMEIDA.

54. ANGE D'ORENSE, franciscain espagnol, fut pourvu de l'évêché du Maroc par Urbain VI, entre 1378 et 1380. Le 3 août 1400, Boniface IX lui conférait le prieuré bénédictin de Chiuzica, au diocèse de Pise, dont le revenu, selon l'estimation d'Ange lui-même, ne dépassait pas 60 florins d'or. Innocent VII, qui lui donna un successeur à Maroc, le 24 juillet 1405, déclare qu'il ne résidait pas et il le transféra à l'évêché d'Orense; cependant à cette date il y avait un évêque à Orense; celui-ci aurait donc été de l'obédience avignonnaise.

Eubel, *Hierarchia*, Munster, 1913, t. I, p. 119, 327; *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 3, 108, 178.

ANTOINE de Sérent.

55. ANGE ORSUCCI (Bienheureux), naquit à Lucques, en Toscane, le 8 mai 1573, et reçut au baptême le nom de l'archange Michel, dont on commémorait en ce jour la miraculeuse apparition. Son père, Bernardin Orsucci et sa mère, Isabelle Franciotti, étaient de noble origine. Le 25 décembre 1586, il reçut l'habit des frères prêcheurs au couvent de sa ville natale, avec le nom d'Ange, sous lequel il sera connu désormais; le 18 juin 1589, il fit sa profession solennelle. C'est au couvent de la Quercia, à Viterbe, qu'il reçut le diaconat, en 1595, et la prêtrise, en 1597. Au couvent de Pérouse, il poursuivit ses études avec un tel succès qu'on l'assigna à Rome, pour y préparer, au couvent de la Minerve, ses grades théologiques. Ses aspirations étaient plus élevées; il ambitionnait la vie apostolique; peut-être même entrevoyait-il la palme du martyre. On lui accorda l'autorisation de passer à Valence, en Espagne, où les souvenirs toujours vivants de saint Vincent Ferrier excitèrent en lui un désir plus grand encore de travailler à sa propre perfection et au salut des âmes. C'est alors qu'il ajouta à son nom celui de Ferrier, sous lequel on le désigne souvent. Les couvents des Philippines venaient d'être réunis en une seule province, sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire. Là devait être le centre d'action pour les religieux qui se destinaient à l'évangélisation des contrées infidèles. On pensa que la présence du P. Ange y serait utile; il quitta Valence le 7 mai 1601; lui-même fit à son père un récit de son voyage rempli d'intérêt. Son apostolat eut d'abord pour objet la Nouvelle-Ségovie, et il s'y adonna avec tant d'ardeur que, trahi par ses forces, il fut contraint de revenir à Manille. Quelque temps après, on l'envoya à la mission de Bataan (île de Luçon), dont l'air plus salubre devait hâter le rétablissement de sa santé. Cette période de repos relatif fut consacrée aux exercices de la vie contemplative, pour lesquels ce saint religieux avait toujours beaucoup d'attrait. Dieu le favorisait souvent de grâces extraordinaires qui attiraient sur lui l'attention de ses frères. En 1612, on

le mit à la tête du couvent de Mexico, destiné à recevoir les missionnaires de passage. Il revint ensuite à Bataan reprendre ses travaux apostoliques. Au chapitre provincial de 1616, il eut peine à écarter le gouvernement de la province qu'on voulait lui confier. Il avait d'autres desseins. Le Japon, avec ses durs labeurs, ses souffrances et la possibilité du martyre, excitait ses convoitises, et Dieu les approuvait par des signes évidents. Le provincial, pour accroître le mérite du sacrifice, lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de rejoindre les religieux qui travaillaient dans ces contrées. Le 12 du mois d'août 1618, il aborda au Japon, et fut assigné à Nangasaki, pour étudier la langue du pays, et malgré ses quarante-quatre ans, il fit de rapides progrès. Mais Dieu l'avait destiné à féconder cette contrée par le sacrifice. Jamais la persécution n'avait sévi avec autant de fureur, et jamais aussi les chrétiens n'avaient mis plus d'ardeur à cueillir la palme du martyre. Le 12 décembre qui suivit son arrivée, il fut arrêté avec son compagnon, le P. Jean de Saint-Dominique, et plusieurs chrétiens, tandis que, sur un autre point de la ville, le P. Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus, subissait le même traitement. Ils se présentèrent au juge avec l'habit de leur ordre et, ayant confessé leur foi, furent envoyés dans les prisons d'Omura, où ils languirent de longs mois. Ils en sortirent le 9 septembre 1622, pour être conduits à Nangasaki. Le jour suivant, désigné pour le supplice, est connu dans l'histoire de l'Église du Japon sous le nom de *Grand martyre*: cinquante-deux religieux ou simples chrétiens de tout âge furent mis à mort, les uns par le glaive, les autres par le feu. Les bûchers avaient été éloignés des victimes, afin que l'agonie se prolongeât. On vit le b. Ange Orsucci, ravi en extase, élevé au-dessus des flammes. Il s'affaissa, après un supplice qui avait duré une heure et demie. En 1867, Pie IX l'a inscrit au catalogue des bienheureux, avec un certain nombre de martyrs du Japon.

S. C. Rit., *Japon. An constel de martyrio*, etc., 1675. — Ludovico Sesti, *Vita di fra Angelo Orsucci, domenicano*, Lucques, 1682. — Collado Diego, *Historia ecclesiastica de los successos de la christianidad de Japon...*, Madrid, 1632. — Marchese, *Sagro Diario domenicano*, Naples, 1679, t. V, 10 sept. — Malpée, *Palma fidel*, 1635, p. 172. — Ces ouvrages sont les plus utiles pour la biographie du B. Ange. Les suivants concernent plus spécialement le martyre. — Advarte Diego, *Historia de la provincia del S. Rosario en Filipinas*, etc., Manille, 1640, I. II. — Masetti, *Martiri dell'ordine de' predicatori che tra i CCV uccisi per la fede nel Giappone*, etc., Rome, 1686. — Léon Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon, depuis 1593 jusqu'à 1651*, Paris, 1869. — *Année dominicaine*, nouvelle édition (mois de septembre), Lyon, 1900. — Plusieurs lettres du bienheureux Ange Orsucci, inconnues à Échard, ont été publiées sous ce titre : *Lettere edificanti scritte dai frati predicatori, martirizzati nel Giappone*, etc., Rome, 1686.

X. FAUCHER.

56. ANGE DEL PAS, fils de Jean del Pas et d'Anne Pincarda, seigneurs de Saint-Martin, naquit à Perpignan en 1540, et reçut au baptême le nom de Jean-Charles. Les observants de sa ville natale l'admirent dès l'âge de quinze ans, et l'envoyèrent, après sa profession, suivre les cours pendant trois ans à Alcalá, où il connut le futur général François de Gonzague qui y faisait son noviciat. Puis il revint dans sa province. Perpignan appartenait alors à la Catalogne en 1559; nous voyons Ange lecteur et prédicateur en cette province (1565). Il fut élu plusieurs fois supérieur, et sa piété lui fit opter pour les couvents plus austères de récollection. Le 16 février 1579, le chapitre provincial de Barcelone érigea ces couvents en custodie et l'en nomma custode. Vers la fin de cette année, Ange, s'appuyant avec ses religieux réformés sur la constitution du 3 juin 1579 de Grégoire XIII, réclama l'érection de leur custodie en

province indépendante. Le provincial des observants s'y opposa, se réclamant des conditions souscrites par les réformés au chapitre de 1579. On décida finalement d'en référer au pape. Ange lui écrivit le 26 décembre de cette année. Le souverain pontife décida en faveur des réformés conformément à son acte, par deux brefs adressés au P. Ange del Paz, le 18 février 1580, et aux autorités compétentes, le 19 mars suivant. La custodie fut donc érigée en province. Mais un vice de forme fournit au nonce apostolique, malgré le désir réel du pape, et sur la demande du roi d'Aragon, un prétexte de supprimer la province et même la custodie. Ange en appela au pape, vint à Rome, en 1581, pour rétablir les affaires de sa province, mais en vain. Envoyé à Gênes, il y resta deux ans et demi, menant une vie très active. Son éloquence le fit appeler à Palerme pour le carême de 1584. Sixte V, son ami, l'appela de Messine, où il s'était retiré dans la solitude après le carême de Palerme. Dès son arrivée à Rome (1585), il écrivit ses commentaires d'évangiles sur l'ordre du pape.

Ange mourut à Rome, le 23 août 1596, en odeur de sainteté. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre in Montorio, à droite du maître-autel. Son cœur, sur l'ordre de Grégoire XIV, fut donné au couvent réformé de Saint-François au delà du Tibre.

Théologien abondant, érudit et sûr, Ange del Pas a laissé nombre d'écrits, la plupart manuscrits, longtemps conservés aux archives de l'ordre à Rome, aujourd'hui dispersés. Imprimés : *Discours spirituels sur la règle de saint François*, in-8°, Barcelone, 1579 ; — *Enchiridion divinae scholasticaeque theologiae*, Gênes, 1582 ; — *Tractatus de restituenda disciplina vetusta religionis sancti Francisci*, Gênes, 1583 ; — *Breve trattato del conoscere e amare Iddio composto... l'anno 1586*, in-8°, Rome, 1596 ; — *Commentarium super Missus est et super Magnificat*, Madrid, 1648 ; — *De la cena eucaristica* ; — *Dell' oracion jaculatoria*, Rome, 1599 ; — *Commentarium in symbolum apostolorum*, en quatorze livres, composé en 1584-1585 à Messine, 1^{re} pars, Rome, 1596 ; 2^{de} pars, après 1649 ; — *Commentaria in Marcum*, Rome, 1623 ; — *in Lucam*, Rome, 1625, 1642.

La liste des manuscrits est plus longue encore. On compte vingt-quatre traités et opuscules. Il faut mentionner ses commentaires sur saint Matthieu en vingt-huit livres et sur les trois premiers chapitres de saint Jean.

La vie d'Ange a été écrite par François Castanner, in-4°, Madrid, 1623, et par Bonifacio Bonebello, pendant longtemps son compagnon, dans Barezio, *Chronic. ord. min.*, in-4°, Venise, 1606, lib. X, cap. xvi-liv. On trouve également un abrégé de sa vie extrait de Francisco Marca, *Chronica seraphica de la santa provincia de Cataluña*, Barcelone, 1764 (bibl. de Narbonne, mss. n. 176). Son portrait se trouve au Cabinet des estampes.

Wadding, *Annales ordinis minorum*, Rome, 1731, t. I, p. 214 ; t. VI, p. 288 ; t. XIV, p. 50 ; t. XX, p. 67, 520 ; t. XXI, p. 187-190, 299, 519, 525 ; t. XXIII, p. 236-242 ; *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 17, 163. — Sbaralea, *Supplementum ad script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 43, 249. — *Arthurus a Monasterio, Martyrologium franciscanum*, Paris, 1653, p. 387. — Antonio, *Bibl. Hisp. nova*, t. I, p. 91-93. — Joannes a Sancto Antonio, *Bibliotheca franciscana*, Madrid, 1732, p. 81. — J. Capeille, *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Perpignan, 1910, t. I, p. 155-159.

M. THOREL.

57. ANGE DE PÉROUSE, dont le nom de famille était Serpettri, frère mineur, docteur en théologie, paraît différent du suivant. En 1384, il était ministre de la province de Milan et fut chargé par Urbain VI d'absoudre les Péruins des censures ecclésiastiques portées contre eux. Est-ce lui, ou son homonyme, à qui Boniface IX confia le soin, le 15 décembre 1401, de

conférer la maîtrise en théologie à un franciscain, et dont il est fait mention dans une bulle de Martin V, du 13 juin 1427 ?

Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 723. — Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 136, 681.

ANTOINE de Sérent.

58. ANGE DE PÉROUSE, appelé communément Serpettri, bien que Sbaraglia le dise fils de Christophe del Toscano, entra tout enfant chez les franciscains de sa ville natale. En 1429, il était lecteur de philosophie à l'université de Pérouse, et en 1432, à la translation solennelle du corps de Bracci Fortebracci, dans la même ville, il prononçait son panégyrique. Nous ne savons à quelle date il fut reçu docteur en théologie. Un peu avant 1437, il était inquisiteur en Ombrie et dans la vallée de Spolète, mais il n'exerça pas longtemps cette charge, car il fut appelé à prendre part aux discussions avec les grecs au concile de Florence et de Ferrare. En 1438, il était ministre de la province de Saint-François et continuait ses controverses à Ferrare.

Il fut nommé procureur général de son ordre à Rome en 1445, mais Eugène IV ayant donné aux observants le couvent généralice de l'Aracaeli, frère Ange, qui ne partageait pas toutes leurs idées, y eût été, sans doute, mal à son aise, le pape lui concéda l'église paroissiale de Saint-Sauveur in unda. A la mort du ministre général Antoine de Rusconi, Nicolas V le nomma vicaire général (26 août 1449). Il fut élu ministre général au chapitre de l'Aracaeli, sous la présidence du pape, le 24 mai 1450. Sbaraglia le dit très saint religieux, sobre dans ses repas, faisant à pied la visite des couvents et toujours occupé. Il réforma le monastère des clarisses de Rimini ; il contribua à dissiper les calomnies contre le provincial d'Irlande, Guillaume O'Realy, qui fut rétabli dans sa charge ; il revendiqua auprès du pape les exemptions de son ordre, dont les évêques d'Espagne ne tenaient pas compte, le 16 janvier 1451. Le 30 juin 1453, il obtenait de Nicolas V la révocation d'une constitution de son prédécesseur Eugène IV en faveur de la triennalité des ministres provinciaux, estimant à bon droit qu'un pouvoir à vie était préférable. Il avait convoqué le chapitre général à Pérouse pour le 20 mai 1453. L'objectif de cette assemblée des seuls mitigés était d'obtenir le retrait de la bulle d'Eugène IV qui accordait un gouvernement distinct aux observants. Les principaux capitulaires partirent pour Rome dans ce but, mais le pape refusa d'accueillir leur requête. Ange revint malade à Pérouse et mourut dans cette ville le 20 août suivant. Il fut enterré devant le maître-autel de l'église du couvent.

On lui attribue de savants commentaires sur les quatre livres des Sentences.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1733, t. VII, p. 22 ; t. XI, p. 2, 29, 48, 244 ; t. XII, p. 11, 34, 63, 115, 144, 172. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 44, 723. — Benofii, *Dei procuratori generali dei minori nella curia romana*, Pesaro, 1830, p. 19.

ANTOINE de Sérent.

59. ANGE PETRICCA DA SONNINO, naquit dans cette localité de Campanie et entra chez les frères mineurs conventuels. Envoyé en 1628 au collège de Saint-Bonaventure à Rome, ses succès attirèrent l'attention de ses supérieurs. Son doctorat fut même avancé de quelques semaines pour lui permettre de remplir, auprès du shah de Perse, une mission, au nom du Saint-Siège. Il se rendit d'abord à Constantinople. Il y était depuis cinq mois, attendant l'occasion de continuer son voyage, quand il reçut de la Propagande l'ordre de se rendre dans la préfecture des missions de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. Il y resta jusqu'en 1633. Nous le trouvons ensuite provincial de Hongrie. Il préside en 1636 le chapitre de Pettau en

Styrie et revient en Italie. A Venise, il apprend sa nomination de vicaire patriarcal de Constantinople. Les circonstances rendaient ce poste particulièrement difficile. Le patriarche grec schismatique, Cyrille Lucari, circonvenu par les calvinistes et entrant dans leur projet d'unir grecs et calvinistes, fit rédiger une profession de foi commune, qu'il fit signer, enseigner et professer par tout le clergé grec. A ce moment, Angelo arriva à Constantinople. Il se fit l'adversaire de l'hérésie calviniste auprès des grecs les plus intelligents et les plus influents. Les ambassadeurs catholiques le secondèrent de leur mieux auprès de la Sublime Porte. Et nous voyons finalement le malheureux Lucari déposé de son siège patriarcal et jeté dans la mer Noire.

Angelo contribua à l'élection du nouveau patriarche, Cyrille de Veria, hostile au calvinisme. Devenu son ami, il l'amena, par des discussions prolongées, à désirer l'union avec Rome. Ce désir se réalisa en 1638, comme en font foi et la lettre du patriarche à Urbain VIII et la réponse du pape par bref du 30 avril 1639. Urbain VIII écrivit aussi à son vicaire patriarcal, Angelo, pour lui témoigner sa satisfaction.

Angelo eut également de fréquentes discussions sur l'eucharistie avec des marchands luthériens et en ramena plusieurs à la foi catholique. Ces discussions furent l'origine de son ouvrage *Turris David*, qu'il rédigea sur la demande du pape en y ajoutant d'autres questions théologiques.

De retour à Rome, après l'élection d'Innocent X, il enseigna la théologie morale au couvent des Saints-Apôtres et, comme consultant de la Propagande, il fut spécialement chargé du rituel grec.

Le 29 septembre 1661, il fut élu provincial de la province romaine au chapitre de Cività Castellana. Procureur de son ordre au chapitre général de 1665, il eut à s'occuper d'un procès fameux, entre les frères mineurs conventuels et la ville de Naples. La cause en était une statue de saint Antoine que les autorités prétendaient faire transporter dans le trésor de la ville, sous prétexte que le saint était le protecteur du royaume napolitain. Ce procès, commencé peu après 1620, laissait peu d'espoir de succès aux conventuels. Angelo négocia si habilement qu'il obtint de la Congrégation des Rites plusieurs décrets favorables, et finalement un bref d'Innocent X donna gain de cause aux conventuels. Il eut aussi la satisfaction, en 1673, de voir aboutir la cause de la bienheureuse Salomée de Pologne, clarisse († 1268).

Il mourut le 10 décembre 1673, au couvent des Saints-Apôtres.

Voici la liste de ses ouvrages : *Turris David. De Ecclesia militante, et triumphante adversus haereses nostri temporis*, in-fol., Rome, 1647 ; — *De appellationibus omnium Ecclesiarum ad romanum pontificem*, Rome, 1649 ; — *De potestate apostolorum adversus Gabrielem metropolitanum Philadelphium. De jure summae potestatis. De auctoritate plebis in ecclesiam contra Blondellum*, in-4°, Rome, 1656 ; — *De nobilitate, ejusque origine et de recta forma regnandi*, in-4°, Rome, 1658 ; — *De regno Christi contra graecos, et quosdam haereticos*, 2 in-4°, Rome, 1671 ; — *Disputationes in logicam, physicam et metaphysicam Aristotelis*, in-4° ; — *Pseudodogmatum libra*, 1661. Les deux ouvrages suivants se conservaient manuscrits à Tolède : 1° *Relatio status christianitatis Persae et Constantinopolis, quae obedit summo pontifici* ; — 2° *Tractatus de modo expugnandi, expellendique Turcas a multis regnis quae in Europa detinent*.

Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 18. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 43, 723. — Franchini, *Bibliografia di scrittori francescani conventuali*, Modène, 1693, p. 43. — Benoin, *Dei procuratori generali dei minori*, Pesaro, 1830, p. 39.

M. THOREL.

60. ANGE DE PICITONE, franciscain, célèbre musicien. Né dans la vallée de Pizzighitone, près de Crémone, il entra, jeune encore, chez les conventuels. Il se distingua par ses talents de musicien. En 1541, il fut procureur général de son ordre. Il a laissé un traité, destiné à prouver que la musique était une science, aussi bien que les autres arts : *Fior angelico di Musica nel quale si contengono alcune bellissime dispute contro quelli che dicono la musica non esser scienza, nuovamente dal R. P. Angelo da Picitone conventuale dell'ordine minore, organista preclarissimo, composto*, in-4°, Venise, 1547. Les bibliographes augustins regardent cet auteur comme appartenant à leur congrégation.

Sbaralea, *Supplementum ad scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 44 ; 1908, p. 470. — F.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, Paris, 1883, t. I, p. 107. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1768, p. 694.

M. BIHL.

61. ANGE PORTASOLE, dominicain, né à Pérouse, vers 1290, prit l'habit au couvent de sa ville natale en 1303. Après avoir enseigné plusieurs années en divers collèges de la province romaine, il s'adonna au ministère de la prédication. Par lettre secrète du 2 avril 1324, Jean XXII le nomma pénitencier à Rome, puis l'année suivante le fit évêque de Sulci, en Sardaigne. Une lettre du 23 octobre 1325 lui octroie la faculté de se faire consacrer par n'importe quel évêque ; un autre document pontifical, du 3 novembre de la même année, l'autorise à demeurer à Rome jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans son diocèse et en Sardaigne. Il devait continuer à exercer ses fonctions de pénitencier. Entré en possession de son église, il l'administra pendant six ans, et fut transféré à Grosseto, le 12 février 1330. Il mourut le 22 février 1334. Son corps fut transporté à Pérouse et enterré dans l'église de son ordre. L'inscription, placée sur son tombeau et rapportée dans les *Acta sanct.*, ne mentionne pas qu'il ait été évêque de Sulci. Ughelli pourtant l'avait noté. Échard écrit que quelques ouvrages de fr. Ange se conservaient au couvent des servites, à Florence.

Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 269, 468. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719-1721, t. I, p. 589. — *Bull. ord. praed.*, t. II, p. 210. — Gams, *Ser. episc.*, p. 755. — Tournon, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, Paris, 1745, t. II, p. 130-133. — Vermiglioli, *Scrittori perugini*, 1829, t. II, p. 191.

R. COULON.

62. ANGE DE RIETI, frère mineur, inquisiteur dans la province romaine, en 1284, par ordre de Martin IV. Le 4 septembre 1285, Honorius IV le charge d'absoudre des censures les habitants de Viterbe, et le 21 mai suivant lui enjoint de faire un accord entre les mêmes habitants et le sénateur romain Ursus. Ange remplissait encore son office d'inquisiteur en 1288. Le 30 décembre 1297, Boniface VIII lui ordonnait de prêcher la croisade dans un grand nombre de diocèses d'Italie. Le 1^{er} juin 1298, il le nommait évêque de Nepi en Toscane et l'envoyait comme légat en Allemagne l'an 1301. Entre temps, il aurait été vicaire du pape à Rome. Il était transféré au siège de Rieti le 8 juin 1302, et il mourut au mois de juillet de la même année.

Sbaralea, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1765, t. III, p. 516, 542, 544, 568 ; t. IV, p. 15, 244, 341, 459, 475, 558. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 1029, 1207. — Eubel, *Hierarchia*, 1913, t. I, p. 363, 416.

ANTOINE DE Sérent.

63. ANGE DE ROCCA CONTRADA, ou Arcevia dans la Marche d'Ancone, célèbre écrivain et érudit de l'ordre de Saint-Augustin. Il est généralement connu sous le nom d'Ange Rocca. Il s'appelle lui-même *Angelus Rocchensis*, ce qui prouve que le surnom de Rocca lui vint de sa ville natale. On l'appelle aussi Ange de Camerino : *Angelus Camers*, ou Angelus Rocha, ou de Rocha. Il naquit en 1545 et, à peine âgé

de sept ans, en 1552, il revêtit l'habit des augustins à Camerino. Il acheva ses études de théologie à Pérouse, Rome et Venise et, en 1577, il obtint le diplôme de docteur de l'université de Padoue. *Opera omnia*, t. I, p. 349-350. Il se retira ensuite dans le couvent de Saint-Étienne de Venise, s'y adonna à l'étude et à la prédication et, après un travail considérable, édita le second livre de Gilles Colonna in *Magistrum Sententiarum*. La renommée de sa doctrine se répandit bientôt dans toute l'Italie, et le P. Augustin de Fivizzano, prieur général de l'ordre de Saint-Augustin, l'appela à Rome, pour y éditer les ouvrages d'Augustin Trionfo. Il fut nommé secrétaire général de son ordre et, en 1585, Sixte-Quint lui confia la direction de la typographie Vaticane. Il y travailla dix ans à corriger les éditions de la Bible, des Pères et des conciles. En 1595, Clément VIII le nomma sacriste du Vatican. Le 31 janvier 1605, il fut consacré évêque de Tagaste et nommé abbé de Sainte-Marie del Piano di Castiglione, diocèse de Sinigaglia. En 1614, il ouvrit au public la bibliothèque Angelica, où il avait réuni quarante mille volumes. Ce fut la première bibliothèque publique de la ville de Rome. Le savant évêque mourut à Rome le 8 avril 1620. Ses dépouilles mortelles reposent dans l'église de Saint-Augustin; ses confrères lui élevèrent un monument dans la chapelle de Saint-Nicolas de Tolentino.

Le P. Ange Rocca tient une place importante dans l'histoire de la littérature italienne, comme théologien, liturgiste, érudit, historien et poète.

Il publia plusieurs ouvrages de ses confrères et travailla à l'édition complète des œuvres de saint Bonaventure, entreprise par Sixte-Quint en 1588, et achevée sous Clément VIII en 1599. S. Bonaventure, *Opera omnia*, Quaracchi, 1882, t. I, p. IV.

Ses écrits originaux ont paru à diverses époques pendant sa vie, et réunis en deux volumes dans l'édition complète de ses œuvres : *Angeli Rocca Camertis...* *Opera omnia, tempore ejusdem auctoris scilicet impressa, nec non autographa, et Romae in Angelica bibliotheca originaliter asservata, cum additamentis in chronistoria praefectorum Sacrarum apostolici, bibliothecariorum, custodum, atque novarum inscriptionum usque ad praesens bibliothecae Vaticanae*, Rome, 1719. On trouve parfois mentionnée une autre édition complète de ses écrits, intitulée : *Thesaurus pontificiarum sacrarumque antiquitatum, nec non rituum, praxium ac caeremoniarum*, 2 vol., Rome, 1745. Cette édition est la même que celle de 1719 : on y a changé seulement le frontispice; mais ces éditions sont bien loin d'être complètes. Nous nous bornons à mentionner ici les ouvrages les plus importants, au point de vue théologique et historique : *Oraculum heroico versu latino de auspiciata salute urbi Venetae divinitus reddita tempore pestis adparente, aurea rosa a summo pontifice benedicta, et ad Venetos a Gregorio XIII missa*, Venise, 1577. Ne se trouve pas dans ses œuvres; — *Bibliotheca theologicae et scripturalis epitome*, Vico Equense, 1585; Rome, 1594; *Opera*, t. II, p. 1-117; — *Bibliotheca apostolica Vaticana a Sixto V pontifice maximo in splendidiorem commodioremque locum translata*, Rome, 1594; *Opera*, t. II, p. 159-355; — *Scholia in S. Gregorii Magni eiusque parentum imagines aere incisae, nec non in eiusdem sacramentorum librum*, Rome, 1597; *Opera*, t. II, p. 381-410; P. L., t. LXXV, col. 461-488; — *De sacrosancto Christi corpore romanis pontificibus iter conficientibus praefereudo*, Rome, 1599; *Opera*, t. I, p. 33-73; — *De canonizatione sanctorum*, Rome, 1601, 1610; *Opera*, t. I, p. 101-150; — *Chronistoria de apostolico Sacratio...*, Rome, 1605; *Opera*, t. I, p. 318-364; — *Bibliotheca Angelica omnium artium ac scientiarum generibus refertissima literaturum, litterarumque amatorum commoditati dicata*, Rome, 1608. Ne se trouve pas dans ses œuvres; — *De particula ex pretioso et vivifico ligno*

sanctissimae Crucis Salvatoris Jesu Christi desumpta, sacris imaginibus et elogiis eodem ligno incisis insignita, et in apostolico sacratio asservata commentarius, Rome, 1609, 1616; *Opera*, t. I, p. 252-265; — *De sacra summi pontificis communione sacrosanciam missam solemniter celebrantis commentarius*, Rome, 1610; *Opera*, t. I, p. 9-32; — *De campanis commentarius*, Rome, 1612; *Opera*, t. I, p. 151-194; — *Commentarius contra ludum alearum*, Rome, 1616; *Opera*, t. I, p. 465-482; le même traité en italien, Rome, 1617; — *De romani pontificis nomenclatura, ac de tiarae pontificiae, quam regnum mundi vulgo appellant, origine significatu et usu*, *Opera*, t. I, p. 1-8; — *De sanctorum apostolorum Petri et Pauli praelatione, sive imaginibus, utra scilicet inter eas collocandas praeferenda sit*, *Opera*, t. I, p. 81-100; — *De sacrosancto jubilaeo anno 1600 celebrato commentarius*, *Opera*, t. I, p. 197-206; — *Aurea rosa, ensis, et pileum, quae regibus, ac magnatibus a summo pontifice benedicti in donum mittuntur, quid sibi velint*, *Opera*, t. I, p. 207-211. — *Sacrorum biblicorum emendationes juxta concilii Tridentini decretum*, *Opera*, t. I, p. 276-317. Cinq lettres d'Ange Rocca ont paru dans *Bibliofilo*, 1900, t. II, p. 357-362.

Un grand nombre d'œuvres inédites se trouvent dans les manuscrits 387, 479, 601, 662, 673, 908, 909, 988, 1214 de la bibliothèque Angelica. Cf. Narducci, *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae Angelicae*, Rome, 1893, t. I, p. 187.

Curtius, *Virorum illustrium ex ordine eremitarum D. Augustini elogium*, Anvers, 1636, p. 217-257. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, Paris, 1733, t. XXI, p. 21-106. — *Fragmentum Actorum sacrae Congregationis particularis deputatae a Gregorio XIV P. M. super Bibliorum emendatione*, dans Calogera, *Raccolta di opuscoli scientifici e filologici*, Venise, 1744, t. XXXI, p. 163-164, 196-198. — Ossinger, *Bibliotheca augustini*, p. 754-764. — Lanteri, *Eremus sacra augustiniana*, Rome, 1874, t. I, p. 218-220. — Anselmi, *Cenni biografici di Angelo Rocca d'Arcevia, fondatore della Biblioteca Angelica in Roma*, Fabriano, 1881. — Morici, *Del bibliofilo Angelo Rocca, fondatore dell' Angelica*, dans *La bibliofilia*, Florence, 1901, t. II, p. 357-362. — Anselmi, *La pianta panoramica di Roccacontrada*, *ibid.*, 1906, t. VIII, p. 286-289, 455-465. — De son vivant, le P. Ange Rocca édita un catalogue incomplet de ses écrits : *Index librorum F. Angeli Rocchensis, episcopi Tagastensis, et apostolici Sacrarum praefecti*, Rome, 1611.

A. PALMIERI.

64. ANGE DE SAINTE-CLAIRE, augustin déchaussé belge, de son vrai nom Henri Druys (*Drissius*). Il vécut à Paris, où, par sa prédication, il convertit beaucoup d'hérétiques au catholicisme. Le P. Maurice de la Mère-de-Dieu affirme qu'il avait souvent des extases, et qu'il opéra beaucoup de miracles. Sa mort eut lieu à Paris en 1633. Il laissa inédit un ouvrage intitulé : *Politia regularis*.

Maurice de la Mère-de-Dieu, *Sacra eremus augustiniana*, Chambéry, 1658, p. 241. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, p. 433. — Tani, *Commentaria episcoporum et scriptorum ordinis eremitarum discalceatorum S. P. Augustini*, Rome, 1881, p. 64.

A. PALMIERI.

65. ANGE DE SAINT-EUGÈNE, augustin déchaussé. Il embrassa la vie religieuse à Paris, en 1623; en 1636 fut nommé prieur du couvent de la même ville et, dans la suite, définitif général de sa congrégation. Il refusa l'évêché de Marseille, qu'on lui avait offert. Sa mort eut lieu à Paris, en 1668. Il laissa inédit un recueil de pièces touchant sa congrégation : *Attestationes et revelationes ad nostram congregationem pertinentes*.

Tani, *Commentaria episcoporum et scriptorum ordinis eremitarum discalceatorum S. P. Augustini*, Rome, 1881, p. 64-65.

A. PALMIERI.

66. ANGE DE SAINT-FRANÇOIS, franciscain anglais, appelé dans le monde Richard Mason, né en 1599, dans le Wiltshire. On connaît peu les détails de sa vie précédant son entrée en religion. Peut-être passa-t-il du protestantisme au catholicisme, en abandonnant un bénéfice qu'il avait en Irlande, pour être admis dans l'ordre de Saint-François, où il fit profession en 1629, au couvent de Saint-Bonaventure de Douai. Il remplit avec succès diverses charges dans son ordre, en particulier celle de visiteur des maisons de Brabant et fut provincial de 1659 à 1662. A l'expiration de sa charge, il devint chapelain de lord Arundell, à Wardour Castle et s'employa aux travaux apostoliques jusqu'en 1675, où il obtint de se retirer au couvent de Douai; il y mourut le 30 décembre 1678.

Ses ouvrages les plus importants sont : *Certamen seraphicum provinciae Angliae pro sancta Dei Ecclesia, in quo breviter declaratur quomodo fratres minores Angli calamo et sanguine pro fide Christi sanctaque eius ecclesia certarunt*, in-4°, Douai, 1649; nouvelle édit. à Quaracchi, in-8°, 1885, œuvre riche en notices littéraires; — *Apologia pro Scoto Anglo, in qua defenditur D. J. Pitseus in sua relatione de loco nativitatis P. J. Scoti...*, in-12, Douai, 1656; — *Liturgical discourse of the holy sacrifice of the mass*, 2 parties, in-8°, Douai, 1669-1670, dont parut un abrégé en 1675. Différents autres de ses ouvrages ont pour objet la règle du tiers ordre de Saint-François.

Thaddeus, *The franciscans in England, 1600-1850*, Londres, 1898, p. 108-109, 114, 182, 329, *passim*. — Marcellino da Civezza, *Saggio di bibliografia sanfrancescana*, Prato, 1879, p. 665-666. — Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 16. — Gillow, *Bibliographical dictionary of the English catholics*, t. iv, p. 518-522.

L. OLIGER.

67. ANGE DE SAINT-JOSEPH, carme français, dans le monde Joseph Labrosse, né à Toulouse en 1636, mort à Perpignan le 29 décembre 1697, après avoir été missionnaire en Perse de 1663 à 1679, visiteur en Hollande, missionnaire en Angleterre et enfin provincial. Il est auteur des deux ouvrages suivants : *Gazophylacium linguae Persarum*, Amsterdam, 1684, et *Pharmacopaea persica*, Paris, 1681. Ce dernier ouvrage a aussi été attribué à un de ses confrères, le P. Matthieu de Saint-Joseph.

Nicéron, *Mémoires*, t. xxix, p. 26-30. — *Biographie universelle* de Michaud, t. ii, p. 157. — *Biographie toulousaine*, Paris, 1823, t. i, p. 14-16.

U. ROUZIÈS.

68. ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé, né à Blois, en 1655, mort à Padoue, en 1726. Son nom de famille était François Raffard. Historien très érudit, il a publié la troisième édition revue, corrigée et augmentée de l'*Histoire généalogique pour la royale maison de France, des pairs, grands officiers de la couronne et de la maison du roi et des anciens barons du royaume*, 9 vol., Paris, 1726-1733. Ce recueil touffu avait été composé par le P. Anselme de la Vierge-Marie (Pierre Guibourg), lui aussi augustin déchaussé. L'édition du P. Ange, interrompue par sa mort, fut continuée par le P. Simplicien, de la même congrégation. Le P. Ange donna aussi une édition corrigée et augmentée du fameux ouvrage de Besoigne, chanoine de Troyes, intitulé : *État de la France, contenant tous les princes, ducs et pairs, les maréchaux de France, les évêques, les gouverneurs, les chevaliers de l'ordre du Roy*, 5 vol., Paris, 1722, et éditait un recueil de *Lettres sur la dernière édition du Dictionnaire historique de Moreri, donnée en 1707*, Toulouse, 1707. Ces ouvrages, bien que surannés, contiennent une foule de renseignements qui mettent en relief la grande érudition historique de leur auteur.

Jöcher, *Allgemeine Gelehrten-Lexikon*, Leipzig, 1750,

t. i, col. 404. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1678, p. 776. — Lelong-De Fontette, *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 1769, t. ii, p. 629-630; t. iii, p. 779. — Tani, *Commentaria episcoporum et scriptorum ordinis eremitarum discalceatorum S. P. Augustini*, Rome, 1881, p. 66.

A. PALMIERI.

69. ANGE DE SAN SEVERINO, célèbre prédicateur augustin du x^e siècle. Son nom est mentionné dans la Vie de la bienheureuse Héléne d'Udine. L'auteur de cette Vie, le P. Simon de Rome, l'appelle *vir magnae sanctitatis*. Ses sermons amenèrent la bienheureuse Héléne à embrasser la vie religieuse. Elle reçut l'habit monastique des mains du P. Ange.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1682, t. vii, p. 76. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. i, p. 514.

A. PALMIERI.

70. ANGE DEL SAZ, originaire de Valence, prit l'habit franciscain dans la province d'Aragon. En 1533, il partit pour l'Amérique, arriva à Mexico et s'offrit pour la nouvelle mission du Mechoacan. Pendant quarante années, il travailla avec un merveilleux succès à la conversion des Indiens. Il mourut en renom de sainteté, vers 1573, au couvent de Guadalajara de Xalisco.

Gonzaga, *De origine seraphicae religionis*, Venise, 1603, p. 1510. — Joseph Antonio de Herrera, *Chronica serafica de Aragon*, Saragosse, 1703, t. i, p. 517-518. — Arthurs a Monasterio, *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1653, p. 503.

ANTOINE DE SÉRÉNT.

71. ANGE DE SIENNE, dont le nom de famille était Salvetti, naquit de parents florentins exilés à Sienne, et entra tout enfant dans l'ordre des frères mineurs. D'après une note écrite par lui sur un manuscrit d'Alexandre V, le 25 mars 1396, il était dans sa troisième année de lecteur en théologie à Faenza. C'est après cette date qu'il dut enseigner à l'université de Bologne. En 1402 il fut élu ministre de la province de Toscane et devint plus tard inquisiteur. Le 11 mai 1421, le chapitre général qui se tenait à Forlì le proclama ministre de l'ordre. Ange était alors docteur en théologie. Dans cette assemblée furent dressés des statuts concernant l'office divin, les études et la visite des provinces. Wadding prétend que le général avait de grands projets et voulait constituer huit collèges d'études générales, mais on se demande si le savant annaliste n'a pas fait une confusion, et si Ange de Sienne ne se borna pas à réorganiser les collèges déjà existants. Dans les premiers mois de son généralat, il assigna, sur les frontières de Hongrie et de Dalmatie, des couvents aux frères de Bosnie persécutés par les Turcs. Le 20 août 1423, le pape Martin V le chargeait de décider au sujet de l'élection contestée du provincial de Naples. Il mourut à Sienne le 6 octobre 1423 et fut enterré dans l'église conventuelle.

Grand prédicateur en son temps, Ange laissa des traités et plusieurs volumes de sermons qui n'ont jamais été imprimés.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1734, t. x, p. 52, 69, 122, 342; *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 18. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores minorum*, Rome, 1806, p. 9, 44, 723. — *Chronica Nicolai Glassberger*, Quaracchi, 1887, p. 274. — Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. viii, p. 559, 561, 599, 604, 618.

ANTOINE DE SÉRÉNT.

72. ANGE DE SIENNE, religieux augustin (xv^e siècle). On a de lui un récit en italien de la vie et des miracles de sainte Claire de Montefalco, publié à Sienne, en 1597, et traduit en français sous le titre suivant : *Clair soleil des personnes spirituelles, contenant la vie et les miracles de sainte Claire de Monte-Falco, de l'ordre de S. Augustin*, mis d'italien en français par le R. P. Pierre Rabby, Lyon, 1616.

Gratianus, *Anastasis augustiniana*, Anvers, 1613, p. 33. — Elssius, *Encomiasticon augustinianum*, Bruxelles, 1654, p. 64. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1768, p. 827.

A. PALMIERI.

73. ANGE SINESIUS (Bienheureux), né à Catane, fut d'abord moine à l'abbaye bénédictine de Saint-Nicolas dell'Arena de cette ville. En 1342, Emmanuel Spinola, archevêque de Monreale, obtint qu'Ange, accompagné de son frère Jean et de dix autres de ses confrères, fût envoyé à l'abbaye de Maniace qui avait besoin de réforme. La tentative ne réussit pas et, au bout de sept mois, Ange et ses compagnons furent obligés de retourner à Catane. Après un séjour à Messine, Ange fut de nouveau appelé auprès de l'archevêque de Monreale qui lui céda les ruines du monastère Saint-Martin delle Scale que les Sarrasins avaient incendié. Le pieux religieux et ses compagnons rebâtirent le monastère et, le 5 juillet 1352, Clément VI en nomma Ange abbé. Il gouverna l'abbaye pendant quarante ans avec beaucoup de piété et de succès et mourut le 27 novembre 1368. Son frère Jean se distingua comme abbé de Saint-Benoît de Burgetto, dans le diocèse de Mazzara.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*, Palerme, 1708, t. I, p. 36-37. — Vit. Mar. Amico et Statella, *Catana illustrata*, Catane, 1740, l. XII, c. I, n. xvii.

U. ROUZIÈS.

74. ANGE DE SPALATO, évêque dominicain de Curzola, dans l'île du même nom, tout près de la presqu'île de Sabioncello, suffragant de Raguse. Frère Ange fut nommé à ce siège par Grégoire XIII, le 17 juillet 1573. Nous ignorons jusqu'à quelle année fr. Ange gouverna son église; en tout cas, le 12 septembre 1605, un autre dominicain, Raphaël Ripa ou Riva, était élu évêque de Curzola.

Bullar. ord. frat. praed., Rome, 1733, t. v, p. 428. — Fontana, *Sac. theatr. dom.*, Rome, 1666, p. 184. — Cavalieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. I, p. 438. — Gams ne le connaît pas.

R. COULON.

75. ANGE DE SPOLÈTE, frère mineur, docteur en théologie, paraît dans une bulle de Benoît XIII du 19 mars 1405, comme n'ayant pas pris part à l'élection du ministre général de l'ordre, Jean Bardolin, au chapitre d'Avignon.

Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 336.

ANTOINE de Sérent.

76. ANGE DE SPOLÈTE, frère mineur, missionnaire en Arménie, custode, c'est-à-dire supérieur régional de son ordre, massacré pour la foi vers 1307, à Arzengam ou à Maurocastro.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1733, t. VI, p. 228. — G. Golubovich, *Bibliotheca bio-bibliografica della Terra Santa*, Quaracchi, 1913, t. II, p. 22, 102.

ANTOINE de Sérent.

77. ANGE DE SPOLÈTE, originaire d'Ombrie, entra dans l'ordre des frères mineurs, devint maître en théologie et fut élu ministre général, au chapitre de Naples, en 1379. Son prédécesseur, Léonard de Giffone, avait adhéré à l'obédience de Clément VII. Ange entra dans ses vues et devint l'un des plus fermes appuis du pape d'Avignon. L'ordre s'était divisé et reconnaissait deux généraux. Ange de Spolète commandait à la France, à l'Espagne et à quelques provinces d'Italie.

Le 8 octobre 1381, nous le trouvons à *Villafranca*, qu'il n'est pas possible d'identifier. Il était sûrement en France au commencement de 1382. Clément VII lui permet, le 2 février, de promouvoir deux frères mineurs au doctorat en théologie. Le 2 octobre suivant, il est envoyé, en qualité de nonce apostolique, dans les diocèses de Cambrai, Tournai, Utrecht, Théroutanne et

Arras, avec les évêques d'Amiens et de Chartres. A cette occasion, le pape lui concède différents pouvoirs et lui fait donner deux cents florins d'or. Par un mandement daté d'Orléans (16 avril 1383), le roi Charles VI ordonnait aux généraux des aides d'avancer, pour trois mois, 9 francs d'or par jour, au général des frères mineurs, envoyé vers l'empereur Wenceslas « pour certaines et grosses besognes qui grandement touchent l'honneur et profit de nous et de notre royaume. » Ange et ses collègues d'ambassade, munis aussi des instructions et pouvoirs de Clément VII, tenaient du roi de France de pleins pouvoirs pour conclure ou renouveler tous les traités avec Wenceslas et ses frères. De la part du pape, ils promettaient au roi et au clergé allemand les faveurs du Saint-Siège. En réalité, le pape et le roi en furent à peu près pour leurs frais, car l'empereur évita de se déclarer pour Clément VII.

Nous trouvons frère Ange à Genève présidant le chapitre général (13 juin 1385). Précédemment, en 1382, il avait tenu une assemblée analogue à Paris. Une lettre datée de *Sancto Porciano*, à la fin de décembre 1386, pourrait nous faire croire qu'il se trouvait alors au couvent de Saint-Pourçain, en Bourbonnais. En 1388, il présidait le chapitre général à Perpignan. A cette occasion, le pape l'avait autorisé à élever au doctorat Ange de Bevagna, bachelier d'Oxford. Ce doit être vers la même époque qu'il confirma l'élection d'Alasays, abbesse des clarisses de Perpignan. Le 14 février 1389, Clément VII le chargea de nommer d'office un ministre à la province d'Aragon où les capitulaires n'ont pu tomber d'accord. Il résidait au couvent d'Avignon, le 13 avril 1389, quand il institua, pour deux ans, frère Simon de *Villa majori* lecteur d'Écriture sainte au couvent de Majorque. Il mourut à Avignon, probablement en 1391, car, le 8 mai de la même année, le pape nommait son successeur.

Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 234, 235, 243, 247, 254, 256, 267, 275, 278-280. — Noël Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896, t. I, p. 17, 18, 24, 31, 63, 68, 71, 72; t. II, p. 233, 280, 281.

ANTOINE de Sérent.

78. ANGE DE STARGARD, moine augustin, lecteur au couvent de Stargard, en Poméranie. Vers 1345, il écrivit, à la demande de l'évêque de Camin, Jean de Saxe-Lauenbourg (1343-1370), un mémoire sur l'indépendance de l'évêché de Camin. Au XIV^e siècle, les archevêques de Gnesen essayèrent par trois fois de faire de l'évêque de Camin un suffragant de leur siège archiépiscopal. Le litige ne fut définitivement tranché qu'en 1371, par les tribunaux de Rome. Le mémoire d'Ange de Stargard a été publié par Kosengarten dans les *Baltische Studien*, 1858, p. 103-137; notes, p. 137-40, sous le titre de *Notula satis notabilis seu Protocolum de Pomeranorum, Stetinensium ac Rugie principatu*.

Lorenz-Goldmann, *Deutschlands Geschichtsquellen*, Berlin, 1886-1887, t. II, p. 194. — Haag, *Zur älteren Pommerschen Chronistik. I. Ueber das Protocolum des frat. Angelus de Stargard* (1345), dans *Baltische Studien*, Stettin, 1875, t. XXVI, p. 88-115.

A. BAYOL.

79. ANGE TANCRÈDE, un des douze premiers disciples de saint François d'Assise, originaire de Rieti et, selon les chroniques, le premier chevalier qui soit entré dans l'ordre. D'après des sources secondaires (*Speculum perfectionis*, *Actus S. Francisci*), Ange fut un intime du saint. Il l'accompagna dans sa première visite à l'Alverne et le consolait en chantant dans une de ses dernières maladies. Saint François, de son côté, se plaisait à faire ressortir la grande « courtoisie » de frère Ange. Celui-ci assista sainte Claire à l'heure de la mort (1253; *Acta sanct.*, aug. t. II, p. 764) et mourut

lui-même à Assise, vers 1258. Il est un de ces trois disciples qui signèrent à Greccio, près Rieti, le 11 août 1246, la lettre d'envoi de la *Légende* de saint François, dite des trois compagnons. Les uns ont fortement attaqué l'authenticité de cette légende (*Anal. boll.*, 1900, t. XIX), d'autres l'ont défendue (*Revue historique*, 1901, t. LXXV). C'est à tort que Wadding et Sbaralea attribuent à frère Ange les *Actus S. Francisci in valle Reatina*, compilation du XIV^e siècle.

Barth. de Pise, *Liber conform.*, dans *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1906, t. IV, 193. — Wadding, *Scriptores*, éd. Nardcechia, Rome, 1906, p. 22. — Sbaralea, *Supplementum ad scriptores*, Rome, 1908, t. I, p. 48.

L. OLIGER.

80. ANGE DE TODI, était ministre des frères mineurs de la province d'Ombrie, lorsque Nicolas IV le chargea, le 5 janvier 1290, avec six de ses religieux, de prêcher la croisade en faveur de la Terre Sainte. Le 27 novembre de la même année, le pape lui enjoignait d'absoudre de l'excommunication les habitants de Pérouse. Le 3 septembre 1291, le même pontife lui confiait le soin de faire bâtir aux bénédictines un monastère à Castro Ponte, diocèse de Spolète. Dans une lettre du 11 mars de cette année, Nicolas IV rappelait que frère Ange avait été précédemment inquisiteur dans le diocèse de Spolète.

Sbaralea, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1768, t. IV, p. 127, 185, 192, 228, 287, 441.

ANTOINE de Sérent.

81. ANGE DE TRANI, dominicain de la fin du XIII^e siècle et inquisiteur général pour le royaume de Sicile. Par lettres royales du 22 juillet 1296, Charles II, roi de Sicile, enjoignait à tous de lui prêter aide et protection. Toppi, *loc. cit.*, le range parmi les écrivains napolitains, mais sans dire à quel titre.

Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1717-1721, t. I, p. 450. — Toppi, *Biblioteca napoletana*, Naples, 1678. — Tafuri, *Scrittori Napolit.*, Naples, 1748, t. II, 1^{re} part., p. 462.

R. COULON.

82. ANGE VECCHIO, frère mineur, fut promu à l'évêché de Lésina en Italie, le 24 mai 1394, par Clément VII, puis transféré par Benoît XIII à Ferentino, le 20 août 1395. Il ne dut pas prendre possession de son siège, car il avait un compétiteur de l'obédience de Boniface IX.

Eubel, *Hierarchia*, Munster, 1913, t. I, p. 246, 313; *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 299, 302.

ANTOINE de Sérent.

83. ANGE DE VÉRONE, dominicain de la congrégation lombarde, se trouve assigné au couvent de Bologne par le chapitre général de 1465. *Acta cap. gen.*, Rome, 1900, t. III, p. 300. En 1481, il était prieur de Milan, et les chefs des couvents réformés, qui constituaient la congrégation lombarde, réunis à Venise, le choisirent un des trois commissaires chargés de soutenir leurs intérêts au chapitre général de cette année à Rome. Ils sollicitèrent de Sixte IV la confirmation de leur charte avec tous les privilèges que les souverains pontifes leur avaient accordés. Le pape renvoya l'affaire au général de l'ordre, Salvo Casseta. De fait, le général approuva le tout par un acte authentique du 6 novembre 1481. V. Mortier, *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, Paris, 1909, t. IV, p. 548. Ce même chapitre de Rome (1481) assigna fr. Ange de Vérone comme lecteur des Sentences au couvent de Bologne. Voir *Acta cap. gen.*, t. III, p. 362. Il fut prieur de ce même couvent de Bologne en 1495. Arch. ord., lib. Ggg, p. 438. L'année suivante, le 7 décembre, le général de l'ordre Turriani le confirme comme vicaire général de la congrégation lombarde, charge qu'il remplissait encore le 5 mars 1499. Cf. *Acta Mag. Turriani ad an. 1499* (Arch. ord.). Le 10 juin 1498, il fut institué inquisiteur pour Brescia et son territoire. Cf. *Acta, ut supra, ad an. 1498*.

Il existe un bref d'Alexandre VI, délivré à Ange de Vérone et que Pena a reproduit dans ses notes sur l'opuscule de Bernard de Côme, *De strigibus*. Cf. *Directorium inquisitorum F. Nicolai Eymerici cum comment. Francisci Pegnae*, Rome, 1585, *Litterae apostolicae*, p. 108-109; aussi *Bull. ord.*, t. IV, p. 190. La dernière fois qu'il est fait mention de fr. Ange, il est donné comme appartenant au couvent de Padoue, 28 septembre 1508. Il aurait, en outre, gouverné par trois fois le couvent de Vérone, en qualité de prieur. Nous ignorons la date de sa mort.

Registes des maîtres généraux, ms. (Arch. de l'ordre). — Leandro Alberti, *De viris illustribus ord. praed.*, Bologne, 1517, p. 1476. — Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 560; *Monumenta*, Rome, 1675, ad an. 1501. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719, t. II, p. 332. — *Acta capitulorum generalium*, éd. Reichert, Rome, 1900, t. III, p. 300, 362.

R. COULON.

84. ANGE VOLPI DA MONTEPELOSO, des frères mineurs conventuels, fut envoyé en 1614, malgré sa jeunesse, au collège romain de Saint-Bonaventure où il obtint le grade de docteur. Il fut aussitôt envoyé à Assise pour enseigner la théologie. A quelque temps de là, il fut chargé de la grande école de théologie de Naples, dont il demeura régent pendant près de vingt-cinq ans. Il fut deux fois, en 1620 et 1630, visiteur des études pour tout le royaume de Naples. On le nomma également provincial titulaire d'Irlande, et il obtint d'être agrégé au couvent royal de Saint-Laurent de Naples. Confesseur et directeur spirituel estimé, il mourut à Montepeloso, ville épiscopale du royaume de Naples, le 19 mars 1647. Le général, pour les services d'ordre intellectuel rendus à l'ordre, lui accorda les suffrages réservés aux supérieurs majeurs.

Esprit pénétrant, il exposa la doctrine scotiste, au moyen d'une méthode claire et mieux adaptée aux temps modernes et publia, de 1622 à 1646, une Somme de théologie en 12 volumes in-folio. Cette Somme incomplète, et qu'il n'eut pas le loisir de corriger, a eu successivement, de 1659 à 1726, ses différentes parties mises à l'index.

On lui doit : *Sacrae theologiae Summa Joannis Duns Scoti doctoris subtilissimi et commentaria*, Naples, 1622-1646; — *Judicium de vera animae rationalis immortalitate ex Scoto*, Naples, 1632; — *Vita, martirio e miracoli di san Gregorio martire, apostolo e primate d'Armenia e protettore della città e regno di Napoli*, in-4^o, Naples, 1636.

Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 18. — Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 45. — Franchini, *Bibliografia di scrittori conventuali*, Modène, 1693, p. 52.

M. THOREL.

85. ANGE-AUGUSTIN MAZZINGHI (Bienheureux), de la noble famille de' Agostini, naquit à Florence en 1377. Il fit profession au couvent del Carmine de cette ville, alors illustré par les miracles de saint André Corsini, mort récemment, et fit assez de progrès dans les sciences sacrées pour devenir lecteur en théologie. Prieur du couvent des Bois près de Florence (1419-1430), il passa ensuite à celui de Florence, devint provincial de Toscane et assista en cette qualité au chapitre général de Ravensburg (Wurtemberg) en 1434. Son provincialat terminé, il revint aux Bois, y affermit par ses exemples la réforme que son prédécesseur Jacopo Alberti y avait implantée en 1413, et revint mourir au Carmine de Florence le 16 août 1438, après avoir prédit sa mort sur une révélation de la sainte Vierge. Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau attirèrent promptement les pèlerins et rendirent son culte populaire. Sa fête, célébrée au couvent de Florence, le 16 août de chaque année, et son culte immémorial furent confirmés par décret de Clément XIII du

7 mars 1761. Il a écrit : *Commentaria in quatuor libros Magistri Sententiarum*; — *Conciones variae ad populum*; — *Exhortationes ad suos carmelitas religiosos* : ouvrages demeurés manuscrits.

Miguel de la Fuente, *Catalogus sanctorum, beatorum et sanctimonialium fama illustrium*, Tolède, 1619, ad an. 1438. — J.-B. de Lezana, *Annales carmelit.*, t. iv, p. 776, n. 2; p. 847, n. 3. — Daniel a Virginie Maria, *Speculum carmelitanum*, t. ii, p. 651-652, n. 2247-2250; p. 976, n. 3426; *Vinea Carmeli*, p. 501, n. 897. — Fornari, *Anno memorabile de' carmelitani*, t. ii, p. 269-271. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. i, col. 104-105. — *Bullarium carmelitanum*, t. iv, p. 440-441.

P. MARIE-JOSEPH.

86. ANGE-EUGÈNE DE PÉROUSE, frère mineur conventuel. Ses supérieurs, lui reconnaissant des aptitudes spéciales au gouvernement, le nommèrent successivement gardien de Pérouse en 1616, de Pavie en 1621, du grand couvent de Gênes en 1623.

Le supériorat de la province de Gênes étant venu à vaquer, le général l'en chargea, et Ange s'en acquitta si parfaitement, pendant plus de deux ans, qu'il fut en récompense nommé définitif perpétuel de sa province. L'année suivante, on l'envoya comme visiteur de la province Saint-Ange, dans la Pouille, et le général le délégua pour y introduire les constitutions urbaines.

Plus tard, il fut élu gardien de Santa Maria a parete à Naples où il termina la construction de l'église.

On a de lui : *Ragionamenti famigliari sopra li sette sacramenti*, 2 in-4°, Naples, 1645.

Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 61. — Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806, p. 41. — Franchini, *Biblioteca di scrittori conventuali*, Modène, 1693, p. 42.

M. THOREL.

87. ANGE-FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRÈSE, carme déchaussé italien, naquit en 1650, à Monreale, Ligurie, entra chez les carmes de la province de Piémont, d'où il partit pour la mission de Malabar aux Indes orientales. Les Hollandais en avaient chassé les Portugais, de sorte que les chrétiens des diocèses de Cochîn et de Cranganor se trouvaient sans prêtres. La propagande obtint des conquérants, en 1698, qu'ils tolérassent la présence d'un évêque et de douze missionnaires carmes déchaussés non portugais, et, le 20 février 1700, Innocent XII nomma le P. Ange-François, évêque de Metellopolis *in partibus* et vicaire apostolique du Malabar. Ni l'archevêque portugais de Goa, de qui dépendaient les sièges de Cochîn et de Cranganor, ni ses suffragants ne voulurent reconnaître la décision pontificale : le P. Ange-François dut être sacré par un évêque syrien-catholique, le 22 mai 1701. Cependant, à l'insu de Rome, un nouvel évêque de Cochîn avait été sacré; ils se déclarèrent contre le Saint-Siège et entraîna Portugais et Malabares dans un schisme qui dura cent trente-huit ans; un archevêque portugais de Cranganor, créé pour la circonstance, vint bientôt s'adjoindre à lui : tous deux, soutenus par le métropolitain de Goa, s'élevèrent contre le vicaire apostolique; la cour de Lisbonne les soutenant, Clément XI, par bref du 13 mars 1709, réduisit la juridiction de Mgr Ange-François et de ses successeurs aux lieux où les évêques portugais ne pourraient exercer la leur. Ces derniers firent subir à Mgr Ange-François et à ses missionnaires une persécution sans trêve. Ceux-ci se retirèrent dans une petite île, en une bourgade obscure, où résidait l'agent hollandais, et dont aucun prêtre portugais ne pouvait approcher. Mgr Ange-François commença à y bâtir église, couvent, séminaire latin et syrien; et c'est là, parmi des privations de toutes sortes, que cet évêque, dont les contemporains louent les vertus apostoliques, mourut le 17 octobre 1712, après avoir prédit le jour de sa mort. Son tombeau, dans l'église Saint-Joseph de Vera-

poli, est encore, pour les indigènes, un lieu de pèlerinage. Il a écrit : 1° *Grammaire de la langue malabare vulgaire ou maledame*, suivie d'un vocabulaire; — 2° *Cours de morale*.

Paulin de Saint-Barthélemy, *India orientalis christiana*, Rome, 1794, p. 59, 79. — Raulin, *Historia Ecclesiae Malabaricae*, Rome, 1745, p. 447. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, Ratisbonne, 1873, p. 119. — Mgr François-Xavier, évêque d'Amata, vicaire apostolique de Verapoli, *Mémoire sur le vicariat apostolique du Malabar et la mission des carmes déchaussés*, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, novembre 1839, p. 595-598. — Barthélemy de Saint-Ange et Henri-Marie du Saint-Sacrement, *Collectio scriptorum ord. carm. excalc.*, Savone, 1884, t. ii, p. 187, 283-284.

P. MARIE-JOSEPH.

88. ANGE-MARIE D'ORVIETO, frère mineur réformé de la province Séraphique (d'Ombrie), missionnaire en Albanie où il exerça les charges de préfet apostolique et de vicaire général de l'évêque de Pulati. Il mourut à Pulati, le 18 mai 1759, regardé comme un saint.

Analecta franciscana, Quaracchi, 1885, t. i, p. 399. — *Orbis seraphicus*, Quaracchi, 1886, t. ii, *De missionibus*, p. 768.

ANTOINE de Sérent.

ANGE-GARDIEN (SŒURS DE L'). Congrégation enseignante et hospitalière dont la maison-mère est à La Mole, près Montauban. Ses fondateurs sont le P. Ormières (Louis), né à Quillan (Aude), le 14 juillet 1809, décédé le 16 juillet 1890, et la mère Saint-Pascal, née Julienne Lavrilloux, petite-nièce du bienheureux Grignon de Montfort, née à Josselin (Morbihan), le 4 janvier 1809, morte le 2 octobre 1875. Leurs cendres reposent à l'établissement de La Mole, appelé Sainte-Marie-des-ANGES.

Ce fut le 3 décembre 1839 que l'abbé Ormières, qui venait de quitter le vicariat de Saint-Martin-de-Limoux, installa dans une maison de son pays natal, pour y tenir une école, trois religieuses de l'Instruction chrétienne de Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Inférieure), qu'il avait obtenues de leur fondateur, le P. Deshayes, supérieur général des congrégations du bienheureux Grignon de Montfort. L'une de ces trois religieuses était la mère Saint-Pascal, assistante générale de la congrégation. En envoyant les sœurs à Quillan, les supérieurs de Saint-Gildas stipulèrent que les sœurs du Midi ne dépendraient plus de celles de Bretagne, et formeraient un institut particulier.

La maison de Quillan étant devenue bientôt insuffisante, le centre de la congrégation fut transféré au domaine de La Mole, près Montauban (1858). L'institut se répandit rapidement, surtout dans le Midi de la France : Aude, Pyrénées-Orientales, Charente-Inférieure, Tarn, Hérault, Tarn-et-Garonne, Haute-Garonne, Ariège, Lot-et-Garonne, Gironde, Aveyron. Il essaima jusque dans la Somme et à Lyon.

En 1864, il s'introduisit en Espagne, où il a pris un développement considérable.

La congrégation de l'Ange-Gardien, érigée canoniquement en 1867, a obtenu du Saint-Siège un bref laudatif en 1895, et un bref approbatif en 1901.

Elle a été reconnue comme congrégation à supérieure générale par décret impérial du 11 décembre 1852, et un second décret, en date du 21 février 1859, a autorisé le transfert de la maison-mère à Montauban.

L'institut comprend les sœurs de chœur, vouées surtout à l'enseignement, principalement dans les campagnes; et des sœurs coadjutrices, dites sœurs aides, chargées plus spécialement de l'exploitation des propriétés. La congrégation dirige également des hôpitaux, orphelinats, ouvroirs et autres établissements de charité.

Elle comprenait, en 1909, environ trois cent cinquante sœurs.

Le P. Ormières avait projeté aussi l'institution d'une congrégation de frères agriculteurs de l'Ange-Gardien pour l'enseignement des enfants des campagnes et la direction des orphelinats agricoles. Mais cette entreprise n'a pas donné les résultats qu'il en attendait.

Le P. Ormières, fondateur des sœurs de l'Ange-Gardien, Montauban, 1909. — F. Laveau, *Vie du P. Deshayes, supérieur général des congrégations du Saint-Esprit et de la Sagesse*, Vannes, 1854.

A. MUSY.

ANGEBAULT (GUILLAUME-LAURENT-LOUIS), évêque d'Angers, né à Rennes, le 17 juin 1790, mort à Angers, le 2 octobre 1869, était le fils d'un avocat qui, lors de la suppression du parlement de Rennes, revint s'établir à Nantes, dont sa famille était originaire, et où il faillit payer de sa vie son attachement à la religion et à la royauté. Il commença ses études au collège de Beaupréau (Maine-et-Loire), et les continua à l'institution Liautard, à Paris, puis au petit séminaire de Chavagnes-en-Paillers (Vendée), et enfin au grand séminaire de Nantes. Ordonné prêtre à Angers, le 23 septembre 1815, il devint successivement vicaire à Saint-Donatien, pro-secrétaire de l'évêché (8 février 1817), secrétaire (29 novembre 1819), chanoine honoraire (2 décembre 1819), chanoine titulaire (25 février 1825), vicaire général honoraire de Mgr de Guérines (2 juillet 1830) et de Mgr de Hercé (13 mai 1838). Il établit, en 1830, l'important pensionnat de Saint-Stanislas et accepta, en 1833, la direction des sœurs de l'Instruction chrétienne de Saint-Gildas-des-Bois. Cette communauté ne comptait plus que vingt membres; le supérieur en quelques années décupla ce nombre, éleva le niveau de ses études : l'institut comptait près de mille religieuses en 1869, à la mort du prêtre, qui en garda toute sa vie la direction.

Le 23 février 1842, une ordonnance royale l'appela à l'évêché d'Angers; préconisé le 23 mai, il fut sacré le 10 août dans la cathédrale d'Angers, par l'évêque de Nantes, Mgr de Hercé.

Mgr Angebault était d'allure très digne et d'une physionomie qui commandait le respect. Né dans une famille où se conservait, comme une fleur, la vieille politesse française, il en avait gardé une tenue qui témoignait de son origine. S'il se montrait simple dans la maison du pauvre, on le voyait au château saluer avec cette aisance souveraine à laquelle on reconnaît tout de suite un homme de race. Le diocèse d'Angers lui doit un accroissement notable de prospérité à tout point de vue. Par ses règlements sur les fabriques, il augmenta leurs ressources annuelles de plus d'un demi-million. En vingt ans seulement, de 1844 à 1864, dans la ville et dans les campagnes, deux cents églises ou chapelles furent reconstruites ou restaurées au prix de dix millions. La plus belle tapisserie de la cathédrale d'Angers est un présent de Mgr Angebault : l'*Apocalypse*, qui coûta 490 000 francs, fut achetée par lui pour la somme de 300 francs! Par un mandement du 2 novembre 1858, il rétablit la liturgie romaine dans son diocèse. La caisse des retraites du clergé s'enrichit de contributions abondantes et les collèges ecclésiastiques prirent un nouvel essor : c'est sous son épiscopat que les bâtiments du vieux collège de Beaupréau furent rachetés (1857), et le collège de Combrée complètement reconstruit. L'évêque d'Angers y sacrifia 180 000 francs de sa fortune personnelle.

Il appela à Angers les oblats de Marie-Immaculée (1860), les lazaristes (1860), les prêtres du Saint-Sacrement (1862), les Pères de Chavagnes-en-Paillers (1867), à Saumur, les sœurs de l'Espérance (1843), les petites sœurs des pauvres (1850), les carmélites (1858), les visitandines (1863), et les sœurs du Saint-Sacrement (1864). Il avait une vraie tendresse pour ces admirables com-

munautés de femmes qui sont, suivant le mot de Taine, « la parure du monde. » Il leur improvisait sur le fait ou la découverte du jour, et au point de vue religieux, une conférence qui témoignait de sa sollicitude pour l'enseignement chrétien. Il eut cependant avec la mère Sainte-Euphrasie Pelletier, supérieure générale du Bon-Pasteur, des difficultés qui tenaient à ce qu'il n'avait qu'une connaissance incomplète du droit canonique. Il estimait d'ailleurs que l'approbation canonique de Rome, qui donnait à la supérieure des facilités pour développer son institut dans le monde, ne la dispensait pas de s'adresser à l'évêque comme à son père et de tirer profit de ses conseils.

En 1850, eut lieu la fondation de l'œuvre de Notre-Dame-des-Champs, une des premières associations ouvrières de France; Monseigneur en remit la direction aux frères de Saint-Vincent-de-Paul, qu'il avait contribué à fonder à Paris, le 3 mars 1845, avec Clément Myonnet. Il établit la société générale de secours mutuels, le 29 mars 1851, l'œuvre des dames de la Miséricorde en 1852, l'œuvre de Sainte-Marthe ou des domestiques en 1850, l'association du Saint-Sacrement pour l'adoration nocturne des hommes le 10 février de la même année et, le 1^{er} mai 1854, l'adoration diurne pour les femmes, en attendant que, le 3 décembre, il inaugure l'Adoration perpétuelle. En 1859, 1861 et 1863, il réunit son synode, ce qui n'avait pas été fait depuis plus d'un siècle, et promulgua les statuts qui sont aujourd'hui la règle du diocèse.

Il combattit pour la liberté de l'enseignement sous Louis-Philippe, prit part aux luttes de l'Eglise de France contre le second Empire, au sujet du pouvoir temporel, de la publication des mandements, des encycliques et du *Syllabus*, des projets de Duruy en 1867 sur l'éducation des jeunes filles. Il eut, le premier de tous, l'idée d'établir, le jour de Pâques 1860, la quête du denier de Saint-Pierre, considérée par le gouvernement comme un acte d'opposition.

Après avoir refusé l'évêché de Nantes et l'archevêché de Tours pour rester à Angers, il y mourut le 2 octobre 1869 et fut enterré à la cathédrale.

Armoiries : *D'azur à une croix d'argent et une ancre liées de même en sautoir*. Devise : *In te confido*.

ŒUVRES. — Plus de 300 lettres pastorales, mandements ou circulaires; — *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes sur l'inspection des écoles*, Angers, 1850; — *Lettres sur la vie religieuse*, Angers, 1852; Paris, 1853; — *Instructions pastorales*, Angers, 1863; — *Mémoire sur les sépultures dans les hôpitaux et les hospices*, Angers, 1867, 1868.

Sa *Vie*, par M. l'abbé Gillet, Angers, 1899. — Son *Éloge funèbre*, prononcé à la cathédrale le 4 novembre 1869, par l'abbé Subileau, Angers, 1869. — Urseau, *L'épiscopat français depuis le concordat jusqu'à la séparation*, notice, Paris, 1907. — Bourgain, *L'Eglise d'Angers pendant la Révolution et jusqu'en 1870*, Angers, 1898. — Deux articles publiés par l'abbé Grimault, dans l'*Anjou historique*, t. x, p. 8, 225.

ICONOGRAPHIE. — Portrait en buste, peint par Sotta de Nantes, 1841. — Portrait en pied, à l'évêché d'Angers, dernière œuvre de Jean-Baptiste Guignet, sans date. — Statue tombale à la cathédrale d'Angers, par Bourriché : l'évêque est représenté à genoux sur un prie-Dieu.

F. UZUREAU.

ANGELAR ou **ANGELAIRE**, un des disciples de saint Méthode. Envoyé en Bulgarie avec saint Gorazd, il mourut bientôt après son arrivée dans ce pays.

Martinov, *Annus ecclesiast. graeco-slavicus*, dans *Acta sanctor.*, 1864, oct. t. xi, p. 179.

U. ROUZÏÈS.

ANGELARD, ancien prieuré régulier, situé dans la paroisse de Compreignac, au diocèse de Limoges, aujourd'hui canton de Nantiat, Haute-Vienne. Sa fête patronale était l'Assomption de la sainte Vierge.

Le mas d'Angelard avait été donné à Grandmont, en 1272, par Guillaume de Razès et par Dulcie, sa femme.

Le prieur de la Maison-Dieu de Montmorillon y nommait le prieur en 1473, 1569, 1596, 1613. On voit ensuite que les PP. augustins de Montmorillon prétendirent que ce prieuré était uni à leur mense. Le pape y nomma cependant le prévôt de La Souterraine en 1710, et ce fut l'abbé de Saint-Martial de Limoges qui exerça ce droit lorsque la prévôté de La Souterraine eut été unie à la mense capitulaire de cette abbaye en 1747.

PRIEURS : Antoine Reculès, vicaire du chapitre de la cathédrale de Limoges, nommé le 16 mars 1556. — N... Droveineau, en 1759. — N... Fournier l'était en 1783.

Le prieuré a été détruit pendant la Révolution et il en reste à peine quelques traces sur le bord du chemin ; à côté d'un reste de muraille, une statue en pierre calcaire, représentant la sainte Vierge, patronne du prieuré. Elle est assise, et ses vêtements parfaitement drapés semblent indiquer une œuvre soignée du XIII^e siècle. Elle a un mètre de hauteur, la tête manque, ainsi que les mains.

Pouillé historique du diocèse de Limoges. — A. Lecler, Monographie de la commune de Compreignac.

A. LECLER.

1. ANGÈLE, religieuse bénédictine du couvent de Berau (Bade), qui vécut vers la fin du XIII^e siècle. Elle nous a laissé une chronique (en latin) de son monastère, depuis sa fondation jusqu'en 1276.

Oesterreichische Vierteljahresschrift für katholische Theologie, Vienne, 1862, t. I, p. 590. — Bader, *Das ehemalige Kloster St-Blasien auf dem Schwarzwalde und seine Gelehrten-Akademie*, p. 56; tirage à part des *Archives du diocèse de Fribourg-en-Brisgau*, 1874, t. VIII.

A. BAYOL.

2. ANGÈLE DE BOHÈME (Bienheureuse), carmélite. Il est probable que l'on confond sous ce nom deux vierges carmélitaines distinctes : 1^o Angèle, de Sciacca, près de Girgenti, en Sicile, qui alla au Mont-Carmel, fit profession entre les mains de saint Brocard, prieur général, mena la vie solitaire, en Palestine d'abord, puis à Sciacca où elle mourut vers 1230 : son culte s'y établit ; il se célèbre le premier dimanche de juillet avec grand concours de peuple et une indulgence plénière, que Clément VIII a concédée par bref du 10 juin 1593 : les carmes avaient à Sciacca un couvent dont la fondation est rapportée à l'an 1200 (Lud. Jacob, *Catalogus fundationum convent. carm.*, p. 288) ; — et 2^o Angèle, fille d'un roi de Bohême, laquelle alla en Terre Sainte, reçut le voile des vierges du Carmel, revint à Prague, se retira en une cellule, manifesta une grande vertu et une science quasi miraculeuse qu'on admirait dans ses œuvres, énumérées par Possevin (*Apparatus sacer, Appendice*), ainsi que par Simlerus et Frisius (*Epitoma bibliothecae Gesnerianae*, p. 50) : *Contemplationes de Christo*, lib. I ; *De eucharistia*, lib. I ; *Revelationes*, lib. I. Elle mourut vers 1243, le 6 juillet : son culte se confond avec celui de la première ; les anciens chroniqueurs carmes lui donnent le titre de sainte : Paléonodore, *De principio et processu ord. carm.*, lib. III, c. XII ; Arnold Bostius, *De patronatu Virginis*, c. IX, § 3. Voir aussi : Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 100-102, 137-139 ; Fornari, *Anno memorabile de' carmelitani*, t. II, p. 6-11 ; Lezana, *Annales carmelitarum*, t. IV, p. 128 sq. ; Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, n. 1924-1944 ; *L'art de vérifier les dates*, 1787, t. III, p. 450-451 ; *Acta sanct.*, febr. t. II, ad diem XXVIII, in praetermissis ; julli t. III, ad diem VI.

On n'a point découvert jusqu'ici de document permettant d'établir d'une manière certaine le culte d'An-

gèle de Bohême. Le P. Papebroeck, dans sa *Responsio ad P. Sebastianum, carmelitam* (part. I, § 32 et 33, p. 295), rapporte ses écrits à Angèle de Foligno, citée dans l'*Apparatus* de Possevin, p. 77 ; mais, dirons-nous avec Cosme de Villiers : est-ce que cette dernière, seule, a écrit des *Révélations* ?

P. MARIE-JOSEPH.

3. ANGÈLE DE BRESCIA. Voir ANGÈLE MERICI (Sainte).

4. ANGÈLE DE FOLIGNO, naquit, en 1248, dans la petite ville d'Ombrie dont elle a illustré le nom. Issue de famille opulente, elle mena d'abord une existence mondaine. Rentrée en elle-même et favorisée d'une apparition de saint François, elle commença par se mortifier rudement. Sa mère, son mari, ses enfants étant morts à bref intervalle, elle vendit son château, se dépouilla de toute sa fortune, se fit agréger au tiers-ordre de la pénitence et, entourée bientôt d'un petit groupe de compagnes qui formèrent avec elle une sorte de communauté, vécut à l'ombre du couvent des frères mineurs, dans la pratique des plus hautes vertus. Dix-huit étapes avaient marqué, selon ce qu'elle nous dit, son ascension vers les sommets de la spiritualité.

Dès lors et jusqu'à sa fin, elle fut comblée de faveurs surnaturelles et illuminée d'incessantes clartés célestes. A Assise, où elle vint un jour gagner l'indulgence de la Portioncule, elle tomba en extase, demeurant immobile malgré la foule qui la pressait. Ubertain de Casal eut avec elle une entrevue (1284-1285), qui le remua jusqu'au fond de son être : il garda de l'entretien un souvenir plein d'admiration pour celle qui, lui révélant les secrets replis de son âme, y aviva aussi les flammes de son zèle ; il en conserva plus tard (1305) les détails au premier prologue de l'*Arbor vitae crucifixae Jesu*, dans un éloge enthousiaste.

Douée du don de pénétration des cœurs, Angèle fortifiait ainsi dans le droit chemin ceux qui la consultaient et servait de guide aux âmes éprises du noble idéal de la perfection. Quelque temps avant le pontificat de saint Célestin V (1294), elle-même subit des tourments qui durèrent plus de deux ans. Mais les visions et les autres grâces surnaturelles ne se ralentirent pas jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 janvier 1309. Elle laissait un renom de sainteté, dont témoigne le culte immémorial qui lui fut rendu et qui fut sanctionné par la Congrégation des Rites le 30 avril 1701. Son corps est encore aujourd'hui dans l'église de Foligno.

La caractéristique du récit de sa vie vient de ce qu'il est comme une autobiographie et donc d'une haute valeur pour l'étude de la mystique divine, nul mieux que la bienheureuse n'ayant pu exprimer les merveilles célestes dont elle fut l'objet ou l'instrument. C'est, en effet, sur les instances répétées de son confesseur qu'elle se décida à lui raconter ses révélations. Celui-ci écrivait sous sa dictée, reproduisant jusqu'aux mots dont elle s'était servie ; puis il relisait le chapitre afin que la sainte pût le corriger.

En raison des intuitions d'Angèle et de l'élévation de sa doctrine, le jésuite Sandaeus l'a appelée *theologorum magistra*. De fait, saint François de Sales, Fénelon, Bossuet et autres qui ont scruté la théologie mystique, présentent beaucoup le livre incomparable de ses visions. Cf. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, l. IX, *Les passages éclaircis*, c. IX. On connaît les belles pages qu'Hello lui consacre dans la préface de sa traduction française. Maintes fois il a été imprimé et traduit. Il a paru, en latin : Tolède, 1505 ; Venise, 1521 ; Florence, 1596 ; Paris, 1598 ; Cologne, 1601 ; Anvers, 1643 ; Foligno, 1714 ; Venise, 1734 ; Cologne, 1851 ; Paris, 1863 ; en français : Paris, 1604 et 1632 ; Amsterdam, 1696 ; Paris, 1863, 1868, 1873, 1895, 1910 ; en italien : Gênes, 1536 ; Venise, 1604, 1669, 1707 ;

Lucques, 1709; en flamand : Anvers, 1628; Bruxelles, 1666; en espagnol : Madrid, 1618. Une courte lettre d'Angèle de Foligno a été publiée dans *Miscellanea francescana*, 1897, t. vi, p. 198. Quant au traité *Dottrina della B. Agnola da Foligno*, etc., dans *Miscell. francesc.*, 1888, t. iii, p. 81-84, son authenticité n'est pas incontestable.

Sur la bienheureuse Angèle, voir Marc de Lisbonne, *Delle chroniche de' frati minori*, part. II, Venise 1616, l. VII, c. vi-xvii, p. 389-405. — Wadding, *Annales minorum*, ad ann. 1309, n. 11-22. — *Archivum franciscanum historicum*, t. iv, p. 597; t. vi, p. 207. — Faloci Pulignani, *Saggio bibliografico della vita e degli opuscoli della beata Angela*, dans *Miscell. francesc.*, 1889, t. iii, p. 173-187. — G. Joergensen, *La B. Angela da Foligno*, dans *La Verna*, Sargiano, 1912. — Algar Thorold, *An essay in aid of the better appreciation of catholic mysticism, illustrated from the writings of blessed Angela of Foligno*, Londres, 1900. — Sbaralea, *Supplementum et castigatio ad scriptores trium ordinum S. Francisci*, Rome, 1908, part. I, p. 40. — Arthur du Moustier, *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1653, p. 9. — Evelyn Underhill, *A franciscan mystic of the thirteenth century : the blessed Angela of Foligno*, Aberdeen, 1912, p. 88-107.

G. DELORME.

5. ANGÈLE MERICI (Sainte), ou **ANGELA DA BRESCIA**, fondatrice de l'ordre des ursulines, naquit le 21 mars 1474 à Desenzano, sur la côte sud du lac de Garde, diocèse de Vérone, sur le territoire de la république de Venise. Ses parents, nobles, selon quelques historiens, de simples artisans, selon d'autres, mais d'origine vénitienne assez relevée, lui donnèrent une solide éducation chrétienne, mais ne purent pas soigner aussi bien sa formation intellectuelle, en sorte qu'elle apprit tout au plus à lire et à écrire. Dès son bas âge, elle aimait, racontait ses biographies, à s'enfermer dans sa chambre avec sa sœur aînée, y dressait un autel, devant lequel elles récitaient les psaumes à deux chœurs. A quinze ans, elle perdit successivement son père et sa mère, et passa, avec sa sœur, sous la tutelle d'un de ses oncles nommé Biancosi, frère de sa mère, qui habitait Salò, plus au nord sur le lac, et qui, pieux lui-même, leur laissa la liberté de continuer leurs exercices de dévotion. Les deux enfants se levaient la nuit pour prier, après avoir pris quelque repos sur un lit de planches. Désirant vivre dans la solitude, elles s'enfuyaient à la recherche d'un ermitage, mais l'oncle, qui les avait suivies, les ramena chez lui. Angèle n'avait d'autre compagnie comme d'autre consolation que sa sœur, Dieu la lui retira, et cette épreuve jeta le trouble dans son cœur : elle désira connaître le sort de cette âme si chère. Dieu la consola; sa sœur lui apparut et lui dit : « Angèle, persévère comme tu as commencé, plus tard tu seras associée à mon bonheur. » Ce fut alors que, pour se sanctifier plus sûrement, elle se fit agréger au tiers-ordre de Saint-François.

A vingt ans, elle perdit son oncle et, deux fois orpheline, elle redoubla ses oraisons et ses austérités. Elle retourna alors à Desenzano, chez ses frères. On peut dire que la formation de ces premières années avait développé chez elle, au plus haut point, avec la vie surnaturelle, des qualités morales qui devaient lui assurer un grand ascendant sur le monde chrétien qui l'entourait, et suppléer amplement à ce qui lui manquait du côté de l'instruction et de la préparation intellectuelle. Elle allait d'ailleurs compléter son éducation dans le livre de la vie, et notamment dans l'âme de son prochain. Elle était déjà frappée des désordres du monde, elle en souffrait, mais restait indécise sur sa vocation. Une vision qu'elle eut à son retour dans son pays, au village de Brudazzo, en 1497 ou 1498, commença à l'éclairer. Elle vit l'échelle de Jacob, sur laquelle une troupe de jeunes filles couronnées d'un diadème, un lis à la main, montaient au ciel, chacune accompagnée d'un ange. Une d'entre elles, qu'Angèle

reconnut pour une amie morte récemment, l'engagea à fonder une communauté de jeunes filles comme celles qu'elle voyait. Sans se décider encore, elle redoubla de ferveur et ajouta aux prescriptions de la règle de Saint-François d'autres austérités, accentuant la pauvreté et la mortification dans sa nourriture, ses habits, son ameublement. Elle couchait sur un lit de branchage recouvert d'une natte, portait un cilice, se donnait la discipline plusieurs fois dans une même journée, ne vivait que de pain et d'eau, et cela trois jours seulement pendant le carême.

Jusqu'alors elle ne s'était occupée que de sa propre sanctification, désormais elle se consacra à celle du prochain : on la vit pénétrer sous le toit du pauvre comme dans l'atelier de l'ouvrier pour les instruire des vérités de la foi; elle en convertit plusieurs par ce seul mot : Dieu est ici ! Elle rassemblait les petites filles délaissées et leur enseignait les éléments de la religion avec les premières connaissances de l'instruction profane. Elle fit de même à Brescia, où elle fixa sa résidence à partir de 1516, sur l'invitation de la famille Patengola et chez un riche négociant, Marcantonio Romano. Au dire des contemporains, elle y mit fin à plusieurs inimitiés mortelles et invétérées. En 1522, elle visita à Mantoue le tombeau de la vierge Osanna Andreasi, morte en extase, et s'arrêta à la cour des Gonzague. En 1524, elle accompagna un de ses parents en Terre Sainte, perdit la vue dans un port de Crète et la recouvra au retour, en priant devant un Christ miraculeux de La Canée. En 1525, elle fit le pèlerinage de Rome pour gagner le jubilé, fut présentée à Clément VII, qui voulut la retenir, pour lui faire continuer ses bonnes œuvres à Rome. Mais, sur ses objections, il la congédia, et elle revint à Brescia, où son activité fut interrompue en grande partie par les guerres qui désolèrent alors l'Italie. A l'automne de 1529, elle dut même se retirer à Crémone pour fuir les excès de la soldatesque. Elle redoubla ses pénitences, voulant s'offrir en holocauste pour des populations si éprouvées. Elle en tomba dangereusement malade; mais guérit d'une manière inopinée et, après un pèlerinage au Calvaire de la Montagne sainte à Varallo, put prédire la paix qui mit fin aux maux de l'Italie (5 août 1529).

Son influence était devenue considérable, on se mettait volontiers sous sa direction, et de nombreuses femmes et jeunes filles lui demandaient à vivre en communauté avec elle, mais jusqu'ici elle les avait engagées à rester dans le monde, pour l'édifier par leurs vertus, instruire les pauvres et les ignorants, visiter les malades, secourir tous les malheurs, toutes les misères. Maintenant elle pouvait répondre à l'appel qui s'était renouvelé plusieurs fois depuis la vision de Brudazzo et lui commandait d'entreprendre une œuvre commune avec les bonnes volontés qui se pressaient autour d'elle. La paix signée, elle revint à Brescia, s'installa auprès de l'église de Saint-Barnabé et, sur l'ordre formel de son confesseur, le chanoine régulier Séraphin de Bologne, réunit douze jeunes filles, avec lesquelles, après une petite retraite à Monte Varallo, elle vécut désormais, sinon en commun, du moins en relations quotidiennes, partageant le temps entre les exercices spirituels et les œuvres de charité. Deux ans après, une nouvelle révélation de Notre-Seigneur, lui reprochant ses lenteurs, vainquit les dernières hésitations d'Angèle. A partir de ce moment aussi, elle eut de fréquentes visions, dans lesquelles sainte Ursule lui prêchait l'apostolat en commun, ce qui la détermina plus tard à donner le nom d'ursulines à sa fondation. D'un appartement dépendant de la collégiale de Sainte-Afra, elle avait transféré sa résidence dans une maison qu'une pieuse veuve lui prêta sur la place de la cathédrale. Ce fut de là que, le 25 novembre 1535, jour de

sainte Catherine, la petite troupe primitive, à laquelle s'étaient jointes quinze postulantes, se répandit dans la ville pour s'y consacrer à toutes les œuvres de charité. On verra en effet, au mot **URSULINES**, que la grande innovation de sainte Angèle, renouvelée ensuite par d'autres fondatrices, et que les théatins réalisaient à ce moment pour les hommes, consista à créer un régime monastique en dehors de la clôture et avec un minimum de vie commune, au service du prochain, en contact incessant avec lui. Ses compagnes restaient chez leurs parents, se réunissaient à des jours déterminés pour prier en commun et se concerter dans leur activité charitable. Elle ne leur imposa ni vœux, ni habillement. Elle fit rédiger cette règle fort simple et très courte par le prêtre Gabriele Cozzano et la soumit au cardinal Cornaro, évêque de Vérone, dont le vicaire général expédia l'approbation le 8 août 1536. Vers la même époque, Angèle plaça son institut sous la protection de huit dames de naissance noble qui devaient être ses patronesses et les régulatrices de son action au dehors. Le 8 mars 1537, elle réunit ses compagnes en chapitre pour leur faire approuver le statut.

A l'unanimité, elle l'élurent supérieure pour trois ans, mais l'évêque de Brescia exigea qu'elle restât toute sa vie à la tête de la communauté. Sur le désir des huit *gouvernantes*, elle sollicita l'approbation de Rome, qui ne vint qu'après sa mort.

Au mois de janvier 1540, elle tomba malade et sentit sa fin approcher. Elle profita de l'avertissement que lui donnait le mal pour rédiger son testament. Il consiste en onze legs spirituels qu'elle laissa aux gouvernantes pour la bonne direction de l'institut, puis neuf souvenirs (*ricordi*) ou recommandations aux religieuses pour la pratique des vertus chrétiennes et monacales (le tout traduit en français et imprimé récemment par les soins de la congrégation, dans un manuel à l'usage des religieuses, intitulé : *Règle, testament et souvenirs de sainte Angèle Merici*, Valence, 1908). Elle mourut le 24 du même mois dans sa soixante-sixième année. Dès 1532, elle avait obtenu du cardinal grand-pénitencier la faculté de se faire ensevelir en l'église Sainte-Afra, mais les chanoines de la cathédrale disputant cette sépulture à ceux de la collégiale, l'official de Brescia décida que les restes de la sainte seraient déposés provisoirement dans la crypte de la collégiale, où le tombeau fut finalement dressé et transféré en 1580 dans l'église supérieure. Le corps de la sainte, resté intact, se voyait à travers une glace de cristal. Son culte se développa vite; peu d'années après sa mort, Desenzano la choisissait pour sa protectrice et, dès 1587, plaçait son image dans l'église parmi les patrons reconnus, puis en 1608 on lui consacra une chapelle dans l'église principale. D'autres villes imitèrent bientôt cet exemple. L'église souterraine de Sainte-Afra et le tombeau devinrent promptement un lieu de pèlerinage. Saint Charles Borromée s'occupa de la béatification de la bienheureuse fondatrice en faisant commencer le procès local. Le décret fut promulgué par Clément XIII le 30 avril 1768 et, en 1790, Pie VI déclara qu'on pouvait procéder à la canonisation. La cérémonie eut lieu sous Pie VII le 24 mai 1807. Enfin Pie IX décréta, le 11 juillet 1861, que la fête serait étendue à l'Église universelle sous le rit double mineur.

Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, Paris, 1847, t. III, p. 758. — *Vita della beata Angela Bresciana, prima fondatrice della Compagnia di Sant'Orsola*, Brescia, 1606. — Luca Borzati, *Progressi felici di sant'Orsola*, Verceil, 1613. — Carlo Doneda, *Vita di sant'Angela Merici*, Monza, 1882. — E. Girelli, *Della vita di sant'Angela Merici*, Brescia, 1874. — V. Postel, *Histoire de sainte Angèle Merici et de tout l'ordre des ursulines*, 2 vol., Paris, 1878. — *Geschichte der heil. Angela Merici und des von ihr gestifteten Ordens der Ursu-*

linen, von einer Ursuline (M. V. Neusee), Innsbruck, 1893; nouvelle édition corrigée, Fribourg-en-Brisgau, 1912. — L. Bouthors, *Sainte Angèle Merici et les origines de l'ordre des ursulines*, Abbeville, 1904. — *Hergenröther-Kaulen, Kirchenlexikon*, 2^e éd., t. XII, *Ursulinerinnen*, col. 498-500, avec la bibliographie. — Pastor, *Geschichte der Päpste*, Fribourg-en-Brisgau, 1909, t. V, p. 363-364, bonnes notes bibliographiques.

P. RICHARD.

6. ANGÈLE-MARIE DE LA CONCEPTION, religieuse réformatrice des trinitaires d'Espagne, naquit à Cantalapiedra, au diocèse de Salamanque, le 1^{er} mars 1649. Elle était fille d'Alonzo Tabares et de Maria Martinez Santos. Douée de qualités naturelles remarquables et animée du désir de servir Dieu plus parfaitement, elle se lia dès l'âge de treize ans par le vœu de chasteté et de religion. Bientôt, après y avoir bien réfléchi, elle reconnut quelle était la volonté de Dieu sur elle et fit profession à Medina del Campo, chez les trinitaires. De nombreuses difficultés entravèrent ses généreux projets. Elle sut en triompher et, forte de l'approbation du pape Innocent XI, elle rétablit chez ces religieuses l'amour et la pratique de la première observance avec un tel zèle et un tel succès qu'elle mérita à bon droit d'être appelée la réformatrice de cet ordre. Elle mourut le 19 avril 1690, âgée seulement de quarante et un ans. La cause de sa béatification et de sa canonisation a été introduite à Rome le 28 février 1912.

Antonio de la Asuncion, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, p. 157-165. — *Vita de la venerable madre sor Angela Maria de la Concepcion*, Quintanar, 1854.

L. GAUTHIER.

ANGELELLI (OTTAVIO), né à Bologne, devint maître de chambre du cardinal d'York, évêque suburbicaire de Frascati, et fut lui-même préconisé évêque de Gubbio le 14 février 1785. Ce fut son protecteur qui le sacra, dans la cathédrale de Frascati, le 22 du même mois. Il mourut deux ans après lui, le 5 mars 1809.

Gams, *Series episcoporum*, p. 700. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1846, t. V, p. 448.

J. FRAIKIN.

ANGELELME (Saint), évêque d'Auxerre. D'après les *Gesta pontific. Antissiod.*, il fut élu vers 807, étant abbé de Saint-Gervais-et-Protais. Il fut d'une grande libéralité soit pour les pauvres, soit pour les églises de sa ville épiscopale et même de tout son diocèse. Il obligea les clercs de la cathédrale à la vie commune et, pour cela, leur assigna de vastes revenus provenant soit de ses biens paternels, soit des revenus de son église. Il obtint confirmation d'une fondation à ce sujet par un diplôme de Louis le Pieux du 12 novembre 819. Il mourut un 7 juillet, après un épiscopat de dix-sept ans.

Duru, *Biblioth. histor. de l'Yonne*, Auxerre, 1850, t. I, p. 352-353. — Lebeuf, *Mémoires concernant l'hist. civile et ecclésiast. d'Auxerre*, éd. Challe et Quantin, Auxerre, 1848, t. I, p. 184-188. — *Gallia christiana*, t. XII, col. 273. — *Acta sanctor.*, 1721, jul. t. II, p. 520-521. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1900, t. II, p. 431, 432, 445.

U. ROUZÏÈS.

ANGELERIO (GREGORIO), né à Panaja dans les Calabres, de l'ancienne famille des Angelleri, embrassa la vie austère des frères mineurs capucins dans la province monastique de Reggio. Le 15 janvier 1662, il mourut à Naples, où il s'était rendu pour s'occuper de l'impression de divers ouvrages. On a de lui un recueil de sermons intitulé *Il pretioso tesoro del sangue di Cristo*, in-fol., Naples, 1651, et une théologie polémique : *De preparatione catholica narrationes septem, abunde denarrantes fabulationes atheorum, gentilium, hebraeorum, mahumeti, haereticorum, schismaticorum*,

et catholicae fidei veritatem, in-4°, Naples, 1653. En mourant, le P. Angelieri laissait encore d'autres ouvrages manuscrits.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca scriptorum ordinis capuccinorum*, Venise, 1747.

ÉDOUARD d'Alençon.

1. ANGELETTI (ANDREA). Voir ANDRÉ ANGELETTI, t. II, col. 1632.

2. ANGELETTI (CARLO-MARIA), franciscain de l'observance, né à Pérouse, en 1706, mort le 28 août 1758, à Rome, ou à Pérouse, où il est enseveli. À l'âge de seize ans, en 1722, il se fit frère mineur dans la province observante de l'Ombrie; c'était un jeune homme de talents, et ses supérieurs lui firent faire de bonnes études, en sorte qu'il put se distinguer plus tard comme lecteur de théologie au couvent d'Araceli à Rome. Il était aussi consultant de plusieurs Congrégations romaines. Après avoir gouverné la province de l'Ombrie, en qualité de provincial, il fut élu commissaire général de l'ordre en cour de Rome, en 1753, et au chapitre général de l'ordre, tenu en 1756 à Murcie, il fut désigné procureur général. Mais déjà, deux ans plus tard (1758), la mort le ravit aux siens. La date de cette mort (1752), donnée par Vermiglioli, et dans le *Dict. de théol.*, t. I, col. 1273, etc., est inexacte. Le P. Angeletti, grand bibliophile, et qui laissa sa belle collection au couvent franciscain de Monteripido, près Pérouse, est auteur des livres suivants : 1° *Chronologia historico-legalis lotius ordinis frat. min.*, Rome, 1752, 3 vol. en 2 tomes in-fol.; — 2° *Sposizione delle diligenze, scoperte e riflessioni fatte sopra la testa del glorioso martire S. Ponziano insigne Protettore di Spoleto*, in-4°, Pérouse, 1747; — 3° *Asserita theologia ad mentem subtilis Ioh. Scoti*, Florence, 1739; — 4° *Risposta ad un manifesto de' PP. conventuali sul proposito del S. Perdono di Assisi in occasione della peste di Messina*, s. l. n. d. On le croit encore auteur d'autres opuscules anonymes.

Vermiglioli, *Biografia degli scrittori Perugini*, Pérouse, 1828, t. I, 1^{re} part., p. 44. — *Secoli serafici*, Florence, 1757, p. 275. — *Miscellanea francescana*, Foligno, 1888, t. III, p. 50.

L. OLIGER.

3. ANGELETTI (DOMENICO). Né à Montepeloso (aujourd'hui Irsina), il fut d'abord auditeur, à Rome, du cardinal Bichi, puis fut préconisé (le 2 octobre 1718, et non pas 1719, comme le dit Ughelli), évêque de Nicastro. Il termina le chœur de la cathédrale de cette ville et institua, dans le chapitre, les charges de « mansionnaires » et de chapelains. Il mourut le 21 avril 1731.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. IX, col. 413. — Fiore et Domenico da Badolato, *Della Calabria illustrata*, Naples, 1743, t. II, p. 311. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. XXI, p. 206. — Giuliani, *Memorie storiche della città di Nicastro dai tempi più remoti fino al 1821*, Nicastro, 1894, p. 132. — Taccone-Gallucci, *Cronotassi dei metropolitani, arcivescovi e vescovi della Calabria*, Tropea, 1900, p. 28. — Janora, *Memorie... di Montepeloso*, Matera, 1901, p. 576.

J. FRAIKIN.

4. ANGELETTI (GIOVANNI), évêque de Foligno, fut d'abord pievano (archiprêtre ou doyen, curé de première classe ayant sous sa juridiction des prieurés et rectories ou succursales) de Santa Maria di Popolo dans le diocèse, créé par Urbain V le 25 janvier 1364. Il favorisa la fondation de l'hôpital de Sant' Agostino dans sa ville épiscopale, et autorisa l'établissement des cisterciens à Santa Maria in Campis, non loin de Foligno, enfin la réforme des religieux de Saint-François du nom de Calepodiatore. On ignore la date de sa mort. Urbain VI lui donna un successeur en 1384, dans la personne d'un autre Giovanni, Joannes de Populo, sans qu'on sache si ce fut par suite de sa mort ou de sa défection au parti d'Avignon. Boniface IX, en nommant l'évêque Onofrio Trinci, le 3 septembre 1379, signale

le décès d'un évêque Joannes arrivé en octobre 1392, mais ne précise pas davantage.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 256. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, col. 702. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. IV, p. 418.

P. RICHARD.

1. ANGELI (FRANCESCO MARIA), franciscain conventuel, natif d'Assise. Mais ayant vécu longtemps au couvent de Rivotorto près d'Assise, il fut aussi nommé Padre Rivotorto. Il fut régent à Pérouse et à Assise, ministre provincial des conventuels de l'Ombrie (1670-1673) et custode du grand couvent San Francesco à Assise même. Il y mourut en mars 1697. En 1691, il composa un *Summario del contrapunto*, dont le célèbre musicien Mart. Martini, son confrère, avait une copie. Il a aussi écrit une histoire du Sacro Convento d'Assise : *Collis Paradisi amoenitas seu sacri Conventus Assisiensis historiae libri II*, in-4°, Montefalco, 1704, illustré.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, Paris, 1883, t. I, p. 106. — Bonav. Bartolomasi, *Series chronologica historica ministrorum provincialium... de Umbria*, Rome, 1814, p. 39. — Vinc. Coronelli, *Biblioteca universale sacro-profana*, Venise, 1703, col. 767-768.

M. BIHL.

2. ANGELI (GIULIANO), chroniqueur dominicain du xv^e siècle, qui vivait au couvent de Pérouse, dont il a relaté l'histoire. Nous ne savons pas si sa chronique subsiste encore. Il la rédigeait vers 1459. Un autre chroniqueur, appartenant aussi au couvent de Pérouse, Dominique Baglioni, mort en 1568, a beaucoup emprunté à Angeli et l'a continué de 1500 à 1553.

Masetti, *Monumenta et antiquitates*, Rome, 1864, t. I, p. 409.

R. COULON.

3. ANGELI (JEAN). Voir JEAN ANGELI.

4. ANGELI (MARCUZIO), évêque de Telesse, Terra de Lavoro (1413-1453); d'abord chanoine de Sorrente, il fut nommé par Jean XXIII, le 20 janvier 1413, et consacré le 5 mars dans l'église du monastère de Santa Maria de Montevergine à Naples, par l'évêque de Capri, en présence de trois autres prélats et de l'abbé. Il gouverna son Église au moins quarante ans, et son successeur prenait son obligation en cour de Rome, le 11 janvier 1454.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 483, et note 6; t. II, p. 274. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VIII, p. 369. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIX, p. 344.

P. RICHARD.

5. ANGELI (MATTIA), dominicain de la province romaine. En 1464, il enseigna au couvent de Pérouse, puis fut successivement prieur de Pérouse (1466), de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome (1467 et 1473), de Pistoie (1468), de Lucques (1471), de Pérouse pour la seconde fois (1475). L'année précédente, le général de l'ordre, Léonard de Mansuetis, le nomma son vicaire pour gouverner le parti réformé de la province romaine, connu sous le nom de congrégation de Toscane, nomination confirmée le 3 août. Pendant qu'il cumulait la charge de vicaire général et de prieur, il fut élu provincial au chapitre de Viterbe (1475); il exerça cette charge jusqu'en 1482. En cette qualité il assista au chapitre général de Rome (1481). Voir *Acta cap. gen.*, éd. Reichert, Rome, 1900, t. III, p. 353. Il était encore vivant en 1497, date à laquelle il obtint du général Turriani la permission de résider hors d'un couvent de l'ordre. Nous ignorons la date de sa mort. Il est souvent appelé Matthias de Viterbe, de son couvent d'origine.

Masetti, *Monumenta et antiquitates*, Rome, 1864, t. I, p. 442-443. — Mortier, *Hist. des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, Paris, 1909, t. IV, p. 521. — Taurisano, *I domenicani in Lucca*, ibid., 1914, p. 34.

R. COULON.

6. ANGELI (PAOLO DEGLI) ou **ANGELIS** (PAOLO DE). Né à Syracuse, et non pas à Nari (comme l'affirme Pirro), il fit ses études au Séminaire romain, et y fut ordonné prêtre. Le pape Clément VIII le nomma précepteur du cardinal Silvestro Aldobrandini, son petit-neveu, et ensuite chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Urbain VIII lui conféra plusieurs abbayes, entre autres celle de Santa Marina, à Castagna (Sicile). Il mourut à Rome en 1647, en laissant les ouvrages suivants, estimés aujourd'hui encore des érudits : *Della Limosina, ovvero Opere, che ci assicurano nel giorno del final Giudizio*, in-8°, Brescia, 1607; in-4°, Rome, 1615; in-12, Trente, 1625; — *Basilicæ S. Mariæ Majoris de Urbe a Liberio papa I. usque ad Paulum V. descriptio et delineatio*, in-fol., Rome, 1621, avec figures; — *Brieve Compendio delle cose, che si trattano nella Istoria de' Titoli dell' emin. Collegio apostolico*, in-4°, Rome, 1640; — *Basilicæ veteris Vaticanæ descriptio, auctore Romano ejusdem basilicæ canonico, cum notis abbatibus Pauli de Angelis, quibus accessit Descriptio brevis novi Templi Vaticani, necnon ichonographia*, in-fol., Rome, 1640; cet auteur est Pietro Mallio; Th. Creminus dit à tort, dans sa préface à *Hellenismus* d'Angelus Caninius, Leyde, 1700, p. 61, que cet ouvrage est le même que le second de ceux que nous venons d'énumérer.

Marracci, *Biblioteca Mariana*, Rome, 1648, 2^e part., p. 201. — Coronelli, *Biblioteca universale*, Venise, 1701, t. II, p. 191. — Allatius, *Apes urbanae*, Rome, 1633, p. 209. — Labbe, *Manitissa antiquarum suppellectilis*, dans *Bibliotheca bibliothecarum*, p. 392. — J. N. Erythraeus (Vincenzo Rossi), *Pinacotheca illustrium virorum*, 2^e part., Cologne, 1643, n. 24, p. 104; Leipzig, 1712, p. 648-651 (qui, ainsi que Moréri, *Dictionnaire historique*, t. I, p. 263, l'appelle, à tort, Pompeo). — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, Palerme, 1714, t. II, p. 120. — Cartari, *Syllabus advocatorum Sacri Consistorii*, Rome, 1656, p. 206. — König, *Bibliotheca vetus et nova*, Altdorf, 1677, p. 40. — Götze, *Merckwürdigkeiten der Königl. Bibliothek zu Dresden*, t. II, p. 447-448. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 739-740, 761. — Clément, *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, Goettingue, 1780, t. I, p. 326-327. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Modène, 1779, t. VII, 3^e part., p. 143; Milan, 1824, t. VIII, p. 215, note. — Platner et Bunsen, *Beschreibung der Stadt Rom*, t. II, 2^e part., p. 58. — Narducci, *Giunte all' opera « Gli scrittori d'Italia »*, Rome, 1884, p. 26.

J. FRAIKIN.

ANGELIACUM. Voir SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

ANGELICO DA FIESOLE. Voir GIOVANNI DA FIESOLE.

1. ANGELINE, clarisse à Spolète (Ombrie), née à Spolète, d'une famille noble, vers 1425, morte le 29 juin 1450. A l'âge de quinze ans, elle prit le voile dans le monastère de Saint-Grégoire-le-Petit, à Spolète, dont sa tante Françoise était abbesse. Après dix ans d'une vie d'innocence dans le cloître, elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans. A sa tombe s'opérèrent plusieurs miracles.

Acta sanctor., jun. t. v, p. 530-531. — Jacobilli, *Vite de' santi e beati dell' Umbria*, Foligno, 1647, t. I, p. 670-671. — Agostino da Stroncone, *L' Umbria serafica*, dans *Miscellanea francescana*, Foligno, 1890, t. v, p. 70.

L. OLIGER.

2. ANGÉLINE DE MARSCIANO (Bienheureuse), fondatrice d'une congrégation du tiers-ordre de Saint-François, née à Montegiove (Ombrie, Italie), en 1377, morte à Foligno, le 14 juillet 1435. Son père était comte de Marsciano, et sa mère était issue des comtes de Corbara. Élevée pieusement, Angéline à l'âge de quinze ans fut donnée en mariage au comte Jean, seigneur de Civitella, dans les Abruzzes, avec lequel elle n'avait vécu que deux ans, lorsque la mort le lui ravit. Veuve à dix-sept ans, elle se fit agréger au tiers-ordre de

Saint-François, et s'adonna avec ses dames d'honneur à une vie retirée, cherchant cependant à soulager les pauvres. Par son exemple et ses exhortations, beaucoup de nobles jeunes filles se vouèrent à la vie religieuse, et son influence sur elles la fit accuser de sorcellerie auprès de Ladislas, roi du Naples, qui voulut la livrer au bûcher comme une sorcière. S'étant rendue à la cour de Naples, Angéline sut convaincre le roi de son innocence, mais, quelque temps après, elle fut néanmoins exilée du royaume. En 1395, elle se rendait à Assise avec ses compagnes. Là elle eut l'inspiration de fonder un monastère de sœurs tertiaires cloîtrées, et elle accomplit son projet à Foligno, où elle érigea le monastère de Sainte-Anne. Plusieurs villes d'Italie, Assise, Florence, Viterbe, Aquila, demandèrent l'érection de monastères du même institut. Angéline y consentit et gouverna comme supérieure générale les nouvelles fondations. L'ordre de ces tertiaires régulières, approuvé par l'Église, se propagea de plus en plus et, au XVII^e siècle, Jacobilli en compta cent trente-cinq monastères, dont cinquante-trois en Italie et vingt-neuf en France. Mais déjà, sous Pie II, chaque monastère, avec abbesse à la tête, était devenu indépendant. Angéline étant morte dans la cinquante-huitième année de sa vie, on commença bientôt à la vénérer, et Léon XII confirma son culte. Sa fête est fixée au 15 juillet.

P. Léon de Clary, *Vies des saints et des bienheureux de l'ordre de Saint-François*, Paris, 1887, p. 396-402. — P. Norbert, *Les religieuses franciscaines*, Paris, 1897, p. 17-19. — *L'Auréole séraphique*, Paris, s. d., t. III, p. 71-85. — Jacobilli, *Vite de' santi e beati dell' Umbria*, Foligno, 1656, t. II, p. 33-35; *Vita della B. Angelina da Corbara*, Foligno, 1627; Bologne, 1659; Montefiascone, 1740. — F. Rossi, *Cenni biografici della vita della B. Angelina*, Rome, 1856; Foligno, 1882. — Pettinari, *Memoria intorno alla vita della B. Angelina*, Rome, 1842. — Nicolò da Prato (A. Cristofani), *Leggenda della B. Angelina da Marsciano*, Foligno, 1882. — *Miscellanea francescana*, Foligno, 1910, t. XII, p. 80-85; cf. 1890, t. v, p. 58 sq. — Marianus Florentinus, *Compendium Chronicarum*, dans *Archivum franciscanum historicum*, Quaracchi, 1910, t. III, p. 708. — Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1734, t. IX, ad an. 1377, n. 3, p. 2; ad an. 1392, n. 8-16, p. 109-113; t. X, ad an. 1435, n. 18-21, p. 238-240. — Hilarius Parisiensis, *Liber tertii ordinis*, Rome, 1881, t. I, p. 92-93, 126, 182-186.

L. OLIGER.

1. ANGELINI (AMBROSIO). Né, en 1636, à Fano, d'une famille noble, il fut successivement vicaire général de l'abbaye de Farfa, des diocèses de Velletri, d'Orvieto, de Sutri et Nepi, puis vicaire apostolique d'Imola et ensuite de San Severino. Préconisé, le 20 novembre 1697, évêque d'Acquapendente, il donna sa démission le 9 décembre 1710. C'était, paraît-il, un homme d'une grande science. Il est, sans doute, le même que l'Ambrogio Angelini dont une poésie a été imprimée dans les *Poesie de' signori in fecondi di Roma*, Venise, 1678, p. 7. Cf. Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 1^{re} part., p. 744.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 585. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1846, t. v, p. 575-576, 581. — Nazareno Costantini, *Memorie storiche di Acquapendente*, Rome, 1903, p. 141.

J. FRAIKIN.

2. ANGELINI (SERAPHINO), né à Carsoli, diocèse des Mares, province d'Aquila, dans l'ancien royaume de Naples, le 30 août 1848, fut élu évêque d'Anglona et Tursi, dans la province ecclésiastique de Potenza le 12 juin 1893. De là, il fut transféré à Avellino, sufragant de Naples, le 30 novembre 1896, et y mourut le 4 février 1908.

T. ORTOLAN.

3. ANGELINI-ROTA (ANTONIO), humaniste italien, né à Calepina, près de Viterbe, le 26 janvier 1809, entré dans la Compagnie de Jésus le 2 mars 1825.

Après avoir professé la grammaire et les humanités à Turin et à Reggio, il fut chargé de la chaire de rhétorique au collège de Modène, puis au noviciat de Vérone, enfin au collège des Nobles à Rome. Ses premiers travaux littéraires réunis en deux volumes : *Opuscoli dettati dal P. Antonio Angelini-Rota*, Montefiascone, 1849, sont un recueil d'études sur les premiers cimetières de la Rome chrétienne, spécialement sur l'épigraphie des catacombes. C'est là sans doute qu'il prit le goût des inscriptions qui étendirent bientôt à toute l'Europe sa renommée d'humaniste accompli. Le recueil de ses éloges ou épitaphes en style lapidaire comprend plusieurs volumes magnifiquement édités : *Antonio Angelini e Societate Jesu inscriptiones*, I. I et II, Rome, 1873; I. III, *ibid.*, 1880; I. IV, *ibid.*, 1885; I. V, *ibid.*, 1893.

Le P. Angelini-Rota s'est fait aussi une place honorable dans l'hagiographie, la biographie et l'histoire religieuse par quelques ouvrages où les préoccupations d'ordre littéraire ne nuisent en rien au souci d'information rigoureuse qui fut constamment le sien : *Storia della vita del P. Carlo Odescalchi della Compagnia di Gesù*, Rome, 1850; — *Ritratto storico politico letterario del marchese Carlo Antici*, Rome, 1854; — *Degli studi archeologici del P. Giampaetro Secchi*, *ibid.*, 1858; — *Della vita e degli scritti del P. Giacomo Mazio*, S. J., *ibid.*, 1859; — *De vita et moribus Bartholomaei Pacci cardinalis commentarius*, *ibid.*, 1859; — *La schiavitù e la Chiesa*, *ibid.*, 1861; — *De vita et moribus Nicolai Trullii commentarius*, Rome, 1862; — *De vita et moribus Georgii Pimodani ad Christophorum Hamoricium*, *ibid.*, 1862; — *De vita et moribus clarissimi Falconieri commentarius*, *ibid.*, 1863; — *De vita et moribus Francisci Vitalii commentarius*, *ibid.*, 1864; — *Sunto storico dell' abbazia e del pellegrinaggio alla B. Vergine Maria degli eremiti Einsiedeln*, 1870; — *Biografie edificanti de' Fratelli Spedalieri della Immacolata Concezione*, Rome, 1885. Les biographies du P. Secchi et du cardinal Odescalchi offrent un intérêt documentaire de premier ordre.

Orateur élégant et disert, le P. Angelini-Rota cultiva avec succès le genre académique et fut une des gloires de l'Académie Tibérine; professeur d'éloquence sacrée au collège romain, puis à l'Université grégorienne pendant près de trente ans, il publia un traité d'éloquence sacrée, qui fut bientôt répandu dans tous les séminaires italiens : *Lezioni di eloquenza sacra*, Rome, 1893. Il ne put mettre la dernière main à cette édition qui reproduit exactement ses leçons autographiées. Le P. Angelini mourut à Rome le 12 octobre 1892. Il était consultant des Congrégations de l'Index, des Évêques et des Réguliers, des Indulgences et des Reliques.

Giornale Arcadico, t. xxvi, p. 123. — *Lettere de' illustri scrittori a Tommaso Vallauri*, Turin, 1880, p. 181 sq. — *American ecclesiastical review*, t. iv, p. 420-430. — *Sommervogel*, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, t. viii, col. 1645-1653.

P. BERNARD.

ANGELINUS BRINKMANN, franciscain, prédicateur et théologien de renom. Né en 1683, il revêtit les livrées sérapiques dans la province des Pères récollets dite de Thuringe. En 1722, il fut nommé lecteur de théologie au couvent franciscain de Fulda (1722-1726), qu'il gouverna aussi à deux reprises comme gardien, de 1725 à 1727 et de 1737 à 1738. Après avoir été lecteur au couvent de Hammelburg, et gardien de celui de Schillingsfürst, il fut mis à la tête de la province le 16 juin 1731; il remplit cette charge jusqu'au 12 juin 1734 et mourut à Volkensberg, le 20 avril 1758, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-trois dans l'ordre. En 1727 et en 1731, il publia deux discours funèbres, l'un sur

Étienne von Clodh, suffragant de Fulda et prévôt du Michaelsberg, tout près de cette ville, et l'autre sur le baron Joh. Anton Fr. von Buttler. Il fit paraître en outre *Fructus Scotico-theologici ex libris II et IV Sententiarum in Monte Mariano* (c'est le nom du couvent franciscain) *prope Fuldam collecti...*, Fulda, 1719; — *Theses theologicae ex (IV°) libro Sententiarum*, Fulda, 1722; — *Theses theologicae ex I (et II°) libr. Sentent. cum corollaris*, *ibid.*, 1723; — *Manipuli ex IV libris Sententiarum sive theologia universa*, *ibid.*, 1725; 2° éd., *ibid.*, 1726; — *Controversiae Fidei principiales*, *ibid.*, 1728; — *Thuribulum aureum*, Fulda, 1744 (1747), 1751; Cologne, 1749; Bamberg, 1761; Bamberg et Wurzburg, 1777; une grande partie du *Thuribulum* a été englobée dans *Accessus ad altare et recessus*, Fribourg, 1901; 8° éd., *ibid.*, 1910; — *Regel und Lehrbuch des dritten Ordens des hl. Franziscus Seraphicus*, Fulda, 1737. On a encore de lui plusieurs manuscrits de théologie. C'était un tenant de l'école scotiste. C'est lui qui érigea en 1737 le grand chemin de croix dans les alentours du couvent franciscain de Fulda, où il subsiste encore.

M. Bihl, *Geschichte des Franziskanerklosters Frauenberg zu Fulda 1623-1887*, Fulda, 1907, p. 70 sq., 126 sq. — G. Haselbeck, *Necrologium provinciae S. Elisabeth Thuringiae*, dans *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1913, t. vi, p. 117-119.

M. BIHL.

ANGELIO (ANTONIO) ou DEGLI ANGELI, frère de Pietro Angelio, qui, sous le nom de Petrus Angelius Bargaesus, fut l'un des littérateurs les plus célèbres de son temps (cf. Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Bergamo, 1753, t. I, 2° part., p. 747-754); il naquit, comme lui, à Barga, localité voisine de Lucques. Il fut d'abord curé de Santa Agata in Mugello, au diocèse de Florence, puis professeur de belles-lettres à l'académie de Florence, et précepteur des deux grands-ducs de Toscane, François-Marie et Ferdinand I^{er}. Promu, le 23 (et non pas le 2, comme le portent Ughelli, Cappelletti et Gams, ni le 11, comme le portent Galli et Comparini) août 1570, évêque de Massa Marittima et Populonia, du territoire desquels le Saint-Siège, dans l'acte même de sa nomination, détacha celui de Valle et de Montioni, avec la mine d'alun qui s'y trouve, pour les rattacher à la Chambre apostolique. Arch. Vat., *Consistorialia*; *Acta Camerarii*, t. 10, fol. 74; arm. XLIX, t. 11, fol. 166. Nous ne savons si ce fut lui ou l'autorité civile qui fit venir, en 1570, à Massa, le dominicain fra Michele di Bartolommeo pour restaurer la coupole de la cathédrale, travail qui n'eut lieu, d'ailleurs, qu'en 1625. Il fut excellent helléniste, affirmant son frère Pietro, dans l'oraison funèbre de François de Médicis, et Pietro Vettori dans une lettre à ce même frère. *Epistolae*, lib. II, p. 41. Une lettre de lui au duc d'Este, en date du 26 septembre 1578, est conservée aux Archives du Vatican, *Nunziatura di Firenze*, t. 6, fol. 281. Il a laissé, de plus, trois poésies latines, adressées à Vettori, qui se trouvent dans les *Poemata omnia* de son frère, Rome, 1585, et dans les *Deliciae poetarum minorum Italorum* de Gruter, t. I, p. 160. Il en composa beaucoup d'autres, dont quelques-unes sont conservées manuscrites dans la Laurentienne et la Magliabechiana de Florence et dans la bibliothèque Barberini de Rome. Caramella, *Museum illustrium poetarum*, p. 20, les compare à celle d'Horace !

Archives du Vatican, *Consistorialia*, *Acta Camerarii*, t. 11 (et non pas 15, comme le porte Eubel), fol. 73 v°; *Fiches de Garmpi*, ind. n. 498, fol. 18 v°. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, 1718, t. III, col. 727. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Venise, Brescia, 1753, t. I, 2° part., p. 733-734, 742. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Modène, 1778, t. VII, 2° part., p. 421; Milan, 1833, t. IV, p. 131. — Galluzzi, *Storia del granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*, Livourne, 1781, t. IV, p. 67 (semble

le confondre avec son frère; cf. Alfr. von Reumont, *Geschichte Toscana's seit dem Ende des florentinischen Freistaats*, Gotha, 1876, t. I, p. 529). — Madozzi, *Theatrum medicorum pontificiorum*, Rome, 1696, p. 134. — *Biografia universale antica e moderna*, Venise, 1822, t. II, p. 394. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1862, t. XVII, p. 707-725. — Stef. Galli da Modigliana et Olinto Comparini, *Memorie storiche di Massa Marittima*, Massa, 1873, t. II, p. 302. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, t. III, p. 254.

J. FRAIKIN.

ANGÉLIQUE DE VICENCE, nommé Barthélemy Preati avant son entrée chez les franciscains de la province des réformés de Venise. Il était chroniqueur de sa province et lecteur de théologie; il mourut à Vicence le 10 août 1760. Il a composé quantité d'ouvrages, dont la majeure partie est ascétique ou populaire: *Sulle indulgenze*, Vérone, 1739; — *L'uomo addottrinato nei sacramenti*, 5 vol., *ibid.*, 1746-1760; — *Dei miracoli dei santi e della loro invocazione*, Venise, 1748; — *L'arte magica dimostrata*, Venise, 1751, contre Scipione Maffei; — *Novena di S. Pietro d'Alcantara*, Venise, 1723, etc.; — *Di S. Margh. da Cortona*, Vérone, 1739, etc.; — *Di S. Pasq. Baylon*, Vicence, s. a.; 1862; — *Vita del B. Giovanni da Prado*, Venise, 1721; — *Di santo Agostino vescovo e dottore*, Bassano, 1728; — *Del serafico Patriarcha S. Francesco d'Assisi*, Venise, 1736; — *Di S. Antonio da Padova*, *ibid.*, 1748; — *Di S. Margherita da Cortona*, Venise, 1757; — *Storia cronologica dei tre ordini istituiti dal patriarca S. Francesco*, 3 vol., *ibid.*, 1761; — *Del Terziariato di S. Ivone*, Vérone, 1739; — *La maniera di vivere santamente nel secolo*, proposta ai Terziarii, *ibid.*, 1739; — *Memorie degli ordini regolari*, 3 in-12, Venise, 1773. D'autres ouvrages sont restés inédits.

Ant. Mar. a Vicentia, *Scriptores ordinis minorum strict. obs. provinciae Venetae*, Venise, 1877, p. 101-108; *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1885, t. I, p. 328 sq. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1910, t. IV, col. 1372.

M. BIHL.

1. ANGÉLIQUE ARNAULD. Voir ARNAULD (Angélique).

2. ANGÉLIQUE DE SAINTE-AGNÈS DE MARLE DE LA FALAIRE, religieuse de Port-Royal, n'est connue que par la « Relation » qu'elle écrivit « où elle rapporte ce qu'elle a remarqué dans les voyages qu'elle a faits avec la Mère Angélique, au Lys, à Poissy et à Paris, » relation qui se trouve insérée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 1742, t. I, p. 389 sq. Cette sœur fut religieuse à Tart de 1630 à 1635. Elle revint ensuite à Port-Royal et mourut le 9 octobre 1658.

Maulvault, *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal*, Paris, 1902, p. 104-105. — Prunel, *Sébastien Zamet*, Paris, 1912, p. 235.

A. VOGT.

3. ANGÉLIQUE DE SAINT-ALEXIS D'HÉRAUCOURT DE CHARMONT, religieuse de Port-Royal-des-Champs, n'est connue que par quelques écrits, relatifs aux événements de 1661-1665. Dans son interrogatoire du 15 juillet 1661, elle dit qu'il y a plus de vingt ans qu'elle est à Port-Royal où elle fit profession à dix-sept ans. Elle mourut le 21 octobre 1678, à l'âge de cinquante-trois ans.

Dans les *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal*, t. III, p. 290-436, nous avons deux relations de cette religieuse « contenant les choses principales qui se sont passées à son égard depuis le 26 août 1664 jusqu'au 3 juillet 1665, ainsi qu'entre M. Chamillard et elle. » Le même tome du même ouvrage, p. 437, contient une « protestation de la sœur Angélique de Saint-Alexis contre la signature du Formulaire, » datée de Port-Royal de Paris, le 11 juin 1665. Son interrogatoire, du 15 juillet 1661, se trouve dans l'*Histoire des persécutions des religieuses de Port-Royal*

écrites par elles-mêmes. Villefranche [Amsterdam], 1753, p. 100. Enfin nous avons deux lettres de cette religieuse qui se trouvent dans les *Relations* in-4 de 1724, *Divers actes, lettres et relations des religieuses de Port-Royal*, VIII, p. 75, 138, l'une du 23 novembre 1664, l'autre sans date, mais de la même année et contenant les événements du jour.

Outre les volumes indiqués ci-dessus, Maulvault, *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal*, Paris, 1902, p. 103.

A. VOGT.

4. ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN ARNAULD D'ANDILLY. Voir ARNAULD (Angélique de Saint-Jean).

ANGÉLIQUES, hérétiques qui ne sont mentionnés que par saint Épiphane et par saint Augustin. Celui-ci leur consacre deux lignes : *Angelici, in angelorum cultum inclinati, quos Epiphanius jam omnino defecisse testatur. De haeresibus*, XXXIX, P. L., t. XLII, col. 31. Ce renseignement, très vague, semble une pure hypothèse, car on ne le trouve pas dans saint Épiphane, de qui saint Augustin dépend ici. L'évêque de Salamine avoue ne connaître que leur nom. Ils ont dû disparaître promptement, explique-t-il. Puis se demandant pourquoi on les a ainsi appelés, il suppose que c'est ou bien parce qu'ils auraient attribué aux anges la création du monde (et alors ils seraient une secte gnostique), ou bien parce qu'ils auraient prétendu être au rang des anges, ou encore parce qu'ils seraient nés dans un lieu nommé Angelino, au delà de la Mésopotamie. *Adversus haereses*, LX, P. G., t. XLI, col. 1037.

Baronius se fonde sur la place que saint Épiphane leur assigne dans sa liste entre Noët et Sabellius, pour les situer vers l'an 260. *Annales ecclesiastici*, ad annum 260, n. LXIX.

Voir encore *Kirchenlexicon*, t. I, col. 843.

A. LEHAUT.

ANGÉLIQUES, congrégation religieuse de femmes fondée, vers l'an 1530, par saint Antoine-Marie Zaccaria, fondateur des barnabites, et par Luisia Torelli, comtesse de Guastalla. Cette dernière, veuve pour la deuxième fois à l'âge de vingt-cinq ans, résolut de se consacrer au Seigneur. Ayant vendu Guastalla à Ferdinand de Gonzague et mis ordre à ses affaires, elle se rendit d'abord avec ses premières compagnes sous la direction du dominicain Jean-Baptiste de Crema, puis, en 1534, se retira à Milan et passa sous la direction de saint Antoine-Marie Zaccaria, qui donna à l'ordre naissant la règle de saint Augustin. Le premier soin du saint directeur fut de demander au Saint-Siège l'approbation de la congrégation nouvelle. Un bref pontifical, octroyé par Paul III, le 15 janvier 1535, permet à l'ancienne comtesse de Guastalla d'établir une congrégation de filles, sous la règle de saint Augustin, selon les statuts qui leur seraient donnés par l'archevêque de Milan; il les autorisait à bâtir une église et un monastère. Il prescrivait que la nouvelle congrégation prendrait six religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, ou de l'ordre de Saint-Benoît ou de celui de Saint-Dominique, pour apprendre d'elles les observances régulières; enfin, il autorisait la communauté à choisir un confesseur qui pourrait confirmer la prieure en l'absence de l'archevêque. Saint Antoine-Marie Zaccaria fut le premier confesseur choisi; elles appelèrent ensuite six dominicaines de Saint-Lazare pour recevoir leurs enseignements et elles prirent leur habit. Le jour de la Noël de l'an 1535, Mgr Mazza, prévôt de l'église de Santa Maria della Scala, délégué par le souverain pontife, bénit le nouveau monastère, placé sous le vocable de la « Conversion de saint Paul » et, le 26 février suivant, saint Antoine-Marie Zaccaria revêtit de l'habit religieux les six premières postulantes qui s'appelaient :

Paule-Antoinette de Nigris, Antoinette-Marie de Sesto, Thècle Martinengo, Baptiste de Sesto, Madeleine Rotula et Agnès Baldironi. Louise Torelli prit le nom de Paule-Marie. A la fin de la même année, la communauté comptait déjà vingt-quatre religieuses et, deux ans plus tard, il y avait quarante professes. Cependant on n'était pas d'accord sur le nom qu'on devait donner à la nouvelle congrégation : le 4 octobre 1536, le confesseur de la communauté ayant rassemblé les religieuses, Agnès Baldironi, jeune novice âgée de seize ans, proposa le nom d'*angéliques*, qui fut accepté par le saint fondateur et plus tard approuvé par le Saint-Siège. A partir de cette époque, les religieuses ont ajouté à leur nom celui d'*angélique* au lieu de celui de *mère* et de *sœur*. Un parent de saint Antoine-Marie Zaccaria établit une filiale à Crémone.

Au début, les angéliques n'étaient pas astreintes à la clôture; elles accompagnaient les barnabites dans leurs missions; ceux-ci travaillaient à la conversion des hommes, et les angéliques à celle des femmes. Paul III approuva ce genre de missions sur la supplique qui lui fut présentée de la part des barnabites par saint Antoine-Marie Zaccaria, Barthélemy Ferrari et Jacques Morigia, et de la part des angéliques par Louise Torelli, Paule-Antoinette de Nigris et Thècle Martinengo. Le même pontife accorda aux angéliques le privilège d'entrer dans les monastères de religieuses de Milan, même dans ceux de l'ordre de Sainte-Claire. Quelques années plus tard, les angéliques, voyant les inconvénients de ces perpétuelles pérégrinations et pour éviter des critiques malveillantes, obtinrent du Saint-Siège (1557) la faculté de se consacrer aux travaux manuels et à l'éducation des jeunes filles dans des monastères de stricte clôture. Ce fut alors que la comtesse Torelli abandonna les angéliques pour fonder une congrégation similaire non cloîtrée, appelée des *guastallines* (voir ce nom). Les angéliques furent définitivement approuvées par Urbain VIII, le 12 mai 1625. La suppression des ordres religieux décrétée par Napoléon I^{er} amena la dispersion des angéliques, qui ne se reformèrent plus et dont la dernière, Marie-Thérèse Trotti Bentivoglio, mourut en 1846.

Le 21 novembre 1879, le P. Pie Mauri, barnabite, avec l'approbation de l'évêque de Lodi, ressuscita l'ancienne congrégation, qui, deux ans plus tard, le 28 juillet 1881, transporta son siège à Santa Maria della Croce, près de la ville de Crema. Léon XIII, par un décret de la Congrégation des Evêques et Réguliers, du 21 avril 1882, confirma cette restauration et accorda à la nouvelle communauté tous les anciens privilèges des angéliques. En 1896, les religieuses de Crema furent transférées à Milan : en 1898, elles fondèrent le monastère de Fivizzano, dans le diocèse de Pontremoli et, en 1903, elles en établirent un nouveau à Arienzo, diocèse d'Acerra.

Les angéliques portent une tunique blanche avec un scapulaire de la même couleur, une croix de bois sur la poitrine et un anneau d'or au doigt, avec, en place de pierre précieuse, un cœur sur lequel est gravée l'image du crucifix. Leurs constitutions furent révisées par saint Charles Borromée et approuvées par le pape Urbain VIII, le 12 mai 1625. Voici la formule de leurs vœux : *Ego angelica et voveo et promitto Deo omnipotenti, B. M. Virgini, B. Paulo apostolo, B. Augustino, omnibus sanctis, et tibi matri, vivere sub regula B. Augustini toto tempore vitae meae in obedientia, sine proprio, in castitate et sub perpetua clausura.*

Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, Paris, 1847, t. I, p. 219. — P. Crescenzi, *Presidio romano*, Plaisance, 1648, t. II, p. 29, n. 20. — *Ammaestramenti di san Carlo Borromeo alle persone religiose*, Milan, 1902, p. 285-323. — Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, Paderborn, 1907, t. II, p. 287. — Pastor,

Geschichte der Päpste, Fribourg-en-Brigau, 1909, t. V, p. 361, avec les sources de la note 4. — Hergenröther-Kaulen, *Kirchenlexikon*, 2^e éd., t. I, col. 843-844. On y raconte la triste fin d'une des premières religieuses, Paola Antonietta, qui voulut se faire passer pour voyante, et fut poursuivie par l'Inquisition (1552).

A. TONNA-BARTHET.

1. ANGELIS (AGOSTINO DE). Né en 1606 à Angri, dans le royaume de Naples (aujourd'hui province de Salerne), il entra dans l'ordre des somasques et fut recteur du collège Clementino, ainsi que professeur de logique et de théologie à l'université de la Sapience. Clément IX le préconisa, le 22 août 1668, évêque d'Umbriatico, avec la charge de faire des réparations à la cathédrale de cette ville et d'ériger un mont-de-piété. Arch. Vat., *Acta consistorialia*, vol. ann. 1663-1668, fol. 166. Il réunit le synode diocésain, dont il publia les actes, Naples, 1676, et mourut en avril 1681.

ŒUVRES. — *De origine S. Mariae de auxiliis purissime et immaculate conceptae vera et antiqua effigies quae summa devotione colitur in Ecclesia SS. Demetrii et Bonifacii Congreg. Somaschae discursus theologicus*, in-4^o, Naples, 1659; — *Rev. Patris Augustini de Angelis Manuale propugnaculi pro immaculata B. M. Virg. conceptione, aliaque ejusdem auctoris de eadem re opuscula*, in-8^o, Palerme, 1660; — *Apologia pro discursu theologico de immaculata conceptione B. Mariae Virginis*, Ingolstadt, 1660; — *Lectiones philosophicae distributae in logicas, physicas et metaphysicas*, t. I, 2^e éd. (la 1^{re} semble disparue), in-18, Naples, 1660; 3^e éd., 2 vol., Rome, 1665; — *Tractatus theologicus de immaculata conceptione seu praeservatione B. Mariae virginis a peccato originali in quatuor partes distributus*, in-8^o, Pouzzoles, 1661; — *Lectiones metereologicae, cum Appendice ad cometam visam mense decemb. die 21, anno 1652*, in-8^o, Rome, 1663, 1664, ouvrage que Mazzuchelli, p. 732-733, attribue à tort à un prétendu Agostino degli Angeli, lequel aurait également fait partie de la congrégation des somasques et aurait été recteur du collège Clementino, mais qui n'est, évidemment, qu'un dédoublement du personnage dont il est question ici; — *Lectiones theologicae de Deo clare viso, omnia scientie, nos praedestinante, et omnia creante...*, 2 in-8^o, Rome, 1664; — *De Deo, ut trino, et ut incarnato*, in-8^o, Rome, 1666; — *Homologia, seu consensus historiae ecclesiasticae cum sacris canonibus, conciliis, epistolis, decretalibus, bullis, seu constitutionibus summorum pontificum in duas partes distributa*, in-8^o, Rome, 1666; — *De recto usu opinionis probabilis, quaestio unica in V lectiones distributa, ubi brevissima et clarissima methodo, strictior nonnullorum opinandi modus, laxior aliorum, temperatur*, in-8^o, Rome, 1667; — *Aggiunta alli Ragionamenti e casi di coscienza del R. P. Angelo Eugenio*, cité par Carlo Cartari, *Pallade Bambina*, p. 131, mais qui n'a probablement jamais été imprimé; — *Lectiones astronomicae in Sphaeram...* Rome, 1664.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*, Naples, 1678, p. 2-3. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. IX, col. 530. — *Magna bibliotheca ecclesiastica*, Cologne, 1734, t. I, p. 459. — Fiore, *Della Calabria illustrata*, Naples, 1743, t. II, p. 344. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 754-755. — E. d'Afflito, *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, 1782, p. 349-351. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. XXI, p. 271. — Minieri Riccio, *Notizie biografiche e bibliografiche degli scrittori napoletani fioriti nel secolo XVII*, Milan-Naples-Pise, 1875, p. 33-34. — Taccone-Gallucci, *Cronotassi dei metropolitani, arcivescovi e vescovi della Calabria*, Tropea, 1902, p. 93; *Regesti dei romani pontefici per le chiese della Calabria*, Rome, 1902, p. 449. — Narducci, *Giunte all'opera « Gli scrittori d'Italia »*, Rome, 1884, p. 26-27. — Hurter, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, Inspruck, 1910, t. IV, col. 357, 611.

J. FRAIKIN.

2. ANGELIS (BARTOLOMEO DE), dominicain napolitain, du couvent de Saint-Dominique-le-Majeur. Il

enseigna longtemps et fut promu au grade de bachelier en théologie. Il fonda à Calavano le couvent de Santa Maria de Campillone et, de concert avec Ambrosio Salvio de' Bagnuoli, évêque dominicain de Nardo, établit aussi celui de Santa Margarita à Procida, dans l'île du même nom. Fr. Barthélemy composa plusieurs ouvrages de théologie pastorale : 1° *Examen confessariorum ac ordinandorum, ubi primo de sacramento generatim deinde sigillatim de sacramentis baptismi, confirmationis, extremæ unctionis, eucharistiae, deque missa multa necessaria ad communem omnium fidelium salutem more dialogi disputatur*, etc., Venise, 1588, et non point 1583, comme le dit Échard, *loc. cit.*; — 2° *Consolatione de' penitenti divisa in quattro libri*, Naples, 1574; Venise, 1580, 1594, 1606, 1617; — 3° *Ricordo del ben morire dove s'insegna a ben vivere, e ben morire*, etc., Naples, 1575; Venise, 1583; Brescia, 1589; Venise, 1606, 1609, 1617, 1619; Trévise, 1638. Cet ouvrage fut traduit en français par le frère mineur Jean Blancane, sous ce titre : *Le souvenir de la mort, où il est enseigné à bien vivre et à bien mourir et à soulager tant les malades que les condamnés par justice à la mort*, Paris, 1608; Rouen, 1613. Barthélemy de Angelis mourut en 1584; le catalogue de la bibliothèque Casanate, à Rome, donne l'année 1587 comme date de sa mort.

Échard, *Scriptores ordinis praed.*, Paris, 1719, t. II, p. 269. — Lavazzuoli, *Catalogo degli uomini illustri... di S. Domenico Maggiore*, Naples, 1777, p. 28.

R. COULON.

3. ANGELIS (CARLO DE). Né, le 25 janvier 1616, à Naples suivant Ughelli, à Frattamaggiore suivant Giordano, il fit partie de la congrégation des missionnaires apostoliques de Naples et fut préconisé évêque d'Aquila le 13 août 1663, bien qu'Ughelli l'omette dans la série des pasteurs de ce diocèse, puis transféré au siège d'Acerra, le 17 décembre 1674. Aidé de son neveu, Giovanni Domenico de Angelis, curé de Casale de Frattamaggiore (cf. Giordano, p. 226-227), il embellit la cathédrale de cette ville et fit deux fois la visite pastorale du diocèse. Il mourut à Naples en 1691, ou au début de 1692, car son successeur, *per obitum*, Carlo de Tilly, fut préconisé le 21 janvier de cette dernière année. Une lettre de lui au pape Clément IX en date du 23 juin 1667, pour le féliciter de son élection au trône pontifical, est conservée aux Archives du Vatican, *Lettere dei vescovi*, t. 52, fol. 46.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, index, n. 475, fol. 9-7 v°, et 478, fol. 47 v°; *Acta consistorialia*, vol. ann. 1663-1668, fol. 21; vol. ann. 1669-1679, fol. 163. — Sparano, *Memorie da servire ad illustrare la Chiesa di Napoli*, Naples, 1768, t. II, p. 192. — Giordano, *Memorie storiche di Frattamaggiore*, Naples, 1834, p. 329. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, 1870, t. XIX, p. 544; t. XXI, p. 423. — G. Caporale, *Martirio e culto dei SS. Conone e figlio*, Naples, 1885, 1^{re} part., p. 63; *Ricerche archeologiche, topografiche e biografiche su la diocesi di Acerra*, Naples, 1893, p. 486-491. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1720, t. VI, col. 224.

J. FRAIKIN.

4. ANGELIS (CESARE CRESCENZIO DE). Né à Torretto (diocèse de Veroli), il fut d'abord archidiacre de Veroli, puis fut préconisé, le 15 décembre 1755 (arch. Vat., *Acta consistorialia*, vol. ann. 1750-1755, fol. 204), évêque de Segni. Envoyé, en 1760, par le pape Clément XIII, en qualité de visiteur apostolique, dans l'île de Corse, alors en révolte contre la république de Gênes et où la situation religieuse n'était pas moins triste que la situation politique, il eut à lutter contre toute sorte de difficultés. Gênes mit sa tête à prix, mais le dictateur Paoli lui fut assez favorable, et il put faire ainsi beaucoup de bien. Gênes exigea en vain, du pape, son rappel, et attenda ensuite, à diverses reprises, à sa vie, non moins vainement, mais De Angelis, étant tombé malade, dut quitter l'île en juin 1764. Il mourut

à la fin de 1766. Une lettre pastorale adressée par lui aux fidèles de la Corse, en date de Campeloza, septembre 1760, est imprimée dans Cambiagi, ainsi qu'une lettre du pape en date du 14 mai, et un bref du 15 mai 1760, adressés à la république en protestation contre l'édit daté du 14 avril par lequel celle-ci interdisait la mission de De Angelis.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. VI, p. 637. — *Memorie dei primi compagni di S. Paolo della Croce...*, Viterbe, 1884, p. 207, 210.

J. FRAIKIN.

5. ANGELIS (COSIMO DE). Né à Barga, d'une grande famille pisane, il fut, à Rome, assesseur de l'Inquisition, puis préconisé, le 24 janvier 1597, évêque de Cortone, avec la faculté de conserver la commende de l'abbaye basilienne de Sant'Angiolo di Valle Tuccia, dans le diocèse de Reggio de Calabre. Il mourut en 1603 (en 1604, affirme le P. Casimiro Romano), dans sa ville épiscopale.

Archives du Vatican, *Consist.*, *Acta Camerarii*, t. 12, fol. 83. — Lucentius (Lucenzi), *Italia sacra*, Rome, 1704, col. 1158. — Mandozzi, *Theatrum medicorum pontificiorum*, Rome, 1696, p. 134. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 631. — Casimiro Romano, *Memorie storiche della chiesa e convento di S. Maria in Araceli di Roma*, Rome, 1736, p. 81-82. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, t. III, p. 196. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1664, t. XVIII, p. 294.

J. FRAIKIN.

6. ANGELIS (DOMENICO DE). Né le 14 octobre 1675 à Lecce, Terre d'Otrante, d'une famille noble, il fit ses études dans le collège des jésuites de sa ville natale, et les termina à Naples et à Rome, où il s'attacha à Mgr Niccolò Negrone et fut ordonné prêtre. Nommé aumônier d'un régiment napolitain durant la guerre de la succession d'Espagne, il se rendit, en cette qualité, à Paris, où le cardinal de Noailles le présenta à Louis XIV, qui le nomma son historiographe; puis il partit pour l'Espagne avec ses hommes, mais fut fait prisonnier par les Miquelets au passage des Pyrénées et conduit à Barcelone, où il recouvra la liberté. Philippe V le nomma, lui aussi, son historiographe. Rentré à Rome, le pape Clément XI le créa aumônier des troupes pontificales, et il se rendit, en cette qualité, à Ancône et à Macerata, où il prit le grade de docteur *in utroque*. Revenu de nouveau à Rome, il y devint secrétaire du duc de Gravina, et gagna la protection de l'oncle du duc, le cardinal Orsini, plus tard pape sous le nom de Benoît XIII. Clément XI le nomma successivement vicaire général de Gallipoli (Italie) et de Vieste, et, dit-on, lui aurait proposé l'évêché de Scala et Ravello, mais il refusa cet honneur et se contenta de ceux de protonotaire apostolique, de chanoine et grand-pénitencier de Lecce, et de vicaire apostolique du diocèse de Lettere, charge dont il s'acquitta avec autant de zèle que d'activité. Il fonda, en effet, dans ce diocèse, une collégiale à Gragnano, un séminaire et réunit le synode. Rentré enfin dans sa ville natale, en juin 1718, il y mourut, épuisé par ses travaux et ses voyages, deux mois après, le 7 (le 9, suivant *Giornale de' letterati* et Nicéron) août, et fut enterré dans la cathédrale. Membre de plusieurs académies, il était lié avec les lettrés les plus illustres de son temps, dont il fait naïvement l'énumération dans le t. II de ses *Vite de' lett. Sal.*, et fut gentilhomme d'honneur de Violante de Bavière, princesse de Toscane, mais son attachement excessif à ses propres opinions lui attira des inimitiés plus nombreuses encore et, en particulier, celle de la majorité de ses concitoyens. Ne pas le confondre avec Domenico Angeli, écrivain laïque du xvi^e siècle, sur lequel on peut voir Mazzuchelli, p. 735.

ŒUVRES. — *Della patria di Ennio*, in-8°, Rome, 1701, Naples (quoique avec l'indication de Florence), 1712; réimprimé dans le t. V de la *Raccolta d'opuscoli*

scientifici e filologici, du P. Angiolo Calogerà, Venise; dans cette dissertation, dédiée à Mgr Negrone, l'auteur s'efforce de démontrer que le poète Ennius est né à Rudia, à deux milles de Lecce, et non à Rudia près de Tarente, comme l'avait soutenu Giuseppa Batista; sa thèse fut vivement critiquée par divers auteurs; — *Lettera discorsiva al March. Gio. Gioseffo Orsi, ove si tratta dell' origine, e progressi de' signori accademici Spioni, e delle varie loro lodevoli applicazioni*, in-8°, Lecce, 1705; — *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine, e della fondazione della città di Lecce...*; — *Vita di Giorgio Baglivo, Lecce*; — *Le Vite de' letterati Salentini*, 1^{re} part., dédiée au duc de Gravina, in-4°, Naples (bien que portant l'indication de Florence), 1710; dans la préface, écrite par l'éditeur (d'ailleurs inconnu), un résumé des voyages de l'auteur; 2^e part., in-4°, Naples, 1713; cet ouvrage, le principal de ceux qu'il publia, fut sévèrement critiqué par Lagomarsini, *Nota ad Epist. Pogian.*, t. III, p. 466, et Baldassar Papadia, *Vite d'alcuni uomini illustri salentini*, Naples, 1806, p. 6, 10; — *Orazione funebre recitata in occasione della morte dell' imperadore Giuseppe...*, Naples, 1716 (Gallipoli, 1713, prétend d'Afflito); — *Scritto... sopra le ragioni della sospensione dell' interdetto locale generale della Chiesa di Lecce, e sua diocesi*, Rome, 1716, adressé à la congrégation romaine de l'Immunité ecclésiastique, de laquelle il obtint la levée de l'interdit lancé contre sa ville natale à la suite du départ de l'évêque Fabrizio Pignatelli; — *Lettere apologetiche istorico-legali, nelle quali..., intorno alle differenze..., tra monsignor vescovo, e la... città di Lecce..., si dimostrano le vane pretensioni della città, e si stabiliscono le ragioni della vescovil città di Lecce*, in-4°, sans nom d'auteur. — Quelques poésies, publiées dans divers recueils, ont été réunies avec celles de ses amis à l'occasion du mariage du duc de Gravina. Il a laissé, en outre, divers ouvrages inédits, dont les principaux sont la troisième et quatrième partie des *Vite de' letterati Salentini*, une histoire des écrivains de Salente, une histoire des comtes de Lecce, une histoire des conciles de Rome et une Vie du cardinal Girolamo Seripando, légat pontifical au concile de Trente.

Comme on le voit, la plupart de ses œuvres, tant imprimées que manuscrites, sont relatives à l'histoire littéraire, politique ou religieuse de Lecce. Bien qu'écrites, pour la plupart, évidemment, assez vite, et parfois avec des idées préconçues, elles sont, aujourd'hui encore, estimées. C'est sans doute par suite d'une faute d'impression que T. Concari, *Storia letteraria d'Italia. Il Settecento*, Milan, s. a., p. 192, lui attribue un ouvrage intitulé *I letterati Faentini*. Il a publié aussi à Lecce, in-12, 1707, une œuvre de Jacopo Ferrari, jurisconsulte de Lecce, *Apologia paradossitica...*, précédée de la Vie de cet écrivain par lui.

Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, Venise, 1710, t. II, 2^e part., p. 243, 337; *Le Vite degli Arcadi illustri*, Rome, 1708, t. I, p. 12, 141, 159, 163. — F. M. dell' Antoglietta, marquis de Fragnagnano (sous le pseudonyme de Serasto Trisio), *Notizie istoriche degli ad. Arcimorti*, Rome, 1729, t. II, p. 94, 100. — *Giornale de' letterati d'Italia*, t. IV, p. 412; t. XII, p. 418; t. XIII, p. 263 sq.; t. XXXIII, 2^e part., p. 254 sq. — Signorelli, *Vicende della coltura nelle Due Sicilie*, t. V, p. 508. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 756-760. — Soria, *Memorie storico-critiche degli storici napoletani*, Naples, 1781, t. I, p. 35-39. — E. d'Afflito, *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, Naples, 1762, p. 331-357. — Moreni, *Bibliografia ragionata della Toscana*, 1805, t. I, p. 39. — *Biografia univ. antica e moderna*, Venise, 1822, t. II, p. 395. — De Tipaldo, *Biog. degli Italiani illustri nelle scienze, lettere ed arti del secolo XVIII e dei contemporanei*, Venise, 1838, t. III, p. 173-174. — Minieri Riccio, *Notizie biografiche e bibliografiche degli scrittori napoletani fioriti nel secolo XVI*, Milan-Naples-Pise, 1875, p. 34-35. — Boccardo, *Nuova enciclopedia Italiana*, Turin, 1876, t. II, p. 129. — C. Villani, *Scrittori ed artisti pugliesi*, Trani, 1904, p. 46-47.

J. FRAIKIN.

7. ANGELIS (FILIPPO DE), né, le 16 avril 1792, à Ascoli Piceno, fit ses études dans le séminaire de sa ville natale et les termina à l'Académie des nobles ecclésiastiques à Rome. Pie VII le nomma camérier secret, puis prélat domestique et substitut à la secrétairerie de la Congrégation des Mémoires. Léon XII le préconisa évêque de Leucade *in partibus* et, le 3 juin 1826, le nomma administrateur apostolique du diocèse de Forlì, dont l'évêque, Mgr Bratti, était tombé dans la décrépitude; il y fonda plusieurs institutions charitables et calma, par la douceur, les esprits, qui étaient fort divisés. Il rencontra pourtant quelques difficultés dans cette position délicate et, le 15 mars 1830, Pie VIII le transféra au siège archiepiscopal de Carthage *in partibus* et le nomma internonce à Lucerne. La situation était alors troublée en Suisse, les doctrines de Fuchs recrutaient des adhérents, et les gouvernements cantonaux de Saint-Gall et des Grisons prétendaient pouvoir se passer du Saint-Siège dans la solution des questions ecclésiastiques. Il réussit cependant, grâce à ses qualités d'excellent diplomate, à tenir ceux-ci en échec et à empêcher la propagande de l'erreur, sans jamais d'ailleurs prêter le flanc à ses ennemis, justifiant ainsi le mot de Pie VIII, qui, en le nommant à ces fonctions délicates, aurait dit aux Suisses, jouant aimablement sur son nom : « Voici que je vous envoie mon ange (*angelo*), » et le jugement de Torricelli, qui le proclame « le plus docte et le plus magnanime des nonces. » A la suite, cependant, de la condamnation des articles de la conférence de Bâle, prononcée par le pape le 17 mai 1835, il dut quitter Lucerne et se retira à Schwitz, où il fonda un collège dirigé par les jésuites. Rappelé en 1838, Grégoire XVI pensa d'abord à le nommer nonce en Portugal, puis le préconisa, le 21 février 1838, évêque de Montefiascone et Corneto. Il sut se faire aimer de tous durant son court passage dans ce diocèse, où il réforma le séminaire, et mérita d'être cardinal *in pectus* dans le consistoire du 13 septembre 1838, mais sa nomination ne fut publiée que le 8 juillet de l'année suivante, date à laquelle il reçut le titre de Saint-Bernard-aux-Thermes. Transféré, le 27 janvier 1842, au siège archiepiscopal de Fermo, il y réunit un concile provincial, qui édicta des règlements sévères en matière d'éducation, il y réforma aussi le séminaire et, rempli d'un zèle tout apostolique, accomplit plusieurs fois la visite pastorale, restaurant et secourant un grand nombre d'églises. Il réussit, par son seul prestige, à apaiser une émeute en 1848, mais, après la proclamation de la république romaine, il fut enfermé, le 11 mars 1849, dans la forteresse d'Ancône, où il resta cent jours. Délivré par les Autrichiens, après la prise de la ville, il adressa au cardinal secrétaire d'État deux lettres pressantes pour réclamer l'indulgence en faveur de ses persécuteurs. Il est faux que quelques années plus tard, après l'assassinat du chanoine Corsi, il ait refusé de faire grâce à trois des condamnés à mort et fait même avancer d'une heure leur exécution; c'est ce que démontra péremptoirement *L'Armonia* de Turin, du 18 avril 1862, en réponse aux calomnies des journaux libéraux. Il fit partie, en 1850, de la commission des trois cardinaux chargée provisoirement du gouvernement des États de l'Église. Ayant protesté, en 1860, contre l'invasion des Marches par les Piémontais, il fut arrêté de nouveau et resta cinq ans prisonnier dans un couvent de Turin, où il reçut la visite des plus illustres prélats du monde entier. Très attaché à son église de Fermo, il refusa successivement la légation de Ferrare, l'archevêché de Bologne et le siège suburbicaire de Sabine, mais Pie IX le força à accepter la charge de premier président du concile du Vatican et ensuite celle de camerlingue du Sacré-Colège. Il mourut le 15 juillet 1877.

Giov. Torricelli, *Dissertazioni storico-polemiche*, t. V, p. 140. — F. Papalini, *A Filippo Deangelis il V maggio*,

1842, Fermo, 1842. — Leti, *Fermo e il cardinale Filippo de Angelis*, Rome, 1902. — Notizie per l'anno 1843, Rome, 1843, p. 127. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1844-1846, t. II, p. 362; t. III, p. 645; t. V, p. 682. — Pillon de Thury, *Biographies des cardinaux et des prélats contemporains*, Paris, 1862, p. 78-117. — Luigi Canestrari, *Elogio funebre dell' eminentissimo cardinale Filippo de Angelis*, Ripatransone, 1877. — P. Eusebio da Monte Santo, *Elogio funebre dell' Emo e Rmo cardinale Filippo Deangelis*, Rome, 1877. — *La Gerarchia cattolica*, Rome, 1877, p. 72-73. — Cristofori, *Cronotassi dei cardinali di santa romana Chiesa*, Rome, 1888, p. 207.

J. FRAIKIN.

8. ANGELIS (FILIPPO DE), naquit le 10 février 1824, à Canterano, près de Subiaco. Après de fortes études, il obtint, jeune encore, une chaire de droit canon à l'université de la Sapienza à Rome. Celle-ci ayant été supprimée lors de l'occupation piémontaise en 1870, il continua cet enseignement au séminaire romain plus de vingt années devant un nombreux et sympathique auditoire. Il fut nommé consultant de diverses Congrégations romaines, chanoine de la basilique Sainte-Marie-Majeure. Pendant quinze ans environ, il remplit les fonctions de grand-official à la Sacrée Pénitencerie. Il mourut le 5 mars 1881.

Vers la fin de sa vie, il se décida à publier son cours; *Praelectiones juris canonici ad methodum Decretalium Georgii IX exactae, in scholis pontificii seminarii romani traditae*. Il y complète l'exposition du *Corpus juris canonici*, par les explications, citations de décrets des souverains pontifes et des Congrégations romaines. Suivant ce qu'annonçait sa préface, l'ouvrage devait se composer de quatre volumes, divisés chacun en deux parties. De ces huit tomes, l'auteur en publia cinq, Rome, 1877-1880. L'œuvre ne fut continuée que longtemps après, par l'avocat Nazario Gentilini (1885-1891), avec un *Index analyticus et alphabeticus* que rendait indispensable le manque de clarté de la publication, la disposition des matières; dans cette œuvre, d'ailleurs fragmentaire, on ne suit pas l'ordre des livres des Décrétales, quoique l'auteur le promette par son titre. De Angelis donne le motif de sa méthode t. II, part. 1, p. 6; il ne pensait pas qu'il convînt de parler des formes des jugements ecclésiastiques (I. II des Décrétales) avant de traiter de l'objet même de ces jugements, ou affaires sur lesquelles les jugements ont à statuer. Il est amené par là à traiter les causes criminelles avant les causes civiles. Assurément, le plan que suit le *Corpus juris* soulève des critiques; on voit avec peine l'enchaînement des titres de chaque livre, mais il en va autrement pour les livres entre eux; à y apporter quelque modification, il valait mieux changer le plan dans son ensemble, sous peine d'augmenter la confusion et les difficultés. L'héritier de Angelis y a encore ajouté en suivant surtout sa commodité, en publiant le volume quatrième après le volume cinquième ou dernier, en mettant trois ans d'intervalle entre la publication des trois tomes. Les lecteurs, dans quelques années, s'imagineront difficilement que l'auteur ait été, durant sa vie, un professeur aussi brillant qu'on s'est plu à le répéter.

T. ORTOLAN.

9. ANGELIS (FRANCESCO-ANTONIO DE) ou Degli Angeli, missionnaire italien, né à Sorrente près de Naples, vers 1557. Envoyé d'abord aux Indes en 1602, sous la conduite d'un marchand turc, Mohamed Agâ, il passa en 1605, avec le P. Antoine Fernandez, dans la mission d'Éthiopie, où il prêcha l'Évangile avec les plus consolants succès pendant dix-huit ans. Il traduisit dans le dialecte amara plusieurs traités de religion et jusqu'aux commentaires de Maldonat sur saint Matthieu et saint Luc.

Alegambe, *Bibliotheca scriptor. S. J.*, Rome, 1676, p. 213. — Coronelli, *Bibliotheca universalis*, 1701-1786,

DICT. D'HIST. ET DE GÉO. ECCLÉS.

t. III, p. 766. — P. P. Paez, *Historia Aethiopiae*, I. IV, dans C. Beccari, *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales*, Rome, 1906, t. III, p. 238 sq.

P. BERNARD.

10. ANGELIS (GIROLAMO). Voir JÉRÔME DE ANGELIS.

11. ANGELIS (GIULIANO), dominicain, évêque d'Hierapetra, dans l'île de Crète. Il fut créé par Urbain V, le 13 septembre 1364 et gouverna cette Église jusqu'au 6 avril 1377, date de son transfert à l'évêché de Chiron, également dans l'île de Crète. Nous ignorons la date de sa mort.

Bullar. ord. praed., Rome, 1730, t. II, p. 264. — Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 197. — Cavalieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. I, p. 151. Ces divers auteurs ignorent la translation de Julien à l'évêché de Chiron. — Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 185, 274.

R. COULON.

12. ANGELIS (GRÉGOIRE-NICOLAS-GAÉTAN et en religion GAÉTAN-MARIE DE) naquit le 25 octobre 1848, à Castro dei Volsci, province de Rome. Entré jeune encore dans l'ordre des mineurs conventuels, il fit profession au célèbre couvent des Douze-Apôtres à Rome et, ses études achevées, il reçut l'onction sacerdotale à Viterbe, des mains de Mgr Serafini, le 14 mai 1871. Après trois ans de ministère dans le diocèse de Viterbe, il fut envoyé par ses supérieurs à Constantinople, où il séjourna jusqu'en 1891, d'abord comme simple missionnaire, puis, à partir de 1883, comme curé de la paroisse de Saint-Antoine, appartenant à son ordre. Rappelé à Rome auprès du ministre général, en 1891, il y remplit successivement les fonctions de secrétaire général de l'ordre et de procureur général des missions. C'est là que le pape Léon XIII vint le prendre pour l'envoyer à Athènes recueillir la succession de Mgr Zaffino, avec le triple titre d'archevêque d'Athènes, de délégué apostolique de Grèce et d'administrateur apostolique de Naxos, siège archiepiscopal des Cyclades alors vacant. Les trois brefs de nomination portent la date du 10 mai 1895, mais ce n'est que le 14 juillet que le nouveau prélat reçut la consécration épiscopale dans l'église des Saints-Apôtres. Il prit solennellement possession de son poste le 15 septembre suivant, et se mit aussitôt à l'œuvre au milieu de difficultés inouïes suscitées par la jalousie du clergé local contre tout archevêque étranger. Aux amertumes des débuts succéda bientôt l'estime universelle, mais un cancer d'une origine suspecte vint hâter la fin du prélat. A la suite d'une douloureuse opération chirurgicale subie courageusement à la maison de santé Saint-Antoine à Rome, on le crut sauvé quand une broncho-pneumonie l'emporta le 28 mars 1900. Ses funérailles solennelles eurent lieu le 31 aux Saints-Apôtres, mais son cadavre avait été emporté dès la veille au Campo Verano.

L. PETIT.

13. ANGELIS (JACOPO DE). Né, le 16 juin 1611, à Barga, près de Lucques, suivant Palatius, à Pise, suivant d'autres, d'une grande famille, à laquelle appartenait aussi Cosimo de Angelis (ci-dessus, col. 62), Innocent X le nomma successivement gouverneur de Narni, de Fabriano, de Jesi et de Montalto, et Alexandre VII de Narni, pour la seconde fois, puis prélat de l'administration du Buongoverno et du tribunal de la Signature de justice, *scriptor minoris gratiae* et enfin archevêque d'Urbino, le 20 septembre (Arch. Vat., *Acta consistorialia*, vol. ann. 1657-1662, fol. 123, et non pas le 20 décembre, comme le portent Ughelli et Gams) 1661, alors qu'il n'était pas encore prêtre. Il retrouva, dans cette ville, le corps du saint patron Crescentinus et, dit Guarnacci, écrivit sa vie d'après des manuscrits d'Urbino. Les difficultés que lui attira sa sévérité dans l'exer-

III. — 3

cice de ses fonctions l'obligèrent à donner sa démission, qui dut être acceptée à la fin de février ou au début de mars 1664, puisque, d'après la lettre que nous citons plus loin, ce fut le 14 février qu'il l'offrit, et que son successeur, Calisto Puccinelli, fut préconisé le 16 mars. Clément IX le nomma alors examinateur des évêques et vice-gérant du vicariat de Rome, charge dans laquelle on l'accusa aussi, mais à tort, d'une rigueur excessive. Clément X voulait le nommer secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, mais le cardinal Paluzzo Altieri, alors tout-puissant, empêcha cette nomination. Innocent XI, au contraire, qui lui montra une particulière bienveillance, peut-être précisément à cause de sa sévérité, le nomma chanoine de Saint-Jean de Latran, secrétaire de la Congrégation de la Visite apostolique, qualité en laquelle il visita l'église et le diocèse de Lorette, l'abbaye de Saint-Pellegriano dans les Apennins et son ancien diocèse d'Urbino, puis, le 2 septembre 1686, cardinal-prêtre du titre de Santa Maria in Ara Caeli et, le 21 novembre 1686, abbé de Nonantola. Il fit avec le plus grand soin, en 1688, la visite de ce monastère et de son territoire, que ses abbés commendataires avaient négligée depuis longtemps, restaura la cathédrale et réunit le synode diocésain, dont il fit imprimer les actes à Bologne, 1691. Il mourut complètement aveugle, à Barga, et fut enterré dans son église titulaires de l'Ara Caeli, en la chapelle de Saint-Pierre d'Alcantara, qu'il avait acquise de la famille Mandolini, où il fit transporter le corps de saint Angiolus, martyr, tiré des catacombes de Sainte-Priscille, et qu'il embellit, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à la suite de sa guérison obtenue grâce à l'intercession de ce saint. Cf. Filippo Titi, *Nuovo studio di pittura*, Rome, 1721, p. 205; épitaphe dans Casimiro Romano. Une lettre de lui, en date du 14 février 1664, au cardinal secrétaire d'État, le priant de faire agréer par le pape sa démission de son archevêché pour raison de santé, est conservée aux Archives du Vatican, *Lettere di vescovi*, t. 50, fol. 36.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, index, n. 511, fol. 154. — Palatius, *Fasti cardinalium omnium*, Venise, 1703, t. iv, col. 437-439. — Piazza, *La gerarchia cardinalizia*, Rome, 1703, p. 570. — L. Ignazio Orsolini, *Vita della ven. madre suor Chiara Maria della Passione, fondatrice del monastero di Regina Caeli*, Rome, 1708. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. ii, col. 805. — P. Casimiro Romano, *Memorie storiche della chiesa e convento di S. Maria in Ara Caeli di Roma*, Rome, 1736. — Guarnacci, continuation de Ciacconius, *Vitae et res gestae pontificum romanorum et S. R. E. cardinalium*, Rome, 1751, t. i, p. 198-199 (avec son portrait). — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, p. 969. — Bucci, *Notizia della famiglia Boccapaduli*, Rome, 1762, p. 319. — Tiraboschi, *Storia dell' augusta badia di S. Silvestro di Nonantola*, Modène, 1784, t. i, p. 261. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, Rome, 1793, t. vii, p. 264-265. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1845, 1859, t. iii, p. 212; t. xv, p. 351. — G. Montagnani, *Storia dell' augusta badia di SS. Silvestro di Nonantola*, Modène, 1838, p. 73, 111.

J. FRAIKIN.

14. ANGELIS (MATTEO DE). Né à Rome, le 27 février 1687, il fut préconisé évêque d'Aleria le 23 septembre 1750 et mourut en décembre 1769, un an après l'annexion de la Corse à la France.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1661, t. xvi, p. 361.

J. FRAIKIN.

15. ANGELIS (MICHELE DE). Né à Naples, il fut préconisé, le 18 juin 1792, évêque de Gravina (Pouilles), avec la charge (Arch. Vat., *Acta consistorialia*, vol. ann. 1785-1792, fol. 303) de faire des réparations au palais épiscopal et à la cathédrale, et de fournir celle-ci des ornements sacrés nécessaires, détails qui donnaient à penser que ce diocèse se trouvait alors dans une situation assez misérable.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. xxi, p. 271.

J. FRAIKIN.

16. ANGELIS (PIETRO ANTONIO DE). Né à Cesena, dont Lucenzi le fait à tort gouverneur, il fut d'abord, à Rome, le 11 juillet 1541, procureur du fisc (Arch. Vat., arm. XXIX, t. 122, fol. 61; cf. fol. 86 v°), puis protonotaire apostolique et camerlingue, le 23 mai 1542: gouverneur de Rome, et, enfin, le 7 août suivant, évêque de Nepi et Sutri. Il mourut en 1553.

Archives du Vatican, *Consist., Acta Camerarii*, t. iii, fol. 187 v°; *Fiches de Garampi*, ind., t. 553, fol. 41. — Lucen-tius (Lucenzi), *Italia sacra*, Rome, 1704, t. i, col. 1394. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. i, col. 1033. — [Ranghiasi], *Memorie o siano Relazioni istoriche sull' origine, nomi, fasti e progressi dell' antichissima città di Nepi*, Todi, 1845, p. 232. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, t. iii, p. 325. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. vi, p. 242.

J. FRAIKIN.

17. ANGELIS (SIMONE DE), dominicain du xv^e siècle, appartenait au couvent de Saint-Dominique de Sienne. Il fut le confesseur de la vén. sœur Catherine de Lenzi, ensevelie dans cette même église de Saint-Dominique, le 27 novembre 1491; il écrivit la vie de cette sainte religieuse, dont il est également question dans celle de la bienheureuse Colombe de Rieti, par fr. Sébastien de Pérouse, *Vita della beata Colomba de Rieti*, Pérouse 1777, p. 57. Cette Vie, selon Altamura, *Bibliotheca ad an. 1492*, était intitulée: *Vita venerabilis sororis Catharinae de Lenziis, quae vulgo Catharina de Senis altera dicitur ejusdem ordinis de paenitentia S. Dominici*. Fr. Sébast. Caccini s'en servit dans la Vie de la même religieuse qu'il écrivit en latin, Viterbe, vers 1651.

Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719-1721, t. i, p. 876; t. ii, p. 568. — Altamura, *Bibliotheca dominicanae... incrementum et prosecutio*, Rome, 1677, p. 213.

R. COULON.

ANGÉLITES, secte monophysite de la fin du iv^e siècle. Pour réagir contre Jean Philopon qui admettait en Dieu trois natures en même temps que trois hypostases, Damien, patriarche monophysite d'Alexandrie (578-605), enseigna que les trois personnes divines sont bien distinctes, mais qu'aucune n'est Dieu en soi et par nature (καθ' εαυτὸν φύσει). Elles possèdent en commun de façon indivisible (ἀδιαίρετος) la divinité. Timothée de Constantinople, *De receptione haereticorum*, P. G., t. LXXXVI, col. 60.

Les partisans de cette doctrine furent traités, tantôt de sabelliens (saint Sophrone, *Epistola ad Sergium*, P. G., t. LXXXVII, col. 3193), tantôt de tétradites. Timothée de Constantinople, *loc. cit.* On les appela aussi angélites, parce que leurs chefs se réunissaient dans un endroit d'Alexandrie nommé Angellium. Timothée de Constantinople, *loc. cit.*; Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, xviii, P. G., t. cxlvii, col. 432. Ils furent vivement combattus par Pierre de Callinique, patriarche monophysite d'Antioche. Le schisme entre les deux Églises monophysites d'Antioche et d'Alexandrie dura vingt ans.

Outre Timothée de Constantinople, Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, iv, 33, 38, 41-45, 60. — *Kirchenlexicon*, t. i, col. 844. — *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, t. iv, col. 439. — Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909. — Tixeront, *Histoire des dogmes*, t. iii, p. 196.

A. LEHAUT.

ANGELO (TOMMASO DE), dominicain sicilien, né à Messine, en 1668. Il entra au couvent de sa ville natale. Il enseigna, et parvint au grade de maître en théologie, le 4 février 1692. Vers la même date, il fut assigné au collège de Saint-Vincent, à Termini, puis nommé régent des études à Palerme. En 1704, il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions à Saint-Dominique de

Messine. C'est là qu'il mourut en 1720. Après sa mort, on publia un de ses écrits, resté inachevé sous ce titre : *Annales historico-critici Ecclesiae Siculae... Opus posthumum quinque priora Christi saecula continens*, etc., Messine, 1730.

R. Coulon, *Scriptores ord. praed.*, continuation d'Échard, Paris, 4^e fasc., 1911, p. 309.

R. COULON.

ANGELOCASTRUM, titre d'évêché, tardivement uni à celui d'AETUS. Voir ce nom, t. I, col. 670.

ANGELOME, exégète, diacre et moine à Luxeuil, étudia sous Mellin les lettres et l'Écriture sainte, enseigna pendant quelque temps dans l'école du palais de Lothaire, puis revint à Luxeuil se consacrer à la prière et à l'étude. On n'a aucune date certaine sur sa vie, sinon qu'il vécut du temps de l'empereur Lothaire († 855). Si, dans son commentaire sur les livres des Rois, il parle de Drogon « qui était » évêque et abbé, et semble ainsi dire que Drogon était déjà mort, il faut remarquer qu'il emploie la même expression (*quia summus erat pontifex atque abbas meus*) dans le Commentaire sur le Cantique des cantiques dédié à l'empereur Lothaire, auquel Drogon survécut encore plusieurs mois. Angelome composa des commentaires sur la Genèse, sur les livres des Rois et sur le Cantique des cantiques. Le commentaire sur la Genèse, dédié au prêtre Léotric, suit de près les commentaires de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Isidore et du vénérable Bède. Il fut publié pour la première fois par B. Pez, d'après deux manuscrits anciens, dans les *Anecdota novissima*, t. I, 1^{re} part., p. 43-238. Le commentaire sur les quatre livres des Rois, commencé à la prière d'Ansegise, abbé de Luxeuil (avant 833), et achevé sur l'ordre de Drogon, évêque de Metz, est « un tissu d'extraits des anciens commentaires où il mêle ce qu'il avait appris de son maître Mellin et quelquefois aussi ses propres pensées. » Ceillier, p. 443. Il fut publié la première fois à Cologne, chez Cervicorne, en 1530; malheureusement cette édition, qui a servi de modèle à toutes les éditions suivantes, « n'est ni exacte ni correcte. » Dans le commentaire sur le Cantique des cantiques, écrit aux instances de l'empereur Lothaire, Angelome exclut le sens littéral ou historique et donne uniquement le sens spirituel et allégorique, en s'attachant aux anciens commentateurs comme Grégoire le Grand, Apponius, etc. Le commentaire sur les quatre Évangiles qu'Angelome avait composé d'abord, comme il nous l'apprend lui-même dans la préface du commentaire sur la Genèse, semble perdu aujourd'hui. Dans ces divers ouvrages Angelome montre peu d'originalité, il est plutôt compilateur qu'auteur, en s'attachant moins aux mots qu'aux idées de ses devanciers. Il en est de même des préfaces poétiques à ses commentaires sur la Genèse et les livres des Rois, où il imite et copie surtout Smaragde, abbé de Saint-Michel, mort en 820.

Édition complète des différents commentaires dans *P. L.*, t. LXV, col. 105-628; des préfaces poétiques seules, dans *Monumenta Germaniae historica, Poetae latini medii aevi*, Berlin, 1884, t. II, p. 675-677.

R. Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, Paris, 1862, t. XII, p. 442-444. — *Histoire littéraire de la France*, Paris, 1866, t. V, p. 133-140. — *Kirchenlexikon*, Fribourg-en-Brisgau, 1882, t. I, col. 845. — Chevalier, *Bio-bibliogr.*, col. 239.

G. ALLMANG.

1. ANGELONI (ALESSANDRO). Né à Urbania (aujourd'hui province de Pesaro et Urbino), le 29 novembre 1810, il fut préconisé archevêque d'Urbino, le 16 avril 1846 et mourut en 1881.

Notizie per l'anno MDCCCLVI, Rome, 1856, p. 192. —

Gerarchia ecclesiastica, Rome, 1882, p. 378. — Pompeo et Ettore Gherardi, *Guida di Urbino*, Urbino, 1890, p. 1019. J. FRAIKIN.

2. ANGELONI (MICHELE ANGELO). Voir AGAPIT DE L'ANNONCIATION, t. I, col. 900.

ANGELOTTI (POMPEO). Né à Rieti, il fut préconisé, le 15 décembre 1664, évêque de Terracine, à charge de restaurer le palais épiscopal et d'instituer un séminaire. Arch. Vat., *Acta consistorialia*, ann. 1663-1668, fol. 166-167. Il s'efforça de ramener l'ordre dans son diocèse et en défendit énergiquement les droits, mais ses diocésains lui reprochèrent de résider presque constamment à Sezze, où il mourut de mort subite au milieu d'un repas, en mai 1667. Ne pas le confondre avec un autre Pompeo Angelotti, également de Rieti, qui écrivit une description de cette ville et dont il est question dans Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 770.

Lorenzo Corsini, *De historia Terracinensi libri quinque*, Rome, 1706, p. 420. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 1301. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. VI, p. 558-559.

J. FRAIKIN.

1. ANGELRAMNE ou **ENGUERRAN**, surnommé *le Sage*, abbé de Saint-Riquier. Né vers 975, à Saint-Riquier même, il y prit l'habit monastique avant 984. Il y fit ses premières études, sous la direction de l'abbé Ingelard, puis alla les poursuivre près de Fulbert de Chartres. Il revint ensuite enseigner à Saint-Riquier. Ses contemporains vantaient sa science en grammaire, en musique et en dialectique. Vers 1019, il fit, en compagnie du roi Robert, le pèlerinage de Rome. Il fut élu, au plus tard en 1022, abbé de Saint-Riquier, mais n'accepta cette fonction que sous la contrainte du roi. A ce titre, il fit reconstruire l'église de Saint-Benoît, surveilla et activa les travaux des copistes et des relieurs, récupéra par son énergie beaucoup de terres aliénées ou usurpées, confirma par une charte du 18 septembre 1022 une convention conclue entre Ingelard et Notker, évêque de Liège. Bien qu'atteint par la paralysie, il put encore, dans ses dernières années, lutter contre les prétentions de Foulques, fils du comte de Ponthieu, qui voulait usurper le titre d'abbé, et faire élire, en 1045, Gervin pour son successeur. Il mourut le 9 décembre 1045.

Le titre de bienheureux, d'après l'abbé Corblet, lui a été attribué par Mabillon sans preuves suffisantes et il n'aurait été honoré qu'à la fin du XVIII^e siècle.

Ses œuvres comprennent : 1^o *Relatio S. Richarii, abbatis ex Sithiensi monasterio in Centulense*, translation de saint Riquier à « Centula » (981). Cet ouvrage formait le quatrième livre d'une Vie en vers de saint Riquier, dédiée à Fulbert de Chartres, et dont le livre I^{er} n'était que la transposition de la Vie écrite par Alcuin, et les livres II et III, celle des *S. Richarii miracula*, par un anonyme du IX^e siècle. Mabillon, *Acta sanctorum, ordinis S. Benedicti*, t. II, col. 213-227; *Acta sanctorum*, april. t. III, col. 447-456. Ce IV^e livre est plus personnel et assez curieux. Édité dans Mabillon, *op. cit.*, t. V, col. 563-566; *Acta sanctorum*, april. t. III, col. 459-462; — 2^o les *Histoires*, en vers, aujourd'hui perdues, de saint Vincent et de sainte Austreberte, citées par Hariulphe, *Chronicon Centulense*, I. IV, c. XI; — 3^o le *Catalogue métrique* des abbés de Saint-Riquier, dans Hariulphe, *ibid.*, I. IV, c. XVII, et édité à part par Holder-Egger, dans *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XV, p. 181; — 4^o des hymnes en l'honneur de saint Riquier, de saint Valéry et de saint Vulfran, cette dernière conservée dans la liturgie d'Amiens jusqu'à la réforme de M. de La Motte, enfin l'épithaphe d'Oger de Saint-Riquier et probablement aussi celle de Guî, abbé de Forestmontiers.

Une *Vie*, écrite au milieu du XI^e siècle et citée par Hariulphe, *Chron. Cent.*, l. III, c. xxxii, est perdue. — *Éloge* en vers, du même auteur, et *Építaphe* par Gui de Ponthieu (Hariulphe, l. VII, c. xxxiv). — Jean de la Chapelle, *Chronica abbreviata dominorum abbatum Sancti Ricarii*, éd. Prarond, Paris, 1893. — Hariulphe, *Chronicon Centulense*, l. IV, c. i-xviii, éd. F. Lot, Paris, 1894, p. 178-220; P. L., t. cxli, col. 1403-1422. — Mabillon, *Acta sancti. ord. S. Benedicti*, 1701, t. vi, 1^{re} part., p. 494-495. — *Histoire littéraire de la France*, 1746, t. vii, p. 351-355, 560. — *Gallia christiana*, t. x, col. 1248. — J. Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, Paris-Amiens, 1868, t. i, p. 566. — F. Lot, *loc. cit.*, préface. — *Bibliotheca hagiographica latina*, 1898, t. i, p. 79. — A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, 1901, n. 513, 1140, 1142, 1966.

P. FOURNIER.

2. ANGELRAMNE. Voir ANGLIRAMNE.

ANGELUCCI (FRANCESCO). Né dans le diocèse de Spolète, il fut d'abord avocat à Rome et fut préconisé, le 5 avril (Arch. Vat., *Acta consistorialia*, ann. 1657-1662, fol. 109, et non le 15 mars, comme le disent tous les auteurs) 1660, évêque de Veroli, à charge d'y établir un séminaire et un mont-de-piété. Il fit beaucoup pour la réforme de son diocèse et y réunit un synode, dont les actes ont été publiés. Il agrandit aussi le séminaire, avec les matériaux du vieux château de Ceprano, ce qui lui valut un procès. Il mourut en 1675.

Lucenzi (Lucentius), *Italia sacra*, Rome, 1704, col. 1623. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717 t. i, col. 1400. Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. vi, p. 506. — Vincenzo Caperna, *Storia di Veroli*, Veroli, 1907, p. 439.

J. FRAIKIN.

ANGELUCIA, religieuse extatique à Fontevrault, morte le 9 octobre, vers 1160. On possède la relation de ses derniers moments, probablement un rouleau des morts, écrite par une religieuse de Fontevrault qui en avait été témoin : *De felici obitu Angeluciae sanctimonialis Fontebraldensis*, dans Martene, *Thesaurus nov. anecd.*, Paris, 1717, t. iii, col. 1703-1710. Angelucia y est appelée *clerica*. On y trouve plusieurs détails intéressants pour l'histoire des sacrements et de la liturgie.

Daunou, dans *Histoire littéraire de la France*, 1814, t. xiii, p. 599. — Dom Chamard, *Les vies des saints personnages de l'Anjou*, Angers-Paris, 1863, t. ii, p. 71-83. — Port, *Dictionnaire hist., géog. et biog. de Maine-et-Loire*, Paris, 1874, t. i, p. 33.

P. FOURNIER.

ANGÉLUS. Ce mot désigne actuellement une prière liturgique qui se compose de trois *Ave Maria*, précédés chacun d'un répons et d'un verset, et suivis d'une oraison, elle-même précédée de ses répons et verset. Les trois premiers répons et versets sont inspirés directement de saint Luc, i, 28-35; i, 38; saint Jean, i, 14. Cette prière se récite trois fois le jour, le matin, à midi et le soir, au son de la cloche, et doit se dire à genoux, sauf les rubriques. Pendant le temps pascal, elle est remplacée par la récitation du *Regina caeli*. Il faut remarquer que le nom d'*Angelus*, tiré du mot qui la commence, a été appliqué très tardivement à cette prière. Le premier exemple que citent les lexicographes est emprunté à Bossuet. Son contemporain Boileau employait encore le terme de « pardon ». *Lutrin*, II, vs. 80. C'est à peu près le seul qui ait eu cours pendant le moyen âge, et il s'explique par les indulgences qui étaient attachées à cette dévotion. En Angleterre et en Allemagne, l'expression *Angelus* est tout aussi récente. En Italie, elle n'a jamais eu cours et cette prière s'y nomme encore aujourd'hui simplement l'*Ave Maria*.

L'histoire de cette dévotion est très obscure. Un premier point qui paraît définitivement acquis, c'est que l'angélus du soir, sous sa forme primitive, est de

beaucoup antérieur aux deux autres. Mais quelle est son origine? Depuis Du Cange, on admettait communément qu'il se rattachait à la pratique du couvre-feu. Une décision d'un synode de Caen de 1061 prescrit une sonnerie quotidienne pour appeler les fidèles à la prière : après quoi, ils devront ne plus sortir de leurs maisons. On retrouve assez souvent, pendant tout le moyen âge, de ces textes qui prescrivent une prière à la sonnerie du couvre-feu. Très rarement, d'abord, cette prière est précisée. Elle l'est pourtant plus tard, comme on le voit dans le texte bien connu de Villon (*Petit Testament*, xxv) :

Finablement, en escripvant,
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descriptant,
J'ois la cloche de Serbonne
Qui tousjours à neuf heures sonne
Le Salut que l'Ange prédit :
Si suspendis et mis cy bonne
Pour prier comme le cuer dit.

Mais il faut remarquer la date tardive de ce texte (vers 1480).

En face de cette théorie sur l'origine de l'angélus, une autre s'est fait jour récemment, qui a été soutenue de façon indépendante par M. Esser et le P. Herbert Thurston. Certaines règles et coutumières monastiques, dès le x^e siècle, font mention de trois prières, *tres orationes*, que l'on récitait, suivant les cas, avant les diverses parties de l'office canonique ou après complies. Ces prières, récitées d'abord par les enfants, puis par les moines, s'accompagnaient du tintement de la cloche. On trouve cette pratique, avec diverses variantes, dans la *Regularis concordia* attribuée à saint Ethelwold, et dans les coutumes de diverses congrégations de chanoines réguliers, en Alsace, en Allemagne et en Italie. Plus tardivement, on trouve précisées ces *tres orationes* : il s'agit de trois *Ave Maria* récités au son de la cloche. « Naturellement ces trois *Ave Maria* sont devenus la prière des laïques à la place des *tres orationes* dites par les moines. Une raison spéciale de les dire après complies, au son de cloche, fut la croyance populaire que l'ange avait annoncé à cette heure-là le salut à Marie » (Thurston). Cette pratique religieuse se serait greffée assez tardivement sur la pratique profane du couvre-feu. On voit la part considérable de conjecture que comporte encore aujourd'hui cette question des origines de l'angélus.

Quoi qu'il en soit, à partir de la fin du XIII^e siècle, les textes deviennent de plus en plus nombreux et précis. Les chapitres généraux des frères mineurs de 1263 et 1269 auraient exhorté les disciples de saint François à propager dans le peuple la dévotion des trois *Ave Maria* récités à genoux au son de la cloche de complies. L'exactitude de ces données est mise en doute par Tiraboschi, mais acceptée par le P. Thurston. Enfin, vers 1309, nous trouvons la première mention certaine et pour ainsi dire officielle de l'angélus du soir en sa forme primitive, dans un décret du synode d'Ertergom en Hongrie. L'archevêque de Gran, qui le promulgue, rend cette pratique obligatoire et y attache une indulgence de dix jours. Elle est attestée, à la même époque, pour l'Espagne (Lérída) et pour l'Allemagne (Passau).

La propagation rapide et presque universelle de cette dévotion devait amener des papes à s'y intéresser. Mais, ici encore, les origines sont obscures. Dès 1314, Clément V aurait attaché dix jours d'indulgence à la récitation de l'*Ave Maria* à la cloche de complies. Cette indication tardive n'est pas au-dessus de tout soupçon. C'est à Jean XXII que remonte le premier document pontifical certain qui mentionne et recommande l'angélus du soir. Le 13 octobre 1318, il accordait une indulgence de dix jours à ceux qui, le soir, récitent trois *Ave*

Maria à genoux, en entendant le son de la cloche. Quelques années plus tard, le 7 mai 1327, un autre décret de Jean XXII introduisait officiellement l'angélus du soir à Rome. La dévotion était ainsi consacrée. Or, il faut remarquer que c'est précisément à partir de cette époque qu'on la trouve liée dans les textes au couvre-feu, soit avec mention d'une sonnerie spéciale et distincte qui précède cette sonnerie, soit rapportée immédiatement à celle-ci.

C'est vers cette époque même qu'apparaissent les premières mentions de l'angélus du matin sous sa première forme. En 1318, d'après une chronique de Parme, l'évêque de cette ville exhortait ses diocésains à réciter trois *Pater* et trois *Ave* au son de la cloche du beffroi. Il y ajoutait une désignation qui eut un très grand succès à partir de cette époque et s'appliqua aussi bien à l'angélus du soir : il l'appelait la prière de la paix. Cette pratique se répandit rapidement d'abord en Italie. On la trouve à Pavie en 1330. En 1390, le pape Boniface IX, dans un bref au clergé de Bavière, l'exhorte à imiter sur ce point l'usage de Rome et des pays italiens, en faisant sonner, à l'aurore, la cloche pour l'*Ave Maria*.

Des pratiques voisines se répandaient concurrentement en Angleterre et en France. L'évêque de Bath, en 1346, demandait à son clergé de réciter quotidiennement cinq *Ave*, en l'honneur de la sainte Vierge, matin et soir. L'archevêque de Cantorbéry, en 1399, accordait quarante jours d'indulgence, sur la demande du roi Henri IV, à tous ceux qui, à la sonnerie du matin, réciteraient un *Pater* et cinq *Ave*. Le concile de Lavaur de 1368 demande la récitation matinale de cinq *Pater* et de sept *Ave*, tandis qu'à Béziers, l'année suivante, on récite seulement trois *Pater* et un *Ave*. Toutes ces pratiques concurrentes arrivent à l'uniformisation lente par le simple transfert de l'angélus du soir à la sonnerie matinale.

Les données des textes jusqu'ici connus sont encore moins claires en ce qui concerne l'origine et le caractère primitif de l'angélus de midi. Un synode de Prague de 1386 demande la récitation de cinq *Pater*, le vendredi de chaque semaine, à l'heure de none, en l'honneur de la passion du Sauveur. Cette dévotion se répand en Allemagne avec des variantes locales. A Olmutz, en 1413, une indulgence est accordée à la récitation de trois *Pater* et de trois *Ave*. L'archevêque de Mayence, en 1423, recommande en même temps l'angélus du matin et du soir et la récitation des trois *Pater* et *Ave* le vendredi à midi. On a ici, très probablement, le point de croisement des deux dévotions. D'autant plus que celle-ci était dite, elle aussi, pour la paix. En 1456, Calixte III consacre cette dévotion, qu'il assimile à l'angélus du soir, et qu'il fixe quotidiennement entre none et vêpres. Cette prière est ordonnée contre les invasions des Turcs qui menaçaient la chrétienté.

On a prétendu que l'heure indiquée dans presque tous ces documents était fictive. « On est fondé à croire que l'heure de none était anticipée. En anglais *noon* signifie midi » (W. Henry). Mais il semble bien qu'il y ait eu ici diversité d'heure comme diversité de pratique suivant les lieux. C'est ce que paraît démontrer le texte suivant, qui n'a pas encore été cité à ce propos. « Pour ce que incontinent le pardon commença à sonner environ deux heures après midy, icelluy Menart qui estoit à cheval, descendi et s'agenouilla avec les autres en entention de gagner le pardon. » Arch. nat., JJ 188, 20. Ce texte est de 1458.

Il démontre en même temps l'existence reconnue et commune de cette pratique, en France, avant les actes royaux qui allaient grandement contribuer à la répandre. Louis XI, par crainte, disent les chroniqueurs, du poison dont le menaçait Charles le Téméraire, manifestait une extrême dévotion envers la sainte Vierge. Il voulut consacrer publiquement cette dévotion en

répandant la pratique des trois *Ave Maria* de midi. Dès 1472, il faisait faire à Paris des processions et des prédications, dans lesquelles « il prioit et exhortoit son bon populaire, manans et habitans de sa cité de Paris, que d'ores en avant à l'heure de midi que sonneroit à l'église dudict Paris la grosse cloche, chacun feust fleschi un genoil en terre, en disant *Ave Maria*, pour donner bonne paix et union au royaume de France. » Dans une lettre du 3 janvier 1476, qui dut être adressée aussi à d'autres évêques, il annonçait à l'évêque de Mende que le pape, sur sa requête, avait accordé trois cents jours d'indulgence pour chaque récitation de « l'*Ave Maria* de la pouex. »

Ces actes de Louis XI eurent du retentissement même en dehors de France. Tournai, Liège, Aix-la-Chapelle s'approprièrent cette pratique. Mais on la rapporte encore, suivant son sens premier, à la passion de Notre-Seigneur. L'assimilation complète avec l'angélus du matin et du soir ne se fait que vers la fin du xvr^e siècle. C'est à la même époque aussi qu'apparaissent les versets et leurs répons. On les trouve pour la première fois dans un catéchisme italien publié à Venise en 1560. Ils se répandent assez rapidement. Un petit office de la sainte Vierge, imprimé à Rome vers 1572, les renferme. Ils paraissent être en usage dès 1576 en Angleterre. Enfin le *Manuale catholicorum* du bienheureux Canisius, qui eut une très grande diffusion, contribua beaucoup, à partir de 1588, à les répandre partout : on ne les trouve cependant généralisés qu'à partir de 1612.

C'est vers cette époque aussi qu'apparaît la substitution du *Regina caeli* aux trois *Ave* pendant le temps pascal. Angelo Rocca et Quarti la recommandent dans les premières années du xvii^e siècle. L'angélus est alors définitivement constitué, et c'est à ce moment qu'il prend son nom moderne. La pratique est absolument universelle dans l'Église, et les papes n'interviennent plus que pour régler les indulgences qui s'y rapportent. Le 14 septembre 1724, Benoît XIII accorde cent jours d'indulgence à chaque récitation de l'angélus, et une indulgence plénière chaque mois. Enfin, le 3 avril 1884 et le 20 mai 1896, Léon XIII réglementait définitivement les indulgences de l'angélus et les conditions de leur obtention.

Esser, *Das Ave Maria-Lauten*, dans *Historisches Jahrbuch*, 1902, t. xxxii, p. 22-51, 247-269, 775-825. — Thurston, *Our popular devotions*, dans *The month*, 1901, p. 483-499, 597-616; 1902, p. 61, 518; 1904, p. 57-67. — Boudinhon, *L'angélus*, dans *Revue du clergé français*, 1902, t. xxxi, p. 24 sq. — Falk, *Zur Geschichte des Ave Maria*, dans *Der Katholik*, 1903, p. 333 sq.; *Stimmen aus Maria-Laach*, 1903, p. 366 sq. — U. Berlière, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. i, col. 1278-1281. — W. Henry, dans *Dictionnaire d'archéologie*, t. i, col. 2068-2078.

A. HUMBERT.

ANGELUS SILESIUS, converti, poète et controversiste. Son nom de famille était Johannes Scheffler. Il naquit à Breslau, en 1624, de parents protestants, fit ses études d'humanités dans sa ville natale et fréquenta ensuite les universités de Strasbourg, Leyde et Padoue. Dans cette dernière ville, il fut reçu docteur en médecine et philosophie, le 9 juillet 1648. A son retour dans sa patrie, il devint, en 1649, médecin du duc Silvius Nimrod d'Œls et y resta jusqu'en 1652. Peu de temps après, il rentra dans l'Église catholique à Breslau, le 12 juin 1653. A la confirmation qu'il reçut immédiatement après l'abjuration de l'hérésie, il prit le nom d'*Angelus*, auquel il ajouta celui de *Silesius* (natif de Silésie); c'est sous ce nom qu'il publia ses ouvrages poétiques et qu'il est connu de la postérité. Ce ne furent certainement pas des intérêts terrestres qui l'engagèrent à ce changement de religion, puisqu'il était riche et qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite. La lecture d'ouvrages mystiques, entre autres les écrits du théosophe

protestant Johann Jacob Böhme semblent l'avoir prédisposé; plusieurs ouvrages d'apologétique, surtout ceux du P. Jodoc Kedd, jésuite, finirent par l'amener à la vérité. Il a exposé lui-même les motifs de sa conversion dans un ouvrage publié quinze jours après sa réception dans l'Eglise : *Johannes Schefflers gründliche Ursachen warum er von dem Lutherthum abgetreten und sich zur kath. Kirche bekennet habe*, in-4°, Olmutz, 1653. Il énumère vingt raisons pour lesquelles il a abandonné le luthéranisme, et seize pour son entrée dans l'Eglise catholique. L'ouvrage fut traduit en latin par le P. Kedd, qui y ajouta une deuxième partie plus étendue que le travail original de Scheffler : *J. Scheffleri causae fundatae, denuo pleniusque redditae, propter quas, abjecto lutheranismo, catholicam religionem sibi capessendam fuisse animadvertit*, 2 in-4°, Straubing, 1654. Le 22 février 1661, il entra dans l'ordre des franciscains, mais il semble qu'il n'y contracta jamais d'engagements définitifs. Il reçut l'ordination sacerdotale à Neisse, le 22 mai 1661, et se retira plus tard dans le couvent des Pères croisés à Breslau, où il mourut, le 9 juillet 1677, âgé de cinquante-trois ans.

Son activité littéraire fut partagée entre la poésie et la controverse. La différence entre le poète mystique et le controversiste est si grande qu'on a essayé de prouver qu'Angelus et Scheffler ne peuvent pas être un personnage identique. Cette thèse, formulée par W. Schrader, *Angelus Silesius und seine Mystik*, Halle, 1853, est cependant insoutenable : il suffit de lire la préface de l'*Ecclesiologia* pour en être convaincu. D'après son propre témoignage, dans l'espace de douze ans, il n'a pas publié moins de cinquante-cinq écrits de controverse, sous différents pseudonymes (*Simplicius*, *Christianus conscientiosus*, *Bonamicus*, etc.). Le ton en est, dans le goût du temps, âpre et violent, l'auteur ne recule pas devant des attaques personnelles et accuse les prédicateurs protestants d'être des hypocrites et des séducteurs du peuple. Les protestants, à leur tour, répliquèrent : les principaux adversaires furent Adam Schertzer, Christiandel, Chemnitz, Valentin Alberti, Aegidius Strauch, Adam Becker, Peregrinus Rechtsohn (pseudonyme). Leurs écrits sont encore plus violents et souvent pleins de grossièretés. Vers la fin de sa vie, Angelus réunit trente-neuf de ces écrits en deux volumes in-folio, sous le titre *Ecclesiologia* et les publia à Neisse et à Glatz en 1677; une deuxième édition parut à Kempten, 1735. C'est un vrai arsenal de polémique contre le protestantisme et pour la défense du catholicisme; aujourd'hui naturellement l'ouvrage est un peu suranné, mais aux XVII^e et XVIII^e siècles on y puisa beaucoup.

Les poésies d'Angelus s'occupent exclusivement de sujets religieux. Elles parurent dans deux recueils : *Heilige Seelenlust oder geistliche Kirchenlieder der in ihren Jesum verliebten Psyche*, Breslau, 1657; il y chante l'union de l'âme avec Dieu; *Cherubinischer Wandersmann oder geistreiche Sinn- und Schlussreime*, in-12, Vienne, 1657; 2^e éd., Glatz, 1674; c'est un recueil de sentences sur diverses vérités de la religion. Un dernier ouvrage, *Sinnliche Betrachtung der vier letzten Dinge*, Schweidnitz, 1675, n'est plus à la hauteur des autres. Dans un temps de décadence pour la littérature allemande, Angelus s'élève bien au-dessus de ses contemporains, tant par la forme littéraire et la beauté du langage que par la sublimité des conceptions et la tendresse des sentiments. Aussi les cantiques de la *Seelenlust* passèrent dans les livres de chants des catholiques aussi bien que des protestants, surtout dans les milieux piétistes, et se chantent encore aujourd'hui dans toutes les églises, bien qu'on puisse les trouver un peu doux. Angelus avait beaucoup étudié les mystiques du moyen âge, saint Bernard, saint Bonaventure, Tauler, Ruysbroek, Ec-

khart et Marina d'Escobar. Or, dans le *Cherubinischer Wandersmann*, il touche aux plus hauts problèmes de la mystique, et des catholiques aussi bien que des protestants, comme Leibnitz, ont reproché à certaines poésies de ce recueil de porter l'empreinte du quietisme et du panthéisme. Il est bien vrai que plusieurs passages pourraient justifier cette critique et l'auteur l'a senti lui-même; car dans la préface à la deuxième édition il revient sur les passages incriminés et rejette toute interprétation hétérodoxe. Il avait du reste soumis l'ouvrage à la censure ecclésiastique et obtenu l'approbation. Si les cantiques d'Angelus furent toujours en faveur, les autres poésies furent longtemps oubliées. Ce n'est que dans le courant du XIX^e siècle qu'elles furent remises en honneur, par des littérateurs éminents, tels que Frédéric Schlegel et Varnhagen von Ense. Les dernières éditions en sont dues à Rosenthal, *Gesammelte poetische Werke*, 2 vol., Ratisbonne, 1862, et à H. L. Held, *Angelus Silesius sämtliche poetische Werke*, 2 vol., Munich, 1913.

D. Schwartz, *Engelart an dem Leben und Wandel des Herrn J. Angeli Scheffler bei seiner christlichen Leichenbegängnis gelobt*, Breslau, 1677. — P. Wittmann, *A. Silesius als Convertite, als mystischer Dichter und als Polemiker*, Augsburg, 1842. — A. Kahlert, *A. Silesius, eine literarhistorische Untersuchung*, Breslau, 1853. — Lindemann, *A. Silesius, Bild eines Convertiten, Dichters und Streittheologen*, Fribourg, 1876. — Treblin, *Angelus Silesius*, Breslau, 1877. — C. Seltmann, *Angelus Silesius und seine Mystik*, Breslau, 1896. — Kern, *Joh. Schefflers Cherubinischer Wandersmann*, Leipzig, 1866. — Räss, *Die Convertiten seit der Reformation*, Fribourg, 1868, t. VII, p. 1-24. — Hergenröther-Kaulen, *Kirchenlexikon*, 2^e éd., t. X, art. Scheffler, col. 1765-1767.

J. PIETSCH.

ANGELVINUS, était évêque d'Albi au temps de Louis IV d'Outre-Mer, c'est-à-dire au plus tôt à dater de 936. En 941, il avait un successeur du nom de Miron. Son nom est révélé par une charte de donation de l'église de Monesties (chef-lieu de canton dans le Tarn) à l'abbé de Saint-Salvy d'Albi, Déodat. La donation est faite *in manu Angelvini Albiensis episcopi*. Les abbayes du diocèse étaient alors des fiefs de l'évêché.

Gallia christiana, t. I, col. 7, 49.

L. DE LACGER.

1. ANGENTES (ALESSANDRO VINCENZO LUDOVICO D'). Né à Turin, le 9 juin 1781, d'une grande famille de cette ville, il fut d'abord, sous l'empire français, aumônier de l'hôpital militaire de Santa Croce, puis curé de la paroisse rurale de Vigone, où il se fit remarquer par son éloquence aussi élevée qu'apostolique, et son inépuisable charité. Préconisé évêque d'Alexandrie (en Piémont), le 16 (et non le 23, comme le porte Bima) mars 1818, il s'y fit également admirer par son zèle et son humilité; on le voyait assister les condamnés à mort, passer de longues heures au confessionnal, faire le catéchisme aux habitants des faubourgs et aux soldats. Il réunit, les 2, 3 et 4 juin 1829, le synode diocésain, dont il publia les constitutions (in-4°, Alexandrie, 1829), introduisit les sœurs de charité et fit beaucoup pour le retour des dominicains, en 1823, dans le couvent de Santa Croce de Bosco, qui avait été fermé par le gouvernement français (cf. P. L. Bruzzone, *Fatti accaduti nel convento di S. Croce di Bosco, 1566-1902*, dans *Rivista di storia, arte, archeologia della provincia di Alessandria*, 2^e sér., XIII^e ann., 1904, p. 117), agrandit le séminaire et y encouragea les études. Transféré, le 25 (et non le 24, comme le porte Bima) février 1832, au siège archiepiscopal de Verceil, il y réunit également, du 7 au 9 juin 1842, le synode diocésain, dont il publia les constitutions, en vingt-neuf chapitres, suivies de la série chronologique et de la biographie des évêques d'A-

Alexandrie depuis Solari (in-8°, Verceil, 1842). Charles-Albert, grand admirateur de ses vertus, lui conféra le grand cordon de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare et le grand collier de l'Annonciade, et le nomma sénateur. Victor-Emmanuel II voulait, dit-on, le nommer archevêque de Turin, quand il mourut en 1869.

ŒUVRES (outre les deux synodes indiqués plus haut). — *Allocution* adressée à un régiment de cavalerie, le 28 novembre 1832, dans la cathédrale de Verceil, in-8°, Verceil, 1832; — *Discours* prononcé à Ayloche (diocèse de Verceil), le 23 juillet 1846, à l'occasion de la béatification de Giacobino de Canepacci, de cette localité, in-8°, Verceil, 1846; — *Homélie* prononcée, le 29^e avril 1855, dans la cathédrale d'Alexandrie, sur la foi catholique et la croyance à l'Immaculée Conception, in-8°, Alexandrie, 1855; — autre *homélie*, prononcée dans la même cathédrale le jour de la Pentecôte 1857, in-4°, Alexandrie, 1857.

Bima, *Serie cronologica dei romani pontefici e degli arcivescovi e vescovi del regno di Sardegna*, Turin, 1842, p. 159, 168. — *Annuario pontificio*, Rome, 1868, p. 223. — L. Biginelli, *Biografia di monsignor Alessandro Reminiac de' marchesi d'Angennes, arcivescovo di Vercelli*, Turin, 1869. — Boccardo, *Nuova enciclopedia italiana*, Turin, 1876, t. II, p. 131-132. — Ant. Manno, *Bibliografia storica degli Stati della monarchia di Savoia*, Turin, 1884-1902, t. I, p. 314, n. 4406; t. II, n. 7816, 7817, 7893, 7902, 8405, 11551; t. IV, p. 91, 447, n. 15231, 18168; t. V, p. 40, n. 18765; t. VII, p. 23. — Riccardo Orsenigo, *Vercelli sacra*, Côme, 1909, p. 413, 417. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1858, t. XIV, p. 425, 429, 559, 562.

J. FRAIKIN.

2. ANGENNES DE RAMBOUILLET (CHARLES D'), appelé de son temps le cardinal de Rambouillet, évêque du Mans (1556-1587), sortait d'une famille noble, de noblesse de robe probablement, tenant son nom de la terre d'Angennes dans le Perche, dont la fortune, commencée au XIV^e siècle à la cour de France, grandit considérablement au XVI^e par la faveur de François I^{er}, d'Henri II et de ses fils, et qui fut toute-puissante dans le Maine, où elle disposa des dignités ecclésiastiques comme des autres. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, t. II, p. 421-433. Né le 30 octobre 1530, le second fils de Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, longtemps capitaine des gardes du corps, et d'Isabelle Cottureau, héritière du seigneur de Maintenon, Charles fut présenté de bonne heure à la cour, fit rapidement ses études, et se forma surtout dans la diplomatie et les affaires. Le 27 juillet 1556, le cardinal Jean Du Bellay, très attaché à sa famille, résigna en sa faveur l'évêché du Mans, en se réservant les fruits, moins mille livres tournois pour le jeune résignataire. Eubel, *loc. cit.* L'indult apostolique lui maintint en outre la collation des bénéfices, et ses vicaires généraux continuèrent à gouverner le diocèse jusqu'en 1559. Archives de la Sarthe, *loc. cit.* En somme, Charles n'avait guère que l'expectative avec une pension, situation que son jeune âge explique aisément.

Il avait déjà reçu un office de conseiller d'État, et sa famille lui avait procuré celui d'aumônier ordinaire du roi. Il put enfin prendre possession de son évêché en 1559, mais un incident bizarre faillit l'en empêcher au dernier moment. Il portait la barbe, suivant l'usage de l'époque, et les chanoines du Mans prétendaient n'admettre qu'un pontife rasé, d'après leurs statuts. A deux reprises, le roi Charles IX dut intervenir pour leur faire recevoir l'élu avec sa barbe, 29 juillet et 17 août, et ce ne fut qu'à la seconde délibération que le chapitre fit le sacrifice de ses privilèges (4 septembre). Charles, qui assistait le 11 août aux funérailles d'Henri II, fut sacré à Paris vers la même époque, et fit son entrée solennelle le 22 octobre. Quelques mois

après, il était député par son clergé aux États généraux d'Orléans, qui se tinrent en décembre 1560.

Privé d'évêques depuis de longues années, le diocèse avait vu le calvinisme se propager rapidement, surtout par les prédications d'Henri Salvart. Son nouveau chef, qui se distingua d'ailleurs toujours par sa religion et la pureté de ses mœurs, travailla aussitôt à extirper ces erreurs en même temps qu'à démasquer les fausses doctrines. Mais bientôt il fallut employer d'autres armes que la persuasion. Les huguenots se soulevèrent et, conduits par Jean de Vignolles, saccagèrent la ville du Mans (13 avril 1562), et en particulier la cathédrale, et détruisirent quantité d'objets d'art : vases sacrés, reliquaires, statues, tombeaux, etc. L'évêque rassembla des troupes, sur l'ordre de Charles IX, et les conduisit contre ces malfaiteurs. Ils évacuèrent la ville, le 11 juillet, jour où l'on y célèbre la fête de sainte Scolastique, sa patronne, et les habitants attribuèrent cet heureux événement à l'intervention de la sainte.

Le 19 du même mois, Angennes réconciliait sa cathédrale profanée, et peu après il partait pour le concile de Trente, où il arriva le 13 novembre, avec le cardinal de Lorraine, qui dirigeait le clergé gallican. Il assista aux séances, à part deux interruptions, pour célébrer dans son diocèse la Pâque de 1563, et pour accompagner le cardinal à Rome en novembre-décembre. Son rôle fut assez actif, à côté de celui-ci, et il fit preuve de science théologique avec l'aide du dominicain manceau Pierre Sechespée. Il prit la parole en deux circonstances, notamment sur les prérogatives de droit divin des évêques, qu'il affirma être les vrais et complets successeurs des apôtres, sur la résidence et les moyens de la rendre efficace. *Concilium Tridentinum*, éd. Merkle, *Diariorum tomus secundus*, Fribourg-en-Brisgau, 1911, *passim*, notamment p. 769-772, 810-811.

De retour dans son diocèse, il courut de sérieux périls de la part des huguenots, et ne leur échappa qu'avec l'appui du maréchal de Vieilleville. C'est que sa situation et celle de sa famille faisaient de lui un adversaire redoutable; aussi le roi Charles IX le choisit-il pour gouverneur de la province, quand leur prise d'armes d'octobre 1567 mit le royaume en grand danger. *Lettres royales* du 29, Archives de la Sarthe, série B, t. 15, fol. 144. Les sectaires recommencèrent leurs brigandages, et le clergé, à l'exemple de son pasteur, prit les armes pour défendre la ville et le diocèse.

Quand le traité de Longjumeau eut suspendu les hostilités (23 mars 1568), l'évêque du Mans fut chargé d'aller justifier cette capitulation auprès du pape saint Pie V. Il resta ambassadeur ordinaire à Rome (19 juillet), même après sa promotion au cardinalat le 17 mai 1570, avec le titre de Saint-Siméon, puis, le 20 novembre, celui de Sainte-Euphémie. Il eut à négocier, non seulement pour justifier la politique déplorable de Catherine de Médicis en face des protestants, mais aussi pour écarter les projets de ligue sainte contre les Turcs, poursuivis par le même pape en toute la chrétienté, et dont les Valois ne voulaient pas. A ce débat se rattachait celui du mariage de la princesse Marguerite de France, sœur du roi, que le pape proposait de donner à un prince catholique, d'Espagne ou de Portugal, et que Catherine réservait déjà au protestant Henri de Navarre. En ces affaires le rôle de d'Angennes paraît avoir été assez terne. Il était remplacé en décembre 1571. (Voir Bibliothèque nationale, fonds français, t. 16039, sa correspondance et celle de son successeur. Cette correspondance se trouve un peu dispersée, mais dom Piolin en signale la partie principale jusqu'au 19 décembre 1570 : copie au tome 344 des Cinq-Cents Colbert, exécutée en 1668.) Rambouillet reçut en récompense de ses services plusieurs abbayes. A. Desjardins, *Négociations diplomatiques*

de la France avec la Toscane, t. iv, p. 731, dans *Collection des documents inédits*. Depuis 1563 il possédait celle plus importante de Savigny au diocèse d'Avranches. *Gallia christiana*, t. xi, col. 550. Il revint en France, séjourna à la cour, et nous le voyons assister au mariage du huguenot Henri de Navarre; il demanda l'absolution au pape pour avoir communiqué *in divinis* avec les protestants. Il reparut une dernière fois dans son diocèse en novembre 1574, et présida au Mans une assemblée diocésaine, qui fixa une taxe sur les biens du clergé nécessitée par les travaux pour la défense de la ville. Il retourna à Rome peu après, à une date que nous ne pouvons préciser, et s'y fixa, servant les intérêts de la couronne, et secondant de son mieux les ambassadeurs qui s'y succédèrent; mais son action fut souvent neutralisée par celle de son collègue, le cardinal de Pellevé (voir ce nom), qui représentait davantage les intérêts catholiques, ceux de la Ligue et aussi ceux des princes lorrains. Il prit part au conclave de Sixte-Quint en 1585, et y joua un rôle assez effacé, ainsi que le parti français qu'il dirigeait. Il s'entoura d'Italiens, et les Français devinrent rares dans sa maison, par malheur pour lui, car ses domestiques s'entendirent pour l'empoisonner.

Sixte-Quint le nomma gouverneur de Corneto, dans la partie maritime du Patrimoine de Saint-Pierre ou Maremme de Toscane. Il y mourut le 29 mars 1587, empoisonné à l'instigation de Claudio Luppi, son principal valet de chambre, inquiet de ce qu'il avait changé les clauses de son testament, d'abord fait en sa faveur, et tous ses papiers furent brûlés. Catherine de Médicis et Henri III ont raconté en détail ces curieux incidents, dans leurs lettres au pape Sixte-Quint, où ils demandent justice au nom de la famille. Lettres de Catherine de Médicis, t. ix, p. 383-384; cf. de L'Épinois, *La Ligue et les papes*, Paris, 1886, p. 301, note 2. On ignore comment se termina l'affaire.

Rambouillet fut enterré en l'église des cordeliers de Corneto, où on lit encore son inscription tombale. Une table de marbre, placée sous son buste, à Saint-Louis-des-Français de Rome, relate le souvenir de ses bienfaits. Dom Piolin, qui donne les deux inscriptions dans son *Histoire de l'Église du Mans*, a publié ailleurs son testament. *Revue historique et archéologique du Maine*, t. xv, p. 135. Enfin son portrait se trouve dans Heurtebize et Triger, *Sainte Scholastique, patronne du Mans*, Solesmes, 1897, p. 192.

Le cardinal de Rambouillet a tenu une certaine place dans les affaires religieuses et même politiques de son temps, à Rome comme en France. Il mériterait une monographie. Le P. Anselme semble l'avoir jugé exactement, en disant : « Il se distingua par sa science, par la pureté des mœurs, par sa piété et sa charité envers les pauvres. » *Ibid.*, p. 425.

SOURCES : Archives du département de la Sarthe, série B, Archives du chapitre du Mans, t. ii et xv; série G, t. cccxxxviii. — Bibliothèque municipale du Mans, ms. 211 A, t. ii. — IMPRIMÉS : *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, publiés par Bussot et Ledru, dans *Archives historiques du Maine*, 1902, t. ii, p. 505-510. — Dom Colomb, *Histoire des évêques du Mans*, éd. Richelet, le Mans, 1837, p. 329-331. — D. P. Piolin, *Histoire de l'Église du Mans*, 1861, t. v, p. 414-530. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. iii, p. 48, 178 et notes. — Lepelletier de la Sarthe, *Histoire complète de la province du Maine*, Paris, 1861, t. i, p. 495. — Théod. de Bèze, *Histoire ecclésiastique des églises réformées de France*, 1580, l. VII. — H. Chardon, *Recueil de pièces inédites pour servir à l'histoire de la Réforme et de la Ligue dans le Maine*, dans *Annuaire de la Sarthe*, 1867, p. xxxii-94; 1868, p. xxxix-747. — Mémoires de Condé, Londres (Paris), 1745, t. iv, *passim*. — Ad. d'Espaulart, *De l'intronisation des évêques du Mans*, Tours, 1848, p. 35-36. — Abbé Ledru, *La cathédrale du Mans*, le Mans, 1900, p. 384-390. — *Plaintes et doléances du chapitre du Mans*, le Mans, 1902,

dans *Société des Archives historiques du Maine*. — Dom Mabillon, *Vetera analecta*, t. iii, p. 543. — *Lettres de Catherine de Médicis*, dans *Collection des documents inédits, passim*; voir index, Rambouillet, surtout t. iii et iv. — *Semaine du fidèle*; du Mans, *Le cardinal d'Angennes et le vénérable Jean de la Barrière*, t. xxiv, p. 22.

Louis CALENDINI.

3. ANGENNES DE RAMBOUILLET (CLAUDE D'),

frère du précédent, lui succéda comme évêque au Mans (1587-1601). Né, le 26 août 1538, au château de Rambouillet, il fut envoyé, à l'âge de sept ans, faire ses études d'humanités et de philosophie à Paris, et y consacra dix années, prit ensuite ses licences en droit à l'université de Bourges, et se fit inscrire au barreau de Paris. En 1561, il partit pour un voyage d'études en Italie, séjourna à Padoue, où il fréquenta l'université, à Trente, auprès de son frère l'évêque, pendant le concile, à Rome, à Naples, etc., et reentra en France en 1563. Charles IX lui conféra une charge de conseiller clerc au parlement de Paris en 1566, le créa conseiller d'État (1570) et, en 1577, il le nomma encore président de la cinquième chambre des enquêtes.

Le 6 octobre de l'année suivante, Grégoire XIII le promouvait évêque de Noyon; il n'était encore que sous-diacre, mais il se fit sacrer le 8 février 1579 par Pierre de Gondi, évêque de Paris. Il se dévoua immédiatement au bien de son diocèse, qui en avait besoin, déploya beaucoup d'activité dans une période de peste, et fit vœu de jeûner trois jours par semaine, à quoi il ne manqua jamais le reste de sa vie. Saint Charles Borromée le félicita de son zèle dans une lettre que le *Gallia christiana* rapporte, t. ix, col. 1027. Il montra son attachement aux intérêts de l'Église dans la célèbre assemblée du clergé de France à Melun (1579-1580), dont il fut un des membres les plus en vue et comme le chef et porte-parole d'une des fractions de l'assemblée, celle des ecclésiastiques du nord de la France, qui avait des intérêts opposés à ceux du Midi dans les questions de finance. Il intervint aussi brillamment dans les débats pour la réforme, et sut tenir tête aux représentants du roi, le chancelier de Birague et le garde des sceaux Cheverny. Aussi l'assemblée le chargea-t-elle de présenter au roi la requête pour la publication du concile de Trente, et il s'en acquitta dans une harangue qui mérita l'approbation générale.

Il assista au concile provincial de Reims en 1583, et fut encore nommé député du clergé à l'assemblée de Saint-Germain-en-Laye (1585-1586); il soutint devant le parlement l'opposition que le clergé faisait à la vente de cent mille écus de revenus de biens ecclésiastiques et en « déduisit les raisons longuement et hautement, sans rien épargner, » dit Lestoile, éd. Champollion, p. 322. A la mort de son frère le cardinal, il fut nommé évêque du Mans (28 septembre 1587), et il en prit possession le 2 avril suivant. Il y fit son entrée le 3 avril. Abbé Brière, *Entrée de Mgr Claude d'Angennes*, dans *Revue histor. et archéol. du Maine*, t. lx, p. 283. Il prononça alors dans sa cathédrale un discours-programme, par lequel il annonçait son intention de continuer la vie vraiment sacerdotale et l'œuvre de réforme qu'il avait commencées à Noyon (Piolin, *loc. cit.*, p. 535), et il tint parole, par son respect constant des lois canoniques sur la collation des bénéfices, l'administration des sacrements et contre la simonie. Opposé, à cause de cela, à la pluralité des bénéfices, il refusa l'abbaye de Savigny que le roi lui offrit dans la succession de son frère le cardinal.

Juriste gallican, appartenant par ses origines à la noblesse de cour qui tenait tout de la faveur des rois, Angennes ne pouvait, malgré ses convictions d'évêque et de prêtre, prendre parti pour la Ligue contre Henri III. Son clergé le nomma député aux États de Blois, mais lui donna des collègues chargés de le surveiller. Il

provoqua un esclandre en soutenant dans un discours la vraie doctrine de l'Église, que les hérétiques doivent être ramenés par la persuasion; on savait bien qu'il croyait, avec les politiques, à l'inaliénabilité des droits de l'hérétique Henri de Navarre à la couronne. Henri III le chargea d'aller justifier auprès de Sixte-Quint l'assassinat du cardinal de Guise, et il le fit dans un discours de près d'une heure, 25 février 1589; mais, après une discussion qui dura plusieurs audiences, comme il n'apportait pas de satisfaction suffisante, le pape lança enfin son monitoire contre le roi. Henri de L'Épinois, *La Ligue et les papes*, Paris 1886, p. 254, 301-309.

L'évêque n'avait plus qu'à quitter Rome (30 mai); mais il ne rentra pas dans son diocèse d'où il avait été à peu près chassé en juillet 1588, et que les ligueurs occupaient. Ceux-ci l'avaient dénoncé à Rome comme un ancien hérétique. *Ibid.*, p. 251, note 3, et A. Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, dans *Collection des documents inédits*, t. v, p. 48. Le chapitre agissait comme si le siège était vacant, et Angennes se réfugia à Angers, auprès de l'évêque Charles Miron. Toujours très attaché à ceux de sa famille dont la fortune avait décidé de la sienne, il se rallia dès la première heure à la cause d'Henri IV, et celui-ci le ramena triomphalement dans sa ville épiscopale, quand il s'en fut emparé le 2 décembre 1589. Le prélat ne craignit pas d'afficher ses préférences d'une manière éclatante : il prit part à l'assemblée ecclésiastique royaliste de Chartres et signa la protestation que huit évêques rédigerent contre la bulle de Grégoire XIV qui déclarait Henri IV indigne du trône (21 septembre 1591). L'Épinois, *ibid.*, p. 508-509. Quand celui-ci voulut se convertir, il manda l'évêque, comme bon théologien, aux conférences de Saint-Denis, et Angennes y prit une part importante, s'il est vrai, comme prétend dom Piolin, qu'il fit modifier en faveur du prince la formule d'abjuration. Il publia alors, tant pour se justifier que pour expliquer l'acte important du roi, son *Apologie sur la conversion de Henri IV*. Enfin le nouveau converti le chargea de seconder, au point de vue canonique, l'ambassade dont il chargeait le duc de Nevers auprès du pape, et les évêques royalistes le déléguèrent pour rendre raison de ce qu'ils avaient absous le souverain en dépit de trois condamnations pontificales (décembre 1593-janvier 1594).

Le choix n'était pas très heureux, et le pape le faisait sentir à ce moment, en repoussant une supplique apostillée par Angennes, *quoniam defecit ab obedientia Sanctae Sedis*. Desjardins, *ibid.*, p. 174. En cette circonstance l'évêque se démena beaucoup, mais il dut sortir de Rome, bien que Palma Cayet prétende qu'il ait eu une conférence secrète avec Clément VIII. Il rentra dans son diocèse en juin 1594. Il se tint dès lors à l'écart de la politique, et des affaires générales du royaume : on ne l'y voit plus apparaître qu'à l'assemblée générale du clergé de France en 1595-1596, où il négocia constamment avec les ministres du roi sur les affaires temporelles et harangua le monarque à Folembray pour obtenir la réforme catholique (24 janvier 1596).

Il se consacra tout entier à la réforme du diocèse. Il tint exactement son synode deux fois par an, à la Pentecôte et à la Toussaint, et y prit des mesures importantes, encourageant son chapitre, avec qui il vécut dès lors en parfaite harmonie, à se réunir périodiquement et à faire revivre les anciens statuts du service divin, public ou capitulaire. L'un et l'autre firent en commun d'importantes réparations à la cathédrale. L'évêque commença la visite de son diocèse et, n'ayant pu obtenir la publication du concile de Trente qu'il avait demandée au roi dans la belle harangue ci-dessus, il s'efforça d'en appliquer les décrets de réforme, visita plusieurs maisons religieuses, et fit

imprimer un missel et un bréviaire *ad Romani formam*; enfin il établit un séminaire-collège pour la formation des jeunes clercs à Saint-Ouen-les-Fossés et le dota fort convenablement.

Il mourut au Mans, après quelques jours de fièvre pleurétique, le 15 mai 1601. L'archevêque de Tours, François de La Guesle, son cousin, présida ses obsèques le 27 juin, et son oraison funèbre fut prononcée par un orateur de renom, Philippe Cospéan, plus tard évêque d'Aire. Il fut enseveli dans le chœur de la cathédrale, à droite, au bas du sanctuaire; sa pierre tombale a disparu, mais a été dessinée par Gaignières. *Biblioth. nat.*, fonds latin, t. 17036, et les inscriptions publiées par dom Piolin.

Claude d'Angennes a marqué son passage dans l'histoire de l'Église de France, comme son frère le cardinal, mais a laissé une mémoire discutée, parce que vivant dans une époque de grands troubles, il sacrifia trop aux idées gallicanes, alors qu'elles se trouvaient en opposition avec les intérêts généraux de l'Église. Il a laissé quelques œuvres de circonstance qui ne servent pas à réhabiliter cette mémoire : *Remontrance du clergé de France au roi Henri III*, Paris, 1585; — *Avis de Rome tirés des lettres de l'évêque du Mans* (interceptées par les ligueurs) à *Henri de Valois*, 1589; — *Lettre de Claude d'Angennes au roi Henri III, dans laquelle il rend compte de sa négociation auprès du pape Sixte V relative à la mort du duc de Guise*, dans les *Mémoires du duc d'Epéron*; — *Apologie sur la conversion du roi Henri IV par Claude d'Angennes*, Venise, 1593; — *Remontrance du clergé de France, faite au roi à Folembray par M. l'évêque du Mans, accompagné..., députés par l'assemblée générale du clergé, tenue audit temps à Paris*, 1596.

SOURCES : Archives du chapitre du Mans, aux Archives départementales de la Sarthe, série B, t. vi, fol. 4-28, *passim*, t. viii, fol. 73, 266; t. xix, fol. 163. — Registres de l'hôtel de ville du Mans, de 1553 à 1784, dans l'*Annuaire de la Sarthe pour 1835*. — TRAVAUX : Dom P. Piolin, *Histoire de l'Église du Mans*, le Mans 1861, t. v, p. 531-637. — Le Corvaisier de Courteilles, *Histoire des évêques du Mans*, Paris, 1648, p. 361 sq. — Dom Colombi, *Histoire des évêques du Mans*, Paris, 1837, p. 334. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. iii, p. 178, 278. — J. Chappée, *Claude d'Angennes, évêque du Mans*, dans *Province du Maine*, 1899, t. vii, p. 162-164; voir aussi, 1897, t. v, p. 384. — *Annuaire de la Sarthe pour l'an X*, art. de M. Ledru. — *Collection générale des procès-verbaux des assemblées du clergé de France*, Mâcon 1767, t. i, *passim*. — *Mémoires du clergé*, t. ii, col. 1901; t. vii, col. 196 sq. — A. Lepelletier de la Sarthe, *Histoire complète de la province du Maine*, Paris, 1861, t. i, p. 517. — A. Ledru, *La cathédrale du Mans*, 1900, p. 390-391. — *Revue historique de l'Ouest*, 1885, t. i, p. 196. — J.-R. Pesche, *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, 1828, t. i, p. CCI-CCXX.

LOUIS CALENDINI.

1. ANGER et non Auger, comme l'écrivit Angot, abbé de Notre-Dame de la Roë au diocèse d'Angers (xii^e siècle). Le cartulaire du monastère, pour cette période du moyen âge, permet de confirmer les données du *Gallia christiana*, en plaçant cet abbé après Michel, qui vivait entre 1149 et 1168, et avant Gautier, qui suit à la fin du siècle. Il nous apprend que Dreux Rigaut remit à l'abbé Anger le cens et la dîme qu'il lui devait pour sa terre de Pont-Jourdain : or, il avait passé un acte analogue avec l'abbé Michel, du vivant de son père Robert et avec l'assentiment de celui-ci. Par ailleurs, Élie de la Métairie et son fils Herbert ou Hubert renoncèrent en présence d'Anger à certaines prétentions sur les biens de l'abbaye; or Herbert reprit ses prétentions sous l'abbé Gautier et celui-ci put citer deux témoins du premier acte. Anger remplit donc son ministère en 1170 et 1180. Il continua l'œuvre de Michel, qui fut le fondateur de la fortune du couvent. Il reçut d'Aulard de la Ferrière

et de sa femme Aalit un office à célébrer dans la chapelle de la Madeleine pour le repos de l'âme de celle-ci. Le même Aulard fit, sur son lit de mort, une fondation pour être enterré dans le couvent. Olivier de Bouche d'Usure remit au même Anger une taille pour sa femme défunte et fonda une prébende pour être admis parmi les chanoines. Mathieu de Livré en établit une autre pour son fils Jean en même temps que des prières pour un autre fils défunt du même nom.

Gallia christiana, t. xiv, col. 718-719. — Cartulaire de la Roë, archives départementales de la Mayenne. Détails communiqués gracieusement par M. Laurain, archiviste départemental de la Mayenne. Copie moderne, faite par les soins de M. P. Marchegay, archiviste à la Bibliothèque nationale, fonds latin, nouvelles acquisitions, t. 1227, — Angot, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Laval 1900, t. iii, p. 440.

Paul CALENDINI.

2. ANGER (GUILLAUME). Fils de Thibaud du Plessis-Anger et de Marguerite de Châteaubriant, il était archidiacre de Penthièvre, licencié ès lois, quand il fut nommé, le 7 juin 1387, évêque de Saint-Brieuc par Clément VII. Eubel, *Hierarchia medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 146. Il fut conseiller du duc Jean V. R. Kerviler, *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, Rennes, 1886, t. i. Il assista aux États de Nantes en 1389 et, au troisième concile de Paris, en 1398, il parla en faveur de la suppression des taxes prélevées par le Saint-Siège sur le clergé français et montra une violente hostilité contre Benoît XIII. N. Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1902, t. iii, p. 157; G. Mollat et G. de Lesquen, *Mesures fiscales exercées en Bretagne par les papes d'Avignon à l'époque du grand schisme d'Occident*, Paris, 1903, p. 28. Le 5 janvier 1404, il accompagna le duc Jean VI à Paris (dom Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, Paris, 1744, t. ii, col. 734-735) et mourut le 22 mars suivant, d'après le nécrologe de Saint-Brieuc. Guimart, *Histoire des évêques de Saint-Brieuc*, Saint-Brieuc, 1852, p. 82-84.

G. MOLLAT.

ANGERACIUM. Voir SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

ANGERER (GREGOR), né à Vienne en 1477, fut le quatrième évêque de Wiener-Neustadt (1530-1548). Le célèbre docteur Jean Faber, au lieu de succéder à l'évêque précédent, dont il était coadjuteur et qui mourut en octobre 1530, fut nommé évêque de Vienne, à la fin de la même année, et il recommanda Angerer au roi Ferdinand; le 5 novembre suivant, il pouvait lui transmettre sa nomination, et, le 19, Ferdinand le présentait comme « évêque nommé » de Wiener-Neustadt. Le nouvel élu n'était pas inconnu à la cour; en 1524, il avait assisté à la diète de Ratisbonne et, quatre ans plus tard, l'empereur l'avait envoyé en ambassade à Venise. Le 10 décembre 1530, Angerer se trouvait en son diocèse; mais à Noël, il l'avait quitté pour Brixen. Il était en effet chanoine de cette ville, il en devint administrateur (1531) et y reviendra souvent. Il avait espéré y succéder à l'évêque Sprenger, mort en 1525. Wiener-Neustadt ne lui plaisait guère; et Faber le suppliait en vain d'y résider. Il ne s'y rendit qu'en décembre 1532. En son absence, le diocèse était administré par Faber, qui s'en dit *administrator in praesenti, atque in posterum, si doctor Angerer in possessionem venerit, futurus coadjutor* (document de 1531). C'est alors que commencèrent divers procès ou négociations, qui eurent leur dénouement quelques années plus tard : l'affaire avec le grand-maître de Saint-Georges, accusé d'avoir en sa possession et jouissance divers biens épiscopaux, fut tranchée par Ferdinand, le 9 novembre 1534; celle avec la ville, pour la nomination aux bénéfices et les testaments des ecclésiasti-

ques, fut réglée le 13 décembre 1535; en 1536, furent cédés à la mense, moyennant une rente annuelle pour l'université de Vienne, les biens d'un monastère abandonné, que le roi avait donnés à la ville (1530) et que réclama Faber (1531). Angerer parvint aussi, en 1540, à faire un accord avec le chapitre qui, recruté par la cour et exempt, suscitait depuis longtemps mille difficultés à l'évêque. On convint que celui-ci et le doyen du chapitre apposeraient leurs sceaux ensemble; que, dans les procès, l'ordinaire serait assisté de délégués du chapitre; que les biens des chanoines morts sans testament, seraient divisés en trois parts égales, pour les bonnes œuvres, l'évêque et le chapitre; que ce dernier, administrateur du diocèse, *sede vacante*, pourrait inventorier l'héritage de l'évêque défunt. Cette convention fut approuvée par Ferdinand, le 2 novembre 1548.

Angerer réside le moins qu'il peut. En 1534, il accompagne le cardinal Lang, dans son ambassade à Rome; l'année suivante, le légat Pimpinelli le prie de publier une bulle de croisade contre les Turcs, et il prend de nouveau la route d'Italie (23 décembre 1535). Au commencement de 1541, il est à Brixen, d'où il se rend à la diète de Ratisbonne. Il est toutefois de retour en sa ville épiscopale au mois de juillet suivant : il y baptise alors une fille de Ferdinand, l'archiduchesse Ursule.

La situation de son évêché, à la frontière hongroise que dévaste le Turc, n'a rien de consolant. La population est réduite à la famine; les pauvres sont sans logement; les couvents tombent en ruines; ceux où il y avait douze à quinze religieux n'en ont plus que trois ou quatre; les trente maisons des bénéfices de la ville s'écroulent. Aux ruines matérielles s'ajoutent les dévastations morales : le protestantisme fait de rapides progrès et les défections se multiplient. Angerer ne déploya pas contre l'hérésie une activité très grande, si l'on en juge par les nombreuses nonciatures de son temps publiées jusqu'ici (*Nuntiaturberrichte aus Deutschland*), qui passent son nom sous silence. Il semble bien qu'il eut surtout du zèle pour la chasse aux bénéfices bien rentés. Le 23 septembre 1527, il s'était fait nommer prévôt de la collégiale d'Innichen, par Ferdinand, et non par l'évêque de Freising, à qui revenait la nomination. Le chapitre ne cesse de protester, et Angerer doit se démettre en 1536 : l'ancien *Catalogus praelatorum et canonicorum* d'Innichen l'appelle *interdictus praepositus*. Le 11 janvier 1539, meurt le doyen du chapitre de Brixen; aussitôt Angerer réclame sa place, en exhibant la proposition de Ferdinand (*primae preces*); mais Christoph von Fuchs la lui conteste, en vertu d'un bref papal qui le nomme coadjuteur du défunt. Le chapitre, après examen, se prononce pour celui-ci, à condition qu'il s'entendra avec Angerer. L'entente eut lieu en effet : le 20 août 1539, Fuchs lui résignait sa charge; et quelques jours après (1^{er} septembre) il était élu évêque de Brixen (1539-1542), grâce à l'appui d'Angerer. Celui-ci était déjà doyen du chapitre et *fabricator* de l'église cathédrale. Quelques années plus tard, le chapitre lui demandera en vertu de quelle dispense papale il possède, lui évêque, ces diverses charges, et pourquoi depuis vingt ans il n'a pas rendu ses comptes de *fabricator*. Angerer recourut aux procédés dilatoires et garda jusqu'à sa mort de rémunératrices fonctions : comme doyen de Brixen, il avait droit en effet à une prébende et demie; et comme prévôt, à deux prébendes. Il ne dédaigne même pas les simples cures : depuis 1520, il a celle d'Albein qu'il ne résigne qu'en 1532; il conservera toujours celles d'Hadres, de Nappersdorf et de Grillenberg. Dans la première, c'est à peine s'il fournit le nécessaire aux deux prêtres qui la desservent; dans la seconde, il choisit, pour le remplacer (1535), un pauvre diable qui

ne lui demande rien, et, en 1544, les habitants se plaindront de n'avoir pas de prêtre depuis trois ans. Quant à Grilenberg, riche paroisse dépendant de l'abbaye de Melk, les habitants disent d'Angerer : « Il touche le revenu et ne nous assure aucun service divin. »

Le souvenir d'Angerer reste encore vivant à Brixen; il y fonda *sub titulo S. Salvatoris in monte transfigurati*, en 1532, de concert avec le chanoine Rieper, une association de prêtres de la ville, qui subsiste de nos jours et a pour but de faire célébrer des messes pour les membres défunts. L'évêque Georges d'Autriche (1525-1539) l'approuva; et un de ses successeurs, J. F. Kuen von Auer (1685-1702), l'étendit à tout le diocèse. La chapelle où l'on s'assemblait fut remplacée par une plus vaste de la nouvelle cathédrale, en 1763; et on y éleva un bel autel de marbre dédié au Sauveur. En 1809, la confrérie fut dissoute et ses biens (14 880 florins) confisqués. Mais elle se reconstitua depuis.

Angerer mourut le 2 avril 1548, à l'âge de soixante et onze ans. Il repose dans sa cathédrale; et son tombeau porte une épitaphe qu'il avait composée.

Les archives de Saint-Polten conservent de lui un écrit de 1555 : *Forma creandi notarium comilem Palatinum*.

Duelli, *De fondatione templi cathedralis Austriaco-Neapolitani dissertatio*, Nuremberg, 1733. — Sinnacher, *Beiträge zur Geschichte der bischöflichen Kirchen Seben und Brixen*, Brixen, 1830, *passim*. — *Kirchmaier's Denkwürdigkeiten seiner Zeit*, dans *Fontes rerum Austriacarum, scriptores*, t. 1, p. 466, 500. — Brunner, *Wiener-Neustadt*, Vienne, 1842, p. 55. — Tinkhauser, *Topographisch-hist.-stat. Beschreibung der Diocese Brixen*, Brixen, 1855, t. 1, p. 43-46, 71 sq., 457. — Böheim, *Chronik von Wiener-Neustadt*, 2^e édit., Vienne, 1863, t. 1, p. 194 sq. — Kerschbaumer, *Geschichte des Bisthums St. Pölten*, Vienne, 1875, t. 1, p. 662. — Keiblinger, *Geschichte der Pfarrei Grillenbergr*, p. 103-115; et *Geschichte des Benedictinerstiftes Melk*, t. II, 1^{re} part., p. 652-710. — Theodor Wiedemann, *Beiträge zur Geschichte des Bisthums Wiener-Neustadt, dans Oesterreichische Vierteljahrsschrift für katholische Theologie*, Vienne, 1864, p. 537, 1866, p. 161 sq.; *Geschichte der Reformation und Gegenreformation im Lande unter der Enns*, Prague, 1879, etc., t. II, p. 11; t. III, p. 154, 202, 645; t. V, p. 274.

G. CONSTANT.

ANGERMÜNDE, ville de la province de Brandebourg, ex-diocèse de Brandebourg, aujourd'hui archidiocèse de Breslau, posséda un couvent de franciscains dès 1292, même un couvent précédent dès 1152, d'après Cesterley, *Hist. geograph. Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, Gotha, 1883, p. 23. Déjà au XIV^e siècle, l'hérésie vaudoise pénétra à Angermünde, si bien qu'on l'appela la ville des hérétiques. En 1429, elle fut emportée par les husrites. La Réforme amena la suppression du couvent en 1540, d'après Grote, *op. cit.* Mais le *Kirchenlexikon* de Herder, 1886, t. IV, col. 1668, article de Jeiler, affirme que le couvent subsistait encore en 1559.

P. W. Gercken, *Ausführliche Stifftshistorie von Brandenburg*, Wolfenbüttel, 1766, p. 520. — A. F. Riedel, *Codex diplomaticus Brandenburgensis*, Berlin, 1838-1858, t. VIII, XII, XIII, XXI, *passim*. Il y a une table alphabétique. — Ed. Fidicin, *Die Territorien der Mark Brandenburg*, Berlin, 1857-1864, t. IV, p. 178. — O. Grote, *Lexicon deutscher Stifter*, Klöster, Osterwieck, 1881, p. 18. — V. Arnim-Deusen, *Die Klosterkirche zu Angermünde, Ein Beitrag zur Lebensweise der Vornemhen im XVII Jahrhundert*, dans *Mitteil. d. Uckermark. Museums u. Gesch. Ver. zu Prenslau*, t. I, 1907.

L. BOITEUX.

1. ANGERS. — I. Chapitres. II. Paroisses. III. Abbayes. IV. Communautés d'hommes. V. Communautés de femmes. VI. Chapelles. VII. Université et enseignement. VIII. Fête-Dieu.

I. CHAPITRES. — Il y avait sept chapitres dans la ville d'Angers avant la Révolution.

Le chapitre de l'église cathédrale Saint-Maurice, dit

« chapitre de l'église d'Angers, » se composait de huit dignités, trente prébendes, quatre corbelleres, quatre maires chapelles, deux sous-chantres, deux diacres et deux épistoleries. Les dignités étaient : le doyen, l'archidiacre d'Angers, le trésorier, le chantre, l'archidiacre d'Outre-Loire, l'archidiacre d'Outre-Maine, le maître d'école et le pénitencier. C'est le 10 décembre 1802 que le premier évêque concordataire publia son « Ordonnance pour la formation du chapitre. » Les chanoines titulaires étaient au nombre de huit; depuis 1850 ils sont neuf, la cure de la cathédrale ayant été réunie au chapitre; en 1871, Mgr Freppel a établi, en outre, des chanoines prébendés, astreints à toutes les obligations du service canonal, sans pouvoir prendre part aux délibérations du chapitre; les chanoines titulaires, prébendés et honoraires sont toujours au nombre de soixante-dix. — Voici la liste complète des doyens du chapitre de la cathédrale : Boso, 887. — Adalhardus, 929. — Isacharius, 940. — Ernulphus, 970. — Lebertus, 994. — Ulgerius, 1006-1025. — Ansaldus, 1025. — Goslenus I^{er}, 1028, 1040, 1045. — Hugo I^{er}, 1045. — Goslenus II, 1049, 1061. — Ansierus, 1062, 1064. — Rotbertus, 1075. — Rainaldus I^{er}, 1076, 1084, 1086. — Gosbertus, 1086. — Hubertus, 1090. — Gaufridus Martini, 1095. — Gosbertus II, 1096. — Gaufridus I^{er}, 1099. — Stephanus, 1102. — Albericus, 1103. — Richardus I^{er}, 1109. — Guillaume de Saumur, 1118. — Normand de Doué, 1120. — Geoffroi d'Angrie, 1124. — Richardus II, 1136. — Guillelmus II, 1148. — Gauterius, 1150. — Enjobaudus, 1151. — Hugo II, 1153. — Gaufridus III, 1160. — Mathieu, 1162. — Étienne de Ternac, 1180. — Guillaume des Halleaux, 1193. — Geoffroy, 1202. — Hugo de Semur, 1209. — Gilles, 1215. — Bernard, 1232. — Guillaume de Courciers, 1252. — Yves, 1268. — Odon, 1268. — Gilles de Mareuil, 1270. — Gilles Rigault, 1291. — Gilles de Cerizay, 1298. — Thomas d'Anast, 1312. — Girault de Labeston, 1325. — Brice, 1339. — Raoul de Machecoul, 1340. — Guy, 1355. — Foulques Bardoul, 1358. — Guillaume de Gouvello, 1368. — Pierre de Corzé, 1378. — Guillaume de Jumelles, 1379. — Jean de Cherbée, 1382-1398. — Jean de la Tuile, 1399-1414. — Guillaume de Montjoie, 1415-1421. — Nicolas Périgault, 1421-1432. — Jean de Vailly, 1432-1445. — Regnaud Cornilleau, 1445-1462. — Pierre de Laval, 1462-1465. — Jean de la Vignole, 1465-1495. — Jean Louet, 1495-1516. — François de Chateaubriand, 1516-1535. — Jean Dumas de Mathefelon, 1536-1557. — Philippe du Bec, 1557-1558. — Jean Hector, 1558-1575. — Duplessis-Beaudouin, 1575-1585. — Adam de La Barre, 1585-1600. — Georges Louet, 1600-1608. — Foussier, 1608-1621. — Du Plessis de La Motte-Houdancourt, 1621-1624. — Gabriel Constantin, 1624-1660. — Deniau, 1660-1696. — Martineau, 1696-1697. — Joseph Constantin, 1697-1705. — De Vaugirault, 1705-1718. — De Beaumont d'Autichamp, 1718-1741. — Frain de La Vrillière, 1741-1753. — De Montéclerc, 1753-1768. — De Villeneuve, 1768-1802. — Courtin, 1802-1806. — Jubeau, 1806-1810. — Herbert, 1810-1824. — Saillant, 1824-1831. — Denais, 1831-1839. — Quincé, 1839-1845. — Mossion, 1845-1859. — Rave-neau, 1859-1868. — Ménard, 1868-1870. — Chesnet, 1870-1889. — Bellanger, 1889-1891. — Maricourt, 1891-1900. — Grimault, nommé en 1900.

Fondé au XI^e siècle par Geoffroy Martel, le chapitre royal de Saint-Laud fut d'abord établi dans l'enceinte du château d'Angers. Saint Louis transféra l'office, en 1234, dans l'église de Saint-Germain. Ce chapitre, qui subsista jusqu'en 1790, était composé d'un doyen, d'un chantre et de huit autres chanoines, tous à la nomination du roi. Les conclusions capitulaires existent aux archives de Maine-et-Loire depuis 1398 sans lacune. Le chapitre royal de Saint-Martin était composé d'un

doyen, d'un chœur et de dix chanoines; le chœur comprenait deux maires-chapelains, deux sous-chantres, six psalteurs, un maître de psalette et quatre enfants de chœur. Toutes les prébendes, sauf une, étaient à la disposition du roi.

Le chapitre de Saint-Pierre était composé de dix chanoines, dont un doyen, nommés par l'évêque. — Le chapitre de Saint-Maurille comprenait huit chanoines, nommés par l'évêque, excepté deux nommés par le chapitre. — Le chapitre de Saint-Julien, composé de dix chanoines, fut, le 9 février 1696, uni au grand séminaire, dont les directeurs acquittèrent le service canonial et les fondations. — Le chapitre de Saint-Mainbeuf, qui comprenait huit chanoines, perdit également son existence en 1702, par suite de sa réunion au séminaire.

II. PAROISSES. — La ville d'Angers était divisée en dix-sept paroisses avant la Révolution. Quatorze se trouvaient sur la rive gauche de la Maine : Saint-Maurice, Saint-Pierre, Saint-Maurille, Saint-Denis, Saint-Julien, Saint-Martin, Saint-Laud, Sainte-Croix, Saint-Aignan, Saint-Évroul, Saint-Michel-de-la-Palud, Saint-Michel-du-Tertre, Saint-Samson, Lesvière. Les trois autres situées dans la Doutre étaient : la Trinité, Saint-Jacques et Saint-Nicolas. Toutes les paroisses d'Angers dépendaient des chapitres ou abbayes fondatrices restées patronnes; et la dépendance était d'autant plus étroite qu'elles en étaient plus rapprochées. Celles qui avaient leur église à côté ou leur autel dans l'église même de leur patron n'avaient presque pas de vie propre, tant leur action était surveillée; ainsi Saint-Maurice, Saint-Laud et Saint-Nicolas, sans parler de Saint-Pierre dont les différends avec le chapitre furent célèbres. Les paroisses dont l'église était séparée ou éloignée avaient plus de latitude pour s'administrer : Sainte-Croix, Saint-Denis et Saint-Jacques, comme l'attestent leurs registres de délibérations. Saint-Évroul et Saint-Maurice n'étaient pas soumis à la visite de l'archidiacre et de l'archiprêtre d'Angers; c'est le chapitre de la cathédrale qui les administrait au spirituel par son official et son promoteur; il était obligé de conformer ses mandements à ceux de l'évêque, touchant la discipline ecclésiastique des paroisses.

La paroisse de Saint-Pierre était la plus ancienne et la plus considérable d'Angers par son étendue; située hors des murs avant le XI^e siècle, elle s'avancé alors fort loin dans la campagne : les paroisses de la Trinité, de Saint-Nicolas et de Saint-Jacques en étaient des démembrements. Avant le XVIII^e siècle, la Trinité ne ressemblait à aucune autre paroisse pour l'administration spirituelle : elle avait sept curés, quatre chanoines et trois autres prêtres appelés vicaires perpétuels ou petits curés; cet état de choses dura jusqu'en 1701. Le 7 février de cette année, l'évêque réunit les sept bénéfices en un seul : d'après ce décret, le clergé du Ronceray et de la Trinité était composé de quatre chanoines, du curé ayant charge d'âmes dans la paroisse, de trois vicaires amovibles qui devaient l'aider, des trois anciens vicaires perpétuels qui devenaient maires-chapelains, enfin des chapelains et autres clercs.

Douze curés d'Angers portaient le nom de curés *cardinaux*. Ils assistaient l'évêque comme co-célébrants dans toutes les cérémonies publiques où il officiait pontificalement. Cet usage était déjà regardé comme ancien avant le X^e siècle. Plus tard, ils ne participaient plus qu'à certaines fêtes, celles de Pâques, Noël, saint Maurille et le jeudi saint. Henri Arnauld remplaça ces quatre fêtes par celles de saint André et de saint Maurille, qui n'étaient solennelles que dans l'église cathédrale.

Les dix-sept paroisses d'Angers subsistèrent jusqu'en 1802. Le 27 juin de cette année, l'évêque unit à Saint-Maurice celles de Saint-Pierre, Sainte-Croix, Saint-Aignan et Saint-Évroul. Le 10 décembre suivant,

il supprima les treize autres paroisses, en même temps que tous les bénéfices de l'ancien diocèse. La même ordonnance érigeait à Angers neuf nouvelles paroisses : Saint-Maurice, Notre-Dame, Saint-Laud, Saint-Serge, Saint-Joseph, la Trinité, Sainte-Thérèse, Saint-Jacques et Saint-Léonard. Le 5 décembre 1871 vit naître celle de Sainte-Madeleine du Sacré-Cœur. Enfin Mgr Rumeau en a créé une onzième, Saint-Antoine de Padoue, le 24 décembre 1911.

III. ABBAYES. — Angers comptait cinq abbayes : Saint-Aubin, Saint-Serge, Saint-Nicolas, Toussaint et le Ronceray.

1^o *Saint-Aubin*. — On ne sait rien de certain sur les premiers habitants de cette abbaye, s'ils furent moines ou chanoines. La présence des chanoines est attestée dès Charlemagne qui les nomme dans sa charte de 769. Geoffroy Grisegonnelle les expulsa en 966 et les remplaça par des bénédictins. La protection des seigneurs d'Anjou fit de Saint-Aubin la *Richie*. L'abbé avait la première place au synode; privilège qui lui avait été expressément reconnu par Juhel, archevêque de Tours, dans son règlement, en 1242, sur l'ordre et le rang des abbés du diocèse. Il avait également la présidence dans toutes les cérémonies, et à ce titre haranguait les rois à leur entrée dans la ville. L'évêque, entrant en fonction, partait de Saint-Aubin pour aller prendre possession de la cathédrale. Plusieurs même y furent sacrés, entre autres Guillaume Lemaire. Elle tomba en comende de 1469 à 1493, et définitivement en 1536. Henri Arnauld, évêque d'Angers, y introduisit la réforme de Saint-Maur, le 3 octobre 1660. Les derniers jours de l'abbaye Saint-Aubin se confondent avec la formation du département de Maine-et-Loire. Le 17 avril 1790, la municipalité d'Angers décida que les bâtiments conventuels et l'église abbatiale serviraient pour la tenue de l'assemblée électorale du département et seraient ensuite le siège de l'administration nouvelle. L'accord fut loin d'être unanime parmi les seize religieux : cinq protestèrent contre la fermeture de leur abbaye, tandis que les autres se soumirent sans difficulté. Le 3 mai, on expulsa les protestataires. L'antique abbaye Saint-Aubin est occupée maintenant par la préfecture; l'église a été démolie au début du XIX^e siècle.

L'abbé présentait à un grand nombre de prieurés simples, prieurés-cures et cures dans les diocèses d'Angers, Nantes, Rennes, Poitiers et le Mans. Voici la série des abbés : Sabaudus? 549. — Bobenus, 615. — Niulphus. — Gontier I^{er}, 769. — Helisachar, 818-837. — Ebroinus, vers 840. — Lambert, 847. — Eudes, 851. — Foulques le Roux, 924. — Burchard, 940 (?). — Guy I^{er}, 964, dernier abbé séculier. — Vitbold, vers 967. — Albert, 970-977. — Gontier II, 977-988. — Rainald, 988-994. — Girard I^{er}. — Hubert, 3 septembre 1000. — Adraldus. — Primoldus, 1027-1036. — Gautier, 1036, 29 décembre 1055. — Thierry, 14 janvier 1056-25 décembre 1060. — Othran, 21 mars 1061-17 février 1082. — Girard II, 1082-9 janvier 1106. — Archembauld, février 1106-6 novembre 1118. — Guillaume. — Hamelin, 1118-1127. — Robert, 15 mai 1127-27 avril 1154. — Hugues, 23 mai 1154-6 avril 1157. — Guillaume, 1157-1189. — Jacquelin, 1189-10 juin 1190. — Geoffroy Billon, 15 août 1190-1220. — Geoffroy de Champlièvre, 1222-1233. — Guillaume de Berrie I^{er}, 1234. — Guillaume de Berrie II, neveu du précédent, 1250-1268. — Guillaume Poullart, 1269-1273. — Nicolas Bernouin, 1274-1297. — Jean de Mozé, 1300-1317. — Jean Bourrel, 1317-1337. — Gervais Medy, 13 avril 1339-1342. — Pierre Malemouche, 16 mars 1342-1345. — Pierre Bonnel, 1345-17 septembre 1349. — Jean de la Bernichère, 1349. — Albéric, 1361. — Jean, 1369-1375. — Pierre III, 1375-15 octobre 1378. — Pierre de la Pérouse, 1378-1385. — Thibault Ruffier, 1385-17 juillet 1412. — Guy de Baïf, 1412-6 novembre 1442. —

Pierre More, 27 novembre 1442-15 mars 1445. — Luc Bernard, 4 avril 1445-28 février 1463. — Guillaume de Méron, 1463. — Pierre de Laval, 1464-14 avril 1493. — Jean de Tinténac, 1493-1522. — Hélié de Tinténac, neveu du précédent, 1522-16 avril 1535. — *Commendataires* : Charles de Hémard Denonville, évêque de Mâcon et cardinal, 1536-1540. — Charles de Pisseleu, évêque de Condom, 1541-1564. — Eustache Du Bellay, évêque de Paris, 1564-1567. — Pierre de Gondy, évêque de Paris, 1567-1598. — Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, neveu du précédent, 1598-1654. A sa mort, le cardinal Mazarin jouit, comme économe, de l'abbaye pendant quatre ans. — Galatoire de Marca, président au parlement de Navarre, 1658-1689. — Charles-Maurice Lepeletier, docteur de Sorbonne, supérieur général de Saint-Sulpice, frère de l'évêque d'Angers, 1689-1731. — L'abbaye reste vacante dix ans. — Louis Guérapien de Vauréal, évêque de Rennes, 1741-1760. — Point d'abbé pendant six ans. — Jacques de Grasse, évêque d'Angers, 1766-1781. — Jean-Baptiste Duplessis d'Argentré, évêque de Séez, 1781-1790.

2^o *Abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach*. — La première fondation de Saint-Serge est incertaine, son histoire embrouillée. Le monastère existait déjà du temps de Clovis II. Saint-Serge est donc antérieur au moins à l'année 650; c'est tout ce qu'on peut dire de son origine. Charlemagne en fit don à son chapelain Witbold, vers 788. Dès le ix^e siècle, un corps de chanoines ou de clercs y remplaçant les moines. L'abbaye fut saccagée par les Normands, cédée aux ducs de Bretagne, et par un de ceux-ci, Alain, à la cathédrale d'Angers. L'évêque prit dès lors le titre et les fonctions d'abbé jusqu'à Rainaud qui, vers l'an 1000, y établit des moines de Saint-Denis, d'abord sous le gouvernement commun des abbés de Saint-Aubin. Vulgrin, sous l'évêque Hubert, fut le premier abbé indépendant et renouvela complètement l'abbaye. Elle tomba en commende en 1533 et la réforme de Saint-Maur y fut introduite en 1629. Il s'y trouvait à ce moment vingt-deux religieux, à qui les nouveaux venus firent des pensions. En 1790, le prieur et les onze autres religieux déclarèrent tous qu'ils voulaient garder leur vœux.

Un privilège de Saint-Serge était de recevoir l'évêque la veille de sa consécration. Pendant les invasions anglaises, vers 1360, les religieux s'étant réfugiés dans la ville, à la *cave Saint-Serge*, ne purent y recevoir l'évêque Guillaume Turpin, et en compensation lui payèrent quarante sous d'or. De temps immémorial, le maire d'Angers était tenu d'aller à Saint-Serge le 1^{er} mai, jour de son installation, accompagné des échevins, l'hôtel de ville étant bâti sur le fief de cette abbaye; il était reçu par le prieur qui lui offrait un bouquet de violettes; ils allaient ensemble à la chapelle de Saint-Briec entendre la grand'messe.

L'abbé nommait à de nombreux prieurés, cures et chapelles dans les diocèses d'Angers, du Mans, Rennes et Nantes. Il tenait le troisième rang dans les synodes. Voici la liste des abbés : Théodebert, vers 720. — Witbold, vers 788. — Gérard, 847. — Hugues, 886. — L'abbaye passe pendant un siècle aux mains de l'évêque. — Raynaud I^{er}, 993. — Hubert, 1025-1036. — Vulgrin, 1040-1055. — Dabertus, 1055-11 avril 1083. — Achard, 1083-27 mars 1094. — Bernard, 1094-6 avril 1103. — Gauthier, 1103-9 janvier 1114. — Pierre I^{er}, 1114-1138. — Hervé, 1138-31 mars 1151. — Guillaume Amaury, 1^{er} janvier 1152-15 octobre 1168. — Othbert, 1171. — Hugues II, 1171. — Lucas, 1177. — Augier, 1190. — Reynaud II, 1201. — Nicolas I^{er}, 1203. — Geoffroy I^{er}, 1212. — Jean de Chastelux, 1212-1222. — Fromond, 1222-1232. — Gervais, 1232. — Philippe, 1232-20 décembre 1243. — Nicolas II, 1260. — Gauthier II, 1260-1270. — Hamelin, 1271. — Geoffroy

Soubrit, 1290. — Jean Rebours, 1290-1315. — Orgelet, 1315. — Pierre II de Chalus, 1316-1320. — Jean III, 1321-1327. — Hélié I^{er}, 1327-1332. — Guillaume III, 1332-1342. — Pierre Bertrandi, 1342-1354. — Guy I^{er}, 1355-1364. — Pierre du Breuil, 1372. — Guillaume Bajuli, 1374. — Guillaume V, 1387. — Hélié II, 1387-1389. — Guy de Lure, 1390-29 septembre 1418. — Pierre d'Angoulême, 1445. — Jean de Bernay, 1445-1466. — François d'Orignay, 1466-1483. — Jean Tillon, 1483-1501. — Jean de Chahannay, 1501-1519. — Jean de Maschac, 1519-1533. — *Commendataires* : Jean Le Veneur, cardinal et évêque de Lisieux ainsi que le suivant. — Jacques d'Annebault, 1534-1558. — Philibert Delorme, le célèbre architecte, 1563-1570. — Pierre Marian, 1572-1577. — Jacques Fouyn, aumônier du duc d'Anjou, 1577-1583. — René Fouyn, chanoine de la cathédrale d'Angers, 1583-1588. — Jean de Seurhomme, 1595. — Michel Vigier, 1607. — Pierre Habert, évêque de Cahors, 1608-1615. — René de Breslay, évêque de Troyes, 1624-1628. — René de Breslay, neveu du précédent, 1629-1671. — Antoine d'Aquin, fil du médecin de Louis XIV, 1672-1678. — Louis d'Aquin, frère du précédent, 1678. — De Vassé, 1710. — Caton de Court, 1720. — Jean de Rochecouart, évêque de Laon, 1732. — De Berlo, 1744. — Jacques de Ricouart d'Hérouville, chanoine de Paris, 1746. — Michel-François Couët Du Vivier de Lorry, évêque d'Angers, 1784-1790.

3^o *Abbaye de Saint-Nicolas*. — Elle fut fondée par le comte d'Anjou Foulques Nerra, à la suite d'un vœu qu'il avait fait dans une tempête lors de son pèlerinage en Terre Sainte. L'évêque Hubert consacra l'église le 7 décembre 1020 et installa dans le monastère des moines de Marmoutiers. En 1033, Nerra, irrité du départ furtif des deux premiers abbés, renvoya les moines et les remplaça par ceux de Saint-Aubin. Le 10 février 1096, le pape Urbain II consacra l'église nouvelle, en présence d'une foule immense que harangua Robert d'Arbrissel. La générosité des comtes, qui avaient aux alentours leurs domaines de chasse, l'enrichit rapidement. Le trésor de Saint-Nicolas le *Pauvre* égalait celui de Saint-Aubin le *Riche*. La congrégation de Saint-Maur mit beaucoup plus de temps et eut plus de peine à s'y établir que dans les autres abbayes; elle n'y parvint qu'en 1672. Il y avait neuf religieux en 1790 : ils déclarèrent ne pouvoir prendre un parti, sans connaître les mesures définitives que préparait l'Assemblée constituante. Un asile de vieillards occupa aujourd'hui la résidence abbatiale, le Bon-Pasteur a pris place dans les bâtiments conventuels.

L'abbé nommait à de nombreux prieurés, cures et chapelles dans les diocèses d'Angers, Poitiers, le Mans, Nantes, Maillezaïs, Luçon et Coutances. A l'exemple des abbayes de Saint-Aubin et de Saint-Serge, Saint-Nicolas avait aussi des prieurés en Angleterre au moyen âge. Voici la liste des abbés : Baudry, 1033. — Renaud, 1035-1040. — Hilduin, vers 1045. — Adraldus, mort vers 1064. — Hamon, 1074-1079. — Noël I^{er}, 1080-mai 1096. — Lambert, 1096-1118. — Jean I^{er}, 1118-1136. — Nigellus, 1137-1140. — Herbert, 1144-1149. — Barthélemy, 1149-1161. — Hugues, 1162-1178. — Guillaume I^{er}, 1184-1192. — Joulain, 1202-1211. — Aimery, 1212-1230. — Constant, 1232. — Renaud, 1233-1236. — Joulain, vers 1240. — Jacques I^{er}, 1242-1248. — Jean II, 1253. — Nicolas I^{er}, 1260. — Jacques II, 1270-1294. — Guillaume II, 1296-1318. — Benoît I^{er}, 1331-1344. — Gilles Lemaçon, 1346. — Simon de Renou, 1356-1363. — Jean III, 1364-1382. — Thibault, 1384. — Renaud II, 1385-1393. — Jacques III, vers 1395. — Simon II, 1409. — Noël II, vers 1428. — Simon de Clefs, 1429-1462. — Benoît II, vers 1463. — Pierre de Laval, commendataire, 1465-1493. — Pierre Cornilleau, abbé régulier, † 1506. — Robert

Maurice, 1506-1512. — Guillaume Briçonnet, 1513. — Adrien Gouffier de Boissy, évêque de Coutances, puis d'Albi, cardinal, † 1520. — Jean de Charnacé, en contestation avec Philippe Hurault de Chiverny, † 1539. — *Commendataires* : Gabriel Bouvery, évêque d'Angers, 1539-1572. — Raoul Hurault de Chiverny, 1572-1580. — Martin de Beaune, évêque du Puy, 1580. — Antoine Morin, 1584-1595. — Guillaume Fouquet de La Varenne, évêque d'Angers, † 1621. — Louis Rucelai, 1621-1622. — Henri Arnauld, évêque d'Angers, 19 janvier 1624-8 juin 1692. — Charles-Maurice Dubouzet de Roquépine, 1692-1753. — Nicolas de Bouillé, évêque d'Autun, 1753-1766. — Louis-Henri de Rochefort d'Ailly, évêque de Châlons, 1767. — De Mostuejols, † 1790.

4^o *Abbaye de Toussaint*. — Girard, chanoine de Saint-Maurice d'Angers, fit élever vers 1028 une église à côté d'une petite aumônerie avec cimetière, bâtie vers 1010. Deux prêtres y devaient résider, visiter les malades et enterrer les morts. Girard donna l'église à la cathédrale, puis à l'abbaye de Vendôme. Après la construction du prieuré de Lesvière, l'abbé Oderic la remit à l'évêque d'Angers. Plus tard, l'évêque Renauld y établit des chanoines réguliers; l'abbé de Vendôme consentit, non sans difficulté. En 1352, le chapitre de la cathédrale obtint du pape l'union du monastère à l'une de ses prébendes. L'abbaye passa à la congrégation de France le 2 août 1635. Dix chanoines réguliers y résidaient en 1790. Quatre d'entre eux déclarèrent, à la suite du prieur Tonnelet, vouloir mourir dans l'observance de leurs vœux; deux autres réservèrent leur décision; quatre enfin se déclarèrent prêts à sortir, « n'étant entrés que pour jouir d'avantages qui n'existent plus. » L'abbaye est aujourd'hui la *Manutention*.

L'abbé nommait à vingt-quatre prieurés-cures dans les diocèses d'Angers, le Mans, Tours, Nantes et Rennes. Voici la liste des abbés : Robert, 1118-1141. — Guillaume, 1161-1169. — Bernard, 1190. — Robert II, 1203-1208. — Jacques, 1213-1222. — Adam, 1224-1240. — Renaud I^{er}, 1243-1255. — Garin, 1265. — Michel, 1272-1298. — Renaud II, 1307. — Nicolas I^{er}, 1314. — Guillaume Godard, 1339-1361. — Jean du Bourg, 1367. — Jean II, 1369. — Guillaume III, 1384-1395. — Hamon, 1401. — Raoul Maréchal, 1409. — Guillaume Échinard, 1415-1436. — Pierre Marteau, 1436. — Jean Échinard, 1437-1457. — Guy de Saucogné, 1457-1459. — Jean Louet, 1462. — Simon Essirard, 1463. — Guy Briant, 1463. — Guillaume Racineau, 1466. — Simon Essirard, 1468-1473. — Antoine Cheminart, 1473. — Jean Perrot, 1473. — Robert de Chemans, 1475-1504. — Thibault Motais, 1504-1513. — François de Villiers, 1513-1540. — *Commendataires* : Odet de Bretagne, 1541. — Laurent de Chommacre, 1554-1567. — Antoine Isoré, 1576. — Nicolas Bouvery, 1577. — Georges Louet, 1598. — Germain Merceron, 1610-1638. — Louis de La Cour de La Grise, 1639. — Pierre de Broc, 1646-1669. — Charles Testu de Pierrebasse, 1681. — Jacques-François de Brussy, 1709-1737. — Antoine Grandhomme de Giseux, 1737-1783. — De Perrochel, 1783-1790.

5^o *Abbaye du Ronceray*. — Il y avait depuis longtemps un monastère nommé de la *Charité*; tombé en ruines, il fut relevé par Foulques Nerra, qui en reconstruisit l'église et le monastère; sa femme Hildegard voulait y établir des vierges consacrées à Dieu et, de concert avec son mari, donna de grands biens à la nouvelle fondation. L'église fut bénite le 14 juillet 1028, et Calliste II la consacra en 1119. L'abbaye devint bien vite une des plus opulentes de l'Anjou. On n'y recevait que des filles d'ancienne noblesse, que l'évêque en personne consacrait. Elles suivaient la règle de saint Benoît et, sans être obligées à la clôture, l'observaient rigoureusement. Le noviciat durait, à la volonté de l'abbesse, quelquefois quinze et vingt ans. Les reli-

gieuses portaient l'habit noir, la coiffure assez large et à trois faces, avec une guimpe sous le menton. L'abbesse, jouissant de privilèges spéciaux sur la boulangerie dans la Doutre, tenait le 1^{er} avril, au xvii^e siècle encore, table ouverte aux mendiants et leur distribuait un pain, le *pain de la comtesse*.

L'abbesse avait de très beaux privilèges et nommait à beaucoup de bénéfices dans les diocèses d'Angers, le Mans et Nantes. Voici la liste des abbesses : Léoburge, 1028-1041. — Bertrande, 1041-1060. — Béliarde, 1060-1073. — Richilde, 1073-1104. — Tiburge, 1104-1120. — Mabile, 1120-1126. — Hildeburge, 1126-1140. — Emma, 1140-1143. — Ameline de Cholet, 1143-1154. — Théophanie, 1154-1159. — Orsande, 1159-1163. — Emma de Laval, 1163-1209. — Hersande de Sablé, 1209-1221. — Théophanie, 1221-1230. — Marie de Beaumont, 1230-1239. — Agnès de Roarta, 1239-1255. — Alice de La Roche, 1255-1284. — Aliénor Honneme, 1284-1303. — Aliénor de La Roche-Sibilien, 1303-1324. — Aliénor Riboule, 1324-1363. — Théophanie la Suard, 1363-1383. — Isabelle de Ventadour, 1383-1418. — Agnès de La Bodière, 1418-1427. — Marguerite de Couesme de Lucé, 1427-1450. — Philippe du Bellay, 1450-1455. — Aliénor de Champagne, 1455-1486. — Catherine de La Trémoille, 1486-1493. — Renée Sarrazin, 1493-1499. — Catherine de Tonnerre, 1499-1503. — Isabelle de La Jaille, 1503-1518. — Françoise de La Chapelle-Rainsouin, 1518-1529. — Françoise Auvé, 1529-1549. — Anne de Montmorency, 1549-1555. — Jeanne de Maillé-Brézé, 1555-1573. — Yvonne de Maillé, 1573-1589. — Simonne de Maillé-Brézé, 1589-1646. — Yvonne de Maillé-Brézé, 1646-1650. — Antoinette Du Puy, 1650-1682. — Charlotte de Grammont, 1682-1706. — Françoise de Caumont Nomp de Lauzun, 1706-1709. — Anne de Belsunce, 1709-1742. — Charlotte-Louise-Antoinette de Canonville de Basserot, 1742-1762. — Léontine d'Esparbez de Lussan Bouchard d'Aubeterre, 1762-1792.

IV. COMMUNAUTÉS D'HOMMES. — 1^o *Prieuré de Lesvière* (ordre de Saint-Benoît). — Geoffroy Martel, fondateur de l'abbaye de Vendôme, bâtit à Lesvière-lès-Angers un monastère, où cloître, église, maison, tout fut disposé sur le modèle des bâtiments de la Trinité de Vendôme. La construction commença en 1047 et le nouveau monastère était terminé en 1056. Moins d'un siècle après, en 1132, un incendie détruisit une partie de l'église et les bâtiments. Il avait eu jusqu'alors de nombreux religieux auxquels vinrent s'adjoindre ceux de Toussaint avant 1080. Les bâtiments n'ayant pas été rétablis dans leur ancienne grandeur à la suite de l'incendie, le nombre des habitants diminua, et il fut réduit à l'état de simple prieuré, dépendant de Vendôme, mais avec prééminence sur tous les autres prieurs. « Il dépend de l'abbaye de Vendôme, dit le *Pouillé* de 1783, et n'est soumis qu'au Saint-Siège. »

2^o *Les dominicains ou jacobins*. — Ils furent établis par l'évêque Guillaume de Beaumont en 1220, dans une ancienne chapelle de la cité, Sainte-Marie de Recouvrance, résidence au siècle précédent des chanoines de la Roë. Cette communauté acquit un rapide accroissement et la décadence ne vint qu'au bout de quatre siècles. La réforme y fut introduite en 1631. Au moment de la Révolution, il n'y avait que trois religieux. La faculté de théologie tenait ses séances solennelles au couvent des jacobins. Le 11 avril 1598, le grand conseil d'Henri IV y tint l'assemblée d'où sortit l'édit de Nantes. Les dominicains ont été réinstallés en 1877.

3^o *Cordeliers*. — Ils arrivèrent à Angers dès l'année 1216. Ils durent leur prospérité aux dons des familles de Craon et de Beauvau, dont les tombeaux y reposaient dans une chapelle spéciale. Dans celle de Saint-Bernardin, se voyaient les mausolées des cœurs du roi René et de Jeanne de Laval et de splendides vitraux

représentant la famille ducale angevine. Les cordeliers étaient, de toutes les communautés d'Angers, les plus richement dotés. Très mêlés à la vie sociale, politique et municipale, ils prirent une part active à la lutte contre les protestants. Les échevins allaient entendre la messe dans leur église, avant de procéder à l'élection du maire.

4° *Carmes*. — Ils arrivèrent à Angers vers 1290. Établis d'abord près l'église de Saint-Laud, ils furent transférés, en 1293, avec l'autorisation de Guillaume Le Maire, dans un endroit appelé Caseneuve (aujourd'hui, l'école primaire supérieure de garçons); en 1363, avec l'autorisation de Clément VI et d'Urbain V, ils allèrent s'établir définitivement dans l'intérieur de la ville. Il y avait neuf religieux en 1790.

5° *Les frères sachets*. — La communauté des sachets ou ordre de la Pénitence (cf. U. Chevalier, *Topo-bibliographie*, col. 2338) s'établit à Angers dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Geoffroy de Chateaubriant leur céda, vers 1263, une maison et un emplacement, et les dames du Ronceray, qui en possédaient la féodalité, leur permirent d'y bâtir une église. On sait que beaucoup de maisons de l'ordre des sachets ou de la Pénitence disparurent par suite du décret du concile de Lyon de 1274, qui supprima plusieurs ordres religieux, surtout ceux qui ne vivaient que d'aumônes.

6° *Augustins*. — Ils remplacèrent en 1307 les frères sachets, mais la donation de la maison de ces derniers ne fut confirmée qu'en 1329 par le bailli d'Anjou. Bertrand de Beauvau fut le grand bienfaiteur de ce couvent, qu'il releva par ses largesses en 1468. Il fut enterré dans l'église avec ses trois femmes, dans un superbe tombeau en marbre noir, sur lequel était couchée sa statue en bronze. Le prieur de l'Espine apostasia en 1555 avec plusieurs de ses religieux et devint ministre de la Réforme. Il y avait quatre religieux seulement en 1790.

7° *Récollets de La Baumette*. — Le roi René fonda le monastère de La Baumette sur le modèle de la Sainte-Baume de Provence et sous le titre de Sainte-Marie-Madeleine, dans une ancienne maison de plaisance, chérie des ducs d'Anjou, ses prédécesseurs. Il y établit des cordeliers (1456), qui furent remplacés en 1596 par des récollets. Deux ans après, Henri IV les visita. « Que me demandez-vous, Père ? » dit-il au gardien. — « Sire, répondit le P. Chapouin, pauvreté et réforme. — Ventre-saint gris, reprit le prince, vous êtes le premier qui me fassiez pareille demande. Vous aurez ce que vous désirez. » Il n'y avait plus que deux religieux en 1790.

8° *Récollets d'Angers*. — Les récollets de La Baumette ne tardèrent pas à sentir la nécessité de se rapprocher d'Angers; La Baumette était trop éloignée pour recevoir les religieux de passage. La peste ayant éclaté en 1626, ils se dévouèrent pendant trois ans au service des malades; on les vit au Sanitat, au prieuré Saint-Sauveur, à Saint-Lazare, au logis de Clermont, plus tard à la porte Saint-Nicolas, à l'hôpital en 1631, et encore à la tour Guillou en 1638, assister les mourants et cinq au moins moururent à la peine. En retour le conseil de ville les autorisa à établir un hospice près de Saint-Laud. En 1690, les récollets obtinrent l'autorisation de transformer leur organisation. La Baumette devint hospice et le couvent fut transféré à Angers. Seize religieux (pères et frères) s'y trouvaient au moment de la Révolution.

9° *Capucins*. — Arrivés en 1588, ces religieux demeurèrent d'abord dans un ermitage situé en Reculée, puis en septembre 1589 ils se retirèrent au Saint-Esprit, pendant qu'on démolissait le vieil ermitage pour bâtir un couvent sur son emplacement. Obligés de se retirer à Nantes l'année suivante, ils revinrent en 1597, et le 18 juin 1598 ils s'installèrent en Reculée. Henri IV posa la première pierre de leur église, le 4 avril 1598; elle fut bénite le 13 août 1600. Le P. Joseph, gardien du

couvent et devenu si fameux dans la suite, rendit un service considérable à la ville d'Angers en 1620, en obtenant de Marie de Médicis qu'elle révoquât l'ordre de piller la ville, donné par les chefs de son armée. Dix religieux habitaient le couvent au moment de la Révolution. Les capucins sont revenus à Angers en 1858.

10° *Minimes*. — Les minimes y parurent en 1614. La première pierre de l'église fut posée trois ans après; ils en prirent possession le 3 avril 1623. Leur maison dut être transformée en caserne en 1789. Ils essayèrent d'abord de résister, puis, le 27 juillet, « voulant donner à la ville la preuve de leur amour du bien public », ils consentirent à l'aliénation. Les fondations pieuses furent transférées à d'autres communautés. Ainsi les minimes n'existaient plus à Angers lors de la dissolution des communautés religieuses.

11° *Oratoriens*. — C'est à la demande de Marie de Médicis, régente du royaume, que la ville autorisa leur établissement le 15 novembre 1619. Elle leur fit en outre donner la direction du collège d'Anjou, qu'ils gardèrent jusqu'à la Révolution.

12° *Sulpiciens*. — Établi en 1659, le grand séminaire fut dirigé par les sulpiciens à partir de 1695. Ils avaient aussi le soin du petit séminaire, voisin du premier; occupé par les élèves de philosophie, il reçut aussi des théologiens pauvres jusqu'en 1719.

13° *Lazaristes*. — Leur établissement eut lieu le 24 novembre 1674, grâce aux libéralités de M^{lle} Cornuau de La Grandière. Ils vinrent trois prêtres, et ils étaient encore trois et un frère lors de la Révolution. Dans l'intervalle, leur nombre varia de quatre à six. On les appelait *Missionnaires* ou *Petits pères*. Ils revinrent en 1860.

14° *Frères des écoles chrétiennes*. — Leur établissement date d'octobre 1741. Mgr de Vaugiraud leur donna la maison du Sabot, en 1744, et à l'école de charité qu'ils créèrent s'ajouta bientôt une maison de force. La mairie s'opposa avec énergie à leur établissement, parce qu'ils avaient fait « désertier plus de vingt maîtres d'école et abandonner le service de nombreuses fondations paroissiales. » Ce n'est qu'en 1773 qu'ils furent autorisés à acquérir le bâtiment de la Rossignolerie, qu'ils occupèrent en 1782. C'est aujourd'hui le lycée. Dispersés par la tourmente, les frères revinrent en 1820.

15° *Jésuites*. — Ils s'établirent pour la première fois en 1839, et y sont restés jusqu'à la loi de 1901 contre les congrégations, mais sans avoir jamais eu de collège.

16° *Oblats de Marie-Immaculée*. — C'est en 1860 que Mgr Angebault les appela dans sa ville épiscopale.

17° *Les Pères du Saint-Sacrement* parurent en 1862, et achetèrent la plus grande partie des cloîtres de Saint-Martin, où ils construisirent une belle église, aujourd'hui chapelle de l'externat Saint-Maurille. Ils ont définitivement quitté Angers lors des expulsions de 1880.

V. COMMUNAUTÉS DE FEMMES. — 1° *Ursulines*. — En 1618, Guillaume Fouquet de La Varenne fit venir de Bordeaux la Mère de la Croix, accompagnée de deux autres religieuses. Supprimée en 1792, la communauté se reconstitua en 1826.

2° *Calvairiennes*. — Cette communauté fut fondée par Marie de Médicis, le 22 décembre 1619. On sait que le Calvaire est une réforme de Fontevault. Leur couvent servit de prison pour les femmes pendant la Terreur. Elles ont été de nouveau autorisées par ordonnance royale du 22 août 1827.

3° *Carmélites*. — Elles durent leur origine à un fait mémorable. Louis XIII en expédia les patentes au siège de La Rochelle (mars 1626), en action de grâces de la victoire qu'il venait de remporter sur les ennemis de la religion et de l'État. La communauté ne comprit d'abord que cinq religieuses, qui arrivèrent le 17 janvier 1626. Dispersées en 1792, les carmélites ont réoccupé leur couvent en 1850.

4° *Fidélité*. — La Fidélité ou Notre-Dame de Bon-Conseil était une communauté de bénédictines installée en 1632 dans une maison construite sur l'emplacement d'une hôtellerie, de laquelle dépendait l'enclos de Grohan, l'ancien amphithéâtre. Le couvent de Saumur fut réuni à celui d'Angers en 1747. Dix-sept religieuses habitaient celui-ci au moment de la Révolution.

5° *Visitation*. — Les visitandines furent autorisées à se fixer à Angers par l'évêque le 12 mai 1635, par la ville le 23 mars précédent. L'enclos est actuellement occupé par la gare Saint-Laud. Leur couvent servit d'hôpital pour les incurables de 1793 à 1810. A cette époque, il fut converti en caserne. Il a été démoli en 1905. Une maison de l'ordre s'est de nouveau établie à Angers en 1863.

6° *Sainte-Catherine*. — Le monastère de Sainte-Catherine ou Oratoire de la Tour fut fondé par Catherine Licquet en 1634. Dûment autorisées par le corps de ville le 25 août 1637, les religieuses s'installèrent le 13 octobre suivant au nombre de sept, venant de l'abbaye du Perray. Le prieuré de cette maison était à la nomination de Cîteaux; l'aumônier était un religieux également envoyé par l'abbé.

7° *Pénitentes*. — Communauté fondée par des personnes vertueuses qui, en 1642, obtinrent de Louis XIII des lettres patentes à cet effet. En 1652, on y installa la Refuge. Les personnes qui entraient aux pénitentes le faisaient volontairement; le Refuge servait à celles qui y étaient envoyées d'office par les autorités.

8° *Bon-Pasteur*. — Cette communauté prit naissance en 1692; elle recevait les filles qui, après avoir été enfermées aux pénitentes, voulaient se convertir de leurs égarements. Elle fut maintenue en 1718 par l'évêque, la ville en demandant la suppression. En 1790, la maison comptait sept gouvernantes, vingt-quatre sœurs données, quatorze personnes données à vie sans dot et dix-sept pensionnaires.

9° *La Providence*. — Fondée en 1660 par M^{lle} Rousseau, de Laval, avec l'aide de messire Henri Arnauld et de la ville, cette communauté donnait l'instruction aux jeunes filles et logeait pendant quelque temps les domestiques sortant de l'hôpital et non complètement rétablies. Elle subsista jusqu'à la Révolution.

10° *La Croix*. — Communauté fondée en 1660 par M. Maillard, supérieur du séminaire, et M^{lle} Rousseau, pour travailler aux œuvres de charité et surtout à l'instruction des jeunes converties. Au moment de la Révolution, elle n'était plus qu'une maison d'instruction. Les sœurs s'obligeaient à ne jamais souffrir qu'on introduisit chez elles ni grille ni voile. La maison d'Angers avait deux établissements dépendant d'elle, à Craon et à Durtal.

11° *Les religieuses hospitalières de Sainte-Marie*, qui existent encore, furent établies en 1615 à l'hôpital général ou « les renfermés ». En 1865, elles ont dû cesser de s'occuper de l'hôpital d'Angers.

12° *Les filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul* arrivèrent à Angers en 1639. C'est le premier Hôtel-Dieu que la congrégation accepta, y remplaçant les augustins. Rien n'a été changé depuis.

13° *Les sœurs de Saint-Charles*, fondées en 1714, ont pris une grande extension au xix^e siècle.

14° *Les sœurs des incurables* desservirent l'hôpital de ce nom de 1739 à la Révolution. Elles furent remplacées par les religieuses de Sainte-Marie.

15° *La Société de Marie*, appelée communément la *Retraite*, s'établit à Angers en 1826 : elle y installa un pensionnat et l'œuvre des retraites. C'est aujourd'hui la maison-mère de la congrégation, transférée de Redon par ordonnance du 8 février 1854.

16° *Bon-Pasteur*. — Cette congrégation, devenue la plus importante d'Angers et l'une des plus considérables de France, n'a aucun lien de parenté avec la

communauté du même nom, dont nous avons parlé. Elle fut fondée, en 1828, comme simple succursale du Refuge de Tours, par la Mère Euphrasie Pelletier, dont la cause de béatification est en cour de Rome. Mgr Montault obtint du pape que la supérieure fût nommée générale de la nouvelle congrégation, qui compte des maisons aujourd'hui dans tous les pays du monde.

17° *Les augustines du Saint-Cœur de Marie*, sorties de l'Hôtel-Dieu de Saumur, s'établirent à Angers en 1835; elles y ont construit un bel établissement, qui sert de maison de santé. La supérieure générale a fondé plusieurs établissements en France et même à l'étranger.

VI. CHAPELLES. — En dehors des paroisses, chapitres et communautés religieuses, la ville d'Angers avait quatorze chapelles. — 1. Sainte-Madeleine, succursale de Saint-Julien; on y faisait le service paroissial, et un des vicaires de cette paroisse y résidait. Elle avait été bâtie pour les lépreux et aussi pour la commodité des habitants de ce faubourg, trop éloignés de leur église paroissiale. — 2. Saint-Sébastien, succursale de Saint-Michel-la-Palud, dont le curé y entretenait un vicaire pour le service des habitants du faubourg Bressigny. — 3. Notre-Dame-sous-Terre, célèbre par un pèlerinage très fréquenté, rétabli solennellement par Mgr Freppe. — 4. Saint-Eutrope, voisine de la précédente. — 5. La Commanderie, fondée par un commandeur de l'ancien temple d'Angers. — 6. Saint-Fiacre, hors les murs, presque abandonnée au xviii^e siècle. — 7. Saint-Sauveur, petite aumônerie fondée en 1062 pour les pauvres de la ville; c'était un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes. — 8. La chapelle Fallet, fondée en 1490 par Jean Fallet, maire d'Angers. — 9. Saint-Blaise dépendait de la commanderie de l'ancien hôpital d'Angers; au xviii^e siècle, elle était déjà désaffectée. — 10. Saint-Lazare, ancienne léproserie fondée au xii^e siècle. — 11. Le Saint-Esprit était à l'origine la chapelle d'une commanderie. Les capucins y logèrent de 1589 à 1590 et de 1597 à 1598; les calvairiennes, à leur arrivée à Angers au mois d'avril 1619. Un frère des écoles chrétiennes y faisait l'école aux garçons de la Trinité à la fin du xviii^e siècle. — 12. Saint-Laurent, qui ne fut jamais, croit-on, livré au culte. — 13. Saint-Geoffroy, petite chapelle couverte, construite dans le cimetière du tertre Saint-Laurent, qui servait de reposoir le jour de la Fête-Dieu. — 14. Sainte-Apolline, chapelle de pèlerinage local pour la guérison des maux de dents.

VII. UNIVERSITÉ ET ENSEIGNEMENT. — Les écoles d'Angers étaient célèbres dès le commencement du xi^e siècle. A cette époque elles comptèrent parmi leurs maîtres Marbode, plus tard évêque de Rennes.

La tradition attribue le premier essai de hiérarchie académique et l'institution des grades à Ulger, en 1105, chanoine de la cathédrale et, en 1111, maître-école de l'« Étude » d'Angers, qui, vers 1160, sera, parmi les universités de France, l'une des plus homogènes et des plus complètes. Sacré évêque en 1125, Ulger, avec plus d'autorité et non moins d'ardeur, développa les écoles dont il avait été le chef.

En 1229, après les troubles de l'université de Paris, tout un groupe de professeurs, ceux de la « nation » anglaise, se réfugiaient à Angers et, selon quelques écrivains, il faudrait attribuer à ces docteurs l'honneur d'avoir transformé les écoles d'Angers en université.

Il est certain qu'en 1364 ces écoles étaient pourvues de privilèges apostoliques et royaux. On comptait les quatre facultés de droit, de théologie, de médecine et des arts, qui groupèrent, un moment, jusqu'à dix mille élèves, répartis en dix « nations »; six seulement subsistèrent jusqu'à la Révolution, celles d'Anjou, de Bretagne, du Maine, de Normandie, d'Aquitaine et de France.

Les facultés occupaient, dans les environs de la cathédrale, plusieurs « logis », désignés selon leur impor-

tance par les noms de *grands* et de *petits palais*. En 1472, on commença la construction de l'édifice dit *grandes écoles*, situé près de la « chaussée Saint-Pierre ». Il subsista jusqu'en 1793. Le nom de « grandes écoles » se conserva jusqu'en 1875 dans le langage populaire, qui l'appliqua aussitôt aux constructions des nouvelles facultés.

Dès que la loi du 12 juillet de cette année eut créé la liberté d'enseignement supérieur, Mgr Freppel déploya une prodigieuse activité pour obtenir qu'Angers fût désigné comme siège de l'université catholique de l'ouest, puis pour assurer, avec le concours des évêques, la fondation et le développement de l'institution nouvelle. Il fit tant et si bien que la première de toutes les facultés libres ouvertes en France, depuis la Révolution, fut la faculté de droit d'Angers, inaugurée solennellement le 15 novembre 1875. Celle des lettres était officiellement érigée l'année suivante, le 4 décembre; mais elle existait déjà en germe dans l'école des hautes études de Saint-Aubin, établie en 1871 et qui subsiste encore aujourd'hui, sous la direction de son fondateur, Mgr Pasquier, devenu recteur de l'université catholique. La faculté des sciences fut ouverte le 8 décembre 1877. Enfin, on inaugura les cours de théologie le 14 décembre 1879. La restauration de la faculté de théologie remplissait la dernière des conditions stipulées dans la lettre apostolique *Multiplices inter*, par laquelle Pie IX érigeait canoniquement les facultés d'Angers en université catholique. Mais la loi française de 1880 déniait aux facultés libres le droit de se constituer en corps sous le titre d'université et retirait aux professeurs la participation à la collation des grades, dans les « jurys mixtes ». Toutes ces restrictions apportées à la liberté d'enseignement supérieur arrêtaient Mgr Freppel dans ses projets d'établissement d'une faculté de médecine.

Les facultés catholiques d'Angers, auxquelles il faut ajouter l'école supérieure d'agriculture, celle de commerce et l'école Freppel, sont régies par le conseil des évêques protecteurs, composé des archevêques de Rennes et de Tours, des évêques d'Angers, d'Angoulême, de Laval, de Luçon, du Mans, de Nantes, de Poitiers, de Quimper, de Saint-Brieuc et de Vannes. Le représentant permanent du Saint-Siège et du conseil pour la surveillance de la doctrine et l'administration générale des facultés est le *chancelier*. Ce titre a été porté successivement par quatre évêques d'Angers.

La direction générale, et principalement celle des études, appartient au *recteur*. Depuis sa restauration, l'université d'Angers a eu trois recteurs : Mgr Sauvé, Mgr Maricourt et Mgr Pasquier.

Collèges. — Le collège de la Porte-de-Fer, fondé en 1081, croit-on, et réuni au collège d'Anjou le 18 octobre 1682. — Le collège de la Fromagerie, fondé en 1408, réuni à l'université en mars 1667. — Le collège d'Anjou, établi en 1509 par les soins de la « nation » d'Anjou, et dirigé par les Pères de l'Oratoire à partir de 1624. Un cours de mathématiques y fut inauguré à la rentrée de 1681. On y comptait en 1660 plus de mille écoliers, en 1682 plus de deux mille. Un pensionnat y fut institué en 1725. — Les abbayes de Saint-Aubin, Saint-Serge et Saint-Nicolas entretenaient chez elles encore au XVIII^e siècle et de temps immémorial des cours de droit canon et de théologie, professés par des docteurs, et à ce titre étaient considérées comme de vrais collèges dont les élèves obtenaient les grades universitaires. — De plus, chaque abbaye ou prieuré important de la région avait à Angers son « collège », où s'arrêtait l'abbé en voyage, où séjournaient ses étudiants, qu'il était même tenu dans les premiers temps d'y envoyer : la Boissière et Chaloché, rue du Pilory; Pontron, rue Basse-Saint-Martin; Saint-Florent, rue des Angles; Melleray, place Saint-Martin; le Loroux,

rue Saint-Denis; le Perray-Neuf et Mélinais, rue Valdu-main; Vendôme, à Lesvière; les fontevristes, à Haute-Mule; Marmoutiers, à Saint-Éloi; Bellebranche, rue de Godet; la Roë, rue Sauveresse; Tournus et Cunault, rue du Vollier. — Il y avait aussi le collège de Fougères, fondé en 1361, pour quatre écoliers; le collège de Bueil, établi en 1404 pour six écoliers, etc. Ce dernier subsista jusqu'à la Révolution.

La ville d'Angers comprend aujourd'hui trois collèges ecclésiastiques : 1^o institution libre Urbain-Mongazon, ouverte en 1835; elle porte le nom de son fondateur. L'œuvre du saint prêtre a vécu, gardée par la confiance des familles et les succès toujours grandissants des élèves; 2^o externat Saint-Maurille, fondé en 1872 par Mgr Freppel et l'abbé Gardais. Cette maison eut un succès rapide. Elle possède, entre autres immeubles, l'ancienne église collégiale de Saint-Martin et les bâtiments qui ont servi de résidence aux Pères du Saint-Sacrement jusqu'en 1880; 3^o institution Saint-Julien, dirigée d'abord par des prêtres de 1838 à 1860, puis par les frères de la doctrine chrétienne de Nancy de 1861 à 1903, et de nouveau par des ecclésiastiques depuis cette époque. On n'y enseigne pas le latin.

VIII. FÊTE-DIEU. — Le *sacre* d'Angers était presque une fête nationale, tant sa représentation était grande en France pour sa pompe et sa solennité. Les étrangers y accouraient en foule. Le principal spectacle se composait des douze fameuses torches en forme de tentes carrées, ornées de colonnes, de festons, de corniches, portant une impériale chargée de vases de fleurs et une infinité de cierges allumés en forme de girandoles, le tout peint, argenté ou doré. A l'intérieur, étaient représentées des *histoires* ou scènes historiques, tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec groupes de personnages en cire, de grandeur naturelle, où les artistes choisis, obligés chaque année à varier leur sujet, luttaient pour consacrer une véritable réputation. Pour chaque torche il y avait douze et même seize porteurs.

Dès cinq heures et demie du matin, sonnait à Saint-Maurice le départ des grosses torches. Suivaient les corps de métiers, les personnes en charge, le chapeau à la main avec un cierge allumé. En dernier lieu le clergé régulier et séculier; puis, sur un brancard orné de riches tapis en broderie, le Saint-Sacrement porté par l'évêque et par le doyen; puis le gouverneur et ses gardes, le prévôt et ses archers et enfin la foule. Sur le tertre Saint-Laurent, le Saint-Sacrement était exposé dans une chapelle aux adorations des fidèles, en face de la chaire du cimetière, d'où un prédicateur parlait au peuple. On traversait de nouveau toute la ville pour regagner la cathédrale, où l'évêque officiait pontificalement.

Outre les ouvrages signalés à l'article suivant, cf. Longin, *Notice de la ville d'Angers* par Thorode, Angers, 1897. — Port, *Description de la ville d'Angers* par Péan de La Tuillerie, Angers, 1868. — Guéry, *Angers à travers les âges*, Angers, 1914. — Bliardier-Langlois, *Angers et l'Anjou*, Angers, 1837. — Breteau, *Notre-Dame-du-Roncay*, Angers, 1895. — *Revue Mabillon*, t. ix, p. 33-50. — D'Espinau, *Notices archéologiques sur les monuments d'Angers*, Angers, 1876. — *Angers et l'Anjou*, Angers, 1903. — Lachèse, *Angers ancien et moderne*, Angers, s. d. — Port, *Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers*, Angers, 1861. — Lemarchand, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Angers*, Angers, 1863. — *Revue de l'Anjou*, *passim*. — *Anjou historique*, *passim*. — *Privileges de l'Université d'Angers*, avec une *Dissertation* en tête, Angers, 1736. — U. Chevalier, *Répert. des sources historiq. du moyen âge*, *Topo-bibliogr.*, col. 114-118.

F. UZUREAU.

2. ANGERS (DIOCÈSE). — I. Histoire sommaire. II. Délimitations. III. Liste des évêques. IV. Établissements religieux. V. Enseignement. VI. Pèlerinages.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — Placé au confluent de la Maine et de la Loire, situation vraiment privilégiée,

III. — 4

le pays des Andes ou Andecaves était limité au nord par celui des Cénomans, au nord-ouest par celui des Redones, à l'ouest par celui des Nannètes, au sud par celui des Pictones et enfin à l'est par celui des Turones. Les habitants aux mœurs pacifiques n'en résistèrent pas moins bravement, sous le commandement de Dumnaeus, aux lieutenants de César. Vaincus par Fabius, ils entrèrent comme tant d'autres dans l'immense empire romain dont leur pays forma une des cités, dans la province de la III^e Lyonnaise.

Là où les Andecaves avaient leur principale résidence, les Romains fondèrent une ville dont il reste encore quelques vestiges, et lui imposèrent le nom de Juliomagus. Plus tard, au milieu de la décomposition où l'empire était tombé, les Andecaves s'en détachèrent pour entrer dans la Confédération armoricaine. La ville de Juliomagus reprit alors le nom de l'ancien peuple dont elle était la capitale. Elle s'appela *Andegavia*, dont on a fait Angers; et le pays se nomma l'Anjou.

Ce fut Childéric, père de Clovis, qui fit le premier la conquête de ce pays sur les Romains. Clovis lui-même afferma cette conquête et l'incorpora au royaume des Francs. L'Anjou fit successivement partie du royaume de Clodomir (Orléans), de la Neustrie et entra enfin dans le vaste empire de Charlemagne. C'est vers cette époque qu'il reçut ses premiers comtes.

Vers 720, en effet, un guerrier du nom de Rainfroy, avec le titre de comte d'Angers, est placé à la tête du pays par Charles-Martel. Au siècle suivant, le comté fut divisé en deux parties; la partie en deçà ou à l'est de la Maine resta le comté proprement dit, et la partie à l'ouest de la rivière forma le comté d'Outre-Maine, avec Séronne (Châteauneuf) pour capitale. Tandis que le comté d'Outre-Maine était gouverné par un chef du nom d'Érispoë, le comté d'Anjou proprement dit fut confié à Robert le Fort qui, pour le défendre contre les Normands, trouva la mort au pont de Brissarthe (866).

Eudes, fils de Robert le Fort, devenu roi de France à la déposition de Charles le Gros, délégua, vers 890, au gouvernement de l'Anjou, avec le titre de comte, un seigneur du nom d'Ingelger, qui fut la tige des premiers comtes héréditaires. Foulques le Roux, fils d'Ingelger, en même temps qu'il succédait à son père dans le comté d'Anjou, reçut du roi Eudes le comté d'Outre-Maine et, à partir de ce moment, les deux comtés n'en formèrent plus qu'un seul.

Les comtes ingelgeriens portent tous le nom de Foulques ou de Geoffroy. Les principaux sont Foulques Nerra, Foulques Réchin, époux de Bertrade de Montfort, Foulques V, qui devint roi de Jérusalem. Jusqu'à là, l'histoire de l'Anjou n'offre aucun intérêt général. Il n'en va pas de même sous les fils de Foulques V, Geoffroy Plantagenet.

Par son mariage avec Mathilde, fille d'Henri I^{er} d'Angleterre, Geoffroy réunit à l'Anjou la Normandie, et son fils Henri devint plus tard roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri II (1154). Il est le chef de la dynastie des Plantagenets. Henri II épousa Éléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis VII, étendit ainsi son domaine sur le Poitou et la Guyenne, et devint en France plus puissant que le roi lui-même. L'histoire de l'Anjou se perd alors dans celle de l'Angleterre et de la France.

Le roi Jean sans Terre s'étant rendu coupable du meurtre de son neveu Arthur de Bretagne, et n'ayant pas voulu comparaître devant la cour des pairs pour se justifier, Philippe-Auguste confisqua ses domaines français, parmi lesquels était l'Anjou, et les réunit à la couronne (1204).

L'Anjou ne resta pas longtemps partie intégrante du domaine royal. En 1246, saint Louis l'en sépara pour le donner en apanage à son frère Charles, appelé en 1266 à régner sur les Deux-Siciles. Ce fut ainsi

que commença la première maison capétienne d'Anjou. Charles le Boiteux, deuxième représentant de cette maison, maria sa fille à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, et à cette occasion lui donna l'Anjou, qu'en même temps Philippe le Bel érigea en comté-pairie en faveur de la maison de Valois. Cette maison étant arrivée au trône avec le roi Philippe VI, l'Anjou par le fait se trouva encore une fois réuni à la couronne.

Jean le Bon, successeur de Philippe de Valois, sépara de nouveau l'Anjou du domaine royal, pour le donner à son second fils Louis, avec qui commença la deuxième maison capétienne (1356). L'Anjou fut peu après érigé en duché-pairie (1360) et en duché héréditaires (1364). Les princes de cette maison, Louis I^{er}, Louis II et Louis III, furent aussi appelés à régner à Naples. Mais le dernier de tous, le bon roi René, frère de Louis III, abandonna cette terre lointaine pour travailler au bonheur de ses sujets angevins. A sa mort, Louis XI réunit l'Anjou au domaine royal et cette réunion fut définitive. Depuis lors, le duché d'Anjou ne fut plus qu'un titre d'apanage réservé aux princes de la maison royale. Ce titre fut porté notamment par le roi Henri III de France et par le prince qui devint Philippe V d'Espagne.

On voit que, si la riche et fertile province d'Anjou tient peu de place sur la carte, elle en occupe une considérable dans l'histoire dynastique de l'Europe. Elle se trouve liée étroitement, non seulement aux deux races illustres qui ont occupé le trône de France et le trône d'Angleterre, mais aussi à l'histoire de Naples et de Sicile, d'Aragon, de Hongrie, de Jérusalem et de Provence.

Les origines du diocèse d'Angers échappent encore à l'histoire. On ne saurait dire d'une manière précise en quel temps la foi chrétienne a été prêchée dans cette partie de la Gaule. Rien ne permet de croire que ce fut au I^{er} siècle et par des envoyés apostoliques. A plus forte raison, ne peut-on faire remonter à cette époque l'organisation du pays en Église distincte. Les actes de saint Firmin, évêque d'Amiens, parlent bien d'un évêque nommé Auxilius, que le saint aurait rencontré à son passage à Angers. Mais l'existence très problématique d'ailleurs de cet Auxilius ne remonte pas au delà de la fin du III^e siècle.

On s'éloignerait moins de la vérité en attribuant le titre de premier évêque d'Angers à Defensor. Ce Defensor, gouverneur du Mans, aurait été converti par saint Julien, évêque de cette ville, puis ordonné par saint Lidoire, évêque de Tours. Il aurait commencé son épiscopat vers 350 et aurait assisté en 370 à l'élection et au sacre de saint Martin, le célèbre thaumaturge des Gaules.

A Defensor succéda saint Apothème, connu seulement par le culte dont il a toujours été l'objet. On ne connaît pas davantage Prosper, qui monta ensuite sur le siège d'Angers. Mais avec saint Maurille notre route s'éclaire un peu.

A cette époque reculée, la vie érémitique s'implantait sur les bords de la Loire. Vers la fin du IV^e siècle, en même temps que saint Macaire évangélisait les Mauges, saint Florent, disciple de saint Martin, se retira dans une solitude près du mont Glonne, sur la rive gauche du fleuve, à l'endroit où devaient s'élever plus tard le monastère et la ville de Saint-Florent-le-Vieil. Presque vers le même temps un autre ermitage s'établissait un peu plus haut sur la même rive. Il avait été créé par un jeune seigneur milanais, soucieux de mettre son âme à l'abri des périls du monde. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles remplit bientôt le pays. Il s'appelait Maurille, et ce fut lui que les Angevins allèrent chercher dans la solitude pour le placer à la tête de leur Église.

Saint Maurille mourut vers 427 et eut pour successeur son disciple saint René, dont la vie extraordinaire

appartient autant à la légende qu'à l'histoire. Effrayé sans doute par les devoirs de la charge pastorale, il quitta bientôt le siège d'Angers, s'enfuit en Italie et s'y cacha dans une solitude près de Sorrente, vers 450.

Au commencement du ^v^e siècle, la domination romaine fit place à celle des Francs. Pour convertir ces barbares et les absorber dans la civilisation chrétienne, il fallait de saints évêques et de saints religieux. Il n'en manqua pas au diocèse d'Angers. Saint René était à peine descendu dans la tombe que saint Aubin montait sur le siège épiscopal et l'illustrait par ses vertus et ses miracles, jusqu'à sa mort arrivée en 550. A la fin du même siècle, l'Église d'Angers était gouvernée par saint Lezin, qui mourut en 616, et eut pour successeur saint Mainbeuf. Celui-ci écrivit la Vie de saint Maurille et fut évêque d'Angers jusqu'à 654, date de sa mort.

Vers la même époque, vivaient plusieurs saints d'origine angevine : saint Vincentien, solitaire du diocèse de Limoges, né dans les environs de Segré; saint Mauron, né à Saumur et fondateur de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil; saint Ménéle de Précigné, restaurateur de l'abbaye de Ménéat en Auvergne.

La vie religieuse se manifestait encore par la fondation de plusieurs monastères. En 543, sous l'épiscopat de saint Aubin, arrivaient sur les bords de la Loire, dans un lieu appelé Glanfeuil, saint Maur, que l'on croit être disciple de saint Benoît, et plusieurs de ses compagnons. Ils y fondèrent la première abbaye bénédictine de France. Une autre, celle de Saint-Aubin d'Angers, naquit une dizaine d'années après sur le tombeau du saint évêque de ce nom, et fut peuplée de clercs réguliers.

Au siècle suivant, durant l'épiscopat de saint Mainbeuf, le roi Dagobert fondait le monastère de Notre-Dame de Cunault et la collégiale de Doué. A ces fondations s'ajoutèrent bientôt les abbayes de Saint-Florent-du-Mont-Glonne vers 650, de Saint-Serge d'Angers, vers 646.

La prospérité se maintint quelque temps encore dans la chrétienté d'Anjou, bien qu'avec moins d'éclat. Charlemagne et son fils Louis le Débonnaire se firent les protecteurs actifs des monastères et des églises, que parfois ils dotèrent richement. C'était le temps où le siège d'Angers était occupé par l'évêque saint Benoît et où Théodulphe, évêque d'Orléans, retenu prisonnier à Angers, composait, dit-on, son hymne célèbre : *Gloria, laus et honor*.

Mais bientôt l'Église d'Angers, comme tant d'autres en France, eut à souffrir des incursions des pirates normands. Ils pénétrèrent par les bouches de la Loire, prirent Nantes où ils mirent à mort saint Gohard, évêque de cette ville, angevin de naissance. Les Bretons à leur tour saccagèrent le pays des Mauges, brûlèrent l'abbaye de Saint-Florent. De toutes parts les religieux fuyaient vers les contrées plus hospitalières, emportant avec eux les reliques de leurs saints. Celles de saint Maur furent conduites par les religieux de Glanfeuil en Normandie, en Bourgogne et définitivement placées à Paris dans le monastère qui prit le nom de Saint-Maur-les-Fossés. Quant à celles de Saint-Florent, émigrées d'abord à Tournus, sur les bords de la Saône, elles furent dérobées par un moine nommé Absalon (t. I, col. 199) qui, s'enfuyant du couvent de Tournus, les rapporta en Anjou près de Saumur. Là, on fonda une nouvelle abbaye de Saint-Florent, dont l'ancienne, lorsqu'elle eut été rétablie, ne fut plus qu'une dépendance. En ces temps de calamité, l'Église d'Angers ne perdit point toute sa sève et, parmi ses pasteurs, nous trouvons encore un saint, l'évêque saint Loup. A côté de lui, le comte d'Anjou lui-même, Foulques le Bon, donnait l'exemple de toutes les vertus.

Le nom d'âge d'or peut être appliqué avec raison à la période qui s'étend depuis le ^{xi}^e jusqu'au ^{xiv}^e siècle. On vit alors se multiplier les fondations monastiques.

L'ordre bénédictin, qui comptait déjà les monastères de Glanfeuil, de Saint-Florent et de Saint-Serge, et venait de s'introduire dans l'abbaye de Saint-Aubin, s'enrichit encore de Bourgueil (990), de Saint-Nicolas d'Angers (1020) et d'Asnières-Bellay (1134); ce qui ne faisait pas moins de sept abbayes bénédictines d'hommes dans le diocèse d'Angers. Il y avait, en outre, deux abbayes de femmes : le Ronceray (1028) et Nyoiseau (1109).

L'ordre de Saint-Augustin comptait cinq monastères d'hommes : Notre-Dame de la Roë (1096), l'abbaye de Toussaint à Angers (1108), Saint-Georges-sur-Loire (1150), Saint-Jean de Mélinais (1180), enfin le Perray-Neuf (1289), qui appartenait à la branche des prémontrés.

L'ordre de Cîteaux établit dans le diocèse d'Angers quatre monastères pour les hommes : le Loroux et Chaloché (1121), La Boissière (1131) et Pontron (1134); et un pour les femmes, le Perray-aux-Nonnains (1170).

Le commencement du ^{xiii}^e siècle vit s'établir à Angers les franciscains, les dominicains et les carmes. Les religieux de l'ordre de Grandmont venaient d'être appelés par Henri II dans le diocèse d'Angers, où ils comptaient plusieurs prieurés. D'autres prieurés, que leur nombre nous oblige de passer sous silence, étaient fondés par les abbayes soit dans le diocèse, soit dans les régions voisines.

Pendant ce temps, prenaient place sur le siège épiscopal d'Angers des prélats recommandables par leur science ou leurs vertus, Renaud de Martigné, qui devint archevêque de Reims; Ulger, un des évêques de France les plus remarquables de son époque; Guillaume de Beaumont, Nicolas Gellant, son successeur, Guillaume Le Maire et Foulques de Mathefelon.

D'autres personnages ecclésiastiques illustrèrent l'Anjou; citons seulement deux contemporains, tous deux archidiacres d'Angers, et célèbres à des titres bien différents : Marbode, un des esprits les plus distingués du ^{xi}^e siècle, plus tard évêque de Rennes, et Béranger qui commença à Angers même ses prédications contre la sainte eucharistie.

Plusieurs conciles se tinrent à Angers (1269, 1279, 1360), à Saumur (1253, 1276), à Château-Gontier (1253, 1268). L'université établie par Charles d'Anjou, du consentement de son frère Louis IX, prenait un assez rapide développement. Telle était la vitalité de l'Église que la religion continua à fleurir en Anjou pendant le ^{xiv}^e siècle, bien que ce fût alors l'époque néfaste du grand schisme d'Occident. Pourtant à la fin, sous le trop long épiscopat de Hardouin de Bueil, qui occupa soixante-six ans le siège d'Angers, des symptômes de relâchement commencèrent à se manifester. Le paganisme faisait sa réapparition avec la Renaissance, et le mouvement des esprits ne put être enrayé, malgré le zèle et la sainteté de Jean Michel, qui succéda à Hardouin de Bueil.

Une nouvelle période s'ouvre pour le diocèse par un nom qui en symbolise bien la détresse religieuse. Le siège de saint Maurille était occupé dès 1467 par le fameux Jean Balue, prélat ambitieux et intrigant, dont le premier souci n'était pas d'administrer son diocèse. Après lui, signalons François de Rohan élu à dix-neuf ans et déjà pourvu de deux abbayes. Le système de la commende faisait sentir sa désastreuse influence. Nommé archevêque de Lyon, François de Rohan conserva et administra les deux sièges à la fois, du reste avec mérite, jusqu'à ce qu'il abandonnât celui d'Angers, en 1532.

A cette date, les prédications de Luther mettaient l'Allemagne en feu et Calvin imaginait les fausses doctrines qui devaient se propager en France. L'Anjou n'échappa pas à la contagion de la prétendue Réforme. Les huguenots y pénétrèrent, s'y répandirent et exercèrent là comme ailleurs leur zèle par les plus sauvages excès, à partir de 1562. Les églises étaient pillées, incen-

diées ou devenaient le théâtre des plus odieuses profanations. Les prêtres étaient brutalisés, mutilés, quelquefois mis à mort.

Les catholiques, dans le cas de légitime défense, répondirent à ces excès par de terribles représailles. Des protestants luthériens et calvinistes furent pris et décapités à Angers. Guillaume Poyet fut exécuté à Saumur. Ce fut surtout dans cette dernière ville et dans le pays environnant que s'implanta l'hérésie, grâce au zèle et à l'habileté du gouverneur Duplessis-Mornay, surnommé le *pape des huguenots*. Cependant les Angevins restèrent en très grande majorité fidèles à la religion de leurs pères.

Une des causes qui contribuèrent pour une grande part à cet heureux résultat, fut, sans contredit, la présence à Angers, durant les guerres religieuses, de trois pasteurs remarquables par leur mérite : Jean Olivier, surnommé la *perle des évêques*; Gabriel Bouvery, qui assista au concile de Trente, et Guillaume Ruzé, dont l'activité et la science n'avaient d'égales que la douceur et la piété. La Providence préparait d'ailleurs des jours meilleurs pour son Église.

La vraie réforme, accomplie au concile de Trente, commençait à porter ses fruits. De nouveaux ordres religieux surgissaient de toutes parts. Rien d'étonnant que le diocèse d'Angers participât à ce bienfait, sous d'aussi dignes évêques que Charles Miron, Guillaume Fouquet de La Varenne et le doux Claude de Rueil, qui se succédèrent de 1588 à 1649.

Dès 1588, les capucins s'étaient établis à Angers. Ils s'implantèrent encore à Baugé, à La Flèche, à Château-Gontier et à Saumur. Quelque temps après, les récollets, autre branche de la famille franciscaine, de leur maison première à La Baumette près d'Angers, se répandirent à Saumur, Beaufort, Doué, La Flèche, Durtal et au Lude. On connaît le collège florissant des jésuites à La Flèche. Les oratoriens possédaient à Saumur celui des Ardilliers; ils vinrent à Angers en 1623. Les minimes y étaient déjà depuis 1614. Les lazaristes y parurent seulement en 1674.

D'autres ordres se réformaient, comme les chanoines réguliers de Toussaint et de Mélinais. Les bénédictins de Saint-Serge, de Bourgueil et de Saint-Florent acceptèrent avec empressement la réforme de Saint-Maur.

Non moins belle était la floraison parmi les couvents de femmes : les bénédictines du Calvaire vinrent à Angers en 1619, celles de la Fidélité, fondées au bourg de Trèves (1618), se transportèrent à Saumur (1626). Cette même année, à Angers parurent les carmélites. Les ursulines s'y organisèrent, ainsi qu'à Saumur, Château-Gontier. La Visitation eut des maisons à Angers, à Saumur, à La Flèche, où se fixaient aussi les religieuses de la congrégation de Notre-Dame.

À côté de ces communautés de la vie contemplative, d'autres se vouaient spécialement aux œuvres de charité. Citons en première ligne les filles de Saint-Vincent-de-Paul, qui prirent possession de leur premier hôpital à Angers en 1639; la maison des pénitentes de Sainte-Madeleine, qu'Angers dut à M^{lle} Deshayes et à un saint prêtre, M. Lasnier, qui partagea également, avec M^{lle} Rousseau, la fondation des dames de la Croix; les sœurs hospitalières de Saint-Joseph, fondées à La Flèche par M. de La Dauversière et M^{lle} de La Fère; l'hôpital de Baugé, où vécurent Marthe de La Beauce et la célèbre M^{lle} de Melun.

Tant de saints personnages, tant d'œuvres témoignent d'une puissante vitalité chrétienne, mais ce mouvement allait être bientôt ralenti par l'apparition du jansénisme. Plus que beaucoup d'autres, le diocèse d'Angers aurait pu souffrir de l'action délétère du jansénisme. Le siège épiscopal fut, en effet, occupé, durant presque un demi-siècle, par Henri Arnauld, prélat pieux et zélé, mais dont la famille était tout

entière gagnée à l'erreur. Frère d'Arnauld d'Andilly, du grand docteur Antoine Arnauld et des deux fameuses religieuses de Port-Royal, l'évêque d'Angers ne dissimulait point ses sympathies pour les nouvelles doctrines, et elles se fussent facilement infiltrées dans les esprits, si la Providence n'y avait mis obstacle, en permettant que l'université d'Angers soutint constamment l'orthodoxie et en donnant à Henri Arnauld des successeurs capables de résister énergiquement à l'envahissement du jansénisme. C'étaient des évêques peu ordinaires que Michel Le Peletier, Michel Poncet de La Rivière et surtout Jean de Vaugiraud, qui a laissé dans le diocèse un renom de piété profonde et de douceur inaltérable. Plus d'une fois la doctrine et les exemples de Mgr Arnauld leur donnèrent du souci; contre leur autorité on vit se révolter jusqu'à des religieux, comme les oratoriens, et des religieuses, les bénédictines de la Fidélité. Mais la fermeté des pasteurs finit par triompher, résultat heureux, auquel contribuèrent également les *Conférences d'Angers*, dont la rédaction fut confiée au savant M. Babin.

Les deux évêques qui suivent, Jacques de Grasse et Mgr Couët Du Vivier de Lorry, furent loin de déployer le zèle de leurs prédécesseurs. Mais le diocèse d'Angers était sauvé du péril de l'hérésie; il donnait encore de saintes vies à l'Église, comme celle de M^{lle} de La Girouardière, fondatrice, avec M. Bérault, des incurables de Baugé, et il se préparait à affronter la tourmente révolutionnaire.

Les dix années qui s'écoulèrent de 1790 à 1800 furent glorieuses pour le diocèse d'Angers. C'est sur son territoire, à Saint-Florent-le-Vieil, que prit naissance le mouvement insurrectionnel vendéen (12 mars 1793). Cholet, Vihiers, Martigné-Briand, tout le pays des Mauges fut le théâtre de luttes sanglantes soutenues par un peuple de héros contre les persécuteurs de la religion. Cathelineau, d'Elbée, Bonchamps et plusieurs autres chefs vendéens appartenaient à l'Anjou. Ils se levèrent pour défendre leur foi. La Convention avait décrété que la résistance à l'oppression était le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs : jamais maxime ne fut plus justement appliquée.

Mais à côté de ces pages glorieuses et qui sont dans toutes les mémoires, il en est d'autres sur lesquelles il faudrait jeter un voile. La Révolution avait trouvé dans le diocèse d'Angers non seulement des héros et des martyrs, mais encore des sectaires et des apostats. Les représentants Choudieu et Richard, puis Hentz et Francastel portèrent la terreur en Anjou. Les prêtres insermentés sont enfermés au séminaire d'Angers. Bon nombre prennent le chemin de l'exil, d'autres sont exécutés, d'autres noyés à Nantes. La plupart restèrent fidèles à leur foi et à leur devoir. Mais il y eut des défections trop nombreuses encore. Il faut citer, pour le flétrir, le nom de Hugues Pelletier, prieur-curé de Beaufort, qui fut choisi comme évêque constitutionnel de Maine-et-Loire et reçut la consécration de Gobel, évêque intrus de Paris. Il mourut en 1795, sans avoir donné le moindre signe de repentir. Il fut remplacé dans l'administration du diocèse constitutionnel par l'abbé Rangeard, un autre jureur, qui n'avait que le titre de « chef du presbytère » d'Angers.

Après cette horrible tourmente, on conçoit dans quel désordre se trouvait le diocèse. Les prêtres jureurs n'inspiraient aucune confiance, et il restait trop peu de prêtres fidèles pour desservir les églises, pour la plupart en ruine. Enfin on vit se lever des jours meilleurs. En 1801, le Concordat maintenait l'évêché d'Angers avec le département de Maine-et-Loire pour circonscription, consacrant pour lui la répartition territoriale de la Constituante.

En rétablissant le siège épiscopal d'Angers, le pape Pie VII y nomma Mgr Montault des Isles, qui avait été

en 1791 évêque constitutionnel de la Vienne. Le choix surprit péniblement. Mais Mgr Montault, qui depuis plusieurs années déjà avait abandonné le schisme, répara sa faute par le soin qu'il apporta à relever les ruines de son diocèse. Il y réussit parfaitement et il mourut après trente-sept ans d'épiscopat, laissant la réputation d'un très digne évêque.

Son successeur, Mgr Paysan, ne fit que passer; il mourut prématurément victime d'un zèle qui se dépensait sans compter. Mais après lui vinrent les longs et féconds épiscopats de Mgr Angebault (voir ce nom, col. 43) et de Mgr Freppel. Ce dernier surtout a laissé un impérissable renom, comme savant, comme homme politique et comme évêque. Les diocèses de l'ouest lui doivent la fondation d'une magnifique université catholique, qui a donné une vive impulsion aux études dans le jeune clergé.

Les lois de 1901 sur les associations et de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État n'ont pas provoqué de changements notables dans la vie du diocèse. Aucune église n'a été fermée, deux nouvelles paroisses ont été créées, le nombre des écoles de garçons a été considérablement augmenté, les pensionnats se sont rouverts avec un personnel sécularisé. Les bulletins paroissiaux tirent à près de cent mille exemplaires.

II. DÉLIMITATIONS. — Les limites de la province ecclésiastique de Tours se confondaient avec celles de la III^e Lyonnaise à la fin du IV^e siècle, et les noms assignés par la *Notitia provinciarum et civitatum Galliae* aux cités qui composaient la province civile se retrouvent dans ceux sous lesquels on désignait les diocèses de la province ecclésiastique.

Comme les autres diocèses, celui d'Angers correspondait à la cité romaine qui avait pris la place d'une peuplade gauloise : ses limites originelles furent celles de la *civitas Andecavorum* de l'époque romaine ou *pagus Andecavus* de la période franque. Il était donc borné au nord par le diocèse du Mans, à l'ouest par les diocèses de Rennes et de Nantes, à l'est par le diocèse de Tours et au sud par l'immense diocèse de Poitiers.

Jusqu'au IX^e siècle, le diocèse de Poitiers avait au nord-ouest la limite du pays des Pictons, c'est-à-dire la Loire, de son embouchure à son confluent avec le Layon. Les conquêtes des rois bretons entamèrent cette vaste circonscription. Le pays de Rais fut d'abord annexé, en 843, à la Bretagne, par suite au diocèse de Nantes, et il semble que le pays de Tiffauges et celui des Mauges aient été aussi rattachés, même avant cette époque, au comté de Nantes; ils faisaient, dans tous les cas, partie de la Bretagne au milieu du X^e siècle. De là, une grande incertitude sur les limites diocésaines dans cette partie de la France, et les prétentions simultanées des évêques de Poitiers, de Nantes et d'Angers à la juridiction spirituelle sur le pays des Mauges, qui, vers le commencement du XI^e siècle, fut définitivement attribué à l'évêque d'Angers. Quant au pays de Tiffauges, il continua de faire partie du diocèse de Poitiers.

La division du diocèse d'Angers en trois *archidiaconés* est déjà indiquée par une charte du comte Foulques IV, du 23 juin 1096. Voici les noms de ces trois archidiaconés, qui subsistèrent jusqu'au concordat de 1801 : 1^o le grand-archidiaconé ou archidiaconé d'Angers, dont le titulaire était la deuxième « dignité » du chapitre de la cathédrale; 2^o l'archidiaconé d'Outre-Loire, cinquième « dignité »; 3^o l'archidiaconé d'Outre-Maine, sixième « dignité » du chapitre.

Aux trois archidiaconés il faut ajouter le territoire de Saint-Florent-le-Vieil, qui ne faisait d'abord partie d'aucun diocèse et qui, depuis le 23 mai 1674, était administré par le prieur-sacriste de Saint-Florent-le-Vieil, en qualité de vicaire général-né de l'évêque d'Angers. Il comprenait neuf cures, un prieuré-cure et

une annexe. C'était la majeure partie du doyenné actuel de Saint-Florent-le-Vieil avec une paroisse empruntée à chacun des doyennés de Champstoceaux, Montrevault et Montfaucon.

L'archidiaconé d'Angers ou grand-archidiaconé comprenait : 1^o l'archiprêtré d'Angers, auquel l'évêque Guillaume de Beaumont avait annexé, en 1224, la cure d'Andard; 2^o l'archiprêtré de La Flèche, auquel était annexée depuis 1224 la cure de Crosnières, remplacée plus tard par celle de Vion; 3^o l'archiprêtré du Lude, auquel était annexée depuis 1224 la cure de Denezé-sous-le-Lude; 4^o l'archiprêtré de Bourgueil, auquel était annexée depuis 1224 la cure de Vernantes.

L'archidiaconé d'Outre-Loire comprenait : 1^o l'archiprêtré de Saumur, auquel était annexée depuis 1224 la cure de Juigné-sur-Loire; 2^o le doyenné de Chemillé, appelé archiprêtré jusqu'au XIV^e siècle, auquel était annexée depuis 1224 la cure de Louresse, remplacée plus tard par celle de Melay, et qui était uni depuis 1337 à la septième « dignité » du chapitre de la cathédrale, appelée la « maître-école »; 3^o le doyenné des Mauges, appelé archiprêtré de Chalonnnes jusqu'au XIV^e siècle, et auquel était annexée depuis 1224 la cure de Jallais.

L'archidiaconé d'Outre-Maine comprenait : 1^o Le doyenné d'Entre-Sarthe-et-Maine, auquel était annexée depuis 1224 la cure d'Écuillé; 2^o le doyenné de Craon, auquel fut annexée en 1224 la cure de Bonchamp, remplacée plus tard par celle de Saint-Quentin-en-Craonnais; 3^o le doyenné de Candé, appelé jusqu'au XIV^e siècle doyenné d'Outre-Maine, auquel fut annexée en 1224 la cure d'Angrie, remplacée plus tard par celle du Bourg-d'Iré.

L'archiprêtré d'Angers comprenait trente-deux cures, trois prieurés-cures et trois annexes; il correspondait à peu près aux cantons nord-est, sud-est d'Angers et à la partie sud-ouest du canton de Seiches. — L'archiprêtré de La Flèche comprenait vingt-huit cures, sept prieurés-cures et une annexe; il s'étendait entre la Sarthe et le Loir, sur la partie est du canton de Tiercé et sur le canton de Durtal en Maine-et-Loire; il comprenait, de plus, le canton de La Flèche et des parties des cantons de Sablé et de Malicorne dans la Sarthe. — L'archiprêtré du Lude se composait de quarante cures et de quatre prieurés-cures; c'était en Maine-et-Loire la partie septentrionale des cantons de Seiches, de Baugé et de Noyant, et dans la Sarthe le canton du Lude presque entier; plus, en Indre-et-Loire, la partie nord du canton de Château-la-Vallière. — L'archiprêtré de Bourgueil comprenait quarante-deux cures, douze prieurés-cures et deux annexes; il correspondait à la partie sud des cantons de Baugé et de Noyant, aux cantons de Beaufort, de Longué et aux deux cantons nord-ouest et nord-est de Saumur, en Maine-et-Loire, au canton de Bourgueil avec des parties des cantons de Langeais et de Château-la-Vallière en Indre-et-Loire.

L'archiprêtré de Saumur se composait de cinquante-cinq cures, six prieurés-cures et deux annexes; il s'étendait sur la rive gauche de la Loire, depuis Montsoreau jusqu'aux Ponts-de-Cé, couvrant en plus ou moins grande partie les cantons de Saumur-Sud, Montreuil-Bellay, Doué, Gennes, Thouarcé et les Ponts-de-Cé. — Le doyenné de Chemillé comprenait vingt-deux cures, trois prieurés-cures et deux annexes; ce sont maintenant des lambeaux des cantons de Chemillé, Thouarcé, Vihiers, Gennes et Doué. — Le doyenné des Mauges se composait de quarante cures, deux prieurés-cures et une annexe; les cantons de Beaupréau, Montrevault, Saint-Florent-le-Vieil, Chemillé, Chalonnnes et même Thouarcé se sont disputé les restes de ce doyenné.

Le doyenné d'Entre-Sarthe-et-Maine était composé de trente-quatre cures, quatre prieurés-cures et une

annexe; comme son nom l'indique, il était limité par la Sarthe et la Mayenne ou Maine; c'est actuellement la partie occidentale du canton de Tiercé, le canton de Châteauneuf, en Maine-et-Loire, et dans la Mayenne presque tout le canton de Bierné et quelques paroisses de celui de Château-Gontier, entre autres cette ville elle-même. — Le doyenné de Craon comprenait quarante et une cures, treize prieurés-cures et quatre annexes; il embrassait, en Maine-et-Loire, les parties des cantons du Lion-d'Angers et de Segré situées entre la Mayenne et l'Oudon, puis dans le département de la Mayenne il couvrait en partie les cantons de Château-Gontier et de Cossé-le-Vivien et en totalité les cantons de Craon et de Saint-Aignan. — Le doyenné de Candé comprenait cinquante-sept cures, huit prieurés-cures et deux annexes; c'était tout ce qui restait du diocèse d'Angers entre l'Oudon, la Mayenne, la Maine et la Loire, c'est-à-dire en partie les cantons de Segré et du Lion-d'Angers et, en totalité, les cantons de Pouancé, Candé, Louroux-Béconnais, Saint-Georges-sur-Loire et Angers nord-ouest.

En résumé, le diocèse comptait quatre cents cures, soixante-trois prieurés-cures et dix-neuf annexes, en tout quatre cent quatre-vingt deux bénéfices à charge d'âmes. Sur ce nombre cent seize, le quart à peine, étaient à la nomination de l'évêque; quarante-trois à la nomination du chapitre de la cathédrale; l'abbé de Saint-Serge nommait à quarante-deux; l'abbé de Saint-Florent-lès-Saumur à trente-six; l'abbé de Saint-Aubin à vingt-quatre; l'abbé de Saint-Nicolas à dix-neuf; l'abbé de la Roë à dix-neuf aussi; l'abbesse du Ronceray à seize; l'abbé de la Trinité de Vendôme à quatorze; l'abbé de Toussaint à dix. Différents dignitaires nommaient aux autres; vingt-sept seulement étaient à la nomination de seigneurs laïcs.

Les divisions du diocèse d'Angers subsistèrent pendant la Révolution. M. Meilloc, caché à Angers, trouva le moyen de diriger le diocèse, du fond de sa retraite, et d'y maintenir, autant que les circonstances le permettaient, une tradition de gouvernement et de discipline. Ce nouvel Éméry a sa place d'honneur à côté du premier, dans la galerie sulpicienne. On possède une lettre du préfet de Maine-et-Loire écrite à ses collègues de la Sarthe et de la Mayenne, en août 1801, dans laquelle ce haut fonctionnaire donne acte de la persistance des anciennes limites du diocèse d'Angers.

C'est le 6 juin 1802, qu'eut lieu l'installation du premier évêque concordataire. La bulle du concordat ramenait le diocèse au département. Le 10 novembre, le second Consul, en l'absence du premier, approuvait les nouvelles divisions du diocèse, et un mois après (10 décembre), Mgr Montault publiait son *Ordonnance pour la formation du chapitre et pour la circonscription des cures et succursales, et la nomination des curés et desservants du département de Maine-et-Loire, formant le diocèse d'Angers*.

Voici les pertes subies par l'ancien diocèse. A l'archidiocèse de Tours furent cédées vingt-quatre paroisses, et cent neuf à celui du Mans, dont cinquante-cinq sont passées à celui de Laval, lors de sa création en 1855.

Par contre, le nouveau diocèse d'Angers s'incorpora plusieurs parcelles des anciens diocèses de Nantes, de La Rochelle et de Poitiers; seize paroisses du premier, trente-sept du second et dix-huit de Poitiers.

Par une ordonnance du 24 janvier 1896, Mgr Mathieu a institué cinq archiprêtres et trente-quatre doyennés. Le ressort des archiprêtres et doyennés est conforme aux divisions civiles des arrondissements et des cantons.

Circonscrit par les limites mêmes du département de Maine-et-Loire, comme nous l'avons dit, le diocèse d'Angers est situé à peu près entre le 2^e et le 3^e degré de longitude ouest, le 46^e et le 47^e de latitude nord. Si l'on ne tient pas compte d'une échancrure assez importante

faite vers l'ouest par le diocèse de Nantes, il présente la forme d'un vaste quadrilatère presque exactement orienté. Le côté nord, de Pouancé à Chemiré-sur-Sarthe, forme aussi la limite du diocèse de Laval et, de Chemiré à Broc, celle du diocèse du Mans. Le côté oriental, de Broc à Fontevault, est limite commune avec le diocèse de Tours et le département d'Indre-et-Loire, puis, de Fontevault à Antoigné, avec la partie du diocèse de Poitiers que forme le département de la Vienne. La limite méridionale, d'Antoigné à Saint-Christophe-du-Bois, est aussi celle du diocèse de Poitiers formée par le département des Deux-Sèvres, et, de Saint-Christophe-du-Bois à Torfou, sur quelques lieues seulement, celle du diocèse de Luçon et du département de la Vendée. Enfin, à l'ouest, le diocèse d'Angers, de Torfou à Pouancé, confine au diocèse de Nantes. Ce n'est que sur une longueur de 4 kilomètres, à l'angle nord-ouest, qu'il touche au diocèse de Rennes et au département d'Ille-et-Vilaine.

Entre ces limites, la superficie est de 7 283 kilomètres carrés et la population d'environ 520 000 habitants.

III. LISTE DES ÉVÊQUES. — Defensor. — Saint Apollème, 385. — Saint Prosper, 389. — Saint Maurille, 397-427. — Saint René, 431. — Thalaie, 453-462. — Fumère. — Eustoche. — Adelphe, vers 520. — Saint Aubin, 538-550. — Saint Eutrope, 551-556. — Domitien, 557-567. — Baudégisile. — Audouée, 572-590. — Saint Lezin, 592-608. — Cardulphe. — Saint Mainbeuf, 609. — Niulphe. — Saint Loup. — Saint Agilbert. — Saint Godebert. — Gariare. — Boson, vers 700. — Colatobe. — Bénigne, vers 720. — Berte, vers 750. — Satrius, 752-756. — Mauriole, 765-770. — Gentien. — Saint Benoît, 798-820. — Flodégaire, 828. — Aiglaire, 837. — Dodon, 838-880. — Rainon, 881-906. — Rothard, 910. — Rainaud, 920. — Hervé, 929-942. — Aimon. — Néfingue, 966-973. — Rainaud, 973-1010. — Hubert de Vendôme, 1010-1047. — Eusèbe Brunon, 1047-1081. — Geoffroy de Tours, 1082-1094. — Geoffroy de Mayenne, 1094-1100. — Geoffroy le Jeune, 1100-1101. — Rainaud de Martigné, 1101-1125. — Ulger, 1125-1147. — Normand de Doué, 1149-1155. — Mathieu de Loudun, 1155-1162. — Geoffroy la Mouche, 1162-1177. — Raoul de Beaumont, 1177-1197. — Guillaume de Chemillé, 1197-1202. — Guillaume de Beaumont, 1203-1240. — Michel de Villoseau, 1240-1261. — Nicolas Gellant, 1261-1291. — Guillaume Le Maire, 1291-1314. — Hugues Odard, 1314-1324. — Foulques de Mathefelon, 1324-1355. — Raoul de Macheoul, 1356-1358. — Guillaume Turpin, 1358-1371. — Milon de Dormans, 1371-1373. — Hardouin de Bueil, 1374-1439. — Jean Michel, 1439-1447. — Jean de Beauvau, 1447-1467. — Jean Balue, 1467-1476. — Jean de Beauvau, une seconde fois, 1476-1479. — Auger de Brie, 1479-1490. — Jean Balue, une seconde fois, 1490-1491. — Jean de Rély, 1491-1499. — François de Rohan, 1499-1532. — Jean Olivier, 1532-1540. — Gabriel Bouvery, 1540-1572. — Guillaume Ruzé, 1572-1587. — Charles Miron, 1588-1616. — Fouquet de La Varenne, 1616-1621. — Charles Miron, une seconde fois, 1622-1626. — Claude de Rueil, 1628-1649. — Henri Arnould, 1649-1692. — Michel Le Pelletier, 1692-1706. — Michel Poncet de La Rivière, 1706-1730. — Jean de Vaugirault, 1730-1758. — Jacques de Grasse, 1758-1772. — Michel Couët Du Vivier de Lorry, 1782-1802. — Charles Montault des Isles, 1802-1839. — Robert Paysan, 1840-1841. — Guillaume-Laurent-Louis Angebault, 1842-1869. — Charles-Émile Freppel, 1869-1891. — François-Désiré Mathieu, 1893-1896. — Jules Baron, 1896-1898. — Joseph Rumeau, nommé en 1898.

IV. ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX. — Dans le tableau qui suit, on trouvera groupés par ordre chronologique les chapitres ainsi que les maisons religieuses d'hommes

et de femmes, fondés en Anjou depuis le ^v^e siècle jusqu'à la Révolution. — ^v^e siècle, chapitre de Saint-Maurice d'Angers (cathédrale), chapitre de Saint-Pierre d'Angers. — 535, abbaye de Saint-Germain d'Angers (clercs, puis bénédictins). — 543, abbaye de Saint-Maur-sur-Loire (bénédictins). — 555, l'abbaye de Saint-Germain d'Angers prend le nom de Saint-Aubin. — ^{vi}^e siècle, chapitre de Saint-Maurille d'Angers. — ^{vii}^e siècle, abbaye de Saint-Julien d'Angers. — 646 environ, abbaye de Saint-Serge-lès-Angers (bénédictins). — 650 environ, abbaye de Saint-Florent-le-Vieil (béné-

prieuré de Lesvière-lès-Angers (bénédictins). — 1047, chapitre royal de Saint-Laud-lès-Angers. — 1049, les bénédictins s'installent à l'abbaye Toussaint d'Angers, qui existait comme aumônerie depuis l'année 1030 environ. — 1050 environ, prieuré de Briollay (bénédictins). — 1056, prieuré de Montreuil-Bella (bénédictins). — 1063, chapitre de Saint-Denis de Doué. — 1080 environ, chapitre de Saint-Nicolas de Craon. — ^{xi}^e siècle, chapitre de Saint-Léonard de Chemillé. — ^{xii}^e siècle, chapitre de Saint-Aubin de Blaison. — 1096, abbaye de la Roë (chanoines réguliers). — 1099, abbaye



34. — Diocèse d'Angers.

dictins). — ^{viii}^e siècle, monastère de Saint-Étienne d'Angers (disparaît au ^{xii}^e siècle). — ^{ix}^e siècle, prieuré de Cunault (bénédictins). — 820, prieuré de la Fougeuse (bénédictins). — 937 environ, abbaye de Saint-Florent-le-Jeune, à Saumur (bénédictins). — 979, abbaye de Ferrières (bénédictins). — 990, abbaye de Bourgueil (bénédictins). — 1010, prieuré de Craon (bénédictins). — 1020, abbaye de Saint-Nicolas-lès-Angers (bénédictins). — 1020, chapitre royal de Saint-Martin d'Angers. — 1025, les bénédictins quittent Saumur et établissent leur abbaye à Saint-Hilaire-Saint-Florent. — 1026, prieuré de Montilliers (bénédictins). — 1028, abbaye du Ronceray d'Angers (bénédictins). — 1028, chapitre et communauté de la Trinité d'Angers. — 1040, prieuré de Chalennes-sur-Loire (bénédictins). — 1040 environ, prieuré de Chemillé (bénédictins). — ^{xi}^e siècle, prieuré de Château-Gontier (bénédictins). — ^{xi}^e siècle, abbaye de Bellefontaine, à Bégrolles (bénédictins). — 1040,

de Fontevault (fontevristes, religieux et religieuses). — 1108, les chanoines réguliers remplacent à l'abbaye de Toussaint d'Angers les bénédictins, qui l'avaient quittée vers 1080. — 1109, abbaye de Nyoiseau (bénédictins). — 1110 environ, chapitre de Saint-Just de Château-Gontier. — ^{xii}^e siècle, prieuré des Loges, à la Breille (religieuses fontevristes). — ^{xii}^e siècle, prieuré de La Flèche (chanoines réguliers). — 1118, prieuré de Genneteil, à Azé (bénédictins). — 1120, abbaye de Brignon, à Saint-Macaire-du-Bois (bénédictins). — 1121, abbaye de Chaloché, à Chaumont (cisterciens). — 1121, abbaye du Loroux, à Vernantes (cisterciens). — 1131, abbaye de La Boissière, à Denezé-sous-le-Lude (cisterciens). — 1131, l'abbaye de Saint-Julien d'Angers est transformée en chapitre (uni au séminaire le 9 février 1696). — 1134, abbaye de Ponton, au Louroux-Béconnais (cisterciens). — ^{xii}^e siècle, chapitre de Saint-Mainbeuf d'Angers (uni au séminaire le 26 juin 1702). — ^{xii}^e siècle, abbaye du Perray-aux-Nonnains,

à Écouflant (bénédictins). — 1134, abbaye d'Asnières-Bellay, à Cizay (bénédictins). — 1150, abbaye de Saint-Georges-sur-Loire (chanoines réguliers). — 1178 environ, prieuré de La Haie-aux-Bons-Hommes, à Avrillé-lès-Angers (grandmontains). — XII^e siècle, prieuré de Monnaïs, à Jumelles (grandmontains). — 1180, abbaye du Mélinais (chanoines réguliers). — 1189, abbaye du Perray-Neuf, à Précigné (prémontrés). — 1193, prieuré des Bons-Hommes de la forêt de Craon (grandmontains). — 1199, les augustins s'établissent à l'hôpital Saint-Jean d'Angers. — 1200 environ, prieuré de Breuil-Bellay, à Cizay (grandmontains). — 1208, prieuré de La Primaudière, à La Prévrière (grandmontains). — 1216, cordeliers d'Angers. — 1220, dominicains d'Angers. — 1230, les templiers d'Angers. — 1240, chapitre de Saint-Symphorien de Martigné-Briand. — 1247, les cisterciennes remplacent les bénédictins à l'abbaye du Perray-aux-Nonnains. — 1250 environ, les frères sachs d'Angers. — 1250 environ, chapitre de Saint-Pierre-Montlimart. — XIII^e siècle, prieuré des Trois-Perrins, à Avrillé (chanoines réguliers). — 1280, prieuré de La Papillaye, à Angers (chanoines réguliers). — 1290 environ, carmes d'Angers. — XIV^e siècle, carmes de La Flèche. — 1307, les augustins remplacent les sachs à Angers. — 1389, augustins de Candé. — 1406, cordeliers de Cholet. — 1406, cordelières de Cholet. — 1422, chapitre et communauté de Notre-Dame de Nantilly, à Saumur. — 1443, chapitre et communauté de Saint-Pierre de Saumur. — 1455, chapitre de Notre-Dame de La Grézille, à Ambillou. — 1456, cordeliers de La Baumette-lès-Angers. — 1475, chapitre de Notre-Dame de Montreuil-Bellay. — 1482, chapitre du Puy-Notre-Dame. — 1484, cordelières de La Flèche. — 1493, prieuré du Verger, à Seiches (Sainte-Croix de La Bretonnerie). — 1493, cordeliers de Monjean. — XV^e siècle, récollets de Précigné. — 1498, cordeliers de La Flèche. — 1500, cordeliers des Anges, à l'Hôtellerie-de-Flée. — 1507, cordelières de Château-Gontier. — 1520, chapitre de Sainte-Croix de Montsoreau. — 1555, chapitre de Sainte-Croix de Beaupréau. — 1564, chapitre et communauté de Saint-Nicolas de Saumur. — 1588, capucins d'Angers. — 1596, les cordelières de Château-Gontier s'installent au Buron, paroisse d'Azé. — 1596, les récollets remplacent les cordeliers à La Baumette. — 1597, capucins de Baugé. — 1602, récollets de Doué. — 1603, récollets de Beaufort. — 1603, récollets de Saumur. — 1603, jésuites de La Flèche. — 1604, les cordeliers de La Flèche s'établissent à Précigné. — 1604, les récollets de Précigné s'établissent à La Flèche. — 1606, augustins des Gardes. — XVII^e siècle, augustins de Montreuil-Bellay. — 1608, capucins de Saumur. — 1609, introduction de la réforme chez les carmes d'Angers. — 1611, capucins de Bazouges, près Château-Gontier. — 1614, carmes de Chalais. — 1614, minimes d'Angers. — 1615, oratoriens de Saumur. — 1615, hospitalières de l'Hôpital général d'Angers (aujourd'hui Sainte-Marie-la-Forêt). — 1618, ursulines d'Angers. — 1618, Fidélité de Trèves (bénédictines). — 1619, oratoriens d'Angers. — 1619, calvariennes d'Angers. — 1619, ursulines de Saumur. — 1620, bénédictines de Baugé (supprimées en 1756). — 1622, la réforme de Saint-Maur s'introduit à l'abbaye de Bourgueil. — 1622, cordelières des Ponts-de-Cé. — 1622, filles de Notre-Dame ou *Ave Maria* de La Flèche. — 1625, récollets de Chambiers près Durtal. — 1625, la réforme de Saint-Maur s'introduit au prieuré de Craon. — 1626, carmélites d'Angers. — 1626, la Fidélité de Trèves s'établit à Saumur (supprimée en 1747). — 1627, récollets d'Angers. — 1628, dominicains de Craon. — 1629, la réforme de Saint-Maur s'introduit à l'abbaye de Saint-Serge. — 1631, ursulines de Château-Gontier. — 1631, cordelières de Sablé. — 1632, Fidélité d'Angers (bénédictines). — 1633, récollets du Lude. — 1634, frères de la Charité de

Vezins. — 1635, chapitre du Tremblay (transformé en une simple cure en 1725). — 1635, introduction de la réforme de Sainte-Geneviève dans les abbayes de Tous-saint d'Angers et de Mélinais. — 1635, capucins de La Flèche. — 1636, Visitation d'Angers. — 1637, Sainte-Catherine d'Angers (cisterciennes). — 1637, la réforme de Saint-Maur est introduite dans les abbayes de Saint-Florent-le-Jeune et de Saint-Florent-le-Vieil. — 1638, carmes de Saumur (restèrent peu de temps). — 1639, les filles de la Charité remplacent les augustins à l'Hôtel-Dieu d'Angers. — 1640, pénitentes d'Angers. — 1641 environ, cordelières de Saint-Florent-le-Vieil. — 1642, la réforme des feullants est introduite à l'abbaye de Bellefontaine. — 1642, hospitalières de Saint-Joseph, à La Flèche. — 1646, Visitation de La Flèche. — 1647, Visitation de Saumur. — 1650, hospitalières de Saint-Joseph, à Baugé. — 1650 environ, cordelières de Vezins. — 1660, introduction de la réforme de Saint-Maur à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers et au prieuré de Château-Gontier. — 1660, la Croix d'Angers. — 1660, la Providence d'Angers. — 1665, la Croix de Craon. — 1670, la réforme de Saint-Maur s'introduit à l'abbaye Saint-Nicolas-lès-Angers. — 1671, hospitalières de Saint-Joseph, à Beaufort. — 1673, hospitalières de Candé. — 1674, lazaristes d'Angers. — 1674, sœurs de la Miséricorde de Jésus, à Château-Gontier. — 1677, augustines de Saumur. — 1681, incurables de Beaufort. — 1685, Bon-Pasteur d'Angers. — 1688, pénitentes de La Flèche. — 1690, la Croix de Durtal. — 1691, la Croix de Villevêque. — 1694, hospitalières de Gonnord. — 1695, les sulpiciens d'Angers. — 1696, hospitalières de Bourgueil. — XVII^e siècle, le Petit-Fontevault de La Flèche (fontévristes). — 1696, les filles de la Charité, à Longué. — 1698, les filles de la Charité, à Cholet. — XVII^e siècle, hospitalières de Morannes. — 1701, la Croix de Pouancé. — 1707, les sœurs de Sainte-Anne de Saumur. — XVIII^e siècle, hospitalières de Martigné-Briand. — 1714, Saint-Charles, à Angers. — 1714, sœurs de Saint-Nicolas, à Doué. — XVIII^e siècle, hospitalières de l'hôpital général de Craon. — 1727, les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, à Château-Gontier. — 1739, incurables d'Angers. — 1741, frères de la Doctrine chrétienne, à Angers. — XVIII^e siècle, hospitalières de Chemillé. — XVIII^e siècle, filles de la Charité, à Saint-Pierre-Montlimart. — XVIII^e siècle, sœurs de Sainte-Anne à Brézé, le Lude, Mazé, Montreuil-Bellay, Poitrineau près Saumur, Précigné, Puy-Notre-Dame. — XVIII^e siècle, hospitalières de Lublé. — XVIII^e siècle, l'Immaculée-Conception de Château-Gontier. — XVIII^e siècle, la Providence de Beaufort. — 1743, la Providence de Doué. — XVIII^e siècle, hospitalières de Saint-Florent-le-Vieil. — 1786, incurables de Baugé. — 1797, les filles de la Sagesse remplacent les filles de la Charité à l'hôpital de Cholet.

Aucun de ces établissements n'a traversé la période révolutionnaire sans quelque grave préjudice; beaucoup ont disparu, soit qu'ils aient été démolis et remplacés par des rues ou par des places, soit qu'ils aient été affectés à quelque destination nouvelle que n'avaient pas prévue les fondateurs. Dans les églises et les couvents on a placé des hôpitaux, des casernes, des prisons, des manufactures.

Nous allons donner maintenant la liste des congrégations religieuses fondées dans le diocèse d'Angers depuis le Concordat jusqu'à la loi de 1901.

1803, Providence de la Jumellière. — 1805, fontévristes de Chemillé. — 1811, la Sagesse à Angers. — 1816, la Providence de la Pommeraye. — 1817, les trapistes de l'abbaye de Bellefontaine. — 1818, trappistes des Gardes. — 1823, filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus, à La Salle-de-Vihiers. — 1826, Retraite d'Angers. — 1827, Sainte-Marie de Torfou. — 1828, Bon-Pasteur d'Angers. — 1831, les sœurs de la Présen-

tation de Tours, au dépôt de mendicité d'Angers. — 1831, les ursulines de Chavagnes-en-Pailliers, à Angers. — 1834, sœurs de l'Oratoire, à Angers (agrégées à la Retraite en 1857). — 1835, augustines d'Angers. — 1837, les sœurs de Jarzé (agrégées aux sœurs de la Charité de Sainte-Marie en 1862). — 1838, sœurs de Saint-François, à Doué-la-Fontaine. — 1839, les jésuites à Angers. — 1843, sœurs de l'Espérance, à Angers. — 1850, petites sœurs des pauvres, à Angers — 1860, oblats de Marie-Immaculée, à Angers. — 1861, frères de la Doctrine chrétienne de Nancy, à Angers. — 1862, Pères du Saint-Sacrement, à Angers. — 1864, servantes du Très-Saint-Sacrement, à Angers; frères de Saint-Vincent-de-Paul, à Angers (appelés par Mgr Angebault). — 1867, enfants de Marie-Immaculée de Chavagnes-en-Pailliers, à Saumur. — 1871, franciscaines de Sainte-Marie des Anges, à Angers. — 1872, servantes des pauvres, à Angers. — 1872, Notre-Dame du Rosaire, à Chaudron. — 1873, petites sœurs de Saint-François, à Angers. — 1873, Notre-Dame du Bon-Conseil, à Angers. — Sous l'épiscopat de Mgr Freppel, les Pères de la compagnie de Marie, de Saint-Laurent-sur-Sèvre, ont été établis à Notre-Dame du Marillais. Les camilliens ont fondé une maison à Angers sous l'épiscopat de Mgr Baron. — Il faudrait aussi mentionner les capucins revenus à Angers en 1858, les lazaristes en 1860, les dominicains en 1877, les bénédictins revenus à l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire, sous Mgr Freppel, etc., etc.

V. ENSEIGNEMENT. — Le diocèse d'Angers était privilégié au point de vue de l'enseignement avant la Révolution. L'enseignement supérieur était représenté par l'université d'Angers, avec ses quatre facultés. L'enseignement secondaire était donné dans un grand nombre de collèges : le collège de la Porte-de-Fer à Angers, le collège de la Fromagerie à Angers, le collège d'Anjou, également à Angers, les collèges de Baugé, de Beaufort, de Beaupréau, de Bourgueil, de Candé, de Chalonnes-sur-Loire, de Château-Gontier, de Châteauncuf-sur-Sarthe, de Chemillé, de Cholet, de Craon, de Doué, de La Flèche, de La Jumellière, de Longué, du Lude, de Marigné, de Montreuil-Bellay, de Pouancé, de Précigné, de Sablé, de Saumur et de Segré. Quant à l'enseignement primaire, on ne saurait estimer à moins de 44 pour cent le nombre des hommes au-dessus de vingt-cinq ans sachant en 1789 lire et écrire; à quarante ans de là, l'état des choses ne s'était pas amélioré, car, d'après les documents officiels, quarante-trois conscrits sur cent savaient lire et écrire, en 1832, dans le département de Maine-et-Loire.

Depuis la Révolution, l'enseignement a également prospéré dans le diocèse d'Angers. L'université catholique de l'ouest y a été fondée en 1875. L'enseignement secondaire est aujourd'hui donné par l'institution libre Urbain-Mongazon (Angers), l'externat Saint-Maurille (Angers), l'institution libre de Combrée, l'institution libre de Beaupréau, l'institution libre Saint-Louis (Saumur), l'institution libre Saint-Joseph (Baugé), l'institution libre Sainte-Marie (Cholet), l'institution libre Saint-Julien (Angers), l'école Freppel (Angers). Dans les premiers mois de l'année 1902, c'est-à-dire avant la mise à exécution de la loi du 1^{er} juillet 1901, l'enseignement primaire libre était donné dans 421 écoles; le personnel enseignant comprenait 139 instituteurs et 736 institutrices. Depuis cette époque, le nombre des écoles libres n'a cessé d'augmenter d'année en année, surtout les écoles de garçons.

VI. PÈLERINAGES. — Notre-Dame du Marillais; Notre-Dame du Ronceray, à Angers; Notre-Dame de Nantilly, à Saumur; Notre-Dame de Béhuard; Notre-Dame de Bon-Secours, à l'abbaye de Bellefontaine; Notre-Dame du Puy; Notre-Dame de la Réale, à Brain-sur-l'Authion; Notre-Dame du Salve, à Saint-Laud

d'Angers; Notre-Dame-sous-Terre, à Angers; Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur; Notre-Dame des Gardes; Notre-Dame du Chêne, à Vion; Notre-Dame de Montplacé, à Jarzé; Notre-Dame de Lorette, à Saint-Jean-des-Mauvrets; Notre-Dame de Haute-Foi, à Saint-Paul-du-Bois; Notre-Dame de Pitié, à Fontevrault; Notre-Dame de la Vectaie, à la Cornuaille; Notre-Dame du Pinellier, à Segré; Notre-Dame de Guérison, à Russé; Notre-Dame de l'Ermitage, à Ériigné; Notre-Dame de la Miséricorde, à Angers; Notre-Dame de Liberge, à Chaudron; Notre-Dame de la Croix-Marie, à Chazé-sur-Argos; Notre-Dame de la Planche-Grelet, aux Gardes; Notre-Dame de Charité, à Saint-Laurent-de-la-Plaine; Notre-Dame de Vertu, à Coron; Notre-Dame de Bon-Conseil, à Angers; Notre-Dame de Lourdes, à La Chapelle-Saint-Florent; Notre-Dame du Perpétuel-Secours, à Saint-Jacques d'Angers; Notre-Dame de la Salette, à La Bohalle; Notre-Dame de la Gabardière, au Fief-Sauvin; Notre-Dame de Lourdes, à Montreuil-sur-Maine; Notre-Dame de Pitié, à la cathédrale; Notre-Dame de Cunault; Notre-Dame des Vertus, à La Flèche; Notre-Dame de Beaufort; Notre-Dame de la Papillaye, à Angers; Notre-Dame de Toutes-Aides, à Maulévrier; Notre-Dame de la Tremblaye, à Daon; Notre-Dame des Champs, à Angers; Notre-Dame de Lourdes, à Mazé; le pèlerinage de Saint-Joseph du Chêne, à Villedieu; le pèlerinage eucharistique des Ulmes; le pèlerinage du Champ-des-Martyrs, près Angers; le cimetière des Martyrs, à Yzernay, etc.

Gallia christiana, t. xiv, col. 543-738, *Instrumenta*, col. 143-162. — Abbé Alloing, *Études de géographie ecclésiastique, le diocèse d'Angers*, Rodez, 1898. — Chanoine Tresvaux, *Histoire de l'Église et du diocèse d'Angers*, Paris, 1858. — Abbé Goupil, *Mois de Notre-Dame Angevine*, Angers, 1896-1898. — Marchegay et Mabilbe, *Chroniques des églises d'Anjou*, Paris, 1869 (*Société de l'histoire de France*). — Abbé Pletteau, *Annales ecclésiastiques de l'Anjou*, de 1047 à 1587, publiées dans la *Revue de l'Anjou*, 1874-1880. — Pouillé du diocèse d'Angers, nouvelle édition publiée par l'abbé Uzureau, Angers, 1904. — Port, *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790*, Maine-et-Loire, séries G et H. — Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Angers, 1887. — Documents relatifs à la déportation en Espagne des prêtres angevins, publiés par la *Revue d'Anjou*, 1853, 1854. — Houtin, *Les origines de l'Église d'Angers*, Paris, 1901. — Abbé Bourgain, *L'Église d'Angers pendant la Révolution et jusqu'en 1870*, Angers, 1898. — Abbé Urseau, *L'instruction primaire avant 1789 dans les paroisses du diocèse actuel d'Angers*, Angers, 1890. — R. P. Armel, *Les franciscains de Maine-et-Loire pendant la Révolution*, Angers, 1908. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 488-490. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. i, p. 88; t. ii, p. 98-99; t. iii, p. 121. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. ii, p. 343-354. — *L'épiscopat français avant la Séparation*, p. 50-57.

F. UZUREAU.

ANGHIERA (PIETRO MARTIRE D'), plus connu sous le nom de PETRUS MARTYR ANGLERUS ou PETRUS MARTYR tout court. Né à Arona (aujourd'hui province de Novare), sur la rive occidentale du lac Majeur, et non pas, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs, à Angera (alors Anghiera), autre bourgade, sur la rive orientale du lac (aujourd'hui province de Côme), dont sa famille, l'une des plus illustres de la Lombardie, était simplement originaire. La date exacte de sa naissance est inconnue : les historiens varient de 1445 à 1459. Il vint à Rome vers 1477 et, après avoir été secrétaire des Milanais Bartolomeo Scandiano et Francesco Maria Visconti, évêque de Viterbe, puis du gouverneur de Rome, Francesco Negro, entra dans la maison des deux cardinaux Ascanio Sforza Visconti, vice-chancelier de l'Église romaine, et Giovanni Arcimboldi, archevêque de Milan. Grâce à ces puissants protecteurs, il se lia d'amitié avec un grand nombre de lettrés, entre autres

le fameux Pomponio Leto (cf. V. Zabughin, *Giulio Pomponio Leto*, Rome, 1909, p. 2, 270, note 8), et Théodore de Pavie, médecin de Louis XII, qui y représentait les intérêts de la France. Le 29 août (le 26 septembre, affirme Ciampi) 1475, il suivit en Espagne Íñigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, ambassadeur de Sa Majesté Catholique près le Saint-Siège, qui rentrait dans son pays. Il embrassa alors la carrière militaire et prit part au siège et à la prise de Grenade (cf. Duran y Lerchundo, *La toma de Granada y caballeros que concurrerion a ella*, Grenade, 1893), dont il décrit avec enthousiasme les beautés dans une lettre à Arcimboldi. Cette même année 1490, semble-t-il, il entra dans les ordres, et fut chargé par la reine Isabelle, qui lui témoigna toujours la plus grande affection, payée d'ailleurs de retour, de l'éducation des pages de la cour. Il fut aussi précepteur du prince des Asturies, qui mourut à l'âge de vingt ans, en 1497. Ce fut à la cour qu'il connut Christophe Colomb, qui revenait de son premier voyage, et qu'il se lia avec les principaux navigateurs et conquistadors de l'époque. Après avoir exercé ses fonctions d'éducateur durant neuf années, il fut chargé, en 1501, par Ferdinand le Catholique, avec le P. Antonio de Milan, vicaire des franciscains du Saint-Sépulcre, d'une mission des plus délicates auprès du sultan d'Égypte, Kamsou Algurri. Les deux envoyés partirent de Grenade le 13 août, passèrent par Venise, pour laquelle Anghiera avait aussi une mission secrète, et arrivèrent à Alexandrie le jour de Noël. Ils ne furent reçus qu'en février de l'année suivante, et le sultan, quoi qu'en dise Hoefer, accueillit avec bienveillance leurs demandes, dont la principale était qu'il ne fit point subir, comme il l'avait menacé, de mauvais traitements aux chrétiens d'Égypte et de Syrie, en représailles de ceux que les Espagnols infligeaient aux Maures. Pierre Martyr était de retour, le 31 mai, à Venise, où il s'efforça d'empêcher la république d'embrasser le parti de la France. Menacé, pour cette raison, par les Français, il dut quitter la cité des lagunes et se rendit à Milan, puis dans sa ville natale, Arona, à l'église abbatiale de laquelle il fit don de plusieurs reliques et objets précieux, pour remercier Dieu de l'avoir protégé durant son voyage (cf. Medoni, *Memorie storiche di Arona e del suo castello*, Novare, 1844, p. 311-313), enfin à Carmagnola, où le maréchal Trivulce lui obtint du cardinal d'Amboise un sauf-conduit. Il repartit alors pour l'Espagne, arriva à Saragosse au début du mois d'août, et à Tolède, où la cour se trouvait en ce moment. Après la mort d'Isabelle, il se retira quelque temps à Grenade, et y fut nommé prieur de la cathédrale en 1505; il y eut maille à partir avec l'inquisiteur de Cordoue, Diego Rodriguez de Lucero (cf. Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. franç., Paris, 1818, t. 1, p. 330, 351, 353), qu'il appelle par dérision *Tenebricus*, et dont une commission spéciale, présidée par Ximénès, annula plus tard les actes; certains auteurs ont cru pouvoir, pour ce motif, le ranger parmi les adversaires de l'Inquisition, mais ses écrits prouvent qu'il en était, au contraire, partisan. Il ne tarda pas à rentrer à la cour, qu'il suivit dans ses déplacements, assistant aux séances du conseil des Indes, dont il avait été nommé membre, et même des ministres, ainsi qu'aux réceptions d'ambassadeurs, traduisant souvent en latin la correspondance diplomatique. Il fut nommé, en récompense de ses services, protonotaire apostolique par le pape Léon X, qui lisait les *Décades* et le *De orbe novo* à sa sœur et aux cardinaux. Charles-Quint lui continua la faveur de ses prédécesseurs, bien qu'il ne cessât de maugréer contre la cupidité et l'insolence des Flamands dont s'entourait le nouveau souverain, et prédit l'explosion populaire qu'elles devaient amener : ce

fut la révolte des *Comuñeros*, durant laquelle il essaya en vain de s'interposer. Le cardinal de Tortose, auquel il servit d'interprète, voulait, devenu pape sous le nom d'Adrien VI, l'emmener à Rome, pour faire de lui son principal conseiller, mais il refusa, alléguant son âge et voulant rester dans la péninsule ibérique afin de pouvoir continuer à se tenir au courant des nouvelles des découvertes géographiques. Il porta, d'ailleurs, sur ce pontife, après la mort de celui-ci, le jugement de l'histoire, l'appelant *bonus vir, ad perferendos labores pontificatus non tam aptus, quam ad sanctos mores exercendos promptus*. Cf. Höfler, *Papst Adrian VI*, Vienne, 1880, p. 379-381. Il refusa également, sous le premier de ces deux prétextes, l'offre que lui fit Charles-Quint de l'envoyer en Turquie, en qualité d'ambassadeur auprès du sultan Sélim I^{er}, et accepta seulement les titres de comte palatin et d'historiographe royal — « jamais, écrit M. Mariéjol, historiographe n'eut plus de conscience et ne gagna mieux son argent » — ainsi que l'abbaye de Saint-Jacques, fondée à la Jamaïque par Charles et où il fit construire une magnifique église à Séville de l'Or, où il n'alla jamais, quoi que semble dire Cantù, *Grande illustrazione del Lombardo-Veneto*, Milan, 1858, t. III, p. 853. Il mourut à Grenade (et non à Valladolid, comme le dit Harrisson), en octobre 1526, et non en 1525, comme le prétendent Mazzuchelli, Prescott et Ciampi, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville (épitaphe dans Argelati, Mazzuchelli, Cancellieri, *Notizie storiche e bibliografiche di Cristoforo Colombo*, Rome, 1809, p. 212, et Ciampi).

ŒUVRES (Graesse, *Trésor de livres rares et curieux*, Dresde, 1859, t. I, p. 129-130 ; t. VI, p. 35; et Brunet, *Manuel du libraire*, Paris, 1860, t. I, p. 291-295; t. VII, p. 35; Supplément, t. I, p. 43). — *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, in-fol., Alcalá de Hénarès, 1530; Amsterdam, 1670; un grand nombre ont été publiées de nouveau, avec quelques commentaires, dans la *Raccolta*, 3^e part., t. I; divisé en trente-huit livres, dont chacun comprend dix chapitres et embrasse une année, cet ouvrage contient, outre les lettres de Pierre Martyr, un grand nombre de lettres d'autre écrivains; il est extrêmement riche en détails sur l'histoire de la période de 1488 à 1525, mais contient un assez grand nombre d'erreurs, que certains ont attribuées à des interpolations, et qui proviennent plus probablement de ce fait que plusieurs de ces lettres, véritable journal de son temps, qu'il commença à écrire pour tenir une promesse faite par lui au cardinal Sforza, lors de son départ de Rome, furent écrites longtemps après les événements qu'elles racontent et que la mémoire de l'auteur s'était fort affaiblie dans ses dernières années. Cf. Cantù, *Storia degli Italiani*, Milan, 1858, t. III, p. 344; H. Heidenheimer, *P. M. Anglerius und sein Opus epistolarum*, Berlin, 1881; B. J. Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española*, Madrid, 1888, t. III, col. 674; Bernays, *P. M. Anglerius und sein Opus epistolarum*, Strasbourg, 1891; — *Derebus Oceanicis et orbe novo Decades octo*, ouvrage, on le voit, assez mal nommé, mais que l'auteur appela ainsi parce qu'il se proposa d'y imiter les *Décades* de Tite-Live; ce fut malgré lui qu'Anghiera, qui, dans son excessive modestie, aimait plus à écrire qu'à publier, se décida à le faire imprimer. Marineo Sículo raconte, dans ses *Epistolae familiares*, lib. V, p. 31, qu'il déroba le manuscrit (à l'instigation, peut-être, du comte de Tendilla) et l'envoya au marquis Fajardo, lequel le confia à Angelo Trevisan, secrétaire de l'ambassadeur de Venise en Espagne, Pisani, qui le publia d'abord, sous son propre nom, en une traduction en dialecte vénitien, dans le *Libretto de tutta la navigation del re de Spagna delle isole et terreni novamente trovati*, Venise, 1504, et le réimprima ensuite à Vicence, en 1507, sous le titre de *Paesi novamente ritrovati e Novo Mondo*. Pierre Martyr,

fort irrité de ces deux publications, publia enfin la première édition de son ouvrage, comprenant seulement la première décade, avec le *De legatione Babylonica* (voir plus loin) et ses poésies latines, à Séville, in-fol., 1511, et non pas 1500, comme le dit par erreur Caballero, *De prima typographiae Hispanicae aetate specimen*, Rome, 1793, n. 245, p. 80 (ainsi que le fait remarquer l'errata de la *Bibliotheca uilenbroukiana*, 2^e part.); cette décade, précédée d'une préface du célèbre latiniste Antonio de Lebrija, est dédiée à Léon X. Ensuite, éditions des trois premières décades à Alcalá de Hénarès, in-4^o, 1516; in-fol., Paris, 1532; in-fol., Bâle, 1533; édition complète des huit décades, dédiée à Charles-Quint (la huitième décade est dédiée à Adrien VI et Clément VII), à Alcalá de Hénarès, in-fol., 1530; puis in-fol., Paris, 1536, et Anvers, 1537; in-8^o, Cologne, 1574; in-8^o, Paris, 1587; la meilleure, par les soins de l'Anglais Hakluyt, qui en envoya un exemplaire au favori de la reine Elisabeth, Walter Raleigh; 2 in-8^o, Madrid, 1892. Traductions en espagnol, en flamand, Anvers, 1535; en anglais, celles-ci toutes in-4^o et à Londres, 1555, 1577, 1597, 1612, 1628; en allemand, Bâle, 1582; en français par M. Gaffarel, in-4^o, Paris, 1907 (parue d'abord dans *Revue de géographie*, t. xxxi-xxxiii, et xlii-xliii, et *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, 1901, t. xvii-xviii). Les décades embrassent trente-quatre années de découvertes géographiques en Amérique, toute l'épopée en somme des *conquistadors*, sauf celle de Pizarro, lequel n'était pas encore de retour de son premier et infortuné voyage au moment de la mort de l'auteur; celui-ci les écrivit d'après les manuscrits originaux de Colomb et les rapports envoyés du Nouveau-Monde au conseil des Indes; on en comprend donc l'importance. Cf. d'Avezac, *Les décades de Pierre Martyr et les collections de Venise, de Vicence, de Milan et de Bâle*, dans *Bulletin de la Société de géographie*, 1857, IV^e sér., t. xiv, p. 306-310; — *Poemata*, s. l., 1520, nouvelle édition de ses quelques poésies latines, d'abord imprimées à la suite de la I^{re} Décade; — *De insulis nuper inventis, et incolarum moribus*, in-4^o, Bâle, 1521; in-fol., Bâle, 1533, al. 1532; in-8^o, Cologne, 1574, et Rotterdam, 1616; abrégé, in-4^o, Bâle, 1521, dont il parut une traduction française sous le titre d'*Extrait ou Recueil des isles nouvellement trouuees en la grande mer Occane... faict premierement en latin par Pierre Martyr de Milan...*, Paris, chez Simon de Colines, petit in-4^o, 1532. Ce n'est qu'un extrait de la IV^e décade; — *De legatione Babylonica libri tres*, récit de son ambassade en Égypte, avec des détails très curieux, non seulement sur l'état de ce pays, mais encore de Venise à cette époque; imprimé d'abord avec le second ouvrage cité plus haut, Séville, 1511, et Paris, 1532; traduction en italien, sous le titre de *Pietro Martyre Milanese, delle cose notabili dell'Egitto*, par Carlo Passi, in-4^o, Venise, 1564.

Il faut ajouter à ces œuvres une építaphe du cardinal Alfonso Manrique de Lara, publiée dans Palatius, *Fasti cardinalium omnium*, Venise, 1703, t. iii, col. 37; une lettre de lui, publiée dans *Archivio storico lombardo*, I^{re} sér., t. ii, 1875, p. 25; et son testament, en date du 23 septembre 1526, publié, d'après l'original conservé aux Archives de Simancas, dans *Colecion de documentos ineditos para la historia de España*, t. xxxix, p. 401-417; il y prend le nom de Petro Martí de Anglerria. C'est sans doute par erreur que Doni, *Bibliotheca Hispanica nova*, t. ii, p. 363, lui attribue un ouvrage intitulé *Collirio della mente*, *Dialogo*, et le P. Michele de San Giuseppe, *Bibliographia critica*, t. iii, p. 461, les trois ouvrages suivants : *De bello Granatensi*; *Synopsis versibus exarata omnium XXXVII librorum Historiae naturalis C. Plinii Secundi* (cf. Antonio, *Petri Martyris Historia Palaestinarum, Tyriorum, et Sidonio-*

rum, Tongres, 1593). Fabricius, *Bibliotheca mediae et infimae latinitatis*, Hambourg, 1^{re} édit., t. v, p. 791; 2^e édit., t. v, p. 266, affirme sans hésitation que ce dernier ouvrage est de Pietro Martire Vermigli, de Florence, augustin apostat, mort à Zurich en 1562, qu'on appelle aussi, le plus souvent, Petrus Martyr tout court et que beaucoup confondent avec P. M. d'Anghiera (par exemple Vasaeus, *Chronicon Hispalense*, chap. iv, qui reproche à celui-ci des opinions hétérodoxes); la raison de cette attribution erronée peut être aussi qu'outre les éditions citées, le *De novis insulis* a été également imprimé à la suite de Brocardus, *Descriptionis Terrae Sanctae exactissima*, in-8^o, Anvers, 1536. Ramusio, Amoretti, *Primo viaggio intorno ad globo terraqueo...*, Milan, 1850; Eden, *The decades*, 1551, p. 214; Harris, p. 239, et Guillemand, *Life of Ferdinand Magellan*, 1890, p. 146, affirment qu'il aurait composé une Vie de Magellan, qui serait perdue, mais Pennesi démontre très bien qu'il n'y a là, non plus, qu'une équivoque. Enfin Leonio a publié, en 1534, une *Istoria delle Indie occidentali estratta dagli scritti di Pietro Martyre*, et Ramusius (Ramusio), un *Summario della generale historia dell' Indie occidentali cavata dalli libri scritti dal Signor don Pietro Martire...*, e da molte altre particolari relationi, dans le t. iii de *Delle navigationi e viaggi*, Venise, 1536, 1565. Le *Sumario de las Indias occidentales*, Tolède, 1526, d'Oviedo, n'est non plus qu'un résumé des *Décades*. Comme on le voit, la moitié seulement des *Décades* et un seul de ses autres ouvrages, la *Legatio Babylonica*, furent publiés de son vivant.

Les œuvres authentiques d'Anghiera, écrites en un latin peu élégant d'homme d'affaires, mais de la plume pleine de vivacité d'un auteur qui s'est passionné pour les événements qu'il raconte et en a été le témoin ou en a recueilli le récit de la bouche des acteurs eux-mêmes, renferment un assez grand nombre d'erreurs, lesquelles peuvent s'expliquer en partie par le poids des occupations dont il était accablé, en partie par l'ignorance où il se trouvait, naturellement, des règles de la critique moderne, mais il s'y montre toujours consciencieux et impartial, ami de la simplicité et ennemi de toute rhétorique, qualités rares à son époque. Elles contiennent surtout une foule de renseignements précieux — même pour l'histoire ecclésiastique, en particulier pour les premières missions catholiques — lesquels ont été mis largement à contribution par tous les historiens et géographes qui ont traité des découvertes des Espagnols à la fin du x^ve siècle et au début du xvi^e. Pierre Martyr a fait lui-même plusieurs découvertes géographiques et scientifiques (cf. M. Colmeiro, *La Botánica y los botánicos de la Península hispano-lusitana*), entre autres celle du caractère du Gulf Stream. « Il possédait, écrit Prescott, ces deux qualités qu'il est rare de trouver réunies dans la même personne : ardent amour pour les lettres et sagacité pratique, qui s'acquiert par la fréquentation des hommes et l'habitude des affaires. Quoiqu'il ait passé sa vie au milieu d'une société magnifique et dissipée, il conserva toujours les goûts simples et la dignité du caractère qui font partie des qualités d'un vrai philosophe... Le témoignage historique de Pierre Martyr est celui d'un philosophe qui regarde d'un œil sincère l'ensemble des choses. »

Paul Jove, *Historiarum sui temporis tomus secundus*, Venise, 1504, p. 539; *Elogia virorum literis illustrium*, Bâle, 1577. — Vossius, *De historicis latinis*, Leyde, 1651. — Piccinelli, *Ateneo de' letterati milanesi*, Milan, 1670, p. 463. — Miraeus, *Auctarium de scriptoribus ecclesiasticis*, p. 117, dans Fabricius, *Bibliotheca ecclesiastica*, Hambourg, 1718. — Giamm. Toscano, *Peplus Italiae*, dans Fabricius, *Conspectus thesauri literarii Italiae*, Hambourg, 1730 (vers en l'honneur d'Anghiera). — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, t. xxiii, p. 202.

216. — Andrés Gonzalez Bacía, *Historiadores primitivos de las Indias occidentales*, Madrid, 1749. — Wharton, dans *Cave, Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, Bâle, 1744, t. II, p. 239. — Angelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, t. I, 2^e part., col. 47-48; t. II, 2^e part., col. 1941-1942. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 773-779. — Du Verdier, *Bibl. de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français*, Paris, 1773, t. V, p. 293-294. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Rome, 1784, t. VII, 2^e part., p. 366-367. — Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*, Madrid, 1783, t. II, p. 361 sq. — Stuve, *Bibliotheca historica*, Leipzig, 1787, t. III, p. 271-274. — B. Edwards, *The history of the British colonies in the West Indies*, Londres, 1753, t. I, p. 166. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, Madrid, 1798 (critique sévèrement P. Martyr). — Ginguéné, art. dans *Biographie universelle Michaud*, 1^{re} édit., t. II, p. 169-170; 2^e édit., t. I, p. 697-698. — Washington Irving, *Life and voyages of Christopher Columbus*, New York, 1824, t. IV, p. 311-320. — Navarrete, *Bibliotheca maritima*, t. II, p. 529. — Hallam, *Introduction to the literature of Europe during the XV, XVI and XVII centuries*, Londres, 1837, t. I, p. 250 sq. — De Humboldt, *Examen critique de l'histoire et de la géographie du nouveau continent*, Paris, 1^{re} édit., 1835, t. II, p. 290 sq.; 2^e édit., 1873, t. II, p. 95, 149 sq.; *Kosmos*, passim. — William Prescott, *History of the reign of Ferdinand and Isabella*, Boston, 1838; *History of the conquest of Mexico*, Boston, 1843; trad. franç., Paris, 1864. — Enrique de Vedia, *Historiadores primitivos de Indias*, Madrid, 1853. — Cantù, *Storia universale*, Turin, 1851, t. V, p. 900. — Lowndes, *The bibliographer's manual of English literature*, nouvelle édit., Londres, 1857, p. 1495. — Hoefler, *Nouvelle biographie générale*, t. II, col. 654-655. — Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtsschreiber*, p. 110, 113, etc. — H. Harrisse, *Bibliotheca Americana vetustissima*, New York, 1866, p. 152, 177; *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille*, Paris, 1884, t. I, p. 30, 180. — Leclerc, *Bibliotheca Americana*, Paris, 1867, p. 55-57, 893. — Ciampi, *Le fonti storiche del Rinascimento*, *Pietro Martire di Anghiera*, dans *Nuova antologia*, 1875, t. XXX, p. 39-79, 717-744 (cf. *ibid.*, ann. 1890). — Las Casas, *Historia de las Indias*, Madrid, 1876, t. II, p. 112; t. IV, p. 213, 389. — V. De Vit, *Il lago Maggiore e le isole Borromee*, Prato, 1876, t. II, 1^{re} part., p. 251-261. — Schumacher, P.M. Anglerius, der Geschichtsschreiber der Welmeers, New York, 1879. — Joh. Gerigk, *Das Opus epistolarum des Petrus Martyr, ein Beitrag zur Kritik der Quellen des ausgehenden XV und beginnenden XVI Jahrhunderts*, thèse, Königsberg; *Das Leben des Petrus Martyr, vorzüglich nach seinem Opus epistolarum*, thèse, Posen, 1891. — Horawitz, art. dans *Mittheilungen des Instituts österr. Gesch.forschungen*, 1882, t. III, p. 480-482. — Tommasini, art. dans *Archivio della R. Società di storia patria*, 1882, t. V, p. 483-484. — Dardier, art. dans *Revue historique*, 1883, t. XXII, p. 417-420. — Lafuente, *Historia general de España*, Barcelone, 1883, t. II, p. 324-325, note 1, 352, notes 4 et 7, 381, note 2, etc. — Juan Valera, *Historia general de España*, Barcelone, 1883, t. II. — Gaffarel et Louvot, *Lettres de Pierre Martyr relatives aux découvertes maritimes des Portugais et des Espagnols*, dans *Revue de géographie*, 1885. — Mariéjol, *Un lettré italien à la cour d'Espagne. Pierre Martyr d'Anghiera, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1888, thèse écrite d'après des ouvrages de seconde main, et avec plusieurs erreurs, à commencer par le dernier mot du titre : cf. E. M., dans *Archivio storico lombardo*, 1888, II^e série, t. V, p. 881-884. — B. Faggion, *Il viaggio di Magellano e il De orbe ambitio di Pietro Martire d'Anghiera*, Ferrare, 1889. — J. Cutalina Garcia, *Ensayo de una tipografia Complutense*, Madrid, 1889, n. 25, p. 134-135. — J. Asenso, *Fuentes historicas sobre Colombo y America*, *Pedro Martir Angleria... primo historiador del descubrimiento del Nuevo Mundo*, Madrid, 1892. — Eug. Gelchich, *Aus den Briefen Peter Martyr Anghera's Notizen zur Geschichte der Grossen Landerentdeckungen*, dans *Zeitschrift Erdk.*, Berlin, t. XXVI, 1892, fasc. 2. — *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana*, Rome, 1894, 1906 : G. Berchet, *Fonti italiane per la storia della scoperta del Nuovo Mondo*, t. I, p. 127, 147; t. II, passim; 5^e part., t. II, p. 8-109 (Pennesi, *Pietro Martire d'Anghiera e le sue relazioni sulle scoperte oceaniche*); 6^e part. *Bibliografia degli scritti italiani o stampati in Italia sopra Cristoforo Colombo*, n. 578, etc. (voir l'index, p. 1). — G. Desimoni, *Le quistioni intorno a Cristoforo Colombo nello stato presente*, Rome, 1893 (et dans *Raccolta*, 3^e part., t. III, p. 81, note 1, p. 102, note 4). — Escudero, *Tipografia hispalense*, Madrid,

1894, n. 85, 159. — A. Farinelli, *Apuntes sobre viajes y viajeros por España y Portugal* (extrait de la *Revista critica de Historia y literatura españolas*, avril-septembre 1898), Oviedo, 1899. — Hurter, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, Inspruck, 1906, t. II, col. 1334-1336. — R. Almagià, *La geografia italiana nel Cinquecento*, dans *Bollettino della Società geografica italiana*, sér. IV, t. X, p. 716-739. — Chevalier, *Bio-bibliographie*, 2^e édit., t. II, col. 3117-3118. J. FRAIKIN.

1. ANGILBERT ou **ENGELBERT** (Saint), un des principaux conseillers et auxiliaires de Charlemagne, son ami et son confident, abbé de Saint-Riquier, était, croit-on, d'une noble origine, franque, probablement neustrienne, dont on ne sait rien : on connaît cependant ses deux frères Madelgaud et Richard, qui vécurent aussi dans l'entourage et dans l'administration de Charlemagne. Il naquit vers 750 ou peu après, fut élevé à la cour du roi Pépin le Bref, et entra de bonne heure en relation suivie avec le fils et héritier de ce prince, de quelques années plus âgé que lui : *Ab ipsis infantiae rudimentis in palatio vestro enutritus et in omnibus consiliis vestris receptus*, écrivait le pape Adrien I^{er} au grand souverain franc. On ne le voit cependant apparaître comme membre du conseil et de l'administration qu'en 781, lorsque Charles fit couronner son second fils Pépin, âgé de quatre ans, à Rome, roi d'Italie, par le même pape. Ayant assisté au couronnement, il resta attaché à la personne de l'enfant royal, avec le titre de *primicerius palatii*, chef de sa chapelle, supérieur hiérarchique des clercs qui en faisaient partie, de ceux qui étaient attachés au service du souverain ; il pouvait même exercer des fonctions plus étendues dans le domaine ecclésiastique et civil, celles du chancelier qui expédiait les actes et transmettait les ordres. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. II, p. 127-128. Il dut avoir un rôle important dans l'éducation du jeune prince, et aussi dans les rapports qui s'établirent forcément entre lui et ses sujets ; il restait surtout l'intermédiaire, auprès de son fils, de Charlemagne, qui voulut toujours garder la haute main sur le gouvernement du royaume.

Angilbert faisait de fréquentes apparitions à la cour du roi des Francs, et semble même s'y être fixé à partir de 787. Il resta d'ailleurs en correspondance régulière avec l'académie palatine qu'avait créée Alcuin, s'y affilia sous le nom d'Homère et en fut comme poète un des membres les plus distingués. On le voit lié avec la plupart des grands personnages de la cour, dont plusieurs avaient été ses compagnons à l'école du palais, le comte Guillaume d'Aquitaine, le bienheureux Wala, saint Benoît d'Aniane, Adalhard, abbé de Corbie et membre de la famille royale, qui lui succéda auprès du roi Pépin (ci-dessus, t. I, col. 457). Sa correspondance de cette époque, en vers et en prose, unit son nom tout d'abord à celui d'Alcuin, son premier et plus intime ami, qu'il appelait son père, autant à cause de la supériorité de son savoir que de la différence d'âge et du rôle de précepteur qu'il exerçait envers lui comme pour la plupart des membres de l'académie ; il écrivait aussi à un autre de ses maîtres, le grammairien Pierre de Pise, au patriarche d'Aquilée Paulin, à Théodulpe, évêque d'Orléans, à Riculf, archevêque de Mayence, etc.

Courtisan. Angilbert le fut autant qu'on peut l'être. Il avait gardé ses fonctions de chapelain, puisqu'une lettre du pape Adrien le qualifie de *ministerium capellae regiae*, mais les documents contemporains nous révèlent d'autres titres, d'autres fonctions qui attestent au moins la place de plus en plus importante qu'il prenait dans l'œuvre de Charlemagne. *Silentiarius*, *audientarius*, *auricularius* dans une lettre du souverain, *secretarius regiae voluntatis* dans une d'Alcuin, tous termes dont il est difficile de déterminer le sens, mais qui affirment suffisamment le degré de confiance et d'intimité auquel l'avait élevé Charlemagne, qui devait se servir de lui pour sa correspondance comme dans ses conseils.

Bien que clerc ayant reçu la tonsure, Angilbert menait une vie mondaine, recherchait les spectacles de bouffons, danseurs et saltimbanques et sacrifiait plus que de raison à ce plaisir, qui, à cette époque surtout, offrait souvent quelque chose de bas et de grossier. Alcuin s'en scandalisait et lui faisait parfois de sérieuses remontrances, il craignit même un moment que son ami ne s'emportât contre le capitulaire de 789, qui interdisait ces réjouissances aux grands dignitaires ecclésiastiques. Ses fonctions de chapelain, aussi bien que ses goûts personnels et ses faiblesses, devaient lui faire voir d'un mauvais œil un règlement qui lui créait des embarras avec ses subordonnés.

C'est à cette période mondaine de sa vie que se rapporte sa liaison avec la fille de Charlemagne, Bertha, qui lui donna deux enfants, le chroniqueur Nithard, qui fut aussi abbé de Saint-Riquier, et Harmide. Pour effacer cette tache dans la vie de son héros dont il poursuivait la canonisation, un des biographes d'Angilbert, Anscher, abbé de Saint-Riquier, au ^{xii}^e siècle (voir ce nom), imagina un mariage régulier entre lui et Bertha, en inséra la mention dans l'autre Vie, celle du moine Hariulf. F. Lot, *loc. cit.*, p. XLVIII-LIII. Il en résulta toute une légende, qui s'est perpétuée à travers les siècles, et qui se trouve encore rajeunie d'une manière ingénieuse par Werner, dans le *Kirchenlexikon*. Selon lui, Charlemagne, désireux de garder ses filles auprès de lui, aurait descendu aux exigences de Bertha et accepté un mariage secret. Dümmler, *loc. cit.*, p. 356, se contente d'affirmer que le roi ferma les yeux, *dissimulante patre*, mais ne permit pas aux amants de régulariser l'union. Quant à la filiation de Nithard, sur laquelle nous avons son propre témoignage, elle n'est contestée que par l'abbé Hénocque, *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1870-1873, t. x, xi, et sur des raisons qui ne semblent guère concluantes.

Au milieu de cette vie d'affaires et de dissipation, Angilbert reçut de son protecteur, en récompense de ses services, l'abbaye de Centula ou de Saint-Riquier-sur-Somme, qu'il tint en commendé après la mort de l'abbé Symphorien, vers 790. Il ne considéra d'abord sa nouvelle charge que comme une source de revenu, qui ne l'empêchait nullement de vaquer à ses fonctions séculières. Néanmoins Charles, tenant compte de sa nouvelle situation, le mit en contact surtout avec le pape, et le chargea de trois missions de confiance auprès de lui. En 792, il conduisit à Rome l'évêque d'Urgel Félix, chef des adoptionnistes, qui venait d'être condamné par le concile de Ratisbonne et qu'Adrien réclamait. En 794, il soumit au jugement du même pontife les *Libri carolini*, œuvre de polémique que le monarque franc, selon la manie de tant de souverains temporels d'autrefois, avait fait rédiger sur la question du culte des images et contre le second concile oecuménique de Nicée. En 796 enfin, il rendit au nouveau pape Léon III le devoir d'obédience et affermit son autorité, sur son propre désir, en lui faisant prêter le serment de fidélité par le peuple romain. Et il lui remit une bonne partie des trésors conquis récemment par l'armée franque du comte Éric de Forli à la prise du camp retranché ou *Ring*, dans lequel les Avars avaient rassemblé leurs richesses et leur butin en Pannonie. La part qui revenait au pape servit à restaurer et orner les basiliques de Rome, notamment celle du Latran.

Angilbert reçut aussi la sienne et la voua à une destination analogue, l'embellissement de son abbaye. Ce fut après cette troisième mission qu'il se détacha sérieusement de la cour et du monde pour se vouer à ses obligations conventuelles, reçut, sans doute la prêtrise et la consécration abbatiale. Il fut à proprement parler le second fondateur de Saint-Riquier, qui lui dut une extension considérable, non seulement de ses propriétés, mais dans son développement organique et sa constitution mona-

cale. Il employa d'abord les richesses reçues de Charlemagne à restaurer le monastère et sa chapelle. Il y éleva en l'honneur de la sainte Trinité trois églises qu'il dédia au Sauveur et à saint Riquier, à la Vierge et aux apôtres, à saint Benoît et aux saints abbés de son ordre; il les pourvut de reliques précieuses qu'il fit venir de Rome et autres sanctuaires, et ne manqua pas de pourvoir ces églises d'un ameublement convenable. A l'occasion de la consécration de la première église en 801, il composa des hymnes et inscriptions en l'honneur des saints patrons, qui ont été conservées dans ses œuvres. L'année précédente, Charlemagne était venu célébrer la fête de Pâques au monastère: Angilbert le suivit en Italie, assista à son sacre comme empereur, et obtint du pape Léon III, en présence de son souverain, le renouvellement des privilèges de l'abbaye et l'exemption de la juridiction épiscopale d'Amiens pour tous ses domaines. Cette propriété, Angilbert l'accrut considérablement et l'inventaire qu'en fit dresser son successeur Éric, dans Hariulf, l. III, c. III, sommaire dans P. L., t. xcix, compte autour du monastère 2 500 feux, répartis en quartiers par corps de métiers, chacun payant un cens de douze deniers, sans compter les redevances en nature. Angilbert voulut avoir autour de lui trois cents religieux formant trois chœurs, qui, avec le concours de cent enfants, chanteraient continuellement l'office divin dans les trois églises et, s'il ne réalisait pas tout son programme, il laissa des facilités pour l'achever. Nous ne connaissons qu'imparfaitement ce qu'il a fait par deux écrits qui sont son œuvre et que nous a transmis Hariulf, l. II, c. VIII-XI: *Libellus Angilberti ou Scriptura B. Ang. de perfectione et dedicatione Centulensis ecclesiae et Institutio ejusdem de diversitate officiorum*. Il règne dans ces développements d'un ton mystique un souffle de piété et d'enthousiasme pour les choses de Dieu. Nous sommes ici plus près de la réalité et de la vie que dans ses poésies, qui restent malgré tout œuvres de rhétorique et exercices d'école, comme toutes celles du temps. Nous n'avons pas d'autre document sur l'activité d'Angilbert, et on ne peut la comparer à celle de son contemporain Irminon, sur le simple témoignage de moines qui se répandent en éloges hyperboliques sans grandes données positives. Une dernière preuve de son importance dans le siècle de Charlemagne, c'est qu'il fut, avec le même Irminon, un des quatre signataires du testament de l'empereur, en 811, qui eurent ensuite à faire exécuter ses dispositions testamentaires ou legs pieux. Il ne répondit d'ailleurs pas aux intentions du défunt, car, malade et usé comme il l'était par les austerités de sa pénitence, il mourut vingt-deux jours après lui, le 19 février 814. Il voulut être enterré devant la porte principale de la basilique conventuelle, de manière que personne ne pût entrer dans le saint lieu sans le fouler aux pieds. Parmi ses fondations pieuses, nous connaissons la donation qu'il fit de vingt métairies ou *villae* à l'abbaye Saint-Remi de Reims, la veille de sa mort. *Revue Mabillon*, 1910, t. vi, p. 271.

Il avait passé ses dernières années dans les exercices et la mortification d'une vie vraiment monacale. La réputation de sainteté qu'il laissa et les services rendus inspirèrent de bonne heure aux moines le désir de faire canoniser leur saint fondateur. Un de ses successeurs, l'abbé Ribodon, procéda à l'examen et à la translation de ses restes, qu'il trouva intacts, *absque aromatibus indissoluto*, au dire de Nithard, qui était présent. *Mon. Germ., Script.*, t. II, p. 671. Au ^{xii}^e siècle, un autre de ses successeurs, Anscher, sollicita cette canonisation du pape Pascal II et, pour la faciliter, fit rédiger, dès 1110, les *Miracula sancti Angilberti*, en trois livres, dédiés à Raoul le Verd, archevêque de Reims, avant 1115. F. Lot, p. XIII et note. Il ne craignit pas d'ailleurs d'in-

terpoler, comme nous l'avons vu, la Vie récemment composée par Hariulf. Le culte établi par la tradition s'est maintenu et saint Angilbert est fêté le 18 février. *Acta sanct.*, 1865, febr. t. III, p. 91-108. Si les splendeurs du siècle de Charlemagne ont rejailli sur lui, selon la pensée de Werner, on peut dire qu'il a contribué à les accroître pour une part non mince, qui reste à déterminer. Le sujet est intéressant pour l'histoire ecclésiastique, et aussi pour celle des mœurs, à une époque qui gardait tant de traces de barbarie et où l'Église avait mille peines à maintenir dans la pratique sa morale comme sa discipline.

La vie de saint Angilbert, à cause de son petit roman, a beaucoup exercé l'érudition et la critique, depuis Paul Petau, *Syntagma de Nithardo*, Paris, 1613, jusqu'à l'abbé Hénocque, qui a résumé ses travaux dispersés, dans son *Histoire des abbés de Saint-Riquier*, Paris, 1880, t. I, p. 95-208 (Collection de la Société des antiquaires de Picardie, t. IX). — Pour les détails, cf. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 240-241. — A signaler surtout Mabillon, *Elogium historicum S. Angilberti*, dans *Acta sanct. ord. S. Benedicti*, t. IV, 1^{re} part., p. 91-108, reproduit dans les *Acta sanct.* ci-dessus, et en partie dans *P. L.*, t. XCIX, col. 825-842. — Mais l'ouvrage capital et pour le moment définitif est l'étude de Ferdinand Lot, *Hariulf, Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier, V^e siècle 1104*, Paris, 1894, collection des *Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, t. XVII, *passim*; voir surtout l'introduction. Hariulf a consacré à Angilbert son second livre. — Les poésies du saint abbé, publiées dans *P. L.*, *ibid.*, col. 849-854 (ses autres œuvres, col. 841-850), ont été données en meilleure édition par Dümmler, *Mon. Germ. Poetae latini carolini aevi*, t. I, p. 358-366, avec les *Carmina dubia*: *Karolus magnus et Leo papa*, p. 366-379. — *Kirchenlexikon*, t. I, col. 849-851.

P. RICHARD.

2. ANGILBERT (I^{er}), cinquante-deuxième archevêque de Milan (822-823), gouverna son Église, d'après les catalogues des archevêques, un an, deux mois et vingt-deux jours. Jusqu'ici on avait hésité sur l'existence de deux Angilbert au siège de Milan. Mais le doute est levé par l'affirmation du second Angilbert qui, dans un acte de mai 859, parle de son prédécesseur Angilbert, *ab antecessore meo domno Angilberto archiepiscopo*. Cité par le P. Savio, *op. cit.*, p. 324. Le prédécesseur d'Angilbert, Bonus, étant mort un 23 janvier, lui-même aurait été élu le 19 juillet, en l'année 822, d'après les calculs du même P. Savio (*ibid.*, p. 326), s'appuyant sur les données des catalogues. Il aurait fait construire, commencer du moins, d'après le même savant, l'église de Santa Maria, plus tard basilique hiemale, où il fut enterré le premier de tous les archevêques. Il mourut le 9 octobre en l'année 823. Son inscription a été publiée par Wattenbach, Dümmler et le P. Savio, qui donne les deux références précédentes.

De episcopis Mediolanensibus, catalogue des archevêques de Milan, publié dans *Acta sanctorum*, maii t. VII, p. LVI, LXX. — Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. I, 2^e part., p. 281-282. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300*, Lombardia, Florence, 1913, t. I, Milano, p. 38, 39, 316-317.

P. RICHARD.

3. ANGILBERT (II), cinquante-troisième archevêque de Milan (824-859), appelé *Pusterla* d'après Ripamontius, etc., succéda au précédent le 27 ou 28 juin 824, et mourut le 13 décembre 859, après un pontificat de trente-cinq ans, cinq mois et dix-sept jours. Savio, *op. cit.*, p. 318. Ce long pontificat fut consacré à l'administration du diocèse, et Angilbert intervint quelquefois dans les affaires des Carolingiens, Louis le Pieux et ses fils, mais Puricelli et Sassio (*loc. cit.*, p. 284) ont réduit à l'état de légende l'affirmation, trop répandue parmi les savants (qui ont répété Bonison, cf. Savio, p. 325), chez Papebroch lui-même, qu'Angilbert, par ses démêlés avec la cour de Rome, aurait inauguré les conflits perpétuels qui se seraient renouvelés pendant

deux cents ans entre cette cour et les archevêques de Milan. Il est vrai que les auteurs de ce racontar n'en précisent guère les détails, pas plus que les causes, les péripéties et les incidents du conflit. Cf., par exemple, Ripamontius, *loc. cit.*, p. 588. Les seuls contacts ou rapports directs qu'Angilbert ait eus avec les papes, ce fut au couronnement de Louis le Germanique comme roi d'Italie (15 juin 844), auquel Angilbert prit part, en qualité de *missus dominicus* de l'empereur Lothaire; en avril 850, Angilbert assistait encore au sacre du même Louis, par le pape Léon IV, et c'est peut-être à ce moment ou plus tard, en 853, comme conjecture Muratori, que l'archevêque participa, comme *missus dominicus* de l'empereur, au jugement que porta le même pape dans un différend entre les évêques de Sienné et d'Arezzo. *Antiquitates Italiae*, t. VI, col. 394-396. En dehors de ces deux circonstances, il fut quelquefois en relation avec les légats pontificaux, par exemple au concile régional de Mantoue en 827, auquel il souscrivit le règlement porté, à la demande du pape Eugène II, sur les conflits de juridiction entre les patriarches d'Aquilée et de Grado.

Avec les Carolingiens, les rapports furent plus fréquents. Angilbert prit le parti de Lothaire, roi d'Italie, contre son père Louis le Pieux; il accepta ensuite de travailler à leur réconciliation, se chargea pour cela d'une mission de la part du fils, et y réussit d'une manière satisfaisante. *Monumenta Germ. historica, Script. rerum Langobardi.*, p. 225. Nous avons vu qu'il remplit plusieurs fois les fonctions de *missus dominicus*. Celle de 844, par exemple, était établie pour un certain temps et s'étendait à Milan et à la Lombardie; en cette qualité, Angilbert assista à un plaid intéressant les propriétés de l'abbaye de Saint-Ambroise. En 859, il régla, en cette même qualité, une question analogue entre cette abbaye et un certain Lupus, son vassal, sur laquelle il put invoquer l'autorité de son prédécesseur Angilbert I^{er}. En 835, il put faire confirmer par le roi Lothaire les donations qu'il avait faites à ce couvent. Au printemps de 850 et en 855, il présidait à deux reprises un synode ou concile provincial tenu à Pavie en présence de Louis le Germanique, et où furent promulgués vingt-cinq canons contre les abus et désordres. Mansi, t. XIV et XV. Il avait déjà dirigé ceux de 832 et 842. *Codex diplomaticus Langobardorum*, *passim*. Enfin, en 857 il intervenait dans un acte de ce même prince en faveur du diacre Anspert, qui fut peut-être un des successeurs d'Angilbert sur le siège de Milan.

Le rôle d'un archevêque comme celui de Milan était alors considérable au point de vue religieux, comme au point de vue politique, dans sa province et même en dehors, en Lombardie et dans le royaume d'Italie. Les documents sont nombreux qui en font foi. Ainsi, en 833, Angilbert unit l'abbaye de Mandello à celle de San Vincenzo in Prato de Milan; en 835, il transfère à l'abbaye de Saint-Ambroise Gaudentius, qu'il avait d'abord créé abbé du même San Vincenzo, et lui confère plusieurs privilèges dans un diplôme rapporté par Migne et Ughelli, et dont le P. Savio discute l'authenticité; en 843, il nomme abbé de Saint-Ambroise Rachimbert, archiprêtre de sa cathédrale. En 840, il retint auprès de lui, pour réformer ce monastère, deux moines francs, dont l'abbé Leutgarius, venus en Italie, et l'année suivante il les cédait à Rambert, évêque de Brescia, pour qu'ils puissent aussi réformer le monastère des Saints-Faustin-et-Jovite dans sa ville épiscopale. En 842, dans un synode provincial, le métropolitain confirmait les donations faites à ce monastère par le même Rambert.

En 846, l'archevêque approuva la fondation du comte Erembert à Leggino près du lac Majeur, en l'honneur du corps du bienheureux martyr Primus, que celui-ci avait reçu du pape Sergius I^{er} et qu'il établit en cet en-

droit. A des dates inconnues, Angilbert présida à la translation des restes de saint Calocère de Brescia, d'Albenga dans la province de Gênes à Civate, paroisse de son diocèse (cf. Magistretti, *S. Pietro al Monte di Civate*, dans *Archivio storico lombardo*, 3^e série, t. vi, p. 321 sq.) et de celui de saint Quirinus au monastère de San Vincenzo de Milan. Il mourut en 859, comme nous l'avons vu, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Nazaire à Milan.

Outre les ouvrages cités pour le précédent, Saxius, *op. cit.*, p. 283-295, et Savio, *op. cit.*, p. 318-326. — Jos. Ripamontii, *Historiarum Ecclesiae Mediolanensis decas prima*, Milan, 1617, p. 585-594. — P. L., t. cli, col. 1259-1266. — Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, t. ii, 1^{re} part., col. 1144-1146; rapporte une inscription mentionnant les dons de l'archevêque au monastère de San Vincenzo.

P. RICHARD.

4. ANGILBERT, moine, sous Odon, puis abbé de Corbie, quand celui-ci devint évêque de Beauvais (859). Bientôt la faveur royale lui substitua Trasulfe, mais il semble avoir été remis en possession de sa charge sous Louis et Carloman. Il mourut le 5 février 890.

Vers 880, il avait fait copier, pour le roi Louis, quatre livres de la *Doctrine chrétienne* de saint Augustin, en les faisant précéder de quelques distiques résumant l'ouvrage, et suivre de quelques hexamètres contenant des vœux pour la prospérité du royaume et celle de la famille royale. Bibl. nat., fonds latin de Saint-Germain, mss. 1322. Ces vers ont été publiés par Mabillon, *Vetera analecta*, 1678, t. ii, p. 657-660; *Annal. bened.*, 1703-1706, l. XXXV, n. 50; l. XXXVII, n. 75.

P. L., t. cxxix, col. 783. — Leyser, *Poetae medii aevi*, 1721, p. 259. — *Hist. litt. de la France*, 1740, t. v, p. 648-649. — Dümmler, dans *Neu. Archiv*, 1879, t. iv, p. 539. — L. Delisle, dans *Bibl. École des chartes*, 1860, t. i, p. 406.

P. FOURNIER.

ANGILRAMNE, dont le nom apparaît dans les documents sous des formes diverses — *Angalramnus*, *Angilramnus*, *Alchirannus*, *Engilramnus*, *Ingelramus* — occupa le siège épiscopal de Metz, de 768 à 791. D'après une source relativement récente, il était neveu de son prédécesseur Chrodegang. Suivant la même source, il aurait fait ses études au monastère de Gorze, sous Nargaud, puis serait allé au monastère de Saint-Nabor, aujourd'hui Saint-Avold. Dès lors, il aurait reçu de Charlemagne et de Carloman, malgré les moines, le titre d'abbé d'un monastère de Sens. Mais son histoire précise ne commence que le 25 septembre 768, date de son ordination comme évêque de Metz. Les principaux actes qui nous sont restés de lui pendant la première période de son épiscopat nous le montrent s'intéressant à la situation matérielle de son église et en particulier de l'abbaye de Gorze. En 770, il donne à cette abbaye le domaine de Varangéville et quelques autres terres dans le Clermontois, à charge aux moines de prier pour Charles, Carloman et la sûreté du royaume franc. La même année, il cède au même monastère les domaines de Foug et de Jouy. En 774, il assiste avec Lull de Mayence, Weomade de Trèves et d'autres évêques, à la dédicace de l'église de Lauresheim. Pour la première fois, nous le trouvons en rapport direct avec Charlemagne, qui assistait à cette cérémonie avec sa femme Hildegarde et son fils Pépin. Le 22 janvier 776, sur la présentation des titres par Angilramne lui-même, le prince confirmait tous les privilèges que ses prédécesseurs avaient accordés à l'église de Metz. Le 6 décembre 777, il ratifiait un privilège établi par le synode de Paderborn de la même année, concernant l'église de Salone, aujourd'hui Saint-Privat. Cette église était exemptée de toute juridiction épiscopale et placée sous l'immunité de l'abbaye de Saint-Denis. L'acte royal paraît simplement confirmer des échanges effectués entre Angil-

ramne, Fulrad, abbé de Saint-Denis, et Wilhaire, archevêque de Sens. Un peu plus tard, après 781, nous le trouvons comme témoin, avec les évêques de Toul et de Verdun, dans un acte de Charlemagne concernant Mettlach, au diocèse de Trèves.

Vers cette époque, commence pour Angilramne une nouvelle vie. En 784, mourait Fulrad, abbé de Saint-Denis et chapelain de la cour, *S. capellae primicerius*. L'évêque de Metz fut appelé à lui succéder dans cette fonction. Au synode de Francfort de 794, Charlemagne rappellera qu'il avait obtenu du pape Hadrien licence de garder auprès de lui Angilramne, *propter utilitates ecclesiasticas*. Ce manquement à la résidence ne l'empêchait point de s'intéresser à son évêché. Il défendait, en 787, les moines de Saint-Nabor contre les exactions du comte Volmar, avoué de l'église de Metz. Le 25 octobre 788, Charlemagne lui donnait l'abbaye de Chiemsee, en Bavière. Dans cet acte, on le gratifie pour la première fois du titre d'archevêque. Comme Alcuin nous parle d'un voyage d'Angilramne en Italie, Hauck conjecture que l'évêque de Metz était allé à Rome pour recevoir le pallium, qui donnait droit à ce titre. A partir de ce moment, il suivit très probablement la cour. En effet, il mourut dans l'une des campagnes de Charlemagne contre les Avars. Les documents hésitent entre le 23, le 25 et le 26 octobre 791. Ils donnent, comme théâtre de cet événement, un énigmatique Arnagahunc Chunisberg, qui n'a pas encore été identifié. Sa dépouille mortelle fut ramenée au monastère de Saint-Nabor, qu'il avait enrichi de belles constructions et où on lui rendit pendant longtemps les honneurs réservés aux saints. Son tombeau y fut découvert le 5 août 1609.

Mais la carrière d'Angilramne ne fut point absorbée par le souci des intérêts matériels qui lui étaient confiés. Il fut en relations intimes avec les savants et les lettrés qui formaient l'entourage de Charlemagne. Sur sa demande, Paul Diacre venait à Metz et composait une histoire des évêques de cette ville. Un clerc messin, Donatus, lui dédiait une Vie de saint Trudon. Plusieurs petits poèmes d'Alcuin lui sont adressés ou le concernent. Lui-même semble avoir pris part à ce mouvement littéraire. Rettberg lui attribuait encore la paternité de la continuation de Frédégaire connue autrefois sous le nom de Nibelung. Neff le déclare auteur des *Versus de episcopis Mettensibus*, courte chronique qui s'arrête à Angilramne et mentionne l'intervention de Charlemagne en Italie pour défendre le pape Étienne et les intérêts de l'église romaine. Il ne fut certainement pas étranger au développement de l'école de chant grégorien établie à Metz par ce prince en 787.

Cependant toutes ces attributions, au moins douteuses, sont restées dans l'ombre à côté de celle qui le fait auteur d'une partie des Décrétales d'Isidore. Il s'y trouve en effet une petite collection, tantôt soixante-onze, tantôt soixante-douze, tantôt quarante-vingt *capitula*, tirés, d'après l'auteur, de documents pontificaux ou de conciles anciens, qui fut longtemps mise sous son nom. Elle concerne presque exclusivement les procès engagés contre les clercs, particulièrement les évêques. Aussi cherchait-on à expliquer par des incidents de la vie d'Angilramne la constitution de cette collection. Mais une étude plus précise des sources manuscrites a permis à Hinschius de montrer combien cette attribution était précaire. En effet, dans une série de manuscrits, les plus récents du reste, la collection porte bien le titre de *Capitula Angilramni*; elle est bien précédée d'une courte introduction qui l'attribue à l'évêque de Metz, et indique que celui-ci l'offrit au pape Hadrien. Mais une autre classe de manuscrits, dont le plus ancien, fournit une introduction qui dit exactement le contraire. Ce serait

le pape Hadrien qui aurait remis ces *capitula* à Angilramne « quand celui-ci vint à Rome pour plaider sa cause. » Plus tard, cette collection est toujours citée sous le titre de *Capitula Hadriani*. Aussi, tous les historiens, aujourd'hui, quelles que soient d'ailleurs leurs théories sur l'origine des Décrétales d'Isidore, sont d'accord pour refuser à l'évêque de Metz la paternité de cette collection.

Annales Mettenses, dans *Mon. Germ. hist., Script.*, t. I, x. — *Cartulaire de Gorze*, éd. A. d'Herbomez, Paris, 1898. — *Die Urkunden der Karolinger*, éd. E. Mühlbacher, t. I, dans *Mon. Germ. hist., Diplomata*, t. I. — *Böhmer-Mühlbacher, Regesten des Kaiserreiches*, t. I. — *Gallia christ.*, t. XIII, col. 708 sq. — *Hinschius, Decretales pseudo-Isidorianae*, Leipzig, 1863. — E. Lesne, *La hiérarchie épiscopale*, Paris, 1905. — *Manitius, Geschichte der lateinischen Litteratur des Mittelalters*, Munich, 1911, t. I.

A. HUMBERT.

1. ANGIOLINI (FRANCESCO), jésuite italien, né à Plaisance, le 17 mai 1750, admis au noviciat le 17 octobre 1765, acquit un renom mérité par sa connaissance de la langue grecque qu'il maniait avec autant de facilité et d'élégance que la langue latine. Plusieurs de ses poésies grecques ont été publiées dans des recueils du temps. Lorsque la Compagnie de Jésus fut supprimée par Clément XIV, le 16 août 1773, François Angiolini, professeur de grammaire au collège de Modène, entra dans le clergé séculier et continua de s'adonner aux lettres grecques et latines et à l'étude de l'hébreu. Il préparait les matériaux de sa traduction, illustrée de notes critiques, de l'historien Flavius Josèphe : *Delle opere di Giuseppe Flavio dall' original testo greco nuovamente tradotte in lingua italiana, e illustrate con note dall' abate Francesco Angiolini Piacentino*. Les deux premiers volumes parurent à Vérone en 1779, édités par la maison Marco Moroni; les t. III et IV l'année suivante. Cf. *Nuovo giornale de' letter.*, Modène, t. XXI, p. 301. Nouvelles éditions, in-8°, Rome, 1792; Rome, 1815, etc. Les dernières éditions, Florence, 1831 et 1840, ont le titre : *Storie degli Ebrei, ovvero Antichità Giudaiche di Giuseppe Flavio*, et le t. VI contient une biographie du savant auteur par Étienne Bossi. Le P. F. Angiolini a laissé aussi une traduction appréciée des plus belles tragédies de Sophocle : *Elettra, Edipo, Antigone, tragedia di Sophocle, e il Ciclope, dramma satirico d'Euripide*, Rome, 1782. Mais déjà le P. Angiolini pouvait concevoir des ambitions plus saintes et plus fécondes que celles de la gloire littéraire.

Conservée en Russie Blanche par ordre de Catherine II, avec l'approbation de Clément XIV lui-même, la Compagnie de Jésus, soumise à l'autorité de l'évêque de Mohilew, Stanislas Siestrzencewicz, commençait à reprendre peu à peu sa vie propre, à recevoir des novices, à admettre aux vœux solennels; elle venait d'élire un vicaire général dans la personne du P. Czerniewicz et, dans les premiers jours de mars 1783, l'ancien jésuite Benislawski, envoyé à Rome par Catherine II, négociait au Vatican l'abrogation du bref *Dominus ac Redemptor*. Pie VI se contenta pour le moment d'une approbation verbale restreinte à la Russie. Dès qu'il en eut connaissance, le P. Angiolini prit le chemin de la Russie Blanche, accompagné de ses quatre frères, dont trois étaient anciens jésuites comme lui; le plus jeune entra au noviciat de Polotsk. Reçu de nouveau dans l'ordre, il fut appliqué à l'enseignement de l'Écriture sainte au scolasticat de Polotsk, où il mourut le 20 février 1788. Il venait d'entreprendre une traduction polonaise de Sophocle, qu'il n'eut pas le temps de publier. Les archives du Gesù gardent de lui une précieuse histoire manuscrite de la Compagnie de Jésus en Russie.

Ciampi, *Bibliografia critica delle antiche reciproche corrispondenze... dell' Italia colla Russia*, Florence, 1834,

t. I, p. 215. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 391-394. — *Nuovo giorn. de' letter.*, t. XXVI, p. 218-238.

P. BERNARD.

2. ANGIOLINI (GAETANO), jésuite italien, né à Plaisance le 27 novembre 1748, entré au noviciat le 17 octobre 1765, enseigna la grammaire à Ferrare jusqu'au jour où la Compagnie de Jésus fut supprimée. Il se retira quelque temps à Modène; puis rendu à la liberté, il acheva ses études à Vérone, auprès de son frère François, et entra dans le clergé séculier; il se distingua par ses prédications à Milan, à Ravenne, à Venise et dans d'autres villes d'Italie; puis, à la première nouvelle que la Compagnie était rétablie en Russie, il se hâta de prendre avec ses quatre frères la route de Polotsk. Fidèle à l'esprit de son institut, il rechercha le ministère auprès des humbles et se consacra avec ardeur au soin des prisonniers. Professeur de philosophie à Polotsk et à Witebsk, il se livra à l'étude de l'architecture, dont il avait reçu les principes dans sa jeunesse et qu'il enseigna au collège des nobles. L'église de Witebsk a été construite sur ses plans. Le 7 mars 1801, Pie VII signait le bref *Catholicae fidei* qui rétablissait la Compagnie de Jésus en Russie, à la demande de l'empereur Paul I^{er}. Le général, le P. Gruber, mettant à profit la bienveillance d'Alexandre I^{er}, fonda cette année même à Pétersbourg un collège pour la noblesse. Le P. Gaetano Angiolini fut envoyé dans cette ville comme prédicateur italien. Il y publia sa *Guida sicura al Cielo*, Pétersbourg, 1802, à l'usage des catholiques groupés autour de sa chaire. Les exercices spirituels de saint Ignace établis par ses soins en Russie devinrent entre ses mains un puissant moyen d'apostolat. D'heureuses nouvelles arrivaient de Rome : les rois de Sardaigne et de Sicile, l'empereur d'Autriche sollicitaient le retour des jésuites comme le seul moyen de relever la société de ses ruines en régénérant les esprits et Pie VII désirait la restauration de l'ordre. Pour négocier ces graves questions, le P. Gaetano Angiolini fut envoyé à Rome en qualité de procureur général; il eut un rôle prépondérant dans le rétablissement de la Compagnie. Arrivé en juin 1803, revêtu de son habit de jésuite, il fut présenté au pape par l'ambassadeur de Russie et béni avec effusion par le pontife. Ce fut un événement pour la ville de Rome; les démonstrations de joie accueillirent partout le représentant de la Compagnie. Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, avait demandé au pape le rétablissement de l'ordre. Il appela auprès de lui le P. Angiolini. Le 30 juillet 1804, par un bref au P. Gruber, Pie VII accédait à cette requête et conférait au général de l'ordre, ainsi qu'au P. Gaetano, pleins pouvoirs pour rétablir des maisons et collèges dans le royaume. Par décret du 6 août, Ferdinand IV rétablit la Compagnie dans son royaume et exprima sa reconnaissance au P. Angiolini qui avait mené les négociations. En 1805, le Père fut nommé provincial de Sicile, puis procureur général de la Compagnie. Sa prudence, son humilité, son aimable charité surent conduire avec succès les graves affaires qui lui furent confiées. Il mourut à Rome le 17 novembre 1816, après avoir eu la joie d'assister au Gesù à la lecture de la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum* qui rétablissait, le 7 août 1814, la Compagnie dans l'Église.

Il reste, du P. Gaetano Angiolini, quelques lettres intéressantes datées de Polotsk, 25 février 1784, ou de Palerme, 27 juillet et 7 octobre 1795, publiées, la première par Christophe de Murr dans son *Journal*, t. XIII, p. 282-286, les autres par le P. Boero, *Istoria della vita del V. Padre G. Pignatelli*, Rome, 1857, et un important mémoire pour servir à l'histoire du rétablissement de la Compagnie de Jésus en Russie et

dans le royaume des Deux-Siciles, conservé à la bibliothèque Corsini et publié en partie par l'abbé Chaillot dans son ouvrage : *Pie VII et les jésuites*, Rome, 1879, ainsi que dans la réfutation de cet ouvrage par le P. Sanguinetti, S. J., *La Compagnia di Gesù e la sua legale esistenza*, Rome, 1882.

L. M. Rezzi, *Elogio storico-letterario del P. Gaetano Angiolini*, dans *Journal officiel de Rome*, 21 nov. 1816. — *Ami de la religion*, t. x, p. 150. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. i, col. 393 sq. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Lyon, 1851, t. v, p. 422 sq.

P. BERNARD.

3. ANGIOLINI (GIUSEPPE), jésuite italien, né à Plaisance le 14 octobre 1747, admis au noviciat le 14 octobre 1762, entra, comme ses frères, dans le clergé séculier après la suppression de la Compagnie et se réunit à ses confrères de la Russie Blanche en 1784. Nommé professeur de philosophie et de mathématiques à l'Académie de Polotsk, il publia un cours de philosophie estimé, *Institutiones philosophicae ad usum studiosorum Academiae Polocensis*, Pétersbourg, 1819. Après avoir enseigné la théologie et rempli les charges de préfet des études et de recteur, on lui confia l'administration du collège des nobles à Pétersbourg, emploi délicat dont il sut s'acquitter avec tact et fermeté. Il ne put empêcher le clergé grec et quelques membres influents de la noblesse de s'élever contre les conversions qui commençaient à s'opérer parmi les élèves et dans la haute aristocratie et de préparer par de sourdes intrigues l'éloignement des jésuites. Le P. Giuseppe Angiolini mourut à Polotsk le 28 mars 1814.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. i, col. 394 sq. — Ciampi, *Bibliografia critica*, Florence, 1834, t. i, p. 245. — Tipaldo, *Bibliografia degli Italiani illustri*, Venise, 1834, t. i, p. 13.

P. BERNARD.

ANGIOLINO (BIENHEUREUX). Voir ANGE-AUGUSTIN MAZZINGHI, col. 40.

ANGIORELLI (PIETRO), évêque dominicain de Lucques. Originaire de Lucques et issu d'une famille considérable de la ville, ainsi qu'il ressort d'une bulle d'Urbain IV de 1263 (Guiraud, *Reg. d'Urbain IV*, p. 148, n. 318), il entra dans l'ordre des prêcheurs au couvent de Saint-Romain de sa ville natale. Nous n'avons pas la date exacte, mais dès 1262 nous le voyons occuper des postes importants dans l'ordre : en 1263, il est prieur du couvent de Lucques ; la même année, *socius* du provincial au chapitre général tenu à Londres et en 1264 il paraît au chapitre de Paris dans les mêmes conditions ; définitif du chapitre en 1264, 1266 et 1268 ; en 1267, il est lecteur au couvent de Lucques ; en 1268, provincial de Grèce. Douais, *Acta capitulorum provincialium ord. fr. praed.*, Toulouse, 1895, p. 516-520. Fontana et Rovetta veulent aussi qu'il ait rempli les fonctions de maître du sacré-palais, mais sans preuves certaines, ainsi que le note Échard, *Scriptores ord. praed.*, t. i, p. 349. En 1269, il enseignait au couvent de Gradi, à Viterbe, lorsque l'évêque de Lucques, Enrico Paganello, vint à mourir. Par voie de compromis, le chapitre délégua trois chanoines pour élire le nouvel évêque, et ils désignèrent Angiorelli (21 octobre 1269). Le Saint-Siège étant resté vacant trois ans (1268-1271), Angiorelli ne put être confirmé que le 14 mai 1272. Voir Jean Guiraud, *Registres de Grégoire X*, p. 7, n. 21. Ughelli, *Italia sacra*, t. i, col. 283, place en 1271 l'élection d'Angiorelli, qui aurait succédé à un certain Enrico nommé en 1269. D'ailleurs des documents conservés à l'*Archivio vescovile* de Lucques nous montrent le diocèse administré par des vicaires capitulaires pendant l'intervalle 1269-1271. Rovetta, dans sa *Bibliotheca*, compte Pierre Angiorelli parmi les

écrivains et lui attribue : 1° *Commentaria in quatuor libros Sententiarum* ; — 2° *Summa casuum conscientiae*. Di Poggio, *Memorie della religione dominicana nella nazione Lucchese*, ms., t. II, p. 3, pensait qu'une *Summa casuum conscientiae* sur parchemin, qui se conserve encore aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Lucques, était celle mentionnée par Rovetta. Nous ne savons à peu près rien de l'activité d'Angiorelli comme évêque de Lucques. Voir Taurisano, *op. cit.*, p. 56. Dans les premiers jours du mois de mai, il se mit en route pour assister au célèbre concile de Lyon, qui s'y réunissait cette année même 1274. C'est là qu'il mourut le 16 mai, il fut enseveli dans l'église des dominicains.

Inn. Taurisano, *I dominicani in Lucca*, *ibid.*, 1914, p. 53-58. En plus de la bibliographie documentaire donnée en note, il se réfère particulièrement aux ouvrages suivants : Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719-1721, t. i, p. 349. — Douais, *Acta capit. prov. ord. fr. praed.*, Toulouse, 1895, t. II, p. 516-520. — Catalani, *De magistro Sacri Palatii apostolici*, Rome, 1751, p. 60. — Ughelli, *Ital. sacra*, t. i, col. 283. — Potthast, *Regesta*, an. 1274-1276. — Eubel, *Hierarchia cath.*, 1913, t. i, p. 313. — Mansi-Barsocchi, *Diario sacro delle chiese di Lucca*, Lucques, 1836. — Bonghi, *Inventario del R. Archivio di Stato in Lucca*, t. IV, p. 103.

R. COULON.

ANGISMAR, évêque de Clermont. Le nom offre des variantes suivant les lectures. On trouve Agilmare, Égilmare, Agirmar, Agurmar, Aimare. Il était originaire de la Bourgogne et succéda à saint Sigon, sur le siège épiscopal de Clermont. Il est mentionné parmi les évêques qui siègent au concile de Châlons, en 875. L'année suivante, il est à celui de Ponthion. En 878, on le trouve à celui de Troyes. Il fut présent à la diète que Charles le Chauve tint à Pavie en 877. Lorsque le pape Jean VIII revint de France en Italie, il remit à l'évêque de Clermont, qui l'accompagnait, des lettres pour Louis le Bègue. Hincmar le choisit pour administrer les Liens de l'Église de Reims, conjointement avec l'évêque d'Autun, après la mort violente de Bernard, comte de Toulouse, qui avait mis la main sur la mense de cette église.

Gallia christiana, Paris, 1720, t. II, col. 252-253. — Mansi, *Sacrorum concilior. collect.*, t. XVII, col. 301, 314. — Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Benedict.*, saec. IV, 2° part., Paris, 1680, p. 489.

R. CRÉGUT.

ANGLADE (PIERRE D'), évêque dominicain d'Auch pendant la période du grand schisme, de l'obédience de Rome, succéda à Philippe d'Alençon, patriarche de Jérusalem (t. II, col. 96), qui fut administrateur de cette Église jusqu'en 1381. C'est vers cette date que Pierre d'Anglade dut être élu, mais il ne put prendre possession de son siège, occupé par un évêque clémentiste, Jean Flandrin. En vain fit-il appel à l'autorité anglaise, Auch faisant partie de l'Aquitaine anglaise, il ne put être mis en possession de son Église. Noël Valois paraît insinuer que, de guerre lasse, Pierre d'Anglade se serait rallié au pape d'Avignon. Il s'appuie sur une bulle du 10 septembre 1385, dans laquelle Clément VII donnait commission aux évêques de Lescar et Lombez, etc., d'absoudre et de relever de toute irrégularité le frère mineur Pierre d'Anglade, qui s'est fait nommer archevêque d'Auch par l'« intrus », a reçu la consécration de prélats schismatiques, et a longtemps exercé les fonctions d'archevêque, mais qui, touché de repentir, annonce maintenant l'intention de faire sa soumission au vrai pape. Noël Valois, *op. cit.*, p. 327. La qualification de frère mineur nous ferait supposer qu'il ne s'agit pas de notre dominicain, ou qu'il y a erreur. S'il s'agit de Pierre d'Anglade dominicain, il se sera ravisé, car nous le voyons jusqu'au bout fidèle à l'obédience de Rome et persécuté par Clément VII et Benoît XIII. Dans les registres *Obligationes*, il figure à la date du

30 avril 1388 avec le titre d'évêque d'Auch et d'administrateur du diocèse de Tarbes. Vers 1390, comme il revenait de la curie romaine, il tomba aux mains des partisans de Clément VII; il était encore prisonnier le 15 juillet 1391. Pendant ce temps l'administration de l'Église d'Auch avait été confiée à un certain Garcias, chanoine de Bayonne. Une fois rendu à la liberté, Pierre d'Anglade fut nommé, en 1396, collecteur apostolique pour les diocèses de Tarbes et d'Oléron. Le 13 septembre 1408, Grégoire XII le transféra au siège de Dax. De nouveau, nous trouvons un acte de nomination à la même Église en date du 23 août 1409 (mané d'Alexandre V. De son côté, le 27 mai 1412, Benoît XIII nommait au même siège un autre dominicain, Nicolas de Divitis. On sait que la lutte des obédiences fut particulièrement vive dans le sud-ouest de la France. Nous ne possédons aucun autre renseignement sur la vie de Pierre d'Anglade et nous ignorons la date de sa mort.

Eubel, *Hier. cath.*, 1913, t. I, p. 97, 123, 474. — Noël Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896, t. II, p. 326, 327. — A. Clergeac, *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch*, Abbeville, 1911, *passim*.

R. COULON.

ANGLAISES (DAMES), *English virgins, Institutum Mariae*. Congrégation anglaise se consacrant à l'éducation des jeunes filles, au soin des malades et des pauvres.

En 1609, Mary Ward, de noble famille anglaise, réfugiée aux Pays-Bas, fonda à Saint-Omer un couvent pour l'éducation des jeunes filles. De cette maison naquirent promptement plusieurs filiales, en Belgique, en Allemagne et à Rome. Chambers, *Life*, t. I, p. 207-599. L'évêque de Saint-Omer, Jacques Blaise, avait approuvé la fondation.

Mary Ward n'avait donné à la réunion formée par elle que le nom de vierges anglaises, ou dames anglaises (*English virgins, English ladies*). Mais on les appela communément jésuitesses. En effet, bien que les supérieurs de la Compagnie de Jésus eussent absolument refusé, conformément à leurs règles, la direction de la congrégation naissante, Mary Ward s'était efforcée d'imiter en tout, dans ses constitutions, celles des jésuites. Ainsi une générale devait gouverner les maisons situées dans différents diocèses; la congrégation, soumise au pape seul, devait être exempte de la juridiction épiscopale; quatre sortes de membres la composaient, novices, converses, maîtresses et professes, appelées aussi mères; converses et maîtresses prononçaient, après deux ans de noviciat, des vœux simples; au bout de quelques années les maîtresses, admises à la profession par la générale, devaient prononcer des vœux solennels. La clôture n'existait pas. Chambers, *Life*, t. I, p. 357 sq., et Appendice, p. 375 sq.

Plusieurs détails de ces constitutions, spécialement l'exemption de la juridiction épiscopale et de la clôture, étaient de graves nouveautés. Chambers, *Life*, Préface, p. xxviii sq. Lorsque, vers 1615, Mary Ward pensa à obtenir pour sa congrégation nouvelle l'approbation de l'autorité ecclésiastique, Suarez fut consulté sur le projet, sans doute par l'évêque de Saint-Omer. Il rédigea en réponse un mémoire de dix colonnes in-folio, intitulé *De Instituto Virginum Anglarum*. Mgr Malou l'a publié dans son recueil *Francisci Suarez Opera sex inedita*, Bruxelles, 1859, p. 357 sq. Le P. Victor de Buck l'accompagna d'un commentaire, inséré dans le même recueil, p. 350 sq.

Le grand théologien répond aux trois questions qui lui avaient été posées : L'institut des vierges anglaises offre-t-il un genre de vie pieux et licite ? — L'évêque a-t-il le pouvoir de l'approuver et de le confirmer ? —

Avec cette approbation épiscopale, pourrait-il être regardé comme un état de vie régulier, et celles qui l'embrasseraient, comme vouées à une manière de vivre stable et durable ?

Suarez répond affirmativement à la première question; le but et les moyens propres du nouvel Institut lui paraissent recommandables. Mais sur les deux autres points il n'est pas encourageant. Un nouvel ordre religieux, d'après lui, ne peut être fondé sans l'approbation du souverain pontife. Et la chose est d'autant plus nécessaire dans le cas du présent institut qu'il offre plusieurs nouveautés qui peuvent n'être pas sans péril : absence de clôture, liberté de fréquenter les personnes du monde, vie apostolique. C'est donc à Rome qu'il faut demander une approbation. Cf. R. de Scoraille, S. J., *François Suarez*, Paris, 1913, t. II, p. 255 sq.

C'est peut-être cette consultation qui décida Mary Ward à présenter le plan de son institut au souverain pontife. Thomas Sackwell l'apporta à Rome en janvier 1616. Mais miss Ward s'efforça vainement d'obtenir de Rome une approbation. Bien plus, à la suite de mémoires hostiles à son institut, et émanés des supérieurs du clergé séculier anglais, et de divers évêques, Urbain VIII donna à ses nonces l'ordre de faire fermer les diverses maisons des « jésuitesses ». Quelques-unes ayant résisté, le pape, par la bulle *Pastoralis romani pontificis* (13 janvier 1630, publiée le 21 mai 1631), supprima entièrement la congrégation. Bien que Mary Ward ait obéi avec promptitude aux ordres du pape, un décret du Saint-Office la fit retenir quelques mois prisonnière dans un couvent de clarisses de Munich. Délivrée sur l'ordre du pape auquel elle en avait appelé, elle vécut plusieurs années à Rome, avec quelques-unes de ses anciennes compagnes. En 1639, avec des lettres d'Urbain VIII pour la reine Henriette-Marie, elle alla s'établir en Angleterre, où elle mourut saintement à Heworth en 1645. Chambers, *Life*, t. II, p. 281 sq.

La bulle d'Urbain VIII permettait aux membres de l'ancienne congrégation qui voudraient, en vivant dans le monde, sous l'autorité des évêques, prononcer des vœux simples, de continuer leurs œuvres. Plusieurs des anciennes « jésuitesses » profitèrent de la permission, et fondèrent ainsi une congrégation nouvelle, différente en des points importants de celle de Mary Ward, et dont le genre de vie devait avoir à notre époque tant d'imitatrices. Elle prit le nom d'*Institut de Marie* ou *Dames anglaises*. Favorisée par l'électeur Maximilien, elle établit à Munich, *Paradeiser Haus*, une communauté d'où se répandirent en Allemagne de nombreuses filiales. Les dames anglaises se donnèrent des constitutions que la supérieure de Munich, Catherine Dawson, tenta vainement de faire approuver, en 1693, par Innocent XII. En 1701, une autre supérieure, Barbe Babthorpe, renouvela la tentative auprès de Clément XI, et fut plus heureuse. Le 13 juin 1703, sur la demande de l'électeur Max-Emanuel de Bavière, le pape approuva quatre-vingt-une règles présentées par les dames anglaises, « sans approuver pour cela leur institut ». La congrégation se composait de dames enseignantes, sorties de la noblesse ou de la haute bourgeoisie, et de sœurs converses. Chaque maison avait sa supérieure, aidée d'un conseil d'assistantes; un supérieur ecclésiastique représentait l'évêque diocésain, qui tous les trois ans devait faire la visite par lui-même ou par un délégué. Le noviciat durait deux ans; chaque année, les religieuses devaient faire les Exercices, et deux retraites plus courtes, préparatoires à la rénovation de leurs vœux. Il n'était pas question de supérieure générale.

Des difficultés ne tardèrent pas à se produire. Comme les fondatrices des dames anglaises étaient d'anciennes « jésuitesses », et que beaucoup de leurs règles reproduisaient celles de Mary Ward, la congrégation

regardait celle-ci comme sa fondatrice, et lui rendait même une sorte de culte fort peu canonique, l'appelant bienheureuse. De plus, la supérieure de Munich prétendait à une sorte d'autorité sur toutes les maisons, même situées hors de la Bavière. Des évêques protestèrent, et de pénibles conflits éclatèrent. Les religieuses en ayant appelé à Rome, Benoît XIV, par le bref *Quamvis justo* (9 avril 1749), régla définitivement la situation des dames anglaises. Le bref nie toute dépendance entre la congrégation et les anciennes jésuitesses, défend de donner à Mary Ward le titre de fondatrice, et à plus forte raison de lui rendre un culte, interdit d'ajouter de nouvelles règles à celles que Clément XI avait jadis approuvées, mais autorise la supérieure de Munich à visiter les communautés, à inspecter les études, et à changer de maison les religieuses quand il en serait besoin; l'autorité de l'évêque diocésain sur chaque maison devait, du reste, rester entière.

Les deux actes de Clément XI et de Benoît XIV ont donné à la congrégation des dames anglaises sa forme canonique. Dès 1669, miss Frances Bedingfield était rentrée en Angleterre, et avait fondé deux maisons de l'institut de Marie à Hammersmith, près de Londres, et à York; elles persévérèrent au milieu des plus violentes persécutions jusqu'au xix^e siècle; celle de Hammersmith fut supprimée vers 1816, celle d'York est encore très florissante. Cf. *St. Mary's convent*, p. 78 sq. Les fondations se multiplièrent au cours du xviii^e siècle en Allemagne, en Autriche-Hongrie, dans l'Italie du nord.

Au xix^e siècle, l'unité de direction a cessé dans la congrégation des dames anglaises. La branche irlandaise, fondée en 1822 par Frances Ball, est particulièrement florissante. Cf. Coleridge, *Life of F.M.E. Ball*, Dublin, 1881. Quelques maisons sont indépendantes; d'autres dépendent de la maison fondatrice. Actuellement, d'après une statistique dont je suis redevable à la Révérende Mère Mary Loyola, du couvent d'York, les divisions de l'institut de Marie sont les suivantes : Bavière, Nymphenburg (remplaçant Munich), quatre-vingt-cinq maisons; Autriche-Hongrie, Saint-Pölten, quatorze maisons; Italie, une à Rome; Lodi, trois maisons; Allemagne du Nord, Mayence, huit maisons; Angleterre, York, avec filiale à Cambridge; Londres, et Ascot, dépendantes de Nymphenburg; Leek, Manchester; Irlande, Rathfarnham, avec treize maisons, six autres indépendantes; Espagne, cinq maisons dépendantes de Rathfarnham; Maurice, deux maisons dépendantes de Rathfarnham; Canada, Toronto, huit maisons; États-Unis, trois maisons; Afrique, Pretoria, Lydenburg, dépendantes de Rathfarnham; Indes, neuf maisons, dépendantes de Rathfarnham; quatre maisons, dépendantes de Nymphenburg. Le nombre total des religieuses dépasse cinq mille deux cent cinquante; elles élèvent plus de soixante-deux mille enfants.

Le 15 février 1877, Pie IX a approuvé l'institut de Marie. Cf. *St. Mary's convent*, p. 371 sq.

St. Mary's convent. York, Londres, 1887. — Brück, article *Englische Fräulein*, dans *Kirchenlexicon*, t. iv, col. 571 sq. — Chambers, *Life of Mary Ward*, Londres, 1882 sq. — Corbinian Khamm, *Relatio de ortu virginum Anglicarum*, Augsburg, 1717. — Comtesse R. de Courson, *Quatre portraits de femmes*, Paris, 1895. — Erdinger, *Kurze Geschichte der englischen Fräulein*, Saint-Pölten, 1881. — Fridl, *Englische Tugendschul Mariä*, Augsburg, 1732. — Lautenschlager, *Maria Wards... Leben und Wirken*, Straubing, 1880. — Leitner, *Geschichte der englischen Fräulein*, Ratisbonne, 1869. — Ward, *The dawn of the catholic revival in England*, Londres, 1909. — Zöckler, art. *Englische Fräulein*, dans *Realencyklopädie*, t. v, p. 390 sq.

J. DE LA SERVIÈRE.

ANGLARD, évêque de Nîmes, vers 867, mentionné comme tel dans un ancien lectionnaire de la cathédrale de cette ville, contenant le catalogue des prélats qui

en ont occupé le siège. Ménard a publié ce catalogue, pris au fol. 218 du lectionnaire encore conservé à la bibliothèque de la ville, sous la cote n. 14, dans son *Hist. de Nîmes*, t. 1, Preuves, p. 9. Malheureusement cette liste, qui fait d'Anglard un évêque parfaitement distinct d'Agelard ou Agerald (voir AGELARD, t. 1, col. 930), ne mentionne pas le pape qui renouvela pour Anglard la donation des monastères de Saint-Gilles et de Tornac, faite à ses prédécesseurs. Est-ce Nicolas 1^{er} mort en 867, qui avait déjà renouvelé cette donation pour Isnard, prédécesseur d'Anglard ? Est-ce Adrien II qui siégeait à la fin de l'an 867 ? Mgr Duchesne, qui reproduit le catalogue du lectionnaire de Nîmes (*Fastes épiscop.*, 1907, t. 1, p. 311), n'a pas cru devoir admettre Anglard dans sa liste, et dit, après avoir inscrit Agelard (895-906), « c'est sans doute l'Anglard du catalogue. » Ainsi les avis sont partagés.

Ménard, *loc. cit.*, p. 119. — *Gall. christ.*, t. vi, col. 430. — Vaissette, *Hist. de Lang.*, éd. Privat, t. iv, note LIX, ajoutée par les nouveaux éditeurs, p. 275. — Goiffon, *Catalogue analyt. des évêques de Nîmes*, dans *Bulletin du comité de l'ort chrétien de Nîmes*, t. 1, p. 311.

L. BASCOUL.

ANGLARS (GÉRAUD D'). Il appartient à une famille quercynoise. Recteur de Vialolle, au diocèse de Cahors, le 8 décembre 1316 (G. Mollat, *Lettres communes de Jean XXII*, t. 1, n. 4975), il reçut successivement la paroisse de Blumat au diocèse de Carcassonne (21 décembre 1318) et un canonicat ainsi qu'une prébende dans l'église cathédrale d'Urgel (31 août 1319). Cf. *op. cit.*, t. ii, n. 8762, 10016. Le *motu proprio* de 1318 rappelle son titre de bachelier en l'un et l'autre droit et exprime la reconnaissance de Jean XXII pour les services qu'il a rendus à l'Église. Depuis le 8 décembre 1316, Géraud d'Anglars s'acquittait, en effet, de concert avec Hugues de Mirabel, de missions diverses dans les diocèses d'Aragon. G. Mollat, *op. cit.*, t. 1, n. 5037, 5276, 5300, 5331, 5427, 5431; t. ii, n. 8256, 8260, 10016, 10202, 10215. La dernière bullé qui témoigne de son activité est du 29 août 1319. *Ibid.*, t. ii, n. 10237. Le 25 janvier 1321, le pape lui confia l'importante charge de trésorier dans la Romagne et le comté de Bertinoro, avec un traitement de huit gros sous tournois d'argent par jour (*ibid.*, t. iii, n. 14224 et 14225, 14318; t. iv, n. 16149 et 16151), puis il le nomma évêque de Césène le 15 mars 1323. *Ibid.*, t. iv, n. 17073. Transféré à Cervia le 16 juillet 1324 (*ibid.*, t. v, n. 19929), Géraud mourut à Avignon avant le 11 octobre 1329, date à laquelle un successeur lui est désigné. Cf. E. Albe, *Autour de Jean XXII. Les familles du Quercy*, Rome, 1906, t. ii, p. 51-52, 106.

G. MOLLAT.

ANGLE (*Anglia, Engla, Englia, Ingla, Engle, Angles-sur-l'Anglin*), abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, placée sous le vocable de la sainte Croix, au bourg d'Angles, canton de Saint-Savin, arrondissement de Montmorillon (Vienne), sur les bords de l'Anglin, aux confins des trois diocèses de Poitiers, de Tours et de Bourges. Le territoire d'Angle fit toujours partie du diocèse de Poitiers.

I. FONDATION. — Dans un privilège accordé le 8 mars 1211, à l'abbaye d'Angle, le pape Innocent III attribue la fondation de ce monastère à l'évêque de Poitiers Isembert 1^{er} et à ses parents, curant la première moitié du xi^e siècle. Potthast, *Regesta pontificum romanorum*, Berlin, 1873, n. 4194; *Gallia christiana*, Paris, 1720, t. ii, col. 1162-1164. Il faut s'en tenir à ce témoignage appuyé sur des renseignements fournis par les religieux d'Angle, lesquels n'avaient aucun intérêt à revendiquer une telle origine.

II. ABRÉGÉ HISTORIQUE. — La nouvelle fondation ne tarda pas à passer sous la puissance des seigneurs de Lusignan, alors également seigneurs d'Angle, mais,

au temps de la réforme grégorienne, pendant que saint Pierre II était évêque de Poitiers, donc après février 1087 (*Gall. christ.*, t. II, col. 1157), ils la placèrent dans la dépendance de l'abbaye bénédictine de Saint-Cyprien de Poitiers, dont l'abbé Rainaud était l'un des ecclésiastiques les plus marquants du diocèse de Poitiers. Redet, *Cartul. de Saint-Cyprien de Poitiers*, dans *Archiv. histor. du Poitou*, Poitiers, 1874, t. III, p. 137. Cette donation fut complétée, au moins au point de vue canonique, par l'évêque de Poitiers, confirmée par le légat pontifical Amat d'Oloron et, le 2 novembre 1091 ou 1093, par le pape Urbain II. Jaffé, *Regesta pontificum romanorum*, Leipzig, 1885, n. 5493; Redet, *op. cit.*, p. 13, 16, 45. En vertu de cette concession, l'abbé de Saint-Cyprien devenait le supérieur du monastère d'Angle, et l'élection qui venait d'être faite par la communauté d'un candidat présenté par l'évêque de Poitiers et par saint Yves de Chartres, le promoteur de la réforme des chanoines réguliers, se trouva annulée. Yves de Chartres, très mécontent, adressa de vives réclamations à l'évêque de Poitiers et obtint d'Urbain II qu'il fût interdit de remplacer les chanoines par des moines. Yves de Chartres, *Epist.*, XXXVI, P. L., t. CLXII, col. 48. Il en résulta une situation assez confuse qui ne satisfait guère les religieux de Saint-Cyprien (Redet, *op. cit.*, p. 45), mais ne prit fin qu'en 1211, par une transaction en vertu de laquelle l'abbaye de Saint-Cyprien renonçait à tous ses droits sur Sainte-Croix d'Angle. Arch. de la Vienne, H, non définitivement classée, *Abbaye de Saint-Cyprien*, liasse 1. La même année, un privilège d'Innocent III consacra l'indépendance du monastère. Potthast, *loc. cit.* A la fin du XII^e siècle, fut construite l'église de l'abbaye. La première pierre fut posée en 1175, l'édifice fut achevé en 1191 et, l'année suivante, Guillaume Tempier, évêque de Poitiers, vint la consacrer. *Notes ajoutées à un ancien manuscrit de l'abbaye de la Merci-Dieu*. Clouzot, *Cartul. de l'abbaye de Notre-Dame de la Merci-Dieu*, dans *Archiv. histor. du Poitou*, Poitiers, 1905, t. XXXIV. Dès lors on n'a plus à signaler qu'un bien petit nombre de faits dans l'histoire de l'abbaye. L'abbé Pierre se fit représenter au concile de Pise en 1409. D'Achery, *Spicilegium*, Paris, 1723, t. I, p. 859. Angle, où existait une importante forteresse, fut assiégée et occupée militairement pendant la guerre de Cent ans et les guerres de religion, mais les textes ne font pas connaître le contre-coup de ces événements sur la vie du monastère. On sait seulement que, le 2 décembre 1428, avant la fin des guerres franco-anglaises, l'abbé Jean demanda au pape Martin V l'union du prieuré d'Izeures à son abbaye, alléguant que les revenus de celle-ci ne s'élevaient plus qu'à soixante livres et que dix religieux pouvaient à peine y vivre, alors qu'on en comptait autrefois vingt-quatre. Denifle, *La désolation des Églises... en France pendant la guerre de Cent ans*, Paris, 1897, t. I, p. 171. En 1541, quelques mesures furent prises pour l'introduction de la réforme dans l'abbaye, conformément à un arrêt du parlement de Paris, qui chargeait de ce soin l'abbé de Saint-Victor et le prieuré de Saint-Ladre-lès-Paris. Arch. de la Vienne, H, *Abbaye d'Angle*, liasse 1. On ne sait quelle suite fut donnée à ce projet, mais il est certain qu'au XVII^e siècle Angle ne s'affilia à aucune des congrégations canonales réformées. *Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, édit. des bénédictins de Ligugé, 1906, Introduction, p. 253. Dans la première moitié du XVI^e siècle, l'église fut restaurée. *Reg. paroissiaux de Sainte-Croix d'Angle*, 22 août 1659. La commission des Réguliers proposa le maintien du monastère, qui subsista jusqu'à la Révolution. Lecestre, *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France*, Paris, 1902, p. 35.

III. ORGANISATION INTÉRIEURE. — On ne sait que très peu de chose de l'organisation intérieure de l'abbaye. Le nombre des religieux, qui fut de vingt-quatre avant le XV^e siècle, était réduit à dix en 1428 (Denifle, *loc. cit.*) et à cinq en 1768. Lecestre, *loc. cit.* On trouve cité, parmi les chanoines, un ex-carême en 1782, et, en 1788, il est parlé d'un ex-cordelier agrégé à l'abbaye. *Reg. paroissiaux*. Les concessions faites à Saint-Cyprien de Poitiers avaient laissé à l'abbé de ce monastère le choix ou tout au moins une part dans le choix de l'abbé d'Angle. *Lettre de saint Yves de Chartres*, et Redet, *loc. cit.* Depuis le début du XIII^e siècle au moins, les chanoines élaient leur abbé, non sans troubles parfois. Titres de 1484 et 1485, aux archives de la Vienne, H, *Abbaye d'Angle*, liasse 1. Cf. Pelicier, *Lettres de Charles VIII*, Paris, 1900, t. II, p. 42, 339. Le premier abbé commendataire semble avoir été Adrien Gouffier, dans les premières années du XVI^e siècle. L'abbaye fut dès lors en commende, et les auteurs du *Gallia christiana*, t. II, col. 1348, citent même Jean Moulineau, à la fin du XVI^e siècle, comme abbé confidenciaire, mais ils ne donnent aucune preuve de cette assertion. L'abbé était en même temps archiprêtre d'Angle. Beauchet-Filleau, *Pouillé du diocèse de Poitiers*, Poitiers, 1868, p. 142. Les offices claustraux de prieur, chambrier, sacristain et infirmier subsistaient au XVIII^e siècle avec des revenus particuliers (archiv. Vienne, G 422); mais à cette époque, l'abbaye était plutôt un collège de bénéficiers qu'une maison claustrale. On voit en effet que, le 28 novembre 1782, un clerc tonsuré est pourvu de l'aumônerie d'Angle et reçoit le lendemain l'habit des anciens chanoines des mains du prieur claustral. *Reg. paroissiaux de Sainte-Croix d'Angle*. On ne saurait rien dire, dans l'état actuel de nos connaissances, sur ce que fut la vie intellectuelle et morale des chanoines. L'église de Sainte-Croix subsiste encore avec quelques vestiges de l'ancien monastère. Rougé, *Angles et l'Anglin*, Loches, 1903, p. 47.

IV. DOMAINE. — Le domaine de l'abbaye consistait en terres et en droits dans la paroisse d'Angle et aux environs immédiats. Les revenus étaient évalués à 3 000 livres en 1664 (Dugast-Matifeux, *op. cit.*, p. 16), 5 600 livres en 1768. Lecestre, *loc. cit.* L'Almanach royal donnait, au XVIII^e siècle, le chiffre de 2 000 livres, de beaucoup inférieur à la réalité. Les cures de Sainte-Croix (unie à l'abbaye), Saint-Pierre et Saint-Martin d'Angle, Vicq, La Bussière et La Chapelle-Roux, au diocèse de Poitiers; Saint-Pierre de Tournon et Yzeures, au diocèse de Tours; Saint-Aigny, au diocèse de Bourges, étaient à la nomination de l'abbé d'Angle. Beauchet-Filleau, *op. cit.*; Longnon, *Pouillés de la province de Tours*, Paris, 1903; Hubet, *Dictionnaire de l'Indre*, Paris, 1889.

V. LISTE DES ABBÉS, d'après les titres de l'abbaye aux archives de la Vienne; les cartulaires de l'évêché de Poitiers et de l'abbaye de la Merci-Dieu (*Arch. historiques du Poitou*, Poitiers, 1881, t. X; 1905, t. XXXIV); les *Acta consistorialia*, Bibl. nat., ms. lat. 12569; les extraits de Gaignières sur les évêques de Poitiers, Bibl. nat. sms. lat. 1704; et les abbés d'Angles, *ibid.*, ms. fr. 2080; de Granges de Surgères, *Répertoire de la Gazette de France*, et le *Gallia christiana*. La liste établie dans ce dernier ouvrage est si défectueuse que je n'ose reproduire qu'entre crochets les noms et les dates dont je n'ai point retrouvé confirmation par ailleurs; il y a, en particulier, des confusions avec les abbés d'Angles au diocèse de Luçon. — Raoul, entre 1111 et 1132. Chevalier, *Cartulaire de Noyers, Société archéol. de Touraine*, t. XXII, p. 420. — J..., 1162-1169, peut-être le même que Josselin, 1171. — Pierre, 1198-1199. — Pierre de La Trémoille, 1217 (arch. Vienne, H, *Abbaye de Saint-Cyprien*, liasse 26), 1220 — Jean, 1226-1232. — Guillaume, 1238-1240. — [Hélie

1251]. — Theobaldus, [1272]-1274. — Thomas, 1274-1294. — Guillaume, 1309-1310. — [Jean, 1321]. — Pierre, 1329-[1340]. — René Soré, 1366. — Pierre, [1390]. — 1409. — Jean, décembre 1428-[1437]. — [Jean de la Mothe, 1441-1450]. — Guillaume Compère, 23 juin 1461-19 décembre 1465. — [Jean Compère, 1480]. — Hervé Isoré, élu 4 janvier 1484. — Émery Morin, élu en même temps que le précédent, soutint un procès contre lui et paraît encore le 18 mai 1499. — Étienne du Mesnil, décembre 1504. — Adrien Gouffier, le futur cardinal, 1505, abbé commendataire ainsi que les suivants. — Jean d'Auton, l'historiographe de Louis XII, nommé du vivant de ce prince, donc avant 1515, janvier 1528. — Pregent Isoré, 1537-1542. — Jean Moulineau [1568]-1584. — Louis Ancelon, 1603-[1608]. — [Henri d'Escoubleau, l'archevêque de Bordeaux]. — Denis le Duc. — Eugène de Bua de Frontenac, pourvu de l'abbaye au consistoire du 18 août 1625, à la mort du précédent, 5 septembre 1644. — Gabriel Philippe de Froullay de Tessé, [1646]-8 août 1673. — D'Ornaison, 9 février 1689-[† 1704]. — Gaspard de Foulers, écuyer, seigneur des Mottes, dont la nomination fut annoncée par la *Gazette de France* du 17 octobre 1723-1748. — Julien Pavée, 1748-1782. — L'abbé Gabon, chapelain du comte d'Artois, dont la nomination fut annoncée par la *Gazette de France* du 24 mai 1782, était encore abbé en 1789.

Ce qui subsiste des archives de l'abbaye d'Angle forme quatre liasses aux archives de la Vienne, série H. Quelques pièces se trouvent également dans la liasse G 422, du même dépôt; dans le t. LI de la collection de D. Fonteneau (mss. de la bibliothèque municipale de Poitiers) Cat. 12755, fol. 265 et 599, et dans le ms. fr. 20890, fol. 61, de la Bibliothèque nationale. Les *Registres paroissiaux* de Sainte-Croix d'Angle fournissent quelques notes intéressantes. — *Gall. christ.*, t. II, col. 1347-1348. — Du Tems, *Le clergé de France*, Paris, 1774, t. II, p. 501-502. — Rougé, *Angles et l'Anglin*, Loches, 1903 (très sommaire).

P. DE MONSABERT.

ANGLEFORT (PRIEURÉ D'). Anglefort (*Inflafolium*, *Enflafol*) est une commune du canton de Seyssel, département de l'Ain. Elle est située sur les bords du Rhône, entre Culoz et Seyssel. La paroisse, qui fait maintenant partie du diocèse de Belley, appartenait, avant la Révolution, à celui de Genève. Elle eut pour origine un prieuré de bénédictins dépendant de l'abbaye d'Ambronay (t. II, col. 1131) et construit sur l'emplacement d'une station romaine, dont l'existence est attestée par plusieurs monuments antiques.

On ne sait au juste à quelle date remonte ce prieuré. Il en est fait mention dès 1164, mais il est plus ancien; c'est entre les dates de 800 et de 1050, cette période obscure de l'histoire d'Ambronay, qu'il dut prendre naissance. En tout cas, il ne cessa pas d'être en relation avec l'abbaye et, chaque année à la fête de Noël, le prieur d'Anglefort payait à l'abbé d'Ambronay sept florins, dix-huit gros, monnaie de Savoie, comme honoraire des services que l'abbaye célébrait pour le repos de l'âme des prieurs défunts. Cf. concordat de 1493, dans La Teyssonnière, *Recherches historiques sur le département de l'Ain*, t. V, Preuves, p. 32.

Guichenon énumère les prieurs d'Anglefort à partir de 1292. Ce sont : Pierre de La Rochette, 1292. — Jacques Cadot, 1327. — Jacques N., 1349. — Pierre de Mareste, 1368. — Pierre de Forax, 1414, 1420. — Pierre de Mareste, 1426. — Dieulefit du Châtellard, 1431; tous religieux d'Ambronay.

Le prieuré tomba ensuite en commende, et le premier prieur commendataire fut Aimé de Montfalcon, évêque de Lausanne, prieur de Ripaille et doyen de Ceyzérieu, 1484. Après lui, viennent son neveu Pierre-Marc de Montfalcon, 1520. — Claude Roujous, 1575. — Pierre Bertet, 1581, 1591. — Guillaume

Drujon, 1591. — Pierre Drujon, neveu du précédent, 1634, 1648. — Jean Claude de Verjon de Mornay, grand-vicaire d'Ambronay, 1649 et 1650.

A ces prieurs, mentionnés par Guichenon, nous pouvons ajouter : Pierre Reydellet, 1686, 1732. — Louis-Emmanuel de Reydellet, 1742. — Aymé-François de Corbeau de Saint-Allain, doyen de l'église de Vienne, 1781. — André Balthazard d'Armand de Forêt de Blacon. — Pierre de Vallier, chanoine du chapitre noble de Saint-Pierre et Saint-Chef à Vienne.

Le prieuré disparut à la Révolution. La maison prieurale, située près de l'église, est dans un état complet de délabrement et d'abandon.

Archives de l'Ain, G 196, 366. — Archives de la Haute-Savoie, *Registres épiscopaux*, *passim*, surtout Reg. 95, fol. 86; 97, fol. 484; 99, fol. 20; 105, fol. 180. — Archives de Genève, *Visites épiscopales*, t. I, fol. 17, 99; t. III, fol. 371; t. IV, fol. 104. — *Gallia christiana*, t. XV, *Instrum.*, col. 313. — Guichenon, *Bresse et Bugey*, III^e part., p. 7. — Guigue, *Topographie historique de l'Ain*. — Guillemot, *Monographie du Bugey*, p. 113, extrait de la *Revue du Lyonnais*, nouv. série, t. VII, p. 142.

L. ALLOING.

ANGLERAMNE, abbé de Novalaise. On sait peu de chose sur ce personnage. La chronologie des abbés de ce temps est fort embrouillée. Il est question d'un *Agleramnus prepositus*, dans la chronique du monastère, à propos du fait suivant. Denis et son fils Hunon avaient donné à Novalaise la villa d'Oulx avec ses colons. Après la mort des donateurs, ces colons se révoltèrent contre les religieux. Le différend fut porté devant Charlemagne, puis devant son successeur, Louis le Pieux. Le document cite, pour ce dernier cas, Angleramne comme témoin, et spécifie qu'Eldrade est alors abbé de Novalaise, Claude, évêque de Turin. Or l'abbatit d'Eldrade peut se dater approximativement des environs de l'an 825 aux abords de l'an 840; quant à Claude, il était sûrement mort avant 832, année où son successeur Vitgarius est en fonctions. Nous pouvons donc conclure que dès 830, au moins, il y a à Novalaise, un prévôt nommé Angleramne.

Vraisemblablement ce religieux est celui que nous trouvons peu de temps après à la tête du monastère. Un abbé de ce nom reçoit en effet de Hériger, marquis de Suse, et de sa femme Léa, la donation d'une terre dite *curtis Veseneribus* ou *Vesenerium*. Il y a une difficulté chronologique; les anciens catalogues énumèrent les abbés dans l'ordre suivant : 11. Eldrade; 12. Boniface; 13. Richard; 14. Angleramne; 15. Hériger; 16. Joseph; or nous savons qu'Eldrade ne mourut guère qu'autour de 840, et que, d'autre part, Joseph, évêque d'Ivrée, a le titre d'abbé de Novalaise aux environs de 845. Peut-on concevoir six titulaires successifs en cinq ans? C'est certainement anormal, quoique non tout à fait impossible.

Sans nous prononcer d'une manière très catégorique, nous pouvons conclure : il y eut à Novalaise, un peu avant 845, un abbé nommé Angleramne, dont le gouvernement fut très court. Ce personnage est probablement le même que le prévôt de 830.

Chronicon Novaliciense, III, 18; IV, fragm. X et XV. — C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia vetustiora*, Rome, 1901, t. II, p. 187, 223, 227.

M. BESSON.

1. ANGLES (*Angla*, *Beata Maria de Angelis*), abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, sous le vocable de Notre-Dame, commune d'Angles, canton de Moutiers-lès-Maufaits, arrondissement des Sables (Vendée), près de la côte de l'Océan et de l'embouchure du Lay, sur la limite nord du Marais Poitevin, dans la région si riche en établissements religieux connue sous le nom de Talmondaïs.

I. FONDATION. ABRÉGÉ HISTORIQUE. — L'origine

du monastère d'Angles est inconnue, et les premières mentions des chanoines de ce lieu datent de la fin du ^x^e siècle. Marchegay, *Cartulaires du Bas-Poitou*, 1877, p. 94, 95, 101-102. Ce monastère demeura un simple prieuré jusque dans la première moitié du ^{xiv}^e siècle. Aillery, *Pouillé du diocèse de Luçon*, 1860, p. 110; *Visites* de Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, en 1305, dans *Archives historiques du département de la Gironde*, 1883, t. xxiii, p. 335. Benjamin Fillon (*Angles, Morie*, p. 1, dans *Poitou et Vendée*, t. II) prétend, sans en donner aucune preuve, que le premier abbé connu est Guillaume le Fort, vivant en 1315; mais deux lettres de Benoît XII, datées du 31 janvier 1341, montrent bien qu'à cette date Angles n'était encore qu'un prieuré. Vidal, *Lettres communes de Benoît XII*, n. 9033-9034. — L'érection en abbaye fut du reste de très peu postérieure, car il est parlé d'un abbé d'Angles dans un document du 5 février 1349. Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, dans *Archives historiques du Poitou*, 1883, t. xiii, *Introd.*, p. xlv. Les archives d'Angles ont été en grande partie détruites ou perdues, et du reste, le monastère n'eut jamais grande importance, car on ne trouve dans les chroniques et les recueils de chartes presque aucun renseignement sur son histoire, et c'est à peine si l'on peut signaler aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles quelques accords avec l'abbaye de Marmoutier; au ^{xiv}^e siècle, des démêlés avec l'évêque de Luçon. A la fin du ^{xv}^e siècle, Angles fut troublée par de violentes compétitions; un religieux, Martin Du Bouchet, appartenant à une puissante famille du Bas-Poitou, s'efforça, avec l'appui de ses deux frères, de supplanter l'abbé élu, Jean Ruffé. Ce dernier, contre lequel on en vint aux voies de fait, résigna ses fonctions en cour de Rome et le pape nomma un abbé commendataire, Pierre de La Rivière. Il en résulta un long procès qui fut porté devant le grand-conseil et le parlement de Paris, en 1478 et 1479. *Lettres de Louis XI*, éd. Vaesen et Charavay, 1898, t. vi, p. 333, 355-373; 1900, t. vii, p. 85, 199-200. Les guerres de religion amenèrent la ruine du monastère (Fillon, *loc. cit.*, p. 5), la vie conventuelle n'y fut jamais rétablie et l'abbaye devint un bénéfice simple, dont Henri III et Henri IV firent donation à des laïques (le maréchal de Cossé, puis Claude de La Trémoille), dont ils voulaient reconnaître les services (Marchegay, *Les possesseurs de l'abbaye d'Angles à la fin du ^{xvi}^e siècle*, dans *Annuaire de la Soc. d'émulation de la Vendée*, 14^e année, 1868, p. 184); elle repassa, au ^{xvii}^e siècle, en mains cléricales, mais, en 1721, des plaintes très graves furent élevées contre l'abbé Pharamond de Sainte-Hermine, homme violent, qui faisait, disait-on, battre et maltraiter par ses domestiques tous les habitants d'Angles. *Collection de D. Fonteneau*, t. xlv, p. 97, ms. de la Bibliothèque municipale de Poitiers. Il est malheureusement impossible de se prononcer sur la véracité de ces accusations.

II. ORGANISATION INTÉRIEURE. — On ne possède presque aucun témoignage sur l'organisation intérieure de l'abbaye. Le dernier abbé régulier fut frère Robert Allidas qui était encore en charge le 12 juin 1551. *Collection de D. Fonteneau*, t. II, p. 433. Dans la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle, Jean Jay fut abbé confidentiaire pour les frères de François de Liveines, puis pour Arthur Gouffier, comte de Caravas. Marchegay, *loc. cit.* L'église, aujourd'hui paroissiale, fut restaurée d'abord au début du ^{xiii}^e, puis à la fin du ^{xiv}^e, ou au commencement du ^{xv}^e siècle. Le pignon de la façade est surmonté d'une figure d'ours servant de piédestal à une croix. S'il faut en croire B. Fillon, *loc. cit.*, p. 4-5, érudit parfois trop imaginatif, ce serait une des représentations de la « male beste » et, à ce sujet, il eût circulé dans le pays une légende où la

verve gouailleuse des habitants s'exerçait aux dépens des chanoines d'Angles et des autres communautés religieuses du pays.

III. DOMAINE. BÉNÉFICES A LA NOMINATION DE L'ABBÉ. — Le domaine de l'abbaye se composait de terres, droits et dîmes dans la paroisse d'Angles et les paroisses voisines, le Bernard, Avrillé, le Givre. *Notes et documents sur l'abbaye d'Angles*, dans les manuscrits de La Fontenelle de Vaudoré, bibliothèque de Niort, ms. 143. Les revenus étaient estimés 4 000 livres en 1634. Aillery, *op. cit.*, *Introd.*, p. xxxiii. L'Almanach royal donne, au ^{xviii}^e siècle, le chiffre de 3 000 livres et Du Tems (*Le clergé de France*, Paris, 1774, t. II, p. 575) celui de 6 000 livres. Les cures d'Angles et La Chapelle-Hermier et la chapellenie de Saint-Eutrope en l'église d'Angles étaient à la nomination de l'abbé, peut-être aussi, mais les anciens pouillés du diocèse de Luçon ne sont pas d'accord sur ce point. Les cures de Belleville, Saint-Pierre de Thire, le Bernard et Avrillé. Aillery, *op. cit.*, p. 4, 34, 62, 110, 112.

IV. LISTE DES ABBÉS, d'après les titres conservés dans la collection de La Fontenelle de Vaudoré, à la bibliothèque de Niort; les *Acta consistorialia*, Bibl. nat., ms. lat. 12563; de Granges de Surgères, *Répertoire historique et biographique de la Gazette de France*; l'Almanach royal et les documents et travaux cités au cours de l'article. — Pierre de Maignart, 5 février 1349. — Jean, 1409. — Thébault, 1419-1440. — André, 1444-1447. — Nicolas, 1454-1457. — Maté, 1463. — Martin Regnier, † avant 1478. — Jean Ruffé, qui, combattu par Martin du Bouchet, résigna peu avant 1478 et fut remplacé par Pierre de La Rivière. — Robert Allidas, 1518-12 juin 1551. — François de Liveines, 1556-1559. — Jean Jay, confidentiaire ?-1613 ? (l'abbaye appartint alors aux frères de François de Liveine, puis au maréchal de Cossé, qui la donna à Artus Gouffier, comte de Caravas, et enfin à Claude de La Trémoille). — Jérôme Marillet, pourvu au consistoire du 6 novembre 1613. — Claude Dreux, 1624-1636. — François-Louis Desmé de La Chesnaye, 1664. Dugast-Matifeux, *Etat du Poitou sous Louis XIV*, 1865, p. 88. — N. de La Chesnaye, dont la nomination fut annoncée en même temps que la démission du précédent, son oncle, par la *Gazette de France* du 8 mai 1683-1691. — Jean-Baptiste Pharamond de Sainte-Hermine, ancien enseigne de vaisseau, 1704-1726. — Roch-Augustin de Menou, 1727, mort évêque de La Rochelle, le 26 novembre 1767. — Gaudin, vicaire général de Troyes, dont la *Gazette de France* annonça la nomination le 1^{er} avril 1768-1770. — De Sineti, vicaire général de Noyon, dont la *Gazette de France* annonça la nomination le 14 septembre 1770, était encore abbé en 1789.

Des archives de l'abbaye d'Angles, il ne subsiste qu'un petit nombre de titres conservés aux archives départementales de la Vienne et de la Vendée (série H, non définitivement classées dans l'un et l'autre dépôt) et dans les papiers de La Fontenelle de Vaudoré, à la bibliothèque municipale de Niort, ms. 143. — Quelques notes et extraits se trouvent également dans les collections de D. Estienne, Bibl. nat., ms. lat. 12758, fol. 332, 704; de D. Fonteneau, t. xxxi, p. 29, ms. de la bibl. municipale de Poitiers. — Tous les travaux à consulter ont été indiqués dans le cours de l'article. — La notice du *Gallia christiana nova*, Paris, 1720, t. II, col. 1437, est insignifiante. — Celle d'Aillery, *op. cit.*, *Introd.*, p. xxxiii-xxxiv, est bien meilleure. — Voir aussi Clouzot, *Les marais du Lay et de la Sèvre-Niortaise*, dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, Poitiers, 1904, II^e série, t. xxvii, année 1903, p. 43, 164, 189.

P. DE MONSABERT.

2. ANGLÈS-SUR-L'ANGLIN. Voir ANGLE, col. 134

1. ANGLÈS (GUILLAUME), dominicain espagnol, d'une noble famille de Valence. En 1322, nous le trouvons étudiant à Barcelone. Nous ignorons en quelle

année il prit l'habit religieux. L'évêque de Valence, Raimund Gaston, ayant fondé dans son église cathédrale une chaire de théologie, en 1345, la confia aux frères prêcheurs. Anglès fut le premier à l'occuper; elle resta un siècle confiée à des dominicains, parmi lesquels il faut compter saint Vincent Ferrier. En 1351, Guillaume Anglès fut nommé inquisiteur de Valence. C'est en cette qualité qu'il prit part au procès intenté à un juif du nom de Salomon Alatzar, médecin à Murviedro; il était assisté dans cette cause de D. Guillaume Arnaldi Patau, vicaire général de l'évêque de Valence. Du temps de Villanueva, *op. cit.*, les actes de ce procès intéressant étaient conservés aux archives du couvent dominicain de Sainte-Catherine, à Barcelone. Guillaume Anglès mourut le 5 décembre 1367, ainsi qu'il ressort d'une note qui se lit à la fin d'un manuscrit laissé par Guillaume et qui a pour titre : *Expositio de ordine missae sumpta a multis dictis SS. Doctorum.*

Villanueva, *Bibliothecae scriptorum ord. praed.*, mss., p. 29 (arch. génér. de l'ordre, Rome). — Antonio, *Bibl. Hisp. vetus*, Madrid, 1788, t. II, p. 155. — Fuster, *Bibl. Valent.*, Valencia, 1827, t. I, p. 8. — Ximeno, *Escriit. Valenc.*, Valencia, 1747, t. I, p. 12.

R. COULON.

2. ANGLÈS (JOSEPH), franciscain de la province de Saint-Jacques, en Espagne, né à Valence vers le milieu du xvr^e siècle, fut d'abord préfet à Madrid, puis commissaire général et en même temps professeur de philosophie. Il enseigna ensuite la théologie avec éclat à Valence, à Lérida, à Alcalá, à Salamanque et enfin en Sardaigne. Ce fut un des plus remarquables défenseurs des doctrines de Duns Scot; l'esprit subtil du maître a passé dans ses écrits. Il a publié un commentaire sur le premier et le deuxième livre des Sentences souvent réimprimé : *Flores theologicarum quaestionum in primum et secundum librum Sententiarum*, Madrid, 1586; Lyon, 1587; Rome, 1587; 2 in-4°, Venise, 1588; 2 in-12, Venise, 1616. Dans cet ouvrage divisé en distinctions, questions, doutes et conclusions, l'auteur se plaît aux sujets de haute métaphysique et n'évite pas toujours les vaines discussions d'une scolastique inférieure. On ferait un curieux spicilège des questions purement spéculatives qui intéressaient ce grand esprit : si les anges sont mesurables; si un ange aime de dilection naturelle les autres anges comme lui-même; si un ange, pour parler à un autre ange, a besoin de recourir à un signe avertisseur. Néanmoins les questions du moment ne sont pas oubliées et les hérésies luthériennes sont analysées et réfutées. Le P. Anglès publia aussi ses *Opiniones in librum quartum Sententiarum*, 2 in-8°, Rome, 1578; édition nouvelle, même année; Anvers, 1589; Lyon, 1581; Turin, 1581; Venise, 1586; 2 in-4°, Lyon, 1587, etc. Sixte-Quint le nomma évêque de Bosa en Sardaigne le 1^{er} octobre 1586. Anglès se fit remarquer par son esprit d'humilité et de soumission aux directions ecclésiastiques. Il mourut à Rome avant le 11 mai 1588.

Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid 1788, t. I, p. 802. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Inspruck, 1907, t. III, col. 141-142. — Eubel, *Hierarchia*, t. III, p. 152. — Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1745, t. XIX, p. 170; *Scriptores ord. minor.*, Rome, 1806, p. 157. — Sbaralea, *Suppl. ad script. ord. minor.*, Rome, 1806, p. 470, 730.

P. BERNARD.

3. ANGLÈS (PIERRE-MARTYR), savant dominicain espagnol du xviii^e siècle. Il prit l'habit religieux au couvent de Sainte-Catherine de Barcelone, le 29 avril 1703. C'est dans cette maison qu'il passa la plus grande partie de sa vie, adonné tout entier à l'étude des mathématiques et des langues orientales. Il travailla beaucoup au développement de la bibliothèque conventuelle, qui était une des plus belles de la ville. Elle a formé depuis le fonds de la bibliothèque universitaire. Anglès mourut le 16 novembre 1754. Il publia *Vida del*

Ilmo. D. Thomas Vidal y de Nin, arzobispo de Merina, ibid., 1749. Il composa aussi plusieurs ouvrages de philologie demeurés manuscrits, mais qui se conservaient au couvent de Sainte-Catherine de Barcelone, où Villanueva déclare les avoir vus en 1805. Citons en particulier : *Hortus florum Haebricarum*, sorte de dictionnaire; — *Rudimenta linguae Arabicae*; — *Silva vocum Chaldaicarum, Syriacarum et Samaritanarum ad sac. Scripturae radicalem intelligentiam*. Il s'intéressait aussi beaucoup à l'histoire de son couvent et a laissé un grand nombre de notes qui, dans sa pensée, devaient servir à la continuation de l'histoire commencée par Diago.

Villanueva, *Bibliothecae scriptorum ord. praed.*, ms., p. 30 (arch. ord.). — D. José Casademunt, *Santa Catalina*, Barcelone, 1886, p. 26.

R. COULON.

ANGLÈSE DE SAGAZAN, cistercienne, converse à Fabas. Elle habitait avec son père, Sagazan, à Garaison, près de Monléon, sur le plateau de Lanne-mezan, au diocèse d'Auch; aujourd'hui diocèse de Tarbes et département des Hautes-Pyrénées. Vers l'an 1500, âgée de dix à douze ans, elle gardait le petit troupeau de son père, lorsque la sainte Vierge lui ordonna, dans trois apparitions successives, de demander aux habitants de Monléon de bâtir une chapelle, qui fut le sanctuaire de Notre-Dame de Garaison. En 1536, Anglèse, qui était illettrée, entra comme converse à l'abbaye de Fabas ou Lum-Dieu. D'après la légende, elle n'aurait pas obtenu sans peine son admission; elle se serait présentée trois fois et la troisième fois les portes se seraient ouvertes d'elles-mêmes, tandis que les cloches sonnaient sans qu'on y touchât. En 1537, les consuls et habitants de Monléon promettaient de l'entretenir à Fabas aux dépens de la chapelle; mais ce n'est que le 17 février 1543 qu'ils s'obligèrent, par titre authentique, envers dame Brune de Monléon, abbesse de Fabas, à lui servir une rente durant la vie de sœur Anglèse. Celle-ci se distingua par sa simplicité, son humilité et sa douceur; elle se rendit à Garaison pendant plusieurs années pour les fêtes de la sainte Vierge; ensuite ses visites ne furent plus qu'annuelles et cessèrent bientôt complètement. Anglèse mourut en odeur de sainteté, le 7 septembre 1589. Il ne paraît pas vraisemblable qu'elle ait été prieure, ni qu'elle ait vécu jusque vers 1595, comme l'affirme une transaction de 1611 passée entre les chapelains de Garaison et les consuls de Monléon.

Bordedeat, *Notre-Dame de Garaison, depuis les apparitions jusqu'à la Révolution française, 1500-1792*, Pau, 1904, p. 7-11, 15-19. — C. O. de La Hitte, *L'abbaye de Lum-Dieu de Fabas*, dans la *Revue de Gascogne*, 1881, t. XXII, pp. 403, 422.

R. TRILHE.

1. ANGLESOLA (BÉRENGER D') appartenait à une des plus anciennes familles nobles de Catalogne. Son père possédait, entre autres fiefs, les baronnies de Bellpuig et d'Anglesola, situées dans l'Anpourdán. Après avoir été pourvu du diplôme de licencié en droit, Bérenger d'Anglesola obtint une stalle à la cathédrale de Gérone. Le 18 janvier 1383, il fut nommé évêque d'Huesca, à la suite du décès de Fernand Perez Munoz. et plus tard confirmé par le pape d'Avignon Clément VII. Le 18 octobre de l'année suivante, les chanoines de Gérone portèrent leurs suffrages sur lui pour recueillir la succession de Bertran de Montrodo et le même Clément VII nommait Bérenger le 14 décembre 1384. Ce prélat jura les statuts de l'église cathédrale le 15 février 1385, mais ne fut sacré que le 15 août 1386, par l'évêque de Vich, Garcia Fernandez de Heredia, assisté de deux évêques de Sardaigne, ceux de Doglia et d'Ottana, en présence des deux fils du roi d'Aragon,

Pierre le Cérémonieux. Le 2 juin 1386, Bérenger édicta pour son église des constitutions sur la récitation de l'office divin au chœur; l'historien Villanueva les a reproduites intégralement (voir ci-dessous). Anglesola s'abstint de promulguer la bulle de Grégoire IX condamnant la doctrine de Raymond Lulle, qui lui aurait été présentée le 29 juillet 1388, selon certains auteurs, sous prétexte qu'elle avait été déjà publiée. D'autres prétendent que le document papal ne fut point fulminé dans la province de Tarragone avant l'année 1393. En 1389, Pierre de Luna, qui venait d'être élu pape par les cardinaux d'Avignon, sous le titre de Benoît XIII, appela l'évêque de Gérone auprès de lui. Celui-ci n'administra plus son diocèse que par l'intermédiaire d'auxiliaires. On trouve successivement à Gérone exerçant les fonctions épiscopales : Bernard, archevêque de Cagliari, en 1389; François, évêque de Ciudad Rodrigo, en 1396; Jean, archevêque d'Arborea, en 1401, et Pierre, évêque de Suelli (Sardaigne), en 1406. Benoît XIII récompensa les services rendus à sa cause par Bérenger d'Anglesola, en le nommant, le 20 décembre 1397, cardinal du titre de Saint-Clément. Au siège du palais papal d'Avignon par Boucicaut, l'évêque de Gérone paya de sa personne. Tous les soirs, il montait la garde jusqu'à minuit. Le 16 septembre 1398, sa maison d'habitation fut assaillie et saccagée par les soldats du roi Charles VI. Il ne quitta la cour de Pierre de Luna que dans trois circonstances. La première fois, il se rendit à Gérone, le 26 mai 1400, pour rendre les derniers honneurs aux restes de sa mère Constance d'Anglesola. Le 16 septembre suivant, il retourna dans sa ville épiscopale pour mettre ordre à ses affaires patrimoniales. En 1404, il procéda à la visite de la cathédrale de Gérone. Il avait prorogé les annates pour la fabrique de cette église dès l'année 1396. En 1401, il publia de curieuses constitutions sur le costume des clercs dont on peut lire le texte dans l'ouvrage ci-dessous de Villanueva. Il assista régulièrement aux divers conciles provinciaux tenus durant le temps de son épiscopat. Au mois de juin 1406, Benoît XIII le promut cardinal-évêque en le transférant du siège de Gérone à celui de Porto. Il accompagna Pierre de Luna dans ses pérégrinations sur terre et sur mer et arriva avec lui à Perpignan le 22 juillet 1408, pour prendre part aux sessions du concile de la Réal. La mort le surprit dans cette ville le 22 août. Son corps fut déposé dans un tombeau en marbre blanc qui se trouvait dans le sanctuaire de l'église Saint-Jean (cathédrale actuelle), du côté de l'évangile. Ce monument funéraire était dépourvu d'épithaphe.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1850, t. XIV, p. 22-26, 272-274. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 1913, t. I, p. 30, 262, 379. — Ehrle, *Martini de Alpartils Chronica actuatorum temporibus domini Benedicti XIII*, Paderborn, 1906, p. 47, 48, 112, 150, 154.

J. CAPEILLE.

2. ANGLESOLA (RAYMOND 1^{er} D'), issu de la même famille que le précédent, remplissait la charge de sacriste de Vich, lorsqu'il fut nommé évêque de ce diocèse, à la mort de Raymond de Mur (1265). Le 18 novembre, il acheta le château de Brull à Raymond Folch, vicomte de Cardone, avec la double juridiction civile et criminelle, ainsi que le mère et mixte empire sur dix localités circonvoisines. Le 13 juin 1271, ce prélat acheta la châtellenie de Sallent à Guillaume de Santa Coloma. Il assista aux conciles provinciaux tenus à Tarragone sous son pontificat, notamment aux sessions du 18 octobre 1266, du 24 janvier 1273, du 3 mai 1277, du 1^{er} décembre 1279, du 22 mars 1282 et du 15 mai 1291. Il prit également part au concile provincial qui fut convoqué à Lérida le 11 août 1294. Les constitutions édictées dans ces assemblées touchent à des points de discipline ecclésiastique, à la liturgie et à l'administra-

tion spirituelle de la province, *Constitutionum provincialium Tarraconensium libri V*, publiées par l'archevêque Antonio Agustín, en 1581. Raymond d'Anglesola réunit son clergé au chapitre général de l'église de Vich, le 20 mai 1288. Il fut décidé dans cette assemblée que, chaque année, les ecclésiastiques du diocèse tiendraient un synode pendant les trois jours qui suivent la fête de la Pentecôte. Les habitants de Vich, réfractaires au décret *Princeps namque* édicté par le roi d'Aragon, Pierre le Cérémonieux, n'avaient point envoyé à ce souverain le contingent de guerre réclamé pour repousser Philippe le Hardi, qui avait envahi la Catalogne en 1285. Après les hostilités, Alphonse II, fils et successeur de Pierre, demanda raison de leur attitude aux habitants de Vich. Il envoya son inquisiteur à Raymond d'Anglesola. Ce prélat voulut défendre lui-même ses fidèles. Le 21 juin 1287, il partit pour Oloron où il rencontra le roi d'Aragon qui tenait des conférences dans cette ville avec le roi d'Angleterre. Alphonse II agréa les explications fournies par l'évêque de Vich. En 1294, Raymond d'Anglesola soutint les droits de son église en exigeant de l'infant Pierre la reconnaissance de vasselage, à la suite du mariage qu'il venait de contracter avec une fille de la maison de Moncade. L'épiscopat de Raymond d'Anglesola dura trente-quatre ans. Il mourut à Barcelone, le 14 janvier 1298. Son corps fut transporté à Vich et inhumé devant l'autel de la chapelle de Saint-Paul, construite à ses frais. Plus tard, cette chapelle fit place au transept de la nouvelle cathédrale de Vich. On fixa alors la pierre sépulcrale de Raymond d'Anglesola sur la muraille contiguë à la porte de la sacristie majeure de cette église.

Antonio Agustín, *Constitutionum provincialium Tarraconensium libri V*, Tarragone, 1581, p. 62, 80, 248, 290, 291, 382, 385. — Jaime Collell, *Episcopologio de Vich escrito a mediados del siglo XVII por el dean D. Juan Luis de Moncada*, Vich, 1894, p. 65-130.

J. CAPEILLE.

3. ANGLESOLA (RAYMOND II D'), neveu du précédent, était fils de Guillaume d'Anglesola, baron de Bellpuig, et de Constance d'Alagon. Celle-ci, devenue veuve, prit l'habit religieux et vécut dans le couvent de Junqueras à Barcelone. Elle mourut en odeur de sainteté. Raymond d'Anglesola, son fils, entra dans les ordres et devint camérier de l'église métropolitaine de Tarragone. Le 6 août 1306, il fut élu évêque de Vich. Durant le voyage qu'il effectuait pour se rendre dans son nouveau diocèse, Raymond d'Anglesola fut atteint d'une maladie subite qui le conduisit au tombeau. Ce prélat ne porta le titre d'évêque élu de Vich que durant l'espace d'un mois.

Jaime Collell, *Episcopologio de Vich escrito a mediados del siglo XVII por el dean D. Juan Luis de Moncada*, Vich, 1894, p. 151-153.

J. CAPEILLE.

ANGLESOLA ou **ANGRESOLA** (GERTRUDIS) cistercienne espagnole, née à Valence le 19 juin 1641. Encore enfant, elle entra au monastère de la Zaydia de cette ville. Elle en fut deux fois abbesse pour quatre ans, en 1709 et en 1722. Elle mourut en odeur de sainteté le 3 mars 1727. On a de cette religieuse des *Lettres spirituelles* écrites à son confesseur, José de San Juan de Mata, trinitaire déchaussé, et une *Protestacion de fé, esperanza y caridad*, qu'elle prononçait tous les jours : cette dernière pièce a été imprimée à Valence, en 1727, à la suite du *Sermon funèbre historico en las exequias de la ven. Sra. D^a Gertrudis Anglesola... por el P. F. Miguel*. On a publié aussi un autre *Sermon funèbre... por D. Francisco Orti y Figuerola*, Valence, 1728.

José Vicente Orti y Mayor, *Vida, virtudes y prodigios de la ven. señora D^a Gertrudis Anglesola*, Valence, 1743. —

M. Serrano y Sans, *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles*, Madrid, 1903, t. I, p. 42.

R. TRILHE.

ANGLETERRE. — I. L'Église en Grande-Bretagne du III^e à la fin du VII^e siècle. II. L'Église anglo-saxonne. III. L'Église anglo-normande, les Plantagenets et les Tudor. IV. L'Angleterre et la Réforme. V. L'Angleterre depuis la Réforme.

I. L'EGLISE CELTIQUE EN GRANDE-BRETAGNE, DU III^e A LA FIN DU VII^e SIÈCLE.

I. LES POPULATIONS CELTIQUES INSULAIRES. — Si l'évangélisation des peuples barbares et l'organisation de l'Église dans chacun des territoires où devaient se former plus tard les grandes nations modernes présentent un intérêt de premier ordre pour l'histoire de la civilisation chrétienne et de la civilisation en général, cet intérêt, en ce qui concerne l'Angleterre, est accru du fait des conditions très particulières où se trouvaient, dès le début de l'ère chrétienne, les populations insulaires, du degré de civilisation qu'elles avaient atteint, du particularisme qu'elles manifestaient déjà, et des divergences qui devaient éclairer de bonne heure entre les chrétientés celtiques et l'Église anglo-saxonne de date plus récente et d'esprit plus romain.

Cette histoire est encore mal connue, et c'est seulement depuis quelques années, à la suite du renouveau des études celtiques, qu'on y a prêté une attention sérieuse. Si l'on excepte quelques auteurs anglicans, comme Warren, soucieux de faire remonter le christianisme britannique, non pas aux missionnaires romains, mais, par l'intermédiaire des chrétientés celtiques, aux Églises de l'est, la majeure partie des historiens ecclésiastiques, aussi bien sur le continent qu'en Angleterre, avait tendance à négliger ou à reléguer au second plan, comme une histoire épisodique, l'histoire de la conversion des Celtes au christianisme, et à faire dater la véritable évangélisation de la Grande-Bretagne de la venue d'Augustin et de son apostolat parmi les Anglo-Saxons. Ce point de vue, conforme à la thèse germanique reprise par Stubbs, Freeman et Green, d'après laquelle les Anglo-Saxons créèrent de toutes pièces une Angleterre nouvelle, outre qu'il est historiquement inexact, avait le grave inconvénient de laisser dans l'ombre une histoire particulièrement originale, et, en quelque manière, unique.

L'évangélisation en Grande-Bretagne ne se fit pas comme ailleurs. Dans les pays méditerranéens, l'Église se trouva en présence d'une civilisation, la civilisation gréco-romaine, dont les premiers apologistes ont dit justement qu'elle était en merveilleux accord avec le christianisme (cf. Eusèbe, *H. E.*, IV, 26); dans les pays du nord, l'Église eut à façonner des populations neuves, les barbares, qui reçurent d'elles spontanément leur civilisation. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, les apôtres du christianisme se heurtèrent dès l'abord à une civilisation avancée, la civilisation celtique ou occidentale, qui se trouvait en complète contradiction avec les idées chrétiennes. Les populations insulaires, de langue, sinon de race, celtique, les Goidels d'Irlande et d'Écosse, qui avaient absorbé durant l'âge de bronze les populations aborigènes de type ibérique, et les Brittons, qui, à partir du IV^e siècle, étaient passés de la Belgique et du nord de la France dans le midi et le centre de la Grande-Bretagne, constituaient, dans toute la force du terme, une société primitive, mais une société qui, par suite de sa fixation au sol et du long isolement dans lequel elle avait vécu, avait pu porter à leur plus haut degré de perfection les institutions, les coutumes, les traditions et l'esprit primitifs. La vieille mythologie irlandaise, et les plus anciens contes gallois qui forment le cycle des premiers *Mabinogion*, nous ont laissé

une image fidèle de cette civilisation à la fois sauvage et idéaliste, toute pénétrée de la religion de la terre et des forces naturelles, de la croyance au merveilleux, à la réincarnation des âmes, à l'efficacité des charmes magiques. Les anciens codes gallois et irlandais nous permettent de reconstituer dans ses traits essentiels l'organisation sociale et politique de ces peuples, qui était entièrement régie par le système du clan en vigueur dans toutes les sociétés archaïques et antérieur à la famille patriarcale comme à la famille individuelle. Le clan, formé de quatre générations, était détenteur de tous les biens, troupeaux et terres arables, qui étaient à chaque génération redonnés entre tous les membres; en lui se concentraient tous les droits, dont étaient sevrés les étrangers au sang; c'est entre clans enfin que se réglaient toutes les questions juridiques nées de la vengeance du sang et de la composition. En tout cela, nulle trace de fixation au sol, de hiérarchie ni d'organisation politique, mais une instabilité et une hostilité perpétuelles; nulle idée non plus des droits ni de la responsabilité de la personne, mais le seul principe de la communion du sang comme régulateur de la vie sociale tout entière. Ces institutions archaïques qui, au début de l'ère chrétienne, avaient disparu du reste de l'Europe ou n'y demeuraient que profondément altérées, s'étaient maintenues vivaces dans la Bretagne insulaire et y avaient atteint un développement inconnu partout ailleurs. Cette combinaison singulière de barbarie et de raffinement, qui est bien propre aux sociétés celtiques insulaires, nous aide à comprendre le caractère spécial que prit la conversion de ces sociétés au christianisme, l'acuité du conflit et l'originalité de l'accord qui en résulta. C'est bien de Rome que la Grande-Bretagne reçut la bonne nouvelle; mais la leçon ne fut pas comprise comme elle le fut ailleurs, et elle y porta des fruits différents.

II. LES ORIGINES DU CHRISTIANISME EN GRANDE-BRETAGNE. — Il est impossible de déterminer avec précision l'époque à laquelle le christianisme fut introduit en Bretagne. Notre seule source insulaire ancienne, le *De excidio Britanniae* de Gildas, qui fut écrit vers le milieu du VI^e siècle, ne nous donne à peu près aucun renseignement à ce sujet, bien que Gildas y parle du christianisme comme d'une foi déjà bien établie parmi les Bretons. Les documents sur lesquels on se fonde pour faire remonter l'évangélisation de la Bretagne au I^{er} et au II^e siècle sont dénués de toute valeur historique: la tradition relative au message envoyé par Lucius, roi de Bretagne, au pape Éleuthère, vers 180, tradition reproduite par Bède et par Nennius, est purement légendaire; elle ne se trouve que dans la seconde recension du *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 136, et n'a guère pu y être insérée avant 680, sinon l'on ne s'expliquerait pas qu'il n'y soit fait aucune allusion dans la conférence d'Augustin avec les évêques bretons, ni dans la lettre écrite par Aldhelm pour amener les Bretons à se conformer à l'usage romain. En fait, il semble peu probable que l'évangélisation de la Grande-Bretagne ait commencé avant la fin du II^e siècle, époque à laquelle le christianisme rayonna de la Lyonnaise dans toute la Gaule. En 176, Irénée, énumérant les différentes Églises, ne parle pas d'une Église bretonne; peut-être cependant l'inclut-il dans la mention qu'il fait des Celtes, puisqu'en 314 encore les trois évêques bretons présents au concile d'Arles sont rangés au nombre des évêques de la Gaule. Il faut attendre le III^e siècle pour trouver des témoignages décisifs de la diffusion de l'Évangile chez les Bretons insulaires: Tertullien écrit (*Adv. Jud.*, VII): « Quant aux Bretons, des régions inaccessibles aux Romains ont été soumises au Christ; » mais un autre texte d'Origène nous montre qu'à cette époque l'Église comptait en Bretagne peu d'adhérents. Voir ces textes

dans Haddan and Stubbs, t. I, p. 3 sq. Plus significative que ces témoignages isolés, pour attester l'existence de chrétientés en Grande-Bretagne au III^e siècle, est la croissance rapide de l'Église bretonne au IV^e siècle : les vieux cultes païens, de Mithra, de Mars, du dieu Nudd, très vivaces au III^e siècle, ont été, au V^e, définitivement supplantés par le christianisme, et ne se perpétuent plus que dans certaines survivances tenaces. Nous savons par Gildas et par Bède qu'après la persécution de Dioclétien (303-312) les Bretons se mirent à réparer leurs églises et à fonder des basiliques en l'honneur de leurs martyrs, Alban, Aaron et Julius, à Verulam, à Caerleon en Sud-Galles, à Silchester ; une église fut élevée à Cantorbéry en l'honneur de saint Martin ; les inscriptions chrétiennes du IV^e siècle abondent dans tout le midi et l'ouest de la Grande-Bretagne. Or, si l'on tient compte de ce que dit Gildas des lents progrès que fit le christianisme parmi la population indigène (*tepide*, c. 15), ces faits tendent à établir que le christianisme avait été introduit en Bretagne depuis un assez long temps déjà, c'est-à-dire probablement dès le début du III^e siècle.

Si la date de l'introduction du christianisme en Bretagne demeure obscure, les caractères qu'il y revêt dès le début ne laissent aucun doute sur sa paternité. C'est à Rome que l'Angleterre est redevable de la foi chrétienne. Que les missionnaires chargés de l'évangéliser eussent été envoyés directement de Rome, ou qu'ils fussent venus de Gaule (ce qui paraît plus probable), il n'en est pas moins certain que l'Église celtique procède de l'Église romaine. Les arguments qu'on a produits pour prouver l'origine orientale du christianisme celtique et son indépendance de Rome sont sans valeur. L'accointance étroite qui existe entre la liturgie des Églises de Bretagne et la liturgie du type gallican ou éphésien prouve seulement que ces Églises étaient intimement apparentées aux Églises de Gaule : il est fort probable que ces rites furent propagés en Gaule et en Bretagne par l'Église romaine, dont on a toutes raisons de penser que la liturgie était primitivement de type oriental. Les Églises de Bretagne firent usage de la vieille version latine de l'Écriture jusqu'au milieu du VI^e siècle, époque à laquelle la Vulgate, qui était déjà connue de Fastidius au début du V^e siècle, la supplanta définitivement. Enfin, c'est de l'Église romaine que l'Église bretonne reçut sa doctrine et sa discipline. Bien des témoignages font foi de sa liaison intime avec le siège de Pierre : adoption du cycle pascal romain par les évêques bretons au concile d'Arles en 314 ; ordination de Palladius, comme évêque des Scots d'Irlande, par le pape Célestin I^{er} vers 431 ; acceptation par les Églises de Cambrie (Galles), en 453, d'une détermination pascalle du pape saint Léon, qui était contraire à tous leurs usages. La présence d'évêques bretons aux conciles généraux prouve l'unité de la doctrine : nous les voyons se joindre, en 314, à la condamnation des donatistes, et souscrire, en 347, aux décisions du concile de Sardique, qui acquitta saint Athanase ; après quelque hésitation, ils finirent par se ranger à la foi de Nicée et, peu de temps avant 363, ils signifièrent par une lettre à Athanase leur adhésion pleine et entière à la définition que ce concile avait donnée du terme *ὁμοούσιος*. A la fin du IV^e siècle, des témoignages irrécusables nous montrent l'Église définitivement et régulièrement organisée en Grande-Bretagne, catholique « par l'unité de l'esprit et par le lien de la charité, » par l'observance de la discipline et par l'orthodoxie de la foi. Le tableau que, dans le *De vita christiana*, l'évêque breton Fastidius nous a tracé de la vie des chrétiens de Bretagne au début du V^e siècle, nous révèle un idéal très différent de l'idéal monacal, qui devait bien-

tôt refaçonner le christianisme celtique, et conforme de tous points à la pratique latine. Nous ne découvrons nulle trace, en tout ceci, du particularisme qui se développera plus tard dans les Églises insulaires : aucune dissidence doctrinale ne se manifeste, quoi qu'on ait dit, entre les chrétientés celtiques et Rome avant la diffusion du pélagianisme ; quant aux divergences disciplinaires qui apparaissent au VII^e siècle — au sujet de la date de la Pâque, de la tonsure, du mode de l'administration du baptême et de la consécration épiscopale — ce sont des archaïsmes, qui prouvent simplement l'obstination des Celtes à maintenir les vieux usages reçus de Rome contre les nouveaux usages romains propagés par leurs ennemis, les Anglo-Saxons. Varin, *Mémoire* publié dans *Acad. inscr. et belles-let.*, 1858, t. v, p. 110, 163.

Romain d'origine et de caractère, le christianisme en Bretagne n'apparaît point, cependant, comme une plante exotique. Il n'est pas juste de prétendre, avec Hugh Williams, que l'Église bretonne du IV^e siècle ait été confinée à la population romaine, ni qu'elle soit tombée en même temps que la domination romaine, en 410, pour faire place à une Église nouvelle, celtique et vraiment nationale. Des recherches récentes, celles surtout de Haverfield, ont prouvé à l'évidence que l'occupation romaine en Grande-Bretagne ne fut pas seulement, comme on l'a trop souvent répété, une occupation militaire : elle fut telle au début, mais au IV^e siècle elle était beaucoup plus que cela. Rome laissa une empreinte durable, et à certains égards décisive, sur le droit, sur les institutions et les usages, sur la civilisation matérielle et sur la civilisation morale des peuples insulaires : il suffit de lire Gildas pour voir combien les Bretons, au VI^e siècle encore, étaient pénétrés des idées romaines, combien ces « citoyens romains » étaient attachés à la « patrie romaine » et résolus à défendre le legs de l'Empire contre les « barbares » venus de la Germanie. Le christianisme, en utilisant les voies que lui avait préparées la conquête romaine, pénétra donc, comme la Rome impériale, mais ensuite beaucoup plus avant qu'elle, au cœur des populations insulaires. Il est hors de doute que l'Église, en Grande-Bretagne, s'appuya fortement sur la population romaine : les premiers évêchés bretons s'établirent dans les capitales des provinces ou des circonscriptions militaires, à York, à Londres, probablement à Lincoln, peut-être à Caerleon ; c'est dans les cités britto-romaines que l'Église recruta ses premiers adhérents : les trois martyrs de la persécution de 304 étaient, nous dit Gildas, « citoyens de Verulam et de Caerleon ; » l'empire du christianisme sur les populations britto-romaines était assez fort pour décider l'usurpateur Maxime (383) à embrasser la foi chrétienne, et à se poser comme le défenseur de l'orthodoxie catholique pour se bien faire venir d'elles. Il est donc très vrai que l'Église bretonne à ses débuts fut romaine, non pas seulement au sens ecclésiastique, mais au sens séculier du mot. Toutefois ce trait fut tout ensemble moins exclusif et plus durable qu'on ne le fait généralement. Chrétien n'était pas synonyme de romain : les armées impériales se recrutaient surtout parmi les *pagani* et les *gentiles*, attachés aux vieux cultes ; d'autre part, le christianisme n'était pas cantonné dans la colonie romaine, mais il avait pénétré dans les villes bretonnes, dans les villas, dans les campagnes, et il comptait des adhérents parmi la population indigène : le nom de l'évêque d'York présent au concile d'Arles, Eborius, est un nom celtique ; la pauvreté de l'Église bretonne à cette époque (Sulpice-Sévère, *Hist. sacr.*, II, 41) ne se comprendrait pas si cette Église avait vécu dans le patronage de la société romaine. De fait, le développement de l'Église en Bretagne se poursuivit sans

interruption, sans changement appréciable, après le départ des Romains. Le christianisme se répandit alors dans des régions que les Romains n'avaient fait que reconnaître ou qu'occuper militairement : si l'on compare les deux cartes dressées par Hübner pour montrer la répartition des inscriptions en Grande-Bretagne à l'époque romaine et à l'époque chrétienne, on constate qu'au pays de Galles seuls les postes militaires de la bordure fournirent des inscriptions romaines, alors que 130 inscriptions chrétiennes (toutes postérieures au IV^e siècle) furent découvertes sur toute la surface du pays. Qu'est-ce à dire, sinon que le christianisme romain en Bretagne fut tout autre chose qu'un simple placage, qu'une religion de villes romaines plantées au milieu d'une population celtique demeurée païenne. L'Église bretonne n'apparaît nullement comme un appendice de l'administration romaine, et, lorsque l'édifice impérial s'écroule, elle ne disparaît pas avec lui, bien au contraire. Le prodigieux épanouissement du christianisme en Bretagne après le départ des Romains atteste qu'il est entré profondément dans la vie des Celtes insulaires, et qu'il fait corps désormais avec ces peuples, dont le développement se liera au sien.

III. LE MONACHISME CELTIQUE, ET SES CARACTÈRES DISTINCTIFS. — A partir de la fin du IV^e siècle, l'histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne entre dans une phase nouvelle. Après que les Romains eurent abandonné pour toujours l'île de Bretagne, les barbares qui, à plusieurs reprises déjà, avaient franchi la muraille et dévasté la province, Pictes de Calédonie, Scots d'Irlande, Saxons et Francs, commencèrent à s'établir en Bretagne d'une manière durable. En 423, une faction bretonne introduisit dans l'intérieur de la grande île les pirates saxons, dont elle avait invoqué l'appui contre les Pictes et les Scots; les Saxons, une fois admis, ne tardèrent pas à se joindre aux ennemis héréditaires des Bretons et à pousser leurs conquêtes vers l'ouest, de Kent en Sussex, puis en Wessex, en refoulant progressivement les vaillantes, mais malheureuses populations indigènes, dans le nord, en Cumbrie, et dans les montagnes galloises et la péninsule cornique, d'où un grand nombre passa en Armorique au VI^e siècle. Le grand nom d'Arthur est demeuré pour les Bretons, qui prirent alors l'appellation de *Cymry* (compatriotes), le symbole de la résistance héroïque qu'ils opposèrent aux barbares païens, dans leur lutte pour l'indépendance nationale et pour la civilisation chrétienne. Mais la conquête saxonne se poursuivit irrésistiblement durant les deux siècles dans l'ouest (bataille de Deorham, sur la Severn, 577), et dans le nord, avec les rois de Mercie et de Northumbrie, Ida, Ethelfrid (bataille de Chester, 617), pour aboutir finalement à l'occupation de tout le pays par les tribus angles et saxonnes et à l'organisation de l'heptarchie. Les Bretons ne se maintenaient plus que dans quelques cantons montagneux isolés, en Cumbrie, en Galles.

Durant toute cette époque, le sort du christianisme en Grande-Bretagne fut lié au sort des populations bretonnes : mais, chose curieuse, le développement spirituel de ces peuples coïncida exactement avec leur déchéance politique, et cet âge d'incohérence, d'incertitude, de calamités matérielles, fut pour les Bretons l'âge héroïque de la foi, celui où se produisit le plus grand épanouissement, la plus profonde diffusion du christianisme dans les masses. Cette œuvre fut celle du monachisme. Ceux qu'on appelait alors les *saints*, ou les moines, furent les principaux ouvriers du réveil religieux et moral qui s'opéra parmi les populations celtiques; le monastère fournit à ce réveil le cadre où il s'organisa. Ce fait s'explique assez aisément par les conditions particulières dans lesquelles se fit l'apos-

tolat chrétien en Bretagne. Le monachisme présentait un attrait singulier pour les populations celtiques : exaltées, se portant aux extrêmes spontanément, « excessives dans la vertu comme dans le vice, » dit Giraud de Cambrie, elles ne concevaient la vie religieuse que sous sa forme entière; tout compromis avec le monde leur eût paru une lâcheté ou une faiblesse. La ferveur religieuse, lorsqu'elle s'empara des Celtes, les poussa irrésistiblement à la réclusion totale, si bien que « vie religieuse » devint synonyme de « vie monacale, » et que le « croyant » ou le « saint » désigna celui qui s'est « converti en adoptant la vie érémitique. » Dans leur désert, sur leur rocher, en présence de la mer, les serviteurs de Dieu aspiraient à la terre des vivants, au pays de la paix et de l'éternelle jeunesse : tel ce saint ermite de Bardsey dont le livre de Llandaff nous conte l'histoire, et qui s'entretenait avec les saints dont les corps étaient ensevelis dans l'île. Les rudes austérités auxquelles ils se soumettaient n'étaient pour eux qu'un moyen d'atteindre à une plus haute spiritualité : s'ils jeûnaient contre Dieu, à la manière des Irlandais, si, comme Kentigern, ils récitaient le psautier tout nus dans l'eau glacée, s'ils disaient la prière en croix et pratiquaient les deux modes du martyre intérieur, blanc et vert, c'était, dit Adamnan, afin que la vertu divine pût façonner ce vase fragile qu'est le corps humain, et que le pouvoir de l'Esprit se substituât à leur volonté propre et, par eux, éveillât les pécheurs au repentir. Ce monachisme celtique, si différent de l'institution monastique romaine, rappelle étrangement le monachisme oriental (G. T. Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 166), et il en procède sans doute, par l'intermédiaire de Lérins, dont le Breton Fauste fut abbé entre 434 et 462 : c'est à l'instar des moines égyptiens que les Irlandais et les Gallois cherchèrent d'abord à atteindre la sainteté par la réclusion, puis comme eux encore qu'ils se groupèrent pour la vie commune, en se soumettant à une même règle. La vie cénobitique, au surplus, ne tua pas la vie érémitique : elle la compléta; les moines gardèrent, parmi les dépendances du monastère, un « désert » où ceux d'entre eux qui désiraient mener une vie plus sainte pouvaient résider; mais le désert ne fut plus désormais que l'appendice d'une institution collective destinée à une œuvre d'apostolat. Ainsi s'explique-t-on qu'en l'espace d'une génération les pays celtiques, l'Irlande en particulier, qui étaient peuplés « de moines et de moniales menant une vie parfaite, » aient vu surgir partout ces immenses collèges, comme Bangor en Galles, Iona en Écosse, Clonard en Irlande, qui comptaient jusqu'à 3 000 moines.

Le caractère collectif que revêtit presque immédiatement la vie religieuse des Celtes s'explique très bien par leur instinct communautaire, par la manière dont se propage chez eux l'enthousiasme religieux, enfin par leurs habitudes de vie et par les conditions économiques issues du système tribal. La division indéfinie du patrimoine, en ces pays rudes dont les ressources étaient limitées et dont la population s'accroissait rapidement, aboutit à une telle misère que, si l'on en croit l'hymne à Colman (*Rev. celt.*, t. v, p. 95), les habitants de l'Irlande en vinrent à jeûner pour que Dieu leur envoyât une peste qui réduisit leur nombre. Le monastère servit de débouché au trop-plein de la population : protégé et doté par les communautés et par les chefs sur le territoire desquels il était installé, il devint bien vite le complément naturel et indispensable du clan, dans l'ordre religieux. Le monastère fondé sur la parenté spirituelle répondait exactement au clan, issu de la parenté du sang, et la similitude était si parfaite que les Irlandais appliquèrent aux relations nouvelles instaurées par le

monachisme leur conception de la consanguinité : tous les membres de la communauté monastique formée par une maison-mère et par ses filles appartenaient à une même « famille », dont le saint fondateur est considéré comme le chef et le père par adoption (à l'origine le fondateur de l'*ecclesiastica progenies* était toujours un moine, non marié); c'est le saint qui lui donne son nom, et qui en détient tous les biens; chacune de ces familles (*muintir*) ou tribus du saint (*fine manach*) est indépendante des autres, a sa propre règle, jouit d'une immunité complète, et ne reconnaît d'autre juridiction que celle du saint ou de son successeur. C'est donc le système tribal qui, dans les pays celtiques, donna à l'institution monastique sa forme originale, et c'est sous cette forme que le christianisme s'implanta dans les sociétés celtiques. En l'absence de toute ville, de toute délimitation territoriale précise, le monastère devint la cité ecclésiastique : il remplit en pays celtique le rôle que tenait dans tout le reste de l'Occident le siège épiscopal, et son chef, le saint ou l'abbé, qui exerçait presque toujours les fonctions épiscopales, administrait une communauté, la tribu, comme ailleurs l'évêque administrait le territoire de la cité, son diocèse ou sa paroisse. Dans les pays celtiques, le terme *parochia* désigna, jusqu'au ^{xii}^e siècle, le groupe des églises, formé par une maison-mère et par ses rejetons, sur lequel s'exerçait la juridiction du saint ou de l'abbé : cette juridiction constituait proprement son *diocèse*; lorsque l'Église prit un caractère territorial plus marqué, les limites des circonscriptions diocésaines coïncidèrent avec les limites dans lesquelles s'exerçait la juridiction des principaux centres monastiques ou de leurs saints : ainsi, des monastères fondés par Deiniol, par David, par Dubrice et par Kentigern, naquirent les quatre évêchés de Bangor, de Saint-David, de Llandaff et de Saint-Asaph, correspondant aux quatre principautés qui constituaient le pays de Galles, Gwyned, Dyfed, Gwent et Powys. Mais cette transformation s'accomplit très péniblement, et le système paroissial ne s'établit d'une manière définitive en Grande-Bretagne que sous l'influence de l'Église anglo-saxonne, fille de l'Église romaine : ce n'est pas avant la fin du ^{viii}^e siècle qu'on voit apparaître un clergé séculier en Écosse et en Irlande; il faut attendre le concile de Rathbreasail au ^{xiii}^e siècle pour trouver l'Irlande divisée en diocèses et unifiée sous la juridiction du métropolitain d'Armagh. Enfin, dans les pays celtiques, le pouvoir d'excommunication et celui de réconciliation, qui ailleurs étaient exclusivement réservés à l'évêque, appartenaient à l'abbé, qui exerçait ainsi la juridiction épiscopale, et qui avait souvent sous sa dépendance un ou plusieurs évêques claustraux, détenteurs du titre et du pouvoir d'ordre, mais sans diocèse défini à administrer. Tel était, dans ses grandes lignes, l'*ordo inusitatus* décrit par Bède (*Hist. eccl.*, III, 4), et qui se perpétua jusqu'au temps de saint Bernard, *Vita Malachiae*, c. x.

Le christianisme, en pays celtiques, adopta donc les cadres de la société tribale et jusqu'aux principes originaux sur lesquels reposait cette société. Mais, en les adoptant, il les élargit et les renouvela. Le christianisme monastique, si semblable à la « communauté du sang » par son organisation extérieure, en différait profondément par son esprit : il n'était ni le privilège d'une caste, ni l'apanage d'une famille; il ne divisait pas la société en deux classes; il ne tenait aucun compte du sang; mais il donnait à tous les hommes le moyen d'accéder aux droits et aux privilèges que confère à ses membres la grande famille spirituelle du Christ. Aussi voyons-nous de bonne heure le système tribal, atteint dans son principe, céder de toutes parts, pour faire place à une organisation sociale fondée sur le

droit de la personne, sur la responsabilité individuelle et sur la valeur morale de l'intention : la pénitence se substitue à la composition et à la vengeance du sang; l'autorité morale, délégation de Dieu, ruine l'autorité aristocratique de la tribu. Le christianisme accomplit ainsi une révolution morale d'une portée incalculable, et d'autant plus profonde que la civilisation celtique y était plus opposée. Cette révolution fut l'œuvre des saints.

IV. L'ŒUVRE DES SAINTS. — Il est assez malaisé de dégager, des traditions légendaires et de textes hagiographiques pour la plupart tardifs, les données historiquement certaines concernant la vie et le rôle de ceux que les Celtes appelaient les saints. Cependant, derrière le travail de la légende, les généalogies et chronologies fantaisistes, les déformations dues à l'imagination de ces peuples dominés par l'esprit de clan, prompts à assimiler le moine au devin ou au druide, et à multiplier les manifestations surnaturelles de son pouvoir, on parvient, à la lumière des documents anciens, datés et authentiques, à discerner le rôle historique de ces grandes personnalités, leur lutte contre les habitudes et les institutions primitives, leur effort de rénovation morale, enfin cette inspiration religieuse qui fut le ressort de leur action et qui les rend très semblables aux prophètes d'Israël.

De la fin du ^{iv}^e siècle au début du ^{viii}^e, nous voyons se produire quatre grandes floraisons de vie monastique organisée sous l'influence des saints. C'est de l'Église de Gaule que vint l'impulsion. L'apôtre des Bretons de Strathclyde et des Pictes du sud, Ninian, avait reçu, semble-t-il, les enseignements de saint Martin au retour d'un pèlerinage à Rome, et lui dédia en 397 l'église qu'il avait fait construire à Withern, en Galloway, et qui devint, sous le nom de *Candida casa*, le premier centre monastique de la Bretagne insulaire et sa première école. Quelques années plus tard, saint Patrice commençait son apostolat en Irlande (432). Breton d'origine, après avoir été captif en Irlande, puis avoir séjourné à Lérins, en Italie, et surtout à Auxerre, où il reçut sa formation religieuse avec les ordres, Patrice, à qui une voix intérieure commandait d'aller évangéliser l'Irlande, partit, « libre selon la chair, mais lié par l'Esprit, » pour se faire « serviteur dans le Christ de cette nation étrangère, » où de rares chrétiens avaient été établis par des moines bretons et par Palladius : il parcourut toute l'île, y opéra un grand nombre de conversions, et rattacha l'Irlande à Rome par des liens qui pourront se relâcher, mais qui désormais ne se rompront plus. Son action ne se restreignit pas à l'Irlande, mais elle se fit sentir dans toute la Bretagne insulaire : des auxiliaires lui vinrent des diverses nations de Bretagne aussi bien que de Gaule; d'après le *Catalogus sanctorum Hiberniae* (vers 700), 350 évêques, romains et francs, bretons et scots, se joignirent à lui, et constituèrent le premier ordre des saints catholiques. Cependant Patrice avait concentré en lui toute la juridiction; il avait établi des églises et des monastères, mais il n'avait pas créé une institution monastique viable, et le clergé de son « diocèse » formait plutôt un clergé régional qu'une hiérarchie locale : c'est pourquoi l'organisation ecclésiastique qu'il avait instaurée, avec la primatie d'Armagh, ne paraît pas lui avoir survécu. Dès la fin de sa vie, comme en témoigne sa lettre à Coroticus, il vit les fruits de son apostolat dépérir; après sa mort (461), les Irlandais réadoptèrent le vieux comput de la Pâque et la tonsure druidique, tandis que les Pictes et les Bretons du nord, convertis par Ninian, apostasiaient en grand nombre.

Mais un instrument nouveau était déjà prêt à reprendre l'œuvre de Ninian et de Patrice. Le point de départ du deuxième mouvement de vie religieuse

dans les pays bretons fut la double mission de saint Germain d'Auxerre aux Églises de Bretagne (en 429 avec saint Loup, en 447 avec Sévère de Trèves) : ces missions furent provoquées par la rapide diffusion du pélagianisme, ou plus exactement du semi-pélagianisme de Fauste et de l'école de Lérins, dans la Bretagne insulaire, pays d'origine de Pélage et de son disciple Agricola. Saint Germain extirpa à tout jamais l'hérésie pélagienne des pays celtiques, en même temps qu'il y donna une impulsion vigoureuse au monachisme. Son apostolat paraît s'être exercé avec une intensité particulière en Sud-Galles : or c'est cette région qui fut le foyer du monachisme celtique durant le « second âge des saints catholiques » ; c'est là que s'était installé le précepteur des Bretons, Illtud, qui avait été, d'après le biographe de Samson, le disciple de saint Germain et avait reçu de lui la prêtrise : c'est à son monastère de Llantwit, en Glamorgan, que se formèrent les grands apôtres de la Bretagne insulaire et de l'Armorique, Samson, Pol Aurélien, Gildas et David. Illtud et ses disciples bretons, David, Gildas, Cadoc, opérèrent au VI^e siècle une transformation profonde de la vie religieuse dans les pays celtiques. Désormais, grâce à eux, chaque communauté monastique est pourvue de règles définies, soumise aux vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, et organisée en vue d'une œuvre de mission, sous la forte autorité de l'abbé ; les églises se multiplient sous leurs pas, autour des établissements cénobitiques ; bientôt, en Galles, de l'épiscopat monastique naît l'épiscopat diocésain, et peu à peu s'édifie une juridiction régulière, locale et hiérarchique. L'œuvre des saints du second âge fut toute pénétrée d'esprit catholique, et étrangère à toute compromission : les actes des plus anciens synodes bretons (*Sinodus Aquilonalis Britanniae, Altera Sinodus Luci Victoriae*), confirmés par les *Excerpta de libro Davidis* et par le Pénitentiel de Gildas, attestent que les saints bretons furent les continuateurs de l'œuvre de saint Germain, et qu'ils achevèrent de déraciner l'hérésie pélagienne, en proclamant avec force la double notion du péché et de la nécessité de la grâce, la conception sacramentelle du sacerdoce, le besoin d'une discipline morale réglementée par l'Église, enfin la suprématie du siège de Rome, « tête de ce grand corps », écrit saint Colomban, « dont tous nous sommes membres. » *Epist.*, II, v. Leur catholicisme, d'ailleurs, se conciliait très bien avec un vigoureux esprit national : les grands saints du second âge apparurent comme les porteurs d'un message d'autorité, mais d'un message au peuple, dont ils demeurèrent les « héros » et les « prophètes », après en avoir été les éducateurs.

Cet esprit d'organisation et de discipline, cette inspiration à la fois catholique et nationale, expliquent la prodigieuse force d'expansion qui permit au monachisme breton de conquérir le monde celtique dans l'espace d'une génération. Gildas le propagea lui-même, non seulement en Galles et dans la Domnonée insulaire (péninsule cornique), mais en Armorique et en Irlande, où il se rendit à la requête du roi Ainnire, vers 565 : il y reforma la législation canonique et, d'après le Catalogue des saints, il y introduisit, avec David et Cadoc, une nouvelle liturgie de la messe. C'est du pays de Galles que la Bretagne armoricaine reçut au VI^e siècle les missionnaires et les fondateurs des premiers évêchés, Pol-Aurélien, Samson, Magloire, Lunaire, Malo, tous Gallois. D'autre part, le monastère que saint David avait établi à l'extrémité du pays de Galles, à Ménévie ou Kilmuine, fut la grande école des saints irlandais : Finnian, le fondateur de Clonard en Irlande (520), était venu dans sa jeunesse auprès de David, et c'est là qu'il puisa l'inspiration de l'œuvre qu'il accomplit en Irlande et qui aboutit, en moins de

vingt années (540-560), au renouveau du monachisme irlandais et à la conversion définitive du pays au christianisme. Les « douze apôtres de l'Irlande », Kieran de Clonmacnois, Brendan de Clonfert, Columba d'Iona, furent les disciples de Finnian à Clonard : aussi la tradition irlandaise regardait-elle à juste titre Finnian comme le père adoptif (*oide*) des saints d'Érin.

A partir de la fin du VI^e siècle, c'est l'Église d'Irlande, héritière des traditions bretonnes, qui va devenir la maîtresse des Bretons insulaires et des peuples du continent dans la science ecclésiastique et dans l'ascétisme. Les Scots d'Irlande continuèrent l'œuvre des Bretons de Galles avec plus d'éclat et d'enthousiasme encore, bien qu'avec un moindre génie de l'organisation. Saint Columba, l'apôtre de l'Écosse, commença vers 565 sa mission aux Pictes du nord : le monastère qu'il fonda dans la petite île d'Hy ou Iona devint bientôt la capitale monastique du nord, et compta jusqu'à cinquante-trois maisons-filles, sur lesquelles l'abbé-prêtre d'Iona exerçait la juridiction aussi bien que sur les évêques de la province, pliant ainsi le clergé à une discipline uniforme, mais assez différente de la discipline romaine ; son influence déborda même des pays celtiques, de l'Écosse et de l'Irlande, pour se répandre chez les Angles et sur le continent : peu de temps après que saint Augustin avait commencé l'évangélisation des Saxons (597), les fils de saint Columba établirent un important monastère dans l'île de Lindisfarne, et le moine-évêque Aidan (ci-dessus, t. I, col. 1106), qu'on a pu considérer comme l'apôtre de l'Angleterre au même titre qu'Augustin, amenait à la foi chrétienne les Angles de Northumbrie, commandés alors par le saint roi Oswald (635). De son côté, le grand missionnaire de l'Église celtique, saint Columban, qui était parti d'Irlande pour la Gaule, avec douze compagnons *pro Deo peregrinantes*, fonda successivement les monastères de Luxeuil, de Saint-Gall et de Bobbio (590-615), et propageait l'esprit du monachisme celtique sur le continent, où sa règle fut quelque temps la rivale de la règle bénédictine.

Ce fut l'époque des grandes expansions irlandaises. Tandis qu'un mouvement inverse se produisait, qui transformait les monastères en pépinières d'ermites et rejetait vers la solitude — tel saint Cuthbert à Farne — ces hommes tout brûlants de mener une vie parfaite (lettre de Colomban au pape Grégoire le Grand, 595), l'inspiration apostolique des saints celtiques s'affirmait avec une force croissante. Brendan, le saint voyageur, se lance dans l'océan illimité à la recherche de pays qu'il veut conquérir au Christ. Durant la fin de l'époque mérovingienne et au début des temps carolingiens, les Irlandais, à la suite de saint Colomban et de saint Gall, se répandent « comme une inondation », écrit saint Bernard, dans les Gaules, en Germanie, jusqu'à Kiev, jusqu'en Islande ; ils furent les premiers apôtres de l'Allemagne ; c'est à leur contact que s'alluma chez les Anglo-Saxons la flamme du prosélytisme : Bède attribue l'éveil, chez Egbert, de la vocation apostolique au séjour qu'il fit dans les monastères d'Irlande (v, 9 ; cf. III, 27). L'apostolat des Irlandais était surtout itinérant : ils avaient le don de la conquête plus que celui de l'établissement. Du moins, ils propagèrent sans relâche en Angleterre et sur le continent, avec le savoir théologique, littéraire et artistique qui fit d'eux les précepteurs de toute l'Europe, cet esprit de charité et d'humilité si frappant déjà dans la Confession de Patrice et dans les fragments de lettres de Gildas, la soif du martyre et de l'immolation, la passion de l'apostolat ; ils éveillèrent dans le peuple le sens du péché, le désir de la conversion, de la pénitence du cœur et de la mortification : *peni-*

lentia medicamenta et mortificationis amor, voilà précisément, suivant les termes de Jonas de Bobbio (*Vita Columbani*, I, 5), ce que les missionnaires celtiques apportèrent à l'Occident. Le monastère celtique était avant tout une institution de pénitence, chargée de dispenser la « médecine céleste » et de mesurer la peine à la faute, afin de réconcilier l'âme à Dieu et de prévenir jusqu'à l'intention du mal. Ce sont les moines bretons et irlandais qui, au VI^e siècle, mirent en usage les *pénitentiels*, où la correction du péché est réglementée suivant les cas et les personnes : les *pénitentiels* de David et de Gildas, de Finnian, de Coloman et de Cummean, avec les canons disciplinaires de la grande collection irlandaise, l'*Hibernensis*, se répandirent au VII^e siècle de leurs pays d'origine dans l'Église anglo-saxonne, avec Théodore de Cantorbéry, puis dans l'Église franque, et de là, au IX^e siècle, en Italie. Ce système de la pénitence tarifiée, dont les Celtes insulaires furent les initiateurs, marque une étape importante dans l'histoire de la discipline pénitentiaire, et fut, avant Grégoire VII, l'un des principaux agents de la réforme ecclésiastique. Par là, le monachisme insulaire exerça sur le monde occidental une influence de courte durée, sans doute, mais décisive.

Pourtant à ces Celtes, prompts au bien, tout remplis d'enthousiasme, apôtres humbles et héroïques serviteurs de Dieu, un don manquait : celui de l'organisation. Vers 700, après ces magnifiques floraisons de vie religieuse, l'élan s'arrête et tombe brusquement : nous ne voyons plus que quatre ou cinq figures de saints s'estompant dans les brumes de la légende ; les Celtes de Bretagne s'enferment dans leur particularisme national et, refoulés par les Anglo-Saxons, la plupart d'entre eux, moins généreux qu'Aidan et que son successeur Finan, se refusent à prêcher le verbe de Dieu à leurs ennemis mortels, en même temps qu'ils s'obstinent à maintenir leurs vieux usages, qui les faisaient traiter de quartodécimants, voire même d'hérétiques, par les évêques catholiques d'Angleterre et du continent. Leur apostolat d'une merveilleuse fécondité avait, en Grande-Bretagne, préparé la voie aux ouvriers romains : c'était à ceux-ci d'agir. Le rôle historique des Celtes avait pris fin, si leur œuvre ne devait pas mourir.

On trouvera une bibliographie complète et méthodique des sources de l'histoire d'Angleterre, et des travaux modernes jusqu'en 1900, dans l'ouvrage de Ch. Gross, *The sources and literature of English history from the earliest times to about 1485*, Londres, 1900 (voir notamment, pour l'histoire ecclésiastique, p. 84, 104, 207, 242). — Le meilleur recueil des sources de l'histoire ecclésiastique anglaise est celui de Haddan et Stubbs, *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland*, 3 vol., Oxford, 1869-1878 (inachevé). — En ce qui concerne les anciens Celtes, on consultera les éditions des *Ancient laws of Wales*, Londres, 1841, et des *Ancient laws of Ireland*, Londres et Dublin, 1865-1880, avec les travaux de F. Seebohm, *Tribal system in Wales*, 2^e éd., 1904 ; la traduction des *Mabinogion*, de J. Loth, dans les t. III et IV du *Cours de litt. celtique*, Paris, 1889 ; les nombreux travaux publiés par d'Arbois de Jubainville et par John Rhys ; enfin, pour l'Ecosse, W. F. Skene, *Celtic Scotland*, Édinburgh, 1876. — Pour la chronologie, on consultera la vieille recension des *Annales Cambriae*, publiée par Phillimore, dans *Y Cymmrodor*, t. IX, p. 152 (cf. t. XI, p. 133) ; les Chroniques irlandaises et anglo-saxonnes publiées dans les *Rolls* et dans les *Monumenta Germaniae historica*, et les travaux d'Alfred Anscombe. — Sur les origines du christianisme en Grande-Bretagne, Hübner, *Inscriptiones Britanniae christianae*, 1876 ; Warren, *The liturgy and ritual of the Celtic Church*, Oxford, 1881, et le compte rendu de Duchesne, dans *Bulletin critique*, 1881, p. 263 ; l'étude (systématique) de Zimmer, *Keltische Kirche*, dans *Realencyclop. für prot. Theol.*, t. X ; trad. A. Mayer, Londres, 1902 ; une importante étude de Hugh Williams, dans les *Transactions of Cymmrodorion*, 1893-1894, dont certaines thèses doivent être corrigées

par les travaux remarquables de Haverfield (cf. notamment *English hist. review*, juillet 1896). — En ce qui concerne plus particulièrement les saints et le monachisme, on ne peut pas faire grand fond sur les Vies des saints gallois du *Livre de Llandaff*, Oxford, 1893, ni sur les *Lives of Cambro-British saints* publiées par W. J. Rees, Llandovery, 1853, qui datent pour la plupart du XI^e siècle (bien que la *Vita Cadoci* contienne des chartes anciennes, Seebohm, loc. cit., p. 172), non plus que sur les textes hagiographiques irlandais publiés par de Smedt et Backer, 1888, d'après le *Cod. Salmant.*, et par W. Stokes, 1890, d'après le *Livre de Lismore*. Par contre, nous possédons deux œuvres capitales émanées des saints : 1^o la *Confessio*, l'*Epistola* et les *Dicta* de saint Patrice (meilleure édition dans *Proc. roy. Irish Acad.*, t. XXV, p. 201 ; trad. Dottin, Paris, 1908 ; consulter l'ouvrage de premier ordre de J. B. Bury, *The life of St. Patrick and his place in history*, Londres, 1905) ; 2^o le *De excidio* de Gildas (v. 540), avec ses fragments de lettres, éd. Mommsen, *Mon. Germ. hist., Chron. min.*, t. III, et H. Williams, Londres, 1899, avec des notes : Gildas est, pour cette époque, la principale source de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, qui a été parfaitement éditée par Plummer, Oxford, 1896. Enfin on trouvera des renseignements d'une grande valeur dans les Vies armoricaines de Samson (*Acta sanct.*, jul. t. II, p. 568 sq.), de Pol Aurélien (*Rev. celt.*, t. V, p. 419), ainsi que dans les plus anciens documents de provenance irlandaise, comme la Vie de Columba par Adamnan (excellente édition, avec notes copieuses, par W. Reeves, Édinburgh, 1874), le *Catalogus sanctorum Hiberniae* (Haddan et Stubbs, t. II, p. 292), la collection canonique irlandaise et les *pénitentiels*, publiés par Wasserscheleben, Halle, 1851 ; Leipzig, 1885, et étudiés par Paul Fournier, dans *Nouv. rev. hist. de droit franç. et étranger*, t. XXIII sq. ; *Rev. hist. et litt. relig.*, t. VI-IX. — Sur les « causes de la dissidence entre l'Église bretonne et l'Église romaine relativement à la fête de Pâques », voir le *Mémoire* publié par Varin, dans *Acad. des inscript. et belles-lettres*, 1858. — Le meilleur ouvrage d'ensemble est celui de dom Gougaud, *Les chrétiens celtiques*, Paris, 1911.

Jacques CHEVALIER.

II. L'ÉGLISE ANGLO-SAXONNE. — I. Les invasions anglo-saxonnes. II. La mission grégorienne. III. La mission celtique. IV. Organisation de l'Église anglo-saxonne. V. Grandeur et décadence religieuses. VI. Les invasions danoises.

I. LES INVASIONS ANGLO-SAXONNES. — La Grande-Bretagne n'était encore complètement ni romanisée ni christianisée, quand de nouvelles invasions fondirent sur elle. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'armées organisées comme celles de César ou d'Agricola, ni de colonisation régulière. La poussée vers l'ouest des peuplades germaniques amena sur les côtes bretonnes les flottilles des tribus qui s'étaient alors fixées sur les rives de la mer du Nord. Bède attribue spécialement à trois d'entre elles : Jutes, Angles et Saxons, l'œuvre de la conquête. Or, Tacite connaît une grande confédération religieuse, dont font partie, de son temps, les *Anglii*. Elle a pour centre, dans une île danoise, peut-être Seeland, le bois sacré de Nerthus, que l'historien latin identifie avec la Terre Mère. Des cérémonies gaies ou sauvages, procession de la déesse sur un char traîné par des vaches blanches, festins, danses, ablutions du char, noyade finale, dans le lac sacré, des esclaves qui ont pris part à la fête, réunissent, à chaque printemps, les membres de l'amphictyonie. Parmi eux, auprès des *Anglii*, se trouvent les *Eudoses*. La plupart des germanistes les identifient avec les Jutes de Bède. Peut-être ceux-ci se cachent-ils mieux sous le nom des *Niuthones*, qui font aussi partie de la confédération. Venance Fortunat désigne en effet, sous le nom d'*Eutiones*, la même tribu que Théodbert, dans une lettre à Justinien, appelle *Eucii*, et qu'il dit alliée aux Saxons. La tradition paléographique de la « Germanie » étant très pauvre, il n'est pas trop téméraire d'assimiler ces *Eutiones*, qui sont certainement les Jutes, aux *Niuthones* de Tacite. Celui-ci ne connaît pas les Saxons. Mais il s'étend longuement sur la populeuse tribu des *Chauci*. Or, le Byzantin Zosime

nous apprend, au ^{iv}e siècle, que ces derniers sont « une partie des Saxons. »

L'habitat de ces tribus, au temps de l'historien latin, paraît déterminé d'une façon précise. Les Angles et les Jutes — qu'ils soient les *Eudoses* ou les *Nuithones* — occupent les régions ouest de la Chersonnèse cimbrique. C'est à peu près la partie de la presqu'île danoise qui forme aujourd'hui le Schleswig-Holstein. Quant aux *Chauci*, ils sont fixés, à ce moment, dans le bassin du bas Weser, jusqu'à l'Ems d'un côté et de l'autre jusqu'à l'Elbe. Mais, dès le temps de Ptolémée le géographe, il semble bien que toutes ces tribus se poussent l'une l'autre le long de la côte germanique, dans la direction de l'ouest. Des indications, très fragmentaires du reste, chez les auteurs latins du ⁱⁱⁱe et du ^{iv}e siècle, chez Eutrope et Ammien Marcellin en particulier, nous portent à croire que ces tribus vinrent progressivement s'établir vers l'embouchure de l'Elbe, puis, peu à peu, jusqu'à l'estuaire du Rhin. C'est de là très probablement que partirent leurs flottes pour aborder aux côtes britanniques. Ils s'étaient mêlés du reste à d'autres tribus, et il est certain, par exemple, que les Frisons prirent part à leurs expéditions.

Ils apportaient avec eux leurs dieux et leur religion. Avec des variantes locales certaines, mais qu'il n'est pas possible de définir avec précision, en raison de la pénurie des documents, ils pratiquent tous le culte commun des peuplades germaniques. Woden (Wotan), le dieu de l'air et de la lumière, est l'ancêtre éponyme de toutes les dynasties royales anglo-saxonnes. A côté de lui apparaît Séaxnôt (Saxnot), le compagnon des Saxons, dieu de la guerre et de la victoire. Puis c'est Donar, le Thor scandinave, dieu de la culture. Parmi les déesses, Nerthus-Hertha est la terre nourricière, épouse de Freyr, qui du reste devint plus tard un dieu scandinave sous le nom de Njörd. Dieux et déesses ont leurs prêtres et leurs prêtresses, qui, à l'époque la plus ancienne, semblent avoir célébré le culte exclusivement dans des bois sacrés. Plus tard, il est parlé de temples, et les historiens anglo-saxons connaissent des *fana paganorum*. A côté des grands dieux, dont la religion est surtout tribale, il y a une multitude d'autres êtres, géants ou nains, bienfaisants ou malfaisants, qui reçoivent les hommages des clans ou des individus. Ils peuplent la nature, variables comme les lieux et les saisons, comme les arbres sacrés ou les sources divines qui les représentent. A cette mythologie populaire se rattachent les légendes héroïques dont on retrouve le développement ou la trace dans les anciens poèmes anglo-saxons. Le « Beowulf », par exemple, nous expose, sous une forme rajeunie, le vieux mythe germanique de la lutte du héros contre le géant, de Beowa contre Grendel. C'est le thème que l'on retrouve dans la légende continentale de Siegfried, dans les récits norois qui concernent Sigurd.

Mais tout ce paganisme, cultes et légendes, était essentiellement local. Déraciné par l'invasion elle-même, il n'offrit pas à la propagande chrétienne une résistance irréductible. Les rois anglo-saxons, même ceux qui restèrent attachés au vieux culte, même ceux qui se posèrent en champions du paganisme, ne furent point des persécuteurs. Ils discutent l'adoption ou le rejet de la nouvelle foi dans le conseil des anciens (*witenagemot*, assemblée des sages), comme toute autre question de gouvernement. Ils laissent la liberté à leurs sujets et même à leurs enfants. Aussi le nombre des martyrs que coûta à l'Église l'évangélisation de ces nouveaux peuples fut-il relativement très restreint. Ils avaient du reste déjà abandonné un certain nombre de leurs coutumes païennes. Ainsi l'incinération solennelle des chefs après leur mort, qui se retrouve

chez tous les Germains du continent, ne survit plus qu'à titre de souvenir légendaire chez les envahisseurs de la Grande-Bretagne. Le seul témoignage qui s'y rapporte est un récit mythique du « Beowulf ».

Telle était la race qui allait substituer à la civilisation romano-celtique de l'île une nouvelle culture. La façon dont se fit cette substitution reste assez obscure. Nous n'avons presque aucune donnée positive pour tout le ^{iv}e siècle et pour la première partie du ^ve. Et pourtant, dès la fin du ⁱⁱⁱe (280), il est question de descentes des pirates germaines sur les côtes britanniques. Ces attaques isolées durent se reproduire plus fréquemment, à partir du jour où un honteux rescrit d'Honorius (410) rappela sur le continent les dernières troupes romaines et laissa les habitants livrés à leurs propres ressources. Lorsque saint Germain d'Auxerre, en 429, passe le détroit pour aller combattre le pélagianisme qui menaçait les chrétiens celtiques, il trouve les Bretons aux prises avec les Pictes du nord et « les païens saxons. » Il les mène au combat au cri de « Alleluia ! » et remporte la victoire qui garda ce nom. Telles sont les seules données précises pour toute cette longue période.

Mais, au milieu du ^ve siècle, les invasions deviennent régulières et se terminent par l'établissement définitif des nouveaux venus sur les territoires conquis. En 449, deux aventuriers jutes, Hengist et son frère Horsa, débarquent dans l'île de Thanet, à l'appel du roi breton Vortigern, qui réclamait leur aide contre les Pictes. Ils pénètrent dans le Kent, puis se querellent avec ceux qui les avaient appelés. Hengist se fait proclamer roi en 455, et pousse jusqu'à Londres en 457. Mais, à la dernière date où il soit fait mention de lui (473), il ne paraît pas qu'il ait eu en son pouvoir autre chose que le district du Kent où il avait abordé. En 477, un Saxon, Aella, et ses trois fils abordent au sud avec leurs bandes. Ils fondent le Sussex et, en 491, prennent Anderida qui devient leur capitale. En 495, Cerdic, un autre Saxon, aborde avec son fils Cynric sur la côte de Southampton. Après plusieurs batailles avec les Bretons du Hampshire, il se fait proclamer roi en 519. Il conquiert l'île de Wight en 530 et meurt en 534. En 552, sa bande conquiert Salisbury et s'y établit. En 547, nous trouvons une tribu d'Angles établie au nord de l'Humber, avec Bamborough comme centre. En 560, un autre Aella, de race saxonne, est reconnu comme roi de Deira, en Northumbrie. Nous n'avons aucune date concernant l'établissement des Angles et des Saxons de l'est, aussi bien que des Merciens. Ces invasions avaient peu à peu occupé toute la côte est et sud de l'île jusqu'à l'estuaire du Forth au nord et jusqu'à la pointe de Portland au sud. Mais les établissements de la côte devaient nécessairement fournir une base d'opérations pour pénétrer dans le centre (Midlands). En 571, le petit-fils de Cerdic, Ceawlin, roi des Saxons de l'ouest, livra une grande bataille aux Bretons à Bedford et s'empara des quatre villes d'Aylesbury, Lenbury, Bensington et Eynsham. Il les battit de nouveau en 577 à Dyrham et leur prit Gloucester, Cirencester et Bath. Ainsi fut fondé le puissant royaume saxon du Wessex.

De la résistance bretonne à ces invasions il n'est resté que de vagues souvenirs, celui de la victoire du *Mons Badonicus*, remportée par Ambrosius Aurelianus sur les Saxons de Hengist, entre 500 et 516, et le cycle légendaire d'Arthur. Mais il ne faudrait pas conclure de là à l'extermination complète des anciennes populations. Cette invasion en détail favorisait l'existence côte à côte des vainqueurs et des vaincus. Mais elle ne supprimait pas cependant l'antipathie naturelle de ceux-ci pour ceux-là. Aussi ne tentèrent-ils rien pour la conversion de leurs adversaires. Il semble même qu'il y eût, à ce point de vue, un certain mépris du

clergé celtique à l'égard des conquérants. Beaucoup plus tard seulement et poussés par l'exemple des missionnaires romains, ils consentirent à partager leur foi avec ceux qui les avaient dépossédés de leur sol natal.

II. LA MISSION GREGORIENNE. — L'invasion germanique de la Grande-Bretagne s'était faite par vagues successives et différentes. Il en résulta divers groupements qui, peu à peu, formèrent des royaumes. Les Saxons fondèrent ainsi les trois États de Wessex, Sussex et Essex. Les Jutes restèrent les maîtres du Kent. Plus au nord, l'Estanglie et la Mercie gardaient leur autonomie. Enfin, par delà l'Humber, la Deira et la Bernicie étaient occupées par des bandes qui affirmaient leur indépendance. Mais les frontières étaient flottantes comme aussi les relations réciproques. Pendant longtemps, l'un ou l'autre de ces groupes essaya, au gré des succès militaires, d'établir sa suprématie (Bretwalda) sur les divers royaumes et de la maintenir. Ce fut d'ailleurs sans y réussir définitivement. C'est en ce sens seulement qu'on peut parler d'heptarchie.

La plus ancienne, et aussi, semble-t-il, la mieux organisée de ces principautés, à la fin du ^{vi} siècle, était le Kent. Son roi Aethelbert était en relations avec les royaumes francs du continent. Il avait même obtenu en mariage Bertha, fille de Charibert, roi de Paris. Or Bertha était chrétienne. Elle avait amené avec elle comme chapelain l'évêque franc Luidhart. Dès l'arrivée de celui-ci, Aethelbert lui attribua une ancienne église romaine, située un peu en dehors des murs de Cantorbéry, sa capitale. Bède l'appelle même l'église de Saint-Martin, lui donnant très probablement un titre qu'elle ne porta que plus tard. Ainsi s'expliquent les sentiments de bienveillance qu'Aethelbert allait montrer aux missionnaires romains.

La Grande-Bretagne attirait en effet à ce moment même l'attention du pape saint Grégoire. Avant son élévation au pontificat, alors qu'il était simple abbé de Saint-André *in Celio*, il s'était, semble-t-il, intéressé aux conquérants de l'île. On connaît le gracieux récit de Bède. L'abbé rencontre un jour, sur le marché, des esclaves germains dont le teint frais, les yeux bleus, les cheveux blonds, retiennent ses regards. Il leur demande leur nom « Nous sommes de la tribu des Angles, » lui disent-ils. « Je ferai de vous des anges, » reprend Grégoire. Et dès lors, il serait parti pour les évangéliser, si le peuple romain ne l'avait retenu. Devenu pape, il se souvint des esclaves northumbriens. En 595, il demande à l'un de ses agents en Gaule de lui en acheter. Et c'est là peut-être la source du récit de Bède. Enfin, en 596, il décide d'envoyer une mission en Grande-Bretagne. Ses lettres d'alors laissent clairement entendre qu'il n'avait aucune confiance dans le clergé celtique pour accomplir cette œuvre.

Le chef de la mission est un moine de Saint-André, Augustin. Il part en compagnie assez nombreuse, traverse la Haute-Italie que ravagent les Lombards d'Agilulf, et arrive en Provence. Là, les difficultés du voyage l'effraient, et il retourne à Rome avec une requête de ses compagnons, qui demandent décharge de leur mission. Mais Grégoire le renvoie (juillet 596) avec des lettres de recommandation pour Brunehaut, Théodoric et Théodebert, pour les évêques de Marseille, de Lyon, de Tours et d'Autun. La petite troupe reprit donc son voyage et, vers la fin d'avril 597, elle abordait dans l'île de Thanet, soit à Ebbsfleet, soit à Richborough. Quelques jours après son arrivée, Aethelbert décida de la recevoir. L'audience, suivant la coutume germanique, eut lieu à ciel ouvert. Les moines d'Augustin s'avancèrent au chant des cantiques, précédés de la croix et d'une bannière peinte représentant le Sauveur. Augustin fit part au roi de l'objet de sa venue. Aethelbert, entouré de ses *witan*, répondit que la matière

demandait réflexion et conseil. En attendant, il reçut très bien les nouveaux venus et leur permit de célébrer le culte dans l'église de Saint-Martin. Moins de trois mois après, le 2 juin 597, le roi recevait le baptême, et avec lui, un grand nombre de ses sujets.

Augustin reprit alors le chemin des Gaules, et, sur la fin de 597, il recevait la consécration épiscopale des mains de Virgilius, archevêque d'Arles. Au même moment, il adressait au pape un certain nombre de questions concernant la conduite qu'il devait tenir en divers cas, particulièrement vis-à-vis des églises celtiques. Grégoire lui répondit en lui donnant tous droits sur tous les fideles de l'île avec permission d'établir des évêques. Pour répondre, semble-t-il, à de nouvelles demandes, Rome envoyait, en 601, une nouvelle troupe de missionnaires. Parmi eux se trouvaient les futurs évêques Mellitus, Justus et Paulinus. Ils apportaient un plan d'organisation de la nouvelle église et aussi le pallium pour Augustin. Celui-ci devait prendre le titre d'archevêque de Londres, et choisir douze suffragants. Quand la parole de Dieu aurait été prêchée en Northumbrie, il consacrerait un archevêque d'York, qui ferait de même pour sa propre juridiction. Grégoire rattachait ainsi son plan à l'ancienne division romaine de la Grande-Bretagne. Mais les temps étaient changés. Le plus ferme point d'appui d'Augustin était Aethelbert, et le Kent son royaume, et sa capitale Cantorbéry. Le plan resta donc sur le papier. Augustin n'établit lui-même que deux sièges épiscopaux, Rochester pour Justus, et Londres pour Mellitus.

Aethelbert fut un néophyte zélé. Il aida certainement à la conversion de son neveu Saebert, roi du Sussex. L'oncle et le neveu bâtirent en commun l'église de Saint-Paul de Londres et la donnèrent à Mellitus. De même il décida le roi d'Estanglie, Raedwald, à recevoir le baptême à Cantorbéry. Mais, de retour en son royaume, importuné, dit-on, par les prières de sa femme, le nouveau converti retourna à son paganisme, et se contenta, comme Alexandre-Sévère, d'adjoindre le Christ à ses idoles. Les progrès de la mission romaine n'en étaient pas moins très considérables. En trois ou quatre ans elle avait pris pied dans les principaux centres de la domination anglo-saxonne.

Mais ces succès ne faisaient que rendre plus pressante la solution de la grave difficulté qui, dès la première heure, avait tourmenté l'esprit d'Augustin. A ce moment, il subsistait encore au moins six sièges épiscopaux celtiques en Grande-Bretagne : Bangor, Saint-David, Saint-Asaph, Llandaff, Llanbadarn, Withern et Glasgow. Peut-être même, en 588, le siège de Londres était-il encore occupé. En tous cas, quelques communautés bretonnes avaient, un peu partout, traversé la tempête de l'invasion. Elles gardaient jalousement les anciennes coutumes de l'Église celtique. C'étaient, tout d'abord, quelques différences rituelles dans l'administration du baptême et dans la forme de la tonsure cléricale. Au lieu de la simple couronne, les *Scotti* dénudaient entièrement le front. Mais une autre différence paraissait beaucoup plus importante. Avant 458, toutes les Églises occidentales, y compris celle de Grande-Bretagne, calculaient la date de Pâques d'après un cycle de quatre-vingt-quatre ans, attribué à Sulpice-Sévère (vers 410), mais qui, en réalité, remontait au concile d'Arles de 314. Or, en 458, l'Église romaine essaya un nouveau comput, fondé sur un cycle de cinq cent trente-deux ans, qu'on attribue à Victorius d'Aquitaine. Enfin, en 525, elle se décida pour un nouveau cycle, celui d'Anatolius. Il était plus correct et surtout avait l'avantage d'harmoniser la date de Pâques à Rome et dans les Églises orthodoxes d'Orient, en particulier Alexandrie.



La Grande-Bretagne, occupée par l'invasion anglo-saxonne, sans communication avec le continent, avait gardé le cycle de quatre-vingt-quatre ans. Il en résultait une différence de date très sensible pour la célébration de Pâques. Les missionnaires romains entreprirent de réduire ces divergences. Une première conférence eut lieu, en 603, au lieu appelé « le Chêne d'Augustin », probablement à Aust, sur le canal de Bristol. Mais l'hostilité de race donnait à ces divergences un caractère de profondeur qu'elles ne semblaient guère avoir en elles-mêmes. Les répudier, c'était, pour les Celtes, abdiquer tout leur passé national. On ne put donc s'entendre. Un peu plus tard, une autre conférence, à laquelle assistaient, selon Bède, sept évêques bretons et de nombreux abbés, dont le savant Dinooth, de Bangor Iscoed, échoua de la même façon. Pour un siècle et demi, les deux Églises allaient vivre séparées, les Bretons refusant toute communion avec les Romains, et ceux-ci les traitant de schismatiques et de « quartodécimans ».

Augustin mourut le 26 mai 604. Un de ses compagnons de la première heure, Laurentius, lui succéda. Il continua sa œuvre. Elle prospéra tant qu'Aethelbert vécut. Mais sa mort (24 février 616) faillit porter un coup terrible à la nouvelle mission. Son fils et successeur, Eadbert, était resté païen. Son premier acte de roi fut, suivant la coutume germanique, d'épouser la jeune veuve de son père, qui, après la mort de Bertha, s'était remarié. Laurentius protesta. C'était la rupture. De même, les fils de Saeberth, Seaxred et Saeward, qui lui succédèrent conjointement, n'avaient pas reçu le baptême. Ils permirent de nouveau le culte des idoles. La réaction fut si vive que Mellitus de Londres et Justus de Rochester crurent devoir abandonner la partie et se retirer dans les Gaules. Pendant ce temps, Eadbert était en lutte avec Readwald, roi d'Estanglie. Les insuccès militaires le ramenèrent à de meilleurs sentiments. Il se convertit, répudia son épouse et fut baptisé. Mellitus et Justus purent alors revenir dans le Kent, pour succéder, l'un après l'autre, à Laurentius sur le siège de Cantorbéry. Il semble du reste que les progrès de la foi, sous leur épiscopat, n'aient pas été considérables.

Après ces mauvais jours, une période de prospérité allait se lever pour la mission grégorienne. Raedwald, roi d'Estanglie, était mort. Il avait exercé une véritable suprématie sur les royaumes anglo-saxons. Son fils ne recueillit point cette prééminence. Elle tomba au pouvoir d'un nouveau venu, Edwine, roi de Deira, en Northumbrie. Il avait épousé la fille d'Eadbert de Kent, Aethelberga, qui était chrétienne. Elle s'était fait accompagner, comme son aïeule Bertha, d'un chapelain, Paulinus, que Justus de Cantorbéry consacra évêque avant son départ (625). Or, ici, se répéta, entre Paulinus et Edwine, la scène qui s'était passée entre Augustin et Aethelbert. Le roi, avant de se rendre aux enseignements du missionnaire, voulut réfléchir et consulter son conseil. En 627, il réunit, à Godmundingham, près d'York, son *witenagemot*. La discussion prit une telle tournure que le grand-prêtre de Woden lui-même, Coifi, déclara qu'il fallait suivre le maître étranger, s'il pouvait dire d'où viennent les hommes et où ils vont. En conséquence, Edwine bâtit une chapelle à York, et, la veille de Pâques 627, il y était baptisé en nombreuse compagnie. Paulinus, avec un compagnon qu'il avait amené, le diacre Jacques, se mit à évangéliser la vaste région northumbrienne. En 628, il avait pénétré jusqu'à Lincoln, dans le Lindsey.

En Estanglie aussi la situation s'améliorait. Après un long exil chez les Francs, Sigeberth venait d'y être élu roi. Or, en Gaule il était devenu chrétien et avait été baptisé. Justement, un moine burgrave du nom

de Félix abordait alors à Cantorbéry et s'offrait à l'archevêque, Honorius, pour l'évangélisation des païens. Celui-ci l'envoya vers Sigeberth. Après avoir abordé à Dunwich, sur la côte de Suffolk, il y établit son siège épiscopal en 631, avec une école et, à Burgh Castle, un monastère, qui furent des pépinières d'apôtres pour toute cette région. Enfin, en 634, sur la côte du Hampshire, débarquait un prêtre, nommé Birinus, venant directement de l'Italie et chargé par le pape Honorius d'évangéliser la Grande-Bretagne. Il établit son siège à Dorchester et, un an après son arrivée, il baptisait le roi des Saxons de l'ouest, Cyneigils et son fils Cwichelm. Ainsi, en moins de quarante ans, les principautés anglo-saxonnes, sauf la Mercie et la Bernicie, avaient officiellement reçu la bonne nouvelle, au moins de façon passagère.

III. LA MISSION CELTIQUE.— La suprématie d'Edwine avait été profitable à l'Église et à la paix. « Alors, dit Bède, une femme portant son nouveau-né pouvait traverser l'île, de la mer à la mer, sans aucun danger. » Cet état ne fut pas de longue durée. Edwine allait trouver devant lui la coalition des adversaires de sa race et de sa religion. Le Celte Cadwallon, roi de Gwynedd (pays de Galles), était chrétien. Il n'en fit pas moins alliance avec le Saxon Penda, roi de Mercie, qui se présentait comme le champion du paganisme. Leur armée s'avança jusqu'auprès d'York. Edwine marcha à leur rencontre et leur livra bataille à Heathfield, près Doncaster. Il fut défait et tué ainsi que son fils Osfrid (12 octobre 633). Le pays fut ravagé et les Celtes de Cadwallon se montrèrent plus cruels que les païens de Penda. York tomba entre les mains des envahisseurs. L'archevêque Paulinus s'enfuit, emmenant dans le Kent la veuve d'Edwine, Aethelberga, avec toute sa famille. Un cousin d'Edwine, Osric, essaya de rallier les Saxons de Diera. D'autre part, en Bernicie, les grands rappelaient Eanfrid, qui avait été chassé par le grand Bretwalda. L'une et l'autre avaient été baptisés. Mais, devant la défaite des chrétiens, ils retournèrent tous deux au paganisme. C'était la fin de la mission de Paulinus. A peine resta-t-il, dans toute la Northumbrie, un seul missionnaire, ce diacre Jacques, qui avait été le compagnon du premier archevêque d'York.

Woden ne protégea point les apostats. Osric tombait, au bout de quelques mois, sous les coups de Cadwallon. Et comme Eanfrid allait offrir l'hommage au terrible roi de Gwynedd, celui-ci le fit décapiter. Ce fut du reste pour son malheur. Les Berniciens élurent le frère du mort, Oswald. Celui-ci était un chrétien zélé. Il rassembla une petite armée, et, précédé d'une croix de bois, alla offrir la bataille au roi celte, près d'Hexham. Il remporta un plein succès et Cadwallon périt dans la lutte (634). Son allié, Penda, ne renonça point à la guerre contre les royaumes chrétiens. L'année suivante, il s'attaquait à l'Estanglie. Sigeberth, qui s'était retiré dans un monastère, en sortit pour défendre son peuple. Mais il succomba et Penda, à la tête de ses sauvages Merciens, ravagea le pays, détruisant églises et monastères.

Heureusement, les succès d'Oswald furent le point de départ d'une restauration chrétienne en Northumbrie. Seulement elle ne vint pas de Rome. Le vainqueur de Cadwallon avait été converti à la foi du Christ, pendant son exil, par les moines irlandais d'Iona. Il leur demanda des missionnaires pour son peuple. On lui envoya tout d'abord un évêque de caractère inflexible, qui rebuta les Northumbriens. Il fut obligé d'abandonner cette œuvre. Elle fut reprise par l'un de ses frères, dont la douceur et la bonté devaient rester célèbres. Aidan arriva à Bamborough vers la fin de 635. Il choisit comme siège de son église l'île de Lindisfarne, dont la position rappelait Iona. 11

y établit un monastère, vis-à-vis de la capitale d'Oswald. Puis il parcourut le pays, prêchant et convertissant. Comme, d'abord, il ne savait pas l'anglo-saxon, le roi lui-même lui servait d'interprète. Ensemble ils donnèrent l'exemple d'une vie accordée à leurs principes. Un jour de Pâques, raconte Bède, l'aumônier du roi entra dans la salle où celui-ci mangeait en compagnie d'Aidan, et lui déclara qu'il n'avait plus rien à donner aux pauvres. Oswald fit briser sa vaisselle d'argent, et, sur-le-champ, la distribua de sa main. Aidan, la saisissant, s'écria : « Puisse cette main ne jamais périr ! » Son vœu fut exaucé. On gardait comme une relique, dans la cathédrale d'York, le bras et la main du roi, qui s'étaient conservés incorruptibles.

Cependant la foi se répandait sur les rives de la Tweed. Aidan avait établi à Lindisfarne une école où lui-même élevait douze enfants pauvres. Un de ses compagnons, Boisil, fonda le monastère d'Old Melrose. Mais le terrible Penda allait, une fois de plus, inquiéter cette chrétienté naissante. Ligué très probablement avec les Celtes, il menaça la Northumbrie d'une nouvelle campagne. Oswald, semble-t-il, voulut le prévenir. La bataille eût lieu à Maserfelth, sur la frontière galloise. Les chrétiens furent défaits, et leur roi périt comme un saint et un héros (5 août 642). Le premier résultat du désastre fut la scission du royaume northumbrien. Oswin, fils d'Ostric, fut élu roi de Deira. Oswy, frère d'Oswald, lui succéda en Bernicie. Heureusement tous deux étaient chrétiens zélés. Aidan et ses missionnaires purent continuer leur œuvre. Ils le firent avec un succès croissant et mérité. Bède, qui déplore les attaches d'Aidan avec l'Église celtique, n'en célèbre pas moins chaleureusement les vertus de l'évêque de Lindisfarne.

Mais Penda était toujours là, menaçant. En 643, il pénétra jusqu'au cœur de la Northumbrie et mit le siège devant Bamborough. De son monastère, Aidan voyait les flammes de l'incendie allumé par le farouche païen. Elles menaçaient d'atteindre les murs de la ville et les maisons elles-mêmes. Heureusement, à sa prière, le vent tourna et Bamborough fut délivrée. Il avait de plus à supporter les compétitions de ses deux disciples, Oswin et Oswy. Elles finirent par le meurtre du premier, et le second réunit de nouveau sous son sceptre toute la Northumbrie (651). Quatre ans plus tard, Oswy servait plus noblement la cause chrétienne. Il battait complètement, à Winwaed, l'armée des Merciens, et Penda restait sur le terrain. C'était la fin de la guerre du paganisme contre l'Église. Aidan et ses missionnaires profitèrent de l'heure. Des monastères furent fondés à Whitby, Chester, Peterborough et Boston. La foi pénétra ainsi jusqu'en Mercie, où le fils de Penda, Peada, s'était converti.

En 652, Finan succédait à Aidan sur le siège de Lindisfarne. Il était, lui aussi, un moine d'Iona. Il continua l'œuvre de son prédécesseur, et avec l'appui d'Oswy, dont Peada était devenu le gendre, il se dévoua surtout à l'évangélisation de la Mercie. Mais plus s'étendait la mission celtique, et mieux aussi se marquait l'opposition des pratiques irlandaises et des rites romains. Un moine d'origine irlandaise, mais qui avait fait ses études dans le royaume franc, Ronan, essaya vainement de convertir l'évêque de Lindisfarne. Le conflit devint aigu sous le successeur de Finan, Colman. La famille royale elle-même était divisée sur ce point. La femme d'Oswy, Eanflaëd, fille d'Edwine, avait été élevée dans le Kent suivant les usages romains. Le fils du roi, Alchfrid, avait eu comme maître l'abbé de Ripon, Wilfred, qui commençait alors sa carrière mouvementée, Wilfred avait été élevé par les moines de Lindisfarne. Mais il avait complété son éducation par un voyage en Italie et dans les Gaules.

Il avait fait un assez long séjour à Rome et surtout à Lyon. Il en était revenu partisan décidé des coutumes romaines.

Mais la question ne se posait pas seulement pour Oswy au point de vue de son royaume et de sa famille. Il était en relations constantes d'amitié avec les rois et les évêques d'Estanglie et de Wessex, qui même lui demandaient des missionnaires. Or ceux-ci étaient fermement attachés aux usages de Rome. Le roi de Northumbrie se décida donc à terminer ce différend pour le bien de l'Église et de l'État. Il convoqua, pour le carême de 664, une conférence qui devait avoir lieu à Whitby (Streanealch) au monastère de Sainte-Hilda. Colman lui-même et l'un de ses disciples, Cedd, qu'il avait consacré évêque pour l'Essex, défendaient les vieilles coutumes irlandaises. De l'autre côté, Wilfred, abbé de Ripon, Agilbert, évêque du Wessex, et enfin le diacre Jacques, le dernier survivant de la mission de Paulinus, préconisaient les usages de Rome. La discussion ne fut pas très longue. Colman défendit le cycle pascal des Celtes en le rapportant à saint Jean et à Columba. Wilfred lui opposa l'autorité du concile de Nicée, de toute l'Église occidentale, et enfin du siège de Saint-Pierre, dépositaire des clefs du royaume des cieux. Sur cette parole, Oswy se déclara convaincu, décidé à mettre de son côté le tout-puissant apôtre. Colman, ne voulant pas se rendre, quitta Lindisfarne et, en compagnie des moines irlandais, se retira à Iona. Tout le monde, en Northumbrie, accepta la sentence du roi, et Cedd lui-même se rangea aux observances de Rome. Ainsi fut établie l'unité religieuse dans les royaumes anglo-saxons.

IV. ORGANISATION DE L'ÉGLISE ANGLO-SAXONNE. — Le besoin d'unité qui venait de se manifester à la conférence de Whitby se faisait sentir ailleurs encore. La Grande-Bretagne n'avait pas jusqu'alors dépassé l'organisation primitive des pays de mission. Avec les progrès de l'évangélisation, se préparaient ou se produisaient déjà les conflits qui devaient en résulter. Ils étaient particulièrement sensibles dans les questions d'ordination épiscopale ou de division territoriale. Ce danger était encore augmenté par la coutume celtique des évêques et des missionnaires itinérants. Il fallait quelque chose de plus stable et de plus durable. Il semble bien qu'Oswy ait pensé à cette nouvelle organisation. En 665, d'accord avec Ecgbert, roi de Kent, il choisissait, pour succéder à Deusdedit sur le siège de Cantorbéry, le prêtre Wighard, et il l'envoyait à Rome, pour recevoir la consécration et le pallium des mains du pape Vitalien. Mais Wighard mourut avant son retour, victime de la peste qui ravageait alors l'occident. Le pape choisit, pour le remplacer, l'homme qui devait donner à l'Église anglo-saxonne son organisation définitive, Théodore de Tarse.

C'était un moine, probablement basilien, originaire de Cilicie. Le pape le consacra lui-même, le 26 mars 668. Il partit, emmenant avec lui quelques compagnons. Parmi eux se trouvait son ami Adrien, africain d'origine, alors abbé d'un monastère napolitain, qui devait être l'un de ses plus utiles auxiliaires. Tous deux connaissaient les lettres, profanes et sacrées ; tous deux savaient le grec. Ils n'arrivèrent pas en Grande-Bretagne avant 669. Aussitôt Théodore se mit à l'œuvre. Il consacra d'abord Putta pour le siège de Rochester. Puis, prenant le chemin d'Estanglie, il intronisa Bisi à Dunwich. A l'automne, il était à York. La question qui se posait ici était délicate. En 664, pour succéder à Tuda, qui avait remplacé Colman, Oswy avait choisi le vainqueur de la conférence de Whitby, Wilfred. Celui-ci, pour se faire ordonner régulièrement, était parti pour les Gaules, et là, à Compiègne, il recevait la consécration épiscopale de la main d'un évêque franc. Mais en 666 il n'était pas

encore de retour. Le roi, fatigué de l'attendre, choisit à sa place le saint abbé de Lastingham, Ceadda, frère de Cedd. Celui-ci reçut l'onction des mains de Wini, évêque de Wessex, assisté de deux évêques bretons « quartodécimans », par conséquent considérés comme schismatiques. Sur ces entrefaites, Wilfred revint. Se sentant très probablement en faute, il se contenta de se retirer dans son monastère de Ripon. Telle était la situation en face de laquelle se trouvait Théodore.

Il rétablit tout d'abord Wilfred dans ses droits. Celui-ci, du reste, usa bien de sa dignité. Il allait, nous dit son biographe Eddi, dans tous les recoins de son vaste diocèse, ordonnant des prêtres, confirmant les fidèles, élevant de nouvelles églises. Il bâtitait des basiliques en pierre à Ripon et à Hexham, et relevait celle d'York, qui menaçait ruine. Il instituait une école de chant et de musique et favorisait les études. Mais Théodore ne voulait pas plus laisser inemployées les aimables vertus de Ceadda que les vigoureuses qualités de Wilfred. Justement Wulfhere, roi de Mercie, demandait un évêque. Le primat de Cantorbéry lui envoya l'abbé de Lastingham, après avoir régularisé sa consécration. Ceadda fixa son siège à Lichfield, qui devint le centre de l'évangélisation dans les Midlands. Enfin, Théodore termina cette tournée apostolique en ordonnant Lothere évêque pour le Wessex et en fixant son siège à Winchester, qui remplaça dès lors Dorchester comme évêché.

Il était rentré à Cantorbéry pour 670. Il voulut ajouter à cette organisation extérieure une formation intellectuelle. Avec l'aide d'Adrien, il fonda une école où ils enseignaient à de nombreux élèves, avec les lettres, la métrique, l'astronomie et le comput. Aldhelm, plus tard abbé de Malmesbury, puis évêque de Sherborne, connu par ses poésies, y fit son éducation. Il avait aussi ramené avec lui un moine de Lérins, d'origine anglo-saxonne, Benoît Biscop. Celui-ci allait porter en Northumbrie la science occidentale. Il fonda en 672 le monastère de Wearmouth et dix ans après, celui de Jarrow, où Bède allait être élevé. L'énergique archevêque allait faire un pas de plus dans l'organisation de l'Eglise anglo-saxonne. Le 24 septembre 673, il réunissait un concile à Hertford. On y confirma d'abord les anciens canons. Puis on en promulgua dix nouveaux, dont Théodore donna lui-même lecture et recommanda l'observation. Ils fixaient la date de Pâques, les droits des évêques sur leur diocèse seulement et vis-à-vis de leurs clercs, le respect dû aux monastères et à leurs biens, la présence entre évêques, leur multiplication nécessaire avec l'accroissement du nombre des chrétiens, l'interdiction du divorce, sauf en cas d'adultère et sans possibilité de remariage, enfin, la régularisation des synodes qui devraient se tenir chaque année le 1^{er} août à Cloveshoe (lieu inconnu, peut-être Cliffe-at-Ho). Il semble que ces décisions n'aient pas passé sans difficultés, en particulier celle qui concerne la multiplication des évêques.

Théodore compléta certainement, soit alors, soit plus tard, l'organisation de son Eglise par des mesures plus détaillées encore, dont une partie au moins semble avoir été conservée dans le Pénitentiel qui porte son nom. Il sut, suivant le témoignage de deux bons juges, « concilier les éléments divers quelque peu opposés qu'il trouva dans les missions confiées à ses soins » (Duchesne) et « s'inspira des usages canoniques comme des usages bretons » (P. Fournier). Mais, pendant qu'il travaillait ainsi, de nouvelles difficultés surgissaient en Northumbrie. Wilfred, après avoir joui de la faveur d'Ecgrid, successeur d'Oswy, était tombé en disgrâce. D'autre part, il devenait de plus en plus évident qu'un seul pasteur ne suffisait pas à ce vaste troupeau. Théodore profita de l'heure, et, d'accord avec le roi,

mais sans le consentement de l'intéressé, décida dans une réunion d'évêques la division du royaume du Nord. Il consacra Bosa évêque de Deira, Eata, de Lindisfarne et Hexham pour la Bernicie, Eadhaed, de Lindsey. C'était la rupture. Wilfred protesta et prit le chemin de Rome (678). Mais il n'y alla point en ligne droite. Il voulait éviter les embûches du Franc Grimoald dont il s'était attiré la haine par ses relations amicales avec Dagobert II. Aussi aborda-t-il au pays des Frisons, où il fut reçu et qu'il entreprit de convertir. Il montrait ainsi la voie que devaient suivre ses deux illustres compatriotes Willibrord et Wynfrith-Boniface. En octobre 679, il était à Rome où l'avait précédé un envoyé de Théodore. Le pape Agathon lui donna raison en droit, sans se prononcer définitivement sur le fait. Il le renvoya, accompagné de l'archichanteur Jean, qui devait régler toutes les difficultés.

Mais, à son retour, Wilfred retrouva l'opposition d'Ecgrid. Le roi le fit jeter en prison. Puis il se contenta de l'exiler. Le persécuté se réfugia d'abord en Mercie, puis en Wessex, et enfin parmi les dernières tribus païennes du Sussex et de l'île de Wight, qu'il évangélisa. Pendant ce temps Théodore continuait son œuvre. Il établissait en Mercie les nouveaux sièges de Worcester et de Leicester (680). Il tenait, à l'autonne de la même année, le second synode provincial de Hathfield. Il intervenait de nouveau, en 685, dans les affaires de Northumbrie, pour déposer l'évêque de Hexham, Trumbert, le remplacer par Eata, de Lindisfarne, et consacrer à la place de celui-ci le successeur de Boisil à Melrose, le saint moine Cuthbert, dont la vie érémitique, dans l'île de Farne, après un apostolat déjà long, avait suscité l'admiration des Northumbriens. Du reste, l'épiscopat de ce dernier ne fut pas long. Il mourut en 687, dans sa cellule solitaire de Farne, où il était retourné. Il put voir, avant sa dernière heure, la réconciliation des deux hommes qui avaient si bien travaillé pour l'Eglise : Wilfred et Théodore. Ecgrid était mort. Les sentiments de son successeur Aldfrid à l'égard de l'archevêque d'York dépossédé n'étaient point hostiles. Un arrangement se fit, aux termes duquel Wilfred recouvra les uns après les autres les territoires ecclésiastiques qu'il avait possédés. Ceci n'entraînait pas d'ailleurs la suppression des nouveaux sièges : leurs évêques étaient considérés comme ses suffragants.

Cette œuvre de pacification clôt la carrière si bien remplie de Théodore de Tarse. Il mourut en 690, laissant l'Eglise d'Angleterre parfaitement organisée, avec une division territoriale fixe, des synodes réguliers, une discipline assise, en un mot, une unité aussi complète que possible. Sa disparition ne devait pourtant pas être la fin des déboires de son vieil opposant, Wilfred. Le roi Aldfrid ayant voulu ériger un évêché à Ripon, il s'y refusa. De là nouveau bannissement. Reçu par Aethelred, roi de Mercie, il obtint de lui le siège de Leicester. Un synode d'évêques et d'abbés, réunis à Easterfield, en 702, essaya vainement de ramener la paix. De nouveau, Wilfred en appela au pape et reprit le chemin de Rome. Jean VI lui donna raison, et écrivit à l'archevêque de Cantorbéry, Bertwald, pour lui demander de faire régler l'affaire en ce sens dans un concile des évêques anglais. Ce règlement ne put avoir lieu qu'après la mort du roi Aldfrid. Le synode tenu sur la Nidd, en février 706, rétablit Wilfred à Hexham et à Ripon. Il passa les dernières années de sa vie si agitée à visiter ses monastères de Mercie, et c'est dans l'un d'eux, à Oundle, qu'il mourut, en octobre 709. Avec lui disparaissait la dernière résistance à l'unification parfaite de l'Eglise d'Angleterre. Maintenant, l'œuvre de Théodore n'avait plus qu'à porter ses fruits.

V. GRANDEUR ET DÉCADENCE RELIGIEUSES.— La vi-

de la jeune chrétienté anglo-saxonne se manifesta tout d'abord par sa force d'expansion. Ici encore se retrouve, comme initiateur, l'entrepreneur Wilfred. Il avait personnellement commencé la conversion des Frisons. De son monastère de Ripon il reprit cette œuvre. Son élève, Willibrord, part en 690, avec douze compagnons, pour évangéliser les païens qui sont fixés aux embouchures du Rhin. Trois ans plus tard, un autre élève de Wilfred, Swidbert, prend le même chemin, après avoir été consacré évêque par son maître. Enfin, en 719, Wynfrith, qui allait illustrer le nom de Boniface, suivait leur exemple, répandait la bonne nouvelle dans tout le pays entre Rhin et Meuse, puis jusqu'en Westphalie, et mourait martyr en 755. Ces missionnaires n'oubliaient pas d'ailleurs leur patrie. Boniface restait en correspondance avec ses compatriotes. En 747, il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry, Cuthbert, pour lui communiquer les décrets du concile de Mayence et le prier de travailler à la réforme de l'Église d'Angleterre.

A l'intérieur, le développement du monachisme marquait les progrès même de l'apostolat. Les premiers monastères avaient été la demeure de l'évêque, et, dans la suite, auprès des cathédrales, avaient gardé leur destination primitive. Ainsi Saint-Pierre et Saint-Paul de Cantorbéry, fondé par Augustin lui-même. Ainsi, plus tard les « moutiers » (*minsters*) de Winchester, de Dorchester et de Selsey. Mais il y en avait d'autres qui gardaient plus strictement le caractère monastique. C'étaient d'abord les fondations géminées, renfermant un monastère d'hommes et un monastère de femmes, religieux et moniales n'ayant qu'une église et qu'un supérieur. Telle était la célèbre fondation de sainte Hilda à Whitby. Sur le même type furent établies, pendant cette période d'expansion, les maisons de Coldingham, d'Ély, de Barking et de Repton. Enfin, d'autres se consacrèrent plus spécialement à la culture des lettres profanes et sacrées. Ainsi la double fondation de Benoît Biscop à Wearmouth et à Jarrow, où Caedmon, le premier des poètes anglo-saxons, et Bède, l'illustre savant, avaient été formés. De même encore Malmesbury, dont Aldhelm fut l'abbé après avoir été l'élève. Un développement de vie intellectuelle intense caractérise le monachisme de cette époque.

Il paraît encore, sur le trône, pendant tout ce VIII^e siècle, quelques personnages qui unissent les vertus guerrières ou politiques aux sentiments chrétiens. Ine, roi de Mercie (688-726), dans ses luttes avec les Celtes ou les Northumbriens, acquiert une véritable et juste renommée. Sur la fin de sa vie, il abdique, et, comme son prédécesseur, Caedwalla, il se rend à Rome, accompagné de sa femme, pour finir ses jours auprès du tombeau des apôtres. Après l'anarchie qui suit son départ, Offa rétablit, vers 760, la suprématie du royaume mercien. Son autorité s'étend sur toute la Grande-Bretagne au sud de l'Humber. Il est un bienfaiteur des monastères. Il fonde Saint-Alban et, près de Londres, Thorney Island, qui, sous Édouard le Confesseur, deviendra Westminster. C'est lui, très probablement, qui établit le *Romfeoh*, le denier de Saint-Pierre sous sa première forme.

Mais, à côté de ces quelques noms, combien d'autres éveillent de tristes souvenirs pour l'Église ! En Northumbrie, l'anarchie est à son comble. On y voit des rois pillards de monastères et ravisseurs de religieuses, comme Ceolred, mort tristement en 716. L'assassinat et la trahison font réapparaître, chez ces nouveaux convertis, les instincts de la récente barbarie. La gloutonnerie et l'ivrognerie, au témoignage de Bède et de saint Boniface, s'étaient jusque sur le trône. Et les conciles sont encore obligés de condamner les vieilles superstitions païennes, qui s'obstinent à ne pas disparaître. Des assemblées de *witan* sont obligées de déposer

des rois en raison de leurs crimes. Tels sont les traits les plus communs de cette période.

Dans l'Église même, la situation n'est guère meilleure. Les monastères deviennent des maisons de retraite où l'on vient s'installer en famille. On y apporte les idées et les habitudes du dehors. Bède déjà se plaignait de cette situation. Aldhelm nous dépeint des moniales passant leurs journées à choisir des étoffes ou des fourrures précieuses et s'occupant avec un soin vraiment exagéré de leur toilette. Le concile de Cloveshoe de 747 défend aux religieux de recevoir dans leurs maisons des jongleurs, des musiciens et des bouffons. Il édicte aussi des sanctions contre l'ivrognerie des clercs. Les canons pénitentiels, attribués à l'archevêque Egbert, qui furent compilés vers 770, tarifent de pénalités sévères des vices encore plus honteux, tout en laissant entendre qu'ils ne sont pas inouïs dans le clergé. Les monastères deviennent des héritages de famille, que l'on se dispute ou que l'on se réserve dans les testaments.

La puissante organisation de Théodore menace elle-même de sombrer sous le coup des compétitions rivales. Le Kent avait depuis longtemps perdu la suprématie politique. Déjà (en 734), l'archevêché d'York faisait revivre toutes ses prétentions dans la personne de l'énergique Egbert. Le danger devint plus grand lorsque la Mercie, avec Offa, prit la tête de l'Heptarchie. Il eût voulu décider l'archevêque de Cantorbéry lui-même à consentir à ce démembrement. Celui-ci résista. Alors il s'appuya sur Rome. Deux légats du pape Hadrien étaient arrivés en Angleterre. Grégoire d'Ostie et Théophylacte de Todi se laissèrent circonvenir par le puissant roi de Mercie. Grégoire avait tenu un premier concile, en 786, à Finchale, en présence de l'archevêque Eanbald et d'Alcuin. On y avait réglé un certain nombre de questions concernant la Northumbrie. L'année suivante, ils en convoquèrent un nouveau à Chelsea. On discuta la question d'un nouvel archevêché indépendant. Jaenbert, archevêque de Cantorbéry, et ses amis s'y opposèrent. Mais Offa, soutenu par les légats, l'emporta. Higbert fut désigné comme primat de Mercie, avec son siège à Lichfield, et, comme suffragants, les évêques de Rochester, Selsey, Winchester, Londres et Sherborne. Pour assurer cette fondation, le roi envoya au pape une offrande de 365 mangons, en lui promettant d'en faire autant chaque année.

Le concile de Chelsea avait édicté en outre un certain nombre de décrets qui nous peignent l'état de l'Église à ce moment. On y régla la discipline de l'administration des sacrements, puis la question des rapports entre les évêques et les rois, des redevances imposées aux églises et aux monastères et enfin l'obligation de la dîme. Heureusement pour l'Angleterre, l'œuvre de désorganisation de Chelsea ne devait pas durer. Le second successeur d'Offa comprit sa faute. Avec l'appui du pape Léon III, il rétablit l'ancien ordre de choses et força Higbert à résigner sa dignité de primat, au concile de Cloveshoe de 803. Ce mouvement vers l'unité religieuse coïncidait avec un effort politique du même ordre. Cette année même, un élève de Charlemagne, Egbert, rentrait en possession du Wessex, d'où il avait été exilé. Il affirma bientôt sa suprématie sur presque toute l'Heptarchie. Son successeur, Ethelwulf, en profita pour étendre à toute l'Église anglo-saxonne le denier de saint Pierre. Mais les successeurs d'Egbert et, en premier lieu, Ethelwulf lui-même, ne surent pas maintenir leur autorité. L'anarchie recommença. De temps en temps un concile, sur un point ou sur un autre, fixait quelque décret de discipline (concile de Celchyt, 816). Mais de nouveaux ennemis allaient retarder encore l'œuvre de l'unification dans l'Église et dans l'État.

VI. LES INVASIONS DANOISES. — Avec les dernières années du VIII^e siècle, les pirates (norois *Vikings*) que tout l'Occident apprendra à redouter sous le nom de Normands, et que les Anglo-Saxons appellent plus volontiers Danois, font leur apparition sur les côtes britanniques. En 793, ils détruisent les monastères de Lindisfarne et Jarrow. Puis il y a un répit jusqu'en 834. Ils sont alors occupés à ravager l'Irlande. A ce moment, les expéditions isolées contre l'Angleterre reprennent. Pendant l'été, les Danois ravagent les côtes. L'hiver, ils se retirent dans leurs camps ou même dans leurs pays du nord. Mais, à partir de 865, il ne s'agit plus seulement de raids locaux et temporaires. La « Grande Armée » danoise est installée au cœur de l'île. Elle oblige à composition des villes et les rois. Puis elle se taille des principautés indépendantes. Dans le nord, elle fonde de nouveaux royaumes. Plus bas, elle établit des organisations originales comme celles des cinq « Boroughs », Lincoln, Nottingham, Derby, Leicester et Stamford. Enfin, comme dans les invasions anglo-saxonnes elles-mêmes, elle se fond dans l'ancienne population, grâce précisément au caractère local et temporaire de ses attaques. C'est de cette façon que, de la Tyne à la Tamise, fut établi le *Danelaw*, le domaine danois.

Le peu de résistance des Anglo-Saxons aux attaques des Vikings vint certainement de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait alors toute l'Heptarchie. Et cette anarchie avait son contre-coup dans l'Eglise. La tentative des Merciens pour se rendre indépendants du siège de Cantorbéry avait laissé de part et d'autre des rancœurs. L'archevêque Wulfred est surtout occupé à faire pièce au roi Cenwulf. Il prend parti pour Baldred, qui fut roi de Kent, pendant quelques années (823-825), contre le puissant roi mercien Egbert. Un concile de Londres essaie vainement de rétablir la paix. C'est seulement sous le successeur de Wulfred, Ceolnoth, que les bonnes relations furent rétablies. Au concile de Kensington (838), les deux partis s'engagent à « une amitié solide et inébranlable, de maintenant à toujours. » Dans le nord, l'archevêque d'York, Eanbald, luttait de la même façon contre le roi Eardulf. Le résultat du conflit fut que le roi fut détrôné. L'intervention du pape et de l'empereur put seule le rétablir dans ses droits. Il n'est pas étonnant qu'une situation pareille ait entraîné l'incroyable faiblesse dont firent preuve, pendant trois quarts de siècle, les Anglo-Saxons dans leur résistance contre les Danois.

Les envahisseurs étaient païens, et naturellement l'Eglise fut la première à souffrir de leurs ravages.

Les monastères surtout les attiraient, en raison des richesses qu'ils y trouvaient. Ils massacraient moines et religieuses et livraient les bâtiments aux flammes. Tel fut le sort de Wearmouth et de Whitby, puis de Crowland, de Peterborough et d'Ély. A Medeshamsted les religieux essayèrent de se défendre. Après deux assauts, l'abbaye fut prise et détruite. A Coldingham, les religieuses, pour échapper aux outrages des païens, se mutilèrent elles-mêmes. Elles n'en furent pas moins brûlées vives. Parmi les victimes les plus illustres de leur barbarie, il faut compter le pieux *subregulus* d'Estanglie, Edmond. Fait prisonnier par les Danois de Mercie, et sollicité par eux d'apostasie, il refusa noblement. Ils l'attachèrent à un arbre et le percèrent de flèches, près de Hoxall, dans le Suffolk (20 novembre 870). L'abbaye de Bury Saint Edmond commémora plus tard le souvenir du roi-martyr. Il semblait, à ce moment, que la ruine prochaine menaçait encore une fois les chrétiens de la Grande-Bretagne.

Heureusement, il s'y trouva alors un homme qui ne se résigna point à la défaite. Alfred, fils du roi de Wessex Ethelwulf, était né en 849. Dès son enfance

il avait fait deux fois le pèlerinage de Rome, où il avait été reçu et traité royalement par le pape Léon IV. Associé d'abord à ses frères dans le gouvernement du royaume paternel, il leur succéda définitivement après la mort d'Aethelred en 871. Juste à ce moment, l'invasion danoise se tournait plus spécialement contre le Wessex. Une flottille qui avait abordé sur les côtes de Dorset avait amené des bandes fraîches. Elles pénétrèrent jusqu'à Exeter. Alfred, avec quelques troupes démoralisées, se retira dans les marais d'Athelney, et là, patiemment, prépara la revanche. Pied à pied, il reconquit le terrain perdu, opposant non seulement armée à armée, mais flotte à flotte, bloquant les camps retranchés des envahisseurs, leur interdisant, par des barrages fortifiés, l'accès du cours des fleuves. Enfin, après une série de succès partiels, il joignit le gros des forces danoises à Ethandun, les défit, et obligea leur roi Guthrum à accepter, en même temps que la paix, le baptême des chrétiens (traité de Wedmore, 878). Il devenait par là le maître d'une grande partie de la Mercie, et de toute l'Angleterre au sud de la Tamise. La limite était en effet fixée « sur la Tamise, puis le long de la Lea jusqu'à sa source, de là, tout droit jusqu'à Bedford, et ensuite sur l'Ouse jusqu'au Watling Street. »

Mais les succès militaires ne suffisaient pas au génie d'Alfred. Il entreprit une véritable rénovation politique, morale et religieuse des régions qu'il avait reconquises. Il s'entoura tout d'abord de savants : Asser, son biographe, le futur archevêque de Cantorbéry, Plegmund, Grimbald de Saint-Omer, Jean le Saxon. Avec eux, il essaya de restaurer les études. Pour son propre compte, il traduisit en anglo-saxon la *Regula pastoralis* de saint Grégoire, le *De consolatione* de Boèce, l'« Histoire » de Paul Orose et l'« Histoire ecclésiastique » de Bède. Il édicta un code qui reproduit, avec des adoucissements, les lois d'Ine, d'Offa et d'Ethelbert. Il ne se contentait pas du reste d'édicter de bonnes lois. Il veillait à leur exécution. Probablement sur le modèle des *missi* carolingiens, il avait établi des *fideles* qui devaient lui rendre compte de la façon dont justice était rendue. Mais il avait surtout à cœur la formation d'un clergé instruit. Il se plaint, en tête du « Pastoral », de l'ignorance qui régnait parmi les clercs au début de son gouvernement. Il prit une série de décisions pratiques pour remédier à cette misérable situation.

Les Danois ne devaient pas le laisser en paix. En 892, sous la conduite du célèbre chef Hastings, les « Vikings » recommencèrent leurs tentatives sur l'Angleterre. Alfred reprit la campagne et les battit en plusieurs rencontres, en particulier sur la Lea. Ils lui laissèrent dès lors un peu de répit. C'est alors qu'il mourut (26 octobre 900), à peine âgé de cinquante-trois ans, méritant justement d'être comparé à saint Louis. Son œuvre fut continuée par ses successeurs, en particulier par son petit-fils Aethelstan. Par sa victoire de Brunanbruch (937), il établit la suprématie du Wessex sur le *Danelaw* lui-même. Il continuait en même temps son travail de restauration religieuse. Déjà, en 909, les efforts d'Alfred avaient porté leur fruit. L'archevêque de Cantorbéry avait en une seule fois consacré sept nouveaux prélats. Trois étaient destinés à des sièges créés pour eux : Crediton, Ramsbury et Wells. Il y avait ainsi un évêque par comté, de telle sorte que l'organisation du Wessex à ce point de vue demeura à peu près sans changement jusqu'à la Réforme. D'un autre côté, l'Eglise celtique de Cornouailles, jusque-là irréductible, fut définitivement rattachée au siège de Cantorbéry.

Mais, au même moment, la conquête danoise séparait presque complètement l'Eglise de Northumbrie du siège primate. L'Archevêque d'York devint le

chef religieux à peu près indépendant du royaume danois. Parfois même il prit parti pour les envahisseurs contre ses compatriotes. Telle fut l'attitude du remuant Wulfstan, qui finit du reste par être emprisonné (952). Par ailleurs, l'état de l'Église était lamentable. L'organisation ecclésiastique disparaissait presque complètement. Les sièges de Hexham et de Wiðern s'éteignaient. Lindisfarne était en quête d'un lieu de repos. Pour la Mercie et l'Estringlie, Dunwich était ruiné; Elmham, pendant cent ans, n'avait pas de succession épiscopale assurée; Lindsey était obligé de s'unir à Dorchester; Lichfield même, qui avait failli être métropole, subit des éclipses. Les monastères se restauraient peu à peu. Mais la tradition était brisée et c'est par ailleurs qu'il faudra la renouer. En effet la tentative originale de Turquetil à Glastonbury n'eut pas grand écho et son organisation monastique ne lui survécut guère.

C'est au pays franc et à la tradition bénédictine telle qu'on la pratiquait à Fleury-sur-Loire que s'adressèrent les réformateurs du x^e siècle. Le premier ouvrier de cette réforme fut Odon, archevêque de Cantorbéry (942). Il se soucia surtout de répandre la règle bénédictine dans les monastères anglais. Mais il fut éclipsé dans cette œuvre par son successeur Dunstan. Celui-ci avait d'abord brillé dans le monde, à la cour d'Aethelstan. Des disgrâces l'amènèrent au monastère de Glastonbury, dont il fut élu abbé en 940. Il en fit dès lors un centre d'éducation pour le clergé et pour les grands. Sous les règnes d'Edmond (946) et d'Eadred (955), l'abbé de Glastonbury exerça une puissante action aussi bien sur les affaires de l'État que sur celles de l'Église. Une réaction se produisit sous le règne d'Eadwig. Celui-ci persécuta les monastères, qui avaient pris le parti de Dunstan. Heureusement pour la paix intérieure, Eadwig mourut en 958. L'année suivante, celui qu'il avait persécuté devenait archevêque de Cantorbéry et, pendant tout le règne pacifique et glorieux d'Eadgar, il fut en réalité le véritable chef du gouvernement. Il s'occupa surtout de relever la situation de l'Église en lui donnant de bons évêques. Il consacrait en 961 ses amis Aelfstan et Oswald comme évêques de Londres et de Worcester. Un peu plus tard, l'un des zéloteurs de la réforme bénédictine, l'abbé d'Abingdon, Aethelwold, devenait grâce à lui évêque de Winchester. Il relia plus étroitement l'Église d'Angleterre à Rome et à la civilisation du continent. Il alla en effet recevoir le pallium des mains du pape. Grâce à lui aussi, les relations littéraires entre la Grande-Bretagne et le continent deviennent plus fréquentes. Abbon de Fleury écrit la Vie de saint Edmond. Adelhard de Saint-Pierre de Gand compose un panégyrique de Dunstan lui-même. Les œuvres disciplinaires de Théodulfe d'Orléans et de Halitgaire de Cambrai se répandent. Il y a, d'autre part, union étroite et active de l'État et de l'Église. Il semble bien que, pendant toute cette période, les conciles et les *witenagemot* se soient confondus. C'est ainsi qu'en 969, à Cantorbéry, une assemblée, présidée par le roi Eadgar, édicta toute une série de canons contre les désordres des clercs. Dunstan eut du reste à lutter toute sa vie contre ces désordres et leurs fauteurs.

À sa mort (988), recommence une triste période pour l'Angleterre et ses chrétiens. Les Danois y apparaissent de nouveau, et, cette fois, avec le dessein arrêté d'en faire la conquête. Cette fois encore l'invasion fit des victimes dans l'Église. La plus noble fut certainement l'archevêque de Cantorbéry lui-même, le successeur de Dunstan, Elfeah. Sa ville épiscopale avait été prise par les bandes de Sweyn, roi de Danemark. Saisi comme otage, il refusa d'être racheté. Les vainqueurs le traînèrent un certain temps avec eux. Enfin, dans une de leurs orgies, à Greenwich, ils le massa-

crèrent (19 avril 1011). Mais ces dévouements partiels ne servaient de rien. Les rois courbaient le front devant les envahisseurs et consentaient à leur payer d'énormes rançons. C'est ainsi que le *Danegeld* devint un impôt régulier. Cela du reste ne leur suffisait pas et, en 1016, un Danois, Cnut, le fils de Sweyn lui-même, devenait roi d'Angleterre. Les circonstances n'étaient pas évidemment favorables au développement de la piété ou des sciences sacrées. Aussi un seul nom émerge-t-il de cette période, celui d'Aelfric, abbé de Cerne. Il composa, en anglo-saxon, deux recueils d'homélies destinées aux clercs. Il rédigea en outre des canons, destinés à l'évêque de Sherborne, qui rappelaient aux religieux et aux prêtres leurs principales obligations. Il faut noter cependant, vers la même époque, le développement liturgique dont l'abbaye de Winchester est le centre.

L'arrivée au pouvoir de Cnut ne fut pas le signal d'une destruction du passé. Il essaya au contraire de faire revivre les traditions nationales de la Grande-Bretagne, au point de vue religieux comme au point de vue politique. L'archevêque de Cantorbéry, Aethelnot, exerça une grande influence sur son esprit. Cnut commença par renouveler la législation d'Eadgar et d'Aethelred. Il s'attacha à fonder ensemble Danois et Saxons, suivant la méthode de Dunstan. Son christianisme tout récent — il avait été baptisé en 1013 — n'en fut pas moins sincère et profond.

Il fit ramener en grande dévotion à Saint-Paul de Londres les reliques d'Elfeah, le martyr des Danois. Personnellement il entreprit en 1027 un pèlerinage à Rome, dans lequel il prodigua tous les signes d'une vraie piété. Il obtint de Jean XIX des privilèges importants pour son clergé. D'un autre côté, il chercha de toutes ses forces à l'élever moralement et intellectuellement. Ses lois insistent beaucoup sur les règles de vie des clercs et des religieux. Les monastères se développèrent sous son règne. Il fonda lui-même Saint-Benet, à Holm. Glastonbury, Winchester, Ely reçurent ses bienfaits. Mais il ne semble pas que ses efforts aient toujours été récompensés. La simonie et la clérugamie avec toutes leurs conséquences paraissent avoir alors exercé leurs ravages en Grande-Bretagne comme sur le continent. Ses deux fils, qui lui succédèrent l'un après l'autre, renièrent la tradition paternelle et ne régnèrent que pour montrer le vice et le crime sur le trône.

Ici finit en réalité l'histoire de l'Église anglo-saxonne. Lorsque les Saxons revinrent au pouvoir avec Édouard le Confesseur (1042-1066), ce fut pour préparer immédiatement la conquête normande. La rivalité de Godwin et de Leofric, qui emplit son règne, et qui jette une ombre sur ses admirables vertus, n'en est que la préface.

SOURCES. — Tacite, *Germanie*, éd. Zernial, § 40. — Ptolemaei *Geographia*, éd. C. Muller, Paris, 1901, p. 247 sq. — *The Anglo-Saxon chronicle*, éd. Ch. Plummer, Oxford, 1892-1899, t. I, II. — Haddan and Stubbs, *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland*, Oxford, 1878, t. III, *Église anglo-saxonne jusqu'en 870*. — *Venerabilis Bedae Opera*, P. L., t. XC-XCV; *Historiae ecclesiasticae gentis Anglorum libri V*, éd. Ch. Plummer, Oxford, 1896, t. I, II. — W. Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, Londres, 1846. — *Annales Lindisfarnenses et Dunelmenses*, dans *Monum. Germ. hist., Scriptores*, t. XIX, p. 502 sq. — F. Liebermann, *Die Gesetze des Angelsachsen*, Halle, 1898-1899, t. I, II. — W. de Birch-Gray, *Chartularium Saxonum*, Londres, 1885-1899, t. I-III, et Index. — J. Earle, *A handbook to the land-charters*, Oxford, 1888. — Assers's *Life of king Alfred*, éd. W. H. Stevenson, Oxford, 1904. — Symeon de Durham, *Opera*, éd. T. Arnold, Londres, 1885. — Gregorii Magni *Registrum epistolarum*, dans *Monum. Germ. hist., Epistolae*, t. I-II. — [Eddi], *Vita Wilfridi I, Eboracensis episcopi, auctore Stephano*, dans *Monum. Germ., Passiones vitaeque sanctorum*, t. VI, p. 163 sq. — Thomas

d'Ély, *Vita Etheldredae*, dans *Acta sancti*, junii t. iv, p. 504 sq. — *Vita Cudbereti*, auctore anonymo, *ibid.*, mart. t. iii, p. 117 sq. — *Vita Oswaldi, episcopi Eboracensis*, éd. J. Raine, *Historians of the Church of York*, t. i, p. 399 sq. — *Memorials of St. Edmund's Abbey*, éd. T. Arnold, Londres, 1890-1896. — *Memorials of St. Dunstan*, éd. W. Stubbs, Londres, 1874. — *Lives of Edward the Confessor*, éd. H. R. Luard, Londres, 1858. — *The blinking homilies of the tenth century*, éd. R. Morris, Londres, 1880. — *Aelfric, The homilies*, éd. B. Thorpe, Londres, 1844-1846. — *Wulfstan, Homilies*, éd. A. Napier, Berlin, 1883. — R. Brotanek, *Texte und Untersuchungen zur altenglischen Litteratur und Kirchengeschichte*, Halle, 1913. — EXPOSÉS GÉNÉRAUX. — W. Bright, *Chapters of early English Church history*, Oxford, 1897. — W. Hunt, *The English church from its foundation to the Norman conquest*, Londres, 1899. — F. Cabrol, *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*, Paris, 1909. — F. Makower, *Die Verfassung der Kirche in England*, Berlin, 1894. — W. Stubbs, *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, trad. G. Lefèvre, Paris, 1907. — E. Freeman, *History of the Norman conquest*, Oxford, 1871, t. i. — C. Oman, *England before the Norman conquest*, Oxford, 1910. — DÉTAILS. — K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, Berlin, 1870-1900, t. i-v. — O. Bremer, *Etnographie der germanischen Stämme*, Strasbourg, 1899. — R. P. Brou, *Saint Augustin et ses compagnons*, Paris, 1897. — A. J. Mason, *The mission of St. Augustine to England*, Cambridge, 1897. — J. Schmid, *Die Osterfestberechnung auf den Britischen Inseln*, Ratisbonne, 1904. — L. Gougoud, *Les chrétiens celtiques*, Paris, 1911. — L. Eckenstein, *Woman under monasticism*, Cambridge, 1896. — W. Stubbs, *Registrum sacrum Anglicanum*, Oxford, 1897. — A. E. Thompson, *English monasteries*, Cambridge, 1913. — A. C. Fryer, *Aidan, the apostle of the North*, Londres, 1884. — H. Hahn, *Bonifat und Lull, ihre angelsächsischen Korrespondenten*, Leipzig, 1883. — L. Bonhöf, *Aldhelm von Malmesbury*, Dresde, 1894. — C. L. White, *Abt Aelfric*, Boston, 1898.

A. HUMBERT.

III. L'ÉGLISE ANGLO-NORMANDE, LES PLANTAGENETS ET LES TUDOR. — I. L'Église anglo-normande (1066-1154). II. Organisation de l'Église d'Angleterre sous les Plantagenets (1154-1399). III. Sa constitution définitive sous les Lancastre et le premier Tudor (1399-1509).

I. L'ÉGLISE ANGLO-NORMANDE (1066-1154). — La conquête politique et sociale de l'Angleterre par les Normands eut son contre-coup sur l'histoire religieuse de ce pays, en ce que les conquérants apportèrent dans le clergé comme dans les autres classes, dans l'organisation ecclésiastique comme dans l'organisation générale, des éléments nouveaux qui les transformèrent. Cette conquête fut précédée d'une infiltration lente qui dura près d'un siècle et qui s'explique par les caractères communs des populations aussi bien que par l'humeur envahissante des Normands. Cette infiltration s'accentua sous Édouard le Confesseur (1042-1066), dernier roi anglo-saxon qui, élevé en Normandie, d'où il ne revint que pour recevoir la couronne, témoigna par ses actes la sympathie profonde qu'il avait pour son pays d'adoption, sympathie qui passa à l'état de seconde nature. Les Normands, favorisés de toute façon, émigrèrent en nombre et occupèrent les places et les dignités. Un moine, Robert de Jumièges, devint évêque de Londres (1044) et même archevêque-primat. On comprend que les réclamations de Guillaume le Conquérant aient eu quelque vraisemblance, lorsqu'il prétendait que saint Édouard lui avait promis sa succession.

Mais l'habile homme sut s'acquérir des droits plus sérieux. Il promit au pape de conquérir l'Angleterre pour l'Église romaine, en y rétablissant l'orthodoxie, la soumission entière au Saint-Siège, et en réformant les mœurs du clergé. Alexandre II proclama le prétendant Harold illégitime souverain, usurpateur et parjuré, sacré illégalement par l'archevêque d'York en présence de Stigand, intrus de Cantorbéry. Guillaume refusa plus tard l'hommage que réclamait Grégoire VII et que semblait entraîner une conquête entreprise dans ces conditions, mais il réalisa à peu près les autres pro-

messes. Il choisit avec soin les évêques, et ceux-ci luttèrent victorieusement contre la simonie et en faveur du célibat ecclésiastique. L'Église anglaise se rattacha davantage à celle de Rome, surtout par l'action de fréquents légats, dont Guillaume avait soin d'approuver les pouvoirs. Le clergé commença de constituer un ordre distinct : il eut ses synodes, séparés des assemblées générales du royaume, ses cours de justice, et les évêques purent juger selon le droit canon, les plaideurs en appelant à Rome, les contumaces seuls retombaient sous la juridiction civile. Les chanoines furent remplacés peu à peu par des moines qui travaillèrent vigoureusement à la réforme des mœurs et de la discipline. A côté de ces chapitres réguliers, Guillaume fonda de nombreux monastères, qui furent autant de foyers de vie spirituelle.

Mais il prétendit aussi conserver son autorité sur l'Église et le clergé, réduire à leur minimum les droits et l'intervention du pouvoir pontifical. Pour cela il implanta en Angleterre les coutumes normandes, qui répondaient à la prétention des anciens ducs, comme à celle du Conquérant et des rois ses successeurs, de régir l'Église en même temps que l'État. Le Conquérant en posa le principe dans ses fameuses *Coutumes* normandes (1078). Si elles entravèrent la libre action de l'Église, elles firent de nombreux confesseurs et martyrs. Personne, déclarait Guillaume, ne devait reconnaître le pape sans l'ordre du roi; les lettres pontificales devaient être vues par le souverain avant d'être remises; aucun concile ne pouvait faire de règlement sans la ratification du roi; les évêques ne pouvaient poursuivre un serviteur de la couronne pour inceste, adultère ou autre crime sans l'autorisation du souverain, ni excommunier un vassal du roi tant que celui-ci n'avait pas pris connaissance de la nature de l'offense. Les *Coutumes* allaient devenir un instrument terrible entre les mains des successeurs de Guillaume.

La conquête normande, qui amena le dépouillement d'une partie de la noblesse anglo-saxonne, devait faire passer les fiefs ecclésiastiques à des clercs du continent. Guillaume ne manqua aucune occasion d'assurer à ses sujets normands les bénéfices, évêchés et abbayes. Parce que plusieurs évêques anciens n'avaient pas été pourvus canoniquement, le concile de Winchester en 1070, présidé par les cardinaux-légats Pierre et Jean, déposa l'archevêque de Cantorbéry, Stigand, et trois autres prélats. Un moine de l'abbaye du Bec, Lanfranc, fut élu au siège primatial. Bientôt le différend au sujet de la prééminence se réveilla entre les deux métropoles, Cantorbéry et York. Thomas, chanoine de Bayeux et chapelain de Guillaume, venait d'être nommé au dernier siège. Ayant refusé de prêter le serment canonique au siège primatial, il ne put être sacré par Lanfranc. Le roi, pris pour arbitre, décida qu'en raison de l'ancienneté de Lanfranc dans l'épiscopat, Thomas lui devait le serment; quant à la question de prééminence, il en saisit la cour de Rome. Les deux archevêques se rendirent près d'Alexandre II, qui, mal instruit de l'affaire, s'en rapporta à la décision des évêques anglais. Lanfranc plaida sa cause à Londres devant les évêques assemblés. Cantorbéry, disait-il, était l'Église la plus ancienne du royaume; les papes lui avaient accordé les prérogatives qu'il réclamait; ses prédécesseurs avaient exercé la juridiction dans la province d'York, dont les évêques avaient toujours rendu à Cantorbéry l'obéissance canonique. Répondant à ce plaidoyer, Thomas nia que saint Grégoire eût donné à Cantorbéry la suprématie sur York; il voulut prouver, d'après Bède, que les Églises sont indépendantes. Du reste, York ayant été fondée par des moines écossais, Cantorbéry ne pouvait se dire la mère de toutes les Églises d'Angleterre. Cependant gain de cause fut donné à Lanfranc, qui s'était appuyé sur l'autorité des papes et sur les coutumes.

Une convention fut signée : désormais York devait rendre l'obéissance canonique à Cantorbéry, qu'on proclamait métropole de tout le sud et le centre de l'Angleterre, tandis que l'archevêque d'York exerçait son pouvoir de juridiction sur les évêchés situés au nord de l'Humber. York et ses suffragants étaient tenus d'assister aux conciles convoqués par l'archevêque de Cantorbéry.

D'autres soucis retenaient l'attention des évêques. Ils prirent dans les synodes, tenus régulièrement par Lanfranc, l'offensive contre la simonie et l'incontinence des prêtres, maux répandus alors en Angleterre, comme sur le continent. A Winchester, Lanfranc voulut faire observer les canons du récent concile de Rome contre les clercs mariés, mais il se heurta à une forte opposition. Du moins le synode ordonna aux prêtres des villes de se séparer de leurs concubines et aux clercs de faire le serment de garder le célibat, s'ils voulaient être promus aux ordres sacrés. Les synodes de Londres (1075 et 1076) durent revenir sur cette question, en même temps qu'ils portaient des décrets contre la simonie, les sortilèges et le mariage entre parents au septième degré. La question du célibat n'était pourtant pas tranchée, puisque, au concile national de 1102, il fut porté défense aux archiprêtres, prêtres, diacres et chanoines de se marier. Le synode déclara, en outre, les fils des prêtres inhabiles à posséder les bénéfices de leurs pères. C'était répondre aux cris d'angoisse que Pascal II faisait entendre à saint Anselme. Mais il fallait procéder avec lenteur et modération, car il y avait à craindre pour l'Église d'Angleterre de trop graves préjudices, si l'on appliquait les canons avec rigueur, la plus grande partie des bénéfices passant des mains des pères dans celles des fils. Il ne fut pas donné à saint Anselme d'assister au triomphe de ses efforts en faveur du célibat ecclésiastique. Au concile de Westminster (1122), le cardinal-légat Jean condamnait encore le mariage des prêtres, et ce n'est qu'en 1127 que le mal commença à disparaître, quand le roi prit des mesures efficaces à l'invitation du synode de Westminster.

A la mort de Lanfranc (1089), le siège de Cantorbéry resta vacant plusieurs années. Guillaume le Roux (1087-1100) mit sous séquestre les terres et revenus de l'archevêché, et se refusait à désigner un titulaire. Il inaugura d'ailleurs la tactique, trop souvent adoptée par ses successeurs, de laisser les bénéfices vacants plusieurs années de suite, afin de percevoir leur revenu. Et quand, sous la pression des grands du royaume, il eut promu à la primatie Anselme, abbé du Bec (1093), il entra en conflit avec lui, sous prétexte qu'il n'en avait pas reçu un cadeau de confirmation assez élevé à son point de vue, affichant par là la prétention de fixer le taux de ce présent et de le rendre obligatoire.

Le conflit s'aggrava parce qu'Anselme, soucieux d'assurer l'indépendance de son siège, reconnut le pape Urbain II avant que Guillaume ne l'eût fait lui-même, à l'encontre des *Coutumes*, et sollicita le pallium de l'autorité papale. Le roi para le coup en faisant apporter cet insigne par un légat, mais l'archevêque, non moins diplomate, refusa de le recevoir des mains de celui-ci et le prit sur l'autel de sa cathédrale, en déclarant le tenir *de manu B. Petri*.

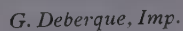
La politique de Guillaume était de traiter l'Église et le clergé comme des instruments de domination. Il se souciait peu de leur rôle moralisateur et laissait le désordre et les vices s'étendre dans le sanctuaire comme dans tous les rangs de la société. Anselme, qui avait des vues toutes contraires, comme on le démontrera dans l'article qui lui sera consacré, ne pouvant d'ailleurs obtenir son appui pour les réformes qu'il projetait, se tourna d'un autre côté et alla solliciter le concours du pape (1097). Ce fut en sa présence que les conciles de Bari et de Rome prononcèrent l'anathème contre tout

ecclésiastique détenteur d'un bénéfice, qui se reconnaîtrait l'homme-lige d'un prince laïque, par la crosse et l'anneau, insignes de sa dignité cléricale (1098-1099).

Cette nouvelle source de conflits se manifesta sous le frère et successeur de Guillaume le Roux, Henri Beauclerc (1100-1135). La révolution qui s'opérait ainsi allait trop à l'encontre des prétentions royales de l'époque, et surtout des *Coutumes* de Guillaume le Conquérant, que le nouveau souverain était bien résolu à maintenir. D'ailleurs le pouvoir civil ne pouvait renoncer à l'investiture du fief ecclésiastique, en tant que domaine temporel relevant de sa juridiction. A l'assemblée de Westminster en 1102, Henri somma donc le primat de lui rendre l'hommage. Celui-ci s'y refusa et tous deux, d'un commun accord, déférèrent la cause au pape. Pascal II, successeur d'Urbain II, répondit que le principe posé par les récents conciles ne pouvait être abandonné sans violer les droits de l'Église, mais il engagea Anselme à se montrer conciliant, pourvu que le roi se contentât de l'hommage féodal sans exiger l'investiture par la crosse et l'anneau. Ce qui fut finalement conclu au concile de Londres en 1107. Henri promit de ne point se servir des *Coutumes* du Conquérant, mais il ne tint guère sa promesse. Après la mort de saint Anselme (1109), il laissa l'archevêché de Cantorbéry vacant pendant cinq ans et quand il réunit les évêques à Windsor (1114) pour choisir un primat, il fit transférer Ralph, évêque de Rochester, sur le siège archiepiscopal sans consulter le pape, au mépris des traditions canoniques depuis longtemps en usage. Pascal II, alors au plus fort de sa lutte avec Henri VI, n'osa protester et confirma la translation, ne pouvant l'empêcher. Cette condescendance enhardit le souverain, qui prit parti contre Turstin, élu d'York, et prétendit l'empêcher d'aller à Rome, pour justifier son refus de prêter serment entre les mains du primat. C'était la vieille querelle entre les deux archevêchés, qui renaissait à chaque changement de titulaire. Bien que Calliste II soutint vigoureusement au concile de Reims (1118) le droit du Siège apostolique de recevoir n'importe quel appel de la chrétienté, le monarque anglais ne se rendit qu'en 1121.

Il est vrai qu'il s'assagit dès lors, et ne provoqua plus de conflit dans les affaires ecclésiastiques. La catastrophe de la Blanche-Nef (1120), qui avait englobé sa postérité, lui apporta de graves soucis pour l'avenir du royaume et la succession dynastique, et il sentit le besoin de se concilier l'appui de l'Église anglo-normande, et aussi celui de la papauté. La première put donc acquiescer quelque base solide, dont les luttes de saint Anselme avaient préparé les éléments dans un commencement de fusion entre les peuples conquis et les vainqueurs. Les chapitres élisent librement leur évêque, pourvu que le candidat plaise au roi, et l'on voit souvent des Anglo-Saxons (Tatwine, Aldulf) acceptés par celui-ci pour certains sièges. L'appel en cour de Rome est fréquemment pratiqué, selon l'usage, pour les conflits entre prélats; on lui fait ratifier les élections et les choix, on recourt à son appui en cas de contestation, on reçoit les légats *a latere* du pape avec déférence, bien qu'en réservant les droits de l'archevêque de Cantorbéry, qui, de temps immémorial, porte le titre et exerce les prérogatives de légat-né, *legatus natus*. Le privilège, dont on ne connaît pas bien les débuts, se rattache à la fondation du siège de Cantorbéry par saint Augustin ou aux réformes de Théodore de Tarse, qui exercèrent ces fonctions. Il en était en tout cas une conséquence dans les traditions anglo-saxonnes comme dans les tendances de l'opinion publique, et saint Anselme sut habilement s'en servir pour assurer ses avantages contre les rois normands.

Les archevêques de Cantorbéry et d'York recevaient de Rome le pallium, signe de leur juridiction, et le



sollicitaient eux-mêmes. Ils avaient le sentiment instinctif qu'un seul recours leur restait contre l'arbitraire despotique et parfois brutal des héritiers du Conquérant, celui de Rome. Pour le détail, cf. art. *England* du P. Thurston, dans *The catholic encyclopedia*, t. v, notamment p. 434. L'appui leur manquait rarement d'ailleurs, c'était l'intérêt de l'Église romaine que l'Église nationale qui se fondait en Angleterre ne lui échappât pas pour passer sous la domination de princes accaparants. Elle ne craignait pas au besoin d'étendre la juridiction des archevêques sur les pays voisins, l'Écosse et le pays de Galles, ce qui se produisit précisément à cette époque. Dans le premier royaume, ouvert à toutes les prétentions des princes normands et qui reconnut leur suprématie à partir d'Henri Beauclerc, les archevêques d'York réclamèrent sans cesse les droits du métropolitain, que leur refusait l'évêque de Saint Andrew. Les papes leur donnèrent raison à diverses reprises et, bien que Clément III, en 1188, déclarât les neuf évêchés du royaume directement unis au Saint-Siège, la hiérarchie écossaise resta dépendante du siège d'York, selon les vicissitudes des rapports entre les deux royaumes voisins, jusqu'au xve siècle, où Saint Andrew et Glasgow furent érigés en archevêchés.

Cantorbery réclamait pour suffragants les évêques du pays de Galles. Si le sacre de Gunclan, de Landaff, par le primat, et non par l'évêque de Saint-David, suscita des réclamations, son exemple fut suivi par son successeur, et par l'évêque de Saint-David lui-même, Étienne. De ce fait, celui-ci reconnaissait la juridiction de Cantorbéry sur le pays de Galles, dont il était le premier évêque. Des protestations purent se faire entendre, elles n'entamèrent pas les droits de la primatie, qui restèrent sans conteste après la conquête du pays par Édouard Ier.

La paix relative dont jouissait l'Église fut troublée par les persécutions d'Étienne (1135-1154) contre les évêques de Salisbury et de Lincoln, malgré la modération qu'ils avaient montrée dans la guerre civile. Il voulut imposer au siège d'York son neveu William Fitz-Herbert contre l'abbé de Fountains, Henry Murdach, qui avait été régulièrement élu. Stephens, *loc. cit.*, t. II, p. 151; *Dictionary of national biography*, t. xxxix, p. 320, au mot *Murdach*. Comme ses prédécesseurs, Étienne entendait maintenir les coutumes du royaume : il refusa à Théobald, archevêque de Cantorbéry, l'autorisation de se rendre au concile de Reims, convoqué par Eugène III (1148). Théobald, pour obéir au pape, passa en France, mais le roi le décréta de bannissement. Et comme rien ne pouvait le faire revenir sur sa décision, le pape dut mettre le royaume en interdit.

Depuis cent ans, les rois normands avaient cherché à entraver la liberté de l'Église. Ils voulaient faire peser sur elle le poids de leur autorité. S'ils trouvèrent trop d'évêques complaisants, ils rencontrèrent aussi des hommes de grande sainteté pour s'élever contre leurs prétentions, lutter pour l'indépendance de l'Église, et l'empêcher de devenir une Église nationale, unie seulement de nom au siège de Rome. Un certain nombre d'évêchés furent créés, Carlisle et Ely en 1108, ou transférés : ainsi en 1075, Sherburn à Salisbury, Selsey à Chichester, Lichfield à Chester; en 1092, Dorchester à Lincoln, Wells à Bath.

Les rois normands furent de grands bâtisseurs d'abbayes et de monastères. Ils rendirent un véritable service à l'Angleterre en y appelant les moines, renommés sur le continent par leur vie sainte et par les services qu'ils rendaient à la civilisation. Ils brillèrent du plus vif éclat en Angleterre jusqu'aux jours de la Réforme. La première abbaye fondée par Guillaume le Conquérant fut celle de Battle, à l'endroit même où il avait vaincu Harold.

Les bénédictins et les religieux de Saint-Augustin, qui étaient en Angleterre, à l'avènement de Guillaume le Conquérant, prospérèrent, et furent toujours plus nombreux que les autres ordres. Avec les Normands vinrent les moines de Cluny et de Cîteaux, les chanoines de Saint-Augustin, qui se divisaient alors en trois branches : les chanoines de Saint-Augustin, les gilbertins — congrégation essentiellement anglaise — et les prémontrés, appelés moines blancs. Cluny se distinguait entre tous par son observance régulière et la splendeur de sa liturgie. Guillaume, dit-on, attachait plus de prix à la prière et aux bonnes œuvres de ces moines qu'à la possession de la couronne. Cependant, sur des rapports désobligeants, l'abbé de Cluny ne se pressa pas de répondre à l'attente du roi, et ce n'est qu'en 1077 qu'il fonda à Lewes la première maison de son ordre. Cette abbaye et celle de Wenlock furent les deux maisons-mères de l'ordre en Angleterre. Cîteaux eut une plus grande extension, sous l'impulsion du moine anglais Étienne Harding en 1112 et surtout de saint Bernard en 1113. La première colonie, arrivée en 1129, se fixa à Waverley, dans le Surrey. Elle avait à sa tête Henri Murdach, plus tard archevêque d'York. Bientôt des abbayes s'élevèrent à Tintern, Netley, Melrose, elles furent surtout florissantes dans le Yorkshire, où l'archevêque Turstin fonda celle de Fountains en 1132. On ne compta pas moins de vingt cinq maisons cisterciennes à cette époque, et le nombre s'accrut encore. Pour plus de détails sur les divers ordres, cf. Thurston, art. *England*, dans *Catholic encyclopedia*, t. v, p. 433.

Peu après leur institution par saint Norbert, les prémontrés s'établissaient à l'abbaye de Walbeck (1153). Les gilbertins furent les moins nombreux des chanoines de Saint-Augustin. Ils devaient leur fondation à saint Gilbert de Sempringham, né en 1109. Pressé de satisfaire ses désirs de prière et de mortification, il abandonna, en 1130, la charge de pénitencier de Lincoln pour se retirer à Sempringham, où il fonda la congrégation des gilbertines, auxquelles il donna les gilbertins pour pères spirituels. A la mort du fondateur, ils étaient une centaine, mais ne tardèrent pas à disparaître. Venus en 1175, les chartreux n'eurent jamais de nombreux monastères. Ils s'établirent d'abord à Witham, dans le Somersetshire, puis à Sheen, dans le Surrey, et à Londres, au couvent de la Salutation de Notre-Dame, d'où devaient sortir tant de martyrs au temps de la Réforme. Il n'y eut que neuf chartreuses en Angleterre. A côté de ces ordres monastiques, il convient de mentionner un certain nombre d'ermites, vivant en reclus, à l'ombre du sanctuaire, parmi lesquels saint Godin mort en 1170, saint Barthélémy mort à Farn en 1195. Les chevaliers du Temple furent admis en Angleterre en 1118; ceux de Saint-Jean en 1120.

Tous ces monastères étaient dotés par les souverains et les seigneurs. On doit regretter que des abbés, enclins au luxe, aient assez souvent manqué aux prescriptions de leur règle et aux vertus de leur profession. Le rapide développement des ordres religieux donna lieu assez vite à un relâchement de la ferveur primitive, mais le mouvement contribua à la diffusion de l'idéal spirituel le plus élevé et à la correction et amendement d'une époque où il y avait tant de mal. Thurston, *loc. cit.* Riches, les monastères devaient l'être, pour répondre aux services qu'on attendait d'eux. Les moines étaient, en effet, les banquiers et les hôteliers des grands et des petits, la providence des pauvres. Les *Annales* des augustins de Dunstable racontent comment Guillaume le Conquérant fit perquisitionner dans les monastères, en 1070, pour en tirer, au profit du trésor royal, les sommes qui y étaient déposées, ainsi que les chartes d'immunités et les titres de propriété. Inutile de rappeler l'hospitalité gratuite que les moines donnaient généreusement aux voyageurs et aux étrangers.

Leur exemple trouvait des imitateurs nombreux, et les dignitaires de l'Église, un saint Wulstan, évêque de Worcester, un saint Thomas Becket, un saint Hugues de Lincoln, se firent un honneur de traiter les pauvres à leur table, de pourvoir à leurs besoins par des distributions journalières de vivres et d'aumônes.

L'activité des moines ne se borna pas à soulager la misère; c'est à eux que le sol d'Angleterre doit d'avoir été mis en valeur. Ils firent construire des cathédrales et des monastères, qui sont restés des monuments remarquables. Fidèles à leurs traditions, ils se livrèrent avec ardeur à l'art si délicat de la miniature, et laissèrent un grand nombre de manuscrits. Ils développèrent l'enseignement. C'est Joffrid, abbé de Croyland, qui fonda, dit-on, la célèbre école de Cambridge, berceau de l'université, en chargeant quatre de ses moines d'y enseigner la grammaire, la philosophie et la théologie. Parmi les nombreux monuments historiques que les moines ont laissés, les seuls à peu près qui fassent connaître ces époques lointaines, citons les *Chronica chronicorum* de Florent, moine de Worcester, qui finissent en 1119, l'*Historia novarum* d'Eadmer, moine de Cantorbéry, ou histoire des deux Guillaume et d'Henri, de 1066 à 1122, ouvrage de grand poids et d'autorité; le *De gestis regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury et son *Historia novella*, sorte d'appendice au premier, qu'il conduisit jusqu'en 1142; enfin les *Chroniques saxonnes* ou *Annales*, histoire du temps présent jusqu'en 1154.

C'est également à cette époque qu'Osmond, comte de Dorset et évêque de Salisbury, corrigea la liturgie de son Église, réforme qui fut bientôt en usage dans la plupart des églises d'Angleterre et d'Irlande. De son côté, Gotfried, prieur de Winchester, s'appliquait à la correction du bréviaire.

II FORMATION DE L'ÉGLISE D'ANGLETERRE, SOUS LES PLANTAGENETS (1154-1399). — Aux souverains d'origine normande succéda une race de princes batailleurs et politiques, encore plus redoutables pour l'Église, parce qu'ils tinrent à son égard une attitude suivie, calculée, à laquelle servait l'expérience acquise par leurs prédécesseurs. Ils considéraient les Coutumes du Conquérant comme partie intégrante de leur héritage, s'immiscèrent dans les élections pour avoir un clergé à eux, et les exemptions monastiques leur furent une occasion de persécutions mesquines. Par bonheur l'Église d'Angleterre était déjà solidement organisée avec son épiscopat homogène anglo-normand, ses abbayes florissantes, un ordre monastique compact, enfin avec l'appui de Rome, qui ne lui manqua pas. Elle put soutenir victorieusement les luttes d'Henri II avec Thomas Becket, les démêlés de Jean sans Terre avec Innocent III. La grande charte que les nobles anglo-normands imposèrent à ce dernier souverain, et les longues guerres civiles par lesquelles ils la défendirent sous Henri III favorisèrent le développement de l'aristocratie ecclésiastique aussi bien que de l'autre. Sous les trois Édouard, les statuts des Provisions et du *Praemunire* vinrent jeter le trouble dans l'Église d'Angleterre, mais la guerre de Cent ans, en rendant indispensables les services pécuniaires du clergé comme les services militaires de l'aristocratie laïque, fortifia, exagéra même la puissance de l'une et de l'autre et prépara la guerre des Deux-Roses.

Henri Plantagenet, duc d'Anjou, fondateur de la dynastie (1154-1189), montra aussitôt l'esprit entreprenant et envahisseur qui devait le caractériser. Il sollicita du pape Adrien IV (Nicolas Breakspear, un Anglais) et en obtint probablement la bulle *Laudabiliter* (ci-dessus, t. I, col. 626; Thurston, *loc. cit.*, p. 436), répétition du geste d'Alexandre II, qui, s'autorisant de l'incapacité morale du clergé d'Irlande et de la sauvagerie de ses habitants, l'invitait à conquérir cette île pour y réformer les mœurs, rétablir le christianisme

dans toute sa pureté et jeter de nouvelles semences de vertu (art. *Ireland*, dans *Catholic encyclopedia*, t. VIII, p. 101). Il est certain que l'état de barbarie et de demi-paganisme dans lequel était tombée l'Irlande (voir cet article), après avoir vécu des années si florissantes de religion et de piété, justifiait la mesure du pape : son acte n'en fut pas moins le point de départ d'une longue période de conquête et d'absorption, analogue à celle de l'Angleterre par les Normands, qu'Henri II inaugura en 1169 et qui prépara la situation réciproque, si lamentable pendant des siècles, et encore aujourd'hui, des deux îles sœurs.

Dans la politique de centralisation qu'il aborda dès le début, pour remédier aux abus de toute sorte nés de l'époque d'anarchie dont on sortait, Henri II fut secondé par son chancelier Thomas Becket (voir ce nom; cf. *Catholic encyclopedia*, t. VII, au mot *Henry II*, p. 221); mais il voulait réduire la puissance et les privilèges du clergé pour fortifier le pouvoir royal, et il pensa que le même chancelier, en devenant archevêque de Cantorbéry, favoriserait sa politique, tolérerait du moins ses empiètements sur les droits de l'Église. Il le désigna donc au choix des électeurs, et Thomas fut élu (1162). L'événement prouva qu'il s'était trompé et Thomas devint le plus ferme défenseur de l'ordre ecclésiastique qu'on voulait réduire à une complète dépendance. Il le prouva dès le début en se consacrant tout entier à ses nouvelles fonctions, en même temps qu'il se plongeait dans les pratiques de la vie ascétique la plus rigoureuse. Il réclama la restitution des domaines de son église qui avaient été aliénés en diverses circonstances pour les besoins du trésor royal. Il s'opposa vivement au désir du roi, qui demandait que la taxe locale appelée *sheriff's aid*, que percevait le gouverneur de chaque comté, lui fût versée à lui-même. L'échec du roi montra que le primat de Cantorbéry voulait et pouvait encore se poser, comme au temps d'Anselme et des rois anglo-saxons, en face de l'autorité souveraine pour la contrebalancer et limiter son arbitraire, refréner ses abus de pouvoir.

Henri crut avoir trouvé un terrain plus favorable en se plaignant que les tribunaux ecclésiastiques, par l'indulgence qu'ils montraient envers les coupables, énervaient la rigueur salulaire de la justice publique et mettaient parfois en péril l'ordre et la sécurité. Comme dans le reste de la chrétienté, des coupables échappaient au châtimement en excipant de leur caractère de tonsuré. Au concile de Westminster en octobre 1163, le roi demanda que les évêques et le primat livrassent à ses officiers de justice les clercs coupables de crimes. Thomas n'y vit qu'une atteinte préméditée contre l'indépendance de l'Église, par suite une question de principe. Pour vaincre sa résistance, le roi en appela aux coutumes anciennes, *consuetudines avitae* (celles du Conquérant), dont une déferait au bras séculier les clercs criminels convaincus. Devant la lâcheté des autres évêques qui se montraient disposés à la soumission, sous la réserve des privilèges de l'ordre cléricale, le primat accepta de s'en remettre à la bienveillance royale, en obéissant loyalement et en bonne foi à ces coutumes. *Ibid.*, t. XIV, au mot *Thomas Becket*, p. 617, par Thurston.

Henri s'enhardit alors et quelques semaines plus tard (13 janvier 1164), dans une autre assemblée, promulgua les Constitutions de Clarendon, qui renouveauient et précisaient, en seize articles, les Coutumes du Conquérant. Elles transmettaient certaines causes, celles par exemple concernant la présentation aux bénéfices, de la juridiction des cours ecclésiastiques à celles du roi, restreignaient les appels en cour de Rome, prévenaient l'excommunication, sans le consentement du souverain, de ses officiers et grands vassaux, sanctionnaient le droit pour le roi de s'approprier les

revenus des évêchés et abbayes vacants, réglaient l'ordination des vilains, fixaient la prérogative royale en matière d'élections bénéficiales comme l'intervention du souverain dans toutes les affaires d'Église. Quant aux causes criminelles des clercs, elles étaient portées devant la cour royale, qui les renvoyait aux tribunaux ecclésiastiques, si le prévenu prouvait son titre de cléricature et ressaisissait celui-ci après la dégradation qu'entraînait la preuve de culpabilité. *Ibid., England, t. v, p. 436.*

Thomas Becket, comme les autres prélats, accepta ces règlements à l'épreuve, en réservant les droits de l'Église, puis il se ravisa et rétracta toute concession, devant les reproches de son entourage, auxquels faisaient chorus les reproches de sa conscience délicate. Stephens, *History of the English Church*, t. II, p. 169-170. Alors se renouvela la lutte tragique du faible contre le fort, qu'on avait déjà vue au temps de saint Anselme. Après avoir essayé de faire transférer à l'archevêché d'York la dignité de *legatus natus*, ce que le pape Alexandre III lui refusa, Henri cita le primat à l'assemblée de Northampton (octobre 1164). Celui-ci y fut accusé de haute trahison, pour refus de répondre au sujet de terres qui appartenaient à son église; on lui demanda compte des sommes par lui perçues, quand il était chancelier, des églises et abbayes qu'il avait pourvues. En vain protesta-t-il qu'au jour de son sacre on l'avait déclaré indemne de toute réclamation semblable. Il refusa d'apaiser la colère royale au moyen d'une forte somme d'argent, comme le lui conseillait l'évêque de Winchester, Henri de Blois. Les évêques se faisant scrupule de juger leur primat, il fut condamné à la perte de tous ses biens meubles, par les barons laïcs, mais il récusait ce tribunal, comme incompetent, en appela à Rome, où il assigna les évêques qui ne l'avaient pas soutenu.

Henri prit à tâche d'amener, par tous les moyens, l'archevêque à capituler: il était résolu à faire triompher la législation inaugurée par les rois normands, surtout à bouleverser la situation antérieure du royaume, dans laquelle l'autorité du primat contrebalançait celle des souverains (voir plus loin saint ANSELME). Non seulement il fit citer devant ses juges saint Gilbert de Sempringham, pour avoir donné asile à un homme mis au ban de sa justice; mais Thomas étant parti en France réclamer l'appui du pape Alexandre III et le haut arbitrage du pouvoir central de la chrétienté, les biens épiscopaux furent confisqués, les parents du primat, ses familiers, les parents de ceux qui l'avaient suivi à l'étranger furent frappés de bannissement, au nombre de près de quatre cents personnes, et eurent ordre de se rendre à l'abbaye de Pontigny, où le prélat s'était réfugié, pour qu'il fût témoin de leur détresse. En 1166, un synode national en appela au pape, sur l'invitation du monarque. En 1170, celui-ci faisait sacrer son fils Henri par l'archevêque d'York, contre les droits de la primatie de Cantorbéry. Enfin il interdisait à son clergé toute communication avec Thomas et même avec le pape, menaçant celui-ci de faire cause commune avec Frédéric Barberousse, son grand adversaire, et avec l'antipape Pascal. Il obtenait ainsi une bulle qui l'exemptait de la juridiction de l'archevêque, lui, ses courtisans et son clergé, et la validation du mariage de son fils Geoffroy avec l'héritière de Bretagne. Luchaire, dans *Histoire de France* de Lavisse, Paris, 1901, t. III, 1^{re} part., notamment p. 52, 53. Il n'en fut pas moins contraint peu après de céder.

C'est que Becket rivalisait avec lui de résolution et d'activité. Il lançait l'excommunication contre ceux qui avaient accepté les statuts de Clarendon et s'étaient emparés des biens d'Église. En 1169, il renouvelait ces excommunications contre les évêques de Londres, de Salisbury, de Durham (plus tard l'archevêque d'York),

les clercs et nobles qui avaient pris parti contre les libertés de l'Église et détenaient ses biens. Il était soutenu énergiquement par le roi Louis VII, qui, depuis l'union de l'Angleterre et de la Guyenne par le mariage d'Henri avec Aliénor d'Aquitaine, faisait à son vassal une guerre sans merci, tirait parti de tous les moyens pour l'affaiblir, et savait soutenir, remonter même le zèle d'Alexandre III, alors réfugié dans ses États, pour une cause qui était celle de Dieu et de son Église. Enfin et surtout la nation anglaise commençait à abandonner son roi. Le peuple avait toujours témoigné de l'estime, de l'admiration pour la sainteté de l'archevêque, du respect et de la sympathie pour sa cause. Au concile de Londres, la majorité des évêques refusa de continuer sa coopération à la lutte contre le pape, et Henri de Blois déclara leur résolution de suivre les décrets apostoliques à quelque prix que ce fût.

Aussi, après plusieurs conférences, sous la médiation de Louis VII, où Henri II s'était montré intransigeant (1169), il finit par céder à Fréteval (22 juillet 1170, *ibid.*, p. 54-55), et accorda tout ce que Becket voulut: notamment il promit de restituer les biens d'Église et de ne plus insister sur le serment de fidélité aux Coutumes. Il ne fut d'ailleurs rien de plus stipulé sur le statut de Clarendon, et on ne rédigea pas d'accord écrit, ce qui prouve que le monarque n'avait en vue qu'un accommodement de circonstance. En politique avisé, il sentait bien que Becket était plus dangereux en France qu'en Angleterre (Stephens, *loc. cit.*, t. II, p. 179), et il ne songeait qu'à le ramener sous sa dépendance. Mais au moment où celui-ci rentrait triomphalement en Angleterre, le 1^{er} décembre, parut une bulle du pape qui suspendait les évêques ayant pris part au sacre du jeune Henri, et confirmait l'excommunication portée par le primat contre trois d'entre eux. Ceux-ci se plaignirent au roi, qui s'emporta contre l'archevêque et prononça les fameuses paroles imprudentes, desquelles plusieurs de ses officiers prirent occasion de conspirer contre la vie de Thomas.

Le 29 décembre, il était assassiné au pied de l'autel de sa cathédrale, et ce meurtre fit un tel scandale dans la chrétienté que la cause royale en éprouva du dommage, comme si le souverain l'avait ordonné. Dès 1173, Alexandre III, poussé par la voix publique, canonisait la victime sous le rite du martyre. Le nouveau saint fut jusqu'à la Réforme l'objet d'un culte tout particulier en Angleterre, son tombeau le lieu de pèlerinage le plus fréquenté, la scène de son martyre fut gravée sur le sceau de la chancellerie primatiale (*Catholic encyclopedia*, t. XIV, p. 678), et y est restée jusqu'à nos jours bien que le premier soin d'Henri VIII, apostat et schismatique, ait été naturellement de proscrire ce culte dans toute l'étendue de son royaume.

Devant le cri de réprobation unanime que souleva l'attentat de ses courtisans, Henri II dut se soumettre aux injonctions du pape, qui le menaçait des peines les plus sévères, promit de ne plus empêcher les appels en cour de Rome, de restituer les terres de l'Église de Cantorbéry, de compenser ceux qui avaient souffert pour Thomas ou avec lui, de ne pas maintenir les coutumes établies sous son règne. Moyennant quoi il fut absous en juillet 1172, à la cathédrale de Cantorbéry, par les légats du pape, après avoir reçu la discipline des évêques et des moines présents.

La lutte entre Thomas Becket et le roi Henri II n'attirait pas seule l'attention de l'Église d'Angleterre. Les évêques durent se réunir à Oxford pour condamner les doctrines de nouveaux hérétiques, dit publicains, qui prétendaient retenir seuls la pure doctrine des apôtres, rejetaient le mariage, l'eucharistie et la communion des saints. Plus tard, le concile de Westminster (1175), présidé par Richard, archevêque nommé de

Cantorbéry, traita divers points de discipline, et revint encore sur le célibat ecclésiastique. Henri avait été forcé de renoncer à ses prétentions, mais il garda l'esprit du statut de Clarendon. Il confiait à ses créatures, anciens adversaires de Becket, le gouvernement des Églises de Winchester, Ely, Norwich, Bath, Hereford. Il employait promesses et menaces pour obtenir, en 1184, le transfert de l'évêque de Worcester, Baldwin, au siège primatial. Il réussit à imposer sa volonté. Ce choix fut regrettable. Baldwin resta courtois toute sa vie et en perpétuelle opposition avec le pape. Le roi fut plus heureux en confiant à un saint l'Église de Lincoln. Hugues d'Avallon, moine de la Grande-Chartreuse, était venu en Angleterre (1175), prendre le gouvernement de l'abbaye de Witham (Somersetshire). Énergique, d'une grande sainteté, il acquit assez vite de l'ascendant sur le roi, dont il devint l'ami personnel, le conseiller écouté, et qui le fit promouvoir à la dignité épiscopale (1181). Le nouveau prélat ne modifia en rien sa conduite austère, ne sacrifia aucun de ses principes. Ayant dû défendre les libertés de son Église contre Geoffroy, le grand-forestier de la couronne, le roi lui en demanda raison, au nom des Coutumes, mais dut se contenter des explications que lui donna Hugues. Celui-ci sut conquérir aussi la confiance des rois Richard 1^{er} et Jean sans Terre. Il essaya de ramener le primat Baldwin à des dispositions plus conformes au bien de l'Église et aux droits du pape. Après avoir cassé le mariage du prince Jean avec sa parente Jeanne de Glocester, Baldwin partit pour la croisade avec le roi Richard Cœur de Lion et n'en revint pas (1190). Hubert Walter, évêque de Salisbury et auparavant grand-justicier de la couronne, lui succéda et devait se faire l'instrument des exigences royales. Mais, comme Baldwin, il avait travaillé à préparer la croisade, et le remplaça après sa mort à la tête de l'expédition. Ce fut d'ailleurs la seule circonstance où les Anglais, qui marchaient du reste à la suite de leur roi, prirent quelque part aux expéditions saintes.

A son retour de la croisade, Walter s'entremît avec saint Hugues pour recueillir la rançon énorme que l'empereur Henri VI exigeait du roi Richard, prisonnier de Léopold d'Autriche (1193). En 1197, par contre, ils blâmèrent publiquement les impôts qui écrasaient le peuple et refusèrent un subsidie sollicité. Le roi confisqua leurs biens, ce qui n'empêcha pas Hugues de lui faire de vives remontrances, de lui reprocher ses conflits et guerres continuelles avec ses voisins, son mépris des canons dans les nominations ecclésiastiques. A trois reprises encore, le saint prélat s'opposa aux subsides que le roi voulait lever sur le clergé et les domaines de Lincoln. Et il trouva en face de lui l'archevêque Walter qu'il sut faire reculer.

L'œuvre de centralisation des Plantagenets, qui se révélait par de lourdes charges financières aussi bien que par les mesures contre les libertés et privilèges, allait aboutir, avec Jean sans Terre (1199-1216), à la lutte qui devait créer l'organisation de l'Église d'Angleterre en même temps que celle de l'aristocratie. Le nouveau souverain n'alla sans doute guère plus loin que ses prédécesseurs dans la voie de l'arbitraire, disposant en maître des biens de l'Église, des bénéfices, des nominations épiscopales. Mais les fils d'Henri II, moins habiles, aussi exigeants et plus tyranniques que leur père, lassèrent la patience de leurs sujets, et Jean, qui semble s'être montré particulièrement maladroit, en tout cas moins intelligent, mit le comble à la mesure et surtout ne sut pas ménager le pouvoir pontifical, qui pouvait, selon les règles d'une politique de bon sens, servir d'arbitre entre les partis, concilier les exigences de la royauté avec les traditions du système féodal, les droits des classes et des individus. Or Jean, par une

lutte de plusieurs années, se mit en opposition avec le pape et le tourna du côté de ses adversaires.

Il avait pris pour chancelier l'archevêque de Cantorbéry, Hubert Walter, dont l'expérience et les capacités l'empêchèrent pendant plusieurs années de commettre des fautes. Mais la mort de celui-ci donna le signal du conflit (12 mai 1205). Quelques moines de Christchurch, la cathédrale, élurent à la hâte leur sous-prieur Réginald, qui s'empressa d'aller lui-même, selon la coutume anglaise, solliciter la ratification et la consécration du pape. Mais les évêques anglais, qui avaient voix au chapitre, protestèrent auprès de celui-ci, et le roi fit élire son favori, l'évêque de Norwich, John Grey, puis chargea une ambassade de le recommander à la ratification de Rome. Innocent III, s'appuyant sur le droit canonique, annula la première élection comme subreptice, la seconde parce qu'on aurait dû d'abord casser la précédente. Puis il fit élire, par les moines anglais présents à Rome, un de leurs compatriotes, le savant cardinal Étienne Langton, qu'il avait appelé de Paris, où il professait brillamment, pour l'élever à la pourpre (juin 1207). *Catholic encyclopedia*, art. *Langton*, t. VIII, p. 792.

Jean ne se soumit pas, malgré les paternelles admonestations du pontife. Il commença par confisquer les biens de l'archevêché, chassa les moines et ferma leur couvent; puis il soumit le clergé à l'impôt du treizième, qu'il avait décrété dans le royaume, et exila l'archevêque d'York, qui protestait au nom des immunités de l'Église. Innocent III lança l'excommunication contre les officiers royaux et chargea plusieurs évêques, celui de Londres en tête, d'avertir le roi qu'il s'exposait à l'interdit (1208). Celui-ci répondit par la confiscation des biens de ces prélats, confiscation qu'il étendit ensuite à toute l'Angleterre. L'interdit venait d'être promulgué, un ordre royal frappa de l'exil tout prêtre qui se soumettrait à la bulle du pape. Beaucoup d'évêques et de clercs allèrent rejoindre sur le continent les archevêques de Cantorbéry et d'York, d'autres furent jetés en prison. Les biens des bénédictins furent inventoriés. En 1209, le chancelier Hugues, que le roi avait nommé de sa propre autorité au siège de Lincoln, étant allé chercher la consécration épiscopale à l'étranger, dut rester en exil.

On sait la suite : Jean refusant de se soumettre et aggravant ses mesures de persécution chaque fois que survenait une nouvelle sentence de Rome, le pape prononça l'excommunication contre lui et délia ses sujets du serment de fidélité. La situation avait changé pour la royauté anglaise, et les guerres désastreuses de Jean, la perte de la Normandie et des provinces voisines conquises par les Capétiens y avaient contribué autant que les fautes et les brutalités du roi. Jusqu'ici la royauté avait à peu près fait triompher ses prétentions sur l'ordre ecclésiastique, grâce à la connivence d'un certain nombre d'évêques, même de la majorité, qui parfois penchait en sa faveur. Mais maintenant il avait contre lui tout l'épiscopat : Jean l'avait poussé à bout par ses exactions et ses brutalités. Les fugitifs affluaient en France, en Italie, où ils allaient se plaindre au pape. Les nobles n'étaient pas mieux traités et pas moins exaspérés. Jean usait de ses droits de suzerain avec une rigueur extrême. Luchaire, dans *Histoire de France* de Lavisse, t. III, 1^{re} partie, p. 159-160. En somme, l'Angleterre se levait contre lui. Dans ces conditions, le pape apparaissait comme le juge suprême qui répare les injustices, redresse les torts et ramène tous à l'ordre, les supérieurs comme les inférieurs.

Il fit prêcher la croisade contre le révolté et favorisa les projets ambitieux de Philippe-Auguste, que ses succès antérieurs poussaient à conquérir l'Angleterre. Après une dernière conférence avec le légat Pandolfo, dans laquelle Jean s'était montré encore intraitable, Langton excommuniait à nouveau celui-ci (janvier 1213), pen-

dant que le pape le mettait au ban de l'Europe. Philippe-Auguste activa les préparatifs de son expédition, et le 8 mai la flotte était prête à faire voile de Boulogne sur Douvres, lorsque Jean, pour parer la catastrophe qui le menaçait, se décida à une démarche qui avait de quoi étonner. Le 15, il remettait son royaume au Saint-Siège, et le légat lui rendait la couronne pour qu'il la tint comme vassal du pape. En même temps, il reconnaissait Langton archevêque, rétablissait les exilés dans tous leurs biens et offices, s'engageait à restituer les sommes indûment perçues, et à réparer toute injustice. Le 13 octobre, eut lieu la cérémonie d'hommage dans laquelle Jean s'engageait à payer un tribut annuel de mille marcs à l'Église romaine. Cet acte important eut du retentissement dans l'histoire religieuse de l'Angleterre jusqu'à la réforme protestante d'Élisabeth.

Les barons anglais ne croyaient pas autant que les Romains à la sincérité de leur souverain, et d'ailleurs leur amour-propre féodal ne pouvait tolérer qu'on leur imposât de nouveaux droits de vasselage envers le pape. Langton, qui venait de débarquer en Angleterre, juillet 1213, se mit à la tête des évêques et des seigneurs laïques, qui prenaient les armes pour apporter un terme à l'arbitraire royal et obtenir enfin des garanties fermes. Ils imposèrent à Jean la grande charte, qui fut arrêtée à Runnymede (1215), et dont le premier article proclamait la liberté de l'Église : *Ecclesia Anglicana libera sit et habeat jura sua integra et libertates suas illaesas*. En particulier, la liberté des élections devait être maintenue comme elle avait été promise par le roi et ratifiée par le pape. Jean promettait de rétablir les bonnes lois de ses prédécesseurs, de juger tous les hommes selon la justice et de rendre à chacun son droit, ou bien il y serait contraint par la force. Il ne lèverait aucune contribution sans le consentement du conseil commun du royaume. Quelques mois après, il signait avec les évêques un accord particulier : la couronne avait la garde des églises vacantes, le clergé toute liberté de procéder aux élections, même si le roi n'y donnait pas son consentement, et celui-ci ne pouvait user de pression en faveur d'un candidat, ni refuser de reconnaître l'élu. Ce dernier résultat fut obtenu grâce à l'intervention d'Innocent III, qui, sur la demande du roi, avait condamné la grande charte, en relevant le souverain du serment qu'il y avait prêté. Outre qu'il exigeait un peu plus de précision dans la reconnaissance des libertés ecclésiastiques, la dignité papale ne lui permettait pas d'accepter un acte qui ne tenait aucun compte des derniers arrangements du roi avec la cour romaine et semblait dirigé contre les nouveaux droits pontificaux. Ceux-ci furent reconnus indirectement par les barons quand, à la mort de Jean sans Terre, ils s'emparèrent de la tutelle du jeune Henri III. Le légat du pape Honorius III, Gualon, organisa le gouvernement de concert avec eux, la grande charte fut confirmée (12 novembre 1216), sur l'assentiment de celui-ci, qui fit introduire quelques modifications, supprimer par exemple le droit d'insurrection. L'accord sembla complet entre la nation anglaise et la papauté.

Il continua sous le règne d'Henri III (1216-1272). Si ce prince ne paya pas régulièrement le tribut annuel que son père avait promis, il laissa le pape percevoir le denier de saint Pierre, qui en fut la conséquence, sur les laïques et les ecclésiastiques, et donner les bénéfices en nombre à des étrangers (Italiens la plupart), malgré les réclamations des Anglais. Bémond, *loc. cit.*, p. 646. Lui-même, ayant besoin de beaucoup d'argent pour soutenir sa lutte en France contre saint Louis, pour faire réussir la candidature de son fils Edmond au trône de Sicile, celle de son frère Richard à l'empire, taxait lourdement le clergé comme les laïques, laissait vacants évêchés et abbayes. Les barons réunis maintenant en parlement lui accordaient d'ordinaire ce qu'il

demandait, mais faisaient confirmer à chaque fois la grande charte. *Ibid.*, p. 644. De saints personnages comme Edmond Rich, saint Edmond, successeur de Langton à Cantorbéry, et Robert Grossetête, archevêque d'York, essayèrent en vain de lutter contre ces abus et d'opposer une digue aux empiètements du roi. Le concile de Londres, en 1237, défendit le cumul des bénéfices et imposa la résidence. Edmond obtint de Grégoire IX une bulle qui l'autorisait à nommer aux bénéfices vacants plus de six mois, mais le roi mit de telles entraves à l'exécution de cette mesure, que saint Edmond quitta l'Angleterre et vint mourir en France (1242). Son successeur, Boniface de Savoie, qui avait reçu des privilèges analogues, le droit de visiter les monastères et de percevoir une année de revenus des bénéfices vacants, dut céder devant l'opposition unanime du clergé, et le pape Alexandre IV lui rappela (1254) qu'il ne pouvait s'introduire de sa propre autorité dans les monastères exempts.

Une des principales victimes de la politique capricieuse d'Henri III fut l'évêque de Chichester, saint Richard, qu'il empêcha longtemps de prendre possession de son siège, parce qu'il n'était pas son candidat. Cette politique se montrait donc, à divers points de vue, plus odieuse sur le terrain ecclésiastique que sur le terrain civil. Aussi l'insurrection aristocratique que dirigea Simon de Montfort, sur la fin du règne (1264), eut-elle une portée cléricale et réclama des réformes dans tous les domaines de l'administration. On demandait notamment que les élections aux bénéfices, réglées par le dernier concile de Latran, fussent non un leurre, mais une réalité; que les évêques, renonçant à toute fonction séculière, s'appliquassent sans partage à leurs devoirs pastoraux; que les mœurs monastiques fussent purifiées, à l'exemple des dominicains et des franciscains nouvellement établis en Angleterre. Bémond, *ibid.*, p. 645. La réaction succomba finalement, mais non sans avoir implanté dans la constitution anglaise les droits du Grand Conseil du royaume ou Parlement, auquel se joignirent les *Communes* et où les évêques eurent leur place. Le principe que les ordres du royaume ne devaient payer aucune contribution qu'ils n'y eussent consenti, avait enfin triomphé. Quant aux réformes religieuses, qui seules pouvaient refréner les empiètements du pouvoir royal, elles ne furent jamais poursuivies que d'une manière incomplète et le clergé resta toujours un ordre trop politique, exposé à toutes les vicissitudes des événements. Il aurait pu être une aristocratie sans frein, comme en Pologne, il devint l'Église anglicane entre les mains d'un monarque absolu. De saints évêques comme saint Thomas Cantilupe, évêque de Hereford en 1275, qui se trouva en conflit avec son métropolitain, pour des abus de pouvoir de celui-ci, et fut excommunié par lui, se voyaient de plus en plus réduits à l'impuissance.

La réforme avait plus de chance de réussir sur le terrain monastique avec l'introduction des ordres mendiants, franciscains et dominicains, auxquels de nouvelles congrégations apportèrent leur concours, pour suppléer les bénédictins, insoucieux de leur vocation. Les franciscains furent vite populaires, ils arrivèrent en 1219, sous la conduite d'Agnello de Pise, et s'établirent de préférence dans les quartiers pauvres de Londres, de Cambridge et de Norwich, où ils surent gagner le cœur du peuple. Tandis que le frère Agnello fondait un monastère à Cantorbéry, quelques-uns de ses compagnons poussèrent jusqu'à Oxford. Les franciscains se multiplièrent rapidement; en 1256, on en comptait plus de douze cents, répartis en quarante-neuf maisons. Ils étaient divisés en sept custodies, ayant chacune un provincial à sa tête. Au moment de leur suppression, sous Henri VIII, on comptait plus de soixante monastères. À côté d'eux, suivant la même

régle de saint François, les pauvres clarisses urbanistes, fondées par sainte Isabelle de France, sœur de saint Louis, possédaient huit maisons en Angleterre. Parmi les grands noms qui illustrèrent à cette époque l'ordre franciscain, on ne peut taire ni Duns Scott, le grand philosophe si dévot à l'immaculée conception, ni le savant Roger Bacon, si en avance sur son temps. En 1221, Gilbert de Fresnoy arrivait à Cantorbéry avec treize dominicains. Apprenant qu'ils se disaient frères prêcheurs, Langton invita Gilbert à monter en chaire, et fut si content qu'il se déclara le protecteur du nouvel ordre. Au moment de leur suppression, il y avait plus de cinquante couvents de dominicains en Angleterre. On voit apparaître encore les ermites de Saint-Augustin, les trinitaires et les carmes, qui fondèrent en 1240 les monastères d'Aylesford, dans le Kent, et d'Holm, dans le Northumberland. Leur premier provincial, Ralph Freburn, donna l'habit à Simon Stock, qui, en 1245, devenait général de l'ordre.

Les bénédictins et les anciens ordres ne subirent guère l'influence des nouveaux, et leur réforme laissa à désirer, mais la masse du peuple anglais reçut de ces nouveaux venus des secours tant matériels que spirituels, une édification qui l'améliora sensiblement. Le clergé séculier n'échappa pas à leur action, et ils aidèrent l'évêque de Lincoln, Robert Grossetête, à rétablir la discipline dans son diocèse. Il aimait à dire que l'exemple de ces moines devait exciter une sainte émulation dans le clergé. Il se plaignait au pape du peu de zèle des prêtres : ils perdaient leur temps aux réunions, récitaient rarement leur bréviaire, et se souciaient peu de faire monter en chaire des prédicateurs apostoliques.

En tout cas, l'action réformatrice de l'évêque de Lincoln (1235-1253) ne fut pas totalement stérile. Il protesta d'ailleurs énergiquement contre les levées d'argent exorbitantes d'Innocent IV, au moment de la lutte contre Frédéric II. Il lui dénonça la sévérité de ses agents qui abusaient des censures, pour faire aboutir leurs exactions. Le légat Martin, par exemple, dut quitter l'Angleterre en 1245 après avoir exigé dix mille marcs. Grossetête se plaignait quelques années plus tard des étranges moines qui parcouraient le pays (1250), et dénonçait en même temps l'indignité de certains évêques. Il n'eut pas moins à faire quand il aborda la question des bénéfices conférés aux étrangers. En ce qui le concernait, il leur refusait même un canonicat, fussent-ils neveux de pape, comme Frédéric de Lavagna. De ce côté ses efforts aboutirent à quelque résultat. Alexandre IV accepta de ne conférer que douze bénéfices d'un revenu total de huit mille marcs. Peu après, le concile de Londres (1268) renouvelait les canons de celui de 1237, déclarait nuls, comme entachés de simonie, les contrats passés entre les patrons des églises et leurs protégés, et défendait de recevoir une rémunération pour l'admission des sacrements.

Il faut savoir gré à l'évêque de Lincoln d'avoir formé à Oxford, avec les franciscains un corps enseignant qui jeta un vif éclat sur cette université, et qui compta parmi ses célébrités Richard de Coventry, Jean Wallis, Peckham, Bacon, Duns Scot. Parmi les hommes d'Église qui illustrèrent cette époque, on peut citer Jean de Salisbury, fidèle ami de Thomas Becket, qui fut évêque de Chartres, Walter Grey, archevêque d'York, qui construisit à Londres le palais d'York ou Whitehall, Richard Poor, sous l'épiscopat duquel commence à s'élever la cathédrale de Salisbury, Alexandre de Halès, célèbre par ses écrits. C'est encore parmi les moines qu'il faut chercher les signes de l'activité intellectuelle. Sans parler des philosophes, théologiens ou exégètes, les religieux nous ont laissés des chroniques précieuses pour l'histoire de l'Angleterre, le *De gestis regum* de Simon, moine de Durham; les *Chroniques*

d'Henri de Huntington; l'*Histoire* de Guillaume de Newbridge; les *Chroniques d'Étienne*, Henri II et Richard I^{er} de Gervaise de Cantorbéry; l'*Histoire* de Roger de Hoveden; les *Abbreviations chronicarum* et les *Imagines historiarii* de Rodolphe de Diceto; les *Chroniques* de Walter de Coventry; l'*Historia major* de Mathieu Paris, moine de Saint-Alban, mort en 1259.

Les trois Édouard (1272-1377), en multipliant leurs exactions pour subvenir aux frais des longues guerres qu'ils soutinrent en Écosse, dans le pays de Galles et en France (guerre de Cent ans), achevèrent de liguer contre eux les deux aristocraties, qui, en compensation des services qu'elles rendaient, exigeaient de nouvelles garanties, ou du moins celles qui étaient marquées dans la grande charte en venaient peu à peu à la réalisation. Le clergé y contribuait de son mieux, il était le plus foulé, et les rois continuaient à disposer de ses biens par tous les moyens en leur pouvoir. Édouard I^{er} (1272-1307) se montra particulièrement entreprenant à cet égard, comme du reste son contemporain Philippe le Bel. C'était l'époque où les puissances séculières organisaient leur administration en enlevant à l'autorité ecclésiastique les droits qui confinaient à l'exercice de leurs fonctions, juridiction, justice, biens temporels, etc. En 1279, Édouard I^{er} lança le statut *De religiosis* ou de mainmorte, qui interdisait l'aliénation des biens de ce nom, les legs en faveur de corps constitués, par conséquent les fondations pieuses. L'Église ne pouvait acquérir de propriétés par testament ou sans le consentement du seigneur. L'argument qu'on faisait valoir, c'est que les biens de mainmorte, ne pouvant rendre le service militaire, ne concouraient pas à la défense du pays.

L'Église protesta en vain contre cette grave limitation de ses libertés. Le nouvel archevêque de Cantorbéry, l'énergique, austère et savant (Bémond) franciscain Peckham (1279-1292), que le roi n'avait pu écarter de ce siège, usa ses forces à combattre la mesure. Édouard étendait son activité législative sur tous les domaines, sans égard pour les droits existants. Bémond, *Histoire générale*, t. III, p. 360. En 1290, par le troisième statut de Westminster, il complétait celui de mainmorte; l'achat d'une terre ne changeait en rien les droits de suzeraineté. En même temps le roi s'efforçait de limiter aux affaires religieuses la compétence des tribunaux ecclésiastiques. C'est ici que la lutte s'engagea. Le concile de Cantorbéry décréta l'excommunication contre quiconque obtiendrait des lettres royales à seule fin d'empêcher l'exercice de la justice ecclésiastique.

Édouard fit la conquête du pays de Galles (1282-1284), préparant la fusion des populations celtiques insulaires avec la nouvelle race anglo-normande. Il dut bientôt entreprendre celle de l'Écosse, qui refusait constamment l'hommage de vassalité que les rois normands les premiers avaient essayé de lui imposer (1292), et les souverains de ce pays inauguraient une politique d'alliance avec la France, qui devait durer trois siècles. Les dépenses que nécessitaient ces luttes n'étaient pas couvertes, il s'en faut, par les droits que payaient les marchands, dont la richesse se développait alors. Les biens du clergé restaient toujours la ressource suprême. Le souverain avait mis la main sur les trésors des sacristies, des couvents, des cathédrales et du Temple. En 1294, il exigea la moitié des revenus du clergé et, comme l'assemblée ecclésiastique de Westminster n'y consentait qu'à la condition du retrait du statut *De religiosis*, le gouvernement s'empara de force de ce qu'il demandait, et peu après il faisait dresser l'inventaire des trésors des églises, ce qui était une violation des articles de la charte. Contre ces empiètements incessants, Boniface VIII lança la bulle *Clericis laicos* (1296), et entreprit avec Philippe le Bel la campagne qui devait lui être si funeste. A la

suite de l'intervention papale, le nouveau primat de Cantorbéry, Winchelsey, refusa les subsides demandés (novembre 1296), mais les provinces du nord l'abandonnèrent, et le roi mit hors la loi les clercs récalcitrants; il garda rancune de la résistance du primat : en 1301, il le cita à comparaître à Lincoln comme coupable de haute trahison. Le prélat en appela à Rome, qui lui donna raison.

Le clergé anglais ne pouvait toutefois trouver un appui bien efficace de ce côté, où ses intérêts se trouvaient subordonnés à ceux de l'Église universelle, où l'on avait à ménager le pouvoir royal. D'ailleurs le gouvernement autoritaire et réformateur d'Édouard avait soulevé beaucoup d'opposition, de la part surtout de l'aristocratie plus directement opprimée, et qui réclamait avec instance le maintien de la charte, dont le roi ne tenait guère compte. Déjà, en 1279, l'archevêque Pec-kham avait demandé, au concile de Reading, que le texte en fût affiché chaque année aux portes des cathédrales et collégiales. Édouard crut faire acte de bonne politique en s'appuyant sur les autres classes de la nation, moins directement intéressées à la charte. En 1295, ayant besoin de l'appui moral et matériel de tous ses sujets pour la guerre d'Écosse, il appela les classes inférieures à délibérer avec les autres. Ainsi le clergé de second ordre, qui n'avait figuré jusqu'alors que dans les conciles provinciaux, désormais fut représenté aux assises générales du royaume. Dès 1212, il est vrai, les chanoines y députaient leurs doyens; Édouard y appela, en outre, le prieur et les archidiaques, un délégué du chapitre et deux du clergé diocésain. Le règlement nouveau porta ses fruits de suite. Deux ans après, le roi, ayant besoin du parlement pour entraîner ses vassaux à la guerre de Flandre, contre Philippe le Bel, dut reprendre la charte dans un accord en sept articles (*confirmatio cartarum*, octobre 1297), par lequel il s'engageait à ne lever aucune taxe sans le *consentement commun de tout le royaume*. Et cet engagement fut renouvelé en mars 1300; puis finalement il sollicita et obtint du pape Clément V, son ancien sujet comme archevêque de Bordeaux, l'absolution de ses serments et l'annulation de la charte (1305).

L'aristocratie anglaise fut néanmoins maîtresse réelle sous Édouard II (1307-1327), car elle prit les armes à diverses reprises pour renverser les favoris, et imposa ses volontés au faible monarque. Les ordonnances de 1311 mettaient le pouvoir entre ses mains et lui assurèrent un triomphe de plusieurs années, dont elle profita pour s'implanter dans le gouvernement. Les prescriptions de la charte étaient entrées dans les mœurs publiques, elle s'imposait déjà à l'opinion, comme aux classes qui en avaient besoin et, par suite, au gouvernement.

Les biens confisqués des templiers enrichirent la noblesse comme les hospitaliers, et le clergé en eut sa part. Celui-ci ne restait pas, il s'en faut, indifférent à la lutte de l'aristocratie contre le pouvoir royal, mais son attitude fut souvent variable, incertaine entre les deux partis, selon les intérêts ou la situation de chaque prélat. Le primat Walter Reynolds favorisa un instant les prétentions royales dans l'affaire des templiers, mais dut céder devant les protestations de ses suffragants. Plus tard il se mit à leur tête pour défendre l'évêque de Hereford, cité au banc du roi pour crime de haute trahison (1323). Mais ils ne purent le sauver du jugement.

Dans le siècle qui venait de s'écouler, l'Église anglicane avait poursuivi son organisation et s'était constituée en corps politique aussi bien que religieux, en luttant contre l'arbitraire royal et contre ses propres abus. Elle avait à peu près assuré le droit d'élection aux dignités principales, les chapitres et les communautés de moines en disposant après avoir obtenu le congé du

roi. L'élu était ensuite institué et sacré par l'évêque s'il s'agissait d'un abbé, par le métropolitain s'il s'agissait d'un évêque, par le pape pour un archevêque. Le roi donnait son approbation et, s'il exerçait une pression sur les électeurs, ceux-ci se défendaient au moyen des appuis dont ils pouvaient disposer, dans le clergé, la noblesse, chez les grands seigneurs plus ou moins patrons des églises, enfin auprès du pape. La cour de Rome, par suite du progrès constant que fit l'autorité papale en ce siècle, avait mis peu à peu la main sur les privilèges et institutions locales, et en particulier nommait un nombre toujours plus grand de bénéfices au moyen de droits divers, réserves, expectatives, mandats. Ce progrès de centralisation des pouvoirs, qui continua au *xiv^e* siècle, ne manqua pas de provoquer de vives réclamations, et une réaction dans laquelle l'union du pouvoir royal, du clergé et de la noblesse devait aboutir, surtout au moment où le grand schisme vint affaiblir la papauté, à créer l'autonomie plus grande qui se transformera en schisme de par la volonté du pouvoir absolu. A cette époque, en effet, la guerre de Cent ans donnait à la nation anglaise conscience d'elle-même, la groupait fortement autour du pouvoir dans une idée commune, la lutte contre l'étranger.

Ce fut ce péril même, affronté en commun, qui provoqua la coalition contre Rome, parce que les rois, ayant besoin d'argent pour leurs expéditions, voulurent empêcher l'exportation des espèces que provoquaient les rapports avec la cour romaine. Celle-ci, résidant d'ailleurs à Avignon, en territoire français, leur inspirait de la méfiance. Enfin le pouvoir royal, comme la nation, tenait à ce que les dignités ecclésiastiques ne passassent pas entre les mains d'étrangers, surtout français. Ainsi en 1341, au début de la guerre avec les Valois, Édouard III faisait arrêter les courriers porteurs de lettres de provision aux bénéfices dont il avait la collation; en 1346, il saisissait les revenus des églises possédées par des étrangers, et il en vint bientôt à une législation plus générale. En 1351, le *Statut des provisions* ou des *provisors* portait des peines contre les clercs qui remplissaient certains offices sans tenir compte des droits seigneuriaux, déclarait nul et invalide tout acte procédant de ces offices, rendait son auteur passible d'amende et d'emprisonnement. Il était interdit d'appeler aux tribunaux étrangers et toute la législation invalidait les provisions papales en revendiquant les droits patronaux. Le statut de *Praemunire* en 1353 déclarait coupable de forfaiture et hors la loi quiconque portait devant ces tribunaux étrangers des causes justiciables de la cour du roi. Il est à croire qu'il en arriva de ces mesures rigoureuses comme de la Pragmatic sanction, par laquelle, un siècle plus tard, la France voulut s'assurer des garanties contre l'immixtion de la papauté : elles ne furent mises en pratique que lorsque les souverains y trouvèrent leur profit. En tout cas, l'opposition constante qu'elles rencontrèrent de la part du clergé, des universités et même des communes, qui en réclamèrent tour à tour l'abrogation, les secondes en 1399, les dernières en 1416, ne contribua pas peu à laisser tomber ces actes dans la pratique. En réalité, les rois d'Angleterre demandèrent constamment au pape de pourvoir aux sièges vacants, et l'on a calculé que, pendant la période qui s'écoula jusqu'à la révolution d'Henri VIII, plus de deux cent cinquante évêques furent ainsi nommés. *Catholic encyclopedia*, t. v, p. 440.

Cette tentative d'émancipation à l'égard de la cour de Rome faillit d'ailleurs précipiter l'Angleterre dans une révolution politique et sociale, à une époque précisément où la papauté, affaiblie et divisée, ne pouvait exercer d'une manière assez efficace son magistère de discipline et de surveillance. Ce fut le mouvement des lollards, préparé par les erreurs de Wycliff, qui mit en

danger le salut public comme la religion du royaume. Les idées novatrices et les tendances socialistes qui se faisaient jour dans les ouvrages et surtout les prédications de l'hérésiarque, constituaient un grave danger politique, comme le reconnaissent les historiens anglicans eux-mêmes, en ce qu'il sapait toute autorité, aussi bien la temporelle que la spirituelle. Par le fait même que le péché mortel enlevait tout droit, toute autorité, un subordonné avait à se demander, pour obéir, si le supérieur était en état de grâce; tout se trouvait mis en question, discuté, il n'y avait plus ni discipline, ni ordre social, ni relations possibles. C'était d'ailleurs un triste signe des temps que Wicleff fût protégé et soutenu par des personnalités en vue comme le duc de Lancastre, Jean de Gand, troisième fils d'Édouard III, et le lord Percy, la princesse de Galles, veuve du prince Noir et tutrice du nouveau roi Richard II.

Wycleff avait vu de près les Romains aux conférences de Bruges (1376), où les Anglais négocièrent sans succès un concordat avec le pape. Il se signalait par ses prédications envenimées contre les moines : condamné par Grégoire XI, vers 1377, il confondit l'infaillibilité et l'impeccabilité, déclara au synode de Lambeth en 1378 que le pape, étant pécheur comme les autres hommes, ne pouvait commander au nom de Dieu. Il était populaire dans Londres, où ses prédications excitaient les masses. Convaincu que les prêtres, corrompus par le péché, sont hors d'état de comprendre et d'expliquer le sens des Écritures, il mit la Bible à la portée de tous en la traduisant, et la fit prêcher par des prêtres vêtus de peaux de mouton à laine rousse, que le peuple appela des « rousseaux » et les catholiques des « lollards », semeurs d'ivraie. Ils jouèrent un rôle souterrain mais efficace dans la « révolte des paysans ». Bémond, *Histoire générale*, t. III, p. 387. Ce mouvement, causé par les lourdes charges que la guerre de Cent ans avait fait peser sur le peuple anglais, notamment le statut des laboureurs et la capitation nouvellement établie, éclata à l'occasion du désarroi que provoquait le changement de règne. John Ball, un des lollards les plus en vue, prêcha dans le Kent, et Wat Tyler se mit à la tête des paysans qui marchèrent sur Londres et commencèrent leurs cruautés par le massacre du chancelier John Sundbury, archevêque de Cantorbéry (1380). La révolte réprimée, on s'occupa sérieusement de Wycleff, qui fut condamné solennellement par le synode de Londres (1382), condamnation qui frappa indirectement l'université d'Oxford, et une période de déclin succéda pour elle à l'âge d'or dans lequel elle avait compté au XIV^e siècle des professeurs comme Ockam, dont Wycleff s'inspira en partie.

Il était déjà trop tard, et cette condamnation, pas plus que la répression de l'émeute, pas plus que la mort de Wycleff (1384), ne mit un terme à la propagande lollardiste, qui tira toutes les conséquences de l'enseignement de l'hérésiarque. Le mauvais gouvernement de Richard II, la mésintelligence continuelle entre lui, les membres de sa famille et la haute noblesse, mésintelligence qui aboutissait à de fréquentes prises d'armes et exécutions, entretenaient le malaise du pays et favorisaient la propagation des mauvaises doctrines avec les agitations et révoltes qui en sont la conséquence.

III. SA CONSTITUTION DÉFINITIVE SOUS LES LANCASTRE ET LE PREMIER TUDOR (1399-1509). — Lorsqu'Henri de Lancastre usurpa le trône (1399), avec l'élection du Parlement, la première qui ait disposé de la couronne, il se résolut à appuyer fermement l'orthodoxie contre toute innovation. La situation sociale et religieuse de l'Angleterre lui en faisait un devoir aussi bien que la nécessité de se faire pardonner son usurpation. En 1401, il approuva le statut *De officio* ou *De haeretico comburendo*, qui livrait au bras séculier

l'hérétique convaincu devant une cour ecclésiastique. Les lollards et les Percy, leurs fauteurs, entrèrent dans la plupart des complots à main armée contre lesquels Henri IV eut à lutter pour défendre son pouvoir. Évidemment, à leurs yeux, celui-ci était en état de péché, et aussi son fils Henri V, qui eut à réprimer leur dernier soulèvement (1413). Ils avaient pour chef Oldcastle ou lord Cobham, familier du nouveau roi, qui, enfermé à la Tour de Londres pour ses erreurs, se révolta à deux reprises, encore en 1417 et fut pendu pour haute trahison. La reprise de la guerre de Cent ans, puis la guerre des Deux-Roses relégua au second plan les préoccupations confessionnelles et les agitations religieuses, mais le courant d'idées créé par Wycleff ne devait pas se perdre, il reparut au temps d'Henri VIII, plus encore sous ses successeurs.

On a appelé la période des premiers Tudors le règne du Parlement (Bémond), mais la part prépondérante qu'il y eut ne se manifesta dans le domaine religieux que par la poursuite d'une politique nationale contre l'ingérence de la cour de Rome. C'était l'époque où les Églises nationales dominaient les conciles de Constance et de Bâle, créaient un pape et mettaient fin au schisme d'Occident. La nation anglaise, et à sa tête l'évêque de Salisbury, Robert Hallum, fit quelque tapage à Constance par son opposition à l'influence française qui tendait à prédominer. Mais Henri IV, en s'appuyant plus fortement que ses prédécesseurs sur l'Église, devait continuer leur tactique de développer la prérogative royale à l'égard du clergé, de manière à garantir à la fois son autonomie et à réduire son indépendance. A deux reprises le Parlement demanda la confiscation des biens d'Église (1402 et 1405), mais combattue énergiquement par l'archevêque Thomas Arundel de Cantorbéry, la proposition n'agréa pas au roi, et en fait elle était prématurée. Cependant celui-ci se réservait, pour les dépenses de sa maison, les revenus des évêchés et abbayes vacants, ainsi que ceux de trente-trois prieurés étrangers (relevant d'abbayes et maisons mères situées en dehors du royaume) qu'il venait de fonder (1408). Et pour tarir la source des exportations d'argent, il supprima tous les prieurés de même sorte, au nombre de 140, et les attribua à des fondations pieuses, écoles et universités (Magdalen College, à Oxford). De son côté, le Parlement protestait contre l'exemption de dîmes dont jouissaient les monastères et décrétait passible des peines du *Praemunire* quiconque obtiendrait de Rome des bulles en ce sens. Cependant les communes s'unissaient parfois au clergé et aux universités pour demander l'abrogation des statuts des provideurs (1416). Celles-ci faisaient remarquer que les papes avaient toujours choisi des évêques doctes et pieux, tandis que les patrons n'apportaient pas le même souci des qualités indispensables, et l'Église comme les universités en souffraient de grands dommages.

A peine élu, le pape Martin V voulut agir dans le même sens. Après avoir pressé instamment le primat Henri Chicheley de faire abolir les statuts, voyant que celui-ci, non seulement ne s'en occupait pas, mais persistait dans l'attitude antipapale qui, lors du grand schisme, lui avait fait annuler les exemptions et immunités romaines, le pontife frappa un grand coup. Il enleva au primat le privilège de légat-né et le transféra au cardinal de Winchester, Henri Beaufort, oncle du roi, espérant par là gagner celui-ci et la maison royale à ses efforts pour faire abolir les statuts (1426). On connaît le rôle que joua ce personnage dans le procès de Jeanne d'Arc. Mais l'influence que le pape attendait de lui fut annulée par l'opposition de son neveu, le duc de Gloucester, qui ruina son prestige au conseil et auprès du Parlement, où l'on reprochait au cardinal ses richesses et ses opinions modérées. Bémond, *ibid.*, p. 395.

Libéral et magnifique, homme politique et homme d'Église, ce cardinal est bien le type du haut clergé anglais, de cour et mondain, qui s'était formé au siècle précédent moins encore sous l'action et les efforts de la royauté que par la faute des papes d'Avignon, dont le gouvernement excita toujours la défiance des Anglais. L'Église nationale était formée dans les îles Britanniques comme dans les autres pays de l'Europe, les universités y avaient concouru au point de vue intellectuel, et le clergé instruit par elles, parvenu aux premières places avec l'appui de Rome ainsi que nous l'avons vu, s'était groupé en un ordre social puissant, compact, qui oscillait entre l'aristocratie et le pouvoir royal, prêtant son concours tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rendant indispensable aux deux. Ses principaux membres entraient dans le haut conseil royal, qui devint plus tard la Chambre des Lords, mais c'était le roi qui les y appelait, et la majorité des évêques se tenaient de son côté, parce que la plupart lui devaient leur fortune. Quelques-uns cependant se tournaient contre lui : ainsi l'archevêque d'York, Richard Scrope, fomenta une des révoltes qu'Henri IV eut à réprimer (1405).

Ce haut clergé put donner des exemples de vie mondaine, peu sacerdotale, indigne parfois, il ne trempa guère dans les erreurs qui sapaient la foi et la discipline. L'hérésie se recruta dans le clergé inférieur, ignorant, facile à tromper, à fasciner, ou dans le clergé moyen, jaloux parfois des hauts dignitaires, qui, par ambition déguisée, par manque de sens ou de jugement, pour des défaillances privées et autres motifs, sous l'influence de certains docteurs, Ockam, Wycliff, se laissa entraîner plus fréquemment dans les agitations et les révoltes doctrinales. Un seul évêque au xv^e siècle fit défection, Reginald Pecock, de Chichester, qui en vint à nier l'autorité de l'Église, mais se rétracta (1457) et finit ses jours dans la pénitence.

La division en clergé séculier et clergé régulier était pour l'Église anglicane, comme partout ailleurs, une cause de faiblesse, par suite surtout des compétitions et des jalousies entre évêques et abbés : compétitions d'autant plus ordinaires que les derniers, inférieurs aux premiers et leurs subordonnés sous certains rapports, ayant avec eux des contacts perpétuels par l'exercice de leur juridiction, savaient bien tirer parti des exemptions monacales qui leur assuraient une certaine indépendance et les mettaient sous la protection de Rome. Les ordres mendiants, les porte-parole et sujets immédiats de la cour de Rome, dont ils défendaient les prérogatives, avaient encore plus besoin d'elle, puisque l'exercice du ministère, qui constituait la première de leurs attributions, les exposait sans cesse à la jalousie et aux taquineries du clergé paroissial.

Le clergé régulier n'était pas moins riche que le séculier, et si l'ère des fondations était à peu près close, la piété des fidèles aussi bien qu'une bonne administration compensaient les charges que la guerre ou les exigences de la royauté faisaient peser sur les monastères. Ceux-ci couvraient le sol de l'Angleterre : on en comptait environ quatre-vingt-deux de bénédictins, soixante-treize de cisterciens, vingt et un de Cluny, cent soixante-dix de chanoines réguliers, quarante-six d'augustins, trente et un de prémontrés, neuf de chartreux, cinquante et un de carmes, soixante-deux de franciscains, cinquante-six de dominicains, onze de trinitaires, cent trente-deux de femmes. Il y avait là des richesses considérables qui devaient tenter les cupidités à bout de ressources, sur lesquelles la royauté pouvait mettre la main en exploitant la jalousie du haut clergé séculier. Henri VIII ne manqua pas de le faire et la confiscation des biens monacaux fut une des principales causes et un des premiers actes du grand drame de l'apostasie anglicane.

Ce drame se préparait déjà au xv^e siècle en ce sens que la monarchie marcha vers l'absolutisme au moment où l'on pouvait le moins le prévoir. Les sanglantes luttes de la guerre des Deux-Roses (1454-1485) anéantirent la famille royale issue des Plantagenets, la haute noblesse apanagée et les forces aristocratiques. Lorsqu'Henri de Richmond dressa son trône sur ces ruines, qu'il eut écrasé les révoltes provoquées par divers prétendants, comme derniers soubresauts de la commotion politique, il se trouva seul, avec les débris de la noblesse, en face de la bourgeoisie restée intacte, mais appauvrie, qui d'ailleurs devenait toute-puissante, car son représentant, le Parlement, avait une fois de plus disposé du trône d'Angleterre, en légitimant les droits discutables du prétendant. Pour contrebalancer cette puissance, il restait celle du clergé. Henri VII s'appuya aussi sur elle, et s'efforça de l'accaparer en faisant ses ministres des principales notabilités de l'Église. L'archevêque de Cantorbéry Morton fut chancelier, cardinal et chef du gouvernement. Un autre évêque, Richard Fox, qui passa successivement à Bath, Durham et Winchester, devint lord du sceau privé. Henri se montra magnifique d'ailleurs, encouragea les arts et inaugura le *style Tudor* par la belle chapelle qu'il fit bâtir au chevet de l'abbaye de Westminster. D'ailleurs il domestiqua le clergé comme le reste de l'Angleterre et prépara le règne d'Henri VIII, qui fut capital pour les Royaumes-Unis, mais désastreux pour l'Église.

Outre les ouvrages cités dans le cours de l'article et la bibliographie générale de Chevalier, *Topo-bibl.*, col. 119-153 : Hunt, Dean Stephens., Gairdner, *A history of the English Church*, 3 vol., Londres, 1899-1902, jusqu'à Henri VII. Travail capital dans la matière. — M. A. Allies, *History of the Church in England*, Londres, 1892. — Martineau, *Church history of England from the earliest times to the period of the Reformation*, Londres, 1878. — Th. Flanagan, *History of the Church in England*, Londres, 1857. — Th. Fuller, *Church history of Britain from the birth of J.-C. until the year 1648*, nouv. éd., Oxford, 1845. — H. Wharton, *Anglia sacra*, Londres, 1691. — F. Wilkins, *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae a 446 ad 1717*, Londres, 1737. — Rymer, *Foedera... inter reges Angliae et alios imperatores, reges, pontifices...*, Londres, 1704. — Butler, *Lives of the saints*, Londres, 1812. — Green, *Histoire du peuple anglais*, trad., franç., Paris, 1888. — J. Lingard, *History of England*, Londres, 1849. — Rapin Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, La Haye, 1749, t. II à V. — Stubbs, *The constitutional history of England*, Londres, 1874-1878. — A. L. Smith, *Church and State in the middle ages*, Oxford, 1913. — Montalembert, *Les moines d'Occident*, Paris, 1865, t. VI. — Hergenröther-Kirsch, *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*, 4^e éd., Fribourg-en-Brisgau, 1904, t. II. — W. F. Hook *Lives of the archbishops of Canterbury*, Londres, 1860 sq. — Rule, *Life of saint Anselm*, dans *Rolls series*, Londres 1884. — J. Morris, *The life and martyrdom of St. Thomas Becket*, Londres, 1885. — Dom Lhuillier, *Histoire de saint Thomas Becket*, Paris, 1891. — A. Luchaire, *Innocent III*, Paris, 1908, t. V. — H. Thurston, *Life of saint Hugh of Lincoln*, Londres, 1898. — J. Felten, *Robert Grosseteste, bishop von Lincoln*, Fribourg-en-Brisgau, 1887. — Dom Gasquet, *Henry III and the Church*, Londres, 1905. — Gairdner, *Lollardy and the Reformation*, Londres, 1908. — Articles divers dans *The catholic encyclopedia*, New-York, 1907-1913, notamment *England*, t. V, p. 431-445, du P. Thurston, avec une bibliographie complète. — *Idem*, dans *Dictionary of national biography*, Londres, 1885-1900, *passim*. — Articles de Ch. Bémont, dans *Histoire générale de Lavoisier et Rambaud*, Paris, 1893, t. I, chap. XII, *La conquête normande*; t. II, chap. XI, *Formation de la nation anglaise, la grande charte (1087-1272)*; Paris, 1894, t. III, chap. VII, *L'Angleterre de 1272 à 1485*; t. IV, chap. XIII, *L'Angleterre sous Henri VII*.

P. RICHARD.

IV. L'ANGLETERRE ET LA RÉFORME, XVI^e SIÈCLE. — Nul pays, en face de la Réforme, n'eut plus d'alternatives que l'Angleterre du XVI^e siècle. Avec Henri VIII, c'est le schisme et le maintien du dogme catholique (1534-1547). Avec Édouard VI, c'est le protestan-

tisme, dont le culte et le *credo* sont peu à peu imposés à la nation (1547-1553). Avec Marie Tudor, qui rétablit l'Église d'Angleterre dans la situation où elle se trouvait avant le divorce de son père, c'est le catholicisme renaissant (1553-1558). Enfin Élisabeth abolit de nouveau le culte catholique et assure en son royaume la victoire définitive de la Réforme (1558-1603). Son long règne de quarante-cinq ans permit d'asseoir ce qui jusqu'ici avait été instable. Après elle, le catholicisme, s'il continuait à vivre, ne redeviendra jamais plus la religion officielle ou dominante de l'Angleterre.

I. LE SCHISME. HENRI VIII (1509-1547). — L'occasion du schisme anglican, le divorce royal, est si claire que beaucoup se préoccupent peu d'en rechercher les causes, et rejettent tout sur le despotisme du roi, alors que c'est précisément dans sa lutte contre Rome que le roi vit jusqu'où pouvait s'étendre son pouvoir et se convainquit qu'aucune opposition véritable n'était à craindre, quoi qu'il voulût ou tentât.

Le schisme d'Henri VIII n'est qu'un épisode de l'éternel conflit entre l'Église et l'État. Or ce conflit, en Angleterre, était ancien. Il suffit de rappeler les luttes d'Alexandre III et d'Henri II au *xii*^e siècle, d'Innocent III et de Jean sans Terre au *xiii*^e, luttes qui se terminèrent par l'humiliation du pouvoir royal. Le souvenir de cette humiliation ne s'était pas perdu. « Henri VIII, écrit l'ambassadeur impérial en 1533, songe à réparer les erreurs d'Henri II et de Jean, qui, poussés par la nécessité, ont rendu l'Angleterre et l'Irlande tributaires du pape. » L'archevêque de Cantorbéry, Warham, dira, quelques jours avant sa mort, que le roi s'engage dans la voie d'Henri II, que sa politique ressemble aux Constitutions de Clarendon (1164). Et la destruction de la chaise de saint Thomas Becket sera moins l'effet d'une avidité sans scrupule que l'assouvissement d'une rancune vieille de quatre siècles. Là où avait échoué Henri II, Henri VIII devait réussir, parce que les temps étaient autres : l'esprit du *xvi*^e siècle fut « nettement hostile à la domination papale... et le pouvoir civil ne reconnaissait plus d'autorité qui lui fût supérieure. » Ranke, *Römische Päpste*, 7^e édit., Leipzig, 1878, t. 1, p. 39. A l'idéal d'unité du moyen âge avait succédé l'esprit de nationalité, qui est par essence séparatiste et dont l'effet est le morcellement et la division. « Au temps d'Henri VIII, pourra écrire Philippe II à Paul IV en 1559, tous, à l'exception de l'évêque de Rochester et de Thomas More, approuveront le schisme. » L'autorité pontificale avait subi une éclipse graduelle et de plus en plus grande durant la captivité d'Avignon, le grand schisme d'Occident, les désordres de la Renaissance. Son prestige fut encore diminué par ces guerres du *xvi*^e siècle dont l'Italie servit d'arène et auxquelles les papes durent prendre part, à l'égal de petits princes temporels, échangeant la tiare pour le casque, comme Jules II, ou se jetant tour à tour dans les bras de l'empereur et du roi de France, comme Clément VII. La sujétion apparente de la papauté au roi de France avait suscité le grand schisme, sa dépendance de l'empereur pouvait avoir également des résultats désastreux. La défiance qui s'est emparée des esprits en 1527 persistera en Angleterre durant le pontificat de Clément VII et il sera facile de l'entretenir. « Si le roi, écrivait Wolsey, est cité à Rome en personne ou par procureur, pas un de ses sujets ne le tolérera, et s'il apparaît en Italie, ce sera à la tête d'une formidable armée. » La nation est portée à se méfier d'une juridiction qu'on lui dit influencée par son ennemi. D'ailleurs les liens qui l'attachent à Rome sont devenus plus lâches avec le temps. Wolsey s'était fait nommer à vie légat du Saint-Siège; il le fut de 1518 à 1529 et, à ce titre, il exerça une autorité sans limite sur le clergé. L'Église d'Angleterre ne tint plus à Rome que par son intermédiaire; la chute de l'un devait provoquer la

ruine de l'autre. On s'habitua à cette juridiction médiante, qui fut comme un acheminement vers l'Église nationale. Les foudres, enfin, de Rome ne pourront émouvoir le peuple anglais. Leur trop fréquent usage, surtout dans des questions d'ordre temporel, les a rendus peu redoutables aux princes; et quand le Saint-Siège propose de priver Henri de son royaume, il n'est personne qui veuille s'en charger.

Si les disciples de Wycliff, unis aux lollards, disparurent presque complètement, leur esprit persista dans une grande partie de la population, sous une forme très simpliste : mépris des traditions et de l'autorité établie. Contre les lollards se tint à Londres le synode de 1511, et cinq cents d'entre eux furent arrêtés par l'évêque de Londres vers 1521. Ce sont les théories de Wycliff sur les biens ecclésiastiques et sur les immunités du clergé que prétendront appliquer les sujets d'Henri VIII.

Le clergé n'est pas aimé. Reginald Pole constate que « les laïques commencent à détester les prêtres ». Les *Epistolae obscurorum virorum*, écrit More à Érasme en 1516, sont dans toutes les mains et « partout populaires », et Dieu sait s'il y eut jamais satire plus violente contre le clergé, les ordres religieux, le pape. Les humanistes avaient mis à la mode ces critiques amères contre les abus de leur époque. Ils rêvaient une réforme intérieure de l'Église; leur intention était de la purifier de ses scories, non de la détruire; mais la portée de leurs coups dépassa le but; à leur insu, ils préparèrent la grande révolution religieuse du *xvi*^e siècle. John Colet, ami de More et d'Érasme, professeur à Oxford, puis doyen de Saint-Paul de Londres, parle si vivement contre les abus qu'il est accusé d'hérésie par son évêque. Le clergé anglais malheureusement prêtait le flanc à ces critiques. Celui de la campagne, vivant de la vie des fermiers, *yeomen*, était ignorant et méprisé de la classe moyenne, des *gentlemen*. Le haut clergé s'inquiétait peu d'avoir les qualités de son état. L'évêque, depuis Henri VII, n'est qu'un fonctionnaire royal pensionné sur les revenus de l'Église. Son habileté l'a fait distinguer du roi; et c'est le roi, dont il espère l'avancement, qu'il continue à servir à la cour, dans les ambassades ou les missions diplomatiques. Le diocèse ne le voit jamais, sinon usé, vieilli ou frappé de disgrâce. En 1530, tous les évêchés, sauf trois, appartiennent à des non-résidents ou à des fonctionnaires royaux. Ce sont eux qui détiennent la moitié des doyennés et archidiaconés. Leur chef, le cardinal et légat Wolsey, ce fils de marchand élevé à une fortune insolente, ne leur donne pas l'exemple par son faste, son arrogance, son amour des richesses, la négligence de ses devoirs d'état et sa vie privée.

Les sentiments anticléricaux d'une partie du peuple se reflètent dans le Parlement, surtout dans la Chambre des Communes, qu'étaient les classes commerçantes et industrielles, impatientes comme d'ordinaire du joug religieux et des prescriptions ecclésiastiques. Wolsey dissout le Parlement de 1515 à cause de ses attaques contre le clergé; et sauf en 1523, où la détresse financière l'y força, il n'en réunit plus, tant qu'il resta au pouvoir, durant près de quinze ans. Le Parlement qui s'assembla le lendemain de sa chute (novembre 1529) n'était pas animé d'idées moins avancées que celui de 1515 : « Mylords, s'écria l'évêque Fisher à la Chambre haute, vous voyez chaque jour présenter par les Communes des bills qui tendent à la destruction de l'Église. Pour l'amour de Dieu, souvenez-vous de ce qu'était le royaume de Bohême; avec la ruine de l'Église s'écroula toute sa gloire. Maintenant on n'entend plus qu'un cri dans la Chambre des Communes : A bas l'Église ! » Henri n'eut qu'à favoriser les passions du Parlement pour s'en faire un instrument de gouvernement et de domination. La vieille noblesse, qui aurait pu lui tenir tête, à la Chambre des Lords, a péri dans

la guerre des Deux-Roses. Et le clergé n'ose lui résister : l'Angleterre du ^{xv}^e siècle n'a pas de Thomas Becket ; Warham, son successeur sur le siège primatial de Cantorbéry, ne trouve d'autre excuse à sa condescendance que ces paroles de l'Écriture : *Ira principis mors est*.

Au temps d'Henri IV, la *gentry* et les lords séculiers demandaient aussi la sécularisation de la propriété ecclésiastique, et Wycleff avait fait appel au pouvoir civil pour réformer l'Église. L'élément qui fit défaut, pour la révolution rêvée, fut le roi. Il n'en est pas ainsi à l'époque dont nous parlons, non point qu'Henri VIII eût du penchant pour les nouveautés : il maintint l'orthodoxie ; non point que le joug de Rome lui pesât : il avait vécu jusqu'ici en parfaite harmonie avec le Saint-Siège, qui lui avait décerné le titre de *defensor fidei* ; mais il voulait obtenir du pape son divorce avec Catherine d'Aragon ; les résistances de Clément VII changèrent en inimitié son amitié pour Rome, et la balance pencha pour le schisme. De là l'importance historique du divorce d'Henri VIII.

C'est en 1527 que commence la fameuse affaire du divorce. Henri VIII, marié, par dispense papale, depuis seize années, avec la veuve de son frère, Catherine d'Aragon, de dix ans plus âgée que lui, préoccupé de sa succession (il n'avait pas d'héritier mâle) et plus encore de sa passion pour Anne Boleyn, invoqua des scrupules de conscience qu'il n'avait point manifestés jusqu'ici. Jamais roi d'Angleterre n'avait vu telle mortalité dans sa famille : cinq enfants mort-nés ou décédés presque aussitôt leur naissance. Or l'Écriture avait dit (Lev., xx, 21) : « Celui qui épousera la femme de son frère fait une chose illicite... ; ils seront sans enfants. » Le 17 mai 1527, Wolsey, en tant que légat du Saint-Siège, cite le roi à comparaître devant lui et l'archevêque de Cantorbéry, Warham. L'idée du roi était de faire déclarer nulle par Wolsey la dispense de son mariage, d'épouser ensuite qui lui plairait et de faire confirmer par le pape la sentence du légat. Son beau-frère, le duc de Suffolk, avait suivi une procédure analogue. Il n'y avait à ce plan qu'un inconvénient. La reine pouvait récusar la juridiction du légat, en appeler à Rome ; et il n'y aurait rien de fait. Wolsey conseilla de s'adresser directement au pape, assurant qu'il faudrait tôt ou tard en arriver là. C'était en même temps pour lui le moyen de se décharger d'une grosse responsabilité. On obtint de Clément VII une bulle (Orvieto, 13 avril 1528), déléguant le cardinal Campeggio et Wolsey pour prononcer le jugement sans la publicité ni les formes ordinaires de la justice. Le 31 mai 1529, s'ouvrit à Londres la cour des légats, que Campeggio, sous prétexte de vacances, ajourna au 1^{er} octobre, le jour même où le roi comptait sur la sentence (23 juillet 1529). Sept jours avant, Clément VII, de l'avis unanime des référendaires de la Rote, avait signé l'évocation de la cause en cour de Rome. Durant plus de trois ans, Henri s'efforça d'obtenir une sentence d'annulation : avis favorable des universités anglaises et étrangères, pétition des grands du royaume, menaces de tout genre, rien ne fut négligé. Lorsque nul espoir ne resta, Cranmer, qui avait succédé à Warham comme primat en février 1533, évoqua la cause à son tribunal et, avec d'autres évêques, rendit, le 23 mai suivant, une sentence conforme à la Convocation (assemblée du clergé) de mars : « Le premier mariage du roi est nul, du fait que le pape n'a pas le pouvoir de dispenser dans le cas de Catherine, qui constitue un empêchement de droit divin. » Cinq jours après, l'archevêque déclare qu'Henri et Anne Boleyn, mariés en secret quelques mois plus tôt, le sont légalement. Et le 1^{er} juin, la nouvelle reine est solennellement couronnée à Westminster. Le 11 juillet, à la demande de l'empereur et de Catherine, la sentence d'excommunication frappait Henri, et son mariage avec Anne était déclaré nul. Toutefois la peine restait

suspendue et ne devait avoir son effet que si Henri, à une certaine date, ne s'était séparé d'Anne. Le roi en appela du pape au concile. François 1^{er}, qu'une rupture entre l'Angleterre et le Saint-Siège effrayait, tenta un dernier effort. En décembre 1533, l'évêque de Paris, du Bellay, vint à Londres, où il ne put obtenir d'autre promesse que, si Clément avant Pâques déclarait nul le premier mariage, valide le second, lui, Henri, resterait soumis à l'autorité pontificale. Du Bellay, se rattachant à ce dernier espoir, fit diligence vers Rome, où il arriva le 2 février 1534. Le 23 mars, alors qu'il était encore à l'espérance, la sentence finale déclarant le mariage valide de Catherine et d'Henri était solennellement portée en consistoire, à l'unanimité des cardinaux présents. Cette fois il n'y avait plus place aux négociations et aux pourparlers. Il fallait se soumettre à Rome ou s'en séparer. Cf. G. Constant, *Le divorce d'Henri VIII et le schisme anglican*, dans *Revue hebdomadaire*, 4 septembre 1909.

Henri était prêt. Au cours de sa lutte avec Clément VII, craignant que le clergé n'obéît au pape, il avait travaillé à le rendre uniquement dépendant de lui. Après l'évocation de la cause à Rome, il obtint que le clergé, réuni en Convocation, le reconnaisse comme « chef suprême de l'Église autant que la loi du Christ le permet » (11 février 1530). Le 15 mai 1532, par l'Acte dit *Soumission du clergé*, celui-ci renonce au droit de légiférer en matière spirituelle, s'engageant à ne rien promulguer ou exécuter sans l'autorité royale. En réponse à la sentence papale du 11 juillet 1533, le Parlement, assemblé le 15 janvier suivant, vote un bill par lequel la *Soumission du clergé* devient loi du royaume, et est prohibé tout appel en cour de Rome. Il renouvelle la loi sur les annates de 1532 en l'aggravant ; non seulement les annates sont abolies, mais encore on règle le mode de nomination des futurs évêques, sans s'occuper du pape : le roi donne aux chapitres « le congé d'élire », leur indiquant le candidat de son choix ; si après douze jours l'élection n'est pas faite, il nomme lui-même par lettres-patentes. Une troisième loi sur « le denier de Saint-Pierre » supprime toute redevance due jusqu'ici à la curie romaine, transfère au primat d'Angleterre les dispenses, délégations, facultés qu'elle avait coutume d'accorder, et défend de recevoir quoi que ce soit émanant de Rome. Par cette série de lois, la papauté était définitivement bannie du royaume. Le pape, qu'on ne devait plus appeler que « l'évêque de Rome », ne fut qu'un évêque étranger, sans aucune autorité en Angleterre.

Quand parvint à Londres la nouvelle de la sentence papale du 23 mars, toutes ces lois étaient ratifiées par Henri VIII (20 mars 1534), sauf la dernière, qui le fut un peu plus tard. Le schisme était donc définitif avant que Rome eût dit le dernier mot. Depuis la fin de 1533, tout espoir de réconciliation était vain et la rupture effective.

L'« Acte de Suprématie » la consumma. En novembre 1534, le Parlement conféra au roi le titre de « chef suprême de l'Église d'Angleterre », en supprimant la clause restrictive ajoutée par le clergé en 1532, « autant que la loi de Dieu le permet ». « En cette qualité, disait la loi, le roi a tout pouvoir d'examiner, répudier, redresser, réformer, amender tels erreurs, hérésies, énormités, abus, offenses et irrégularités qui doivent ou peuvent être réformés légalement par autorité ou juridiction spirituelle. »

Jusqu'ici l'Église avait eu deux maîtres : le pape, comme chef spirituel, le roi, comme chef temporel. Maintenant elle n'en a qu'un, le roi, qui s'approprie la part du pape. Les redevances payées au Saint-Siège, il se les fit attribuer ; le pouvoir législatif exercé par le souverain pontife ou la Convocation lui fut transféré ; les élections d'évêques devinrent purement royales ;

l'appel suprême dans les causes ecclésiastiques fut retiré à Rome et donné à la chancellerie du roi : la cour primatiale de Cantorbéry ne la garda qu'un an. De l'autorité ravie à Rome, l'Église d'Angleterre ne reçut rien ; elle ne fut pas plus autonome qu'avant. Tout fut concentré dans les mains du roi, qui dit : « mon Église », « notre spirituelle juridiction », et qui délégua aux évêques cette juridiction comme la tenant directement de Dieu pour son royaume. « Henri, rapporte l'ambassadeur impérial, déclare qu'en son royaume il est roi, empereur et pape tout à la fois. » L'Église d'Angleterre devint un « corps politique », selon l'expression de Thomas Cromwell ; elle fut nationalisée, perdant son caractère ancien d'universalité, elle cessa d'être un rameau de l'Église catholique en Angleterre, pour devenir l'Église d'Angleterre, *Church of England*.

Le roi avait été proclamé par la Convocation et par le Parlement « chef suprême de l'Église d'Angleterre » ; restait à le faire reconnaître du peuple et à expulser du royaume tout vestige de la papauté. C'est à quoi furent employées les années 1534 et 1535. On exigea que tout sujet ayant atteint l'âge légal prêtât le serment à l'Acte de succession de 1532, qui impliquait la négation de la juridiction pontificale en reconnaissant valide le mariage d'Henri et d'Anne Boleyn. On visait le pape dans ces mots : « Nous jurons foi, fidélité, obéissance seulement à la majesté du roi..., et non à quelque autorité étrangère. » Une commission, composée de Cranmer, du chancelier Audley et de Suffolk, siégea au palais épiscopal de Lambeth pour recevoir le serment. Laïcs, ecclésiastiques défilèrent tour à tour devant elle et tous jurèrent, sauf l'évêque Fisher et Thomas More, qui le payèrent de leur tête (1535).

Le 31 mars, la Convocation du sud, et, le 5 mai, celle du nord déclarèrent que l'évêque de Rome n'a pas plus de pouvoir en Angleterre qu'un autre évêque. Les universités de Cambridge et d'Oxford se prononcèrent dans le même sens. Des commissaires parcoururent alors le nord et le sud de l'Angleterre pour obtenir le serment des ecclésiastiques et ne rencontrèrent aucune difficulté. Seul, John Hale, curé d'Isleworth, le refusa et mourut sur le gibet (1535).

Les religieux durent jurer que « l'évêque de Rome, qui dans ses bulles usurpait le nom de pape et s'arrogeait la primauté, n'avait pas plus de juridiction en Angleterre que les évêques anglais en leurs diocèses », qu'ils renonçaient pour toujours à ses lois et à ses décrets. Deux moines se chargèrent de parcourir l'Angleterre et d'y recueillir le serment des monastères : George Brown, prieur des frères augustins, et Hilsey, provincial des dominicains. Trois ordres firent une belle résistance : les franciscains de la stricte observance, dont plusieurs moururent en prison, les religieux de Sion, et surtout les chartreux (dix périrent sur le gibet en 1535, et onze en 1537). Les autres se soumirent (1534).

L'œuvre fut complétée, l'année suivante, par Cromwell, nommé vicaire général du roi, c'est-à-dire son vice-gérant dans les choses spirituelles (janvier 1535). Ordre fut donné aux évêques de renoncer formellement à l'obédience du pape et de rétracter le serment fait au Saint-Siège lors de leur consécration épiscopale. Nul ne s'y refusa (février 1535). En juin, on prescrivit aux évêques et à leur clergé d'enseigner, chaque dimanche, aux fidèles le titre royal de « chef suprême de l'Église » et de prêcher, au moins une fois l'an, contre le pouvoir usurpé de l'évêque de Rome, dont le nom fut effacé de tous les missels et livres de prières en usage dans l'Église. En même temps les justices de paix (9 juin) et les justices royales (25 juin) furent chargées de veiller à l'exécution de ces ordonnances.

A la fin de 1535, la suprématie royale est reconnue et le schisme consommé. La défection ne peut s'expli-

quer que par les causes latentes dont nous avons parlé ; tout un clergé, tout un peuple ne deviennent point schismatiques d'un seul coup par la volonté d'un homme, cet homme fût-il le plus absolu potentat de la terre, s'il n'existe tout un ensemble de raisons qui rendent possible cette révolution religieuse. L'Angleterre baissa alors la tête sous l'absolutisme royal, qui fut moins la cause que la conséquence du schisme anglican.

Désormais le roi ne craignit plus aucune résistance. Il réprima par de sanglantes représailles le soulèvement des comtés de Lincoln et d'York (le « Pèlerinage de grâce »), provoqué, à la fin de 1536, par la suppression des petits monastères : les religieux réintégrés en leurs couvents furent pendus, ainsi que plusieurs prêtres et laïcs : on connaît le nom de vingt-neuf moines, six prêtres séculiers et seize laïcs, dont deux lords. Les quelques protestations qui s'élevèrent, après 1535, contre sa suprématie spirituelle, il les étouffa dans le sang : la « loi sur la trahison » de 1535 (26 Henri VIII, c. 13) déclarait traître quiconque, même par son silence, reconnaissait l'autorité du pape en Angleterre : Henri, comme plus tard Élisabeth, couvrit de la raison d'État la persécution contre les adhérents de la papauté. En dehors des victimes du « Pèlerinage de grâce », quatre-vingt-quatre catholiques moururent pour leur fidélité au Saint-Siège, durant le règne d'Henri VIII.

Tant que vécut Henri VIII, le schisme ne devint pas Réforme. Il y eut çà et là des profanations de reliques ou d'images, les monastères furent dissous et les religieux jetés à la porte (cf. Gasquet, *Henry VIII and the English monasteries*, Londres, 1888 ; traduction française de Lugué Philipon et du P. du Lac, Paris, 1894) ; mais le dogme resta intact. « Le chef suprême de l'Église » appliqua à la lettre son titre de *défenseur de la foi*. Dans l'*Act abolishing diversity of opinions*, il proclama la nécessité d'une croyance unique ; dans la *Necessary doctrine* de 1543 ou *The King's book*, il maintient le *credo* catholique ; et par la « loi des six articles » (1539), surnommée par les protestants « le fouet à six cordes », il impose, sous les peines les plus sévères, les points les plus combattus par la Réforme : la transsubstantiation, la non-nécessité de la communion sous les deux espèces, le célibat ecclésiastique, la validité des vœux de chasteté, l'excellence des messes privées, la nécessité du sacrement de pénitence. Le bûcher fut pour les réformés, tandis que le gibet était réservé aux catholiques qui ne reconnaissaient pas sa suprématie spirituelle. L'Angleterre d'Henri VIII fut donc schismatique, mais non protestante.

II. L'INTRODUCTION DE LA RÉFORME. ÉDOUARD VI (1547-1553). — Sous Édouard VI, l'Église anglicane, restée catholique dans sa doctrine et sa liturgie, cède pas à pas à la Réforme. Les changements religieux du règne sont moins imputables au roi, enfant de neuf ans à son avènement, qu'aux chefs du gouvernement, Somerset (oncle d'Édouard, protecteur du royaume de janvier 1547 à octobre 1549), et Warwick, duc de Northumberland (qui renversa Somerset du pouvoir en 1549, le fit condamner à mort [janvier 1552] et lui succéda jusqu'à la fin du règne). La transformation, lente et modérée avec le protecteur Somerset, devint hâtive et violente avec Warwick. En religion, comme en politique, les deux parties du règne diffèrent et s'opposent. Au régime relativement libéral du protecteur correspond une politique religieuse de tolérance et de compromis ; le gouvernement de son successeur retourne à l'absolutisme et favorise un protestantisme de plus en plus radical. Somerset tient compte encore des henriciens, qui s'efforcent de maintenir dans l'Église l'orthodoxie ancienne (les henriciens ou partisans d'Henri sont les prélats qui, quoique schismatiques, restèrent fidèles au dogme catholique, furent

réintégrés dans leur siège par Marie Tudor et moururent dans la communion romaine. Cf. G. Constant, *Les évêques henriciens sous Henri VIII*, dans *Revue des questions historiques*, avril 1912); Warwick les jettera en prison et les privera de leurs sièges. La transformation du culte anglican se ressentit de cette double politique. A chaque période du règne correspond un « livre de la prière publique ».

Le *Book of common prayer* est à la fois un missel, un bréviaire et un rituel. Le premier, celui de 1549, modifie ces trois choses dans le sens luthérien. A la messe on enlève son caractère de *sacrifice*, si combattu par Luther, et on la ramène autant que possible à une simple communion. Quant au bréviaire, l'ensemble de l'office, sa disposition générale, sa réduction aux matines et aux vêpres, offrent une grande analogie avec la liturgie luthérienne du temps. Cette similitude se retrouve dans le rituel, tant pour le baptême que pour la confirmation et la pénitence. Le fond de l'œuvre et son esprit étaient donc bien luthériens. En sa forme toutefois elle resta un compromis. Somerset ne voulait pas de réforme trop brusque ni trop radicale; il fallait aussi rallier, en partie au moins, les modérés; on fit des concessions. La plus importante est celle du canon, que Luther appelait « amas d'ordures » et « abominable canon ». Les luthériens blâmèrent les anglicans de l'avoir conservé. Sur tous les points délicats les formules furent à dessein si vagues qu'elles pouvaient être interprétées dans le sens orthodoxe, à tel point que l'évêque Gardiner, le chef des henriciens, déclara que le livre « était pieux et chrétien », que ce qui concerne l'eucharistie « y était bien défini et ne s'éloignait guère de la foi catholique », qu'après l'avoir lu avec attention « il y avait trouvé de quoi satisfaire pleinement sa conscience ». Ce livre était passé entre les mains de théologiens aux croyances et au caractère si divers que sa doctrine avait acquis assez de flexibilité pour être souscrite par des gens d'opinions contraires. Il fut un compromis entre le dogme catholique et celui des réformés. Mais la méthode de compromis voulue par Somerset ne lui survécut point. Cependant la révolte de l'ouest, en 1549, dont le but avoué fut de maintenir le culte tel qu'il était sous Henri VIII, eût dû détourner de changements plus profonds.

Soumis par Warwick à deux célèbres réformateurs étrangers, l'un allemand, l'autre italien, Martin Bucer et Pierre Martyr, le *Book of common prayer* fut expurgé de tout ce qui était susceptible d'une interprétation catholique. On se laissa entraîner au delà du luthéranisme, vers les opinions plus radicales des réformés suisses. De la *holy communion* qui remplaça la messe, fut exclue toute idée de sacrifice et de présence réelle, qui imprégnait presque chaque mot et chaque geste de l'ancien service eucharistique. Celui-ci devint un pur mémorial, un pur acte de souvenir et d'actions de grâces. Le bréviaire ne subit point de changements considérables. Mais ce qui restait de rites ecclésiastiques, dans les sacrements, fut presque totalement abrogé, à l'instigation de Bucer ou sur le modèle des liturgies suisses.

L'archevêque Cranmer eut sa grande part dans le *Prayer-book* de 1552 comme en celui de 1549; son entourage toutefois le poussa quelquefois au delà de ce qu'il souhaitait; à côté des évêques Ridley et Hooper, disciples de Zwingli et de Bullinger, il paraît presque modéré.

Le second *Prayer-book*, imposé par le Parlement, en avril 1552, avec des peines contre ceux qui suivraient un culte différent, fut mis en exercice le 1^{er} novembre. Il devait à peine exister un an; car, au mois de juillet 1553, Édouard VI mourait, et bientôt Marie Tudor abolissait la liturgie nouvelle. Mais Élisabeth

la restaura. Son « Livre de la commune prière » n'est guère que la réédition de celui de 1552. La tentative du *Prayer-book* écossais de 1637 pour retourner à la liturgie de 1549 fut infructueuse. Aussi le *Second Book of common prayer*, sauf certains détails, est-il de fait en usage dans l'Église d'Angleterre, depuis plus de trois siècles et demi.

En même temps que le « Livre de la prière publique », fut composé (1550), par une commission de douze membres, un ordinal ou « forme et manière de faire et de consacrer les archevêques, évêques, prêtres, diacres et autres ministres de l'Église ». On le revisa en 1552; et depuis ce temps il n'a point varié. A première vue, il ne semble pas répugner aux usages de la primitive Église, dont on prétend le rapprocher. Mais (et c'est la raison de nier la validité des ordinations anglicanes), les réformateurs, dont cet ordinal est l'expression, n'avaient point l'intention de faire ce que fait l'Église, lorsqu'elle ordonne ses ministres. S'ils ont conservé au prêtre le pouvoir de juridiction, c'est-à-dire celui d'enseigner, de prêcher, de diriger les cérémonies sacrées, comme légitime représentant de l'Église, ils lui ont enlevé une partie tout au moins de son pouvoir d'ordre, le pouvoir d'offrir le corps du Christ en sacrifice : l'évêque n'ordonne plus de prêtres sacrifiants. La bulle de Léon XIII du 13 septembre 1896 a clos, entre catholiques, la discussion sur la validité des ordres anglicans, agitée au XIX^e siècle, lors du mouvement tractarien de 1845, et enfin en 1894.

Les XLII articles de religion, signés par Édouard VI moins d'un mois avant sa mort, ne purent devenir alors le formulaire de foi national. Mais revus et réduits à XXXIX au temps d'Élisabeth, ils resteront le *credo* de l'Église anglicane.

A la fin d'un règne de six années, l'Angleterre est officiellement protestante. Par toute une série de lois, on a introduit la communion sous les deux espèces (1 Edw. VI, c. 1), aboli le célibat ecclésiastique (2 et 3 Edw. VI, c. 21), imposé un culte réformé (2 et 3 Edw. VI, c. 1; 5 et 6 Edw. VI, c. 1), rejeté et détruit les images (3 et 4 Edw. VI, c. 10), remplacé l'autel par une table, supprimé les jeûnes et les fêtes de l'Église. Mais l'œuvre d'Édouard n'était pas définitive.

III. LA RESTAURATION CATHOLIQUE. MARIE TUDOR (1553-1558). — Le complot de Warwick pour transférer la couronne à sa belle-fille, Jane Grey, échoua et Marie Tudor succéda à Édouard VI. Celui-ci l'avait déshéritée pour assurer le maintien de la Réforme en Angleterre. Marie, en effet, dès le début de son règne, voulut rétablir dans le royaume le catholicisme, qui lui tenait tant au cœur. Charles-Quint, son cousin, lui recommanda une extrême prudence. Elle procéda par degrés.

L'introduction du protestantisme en Angleterre, de date récente, n'avait qu'effleuré la nation. Le schisme d'Henri VIII, au contraire, y avait poussé des racines vivaces. Depuis plus de vingt ans, l'autorité du pape était vilipendée, sa juridiction bannie, ses revendications ridiculisées, son nom une note d'infamie. Il était donc plus facile à Marie de restaurer la religion que de ramener l'Angleterre à l'obédience de Rome. Aussi consacra-t-elle les débuts de son règne au rétablissement du culte catholique, sans qu'il fût question en rien de la papauté.

Le 18 août 1553, une ordonnance royale, provoquée par des désordres qu'avait suscités le rétablissement volontaire et partiel de la messe, édictait certaines mesures d'ordre et manifestait clairement quel était le désir de la reine. « Sa Majesté est résolue à observer la religion catholique et à la garder pour elle-même, Dieu aidant, tant qu'elle vivra. Elle désirerait et serait heureuse que chacun de ses sujets aussi l'embrassât en toute paix et charité. » Les lois d'Édouard VI, qui avaient imposé

le protestantisme au royaume, restaient officiellement en vigueur, mais leur violation n'entraînait plus de peines. Le Parlement d'octobre 1553, après quelque difficulté, les rapporta, quand on eut rassuré les détenteurs de biens ecclésiastiques. Une loi, s'appuyant sur la théorie qu'un roi mineur ne saurait rien changer à la religion, remit celle-ci dans l'état où elle se trouvait à l'avènement d'Édouard. Du coup, s'écroula l'édifice protestant du précédent règne. Des statuts religieux d'Édouard il ne restait plus rien; et le seul service divin autorisé fut celui de la dernière année d'Henri VIII. La liturgie réformée ne datait que de quatre années; encore le culte catholique n'avait-il été vraiment et complètement supprimé qu'avec le *Prayer-book* de 1552. Les anciennes habitudes, les opinions, les préjugés même plaident en faveur de rites avec lesquels la génération présente s'était familiarisée dès l'enfance. Le retour religieux au temps d'Henri VIII ne devait donc pas déplaire à la majorité de la nation. A la fin de 1553, l'Angleterre n'a pas abjuré le schisme, mais elle n'est plus hérétique.

Il fallut plus d'un an à Marie Tudor pour réconcilier le royaume avec le Saint-Siège. De longs et secrets pourparlers avec Rome précédèrent. Le nœud de la question fut l'abandon certain des biens ecclésiastiques à leurs détenteurs : la fin du schisme était à ce prix. Jules III assura, par la cession complète des biens spoliés, le succès final des négociations. Le Parlement, tranquilisé, ne s'opposa plus au retour à l'unité et abrogea les lois contre la papauté. Cf. G. Constant, *A propos d'une nouvelle vie de Reginald Pole*, dans *Revue des questions historiques*, octobre 1911. Le 10 novembre 1554, le roi et la reine, les Lords et les Communes « demandèrent pardon et absolution pour eux et pour tous les Anglais. Le cardinal Reginald Pole prononça qu'en qualité de légat du vicaire de Jésus-Christ sur terre, en vertu de ses facultés spéciales, il les absolvait au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Wilkins, *Concilia*, t. iv, p. 111. Le schisme était fini et la hiérarchie romaine restaurée.

Quand les réformés eurent provoqué des révoltes dont le but réel était de la détrôner pour rétablir la religion d'Édouard VI, Marie se résigna, après avoir épuisé tous les autres moyens, à adopter une politique de rigueur. Son éducation et l'exemple de son père l'inclinaient à la juger nécessaire. Les membres du Conseil privé étaient, en général, de cet avis. Ils la persuadèrent de faire revivre les lois de Richard II, Henri IV et Henri V contre les hérétiques, abolies depuis peu. Le Parlement en vota le rappel au mois de décembre 1554. L'archevêque Cranmer, les évêques Latimer et Ridley en furent les plus illustres victimes (1556).

La tolérance était alors inconnue aussi bien aux protestants qu'aux catholiques. Henri VIII l'avait ignorée, comme le devait faire Élisabeth. On ne peut guère reprocher à Marie que d'avoir partagé la commune opinion et d'avoir cru à l'efficacité des mesures répressives. « Il faut se souvenir, dit Lingard, que l'extirpation d'une doctrine erronée était regardée comme un devoir par les chefs de tous les partis religieux. Marie ne pratiqua que ce qu'ils enseignaient. Ce fut son malheur plutôt que sa faute de n'être pas plus éclairée que la plupart des sages de cette époque. » Elle et ceux qui la conseillaient furent surpris de la résistance qu'ils rencontrèrent. Ils essayèrent de la vaincre par plus de fermeté et de rigueur. Ce fut une sorte d'engrenage fatal. La violence ne fit qu'engendrer une opposition plus énergique. Le nombre des victimes s'accrut, et la Réforme ne recula point d'un pas. Deux cent quatre-vingts (certains disent deux cent vingt-sept) périrent sur le bûcher. Les lois sur l'hérésie, même à l'époque des lollards, n'avaient jamais fait, dans le même laps de temps, semblable hécatombe.

Aussi le règne de Marie laissa-t-il aux protestants anglais une rancune farouche, non raisonnée et indéracinable, qui devait jeter une ombre sinistre sur plus d'une page de l'histoire d'Angleterre. Comme le remarque Green, en sa *Short history of the English people*, p. 360 : « Bien que cela paraisse injuste et partial à l'historien, le souvenir amer du sang versé pour la cause de Rome a laissé des traces quasi-ineffaçables dans l'esprit du peuple anglais. »

Marie s'inquiéta beaucoup de l'avenir du catholicisme qu'elle avait restauré. Durant ses derniers jours, le grand souci de la succession la tourmenta sans cesse; elle se résolut à n'en pas troubler l'ordre. Élisabeth monterait sur le trône, à condition qu'elle maintiendrait la foi et le culte catholiques en Angleterre. Élisabeth le promit par deux fois.

IV. L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA RÉFORME. ÉLISABETH (1558-1603). — Élisabeth, du vivant de Marie Tudor, s'était soumise aux pratiques du culte catholique. Mais tout homme un peu perspicace devinait que la fille d'Anne Boleyn, en son cœur, ne pouvait être qu'hérétique. Dès 1555, Simon Renard, l'ambassadeur impérial, avait prédit : « Si ladicte Élisabeth succède, il est certain que le royaume retournera à l'hérésie; l'hérésie sera renouvelée et la religion sera renversée; les ecclésiastiques seront affligés, les catholiques persécutés. »

Qu'Élisabeth fût une ardente et sincère protestante, c'est douteux. De son temps (1601), on disait « qu'elle était athée et favorisait l'athéisme ». Tout au moins fut-elle sceptique et indifférente. Si elle favorisa la Réforme, c'est qu'elle y vit le moyen le plus sûr de maintenir ou d'accroître son autorité. Sa vraie religion fut la passion de gouverner.

Élisabeth se garda bien de brusquer la révolution qu'elle méditait, voulant la revêtir du manteau de la plus scrupuleuse légalité. Rien ne se ferait sans le Parlement. On conserva donc l'ancien service religieux et la messe dans les églises. Une ordonnance du 18 novembre 1558 défendit « toute violation, altération ou changement de l'ordre et de l'usage présentement établis ». Toutefois, Élisabeth, par son exemple, prêchait au peuple l'aversion pour le culte catholique. Le peuple comprit. Et le 2 janvier 1559, on écrivait de Paris que « la majorité des Anglais avait entièrement renoncé à la messe, et que la reine n'assurait pas contre les violences de toute sorte ceux qui continuaient cette pratique, ni ne répondait de leur sécurité. » Dans les rues et à la cour, religieux et ministres du culte catholique étaient ridiculisés. Les réformés anglais, qui s'étaient réfugiés sur le continent au temps de Marie Tudor, ne doutèrent point, aux nouvelles qui leur parvenaient, d'un changement imminent; beaucoup étaient en Angleterre, dès la fin du mois de décembre 1558, arrivant de Strasbourg, d'Aarau, de Francfort, de Bâle, de Genève, tout imprégnés des idées de Zwingli et de Calvin. Leurs écrits les avaient précédés. Le retour des exilés annonçait la révolution. Le Parlement l'accomplit.

Il s'ouvrit le 25 janvier 1559. Le gouvernement comptait sur les Communes, où les idées nouvelles avaient le plus de partisans, pour faire passer les lois qui devaient abolir le catholicisme. La Chambre des Lords l'inquiétait. Cependant le nombre des pairs ecclésiastiques était réduit à dix-huit, quelques sièges épiscopaux se trouvant vacants; il n'y en eut même qu'onze à pouvoir assister au Parlement. Leur opposition énergique suffit à prolonger le débat. Elle provoqua même quelque embarras à cause de son absolue nouveauté : on se demanda si un bill en matières religieuses voté par les lords laïcs, mais repoussé par l'unanimité des lords ecclésiastiques, pouvait avoir force de loi. S'il fut passé outre, on ne maintint pas à la reine,

dans la loi de « Suprématie », le titre, si critiqué par les évêques, de « chef suprême aussitôt et immédiatement après Dieu de l'Église d'Angleterre », mais on la dit simplement « suprême régulateur de l'Église d'Angleterre ».

La « Suprématie » spirituelle du souverain, qui était le retour à l'Acte d'Henri VIII (26 Henri VIII, c. 6) et signifiait l'abolition de la juridiction papale, le schisme, fut proclamée le 27 avril 1559, malgré le vote contraire des pairs ecclésiastiques. La loi a pour titre : « Acte pour rendre à la couronne l'ancienne juridiction sur l'ordre ecclésiastique et spirituel, et abolissant tout pouvoir étranger contraire à cette juridiction. » C'est la papauté que l'on désigne par le terme général de « pouvoir étranger ». La loi d'« Uniformité », rétablissant le culte protestant d'Édouard VI, lequel devait être *uniformément* observé par tous, dans le royaume, passa à la Chambre haute, à trois voix de majorité seulement (juin 1559).

Les titulaires de bénéfices ecclésiastiques et les fonctionnaires de la couronne durent jurer d'observer la loi de Suprématie. Tous les évêques du royaume, sauf Kitchin de Llandaff, s'y refusèrent et furent déposés. Des visiteurs royaux eurent charge de faire appliquer les lois nouvelles de « Suprématie » et d'« Uniformité », dans tout le royaume. Les résultats de leur enquête sont assez incertains. Mais on admet, en général, que quatre cents prêtres furent révoqués et beaucoup se démentirent; les plus ardents passèrent sur le continent. Cette résistance à des lois schismatiques est un fait nouveau dans l'histoire de l'Église d'Angleterre. En mai 1559, Philippe II écrit à Paul IV : « Les évêques, qui sont tous catholiques, et beaucoup d'autres, sont restés si fermes, si fidèles à l'orthodoxie que ni les promesses ni les menaces n'ont pu les amener à affronter, en quoi que ce soit, les mesures qui ont été prises. Ils se sont montrés animés d'un grand courage, déterminés, s'il le fallait, à mourir pour la vérité. Il n'en fut pas ainsi au temps d'Henri VIII. » Les catholiques qui persévérèrent dans leur foi furent peu nombreux. On les évalue habituellement à 120 000 dans tout le royaume. Mais rien ne peut ébranler leur constance. Leur fidélité héroïque fut le germe fécond qui, après plusieurs siècles de persécution, devait grandir, se développer et fructifier.

Quant à la majorité de la nation, elle embrassa sans hésiter la religion nouvelle qu'on lui imposait. La classe riche et la bourgeoisie étaient avant tout attachées à leurs richesses, que les dépouilles de l'Église avaient considérablement accrues. La grande difficulté du retour à l'unité avait été la question des biens ecclésiastiques; et malgré l'acte solennel de cession, les détenteurs restèrent inquiets, tant que durèrent les bons rapports du gouvernement avec Rome. Giovanni Micheli, l'ambassadeur vénitien, écrit vers la fin du règne de Marie Tudor (1557) : « La crainte constante d'avoir à restituer, soit en tout, soit en partie, les biens d'Église, leur fait souhaiter de retourner à l'ancien état et de supprimer les monastères. » Le peuple, lui, ballotté depuis vingt-cinq ans entre des croyances contraires, était devenu en religion gent moutonnaire. « Tel sera le prince, tels seront les sujets, en religion comme dans le reste », disait des Anglais à cette époque un contemporain. Et il ajoutait : « Les Anglais n'estiment la religion et ne l'observent qu'autant que par là ils satisfont à leur devoir de sujets envers le souverain, vivant comme il vit, croyant ce qu'il croit, en un mot faisant tout ce qu'il commande. Ils la pratiquent plus pour l'extérieur, afin de ne pas encourir la disgrâce du souverain, que par zèle intérieur; car ils agiraient de même à l'égard du mahométisme ou du judaïsme, si le roi voulait qu'on y crût. » Ainsi les sentiments tout superficiels des Anglais en matière de religion ne purent former une digue assez résistante à l'envahissement légal des croyances et du culte réformés. En même

temps l'impression laissée par la persécution rigoureuse contre les hérétiques fut exploitée, par les protestants au pouvoir, contre la mémoire et la religion de Marie Tudor.

Le Parlement de 1559 avait restauré en Angleterre le culte réformé d'Édouard VI. Celui de 1563 lui rendit le *credo* protestant de ce prince. Les XXXIX articles d'Élisabeth ne sont, en effet, que la revision des XLII articles de 1552. Ils rejettent une part importante du dogme catholique : l'Église romaine, comme toutes les autres, a erré (art. XIX); les conciles généraux se sont trompés, et ne peuvent en conséquence rien définir ou imposer (art. XXI); la doctrine de l'Église romaine sur le purgatoire, les indulgences et le culte des saints est « une invention » frivole, contraire à la parole de Dieu (art. XXII); le Christ n'a établi que deux sacrements : le baptême et la cène (art. XXV); il n'y a point de transsubstantiation ni de présence réelle dans l'eucharistie (art. XXVIII); « les sacrifices des messes pour les vivants et les morts n'étaient que fables impies et illusions dangereuses » (art. XXXI).

Sauf l'opposition des évêques en Parlement, Élisabeth n'avait pas éprouvé grande difficulté pour restaurer l'Église anglicane d'Henri VIII et d'Édouard VI. Son œuvre religieuse avait moins à craindre de l'intérieur que de l'extérieur. De la France et de l'Espagne dépendait le sort de l'Angleterre, car elle disposait à peine de 8 000 hommes d'infanterie, de 2 000 cavaliers et de 4 000 marins. La France, à la mort de Marie Tudor, était prête à soutenir les droits de Marie Stuart, nièce des Guise, et mariée au dauphin qui, dans quelques mois, allait régner sous le nom de François II. Marie, petite-nièce d'Henri VIII, était, après Élisabeth, la plus proche de la couronne d'Angleterre. Aussi la France fit-elle à Rome de pressantes instances pour qu'on y déclarât illégitime la fille d'Anne Boleyn. Mais Philippe II, le champion du catholicisme, par haine et crainte de la France, se fit le protecteur de la reine hérétique. La rivalité des deux grandes puissances continentales du xvi^e siècle, de même qu'elle avait permis à Henri VIII de consommer le schisme et à Édouard VI d'introduire la Réforme, sans crainte d'intervention étrangère, permit à Élisabeth d'établir en toute sécurité le protestantisme en ses États.

Paul IV mourut en 1559, sans avoir cédé aux instances de la France, ni pris aucune mesure de rigueur contre Élisabeth. Son successeur, Pie IV, voyant l'attitude en apparence hésitante de la reine, crut qu'il serait possible de la ramener dans le giron de l'Église; il tenta de lui envoyer un nonce, l'invita au concile de Trente, et, quand ce concile songea à l'excommunier, il l'en dissuada, à la demande de l'empereur et du roi d'Espagne (juin 1563). Pie IV mourut à la fin de 1565, laissant à son successeur la responsabilité d'une rupture que les événements allaient déterminer, lorsque Marie Stuart, prisonnière d'Élisabeth et gravement compromise en son honneur aux yeux de l'Europe, n'était plus en état d'inquiéter sérieusement sa rivale, ni de rétablir le catholicisme en Angleterre.

Pie V, le 25 février 1570, fulminait la sentence d'excommunication « contre Élisabeth, reine prétendue d'Angleterre, et contre ses partisans ». En Angleterre, l'effet de la bulle *Regnans in excelsis* fut nul. C'est à peine si l'on signale, l'année suivante, quelques mouvements d'agitation vite étouffés. À l'étranger, la bulle resta lettre morte : relations diplomatiques et commerciales avec le pays excommunié continuèrent comme auparavant. Mais ce fut la fin de la politique tortueuse et ambiguë d'Élisabeth. Elle donna tout pouvoir à son secrétaire d'État, Cecil, créé en 1571 lord Burghley, d'attaquer en face le catholicisme. Or, aux yeux de Cecil, il n'y avait point de place, en Angleterre, pour

l'Église catholique. Contre celle-ci allait sévir une âpre et longue persécution.

Jusqu'ici il n'y en avait pas eu, à proprement parler. Les lois de 1559 et de 1563 signifiaient pour les catholiques l'exclusion des charges publiques et des honneurs. Mais leur culte, quoique aboli, était en général toléré. On pouvait dire ou entendre la messe en secret. Certains obtenaient d'y assister, dans les diverses ambassades étrangères de Londres; d'autres, à la campagne, pourvu que ce fût loin des grandes routes. La première tentative pour imposer, avec plus de rigueur, l'uniformité religieuse, fut faite non contre eux, mais contre les protestants non-conformistes. Cette conduite de la reine à leur égard, le maintien de cérémonies et d'usages anciens dans le culte anglican, le zèle déployé contre les puritains, l'extinction progressive du clergé romain, l'abandon complet où les puissances catholiques semblaient les laisser, amenèrent nombre de fidèles à un singulier compromis de conscience. Pour se mettre en règle avec la loi, ils participèrent aux rites anglicans, tout en gardant leurs croyances et en prétendant rester unis de cœur à l'Église. On en vit aller à la cène, au sortir de la communion. La politique d'Élisabeth était plus dangereuse que la plus sanglante des persécutions.

La sentence d'excommunication modifia cette politique et l'attitude des catholiques. En réponse à la sentence, le Parlement édicta, en 1571, de nouvelles lois sur la trahison, qui déclarent félon quiconque obéit aux bulles du pape ou même les garde en sa possession. Il vote l'« Acte contre les fugitifs d'outre-mer », qui prive de leurs biens exilés et séminaristes. Depuis plusieurs années, en effet, le séminaire anglais de Douai, origine de plusieurs autres (voir l'article ALLEN, t. II, col. 599), formait les apôtres qui devaient perpétuer, propager et défendre, en Angleterre, la religion des ancêtres.

La persécution commença à l'arrivée des missionnaires de Douai (1574); la venue des jésuites, en 1580, déclencha la tempête.

De bonne heure, se forme la théorie gouvernementale, d'après laquelle tout prêtre anglais, tout missionnaire est un traître : les envoyés de Rome sont des espions, des agitateurs, des conspirateurs contre la vie de la reine, en un mot, des exécuteurs de la bulle d'excommunication. « La proclamation qui rappelle les étudiants des séminaires étrangers, » du 10 janvier 1580, dit que l'évêque de Rome a fondé, dans sa ville et ailleurs, des séminaires, pour détourner les sujets non seulement de leurs croyances, mais de leurs devoirs et de leur fidélité envers le pays. Par l'ordonnance du 1^{er} avril 1582, la reine fait savoir que les jésuites et les prêtres des séminaires anglais cherchent non seulement à perdre la religion, mais encore à lui enlever à elle-même la couronne et la vie. En conséquence tous sont des traîtres, avec ceux qui leur donnent asile ou protection. Quiconque n'aura pas quitté les séminaires du continent d'ici trois mois sera également considéré comme traître. Le Parlement de 1584 à 1585 confirma cette ordonnance par l'*Act against papist recusants*.

Ainsi le gouvernement d'Élisabeth voulut éviter l'odieux de persécuter pour cause de religion, et chercha à prouver que les catholiques étaient uniquement condamnés pour trahison. Mais les missionnaires anglais, de par leurs propres instructions, ne devaient pas « se mêler des affaires politiques, inciter à parler mal de la reine ou même permettre qu'on le fit »; c'était uniquement des prêtres chargés de conserver en Angleterre, par le seul exercice de leur ministère, ce qui restait encore de catholique.

Des trois cents missionnaires qui vinrent en Angleterre, durant le règne d'Élisabeth, la moitié périt sur le gibet. Le nombre des prêtres exécutés dépassa de plus

du double celui des laïcs. Mais ceux-ci ne furent point épargnés; et l'affirmation de certains historiens, que les prêtres seuls furent persécutés par Élisabeth, est fautive : deux cent cinquante catholiques, y compris ceux morts en prison, moururent pour leur foi, durant ce règne.

Outre les lois qui les punissaient de la peine capitale, d'autres encore opprimèrent les catholiques. Celle de 1581 condamne celui qui dit la messe à 200 marks d'amende et celui qui l'entend à 100 marks (le mark = 13 shillings 4 pence) Tout citoyen âgé de plus de seize ans qui ne fréquente pas l'Église anglicane est frappé d'une amende de 20 livres sterling par mois (environ 2 500 francs de la monnaie actuelle). Extorquer de telles sommes fut toujours difficile et souvent impossible. On eut recours à la prison. Mais bientôt les prisons regorgèrent à tel point de détenus qu'il fut question d'exporter en masse les catholiques dans l'Amérique du Nord. Le gouvernement recourut, en 1593, à un procédé qui assimila les catholiques à des pestiférés. L'« Acte contre les dissidents papistes » déclare que tout catholique âgé de plus de seize ans doit rester au lieu de son domicile et ne pas s'absenter au delà de cinq milles, sans la permission du juge de paix et de l'évêque. Toute infraction à cet ordre est punie de la confiscation des biens. On alla jusqu'à violenter les parents dans l'éducation de leurs enfants. S'ils étaient soupçonnés de vouloir envoyer leurs fils dans les séminaires du continent, on les leur prenait et on les plaçait, à leurs frais, chez des ecclésiastiques anglicans, pour être élevés dans le protestantisme.

L'entreprise tardive de Philippe II (sa politique n'était plus celle des premières années du règne) pour exécuter la sentence de 1570 et priver Élisabeth du trône, aboutit au désastre de l'« Invincible Armada » (1588). Désormais l'anglicanisme triomphant pourra suivre son cours normal à travers les siècles, sans crainte d'agression étrangère. L'établissement de la Réforme, en Angleterre, est un fait accompli.

OUVRAGES GÉNÉRAUX : Rymer, *Foedera, conventiones, litterae et cujuscunque generis acta publica inter reges Angliae et alios quosvis imperatores, pontifices... ab anno 1101 ad nostra tempora habita*, 3^e édit., La Haye, 1739, t. vi sq. — Wilkins, *Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae a synodo Verulamensi, A.D. 446, ad Londonensem, A. D. 1717*, Londres, 1737, t. III sq. — *Statutes of the realm (Statute-book)*, Londres, 1817, etc., t. III sq. — *Journals of the House of Lords, beginning anno primo Henrici octavi*. — *Journals of the House of Commons, beginning anno primo regni Edwardi sexti*. — H. Ellis, *Original letters*, 3 séries, 1824, 1827, 1846. — Harris Nicolas et Dasent, *Acts of the Privy Council*, Londres, 1837-1895. — E. Cardwell, *Documentary annals of the Reformed Church of England... from 1546 to 1716*, Oxford, 1839. — Strype, *Ecclesiastical memorials, et Memorials of Cranmer*, édit. Oxford, 1812-1824. — Fox, *Acts and monuments*, édit. Townsend, 1843-1849, et *Narratives of the Reformation*, édit. 1859. — Heylyn, *Ecclesia restaurata*, édit. Robertsons, Cambridge, 1849. — *Calendar of State papers, Spanish (1509-1603)*. — *Calendar of State papers, Venetian (1509-1603)*. — *Calendar of State papers, Domestic (1547-1603)*. — Histoires générales de Fuller [1608-1661] (*The Church history of Great Britain*, édit. de Londres, 1837); de Burnet [1643-1715] (*History of the Reformation*, édit. Pocock, Oxford, 1865); de Collier [1650-1726] (*An ecclesiastical history of Great Britain*, édit. de Londres, 1852); de Dodd [1672-1743] (*Church history of England from the year 1500 to the year 1688*, Bruxelles, 1737; l'édit. Tierney, Londres, 1839-1843, s'arrête à l'année 1625); de Lingard [1771-1851] (*A history of England*, Londres, 1823-1831); de Hallam (*Constitutional history of England from the accession of Henri VII to the death of George II*, 10^e édit., Londres, 1863); de Dixon (*History of the Church of England from the abolition of the roman jurisdiction*, Londres, 1884-1900); de J. Gairdner (*The English Church in the sixteenth century from the accession of Henry VIII to the death of Mary*, Londres, 1904); de W. Frere (*The English Church in the reigns of Elizabeth and James*, Londres, 1904); J. Gairdner, *Lollardy and the Reformation in England*, 4 vol., Londres, 1908 sq.

OUVRAGES SPÉCIAUX : I. *Letters and papers, Foreign and domestic of the reign of Henry VIII*, Londres, 1862-1905. — Harpsfield, *Treatise of the pretended divorce between Henry VIII and Catherine of Aragon*, édit. de 1878. — Kaulke, *Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac*, Paris, 1885. — Ehse, *Römische Dokumente zur Geschichte der Ehescheidung Heinrichs VIII von England, 1527-1534*, Paderborn, 1895. — Sanders, *Historia schismatis Anglicani*, Cologne, 1628. — Lord Herbert of Cherbury, *Life and reign of Henry VIII*, Londres, 1649. — Knight, *The Live of dean Colet, dean of St. Paul in the reign of K. Henry VII and Henry VIII*, Londres, 1724. — Le Grand, *Histoire du divorce d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon*, Paris, 1845. — Du Boys, *Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglican*, Genève, 1880. — Brewer, *The reign of Henry VIII*, 2 vol., Londres, 1884. — Busch, *Der Ursprung der Ehescheidung König Heinrichs VIII von England*, dans *Historisches Taschenbuch*, série VI, t. VIII, p. 271-327; *England under the Tudors*, Stuttgart, 1892 sq., t. II. — J. Gairdner, *New lights on the divorce of Henry VIII*, dans *The English historical review*, 1897, t. XII; *The fall of cardinal Wolsey*, dans les *Royal transactions*, nouvelle série, t. XIV, p. 231. — Friedmann, *Anne Boleyn*, 1884. — Chauncey, *Historia aliquot martyrum*, édit. Doreau, Londres, 1888. — Creighton, *Cardinal Wolsey*, Londres, 1888. — Pollen, *Acts of English martyrs*, Londres, 1891. — Froude, *The divorce of Catherine of Aragon, the story as told by the imperial ambassadors resident at the court of Henry VIII*, Londres, 1891. — Lupon, *The influence of dean Colet upon the Reformation of the English Church*, Londres, 1893. — Pollard, *Henry VIII*, Londres, 1902; *Cranmer*, Londres, 1904. — *Lives of the English martyrs*, édit. Camm, Londres, 1904, t. I. — Stone, *Renaissance and Reform*, Londres, 1904. — G. Constant, *Le schisme d'Angleterre et ses causes*, dans le *Correspondant*, 10 septembre 1910; *Les évêques hérétiques sous Henry VIII*, dans la *Revue des questions historiques*, avril 1912.

II. J. G. Nichols, *Literary remains of Edward VI*, Roxburghe Club, 1857. — Cardwell, *The two Books of common prayer*, Londres, 1839. — Tytler, *England under the reigns of Edward VI and Mary*, Londres, 1859. — *Calendar of State papers of the reign of Edward VI*, Londres, 1861. — Hardwick, *Articles of religion*, 1851; 2^e édit., 1859. — Hook, *Lives of the archbishops of Canterbury, 1860-1876*. — Lefèvre-Pontalis, *Correspondance diplomatique d'Odé de Selve, 1546-1548*, Paris, 1888. — Gasquet et Bishop, *Edward VI and the Book of common prayer*, Londres, 1890. — Proctor et Frère, *New history of the Book of common prayer*, Londres, 1901. — Meyer, *Die Englische Diplomatie in Deutschland zur Zeit Edwards VI und Mariens*, Breslau, 1900. — Pollard, *England under protector Somerset*, Londres, 1900. — G. Constant, *La transformation du culte anglican sous Édouard VI*, dans la *Revue d'histoire eccl.*, 1911, t. XII, n. 1, 2 et 3.

III. Rosso, *I successi d'Inghilterra*, Ferrare, 1560. — *Chronicle of queen Jane and queen Mary*, édit. de la Camden Society, 1860. — Antonio Guarras, *Accession of queen Mary*, édit. Garnett, Londres, 1892. — Abbé Vertot, *Mémoires de MM. de Noailles*, Leyde, 1763. — Griffet, *Nouveaux éclaircissements sur l'histoire de Marie, reine d'Angleterre*, 1776. — Madden, *Privy purse expenses of the princess Mary*, 1831. — *Calendar of State papers of the reign of Mary, Foreign*, Londres, 1861. — Zimmermann, *Maria die Katholische*, Fribourg-en-Brisgau, 1890; *Kardinal Pole*, Ratisbonne, 1893. — Leadam, *Pursuit of English refugees in Germany*, dans *Transactions of the Roy. hist. Society*, 1896. — Malden, *Notes on the local progress of protestantism in England*, *ibid.*, nouvelle série, t. II, p. 61-76. — Davey, *Mary Tudor*, 1897. — Stone, *Mary I*, Londres, 1901. — M. A. S. Hume, *Two English queens*, Londres, 1908. — G. Constant, *Reginald Pole*, dans *Revue des questions historiques*, octobre 1911; *Le mariage de Marie Tudor et de Philippe II*, dans *Revue d'histoire diplomatique*, 1912, n. 1 et 2; *La jeunesse de Marie Tudor*, dans *Revue hebdomadaire*, 20 juillet 1912; *Le commencement de la restauration catholique en Angleterre par Marie Tudor (1553)* dans la *Revue historique*, 1913. — Pastor, *Geschichte der Päpste*, Fribourg-en-B., 1913, t. VI.

IV. *Calendar of State papers of the reign of Elizabeth, Foreign*, Londres, 1865 sq. — Challoner, *Memoirs of the Missionary priests, 1577-1684*, Manchester, 1803; Derby, 1843. — Husbeth, *Notices of the English colleges and convents on the Continent after the dissolution of the religious houses in England*, Norwich, 1849. — Foley, *Records of*

the English province of the Society of Jesus, 7 vol., Londres, 1880. — Knox, *Records of the English catholics under the penal laws*, 2 vol., Londres, 1882-1884. — F. Makower, *Verfassung der Kirche von England*, 1894; (trad. anglaise, 1895. — Haudecœur, *La conservation providentielle du catholicisme en Angleterre*, Reims, 1898. — Gee, *The Elizabethan clergy and the settlement of religion*, Londres, 1898. — Creighton, *Queen Elizabeth*, Londres, 1899. — Philipps, *Extinction of the English hierarchy*, Londres, 1906. — *The Elizabethan Prayer-book and ornaments*, Londres, 1902. — H. N. Birt, *Elizabethan religion settlement*, 1907. — Pollen, *English martyrs (1584-1603)*, dans *Catholic records Society*, 1908, t. V. — A. O. Meyer, *England und die katholische Kirche unter Elisabeth*, Rome, 1911. — G. Constant, *La nonciature de Parpaglia auprès d'Élisabeth (1560)* dans *Mélanges Bémont*, 1913, p. 509 sq.

G. CONSTANT.

V. L'ANGLETERRE DEPUIS LA RÉFORME. — I. Absolutisme de l'Église anglicane sous les Stuarts. XVII^e siècle. II. Les débuts de la tolérance. XVIII^e siècle. III. L'émancipation de l'Église catholique et ses progrès. XIX^e siècle. IV. Situation actuelle des Églises.

I. ABSOLUTISME DE L'ÉGLISE ANGLICANE SOUS LES STUARTS. XVII^e SIÈCLE. — L'Église établie par Élisabeth conserve du catholicisme la hiérarchie ecclésiastique, c'est-à-dire l'épiscopat. Tout en haut de cette hiérarchie et la dominant sans en faire partie, se trouve le roi, qui a sur l'Église de son royaume la juridiction, l'autorité que possède le pape sur l'Église universelle. Ainsi constitué par la loi de « Suprématie » de 1559, l'anglicanisme ne fait qu'un avec le gouvernement, et si celui-ci est absolu, comme ce fut le cas au XVII^e siècle, il participe à son absolutisme.

Les doctrines politiques de Jacques I^{er} (1603-1625), qu'il exposa dans *The true law of free monarchies*, se ramènent à celle du pouvoir absolu des rois. En religion, ses principes furent déterminés par sa théorie d'État : bien qu'élevé dans la théologie de Genève et nourri de la moelle même des doctrines presbytériennes, il eut pour idéal l'Église anglicane, où les évêques, nommés et contrôlés par la couronne, contrôlaient à leur tour le clergé inférieur qui, lui, enseignait le peuple. Que ce gouvernement ecclésiastique lui parût divin ou non, il le croyait seul compatible avec la monarchie. « Point d'évêques, point de roi », avait-il coutume de dire. L'Église et le trône furent deux alliés qui se prêtèrent un appui mutuel et imposèrent aux réfractaires en religion leur volonté souveraine. Puritains et catholiques devaient être tour à tour victimes de ce despotisme.

Le puritain, appelé d'abord non-conformiste, remonte au règne d'Élisabeth. Non seulement il désapprouve certains rites, réclamant une forme de culte plus simple et plus pure, mais il conçoit le ministère ecclésiastique d'une façon tout autre que l'anglican, le sacerdoce n'ayant d'autre fondement à ses yeux que la prédication. Il veut rester dans l'Église d'Angleterre, mais la transformer, en abolissant l'épiscopat, en organisant d'une manière différente les fonctions de ministre, en introduisant un culte différent de celui qui est établi par la loi, en dépoissant, en un mot, l'anglicanisme de ce qui est son caractère propre et le rapproche extérieurement du catholicisme. La lutte entre anglicans et puritains dura tout le règne d'Élisabeth, les premiers disposant des mesures coercitives de la loi, les seconds du pamphlet imprimé par une presse mobile qui échappait aux poursuites de la justice. La loi de 1595, qui punissait d'emprisonnement toute personne n'assistant pas, durant un mois, à l'office anglican, et bannisait quiconque refusait de faire profession de conformité, provoqua le premier mouvement séparatiste, celui des brownistes ou barrowistes (ainsi nommés du

nom de leurs fondateurs); mais la plupart des puritains demeurèrent officiellement dans l'Église anglicane. Ils saluèrent avec joie l'avènement d'un roi que l'Église presbytérienne d'Écosse avait formé. Mais, à mesure que ses espérances au trône d'Angleterre devenaient plus grandes, Jacques I^{er} avait appris à préférer la discipline soumise de l'anglicanisme, qui reconnaissait le souverain comme son chef, aux formes indépendantes d'une secte républicaine, « où le roi n'était ni chef, ni seigneur, mais un simple membre de la communauté ».

Après avoir essayé vainement de les ramener par la persuasion, à la conférence d'Hampton-Court (janvier 1604), Jacques I^{er} voulut réduire les puritains par la force : ils durent se soumettre aux règles liturgiques de l'Église établie ou se démettre. La détresse des ministres destitués (300, selon les puritains) et de leur famille, l'emprisonnement de quelques-uns et l'exil volontaire de certains autres ont été peints avec de sombres couleurs par les écrivains puritains, qui en parlent comme de la plus violente des persécutions. Le fossé se creusait de plus en plus entre anglicans et non-conformistes.

Le conflit, après s'être réduit à des discussions de rites et de cérémonies, prit bientôt un caractère plus politique qu'ecclésiastique : les évêques s'appuyèrent sur le roi, faisant une alliance dangereuse avec les prétentions insoutenables de Jacques I^{er} au gouvernement absolu, tandis que les puritains s'alliaient avec le Parlement et avec le mouvement de plus en plus fort qui poussait la petite noblesse et la bourgeoisie à la liberté individuelle et au gouvernement constitutionnel. Le travail latent de ces deux forces contraires occupa tout le règne de Jacques et termina par une brusque catastrophe celui de son fils, Charles I^{er}.

Avec Charles (1625-1649), s'accroît l'antagonisme qui sépare puritains et anglicans. Tandis que les premiers appliquent dans leur stricte rigueur et exagèrent même les principes calvinistes, les seconds retournent, par une sorte d'esprit d'opposition, vers leurs origines, vers les doctrines catholiques. Ce mouvement de réaction, analogue à l'arminianisme hollandais, est appelé par les historiens anglais « anglo-catholicisme ». Alors que, pour le puritain, le clergé n'a d'autre but que d'enseigner la vérité religieuse et de donner au peuple l'exemple d'une vie édifiante, l'« anglo-catholique » estime que les ministres du culte ont un caractère qui les met au-dessus des autres hommes; la direction de l'Église par les évêques n'est pas une simple forme de gouvernement ecclésiastique, mais la seule forme voulue de Dieu; sans évêques il n'y a pas de véritable Église, et sans succession apostolique il n'y a pas de vrais évêques. Le puritain attache une importance exclusive à la prédication; l'« anglo-catholique » estime non moins nécessaires la prière publique, le culte, et il insiste sur l'efficacité des sacrements. Le puritain nie dans la cène la présence réelle; l'« anglo-catholique » l'admet, bien qu'elle paraisse contraire au xxxviii^e article d'Élisabeth. Tandis que le puritain repousse comme une superstition la confession auriculaire, celle-ci redevient en usage chez les anglicans. Les « anglo-catholiques » déclarent que les statues, les tableaux, les vitraux d'église servent à rappeler aux fidèles les événements de l'histoire sacrée et à exciter en eux les émotions pieuses; dans le même esprit ils favorisent la musique sacrée, le brillant appareil des cérémonies liturgiques, toutes choses que le puritain traite d'« idolâtrie babylonienne ». La table de communion placée au centre de la nef, où les fidèles parfois s'asseyaient sans respect, fut reculée jusqu'à la partie orientale, replacée dans le chœur, comme jadis, et reprit peu à peu la splendeur et la majesté

de l'autel catholique. Les puritains réclamèrent. Le roi, comme chef de l'Église, décida contre eux.

Quand Laud eut succédé à Abbot sur le siège primate de Cantorbéry (1633), le mouvement « anglo-catholique » s'amplifia. Ce fut l'apogée de l'absolutisme anglican. L'archevêque fit ajouter par Charles aux XXXIX articles d'Élisabeth que « l'Église a le pouvoir de décréter les rites et les cérémonies et a autorité en matière de foi » (clause restée jusqu'à ce jour). La Convocation de mai 1640, dans ses dix-sept nouveaux canons, déclara que l'Église, en sa forme actuelle, était la seule vraie, imposa, au nom de Dieu, l'obéissance passive et, par le fameux serment *Et cætera*, fit jurer de ne rien changer à l'organisation ecclésiastique en vigueur. Déjà on avait interdit la fonction de « lecturer » qui, donnant seulement le pouvoir de prêcher, permettait aux puritains d'enseigner leurs doctrines sans accomplir les rites de l'Église établie. Des visites diocésaines obligèrent le clergé de se soumettre à tous les usages nouveaux. Et des peines sévères contraignirent les fidèles à pratiquer le culte anglican : chaque dimanche, le puritain dut assister à des cérémonies qu'il jugeait idolâtres et entendre une doctrine qu'il disait blasphématoire. Les tribunaux d'exception le traquèrent : « la Chambre étoilée » poursuivit et condamna aux peines les plus graves tout pamphlétaire; et la « haute cour ecclésiastique de commission » multiplia les châtiments, les amendes, les emprisonnements, les dépens, pour tout discours tendant au mépris de l'Église anglicane. La presse fut bâillonnée; il n'y eut plus que vingt imprimeurs dans le royaume et quatre fondeurs de caractères (2 juillet 1637). Tels furent les moyens coercitifs qu'employa, pour s'imposer aux esprits, l'absolutisme d'une Église qui, de l'aveu même de Laud, ne pouvait soutenir que tout son *credo* fût vérité de foi.

Pour tenir tête au puritanisme, les évêques empruntèrent à la prérogative royale toute sa force, et firent alliance avec la couronne. « Défends-moi avec l'épée et je te défendrai avec ma plume; » cette phrase, qui clôt l'*Appello Caesarem* de l'évêque Montague (1625), exprime bien la nature du contrat passé entre l'Église et le roi. La prépondérance de Charles dans l'État assure aux évêques la prépondérance de leurs opinions et l'application de leurs principes dans l'Église. L'absolutisme royal fut, à leurs yeux, le sûr garant du leur; et ils ne négligèrent rien pour le fortifier et le développer davantage. Les premiers, ils enseignèrent aux fidèles la théorie du pouvoir absolu des rois; et la Convocation de 1640 définit que la suprématie royale est de droit divin.

Laud et les évêques, s'appuyant sur le roi et flattant ses goûts à l'absolutisme, furent vite désignés au peuple comme les ennemis des libertés anglaises. La querelle religieuse fut inextricablement mêlée à la querelle politique, et elle prit une telle acuité qu'elle aboutit fatalement à la guerre civile (1642-1648).

C'est durant cette guerre, fatale à la royauté et à l'Église, que fut solennellement abolie la hiérarchie épiscopale, par la loi de janvier 1643. Au mois d'août suivant, une assemblée de cent trente ministres et de trente laïques choisis dans les deux Chambres se réunit à Westminster, pour discuter la constitution définitive de l'Église et fixer un nouveau rituel. La plupart des ministres anglicans furent expulsés de leurs églises et bénéfices. En octobre 1644, l'assemblée de Westminster décréta une forme nouvelle de culte, qui entra en usage le 4 janvier suivant. Le même jour, Laud était condamné à mort par le Parlement : ce qui fit dire que « l'archevêque et le culte anglican moururent le même jour ». Le puritanisme l'emportait.

Les puritains se divisaient alors en deux grands partis : les presbytériens et les « indépendants ». Les

premiers, s'ils étaient opposés à tout gouvernement ecclésiastique par les évêques, avaient une Église constituée, dirigée par les ministres et les anciens, à la façon des calvinistes. Les seconds ne voulaient pas plus de clergé que d'épiscopat, et ils prétendaient prier et honorer Dieu à leur guise. Cette dernière forme du puritanisme donna naissance à une foule de sectes, « chaque divergence de vues en religion engendrant une religion différente, » comme l'écrivit Burrough, en son *Irenicum* de 1646. On en compta au XVIII^e siècle jusqu'à 264. Les indépendants, aussi radicaux en politique qu'en religion, firent, avec leur chef Cromwell, la révolution de 1649.

Les catholiques, sous les deux premiers Stuarts, eurent à souffrir tant de l'absolutisme anglican que du fanatisme puritain; mais le gouvernement personnel de Charles adoucit leur sort.

Jacques I^{er}, n'étant que roi d'Écosse, avait fait les plus belles promesses aux catholiques anglais, afin de les gagner à sa cause par l'espoir de la tolérance. Une fois sur le trône d'Angleterre, il oublia ses engagements et déclara que, « les protestants l'ayant si généralement accueilli et proclamé roi, il n'avait plus besoin des papistes ». Jaloux de son autorité, il eut toujours de l'aversion pour une religion qui réclamait le droit de diriger, de juger et même de déposer les rois. Désabusés, les catholiques passèrent de l'espérance au mécontentement. Alors éclata le premier complot, à l'instigation de deux prêtres séculiers, Watson et Clarke. Bien que sévèrement blâmé par Clément VIII, il servit de prétexte à de nouveaux édits de persécution, qui poussèrent quelques catholiques exaspérés à une seconde conjuration, celle dite des Poudres (novembre 1605).

Cette conspiration démontrait aux esprits réfléchis le danger de pousser des hommes au désespoir, en les châtiât pour leurs opinions religieuses. Mais la leçon fut perdue. Les lois existantes contre les catholiques, tout oppressives et sanguinaires qu'elles étaient, parurent encore trop bénignes, et quoique la justice eût été satisfaite par la mort des coupables, l'esprit de vengeance et le fanatisme rendirent responsable de l'attentat l'ensemble des catholiques anglais. Le Parlement, malgré les sages avis du roi de France Henri IV, vota deux lois qui ajoutèrent à la sévérité des anciennes (27 mai 1606). Elles ne contenaient pas moins de soixante et onze articles qui infligeaient des peines aux catholiques, suivant leur condition de maîtres, de domestiques, d'époux, de parents, d'enfants, d'héritiers, de patrons, d'avocats et de médecins, les poursuivant du berceau à la tombe, ne respectant ni la vie privée, ni les liens du mariage, ni le foyer de la famille. De toute la législation odieuse qui les frappait, le plus pénible pour les catholiques anglais fut, sans doute, le serment d'allégeance, que leur imposa l'article 15 de la première loi du 27 mai 1606, qui mit en conflit leur conscience et leur loyalisme et causa la division entre eux. Voir ALLÉGEANCE (*Affaire du serment*, t. II, col. 485). Toutefois Jacques I^{er}, sans être partisan d'une tolérance qu'il ignorait son siècle, n'eut point contre le catholicisme les préjugés de la dernière des Tudors; il céda moins à son inclination propre qu'aux avis de son Conseil et au zèle puritain des Communes, quand il sanctionnait les lois persécutrices. Durant son règne, vingt-quatre catholiques moururent pour leurs croyances, au lieu de deux cent cinquante sous Elisabeth. Jacques préféra les taxer pour remplir son trésor : il en tira un revenu annuel de 36 000 livres sterling. *Hardwick papers*, 1, 446.

Charles I^{er}, encore moins que son père, eut le tempérament d'un persécuteur. Marié avec une princesse catholique, il ne ressentit contre le catholicisme aucune haine aveugle, et il afficha toujours son mépris pour la

répugnance que professait le vulgaire à l'égard de tout ce qui était romain. Par son contrat de mariage avec Henriette-Marie de France, il avait promis d'être plus humain envers ceux dont le crime était de professer la religion de la reine. Mais les Parlements qu'il réunit blâmèrent tous comme « un mystère d'iniquité » la tolérance cachée, réclamèrent l'exécution rigoureuse des lois pénales qui frappaient les papistes, voulurent que l'on dénonçât tout fonctionnaire suspect d'incliner, lui, sa femme ou ses enfants, vers la religion catholique, et réclamèrent que, « pour l'entière extirpation du papisme, les enfants des réfractaires fussent élevés dans les principes du protestantisme. » Les puritains, poussés par leur zèle intolérant, reprochaient au roi comme une apostasie sa modération et l'accusaient de nourrir en secret le dessein de rétablir l'ancienne foi et l'ancien culte. L'Église de Laud, accusée de retourner au papisme, s'en défendit, en pressant parfois d'appliquer le code pénal qui le traquait. Poussé par le sentiment public et par le désir d'affirmer son orthodoxie, Charles I^{er}, à diverses reprises, ordonna d'exécuter les lois contre les catholiques. Il répugnait toutefois à ces mesures persécutrices. Si quelques prêtres furent bannis ou moururent en prison, la plupart obtinrent leur liberté sous caution. Un seul, en compagnie d'un laïc, subit la peine capitale, et cela, à cause du zèle intempestif du juge Yelverton.

La situation des catholiques fut améliorée. Au lieu d'exiger d'eux les trois quarts de leur revenu annuel, on se contenta du tiers; et les réfractaires pauvres, s'ils ne furent exempts de toute amende, ne subirent plus les vexations de jadis. Tous ceux qui le désiraient purent entendre la messe chez eux, et le prêtre qui la célébrait ne courut plus de sérieux danger. Ce n'était pas la liberté du culte, mais une tolérance discrète, que les catholiques regardèrent comme un bienfait, et les protestants zélés comme un crime. Rien ne fut aboli des lois persécutrices; mais, sauf quelques cas exceptionnels, elles cessèrent d'être mises en vigueur. Urbain VIII profita des bonnes dispositions du roi, pour envoyer à Londres, en 1634, Gregorio Panzani, un oratorien, qui obtint que le pape eût un agent près de la reine et que la reine en déléguât un autre près du pape. Cette reprise des négociations avec Rome, quoique dissimulée, était un fait considérable pour le catholicisme anglais. Jamais roi anglican, depuis le schisme d'Henri VIII, n'avait fait une telle concession.

Ce régime de tolérance, dû à Charles I^{er}, cessa avec la guerre civile, durant laquelle vingt-deux catholiques montèrent sur le gibet et une dizaine d'autres moururent en prison.

Cromwell, avec les indépendants, s'était toujours réclamé de la liberté religieuse. Mais il constata que, si « tous désirent avoir cette liberté, nul ne la veut céder aux autres ». Durant la république (1649-1660), une tolérance relative exista pour les diverses religions, pour les sectes les plus excentriques; les juifs mêmes furent supportés et protégés, pour la première fois depuis le XIV^e siècle. Toutefois le puritanisme domina en fait; le culte de l'Église anglicane resta prohibé, son clergé proscrit; et bien que les catholiques fussent moins malheureux qu'ils ne l'avaient souvent été, trois d'entre eux moururent pour leur foi, de 1650 à 1654.

À la Restauration (1660), l'Église anglicane, rétablie en sa forme ancienne, redevint absolue et intolérante. Le système ecclésiastique mixte, imaginé par le pasteur Baxter, qui consistait à donner aux évêques un conseil presbytérien, fut écarté; les élections de 1661, suivies du ministère Clarendon, assurèrent le triomphe de l'épiscopalisme le plus étroit et donnèrent le signal de la réaction religieuse. Le *Prayer-book*, révisé par la Convocation de 1661, devint de nouveau la loi commune.

du service public. L'« Acte de Conformité » du 19 mai 1662, qui déclare l'ordination épiscopale indispensable pour exercer le ministère, chassa deux mille pasteurs de leurs bénéfices (cf. Swainson, *The parliamentary history of the Act of Uniformity, 13 and 14 Car. II*, c. 4, Londres, 1875); celui « des Cinq milles » leur défendit d'approcher à plus de cinq milles de leur ancienne paroisse ou d'une ville. La loi sur les conventicules, de juin 1664, prohiba toute réunion religieuse où assisteraient plus de cinq personnes étrangères à la famille. Le puritain, qui jusqu'à la Révolution avait essayé de s'accommoder au système religieux de l'Église établie et de vivre en son sein, en fut désormais exclu, et l'Angleterre fut pour toujours divisée entre l'Église anglicane et le *Dissent*.

Les catholiques ne furent pas mieux traités que les dissidents protestants. Charles II (1660-1685), attiré vers la communion romaine, où il mourut, aurait voulu relâcher la sévérité des lois qui les frappait. N'était-ce pas à eux qu'il avait dû la vie, en Staffordshire, après sa défaite de Worcester par Cromwell (1651) ? Mais il connaissait la violence des sentiments antipapistes de son peuple, et n'osa point risquer sa couronne, en les bravant. Sa « Déclaration d'Indulgence » de 1672 suspendait toute loi pénale contre les non-conformistes et les *recusants* (réfractaires catholiques), accordait le libre exercice des cultes, même du romain, à condition qu'il fût privé; il la rapporta, sur l'injonction des Communes, qui autrement refusaient tout subside. L'année suivante (20 mars 1673), le Parlement vota le bill du *Test*, lequel excluait de tout emploi public quiconque refusait de reconnaître la suprématie spirituelle du roi, de nier la transsubstantiation et de communier suivant le rite anglican. En conséquence, le duc d'York, frère du roi, dut déposer sa charge de grand-amiral, et lord Clifford celle de trésorier. Le comte de Shaftesbury, qui, un moment chancelier, avait proposé cette loi, continua à mener, comme leader des Communes, la campagne contre les catholiques. Le second Acte du *Test* de 1678 priva de leur siège les vingt et un pairs catholiques de la Chambre haute; le roi n'obtint d'exception que pour son frère. Shaftesbury prit la direction du mouvement presque révolutionnaire que suscita, la même année, le « complot papiste », invention monstrueuse du renégat Titus Oates, et auquel Charles II n'eut pas le courage de résister. En 1678, huit jésuites, deux franciscains, cinq prêtres séculiers montèrent sur l'échafaud et beaucoup d'autres moururent en prison; les pairs ne purent arracher à la folie furieuse du peuple le vertueux lord Stafford (1680); et l'archevêque irlandais d'Armagh fut exécuté à Tyburn, après un jugement dérisoire (1681). Mais ces exécutions, qui portent à trois cent quarante-deux le nombre des martyrs catholiques depuis Henri VIII, devaient être les dernières. La faveur populaire s'éloignait de Shaftesbury qui, poursuivi à son tour, tenta une insurrection et s'enfuit en Hollande, où il mourut bientôt. De 1682 à la fin de son règne, Charles II gouverna sans Parlement; il rendit au duc d'York sa place au Conseil royal et sa charge de lord-amiral. Tous regardaient le duc comme le véritable chef du gouvernement.

Sur son exclusion du trône, comme catholique, les partis whig et tory, qui venaient de naître, s'étaient longuement disputés; les tories, victorieux, à la chute de Shaftesbury, assurèrent au duc une couronne que ses maladresses ne tardèrent pas à compromettre. Jacques II (1685-1688) commença bien, en se soumettant aux cérémonies du couronnement, par donner des garanties à la constitution et à l'Église nationale, et, pour calmer les défiances de ses sujets, en faisant bon accueil aux protestants qu'exilait la révocation de l'édit de Nantes. Mais les révoltes d'Argyle, en

Écosse, et de Monmouth (fils naturel de Charles II) dans l'ouest, outre qu'elles occasionnèrent d'atroces représailles qui valurent au roi la désaffection générale, lui fournirent le prétexte de lever une armée et de se mettre au-dessus de la loi. Il se fit reconnaître le droit de dispense et en usa, sans restriction, en faveur des catholiques, au grand mécontentement du peuple, qu'il s'aliéna de jour en jour davantage : il admit ses coreligionnaires aux emplois civils et militaires que leur interdisait la loi, leur permit d'ouvrir des écoles, de porter l'habit ecclésiastique ou religieux; un jésuite, le P. Petre, entra même au Conseil privé. Bien plus, Jacques se servit de sa suprématie sur l'Église anglicane pour faire échec à celle-ci : il défendit au clergé de prêcher contre le papisme et suspendit l'évêque de Londres, qui refusait d'exécuter cet ordre. À l'université d'Oxford, il imposa, malgré l'opposition des fellows, des catholiques comme doyen de Christ Church et président de Magdalen College. Le but non avoué du roi parut à beaucoup le retour au papisme de gré ou de force, de la nation anglaise.

Comme les catholiques restaient l'infime minorité, Jacques avait besoin, pour opérer un changement en leur faveur, de l'appui des non-conformistes : sa *Déclaration d'Indulgence* du 27 avril 1688 autorisa donc la construction des chapelles, écoles et « librairies » dissidentes aussi bien que catholiques. Mais toutes les sectes non-conformistes, à l'exception des quakers, refusèrent la main qui leur était tendue et préférèrent leurs persécuteurs protestants à leur protecteur catholique, dont ils suspectaient les projets ultérieurs. Le clergé anglican refusa de lire la Déclaration, durant le service divin, malgré l'ordre royal; et le primat Sancroft, avec six de ses suffragants, remit à Jacques une pétition respectueuse. Le roi les envoya tous les sept à la Tour de Londres. Leur procès devint un événement national, et leur acquittement par le jury fut le signal d'une illumination qui réconcilia toutes les nuances du protestantisme : aux fenêtres dissidentes comme aux autres brillaient sept chandelles, celle du milieu plus haute en l'honneur du primat. La déchéance du roi était moralement proclamée. La déchéance matérielle suivit de près : la naissance d'un prince de Galles, destiné à être élevé dans la religion de son père, décida la révolution, qui établit sur le trône d'Angleterre la princesse Marie, fille très protestante du catholique Jacques II, et son mari, Guillaume d'Orange (13 février 1689).

La seconde révolution d'Angleterre était une victoire de cet absolutisme anglican que la première avait cru ruiner.

II. LES DÉBUTS DE LA TOLÉRANCE. XVIII^e SIÈCLE. — La révolution, qu'avait précipitée l'Église d'Angleterre pour maintenir son hégémonie, fut précisément le point de départ d'une politique plus large, qui peu à peu devait limiter sa puissance. Guillaume III (1689-1702), calviniste de cœur et anglican par force, désirait satisfaire le parti des dissidents orangistes. Il trouva des alliés dans le sein même de l'Église établie; les anglicans *latitudinaires*, qui avaient pris naissance au temps même de Laud et devaient former dans la suite la « Basse Église », estimaient en effet qu'il fallait assurer aux non-conformistes la plus large tolérance. De leurs deux chefs, le prédicateur Tillotson et le politique Burnet, le roi fit un archevêque-primat et un évêque de Salisbury; mais l'assemblée du clergé repoussa tout projet d'union avec les dissidents. Il dut se contenter d'un Acte de tolérance qui ne les mit pas sur le pied d'égalité avec les anglicans, mais adoucit singulièrement leur situation légale. Moyennant le serment de fidélité au roi, dont on tut la suprématie spirituelle (*An Act for the abrogation of the oath of Supremacy and Allegiance*, etc.), ils ne furent plus

sujets aux lois pénales d'Élisabeth et des Stuarts; on les obligea toutefois à déclarer aux évêques ou aux juges de paix leurs lieux de réunion et à ne les point fermer à clef, pendant les offices; les articles du *credo* anglican qui leur répugnaient le plus (art. 34-36 sur les cérémonies ecclésiastiques, la valeur de l'ordination et du livre des Homélie; le commencement du 20^e article sur l'autorité de l'Église; l'article 27 sur le baptême pour les baptistes) ne furent plus imposés à leurs pasteurs, à condition qu'ils souscrivissent le reste des XXXIX articles. Ceci les libérait du joug épiscopal, tout en les assujettissant à l'essentiel de la doctrine anglicane. Ils purent remplir les diverses fonctions ecclésiastiques, sans être dispensés de verser au clergé anglican les taxes ordinaires. Les dissidents eurent ainsi une place exceptionnelle dans l'Église officielle, plutôt qu'une situation libre à côté d'elle. Ils demeurèrent toujours exclus du Parlement, des principales fonctions publiques, des universités, des grandes écoles, et ils ne pouvaient ouvrir des écoles privées. Les anglicans de la Haute Église furent néanmoins très mécontents de cette tolérance: le primat Sancroft fit schisme et fonda la petite Église des *non-jureurs*; la plupart se résignèrent, mais, regrettant le coup d'État de 1688, s'amuserent à écraser des oranges, symboliquement.

Les presbytériens, les indépendants, les baptistes, les quakers profitèrent de l'édit de tolérance; les socriniens et les catholiques en furent exclus. Ces derniers, les vaincus du jour, passaient pour les ennemis de l'indépendance nationale; et malgré les intentions relativement tolérantes du roi à leur égard, ils furent encore opprimés. On leur défendit d'approcher à plus de dix milles de Londres; s'ils ne juraient pas de repousser la juridiction papale, ils ne pouvaient garder des armes, de la poudre, et même un cheval valant plus de cinq livres sterling, sans s'exposer à de constantes perquisitions, à l'amende et à la prison; à défaut du même serment, on les priva du droit de voter aux élections parlementaires; la profession d'avoué, d'avocat, de procureur leur fut interdite. En 1700, on leur ôta, s'ils n'abjuraient leur foi, le droit d'hériter, d'acquiescer, de tester, de faire élever leurs enfants à l'étranger; leurs biens devaient passer à leur plus proche parent de religion protestante; tout prêtre catholique était passible d'emprisonnement à vie, et celui qui les dénonçait, pour avoir célébré la messe, recevait 100 livres sterling de récompense. Toutefois, grâce à l'esprit de tolérance qui commençait à prévaloir sur la tyrannie légale, les juges souvent interprétèrent la loi avec un esprit qui en prévint les injustes effets. Dès le début, la « Déclaration des Droits » (1689) avait dépouillé de la succession au trône tout prince catholique ou marié avec une catholique; des lois postérieures l'assurèrent aux descendants protestants de l'électrice Sophie de Hanovre, fille de Jacques I^{er}.

Malgré le dévouement à l'anglicanisme pur et absolu de la dernière des Stuarts, la reine Anne (1702-1714), malgré les efforts des tories pour abolir l'Acte de tolérance, cet Acte demeura; les whigs, qui, grâce à la maison de Hanovre (1714), dominèrent un demi-siècle, le maintinrent; et il continua à régler, durant quarante-vingt-dix ans, les rapports des dissidents avec l'Église établie. Peu à peu on l'amplifia: certaines mesures contre les non-conformistes furent rapportées par le parti whig; on leur permit les fonctions publiques, moyennant la « conformité occasionnelle », c'est-à-dire l'acceptation intermittente de la communion anglicane (la réception de la cène suivant le rite anglican, imposée par la loi du *Test*, éloignait des charges publiques le dissident aussi bien que le catholique); en 1779, on ne demanda plus à leurs ministres, à la place des XXXIX articles, que de se déclarer chrétiens et pro-

testants; et ils purent fonder des écoles (*An Act for the further relief of protestant dissenting minister*).

L'Église anglicane, qui, lors de l'union avec l'Écosse (1707) (cf. De Foe, *History of the union between England and Scotland*, 1787), avait dû consentir que l'Église presbytérienne en cet État fût reconnue comme « établissement national », au même titre qu'elle, s'endort maintenant dans l'opulence et l'indifférence et n'oppose plus guère de résistance au mouvement qui tend à restreindre de plus en plus son absolutisme d'autrefois. Les controverses intérieures, les progrès du latitudinarisme, du rationalisme même, l'infiltration sourde du déisme rationaliste incrédule dissolvent lentement son énergie et ses croyances. La société intellectuelle ne supporte plus le joug des XXXIX articles, et deux cents clergymen demandent aux Communes que l'adhésion au *credo* ancien ne soit plus obligatoire. Il faudra la longue activité pastorale (1738-1790) de Wesley, pour réveiller le clergé anglican, lui rendre le prosélytisme, et ranimer, en toutes les classes de la société, la vie évangélique presque éteinte (voir les articles WESLEY et MÉTHODISME). Alors se fondent beaucoup d'établissements charitables, les écoles du dimanche, les sociétés de missions chez les païens. Mais à ce mouvement religieux correspond une recrudescence de fanatisme anti-papiste, quoique, après la mort du vieux Prétendant en 1758, les catholiques, qui jusque-là avaient formé le noyau irréductible du jacobisme et pris part aux soulèvements de 1715 et de 1745, se soient ralliés à la dynastie des Hanovre. Tandis que le Parlement et George III (1760-1820) reconnaissent officiellement le culte catholique au Canada, par le *Quebec Act* de 1774, le peuple de Londres désapprouve cette mesure si politique, crie : *No popery!* sur le passage du roi, se plaint que depuis 1767 on n'ait plus jeté de prêtres en prison, pour exercice de leur ministère; et, quand George Savile fait voter un bill supprimant les anciennes pénalités et permettant aux catholiques les achats ou héritages fonciers, à condition qu'ils repoussent la cause du jeune Prétendant avec la juridiction temporelle du pape (1778), une pétition pour le rappel de la loi, organisée par l'*Association protestante*, se couvre de 120 000 signatures, le Parlement est bloqué par 60 000 individus que la troupe doit disperser, et l'émeute continue plusieurs jours encore, coûtant la vie à plus de trois cents personnes (1780). Déjà (janvier 1779) à Édimbourg et à Glasgow, le peuple s'était mutiné, avait brûlé les maisons et les lieux d'assemblées des catholiques, pillé leurs magasins, et maltraité les protestants soupçonnés d'être favorables à la tolérance. Tout ce mouvement fanatique retarda d'autant l'émancipation du catholicisme.

III. L'ÉMANCIPATION DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET SES PROGRÈS. XIX^e SIÈCLE. — La Révolution française eut pour le catholicisme anglais un contre-coup heureux. Les malheurs de notre clergé, grandement plaint et bien accueilli, firent tomber les vieux préjugés, discréditèrent les légendes malveillantes et familiarisèrent le peuple avec les catholiques et les ministres de leur culte: plus de huit mille prêtres français reçurent l'hospitalité en Angleterre, sans compter les trois mille qui se réfugièrent à Jersey; le roi en recueillit six cent soixante en son palais de Winchester; le Parlement vota des subsides en leur faveur, et il n'y eut presque pas d'église protestante où l'on ne fit des quêtes pour eux. On ne regarda plus du même œil les papistes. En même temps le clergé catholique irlandais, très opposé aux « jacobins », devenait beaucoup plus anglais en politique que précédemment et s'attirait la sympathie des gouvernants. Un comité catholique (fondé en 1783), dont le but était d'obtenir l'émancipation en échange de concessions permises, bien que suspect, pour raisons d'ordre théologique, aux vicaires apostoliques du

royaume, avait déjà agité l'opinion et attiré l'attention du gouvernement, désireux de rallier pleinement à la constitution britannique les catholiques de la nation. Le *Public Worship Act* de 1791 leur accorda, moyennant un serment d'allégeance conforme à leur conscience, le rétablissement régulier des rapports entre les pairs de leur communion et la personne royale, l'abolition des peines anciennes, du serment de suprématie et de diverses incapacités, la liberté du culte et de l'enseignement. Les catholiques, presque un siècle plus tard que les dissidents protestants, obtenaient enfin d'être sur le même pied qu'eux. Ils n'étaient pas cependant les derniers; les sociniens durent attendre jusqu'en 1833.

Ce n'était encore que la tolérance. Aux catholiques comme aux dissidents protestants, restaient fermés le Parlement, les universités, les fonctions publiques; et l'État ne reconnaissait d'autres mariages et baptêmes que ceux enregistrés par l'Église établie. Le torysme anglican s'opposait toujours à l'égalité des non-conformistes et des anglicans. La dissidence protestante, en 1828, l'obtint enfin pour ses adhérents. Lord John Russell fit ressortir, en Parlement, que c'était « profaner la religion » que d'obliger les dissidents ambitieux des charges publiques à « la conformité occasionnelle ». « On a vu, dit-il, des gens qui attendaient dans des tavernes voisines de l'église que le service divin fût terminé; alors ils venaient prendre la communion pour recevoir un emploi. Telles sont les conséquences du mélange de la politique avec la religion. » Comme on maintenait l'exclusion des catholiques en exigeant toujours la déclaration contre la transsubstantiation, les Chambres votèrent le rappel du *Test*. Le principe d'exclusion avait vécu. L'année suivante, allait leur être arrachée l'émancipation du catholicisme.

George III s'était toujours opposé à cette émancipation, et George IV (1820-1830) faisait de même, convaincus l'un et l'autre qu'ils tenaient uniquement leur couronne du principe et de l'intérêt protestant, que leur serment de couronnement les obligeait à protéger. Les catholiques d'Angleterre et d'Écosse, perdus dans l'immense majorité des Anglais et des Écossais qui ne se souciaient guère de leur ouvrir le Parlement, auraient attendu longtemps, sans les masses catholiques d'Irlande, qu'un plus long délai menaçait de pousser à l'exaspération. L'Irlande, après sa révolte de 1798, avait été unie à l'Angleterre par une loi que vota le Parlement de Londres et qu'on obtint par corruption de celui de Dublin (1800); afin de gagner l'assentiment des catholiques (les catholiques irlandais participaient aux élections depuis 1780, tandis que ceux d'Angleterre étaient privés de ce droit), on leur avait promis l'émancipation politique de leurs coreligionnaires dans les deux pays. William Pitt estimait, en effet, que c'était là le corollaire obligatoire de l'« Union » : les catholiques n'étaient plus l'infime minorité de la population anglaise, mais le quart de celle du Royaume-Uni; leur infériorité politique et civile blessait par trop l'équité; elle blessait aussi la prudence, car elle allait faire du quart des habitants les ennemis de la constitution. Pitt se buta à l'obstination de George III, qui vit là un complot tramé contre sa conscience, et il dut se démettre (1801). Un bill d'émancipation présenté par Grattan, le 30 avril 1813, obtint 345 voix contre 203, mais fut retiré, quand la majorité eut voté l'amendement du *speaker* Abbot, proposant que l'on maintint pour les sièges parlementaires l'incapacité des catholiques. D'ailleurs les évêques irlandais étaient unanimement opposés au bill, qui stipulait un moyen de transaction, le *veto*, en vertu duquel le gouvernement aurait eu le droit de n'admettre que des candidats loyalistes aux évêchés vacants (le comité catholique fondé en 1783, dont j'ai parlé plus haut, admettait cette transaction). L'irri-

tante question était encore ajournée. Elle ne pouvait l'être indéfiniment. Son avocat O'Connell, catholique, orateur des foules, chef reconnu de la nation irlandaise, avait formé dès 1823 l'« Association catholique » pour réclamer l'émancipation, au besoin de vive force. On la supprima; elle reparut sous un autre nom. Enfin O'Connell fut élu député par le comté de Clare, contre un membre du ministère, bien que sa qualité de catholique lui interdisait de siéger à la Chambre (juin 1828). L'exclure du Parlement, c'était déchaîner la guerre civile. Wellington et Peel prirent alors « la grande et amère détermination »; ils l'imposèrent au roi, convainquirent les évêques anglicans qu'il s'agissait de politique, non de conscience, montrèrent aux Lords que l'Angleterre avait changé du tout au tout depuis la chute des Stuarts, aux Communes « qu'il y a une disposition plus dangereuse que la peur, la peur d'être soupçonné d'avoir peur »; et, le 13 avril 1829, l'émancipation des catholiques était enfin votée par 348 voix contre 160.

Certaines incapacités restaient et restent encore aujourd'hui. Les catholiques ne sauraient parvenir à des charges très élevées comme à celle de vice-roi ou de chancelier (cf. Lilly and Wallis, *Manual of the laws specially affecting catholics*, p. 36-43), ni leurs prêtres entrer au Parlement (cette incapacité d'ailleurs leur est commune avec les clergymen anglicans, qui eux toutefois peuvent échapper à la loi en renonçant aux ordres, comme on dit ordinairement quoique incorrectement). Le roi ne peut être catholique ou marié à une catholique. Les legs d'honoraires de messes pour les défunts sont nuls, comme favorisant « les usages superstitieux » (la jurisprudence sur ce point a été fixée par les procès de West V. Shuttleworth en 1832, et de Heath V. Chapman en 1854), bien qu'en Irlande on en décide autrement. Voir l'étude de F. Russell, sur les « Eucharistic Requests » dans *Report of the nineteenth eucharistic congress, held at Westminster from 9th to 13th september 1908*, Londres et Édinburgh, 1909, p. 59 sq. Les fondations charitables des catholiques étaient également interdites; mais la loi du 15 août 1832 les identifia à celles des dissidents, de même que les écoles et les lieux du culte. L'habit ecclésiastique est défendu hors de l'église ou de chez soi, sous peine de 50 livres sterling d'amende. Les dispositions de la loi contre les religieux n'ont jamais été appliquées, sauf celle qui ne permet pas aux ordres d'hommes de posséder; encore a-t-elle été adoucie par l'Acte de 1860.

Après l'émancipation des catholiques, eut lieu, en 1858, celle des quakers et des juifs. La domination de l'Église anglicane se limitait de plus en plus. Diverses lois (6 et 7 Guil. IV, c. 85, 86; 1 Vict., c. 22) la restreignirent encore en lui enlevant le monopole des registres de naissances et de mariages (1836 et 1837). On se maria désormais non seulement dans les chapelles non conformistes, mais, si on le préférait, devant un simple officier de l'état civil; ce fut aussi un officier de l'état civil qui prit acte des naissances. En 1868, le *Compulsory Church Rate Abolition Act* abolit l'impôt forcé que devait payer à l'Église officielle tout dissident; et l'*University-Test Act* de 1871 n'astreignit plus les étudiants à signer les XXXIX articles, pour obtenir leurs grades universitaires. Ainsi tombaient peu à peu les chaînes qu'avait forgées l'absolutisme anglican.

Une fois libre, l'Église catholique ne tarda pas à progresser. Tout d'abord il ne semblait guère en devoir être ainsi. De trois siècles d'oppression le catholicisme sortait déprimé, inerte, humilié, et ses adhérents, *gens lucifuga*, selon l'expression de Newman, gardaient je ne sais quoi de craintif et une timidité passive. « Leurs chaînes, a écrit Wiseman, étaient enlevées, non la crampe et l'engourdissement qu'elles avaient produits. » De rares chapelles, sans signes extérieurs, se

dissimulaient dans les coins obscurs des villes; le culte s'y célébrait, pour ainsi dire, à voix basse; on n'osait dire: « aller à la messe », on disait: « aller aux prières ». Un changement se produisit soudain, non sous l'action des catholiques indigènes ou étrangers, mais sous celle d'hommes nés et formés hors de l'Église romaine, venus à elle assez tard.

Le « Mouvement d'Oxford », commencé vers 1820, avec John Keble et ses disciples, avait pour but non d'examiner les principes de l'Église anglicane, mais de la défendre. Tel est bien l'esprit dans lequel Newman, curé de Sainte-Marie d'Oxford, l'Église de l'université, lance, en 1833, ses *Tracts for the times*, écrits de quelques pages, vifs et hardis, qui réveillent les anglicans endormis, et montrent la direction dans laquelle se trouve le salut. Avec des collaborateurs (1835), entre autres Pusey, les tracts deviennent des dissertations plus longues, plus graves, plus savantes. C'est un mouvement analogue à celui de l'« anglo-catholicisme » de Laud et qui pourrait historiquement s'en réclamer. Les tractariens, dont le nombre s'accroît chaque jour, s'appellent eux-mêmes anglo-catholiques, et se défendent d'être romains; comme au temps de Charles I^{er}, ils s'appliquent à déprotestantiser l'Église anglicane, à s'approprier les doctrines, les pratiques, les cérémonies, les dévotions catholiques. La présence réelle est de nouveau affirmée; le culte eucharistique est remis en honneur, la confession en usage; de plus en plus on se rapproche de l'idéal catholique. Le tract XC de Newman, le dernier (1841), soutient que les XXXIX articles sont susceptibles d'une interprétation conforme aux décrets de Trente, que, « s'ils sont le produit d'une époque anticatholique, ils sont, par la grâce de Dieu, tout au moins non anticatholiques et peuvent être souscrits par ceux qui aspirent à être catholiques de cœur et de doctrine. » Par là Newman avait voulu éprouver ce que l'Église anglicane pouvait porter de catholique. Les chefs de l'université et la plupart des évêques réprouvèrent violemment le tract XC. Les tractariens, dénoncés dès 1836 comme « d'obscurs fanatiques, d'idolâtres pires que les catholiques romains », furent partout traités en suspects. Cette résistance opiniâtre à un essai de rapprochement doctrinal avec le catholicisme ébranla Newman. « A la date de 1841, a-t-il écrit plus tard, je fus sur mon lit de mort, en tant que membre de l'Église d'Angleterre. » Cinq ans plus tard, il se convertissait: « L'année 1845, dit à ce propos Gladstone, a marqué la plus grande victoire que l'Église de Rome ait remportée en Angleterre, depuis la Réforme. » Une victoire non moins retentissante fut la conversion de Manning (1851), qui avait déploré celle de Newman comme « une chute » et s'était donné la mission, à côté de Pusey, de raffermir les ébranlés, de retenir ceux qui étaient tentés de s'en aller. Newman, par ses écrits et sa prédication, va exercer une attraction persistante et Manning, par la confession et la direction, mériter le surnom d'« apôtre des gentils ». La conversion de l'un et de l'autre détermina, dans l'anglicanisme, un exode ininterrompu d'ecclésiastiques et de laïcs vers l'Église romaine.

Ce mouvement, suspect aux catholiques de la vieille école, fut encouragé par Mgr Wiseman, qui était devenu en 1840 coadjuteur du vicaire apostolique du Midland. Il avait écrit des tractariens: « Je suis prêt à reconnaître qu'en toutes choses, sauf le bonheur de posséder la vérité, nous sommes leurs inférieurs. J'ai dit, depuis longtemps, à ceux qui m'entourent que, si les théologiens d'Oxford entraient dans l'Église, nous devrions être prêts à retomber dans l'ombre et à passer au second plan. » A ceux qui, comme le D^r Lingard et le vicaire apostolique de Londres Mgr Griffith, déclaraient ses espérances chimériques et ses avances compromettantes, il répondit par une lettre publique, où il procla-

maît la droiture des tractariens et le devoir d'accueillir avec sympathie leur évolution. C'est à lui que Newman, avec plusieurs des nouveaux convertis, demanda le sacrement de la confirmation. Nommé vicaire apostolique du district de Londres et devenu le personnage le plus considérable du clergé catholique d'Angleterre, Wiseman recruta aux tractariens convertis, qui suivent, avec Newman, la vie de l'Oratoire ou se font rosminiens, rédemptoristes, jésuites, prêtres séculiers, pour donner une impulsion inconnue depuis trois siècles au catholicisme anglais; il secoua la torpeur des anciens catholiques, ranima le culte public et la piété individuelle, rétablit dans son diocèse les ordres religieux. Dès 1851 et 1852, Newman peut célébrer en deux sermons retentissants ce renouveau inattendu, qu'il appelle « le second printemps de l'Église d'Angleterre ».

« L'afflux d'un sang nouveau » rajeunit le catholicisme anglais et lui inspire une tactique nouvelle de combat. A la timidité apeurée succède la hardiesse de la défense, presque l'offensive. L'*Apologia pro vita sua* de Newman retourne l'opinion protestante, irritée de sa conversion, ou, comme on disait, de sa perversion. « J'ose dire, écrit un biographe protestant, que ce livre a plus fait que toute la littérature religieuse de notre temps, pour abattre la défiance des Anglais à l'égard des catholiques romains. » En 1865, Newman répliqua à l'*Eirenicon* de Pusey par un éloquent écrit où il relève ce qu'il y avait d'inconsequent à gâter par des attaques blessantes un livre qui s'annonçait comme un message de paix. Sa « Lettre au duc de Norfolk » de 1875 réfute victorieusement les attaques de Gladstone contre le vaticanisme (1874) et réduit à rien l'énorme tapage soulevé à l'occasion des décrets sur l'infailibilité. Wiseman usa du même procédé, dans son *Appel au peuple anglais*. Manning, lui, groupe toute la presse religieuse sous sa main, pour s'en servir comme d'une machine de combat. Ainsi le catholicisme redresse fièrement la tête, accepte la lutte, en appelle à l'opinion et triomphe des préjugés par la loyauté de l'accent, la probité de l'argumentation.

Le nouveau converti ne reste plus sans contact avec la société, mais cherche à l'atteindre par tous les moyens; il connaît l'esprit anglais, et sait le moyen de s'en faire entendre. Avant tout il cherche à faire sortir les catholiques de l'isolement où les a réduits une proscription séculaire. Manning, devenu cardinal (1875), s'intéresse à toutes les œuvres sociales et, malgré son intransigeance doctrinale, recherchera la collaboration des non-catholiques; il devient le membre assidu de la Société de métaphysique, qui réunit chaque mois, pour discuter les problèmes les plus hardis, des hommes de toutes croyances et de toutes incrédulités. Les sphères administratives s'habituent à considérer que l'archevêque a sa place marquée dans toute commission où s'étudie quelque problème social; et il siège parfois à côté du prince de Galles. « J'espère, écrira-t-il plus tard, avoir aidé à mettre l'Église catholique en relations plus ouvertes avec le peuple et l'opinion d'Angleterre. » Il se plaint que les catholiques, « enfermés dans leur sacristie », se soient trop souvent tenus en dehors des grandes entreprises sociales.

Le dernier résultat du « Mouvement d'Oxford » fut de promouvoir les idées catholiques au sein de l'anglicanisme. Pusey, dans le désarroi que provoque la conversion de Newman, s'applique à écarter la double tentation de fuir en avant vers le romanisme ou en arrière vers le protestantisme. S'il ne parvient pas à arrêter l'exode des convertis, ni à corriger les vices essentiels de son Église, il redonne du moins corps et confiance aux newmanistes demeurés anglicans et, grâce à lui, le mouvement tractarien continue dans le sein de l'Église établie. Ce mouvement tend d'abord à la réconciliation des Églises, à « la réunion en corps »

qui aurait donné à l'*English Church* une situation analogue à celle de certains rites orientaux dans l'Église universelle. D'où le livre de Pusey : *Un Eirenicon, l'Église d'Angleterre, partie de l'Église une, sainte, catholique du Christ, et un moyen de rétablir l'unité visible* (1865). Mais le concile du Vatican ruina ces espérances de rapprochement. Maintenant que les luttes anciennes sont assoupies, les anglo-catholiques proclament l'union toujours désirable et nécessaire, sans entrevoir les moyens par lesquels elle se réalisera. En second lieu, le « Mouvement d'Oxford », après avoir été surtout universitaire et doctrinal, devient plus paroissial et plus pratique, il aboutit à une transformation du culte, à une révolution liturgique : le ritualisme. L'autel réapparaît, avec la croix, les cierges, les fleurs ; dans le service eucharistique, on remet en usage le missel, le cérémonial de la messe, dont on ose de nouveau prononcer le nom. Certains introduisent l'eau bénite, les images des saints, les sacramentaux, le chapelet ; les clergymen portent la soutane et s'imposent le célibat ; si bien qu'en feuilletant un catéchisme des ritualistes, en assistant à leurs offices, on s'imagine être en pleine Église romaine. N'a-t-on pas été jusqu'à ressusciter des congrégations religieuses, comme celle des bénédictins de Caldey, passée au catholicisme en mars 1913, et ces ordres variés de femmes qui depuis 1839 ont remis en honneur la confession auriculaire et la communion quotidienne ? Pusey, après être demeuré à l'écart des ritualistes, surmonta ses répugnances et se joignit à eux. L'opinion, peu favorable d'abord, leur est devenue sympathique ; le blâme des évêques, les répressions du Conseil privé, les procès rituels aboutissant à l'emprisonnement, ont cessé depuis la poursuite contre l'évêque de Lincoln en 1890. Le ritualisme conserve et propage au milieu de l'Église anglicane les sentiments catholiques ; il « prépare et laboure le champ qui finit par produire des conversions » ; il entretient l'idée de la réunion des Églises qui, en 1895 et 1896, prit corps de nouveau, éveilla l'espoir de Léon XIII, fut stimulée par lord Halifax (voir son discours du 14 février 1895 : *L'union des Églises ; l'Église anglicane, l'Église romaine*, Paris, 1895), et souleva de nouveau la question connexe de la validité des ordinations anglicanes. Voir plus haut, col. 202. Il détruit de plus en plus les préjugés qui firent des catholiques, pendant longtemps, une classe de proscrits.

Le réveil du catholicisme en Angleterre décida Pie IX à y rétablir la hiérarchie épiscopale, abolie depuis Élisabeth. Jusqu'en 1623, il n'y avait eu à la tête du clergé anglais qu'un archevêque ; à cette époque, Urbain VIII nomma un vicaire apostolique, que les dissiments entre jésuites et séculiers firent supprimer en 1628. La première année du règne de Jacques II (1685), quatre vicariats apostoliques divisèrent l'Angleterre : ceux de Londres, du Centre, de l'Ouest et du Nord. En 1840, Grégoire XVI porta leur nombre à huit. Le bref de septembre 1850 déclarait que « la hiérarchie ordinaire des évêques, lesquels tireraient leur titre de leur siège, conformément aux règles usuelles de l'Église, devait reflorir dans le royaume d'Angleterre » ; et il constituait l'archevêché de Westminster (le titre d'évêque de Londres est réservé à l'évêque anglican), avec les douze évêchés suffragants de Southwark, Plymouth, Clifton, Newport et Menevia, Shrewsbury, Liverpool, Salford, Hexham et Newcastle, Leeds et Beverley, Nottingham, Birmingham, Northampton. En même temps Wiseman était nommé archevêque de Westminster et cardinal ; sa lettre pastorale, datée de Rome, entonnait un véritable chant de triomphe. A cette lettre et au bref répondit une formidable explosion de colère ; on y voyait une bravade insultante du pape, prenant possession de l'Angleterre et la divisant en nouveaux diocèses,

comme si les anciens ne subsistaient plus. Les évêques anglicans supplièrent la reine de « déjouer cette usurpation » ; la presse fit campagne ; la populace insulta les prêtres dans les rues, brûla en effigie le pape et le cardinal ; le premier ministre, lord J. Russell, dénonça « l'agression papale », et fit passer un bill qui défendait aux évêques, sous peine d'une forte amende, de prendre les titres conférés à eux par le pape. Mais cette loi resta lettre morte et fut abrogée vingt ans plus tard. L'*Appel au peuple anglais* de Wiseman avait retourné les gens de bonne foi et embarrassé les autres, réfutant avec habileté toutes les accusations, en faisant ressortir la sottise avec une sorte d'ironie attristée.

A la mort de Wiseman (1865), Pie IX nomma *motu proprio*, sur le siège de Westminster, le prévôt du chapitre, Manning, « l'ultra des ultras », qu'il créa plus tard cardinal (15 mars 1875). L'activité apostolique que déploya durant vingt-sept années le nouvel archevêque fut fructueuse au diocèse ; mais sa défiance de Newman, qu'il se fit un devoir de discréditer à Rome et en Angleterre, jugeant son influence dangereuse, fut regrettable pour la cause catholique en Grande-Bretagne, et ne cessa qu'au jour où Léon XIII « résolut, selon ses propres expressions, d'honorer l'Église en honorant Newman » par le cardinalat (1879). Voir les articles MANNING et NEWMAN. A Manning succédèrent le cardinal Vaughan (1892-1903), qui édifia la splendide cathédrale de Westminster, ouverte à Noël 1903, puis le cardinal Bourne. Sous Léon XIII, et depuis 1850, trois nouveaux évêchés furent érigés : Middlesborough (1878), Portsmouth (1882) et Menevia (1895). Pie X, en 1908, abolit la tutelle de la Propagande, à laquelle l'Angleterre était jusque-là restée sujette comme pays de mission. Et, le 28 octobre 1911, il créa deux nouvelles provinces ecclésiastiques : Liverpool, avec les évêchés de Salford, Hexham, Leeds et Middlesborough, pour suffragants ; Birmingham, avec Newport, Plymouth, Shrewsbury et Menevia. La province de Westminster a gardé les diocèses de Southwark, Nottingham, Northampton, Portsmouth et Clifton.

Jusqu'au XIX^e siècle, s'ils eurent çà et là quelques rares écoles illégalement constituées, les catholiques ne purent guère se faire instruire par des maîtres de leur religion qu'aux séminaires étrangers de Douai, Reims, Saint-Omer, Lisbonne et Valladolid. Voir l'article ALLEN, t. II, col. 599. La Révolution française, en fermant les collèges de Douai et de Saint-Omer, força les Anglais à se préoccuper de la grave question de l'éducation. Les professeurs et les élèves de Douai, à leur retour en Angleterre (1795), fondèrent l'établissement du comté de Hereford, qui avec le temps devint St. Edmund's College, et le collège de Tudhoe, transféré à Crook Hill, puis à Ushaw ; le séminaire d'Ushaw remplit pour cinq diocèses du Nord le même office que celui d'Oscott pour les diocèses du Sud. Les magnifiques collèges des jésuites et des bénédictins à Stonyhurst et à Downside continuent ceux fondés à Saint-Omer par le P. Persons et à Douai par les bénédictins. Le collège Saint-Joseph pour les missions est l'œuvre du cardinal Vaughan. Deux établissements d'études supérieures, les collèges d'Edgbaston et de Beaumont, sont dus l'un à Newman et l'autre aux jésuites.

L'abolition du Test en 1854 permit aux catholiques l'accès des grandes universités d'Oxford et de Cambridge ; ceux-ci se montraient disposés à user de la faculté qui leur était offerte de faire cesser l'une des infériorités sociales dont avaient souffert leurs enfants ; et Newman, bien qu'il eût préféré une haute éducation purement catholique, comme le prouvèrent ses efforts pour donner vie à l'université de Dublin, voulut établir à Oxford une maison de l'Oratoire, qui serait pour ses jeunes coreligionnaires un centre religieux ; il y était encouragé par l'évêque de Birmingham, dont il

dépendait. Manning s'opposa à un projet qui lui semblait encourager la fréquentation, selon lui dangereuse, des universités, fit prohiber par le Saint-Siège et l'évêque la fréquentation d'Oxford et de Cambridge, et fonda, en 1874, une sorte de faculté catholique à Kensington, dont la faillite financière et morale ne lui ouvrit point les yeux. Le veto ne fut levé qu'après sa mort, en 1895, par une lettre de la Propagande au cardinal Vaughan; comme le recommandait cette lettre, on établit pour les étudiants catholiques, à Oxford et à Cambridge, des centres d'action et de préservation religieuses, tels que Newman les avait voulus. La foi des jeunes gens n'a pas souffert; elle s'est plutôt affermie et la situation sociale des familles catholiques en a été améliorée. Les évêques se félicitent aujourd'hui du résultat.

Quant à l'enseignement primaire, les écoles catholiques crurent tellement en nombre qu'en 1847 l'État se décida de leur donner une part des subsides que depuis 1833 il accordait à deux sociétés protestantes (la « British and Foreign School », sans enseignement dogmatique, et la « National School » qui représente l'Église anglicane). Lorsqu'en 1907, il fut question d'établir un enseignement neutre d'État, les catholiques firent bloc avec les anglicans, pour s'opposer à cette mesure.

Le congrès eucharistique de Londres, en 1908, indique assez le chemin parcouru depuis l'émancipation (cf. *Report of the nineteenth eucharistic congress, held at Westminster from 9th to 13th september 1908*, Londres et Édimbourg, 1909); et au couronnement de George V (1911), la suppression, dans la « Déclaration royale », de ce qui était injurieux pour leurs croyances, est la plus récente victoire des catholiques anglais. Voir le rapport de lord Landaff sur « The royal declaration » au congrès eucharistique de 1908. *Op. cit.*, p. 50.

IV. SITUATION ACTUELLE DES ÉGLISES. — Le catholicisme, naguère si humilié, gagne chaque jour en vie, en nombre, en importance, en prestige. Que voit-on en effet, si l'on compare l'époque actuelle au commencement du XIX^e siècle? Au lieu de 60 000 catholiques, plus d'un million et demi, sans compter ceux d'Écosse et d'Irlande; au lieu de quatre vicaires apostoliques et de 400 prêtres, 16 évêques, plus de 3 500 prêtres (4 449 en Grande-Bretagne), de 1 800 églises et chapelles (2 264 en Grande-Bretagne); 21 ordres d'hommes, 70 de femmes, 311 monastères et 783 couvents (beaucoup de religieux sont des Français exilés par la loi sur les associations). La proportion des mariages catholiques par rapport aux mariages protestants s'est élevée de 57 pour 1 000 en 1851, à 68 pour 1 000 en 1909. Des prêtres nommés par le gouvernement visitent les catholiques des prisons; 16 sont aumôniers militaires, et 23 aumôniers de marine. Voir l'annuel *Catholic directory*. Les catholiques anglais ont des journaux : *The Tablet* (qui date de 1845), *Catholic Times*, *Catholic Weekly*, *Catholic Herald*, *Catholic News*, *Universe*; des revues : la *Dublin Review*, fondée par le cardinal Wiseman, *The Month*, éditée par la Compagnie de Jésus; des sociétés, comme la *Catholic Union of Great Britain* (1871), encouragée par le pape, l'évêque d'Angleterre et d'Écosse, et qui prête son aide aux catholiques dans leur difficultés légales et administratives; la *Catholic Truth Society*, laquelle édite environ chaque année un million de livres à bon marché, pour instruire les pauvres de leur religion et éclairer les protestants; *The Catholic Association*, qui dirige les pèlerinages et s'occupe d'organisations sociales.

L'« Église établie d'Angleterre » groupe environ la moitié de la population d'Angleterre (plus de seize millions), en de nombreux lieux de culte; à son service elle a un archevêque, 30 suffragants (88 en dehors d'Europe, sans parler des États-Unis), 832 doyens ruraux,

24 000 clergymen, pour l'entretien desquels trois millions et demi de livres sterling sont nécessaires chaque année (le traitement d'un évêque varie de 5 000 à 10 000 livres sterling; celui d'un chanoine de 500 livres à 1 000; l'archevêque de Cantorbéry reçoit 15 000 livres [jusqu'au milieu du XIX^e siècle, 22 000] et les doyens de chapitre, 2 000). Les établissements coloniaux et ses puissantes missions font d'elle une Église mondiale. Cf. les annuels *Statesman's year-book* et *Year-book of the Church of England*. On dit qu'elle subit une perte annuelle de 350 000 membres effectifs, et que ses 11 711 écoles, fréquentées par 1 927 663 élèves en 1902, se sont réduites en 1911 à 10 952, fréquentées seulement par 1 750 094 enfants (*Catholic Times*, 11 octobre 1912). Elle est assez intimement mêlée à la vie nationale pour que même le *disestablishment* (séparation de l'Église et de l'État), dont elle est menacée, et qui existe déjà en Irlande (1868-1869) et au pays de Galles (1914), ne modifie guère, durant longtemps, sa situation d'Église dirigeante. Avec sa *High Church*, qui, par le ritualisme, confine au catholicisme, et sa *Low Church*, dont le latitudinarisme dogmatique embrasse toutes les formes de la pensée protestante et professe jusqu'à la « Théologie nouvelle », sorte de rationalisme importé d'outre-Rhin (cf. A. Beattie, *The new theology and the old*, Londres, 1910), elle satisfait les aspirations les plus contradictoires; cet illogisme, qui nous choque, fait en partie sa force.

A ses côtés, les méthodistes, les indépendants, les congrégationalistes, les baptistes, les presbytériens, les quakers, les unitaires et une centaine de sectes plus petites se partagent le reste de la population protestante. On compte en outre près de 100 000 israélites, dont 69 000 habitent la capitale. Voir, pour plus de détails sur la situation actuelle des Églises, l'article GRANDE-BRETAGNE du *Dictionnaire de théologie catholique*.

OUVRAGES GÉNÉRAUX : Certains ouvrages généraux du précédent article embrassent plus ou moins la période ici traitée, comme ceux de Rymer, Wilkins, Cardwell, Fuller, Burnet, Collier, Lingard, Hallam, les *Statutes of the realm*, les *Journals of the House of Lords*, les *Journals of the House of Commons*. Les *Calendars of State papers* vont actuellement : *Venetian serie* jusqu'à 1625, *Domestic serie* jusqu'à 1696; la série du *Home Office* comprend une partie du règne de George III, de 1760 à 1775. On doit encore citer : chanoine Flanagan, *History of the Church of England*. — Macaulay, *Works*, 8 vol., Londres, 1866. — Butler, *Historical account of the laws respecting the Roman catholics*, Londres, 1795; *Historical memoirs of English, Scottish and Irish catholics*, 3 vol., Londres, 1819-1821; *The book of the Roman catholic Church*, Londres, 1825. — *Parliamentary history of England*, édition de W. Cobbett, 36 vol., 1806-1820. — May (lord Farnborough), *Constitutional history of England, 1760-1860* (1865), 3 vol., 10^e édit., Londres, 1891. — Ranke, *Englische Geschichte, vornehmlich in XVI und XVII Jahrhundert*, Leipzig, 1859-1869; traduction anglaise en 6 vol., Oxford, 1875. — Foley, *Records of the English pioneers of the Society of Jesus*, 7 vol., Londres, 1880. — Gillow, *Bibliographical dictionary of the English catholics*, 5 vol., Londres, 1886. — Lilly and Wallis, *A manual of the laws specially affecting catholics*, Londres, 1893.

OUVRAGES SPÉCIAUX : I. *Clarendon Life*, 3 vol., Oxford, 1660-1667. — L'Estrange, *Brief history of the times*, Londres, 1687-1688. — Thomas Fuller, *Worthies of England*, 1662; *Athenae Oxonienses*, édit. Bliss, 4 vol., 1813-1820. — Richard Baxter, *Narrative of the most memorable passages of his life and times*, édit. M. Sylvester, 1696. — John Walker, *Sufferings of the clergy in the Great Rebellion*, 1714. — W. Knowler, *Strafford letters and despatches*, 2 vol., 1739. — T. Carte, *Ormond papers*, 2 vol., 1739. — T. Birch, *Thurloe papers*, 7 vol., 1742. — *Fortescue papers*, édités par S. R. Gardiner, pour la Camden Society. — *Debates in the House of Commons, 1667-1694*, édités par A. Grey, 10 vol., Londres, 1763. — *Protestes of the House of Lords*, édit. Rogers, Oxford, 1871. — G. W. Prothero, *Select statutes and other constitutional documents illustrative of the reigns of Elizabeth and James I*, 3^e édit., 1906. — Panzani, *Memoirs giving account of his agency in England, 1634-1636*, traduc-

tion de Berington, avec : *State of English catholic Church*, Birmingham, 1793. — Narcissus Luttrell, *Brief historical relation of State affairs from september 1678 to april 1714*, 6 vol., Oxford, 1817. — Henry Sidney, *Diary of the times of Charles II*, édit. R. W. Blencowe, 1843. — *Bibliothèque de l'anglo-catholique théologie*, 81 vol., 1843-1860. — *Diary of Thomas Cartwright, 1686-1687*, édit. de la Camden Society, 1843. — Anthony Wood, *Life and times*, édit. A. Clark, 5 vol., Oxford, 1891-1900. — John Oldmixton, *Critical history of England*, Londres, 1724-1726; *History of England during the reigns of the house of Stuart*, Londres, 1730. — D. Neale, *History of the Puritans*, 4 vol., 1732-1738. — Thomas May, *History of Long Parliament*, la meilleure édition est celle de 1853. — Boero, *Istoria della conversione alla Chiesa cattolica di Carlo II*, re d'Inghilterra, Rome, 1863. — Onno Klopp, *Der Fall des Hauses Stuart*, 14 vol., Vienne, 1875-1888. — Law, *A calendar of the English martyrs of the sixteenth and seventeenth centuries*, Londres, 1876. — John Stoughton, *The Church of the Restoration*, 2 vol., Londres, 1870. — J. H. Overton, *Life in the English Church, 1660-1714*, Londres, 1885. — Mary, queen of England, *Memoirs (1689-1693) together with her letters and those of kings James II and William III to the electress Sophia of Hanover*, édit. de R. Doebner, Leipzig, 1886. — Clarendon, *History of the rebellion and civil wars in England* (la meilleure des histoires contemporaines de cette époque; cf. les articles de Firth, dans *English historical review* de 1904), édit. d'Oxford, 6 vol., 1888. — Hobbes, *Behemoth: The history of the causes of the civil wars of England*, la meilleure édition par F. Tönnies, 1889. — Sir R. Palgrave, *Oliver Cromwell, the Protector*, 1890. — Pollen, *Acts of English martyrs*, 1891. — Stanton, *Menology for England*, Londres, 1892. — W. H. Hutton, *The Life of Laud*, 1895. — John Aubrey, *Brief Lives of eminent men*, la meilleure édition par A. Clark, 2 vol., 1898. — L'œuvre de S. R. Gardiner: *History of England, 1603-1642* (10 vol.); *History of the great civil war* (4 vol.); *History of the commonwealth and protectorate* (4 vol.), embrasse la période de 1603 à 1656, Gardiner a aussi écrit la *Vie de Cromwell*, 1899. — C. H. Firth, *Oliver Cromwell and the rule of the puritans in England*, 1900. — W. A. Shaw, *English Church during the civil war and under the commonwealth*, 2 vol., 1900. — John Pollock, *The popish plot*, Londres, 1903. — Frere, *The English Church in the reigns of Elizabeth and James I (1558-1625)*, Londres, 1904. — Hutton, *The English Church from the accession of Charles I to the death of Anne (1625-1714)*, Londres, 1903. — *Lives of the English martyrs*, édit. Camm, Londres, 1904, t. II. — W. A. Dunning, *A history of political theories from Luther to Montesquieu*, 1905.

II. Abel Royer, *History of William III*, 3 vol., Londres, 1702-1703; *Annals of queen Anne (1703-1713)*, Londres, 1713; *History of queen Anne*, Londres, 1722; *Political State (1711-1740)*. — Continuation de l'histoire de Rapin, par Nicholas Tindal, publiée de 1744-1745. — Thomas Somerville, *History of Great Britain during the reign of queen Anne*, 1798. — James Mackintosh, *History of the Revolution*, Londres, 1834. — Lord Chatham, *Correspondence*, édit. Taylor et Pringle, 4 vol., 1840. — Adolphus, *History of England from the accession of George III*, 8 vol., 1840-1845. — Henry Cavendish, *Debates of the House of Commons*, édit. Wright, 2 vol., 1841. — Horace Walpole, *Memoirs of the reign of George II*, 3 vol., 1846; ses lettres, 9 vol., édités en 1880. — Grenville papers, 1852. — *Journals of the reign of George II (1771-1783)*, édit. Doran, 2 vol., 1859; *Mémoires du règne*, édités par Russell Barker, 4 vol., 1894. — Massey, *History of England, during the reign of George III*, 4 vol., 2^e édit., 1865. — Stanhope, *Life of Pitt*, 4 vol., 2^e édit. — C. von Noorden, *Europäische Geschichte im XVIII Jahrhundert*, 3 vol., 1870-1882. — Marquise Campana de Cavelli, *Les derniers Stuarts à Saint-Germain-en-Laye*, 2 vol., Paris, 1871. — Leslie Stephen, *History of English thought in the eighteenth century*, 2 vol., 1876. — Lecky, *History of England in the eighteenth century*, 8 vol., 1879-1890. — O. Trevelyan, *Early history of C. J. Fox*, 1880. — W. Oncken, *Das Zeitalter Friedrichs des Grossen*, 2 vol., 1881-1882. — Ward, *Great Britain and Hanover, 1899*; *The electress Sophia and the Hanoverian succession*, 1903. — Mr. W. D. Green, *William Pitt, earl of Chatham*, 1601. — C. S. King, *W. King, a great archbishop of Dublin (1650-1729)*, 1906. — J. H. Overton et F. Relton, *The English Church from the accession of George I to the end of the eighteenth century (1714-1800)*, Londres, 1906. — B. Ward, *The dawn of the catholic revival in England (1781-1803)*, 2 vol., 1909.

III. *Reflection on popery by J. Sturges*, remarks on the opposition of Hoadlyism to the doctrine of the Church of England, 7^e édit., Londres, 1822. — Stapleton, *The political life of George Canning*, 3 vol., 1831. — *Remains of Richard Hurrell Froude*, 1838-1839. — M. G. Ward, *Ideal of a christian Church*, 1844. — A. P. Stanley, *Life of Thomas Arnold*, 2 vol., 1844. — Campbell, *Lives of the chancellors*, 8 vol., 1848-1869. — Harriet Martineau, *History of England during the Thirty years' peace (1816-1846)*, 2 vol., 1849-1850. — Lord John Russell, *Memoirs of the courts and cabinets of George III*, 4 vol., 1853-1855. — *Speeches of sir R. Peel delivered in the House of Commons*, 4 vol., 1853. — *Speeches and public addresses of W. E. Gladstone*, 10 vol., édités par Hutton et Cohen. — *Report of Cathedral commissioners*, 1855. — *Memoirs of sir Robert Peel*, 2 vol., 1857-1858. — *Speeches on questions of public policy*, 2 vol., 1866. — O'Connell correspondence, édit. W. J. Fitzpatrick. — Yonge, *Life and administration of lord Liverpool*, 3 vol., 1868. — Stopford-Brooke, *Life and letters of F. W. Robertson*, 1865 (progrès du mouvement catholique). — White, *Memoirs of cardinal Wiseman*, 1865. — Sir J. T. Coleridge, *A memoir of John Keble*, 1869. — Morsley, *Reminiscences*, 2 vol., 1882. — *The Greville memoirs : a journal of the reigns of king George IV and William IV*, dernière édition, 8 vol., 1888. — *Greville's journal of the reign of queen Victoria*. — Sir Spencer Walpole, *History of England from the conclusion of the Great war in 1816*, édit. révisée, 1890; ouvrage continué par *The history of twenty-five years (1846-1870)*, Londres, 1904. — Parker, *Sir Robert Peel*, 3 vol., 1891-1899. — Church, *The Oxford Movement twelve years (1813-1845)*, 1891. — D^r Liddon, *Life of D^r Pusey*, 4 vol., 1893-1897. — Purcell, *Life of cardinal Manning*, 2 vol., 1895. — H. O. Wakeman, *An introduction to the history of the Church of England*, 6 édit., 1899. — P. Thureau-Dangin, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, 3 vol., Paris. — Percy Fitzgerald, *Fifty years of catholic life*, 2 vol., 1901. — John Morley, *The life of Gladstone*, 3 vol., 1903. — Sidney Lee, *Queen Victoria*, édit. révisée, 1904. — H. Paul, *Letters of lord Acton to Mary Gladstone*, 1904; *History of modern England (1845-1895)*, 5 vol., 1904-1906. — Lord E. Fitzmaurice, *Life of earl Granville*, 2 vol., 1905. — Ward, *Catholic London a century ago*, 1905; *The eve of the catholic emancipation, being the history of the English catholics during the first 30 years of the XIX century (1800-1829)*, 1912. — *Memoirs of archbishop Temple*, édités par l'archidiacre Sandford, 2 vol., 1906. — F. W. Cornish, *The English Church in the nineteenth century*, 2 vol., 1910. — Consulter également les revues suivantes : *Quarterly et Edinburgh reviews*, *Fortnightly review* (depuis 1865), *Contemporary review* (depuis 1866), *Nineteenth century* (depuis 1877), *National review* (depuis 1883), *Blackwood's magazine*.

IV. M. J. Proctor, *Points of difference between English Roman and Protestant Churches*, 1894. — A. Barry, *The ecclesiastical expansion of England in the growth of Anglican communion*, 1895. — *Statesman's year-book*; *year-book of the Church of England*; *Catholic directory*; *Wesleyan methodist year-book*; *Congregational year-book*; *Baptist handbook* (publications annuelles).

G. CONSTANT.

ANGLIA CHRISTIANA SOCIETY, société savante fondée en 1846 pour la publication de textes relatifs à l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre. Cette société n'a vécu que trois années (1846-1848); on lui doit : *Chronicon monasterii de Belle (Battle abbey, Hastings)*, Londres, 1846; — Giraldu Cambrensis, *De instructione principum libri III*, Londres, 1846; — *Liber Eliensis* (Ely), Londres, 1848, t. I (non continué). On a essayé, en juillet 1893, de ressusciter cette société sous le titre d'*Anglo-Norman Record Society*, pour la publication des monuments monastiques, spécialement de la période anglo-normande. La tentative n'a pas réussi.

C.-V. Langlois, *Manuel de bibliographie historique*, Paris, 1904, p. 497.

J. DE LA SERVIÈRE.

ANGLICUS JEAN, réformateur, né dans les premières années du XVI^e siècle à Buschweiler en Alsace, embrassa de bonne heure le parti luthérien dans son pays natal et fut admis dans le clergé protestant. Mathias Zell, le père de la Réforme à Strasbourg, se

l'adjoignit comme vicaire à la cathédrale. Il se signala par son zèle. La Concorde de Wittemberg lui donne le nom symbolique de *Pyrocomiston*, par allusion au nom de son village et tout ensemble à son ardeur enflammée pour la cause protestante. Pendant l'interim, il refusa de quitter le presbytère de la cathédrale; les magistrats durent le faire expulser de vive force en même temps que la veuve du prédicant Zell. Il prêcha, durant ce temps, dans l'Église neuve. Le 18 mai 1561, il se signala par la violence de son opposition au premier service catholique fait à la cathédrale; l'évêque, assailli à l'autel, fut chassé et couvert de boue. Finalement il dut céder la place aux purs luthériens et continua, en marge du luthéranisme, ses prédications populaires au titre de « prédicant libre ». On l'appelait vulgairement *der Leimenhans*, du nom de la ruelle qu'il habitait à Strasbourg, Leimengässlein. Il mourut en 1577. Le *Strassburger Gesangbuch* de 1530 contient deux cantiques composés par lui pour le service luthérien. Sa doctrine se rapprochait de celle de son maître Zell; il combattit toujours la justification par la foi et prêcha la nécessité des bonnes œuvres.

Wackernagel, *Deutsches Kirchenlexicon*, t. III, p. 718. — VI^e M. Th. Renouard de Bussières, *Histoire du développement du protestantisme à Strasbourg et en Alsace*, Strasbourg, 1856, p. 298. — F. G. Edel, *Die Neue Kirche in Strassburg*, Strasbourg, 1825, p. 25.

P. BERNARD.

ANGLINUS (Saint), dixième abbé de Stavelot-Malmédy, où il succéda à saint Agilolfe, d'après les catalogues des abbés. *Monumenta Germaniae histor.*, *Scriptores*, t. XI, p. 292, note; t. XIII, p. 293. La durée de quarante-quatre ans qu'ils attribuent à son gouvernement paraît excessive. D'après le moine de Malmédy qui écrivit au XI^e siècle les *Miracula S. Quirini*, il aurait été, au contraire, le prédécesseur de saint Agilolfe, mais cette œuvre est sans valeur historique. Voir t. I, col. 959-960. On possède cinq diplômes au nom d'Anglinus; l'édition la plus récente est celle de Halkin et Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, Bruxelles, 1908, t. I, p. 43 sq. La difficulté de concilier leurs dates, échelonnées entre 744 et 751-768, avec celles de la vie d'Agilolfe, qui aurait été élu en 745-747 au siège épiscopal de Cologne, a conduit certains érudits, entre autres Bréquigny, à penser que le nom d'Anglinus remplaçait fautivement celui d'Agilolfe dans les trois premiers diplômes, les seuls que connût cet auteur. Cette thèse est rejetée par le P. de Buck dans les *Acta sanctorum*, oct. t. XII, p. 706-707, 712-714. On ne sait de combien les dates de 744 et 751 s'écartent du début et de la fin du gouvernement d'Anglinus. Au XVII^e siècle, son corps reposait dans l'église Saint-Pierre de Xhignesse.

Martène et Durand, *Veterum script. ampliss. collect.*, t. II, col. 17-20; *Voyage littéraire*, Paris, 1724, t. II, p. 159. — *Gallia christiana*, t. III, col. 941. — *Acta sanctorum*, oct. t. V, p. 557; jul. t. II, p. 717. — Bouquet, *Recueil des hist. des Gaules*, t. IV, p. 711-713. — Bréquigny, *Diplomata*, édit. Pardessus, Paris, 1849, t. I, *Proleg.*, p. 179; t. II, p. 387, 402, 405. — Ritz, *Urkunden zur Gesch. des Niederrheins*, p. 3-5. — *Biogr. nationale* (de Belgique), t. I, p. 298. — Yernaux, *Les premiers siècles de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, dans *Bull. de la Soc. d'art et d'histoire du dioc. de Liège*, 1910, t. XIX, p. 296-300.

R. AIGRAIN.

ANGLONA-TURSI (*Anglonen-Tursien.*). Évêché de l'Italie méridionale (Basilicate et Calabre), suffragant de l'archevêché d'Acerenza et Matera, borné au nord par le diocèse de Tricarico, à l'est par le golfe de Tarente, au sud par le diocèse de Cassano, à l'ouest par ceux de Policastro et de Marsico Nuovo.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — La ville d'Anglona fut fondée, croit-on, sur les ruines, non pas, comme l'ont

supposé quelques-uns, de l'antique *Aquilonia*, mais plutôt de *Pandosia*, dont il est question dans les Tables d'Héraclée (cf. Mazzocchi, *Tabulae Heracleae*, Naples, 1754), située entre les deux fleuves Agri et Siri (aujourd'hui Angri et Sinni), près d'Héraclée et à treize kilomètres du golfe de Tarente, et était sans doute la capitale des Énotriens, qui est citée par Strabon (édit. Didot, t. I, p. 212). Tite-Live en parle comme d'une ville considérable. Le nom d'Anglona dériverait, selon Racioppi, du mot *agnone*, augmentatif du dialectal *lagno*, canal. Elle fut un grand centre d'hellénisme, surtout au point de vue religieux, durant le haut moyen âge, mais elle ne tarda pas à tomber en décadence et à céder le pas à sa rivale Tursi, qui, située à quatre ou cinq kilomètres plus à l'intérieur des terres, était au contraire un nid de Sarrasins et ne pouvait supporter de lui être soumise ecclésiastiquement et féodalement. Ruinée une première fois, par les Goths, lors de leurs luttes contre Bélisaire, suivant Ughelli, mais plus probablement, opine Lenormant, au IX^e ou X^e siècle, par les habitants de cette dernière ville, elle n'était plus qu'un village à l'époque de Frédéric II, *casale*, dit cet empereur dans un acte par lequel il en confirme la seigneurie à ses évêques, qui la perdirent ensuite par un autre acte du roi Charles d'Anjou. Elle fut ruinée de nouveau, et pour toujours, au XIV^e siècle, sous le règne de Jeanne I^{re}, soit par les barons justiciers de la Basilicate, soit encore par les Tursitains, de sorte que les évêques s'établirent à Tursi. La foi chrétienne semble avoir été portée dans le diocèse dès les premiers siècles, mais la légende qui en fait remonter l'évangélisation à l'apôtre saint Pierre lui-même, qui aurait élevé une basilique à Noia, ou à saint Marc, est inadmissible. On ignore en quelle année y fut érigé un siège épiscopal. Liutprand, le fameux évêque de Crémone, envoyé en mission à Constantinople par l'empereur d'Allemagne Otton I^{er}, en 968, affirme qu'en cette année, par ordre de l'empereur d'Orient Nicéphore II Phocas, le patriarche de Constantinople Polyecte, voulant substituer le rite grec au rite latin dans l'Italie méridionale, détacha les évêchés d'Acerenza, de Tursi ou Turcico, de Gravina et de Tricarico, de la dépendance du pape, et les rattacha au siège métropolitain d'Otrante : *Legatio... ad Nicephorum Phocam...*, dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. II. Il est donc probable que le siège de Tursi, dont il n'est cependant question nulle part auparavant, existait avant cette date, quoi qu'en pensent Rodotà, *Dell' origine del rito greco in Italia*, Rome, 1758, t. I, p. 200, et Cappelletti. De fait, la dixième des listes épiscopales byzantines, rédigée au XII^e siècle, mentionne l'évêché de Tursi comme suffragant d'Otrante. Parthey, *Synecdemus Hieroclis et notitiae graecae episcopatum*, Berlin, 1866, p. 223. Le moine Lucius, du monastère de Zozimo, dans le diocèse d'Anglona (voir plus loin), cite, de plus, un synode tenu en 1050 dans l'église de San Nicola, sous la protection de l'empereur, *gloriosissimi nostri occumenici patriarchae, et gloriosissimi, et piissimi ac sanctissimi episcopi nostri Michaelis* (dans Trinchera, *Syllabus graecarum membranarum...*, Naples, 1865, p. 45). Michael serait donc le premier évêque de Tursi ou d'Anglona. Saint Pierre Damien parle aussi (*Epistola ad S. R. E. cardinales*), mais sans le nommer, d'un évêque de Tursi, dont il aurait été question, au concile de Melfi en 1059, comme coupable de divers désordres et contre lequel le pape Nicolas II aurait enjoint aux archevêques d'Acerenza et de Cosenza de pourvoir. Quant à la bulle du prétendu Godanus, archevêque d'Acerenza, publiée pour la première fois par Zavarroni, évêque de Tricarico, dans *Esistenze e validità dei privilegi... della chiesa di Tricarico*, Naples, 1719, sur un synode qui se serait tenu, l'année suivante, in *Tursicana sede*, sous la présidence de ce

prélat et de l'archevêque de Cosenza, en qualité de vicaires du même pontife, « pour corriger les énormités des évêques de la région », Di Meo en a démontré péremptoirement la fausseté, *Annali critico-diplomatici del regno di Napoli...*, Naples, 1803, t. VIII, p. 17-19. Il considère également comme apocryphe la bulle de 1068 par laquelle le pape Alexandre II aurait confirmé la juridiction de l'archevêque d'Acerenza, Arnaldus, sur plusieurs évêchés, entre autres sur celui de Turcico ou Tursi, et qui suscita maintes controverses, même judiciaires, au XVIII^e siècle.

Incontestables, au contraire, sont deux bulles d'Alexandre II, du 11 juin 1065 et du 20 juin 1068, indiquées dans Jaffé, *Regesta pontificum romanorum*, édit. Löwenfeld, n. 4580 et 4651, qui citent un certain Engelbertus, *Tursanus episcopus*, en 1068. D'une authenticité non moins inattaquable est l'acte de la donation faite en 1077, par Hugo de Chiaromonte et sa femme Gimarga, au monastère basilien des saints Elia et Anastasio (voir plus loin), acte auquel souscrivit l'évêque de Tursi, Simon (dans Santoro et Ughelli). Après lui, un certain Joannes, *Tursen. episcopus*, consacrait, en juillet 1121, avec Vitalis, évêque de Cassiano, une église de la Vierge Immaculée Marie (*Syllab. gr. m.*, 116) et nous le voyons encore cité, le 28 décembre suivant, dans une bulle de Calixte II, mais sous le titre d'évêque d'Anglona (Jaffé, n. 6940); une autre bulle du même pape, datée de 1126, qui le dit présent en cette année à la consécration de la cathédrale de Catanzaro, est, il est vrai, considérée par Ughelli lui-même, qui la publie, t. IX, col. 366, comme *omnino suspectae fidei*; on le voit encore souscrire, en 1139, à une donation faite à ce même monastère, et il est cité dans Muratori, *Antiquitates Italicae medii aevi*, Milan, 1741, t. V, col. 790, en 1142. Enfin les papes Pascal II, Eugène III, Alexandre III et Innocent III confirmèrent, par des bulles de 1106, 1151, 1178 et 1201, les droits de l'archevêché d'Acerenza sur l'évêché de Tursi. De ces divers actes il semble — malgré la double dénomination prise par l'évêque Joannes I^{er}, qui peut, d'ailleurs, provenir d'une équivoque, car certains, au lieu de *Joannes, Tursen. episcopus*, lisent *Joannes de Turina episcopus*, et quoique, en 1199, le *Liber censuum*, édit. Fabre et Duchesne, p. 26, ne cite que l'Eglise d'Anglona et omette celle de Tursi — qu'on doive conclure, non pas, comme paraît le soutenir Nigro, qu'il y eut, aux IX^e-XI^e siècles, un seul évêché d'Anglona, appelé parfois de Tursi, soit par égard pour les grecs, dont le patriarche lui avait donné ce nom, soit parce que, alors déjà, la résidence des évêques était dans cette dernière ville, mais deux évêchés complètement distincts : l'un, Tursi, fondé en 968 ou auparavant, et où le rite grec persista au moins jusqu'au milieu du XI^e siècle (comme le prouve le document cité de cette année), l'autre, Anglona, dont il ne commence à être question que dans la seconde moitié du XII^e siècle, quoiqu'il ait pu exister auparavant. Le premier dut être incorporé au second durant le XIII^e siècle, car, dans un acte de 1320 entre l'évêque d'Anglona, Marcus, et le chapitre *Anglonense intus in choro S. Michaelis* de Tursi d'une part, et l'archimandrite du monastère de Sant' Elia à Carbone de l'autre, l'église de Tursi est dite du diocèse d'Anglona. Ce document atteste, en outre, il est vrai, que, dès cette époque, le chapitre épiscopal, et aussi, évidemment, l'évêque, résidaient à Tursi. Enfin Paul III, par la bulle du 8 août (et non du 25 mars, comme le soutient Nigro, p. 19, note 1, qui se corrige, du reste, p. 28, note) 1546, considérant qu'Anglona avait entièrement disparu, se décida à établir définitivement la résidence des évêques à Tursi, qu'il érigea en ville, ordonnant que désormais ils porteraient le titre d'évêques d'Anglona et Tursi. Ils ne furent pas cependant toujours fidèles à prendre

ce second titre, ainsi que le montrent plusieurs épitaphes du XVI^e et du XVII^e siècle, publiées dans Ughelli. Aujourd'hui la cour de Rome emploie une dénomination un peu différente : *Anglonen.-Tursien.* ou *Anglonen. in Tursien.*, et beaucoup plus juste, puisqu'il n'y a qu'un seul diocèse et non pas deux unis *aeque principaliter*, comme semblait l'indiquer la copule.

Après Joannes, nous voyons Wilelmus présent à la cour du jeune Guillaume II, roi de Sicile, d'abord à Palerme, en octobre 1167 (Behring, *Sicilianische Studien*, n. 161) et à Messine en décembre suivant (Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, t. II, p. 331-332), et recevoir une donation de lui la même année; Roboamus assister au concile de Latran en 1179 et prendre part à la troisième croisade avec son contingent; et, en 1202, le pape Innocent III confirmer la nomination du chantre d'Anglona, élu par le chapitre de cette dernière ville (dans le *Décret de Gratien*, tit. *De clericis conjugatis*). Honorius III ordonna, au contraire, en 1216 et 1219, une enquête au sujet de l'intrus Pietro de Positio ou Pititio, installé par le comte de Gravina (Pressutti, *Regesta Honorii III*, Rome, 1888, t. I, n. 98, 2189; cf. Potthast, *Regesta pontificum romanorum*, n. 25666), et finalement le déposa, et le remplaça, le 29 décembre 1221, par Nicolaus. A la mort de celui-ci, le chapitre élit un autre Joannes, mais Grégoire IX annula son élection et promut à sa place, nous ne savons en quelle année, un cistercien, Robertus (Arch. Vat., *Reg. 18*, fol. 337, n. 302), homme de hautes vertus, cité en 1241 dans un acte de transaction au sujet d'un litige entre lui et l'abbé du monastère du Sagittario; il mourut certainement avant le 14 mai 1252, jour où Innocent IV manda à l'évêque d'Albano de pourvoir à l'église d'Anglona, qui est vacante. Berger, *Les registres d'Innocent IV*, Paris, 1897, t. III, n. 5694. Il fut remplacé, le 19 décembre 1235, par le franciscain Deodato de Squillace, nommé par l'archevêque élu de Bari, confirmé, le 17 janvier 1254, par Innocent IV, sacré et recommandé par lui, le 11 octobre 1255, au chapitre d'Anglona, lequel adhéra sans doute au désir du pape. Berger, *op. cit.*, t. III, n. 7193, 7238; de La Roncière, *Les registres d'Alexandre IV*, 1902, Paris, t. I, n. 937; cf. Potthast, n. 5191, 15199, 16113. Avec son successeur, Giovanni de Montefoscolo, préconisé évidemment après le 11 octobre 1255 (et non avant 1254, comme le porte Gams), puis transféré, en 1259, au siège de Nola, et le cistercien Leonardus, dont nous savons seulement qu'il vivait en 1269, la série continue à peu près régulièrement.

II. ABBAYES ET COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES (cf. Lubin, *Abbatium Italiae brevis notitia*, Rome, 1693, p. 114, 180, 235, 323, 324, 326, 351, et Celani, *Abbatium Italiae... additiones et adnotationes...*, Rome, 1895, p. 34, 56, 71). — Les ordres religieux étaient autrefois nombreux dans ce diocèse. Les moines basilien de l'empire byzantin, qui, au VIII^e siècle, chassés par les persécutions des iconoclastes, se réfugièrent à l'extrémité méridionale de la péninsule italique, fondèrent, en effet, plusieurs monastères dans les vallées du Sinni et de l'Angrì. Les noms de toutes ces maisons ne nous sont point parvenus, mais quelques-unes furent importantes soit par leurs richesses, soit par leur histoire. Les plus remarquables étaient certainement celles des SS. Elia et Anastasio à Carbone, et de Sant' Angelo à San Quirico-Raparo, toutes les deux consistoriales. De la première, fondée au IX^e siècle (dans la seconde moitié du VI^e, suivant Bozza) par saint Luc de Carbone, disciple de saint Saba, selon la légende, nous avons déjà cité un acte de 1077. Elle fut d'abord gouvernée par des archimandrites, et l'on voit l'empereur Frédéric II donner, en 1232, à l'un d'eux, Barto-

Iomeo, des terres et des privilèges qui furent, dans la suite, l'occasion de nombreux différends entre l'abbaye et les évêques d'Anglona. Nous voyons citer, parmi les abbés ou archimandrites, d'abord Jacobus, puis Pelasgius et Romanus sous le pontificat de Benoît XI, c'est-à-dire au début du xiv^e siècle, Ignatius le 12 octobre 1417, Josué le 18 avril 1431, Romanus Pauli le 12 février 1463. L'évêque Marcus prit les armes contre un autre Jacobus, également archimandrite de cette abbaye, et les moines, en 1318; par l'acte de paix, rédigé le 1^{er} mai 1320 (et publié dans Ughelli), l'abbaye fut soumise à la juridiction ordinaire des évêques d'Anglona, et Jacopo Chiasconi obtint de Sixte IV, en 1477, la faculté de donner l'abbaye en commende. Le premier abbé commendataire, nommé cette année même, fut Paolo da San Sostro. On remarque parmi les autres commendataires Alessandro de' Alessandri, cité le 17 août 1501; le cardinal Andrea Matteo Palmerio, qui renonça avant le 26 avril 1536; Giovanni Gesualdo, nommé ce même jour; Fernando Rogeri, nommé le 9 avril 1537; Ludovico Rogeri, nommé le 7 janvier 1540; Cesare Rogeri, le 19 décembre 1550; Giulio Antonio Santori, dit le cardinal de Santa Severina, cité le 6 décembre 1570, qui, dit Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, Rome, 1793, t. v, p. 139, restaura l'abbaye et y rétablit la discipline régulière. De nouveaux différends eurent lieu entre les moines et l'évêque Sabbatini au début du xviii^e siècle. Le monastère fut supprimé, avec les autres du royaume de Naples, en 1809, et tant la bibliothèque, qui était riche en manuscrits grecs, que les archives furent dispersées. Santoro, archevêque de Conza, en écrivit en latin l'histoire (*Historia monasterii Carbonensis ordinis S. Basilii*, Rome, 1601), qui a été traduite en italien et continuée par Spena, Naples, 1831. De ce monastère dépendait le prieuré de San Filippo à Senise, dont nous voyons citer comme prieur, le 18 novembre 1430 et le 8 avril 1431, Placidus, privé ensuite de cette charge en 1456.

L'abbaye de Sant'Angelo de Raparo (dite encore par corruption de Crapino, Caprino, *Montis Raparii*, Ripato), fondée à San Chirico ou Quirico-Raparo, sur le mont Raparo, au-dessus d'une grotte célèbre par ses stalactites (cf. Pontano, *De meteoritis*, qui donne à Raparo le nom de *Trigellum*), appartient aussi, tout d'abord, aux basilien, puis aux bénédictins. On cite parmi ses abbés : Romanus, nommé le 12 février 1255 (de La Roncière, *loc. cit.*, t. I, p. 41, n. 153); Eustachius Benedictus, nommé en 1312; Neapolius, nommé en 1347; Stabilis, cité le 11 octobre 1399; Lanza, le 31 mars 1413. Elle dut être donnée en commende au début du xv^e siècle. Nous voyons, parmi les abbés commendataires, Rinaldus de Capobianco, cité le 7 octobre 1417; Joannes de Ficociis, cité le 9 février 1420; Hieronimus de Palacio de Saponaria, cité le 13 novembre 1450 et privé vers 1457; Andreas de Canino, cité le 9 mars 1462; Jacobus Luce, nommé le 12 mars 1462; Jacobus Magri; Louis Fenollet, Fonoblet ou Flonoblet, en 1463 (ensuite évêque d'Anglona); Oddo de Toffia, nommé le 25 février 1474; Daniel Vuis, de Majorque, nommé le 29 novembre; Antonio di San Severino, nommé le 28 mars 1506; Jacobus Neapolius, cité le 15 septembre 1526; Giulio Antonio Santori, nommé le 18 octobre 1537; Amerigo di San Severino, nommé le 8 novembre 1538; Lucio di San Severino, nommé le 24 février 1549. Son église existe encore et conserve des fresques curieuses, représentant des évêques. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1903, p. 148.

Deux autres monastères basilien célèbres étaient ceux de Sant' Archistratico (c'est-à-dire Saint-Michel, cf. Bertaux, p. 148), près d'Anglona, et de San Zozimo, en grec Kyr-Zozimo, dans la localité appelée aujourd'hui, par corruption, Cersosimo. — L'abbaye cistercienne

(fille de celle de Casamari) de Santa Maria del Sagittario, près de Chiaromonte, où il en existe encore des ruines, appelée d'abord Santa Maria de Bonavalle, fut fondée, non pas en 1200, comme le porte Ughelli, ni en 1212, comme le porte Visch, *Index abbatiarum cisterc.*, ni à la fin du xiv^e siècle par Ugo de San Severino, comte de Potenza, comme l'affirme Nigro, mais en 1152 par Ugone, comte de Chiaromonte. D'après le même Nigro, les deux évêques d'Anglona, Robertus et Leonardus, avaient été moines de cette abbaye. Elle était également consistoriale. Elle est indiquée, le 27 avril 1346, dans le t. xx des *Obligaciones* de la Chambre apostolique, comme très pauvre, et exemptée, pour cette raison, des « communs services », mais ce ne dut être qu'une crise passagère. On cite, parmi ses abbés, Gulielmus en 1345, Antonius le 11 octobre 1399 (?), Andreas le 21 août 1436. — L'abbaye du Sagittaris fut donnée en commende, au milieu du xv^e siècle, et l'on cite, parmi ses abbés commendataires, Bartolomeo Lombardi, qui démissionna en 1453 (?); Niccolò Florilli, protonotaire apostolique, le 3 décembre 1455; Ugo de Bregaliis, le 22 avril 1471; Giovannello Vergalliri, ou Veraliti, nommé le 9 mars 1504. L'évêque Ettore del Quarto, ayant accompli dans cette abbaye, en 1726, la visite apostolique, en condamna l'abbé à un exil de dix ans. Elle fut supprimée en 1807. On cite, parmi ses moines, plusieurs saints personnages, entre autres le bienheureux Jean de Caramole, de Toulouse, qui y mourut le 26 août 1339; son corps y est encore conservé, et sa légende a été publiée dans Ughelli.

Le diocèse possédait deux autres abbayes de cisterciens : celles de San Claudio ou de Ripa Avia, et de San Giusto, celle-ci fondée le 26 juillet 1146, d'après Lubin (cf. Visch, *Index abbatiarum cist.*) et Jongelinus, *Notitia abbatiarum ordinis cisterciensis per orbem universum...*, Cologne, 1640; et trois autres de bénédictins : Santa Maria à Crinofria, et San Nilo à Roccanova, dont nous voyons citer un seul abbé, Lorenzo Papani, le 27 novembre 1422, et dont les ruines existent encore, et Santa Maria di Costantinopoli à Noia (aujourd'hui Neopoli), qui possédait jadis une statue miraculeuse de la Vierge. Puis trois abbayes, dont l'ordre n'est pas indiqué : celles de San Pietro à Spinoso; de San Nicola à Farneta, dont on connaît deux abbés : Vespasianus de Ayello, nommé le 2 mars 1561, et Giannantonio Longobardi, nommé le 6 février 1562; de Santa Maria, près d'Amendolara, dont on cite comme abbé Joannes Leonardus Baffus le 25 janvier 1559, et que le dictionnaire de Zuccagnini et Orlandini nous montre en la possession des dominicains en 1845. Enfin le *Liber censuum*, édit. Fabre et Duchesne, cite, p. 26, comme située dans le diocèse d'Anglona, mais sans indiquer non plus son ordre, l'abbaye de Banza, et les éditeurs de ce manuscrit prétendent que l'auteur a fait une confusion évidente avec celle de Banzi, qui a succédé à la ville antique de Bantia et qui a été un des premiers monastères de l'Italie méridionale rattachés directement au Saint-Siège. Situé à treize kilomètres au nord-est d'Acerenza, il n'a jamais appartenu à un autre diocèse qu'à celui d'Acerenza. *Ibid.*, note 4. Cependant, étant donné qu'on le voit cité encore dans deux autres documents des Archives du Vatican, arm. XIII, caps. xiv, n. 14, et arm. XXXV, t. xviii, fol. 9, comme faisant partie du diocèse d'Anglona, la confusion nous paraît beaucoup moins évidente. Les chartreux avaient Chiaromonte, monastère dont il subsiste encore des ruines.

La ville même de Tursi comptait, vers 1680, d'après Mathieu de Flentin, quatre couvents de religieux, dont un de franciscains de l'observance, fondé en 1441 par Niccolò, comte de Tursi, supprimé en 1811 et rétabli en 1818; un de capucins, fondé en 1568; un d'orato-

riens, introduits par l'évêque de Luca au milieu du siècle, et un de dominicaines, fondé en 1666; celui des conventuels fut supprimé, le 15 octobre 1652, par Innocent X, à la suite d'un scandale. Cf. Muratori, *Annali d'Italia*, Munich, 1764, t. vi, p. 214, et Foresti, *Mappamondo storico*, t. III, 2^e part., p. 158, note 12. Les augustins furent introduits à Nocera (l'ancienne Lagaria, s'il faut en croire Cluverius, t. II, p. 12) au début du XVIII^e siècle, par l'évêque Sabbatini. Il y avait, en outre, en 1845 (d'après Zuccagnini et Orladini), des franciscains de l'observance près de Sant' Arcangelo, à Rotondella, Senise et Terranova de Pollino, des mineurs réformés à Sant' Arcangelo, des capucins à Senise, des alcantarains à Chiaromonte, des conventuels à Neopoli, et, après 1870, d'après Amati, à Tursi même, des salésiennes, qui dirigeaient un orphelinat de filles. Il n'y a plus aujourd'hui, dans le diocèse, que deux maisons de franciscains, l'une au couvent Francesco d'Assisi à Tursi, et l'autre à Colobraro, un couvent de dominicaines à Tursi et un de carmélites déchaussées à Chiaromonte.

III. LISTE DES ÉVÊQUES. — Michael, 1050. — Simon, cité 1077. — Joannes, 1121-1139, 1142. — Wilelmus, cité 1167. — Roboamus, 1179. — N., 5 septembre 1203. — Pietro de Positio, intrus, déposé. — Nicolaus, 20 décembre 1221. — Robertus, cist., † avant 14 mai 1252. — Deodato de Squillace, O. M., vers 1255. — Giovanni de Montefoscolo, préconisé après 11 octobre 1255-1259; transféré à Nole. — Leonardus 1269. — Gualterius, ?-22 juin 1290; transféré à Tarente. — Marcus, cité 1302, 1320. — Silvester, élu 1322. — Francesco della Marra, vers 1325-21 mai 1330; transféré à Cosenza. — Gulielmus II, 25 mai 1330. — Giovanni de Tricarico, 16 décembre 1332. — Ricardus, 29 mai 1344. — Philippus, transféré de Minori, 11 août 1363. — Philippus II, 16 décembre 1364. — Titta ou Zotta Girardini, de Marsico Nuovo, de l'obédience de Clément VII d'Avignon, mort sans avoir pris possession. — Rogerio Marescalchi, de l'obédience de Clément VII, 16 août 1392. — Thomas, de l'obédience de Boniface IX de Rome; transféré à Soana, 10 octobre 1398 (d'après Garampi). — Jacobus, 17 mai 1399-28 avril 1400, transféré à Strongoli. — Rogerio Marescalli ou Morescalli, sans doute identique à Marescalchi, 28 avril 1400. — Thomas, 10 octobre 1405 (d'après Garampi). — Giovanni Caracciolo, al. Canuzali ou Cartuzali, transféré de Capaccio, élu 9 mars 1428 (*Acta consist.*, *Miscellanea*, t. I, fol. 78; Arm. XII, t. cxxi a, fol. 98), † 1439. — Jacopo de Tursi, 2 octobre 1439. — Louis Fenollet ou Flonoblet (un Français), 5 novembre 1466-4 (et non pas 14, comme le porte Eubel) septembre 1471; transféré d'abord, 13 février (Garampi, 18 mars) 1467, à Cagliari, puis ramenée, 27 janvier 1468, à Anglona, et transféré enfin à Nicosia. — Jacopo Chiasconi, 24 avril 1472-1507. — Fabrizio de Capua, 8 (et non pas 12, comme le porte Eubel) novembre 1507. — Giovanni Antonio Scotti, 24 avril 1510-1528. — Cardinal Gian Vincenzo Carafa, administrateur apostolique, 31 août 1528-6 septembre 1536. — Oliviero Carafa, neveu du cardinal, 6 septembre 1536. — Cardinal Guido Ascanio Sforza, administrateur apostolique, 24 novembre 1538-20 décembre 1542 (*Acta consist.*, *Vicereanc.*, t. I, fol. 163). — Bernardino Elvini, 19 (*Acta consist.*, *Camer.*, t. IV, fol. 192 v^o, et non 20, comme le porte Eubel) décembre 1542-† en curie, sans avoir pris possession, 4 juillet 1548. — Giovanni Paolo Amani (t. II, col. 948), 5 avril 1560. — Nicolò Grana, 12 décembre 1578. — Ascanio Jacobazzi ou Giacobazzi, 10 avril 1595-1609. — Bernardino Giustiniani, 15 juin (suivant Garampi; 15 mars, suivant Cappelletti et Gams) 1609-† vers 1616. — Innico Siscara ou Giscara, 19 décembre 1616-† 1619. — Alfonso Gilioli, 17 (ou 14 ?) juillet 1619-† 24 mars

1630. — Giambattista Deti, transféré de Castro (Pouilles), 13^e mars 1630-† 6 août 1637. — Marc' Antonio Cuccini, 15 janvier 1638-19 mars 1646; transféré à Imola. — Flavio Galletti, moine de Vallombreuse, 16 juillet 1646-† 25 novembre 1653. — Francesco Antonio de Luca, 1^{er} juin 1654-† 7 février 1667; transféré à Nazareth *in partibus*. — Matteo Cosentino, 3 octobre 1667-† 8 avril 1702. — Domenico Sabbatini, 20 novembre 1702. — Ettore del Quarto, des ducs de Belgiojoso, 29 novembre 1721-17 novembre 1734; transféré à Caserte. — Giulio Capece Sccondito, 26 (et non pas 25, comme le porte Gams) janvier 1735-† vers 1762. — Giambattista Pignatelli, transféré de Santa Severina, 24 janvier 1763-juillet 1778. — Salvatore Vecchioni, oratorien, 14 décembre 1778-28 novembre 1818. — Arcangelo Gabrielle Cela, 17 décembre 1819-† 25 septembre 1822. — Giuseppe Saverio Poli, 20 décembre 1824-1836. — Antonio Cinque, 15 (et non pas 19, comme le portent Cappelletti et Gams) mai 1837-† 28 novembre 1841. — Gaetano Antonio Tigani, 22 juillet 1842-† 2 septembre 1847. — Gennaro Acciardi, 20 avril 1849-† 1882. — Rocco Leonasi, d'abord coadjuteur, transféré d'Alabanda titulaire, 14 mars 1883-† 1893. — Carmelo Pujia, 13 juillet 1897-10 octobre 1905; transféré à Santa Severina. — Ildefonso Vincenzo Pisani, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, 5 février 1908-1911.

IV. ÉTAT ACTUEL. — L'évêque actuel est Mgr Giovanni Pulvirenti, né le 22 novembre 1871 à Sant' Antonio (province et diocèse d'Acireale, en Sicile), d'abord chanoine d'Acireale et protecteur du séminaire, élu évêque d'Anglona et Tursi le 27 novembre 1911, sacré à Acireale le 17 décembre suivant, intronisé le 25 mars 1912. Le diocèse, qui comprend vingt-six communes et trois *fractioni* de la province de Potenza, arrondissement de Lagonegro (Basilicate), et neuf communes et une *fraction* de celle de Cosenza, arrondissement de Castrovillari (Calabre), est divisé en trente-six vicariats *forains* et quarante paroisses. Il compte cent vingt églises, chapelles ou oratoires, cent trente-huit prêtres séculiers, dix religieux et vingt-quatre religieuses, cinq confréries, 96 000 habitants d'après le recensement de 1901. Patron du diocèse : saint Philippe Neri; patron secondaire : saint André-Avellino. La ville de Tursi, située à sept kilomètres d'Anglona et non loin des ruines de l'antique Métaponte, sur une colline élevée, dans la région appelée la Murata, près d'un affluent de gauche du Sinni, a 3 799 habitants, la plupart agglomérés, d'après le même recensement. Lacava, *La Lucania, sommaria descrizione*, Potenza, 1874, voit en elle le *Puriostum* de la Table de Peutinger. La cathédrale fut d'abord, au moment du transfert de la résidence épiscopale à Tursi, San Michele Arcangelo, belle église gothique; c'est maintenant Santa Maria Maggiore, jadis collégiale, qui possède une vieille statue de la sainte Vierge invoquée durant les sécheresses, une catacombe gothique, ornée de peintures, et un campanile élevé en 1718 par l'évêque Sabbatini. Une collégiale, Santa Maria Assunta, se trouve à Rocca Imperiale. A Tursi existe encore le château fort des Sarrasins, l'Arabatana ou Rabatana, construit, dit-on, sur les ruines d'une tour dont il est question dans une bulle d'Alexandre II en 1068, tour (τόπος) qui aurait donné son nom à la ville. Il ne reste plus rien de la ville d'Anglona, sauf l'ancien château et, sur une colline, la cathédrale, Santa Maria, du XI^e siècle, curieux mélange des styles byzantin, romain et ogival, avec des fresques recouvertes de badigeon, qu'il serait facile de remettre au jour. Bertaux, *op. cit.*, p. 148, 520-522. Bien que restaurée, au début du XVIII^e siècle, par les soins de l'évêque Sabbatini, elle est dans un état d'abandon et de délabrement qui fait pitié, et il suffit d'un coup de pioche dans le sol

désolé d'alentour pour y découvrir de nombreux objets, qui attestent l'antique splendeur de la ville grecque disparue. Cinq communes du diocèse ont été fondées, à la fin du ^{xv}^e ou au début du ^{xvi}^e siècle, par des réfugiés albanais, comme l'indique le nom de deux d'entre elles, S. Costantino Albanese et S. Paolo Albanese, qui, avec Castoregio et Farneta, ont conservé le rite grec. Les évêques avaient jadis, à Chiaramonte, un palais épiscopal, construit par l'évêque Bernardino Giustiniani, au début du ^{xvii}^e siècle, et embellî par Sabbatini.

Archives du Vatican : *Fiches de Garampi*, Indic., n. 446, fol. 55-56; n. 477, fol. 96 v^o-100; n. 509, fol. 131; n. 512, fol. 177 v^o-178; n. 535, fol. 771-772; n. 670, fol. 9; Mathieu de Flentin, *Apparatus ad universalem orbis christiani notitiam* (Indic., n. 437, fol. 93-94); *Obligations*, t. xiv, xxii, xxxv, xxxvi, lii, lvi, lviii, lx, lxiv, lxxi, lxxvi, lxxviii, lxxix, lxxxviii. — Marafioti, *Croniche ed antichità di Calabria*, Padoue, 1601, p. 12. — Frà Bonaventura, abate di Birenana, *Croniche della Riforma di Basilicata*, Naples, 1683. — Pacicchelli, *Il regno di Napoli in prospettiva*, Naples, 1703. — Ughelli — Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. vii, col. 68-114. — E. De Amato, *Pantologia Calabria*, Naples, 1725. — Ettore Quarto, *Synodus diocesana Anglonensis*, Naples, 1729. — Giuseppe Antonini, *La Lucania. Discorsi*, Naples, 1^{re} édit., 1745; édit. de 1817, t. i, p. 38, 137, 148; t. ii, p. 403. — Troyli, *Istoria generale del regno di Napoli*, Naples, 1747, t. i, 2^e part., p. 431. — A. Fico, *Notizie storiche della patria di S. Zozimo... con una breve descrizione della Calabria*, Rome, 1760. — Martucci, *Ragionamento intorno al pieno dominio della reale mensa di Anglona e Tursi sul feudo di Anglona*, Naples, 1790. — Fr. Sacco, *Dizionario geografico-storico-fisico del regno di Napoli*, Naples, 1796, t. iv, p. 494-496. — Lorenzo Giustiniani, *Dizionario geografico ragionato del regno di Napoli*, Naples, 1797-1805, t. i, p. 193-198; t. ix, p. 272-275. — E. Mandarini, *Statistica della provincia di Basilicata*, Potenza, 1839. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, Venise, 1840-1856, t. i, p. 85, t. lxxx, p. 478-483. — Zuccagnini et Orlandini, *Corografia fisica, storica e statistica dell'Italia e delle sue isole*, Milan, 1845; Supplément, p. 273-278, 301-302. Longs articles, dans ces cinq derniers recueils, qui permettent de se rendre compte de l'état du diocèse à l'époque à laquelle ils ont paru. — C. Malpica, *La Basilicata. Impressioni*, Naples, 1847. — V. d'Avino, *Cenni storici sulle chiese arcivescovili e vescovili del regno... delle Due Sicilie*, Naples, 1848, p. 719 sq. — Antonio Nigro, *Memoria topografica storica sulla città di Tursi e sull'antica Pandosia di Eraclea oggi Anglona*, Naples, 1851 (avec notices, malheureusement pleines d'erreurs de dates, sur tous les évêques). — Luigi Greco, *Nuova analisi dei documenti rispetto al sito della Bruzia Pandosia*, Naples, 1851. — Amati, *Dizionario corografico della Italia*, Milan, 1866 sq., t. i, p. 297; t. viii, p. 728-729. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. xx, p. 453-465. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 850; Supplément, p. 9. — Lenormant, *La Grande-Grèce*, Paris, 1881, t. ii, p. 195-200, 442. — G. Racioppi, *Storia dei popoli della Lucania e della Basilicata*, 2 vol., Rome, 1889, t. i, p. 107-108, 398; t. ii, p. 77-78, 82, 132-136, 155, 206 (ouvrage capital); *Geografia e demografia della provincia di Basilicata nei secoli XIII e XIV* dans *Archivio storico per le provincie napoletane*, ^{xv}^e ann., 1890, p. 565-582. — Giacomo Tropea, *Contributo alla storia della Basilicata. Documenti illustrati*, Potenza, 1890, t. i (seul paru), p. 9. — Angelo Bozza, *La Lucania. Studi archeologici*, Rionero in Vulture, 1890, t. ii, p. 115, 141, 173, 197, 225, etc. (assez superficiel, beaucoup d'erreurs). — O. Werner, *Orbis terrarum catholicus*, Fribourg-en-Brisgau, 1890, p. 33. — Bertolotti, *Statistica ecclesiastica d'Italia*, Savone, 1895, t. ii, p. 141-142. — U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, t. i, col. 154. — Giovanni Berthelet, *Dizionario delle parrocchie italiane*, Rome, 1901. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1901-1913, t. i (2^e édit.), p. 90-91; t. ii, p. 100; t. iii, p. 122-123. — Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin*, Paris, 1904, p. 352-353, 376, note 1, 546, 547, 549, 550, note 1. — Groner, *Die Diözesen Italiens*, Fribourg-en-Brisgau, 1904, p. 8, 29, 50; trad. ital. de G. B. Guarini, *Le diocesi d'Italia*, Melfi, 1907, p. 19, 59, 77-78, 88. — B. Capasso, *Le fonti della storia delle provincie napoletane dal 568 al 1500*, Naples, 1902, p. 55-56 et 93, note 4. — *Annuario pontificio et Gerarchia ecclesiastica*. —

A. Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, Paris, 1920, p. 168. — *Annuario ecclesiastico*, Rome, 1914, p. 240-242.

J. FRAIKIN.

ANGLURE, aujourd'hui hameau de L'Hôpital-le-Mercier (Saône-et-Loire), fut, au moyen âge, le siège d'une commanderie de l'ordre de Malte avec chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste. Cet établissement des hospitaliers était placé sous la dépendance de la commanderie de Bugnois, aujourd'hui Beugny, commune de Chassenard (Allier). Anglure (Angleures, au ^{xrv}^e siècle) avait succédé à une ancienne maison forte qui subsistait au ^{xiii}^e siècle. C'est dans les caves de cette maison que les habitants de la région se retiraient en temps de guerre. On cite un commandeur à Anglure dès 1266. Au baron de Semur, dit un terrier de 1278, *compète la garde de l'Hôpital de Mureye* (aujourd'hui L'Hôpital-le-Mercier). A la fin du ^{xviii}^e siècle, ce droit de garde était encore payé au baron de Semur par le commandeur, dont la justice s'étendait sur vingt-huit feux de la paroisse. Le terrier d'Anglure de 1524 fut renouvelé en 1764.

Une enquête faite en 1333, par Jehan de Paroy, sur l'état des possessions des templiers et des hospitaliers en Mâconnais, Charolais, Lyonnais et Forez, enquête dont le manuscrit passa de l'ancien fonds Gaignières à la Bibliothèque nationale (fonds français, n. 24040), nous fait connaître, d'après l'estimation du commandeur d'Anglure et du frère André de Buchon, hospitalier, demeurant audit lieu, « la valeur de la maison d'Angleures ainsi que les rantes et values de ladite maison. Premièrement, en deniers, 25 livres tournois; item, en blez de rante, 5 bichets; en segle, 30 bichets; en avene, 100 bichets; en prez, 26 charretées, chescun an; item tasches et dismes par estimation, 120 bichets, c'est à savoir : froment, 15 bichets; segle, 55 bichets; fèves, 8 bichets; meil et peniz, 12 bichets; avene, 30 bichets. »

A. de Charmasse, *État des possessions des templiers et des hospitaliers en Mâconnais, Charolais, Lyonnais, Forez et partie de la Bourgogne*, dans *Mémoires de la Société éduenne*, Autun, 1878, t. vii, p. 105-147. — C. Lavirotte, *Mémoire statistique sur les établissements des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Bourgogne*, dans le *Compte rendu des séances du congrès archéologique de France tenues à Dijon en 1853*. — Courtépée, *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1779, t. iv, p. 215. — *Annuaire historique et statistique du département de Saône-et-Loire pour 1856*, p. 241. — *Monographie des communes du Charolais et du Brionnais*, Paray-le-Monial, Marcigny, 1904, p. 251.

V. TERRET.

1. ANGLURE (OGIER D') naquit vers 1443; il était fils de Simon d'Anglure, grand-maître de la maison du duc de Bretagne en 1459, et frère de Saladin d'Anglure, chambellan et conseiller du roi René. Il entra fort jeune dans l'ordre de saint Benoît; déjà profès à l'âge de seize ans et prieur de Sainte-Croix, à Nantes (dépendant de Marmoutier), il obtenait du pape la permission de tenir, en outre, le prieuré de Macerat (31 août 1459). Il fut ensuite abbé de Hautvilliers, au diocèse de Reims (1475 ?), dont il garda la commande jusqu'à sa mort. Le cardinal Philippe de Lévis s'étant démis de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, qu'il possédait en commande, le pape Sixte IV en pourvut Ogier, le 7 avril 1475, sous la réserve d'une pension de cinq cents ducats en faveur du précédent titulaire. Le nouvel abbé fut installé par Jean Alardeau, évêque de Marseille, et Jean de Cuers, prévôt de la cathédrale, le 8 juillet suivant; la pension prit fin dès le 12 novembre. Durant vingt et un ans, on ne peut citer de lui que des réceptions de religieux ou des collations de bénéfices. Sixte IV l'autorisa à consacrer trois cents florins à la réparation du monastère et de la bibliothèque, qui était fournie de livres

in non modica quantitate (10 avril 1484). L'évêché de Marseille, vacant par la démission de Jean Alardeau, lui fut conféré par le pape Alexandre VI, le 14 novembre 1496, mais avec de multiples réserves en faveur du prédécesseur; la bulle est du surlendemain : il était autorisé à conserver l'abbaye de Saint-Victor. Le prévôt, Jean de Cuers, l'installa le 27 décembre. Son sacre eut lieu à Aix, dans l'église Saint-Sauveur, le dimanche 26 février 1497; comme c'était en carême, le chapitre de Marseille envoya, avec ses délégués, du poisson pour le repas. De ses actes on ne peut citer qu'un règlement pour les distributions de la cathédrale, l'autorisation aux pénitents de Sainte-Catherine de bâtir une église (1499) et la collation de l'archidiaconé à son neveu, Hector d'Anglure (1505). Lors de la grande peste qui sévit à Marseille en 1500, il se retira au château d'Auriol, qu'il habitait souvent. C'est là qu'il mourut, non le 5 mai, mais le lundi 27 avril 1506, à sept heures du matin; son corps fut transporté à Saint-Victor, où il fut enseveli le 28.

Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, t. II, col. 499, 501-507; cf. *Répert.*, *Bio.-bibl.*, col. 242.

U. CHEVALIER.

2. ANGLURE DE BOURLEMONT (CHARLES-FRANÇOIS D'). Voir BOURLEMONT (Charles-François d'Anglure de).

3. ANGLURE DE BOURLEMONT (LOUIS D'). Voir BOURLEMONT (Louis d'Anglure de).

ANGNOLO. Voir BRAMANTE.

ANGO (PIERRE), jésuite français, né à Rouen le 16 août 1640, entra au noviciat le 13 septembre 1658 et fut appliqué tout d'abord à l'enseignement des belles-lettres et de la philosophie. Mais ses goûts et le caractère positif de son esprit le portaient de préférence à l'étude des sciences exactes, où il acquit bientôt un renom mérité. Professeur de mathématiques pendant de longues années, il publia, en s'inspirant des idées déjà émises par le P. Pardies, un traité d'optique qui attira vivement l'attention des savants : *L'optique divisée en trois livres, où l'on démontre d'une manière aisée tout ce qui regarde la propagation et les propriétés de la lumière, la vision, la figure et la disposition des verres qui servent à la perfectionner*, in-4°, Paris, 1682. Cf. *Acta eruditorum*, 1683, p. 163 sq.; *Journal des savants*, 1682, p. 111 sq. En ramenant la théorie de la lumière à un double mouvement vibratoire et ondulatoire, l'auteur ouvrait à la science des vues nouvelles sur plusieurs points particuliers tels que la réflexion de la lumière, la transparence des corps, la nature des couleurs. Comme la plupart des mathématiciens de cette époque, le P. Ango s'occupait d'architecture civile et militaire. Il a laissé un curieux ouvrage technique sur les fortifications qui dénote un esprit original et inventif : *Pratique générale des fortifications, pour les tracer sur le papier et sur le terrain sans avoir égard à aucune méthode particulière*, Moulins, 1679. D'autres traités sur le mouvement d'ondulation et sur la dioptrique ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le P. Ango mourut à La Flèche, le 18 octobre 1694.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 1396. — Adelung, *Fortsetzung und Ergänzungen zu... allgemeinen gelehrten Lexicon...*, Leipzig, 1784-1787, t. I, p. 234.

P. BERNARD.

ANGOLA ET CONGO, diocèse de l'Afrique occidentale, comprenant les vastes territoires de la colonie portugaise du même nom, et suffragant de Lisbonne. La cathédrale est à Loanda, capitale de la colonie. La population est évaluée à 4 millions d'habitants, dont 85 000 catholiques, parmi lesquels 12 200 non

indigènes. Le diocèse se divise en quatre vicariats généraux, Cabinda, Lunda, Caconda et Xela ou Huila; en trois archiprêtres : Zaire, São Salvador de Congo et Mossamedes, et en trente-neuf paroisses, dont vingt-huit à peine sont pourvues de curé, faute de clergé et de revenus. Il y a en outre trente-trois missions, avec de nombreux postes d'évangélisation et des écoles rurales de catéchèse.

Loanda a trois paroisses : Nossa Senhora dos Remedios, Nossa Senhora da Conceição, et Nossa Senhora do Carmo. La première église paroissiale est aussi la cathédrale, et l'église du tiers ordre de saint François sert à la troisième paroisse. À côté de cette dernière église s'élève l'ancien couvent des carmes, qui a donné son nom à la paroisse et sert de cure, avec une école et des ateliers pour l'apprentissage des indigènes, établis par l'ancien gouverneur, M. Paiva Couceiro. Dans la paroisse de la cathédrale et près de la baie, s'élève la chapelle de Nossa Senhora da Nasareth, dont les murs sont recouverts de carreaux de Hollande, formant des tableaux très appréciés pour les sujets historiques qu'ils représentent.

Le chapitre de la cathédrale, régi par le statut de 1828, se compose de neuf chanoines, dont quatre dignitaires, non compris le doyen : chantre, archidiacre, grand-trésorier et écolâtre. Le manque de prêtres oblige les chanoines à exercer le ministère dans les paroisses de la ville et des environs, ils ont été pour cela dispensés du service de chœur par rescrit de la Congrégation des Rites (12 février 1908).

Le séminaire de Loanda, qui sert aux diocèses d'Angola et de São Thomé, a été créé par décret royal du 23 juillet 1853, sous le titre de séminaire-lycée de Nossa Senhora do Rosário. Il fut installé successivement en diverses maisons et en divers points de la ville, enfin, en 1882, à Huila, sous la direction des Pères du Saint-Esprit. Mgr Lima Vidal, l'évêque actuel, le ramena à Loanda, dans les dépendances de l'évêché, lui donna un nouveau statut, le 2 avril 1910, et l'enrichit d'une bibliothèque. Il y a dans cette maison une école d'enseignement primaire. Les élèves internes étaient en l'année 1912 trente-six, mais l'externat est plus nombreux. L'enseignement est donné par deux laïques, quatre chanoines et trois prêtres.

Le nombre total des prêtres dans le diocèse est de 106, dont six indigènes. Le clergé paroissial se recrute la plupart du temps parmi les anciens élèves du collège des Missions d'outre-mer à Sernache do Bonjardim (Portugal). Il y a dans le diocèse vingt curés, dont quelques-uns chargés de plusieurs paroisses, et qui cumulent avec leur ministère les fonctions d'instituteurs.

Les prêtres séculiers du collège de Sernache do Bonjardim desservent la mission de Lunnango et celle de São Salvador do Congo au nord, et sa filiale de Madimba. Ils ont dans la première un observatoire dont les travaux sont appréciés.

L'éducation des filles est confiée soit aux sœurs missionnaires de Marie, soit aux religieuses de Saint-Joseph de Cluny.

HISTORIQUE. — L'évêché de São Salvador do Congo ou Santa Cruz do Reino de Angola, créé par la bulle de Clément VIII *Super specula*, du 20 mai 1596, comprit toujours l'ensemble de la domination portugaise au Congo dans l'Afrique occidentale. L'évangélisation de ces pays, commencée avec la découverte du Congo par Diogo Cam en 1484, et dont on parlera en détail plus loin, à propos de cette région (voir aussi t. II, col. 679-680, ALPHONSE, roi de Congo), avait été d'abord placée sous la direction des évêques de São Thomé, siège fondé en 1533, dans une île portugaise du golfe de Guinée. Le nouvel évêché, établi

à São Salvador du Congo, dans l'intérieur, fut transféré, au xvii^e siècle, à São Paulo de Loanda sur la côte. Un décret d'Urbain VIII, du 27 juin 1640, en détacha les populations indigènes cantonnées dans l'intérieur, et érigea ces régions en préfecture apostolique, sous la direction des pères capucins. Mais la mission ne prospéra guère, par suite des événements, politiques et autres, qui détournèrent toujours de ces régions de l'Afrique l'attention de l'Europe et de l'Église romaine. La congrégation finit par abandonner son poste en 1834, sans y avoir procuré de sérieux résultats. Il fut repris en 1865 par les pères du Saint-Esprit de Paris, qui à ce moment obtinrent du Saint-Siège la permission de s'établir à l'embouchure du Congo ou Zaïre; ils y fondèrent les missions de Lândana et Cabinda, puis pénétrèrent dans le bassin du Zambèze, où ils ouvrirent, avec la mission de Katôko, la préfecture de Cimbébasie, en 1879. Quand se produisit le partage du Congo entre les puissances européennes, la Congrégation de la Propagande fut amenée à y créer successivement de nouvelles missions. En 1892 le vicariat apostolique du Congo indépendant fut démembré de la partie orientale de l'Angola, qui forma la préfecture du Kouango, confiée aux jésuites. Les deux missions des pères du Saint-Esprit devinrent les préfectures apostoliques du Congo inférieur ou portugais, comprenant l'enclave de Lândana, et celles de la Cimbébasie supérieure.

L'évêque de Loanda garda sous sa direction les deux missions confiées aux prêtres séculiers de Bonjardim : celle du Kunene, dans la région de Benguela et de Mossamedes, le sud de la colonie, et celle de Lunda, dans la partie orientale jusqu'au cours moyen du Kassai.

Voici la liste de ses évêques : Miguel Rangel, 1597-1602. — António de Santo Estevam, 1604-1605. — João Soares, 1605 : nommé, il n'accepta pas et resta évêque titulaire de Madauro. — Manuel Baptista, 1606-1624. — Francisco de Soveral, 1625. — Simão Mascarenhas, 1626-1642. — Christovam de Lisboa, 1651-1652, mort sans avoir été confirmé. — Mathews de São Francisco, 1655-1663, mort sans avoir été confirmé. — Pedro Sanches Farinha, 1671-1672. — António do Espírito Santo, 1673-1674. — Jorge da Guerra 1676-?. — Manuel da Natividade, 1680-1686. — João Franco de Oliveira, 1688-1692. — José de Oliveira, 1694-?. — Luís Simões Brandão, 1701-?. — José da Conceição, 1719, mort sans avoir été confirmé. — Manuel de Santa Catharina, 1720-1737. — António do Desterro Malheiro, 1738-1745. — Manuel de Santa Ignês, 1745-1761. — Francisco de S. Thomás, 1762-?. — Luís da Anunciação de Azevedo, 1772-1784. — Alexandre da Sagrada Família, 1784-1788. — Luis de Brito Homem, 1795-1803. — Joaquim Maria de Mascarenhas Castello Branco, 1805-1807. — João Damasceno da Silva Póvoas, 1814-1826. — Leonardo José Vitella, 1840-1841, mort sans avoir été confirmé. — João Baptista de Castro, 1843, démissionnaire avant d'être confirmé. — Sebastião da Anunciação Gomes de Lemos, 1846, démissionnaire sans avoir pris possession. — Joaquim Moreira dos Reis, 1849-1857. — Manuel de Santa Rita Barros, 1860-1862. — José Lino de Oliveira, 1863-1866? — Thomás Gomes de Almeida, 1871-1879. — José Sebastião Neto, 1879-1883. — António Thomás da Silva Leitão e Castro, 1884-1891. — António Dias Ferreira, 1891-1901. — António José Gomes Cardoso, 1901-1904. — António Barbosa Leão, 1906-1908. — João Evangelista de Lima Vidal, 1909-1915.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1912, t. III, 1^{re} part., p. 54 sq. et c. VII. — Lopes de Lima, *Ensaio sobre a estatística das possessões portuguesas*, Lisbonne, 1846, t. III, p. 159, 160. — *Corpo diplo-*

mático português, t. XII, p. 65 sq. — *Bullarium patronatus Portugalliae regum*, t. I, p. 256; t. II, p. 55, 56, 57. — Jorge Cardoso, *Agiolôgio lusitano*, Lisbonne, 1666, t. III, p. 160. — Visconde de Paiva Manso, *História do Congo (Documentos)*, Lisbonne, 1877, *passim*. — *Missão de Huila*, dans le *Boletim der Sociedade de geographia de Lisboa*, Lisbonne, 1887, t. VII, p. 381 sq. — Bispo de Angola e Congo (Mgr Lima Vidal), *Relatório sobre as missões diocesanas (1909-1910)*, Coïmbre, 1912; *Visitas pastorais em 1910*, Loanda, 1912. — *Boletim da Associação de orações e boas obras pela conversão dos pretos*, rapport annuel publié à Lisbonne depuis 1894. — *The catholic encyclopedia*, t. IV, art. Congo, p. 234, 235 et la carte. — A. Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1913, p. 425, 427.

Fortunato DE ALMEIDA.

ANGORA. Voir ANCYRE, t. II, col. 1538.

ANGOSCIOLA (SPIRITO), théologien augustin (xvi^e siècle). Il fut lecteur de théologie à Naples en 1560, vicaire général des couvents de son ordre dans l'île de Malte en 1565, vicaire général du couvent de Bologne en 1570, procureur général en 1575, et prieur général en 1582. Il mourut à Bologne la même année. Il assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs *Tractatus theologici*, *Orationes*, *Explicationes sacrarum aliquot poematum*, inédits.

Possevin, *Apparatus sacer*, Venise, 1606, t. III, p. 246. — Panfilo, *Chronicon fratrum ordinis eremitarum S. Augustini*, Rome, 1581, p. 131. — Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. II, p. 390. — Torelli *Secoli agostiniani*, t. VIII, p. 583, 593. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 128-130.

A. PALMIERI.

ANGOUÏÈME (*Engolismen.*), diocèse de France. — I. ORIGINES. — L'Église d'Angoulême étendait sa juridiction, avant le concordat de 1801, sur le territoire de la *civitas Ecolismensium*. Saint Ausone en est le premier évêque connu. Dans la ville épiscopale un sanctuaire existait sous son vocable au x^e siècle. Son emplacement, les découvertes faites dans le cimetière qui l'entourait fournissent, mieux que les documents écrits, des preuves de l'introduction du christianisme à Angoulême remonte à une haute antiquité. Il confinait, en effet, à la voie romaine, en dehors et à une centaine de mètres de la porte qui donnait accès dans l'enceinte fortifiée. Quand on construisit l'église actuelle, en 1864-1868, les fouilles mirent à jour, côte à côte, des sépultures païennes et chrétiennes des premiers siècles. De là proviennent un vase et une dalle funéraire à inscriptions chrétiennes, un sarcophage sur lequel sont sculptés les symboles eucharistiques, des pampres et des colombes buvant dans le calice, qui sont les plus anciens témoignages de l'existence du christianisme à Angoulême. De là provient aussi un cachet un peu plus récent, en cristal de roche, reproduisant le symbole de la victoire du christianisme sur l'hérésie : un cavalier, porteur de la croix, marchant contre un infime personnage. Ce cachet était conservé, il y a peu d'années encore, par un des successeurs d'Ausone.

Sur saint Ausone on ne sait rien, sinon qu'il fut vénéré, nous venons de le dire, au x^e siècle, comme le premier évêque d'Angoulême. La situation du sanctuaire sous son vocable permet de supposer qu'il s'éleva sur la *memoria* d'un des premiers évêques enseveli dans le cimetière de la cité et inscrit sur le catalogue de son église presque aussitôt après sa mort.

II. HISTOIRE. — 1^{re} Époque mérovingienne. — Les premiers traits de la vie de l'Église d'Angoulême que nous connaissons avec un peu de détail datent du milieu du vi^e siècle. En 537, Cybard, clerc d'un monastère du diocèse de Périgueux, vint se reclure à Angoulême. Il demeura quarante-quatre ans sans quitter sa cellule. Dans un temps où dominait trop souvent la

force brutale, ce complet renoncement de soi-même imposait le respect et la vénération. Des disciples se groupèrent autour du reclus, les fidèles lui fournirent sa nourriture, lui procurèrent d'abondantes aumônes. Sa charité s'intéressait particulièrement au sort des esclaves. Il s'en fit donner et en racheta d'autres avec le produit des aumônes qu'on lui remettait. Au 31 mai 558, il en possédait cinq cents cinquante-huit. Le reclus les remit en ce jour à l'évêque Aptone pour les affranchir dans sa cathédrale. L'évêque se déclara leur protecteur et souscrivit la charte d'affranchissement avec son archiprêtre Fronton et d'autres membres de sa cour.

Fronton devait illustrer à son tour l'Église d'Angoulême par son ambition qui le rendit odieusement criminel. A la mort d'Aptone, le roi Clotaire avait élevé à la dignité épiscopale le comte de la cité, Méraire. Au bout de sept ans, Fronton le fit empoisonner et devint évêque à son tour. Il ne jouit qu'une année du fruit de son crime. Son successeur, Héraclius, prêtre de Bordeaux, eut à souffrir les violentes persécutions du neveu de Méraire, Nanthinus, qui s'était fait nommer comte d'Angoulême pour venger l'assassinat de son oncle. Nanthinus s'empara des biens légués par Méraire à son Église, tua plusieurs laïcs, un prêtre après l'avoir torturé, fut excommunié à deux reprises par Héraclius.

Cybard rendit son âme à Dieu l'année qui suivit la mort d'Héraclius, le 1^{er} juillet (?) 581. Ses restes, ensevelis près du lieu de sa réclusion, à l'extrémité du pont sur la Charente, ne cessèrent pas, sans doute, d'être l'objet d'un culte, grâce auquel nous possédons quelques renseignements sur l'Église d'Angoulême aux débuts du ix^e siècle. Dans l'intervalle, pour une période de deux siècles et demi, on connaît seulement de nom les évêques qui se sont succédé.

2^o *Premiers Carolingiens.* — C'est bien, semble-t-il, à Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine (817-838), qu'on doit la fondation du monastère de Saint-Cybard. Son diplôme fut accordé à la requête d'un évêque d'Angoulême, *Fredebertus*, personnage influent de sa cour comme abbé de la puissante collégiale de Saint-Hilaire de Poitiers. D'ailleurs le monastère de Saint-Cybard demeurait étroitement uni à l'évêché. La mense épiscopale, la mense capitulaire et la mense du nouveau monastère constituèrent tout d'abord un fonds commun. Saint-Cybard se distinguait du chapitre seulement en ce que les clercs du monastère menaient une vie conventuelle soumise à une règle particulière, sous l'autorité sinon sous la direction immédiate de l'évêque. C'est ce qui ressort du titre d'abbé de Saint-Cybard porté par plusieurs évêques et d'un diplôme de Charles le Chauve (852). Par celui-ci nous apprenons que l'évêque d'Angoulême Laune affecta une dotation spéciale, d'ailleurs considérable, à l'entretien des clercs de Saint-Cybard, ce monastère demeurant néanmoins son monastère, le monastère de l'évêque, et nous verrons qu'au commencement du xii^e siècle, encore, il était jusqu'à un certain point, dans cette dépendance. On est tenté d'attribuer au même *Fredebertus* la composition du célèbre sacramentaire d'Angoulême.

3^o *Haut moyen âge.* — 1. *Les évêques.* — Pendant la période troublée du haut moyen âge, l'Église d'Angoulême suit la règle commune. A sa tête se succèdent des évêques dont plusieurs ont laissé de pieux souvenirs; dont certains, issus des familles chevaleresques de la région, et, en particulier, des comtes d'Angoulême, se sont mêlés à la vie batailleuse du temps, faisant parfois, et sans grand scrupule, métier de barons plutôt que d'évêques. — Hélié (866-875) appartenait au clergé irlandais, qui fournissait alors à l'Église de France tant d'hommes remarquables. La tradition le fait « docteur », élève de l'évêque d'Orléans Théodulfe. — Gombaud

(897-940) nous montre son Église relevant avec peine les ruines accumulées par les persécutions des païens normands, par la perfidie des chrétiens. — Hugues I^{er}, de la famille des seigneurs de Jarnac (973-990), habile, éloquent, versé dans les connaissances libérales, fut aussi, dit Adémar de Chabannes, zélé pour le bien de l'Église. Cependant un autre chroniqueur l'accuse d'avoir voulu s'emparer du comté d'Angoulême, et d'avoir pour cela dilapidé le patrimoine de son Église. La cathédrale semble avoir été rebâtie peu avant son pontificat. Un vaste incendie la détruisit, le 18 février 981, avec le « monastère » y attaché et trois autres églises. — Grimouard de Mussidan (991-1018) apparaît à son tour comme un grand manieur d'affaires temporelles. Abbé de Brantôme et de Saint-Cybard, il conserva la direction de ces deux abbayes et aussi l'usage de leurs biens après sa consécration épiscopale. De même que son prédécesseur, il se servit des biens de l'Église comme s'ils lui appartenaient, et en aliéna certains. Mais, en même temps, il poursuivait l'œuvre de réédification de sa cathédrale, qui fut consacrée en 1015. Grimouard demanda à être inhumé dans cette église, alors que ses prédécesseurs, à l'exemple de *Fredebertus*, préféraient reposer, semble-t-il, près du corps de saint Cybard. — Géraud de Malaré (1037-1043), remarquable par sa science, dut s'exiler pour fuir la tyrannie des officiers de sa cour, et se réfugia près du roi de France. Sentant sa fin approcher, à l'abbaye de Saint-Denis, il se fit placer debout, le visage tourné dans la direction d'Angoulême, donna une dernière absolution à tous les fidèles de son évêché, mais excommunia ses « dapifères » et maudit leur postérité. — Guillaume II Taillefer (1043-1076), instruit et éloquent, soutint des luttes fréquentes contre son frère le comte Foulques. — Adémar Taillefer (1076-1101), frère de Guillaume et de Foulques, gouvernait l'abbaye de Lesterps quand il fut élu évêque. On admirait sa grande simplicité. Il désirait voir les moines prendre une influence toujours plus grande dans la direction des paroisses, et leur en confia plusieurs. Plus, peut-être, sous la pression des circonstances que de sa propre initiative, il semble avoir réparé, dans une certaine mesure, les maux qu'avait eu à souffrir l'Église d'Angoulême par les abus de ses pasteurs et des officiers chargés de la gestion de ses biens. Son épiscopat prépara les splendeurs de celui de Girard.

2. *Le chapitre cathédral.* — Nous avons dit comment saint Cybard s'adressait aux prêtres et aux diacres de l'Église d'Angoulême aussi bien qu'à l'évêque Aptone. Ce *presbyterium* qui subvient aux besoins spirituels de l'Église en même temps qu'il bénéficie de ses ressources temporelles, telle est l'origine du chapitre d'Angoulême. Nous avons dit aussi comment l'évêque *Fredebertus*, au commencement du ix^e siècle, créa un « monastère » à Saint-Cybard, sans ressources distinctes de celles de son Église, sans doute pour ceux de ses clercs qui voudraient mener une vie plus régulière.

Les bâtiments du chapitre comprenaient le logement de l'évêque, celui des chanoines, un cloître, et prolongeaient le chevet de la cathédrale. Avec l'évêque comme chef, *presul*, *rector ecclesie*, les chanoines constituent une « congrégation de frères », la « chanoinie » de l'église mère des Écolismiens (*congregacio, fratrum canonica almi Caephe, fraternitas*) élevée en l'honneur du bienheureux Pierre, porte-clefs de Notre-Seigneur. Dès 868, on voit neuf prêtres et six diacres former, avec plusieurs clercs, la cour et suite de l'évêque. Les donations se font à l'évêque, à saint Pierre et à ses chanoines, pour servir de prébende (*ad stipendia vel communia*) aux frères demeurant près de l'église mère et qui y mènent la vie de combat. Le terme de chanoinie, celui de chanoine remontent au moins à 879. A cette date, à côté des prêtres et des diacres, qui portent aussi le

nom de lévites, souscrivent quelques sous-diacres. A cette date encore apparaît l'*ostiarus*, qui dut, pendant un temps, diriger le chapitre cathédral, de même qu'*Islo, abbas, seu claviger*, dirigeait le monastère de Saint-Cybard. Après le x^e siècle commencé, souscrivent, dans cet ordre : le doyen, le portier (*claviger*), le prévôt, le trésorier. Parmi les chanoines on retrouve de futurs évêques : Godalbert, diacre en 868; Anatole, prêtre et bienfaiteur du chapitre en 879; Gombaud en 908. C'est ce Gombaud, devenu évêque, qui, en 918, autorisa la concession en bénéfices héréditaires des terres de son Église dans un certain périmètre autour de la ville d'Angoulême. Il le fait après avoir pris le conseil de ses chanoines et de nobles laïques.

Dans le courant du x^e siècle on voit employer assez fréquemment le terme de *monasterium*, appliqué non plus seulement à Saint-Cybard, mais spécialement aux bâtiments servant de résidence aux « frères » du chapitre, et un chroniqueur du xii^e siècle n'hésite pas à qualifier de moines les chanoines de cette époque. Il s'en explique ainsi : *Quod autem essent hic tunc monachi appareat, quod cymbatum in claustrum et alias monasticas consuetudines Ecclesia Angolismensis adhuc retinet*. En réalité, il est fort difficile de préciser dans quelle catégorie du clergé prirent place les chanoines de Saint-Pierre du ix^e au xii^e siècle; s'ils ne furent pas successivement chanoines, chanoines-moines et moines; si leur congrégation ne comprit pas, au même moment, des membres soumis à des règles diverses.

Avec Hugues de Jarnac (973-990), pour la première fois, les donateurs s'adressent à l'évêque seul, sans même une allusion au chapitre. D'ailleurs, pendant le dernier quart du x^e siècle, les offrandes à l'Église-mère cessent complètement; et ainsi semblent se trouver justifiées les accusations portées contre Hugues, d'avoir si bien distribué en fief le domaine de son Église aux barons de la région qu'un très petit nombre de chanoines trouvaient à peine de quoi vivre et assurer le service divin; contre Grimouard de Mussidan, son successeur (991-1018), d'avoir profité, lui aussi, de biens ne lui appartenant pas. Grimouard l'avoua, en quelque sorte, vers la fin de sa vie, dans un acte de restitution. Il n'est que juste d'ajouter qu'il eut à subir la lourde charge de la reconstruction de sa cathédrale, où il éleva plusieurs autels à saint Michel, à saint Étienne, à saint Hilaire, dont les oblations devaient revenir au chapitre; qu'il constitua et dota la sacristanie, à condition, entre autres, que la messe du propre fût chantée chaque jour, durant sa vie. Peut-être Hugues et Grimouard furent-ils parfois coupables d'une gestion mal comprise, plutôt que vraiment simoniaques, en inféodant sans mesure le domaine ecclésiastique. Ce temps d'anarchie favorisait les spoliations dans tous les milieux, et il est possible que les deux évêques durent subir, malgré eux, plusieurs de ces inféodations.

En tout cas, leur successeur, Rohon de Montaigu, vécut, beaucoup plus qu'eux, dans l'intimité de son chapitre. Les chanoines, les « sergents », *servientes*, de l'Église apparaissent de nouveau comme les clercs de l'évêque vivant en communauté, sous sa direction, dans leur monastère. Cependant les revenus de la mense semblent bien, dès lors, n'être plus mis absolument en commun. Ceux des moulins de Vars, tout au moins, sont partagés par moitié, l'une revenant à l'évêque, l'autre au chapitre. Après l'évêque, le premier dignitaire du chapitre continue, semble-t-il, à être le *claviger*: viennent ensuite le prévôt et l'archidiacre. L'un des chanoines, Ogier, orne l'église d'un crucifix, aux pieds duquel il place un autel : sans doute faut-il voir là les origines du jubé. Les oblations de l'autel du Crucifix devaient former, avec celles des autres autels fondés par Grimouard, une des ressources les plus sûres du

chapitre à cette époque. En effet, l'énergique insistance avec laquelle l'évêque excommunique ceux qui tentaient de s'emparer des moulins de Vars, la défense formelle qu'il fait à ses successeurs *ut jam nullo homini illos in fiscum donet*, témoignent assez du mal dont souffrait son Église par la faute de ceux qui l'avaient eue en charge avant lui; les laïcs détenaient le domaine de l'Église de telle sorte qu'il n'en revenait, pour ainsi dire, aucun profit à l'évêque et au chapitre. Ils étaient devenus si forts que leurs vexations obligèrent le successeur de Rohon, Géraud de Malard (1037-1043), à s'éloigner de son siège. Cependant Géraud reçut pour son Église un don important, celui du monastère de Notre-Dame de Beaulieu, que le comte Geoffroy avait fondé dans l'enceinte de sa cité.

Peu important à Guillaume Taillefer (1043-1076) les tracasseries de ses « dapifers », de ses prévôts. Ce puissant seigneur, imposé comme évêque, sans doute, plutôt qu'élus, si occupé qu'il soit par ailleurs, assiste néanmoins parfois aux aumônes faites à son Église. Cependant, il ne les reçoit pas personnellement. Ce n'est plus à saint Pierre, à l'évêque et à ses clercs que les donateurs s'adressent, mais à saint Pierre et aux chanoines de l'Église d'Angoulême. A côté de Guillaume Taillefer apparaît constamment l'archidiacre, et, le plus souvent, l'archidiacre préside aux offrandes sans qu'il soit fait mention de l'évêque. En 1063, Guillaume enlève un bénéfice à ceux qui le détiennent injustement pour le restituer aux chanoines, et demande, à cette occasion, des prières « pour les défunts de notre congrégation ». Mais les liens qui unissent la congrégation des chanoines à l'évêque se relâchent. L'indépendance que donnait sa situation à Guillaume Taillefer, l'importance prise tout naturellement par l'archidiacre près d'un évêque batailleur et ambitieux, ne furent pas les seules causes du mouvement dans ce sens. Avec l'ordre social qui tend à se rétablir, la morale chrétienne qui s'impose de plus en plus dans la pratique de la vie, on recherche, par piété, l'affiliation au chapitre, on désire être enseveli près de ses frères pour bénéficier des prières d'une congrégation qui ne meurt pas; les membres des riches familles donnent leurs fils au chapitre, et avec eux des dots importantes qui ne courent plus autant le risque d'être spoliées; les voleurs de biens d'Église prennent peur et restituent; l'évêque Guillaume intervient pour provoquer ces restitutions. Ajoutez à cela que l'école du chapitre, qui a peut-être existé antérieurement, prend de l'importance avec le *grammaticus Otbertus*. Personnage important, il traite constamment pour le chapitre conjointement avec l'archidiacre, et son enseignement, l'autorité que lui conférait sa science, contribuèrent certainement beaucoup à accroître l'influence et, par suite, l'indépendance du corps dont il faisait partie.

Sous l'épiscopat du successeur et frère de Guillaume, Adémar (1076-1101), deux faits nouveaux vont hâter le moment où cette indépendance se fera plus complète : l'affection toute particulière du nouvel évêque pour les moines, et l'entrée au chapitre d'Itier Archambaud, possesseur d'une énorme fortune. Moine avant de devenir évêque, Adémar donne de préférence les paroisses dont il dispose à des monastères, tant pour assurer leur bonne administration que pour accroître les ressources du clergé régulier. Ne va-t-il pas jusqu'à céder à une abbaye étrangère l'ancien monastère de Notre-Dame, fondé dans sa ville épiscopale par les comtes d'Angoulême. Le chapitre devait s'étonner, parfois, de tels procédés. Sa richesse ne s'en accroît pas moins, car les restitutions à son profit deviennent plus importantes et fréquentes. Restitutions de nom, ce sont en réalité des rachats effectués grâce à l'or d'Itier Archambaud. Le chapitre ne craint pas de tenir tête à l'évêque. Adémar prétendait choisir le gardien du

trésor, le sacristain. Les chanoines, lui déniaient ce droit, provoquèrent une assemblée générale de la région : quatre moines, pris comme arbitres, donnèrent tort à l'évêque (1089). Quelques détails d'une autre affaire montrent de quelle façon les prédécesseurs d'Adémar abusaient des biens de leur Église; comment les revenus d'une propriété pouvaient diminuer, sinon disparaître, par des inféodations successives; combien il était difficile, ensuite, de les recouvrer. Dans le diocèse de Saintes l'Église d'Angoulême possédait le domaine de Juillac-le-Coq. Un prévôt le gouvernait, nommé par l'évêque et qui devait être diacre. Un jour vint où la charge fut achetée et demeura héréditairement dans la même famille. Cependant, les chanoines continuaient à réclamer leur part de revenus, et envoyaient chaque année un « lévite » à Juillac, le jour de Pâques. Mais les prévôts, de plus en plus, détournèrent les ressources du domaine à leur profit. Sur la plainte du chapitre, il fut décidé qu'un chanoine, choisi par l'évêque avec l'assentiment du chapitre, serait chargé de l'administration du domaine conjointement avec le prévôt. Les paysans, excités par le prévôt, se soulevèrent, et mirent à mort le représentant du chapitre. C'est alors que les chanoines supplièrent l'évêque d'abandonner définitivement la prévôté en son nom et au nom de ses successeurs. Adémar y consentit, abandonna tout le bénéfice du domaine au profit du chapitre, et déclara en outre que ses biens inféodés pourraient être rachetés par le chapitre sans intervention de l'évêque. « J'ai fait cette donation, ajoute-t-il, tant pour le salut de notre successeur, pour la tranquillité de notre Église, l'entente avec nos fils et très chers frères les chanoines, que pour extirper la racine de l'hérésie simoniaque » (1095). Il convient d'ajouter qu'Adémar exigea du dernier prévôt 1 000 sous poitevins pour le temps qu'il avait occupé son office, que le chanoine Itier Archambaud versa, sur ses deniers, ces 1 000 sous à l'évêque; qu'il lui en délivra 1 000 autres pour obtenir l'abandon de ses droits; qu'enfin il dédommagea, par des dons de toutes sortes, le prévôt et sa famille.

3. *Églises rurales.* — En 855 Aigfred donne sa « cour » et l'église de cette cour, où repose un corps saint; au milieu du x^e siècle, le comte d'Angoulême fait de même pour une villa et sa chapelle. A la fin du xi^e siècle, les propriétaires indivis d'une église donnent avec elle, entre autres portions de son patrimoine, le cimetière avec les maisons et les jardins compris dans son enceinte. Entre 1075 et 1101, les Chandry cèdent une terre au chapitre près de leur *castellum* : l'évêque s'y transporte avec deux chanoines, marque par des croix l'emplacement d'une église, et envoie des « mansionnaires » mettre la terre en valeur. Ces exemples nous montrent la chapelle construite par le grand propriétaire terrien comme le complément obligé de sa villa; puis la paroisse rurale, d'abord indépendante, devenue un domaine exploité par les laïques; enfin la création d'une paroisse près d'un *castellum*, à la requête des seigneurs, qui ne cesseront de se reconnaître vassaux de l'évêque pour le service rendu à leur maison.

4. *Monastères.* — La vie monastique, durant cette période, demeure profondément instable. Les monastères naissent et meurent du jour au lendemain comme celui de Notre-Dame de Beaulieu, établi dans l'enceinte de la cité par le comte Geoffroy, et que son fondateur donne presque aussitôt au chapitre (1038-1043). Un même monastère passe par les vicissitudes les plus diverses. Ainsi en est-il de Saint-Cybard. En 942, le comte d'Angoulême y introduit la réforme monastique. De fait, lui et ses successeurs, sous le titre de défenseurs de l'abbaye, en sont plutôt les bénéficiaires. Leurs dons ont surtout pour but, semble-t-il, de compenser leurs usurpations. Saint Cybard, le patron de leur cité, est leur grand intercesseur : ils se font ensevelir près de son

sépulcre. Cependant l'évêque Grimouard passe avec l'un d'eux une sorte de contrat qui lui permet, à lui aussi, d'user et d'abuser du patrimoine de l'abbaye. La réforme s'y introduit définitivement après que le comte eut imposé aux moines, malgré leur résistance, un profès de Saint-Jean-d'Angély comme abbé (fin xi^e siècle). On ne saurait omettre de rappeler que le nom d'Adémar de Chabannes demeure inséparable de celui de Saint-Cybard (ci-dessus, t. I, col. 535-538). — Parmi les principales fondations des x^e et xi^e siècles, il faut citer les abbayes de Saint-Amant-de-Boixe, de Cellefrouin, de Grosbot, le prieuré de Saint-Florent-de-la-Rochefoucauld.

4^e *Girard.* — Girard (1102-1135) était un homme remarquablement doué. Ses pouvoirs de légat sur plusieurs provinces, renouvelés successivement par quatre papes, lui facilitèrent, dans une large mesure, les initiatives qu'il prit pour organiser et enrichir son diocèse. Les dons d'églises faits à son chapitre et à ses abbayes par les évêques des diocèses voisins, l'issue favorable donnée aux revendications sans nombre des chanoines et des abbés s'expliquent, principalement, par sa haute situation. Trois conciles se réunirent sous sa présidence à Angoulême (1117, 1118, 1121).

Il comprit très vite la nécessité de laisser à l'évêque et au chapitre le libre usage réciproque de leurs biens, en séparant leurs menses. Un accord fut conclu, que Pascal II approuva le 14 avril 1110. A la mense de l'évêque furent attribués plusieurs « cours » et châtellenies, les abbayes de Saint-Cybard, de Saint-Amant-de-Boixe, de Cellefrouin, et cinquante-cinq églises; à celle du chapitre, divers domaines et vingt églises. Par sa bulle, Pascal II interdisait en outre à qui que ce fût d'imposer désormais à l'Église d'Angoulême son évêque, que devaient librement élire les chanoines.

Girard construisit un palais épiscopal, enrichit sa mense, agrandit considérablement sa cathédrale.

Le chanoine Itier Archambaud avait contribué à cette dernière œuvre. C'est grâce à lui, surtout, que le chapitre put augmenter l'importance de ses bâtiments, enrichir sa mesure et son trésor, développer l'importance de l'aumônerie fondée par l'évêque Grimouard au commencement du xi^e siècle.

Girard s'appliqua, sans nul doute, à multiplier les paroisses, à construire de nouveaux et élégants sanctuaires. Quand il mourut, bien rares devaient être, s'il s'en trouvait encore, les églises demeurées aux mains des laïques.

C'est à Girard encore que les abbayes du diocèse doivent leur établissement définitif. Il y introduisit la discipline d'ordres divers, leur attira des aumônes, reconstruisit leurs églises avec magnificence, organisa, si l'on ose dire, la réclame pour chacune d'elles. Sous son impulsion, un disciple de Robert d'Arbrissel, Lambert, fonda près d'Angoulême, à La Couronne, une abbaye de chanoines réguliers qui devait devenir célèbre. Cf. ci-dessus l'article AGUELLE, t. I, col. 1050. Peut-être, doit-on lui attribuer l'introduction des moniales à Saint-Ausone d'Angoulême. Tout au moins, en 1118, il procède solennellement à la consécration d'un sanctuaire récemment élevé sous le vocable du premier évêque de son siège.

De Girard date l'organisation, pour ainsi dire définitive, du diocèse d'Angoulême. Ses successeurs ne feront que la développer.

5^e *Moyen âge.* — Les premiers successeurs de Girard, moines ou chanoines avant de devenir évêques, développèrent son œuvre et accrurent l'autorité épiscopale par la sainteté de leur vie aussi bien que par leurs qualités d'administrateurs. A partir du milieu du xiii^e siècle dominent les évêques grands seigneurs, nourris de fortes études, qui défendent avec un soin jaloux les prérogatives féodales de leur siège. Le grand schisme

d'Occident et l'anarchie dans laquelle vécut le pays pendant une partie de la guerre de Cent ans favorisèrent des compétitions où l'intérêt personnel prima le plus souvent, peut-être, celui des âmes.

Près de la cathédrale l'évêque possédait, de toute ancienneté, le fief de la Penne, en raison duquel il portait le titre de baron comme les grands châtelains de la comté. L'importance considérable de son domaine direct ressort du *Livre des fiefs*, où Guillaume de Blaye (1273-1307) a fait enregistrer les hommages et aveux qui lui furent rendus. Les barons de La Rochefoucauld, de La Rochefoucauld, de Montmoreau et de Montbron, les deux roches et les deux monts du pays, disait un vieux dicton, devaient porter la chaise de l'évêque lors de sa première entrée dans sa ville épiscopale. Il possédait plusieurs refuges avec droit de gîte. Si puissants et si nombreux étaient ceux qu'amenaient, à ses pieds, l'hommage-lige de la Saintonge, du Périgord et du Limousin aussi bien que de l'Angoumois, qu'il apparaît comme ayant disposé, dans le haut moyen âge, d'une richesse domaniale et d'un pouvoir militaire comparables à ceux des comtes.

En 1213, fut créé le décanat, et depuis lors le doyen demeura le chef du chapitre. Les statuts anciens de ce corps se sont perdus, mais se retrouvent en partie dans la série des concordats conclus entre les évêques et lui. A partir du *xiii^e* siècle, ses dignitaires sont, outre le doyen, l'archidiaque, le chantre, l'écolâtre et le trésorier. Il comprend trente membres élus. L'évêque ne peut, sans son avis, établir des couvents et hôpitaux, créer ou supprimer des cures, tenir les synodes, ordonner des prières publiques. Ses droits seigneuriaux s'étendent sur une vingtaine de paroisses; il nomme le titulaire de beaucoup d'autres. Peu à peu ses dignitaires, puis les simples chanoines, abandonnent les bâtiments de l'antique « monastère » et s'établissent dans des demeures particulières, qui constituent ainsi, avec l'évêché, l'aumônerie et la psalette, une petite cité ecclésiastique.

Dans le courant du *xiii^e* siècle surgirent, dans le diocèse, des églises remarquables par l'élévation des voûtes, l'élégante proportion de leurs lignes, la sobriété et la finesse de leur décoration. Beaucoup subsistent, témoins de la foi très vive non moins que de la prospérité matérielle de ceux qui les firent construire. Parmi les plus vastes et les plus riches, il faut citer la cathédrale, les abbayes de Saint-Amant-de-Boixe et de La Couronne. Le mouvement fut général, et combien de simples paroisses eurent pour églises, comme Mouthier et Plassac, de vrais joyaux d'architecture!

On comptait au *xiv^e* siècle, dans la ville et les faubourgs d'Angoulême, deux abbayes : Saint-Cybard et Saint-Ausone; trois prieurés : Beaulieu, Saint-André, Saint-Augustin; quatorze paroisses. Huit de celles-ci étaient exclusivement urbaines. Saint-Jean-Baptiste, siège de l'archiprêtre et membre du chapitre, qui joue vis-à-vis d'elle le rôle de curé primitif. Ce devait être, à l'origine, le baptistère de la cathédrale. L'église s'appuyait sur le rempart romain. Notre-Dame de la Penne, au chevet de la cathédrale, peut-être la première église de la ville, s'élevait, croit-on, sur une crypte naturelle où l'on a pu célébrer le culte d'une divinité topique; Saint-André fut construit au centre de la cité par les comtes qui la donnèrent à Saint-Amant-de-Boixe, prieuré auquel était annexée une chapellenie; paroisse des derniers comtes Taillefer, elle l'est aussi du corps de ville; Saint-Paul, paroisse du premier château des comtes; Saint-Antonin existe dès le *xi^e* siècle et devient paroisse du château construit par les Lusignan; Saint-Cybard, dont le territoire comprend la plus grande partie de l'évêché; Beaulieu, à l'extrémité de la ville du côté de l'est, dépend de Bourgueil en Vallée. — Cinq paroisses étaient entièrement ou surtout suburbaines.

Saint-Martial est, comme Beaulieu, membre de l'abbaye de Bourgueil; Saint-Ausone, vicairie perpétuelle relevant de l'abbaye; Saint-Pierre-sous-les-Murs, dépendant de l'abbaye du même nom; Saint-Pierre-sous-les-Murs dépend de l'archidiaconé, son église a dû être construite au début du *xii^e* siècle pour remplacer momentanément la cathédrale en reconstruction; Lhouneau, sur les bords de la Charente, d'abord aumônerie dont le chapelain est à la nomination du chapitre; Saint-Augustin, elle aussi aumônerie à l'origine, sur les bords de l'Anguienne; Saint-Yrieix-du-Val, en face de l'abbaye Saint-Cybard, sur l'autre rive de la Charente; Saint-Vincent.

L'importante collégiale de Saint-Arthémey-de-Blanzac date de 1226. Dans le même temps se constituait à La Rochefoucauld, en l'honneur de la Vierge, une confrérie de prêtres, qui se transforma bientôt en collégiale quand fût bâtie l'église de l'Assomption. A la même époque, environ, les cordeliers et les dominicains s'établirent à Angoulême, appelés et dotés par les La Rochefoucauld et les Lusignan, et y fondèrent des couvents vite florissants. Signalons aussi la confrérie du Saint-Sacrement de la paroisse Saint-André, dont les statuts reçurent l'approbation épiscopale en 1312.

L'Angoumois, comté indépendant, puis annexé en 1307 au royaume de France, sur les frontières des influences française et anglaise, ne cessa de souffrir des maux de la guerre. Les gens d'armes n'épargnèrent pas les gens d'Eglise. Au milieu du *xii^e* siècle ils torturaient les prêtres de la petite ville de Mansle, saccageaient, en 1183, l'abbaye de La Couronne. Le comte Hugues XII le Brun fit mieux, en organisant une ligue dans le but de défendre les droits et les terres des seigneurs contre les empiètements du clergé (1246), Cf. Lavisse *Histoire de France*, t. III, 2^e part., p. 60-61. Bouchers et boulangères durent prêter le serment de ne rien lui fournir; on lui interdit l'accès des fontaines et le transport de l'eau; les hommes d'armes présidèrent à sa place aux enterrements. Cette situation étrange prit fin grâce à l'intervention du pape Innocent IV. Quant aux misères de la guerre de Cent ans, morales et matérielles, dont témoignent de nombreux actes de rémission, les monastères en souffrirent davantage peut-être que les églises séculières. Les prieurés et les préceptories ne versent plus leurs redevances; faute de ressources, les bâtiments claustraux ne sont plus entretenus, les églises tombent en ruines. L'enceinte que les moines de Saint-Cybard ont bâtie ne suffit pas pour les protéger. A la fin de la guerre, ils n'ont plus de quoi se loger, font circuler leurs reliques pour en tirer profit, prennent eux-mêmes à ferme les domaines de leur abbaye. Plus exposées encore, près d'une porte de la ville, les moniales de Saint-Ausone doivent se réfugier à l'intérieur des remparts, dans le prieuré de Beaulieu. La tourmente finie, elles retrouvent leur monastère en ruine.

6^e *La Renaissance et la Réforme.* — Appartenant pour la plupart aux familles influentes de la région, les évêques disposent des meilleurs bénéfices en faveur de parents. Bientôt il apparaît que la mense épiscopale elle-même sert à reconnaître des services de cour plutôt qu'à pourvoir à celui de Dieu. Robert de Luxembourg (1480-1493) ne se donne pas la peine de rompre avec les mœurs du milieu d'où il sort. Octavien de Saint-Gelais (1494-1502), courtisan affiné, évêque à vingt-six ans, en récompense de poésies légères, parmi lesquelles une traduction des *Héroïdes* d'Ovide, laisse faire, s'il ne l'encourage, la soldatesque qui pille les moines de Saint-Cybard, coupables de ne l'avoir pas élu leur abbé. Pieux et excellent administrateur, Antoine d'Estaing (1507-1523) n'en vit pas moins très souvent en dehors de son diocèse : les premiers statuts synodaux d'Angoulême que l'on connaisse sont publiés par ses soins; ils interdisent, entre autres, de jouer des

mystères dans les églises. Après lui l'évêché d'Angoulême est donné successivement à trois doyens de Saint-Martin de Tours, qui touchent ses revenus sans en supporter les charges, se tenant constamment éloignés de leur siège. Parmi eux, Philibert Babou de La Bourdaisière, cardinal en 1560, ambassadeur de France à Rome et ailleurs, fut évêque trente-quatre ans sans s'occuper beaucoup de son diocèse. La guerre civile contraignit Charles de Bony à ne l'occuper que plusieurs années après sa nomination.

A l'exemple des évêques, les dignitaires du chapitre et parfois les chanoines ne résident plus : aussi bien les prébendes sont-elles cumulées par des possesseurs de plus riches bénéfices, en sorte que les moines ne connaissent plus leur abbé. Parfois aussi, sous sa conduite, comme à Saint-Amand-de-Boixe, ils pillent les séculiers et commettent mille excès.

Cependant, alors que la discipline et les mœurs du clergé se relâchent, on peut signaler encore quelques manifestations de vie religieuse. En 1518 le curé de Saint-André d'Angoulême fonde un collège de douze chanoines pour y desservir la confrérie du Saint-Sacrement. Deux ans plus tard, Jean Renouard, seigneur de Pranzac, stipendie, dans l'église de ce lieu, quatre chanoines. Les bénédictins de Saint-Ausone acceptent, non sans hésitation, la réforme que leur impose le cardinal Adrien de Boisy (1519-1533). La chapelle élevée au chevet de la cathédrale pour servir de sépulture à l'évêque Octavien de Saint-Gelais et à ses frères doit être citée, moins, peut-être, comme un acte de foi, que comme une œuvre gracieuse de la Renaissance. Ses rinceaux, ses amours et jusqu'à ses épitaphes inspirent peu la piété. Comment s'en étonner, quand on sait que Jacques de Saint-Gelais, frère d'Octavien, doyen du chapitre d'Angoulême, qui la fit construire, fut déposé de son siège épiscopal, après un procès retentissant, comme suspect de protestantisme.

Calvin, en personne, vint répandre ses erreurs dans les milieux intellectuels du diocèse (1534). Il compta au chapitre de fervents amis, qui ne craignirent pas, dit-on, de le faire prêcher à la cathédrale. Un livre de comptes de l'évêché de 1538 mentionne des procès d'hérésie intentés à des prêtres; plusieurs partisans de la Réforme originaires du diocèse furent poursuivis et condamnés pendant les vingt ans qui suivirent.

Dans la nuit du 17 au 18 novembre 1558, se manifesta pour la première fois, à Angoulême, la rage de destruction des protestants : ils brisent la plupart des statues pieuses qui ornent les rues et les places publiques. Au commencement de 1559, le prêche se tient pendant la nuit. En 1562 une bande de 6 000 hommes, ayant à sa tête le duc de Grammont, traverse la province, dévastant sur son passage les établissements religieux. A Angoulême ils massacrent des prêtres, s'attaquent aux reliques des saints, à leurs images, aux sépultures des évêques, aux titres de propriété des abbayes et du chapitre, à leurs bibliothèques, qu'ils incendient; bien entendu, ils enlèvent tout le trésor des églises. On estima à 32 752 livres les objets du chapitre détruits ou enlevés. La ville revenue au pouvoir des catholiques, Coligny s'en empare de nouveau en 1568. Parmi les deux cent quarante prêtres environ qu'elle renferme, plusieurs sont mis à mort avec de barbares raffinements de cruauté, d'autres jetés en prison et rançonnés. Le feu est mis aux églises. Désormais les religieux de Saint-Cybard, les moniales de Saint-Ausone ne pourront plus célébrer le service divin que dans leurs anciens réfectoires.

7° *Depuis la fin des guerres de religion jusqu'à la Révolution.* — Les guerres de religion terminées, la vie catholique reprend et se développe avec une intensité merveilleuse. Le Florentin Charles Boni contribua largement à réparer les ruines matérielles et morales de son diocèse durant trente-six années d'épiscopat (1567-

1603). En 1575, il s'oppose énergiquement à la remise d'Angoulême comme place de sûreté au duc d'Alençon; il publie un rituel (1582), sur la demande de son clergé, pour suppléer aux livres liturgiques détruits, s'efforce de reconstituer les titres de propriété des églises, de relever leurs édifices. Sous son successeur, Antoine III de La Rochefoucauld (1608-1634), le doyen du chapitre, Jean Mesneau, remplit en quelque sorte le rôle du chanoine Itier Archambaud cinq siècles auparavant. Son activité intelligente et sa générosité permettent la reconstruction de la cathédrale réconciliée le 25 octobre 1634. Du même épiscopat date la fondation, à Angoulême, d'un couvent de capucins par les Nesmond (1611), d'un autre de minimes par la reine Marie de Médicis (1619), qui habita la ville après son évasion de Blois, du collège des jésuites appelés par le corps de ville (1622), d'un établissement d'ursulines à la prière de l'évêque (1628). Sous son successeur Jacques II du Perron (1635-1646), s'établit encore le couvent des tiercelettes (1640), grâce à la générosité d'un Nesmond. Cette même année (1640), les prêtres de la Mission firent leur première apparition dans le diocèse.

Plus que d'autres, peut-être, le diocèse d'Angoulême sentit les effets de la « contre-réforme », parce que, plus que d'autres, il fut soumis à l'influence de la compagnie du Saint-Sacrement, secondée par le long épiscopat de l'énergique François de Péricard (1646-1689). René d'Argenson fit appel à cet évêque et à son gendre, le lieutenant-général Houlier, pour établir la compagnie à Angoulême (1650). Les confrères surveillent les protestants, contribuent à la fondation ou à la réorganisation d'un couvent de l'Union chrétienne (1676), de l'hôtel-Dieu Notre-Dame des Anges (1631, 1650), de l'hôpital général (1660-1692), et de la communauté des sœurs de Sainte-Marthe, qui desservait ces deux hôpitaux (1654-1662); à l'établissement de retraites et de missions dans la paroisse Saint-André (1687); l'esprit de la compagnie inspire l'ordonnance épiscopale prescrivant l'établissement d'une confrérie du Très-Saint-Sacrement dans toutes les églises collégiales et paroissiales du diocèse (1651), la réorganisation de celle de Saint-André d'Angoulême. Sans doute contribue-t-elle aussi à la création de deux nouveaux couvents de carmes (1650) et de carmélites (1651). Les statuts diocésains publiés par Mgr de Péricard (1655) demeurèrent en vigueur jusqu'en 1870. Partout, dans le diocèse, aussi bien qu'à Angoulême, surgissent des œuvres de piété et d'assistance, de nouveaux couvents.

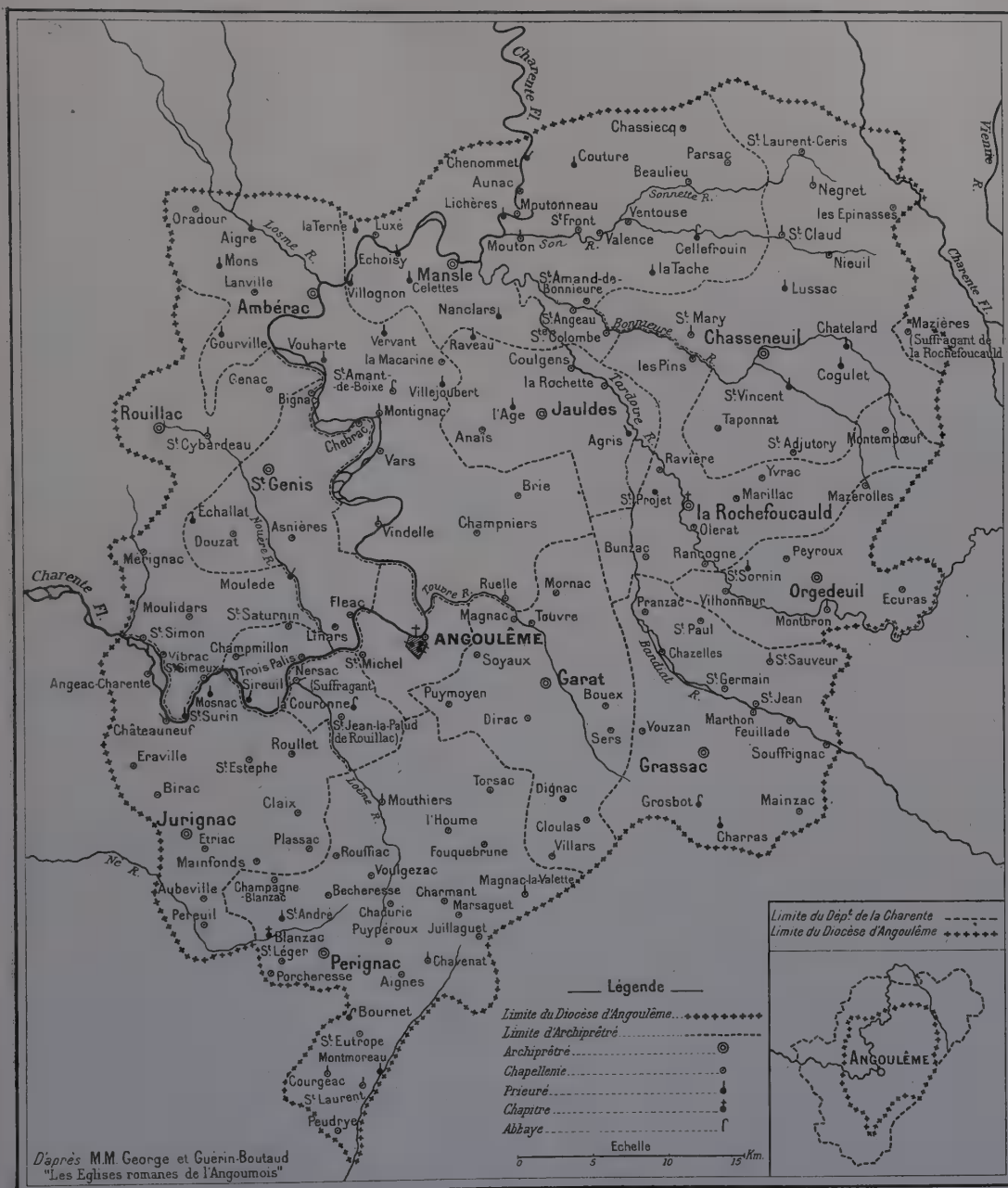
Mgr Bénard de Rezay (1689-1737) remit aux lazaristes (1704) le soin de diriger le séminaire, dont son prédécesseur avait jeté les premiers fondements. On ne fit pas appel, cependant, aux sœurs de Saint-Vincent pour secourir les pauvres, les malades et les orphelins, mais aux filles de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Elles se fixèrent définitivement à Angoulême en 1757. Mgr de Broglie (1754-1784) était alors évêque : il laissa un vivant souvenir de grande urbanité et de charité inlassable.

8° *La Révolution et le XIX^e siècle.* — Gentilhomme un peu hautain, peut-être, Mgr d'Albignac (t. 1, col. 1694) ne fut élu qu'avec peine représentant de son clergé aux États généraux. L'exemple qu'il donna en refusant son adhésion à la constitution civile ne rallia pas la majorité des prêtres de son diocèse — quatre-vingt-quatre seulement ne prêtèrent pas le serment ou le rétractèrent promptement, tandis que cent soixante-neuf s'y soumièrent. Plusieurs s'exilèrent; d'autres connurent les horreurs des pontons. Le curé de Saint-Martial d'Angoulême, Joubert, élu le 8 mars 1791 évêque constitutionnel, donna sa démission le 26 décembre 1792 et ne fut pas remplacé. Grâce au libéralisme de la municipalité d'Angoulême, les églises demeurèrent ouvertes jusqu'au 2 décembre 1793. Seul,

le district de La Rochefoucauld se montra sanguinaire et envoya au tribunal révolutionnaire, qui les fit guillotiner, deux prêtres assermentés et une religieuse.

Des pouvoirs furent délégués par Mgr d'Albignac à trois de ses vicaires généraux, et l'exercice du culte recommença dans le diocèse dès août 1795, à la chapelle

constitutionnel du sud-ouest, fut placé à sa tête, mais ne le gouverna pas en réalité. Mgr d'Albignac n'avait pas voulu donner sa démission. La division entre les catholiques charentais s'accrut, moins en raison de cette intransigeance que du refus que fit le nouvel évêque de rétracter son serment schismatique. Ce



38. — Diocèse d'Angoulême.

d'Obezine et à Saint-André d'Angoulême, malgré les sévérités de l'évêque pour ceux de son clergé qui prêtèrent le serment de liberté-égalité.

Le concordat réunit d'abord en un diocèse les deux départements de la Dordogne et de la Charente, la résidence épiscopale étant fixée à Angoulême (jusqu'en 1822). Dominique Lacombe, ancien métropolitain

gallican, dont on doit reconnaître la pureté de mœurs, laissa le diocèse dans un abandon moral dont il souffrit profondément et longtemps. Entre ses successeurs, Mgr Cousseau (1850-1873) a laissé un nom particulièrement vénéré.

Le grand séminaire d'Angoulême, rétabli seulement en 1817, ne reçut une organisation convenable qu'en

1825. Mgr Cousseau le confia aux lazaristes (1856). Des petits séminaires créés à Angoulême (1821), à La Rochefoucauld (1824), furent fermés en 1830 et 1831, et momentanément remplacés par l'école des Thibaudières, fondation de l'abbé Michon (1832), qui la transféra à La Valette (1838-1842). Enfin fut institué près de Cognac le petit séminaire de Notre-Dame de Richemont (1839), où se recrutait encore aujourd'hui le clergé du diocèse. Mgr Sébaux (1879-1891) établit à Angoulême l'école secondaire de Saint-Paul (1879), dirigée par le clergé séculier, et qui demeure florissante. Les lois de persécution ont mis fin à l'existence ou à l'action de la plupart des congrégations du diocèse. Certaines étaient originaires : les sœurs de Sainte-Marthe, dévouées au service des hôpitaux d'Angoulême (1795), de Montbron (1850), de La Rochefoucauld et de Ruffec, de Chalais et d'Aubeterre (1853); les religieuses enseignantes de Notre-Dame des Anges, fondées à Puy-péroux par l'abbé Michon (1842); les sœurs de Saint-Paul, vouées aussi à l'éducation, fondées à Angoulême en 1820. D'autres, étrangères au diocèse, y possédaient des établissements. Parmi elles nous citerons : les missionnaires de Marie de Saint-Laurent-sur-Sèvre, qui desservait la chapelle d'Obezine (1853), les frères des écoles chrétiennes (depuis 1823 à Angoulême), les carmélites, appelées par Mgr Cousseau dans sa ville épiscopale (1854), les dames du Sacré-Cœur (1856), les ursulines de Chavagne (1823), les filles de la Sagesse (1811), le Bon-Pasteur (1846), les filles de la Croix de Saint-André (1823), etc.

III. LIMITES ET DIVISIONS. — Le diocèse d'Angoulême, qui comprend le département de la Charente, était beaucoup moins étendu, avant la Révolution, lorsqu'il était resserré au nord par celui de Poitiers, à l'est par Limoges, au sud par Périgueux et Saintes, à l'ouest par celui-ci. Il mesurait environ 56 kilomètres dans sa plus grande longueur et 40 dans sa plus grande largeur. Il ne comprenait qu'une partie de la province et on lui a annexé une grande partie du diocèse de Saintes.

Un rôle de décimes remontant au xiv^e siècle nous fait connaître le nombre des établissements religieux de cette époque, et leur division en treize archiprêtres. Nous le résumons dans le tableau suivant, les noms en italique étant ceux des archiprêtres.

Saint-Jean d'Angoulême comprend les abbayes de Saint-Cybard et de Saint-Ausone, les prieurés de Beaulieu, de Saint-André, de Saint-Augustin, quatorze paroisses dans la ville et les faubourgs, et une seule dans la banlieue; — *La Rochefoucauld*, le prieuré de La Rochefoucauld, le chapitre de La Rochefoucauld, dix paroisses; — *Jauldes*, les prieurés de l'Age et de Jauldes, cinq paroisses; — *Pérignac*, l'abbaye de Bournet, le chapitre de Blanzac, les prieurés de Saint-André de Blanzac, de Saint-Denis de Montmoreau, de Mouthiers, de Saint-Cybard de Montmoreau, de Chavenat, de Courgeac, de Saint-Laurent de Belzagot, vingt-trois paroisses; — *Chasseneuil*, les prieurés de Saint-Mary, de Saint-Clément, des Épinasses, de Cogulet, de Lussac, de Négret, de Saint-Vincent de Vitrac, onze paroisses; — *Grassac*, l'abbaye de Grosbot, les prieurés de Charas et de Saint-Sauveur de Marthon, douze paroisses; — *Jurignac*, les prieurés de Châteauneuf, de Mosnac, treize paroisses; — *Saint-Genis*, les prieurés de Sireuil, d'Échallat, de Champmillon, de Chevrac, de Sainte-Aulaye, dix paroisses; — *Orgedeuil*, les prieurés de Saint-Sornin et de Montbron, huit paroisses; — *Saint-Ciers*, l'abbaye de Cellefrouin, les prieurés d'Enord, de Mouton, de Lichères, de Couture, de Villognon, « de Sehuno », « de Chousier », de La Terne, de La Tâche, de Chenomet, de Cellettes, quinze paroisses; — *Rouillac*, l'abbaye de La Couronne, les prieurés de Nersac, de Moulède, de Saint-Cybardeaux, de Saint-Romain, de

Saint-Séverin, onze paroisses; — *Ambérac*, l'abbaye de Saint-Amant, les prieurés de Vouharte, de Saint-Michel de Gourville, de Villejoubert, de Vindelle, de Lanville, de Vervant, de La Fichère, de Mons, d'Aigre, de Saint-Étienne, de Ruelle, treize paroisses; — *Garat*, le prieuré des Greuze, treize paroisses. Ce qui donne un total de sept abbayes, soixante-deux prieurés et cent cinquante-huit paroisses. L'archiprêtre de La Rochefoucauld, peu de temps après, vit son siège transféré à Saint-Projet.

Les treize archiprêtres groupaient les paroisses de la plus bizarre façon, si bien, qu'en fait, des groupements nouveaux se constituèrent. Mgr de Broglie les reconnut officiellement par son ordonnance du 24 janvier 1761, qui créa les nouveaux archiprêtres de Vars, Tarsac, Saint-Claud et Châteauneuf. Au moment de la Révolution, le diocèse comprenait deux cent onze paroisses.

Après la Révolution le diocèse s'accrut aux dépens des diocèses voisins; des décisions successives élevèrent le nombre des cures de la Charente à vingt-neuf, celui des succursales à deux cent soixante-dix (1803), puis à deux cents (1804), enfin à deux cent cinquante (1807). Au moment de la loi de séparation, le diocèse d'Angoulême comprenait trois cent soixante-deux sièges paroissiaux, répartis en autant d'archiprêtres que d'arrondissements et de doyennés que de cantons.

IV. LISTE DES ÉVÊQUES. — Ausone. — Dynamius, v^e siècle. — Lupicin, 511-541. — Aptone, 542-549. — Mérére. — Fronton. — Héraclius, † vers 580. — Nicaise, 585-590. — Bassolus. — Namace, 625-627. — Cybard. — Thomianus ou Thomeneus, 667-677. — Mathieu. — Simond. — Gotismand. — Anselme. — Berthoal. — Ardouin. — Gerbauld. — Acfraedus. — Teotmundus. — Adélard. — Madalbertus. — Guillaume I^{er}. — Fredebertus, av. 839. — Sidrane. — Laune, 852-860. — Élie l'Irlandais, 862-875. — Oliba, 879-892. — Anatole, 892-895. — Godalbert. — Gombaud, 897-940. — Foucaud, 940-951. — Eble, 951-964. — Renoul, 964-973. — Hugues I^{er}, 973-990. — Grimouard de Mussidan, 991-1018. — Rohon, 1020-1036. — Géraud de Malart, 1037-1043. — Guillaume II Taillefer, 1043-1076. — Adémar Taillefer, 1076-1101. — Girard, 1102-1135. — Lambert, 1136-1149. — Hugues II Tison, 1149-1159. — Pierre I^{er} Laumond, 1159-1182. — Jean de Saint-Vallier, 1182-1204. — Guillaume III Testaud, 1206-1227. — Jean II Guillot, 1228-1238. — Raoul, 1241-1247. — Pierre II, 1247-1252. — Robert I^{er} de Montbron, 1252-1272. — Pierre III Raymond, 1272-1273. — Guillaume IV de Blaye, 1273-1307. — Foulques de La Rochefoucauld, 1308-1313. — Olivier, 1313-1315. — Jean III, 1315-1316. — Gaillard I^{er} de Fougères, 1317-1328. — Aiguelin de Blaye, 1328-1368. — Élie II de Pons, 1368-1381. — Jean IV, 1381-1384. — Gaillard II, 1385-1390. — Guillaume V, 1391-1417. — Jean V Fleury, 1417-1431. — Robert II de Montbrun, 1431-1465. — Geoffroy de Pompadour, 1465-1470. — Raoul II du Fou, 1470-1479. — Robert III de Luxembourg, 1480-1493. — Octavien de Saint-Gelais, 1494-1502. — Hugues III de Bausa, 1502-1506. — Antoine I^{er} d'Estaing, 1507-1523. — Antoine II de La Barre, 1523-1528. — Jacques I^{er} Babou de La Bourdaisière, 1528-1532. — Philibert Babou de La Bourdaisière, 1533-1567. — Charles II de Bony, 1567-1603. — Antoine III de La Rochefoucauld, 1600-1634. — Jacques II Le Noël du Perron, 1635-1646. — François de Péricard, 1646-1689. — Cyprien-Gabriel Bénard de Rezay, 1689-1737. — François II Duverdière, 1737-1753. — Joseph-Amédée de Broglie, 1754-1784. — Philippe-François d'Albignac de Castelnau, 1784-1802. — Dominique Lacombe, 1802-1823. — Jean-Joseph-Pierre Guigou, 1824-1842. — René-François Régnier, 1842-1850. — Antoine-Charles Cousseau, 1850-1873. — Alexandre-Léopold

Sébaux, 1873-1891. — Jean-Baptiste Frérot, 1892-1899. — Jean-Louis Mando, 1900. — Joseph-François-Ernest Ricard, 1901-1907. — Henri-Marie Arlet, 1907.

Gallia christiana, t. II, col. 975-1052; Instrum. col. 443-454. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 2^e édit., t. II, p. 64-72, 135-137. — Eubel, *Hierarchia*, Munster, 1901-1913, t. I, p. 240; t. II, p. 167; t. III, p. 209. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 490-491. — *L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*, p. 57-64. — *Rerum Engolismensium scriptores*, fasciculus primus, Angoulême, 1853, comprenant *Chronicon Engolismense ab anno DCCCXIV ad DCCCXCXI*, et *Historia pontificum et comitum Engolismensium, ad annum usque MCLIX*. — *Le sacramentaire d'Angoulême*, édité par le R. P. Cagin, en cours de publication. — *Cartulaire de l'Église d'Angoulême*, publié par l'abbé J. Nanglard, Angoulême, 1900. — Adémar de Chabannes, *Chronique*, Paris, 1897. — *Libre des fiefs de Guillaume de Blaye, évêque d'Angoulême*, publié par l'abbé J. Nanglard, Angoulême, 1905. — A.-F. Lièvre, *Angoulême*, Angoulême, 1888. — Abbé J. Nanglard, *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême*, Angoulême, 1894, t. I; 1897, t. II; 1900, t. III; 1903, t. IV. — Abbé Tricoire, *Les évêques d'Angoulême*, Angoulême, 1912. — J. de La Martinière, *Saint Cybard, étude critique d'hagiographie, VI^e-XII^e siècles*, Paris, 1908. — Esmein, *Notes sur le cartulaire de l'Église d'Angoulême*, dans *Bullet. de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1901-1902, p. 105-137. — Abbé Maratu, *Girard, évêque d'Angoulême, légat du Saint-Siège*, Angoulême, 1864. — J. de La Martinière, *Une falsification de documents au commencement du XII^e siècle. Les démentis de Pétronille, abbesse de Fontevraud, avec Lambert, fondateur de l'abbaye de La Couronne, dans Le moyen âge, janvier-février 1911*. — Abbé Molinier, *Octavien de Saint-Gelais*, Paris, 1910. — D. Touzaud, *La compagnie du Saint-Sacrement à Angoulême*, dans *Congrès eucharistique d'Angoulême*, Angoulême, 1904, p. 607-618. — J.-P. Blanchet, *Le clergé charentais pendant la Révolution*, Angoulême, 1898. — U. Chevalier, *Répertoire, Topo-bibliographie*, col. 157-159.

J. DE LA MARTINIÈRE.

ANGRA DO HEROISMO, diocèse portugais qui comprend les îles Açores, avec une superficie de 2 388 kilomètres carrés et 242 565 habitants (1911). La ville d'Angra do Heroísmo, dans l'île Perceira, renferme la cathédrale; le diocèse est suffragant du patriarcat de Lisbonne, comprend 126 paroisses, une quarantaine de succursales ou missions, 332 églises ou chapelles, et est desservi par 353 prêtres.

Pendant quatre-vingts ans à peu près, les colons des Açores se trouvèrent soumis à la juridiction de l'ordre du Christ, auquel appartenaient les îles et les terres portugaises d'outre-mer. Quand le diocèse de Funchal (île de Madère) fut érigé en 1514, on mit sous sa juridiction les Açores. En 1532, le roi dom João III demanda au pape la création d'un diocèse aux Açores. Clément VII érigea la cathédrale de São Miguel le 31 janvier 1533, mais il mourut sans avoir expédié la bulle d'érection. Paul III érigea le diocèse par la bulle *Aequum reputamus* du 3 novembre 1534. L'évêque de Funchal ayant obtenu la dignité de métropolitain, le diocèse des Açores resta son suffragant. Le roi avait demandé la cathédrale dans l'île de São Miguel, et Clément VII l'accorda. Cependant Paul III fit l'érection dans l'église de São Salvador, à Angra (île Perceira), sans que nous sachions les causes du changement. De plus, le premier évêque désigné par Clément VII pour le nouveau diocèse était Manuel de Noronha; toutefois Paul III choisit Agostinho Ribeiro, qui fut en vérité le premier évêque de São Salvador de Angra. Quand la cathédrale de Funchal perdit la dignité de métropolitaine vers 1550, le diocèse d'Angra resta suffragant de l'archevêque de Lisbonne.

LISTE DES ÉVÊQUES. — Agostinho Ribeiro, 1534-1540. — Rodrigo Pinheiro, appelé aussi Rui Gomes Pinheiro, 1540-1552. — Jorge de Santiago, 1552-

1561. — Manuel de Almada, 1561-1567. — Nuno Alvares Pereira, 1568-1570. — Gaspar de Faria, 1572-1576. — Pedro de Castilho, 1577-1585. — Manuel de Gouveia, 1585-1596. — Jerônimo Teixeira Cabral, 1600-1611. — Agostinho Ribeiro, 1614-1621. — Pedro da Costa, 1623-1625. — João Pimenta de Abreu, 1626-1632. — Antônio da Resurreição, 1635-1636. — Vacance, 1636-1671. — Lourenço de Castro, 1671-1681. — João dos Prazeres, 1682-1685. — Clemente Vieira, 1688-1692. — Antônio Vieira Leitão, 1694-1714. — João de Brito Vasconcellos, 1719. — Manuel Alvares da Costa, 1720-1733. — Valerio do Sacramento, 1738-1755. — Antônio Caetano da Rocha, 1755-1772. — João Marcelino dos Santos Homem Apparicio, 1775-1782. — José da Ave-Maria Leite da Costa e Silva, 1782-1792. — José Pegado de Azevedo, 1800-1812. — Alexandre da Sacra Família, 1816-1818. — Manuel Nicolan de Almeida, 1819-1825. — Estevam de Jesus Maria da Costa, 1828-1870. — João Maria Pereira do Amaral Pimentel, 1871-1889. — Francisco Maria de Sousa do Prado de Lacerda (coadjuteur depuis 1885), 1889-1891. — Francisco José Ribeiro Vieira de Brito, 1892-1902. — José Manuel de Carvalho, 1902-1904. — José Cardosa Correia Monteiro, 1905-1910. — Manuel da Costa, élu le 2 octobre 1914.

Antônio Caetano de Sousa, *Catálogo dos bispos da Igreja de S. Salvador da cidade de Angra*, dans la *Collecção de documentos e memórias da Academia real da história Portuguesa*, Lisbonne, 1722 (liste incomplète et ayant de nombreuses erreurs, que l'on trouvera corrigées dans les sources suivantes). — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coimbra, 1912, 1^{re} part., t. III, p. 46 sq., et 2^e part., t. IV (sous presse). — *Arquivo dos Açores*, Ponta Delgada, 1880, t. II, p. 57, 129, 257, 372, 472; t. III, *ibid.*, 1881, p. 56, 59. — F. F. Drumond, *Annaes da ilha Perceira*, *passim*. — Antônio Cordeiro, *História insular*, I. VI, c. XI, Lisbonne, 1866, t. II, p. 49. — *Bullarium patronatus Portugalliae regum*, Lisbonne, 1868, t. I, p. 144. — *Corpo diplomatico português*, Lisbonne, 1865, t. II, p. 370 sq., 421; Lisbonne, 1898, t. XI, p. 322. — *The catholic encyclopedia*, New York, t. I, p. 513.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

1. ANGRIANI (BERNARD). Voir BERNARD ANGRIANI.

2. ANGRIANI (MICHEL). Voir MICHEL ANGRIANI.

ANGRISANI (GIANANTONIO), religieux théatin, né à Naples, en 1560. Il prononça ses vœux en 1577, et, après avoir rempli plusieurs charges dans son ordre, il fut nommé supérieur général en 1607 et en 1610. En 1612, Paul V le nomma archevêque de Sorrente. Il y convoqua un synode diocésain le 2 août 1627. Sa mort eut lieu le 29 août 1641. On a de lui : *Affetti che deve avere l'anima innamorata di Dio*, Venise, 1617; *Dichiarazione del Pater Noster, Ave Maria e Credo*, Viterbe, 1631; *Esercizi spirituali intorno alla Passione di N. S.*, Rome, 1647; Venise, 1666. Il est aussi l'auteur d'un traité inachevé sur la nature des anges et des démons.

Silos, *Historiae clericorum regularium a congregatione condita*, Palerme, 1666, t. III, p. 586. — Toppi, *Biblioteca napoletana*, Naples, 1678, p. 126-127. — Savonarola, *Gerarchia ecclesiastica teatina*, Brescia, 1745, p. 13, 88, 99. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e part., Brescia, 1753, p. 785. — Vezzosi, *I scrittori dei clerici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 40-41. — Capasso, *Memorie storiche della Chiesa sorrentina*, Naples, 1854, p. 98.

A. PALMIERI.

ANGUA. Voir ANGUIENSIS (Ecclesia).

ANGUERRANT (JEAN D'). Voir AUGUERRANT (Jean d').

ANGUI (ANTOINE D'), dominicain, ancien prieur du couvent de Laval, fut le premier provincial de la province de Sainte-Rose de Lima, érigée le 7 août 1680. Cette province, issue de celle de Basse-Germanie (*Germaniae Inferioris*), se composait lors de sa fondation des couvents de Lille, Saint-Omer, Tournai, Liège, Valenciennes, Bergues, Ypres, Douai, Revin. Une lettre sans date aux Archives départementales du Nord (*fonds des dominicains de Lille*) témoigne que la création avait pour but de soustraire aux supérieurs espagnols des sujets relevant du roi de France. Le P. Antoine d'Angui gouverna cette province jusqu'au 12 mai 1685, où le P. Grégoire Rémond fut élu pour lui succéder.

F. Desmons, *Gilbert de Choiseul*, Tournai, 1907, p. 158, d'après Ch.-L. Richard, *Hist. des couvents des dominicains et des dames dominicaines de Lille*, Liège, 1782, 1^{re} part., c. VIII, IX, XII. — Bernard de Jonghe, *Belgium dominicanum*, Bruxelles, 1719. — *Monumenta annalium ord. praed.*, ms. (arch. ord., Lib. A, p. 148).

R. COULON.

ANGUIENSIS (*Ecclesia*). Le nom de cette chrétienté d'Afrique, plus ou moins défigurée dans les manuscrits, a donné lieu à des interprétations assez divergentes. Les uns (Morcelli, Gams, de Mas-Latrie, Schmidt) l'ont placée en Numidie; Tissot déclare la province incertaine; enfin, se fondant sur ce qu'un manuscrit appelle un évêque d'*Agbia*, dont nous avons parlé ci-dessus, t. I, col. 925, *Quintus ab Anguia*, Mgr Toulotte et le R. P. Mesnage croient que les deux localités n'en font qu'une, en d'autres termes qu'*Anguiensis* n'est qu'une déformation d'*Agbiensis*. Les premiers appuient leur opinion sur le fait suivant.

Parmi les évêques d'Afrique présents à la conférence de Carthage, en 411, se trouvait *Paschasius, episcopus plebis ANGUIENSIUM*. Il avait d'abord prié un de ses collègues, Victorianus, de *Musti*, d'être son porte-parole. Mais il put venir en personne et, à l'appel de son nom, déclara qu'il n'avait aucun compétiteur donatiste dans son diocèse : *Praesto sum, unitatem habeo. Collatio habita inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxxvi, Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. IV, col. 97, 268. Si l'évêque de *Musti*, ajoutent-ils, avait été chargé par celui de l'*Ecclesia ANGUIENSIS* de le représenter, c'est vraisemblablement qu'ils étaient voisins; par conséquent, cette dernière localité devait être en Numidie comme la précédente. La déduction serait acceptable s'il n'y avait une ville de ce nom qu'en Numidie; mais on en connaît une autre en Proconsulaire, dont l'existence est même beaucoup mieux prouvée (aujourd'hui Henschir Mest). Et comme elle est à proximité d'*Agbia* (Aïn Hedja), il se trouve ainsi que leur raisonnement est pour le moins aussi probant en faveur de la thèse du R. P. Mesnage que contre elle. Ce qui m'empêche cependant d'adopter sans réserve cette dernière, c'est, d'une part, l'extrême confusion des variantes de la liste conciliaire de 256, d'où l'on tire assez péniblement le nom d'*Agbia* (voir les références à ce mot), et, d'autre part, que le texte de la conférence de 411, où apparaît *Paschasius*, ne donne aucune leçon qui puisse faire songer à la forme *Agbia*. Nous sommes donc en face d'un problème topographique encore incomplètement élucidé, dont la solution, espérons-le, nous sera fournie un jour ou l'autre par quelque découverte épigraphique. Voir *AGBIA*, t. I, col. 925; *MUSTI*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 77. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 645. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — De-Vit, *Totius latinitalis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 299, au mot *Angua* ou *Ancia*. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province*

romaine d'Afrique, Paris, 1884-1888, t. II, p. 780-781. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 89; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1869. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, *Proconsulaire*, p. 119-121, 365. — Joh. Schmidt, *Anguiensis*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I, col. 2193. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 84, 179.

Aug. AUDOLLENT.

ANGUISCIOLA (GIOVANNI BATTISTA). Succèsivement clerc de la Chambre apostolique et protonotaire apostolique, il fut préconisé, le 25 juin 1706, archevêque de Larisse *in partibus* et nommé, le 10 novembre suivant, nonce à Venise, où il arriva le 9 décembre. Les dépêches à lui adressées par le cardinal-secrétaire d'État Paulucci durant sa nonciature sont conservées aux archives du Vatican, où elles forment le t. cccv de la *Nunziatura di Venezia*, et sont précédées de ses Instructions, qui ne portent que sur des questions d'un intérêt secondaire : le cardinal y insiste surtout sur la conduite qu'il aura à tenir à l'égard des prêtres de rite grec, dont la façon d'agir laissait, semble-t-il, à désirer. Les dépêches d'Anguisciola sont contenues dans les t. clv-clvi de la même *Nunziatura*. Il mourut, durant ces fonctions, le 18 août 1707, après, sans doute, une courte maladie, car sa dernière dépêche est du 23 juillet. Ne pas le confondre avec trois autres personnages, également nommés Giovanni Anguisciola, sur lesquels on peut voir Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 1^{re} part., p. 793-794.

Liisi Karttunen, *Les nonciatures permanentes de 1650 à 1800*, Genève, 1912, p. 79, 231.

J. FRAIKIN.

ANGUISSOLA (GIUSEPPE GAETANO), religieux théatin, né à Plaisance, le 1^{er} avril 1688. Il embrassa la vie religieuse à Rome en 1705, fut envoyé à Naples comme maître des novices, et mourut à Plaisance en odeur de sainteté, le 18 mai 1716. On a de lui : *Modo pratico per abituarsi nella profittevole memoria della Passione di Gesu, e di Maria*, Naples, 1716.

Savonarola, *Vita del P. Giuseppe Gaetano Anguissola Piacentino dei cherici regolari detti volgarmente teatini, compendiosamente descrittta*, Florence, 1719. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e part., Brescia, 1753, p. 794. — Vezzosi, *I scrittori de' cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 41-42.

A. PALMIERI.

ANGULO (PIERRE D'), premier évêque de Vera Paz, au Guatemala, naquit à Burgos. En 1524, après avoir terminé ses études, il partit pour l'Amérique, avec quelques jeunes gens désireux de gloire et de richesses. La vue des injustices dont les pauvres Indiens étaient victimes le fit s'intéresser à leur cause. Pour être plus en état de les aider, d'Angulo voulut se faire dominicain et prit l'habit au couvent de Mexico (1528). Une fois prêtre, il se dévoua tout entier au ministère chez les Indiens. A plusieurs reprises, il devint le compagnon et le confident de Barthélemy de Las Casas, qu'il accompagna au Pérou. En 1541, le P. d'Angulo fut envoyé avec deux autres Pères à Guatemala pour y continuer la mission fondée par le P. Dominique de Betanzas. Cette mission, sous la direction du P. d'Angulo, prospéra si bien que, dix ans après, elle était assez nombreuse pour former une province indépendante, sous le nom de Saint-Vincent de Chiapa. Cette province fut érigée au chapitre de Salamanque, en 1551. Au nord du Guatemala, vivait une peuplade farouche et restée indépendante. Les Espagnols appelaient ce pays la *Terre de Guerre*. C'est là que le P. d'Angulo tourna son zèle apostolique. Peu à peu les Indiens se convertirent. Aussitôt les missionnaires, non contents de les amener à la foi, voulurent en même temps leur assurer le bénéfice de la civilisation. Pour les soustraire

à cette vie errante, si peu propre à un vrai développement, ils leur persuadèrent de choisir un mode de vie sédentaire; ils fondèrent des villages, firent des règlements tant au point de vue civil qu'au point de vue religieux, nommèrent des chefs pour chaque village.

Le pays changea de nom et, au lieu de s'appeler *Terre de Guerre*, il reçut le nom de terre de *Vera Paz*. Une ville se bâtit, San Domingo de Vera Paz, fut érigée en évêché et Philippe II présenta Pierre d'Angulo pour être le premier titulaire. Pie IV ratifia ce choix le 27 juin 1561. Mais le nouvel élu, se rendant à Guatemala pour ses affaires, tomba malade en route, à Zalama, et mourut le 1^{er} avril 1562, avant d'avoir reçu ses bulles de Rome.

Bullar. ord., t. v, p. 104. — Lopez Jean, *Quinta parte dell' istoria di S. Domenico*, trad. ital., Messine, 1652, p. 399. — Mich. Pio, *Delle vite degli huomini illustri di S. Domenico*, 2^e part., Pavie, 1613, p. 247. — Cavalieri, *Galleria*, etc., Bénévent, 1696, t. II, p. 37. — Marie-Aug. Roze, *Les dominicains en Amérique*, Paris, 1878, p. 60-64.

R. COULON.

ANGUS, évêque de Sodor (Écosse) de 1426 à 1441. Angus des Iles ou de Prole, sous-diacre et curé de la paroisse de Saint-Colombe dans le diocèse d'Argyll, fut nommé évêque de Sodor le 19 juin 1426, après avoir reçu la dispense *super defectu natalium*. Le 14 mars 1427-1428, le pape Martin V lui donna en commendé la paroisse de Saint-Coman-en-Yle. Angus entra au parlement écossais le 10 mars 1429-1430.

Brady, *The episcopal succession in England...*, Rome, 1876, t. I, p. 107. — Dowden, *Bishops of Scotland*, Glasgow, 1912, p. 288, 289. — Eubel, *Hierarchia*, 1913, t. I, p. 457.

A. TAYLOR.

ANHALT, duché situé au centre de l'Allemagne. Formé par six enclaves entourées par la Prusse et le Brunswick, il a une superficie de 2 294 kilomètres carrés et comptait au recensement du 1^{er} décembre 1910 : 331 128 habitants, dont 315 262 protestants, 12 755 catholiques, 1 383 juifs, 1 728 dissidents ou sans religion. Les catholiques forment donc 3,85 0/0 de la population totale; 3 000 à 4 000 ouvriers étrangers catholiques, polonais pour la plupart, viennent chaque printemps dans le pays pour repartir en automne. Comme dans tous les États allemands où l'élément catholique est en minorité, il augmente plus rapidement que la population protestante, soit par la fécondité plus grande des mariages catholiques, soit surtout par l'immigration. Il y avait en 1822 : 1 200 catholiques, soit 0,94 0/0 de la population totale; en 1858 : 1 160 (0,66 0/0); en 1871 : 3 378 (1,66 0/0); en 1885 : 5 492 (2,11 0/0); en 1900 : 11 699 (3,70 0/0).

Avant 1918, le duché était une monarchie constitutionnelle, et la maison régnante protestante. Le pays faisait partie de l'empire allemand et occupait le quinzième rang parmi les États de l'empire. Au point de vue religieux, il formait un vicariat apostolique dépendant de la Propagande; l'administration en était confiée depuis 1868 aux évêques de Paderborn. Il y avait quatre paroisses (Dessau, résidence du curé doyen, Bernburg, Zerbst, Köthen) et sept autres stations avec prêtre résidant, quatorze écoles avec 1 248 enfants (en 1910). A Dessau et à Köthen il y avait un couvent de sœurs grises de Breslau avec vingt-sept religieuses. L'Église jouissait d'une assez large liberté et le gouvernement se montrait jusqu'ici bienveillant et respectait les droits des catholiques. Ils ne pouvaient cependant pas prélever d'impôts du culte, comme le faisaient les protestants du pays. Les droits d'étole étaient abolis à Dessau, mais subsistaient dans les autres paroisses. Il n'y avait pas de loi sur l'éducation des enfants issus de mariages mixtes : liberté était laissée aux parents de faire des

stipulations à ce sujet. La nomination des curés et vicaires n'était soumise à aucun contrôle du gouvernement, mais avant d'entrer en fonction, les curés devaient signer une déclaration d'obéissance à certaines prescriptions. L'État contribuait à l'entretien des ministres du culte et des écoles élémentaires catholiques, mais considérait ces subsides comme révocables à volonté et n'admettait pas d'obligation juridique de subvenir aux frais du culte catholique. Le *Bonifatiusverein* donnait annuellement des subsides considérables aux paroisses catholiques du pays.

On regarde comme fondateur de la dynastie d'Anhalt Adalbert de Ballenstedt, qui possédait, vers 1020, des territoires étendus entre l'Elbe et la Saale. Un de ses descendants, Albert l'Ours (t. I, col. 1469), fut le premier margrave de Brandebourg. Le plus jeune de ses fils, Bernard, hérita des possessions qui forment maintenant le duché d'Anhalt. Le pays fut dans la suite divisé entre plusieurs branches de la famille souveraine. Le prince Joachim Ernest les réunit en 1570, mais, en 1603, ses fils partagèrent de nouveau et on compta cinq principautés : Dessau, Bernburg, Plötzkau, Zerbst, Köthen. Par l'extinction des autres lignes, les ducs d'Anhalt-Dessau furent depuis 1863 possesseurs de tout le pays et se nommèrent simplement ducs d'Anhalt.

Le pays, autrefois habité par les Sorbes et les Wendes, fut christianisé aux IX^e et X^e siècles. La colonisation allemande l'occupait et, en subjuguant la population indigène, y répandit aussi peu à peu la foi. De nombreux monastères furent fondés. Le plus célèbre fut le couvent de bénédictines à Gernrode, fondé en 960 par le margrave Gero; d'autres monastères s'élevèrent à Hagenrode, Tankmarsfelde, Frohse. Le pays était sous la juridiction des évêques de Meissen, Brandebourg et Mersebourg. Au commencement de la réforme luthérienne, un prince d'Anhalt-Zerbst était évêque de Mersebourg (voir ADOLPHE D'ANHALT, t. I, col. 581), son frère Magnus, prévôt de la cathédrale de Magdebourg : tous les deux se distinguèrent par leur zèle pour la foi catholique. Un autre prince d'Anhalt mourut en 1504 gardien du couvent des franciscains à Magdebourg.

La Réforme cependant s'implanta très vite dans le pays. Wittenberg était trop dans le voisinage : Luther lui-même prêcha plusieurs fois à Dessau et à Zerbst. Le souverain d'alors, Wolfgang, fut un des plus chauds partisans de la révolution religieuse; son nom se trouve dans la Confession d'Augsbourg. Les monastères du pays s'opposèrent à l'introduction du protestantisme, excepté celui de Gernrode. Les franciscains de Zerbst résistèrent jusqu'en 1532; ils furent finalement chassés et le pays entièrement protestantisé. En 1587, le calvinisme, introduit de force, remplaça le luthéranisme; une réaction luthérienne se produisit dans la suite, et les deux confessions finirent par s'entendre. Plus tard, un prince de la branche d'Anhalt-Dessau, Christian Aribert (mort en 1677), passa au service de l'Autriche et devint catholique; il fut exclu du droit de succession. Les franciscains visitèrent les rares catholiques du pays. Dès 1719, un père avait sa résidence fixe à Dessau, et de là exerçait son ministère à Zerbst et Köthen. La Propagande accordait une subvention annuelle et les souverains du pays firent preuve de bienveillance en leur assignant quelques revenus. En 1723, on ne comptait que trente-quatre catholiques dans le pays. Le duc Frédéric-François d'Anhalt-Dessau (1754-1814) avait un certain nombre d'employés catholiques à sa cour; il n'aidera pas seulement matériellement la mission, mais lui conféra aussi, par un rescrit du 18 juillet 1787, de nouveaux droits, comme celui de baptiser, de bénir les mariages, etc., toutes choses pour lesquelles les catholiques avaient dû

recourir jusque-là aux ministres protestants. Une autre mission fut fondée en 1771 à Rosslau, puis en 1776 transférée à Zerbst. Le gouvernement lui-même y appela les franciscains et leur garantit un traitement annuel. A la suite des scandales donnés par le dernier titulaire de cette mission, elle fut supprimée en 1814 et n'eut de prêtre résidant qu'à partir de 1858. Une année plus tard, en 1859, eut lieu l'érection de la paroisse de Bernburg. Le 18 avril 1807, les ducs d'Anhalt-Dessau, Bernburg et Köthen entrèrent dans la Confédération du Rhin, créée par Napoléon I^{er}. En conséquence, ils durent étendre à leurs pays un article de loi que Napoléon avait imposé à d'autres princes protestants du centre de l'Allemagne et en vertu duquel « l'exercice du culte catholique devait être pleinement assimilé à l'exercice du culte luthérien et les sujets des deux religions jouir sans restriction des mêmes droits civils et politiques ». En 1816, une mission fut fondée à Köthen et devint bientôt le centre du catholicisme par la conversion du duc Ferdinand-Frédéric (voir l'article suivant). Les jésuites y furent appelés et publièrent un manuel de prières (*Köthener Gebetbuch*), qui eut une grande vogue à travers l'Allemagne. Ils durent cependant se retirer devant les antipathies protestantes et furent remplacés par des prêtres séculiers en 1848. A la demande du duc Ferdinand-Frédéric, les catholiques furent immédiatement soumis au Saint-Siège, qui nomma, en 1826, délégué apostolique le vicaire apostolique de Saxe et transféra bientôt, le 22 avril 1827, la juridiction au nonce de Munich; par bref du 3 août 1834, Grégoire XVI plaça tous les catholiques des duchés d'Anhalt sous la même juridiction. Cédant plus tard aux désirs du gouvernement, qui préférait que les catholiques fussent placés sous un évêque allemand, le Saint-Siège conféra, le 17 mars 1868, l'administration du vicariat apostolique à l'évêque de Paderborn et ses successeurs, tout en maintenant la juridiction suprême de la Propagande.

Woker, *Geschichte der norddeutschen Franziskaner-Missionen*, Fribourg, 1880, p. 296-327. — Freisen, *Staat und kath. Kirche in den deutschen Bundesstaaten*, Stuttgart, 1906, t. II, p. 1-142. — Carl Fey, *Das Vordringen des Katholizismus im Herzogtum Anhalt*, Köthen, 1912.

J. PIETSCH.

1. ANHALT (ADOLPHE D'). Voir ADOLPHE D'ANHALT, t. I, col. 581.

2. ANHALT-KÖTHEN (FERDINAND-FRÉDÉRIC, DUC D'), converti. Il descendait d'une branche cadette de la maison d'Anhalt-Köthen, les ducs d'Anhalt-Köthen-Pless, et naquit à Pless (Silésie) le 25 juin 1769. D'abord officier dans l'armée prussienne de 1786 à 1818, il fut appelé à gouverner le duché quand la ligne principale d'Anhalt-Köthen s'éteignit en 1818. Après la mort de sa première femme, il s'était marié, en 1815, avec la comtesse Julie de Brandebourg, fille naturelle de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Plusieurs catholiques occupaient des charges à sa cour; un séjour prolongé à Paris et à Vienne fournit au duc et à sa femme l'occasion de connaître plus à fond la foi catholique; les solennités du culte, les entretiens avec des prêtres et laïques de marque, surtout avec le P. Ronsin, jésuite à Paris, finirent par ramener le couple princier dans le giron de l'Eglise. Quelques mois plus tôt, le secrétaire privé du duc, Albert d'Haza-Radtitz, avait fait le même pas (cf. Rosenthal, *Konvertitenbilder*, Ratisbonne, 1871, t. II, 3^e part., p. 521-524). Ils abjurèrent l'hérésie le 24 octobre 1825, à Conflans, et furent reçus dans l'Eglise par Mgr de Quélen. La conversion resta encore secrète pendant quelques mois, mais, après son retour dans le duché, le duc publia, le 13 janvier 1826, une proclamation à

son peuple, par laquelle il lui donna connaissance de son changement de religion et s'engagea à protéger, comme par le passé, les droits et les libertés de ses sujets protestants, qui formaient l'immense majorité des habitants du duché. Cette conversion fit naturellement beaucoup de bruit. Le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, frère de la duchesse, écrivit à celle-ci une lettre, qui passa dans les journaux de l'époque et dans laquelle il qualifia la conversion d'aveuglement funeste. Plusieurs brochures pour et contre la conversion et relatives à la lettre du roi de Prusse, furent publiées; les ministres protestants portèrent le sujet en chaire et publièrent ces sermons. On essaya plus tard, mais en vain, de nier l'authenticité de la lettre du roi de Prusse, à cause des sentiments d'aversion que ce monarque y manifestait pour une religion que professaient cinq millions de ses sujets. Le duc bâtit à Köthen, où il n'y avait eu jusque-là qu'une modeste chapelle catholique, une belle église et la dota princièrement. Le pape Léon XII y érigea une paroisse, le 17 mai 1826, et lui assigna comme territoire tout le duché. Le P. Beckx, plus tard général de la Compagnie de Jésus, en fut le premier administrateur et confesseur du duc. Une école catholique y fut établie et, en 1828, un couvent de frères de Saint-Jean-de-Dieu fut fondé, mais il ne put se maintenir après la mort du duc et les religieux durent partir en 1833. Ferdinand-Frédéric mourut le 23 août 1830, sans laisser de postérité. Sa femme se retira à Vienne et y vécut jusqu'en 1848. Le duché passa au duc Henri, frère de Ferdinand-Frédéric, avec lequel la famille s'éteignit en 1847; le pays fut alors incorporé au duché d'Anhalt-Dessau.

J. PIETSCH.

1. ANHAUSEN, sur la Jaxt, près de Groningen (Wurtemberg), diocèse de Wurzburg, couvent d'ermites de Saint-Paul, fondé en 1357 ou 1403 par la famille de Rabenburg, supprimé en 1557.

L. BOITEUX.

2. ANHAUSEN (*Ahusen, Auhausen, Hanhsin*), sur la Brenz; non loin de Heidenheim (Wurtemberg), diocèse d'Augsbourg, couvent de bénédictins fondé en 1125, par le comte Mangold de Dillingen, à Langenau près d'Ulm, et transféré en 1135 à Anhausen, sous le vocable des saints Martin et Nicolas. Cf. *Wurtemberg. Urkundebuch*, 1849, t. I, p. 366, n. 286; t. II, p. 26, n. 318. Le duc Ulrich en chassa les bénédictins en 1536; mais, de 1558 à 1806, il y eut des abbés protestants, au nombre desquels figurent le polémiste Jacques Heilbrunner (1615) et un mystique, M. Fred. Roos, mort en 1803.

Georgisch, *Regesta chronologico-diplomatica*, Francfort et Leipzig, 1740-1744, voir à la table, p. 22. — Heller, *Geschichte d. Klosters Anhausen*, Ulm, 1775. — F. C. G. Hirsching, *Stifts und Klosterlexikon*, Leipzig, 1792, t. I, p. 135-139. — Franz Sauter, *Die Klöster Württembergs*, Stuttgart, 1879.

L. BOITEUX.

ANHÉLOVYC (ANTOINE), évêque ruthène de Peremyśl et métropolitaine de Halič (1759-1814). — I. L'évêque de Peremyśl (1796-1808). II. Les négociations en vue de la restauration de la métropole de Halyč (1779-1808). III. Anhélovyc, métropolitaine de Halyč (1808-1814).

I. L'ÉVÊQUE DE PEREMYŚL (1796-1808). — Antoine Anhélovyc naquit en 1759, à Hryniv, doyenné de Bibrka, éparchie de Lviv (Léopol), d'une famille de paysans ruthènes. Destiné au clergé séculier, il fit ses études au *Barbareum* de Vienne, fondé en 1774 pour l'éducation des séminaristes du rite grec catholique, près de l'église de Sainte-Barbe, devenue église paroissiale de ce rite à Vienne. Ces études terminées, Anhélovyc devint le premier recteur du séminaire central de Léopol, créé en 1783 par l'empereur Joseph II pour

remplacer le collège pontifical arméno-ruthène de cette ville. Assistant aux partages de la Pologne entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, il allait participer aux négociations par lesquelles la diplomatie de ces trois puissances s'efforçait de régler au mieux de leurs intérêts les destinées de l'Église ruthène unie, violemment coupée en tronçons et sollicitée, en Russie du moins, à l'apostasie orthodoxe. C'est à ce point de vue que le rôle du personnage est important dans l'histoire ecclésiastique.

Les querelles entre Ruthènes catholiques et non catholiques, ces derniers s'appuyant sur leurs congénères de Russie, avaient été un des prétextes du partage, du côté de celle-ci, qui s'efforça après le partage d'entraîner les catholiques dans le schisme oriental, et dont toute la politique convergea toujours vers ce but. Elle avait mis, dès 1667, la main sur la métropole des Ruthènes, Kiev, qui n'avait jamais été gagnée à l'Union, et, voulant achever la conquête des catholiques de rite grec au point de vue religieux comme au politique, confisqua l'autorité du métropolitain uni à Rome. A partir de 1795, elle retint le titulaire, Théodose Rostotskyj, à Pétersbourg, lui dictant sa ligne de conduite, même au dehors du territoire russe. La cour de Rome ne pouvait tolérer cette diminution de ses pouvoirs, et voulut conserver la dignité de métropolitain en Autriche, pays catholique : ce fut à ses efforts qu'Anhélovyc se trouva mêlé, comme candidat à cette dignité. Mais les difficultés générales de la situation s'aggravèrent pour lui de ce fait, qu'appartenant au clergé séculier, il eut toujours contre lui l'opposition des religieux basiliens (voir ce mot), qui, en vertu des prescriptions du concile de Zamost', depuis 1724, détenaient exclusivement les évêchés unis, et avaient le droit d'exiger que les candidats fissent au préalable un noviciat chez eux et profession religieuse solennelle. L'antagonisme commença dès le début, puisque l'élévation d'Anhélovyc au siège de Peremyśl fut le résultat des efforts du clergé séculier pour réduire à rien un privilège qu'il estimait exorbitant.

Le 6 juillet 1795, l'empereur François II nomma Anhélovyc évêque de ce siège, et fit requérir le métropolitain, par son ambassadeur à Pétersbourg, de déléguer pour la consécration et l'intronisation du nouvel élu, qui lui revenaient en vertu du droit canonique oriental. L'évêque de Léopol, désigné à cet effet, y procéda le 14 février 1796 : Anhélovyc retint le siège et administra l'éparchie toute sa vie, même une fois devenu métropolitain.

Les efforts du nouveau promu tendirent surtout à obtenir pour ses coreligionnaires des garanties dans la nouvelle condition politique que les partages leur créaient en Autriche, mais il avait à lutter contre l'hostilité séculaire des Polonais du rite latin, hostilité si funeste à l'ancienne monarchie. Ces efforts, unis à ceux des évêques de Léopol et de Kholm, ne réussirent pas à faire établir un référendaire ruthène, chargé de représenter les intérêts ecclésiastiques dans les conseils du gouvernement, comme il en existait un pour le clergé polonais. L'empereur en nomma bien un par décret (1803), mais les intrigues du gouverneur de Galicie, de qui dépendaient ces diocèses, réussirent à faire annuler la mesure. Lorsqu'Anhélovyc se trouva chargé de l'administration de trois immenses éparchies, par la mort de ses confrères (1804), il ne put rien obtenir de plus, alors que l'hostilité du référendaire polonais, qui concentrait toutes les affaires, était notoire à l'égard des Ruthènes.

Les récentes transformations politiques avaient avivé même les vieilles querelles et augmenté les prétentions du clergé latin, qui avait souvent considéré les Ruthènes comme une race inférieure et s'était efforcé de les maintenir dans une condition secondaire.

L'empereur Léopold II avait proclamé l'égalité des deux rites, mais cette mesure n'avait fait que surexciter les susceptibilités et les prétentions de l'Église polonaise. L'évêque latin de Peremyśl, Antoine Golaszewski, présenta en octobre 1800, au gouvernement de Galicie, une requête demandant qu'on appliquât aux Ruthènes les réserves apportées par la bulle de Benoît XIV, *Esti pastoralis*, qui se rapportait aux grecs unis de l'Italie méridionale. Il exigeait, en outre, que les Ruthènes fussent astreints au calendrier grégorien, et que les conversions de protestants ne pussent se faire que dans le rite latin. Le gouvernement provincial demanda l'avis d'Anhélovyc, qui répondit par deux dissertations en latin, adressées au gouvernement et à Golaszewski : il rappelait les prohibitions pontificales sur la matière depuis le temps de Léon X, ainsi que l'échec d'une demande semblable faite par les évêques de Pologne peu après la promulgation de la bulle *Esti pastoralis*. Quant à l'ancien calendrier, il en défendait l'usage par des raisons parfois assez bizarres ; par exemple, les pasteurs des deux rites pouvaient, avec la différence des dates des fêtes chômées, s'entraider plus facilement dans le saint ministère, avantage appréciable à une époque où le recrutement du clergé était assez difficile, etc. Le gouvernement donna raison à l'évêque ruthène, ce qui lui permit d'agir plus efficacement dans la question du passage d'un rite à l'autre que dans celle des référendaires. Les évêques latins acceptaient sans difficulté les laïques et les moines uniates qui venaient à eux et ne tenaient nul compte des réclamations et des droits de leurs ordinaires, bien que le Saint-Siège eût interposé plus d'une fois son autorité, et encore Pie VII, qui, par son rescrit du 13 juin 1802, renouvela les défenses antérieures. Du moins Anhélovyc put réclamer auprès de l'empereur, en 1804, à propos des basiliens qui fuyaient la Russie et que les évêques latins agrégeaient à leur clergé sans autre formalité ; mais le conflit ne fut réglé par une mesure générale qu'en 1863.

II. LES NÉGOCIATIONS EN VUE DE LA RESTAURATION DE LA MÉTROPOLE DE HALIC (1779-1808). — Nous avons vu que, des huit éparchies dont se composait l'Église ruthène, trois seulement étaient passées sous la domination autrichienne, pendant que la tsarine Catherine ne conservait qu'une de celles qui lui étaient échues, Polotsk, et s'efforçait de transformer les autres en éparchies orthodoxes ; tout, en Autriche, resta dans l'état existant au moment des partages, mais dès l'année 1774, il avait été question d'ériger une métropole du rite grec pour les pays soumis à l'Autriche-Hongrie, à Munkacs, puis, en 1779, à Léopol, mais le projet échoua tour à tour devant l'opposition réciproque des deux couronnes. En 1790, les évêques de Peremyśl et Léopol remirent la question sur le tapis, mais leur requête se heurta à la difficulté de créer une dotation pour la métropole, les bouleversements apportés par Joseph II dans la propriété ecclésiastique ne permettant pas de nouvelles fondations. L'Autriche continuait à reconnaître la juridiction du métropolitain Rostotskyj, prisonnier du gouvernement russe, et en 1799, lors de la vacance de l'évêché de Léopol, elle sollicitait sa délégation pour le candidat qu'elle avait choisi. Toutefois, les évêques de Galicie ayant sollicité une délégation générale, pour tous les cas à venir, Rostotskyj ne répondit pas ou ne put répondre, le cabinet de Pétersbourg le lui défendant. Le projet d'une réorganisation des évêchés latins de Galicie, élaboré dès 1800, souleva la question d'une réforme pareille pour les Ruthènes. On proposait de supprimer l'éparchie de Kholm, la plus petite, puis, en 1803, de les supprimer toutes les trois par voie d'extinction. Les évêques ruthènes sollicitèrent alors à Vienne le rétablissement de la métropole de Halic, créée au

xiv^e siècle pour la principauté de ce nom, et qui, au siècle suivant, avait été réunie à celle de Kiev par le patriarche de Constantinople. Dans une requête à Pie VIII, les éparques patronnaient le projet de 1779; nouvelle métropole aurait sous sa juridiction toutes les éparchies de rite grec de la monarchie, celles de Hongrie comme celles de Galicie. Rome se refusant à priver le métropolitain vivant de son autorité, Anhélovyc et l'évêque de Léopol sollicitèrent celui-ci, en 1803, de prendre pour coadjuteur le candidat qu'ils avaient recommandé à Vienne pour la nouvelle métropole. Rostotskyj s'y refusa et signa une protestation contre tout amoindrissement de sa juridiction. De fait, le tzar Alexandre I^{er} lui rendit en 1805 l'exercice de ses pouvoirs, mais le métropolitain mourut peu après.

Cette mort et celle, arrivée peu auparavant, des deux autres évêques uniates de Galicie, laissaient Anhélovyc seul pour administrer trois éparchies comptant environ dix-huit cents paroisses. Le tzar créait bien un métropolitain en juillet 1806, mais sans demander pour lui la confirmation pontificale. Il était clair que le nouveau métropolitain ne pouvait exercer aucune juridiction en Autriche, même sous forme de délégation. Aussi, en même temps qu'Anhélovyc renouvelait ses instances à Rome (août 1805) l'empereur François II faisait agir dans le même sens le nonce Severoli. Et rompant avec le système de Joseph II, qui avait interdit les communications avec Rome, il permettait à l'évêque d'envoyer quatre jeunes Ruthènes étudier au Collège de la Propagande. L'attitude de celui-ci pendant la guerre avec Napoléon augmenta la bienveillance de son souverain à l'égard des Ruthènes. Alors que les Polonais favorisaient de leur mieux la cause de celui qu'ils appelaient le restaurateur de leur monarchie, l'évêque de Peremyśl, dans une lettre pastorale du 25 octobre 1805, au lendemain de la capitulation d'Ulm, exhortait ses fidèles à ne pas prêter la main à l'invasion, mais à respecter l'autorité de l'empereur. Aussi celui-ci, le 11 septembre 1806, la paix signée, dans une lettre au pape, présentait-il le prélat comme candidat à la métropole dont il sollicitait le rétablissement avec les droits et privilèges de celle de Kiev, selon les anciens usages confirmés par la bulle de Clément VIII *Decet romanum pontificem*, et avec union du siège de Léopol à la nouvelle métropole. Pendant qu'à Rome on délibérait, que les avis des consultants chargés de l'affaire se partageaient, que Pie VII et son secrétaire d'État Casoni penchaient pour l'acceptation de la requête, l'empereur envoyait au gouverneur de Galicie un décret érigeant la métropole, et nommait Anhélovyc avec dotation provisoire. Le décret était enregistré à Léopol le 17 octobre 1806 et promulgué le mois suivant. La bulle de restauration, *In universalis Ecclesiae regimine*, ne fut promulguée que le 22 février de l'année suivante. Texte dans le recueil mentionné ci-dessous de Harasévyč. Severoli était chargé de l'exécution de la mesure, après en avoir averti le métropolitain de Kiev créé par le tzar et auquel le pape avait reconnu les droits d'administrateur de la métropole russe. On confirmait les décrets du concile de Zamost' pour le territoire de l'autrichienne, sans préjudice des droits du siège de Kiev, dans les limites de l'empire russe, et sans modification pour ce qui concernait les basiliens. Tel est le statut qui, en 1914, régissait encore l'Église ruthène en Autriche. Le métropolitain, nommé par l'empereur, sans intervention des évêques, est seul confirmé en consistoire; les suffragants, nommés aussi par l'empereur, mais après entente avec le métropolitain, sont institués et consacrés par celui-ci.

Anhélovyc reçut ses bulles le 15 avril 1807, mais ne put prendre de suite possession de son siège. Dès octobre 1805, il avait fait les propositions nécessaires,

en tant qu'administrateur des sièges vacants, pour la nomination de nouveaux évêques. On était à une période où la rivalité entre le clergé séculier et les basiliens était de plus en plus vive. Anhélovyc avait proposé deux séculiers, et recommandé le basilien Sponring pour le troisième siège, celui de Kholm. C'était une lutte d'influences, tant auprès du gouvernement local qu'auprès de l'empereur, à qui ferait passer ses candidats. De son côté, le référendaire latin André Zeisl proposait de soumettre le métropolitain grec à l'archevêque latin de Léopol, dont il recevrait la consécration. La minorité du gouvernement local, qu'il avait gagnée à ses vues, demandait comme métropolitain le même basilien Sponring. Mais la chancellerie autrichienne, qui examina les propositions contradictoires en juillet 1806, rejeta celles de la minorité comme lésant les droits des Ruthènes et offensives pour Anhélovyc, dont le gouvernement impérial n'avait qu'à se louer. La bulle *In universalis Ecclesiae* souleva de nouvelles difficultés : le gouvernement, fidèle à sa maxime d'écarter toute action étrangère, prétendait en confier l'exécution, non au nonce, mais à l'archevêque latin de Léopol, Cajétan Kicki; il refusait d'ailleurs son *placet* à certaines clauses : depuis 1783 il réprouvait le concile de Zamost', et prétendait supprimer l'exemption des basiliens. Harasévyč, agent d'Anhélovyc à Vienne, et adversaire acharné des basiliens, d'ailleurs imbu des préjugés joséphistes, n'était pas étranger à ces retards. Le métropolitain dut céder sur les deux derniers points, auxquels sans doute, comme séculier, il n'attachait pas une importance capitale. Mais il obtint, à la fin de 1807, la création d'un référendaire laïc pour les affaires ruthènes, qui furent enlevées au latin.

Le diplôme impérial du 11 août 1808, restaurant la métropole, fut enregistré le 16 septembre au gouvernement de Galicie, et Anhélovyc, intronisé le 25, donna ce jour même sa lettre pastorale de prise de possession. Le cérémonial, élaboré à Vienne, sans doute par Harasévyč, trahit ses préjugés et une habile subordination du pouvoir ecclésiastique au civil. Le point culminant fut celui où, au moment de la petite entrée, le nouveau métropolitain reçut de ses collègues des deux autres rites locaux, l'archevêque latin et le métropolitain arménien, le *saccos* ou dalmatique brodée, emblème de la juridiction métropolitaine chez les Ruthènes, qui ont en cela mieux gardé que les Orientaux l'ancienne discipline de l'Église grecque.

III. ANHÉLOVYC MÉTROPOLITE DE HALIC (1808-1814). — Les guerres continuelles qui remplirent l'époque napoléonienne faillirent amener un nouveau démembrement de l'éparchie de Léopol. En 1809, par la paix de Schönbrunn, l'Autriche perdait en Galicie les deux cercles de Tchorktiv (Czorktow) et de Tarnopol, peuplés presque exclusivement de Ruthènes, et cédés à la Russie. Le 21 mai 1810, Anhélovyc institua à Tarnopol un consistoire particulier, que le gouvernement russe laissa fonctionner; les tentatives de l'évêque schismatique de Kaménets, pour faire passer ce district au schisme, restèrent vaines. Plus tard, l'évêque ruthène catholique de Loutsk en prit l'administration, et le consistoire fut supprimé. Le même traité de Schönbrunn donnait au grand-duché de Varsovie, sous la souveraineté du roi de Saxe, l'éparchie de Kholm, et le cercle de Zamost', partie de celle de Peremyśl, changement qui ne modifia rien au point de vue ecclésiastique, et en 1810 le basilien Ferdinand Ciechanovskyj fut promu à ce siège et consacré le 8 octobre par Anhélovyc. Quant à Peremyśl, le métropolitain en garda l'administration jusqu'en 1813, peu de mois avant sa mort : le prêtre séculier Michel Lévitkyj, nommé le 3 juin 1813 par l'empereur, reçut la consécration épiscopale des mains d'Anhélovyc le 20 septembre.

Un des soucis principaux d'Anhélovyc, fut le séminaire de Léopol, l'unique existant en Galicie pour les Ruthènes; en 1806, il obtint que l'inspection et la direction dépendît à l'avenir des évêques, et non plus exclusivement du gouvernement, et que l'on y établirait un directeur spirituel.

Anhélovyc eut aussi beaucoup à faire pour recouvrer les biens du siège de Léopol, et améliorer sa dotation; au temps du royaume de Pologne, il n'était pas rare que les biens des églises ruthènes passassent aux églises latines, ou entre les mains des particuliers. La revendication de ces biens : Univ, Perehinsko, Jelekhiw, Krylos, n'aboutit qu'après de longues contestations à un règlement définitif.

Lors de la guerre de 1809, un corps de la légion franco-polonaise, commandé par le général Róznicki, occupa Léopol; le chef s'installa dans le palais du métropolitain, et essaya, par des menaces et des vexations, de détacher celui-ci de l'Autriche, ce à quoi il ne put réussir. Anhélovyc s'opposa même à ce qu'on lût en chaire les proclamations du gouvernement provisoire. Comptant que la situation ne durerait pas, il se retira aux environs de Léopol, mais il fut arrêté par des émissaires du corps d'occupation, au moment où il s'enfuyait vers les Carpathes, et interné dans la ville de Stryj. A Peremyśl, le même corps s'empara des biens de l'évêché, saisit ses revenus, plus une somme de 75 000 florins du Rhin, appartenant en propre à Anhélovyc, qui ne put jamais en obtenir la restitution.

La paix rétablie, il s'occupa de restaurer le chapitre de Léopol, institution très ancienne et empruntée à l'Eglise latine. Le diplôme impérial rendu à ce sujet, organisant aussi le clergé de la métropole, est du 25 février 1813.

Une des dernières questions qui occupèrent Anhélovyc fut celle du passage au rite latin des jeunes Ruthènes qui désiraient embrasser l'état ecclésiastique dans ce rite. On le favorisait d'autant plus que le clergé latin se recrutait difficilement, tandis que les vocations abondaient chez les Ruthènes. A la demande des évêques latins, le gouvernement engagea Anhélovyc à concéder quelques dispenses de lui-même, dans l'impossibilité où l'on était de recourir au pape, captif de Napoléon. Tout en réservant les droits du Saint-Siège, le métropolitain accorda la dispense pour trois cas.

Anhélovyc fut toujours d'une santé délicate. Les médecins lui conseillèrent à plusieurs reprises les eaux de Carlsbad, mais l'état précaire des finances de son siège ne lui permit pas de se soigner sérieusement. Il mourut le 9 août 1814, âgé seulement de cinquante-cinq ans.

Les documents jusqu'ici publiés sur l'histoire des éparhies galiciennes au temps d'Anhélovyc se trouvent *in extenso*, en désordre, dans l'ouvrage de Michel Harasévyc, *Annales Ecclesiae Ruthenae*, ouvrage posthume, publié en 1862 à l'Institut stavropigial de Léopol, par Michel Malinovskyj. Les documents que rapporte Harasévyc sont authentiques, mais son livre est mal composé, écrit dans un latin incorrect et difficile à comprendre. De plus, son animosité envers tout ce qui est polonais affaiblit grandement son autorité. Les matériaux qu'il renferme ont été mis en œuvre, avec d'autres documents, par Mgr Julien Peleš, mort évêque de Peremyśl, *Geschichte der Union der ruthenischen Kirche mit Rom von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, Vienne, 1880, t. II : en bien des endroits ce n'est qu'une traduction du latin de Harasévyc, dépouillé de ses préjugés. — Voir aussi Theiner, *Die neuesten Zustände der katholischen Kirche beider Ritus in Polen und Russland seit Katharina II bis auf unsere Tage*, Augsburg, 1841, avec un appendice contenant de nombreux documents. — Un abrégé italien de cet ouvrage, sans les documents, paru à Lugano en 1843, sous le titre *Vicende della Chiesa cattolica di amendue i riti nella Polonia e nella Russia da Caterina II sino a' nostri di*, est inférieure à l'original. La traduction

française, que je n'ai pas eue entre les mains, ne renferme pas non plus les documents. — Voir encore *Ordnung und Ceremonien, welche bey der feyerlichen Einführung... Anton Angellowicz... im Lemberg am 25 September 1808 beobachtet worden sind*, Vienne, 1808, curieuse brochure très rare. — Enfin, j'ai utilisé les documents que j'ai recueillis pour le compte de l'Institut studite de Léopol, que publiera la collection projetée : *Monumenta Ecclesiae Ruthenae*.

C. KARALEVSKYJ.

ANI, ancienne capitale d'un petit royaume arménien, et, pendant quelque temps, résidence des catholico. On voit encore les magnifiques ruines de cette ville à trente kilomètres à l'est de Kars, sur la rive droite de l'Akhourian (Arpa-Tchai), affluent septentrional de l'Araxe. La vieille place d'Ani avait été donnée par le roi d'Arménie à la famille satrapale des Kamsarakans; elle fut vendue, vers la fin du VIII^e siècle, aux seigneurs Bagratounis. Deux siècles plus tard, le roi Bagratouni Achot III Oghormadz, le Miséricordieux (951-977), transporta sa résidence d'Erazgavor à Ani et y exécuta les embellissements que devaient achever ses premiers successeurs. Vers l'an 969, il se tint un synode auquel prirent part Ter Khatchik, évêque des Archarounis; Stephanos (Étienne), abbé du couvent de Sevan, et plusieurs autres évêques, abbés, prêtres. Le pseudo-synode condamna et déposa le catholico légitime Vahan (967-979) et, avec l'agrément du roi arménien, élut à sa place Étienne de Sevan (969-971). On faisait un crime à Vahan de sa sympathie pour les Pères de Chalcédoine; on lui reprochait d'avoir écrit une lettre, pour rétablir l'union entre les Arméniens, les Grecs et les Ibériens, et d'amener les premiers à recevoir les décrets de Chalcédoine. Aqoghik (Étienne de Taron), *Histoire arménienne*, traduction allemande de H. Gelzer et A. Bueckhardt, Leipzig, 1907, p. 133, etc.

SYNODES D'ANI ET POLÉMIQUE ANTICHALCÉDONNIENNE. — Le catholico Khatchik I^{er} Archarouni (971-992) prépara, dès l'an 991, dans Ani, la demeure patriarcale. Il avait été le prélat le plus influent au synode d'Ani, réuni contre Vahan (967-972). Il appartenait à une famille dans laquelle l'antipathie contre le concile de Chalcédoine semble avoir été héréditaire. Il était le neveu, par sa mère, du catholico Ananie de Mokq (t. II, col. 1433). Élevé sur le siège patriarcal par les adversaires de Vahan, quand le maintien d'Étienne de Sévan fut devenu impossible, il se montra, comme son prédécesseur, antichalcédonien ardent, avec plus d'habileté et plus de doctrine. Il blâma deux évêques arméniens pour leur sympathie envers le concile de Chalcédoine, Sion, évêque de Sébaste, et Jean, évêque de Larisse. En réponse à une lettre polémique écrite aux Arméniens par Théodore, métropolitain grec de Sébaste, Khatchik fit composer par ses vardapets une lettre dont le ton est acerbe, et la doctrine d'un monophysisme mitigé. Contrairement à Aqoghik, Matthieu d'Édesse affirme que le résultat de cette polémique entre Khatchik et le métropolitain grec de Sébaste fut une estime réciproque.

Dans les dernières années de Khatchik, le fameux architecte arménien Terdat, par l'ordre du roi Sembat, jeta les fondements de la magnifique cathédrale d'Ani. Aqoghik, l. III, c. XI. Mais ce fut le successeur de Khatchik, Sarguis ou Serge I^{er} (992-1019), qui, la première année de son catholicat, transporta sa résidence d'Arguina (Arkina) à Ani. Vardan, *Histoire*, p. 93. Il consacra Pierre Guétadartz (1019-1054), qui, ainsi que Khatchik II d'Ani (1054-1060), résida quelque temps à Ani. En 1039, un second synode fut tenu à Ani, sous la présidence de Joseph, catholico des Aghovans. Il rétablit sur le siège patriarcal arménien Pierre Guétadartz, et en chassa l'abbé Dioscore de Sanahin, que le roi Jean Bagratouni avait, de son autorité privée, élevé au catholicat. Ani fut aussi la

résidence de Basile I^{er} d'Ani, neveu et coadjuteur du catholico Grégoire II, puis son successeur (1105-1113). Basile I^{er} est rangé parmi les catholico légitimes. Il n'en est pas de même de Basile II d'Ani, qui, après l'élection du patriarche Grégoire VI Apirat, résidant à Hromclà sur l'Euphrate, se fit proclamer patriarche en la ville d'Ani (1195). Après le transfert de la résidence patriarcale vers la région de l'Euphrate, les clercs d'Ani et les religieux des couvents voisins se montrèrent, en général, parmi les opposants les plus irréductibles au concile de Chalcédoine et à toute tentative d'union religieuse.

RUINE D'ANI. — La brillante ville d'Ani, après avoir été, plusieurs fois, prise et saccagée, fut encore plus profondément bouleversée par un tremblement de terre, en 1319. Les habitants qui survécurent émigrèrent en grande partie. Les anciennes descriptions d'Ani sont sans doute exagérées. Exagéré surtout le dicton fameux, d'après lequel les habitants juraient par les 1 001 églises d'Ani. Matthieu d'Édesse, *Chronique*, II^e part., c. LXXXVIII. Néanmoins, les fouilles poursuivies depuis quelques années ont mis en lumière des monuments, des églises surtout et des chapelles remarquables. Comme ces découvertes sont plutôt du ressort de l'archéologie que de l'histoire ecclésiastique, nous nous bornons à l'indication de quelques ouvrages, où sont signalés les principaux écrits sur cette matière.

Ani, Histoire de l'émigration d'Ani (en Pologne) ou *Histoire d'Ani*, par Minas Pschghian, en arménien, Venise, 1830. — L. Alichan, *Description du Chirak* (province dont Ani était la capitale), Venise, 1881. — Brosset, *Voyage archéologique en Transcaucasie*, 3 vol. et atlas, Saint-Petersbourg, 1849-1851; *Les ruines d'Ani*, avec atlas, Saint-Petersbourg, 1860. — L. Alichan, *Ayapalom* (extraits sur l'histoire de l'Arménie), en arménien, Venise, 1901. — Lynch, *Armenia. Travels and studies*, Londres, 1901, t. 1, p. 354-392, plan p. 309. — H.-K. Basmadjian, *Souvenir d'Ani*, en arménien, Paris, 1904. — Ani, par Léo, en arménien, Tiflis, 1906. — Sur les fouilles et les travaux d'Ani dans l'été de 1906; *Textes et recherches de philologie arméno-géorgienne*, en russe, Saint-Petersbourg, 1907. — A. Vourir, *Les travaux et les fouilles du professeur Marr dans Ani, en 1905-1906*, Houscharar, n. 6, en arménien, Tiflis. — G. Alekian, Ani, dans la revue *Horizon*, en arménien, 1909, n. 12. — Arsène Ghazikian, *Nouvelle bibliogr. et encyclopédie de la vie arménienne, 1512-1905*, Venise, 1909, t. 1, col. 161, 162. — Açoğhik (Étienne de Taron), *Histoire arménienne*, trad. allem., Gelzer et Burkhardt, Leipzig, 1907, *passim*. — Et. Orpelian, *Histoire de Siounie*, p. 211; trad. franç. de Brosset, p. 186. — Deux historiens arméniens, *Kirakos de Kantzac et Oukhtanès d'Ourha*, trad. Brosset, Saint-Petersbourg, 1871, t. 1, p. 46. — F. Tournèbize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 126-153. — Ephruguian, *Dictionnaire de géographie illustrée d'Arménie*, Venise, 1903-1905, t. 1, p. 186-212. — Matthieu d'Édesse, *Chronique*, I^{re} part., trad. Dulaurier.

F. TOURNÉBIZE.

ANIA. Voir ANAEA, t. II, col. 1420.

ANIA (JOAQUIN DE), cistercien espagnol, moine de Sandoval. Il naquit à San Esteban de los Caballeros, évêché d'Oviedo. Docteur en théologie de l'université d'Avila, il fut incorporé au même titre au collège doctoral de celle d'Alcalá et nommé examinateur. D'abord abbé du collège de Belmonte et ensuite du monastère de Santa Ana de Madrid, il fut élu, en 1721, général réformateur de la congrégation cistercienne de Castille. Il avait la réputation d'un homme studieux; il connaissait l'italien et le français, et laissa à son monastère une bibliothèque choisie. Il composa un ouvrage intitulé *Emblemas o maximas morales*, qui était perdu en 1793, et un *Dictamen y aprobacion del Defensorio de la religiosidad de los militares*. Il mourut à Sandoval en 1733.

Muñiz, *Bibliotheca cisterciense española*, Burgos, 1793, p. 28.

R. TRILHE.

ANIAGO (NOTRE-DAME D'), chartreuse située à trois lieues de Valladolid, au milieu d'épaisses forêts de pins et au confluent du Duero et de l'Adaja. C'était d'abord un fief de la ville de Valladolid qui, avec permission du roi, devint propriété privée de Jean Vasquez de Zapata, évêque de Ségovie († 14 novembre 1437), conseiller royal d'Henri III de Castille et grand-chancelier de la reine Catherine, son épouse. Dans son testament du 28 octobre 1436, le pieux prélat exprima le désir que toute sa fortune fût employée à fonder dans le fief d'Aniago un hôpital pour la noblesse, et une collégiale de huit prêtres et d'autant de sacristains pour y célébrer les saints offices selon le rite mozarabique. A cet effet, il nomma la reine Marie d'Aragon, épouse du roi Jean II de Castille, sa légataire universelle, et, après sa mort, toutes les reines de Castille. Cependant, dans la prévision de l'impossibilité d'effectuer son dessein, par un codicille daté du jour même de sa mort, il laissa à la reine Marie une entière liberté de disposer de son héritage selon ce qu'elle jugerait le plus utile pour le service divin. La prévision de l'évêque se réalisa dans ce sens que la reine, ayant rencontré trop d'obstacles pour établir l'hôpital et la collégiale, se décida à fonder à Aniago un couvent de frères prêcheurs. Les dominicains acceptèrent; mais, après un essai de quelque temps, ils renoncèrent à s'y établir définitivement, à cause de l'éloignement de la ville et des villages où ils allaient exercer le ministère de la prédication. C'est alors que la reine Marie songea à établir à Aniago les chartreux. Dans l'acte de donation, en faveur des fils de saint Bruno (18 octobre 1441), la reine déclara que l'on construirait à ses frais un monastère pour vingt-quatre religieux de chœur et autant de frères laïcs. Ainsi elle mérita le titre de fondatrice de la chartreuse d'Aniago. L'année suivante, le chapitre général des chartreux confirma le prieur installé par le visiteur et envoya de nouveaux religieux qui s'y installèrent en 1443. Le pape Eugène IV, par une bulle du 12 septembre 1442, approuva la donation de la reine Marie. Malheureusement la mort de cette pieuse princesse (17 mars 1446) arrêta l'achèvement des constructions, qui, trente ans après, n'étaient pas encore complètement terminées. Dans la suite des siècles, la chartreuse d'Aniago fut toujours une des moins riches maisons de la province de Castille. Vers 1681, grâce aux bons offices de dom Le Masson, les chartreux de Las Cuevas (Séville) et de Xérez vinrent généreusement à son secours et en empêchèrent la ruine. En 1817, c'est la chartreuse de Miraflores (Burgos) qui lui envoya un subside de six mille réaux. Le nombre des religieux en 1776 était de dix-sept pères et de sept frères. En 1787, il y avait de plus un novice au cloître, trois frères donnés et trente-cinq domestiques et ouvriers employés à la grande papeterie et aux magasins de vin renommé que la maison possédait. Une chapelle particulière, fondée par volonté expresse de l'évêque Jean Vasquez de Zapata, restaurée et embellie en 1544 par un prieur illustre par ses vertus, rendit célèbre la chartreuse d'Aniago, et lui attira de nombreux pèlerins de toute condition, sans excepter les rois et les reines d'Espagne. Dans cette chapelle, le très Saint-Sacrement était toujours exposé dans un ostensor (1544) d'une grande richesse et rare magnificence. Ambroise de Moralès en a fait une exacte et intéressante description dans le dixième volume de de sa *Chronique*, p. 521 sq. Un grand nombre de saintes reliques rehaussaient l'éclat de cette chapelle. Plusieurs papes avaient accordé des indulgences aux fidèles qui allaient la visiter. Enfin une grande statue en pierre de Notre-Dame de la Compassion, placée au rétable du maître-autel, attirait aussi l'attention des pèlerins. Les chartreux conservaient cette statue, comme souvenir du fondateur, qui l'avait reçue de

Ferdinand I^{er}, roi d'Aragon. Les grâces nombreuses que les fidèles attestent avoir reçues par leur dévotion à Notre-Dame d'Aniago, lui avaient mérité le titre de statue miraculeuse.

A la fin du XVIII^e siècle, la chartreuse d'Aniago, malgré le vœu contraire de dix-neuf religieux sur vingt-quatre, dut se séparer de la Grande-Chartreuse et de l'ordre, pour faire partie de la congrégation espagnole instituée par le bref de Pie VI du 10 mars 1784, concédé aux instances de la cour de Madrid. Le décret du parlement du 14 octobre 1820 dispersa la communauté qui, après trois ans, put rentrer dans son monastère. Le 11 octobre 1835, un nouveau décret du ministre Alvaro Gomez Becerra supprima pour toujours toutes les chartreuses d'Espagne. Aniago fut vendue comme bien national. Aujourd'hui elle appartient à deux familles de Valladolid; mais le grand cloître a été complètement rasé.

Si la pauvreté relative de la chartreuse d'Aniago la rendait inférieure à la plupart des maisons de la province de Castille, le grand nombre de prieurs illustres qui la gouvernèrent la mettent en revanche au rang des meilleurs monastères de chartreux. Nous mentionnons seulement dom Ferdinand de Villafraña, prieur d'Aniago (1445), de Miraflores et du Paular. — Dom Ferdinand de Caldera, prieur d'Aniago (1452), puis du Paular et visiteur. — Dom Jean de Burgos, 1458. — Ferdinand de Zerezueta, frère de l'archevêque de Toledo et frère utérin du fameux Alvare de Luna, connétable de Castille et grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques. — Dom Ferdinand, prieur d'Aniago, de Las Cuevas et du Paular, † 1479. — Dom Ferdinand de Getino, prieur d'Aniago et du Paular, † 1486. — Dom Jean de Padilla était prieur d'Aniago, lorsqu'en 1505 il fit imprimer son grand poème intitulé *Retablo de la vida de Christo*, qui, dans la littérature espagnole, lui a valu l'honneur d'être appelé le poète national égal à Homère et au Dante. Il fut prieur de plusieurs autres maisons et visiteur, † 1520. — Dom Diego Luxan, † 1525, prieur vers 1515. — Dom Michel de Las Cuevas, prieur et visiteur, 24 août 1531. — Dom Jean de Tuyó, vers 1540; mort prieur de Miraflores, 1560. — Dom Ferdinand Pantoja, ami de sainte Thérèse, fut deux fois prieur, 1541-1551 et 1556, puis prieur à Cazalla et à Séville, visiteur, † 1582, après soixante-trois ans de religion. — Dom Christophe Noguero, décédé prieur du Paular en 1579. — Dom Étienne Salazar, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte et sur la théologie, prieur d'Aniago et de plusieurs autres chartreuses, † 1596. — Diego Aldrete, 1591-† 1602. — Dom Diego de Guelvar, frère de dom Antoine Molina, auteur de l'*Instruction des prêtres*, était prieur d'Aniago en 1607-1608, lorsque le chapitre général l'envoya à Rome pour traiter de certaines affaires avec le pape, et le chargea de faire la visite des maisons du royaume de Naples, † 1630. — Dom Antoine de La Cea, Portugais, recteur et deux fois prieur, évêque nommé de l'île de Madère, † le 7 août 1609, à Madrid, où il devait être consacré. — Dom Rodrigue Avena, prieur aussi du Paular, † 12 mars 1610. — Dom Sanchez de Noriega, prieur et visiteur, † 1635. — Dom Jean de Baeza, auteur de plusieurs ouvrages de théologie morale, prieur et visiteur, † 1641. — Dom Blaise Domingues, relevé du priorat d'Aniago en 1644 et transféré à celui de Séville, visiteur, † 1677, après avoir vécu *laudabiliter* dans l'ordre plus de cinquante-huit ans. — Dom Bruno de Solis y Valenzuela, écrivain ascétique et auteur d'une traduction espagnole du *Combat spirituel*, imprimée plusieurs fois, † 1677. — Dom Augustin de Salazar, prieur et visiteur, † 1683. — Dom Jean de Mesa, 1674-1682. — Dom André de Lunar, 1682. — Dom Pierre de Mena, prieur et visiteur,

† 1707. — Dom Joseph Cheverri, prieur et visiteur, † 1718. — Dans la suite des prieurs, depuis 1714, jusqu'à la suppression, nous trouvons dom Antoine Ordoñez, 1770-1776, 1785-178...? second définiteur de Castille, 1789; procureur général, 1789-1794, † 1806. — Dom Louis del Barrio, 1817-1824, mort prieur de Miraflores (Burgos), 1848. — Dom Facundo Villarreal, dernier prieur, 1833-1835.

Dom Joachim Alfaura, *Omnium domorum ord. Cart. origines*, 1670, p. 100-101. — Joseph de Vallès, *Primer instituto de la S. religion de la Cartuja*, 1792, p. 222-229. — Dom Léon Le Vasseur, *Ephemerides ord. Cart.*, 1890, *passim*.

S. AUTEUR.

1. ANIAN, fondateur et premier abbé des monastères de Saint-Jean de Citou et de Saint-Laurent sur l'Orbiel, devint, après la mort de Daniel, le deuxième abbé du monastère de Caunes. Anian est cité dans un acte de 791, par lequel furent fixées, par l'autorité de Magnarius, comte de Narbonne, les limites de la ville de Caunes. En 794, il assista, avec trois de ses religieux, au concile de Francfort, convoqué par Charlemagne, qui, à cette occasion, donna au monastère des lettres de protection. Anian est encore cité dans l'acte du plaid tenu, en 802, en faveur du monastère de Caunes, par le vicomte Cixilian. En 812, il acheta à Soguesinde et à Clameldesana, son épouse, des salines situées au terroir de Capestang. Une chartre de 813 mentionne un abbé de Caunes sous le nom d'Anno; il y a tout lieu de croire que c'est d'Anian qu'on a voulu parler.

Il fut l'ami de saint Benoît d'Aniane, des mains duquel il avait reçu les règles de l'observance bénédictine. C'est donc d'Anian de Caunes qu'a voulu parler Théodulphe, évêque d'Orléans au IX^e siècle, quand, écrivant à saint Benoît d'Aniane, il lui disait (*Carmin.*, l. II) :

*Sed nec praetereas sancti loca fratris Atili,
Anianique mei tecta verenter adi.*

Anian termina l'église de son monastère, et en fit faire la dédicace le XVII^e des calendes de décembre (15 novembre), comme l'indiquait une ancienne inscription placée derrière le maître-autel.

Gallia christiana, t. VI, col. 155-156. — Mahul, *Cartul. de Carcassonne*, t. IV, p. 67, 68. — Devic-Vaissette, *Hist. de Languedoc*, édit. Privat, t. II, Pr., 10, 11, 15 et 21; t. IV, p. 465. — Louis Bézias, *Hist. de l'abbaye de Caunes*, Paris, 1880. — Cros-Mayrevieille, *Hist. comté de Carcass.*, t. I, Doc., p. 7.

A. SABARTHÈS.

2. ANIAN DE SCHONAW, dominicain du XIII^e siècle, originaire de Schoonhoven en Hollande, d'où son surnom de Schonaw. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de son entrée dans l'ordre, qui se fit en Angleterre, et très probablement après 1240. On l'a souvent confondu, il est vrai, avec un autre dominicain du même nom d'Anian, qui prêchait la croisade dans l'ouest du pays de Galles en 1236. De même, il est à remarquer que le nom d'Anian était assez commun à cette époque, dans le pays de Galles. Une des raisons qui nous portent à revendiquer encore pour Anian une origine celtique, c'est l'ardeur avec laquelle il défendit plus tard les habitants du pays de Galles, eux aussi d'origine celtique, contre les conquérants anglais. On ne peut pas non plus identifier notre Anian de Schonaw avec Anian, prédicateur de la croisade, pour des raisons d'ordre chronologique. En effet, la prédication de la croisade était confiée d'ordinaire à des personnages en vue, âgés au moins de trente-cinq à quarante ans, ce qui ferait naître Anian dès le commencement du XIII^e siècle; mais comme il ne meurt que vers 1292 et que, jusqu'au bout, nous le voyons lutter intrépide au milieu de toutes les difficultés de son administration épiscopale, il est bien difficile de supposer chez un

vieillard nonagénaire une telle conservation d'énergie. Quoi qu'il en soit, nous ne savons absolument rien des premiers temps de la vie religieuse d'Anian. La première mention qui est faite de lui remonte à l'année 1268, où il est qualifié de *prior Rotulani*, c'est-à-dire Rhuddlan, et nommé évêque de Saint-Asaph. Palmer, *The friar preachers, or blackfriars, of Rhuddlan*, le donne comme ayant été probablement le premier de cette maison. On l'appelait communément *Y brawd du o Nannen*, ou bien encore *the Blackfriar of Nannen*. Il n'était pas le premier dominicain qui devenait évêque de Saint-Asaph; un certain Hugues, qui jouit d'une grande faveur auprès d'Henri III, avait déjà occupé ce siège de 1235 à 1240; Anian, après la réception de la bulle et l'assentiment du roi, fut consacré dans la grande église de Sainte-Marie, à Southwark, le 21 octobre 1268, par Boniface de Savoie, archevêque de Cantorbéry, dont Saint-Asaph était suffragant. Cf. *Bullar. ordinis*, t. 1, p. 501; Stubbs, *Registrum sacrum Anglicanum*, p. 40, 179. Anian était confesseur du prince de Galles, Édouard, et lorsqu'il partit pour la croisade, Anian l'accompagna. Le prince arriva à Tunis vers la fin de 1270, juste au moment où le nouveau roi de France, Philippe le Hardi, Charles d'Anjou et les autres princes s'embarquaient pour regagner leur pays, après avoir remis à trois ans l'accomplissement de leur vœu de croisade. Seul le prince Édouard résolut de pousser jusqu'en Terre Sainte. Après avoir passé l'hiver en Sicile, il partit au printemps et arriva à Saint-Jean-d'Acre, le 9 mai 1271. Il ne fit que quelques incursions ou razzias en territoire sarrasin; puis les relations diplomatiques qu'il noua avec les Mongols amenèrent une courte invasion du territoire d'Antioche. Malgré Édouard, les habitants d'Acre et Charles d'Anjou conclurent une trêve de dix ans avec l'émir Bibars (22 avril 1272). Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat ourdie par l'émir de Jaffa, le prince Édouard reprit le chemin de l'Europe. Voir Bréhier, *L'Église et l'Orient au moyen âge*, Paris, 1911, p. 239. D'ailleurs Édouard était appelé en Angleterre par la mort d'Henri III, survenue en cette même année 1272. La cérémonie du couronnement du nouveau roi eut lieu à Westminster, au mois d'août 1274. Anian y assistait et ce fut un autre dominicain, Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, qui couronna Édouard. De retour sur son siège de Saint-Asaph, Anian eut à faire valoir ses droits contre les prétentions de plusieurs de ses voisins : d'abord contre l'abbé de Shrewsbury, à propos du patronage de Whitminster. La cause fut portée à Rome et éventuellement résolue en faveur de l'évêque. Il eut également des démêlés avec l'abbé du grand monastère cistercien de Valle-Crucis, qu'Anian accusait d'extorquer les droits de patronage de Wrexham, Chirk, Ruaban, Llandegla, Llangollen et Llansanffraid. La cause fut aussi soumise à Rome et tranchée en faveur de l'évêque. Il n'eut pas un aussi heureux succès dans le différend avec saint Thomas de Canteloup, évêque de Hereford, à propos de la juridiction de Hoddor. Richard de Gravesend, évêque de Londres, ayant été choisi comme arbitre, décida en faveur de Richard Swinfield; saint Thomas était mort, alors que le procès était encore pendant. En 1276, éclata la guerre de l'indépendance des Gallois contre les Anglais, et le diocèse d'Anian fut un des principaux théâtres de la lutte. Enclin à soutenir les droits des Gallois contre leurs conquérants et persécuteurs, il devint lui-même l'objet de représailles de la part du pouvoir et de la justice royale. Il en appela à son métropolitain. Sur le siège de Cantorbéry, le fameux John Peckham, franciscain (ci-dessus, col. 138), avait succédé au dominicain Robert Kilwardby, nommé récemment cardinal-évêque de Porto. Bien que Peckham n'ait guère trouvé

de sympathies parmi ses suffragants et qu'il ait été bien souvent en lutte avec eux, pourtant, lorsqu'il reconnaissait qu'ils étaient injustement traités, il prenait volontiers leur défense. C'est ce qu'il fit en faveur d'Anian; il écrivit plusieurs lettres de remontrances en sa faveur à Édouard I^{er} et à Mortimer, comte de March, dont la famille était particulièrement acharnée contre Anian. La lutte arriva à son degré le plus aigu en 1278; cette année, en effet, la cathédrale de Saint-Asaph fut détruite de fond en comble par un incendie, qu'Anian attribua à la malveillance des vainqueurs. L'évêque perdit le calme et excommunia l'armée anglaise. Peckham, en apprenant la chose, se hâta d'intervenir pour calmer Anian et lui promettre d'intervenir auprès du roi; en même temps, il lui remontrait que peut-être l'incendie était dû à un pur accident et qu'il était allé trop vite en besogne, en lançant l'excommunication. En attendant, il lui interdisait de quitter son diocèse. Anian était loin d'accepter aussi bien les choses. Il refusa de publier la sentence d'excommunication portée par Peckham contre les Gallois qui troublaient la paix, et qui pourtant ne faisaient que résister à leurs spoliateurs. Cette mesure avait été prise dans un récent synode, tenu à Oxford. Peckham cita à son tribunal l'évêque désobéissant, mais dans le même temps, celui-ci était arrêté par les ordres du roi et conduit dans les provinces anglaises, où il demeura traité honorablement, bien que prisonnier, jusque dans l'été de 1284. Le roi pensait, en effet, que laisser un tel homme en liberté, c'était compromettre grandement le succès définitif de sa domination dans le pays de Galles. Bien que Peckham eût pourvu, en l'absence forcée d'Anian, à l'administration du diocèse, en la confiant à Robert Burnell, évêque de Bath et Wells, et chancelier d'Angleterre, néanmoins tout était en souffrance, ainsi que put le constater lui-même le primat de Cantorbéry, dans la visite qu'il fit de ce diocèse en 1284. C'est pourquoi il demanda à Édouard le retour d'Anian; mais le roi s'y opposa. Après avoir achevé sa visite, Peckham représenta de nouveau à Édouard le triste état des choses, dont le remède unique était le retour d'Anian. Cette fois le roi y consentit et même il donna à l'évêque une forte somme d'argent pour la reconstruction de sa cathédrale. De son côté, Anian donna son assentiment à l'érection d'un monastère cistercien à Meynan, que le roi désirait beaucoup. Le projet du roi, aussi bien que celui de l'évêque, était de rebâtir la cathédrale non plus à Saint-Asaph, mais à Rhuddlan. Le projet échoua, soit que le pape ne voulût point que le siège fût transféré, soit que l'opposition vint de Peckham. La nouvelle cathédrale de Saint-Asaph, après deux siècles d'existence, fut de nouveau réduite en cendres, au cours de la révolte du pays de Galles, organisée par Owen Glendower. A peine était-il rétabli sur son siège qu'Anian reçut de son métropolitain, Peckham, une lettre dans laquelle il lui enjoignait de vivre en paix avec ses voisins anglais et de remettre en vigueur les Statuts des deux derniers légats pontificaux, les cardinaux Otto et Ottoboni. Le reste de la vie d'Anian se passa dans la pacifique administration de son diocèse, tout occupé à réparer les maux de la guerre. Il semble qu'il ait été assisté, au moins dans les années 1289-1290, dans ses fonctions épiscopales, par un autre dominicain, William Fresney, archevêque de Rages. Ce prélat semble s'être retiré au couvent de Rhuddland, où il mourut vers 1291. Anian le suivit dans la tombe deux ans après, le 5 février 1293 (n. style). Il fut enterré dans sa cathédrale et l'on montre aujourd'hui encore une sculpture le représentant, provenant de son tombeau. Anian est surtout célèbre comme défenseur des droits de son siège épiscopal, en même temps que par sa résistance aux

entreprises des Anglais contre les Gallois. Bale lui attribua un traité intitulé : *Commentum in jabulis poelarum*, dont une copie se trouvait encote, affirmait-il, à Glastonbury.

Walter Gumbley, *Anian de Schonaw, O. P., bishop of St. Asaph*, dans *The Hawkesyard review*, New series, t. v, n. 13, p. 16-22. — Ses principales sources sont : Godwin, *De praesulibus Angliae commentarius*, édit. Richardson, Cambridge, 1743. — Échard, *Scriptores ordinis praedicatorum*, Paris, 1719-1721, t. i, p. 431. — *Peckham's letters*, dans la collection *Chronicles and memorials*, t. i, p. 249, 367, 422, 496, 519, 675, 705, 724, 729, 737, 743. — *Calendar, of Patent Rolls*, 1281-1292, p. 135. — *Welsh sketches*, 1854, III^e série, p. 153-154. — Raymond Palmer, *Black friars of Rhudlan*, dans *Reliquary*, janvier 1886. — *National biography*, t. xvii, p. 927. — *Bullarium ordinis fratrum praedicatorum*, Rome, 1729, t. i, p. 501. — Stubbs, *Registrum sacrum Anglicanum*, Oxford, 1858, p. 49.

R. COULON.

ANIANE (ABBAYE D'). L'abbaye d'Aniane doit son nom à la petite rivière d'Anian, aujourd'hui Corbière, sur les bords de laquelle elle fut édifiée, près de l'endroit où cette rivière se jette dans l'Hérault. Elle fut fondée en 782, dans le diocèse de Maguelone (Montpellier), par le fils du comte de cette ville, Vitiza, plus connu sous le nom religieux de Benoît. Voir BENOÎT D'ANIANE (saint).

Autorisée et comblée de faveurs par Charlemagne, dont le fondateur était l'ami, l'abbaye d'Aniane connut une prospérité rapide; elle renferma jusqu'à trois cents moines. En l'an 806, le duc de Toulouse, Guillaume au Court-Nez, le héros des chansons de geste, vint y mener la vie religieuse. Puis, trouvant le monastère trop peuplé pour son désir de solitude, il fonda, à quelques lieues plus au nord, le nouveau couvent de Gellone, qui fut peuplé, avec l'autorisation de Benoît, par une colonie de religieux d'Aniane. D'autres religieux furent appelés, loin de leur province d'origine, par l'évêque d'Orléans, Théodulfe, qui voulait réformer le monastère de Saint-Mesmin de Micy. Les moines d'Aniane contribuèrent également à la réforme des monastères de Celleneuve, au diocèse de Toulouse, et de Sainte-Colombe de Sens.

Ainsi, dès l'origine, Aniane fut la tête de tous les monastères d'Aquitaine et l'un des plus importants centres monastiques de toute la Gaule.

L'abbaye était également un foyer de culture littéraire; l'un des compagnons de Benoît, Smaragde, surnommé Ardon, écrivit la vie du fondateur; un autre, dont le nom est resté inconnu, nous a laissé, sur l'histoire de Charlemagne et de son fils, une chronique estimée. L'abbaye paraissait assez importante pour que l'archevêque de Lyon assistât avec le métropolitain de la province (Narbonne) à l'élection d'un abbé (822).

La richesse d'Aniane attira les convoitises de l'archevêque d'Arles, Rostaing, qui s'empara de l'abbaye (890) et la légua à son successeur Manassé; elle passa ensuite entre les mains d'un évêque de Béziers avant de retrouver son indépendance.

Au XI^e siècle, l'abbaye fut troublée par une lutte assez longue contre le monastère voisin de Gellone. L'abbé Emmenon, qui avait fait profession dans ce couvent, prétendait le soumettre à la juridiction d'Aniane en s'appuyant sur une charte de fondation, tirée des archives abbatiales, en même temps que sur divers titres anciens. A ces documents, les moines de Gellone en opposaient d'autres, dont le sens ne concorde pas avec les prétentions d'Aniane.

Ces documents existent encore. Les érudits modernes qui les ont étudiés, Thomassy et Molinier, ont conclu à des interpolations commises par les religieux d'Aniane. Ce fut, pour d'autres motifs, la conclusion du pouvoir pontifical, qui maintint, après de longs débats, l'indépendance des moines de Gellone.

Peu de temps après, les moines d'Aniane entrèrent en lutte avec ceux de la Chaise-Dieu, en Auvergne, au sujet du prieuré de Gourdaignes, dont les uns et les autres revendiquaient le patronat. Le différend fut terminé, au temps d'Adrien IV, par diverses transactions.

Pendant le séjour des papes en France, le voisinage d'Avignon attira sur l'abbaye d'Aniane de multiples faveurs pontificales. Plusieurs de ses abbés parvinrent à l'épiscopat. Lors du schisme, l'un d'eux, Philippe, prit un intérêt très ardent à la cause du pape d'Avignon, Benoît XIII, qui le nomma son vicaire général dans le diocèse d'Arles. Peu de temps après, et sans doute en punition de ce zèle, l'abbaye fut l'objet d'une visite et d'une réforme générale ordonnée par l'autorité du pape légitime (1411).

Toutefois, l'abbaye garda son importance jusqu'à l'établissement définitif, après le Concordat, du triste régime de la commende. Elle était en pleine décadence, lorsque la ville fut prise par les calvinistes. Ceux-ci imposèrent une première fois l'abandon du culte (29 décembre 1561), puis ils mirent à sac l'abbaye elle-même, dont ils brûlèrent les archives et le mobilier (25 avril 1562). L'abbé commendataire alors en charge, Jean de Saint-Chamond, archevêque d'Aix, ne devait pas tarder à donner lui-même l'exemple de l'apostasie.

Pendant près d'un siècle, les biens de l'abbaye d'Aniane furent donnés aux évêques de Béziers. Les prélats de la famille de Bonzi, qui se succédèrent sur le siège épiscopal de cette ville, rachetèrent par le zèle pieux de leur charité l'irrégularité de cette transmission héréditaire. Clément de Bonzi appela dans l'abbaye les bénédictins réformés de la congrégation de Saint-Maur (1633). Son neveu Pierre entreprit la reconstruction de l'abbaye; la première pierre de la nouvelle église fut posée, en sa présence, le 28 avril 1679 et l'édifice consacré au culte le 10 février 1688.

L'abbaye d'Aniane fut supprimée, avec toutes les maisons de son ordre, par la législation révolutionnaire de 1790. Les bâtiments, vendus comme biens nationaux, furent consacrés à une filature de coton. Ils sont aujourd'hui transformés en maison centrale de détention. L'église sert de paroisse à la petite ville d'Aniane, qui compte sensiblement plus de 2 000 habitants. Elle forme un canton dans l'arrondissement de Montpellier (Hérault).

L'église d'Aniane avait été élevée en l'honneur de Notre-Dame et du Sauveur. Les chartes les plus anciennes mentionnent également une dédicace à saint Michel et aux saints apôtres Pierre et Paul, sans doute à cause d'autels particuliers.

Les armes étaient : parti : au 1^{er} d'or, à une aigle à deux tires de sable; au 2^e d'azur, à 3 fleurs de lis d'or, 2 et 1 (qui est de France).

ABBÉS RÉGULIERS. — Saint Benoît, fondateur d'Aniane en 782, se démit en 814, d'après la chronique du monastère, en faveur de Smaragde. Or un diplôme de Louis le Pieux (dont la copie est beaucoup plus récente) nomme en 815 l'abbé Sénagilde. C'est le nom qui a été retenu par les auteurs du *Gallia christiana*. Faut-il y voir une erreur de lecture ? — Georges fut abbé du vivant de Benoît, 819-822. — Tructesinde, élu en 822. — Ermenaud, 830-838. — Élie, contemporain de l'empereur Louis le Pieux, peut avoir précédé ou suivi Ermenaud. — Arnoul, 853-875, devenu évêque de Carcassonne. — Gilmond, en 890. — Rostaing, archevêque d'Arles, † 913. — Manassé, également archevêque d'Arles, élu en 914. — Bernard Géraud, évêque de Béziers, 960-962. — Leufroi, 971. — Renaud, 972-986. — Hugues, dates inconnues. — Sauveur ou Sauvé, 1025. — Pons, 1036-1059. — Emmenon, 1066-† 1089. — Pierre de Sauve, 1094-1114. — Pons, 1115-1119. — Pierre Raimond de Calz, 1120-1140. — Guillaume,

1146-1154. — Pierre, 1155-1158. — Gaucelin Raimond de Montpeyroux, 1161, devenu évêque de Lodève. — Raimond Guillaume, 1162-1187, devenu également évêque de Lodève. — Adhémar, 1187-1195. — Gaucelin, 1201-1204. — Amien ? dont l'existence paraît incertaine. — Bernard de Verteueil, 1205, † 1218. — Guillaume de Brignac, 1221-1230. — Guillaume de Valhauquès, 1232-1235. — Guillaume de Parme, 1236-1247. — Pierre de Sauve, 1250-1280. — Raimond Delmas, 1281. — Raimond de Sérignac et Jean de Sauve, élus ensemble en 1282 ? — Pons de Canillac, 1285-1311. — Gui de Canillac, 1312-1333. — Guillaume de Landorre, 1335-1349, devenu évêque de Béziers. — Pons II de Canillac, 1349-1361. — Jean Gasc, 1365-1367, devenu évêque de Nîmes. — Bernard de Castelnau, 1367-1369, devenu évêque de Saint-Papou. — Pierre de Vernols, 1369-1373, devenu évêque de Montpellier. — Pierre de La Plotte, 1373-1377. — Hugues de Poujols, 1378-1397, suppléé par le vicaire Jean de Bordet. — Philippe, 1399-1412. — Guillaume, 1413-1422. — Pierre de Roquessels, 1423-1443. — Bertrand de Brisson, élu canoniquement en 1443, démissionnaire en 1444. — Jean d'Armand, commendataire nommé par le roi lors de l'élection du précédent, 1443-1452. — Girard de Roux, 1452-1490. — Jacques de Roux, neveu du précédent, 1490-1494. — Antoine de Narbonne, 1494-1516. — Antoine II de Narbonne, neveu du précédent, évêque de Sisteron, puis de Mâcon, 1516-1542.

ABBÉS COMMENDATAIRES. — Jean, cardinal du Bellay, 1542-1546. — Rostaing de La Baume, évêque d'Orange, 1546-1556. — Jean de Saint-Chamond, archevêque d'Aix, 1557, apostasie en 1567, mort en 1578. — Jean Bourgois, clerc tonsuré, procureur du précédent, 1568-1571. — Laurent de Fizes, abbé de Saint-Laumer de Blois, 1582-1595. — Louis du Caylar d'Espandeuillan, laïque et mineur, représenté par Pierre Host, prêtre du diocèse de Béziers, 1595-1600. — Taneuguy Le Blanc du Rollet, bourgeois d'Aniane, 1603-1614. — Pierre Le Blanc du Rollet, frère du précédent, 1614-1615. — Jean, cardinal de Bonzi, évêque de Béziers, 1616-1621. — Clément de Bonzi, neveu du précédent, évêque de Béziers, 1621-1659. — Pierre, cardinal de Bonzi, neveu et successeur du précédent, 1660-1703. — François Blouin, chanoine de Meaux, 1703-1723. — Louis de La Tour du Pin de Montauban, évêque de Toulon, 1723-1737. — Antoine-Joseph de Chevrières, chanoine-comte de Lyon, 1738-1752. — Gabriel-François Moreau, évêque de Vence et de Mâcon sous l'ancien régime, d'Autun après le concordat, 1752-1782. — Jean-Baptiste de Joussineau de Tournonnet, vicaire général de Meaux, 1782-1790, mort à Meaux en 1810.

H. Fisquet, *La France pontificale*, Montpellier, p. 339-374. — *Gallia christiana*, t. vi, col. 830-853 et Preuves, col. 341-346. — Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, part. I, p. 192. — R. Thomassy, *Critique des deux chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Guillem du Désert*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. II, p. 177 sq.

A. RASTOUL.

1. ANIANUS, évêque de Capitolade en Palestine. Seconde, assistait, en 451, au concile de Chalcédoine. Le texte grec l'appelle parfois *Ananie*, comme à la quatrième session, parmi les noms des évêques palestiniens qui signèrent ensemble leur adhésion à la lettre dogmatique du pape saint Léon, document dont il donna lecture au nom de ses confrères. Mais les versions latines, même à ce passage, et ailleurs le texte grec, s'accordent à le nommer *Anianus*. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vi, col. 568, 941, 1093; t. vii, col. 32, 120, 141, 403, 440, 681, 714, 741, 725.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 715. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. II, p. 702 (Hefele l'appelle *Ananie*).

R. AIGRAIN.

2. ANIANUS. Voir AIGNAN, t. I, col. 1110.

3. ANIANUS. Voir AMAN, t. II, col. 934.

1. ANICET (Saint), pape (environ 154-165). Successeur de saint Pie I^{er}, Anicet aurait été, d'après le *Liber pontificalis*, syrien de nationalité, originaire d'Émèse. Par saint Irénée, *Adv. haereses*, III, III, 3, éd. Stieren, t. I, p. 432, et par les anciens catalogues des évêques romains, nous savons que la succession des papes de ce temps était la suivante : Pie, Anicet, Soter. Le Catalogue libérien, éd. Duchesne, *Lib. pontif.*, t. I, p. 2-3, en plaçant Anicet avant Pie, reproduit une erreur qui s'était glissée dans une liste du III^e siècle, probablement par suite de l'omission d'un nom, ajouté après coup en marge et mis dans le corps de la liste à une fausse place. Le témoignage d'Irénée, confirmé par Hégésippe, qui fait succéder Soter à Anicet, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 22, éd. Schwartz, t. I, p. 370-372, nous donne la succession juste. Sous Anicet, plusieurs chrétiens orientaux de marque se trouvaient à Rome ou arrivaient dans la capitale. Le philosophe martyr saint Justin y vivait depuis un certain temps et répandait son enseignement. Son disciple Tatien doit être arrivé à Rome sous Anicet. Hégésippe y séjourna sous le même pape; il était venu dans le but de se renseigner sur la véritable doctrine conservée dans cette vieille Église apostolique. Le plus célèbre des Orientaux venus à Rome à cette époque fut Polycarpe, le saint évêque de Smyrne, qui avait entrepris dans sa vieillesse ce long voyage pour traiter avec Anicet certains points concernant la vie ecclésiastique, principalement la question de la célébration de Pâques. Quoique les deux évêques ne se soient pas entendus sur ce dernier point, saint Polycarpe restant partisan de l'usage quatordéciman et saint Anicet tenant au système romain, suivi par ses prédécesseurs, ils maintenaient néanmoins la communion ecclésiastique et Anicet permit à Polycarpe de présider la célébration de la liturgie eucharistique; ils se séparèrent en paix. Lettre de saint Irénée au pape Victor, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 24. Saint Irénée, venu peut-être à Rome avec son maître saint Polycarpe, séjourna en tout cas vers ce temps dans la capitale avant de se rendre à Lyon.

Les hérétiques également se rendirent nombreux à Rome pour y faire un centre de propagande. Le gnostique Valentin y était arrivé sous Hygin et propagea ses erreurs sous les pontificats de Pie et d'Anicet; Marcelline y séjourna; Cerdo, précurseur de Marcion, y vivait vers la même époque. Marcion lui-même était venu à Rome vers 140; quelques années plus tard, il fut excommunié par l'Église romaine et il organisa ensuite à Rome même une communauté marcionite. Saint Irénée, *Adv. haer.*, III, III, 4, raconte que saint Polycarpe, lors de son séjour à Rome, ramena plusieurs hérétiques, valentiniens et marcionites, à la communion de l'Église romaine. Il rapporte encore l'anecdote sur la rencontre de saint Polycarpe et de Marcion, à Rome. « Nous connaissez-vous ? » demanda Marcion. « Je connais le premier-né de Satan, » répliqua Polycarpe. *Adv. haer.*, III, III, 4, éd. Stieren, t. I, p. 434. Le *Liber pontificalis* attribue à Anicet un décret défendant aux membres du clergé de porter les cheveux longs; c'est l'attribution tout arbitraire d'une loi postérieure à ce pontife. Une décrétale mise par pseudo-Isidore sous le nom de ce pape est également apocryphe. Après sa mort, Anicet fut déposé, selon la première édition du *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 58-59, auprès du corps de saint Pierre au Vatican. La seconde édition a changé cette notice et transplante Anicet, comme Soter, dans le cimetière de Calliste, sur la

voie Appienne. C'est une erreur, car le grand cimetière établi par Calliste n'existait pas encore; il n'y avait à cet endroit que des cimetières chrétiens privés, plus restreints, et on ne saurait admettre que ces deux papes y aient reçu leur sépulture. L'indication de la première édition est en tout cas plus vraisemblable. Celle-ci ne dit rien du martyr d'Anicet, tandis que la seconde édition contient une notice de ce genre, laquelle cependant, par sa forme (*qui etiam obiit martyr*) et sa place, se fait connaître comme une retouche. Nous ne savons rien de précis à ce sujet. La fête de saint Anicet est célébrée le 17 avril.

Duchesne, *Liber pontificalis*, t. I, p. 58-59, 134; Introd., p. LXXI, LXXIII. — Langen, *Geschichte der römischen Kirche*, Bonn, 1881, t. I, p. 142 sq. — Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1906, t. I, p. 238 sq. — Sur les questions chronologiques, voir principalement Lightfoot, *Apostolic Fathers*, I^{re} part., *Clement of Rome*, Londres, 1890, t. I, p. 201 sq. — Harnack, *Geschichte der altchristl. Literature*, II^e part., *Die Chronologie bis Eusebius*, Leipzig, 1897, t. I, p. 144 sq.

J.-P. KIRSCH.

2. ANICET (Saint), martyr, qui fut mis à mort à Nicomédie pendant la persécution de Dioclétien, en 305 ou 306, en même temps que son proche parent Photius ou Photinus. On ne sait rien de lui en dehors de son martyre, et encore faut-il rejeter comme inauthentiques la plupart des détails que nous donnent sur ce martyr deux « Passions » conservées dans quelques manuscrits grecs. Tandis que les livres liturgiques de l'Église orientale le présentent comme étant l'oncle de Photius et ne le nomment qu'après lui, les martyrologes occidentaux, qui lui attribuent le titre de « comes », le mentionnent avant son compagnon de souffrance, qui s'appellerait Photinus et serait son frère. Les Églises grecque et latine font mémoire de ces deux martyrs, le 12 août. L'auteur du distique qui leur est consacré dans les ménées s'est inspiré de la signification de leurs noms ainsi que du supplice du feu qu'ils auraient subi :

Πῶρ Ἀνίκητον συμφλέγει τῷ Φωτίῳ,
Ὡς φωτός οἶκος ὡς ἀνίκητους φέρει.

Act. sanct., 1735, august. t. II, p. 705-707. — *Bibl. hag.*, 1909, p. 215. — Les ménées et les *synaxaires* grecs, à la date du 12 août.

L. CLUGNET.

3. ANICET (Saint). Voir ANECT (Saint), t. II, col. 1826.

1. ANIEN ou **ANNIEN**, contemporain de Pélage et l'un des défenseurs de sa doctrine, vécut dans la première partie du v^e siècle. Il était, selon saint Jérôme, diacre d'une ville appelée Célède; mais on ne sait trop où était cette ville. Le même saint Jérôme nous dit qu'il avait écrit des livres contre sa lettre à Ctésiphon. Il traduisit quinze homélies de saint Jean Chrysostome, dont huit sur saint Matthieu, qu'il fit précéder d'une épître à Orontius, et sept à la louange de saint Paul, auxquelles il joignit une épître à Évangélus : dans ces deux épîtres, il laisse clairement paraître ses doctrines hérétiques. Il faut probablement lui attribuer aussi la traduction de l'homélie de saint Chrysostome aux néophytes, dont saint Augustin parle comme de l'œuvre d'un disciple de Pélage, et qu'il critique dans son livre *Contre Julien*.

Saint Jérôme, *Epist.*, cii, parmi celles de saint Augustin. — Saint Augustin, *Contra Julianum pelagianum*, I, vii. — *De Anniano diacono Celedensi*, Dissert. I ad partem II, cap. vii, de l'édition de Mercator par le P. Garnier, reproduit dans *P. L.*, t. XLVIII, col. 293. — Dupin, *Auteurs ecclésiastiques*, v^e siècle, 1702, t. iv, 3^e part., p. 134.

Adolphe REGNIER.

2. ANIEN ou **ANNIEN** (Ἀνιανός ou Ἀννιανός), moine égyptien du v^e siècle, auteur d'une chronographie citée et utilisée par Georges le Syncelle (ix^e siècle), mais aujourd'hui perdue. Georges le Syncelle, *Chronographia*, éd. de Venise, 1729 (= *Collection byzantine*, t. v), p. 27-29; éd. de Bonn, p. 59-61, parle en même temps d'Annianos et d'un autre moine, son contemporain, Panodoros, « moine égyptien (lui aussi), historiographe expérimenté pour l'exactitude des dates, qui a fleuri sous le règne d'Arcadius et sous l'épiscopat de Théophile d'Alexandrie. » Des deux moines historiens, le même auteur rapporte que, « en la vingt-deuxième année de l'épiscopat de Théophile, ils composèrent plusieurs utiles traités historiques, πολλὰ χρήσιμα κεφάλαια ιστορικά. » « Il estime Annianos plus concis, plus soucieux du détail de la tradition de sa patrie (si c'est bien le sens du Syncelle); Panodoros, au contraire, plus abondant, plus varié, plein d'informations intéressantes et ne s'en tenant pas seulement aux dates. L'un et l'autre critiquent Eusèbe vivement. La chronographie de l'un et de l'autre commençait à Adam et s'arrêtait à la vingt-deuxième année de Théophile. » Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes, La littérature grecque*, Paris, 1897, p. 227. Annianos acheva son ouvrage en 412. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 340. Nous savons encore par Georges le Syncelle que cette chronographie renfermait un cycle pascal de 532 ans, éclairci par diverses remarques. Le même écrivain loue Annianos d'avoir mis la naissance de Jésus-Christ en l'an 5500 du monde, en commençant l'année au 1^{er} janvier, et sa résurrection, le 25 mars de l'an 5534. C'est sans doute le motif qui lui faisait trouver l'histoire d'Annianos plus exacte que celle de Panodoros, en même temps que plus conforme à la tradition apostolique et patristique, Ἀννιανου μὲν ἐπιτομωτέραν καὶ ἀκριβεστέραν τῇ ἀποστολικῇ τε καὶ πατρικῇ παραδόσει ἀκόλουθον. *Chronographia*, éd. de Venise, p. 27 d. L'interprétation que nous venons de donner de ces derniers mots nous paraît préférable à celle de Batiffol qu'on a lue plus haut. C'est sur des questions de chronologie qu'Annianos et Panodoros critiquent Eusèbe, en quoi Georges le Syncelle convient qu'ils ont quelquefois raison, mais pas toujours. *Ibid.*, p. 28. A l'appui de son jugement, le Syncelle transcrit un passage d'Annianos, qui y cite la *Chronologie* de Jules Africain, et il montre qu'Eusèbe a fait une omission de 290 ans. *Ibid.*, p. 28, 29.

Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes. La littérature grecque*, Paris, 1897, p. 226-227. — Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édition, Munich, 1897, p. 338, 340, 341, 405. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, Bâle, 1741, t. I, p. 373. — Fabricius, *Bibliotheca graeca*, Hambourg, 1712, t. vi, p. 135 (et non pas t. v, p. 134, comme l'indique par erreur Ulysse Chevalier). — Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1861, t. vii, p. 44.

S SALAVILLE.

3. ANIEN (Anianus), officier d'Alaric II, fut, dit-on, tué comme son roi à la bataille de Vouillé, en 507. Il signa certainement la compilation de droit connue le plus souvent maintenant sous le nom de Bréviaire d'Alaric, mais à laquelle on a donné aussi le nom de *Liber Aniani*, *Lex Romana Visigothorum*, ou, dans toute la première partie du moyen âge, simplement de *Lex Romana*. C'était alors la seule source qui transmette ce droit encore en usage, et même aujourd'hui il y a des textes que nous ne connaissons pas autrement.

Nous ne savons, sur la rédaction de ce code, que ce qui nous en est dit dans son préambule ou *commonitorium*. Alaric chargea des jurisconsultes, dont le nom ne nous a malheureusement pas été conservé, de réunir

les lois des Gallo-Romains soumis à sa puissance. Celles des Wisigoths l'avaient été précédemment. Ce code fut ensuite soumis à l'approbation des évêques et des députés gallo-romains, puis promulgué à Aire en Gascogne, en 506. On en envoya des copies aux différents comtes, avec défense de se servir d'autre loi. Pour la part d'Anien, elle est marquée en ces termes : *Anianus vir spectabilis ex praeceptione D. N. gloriosiss. Alarici regis hunc codicem de Theodosiani legibus atque institutis juris vel diversis libris electum, Aduris, anno XXII eo regnante edidi atque subscripsi*. On en avait conclu que ce code avait été rédigé par Anien, mais les termes sont ceux dont se servaient les référendaires pour délivrer les copies authentiques et ne prouvent pas qu'il jouât un autre rôle que de certifier les exemplaires officiels. S'il intervint en outre dans la rédaction, nous n'en savons rien et n'avons aucun moyen de le savoir. Cependant Cujas et bien d'autres en ont fait l'auteur de ce code ou bréviaire, et Sigebert de Gembloux attribue au même Anien la rédaction du code d'Alaric et la traduction du commentaire de saint Matthieu par saint Jérôme. Il a été suivi par quelques dictionnaires.

On a réuni dans le Bréviaire des textes de lois provenant des empereurs : le code Théodosien (seize livres), des nouvelles de Théodose, Valentinien, Marcien, Majorin et Sévère, puis des travaux de juriconsultes : les Institutes de Gaius, les Sentences de Paul (cinq livres), le code Grégorien (treize titres), le code Hermoginien (deux titres), et enfin un fragment de Papien. Les textes se suivent dans cet ordre, sans être mêlés ni confondus, contrairement à ce qui avait eu lieu pour le code des Gallo-Romains soumis aux Burgondes et devait avoir lieu pour les Pandectes, où l'on a réparti les textes par ordre de matière, sans tenir compte de leur origine.

A tous ces textes, sauf aux Institutes de Gaius, sont joints des commentaires (*interpretatio*) qui furent longtemps méprisés, parce qu'ils s'éloignent du droit et de la langue classiques, mais comme Savigny le fait remarquer, ils nous indiquent des changements dans le droit et les efforts faits pour plier les lois au nouvel état de choses sorti de l'invasion des barbares.

Bien qu'il ait été promulgué l'année qui précéda la mort de ses auteurs et la fin de la domination des Wisigoths en France, ce code y resta longtemps en vigueur et s'étendit dans des régions qui n'avaient jamais été soumises aux Goths et qui le reçurent, non comme un code nouveau, mais comme contenant le droit romain qui était leur loi. On a même cru, d'après des notes ajoutées au *commonitorium* dans certains manuscrits, que Charlemagne avait fait faire un recensement et peut-être une nouvelle promulgation de ce code. Bien que Savigny ait remarqué qu'il manquait à cette note la seule chose nécessaire, la signature d'un fonctionnaire compétent, et n'ait vu là que la mention de la copie même faite par un scribe quelconque, Mommsen paraît assez disposé à croire à cette nouvelle promulgation à cause du grand nombre de manuscrits qui furent faits à cette époque.

Quoi qu'il en soit, jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle, le code Théodosien, sous la forme du Bréviaire d'Alaric, eut force de loi en France, et ce ne fut qu'alors que le droit de Justinien s'introduisit d'abord comme sujet d'étude dans les écoles et les bibliothèques, puis supplanta peu à peu le droit romain antérieur, sans qu'aucune décision formelle ait amené ce changement, si bien qu'en 1724, un avocat, Bretonnier, soutenait encore dans un mémoire que seul le code Théodosien avait force de loi dans les pays de droit écrit. Beaucoup des dispositions de ce code lui survécurent et trouvèrent place dans les coutumes, notamment dans la coutume de Toulouse du XIII^e siècle.

Chose singulière, dans les pays restés soumis aux Wisigoths, les lois d'Alaric avaient été abrogées par Receswind (647-672), afin de soumettre les Goths et les Romains à la même législation.

Pendant longtemps, le bréviaire d'Alaric fut la seule voie par laquelle nous étions parvenus beaucoup des textes qui le composent, entre autres les Institutes de Gaius. Depuis 1815, la découverte d'un palimpseste à Vérone par Niebuhr nous les a fait connaître directement, mais encore aujourd'hui nous n'avons la plupart des Sentences de Paul que par ce code wisigoth.

ÉDITION. — Hœnel ne veut compter que quatre publications du bréviaire d'Alaric avant la sienne. Celle de Pierre Gille ou Petrus Ægidius, qui imprima le premier, en 1517, un des abrégés manuscrits assez nombreux (*Summae sive argumenta legum divinarum imperatorum*); Amaury Bouchard (*Almaricus Bouchardus*) *Gaii Institutionum Julique Pauli Sententiarum cum titulorum indice, praeftatione recens opus*, in-4^o, Paris, 1525; Jean Sichard (*Johannes Sichardus*), *Codicis Theodosiani libri XVI quibus sunt ipsorum imperatorum adiectae novellae*, in-8^o, Bâle, 1528; et le P. Paolo Canciani, dans *Barbarum leges antiquae*, 5 vol in-fol., Venise, 1781-1792. Hœnel a publié en 1849 un texte qui peut passer pour définitif : *Lex Romana Visigothorum ad LXXXVI librorum manuscritorum fidem...*, in-fol., Leipzig, 1849 « Il faut avoir sous les yeux, dit M. Paul Viollet, le texte d'Hœnel et le commentaire de Godefroi dans une autre édition. » Enfin MM. Mommsen et Paul M. Meyer ont reproduit le bréviaire dans *Theodosiani libri XVI*, in-8^o, Berlin, 1905.

Ce qui avait fait écarter par Hœnel les autres éditions, c'est qu'elles avaient cherché à reproduire non le code d'Alaric, mais le code Théodosien lui-même, et que la loi romaine des Wisigoths n'est plus qu'un des documents, le principal, qui nous ont conservé ce code. Tilius donna une édition à Paris, en 1550, avec les derniers livres du code Théodosien imprimés pour la première fois. Il supprima les commentaires du Bréviaire. Cujas, en 1566, publia à Lyon une édition avec glose, qui fut reproduite à Orléans, Genève et Lyon, 1593, et à Paris. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire avec notes marginales de Pithou. Jacques Godefroi (*Jacobus Gothofredus*) écrivit un commentaire du code Théodosien qui fut publié après sa mort *studio Antonii Marvillii*, 3 vol. in-fol., Lyon; 1665, 1736, 6 vol. in-fol.; Jean-Daniel Ritterle le publia de nouveau, en y ajoutant des notes, in-fol., Leipzig, 1736-1746; Beck (*Beckius*) le reproduisit dans son *Jus civile ante Justinianum*, in-8^o, Berlin, 1815; Charles Baudi de Vesmes, en partie dans le t. II de son *Corpus juris romani*, in-fol., Turin, 1839, dont il n'a paru qu'un fascicule.

Toutes les histoires du droit parlent de ce code et d'Anien. Dans l'impossibilité de tout citer, mentionnons seulement Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*, trad. Guenoux, Paris, 1839; et M. Paul Viollet, *Histoire du droit civil français*, Paris, 1905.

Philippe REGNIER.

4. ANIEN ou ANNIEN (Saint), diacre, selon d'autres prêtres, vécut en ermite dans les Alpes bavaïroises, en même temps que Marin, prêtre (ou évêque). Les deux semblent être d'origine irlandaise, car, à la manière des autres saints venus d'Irlande (saint Gall, saint Magnus, etc.), ils préférèrent la vie d'anachorète à la vie cénobitique menée par les missionnaires francs ou anglo-saxons. Marin, surpris dans sa cellule à Wilparting par des Vandales (des Wendes?) pillards, fut brûlé vif par eux, un 15 novembre. Annien, informé de ce glorieux martyre et sentant intérieurement l'appel de Dieu, mit aussitôt ordre à ses affaires et mourut le même jour, dans son ermitage à Alb, distant de deux milles de celui de Wilparting. Les osse-

ments des deux saints furent découverts cent cinquante (ou cinquante ans) plus tard par le prêtre Priam et l'évêque Tulusius et transportés dans l'église bâtie en leur honneur. Deux églises, celle de Wilparting et celle du monastère de Rott (Haute-Bavière), prétendaient être en possession de ces reliques. Au XVIII^e siècle, on fit des fouilles dans les deux églises : dans celle de Rott on ne trouva que des ossements faisant partie d'un crâne, dans celle de Wilparting on trouva deux corps entiers. Après un assez long procès et une double reconnaissance des ossements faite en 1723 et 1776, l'autorité ecclésiastique se prononça pour Wilparting. Une Vie des deux saints, composée vers le commencement du XII^e siècle et conservée dans un manuscrit presque contemporain à la bibliothèque royale de Munich, les fait vivre du temps de Pépin et Carloman (740-750); une autre Vie conservée dans un manuscrit plus récent, mais dont le texte semble remonter au IX^e siècle, fait vivre les deux ermites dans la deuxième moitié du VI^e (ou VII^e?) siècle.

D'ailleurs quelques détails de la légende paraissent empruntés à la Vie de saint Marin, ermite en Maurienne (Savoie). Tandis que certains historiens avec M. Holder-Egger (*Neues Archiv.*, t. XIII, année 1888, p. 22 sq., et 584 sq.) regardent la légende des deux saints comme entièrement fabuleuse, d'autres avec M. B. Sepp veulent y trouver un noyau réellement historique, sans pouvoir pourtant produire des arguments propres à trancher la question.

B. Sepp, *Vita SS. Marini et Anniani*, Ratisbonne, 1892, 36 p. — *Kirchliches Handlexikon*, Munich, 1907, t. I, col. 229. — L. Steinberger, dans les *Studien und Mitteilungen z. Geschichte des Benediktinerordens*, 1913, p. 117-126; 1914, p. 293-312, et les répliques de B. Sepp, dans la même revue, 1913, p. 729-737; 1915, p. 315-323. Nouvelle réponse de Steinberger dans *Beiträge zur bayer. Kirchengeschichte*, 1916, t. XXII, p. 78-88. — Pour l'ancienne bibliographie du sujet, voir Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*, Berlin, 1896, t. II, p. 1457.

G. ALLMANG.

5. ANIEN D'ANTIOCHE (Anien est la forme la plus usitée; Sozomène, *Hist. eccl.*, IV, XXII, l'appelle Adrien; nous trouvons dans la *Chronol. brev.* de Nicéphore de Constantinople la variante 'Avánios, notée par Migne, *P. G.*, t. C, col. 1054; une autre forme se lit aussi chez Nicétas Choniates, *Thesaur.*, V, XVIII: Adrien ou Abien). L'histoire d'Anien d'Antioche n'est connue que par celle du concile mouvementé de Séleucie en Isaurie (359). Les dissensions qui éclatèrent entre les Pères du concile amenèrent la déposition d'Acace de Césarée en Palestine, de Georges d'Alexandrie, d'Eudoxius d'Antioche et de plusieurs autres évêques. Il fallait donc remplacer tous ces déposés; on nomma précisément à la place d'Eudoxius, pour le siège d'Antioche, le prêtre Anien. Celui-ci appartenait au clergé d'Antioche, πρεσβύτερον ὄντα τοῦ ἐκείσε κλήρου (Sozomène, *loc. cit.*); *Antiocheni cleri presbyter* (Nicét. Chon., *loc. cit.*). Il fut consacré évêque dans l'église de Séleucie, peut-être par l'évêque résidentiel Néon. Nicéphore Calliste, *Eccl. hist.*, IX. Il était donc du parti opposé à Acace de Césarée et à Eudoxius, du parti fidèle à la tradition. A peine nommé, il fut arrêté par les acaciens et livré aux mains de l'autorité civile, représentée par Léonas et Lauricius. Ceux-ci l'ayant confié à une escorte militaire, Anien fut emmené en exil. Les évêques qui l'avaient choisi pour Antioche présentèrent des protestations, mais leur démarche n'aboutissant à rien, ils s'en vinrent à Constantinople adresser leurs plaintes à l'empereur Constance lui-même. On ne sait ce qui résulta de leurs supplices, ni ce qui advint du sort d'Anien. Socrate, *Hist. eccl.*, II, XL; Sozomène, *loc. cit.*; Épiphan. Constant., *Advers. haeres.*, lib. III, c. I, haer. LXXIII; Nicéph. Calliste, *loc. cit.*;

Nicét. Chon., *loc. cit.* Nous trouvons Anien dans la liste des patriarches et évêques d'Antioche; Le Quien le classe comme trente-deuxième entre Eudoxius et Mélétius. Nous lisons dans la *Chronol. brev.* de Nicéphore de Constantinople, à l'ordre de succession des évêques d'Antioche, que l'évêque Anien, successeur d'Eudoxius, gouverna son Église pendant quatre ans: 'Avianós ἔτη δ'. Suivant la remarque de Le Quien, il faut peut-être rectifier en prenant un peu de ces années sur l'épiscopat très mouvementé de Mélétius, successeur d'Anien.

A. ÉMEREAU.

6. ANIEN D'OLDENBOURG. Voir COUS-SERE (Adrien).

ANI-KAMAK, nom d'une place forte, qui fut aussi un siège épiscopal arménien, au moins vers le VI^e siècle, et était située dans la région nord-ouest de la Grande Arménie, sur la rive occidentale de l'Euphrate, non loin des localités où s'exerça surtout le zèle de Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie, vers l'an 300. Saint Grégoire et le roi Tiridate le Grand renversèrent à Ani les statues d'Aramazd, le dieu principal de l'Arménie païenne, le père des dieux. Agathange, *Histoire*, en arménien, Tiflis, 1882, c. CIX, p. 456, 457; texte grec et trad. latine, dans *Acta sanctorum*, septemb. t. VIII, n. 133; texte grec et traduction française, mais incomplets, dans la *Collection des historiens de l'Arménie*, de V. Langlois, t. I, p. 167. Ils élevèrent là une croix, et le roi affecta le château avec le village au service de l'Église. On cite un évêque de Kamakh (Gamakh, Guémakh) en 692. Mansi, *Conciliorum ampliss. collectio*, t. XI, p. 993, actes du concile quini sexte: *Georgius episcopus Camaches magnae Armeniorum provinciae definiens subscripsi.*

F. TOURNEBIZE.

ANILLE. Voir SAINT-CALAIS.

ANIMAIS, martyr. Voir BATHUSUS.

ANIMUCCIA (GIOVANNI), musicien florentin, mort à Rome le 31 mars 1571. Était à Florence en 1551-1554; succéda à Palestrina, en 1555, comme maître *dei putti* à la basilique Vaticane, dont il fut nommé maître de chapelle en 1567. A publié deux livres de messes (1565, 1567) et un *Magnificat* (1568). Mais le titre principal de Giovanni Animuccia fut d'avoir été l'ami et le collaborateur de saint Philippe de Néri, dans l'organisation des réunions de l'Oratoire de Rome, pour lesquelles il écrivit ses fameuses *Laudi spirituali*, *composte per consolazione, e a requisitione di molte persone spirituali e devote, tanto religiosi, quanto secolari*, dont le I^{er} livre parut en 1563, et le second en 1570. Ces *Laudi* avaient été précédées d'un livre de madrigaux spirituels, en 1562. De ses œuvres, restées en manuscrit à la bibliothèque de la chapelle Sixtine, Bordes, *Anthologie*, a réédité la messe *Conditor alme siderum*.

Eitner, *Quellen-Lexicon der Musiker*, t. I, p. 150. — Haberl, *Cicilianisches Kalendar*, de 1884, p. 33. — Ambros, *Geschichte der Musik*, t. III, p. 582.

A. GASTOUÉ.

ANIMUS. Voir AMBIVIVUS, t. II, col. 1042.

ANINAS (Saint), anachorète et thaumaturge, dans l'Euphratène, province de Syrie. On ignore l'année de sa naissance. Son nom est même écrit de diverses façons, dans les antiques martyrologes, les uns l'appelant Aninas, d'autres Ananias, d'autres enfin Anianus. Même diversité pour le jour de sa fête, les uns la plaçant le 20 février, d'autres le 16 mars, d'autres le 18 mars. Il n'y a pas de doute, cependant, que ces trois noms indiquent le même personnage.

Dès sa jeunesse, il se sentit porté à la pratique des vertus et de la vie intérieure. Ayant perdu ses parents à seize ans, il partit en quête d'une solitude où il pût commodément vaquer aux exercices de la contemplation. Ayant rencontré un homme de grande vertu, nommé Majauras, adonné au renoncement et à la pauvreté, il le prit comme maître, puis, celui-ci s'étant éloigné, il s'engagea dans une solitude plus profonde encore. Dieu lui accorda la grâce de voir les bêtes fauves lui être soumises. Deux lions l'accompagnaient sans cesse. L'un deux s'étant enfoncé une épine dans le pied, le saint le guérit miraculeusement. Le bruit de ses prodiges s'étant répandu au loin, les multitudes affluèrent vers lui, apportant des malades, pour qu'il les guérit.

Ses biographes s'accordent à l'appeler le thaumaturge ou le *prodigiosus*. Ses disciples furent nombreux, et ainsi se forma une grande communauté de solitaires dont il dut prendre la direction. Il mourut le 16 mars, âgé de plus de cent dix ans. Les prodiges continuèrent à s'accomplir sur son tombeau comme en témoignent les deux vers grecs que l'on grava sur sa pierre sépulcrale :

Σοφῶ καλυφθεὶς θαυματουργός Ἀνίνας
Οὐ συγκαλύπτει τὴν χάριν τῶν θαυμάτων.

*Sepulcro Aninas thaumaturgus conditus
Miraculorum gratiam haud condit simul.*

Acta sanctorum, martii t. II, 1885, p. 427 sq. — Bibliotheca hagiograph. graeca, 1895, p. 9. — Martinov, Annal. Eccl. graec. slav., 1864, p. 92.

T. ORTOLAN.

ANINCAT. Voir AMNICHADUS, t. II, col. 1319.

ANINETA, Ἀνίνητα, évêché en Asie. Aucun géographe ancien ne mentionne cette ville, dont on possède des monnaies de l'époque impériale. Head, *Historia numorum*, p. 548. Hiérocès, 659, 9 (Ἀνίνητα, Ἀνήνετα, que Wesseling a eu sans doute tort de corriger en Ἀνίνητον), la place entre Mastaura et Hypæra, mais on ignore sa situation exacte. Elle figure parmi les sièges suffragants d'Éphèse jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle : Notices d'Épiphanie et de Léon le Sage (Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notit. episcop.*, p. 536, 552); Notice de Basile et Nova Tactica (Gelzer, *Georgii Cyprii Descriptio orbis romani*, p. 7, 62); Notices 1, 3, 7 (Ἀννήτων, Notice d'Épiphanie), 8, 9, 10 et 13 (Ἀννάτων) de Parthey. Deux évêques sont connus : Théodore, présent au concile d'Éphèse (431), et Modeste, au concile de Chalcédoine (451). Lequien, *Oriens christ.*, t. I, col. 709, a tort d'attribuer à Anineta un saint Hermogène, martyr. Le nom de notre ville est ordinairement écrit Ἀνιάτων dans les Notices, il devient Ἀννήτων dans les subscriptions conciliaires : la voyelle est garantie par l'orthographe des monnaies, qui portent Ἀννησιῶν δῆμος, et le pluriel semble l'être par l'ensemble des documents.

S. PÉTRIDÈS.

ANITIO DA SOLARO. Voir AMIZIO, t. II, col. 1293.

ANIUSENSIS (*Ecclesia*). Voir ANCUSENSIS (*Ecclesia*), t. II, col. 1537.

1. ANJOS (AMBROSIO DOS), augustin portugais. Comme il connaissait très bien les langues perse et turque, l'archevêque de Goa l'envoya au royaume de Gorgistan, où il se distingua comme missionnaire. Il raconta ses travaux dans l'ouvrage suivant : *Carta escripta de Gorgistão em 29 de junho de 1628 ao vigário provincial dos eremitas*

de santo Agostinho, qui fut imprimé dans la Breve relação das christandades que os religiosos de santo Agostinho têm á sua conta nas partes dos Oriente, Lisbonne, 1630, p. 57-77.

Il écrivit aussi : *Carta em que relata a missão que os religiosos agostinhos fizeram no anno de 1616 em o reino de Gorgistão*, manuscrit qui existait à la bibliothèque du roi. — *Breve relação do martyrio da rainha Gativanda executado em 25 de setembro de 1624*. La bibliothèque du couvent de la Graça, de Lisbonne, possédait l'original de cet ouvrage, dont une partie considérable a été imprimée dans la *Breve relação das christandades* dont nous avons fait mention.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 130.

Fortunato DE ALMEIDA.

2. ANJOS (GREGORIO DOS), chanoine séculier de Saint-Jean-l'Évangéliste, nommé évêque de Malaca en 1672. En 1679, il fut transféré à Maranhão (Brésil) et mourut le 11 mai 1689.

António Caetano de Sousa, *Catálogo dos bispos de Malaca, dans la Collecção de documentos e memórias da Academia real da história Portuguesa*, Lisbonne, 1722. — Gomes de Castro, *Catálogo dos bispos do Maranhão, Maranhão*, 1829, p. 9. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e partie.

Fortunato DE ALMEIDA.

3. ANJOS (LUIS DOS), religieux portugais de l'ordre de Saint-Augustin. Né à Porto, il fit profession au couvent de Nossa Senhora da Graça, à Lisbonne, le 13 septembre 1591. Après avoir enseigné la théologie dans plusieurs couvents, il se voua à l'étude de l'histoire de son ordre; et comme il avait besoin de visiter les archives des couvents d'Espagne, de France et d'Italie, le général Jean-Baptiste d'Aste le nomma chroniqueur de l'ordre le 28 décembre 1608. Pendant qu'il poursuivait ses études, la mort le surprit à Coïmbre le 8 janvier 1625.

Luis dos Anjos écrivit : *De vita et laudibus sancti Patris Aurelii Augustini Hipponensis episcopi et Ecclesiae doctoris eximii libri sex*, Coïmbre, 1612; — *Sermão em louvor de santo Agostinho, bispo de Hippona e principal doutor da Igreja*, Coïmbre, 1718; — *Jardim de Portugal, em que se dá noticia de algumas santas e outras mulheres em virtude, as quaes nasceram e viveram ou estão sepultadas neste reino e suas conquistas*, Coïmbre, 1626; — *História geral da ordem de santo Agostinho, que comprehende o primeiro século*. Cet ouvrage a été publié en espagnol, Barcelone, 1640, sous le nom de Pedro del Campo, qui y fit quelques additions. Le t. II resta manuscrit. Anjos laissa aussi en manuscrit : *Notas sobre as Centúrias de Fr. Jerônimo Roman*.

António da Purificação, *Chrónica da provincia de Portugal da ordem dos eremitas de santo Agostinho*, Lisbonne, 1642, 1656, t. I, p. 114; t. II, p. 71. — Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1752, t. III, p. 56. — Innocência Francisco da Silva, *Dicionário bibliográfico português*, Lisbonne, 1860, t. V, p. 209.

Fortunato DE ALMEIDA.

4. ANJOS (MANUEL DOS), évêque titulaire de Fez, coadjuteur de l'archevêque d'Évora, José de Mello. Né à Alcacer do Sal (Portugal), Manuel dos Anjos prit l'habit de Saint-François, professa la théologie, fut provincial de son ordre depuis 1616 et commissaire de l'Inquisition depuis le 11 janvier 1620. En 1580, au milieu des horreurs d'une épidémie qui sévissait à Évora, il avait donné les plus belles preuves de sa charité en secourant les malades. Élu coadjuteur d'Évora, il fut confirmé en cette dignité par Grégoire XV (1621). Il mourut à Évora le 21 septembre 1634.

Manuel dos Anjos écrivit : *Sermão do acto da fé que se celebrou na cidade de Evora em a domingo infar octava de Corpus Christi em 21 de junho de 1615*, Évora, 1615; — *Sermão na beatificação de S. Francisco de Borja na colégio da Companhia de Jesus da cidade de Evora em 26 de novembro de 1624*, Évora, 1625; — *Sermão no acto da fé que se celebrou na cidade de Evora em o primeiro de abril de 1629, na quinta domingo da quaresma*, Évora, 1629.

Jorge Cardoso, *Agiolôgio lusitano*, Lisbonne, 1666, t. III, p. 611. — Francisco da Fonseca, *Evora gloriosa*, Rome, 1728, p. 317. — Nicolau Agostinho, *Relação sumária da vida do Ill.^{mo} Sr. D. Theotónio de Bragança, quarto arcebispo de Evora*, Évora, 1614, c. XIII. — Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1752, t. III, p. 178. — Innocência Francisco da Silva, *Dicionário bibliographico português*, Lisbonne, 1860, t. V, p. 356. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

ANJOU (JACQUES D'), jésuite, l'un des apôtres les plus ardents de la foi catholique et l'un des plus remarquables organisateurs des chrétientés d'Orient dans les missions françaises du Levant. Fondateur de la mission de Paros, en 1641, il groupa les chrétiens du rit grec, leur enseigna au prix de mille fatigues et de mille dangers les vérités élémentaires de leur religion, qu'ils ne connaissaient plus, et opéra des conversions sans nombre dans les Cyclades, notamment dans les îles de Syra et d'Amourgo. Chargé, à la fin de sa vie, d'évangéliser la Syrie, il mourut à Smyrne, en 1648, épuisé par ses travaux.

Cf. Carayon, *Mission de la C^{te} de Jésus à Constantinople et dans le Levant*, p. 122, 137, 213. — Th. Fleureau d'Armenonville, *État des missions de la Grèce*, p. 244-253. — Crétineau-Joly, *Histoire de la C^{te} de Jésus*, t. II, p. 245.

P. BERNARD.

ANKEL (RICHARD), archidiacre de Lismore, fut nommé à l'évêché de Waterford, en Irlande, le 27 février 1426, par le pape Martin V. Huit ans après, le bruit de sa mort s'étant propagé, Henri VI, roi d'Angleterre, écrivit au pape Eugène IV, pour lui proposer un successeur. Une enquête ayant démontré que Richard Ankel était encore plein de vie, la démarche royale demeura sans effet. Ce prélat gouverna son Église pendant vingt ans. Il mourut le 7 mai 1446, et fut enseveli dans sa cathédrale.

Eubel, *Hierarchia medii aevi*, 1913, t. I, p. 308. — J. Waraeus, *Hibernia sacra*, Dublin, 1719, p. 198.

T. ORTOLAN.

ANKUHN (AUCUM), faubourg de Zerbst (ce qui a fait parfois nommer le couvent *monasterium apud Scherevist* = Zerbst), duché d'Anhalt, ex-diocèse de Brandebourg, aujourd'hui archidiocèse de Breslau, couvent de cisterciennes fondé en 1214, le premier monastère de femmes dans la région, au dire de Hauck, *Kirchengesch. Deutschlands*, 1903, t. IV, p. 613 et 978. La Réforme le fit disparaître.

J. C. Beckmann, *Historia des Fürstentums Anhalt, Zerbst*, 1710, t. I, *passim*. — Georgisch, *Regesta chronologico-diplomatica*, Francfort, 1740-1741, voir à la table, p. 22. — Riedel, *Codex diplomaticus Brandenburg*, 1838-1869, I^{re} part., t. VIII, p. 128, n. 42. — Winter, *Die Zisterzienser des nordöst. Deutschland*, Gotha, 1868-1871, t. II, p. 92.

L. BOITEUX.

ANLABY (WILLIAM), missionnaire catholique et martyr (1552 ?-1597), né à Etton dans le Yorkshire, bachelier ès arts de Cambridge, en 1571, converti à vingt-cinq ans, dans un voyage à Douai, par le docteur, plus tard cardinal, Allen, ordonné prêtre en 1577, et, en 1578, envoyé dans la mission d'Angleterre. Il travailla surtout dans son pays natal, le Yorkshire. Après vingt ans des travaux apostoliques les plus rudes,

il fut condamné comme « prêtre de séminaire », pendu et écartelé à York, le 4 juillet 1597.

Dict. of nat. biogr. t. I, p. 419. — Challoner, *Memoirs of missionary priests*, Manchester, 1803, t. I, p. 192 sq. — Gillow, *Bibliographical dictionary*, t. I, p. 52 sq.

J. DE LA SERVIÈRE.

AN MILLE (L'). Une légende, qui se généralisa chez les historiens du XIX^e siècle, affirmait que la chrétienté, à cette date, avait, en grande majorité sinon tout entière, cru à l'approche de la fin du monde et s'y était préparée. Ce fut Michelet qui contribua le plus à la populariser par la description brillante, pleine d'imagination et de poésie, qu'il donna du développement et des effets de cette croyance, notamment sous l'action de phénomènes et calamités terrifiantes. *Histoire de France*, t. II, p. 133-138. Henri Martin vint à la rescousse et la légende, revêtue d'une forme littéraire, entra dans le genre historique en même temps que dans la science courante. On dépeignait les terreurs populaires s'exagérant aux derniers jours de l'an mille et subordonnant tout au dénouement attendu; toutes les classes de la société, abandonnant travail et occupations devenus sans but, même la culture de la terre, se plongent dans les exercices de religion, prières, pénitences, bonnes œuvres, pèlerinages, jeûnes, confessions; on entre en religion, on lègue ses biens aux pauvres, à l'Église: le clergé et les moines s'enrichissent. On redouble de ferveur à mesure qu'approche la date fatale, puis, quand elle est passée sans cataclysme, on reprend confiance et courage, on se raccroche à la vie, au travail, au plaisir, c'est une résurrection, une renaissance universelle: non seulement dans les relations sociales et les diverses manifestations de l'activité humaine, commerce, industrie, mais dans le monde de l'art et du beau, qui bénéficie de ce retour passer aux sentiments de piété et de ferveur. Les savants ne manquaient pas d'étoffer la légende, en lui attribuant une part dans les origines du style gothique. Le genre humain, revenu au travail après un moment de panique, se crut obligé de remercier Dieu, et de ce sentiment de reconnaissance naquit la floraison de cathédrales qui commencèrent à sortir du sol peu après et couvrirent en moins d'un siècle la France du nord.

Il ne semble pas du reste que la légende ait eu quelque rapport avec l'erreur des *millénaires* (voir ce nom), répandue chez les hérétiques des premiers siècles, et d'après laquelle le monde chrétien devait finir mille ans après la venue de Notre-Seigneur. Elle avait à peu près disparu au X^e siècle, et ce n'est pas d'elle sûrement que peut venir la prétendue croyance populaire; elle fit quelques réapparitions au moyen âge et reprit de la vogue dans certains milieux protestants du XVI^e et du XVII^e siècle, mais sans avoir la moindre influence sur la société moderne, surtout au point de vue scientifique et de l'érudition. Mais la légende pourrait être née d'un courant parallèle, qui s'étendit surtout au XV^e et au XVI^e siècle, de la manie de construire des prophéties en vue d'annoncer la fin du monde dans un délai plus ou moins rapproché, d'en fixer la date. On pourrait dresser une littérature assez riche en collectionnant les oracles de ce genre, épars dans les bibliothèques des divers pays de la chrétienté. L'aboutissant de cette littérature fut la prophétie de Malachie (voir ce nom), qui semble avoir été composée au conclave de 1590, après la mort de Sixte-Quint, et qui perfectionna, en les condensant, une série d'ébauches antérieures analogues sur les papes et les pontificats à venir. La pensée de la fin du monde hanta les mystiques du moyen âge, se répandit au XV^e siècle et les épreuves de l'Église au moment du grand schisme d'Occident firent soupirer les âmes après une solution, une délivrance, même par la

transformation totale qui aboutit à l'autre vie. On personnifia le changement dans un pape, le *Pastor angelicus*, qui devait présider au dénouement, le préparer du moins. On en vint finalement à imaginer que ces idées avaient eu cours de tout temps, surtout aux époques de calamités, et comme le ^xe siècle passa toujours dans la mémoire des hommes pour une des plus sombres, on estima tout naturel que les hommes qui avaient vécu cette triste époque eussent soupiré après la fin du monde dans des dispositions analogues à celles qui revivaient entre 1400 et 1600.

Mais comment cette idée populaire est-elle entrée dans le domaine de la science pour devenir une tradition sérieuse, qui donnât le change aux plus avertis? Les *Annales ecclesiastici* de Baronius, qui sont tout à fait contemporaines de la prophétie de Malachie, puisque les premiers volumes parurent à partir de 1588, esquissent cette transformation en même temps qu'elles nous offrent les premières traces de la légende. Après avoir raconté, année par année, les opprobres et les désastres de l'Église romaine dans cette période du ^xe siècle, qu'il qualifie d'« âge de plomb » *aetas plumbea*, il mentionne, sans y ajouter foi, la croyance qui se serait fait jour en dernier temps : *Annus nonnullorum nova assertione praenuntiatus mundi postremus, vel ipsi propinquus... Fuerant ista in Gallis promulgata, ac primum praedicata Parisiis, jamque vulgata per orbem, credita a compluribus, a doctioribus vero improbata*. Éd. Bar-le-Duc, 1869, t. xvi, p. 386, ad ann. 1001. Et un fait qui témoigne de la tendance du temps à se laisser convaincre des idées sur la proximité de la fin du monde, c'est l'insertion, dans les *Annales hirsaugiensis* de Trithemius (J. Trithem), éd. de Saint-Gall, 1690, t. i, p. 143, du texte suivant, qui ne se trouve pas dans les éditions primitives de 1559 et de 1601 : *...Cometes etiam hoc anno terribilis apparuit, qui multos suo teruit aspectu, metuentibus diem instare novissimum; quemadmodum ante plures annos a quibusdam (cf. anno 960, p. 103) fuerat falsa aestimatione delusis praedictum, quod mundus iste visibilis anno Christi millesimo esset finiendus*. L'éditeur se laissa influencer, sans y croire positivement, par les erreurs populaires sur la fin du monde, qui s'étaient propagées les derniers siècles. Le bruit incertain dont parle Baronius commençait en effet à se faire jour dans ce courant d'idées, puisqu'il est répété peu après, en des termes analogues, par l'abbé J. Le Vasseur, *Annales de l'Église de Noyon*, Paris, 1633, et par Sauval, *Antiquités de la ville de Paris*, composées vers le milieu du siècle, qui y rattachent le mouvement architectural à la suite de Raoul Glaber, du moins pour les cathédrales de Noyon et de Paris. Ces premières traces de la légende réapparaissent, au début du siècle suivant, chez Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. iv, p. 136, comme chez les historiens Fleury, Longueval, mais ni Mézeray, ni le P. Daniel, ni dom Vaissète, ni Calmet n'en soufflent mot. La légende se maintenait d'ailleurs vague et incertaine, et les bénédictins de Saint-Maur présentaient encore la croyance de l'an mille comme une « erreur vulgaire, grossière, fort répandue dans le peuple », sans affirmer qu'elle eût été générale (*Histoire littéraire de la France*, 1752, t. vi, p. 11 et 478), lorsque Robertson élargit sa portée, l'amplifia et sacra la légende fait historique dans son tableau de la société en Europe, introduction à son *Histoire de Charles-Quint*, en 1769, et la traduction de cet ouvrage par Suard, de l'Académie française, Paris, 1771, la popularisa chez nous. L'emphase et l'imprécision romantiques ont achevé l'œuvre; Robertson-Suard devint le manuel d'histoire du professeur de l'Université de France et Michelet subit jusqu'à un certain point l'influence de l'enseignement qu'il en reçut, comme celle du romantisme dont il procédait.

L'engouement général n'allait pas sans quelques réclamations, mais la légende fit long feu, jusqu'à ce que M. J. Roy, professeur à l'École des chartes, commençât d'en saper les fondements dans son tableau de la France de l'an 950 à 1050. *L'an mille, Formation de la légende*, Paris, 1885, ouvrage important et qui marqua une date. Les savants, qui commençaient à hésiter, se rangèrent à son avis et abandonnèrent la légende, qui ne fut plus guère défendue que par esprit de parti. Le problème a été discuté et définitivement résolu par M. F. Duval, archiviste-paléographe, dans la brochure mentionnée ci-dessous. La critique qu'il fait des textes et documents, sur lesquels on s'est appuyé pour affirmer la croyance générale à la fin du monde, en l'an mille, aboutit à peu près aux conclusions suivantes : il y eut au ^xe et au ^{xi}e siècle, par conséquent entre 900 et 1000, des croyances locales ou partielles plus ou moins sérieuses et durables, dans le peuple, par suite de pestes, famines, calamités ou phénomènes naturels extraordinaires, qui se manifestaient fréquemment et terrorisaient les imaginations ignorantes. Les plus probants de ces textes ne concordent pas entre eux : quelques-uns en effet, rapportent la croyance non à l'an mille de notre ère, mais à l'an mille de la passion de Notre-Seigneur, par conséquent à l'an 1033; ainsi la chronique de Raoul Glaber. La croyance fut souvent provoquée, répandue ou développée par certains auteurs de nouveautés ou erreurs visionnaires, clercs vagabonds qui allaient prêchant à travers le monde à l'occasion des faits extraordinaires ci-dessus, ou par des prédicateurs bien intentionnés qui, sans penser à mal, annonçaient la proximité de la fin du monde ou de la venue de l'Antéchrist, pour exciter les masses à la pénitence. L'effet de leur parole allait parfois plus loin qu'ils ne voulaient, en donnant à la crédulité une force nouvelle. Certains de ces textes n'ont d'ailleurs que la portée des lieux communs dont l'Église se sert pour inculquer une vérité ou une idée; par exemple celui du concile de Trosley, Duval, p. 29; celui de l'abbaye d'Aniane, p. 41-42, qui a une forme oratoire; les préambules des chartes, p. 45, simples formules de chancellerie analogues à celle des testaments, p. 46. Ajoutons ceci : l'Église eut à sévir contre des prédicateurs, visionnaires ou vagabonds, qui pervertissaient l'âme des foules, au point de vue du dogme, de la discipline ou de la morale, qui provoquaient des désordres publics ou privés, mais on ne voit pas qu'un pape, un concile ou des évêques, seuls ou collectivement, aient pris des mesures contre cette croyance à aucune date des deux siècles qui nous occupent. Or l'Église n'aurait pas manqué d'intervenir pour désabuser les esprits, si la croyance avait eu la portée et les conséquences qu'on lui attribue.

Concluons avec M. N. Valois : « A part des cas exceptionnels, la chrétienté, en général, prêta une attention médiocre aux menaçantes prédictions que certains oracles lui faisaient entendre et même au ^xe siècle, aux approches de cet an mille que la légende représentait comme un terme fatal attendu dans l'angoisse par les populations, on ne trouve aucune trace d'un abattement général, d'une torpeur résignée ou d'un accablement fébrile, comme il s'en manifesterait assurément chez un peuple persuadé qu'il arrive au terme de son existence. » Cité par Duval, p. 69, note 2.

Bibliographie complète dans F. Duval, *Les terreurs de l'an mille*, Paris, 1908, collection *Science et religion*. — Voir aussi Chevalier, *Topo-bibliographie*, article *Mille (l'An)*, col. 1945-1946. — Marion, *Histoire de l'Église*, Paris, 1905, t. II, p. 281-284.

P. RICHARD.

1. ANNA ou ANNIO (FERDINANDO D'). Né à Naples (à Cava, suivant Camera), vers 1497, d'une noble et illustre famille de cette ville, il se distingua par son savoir dans les sciences ecclésiastiques, et, en particulier, dans la théologie. Élu, le 16 octobre 1521, évêque de Sessa et Carinola, par cession de son oncle Gian Francesco d'Annio, il n'en fut, durant deux années, qu'administrateur apostolique, parce qu'il n'était encore âgé que de vingt-quatre ans. Transféré, également avec dispense d'âge, à l'archevêché d'Amalfi, le 21 octobre 1530, il y éprouva deux mésaventures : le pape Paul III désigna, le 30 mars 1539, comme administrateur apostolique du diocèse, le cardinal Nicola Caetani de Sermoneta, sous prétexte que l'évêque était mort, alors qu'il était plein de vie (Arch. Vat., *Acta consistorialia*, *Vicccanc.* t. iv, fol. 78); puis celui-ci se vit accuser, tout comme son prédécesseur immédiat, Giacomo Vitelli de Glanderoni, d'*atrocità* et *enormità crimina*, qui, affirme Paul III, avaient scandalisé tous ses diocésains; il paraît qu'on lui reprochait surtout son avarice, qui l'avait rendu le persécuteur de son clergé, mais peut-être tout se réduisait-il à un conflit entre lui et le duc Antonio Piccolomini. Le même pape, après avoir, par bref du 12 février 1540, chargé un certain Giovanni Butrio de faire une enquête sur ces accusations (*ibid.*, arm. XLI, t. xvi, n. 113), nomma, le 6 avril 1541, un économiste pour administrer le diocèse d'Amalfi (*ibid.*, n. 308) et transféra Annio, le 3 mai suivant, au siège épiscopal de Bovino. Nous ne savons s'il commit de nouvelles fautes sur ce second siège, ou si, malgré cette translation, qui était loin d'être un avancement, l'instruction commencée contre lui continua, mais ce qui est certain, c'est que, par deux brefs du 8 décembre 1543 et du 2 janvier 1545 (*ibid.*, arm. XL, t. xii, n. 5; arm. XII, t. xxviii, n. 788), Paul III le cita à comparaître devant lui dans le délai d'abord de dix, puis de quinze jours, et le suspendit de ses fonctions le 13 mars 1545. Il finit par obéir aux injonctions pontificales, et Paul III, après l'avoir fait emprisonner au château Saint-Ange, accepta, par un autre bref du 12 mars 1545, sa promesse de céder son siège au cardinal Ridolfi. Il dut cependant rentrer en grâce, car nous le voyons plus tard exercer de nouveau ses fonctions d'évêque de Bovino, aidé, il est vrai, de son frère, Giovanni Domenico (voir art. suiv.) en qualité de son coadjuteur; et se faire représenter à ce titre, par son frère, en 1563, au concile de Trente. Fr. Pansa affirme de plus que le Saint-Siège l'envoya à Charles-Quint en qualité de légat, et ajoute qu'il se conduisit désormais de la façon la plus louable. Il finit cependant par donner sa démission, et le pape Pie IV l'accepta par bref du 20 avril 1564. *Ibid.*, arm. XLII, t. xx, n. 158. Il mourut au début de l'année suivante, à Gaète, alors qu'il se rendait à Rome.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi* : index n. 477, fol. 10; n. 482, fol. 47; n. 483, fol. 52 v°. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1720-1721, t. vi, col. 470-471; t. vii, col. 248-250; t. viii, col. 268. — Fr. et G. Pansa, *Istoria dell' antica repubblica d'Amalfi*, Naples, 1724, t. i, p. 266, 300-301. — Luca da Menna, *Saggio storico ossia piccola raccolta dell' istoria antica e moderna della città e diocesi di Carinola*, Aversa, 1848, t. ii, p. 84-85. — Matteo Camera, *Istoria della città e costiera di Amalfi*, Naples, 1836, p. 439. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864-1866, t. xlx, p. 219; t. xx, p. 233 et 610. — Barone, *La stella della Daunia*, Lucera, 1910, p. 339. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1911, t. iii, p. 118, 150, 162.

J. FRAIKIN.

2. ANNA ou ANNIO (GIOVANNI DOMENICO D'). Frère du précédent, et né, comme lui, à Naples, il fut l'un des plus profonds théologiens et canonistes de son temps. D'abord référendaire des deux Signatures et prêtre de la maison du pape, il fut sacré évêque d'Hippone *in partibus* le 5 septembre 1563 et devint coadjuteur de son

frère à Bovino. Il assista, en cette qualité, le 3 décembre suivant, à l'avant-dernière séance du concile de Trente : cf. brefs de Pie IV, 20 avril 1564, dans Arch. Vat., arm. XLII, t. xx, n. 158 et 164. Après la démission et la mort de son frère, il lui succéda, le 21 janvier 1565, et mourut en 1578. Il fut enterré à Naples dans le tombeau de ses ancêtres. Trois lettres olographes de lui au cardinal secrétaire d'État, en date des 6 et 28 décembre 1574 et du 21 janvier 1575, sont conservées aux Archives du Vatican, *Nunziatura di Napoli*, t. iv, fol. 290, 330, 349; on y trouve également, t. cccxx (anc. CC), fol. 411, une lettre de ce même cardinal adressée à lui le 17 décembre 1574. Minieri Riccio, *Memorie storiche degli scrittori nati nel regno di Napoli*, Naples, 1844, p. 28 et 363, dit qu'il a laissé un opuscule juridique, *Repertorium singulare, quo quaestio tractatur, an feudo legato debeatur aestimatio*, dans *Septuaginta allegationes...*, Venise, 1576, de Vincenzo d'Anna. Un autre de ses frères, Aurelio, fut archidiacre de la cathédrale de Bovino, et fut nommé, en 1563, protonotaire apostolique. Arch. du Vat., arm. XLII, t. xviii, fol. 317.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, index n. 482, fol. 47; n. 515, fol. 71. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise 1721, t. viii, col. 268-269. — L. da Menna, *Saggio storico ossia piccola raccolta dell' istoria antica e moderna della città e diocesi di Carinola*, Aversa, 1848, t. ii, p. 74-85. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, t. xix, p. 219. — Barone, *La stella della Daunia*, Lucera, 1910, p. 339. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1911, t. iii, p. 150.

J. FRAIKIN.

3. ANNA ou ANNIO (GIOVANNI FRANCESCO D'). Prêtre de la ville de Naples, il fut préconisé, le 10 novembre 1518, évêque de Carinola et résigna cette dignité en 1521, en faveur de son neveu Ferdinando, ci-dessus, col. 293.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, n. 483, fol. 52 r° et v°; *Acta consistorialia*, *Vicccanc.*, i, fol. 73 v°. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. xx, p. 233. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, t. iii, p. 161. — Luca da Menna, *Saggio storico ossia piccola raccolta dell'istoria antica e moderna della città e diocesi di Carinola...*, Aversa, 1848, t. ii, p. 85-86.

J. FRAIKIN.

4. ANNA DI SOMMARIVA (ANGELO MARIA DI), religieux camaldule, cardinal (1385-1428), appartenait à une famille notable de la noblesse lombarde, assez connue dans l'histoire, les Sommariva, mais porta quelquefois le premier nom, que son frère Nicolo avait hérité probablement, selon la conjecture ingénieuse de Molossi, d'une famille napolitaine, avec laquelle la sienne avait des alliances remontant au xiii^e siècle et dont tous deux reçurent des biens dans le royaume de Naples. Angelo, qui s'appelait Francesco dans le monde, naquit à Lodi, dans la haute Italie, où sa famille résidait, et entra de bonne heure en religion, au célèbre couvent camaldule de San Michele de Murano, près de Venise. Urbain VI le créa cardinal-diacre du titre de Santa Lucia in Septemsolis, en janvier 1385, à Nocera, ou Lucera, près de Chioggia en Capitanate, où il s'était transporté pour suivre de près la lutte de son partisan Charles de Durazzo avec son compétiteur au trône de Naples, Louis d'Anjou. N. Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896, t. ii, l. i, c. ii, *passim*. On ne sait rien de la vie antérieure du personnage, mais il est probable qu'il s'attacha dès les débuts au parti d'Urbain VI et lui rendit des services dans cette lutte mouvementée. De là le dire de certains auteurs, répétés par Ciaconius-Oldoinus, qu'il avait rempli les fonctions de nonce apostolique au royaume de Naples, « pour apaiser les désordres entre les barons et rappeler aux souverains du pays les devoirs qui les

liaient envers la cour romaine. » Il porte dans les annales du temps le titre de cardinal de Lodi, *Laudensis*, de son pays d'origine, mais n'en fut jamais évêque, comme d'aucuns l'ont prétendu : les trois nominations faites à ce siège par Urbain VI, Boniface IX et Grégoire XII, en 1388, 1393 et 1407 (Eubel), rendent cette affirmation moins que probable. Cf. Molossi.

On connaît peu le rôle d'Anna dans les vicissitudes si compliquées du grand schisme. Il resta fidèle à la cause de ces papes de Rome, la servit et vécut auprès de leur personne. Boniface IX le nomma cardinal-prêtre du titre de Sainte-Pudentienne en mai 1396; Innocent VII lui donna, sans doute en récompense de ses services, la riche abbaye augustinienne de Santa Maria delle Carceri, près de Padoue (1404), et l'hôpital de San Biagio de Lodi (1405). Il obtint de Grégoire XII la translation de la première à son ordre des camaldules, moyennant une pension de 250 ducats. Il dut cependant plaider contre les chanoines de Saint-Jean de Latran, de qui dépendait ce bénéfice, et soutenir un long procès, qui fut résolu en sa faveur d'après le décret du concile de Constance, qui validait les actes des trois papes rivaux. Il prit part aux conclaves où furent élus Boniface IX (1389), Innocent VII (1404), et Grégoire XII (1406), mais se rangea à la fin au parti de la conciliation, qui voulait résoudre le schisme par un concile général. Il abandonna Grégoire XII à Sienne, et avec trois de ses collègues se rendit à Pise, où se réunissait ce concile, entre le 30 août et le 5 octobre 1408. Valois, *ibid.*, t. iv, p. 21. Il assista aux délibérations de l'assemblée, sans s'y faire remarquer, et fut un des électeurs d'Alexandre V (1409) et de Jean XXIII (1410). Celui-ci le nomma évêque suburbicain de Palestrina le 23 septembre 1412, et il l'accompagna au concile de Constance, où il ne se signala pas davantage. Il abandonna ce pape pour l'unité de l'Église, fut encore un des électeurs de Martin V, entre les mains duquel il résigna, contre pension de cent florins, la commende de la grande abbaye cistercienne de Casamari, dans la province de Rome (13 mars 1418), qu'il avait reçue après 1405. Rondinini, *Monasterii Sanctae Mariae de Casaemario brevis historia*, Rome, 1707, p. 61. Anna termina sa vie dans une demi-retraite, s'occupant surtout des religieux et de son ordre des camaldules, qu'il favorisa de toute manière. Il avait hérité de grands biens de son frère Nicolas, par testament de 1401, et les employa, sur sa recommandation, à fonder, dans leur seigneurie de Villanuova, un monastère d'olivétains (1424-1427), auquel il laissa encore en héritage son hôpital de San Biagio. Il mourut à Rome, le 21 juillet 1428, après quarante-trois ans de cardinalat, et son corps fut enseveli en l'église Santa Maria de Porta Nuova de Naples. Ciaconius-Oldoinus a conservé son épitaphe en vers hexamètres et elle a été désignée par Masetti.

Molossi, *Memorie d'alcuni uomini illustri della città di Lodi*, Lodi, 1776, t. i, p. 132-144. — Fr. Masetti, *Supplemento storico alla vita del B. Ambrosio Traversari*, p. 53-54, en appendice à *Teatro storico del sacro eremo di Camaldoli*, Lucques, 1723. — Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae pontificum romanorum et cardinalium*, Rome, 1677, t. ii, col. 663-664. — Eubel, *Hierarchia catholica*, 1^{re} éd., t. i, p. 24, 44, 36, 308; t. ii, p. 5, note 4.

P. RICHARD.

1. ANNABERG, dans le Haut-Palatinate, diocèse de Ratisbonne. Pèlerinage institué en 1656, par Christian Auguste, duc de Sulzbach, qui, l'année précédente, était revenu à la foi catholique. Jusqu'à la Réforme, le petit sanctuaire de Putenthal, à six kilomètres de Sulzbach, avait renfermé une statue de sainte Anne (*Selbdritt*; en italien : *metterzia*) qui, à l'occasion des troubles religieux, fut mise à l'abri et parvint en la

possession du duc, né le jour de la sainte Anne (1622). Sur la colline nommée jusque-là Kastenbühl, ce dernier fit donc bâtir une chapelle à l'occasion de sa conversion, y déposa la statue et obtint de l'évêque de Ratisbonne, François-Guillaume de Wurtemberg (1649-1661), que la fête de sainte Anne serait désormais d'obligation dans tout le duché de Sulzbach. La chapelle bâtie en bois, à la hâte, fit place en 1676 à un édifice dont les pierres furent empruntées au sanctuaire précédent de Putenthal. Non loin de là, Élisabeth-Auguste, femme du prince-électeur Charles-Théodore, édifia en 1753 une chapelle sur le modèle de celle de Lorette. Enfin 1787 vit surgir, pour remplacer l'édifice de 1676, devenu trop petit à cause de l'affluence des pèlerins, une église spacieuse, bâtie sous la direction du doyen Max, baron de Tänzltratzberg, et de nouveau prolongée en 1903.

Archives au presbytère de Sulzbach. — G. C. Gack, *Geschichte des Herzogtums Sulzbach*, Leipzig, 1847. — R. Pfeiffer, *Geschichte und Ortsbeschreibung von Sulzbach und Umgebung*, Sulzbach, 1903. — Kutschenreiter, *Die Wallfahrt Annaberg bei Sulzbach*, dans *Oberpfälzer Blätter*, Amberg, 1903, n. 29-34.

L. BOITEUX.

2. ANNABERG (*Mons divae Annae*), canton de Chemnitz en Saxe, ex-diocèse de Meissen, aujourd'hui préfecture apostolique du même nom, couvent de franciscains fondé en 1501-1502, sous le patronage de sainte Anne, qui donna son nom à la ville jusque-là appelée Neustadt. Une église gothique y fut bâtie de 1499 à 1525, restaurée en 1884. En 1504, le dimanche de *Laetare*, le duc Georges le Barbu y installa des reliques de la sainte, qu'il s'était procurées en France. A sa mort (17 avril 1539), ses États passèrent à son frère Henri, gagné à la Réforme. Aussi, dès le 4 mai on célébrait à Annaberg le premier office protestant. Les moines, au nombre de huit, consultés en 1540, déclarèrent qu'ils ne pensaient pas à déposer leur habit. Néanmoins, la Réforme suivit son cours et le couvent fut supprimé en 1557.

Les archives sont à Dresde. — Aug. Wilh. Manitius, *Einführung der Reformation in Annaberg*, Annaberg, 1840. — M. Grohmann, *Festschrift zur 400 jährig. Jubelfeier der Stadt Annaberg*, Annaberg, 1896.

L. BOITEUX.

3. ANNABERG, diocèse de Saint-Pölten (Basse-Autriche), pèlerinage en l'honneur de sainte Anne, fondé en 1217 par Gebhard, abbé du monastère cistercien de Lilienfeld. Après y avoir accompli leurs dévotions, les pèlerins se rendaient ordinairement à Mariazell. En 1327, par suite de leur affluence croissante, l'abbé Ottokar de Lilienfeld dut bâtir une chapelle plus grande. Dès lors, la localité, qui s'appelait Tannberg (mont des sapins), prit le nom d'Annaberg. De 1440 à 1444, l'abbé Étienne II bâtit l'église d'aujourd'hui. En 1660, Éléonore, veuve depuis 1657 de l'empereur Ferdinand III, fit don à l'église d'une relique de sainte Anne (crâne) qu'elle tenait du prince de Neuburg. L'année 1857 fut marquée par une abondance de pèlerins se dirigeant ensuite à Mariazell à l'occasion du septième centenaire de ce dernier pèlerinage. Les 6 et 7 septembre notamment, on y vit une procession de 25 000 Hongrois.

E. C. Kardt, *Annaberg in Niederösterreich*, Vienne, 1885.

L. BOITEUX.

ANNAGHDOWN. Voir ENAGHDUNF.

ANNALES DE LA RELIGION, journal hebdomadaire, puis mensuel, organe de l'Église constitutionnelle de France de 1795 à 1803.

Le premier numéro parut le 2 mai 1795 sous ce titre : *Annales de la religion ou Mémoires pour servir à*

l'histoire du XVIII^e siècle, par une Société d'amis de la religion et de la patrie. On y lisait l'épigraphe suivante, empruntée à saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* Les neuf premiers numéros furent imprimés chez Leclère, libraire à Paris, rue Saint-Martin, mais, après une contestation avec celui-ci, le siège de la publication fut transféré à l'Imprimerie-librairie chrétienne, rue Saint-Jacques, (n^{os} 278 et 279), puis rue des Bernardins. Au début, le journal parut tous les samedis, comportant vingt-quatre pages d'impression, mais, à partir de 1797, il devint mensuel et les numéros ne furent plus datés. Supprimées, en tant que journal, par l'arrêté du Directoire du 17 messidor an VI (cf. les *Annales*, t. VII, p. 172), les *Annales* n'en continuèrent pas moins à paraître, mais sous forme de Mémoires qui s'intitulèrent *Mémoires pour servir à l'histoire et à la philosophie.* L'ancien titre : *Annales de la religion*, fut repris en l'an VII et subsista jusqu'au dernier numéro, publié en novembre 1803.

La collection complète des *Annales*, devenue très rare aujourd'hui, comprend 18 vol. in-8°. Nous savons, par une note de Grégoire, qu'à certains moments le tirage des numéros s'éleva jusqu'à dix-huit cents exemplaires, chiffre considérable pour l'époque. Chaque volume, même en l'an VI, porte comme titre de tomaison : « *Annales de la religion* », et se termine par une table des matières. Le prix de l'abonnement varia beaucoup. Fixé au début à 60, puis à 80, puis à 100 livres en assignats par an, l'augmentation du prix du papier et la dépréciation des assignats obligèrent à porter le prix de l'abonnement, dès la fin de 1795, jusqu'à 50 et 100 livres pour un seul trimestre. En 1796, le prix fut fixé en numéraire à 12, 18, puis 21 francs par an.

Le dix-huitième et dernier volume, publié en 1803, est aussi complet que les autres, et rien, dans les derniers numéros, ne laisse supposer que la publication va cesser. Il est probable que les directeurs du journal estimèrent que sa publication n'avait plus de raison d'être après le Concordat et qu'ils le supprimèrent sans bruit, au moment même où disparaissaient de la même façon les *Nouvelles ecclésiastiques*, publiées en Hollande depuis 1793.

Les *Annales* furent fondées en 1795, grâce au concours financier fourni par l'évêque constitutionnel d'Amiens, Desbois de Rochefort. Ce fut lui qui, jusqu'au bout, assuma la direction administrative du journal et se chargea de préparer chaque numéro. Les rédacteurs se plaignaient même parfois qu'il ne se gênât pas pour modifier leurs articles à sa guise. Mais l'âme de l'entreprise fut Grégoire, le véritable chef de l'Église constitutionnelle. Il écrivit dans les *Annales* un certain nombre d'articles importants, mais surtout il les alimenta, comme il nous le dit lui-même dans les *Mémoires*, t. II, p. 59-60, « par les extraits que sa connaissance de plusieurs langues modernes le mettait à même de faire dans les ouvrages étrangers, et par les détails que lui fournissait une vaste correspondance, tant en France qu'en d'autres contrées. » Parmi les autres principaux rédacteurs, il convient de citer J.-B. Royer, évêque constitutionnel de l'Ain, puis de Paris; Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine, et presque tous les autres prélats de l'Église constitutionnelle, qui envoyaient sans cesse des notes et des communiqués; Saint-Mars, ancien rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques*; le savant bénédictin dom Grappin, Camus, Guillaume Mauviel. L'érudit Larrière, l'auteur de la *Vie d'Arnaud*, fut chargé un moment, à la fin de 1796, de diriger la rédaction des *Annales* (cf. t. VI p. 97-121, 135), mais il cessa au bout de quelques mois sa collaboration, se plaignant d'être « soumis à un tribunal de censure ».

Il fonda alors un *Journal religieux ou Mémoires pour servir à l'histoire religieuse*, Paris, Baudelot, et Eberhardt, qui n'eut que huit numéros, du 8 ventôse au 10 messidor an VI.

Par les nombreux articles de doctrine publiés par les chefs de l'Église constitutionnelle, de même que par les nombreux documents qu'elle contient, la collection des *Annales de la religion* constitue l'une des sources les plus précieuses pour l'histoire religieuse de la Révolution française.

A. Gazier, *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, Paris, 1887, p. 283-290. — M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, Paris, 1900, t. III, p. 377, n. 15416. — Pisani, *Répertoire biographique de l'épiscopat constitutionnel*, Paris, 1907, p. 38.

G. GAZIER.

ANNALES RELIGIEUSES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, journal fondé en 1796 par l'abbé Sicard, le célèbre instituteur des sourds-muets, qui y publia pour la première fois sa fameuse relation des journées de septembre, et Gaspard Jauffret, plus tard évêque de Metz. Cette feuille faisait suite au *Journal de la religion et du culte catholique*, fondé en 1795. Dès le numéro 19, Sicard et Jauffret se sont retirés et ont été remplacés par l'abbé Étienne-François de Boulogne, plus tard évêque de Troyes, et le journal s'appelle *Annales catholiques*, pour éviter toute confusion avec les *Annales de la religion* de Grégoire (voir l'article précédent). Les *Annales catholiques* furent d'ailleurs supprimées par arrêté spécial du 1^{er} septembre 1797. En 1800 elles parurent de nouveau, sous le titre d'*Annales philosophiques, morales et littéraires*, sous la direction des abbés de Boulogne et Guillon, et furent suspendues au moment des discussions préparatoires au Concordat. Elles parurent de nouveau en 1803, furent plusieurs fois suspendues et, de 1806 à 1811, repareurent sous le titre de *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, sous la direction de l'abbé de Boulogne et de Picot. Ce dernier fonda en 1814 l'*Ami de la religion* (voir ce mot, t. II, col. 1225), qu'on peut regarder comme la suite des *Mélanges*.

M. Tourneux, *Bibliogr. de l'histoire de Paris pendant la Révolution franç.*, Paris, 1900, t. III, p. 378.

U. ROUZÏÈS.

ANNAM. Dans la terminologie géographique, le mot *Annam* a trois sens différents.

Au sens *administratif*, il désigne le pays compris dans les limites arbitrairement fixées, du côté du nord et du côté du sud, par le traité Patenôtre du 6 juin 1884, dans son article 3. « Les fonctionnaires annamites (dit cet article), depuis la frontière de la Cochinchine jusqu'à la frontière de la province de Ninh-Binh, continueront à administrer les provinces comprises dans ces limites. » H. Cordier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales*, t. II, p. 487. Ainsi se trouve sanctionné l'état de choses existant dans l'Indo-Chine orientale, depuis 1867, au point de vue territorial.

Au sens strictement *géographique*, il englobe les pays délimités par les contreforts de la chaîne annamitique qui aboutissent au nord au cap Vung-chua et au sud au cap Padaran. Ainsi le Binh-Thuan devient-il une province cochinchinoise et le Ha-tinh, le Nghé-an et le Thanh-hoa sont-ils des provinces tonkinoises. Les art. 2, 3 et 6 du traité Harmand du 25 août 1883 (H. Cordier, *op. cit.*, t. II, p. 388) voulaient faire cadrer avec ces limites naturelles les frontières politiques de l'Annam.

Enfin, au sens *chinois* du mot, l'Annam est l'ensemble des pays conquis par eux dans l'Indo-Chine orientale dès les III^e et II^e siècles avant notre ère, c'est-à-dire la Cochinchine, dans son sens le plus large, et le

Tonkin. Ce nom, qui veut dire « Paix du Midi » ou « Midi pacifique », est resté à la cour de Pékin l'appellation officielle de ces mêmes contrées depuis le III^e siècle après J.-C. jusqu'au moment où la Basse-Cochinchine est devenue colonie française; il n'a plus désigné depuis lors que la Cochinchine propre ou « Cochinchine annamite » (comme on a dit parfois) et l'ancien royaume du Tonkin, conquis par la Cochinchine en 1802.

Au point de vue *ecclésiastique*, le terme *Annam* est complètement inconnu. Les nombreux vicariats apostoliques qui ont été successivement créés dans les différentes parties de l'Indo-Chine française sont constitués sous les vocables du Tonkin, du Laos, de la Cochinchine et du Cambodge; aucun d'eux ne porte le nom de l'Annam. Cela tient à un fait historique : jusqu'au moment où la France a conquis le delta du Mékong (1862-1867), le terme de *Cochinchine* a été communément employé pour désigner à la fois la « Basse-Cochinchine », qui devint alors la « Cochinchine française » et l'empire d'Annam ou « Cochinchine annamite ». Ainsi ont exclusivement appelé ces contrées tous les missionnaires qui ont écrit sur elles, depuis le P. C. Borri, S. J., l'auteur de la première relation imprimée sur la mission de Cochinchine (Rome, 1631), jusqu'à Mgr Pigneau de Béhaine, M. de La Bissachère et le P. Louvet, en passant par Alexandre de Rhodes, Bénigne Vachet, Jean Koffler, etc.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de retracer à cette place l'histoire des missions catholiques en Annam depuis le XVI^e siècle jusqu'à l'époque actuelle; ce serait amputer un sujet qui doit être traité dans son ensemble au mot COCHINCHINE. Il suffira de noter ici que le vicariat primitif de Cochinchine, fondé dès 1659 pour les Missions étrangères, a été démembré en 1844 en deux nouveaux vicariats, ceux de la Cochinchine orientale et de la Cochinchine occidentale, et qu'en 1850 a été constitué un troisième vicariat portant le nom de « Cochinchine », celui de la Cochinchine septentrionale.

De ces trois vicariats, deux correspondent à peu près au territoire de l'Annam actuel, celui de la Cochinchine septentrionale, chef-lieu Hué, et celui de la Cochinchine orientale, chef-lieu Binh-Dinh. Mais d'autres territoires faisant partie de l'Annam dépendent du vicariat limitrophe du Tonkin méridional. Nous aurons occasion de revenir sur ces questions de géographie ecclésiastique et d'en exposer les causes historiques en indiquant les variations successives des différents vicariats apostoliques de l'Indo-Chine orientale; il suffisait de montrer ici comment et pourquoi le mot *Annam* est absolument banni de la terminologie adoptée par le Saint-Siège.

R. P. Charles Streit, *Atlas des missions catholiques*, Steyl, 1906, pl. 9. — Vivien de Saint-Martin, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1879, t. I, p. 156-157 et 757-760.

H. FROIDEVAUX.

1. ANNAT (FRANÇOIS). — I. Biographie. II. Le confesseur du roi. III. Le controversiste. IV. Conclusion.

I. BIOGRAPHIE. — Né à Estaing, près Espalion (diocèse de Rodez), ou peut-être à Annat, hameau dépendant d'Estaing, le 5 février 1590. (La légende d'après laquelle le vrai nom du père était *Canard*, traduit en latin *Anas*, a pour source le *Menagiana*, mais n'a rien de fondé.) Entré dans la Compagnie de Jésus le 16 février 1607, il y fit sa profession en 1624. François Annat fut successivement professeur de philosophie six ans, de théologie sept ans, à Toulouse, reviseur général à Rome, puis recteur à Montpellier et à Toulouse. Il fut en 1645 député à la huitième congrégation générale de son ordre et, dix-huit mois plus tard, choisi par le P. général Vincent Carafa comme assistant de France. La neuvième congrégation (décembre 1649) lui rendit cet emploi auprès du

P. Piccolomini. Les morts du P. Piccolomini (17 juin 1651), de son successeur le P. Gottifredi (12 mars 1652) ne laissèrent Annat revenir en France, où il était nommé provincial, qu'à la fin de 1652.

La requête des évêques (inspirée par M. Vincent et le P. Dinet), demandant la condamnation des cinq propositions de Jansénius, est transmise par le P. Annat, assistant de France, à François Albizzi, assesseur du Saint-Office, qui renvoie au nonce. Rapin, *Mémoires*, t. I, p. 366; Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 510. Par l'entremise d'Albizzi, le P. Annat fait saisir à Rome l'édition manuelle de saint Augustin contre Pélage, dont les notes marginales respiraient le jansénisme (1652). Rapin, *op. cit.*, t. I, p. 454; Ellies-Dupin, *Histoire ecclésiastique*, t. II, p. 218. En février 1652, les jansénistes Brousse et Saint-Amour (*Journal*, p. 191-192) arrivent à faire arrêter l'impression d'un livre du P. Annat sur les matières de la grâce. Rapin, *op. cit.*, t. II, p. 21; Ellies-Dupin, *loc. cit.* Au dire de Saint-Amour (p. 433), Hallier et les députés de Sorbonne « avouèrent qu'à la vérité le P. Annat avait tenu beaucoup de choses prêtes avant leur arrivée, et qu'ils s'en étaient servis » (avril 1653).

Le P. Annat était revenu en France comme provincial, ainsi que l'indique une lettre du P. Ch. Paulin, confesseur du roi, à Mazarin (4 décembre). H. Chérot, *La première jeunesse de Louis XIV*, p. 126-127. En qualité de provincial, le P. Annat est saisi par le P. Reverdy d'un mémoire que le P. Reverdy, O. S. A., son propre frère, lui avait envoyé sur la dureté et l'injustice de confesseurs jansénistes. Rapin, *op. cit.*, t. I, p. 534-535. En cette même qualité, il empêcha à la maison professe le contre-coup des agitations de la Fronde. Lettre au P. Goswin Nickel, dans *Études*, t. LV, p. 644-645.

En 1654, le P. Annat, nommé confesseur du roi, rencontra à Compiègne la reine Christine de Suède, qui « se moqua hardiment » d'une tragédie jouée au collège des jésuites. Elle déclara au P. Annat, « qu'en cas de confession et de tragédie, elle ne les choisirait jamais » (1656). Mme de Motteville, *Mémoires*, éd. Michaud, p. 453; Arnauld, *Lettres*, t. I, p. 149; Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. III, p. 196.

L'assertion du P. Sommervogel : « Il quitta sa place de confesseur dans les commencements de l'inclination de ce roi pour la duchesse de La Vallière, » est une méprise évidente. « Tous ceux qui ont voulu s'en informer ont pu apprendre que ce Père confesseur n'avait point sa famille. On prétend avoir ouï dire au roi qu'il ne savait point si le P. Annat avait des parents. » Bayle, *Dictionnaire*, au mot *Annat*. Il mourut à la maison professe de Paris, le 14 juin 1670. « Il avait depuis trois mois demandé à S. M. la permission de se retirer, pour se disposer à bien mourir » (*Gazette*).

II. CONFESSEUR DU ROI. — A la fin de 1653, par un choix qui voulait plaire à Rome (Rapin, *op. cit.*, t. II, p. 143), le cardinal Mazarin désigna le P. Annat, provincial de France, en remplacement du P. Jacques Dinet, qui venait de mourir. Cette charge faisait intervenir le P. Annat dans les affaires politiques, dogmatiques, ecclésiastiques.

1° *Affaire de la garde corse*. — « Le P. Annat, à l'instigation du roi, se porta médiateur officieux par l'entremise du général de la Société de Jésus » (le P. Jean-Paul Oliva, vicaire du P. Goswin-Nickel). Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. II, p. 269, cite une lettre du P. Annat, 18 janvier 1663. Un bref d'Alexandre VII remercia le P. Annat. *Ibid.*, p. 271.

2° *Jansénisme*. — En juin 1655, paraît la seconde lettre d'Arnauld, en faveur du duc de Liancourt, auquel M. Picoté, son confesseur, avait fait un devoir de rompre avec les jansénistes (2 février). De ce manifeste (250 p. in-4°, dit Ellies-Dupin, t. II, p. 331), le P. Annat, d'ailleurs après le chancelier Séguier, se plaignit à la

reine-mère et au ministre. Rapin, *op. cit.*, t. II, p. 307; Ellies-Dupin, *op. cit.*, t. II, p. 348. En janvier 1663, le P. Annat obtint du roi des lettres de cachet, afin de laisser venir à Paris, pour tenter un accommodement, l'évêque de Comminges, Gilbert de Choiseul, et le P. Ferrier, qui avaient eu à Toulouse quelques entrevues préparatoires; Arnauld, Tannier, Singlin et Saint-Cyran furent aussi autorisés, par la même entremise, à séjourner incognito un mois à Paris. Rapin, t. III, p. 216; Ellies-Dupin, t. II, p. 588-620. L'évêque de Comminges écrivait alors à H. Arnauld, évêque d'Angers, à propos des PP. Annat et Ferrier : « Je dois vous rendre ce témoignage de leur sincérité, que, dans toute la suite, il m'a toujours paru qu'ils étaient véritablement amis de la paix, qu'ils y travaillaient de la meilleure foi du monde, et que, s'ils avaient de la fermeté en quelque occasion contre les sentiments de ceux qu'on appelle jansénistes, cela ne venait pas d'aucune aversion de leurs personnes, mais de l'attachement qu'ils ont à l'autorité du Saint-Siège, et du désir d'établir solidement la tranquillité que nous cherchons » (20 mars 1663). *Lettres d'Arnauld*, t. I, p. 317-318. Ces conférences eurent pour résultat des articles « pleins d'artifices et d'équivoques » (Rapin, t. III, p. 239) contre lesquels le P. Annat avertit d'avance un des pénitenciers de Saint-Pierre, le P. Fabri, « qu'on ne pouvait examiner les lettres de l'évêque de Comminges, et l'explication nouvelle que les jansénistes donnaient de leur doctrine, avec assez de circonspection ». Rapin, t. III, p. 237-238. A ce moment encore, Port-Royal, par la plume de Nicole, s'attaque au P. Annat dans les *Imaginaires*. Rapin, t. III, p. 243-245, 296, 312.

La bulle d'Alexandre VII (15 février 1665) prescrivait la signature d'un formulaire : l'esprit des mandements de six évêques sur cette signature détermina l'archevêque de Paris et le P. Annat à provoquer, par l'entremise de la reine, le conseil du 19 juillet 1665. Rapin, t. III, p. 328-329, 371-372. Le roi cassa les mandements, et voulait faire juger les quatre évêques d'Angers (H. Arnauld), de Beauvais (Buzenval), de Pamiers (Caulet), et d'Alet (Pavillon), qui avaient mis en avant la distinction du droit et du fait. Trois jansénistes militants avaient l'oreille des ministres : La Roquette, évêque d'Autun, chez Le Tellier; l'abbé Le Camus, chez Lyonne; Bourzéis, chez Colbert. *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. III, p. 983. Les ministres tinrent donc le P. Annat à l'écart des négociations, tandis qu'ils le représentaient au roi comme seul obstacle à l'arrangement. Rapin, t. III, p. 462; Arnauld, t. I, p. 622-623. « Le roi, dit Rapin, t. III, p. 210, n'écoutait presque plus (le P. Annat) quand il s'agissait du pape, quoiqu'il estimât beaucoup sa vertu et le crût sur bien d'autres choses. » Sur les négociations du futur cardinal d'Estrées, cf. Rapin, t. III, p. 456-457. La paix Clémentine établie (28 septembre 1668), Le Tellier et son fils et Lyonne triomphèrent de façon si bruyante et si agressive que le P. Annat crut nécessaire d'adresser au roi une déclaration : «... au nom des jésuites de France... il ne tiendra pas en nous que nous ne vivions paisiblement avec ceux avec qui nous disputons depuis si longtemps » (1668). Les déclarations du conseil privé, précipitées et d'une faveur nullement déguisée pour les jansénistes; la joie provocatrice de ceux-ci, qui frappèrent alors une célèbre médaille (d'Avrigny, *Mémoires*, t. III, p. 80; Rapin, t. III, p. 489-490) firent juger prudent au P. Annat de se retirer quelque temps. Dès que les procès-verbaux du synode de Pamiers (où le silence respectueux était avoué comme la véritable pensée des quatre évêques) lui furent connus, le P. Annat fit parvenir ses plaintes au cardinal Albizzi par l'intermédiaire du P. Fabri (*ibid.*, t. III, p. 471-474); et ce fut aussi sur son intervention que l'archevêque de Paris dénonça au roi l'abus qu'on avait fait de ses ordres.

3° *Affaires ecclésiastiques*. — En 1661, le roi composa le conseil de conscience de trois prélats et du P. Annat, « son confesseur, homme illustre, qui n'a jamais rien fait pour ses parents, et qui, trouvant le poids trop pesant, s'en déchargea sur le P. Ferrier, et eut l'honneur et la consolation de mourir en simple religieux ». Choisy, *Mémoires*, éd. Michaud, p. 580. Cf. Saint-Simon, éd. de Boislisle, t. VII, p. 407. En 1668, le P. Annat s'était opposé à la nomination à l'évêché de Grenoble du cousin scandaleux de Lyonne. Rapin, t. III, p. 448. Le Tellier prétendait que « le P. Annat avait écrit à Rome pour y décrier son fils le coadjuteur, quoique ce Père l'eût défié de produire aucune de ses lettres pour justifier ce qu'il disait ». Rapin, t. III, p. 480. La même année, par aversion pour Rome et les jésuites, le roi supprime le conseil de conscience. Dépêches du nonce Bargellini, dans *Revue d'hist. ecclésiastique*, t. III, p. 982.

Le confesseur du roi intervient encore en faveur d'une apologie des casuistes (Moya-Guimenius) : Rapin, t. III, p. 235; contre la déclaration projetée par Colbert, pour fixer « les vœux des filles à vingt ans, et des garçons à vingt-cinq ans » : *Journal d'Ormeson*, t. II, 19 décembre 1666, 30 janvier 1667.

4° *Attaques*. — Au temps du procès de Fouquet, « les jansénistes suscitèrent des gens qui accusèrent le P. Annat d'avoir eu de grands commerces avec le surintendant » ; « il ne parut aucun vestige de ce prétendu commerce ». Rapin, t. III, p. 280. Le P. Annat est le héros d'une comédie politique en vers sur le procès de Fouquet : *Le livre abominable de 1665 qui courait en manuscrit parmi le monde sous le nom de Molière*, éd. L.-Aug. Ménard, Paris, 1883. Cf. confiance de Fouquet envers le P. Annat : *Mémoires*, éd. Chéruel, t. II, p. 263.

Gui Patin découvre partout le P. Annat. A Spon (en annonçant l'impression de la *Fréquente communion*) : « Ce livre est particulièrement contre le P. Annat, qui est aujourd'hui à la cour, en qualité de confesseur du roi » (21 septembre 1655). Voir encore lettres du 6 juin et du 24 décembre 1655, du 30 octobre 1656. Lancelot est pareillement exagéré : « Le P. Annat... qui dominait et gouvernait les assemblées (du clergé) de ce temps. » *Mémoires*, etc., t. I, p. 84, note. Cf. encore Allier, *Cabale des dévots*, p. 89; Sainte-Beuve, t. IV, p. 337; etc.

Mazarin avait refusé la survivance de la charge de secrétaire au fils de la comtesse du Plessis, en alléguant les plaintes du P. Annat, sur le jansénisme de la mère (1660) : « Le Père dit en secret à ce magistrat (Lamoignon) que c'était une des manières du cardinal de rejeter sur lui l'obstacle des choses qu'il ne voulait pas faire. » Rapin, t. III, p. 72.

5° *La conduite du roi*. — Le caractère du secret, qui défend au confesseur d'esquisser même sa défense, sous-trait en partie ce point à l'histoire. Il faut pourtant discuter les textes contemporains.

Voici trois données dépourvues d'autorité. Les jansénistes trouvaient « que le P. Annat ne faisait pas son devoir, et que ses supérieurs, depuis quatre ans, souffraient ce scandale par leur silence sans y remédier ». Aussi, au conseil du parti, tenu à l'hôtel de Liancourt, pensa-t-il faire venir l'évêque d'Alet, « qui s'était revêtu de tout son zèle pour venir à la cour faire le saint Ambroise. » Rapin, t. III, p. 329-330. Le projet n'eut pas de suite; d'ailleurs comment les jansénistes pouvaient-ils savoir que le P. Annat ne faisait pas son devoir ?

On emprunte ordinairement deux textes à Bayle. « Le pauvre P. Annat, confesseur du roi, soufflé par les reines, l'alla aussi trouver, et feignit de vouloir quitter la cour, faisant entendre finement que c'était à cause de son commerce. Le roi, en riant, lui accorda tout franc son congé. Le Père, se voyant pris, voulut raccom-

moder l'affaire; mais le roi, en riant toujours, lui dit qu'il ne voulait désormais que son curé. L'on ne peut dire le mal que tout son ordre lui voulut d'avoir été peu habile. » *Les amours du Palais Royal*, 1665. Mais Bayle ajoute : « L'autorité d'un homme qui écrit une satire ne me paraît d'aucun poids » (note A). « Le confesseur (le P. Annat) chagrinait tous les jours le roi là-dessus, et ne lui donnait point de repos. » *Histoire du Père de La Chaize*, 1693, p. 107. Bayle signale dans cette histoire « beaucoup de faussetés », « des faussetés si grossières », « des faussetés évidentes ». Ce texte est attribué par erreur à Bayle lui-même, dans Crétineau-Joly, t. II, p. 272; et dans Brou, *Les jésuites de la légende*, t. I, p. 367, note.

Voici des indications qui paraissent au contraire recevables : le 2 avril 1661, un des agents de Fouquet écrit à son maître : « ... J'apprends hier soir de la personne qui connaît le P. Annat que la reine-mère et la reine l'avaient envoyé chercher pour tâcher à détourner le roi de l'inclination qu'il a pour Mlle Marie Mancini, comme d'une chose mauvaise; qu'il en a parlé au roi, qui promet de suivre son conseil, et qui depuis, à ce qu'on m'a assuré, n'avait pas paru si ardent pour elle. » *Mémoires*, t. II, p. 129. La *Gazette* mentionne que le roi a communiqué en 1661, 1662 et 1663 : le 1^{er} janvier, à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint; en 1664, 1665, 1666 : à Pâques et à la Toussaint; en 1667, à Pâques et à la Noël, pour un jubilé; en 1668, 1669, 1670, à Pâques seulement.

Il y a eu deux projets de retraite de la part du P. Annat; en 1663, il mettait en avant son âge avancé et sa mauvaise santé. Y avait-il une autre raison qu'il ne pouvait faire valoir? En tout cas, le P. général lui conseille de demeurer en place pour porter le roi à de meilleurs desseins (16 décembre 1663). L'allusion peut fort bien viser, non pas les mœurs du roi, mais ses procédés envers le pape. En 1668, le P. Annat allègue pour se retirer la vieillesse et la surdité. Le P. Oliva répond au P. Étienne de Champs, provincial de France (11 décembre 1668) : *Eam ob rem licet intempestivus sit admodum hoc difficili tempore confessarii || tam digni et quo nemo prorsus est melior ||* (mots ajoutés en marge, de la main même du P. général) *a rege discessus...* Une lettre du P. Michel-Ange Tamburini (16 mars 1709) désigne le P. Annat comme modèle d'un confesseur royal.

III. LE CONTROVERSISTE. — Avant 1650, le P. Annat avait donné plusieurs écrits contre un nouveau système de prémotion physique, et pour la science moyenne; il avait discuté ce que le concile de Trente avait pensé de ces matières, qu'il n'avait pas voulu trancher, *Eugenii Philadelphi Romani Exercitatio scholastica tripartita contra novam rationem tuendi physicas praemotiones...*, Cahors, 1632; — *Scientia media contra novos ejus impugnatores*, Parisi, 1642; — *Solutio quaestionis theologiae, historicae et juris pontificii, quae fuerit mens concilii Tridentini circa gratiam efficacem et scientiam mediam*, Coloniae Volcarum, 1645.

1^o Dans la querelle janséniste, le P. Annat dispute aux hérétiques l'autorité de saint Augustin. Dans la *Catholica disceptatio de Ecclesia praesentis temporis, auctore Vincentio Severino...*, Parisiis, 1650 (contre Froidmont, qui signait *Vincentius Lenis*), il faisait remarquer que « Jansénius se servait des passages de saint Augustin que Calvin avait employés pour soutenir ses erreurs ». Ellies-Dupin, t. II, p. 192. Dans le *Jansenius de D. Augustino, de Ecclesia catholica, de theologia scolastica, ac de divi Thomae familia pessime meritis*, Paris, 1651, « il entreprenait de montrer que l'évêque d'Ypres avait corrompu saint Augustin »; ce que le P. Deschamps reprendra plus tard au III^e livre du *De haeresi janseniana*. Dans le *De incoacta libertate disputatio quadripartita, qua monstratur ex doctrina potissimum S. Augustini atque etiam S. Thomae, Indif-*

ferentiam, hoc est agendi et non agendi potentiam, et quidem proximam, et expeditam, ad libertatem arbitrii esse necessariam, Rome, 1652, il atteignait le nœud même de la question. Son *Augustinus a baianismo vindicatus libris VIII, in quibus ostenditur doctrinam Jansenianam longe distare a doctrina S. Augustini*, Paris, 1652, était l'ouvrage dont les jansénistes empêchèrent la publication à Rome.

2^o Le P. Annat sépare la querelle des jansénistes des intérêts des thomistes. « Les trophées qu'on avait faits dès l'année passée à Port-Royal, sur l'union des dominicains avec les députés des jansénistes, et l'intérêt que prenait tout leur ordre en cette affaire, avaient obligé le P. Annat de montrer que leur doctrine n'avait nul rapport à celle de l'évêque d'Ypres, par un ouvrage... » Rapin, t. II, p. 64. Ce livre est le *Jansenius a thomistis gratiae per se ipsam efficaciae defensoribus condemnatus*, Paris, 1653, où l'auteur allègue, sur chacune des cinq propositions, le témoignage formellement contraire de sept thomistes illustres (Alvarez, Ledesma, Joannes a S. Thoma, etc.). Un dominicain, le P. Nicolaï, avait écrit pour séparer la cause de saint Thomas de celle des jansénistes; le P. Annat « l'a fait depuis d'une manière plus forte et plus convaincante » (Rapin, t. II, p. 322) : *La conduite de l'Église et du roy justifiée dans la condamnation de l'hérésie des jansénistes. Par la réfutation des faux prétextes de la question de fait et de droit : et de la prétendue conformité de leur doctrine avec celle des thomistes : et par la preuve de leur véritable conformité avec les calvinistes*, Paris, 1644.

3^o Le P. Annat poursuit par des écrits de circonstance les différents subterfuges des jansénistes : l'*Informatio de quinque propositionibus ex Jansenii Theologia collectis, quas episcopi Galliae romano pontifici ad censuram obtulere*, Paris, 1653, est un dossier qui indique et précise la doctrine de Jansénius, et les *effugia* inventés par ses tenants pour se dissimuler derrière le nom de saint Augustin. En 1654, les *Canilli jansenianorum contre latam in ipsos a Sede apostolica sententiam, seu confutatio libelli trium columnarum et aliarum conjecturarum, quibus janseniani obtinere conantur ut non videantur esse damnati*. Réfutation des griefs indéfiniment répétés par les jansénistes : les propositions ont été dressées par les docteurs et non extraites de Jansénius; en quel sens elles ont été condamnées; que le pape n'entend pas condamner la doctrine de la grâce, ni dirimer la controverse de la grâce efficace par elle-même; que les propositions ont été condamnées seulement en général; que l'on n'a pas gardé l'ordre d'assembler le concile des évêques de France, avant de recourir à Rome, etc. — En 1655, la *Response à quelques demandes dont l'éclaircissement est nécessaire au temps présent*. Si le nom de janséniste est un faux nom? Pas plus que celui de calviniste et pour les mêmes raisons. Si l'on trouve quelqu'un qui défende les cinq propositions? Oui, puisque le pape les a condamnées, puisque le roi les a combattues, puisque les docteurs du parti sont allés les soutenir à Rome... S'il convient de faire tant de bruit pour des questions disputées entre théologiens? Entre théologiens de Genève et de Rome, car les catholiques sont là-dessus tous unanimes... etc. Cf. Rapin, t. III, p. 368-371. — En 1656, le *Rabat-joye des jansénistes, ou observations nécessaires sur ce qu'on dit être arrivé à Port-Royal, au sujet de la sainte épine*. La sympathie de Sainte-Beuve pour ce miracle va jusqu'à en proposer une explication rationnelle. — En 1668, les *Remarques sur la conduite qu'ont tenu (sic) les jansénistes en l'impression et publication du Nouveau Testament imprimé à Mons*. Rapin, t. III, p. 398; d'Avrigny, t. III, p. 38 sq.; Ellies-Dupin, t. III, p. 220-251. L'archevêque de Cambrai, trompé, avait donné son autorisation (*fideliter translatus, et ut tale a librorum censore approbatum*) le 12 octobre 1665. Le

docteur de Louvain Pontanus, janséniste déclaré, révoqué de la charge de censeur apostolique depuis 1647, et d'ailleurs ignorant le français, donna son approbation complaisante le 14 juin 1666.

4° *Le P. Annat et les « Provinciales »*. — Le P. Annat est pris plusieurs fois à partie dans les *Petites lettres* (v. g. dans la IV^e, à propos de l'ignorance invincible qui excuse). Dès 1656, après la X^e, le P. Annat avait écrit : *La bonne foy des jansénistes en la citation des autheurs reconnue dans les lettres que le secrétaire de Port-Royal a fait courir depuis Pasques*. Cf. Rapin, t. II, p. 410-412. Il s'agit des citations de Laymann, Sanchez et Lessius. Sur cette question périodiquement reprise (cf. les références : *Dictionnaire d'apologétique*, art. *Jansénisme* [A. de Becdelièvre], t. II, col. 1167), le mot le plus juste semble être celui de Sainte-Beuve, (t. III, p. 60) : « Quoi, se peut-il, monsieur Nicole, que vous soyez d'une morale si relâchée en matière de citations ? » et il approuve en particulier le reproche formulé par le P. Annat contre Pascal, qui « arrache quatre mots » de tout un passage. *Ibid.*, p. 62. Des *Responses aux Lettres Provinciales*, le P. Annat n'a écrit que la dernière (XVII^e). Harcelé par la persévérante fin de non-recevoir du P. Annat, Pascal lui adressa la XVII^e lettre : « Il est temps que j'arrête, une fois pour toutes, cette hardiesse que vous prenez de me traiter d'hérétique... », puis la XVIII^e. Alors parut la *Response à la plainte que font les jansénistes de ce qu'on les appelle hérétiques*. « Je prie les jansénistes de jeter les yeux sur cette table et de considérer : d'une part, les propositions que le pape condamne comme hérétiques, et de l'autre, celles qui sont l'expression du sens de Jansénius. Il ne faut pas être docteur en théologie pour connaître leur conformité » (p. 357 dans les *Resp. aux Lettres. Prov.*, 1658).

IV. CONCLUSION. — Le P. Annat a eu une grande influence, par le fait de sa situation tout d'abord. Les jansénistes eux-mêmes reconnaissent qu'il dut son influence à son mérite et à ses capacités. — « On n'a qu'à considérer (c'est Nicole qui parle) en quel poste est le P. Annat, et le pouvoir que cette place lui donne à Rome et à Paris pour faire tout ce qu'il veut en cette matière. On n'entend rien à Rome que sur les instructions qu'il y envoie. Et il est à la porte des bénéfices de France pour en exclure ceux qui le choqueraient... Le jansénisme est l'unique affaire du P. Annat. » *Imaginaires*, p. 59. De La Lane s'insurge contre « ces abus qui vont au renversement de la foi, et à rendre un P. Annat maître de tout dans l'Église ». *Lettres d'Arnauld*, t. I, p. 453. L'influence du P. Annat était due ainsi à sa doctrine; louanges de Rapin, récriminations de Saint-Amour, aveux de Gerberon : tout concorde. Rapin (t. I, p. 456) : « Il est vrai que ce Père, s'étant rendu redoutable par sa capacité à tous ceux qui s'écartaient des sentiments de l'Église et de la doctrine reçue dans l'école... » Gerberon (t. II, p. 20) : « Le P. Annat explique assez bien le sentiment de Jansénius touchant la nécessité, qu'il avoue être incompatible avec la liberté du franc-arbitre. » Saint-Amour (*Journal*, p. 419) : « Cette chimère ridicule de cette grâce nécessitante, qui détruit le pouvoir actif d'y résister pendant qu'elle est présente, qui est née premièrement dans l'imagination du P. Annat. » Cf. Hurter, *Nomenclator*, t. IV, col. 73 : *Franciscus Annatus S. J... theologus polemicus plane insignis*. Son talent littéraire est totalement éclipsé par le voisinage de Pascal. Le P. Daniel a plaidé pour son devancier les circonstances atténuantes. « Ce bon-homme... avait du talent pour écrire, même en français, s'il se fût un peu plus appliqué à l'étude de notre langue... Je lui ai trouvé... quelquefois une finesse d'expression et de raillerie, extraordinaire dans un théologien scolastique. » *Recueil de divers ouvrages*, I, Paris, 1724; *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, p. 365.

Cf. *Responses aux Lettres Provinciales*, p. 360-374, 421. En somme, le P. Annat a été l'un des premiers et des plus autorisés à disputer et à enlever aux jansénistes l'abri des deux grands noms de saint Thomas et de saint Augustin; ses lettres sont moins spirituelles que celles de Pascal, c'est entendu; il s'est même attiré les deux dernières, c'est vrai; mais, dans ces deux dernières, Pascal, acculé à la distinction du droit et du fait, donne une réponse misérable au point de vue théologique.

L'influence du P. Annat était due enfin à son caractère. Nicole l'accuse : « (le P. Annat) qui ne veut point absolument de paix. » *Imaginaires*, p. 186. Cf. *Les enluminures du fameux almanach... avec l'onguent pour la brûlure*, Liège, 1683, p. 102. Nous avons entendu l'évêque de Comminges parler autrement. Saint-Amour (18 juin 1651), dans un entretien avec le P. Annat, lui avoue être venu à Rome pour une lettre de plusieurs évêques sur les propositions : « Il me dit que c'était fort bien fait que les uns et les autres eussent recours à l'oracle. » *Journal*, p. 87-88. Rapin dit que le P. Annat « n'était point difficile quand il pouvait sauver ce qu'il y avait d'essentiel dans les affaires » (t. III, p. 186). Il le trouve « naturellement discret » (t. III, p. 464); et il juge l'archevêque de Paris « aussi timide que le P. Annat » (t. III, p. 464).

Pour combattre une hérésie qui cherchait à se rendre insaisissable, et dont l'influence était partout, le P. Annat devait avoir recours : à un prince, auprès duquel il n'était guère *persona grata*; à des ministres, sourdement mais résolument hostiles à son action; à la Sorbonne, qui voulait rester fidèle au gallicanisme, en même temps qu'à l'orthodoxie.

Aux indiscrétions et aux médisances des chansonniers et des nouvellistes du XVII^e siècle, bien peu de réputations ont échappé : le P. Annat a été respecté. Il y a un grief contre lui : il a combattu le jansénisme. L'histoire peut, sans restriction aucune, enregistrer sur ce jésuite, l'un des plus remarquables du XVII^e siècle, l'éloge qui accompagnait dans la *Gazette* la nouvelle de sa mort : « Il avait aussi exercé les charges les plus importantes de cette société, et s'était rendu recommandable par sa science et par son zèle au service de l'Église. » De Paris, 21 juin 1670.

Les ouvrages d'Annat sont la source principale. On en trouvera la liste dans Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 399-410; ou dans de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, éd. in-fol., t. I, col. 182-198; t. III, col. 1907-1908. Cf. Ern. Rivière, *Corrections et additions*, etc., p. 66-79, l'indication nouvelle de plusieurs ouvrages et de plusieurs éditions subreptices. — Rapin, *Mémoires*, éd. Aubineau, *passim*. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Paris-Lyon, 1846, t. IV; en attendant la nouvelle Histoire (je dois à l'auteur des volumes en préparation l'indication de plusieurs documents et textes inédits). — On peut encore voir : Jaugey-d'Alès, *Dictionnaire d'apologétique*, art. *Jansénisme* (A. de Becdelièvre). — Ant. Arnauld, *Œuvres*, 1775, t. I-IV. — D'Avigny, *Mémoires chronologiques et dogmatiques*, etc., 1739, t. III. — Bayle, *Dictionnaire*, au mot *Annat*. — Brou, *Les jésuites de la légende*, t. I, p. 366-367. — Cauchie, *Le gallicanisme en Sorbonne*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. III, p. 982 sq. — H. Chérot, *La première jeunesse de Louis XIV, d'après la correspondance inédite du P. Ch. Paulin, son confesseur*. — Gabriel Daniel, *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, Bruxelles, 1699, p. 79-80. — Dupin, *Histoire ecclésiastique du XVII^e siècle*, 1724, t. II, III. — [Gerberon], *Histoire générale du jansénisme*, Amsterdam, 1700. — Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*, par M. L., Cologne, 1738. — Maynard, *Les Provinciales et leur réputation*, 2 in-8°, Paris, 1851. — Pascal, *Les Provinciales*, éd. Molinier, 2 in-8°, Paris, 1892. — Saint-Amour, *Journal*. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Paris, 1860, t. II, III, IV.

J. DUTILLEUL.

2. ANNAT (PIERRE), neveu du précédent, né en 1638, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, professa la philosophie à Toulouse, et devint supérieur général. On lui doit un *Methodicus ad positivam theologiam apparatus*, 2 in-4°, Paris 1700, 1705; Venise, 1717, 1725, etc., mis à l'Index le 31 janvier 1713, et permis après corrections le 3 octobre 1714. L'auteur mourut l'année suivante.

Gallia christiana, t. VII, col. 974, 975. — *Mém. de Trévoux*, 1706, t. II, p. 676-680. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. IV, col. 736-737. — Vacant-Mangenot, *Dictionnaire de théol. cathol.*, t. I, col. 1321.

R. AIGRAIN.

ANNATES. — I. Définition. II. Origine. III. Taxe IV. Bénéfices soumis à l'annate. V. Perception de l'impôt. VI. Développement historique.

I. DÉFINITION. — Les annates sont un impôt perçu par la Chambre apostolique à l'occasion de la collation d'un bénéfice ecclésiastique réservé faite par le pape lui-même hors du consistoire, ou à la suite d'une réservation des revenus de la première année de bénéfices ecclésiastiques vacants en général au profit du Saint-Siège pendant un certain temps. Les termes par lesquels on désignait cette redevance au XIII^e et au commencement du XIV^e siècle étaient : *fructus primi anni*, *annuale*, *annale*; par le mot *annata*, on entendait, à cette époque, l'année elle-même, pendant laquelle les revenus du bénéfice étaient perçus. Depuis la seconde moitié du XIV^e siècle, *annata* commença à désigner l'impôt lui-même; au XV^e siècle, on entendait même souvent par ce terme tous les impôts prélevés par la curie romaine à l'occasion de bénéfices ecclésiastiques, c'est-à-dire en dehors des annates proprement dites que nous venons de définir, encore les *servitia communia* et les *servitia minuta* qui devaient être payés par les évêques, les abbés et certains prieurs à l'occasion de leur désignation ou de leur confirmation par le pape faite dans le consistoire, et les *quindennia*, impôt créé par le pape Paul II (1464-1471), à payer tous les quinze ans sur les revenus de bénéfices réunis pour toujours à d'autres bénéfices ecclésiastiques. Nous nous tenons au sens primitif de *annales* ou *annata*, en traitant dans cet article des redevances dues à l'occasion de la collation de bénéfices inférieurs (prébendes de chanoines, paroisses, etc.) non consistoriaux. Les annates, perçues à cette occasion sur les revenus de la première année de ces bénéfices, n'étaient point partagées entre la Chambre apostolique et la Chambre des cardinaux, comme c'était le cas pour les *servitia communia* et pour d'autres revenus de la curie; elles revenaient exclusivement à la caisse de la Chambre apostolique. Il faut encore distinguer les annates des vacants (*fructus medii temporis*), c'est-à-dire des revenus du bénéfice pendant la vacance, depuis la mort du dernier titulaire jusqu'à la nomination du nouveau; ces vacants encore étaient levés dans certains cas au profit de la Chambre. D'autres redevances perçues sur les biens ou les revenus de bénéfices ecclésiastiques, et différentes des annates, étaient : le droit de dépouille (*spolia*), la réserve des biens mobiliers et immobiliers laissés par un prélat ou un bénéficiaire défunt, au profit de la caisse du pape et de sa Chambre; les revenus indûment perçus (*fructus indebite, male percepti*) par un clerc qui avait la jouissance du bénéfice contre les prescriptions du droit canonique, et pour lesquels il devait s'arranger avec la Chambre apostolique quand il réglait sa situation illégale; les procurations (*procuratio*) dues à l'évêque lors de la visite pastorale dans son diocèse et imposées, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, parfois par les papes au profit de la caisse de leur Chambre. Sur ces différentes espèces d'impôts, voir Ch. Samaran et G. Mollat, *La fisca-*

lité pontificale en France au XIV^e siècle, Paris, 1905, p. 23 sq.

II. ORIGINE. — L'origine des annates, comme impôt levé en faveur de la Chambre apostolique, remonte très probablement au XIII^e siècle. L'usage de retenir, après la nouvelle collation d'un bénéfice, les revenus de la première année, en tout ou en partie, et de les appliquer soit à des fondations pour le bénéficiaire défunt, soit à la fabrique de l'église ou aux membres du chapitre, soit encore au patron (ecclésiastique ou laïque) ou à d'autres personnes ayant un droit à ces revenus, se rencontre dès le XI^e siècle. Le clerc qui avait reçu le bénéfice vacant fut donc privé pendant un certain temps, ordinairement pendant une année, des revenus de sa prébende, au moins en partie, quoiqu'il ait été en possession du bénéfice et obligé à accomplir les offices qui y étaient attachés. Au XII^e et au XIII^e siècle, nous trouvons bien des églises où l'usage de ces *annalia* était en vigueur. Les évêques dont les finances étaient en détresse se faisaient donner à cette époque par le pape des concessions spéciales pour pouvoir percevoir pendant un certain temps ces annates de tous les bénéfices ecclésiastiques devenus vacants de leur diocèse. Une décision du pape Honorius III (1216-1227), au sujet d'une concession de ce genre accordée à l'évêque de Toul, a été insérée au *Corpus juris canonici* : *Decret.*, *Greg. IX*, l. V, tit. XL, c. 32, éd. Friedberg, t. II, p. 926. Les princes séculiers imitaient cet exemple en se faisant donner des concessions semblables dans le courant du XIII^e siècle. Dans tous ces cas de la perception des annates, le bénéfice ne restait donc nullement vacant pendant ce temps où ses revenus étaient perçus non par le clerc qui le détenait, mais par d'autres personnes y ayant droit; le bénéficiaire nouvellement institué n'entraînait pas en possession des revenus de la prébende. Dans le courant du XIII^e siècle, nous trouvons des cas de plus en plus nombreux où des bénéfices ecclésiastiques dans les différents pays de la chrétienté furent réservés à la collation directe du pape, de sorte que, la vacance intervenue, le pape seul pouvait donner la collation du bénéfice avec jouissance de la prébende. Cette réservation portait, d'après différentes constitutions pontificales du XIII^e et du XIV^e siècle qui la réglaient, soit sur certaines catégories déterminées de bénéfices, soit sur des bénéfices particuliers qui, pour ce cas, avaient été réservés d'une façon spéciale à la collation du souverain pontife. Le pape prenait donc la place et le droit du patron ordinaire qui avait la collation du bénéfice. Si, dans ces cas, celui-ci avait droit à l'annate sur les revenus du bénéfice, il est peu probable que la Chambre apostolique n'ait pas réclamé celle-ci de son côté. Le bénéficiaire nouvellement institué par lettre pontificale devait donc très probablement, dans ces cas, payer à la caisse de la Chambre une partie des revenus de la première année comme annate. Voir les preuves pour cette opinion dans Kirsch, *Die päpstlichen Annaten in Deutschland*, t. I, p. XIII-XIV de l'Introduction. Ceci n'était appliqué naturellement qu'aux bénéfices dont les nouveaux titulaires avaient été nommés directement par le pape. Clément V réclama, dès la première année de son pontificat, les annates de tous les bénéfices vacants au moment de la bulle de réservation (1^{er} février 1306) et qui deviendraient vacants pendant les trois années suivantes dans les royaumes des îles Britanniques (Angleterre, Écosse, Irlande) pour la Chambre apostolique. Le texte de la bulle adressée aux collecteurs chargés de lever l'impôt a été publié par W. E. Lunt, dans *The American historical review*, 1912, t. XVIII, p. 62-64, avec une étude complète sur la matière (*ibid.*, p. 48 sq.) : *The first levy of papal annates*. Auparavant on ne con-

naissait ce premier exemple d'une réservation générale des annates de toute une contrée pour la Chambre apostolique que par les chroniqueurs et par des allusions contenues dans des lettres de Jean XXII; voir Goeller, *Die Einnahmen der apostolischen Kammer unter Johann XXII*, p. 85^e sq. de l'Introduction. Nous avons ici la première réservation des annates à payer au profit de la caisse pontificale, sur les revenus de tous les bénéfices vacants, par les nouveaux titulaires de toute une contrée pendant plusieurs années, sans que la collation de ces bénéfices ait été réservée au pape. C'est en même temps le premier document concernant les annates en faveur de la Chambre apostolique. Clément V, en prescrivant cet impôt pour la caisse pontificale, a fait en faveur de celle-ci ce que, dans le courant du XIII^e siècle, beaucoup d'évêques et même des princes séculiers avaient fait, par concession des papes, en faveur de leurs finances, pour les bénéfices de leurs diocèses ou de leurs pays. Le pape invoque, pour justifier la mesure, d'abord l'état lamentable des finances pontificales à la suite des troubles qui avaient nécessité des dépenses considérables, du vol du trésor pontifical sous Boniface VIII; ensuite, les dépenses extraordinaires qu'il était obligé de faire au début de son pontificat, et le fait que les banquiers au service de la curie refusaient de lui venir en aide. Le pape réserve donc l'annate de tous les bénéfices vacants des contrées indiquées pendant trois ans, à l'exception des archévêchés, des évêchés et des abbayes, en stipulant que ceux qui avaient des droits sur les annates de ces bénéfices pouvaient les faire valoir sur les revenus de la seconde année et qu'il fallait faire en sorte que les obligations attachées au bénéfice fussent accomplies. Les deux collecteurs députés pour lever l'impôt furent Guillaume Testa, archidiacre d'Aran, dans le diocèse de Comminges, et Guillaume Géraud de Sore, chanoine de Rouen. Le premier resta en Angleterre jusqu'en 1313; il fut promu cardinal en 1312. L'exemple donné par Clément V fut imité par Jean XXII. Le 8 décembre 1316, ce pape réserva également pour la Chambre apostolique l'annate de tous les bénéfices ecclésiastiques vacants à cette date ou qui deviendraient vacants pendant les trois années suivantes dans les différents pays d'Europe, à l'exception de certaines contrées d'Italie et des diocèses de la France. Bulle *Si gratanter adverteritis*; Coulon, *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII*, t. I, p. 80 sq., n. 82 sq. Dans chaque pays fut expédiée une bulle spéciale pour la contrée. Le motif de l'exemption faite pour les diocèses français était le suivant : le roi Philippe le Long de France et Charles de Blois avaient déjà reçu du pape le privilège de lever l'annate des bénéfices ecclésiastiques dans leurs territoires. Cette réserve de l'annate par Jean XXII est la plus étendue qui ait jamais été promulguée par un pape. Dans la suite de son pontificat, Jean XXII se contenta de réclamer à des dates différentes l'annate de tous les bénéfices vacants de certaines régions ou provinces ecclésiastiques, par exemple dans le royaume d'Arles, dans les provinces de Besançon et de Trèves, dans plusieurs diocèses d'Angleterre, d'Espagne et d'autres pays. De plus, Jean XXII réserva tous les ans, à partir de 1326, les annates de tous les bénéfices vacants *apud Sedem apostolicam* lesquels, en vertu d'une réserve générale ou particulière, étaient à la collation du Saint-Siège. C'est ainsi que, dorénavant, les annates sont en relation intime avec la collation des bénéfices ecclésiastiques par le pape. Le pape Benoît XII ne semble avoir promulgué aucune réserve spéciale d'annates. Son successeur Clément VI, par contre, réserva de nouveau, dès le 20 mai 1344, à la caisse de sa Chambre les annates de tous les bénéfices vacants *apud Sedem apostoli-*

cam, et, à partir de cette époque, cet impôt resta longtemps en usage et fut une source régulière de revenus pour le Saint-Siège.

III. TAXE. — Le montant de la somme à payer comme annate correspondait, en principe, aux revenus de la première année du bénéfice dont la collation venait d'être faite à nouveau. Cependant, les obligations attachées au bénéfice devaient être accomplies, ce qui ne se faisait pas sans occasionner certaines dépenses. De plus, il était bien dur pour le bénéficiaire nouvellement installé de ne rien percevoir des revenus de sa prébende pendant toute une année, ou même, si, en dehors de l'annate à payer au pape, il fallait en laisser une seconde à un autre qui y avait droit, pendant deux années consécutives. Aussi, en pratique, probablement déjà au XIII^e siècle, l'impôt ne comprenait-il pas les revenus complets de l'année. La question de la taxe des annates fut portée devant le concile de Vienne en 1311, et il fut proposé qu'on devrait réclamer comme redevance à payer seulement le montant de la somme pour laquelle l'église ou le bénéfice avait été taxé pour la décime. *Super VI^o articulo : Reservetur substantio decens et congrua ecclesiarum rectoribus, si quando contingat annalia concedi, nec plus ab eis exigatur pro annali quam sit taxatio decime ipsius ecclesie; vel deliberetur, an de annali expediat totaliter taceri*. Ehrle, dans *Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*, 1888, t. IV, p. 412. Nous ne savons pas que le concile se soit occupé de la question. Jean XXII, dans sa bulle *Suscepti regiminis*, régle définitivement le mode de perception de l'annate. *Extrap. Johan. XXII*, tit. I, c. 2, dans *Corps. jur. can.*, éd. Friedberg, t. II, p. 1205. Il décréta que, si le bénéfice était taxé pour la décime, celui qui avait le droit de se faire payer l'annate devait se contenter de cette taxe, le surplus (*residuum*) devait être laissé au bénéficiaire; ou bien celui qui percevait l'annate pouvait laisser au bénéficiaire le montant de la taxe et prendre pour lui le surplus (*residuum*); il devait se prononcer dans un intervalle de dix jours, autrement le bénéficiaire avait le droit de choisir. Si le bénéfice n'était pas taxé, il fallait établir la taxe et la moitié de celle-ci était à payer comme annate, l'autre moitié restait au bénéficiaire, lequel était tenu à remplir toutes les obligations attachées au bénéfice. Ces principes réglèrent en général à l'avenir la perception de l'annate, tant pour la Chambre apostolique que pour les autres personnes ou institutions qui y avaient droit.

Les bénéfices dont les revenus annuels ne dépassaient pas 6 marcs d'argent ou 10 livres tournois étaient exempts de l'impôt de l'annate pontificale. Le pape Boniface IX (1389-1404), publiant un nouveau règlement sur la perception des annates, fixa ce minimum qui exemptait de l'impôt à 24 florins d'or (environ 300 francs, d'après la valeur que l'argent avait à cette époque). Si un bénéfice venait à vager plus d'une fois dans le courant de la même année, l'annate n'était perçue qu'une seule fois. Certaines parties des revenus du bénéfice n'entraient pas en compte pour l'annate. Ainsi, les distributions quotidiennes faites aux chanoines qui assistaient au chœur étaient exemptes de l'impôt. Les chapellenies ou églises vicariales fondées avec l'obligation de célébrer les services pour les défunts n'étaient pas soumises à l'annate; il en était de même pour le casuel (*obventiones et anniversaria*).

IV. BÉNÉFICES SOUMIS A L'ANNATE. — Pour connaître les bénéfices qui étaient soumis à l'annate, il faut distinguer entre les deux espèces de cet impôt : l'annate perçue par des personnes ecclésiastiques ou séculières ou des corporations, à la suite d'un droit ou d'un privilège, et l'annate imposée au profit de la

Chambre apostolique. Quant à la première espèce, un grand nombre de bénéfices y furent soumis régulièrement et, dans bien des cas, des évêques et des princes séculiers se faisaient accorder un privilège par le pape leur donnant le droit de lever l'annate sur tous les bénéfices vacants de leurs diocèses ou de leurs territoires pendant un certain temps. Les bénéfices qui, dans ce dernier cas, étaient soumis à l'annate se trouvaient désignés dans la bulle de concession. Voir, par exemple, les bulles de Jean XXII sur l'annate accordée à Philippe V de France, dans Coulon, *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII*, t. 1, p. 14 sq., n. 27, 28, 29; cf. *ibid.*, n. 26, pour Charles de Valois. Les règles générales établies par les papes pour la perception de l'annate devaient être observées. La seconde espèce, l'annate pontificale, pouvait avoir une double origine : ou bien une réserve générale promulguée pour des territoires plus ou moins étendus, ou bien l'imposition de l'annate pour des bénéfices déterminés, lesquels y étaient soumis régulièrement. Pour les réserves générales, qui restaient des mesures exceptionnelles, les bénéfices soumis à l'annate étaient désignés exactement dans les bulles de promulgation et celles adressées aux collecteurs. Les bénéfices soumis régulièrement à l'annate, en tout cas sous Jean XXII, et à partir du pontificat de Clément VI, étaient tous ceux qui devenaient vacants *in curia* ou *apud Sedem apostolicam*, à la suite d'une disposition générale ou d'une réserve spéciale. Les annates de ce genre formaient à partir du *xiv^e* siècle une source de revenus réguliers pour la Chambre apostolique.

La vacance *in curia* des bénéfices ecclésiastiques prit des proportions de plus en plus considérables depuis la constitution *Licet* du pape Clément IV, publiée en 1265 et insérée au *Corpus juris canonici*, liber Sextus, lib. III, tit. iv, *De prae-b.*, c. 2; Potthast, *Regesta*, n. 19526. Voir les constitutions apostoliques concernant cette matière, dans C. Lux, *Constitutionum apostolicarum de generali beneficiorum reservatione ab an. 1265 ad an. 1378 emissarum collectio et interpretatio*, Breslau, 1904. Par cette lettre, Clément IV fixa une habitude déjà existante et réserva au Saint-Siège la collation de tous les bénéfices qui deviendraient vacants *apud Sedem apostolicam*, c'est-à-dire des bénéficiers de tous les degrés qui mouraient au siège de la papauté. Cette réserve fut étendue par Boniface VIII aux bénéfices de tous les clercs qui viendraient à mourir non seulement au siège de la curie, mais à deux journées de distance de cet endroit. Clément V y ajouta les bénéfices devenus vacants par la mort des cardinaux, de tous les fonctionnaires de la curie, d'évêques consacrés à la curie ou par une résignation, une translation et une permutation de bénéfices. Jean XXII fixa et élargit encore cette réserve par plusieurs constitutions, surtout celle qui commence par les mots *Ex debito. Corp. jur. can., Extrav. comm.*, l. I, tit. iii, *De elect.*, c. 4; Lux, *loc. cit.*, p. 51. Étaient considérés comme vacants *apud Sedem apostolicam* et réservés à la collation du pape tous les bénéfices devenus vacants par la mort au siège de la curie, la déposition ou privation des bénéficiers, par la cassation d'élection, de postulation, par la translation ou la succession d'évêques consacrés par Clément V; les bénéfices de tous les cardinaux qu'ils tenaient au moment de la mort, que celle-ci fût arrivée à la curie ou en dehors d'elle; les bénéfices des fonctionnaires suivants : le vice-chancelier, le camérier, les notaires, l'auditeur *contradictorum*, les correcteurs, les *scriptores*, les *abbreviatores*, les pénitenciers, les *cappellani commensales*; de même que de tous ceux qui séjournaient à la curie comme procureurs ou pour un motif légitime

quelconque, comme aussi de tous les légats ou nonces pontificaux dans les différents pays. Une nouvelle catégorie de bénéfices fut réservée à la collation du pape par la constitution *Execrabilis* de Jean XXII. *Extrav. Johannis XXII*, tit. iii, cap. unic. Par celle-ci, le pape voulut remédier à la réunion de plusieurs bénéfices dans la main d'un seul bénéficiaire. Tous ceux qui détenaient plusieurs bénéfices incompatibles selon les principes établis par cette décrétale devaient y renoncer, à l'exception d'un seul qu'ils pouvaient garder; et les bénéfices devenant vacants par une telle renonciation étaient dans tous les cas réservés à la collation du pape. Il faut y ajouter encore les bénéfices de certains territoires, comme, par exemple, des églises des États pontificaux. Le pape Benoît XII, par la constitution *Ad regimen, Extrav. comm.*, lib. III, tit. ii, *De prae-b.*, c. 13, arrêta de nouveau en détail les différentes séries de bénéfices vacants *apud Sedem apostolicam*.

Tous les bénéfices de ce genre étaient donc dès l'année 1326 soumis à l'impôt de l'annate. Les bénéficiers, auxquels les prébendes devenues vacantes *in curia* furent données par le pape, devaient payer, d'après les règles fixées pour la taxation et la perception de l'impôt, aux collecteurs chargés de percevoir les redevances du fisc pontifical, la somme établie comme annate. Le nombre de bénéfices ecclésiastiques de tout genre et dans toutes les provinces ecclésiastiques de l'Occident et même de l'Orient latin, soumis à l'annate par suite de la vacance *apud Sedem apostolicam*, était très considérable, comme on peut voir par les registres des comotes des collecteurs conservés aux archives du Vatican.

V. PERCEPTION DE L'IMPÔT. — La perception et l'administration des annates se trouvaient naturellement entre les mains des fonctionnaires de la Chambre apostolique. Les annates furent, comme un certain nombre d'autres impôts pontificaux, perçues par les collecteurs apostoliques et les sous-collecteurs nommés par eux dans les différents diocèses. Il est même très probable que la régularité de l'impôt des annates, surtout depuis le pontificat de Clément VI (1342-1352), contribua beaucoup à l'organisation constante et définitive des collectories. Celles-ci comprenaient soit tout un pays, soit seulement une ou plusieurs provinces ecclésiastiques. Les collectories étaient le plus nombreuses en France pendant le *xiv^e* siècle; la résidence des papes à Avignon avait pour suite, que la France devenait le fournisseur principal de la caisse de la Chambre apostolique. Pour la France, voir les cartes qui accompagnent l'ouvrage de MM. Samaran et Mollat, *La fiscalité pontificale en France*, Paris, 1905. Le tableau des collectories sous Clément VI : Kirsch, *Die Verwaltung der Annaten*, dans *Römische Quartalschrift*, 1902, p. 130-131, 143-144. Les bénéficiers qui avaient reçu un bénéfice vacant *in curia* par une lettre pontificale devaient, avant de se faire délivrer la lettre de collation, s'obliger par acte spécial à payer l'annate. Pour connaître les bénéfices soumis à l'impôt, la Chambre apostolique faisait extraire des registres des suppliques toutes les collations de bénéfices signées par le pape et tenait ainsi ses propres registres des collations opérées.

De ces registres, on faisait des extraits suivant les collectories et on envoyait régulièrement à tous les collecteurs les listes des bénéfices, avec les noms des bénéficiers situés dans leurs collectories respectives. Le collecteur, soit en personne, soit par les sous-collecteurs, faisait ensuite les recherches nécessaires pour établir si la collation accordée par le pape avait été exécutée et si le bénéfice était soumis à l'annate. Ces points établis, le collecteur devait veiller à faire

renter l'impôt sur les revenus de la première année. Un acte notarié était dressé pour chaque opération faite dans l'affaire d'une annate et les registres tenus sous la surveillance du collecteur indiquaient les sommes versées. Le collecteur se faisait rendre compte par ses sous-collecteurs, qui lui apportaient les sommes perçues; et lui-même devait, de temps en temps, se rendre à la curie pour présenter ses comptes à l'examen de l'administration centrale de la Chambre apostolique.

Les bénéficiers pouvaient aussi verser directement l'annate à la caisse centrale de la Chambre. Tandis que ce mode de paiement était une exception pour les pays en dehors de l'empire d'Allemagne, il était la règle pour les territoires allemands de l'empire, depuis le milieu du xiv^e siècle. L'opposition violente contre les impôts pontificaux dans les pays allemands, augmentée encore par la lutte politique sous Louis de Bavière, empêchait le fonctionnement régulier des collectories en Allemagne. Il y eut bien des collecteurs, mais leur activité par rapport aux annates n'avait nullement la régularité que nous trouvons, par exemple, en France. Pour faire payer les annates par les bénéficiers des pays allemands, la Chambre prit, depuis le milieu du xiv^e siècle, une autre mesure. Les bénéficiers qui avaient reçu la collation d'une prébende par lettre pontificale devaient, ou en personne ou par un procureur délégué *ad hoc*, s'obliger devant un fonctionnaire de la Chambre elle-même à payer l'annate, et la perception de l'impôt fut, en règle générale, faite par un clerc de la Chambre, lui-même chargé de cet office par le camérier. C'est ainsi qu'il faut chercher les annates des bénéfices allemands, non seulement dans les comptes des collecteurs, comme pour les autres pays, mais encore dans les registres particuliers tenus à la Chambre apostolique elle-même sur les versements faits par ceux qui avaient reçu le bénéfice.

VI. DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE. — Les annates étaient pendant le xiv^e siècle une source de revenus assez considérables pour la Chambre apostolique. On connaît les revenus en détail, quand la publication des *Vatikanische Quellen zur Geschichte der päpstlichen Hof und Finanzverwaltung, 1316-1378*, entreprise par la *Görresgesellschaft* allemande, sera terminée. Deux volumes ont paru, Paderborn, 1910 sq.; le premier contient les recettes de la Chambre apostolique sous Jean XXII. L'aperçu général de ces recettes contient aussi les sommes du registre *De fructibus beneficiorum*, t. I, p. 12 sq., pendant le pontificat de Jean XXII; ce livre, qui, malheureusement, n'est pas conservé, contenait les sommes perçues comme annates, peut-être aussi les vacants. Les sommes d'argent qui figuraient dans ce registre montrent bien l'importance de ce revenu. Le clergé se sentait de plus en plus incommode par cet impôt et le concile de Constance eut à s'occuper de propositions concernant les annates comme les *servitia communia et minuta* (compris souvent aussi dans les actes du concile sous le nom général d'*annatæ*). Le 15 octobre 1415, la nation gallicane s'occupa dans ses séances, sous la présidence du patriarche Jean d'Antioche, également des *fructus primi anni* des bénéfices vacants à la collation du pape et d'autres impôts semblables; on y donna lecture du décret du roi de France Charles VI, sous la date du 18 février 1407, lequel avait, pendant les luttes du schisme, interdit les collations pontificales et les annates (Bulæus, *Historia universitatis Parisiensis*, t. V, p. 143); le décret n'avait pas été mis en exécution. On décida de se mettre en relation avec les autres nations; mais aucune de celles-ci ne voulut se prononcer pour l'abolition des annates, parce qu'on reconnut qu'il fallait, dans ce cas, trouver

d'autres sources de revenus pour le pape et les cardinaux. Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. VII, p. 362. Après l'élection du pape Martin V, la question des annates fut reprise par le concile, dans les discussions sur la réforme de l'Église. La nation germanique, dans ses *Avisamenta* présentés au pape au mois de janvier 1418, fit la proposition suivante : pendant les cinq premières années après la clôture du concile, si les États pontificaux ne sont pas restitués entre temps, les *servitia communia* et les annates doivent être payés au pape et aux cardinaux, selon la taxe de la curie; si la taxe est trop élevée, elle doit être réduite; les bénéfices qui n'ont pas plus de 30 florins d'or de revenus ne paient rien; toutes les sommes arriérées pour les annates et les *servitia* seront remises. Les autres nations présentèrent des projets de réforme semblables. Le pape lui-même soumit, le 20 janvier 1418, aux nations un projet dans lequel les annates étaient maintenues; elles devaient être payées en deux termes pendant la première année après la collation faite par le Saint-Siège; pour la simple réserve d'un bénéfice à donner plus tard, on ne payait pas d'annate. Par contre, le pape renonça complètement aux vacants (*fructus medii temporis*). Mansi, *Conciliorum collectio*, t. XXVII, col. 1177-1184; von der Hardt, *Conc. Constantiense*, t. I, col. 1021-1038; Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, t. VII, p. 492 sq.

La question des annates fut réglée finalement dans les concordats que le pape Martin V conclut avec les différentes nations. Dans le concordat avec la nation germanique, on inséra la règle établie par le projet de réforme du pape présenté le 20 janvier 1418 (voir plus haut), en ajoutant que les bénéfices dont les revenus ne dépassaient pas 24 florins d'or de *camera* ne payaient pas d'annate et que les arriérés des annates et des *servitia*, jusqu'à l'élection de Martin V, seront remis pour la moitié à tous ceux qui dans les six mois paient l'autre moitié. Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, t. VII, p. 538. Le concordat avec les nations des Français, des Italiens et des Espagnols contient une disposition semblable : sur les bénéfices, dont la collation se fait par le Saint-Siège, il faut payer la taxe selon le principe établi par Jean XXII dans la décrétale *Suscepti regiminis*; l'obligation de payer l'impôt ne passe pas au successeur; les bénéfices rapportant moins de 24 florins d'or et les couvents de femmes sont exempts de l'annate. Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, p. 551.

Le concile de Bâle fut plus radical; par un décret publié dans la XXI^e session (9 juin 1435), tous les impôts à payer, à l'occasion de la confirmation ou de la collation de dignités ou de bénéfices ecclésiastiques par le pape, sous les noms d'annates, de *minuta servitia*, *primi fructus*, etc., furent abolis. Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, p. 892; cf. p. 888, 886. Ce décret ne fut pas appliqué; on s'en tint aux stipulations des conventions de Martin V. Le concordat de Vienne, conclu entre le pape Nicolas V et l'empereur Frédéric III (17 février 1448), répéta pour les territoires de l'empire les stipulations passées avec Martin V au sujet des annates. Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, p. 1136, art. IV. Dans la suite, on taxa généralement les bénéfices à 24 florins d'or, quand même ils rapportaient davantage, de sorte que, en pratique, les annates pour ces bénéfices mineurs des pays allemands, quand ils furent conférés par le Saint-Siège, ne se payaient plus. Le concordat conclu par le pape Léon X et le roi François I^{er} de France (18 août 1516) suppose que, pour les bénéfices à conférer par le pape, les annates restaient en vigueur. Nussi, *Conventiones de rebus eccles. inter S. Sedem et civilem potestatem*, p. 20 sq. Mais ici également l'usage d'indiquer comme revenus annuels provisoirement 24 florins d'or, donc une

somme qui ne tombait pas sous l'impôt, s'établit.

Il en était de même dans les autres pays du centre de l'Europe et en Espagne. D'ailleurs, la collation des bénéfices ecclésiastiques étant réglée par les conventions conclues entre la papauté et le pouvoir civil dans le courant du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle et par le concile de Trente, le nombre des bénéfices réservés à la collation du Saint-Siège diminua et l'impôt de l'annate perdit par là en grande partie son importance.

Antonii Massae Galleii, *De annatis sermo*, Rome, 1564. — Thomassin, *Vetus et nova Ecclesiae disciplina circa beneficia et beneficiarios*, part. III, l. II, c. LVIII-LIX; éd. de Lyon, 1705, t. III, p. 461 sq. — Berthier, *Histoire de l'Eglise gallicane*, Paris, 1827, t. XIX, p. I-XXIV. — G. Phillips, *Kirchenrecht*, Ratisbonne, 1857, t. V, p. 567 sq. — Haller, *Papsttum und Kirchenreform*, Berlin, 1903, t. I, p. 50 sq. — J. P. Kirsch, *Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland*, Paderborn, 1894, p. XXIV sq.; *Die päpstlichen Annaten in Deutschland*, Paderborn, 1903, p. IX sq. — Ch. Samaran et G. Mollat, *La fiscalité pontificale en France au XIV^e siècle*, Paris, 1905, p. 23 sq. — E. Goeller, *Die Einnahmen der apostolischen Kammer unter Johann XXII*, Paderborn, 1910, p. 79 sq. — W. E. Lunt, *The first levy of papal annates*, dans *The American historical review*, 1912, p. 48 sq.

J. P. KIRSCH.

1. ANNE (Sainte), veuve, inscrite au calendrier de l'Eglise grecque à la date du 13 juin, avec son fils Jean. On ne sait rien ni de sa vie ni de sa mort, auxquelles ne font aucune allusion les distiques qui la concernent dans les synaxaires grecs :

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ τῆς Ὁσίας Μητρὸς
ἡμῶν Ἀννης καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτῆς Ἰωάννου.

Μήτηρ καὶ υἱὸς Ἄννα καὶ Ἰωάννης
ᾧ ὠφθῆσαν ἄγρα οὐρανοῦ οἰκητορες.

Les bollandistes se contentent de dire, en s'appuyant sur le titre *μήτηρ* qui est donné à sainte Anne, que celle-ci fut peut-être la supérieure ou la fondatrice d'une communauté de religieuses.

Acta sanct., 1698, jun. t. II, p. 686-687.

J. CLUGNET.

2. ANNE, martyre, 26 septembre. Voir BATHUSUS.

3. ANNE (Sainte), appelée aussi Euphémien, nom qu'elle porta alors qu'elle vivait dans un couvent de moines à Constantinople, revêtue de vêtements d'hommes. Le récit de sa vie extraordinaire se trouve dans plusieurs ménologes grecs, qui, s'ils ne sont pas accompagnés des témoignages que réclamerait la critique moderne, ne peuvent pas, cependant, être complètement rejetés. La plus ancienne biographie que l'on possède, écrite en grec de la décadence, paraît bien appartenir, par le style et les notes intrinsèques, au ^{viii}^e siècle, époque à laquelle la sainte a vécu.

Elle naquit, vers 760, à Constantinople, de parents pieux. Devenue orpheline, jeune encore, elle fut forcée par sa grand'mère à se marier, malgré le goût qu'elle avait pour les choses de la piété. Son oncle paternel, moine du mont Olympe, qui avait confessé la foi sous l'empereur iconoclaste Léon IV (775-780), ayant su la chose, fit de vifs reproches à la grand'mère. Il revit sa nièce, deux ans après, et lui prédit la mort de son mari, ainsi que celle de ses deux enfants, dont le second était sur le point de naître. La prophétie se réalisa bientôt, et, demeurée seule, la jeune femme distribua aux pauvres ses biens, qui étaient considérables. Pour échapper aux recherches de ses parents, qui n'approuvaient pas sa détermination, elle se revêtit d'habits d'hommes, sollicita, sous le nom d'Euphémien, et obtint son admission dans un couvent de moines. Pour extraordinaire que ce cas paraisse, il ne fut pas unique en son genre dans l'Orient. Avant, comme après sainte Anne-Euphémien, nous verrons

des saintes réaliser le même dessein, Eugénie, Euphrosine, Athanasie, etc.

Sainte Anne-Euphémien fit son noviciat, pour ainsi dire, au monastère du mont Olympe, en Mysie, dans l'Asie Mineure. De là, elle passa dans une laurie voisine et fit de tels progrès dans la vertu et l'humilité que le supérieur du monastère la proposait comme modèle de la vie monacale. Elle changea souvent de résidence; il n'y a là rien d'étonnant pour ceux qui connaissent les règles des moines grecs, qui ne prescrivaient pas la stabilité avec autant de rigueur qu'en Occident. A l'exemple de ses confrères, Anne cherchait une observance plus stricte, un milieu plus édifiant; l'humilité aussi la poussa plus d'une fois à se cacher dans un lieu où elle n'était pas connue par ses miracles ou ses austérités. Le patriarche de Constantinople, Tharase, qui connaissait sa sainteté, lui donna les ruines d'un vieux couvent, pour qu'elle y bâtît un monastère plus vaste, en faveur des nombreux disciples qui se serraient autour d'elle. Ce couvent fut, depuis, appelé monastère des abramites et acquit une réelle importance. Anne n'y resta pas jusqu'à la fin de sa vie; elle mourut dans un petit monastère, près de Constantinople, vers 820, à l'âge de soixante ans. Les grecs célèbrent sa fête le 29 octobre.

Acta sanctorum, 1867, octobr. t. XII, p. 913-917.

T. ORTOLAN.

4. ANNE (Sainte), vierge à Leucade, île de la mer Ionienne, naquit vers 840, d'une illustre et riche famille, reçut une éducation soignée et fut formée à la piété par sa mère, malgré les persécutions de l'empereur Théophile (829-842) contre le culte des images. Elle perdit son père étant en bas âge, et sa mère ayant vingt-cinq à vingt-huit ans. Maîtresse d'une fortune considérable, elle s'adonnait au service des pauvres. Un homme fort peu recommandable, pour avoir sa main, fit intervenir l'empereur lui-même. Celui-ci commanda à Anne de consentir, mais elle refusa énergiquement et fut en butte à toutes sortes de poursuites et de mauvais traitements. Mais la mort la délivra de son funeste prétendant.

La jeune vierge témoigna sa reconnaissance à Dieu en embrassant une vie de plus en plus angélique et pénitente. Elle réduisit son corps par les abstinences, les jeûnes, les veilles, passant parfois aussi une semaine entière sans prendre de nourriture. Ayant poursuivi ce genre de vie pendant cinquante ans, elle mourut, vers 918, après une très courte maladie, et fut ensevelie dans le tombeau de sa famille. Ce ne fut que longtemps après, et sur les indices de plusieurs possédés, que l'on rouvrit le sépulcre. Seul de tous les corps ensevelis avec elle, le sien, parfaitement conservé, exhalait un parfum. De ses reliques s'échappa une vertu divine qui donna la guérison à une foule de malades. Les grecs l'honorent le 23 juillet.

Acta sanctorum, 1727, julii t. V, p. 486-488.

T. ORTOLAN.

5. ANNE, grande princesse et sainte russe du ^{xii}^e siècle. Elle était fille d'Olav, roi de Suède, et devint l'épouse du prince Iaroslav I^{er}. D'après les hagiographes russes, son véritable nom était Irène : le nom d'Anne lui fut donné lorsqu'elle embrassa la vie religieuse. Sa mort eut lieu en 1050, ou en 1051. Ses dépouilles mortelles furent inhumées dans la cathédrale de Sainte-Sophie de Novgorod. Les ménologes slaves font mémoire d'elle le 10 février et le 4 octobre. Euthyme, archevêque de Novgorod, institua sa fête l'an 1439. D'après Goloubinsky, jusqu'à cette époque on se bornait à commémorer le nom de cette princesse parmi les défunts dont on faisait la commémoration liturgique dans la cathédrale de Novgorod.

Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, p. 68,

217. — *Dictionnaire historique des saints vénérés dans l'Église russe*, Saint-Petersbourg, 1862, p. 22-23. — Mouraviev, *Vie des saints de l'Église russe*, octobre, Saint-Petersbourg, 1859, p. 70-72. — Ignace, *Description abrégée des vies des saints russes*, XI^e siècle, Saint-Petersbourg, 1875, p. 28. — Barsonkov, *Sources de l'hagiographie russe*, Saint-Petersbourg, 1882, col. 41. — Tolstoï, *Le livre appelé La description des saints russes*, Moscou, 1888, p. 32. — Serge, *Calendrier complet de l'Orient*, Vladimir, 1901, t. II, p. 40, 308. — Goloubinsky, *Histoire de la canonisation des saints dans l'Église russe*, Saint-Petersbourg, 1903, p. 73-74, 108.

A. PALMIERI.

6. ANNE, reine d'Angleterre (1665-1714). Seule, sa politique religieuse doit être étudiée ici. Anne était fille de Jacques, duc d'York, et de sa première femme, Anne Hyde, fille du comte de Clarendon, qui mourut catholique le 31 mars 1671. Par la volonté expresse de Charles II, elle fut élevée dans la religion anglicane, à laquelle elle sera, jusqu'au bout, très attachée.

Quand, en 1685, son père fut monté sur le trône sous le nom de Jacques II, il ne semble pas qu'il ait fait des efforts pour contraindre la liberté religieuse de sa fille; il se contentait de lui prêter des livres et écrits de controverse; les enfants qu'Anne eut de son époux, le prince Georges de Danemark, luthérien convaincu, furent baptisés par des évêques anglicans. Tous moururent jeunes.

Pourtant, lorsqu'en 1688 Guillaume d'Orange eut débarqué en Angleterre, Anne s'enfuit le 26 novembre de Whitehall, avec sa favorite lady Churchill, sous la garde de l'évêque de Londres, pour rejoindre son mari, qui avait passé au camp de Guillaume; elle ne rentra à Londres qu'après la fuite de son père. Durant le règne de Guillaume et de Marie, Anne fit quelques tentatives pour se rapprocher des exilés de Saint-Germain; Jacques II mourant lui envoya son pardon et sa bénédiction, l'exhortant à réparer les torts qu'elle avait eus envers lui, en procurant l'avènement de son frère le prince de Galles (septembre 1701). Il semble, de fait, que la reine Anne, qui voyait avec le plus profond regret la couronne d'Angleterre [destinée à passer] après sa mort, à la branche électorale de Hanovre, se serait bien volontiers prêtée à assurer sa succession au prince de Galles, si celui-ci était revenu à l'anglicanisme. Elle ne voulut pas d'un successeur catholique, fût-il son propre frère. Hutton, *The English Church*, p. 256.

Le 8 mars 1702, à la mort de Guillaume, Anne monta sur le trône. Dès les premiers jours, elle s'affirma très favorable à la haute Église. Elle se réserva la nomination aux bénéfices relevant de la couronne, que Guillaume avait abandonnée à une commission d'évêques, et profita de ce pouvoir pour placer sur les sièges vacants des ecclésiastiques toriens, partisans des idées de Laud. Lors de la prorogation du Parlement, elle définissait très nettement sa politique religieuse. « J'espère que ceux de mes sujets qui ont le malheur d'être des dissidents de l'Église d'Angleterre seront tranquilles, et satisfaits de l'acte de tolérance, que je suis fermement décidée à maintenir; quant à ceux qui ont le bonheur et l'avantage d'appartenir à notre Église, ils se souviendront que j'ai été élevée dans cette Église, que j'ai volontairement couru de grands risques pour sa conservation; on peut être sûr que je mettrai toujours un soin particulier à conserver et encourager l'Église telle qu'elle est, chez nous, établie par la loi. » Hutton, *The English Church*, p. 256. La reine s'inspira de ces principes pendant tout son règne. Les plus dures mesures prises contre les catholiques sous le règne de Guillaume furent maintenues; le serment du *Test* rigoureusement exigé. La reine se montra très favorable à un bill, *Occasional conformity act*, dirigé contre les *conformistes occasionnels*, qui faisaient

acte de culte dans l'Église d'Angleterre aux époques fixées par les lois, afin de pouvoir exercer les fonctions publiques, mais étaient en réalité des dissidents déguisés; ce bill, très rigoureux, échoua en 1703 et 1704, malgré les désirs bien connus de la reine, et ne fut adopté qu'en 1713, en même temps qu'un autre appelé *Acte de schisme*, *Schism act*, qui interdisait à tout Anglais d'ouvrir une école publique ou privée sans souscrire une déclaration de conformité à l'Église établie et obtenir la permission de l'évêque. Hutton, *The English Church*, p. 238, 256 sq.

Bien que ces mesures ne s'appliquassent pas à l'Écosse, où le presbytérianisme était la religion officielle, elles froissèrent vivement les Écossais, et furent l'occasion de sérieuses protestations du Parlement d'Édimbourg. Ward, *art. cit.*, p. 453.

La reine prit plusieurs mesures efficaces pour améliorer l'état de l'Église établie, et spécialement du bas clergé. Entre autres, le don fait au clergé des dîmes et premiers fruits des bénéfices, jadis perçus par la cour de Rome, et que la couronne s'était appropriés en 1534, améliora grandement le sort des pasteurs pauvres; c'étaient seize mille ou dix-sept mille livres (quatre cent mille ou quatre cent vingt-cinq mille francs) qui, chaque année, devaient être employées à cet effet. Aujourd'hui encore les résultats de cette largesse de la reine se font sentir. Hutton, *The English Church*, p. 257.

Anne encouragea de même grandement le projet, voté en 1710, pour l'érection dans Londres de cinquante-deux nouvelles églises; douze seulement, en réalité, furent construites. Enfin les deux sociétés pour l'avancement des connaissances chrétiennes, et pour la propagation de l'Évangile, spécialement dans les colonies, fondées sous son prédécesseur, se développèrent sous son règne.

On voit quelles étaient les illusions de la cour de Rome quand, en 1706, le bruit y courut qu'Anne pensait à revenir au catholicisme. En réalité, la reine resta toujours fidèle à cette idée, énoncée par elle lors de la crise de 1688. « J'aimerais mieux vivre d'aumônes que changer de religion. »

Hutton, *The English Church from the accession of Charles I to the death of Anne (1625-1714)*, Londres, 1903. — W. Ward, *art. Anne*, dans *Dict. of nat. biogr.*, t. I, p. 441 sq. J. DE LA SERVIÈRE.

7. ANNE DES ANGES MONTEAGUDO

naquit à Arequipa, seconde ville du Pérou, en 1602, de parents vertueux et favorisés des biens de la fortune. Elle reçut une éducation très soignée au monastère des dominicaines de cette même ville, et on entrevoyait déjà les succès qu'elle obtiendrait dans le monde, tant par les grâces naturelles de sa personne et sa culture intellectuelle que par ses vertus domestiques et chrétiennes. Mais la jeune fille avait des aspirations plus élevées; être à Dieu était son idéal. Après une lutte dont on entrevoit toutes les péripéties, elle obtint enfin des parents la faveur d'entrer en ce monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, où s'étaient écoulées les années de son enfance. Peu après sa profession, elle fut préposée à la formation spirituelle des novices, et, en 1648, on lui confia le gouvernement du monastère. Les épreuves et les souffrances, qui élèvent à la plus haute perfection les âmes héroïques, ne lui furent pas épargnées. Elle mourut le 10 janvier 1686, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Son idéal était de reproduire dans sa vie la perfection de sa sainte compatriote Rose de Lima, qui venait de mourir en 1617. Anne des Anges laissait une réputation de sainteté si bien établie que l'évêque d'Arequipa fit peu après un procès informatif, envoyé à la Congrégation des Rites seulement en 1887. Les renseignements reçus alors à ce sujet ayant prouvé

que les années n'avaient pas amoindri la réputation de sainteté dont la mémoire de la servante de Dieu était entourée, l'introduction de la cause auprès du Saint-Siège fut décidée, le 13 juin 1917, L'épiscopat de l'Amérique du Sud réuni à Rome en concile plénier, en l'année 1889, et, avec plus d'insistance encore, tous les évêques du Pérou avaient exprimé auprès du Saint-Siège leurs vœux ardents pour le succès de cette cause.

Décret d'introduction : *Arequiben. Beatificationis et canonisationis servae Dei Annae ab Angelis Monteagudo, monialis professa, ordinis S. Dominici, dans Acta S. Sedis*, juil. 1917. — *Il Rosario, memorie domenicane*, 1917, p. 405.

X. FAUCHER.

8. ANNE D'AUTRICHE, reine de France, née le 22 septembre 1601, morte le 20 janvier 1666.

I. LA REINE (1614-1643). — Aînée des filles de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, elle épousa en 1615 le roi de France Louis XIII, en même temps que son frère l'infant Philippe, le futur Philippe IV, épousait l'aînée des trois sœurs de Louis XIII, la princesse Élisabeth. Ce double mariage fut célébré par procureur à Burgos et à Bordeaux le 18 octobre; l'échange des princesses se fit à Hendaye, le 10 novembre; Anne rejoignit Louis XIII à Bordeaux. Ces alliances de famille entre les Bourbons et la maison d'Autriche furent accueillies comme la preuve d'un rapprochement politique et c'est bien en ce sens que l'accord de Fontainebleau les avait décidées et que des fêtes splendides les avaient annoncées à Paris, au commencement de 1612. En Europe, les gouvernements, surtout la papauté, qui poussaient à une politique catholique internationale y applaudirent; en France, elles furent vues avec irritation par les admirateurs de la politique d'Henri IV, avec inquiétude par les protestants, ou servirent de prétexte, entre autres choses, à l'agitation des grands; les états généraux de 1614 s'en occupèrent même. C'est au milieu de provinces troublées qu'Anne gagna Paris. Voir A. Baschet, *Le roi chez la reine*, Paris, 1866, et surtout F. T. Perrens, *Les mariages espagnols sous le règne d'Henri IV et la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1869. Le rapprochement entre la France et la maison d'Autriche ne fut que passager; il était contraire à la raison d'État. Anne d'Autriche d'ailleurs n'eut aucune influence sur Louis XIII, ni comme reine, ni comme femme. Elle et le roi ne vécurent guère d'accord que de 1619 à 1622. Voir le livre cité de A. Baschet et L. Batifol, *Louis XIII à vingt ans*, Paris (1909), c. VIII, qui le complète. En 1622, l'accord cessa et pour toujours, par le fait de celle que Louis XIII lui-même avait nommée « surintendante de la maison et finances de la reine », Marie de Rohan, duchesse de Luynes, plus connue sous le nom de duchesse de Chevreuse, qu'elle tint de son second mari, Claude de Lorraine. Voir V. Cousin, *Madame de Chevreuse*, Paris, 1876, et L. Batifol, *La duchesse de Chevreuse*, Paris (1912). Cette femme, d'après Richelieu, « fut la perte de la reine ». Légère, frivole, elle eut, ainsi que la princesse de Conti et quelques autres dames de la cour, une influence malsaine sur Anne d'Autriche et faillit la corrompre. C'est elle qui la jeta dans l'aventure Buckingham (1625). Anne d'Autriche avait ri des hommages du grand-écuyer Bellegarde ou s'était peu soucée du duc de Montmorency; elle se laissa toucher par la passion de l'ambassadeur anglais, qui venait chercher Henriette de France. Sa fierté naturelle la sauva, mais le roi fut profondément blessé. Chose plus grave, Anne, qui détestait en Richelieu la créature de sa belle-mère et peut-être l'ennemi de la maison d'Autriche, se laissa plus ou moins entraîner dans les cabales et les complots qu'ourdissait contre le ministre l'inlassable haine de Mme de Chevreuse. Ce

n'est point ici le lieu de rechercher quelle fut sa part exacte dans ces intrigues, comment elle fut amenée à se rapprocher de Marie de Médicis, accusée par le roi de souhaiter sa mort pour épouser Gaston d'Orléans et humiliée par Richelieu. La plus grave accusation qui pèse sur elle à ce moment de sa vie, c'est d'avoir trahi la cause de Louis XIII et de la France au profit de l'Espagne : du Val-de-Grâce où elle se retirait souvent, elle correspondait, par l'intermédiaire de la supérieure, une Espagnole comme elle, et de son valet de chambre La Porte, avec les principaux adversaires de la politique de Richelieu et par conséquent de la France, entre autres, avec son frère, le cardinal-Infant, gouverneur des Pays-Bas, et l'ancien ambassadeur d'Espagne en France, de Mirabel. Les secrets qu'elle livra n'étaient pas de première importance; néanmoins, elle fournit ainsi des armes à Richelieu; il en usa et il raconte à ce sujet une scène de faux serment qui se serait passée le 15 août 1637.

Enfin la mort la délivra de cet ennemi le 4 décembre 1642, et, le 14 mai 1643, de Louis XIII. Elle lui avait donné deux fils : Louis-Dieudonné, le futur Louis XIV, pour la naissance de qui elle et le roi avaient multiplié les prières et les vœux, comme le rappelle l'église du Val-de-Grâce construite depuis (1645-1665) et dédiée à l'Enfant Jésus et à la Vierge Mère; puis en 1640, Philippe, duc d'Anjou, plus tard d'Orléans, de qui descend la famille d'Orléans.

II. LA RÉGENTE (1643-1661). — Louis XIV ne devait être proclamé majeur que le 7 septembre 1651. En vertu de l'usage, la régence appartenait à la reine : Louis XIII n'osa la lui enlever, mais avant de mourir, par une déclaration enregistrée au Parlement le 21 avril 1643, il avait voulu que cette autorité ne fût que nominale. Cela ne pouvait suffire à la reine, ni à Mazarin, qui la guidait déjà. Dès le 18 mai, le petit roi, qui n'avait pas cinq ans, annula la volonté de son père et donnait à sa mère en un *lit de justice* la régence sans conditions : les princes du sang et les ministres que Louis XIII avait désignés pour constituer la véritable autorité acceptaient la chose, comme le Parlement. Or, le soir même, Anne confiait le pouvoir au successeur de Richelieu dans la faveur de Louis XIII, également héritier de sa politique, le cardinal Mazarin. Elle obéissait à la raison d'État et peut-être aussi avait-elle déjà vis-à-vis de lui un sentiment personnel prononcé, qui lui fit accepter sans peine la volonté du roi défunt. « Il est très vraisemblable, dit Voltaire, que Mazarin était ministre désigné depuis longtemps dans l'esprit de la reine... » *Siècle de Louis XIV*, c. IV, édit. Rebelliau et Marion, p. 37.

La régence ne fut pas une époque facile. Anne eut d'abord à lutter, pour défendre son ministre contre les importants, avec un Vendôme, le duc de Beaufort, et l'amie des jours mauvais, la duchesse de Chevreuse, revenue d'exil malgré un article de la déclaration du 21 avril qui lui fermait à jamais la France. Puis ce furent les difficultés financières, la Fronde, le tout mêlé aux luttes extérieures. C'est Mazarin qui la conduisit alors et ce qu'il faut expliquer, c'est son attachement pour lui. D'abord assidu auprès de la reine, le ministre eut bientôt son entrée spéciale au Palais-Royal, où elle était allée demeurer, puis il résida dans le palais même. Elle le conserva malgré les protestations des princes, malgré les intrigues de Retz, qui aspirait, semble-t-il, à le remplacer, malgré les supplications de saint Vincent de Paul et de M. Olier, au nom « du parti des saints », malgré le pays tout entier qui le chassonnait ou qui, soulevé, répétait : « Le roi sans Mazarin. » Cet attachement persévéra jusqu'à la mort du ministre (9 janvier 1661), et Louis XIV paraît l'avoir partagé. La correspondance de la reine et de Mazarin ne permet pas de ne voir dans leurs

rapports qu'un attachement de raison, d'estime et de reconnaissance comme celui de Louis XIII pour Richelieu; mais Mazarin fut-il le mari d'Anne d'Autriche, comme l'affirme M. Chéruel? Fut-il simplement son amant, comme sont tentés de l'affirmer certains historiens? Ces relations furent-elles antérieures à la mort de Louis XIII et le *masque de fer* est-il un frère adultérin de Louis XIV? Une seule chose est certaine, c'est que l'origine du *masque de fer* est autre; sur le reste on ne peut rien affirmer. M. Lavisse, *Histoire de France*, t. VII, 1^{er} vol., p. 8, conclut : « Mazarin aime peut-être la reine; elle l'aima certainement avec passion. »

III. LE RÔLE RELIGIEUX ET LES DERNIÈRES ANNÉES.

— La Fronde terminée (1653), et surtout à partir de 1661, Anne s'efface et ne s'occupe plus que d'affaires religieuses ou qui lui tiennent plus à cœur. Elle garde une grande influence sur son fils; ce fut elle qui l'empêcha d'arrêter Fouquet chez lui, dans la fête du 17 août 1661; il la consulte parfois : ainsi dans l'affaire de la garde corse, où elle lui donna « des conseils de paix ». Bossuet, *Sermon du 15 août 1663*. Après sa mort, Louis XIV se réjouissait « de penser qu'il ne lui avait jamais désobéi en rien de conséquence ». Ce n'était pas exact; il ne lui avait pas sacrifié ses passions. Avant 1659, la grande préoccupation de la reine avait été de lui faire épouser sa nièce, l'infante Marie-Thérèse; elle écarta donc Mademoiselle, qui désirait devenir reine de France et dont il ne voulait pas d'ailleurs; la princesse Marguerite de Savoie, qu'il eût épousée, et avec le concours de Mazarin, quoi qu'en ait dit Mme de Motteville; la nièce même du cardinal, l'ambitieuse Marie Mancini, qu'il aimait. La politique aidant, le mariage espagnol fut conclu. Mais à partir de 1661, Louis XIV, qui déjà l'avait inquiétée par de trop faciles attachements, lui donna de graves soucis : ce furent d'abord ses relations avec sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre, puis son amour pour Mlle de La Vallière, qu'avaient indirectement provoqué les propres remontrances d'Anne d'Autriche, touchant la liaison du roi avec Madame. Louis avait essayé de cacher cet amour à sa mère; mais elle avait constaté qu'il se relâchait fort de sa dévotion et finalement elle avait tout su. Elle multiplia les réprimandes, les appels à la conscience de l'homme et du roi; cette fois, elle faillit se brouiller avec son fils et n'obtint que des larmes. Voir Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, 4^e édit., Paris, 1907.

Anne avait toujours été d'une grande piété. Bossuet l'appelle « Anne... la pieuse ». *Oraison funèbre de Henriette de France*, édit. Jacquinet, p. 69. Cette piété ne fut pas sans mélange surtout au début. Anne multipliait les prières, les vœux, les donations aux monastères ou aux œuvres de propagande et les retraites. M. Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, t. II, donne, à propos des sermons de Bossuet, une idée des pratiques religieuses auxquelles elle s'astreignait vers la fin de sa vie. Elle eut un attachement particulier pour le monastère des bénédictines du Val-de-Grâce, dont elle fit construire les bâtiments et la chapelle (1620-1665). Elle entraîna dans la même voie la jeune reine Marie-Thérèse, que désolèrent bientôt les infidélités de Louis XIV. D'autre part, Anne se faisait une idée très sévère de la tâche religieuse d'un chef d'État. Elle fut de ce groupe « des dévots » dont Molière a voulu ridiculiser l'autorité dans le *Tartuffe* (voir Brunetière, *Études critiques*, IV^e série), dont bon nombre entrèrent dans la fameuse compagnie du Saint-Sacrement. Avec eux et avec cette compagnie, elle travailla à la régénération morale et religieuse du peuple, au soulagement de sa misère, à la plus grande gloire de Dieu. D'accord avec les assemblées du clergé, elle poursuivit pendant sa régence le jeu,

le blasphème et le duel; elle fit revivre les anciens édits, et plus tard elle encouragea Louis XIV à en porter de nouveaux; le jour même de sa majorité (7 septembre 1661), il renouveau divers édits antérieurs, avec l'engagement solennel de les appliquer sans dérogation. Elle défendit les dévots contre toutes les hostilités : contre Molière; tant qu'elle vécut, Louis XIV n'autorisa pas la représentation publique du *Tartuffe*; contre Mazarin, qui les détestait parce qu'ils attaquaient sa politique religieuse et qu'ils menaçaient son influence. Voir R. Allier, *La cabale des dévots*, Paris, 1902; de La Brière, *Ce que fut la cabale des dévots*, Paris, 1906. Anne s'inspirait surtout des avis de M. Olier et de saint Vincent de Paul. Dans le conseil de conscience qu'elle fonda en 1643, pour s'occuper des affaires religieuses et spécialement des nominations épiscopales, l'influence de saint Vincent de Paul était si grande que Mazarin dut user de ruse pour l'écarter. Voir Allier et les différentes *Vies de saint Vincent de Paul*.

Si pieuse qu'elle fût, elle ne prit pas de mesure de persécution contre les protestants, malgré certains conseils ou les avertissements des assemblées du clergé. Elle était liée vis-à-vis d'eux par les promesses du début de la régence; ils ne mettaient plus en péril l'unité nationale et s'étaient tenus tranquilles pendant la Fronde. Elle ne pouvait s'opposer aux mesures de Louis XIV, qui ramenait l'édit de Nantes à sa stricte teneur, et elle appuya de tout son pouvoir les œuvres de conversion. Mais elle intervint activement contre le jansénisme, en catholique qui tient à ses croyances traditionnelles et à ses pratiques; en souveraine qui craint les nouveautés et les cabales. Le jansénisme, d'ailleurs, en favorisant jusqu'à un certain point le cardinal de Retz, ne fit que compromettre davantage sa cause auprès d'elle; en 1654, quand Filleau, avocat du roi à Poitiers, publiera sur la légende de Bourg-Fontaine, dont il se disait certain, la *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, il ajoutera : *imprimée par le commandement de la reine et envoyée à Sa Majesté*. Mais, dès 1644, elle donna l'ordre à Arnauld de justifier devant le tribunal de l'Inquisition son livre, *La fréquente communion*, et elle maintint cet ordre malgré la Sorbonne et le Parlement, qui invoquaient les principes gallicans. Arnauld n'y échappa que par la fuite. En 1652, elle écrivit plusieurs fois à Innocent X pour hâter la condamnation des cinq propositions et, en 1653, elle pressait l'archevêque de Paris, François de Gondy, de recevoir la bulle *Cum occasione*. Après un moment d'hésitation provoqué par le miracle de la sainte Épine (24 mars 1656), elle reprit son attitude défiante : elle pousse à la condamnation des *Provinciales* et se mêle à l'affaire du *Formulaire*; en 1664, elle soutient et encourage la mère Eugénie, venue du monastère de Chaillot pour ramener à l'obéissance les religieuses de Port-Royal. Voir Sainte-Beuve, *Port-Royal, passim*.

Sa bienfaisance l'avait rendue populaire. Elle aida saint Vincent de Paul dans toutes ses fondations charitables, principalement dans la fondation de l'hôpital général, et distribua sans compter de grosses sommes aux pauvres de Paris, qui l'appelaient « leur mère ». Lorsque, en avril 1663, elle ressentit les premières atteintes du cancer dont elle devait mourir, la capitale témoigna pour elle le plus touchant attachement. Le 11 août, quand la reine, que l'on croyait guérie, se rendit à Notre-Dame en actions de grâces, ce fut une fête populaire. Le mal la reprit bientôt et le 20 janvier 1666 elle en mourut. Sa mort fut attristée par les désordres du roi et par les larmes de Marie-Thérèse. François Faure, évêque d'Amiens, Hyacinthe Serroni, archevêque d'Albi, le P. Senault prononcèrent

son oraison funèbre en 1666 et Bossuet au commencement de 1667. Celui-ci, qui lui avait une grande reconnaissance et qu'elle eût nommé évêque dans son douaire de Bretagne, si un siège eût été vacant, n'attendit pas ce moment pour faire son éloge : le 2 février 1666, inaugurant la station quadragesimale, dans la chapelle royale du château de Saint-Germain, il louait « la grande âme » d'Anne d'Autriche. Plus tard encore, dans les oraisons funèbres d'Henriette de France, d'Henriette d'Angleterre, et même de Marie-Thérèse (1^{er} septembre 1683), il revenait sur ce sujet. Voir Floquet, *op. cit.*, t. II.

On connaît les portraits qu'ont tracés d'Anne d'Autriche Mme de Motteville, qui lui était attachée, au début de ses *Mémoires*, édit. Riaux, Paris, 1891, et son ennemi, le cardinal de Retz, édit. Regnier, Paris, 1872, t. II, p. 174-175. Voir E. Lavisse, *Deux portraits d'Anne d'Autriche*, dans *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1903.

En dehors des ouvrages cités, voir les sources de l'histoire de France à cette époque : les *Mémoires* du temps, principalement de Mme de Motteville, les *Lettres* de Richelieu, les *Lettres* et les *Carnets* de Mazarin, les extraits de la *Correspondance d'Anne d'Autriche et de Mazarin*, publiés jusqu'ici, le journal de l'époque, la *Gazette de France*. Puis, les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, dans les *Histoires de France*, surtout E. Lavisse, t. VI, 2^e vol., et t. VII, 1^{er} vol.; les *Histoires de Louis XIII* (Aubery, Le Clerc, Le Vassor et Bazin), de la *Minorité de Louis XIV et de la Fronde* (Sainte-Aulaire et Chéruef), du *Ministère de Mazarin, 1651-1661* (Bazin et Chéruef), les *Histoires de Richelieu* (Avenel et Hanotaux), des *Princes de Condé* (duc d'Aumale), de la *Grande Mademoiselle* (Arvéde Barine), des *Grandes dames et de la société polie au XVII^e siècle* (Cousin), du *Parlement de Paris* (Glasson, etc.).

C. CONSTANTIN.

9. ANNE D'AUTRICHE, augustine, puis cistercienne et abbesse de Las Huelgas, près de Burgos, en Espagne. Fille naturelle de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, et de doña Maria de Mendoza, elle naquit à Madrid vers 1569. Destinée dès l'enfance, contre sa volonté, à la vie religieuse, elle fut placée au monastère des augustines de Madrigal. Elle doit une partie de sa notoriété au rôle qu'elle joua dans l'affaire de Gabriel Espinosa, *El pastelero de Madrigal*. Avec la complicité de l'augustin Miguel de los Santos, Espinosa se fit passer auprès d'Anne pour le roi de Portugal, don Sébastien, échappé à la mort : il lui promit de l'épouser et de la faire monter sur le trône. Ce fut l'objet d'une longue correspondance. Espinosa arrêté, l'intrigue fut découverte et Anne impliquée dans le procès des deux imposteurs. Elle fut condamnée à être transférée, enfermée dans sa cellule pendant quatre ans, avec jeûne au pain et à l'eau tous les vendredis : elle perdait de plus son titre d'*excellence* et devenait inhabile aux prélatures (1593-1594). Elle dut être réhabilitée plus tard, car en 1610 elle était, dit-on, prieure de Madrigal.

Dès 1604, l'abbesse de Las Huelgas, Maria de Navarra y de la Cueva, écrivait au roi d'Espagne, Philippe III, de nommer Anne abbesse perpétuelle de ce monastère, une princesse de sang royal paraissant seule capable, par son autorité et son crédit, de rétablir l'ordre troublé par l'introduction des abesses triennales et les mesures de visiteurs étrangers à l'ordre. En 1610, le roi, s'étant assuré des dispositions des moniales, obtint du pape les dispenses nécessaires pour que sa cousine pût passer à l'ordre de Cîteaux.

Anne arriva, accompagnée de l'évêque d'Osma, Fernando de Azevedo, le 7 août 1611. Le lendemain, elle prit l'habit, fit profession et fut élue abbesse : elle avait quarante-deux ans. Dès le 20 août, elle nomma des visiteurs pour l'*Hospital del rey* et les monastères de sa filiation. Le 17 octobre, elle réclame au roi la restitution des privilèges originaux que les

abesses avaient dû envoyer au conseil. Elle rétablit la paix à l'intérieur, et revendiqua avec énergie les droits de l'abbaye, en particulier sa juridiction *Nullius*, dont elle obtint la confirmation, en 1629, par Urbain VIII. En 1623, elle avait obtenu également un mandement du nonce obligeant l'abbé de Cîteaux à lui donner des confesseurs pour son monastère et ceux de sa filiation. Elle fit construire la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où elle choisit sa sépulture, et réparer les bâtiments de l'abbaye. Anne protégea la réforme des *bernardas recoletas*, qui avait pris naissance dans le monastère de Santa Ana de Valladolid, soumis à sa juridiction, et était déjà établie dans d'autres abbayes. Sous son gouvernement, cette réforme fut introduite à Brihuega, en 1615, à Madrid, en 1616, à Consuegra, en 1617. Elle recueillit les pièces nécessaires pour demander au Saint-Siège, en 1624, la béatification d'Alphonse VIII, roi de Castille, fondateur du monastère de Las Huelgas, et obtint la signature de la commission pour le procès apostolique. Elle demanda encore avec instance la proclamation du dogme de l'immaculée conception à Grégoire XV, en lui écrivant, le 10 mars 1621, pour le féliciter de son élévation au souverain pontificat. Autographe à la bibliothèque Vaticane, Barberini lat. 8272, fol. 58. Le 16 juin 1629, elle oblige les chapelains de l'*Hospital del rey* à assister à la procession du *Corpus à l'abbaye*.

D'après Serrano, elle aurait gouverné son monastère jusqu'au 28 novembre 1629, date de l'élection de doña Anne-Marie Manrique de Lara, qui lui succéda, sans que l'on sache de quelle manière l'abbaye était vacante. Nous n'avons pas de détail sur sa mort, ni sur le lieu de sa sépulture. Les moniales de Las Huelgas affirment qu'elle repose dans la chapelle qui se trouve derrière le chœur. C'est bien elle, en effet, qui fit construire ce tombeau, mais son corps ne s'y trouve pas.

On a de cette princesse plusieurs lettres à Espinosa, au roi, à la reine et à divers personnages, la plupart relatives à son procès. M. Serrano y Sans en a publié deux au roi. Les originaux sont, ainsi que les pièces du procès, aux archives de Simancas, *Secretario de Estado*, leg. 172 et 173. Son aventure a servi de thème à divers auteurs dramatiques, de Cuéllar à Zorilla : elle a été racontée en détail par D'Antras, *Les faux don Sébastien, Étude sur l'histoire de Portugal*, Paris, 1866. Déjà au XVII^e siècle, on en écrivit des relations, comme la *Historia de Gabriel de Espinosa, pastelero de Madrigal, que fingio ser el rey don Sebastian de Portugal. Y asimismo la de Fray Miguel de los Santos, en el año 1595*, Valladolid, s. d. Un récit sous forme de roman en a été publié dans le *Museo de las famillas*, 1845, p. 17 sq., par José de Quevedo, qui avait vu à la bibliothèque de l'Escorial divers documents du procès.

Curiel, *Jardin de flores... vida de la ven. Antonia Jacinta de Navarra y de la Cueva, Burgos, 1736*, p. 42 du prologue. — M. Lafuente, *Historia general de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII*, Barcelone, 1888, t. X, p. 106, 296. — A. Rodriguez Lopez, *El real monasterio de Las Huelgas de Burgos y el Hospital del rey*, Burgos, 1907, t. II, p. 90, 122 sq., 319 sq. — M. Serrano y Sans, *Apuntes para una biblioteca de Escritoras españolas desde el año 1401 al 1833*, Madrid, 1903, t. I, p. 55 sq., 635.

R. TRILHE.

10. ANNE DE BEAUJEU, appelée Anne de France dans les documents et actes administratifs (1461-1522), fille aînée du roi Louis XI, dame de Beaujeu, puis duchesse de Bourbon, au même titre que son mari, le duc Pierre II, héritière de sa souveraineté, gouvernante de la monarchie française sous son frère Charles VIII, n'occupe pas dans l'his-

toire ecclésiastique la place capitale qu'elle tint dans la politique de son temps, après la mort de son père, et nous n'avons pas à discuter ici les graves problèmes que soulève son premier rôle, mais elle s'occupa des affaires de l'Église de France pendant son gouvernement (1483-1491) et fut, toute sa vie, en relations constantes, empreintes de plus ou moins de bienveillance, avec le clergé, les religieux et les églises de son duché. De là deux parties de sa vie publique.

I. ANNE DE FRANCE GOUVERNANTE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE (1483-1491). — Née au commencement de 1461, dans les Pays-Bas, lorsque son père vivait réfugié à la cour du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, elle était en tout le portrait de son père; elle se forma et il la forma à son image. Simple et sévère dans sa tenue, d'une vie irréprochable, de mœurs austères, mais autoritaire et avide de présents, elle trouva, comme Louis XI, son plaisir à dominer. Petit-Dutaillis, *Histoire de France* de Lavisse, t. IV, 2^e part., p. 421. Agée seulement de vingt-deux ans, elle gouverna pendant plusieurs années le roi son frère, qui était majeur, mais sur lequel elle exerçait un ascendant personnel irrésistible. *Ibid.*, p. 421-422. Elle domina même son mari, cadet de famille souple, qui tira parti d'ailleurs de la situation et des capacités de sa femme pour accroître l'importance qu'il avait prise dans le gouvernement sous le roi défunt. Dans cette direction en commun, qu'on appela le règne des Beaujeu, Anne fut au moins la volonté qui décida, tout en abritant son sexe derrière la personnalité de son mari. Mais les souverains et leurs ambassadeurs, pas plus que les hommes d'État de la monarchie, ne s'y trompèrent, et ils surent bien comment assurer leurs avantages, au besoin, par des cadeaux, qui avaient toujours prise sur la princesse.

Le nouveau régime fut la continuation du précédent, dans la politique religieuse comme pour le reste : Anne gardait trop le culte et l'empreinte de son père pour qu'il en allât autrement. D'ailleurs la réaction que provoqua la mort de Louis XI, effet naturel d'un régime de compression tyrannique, devait naturellement rencontrer, chez les héritiers du roi défunt, des adversaires vigilants et irréductibles. Il se produisit surtout un réveil du gallicanisme, on réclama le rétablissement de la Pragmatique sanction pour le règlement des affaires bénéficiales et de justice ecclésiastique : on protesta surtout contre l'ingérence de la cour romaine, qui avait accaparé ces affaires, et en particulier les nominations aux principales dignités de l'Église. La politique de la royauté, poursuivie fermement par Louis XI, tendait plutôt à partager ces conquêtes au moyen d'un concordat; et déjà elle mettait la main sur les élections canoniques et disposait des évêchés aussi souvent qu'elle pouvait, en faveur de ses créatures. Aux États de 1484, où la manifestation gallicane soutint vivement ses revendications, la dame de Beaujeu appuya les évêques et prélats, dirigés par les cardinaux de Bourbon et de Bourdeille, qui protestèrent énergiquement contre l'atteinte portée à la dignité de la cour romaine, et elle fit répondre au cahier, dit Masselin, que cette opposition empêchait la cour d'adhérer au vœu des États.

Les problèmes soulevés par la réaction et d'autres, qui intéressaient la politique internationale et chrétienne, amenèrent plus tard l'intervention de la cour de Rome. Au premier rang de ceux-ci figurait la possession de Djem sultan, prince ottoman, frère rival de Bajazet II et prisonnier des chevaliers de Rhodes, qui l'avaient amené en France, où la royauté prétendait en disposer selon ses propres vues. Mais d'autres puissances intriguaient pour l'avoir à leur disposition, et le pape Innocent VIII le réclamait au nom du bien

général de la chrétienté. Anne eut à décider entre ces diverses compétitions, et ce fut en faveur de Rome qu'elle prononça, après de longues négociations, non sans avoir assuré les avantages de la couronne de France. Elle vit se présenter tour à tour devant elle les agents de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et de Laurent le Magnifique, qui lui offrit cent mille ducats; celui du pape, fra Baldassare de Spina, vicaire général des minimes, et celui du grand-maître de Rhodes (août-septembre 1488). Surtout elle combattit au conseil royal les offres séduisantes de Bajazet II, qui promettait de conquérir les Lieux saints pour la chrétienté, si on lui livrait son frère. Elle s'occupa aussi de la décime que le pape et les chevaliers réclamaient pour la croisade. Enfin, elle fut chargée, avec l'amiral de Graville, de régler le sort de Djem, qui fut finalement expédié à Rome.

Il n'y a pas de doute que ces concessions n'aient assuré des avantages proportionnels, que par exemple Anne obtint la neutralité de Rome dans le conflit avec Maximilien d'Autriche pour la possession de la Bretagne, qui dépendait du mariage de la duchesse Anne. C'est ainsi qu'au plus fort du conflit, le pape cassa l'interdit lancé par l'archevêque de Cologne contre les Flamands, coupables d'avoir emprisonné Maximilien (mai 1488). Pour des raisons personnelles, bien que de politique générale, la princesse s'efforça de restreindre, en plus d'une circonstance, les exigences de la politique pontificale aux strictes concessions admises par le bien de la France, mais elle ne réussit pas à empêcher la remise aux nonces du pape des évêques du Puy et de Montauban (Georges d'Amboise, t. II, col. 1062-1063), qu'elle avait fait emprisonner pour conspiration avec les ducs de Bretagne et d'Orléans (1487). Sa sévérité et sa raideur, dont le dernier prince fut la plus célèbre victime, durent céder devant les nécessités de la situation, que renforçaient les prescriptions du droit ecclésiastique.

Nous n'avons pas à exposer ses luttes contre les grand rebelles, et dans cette question de Bretagne, où elle donna une belle province à la France. Mais la solution de celle-ci marqua la fin de son règne (1491). On sait comment Charles VIII, jaloux de son autorité, se débarrassa d'une tutelle qui n'avait pas dû s'adoucir avec le temps. Les ombrages du jeune roi s'étaient multipliés lorsque sa sœur devint, par la mort de son beau-frère Jean II (avril 1488), souveraine de tous les États de la maison de Bourbon, qui couvraient le centre de la France entre la Saône, la Dordogne et la Charente, les monts du Cantal et le bassin moyen de la Loire. Charles voulut gouverner par lui-même, et, quand il eut conquis la Bretagne avec sa duchesse, les Beaujeu se retirèrent des affaires et même de la cour, où ils ne firent que des apparitions de plus en plus rares, à mesure que le pouvoir royal s'éloignait d'eux, avec Louis XII et François I^{er}. Le dernier acte de la politique générale à laquelle Anne prit part, ce furent les préparatifs diplomatiques de l'expédition d'Italie, par laquelle Charles VIII voulait préluder à une croisade vers Constantinople, encore plus romanesque que chevaleresque. Anne s'y opposa tant qu'elle put, au nom de la politique réaliste et nationale de son père, mais en vain; d'autres influences, occultes celles-là, dirigeaient maintenant la monarchie. Ce fut pourtant à Madame qu'Alexandre VI s'adressa pour protester contre l'expédition, tout en lui recommandant les intérêts du Saint-Siège, mais le roi de France avait déjà franchi les Alpes. Quelques jours après, le 28 octobre 1494, Anne prescrivait des prières pour l'entreprise au chapitre de Notre-Dame de Montbrison. Chantelauze, t. II, p. 439, 440, note.

II. ANNE DE FRANCE, DUCHESSE DE BOURBON (1491-1522). — Avec ce changement de situation

changea aussi son activité au point de vue ecclésiastique, et nous n'avons plus guère à signaler que ses rapports avec le clergé et les églises de ses domaines, rapports de suzeraine, de protectrice et de donatrice. Là encore, elle se montra vraie fille de Louis XI. En vertu d'une autorisation qu'elle sut obtenir du roi son frère, elle avait passé avec son mari, en 1487, un contrat par lequel ils se faisaient une donation mutuelle de tous leurs biens. Aussi exerça-t-elle, dans les États de Bourbonnais, les droits de souveraineté conjointement avec son mari, et après la mort de celui-ci, en 1503, elle retint toute l'administration, tant en son nom propre que comme tutrice de sa fille Susanne. Avec son caractère entier et tranchant, elle apporta une énergie pleine d'âpreté à défendre la moindre de ses prérogatives; la hauteur et la fierté féodale, qui lui faisaient conseiller à son gendre, le connétable, de choisir l'empereur Charles-Quint comme arbitre de sa cause avec son suzerain le roi de France, elle les porta souvent dans ses relations avec ses sujets, alors que la rigueur de ses actes auraient eu parfois besoin de quelque correctif.

En 1512, le 4 septembre, elle passait un accord, sur une question de limites entre les pays de Dombes et Lyonnais, avec l'archevêque de Lyon, François de Rohan, et le chapitre de sa cathédrale Saint-Jean. Le 7 février de cette année, elle venait d'en conclure un autre avec les chanoines de Châtellerault, pour le marché de la ville et la chapelle Sainte-Catherine. Le 5 juillet de l'année suivante, elle prenait un arrêté défendant à tous clercs et gens d'Église d'exercer les fonctions de notaire dans sa principauté de Dombes et aux notaires apostoliques de stipuler contrat sur des affaires temporelles. L'archevêque, jugeant que la mesure endommageait sa juridiction en même temps que les privilèges du clergé, lança l'excommunication contre les exécuteurs de la mesure, puis en appela au Parlement de Paris pour ce qui concernait le Beaujolais. Anne finalement gagna son procès. Ce qui l'encouragea à prendre des mesures, dans les mêmes régions, contre quiconque blasphémait ou portait des poignards. En 1514, elle avait encore un procès avec Matthieu de Sure, céliér de l'abbaye de l'Île-Barbe, pour le barrage que celui-ci avait établi sur la Saône, en aval de l'île, et qui empêchait la circulation des marchandises venant des mêmes domaines; sur un appel de la partie adverse, elle fit évoquer l'affaire au Grand Conseil et conserva ainsi le bénéfice de la première sentence, qui avait ordonné la suppression du barrage.

La condition familiale de la duchesse lui permit de garder une grande place dans la vie publique, sinon dans la conduite du royaume, d'exercer une certaine action sur les officiers royaux, de décider jusqu'à un certain point de leur nomination et déplacement. Il en fut ainsi même des évêques, et il ne s'en instituait pas un, non plus qu'un chanoine ou dignitaire ecclésiastique, dans le ressort de ses domaines, qu'elle n'y eût voix prépondérante. Elle prit sous sa protection le prieuré de Souvigny, aux portes de Moulins, que les ducs de Bourbon avaient déjà avantage pour en faire leur sépulture : le 28 février 1508, elle en reçut la garde par lettres patentes, le bénéfice étant vacant, et, le 27 août 1513, elle donnait elle-même au prieur, Geoffroy d'Amboise, lettres confirmatives de protection et de garde. Elle ne pouvait pas manquer d'étendre sa protection aux œuvres pieuses de sa famille, les minimes et l'Annonciade. Comme son père, elle avait une dévotion pour saint François de Paule, surtout quand elle put lui attribuer la naissance de sa fille Susanne. Le 19 mars 1485, elle lui avait fait donner la chapelle Saint-Mathieu de Plessis-lès-Tours, avec la maison où il habitait. Elle établit une maison de ses religieux à Gien, néanmoins elle semble

s'être relâchée de sa première ardeur; car le général de l'ordre lui écrivait, le 26 décembre 1516, lui recommandant l'achèvement de l'entreprise, en même temps que l'affaire de la canonisation du saint fondateur. Et pour réchauffer son zèle, il la nommait bienfaitrice de la congrégation. Sa démarche dut réussir; en tout cas, la dame renouvela son intervention en faveur du saint à plusieurs reprises, si l'on en croit sa lettre au pape du 1^{er} mai 1516, que le P. Hilaire de Coste a publiée dans sa *Vie de François de Paule. Le portrait en petit de S. F. de P... ou l'Histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1655, p. 366-367; voir aussi *passim*, d'après l'index de l'ouvrage.

Quant à l'Annonciade de Bourges, que sa sœur, sainte Jeanne de Valois, lui avait léguée par testament avec tous ses biens, elle contribua largement à doter l'institution de son vivant et par ses legs pieux, et elle légua l'œuvre à son héritier, le connétable de Bourbon.

Il serait trop long d'énumérer les nombreuses fondations pieuses qu'Anne de Beaujeu fit en commun avec son mari ou après la mort de celui-ci : à l'hospice de Saint-Gilles de Moulins, à la sainte chapelle de Bourbon-l'Archambault, ancienne résidence et sépulture des seigneurs de Bourbon; ils dotèrent une autre sainte chapelle de Riom en avril 1491. En outre, elle fonda des services funèbres à Moulins et à Souvigny, elle donna à l'église collégiale de Notre-Dame de Moulins, fondée par le duc Jean, et qu'elle acheva d'organiser, un triptyque et des vitraux qui conservent encore son portrait, ainsi que celui du duc et de sa fille. Citons encore d'autres dons personnels. En 1499, ayant fait séparer le chef de saint Bonaventure de son corps, à l'église des cordeliers de Lyon, elle lui consacra une chaise précieuse, surmontée d'une mitre, qu'elle enrichit de ses plus belles pierreries. L'année suivante, elle contribua à la réparation de la collégiale Saint-Symphorien de Trévoux en Dombes et pourvut d'un portail celle de Notre-Dame à Villefranche. Enfin en 1505, elle créa des prébendes à celle de Montbrison, pour le repos de l'âme du bâtard Matthieu de Bourbon, et, en 1508, assura une pension de 300 livres à un autre bâtard, Jacques, fils de l'évêque de Liège, Louis de Bourbon, et chevalier de Rhodes, qui se distingua au siège de cette place (1521), dont il ■ laissa la nar-

ration. Une pièce curieuse, publiée par Godefroy, *Histoire de Charles VIII*, et reproduite dans Chantelauze, p. 460-461, énumère les fêtes de l'année où la princesse avait le privilège apostolique de gagner l'indulgence plénière, elle et sa suite; elles sont au nombre de quarante-sept, indices de sa grande piété. Ses dernières années furent attristées par la rivalité de son gendre le connétable avec François 1^{er}; elle soutint le traître et lui laissa tous ses biens avec les charges pieuses. Elle mourut le 14 novembre 1522, au château de Chantelles en Bourbonnais, après avoir confirmé par son testament toutes les dispositions pieuses de sa vie, les laissant à la charge de son héritier, qui ne fut guère en état d'en surveiller l'exécution. Il est vrai qu'à son défaut elle lui substitua les autres princes de la maison de Bourbon; c'est ainsi que les minimes et l'Annonciade faillirent passer sous le protectorat de la protestante Jeanne d'Albret et de son fils Henri de Navarre. La princesse fut enterrée à Souvigny; son tombeau fut saccagé pendant la Révolution, et il n'en reste que des fragments.

Anne de Beaujeu est connue dans l'histoire comme la femme forte, virile, qui conserva l'œuvre de son père et empêcha le faible Charles VIII de la compromettre avant qu'elle ne se fût consolidée avec le temps. Ce que nous venons d'en dire révèle cependant un autre aspect de sa physionomie, pas assez connu

jusqu'ici. Elle appartient, par le reste de sa vie et par son rôle de grande vassale, plutôt à cette féodalité qui conservait toutes ses prétentions du moyen âge, hautaine, indépendante, mais aussi protectrice de la religion et des arts, les développant de son mieux dans ses domaines. Les souvenirs d'Anne sous ce rapport restent nombreux en Bourbonnais et pays voisins, et ils font oublier en partie les compromissions que lui fit commettre son alliance avec le traître Bourbon.

Aux ouvrages cités dans U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 246, parmi lesquels celui de P. Pélicier est capital pour le rôle politique de Madame, nous avons joint : Jean de La Mure, chanoine de Montbrison au ^{xvii}^e siècle, *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, édition nouvelle enrichie de nombreuses et riches notes historiques..., par R. de Chantelauze, Paris, 1860-1897, t. II, III; voir Index, t. IV. — L. Thuasne, *Djem Sultan*, Paris, 1892. — P. Richard, *Origines de la nonciature de France*. I. *Nonces résidents avant Léon X*, dans *Revue des questions historiques*, 1905, t. LXXVIII, p. 129-132. — Maulde la Clavière, *Anne de France, duchesse de Bourbon, et Louis XII*, Paris, 1885, plaquette de 70 p., *passim*, donne quelques détails sur la vie religieuse de Madame.

P. RICHARD.

11. ANNE DE BRETAGNE, dernière duchesse nationale de ce pays (1488-1514) et reine de France à partir de 1491, avec Charles VIII, puis Louis XII, a marqué dans l'histoire de son temps par sa piété et sa religion, sincères et profondes, mais d'un caractère particulariste, local; elle resta bretonne, attachée à sa première patrie, dont elle était souveraine. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour établir son rôle politique, qui varia selon les époques de sa vie; sa qualité de duchesse lui valut la royauté, et celle-ci ne lui fit jamais oublier sa première condition.

I. DUCHESSE DEVENUE REINE (1488-1498). — Anne naquit à Nantes, le 26 janvier 1477, du duc François II et de Marguerite de Foix. On sait peu de chose sur son éducation, mais elle fut bonne, et fit d'elle une savante versée dans le latin et le grec, et elle dut s'élargir quand la princesse, devenue héritière du duché en 1486, par la mort de son frère, eut à se former pour l'avenir qui se préparait. Privée de sa mère à dix ans (1487), elle passa en des mains étrangères, mais bretonnes, qui orientèrent de plus en plus cette éducation dans le sens national. Intelligente et volontaire, opiniâtre même, d'un tempérament tout breton, qui n'avait pu que se fortifier avec cette formation, elle se trouva, elle et son duché, quand elle l'eut reçu à la mort de son père, le 9 septembre 1488, à onze ans et demi, l'objet des ambitions et des conflits de toute la chrétienté : France, Angleterre, maison d'Autriche, royautes espagnoles, ce qui lui donna une plus haute idée de l'importance de celui-ci comme de sa personne. Avec un esprit politique assez peu commun, elle s'appuya sur Maximilien d'Autriche, car elle sentait bien que la France, trop voisine, finirait par absorber la Bretagne. Mais le prince autrichien était loin et impuissant à la défendre contre les Français, qui rapidement occupèrent le duché. D'ailleurs le mariage qu'elle contracta avec lui, en mars 1490, était nul, au point de vue du droit politique et féodal, comme conclu contre la volonté du roi de France, suzerain de la Bretagne, cas de nullité auquel l'Église n'avait jamais contredit formellement. Sentant qu'elle se donnerait un maître, à elle et à ses chers Bretons, elle répugnait à accepter la main de Charles VIII, qui s'imposait d'ailleurs par les armes, et par là lui inspirait une répugnance personnelle. Et quand il fallut se rendre à une nécessité inéluctable, toutes les instances de son entourage ne purent vaincre ses résistances, et sa gouvernante, Françoise de Dinant, dut faire appel à ses sentiments religieux et à l'influence de

son confesseur. Aussi la duchesse sut-elle déclarer dans la suite, devant une commission d'enquête, qu'elle avait été libre de ses mouvements, et confondre par là les mensonges des Autrichiens, qui parlaient d'enlèvement. Tout fut d'ailleurs insolite dans ce mariage, à raison des difficultés qu'il soulevait, venant de diverses parties de l'Europe. Il se fit le 6 décembre 1491, au château de Langeais, en Touraine, et on avait dû devancer la dispense du pape, pour l'empêchement du quatrième degré de consanguinité, qui ne fut donnée que le 15. La bulle relevait aussi du lien contracté par les fiançailles de Charles VIII avec Marguerite d'Autriche, parente d'Anne au même degré, et l'on admettait ainsi la validité de ces fiançailles, dont il ne fut d'ailleurs plus question ni à Rome, ni en France.

Le contrat d'union stipulait l'indépendance pleine et entière de la Bretagne, mais n'en était pas moins un acheminement vers l'absorption du faible par le fort. Anne avait cependant consolidé déjà son autorité et l'avait accrue, au point de vue religieux du moins. En vertu de la bulle de Sixte IV (29 août 1478), qui accordait aux ducs de Bretagne la nomination de cinq sur neuf évêchés du pays, elle interdisait, le 23 octobre 1490, l'admission des candidats élus sans son intervention par les chapitres de Nantes et Vannes et par les moines de Saint-Melaine de Rennes. Elle ne manquait pas d'assurer de son mieux l'indépendance de la province, par exemple en acceptant avec empressement la défense que le pape Innocent VIII faisait à ses sujets (6 janvier 1492), d'accepter la Pragmatique sanction de Bourges; arme gallicane dont les rois de France pouvaient tirer parti, bien qu'elle consacrait avant tout le droit des électeurs ecclésiastiques. Montée sur un trône, l'administration de son duché l'occupa plus que les affaires de la monarchie, et elle revint toute à lui aussitôt que la mort de Charles VIII l'eut délivrée d'une représentation qui l'absorbait plus que la politique. Le 21 décembre 1498, étant à Nantes, elle défendit aux juges ecclésiastiques de s'immiscer dans les causes et actions réelles d'héritages, ne leur laissant que ce qui concernait les personnes et la conscience. Elle marchait à la fois sur les traces de ses prédécesseurs et des rois de France, comme de toutes les monarchies d'alors, qui, depuis deux siècles et plus, refoulaient l'Église dans le domaine spirituel. A ce point de vue, la catholique Bretagne n'était pas en retard.

Reine de France, Anne vécut en parfaite intelligence avec celui qui l'avait conquise et s'attacha à lui de tout son cœur. Elle ne s'occupa d'ailleurs du gouvernement de la monarchie que pendant l'expédition de Charles VIII en Italie (septembre 1494-octobre 1496), alors qu'elle eut à présider le conseil de régence. Elle témoigna sa grande affection pour Charles VIII, par la sollicitude avec laquelle elle suivit les opérations militaires, multipliant ses bonnes œuvres pour leur succès et le salut de la personne royale, fondations, pèlerinages, aumônes à diverses églises et en particulier aux minimes de Tours. La mort prématurée de Charles VIII la plongea dans le désespoir (7 avril 1498); elle fut longtemps inconsolable et ne reprit courage et possession d'elle-même que sur les exhortations pieuses de l'évêque de Condom, Jean de La Marre, chargé de la consoler. Le Roux de Lincy, t. I, p. 140-141.

II. REINE DE FRANCE (1498-1514). — Son contrat de mariage avait stipulé qu'au cas où Charles VIII mourrait sans héritier direct, Anne épouserait son successeur; or ce successeur désigné était le duc Louis d'Orléans, mais il était marié avec sainte Jeanne de Valois et poursuivait l'annulation de ce mariage. Il y avait d'ailleurs entre Anne et lui empêchement de consanguinité au second degré, de plus empêchement spirituel provenant de ce que le nouveau roi avait tenu sur les

fonds baptismaux une fille de son prédécesseur. Ces derniers obstacles furent levés par la bulle d'Alexandre VI du 13 septembre 1498, qu'apporta César Borgia. Le 18 août, Anne avait pris auprès du roi l'engagement de l'épouser, s'il parvenait à faire annuler son premier mariage. La question de l'indépendance bretonne primait toujours tout à ses yeux, et elle la garantissait encore dans le contrat de mariage qui fut signé en janvier 1499 ; la solennité se fit le 8. Le duché restait séparé, même après la mort de Louis XII, et revenait aux enfants cadets, garçon ou fille. On comprend dès lors l'insistance avec laquelle Anne s'efforça d'empêcher le mariage de sa fille Claude, tant qu'elle n'eut qu'elle, avec l'héritier présomptif François d'Angoulême. Elle fut toujours plus bretonne que française, ce que son éducation l'avait faite. Mais elle fut constamment jouée par les vieux conseillers de Louis XII. Elle s'y prêta peut-être, d'abord en 1505, quand elle partit en pèlerinage, au moment où le roi, cédant aux vœux de son conseil et de la nation, préparait ce mariage. Elle ne put, elle ne sut même pas assurer la réalisation des clauses du contrat, en faisant passer le duché à sa seconde fille Renée de France, qui fut, elle aussi, le jouet de la politique française.

Anne resta d'ailleurs toujours étroitement unie, malgré ce nuage persistant, avec son second époux et exerça une certaine influence sur la marche du gouvernement. Elle lui donna des preuves d'un attachement sans réserve dans ses maladies, notamment en avril 1505, quand il fut en danger de mort : elle voulut le soigner elle-même et fit un vœu pour sa guérison à Notre-Dame du Folgoët, le pèlerinage national des Bretons. Le voyage qu'elle entreprit à cette occasion fut un véritable triomphe à travers la province (juin-septembre 1505). Le 21 mai de l'année suivante elle assista, un peu malgré elle, à la cérémonie des fiançailles de sa fille Claude avec François d'Angoulême. Sa sollicitude inquiète envers son mari se manifesta encore quand elle s'efforça de le détourner d'aller en personne châtier la révolte des Génois (février 1507). L'affection qui les unissait émerveillait les contemporains, et Louis XII, qui savait supporter parfois les exigences de sa Bretonne et s'en amusait, tint souvent compte jusqu'à un certain point de sa manière de voir en politique.

Ce fut surtout dans la lutte contre Jules II et l'Église romaine que les scrupules religieux de la princesse pesèrent sur cette politique. Le cardinal d'Amboise, qui venait de mourir (25 mai 1510), laissait le conseil royal tout désarmé et le roi sans guide, sans programme ni volonté nette devant un adversaire qui poursuivait un seul but, chasser les Français d'Italie, et le réalisait en groupant autour de lui leurs nombreux adversaires, mais aussi en amusant le roi par des négociations où le spirituel se mêlait sans cesse au temporel. Ce fut surtout l'influence de la reine qui décida Louis XII à le combattre par les mêmes armes, à consulter le clergé du royaume dans l'assemblée de Tours, puis dans celle de Lyon (1^{er} mars 1511), où fut résolu l'appel au concile. Mais celle de Pise ne fut qu'un conciliabule stérile (1511-1512), qui ne gêna aucunement le triomphe de Jules II, ni la tenue du vrai concile au Latran.

Anne de Bretagne mourut à Blois, le 9 janvier 1514, et fut honorée de funérailles magnifiques, décrites en détail par Le Roux de Lincy ; elle fut ensevelie à Saint-Denis comme reine de France, elle y reposa avec Louis XII, son époux, dans un tombeau de marbre que François 1^{er} leur fit élever. Elle avait protégé les arts et encouragé les principaux artistes français du temps. Aux sculpteurs Michel Colombe et Jean Perréal, elle commanda le tombeau de son père et de sa mère (1501), œuvre remarquable qui fut placée dans la cathédrale de Nantes. Le peintre Bourdichon exécuta sur sa demande

le fameux livre d'heures qui porte son nom, qu'il termina en 1508 et qui est un des joyaux de la Bibliothèque nationale. H. Lemonnier, dans *Histoire de France* de Lavis, t. v, 1^{re} partie, p. 177, 179. De plus, Anne donna un grand éclat à la cour en y attirant les demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, dont elle forma l'institution des filles d'honneur de la reine. Elle les surveillait de près et leur imposait non seulement de la tenue, de l'honnêteté, mais de la religion ; elle institua même un ordre, celui de la *Cordelière d'or*, en l'honneur du cordon de saint François d'Assise qu'elle portait comme tertiaire : elle en décorait celles qui se distinguaient par leur vertu. Son entourage, qu'elle maintenait dans une vie digne et même austère, mérita l'admiration des cours européennes, alors fort licencieuses, et il en sortit des reines : ainsi Ferdinand le Catholique épousa, en 1505, Germaine de Foix, et Ladislas, roi de Hongrie, demanda la main d'Anne de Foix, l'une et l'autre parentes de la reine. Anne contribua pour sa part, du moins en moralisant ainsi la cour, en obligeant les courtisans à vénérer sa personne, à respecter son entourage, aux mérites exceptionnels qui ont fait du règne de Louis XII, d'ailleurs peu remarquable par ses résultats, un de ceux qui sont restés le plus vivants dans la mémoire du peuple, qui en ont fait le règne du bon roi Louis XII, le père du peuple. Anne laissa, comme son époux, un souvenir durable dans la tradition française, le souvenir de sa bienfaisance, de sa charité, de sa religion, d'un ensemble de vertus rares chez une reine. Les Français, pour qui elle se montra plus réservée que pour ses Bretons, froide et cérémonieuse, hautaine parfois, surent cependant l'apprécier, et ce n'est pas sans une forte exagération qu'un historien moderne a dépeint ses derniers jours plongés dans la tristesse, les regrets et la misanthropie, en un ouvrage qui tient d'ailleurs plus du roman que de l'histoire. B. Zeller, *Claude de France*, Paris, 1892.

Elle protégea les belles-lettres comme les arts, sachant les apprécier également les uns et les autres ; ainsi le poète Jean Marot, père de Clément, qui s'attacha d'ailleurs à sa fille Renée, et l'humaniste Fausto Andrelini, de Forlì, dont elle fit son secrétaire. Voir à ce mot, Brunet, *Manuel du libraire*, t. I, col. 274-275. Quant à ses œuvres de bienfaisance et fondations pieuses, elles furent nombreuses : citons seulement le monastère des minimes de Nigeon, près de Chaillot, aux environs de Paris, et celui de l'Observance, dans le faubourg de Vaise, à Lyon ; elle protégea aussi et développa celui des minimes de la Trinité-des-Monts, à Rome, pour lequel elle réalisa soigneusement les intentions de Charles VIII, qui avait projeté cette fondation.

Bibliographie dans U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 247-249 ; voir aussi ce qui concerne Charles VIII, col. 879-883 et Louis XII, col. 2888-2890. L'éditeur s'est intéressé surtout au livre d'heures d'Anne de Bretagne. — En particulier, pour les documents, Lobineau, *Histoire générale de Bretagne*, Paris, 1707, t. II, *passim*, et dans Morice, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 1742-1746, Preuves, t. III. — Le Roux de Lincy, *Vie de la reine Anne de Bretagne*, Paris, 1860-1861, t. I principalement. — *Histoire de France* de Lavis, Paris, 1902-1903, t. IV, 2^e partie ; t. V, 1^{re} partie. — Moréri, *Grand dictionnaire historique*, 1732, t. I, col. 469-470.

P. RICHARD.

12. ANNE DE BUCHWALD, prieure du monastère des bénédictines de Preetz (Sleswig-Holstein), où elle avait reçu sa première éducation et pris le voile, avant 1470. Le 6 mai 1486, elle y fut élue prieure. Elle s'appliqua à relever l'état matériel du monastère et à restaurer et agrandir les divers corps de bâtiments délabrés ou devenus insuffisants. N'étant encore que simple religieuse, elle avait commencé, en 1471, à fixer par écrit le coutumier du monastère, indiquant jour pour jour les fonctions et les chants liturgiques,

les usages particuliers des fêtes et de la concurrence de plusieurs solennités, les devoirs et les attributions des dignitaires du monastère, prieure, sous-prieure, sacristine, maîtresses de chant, des simples religieuses, des novices, des écolières, etc. Son livre est en latin, mais entrecoupé de phrases allemandes. Avec l'aide de sa sœur Dilla, elle aussi professe à Preetz, elle fit faire trois copies de ce coutumier, l'une destinée à la communauté, l'autre à la prieure et la troisième à l'évêque diocésain (de Lubeck). En 1508, elle résigna sa charge et mourut probablement peu après.

G. v. Buchwald, *Anna von Buchwald, Priorin des Klosters Preetz*, etc., dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holsteinische Geschichte*, 1879, t. ix, p. 1-98 (l'auteur protestant décrit la vie journalière du monastère et laisse de temps à autre percevoir son peu de connaissance des usages catholiques).

G. ALLMANG.

13. ANNE COMNÈNE, princesse impériale, fut l'aînée des enfants d'Alexis I^{er}, empereur d'Orient (t. II, col. 383), et d'Irène Doukas. Née en 1083, dans la « Porphyra », dans le palais aux murs revêtus de porphyre rouge, réservé aux naissances des princes « porphyrogénètes », elle fut destinée dès sa naissance à succéder à son père et fiancée à Constantin Doukas, fils de Michel VII. Ce mariage devait concilier les droits des deux familles rivales et la jeune princesse fut confiée à la mère même de son fiancé, l'impératrice Marie. Elle subit aussi l'influence de sa mère et surtout celle de sa grand-mère Anna Dalassena, le véritable artisan de la fortune des Comnènes, dont l'esprit autoritaire semble avoir été pour elle un modèle qu'elle s'efforçait d'imiter.

I. SON ÉDUCATION. — Dans le milieu lettré qu'était la cour de son père, Anne Comnène reçut une éducation toute classique, dont la lecture des auteurs anciens, Homère, Euripide, Thucydide, Aristote, etc., formait la base. Dans ses ouvrages, elle cite la plupart des auteurs grecs et elle paraît familière avec l'histoire et la géographie de l'antiquité. Elle connaît la mythologie païenne et prononce les noms de Polyclète, de Phidias, d'Apelle. Elle paraît même, ce qui était moins commun à Constantinople, avoir appris le latin. À côté de cette instruction profane, dont la rhétorique paraît avoir formé le fond, elle dut aussi étudier l'Écriture sainte et la théologie; c'est du moins ce qui ressort de l'exposition détaillée qu'elle fait des polémiques religieuses. Anne Comnène est donc un des représentants les plus notoires de cette renaissance littéraire dont Psello avait été, à la fin du x^e siècle, un des plus ardents promoteurs. Elle a d'ailleurs quelques-uns des travers de ce mandarinat quelque peu pédant qui s'était implanté à Constantinople. Dans tout son livre éclate l'admiration naïve qu'elle éprouve pour tout ce qui la touche, pour sa naissance, pour sa famille, pour sa science, pour l'empire, en dehors duquel il n'y a à ses yeux que barbarie et grossièreté.

II. SON RÔLE POLITIQUE. — La vie de cette princesse devait être une suite de déceptions. Son jeune fiancé Constantin Doukas mourut vers 1094. Dans l'interval, la naissance de Jean Comnène, en 1088, l'avait écartée du trône, auquel elle était destinée: il semble que, dès sa première enfance, elle ait puisé contre ce nouveau venu les sentiments de rancune et de malveillance qu'elle devait manifester plus tard. Vers 1096, Anne Comnène épousa Nicéphore Bryenne, représentant d'une des plus nobles familles de Constantinople. Alexis conféra à son gendre le titre de « César ». En 1097, le passage des croisés à Constantinople paraît avoir fait sur Anne Comnène une impression profonde, et c'est à elle qu'on doit le récit le plus pittoresque de ce contact entre les Occidentaux et les Grecs. Son époux prit d'ailleurs une part active à la

défense de Constantinople contre l'armée de Godefroy de Bouillon.

Depuis 1092, Alexis avait associé au trône son fils Jean, âgé de quatre ans. Bien qu'Anne Comnène n'eût que neuf ans à cette époque, elle n'en garda pas moins un amer souvenir de cet événement. A mesure qu'elle avançait en âge, son ressentiment contre Jean Comnène ne fit que se fortifier, et elle trouva une alliée dans l'impératrice Irène elle-même, qui montra toujours à l'égard de son fils un éloignement extraordinaire. La famille impériale se trouva bientôt divisée en deux partis, et Alexis Comnène eut à lutter contre les sollicitations de sa femme et de sa fille, qui cherchaient à évincer Jean de la succession impériale, pour lui substituer Nicéphore Bryenne. Aucune calomnie ne fut négligée pour perdre le jeune prince dans l'esprit de son père: Alexis, qui, au début de son mariage, avait témoigné à sa femme une assez grande froideur, prit plus tard l'habitude de l'emmener dans toutes ses expéditions et en arriva à ne plus vouloir se passer de sa présence. Les intrigues d'Irène et d'Anne parurent donc près de réussir, et Nicéphore Bryenne fut bientôt entouré d'une cour de flatteurs empressés à saluer en lui le futur empereur. Lorsque son fils aîné, Alexis, fut fiancé à la fille d'un prince du Caucase, des épithalames célébrèrent la gloire de sa famille, et l'on insista sur la ressemblance que ce jeune homme présentait avec son grand-père.

Cependant le vieil empereur avait résisté à toutes les sollicitations de sa femme et de sa fille et s'était refusé à déshériter son fils aîné. Lorsqu'Alexis Comnène fut atteint, au mois d'août 1118, d'une maladie qui parut mortelle, les intrigues redoublèrent au palais de Mangane, où il avait été transporté. Le récit fait par Anne Comnène des derniers moments de son père est volontairement inexact; il semble, à l'entendre, que l'impératrice et ses filles ne se soient soucies que de rendre au moribond les derniers devoirs et de donner libre cours à leur douleur. En réalité, d'autres préoccupations les agitaient: elles tentèrent pour réussir un effort décisif. Mais il était déjà trop tard: Jean Comnène avait pu avoir à leur insu une entrevue avec son père, qui lui avait passé au doigt son anneau impérial. Accompagné de ses amis, il occupa aussitôt le Grand Palais, après s'être fait couronner par le patriarche à Sainte-Sophie (15 août 1118). Alexis vivait encore et l'impératrice irritée lui apprit le succès de son fils; le mourant leva les yeux au ciel en signe de reconnaissance et, s'il faut en croire le récit de Nicétas Choniata, les princesses ne rougirent pas de l'abandonner à ses derniers moments.

Anne Comnène et Irène ne se tinrent pas pour battues et, pour se débarrasser de Jean, elles ne reculèrent même pas devant l'assassinat. Un complot se forma pour tuer l'empereur, lorsqu'il se rendrait à la résidence de Philopation. Au dernier moment, Nicéphore Bryenne recula et fit tout échouer par ses hésitations. Jean Comnène se montra clément, et les conjurés furent punis seulement de l'exil et de la confiscation. D'après Nicétas, la princesse Anne, exaspérée, se serait emportée contre son mari en termes des plus violents, en regrettant de n'être pas un homme. Après avoir été enfermée quelque temps au monastère de la Théotokos Kécharitoménè, fondé par Irène, Anne Comnène fut remise en liberté et même, grâce à l'intervention du grand-domestique Axouch, elle reçut la restitution de ses biens.

Dès lors, considérant sa vie comme manquée, elle se livra tout entière à l'étude. En 1137, elle perdit son époux Nicéphore Bryenne et cette mort acheva de lui enlever toute influence. Elle paraît n'avoir jamais désarmé et même, après la mort de Jean Comnène, ses rapports avec son neveu Manuel restèrent difficiles.

Elle dit qu'elle ne pouvait, pour écrire son livre, consulter les souvenirs des courtisans, parce qu'ils eussent craint de se compromettre avec elle. Elle resta donc dans l'opposition, vivant dans une retraite studieuse, se donnant « aux livres et à Dieu ». Elle mourut vers 1148. M. Kurtz a retrouvé dans le *codex Baroccianus* 131, fol. 231, le prologue d'un testament qu'elle avait rédigé en 1122. Elle y dit qu'elle aurait préféré le cloître à la vie « sans honneur » qu'elle mena, et elle affirme que ce fut seulement par obéissance pour ses parents qu'elle épousa Nicéphore Bryenne.

III. SON ŒUVRE HISTORIQUE. — A la demande de l'impératrice Irène, Nicéphore Bryenne avait entrepris d'écrire la vie d'Alexis Comnène; il ne fit que réunir des matériaux et ne put achever son œuvre, qu'il arrêta à l'avènement de Nicéphore Botaniates (1079). Anne Comnène entreprit de continuer et d'achever l'œuvre de Nicéphore et écrivit l'*Alexiade* en l'honneur de son père. L'ouvrage, divisé en quinze livres, s'arrête à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. Les deux premiers livres ne sont qu'un abrégé des quatre livres de Nicéphore sur les origines des Comnènes. Les autres livres sont divisés ainsi : III. Avènement d'Alexis; début de la guerre contre les Normands; rapports avec les Turcs (1081). IV. Campagne contre Robert Guiscard et défaite d'Alexis devant Durazzo (octobre 1081). V. Conquêtes de Robert Guiscard et de Bohémond; procès de Jean Italos (1082-1083). VI. Expulsion des Normands (1083); deuxième expédition de Robert Guiscard (1085); lutte contre les Turcs et début de la guerre des Petchénègues (1088). VII-VIII. Guerre des Petchénègues (1088-1091). IX. Expédition d'Alexis contre les Serbes (1091-1093). X. Hérésie de Nilos. Passage des croisés à Constantinople (1095-1097). XI. Expédition des croisés et rapports avec Bohémond (1098-1104). XII. Préparatifs de la guerre contre Bohémond. XIII. Guerre avec Bohémond jusqu'au traité de 1108. XIV. Événements d'Asie Mineure (1108-1114); rapports avec les États latins; invasion des Polovtses. XV. Campagnes en Asie Mineure et mort d'Alexis (1118).

D'après les renseignements fournis par Anne Comnène elle-même, elle ne commença à écrire son histoire qu'après la campagne de Jean Comnène en Syrie en 1137. Elle avait alors cinquante-quatre ans, mais il est possible, comme le suppose M. Chalandon (*Alexis Comnène*, p. xi) que la plus grande partie de l'ouvrage ait été rédigée seulement après la mort de Jean (1143). Cette rédaction aurait donc été assez rapide.

Anne Comnène a voulu composer une histoire de forme littéraire, inspirée des modèles antiques. Elle s'est proposé visiblement d'écrire le panégyrique de son père et, en même temps, de présenter à la postérité une apologie de sa propre conduite. Il ne faut donc chercher chez elle aucune impartialité, et même aucune justice. Elle expose à sa manière ses démêlés avec son frère et ses rapports avec les autres membres de la famille impériale; elle passe sous silence ce qui pourrait lui nuire, et son récit des derniers moments d'Alexis est un chef-d'œuvre de mauvaise foi. Fort heureusement il est possible de la contrôler par la chronique de Zonaras et par celle, très postérieure, il est vrai, de Nicétas Choniata. De même elle montre à l'endroit des Occidentaux toute la prévention d'une grecque schismatique; pas plus que son entourage, elle n'a compris ce qu'il y avait de généreux et de nouveau dans le mouvement des croisades; son livre est un témoignage du malentendu qui devait toujours séparer grecs et latins.

Ces réserves faites, on ne peut que reconnaître l'intérêt que présente cette histoire, une des plus attachantes que nous ait laissées le moyen âge byzantin. La forme est très recherchée et l'on sent l'effort d'une excellente élève des rhéteurs pour atteindre à la pu-

reté de l'atticisme. Mais la verve est délicieuse, et certains épisodes sont des modèles de narration. La personnalité de l'auteur intervient sans cesse, et l'ouvrage d'Anne Comnène représente dès le x^e siècle un genre peu répandu dans la littérature grecque, celui des mémoires. Ce sont ces mérites littéraires qui font le charme de la lecture d'Anne Comnène, mais qui obligent aussi les historiens à une sévère critique.

Les sources dont elle s'est servie se divisent en trois catégories : 1° *sources orales* : ce sont d'abord les souvenirs personnels d'Anne, qui avait quatorze ans au moment du passage des croisés à Constantinople, et ■ dû accompagner son père en même temps que l'impératrice dans les campagnes des dernières années de sa vie. Ce sont ensuite les témoignages qui lui ont été fournis par les anciens familiers d'Alexis Comnène, et en particulier par Georges Paléologue et Nicéphore Bryenne; 2° *sources narratives* : Anne Comnène a utilisé les matériaux réunis par Nicéphore Bryenne, et il semble même qu'elle ait consulté un certain nombre de chroniques. Elle a eu des relations avec Jean de Bari, dont la chronique latine a servi à Guillaume de Pouille; 3° *sources diplomatiques* : Anne Comnène a eu à sa disposition une partie des documents conservés aux archives du palais. Elle a eu connaissance des lettres échangées par son père avec les princes étrangers, des traités conclus par lui avec les Vénitiens et avec Bohémond, enfin des actes des conciles tenus sous Alexis Comnène et des actes de fondation de ce prince en faveur des divers monastères. C'est cet ensemble de matériaux qui donne à son livre la valeur d'un témoignage de premier ordre, en dépit de la passion bien explicable qu'elle a apportée dans le récit des événements qui la concernaient.

Le texte de l'*Alexiade* nous est parvenu dans un petit nombre de manuscrits. On peut en distinguer deux familles : a) le *Florentinus* 70, 2, xii^e siècle, auquel se rattachent l'*Epitome* en huit livres du *cod. Monacensis gr. 355* et le *cod. Vaticanus gr. 981*; b) le *Parisinus Coislin. 311*, xii^e siècle, et ses dérivés; un *cod. Barber.* et un *cod. Vatic.* contiennent un grand nombre d'interpolations et d'additions favorables aux Comnènes, sans qu'on puisse savoir si elles sont dues à un copiste ou à un remaniement de l'auteur. Enfin un extrait de l'*Alexiade* en langue presque populaire se trouve dans un manuscrit de Leyde.

Éditions : Hoeschel, Augsburg, 1610 (*Epitome du cod. Monac.*); Possinus, Paris, 1618 (Byzantine du Louvre); Schopen, 2 vol., Bonn, 1839; Reifferscheid, 2 vol., Leipzig, 1884 (d'après le *Codex Florentinus*); Miller, *Recueil des histor. des crois.*, *Historiens grecs*, Paris, 1875, t. I-II (manuscrit de Leyde et extraits relatifs aux croisades).

Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 274-279. — Du Sommerard, *Deux princesses d'Orient. Anne Comnène*, Paris, 1907. — Diehl, *Figures byzantines*, Paris, 1908, t. II, Anne Comnène. — Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900; *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, Paris, 1912. — Kurtz, *Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos*, III. *Das Testament der Anna Komnena*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XVI, p. 93-101.

L. BRÉHIER.

14. ANNE DE LA CROIX, clarisse à Montilla. Fille aînée de don Rodrigue de Léon, duc d'Arcos, elle naquit le 3 mai 1527. Après une jeunesse très pieuse, elle épousa le comte Pedro de Feria, et eut pour directeur le célèbre Jean d'Avila. Veuve à vingt-quatre ans, elle entra avec sa fille, le 22 juillet 1553, au monastère des clarisses de Montilla, dans la province franciscaine de Carthagène, sous le nom de sœur Anne de la Croix, et obtint des supérieurs de n'être jamais élue abbesse. Après une vie de mortification et de faveurs

célestes, elle mourut saintement dans son monastère, le 26 avril 1601, âgée de soixante-quatorze ans. Le dominicain Louis de Grenade, qui la connaissait de longue date, lui dédiait, de Lisbonne, le 25 juin 1574, son *Supplément au mémorial de la vie chrétienne*. Sur l'ordre de ses confesseurs, Anne de la Croix aurait écrit sa Vie, qui fut publiée à Cordoue, en 1604, par le jésuite Martin de Roa.

Joannes de Sancto Antonio, *Bibliotheca franciscana*, Madrid, 1732, t. 1, p. 87. — Arthurus a Monasterio, *Mortilogium franciscanum*, Paris, 1653, p. 184. — *Œuvres complètes de Louis de Grenade*, Paris, 1863, t. XII, p. 525.

ANTOINE de Sérent.

15. ANNE DE DANEMARK, reine d'Angleterre (1574-1619). De la vie de cette princesse, nous n'avons à raconter ici que l'épisode très curieux de sa conversion au catholicisme, et les événements qui en furent la conséquence.

Anne, fille du roi Frédéric II de Danemark et Norvège, était, lors de son mariage avec Jacques VI d'Écosse (20 août 1589), une fervente luthérienne; il semble pourtant qu'elle ait eu déjà, par une compagnie d'enfance, princesse autrichienne, connaissance de la religion catholique. Bellesheim, *Geschichte*, p. 200; cf. Stevenson, *art. cit.*, p. 257. Dans les négociations qui avaient précédé le mariage, il avait été formellement stipulé que la reine jouirait d'une complète liberté religieuse; pourtant, dès les fêtes du couronnement à Édimbourg, le fanatisme des ministres presbytériens lui avait fait subir plus d'une avanée. Plenkers, *art. cit.*, p. 388 sq., 491.

A cette époque, les catholiques écossais faisaient des efforts désespérés pour ramener à la religion de Marie Stuart leur roi et leur patrie. Plusieurs jésuites, en particulier, avaient réussi, au péril de leur vie, à s'introduire dans le pays, et ils exerçaient un ministère très actif. Parmi eux, le P. Robert Abercromby (t. 1, col. 107) se distinguait par son zèle et son talent de controversiste. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour la conversion de la jeune reine. Lui-même nous a laissé le récit des faits dans une relation dont une copie, due au célèbre jésuite Jacques Gretzer, est conservée à la Bibliothèque nationale, fonds latin 6051, p. 49 sq. Cette relation fut publiée, pour la première fois, par Rostgaard, dans les *Nye Samlinger* de Suhm, en 1795. Le R. P. Stevenson la fit connaître au public anglais dans un article du *Month*, en février 1879; et dans son histoire de l'Église catholique en Écosse, Mgr Bellesheim la corrobora de documents nouveaux. *Geschichte*, p. 453 sq. Il est étrange et regrettable que ni M. A. W. Ward, dans l'article très soigné qu'il a consacré à la reine Anne (*Dictionary of national biography*, t. 1, p. 434 sq.), ni M. S. R. Gardiner, dans sa magistrale histoire d'Angleterre sous Jacques I^{er} (t. 1, p. 142 sq.), n'aient utilisé le travail du P. Stevenson; leur exposé de l'attitude religieuse d'Anne est, par suite, incomplet ou même fautif.

D'après le récit du P. Robert Abercromby, la reine avait été péniblement affectée en voyant Lering, le ministre luthérien qu'elle avait amené de Danemark comme aumônier, passer du luthéranisme au calvinisme. Cet événement, et l'horreur que lui inspiraient les doctrines et les pratiques des ministres presbytériens, la rapprochèrent de Rome. On la voit dès 1593 favoriser les catholiques persécutés; en 1594, elle fait baptiser son premier fils, le prince Henri, selon les rites de l'Église épiscopaliennne; en 1596, elle confie sa fille Elisabeth aux soins de lord Levingstone, dont la femme était catholique. Les ministres presbytériens, furieux, envoient à la reine une députation menaçante, lui refusent les prières de l'Église, et l'insultent en chaire. Plenkers, *art. cit.*, p. 494. La reine Elisabeth s'inquiète, demande

des explications, et Anne doit la rassurer. De plus en plus détournée de la Réforme, Anne consulta un des gentilshommes catholiques de son entourage; celui-ci l'adressa au P. Abercromby. Secrètement introduit au palais, le jésuite y eut plusieurs entrevues avec la reine, et reçut son abjuration (1600 ou 1601); dès lors Anne pratiqua la religion catholique; d'après Abercromby, elle aurait reçu neuf fois la communion pendant le temps qui s'écoula entre sa conversion et son départ pour l'Angleterre.

Le roi Jacques, à la vue de la transformation morale qui s'était opérée en sa femme, ne tarda pas à concevoir des soupçons; une nuit, il lui posa nettement une question; Anne avoua tout et nomma son confesseur. Jacques, stupéfait, lui demanda le secret, et pour que ce secret pût être mieux gardé, pourvut le P. Abercromby de la charge d'inspecteur de la fauconnerie royale, qui lui donnait ses entrées à la cour, et la facilité d'approcher la reine. Plusieurs gentilshommes et les dames de la reine étaient au courant de l'état des choses. En 1601 et 1602, la reine Anne entretenait une affectueuse correspondance avec Clément VIII. Plenkers, *art. cit.*, p. 497; Meyer, *Clemens VIII*, p. 14 sq., 36 sq.

En 1603, Jacques VI d'Écosse était appelé au trône d'Angleterre. Par suite de cet accroissement de fortune la reine Anne allait avoir à affronter jusqu'à la fin de sa vie de terribles difficultés. Au couronnement de Westminster (25 juillet 1603), elle se refusa absolument à communier selon le rite anglican, malgré les supplications du roi et de son entourage, déclarant qu'elle préférerait renoncer au trône. Ce refus, qu'on pouvait attribuer à des scrupules luthériens, choqua cependant vivement les anglicans.

La nouvelle reine d'Angleterre vécut ainsi seize années, cachant soigneusement sa véritable croyance, profitant d'une visite à l'ambassadeur d'Espagne pour entendre la messe et communier, entretenant des correspondances secrètes avec Clément VIII et Paul V, portant toujours sur elle crucifix et chapelet, gardant des images et des reliques que les papes lui avaient fait parvenir, fréquentant le plus possible les ambassadeurs catholiques et protégeant de son mieux les catholiques anglais et écossais. Meyer, *Clemens VIII*, p. 11 sq. Beaucoup l'accusaient de tendances romaines, mais sans pouvoir établir la vérité des faits. Quand les accusations devenaient trop fortes, Jacques I^{er} se livrait à son égard à quelque vexation mesquine, lui confisquant ses objets de piété ou persécutant ses amis. Le plus souvent, le roi fermait les yeux sur la conduite de sa femme. Bellesheim, *Geschichte*, p. 200, 224 sq., et Appendices, p. 456 sq. Du reste, la frivolité de la reine et son goût pour le plaisir n'étaient guère conformes à ses croyances nouvelles. Bellesheim, *Geschichte*, Appendices, p. 456. S'appuyant sur certaines opinions qui avaient cours alors parmi les catholiques anglais eux-mêmes, Anne ne se faisait pas scrupule d'assister au prêche protestant et aux offices célébrés par son aumônier George Foreby, voire même, en 1605, d'accomplir selon le rite anglican la cérémonie de ses relevailles. Bellesheim, *Geschichte*, p. 461, 153; Strickland, *Life*, p. 89, 113, 115.

Sur la mort de la reine, le récit d'un témoin oculaire nous a été conservé. Quand la maladie d'Anne prit un caractère grave, en février 1619, Abbot, l'archevêque de Cantorbéry, et King, l'évêque de Londres, vinrent la visiter, sans avoir été mandés par elle. Agenouillés au pied de son lit, ils récitèrent une prière que la reine répéta après eux. Puis l'archevêque posa cette question à la mourante. « J'espère, madame, que votre majesté ne met pas sa confiance en ses propres mérites, ni dans la médiation des

saints, mais seulement dans le sang et les mérites de notre Sauveur le Christ Jésus qui vous sauveront. — Il en est ainsi, répondit Anne: je renonce à la médiation des saints et à mes propres mérites, et me repose uniquement sur le Christ mon Sauveur, qui a racheté mon âme de son sang. » Les prélats se montrèrent grandement réjouis de cette réponse, et, sur l'invitation de la reine, se retirèrent. King ne quitta pas le palais; et lorsque commença l'agonie, il revint auprès de la mourante, lut une prière, et dit : « Madame, faites connaître par un signe que vous vous abandonnez à la volonté de Dieu, et que vous désirez être auprès de lui. » Anne leva les mains vers le ciel, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnassent. Peu après, elle expira paisiblement (2 mars 1619). Plenkers, *art. cit.*, p. 502 sq.

Au point de vue catholique, la seule de ces déclarations qui puisse faire difficulté est celle-ci : *I renounce the mediatioun of all santes, and my awin merites*. En admettant que le narrateur anonyme ait exactement rapporté les termes de la reine — un ou deux mots changés suffiraient à rendre pleinement orthodoxe la phrase — on ne voit pas, dans cette déclaration elle-même, l'abjuration du culte des saints, ou une attaque à cette doctrine catholique, mais seulement l'affirmation que, dans le moment présent, la reine renonce à proposer à Dieu la médiation des saints et ses propres mérites pour n'avoir recours qu'à ceux de Jésus-Christ. Un théologien ne se serait pas contenté de cette formule; une femme peu instruite de sa religion, affaiblie par la maladie, peut n'en avoir pas compris la portée, et il nous est permis d'espérer qu'Anne mourut dans la foi qu'elle avait sincèrement embrassée.

SOURCES. — Le récit du P. Abercromby et plusieurs autres documents contemporains ont été publiés par Bellesheim dans l'appendice V, p. 453 sq., de sa *Geschichte*. L'appendice IX du même ouvrage, p. 463 sq., reproduit un bref de Clément VIII à Anne, 28 janvier 1605. — Meyer, *Clemens VIII*, p. 38 sq., a publié d'autres lettres. — Le récit de la mort de la reine Anne « *Madame the Queen's death and maner thair of* », conservé dans un manuscrit de la bibliothèque des avocats d'Édimbourg (*Abbotsford Miscellany*, p. 81 sq.), a été publié en partie par Plenkers, *art. cit.*, p. 502 sq. — OUVRAGES. — Bellesheim, *Geschichte der katholischen Kirche in Schottland*, Mayence, 1883. — Gardiner, *History of England, 1603-1642*, Londres, 1895, t. I sq. — Meyer, *Clemens VIII und Jakob I von England*, Rome, 1904. — Plenkers, *Thronbesteigung und Conversion der dänischen Prinzessin Anna, Gemahlin Jakobs I. von England*, dans *Stimmen aus Maria Laach*, 1888, t. xxxv, p. 372 sq., 491 sq. — Stevenson, *Anne of Denmark*, dans *The Month*, 1879, p. 256 sq. — Strickland, *Lives of the queens of England*, Londres, 1844, t. VII. — A. W. Ward, article *Anne of Denmark*, dans le *Dict. of nat. biogr.*, t. I, p. 430 sq. (avec une abondante bibliographie).

J. DE LA SERVIÈRE.

16. ANNE DE FRANCE. Voir ANNE DE BEAUJEU, col. 324.

17. ANNE HENDYYE. Voir AJJEYMI (Hendyye), t. I, col. 1276.

18. ANNE JAJELLON, reine de Bohême et de Hongrie, fille du roi Wladislas II, née en 1503. En 1515, elle fut fiancée à Ferdinand I^{er}, fils de Philippe I^{er} d'Espagne; le mariage eut lieu au mois de mai 1521. A la mort de Louis II, son frère, à la bataille de Molacs (29 août 1526), elle devint l'héritière de ces deux royaumes. Ferdinand réussit à s'en faire élire roi par les diètes, mais eut à combattre un compétiteur, Jean Zapolya, élu par des seigneurs réunis à Tokay. Voir l'article FERDINAND I^{er}. A la mort de Zapolya, elle eut à défendre ses droits contre la veuve de celui-ci, qui appela à son aide Soliman, sultan des

Turcs. Le 28 août 1541, le sultan arrivait devant Bude, et signifiait aux conseillers de la reine qu'il entendait garder cette ville avec le bassin du Danube moyen, la Hongrie centrale et méridionale. Bude resta pendant cent quarante-sept ans ville ottomane, le « boulevard de la guerre sainte », le « bouclier de l'islam ».

La reine Anne ne gardait de ses États de Hongrie que la partie extrême, occidentale et septentrionale, sur les deux rives du Danube avec Pressbourg. Les hérétiques, luthériens et calvinistes, profitèrent de ces années de troubles et de guerres pour implanter leurs doctrines dans son royaume. Sans avoir grande part au gouvernement, elle ne cessa de revendiquer ses droits de famille et sut soutenir la constance et le courage de son mari dans sa lutte pour ses droits. Elle vécut dix ans à la cour d'Innsbruck, puis, à partir de 1543, à Prague, consacrant son temps aux exercices de piété et à élever avec soin sa nombreuse famille, dont deux de ses filles, Magdeleine et Hélène, se firent religieuses.

Ses fils cadets Ferdinand, comte de Tyrol, et Charles, archiduc de Gratz, se signalèrent par leur zèle pour la religion, tandis que l'aîné Maximilien II, qui lui avait échappé davantage, oscilla toujours entre le protestantisme et la vraie foi. Anne mourut en couches le 27 janvier 1547 et fut ensevelie dans la cathédrale Saint-Veit, à Prague. Son fils, l'archiduc Ferdinand II, lui fit élever un mausolée par le sculpteur flamand Alexandre Collin.

Bucholtz, *Geschichte der Regierung Ferdinand des Ersten*, Vienne, 1831-1833. — J. Zermegh, *Rerum gestarum inter Ferdinandum et Joannem*, dans *Scriptores rerum Hungar.*, t. II, p. 1746. — Moreri, *Grand dictionnaire historique*, Paris, 1759, t. I, 2^e part., p. 112-113. — J. Hirn, *Erzherzog Ferdinand II von Tyrol*, Innsbruck, 1887, t. I.

A. BAYOL.

19. ANNE DE JÉSUS, connue aussi sous le nom de la pauvre Sévillane, naquit à Séville, d'une famille d'artisans. Tout enfant, elle se fit remarquer par sa piété et par les dons surnaturels dont Dieu la comblait. A dix-huit ans, malgré l'attrait qui la portait à la vie religieuse, elle fut décidée au mariage par une vision. Elle épousa un veuf, appelé Santillana, qui avait cinq enfants. Bientôt les épreuves s'abattirent sur elle. Elle resta longtemps privée des consolations surnaturelles qu'elle était habituée à puiser dans l'oraison; ensuite elle eut à souffrir des persécutions de la part de la famille de son mari; celui-ci, enfin, essuya des revers de fortune : il fut emprisonné pour dettes et les biens du ménage vendus. La détresse d'Anne était extrême. Avec un maigre salaire elle dut faire vivre trois filles restées auprès d'elle; quand son mari fut libéré, il tomba malade et devint une nouvelle charge. Au milieu de ces épreuves, qui durèrent plusieurs années, Anne ne se départit jamais d'une patience et d'une résignation inaltérables. Devenue veuve, elle fut admise comme tertiaire dans l'ordre des trinitaires. Elle mourut en odeur de sainteté, le 21 juillet 1617.

Alexandro de la Madre de Dios, *Chronica de los Padres descalzos de la santissima Trinidad*, Madrid, 1707, t. III, p. 207-314.

P. SICART.

20. ANNE DE JÉSUS (Vénérable), carmélite déchaussée espagnole, naquit à Medina del Campo, dans le royaume de Léon, le 25 novembre 1545; son père, don Diego de Lobera, et sa mère, doña Francisca de Torrès, étaient alliés aux plus grandes familles d'Espagne. Baptisée le jour même de sa naissance, elle perdit son père dès le berceau et demeura jusqu'à l'âge de sept ans privée de l'usage de l'ouïe et de la parole. Sa mère obtint sa guérison comme par miracle, mais mourut alors qu'Anne n'avait encore que neuf ans. Re-

cueillie par sa grand'mère, elle fait le vœu de chasteté à dix ans, et, à quinze ans, se voyant pressée de contracter un riche mariage, elle coupe ses cheveux, revêt un habit de pénitence, et fait le vœu d'entrer dans l'ordre religieux le plus austère qu'elle pourra connaître, et celui de toujours agir contre ses inclinations naturelles sans jamais se permettre la plus légère satisfaction : elle tint parole et avoua, à la fin de sa vie, ne s'être jamais satisfaite même en buvant de l'eau. Elle se mit, en 1562, sous la direction du jésuite Pierre Rodriguez, qui lui fit faire de grands progrès dans l'oraison : telle était dès lors sa réputation de vertu et son prestige moral qu'on l'appelait « la reine des femmes », *reina de las mujeres*. Sur le conseil de ce Père, elle sollicita son admission dans le carmel réformé par sainte Thérèse : celle-ci, éclairée surnaturellement, lui répond qu'elle la reçoit non comme novice, mais comme sa compagne et sa coadjutrice.

Anne prend l'habit le 1^{er} août 1570, suit sainte Thérèse à la fondation de Salamanque comme maîtresse des novices, quoique novice encore elle-même, et y fait profession le 22 octobre 1571. En janvier 1575, elle établit avec sainte Thérèse le monastère de Veas, en Andalousie, qu'elle gouverne trois ans en qualité de prieure ; va ensuite, en 1581, fonder celui de Grenade au milieu de grandes difficultés que sa magnanimité surmonte. Nous la trouvons, en 1586, prieure, à Madrid ; elle s'y occupa de la publication des œuvres de sainte Thérèse, morte en 1582.

C'est alors que surgirent, en 1588, les graves débats occasionnés par l'établissement de la *Consulta*, tribunal central composé de six consultants et du P. Nicolas Doria, vicaire général, et chargé de décider par voix délibérative tout ce qui concernait les carmes et les carmélites déchaussés. Anne de Jésus et les carmélites obtiennent un bref de Sixte-Quint du 5 juin 1590 confirmant leurs constitutions. Mécontent qu'on eût recours à Rome directement, le P. Doria renonce au gouvernement des carmélites ; mais un bref de Grégoire XIV, du 25 avril 1591, accordé à la requête d'Anne de Jésus, rétablit la paix en affranchissant les carmélites de la juridiction de la *Consulta*. La mère Anne négociait encore avec succès, en 1592, l'établissement du texte définitif des constitutions des carmélites déchaussées. Mais la *Consulta* avait, en 1591, reprouvé l'initiative prise par elle, en lui enlevant pour trois ans la voix active et passive ; elle fut reléguée dans sa cellule, privée de la communion quotidienne : sa soumission parfaite fit briller avec éclat son esprit de foi, d'humilité, d'obéissance. Elle revient, en 1594, au couvent de Salamanque, dont elle est élue prieure en mars 1596.

Cependant MM. de Brétigny et de Bérulle obtinrent, du pape et du général des carmes déchaussés, la permission d'établir les carmélites en France, et que la mère Anne de Jésus et la sœur Anne de Saint-Barthélemy (voir ce nom) fussent du nombre des fondatrices. Six carmélites espagnoles, avec la mère pour prieure, partent d'Espagne, à la condition, posée par le général, qu'elles seraient mises aussitôt que possible sous le gouvernement des carmes déchaux. Le couvent de Paris s'ouvre le 18 octobre 1604. Les novices affluèrent, mais Anne de Jésus ne pouvant les former selon l'esprit de l'ordre, parce que M. de Bérulle entraînait sans cesse en conflit avec elle, souffrait des peines extrêmes. Elle procède le 14 janvier 1605 à l'installation de la maison de Pontoise avec Anne de Saint-Barthélemy comme prieure : cette sœur était converse, mais M. de Bérulle lui avait fait prendre le voile de sœur de chœur malgré la mère Anne. Rentrée à Paris le 18 du même mois, celle-ci constate que le conflit avec M. de Bérulle est devenu presque intolérable. Affligée des maux présents, qu'elle prévoyait devoir être plus grands dans l'avenir,

elle se résout à obtenir l'établissement des carmes déchaussés en France ou à sortir elle-même de ce pays. Une fondation est offerte à Dijon, M. de Bérulle l'y envoie, pour l'éloigner (29 septembre 1605). Les difficultés et les privations la font tomber gravement malade ; elle reçoit les derniers sacrements, mais sainte Thérèse la guérit miraculeusement. Pendant ce temps, Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, obtenait, avec l'aide du nonce, qu'Anne de Jésus vint établir les carmélites déchaussées à Bruxelles, ce qui s'accomplit le 25 janvier 1607. Les carmes de Louvain et de Mons suivirent dans la même année. La vénérable mère, infatigable, use de l'autorité de l'infante et de celle de l'archiduc Albert, son époux, pour négocier l'installation des carmes déchaussés dans les Pays-Bas catholiques, car elle voulait rentrer sous le gouvernement de l'ordre. Le général de la congrégation d'Espagne refusant, elle s'adressa à Paul V, qui lui fut très favorable, et au P. Ferdinand de Sainte-Marie, général de la congrégation d'Italie ; celui-ci chargea le P. Thomas de Jésus d'installer à Bruxelles les carmes déchaussés, que le pape, par bref du 26 janvier 1610, chargeait de la direction des carmélites de Belgique. Anne de Jésus, croyant son œuvre achevée, eut la pensée de rentrer en Espagne, mais y renonça pour se dévouer encore à ses nouvelles fondations, et s'employa à faire traduire en latin et en flamand les œuvres de sainte Thérèse, ainsi qu'à en publier une nouvelle édition espagnole, avec une Vie de la sainte en gravures. Elle concourt encore à la création des couvents de carmélites déchaussées de Cracovie, en Galicie, et d'Anvers et célèbre solennellement, le 5 octobre 1614, la béatification de sainte Thérèse dans l'église du nouveau carmel que l'infante Isabelle et son mari venaient de faire construire à Bruxelles.

D'une grande taille, majestueuse, douée de toutes les qualités naturelles, d'un caractère ferme et d'une prudence souveraine, Anne de Jésus dominait encore ses contemporains par ses éminentes vertus : aussi son influence morale sur le peuple, sur les grands, sur le clergé régulier et séculier, fut toujours extraordinaire. Sa magnanimité surmontait les infirmités de l'âge par une activité prodigieuse pour le bien, jointe à une dextérité étonnante dans le règlement des affaires les plus difficiles. Sa mort survint le 4 mars 1621, terminant à soixante-quinze ans une vie pleine de mérites, qui laissait un grand renom de sainteté. Les informations pour le procès de canonisation entreprises l'année même de sa mort, pressées par les suppliques de plusieurs souverains de l'Europe, allaient aboutir, lorsque la grande Révolution éclata. La cause a été reprise au XIX^e siècle, mais n'est pas encore terminée, bien que près de la conclusion finale.

Elle a écrit : *La fondation de Grenade*, relation qu'elle a fait imprimer en appendice, à la suite du *Livre des fondations* de sainte Thérèse, dans l'édition espagnole des *Œuvres* de cette sainte, publiée à Bruxelles en 1610, par les soins de la mère Anne de Jésus ; — *Déposition pour la béatification et canonisation de saint Jean de la Croix* ; — *Déposition pour la béatification et canonisation de sainte Thérèse de Jésus* : une copie authentique se trouve dans les archives des carmélites de Bruxelles ; — des *Lettres*, qui sont conservées au nombre de soixante-quinze dans les mêmes archives.

Angelo Manrique, *La venerab. mad. Aña de Jesus, discipula y compañera de la santa madre Teresa de Jesus, fundadora en las provincias de Francia y Flandres, Bruxelles, 1632* ; cette Vie est la première en date, mais contient d'assez graves inexactitudes ; elle a été traduite en français par René Gaultier, Paris, 1636 ; le P. Bénigne de Sainte-Thérèse a fait une autre traduction française augmentée, Bruxelles, 1639. — Don André Manrique, *La peinture raccourcie de la vén. mère Anne de Jésus, fondatrice des car-*

mélites déchaussées en France et en Flandres, et prieure du couvent de Bruxelles, Anvers 1635. — Placide de Arbiato, *La Vida de la madre Ana de Jesus*, Salamanque, 1642 : c'est un abrégé de la Vie par Manrique. — Louis de Sainte-Thérèse, *Vie d'Anne de Jésus, sur les documents authentiques*, ms. conservé aux archives du couvent des carmélites déchaussées de Bruxelles; *Abrégé de l'établissement des carmélites en France*, p. 67-80. — P. Pierre de Saint-André, *Historia generalis F. F. discalce. ordinis B. V. Mariae de Monte Carmelo congregationis S. Eliae*, Rome, 1668, 1671, t. I, p. 387-465; t. II, p. 95, *passim*. — François de Sainte-Marie, *Reforma de los descalzos*, Madrid, 1644, t. I, l. I, II, III, *passim*; l. V, c. xxiii, p. 827; 1655, t. II, p. 429, *passim*; 1684, t. IV (du P. Joseph de Sainte-Thérèse), l. XV, c. xxvii, p. 247 sq. — Abbé de Montis, *Vie de la mère Anne de Jésus*, Paris, 1788, vie qui n'est pas faite sur les documents originaux et qui n'est pas sans erreurs. — Grégoire de Saint-Joseph, *Lettres de sainte Thérèse*, traduites en français, Paris, 1900, t. II, p. 304-307; t. III, p. 293. — P. Servais-Marie de Saint-Ange, *La vénérable Anne de Jésus*, Namur, 1907. — P. Philippe de la Trè-Sainte-Trinité, *Decor Carmeli religiosi*, Lyon, 1665, p. 40-46. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca script. carm. exc.*, Bordeaux, 1730, p. 30-36. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 132-134. — P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne, *Vie de la mère Anne de Jésus*, 2 vol., Malines, 1876, 1882 : ouvrage capital, entièrement composé avec les documents originaux; *Anne de Jésus et les constitutions des carmélites déchaussées*, Malines; *Tableau chronologique des principaux témoignages rendus aux vertus héroïques de la vénérable M. Anne de Jésus*, Bruxelles. 1872.

DOCUMENTS POUR LA BÉATIFICATION. — Actes authentiques conservés dans les archives du couvent des carmélites déchaussées de Bruxelles : 1° quatorze liasses contenant les procédures pour la cause de béatification d'Anne de Jésus; 2° dix-sept liasses de dépositions juridiques et d'autres pièces concernant la vénérable. — Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles, département des manuscrits, n. 3830, 3831, 3839, fol. 112, *passim*.

P. MARIE-JOSEPH.

21. ANNE DE KACHINE, grande-princesse et sainte russe du XIII^e-XIV^e siècle. Elle était fille du prince de Rostov, Dimitri Borisovitch. Michel Iaroslavitch, prince de Tver, l'épousa en 1294. Après la mort de son époux, tué par les Tatars en 1313, d'après quelques hagiographes russes, elle se retira dans le monastère de Sainte-Sophie de Tver; mais peu de temps après, sur les instances de son fils Basile, elle se retira à Kachine dans un autre monastère, et y mourut le 2 octobre 1338. Le D^r Goloubinsky n'accepte pas cette chronologie. A son avis, Anne de Kachine embrassa la vie monastique en 1358, changea son nom en celui de Sophie, et mourut en 1368. Ces renseignements répondent mieux aux témoignages des chroniques russes. Les dépouilles mortelles d'Anne furent inhumées dans la cathédrale de l'Assomption, dans la ville de Kachine. A la suite d'une enquête prescrite par Joachim, patriarche de Moscou, son culte fut supprimé par un concile tenu à Moscou en 1678. Le synode de Saint-Petersbourg l'arétabli en 1909. Elle est fêtée le 2 octobre.

Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, p. 240. — Dictionnaire historique des saints vénéralés dans l'Eglise russe, Saint-Petersbourg, 1862, p. 23-24. — Koltypine, *Notice sur la vie de la très fidèle grande-princesse Anne de Kachine, épouse du grand-prince Michel de Tver*, Saint-Petersbourg, 1872. — Barsonkov, *Sources de l'hagiographie russe*, Saint-Petersbourg, 1882, col. 41-43. — Tolstoï, *Le livre appelé La description des saints de l'Eglise russe*, Moscou, 1888, p. 191. — Goloubinsky, *Histoire de la canonisation des saints dans l'Eglise russe*, Moscou, 1903, p. 159-169. — La glorification de la sainte princesse Anne de Kachine, Tzerkonnia Viedomosti, 1909, n. 23, p. 1039-1041. — Arkhangélov, *Vie et miracles de la sainte très fidèle grande-princesse Anne de Kachine*, Saint-Petersbourg, 1909.

A. PALMIERI.

22. ANNE DE MUNZINGEN, religieuse dominicaine du couvent d'Adelhausen, près Fribourg-en-Brigau, dont elle fut prieure en 1327, auteur d'une

Chronique (en allemand), qui a été publiée en 1880 par J. König, dans les *Archives du diocèse de Fribourg*. A dire vrai, cet écrit ne mérite guère le nom de chronique; une bonne partie des renseignements qu'on nous y donne sur plus de trente-quatre religieuses d'Adelhausen « relèvent plutôt de la médecine que de la mystique » (E. Michaël).

Die Chronik der Anna von Munzingen, nach der ältesten Abschrift mit Einleitung und Beilagen, publiée par König, dans les *Archives du diocèse de Fribourg*, 1880, t. XIII, p. 129-193. — P. Albert, *Die Geschichtschreibung der Stadt Freiburg in aller und neuer Zeit*, dans *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1900, t. XVI, p. 500. — Pez, *Bibliotheca ascetica antiquo-nova*, Ratisbonne, 1725, t. VIII, p. 424-435. — Steill, *Ephemerides dominicano-sacrae*, Dillingen, 1691, t. I, p. 39-40. — E. Michaël, *Geschichte des deutschen Volkes vom 13. Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters*, Fribourg, 1903, t. III, p. 169-172.

A. BAYOL.

23. ANNE D'ORLÉANS, abbesse de Fontevault (1477-1491), était fille du poète Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, par conséquent arrière-petite-fille du roi Charles V et sœur aînée de Louis XII. Elle entra au monastère à douze ans, fit profession à quatorze, et fut élue abbesse, après la mort de sa cousine, Marie de Bretagne, le 3 décembre 1477. En 1485, elle reçut encore la grande abbaye Sainte-Croix de Poitiers, la fondation de sainte Radegonde (et non d'Orléans, comme le dit par distraction U. Chevalier, qui la confond d'ailleurs avec sa parente Anne d'Orléans-Dunois, plus jeune et qui fut mariée). Elle continua l'œuvre de réforme entreprise sérieusement par la précédente, et l'étendit en particulier à trois prieurés qui étaient tombés en décadence et n'avaient presque plus de sujets, Notre-Dame de l'Enclôître au diocèse de Tours, Notre-Dame de Foissy à celui de Troyes, et Notre-Dame de Variville à celui de Beauvais. Elle réussit si bien dans ses premières entreprises, malgré les obstacles qui lui furent suscités de divers côtés, que le roi Charles VIII, dans un voyage qu'il fit à Fontevault, en novembre 1487, lui confia le couvent des Filles-Dieu à Paris, qui avait autrefois été une des filles de Fontevault. Dans cette maison, elle n'eut pas le temps de marquer son passage par quelque réforme. Le roi lui donna en même temps une somme d'argent pour construire une chapelle en l'honneur de saint Louis. Elle accepta aussi la fondation d'un prieuré à Montaigu, en Poitou (Vendée), et elle y réussit en faisant passer sous la règle de Fontevault le couvent des bénédictines de cette ville, et la maison ne tarda pas à être des plus florissantes. Enfin elle obtint de Rome des privilèges importants. Par bulle de 1483, Sixte IV donna aux abbeses à perpétuité le pouvoir de dispenser les religieux et religieuses de l'office canonique et du jeûne, après en avoir pris l'avis du médecin et du confesseur; en outre, celui de choisir des confesseurs pour absoudre les mêmes dans les cas ordinaires et de plus, une fois dans leur vie, des cas réservés même au souverain pontife, enfin de pouvoir se donner un conseiller avec faculté de porter des censures contre les récalcitrants.

Anne d'Orléans mourut le 19 septembre 1491, après avoir obtenu pour coadjutrice sa cousine Renée de Bourbon.

Histoire de l'ordre de Fontevault, Auch, 1913, p. 178-181. — Nicquet, *Histoire de l'ordre de Fontevault*, Paris, 1641, p. 274, 481-483. — *Gallia christiana*, t. II, col. 1303, 1325. — A. Parrot, *Mémorial des abbeses de Fontevault*, dans *Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire*, 1881, t. XXXVI, p. 16, note. — B. Palustre, dans *Revue des questions historiques*, 1899, t. LXVI, p. 210-217. — U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 249.

P. RICHARD.

24. ANNE DE PRIE, abbesse de l'abbaye des bénédictines de la Trinité de Poitiers. Elle appartenait à l'une des premières familles du Nivernais et était fille d'Antoine de Prie, seigneur de Busançois et grand-queux de France, et de Madeleine d'Amboise. P. Anselme, *Histoire généalogique des grands-officiers de la couronne*, Paris, 1733, t. VIII, p. 116. D'abord religieuse bénédictine au prieuré de la Fermeté en Nivernais, tout près du château de Prie, elle était prieure claustrale de cette maison dès le 27 juin 1477 (Barbier de Montault, *Le bréviaire d'Anne de Prie*, dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, Poitiers, 1886, 2^e série, t. VIII, p. 161) et exerçait encore cette charge, lorsque, le 19 janvier 1485, les religieuses de la Trinité de Poitiers l'éluèrent pour abbesse (procès-verbal, collection de D. Fonteneau, t. XXVII, p. 319, ms. de la bibl. municipale de Poitiers); elle mourut avant le 17 août 1499, date de la nomination de Marie d'Amboise, qui la remplaça. D. Fonteneau, *loc. cit.*, p. 367. Aucun fait important ne signala son administration, mais c'est pour elle que fut exécuté le bréviaire richement enluminé, aussi intéressant pour les archéologues que pour les liturgistes et qui a rendu son nom presque célèbre. Ce bréviaire, conservé à la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers, a mystérieusement disparu en 1906.

P. DE MONSABERT.

25. ANNE DUSACRÉ-CŒUR. Voir FRANÇOIS (Anne-Marie).

26. ANNE DE SAINT-AUGUSTIN (Vénérable), carmélite déchaussée espagnole, née à Valladolid, le 11 décembre 1555. Son père, Jean de Pedruja Reboledo, et sa mère, Madeleine Perez de Arguello, tous deux d'ancienne noblesse, virent leur enfant manifester dès l'âge de quatre ans un goût prononcé pour la vertu, la solitude et la prière. Anne fit à onze ans le vœu de virginité et vit aussitôt Jésus enfant lui apparaître. Elle conçut, dès l'âge de treize ans, le désir de la vie religieuse; mais, lorsqu'elle le manifesta, ses parents s'y opposèrent; alors elle s'adonna aux exercices de la charité, voulant soigner les malades les plus répugnants. Libre enfin de suivre sa vocation, elle se présente chez les carmélites déchaussées de Valladolid, est reçue par sainte Thérèse, puis entre au couvent de Malagon, qu'elle choisit parce qu'il était le plus éloigné de sa famille. Elle y prit l'habit le 3 mai 1577, sous le nom d'Anne de Saint-Augustin, et fit profession le 4 mai de l'année suivante. Ses pénitences étaient extrêmes et sa frugalité extraordinaire; son oraison continuelle se prolongeait la plus grande partie de la nuit; Anne ne s'accordait que fort peu de sommeil. Ce qu'apprenant, sainte Thérèse vient elle-même, en novembre 1579, examiner Anne de Saint-Augustin, et, reconnaissant en elle l'action divine, l'emmène à la fondation de Villeneuve de la Xara. Les commencements furent difficiles: on manquait du nécessaire; mais alors Anne recourait à l'Enfant Jésus, qui pourvoyait à tout sur-le-champ. Éluë prieure de Villeneuve de la Xara, en 1596, elle va, en 1600, fonder le monastère de Valera de Abajo (la basse). Une terrible épidémie de peste désolait la ville; la mère Anne est atteinte, mais guérit par l'intercession de sainte Anne, à laquelle le couvent était dédié et qui la prend avec ses religieuses sous sa spéciale protection. Toutefois les carmélites de Villeneuve de la Xara, après de vives instances, obtiennent son rappel en 1616 et l'élisent prieure. La population de Valera menace de se soulever si la vénérable quitte leur ville; cédant enfin, le peuple désolé l'accompagne jusqu'au monastère de Villeneuve de la Xara, où elle continua huit années encore à glorifier Dieu par d'héroïques vertus. Cependant, après dix-neuf mois d'une douloureuse maladie, elle

mourut, le 11 décembre 1624, dans une paix ineffable, assistée de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Thérèse et de plusieurs autres saints. Lorsque la nouvelle de sa mort fut connue, les populations environnantes accoururent; les funérailles durèrent trois jours, en présence du corps intact. Les prodiges se succédant à son tombeau, on exhuma son corps trois ans après sa mort: il fut trouvé en parfait état de conservation, souple et exhalant une odeur céleste: l'évêque en fit la constatation, ainsi que les supérieurs des carmes déchaussés. Ceux-ci, voyant le nombre toujours croissant des guérisons extraordinaires et des grâces de tout genre obtenues auprès du tombeau d'Anne de Saint-Augustin ou par l'application de ses reliques, se déterminèrent à prendre les dispositions préliminaires pour lui procurer les honneurs des autels. Benoît XIV signa, le 9 mai 1750, l'introduction de la cause, et, par décret solennel du 15 septembre 1776, Pie VI déclarait « qu'il constait tellement du degré héroïque des vertus de la vénérable servante de Dieu Anne de Saint-Augustin, qu'on pouvait aller en avant et en venir à la discussion des trois miracles ». Mais les perturbations politiques et les persécutions religieuses ont arrêté jusqu'ici la poursuite de sa béatification. Elle a écrit son *Autobiographie* par précepte formel de ses supérieurs: le manuscrit, inédit, est conservé au monastère des carmélites déchaussées de Palencia (Vieille-Castille); il contient la relation finale de sa dernière maladie, de sa mort, de ses vertus et de ses miracles, ajoutée par les carmélites, ses contemporaines.

Alphonse de Saint-Jérôme, *Vida, virtudes, y milagros de la prodigiosa virgen y madre Ana de San Agostin, fundadora del convento de Valera, y compañera de N. M. santa Teresa de Jesus en la fundacion de Villanueva de la Xara*, Madrid, 1668. Cet ouvrage a été traduit en français par le P. Bernard de Saint-Clément, sous le titre: *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin*, Bordeaux, 1685. — Salvatori, *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, tirée des pièces du procès de béatification et de canonisation*, Rome, 1777; trad. franç., Lyon, 1832. Cet auteur, qui paraît le mieux informé, fixe la naissance de la vénérable en 1555. — François de Sainte-Marie, *Reforma de los descalzos de nuestra Signora del Carmen*, Madrid, 1644, t. I, l. V, c. III, p. 725, c. V, p. 737; t. IV (du P. Joseph de Sainte-Thérèse), 1684, l. XVI, c. XXII-L, p. 403-531. Cet historiographe indique pour la naissance d'Anne de Saint-Augustin l'année 1547, p. 404. — Sainte Thérèse, *Le livre des fondations*, c. XXVIII. — Bibl. nat. à Paris, *Collectio documentorum ad servorum Dei beatificationem et canonizationem spectantium*, H 359. A, *Anna a S. Augustino*, 614-628. — Philippe de la Trés-Sainte-Trinité, *Decor Carmeli religiosi*, Lyon, 1665, part. II^e, p. 92-98. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum carmelitarum exalcedorum*, Bordeaux, 1730, p. 24-26-49, 210. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 129-130. — Bibliothèque publique de Douai, manuscrit n° 873, *La vie de notre vénérable mère Anne de Saint-Augustin*: c'est la traduction française, sans nom d'auteur, de l'*Autobiographie* de la vénérable.

P. MARIE-JOSEPH.

27. ANNE DE SAINT-BARTHÉLÉMY (Bienheureuse), carmélite déchaussée espagnole, née à Almendral (Vieille-Castille), le 1^{er} octobre 1549, était fille de Ferdinand Garcia et de Marie Manzanas. Elle se fit remarquer dès son enfance par une tendre piété; orpheline à dix ans, elle fut recueillie par ses frères, qui se montrèrent pour elle pleins de sollicitude; mais, lorsqu'elle fut en âge de prendre un parti, ils la pressèrent de s'engager dans le mariage et contrarièrent durement sa vocation religieuse; sa constance, cependant, n'en fut point ébranlée. Elle entre au carmel de Saint-Joseph d'Avila, le 2 novembre 1570, en qualité de première sœur converse de la réforme, et fait profession le 15 août 1572; sainte Thérèse, appréciant ses dons éminents, la prit pour compagne inséparable

durant les six dernières années de sa vie. Anne de Saint-Barthélemy lui voua une affection pleine de confiance et d'admiration, lui prodigua ses soins jusqu'au jour où elle eut l'ineffable consolation de la tenir dans ses bras pendant sa longue extase d'agonie et de recevoir son dernier soupir à Albe de Tormès, le 4 octobre 1582. Désormais Anne de Saint-Barthélemy, vénérée de tous, vit les couvents se disputer le bonheur de la posséder : les religieuses se plaisaient à lui faire répéter les enseignements de la sainte réformatrice; cependant, sur l'ordre des supérieurs, elle rentra dans son couvent d'Avila, qui la réclamait avec instance. En 1591, à la suite des troubles occasionnés dans l'ordre par l'établissement de la *Consulta*, la mère Marie de Saint-Jérôme, nommée prieure de Madrid, y mena Anne de Saint-Barthélemy, dont elle connaissait la douce influence et l'esprit de conciliation : ses prévisions ne furent pas trompées. Trois ans après, Anne revint à Avila, puis fut envoyée à la fondation d'Ocaña (1595), où elle connut surnaturellement qu'elle irait en France « travailler et souffrir ». En effet, sa qualité de fidèle compagne de sainte Thérèse et sa réputation de sainteté la firent demander par M. de Bérulle pour aller fonder le carmel de France (1604).

Peu après son arrivée à Paris, sur l'ordre de M. de Bérulle, malgré ses répugnances et nonobstant la résistance de la vénérable mère Anne de Jésus, elle reçut le voile noir des religieuses de chœur le 6 janvier 1605, et fut désignée comme prieure du futur couvent de Pontoise, dont la fondation eut lieu huit jours après. L'année suivante, Anne de Jésus, prieure de Paris, est envoyée par M. de Bérulle fonder à Dijon, et Anne de Saint-Barthélemy doit la remplacer à Paris : elle était si aimée à Pontoise qu'on dut la faire partir en grand secret, la nuit. Prieure du monastère de Paris, elle donne à entendre, dans son *Autobiographie*, combien elle y souffrit; elle présidait, et c'était tout, « car pour le reste, dit-elle, je n'étais pas distinguée de la dernière du couvent : Dieu me fournissait bien des occasions d'exercer la patience ! » M. de Bérulle ne la laissait pas gouverner; cependant sa grande vertu, l'exemple de sa vie vraiment céleste, lui gagnaient les cœurs et produisaient dans les âmes des fruits abondants de sanctification. Elle appelait de tous ses vœux l'établissement des carmes déchaussés en France et désirait qu'ils prissent, selon la volonté de sainte Thérèse, le gouvernement des carmélites déchaussées; déjà ils étaient en Avignon se préparant à venir à Lyon, lorsque M. de Bérulle, désespérant de détacher d'eux Anne de Saint-Barthélemy, résolut de l'éloigner et l'envoya fonder un carmel à Tours (1608). Cependant, les carmes déchaussés, arrivés à Paris en 1610, avaient pu, l'année suivante, commencer leur fondation, rue de Vaugirard; Anne de Saint-Barthélemy, ayant achevé son triennat à Tours en 1611, vint à Paris, et, se convainquant qu'elle ne pourrait, en France, rentrer sous la direction des carmes déchaussés, résolut de rejoindre la vénérable mère Anne de Jésus, qui, depuis 1607, établissait les carmélites dans les Pays-Bas, où elle avait, en 1610, appelé les carmes déchaussés.

En dépit de l'opposition de M. de Bérulle et des autres supérieurs, la vénérable quitta Paris le 5 octobre 1611 et vint au couvent de Mons, d'où elle alla fonder le carmel d'Anvers (6 novembre 1612.) La communauté demeura trois ans dans une grande pauvreté, puis les dons affluèrent et la vénérable put acheter un terrain, où elle bâtit la première église de l'ordre dédiée à sainte Thérèse. C'est en ce monastère que sa sainteté jeta les derniers rayons et que son pouvoir auprès de Dieu se montra extraordinaire. Tous ceux qui l'approchaient, charmés de sa manière d'agir

et de son extrême douceur, publiaient partout ses louanges; les grands de la terre l'honoraient et ne cachaient pas l'admiration profonde qu'ils avaient pour ses vertus. Elle sauva, en deux circonstances, Anvers, attaquée à l'improviste par les hérétiques.

Le pape Paul V, parmi les rapports faits pour le procès de canonisation de sainte Thérèse, donna la préférence à celui d'Anne de Saint-Barthélemy, et la Sacrée Congrégation ne cacha pas son admiration en la déclarant « une religieuse de très grande vertu et d'une éminente sainteté ». Elle mourut le 7 juin 1626, dans sa soixante-dix-septième année, et la cinquante-sixième de sa vie religieuse. Ses héroïques vertus, jointes aux grâces obtenues par son intercession après sa mort, ont fait intruire à Rome la cause de sa béatification. Le 29 juin 1735, Clément XII a déclaré l'héroïcité de ses vertus; le 6 mai 1917, Benoît XV l'a proclamée bienheureuse. Ses restes vénérés, après de nombreuses translations, furent déposés en 1801 dans la cellule où elle avait rendu le dernier soupir. Elle a écrit : son *Autobiographie*, sur l'ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs; le manuscrit est conservé chez les carmélites déchaussées d'Anvers; — des *Instructions pour les carmélites et la conduite de leurs monastères, ainsi que pour la formation des novices*; — *Un exercice pour chaque jour de la semaine*. — Dans sa relation, affirmée sous serment, une de ses filles, Claire de la Croix, assure que la vénérable avait composé « plusieurs autres opuscules spirituels très utiles »; mais un supérieur qui voulait éprouver son obéissance, lui ayant prescrit de les brûler, se vit obéi avant d'avoir pu retirer son ordre.

Vita venerabilis matris Annae a Sancto Bartholomeo ab ipsa composita, ms. n. 389 (214) de la Bibliothèque publique à Liège : version latine de l'*Autobiographie* écrite par la vénérable. — *La vie et les instructions de la bienheureuse mère Anne de Saint-Barthélemy*, etc., par un solitaire du saint désert de Marlaigne : c'est une traduction de l'*Autobiographie* de la bienheureuse, faite en 1646 par un carme déchaussé, mais incomplètement, parce que beaucoup de personnes citées vivaient encore; elle a été rééditée en 1708, à Bruxelles, par les carmélites déchaussées d'Anvers; et en 1895, à Paris, par le carmel de Fontainebleau. — Chrysostome Henriquez, *Vida, virtudes y milagros della venerable madre Aña de San Bartolome, compañera de la santa madre Teresa de Jesus, propagandora insigne de la religion de las carmelitas descalzas*, Bruxelles, 1632; Henriquez a beaucoup puisé dans l'*Autobiographie* de la bienheureuse. Voir la trad. franç. de René Gautier, Paris, 1633. — Marcel Bouix, *Autobiographie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy*, Paris, 1869, traduction incomplète et peu fidèle du manuscrit de la bienheureuse, rééditée sous le titre, plus exact : *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy*, Paris, 1872, car l'auteur ajoute aux passages qu'il prend dans l'*Autobiographie* nombre d'éléments étrangers. — Sainte Thérèse, *Le livre des fondations*, c. xxix, xxx. — *Œuvres de la sainte*, traduction des carmélites de Paris et de Mgr Polit, t. III, iv, passim : voir t. IV, p. 563. — Joseph de Sainte-Thérèse, *Reforma de los descalzos de nuestra Señora del Carmen*, Madrid, 1684, t. IV, c. VIII-XXII, p. 563-623. Cet historiographe de l'ordre du Carmel fait naître la bienheureuse en 1550; nous avons mis 1549, parce que c'est la date indiquée par elle dans son *Autobiographie*. — Pierre de Saint-André, *Historia generalis carmelit. discalc. congregat. ital.*, Rome, 1671, t. II, c. XXI-XXV, XL, XLIV. — Berthold-Ignace de Sainte-Anne, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, Malines, t. II (1882), c. I, II, IV, et p. 307. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum carmelit. excalc.*, Bordeaux, 1730, p. 26-30. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 130-132. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, t. I, p. 64-65. — Ange Manrique, *Vie de la vénérable Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse*, trad. de l'espagnol par René Gautier, Paris, 1636, l. VI, c. IV, p. 37; c. IX, p. 87-88. — Diego de Yepes, *Vie de la sainte mère Thérèse de Jésus*, trad. du P. Cyprien de la Nativité, Paris, 1643, p. 598. — Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des carmes déchaussés de France*, Paris, 1665, p. 44. — André du Val, *La vie admi-*

table de sœur Marie de l'Incarnation (M^{me} Acarie), Paris, 1621, p. 219. — Comtesse M. de Villermont, *L'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas*, Tarnes, 1912, t. II, p. 213, 214, 496, 512. — DOCUMENTS CONCERNANT LE PROCÈS DE BÉATIFICATION : *Responsiones ad animadversiones super dubio an constet de virtutibus theologalibus...*, Rome, 1732, où se trouvent détaillés les faits principaux qui résument les rapports des mères espagnoles avec M. de Bérulle. — Bibl. nat. à Paris, *Collectio documentorum ad servorum Dei beatificationem et canonizationem spectantium*, H. 359. A, Anna a S. Bartholomeo, 629-655.

P. MARIE-JOSEPH.

28. ANNE DE SAINTE-BLADINE FORGET, religieuse converse de Port-Royal, fut la dernière survivante des religieuses. Appelée parfois Agnès et d'autres fois Anne, cette sœur était née en 1654 et entra à Port-Royal en 1678. Lors de la dispersion définitive en 1709, la sœur Forget fut envoyée avec cinq autres converses à Saint-Denis, puis, à la fin de décembre, au monastère de la Visitation de Rouen. C'est là que, le 18 avril 1710, elle signa le formulaire et la bulle *Vineam* pour faire acte d'obéissance à l'Église, mais en affirmant que Jansénius était un saint. Les religieuses de la Visitation, qui n'avaient qu'un désir très modéré de garder chez elles cette sœur exilée, obtinrent qu'elle fût transférée au Paraclet, à Amiens, où elle demeura de 1714 au 12 août 1731. Alors elle fut envoyée à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut le 24 septembre 1738.

Cerveau, *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité*, 1763, t. IV, p. 106. — Clémencet, *Histoire générale de Port-Royal*, t. IX, p. 494, 500, 501; t. X, p. 290, 291. — Maulvault, *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal*, p. 100. — Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, éd. Gazier, p. 226, 256.

A. VOGT.

29. ANNE DE SAINTE-CÉCILE DE BOICERVOISE, religieuse de Port-Royal, professe depuis le 11 juin 1656, ne joua aucun rôle important dans l'histoire du monastère. En 1664, lors de la première persécution, elle fut exilée avec la mère de Ligni, puis, en 1665, ramenée aux Champs avec soixante-treize religieuses. Agée de quatre-vingt-un ans quand la destruction du monastère fut décidée, elle reçut l'ordre, le 29 octobre 1709, de se rendre au monastère de Saint-Julien d'Amiens. C'est là qu'elle mourut, le 8 novembre suivant. D'abord fort opposée à la signature de tout formulaire, elle finit, la veille de sa mort, par signer un papier que lui « griffonna » l'évêque d'Amiens. Elle mourut ainsi avec les sacrements. On a d'elle son « interrogatoire », publié dans *L'Histoire des persécutions des religieuses de Port-Royal*, p. 128-129.

A. VOGT.

30. ANNE DE SAINTE-EUGÉNIE DE BOULOGNE (Mme de Saint-Ange), religieuse de Port-Royal, née en 1606, fille de M. de Boulogne, gouverneur de Nogent-le-Roi. Enfant, ayant lula Vie de sainte Thérèse, elle voulut entrer au Carmel, mais son père s'y opposa dans la marient, dès sa quinzième année, à François Le Charron, baron de Saint-Ange, premier maître d'hôtel de la reine. De son mariage, Mme de Saint-Ange eut deux fils et une fille. L'un des fils resta dans le monde et tourna assez mal; l'autre, Raphaël, seigneur d'Épinay, après avoir été élève des petites écoles, se retira à Port-Royal en 1651. La fille se fit religieuse aux visitandines de Melun. A la mort de M. de Saint-Ange, survenue le 26 février 1651, sa veuve, après avoir réglé ses affaires, entra à Port-Royal, le 16 mars 1652, prit l'habit le 3 juin 1653, et fit profession, le 21 novembre 1654, entre les mains de mère Angélique. Ce fut par M. d'Andilly, ami de M. de Saint-Ange, que la future Anne de Sainte-Eugénie fit connaissance avec Port-Royal, aux environs de 1635. Jusque-là dirigée par le P. Suffren, elle le quitta alors pour se mettre sous la conduite de Saint-Cyran.

Une fois religieuse, Anne de Sainte-Eugénie, qui avait la confiance et le tempérament de la mère Agnès, se borna à suivre les directions qui lui étaient données. Elle n'eut aucun emploi et aucune charge dans le monastère; néanmoins, il faut croire qu'elle avait par contre une assez grande autorité morale soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, car elle fut, lors de la persécution de 1664, une des douze religieuses exilées dans des monastères étrangers à Port-Royal. Par ordre de l'archevêque de Paris, elle dut aller chez les visitandines de Chaillot, dont la supérieure était alors Mlle de La Fayette, une de ses anciennes amies. Elle y resta dix mois. C'est là que, comme mère Agnès, elle signa « la soumission pour le droit et l'indifférence pour le fait ». Mais elle se reprit, une fois rentrée à Port-Royal des Champs, rétracta sa signature et dès lors refusa obstinément de signer le formulaire. C'est animée de ces sentiments qu'elle tomba malade en septembre 1667. Immédiatement on prévint l'archevêque, qui envoya M. Bail pour la confesser et l'engager à se soumettre aux décisions de l'Église. Tout fut inutile. Après trois mois de maladie, elle mourut sans sacrements entre les mains de M. Hamon, le 13 décembre 1667. On lui refusa même la sépulture ecclésiastique. Toutefois, son fils arriva, à l'insu de l'archevêché, à faire faire un office dans l'église Saint-Yves. Ce fut tout ce qu'il put obtenir.

Sur les instances de sœur Angélique de Saint-Jean, Anne de Sainte-Eugénie écrivit le récit de sa captivité. Ce récit se trouve dans les *Relations*, 1724, 4^e relation, p. 15-28. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 1742, t. II, on a publié de sœur Anne de Sainte-Eugénie une « Relation sur la mère Angélique ». Enfin, dans les mêmes *Mémoires*, t. II, p. 13, se trouve un « Mémoire écrit de la propre main de ma sœur Anne de Sainte-Eugénie où elle-même rapporte par quels degrés Dieu l'avait attirée à être religieuse ».

Outre les deux écrits de la sœur Anne de Sainte-Eugénie déjà cités, Arnauld d'Andilly, *Remarques sur la vie et les vertus de ma sœur Anne de Sainte-Eugénie, dite dans le monde Mme de Saint-Ange*, dans *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 1734, t. II, p. 3-13. — La mère Agnès, *Mémoire sur Mme de Saint-Ange*, *ibid.*, p. 21-52. — Poulain, *Vies choisies des religieuses de Port-Royal*, Paris, 1786, t. II, p. 141-152. — *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, p. 479. — Rapin, *Mémoires*, éd. Aubineau, Paris, s. d., t. I, p. 118. — Maulvault, *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal*, Paris, 1902, p. 106. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, *passim*, voir la table.

A. VOGT.

31. ANNE DE SAINTE-MARINE LAIMÉ, sœur converse de Port-Royal, née vers 1635, fut envoyée en 1709, lors de la dispersion du monastère, aux annonciades célestes de Saint-Denis, puis, le 28 novembre, aux cordelières d'Amiens. Là, elle signa le formulaire, le 2 décembre, pour ne pas encourir d'excommunication et n'être point privée des sacrements. Elle mourut aux cordelières de Saint-Julien d'Amiens, le 18 janvier 1715.

Clémencet, *Histoire générale de Port-Royal*, t. IX, p. 494-497.

A. VOGT.

32. ANNE DE SAVOIE, impératrice d'Orient (1326-1360), fille d'Amédée V, comte de Savoie (t. II, col. 1159), et de Marie de Brabant, naquit à Chambéry vers 1306. En 1325, son frère, Édouard, comte de Savoie, reçut une ambassade de Constantinople, qui venait solliciter la main de la jeune princesse pour Andronic III, resté veuf d'Irène de Brunswick. Une demande analogue était faite en même temps par le roi de France pour son fils. Le comte de Savoie se décida pour Constantinople : un des principaux négociateurs de ce mariage fut d'ailleurs Théodore Paléologue, fils d'Andronic II, héritier par sa mère du marquisat de Montferrat, un

des principaux intermédiaires à cette époque entre l'Orient et l'Occident.

Jeanne de Savoie (elle quitta ce nom pour celui d'Anne), escortée d'une suite brillante, débarqua à Constantinople en février 1326. Mais elle tomba malade à son arrivée, et le mariage ne fut célébré qu'au mois d'octobre 1326, au milieu de grandes fêtes, parmi lesquelles un tournoi, où le jeune empereur se signala par ses exploits.

Anne de Savoie nous est surtout connue par son principal ennemi, Cantacuzène, et par des chroniqueurs grecs qui lui sont hostiles. Ils lui reprochèrent surtout l'entourage de compatriotes, qui formaient autour d'elle une petite cour, et ses relations avec les Génois. Elle paraît avoir été une femme violente, emportée, vindicative; elle vaut peut-être mieux cependant que le portrait tracé d'elle par Cantacuzène.

Pendant le règne d'Andronic III, elle ne paraît avoir joué aucun rôle et supporta sans se plaindre la faveur excessive accordée par l'empereur à Jean Cantacuzène. A la mort de son époux, en 1341, elle se trouva à la tête de l'empire avec deux enfants, dont l'aîné, Jean V, avait neuf ans. Elle confia d'abord la régence à Jean Cantacuzène, puis, excitée par le patriarche Jean et le parakimomène Alexis Apocauque, elle se brouilla avec lui. Pendant que Cantacuzène était en Thrace, elle fit signer par le jeune empereur une ordonnance qui le destituait de tous ses emplois et le condamnait à la confiscation des biens. Après des négociations qui échouèrent, Jean Cantacuzène se fit proclamer empereur à Didymotica, le 8 octobre 1341, tout en maintenant dans les acclamations les noms de l'impératrice et de Jean V avant le sien. Une guerre civile atroce déchira l'empire pendant six ans; les deux adversaires firent appel à l'étranger : Cantacuzène maria une de ses filles à un sultan turc, et l'impératrice Anne offrit aux Serbes une partie de la Macédoine. Pour trouver l'argent nécessaire à la solde des troupes, on pilla les trésors des églises et l'impératrice fut accusée d'avoir détourné à son profit une grande partie des sommes ainsi obtenues. Anne de Savoie confia le pouvoir à Alexis Apocauque, qui fit régner la terreur à Constantinople; lorsqu'il eut été tué par des prisonniers qu'il visitait (1345), l'impératrice ordonna pour le venger un massacre général dans les prisons. En 1347, elle fit déposer le patriarche Jean, ennemi des hésychastes, et elle célébra cet événement dans un festin lorsque Cantacuzène, qui assiégeait Constantinople, pénétra dans la ville : une des portes lui avait été livrée par un favori même de l'impératrice, l'Italien Facciolati. Anne songea d'abord à résister, puis, se voyant assiégée dans son palais, elle consentit à un accommodement. Cantacuzène lui laissa son rang d'impératrice et fit épouser sa fille, Hélène, au jeune empereur Jean V.

Anne de Savoie paraît avoir accepté sa nouvelle situation. Lorsqu'en 1351 Jean V voulut répudier Hélène Cantacuzène, pour épouser la sœur d'Étienne Douchan, l'impératrice Anne consentit à s'entremettre; elle se rendit à Thessalonique et alla elle-même au camp serbe négocier avec le kral de Serbie. Au fond, elle n'avait pas désarmé et elle se trouva aux côtés de son fils, lorsqu'il recommença la guerre contre son beau-père. Jean V lui confia le gouvernement de Thessalonique, qui lui était restée fidèle. Elle paraît avoir administré la ville avec beaucoup de sagesse et s'y maintint après la victoire de son fils sur Cantacuzène en 1354. Ce fut elle qui fit restaurer les fortifications de Thessalonique et, en 1355, elle fit ouvrir une porte du côté oriental, près de l'Acropole. Elle avait conservé sa foi romaine, entra vraisemblablement dans le tiers-ordre des franciscains et entreprit un voyage pour aller revoir son pays natal. Elle mourut à son retour, à Constantinople, en 1360.

Nicéphore Grégoras, *Histoire*, éd. de Bonn, 1855. — Jean Cantacuzène, *Histoire*, éd. de Bonn, 1828-1832. — Ducas, *Histoire*, édit. de Bonn, 1834. — Parisot, *Cantacuzène homme d'État et historien*, Paris, 1845. — Diehl, *Princesses latines à la cour des Paléologues (Figures byzantines)*, Paris, 1908, t. vi, p. 245-270. — Dino Muratore, *Una principessa sabauda sul trono di Bizanzio. Giovanna di Savoia, imperatrice Anna Paleologina*, Chambéry, 1906. — Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1913; *Topographie de Thessalonique*, Paris, 1913.

L. BRÉHIER.

33. ANNE DE SUÈDE (Sainte). Voir ANNE, 5, col. 316.

34. ANNE VSÉVOLODOVNA, sainte de l'Église russe. Les ménologes slaves en font mémoire au 3 novembre. Elle naquit à Kiev, du prince Vsévolod Iaroslavitch et d'une princesse grecque. En 1086, elle embrassa la vie religieuse dans le monastère de Saint-André, fondé par son père. Ensuite elle se rendit à Constantinople et retourna à Kiev, en 1090, avec le métropolitain Jean (1090-1091). Elle passa le reste de sa vie dans son monastère, et y établit une école. Sa mort eut lieu en 1112 ou en 1113.

Dictionnaire historique des saints vénérés dans l'Église russe, Saint-Petersbourg, 1862, p. 23. — Ignace, *Description abrégée des vies des saints russes*, XII^e siècle, Saint-Petersbourg, 1875, p. 20-21. — Barsionkov, *Sources de l'hagiographie russe*, Saint-Petersbourg, 1882, col. 41. — Tolstoï, *Le livre appelé La description des saints russes*, Moscou, 1888, p. 9. — Serge, *Calendrier complet de l'Orient*, Vladimir, 1901, t. II, p. 343.

A. PALMIERI.

35. ANNE-JULIE DE SAINTE-SYNCLÉTIQUE DE REMICOURT, religieuse de Port-Royal des Champs, dernière sous-prieure de la communauté lors de la persécution de 1709, était née en 1641. Elle fit profession en mai 1661, eut part aux persécutions de 1664, de 1679 et de 1709. A cette date, elle fut transférée de Port-Royal à Rouen, chez les bénédictines de Bellefond, où il semble qu'elle ait été mal traitée. Comme ses compagnes, elle finit par céder et signa, dit-on, le formulaire. Cependant on n'a jamais pu produire l'acte de soumission. En 1716, on obtint pour elle qu'elle fût transférée à l'abbaye de Gif; mais l'ordre du roi ne fut pas exécuté. Elle mourut à Bellefond, le 24 janvier 1718.

On a de la mère de Remicourt quelques écrits : 1^o *Son interrogatoire* en 1661; 2^o trois lettres publiées, l'une dans Pinault, *Histoire abrégée de la dernière persécution de Port-Royal*, s.l., 1750, t. I, p. 77; les deux autres dans la *Relation VIII^e in-4^o*, édit. 1724; 3^o *Relation sur plusieurs discours de la mère Angélique*, insérée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, t. III, p. 187.

Cerveau, *Nécrologe*, 1763, Supplément, t. IV, p. 64. — Clémencet, *Histoire générale de Port-Royal*, 1757, t. IX, p. 512; t. X, p. 90-91, 199-206. — *Histoire des persécutions des religieuses de Port-Royal*, écrites par elles-mêmes, Villefranche (Amsterdam), 1753, p. 150. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. VI, p. 221. — Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, éd. Gazier, p. 287. — Maulvault, *Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal*, p. 108.

A. VOGT.

36. ANNE-MARIE ANTIGO, clarisse. Elle naquit à Perpignan, en 1602, et reçut au baptême le nom de Corazne. Elle entra, le 24 mai 1621, au monastère de Sainte-Claire de la Passion de la même ville et y prononça ses vœux, le 26 juillet de l'année suivante. Elle fut élue abbesse pour trois ans, le 30 mars 1645. Après la conquête du Roussillon par Louis XIV, le gouverneur français de cette province, Sagarra, pour des motifs sans doute politiques, le 10 novembre 1652, l'envoya en exil avec dix-neuf de ses compagnes. La visite du monastère de Perpignan par Anne d'Autriche, reine de

France, mit fin à cet exil le 25 mai 1660; l'abbesse, Stéphanie d'Arcos, en profita pour demander leur retour. Deux brefs d'Alexandre VII du 17 juillet 1665 et du 24 décembre de l'année suivante mettent définitivement les clarisses sous la juridiction de l'ordinaire. En 1667; élue abbesse pour la deuxième fois en des circonstances rendues difficiles par la nouvelle juridiction, Anne-Marie, pour calmer les esprits, sollicite et obtient de Clément IX, le 5 avril 1669, un bref confirmant la décision de son prédécesseur. Elle mourut le 28 septembre 1676. Son corps fut placé à la salle du chapitre, dans une niche pratiquée dans la muraille, au-dessus de la table de l'autel. Le 23 mai 1731, à la prière des religieuses, l'évêque de Perpignan, Mgr de Lanta, fit la reconnaissance du corps et le trouva dans un parfait état de conservation. Il fut transféré successivement : en 1805, du chapitre, transformé en salle de détenus, à l'église de la Réal; puis, le 29 juillet 1842, au couvent des clarisses de la rue de la Monnaie; et ensuite, dans les divers locaux qui reçurent tour à tour le couvent, et en dernier, lieu de la salle du chapitre à la chapelle extérieure, dans un sarcophage en pierre.

La servante de Dieu T. R. M. Anne-Marie Antigo, Abbeville, 1905. — Guérin, *Auréole de sainte Claire*, Aix, 1867, p. 343. — G. Capeille, *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Perpignan, 1910, t. I, p. 16-18.

M. THOREL.

37. ANNE-MARIE DU CALVAIRE, clarisse. Appelée dans le monde Anne-Marie de Meilhac, elle naquit à Saintes, le 12 février 1644. Son père, Pierre de Malédent de Meilhac, était conseiller au parlement de Bordeaux. On la plaça, à neuf ans, chez les clarisses urbanistes de Limoges, où sa tante était religieuse. Elle en avait quinze lorsque l'évêque de Limoges, Mgr de Lafayette, lui permit, le 13 mai 1659, de fonder un monastère de clarisses plus austères. Comme la ville s'opposait à la fondation d'une nouvelle communauté qui devait être à la charge publique, elle adopta la règle des urbanistes, en y ajoutant des constitutions plus sévères. Elle obtint du provincial des franciscains d'Aquitaine, de qui dépendaient les urbanistes de Limoges, quatre religieuses, parmi lesquelles sa tante et la première supérieure de la nouvelle maison, mère de Puylaurens. Le *Petit-Couvent des Clairettes* fut ainsi fondé le 6 août 1659. Elle-même y prenait l'habit, le 12 du même mois, comme sœur converse. Le 16 août de l'année suivante marque la date de sa profession, et elle prit le voile de religieuse de chœur, le 12 août 1661. Alexandre VII approuva la fondation du Petit-Couvent par bulle du 3 septembre 1664. Les constitutions furent approuvées un peu plus tard. Anne-Marie était maîtresse des novices depuis trois années, lorsqu'elle mourut le 2 février 1673, âgée de vingt-neuf ans. M. de Bretonvilliers, successeur immédiat de M. Olier, avait été son directeur depuis la fondation du grand séminaire, en 1666. Son patrimoine fut consacré à l'établissement, à Limoges, d'une maison de lazaristes pour les missions dans le diocèse, du grand séminaire confié aux sulpiciens et d'un hôpital général pour les pauvres.

Un mémoire manuscrit sur la vie d'Anne-Marie du Calvaire, rédigé par son confesseur, se conserve chez les clarettes de Limoges.

Guérin, *Auréole de sainte Claire*, Aix, 1867, p. 424. — R. P. Léon de Clary, *Auréole séraphique*, Paris, t. II, p. 35. — *Histoire abrégée de l'ordre de sainte Claire*, Lyon-Tournai, t. II, p. 250.

M. THOREL.

38. ANNE-MARIE DE LA CONCEPTION, cistercienne espagnole, née au hameau de Outo, paroisse de Barres, district de Castro Pol, non loin de Ribadío, dans les Asturies. Elle était fille naturelle de Diego Bermudez Diaz Mon. Élevée avec soin par son grand-père Francisco Bermudez Diaz, elle fut,

dès son enfance, appelée à marcher dans des voies extraordinaires. Elle prit l'habit du Carmel sans quitter sa maison : son confesseur, un franciscain, voulut la faire entrer chez les capucines de la Coruña, puis, comme converse, chez les franciscaines de Zamora : la mort de son grand-père et d'autres circonstances firent échouer ces projets. Anne prit l'habit chez les cisterciennes récolètes de Santa Ana de Valladolid, le 13 mars 1694. Elle éprouva une grande difficulté à apprendre l'office et les cérémonies de l'ordre; ce qui, avec le retard de paiement de sa dot, fit différer sa profession. On songea même à la faire passer au rang des converses. Enfin au bout de quinze mois de noviciat, elle émit ses vœux. Elle eut beaucoup à souffrir des persécutions du démon, des autres religieuses et aussi parfois de ses confesseurs, qui ne se rendirent pas toujours compte de l'origine de ses grâces extraordinaires, et la crurent dans l'illusion. Elle mourut en odeur de sainteté le 8 juillet 1746, âgée de soixante-dix-huit ans, après cinquante-quatre ans de vie monastique.

Muñiz, *Medulla historica cisterciense*, Valladolid, 1785, t. IV, p. 220 sq., 315 sq.

R. TRULHE.

39. ANNE-MARIE ERRAUX ou RAUX (Bienheureuse), ursuline de Valenciennes, mise à mort le 23 octobre 1794. Voir MARIE-CLOTILDE DE SAINT-FRANÇOIS BORGIA (Bienheureuse).

40. ANNE-MARIE JAVOUHEY. Voir JAVOUHEY (Anne-Marie).

41. ANNE-MARIE LAPINI, fondatrice des sœurs stigmatines, naquit à Florence, le 27 mai 1809, de parents honnêtes et pieux, Joseph Fiorelli et Roseline Pecorai. De bonne heure elle fit preuve des plus heureuses dispositions et semblait destinée à la vie religieuse : cependant elle ne pouvait rester ni chez les clarisses, ni chez les capucines, ni chez les carmélites, par suite de sa frêle santé et aussi de la situation précaire de sa famille, où sa présence était presque nécessaire. Son père, qui avait consenti avec regret à son entrée au couvent, voulut la fixer dans le monde. Un jeune homme qui fréquentait la maison, Jean Lapini, la demanda en mariage. Anne-Marie refusa net et, pour mieux accentuer son refus, demanda à quitter le toit paternel. Toutefois, comme l'éconduit allait partir au service militaire, les choses en restèrent là. Quand il revint, Jean Lapini réitéra sa demande et la pieuse fille, après avoir longuement prié et de l'avis de son confesseur, crut devoir consentir à cette union, tout en pressentant qu'elle lui apporterait plus d'épreuves que de joies. Elles ne se trompait point. Son mari avait une conduite peu régulière et la jeune femme souffrait péniblement comme épouse et comme chrétienne. Une maladie ramena le pécheur dans la bonne voie et il mourut pieusement. Veuve après neuf ans de mariage, Anne-Marie, qui était déjà entrée dans le tiers-ordre de saint François, repoussa toute nouvelle proposition d'établissement, pour se donner entièrement aux œuvres de piété et de miséricorde. Bien qu'elle gagnât péniblement sa vie par son travail, elle trouvait cependant le moyen de venir en aide aux malades, qu'elle soignait de son mieux. Tombée malade à son tour, elle était charitablement assistée par une autre tertiaire, Élisabeth Marrini, qu'elle garda avec elle après sa convalescence et qui devait être la première compagne de ses entreprises. Les troubles des années 1846 et 1849 entravèrent ses projets, mais quand le calme renaquit en Toscane, encouragée par l'archevêque de Florence, elle jeta les fondements d'une nouvelle congrégation reli-

gieuse. Le P. Athanase de Signa, franciscain, qui la dirigeait, lui imposa l'habit religieux, ainsi qu'à ses compagnes, la veille de la Pentecôte de 1850, et il leur donnait le nom de pauvres filles des stigmates de saint François. Le but du nouvel institut était l'éducation des enfants pauvres. Bientôt, leur premier asile étant devenu trop étroit, car les vocations commençaient à affluer, elles purent, grâce à la protection et aux largesses de la grande-duchesse, Marie-Caroline de Toscane, s'installer dans l'ancienne maison de campagne des religieux des écoles pies, la villa Fantina. L'année suivante, elle ouvrait de nouvelles maisons à Fiesole et à Monte-Carlo; en moins de dix ans, elle en avait fondé douze, dans le centre et le midi de l'Italie. En 1854, elle était allée à Rome se prosterner aux pieds de Pie IX, qui approuvait son institut et lui donnait un cardinal protecteur. En 1859, Anne-Marie était de nouveau à Rome, en revenant de Naples, où elle était allée ouvrir un nouveau refuge, et le même pontife lui accordait les plus paternelles bénédictions. Ses forces qui déclinaient, les maladies qui la minaient sourdement, lui faisaient prévoir une fin prochaine; aussi elle se déchargea sur une autre de la direction de sa congrégation et, retirée dans la maison mère de l'institut, dite del Portico, à Florence, elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Anne-Marie-Lapini s'endormit pieusement dans le Seigneur le 15 avril 1860. L'institut des stigmates fut définitivement approuvé par Léon XIII en 1889 et la cause de béatification de la fondatrice a été introduite le 15 janvier 1918.

Acta apostolicae Sedis, t. x, p. 99.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

42. ANNE-MARIE TAÏGI (Bienheureuse), née à Sienne le 29 mai 1769, de Louis Giannetti et de Maria Masi. Louis Giannetti, pharmacien aisé, dut quitter sa ville natale après des revers de fortune et vint s'établir à Rome. C'est là que sa fille Anne-Marie épousa, à vingt ans, Domenico Taïgi, valet de chambre au service de la famille Chigi. Du consentement de son mari, elle se fit agréger au tiers-ordre séculier des trinitaires. Elle vécut jusqu'à une vieillesse avancée, dans la pratique héroïque des plus humbles devoirs d'épouse et de mère chrétienne. Elle eut sept enfants, dont quatre moururent jeunes, mais dont les autres firent d'elle une grand-mère très entourée. Favorisée de grâces extraordinaires et du don des miracles, elle mourut en odeur de sainteté, le 9 juin 1837. Elle a été béatifiée par Benoît XV, le 30 mai 1920.

D'après les actes du *Procès de béatification*, et P. Silvestro dell' Addolorata, *Una madre secondo il Vangelo: Vita della venerabile serva di Dio Anna-Maria Taïgi*, Rome, 1901.

F. BONNARD.

43. ANNE-MARIE-MADELEINE THOURET. Voir CHARLOTTE DE LA RÉSURRECTION.

44. ANNE-PHILIPPE DES ANGES, religieuse augustine, née à Medina del Campo, d'une noble famille, en 1664. Elle embrassa la vie religieuse dans le monastère des augustines de sa ville natale. Elle y donna l'exemple de la patience la plus héroïque au milieu des infirmités les plus douloureuses et des plus dures contradictions, et mourut le 29 octobre 1710. Sa vie a été écrite par l'augustin Jean Ellacurriaga, *Vida de la venerable madre Ana Phelipa de los Angeles, recoleta agustina professa en el convento de la villa de Medina del Campo*, Madrid, 1728.

Moral, *Catalogo de escritores agustinos espanoles, dans La ciudad de Dios*, t. xxxiv, p. 366-367; t. liv, p. 466-467, 535-537.

A. PALMIERI.

45. ANNE-TOUSSAINT DE VOLVIRE, ditela *Sainte de Néant* (1653-1694), née au château du Bois-de-la-Roche (diocèse de Vannes). A la suite d'un accident, où elle n'échappa à la mort que par miracle, elle se donna tout à Dieu et aux œuvres de charité. Sa vie se passa, dans le château paternel, à faire l'aumône, à instruire les enfants et les ignorants, à consoler les malheureux, à visiter les pauvres et les malades de la région. Véritable religieuse par le costume, la coiffe et la robe noire, et par ses vertus éminentes, sans en porter le nom ni en prendre les engagements, elle mourut en odeur de sainteté au Bois-de-la-Roche, le 22 février 1694. Elle fut enterrée dans l'église paroissiale de Néant, où ses restes vénérés reposent encore et attirent toujours des pèlerins. Sa mémoire est en bénédiction dans le pays.

Lobineau-Tresvaux, *Vies des saints de Bretagne*, t. v, p. 269-280. — Ogée, *Nouveau dictionnaire de Bretagne*, au mot *Néant*. — Abbé Piédeferrière, *Vie d'Anne-Toussainte de Volvire, dite la Sainte de Néant*, Nantes, 1871. — Archives communales de Plœrmel, année 1653. — Rosenzweig, *Archives départementales du Morbihan: Registres paroissiaux*, série E, Supplément, 1^{re} partie, p. 223-224.

J. CHEMIN.

ANNEBAUT (JACQUES, cardinal d'), issu d'une famille normande, était fils de Jean II d'Annebaut et de Marguerite Blosset, et frère de Claude d'Annebaut, maréchal et amiral de France. Il était neveu de Jean IV Le Veneur de Tillières, qui se démit en sa faveur de l'évêché de Lisieux en 1539, tout en se réservant, avec l'agrément du pape, la juridiction spirituelle et temporelle. Jacques d'Annebaut, d'ailleurs, n'était pas encore prêtre, ce n'est que le 3 mai 1545 (son prédécesseur étant décédé le 7 août 1543) qu'il fut ordonné prêtre et consacré évêque, en l'abbaye du Bec, que François I^{er} lui avait donnée. Il était chanoine de Rouen, archidiacre de Lisieux, doyen d'Évreux, abbé du Bec, du Mont-Saint-Michel, de Saint-Taurin d'Évreux, de Saint-Pierre et Saint-Paul de Ferrières au diocèse de Sens, et aumônier ordinaire du roi. Il semble qu'avant de prendre possession de son évêché, c'est au Mont-Saint-Michel qu'il vivait retiré. Le chapeau de cardinal, du titre de Sainte-Susanne, lui avait été accordé lors de la promotion de décembre 1544. En 1547, il assista aux obsèques de François I^{er}, mais, son frère étant en disgrâce, il ne pouvait demeurer à la cour.

En 1545, il avait été autorisé à vendre des bois pour faire des travaux à son évêché et à l'abbaye du Bec. L'abbé Le Brasseur et le P. Dumoutier l'accusèrent même d'avoir dilapidé les biens de ses abbayes du Bec et de Saint-Taurin. Il fit, dit-on, bâtir le château d'Annebaut et travailler à celui des Loges. Il est certain, d'autre part, qu'il contribua à réparer sa cathédrale après le désastre du 17 mars 1554, où la grande tour, s'étant effondrée, avait écrasé dans sa chute une partie des voûtes de l'église et les maisons voisines.

Il mourut en juin 1558, à Rouen; on ne connaît pas avec certitude le lieu de sa sépulture.

H. de Formeville, *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux*, Lisieux, 1873, t. II, p. 216-220. — Louis du Bois, *Histoire de Lisieux*, Lisieux, 1845, t. I, p. 439. — *Catalogue des actes de François I^{er}*.

Michel PRÉVOST.

1. ANNECY. — I. Histoire sommaire. II. Le château, les enceintes de la ville, le palais de l'Île. III. Population. IV. Églises paroissiales. V. Cathédrale, chapitre. VI. Séminaire. VII. Communautés religieuses. VIII. Établissements de bienfaisance. IX. Enseignement. X. Chapelles.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — Les bords du lac d'Annecy étaient certainement habités à l'époque préhistorique. Les découvertes faites dans le cours du XIX^e siècle le prouvent abondamment. L'existence d'une station

de pêcheurs à l'entrée du port d'Annecy actuel, à la première et à la deuxième période lacustre, a été démontrée par des trouvailles qui en fixent les limites et en montrent l'importance.

Plus tard, au 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, un vicus gallo-romain se formait dans la plaine des Fins, voisine d'Annecy, près de la berge du Fier, dans une région plus saine que l'estuaire du lac. C'était *Boutae*, d'après un fragment d'inscription, ou *Bautas*, selon l'Itinéraire d'Antonin. Cette ville, car c'en fut une, avec son forum, ses thermes, son théâtre, ses marchés, s'élevait sur la voie impériale allant de *Darentasia* (Moultiers) à *Genava* (Genève). Sa population agglomérée ne semble guère avoir dépassé 2 000 habitants. Mais, à en juger par le résultat des fouilles méthodiques qui ont été faites, l'état de civilisation du vicus était fort remarquable. Des inscriptions mentionnent l'établissement d'une horloge publique et d'autres indiquent la construction d'une basilique avec portiques. *Boutae* était du territoire de Vienne, occupé par les Allobroges, et l'*oppidum* le plus voisin était Genève.

Elle eut à deux reprises à subir les ravages de l'incendie et, vers la fin du 5^e siècle, elle disparaît, sans doute ensevelie sous le flot des invasions barbares ou abandonnée pour une cause qu'il est impossible de savoir. Déjà les Burgondes, qui avaient envahi la *Sabaudia*, occupèrent *Boutae*. On trouve, en effet, un cimetière burgonde superposé au cimetière primitif gallo-romain. Mais, dans l'un comme dans l'autre, même vers la fin du 5^e siècle, alors que *Boutae* continuait encore à être habitée, il n'y a aucun indice de christianisme, ni dans les sarcophages ni dans les inscriptions. Cette petite ville disparut donc avant la prédication de l'Évangile sur les bords du lac d'Annecy.

Après le cataclysme social qui ruina notre vicus, la population de *Boutae* se retira sur la colline voisine, où s'élevait la villa *Aniciacus*, d'où serait venu le nom d'Annecy (Annecy-le-Vieux). Du reste, les Burgondes, en quittant *Boutae*, obéirent au besoin qu'allaient créer les changements religieux. Dès 517, le roi Sigismond s'était converti au catholicisme et ses sujets délaissèrent les centres païens, comme *Boutae*, pour se porter vers des localités privilégiées, qui possédaient des lieux du culte chrétien.

Quand enfin on songea, pour assurer sa vie, à se fortifier dans un endroit inexpugnable, on choisit, afin d'y bâtir un lieu de refuge, le rocher qui domine l'Annecy actuel et qui porte encore aujourd'hui son antique château fort. C'est ainsi qu'on abandonna la colline aux riches villas, qui devint forcément Annecy-le-Vieux, pour se grouper à l'abri du rocher et du retranchement qu'on venait de construire au-dessus de l'ancien village des pêcheurs. Ce fut l'origine d'Annecy-le-Neuf ou d'Annecy.

Après les Burgondes, les rois francs occupèrent le territoire de la *civitas Gebennensis*, qui devait devenir le diocèse de Genève, et en particulier la région désignée plus tard sous le nom de Genevois (534-888). Lors du démembrement de l'empire carolingien, ce territoire dépendit, ainsi que les provinces voisines, du nouveau royaume de Bourgogne (888-1032).

Entre temps, le roi Lothaire II, en 867, énumère, parmi les possessions qu'il abandonne à la reine Thetberge, la terre d'Annecy. En 1011, Rodolphe III, roi de Bourgogne, indique la même propriété comme appartenant à son domaine privé. Ce sont les deux premières mentions d'Annecy dans des documents authentiques.

A la mort de Rodolphe III, le dernier roi de Bourgogne, le pays passa sous la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, Conrad le Salique. Ce fut le moment

où furent définitivement constitués les pouvoirs temporels des évêques de la région, Genève, Sion, Aoste, Belley, Lausanne. Ils reçurent des empereurs confirmation des droits régaliens que les derniers Rodolphiens leur avaient concédés. Déjà, en 1002, ces évêques sont qualifiés du *principes regni* dans un document de Rodolphe III. L'évêque de Genève jouissait de l'immunité dans la ville et sa banlieue. La qualité de prince de l'empire, qui lui fut accordée plus tard, n'est que la ratification du fait existant.

Dans la dislocation du pouvoir royal, au début du 11^e siècle, et l'établissement du régime féodal, les comtes de Genève exercèrent sur le territoire de la *civitas* de Genève, c'est-à-dire sur le Genevois, un pouvoir presque souverain, que ne gênait guère le lointain suzerain, l'empereur germanique. C'est sans doute vers ce temps que fut élevé sur le rocher dominant le lac, et non loin des ruines oubliées de *Boutae*, non plus un simple retranchement, mais le premier château d'Annecy. L'agglomération des nouveaux venus fut si considérable qu'en 1132 la chapelle Saint-Maurice, qui existait au pied du château, fut érigée en église paroissiale.

A cette date, le château appartenait aux comtes, et leur appartiendra désormais. Plutôt que de résider à Genève, où ils n'étaient que les vassaux, les avoués et défenseurs de l'évêque, ils s'établirent de préférence à Annecy ou dans la région; la ville devint leur capitale de fait. Commenant avec Gérolde, descendant par sa mère des Rodolphiens, cette race se perpétua pendant quatre siècles, fondant des monastères, accordant des franchises à Rumilly (1291), La Roche (1335), Thônes (1350), etc., franchises qui ne furent pour Annecy (1367) que la confirmation de concessions déjà anciennes. En 1401, les héritiers de l'antipape Clément VII, Robert de Genève, dernier descendant de la race, vendirent le comté à Amédée VIII de Savoie, qui le donna en apanage à son petit-fils Philippe (1434). En 1514, un autre Philippe le reçut de son père, le duc Charles III, et fonda la souche à demi-française des ducs de Savoie-Nemours, dont la mort du dernier descendant, en 1659, rendit définitivement le pays aux ducs de Savoie.

II. LE CHATEAU. — Ce monument, qui semble avoir été l'origine de l'Annecy médiéval, eut des vicissitudes assez variées. En 1032, au démembrement du royaume de Bourgogne, le château ne semble pas avoir existé. Vers la première moitié du 11^e siècle, les comtes de Genève avaient un château à Annecy. En 1340, il fut détruit par un terrible incendie, qui couvrit la ville de cendres. Amédée III, comte de Genève, le fit réparer de la façon la plus économique en utilisant les murs existants. Brûlé une seconde fois en 1412, il fut restauré par le comte de Savoie Amédée VIII, qui se contenta encore de reprendre en sous-œuvre les anciennes constructions. Au 16^e siècle, les ducs de Genevois-Nemours ajoutèrent aux parties conservées un corps de bâtiment considérable, le « logis Nemours ».

Abandonné dès la fin du 17^e siècle, il servit de caserne, lors de l'occupation espagnole de 1742, et à présent il est encore affecté à cet usage.

Henri IV logea au château Nemours en 1600.

Enceintes de la ville. — Annecy a vu par trois fois reculer son enceinte. Toujours le château est comme le point culminant et principal de la ville.

Une première enceinte s'étendait dès les escarpements du château jusqu'au Thiou, le plus grand déversoir du lac. La seconde franchissait ce canal et allait jusqu'à la porte des Fabriques. C'était vers la fin du 13^e siècle. Un troisième agrandissement, au 14^e siècle, comprenait la chapelle de Notre-Dame de Liesse, devenue célèbre, et s'étendait naturellement jusqu'au canal du Vassé, déversoir secondaire du lac

Les enceintes intérieures furent peu à peu démolies. Plusieurs portes restent debout. Les deux plus curieuses sont : la porte Perrière de la première enceinte et la porte Sainte-Claire (xiv^e siècle), à créneaux et à machicolis.

Palais de l'Île. — Tour à tour résidence des châteaux, hôtel monétaire, palais de justice, prison, asile des vieillards, cette antique construction abrite aujourd'hui un musée lapidaire et a été classée comme monument historique (1900). Plaisamment posé au milieu du Thiou, dont il partage les eaux en deux courants, cet édifice, « à forme de galère », dont la chapelle constitue la proue, remonte par ses parties anciennes au xiii^e siècle.

Antoine Favre, le célèbre jurisconsulte, le père de l'académicien Vaugelas, y présida le conseil judiciaire du Genevois, avant d'être appelé au sénat de Savoie. Pendant la Révolution, bien des prêtres et religieux furent écroués au palais de l'Île et, dans le cours du xix^e siècle, un hospice de vieillards, tenu par des religieuses, y fut momentanément installé.

III. POPULATION. — Si, d'après le dernier recensement, Annecy compte 15 600 habitants, sa population était loin de ce chiffre autrefois. En 1807, elle était de 5 130; de 2 011, en 1561; de 250 feux, soit environ 1 500 habitants, en 1445; de 300 feux, environ 1 800 habitants, en 1401. L'Annecy de saint François de Sales ne dépassait pas 3 000 habitants.

IV. ÉGLISES PAROISSIALES. — 1^o *Saint-Maurice.* — Jusqu'au Concordat, il n'y eut qu'une paroisse à Annecy, la chapelle au pied du château, qui doit son origine probablement au culte qu'avaient pour le martyr de la légion thébaine à Agaune le roi burgonde saint Sigismond. Devenue paroisse, elle fut cependant remplacée par un sanctuaire nouveau, que consacra l'évêque de Genève Humbert de Grammont, le 12 octobre 1132. Celui-ci était un édifice roman à une seule nef, dont on peut encore se faire une idée par le plan de Chastillon (1598) et la gravure du *Theatrum Sabaudiae* (xviii^e siècle). L'entrée principale était précédée d'un porche et le clocher s'élevait massif au carré du transept, à la manière des églises romanes de style primitif. De nombreuses chapelles en garnissaient le pourtour intérieur. La plus célèbre était celle de Saint-Antoine. Incendiée en 1320 et 1448, l'église fut restaurée chaque fois et, à la fin du xviii^e siècle, elle devenait insuffisante pour la population.

Dans la division du diocèse, le décanat d'Annecy comprit quatre-vingt-seize paroisses. C'était le plus peuplé des huit qui formèrent cette division, et le doyen fut à l'origine distinct du curé ou du prêtre ayant charge d'âme. Ce dernier est désigné sous le titre de chapelain en 1132, tandis que les doyens semblent remonter au x^e siècle, et l'on a du reste le nom de quelques doyens à des dates antérieures, 1085 et 1156.

Le 26 avril 1397, la paroisse perdit son autonomie et fut annexée par le pape d'Avignon, Benoît XIII, à la collégiale, qu'il venait de fonder, de Notre-Dame de Liesse. Dès lors le curé d'Annecy fut nommé par le chapitre, qui, ayant ainsi charge d'âmes, se faisait suppléer par le chanoine sacristain ou quelque autre ecclésiastique idoine. A la Révolution, l'église fut vendue et le clocher démoli, 3 ventôse an II (21 février 1794). Il n'en reste plus vestige aujourd'hui. Elle avait été déjà remplacée, comme lieu de culte, par l'église des dominicains, devenue propriété nationale, en automne 1792. Le service paroissial y fut rétabli au concordat.

2^o *Notre-Dame de Liesse*, hospice, collégiale, paroisse. — En dehors de l'enceinte du *burgum* d'Annecy, s'éleva primitivement un oratoire, avec une statue qui représentait Notre-Dame, pleine de grâce et de « liesse » (joie). La chapelle devint promptement un lieu de pèlerinage, et un hospice s'éleva tout auprès, pour

recevoir les pèlerins. Hospice et chapelle existent dès le xiii^e siècle et les pèlerins affluent. Au commencement du siècle suivant, on dut reconstruire l'hospice, devenu trop exigü. Des transactions arrêtées entre le curé d'Annecy et les religieux de Talloires, qui revendiquent certains droits à eux concédés par le comte Guillaume I^{er} (1192), font ressortir l'importance déjà considérable de ce lieu de dévotion. En 1316, les moines déclarent se contenter d'une redevance annuelle de cinquante sous genevois pour toutes les offrandes; en 1361, ils font de nouvelles réclamations, auxquelles il fallut obtempérer.

Urban V, en 1362, Grégoire XI, en 1370, accordèrent des indulgences aux pèlerins et aux bienfaiteurs de l'hospice. Le comte Amédée III, qui résidait d'ordinaire en son château d'Annecy, voulut transformer la chapelle en église ogivale à trois nefs et commença l'œuvre en 1360. Ses fils la poursuivirent et l'église fut consacrée en 1398. Ce fut Robert, le cinquième de ses fils, qui lui donna son vrai couronnement. Devenu pape d'Avignon, sous le nom de Clément VII, il enrichit Notre-Dame de Liesse de faveurs spirituelles : en particulier, un jubilé tous les sept ans, pour la veille, le jour et le lendemain de la Nativité de la Vierge (bulles du 17 février 1388 et 5 avril 1394). Ce jubilé ou *Grands Pardons*, approuvé du reste par les papes légitimes, qui confirmèrent les premiers privilèges, attirait à Annecy des foules notables. On dit que, la première fois qu'il se célébra, il nuisit au jubilé de Rome, avec lequel il coïncida. En 1418, les Grands Pardons furent présidés par le pape Martin V, qui s'arrêta à Annecy du 5 au 9 septembre, et en 1710 l'affluence n'avait pas diminué : on compta 25 000 communions.

Clément VII avait en outre l'intention d'ériger en collégiale l'église bâtie par son père, et son projet fut réalisé par Benoît XIII, qui lui succéda (31 août 1395). Celui-ci créa un chapitre insigne de douze chanoines. Plus tard, quand les biens de la collégiale eurent augmenté, douze bénéficiers ou prêtres d'honneur furent adjoints aux chanoines, pour le service des paroisses rurales annexées. Le premier dignitaire de la collégiale, comme successeur du doyen rural d'Annecy, s'appelait doyen. C'est dans cette église que le saint Saire fut exposé en 1566. Les grandes cérémonies religieuses de la ville, les funérailles princières, les discours d'apparat avaient lieu à Notre-Dame, et c'est là que les ducs de Genevois-Nemours eurent leur tombeau.

Bien que l'arrivée à Annecy, au xvi^e siècle, du chapitre de Saint-Pierre de Genève, ait été de nature à provoquer des conflits de préséance, au grand détriment du prestige de la collégiale, celle-ci se maintenait encore, avec ses privilèges et son indépendance, au moment où éclata la Révolution.

L'église, abandonnée en 1793, fut démolie en partie. En 1825, ce qui en avait été conservé fut rendu au culte et forma une seconde paroisse, celle de Notre-Dame, où il n'y a plus de Grands Pardons. L'église mutilée ne tarda pas à paraître insuffisante et, en 1848, on la démolit. Sur son emplacement on éleva la grande église de style grec que l'on voit aujourd'hui. Il ne reste à présent de l'ancien édifice que le clocher, qui en est contemporain, au moins dans sa base : superbe tour carrée, de 35 mètres de haut, du xiv^e ou xv^e siècle. La partie supérieure, avec ses tourelles d'angle, ses colonnes, rappelle la manière de la Renaissance. Incliné à sa base, comme la tour de Pise, ce clocher est surmonté d'une flèche élancée de 25 mètres, y compris la croix. Avec ses caractères architectoniques curieux et deux rangées de baies à plein cintre qui lui donnent un faux air romano-byzantin, il est un des beaux monuments d'Annecy.

V. LA CATHÉDRALE, LE CHAPITRE. — L'église qui sert de cathédrale a gardé beaucoup de son caractère

et de son rôle primitif d'église conventuelle. Elle doit son origine à un illustre et riche fonctionnaire de la cour romaine, né en Savoie, et qui n'oublia jamais sa patrie : l'abbéviateur du parc majeur, Pierre de Lambert, chanoine de Genève, créé, par Clément VII, évêque de Caserte dans le royaume de Naples, en 1533. Cf. Eubel, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 170, note 5. Ce personnage, de bonne famille savoyarde, mais qui passa toute sa vie au service de la curie, où il fit une assez brillante carrière, voulut faire bénéficier son pays natal des richesses qu'il y avait amassées. Lorsqu'en 1535 les cordeliers succédèrent aux célestins, dans le couvent que leur avait fait construire Pierre de Lambert, ils n'avaient encore qu'une chapelle provisoire. Il les pourvut d'une belle église, qui fut consacrée le 12 octobre 1539, avec cette inscription sur la frise : *Salutiferae cruci ac divo Francisco Lambertorum propago dicavit*, 1535. Mais, dès 1538, les chanoines de Saint-Pierre de Genève, expulsés de leur cathédrale, furent admis à y célébrer leur office, et à partir de 1568, date à laquelle les évêques de Genève se fixèrent à Annecy, elle servit de cathédrale. L'attribution fut faite définitivement en 1771, par Clément XIV, et l'église changea son titre de Saint-François en celui de Saint-Pierre, en souvenir de l'antique église de Saint-Pierre-ès-Liens de Genève, depuis deux siècles la proie des hérétiques.

Construite à une époque de transition, où l'art ogival déclinait, l'église est de son temps et ses caractères sont accusés. Elle n'a rien qui rappelle les grandes cathédrales, ni l'ampleur, ni la richesse des décorations ; cependant son élévation, sa belle rosace et la perfection de ses lignes donnent un certain air à son intérieur. Illustrée par l'épiscopat glorieux de saint François de Sales, elle garde d'autres souvenirs. En octobre 1600, Henri IV enleva la ville d'Annecy à son ennemi le duc de Savoie. Le 8, « S. M. est allé ouyr, nous dit un contemporain, la messe à Saint-François... S. M. tout le long de la messe a tenu par la main mon dict seigneur evesque (Mgr de Granier) et ont longtemps parlé ensemble. » J.-J. Rousseau chanta dans la cathédrale avec les enfants de chœur de la maîtrise. En 1793, celle-ci devint un instant le temple de la Raison, et, de 1803 à 1825, l'église paroissiale de Saint Pierre. Dès 1825, elle est restée exclusivement la cathédrale.

Sur l'emplacement du couvent des cordeliers et d'autres maisons, parmi lesquelles le logis occupé par Mme de Warens, lorsqu'elle accueillit J.-J. Rousseau, fut élevé, vers la fin du XVIII^e siècle, l'évêché, vaste et grandiose palais, dont l'évêque a été dépossédé en 1907. En face se voit encore la façade noirâtre et les croisées à meneaux de la maison des Lambert, demeure de saint François de Sales pendant la première partie de son épiscopat (1602-1610). Il y écrivit *L'Introduction à la vie dévote*.

Le chapitre de Saint-Pierre. — Composé d'abord de chanoines réguliers, dont il serait difficile de dire quand ils se sécularisèrent, ce corps illustre, ayant à sa tête un prévôt, a compté parmi ses membres nombre d'hommes les plus distingués de la Savoie. Il semble avoir été pleinement constitué au XI^e siècle, et dès lors son histoire se déroule assez paisiblement pendant cinq cents ans. Dépossédés de la plupart de leurs riches terres et rentes par les syndics et conseil de Genève, les trente chanoines, après avoir célébré une dernière fois leur office le 8 août 1535, quittèrent isolément la ville, se réunirent à Seyssel, puis à Rumilly, où ils reprirent leurs fonctions, mais furent bientôt congédiés par les moine de Talloires, bénéficiers du lieu. Ils s'établirent à Annecy, ville « bien rangée et parfaitement orthodoxe », d'abord dans l'église paroissiale, puis, le 2 août 1538, en celle des cordeliers, qui les reçut moyennant une redevance de cent florins par an. Grégoire XIII

et Clément VIII les autorisèrent à recevoir des cures en bénéfices, et le chapitre continua, malgré sa pauvreté, à soutenir ses glorieuses traditions. J.-J. Rousseau, qui le connut de près un certain temps, conserva le souvenir de son air de noblesse : « L'ancien chapitre de Genève, dit-il, où jadis tant de princes et d'évêques se faisaient honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur, mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut être gentilhomme ou docteur de Sorbonne. »

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il fournit quatre évêques : J.-P. Biord et J.-M. Paget à Genève, P. Fr. de Sales à Aoste, Michel Conseil à Chambéry. Quatre autres devaient sortir plus tard de ses rangs : de Thiollaz, premier évêque d'Annecy, Bigex, archevêque de Chambéry, de Varicourt, évêque d'Orléans, Besson, évêque de Metz. En 1802, le nouveau chapitre de Chambéry-Genève comptait quatre chanoines sur dix, de l'ancien diocèse de Genève.

Pie VII, en relevant le siège de Genève à Annecy, le 15 février 1822, réorganisa le chapitre dans des conditions nouvelles, en le composant de dix membres, dont trois dignitaires, le prévôt, l'archidiacre et le chantre. Parmi les chanoines honoraires, les deux curés d'Annecy le sont de droit. L'évêque actuel, Mgr Campistron, a commencé à nommer des chanoines d'honneur parmi les évêques de France.

Les Macchabées. — En 1406, le cardinal de Brogny (ci-dessus, t. II, col. 475) avait fondé près de la cathédrale de Genève une chapelle collégiale, dédiée à la sainte Vierge, magnifique monument ogival encore debout, dont il confia le service à un chapitre de douze chanoines qu'on nomma plus tard les Macchabées. En 1535, ils vinrent demander asile aux cordeliers d'Annecy. L'évêque Fr. de Bachod leur obtint, en 1557, le cloître de ces religieux, où ils remplirent pendant deux cents ans leurs fonctions capitulaires. En 1757, ils se transportèrent dans la chapelle de la petite Visitation (2^e monastère). Dénués de ressources, peu nombreux et réduits à exercer des ministères qui les éloignaient de leur centre, les Macchabées n'avaient plus qu'un semblant de vie quand la Révolution les supprima.

VI. LE SÉMINAIRE. — Saint François de Sales et son prédécesseur Claude de Granier espérèrent en vain créer un grand séminaire, selon les desiderata du concile de Trente, pour combattre plus efficacement l'hérésie : les circonstances ne leur permirent pas de réaliser ce projet. Un de leurs successeurs, Juste Guérin, sur les instances souvent réitérées de Rome, et avec l'appui de la mère de Chantal, décida le célèbre diplomate commandeur de Sillery à verser entre les mains de saint Vincent de Paul 40 000 livres tournois, puis 10 000, pour l'envoi à Annecy de quelques prêtres de la Mission. M. Vincent avait promis de les envoyer le 15 septembre 1639 ; ils n'arrivèrent qu'en février 1640, au nombre de cinq. Ils inaugurèrent l'œuvre des ordinands en réunissant, le 18 octobre 1641, quelques jeunes gens, qui devaient séjourner auprès d'eux une année entière. Dans leur maison, les lazaristes enseignaient l'Écriture sainte, la théologie morale et dogmatique, les cas de conscience, le chant, le comput ecclésiastique, les cérémonies. Au collège d'Annecy, il y avait des cours de théologie dogmatique. C'est ainsi que, grâce aux soins de Mgr Guérin, Annecy fut doté d'un séminaire « avant tous les diocèses de France ». *Procès pour la béatification de saint Vincent de Paul*, déposition du témoin Pierre Challier.

Néanmoins l'œuvre végéta jusqu'au moment où Mgr d'Arenthon d'Alex put faire construire une maison afin d'abriter les jeunes clercs. Dès son sacre à Turin (9 octobre 1661), il intéressa la cour à son projet, et, après bien des démarches, un labeur incroyable, le sémi-

naire s'ouvrit en 1684, en dehors de la ville, dans un site admirable en face du lac. La maison était donnée aux lazaristes, avec charge de tenir le séminaire diocésain, d'appliquer les fondations faites en faveur des élèves et de se vouer à l'œuvre des missions dans le diocèse.

A la Révolution, le séminaire devint propriété nationale, servit d'abord de caserne et fut plus tard cédé à l'administration des hospices, qui le convertit en hôpital (1804). Il put ainsi être conservé, et reprendre sa destination première en 1823, à la réorganisation du diocèse. Mais les lazaristes ne revinrent pas, et la direction du séminaire fut confiée à des prêtres du diocèse. En décembre 1906, il fut pris à ses propriétaires et la communauté, après six ans passés à Chens, sur les bords du Léman, s'est reconstituée à Metz, près d'Annecy.

Le B. Fr. Régis Clet, lazariste, martyrisé en Chine en 1820, avait été pendant quinze ans professeur de théologie morale au séminaire.

VII. COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES. — 1^o Hommes. —

1. *Le Saint-Sépulcre*. — Dès le XII^e siècle, on trouve établis à Annecy les hospitaliers ou chanoines réguliers du Saint-Sépulcre. Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, dans *Encyclopédie théologique* de Migne, t. XXII, col. 514-526. Le pape Célestin III (1191-1198) leur avait accordé diverses faveurs, qui sont rappelées dans une bulle d'Alexandre V, vers 1410. Ils étaient autorisés à faire la quête dans les diocèses de Genève, Lausanne, Sion et Maurienne, pour entretenir leur hospice, recevoir les pèlerins, en consacrant l'excédent aux besoins de la Terre Sainte. Au XIV^e siècle, ils étaient dix-huit. Lorsqu'en 1484, Innocent VIII unit aux chevaliers de Rhodes les églises du Saint-Sépulcre de France et autres pays, Annecy échappa à la mesure.

Les chanoines construisirent, vers le milieu du XIV^e siècle, une église gothique, qui subsiste encore en grande partie, quoique invisible sous les constructions dont on l'a recouverte. On y vénérât avant 1792 le tombeau du bienheureux André d'Antioche (ci-dessus, t. II, col. 1632-1633), qui se fixa au prieuré d'Annecy, et figure dans un acte de 1348 avec le titre de prieur. Il présida probablement à la construction de l'église. Le couvent, incendié en 1590, ne fut pas reconstruit, ce qui amena les religieux à vivre isolément. Aussi la décadence qui avait commencé, ne fit-elle que s'accroître; ils furent sécularisés au XVII^e siècle et supprimés sous Mgr Biord (1764-1785). L'hospice a été refait au XVIII^e siècle, c'est aujourd'hui la caserne Baileydier.

2. *Les dominicains*. — Ils sont un autre témoignage des sentiments du cardinal de Brogny pour Annecy (ci-dessus, t. II, col. 477). Il fit commencer le couvent en 1422 et lui donna le titre de Saint-Nicolas, comme au collège d'Avignon. L'église fut consacrée le 14 septembre 1445, en présence du duc Louis de Savoie. Elle est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Maurice, nous l'avons vu. D'un aspect miséreux, avec sa façade décrépite, encastée dans les maisons voisines, elle présente, dans son intérieur, une ampleur et une élégance peu communes et constitue, avec ses fenêtres, un beau spécimen de style flamboyant. La chaire, provenant de l'ancienne collégiale Notre-Dame, n'est que du commencement du XVII^e siècle, mais d'un beau travail de sculpture. On vénérât dans cette église, avant la Révolution, le tombeau du bienheureux Guillaume d'Orlyé, dominicain, mort en 1458, retiré dans une grotte près d'Allèves. Elle servait de sépulture à nombre de familles notables et toutes les corporations d'Annecy y célébraient leur fête patronale dans une chapelle qui leur était affectée.

En 1643, les ermites de Notre-Dame des Voirons furent agrégés aux dominicains d'Annecy, union qui

persista jusqu'à l'incendie de leur sanctuaire en 1769.

Les biens des dominicains furent saisis en 1792, le clocher démolit et rasé à la hauteur des murs de l'église, l'église elle-même convertie en entrepôt et magasin à foin (1796). Une partie devint la halle au blé, et c'est alors qu'on pratiqua dans sa façade, pour la commodité des marchands, une porte informelle, qui se voit encore. Le couvent a été employé dès lors comme caserne, et c'est aujourd'hui, avec le collège Chappuisien, la caserne Decoux.

3. *Les cordeliers*. — Nous avons vu qu'ils furent appelés en 1535. Ils étaient au nombre de douze, et plus tard de vingt. Ayant accepté les chanoines de Saint-Pierre à titre de locataires, il s'éleva entre eux de fréquents conflits. Au cours du XVIII^e siècle, Mgr Biord ayant eu à intervenir pour rappeler les religieux à l'observation de leur règle, ils furent supprimés en 1771 par le pape, et se retirèrent à Chambéry.

4. *Les capucins*. — Ils furent appelés par Charles-Emmanuel, duc de Genevois-Nemours, en 1592. Un couvent fut construit (1594-1597) sur les bords du lac; l'église, dédiée à saint Jacques, consacrée le 31 août 1597 par Mgr de Granier. Elle fut vendue, ainsi que le couvent, à la Révolution. En 1821, l'acquéreur aliéna le tout en faveur de l'hôpital. Les restes de ces immeubles sont conservés en grande partie sous le massif des grandes constructions qui constituent actuellement les hospices civils d'Annecy.

Les capucins, qui, depuis leur installation, se sont rendus si sympathiques en Savoie par leurs prédications, surtout comme missionnaires, se sont établis de nouveau à Annecy en 1871, à l'opposite des premiers, dans un quartier alors presque désert. Fermé par les décrets de 1880, puis rouvert, le couvent a été abandonné en 1901.

5. *Les barnabites* ou clercs réguliers de Saint-Paul. — Saint François de Sales, qui les avait vus à l'œuvre en Italie, leur confia le collège d'Annecy ou Chappuisien, en 1613. Ils firent de rapides progrès et construisirent un couvent en 1674. L'attitude de l'un d'entre eux, le P. Lacombe, directeur de Mme Guyon, dans le quiétisme, attira sur eux l'attention des évêques, et Mgr de Rossillon de Bernex (1697-1734) fit révoquer les suspects. Le roi Victor-Amédée II leur retira l'enseignement (1730), mais ils gardèrent la direction temporelle du collège jusqu'en 1792. Ils avaient encore des maisons à Contamine-sur-Arve (ancien couvent des bénédictins), à Thonon et à Bonneville.

6. *Missionnaires de Saint-François-de-Sales*. — Créés en 1836, comme missionnaires diocésains, par Mgr Rey, qui leur fit construire une maison, la Feuillette, et approuvés par lettres patentes de Charles-Albert le 29 septembre 1838. En dehors du ministère de la prédication, ils reçurent le collège d'Évian et le petit séminaire de Mélan, la chapelle des Allinges, illustrée par le séjour de saint François de Sales. Dispersés par la loi de 1901, en dépit de leur solennelle approbation, ils ont conservé des établissements en Angleterre et dirigent les deux diocèses de Vizagapatam et Nagpour aux Indes anglaises.

2^o *Communautés de femmes*. — 1. *Les clarisses*. — Celles de Genève, dont l'une d'entre elles, Jeanne de Jussie, a raconté la « douloureuse déportée » (*Levain du calvinisme*, réédité à Genève, 1865), arrivèrent à Annecy le 5 septembre 1535. Le duc de Savoie, Charles III, leur donna un couvent construit depuis plusieurs années pour des dominicaines qui n'arrivaient pas. Cet établissement monastique de femmes, le premier par ordre chronologique, fut aussi le dernier à disparaître, car on le retrouve jusque dans le cours de l'année 1793. Les clarisses ont laissé à Annecy le souvenir de leurs vertus et des exemples d'édification. Saint François de Sales aimait à faire les ordinations dans leur chapelle.

A la Révolution, le couvent fut transformé en maison de réclusion, puis, au commencement du xix^e siècle, en usine : on en reconnaît encore les contours sous les murs modernes.

2. *La Visitation*. — Rien n'a tant fait connaître Annecy que cet ordre, qui rappelle les grands noms de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, et les prodigieux succès de cet institut à travers la chrétienté. L'œuvre fut fondée le 6 juin 1610, dans la petite chapelle de la Galerie, installation provisoire, vite abandonnée pour un vrai monastère, la *Sainte-Source*, établi sur les bords du Thiou, dans le voisinage des dominicains, et dont la première pierre fut bénite en 1614. Saint François de Sales consacra l'église en 1618, et sa dépouille mortelle y fut déposée cinq ans après. Les merveilles opérées sur son tombeau et sur celui de sainte Chantal attirèrent promptement les pèlerins et rendirent l'église trop petite. Construite d'ailleurs sur un sol peu solide, elle menaça bientôt ruine, et une nouvelle église, qui existe encore à présent, fut élevée de 1643 à 1648. C'est là que les deux illustres fondateurs, qui y avaient leur sépulture, reçurent les honneurs de la canonisation et opérèrent tant de miracles. Vendu par les révolutionnaires, déformé de mille façons, le sanctuaire, si précieux par tant de souvenirs, a été racheté et restauré (1889-1898) par les soins de M. de Quincy, vicaire général.

Un second monastère fut fondé, concurremment au premier, non loin de la Galerie, qui fut rachetée avec empressement, à la première occasion, en 1657. Cette *Petite Visitation*, qui recevait des hôtes dès 1636, existe toujours avec sa chapelle, ses cloîtres, ses bâtiments. C'est la maison occupée par les sœurs de Saint-Joseph dont il est question plus loin.

Dispersées par la Révolution, les visitandines purent s'assurer que les corps saints, dont elles étaient les gardiennes, étaient mis hors de profanation. En 1820, le prévôt de Thiollaz, qui allait être le premier évêque d'Annecy, acheta un terrain en dehors de la ville, pour y installer un nouveau couvent, car les religieuses survivantes avaient vainement essayé de récupérer un de leurs monastères. Dès le 2 juillet 1824, les constructions purent être occupées et, en août 1826, Mgr de Thiollaz y transportait les reliques des saints fondateurs dans une solennité inoubliable, à laquelle prirent part le roi Charles-Albert, la reine Marie-Christine et dix évêques.

Après d'autres fêtes non moins solennelles du doctorat de saint François de Sales, en 1878, une nouvelle église, revêtue de beaux marbres italiens, fut construite et consacrée en 1880. Mais elle a été abattue en 1911, avec le monastère de 1824, après le transfert solennel des reliques, le 2 août, dans le couvent que les religieuses venaient d'élever sur un contrefort du Semnoz, au-dessus d'Annecy et en face du lac. C'est le quatrième monastère d'Annecy, par ordre de date, sans compter la Galerie.

3. *Les annonciades célestes*. — Elles quittèrent Saint-Claude en 1638, fuyant la guerre qui désolait la Franche-Comté, attirées sans doute à Annecy par l'estime et la bienveillance jadis témoignées par saint François de Sales. Le conseil de ville ne les accueillit qu'avec réserve, mais le duc Charles-Emmanuel II les autorisa, en 1658, à s'établir sur la rive gauche du Thiou, à proximité de la Visitation. Bien qu'étrangères, elles reçurent beaucoup de religieuses de la Savoie et ne cessèrent de jouir, pendant un siècle et demi d'une réputation de grande sainteté. En 1793, le couvent fut vendu et transformé; mais il subsiste encore en partie. La rue qui en longe les murs a gardé le nom de faubourg des Annonciades.

4. *Cisterciennes de Bonlieu*. — A l'ouest d'Annecy, au Paquier-Mossière, les bernardines de La Roche occu-

pèrent en 1639 un terrain qui leur fut donné par une de leurs élèves, Mlle de Montgaillard. Ne pouvant achever le cloître, faute de ressources, elles se dispersèrent en 1753, et, deux ans après, le couvent fut acheté par les cisterciennes de Bonlieu, près Sallenove, qui avaient quitté leur couvent, isolé et éloigné de tout centre, en 1640, pour s'établir, selon les prescriptions du concile de Trente, dans le faubourg du Bœuf. Elles donnèrent à leur nouvelle maison la dénomination de l'ancienne.

Une colonie partie de Bonlieu, près Sallenove, au xiv^e siècle, avait fondé le monastère de Sainte-Catherine, dans un vallon enfoncé, entre deux contreforts du Semnoz. C'est de là qu'étaient sorties les religieuses qui, avec la mère de Ballon, acceptèrent la réforme élaborée par saint François de Sales et prirent le nom de bernardines.

Après plusieurs siècles, les religieuses de Sainte-Catherine ne formèrent plus qu'une communauté avec leurs sœurs de Bonlieu, lorsqu'en 1773, descendant de leur montagne, elles vinrent loger à Bonlieu d'Annecy.

A la Révolution, le monastère fut vendu. Il existe encore en partie avec le nom de Bonlieu donné à l'enclos.

5. *Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy*. — Cette congrégation, fondée au Puy en 1650, fut appelée à Chambéry en 1809 et 1816, et le roi Victor-Emmanuel I^{er} l'autorisa à ouvrir un noviciat en Savoie. En 1822, les religieuses sont à Évian. En 1833, Mgr Rey voulut doter sa nouvelle ville épiscopale d'un établissement comme celui qu'il avait apprécié à Pignerol. Une colonie de ces sœurs établit à Annecy la maison mère d'une congrégation hospitalière et enseignante. En 1838, l'évêque les installa dans les bâtiments du second monastère de la Visitation, où elles sont encore. Les religieuses de Saint-Joseph d'Annecy dirigent en Angleterre, en Écosse et aux Indes anglaises des écoles et établissements de charité. Leurs deux pensionnats d'Annecy ont été fermés, ainsi que leurs écoles et salle d'asile.

VIII. ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE. — 1^o *Hospice de Notre-Dame de Liesse*. — Cet hospice, dont nous avons établi l'origine, fut endommagé par des incendies en 1412, 1448 et 1559, relevé incessamment et même reconstruit complètement en 1498, puis, au xviii^e siècle, remplacé par l'édifice que l'on voit encore sur la place Notre-Dame et dont l'escalier extérieur, orné d'une rampe en fer forgé, d'un beau travail, date de 1721. En 1725, les rentes de l'hospice étaient de 4 092 livres, 35 coupes de blé et 8 sommées de vin; il possédait des terres de la valeur de 132 000 livres et 25 fossorées de vigne. L'administration se composait du recteur de l'hospice, du curé d'Annecy et des deux syndics de la ville. Les revenus servaient à l'entretien des vieillards, des orphelins, des malades, des pèlerins, enfin des écoliers pauvres du collège chapuisien.

L'hospice a conservé son autonomie jusqu'à la Révolution.

2^o *L'hôpital du Saint-Sépulcre, puis de la Charité*. — Nous avons vu qu'il avait été fondé, au xiii^e siècle au moins, par les chanoines du Saint-Sépulcre, dont il suivit les vicissitudes. Il était en pleine décadence lorsque Mme Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse régente de Savoie, créa un hospice de la Charité pour les malades pauvres et les orphelins d'Annecy, sous la direction de l'évêque, de deux ecclésiastiques et de cinq laïques (1678). On adapta aux conditions nouvelles celui des chanoines du Saint-Sépulcre, et l'un d'entre eux en fut l'aumônier. En 1725, le roi Victor-Amédée III décida d'englober dans un hôpital général les diverses maisons d'Annecy, et fit construire sur l'emplacement de la Charité un vaste immeuble, qui ne

fut achevé qu'en 1758. On continua à l'appeler l'hôpital du Saint-Sépulcre, et il reçut des malades jusqu'en 1804. On sait qu'il est devenu depuis la caserne Balleydier.

3° *L'hôpital morveux ou des pestiférés*. — Au x^v^e siècle, lorsque la peste sévissait en Savoie, plusieurs hôpitaux dits des *morveux* s'élevèrent sur divers points du diocèse de Genève. Annecy eut le sien, à l'extrémité des Marquisats, sous le rocher de la Puya. En 1495, noble Jean de Magnin acheta le terrain nécessaire et en 1536 céda son hôpital à la ville, qui décida l'érection d'une nouvelle chapelle. Cette œuvre de bienfaisance a subsisté jusqu'à la création de l'hôpital général au x^{viii}^e siècle.

4° *L'hôpital de la Providence*. — Il doit son origine à un généreux mouvement de charité de Mgr d'Arenthon, qui, en 1681, comme autrefois saint Vincent de Paul, convoqua les notables de la ville et leur confia les vieillards et les miséreux qui y affluaient. Une quête abondante lui permit d'élever une maison près de la Galerie au bord du lac, qu'il appela la Providence. Le procureur au Conseil du Genevois, Ch.-J. Gauthier, vint à son aide. L'hôpital compta quatre-vingts lits et fonctionna jusqu'au 18 juillet 1725, où il fut incendié, désastre qui suggéra sans doute l'idée de l'hôpital général ci-dessus. Sur les ruines de l'immeuble s'éleva une maison particulière, qui servit dernièrement à un établissement secondaire libre, l'externat Saint-Bernard de Menthon (1889-1896), dirigé par des prêtres du diocèse et à un pensionnat de jeunes filles tenu par les sœurs Saint-Joseph. En 1906, une partie de la maison de la Providence servit d'évêché provisoire à l'évêque d'Annecy.

5° *La confrérie de la Charité des pauvres du Grabat*. — Elle fut fondée en 1640, par les prêtres de Saint-Vincent-de-Paul pour porter à domicile des consolations spirituelles et des secours matériels aux malades qui n'osent ou ne peuvent demander l'aumône. L'œuvre fonctionnait grâce aux quêtes des dames de Charité et à quelques fondations. Certaines de celles-ci passèrent en 1725 à l'hôpital général, mais la confrérie échappa à la fusion des œuvres de charité. Elle fut reconstituée dans ses grandes lignes, après la Révolution, par Mgr de Thiollaz : les dames de Charité ont été réorganisées et les sœurs grises ou du Grabat continuent à secourir et soigner les pauvres dans leurs mansardes.

6° *L'hôpital général*. — Nous avons vu comment il remplaça en 1725 toutes les institutions charitables d'Annecy, excepté l'hospice de Notre-Dame et l'œuvre du Grabat. En 1804, il fut transféré du Saint-Sépulcre, sous prétexte d'insalubrité, au séminaire, devenu bien national. Celui-ci ayant été restitué au diocèse rétabli (1822), on acheta l'enclos et les débris du couvent des capucins, où l'on put installer promptement les malades. En 1861, commença, sous la direction de l'abbé Vaullet, aumônier de l'hôpital, la construction du vaste et grandiose édifice où, sur une éminence en face du lac, les sœurs de Charité continuent à soigner les malades.

7° *Œuvres de bienfaisance établies depuis la Révolution*. — 1. *Asile des vieillards*. — Il s'élève dans le voisinage de la préfecture, flanqué de deux pavillons, dont un a la forme d'une chapelle. Les sœurs de Charité y entretiennent quatre-vingts vieillards des deux sexes, grâce à de pieuses fondations et à la générosité des dames d'Annecy. Fondé il y a environ soixante ans, il est installé depuis 1881 dans le local actuel.

2. *Orphelinat de l'Immaculée-Conception*. — En 1866, les religieuses de ce nom firent construire une grande maison séparée en deux parties par une gracieuse chapelle ogivale au petit clocher élancé. Depuis 1885 elles s'y consacrent à l'éducation des jeunes orphelins.

3. *Orphelinat du Sacré-Cœur*. — Œuvre commencée en 1851, par Mlle Crémieu, et confiée ensuite aux sœurs de la Charité : une centaine d'orphelines grandissent dans un vaste établissement avec portiques, construit en 1879.

IX. ENSEIGNEMENT. — 1° *Collège d'Avignon, collège de Louvain, collège Chappuisien d'Annecy*. — Le cardinal de Brogny, en établissant à Avignon, en 1423, le collège Saint-Nicolas, qu'on appella aussi collège de Savoie, procura à vingt-quatre étudiants, parmi lesquels huit seraient du diocèse de Genève, le moyen de faire des études supérieures en droit, en théologie. En 1776, les revenus du collège d'Avignon étaient encore de 25 000 livres de rente, outre un casuel de 8 000 livres.

En 1549, Eustache Chappuis, chanoine et official de Genève, ayant acquis une grande fortune comme ambassadeur de Charles-Quint auprès d'Henri VIII d'Angleterre, dota son pays d'origine d'utiles institutions. Il créa à Louvain, pour des Savoyards et particulièrement pour des jeunes gens d'Annecy, un collège où ils pourraient étudier la médecine, le droit, la théologie. C'était le collège de Savoie, qui devait recevoir huit boursiers.

Ces deux institutions, Avignon et Louvain, virent leurs fonds disparaître à la Révolution. Ce qui resta après la liquidation de 1820 fut une bourse encore servie par l'Université de Louvain et une rente de 5 700 francs, qui fut allouée au collège des Provinces, à Turin.

Le collège Chappuisien d'Annecy, ainsi appelé de son fondateur, qui l'établit aussi en 1549, a été successivement confié à des prêtres séculiers, aux barnabites en 1614, et de nouveau à des prêtres séculiers en 1730. La maison destinée au collège avait été construite en 1674. Supprimé à la Révolution, ce collège se réorganisa en 1808. En 1818, il devint un petit séminaire. Il en fut ainsi jusqu'en 1853, où il redevint collège, avec un directeur laïque et un personnel en majorité ecclésiastique. En 1860, la laïcisation fut complète et aujourd'hui le nom même du collège Chappuisien a disparu. Les bâtiments font partie de la caserne Decoux et il n'y a plus à Annecy que le lycée Berthollet.

2° *Les frères des Écoles chrétiennes* dirigeaient à Annecy les écoles communales dès 1831 et avaient un noviciat, qui a été fermé en 1901, ainsi que deux pensionnats et de nombreuses écoles dans le diocèse.

3° *Les sœurs de Saint-Joseph d'Annecy* (voir plus haut, col. 366).

X. CHAPELLES. — 1° *Chapelle du puits Saint-Jean*. — Dès l'an 1290, les templiers eurent à Annecy une église qui passa plus tard aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci, selon leur coutume, firent creuser dans le voisinage un puits, le puits Saint-Jean, afin de perpétuer en un symbole le souvenir du baptême de Notre-Seigneur. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, survécut à la commanderie et fut démolie à la Révolution après avoir été le siège de la confrérie de la Miséricorde, fondée par saint François de Sales. Le puits, occupant le centre du carrefour constitué par l'intersection des deux rues principales d'Annecy, fut comblé en 1805. Cet emplacement, qui rappelle bien des souvenirs religieux, est devenu comme le centre de la ville moderne et le puits Saint-Jean reste l'agora des nouvellistes.

2° *Notre-Dame de Pitié*. — Dans un faubourg d'Annecy, près de l'emplacement où se sont faites de nos jours les fouilles du *vicus de Boutae*, Étienne Rupy, bourgeois de la ville, éleva, en 1524, une chapelle qui acquit une certaine célébrité. On y apportait les enfants en danger de mort, pour leur assurer le baptême. Le grave et peu crédule historien Besson attestait, au

XVIII^e siècle, que plusieurs donnèrent des signes de vie suffisants pour qu'on pût leur administrer le baptême. Saint François de Sales fut recteur de cette chapelle. Elle tomba en ruines pendant la Révolution, un bureau d'octroi la remplaça plus tard, et sa petite cloche, fondue en 1644, se balance dans le clocheton d'une chapelle privée, dans l'Allier.

U. Chevalier, *Topo-bibliographie*, col. 164-165. — Boute, par Ch. Marteaux et M. Le Roux, Annecy, 1913. — J. Fr. Gonthier, *Œuvres historiques*, 3 vol., Thonon, 1902. — P. F. Poncet, *Anciennes églises d'Annecy*, dans *Académie salésienne*, 1888, t. VII. — *Le collège Chappuisien*, Annecy, 1865. — Besson, *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses...*, 1759. — *Regeste Genevois*, 1866. — L. Alloing, *Études de géographie ecclésiastique. Le diocèse d'Annecy*, Rodez, 1899. — M. Bruchet, *Le château d'Annecy*, dans *Revue savoisiennne*, 1900, t. XL. — A. Burdet, *Palais de l'Île*, Annecy, 1894. — A. Fontaine, *Palais de l'Île*, dans *Revue savoisiennne*, 1904, t. XLV, p. 155. — J. Mercier, *Souvenirs d'Annecy*, Annecy, 1878; *Le chapitre de Saint-Pierre*, dans *Académie salésienne*, 1891, t. XIV. — G. Letonnellier, *Annecy au XV^e et au XVI^e siècle*, Annecy, 1911. — Fodéré, *Narration historique et topographique des couvents de Saint-François dans la province de Bourgogne*, Lyon, 1619. — A. Degert, *Histoire des séminaires français*, Paris, 1912. — Ch. Rebord, *La Galerie*, Annecy, 1911. — N. Albert, *Vie de Mgr de Thiollaz*, dans *Académie salésienne*, 1909-1911, t. XXXI et XXXII. — J. Ruffin, *Vie de Mgr Rey*, Paris, 1858. — Raoul Blanchard, *Annecy, esquisse de géographie urbaine*, Annecy, 1917.

A. GAVARD.

2. ANNECY (DIOCÈSE). — A. Diocèse de Genève, de la Réforme jusqu'au Concordat : I. Délimitations. II. Divisions. III. Vie intérieure du diocèse. IV. Principaux événements politiques. — B. Diocèse de Chambéry-Genève. — C. Diocèse d'Annecy : I. Érection. II. Répartition des paroisses de l'ancien diocèse de Genève. III. Divisions. IV. Intensité de vie chrétienne. V. Établissements religieux : 1^o avant et 2^o après la Révolution. VI. Établissements d'enseignement secondaire : 1^o avant et 2^o après la Révolution. VII. Principaux lieux de dévotion. VIII. Liste des évêques depuis 1535.

Le diocèse d'Annecy (*Anneciens*) ne date nominale-ment que de 1822, mais son histoire ne peut commencer à une date si récente, car il n'est en réalité que la continuation, à Annecy, du diocèse de Genève. Une étude complète devrait comprendre trois parties : 1^o le diocèse de Genève dès l'origine jusqu'à la Réforme de 1535 ; 2^o depuis la Réforme jusqu'à la Révolution et même jusqu'au Concordat ; 3^o l'histoire du diocèse depuis le Concordat jusqu'à nos jours. Cette dernière partie se subdiviserait en diocèse de Chambéry-Genève (1802-1822) et diocèse d'Annecy. Nous laisserons de côté ce qui concerne le diocèse de Genève avant 1535.

A. DIOCÈSE DE GENÈVE DE LA RÉFORME AU CONCORDAT. — I. DÉLIMITATIONS. — A la Réforme, le diocèse de Genève était limité au sud par la Tarentaise, au sud-est par les Alpes, qui le séparaient de ceux d'Aoste et de Sion, au nord par le lac Léman. Mais la limite nord cessait d'être commune en joignant, de l'autre côté du lac, l'embouchure de l'Aubonne jusqu'à la première croupe du Jura, suivait ensuite l'Orbe, puis la Valserine jusqu'à Lélex et, franchissant les plateaux du Jura, englobait les bassins de la Semine et de l'Albarine supérieure. De ce côté, elle confinait aux diocèses de Lausanne vers le nord-est et de Lyon au nord-ouest. A partir de l'Albarine se présentait celui de Belley. La séparation allait de cette rivière, près de Hauteville, au Rhône, traversait le fleuve à l'embouchure du Seran et atteignait le lac du Bourget à la Dent-du-Chat. Là elle rencontrait le décanat de Savoie, appartenant au diocèse de Grenoble franchissant le lac du Bourget, de manière à englober l'abbaye de Hautecombe, atteignait Aix, u'elle laissait au

décanat, et gravissait la montagne en renfermant toute la partie du massif des Bauges qui verse ses eaux dans le Chéron (L. Alloing).

II. DIVISIONS. — Ce vaste territoire, qui, outre le diocèse actuel d'Annecy, comprenait une partie du pays de Vaud, Genève et sa banlieue, le pays de Gex, la Michaille, le Valromey, le Haut-Bugey, la Chautagne, les Bauges, était divisé en huit décanats, sans parler de la ville de Genève et du petit territoire environnant.

1^o *Décanat d'Allinges*. — Il comprenait presque tout le Chablais et renfermait cinquante-quatre paroisses, quatre abbayes, un prieuré conventuel, une chartreuse, dix-sept prieurés ruraux.

2^o *Décanat d'Annemasse*. — Il était le moins étendu de tous. Il correspondait au canton actuel d'Annemasse et à la partie du canton suisse de Genève qui est à l'est du Léman. Il comprenait vingt-trois paroisses, un prieuré rural.

3^o *Décanat de Sallanches*. — C'était le Faucigny tout entier, avec soixante-cinq paroisses, une collégiale, deux abbayes, deux prieurés conventuels, quatre prieurés ruraux et deux chartreuses.

4^o *Décanat de Vuillonnet*. — Il s'étendait à l'ouest du précédent jusqu'au Rhône et comprenait la partie nord du canton de Thorens, les cantons de Cruseilles et de Saint-Julien, ainsi qu'une partie du territoire de Genève, au sud du Rhône et de l'Arve. On y voyait quarante-huit paroisses, une collégiale et une chartreuse.

5^o *Décanat d'Annecy*. — C'était le plus considérable de tous, car il correspondait à l'arrondissement actuel d'Annecy, moins Thorens et Rumilly, et aux Bauges, c'est-à-dire au canton du Châtellard (Savoie). Il renfermait cent huit paroisses, la collégiale d'Annecy, une foule de couvents, deux abbayes, deux prieurés conventuels, treize prieurés ruraux, une chartreuse.

6^o *Décanat de Rumilly*. — Ce décanat, c'est-à-dire les cantons de Rumilly, Frangy, Seyssel (Haute-Savoie), Albens (Savoie), renfermait quarante-cinq paroisses, une abbaye et six prieurés ruraux.

7^o *Décanat de Ceyzérieux*. — Son territoire s'étendait principalement sur les cantons de Ruffieu (Savoie), Seyssel (Ain) et Champagne (Ain). Il comprenait trente-cinq paroisses, dix prieurés ruraux et une chartreuse.

8^o *Décanat d'Aubonne*. — Il s'étendait, dans l'Ain, sur la Michaille (canton de Châtillon-de-Michaille) et l'arrondissement de Gex tout entier, sur la portion du canton de Genève située au nord du Rhône et à l'ouest du lac et la partie occidentale du canton de Vaud (Suisse). Il renfermait soixante-dix-huit paroisses, deux abbayes, une chartreuse, quinze prieurés ruraux (L. Alloing).

La Réforme fit perdre la ville de Genève et ses environs immédiats, une partie du décanat d'Aubonne dans la région occupée par la république de Genève ou ses alliés de Berne, qui détenaient le pays de Vaud. Quant aux pertes subies en Savoie, principalement dans le décanat d'Allinges, d'Annemasse (Chablais et bailliage de Ternier et Gaillard), elles furent réparées par le zèle de saint François de Sales et d'autres ouvriers apostoliques, vers la fin du XVI^e siècle, dans toute l'étendue des territoires appartenant au duc de Savoie.

Les traités et particulièrement celui de Lyon, en 1601, divisèrent le diocèse de Genève comme en deux parties inégales : partie de Savoie et partie de France.

III. VIE INTÉRIEURE DU DIOCÈSE. — Nous avons vu, à propos de la ville d'Annecy, que les chanoines de Saint-Pierre s'y établirent de bonne heure, dès 1536. Quant aux évêques, Pierre de La Baume et ses deux successeurs, Louis et Philibert de Rye, ils erraient de

côté et d'autre, s'efforçant en vain de rentrer dans leur résidence, faisant appel pour cela tour à tour au pape et à l'empereur. François de Bachod (1556-1568), bien que d'une famille noble de Bugey et légat du pape auprès du duc de Savoie, résida peu dans le diocèse, mais partagea son temps entre sa légation et la curie romaine, où il avait fait sa carrière et exerça, entre autres fonctions, celles importantes de dataire sous Paul III et Paul IV. Ce fut son successeur, Ange Justiniani, qui se fixa à Annecy dès sa prise de possession (1568-1579), et y promulgua les décrets du concile de Trente le 15 septembre 1571, dans l'église des dominicains. Annecy fut dès lors la résidence ordinaire des évêques.

Mgr de Granier se hâta de réorganiser son diocèse. Laisant aux doyens leur titre purement honorifique, il divisa son territoire en archiprêtres, dont la surveillance était confiée à des vicaires forains (1582). Son successeur saint François de Sales maintint leurs fonctions et organisation, les appelant plus volontiers surveillants ou même archiprêtres. Il est difficile de savoir combien ils étaient alors. Chaque année ils sont nommés au synode et leur nombre ne semble pas fixé. En 1698, on en trouve quarante-neuf; en 1789, il y en avait soixante, dont quarante-huit pour la partie Savoie et douze pour la partie française.

Le même Mgr de Granier établit dans le diocèse le missel et le bréviaire romains, conformément aux desiderata du concile de Trente. Son œuvre de réorganisation fut achevée et perfectionnée par son successeur, saint François de Sales (1602-1622), qui, surtout par la tenue régulière de son synode comme par une foule de mesures de détail, sut réformer à la fois son clergé et son peuple, inspirer à l'un le zèle apostolique, à l'autre la vraie religion et piété. Ses créations sont nombreuses, surtout pour les ordres religieux. Outre la Visitation, dont nous n'avons pas à parler ici, il établit dans le diocèse les barnabites (qui prennent la direction de l'enseignement) à Annecy, Thonon; les chartroux à Ripaille (1614); les bernardines, les ursulines, qui s'occupent de l'éducation des jeunes filles de la haute société; enfin les capucins: de 1593 à 1627, huit de leurs maisons s'installent sur divers points du diocèse.

A mesure que le protestantisme recule et que le culte catholique se réinstalle à sa place, les petites écoles paroissiales suivent le progrès de celui-ci et prennent possession partout, dans les plaines comme dans les montagnes. Au XVII^e siècle, l'hérésie a disparu de tout le diocèse, et le fanatisme étroit de Genève, surveillé sans cesse par le gouvernement de Louis XIV et celui des ducs de Savoie, se voit confiné aux portes de la Rome protestante. D'ailleurs des prélats réformateurs se succèdent dans le diocèse et y renouvellent à diverses reprises le zèle et la ferveur. Citons surtout Mgr d'Arenthon d'Alex (1661-1695), et son successeur Mgr de Rossillon de Bernex (1697-1734), Mgr Biord (1764-1785), etc. C'est à eux que le diocèse dut en particulier de rester indemne de la propagande janséniste et de toutes ses funestes conséquences, au point que l'on ne vit pas le clergé, comme dans tant d'autres diocèses, abandonner les livres officiels de la prière publique consacrés par l'usage de Rome pour en adopter de nouveaux. Mgr Biord assista, sans pouvoir autre chose que protester, au scandale répété que donna Voltaire, dans son château de Ferney, entre Gex et Genève, où, malgré les hontes de sa vie et de ses écrits, il s'obstinait à faire chaque année ses pâques dans sa paroisse.

IV. PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS POLITIQUES. — La Savoie fut occupée par les troupes françaises en 1536-1559, 1600-1601, 1690-1696, 1703-1713. Mais rien n'égalait, comme exactions, la triste période de

l'occupation espagnole de 1742-1749. Lorsque la Révolution française eut proclamé la lutte des peuples contre les rois, le général Montesquiou envahit le duché le 22 septembre 1792, en prit possession sans résistance, et il forma bientôt le département du Mont-Blanc. Le prétexte de ce coup de force était la connivence prétendue du roi de Sardaigne avec les Bourbons. En ce même 22 septembre, l'évêque de Genève, Mgr Paget, qui venait le matin de faire l'ordination générale, partait pour le Valais, avec l'intention de franchir les Alpes. Il avait, en effet, tout à redouter, car dans sa *Lettre pastorale* adressée au clergé et aux fidèles du diocèse de Genève, en la partie de France, il avait déploré aux jacobins par la revendication de ses droits d'évêque et par sa fermeté tout apostolique.

Malgré les promesses des premiers jours et les réserves faites par une assemblée de notables tenue à Chambéry, l'application des lois antireligieuses provoqua aussitôt la persécution. Le 26 octobre, un décret confisqua les biens du clergé, plus tard les quatre diocèses de Savoie furent supprimés pour n'en former qu'un, celui du Mont-Blanc et, le 7 mars 1793, 240 suffrages sur 490 votants élisaient comme évêque le curé de Saint-Pierre-d'Albigny, François Panisset. Si Chambéry était le chef-lieu du département, Annecy eut le triste honneur de posséder l'évêché constitutionnel. Pasteur sans ouailles, malgré ses neuf vicaires généraux, Panisset se rétracta à Lausanne dès le mois de janvier 1794. Les idées gallicanes et jansénistes n'ayant pénétré qu'à peine en Savoie, le schisme constitutionnel trouva aussi peu d'adhérents dans le clergé que chez les populations religieuses des campagnes.

La Terreur commença aussitôt par des exécutions: les abbés Vernaz, Morand furent fusillés à Thonon, Joguet à Cluses, Ravenaz guillotiné à Grenoble, Rey à Bourg. La guerre de Thônes, en mai 1793, manifestation chrétienne à la façon vendéenne, n'avait d'autre but que celui de défendre la foi dans la vallée. Elle coûta la vie à plusieurs personnes, notamment à l'héroïne Marguerite Frichelet. Quand vint la *seconde terreur* (septembre 1797-novembre 1799), les prêtres furent déportés aux îles de Ré et d'Oléron, où deux succombèrent, à la Guyane (au nombre de huit; pas un ne revint); neuf convois partirent pour ces lieux de déportation. D'autres victimes furent enfermées dans les prisons de Chambéry, Carouge, Genève, qui regorgèrent de confesseurs de la foi.

Pendant Mgr Paget ne cessait d'assister de ses instructions et de ses conseils les prêtres qui travaillaient à soutenir la fidélité de son troupeau. Par ordonnance du 15 août 1795, il divisa le diocèse en vingt-cinq missions, dont trois dans la partie de France, et donna aux chefs de ces missions et à leurs adjoints des instructions et un règlement précis. Cette organisation, calquée sur celle qu'on étendait alors à la France révolutionnaire, permit aux catholiques d'attendre des jours meilleurs en leur traçant le devoir et une ligne de conduite. Mais le retour à l'ancien ordre de choses était devenu impossible par suite des changements politiques. On put s'en rendre compte quand Mgr Paget, à la demande du pape Pie VII lui-même, donna sa démission le 21 novembre 1801.

B. *DIOCÈSE DE CHAMBERY-GENÈVE (1802-1827)*. — Le concordat de 1801 n'établit qu'un seul diocèse pour les départements du Mont-Blanc (Chambéry) et du Léman (Genève). Annecy pouvait revendiquer l'honneur d'en être le siège, puisque cette ville était depuis trois siècles la résidence de l'évêque de Genève. La municipalité en fit la requête au gouvernement consulaire le 9 octobre 1801, et elle fut appuyée par l'évêque nommé, Mgr de Méroville, dans une lettre du 24 août 1802. Mais Chambéry fut préféré et on retint l'ancien titre avec celui du siège. Le nouveau diocèse se com-

posait de toute la Savoie, du pays de Gex, de Genève, avec 627 paroisses, provenant des quatre diocèses supprimés.

Les traités de 1814-1815 ayant rendu la Savoie à ses anciens maîtres, moins quatorze paroisses qui passèrent au canton de Genève, Mgr Desolles, qui avait succédé à Mgr de Mérinville sur le siège du Chambéry-Genève, vit en 1817 son évêché érigé en archevêché, mais il perdit Genève, qui renaissait au catholicisme, et toutes les paroisses de son diocèse qui étaient sur le territoire suisse (bref du 20 septembre 1819). En 1821, le titre d'évêque de Genève, qui n'avait plus

française, allaient à Belley, qui se reformait en 1822 : vingt-quatre étaient entrées dans le diocèse de Lausanne en 1819; enfin lors de la reconstitution des diocèses de Tarentaise et de Saint-Jean-de-Maurienne, Chambéry reçut, comme faible compensation de cette perte, sept paroisses prises sur les cantons d'Albi et de Rumilly, à gauche du Chéran. En 1911, la population du département de la Haute-Savoie est de 255 737 habitants qui se répartissent entre 301 paroisses. Car, bien que le département ne corresponde pas géographiquement au diocèse, on peut considérer ces deux dénominations comme équivalentes



39. — Diocèse d'Annecy.

raison d'être pour l'archevêque de Chambéry, passa, malgré les représentations de la cour de Turin, à l'évêque de Lausanne, qui l'a désormais gardé.

C. **DIOCÈSE D'ANNECY.** — I. HISTORIQUE. — Le diocèse d'Annecy, tel qu'il existe maintenant, a été érigé par la bulle *Sollicita catholici gregis*, du 15 février 1822. Pie VII déclare fixer le siège épiscopal à Annecy, en l'honneur des glorieux tombeaux de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, et en souvenir de l'asile que la cité avait donné aux évêques de Genève après 1535. Le diocèse conserva la majeure partie du territoire de l'ancien diocèse de Genève, aussi la bulle porte-t-elle le titre : *Reintegratio et erectio sedis episcopalis Annecii*.

II. RÉPARTITION DES PAROISSES. — En réalité, de cet ancien diocèse quarante-six paroisses restaient à Chambéry, provenant des décanats de Ceyzérieu, Rumilly et Annecy, en particulier La Chautagne et les Bauges : quatre-vingt-quinze, c'est-à-dire la partie

au point de vue de la population. Les paroisses du canton d'Ugines (Savoie), qui appartiennent au diocèse d'Annecy, sont en effet l'équivalent numérique de celles des cantons d'Alby et de Rumilly (Haute-Savoie), qui ont été cédées au diocèse de Chambéry.

Le diocèse d'Annecy passa au territoire français avec le reste de la Savoie en 1860, et suivit dès lors les vicissitudes de la politique religieuse du pays. La loi contre les congrégations de 1901 décima ses maisons religieuses et ses couvents alors nombreux, comme nous le verrons plus loin, et n'en laissa subsister qu'un petit nombre. L'évêque, Mgr Isoard, étant mort cette année, Annecy fut un des sièges pour lesquels éclata le premier conflit entre Rome et la république française; il ne fut pourvu qu'en 1904. Enfin, malgré les conventions particulières que l'annexion de la Savoie avait maintenues et acceptées pour le régime religieux et ecclésiastique, la loi de séparation de 1906 fut appliquée là comme ailleurs.

III. DIVISIONS. — Le diocèse se compose de 301 paroisses, réparties en quarante-trois archiprêtres et deux archidiaconés : les arrondissements d'Annecy et de Bonneville constituent le premier archidiaconé; les arrondissements de Thonon et de Saint-Julien forment l'archidiaconé de Thonon.

IV. L'INTENSITÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE dans le diocèse pendant le XIX^e siècle est attestée par le chiffre relativement considérable de prêtres, de religieux, de religieuses qu'il n'a cessé de fournir. Le nombre des prêtres était, lors de la loi de séparation, d'environ 630, proportion élevée, eu égard à l'étendue du territoire.

L'œuvre des missions à l'étranger a inscrit dans les diptyques du diocèse les noms des bienheureux Clet et Jaccard, martyrisés pour la foi, le premier en 1820, le second en 1838. On pourrait y ajouter le nom du P. Montmasson, martyrisé à Alger en 1688, et dont la cause n'a pas encore été introduite à Rome.

Dans le cours du XIX^e siècle, plus de trois cents missionnaires, parmi lesquels vingt ont été honorés de la charge épiscopale, ont quitté le pays pour entrer aux Missions étrangères, chez les Pères du Saint-Esprit, aux Missions d'Afrique, chez les Pères Blancs, les assomptionnistes... A l'heure présente, pour ne parler que des congrégations locales, les missionnaires de Saint-François-de-Sales dirigent, dans l'Indoustan, les deux diocèses de Vizagapatam et de Nagpou; plus de cent religieuses de Saint-Joseph d'Annecy, cinquante sœurs de la Croix leur ont prêté ou leur prêtent encore leur concours, pour l'œuvre des catéchistes, des écoles, des orphelinats.

Dans l'espace de soixante-quinze années (1836-1911), le diocèse d'Annecy a donné 2 217 536 francs pour l'œuvre de la Propagation de la foi et 577 887 francs pour celle de la Sainte-Enfance (1851-1911).

V. ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX. — 1^o *Avant la Révolution*. — 1. *Collégiales*. — En 1535, le diocèse avait trois collégiales : a) Sallanches, érigée par Clément VII, l'antipape, en 1388, composée d'un doyen, de douze chanoines et de quatre bénéficiers; b) Annecy, voir ci-dessus *ville d'Annecy*; c) Viry, qui datait de 1487 et que les Bernois ruinèrent en 1585. — Après la Réforme, on vit s'établir : a) la collégiale de La Roche, fondée par Pierre de Lambert en 1536. Elle était constituée par un primicier, un archidiacre, un custode et treize chanoines; b) celle de Samoëns, remontant à l'an 1581, avec un doyen et neuf chanoines, dont un était archiprêtre et curé de Samoëns; c) le clergé de Bonneville, composé de sept prêtres, avait à sa tête un plébain; d) le clergé de Flumet, érigé aussi en plébanie, était composé aussi de sept prêtres; e) Mégève, pareillement plébanie. On peut ajouter à cette énumération la Sainte-Maison de Thonon, les altariens de Thônes, ceux de Seyssel.

2. *Chartreux*. — On comptait dans le diocèse les chartreuses : a) d'Aillon en Bauges (t. I, col. 1148); — b) du Reposoir, fondée par Aimon de Faucigny en 1151; — c) de Pomier, établie en 1170; — d) de Vallon, fondée en 1138, détruite en 1543 par les Bernois et rétablie à Ripaille en 1624; — e) d'Arvière, 1132; — f) de Mélan, monastères de moniales, fondé par Béatrix de Faucigny en 1292.

3. *Ordre de Cîteaux*. — a) Abbaye de Saint-Jean d'Aulps ou de Notre-Dame d'Aulps, fondée en 1103 par Humbert II de Savoie, maison illustrée par saint Guérin, son premier abbé, mort évêque de Sion, en Valais, 1150; — b) abbaye d'Hautecombe, établie par le comte de Savoie, Amédée III, en 1125. C'est le Saint-Denis savoyard, encore habité par des cisterciens en 1920; — c) Chézery, abbaye fondée par le comte Amédée III, en 1140.

Les cisterciennes occupaient : a) Bonlieu sur les

Usses, près Sallenôve, monastère très ancien, remontant peut-être au milieu du XI^e siècle et très certainement à 1160. C'est de là que partirent les religieuses qui s'installèrent à Sainte-Catherine-du-Mont, près Annecy. Bonlieu fut érigé en abbaye au XIII^e siècle; — b) Sainte-Catherine-du-Mont, abbaye fondée par Guillaume I^{er}, comte de Genevois, vers la fin du XI^e siècle. Nous avons vu (Annecy) la fusion qui se fit vers le milieu du XVIII^e siècle entre Bonlieu sur les Usses et Sainte-Catherine, à Bonlieu d'Annecy; — c) le Lieu, en Chablais, monastère fondé vers 1150 et détruit par les Bernois en 1536.

Les bernardines, ou cisterciennes réformées par saint François de Sales, avaient des maisons : a) à Rumilly, où commença la Réforme en 1622; — b) à La Roche, couvent fondé en 1626. La maison construite plus tard est le petit séminaire actuel; — c) à Seyssel, 1627. C'est là que mourut la réformatrice, la mère de Ballon, le 15 mars 1669.

4. *Franciscains*. — Les capucins furent établis à Annecy, en 1592; à Thonon, en 1602; à Saint-Julien, en 1602; à Gex, en 1612; à Rumilly, en 1612; à La Roche, en 1617; à Sallanches, en 1619; à Seyssel, en 1628. — Les cordeliers, dont il a été question pour Annecy, avaient aussi une maison à Cluses, fondée par Janus de Savoie en 1471, et une autre à Évian, qui datait de 1635. — Les clarisses que nous avons vu venir de Genève à Annecy, en 1535, eurent bientôt un monastère à Évian. En 1536, les clarisses de Vevey se réfugièrent à Évian. En 1550, elles gagnent Orbe, où leurs sœurs étaient restées; mais les troubles religieux les contraignent à revenir à Évian (1555), où cette fois elles restèrent définitivement et construisirent un monastère.

5. *Chanoines réguliers de Saint-Augustin*. — a) Abbaye d'Abondance (t. I, col. 144); — b) abbaye d'Entremont, fondée vers le milieu du XII^e siècle et unie en 1279 à la congrégation de Saint-Ruph de Valence; supprimée en 1771; — c) abbaye de Sixt, fondée vers 1140, par le bienheureux Ponce de Faucigny, premier abbé; — d) abbaye de Filly, fondée au XII^e siècle et qui ne survécut point aux troubles religieux du XVI^e siècle; — e) prieuré de Peillonex, de la fin du X^e siècle, par conséquent le doyen des établissements religieux du diocèse de Genève; — f) prieuré de Ripaille, donné à des chanoines réguliers de Saint-Augustin par Amédée VIII (1410). En 1624, ces religieux furent remplacés par les chartreux; — g) ermites de Saint-Augustin, à Seyssel, fondés en 1327.

6. *Bénédictins*. — a) Prieuré de Talloires, dépendant de Savigny, fondé par le roi Rodolphe III et la reine Ermengarde (1018-1031). Transformé en abbaye en 1674; — b) prieuré de Contamine, fondé en 1119 et occupé, jusqu'en 1625, par les bénédictins de Cluny; — c) prieuré de Bellevaux-en-Bauges, qui subsiste régulièrement dès sa fondation, en 1090, jusqu'en 1788. Il dépendait de Cluny.

7. *Barnabites*. — Ils furent appelés à Annecy en 1613; en 1615, à Thonon (Sainte-Maison); à Contamine, en 1625, et enfin à Bonneville, en 1648.

8. *Dominicains*. — Nous les avons vus à Annecy. L'ermitage des Voirons, fondé par le seigneur de Langin au XV^e siècle, détruit par les Bernois en 1536 et rétabli par saint François de Sales, fut uni aux dominicains d'Annecy, en 1643.

9. *Jésuites*. — Ils dirigèrent le collège de La Roche de 1628 à 1712. Ils étaient aussi établis à Megève.

10. *Ordres divers*. — Les oratoriens du cardinal de Bérulle, installés à Rumilly, en 1651; les carmes, à Gex, dès 1323, mais rétablis au XVII^e siècle; les minimes ou religieux de Saint-François-de-Paule, à Thonon, en 1636.

11. *Ursulines*. — Ces religieuses, vouées à l'enseignement, étaient à Gex; à Sallanches (1623); à Thonon

(1636). Ce dernier couvent est célèbre par le séjour qu'y fit Mme Guyon (1682-1685).

12. *Visitandines*. — Outre les deux couvents d'Annecy, elles avaient un monastère à Thonon. Elles pensèrent d'abord créer un couvent à Évian (1625); mais elles se fixèrent à Thonon (1627). Elles s'étaient aussi établies à Rumilly, dès 1625, à Seyssel, dès 1652.

13. *Annonciades*. — Elles étaient à Annecy. Les guerres de la Franche-Comté refoulèrent aussi quelques religieuses de l'Annonciade céleste à Thonon. Elles furent longtemps sans pouvoir s'y établir définitivement. En 1650, le duc Charles-Emmanuel II les autorisa à construire un couvent.

14. *Filles de la Charité*, à Gex (1663).

2° *Établissements religieux après la Révolution*. —

1. *Chapitre*, séminaire.

2. *Chartreux*. — Ils relevèrent la maison du Reposoir en 1866 et la quittèrent en 1901. On vénère en ce lieu le tombeau du bienheureux Jean d'Espagne, premier prieur, mort au XII^e siècle.

3. *Les capucins* sont revenus à La Roche en 1822, à Thonon en 1860, à Annecy en 1872. Tous ces couvents ont été abandonnés.

4. Outre leur maison mère d'Annecy, les *missionnaires* de Saint-François-de-Sales dirigeaient le petit séminaire de Mélan et le collège d'Évian-les-Bains et desservaient les sanctuaires des Allinges et de Notre-Dame de la Gorge.

5. *Les rédemptoristes* étaient établis à Contamine-sur-Arve, dans l'ancien couvent des barnabites, dès 1847. Ils avaient obtenu l'autorisation royale le 21 août 1846. La maison de ces missionnaires a été fermée en exécution de la loi de 1901.

6. *Les clarisses* relevèrent leur monastère d'Évian en 1874, mais elles le quittèrent en 1901.

7. *Les visitandines* revinrent non seulement à Annecy, mais à Thonon (1834).

8. *Sœurs de la Charité*. — Parmi les filles de la Charité que la Révolution jeta hors de chez elles, se trouvait la sœur Antide Touret de Sancey-le-Long (Doubs), qui donna à quelques compagnes une règle calquée sur celle des filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul et qui fut approuvée par le pape en 1819. Les postulantes affluèrent si vite qu'à la mort de la fondatrice, en 1826, l'institut des sœurs de la Charité ou des sœurs grises comptait cent trente-six maisons.

En 1810, ces sœurs furent appelées à l'hôpital de Thonon, et en 1821, la mère Touret, sur les instances de M. Gaud, curé, fonda une maison à Saint-Paul. Ce fut un noviciat d'où sortirent des religieuses pour la Savoie, le Piémont. En 1841, le noviciat fut installé à La Roche, dans un vaste couvent nouvellement construit et aménagé pour servir de maison provinciale.

Avant la loi de 1901, la congrégation des sœurs de la Charité comptait quarante-quatre maisons (deux pensionnats, des écoles...) dans le diocèse. Elles sont encore employées dans les hôpitaux d'Annecy (hospices civils, orphelinat, asile des vieillards, Grabat), de Bonneville (hôpital, orphelinat), de Faverges, de Thonon, de La Roche.

9. *Sœurs de la Croix, ou de Chavanod*. — Fondées, à Chavanod, paroisse voisine d'Annecy, en 1836, pour tenir les écoles, servir dans les communautés et les presbytères. Elles dirigeaient, en 1901, un pensionnat à Chavanod, où se trouvait leur noviciat et maison mère, 34 écoles dans le diocèse, sans compter celles qu'elles avaient en Suisse. Aux Indes anglaises, dans le diocèse de Nagpou, elles sont sœurs catéchistes et tiennent des orphelinats, des écoles.

10. *Sœurs de Saint-Joseph*, d'Annecy, avaient sous leur direction avant la loi de 1901, outre les établis-

sements d'Annecy, des pensionnats à Évian, à Sallanches et à Megève, 37 écoles, 4 salles d'asile... Elles sont encore employées dans les hôpitaux de Thônes, d'Évian, de Saint-Julien, d'Ugine.

11. *Les fidèles compagnes de Jésus* dirigeaient, en 1901, un pensionnat de jeunes filles à Veyrier, près Annemasse.

12. *Les sœurs franciscaines* du Sacré-Cœur installèrent à Tussy, paroisse d'Épagny, un orphelinat ou établissement pour sourdes-muettes (1875). Fermé vers 1901, l'immeuble abrite à l'heure présente le séminaire diocésain.

13. *Les sœurs du Bon-Secours de Troyes*, gardes-malades, sont établies à Thonon.

14. *Les sœurs de la Présentation* avaient à Saint-Julien un pensionnat, un orphelinat et tenaient plusieurs écoles dans le diocèse.

15. *Les filles de la Charité* de Saint-Vincent-de-Paul dirigeaient trois écoles ou orphelinats.

16. *Les frères des Écoles chrétiennes*, dont le noviciat était à Sallanches, avaient deux pensionnats, l'un à Sallanches, l'autre à Thonon. Ce dernier, fondé en 1831, dans le couvent des ursulines, est actuellement remplacé par l'institution Saint-Joseph, ouverte récemment dans un magnifique établissement (1914).

17. *Les frères de la Sainte-Famille*, de Belley, dirigeaient plusieurs écoles communales (plus de vingt), dont plusieurs se transformèrent en écoles libres. Toutes sont fermées.

VI. *ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION SECONDAIRE*.

— 1° *Avant la Révolution*. — 1. Collège d'Annecy, déjà cité. — 2. Collège de Thonon, fondé en 1597, confié successivement à des barnabites et à des prêtres séculiers. — 3. Collège de La Roche, fondé au XVI^e siècle. Saint François de Sales y étudia. — 4. Collège d'Évian, qui date de 1574. — 5. Collège de Thônes, qui existait déjà au XVI^e siècle et fut solidement constitué en 1679. — 6. Collège de Cluses (1617). — 7. Collège de Rumilly, tenu par les oratoriens (1651-1769), ensuite par des prêtres séculiers. — 8. Collège de Bonneville, fondé au XVII^e siècle.

2° *Après la Révolution*. — 1. Annecy. — 2. La Roche, petit séminaire ouvert en 1807. — 3. Évian, collège restauré en 1804 et fermé en 1907. — 4. Thonon, collège rétabli en 1805 par décret impérial et confié, en 1818, à l'évêque diocésain. Il subsista jusqu'en 1860. Rouvert en 1869, il ne dura que quelques années. Les marianites dotèrent Thonon d'un collège qui fut prospère, mais trop vite fermé (1874-1893). — 5. Mélan, près Taninges, ouvert en 1803 par le confesseur de la foi Marin Ducrey. Les jésuites l'occupèrent de 1833 à 1848. Il fut ensuite confié à des prêtres séculiers, aux missionnaires de Saint-François-de-Sales et enfin au clergé diocésain jusqu'en décembre 1906. — 6. Thônes, collège relevé au XIX^e siècle et subsistant toujours. — 7. Cluses, ouvert en 1820 et fermé en 1835. — 8. Bonneville, collège établi en 1825, confié au clergé diocésain (1831-1852). Laïcisé.

VII. *PRINCIPAUX LIEUX DE DÉVOTION*. — Notre-Dame des Voirons; Notre-Dame de Bénite-Fontaine, près La Roche; Notre-Dame de Liesse, à Annecy; Notre-Dame de Peillon; Notre-Dame de la Gorge, aux Contamines-sur-Saint-Gervais; saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, à Annecy; saint Germain, près Talloires; le bienheureux Ponce, à Sixt; saint Bernard de Menthon; saint Guérin à Saint-Jean-d'Aulps; saint Jean d'Espagne, au Reposoir; saint Clair, à l'ancien prieuré de ce nom, près Dingy.

VIII. *LISTE DES ÉVÊQUES*. — 1° *Évêques de Genève, depuis 1535*. — Pierre de La Baume, 10 octobre 1532; cardinal, 20 décembre 1538; passe à Besançon, 1543. — Louis de Rye, 6 juillet 1543; résigne, 1550. —

Philibert de Rye, 5 mars 1550, 1556. — François de Bachod, 27 juin 1556-1^{er} juillet 1568. — Ange Justiniani, 13 octobre 1568; résigne, 1578, avec pension. — Claude de Granier, 15 décembre 1578-17 septembre 1602. — Saint François de Sales, coadjuteur, 15 juillet 1602; succède, 8 décembre 1602-28 décembre 1622. — Jean-François de Sales, coadjuteur, 17 janvier 1621-5 juin 1635. — Vacance. — Juste Guérin, 25 juin 1639-3 novembre 1645. — Charles-Auguste de Sales, coadjuteur, 14 mai 1645-8 février 1660. — Jean d'Arenthon d'Alex, 23 mars 1660-4 juillet 1695. — Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, 6 octobre 1697-23 avril 1734. — Joseph-Nicolas Deschamps de Chaumont, 23 mai 1741-2 novembre 1763. — Jean-Pierre Biord, 9 juillet 1764-7 mars 1783. — Joseph-Marie Paget, 27 mai 1787-1801, dernier évêque de Genève, mort en 1810.

2^e *Évêques de Chambéry-Genève*. — René de Montiers de Mérimville, 23 janvier 1803-1805. — Irénée-Yves Dessolles, transféré de Digne, 22 mars 1805-1822.

3^e *Évêques d'Annecy*. — Claude-François de Thiollaz, 27 septembre 1822-14 mars 1832. — Pierre-Joseph Rey, transféré de Pignerol, juillet 1832-31 janvier 1842. — Louis Rendu, 27 janvier 1843-7 septembre 1859. — Claude-Marie Magnin, 18 mars 1861-14 janvier 1879. — Louis-Romain-Ernest Isoard, 15 mai 1879-1901. — L'évêque actuel est Mgr Pierre-Lucien Campistron, né à Mirande (Gers), le 26 octobre 1840, nommé le 9 juin 1902, sacré le 13 mars 1904 seulement, en raison du conflit relatif au *nobis nominavit*, intronisé le 26 mars.

L. Alloing, *Études de géographie ecclésiastique, Diocèse d'Annecy*, Rodez, 1899, ouvrage consulté particulièrement. — Besson, *Mémoires pour servir à l'histoire...* — J.-F. Gonthier, *Œuvres historiques*, 3 vol., Thonon, 1902. — J. Pettex, *Statistique historique du diocèse d'Annecy*, dans *Académie salésienne*, 1880, t. II, p. 118. — P.-M. Lafrasse, *La liturgie dans l'ancien diocèse de Genève*, dans *Acad. salés.*, 1904-1905, t. XXVI et XXVII. — C. Brand, *Les synodes*, dans *Ac. salés.*, 1880, t. II. — L. Piccard, Thonon, dans *Acad. salés.*, 1883, t. V. — Marc Le Roux, *La Haute-Savoie*, Paris. — J.-M. Lavanchy, *Diocèse de Genève pendant la Révolution*, 2 vol., Annecy, 1894. — Chanoine Fleury, *Histoire de l'Église de Genève...*, jusqu'en 1802, Genève, 1880, t. II et III. — Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation au temps de Calvin*, Paris, 1862, t. I et II.

A. GAVARD.

ANNEGARN (JOSEPH), historien, prêtre catholique. Il naquit à Ostbevern en Westphalie, le 12 octobre 1794, étudia la théologie à Munster, fut d'abord curé à Selm, ensuite, en 1836, professeur d'histoire ecclésiastique au lycée de Braunsberg et y mourut le 8 juillet 1843. Outre quelques livres de piété, on a de lui : *Handbuch der Patrologie*, Munster, 1839; — *Geschichte der christlichen Kirche*, 3 vol., Munster, 1842-1843; — *Allgemeine Weltgeschichte für die kath. Jugend und Erwachsene*, 8 vol., Munster, 1827-1829. Ce dernier ouvrage a joui d'une grande vogue et se lit encore aujourd'hui; la huitième édition, revue par Enk et Huyskens, a paru en 1899.

J. PIETSCH.

ANNEGRAY, prieuré rural de l'ordre de Saint-Benoît au village de ce nom, aujourd'hui section de la commune de La Voivre, canton de Faucogney (Haute-Saône).

Si l'on en croit le biographe de saint Colomban, Jonas, qui écrivit au VII^e siècle, Annegray aurait été habité au temps de l'occupation romaine : *Colombanus eremum petiit... in quo castrum erat olim dirutum, quod antiquitus Anagratas nuncupabant*. On y a découvert d'ailleurs une statuette de Priape et une autre de Diane, ainsi que quelques tombeaux de l'époque gallo-romaine.

Vers l'an 585, où saint Colomban s'y établit avec ses premiers compagnons, Annegray n'était plus qu'une ruine au milieu d'un pays sauvage et désert. Il y demeura peu de temps, puisqu'en 590, dit-on, il eut du roi de Bourgogne, Gontran, l'autorisation de se fixer à Luxeuil.

Le prieuré rural dépendant du nouveau monastère perpétua jusqu'à la Révolution le souvenir de celui-ci.

Vie des saints de Franche-Comté, par les professeurs de Saint-François-Xavier de Besançon, t. II, p. 17. — Suchaux, *Diction. des communes de la Haute-Saône*. — *Almanach de la Franche-Comté*, 1785.

M. PERROD.

ANNEMOND. Voir ENNEMOND (Saint).

ANNENBORN (*Fons sanctae Annae*), canton de Lipstadt, en Westphalie, ex-diocèse de Cologne, aujourd'hui de Paderborn. Couvent d'augustines, fondé en 1322 par Lucie, veuve de Rutger von Melrich (ou Meldrike), sous le patronage de sainte Marie, sainte Anne, saint Adauctus et saint Félix. En 1408, il fut incorporé au couvent de Sainte-Walburge à Soest.

Seibertz dans *Korrespondenzblatt des Gesamtvereins der deut. Geschichtsvereine*, 1855, t. III, p. 67. — Kampschulte, *Kirchlich-politische Statistik*, Lipstadt, 1869, p. 120. — Schmitz Kallenberg, *Monasticon Westphaliae*, Munster, 1909, p. 79. Il y est dit que les archives sont dispersées jusqu'à Cologne.

L. BOITEUX.

ANNERODA (*Annrode, Amroda*), canton de Mühlhausen, province de Saxe, diocèse de Mayence, couvent de cisterciennes, fondé en 1268 par Henri Camerarius de Muhlhausen. Détruit par la guerre des paysans, il fut rétabli en 1540 et supprimé en 1810 par Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie.

Johann. Wolf, *Eichsfeldische Kirchengeschichte*, 1816, p. 80; on trouve des documents dans *Eichsfeldisches Urkundenbuch* du même. — Carl. Duval, *Das Eichsfeld*, Sonderhausen, 1845, p. 556-562. — Baron de Wintzingeroda-Knorr, *Statistische Uebersicht des Kreises Mühlhausen*, Mühlhausen, 1866, p. 283-288. — Winter, *Die Zisterzienser des nordöstlichen Deutschl.*, Gotha, 1868-1871, t. II, p. 36.

L. BOITEUX.

1. ANNES (AFIŌNSO), évêque de Silves (Portugal), nommé en 1312. Il eut de graves démêlés avec Lourenço Annes Alcoforado, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques pour la présentation aux bénéfices de l'ordre. Il l'excommunia, et Alcoforado en appela au pape. Il semble que l'évêque ne se conduisait pas dans cette affaire avec le plus entier désintéressement. Nous ignorons la date de sa mort; il vivait encore en 1320.

João Baptista da Silva Lopes, *Memórias para a história ecclesiástica do bispado do Algarve*, Lisbonne, 1848, p. 169 sq. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1910, t. I, p. 635. — Eubel, *Hierarchia*, t. I, p. 476.

Fortunato DE ALMEIDA.

2. ANNES (João), évêque de Lisbonne, nommé peut-être au commencement de 1384. Boniface IX, par la bulle *In eminentissimae dignitatis*, du 10 novembre 1393, éleva la cathédrale de Lisbonne à la dignité de métropole, et lui désigna comme suffragants les diocèses d'Évora, Guarda et Lamego, qui jusqu'alors se rattachaient à Compostelle, et celui de Silves, de la province de Séville. Par une autre bulle de même date, le pape conféra la dignité métropolitaine à João Annes. Le roi Jean 1^{er} le chargea de quelques affaires très délicates, comme celle de la négociation de la paix avec le roi de Castille. Il mourut le 30 mai 1402.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1910, t. II, p. 11, 574. — António Caetano de Sousa,

História genealógica da Casa real Portuguesa, Lisbonne, 1736, t. II, p. 24 sq.; *Provas da História genealógica*, Lisbonne, 1739, t. I, p. 267, 364. — Fernão Lopes, *Crônica de El-Rei D. João I*, c. CI, CLXXXVI, exc.

Fortunato DE ALMEIDA.

3. ANNES (PEDRO), évêque de Lamego (Portugal), élu en 1257, ne fut confirmé par le métropolitain qu'en 1260, parce qu'un procès canonique lui fut intenté par Martinho Domingues, qui avait obtenu quelques voix dans l'élection. Par suite des conflits qui, depuis 1265, s'étaient aggravés entre le roi Alphonse III et presque tous les évêques du royaume, plusieurs de ceux-ci et parmi eux celui de Lamego, partirent pour Rome, résolus à solliciter du pape la réparation des torts que leur avait causés le roi. Vers la fin de 1266, les évêques de Porto, Coïmbre et Lamego se trouvaient à Ciudad Rodrigo, en route pour l'Italie; mais le dernier revint dans son diocèse et envoya un procureur pour le représenter. Il mourut en 1270.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1910, t. I, p. 427 sq., 626. — Alexandre Herculano, *História de Portugal*, Lisbonne, 1868, t. III, p. 97. — João Mendes da Fonseca, *Memória chronologica dos prelados de Lamego*, Lisbonne, 1789, p. 28 sq. — Joaquim de Azevedo, *História ecclesiástica da cidade e bispado de Lamego*, Porto, 1877, p. 41 sq. — António Brandão, *Monarchia lusitana*, Lisbonne, 1632, t. IV, p. 127, 238 sq. — Thomás da Encarnação, *Historia Ecclesiae lusitanae*, Coïmbre, 1763, t. IV, p. 56, 57.

Fortunato DE ALMEIDA.

4. ANNES DE CARVALHO (FRANCISCO DA MÃE DOS HOMENS), archevêque d'Évora (Portugal), né à Évora, le 24 septembre 1780. Il reçut l'habit de Saint-Augustin dans le couvent de Nossa Senhora da Conceição, à Estremós, le 5 novembre 1795; fit sa profession dans le couvent de Setubal le 6 novembre 1796 et se rendit à Coïmbre pour y terminer ses études de théologie, dans le collège de Santa Rita, semble-t-il. A vingt-trois ans il enseignait la philosophie dans le couvent de son ordre à Évora. Quand l'armée française occupa le Portugal en 1808, Annes, poussé par son patriotisme et conseillé par le célèbre archevêque Cenaculo, prêchait dans les églises d'Évora en faveur de la maison de Bragance, à l'approche du corps d'armée de Loison. A l'occasion de la fête commémorative de la bataille de Bailen, il prononça dans la cathédrale un discours qui lui valut d'être poursuivi; il dut prendre la fuite et se cacher à Mon-saraz jusqu'à la retraite des Français. Cenaculo lui donna la cure de S. Matheus, près de Montemor Novo; mais Annes de Carvalho y renonça pour cause de santé et se retira dans le couvent de Boa Hora, à Belem, où il enseigna la théologie morale.

Le 15 septembre 1812, Annes de Carvalho partit pour le Brésil, où il révéla ses qualités d'orateur; Jean VI le nomma chanoine de la chapelle royale. L'indépendance du Brésil proclamée, il revint au Portugal le 12 juin 1822, reparti au Brésil l'année suivante; mais après un court séjour à Maranhão, il retourna définitivement au Portugal. Joaquim da Nasareth, nommé évêque de Coïmbre, partant pour son diocèse, le choisit pour son secrétaire et Jean VI le nomma chanoine de cette cathédrale. Le gouvernement de dom Miguel l'exila à Trancoso et Mangualde, où il séjourna pendant quelques années.

Après la guerre civile, en 1834, Annes se rendit à Lisbonne. On le nomma vicaire capitulaire de Beja, et, en 1835, chanoine de la cathédrale de Lisbonne, où il eut la dignité de grand-trésorier (1844). Nommé archevêque d'Évora le 20 septembre 1845, confirmé le 24 novembre, il prit possession de sa cathédrale le 31 janvier 1846, et fit son entrée à Évora le 11 juin de même année. Il mourut le 3 décembre 1859.

Outre un grand nombre de sermons manuscrits très estimés et dont les copies se multiplièrent à Évora, Annes de Carvalho écrivit : *Discursos moraes, para instrução dos filhos da santa Igreja metropolitana de Evora*, Lisbonne, 1847.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. IV. — António Francisco Barata, *Esboços chronologico-biográficos dos arcebispos da Igreja d'Evora*, Coïmbre, 1874, p. 76. — Innocência Francisco da Silva, *Diccionario bibliographico portuguez*, Lisbonne, 1859, t. II, p. 434; t. IX, 1870, p. 329.

Fortunato DE ALMEIDA.

5. ANNES JARDO (DOMINGOS), évêque portugais du XIII^e siècle. Après avoir fait ses études dans l'université de Paris, il fut chargé avec Aymeric d'Hebrard, prêtre de Languedoc, et plus tard évêque de Coïmbre, de l'éducation de dom Dinis, fils aîné du roi Alphonse III. En mars 1285, il fut sacré évêque, après avoir été élu par les chanoines d'Évora; et en 1289 on le transféra à Lisbonne. Il mourut en décembre 1293.

Annes fut un des prêtres les plus éclairés et vertueux de son temps. En 1286, il fonda à Lisbonne l'hôpital ou collège des Saints-Paul-Éloi-et-Clément pour l'enseignement de la théologie. D'après le statut qu'il lui donna en 1291, la maison devait entretenir dix prêtres pour célébrer les offices divins et célébrer les messes pour les rois Alphonse III et Dinis. Le reste devait servir aux pauvres et à six étudiants, dont quatre apprendraient la grammaire, la logique et la médecine, un la théologie et le dernier le droit canon. Il établit aussi que quelques religieux apprendraient au collège le droit canon ou la théologie pour s'adonner à la prédication. Ce collège fut le précurseur de l'université de Lisbonne-Coïmbre, fondée un peu plus tard.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1910, t. I, p. 490, 547, 620 et 630. — Francisco Brandão, *Monarchia lusitana*, Lisbonne, 1650, t. V, p. 96-97. — Rodrigo da Cunha, *História ecclesiástica de Lisboa*, Lisbonne, 1642, II^e part., p. 202 sq. — Francisco da Fonseca, *Evora gloriosa*, Roma, 1728, p. 277.

Fortunato DE ALMEIDA.

ANNET (PETER), déiste anglais (1693-1769), attaqua, dans des écrits brutaux, mais qui ne manquent pas de force, les apologistes anglicans de son époque, et fut, pour cette cause, dépouillé d'un poste de maître d'école qu'il avait à Liverpool. Ses principaux ouvrages sont réunis dans la *Collection de tracts d'un libre penseur connu comme ayant souffert pour ses opinions*, s. d. Il y attaque la résurrection de Jésus-Christ, les doctrines et le caractère de saint Paul, l'indissolubilité du mariage, le miracle, et affirme que « la libre pensée est le grand devoir religieux ». Un ouvrage attribué à Annet : *Histoire d'un homme selon le cœur de Dieu* (David), a inspiré Voltaire dans son *Saul*.

En 1761, Annet, ayant, dans une publication intitulée le « libre chercheur », *The free enquirer*, qui n'eut que neuf numéros, attaqué les récits historiques de l'Ancien Testament, fut condamné à la prison et au pilori « pour avoir ridiculisé la sainte Écriture ».

Détails et bibliographie dans l'article de sir Leslie Stephen, dans *Dict. of nat. biogr.*, t. I, p. 481 sq.

J. DE LA SERVIÈRE.

ANNET-SUR-MARNE, canton de Claye-Souilly, arrond. et diocèse (ancien et actuel) de Meaux; prieuré clunisien qui a pour origine une donation faite, dès avant 1059-1060, au prieuré de Saint-Martin des Champs, ordre de Cluny, et reconnue à cette époque par le roi Henri I^{er} en un diplôme de fondation et de sauvegarde. Cette donation visait tout le territoire du village avec toute la dîme. Gautier II de Chambly,

évêque de Meaux, y ajouta, le 12 mars 1096, la concession même de l'autel du lieu. Peu à peu, des seigneurs voisins renoncèrent à leurs droits sur les terres de Saint-Martin et leurs occupants.

La possession de la cure par le prieuré de Saint-Martin des Champs eut pour résultat la coexistence à Annet et, sans doute, dans la même église, de deux titres bénéficiaux, celui de la paroisse sous le vocable de Saint-Germain, et celui du prieuré sous le titre de Saint-Martin. Le pape Benoît XII réunit, le 4 mars 1338, ce prieuré, en faveur de jeunes étudiants, à la mense du prieuré parisien dont il dépendait. Aussi, depuis lors, le petit prieuré briard fut-il pourvu vraisemblablement d'un seul religieux et les possessions territoriales et droits réels qui avaient constitué sa dotation furent-ils périodiquement concédés, à charge de payer un loyer, d'acquitter le gros dû au curé et les décimes ordinaires appartenant au diocèse de Meaux et de faire exercer la justice et payer les officiers.

Au commencement du XVII^e siècle, peut-être dès avant, le prieuré d'Annet est devenu simple cure ou vicairie : le caractère de prieuré conventuel avait duré fort peu de temps.

Dom Marrier, *Monasterii Sancti Martini a Campis historta* (1638), p. 8, 527-528. — Du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, t. II, n. 14. — Denis, dans *Almanach historique de Seine-et-Marne*, 1862, p. 105-106. — Soehnée, *Actes de Henri I^{er}*, n. 125. — J. Depoin, *Recueil de chartes de Saint-Martin des Champs*, t. I, n. 6, 67, 89, 175, 176. — Archives de Seine-et-Marne, H. 325.

M. LECOMTE.

ANNEYRON, canton de Saint-Vallier, arrondissement de Valence (Drôme). L'ordre de Saint-Antoine en Viennois avait dans ce lieu une « maison de l'Aumône » avec des cens et droits divers. On les trouve mentionnés dans les actes depuis 1317 jusqu'à 1534.

L. ROYER.

ANNI ou **NANNI** (GIOVANNI), dominicain et fervent humaniste, reste un des hommes les plus discutés de la Renaissance : faussaire pour les uns, savant consciencieux pour les autres, en réalité critique peu judicieux. Il naquit à Viterbe, en 1432, et prit l'habit dominicain au couvent de Notre-Dame de Gradi, à Viterbe même. Plus particulièrement doué pour les langues, il devint très versé dans les littératures anciennes et les langues orientales. Il cultiva particulièrement l'hébreu, l'arabe et le chaldéen. Nous n'avons que très peu de détails sur les diverses circonstances de sa vie. Le 27 novembre 1464, nous le trouvons lisant les Sentences, en qualité de bachelier, à l'université de Florence. V. Cerrachini, *Fasti teologici*, etc., Florence, 1738, p. 165. Dix ans plus tard, il reçoit son assignation pour le couvent de Gênes, à San Domenico, *Reg. Mag. Leonardi de Mansuetis*. Il y exerça le ministère de la prédication ; il était encore à Gênes le 31 mars 1480 ; puis, deux ans après, nous le retrouvons à Viterbe, d'où il date son traité de *Mutuo judaico* du 8 mai 1482. En dehors de ces deux dates de 1474 à 1498, nous ignorons ce qu'il devint, mais vraisemblablement il devait être depuis longtemps de retour à Rome, lorsqu'il fut appelé à remplir la charge importante de maître du sacré-palais. Son prédécesseur venait d'être nommé évêque de Chio (1^{er} février 1499). Les actes de la bienheureuse Colombe de Rieti rapportent à l'année 1498 une guérison d'Anni malade, obtenue par l'intercession de la bienheureuse, et Anni est donné comme maître du sacré-palais. Rien ne s'oppose cependant à ce que la relation de la guérison ait donné à Anni un titre qu'il n'eut que l'année suivante. Voir *Acta sanctor.*, mai t. v, p. *319-320. Il ne put exercer sa fonction que peu de temps, car il mourut trois ans après, le 13 novembre 1502. On dit que César Borgia l'aurait fait empoisonner, pour se venger des

reproches mérités que ne cessait de lui faire la duchesse et dont il croyait Anni l'inspirateur. Il fut enterré à la Minerve, et sur son tombeau fut gravée cette épitaphe : *D. O. M. | Fr. Joanni Nannio Viter | biensi ord. praedicatorum. Divi | narum Literarum doctiss. Sacri | Palatii magistro ex pietate | positum | Vixit ann. LXX. ob. XIII novembris MDII. | Notitia di tutte le lapidi*, etc., in *S. Maria sopra Minerva*. A Viterbe, sa statue fut placée devant l'hôtel de ville, avec la même inscription.

OUVRAGES. — Anni fut un des humanistes les plus féconds que l'ordre des frères prêcheurs ait fournis. Il exerça son talent surtout dans le domaine de l'exégèse et de l'histoire.

1^o *Exégèse* : 1. *In universa sacra biblia commentaria*. Cet ouvrage n'a pas vu le jour, du moins à notre connaissance, mais il y est fait allusion, à maintes reprises, par l'auteur lui-même dans ses autres ouvrages. Cf. Échard, *Scriptores ord. praed.*, t. II, p. 4 ; — 2. *Tractatus de imperio Turcorum*, sermons prêchés à San Domenico de Gênes en 1471, et dédiés au cardinal de Theano ; — 3. *De futuris christianorum triumphis in Turcos et Saracenos ad Sixtum papam IV et reges, principes ac senatus christianos*, Gênes, 1480 ; Nuremberg, 1480 ; Cologne, 1482 ; Louvain, s. d. ; Paris, s. d. Dans cet écrit, sorte de commentaire sur l'Apocalypse, l'auteur traite dans la I^{re} partie de l'exposé qu'ont fait les théologiens du livre de l'Apocalypse jusqu'au chapitre xve, et il examine la question : *An Maumeth sit verus antichristus* ? Dans la II^e partie, il commente l'Apocalypse à partir du chapitre xvi^e jusqu'à la fin. La III^e partie n'est qu'un abrégé de son traité *De imperio Turcorum*. Sur les éditions diverses de cet ouvrage, voir M. Pellechet, *Catalogue général des incunables des bibl. publ. de France*, Abano-Biblia, n. 790, 791, 792, 793, 794 ; — 4. *Quaestiones super mutuo Judaico et civili et divino*, s. l. [Crémone, 1496] ; l'épître dédicatoire à Barozzi, évêque de Padoue, est datée de Viterbe, 8 mai 1482. Voir M. Pellechet, *op. cit.*, n. 796. C'est une sorte de consultation de théologiens, des collèges de docteurs de Padoue et de Pérouse, sur les monts-de-piété. Opuscule inconnu d'Échard. Mais les ouvrages qui rendirent surtout fameux Anni de Viterbe sont ceux où ils donnent le résultat de ses prétendues découvertes sur l'histoire ancienne.

2^o *Histoire*. — 1. *Antiquitatum variarum volumina XVII*. Textes des prétendus auteurs anciens retrouvés, publiés seuls ou avec commentaires : Bérosee, Myrsile, Portius Cato, Archilocus, Metasthenes, Philon, Xénophon, Sempronius, Fabius Pictor, Manethon, Frontin. Voici le contenu des dix-sept livres : I. *Notitia generalis sequentium sexdecim* ; II. *Institutio de aequivois circa Etruscam originem* ; III. *Vertumniana Propertii* ; IV. *Xenophon, De aequivois hominum nominibus* ; V. *Quintus Fabius Pictor, De auro seculo et de origine urbis Romae ac vocabulorum ejus* ; VI. *Myrsilus Lesbii historicus, De bello Pelagisco et origine Italiae et Thyrrenorum*, paru à part à Rome, 1499 ; VII. *Fragmenta Catonis* ; il ignore de quel Caton il s'agit ici et déclare avoir emprunté ces fragments à un certain Guillaume de Mantoue ; VIII. *Fragmenta duo itinerarii Antonini Pii*, d'après Guillaume de Mantoue (1315) ; IX. *Sempronius, De divisione et chorographia Italiae* ; X. *Epithetum, ou mieux Epitome Archiloci de temporibus* ; XI. *Metasthenes Persa, De judicio temporum et annalium Persarum* ; XII. *In primis temporibus et XXIV regibus Hispaniae et ejus antiquitate* ; XIII. *Etrusca simul et Italica emendatissima chronographia* ; XIV. *Philonis Breviarium de temporibus* ; XV. *Defloratio Berosi Chaldaica libris quinque* ; XVI. *Manethonis sacerdotis Aegyptii supplementum ad Berosum* ; XVII. *Anniae quaestiones ad consobrinum suum F. Thomam Annium ejusdem ordinis*.

3^o Jugement. — Les auteurs se sont divisés sur l'appréciation de cette œuvre d'Anni. Les uns, et non des premiers venus, lui refusent toute autorité, le traitent de faussaire, d'imposteur, qui aurait voulu en imposer, en attribuant à ces auteurs anciens ses propres compositions et en commentant ces élucubrations par des récits non moins fabuleux. Les principaux représentants de cette opinion furent Lefèvre d'Étaples, *lib. I Politicorum*; Louis Vivès, *lib. V, De tradendis disciplinis*, et *lib. XII, De civitate Dei*, c. 1. Mais un des adversaires d'Anni les plus déclarés fut Jean Vossius, *De historicis graecis*, *lib. I*, et *De historicis latinis*, l. III, p. 609. En ce dernier passage, Vossius passe en revue les auteurs qui ont dénoncé Anni comme faussaire. Enfin un des adversaires notoires d'Anni, à signaler à raison de sa profession dominicaine, fut Melchior Cano (cf. *De locis theologicis*, l. XI, c. vi), dont le jugement est particulièrement dur : *Nec vero libenter scriptorum praesertim familiae nostrae vitia detegimus, sed in publica studiorum causa nullo modo praevaricandum erat. Cum viderem itaque viros quosdam eruditos in his Anni praecipitis et exemplis hallucinari, necessarium existimavi et regulas vanae esse ostendere, et falsa item regularum exempla, etc.*

En face de cette catégorie de critiques qui considèrent Anni comme un faussaire et un falsificateur, il y a les défenseurs, parmi lesquels on voit aussi figurer des hommes d'une érudition peu commune. Échard, *Scriptores*, t. II, p. 56, en énumère un certain nombre. Citons : Léandre Alberti, *Description d'Italie*; Antoine Guevara, *Comment. super Habacuc*, ad c. III, vers. 13, n. 141 et 142, où il défend Anni contre Melchior Cano; voir passage cité par Échard, *loc. cit.* Au XVII^e siècle, un dominicain, fr. Thomas Mazza, publia en faveur de son confrère *Apologia per P. Giovanni Annio Viterbese*, Vérone, 1673, qui fut l'occasion d'une polémique avec échange de dissertations. Voir Apostolo Zeno, *Dissertationi Vossiane*, Venise, 1753, t. II, p. 191-192.

Une troisième catégorie de critiques se compose de ceux qui, tout en admettant qu'il n'y a absolument rien de vrai dans les récits d'Anni, soutiennent cependant qu'il a vraiment trouvé ces écrits et les a publiés tels quels sans s'apercevoir de leur caractère de fausseté. De ce nombre fut Théophile Raynaud, *Erotemata de bonis et malis libris*, Lyon, 1653, p. 164. Il est vrai que, dans un autre ouvrage, *De immunitate auctorum cyriacorum a censura*, paru sous le pseudonyme de *Petrus a Valle Clausa*, le même Théophile Raynaud dit tout le mal possible d'Anni.

Au milieu d'avis aussi divers, quelle serait la vraie méthode à suivre pour aboutir à quelque résultat sérieux? Un des premiers défenseurs d'Anni, Léandre Alberti, dit clairement qu'Anni a eu réellement entre les mains des manuscrits d'auteurs anciens. Également, après avoir rapporté d'une façon impartiale les témoignages de l'un et l'autre parti, Échard conclut : *Delusus, si velis, ac falsus dicatur, cum monumenta sibi delata antiqua credidit, at nec ratio, nec religio permittit, ut ceu fallax et veterator sine teste tradatur. Scriptores*, t. II, p. 7. Cependant, nous pourrions instituer un examen critique des œuvres d'Anni sur une méthode rigoureuse. C'est celle qu'indiquait déjà le savant auteur de l'*Oriens christianus*, Le Quien, au P. Labat, qui lui avait demandé son opinion, t. VII des *Voyages du P. Labat en Espagne et en Italie*, éd. d'Amsterdam, 1730, p. 67-74. Le jugement de Le Quien est le même que celui d'Échard, mais plus explicite. Il fait remarquer d'abord l'in vraisemblance qu'il y a à ce qu'Anni, qui possédait dans ses notes les fragments authentiques de Manethon et de Bérose, tels que nous les avons dans Flavius Josèphe, ne les ait pas intercalés dans ses livres sur Manethon et Bérose, ce qui aurait donné plus de vraisemblance au récit. Le Quien nous apprend de plus

qu'Échard lui avait montré un catalogue d'auteurs d'une chronique compilée entre 1220 et 1230, et qui se trouvait dans la bibliothèque de Colbert, où plusieurs auteurs cités répondaient à ceux d'Anni. Ainsi les faux Manethon, Bérose, Métasthène, publiés par lui, existaient longtemps auparavant et n'étaient point de l'invention d'Anni. Enfin la plupart de ces auteurs ont été cités par des écrivains du moyen âge et d'autres encore, dont nous ne connaissons plus guère que le nom. Le Quien, concluait que, si l'on faisait des recherches dans les bibliothèques d'Italie ou d'ailleurs, on retrouverait peut-être les fausses pièces qui ont servi à Anni. Ce serait le sûr moyen d'aboutir à une justification, sinon du sens critique, du moins de la sincérité d'Anni.

Les auteurs qui ont traité d'Anni jusque vers 1750 se trouvent cités dans Échard, *Scriptores ordinis praedicatorum*, Paris, 1719-1721, t. II, p. 4-7, et Apostolo Zeno, *Dissertationi Vossiane*, Venise, 1753, t. II, p. 186-195. — Sur la vie et les discussions des œuvres : Bayle, *Dictionnaire critique*, 1741, t. III, col. 453-454. — Échard, *loc. cit.* — Catalani, *Magistri sacri palatii*, Rome, 1751, p. 107-108. — Mariani, *Oratio pro J. Annio*, Rome, 1732. — Nicéron, *Mém. hom. ill.*, 1730-1732, t. XI, p. 1-11; t. XX, p. 1-6. — Tournon, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique*, Paris, 1746, t. III, p. 651-662. — Apostolo Zeno, *Giornale de' letterati*, 1714, t. XX, p. 140; *Dissertationi Vossiane*, Venise, 1753, t. II, p. 186-193. — P. Labat, *Voyages en Espagne et en Italie*, Amsterdam, 1730, t. VII, p. 67-74. — Graesse, *Trésor des livres rares et précieux*, etc., Dresde, 1859, t. I, p. 137; t. VII, p. 333. — Melzi, *Anonymi ital.*, 1848, t. I, p. 59, 68; t. III, p. 51. — Tiraboschi, *Stor. lett. ital.*, 1807, t. VI, p. 300, 650-651. — Carlo Giambelli, *Sulle falsificazioni Anniane*, Turin, 1882. — Aug. Flörchen, *Apologia vindictaria pro Beroso Anniano*, Hildesheim, 1759. — De Fortia d'Urban, *Bérose et Annianus de Viterbe ou les antiquités chaldéennes*, Paris, 1808. — Souchay, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, Paris, 1740, t. XIII, p. 84. — Stahl, dans *Kirchenlexikon*, art. *Annianus*. — Corssen, *Litterarisches Centralblatt*, 25 juin 1881. — Sandys, *History of classical scholarship*, 1908, p. 154. — S. Camilli, *Cenni sopra il celebre Annio da Viterbo, e su d'un pretesto geroglifico egiziano esprimente la venuta d'Ossiride in Italia*, dans *Giorn. Acad.*, 1830, p. 45. — *Johannis Burckardi Liber notarum*, éd. Celani, dans *Rerum Italicarum scriptores*, 1911-1913, t. XXXII, p. 125, 339.

R. COULON.

ANNIA. Voir ANAEA, t. II, col. 1420.

1. ANNIANUS, successeur de saint Marc à Alexandrie (62-85). Le plus ancien témoignage est celui d'Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, xxiv; III, xiv. Il nous apprend qu'Annianus succéda à saint Marc la huitième année de Néron et qu'il fut patriarche durant vingt-deux ans, jusqu'à la quatrième année de Domitien. Cf. *History of the patriarchs of the Coptic Church of Alexandria*, dans *Patrologia orientalis*, t. I, p. 149; Michel le Syrien, *Chronique*, I, p. 163. Les Coptes racontent en plus qu'il était cordonnier. Saint Marc entra chez lui pour faire raccommoder sa chaussure; Annianus se blessa avec son alène et s'écria : *εἰς ὁ Θεός*, « Dieu est un ». Saint Marc, frappé de le voir confesser l'unité de Dieu, le guérit, le catéchisa, fit de sa maison une église — appelée plus tard église de Mar Djirdjis (Georges), à l'ouest d'Alexandrie — et le consacra patriarche. Cf. *History of the patriarchs...*, *loc. cit.*, p. 142, et le *Synaxaire arabe jacobite*, dans *Patrologia orientalis*, t. III, p. 316-317.

F. NAU.

2. ANNIANUS, évêque de Valence (Espagne), se trouvait au septième concile de Tolède (646). Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. X, col. 771. En 653, il avait un successeur.

Florez, *España sagrada*, t. VIII, p. 171.

U. ROUZIÈS.

1. ANNIBALDI (TANCREDO DE), archevêque d'Otrante, se présenta devant l'empereur Frédéric II à

Nuremberg, en Franconie, en juin 1219, et en obtint un diplôme qui confirmait toutes les donations faites à son archevêché par les ducs et souverains des Deux-Siciles, depuis Roger, fils de Robert Guiscard, jusqu'à l'impératrice Constance, mère du souverain donateur. L'acte, imprimé dans Huillard-Bréholles (*Historia diplomatica Frederici II imperatoris*, t. I, 2^e part., p. 638-643), renferme une longue énumération des droits, redevances, propriétés que l'archevêché possédait alors. On ne sait rien de plus sur le personnage, ni s'il appartenait à la grande famille des Annibaldi, ni même si ce fut en sa faveur que le pape Innocent III termina en 1215 ou 1216 un procès de l'archevêché avec l'abbaye Saint-Nicolas de *Casulis*, qui refusait de reconnaître sa suzeraineté. Jaffé, n. 5151, *archiepiscopo Hidrentino*.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. IX, col. 57. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 301. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, col. 279, ne donne pas d'autre titulaire à l'archevêché entre 1195 et 1240.

P. RICHARD.

2. ANNIBALDI ou ANNIBALDESCHI DELLA MOLARA (ARNIBALDO DEGLI), cardinal, né à Rome, de la famille du même nom. Il entra de bonne heure dans l'ordre des frères prêcheurs au couvent de Sainte-Sabine, à Rome. Après ses premières études, il fut envoyé à Paris pour y prendre les grades théologiques; il fut reçu maître, nous ignorons en quelle année. Il dut enseigner à Paris pendant les années scolaires 1261-1262. Cf. Gérard de Fracheto, *Vitae fratrum ord. praed.*, éd. Reichert, Louvain, 1896, p. 335, n. 8. Il revint promptement à Rome, et s'il enseigna les Sentences à Sainte-Sabine, comme quelques auteurs le supposent, ce ne fut que très peu de temps. En effet, appartenant à l'une des plus grandes familles de Rome et ayant déjà un oncle cardinal, Richard degli Annibaldi, il fut élevé lui-même à la dignité cardinalice avec le titre des Douze-Apôtres, dès le mois de décembre 1262. La première signature que l'on connaisse de lui comme cardinal est du 9 janvier 1263. Le cardinal Annibal reçut des missions importantes; en particulier, il fit partie de l'ambassade envoyée par Clément IV à Charles I^{er}, roi des Deux-Siciles, pour le recevoir dignement (19 mai 1265). Potthast, n. 19149, 19150. Le cardinal Annibal ne cessa de s'intéresser vivement à la vie de l'ordre dont il faisait partie. Nous en avons la preuve dans les lettres échangées. Voir Finke, *Unge druckte Dominikanerbrie fe des XIII Jahrhunderts*, Paderborn, 1891, lettres n. 9, 25, 39, 48. Il fut lié très étroitement avec saint Thomas d'Aquin, qui lui dédia les trois dernières parties de son exposition des quatre Évangiles selon les Pères (*Catena aurea*). Annibal, probablement alors qu'il était bachelier à Paris, composa un commentaire sur les quatre livres des Sentences, longtemps attribué, à tort, à saint Thomas d'Aquin, parce qu'il n'est qu'un résumé de l'ouvrage de ce dernier sur Pierre Lombard. C'est Thomas Neriis, O. P., qui le publia le premier, avec cette fausse indication dans l'édition qu'il en donna à Paris en 1560. Pourtant Ptolémée de Lucques, dans son *Histoire ecclésiastique*, avait nettement indiqué l'origine de cet écrit. Cf. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XI, col. 1153; Échard, *Scriptores ord. praed.*, t. p. 261; Mandonnet, *Des écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin*, 2^e éd., Fribourg, 1910, p. 153. Grâce à cette confusion, ce commentaire a eu un assez grand nombre d'éditions et se trouve plusieurs fois parmi les œuvres complètes de saint Thomas. La première édition est de Bâle, 1492; puis il se retrouve dans le t. XVII de l'édition romaine, 1570, et dans le t. XXX de l'édition Fretté, Paris, 1889. Le cardinal Annibal obtenait du pape Grégoire X, le 5 septembre 1272, la permission de faire son testament. Il mourut peu après, soit vers la fin de 1272 ou le commencement

de 1273, car au chapitre général de cette même année 1273, il figure parmi les défunts. Une note ajoutée au XV^e siècle à la notice du cardinal Annibal, dans la chronique de Jean Mactei Caccia (éd. Girardin, Rome-Viterbe, 1907, p. 33), porte à tort l'année 1277 comme date de la mort du cardinal.

Eubel, *Hierarchia cath.*, t. I, p. 8. — Potthast, *Regesta pontif. roman.*, p. 1541, 1649. — Gregorovius, *Gesch. der Stadt Rom*, Stuttgart, 1865, t. V, p. 155 sq. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719, t. I, p. 261. — Bullar. ord., 1729, t. I, p. 447, 502, donne une nombreuse bibliog. d'auteurs dominicains. — Masetti, *Monumenta et antiquitates*, Rome, 1864, t. II, p. 301. — Tournon, *Hommes illustres*, etc., Paris, 1743, t. I, p. 263-269. — Denifle, *Archiv.*, Berlin, 1886, t. II, p. 238. — Berthier, *Le couvent de Sainte-Sabine à Rome*, *ibid.*, 1912, p. 311-312; *Le chapitre de San Nicolò de Trévise, peintures de Tommaso da Modena*, Rome, 1912, p. 35-37. — Mortier, *Hist. des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, Paris, t. II, p. 22, confond Annibal avec Ricardo degli Annibaldi. — *Hist. litt. de la France*, t. XVI, p. 24.

R. COULON.

3. ANNIBALDI ou ANNIBALDESCHI DELLA MOLARA (ORAZIO). Né à Rome, de la même famille que le précédent, il y fut d'abord chanoine de la basilique de Sainte-Marie-au-Transtévère. Préconisé le 18 (et non pas le 13, comme le portent Ughelli et Gams) février 1630 (Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, vol. ann. 1624-1630, fol. 332 v^o), archevêque de Siponto ou Manfredonia, ville qui venait d'être presque entièrement ruinée par les Turcs, à condition d'y rétablir le séminaire, il mourut le 17 mai 1643.

Pompeo Sarnelli, *Cronologia de' vescovi ed arcivescovi Sipontini*, Manfredonia, 1680. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1720, t. VII, col. 864. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. XX, p. 592.

J. FRATKIN.

4. ANNIBALDI ou ANNIBALDESCHI DELLA MOLARA (RICCARDO DEGLI), cardinal, appartenait à une famille de puissants seigneurs, qui disputait aux Orsini, Savelli Brancalcione la domination à Rome et dans la Campagne romaine. Il tenait son surnom du château de Molara, fief qu'il possédait aux environs de Frascati. Il fut d'abord chanoine de Saint-Pierre de Rome, selon d'autres, moine du Mont-Cassin, et même abbé du monastère. Mais ceux qui lui assignent ce dernier titre ont dû le confondre avec Riccardo, cinquante-huitième abbé, qui fut aussi cardinal en 1253-1263. C'est probablement la même confusion qui a fait attribuer à notre cardinal un exposé de la règle de saint Benoît, de même que son homonyme en avait composé une. Cf. Fabricius, *loc. cit.* Riccardo reçut la pourpre, avec le titre diaconal de Sant'Angelo, sous lequel il est connu, de Grégoire IX, son grand-oncle, en 1237 ou 1239. Il paraît pour la première fois dans les actes pontificaux le 15 avril de cette dernière année. Nombreuses sont les bulles qu'il signe à son rang, sous les pontificats de Grégoire IX à Grégoire X inclus. Cf. Potthast. Quelques-unes ont été imprimées dans le recueil ci-dessous mentionné de Coquelines ou dans les *Annales ecclesiastici*. Il fut archiprêtre de la basilique du Vatican (peut-être nommé par Innocent IV), et archidiacre de l'Église romaine, ou premier des cardinaux-diacres : il couronna en cette qualité le pape Clément IV en 1265, sans qu'on puisse savoir s'il fit de même pour ses prédécesseurs. Pendant le séjour d'Innocent IV à Lyon, il resta à Rome, et le pape lui recommandait, vers 1246, de prendre, surtout près des siens, la défense de l'Église contre l'empereur Frédéric II. E. Berger, *Registres d'Innocent IV*, t. I, n. 1985. En 1248 il est recteur de la Campanie et province maritime. *Ibid.*, 3833, 3940.

Le même pape l'aurait chargé de grouper sous la règle de saint Augustin les nombreux ermites dispersés en Toscane. Les augustins le vénèrent comme un de leurs premiers patrons, d'après les autorités que cite Ciaconius. Il est certain qu'il dressa un règlement pour fixer le costume des profès, novices et convers, qu'Alexandre IV confirma par bulle donnée à Anagni, *xi kal. augusti 1255*. Coquelines, t. III, p. 361-382. Cf. *Registres d'Innocent IV*, n. 6834 (texte identique) et 7275; Potthast, n. 16334. Le même Alexandre le nomma, en mars 1257, protecteur de l'ordre, *ad dispositionem et gubernationem*. *Ibid.*, n. 16808.

Ses attaches avec une grande famille romaine et son long cardinalat fournirent à Riccardo l'occasion de jouer un rôle important dans les affaires politiques de la papauté, auxquelles il se consacra tout entier. Les pontifes lui confièrent plusieurs missions seul ou avec d'autres légats : ainsi, en janvier 1252, il se rend à Florence pour rétablir la paix entre les factions qui déchiraient la Toscane, mission qui ne réussit pas d'ailleurs. Sa fortune s'établit surtout sous le pontificat d'Alexandre IV (1254-1261), son oncle, dont il était le plus proche parent, et qui lui confia la légation apostolique dans l'armée de Toscane. Ambitieux et avide, il poussa cette fortune par tous les moyens, et sut se créer un parti dans le Sacré-Collège en y introduisant ses créatures, par exemple son neveu le dominicain Annibali de Annibaldi (voir ci-dessus col. 387). Caractère énigmatique, dit un historien (Sternfeld), qui ne lui est pas favorable, il changea de parti selon les nécessités du moment, se prononça d'abord pour Richard de Cornouailles, gagné sans doute à prix d'argent, et entra dans la faction du Sacré Collège qui soutint sa candidature à l'empire (1260). Il ne s'y arrêta pas longtemps et passa du côté de Charles d'Anjou, que ses intrigues réussirent à faire élire sénateur de Rome contre Manfred, dernier héritier des Hohenstaufen. Dès lors il était engagé à fond pour le Capétien; plus tard en 1265, il lui faisait prêter 2 000 livres tournois pour la conquête de Naples. Il posséda la confiance des papes français, Urbain IV, et même Clément IV, quoi que prétende M. Sternfeld : le dernier le choisit parmi les cardinaux légats qui conférèrent à Charles l'investiture du royaume de Naples, puis le couronnèrent à Saint-Pierre de Rome le 6 janvier 1266. Il se tint dès lors au côté du conquérant jusqu'à son départ pour Naples, où il l'accompagna à la frontière des États pontificaux. En 1268 il était encore de son parti, mais au moment du grand conclave qui prépara l'élection de Grégoire X (1268-1271), il avait déjà fait volte-face, d'après un passage des *Annales Placentini*, et s'était retourné du côté de l'empire, sans doute parce qu'il espérait y trouver des appuis pour arriver plus sûrement à la tiare (Sternfeld). Il ne réussit pas, mais fut un des six cardinaux que les partis choisirent par compromis pour faire l'élection.

Grégoire X le tint à l'écart; Salimbene donne pour raison qu'il avait fait échouer le projet formé par le pape de supprimer les augustins. Il ajoute même qu'il fut pour cela privé du cardinalat, mais l'affirmation de l'annaliste est infirmée par les événements ultérieurs et par plusieurs bulles qui le mentionnent, même de Grégoire X. En tout cas, Riccardo n'alla pas au second concile de Lyon, comme l'affirment plusieurs historiens, notamment Ciaconius, qui l'y font mourir. Il resta dans la retraite pendant deux ans, à Rome sans doute, ce qui expliquerait l'erreur de Salimbene. Grégoire X le chargeait, le 1^{er} avril 1275, de régler un conflit entre les églises de Viterbe qui se disputaient la dépouille de Clément IV. Innocent V lui confiait le jugement d'une élection contestée à l'évêché d'Aversa. Il resta jusqu'à sa mort archiprêtre de Saint-Pierre, ainsi que l'atteste Jean XXI, en confiant cette dignité, le

18 octobre 1276, à Giovanni Gaetano Orsini, l'ancien rival de Riccardo. D'après cet acte, celui-ci serait mort récemment, *nuper defunctum*, c'est-à-dire, selon toute probabilité, dans l'été de la même année. Il fut enterré en la basilique du Vatican, avec une courte épitaphe, que Ciaconius a publiée. Il était lié intimement avec saint Thomas d'Aquin; les témoignages que rapporte le même Ciaconius cadrent avec d'autres faits : une nièce du saint docteur épousa un Annibaldi de Ceccano et un autre de ses parents, Rinaldi d'Aquino, qui devint évêque de Martorano en 1255, remplissait dans la maison du cardinal les fonctions de prêtre sacriste, *sacellanum*. Potthast, n. 15688.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae... cardinalium*, Rome, 1677, t. II, col. 88-89. — Cardella, *Memorie storiche intorno ai cardinali*, t. I, 2^e part., 1793, p. 257-259. — Coquelines, *Bullarum rom. pont. amplissima collectio*, Rome, 1740, t. III, *passim*. — Rinaldi, *Annales ecclesiastici*, éd. Bar-le-Duc, t. XXII, *passim*. — Potthast, *Regesta romanorum pontificum*, p. 939, 1285, 1473, 1541, 1649, 1703, etc. — R. Sternfeld, *Der kardinal Johann Gaetan Orsini (Papsle Nikolaus III), 1244-1277*, Berlin, 1905 (dans *Historische Studien*, t. III), *passim*. Voir index. — E. Jordan, *Origines de la domination angevine en Italie*, Paris, 1909. — Salimbene, *Chronica*, dans *Monumenta historica ad provincias Parmensem et Placentinam spectantia*, Parme, 1847, t. III, p. 111, 265. — *Annales Placentini*, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVIII, p. 553, 554. — J. A. Fabricius, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, Florence, 1858, t. VI, p. 376, 383.

P. RICHARD.

5. ANNIBALDI ou ANNIBALDESCHI DELLA MOLARA (RICCARDO). Né à Rome, il fut nommé, le 27 mai 1675, évêque de Veroli, dont il restaura la cathédrale. Il fit aussi beaucoup pour le séminaire, ce qui, joint à sa ténacité pour défendre ses droits, lui attira plus qu'ennuis que de gratitude. Une lettre de lui au cardinal secrétaire d'État, en date du 5 juillet 1683, est conservée aux Archives du Vatican, *Lettere di vescovi*, t. LXIX, fol. 167. Il mourut en mars 1689 et fut enterré dans la cathédrale.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, t. DX, fol. 123. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 1400. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. VI, p. 506.

J. FRAIKIN.

1. ANNIBALE, surnommé *Padoano*, de son lieu d'origine, Padoue, où il naquit en 1527. Devint organiste de Saint-Marc de Venise le 30 novembre 1550, poste qu'il occupa longtemps. L'importance de Padoano dans l'histoire de la musique d'Église est surtout documentaire : il précède immédiatement, dans l'école vénitienne, Merulo et les Gabrieli, et publia, dès 1556, un livre de *Ricercari* pour orgue, qui semble avoir servi de type aux compositeurs postérieurs.

Eitner, *Quellen-Lexicon der Musiker*, t. I, p. 151.

A. GASTOUE.

2. ANNIBALE (GIUSEPPE D'), cardinal, naquit le 22 septembre 1815, à Borbona, diocèse de Rieti, de parents de condition modeste. Les premières leçons de latin et d'italien lui furent données par son curé, qui lui inspira du goût pour les classiques de ces deux langues. Dès son enfance, il manifesta le désir de devenir prêtre, et, le 29 juillet 1832, il reçut la tonsure et les quatre ordres mineurs. L'état de gêne de sa famille ne lui permit d'entrer au séminaire qu'à vingt ans (novembre 1835).

Son intelligence parut d'abord des plus ordinaires mais elle s'éveilla au contact d'autres et par l'émulation, non sans un grand effort de travail. Il atteignait les meilleurs, quand la maladie, une affection de poitrine, l'arrêta un instant. Son évêque lui conféra les ordres majeurs, puis le sacerdoce (21 septembre 1839), et l'envoya dans son pays natal pour y refaire sa santé et aider le curé, son bienfaiteur. Sa santé s'étant

raffermie, l'évêque le rappela à son grand séminaire pour y enseigner la théologie dogmatique. Un procès qu'il dut soutenir, pour récupérer certains biens de famille, le poussa à étudier le droit. Avec une intelligence pénétrante, une mémoire qui n'oubliait rien, et une rare persévérance au travail, il approfondit le droit romain, le droit civil moderne et les œuvres des plus célèbres juriconsultes. Il acquit une science si complète qu'il écrivit lui-même la plaidoirie, simplement, pensait-il, pour renseigner ses avocats. Ceux-ci en furent émerveillés, se contentèrent de lire sa plaidoirie et le procès fut gagné.

En 1851, l'évêque de Rieti lui confia la chaire de théologie morale. Il y trouva sa vocation et le champ ouvert à ses facultés. Les recherches dans les bibliothèques avaient pour lui des charmes infinis et il acquit promptement une érudition qui lui permit de cantonner ses études sur une spécialité connexe au droit et à la morale : la jurisprudence ancienne et moderne; il la posséda si à fond qu'il devint la grande autorité de son temps et le conseiller, l'avocat de la cour de Rome, aussi bien que la lumière des Congrégations romaines. Le grade de docteur *in utroque*, qu'il sollicita en juillet 1852, lui fut conféré toutes boules blanches. Les fonctions de vicaire général qui lui furent confiées peu après, ses devoirs de chanoine et de professeur ne diminuèrent pas son ardeur au travail. Élu vicaire capitulaire du diocèse de Rieti le 26 juillet 1867, il le gouverna quatre ans avec sagesse, au milieu des embarras suscités par les lois spoliatrices du gouvernement italien du 7 juillet 1866 et du 15 août 1867. Ses relations avec les Congrégations romaines furent très appréciées en haut lieu et Pie IX, songeant à l'élever à l'épiscopat, fit prendre des renseignements à son sujet auprès de l'évêque de Narni, Mgr Luzzi.

Le nouvel évêque de Rieti, Mgr Mauri, confirma à d'Annibale ses fonctions de vicaire général et l'exhorta vivement à écrire un commentaire de la bulle *Apostolicae Sedis*. D'Annibale le publia à Terni, en 1873, sous le nom de son propre évêque : *In constitutionem Apostolicae Sedis qua censura latae sententiae limitantur Commentarii editi jussu Illmi et Rm. Mauri episcopi Reatini ad usum sacerdotum suae diocesis*. Dès son apparition, la *Civiltà cattolica* l'annonça avec de grands éloges : *libro di poca mole, disait-elle, ma di gravissimo peso*. Série VIII, t. XI, p. 584. Elle le présentait comme du plus grand prix pour la méthode suivie et les éclaircissements donnés. La première édition fut rapidement enlevée et la seconde parut à Rieti, en 1874. Une troisième édition, améliorée encore, parut en 1880, et, après la mort de l'auteur, une quatrième, revue par le chanoine Frédéric Polidori, son élève.

Encouragé par l'accueil si favorable fait à son Commentaire, d'Annibale se mit à retoucher ses *Institutiones morales*, auxquelles il travaillait depuis des années. Il s'était livré à une étude étendue de l'éthique naturelle, des lois positives, divines et humaines et de tous les auteurs qui avaient traité ces matières. Il se persuada que les anciens, par l'originalité et l'ampleur de la doctrine, étaient supérieurs aux modernes, qui, trop souvent, se contentent de les copier et n'ont des lois qu'une connaissance superficielle. Il lui sembla que cette science de la morale allait en s'affaiblissant avec les âges. Il conçut le dessein d'en tenter une restauration, une refonte générale. Les matériaux y seraient disposés suivant une méthode logique et synthétique, procédant du général au particulier, des principes aux conclusions, de manière à présenter un corps de doctrine organisé, et comme la philosophie de la science.

Ce plan ainsi tracé, il le réalisa par un travail assidu,

et ne craignit pas de retoucher bien des fois les mêmes points. Il découvrait toujours quelque imperfection, quelque lacune dans son œuvre. Il la recopia jusqu'à douze fois et y travailla pendant plus de vingt années. Il en faisait l'expérience constante, dans sa classe, réservant les cas les plus complexes comme objets des conférences mensuelles au clergé, dans lesquelles son talent magistral brillait du plus vif éclat. Ces conférences des années 1878, 1879 et 1880 furent, sur l'ordre de l'évêque, imprimées à Rieti.

Malgré tant de travaux, de recherches et de perfectionnements, il fallut l'ordre de ses supérieurs pour décider d'Annibale à publier ses *Institutiones* : *Invitus edidi*, pouvait-il dire dans sa préface. Voici le titre modeste qu'il leur donna : *Summula theologiae moralis ad usum seminarii Reatini, auctore D'A... cathedralis Reatinae canonico*. Le premier volume parut à Rieti, 1874; le second en 1875, le troisième en 1876. Il y eut à Milan une seconde édition, revue et augmentée; peu après, une troisième à Rome, sortie des presses de la Propagande. Le succès fut considérable. Beaucoup de journaux et de revues en donnèrent des appréciations élogieuses, mettant en relief la méthode, l'ordre, la précision, la clarté, la connaissance étendue des auteurs anciens et modernes, des lois, etc. Le seul reproche qu'on puisse adresser à l'œuvre, c'est d'être trop condensée pour la matière et trop concise pour la forme; d'une grande utilité pour les professeurs, elle l'est beaucoup moins pour les élèves. Ce qui en rend aussi la lecture pénible, c'est la multitude des notes qui se succèdent à chaque ligne, parfois à chaque mot, à tel point qu'elles remplissent souvent plus de la moitié de chaque page. Elles font de la *Summula* une mine très riche qu'il faut exploiter et qui ne livre ses trésors qu'à ceux qui se donnent de la peine.

A tant de science, d'Annibale joignait une grande humilité. En lui, nulle arrière-pensée d'ambition et son premier mouvement fut de repousser l'épiscopat quand il lui fut proposé. Léon XIII, encore archevêque de Pérouse, avait été l'un des premiers à lui écrire, le 17 août 1873, pour le féliciter de son Commentaire sur la bulle *Apostolicae Sedis* : *Altri lavori ho veduto sul medesimo argomento, lui disait-il, quellò però parmi che, senza dubbio, preceda pel merito gli altri, ed io lo vado leggendo con tutto il piacere*. Après la publication de la *Summula*, Léon XIII le nomma archevêque titulaire de Carista, au mois d'août 1881, et lui intima télégraphiquement l'ordre d'accepter. D'Annibale reçut la consécration épiscopale des mains du cardinal Monaco-Lavaletta, le 14 août. Avec l'agrément du souverain pontife, il continua, une année encore, ses fonctions de vicaire général et de professeur; mais, le 8 novembre 1882, le pape l'appela à la charge de canoniste de la S. Pénitencerie. Précédé par sa renommée et continuant sa vie d'études et de recueillement, il s'acquitt bientôt l'estime de tous ceux qui avaient à traiter avec lui. Le 25 avril 1883, Léon XIII le nomma premier consultant du Saint-Office; puis, le 14 mars 1884, assesseur de ce tribunal et chanoine de la basilique de Saint-Pierre. Au consistoire du 11 février 1889, le pape le créa cardinal, et, au mois de mai suivant, le nomma préfet de la S. Congrégation des Indulgences. Le cardinal d'Annibale ne jouit pas longtemps de ces honneurs. Sur le conseil des médecins, qui espéraient de l'air natal une amélioration de sa santé chancelante, il retourna à Borbona, durant l'hiver de 1892, mais il y mourut le 17 juillet suivant.

Son travail très personnel le place parmi ceux qu'on peut appeler des « autodidactes ». Il n'avait reçu qu'une instruction élémentaire dans son village; il ne fréquenta pas les universités, n'entreprit pas de voyages d'érudition; mais, solitaire dans son cabinet de travail, il passa sa vie sur les livres, s'instruisant lui-même et

atteignant, par ses efforts individuels, aux sommets de la science.

De Sanctis, *Biografia del cardinale Giuseppe d'Annibale*, Rome, 1898.

T. ORTOLAN.

ANNIBALI (FLAMINIO MARIA DE LATERA), illustre franciscain de l'observance, né à Latera près Viterbe, le 23 novembre 1733, mort à Viterbe, le 27 février 1813. Il eut pour premier maître dans les lettres Paul Ferranti, qui fut plus tard archiprêtre de Latera. Le 23 janvier 1750, le jeune Annibali entra chez les franciscains du couvent d'Orte, province romaine, où il se distingua par sa régularité, et fut admis à la profession solennelle le 23 janvier 1751. Après son ordination sacerdotale, il obtint le titre de lecteur général en théologie. A Viterbe et à Rome, au couvent de San Bartolomeo, il se fit remarquer par son enseignement et surtout par son habile défense des traditions de son ordre. Définitiveur général (1790-1791), il gouverna ensuite la province romaine (1794-1797). Lors de la suppression des couvents en 1810, Annibali, déjà âgé, se retira à Viterbe, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, dont soixante-trois de profession religieuse. Fécond écrivain, il traita les sujets les plus divers et écrivit dans un latin choisi et parfois aussi en italien, soit comme théologien, comme historien, soit comme liturgiste ou controversiste et même comme poète. En tant que critique, il n'égalait pas toujours ceux dont il attaquait les œuvres, tels que les PP. Affo et Sbaralea.

1° Son ouvrage principal est : *Ad Bullarium franciscanum*, a P. Fr. Joanne Hyacintho Sbaralea ord. min. conv.... editum, Supplementum, in-fol., Rome, 1780. Par ordre de Pie VI, à qui il dédia son travail, Annibali écrivit ce supplément pour relever et corriger les erreurs et les omissions du conventuel Sbaralea. Cf. *Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte*, 1885, t. I, p. 516. — 2° *Manuale de' frati minori... con un appendice, o sia Risposta all'autore* (P. Sangallo, ord. conv.) del Saggio compendio della dottrina di Giustino Febronio, in-4°, Rome, 1776. — 3° *Il giudizio imparziale sulla controversia fra i PP. conventuali ed osservanti, ridotto all'esame si scopre esser lavoro di un parzialissimo conventuale...*, in-8°, Lugano, 1780. — 4° *Dissertationes critico-historicae in quarum una Ser. patriarcha Franciscus tertii ordinis institutor, in altera indulgentiae Portiunculae veritas asseritur et vindicatur*, in-4°, Rome, 1784. — 5° *La storia della indulgenza concessa da Gesù Cristo medesimo al patriarca S. Francesco d'Assisi nella chiesa della Porziuncula si dimostra vera...*, in-8°, Rome, 1796. — 6° *La pratica del pio esercizio della Via crucis... vendicata dalle obbiezioni di D. Giuseppe M^a Pujatti, monaco Casinese*, in-8°, Viterbe, 1783; 2° éd., Viterbe, 1785. — 7° *La difesa dell'antico metodo della Via crucis e la censura del nuovo scritto da F. F. A. F. O. vendicate dal giudizio proferito dai Gazzettieri Fiorentini nei fogli intitolati Annali ecclesiastici*, in-8°, Viterbe, 1783. — 8° *Veritas impressio sacrorum stigmatum in corpore Seraphici S. Francisci Assisiensis...*, in-8°, Rome, 1796. — 9° *Compendio della storia degli ordini religiosi esistenti*, 4 vol. in-8°, Rome, 1790-1791; 2° éd. sous le titre : *Storia degli ordini religiosi...*, Naples, 1796. — 10° *Vita della vergine S. Coleta...*, in-4°, Rome, 1805; 2° éd., Rome, 1807. — 11° *Vita della vergine S. Giacinta Mariscotti...*, in-4°, Rome, 1805; 2° éd., Rome, 1807. — 12° Ouvrage posthume : *Notizie storiche della casa Farnese della fu Città di Castro... coll' aggiunta di due paesi Latera e Farnese*, 2 part., in-8°, Montefiascone, 1817-1818. — 13° Annibali réédita un traité théologique de François Horantius, O. F. M., évêque d'Oviedo en Espagne (voir *Wadding Scriptores*, Rome, 1906, p. 83; Sbaralea, *Supplementum ad Scrip-*

tores, Rome, 1908, t. I, p. 274) : *F. Francisci Horantii Hispani... Locorum catholicorum tum sacrae Scripturae, tum etiam antiquorum Patrum pro catholica et veteri fide retinenda libri VII*, 2 in-4°, Rome, 1795-1796. — 14° Le P. Flaminio rédigea plusieurs offices insérés dans le bréviaire des frères mineurs. Voir notre article dans *Archivum franciscanum historicum*, 1908, t. I, p. 45-49. Parmi ses autres ouvrages, citons encore : 15° *Sacre canzoni per le feste principali del Signore e della SS. Vergine, composte ed illustrate...*, in-4°, Viterbe, 1772. Annibali publia également quelques opuscules d'importance secondaire, anonymes ou pseudonymes, de caractère polémique; à noter 16° deux recueils de *Lettere di Damiano Filaretti...*, in-8°, Fano, 1764; Velletri, 1766, sur la question si saint Bienvenu (Benvenuto), évêque d'Osimo, 1264-1282, était franciscain, contre l'abbé Dom. Pannelli. — 17° *Quanto incerto sia che il corpo del serafico S. Francesco esista in Assisi nella basilica del suo nome*, in-16°, Lausanne, 1779.

Jusqu'à ce jour, les bibliographes s'étaient peu ou point du tout occupés de Flaminio Annibali. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, Venise, 1861, t. CII, p. 116, 117, n'en parle que fort incidemment. Nous avons emprunté cette notice biographique aux archives mêmes du couvent d'Araceli à Rome; la partie bibliographique a été fournie par les différents ouvrages de l'auteur.

L. OLIGER.

ANNIBONIUS. Ce nom africain est presque certainement d'origine punique; l'orthographe réelle devait être *Hannibonius*. On le trouve rarement dans l'épigraphie profane, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. VIII, n. 3377; De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, t. I, p. 315, au mot *Annibonius*; il est surtout connu par des témoignages ecclésiastiques. Les listes épiscopales mentionnent trois évêques qui le portaient; ce sont les suivants dans l'ordre chronologique :

1° ANNIBONIUS *Rabautensis* assistait au concile tenu, en 393, à *Cabarsussi*, par les maximianistes, dissidents du donatisme; il signa en son nom d'abord, puis au nom d'un de ses collègues absent ou infirme, *Augendus Arensis*, la lettre envoyée par l'assemblée à tout l'épiscopat africain. Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. III, col. 848; Augustin, *Enarratio in psalmum XXXVI*, sermo II, 20, ad finem, P. L., t. XXXVI, col. 381. Voir ci-dessus, t. I, col. 783, et *RABAUTENSIS (Ecclesia)*.

2° ANNIBONIUS *Abbiritanus*, c'est-à-dire sans doute évêque d'*Abbir Minus* ou *Abbir Germanicana*, prit part, du côté des catholiques, à la conférence de Carthage, en 411. Arrivé seulement au cours de la première réunion, il ne signa le procès-verbal de présence qu'après l'appel des deux partis, avec dix-neuf autres retardataires de la même confession que lui. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. CCXV. Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 165, 265. Voir *ABBIR*, t. I, col. 47.

3° ANNIBONIUS *Vadesitanus* figure dans la liste des évêques de Numidie qui se rendirent à l'assemblée tenue à Carthage, en 484, sur l'ordre du roi vandale Hunéric. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Numidia 98; Victor de Vita, édit. Halm, p. 66; P. L., t. LVIII, col. 271, 311. Voir *VADESITANA (Ecclesia)*.

Aug. AUDOLLENT.

ANNIO ANNA (GIOVANNI FRANCESCO D'). Prêtre de la ville de Naples, il fut préconisé, le 10 novembre 1515, évêque de Carinola et résigna cette dignité en 1521, en faveur de son neveu Ferdinando.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, t. 483, fol. 52 r° et v°. *Acta consistorialia Vicecanc.*, I, fol. 73 v°. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. XX, p. 233. — Eubel et van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, t. III, p. 161. — Luca Menna, *Saggio istorico ossia*

piccola raccolta dell' historia antica e moderna della città e diocesi di Corinola..., Aversa, 1848, t. II, p. 85-86.

J. FRAIKIN.

ANNISO, évêque, en 993, de Cere, ancienne ville de l'Italie centrale, aujourd'hui presque entièrement disparue. Il donna son vote pour la canonisation de saint Uldaric, évêque d'Augsbourg. C'est à peu près tout ce qu'on en sait.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1884, t. I, p. 548. — Gams, *Series episcoporum*, 1873, t. I, p. XII.

T. ORTOLAN.

ANNOBON. Voir FERNANDO-POO.

1. ANNON (Saint), évêque de Vérone, naquit dans cette ville, dans le premier quart du VIII^e siècle, de noble famille. On ne sait rien sur son enfance. Ordonné prêtre, il fut, quelques années plus tard, vers 751, élu, à cause de sa science et de sa piété, évêque de Vérone. Sa sainteté ne fit que s'accroître avec le zèle pour son troupeau. Durant un temps de famine qui désolait son peuple, il apprit des anges que ce fléau ne cesserait que lorsqu'on aurait transporté les corps des saints martyrs Firmin et Rusticus, de Trieste à Vérone même, où ils avaient souffert pour le Christ. Cette translation eut lieu en juin 775. Annon mourut cinq ans plus tard, en 780. Son corps fut déposé dans sa cathédrale, sous l'autel de saint André. Plusieurs autres églises de Vérone possédèrent, dans la suite, de ses reliques : Saint-Marc, Sainte-Catherine, Sainte-Marie-Madeleine, etc. On l'honore le 23 mai. Ces deux vers latins gravés sur son urne funéraire rappellent sa sainteté et la confiance que la ville de Vérone a en lui :

*Veronae praesul, caeli qui fulget in arce,
Hic situs est Anno sanctus, pater inclitus urbis.*

Onuphrius Panvinus, *De antiquitate et viris illustribus Veronae*, 1648, l. V, c. xv. — Ughelli, *Italia sacra*, 1720, t. v, p. 702. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1854, t. x, p. 743, 751. — *Acta sanctorum*, 1685, mai t. v, p. 256.

T. ORTOLAN.

2. ANNON, évêque de Freising (854-875), dont la vie et l'administration sont jusqu'ici restées à peu près inconnues. On sait seulement qu'il fit exécuter des copies de manuscrits et que le pape Jean VIII lui fit demander un orgue et un artiste pour jouer cet instrument de musique. Il figure parmi les signataires de la profession de foi du concile de Worms du 16 mai 868. Le nécrologe de Freising assigne à sa mort la date du 9 octobre 875.

J. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, Leipzig, 1894, t. I, p. 288. — *Kirchliches Handlexikon*, Munich, 1907, t. I, col. 237. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1911, t. IV, p. 461.

G. ALLMANG.

3. ANNON, évêque de Worms, d'abord moine bénédictin à Saint-Maximin de Trèves, fut appelé par l'empereur Otton I^{er} pour diriger le monastère que celui-ci voulait ériger dans la ville récemment fondée de Magdebourg. Annon se rendit, en 937, avec douze compagnons dans la nouvelle abbaye, placée sous le vocable de saint Maurice et la gouverna pendant treize ans comme abbé. L'empereur lui témoigna une bienveillance particulière en lui confiant l'éducation de ses fils et en le nommant, en 950, à l'évêché de Worms. La vie d'Annon comme abbé et comme évêque n'est pas connue; on ignore même la date de sa mort; on sait seulement qu'elle eut lieu avant le 11 août 979.

J. Marx, *Geschichte des Erzbistums Trier*, Trèves, 1860, t. III, p. 73-74. — *Kirchliches Handlexikon*, Munich, 1907, t. I, col. 238.

G. ALLMANG.

4. ANNON, abbé de Micy ou de Saint-Mesmin (diocèse d'Orléans). Annon gouverna l'abbaye de

Micy pendant plus de trente ans et y mourut le 6 janvier 972. Il dut donc y entrer vers 941, plutôt qu'en 943, comme le prétendent dom Piolin et Hauréau. Sous sa discipline, Micy, qui était déchue de son ancienne splendeur, redevint vite très florissante, et tous les historiens nous disent qu'on y vit alors des moines d'une rare vertu; Léthald fut au nombre de ces derniers, et c'est lui-même qui écrit de son abbé que, douze années après son décès, on trouva son corps absolument intact (Mabillon). On rapporte aussi d'Annon plusieurs signes de sa sainteté.

Gallia christiana, t. VIII, col. 1530. — Mabillon, *Acta sanctorum ord. S. Bened.*, t. v, p. 360-362. — *Histoire littéraire de la France*, 1742, t. VI, p. 528. — Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans*, Paris, 1856, t. III, p. 72.

Paul CALENDINI.

5. ANNON, archevêque d'Arles, est cité dans diverses pièces, en 980, 981, 985, 986, 987, concernant des donations faites par lui ou auxquelles il assiste. En 989, il fonda l'abbaye de Saint-Gervais-lès-Fos, et le 15 mai 992, il nomma le moine Pation abbé de ce monastère. Il aurait renoncé à son archevêché pour entrer à Cluny, où il serait mort le 18 novembre 994.

Gallia christiana, t. I, col. 551, 601. — L. Blancard, *Les chartes de Saint-Gervais-lès-Fos*, Marseille, 1878, p. 7, 23-25. — Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, Arles, Valence, 1900, col. 126-133.

U. ROUZÏÈS.

6. ANNON II, archevêque-électeur de Cologne (1056-1075), fils d'un pauvre chevalier, Walter von Steutzlingen, descendait d'une ancienne famille noble de Souabe, habitant la région du haut Danube. Il naquit vers l'an 1010, et son père, comptant sur lui pour relever la fortune de la famille, voulut lui faire suivre la carrière des armes et le fit élever d'abord dans la pratique des exercices militaires, mais un de ses oncles, chanoine de Bamberg, le décida à entrer dans la cléricature et le fit étudier à l'école de Bamberg, dont il reçut plus tard et garda longtemps la direction. L'empereur Henri III l'admit à sa cour et dans sa chapelle, et il y prit rapidement une place importante, grâce à la supériorité de son intelligence et à l'énergie impétueuse de son caractère, à laquelle rien ne résistait (Hauck). Il devint chanoine, puis prévôt des Saints-Simon-et-Jude de Goslar, chapitre important qui jouissait des faveurs de la dynastie franconienne. En 1056, il succéda à Hermann II comme archevêque de Cologne et chancelier de l'empire. Il ne tarda pas à organiser la conspiration de la haute noblesse allemande qui, en avril 1062, enleva à l'impératrice Agnès la tutelle de l'empereur Henri IV (attentat de Kaiserswerth). Annon s'empara alors du pouvoir, qu'il dut partager l'année suivante avec l'archevêque Adalbert de Hambourg (ci-dessus, t. I, col. 445), qui l'écarta complètement en 1065, quand le jeune prince fut devenu majeur. Henri IV, sur lequel il avait su prendre tout empire, ne lui pardonnait pas l'attentat de Kaiserswerth et s'abandonna facilement à toute autre influence qui voulait se faire place.

Annon sut mettre son crédit au service de ses amis et parents et les faire avancer. Il fit de Gunther, son compagnon d'étude, un évêque de Bamberg, de son neveu Burchard, un évêque d'Halberstadt (1059). Lui-même se fit attribuer les abbayes de Malmédy, Cornelimunster et Villich (1065). Dans le gouvernement de l'empire, par opposition à la régence qui avait reconnu l'antipape Cadalous, il réunit un synode à Augsbourg (octobre 1062), dans lequel il fit décider qu'on reconnaîtrait Alexandre II jusqu'à ce qu'une enquête établît qu'il n'y avait pas eu simonie dans son élection, et il chargea son neveu Bruno de l'enquête, qui produisit des résultats satisfaisants à Rome. Cependant au con-

cile international de Mantoue, où il convoqua les deux adversaires (mai 1064), Annon amena Alexandre à se justifier des accusations portées contre lui, et le résultat fut qu'Allemands et Italiens reconnurent celui-ci. L'année suivante, à la diète de Tribur, Annon décida l'empereur à se prononcer nettement, et l'envoi d'un ambassadeur impérial satisfait tellement le pontife qu'il se répandit en louanges envers le premier ministre de l'empire.

L'entente ne dura pas. En 1067, Henri IV, plutôt que d'emmener l'archevêque en Italie, différa l'expédition projetée, et Annon dut se justifier auprès du pape des accusations que les impériaux avaient su lui faire accroire. Il continua cependant à soutenir les intérêts d'Alexandre, mais en 1068, pendant une ambassade qu'il dirigea en Italie, il eut une entrevue avec Cadalous, en sorte que le pape ne voulut pas le recevoir.

Annon n'avait jamais négligé son diocèse, mais il y consacra tous ses soins à partir du moment où les persécutions d'Henri IV (cf. Hauck) le détournèrent des affaires publiques. Ses efforts pour la réforme du clergé et de l'Église consistèrent surtout, comme chez les grands évêques contemporains, à fonder des abbayes, à développer ou réorganiser celles qui existaient. Les premières furent au nombre de cinq : à Cologne, Sancta Maria *ad gradus*, *zur Stafel*, *zur Stiegen* et Saint-Georges, dont il fit bâtir les cloîtres ; en dehors Saalfeld et Grafenschaft. Mais la principale fut Siegburg, sur le Michelsberg, près de la ville de ce nom (à peu de distance de Cologne), dont l'église paroissiale conserve encore les reliques du saint électeur. Celui-ci en fit sa fondation et résidence favorite, et y établit des bénédictins de Fruttuaria, près de Turin, où il avait pu admirer la réforme de saint Guillaume de Dijon. De là il propagea cet institut étranger dans ses autres fondations, et même ailleurs. Il encouragea de son mieux la construction déjà entreprise des églises de Cologne, Sainte-Ursule, Saint-Géréron et Saint-André. Bref, il laissa une grande réputation de zèle et de sainteté parmi les moines et dans les chroniques des couvents, et les services qu'il leur avait rendus, la reconnaissance qu'ils lui vouèrent contribuèrent à sa béatification. Ses épreuves y contribuèrent encore. Attaché au parti réformateur, alors peu puissant en Allemagne, la maladie seule lui fit différer de reconnaître le nouveau pape Grégoire VII, et d'exécuter l'ordre qu'il en reçut de faire observer le célibat ecclésiastique dans son diocèse, mais il était toujours plus en disgrâce auprès de l'empereur ; à la Noël de 1072, il sollicita son congé et ne s'occupa plus de l'empire. La révolte de Cologne, à Pâques de 1074, lui apporta une rude épreuve et aggrava ses souffrances ; il se retira à Siegburg, dédaigna de se soigner et consacra ses journées à de rigoureuses pénitences. Il mourut en odeur de sainteté le 4 décembre 1075, fut enseveli à Siegburg, devint rapidement populaire par ses miracles et l'objet de nombreux *lieds* et légendes merveilleuses. Il fut canonisé en 1183, sa fête est le 4 décembre.

Parmi les *lieds* en son honneur, le plus célèbre est l'*Annolied*, en vieil allemand *Moer von sente Annen* : rédigé entre 1077 et 1081, peu après sa mort, à Cologne ou dans les environs. Bien que le sujet proprement dit ne forme que le dernier quart du poème, la vie, les souffrances et la mort de l'électeur sont racontées et mises en évidence de manière à former un panégyrique dont le but est évident : rehausser les vertus du personnage en vue d'une béatification possible. Le manuscrit fut découvert en 1639 par Martin Opitz, chef de l'école de Silésie, qui en publia immédiatement une traduction souvent rééditée depuis. Le texte primitif fut brûlé avec les papiers de ce littérateur, mort de la peste. Traduction française de Eichoff dans *Tableau*

de la littérature du Nord au moyen âge, Paris, 1895. Hørdér a donné une analyse enthousiaste du *lied* dans *Andeken an einige allere deutsche Dichter*, 1793. Il est en effet un monument important de la littérature religieuse et de la culture intellectuelle du XI^e siècle.

Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 231-232, riche littérature. — P. L., t. cxxiii, col. 1517-1586. — *Die mōnschische Vita Annonis*, dans Pertz, *Monachorum historia Germanica*, t. xi. — *Le Annolied*, dans *Monumenta Germaniae, Deutsche Chroniken*, Hanovre, 1895. — Muller, *Anno der Heilige*, Leipzig, 1858. — Roth, *Leben des heilige Anno*, Munich, 1847. — Th. Lindner, *Anno II der Heilige*, Leipzig, 1869. — Jos. Kehrein, *ibidem*, Francfort, 1864. — Hauck, *Deutschlands Kirchengeschichte*, Leipzig, 1896, t. iii, liv. II, ch. v, vi ; voir surtout le portrait du personnage, peu flatté, p. 712-714. Hauck se montre généralement sévère pour l'électeur. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1912, t. iv, v, passim.

P. RICHARD.

7. ANNON, évêque de Minden (1171-1185), comte de Blankenburg dans le Brunswick, était prévôt du chapitre de Saint-Martin à Minden, au moins dès 1143. Cf. Erhard, *op. cit.*, n. 1808. Il succéda à l'évêque Werner, mort le 10 novembre 1170. Toutefois le premier document où Annon apparaît avec la qualité d'évêque n'est que du 3 août 1171. *Op. cit.*, p. 111, n. 348. Dans les temps difficiles où il vécut, cet évêque paraît surtout avoir visé à la modération. Un de ses premiers actes fut de conclure un arrangement avec les deux frères Hermann et Philippe Vögelö, qui jusque-là avaient désolé le diocèse de Minden par le meurtre et l'incendie, sous prétexte de torts à eux faits par l'évêque précédent.

Quoique attaché à Frédéric Barberousse, qu'il accompagna jusqu'à Aix-la-Chapelle (1174), Annon fut assez adroit pour se dispenser de l'escorter en Italie. Sans doute prétextait-il le pèlerinage qu'il entreprit à la fin de la même année à Saint-Jacques de Compostelle. Chemin faisant, il conclut des traités de confraternité avec les couvents où il passa. Nous pouvons ainsi reconstituer son itinéraire vraisemblable. A l'aller, il visita les couvents de Gorze (9 janvier 1175), de Cluny et de Saint-Gilles. Le 21 février, il était déjà à Compostelle, où il concluait aussi un traité de fraternité avec l'Église de Saint-Jacques. Wurdwein, *Subsidia diplomatica*, Heidelberg, 1725, t. x, p. 9. Le retour s'effectua par Saint-Martin de Tours, Saint-Denis et *Annalcariun* ? Copie du XIII^e siècle à Hanovre, reproduite dans Erhard, *op. cit.*, p. 126-128.

Bientôt retentit en Allemagne l'appel désespéré de Barberousse aux abois. Annon fut de ceux qui essayèrent de porter secours à l'empereur en Italie. Mais il ne quitta pas Minden avant le 1^{er} mai 1176. Il arriva trop tard. Le 29 du même mois, Barberousse avait été battu à Legnano. Annon profita toutefois de l'occasion pour se faire délivrer par l'empereur à Crémone un privilège garantissant l'immunité des clercs et de leurs biens au diocèse de Minden (décembre 1176).

Lorsque Barberousse cita devant lui Henri le Lion, dont la défection avait principalement causé la défaite de Legnano, Annon apparaît à ses côtés à Magdebourg (1^{er} juillet), à Erfurt (29 juillet 1179). Après la déchéance d'Henri le Lion (13 avril 1180), Annon, comme les autres évêques de Westphalie, exerça le pouvoir ducal. Son diocèse eut d'ailleurs à souffrir, moins pourtant que celui d'Osnabrück, de la guerre entreprise par Henri le Lion pour se défendre. Mais Annon profita de la campagne qu'il fit pour en rapporter de nombreuses reliques. Un incendie de 1062 avait détruit toutes celles de la cathédrale. Après la soumission d'Henri le Lion à Erfurt (novembre 1181), à laquelle Annon assistait, ce dernier put enfin rentrer dans son diocèse. Il consacra les dernières

années de sa vie à la piété. Le 22 septembre 1183, il écrivait à Étienne, abbé de Corbie, pour en avoir de nouvelles reliques. Il en enrichit sa cathédrale, tandis que sa sœur (?) Oda de Blankenburg la paraît de tentures et d'objets d'art.

Le dernier document signé d'Annon est de 1183. Il mourut le 15 février, deux ans plus tard. La chronique de Hermann de Lerbecke, *op. cit.*, p. 180, porte la date 1180, mais corrige cette erreur en indiquant la durée de l'épiscopat d'Annon, quatorze ans et un mois (d'où il suit qu'il fut évêque vers le 15 janvier).

Comme la plupart des évêques d'alors, Annon se montra très zélé pour le monachisme. C'est ainsi qu'il consacra le couvent de Saint-Godehard à Hildesheim en 1172. Hermann de Lerbecke, *op. cit.*, p. 179. Le 12 décembre 1182, il confirmait les donations d'immeubles sis dans son diocèse faites au couvent de Lammspringe (évêché d'Hildesheim). Il va de soi qu'il eut plus de sollicitude encore pour les monastères de son diocèse. Celui de Loccum (*Luca*), fondé par des cisterciens en 1163, n'avait pas été confirmé par l'évêque Werner; du moins les documents ne nous en disent rien. Il le fut par Annon. Weidemann-Köster, *Geschichte des Klosters Loccum*, Goettingue, 1822, p. 119 sq. L'évêque réserva ses plus abondantes faveurs au couvent d'Obernkirchen. Une première fois (1^{er} mai 1176), il confirmait et augmentait ses possessions (Erhard, *op. cit.*, n. 2016); une seconde fois en 1179 (*loc. cit.*, n. 2076); de plus, il lui accordait le droit d'élire son prévôt; une troisième fois en 1180. *Ibid.*, n. 2091. Enfin, le 30 novembre 1181, il obtenait en faveur du couvent une confirmation impériale avec le droit de tenir foire.

On n'a malheureusement pas à constater à cette époque un zèle égal pour les écoles. Jusque-là, il n'y avait eu à Minden qu'une école, celle de la cathédrale, d'ailleurs moins célèbre que celle de Paderborn. Il en surgit d'autres à l'insu de l'évêque. Ce fut le métropolitain Philippe de Cologne qui intervint (1173) pour menacer d'excommunication les nouveaux ecclésiastes. Schröder, *op. cit.*, p. 108.

Chronicon Mindense incerti auctoris, 780-1474, dans Meibom, *Scriptores rerum Germanic.*, Helmstädt, 1688, t. I, p. 554-574. — Hermann von Lerbecke, *Chronicon episcoporum Mindensium*, dans Leibnitz, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*, Hanovre, 1710, t. II, p. 157-211. — *Chronicon episcoporum Mindensium*, dans Pistorius, *Scriptores rerum Germanicarum*, Ratisbonne, 1726, t. III, p. 807-841. — Culemann, *Mindische Geschichte*, Minden, 1747-1748. — Schlichthaber, *Mindische Kirchengeschichte*, Minden, 1753-1755. — Erhard, *Regesta historiae Westphaliae*, Munster, 1851, t. II, *passim*. — Schröder, *Chronik des Bisthums und der Stadt Minden*, Minden, 1886, p. 107-114. — Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1903, t. IV, p. 920, 962.

L. BOITEUX.

8. ANNON DE SANGERHAUSEN, grand-maître de l'ordre teutonique (1257-1274), après Poppo d'Osterna.

C'est pendant sa « maîtrise » que les Borusses encore païens tentèrent un suprême effort pour repousser les chevaliers et avec eux le catholicisme. L'insurrection de 1261 prit pour prétexte l'exécution de nombre de nobles qui avaient participé à un guet-apens contre le bailli de l'ordre, Wallrad; seul, le pays de Kulm resta fidèle. Les églises et les villages furent incendiés, les prêtres mis à mort et les Allemands qui ne s'étaient pas réfugiés dans les forteresses furent massacrés ou entraînés en esclavage. A cette nouvelle, Urban IV organisa une croisade. La première rencontre de l'armée des croisés avec les insurgés eut lieu près de Pokarwen; les Borusses restèrent maîtres du champ de bataille. Il en fut de même dans le Samland.

Tout espoir semblait perdu, lorsqu'en 1263, Guillaume de Juliers et Engelbert de la Marche arrivèrent à la tête d'une nouvelle armée et réussirent, après deux combats acharnés, à délivrer Königsberg. En 1266, les Borusses, appuyés par Mistwin de Poméranie, reprirent courage. Malgré les secours d'Ottokar de Bohême, qui vint lui-même à la tête de son armée, les chevaliers perdirent peu à peu toutes les places fortes du Kulmerland, et ce ne fut qu'en 1272 qu'ils purent se rendre maîtres de l'insurrection. Le margrave Dietrich de Meissen, dit le Sage, leur amena une troisième armée levée par les soins de Grégoire X. Les Borusses résistèrent en désespérés, ne cédant pas un pouce de terrain sans le défendre pied à pied. Des régions entières n'étaient plus que des déserts. En Poméranie, par exemple, on ne rencontrait guère que des femmes et des enfants : presque tous les hommes avaient péri sur les champs de bataille. Auctumo, qui commandait les insurgés de cette province, fut le dernier à se soumettre; il fut battu près d'Elbing. Ce ne sera toutefois que dix ans plus tard que les chevaliers seront définitivement maîtres de la Prusse, sous le successeur d'Annon.

Voigt, *Geschichte des deutschen Ritterordens in seinen zwölf Balleien in Deutschland*, Berlin, 1857; *Geschichte Preussens von den ältesten Zeiten bis zum Untergang der Herrschaft des deutschen Ordens*, Königsberg, 1827-1830.

A. BAYOL.

ANNONAY, ville du diocèse de Viviers (Ardèche) (16 661 habitants).

I. On ne peut assigner exactement la date de l'introduction du christianisme dans cette ville; toutefois, on attribue à saint Évence, archevêque de Vienne, l'établissement de la première église en 584, sous le vocable de Notre-Dame ou Sainte-Marie, vocable qui est encore celui de la paroisse principale. Elle devint « église matrice » pour les villages environnants, qui forment aujourd'hui cinq communes. En 805, la charte qui réorganisait l'Église de Vienne plaça celle d'Annonay à la tête d'un des huit archiprêtres ruraux du diocèse. Cette charte classait seulement les dignités qui existaient déjà, et montre que Notre-Dame remontait à plusieurs siècles. Elle devint aussi le siège d'une officialité foraine qui comprenait plusieurs officiers; elle était chargée d'une juridiction locale, police nocturne, etc.; on emprisonnait les tapageurs et on les frappait d'amende.

En 1020-1025, le clergé séculier fit une place aux chanoines de Saint-Ruf et, depuis lors, les clercs et chanoines, tant séculiers que réguliers, se partagèrent l'administration. Les religieux étaient au nombre de neuf, y compris le prieur; les séculiers, de quarante-deux à partir de 1366; en 1484, le pape Innocent VIII décréta qu'ils ne seraient plus que douze, y compris les deux curés ou vicaires perpétuels. La même bulle leur donne le titre de chanoines et veut qu'ils ne forment, avec ceux de Saint-Ruf, qu'un seul et même chapitre; cependant elle ne leur impose pas d'obligations nouvelles et ne les soumet pas à l'office canonial. Plus tard, quand l'ordre de Saint-Ruf eut été supprimé (12 juin 1773), l'archevêque de Vienne, réorganisant le chapitre par son décret du 29 mai 1779, le composa d'un prieur séculier, qui serait nommé par le roi, de onze chanoines et d'un curé séculier.

Les bénéfices étaient appelés anniversaires *intrinsèques* et *extrinsèques*. Les premiers, attachés aux offices réguliers des fêtes et dimanches, étaient administrés par le prieur, qui prétendait exclure les séculiers dans le partage de ces revenus, et ne se croyait même pas obligé de leur servir les repas, au nombre de cent sept dans toute l'année, qu'il leur devait après les offices. Les clercs réclamaient le tiers de ces anniversaires. Quant aux anniversaires *extrinsèques*, ils étaient communs entre tous et ils ne prêtaient à aucune discussion

En 1349 et en 1351, on transigea au sujet de ces repas, qui furent évalués en argent; de même, en 1366, les séculiers renoncèrent à cent deux repas ou à leur valeur moyennant la remise du tiers des anniversaires ci-devant demandé et quelque dîme à Annonay et à Roiffieux.

Au sujet de la préséance, les séculiers, déjà en 1263, prétendaient à la nomination du maître de chœur, à la qualité d'université, à la place la plus digne dans les processions et au chœur. Une consultation de 1689 conclut à la préséance des chanoines réguliers sur les séculiers. Cette vieille église a été démolie au commencement de 1913.

II. DIVERS PRIEURÉS. — Annonay possédait deux autres prieurés. 1° Celui de Trachi, ainsi appelé du nom de son fondateur, fut établi, le 4 mars 1320, dans la rue de la Côte-de-Cance, et placé sous le vocable des apôtres saint Jacques et saint Philippe. Son clocher restauré fait encore aujourd'hui un des plus beaux ornements de la ville. Mis sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Ruf, il devait compter trois chanoines prêtres et un novice. Il avait son petit cimetière, qu'a remplacé la chapelle de la Sainte-Vierge nouvellement construite. — 2° Au-dessus des rochers de Saint-Denys était le prieuré de ce nom, d'abord simple ermitage. Un chanoine de Saint-Ruf de la ville en fut titulaire jusque vers le commencement du XVIII^e siècle, époque où son église fut détruite.

III. ÉGLISES ET CHAPELLES. — A ces trois prieurés, il faut ajouter de nombreuses églises ou chapelles. 1° L'église de Saint-Michel-le-Vieux, située au bas de la rue Saint-Michel, existait avant 878; paroisse, de 1175 à 1233. — 2° A l'extrémité supérieure de la même rue, l'église de Saint-Michel-le-Jeune. Devenue paroisse en 1291, elle fut démolie par les protestants au XVI^e siècle. — 3° Dans la partie inférieure de la ville, entre le pont de Déôme et les moulins des Martins, Raymond, châtelain d'Annonay, avait fait bâtir, en 1003, la chapelle de Saint-Pierre-de-Déôme ou des Martins. Ce dernier nom était celui des propriétaires des moulins. En 1449, elle fut emportée par une inondation. — 4° Au quartier de la Valette et au-dessous de l'ancien chemin de Recurson, s'élevait la chapelle de Saint-Victor, due à noble Victor de Maletton, depuis le commencement du XIV^e siècle. Elle tomba de vétusté vers 1687. — 5° La construction de la chapelle de Saint-Louis, œuvre d'Étienne Maletton, était achevée en 1317. Le capitaine Meausse, lors des guerres religieuses, la saccagea le 5 septembre 1574. — 6° Saint-Claude eut aussi sa chapelle dans la rue de Peuclavel, sur l'ancien chemin de Roiffieux. Fondée en 1135, elle fut relevée au commencement du XVI^e siècle par Antoine Chabal, chanoine de la collégiale, mais bientôt les protestants la renversèrent avec les autres monuments religieux de la ville. Rétablie en 1654, elle resta ouverte jusqu'à la Révolution.

IV. MAISONS RELIGIEUSES. — Comme les églises particulières s'étaient fondées les maisons religieuses. 1° En 723, dans la direction de la Croisette, se trouvait un monastère de bénédictins. L'abbé de Saint-Chaffre le fit rétablir en 843 et le fortifia contre les Sarasins. Il est encore mentionné dans un document de 972. — 2° Les cordeliers étaient établis dès 1223. Leur couvent, détruit par les guerres religieuses et restauré en 1600, fut endommagé par un incendie en 1714. Il avait une école de théologie, un collège, et l'on y compta jusqu'à cent religieux. — 3° En 1226, la ville fut dotée d'un couvent de clarisses, au faubourg de Cance. Il est à présumer qu'il n'existait déjà plus en 1348, quand le cardinal Bertrand appela les urbanistes à la Réclusière. A la veille de la Révolution, il y avait douze religieuses de chœur et deux sœurs converses. — 4° Les templiers se fixèrent à Annonay en 1213. — 5° Les antonins, à qui

Louis de Langeac, religieux de cet ordre, donna sa maison, située à l'entrée de la rue de Cance, y fondèrent, en 1230, un hospice pour les pèlerins atteints du « feu sacré ». Ces religieux vendirent tous leurs biens à la collégiale en 1680 et se retirèrent. — 6° Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'établirent, en 1250, à la rue Saint-Georges. Leur commanderie disparut lors des guerres religieuses, au XVI^e siècle. — 7° Les récollets vinrent à Annonay en 1613. En 1617, ils s'établirent hors la porte du Champ. Leur couvent fut refait en 1713. En 1789, il y avait six prêtres et trois frères. — 8° Les jésuites furent appelés en 1620 et logés dans la maison curiale au nombre de trois. En 1650, ils allèrent habiter la maison qu'on leur donna attenante à la chapelle de Notre-Dame-de-l'Aumône. Leur maison fut vendue en 1766. — 9° Les carmélites arrivèrent à Annonay le 8 janvier 1889, au nombre de cinq religieuses de chœur et de trois novices, sous la conduite de Mère Saint-Pierre, Mlle Ribes d'Annonay. Elles durent quitter Annonay en 1903.

V. ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE. — 1° En 1188, au centre de la ville, la municipalité construisit l'hôpital de Notre-Dame-de-l'Aumône. On releva l'église vers 1652 et on la loua aux pénitents; elle leur fut enlevée par le gouvernement pour en faire un temple protestant en janvier 1808. — 2° Une léproserie, dont il est parlé en 1244, existait sur le chemin de Boulieu et avait une chapelle de Sainte-Marthe. — 3° En face de la commanderie des antonins, le cardinal Bertrand créa, en 1344, un hôpital dénommé Notre-Dame-la-Belle. Cet hospice fut le seul qui survécut aux guerres religieuses, mais comme il était devenu insuffisant, le gouvernement autorisa en 1686 la création d'un nouvel établissement sous le titre d'hôpital général de l'Enfant-Jésus, en dehors de la porte du Champ. La direction en fut confiée aux religieuses de Vienne jusqu'en 1793. L'hôpital avait alors plus de 12 000 livres de revenus. Le 15 janvier 1811, les trinitaires de Valence y remplacèrent les sœurs de Saint-Joseph. — 4° La maison de la Providence fut fondée à Annonay en 1814, dans une maison du Chemin-Neuf, transportée le 24 juin 1817 rue Grangéat; puis, rue de la Bricole, le 4 mars 1823, enfin au quartier de Montalivet, 18 avril 1869. — 5° Les religieuses du Bon-Pasteur au nombre de quatre s'établirent à Annonay le 28 août 1850. — 6° Le 11 décembre 1858, quatre petites sœurs des pauvres arrivèrent à Annonay et furent installées dans l'ancienne maison des frères des écoles chrétiennes. Pour leurs vieillards, on fit bâtir un local, dont la première pierre fut posée le 12 avril 1863.

VI. ENSEIGNEMENT RELIGIEUX. — 1° Anciennement, il y avait à Annonay deux petites écoles, dites du Saint-Esprit et de Saint-Crépin. — 2° Les religieuses de Notre-Dame ou de Sainte-Marie, filles de Jeanne de Lestonnac, arrivèrent le 15 septembre 1630. Elles logèrent d'abord dans une maison sur la place Nouvelle d'où, quelques jours après, elles s'installèrent dans celle de l'ancien curé d'Annonay. Puis, le 9 juin 1633, elles se transportèrent au couvent qu'elles avaient fait bâtir dans la rue Maletton et y vécurent jusqu'en 1793. — 3° André de Sauzéa enrichit la ville d'un collège, sous la direction des cordeliers. Les cours commencèrent en 1656. Le couvent fut acheté par la ville, sous la Révolution. — 4° Les enfants pauvres étaient instruits par les religieuses de Saint-Maur, sœurs grises ou sœurs de Paris, que, dès 1692, nous trouvons à Annonay. Les consuls leur avaient cédé les appartements dépendant de la commanderie de Saint-Antoine. Elles ont enseigné jusqu'à la Révolution. — 5° Les basilien vinrent s'établir à Annonay en 1802. La municipalité leur loua l'ancien couvent des cordeliers, qu'elle leur céda définitivement en 1822. Notons que ce fut le 21 novembre 1822 que ces professeurs s'unirent en congrégation

sous le titre de Saint-Basile. De là, ils portèrent leur collège dans la maison des dames du Sacré-Cœur. — 6° Le 4 mai 1803, les ursulines furent mises en possession du couvent de Sainte-Marie. — 7° Trois frères des écoles chrétiennes furent appelés par la ville, qui leur céda les anciennes casernes, et ils ouvrirent leurs classes le 22 novembre 1810. — 8° La maison de Sainte-Barbe, dépendance du collège des basilien, fut fondée en 1808. — 9° En 1821, trois demoiselles d'Annonay s'unirent en communauté dans une maison du quartier de Bourgville, d'où, en 1824, elles vinrent habiter un immeuble de la rue des Fossés, sous le titre de sœurs de Saint-Joseph, et en 1827, de sœurs du Sacré-Cœur-de-Jésus; elles s'affilièrent (21 octobre 1831) à la Société des dames du Sacré-Cœur. Leur maison bâtie sur la colline de Saint-Denys fut achetée en 1865 par les basilien et les dames du Sacré-Cœur en firent bâtir une autre où elles s'installèrent à Pâques 1890.

VII. PAROISSES RÉCENTES. — 1° Saint-François, pour le quartier de Déôme, fut consacré le 12 août 1866. — 2° Saint-Joseph, pour le quartier de Cance, livré au culte le 1^{er} novembre 1872.

Filhol, *Histoire civile et religieuse d'Annonay*, Annonay, 1880-1883.

A. ROCHE.

1. ANNONCIADE, ou Annonciation de Notre-Dame. Titre d'une chartreuse fondée en 1442 à Mizer Baz, au royaume de Valence en Espagne, par Jacques Perfecta. Elle fut abandonnée trois ans après, n'ayant pas été dotée suffisamment.

Cf. Joseph de Vallés. *Primer instituto de la sagr. relig. de la Cartuja*, Barcelone, 1792, p. 269.

S. AUTORE.

2. ANNONCIADE (CHEVALIERS DE L'). Cet ordre, primitivement appelé *ordre du Collier*, est aujourd'hui, en Italie, l'ordre le plus élevé. C'est aussi un des plus anciens et des plus nobles qui soient. Il fut fondé quelques années à peine après celui de la Jarretière et cinquante ans avant celui de la Toison d'Or.

Les historiens ont beaucoup discuté sur l'année où l'ordre fut fondé comme sur les raisons qui décidèrent Amédée VI de Savoie (voir ce nom, t. II, col. 1160) à créer ce nouvel ordre. Capré adopta 1362, d'autres 1350 pour date d'origine. On voulut (Favin) qu'une affaire d'amour fût l'occasion de la nouvelle création; on chercha à expliquer les quatre lettres F. E. R. T. dans ce sens ou dans un sens militaire; on émit, enfin, l'idée qu'une pensée religieuse avait dû présider à la fondation de l'ordre. Des recherches toutes récentes dues à un savant turinois, M. Dino Muratore, semblent avoir éclairci l'histoire des origines du Collier. M. Muratore, en effet, a prouvé dans un travail sur les *origines du Collier de l'Annonciade* que « l'ordre fut fondé en janvier 1364 par Amédée VI, à l'occasion de la prestation du serment de croisade générale contre les Turcs, prestation faite entre les mains du pape Urbain V à Avignon ». Cette étude, qui semble définitive, réduit à néant toutes les autres hypothèses et dispense de les reproduire pour les réfuter de nouveau.

Urbain V, à la fin de 1363, prêcha à Avignon la croisade contre les Turcs. Le capitaine général en fut Jean II le Bon; le prédicateur laïc, Pierre I^{er} de Lusignan. Ce fut par le jeune roi de Chypre qu'Amédée VI, en juin 1363, fut gagné à la croisade et c'est à cette date qu'il fonda l'ordre pour assembler et unir autour de lui les plus puissants chevaliers de ses États. Du reste, il est à noter qu'en 1350 Amédée avait déjà fondé un ordre, celui du *Cygne noir*, qui s'était éteint. L'occasion lui parut propice de le relever en lui donnant des bases plus solides et ainsi de s'égaliser à ces souverains puissants qui venaient de fonder la Jarretière et l'Étoile. En janvier 1364, Amédée alla à Avignon se faire croiser par Urbain V et fit approuver par le pape

sa nouvelle fondation. Amédée choisit quatorze « compagnons et frères » et leur passa autour du cou un collier d'argent doré formé d'une large lame plate, fermé à l'extrémité par une boucle à laquelle était suspendu un cordon circulaire formant trois nœuds ou lacs d'amour. Quinze colliers furent confectionnés à Avignon qui coûtèrent 282 florins d'or à Amédée. L'ordre fut mis sous la protection de la Vierge et le chiffre quinze choisi pour honorer les quinze mystères du rosaire. Le pape arma ainsi à Avignon les quatorze chevaliers et une fête solennelle eut lieu en février 1364 à cette occasion. Ces quatorze chevaliers étaient : Amédée de Genève, Antoine de Beaujeu, Gaspar de Montmayeur, Étienne, bâtard de La Baume, Aymon de Genève-Authon, Guillaume de Grandson, Jean de Vienne, Hugues de Charlieu, Guillaume de Chalamont, Aymon Bonnivard, Berlion de Foras, Roland de Vaissy, Chevar de Montou, Richard Musard.

D'après les monuments iconographiques qui nous sont parvenus, il semble qu'il y eut deux colliers : l'un de cérémonie, l'autre ordinaire, que les chevaliers devaient toujours porter. Quant aux quatre lettres que personne n'a encore définitivement expliquées : F. E. R. T., M. Muratore croit qu'elles sont sans rapport avec l'origine du collier, antérieures à lui et signifiant tout simplement « Il porte », suivant l'usage d'alors de porter sur les armes et les vêtements le lac d'amour préféré. En tout cas, le collier de 1382 ne porte pas d'inscription. Il en va de même des roses d'émail qui ornèrent dans la suite les colliers. On ignore à quelle époque elles commencèrent à être ajoutées et ce n'est qu'à la fin du x^ve siècle qu'elles furent définitivement introduites dans le collier. Parfois, du reste, jusque dans la seconde moitié du x^ve siècle, la devise elle-même est si peu obligatoire qu'elle est parfois remplacée par *Ave Maria* ou *Alahac*. Enfin, à la même époque, vers 1492, l'image de l'Annonciation fut placée dans le cercle du pendant. Les choses en étaient là, quand, en 1518, Charles III donna à l'Annonciade, avec des statuts nouveaux, une forme définitive au collier. L'ordre s'appela de l'Annonciade, il comprenait vingt chevaliers; le collier était composé de nœuds, du F. E. R. T. et de roses sur une lame déliée, avec l'image de l'Annonciation dans le pendant.

Les statuts du nouvel ordre furent élaborés dès la fondation, en 1364, mais nous ne les connaissons pas. Ce fut Amédée VIII qui, en 1409, promulgua une nouvelle édition des règlements, légèrement plus complète.

Guichenon, *Hist. généalogique de la royale maison de Savoie*, Lyon, 1660, p. 111, 413, 629. — Dino Muratore, *La fondazione dell' ordine del Collare della S. S. Annunziata*, Turin, 1909; édit. française, Genève, 1910.

A. Vogt.

ANNONCIADES. Nom de plusieurs ordres ou congrégations de femmes.

I. ORDRE DES ANNONCIADES de Bourges, fondé par la bienheureuse Jeanne de Valois, appelé aussi l'*ordre des Dix-Vertus de Notre-Dame*, des *Dix-Plaisirs de la Vierge*, *annonciades du Saint-Esprit*, *annonciades du Saint-Sacrement*, ces deux dernières appellations venues du nom de deux couvents de Paris, et *annonciades rouges*, de la couleur du costume et par opposition aux *annonciades célestes* ou *annonciades bleues*.

1° *Fondation et débuts.* — D'après les biographes cités dans *Acta sanctorum*, februar. t. I, p. 576, dès l'âge de six ans, Jeanne de Valois aurait eu la révélation de sa fondation future. Il est certain du moins que la jeunesse douloureuse de la pauvre petite laide, de cette princesse bossue et rachitique terrorisée par Louis XI son père, et son triste mariage, et l'attitude de Louis XII son mari, et l'annulation avec ses procédures déplaisantes et ses amertumes, furent des causes nouvelles pour Jeanne de se tourner vers la vie reli-

gieuse. Quand, le 17 décembre 1489, l'annulation fut prononcée, la reine reçut de Louis XII le duché de Berry et une pension de 30 000 livres. R. de Maulde, *Documents inédits sur l'histoire de France. Procédures politiques du règne de Louis XII*, Paris, 1885, p. 789. Elle songea aussitôt à utiliser ces biens pour la fondation d'un ordre en l'honneur de la Vierge. Ses confesseurs franciscains, Jean de La Fontaine, puis Gilbert-Nicolas s'opposèrent d'abord aux projets de Jeanne, qui leur paraissaient chimériques. Au bout de deux ans d'instances, le P. Gilbert-Nicolas finit par céder et seconda dès lors avec enthousiasme la fondatrice. Il se chargea du recrutement des premières religieuses et, le 27 mai 1500, réunit autour de la reine dix jeunes filles de Tours et d'Amboise qui formèrent la première communauté. Jeanne leur choisit une supérieure, les installa à côté de son palais et leur donna un règlement de vie. En 1501, leur nombre a augmenté; Jeanne déclare avoir reçu de la Vierge l'ordre de rédiger la règle d'après les maximes de l'Évangile et les dix vertus de Marie, dont il est fait mention dans le texte sacré. Cette règle en dix chapitres fut rédigée par le P. Gilbert-Nicolas sur ces indications et envoyée à Rome, par l'entremise du franciscain Guillaume Morin. Elle portait sur les dix points suivants : chasteté, prudence, humilité, foi, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, pitié, compassion, « toutes les manières évangéliques esquelles la Vierge Marie peut être reconnue, imitée et enseignée ». Louis Dony d'Attichy, *Règles des religieuses de l'ordre de la Vierge Marie dites de l'Annonciade*, Paris, 1624. C'était bien plus un ensemble de conseils moraux qu'une règle de vie nettement originale.

Les cardinaux, hostiles à la création de nouveaux ordres, s'opposèrent à l'approbation de cette règle, si bien que Guillaume Morin entra en France sans résultat, et le P. Gilbert-Nicolas dut entreprendre lui-même le voyage de Rome. Wadding (*Annales minorum*, Rome, 1654, t. VII, p. 55) raconte comment, arrêté par les mêmes obstacles, le P. Gilbert-Nicolas songeait lui aussi à abandonner la partie quand le cardinal J.-B. Ferrari, évêque de Modène et dataire apostolique, prit l'affaire en main et obtint enfin d'Alexandre VI, le 14 février 1501, la confirmation de la règle et l'institution de l'ordre nouveau.

De son côté, Jeanne avait obtenu du roi l'autorisation de bâtir un monastère à Bourges et, dès le 8 octobre 1502, elle donnait le voile à cinq des premières recrues. De ses mains elle coupa leurs cheveux, leur mit le voile et leur fit revêtir leur brillant costume. Elle l'avait voulu symbolique : une robe grise en signe de vie pénitente, un scapulaire écarlate en croix sur la poitrine, pour rappeler l'esprit à la méditation perpétuelle de la passion de Jésus-Christ; une simarre bleue, changée au XVII^e siècle en un simple ruban de même couleur, supportant une médaille d'argent, pour signifier que le cœur doit sans cesse s'élever vers le ciel comme vers le seul héritage qui reste à espérer. La supérieure recevait le titre de mère ancelle (*ancilla*), dont le nom même rappelle la soumission de la Vierge à la volonté divine. La première mère ancelle fut Catherine Gauvinelle, qui tint une grande place dans les premières fondations.

Le jour de la Pentecôte de 1503, à la surprise de sa petite cour, la reine, dans le nouveau monastère qui venait d'être achevé, prononça les trois vœux solennels de religion, celui d'observer la règle des annonciades et celui de clôture perpétuelle. Ce dernier fut ensuite limité pour elle au territoire de la ville de Bourges. Le P. Gilbert-Nicolas prononça également ces vœux à l'exception de celui de clôture. Le nombre des religieuses s'accrut assez rapidement, si bien que, le 21 novembre 1503, elles étaient déjà au nombre de vingt et une. Néanmoins, à la mort de leur fondatrice,

le 4 février 1504, les annonciades ne possédaient encore que leur maison de Bourges.

2^o *Histoire de l'ordre jusqu'à la Révolution.* — Le P. Gilbert-Nicolas restait la cheville ouvrière de la nouvelle congrégation, qui sous son impulsion active prit rapidement une extension remarquable. La première filiale de Bourges fut Albi, créée à la demande de son évêque, Louis d'Amboise, et dont Catherine Gauvinelle devint mère ancelle (20 mars 1507). Les annonciades s'y établirent, en 1508, dans le prieuré fondé en 1333 pour les augustins de Sainte-Catherine, par Bernard de Fargues. Cf. Vic et Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, 1752, t. IV, p. 214.

La religieuse Flandre attirait dès lors l'attention de Gilbert-Nicolas. Il obtint de la régente Marguerite d'Autriche la construction d'un magnifique monastère à Bruges : les annonciades s'y installèrent en 1517 et bientôt après les sœurs hospitalières de Bruges se faisaient agréger au nouvel ordre. La même année, se fondait le monastère de Béthune, sous la protection d'Isabelle de Luxembourg.

En 1517, se place un épisode assez curieux : le P. Gilbert-Nicolas reçut, par la volonté expresse de Léon X, un nom nouveau, sous lequel nous le retrouverons désormais, celui de Gabriel-Maria, « exprimant mieux les pensées et les sentiments intimes de son cœur ». Wadding, *loc. cit.*, p. 287; cf. Hébrard, *loc. cit.*, p. 186, note.

Dans l'intervalle (1514), les annonciades avaient été rattachées au groupe franciscain (Wadding, *loc. cit.*, p. 212), et honorées à plusieurs reprises de faveurs et de privilèges spéciaux par les papes Jules II (1506) et Léon X (1514, 1517). Dans une bulle du 15 juillet 1517, Léon X confirmait encore l'ordre, ainsi que la nouvelle rédaction de la règle et l'obligation à l'office de jour et de nuit. Wadding, *loc. cit.*, p. 288.

Ces faveurs attiraient l'attention sur l'ordre naissant et les vocations s'y multipliaient. En 1530, on était en mesure d'établir une nouvelle maison à Louvain, sous les auspices de Marie-Hamèle, marquise d'Aerschot. Ce monastère devint un des plus florissants et, à la fin du XVI^e siècle, il comptait une centaine de religieuses.

Parallèlement, l'ordre faisait de rapides progrès dans le midi de la France. Le 9 juillet 1521, on dressait l'acte de la fondation de Bordeaux, due aux libéralités de Jacqueline Audron de Lansac, femme d'Alexandre de Saint-Gelais. Cette maison s'augmenta en juillet 1578 d'un groupe de clarisses que le parlement ordonna d'incorporer aux annonciades. D'autres vicissitudes attendaient ce monastère pendant le XVII^e siècle, si bien qu'un arrêt du grand conseil enleva, en 1688, aux religieuses de l'observance toute juridiction sur cette maison et la soumit à la seule juridiction de l'ordinaire. Hébrard, *loc. cit.*, p. 376 et note. La fondation de Rodez, due au chanoine Hélon de Jouffroy, suivit de près celle de Bordeaux (1524). C'est là que mourut le P. Gabriel-Maria, en 1532. L'année suivante, le chanoine Vincent Bilhous créait le couvent d'Agen, qui fut, en 1640, soumis à la juridiction de l'ordinaire.

La période des guerres de religion fut très critique pour l'ordre. La maison de Bourges fut pillée (1562), ainsi que celle d'Agen (1561). Les fondations ne reprirent qu'au début du XVII^e siècle.

En 1608, les religieuses de Louvain fondaient les maisons de Nivelles et d'Anvers, en 1614 celles de Maëstricht et de Venloo. Bruxelles (1616), Namur (1623), Gand (1624), bientôt après Alost, Tournai, Ryssel, Duren, Velon, dans la Hollande et dans la Belgique; Bar et Ligny-en-Barrois, Saint-Nicolas, Pont-à-Mousson, Badonvillers, Neufchâteau et Bruyères en Lorraine : telles furent les fondations qui témoignent de la vitalité de l'ordre au début du XVII^e siècle. Il

faut y ajouter : Tirlemont (1627), fort éprouvée par la guerre de Hollande comme le fut Bruyères pendant celle de Trente ans; Boulogne-sur-Mer, fondée en 1637, mais dont la règle fut approuvée dès le 25 août 1635, par le provincial des franciscains de la stricte observance, Thomas Grentes (Bourges, ms. 215); Roye en Picardie, Rouen et Gisors en Normandie, Melun, Montfort, Chantelou, Meulan, Magny, dont la supérieure joua un grand rôle dans la conversion d'Anne de Gonzague (cf. Le Nain, *Vie de dom Le Boulhillier de Rancé*, t. 1, l. III, c. vii), et les maisons de Paris.

Celles-ci furent au nombre de trois et datent toutes de 1636. Les religieuses de Saint-Nicolas-du-Port, chassées par la guerre de Trente ans de leur monastère incendié, se réfugièrent à Paris et obtinrent, le 15 juin 1636, un brevet de l'abbé de Saint-Germain et des lettres patentes au mois d'août suivant, qui leur permirent de s'établir rue du Bac, puis, en 1638, rue de Vaugirard. En 1656, la maison fut vendue par décret. On les connaissait sous le nom d'annonciades du Saint-Sacrement. Un autre groupe, issu de la maison mère de Bourges, demanda, le 1^{er} avril 1636, l'autorisation de l'abbé de Saint-Germain, reçut des lettres patentes l'année suivante et s'établit rue des Saints-Pères, puis, en 1640, rue de Sèvres. En 1654, les créanciers firent également mettre en vente cette maison. Elle était connue sous le nom « des Dix-Vertus ». Enfin la troisième, dite « du Saint-Esprit », avait été constituée par une émigration du monastère de Melun. C'était la plus connue. Établie le 12 août 1636 dans le hameau de Popincourt, devenu plus tard partie intégrante du faubourg Saint-Antoine, elle reçut ses lettres patentes en 1640 et ne fut supprimée qu'en 1782. J.-B. de Saint-Victor, *Tableau historique et pittoresque de Paris*, Paris, 1809, t. II, p. 703. Leur chapelle, achevée en 1659, est devenue l'église Saint-Ambroise. M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution*, Paris, 1900, t. III, p. 448, 472, 473.

Enfin le couvent de Bordeaux avait essaimé de son côté. En 1602 était fondée La Réole, en attendant qu'en 1721 les religieuses pussent y édifier un monastère complètement nouveau; en 1617, c'était le tour de Rabastens, en 1622 celui de Marmande. L'année précédente (13 avril 1621) était dressé l'acte de fondation du monastère de Villeneuve-sur-Lot, où s'établirent, en 1624 seulement, des religieuses d'Agen.

Les maisons de l'ordre de l'Annonciade étaient assez nombreuses, comme on voit par cette liste sans doute incomplète, lorsque, le 18 août 1792, l'ordre fut supprimé avec les autres. Les religieuses se retirèrent dans leurs familles, prirent le chemin de l'exil, ou même, comme ces trois héroïques sœurs de Villeneuve-sur-Lot, portèrent leur foi sur l'échafaud. Hébrard, *loc. cit.*, p. 435.

3^o *Après la Révolution.* — Quelques maisons seulement purent se reconstituer après la tourmente. Les sœurs de Tirlemont ne s'étaient pas séparées lors de l'annexion de la Belgique à la France, malgré le décret du 1^{er} septembre 1796 et, le 13 mars 1823, elles s'installaient dans un couvent nouveau qui se développa suffisamment vite pour fonder à Ghêel, en 1853, une colonie rapidement prospère.

A Boulogne-sur-Mer, la maison put se reconstituer dès 1818, sous l'impulsion de la mère Cécile de Célers. Autorisée provisoirement le 10 juin 1818 (*Annuaire du clergé de France*, Paris, 1820, p. 694), cette communauté le fut définitivement par ordonnance royale du 1^{er} février 1827. Indépendante de l'ordre, elle s'était consacrée, ainsi que Tirlemont, à l'éducation des jeunes filles, pour tâcher d'échapper à la proscription révolutionnaire. Ces maisons sont restées enseignantes depuis lors. Seul, le monastère de Ville-

neuve-sur-Lot est purement contemplatif, selon les intentions de la première fondatrice. Il a été rétabli en 1816 par R. M. Saint-Cyr de Coquart et la mère Marguerite de Cours. Les annonciades existent encore à Villeneuve-sur-Lot. Celles de Boulogne-sur-Mer se sont transportées à St. Margaret's at Cliffe, près de Douvres. Celles de Belgique ont des maisons à Gheel, Tirlemont et Merxem, près d'Anvers.

4^o *Institutions annexes.* — Malgré son plan primitif, qui n'en comportait pas, Jeanne de Valois fut amenée assez vite à instituer des sœurs converses pour les travaux plus pénibles : elles différaient légèrement quant au costume et remplaçaient l'office par des *Pater* et des *Ave*. L'ordre de l'Annonciade comportait en outre une confrérie et un tiers-ordre du même nom, dont l'existence est attestée par le bref de Léon X du 16 juillet 1517. Wadding, *loc. cit.*, p. 288. La confrérie comprenait des frères et des sœurs tenus à porter sur eux et à réciter chaque jour le chapelet dit des Dix-Vertus : un *Pater* et dix *Ave*, en rappelant à chacun de ces derniers une vertu de la Vierge. Cette confrérie semble s'être beaucoup développée autour des monastères d'annonciades. Le tiers-ordre, ou ordre de la Paix, créé par le P. Gabriel-Maria, avait pour but de « procurer la paix entre tous ceux qui pourraient être en quelque contestation, différend, procès ou inimitié », et d'entretenir chez ses membres une grande dévotion à la Vierge et au Saint-Sacrement. — Dans la bulle de Léon X, du 19 juin 1515, accordant aux annonciades les mêmes faveurs qu'aux clarisses, il est spécifié que les quatre recluses de l'église Saint-Pierre de Rome, établies dans la chapelle Saint-André, seront comprises dans le même privilège. Wadding, t. xv, ad ann. 1515, n. 41, p. 479 et 673. Wadding se demande si ces recluses étaient des annonciades. Mais le texte est beaucoup trop vague pour accepter cette interprétation. Hélyot, *Dictionnaire*, 1849, t. II, col. 1136, pense que ce pourraient être tout aussi bien des tertiaires de Saint-François.

5^o *Actes pontificaux.* — De nombreux actes pontificaux avaient été accordés tant à l'ordre principal qu'aux confréries et tiers-ordre, soit pour régler quelque point de leurs statuts, soit pour leur octroyer des indulgences et des faveurs spirituelles. Outre le bref déjà cité de Léon X (14 juillet 1517), il faut nommer celui de Jules II (27 décembre 1504), ceux des 19 mars 1514, 3 mars 1515, 19 juin 1515, 20 juillet 1606, 20 août 1635, 5 avril 1819, 27 septembre 1819, 13 janvier 1860. Wadding, *loc. cit.*; Hébrard, *loc. cit.*, p. 291 sq.

R. de Maulde, *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry (1464-1505)*, Paris, 1883. — Hébrard, *Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade*, Paris, 1878. Utilise un certain nombre de manuscrits, surtout un de 1561, conservé dans les couvents de l'Annonciade : *Chronique manuscrite de l'Annonciade*; une *Vie manuscrite de la mère Dariet*, retrouvée par l'auteur (*loc. cit.*, p. 376, note); un *Manuscrit de l'Annonciade d'Agen*, provenant d'archives privées (*loc. cit.*, p. 381, note). — Honorat Nicquet, *La vie du P. Gabriel Maria*, Paris, 1655. — J. Lelong et Fevret de Fontette, *Bibliothèque historique de la France*, 1778, t. I, p. 891. — U. Chevalier, *Topo-bibliographie*, t. I, p. 166. — Hélyot, *Histoire des ordres religieux*, 1718, t. VII, p. 339, et *Dictionnaire des ordres religieux* (Migne), 1847, t. I, p. 227. — *Kirchenlexikon*, au mot *Annonciade*. — Quelques manuscrits intéressant l'histoire de l'ordre se trouvent dans diverses bibliothèques publiques de France : Bourges, n. 215; Issoudun, n. 13; Nancy, n. 522, etc. — La maison de Boulogne eut, au XVIII^e siècle, une existence mouvementée (cf. [J.-B. Gauthier], *Relation de la captivité de la mère Des Forges*, s. l., 1741), comme, au XVII^e, celle de Bordeaux sous la mère Dariet. Cf. Hébrard, *loc. cit.*, p. 375. — Abbé J. Garin, *Les annonciades de Popincourt, 1636-1789*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1910, t. I, p. 533-554, 666-681; 1911, t. II, p. 11-23.

II. ORDRE DES ANNONCIADES CÉLESTES, fondé en 1602, à Gênes, par Vittoria Fornari (1562-1617).

1^o *Origines.* — La mort de son mari, Giovanni Strato, avait plongé Vittoria dans une tristesse si profonde qu'elle n'aurait pu s'en consoler sans une intervention spéciale de la Vierge. Par un sentiment de gratitude, elle songea dès lors à créer un ordre en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais l'éducation de ses enfants la retint dans le monde trop longtemps à son gré, encore qu'elle eût déjà prononcé un triple vœu : outre la parfaite chasteté, elle s'engageait à ne plus fréquenter les réunions des veillées et à ne plus porter d'or ni de soie dans ses vêtements. Enfin ses trois garçons ayant fait profession chez les minimes, ses deux filles étant devenues chanoinesses régulières, elle s'occupa de son grand dessein.

Son directeur, un jésuite, le P. Bernardin Zénon, agita précisément un projet analogue. Ils réunirent leurs efforts et précisèrent les grandes lignes de l'ordre futur. Un grave obstacle se dressait dès l'abord : Vittoria Fornari s'était à peu près ruinée en dons charitables et l'argent manquait. Devant l'impossibilité matérielle d'assurer l'avenir de la fondation, l'archevêque de Gênes, le cardinal Horace Spinola, pressenti une première fois, refusa son autorisation et le projet fut ajourné.

Vittoria ne perdit pas courage et tenta de tourner la difficulté. Il existait à Gênes une sorte de communauté laïque qui, si les dames et demoiselles qui en faisaient partie voulaient s'y prêter, pouvait fort bien constituer le noyau de la fondation projetée. Vittoria s'y fit admettre et s'efforça d'amener à ses vues le personnel de la petite communauté. Mais la perspective de changer leurs habitudes et sans doute d'être soumises aux mesures rigoureuses préconisées par Vittoria suffit à faire repousser par les compagnes de celle-ci le projet de se prêter en quoi que ce soit à la fondation nouvelle.

Sans se rebuter, Vittoria se mit à chercher ailleurs les éléments de l'ordre projeté, réitéra sa demande à l'archevêque et fit si bien qu'il consentit enfin en 1602. La même année le sénat de Gênes autorisait la construction du monastère. Vittoria l'entreprit sans tarder, sur un terrain que venait de lui céder pour trois mille écus sa propre sœur, qui d'ailleurs s'en repentait aussitôt, mais ne parvint pas à faire revenir la pieuse veuve sur le marché conclu.

Tout d'abord ce furent quatre des pénitentes du P. Bernardin Zénon qui s'unirent à Vittoria et lui permirent la réalisation de son œuvre : Cécilia Pastori, Clara Spinola, Maria Tacchini et surtout Vicentina Lomellini, qui fit les frais de la construction et de premier établissement.

Celle-ci était la femme d'un noble génois, Stephano Centurione, qui consentait à se séparer d'elle pour entrer lui-même dans les ordres. Devenu prêtre, il célébra, dans la chapelle du couvent qu'il avait fait construire, sa première messe, le jour même où Vicentina entra en religion. Tous leurs enfants les ayant imités (deux filles se firent annonciades), les biens de la famille furent à peu près consacrés à pourvoir le monastère nouveau.

Dès qu'il fut construit, le P. Bernardin Zénon en dressa les constitutions, les fit approuver par l'archevêque et les fit porter à Rome par Stephano Centurione. Le 15 mars 1604, Clément VIII approuvait les constitutions et le nom d'annonciades que prenait le jeune institut. Les religieuses s'installèrent dans leur demeure le 19 juin de la même année : elles furent dix à entrer en clôture. Le 2 août suivant, à la vêtue solennelle, Vittoria Fornari prit le nom de Maria de l'Annonciade. Ce fut désormais le surnom commun à toutes les religieuses.

En 1605, Stephano Centurione voulut mettre la communauté plus au large et entreprit d'élever à l'extrémité du jardin un monastère plus vaste. La même année il perdait sa femme, mère Maria-Maddalena de l'Annonciation, et lui-même se soumettait à la règle des carmes déchaussés, en attendant de prendre à soixante-douze ans, en 1612, l'habit des clercs réguliers barnabites. Il voulut reposer après sa mort dans le couvent qui lui devait l'existence.

C'est le 7 septembre 1605 que les religieuses firent leurs vœux solennels. Ils comprenaient, outre les trois habituels, celui de clôture perpétuelle et celui de ne parler à leurs parents qu'en conformité avec la règle.

Celle-ci, approuvée successivement par Clément VIII, Paul V (1613), Grégoire XV, Urbain VIII (13 août 1631, confirmation générale de tous les monastères, reproduisant les textes antérieurs), est la règle de saint Augustin, mais avec quelques particularités qui la rendent très rigoureuse. Les religieuses doivent travailler de leurs mains pour entretenir la maison : filer du fil très fin pour corporaux et purificateurs qui seront, si on le peut, distribués aux églises pauvres. Elles ne peuvent parler à leurs parents les plus rapprochés que six fois par an, et trois fois seulement à grille ouverte. En plus, elles observent des jeûnes assez nombreux. Leur chapelle doit être très pauvre ; on n'y admet ni chant ni musique. Quotidiennement on ajoute au grand office celui de la sainte Vierge. Le costume est constitué par une robe blanche, avec scapulaire, ceinture et manteau bleus, couleur symbolique chargée de leur rappeler que toutes leurs actions doivent être célestes. De là aussi le surnom de ce second ordre d'annonciades. C'est à Tournai qu'elles auraient été ainsi désignées pour la première fois. Le monastère définitif de Gênes fut achevé le 28 juin 1608. Les religieuses s'y transportèrent au nombre de vingt et une. Elles devinrent assez nombreuses pour que, le 15 décembre 1617, à la mort de Vittoria Fornari, le couvent contint le maximum admis par la règle, soit quarante religieuses, trente-trois sœurs de chœur et sept converses.

2^o *Développement.* — A cette date plusieurs maisons nouvelles étaient déjà fondées. Tout d'abord celle de Pontarlier (1612).

L'âme de cette fondation fut une jeune fille, Étienne Denizet, aidée par trois de ses amies : Jeanne Couthenet, J.-B. Malesme, Gabrielle Belot. Elles furent mises en relations avec Vittoria Fornari par un religieux, le P. Bonival. Mgr de Rye, archevêque de Besançon, accorda son autorisation après bien des difficultés, ainsi que le parlement (30 août 1609). La construction dura assez longtemps pour que les religieuses ne prissent possession du monastère que le 16 septembre 1612. L'origine du couvent de Vesoul est assez semblable. Le même religieux décida onze jeunes filles de cette ville à entrer dans l'Annonciade. Elles vinrent faire leur noviciat à Pontarlier, puis s'établirent à Vesoul en 1613 sous la direction d'Étienne Denizet. La maison dura jusqu'à la Révolution. En 1616, c'est la fondation de Nancy, où essayèrent cinq religieuses de Vesoul.

Après la mort de Vittoria, l'essor ne se ralentit pas. Chaque année presque voit des fondations nouvelles : en 1619, Saint-Michel, filiale de Nancy ; en 1620, Champlitte et Nozeroy, créées comme les précédentes maisons, sur des initiatives locales. Nozeroy fut particulièrement florissante avec Étienne Denizet comme prieure. Elle y mourut en 1628. Ces deux maisons eurent l'une et l'autre grandement à souffrir des guerres du XVII^e siècle et furent provisoirement abandonnées : les religieuses se réfugièrent à Fribourg. Nozeroy offre cette particularité d'être devenue, sur l'ordre de l'archevêque de Besançon

et contrairement à la règle des annonciades, une maison d'éducation pour les jeunes filles de la noblesse franc-comtoise. Fermée par la Révolution, cette maison forma plus tard une partie du petit séminaire diocésain de Saint-Claude.

En 1621, furent fondés les monastères de Saint-Amour, issu de Saint-Claude; d'Hagenau, issu de Pontarlier, fermé la même année, puis rouvert et détruit pendant la guerre de Dévolution; enfin Joinville (Haute-Marne), colonie du monastère de Nancy, qui dura jusqu'au 23 novembre 1792. L'établissement de Paris date de 1622. C'est Henriette de Balzac, marquise de Verneuil, qui, en 1621, appela les annonciades dans la capitale et leur assura, par contrat avec le cardinal de Retz, une rente de deux mille livres. Ses lettres patentes furent obtenues en 1623, renouvelées en 1627 et 1656. La maison de la rue Culture-Sainte-Catherine fut regardée comme chef d'ordre pour la France. La chapelle, bâtie par les libéralités de la comtesse des Hameaux, contenait des tableaux intéressants dont on faisait parfois l'exposition publique. Saint-Victor, *Tableau de Paris*, t. II, p. 659.

Les annonciades furent établies à Langres en 1623 par Sébastien Zamet. C'était un rameau détaché de Paris; en 1624 à Tournai, à Lyon, à Dôle et à Avignon; en 1628 à Lille, et l'année suivante à Saint-Denis, après de pénibles préliminaires.

La maison de Lyon mérite quelques mots. C'est le 16 octobre 1624 que Gabrielle de Gadagne, comtesse de Chevières, installa les religieuses venues de Pontarlier. D'abord omise, l'approbation pontificale fut demandée seulement en 1629 et accordée par Urbain VIII. Dans le courant du XVII^e siècle, les annonciades de Saint-Amour vinrent se réfugier à Lyon; en 1749, leur maison fut transférée au monastère précédent, avec lequel elles fusionnèrent. Supprimées à la Révolution, les annonciades de Lyon, qui avaient vécu jusque-là très péniblement, ne se reconstituèrent pas. Quand leur maison se rouvrit, en 1808, ce fut pour abriter les sœurs de Saint-Charles. Abbé Vachet, *Les anciens couvents de Lyon*, Lyon, 1895, p. 45-58.

A l'étranger, l'ordre prit également un développement remarquable. Il eut des maisons en Italie : la ville de Gènes en possédait trois pour sa part, en Allemagne, et même en Danemark où la maréchale de Rantzau fonda un couvent d'annonciades en 1666. En 1668, c'était le tour de Rome; la maison, qui existe encore aujourd'hui, fut fondée par la princesse Camille Des Ursins, veuve de Marc-Antoine Borghèse, neveu de Paul V. La princesse fit construire par des architectes réputés un monastère parfaitement ordonné qu'elle remit aux religieuses venues de Gènes, puis elle sortit dehors et revint, les mains jointes, demander sa propre admission : elle avait alors soixante-douze ans.

Il exista d'autres monastères pour lesquels les annales de l'ordre ne donnent guère que les noms : Liège, Tours, Gray, Besançon, Annecy, Chambéry, Porrentruy, Rambervillers et Bourmont.

Après la Révolution, les annonciades de Saint-Denis se reconstituèrent et furent transférées en 1842, sur l'initiative de Mgr Parisis, évêque de Langres, à Joinville : elles s'établirent dans les anciens bâtiments du prieuré de Notre-Dame de Pitié. Voir JOINVILLE. Ce monastère et celui de Langres sont, en France, les seuls survivants de l'ordre, qui ne possède plus à l'étranger que la maison de Rome et deux couvents à Gènes.

Renseignements de M. le chanoine Jaugey tirés des fonds manuscrits partiellement identiques de Langres et de Joinville. — [De La Barre], *Vie de la vénérable mère Marie-*

Agnès Dauvaine, l'une des premières fondatrices du monastère de Paris, Paris, 1675. — R. mère Marie-Hiéronymé Chausse, *Histoire de l'établissement et du progrès du premier monastère des religieuses annonciades célestes de la ville de Lyon, fondé par Mme Gabrielle de Gadagne*, Lyon, 1699. — C. des F., *Aperçu sur les établissements religieux de la Haute-Marne avant 1789, dans La Haute-Marne*, revue champenoise, 1856, p. 274, 275. — Article anonyme, même revue, 1856, p. 570. — Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, Paris, 1714, t. IV, p. 297-309.

III. ORDRE DES ANNONCIADES DE LOMBARDIE, appelé aussi *congrégation de Saint-Ambroise et Sainte-Marcelline*, fondé en 1408. Poussées par la pensée d'établir un nouvel ordre religieux, trois Vénitiennes, Dorothea Morosini, Leonora Contarini et Veronica Duodi, s'étaient mises en route pour Rome, dans l'intention d'obtenir les autorisations nécessaires. A Macerata, elles rencontrèrent quatre dames de Pavie qui revenaient de Rome précisément après avoir obtenu de leur côté des approbations analogues. Elles se rendirent donc toutes ensemble à Pavie, s'y établirent, se mirent sous la direction du religieux bénédictin Beccaria. Ce fut lui qui leur donna une règle, celle de saint Augustin. Dès le début de leur fondation, elles tinrent à fusionner avec un groupe de religieuses du monastère de Sainte-Marthe de Milan, renommé par sa ferveur. En 1431, elles prononcèrent leurs premiers vœux solennels et en 1439 reçurent l'approbation définitive du Saint-Siège. Leurs principales fondations furent : Tortona (1419), Plaisance (1425), Alexandrie et Valence (1443), Voghera (1454), Brescia (1470). A cette date, se révéla parmi elles une maîtresse femme, sous l'impulsion de qui l'ordre se développa rapidement. C'était une ancienne converse du monastère de Saint-Augustin de Parme, d'où l'évêque Jacques-Antoine della Torre la tira pour la faire entrer chez les annonciades. On l'appelait la mère Jeanne de Parme. C'est elle qui présida à cette fondation de Brescia, puis à celles de Campo Basso et de Carpendolo, dont elle resta la supérieure de 1479 à 1481. A cette date, elle devint supérieure de Saint-Hilaire de Reggio qu'elle réforma d'abord et qu'elle ne quitta qu'en 1496 pour fonder Correggio. L'ordre continua à se développer jusque vers le milieu du XVI^e siècle.

Il était sous l'autorité d'une prieure générale élue pour trois ans, avec Pavie comme résidence habituelle. Trois visitatrices devaient parcourir annuellement les maisons de l'ordre; des chapitres généraux se réunissaient pour l'élection de la prieure générale. C'est sous cette forme que Nicolas V avait approuvé les constitutions. Mais Pie V, pour éviter les inconvénients des voyages hors de la clôture, défendit les chapitres généraux et ordonna de choisir des visiteurs dans le clergé pour remplacer les visitatrices. On ne put parvenir à s'entendre sur l'application de ces dispositions nouvelles et les diverses maisons se soumirent aux ordinaires locaux.

Hélyot, *Histoire des ordres religieux*, Paris 1714, t. IV, p. 62-63. — Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, Paderborn, 1907, t. II, p. 269-273.

IV. CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE L'ANNONCIADE de Troyes. — Il a existé un institut des sœurs de la congrégation de Notre-Dame de l'Annonciade, fondé dans le diocèse de Troyes par Mme Marie d'Abra de Raconis. Transféré à Paris, rue Cassette, en 1628, il disparut bientôt après.

Saint-Victor, *Tableau de Paris*, t. II, p. 703.

V. ANNONCIADES DE BELGIQUE. — Outre les annonciades de Jeanne de Valois, mentionnées plus haut, il existe en Belgique des communautés enseignantes et hospitalières sous le nom d'annonciades. La première

maison, fondée à Velthen en 1833, compte encore quelques établissements. De ce rameau se sont détachées les annonciades : 1° d'Huldenberg (1854), comptant actuellement soixante-quinze maisons d'enseignement primaire ou d'assistance ; 2° d'Itterbeck (1854), comptant neuf maisons d'enseignement primaire. La maison mère est maintenant à Chenois-Waterloo ; 3° d'Eveberg, s'adonnant à l'enseignement et à la visite des malades ; 4° de Furnes, avec huit maisons d'enseignement.

Ch. Tyck, *Notices historiques sur les congrégations et communautés religieuses du XIV^e siècle*, Louvain, 1892, p. 28-29. — Renseignements particuliers dus à l'obligeance du R. P. de Moreau, S. J.

VI. ARCHICONGRÉGATION DE L'ANNONCIADE. — En 1460, le cardinal Juan de Torquemada fonda, à Rome, dans l'église de la Minerve, une confrérie chargée d'aider au mariage des jeunes filles pauvres. Le 25 mars de chaque année, avec les aumônes recueillies par la confrérie, on distribuait une dot primitivement à douze jeunes Romaines, plus tard à beaucoup plus, puisque leur nombre atteignit quatre cents. Chacune recevait soixante écus romains, un habit de serge blanche et un florin pour des pantoufles. Cette cérémonie devint une grande fête, à laquelle les papes se rendaient en cavalcade, accompagnés des jeunes nobles romains qui distribuaient les dons. C'était plutôt une œuvre de relèvement ou de préservation. À celles qui voulaient se faire religieuses, on donnait une dot double : celles-là se présentaient la tête couronnée de fleurs.

Ughelli, *Italia sacra*, 1644, t. I, col. 209. — Piazza, *Emerologia di Roma cristiana*, Rome, 1713, tratt. VI, c. xxxv. — Bzovius, *Annales*, anno 1460. — Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, Paris, 1746, t. III, p. 435.

P. FOURNIER.

ANNONE (FRANCESCO MARIA), religieux théatin, de Milan. Il embrassa la vie religieuse à Rome en 1618 et, en 1660, il fut nommé, par Alexandre VII, évêque de Muro dans la Basilicate. Sa mort arriva le 29 mai 1674. Argelati cite de lui deux volumes de lettres pastorales inédites, dont il loue l'érudition et la piété.

Ughelli, *Italia sacra*, 2^e éd., t. VI, col. 851. — Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*, Milan, 1745, t. II, col. 1716-1717. — Savonarola, *Gerarchia ecclesiastica teatina*, Brescia, 1745, p. 30-31. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 809. — Vezzosi, *I scrittori de' cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 42.

A. PALMIERI.

ANNOVAZI (VINCENTO). Né le 14 mars 1779, à Civita Vecchia, il fut préconisé, le 3 juillet 1826, évêque de Leros *in partibus*, et nommé, en même temps, auxiliaire du siège suburbicain de Porto et Santa Rufina le 20 mai. Transféré au siège d'Anagni, le 15 février 1838, il fut accueilli avec les plus grands honneurs dans cette ville, qui n'avait été gouvernée que par des administrateurs apostoliques depuis l'interdiction *a pontificalibus* prononcée contre l'évêque défunt, Gioacchino Tosi, à la fin de 1814. Il fut reçu, en 1839, à Terracine, par Grégoire XVI, à qui il offrit les sept pains de grain prescrits par la bulle de Boniface VIII, en date du 2 juillet 1297, qui avait donné au chapitre d'Anagni l'abbaye de Villamagna ; il reçut, à son tour, le même pape à Anagni, le 1^{er} mai 1843, et lui fit la même offrande. Il fut transféré, le 21 septembre 1846, à Iconium *in partibus*. Nous ignorons la date de sa mort.

La *gerarchia cattolica per l'anno 1839*, Rome, 1839, p. 86. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. VI, p. 367-385. — Zappasodi, *Anagni attraverso i secoli*, Veroli, 1906, t. II, p. 333-346.

J. FRAIKIN.

1. ANNUNCIAÇÃO JUSTINIANO (DIOGO DA), né à Lisbonne, reçut le baptême à l'église paroissiale de São Lourenço, le 26 juillet 1654. A seize ans, il prit l'habit de l'ordre de Saint-Jean-l'Évangéliste et reçut plus tard le grade de docteur en théologie à l'université de Coïmbre. Étant allé à Rome, afin d'y négocier quelques affaires de son ordre, il eut en même temps l'occasion de rendre des services au roi Pierre II, qui le nomma archevêque de Cranganor, dans les Indes portugaises.

Après avoir été sacré à Rome, le 2 mai 1692, par le cardinal Colloredo, il retourna en Portugal ; mais ses infirmités l'empêchant de se rendre dans son diocèse, il dut y renoncer en 1695. Simão da Gama, archevêque d'Évora, le prit pour son coadjuteur, le nomma proviseur du diocèse et président de la cour ecclésiastique. Annuniação mourut à Évora le 28 octobre 1713.

Il écrivit : *Trofeo evangélico exposto em quinze sermões históricos, moraes e panegyricos*, 1^{re} part., Lisbonne, 1685 ; 2^e part., *ibid.*, 1699 ; 3^e part., *ibid.*, 1699 ; 4^e part., *ibid.*, 1713 ; — *Sermão das chagas de S. Francisco pregado de tarde no real convento da Madre de Deus em a cidade de Lisboa*, Lisbonne, 1680 ; — *Sermão da trasladação gloriosa de S. Vicente pregado na sé*, Lisbonne, 1682 ; — *Sermão da conversão do bom ladrão pregado em Santa Clara de Coïmbra*, Lisbonne, 1683 ; — *L'orient, giro e agonia do Sole. Discorso panegirico dela santissima nascita di Christo detto in Roma nella chiesa di Girolamo dell' Ilirici detti Schiavoni*, Rome, 1689 ; — *Oração fúnebre nas exéquias reaes da serenissima rainha de Portugal dona Maria Sofia Isabel, celebradas na real casa da Misericórdia de Lisboa aos 11 de setembro de 1696*, Lisbonne, 1699 ; — *Sermão do auto da fé, que se celebrou na praça do Rocio d'esta cidade de Lisboa, junto dos paços da Inquisição, em 6 de setembro de 1705*, Lisbonne, 1705 ; — *Sermão do auto da fé que se celebrou no taboleiro da parochial igreja de Sancto Antão de Evora em domingo 20 de julho de 1710*, Lisbonne, 1710 ; — *Práticas, que fez nos dois actos de côrtes, que el rei mandou convocar e se celebraram na cidade de Lisboa em o primeiro e a 4 de dezembro de 1697*, Lisbonne, 1697 ; — *Turris Davidica, contra Judaeos*. Cet ouvrage remarquable, d'après Barbosa Machado, au point de vue de l'érudition biblique, comprenait trois volumes et n'a pas été imprimé ; — *Volatus aquilae, sive expositio litteralis, moralis et allegorica in epistolas sancti Joannis apostoli*, ms.

Francisco da Fonseca, *Evora gloriosa*, Roma, 1728, p. 315. — Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 631 sq. — Innocéncio Francisco da Silva, *Dicionário bibliographico português*, Lisbonne, 1859, t. II, p. 142. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

2. ANNUNCIAÇÃO (GABRIEL DA), chanoine de la congrégation de Saint-Jean-l'Évangéliste, né à Guimarães (Portugal). Il fit ses études dans le couvent de Villar de Frades et dans le collège de son ordre à Coïmbre, se consacra à la prédication et fut en peu de temps un orateur estimé. Promu coadjuteur de João Coutinho, archevêque d'Évora, il fut nommé évêque titulaire de Fez et sacré à l'église du couvent de son ordre à Lisbonne en 1638. L'archevêque d'Évora s'étant transporté à Madrid en 1638, Annuniação gouverna le diocèse jusqu'à la mort de Coutinho, le 12 septembre 1643. Promu par le chapitre visiteur général du diocèse pendant la vacance, il contracta, en exerçant cette fonction, une maladie qui le contraignit de retourner à Évora, où il mourut dans le couvent de son ordre le 18 mars 1644.

Annuniação écrivit : *Sermão em a nova igreja do seu mosteiro de Enxobregas em dia da degolação de S. João*

Baptista, que foi o último dos três em que se solemnizou a nova translação do Santíssimo Sacramento da igreja velha para a nova capella que fez dona Joanna de Noronha, Lisbonne, 1625; — Sermão nas exéquias que fez o mosteiro de Santo Elói de Lisboa na sé da mesma cidade em a morte do illustrissimo e reverendissimo senhor D. Miguel de Castro, ms. dont Barbosa Machado posséda une copie.

Francisco da Fonseca, *Evora gloriosa*, Rome, 1728, p. 308, 316. — Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1747, t. II, p. 309. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

3. ANNUNCIAÇÃO (MIGUEL DA), évêque de Coïmbre, une des plus célèbres victimes du marquis de Pombal. Les documents qui éclairaient sa triste histoire ayant été détruits par ordre de ce ministre, on n'avait pu jusqu'ici l'établir que sur les actes du procès et autres pièces arrangées par le persécuteur et ses séides. Mais grâce à des recherches particulières, j'ai pu rétablir les faits en faveur de la victime, et ce sont ces résultats que je vais donner ici.

I. LES DÉBUTS D'ANNUNCIAÇÃO. — Né à Lisbonne, le 28 février 1703, Miguel da Annuniação, dans le monde Miguel Carlos da Cunha, était fils de Tristão da Cunha d'Ataide, premier comte de Povolide, et de dona Archangela de Tavora, de la célèbre famille de ce nom. Le 22 octobre 1719, il fut admis au collège de São Paulo à Coïmbre, où il fut reçu bachelier en droit canon en mai 1724. Il entra au monastère des augustins de Santa Cruz, où il prit l'habit le 26 avril 1726. En 1737, il fut élu général de sa congrégation.

Nommé évêque de Coïmbre en 1739 et sacré le 9 avril 1741, il gouverna son diocèse en homme sôcieux de maintenir la discipline ecclésiastique et d'assurer les intérêts spirituels de ses diocésains. Le 16 juillet 1748, il posa les fondements d'un séminaire auquel il consacra une partie de son revenu et donna un règlement confirmé par Benoît XIV. Le 6 juin 1753, il reprenait, sur l'ordre du roi Joseph I^{er}, les travaux pour la canonisation du premier souverain de Portugal, Alphonse Henriques, affaire qui fut bientôt suspendue. Benoît XIV l'autorisa à établir dans le couvent de Santa Cruz une académie des sciences ecclésiastiques, histoire et liturgie, mais la bulle n'obtint pas le placet royal pour les fondations qu'elle comportait et ne put avoir tout son effet; elle fut supprimée en 1767.

II. LE MANDEMENT DU 8 NOVEMBRE 1768 ET LA PRISON. — Les ouvrages des philosophes impies du XVIII^e siècle pénétraient à ce moment parmi les professeurs et les étudiants de l'université de Coïmbre, y corrompant la foi et les mœurs des jeunes gens par le poison de doctrines fausses et pernicieuses. Le 8 novembre 1768, l'évêque lança un mandement par lequel il interdisait la lecture d'un certain nombre d'ouvrages, nommément indiqués, et parmi eux l'*Encyclopédie*, l'*Esprit* d'Helvétius, le *Contrat social* et le *Discours sur l'inégalité des hommes* de Rousseau, le *Dictionnaire philosophique*, l'*Essai sur l'histoire*, la *Henriade* et la *Pucelle d'Orléans*, et autres ouvrages de Voltaire; le *Bélisaire* de Marmontel, enfin les deux ouvrages d'Elles Dupin: *De antiqua Ecclesiae disciplina dissertationes historicae*, et de Febronius: *De statu Ecclesiae et legitima potestate romani pontificis*.

Ce fut le signal de la persécution que le régime de Pombal préparait à l'évêque, peut-être surveillé déjà comme peu favorable aux réformes du ministre. Le 9 décembre une commission judiciaire, *alçada*, envahissait le palais épiscopal, arrêtait l'évêque et toute sa famille, qui fut internée dans l'ancien collège des jésuites de Coïmbre et soumise à une enquête minutieuse, véritable instrument de torture, jusqu'au 18 janvier suivant, jour où elle fut remise en liberté.

Le couvent de Santa Cruz resta occupé par la soldatesque toute cette journée du 9 décembre, pendant que les juges y mettaient tout sens dessus dessous pour saisir les papiers compromettants et les exemplaires du mandement incriminé.

Le même jour, le roi expédiait une lettre au chapitre de Coïmbre, accusant l'évêque de violenter les consciences au moyen de documents dépourvus du placet royal. Il avait par là commis « le crime abominable et notoire de lèse-majesté », et encouru les peines de la loi, surtout de celle du 2 avril 1768, c'est-à-dire l'indignation de Sa Majesté, la confiscation de ses biens, la perte de ses droits de citoyen, la privation des avantages et honneurs qui en résultaient. La notoriété du crime dispensait de toute enquête et sentence, l'évêque était frappé de mort civile, par conséquent le diocèse devait être considéré comme vacant. On invitait le chapitre à élire un vicaire capitulaire, en vertu des dispositions du concile de Trente, et on lui désignait le juge général des ordres et commissaire de l'Inquisition, Francisco de Lemos de Faria Pereira Coutinho. Le chapitre élut le candidat du roi et, le 13 avril 1774, Clément XIV le nommait coadjuteur avec future succession (il succéda en effet), *etiam ejusdem Michaelis episcopi consensu minime accedente, imo ipso Michaelis episcopo invito et repugnante*.

L'évêque était enfermé dans un étroit cachot du fort de Pedrouços, où la lumière ne pénétrait que par une petite ouverture du plafond; la cour censoriale (*Mesa censoria*) examinait son mandement et, sur le rapport de juges affidés de Pombal, le déclara, le 23 décembre, faux, infâme et séditieux, le condamna à être lacéré et brûlé publiquement par les mains du bourreau, avec ordre aux détenteurs d'en livrer tous les exemplaires dans les trente jours. La sentence fut exécutée le lendemain.

La *Mesa censoria* n'avait pas de compétence pour juger les actes religieux d'un évêque, et moins encore pour le condamner sans l'entendre. Créée par la loi du 15 avril 1768, elle n'avait que juridiction privative en tout ce qui regardait l'impression, la publication et le commerce de livres portugais ou étrangers. Du reste, elle prohiba elle-même deux ans plus tard, le 24 septembre 1770, les livres dont elle reprochait en ce moment l'interdiction à l'évêque.

D'ailleurs on admettait sans conteste, en Portugal comme dans les autres pays, la tradition d'après laquelle étaient exceptés de la surveillance des règlements de police les mandements, ordonnances et statuts synodaux, les catéchismes et livres liturgiques publiés par l'autorité épiscopale. Pombal lui-même confirmait l'usage en affirmant dans sa fameuse *Dedução chronologica*, 2^e part., 1^{re} dissertation, que les princes n'ont que le droit d'interdire les livres, les faire brûler et punir les transgresseurs toutes les fois que leur doctrine sera censurée par l'Eglise. Les mandements en particulier n'avaient jamais été soumis au placet royal; le coadjuteur de Coïmbre lui-même en expédia un sur le jubilé de 1775, sans demander aucune autorisation.

En réalité, Annuniação fut poursuivi parce qu'il s'en prenait aux livres de Dupin et de Febronius, dont Pombal appliquait les idées. La *Mesa censoria* ne le cachait point quand elle reprochait à l'accusé d'infliger à l'honorable et orthodoxe Dupin et au savant Febronius, qui l'a suivi, les mêmes qualifications vagues, violentes et arbitraires qu'aux autres livres, et de vouloir persuader avec ruse et hypocrisie, contre la vérité, que ces savants mettent en cause les dogmes de foi, la loi ou la religion.

Les persécuteurs d'Annuniação lui reprochèrent en outre, d'être le chef ou le promoteur des *jacobéens*, petit groupe d'augustins du collège de la Graça, qui se réunissait sur un escalier appelé par eux *échelle de*

Jacob (Jacobeá), pour s'exhorter mutuellement à une plus grande dévotion dans des conférences de piété. Suspects à Pombal, qui les traita comme une secte dangereuse pour la doctrine évangélique et le repos des peuples, il était naturel pourtant que l'évêque encourageât ces confrères dans leur pieux dessein et les prit sous sa protection.

Une accusation plus grave avait trait au conflit du *sigillisme*, qui troubla le Portugal au milieu du XVIII^e siècle. On donna le nom de *sigillistes*, dans le monde de la cour et des libertins, aux prêtres zélés qui obligeaient les pénitents, surtout des religieuses séduites, à dénoncer leurs complices. Le scandale pharisaïque qui en résultait prit des proportions sérieuses, de sorte que le grand-inquisiteur cardinal da Cunha et le patriarche de Lisbonne, Thomas de Almeida, prohibèrent la pratique des confesseurs en constatant qu'il y avait eu des abus (1745). Cf. Mura-tori, *Lusitanae Ecclesiae religio in administrando Paenitentiae sacramento*.

Plusieurs évêques, et Annuniação tout le premier, en référèrent au pape Benoît XIV, qui régla le conflit par sa bulle *Ubi primum* du 2 juin 1746, tout en déplorant les maux qui résultaient de la défense faite aux confesseurs de rechercher les complices. Il insistait sur ce dernier point dans une lettre adressée à l'évêque de Coïmbre, et les malveillants en conclurent que celui-ci avait appris avec chagrin la sentence du grand-inquisiteur. Mais dans le mandement qui accompagnait la bulle, Annuniação déclara qu'il avait recouru au pape pour remédier au tort que sa juridiction avait reçu de l'avis de l'inquisiteur, sauvegarder la réputation des confesseurs et faire constater que l'abus dénoncé ne s'était pas répandu autant qu'on l'avait prétendu. En fait, les plaignants et le patriarche lui-même ne purent formuler que des accusations vagues et imprécises et toutes les recherches de l'Inquisition n'aboutirent pas à faire découvrir un seul coupable.

Les autres accusations portées contre lui n'avaient pas plus de fondement, et on ne put rien établir de sérieux. Du reste, dans sa lettre citée plus loin, Pombal ne lui reproche que son mandement. Et pourtant l'enquête qu'il eut à subir fut vraiment abominable, on fouilla sa vie privée comme ses actes épiscopaux, on l'interrogea contre lui, et sans jamais l'entendre, contre toute formalité de droit, que des personnes qui étaient ses ennemis avérés, des prêtres dont il avait dû réprimer les vices. Et parce qu'on n'avait rien trouvé, on laissa tomber l'enquête, mais on garda le prélat huit années dans l'ignoble prison où il avait été jeté.

III. LA MISE EN LIBERTÉ ET LES DERNIERS TEMPS. — Le 21 février 1777, trois jours avant sa mort, le roi Joseph I^{er} déclara qu'il pardonnait à l'évêque et ordonna qu'on le mît aussitôt en liberté ainsi que ses complices. Le 25, Annuniação, son vicaire, son procureur et son secrétaire sortaient de la prison. L'évêque, vieilli et infirme, alla trouver le nonce apostolique pour le prier de transmettre au pape ses remerciements pour la part qu'il avait prise au recouvrement de sa liberté. Le nonce s'empressa de témoigner à la reine la joie que le Saint-Siège éprouverait. Celle-là à son tour, par une lettre du 7 juillet, proclamait son estime pour Annuniação et rendait justice à ses vertus. Le 22 août, il rentra à Coïmbre au milieu des plus vives acclamations.

Lorsque Pie VI reçut la nouvelle de sa mise en liberté, il la communiqua aux cardinaux en consistoire, appelant l'évêque *egregius ille hierarcha*, et lui adressa une lettre fort élogieuse.

Vers la fin de 1777, pendant la visite de son diocèse, Annuniação se rendit à Pombal, où le marquis, ministre disgracié de Joseph I^{er}, lui rendit ses hom-

mages sans réserve. Dans une lettre intime Pombal appelait l'évêque « un pasteur très sincère et très bon ».

Miguel da Annuniação mourut le 29 août 1779, en visitant le couvent de religieuses de Semide. Il fut inhumé dans l'église de Santa Cruz, où l'on voit aujourd'hui sa pierre tombale.

Les seules sources à peu près complètes sont rassemblées au t. III de mon *História da Igreja em Portugal*, et dans l'étude que j'ai publiée dans la *Revista de história*, Lisbonne, 1912, t. I, p. 19 sq., 110 sq., 162 sq. On y trouvera des documents et des faits ignorés jusqu'ici. Entre un grand nombre d'ouvrages qui se rapportent à Miguel da Annuniação, nous ne citerons que les plus remarquables : José Maria Latino Coelho, *História política e militar de Portugal desde os fins do XVIII século até 1814*, Lisbonne, 1874, t. I, p. 97 sq. — Zephyrino Brandão, *O marquês de Pombal*, Lisbonne, 1905, p. 100 sq. — Dom Miguel Sotto Mayor, *O marquês de Pombal*, Porto, 1906, p. 374 sq. — J. Lúcio de Azevedo, *O marquês de Pombal e a sua época*, Lisbonne, 1909, p. 439 sq. — Joaquim Martins de Carvalho, *Apostamentos para a história contemporânea*, Coïmbre, 1868, p. 315 sq., 322 sq. — *O Conimbricense*, n° 2268, du 20 avril 1869. — Pour la question du sigillisme, nous signalerons deux recueils de documents : *Collecção que comprehende a bulla do santíssimo padre Benedicto XIV... o edital do cardeal da Cunha... a pastoral do cardeal patriarcha*, etc., Madrid, 1746; *Collecção universal da bulla, editaes, pastoraes... do sigillismo sacramental*, 3 vol., Madrid, 1746, 1747. — Pombal fit imprimer quelques documents et rapports dont on doit se servir avec la plus grande réserve : *Juizo decisivo que a Real Mesa censória... estabeleceu nas repetidas sessões...* (sobre o) *livro intitulado Theses, maximas, exercicios e observancias espirituas de Jacobéa*, Lisbonne, 1769. — José de Seabra da Silva, *Memorial sobre o scisma do sigillismo*, Lisbonne, 1769. — *Collecção das leis promulgadas e sentenças proferidas nos casos da infame pastoral do bispo de Coïmbra D. Miguel da Annuniação, das seitas dos jacobes e sigillistas*, etc., Lisbonne, 1769.

Fortunato DE ALMEIDA.

ANNUZO. Voir AMISON, t. II, col. 1288.

ANOA Y BUSTO (FRANCISCO IGNACIO), archevêque de Saragosse, né à Viana (Navarre) le 27 février 1686, mort à Saragosse le 26 février 1764. Après avoir pris ses grades aux universités d'Alcala et de Valladolid, il fut nommé vicaire général de Cuenca, puis inquisiteur du diocèse. Élu évêque de Pampelune en 1735, il dut intervenir dans deux querelles ecclésiastiques qui occupaient alors l'Espagne : la question du jeûne de la fête de saint Ignace dans la province de Guipuzcoa et les luttes de préséance entre le vice-roi de Navarre et l'évêque de Pampelune. Cette dernière affaire, une question de baldaquin, encombra longtemps les diverses juridictions du royaume et nécessita la formation d'une *junta* spéciale de ministres, laquelle finit par donner raison à l'évêque.

Nommé archevêque de Saragosse, celui-ci prit possession de son siège le 4 novembre 1742. Il organisa les deux principales fondations de son prédécesseur Agüero (t. I, col. 1053) : le séminaire de San Carlos, le premier qui ait été créé en cette ville selon les prescriptions tridentines et le grand collège des religieuses de la Enseñanza. Grâce à son initiative et à ses libéralités, la belle cathédrale gothique de la Seo subit diverses transformations dans le goût maniéré de l'époque. Mais son œuvre principale fut la construction de la célèbre Sainte-Chapelle de la Vierge del Pilar au centre de l'église de ce nom, à la décoration de laquelle participa Goya, alors à ses débuts.

Fernandez Perez, *Historia de la Iglesia y obispos de Pamplona*, Madrid, 1820, *passim*. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias... de Aragon*, Pampelune, 1785, t. IV, p. 174-184.

A. LAMBERT.

ANOFLÈTE. Voir AGNOFLÈDE, t. I, col. 996.

ANOLINUS. Voir URBAIN (saint).

ANOT (PIERRE-NICOLAS) naquit à Saint-Germain-Mont (Ardennes, canton d'Asfeld) le 21 juin 1763. Son père, un de ses frères et un de ses neveux furent successivement instituteurs dans son village natal pendant cent trente ans. Il fit ses études au collège des Bons-Enfants, à Reims, et fut ordonné prêtre vers 1786. Dès l'année suivante il était l'un des quatre sous-principaux du collège où il avait obtenu comme élève de brillants succès. En 1790, son nom figure sur la liste des trente docteurs régents de la faculté de théologie de l'université de Reims. L'année suivante, ainsi que tous ses collègues les professeurs ecclésiastiques de l'université, sauf un, il refusa le serment constitutionnel. Il partit alors pour Anvers, comme précepteur du jeune Malfillâtre, et y résida un an. Il parcourut ensuite, avec son élève, la Hollande, la Westphalie, la Hesse et la Bohême. Après un séjour de six mois à Ratisbonne, il se dirigea, en 1795, sur Venise, d'où il gagna Malte; il demeura trois ans dans cette île, où Malfillâtre fut reçu chevalier de l'ordre de Malte. Il regagna Ratisbonne et alla attendre, à Berlin, l'heure où il lui serait permis de rentrer dans sa patrie. Elle ne sonna pour lui qu'en 1802. Nommé alors vicaire à Notre-Dame de Reims, érigée en paroisse en vertu du Concordat, il se consacra avec un grand zèle à tous les travaux de son ministère, ce qui ne l'empêchait pas de réserver une partie de ses nuits à la composition d'ouvrages dont on trouvera la liste plus loin. Chargé, en outre, du soin des prisonniers, il leur prodigua les trésors de sa parole ardente et de sa charité sacerdotale qui le portait parfois à se dépouiller de ses vêtements pour les donner aux malheureux. Quand le siège de Reims eut été rétabli, l'ordonnance archiépiscopale du 15 octobre 1821, qui reconstituait le chapitre, y fit entrer M. Anot, jusque-là demeuré simple vicaire; il y cumula les titres de théologal, grand-pénitencier et sous-chantre, sans abandonner pour cela ses fonctions à la paroisse. Peu de temps auparavant, Mgr de Coucy lui avait confié la direction de l'association de l'œuvre de la Providence, destinée à affermir la persévérance des hommes que la mission générale de 1821 avait ramenés à Dieu. Il éproua au service de ce groupement les dernières forces de son éloquence et de sa vie. Il mourut le 21 octobre 1823, et les prisonniers obtinrent, par une faveur unique, d'assister à ses obsèques. Son éloge funèbre fut prononcé, le 13 novembre suivant, par le chanoine Maquart, et à l'ouverture de la session des assises du même mois, le magistrat qui les présidait salua en termes émus la mémoire du digne prêtre : « Jamais, dit-il, on ne pourra calculer l'immense service que cet homme généreux a rendu à la société. »

OUVRAGES. — *Les deux voyageurs ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte...*, 2 in-12, Paris, 1801, avec la coopération de M. F. Malfillâtre; — *Oraison funèbre de Louis XVI*, in-4°, Reims, 1814; — *Annales du monde ou Tableaux* qui présentent : 1° la naissance, le progrès, les révolutions et le démembrement des empires et la date du règne des souverains jusque l'an 1816; 2° le temps où ont vécu les hommes les plus célèbres; 3° un précis des principaux faits qui appartiennent à l'histoire des empires, in-8°, Paris, 1816. C'est une réédition augmentée du *Guide de l'histoire ou Annales du monde*, depuis la dispersion des peuples jusqu'en 1801; — *Tableau de l'histoire universelle*, ouvrage qui sert de texte et de développement aux *Annales du monde*, ou *Tableaux chronologiques*, 6 in-12, Paris, 1817-1822; — *Discours prononcés dans les assemblées de l'Association de la Providence*, établie à Reims..., deux ou trois in-12, Reims. La plupart de ces discours avaient été publiés en fascicules distincts, en 1821 1822 et 1823.

Ch. Cerf, *Notice sur l'abbé P.-N. Anot, chanoine titulaire de l'Église métropolitaine de Reims*, dans *Travaux de l'Académie de Reims*, 1893, t. xcvi. — *Ami de la religion*, t. xi, p. 89.

A. FRÉZET.

ANOTETARTE. Voir ANATETARTE, t. II, col. 1492.

ANOUA, martyr à Péluse sous Dioclétien. Le nom de ce martyr nous est fourni par les actes coptes des saints Pirôou et Athom. Anoua est un prêtre originaire de Kôis (El Keïs, province de Minieh), martyrisé sous Dioclétien à Péluse, par ordre du gouverneur Pompeius. Nous connaissons un Pompeius qui fut préfet d'Égypte en 302; notre document copte en fait un gouverneur de Pérémoun (Péluse); Pirôou et son frère Athom auraient rencontré dans les rues de Péluse le cortège des soldats qui allaient jeter à la mer le corps d'Anoua; ils le rachetèrent, l'emportèrent à leur village de Tasempôti, et fondèrent en son honneur un sanctuaire bien doté. On a peut-être le droit de retenir la donnée, en ce sens qu'un martyr Anoua avait au VIII^e siècle un sanctuaire à Tasempôti, actuellement Senbât, district de Ziftieh, province de Gharbieh. Cette attache topographique serait la meilleure garantie de l'existence historique d'un martyr Anoua.

J. DAVID.

1. ANOUB, martyr. Le martyr Anoub nous est connu par ses Actes, publiés d'après un manuscrit copte de la Bibliothèque Vaticane (66, fol. 233), et par une courte notice du Synaxaire alexandrin au 24 epip. On a le droit de penser que ce nom appartient au vieux fonds du martyrologe indigène, car le document qui nous reste, bien que légendaire, n'a pas subi l'influence du cycle antiochien de Basileide. Voir ce nom.

Anoub est originaire du Delta; il est né à Naësi, l'*Isidis oppidum* de Pline, actuellement sans doute Behbit el Hagarâh, province de Gharbieh; les Actes nous apprennent qu'on lui rendait un culte en ce lieu. La rédaction de ces Actes est attribuée, comme tant d'autres, à Jules d'Agqfas; ils ressemblent à toutes les pièces du même cycle; le martyr se présente de lui-même au juge; traîné de tribunal en tribunal, chaque gouverneur lui inflige tour à tour les plus atroces supplices; mais à chaque fois, une apparition le guérit ou le ressuscite; la décapitation termine le martyre.

On ne peut retenir que le nom et l'attache topographique; cependant les Actes d'Anoub nous donnent une liste de noms de martyrs qui auraient souffert avant lui au début de la persécution, dans la ville d'Athribi; il n'est pas sans intérêt de recueillir ces noms; car ils représentent probablement soit des débris d'anciens catalogues, soit encore la liste des martyrs vénérés dans le pays où les Actes ont été pour la première fois rédigés. Dans les Actes d'Anoub, la plupart de ces noms ont une excellente physionomie égyptienne, sauf peut-être un jeune martyr Serge, donné comme le neveu du gouverneur d'Athribi; voici les autres noms : le prêtre Menesôn et son frère Plôou, Paësi et ses frères, Georges, Jean, Isidore, Pschoï, Krad-schôn, Saparamon, Jean, Zacharie, Pithôsch, Macaire, Jacob, Touroda, Appollo, Amoun, Dco et un grand nombre d'autres qui ne sont pas nommés.

Balestri et Hyvernât, *Acta martyrum*, dans le *Corpus scriptorum christ. oriental.*, *Script. copt.*, série III, t. I, p. 200-241.

J. DAVID.

2. ANOUB, moine et anachorète. Dans l'état actuel de l'hagiographie copte, il est difficile de dire combien de moines ou d'anachorètes de ce nom ont laissé des souvenirs.

Au 5 mehir, les synaxaires alexandrin et éthiopien font mémoire d'Anoub à la verge d'or, en même temps que de Poemen; le même jour, on trouve un Appollo

(de Bâouït ?). Un autre ascète du même nom figure au 23 paôni (17 juin); il est donné comme un moine de la haute Égypte qui aurait vécu sous Constantin; le calendrier d'Aboul-Barakat s'accorde avec le synaxaire pour donner son nom à ce jour.

Les graffites et les inscriptions des peintures de Bâouït unissent habituellement, en une triade indivisible, Apollo, Anoub et Phib; le même groupe se retrouve sur deux linteaux de porte provenant de Saint-Ménas, au musée archéologique du Campo Santo allemand à Rome.

D'après l'*Historia monachorum* (écrite vers 395, traduite en latin par Rufin d'Aquilée), les ermites Syrus, Isaïe et Paul se rencontrèrent au bord du Nil, allant rendre visite à l'anachorète Anouph ou Anoub; celui-ci vint à leur rencontre et ils s'entretenirent trois jours; le solitaire raconta son genre de vie et les faveurs que Dieu lui avait faites. Au bout des trois jours, il mourut; les visiteurs virent son âme monter au ciel. Rosweyde, *Vitae Patrum*, l. II; VIII, 55-58. Cet Anoub pourrait être le moine de la haute Égypte, contemporain de Constantin et fêté le 17 juin.

Un autre Anoub nous est connu par les recensions des *Apophthegmata Patrum*, comme moine de Scété à la fin du IV^e siècle: il dut prendre la fuite devant l'invasion des Maziques, barbares libyens; or cette invasion, celle du moins qui a laissé le plus de traces dans les souvenirs monastiques, est celle dans laquelle Moïse le Noir trouva la mort entre 390 et 400. Tillemont, *Mémoires*, t. x, p. 75. Anoub et cinq autres frères, parmi lesquels Poemen, se réfugièrent à Tereuthi, où ils vécurent quelque temps réunis dans un ancien temple. La vie commune leur pesant, Anoub voulut la leur faire accepter de plein gré, au moyen d'une parabole en action; tous les jours il lapidait et couvrait d'injures une statue restée dans le temple; ensuite il lui demandait pardon avec les marques du plus vif regret. Ses compagnons s'étonnant de cette bizarre conduite, il leur répondit: « Si nous voulons vivre ensemble, nous devons acquiescer à l'impassibilité de cette statue qui ne s'émeut pas plus des outrages que des bons procédés. » Une petite communauté s'établit en ce lieu à la suite de ces humbles commencements. Ce récit se trouve dans les deux collections d'apophthegmes qui forment respectivement les livres III et VII des *Vitae Patrum* de Rosweyde; dans la collection qui forme les livres V-VI du même ouvrage, ce récit reparait, mais les cénobites sont donnés comme enfants de la même mère. Anoub et Poemen (Pastor) sont frères encore dans un autre récit de la collection des *Vitae Patrum*, l. III, V-VI. Ils refusent de voir leur mère sur la terre pour être plus sûrs de la voir dans l'autre vie. Je pense que cet Anoub de Scété est l'Anoub à la verge d'or inscrit au synaxaire le 5 mehir (30 janvier); la mention du synaxaire rapproche en effet ce jour-là Anoub et Pamin (Poemen). Nous devons donc distinguer au moins deux saints moines du nom d'Anoub; il est probable qu'il faut en ajouter un troisième sur lequel nous n'avons aucun détail: celui de la triade de Bâouït

Vitae Patrum, édition de Rosweyde. Avec Butler (*The Lausiac history of Palladius*, 1897-1903), nous reconnaissons l'*Historia monachorum* dans le l. II et dans la seconde partie du l. VIII de cette compilation (à partir du c. XLVI). Les l. III, V-VI, VII, et App. III sont des recensions différentes des *Apophthegmata Patrum*. — *Synaxarium alexandrinum*, publié par Forget, dans le *Corpus script. christ. orient.*; ou le *Synaxaire arabe jacobite*, publié par R. Basset, dans la *Patrologia orientalis*. — *Acta sanct.*, jun. t. p. 641.

J. DAVID.

ANOUILH (JEAN-BAPTISTE), évêque d'Abydos, vicaire apostolique du Tchély occidental, né à Prat (Ariège), le 10 novembre 1815. Il fait ses études secondaires successivement au petit séminaire de Polignan

(Haute-Garonne), à la communauté des clercs de la métropole (Succursale) de Toulouse, et au petit séminaire de Pamiers. Il entre au grand séminaire de Pamiers, en 1839, et à Saint-Lazare, de Paris, en 1843. Il prononce ses vœux en 1845, est fait prêtre le 6 juin 1846 et part pour la Chine l'année suivante. D'abord chargé de la mission de Pao-Ting-Fou, il est, le 22 juin 1851, sacré évêque titulaire d'Abydos et il devient le coadjuteur de Mgr Mouly, vicaire apostolique du Tchély. Le 30 mai 1856, une bulle divise le Tchély en trois vicariats apostoliques. Mgr Anouilh, d'abord chargé provisoirement du gouvernement du Tchély occidental, reçoit bientôt (14 décembre 1858) le titre de vicaire apostolique. Exilé à Shanghai, en 1860, par ordre de l'empereur, pour avoir montré trop de zèle dans la revendication des libertés de ses chrétiens, il retourne la même année dans sa mission, à la suite de l'armée franco-anglaise. La cour de Pékin eût désiré l'avoir comme médiateur dans les négociations de la paix. Mais les vainqueurs, s'étant emparés de Pékin, imposèrent leurs conditions aux vaincus sans discussion. L'évêque seconda activement Mgr Mouly dans l'œuvre de réorganisation de la chrétienté de Pékin. Lui-même profita de la liberté relative que les succès européens procuraient aux missionnaires pour activer la propagande et la prédication catholiques dans le Tchély occidental. Il convertit environ 15 000 païens, établit cent nouvelles chrétientés, construisit quarante églises ou chapelles, bâtit la cathédrale de Tching-Ting-Fou, et fonda des écoles et des orphelinats. Épuisé par ses travaux apostoliques et atteint de la peste, il mourut le 18 février 1869, à Tching-Ting-Fou, où il est enseveli.

J.-Th. Sentenac, *Un apôtre ariégeois en Chine, Mgr J.-B. Anouilh*, Toulouse, 1895.

J.-M. VIDAL.

ANQUETIL (LOUIS-PIERRE), un de nos vieux historiens, dont le labeur infatigable prépara et provoqua surtout celui d'A. Thierry, né à Paris le 20 janvier 1723, de bonne famille bourgeoise, frère aîné de l'orientaliste Anquetil-Duperron, appartenait à l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la congrégation de Sainte-Geneviève, où il entra de bonne heure (17 mars 1741), après avoir achevé ses humanités au collège Mazarin, étudia la théologie au prieuré de Sainte-Barbe, pays d'Auge, sous le P. Le Courayer, et fut, à vingt-trois ans, chargé d'enseigner les belles-lettres, puis la philosophie et la théologie au collège Saint-Jean de Beauvais. Directeur au grand séminaire de Reims, puis chargé, vers 1760, de réorganiser les études au collège de Senlis, en quoi il réussit pleinement, il se distingua dès lors par une application à l'étude, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie — les dernières années il travaillait encore dix heures par jour — et qu'il tourna bientôt vers les études historiques. Il débuta à Reims par l'histoire de cette ville, 3 vol. in-12, Reims, 1756-1759, ouvrage rare aujourd'hui, rempli de documents intéressants et précis, le plus curieux et un des meilleurs de l'auteur. Il y montrait un certain discernement et un commencement de critique dans le choix des faits et des documents.

En 1759, Anquetil fut nommé prieur-curé « de la Roë », entre Laval et Château-Gontier (Mayenne), qu'il fit administrer par un vicaire; en 1766 il passa à la cure de Château-Renard, près Montargis, pour laquelle il quitta Senlis. Il s'occupa dès lors de son troupeau, et cette retraite, qu'il avait choisie pour se consacrer davantage à ses études, ne lui en laissa guère le loisir. Il en avait déjà étendu le champ en commentant l'*Esprit de la Ligue*, il passa ensuite à d'autres sujets sur l'histoire de France, et sentit le besoin de se rapprocher de Paris, le centre des ressources matérielles et intellectuelles, et en 1790 accepta la cure de la

Villette, aux portes de la capitale. Il y commença son *Précis de l'histoire universelle*, qu'il avait déjà assez avancé quand il fut arrêté le 16 avril 1794, sur l'ordre des comités révolutionnaires, et enfermé à Saint-Lazare, où il continua ses ouvrages. Il avait cependant prêté serment à la Constitution civile du clergé, le 11 janvier 1791, cessé les fonctions curiales le 1^{er} novembre 1793 et vécut dès lors dans la retraite, à la Villette même. Le 9 thermidor le délivra de prison et il reprit sa vie d'études, fut nommé membre de l'Institut, quand on réorganisa les académies, et attaché aux archives des relations extérieures, aujourd'hui ministère des affaires étrangères.

Sans renier complètement ses obligations sacerdotales, Anquetil continua la vie séculière tout intellectuelle qu'il avait inaugurée à la Révolution ; il partageait son temps entre ses travaux d'histoire et les séances de l'Institut ; il allait cependant passer chaque année quelques semaines à sa ancienne paroisse de Château-Renard, dont les habitants recevaient toujours leur pasteur avec une sympathie empressée. Il resta attaché à la religion catholique, comme il en félicitait son frère Anquetil-Duperron, dans l'éloge qu'il en a laissé, *Notice sur la vie de M. Anquetil Du Perron*, par Anquetil l'ainé, Paris, an XIII, p. 8. Il se dévoua à sa nombreuse parenté, lui consacrant jusqu'au bout ses soins et la fortune que lui avaient procurée ses livres. Il mourut à Paris, après une courte maladie, le 6 septembre 1806.

Renseignements fournis par M. le chanoine Pisani. — Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages d'Anquetil*, dans *Histoire de France*, par A., Paris, 1851, t. I, p. 1-10. — Didot, *Nouvelle biographie universelle*, Paris, 1853, t. I, col. 731-732. — *Catalogue de la Bibliothèque nationale*, t. III, col. 412-423.

Paul CALENDINI.

ANREITER (THOMAS), jésuite autrichien, né à Brixen, le 15 janvier 1593, admis au noviciat de la province de Germanie supérieure le 24 janvier 1610, enseigna d'abord la grammaire, puis la philosophie à l'université de Dillingen et se distingua par la subtilité de son esprit et l'étendue de son savoir. Il resta de lui divers ouvrages de philosophie intéressants pour l'histoire de la scolastique : *Disputatio logica de quinque speciebus universalis*, Dillingen, 1622 ; — *Disputatio physica de constitutione corporis naturalis*, *ibid.*, 1623 ; — *Syntaxis mundi, sive de constructione universi*, *ibid.*, 1624 ; — *Quaesita philosophica*, *ibid.*, 1624 ; — *Disputatio philosophica de rerum naturalium productionibus*, *ibid.*, 1624 ; — *Disputatio physica de minimo et maximo*, *ibid.*, 1624 ; — *Disputatio philosophica de sensibus disciplinæ*, *ibid.*, 1624. Professeur de théologie morale à Dillingen, il prépara les matériaux d'une *Theologia moralis* qu'il ne put achever. Les dernières années de sa vie furent employées à l'enseignement de la controverse, à la prédication, à l'administration intérieure. Il devint recteur du collège de Landshut et mourut à Inspruck le 25 juillet 1652, épuisé par ses excessifs travaux.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 412 ; t. VIII, col. 1659 sq.

BERNARD.

ANROUX (NAZARE), religieux trinitaire de la première moitié du XVII^e siècle, ministre ou supérieur du couvent d'Étampes, écrivit l'éloge funèbre du cardinal de La Rochefoucauld, mort en 1645, qui avait essayé de réformer l'ordre des trinitaires malgré l'opposition du P. Louis Petit, général de l'ordre ; ce qui valut à l'orateur une disgrâce passagère. Ensuite il entra en grâce et publia aussi l'oraison funèbre de son supérieur (1652). Deux ans après, il fit avec son confrère, le P. Jean Héron, ministre de Châteaubriant, un voyage à Salé au Maroc, d'où il ramena quarante-trois

captifs. Il en publia la relation sous le titre de *La miraculeuse rédemption* ; ces pieux voyages étaient rarement dirigés sur le Maroc, parce qu'ils y étaient plus difficiles à accomplir. Le P. Mercier, général des trinitaires, partant pour la visite des provinces d'Espagne, choisit le P. Anroux pour son vicaire général pendant son absence. Il publia enfin un petit ouvrage sur sainte Anne et saint Joseph (1662) et mourut en 1663.

Œuvres du P. Anroux (Bibliothèque nationale) et notamment, *La miraculeuse rédemption de captifs faite à Salé*, Paris, 1654. — Archives de l'Yonne conservées à Sens, G 38.

P. DESLANDRES.

1. ANSALDI (CARLO AGOSTINO), frère du suivant, dominicain, né à Plaisance le 23 septembre 1711. Après avoir fait son droit, il entra dans l'ordre, enseigna la philosophie à Milan pendant trois ans, autant à Bologne, puis la théologie le même temps à Venise. Il s'adonna ensuite avec succès au ministère de la prédication et prêcha dans les principales villes d'Italie. Il était également doué pour la poésie. Il vivait encore en 1762, mais nous ignorons la date de sa mort. On a de lui un certain nombre de panégyriques et quelques œuvres poétiques. Citons : *Orazione per l'esaltamento di S. Em. card. Prospero Lambertini ora Benedetto XIV*, Bologne, 1740 ; — *Panegirico in lode del B. Giuseppe Calasanzio fondatore delle scuole pie*, Venise, 1749 ; — *I mille versi latini di S. Prospero d'Aquitania contro semipelagiani, tradotti in versi italiani*, Venise, 1753 ; — *I due libri di Prudenzio contro Simmaco, tradotti in versi italiani*, Venise, 1754 ; — *Orazione funebre in morte dell' Em. e Rev^{mo}. Pr. il Sig. card. Enea Silvio Piccolomini, legato di Romagna*, Rimini, 1768.

Richard et Giraud, *Dict. univ. des sciences ecclésiast.*, t. V, (art. du P. Fabriey). — Hurter, *Nomenclator literarius*, Inspruck, 1895, t. III, col. 64.

R. COULON.

2. ANSALDI (CASTO INNOCENZO), dominicain, un des hommes les plus érudits de son temps, naquit à Plaisance, le 7 mai 1710. Après avoir fait ses études chez les jésuites de sa ville natale et avoir acquis une connaissance peu commune de la langue grecque, il entra à seize ans dans l'ordre des frères prêcheurs à Brescia, le 6 septembre 1726. Après sa profession, il étudia la philosophie à Sainte-Marie-des-Grâces, à Milan, au couvent de Bosco, près d'Alexandrie, enfin à Bologne (1730-1731), la théologie à Gênes (1731), à Rome (1733). En cette dernière résidence il s'appliqua aux études historiques et étudia en même temps l'hébreu. En 1734, il enseigne la philosophie au couvent de Sainte-Catherine de Formelo, de Naples, et l'année suivante on lui confia la chaire de métaphysique à l'université. En 1737, une chaire de théologie fut créée en sa faveur, mais il ne l'occupa qu'une année : ses succès lui avaient fait des envieux, qui le dénoncèrent à Rome et obtinrent qu'il quittât Naples. Grâce au cardinal Quirini, qui intéressa à sa cause Benoît XIV, il entra cependant en faveur auprès de ses supérieurs. Ce fut même par autorité pontificale qu'il fut nommé premier professeur de théologie au couvent de Brescia, et, en 1748, professeur d'Écriture sainte. De Brescia, il passa à Ferrare, où il occupa la chaire de théologie de l'université, de 1750 à 1756 ; à cette date, il accepta du roi de Sardaigne la chaire de théologie de Turin et l'occupait pendant quatorze ans, jusqu'à sa mort, arrivée dans les premiers jours de mai 1780.

L'œuvre littéraire d'Ansaldi est considérable, visant surtout les erreurs du philosophisme contemporain. Elle est empreinte d'une forte érudition. En voici le détail : *Patriarchae Josephi, Aegypti olim Proregis, religio a criminationibus Basnagii vindicata*, in-8°, Naples, 1738. Rééditée sous un autre titre : *De veteri Aegyptiorum idololatria ac moribus dissertatio in qua patriarcha Joseph ab criminationibus Basnagii vindi-*

catur (*Raccoltà d'opuscoli scientifici e filologici* du P. Calogera, Venise, 1741, t. xxiii); puis : *Josephi, Aegypti olim Proregis, religio criminationibus Basnagii vindicata*, Brescia, 1747. Ansaldo justifiait le patriarche du reproche d'ambition et de superstition que lui adressait Basnage dans ses *Antiquités hébraïques ou Remarques critiques sur la république des Hébreux*, Amsterdam, 1713; — *De caussis inopiae veterum monumentorum pro copia martyrum dignoscenda, adversus Doduvelum dissertatio*, Milan, 1740. C'est une réponse à la dissertation : *De martyrum commemoratione, eaque occasione de martyrum paucitate in primævis christianorum persecutionibus, deque fide atque martyrologiorum*, etc.; ainsi que la dissertation suivante, *De martyribus sine sanguine adversus Doduvelum dissertatio*, in qua et nonnulli romani martyrologii loca ab criminationibus Baelli vindicata, Milan, 1744. On y démontre que le titre de martyr fut donné aux premiers siècles de l'Église, d'une façon générale, à tous ceux qui subirent des tourments pour leur foi. Ces deux dissertations réunies parurent encore à Venise, 1756; — *De principiorum legis naturalis traditione ad Carolum Polinum S. Martini abbatem libri III*, Milan, 1742. L'auteur y traite de l'origine de la loi naturelle, qu'il démontre avoir été donnée par Dieu et transmise par le premier homme à sa postérité; — *De diis multarum gentium Romam evocatis, sive de obtinente olim apud Romanos deorum praesidium in oppugnationibus urbium evocatione liber singularis*, Brescia, 1743; Venise, 1753, 1761; Oxford, 1765; — *De Forensi Judeorum buccina commentarius*, Brescia, 1745. Étude sur la trompette chez les Hébreux, sur celle de l'Apocalypse et du jugement dernier; l'auteur y émet l'idée que le chant du coq dans la Passion doit s'entendre des sonneries de trompette qui convoquaient le peuple juif aux jours de fêtes. Réédité, Venise, 1763, dans le t. xxvii du *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolini; — *Herodiani infanticidii vindiciae. Accedit dissertatio de loco Johannis aliter atque habet Vulgata a nonnullis Patribus lecto*, Brescia, 1746; — *De authenticis sacrarum Scripturarum apud SS. Patres lectionibus libri duo*, Vérone, 1747; — *De futuro saeculo ab Hebraeis ante captivitatem cognito, adversus Johannem Clericum commentarius*, Milan, 1748. Le Clerc avait prétendu, dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, Amsterdam, 1716, t. v, que l'existence de la vie future n'était point nettement exprimée dans l'Écriture sainte; — *De diptycho Quiriniano*, dans *Raccoltà* de Calogera, t. xl (1749); — seconde lettre *De diptycho Quiriniano*, parue dans le t. xlii (1750); — *De baptismo in Spiritu Sancto et igni commentarius sacer philologico-criticus : cui accedunt orationes duae in Ferrariensi Athaeneo habitae*, Milan, 1752; — *De sacro et publico apud ethnicos tabularum pictarum cultu*, Venise, 1753; Turin, 1768 (édition augmentée); — *Vindiciae Maupertuisianae ab animadversionibus viri Cl. Francisci M. Zanotti, quibus quantum philosophiae morali stoicorum praestet religio in infelicitate vitae minuenda demonstratur*, Venise, 1754. Maupertuis, *Essais de philosophie morale*, avait enseigné que les stoïciens ne s'accordaient pas en morale; Ansaldo défendit cette opinion contre Zanotti : *Ragionamento del sig. Francesco Maria Zanotti al conte Gregorio Casali* (t. i de la *Raccoltà di trattati... concernenti alla religion naturale*, etc., Venise, 1756). La défense d'Ansaldo fut traduite en italien, dans le même recueil, Venise, 1756. Sur ces controverses, voir Richard et Giraud, *Dict. univ. des sciences ecclésiast.*, t. vi (Supplément), p. 87; en outre, une réponse d'Ansaldo à trois discours du même Zanotti, et une préface assez longue, de l'avis du P. Schiara, O. P., sur la controverse, Venise, 1756; — *Della necessità e verità della religione naturale e rivelata*, Venise, 1755; — *De Theurgia*,

deque theurgicis ethnicorum mysteriis a divo Paulo memoratis commentarius, Milan, 1761; — *Multitudo maxima eorum qui prioribus Ecclesiae saeculis christianam religionem professi sunt, adversus Davidem Clarksonum, aliosque...*, ostensa et vindicata, Turin, 1772. Contre l'ouvrage de Clarkson : *Primitive episcopacy, evincing from Scripture and ancient records that a bishop for the first 300 years was no more than a pastor to a single church*, Londres, 1688, Ansaldo prouvait que même avant Constantin les chrétiens étaient très nombreux; — *Della speranza e della consolazione di rivedere i cari nostri nell' altra vita*, Turin, 1772; Bassano, 1788; — *Saggio intorno alle immaginazioni e alle rappresentazioni della felicità somma*, Turin, 1775; — *Riflessioni sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale*, Turin, 1778; — *De projectione Alexandriae Hierosolymae*, Turin, 1788; — *Praelectiones theologicae de re sacramentaria habitae in Taurinensi universitate*, Venise, 1792. Rééditées dans les *Praelectiones theologicae Fr. Petri Mariae Gazzaniga*, Venise, 1797, t. xi, xii.

P. Mandonnet, dans *Dict. de théologie*, t. i, col. 1326, 1327. Ainsi qu'en note l'auteur, en tête du *De projectione Alexandriae* se trouve une biographie, du P. Vincent Fassini, O. P., professeur à l'université de Pise et ami d'Ansaldo, et une liste des écrits d'Ansaldo, à la fin du même ouvrage. — Richard et Giraud, *Diction. univ. des sciences ecclésiastiques*, t. vi (Supplément), p. 84 sq., article du P. Fabrice; — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753-1763, t. i, 2^e part., p. 812-819. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1895, t. iii, col. 64-67, attribue à Charles-Auguste Ansaldo, frère de Charles-Innocent, le traité *Multitudo maxima*. — Tiraboschi, *Storia letteraria d'Italia*, t. i, p. 38-41; t. v, p. 328-338; t. viii, p. 242-246; t. x, p. 160-181; t. xiii, p. 139-148. — March. Maffei, *Arte magica dileguata. Lettera al P. Innoc. Ansaldo*, O. P., Vérone, 1774. — *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762, t. ii, p. 156.

R. COULON.

ANSALDO Y FERRARI (MATTEO), biographe italien, né à Gènes en 1689, admis au noviciat de la Compagnie de Jésus à Séville, en Espagne, en octobre 1707 et envoyé presque aussitôt au Mexique. Il enseigna les humanités au collège de Vera Cruz et la théologie à Axaca. Recteur des collèges de Puebla, de Zacatecas et de Tepozotlané, provincial du Mexique et enfin recteur du collège des Saints-Pierre-et-Paul à Mexico, il eut une connaissance approfondie des affaires religieuses du Mexique, et les biographies écrites par lui dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions administratives offrent un intérêt spécial pour l'histoire de la Compagnie et de l'Église au Mexique dans la première moitié du XVIII^e siècle. On a de lui les ouvrages suivants : *Emplos apostolicos y religiosos virtudes del fervoroso P. José Molina, S. J.*, Mexico, 1742; — *Vita religiosa del V. P. Doctor Pedro Zorilla S. J.*, *ibid.*, 1742; — *Carta de edificación del P. Manuel Alvarez de Lava, y noticia de sus virtudes*, *ibid.*, 1742; — *Breve noticia de la religiosa vida y heroica muerte del P. Tello Siles*, *ibid.*, 1742; — *Carta edificante sobre la muerte del hermano Agustín Valenciana*, *ibid.*, 1742; — *Copia aumentada de la Carta de edificación del V. P. Sebastian de Estrada*, *ibid.*, 1743; — *De la religiosa vida y heroica muerte del P. Juan Tello de Siles*, *ibid.*, 1742. Le P. Matthieu Ansaldo mourut à Mexico, le 18 décembre 1749, après une vie édifiante et féconde.

Fr. Xav. Lazcano, *Vida y virtudes de los PP. Antonio Keller y provincial Mateo Ansaldo*, Mexico, s. d. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. i, col. 412-413; t. viii, col. 1660.

P. BERNARD.

ANSALONE (PIETRO), prédicateur italien, né à San Severino dans la province de Citrà en février 1633, reçu au noviciat de la Compagnie de Jésus, le 18 juin 1651, professa les humanités et la philosophie, fut recteur de Lecce et de Capoue, puis appliqué au minis-

tère de la prédication, qu'il remplit pendant quarante ans à Naples avec un succès dû en grande partie à son éloquence harmonieuse et puissante, mais plus encore à son admirable charité. Ses ouvrages spirituels sont fort nombreux. La plupart sont de volumineux traités d'ascétisme ou de mystique. Les plus connus sont ses *Esercizii spirituali*, Naples, 1701, et un choix de ses opuscules publié après sa mort : *Opere spirituali del P. Pietro Ansalone, S. J.*, Naples, 1721. Le P. Ansalone mourut à Naples, dont il était l'apôtre, le 28 décembre 1713.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 413-415; t. VIII, col. 1660. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1907, t. IV, col. 988.

P. BERNARD.

ANSALONI (GIORDANO), appelé aussi Giordano de San Stefano, du nom de sa ville natale, au diocèse d'Agrigente (Sicile), naquit au début du XVII^e siècle. Entré chez les dominicains, il partit pour l'Espagne et étudia à Salamanque. En 1625, il obtint d'être envoyé aux missions des Philippines et fut attaché à un hôpital de Manille, où il apprit le chinois et le japonais, assez pour être pris au Japon pour un indigène. Il y passa en 1632 sous un déguisement, et fut très utile aux chrétiens de ce pays, qui n'avaient pas vu de prêtre depuis la terrible persécution de 1624. Reconnu et arrêté à Nangasaki le 4 août 1634, il fut soumis à diverses tortures, et finalement pendu la tête en bas; il mourut le 18 novembre, après une agonie de sept jours. Le P. Thomas de Saint-Hyacinthe et soixante-neuf chrétiens furent ses compagnons de martyre.

Le P. Ansaloni savait sept langues. Tandis qu'il attendait au Mexique son passage aux Philippines, il traduisit de l'espagnol en latin les vies des saints de son ordre par Fernand de Castille; le manuscrit de cette traduction aujourd'hui perdue existait encore en 1708, au témoignage de Mongitore, *Bibliot. sicula*, t. I, p. 368. Ansaloni écrivit à Manille un livre, demeuré inachevé, sur les idoles et les sectes chinoises, à ce que rapporte Aduarte.

Aduarte, *Historia del santo rosario de Filipinas*, 1693, t. I, p. 687-697. — Quéfif et Echart, *Script. ord. praedic.*, t. II, p. 478-479. — Hoefer, *Nouv. biogr. générale* (Didot), t. II, col. 736-737. — Pagès, *Hist. de la relig. chrét. au Japon*, Paris, 1901, p. 761, 785, 807, 809.

R. AIGRAIN.

ANSAN (Saint), confesseur et martyr, né à Rome, d'une très noble famille, est considéré comme le premier apôtre de la ville de Sienne, qu'il évangélisa sous Dioclétien et Maximien Hercule. Il y baptisa une si grande multitude de personnes qu'il reçut, par antonomase, le surnom de Baptiste : *il Battezzatore*. Le préfet de la ville fit emprisonner l'apôtre, le tourmenta par toutes sortes de supplices et finalement, le 1^{er} décembre 304, lui fit couper la tête à quelques kilomètres de Sienne, dans un lieu où les habitants lui élevèrent un temple qui subsiste encore aujourd'hui. Cf. Muratori, *Antiquitates medii aevi*, dissert. LXXIV. La translation de ses reliques dans la cathédrale fut faite en 1170, et donna occasion à de nombreux miracles dont le récit sur un très ancien parchemin se conserve encore dans les archives de la cathédrale. Ce document contient aussi la vie du saint martyr. Une partie en a été transcrite par Ughelli, *Italia sacra*, t. III, col. 541-543, et par Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1718, t. XVII, p. 438-441.

Baluze, *Miscellanea*, éd. Mansi, Lucques 1764, t. IV, col. 60-67. — Pecci, *Storia del vescovato della città di Sienna*, 1748, p. 145-148. — Donati, *Vita di sant' Ansano, protomartire e apostolo di Sienna*, Lucques, 1758. — Gori, *Vita del glorioso sant' Ansano, martire*, Sienna, 1576, 1600. — Moreni, *Bibliot. Toscana*, 1805, t. I, p. 42, 243, 291; t. II, p. 287, 376 sq., 397, 411, 441.

T. ORTOLAN.

1. ANSART (ANDRÉ-JOSEPH), né à Aubigny, au diocèse d'Arras, en 1723. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur et fit profession à l'abbaye Saint-Faron de Meaux, le 5 avril 1741. A la diète de 1749, il fut nommé professeur de rhétorique à Saint-Jean de Laon. L'année suivante, il était lecteur de philosophie à l'abbaye de Saint-Denis. En 1752 et 1753, il enseigna la théologie à Saint-Denis. Au chapitre de 1763, il fut nommé administrateur de l'abbaye Saint-Médard de Soissons. Enfin, en 1774, on le voit résider à Saint-Lucien de Beauvais. Il est à ce moment membre des académies d'Arras et des Arcades de Rome et est admis à présenter au roi sa traduction du poème latin de J. Masénus, *Éloge de Charles-Quint, empereur*, paru en 1773 et qui eut une seconde édition en 1774, suivie du texte latin de Masénus.

Il avait publié auparavant : *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, in-12, Paris, 1768; — *Expositio in Canticum canticorum*, in-12, 1770, et *l'Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuil*, in-12, 1771, suivie d'une histoire de l'abbaye Saint-Maur-des-Fossés, près Paris.

Ses autres ouvrages sont : *Les aventures du chevalier de Lorémi, écrites par lui-même*, in-12, Paris, 1770; — une édition des *Sermons de dom Sensaric*, 4 in-12, Paris, 1771; — *Manuel des supérieurs et réguliers, ou l'Art de guérir les maladies de l'âme, ouvrage utile à tous les fidèles dans toutes les conditions*, par M. A. P. C. D. L. O. D. M. (M. Ansart, prieur conventuel de l'ordre de Malte), in-12, Paris, 1776; — *L'esprit de saint Vincent de Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, in-12, Paris, 1780, ouvrage qui eut de nouvelles éditions à Lyon en 1819 et à Tournai en 1852, fut traduit en allemand à Ratisbonne en 1844, et en anglais à New York en 1867; — *Manuel des pèlerins de sainte Reine d'Alise, vierge et martyre*, in-12, Paris 1780; — *Manuel des pèlerins de Saint-Fiacre*; — *Histoire de sainte Reine d'Alise et de l'abbaye de Flavigny*, in-12, 1783; — *Histoire de saint Fiacre et de son monastère*, in-12, 1784.

Dom Ansart déserta la congrégation de Saint-Maur : étant procureur d'un monastère, il disparut avec les fonds qu'il avait entre les mains, s'attacha ensuite à l'ordre de Malte, en devint conventuel, se fit recevoir avocat au parlement et docteur en droit de la faculté de Paris, et fut enfin nommé prieur-curé de Villeconin. Il mourut en 1790.

On l'a accusé d'avoir composé ses ouvrages historiques en pillant les travaux rédigés et préparés par ses confrères de Saint-Germain-des-Prés.

Quérard, *La France littéraire*, t. I, p. 68. — *Gazette de France* du 18 mars 1774. — Dom Tassin, *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 752 (note). — Ulysse Robert, *Supplément à l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 8. — Dom Berlière, *Nouveau supplément à l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 14.

P. DENIS.

2. ANSART (AUBERT), né à Monchicourt (Nord), le 13 juillet 1733, entra chez les frères mineurs capucins comme frère lai, et fit profession le 8 août 1752, sous le nom de Fr. Paul. Les décrets de la Convention le trouvèrent au couvent de Douai, qu'il devait abandonner en juin 1791. Trompé par les promesses que l'on faisait à ceux qui désiraient continuer à mener la vie commune, il s'était rendu au couvent de Condé, qui leur avait été assigné, mais d'où il se voyait expulsé en septembre 1792. L'année suivante, les Autrichiens ayant envahi la région, un temps d'accalmie en résulta, les religieux purent se réunir de nouveau et le Fr. Paul retourna au couvent de Condé, où il se consacrait au soin des malades (juillet 1793). La paix ne devait pas durer : les troupes de la Révolution chas-

sèrent l'envahisseur et la persécution ne tarda pas à reprendre avec plus de violence. Ansart était arrêté au couvent de Condé et il comparait devant la commission militaire de Valenciennes, qui le condamnait à mort « pour avoir repris ses fonctions sacerdotales ». Le 6 novembre 1794, il expiait sur l'échafaud le crime d'être un religieux fidèle à ses obligations.

Dehaut, *Prêtres victimes de la Révolution dans le diocèse de Cambrai*, Cambrai, 1909, p. 54 et passim.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

3. ANSART (LOUIS-JOSEPH-AUGUSTE), né le 22 mai 1748, à Aubigny, au diocèse d'Arras. Il entra à l'âge de dix-neuf ans dans la congrégation des chanoines réguliers de France et fut nommé prieur-curé de Grand-Pré, dans les Ardennes. Il publia en 1784 la *Bibliothèque littéraire du Maine, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province*, in-8°, Châlons-sur-Marne, ouvrage encore estimé aujourd'hui pour ses recherches consciencieuses et son exacte érudition, mais dont le premier volume seul, sur huit qui étaient annoncés, a paru. Deux ans plus tard, il donna la *Vie de Grégoire Cortès, bénédictin, évêque d'Urbino et cardinal*, in-12, Paris. Il mourut le 29 mai 1823.

Quérard, *La France littéraire*, t. I, p. 68. — Bouillot, *Biographie ardennaise*.

P. DENIS.

ANSBACH (*Anspach, Onolzbach, Onoldinum, Onoldum*), ville de Franconie, diocèse de Wurzburg, abbaye de bénédictins fondée par l'abbé-évêque saint Gumbert ou Gunbert sur ses propres terres en 750 (?) sous le patronage de la sainte Vierge. Dès 786, elle fut cédée au prince (c'était Charlemagne), qui lui assura l'immunité et le droit d'élire son abbé. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesta imperii*, p. 262. Sur l'authenticité des documents voir Th. von Sickel, *Acta regum et imperat.*, Vienne, 1867, p. 259. Déjà, sous Charlemagne, l'abbaye passa au diocèse de Wurzburg par suite d'un échange. *Loc. cit.* Bientôt elle prit pour patron son fondateur lui-même. Sur Gumbertus, cf. Strebel, *Franconia illustrata*, 1761, t. I, p. 188-201. Transformé en collégiale au profit des chanoines de Saint-Étienne à Wurzburg en 1057, ce monastère fut sécularisé par la Réforme en 1563.

Buesching, *Neue Erdbeschreibung*, Hambourg, 1769-1771, t. III, p. 520. — Hirsching, *Klosterlexikon*, Leipzig, 1792, t. I, p. 139-148. — Huscher, *Ist denn wirklich. S. Gumbertus der Stifter des... Benediktiner Klosters*, dans les *Mittel-fränkischen Jahrbüchern*, t. IX, p. 107. — Esterley, *Histor. geograph. Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, Gotha, 1883, p. 24. — Leo Hænen, *Ansbach, in der deutschen Geschichte*, Berlin, 1886. — Hauck, *Kirchengeschichte Deutsch.*, Leipzig, 1890, t. II, p. 525 et 537. Il fixe la date de la fondation en 786.

L. BOITEUX.

ANSBALD (Saint), que l'on a rattaché sans preuve à la famille des comtes de Luxembourg ou plutôt des seigneurs de Guerre, fut élu en 860 abbé de Prüm. Il figure également sur la liste des abbés de Saint-Hubert (*Andaginum*), cumulé sur lequel Mabillon semble faire des réserves. C'était, dès avant son élection, un ami de Loup de Ferrières, qui en parle comme d'un simple moine dans ses lettres x et LXXXV, et lui adressa les *Ep.* LXIX, CXVII, CXXIII, *P. L.*, t. CXIX, col. 453, 562, 532, 592, 595-596. Ces dernières se rapportent à la fin de la vie d'Ansbold. La lettre LXIX le remercie de l'envoi des lettres de Cicéron et demande sa traduction d'Aratus, ce qui nous révèle un lettré dans Ansbold. Sur la foi de Césaire, abbé de Prüm (1212-1216), on a raconté comme s'étant passé sous Ansbold le fait merveilleux d'une flèche à laquelle était attaché un acte de donation et qui, lancée de Guise par un riche nommé Mithard, serait venue tomber devant Ansbold pendant qu'il célébrait la

messe à Prüm à soixante milles de là. L'histoire eût-elle un fondement, elle n'a certainement rien à faire avec Ansbold. Celui-ci n'en travailla pas moins activement à accroître les biens et les privilèges de son monastère, comme en témoignent de nombreux diplômes, donations, échanges, confirmations de biens, concessions de droits et d'immunités, etc., accordés à Ansbold et recueillis par Martène dans le cartulaire de Prüm. C'est ainsi qu'en 861 il obtint de Lothaire, roi de Lotharingie, le droit de battre monnaie et d'établir un marché.

En 882, le monastère fut brûlé par les Normands. Ansbold le répara avec le concours de Charles le Gros. Il mourut le 12 juillet 886. Plusieurs martyrologes monastiques le mentionnent comme saint. Sa fête est parfois indiquée au 10 mars, sans doute en souvenir d'une translation.

Acta sanctorum, jul. t. III, p. 294-295. — Mabillon, *Acta sanct. ordinis S. Bened.*, Paris, 1780, saec. IV, t. II, col. 467-469. — *Monum. German. historica, Scriptores*, t. I, p. 570, 592, 596; t. XII, p. 302; t. XV, p. 1291. — Martène et Durand, *Vet. scriptor. ampl. collectio*, t. I, col. 147-203, passim. — *Gallia christiana*, t. III, col. 968; t. XVII, col. 594.

R. AIGRAIN.

1. ANSBERT (Saint), abbé de Moissac (Quercy), a été rayé par les bollandistes du catalogue des saints, et il n'y a pas de raison suffisante de lui conserver son titre d'abbé. Son existence est révélée par un passage de la *Vie* de saint Didier, évêque de Cahors (+ 453) : *Nam et Moissiacense coenobium, paulo ante regis (Clotaire II) impensis initiatum, hujus (Didier) tempore a viris laudabilibus Ansberto et Leocadio competenter expletum est*. Il faut remarquer tout d'abord qu'on se trouve ici en présence d'une leçon propre au ms. de Moissac. Une autre recension de la *Vie* de saint Didier porte à la place : *Nam et Marcillacense coenobium hujus temporis a viris laudabilibus Ansebarto et Leutodo initiatum est*. Quelle est la leçon originale ? Mabillon pense que c'est celle de Moissac, car l'origine du monastère de Marsillac ne remonterait pas au delà du roi Pépin, le père de Charlemagne ou le roi d'Aquitaine, respectivement au VIII^e ou au IX^e siècle. Quoi qu'il en soit, Ansbert et Léocade ou Leutade apparaissent dans ces textes plutôt comme fondateurs et donateurs, à peu près au même titre que le roi, que comme recteurs et abbés. Mabillon et le *Gallia christiana* se sont donc trop hâtés de placer leur nom en tête de la liste des abbés de Moissac.

Il est vrai qu'un ancien martyrologe de la Grande Sauve (*Silva major*), dans le Bordelais, porte la notice suivante : *Pridie calendas octobris Musciaco monasterio S. Ansberti abbatis*. Les bollandistes font observer que cette mention, dans un seul martyrologe, sans indication de date, n'offre pas assez de garanties pour qu'on en puisse induire l'existence d'un culte rendu à un abbé du monastère de Moissac. Il se pourrait que cet Ansbert ne fût autre que l'archevêque de Rouen, du même nom. Saussay n'a pas hésité à les identifier. Mabillon proteste qu'ils sont distincts sans justifier son opinion.

Il faut donc conclure avec les bollandistes : 1° qu'il est douteux qu'il y ait eu jamais à Moissac un abbé du nom d'Ansbert; 2° que, si cet abbé a existé, on ne peut pas établir qu'un culte lui ait été rendu; 3° que, si un Ansbert a été honoré à Moissac, ce peut bien être saint Ansbert de Rouen.

Labbe, *Bibliothèque de tous les manuscrits*, t. I, p. 699 sq.; t. II, Appendice. — A. Du Saussay, *Martyrologium gallicanum* : supplément au 9 février. — Mabillon, *Annales ordinis Benedictini* (1703), ann. 631, n. XXXIII. — *Gallia christiana nova*, t. I, col. 157-159. — *Acta sanctorum*, 1762, septemb. t. VIII, p. 260.

L. DE LACGER.

2. ANSBERT, moine à Saint-Évroult (Orne), vers 600. Il était disciple de saint Évroult, avait fait profession de son temps et enfin, d'après la *Vita S. Ebrulfi abbatis Uticensis* (Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Bened.*, 1668, t. I, p. 358), écrite au IX^e siècle, avait été ressuscité par lui afin de recevoir le viatique. Après le milieu du X^e siècle, probablement sous Robert le Pieux, ses restes furent transférés à Rebais avec ceux de saint Évroult. Cette translation a été racontée, de façon différente d'ailleurs, par un anonyme de Rebais (XI^e siècle), *De translatione SS. Ebrulfi abbatis Uticensis et Ansberti monachi in coenobium Resbancense*, Mabillon, *op. cit.*, t. V, p. 226-227, et par Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, VI, x, éd. Le Prévost, 1845, t. III, p. 96-104. L'un et l'autre commettent des erreurs et des confusions. Le moine de Rebais, entre autres, confond Ansbert avec l'évêque de Rouen du même nom.

A. Molinier, *Sources de l'hist. de France*, 1901, n. 275, 1059. — *Bibliotheca hag. lat.*, 1898, p. 258, 452.

P. FOURNIER.

3. ANSBERT (Saint), abbé de Fontenelle et évêque de Rouen (VII^e siècle).

La vie d'Ansbert nous est connue par Aigrade (voir ce nom, t. I, col. 1115), qui rédigea son ouvrage un siècle environ après la mort du saint. Cf. W. Levison, *Rerum Meroving. scriptores*, t. V, p. 614-615.

Ansbert naquit à Chaussy, dans le Vexin, sur les bords de l'Epte. Son père se nommait Siwin. Nous ne savons rien de son enfance, si ce n'est qu'il fut instruit par des « maîtres » éminents.

On peut croire qu'il entra de bonne heure, comme tant d'autres jeunes nobles de son temps, à la cour de Clotaire III (657-673). Du moins fut-il fiancé, jeune encore, à Angadrème, fille de Robert, référendaire de Clotaire, et cousine germaine de Lambert, futur abbé de Fontenelle et évêque de Lyon. Voir ANGADRÈME, ci-dessus, col. 3.

Ansbert devint référendaire de Clotaire III ou, comme on disait alors, *conditor regalium privilegiorum et gerulus anuli regis quo eadem signabantur privilegia*. Nous possédons la copie d'un diplôme signé de sa main. Pertz, *Diplom. Meroving.*, p. 33. Mais les soucis de la vie de cour lui inspirèrent vite le goût de la retraite. Il quitta le palais de Clotaire III et vint demander l'hospitalité à Wandrille, abbé de Fontenelle, au diocèse de Rouen. Il se distingua bientôt par sa piété, par son goût des études et son amour du travail manuel. L'évêque de Rouen, saint Ouen, qui fréquentait l'abbaye, ne manqua pas de remarquer ses vertus et lui conféra l'ordination sacerdotale. *Vita*, n. 7.

Ansbert paraît avoir possédé une âme d'artiste et de lettré; son biographe nous le montre sensible à la musique dès son jeune âge. *Vita*, n. 4. Devenu moine, il manifesta un goût très vif pour l'étude. Toutefois ses lectures, que Wandrille encourage, se bornent à la sainte Écriture et aux ouvrages des Pères. Et il y cherche avant tout son profit spirituel. Parmi les pensées qui le frappèrent le plus dans ses lectures, on nous signale la suivante, que saint Colomban avait empruntée à saint Jérôme : « Le moine doit vivre dans son monastère sous la discipline d'un seul père, et dans la société de plusieurs frères, afin d'apprendre de ceux-ci la patience, de celui-là l'humilité. »

Le travail des mains passionnait également Ansbert. Il obtint de saint Wandrille l'autorisation d'y vaquer en dehors même des heures réglementaires. C'est à lui que l'abbé de Fontenelle dut l'idée de planter un vignoble, à peu de distance du monastère.

Un jour qu'il y travaillait, il reçut la visite de Thierry, frère du roi Clotaire, en partie de chasse dans la forêt de Jumièges. Au cours de la conversation,

Ansbert prédit au jeune prince qu'il serait roi : « Si Dieu me met à la tête d'un royaume, reprit Thierry, je souhaite qu'il vous place à la tête d'un diocèse. »

La double prophétie devait se réaliser. Thierry devint roi de Neustrie et d'Austrasie en 673. A cette date, saint Wandrille était mort (668). Quand son successeur Lambert fut élevé en 679 sur le siège métropolitain de Lyon, les moines élurent Ansbert pour abbé.

On sait fort peu de chose de son activité abbatiale. Aigrade note particulièrement sa charité pour les pauvres. Non content d'établir pour douze d'entre eux un hospice semblable à celui qu'entretenaient d'autres abbayes, il construisit encore à Fontenelle deux vastes bâtiments dans lesquels il en recueillit quatre-vingts divisés par séries de huit, auxquels il imposa une règle facile à suivre. Ils devaient assister aux offices du jour et de la nuit, autant que leur santé le leur permettait, et étaient tenus pendant la messe de « prier pour le salut du peuple chrétien et pour l'Église ».

Saint Ouen avait vu avec joie le fils de sa prédilection élevé à la dignité d'abbé. On ne s'étonnera donc pas que, de 678 à 684, il ait aimé, malgré son grand âge, à visiter encore plus assidûment Fontenelle. Ce fut vraisemblablement dans l'une de ces visites que l'abbé lui adressa, pour lui souhaiter la bienvenue, un petit poème que le Dr Holder découvrit naguère dans un manuscrit de Karlsruhe (publié par Wattenbach, *Neues Archiv*, t. XIV, p. 171-172). Ansbert, nous l'avons dit, était un lettré comme on en rencontre aux temps mérovingiens, c'est-à-dire un lettré quelque peu barbare. On lui doit, entre autres, un écrit intitulé : *Quaestiones ad Siwinum reclausum*, malheureusement perdu. Cf. *Gesta abbatum Fontanellens.*, éd. Lœvenfeld, c. XVI, p. 48. Son poème à saint Ouen comprend vingt-trois vers, si on peut appeler vers des lignes qui ne sont astreintes aux règles d'aucune prosodie connue. Les premières lettres de chaque vers, disposées en acrostiche, forment les mots : ANDOENUS COGNOMENTO DADO, et les dernières : ANSBERTUS ORATOR DEFINIT. Une croix, formée du douzième vers et d'une ligne verticale comprenant une lettre prise au centre de chaque vers, porte : CRUCEM XPI IN SUO NOMEN LEVO, et la ligne horizontale : GENTES COLENTES ISTO LIGNO SALVANTUR. Les deux acrostiches et les deux vers cruciformes peuvent se traduire : *Audoenus surnommé Dado : je lève la croix en son nom : sont sauvées par ce bois les nations qui l'adorent : signé Ansbert*. Le poème roule tout entier sur des lieux communs. On pourra le lire dans notre *Vie de saint Ouen*, planche à part en phototypie, p. 360, en latin; p. 193-194, traduction française.

Lorsque saint Ouen mourut (24 août 684), ses diocésains élurent l'abbé Ansbert et l'élection fut agréée par le roi Thierry, à Clichy, où le nouvel évêque fut sacré par son prédécesseur à Fontenelle, Lambert, métropolitain de Lyon.

Saint Ouen, mort à Clichy, avait été inhumé à Rouen, dans le monastère de Saint-Pierre, qui devait plus tard porter son nom. Son tombeau devint vite un lieu de pèlerinage. Ansbert, qui mieux que personne avait connu ses mérites, ne négligea rien pour entretenir ces sentiments de piété filiale et de culte religieux. Dès l'année 688, il choisit le jour de l'Ascension, 7 mai (sur cette date, voir Vacandard, *Vie de saint Ouen*, p. 304, note 3) pour faire une élévation du corps saint. Toute la ville, les villages environnants, voire la province, furent représentés à cette cérémonie. Ansbert, depuis plusieurs jours atteint d'une fièvre tierce, fut saisi en plein office pendant la messe d'un accès si violent qu'on craignit pour ses jours. Mais suivant une heureuse inspiration, il s'appliqua le suaire qu'il

avait détaché des reliques, et la fièvre disparut comme par enchantement. *Vita Ansberti*, n. 20; *Vita Audoeni*, n. 21.

Ansbert n'oublia pas son ancienne abbaye : la cinquième année de son épiscopat, c'est-à-dire en 688-689, il fit signer par plusieurs évêques et par le roi Thierry III un privilège en vertu duquel les moines de Fontenelle pourraient toujours élire librement leur abbé, conformément à la règle de saint Benoît. D'après son biographe, ce privilège fut même promulgué dans un concile tenu à Rouen. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 207, etc.

Des troubles politiques vinrent interrompre le cours de sa bienfaisante administration. Pépin d'Héristal s'était emparé de la mairie du palais en Neustrie. On fit courir le bruit que l'évêque de Rouen lui était hostile et Pépin se vengea de cette prétendue hostilité en chassant Ansbert de son siège. Le pontife se réfugia dans l'abbaye de Hautmont gouvernée par Aldulphe.

Ansbert reprit à Hautmont la vie monastique qu'il avait pratiquée à Fontenelle. Mais il eut à cœur de rentrer en grâce auprès de son persécuteur. Aldulphe s'entremisit pour dissiper les malentendus et y réussit. Mais Ansbert ne devait pas jouir du bienfait de cette réconciliation. Il mourut à quelque temps de là, un 7 février (la quatrième année du règne de Childebart III, c'est-à-dire en 699, suivant un de ses biographes. Cf. Levison, *op. cit.*, p. 640, note 4; d'après d'autres calculs, il serait mort en 693, Duchesne, *op. cit.*, p. 208), après avoir obtenu de Pépin la faveur d'être inhumé à Fontenelle.

Conformément à son désir, les religieux de Hautmont transportèrent le corps saint au diocèse de Rouen. Ils passèrent par Solesmes, sur la Selle et par Venette (diocèse de Beauvais). A Venette ils remirent le précieux dépôt au clergé de Rouen et aux moines de Fontenelle, qui l'inhumèrent le 11 mars, dans l'église Saint-Paul de l'abbaye.

La recension de Fontenelle du martyrologe hiéronymien signale cette inhumation; elle marque aussi la fête obituaire du saint au 9 février. Le D^r Levison publie, à la suite de la *Vita*, une hymne fort longue, composée en l'honneur d'Ansbert, à l'époque carolingienne.

Il existe plusieurs recensions de la *Vita Ansberti*; cf. *Catalogus hagiograph. Parisiens.*, t. I, p. 144. — L'édition critique de M. Levison, dans les *Monumenta Germaniae historica, Rerum Merovingicarum scriptores*, t. V, p. 613-643, rend caduques toutes celles qui l'ont précédée. Cf. Legris, *Analecta bollandiana*, 1898, t. XVII, p. 267-279, et Vacandard, *Les deux Vies de saint Ansbert et la critique*, dans *Revue des questions historiques*, 1900, t. LXVII, p. 600-612 (nous abandonnons l'opinion alors exprimée sur l'ordre chronologique des deux recensions de la *Vita*, pour nous rallier à l'opinion de M. Levison). — *Gesta abbatum Fontanellensium*, éd. Loevenfeld, Hanovre, 1886. — Vacandard, *Le règne de Thierry III et la chronologie des moines de Fontenelle*, dans *Revue des questions historiques*, 1896, t. LIX, p. 449 sq.; *Vie de saint Ouen*, Paris, 1902.

E. VACANDARD.

4. ANSBERT ou ANSPERT, cinquante-cinquième archevêque de Milan (868-881). Nous avons vu qu'il était probablement diacre de la cathédrale au temps d'Angilbert II (ci-dessus, col. 123). D'après les catalogues épiscopaux, imprimés dans les *Acta sanctorum* et par Savio, comme d'après son inscription tombale, il gouverna le diocèse treize années, cinq mois, treize jours et mourut le 7 décembre 882, d'après le comput pisan, c'est-à-dire en 881. Il appartenait à une riche famille de propriétaires des environs de Monza, qui s'appela plus tard de Biassono, puis Confalonieri. Comme ses prédécesseurs, il représenta souvent le pape et l'empereur, les deux autorités commandant à la chré-

tienté. En 874, il présidait en qualité de *missus dominicus* un plaid sur une cause entre l'abbé de Saint-Ambroise et l'évêque de Côme, Érimbert. L'année suivante, en août, il alla recueillir à Brescia les restes de l'empereur Louis le Germanique, mort le 12, que l'évêque Antoine avait ensevelis, contre les droits de l'Église de Milan, les transféra dans sa ville épiscopale et les ensevelit à l'église Saint-Ambroise, où on lit encore l'inscription tombale. Quelques mois après, en février 876, l'archevêque présidait à Pavie la diète et le concile national (actes dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. II, 2^e partie, Milan, 1776, p. 145-157) qui proclamaient Charles le Chauve roi d'Italie, couronnaient le nouveau souverain dans la cathédrale de Pavie, et en recevait plusieurs domaines sur les territoires de Milan et de Pavie. En août 877, il prenait part, sur l'invitation du pape Jean VIII, au concile de Ravenne, auquel assistèrent trente-deux évêques d'Italie. Mansi, *Conc. ampl. collectio*, t. XVII, col. 342. Il n'alla sans doute pas au concile auquel le même pape l'invitait en France, mais Jean VIII se servait de lui comme intermédiaire auprès de Carloman, roi d'Italie, pour les affaires du royaume (juin-septembre 878).

Bientôt l'archevêque entra en conflit avec le pontife et refusa d'assister au concile que Jean convoqua d'abord à Pavie en décembre, puis à Rome, en mai 879. Aussi dès la première séance, le 1^{er} de ce dernier mois, le pape, constatant la désobéissance et la récidive, déclara l'archevêque excommunié, et convoqua lui-même ses suffragants au concile pour l'automne. Le 14 juin, il lui écrivait pour lui reprocher sa révolte et l'invitait cependant à la même date. Le 15 octobre, dans une autre séance du synode, il déclarait Anspert privé de la dignité épiscopale et invitait les évêques de la province à lui donner un successeur; il annulait en outre le choix qu'il avait fait d'un évêque de Verceil et le 24 avertissait du tout Charles le Gros, le nouveau roi d'Italie, qui peu après intercédait en vain en faveur du coupable. En même temps, sur la fin de ce mois, les évêques et seigneurs du royaume avaient fait élection de celui-ci, sans doute sous la présidence d'Anspert, et il semble bien que tout le conflit provint d'un malentendu entre le pape et l'archevêque à propos du candidat à élire, Jean VIII en ayant soutenu d'abord un autre que Charles. Il reprochait aussi à Anspert l'arrestation de deux moines qui retournaient à leur monastère avec des sauf-conduits de la cour romaine, après avoir fait le pèlerinage au tombeau des saints apôtres. Cependant, lorsque le pape eut lui-même couronné Charles à Ravenne le jour de l'Épiphanie 880, les relations s'améliorèrent et la réconciliation vint promptement. Anspert fut réintégré dans sa dignité en 881, et le pape intervint plusieurs fois en sa faveur pour le protéger contre ses adversaires, le loua ou ratifia ses actes. Parmi ses adversaires se trouvait l'archidiacre Anselme, qui fut sans doute son successeur (ci-dessous, ANSELME II).

Ansbert ne fit pas moins que ses prédécesseurs pour son diocèse, et aussi pour la grande abbaye de Saint-Ambroise de Milan : il donna à celle-ci la propriété d'un chemin qui longeait le monastère, donation que confirma un acte de Charles le Gros du 21 mars 880. Des documents assez postérieurs établissent qu'il fonda la maison canoniale, et répara peut-être le baptistère de San Pietro di Agliate, non loin de Biassono, résidence de sa famille, où se créa une paroisse qui fut au XIII^e siècle *capo pieve* (doyenné ou archiprêtré) de cinquante-sept églises. Cf. Corbella, *Memorie di Agliate*, recension dans *Archivio storico lombardo*, 1896, 3^e série, t. V, p. 186-187.

Il fut enterré dans l'église Saint-Ambroise, où l'on peut voir encore son inscription tombale, à droite en entrant par la petite porte. Elle rapporte qu'il fut cla-

rissimus vita, voce, pudore, fide; aequi sectator, turbæ praelargus egenæ, effector voti propositique tenax, qu'il répara les murs de sa ville épiscopale ruinés depuis plusieurs siècles, fonda l'église, le monastère et l'hôpital (en 879) de Saint-Satire pour recevoir les pèlerins venant honorer saint Ambroise et les saints locaux. En outre, il restaura plusieurs églises et construisit le magnifique atrium qui précède les portes de la basilique de Saint-Ambroise.

Acta sanctorum, maii t. VII, p. LVI, LXX. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia...*, Lombardia, Florence, 1913, t. I, Milano, p. 38, 39, 332-342. — Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. I, 2^e part., p. 300-309. — P. Rotondi, *Asperito da Biassona, arcivescovo di Milano*, dans *Archivio storico lombardo*, 1895, 3^e série, t. IV, p. 143-153.

P. RICHARD.

5. ANSBERT, clerc autrichien, qui prit part à la croisade de Frédéric I^{er}, sur laquelle il nous a laissée une relation : *Historia de expeditione Friderici imperatoris, edita a quodam Austriensi clerico, qui eidem interfuil, nomine Ansbertus, 1187-1196*. « Relation simple, précise et véridique d'un témoin oculaire, qui paraît être restée incomplète et qui, dans sa dernière partie, ne fait que répéter Tageno. » Wattenbach, 6^e édit., t. II, p. 321. Elle nous a été conservée par Gerlach, abbé de Milewsko (Bohême), qui, à l'année 1190, l'inséra dans son *Chronicon sive Annales Bohemiae*, ann. 1167-1198. On en trouve des manuscrits à Graz (bibliothèque de l'université), à Prague (bibliothèque des prémontrés de Strahow) et au couvent de Raigern (Moravie). Elle fut tout d'abord éditée par Dobrowsky, Prague, 1627; puis par Tauschinski et Pangerl, dans *Fontes rerum Austriacarum, Scriptores*, t. V, p. 1-90.

Tauschinski et Pangerl, Introduction, dans *Fontes...*, loc. cit., XII-VII. — Fischer, *Geschichte des Kreuzzugs Friedrichs I*, Leipzig, 1870, p. 16-29. — Büdinger, *Ueber Ansberts Bericht vom Kreuzzug des Kaisers Friedrich*, dans *Zeitschrift für öst. Gymn.*, 1859, t. X, p. 373-388. — Chroust, *Die Uebersetzung des dem Ansbert zugeschriebenen Berichtes*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 1891, t. XVI, p. 513-526; *Tageno, Ansbert und die Historia peregrinorum*, Graz, 1892, *passim*. — Riezler, *Der Kreuzzug Kaiser Friedrichs I*, dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. X, p. 87-98. — Jäger, *Ueber die Gründe der Gefangennehmung des Königs Richard von England...*, dans *Zeitschrift für öst. Gymn.*, 1856, t. VII, *passim*. — Pannenberg, dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XIII, p. 317 sq. — Walnöfer, *Der Antheil des Bambergers Leopold Van dem sogenannten 3. Kreuzzug...*, dans *Progr. d. Gymn. Teschen*, 1861. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge IV*, Supplément, p. 96-106.

A. BAYOL.

1. ANSCHAIRE (ou Ansgaie, dont le nom vieil-allemand *Aasgejr*, *Osgaiejr* signifie « lance de Dieu »), naquit près de Corbie (diocèse d'Amiens), probablement en 801. Vers l'âge de cinq ans il perdit sa mère, et son père le confia aux bénédictins de Corbie. Son ancien biographe nous apprend que bientôt le jeune élève fut favorisé de visions et de révélations célestes, qui le confirmèrent dans l'amour de l'étude et la pratique des vertus et allumèrent en lui le désir de consacrer sa vie et son sang à l'extension du royaume de Dieu parmi les peuples germaniques du nord encore infidèles. Il prit l'habit bénédictin à treize ans et dès 818 on lui confiait l'instruction des plus jeunes élèves du monastère. En 822, des moines de Corbie furent envoyés en Westphalie fonder une succursale de leur abbaye, à la Nouvelle-Corbie ou Corvey. Anschaire, qui était du nombre, devait exercer les fonctions d'écolâtre, et en même temps être prédicateur ordinaire à l'église du couvent. Il occupait depuis quatre ans ce poste quand la Providence lui fournit l'occasion de réaliser le désir le plus cher de sa jeunesse. En 826, l'empereur Louis le Pieux présidait

une diète à Ingelheim, près de Mayence, quand on vit arriver le roi de Danemark, Harald, avec une suite nombreuse. Il venait pour solliciter l'appui de l'empereur contre ses ennemis, et se déclarait prêt à embrasser la religion chrétienne. Avec son épouse et près de quatre cents personnes de sa suite, il fut baptisé le 24 juin par l'archevêque Otgar. Le roi devenu chrétien songea aussi à l'évangélisation de son royaume, dans lequel l'archevêque de Reims, Ebbon, soutenu par Halitgar, évêque de Cambrai, avait déjà prêché vers 823 et opéré quelques conversions. L'empereur lui promit des missionnaires et son appui par les armes. Au conseil impérial, Wala, abbé de Corbie, proposa Anschaire comme l'homme le plus apte à la mission et il accepta avec le plus grand empressement. Accompagné du moine Autbert de Corbie, il se rendit dans le royaume d'Harald et son premier soin fut de fonder une école du palais pour instruire les enfants infidèles dans les lettres et la religion chrétienne. Ils étaient envoyés par Harald ou achetés par Anschaire aux pirates, mais leur nombre ne s'éleva qu'à une douzaine environ (Rimbert). Anschaire n'eut pas le temps de voir ses efforts couronnés de succès, car dès l'année suivante, en 827, son protecteur, le roi Harald, fut chassé de son royaume et son compagnon Autbert tomba malade et dut retourner à Corvey, où il mourut peu après (en 829 ou 830). Ainsi finit pour le moment la mission des Danois, car le moine Gislemar, qui accompagnait Harald, semble n'avoir été autre chose qu'un prédicateur de cour et qu'un chapelain personnel du roi; on ne voit pas qu'il ait prêché dans le pays comme missionnaire. Plus tard, Anschaire, déjà évêque, faisait encore élever quelques enfants danois dans les écoles monastiques de Hambourg et de Thourout (Flandre), mais les chroniques ni son biographe ne mentionnent une seule église construite dans le pays par ses soins.

Vers ce temps, des envoyés du roi de Suède vinrent à la cour de l'empereur et lui apprirent qu'un certain nombre de leurs compatriotes désiraient s'instruire dans la religion chrétienne et que le roi lui-même accueillerait des missionnaires. Louis le Pieux s'adressa de nouveau à l'abbaye de Corbie et lui demanda des prédicateurs. Wala proposa Anschaire, qui accepta une nouvelle mission. L'apôtre se mit en route avec un de ses anciens condisciples, le moine Witmar. En chemin, ils furent surpris par des pirates et dépouillés de leur bagage; on leur enleva les présents que l'empereur avait destinés au roi du pays et « quarante volumes, qu'ils avaient apportés pour le service de Dieu ». Sans se décourager ils continuèrent leur voyage. Arrivés à Birka (aujourd'hui Björkö), dans une île du Mœlar, ils furent reçus avec bienveillance par le roi Bern (Björn) et commencèrent aussitôt à prêcher d'abord aux seuls captifs chrétiens, puis aux païens eux-mêmes. Quelques conversions s'opérèrent, entre autres celle d'un chef de la région et conseiller du roi, nommé Hériger (Hergejr), qui fit bâtir une église sur son domaine. Après avoir passé deux hivers dans le pays, Anschaire retourna en Allemagne (probablement en 831).

Entre temps Louis le Pieux, de concert avec le pape Grégoire IV, avait résolu l'érection d'un évêché dans le nord germanique pour les pays au delà de l'Elbe ou Transalbingie, afin de réaliser les combinaisons de son père Charlemagne, qui avait fait élever une église à Hambourg. L'évêque devait se charger de l'évangélisation « des nations étrangères », c'est-à-dire des pays septentrionaux, Danemark, Suède, etc. Anschaire fut choisi pour premier évêque et reçut l'onction épiscopale des mains de Drogon de Metz en 831 ou 832 (selon le plus grand nombre des historiens modernes);

834 (selon Joachim). Il se rendit ensuite à Rome, où le pape Grégoire IV confirma l'érection du nouveau diocèse, lui conféra le pallium et le nomma en même temps qu'Ebbon de Reims son légat chez les Suèdes, Danois et Slaves, avec le droit d'envoyer des missionnaires dans ces pays et d'y consacrer des évêques. Sur le témoignage de la bulle dont le texte nous a été transmis sous trois formes quelque peu différentes, dont le contenu cependant doit être regardé comme authentique dans ses dispositions générales, on admettait sans difficulté que Hambourg fut érigé immédiatement en archevêché et que son titulaire avait dès lors droits et privilèges d'archevêque. Reuter et Curschmann veulent qu'Anschaire n'ait été que simple évêque jusqu'en 860 ou même 864 et expliquent les mots de la bulle de Grégoire IV : *ipsamque sedem... Hamunaburg dictam... archiepiscopalem DEINCEPS esse decernimus*, en ce sens que Hambourg devait être seulement « plus tard » archevêché. Mais Joachim montre que le sens naturel et le contexte de notre bulle exigent qu'ici le mot *deinceps* signifie *ab hinc in futurum*, c'est-à-dire « désormais ». Raban Maur, dans une lettre à Louis le Germanique sur le concile de Mayence en octobre 847, nomme parmi les évêques qui appartiennent au diocèse, c'est-à-dire à la métropole de son église de Mayence », Gauzbert et Anschaire; Joachim fait remarquer qu'en 847 Hambourg était détruit et qu'il s'agit d'Anschaire en tant qu'évêque de Brême; d'ailleurs, Gauzbert était alors évêque d'Osnabrück, qui en ce temps dépendait sûrement de la métropole de Cologne. Probablement Louis le Germanique réclamait les deux évêchés de Brême et d'Osnabrück pour Mayence, car ces trois villes appartenaient à son royaume, tandis que Cologne appartenait au royaume de Lothaire. Outre la bulle de Grégoire IV, on possède une charte de Louis le Pieux, en date du 15 mai 834, sur la fondation de l'évêché de Hambourg; quelques détails de cette charte sont sûrement interpolés; quelques historiens la rejettent comme entièrement fausse, d'autres la regardent comme reposant sur un original authentique (Joachim en examine la valeur historique, p. 204-225, et en donne le texte, p. 225-229). Un des premiers soucis du nouvel archevêque fut la mission suédoise. Retenu lui-même dans son diocèse, il consacra évêque un parent d'Ebbon de Reims, nommé Gauzbert (ou Gotbert), et l'envoya en Suède. Après plusieurs années d'apostolat, une réaction païenne mit fin à cette mission, et Gauzbert fut transféré sur le siège d'Osnabrück. Le moine Ardgar voulut bien se charger de la continuation de son œuvre, puis il revint vers le sud, et la mission de Suède resta suspendue pour un certain temps.

Anschaire se consacra à son nouveau diocèse, y construisit des églises, rebâtit celle de Hambourg et érigea un monastère dans cette ville. Après une dizaine d'années passées dans l'accomplissement de son ministère, un grand malheur vint le frapper. Des pirates danois conduits par le roi Éric (Horic, Haeric) s'emparèrent de la ville en 845 (non en 837 ou 839) et la détruisirent de fond en comble. La cathédrale, le monastère et la bibliothèque devinrent la proie des flammes, les vases et ornements sacrés tombèrent aux mains des pirates et Anschaire ne put sauver que les saintes reliques. Par surcroît de malheur, peu de temps auparavant, lors du partage de l'empire en 843, le monastère de Thourout, dont Louis le Pieux lui avait donné les revenus, était devenu du domaine de Charles le Chauve et celui-ci en avait transféré la jouissance à un de ses favoris, un certain Reginar. Anschaire était sans résidence et sans ressources; on ne sait au juste où alors il se réfugia. D'après l'historien Adam de Brême (t. I, col. 470),

il aurait reçu l'hospitalité chez une charitable chrétienne du nom d'Ikia, à Ramsola (aujourd'hui Ramelsloh) et cette femme lui aurait fait don de sa propriété pour y construire un monastère. Ce récit repose sur des actes faux attribués à Louis le Germanique et à Nicolas I^{er} : la fondation de Ramelsloh ne semble pas remonter au delà du x^e siècle (cf. L. Bril, *op. cit.*, p. 32).

L'évêque de Brême, Leudéric, étant mort le 24 août 845, l'année même de l'invasion danoise, le roi Louis le Germanique songea à donner cet évêché à Anschaire pour le dédommager de sa perte. Ce projet cependant n'était pas sans difficultés : le roi ne pouvait de sa propre autorité transférer un évêque d'un évêché à l'autre et Hambourg, bien que la ville fut détruite, restait toujours archevêché; l'évêque de Brême, dépendant de l'archevêque de Cologne, s'il voulait rester archevêque de Hambourg et par suite être indépendant de Cologne, devait nécessairement avoir l'assentiment de cet archevêque, sans parler de l'approbation de Rome, dont on ne pouvait se passer. Une diète réunie à Paderborn en octobre 845 se prononça en faveur du projet du roi. Anschaire hésitait et l'affaire fut portée au concile de Mayence (octobre 847), auquel il assistait. Le concile, considérant le petit nombre d'églises de Hambourg, décida de réunir cet archevêché à Brême. Cf. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1911, t. IV, p. 136. Un deuxième concile de Mayence (probablement celui de 848) s'occupa encore de l'affaire, mais on ignore en quoi et comment il régla la question.

Anschaire ne semble pas avoir pris part à ces débats; dès 847 ou 848 il recommença sa vie d'apostolat. Ses largesses, et surtout le respect qu'inspiraient sa dignité et sa sainteté, lui avaient concilié les bonnes grâces du roi Éric. Celui-ci lui permit de bâtir une église à Haddeby ou Sleswig, et ce premier sanctuaire du Danemark fut consacré à la sainte Vierge. Quand Éric le jeune succéda, en 854, à son père, les catholiques furent opprimés et leur église fut fermée. Peu à peu Anschaire parvint à faire naître dans le roi des sentiments plus favorables. On lui permit de rouvrir l'église de Sleswig, d'en bâtir une deuxième à Ribe. Le roi alla jusqu'à concéder l'usage des cloches, ce que jusque-là les païens, par une peur superstitieuse, avaient toujours refusé. En même temps Anschaire s'occupait de la mission de Suède. Muni d'un message du roi Louis le Germanique et accompagné d'un envoyé d'Éric I^{er}, il se rendit vers 852 ou 853 à la cour du roi suédois Olaf et lui demanda la permission de prêcher l'Évangile. L'assemblée générale du pays, sur la proposition d'Olaf, se montra favorable et il permit le séjour des missionnaires, la célébration du culte chrétien. Anschaire, ne pouvant prolonger son séjour, laissa le prêtre Érimbert, proche parent de Gauzbert, mais l'ancien biographe ne lui donne pas de compagnons, et tout ce que nous savons de son œuvre, c'est qu'il édifia une église pour laquelle le roi donna le terrain.

Anschaire était toujours sans résidence, et le siège de Cologne, dont dépendait Brême, restait sans titulaire de 845 à 850. Le nouvel archevêque Gunthaire refusa son approbation à la combinaison et Louis le Germanique ne pouvait peser sur sa résolution, Gunthaire étant sujet de son frère, l'empereur Lothaire I^{er}. Après des nouveaux pourparlers entre les rois et les évêques, Gunthaire semble enfin avoir cédé. On ne paraît pas alors avoir sollicité pour le moment l'approbation du pape. Mais quand Gunthaire eut été déposé en 863, on crut le moment venu de parfaire l'union des diocèses de Hambourg et de Brême en une métropole unique. Le Germanique envoya Salomon, évêque de Constance, à Rome pour

y régler cette question et le prêtre Nordfrid, envoyé d'Anschaire, l'accompagna. Le pape Nicolas I^{er} approuva l'union le 31 mai 864, mais déclara qu'Anschaire n'aurait pas dû solliciter de Gunthaire une faculté que celui-ci n'avait pas le droit d'accorder. Mansi, *Collectio conciliorum*, t. xv, p. 456, n. 4. Ce n'est donc qu'à partir de cette date (864) qu'Anschaire porta légitimement le titre d'archevêque de Hambourg-Brême.

Anschaire consacra les dernières années de sa vie à son vaste diocèse. Il vivait toujours en disciple de saint Benoît, priant et travaillant, prenant soin des pauvres, rachetant les captifs, instruisant lui-même des enfants pour en faire plus tard des missionnaires. A Brême, il fit construire un hospice pour les étrangers et les malades pauvres. Une année avant sa mort, il écrivit un mémoire sur les missions du nord, destiné à Louis le Germanique et aux évêques. Ce mémoire est peut-être le *Diarium sive manuale* que l'abbé de Corvey, Thomon (ou Tymon), envoya en 1261 à Rome, en disant qu'Anschaire y avait consigné le récit de ses pérégrinations. On n'a pas retrouvé ce *Diarium* ou ce mémoire, mais on a une lettre assez courte dans laquelle il recommande aux évêques et au roi la mission du Nord et son évêché comme point d'appui de cette mission (texte dans le *Hamburgisches Urkundenbuch*, éd. Lappenberg, Hambourg, 1842, t. I, p. 28) et dans *Monumenta Germ. hist., Epistol.*, Berlin, 1912, t. IV, p. 163). Assisté de son disciple préféré, Rimbert, et entouré de ses amis, Anschaire mourut le 3 février 865 à Brême et fut enterré dans cette ville. Rimbert, son successeur, le fit vénérer comme un saint et le pape Nicolas I^{er} approuva cette canonisation populaire. Les reliques du saint, autrefois très vénérées dans les villes du nord germanique et scandinave, furent dispersées durant la Réforme protestante. Sa fête, célébrée au moyen âge dans les diocèses de la Suède, est encore appelée aujourd'hui, le 3 février, dans ceux du nord-ouest de l'Allemagne.

Les résultats obtenus par Anschaire furent minimes. On l'a surnommé « l'apôtre du nord », et pourtant son biographe ne peut mentionner que deux églises bâties chez les Danois et une chez les Suédois. Anschaire s'est voué avec la plus grande ardeur et avec désintéressement à l'œuvre des missions dès sa jeunesse, mais ce qui lui manquait, c'étaient des aides, des soutiens et des bienfaiteurs. Saint Boniface put trouver tout cela parce que les temps étaient favorables, les hommes existaient en France et en Angleterre. Anschaire, disposé plutôt à la vie contemplative, comme nous le voyons par les récits de son biographe, se contenta des compagnons qu'on lui donna, des secours qu'il reçoit; on ne voit pas qu'il ait jamais pris l'initiative de solliciter rien du roi, son ami, ou de ses confrères de Corbie et de Corvey; on ne le voit pas non plus agir pour régler la question de l'évêché de Brême. Parmi les bienfaiteurs de la mission suédoise, on ne rencontre que l'archevêque de Mayence, Raban Maur, qui envoya à Gauzbert — il le nomme « Simon, évêque des Suédois » — des ornements d'autels, des vases sacrés, des cloches, un missel, des lectionnaires, un psautier et les Actes des apôtres. *Monumenta Germaniae historica, Epistolae*, Berlin, 1899, t. V, p. 523, fragm. 17. Le titre d'« apôtre du nord » est donc à prendre dans un sens bien restreint. L. Bril, p. 36-37.

Anschaire passe pour l'auteur d'un recueil de prières et de réflexions courtes sur chacun des psaumes et sur les cantiques du bréviaire. Plus d'un tiers de ces prières est pris mot pour mot de l'ouvrage d'Alcuin. *Officia per ferias*, P. L., t. CI, col. 509-612. J. M. Lappenberg publia ce recueil en 1847, *Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte*, t. II, p. 6-32,

d'après un vieil imprimé de la fin du x^v^e siècle, dans lequel les prières portent le titre de *pimenta* (baume ou encens). Adam de Brême attribue à l'archevêque une Vie du premier évêque de Brême, saint Willehad, mort en 789. Nous possédons encore la « Vie » et les « miracles » de saint Willehad, mais ce sont deux ouvrages distincts qui ne peuvent être du même auteur. Anschaire semble être bien l'auteur des « miracles ». Texte de la *Vita et miracula* dans P. L., t. CXVIII, col. 1012-1032, et dans les *Monumenta Germaniae hist., Scriptores*, Hanovre, 1829, t. II, p. 378-390.

L'histoire de saint Anschaire repose presque entièrement sur la *Vita Anscharii*, composée par son disciple Rimbert. Elle est, après celle de saint Boniface par Willibald, une des meilleures sources littéraires du moyen âge germanique. L'auteur dédie son ouvrage aux moines de Corbie et s'efforce de leur tracer un portrait des vertus du religieux et de l'évêque, et de leur raconter ses faits et gestes avec toutes les péripéties dont l'auteur a été plus d'une fois lui-même témoin personnel. Le texte en a été publié souvent, entre autres *Acta sanctorum*, febr. t. I; *Monumenta Germaniae hist., Scriptores*, t. II, p. 683-725; P. L., t. CXVIII, col. 959-1012; bonne édition critique par G. Waitz, *Vita Anscharii auctore Rimberto*, dans les *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*, Hanovre, 1884.

— Une autre source sont les lettres papales se rattachant à la fondation et à la réunion des évêchés de Hambourg et de Brême. Elles ont été l'objet de longues et nombreuses controverses : les uns les ont rejetées, les autres les ont acceptées entièrement, d'autres les acceptent partiellement comme reposant sur des documents authentiques perdus et contenant des interpolations tardives qu'il s'agit d'éliminer. Cette dernière opinion prévaut aujourd'hui. La meilleure étude des textes nous est fournie par Fritz Curschmann, *Die ältesten Papsturkunden des Erzbistums Hamburg*, Hambourg-Leipzig, 1909. Curschmann donne d'abord les bulles pontificales, telles qu'avec le secours des meilleurs manuscrits on peut les établir le plus sûrement, p. 13-53; puis discute la valeur historique de chacune d'elles, p. 57-129. N. 1 : Grégoire IV confirme, en 831 ou 832, l'érection d'un évêché à Hambourg, lequel sera archevêché, *plus tard* (nous avons dit plus haut que cette interprétation de *deinceps* nous semble erronée), confère le pallium à Anschaire et le nomme légat. Cette bulle, non datée, est conservée en trois textes différents; le fond est sûrement authentique. N. 2 : Sergius II confirme, en avril 846, à Anschaire la possession de la métropole de Hambourg, l'usage du pallium et de la mitre. Probablement un faux. N. 3 : Léon IV approuve, en mars 849, les mêmes privilèges. Sûrement un faux. N. 4 : Nicolas I^{er}, le 31 mai 864, prononce l'union perpétuelle de l'archevêché de Hambourg avec l'évêché de Brême, confirme Anschaire comme légat, etc.; bulle authentique, tout au plus quelques mots d'interpolés. N. 5 : Nicolas I^{er}, le 1^{er} juillet 864, assure à Anschaire et à ses successeurs la possession de Ramelsloh; pièce fautive, fabriquée vers l'an 1000 ou plus tard encore. N. 6 : Nicolas I^{er}, décembre 865, confère à l'archevêque Rimbert le pallium; paraît être un faux; ainsi que le n. 3, elle s'appuie sur le n. 2, dans lesquels il y a des falsifications et des interpolations manifestes, mais dont le fonds ne semble pas être inventé. — Une troisième source à laquelle on a accordé longtemps trop de confiance est Adam de Brême, ci-dessus, t. I, col. 470. Pour la vie d'Anschaire, il suit presque toujours Rimbert; pour les détails qu'il ajoute, doit être contrôlé par d'autres témoignages, parce que trop souvent il s'appuie sur des documents interpolés.

Pour la bibliographie avant 1900, voir Ul. Chevalier, *Bio-bibliographie*, t. I, col. 253-255 et *Topo-bibliographie*, t. I, col. 486-488 (Brême) et 1383-1387 (Hambourg). — Nous y ajouterons les travaux suivants : Phil. Coesar, *Triapostolatus septentrionis : vita et gesta S. Willehadi, S. Anscharii, S. Rimberti*, Cologne, 1642. — G. Dehio, *Geschichte des Erzbistums Hamburg Bremen bis zum Ausgang der Mission*, Berlin, 1876, t. I. — Les articles biographiques dans *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipzig, 1875, t. I, p. 480-483; dans le *Kirchenlexikon*, Fribourg-en-Brigau, 1882, t. I, col. 902-906; la *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, Leipzig, 1896, t. I, p. 480-483, et Supplément, Leipzig, 1913, t. I, p. 66; *Kirchliches Handlexikon*, Munich, 1907, col. 244-245.

— W. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, Stuttgart, 1904, t. I, p. 297-299. — Hans von Schubert, *Ansgar und die Anfänge der schleswig-holstein. Kirchengeschichte*, dans *Schriften des Vereins für schleswig-holst. Geschichte*, Beiträge, 1901, t. II, p. 147 sq.; *Kirchengeschichte Schleswig-Holsteins*, Kiel, 1907, t. I, p. 34-46. — H. Bihlmeyer, *Der hl. Ansgar O. S. B.*, dans *Studien und Mitteilungen O. S. B.*, 1904, p. 154-172. — Hergenröther, *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*, édit. Kirsch, Fribourg, 1913, t. II, p. 128-133. — Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1912, t. I, p. 691-708. — Christian Reuter, *Ebbo von Reims und Ansgar*, dans la *Historische Zeitschrift*, 1910, t. CV, p. 237-284; *Die nordelbische Politik der Karolinger* et *Zur Geschichte Ansgars*, dans *Zeitschrift der Gesellschaft für schleswig-holsteinsche Geschichte*, 1909, t. XXXIX, p. 233-252; 1910, t. XL, p. 484-492. — Hermann Joachim, *Zur Gründungsgeschichte des Erzbistums Hamburg*, dans *Mitteilungen des Instituts für österreich. Geschichtsforschung*, 1912, p. 201-271 (réfute les théories un peu radicales de Reuter). — L. Bril, *Les premiers temps du christianisme en Suède. Étude critique des sources littéraires hambourgeoises*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, Louvain, 1911, t. XII, p. 17-37, 231-241, 652-669.

G. ALLMANG.

2. ANSCHAIRE, sous-diacre de Langres, au IX^e siècle. A la mort de l'évêque Thibault (856), Wulfade, présenté par le comte Gérard de Roussillon, fut élu et sacré évêque de Langres (857). Mais aussitôt après, il reçut de Charles le Chauve l'archevêché de Bourges. En même temps, Charles nommait son protégé Isaac, clerc de l'église de Laon, à l'évêché vacant, tandis qu'Anschaire, qui venait déjà d'être évincé de l'évêché de Genève, se faisait élire évêque de Langres. Isaac, soutenu par le roi, porta l'affaire devant le concile de Savonnières (859) et Anschaire, représenté comme un intrus, dut y prêter le serment, qui nous a été conservé, de ne plus tenter aucune usurpation de ce genre. Isaac devint alors seulement paisible possesseur.

P. L., t. CXXXVIII, col. 662. — Roussel, *Diocèse de Langres*, 1879, t. IV, p. 181. — *Gallia christiana*, 1728, t. IV, col. 533, 534.

P. FOURNIER.

1. ANSCHER, abbé de Saint-Riquier. Issu d'une famille distinguée du Ponthieu, il eut pour père Gautier de La Ferté (Mabillon, *Annal. bened.*, I. LXIX, n. 24); sa mère se nommait Liedseline. *Gallia christiana*, 1751, t. X, col. 1252. Il était très jeune encore lorsqu'en 1076 il fut reçu à Saint-Riquier, sous Gervin II. Malgré l'opposition très vive de celui-ci, qui, d'après le *Chronicon Centulense*, craignait dans Anscher un compétiteur pour son neveu Césaire, à qui il destinait sa succession, l'instruction et l'éducation du jeune moine furent assez soignées. Un parti puissant, dévoué à sa famille, veillait sur lui, à l'intérieur du monastère. Grâce à ses intrigues, Gervin parvint à l'évêché d'Amiens (1091), tout en conservant le titre et les fonctions d'abbé. Il put cacher jusqu'en 1096 la sentence d'Urbain II, au concile de Clermont, qui le condamnait à se démettre de son abbaye. Lorsque les moines la connurent, ils lui donnèrent pour successeur Anscher.

Celui-ci s'appliqua à la restauration temporelle et spirituelle de l'abbaye. En même temps il continuait à défendre les privilèges de Saint-Riquier contre l'évêque d'Amiens, qui ne renonça à la lutte qu'en 1100 : Anscher et Gervin se réconcilièrent au concile de Poitiers. *Gallia christiana*, loc. cit. Anscher ne se contenta pas d'embellir Saint-Riquier par ses travaux d'architecture, de l'enrichir d'orfèvrerie sacrée. Il poursuivait le dessein de faire lever solennellement la dépouille d'Angilbert, le célèbre abbé de Saint-Riquier (ci-dessus, col. 120), cérémonie qui correspondait à la canonisation. Des miracles se produisirent sur le tombeau d'Angilbert et Anscher demanda au métropolitain, puis au Saint-Siège, l'autorisation de procéder à la cérémonie. La permission ne fut obtenue

qu'en 1128 et Anscher établit alors le culte d'Angilbert. En 1131, il vit réduire en cendres les édifices qu'il avait élevés par Hugues de Champ-d'Avesne, irrité qu'Anscher eût recueilli dans son monastère les habitants de Calais en guerre avec lui. Anscher mourut le 25 juillet 1136. Hariulf lui avait consacré, de son vivant, un *Elogium* en 25 distiques, où l'éloge était tempéré par le conseil sévère d'éviter l'orgueil et la dureté.

Les œuvres d'Anscher sont : *Vita Angilberti*, composée vers 1110. *Acta sanctorum*, 1658, febr. t. III, col. 98-101 (avec attribution fautive à Hariulf); Mabillon (*Acta sanctorum O. S. B.*, saec. IV, t. I, p. 117) a reconnu le véritable auteur; édit. partielle de Waitz, dans *Monum. Germ. hist.*, *Scriptores*, 1887, t. XV, p. 180. Cet écrit serait emprunté en très grande partie à Hariulf, dont Anscher avait été le condisciple. La seule partie originale, c. I, II, III, IV, V et XVII, est une « fabrication impudente et maladroite » (F. Lot) destinée à faciliter la canonisation d'Angilbert. C'est dans ce but qu'auraient été inventés le mariage avec Berthe et une problématique invasion danoise repoussée par une prière d'Angilbert; — *Miracula S. Angilberti, abbatis Centulensis*, en trois livres. Mabillon, *Acta sanctorum O. S. B.*, t. IV, p. I, 124-138. Les premiers miracles ont commencé en 1110, soit 297 ans après la mort d'Angilbert; ils sont très puérils et ont été accueillis avec incrédulité par le clergé contemporain. Composé entre 1110 et 1115, l'ouvrage, resté inachevé, est dédié à une personne qualifiée de *Majesté*, que Mabillon croit être Pascal II, mais qui, pour les érudits plus récents, serait Raoul, archevêque de Reims; — une soi-disant bulle de Léon III interdisant à l'évêque d'Amiens de se mêler de Saint-Riquier, celui-ci ne devant être soumis qu'à l'archevêque de Reims et au Saint-Siège. Vatican, F. R. Christine, ms. 235, fol. 83 v^o. Publiée dans Pflugk-Hartung, *Acta pontificum rom. inedita*, 1884, t. II, p. 26-27; — un traité avec les habitants de Saint-Riquier (Mabillon, *Annal. bened.*, t. VI, p. 650), qui, s'il est authentique, n'est pas sans intérêt historique; — 5^e un inventaire des chartes de Saint-Riquier en 1098. Mabillon, *Annal. bened.*, 1713, t. V, p. 663; F. Lot, *Chronicon Centulense*, 1894, p. 314-318. — 6^e enfin on soupçonne Anscher d'être l'auteur des interpolations du livre II d'Hariulf, qu'il aurait ensuite arrachées du manuscrit, mais en négligeant de les faire disparaître à la table. *Lot, loc. cit.*, p. XLVIII-LV.

SOURCES : *Elogium Anscheri* d'Hariulf. Mabillon, *Annales bened.*, t. V, p. 664. — F. Lot, loc. cit., p. 321. — Hariulf, *Chronicon Centulense*, I. IV, c. XXXVI, dans *Lot, loc. cit.*, p. 275-284. — TRAVAUX : *Histoire litt. de la France*, 1841, t. XII, p. 611-618 et note 30. — *Lot, loc. cit.*, *Introd.*, p. XLIX-LV. — Abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, 1859, t. I, p. 102-170; t. IV, p. 699. — Abbé Hénocque, *Histoire de Saint-Riquier*, Amiens, 1880, t. I, p. 95-111. — *Bibliotheca hagiog. lat.*, 1898, p. 78. — A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, 1901, n. 651, 1140, 1144.

P. FOURNIER.

2. ANSCHER. Voir ANSÉRIC.

ANSCHÉRIC ou **ANSCHAIRE**, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, évêque de Paris de 886 à 911.

Successeur sur ce siège du fameux Gozlin, il hérita de son courage et de son intelligence dans la défense de cette ville contre les incursions des Normands.

Il fut nommé gouverneur de Paris par le roi Eudes, et devint plus tard conseiller de Charles le Simple et chancelier de France.

Il mourut vers le mois de juin 911.

Gallia christiana, 1744, t. VII, col. 38-39. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1900, t. II, p. 671.

P. JACQUET.

ANSCHUETZ (JOHANN CHRISTOPH), théologien luthérien, naquit à Wiedersbach (Thuringe), le 11 décembre 1745, étudia à Cobourg et Leipzig et fut successivement pasteur à Bärenstein, Liebenau et Stolpen, où il y mourut, le 21 juin 1814. On a de lui une collection de cantiques religieux et une introduction à l'Écriture sainte : *Geistliche Lieder nach bekannten Melodien*, Dresde, 1789; — *Einleitung in die Bücher der hl. Schrift nach Eichhorn und Michelis*, Dresde, 1791.

J. PIETSCH.

ANSE (*Antium, Ansa, Asa* ou *Assa Paulini*), petite ville du diocèse de Lyon, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Rhône, arrondissement de Villefranche, sur l'Azergue. Il s'y est tenu plusieurs conciles provinciaux. Le premier, en 994, confirma les possessions de l'abbaye de Cluny, à la demande de saint Odilon, qui en était abbé, et il institua ou rétablit des chanoines dans l'église de Saint-Romain. Puis il fit neuf canons de discipline ordonnant entre autres choses que les hosties consacrées qu'on garde dans les églises seraient renouvelées tous les dimanches, et que les prêtres seuls auraient le droit de porter le viatique aux malades (pour le prétendu concile d'Anse qui se serait tenu en 990, et que l'on a distingué à tort de celui de 994, cf. Mansi, *Sacr. conc. collect.*, t. xix, col. 99).

Dans le second, en 1025, l'évêque de Mâcon se plaignit que l'archevêque de Vienne ait ordonné des moines dans l'abbaye de Cluny, qui faisait partie du diocèse de Mâcon. Odilon, abbé de Cluny, qui était présent, produisit un privilège du pape qui lui permettait d'appeler l'évêque qu'il choisirait pour l'ordination de ses religieux. Le concile contesta la légitimité de ce droit en se fondant sur les canons de Chalcédoine et sur d'autres, et le privilège de l'abbé de Cluny fut retiré pour un temps; mais il devait lui être rendu dans la suite.

Dans le troisième, en 1070, Achard, évêque de Chalons-sur-Saône, fit don du cloître de Saint-Laurent au monastère de Saint-Martin de l'Île-Barbe.

Le quatrième, en 1076, ne s'occupa guère que de questions de discipline.

Dans le cinquième, en 1100, l'on excommunia ceux qui n'avaient pas accompli leur vœu de prendre part à la croisade. Hugues, archevêque de Lyon, qui présidait ce concile, et qui venait d'obtenir du pape la permission de partir, lui aussi, pour la Terre Sainte, demanda des subsides pour subvenir aux frais de ce voyage.

En 1112, l'archevêque de Lyon, Joceran, ou Gaucezan, en qualité de primat des Gaules, convoqua à Anse un concile national au sujet des investitures; mais la réunion ne put avoir lieu, par suite de la résistance des évêques de la province de Sens, qui prétendaient que l'archevêque de Lyon outrepassait ses droits, et qui d'ailleurs ne jugeaient pas opportune la convocation de ce concile. Il est possible néanmoins qu'un concile provincial ait été réuni à cette occasion, mais nous ne savons pas ce qui s'y fit.

Enfin, le 26 mars 1300, un dernier concile tenu à Anse, sous Henri de Villars, archevêque de Lyon, renouvela, parfois en les modifiant, un assez grand nombre d'anciennes ordonnances qui étaient plus ou moins tombées en désuétude.

Mansi, *Sacrorum conciliorum... collectio*, 1774, t. xix, col. 177, 423, 1077; t. xx, col. 481, 1127; t. xxi, col. 77; t. xxiv, col. 1217. — *Gallia christiana*, 1728, t. iv, col. 78, 79, 88, 112, 158. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. iv, p. 871-872, 938-939, 1272; t. v, p. 219, 467, 535.

Ad. REGNIER.

1. ANSEAU ou **ANSELME**, évêque de Beauvais, élu avant le 4 juillet 1096, date du concile de Nîmes où fut agitée la question de cette élection. D'après la 1^{re} lettre d'Ives de Chartres à Hugues, archevêque de Lyon,

Anseau était fort bien vu du roi, aussi insistait-on pour que son sacre eût lieu sans retard, malgré la rigueur des canons, qu'il peut quelquefois être utile de ne pas observer, témoin ce qui s'est passé pour le pape Pélage II. *Rec. des hist. des Gaules*, t. xiv, p. 729. Le souverain pontife n'en fit pas moins attendre près de trois ans la préconisation. Dans cet intervalle Anseau donna, en 1097, à Raoul, abbé de Saint-Médard, l'église de Mello, et au prieuré de Coucy celle du Moulinet, sur la demande du roi Philippe. Il fut sacré deux ans après, à la prière des évêques de la province, par Manassès de Châtillon. Il fit la dédicace de l'église de Saint-Jacques, édifiée par Thibaud, abbé de Saint-Martin de Pontoise. Il se signala par ses libéralités aux religieux de Saint-Martin-des-Champs, qui reçurent de lui l'église de Méru. Il accorda à son chapitre des droits de censives, la justice sur douze maisons et la liberté d'excommunier ceux qui le méritaient. La fondation du monastère de Saint-Quentin dans la banlieue de Beauvais faisait craindre aux chanoines de la cathédrale d'être dépossédés du domaine de la contrée. L'abbé Ives certifia à Anseau qu'il avait été présent à la concession de ce territoire par l'évêque Gui à ses religieux. *Mém. Soc. archéol. d'Eure-et-Loir*, 1885, t. viii, p. 141.

Anseau mourut le 21 novembre 1099, comme on le lit dans l'obituaire de la cathédrale de Beauvais, où sont appelés ses bienfaits.

Gallia christ., t. ix, col. 714-715; t. x, Instrum., col. 248-249. — P. Louvet, *Histoire et antiquité du pays de Beauvaisis*, 1631, 1^{re} partie, p. 290. — A. Loisel, *Mémoires des pays, villes, comtés et comtes, évêchés et évêques... de Beauvais et Beauvaisis*, Paris, 1617, p. 95. — *Recueil des hist. des Gaules*, t. xv, p. 89, 182.

Arthur PRÉVOST.

2. ANSEAU DE GARLANDE ou **ANSELME**, évêque de Meaux, Parisien, dont le poète Gilles de Paris et le chroniqueur Rigord, ses contemporains, vantent la noble origine, *magni nominis*, et les grandes connaissances en droit canon et en droit civil, était très connu à la cour, où il tenait un rang distingué. Duchesne, *Historiae Francorum scriptores*, t. v, p. 43, 324; *Recueil des historiens*, t. xvii, p. 52, 298. Il étudia et peut-être même enseigna en l'université de Paris (Du Boulay, *Historia univers. Paris.*, t. ii, p. 726), devint clerc de la cour du roi, puis succéda, sur le siège épiscopal de Meaux, à Simon de Lizy, mort le 7 mai 1195, ou plutôt 1196. Il devait appartenir à la célèbre famille de Garlande, d'origine parisienne plutôt que briarde, où le nom « Anseau » est fréquent et se trouve à chaque génération dans ses deux branches, celle des seigneurs de Garlande, dont était peut-être l'évêque de Meaux, et celle des seigneurs de Tournan-en-Brie.

Anseau, que son savoir fit promouvoir à l'épiscopat, fut consacré évêque de Meaux, par Michel de Corbeil, archevêque de Sens, son métropolitain (Du Boulay, *op. et loc. cit.*), ancien aumônier de Philippe-Auguste et doyen du chapitre de Meaux avant 1192.

Il occupait ce siège dès avant le mois de juillet 1197. Du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, t. ii, p. 190. Les témoignages de son activité comme de l'importance de son rôle, même en dehors des affaires de son diocèse, sont assez nombreux et intéressants. C'est lui, avec l'archevêque de Sens, que, après la mort de Henri II, comte de Champagne et roi de Jérusalem, le pape Innocent II prie, le 25 février 1198, de porter de sa part à la comtesse mère Marie de France des paroles de consolation. *Recueil des historiens*, t. xix, p. 349. Sans doute n'eut-il pas à remplir cette mission, car la comtesse mourut le 11 mars et Anseau faisait en sa propre cathédrale ses funérailles et son

inhumation. M. Lecomte, *Le cierge de la comtesse Marie de France en la cathédrale de Meaux*, dans *Bulletin de la conférence d'histoire du diocèse de Meaux*, 1895. Il vit au même temps, tout près de lui, à Cerfroï, paroisse de Brumetz, Jean de Matha et Félix de Valois fonder l'ordre des trinitaires pour le rachat des captifs, dont les statuts seront approuvés par bulle du 17 décembre 1198. La même année, il assiste au concile tenu à Sens par Michel de Corbeil, contre les publicains ou poplicains du Nivernais, secte issue du manichéisme, et il prend avec cet archevêque et l'évêque de Nevers une part active aux informations ouvertes contre ces hérétiques. Bouvier, *Histoire de l'Église de Sens*, t. II.

L'année suivante, le cardinal Pierre de Capoue, légat du Saint-Siège, ayant jeté l'interdit sur tout le royaume, dans un concile tenu à Dijon au sujet de la reine Ingeburge, reléguée à Étampes par Philippe-Auguste, son mari, Anseau, fort attaché au roi, ainsi, d'ailleurs, en cette circonstance, que son parent Hugues de Garlande, évêque d'Orléans, ne craignit pas d'encourir le mécontentement d'Innocent III en prenant des mesures moins graves pour ramener le prince de son égarement. Il ne publia pas l'interdit dans son diocèse, mais il y maintint au contraire, en faveur du roi, la paix et la soumission dont on jouissait également à Reims, à Noyon, à Auxerre et dans quelques autres diocèses. *Recueil des historiens*, t. XIX, p. 344, 356. Philippe-Auguste n'oublia pas les bons offices de son ancien clerc et c'est à la faveur royale qu'il faut attribuer le choix d'Anseau pour remplir une mission côte à côte avec Guillaume de Garlande, dans les négociations relatives à la cession faite, en mai 1200, au roi de France, par le roi d'Angleterre, de la ville et comté d'Évreux. *Recueil des historiens*, t. XVII, p. 52, n. Deux ans après (Sens, janvier 1202), l'évêque se montrait encore très loyaliste en excommuniant tous ceux qui viendraient à l'encontre des lettres pontificales qui auraient légitimé les enfants de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie. Delisle, *Actes de Philippe-Auguste*, n. 699-704; cf. Arch. nat., J 362, n. 4.

En 1204, après le 7 août Anseau assiste au concile tenu à Meaux (le cinquième en cette ville), pour établir la paix entre la France et l'Angleterre au sujet du Poitou, que le roi de France avait cédé à titre de fief, puis repris au roi d'Angleterre. L'évêque marqua un rôle prépondérant : dans la crainte que le légat ne donnât raison au roi Jean, il prit l'initiative d'un appel au pape et, sans retard, s'achemina vers Rome, afin d'y poursuivre et soutenir l'appel. Il passa par le monastère cistercien de Barbeau, en l'ancien diocèse de Sens, et y séjourna. Il se plaisait fort en cette maison. L'abbé Gérard sollicita en sa faveur, des abbés cisterciens de Pontigny et de Clairvaux, des lettres de recommandation auprès d'Innocent III. Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. I, p. 773.

C'est avec une grande rigueur et en procédurier habile et retors qu'Anseau revendiqua jusque devant le pape ses droits et privilèges épiscopaux. C'est ainsi qu'en 1198 il a un procès contre l'abbé et les religieux de Saint-Père de Lagny, au sujet de la cure d'Ognes.

L'archevêque de Sens et l'abbé de Sainte-Colombe de cette ville, commis par Innocent III en juillet 1201, donnèrent gain de cause à l'évêque.

Les rapports d'Anseau avec les abbayes bénédictines de Rebais et de Jouarre comportèrent de vifs incidents de procédure. Les privilèges dont elles se réclamaient en forment le fond; elles rejetaient la juridiction de l'ordinaire et se prétendaient directement soumises au pape. Anseau reprit le procès contre Rebais, et, sur sa plainte, Innocent III fit

enjoindre aux moines d'obéir à l'évêque (23 mai 1201). Du Plessis, *op. cit.*, t. II, n. 198.

La cérémonie de bénédiction de l'abbé G... (1204) fournit à l'évêque l'occasion de réclamer le serment d'obéissance et à l'élu de le refuser en invoquant une bulle obtenue d'Innocent II, par surprise, en 1135, en faveur des privilèges de l'abbaye. Du Plessis, *op. cit.*, t. II, n. 46. Le refus de bénédiction provoqua une scène très vive et l'appel de l'abbé au pape. Touché par une sentence pontificale, incomplète il est vrai (13 janvier 1205), l'évêque invoqua ses droits généraux sur les monastères de son diocèse et obtint gain de cause par un acte du 15 juin 1207, qui parvint à Meaux après sa mort, arrivée le 8 juin, et dont les conditions amenèrent une transaction entre son successeur et l'abbé. Leblond et Lecomte, *Les privilèges de l'abbaye de Rebais-en-Brie*, 1910.

Vis-à-vis de Jouarre, Anseau, entamant la procédure en 1203, n'opposa rien au droit prétendu par l'abbesse sur le clergé et sur le peuple; mais il obtint en 1205, à l'encontre de l'abbesse, la consécration des autels, la bénédiction des églises, l'oblation du voile aux religieuses, l'imposition des pénitences pour les grands crimes, le droit de procuration et de visite; et, à l'égard de la juridiction sur le peuple et le clergé, le droit seulement d'attaquer l'abbesse sur la validité du titre. Du Plessis, *loc. cit.*, n. 203, 204, 207, 208.

Les actes connus de l'administration d'Anseau sont peu nombreux : donations à l'abbaye de Chambrefontaine (1200), fondation de la cure et de la collégiale de La Chapelle-sur-Crécy (décembre 1202). Il donne à l'Église de Meaux l'église rurale de Changis, peut-être pour faire oublier sa rude procédure d'antan (août 1203). Du Plessis, *loc. cit.* n. 206. Il donne à la maison-Dieu de Meaux l'église de Saint-Remy en cette ville, sous réserve du droit de nomination ainsi que du serment d'obéissance par le curé dans la huitaine de sa nomination (mars 1207). Du Plessis, *loc. cit.*, n. 218.

On connaît de lui des échanges de serfs, notamment avec Henry, abbé de Saint-Denis (Arch. nat., K 1518, octobre 1204; dom Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 215), et aussi des libéralités en dehors de son diocèse, par exemple, au profit des quatre marguilliers de l'Église de Paris, auxquels il donne la dime d'Épiais-lez-Louvres en Paris (novembre 1199). Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 305. Mais il témoigna une affection très généreuse à l'abbaye de Barbeau : il lui fit bâtir à ses frais une grange, marnier des terres, planter des vignes, aménager une conduite d'eau au lavoir; il remplit l'armoire de livres et la sacristie d'ornements pontificaux. Aussi, à sa mort, advenue le 8 juin 1207, en cette abbaye même, les religieux inscrivirent une longue notice au nécrologe (Longnon et Molinier, *Obituaires de la province de Sens*, p. 34) et l'inhumèrent en leur église.

Du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, t. I, p. 130, 171-172, 181, 189-190, 199, 206, 230, 555, 741. — Allou, *Chronique des évêques de Meaux*, p. 43-44. — A. de Longpérier-Grimoard, *Notice héraldique... sur les évêques de Meaux*, p. 31-33. — *Gallia christiana*, t. VIII, col. 1618.

M. LECOMTE.

ANSEBERT, évêque d'Autun. En 692, il baptisa Eucher, le futur évêque d'Orléans. Son nom se trouve dans un diplôme de Clovis III en faveur de Saint-Denis (693) et dans deux privilèges datés de 695 et 696 (6 août). Par son testament, rédigé le 5 août 696, nous savons qu'il laissa ses biens à différentes églises et choisit comme lieu de sépulture l'oratoire de Saint-Léger.

M. FALCONNET.

ANSEFRED, évêque de Béziers au ^x^e siècle. Tous les historiens, suivant le *Gallia christiana*, 1739, t. VI, col. 306, ont rayé cet évêque de la liste épiscopale de Béziers. Il figure dans un inventaire des biens de cette Église, collection *Doat*, n. 61, fol. 60 r^o, où l'acte porte la date 1010, et dans le *Livre noir de Béziers*, aux archives départementales de l'Hérault, fol. 250 r^o, où il ne porte pas de date. D'après tous les historiens, Ansefred ne serait qu'une corruption de Matfred, corruption due à une faute de copiste. Cette raison ne nous paraît guère admissible. D'un autre côté, M. A. Molinier, dans son *Catalogue des actes relatifs à l'êvêché de Béziers*, dans *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. V, col. 1421, fixe cet acte à la fin du ^x^e siècle (1077-1092). Cette dernière hypothèse ne nous paraît guère plus heureuse, à cause des caractères diplomatiques de l'acte. Nous croyons qu'Ansefred doit reprendre sa place parmi les évêques de Béziers et très probablement entre Matfred, mort en 1010, et Urbain.

J. ROUQUETTE.

ANSEGAUD, évêque d'Avranches en 853, assista au second concile de Soissons et au second synode de Verberie la même année. Il est mentionné dans un capitulaire de Charles le Chauve et dans une lettre de Loup de Ferrières.

J. Nicole, *Histoire chronologique des évêques... d'Avranches*, Rennes, 1669, p. 12. — P.-A. Pigeon, *Le diocèse d'Avranches*, Coutances, 1888, t. II, p. 328. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 224.

Michel PREVOST.

1. ANSÉGISE (Saint), abbé de Fontenelle. Né vers 770, peut-être près de Saint-Rambert, dans le Lyonnais, il était d'origine franque et, croit-on, de sang royal. Après de bonnes études, il se retira à Fontenelle, dont l'abbé, saint Gervold, précédemment évêque d'Évreux, était son parent, et il y embrassa l'état monastique. Présenté par Gervold à Charlemagne, il reçut d'abord deux monastères à titre d'administrateur, Saint-Sixte près de Reims et Saint-Menge près de Châlons. En 807, il devint abbé de Saint-Germer, au diocèse de Beauvais. Einhardt lui confia l'intendance des bénéfices royaux et aussi plusieurs ambassades. Louis le Débonnaire lui témoigna les mêmes faveurs. En 817, il le nomma abbé de Luxeuil, et, en 823, abbé de Fontenelle. Anségise travailla activement à la restauration morale de ce monastère, s'occupa d'enrichir la bibliothèque et le trésor des vases sacrés. Il possédait ainsi simultanément trois abbayes. Atteint de paralysie en 833, il chargea saint Hildeman, évêque de Beauvais, d'exécuter son testament et de répartir les legs très nombreux, surtout en vases sacrés et en manuscrits, qui constituaient sa très grande fortune. Il mourut le 20 juillet 833.

Anségise est l'auteur d'une des principales et des plus anciennes collections de capitulaires. Il voulut recueillir, comme il le dit lui-même, *per diversorum spatia temporum in diversis sparsim membranulis scripta, quotquot invenire poterat*. *Monum. Germ. hist., Leges*, t. I, p. 272. La collection fut achevée en janvier 827. Elle comprend quatre livres, formés des divers capitulaires, spécialement de ceux de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Sauf quelques erreurs chronologiques, les capitulaires importants sont placés par ordre de dates et de matière; les capitulaires imparfaits ou répétés forment trois appendices à l'ouvrage. Le livre I comprend les capitulaires de Charlemagne sur les matières ecclésiastiques; le livre II, ceux de Louis le Débonnaire sur les mêmes matières; le livre III, ceux de Charlemagne, et le livre IV, ceux de Louis, sur les matières profanes. La première édition, incomplète, est celle de J. Du Tillet, in-12, Paris, 1548; puis vinrent celles de Bas.-J. Hérold, *Originum ac Germanicarum antiquitatum*, in-fol., Bâle, 1557, p. 261-347; Pithou,

Capitularia, in-8^o, Paris, 1588; Baluze, in-fol., Paris, 1677. L'édition de Pertz, *Mon. Germ. hist., Leges*, t. I, p. 272, ne vaut pas celle de Boretius, *Monum. Germ. hist., Capitularia regum Franc.*, 1883, p. 394.

SOURCES : *Gesta abbatum Fontanellensium*, dans d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 263. — Pertz, *Mon. Germ. hist., Scriptores*, t. II, p. 293-300. La *Vita S. Ansegisi*, qui en est extraite, dans *Acta sanctorum O. S. B.*, t. IV, 1^{re} part., p. 630-643. — *Acta sanctorum*, julii t. V, p. 92-100. — P. L., t. XCVII, col. 489; t. CV, col. 733. — TRAVAUX : *Histoire litt. de la France*, 1738, t. IV, p. 509. — *Vies des saints de Franche-Comté*, 1854, t. II, p. 448-455. — Marc. Thévenin, dans *Revue historique*, 1876, t. II, p. 136-182. — Pertz, *Monumenta Germaniae historica, Leges*, 1835, t. I, p. 256-271. — *Bibliotheca hagiographica latina*, 1898, p. 85, 1314. — Holder-Egger, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für all. deut. G.*, t. XVI, p. 803. — Fed. Patetta, dans *Atti accad. scienc. Torino*, 1889-1890, t. XXV, p. 876-885. — A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, 1902, t. I, n. 773.

P. FOURNIER.

2. ANSÉGISE, évêque de Genève. Dans l'ancienne liste des évêques de Genève conservée par le célèbre François Bonivard, se trouve un *Anseginus*. C'est évidemment l'Anségisus qui signa la lettre par laquelle les Pères du concile de Ravenne confirmèrent à Adalgaire (t. I, col. 454), évêque d'Autun, et à son Église la possession du monastère de Flavigny (877). Spon nous a transmis, d'après un manuscrit, l'épithaphe entière d'Anségise. Une partie seulement de l'original fut trouvée dans l'église Saint-Victor, actuellement détruite, avec un fragment portant en caractères semblables la fin du nom d'Anségise : GISVS EPS. Voici le texte (en capitales, la partie qui reste au musée de Genève) :

NON MERITIS PRECOR VT Veniam tribuas miserator,
PRAEVALEAT PIETAS QVod rogital famulus
ET QVICVMQVE LEGIT Concors sit regna polorum.
SIMQVE SVIS PRECIBVS Fullus ubique bonis.
ADSIT ALMIFICVS VICTOR Vincenlius Vrsus.
PERPETVIS VALEAM suppliciiis erui.
ANSEGISVS ERAM Praesul Genevae civitati.
SIS MEMOR IPSE MEI Dominusque sit tui.

M. Besson, *Les évêques de Genève d'Abélénus à Bernard*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1907, t. I, p. 245.

M. BESSON.

3. ANSÉGISE, archevêque de Sens (871-883). Originaire du diocèse de Sens, fils d'Ardrad et de Witlaie, moine de Saint-Pierre-le-Vif et chanoine de Sens, Anségise eut, comme son frère Wala, qui devint évêque d'Auxerre, un rôle important dans les affaires politiques de son temps. Plusieurs missions à Rome, où Charles le Chauve l'avait envoyé soutenir ses intérêts, en 870 notamment, lorsqu'après la mort de Lothaire, roi d'Austrasie, Charles revendiquait la Lorraine, le désignèrent pour les hautes charges ecclésiastiques.

Le 5 juin 871, le clergé de Sens l'appela au siège métropolitain. A la mort de Louis le Jeune, Charles le Chauve chargea Anségise de solliciter pour lui l'empire auprès du pape. L'archevêque eut plein succès et Charles reçut des mains de Jean VIII la couronne impériale le jour de Noël 875. En témoignage de sa gratitude, l'empereur obtint du pape pour l'archevêque de Sens la primatie des Gaules et de Germanie. Ce privilège souleva de vifs débats au concile de Ponthion, tenu en 876. L'empereur Charles, assisté de deux légats du Saint-Siège, y présenta la lettre de Jean VIII et voulut faire reconnaître l'autorité conférée à l'archevêque sénonais. Il existe une double rédaction des actes du concile, les uns affirmant que fut reconnue la primatie d'Anségise, les autres qu'elle fut repoussée. Il est avéré toutefois qu'elle provoqua de véhémentes protestations, sur-

tout de la part de l'archevêque de Reims, Hincmar. Cette opposition du moins semble attester qu'il ne s'agissait pas seulement d'une mission temporaire et d'un privilège personnel, contre quoi les prélats n'eussent probablement pas réclamé, mais bien d'une primatie attribuée à l'Église de Sens.

Anségise reçut en don de Jean VIII des reliques insignes des souverains pontifes saint Grégoire le Grand et saint Léon. Il en fit don à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, qu'il enrichit aussi, par de solennelles translations, des reliques des martyrs saint Sanctien, saint Augustin et sainte Béate, et des corps de quatre pontifes sénonais, les saints Léon, Ursicin, Agrice et Ambroise.

Anségise retourna une dernière fois à Rome, en 876, auprès de Jean VIII, aux prises avec les intrigues de Lambert, duc de Spolète, qui força bientôt le pape à se réfugier en France. Il n'est pas certain que l'archevêque se soit trouvé au concile réuni en 878, à Troyes, par Jean VIII, qui y couronna Louis le Bègue. En 880, il sacra, dans l'église abbatiale de Ferrières, les deux fils de ce prince, Louis et Carloman.

Anségise mourut le 27 novembre 883 et reçut la sépulture dans l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif.

E. CHARTRAIRE.

4. ANSÉGISE, évêque de Troyes (914-970) par la faveur de Raoul, duc de Bourgogne, dont il devint l'aumônier et le chancelier. Il aurait été sacré le 15 mai. Martène, *Anecd.*, t. III, col. 1450. Comme chancelier, il succéda à Abbon, évêque de Soissons, et expédia plusieurs chartes, notamment en faveur de l'abbaye de Cluny (931), du monastère de Tulle (933), de l'église Saint-Pierre de Soissons (934), etc. Dès que Raoul fut monté sur le trône de France, Anségise obtint de lui la restitution, à la basilique Saint-Symphorien d'Autun, de l'église d'Auxey près de Beaune. Deux ans après (en 926), il s'agissait de délivrer la Champagne du fléau des Normands : le prélat fit appel à Richard, comte de Sens, à Gislebert, comte de Dijon, et à Gosselin, évêque de Langres. Ils rencontrèrent l'ennemi auprès de Chaumont en Bassigny. Après un combat opiniâtre les Normands furent mis en fuite, et Anségise fut blessé. Camuzat, *Promptuar.*, fol. 165; Flodoard, *Chronic.*, ad ann. 925.

Dans la suite, l'évêque s'empara de Troyes et y exerça les droits régaliens, abusant ainsi de la faiblesse des derniers Carolingiens, mais pas pour longtemps. En 933, il sollicita et obtint du roi l'abbaye de Saint-Paul de Sens pour Adélar. Quantin, *Cartul. de l'Yonne*, t. I, p. 137.

Louis d'Outremer, qui succéda à Raoul, conserva Anségise pour chancelier, ainsi qu'il paraît par un diplôme en faveur de l'Église d'Autun (936). En 956, l'évêque assistait à un concile tenu dans nous ne savons quelle ville de Bourgogne pour faire restituer certains biens appartenant à l'abbaye Saint-Symphorien d'Autun, accaparés par plusieurs seigneurs de Provence. Robert de Vermandois, comte de Troyes, ayant repris cette ville, Anségise alla demander des secours au roi de Germanie, Otton I^{er}. L'armée allemande, commandée par Brunon, archevêque de Cologne, ravagea les terres de l'archevêque de Sens, Archambaud, mais fut battue à Villiers-Louis, près de Ville-neuve-l'Archevêque. Elle leva le siège de Troyes et reprit la route d'Allemagne. Anségise la suivit, mais un an après (960), l'intervention de l'empereur lui fit rendre son évêché, il dut se contenter de la juridiction spirituelle. Il avait essayé d'unir la seigneurie temporelle de Troyes à la dignité épiscopale, mais en vain.

Anségise accorda à Brunon les reliques de saint Parre, martyr de Troyes. Il mourut en 970, le 28 ou le 31 décembre.

DICTIONNAIRE D'HIST. ET DE GÉOGR. ECCLÉS.

Maillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. III, p. 341. — *Gallia christiana*, t. XII, col. 493-494. — Du Cange, *Glossar.*, t. II, p. 80. — Duchesne, *Histoire des chanceliers... de France*, p. 113-114. — Bouquet, *Recueil des historiens*, t. IX, p. 578-579.

Arthur PRÉVOST.

ANSELIN. Voir ANSELME.

1. ANSELLE, scolastique de Fleury, dans la première moitié du x^e siècle. Il est auteur d'une prose rimée sur la vision qu'un moine avait eue du démon en passant à Reims. Ce poème fut écrit par ordre de saint Odon, abbé de Fleury. Il est octosyllabique, à rimes plates et à assonances, avec pénultième toujours brève et sans élisions. Édité dans *Édéléstand du Ménil, Poésies populaires laïnes antérieures au XII^e siècle*, 1843, p. 200-217; P. L., t. CL, col. 643.

Histoire littéraire de la France, 1742, t. VI, p. 253.

P. FOURNIER.

2. ANSELLE ou **ANCEAU**, chanoine à Notre-Dame de Paris, prit part à la première croisade et devint précenteur de l'église collégiale du Saint-Sépulcre à Jérusalem. C'est à lui qu'on doit de posséder à Notre-Dame la relique de la vraie croix, confiée par lui à Foulques, qui la rapporta en France. Elle fut déposée à Saint-Cloud le 30 juillet 1109 et, le dimanche suivant, 1^{er} août, à Notre-Dame. On a de lui deux *Epistolae ad ecclesiam Parisiensem de parte S. Crucis Parisios translata*, publiées dans *Gallia christiana*, 1744, t. VII, *Instrum.*, col. 44-46; P. L., t. CLXII, col. 729-732. Dans la première, l'auteur explique comment il a obtenu cette relique; dans la seconde, il répond aux questions des chanoines de Notre-Dame qui s'étonnaient de ne recevoir qu'un fragment complètement séparé du reste et fait l'historique des reliques de la vraie croix depuis sainte Hélène, avec l'énumération des fragments qui existent, à sa connaissance.

Lebeuf, *Dissertation sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. III, c. V-IX. — Du Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, 1665, t. II, p. 726. — *Histoire littéraire de la France*, 1756, t. X, p. 400-403. — Rohault de Fleury, *Mémoire sur les instruments de la Passion*, 1870, p. 57, 107-111. — A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, 1902, t. II, n. 103.

P. FOURNIER.

ANSELLIN DE POMMARD, cinquante-septième évêque d'Autun, de 1245 à 1253. Ce prélat naquit à Pommard (Côte-d'Or) vers la fin du XII^e siècle. Doyen du chapitre, dès l'an 1229, Ansellin fit preuve de sagesse et introduisit dans ce corps d'utiles réformes.

À l'occasion de pourparlers engagés entre l'Église d'Autun et le duc de Bourgogne Hugues IV, le doyen montra ses qualités d'administrateur et, en 1245, il succéda à Guillaume de Vergy sur le siège épiscopal d'Autun. Ansellin fut un prélat distingué par sa piété et son zèle à poursuivre les abus. Témoin du relâchement où étaient tombés les monastères de son diocèse, il se plaignit au pape Innocent IV de ce que les abbés et prieurs n'entretenaient pas dans leurs bénéfices un nombre suffisant de religieux pour célébrer dignement le service divin. Le souverain pontife lui adressa, en juillet 1250, un bref qui l'autorisait à contraindre par les censures ceux qui ne proportionneraient pas le nombre des religieux au revenu des fondations. En 1252, le 28 décembre, une nouvelle lettre d'Innocent IV lui ordonna de faire observer aux religieux de l'ordre de Saint-Benoît les règlements faits par le pape Grégoire IX pour la réforme de leur ordre.

On se souvient aussi du rôle d'arbitre joué par ce prélat entre l'abbé de Cluny et Jean, seigneur de Châtillon en Bazois et de La Roche-Milay, qui s'était rendu coupable de violation des franchises du cloître; sa médiation eut un succès complet.

III. — 15

L'abbaye de La Bussière reçut d'Ansellin par une charte spéciale de très nombreux privilèges.

Le nécrologe de l'Église d'Autun annonce sa mort au 1^{er} avril 1253. Par testament, il laissa sur son domaine d'Échevronnes un somme de cent livres de rente pour son anniversaire et chargea ses héritiers de remettre à l'Église d'Autun quatre cents livres dijonnaises. Il fut inhumé à Saint-Jean de la Grotte, sous une tombe élevée au côté droit de l'autel.

Gagnarre, *Histoire de l'Église d'Autun*, 1774, p. 127-128. — Michaud, *Biographie de la Côte-d'Or*, t. I, p. 19-21. — De Charmasse, *Cartulaire de l'Église d'Autun*, t. I, p. 266-268; t. II, p. 148-160. — *Gallia christiana*, t. V, col. 401-402.

J. GAZIN-GOSSEL.

1. ANSELME (Saint), abbé de Lérins, dans la seconde moitié du V^e siècle. Dans sa *Chronol. sanct. et alior. vir. illustr. ac abbat. sacr. ins. Lerin.*, Lyon, 1613, t. II, p. 81, Vincent Barral dit qu'on ne sait rien de lui, sinon qu'il est inscrit comme confesseur dans quelques martyrologes à la date du 18 novembre. Mais l'abbé E. Tisserand, dans sa *Chronol. des abbés de Lérins* (*Mém. de la Soc. des sc. nat. de Cannes*, 1873, t. III, p. 31), nous apprend, sans toutefois indiquer les sources de cette information, qu'Anselme fut à la tête de l'abbaye de Lérins de 460 à 476 et que « sous son administration vécut à Lérins saint Antoine Cyrus, né à Valéria, sur le Danube, et neveu de Constance, évêque de Lorch en Norique ».

L. CLUGNET.

2. ANSELME (Saint), évêque de Bomarzo en Étrurie. Il est qualifié de *Maenensis*, étant né dans une localité de Toscane, entre Bomarzo et Falisque, que certains appellent Mugnon; peut-être Maenza. Ayant été désigné pour l'épiscopat par une voix d'en-haut, il fut installé malgré sa résistance et reçut le don des miracles, dont il aurait fait parfois un curieux usage, ainsi le jour où, dit-on, il renferma le diable dans un vase plein d'eau en le couvrant avec un coussin. Lors de l'invasion gothique, il alla au-devant de Totila, qui le fit emprisonner, puis le délivra, les soldats qui le gardaient ayant été miraculeusement punis. Ce trait date l'épiscopat d'Anselme du milieu du VI^e siècle. Il mourut après avoir exhorté les clercs de Bomarzo, et fut enseveli dans l'église Sainte-Marie. Sa fête est célébrée le 24 avril.

Acta sanctorum, apr. t. III, p. 318. — *Analecta bollandiana*, t. II, p. 270-278 (Vie plus détaillée, postérieure à l'occupation lombarde). — Gams, *Series episcoporum*, p. 767.

R. AIGRAIN.

3. ANSELME, évêque de Crémone de 610 à 632. Originaire de cette ville, formé par son prédécesseur Didier, de Modène, il eut une administration remarquable. D'après une inscription (d'ailleurs fautive) rapportée par Cappelletti, il aurait béni l'église Sainte-Lucie de Crémone, le 28 octobre 623.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 581. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1846, t. XII, p. 128.

F. BONNARD.

4. ANSELME (Saint), abbé de Nonantola, était le frère de Giseltude, épouse d'Astolphe, roi des Lombards. Avec le titre de duc de Frioul, il fit la guerre et travailla longtemps pour le royaume de son beau-frère. En 750 (date admise par Mabillon), il fonda au sud de Modène un monastère à Fanianum, avec un hôpital, puis en 752 le monastère de Nonantola, où il établit un autre hôpital. En 753, au cours d'un voyage à Rome avec Astolphe, il reçut d'Étienne II (la Vie dit: d'Adrien II, ce qui est un anachronisme, corrigé par Mabillon) la cuculle et la crosse, ainsi que des privilèges et des reliques de saint Silvestre; le monastère fut alors dédié à ce saint, après l'avoir été à sainte Marie et à saint Benoît. En réalité, Astolphe

ayant assiégé et pillé Rome en 756 du côté de la voie Salaria, où se trouvait le corps de saint Silvestre, il est fort possible que le corps saint ait été tout simplement volé, et que le diplôme de concession soit fictif. Un second privilège d'Étienne et un d'Astolphe sont des faux. D'après le catalogue des abbés de Nonantola, Anselme fut exilé au Mont-Cassin par Didier, successeur d'Astolphe, et remplacé dans sa charge pendant sept ans par le prêtre Valentin. Sa Vie lui attribue d'autres fondations, près de Vicence; on lui a même prêté la fondation, en 780, de Sainte-Justine de Padoue, mais les écrivains padouans l'ignorent. Il mourut en 803, après cinquante ans d'abbatiate, ayant annoncé à l'avance le jour de sa mort.

La Vie de saint Anselme, incomplètement publiée par les hollandistes, qui jugeaient remplie d'impossibilités la partie consacrée aux reliques de saint Silvestre, a été donnée intégralement par Mabillon, qui la juge postérieure de peu à la mort du saint, et plus récemment par les *Monumenta Germaniae historica* et par M. Bortolotti. Elle est citée dans un catalogue qui s'arrête à 1037 et ne doit guère remonter au delà. Tous les documents sur les origines de Nonantola étant à peu près de la même époque, on s'est demandé s'ils ne seraient pas dus à un même auteur, à quelque moine jaloux de la gloire de son monastère. *Analecta bollandiana*, t. XI, p. 197-198. Il est curieux de noter que, d'après le biographe, Anselme avait défendu qu'on écrivit son histoire.

Acta sanctorum, mart. t. I, p. 263-265, 891-892. — Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Benedicti*, saec. IV, t. I, p. 3-14. — Pagi, *Critica in Ann. Baronii*, Anvers, 1705, t. III, p. 276, 284, 285, 438. — *Monum. German. historica, Script. rerum Langobard.*, p. 208-209, 503, 566-571. — Bortolotti, *Monum. stor. patr. provinc. Moden.*, Agiogr. II, *Antica vita di S. Anselmo, abate di Nonantola con appendici ed illustrazioni*, Modène, 1892; *Poscrita*, *ibid.*, 1892. — Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, p. 84-86.

R. AIGRAIN.

5. ANSELME (1^{er}), dit *Bilio* (d'après U. Chevalier), cinquantième archevêque de Milan, gouverna le diocèse environ cinq ans et mourut un 11 mai, d'après les catalogues épiscopaux (813-818). Son prédécesseur, Odelbert, étant mort vers 812 ou 813, on peut conjecturer la date de ses débuts. Un seul fait marque d'ailleurs son court pontificat: il fut des évêques qui prirent part à la révolte de Bernard d'Aquitaine contre son oncle, l'empereur Louis le Pieux (fin 817), révolte qui finit par une sentence de mort prononcée contre les coupables, à Aix-la-Chapelle, après Pâques 818. Mais l'empereur gracia les évêques et les condamna à la déposition et à la relégation dans un monastère. Anselme fut enseveli à Saint-Ambroise de Milan. Tout le reste de sa vie est incertain, l'année de sa mort comme les dernières circonstances. Giuliani, *Memorie di Milano*, Milan, 1760, t. I, p. 102, considère le 11 mai 818 comme la date de sa déposition, qui aurait été celle de sa mort civile. Saxius en conclut qu'il fut parmi les prélats que Louis le Pieux restaura dans leur dignité à la diète de Thionville, en 821, et qu'il revint mourir à Milan (le 11 mai 822, d'après Chevalier).

Acta sanctorum, maii t. VII, p. LXI, LXX. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, Lombardia*, Florence, 1911, t. I, Milano, p. 38, 39, 314-315. — Jos. Ant. Saxius, *Archiepisc. Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. I, 2^e part., p. 276-278.

P. RICHARD.

6. ANSELME, évêque de Limoges en 869. Il rassemblait chaque année les prêtres de son diocèse dans des synodes tenus à Limoges. On signale en particulier le synode de l'année 897, pendant lequel il signa, le second jour des nones de novembre, la charte contenant la donation de l'église de Favars (Corrèze) à

l'abbaye de Beaulieu en Limousin. Son nom se trouve parmi les signataires du concile de Ponthion de 876. *Mon. German. hist., Capitularia*, t. II, p. 349. Il mourut le 9 février 898, et fut inhumé à Limoges dans l'abbaye de Saint-Martial.

Pouillé historique du diocèse de Limoges, p. 35. — *Gallia christiana*, t. II, col. 508. — M. Deloche, *Cartulaire de Beaulieu*, chartes XIII, CLXX.

A. LECLER.

7. ANSELME (II), successeur d'Ansbert et cinquante-sixième archevêque de Milan (882-896), gouverna quatorze ans, six mois et vingt-deux jours, d'après les catalogues épiscopaux, et aurait commencé son pontificat en février ou mars 882; son successeur Landolphe était en fonction en octobre 896. Un de ses diplômes, en faveur de l'abbaye de Saint-Ambroise (permettant aux moines entre autres faveurs d'élire librement leur abbé) est daté de la onzième année de son pontificat, de la seconde de l'empereur Guy de Spolète, par conséquent début 893, l'indiction onzième qu'il marque étant celle de cette année. D'ailleurs dès le mois d'août de l'année 882, Jean VIII lui confirmait les privilèges de son église et lui donnait diverses nouvelles. Jaffé, *Regesta*, n. 3382. Dans les compétitions qui se renouvelaient à chaque instant pour la royauté d'Italie, il se prononça en faveur de Bérenger, duc de Frioul, qu'il couronna à Pavie en janvier ou février 888, mais dès la fin de l'année il se tourna du côté de Guy, duc de Spolète, auquel il resta désormais fidèle, et dont il obtint diverses faveurs. Cf. *Archivio storico lombardo*, 1900, 3^e série, t. XII, p. 13. Enfin il provoqua et encouragea le travail de droit canonique appelé *collectio Anselmo dicata*, de la lettre de dédicace que les collecteurs mirent en tête. Il en existe des copies non imprimées, en divers pays, et le sommaire, avec la lettre de dédicace, a été publié, dans *P. L.*, t. LVI, col. 315-316.

Même biographie que ci-dessus : Savio, *op. cit.*, p. 38-39, 342-344. — Saxius, *op. cit.*, p. 310-313. — *Archivio storico lombardo*, 1901, 3^e série, t. XVI, p. 356.

P. RICHARD.

8. ANSELME (I^{er}), évêque d'Aoste, paraît être d'origine valdôtaine. Son père s'appelait Bovo. Il passa ses jeunes années à Aoste, auprès des chanoines de la collégiale Saint-Ours, qui prirent soin de son instruction. Il fut même attaché à cette église comme chanoine. Élevé à l'épiscopat, il garda une vive reconnaissance pour l'église qui avait abrité ses jeunes années. Comme l'ancienne église tombait en ruines, il la reconstruisit à neuf sur le même emplacement. C'est celle qui, en partie transformée, se voit encore aujourd'hui.

Le nom de cet évêque est cité dans deux chartes de l'année 921. Une autre charte, de 923 (la plus ancienne charte valdôtaine qui ait été conservée), est un acte passé devant l'église Sainte-Marie, cathédrale d'Aoste, en présence de Rodolphe, roi d'Italie et de Bourgogne, par lequel Anselme, évêque et comte d'Aoste, dota les chapitres de la cathédrale et de la collégiale d'Aoste de diverses pièces de terre. La dignité de comte lui fut conférée, selon certaines conjectures, en 923 par le roi Rodolphe II, pour lui témoigner sa reconnaissance. Ce fut un titre personnel, car on ne voit pas les successeurs immédiats d'Anselme figurer comme comtes d'Aoste.

L'année précise de la mort d'Anselme I^{er} n'est pas connue; elle ne fut probablement pas postérieure à l'an 940. Anselme voulut être inhumé dans sa chère église collégiale, auprès du tombeau de saint Ours.

J.-A. Duc, *Hist. de l'Église d'Aoste*, 1901, t. I, p. 225-239. — Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia. Il Piemonte*, Turin, 1898, p. 83-84.

FR. IEHL.

9. ANSELME, évêque d'Orléans (912-938). Anselme occupait le siège d'Orléans dès l'année 912, ainsi que le démontre un diplôme donné cette même année par le comte Robert pour l'abbaye de Marmoutier.

Anselme reçut de la munificence du roi Raoul les terres de Trainou, de Loury et de Cléchy et il en transmit la propriété au chapitre d'Orléans.

Grâce sans doute à ses démarches auprès de Hugues, comte de Paris et marquis d'Orléans, l'église de Saint-Samson, desservie par des chanoines, reçut les reliques de son saint patron et les chanoines obtinrent en don l'abbaye de Saint-Symphorien, avec les deux petites églises de Sainte-Lée et de Saint-Sulpice. Ces donations sont de l'année 930 et, la même année, nous trouvons la signature d'Anselme sur les lettres qui accréditent l'abbé Hugues près l'église Saint-Martin, à Tours.

Anselme fit le voyage de Rome et obtint du pape Léon VII (9 janvier 938) une bulle en faveur de son église et des monastères de son diocèse.

Gallia christiana, t. VIII, col. 1417. — *Bulletin de la Société historique de l'Orléanais*, t. VII, p. 336. — Pelletier, *Les évêques d'Orléans*, p. 36. — Duchâteau, *Histoire du diocèse d'Orléans*, p. 80.

A. RIGUET.

10. ANSELME (II), évêque d'Aoste en 988, appartenait à une noble famille de la Bourgogne transjurane. Son père, un des principaux personnages du royaume, s'appelait aussi Anselme et sa mère Aldvige. Il eut pour frère germain Burchard, archevêque de Vienne, et pour frère utérin Burchard, archevêque de Lyon.

L'épiscopat d'Anselme marque une époque glorieuse pour le diocèse d'Aoste et répand un certain jour sur l'histoire du pays.

Ce prélat assista, en 994, au concile d'Anse, ci-dessus, col. 443. La présence de l'évêque d'Aoste aux conciles d'Anse constitue un argument en faveur de la souveraineté du roi de Bourgogne à cette époque dans la vallée d'Aoste.

Anselme régissait comme seigneur temporel le comté d'Aoste. En 1002, il donna, avec son père Anselme, et plusieurs évêques et seigneurs, son consentement à l'acte de Rodolphe III de Bourgogne approuvant une donation au monastère de Romainmotier. Tous ces seigneurs sont appelés « princes du royaume ».

Burchard, archevêque de Lyon, ayant été nommé prévôt commendataire de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, s'occupa des intérêts de ce monastère et parvint à l'établir sur un bon pied. Il fut secondé dans son œuvre de restauration par Anselme, qui fut, dès 1002, élu prévôt commendataire de la maison, tandis que Burchard continuait à en faire les fonctions d'abbé.

En 1025, Anselme III assista à un autre concile d'Anse, et mourut vraisemblablement en cette même année.

J.-A. Duc, *Hist. de l'Église d'Aoste*, Aoste, 1901, t. I, p. 266-283. — Cf. P.-E. Duc, *Annuaire du diocèse d'Aoste*, 1900, p. 15.

FR. IEHL.

11. ANSELME (III), évêque d'Aoste en 1050, mentionné dans la liste chronologique des évêques d'Aoste dressée par Aubert (*La vallée d'Aoste*, Paris, 1860, p. 270), ne nous est connu que par un contrat de vente passé en 1051. Ce prélat est d'une existence douteuse.

J.-A. Duc, *Hist. de l'Église d'Aoste*, Aoste, 1901, t. I, p. 312.

FR. IEHL.

12. ANSELME, moine à Saint-Remi de Reims sous Hérimar. Ils'y trouvait déjà en 1049, lorsque l'église en fut consacrée par Léon IX, et y était encore en 1056, quand Gervais, ancien évêque du Mans, fut devenu archevêque de Reims. Il a composé, entre 1055 et 1056, l'*Historia dedicationis basilicae S. Remigii apud Remos*, que Sigebert de Gembloux, *De scriptoribus ecclesiasticis*,

n. 152, nomme encore *Itinerarium papae Leonis IX anno 1049 in Galliam*. Ce récit, « écrit avec soin, mais de style affecté » (A. Molinier, *loc. infra cit.*), raconte la construction de l'église, le voyage du pape, la tenue du concile, la consécration de l'édifice ainsi que les miracles opérés depuis la dédicace. C'est un tableau net et circonstancié d'une grande fête religieuse au XI^e siècle. Publié d'abord incomplètement et sans nom d'auteur par Baronius, *Annales*, t. XI, p. 1055-1070, ce récit l'a été d'une façon plus complète par dom Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 88-104; *Acta sanctorum*, octob. t. I, p. 176. Mabillon améliora le texte, dans *Acta sanct. ord. S. B.*, t. VIII, 1^{re} part., p. 711-727; P. L., t. CXLII, col. 1415-1440. Extraits dans *Recueil des histor. des Gaules*, t. XI, p. 463-467.

Histoire litt. de la France, 1746, t. VII, p. 477-479; reproduit dans P. L., t. CXLII, col. 1409-1412. — A. Denis, *Recherches bibliographiques sur les auteurs qui ont écrit sur la Champagne*, Châlons-Paris, 1870, col. 3-4. — A. Molinier, *Sources de l'hist. de France*, 1902, n. 1419.

P. FOURNIER.

13. ANSELME, évêque de Verceil (1124-1132), ex *Advocata gente*, succéda, après le concordat de Worms, à une longue série d'évêques intrus et schismatiques, omnes excommunicati a romana Ecclesia. Il reste de lui une donation, datée de 1124, en faveur des chanoines de Saint-Étienne de Biella, qui avaient embrassé la vie commune régulière.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1720, t. IV, col. 778. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, t. XIV, p. 385. — Gregory, *Vercell. letter.*, 1819, t. I, p. 217. — Orsenigo, *Vercelli sacra*, 1909, p. 10. — Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, il Piemonte*, 1899, p. 476.

F. BONNARD.

14. ANSELME, abbé de Gembloux. Entré de bonne heure à l'abbaye de Gembloux, il y trouva un de ses parents, le moine Guérin, qui lui servit de maître et de modèle. Anselme fut maître des novices à Hautvillers et à Lagny. De retour à Gembloux, il fut chargé du soin de la bibliothèque. Nommé abbé en 1113, il remplit avec énergie, malgré sa faible santé, les devoirs de sa charge. Tout en veillant aux intérêts matériels de l'abbaye, il continua à s'intéresser aux études et à la bibliothèque du monastère. Il rétablit la régularité au prieuré du Mont-Saint-Guibert, où il fit construire une église (1123), dotée de privilèges par Geoffroi le Barbu, duc de Brabant. Il mourut le 22 février 1137. Anselme est surtout connu par la continuation qu'il a laissée du *Chronicon* de Sigebert de Gembloux. Elle va de 1112 à 1135 et rapporte les événements au jour le jour, faisant une très grande place aux faits extraordinaires. *Monum. Germ. histor.*, t. VI, p. 375-385; P. L., t. CLX, col. 239-258.

Gesta abbatum Gemblacensium, dans *Monum. Germ. hist.*, t. VIII, p. 551-554; cf. d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 769. — *Gallia christiana*, t. III, col. 559. — Fabricius-Mansi, *Bibliot. med. et infim. aet.*, t. I, col. 106. — *Biographie nationale* (de Belgique), t. I, col. 328-329.

U. ROUZÈS.

15. ANSELME, cardinal (1127-1144), chanoine régulier de San Salvatore Cieladéro, à Pavie, d'après Panvinus, Ciacconius, etc., fut créé par Honorius II cardinal-prêtre de San Lorenzo in Lucina aux quatre-temps de décembre 1127, et signa un acte du même pape le 7 mai 1128. Électeur et partisan d'Innocent II (ci-dessus), ANACLET II, t. II, col. 1410, il fut constamment à ses côtés et souscrivit ses actes du 7 août 1130 au 21 juin 1141. En 1131, on le trouve légat du pape en Allemagne. Hauck, *Deutschlands Kirchengeschichte*, t. IV, p. 160, note 7. Il ne parut pas aux conclaves de Célestin II et de Lucius II, mais sa dernière intervention dans la chancellerie pontificale daterait du 16 mai 1144; alors qu'au dire de Ciacconius il aurait ratifié

une bulle en faveur de l'évêque de Piacenza. En tout cas, son successeur au titre de Saint-Laurent in Lucina débuta le 26.

Ciacconius-Oldoinus, *Res gestae... cardinalium*, t. I, col. 966-967. — Cardella, *Memorie storiche intorno ai cardinali*, t. I, 1^{re} part., p. 281. — Jaffé, *Regest.*, t. I, n. 823, 840; t. II, n. 7.

P. RICHARD.

16. ANSELME, évêque latin de Bethléem-Ascalon en Terre Sainte (1128-1145), appelé aussi Anselin. On le confond quelquefois (comme Riant) avec son prédécesseur Aschetin ou Anselin (Aselinus, Aschetinus), premier évêque de Bethléem, d'abord chanoine-chantre de la cathédrale, qui fut pourvu par Pascal II (1110-1125), puis figura au concile de Naplouse et à la bataille d'Ybelin en 1123. Tous deux étaient chanoines augustins; tous deux figurent dans nombre d'actes de l'époque. Ces pièces établissent qu'Anselme résida en Terre Sainte pendant la période marquée pour son pontificat. Il assista au synode qu'ouvrit à Antioche le cardinal-légat Albéric, évêque d'Ostie (ci-dessus, t. I, col. 1408), 30 novembre 1140. A la fin de l'année 1142, il fut envoyé par le roi de Jérusalem, Foulques, en ambassade à l'empereur Manuel Comnène, qui se trouvait alors à Antioche, et voulait faire le pèlerinage des Lieux saints. C'est à lui que l'évêque de Savone, Ardizio, fit donation de l'église de Sant'Amprosio de Varazza dans son diocèse, le 27 janvier 1129 ou 1139, en le nommant *Anselin*. Nous le trouvons encore à Jérusalem le 12 août 1145. Son successeur Gérard figure en mai 1148 au parlement d'Acre.

Gallia christiana, t. XII, col. 687-688. — Comte Riant, *Études sur l'histoire de l'église de Bethléem*, Gênes, 1889, t. I, p. 12 et note 2, 18-19, 131-133. Abondante littérature.

P. RICHARD.

17. ANSELME, fils de Burgundius et de Richeza ou Richera, sœur de saint Anselme de Cantorbéry. Il était né, semble-t-il, en Italie, dans la région d'Aoste. Ses parents, ayant perdu leurs autres fils en bas-âge, avaient fait du jeune Anselme un oblat, et sa piété, comme la leur, était fort édifiante. Son oncle, au cours de ses nombreux passages à Lyon pendant son exil, l'avait auprès de lui et en recevait grande satisfaction. Le saint archevêque eut soin du jeune homme pendant le pèlerinage de Burgundius aux Lieux saints. Il en parle à plusieurs reprises dans ses lettres. En quittant ses parents, Anselme fut gravement malade, mais guérit. L'archevêque ne pouvait garder toujours son neveu auprès de lui; il le confia aux soins des moines de Christ-Church, à Cantorbéry et spécialement au pieux Ernulphe. Anselme étudia sous un maître nommé Gualterus, en compagnie d'un certain Théodore. Son oncle lui recommandait fréquemment l'étude, et plus encore la vertu. En particulier, il lui conseillait de s'appliquer à la grammaire, à la prose plus qu'aux vers, et de parler latin toutes les fois qu'il le pourrait. Richera, devenue veuve, avait été recueillie au monastère de Marchiennes, sur la recommandation de saint Anselme; son fils eût désiré vivement la prendre avec lui, mais l'archevêque ne put l'obtenir de l'abbé de Cluny, de qui dépendaient les religieuses de Marchiennes. Tous ces détails nous sont connus par des lettres du saint, III, 43, 66, 67, 77; IV, 31, 52, 114, P. L., t. CLIX, col. 76, 104, 105, 115, 217, 230-231, 261. Eadmer, le compagnon et futur biographe de saint Anselme, aimait beaucoup Anselme le jeune, d'après une de ces lettres; et Eadmer témoigne lui-même qu'en Angleterre le jeune Anselme, quoique étranger, se fit aimer comme un enfant du pays. C'est à cet Eadmer que nous devons une partie de nos renseignements sur la carrière d'Anselme après la mort de son oncle. Il devint abbé de Saint-Sabas, à Rome, et familier du pape Pascal II. Il s'employa à faciliter

la mission des moines et clercs anglais envoyés à Rome pour solliciter le pallium en faveur de Raoul, archevêque de Cantorbéry, et ce fut lui qui remit le pallium à Raoul, le dimanche 27 juin 1115. Anselme revint en 1116 comme légat de Pascal II, accrédité par une double lettre auprès des évêques et du roi Henri. Voir la lettre du 24 mai, adressée aux évêques, dans P. L., t. CLXII, col. 407, ou dans Wilkins, *Concilia Britann. et Hibern.*, t. I, col. 377. Mais les résistances vinrent de tous les côtés; Raoul de Cantorbéry fut envoyé à Rome pour faire rapporter cette nomination, jugée contraire aux coutumes du royaume. Henri I^{er} résidait alors à Rouen, et Anselme y fut retenu, traité avec honneur par le roi, mais ne pouvant remplir sa mission. Pascal II mourut, puis son successeur Gélase II, avant qu'Anselme eût été autorisé à passer en Angleterre pour y tenir des conciles et faire cesser les abus. Sa mission prit fin, avant d'avoir pu être remplie, sous Calixte II. Eadmer, *Historia novorum*, v, P. L., t. CLIX, col. 492-494, 497, 500, 505.

En 1120, Anselme fut élu abbé de Saint-Edmond (Edmundsbury, comté de Suffolk). C'est à son séjour à Saint-Edmond que se rattache son meilleur titre de gloire, la part qu'il prit à l'établissement en Angleterre de la fête de l'Immaculée-Conception. Osbert de Clare, prieur de Wenlock, lui écrivait vers 1128 : *In multis locis celebratur ejus vestra sedulitate festa conceptio*. Thurston et Slater, *Eadmeri Tractatus de conceptione S. Mariae*, append. A, p. 54. Ce témoignage est confirmé par une notice biographique publiée par le P. Thurston, *loc. cit.*, p. 104, et par le cartulaire d'Edmundsbury (xiv^e s.; Harleian library, ms. 1005, fol. 207-208). Non que la fête de la Conception ait été inconnue en Angleterre avant lui; mais l'invasion normande avait fait réformer le calendrier saxon où elle avait sa place; et les soins d'Anselme la remirent en honneur. Peut-être avait-il connu cette dévotion à Saint-Sabas, ancien monastère grec où cette fête devait être célébrée avant sa venue comme abbé. Dans la lettre déjà citée, Osbert demandait à Anselme de s'entendre avec d'autres partisans de la fête, Gilbert l'Universel, évêque de Londres, et Hugues, abbé de Reading, pour venir à bout de l'opposition des évêques Roger de Salisbury et Bernard de Saint-David. Un concile tenu à Londres en 1127 ou 1129 aurait établi la fête, si l'on en croit une recension des Annales de Tenkesbury; mais cette information est suspecte, et nous savons seulement que les adversaires de la fête profitèrent d'une réunion conciliaire pour la faire supprimer. Anselme aurait contribué d'une autre manière à la diffusion de la fête et de la doctrine de l'Immaculée-conception, s'il était, comme on l'a cru longtemps, l'auteur du *Tractatus de conceptione sanctae Mariae* rejeté par Gerberon parmi les *spuria* de saint Anselme, P. L., t. CLIX, col. 301-318 (réédité par Thurston et Slater, Fribourg-en-B., 1904); mais les travaux du P. Thurston ont rendu indiscutable l'attribution à Eadmer.

Sur la fin de sa vie, Anselme devint évêque de Londres. Il mourut le 11 janvier 1148.

V. de Buck, *Osbert de Clare et l'abbé Anselme, instituteurs de la fête de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge dans l'Église latine*, dans les *Études*, 1860, t. II, p. 64-97, 545-589. — Ch. de Rémusat, *Saint Anselme de Cantorbéry*, p. 243. — Vacandard, *Revue des questions historiques*, 1897, t. XVII (LXI), p. 160-180; *Études de critique et d'histoire religieuse*, 3^e série, p. 229-234. — Noyon, *Les origines de la fête de l'Immaculée-Conception en Occident*, dans les *Études*, 1904, t. C, p. 769-774; art. *Immaculée-Conception*, dans le *Dict. apologet. de la foi cathol.*, Paris, 1914, t. III, col. 252-254. — E. Bishop, dans *Downside review*, 1886, t. V, p. 118. — B. Wolff, *Abt Anselm und das Fest des 8 December*, dans *Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner- und dem Cistercienser-Orden*,

1885, t. I, p. 21 sq.; 1886, t. II, p. 108 sq. — Le Bachelet, *L'Immaculée-Conception*, t. II, p. 21-24. — Thurston, *Abbot Anselm of Bury and the Immaculate Conception*, dans *The month*, juin 1904. — Thurston et Slater, *Eadmeri tractatus*, édition citée dans le corps de l'article.

R. AIGRAIN.

18. ANSELME, évêque d'Havelberg (1129-1155) et archevêque de Ravenne (1155-1158), margrave de Brandebourg et frère d'Albert l'Ours. On n'est pas fixé sur le lieu de son origine: certains en font un Lorrain, d'autres un Italien, d'autres enfin un Rhénan. Il fit ses études théologiques sous la direction de Raoul de Laon et fut l'un des premiers disciples de saint Norbert, qui l'attira à Magdebourg et le sacra évêque d'Havelberg (dans le Brandebourg actuel), en 1129. Mais son évêché étant dévasté par les Slaves ou Wendes du nord, Anselme resta auprès de l'évêque de Hildesheim, puis à la cour de l'empereur, et ne prit possession de son diocèse qu'en 1131, lorsque Lothaire II eut soumis les insurgés. En 1133, il accompagne Lothaire en Italie et, au retour, assiste au synode de Mayence (18 octobre 1133); l'année suivante, il préside les funérailles de saint Norbert (6 juin 1134). Anselme vécut la plupart du temps à la cour impériale et fut envoyé en 1135, ou au commencement de 1136, en ambassade à Constantinople. Il profita de ce séjour pour défendre l'Église de Rome contre les attaques des évêques de la cour de Byzance et soutint (avril 1136; la première conférence eut lieu le 10 avril) plusieurs discussions publiques contre Nicéas, archevêque de Nicomédie, et contre Basile d'Achrida (cf. Schmidt, *Des Basilii aus Achrida, Erzbischof von Thessalonich* (1145) *bisher unedirt Dialogue*, München, 1901), archevêque de Thessalonique. En 1150, à la demande d'Eugène III, il publia un résumé de ces discussions sous le titre de *Dialogorum adversus graecos libri II* (publiés pour la première fois par d'Achery, *Spicilegium*, t. XIII, [p. 161 sq. de l'édition de 1723]; on en trouvera l'analyse dans Cellier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, t. XIV), qui sont une preuve de ses profondes connaissances théologiques et du courage avec lequel il met à nu les abus qui régnaient alors dans l'Église. A son retour de Constantinople (1136), il trouva son diocèse de nouveau dévasté par les Wendes et sa cathédrale détruite par les fils de Wirkind, ancien burgrave d'Havelberg. Ayant accompagné Lothaire dans son second voyage en Italie (août 1136), Anselme séjourna quelque temps à la cour d'Innocent II, et ne reentra dans son évêché qu'en 1142. En 1144 (d'après quelques auteurs, Kreusch, *Kirchengeschichte der Wendenländer*, p. 135, en 1151), il aurait érigé le chapitre d'Havelberg, qu'il donna aux prémontrés. La même année, eut lieu la fondation de l'abbaye des prémontrés de Jérichow, près Tangermünde, sur l'Elbe, avec le concours d'un chanoine de Magdebourg, Hartwig de Stade, plus tard archevêque de Brême. En 1146 (Noël), nous le trouvons à Spire. C'est à cette époque qu'il faut probablement placer le miracle que saint Bernard opéra en sa faveur. Il prit ensuite part, en qualité de légat du pape, à la croisade organisée contre les Wendes (1147). La croisade terminée, Anselme rentra à Havelberg, transporta l'abbaye de Jérichow dans un endroit plus favorable et lui céda l'administration de l'archiprêtre situé entre l'Elbe, la Stremme et la Havel (1147). Cf. P. L., t. CLXXXVIII, col. 1618. Il fit venir des colons des Pays-Bas, afin de repeupler ces régions dévastées, auxquels l'empereur Conrad accorda, en 1150, l'exemption des impôts et redevances. Au retour de Conrad de l'Orient, Anselme tomba en disgrâce pour des motifs inconnus (mai 1149). L'évêque se livra alors aux devoirs de sa charge pastorale et à la culture des sciences ecclésiastiques. En 1144, il se rend à Tusculum auprès d'Eugène III, et prend part aux discussions doctrinales

avec les théologiens grecs. De retour à Havelberg, il s'occupa de la reconstruction de la cathédrale. L'avènement de Frédéric Barberousse le rendit à la vie politique (1152), aussi le rencontrons-nous au mois de mai à la diète de Mersebourg. La même année, il prit part au traité conclu à Rome entre Eugène et Barberousse. Il se fit, et avec lui d'autres évêques, vertement semoncer par le pape (1152), parce qu'il défendait mollement les droits de l'Église contre les empiètements de l'empereur. Très en faveur auprès de Frédéric, il fut envoyé (septembre 1153) à Constantinople demander la main de la princesse Marie. Rentré en Allemagne, en 1155, il fut élu la même année, grâce à l'intervention de l'empereur, archevêque de Ravenne. Frédéric le nomma exarque de Ravenne, ce qui explique pourquoi Anselme prend, dans les actes officiels, le titre non seulement d'archevêque, mais aussi d'exarque. Il fut assez heureux pour réconcilier Frédéric avec le pape, brouillés au sujet de la question de l'étrier. Il suivit ensuite l'empereur dans sa seconde expédition contre Milan et c'est pendant le siège de cette ville qu'il mourut (12 août 1158). *L'Anselmus Hamelburgensis* de Baronius (ad an. 1149, n. 3) n'est autre qu'Anselme d'Havelberg; Baronius s'inspire très probablement d'Otto de Freising (*op. cit.*, t. I, n. 61), qu'il a mal lu, car Otto donne *Anselmus Havelburgensis*. Nous ne nous arrêtons pas à réfuter l'erreur de Pez, qui a fait d'Anselme un chanoine de Saint-Augustin; son affirmation ne tient pas debout.

Outre les *Dialogorum libri III*, on a encore de lui : *Liber de ordine canonicorum regularium* (dans Pez, *Thesaurus*, t. IV, 2^a pars); — *Epistola apologetica pro ordine canonicorum regularium*, adressée à l'abbé Eybert de Huysbourg. Cette lettre fut écrite probablement en 1138 et a été éditée par Eusèbe Amort, *Vetus discipl. canonicorum*, Venise, 1747, t. II, col. 1048, et reproduite par Migne. Les minorites de Saint-Omer et l'abbaye de Saint-Bertin en possédaient un manuscrit portant ce titre : *Contra eos qui praeferunt ordinem monasticum canonico*, titre qui indique suffisamment le contenu de la lettre; — *Tractatus de ordine pronuntiandae litaniae ad Fridericum aepiscopum Magdeburgensem*, publié par Winter, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1882, t. V, p. 144-145; — ses lettres à Wibald de Stablo, son ami, se trouvent dans Jaffé. — C'est à tort que cet auteur lui attribue la Vie d'Adalbert II de Mayence (t. II, col. 449). *Œuvres complètes* dans *P. L.*, t. CLXXXVIII.

Dombrowski, *Anselm von Havelberg*, Königsberg, 1880. — Winter, *Die Prämonstratenser des XII. Jahrhunderts*, Berlin, 1865. — Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1904, t. III, *passim*. — Deutsch, article *Anselm*, dans *Realencyklopädie für protestantische Kirche und Theologie*, 3^e édit., t. I, p. 570-571. — Wetzzer-Welte, *Kirchenlexicon*, 2^e édit., articles *Anselm von Havelberg* et *Havelberg*. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1906, t. II, col. 107-108. — Bernhardt, *Jahrbücher des deutschen Reichs unter der Regierung Lothars III* (ce Lothaire III n'est autre que celui que nous avons désigné dans l'article sous le nom de Lothaire II). — Prutz, dans *Allgemeine deutsche Biographie*. — Riedel, *Bischof Anselm von Havelberg, Gesandter der Kaiser Lothar und Friedrich zu Constantinopel, nachmaliger Erzbischof von Ravenna*, dans *Archiv für preussische Geschichtskunde*, Berlin, 1832, t. VIII, p. 97-137, 225-268. — Spieker, *Das Leben und Wirken des Bischofs Anselm von Havelberg*, dans *Zeitschrift für historische Theologie*, Leipzig, 1840, t. X, p. 3-94. — Will, *Ueber die Person Anselms des Verfassers der Vita Adalberti II*, archiep. Mogunt., dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XI, p. 632 sq. — Winter, *Zur Geschichte des Bischofs Anselm von Havelberg*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, Gotha, 1882, t. V, p. 135-138. — Krensch, *Kirchengeschichte der Wendenlande*, Paderborn, 1902, p. 134-136. — Goovaerts, *Dictionnaire bio-bibliographique des écrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré*, Bruxelles, 1899, t. I, p. 22-23. — Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-1764,

t. XIV, p. 413. — Oudin, *Comment. de scriptoribus eccles.*, Leipzig, 1722, t. II, col. 1429. — Hugo, *Annales praemonst.*, Nancy, 1734-1736, t. I, p. 800.

A. BAYOL.

19. ANSELME, moine de Saint-Médard de Soissons, devint abbé de Saint-Vincent de Laon, en 1129. Il marqua principalement son passage par ses réclamations énergiques auprès des seigneurs qui s'étaient emparés des biens de l'abbaye. Se trouvant à Rome en 1146, il fut choisi pour rétablir le siège de Tournai.

Ce rétablissement était depuis longtemps désiré par les Tournaisiens, privés d'évêque depuis l'union de leur siège à celui de Noyon, sous le pontificat de saint Médard. La séparation des évêchés d'Arras et de Cambrai, en 1093, leur avait fait concevoir des espérances, qui échouèrent devant l'obstination des Noyonnais et la mauvaise volonté des archevêques de Reims. C'est à l'intervention de saint Bernard près d'Eugène III qu'il faut attribuer ce rétablissement. Après avoir sacré Anselme malgré sa résistance, le pape écrivit à l'archevêque de Reims, à Louis VII et Thierry d'Alsace, pour lui assurer bon accueil. Anselme occupa peu de temps le siège de Tournai, car il mourut en 1179. La crypte de Saint-Bavon de Gand fut dédiée par lui en 1148.

Gallica christiana, t. III, col. 212; t. IX, col. 577-578. — Biographie nat. (de Belgique), t. I, col. 325-326.

A. DUBRULLE.

20. ANSELME, évêque de Marsico Nuovo dans la Basilicate, province ecclésiastique de Potenza, au XIII^e siècle, vivait encore en 1210, et se place entre Benoît (1200) et Roger (1222). On lui attribue des prophéties sur les papes, *Pontificum vaticinia*, qu'il aurait composées avec le célèbre abbé Joachim de Flore, mort en 1203, en tout trente, qui furent mises en circulation après Boniface VIII, au dire d'Ughelli, mais imprimées seulement en 1570 à Cologne, avec commentaires par Paul Scaliger. Moreri, t. IX, p. 225. Une seconde édition fut donnée à Venise en 1589, sous le titre : *Vaticinia sive prophetiae abbatibus Joachimi et Anselmi episcopi Marsicani, cum praefatione et adnotationibus Paschalini Regiselmi*, en latin et en italien. Une troisième édition en 1593. Il est assez difficile de distinguer l'œuvre de chaque auteur, et les éditeurs ne s'accordent pas. Un rapprochement s'imposerait avec la fameuse prophétie de Malachie, qui fut imprimée vingt ou trente ans plus tard, et avec les divers recueils manuscrits de prophéties épars dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, et datant du XIV^e ou du XV^e siècle. Il y a là toute une littérature qui serait à étudier. Voir MALACHIE.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 328. — U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 261. — Brunet, *Manuel du libraire*, t. VII, col. 533, au mot *Joachim*. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. VII, col. 505.

P. RICHARD.

21. ANSELME, archevêque de Naples (1192-1215), succéda à Sergius III, et mérita la confiance de l'empereur Henri VI, qui lui aurait octroyé plusieurs privilèges. La veuve de celui-ci, Constance, l'envoya en ambassade auprès d'Innocent III, qui le chargea à son tour, avec Cinzio, cardinal de San Lorenzo in Lucina, et plusieurs grands officiers de sa cour, de prendre la tutelle du jeune Frédéric II contre Markwald d'Anweiler, sénéchal du royaume, qui voulait s'en emparer après avoir bouleversé les États de l'Église. Potthast, n. 877. Celui-ci fut vaincu et Anselme raconta sa défaite dans une longue lettre au pape. Plusieurs décrétales d'Innocent III sont adressées à l'archevêque. En mars 1199, il le charge d'une enquête sur les méfaits de l'archevêque de Bénévent. *Ibid.*, n. 896. Un an après, il lui permet de percevoir une partie des revenus des églises vacantes qui sont de son patronat, et lui ordonne de

poursuivre des censures les clercs suspens qui recouraient au bras séculier pour percevoir les revenus de leurs bénéfices. *Ibid.*, n. 1226, 1227. En janvier 1201, il lui confère le titre cardinalice des Saints-Nérée-et-Achillée, mais on ne voit pas qu'Anselme ait été réellement cardinal. *Ibid.*, n. 1255. Le 16 juin 1211, il lui traça les règles à suivre envers les Napolitains qui avaient encouru les censures ecclésiastiques pour avoir embrassé le parti d'Otton IV de Brunswick. *Ibid.*, n. 4274. Enfin le pape unit en sa faveur le siège épiscopal de Cumes à celui de Naples. De son temps les reliques de saint Maxime, lévite et martyr de Cumes, furent transférées à Naples, ainsi que celles de sainte Julienne de Nicomédie. Enfin, en janvier 1213, il donna un diplôme signé des principaux membres de son clergé par lequel il exemptait la confrérie du Saint-Sauveur en sa cathédrale des collectes, en dehors de celles qui étaient imposées personnellement à tout le clergé. Il mourut le 22 juillet 1215, d'après Cappelletti, ou en juin, d'après Ughelli.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. vi, col. 103-106. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xix, p. 421. — Potthast, *loc. cit.* — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 359 et note 1.

P. RICHARD.

22. ANSELME, évêque de Cagli, dans les Marches, succéda en 1217, à Allodoro, et obtint cette année même du pape Honorius III une bulle que rapporte Ughelli et par laquelle le pape accordait un secours en argent aux croisés du diocèse. Honorius rappelle qu'il avait lui-même nommé et consacré l'évêque. D'après le même annaliste, celui-ci siégea quelques années et serait mort sous le même pontificat.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 158. — Ughelli, *Italia sacra*, t. ix, col. 815. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. iii, p. 241-242.

P. RICHARD.

23. ANSELME, évêque d'Acqui (province ecclésiastique de Turin), en Montferrat, fut élu par le chapitre, sur l'ordre d'Innocent III d'avoir à donner un successeur à Ugo Tornielli, 12 novembre 1213. Le 5 août 1215, il unit à l'archiprêtre de sa cathédrale la pieve (décanat) de Calamagna. On le trouve encore mentionné en 1220, par les ambassadeurs de l'empereur Frédéric II, qui le prennent sous leur protection ainsi que les habitants de sa ville épiscopale, en butte aux attaques de leurs voisins d'Alexandrie. L'incident a trait aux rivalités entre les deux villes, dont le point de départ avait été précisément l'union des deux diocèses ordonnée par Alexandre III et réalisée en 1180. Les Alexandrins ne voulurent pas reconnaître l'élection d'Anselme et le conflit se perpétua. Celui-ci réparait encore dans divers actes épiscopaux, jusqu'au 3 novembre 1226, où il emprunte à son chapitre une somme d'argent pour aller au concile provincial. On perd ensuite sa trace. Le 2 août 1231, apparaît un Otton, évêque élu. On a distingué un Anselme II qui vivait à ce moment, mais dont l'existence est problématique (ci-dessus, t. i, col. 366, au mot Acqui). Ughelli le place en 1288. Eubel n'en a pas trouvé trace.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 97 et note. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. iv, col. 329. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xiv, p. 148-149. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia. Piemonte*, Turin, 1898, p. 25, 43, 68.

P. RICHARD.

24. ANSELME, dit aussi **ASELIN**, dominicain. « Après le concile de Lyon, le pape Innocent IV envoya des prêcheurs et des mineurs pour travailler à la conversion des Tartares; frère Aselin de Lombardie était à la tête des prêcheurs et Jean de Plancarpin conduisait les mineurs. » Ces paroles de Ptolémée de Lucques, historien contemporain, précisent la patrie d'Anselme, quoique Bzovius ait vu en lui un Polonais et que d'autres l'aient fait naître en France.

Cette mission, la plus célèbre peut-être de cette époque, était accréditée auprès des souverains tartares par des lettres du pape, dont ces religieux devenaient ainsi nonces apostoliques. Jean de Plancarpin se dirigea vers la Tartarie par la Bohême, la Silésie, la Russie et Kiev. De son côté, Anselme, ayant pris la voie de mer, aborda en Égypte par Ptolémaïs, atteignit l'Arménie, la Géorgie et Tiflis, où les dominicains avaient déjà établi un de leurs couvents. Plusieurs auteurs, et Bzovius en particulier, ont confondu les itinéraires de cette double caravane. Nous suivons ici les indications données par l'un des compagnons d'Anselme, Simon de Saint-Quentin, dont le récit a été inséré dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. En se dirigeant vers la Perse, Anselme s'était adjoint deux de ses confrères, qui avaient une parfaite connaissance de la contrée, des mœurs et des usages des habitants, le célèbre missionnaire et ami du roi de France saint Louis, André de Longjumeau (ci-dessus, t. ii, col. 1677 sq.) et Guiscard de Crémone, qui avait fixé à Tiflis le centre de son apostolat. La caravane rencontra bientôt une armée de Tartares, dont le chef, nommé Bajothnay, traitait les chrétiens avec une barbarie insolente et cruelle, et ils s'efforcèrent au nom du pape de lui inspirer des sentiments plus humains, et même de l'incliner vers la foi chrétienne. Les récits de ces entrevues sont pleins d'intérêt. Les hardis missionnaires eurent à souffrir la faim, la soif, les insultes, les mauvais traitements et les menaces de ces hordes sauvages; ils avaient même été condamnés à mort; rien ne put affaiblir leur constance. Leur zèle et leur habileté ne purent atteindre le but désiré; on les obligea de reprendre le chemin de l'Europe. Ce voyage, entrepris vers le mois de juillet 1245, avait été effectué dans l'espace de trois ans et sept mois. Anselme vint rendre compte au pape de sa mission. Plusieurs affirment qu'il retourna en Perse prêcher l'Évangile, et utiliser, au bénéfice de la foi chrétienne, les connaissances acquises pendant sa mission. Un tel apostolat est probable, car il est conforme aux usages des prêcheurs de cette époque. Quelques-uns disent aussi qu'Anselme termina sa vie par un glorieux martyre, et, de ce fait, ils lui accordent la qualification de bienheureux; mais ils n'indiquent pas l'autorité par laquelle ils justifient leur assertion.

Bzovius, t. xiii, ad ann. 1245. — Castiglio Fernandez, *Historia di S. Domenico*, parte I, lib. II, cap. xxvii. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, t. i, p. 122, 140. — Fontana, *Theatrum*, p. 353; *Nuntii apostolici*. — Jean de Rechac, *Les vies des SS. et BB. de l'ord. des fr. pr.*, t. iii, p. 580. — Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ord. de S. Domin.*, t. i, p. 145. — *L'année dominicaine*, t. vi, p. 575.

X. FAUCHER.

25. ANSELME, diacre attaché à la cathédrale de Naples et chapelain du cardinal Pietro Capocci, cardinal-diacre du titre de Saint-Georges-au-Vélabre, fut promu, le 18 avril 1253, archevêque d'Acerenza et Matera. Il aurait été excommunié par le pape Alexandre IV, s'il fallait en croire le passage suivant de la chronique de fra Pipino, citée par Gattini: *Alexander papa hujus nominis IV... Salernitanum, Acherontinum, Montis Regalis archiepiscopos, qui eidem Manfredi coronam imposuerunt, ipsumque in regni solio Panormi introduxerunt similiter excommunicavit...*, mais au lieu d'Acherontinum, certains auteurs lisent Tarentinum. Anselme avait un successeur le 5 avril 1267.

Festa, *Notizie storiche della città di Matera*, 1875, p. 128. — G. Gattini, *Notizie storiche sulla città di Matera*, Naples, 1882, p. 227 (par une singulière confusion, fait de cet évêque un cardinal de Saint-Georges). — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 1913, t. i, p. 70.

P. RICHARD.

26. ANSELME, premier évêque d'Ermland, originaire de Meissen (Saxe), fut nommé évêque le 28 juillet 1250. Après avoir partagé le territoire de son diocèse avec l'ordre teutonique (1254), Anselme créa, en juin 1260, le chapitre de Saint-André de Braunsberg, auquel il confia l'élection de l'évêque. En 1262, Braunsberg fut saccagé par les insurgés païens de la Prusse. C'est Anselme qui fit bâtir la cathédrale de cette ville. Pour christianiser et coloniser son diocèse, il s'occupa surtout de bâtir des églises et de fonder des écoles. Il créa nombre d'écoles paroissiales, comme le prouve le traité qu'il conclut en 1251 avec l'ordre teutonique. Par ce traité, l'ordre s'engageait à procurer des instituteurs pour son territoire compris dans les limites du diocèse. Les vieilles chartes des villages nous parlent d'« élèves du sonneur » et de la redevance qu'ils avaient à lui payer.

Dans une charte de 1300, on voit que le sacristain avait obtenu du chapitre, en tant qu'instituteur et non comme sacristain, une *hufe* (5 à 10 hectares) de terrain. A partir de 1262, nous voyons qu'Anselme était légat apostolique pour la Bohême, la Moravie et les provinces ecclésiastiques de Riga, Gnesen et Salzbourg. Il mourut en 1278.

Ewald, *Die Eroberung Preussens durch die Deutschen*, Halle, 1872-1886. — *Preussisches Urkundenbuch*. Politische Abteilung, Königsberg, 1882, t. 1. — *Pommersches Urkundenbuch*, Stettin, 1868-1891. — Treterus, *De episcopatu et episcopis ecclesiae Warmiensis*, Cracovie, 1637. — *Monumenta historiae Warmiensis*, Mayence, 1858 sq. — *Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, Braunsberg, 1858 sq.

A. BAYOL.

27. ANSELME BILIO. Voir ANSELME (5), col. 452.

28. ANSELME (IV) DE BOVISIO-VAL-VASSORIBUS, archevêque de Milan (1097-1101), pendant quatre ans, fut élu sous la présidence et à l'instigation du cardinal Hériman, évêque élu de Brescia, alors qu'il n'était que prévôt du chapitre de San Lorenzo et non dans les ordres. Il fut sacré le 3 novembre 1097, succédant à l'archevêque Arnolf III. Immédiatement après, il tint, le 5 avril 1098, un synode d'importance pour régler les affaires de la province ecclésiastique; sans doute Anselme songeait déjà à se croiser, selon les désirs du pape Urbain II, et il voulait assurer auparavant la tranquillité et le bon ordre du pays. Les actes en ont été publiés par fragments à diverses reprises, et en entier par Nic. Sormani, *Gloria dei santi Milanesi*, Milan, 1761. On y renouvela les censures contre les évêques qui recevaient une investiture contraire au droit canon. Parmi les mesures qui furent prises pour le bien public, mentionnons l'exemption de la gabelle pour les pèlerins qui viendraient à Milan célébrer la fête des saints Gervais et Protas, puis des faveurs aux chanoines de Saint-Ambroise, auxquels on assura les offrandes faites sur l'autel du saint et que les moines s'attribuaient alors. Ce dernier acte fut ratifié par Urbain II, le 24 avril. Enfin Anselme choisit comme sous-vicaire et auxiliaire pendant son absence, avec future succession, et fit sacrer par les évêques du concile, un saint prêtre du nom de Grossolano, de Ferrania, qui lui succéda en effet, après avoir été évêque de Savone.

Anselme prit encore quelques mesures ultérieures pour le bien de son diocèse. Le 2 février 1099, il rendit une sentence, imprimée dans Migne et en divers endroits, en faveur de l'abbé de San Simpliciano hors les murs de Milan, à qui les propriétaires voisins de San Protasio *ad monachos* disputaient cette église et y avaient nommé un prévôt, sous prétexte que les moines logeaient trop loin pour pouvoir y faire les fonctions sacrées. Le

15 mars, il traça dans le jardin des religieuses d'Arona le dessin d'une chapelle, d'un cimetière et d'une maison de chapelains que l'abbesse voulait fonder, et régla les détails de cette fondation, les arrangements et conditions qui pouvaient lui assurer l'existence. Le 3 novembre, il fit transporter le corps de saint Ariald, l'apôtre en Lombardie de la réforme grégorienne, dans un lieu plus honorable, la basilique de Saint-Denis, où il resta jusqu'au xvi^e siècle. Le jour des ides (15 juillet 1100) il consacra l'église de Ronzone, qu'il avait fait construire sur le modèle et en souvenir du saint Sépulcre et de la prise de Jérusalem, qui avait eu lieu ce jour-là, et y régla les fonctions du culte et les donations qui pouvaient l'assurer en faveur des chapelains à ce créés : règlement qui se trouve aussi dans Migne.

En même temps, Anselme préparait sa croisade et organisait le corps de troupes qu'il voulait emmener avec lui au secours de Godefroy de Bouillon. Il fit même composer un chant de guerre, *canzone*, qu'il répandit dans son diocèse et dont la ritournelle, *Ultreza, marqua*it le signal de la marche *en avant, ultra mare*. Certains chroniqueurs locaux, Puricelli et Ughelli, le font aller deux fois en Orient; une première fois en 1098, il parvint jusqu'en Terre Sainte; mais il est difficile de faire concorder ce voyage avec les événements ci-dessus. Il partit le 13 septembre 1100, à la tête de cinquante mille hommes, dit-on, prit la voie de terre et passa l'hiver en Bulgarie. A Constantinople, il rejoignit d'autres croisés, notamment le comte de Poitiers, Guillaume VII. Ils passèrent en Asie Mineure, allèrent au delà de Gangre, traversèrent l'Halys et parvinrent jusqu'à Massivan, où ils furent attaqués par les Sarrasins et complètement défaits, vers la mi-juillet 1101. L'archevêque y fut grièvement blessé, fut ramené à Constantinople par les débris de ses troupes, et y mourut le 30 septembre.

Acta sanct., maii t. VII, p. LXXIII, 42-43. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, Lombardia*, Florence, 1913, t. 1, Milano, p. 452-461. — J. A. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. 1, 2^e part., p. 456-465. — P. L., t. CLV, col. 1655-1663. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, t. II, col. 1563-1564, 2039, énumère les actes, diplômes et œuvres du personnage.

P. RICHARD.

29. ANSELME DE CANTORBÉRY (1033-1109). — I. Jeunesse et formation. II. Le prieur du Bec. III. L'abbé. IV. L'archevêque. V. Caractère et vie intime. VI. Enseignement. VII. Œuvres. VIII. Influence.

I. JEUNESSE ET FORMATION. — Saint Anselme naquit à Aoste en Piémont, en 1033, ou, ce qui est plus probable, au commencement de l'an 1034. Il eut pour père Gondulfe, né en Lombardie, et pour mère Ermemberge, d'Aoste, tous deux issus de familles nobles et riches. Sa mère présida à sa première éducation et exerça une grande influence sur lui : elle lui inspira le goût de la piété, et développa le penchant qu'il révéla de bonne heure pour le mysticisme et les choses de la religion; ses chroniqueurs nous en ont conservé des traits curieux. Il montra aussi un grand désir d'apprendre et se livra de bonne heure à l'étude. Avant l'âge de quinze ans, il se crut appelé à la vie monastique et demanda à un abbé de sa connaissance de l'admettre dans sa communauté. Mais celui-ci, craignant de mécontenter son père, qui semble avoir été dur et exigeant, ne favorisa pas cette vocation naissante. Anselme s'adonna alors aux amusements de la jeunesse : retenu d'abord par les exemples et les exhortations de sa mère et par l'affection qu'il lui avait vouée, il se laissa aller à toutes les dissipations quand il l'eut perdue.

De graves dissensions de famille le brouillèrent

avec son père, qui le prit en aversion, et il se décida à s'expatrier au delà des monts. Après un séjour d'environ trois ans en Bourgogne et en France, il se rendit en Normandie, d'abord à Avranches, où il se lia d'amitié avec le comte Hugues, dit le Loup, puis à l'abbaye du Bec, dans la région de Bernay, où l'attirait la réputation de son compatriote Lanfranc, qui en était prieur et enseignait à de nombreux disciples. Sous un tel maître, Anselme se remit avec ardeur à l'étude et devint bientôt son élève préféré et le plus en vue; les progrès considérables qu'il fit en peu de temps formèrent en lui un des hommes les plus savants de l'époque, en même temps qu'un théologien et un éducateur des âmes, un formateur des consciences.

Sa résolution d'embrasser la vie religieuse se révéla dans le milieu et le cercle d'études où il vivait, et il se mit en quête des moyens de la réaliser. Tout d'abord il fut tenté de choisir un monastère où il pourrait se rendre utile par sa science; s'il restait au Bec, il serait toujours en sous-ordre, et éclipsé par son maître. Mais il repoussa cette pensée comme une tentation d'orgueil. Finalement il s'ouvrit de ses perplexités à Lanfranc, qui n'osa trancher la question par lui-même, et lui conseilla de s'adresser au pieux et savant Maurille, archevêque de Rouen. Celui-ci se prononça pour la vie monastique et dans l'abbaye du Bec. Anselme commença donc son noviciat en 1060, et peu de temps après reçut la prêtrise. Il continua encore ses études quelques années, tout en se perfectionnant dans la vie monastique.

II. LE PRIEUR DU BEC (1063-1078). — Lanfranc étant devenu abbé de Saint-Étienne de Caen, Anselme le remplaça comme prieur, sous l'abbé Herluin, fondateur du couvent. Sa supériorité scientifique déjà constatée, sa sainteté et son caractère aimable lui assurèrent l'avantage sur les autres candidats, mais non sans contestation, car cette fortune d'un nouveau venu, jeune et étranger, qui accaparait les places dues aux indigènes, excita des jalousies qui se déchaînèrent en tempête. Par des prodiges de patience, de douceur et de charité, le prieur triompha peu à peu de l'opposition, et se rendit maître des cœurs comme des esprits. Il avait été appelé pareillement à remplacer Lanfranc dans sa chaire, et ses leçons ne tardèrent pas à avoir du retentissement en dehors de la Normandie et des régions françaises. « Leur vie et leur clarté, ce qu'il y avait de suggestif dans sa méthode et l'originalité de ses conceptions, tout cela revit encore dans ses écrits, qui sont sortis pour la plupart de conférences savantes avec des disciples plus mûrs. Son enseignement captivait les esprits et les charmait par une aimable condescendance. Son bon sens pénétrant lui avait appris que les jeunes arbres comprimés dans les serres se développent moins bien que ceux qui jouissent d'une indépendance heureusement calculée. La force de ses idées, la solidité de son savoir, sa connaissance de l'Écriture sainte et des Pères augmentaient le mérite de cet enseignement, et sa réputation rassembla promptement autour d'Anselme de nombreux disciples, dont plusieurs se firent un nom. » *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 74-80. Anselme se révéla aussi excellent directeur de conscience; ses lettres, ses paraboles, ses traités et ses méditations témoignent merveilleusement de son austérité sous ce rapport, de sa charité, de sa patience, de sa connaissance du cœur humain et de son point de vue de pur christianisme. *Realencykl.*, t. I, p. 563, art. de Jacobi-Kunze.

La manière dont il transformait et renouvelait par la méthode l'enseignement de Lanfranc ravissait l'auditoire jusqu'à l'enthousiasme, et ses élèves voulurent en perpétuer le bienfait. Sur leurs instances

réitérées, Anselme leur livra quelques-uns de ses manuscrits, et il en sortit ses quatre premiers traités ou dialogues : *De veritate*, *De libero arbitrio*, *De casu diaboli*, *De grammatico*. Ces succès d'ailleurs n'allaient pas sans épreuves, peines intérieures, troubles de conscience, indépendamment des tracasseries de la vie commune, des fatigues du professorat; les occupations de sa charge de prieur contrairent ses goûts personnels et ne cadraient pas, pensait-il, avec ses fonctions pédagogiques. Il voulut redevenir simple moine, mais l'archevêque Maurille, auquel il recourut de nouveau, lui ordonna de conserver son office, et ajouta : « S'il vous arrive d'être élu à une charge plus importante, ne la refusez pas. »

Les excès de fatigue qu'il s'imposait, sans parler des macérations et des souffrances intérieures, épuisèrent un corps qui ne se ménageait point. Anselme tomba malade, il guérit et, pendant sa convalescence, il eut une vision dans laquelle Dieu l'appela au rôle de réformateur de la vie monastique. Appel qui ne le trouva pas sourd, car dès lors il travailla à rétablir la discipline et à multiplier les vocations religieuses. Deux qualités maîtresses le firent réussir : une éloquence persuasive, qui semblait faite pour les cloîtres, et un don merveilleux de bon conseil, dont il usait avec toute condescendance. Sacrifiant son amour de la retraite, il répondait à l'appel des communautés de Normandie désireuses de l'entendre, mais il ne prêchait pas seulement en chaire, il prêchait dans ses conversations, ses visites, ses voyages. Il ramenait tout à un seul but : l'apostolat de la vie parfaite, qu'il exerça aussi parmi les membres de sa famille, envers son neveu Anselme (ci-dessus, col. 456), ses oncles, son beau-frère. Tout en lui prêchait l'amour du cloître et les vocations naissaient pour ainsi dire sous ses pas.

Lanfranc, dont il était resté le confident par une correspondance suivie, ayant été nommé archevêque de Cantorbéry (1070), l'associa à son œuvre de relèvement de l'Église d'Angleterre. Les Normands venaient de conquérir l'île anglo-saxonne, et Lanfranc, chargé par eux de réorganiser, avec l'Église, les cadres du clergé, s'efforçait de réformer les mœurs des conquérants, et pria Anselme de ramener l'esprit de la vocation monacale dans les maisons cloîtrées. Sur sa demande, une colonie de moines du Bec vint s'installer à Saint-Sauveur de Cantorbéry et elle fit bientôt rayonner dans tout le royaume l'éclat des vertus monastiques. Les religieux normands ou anglais, formés au Bec, demeuraient en communication avec leur ancien prieur. Ils ne faisaient rien d'important sans prendre conseil de lui, et comme ils remplissaient la plupart des charges, ils arrivèrent à mettre la communauté tout entière sous sa direction.

L'abbé du Bec, Herluin, empêché par la fatigue et l'âge de gérer utilement les affaires du dehors, s'en déchargea sur son prieur, et ce fut pour celui-ci une nouvelle occasion d'entendre ses rapports. Ses lettres nous montrent quels ils étaient avec tous, papes et souverains, grands seigneurs et prélats, laïques, clercs et moines, conseillant, reprenant au besoin, mais surtout aimant à soutenir et consoler. Celles du temps du priorat, groupées en un premier livre, travaillent à la formation et instruction des moines : ce fut sur leurs instances qu'il adressa à Maurice, l'un d'entre eux, un de ses confidents (ep. LXXV), le *Monologion* où, se parlant à lui-même, il expose, suivant la méthode socratique, les leçons sur Dieu qu'il lui avait données. Une impulsion irrésistible le poussant à rechercher si l'on ne pourrait pas prouver par un argument unique ce que la foi nous apprend en cette nature, il composa, dit Eadmer, son biographe et secrétaire, un petit livre, gros par le poids des pensées et d'une

contemplation subtile, qu'il appela *Proslogion*, comme un dialogue de Dieu à son âme.

Mais déjà Anselme élargit le champ de son action : avec le temps sa correspondance se fera catholique dans l'espace, universelle.

III. L'ABBÉ DU BEC (1078-1093). — L'abbé Herluin étant mort, les votes du chapitre électeur se concentrèrent sur Anselme. Pendant plusieurs jours il refusa son adhésion, s'efforçant de faire accepter un autre candidat. Rien ne put modifier la décision première des moines ; il se souvenait de la recommandation que lui avait faite l'archevêque de Rouen de ne point refuser les dignités que lui offriraient les hommes ou les circonstances, alors il se rendit, par crainte de paraître désobéir à Dieu, et reçut la consécration le 22 février 1078. Mais sa nouvelle condition ne changea rien au programme qu'il avait rempli jusqu'alors. Il ne se sentait pas d'aptitude pour l'administration et il s'en déchargea sur quelques-uns de ses moines, le même Maurice, Henri et surtout le prieur Baudry, pour se consacrer tout entier à l'enseignement et à la direction des âmes. Déjà des miracles, attestant la sainteté de sa vertu, ajoutaient à l'efficacité de ses leçons et en propageaient la renommée au loin ; aussi ses succès d'éducation lui permettaient-ils de multiplier les filiales du Bec en France et en Angleterre.

L'année même de sa consécration, il fit un voyage dans ce dernier pays, où l'archevêque Lanfranc désirait le voir, s'aider de ses conseils, ainsi que ses nombreux disciples, où le réclamait aussi l'organisation des domaines que quelques compagnons de Guillaume le Conquérant avaient légués à son monastère. Sa réputation l'y avait précédé, et ses amis le mirent en rapport avec le clergé régulier et séculier ainsi qu'avec la noblesse du pays ; il se fit aimer de tout le monde et il en revint comblé de faveurs. Dès lors ses relations se resserrèrent et devinrent continuelles avec l'Angleterre. Les intérêts de son monastère s'y multiplièrent avec l'action spirituelle de l'abbé, qui dut y retourner à diverses reprises. Lanfranc le fit admettre à la cour où il gagna la confiance du roi Guillaume, qui le consulta parfois pour les affaires ecclésiastiques, et l'estima au point de le faire appeler pour recevoir de lui les derniers sacrements, quand il se sentit sur sa fin (1087) ; mais Anselme fut empêché par une maladie de lui rendre ce devoir.

Ce dernier trait montre l'empire qu'Anselme avait su, en quelques années, gagner sur les âmes, en Angleterre comme ailleurs. Ce fut dans un de ses voyages qu'il s'attacha le jeune Eadmer, moine anglo-saxon de Cantorbéry, l'emmena en France, en fit son secrétaire, et vécut avec lui dans une telle intimité qu'il trouva en lui le plus autorisé des historiographes. Son amitié avec Lanfranc, dont l'historien Freeman a si bien marqué le caractère à la fois intellectuel et d'édification (cité par *The catholic encyclop.*, t. I, p. 547), nous aide à comprendre l'attachement qui le lia à l'Angleterre, dont il fit sa seconde patrie d'adoption, avant même d'être le chef de la nouvelle Église anglo-normande. Il y fonda deux des cinq prieurés par lesquels l'abbaye du Bec étendit sa juridiction dans l'espace de quinze ans que dura son gouvernement : à celui qui prit naissance lors de son premier voyage, il adjoignit Sainte-Warburge de Chester en 1092. Les trois autres furent Conflans-Sainte-Honorine, près de Versailles, en 1081 ; Saint-Pierre de Pontoise (1082) et Bonne-Nouvelle ou Notre-Dame des Prés à Rouen.

L'activité intellectuelle et religieuse de l'abbé Anselme se tourna dès cette date vers la dévotion à la sainte Vierge. Se trouvant à l'abbaye de Saint-Martin de Troarn, non loin de Caen, un jour d'Assomption, probablement en 1088, il prononça une homélie sur l'Évangile du jour. *P. L.*, t. CLVIII, col. 644.

Comme pour ses œuvres du début, comme aussi probablement pour les quinze autres homélies que nous avons de lui, celle-ci lui fut réclamée par les moines, auxquels se joignirent des abbés du voisinage, et le prédicateur dut la laisser transcrire. A la demande de ses frères, il composa aussi des prières en prose, dont quinze en l'honneur de la vierge Marie, qui se répandirent beaucoup, des prières rythmiques ou hymnes et probablement le *psautier de Marie*, un des plus anciens de ces recueils de cent cinquante formules de salutation (*ave*), annexées aux cent cinquante psaumes, qui ont été les origines lointaines du rosaire et du chapelet. Ces diverses prières, sans parler du *Mariale*, que l'on ne peut attribuer à saint Anselme en toute sûreté (voir plus loin), ont été composées pour le cloître, et c'est là que le docteur s'efforçait de faire fleurir la dévotion à Notre-Dame, mais par-dessus les moines il voyait le clergé séculier et les fidèles.

La critique n'a pas résolu toutes les difficultés que présente l'œuvre mariale de saint Anselme. On discute pareillement la date et l'authenticité de beaucoup de ses productions homélitiques, mystiques ou édifiantes. *Dictionnaire de théologie*, t. I, col. 1333-1334. En tout cas, dans les dernières années de son abbatiat, Anselme prenait aussi place parmi les défenseurs de la doctrine et des droits de l'Église, comme il en avait jusqu'ici procuré l'extension par le développement donné à la vie religieuse. En 1092, lorsque apparut l'erreur de Roscelin de Compiègne, qui soutenait que les personnes en Dieu sont réellement distinctes et comme trois êtres coexistant, qu'il y a par conséquent trois Dieux, Anselme affirma nettement sa foi dans une lettre à son ami Foulques, évêque de Beauvais, puis il prépara une réfutation de l'hérésie naissante, qu'il acheva plus tard, et qui forme un de ses traités de théologie, *De fide Trinitatis et de Incarnatione contra blasphemias Ruzelini*, dédié au pape Urbain II dans un préambule qui proclame l'autorité du souverain pontife en matière de doctrine et de foi.

Les premières relations d'Anselme au dehors de son pays et dans le reste de la chrétienté se nouèrent avec les papes et leurs légats dans la querelle des investitures, et nous avons des lettres de Grégoire VII et d'Urbain II lui recommandant déjà ceux-ci. Il se lia d'amitié vers cette époque avec l'un d'entre eux, Hugues de Die, archevêque de Lyon, qui du reste avait pris les devants en lui demandant ses œuvres, et dès lors la correspondance se fit fréquente. L'abbé prenait auprès du dernier pape la défense de l'évêque de Beauvais, persécuté par ses diocésains, et Urbain en profitait pour l'inviter à se rendre promptement auprès de lui ; mais d'autres préoccupations empêchèrent Anselme de répondre pour le moment à l'appel. Lanfranc était mort depuis plusieurs années (1089), laissant son ami d'autant plus inconsolable que le neveu du défunt, un moine du même nom, un des disciples les plus favorisés de l'abbé du Bec, lui donnait le déplaisir d'accepter, sans être élu, sans l'assentiment des supérieurs et malgré les vives remontrances d'Anselme, l'abbaye de Fontenelle, que lui offrait le duc de Normandie Robert. Aussi le docteur se trouvait mêlé, par la force des faits et les nécessités de sa situation, à la grande lutte politico-religieuse de son temps, en attendant d'y prendre une part directe. La voix publique le désignait comme le successeur de Lanfranc, parce que personne ne doutait de ses convictions, et on attendait qu'il en fit usage pour la défense des droits de l'Église. Guillaume le Roux, successeur du Conquérant au trône d'Angleterre, avait mis la main sur les biens de l'Église de Cantorbéry, en percevait les revenus et retardait la nomination d'un archevêque. Il prétendait continuer la politique de

son père, qui avait disposé des fiefs ecclésiastiques comme des laïcs, et les embarras que lui causait son frère Robert, en lui disputant la couronne, le poussaient à retenir le fief jusqu'à ce qu'il pût en disposer selon ses avantages.

En 1092, Hugues le Loup, comte d'Avranches et de Chester, voulant fonder un monastère dans ses nouvelles possessions anglaises, s'en remit à son vieil ami de trente ans, l'abbé Anselme. Celui-ci hésita longtemps à accepter, par crainte que sa présence en Angleterre ne donnât créance aux bruits qui couraient sur sa nomination à Cantorbéry. Et, en effet, quand il y arriva, le 7 septembre, le peuple le salua archevêque. La fondation de Chester terminée, le roi refusa de le laisser repartir et lui fit rédiger, sur la demande des évêques anglais, une prière à réciter dans toutes les églises pour le choix d'un bon pasteur. En mars 1093, Guillaume tomba gravement malade à Rochester et Anselme fut mandé pour le préparer à bien mourir. Il décida le monarque à réparer les erreurs de son gouvernement. L'entourage de Guillaume le pria de désigner un archevêque, et il nomma Anselme. Aussitôt l'abbé fut acclamé par les assistants et, comme il résistait, on s'efforça de lui faire recevoir la crosse des mains du roi; on en vint à l'appliquer contre sa main qu'il s'obstinait à tenir fermée, et les évêques la maintinrent fortement fixée. Conduit ou plutôt porté à l'église, il protesta toujours, déclarant que tout ce que l'on faisait était nul. Quand on l'eut intronisé dans la chaire épiscopale, Anselme revint auprès du roi, l'assura qu'il ne mourrait pas, et qu'il pourrait révoquer la nomination; quant à lui, il n'y avait pas consenti, et n'y consentirait jamais. En se retirant, il dit aux évêques et aux nobles qui l'accompagnaient : « Vous voulez atteler au même joug un taureau indompté et une pauvre brebis. Le taureau traînera la brebis à travers les ronces et la mettra en pièces, sans qu'elle ait servi à rien. Votre joie se changera en tristesse, vous verrez l'Église de Cantorbéry retomber dans le veuvage du vivant de son pasteur, aucun de vous n'osera résister après moi et le roi vous foulera aux pieds comme il lui plaira. » Eadm., *Historia novae*, l. I.

Guillaume ne tint aucun compte des résistances d'Anselme, le considéra comme archevêque et le mit en possession du fief ecclésiastique. Il sollicita lui-même à deux reprises le consentement de son frère, le duc de Normandie, celui de l'archevêque de Rouen et des moines du Bec, et n'en reçut d'abord que d'énergiques protestations; enfin les deux premiers se résignèrent à se séparer d'un auxiliaire qui honorait grandement la Normandie, et l'archevêque lui ordonna de se soumettre, mais les moines se plaignirent amèrement d'être ainsi privés de leur père, et quelques-uns allèrent jusqu'à l'accuser d'ambition. Il n'était pas seulement arrêté par le scrupule de recevoir l'investiture des mains d'un laïque, en vertu d'une usurpation que se permettaient tous les souverains de cette époque. Il se rendait un compte exact des difficultés de la situation, plus critique en Angleterre qu'ailleurs, puisque les nouveaux maîtres du pays avaient besoin, pour consolider leur domination, de tenir entre leurs mains la féodalité ecclésiastique comme la laïque. Formé à l'ombre du cloître, où il avait passé toute sa vie, il n'était pas l'homme, il le sentait bien, qui pût entreprendre une lutte redoutable pour l'indépendance de l'Église anglo-saxonne devenue normande. Pauvre petite brebis cénobitique, comment allait-il diriger cette Église, dont on le faisait primat, de concert avec les rudes batailleurs, farouches et indomptés, qui venaient de s'asseoir sur le trône des Alfred et des Édouard ? Néanmoins, harcelé, sollicité de toutes parts, il craignit de contrevenir à la volonté

de Dieu, se rendit enfin et exhorta lui-même ses religieux à céder.

IV. L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. — 1^o *Sous Guillaume le Roux (1093-1100)*. — Comme chef de l'Église d'Angleterre, « le pape d'un autre monde », selon l'expression d'Urbain II, l'archevêque de Cantorbéry jouissait d'une puissance féodale, politique et religieuse, qui le posait en face des souverains et sur le même pied. Possesseur d'un fief considérable, il tenait le premier rang parmi les barons, dans les grandes assises du royaume et à la guerre, pour laquelle il fournissait et conduisait lui-même un contingent. Son autorité religieuse, toujours contestée par l'archevêque d'York, avait été établie au VIII^e siècle, après la conquête du pays de Kent et de toute l'Angleterre par les rois de Mercie, consacrée par le pape Léon III, le 12 janvier 802, et reconnue par le concile national de Clavesho (12 octobre 803). Hunt, *The English Church from its foundation to the Norman conquest*, Londres, 1899, p. 245; voir plus haut ANGLETERRE, col. 168. Lanfranc avait su la maintenir, moins à l'aide de documents plus ou moins authentiques, qu'il avait présentés contre les prétentions de l'archevêque d'York, que par son prestige personnel, son influence sur les rois normands, la place qu'il avait su prendre dans les affaires du royaume, arbitre pour ainsi dire entre l'ancienne aristocratie anglo-saxonne et les nouveaux maîtres du pays. Avec lui, le primat de Cantorbéry acheva l'évolution qui l'avait placé à la tête de la noblesse, comme contrepoids à la royauté. Mais les souverains normands ne pouvaient accepter ce partage du pouvoir, et ils prétendaient disposer de l'archevêché comme des autres bénéfices ecclésiastiques. Guillaume le Conquérant, en confiant les évêchés à des prélats normands habitués à recevoir de lui l'investiture par la crosse et l'anneau, ne leur permettait pas sans peine de solliciter la confirmation de Rome, et Grégoire VII s'était borné à protester, n'osant soulever en Angleterre la question des investitures, qu'il avait tant de peine à résoudre ailleurs. Guillaume le Roux était bien décidé à marcher sur les traces de son père, et il apporta, dans la réalisation d'un programme dicté par les nécessités dynastiques, une rudesse, une brutalité gouailleuse, qui devaient, avec les instincts sanguinaires du personnage, ses besoins incessants d'argent et son impatience de toute contrainte, créer promptement une de ces crises qui se précipitent en catastrophe.

En 1078, le Conquérant avait édicté la défense de communiquer, sans le consentement royal, avec le pontife romain, fût-ce pour reconnaître son autorité ou recevoir son investiture. Acceptée par l'épiscopat, et par Lanfranc lui-même, comme par les grands vassaux, cette loi était devenue une des coutumes du royaume, et Guillaume le Roux en aggrava encore les dispositions : lors du schisme qui se produisit à l'exaltation d'Urbain II (1088), il se réserva le droit de reconnaître qui lui semblerait être le pape légitime, mais ne se pressa nullement de se prononcer; à la date de 1093, il ne l'avait pas encore fait et régentait l'Angleterre à sa guise comme une Église nationale. Quand il fut revenu à la santé, il oublia ce qu'il avait promis dans sa maladie, ne répara rien de ses errements antérieurs et même les reprit comme si de rien n'était.

Anselme alla le trouver à Rochester et lui demanda, comme condition *sine qua non* de son acceptation de la charge épiscopale, la restitution des terres que l'Église de Cantorbéry possédait au temps de Lanfranc, l'abandon à son tribunal des procès concernant les domaines usurpés antérieurement; il revendiqua de plus son autorité entière sur toutes les affaires religieuses du royaume et la pleine liberté de ses relations avec Urbain II, qu'il avait reconnu à l'origine contre

l'antipape. Le roi ne lui donna qu'une réponse évasive, mais à la cour plénière de Winchester, harcelé par les barons qu'impatientaient ses retards, il se décida à souscrire aux engagements qu'Anselme lui dictait. Celui-ci lui rendit l'hommage féodal, prit possession de son siège par une entrée solennelle à Cantorbéry, qui fut pour lui un véritable triomphe, le 25 septembre 1093, et reçut la consécration épiscopale le 4 décembre.

Les dissensions ne tardèrent pas à éclater entre le primat et le roi, l'un aussi résolu à ne pas tenir ses promesses que l'autre à poursuivre tous les avantages qu'elles lui assuraient. Guillaume se montra mécontent du subside de 500 livres d'argent que l'archevêque lui fournit pour son expédition en Normandie, le déclarant insuffisant. Anselme, se trouvant à Hastings pour bénir l'armée qui allait s'embarquer, prêcha contre les scandales de la cour et réclama la convocation d'un concile de réforme, la nomination de bons sujets aux abbayes vacantes. Au retour de l'expédition, qui fut malheureuse, il manifesta son intention d'aller à Rome solliciter le pallium. Guillaume objecta qu'il n'avait pas encore pu arrêter son opinion dans le conflit du schisme et que personne parmi ses sujets ne devait la préjuger. Il considérait la démarche du primat comme une violation de son serment de vassalité. Celui-ci se rabattit alors sur la tenue d'une cour plénière d'évêques et grands du royaume, qui examinerait les droits et la légitimité des deux obédiences : rien d'ailleurs, ajoutait-il, ne le détournerait de la soumission qu'il devait à saint Pierre dans la personne de son vrai successeur.

L'assemblée se réunit à Rockingham en mars 1095. Les évêques n'osèrent ni soutenir leur primat, ni lui donner un conseil qui pût déplaire au roi, mais lui déclara hautement son adhésion au parti d'Urbain II et signifia au roi que le successeur de Pierre, suzerain spirituel de la chrétienté, avait droit à toute obéissance et respect, avant le suzerain temporel. Ses collègues, que gênait sa hardiesse, en vinrent à cesser leurs rapports avec lui; Guillaume, évêque de Durham, proposa même de le déposer, mais les barons s'interposèrent, firent renvoyer la cause et, pour attendre, conclurent une trêve jusqu'à la Pentecôte. Le roi en profita pour travailler contre son adversaire, envoya des ambassadeurs d'obéissance au pape Urbain II, et sollicita en même temps la faveur de conférer le pallium à qui il voudrait. Un légat, le cardinal Gualterius, évêque d'Albano, l'apporta et sut décider Guillaume à se réconcilier avec le primat. Celui-ci n'en refusa pas moins de recevoir le pallium de la main du roi, le prit sur l'autel où le légat l'avait déposé, à Cantorbéry, et s'en revêtit lui-même, 10 juin 1095.

Anselme s'était posé dès le début en partisan de la réforme des mœurs du clergé, ce à quoi le prédisposait sa vie antérieure, et il ne pouvait moins faire que de rattacher son programme à celui que le cour romain poursuivait depuis un demi-siècle, que de s'appuyer par conséquent sur le pape dans l'œuvre de réorganisation. Le voyage projeté en Italie entraînait dans ce programme : il s'agissait de prendre contact avec Urbain II, en lui présentant un rapport sur la situation de l'Église d'Angleterre. On comprend que le projet n'ait pas souri au souverain, la réforme devait d'abord réprimer ses empiètements sur les droits et la juridiction ecclésiastiques et lui enlever l'appui, le concours du clergé plus ou moins sécularisé, qui lui devait tout et qui n'avait pas moins d'intérêt que lui à contrecarrer les réformateurs. Aussi, à l'assemblée de Winchester (octobre 1097), où Anselme renouvela ses instances, une discussion violente s'engagea. Il y avait peu d'évêques, mais les seigneurs laïques, qui s'y trouvaient en nombre, ne se prononcèrent pas aussi catégoriquement qu'à Rockingham. Pour avoir favorisé

les populations anglo-saxonnes, Anselme s'était aliéné plusieurs barons normands. Le roi l'accusa de haute trahison, et lui reprocha d'avoir fait manquer sa récente expédition au pays de Galles en ne lui fournissant que de mauvais soldats.

Anselme finit par obtenir la permission de partir pour l'Italie. Mais le roi, manquant de franchise, fit fouiller les bagages d'Anselme au moment où il s'embarquait, mettre ses biens de mense sous séquestre et, pour mieux cacher son jeu, sollicita et reçut pieusement la bénédiction du prélat. Celui-ci, accompagné de son secrétaire Eadmer et de Baudouin de Tournai, un des moines attachés à son service, s'embarqua à Douvres et, passant par les abbayes de Saint-Bertin et de Cluny, atteignit Lyon, reçu partout avec empressement. Après de son ami l'archevêque Hugues de Die, il se décida pour plusieurs raisons à ne pas continuer son voyage, et écrivit au pape, le priant de lui donner un successeur à cause des conflits dont il était l'objet et le prétexte.

La réponse d'Urbain fut un ordre formel d'avoir à le rejoindre promptement. Il partit aussitôt et arriva à Rome les premiers jours d'avril 1098. Le pape lui fit l'accueil le plus bienveillant, rendit un témoignage public de son dévouement au Saint-Siège et invita le roi à réparer le préjudice qu'il lui avait causé. En attendant la réponse, Anselme se rendit à la Schiavina, propriété de l'abbaye San Salvatore de Telese, dans le haut Apennin, retraite tout à fait appropriée à ses goûts et à ses études monastiques, s'y installa quelque temps et termina le traité *Cur Deus homo*, commencé en Angleterre. Il n'interrompit son séjour que pour répondre à une invitation du duc de Pouille, le Normand Roger, frère de Robert Guiscard, qui assiégeait Capoue, et accompagna le pape à Aversa.

En octobre, il prit part au concile de Bari que celui-ci venait de convoquer pour terminer le schisme grec. Anselme y parut comme le théologien des latins, occupa la première place dans la discussion et réfuta victorieusement les objections des adversaires contre la procession du Saint-Esprit. Son argumentation servit de base à un nouveau traité, *De processione Spiritus Sancti contra graecos*, par lequel le docteur compléta ses études sur la sainte Trinité. Le règlement de son conflit avec le roi d'Angleterre fut ajourné jusqu'à la Saint-Michel (29 septembre 1099). Le Roux avait fait plaider sa cause par Guillaume de Warlewast, mais le pape ne voulut pas l'entendre, et l'ajourna à restituer les biens de l'archevêque dans le délai fixé, sous peine d'excommunication et de toutes censures. Le concile de Rome, auquel Anselme assista sans jouer de rôle appréciable, et qui se tint le troisième dimanche après Pâques, prit des mesures importantes et définitives contre l'investiture cléricale par les laïques, mais dut respecter l'ajournement. Anselme, aussi bien que la cour romaine, se rendait compte de la difficulté qu'il y avait à atteindre le roi, soutenu par la majorité des barons et par l'épiscopat. Les censures n'auraient de prise sur lui qu'autant qu'il voudrait bien les respecter. L'archevêque lui-même intercédait pour lui, et si le temps n'amenait pas de solution, comme il l'espérait avec le pape, il était toujours résolu à se sacrifier pour le bien public, en abandonnant son siège.

Il prit congé d'Urbain II dès la clôture du concile et se retira à Lyon, auprès de son ami l'archevêque. Il y séjourna longtemps, se consacrant aux travaux de l'apostolat dans les pays d'alentour, Vienne, Mâcon, La Chaise-Dieu, Cluny, de préférence parmi les moines. Il fit en ce dernier monastère une conférence ou méditation, *De beatitudine caelestis patriae*, qu'Eadmer nous a transmise. Vers le même temps il en composa une autre intitulée : *Meditatio redemptionis humanae* et son traité *De conceptu virginali et originali peccato*.

Urbain II étant mort le 29 juillet 1099, Anselme se mit en communion avec son successeur Pascal II et le pria de ne pas le renvoyer en Angleterre, s'il ne devait y faire prévaloir la loi et la volonté de Dieu avec les décrets apostoliques. La mort tragique de Guillaume le Roux, frappé d'une flèche par une main inconnue dans une partie de chasse (2 août 1100), vint récompenser sa patience et ses prévisions. Le nouveau roi, Henri Beaulerc, frère du précédent, le rappela lui-même dans une lettre où il le suppliait de revenir au plus vite. Le prélat débarqua à Douvres le 23 octobre, après trois ans d'exil. Les décisions du concile de Rome, ses propres rapports avec la papauté et les ultramontains avaient précisé et consolidé ses convictions sur la réforme et les droits de l'Église, le préparant aux luttes nouvelles qu'il allait avoir à soutenir.

2° *Persécutions sous Henri Beaulerc (1100-1109).* — En effet, le nouveau roi, qui avait usurpé le trône au détriment de son frère Robert, avait dû, pour s'assurer des partisans, non seulement rappeler Anselme, mais encore promettre de respecter les droits et libertés de l'Église; il était toutefois résolu à retenir toutes les conquêtes de ses prédécesseurs. C'était d'ailleurs un adversaire redoutable : sa finesse et son habileté, autant que sa culture et son goût pour les lettres, lui avaient fait donner le surnom de Beaulerc et sa politique artificieuse, modérée en apparence, mais sournoise, intelligente et tenace, était infiniment plus dangereuse que la brutalité de son prédécesseur. Montalembert, *Les moines d'Occident*, t. XIX, c. vi.

Dès sa première entrevue avec le primat, à Salisbury, Beaulerc l'invita à lui prêter hommage et à recevoir de sa main l'archevêché, comme avaient fait Lanfranc et les autres évêques. Anselme, pour toute réponse, lui communiqua les décrets prohibitifs rendus en sa présence par le concile de Rome. Le roi, dont la puissance n'était pas encore affirmée contre les revendications de son frère, proposa un sursis jusqu'à Pâques 1101. De part et d'autre, on envoya solliciter à Rome une modification des décrets apostoliques dans le sens des anciennes coutumes du royaume. En attendant, Beaulerc restitua les terres et revenus du primat, le rétablit dans ses droits et le traita avec les honneurs dus à son rang.

Pendant l'armistice Anselme favorisa le mariage d'Henri avec Édith ou Mathilde, fille du roi d'Écosse Malcolm et héritière de la dynastie anglo-saxonne, en déclarant au concile de Lambeth que le fait d'avoir pris le voile n'entraînait pas pour elle d'empêchement au mariage. Il bénit l'union et resta en bons rapports avec la jeune princesse, qui devint, grâce à sa direction, la *bonne reine* Mathilde. Il lui inspira l'amour de l'Église et le respect de sa liberté, qu'il prêchait aux princes et aux grands, car sa devise fut toujours ce qu'il écrivait à Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem : « Dieu n'aime rien tant que le repos de son Église. » *Epist.*, iv, 9. Profitant du repos qui lui était octroyé, il acheva son traité sur la procession du Saint-Esprit, et fournit à Walram, évêque de Naumbourg en Saxe, des explications sur plusieurs de ses doutes, notamment *De azyzo et fermentato*.

À Pâques, les députés n'étant pas de retour, la trêve fut prorogée jusqu'au moment où ils reviendraient. Dans l'intervalle, le duc de Normandie envahit l'Angleterre, et beaucoup de barons inclinèrent à prendre parti pour lui, mais le primat sauva la couronne de Beaulerc en entraînant la majorité de son côté. Partout où le permettaient ses devoirs envers l'Église, il se montrait condescendant et serviable, prêt à seconder n'importe quelle concession que son souverain obtenait de Rome. *Realencyklopädie*, p. 564.

La réponse de Pascal II ayant été entièrement négative, le roi mit Anselme en demeure de recevoir

son investiture et de consacrer, comme l'avait fait Lanfranc, les évêques et abbés auxquels le monarque l'aurait donnée, ou de sortir du royaume. L'archevêque, ne voulant pas se soumettre à une injonction tyrannique, déclara qu'il se retirait dans son diocèse et s'y comporterait selon les devoirs de sa charge. Cependant une nouvelle révolte des grands dirigée par Robert de Bellesme vint à son secours et mit le roi dans l'embarras. Une conférence à Winchester conclut une autre trêve et on envoya d'autres députés à Rome, avec une demi-sommation qui menaçait le pape de rupture et le primat d'exil. Celui-ci se fit représenter par deux moines de son entourage, Alexandre et Baudouin de Tournai, et trois évêques portèrent la parole au nom du monarque.

À leur retour, Henri convoqua une assemblée des grands à Londres, le 29 septembre 1102, et, sans faire allusion à la réponse de Rome, y renouvela sa sommation. Sur son refus de donner connaissance des lettres qu'il avait reçues, Anselme communiqua les siennes : le pape louait son zèle, lui recommandait de prêcher la vérité et lui rappelait la prohibition des investitures laïques. Les évêques ambassadeurs eurent l'audace d'affirmer avec serment que le pape leur avait tenu, dans ses audiences privées, un langage différent de ce qu'il disait en public, en leur promettant de ne pas inquiéter le roi au sujet des investitures, s'il continuait à se comporter en prince fidèle et soumis. Les moines protestèrent avec indignation et l'assemblée, dans la plus grande agitation, ne savait à quoi s'en tenir. Le roi s'entêtait, soutenu par les évêques et les barons. Anselme, redoutant un scandale, ne voulut pas démentir les prélats et prit le parti de consulter de nouveau le souverain pontife sur leur assertion, de lui demander quelle conduite il devait tenir : « Je ne cherche que la certitude, ajoutait-il, je tiens à savoir sans ambage ce que votre autorité permet. » En attendant, il réunit à Londres, avec la permission du roi, un concile auquel assistèrent les grands : on y déposa plusieurs abbés intrus et on y prit des mesures pour le rétablissement des bonnes mœurs. Le roi ayant donné l'investiture de deux évêchés, le primat différa de sacrer ses candidats, comme il en avait prévenu le parlement de Winchester, jusqu'à l'arrivée de la réponse papale.

Celle-ci, venue au début de 1103, démentait formellement le récit des évêques, mais le roi s'obstina à tenir sa lettre cachée, et Anselme ne voulut pas ouvrir les siennes, de peur qu'on ne l'accusât de les avoir altérées. Mais sa résistance commençait à remuer la nation, les Anglo-Saxons manifestaient leur sympathie envers lui, les évêques eux-mêmes déposaient la crosse qu'ils avaient regue du roi, ou refusaient de se faire consacrer par un prélat suspect. Beaulerc conjura l'archevêque d'aller lui-même solliciter du pape ce qui avait été refusé aux autres. La conduite ultérieure du monarque prouva qu'il avait surtout pour objectif de le faire sortir du royaume. Anselme demanda un délai pour réfléchir, et, sur l'avis unanime des grands, il accepta malgré son âge avancé.

Il partit peu de jours après Pâques 1103, débarqua à Wissant, non loin de Calais, le 27 avril, et se rendit au Bec, où il ouvrit les lettres du pape : Pascal, non content de désavouer les évêques députés, les déclarait excommuniés, ainsi que ceux qui avaient reçu l'investiture royale. Après les grandes chaleurs, en août, le primat s'achemina vers Rome, où il reçut le même accueil qu'autrefois. Beaulerc avait encore chargé Guillaume de Warlewast de défendre sa cause, mais le pape ne voulut l'entendre qu'en présence d'Anselme et rejeta les prétentions habilement formulées par lui, défendit au primat d'entretenir des rapports avec ceux qui recevaient l'investiture royale et lui donna

un bref confirmant tous les droits de sa primatie. L'archevêque, ne prétendant rien obtenir de plus contre le roi, regagna la Bourgogne mais Warlewast le rejoignit à Plaisance et lui déclara, sur le point d'arriver à Lyon, que le roi lui interdisait de rentrer en Angleterre.

Anselme s'arrêta alors auprès de l'archevêque Hugues et y resta seize mois. Il gouvernait son diocèse par l'intermédiaire de Gondulfe de Rochester, l'évêque le plus voisin, son vieil ami, le seul des prélats anglais qui n'eût point fléchi, et les lettres qu'il lui écrivait comptent parmi les plus typiques de sa correspondance.

Cependant Warlewast rapportait à son maître une lettre par laquelle le pape, s'efforçant de lui faire admettre l'impossibilité où il se trouvait de céder sur les investitures, le conjurait de rappeler Anselme, exigeait une prompte réponse. De son côté, l'archevêque, dès son arrivée à Lyon, prévenait le monarque que les investitures demeuraient prohibées, que les prélats qu'il avait investis étaient excommuniés, ainsi que leurs consécrateurs. Il demandait si, dans ces conditions, il pouvait rentrer en Angleterre. Le roi ne cherchait qu'à gagner du temps, convaincu que la vieillesse le débarrasserait bientôt de son adversaire; il sollicita de lui un délai, puis un second jusqu'à la Saint-Michel 1104. En même temps il s'ingérait dans l'administration de la mense archiepiscopale pour la confisquer sans bruit, imposa même une taxe aux moines de Saint-Sauveur. La Saint-Michel passa sans qu'il eût accordé la moindre satisfaction, mais apprenant que Pascal se préparait à réunir un concile, il y envoya des ambassadeurs avec la mission d'amener le pape à renvoyer l'archevêque en Angleterre, non sans lui ordonner d'obéir en tout à son suzerain.

Anselme ne pouvait pas tolérer sans protestation la saisie de ses biens. « Je ne veux plus de trêve, écrivait-il à Gondulfe un peu avant la Saint-Michel, je ne veux pas tarder davantage de remplir mon devoir, avec le conseil de Dieu et de son Église. » *Epist.*, IV, XLIV. Il comptait par cette lettre remonter le courage de ses amis et partisans, qui, commençant à désespérer, menaçaient d'abandonner la partie. Mais avant de lancer l'excommunication, il voulut consulter encore le pape, et à plusieurs reprises lui envoya des députés et des lettres pour cela. *Ibid.*, XLVI. Vers le milieu d'avril 1105, au concile de Rome, le pape excommunia les conseillers de Beaulerc, et nommément le comte de Meulan, mais sans mentionner le roi, sans répondre d'ailleurs au primat. Celui-ci comprit qu'il avait à agir seul; dans une troisième lettre au roi, il protesta contre la confiscation de ses biens, et n'en reçut en réponse que des paroles flatteuses avec la demande d'un nouveau sursis. A la fin d'avril il quitta Lyon et se rapprocha de la Normandie, où il voulait exécuter son projet sous la sauvegarde du duc Robert, de nouveau en désaccord avec son frère.

Apprenant, à La Charité-sur-Loire, la maladie d'Adèle, comtesse de Blois et sœur des deux princes, il alla la visiter. Celle-ci, mise au courant de ses intentions, en informa le roi, qui commença à s'inquiéter sérieusement de la situation. La présence du primat dans le duché fournissait un appoint à ses adversaires, au moment où Robert prenait les armes pour reconquérir l'Angleterre, et il se fit ménager par sa sœur une entrevue avec lui. Elle eut lieu à Laigle le 4 juillet 1105. Le roi accabla Anselme de prévenances et d'amabilités, lui déclara sa résolution de lui rendre ses bonnes grâces, de lui restituer ses biens; puis, devant l'inébranlable fermeté du primat, il déclara renoncer à l'investiture, demandant à ne conserver que l'hommage. On décida l'envoi d'une nouvelle ambassade à Rome. Beaulerc restitua en effet les biens de l'archevêque,

mais il mit une condition inacceptable à son retour en Angleterre, celle de ne pas exclure de sa communion les prélats qui avaient reçu l'investiture contre les décrets de l'Église. Anselme n'avait qu'à attendre en Normandie que les circonstances contraignissent le rusé renard à dépêcher ses agents en cour de Rome, ce qu'il tardait de faire. Il profita du retard pour visiter sa chère abbaye du Bec, où il se fixa, allant de là à Rouen, et même à Reims. Il dut encore protester contre une nouvelle injustice du roi, qui frappait d'amende les prêtres coupables d'avoir violé le récent décret du concile de Londres. Il rappela en termes véhéments qu'aux évêques seuls il appartenait de frapper ces prévaricateurs et, à défaut des évêques, au primat. Henri lui promit satisfaction.

A ce moment la lutte entre les derniers fils du Conquérant en était à sa phase décisive, et Beaulerc commençait la conquête de la Normandie, réduit à vaincre ou périr. Les charges que la guerre faisait peser sur les peuples augmentaient à proportion le mécontentement, si bien que Beaulerc était résolu d'en finir. Ses évêques eux-mêmes lui témoignaient moins de condescendance, et six d'entre eux invoquèrent le secours du primat, avec promesse de mieux remplir leurs devoirs épiscopaux à l'avenir. Anselme les en félicita, mais ne put que les ajourner au moment où ses envoyés reviendraient de Rome. *Ibid.*, IV, CXXII.

Ils reparurent enfin au printemps de 1106. Le pape voulut payer la bonne volonté du roi de quelque concession; il maintint la prohibition de l'investiture laïque, mais autorisa Anselme à recevoir dans sa communion les prélats qui l'avaient reçue et leurs consécrateurs : il lui permit aussi d'ordonner ceux qui faisaient hommage au roi jusqu'à ce que, la grâce de Dieu aidant, il eût persuadé le prince d'abandonner ses prétentions. Beaulerc agréa ces conditions et envoya aussitôt Guillaume de Warlewast prier le primat de revenir en Angleterre. Mais la maladie retenait Anselme au Bec, et les événements rendaient Beaulerc si impatient d'en finir qu'il vint le chercher. Le jour de l'Assomption 1106 ils eurent une entrevue et tombèrent d'accord sur tous les points : le souverain promit en outre de ne plus s'approprier les revenus des bénéfices pendant leur vacance. Le primat rentra en Angleterre après un second exil de plus de trois ans, au commencement de septembre, et fut accueilli avec des transports de joie. Le 28, Beaulerc battait son frère et le faisait prisonnier à Tinchebray, puis achevait la conquête de la Normandie. Son premier acte de vainqueur fut de rendre au clergé la libre jouissance et administration de ses biens, à la demande de l'archevêque.

Un concile se tint à Londres, comme il avait été convenu. Le roi et le primat y dressèrent une déclaration conforme à la lettre de Pascal II : le premier renonça à l'investiture des fiefs ecclésiastiques et se contenta de l'hommage, dont le refus toutefois ne devait pas en principe entraîner de punition. Ainsi, par sa résistance passive, par sa patience, son esprit de charité, en un mot, par une diplomatie toute sur-naturelle, le pauvre moine avait vaincu, et la solution qu'il faisait triompher préparait les voies à celle que le concordat de Worms établira plus tard (1122) dans l'Église universelle. *Kirchenlexikon*, loc. cit., col. 890. La vieille brebis avait fini par l'emporter sur les taureaux indomptés attelés avec elle à la charrue du gouvernement de l'Angleterre. Montalembert, *ibid.*, I, XIX, c. vi.

Dès lors les deux anciens adversaires vécurent en parfaite harmonie, et même, lorsque Beaulerc partit pour achever la pacification de la Normandie (1108), il confia à l'archevêque l'administration du royaume, et celui-ci pouvait écrire au pape : « Dans l'élection des

prélats, le roi ne suit point sa volonté propre, mais il s'en remet aux gens pieux. » Eadm., *Hist. novarum*, l. IV, P. L., t. CLIX, col. 469.

Anselme ne jouit pas longtemps du fruit de ses travaux, il composa encore son traité : *De concordia scientiae, praedestinationis et gratiae cum libero arbitrio*. Trois jours avant sa mort, comme on lui annonçait sa fin prochaine, il répartit : « Si telle est la volonté du Seigneur, je m'y sou mets de bon cœur, mais je désirerais auparavant résoudre les difficultés qui me sont survenues au sujet de l'origine de l'âme. » Il mourut le 21 avril 1109, dans la soixante-seizième année de son âge et la seizième de son pontificat. Il mourut sur la brèche, peut-on dire; les derniers jours de sa vie, il engagea une lutte pour la défense de sa primatie contre la métropole de York, toujours constant avec lui-même, et complétant l'œuvre de ses prédécesseurs. Ce ne fut qu'après sa mort que les droits qu'il avait revendiqués furent reconnus solennellement. Les évêques et le roi donnèrent par là un bel exemple de fidélité à sa mémoire.

« Anselme ne fut ni ambitieux, ni avide de pouvoir, mais il sut défendre l'honneur, les droits et les propriétés de sa primatie, non seulement contre les souverains anglais, mais devant l'Église romaine, convaincu que de cette primatie dépendait l'unité religieuse de l'Angleterre, unité indispensable au maintien des libertés ecclésiastiques devant les empiètements de l'État : il obtint de Pascal II le renouvellement des pouvoirs de *legatus natus* pour l'Angleterre, souvent exercés par ses prédécesseurs. A diverses reprises il s'entremet pour le maintien des traditions et coutumes en matière de culte et liturgie, convaincu que cette diversité d'usages ne compromettait en rien l'unité et la charité dans une seule foi (*De sacrorum diversitate*). Surtout il a contribué à implanter les idées romaines et la réforme grégorienne en Grande-Bretagne, il a combattu toute sa vie la simonie et le concubinage des clercs, avec le prestige de sa sainteté, de sa haute perfection morale, qui ennoblissaient ses efforts et les illuminaient de l'éclat de ses exemples. Toutefois son action fut trop peu durable, pendant son absence les mœurs redevinrent sauvages, tout fut à recommencer et il ne recueillit que peu de fruits de ses fatigues. » *Realencyklopädie*, p. 564-565. Ajoutons que son œuvre politique proprement dite manquait de bases solides; après sa mort, Beauclerc laissa vaquer cinq années la primatie de Cantorbéry, et il fallut le martyre de saint Thomas Becket pour sauver la dignité de l'Église d'Angleterre, sinon assurer son indépendance. Les grands mérites de saint Anselme sont ailleurs, dans le domaine de l'Église universelle et de l'ordre monastique : il a développé la vie du cloître, son fonctionnement et son expansion, puis imprimé un progrès décisif au dogme catholique.

V. CARACTÈRE ET VIE INTIME. — Doué d'une intelligence élevée, d'une volonté persévérante, d'une imagination et d'une sensibilité délicate, Anselme se distingua encore par une tendre piété et un grand amour pour l'étude. C'est amour, qui le ramena dans la voie de sa vocation, un instant abandonnée, il ne s'en laissa plus distraire dans la suite, ni par les sollicitudes de l'administration abbatiale, ni par les luttes et traverses de tout genre, ni même par les pérégrinations en terre d'exil. Avec la pénétration de sa raison, sa largeur de vues, il consacra une grande partie de ses études à mettre son intelligence d'accord avec sa foi, et son génie, planant sans cesse sur les hauteurs de la contemplation, pénétra les questions les plus difficiles de la théologie et de la philosophie.

Le trait distinctif de ce génie était l'art de se servir du symbolisme, pour remonter sans effort du monde visible au monde invisible. « Si le premier de ces deux

mondes était pour lui le reflet du second, son intelligence et son cœur, par un flux et reflux mystérieux, allaient incessamment de l'un à l'autre, découvrant entre eux les plus suaves, les plus touchantes harmonies. Et ces harmonies le portaient à la méditation des vérités de l'ordre surnaturel, méditation qu'il savait aussi entretenir chez les autres. » P. Ragey, *Histoire de S. Anselme*, l. II, c. xv.

De cette méthode découlait la preuve par comparaison, dans laquelle il excellait. Les exemples empruntés au monde sensible revêtaient ses discours d'une grâce persuasive avec une piquante originalité. Il s'en sert pour expliquer familièrement les questions les plus élevées de la philosophie et de la théologie.

A ces qualités, qui firent le succès de son enseignement, se joignait la bonté, à laquelle il emprunta le secret de réussir auprès des jeunes gens, de maintenir les moines dans le devoir et de les conduire à la perfection : elle lui valut une popularité incroyable. « Il s'échappait de toute sa conduite, dit Eadmer, une suavité séduisante qui attirait tout le monde à son intimité. » *Vita S. Anselmi*, l. I. « Ils'appliquait continuellement, ajoute le biographe, à faire ce qu'il regardait comme le plus propre à être agréable. » C'était un de ses principes que, dans l'intérêt du bien qu'ils étaient appelés à faire, les moines n'avaient jamais assez d'amis, et il l'écrivait à ses religieux du Bec... *Nec unquam satis vos habere amicos credatis, sed sive divites sive pauperes, omnes vobis in amore fraternitatis conglutinate, quatenus hoc et ad vestrae Ecclesiae utilitatem proficere, et ad eorum quos diligitis salutem valeat pertinere. Epist.*, III, xvi. Ils'étudiait à n'être désagréable à personne, dût-il pour cela se relâcher de l'observance monastique. Il se fit ainsi beaucoup d'amis très intimes, comme le témoignent l'étendue et la diversité de sa correspondance : non seulement dans l'ordre cléricale et monastique, parmi les évêques et les abbés, surtout en dehors de l'Angleterre, mais dans le monde, à la cour et dans la féodalité, parmi les dames de haut parage, la sainte comtesse Ida de Boulogne et son mari le comte Eustache II, le comte Robert II de Flandre, le marquis Humbert du même pays et sa femme Clémence, surtout la reine Mathilde d'Angleterre, dont le docteur se servit souvent pour agir sur l'esprit de son mari.

Ce n'est pas seulement dans ses lettres que saint Anselme révèle, avec ses qualités d'ami, les divers aspects de son caractère; les beautés de son âme éclatent encore dans ses ouvrages, notamment dans les *Méditations* et les *Prières*, et dans son *Prologion* : « Ce livre est son être tout entier, résonnant comme une lyre et laissant échapper une des vibrations les plus sublimes qu'ait jamais rendues le génie de l'homme sous le souffle de Dieu. On pourrait définir le *Prologion* le cri vers Dieu de l'être humain pénétré par la grâce. Il donne une voix à tout ce qui est dans l'homme. Il n'est pas une fibre de son âme qui n'y crie : Mon Dieu et mon tout ! C'est l'être humain s'absorbant en Dieu sans rien perdre de sa personnalité. » Ragey, *ibid.*, c. XXXVI.

VI. ENSEIGNEMENT. — Avec sa puissance de travail et ses études incessantes, Anselme parcourut à peu près le cycle des connaissances de son temps; néanmoins il était particulièrement versé dans les sciences sacrées, la théologie et les questions dogmatiques. Il rapprocha celles-ci de la philosophie, envers laquelle elles professaient une sorte de défiance : on n'admettait la raison à expliquer ou corroborer les vérités de foi qu'avec une réserve excessive, en sorte que la théologie s'enfermait dans le convenu et la routine. Ragey, *ibid.*, c. VI. Avec sa passion de vouloir tout comprendre et son dédain des solutions *a priori*, avec sa confiance entière dans le pouvoir de la raison, Anselme développa les forces

de celle-ci, aiguïsa ses facultés par l'étude de la métaphysique et de la dialectique, puis la jeta dans le domaine des dogmes, en lui disant : Je crois, mais fais-moi comprendre. *Prolog.*, c. 1; *De casu diaboli*, c. v, xv; *De libero arbitrio*, c. iii; *Cur Deus homo*, c. 1, ii. Il créa la philosophie du dogme et en fit la nouveauté de son enseignement. Il y poussa ses élèves et leur inculqua une science nouvelle, combinaison des deux : théologie et philosophie.

Il ouvrit une autre voie en introduisant pareillement celle-ci dans l'exégèse. Le meilleur moyen, selon lui, de fortifier la raison et de la rendre capable de pénétrer les secrets les plus mystérieux de la philosophie et du dogme, c'était d'étudier la sainte Écriture avec foi. « Plus nous y puisons, dit-il, la nourriture que nous y fait trouver l'obéissance, plus nous devenons capables de nous nourrir des aliments qui rassasient l'intelligence. » *De fide Trinitatis*, c. ii; *Ragey, ibid.*, c. viii. Il croyait de tout cœur et avec une inébranlable assurance qu'il ne se trouvait rien dans nos saints livres dont on ne pût démontrer l'incontestable exactitude. *Eadm., Vita S. Ans.*, l. I. Il était vaincu, d'autre part, que la raison est d'un puissant secours pour la compréhension des Écritures. L'étude de celles-ci n'exigeait pas seulement de l'application, mais de la méthode. « Celle qu'il suivait lui-même consistait à passer en revue les divers sens d'un passage, à s'arrêter à l'un d'eux plus en rapport avec ses propres besoins, ses vues, ses aptitudes, et à le scruter en usant des procédés que la philosophie enseigne, analyse, synthèse, diversion, etc. C'est depuis saint Anselme, disent les bénédictins de Saint-Maur, *Histoire littéraire de la France*, t. vii, p. 145, qu'on étudie l'Écriture sainte avec plus d'ordre. » *Ragey, ibid.* « Il ne se bornait pas, ajoutent ces savants, à établir des principes clairs et solides pour apprendre à étudier chrétiennement et à découvrir la vérité; il montrait aussi par son exemple la bonne manière d'enseigner les autres. » *Hist. lit.*, *ibid.*, p. 78. Ses œuvres le montrent encore aujourd'hui, par la forme de dialogue entre le maître et l'élève, adoptée pour ses quatre premiers ouvrages et pour son traité *Cur Christus homo*. Ses leçons ont conservé l'allure, la physionomie, l'animation d'un cours... En lisant ces dialogues, on est au milieu d'un auditoire, et l'on entend un professeur : les questions se succèdent, stimulent, tiennent en éveil les élèves; on a leurs réponses; il semble qu'ils sont là.

« Ces dialogues nous montrent aussi, dans le professeur, le formateur. Il est visible que sa grande préoccupation est de façonner des intelligences, d'exercer des esprits novices à passer de l'analyse à la synthèse, à démêler les divers sens d'un mot, à retourner une idée sous toutes ses faces, à ne se rendre à un raisonnement qu'après en avoir pesé le fort et le faible. Mais le trait le plus caractéristique peut-être de sa méthode est d'aider ces esprits à trouver eux-mêmes les idées qu'il veut leur communiquer. Ce n'est pas assez que les auditeurs constatent par eux-mêmes la justesse de ses raisonnements, il les y associe de telle sorte que ce sont eux qui les font. Une de ses joies est de les élever très haut, plus haut qu'ils ne se croyaient capables de monter, de les faire planer sur les sommets de la métaphysique, mais il ne les y transporte pas tout d'un coup. Son art, et il en déploie un merveilleux, est de les y conduire pas à pas, avec une lenteur calculée, par des circuits, comme on aide un voyageur trop faible à gravir une côte escarpée, en lui faisant prendre de longs détours. » *Ragey, ibid.*, chap. x.

Plusieurs de ses élèves, devenus des maîtres à leur tour, s'efforçaient de marcher sur les traces d'Anselme et y réussirent : tels furent Guibert de Nogent et Anselme de Laon (voir ces noms). Quelques détails

de plus sur l'homme et le professeur, dans *Dictionnaire de théologie*, t. 1, col. 1341-1344.

VII. ŒUVRES. — Cf. *ibid.*, col. 1330-1341. Pour l'ensemble de la doctrine, voir encore col. 1344-1348; *Realencyklopädie*, p. 567-570; *Kirchenlexikon*, col. 892-897, etc.

Dom Gerberon divise les œuvres de saint Anselme en quatre parties, dans l'ordre suivant (*P. L.*, t. CLVIII, CLIX) :

1° *Œuvres dogmatiques* (de théologie et de philosophie). — 1. *Monologion* : *De Divinitatis essentia monologium*, *P. L.* t. CLVIII, col. 141-224. Un des beaux monuments élevés par le génie de l'homme : sorte d'excursion à vol d'aigle à travers les sommets les plus élevés de la théologie, de la philosophie et de la poésie, on y trouve coordonnés les principaux enseignements de l'Église sur la nature de Dieu, l'homme et la création, mis en harmonie avec les principes de la théodicée, éclairés par les données de la psychologie et de magnifiques aperçus sur les données du symbolisme. Ces principes s'épanouissent en d'admirables corollaires de morale et d'ascétisme. C'est, comme nous dit le docteur, un modèle de la manière de méditer les vérités de la foi. L'ouvrage prend pour point de départ la méthode scolastique, dont Anselme fut le premier ancêtre. *Realencycl.*, p. 565; *Ragey, loc. cit.*, c. xxiii. Le docteur n'avait pas grande idée de son œuvre; il la traitait d'*élucubration verbeuse*, de *bagatelle*, et la soumit au jugement de l'archevêque de Cantorbéry pour qu'il la corrigeât ou la détruisît. *Epist.*, IV, ciii. Lanfranc ne la goûta guère et la comprit peu (*ibid.*, I, LXVIII), mais le livre se répandit rapidement, excitant partout beaucoup d'admiration.

2. *Prologion* seu *Alloquium de Dei existentia*, *P. L.*, col. 223-242. Dans le *Monologion*, l'argument de saint Anselme (*Dictionnaire de théologie, ibid.*, col. 1350 sq.) tient peu de place, mais il en est l'âme; ce n'est pas l'argument qui est sorti du livre, c'est lui qui a créé le livre, l'a pour ainsi dire fait épanouir. Dans le *Prologion* il s'étale et se développe. Contrairement à ses habitudes, le docteur laissa son manuscrit circuler librement sous le titre : *Fides quaerens intellectum*. Un moine de Noirmoutier, Gaunilon, à qui l'argument ne paraissait pas concluant, redigea, sous forme de doute, un questionnaire sur sa valeur logique : *Adversus Anselmi in Prologio ratiocinationem*. *P. L.*, *ibid.*, col. 241-248. Sommaire de ses arguments dans *Kirchenlexikon*, col. 893-894. Il reconnaissait toutefois l'incontestable beauté de l'œuvre. Anselme répondit par son *Liber apologeticus contra Gaunilonem*. *P. L.*, *ibid.*, col. 247-260.

3. *De fide Trinitatis et de Incarnatione Verbi contra blasphemias Ruzelini sive Roscellini*, *P. L.*, *ibid.*, col. 259-284. Il n'est fait mention qu'une fois de l'hérétique, dans la préface ou *Epistola ad Urbanum sum. pont.* Le saint se place uniquement sur le terrain du dogme catholique et de la vérité révélée. C'est un évêque qui parle, un évêque philosophe sans doute, mais avant tout interprète de la foi, qui se tient uni au vicaire de Jésus-Christ, pour avoir la certitude de ne pas errer. *Ragey, ibid.*, l. III, c. xxv.

4. *De processione Spiritus Sancti contra graecos*, *P. L.*, *ibid.*, col. 285-326. Ce traité expose le dogme du Filioque avec un riche fonds de doctrine, une grande puissance de dialectique, et réfute en même temps les objections soulevées par les grecs au concile de Bari. De cette argumentation aride il s'exhale un parfum de piété, elle porte les traces sensibles de l'esprit de prière et d'humilité qui animait le saint.

5. *Dialogus de casu diaboli*, P. L., *ibid.*, col. 325-360. Saint Anselme examine, au flambeau de la raison, la question de la persévérance des bons anges et de la chute des mauvais. *Credentem me fecisti scire quod nesciens credebam*, conclut le disciple à la fin du chap. xv : « Je croyais sans comprendre, maintenant je crois et je comprends. »

6. *Cur Deus homo*, P. L., *ibid.*, col. 359-432. C'est le chef-d'œuvre de saint Anselme. *Realencyklopädie*, p. 566. Il traite de l'Incarnation en deux livres, suivant la méthode philosophique. Le premier renferme les objections des infidèles, qui méprisent la foi chrétienne, parce qu'ils la croient contraire à la raison, et la réponse des fidèles; il prouve que, sans le Christ, nul ne peut être sauvé. Le second démontre, comme si nous ne savions rien au sujet du Christ, que l'homme a été créé pour que tout entier, dans son corps comme dans son âme, il jouît un jour de l'immortalité bienheureuse. « Cette fin, pour laquelle l'homme a été créé, dit le docteur dans sa préface, doit être nécessairement atteinte, mais pour cela l'intermédiaire de l'Homme-Dieu est indispensable. »

Le traité se ressent de la précipitation imposée à l'auteur par l'empressement impatient de ses amis, mais, bien qu'en certains endroits il semble inachevé, il est d'une lecture aussi attrayante qu'instructive, et il fera toujours les délices des esprits sérieux, que charment les graves beautés de nos dogmes et qui ont le courage d'acheter par une application soutenue les joies sévères de la vérité. Ragey, l. IV, c. xxxi.

7. *De conceptu virginali et originali peccato*, P. L., *ibid.*, col. 431-464. Ce traité résout un problème posé dans le précédent, qui ne l'avait effleuré qu'en quelques mots. Le sujet en est la conception virginale du Sauveur. Il expose d'abord la nature du péché originel, et la manière dont il se transmet. Le Sauveur n'aurait pas été conçu dans le péché, quand même sa mère, bien que restée vierge, aurait été souillée par le péché originel, puisqu'il échappait aux lois de la nature, d'après lesquelles se transmet ce dernier. Mais pour que l'origine humaine du Sauveur fût digne de Dieu, il fallait qu'elle fût telle qu'on ne pût en concevoir une plus grande en dehors de Dieu. Toutefois, après avoir posé ce principe, au lieu de conclure que Marie a été exempte du péché originel, il s'en tient seulement à la simple purification. Mais le mot ci-dessous comporte l'immaculée conception : *Decens erat ut ea puritate qua major sub Deo nequit intelligi Virgo illa niteret*, c. xviii. *Dict. de théol.*, t. I, col. 1347. Une tradition ancienne attribuée à saint Anselme l'établissement de la fête de l'Immaculée-Conception en Angleterre et à Lyon; il est certain que la croyance était universellement admise par les Anglais au xv^e siècle.

8. *Dialogus de veritate*, P. L., *ibid.*, col. 467-486. Traité de philosophie chrétienne. Anselme y explique en quoi consiste la vérité dans chaque être et en Dieu, en prenant pour point de départ deux définitions : *La vérité est une certitude que l'intelligence seule peut concevoir; la justice est la rectitude de la volonté conservée pour elle-même*. Puis il montre que la vérité ontologique subsiste indépendamment des êtres, que chacun de ceux-ci n'est vrai que par cette vérité et qu'il n'y a qu'une seule rectitude, une seule justice, une seule vérité, Dieu. *Diction. de théol.*, col. 1337.

9. *De voluntate*, P. L., *ibid.*, col. 487-490.

10. *Dialogus de libero arbitrio*, en quatorze chapitres. P. L., *ibid.*, col. 487-506.

11. *De concordia praescientiae et praedestinationis nec non gratiae cum libero arbitrio*. P. L., *ibid.*, col. 507-542. Composé au terme d'une longue carrière,

ce traité jette une vive lumière sur les mystères les plus inaccessibles de la philosophie et de la théologie; on dirait que cette intelligence, sur le point de se séparer de son corps, se dégage peu à peu des organes qui l'entravent et se rapproche des purs esprits. Elle n'a rien perdu de son imagination, ni de sa mémoire : « Cependant, dit Eadmer, en composant ce traité, Anselme éprouva pour la première fois de la difficulté à rendre sa pensée. » « Ce que Dieu a daigné me découvrir sur ces questions m'ayant beaucoup plu, dit-il, je compris que d'autres en éprouveraient la même satisfaction, et j'ai voulu donner gratuitement à ceux qui le demanderaient ce que j'avais reçu gratuitement. » *De concordia*, c. xiv.

12. *Epistola de azymo et fermento*, et 13, *Epistola de sacramentorum veritate*, réponses à Walram, évêque de Naumbourg en Saxe, sur certaines difficultés qu'il lui avait soumises. P. L., *ibid.*, col. 541-554.

14. *De nuptiis consanguineorum*, à un évêque; substance de la discipline de l'Eglise sur la question. P. L., *ibid.*, col. 557-560.

15. *De grammatico*, non pas simple exercice d'argumentation; mais étude de la dialectique, vestibule indispensable pour entrer dans les questions théologiques. P. L., *ibid.*, col. 561-582.

2^o *Œuvres d'édification*. — Ce sont les plus contestées parmi les œuvres du docteur. Voir *Diction. de théologie*, col. 1333-1334. Comme le *De beatitudine* (P. L., t. CLIX, col. 587-606) et aussi sans doute le *De similitudinibus*, (*ibid.*, col. 605-708), ces ouvrages, homélies, méditations, etc., furent, la plupart du moins de ceux que l'on conteste, rédigés sur des notes du docteur ou pris pendant qu'il parlait. On y retrouve sa manière de procéder, de pousser les idées, de mener de front l'activité spéculative et la prière affectueuse.

1. *Homélies*, au nombre de seize, la neuvième seule incontestée. P. L., t. CLVIII, col. 644-649. Ces canevas froids et secs ont perdu la grâce, l'onction de la parole de saint Anselme, mais on y retrouve sa manière de procéder dans l'exposition du texte sacré; il le serre de près, le traduit dans les idées de l'époque et en fait sortir tout ce qu'il peut donner pour le charme, l'instruction et l'édification des auditeurs.

2. *Méditations et prières*, en prose et en vers, au nombre de vingt et une et soixante-quinze. Quoi qu'il en soit de leur origine, elles appartiennent au trésor de la littérature ascétique et ont été richement mises à contribution. *Realencyklopädie*, p. 566. Elles nous initient au secret de prier avec ferveur et [dévotion] Dieu, Jésus-Christ, les saints (*Diction. de théol.*, col. 1340), tout spécialement la vierge Marie. Elles nous inspirent l'humilité, l'amour, le désir des biens célestes, surtout la confiance. Il est un point sur lequel Anselme excelle : prendre la quintessence de la dévotion à Marie, ce qu'elle a de plus solide, de plus élevé, de plus pur, de plus suave, et le condenser dans de ravissantes formules faciles à retenir. Riches de doctrine et pleines de pensées, ses quinze prières à Marie offrent une sorte de traité sur la dévotion à la sainte Vierge, abrégé, mais substantiel, chose à peu près unique de son temps. Ragey, *ibid.*, l. III, c. xxi, xxii et xxiii.

3. *Hymnes et Psautier de la Vierge*. Le psautier se compose de cent cinquante strophes rythmées correspondant aux cent cinquante psaumes, dans chacun desquels Anselme a choisi un verset et l'a transformé en une louange et une prière, invariablement présentées en manière de salutation. *Ave*. C'est la forme la plus ancienne que l'on connaisse du rosaire ou chapelet, malheureusement on n'a pas encore pu prouver d'une manière péremptoire que ce fût l'œuvre de saint Anselme.

Il en est de même du *Mariale*, qui ne figure pas dans l'édition de dom Gerberon. Au milieu du xii^e siècle, il

circulait sans nom d'auteur et sans titre. Il fut ensuite attribué à saint Bernard et, au ^{xiv}^e siècle, reçut d'un copiste le nom qu'il porte maintenant et par lequel on avait coutume de désigner au moyen âge les écrits sur la sainte Vierge. Malgré les efforts du P. Raguey, qui a donné plusieurs dissertations à ce sujet et une édition critique de l'œuvre (*Sancti Anselmi Cantuariensis Mariale nunc primum typis mandatum*, Londres, 1884), l'attribution à saint Anselme est rejetée par la plupart des savants. *Diction. de théol.*, col. 1335; *Realencyklopädie*, p. 567.

3^o *Lettres*, P. L., t. CLVIII, col. 1059-1208; t. CLIX, col. 9-272. — La correspondance de saint Anselme est un des principaux documents sur sa vie et son action. Il s'en faut que nous l'ayons entière : elle fut immense comme sa renommée. De l'Écosse, de l'Irlande, de toutes les îles Britanniques, de la Normandie, de la France, de la Bourgogne, de l'Italie, du Danemark, de l'Espagne, les évêques, les grands et les rois s'adressaient à lui et demandaient ses conseils. Raguey, *op. cit.*, l. V, c. xxxvii. Ces lettres ne sont pas indemnes du mauvais goût de l'époque, surtout de sa rhétorique, mais dans la manière à la fois simple et forte de peindre et d'exposer, qui se rencontre en toutes, elles sont des témoignages toujours vivants de la richesse de vie intime de l'auteur, de son bon sens pratique comme de la multiplicité de ses relations. *Realencykl.*, p. 566.

Dom Gerberon donne environ quatre cent vingt lettres, dont trois cent cinquante du saint lui-même, les autres écrites à lui ou à son sujet, réparties en quatre livres : le premier groupe les lettres du moine, le second celles de l'abbé, le troisième et le quatrième celles de l'archevêque.

VIII. INFLUENCE. — Cette influence considérable dont Anselme avait joui pendant sa vie s'effaça tout d'un coup après sa mort : il fut éclipsé dans les écoles par Pierre Lombard et saint Thomas et perdit le rang que lui promettait son rôle d'initiateur. Les scolastiques et même leur chef, le docteur angélique, lui déroberent, sans lui en reporter la gloire, cette méthode du traitement rationnel du dogme dont il avait pris l'esquisse chez saint Augustin. Même son argument ontologique de l'existence de Dieu resta enseveli dans l'oubli jusqu'à Descartes, qui le reprit sans se douter peut-être à qui il le devait. L'action du savant théologien s'est maintenue simplement à l'état latent dans les monastères plutôt que dans les universités, parce qu'il n'avait pas su condenser ses études et découvertes dans un seul livre, facile à manier et qu'on pût mettre à la portée des étudiants, comme un manuel classique. Mais il n'y a presque pas de problème de la théologie catholique qui n'ait été illustré par ses travaux. Au ^{xvii}^e siècle, un bénédictin espagnol, plus tard cardinal d'Aguiar, établit sur son œuvre un cours de théologie, qui s'arrêta malheureusement au *Monologion*, Salamanque, 1678-1681 (cf. ci-dessus, t. I, col. 1074). *The catholic encyclopedia*, loc. cit., p. 549.

En 1720, Clément XI proclama saint Anselme docteur de l'Église. L'argument dont nous venons de parler a fait grande figure dans la philosophie moderne, mais l'attention n'a été réellement ramenée de nos jours sur le théologien que par la fondation de l'université bénédictine ou collège de Saint-Anselme qui fut établi, il y a quelque vingt ans, au mont Aventin, sous le patronage du pape Léon XIII, par l'ordre entier, pour la formation théologique de ses religieux. On y a célébré récemment (1909) le huitième centenaire de la mort du docteur, auquel d'ailleurs la ville d'Aoste, sa patrie, a donné une splendeur exceptionnelle. Le pape Pie X voulut faire présider ces dernières fêtes par un légat *a latere*, le cardinal Richelmy, archevêque de Turin, et il donna une encyclique, *Communium rerum*, le 29 avril 1909, où il propose saint Anselme comme

modèle dans la lutte contre les oppresseurs de l'Église et les ennemis de la foi. « Puissant en œuvre et en parole, il fut un phare, une lumière de doctrine et de sainteté, qui se leva en Italie, brilla plus de trente ans en France, plus de quinze ans en Angleterre, et pour l'Église universelle, il fut aussi une force et une gloire, qui lui procura de splendides triomphes dans les combats de la vie et de la pensée, en même temps qu'à la société civile d'insignes bienfaits par sa spéculation pénétrante, son activité inlassable, la vigueur de ses luttes et ses suaves aspirations à la paix. Et ces succès, il les dut à ce que, par toute sa vie et son ministère doctrinal, il adhéra inébranlablement au Christ et à son Église. » Ces solennités ont donné naissance à toute une littérature, dont nous allons signaler les principaux produits.

BIBLIOGRAPHIE : U. Chevallier, *Bio-bibliographie*, col. 256-259.

I. ŒUVRES DE SAINT ANSELME : Elles constituent une documentation capitale pour la connaissance du personnage et de son rôle. Dom Gerberon, *S. Anselmi ex Becensis abbate Cantuariensis archiepiscopi opera*, in-fol., Paris, 1675, en a publié la meilleure édition, supérieure à celle de Picard, Cologne, 1612, à celle de Raynaud, Lyon, 1630, et réimpression de Paris, 1721. Elle a été insérée dans P. L., t. CLVIII, CLIX. Sur les premières éditions à partir du ^{xv}^e siècle, cf. *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 460-465. Malheureusement, depuis Gerberon, la critique des textes n'a pas fait un pas, les études philosophiques assez nombreuses au ^{xix}^e siècle, les travaux pour le centenaire, ceux du P. Raguey lui-même n'ont pas amené d'amélioration ni de changement appréciable dans ce que nous savons de l'œuvre comme de la vie du docteur. Il serait à désirer qu'on fit une recension complète des manuscrits, suivie d'une collation qui procurerait certainement des découvertes au moins sur l'authenticité des œuvres douteuses.

II. SOURCES CONTEMPORAINES : Même observation que pour les œuvres. La source principale, les chroniques d'Eadmer, secrétaire, commensal d'Anselme pendant de longues années et témoin autorisé des principaux faits de son activité, ont été cependant étudiées de près, par le P. Raguey, mais avec une critique préconçue et pas assez pénétrante : *Eadmer*, Lyon, 1892. L'auteur y revient longuement sur certains faits moins importants, sur certaines compositions plus ou moins authentiques. *Eadmeri Cantuariensis monachi libri duo de Vita S. Anselmi Cantuariensis archiepiscopi*, dans Gerberon, *S. Anselmi opera*, 1721, Appendice, p. 1-26. — *Eadmeri Cant. mon. Historia novorum sex libris distincta*, *ibid.*, p. 27-103. L'un et l'autre ouvrage insérés dans *Acta sanct.*, avril. t. II, p. 863-947. — *Eadmeri Cant. mon. liber de S. Anselmi similitudinibus*, Gerberon, p. 153-191. — Jean de Salisbury, *Vita S. Anselmi arch. Cant.*, dans *Anglia sacra*, Londres, 1671, part. II, p. 153, et P. L., t. CLIX, où se trouve aussi les trois œuvres précédentes, en tête de celles de saint Anselme. — Guillaume de Malinesbury, *De gestis regum, De gestis pontificum Anglie*, etc., dans *Rerum Anglicarum scriptores* de Savèze, Francfort, 1601, p. 5-294, et P. L., t. CLXXIX. — *Orderici Vitalis Historiae ecclesiasticae libri XIII*, éd. Le Prévost, Paris, 1828-1845. *Société de l'histoire de France*; P. L., t. CLXXXVIII. — Guibert de Nogent, *De vita sua*, P. L., t. CLVI. — *Wilhelm Calculi Gemmetiensis monachi Historiae Normannorum libri VIII*, dans *Historiae Normannorum scriptores antiqui* de Duchesne, Paris, 1619, p. 215 sq. — *Matthaei Paris. mon. alban. Angl. historia major*, Londres, 1640. — *Vita Gundulphi episc. Roffensis auctore monacho Roff. coetaneo*, P. L., t. CLIX. — *Vita beati Lanfranci et Vita Bosonis auct. Milone Crispino*, *ibid.*, t. CL.

III. TRAVAUX MODERNES, MONOGRAPHIES ET ÉTUDES SPÉCIALES : P. Raguey, *Histoire de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, Paris, 1890; *Vie intime de S. Anselme au Bec*, Paris, 1877; *Saint Anselme professeur*, *ibid.* — Ch. de Rémusat, *Saint Anselme de Cantorbéry*, Paris, 1853. — J. Croset-Mouchet, *Saint Anselme (d'Aoste)*, archevêque de Cantorbéry, Paris et Tournai, 1859. — Montalembert, *Saint Anselme, fragment de l'Introduction à l'histoire de saint Bernard*, Paris, 1844, dans le *Correspondant*, 25 juillet et 10 août 1844; *Les moines d'Occident*, Paris, 1877, t. VII, p. 174-315. — H. Rymer, *The life of St. An-*

selm, traduit de l'allemand de Mœhler, Londres, 1842. — G. F. Franck, *Anselm von Canterbury*, Tubingue, 1842. — Hasse, *Anselm von Canterbury*, Leipzig, 1843, t. I. — Domet de Vorges, *Saint Anselme*, Paris, 1901, dans la collection des Grands philosophes. — Le *Saint Anselme* de M. Cochin, collection des Saints, dont parle le Dictionnaire de théologie, col. 1349, n'existe malheureusement pas. — Porée, *Saint Anselme à l'abbaye du Bec*, dans *Recueil des travaux de la Société agricole de l'Eure*, 1880; *Histoire de l'abbaye du Bec*, Évreux, 1901. — Charma, *Saint Anselme*, notice dans *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, 1853. — H. Bouchitté, *Le rationalisme chrétien à la fin du XI^e siècle*, Paris, 1842. — Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle*, Paris, 1840, t. III. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII, VIII, *passim*, IX, p. 393-465, etc. — L. Vigna, *Sant Anselmo filosofo*, Milan, 1899. — S. Cantofenti, *S. Anselmo di Aosta e il suo storico francese signor Remusat*, dans *Archivio storico italiano*, nouv. série, 1855, t. II. — Dom B. Maréchaux, *A propos du « Fides quaerens intellectum » de saint Anselme*, dans *Rivista storica benedettina*, Rome, 1909, an. IV, fasc. 3, p. 25-39. — *Rivista storica benedettina*, *ibid.*, fasc. 15, juillet-sept. 1909, consacré à saint Anselme. — *Souvenir des fêtes du VIII^e centenaire de la mort de saint Anselme d'Aoste*, 2-12 sept. 1909, Aoste, 1910. — *Bulletin de l'Académie de Saint-Anselme d'Aoste*, fascicule contenant des travaux sur S. Anselme. — P. Enr. Rosa, *S. Anselmo di Aosta*, *arciv. Cantuor. e dott. della Chiesa*, *contributo storico alle feste dell'ottavo centenario*, 1109-1909, Florence, 1909. — Edw. A. Freeman, *History of the Norman conquest of England*, 1879, t. IV, p. 441-444; *The reign of William Rufus and the accession of Henry the first*, 2 vol., Oxford, 1882, *passim*. — Articles biographiques, dans Vacant-Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 1327-1360; Hergenröther, *Kirchenlexikon*, t. I, col. 1327-1360; *Catholic encyclopedia*, New-York, t. I, p. 546-550; Herzog-Hauck, *Realencyklopädie*, t. I, p. 562-570; *Dictionary of national biography*, Londres, 1885, t. II, p. 10-31; avec la bibliographie de chaque article.

P. RICHARD.

30. ANSELME DE GÈNES (*dominicain du XIII^e siècle*, inquisiteur en Ligurie. En 1256, un conflit s'éleva entre lui et les magistrats de Gènes. Anselme, selon les obligations de sa charge, voulait que l'on introduisît dans les lois civiles un certain nombre de décrets promulgués tant par le pape que par l'empereur contre les hérétiques. Le préfet de la ville, Philippe Turriani, et les autres membres du gouvernement de la cité s'y opposèrent. L'inquisiteur les excommunia et jeta l'interdit sur la ville. Turriani en appela au pape, mais entre temps il obéit aux injonctions de l'inquisiteur. Une bulle du 6 juillet 1256 d'Alexandre IV enjoit à l'archevêque de Gènes d'avoir à prêter la main à l'exécution des volontés inquisitoriales.

Bull. ord. praed., Rome, 1729, t. I, p. 312. — Échard, *Scriptores ord. praed.*, Paris, 1719-1721, t. I, p. 149. — Mortier, *Hist. des mattres gén. de l'ordre des frères prêcheurs*, Paris, 1905, t. II, p. 16.

R. COULON.

31. ANSELME DE LAON (*Laudunensis*), célèbre professeur de théologie, au début du x^e siècle. — I. Vie. — Né à Laon ou dans le territoire de cette ville vers 1050, d'une famille de paysans. Il semble certain, depuis Luc d'Achery (*Guiberti Opera*, Paris, 1651, not. ad calcem, p. 641, c. lx), qu'il fit ses études à l'école du Bec-Hellouin. Par contre, il n'est pas absolument sûr qu'il ait enseigné ensuite à Paris, en même temps que Manegold (1070-1090), avec le titre de *scholasticus*. Dans ce cas, il aurait quitté sa chaire vers la fin du XI^e siècle pour diriger avec son frère Rodolphe l'école de Laon. Cette école acquit une réputation européenne et « Anselme fut le maître d'une foule de docteurs venu de l'Europe entière ». A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, 1902, t. II, p. 22. Le dénombrement de ses principaux élèves se trouve dans la thèse citée plus loin de M. G. Lefèvre. Citons seulement Guillaume de Champeaux (à Paris? ou à

Laon) et Abélard. Mais celui-ci, loin de partager l'enthousiasme général, quitta Anselme *post paucos dies*, ne pouvant, disait-il, « qu'y perdre son temps ». Cet engouement des uns, ce dédain d'Abélard, l'oubli dans lequel tomba l'enseignement d'Anselme quelques années seulement après sa mort, s'expliquent assez bien. Il savait beaucoup de choses, surtout beaucoup de textes, dans un siècle ignorant où les prêtres ne comprenaient guère le latin littéraire (Guibert de Nogent, *De vita sua*, III, iv, P. L., t. CLVI, col. 913, à propos de l'enquête de Pascal II, à Langres, sur l'évêque Gaudry : *quidam elementa vix noverant*); par contre, son enseignement n'était qu'une interprétation des textes scripturaires, sans rien de philosophique, et qui parut vite arriérée aux docteurs scolastiques.

A la mort d'Enguerrand de Coucy, évêque de Laon, vers 1107, des luttes violentes éclatèrent entre les concurrents. Sous la pression du roi d'Angleterre, Gaudry fut élu, malgré la vive opposition d'Anselme, qui semble avoir été alors archidiacre. Il attaqua l'élection devant Pascal II, qu'il alla trouver à Dijon et devant qui il discuta vainement, à Langres, les titres du nouvel élu. Bientôt les événements lui donnèrent raison : Gaudry fut massacré par le peuple. Barthélemy de Jura lui succéda (1113). Anselme prit avec Rodolphe une très grande part à ses heureuses réformes : *Indidit*, déclare Guibert, *tanto Deus capiti duos oculos sideribus clariore*,... *a dextris Anselmum... a sinistris Radulphum*. Guibert, *Ad Comment in Genes. Proemium*, P. L., t. CLVI, col. 19. Dans sa vieillesse, plusieurs évêchés furent offerts à Anselme, entre autres celui de Laon : il les refusa toujours. *Chronicon anonymum Laudunense*, fragment dans *P. Abailardi Opera*, éd. Duchesne, 1616, note p. 1163. Pierre Cantor rapporte même, *Verbum abbreviatum*, c. XLV, qu'il refusa également l'anoblissement de ses neveux quand le chancelier Étienne de Garlande le lui offrait. Anselme garda donc sa chaire jusqu'à la fin et consacra ses dernières années à composer ses écrits. Il mourut le 15 juillet 1117. Deux épitaphes d'auteurs incertains attestent son grand crédit auprès de ses contemporains. G. Lefèvre, *De Anselmo*, p. 49-50; P. L., t. CLXII, col. 180.

II. ŒUVRES. — La liste de ses œuvres a été fort discutée. Elle comprend : 1^o *Glossa interlinearis in universum Testamentum*, composée d'annotations interlinéaires brèves, mais soignées. Anselme fut l'inventeur de cette nouvelle disposition, qui avait quelque chose de plus commode que les gloses marginales. Il fut aidé, dans ce vaste travail, par son frère Rodolphe et peut-être, pour les Psaumes, par Gilbert de la Porrée. Cette glose a été imprimée à Bâle, in-fol., 1502, et fréquemment rééditée. Dans *Biblia sacra cum glossa...* recensuit R. P. doctor Leander a S. Martino benedictinus, 6 in-fol., Anvers, 1634, on réunit la *Glossa ordinaria*, la *Glossa interlinearis* et les *Postillae* de Nicolas de Lire; — 2^o *Sententiae seu flores sententiarum*, auxquelles collabora Rodolphe. Ce sont de brèves réponses à des objections théologiques ou juridiques que s'adresse l'auteur lui-même. Peut-être faisaient-elles partie d'une controverse engagée avec Anselme de Cantorbéry, ancien maître de l'auteur, et d'une plus vaste compilation dont il reste de l'inédit dans les manuscrits latins 16528 et 13577, fol. 24, Bibl. nat. Ce qui en est imprimé se trouve dans : *Anselmi Laudunensis et Radulphi fratris ejus sententias excerptas nunc primum in lucem edidit* G. Lefèvre, Évreux, 1895; — 3^o *Epistola ad H. abbatem S. Laurentii Leodiensis*, adressée à Héribrand de Foux, abbé de Saint-Laurent de Liège, à propos des discussions soulevées par le *De voluntate Dei* de Robert de Tuy. Édité par d'Achery, *Guiberti Nov. Opera*, not. ad calcem, p. 642; P. L., t. CLXII, col. 1587-1592; — 4^o peut-être quelques sermons manuscrits, dont une *Homilia in festo B. Mariae Virg* Cf. G. Lefèvre, *De*

Anselmo Laud., loc. cit., et Hauréau, article cité plus loin;—5° *Enarrationes in Apocalypsim*, publiées d'abord, ainsi que les écrits suivants, dans les œuvres de saint Anselme de Cantorbéry, édit. de Cologne, 1573 et 1612. Le premier, Simon Fontaine reconnut le véritable auteur, *Enarrationes Anselmi Laudunensis in Cantica canticorum et in Apocalypsim*, Paris, 1549; *P. L.*, t. CLXII, col. 1499-1586; — 6° par contre les *Enarrationes in Cantica canticorum*, attribuées de même d'abord à saint Anselme de Cantorbéry, puis par Simon Fontaine, loc. cit., à Anselme de Laon, ne peuvent que difficilement lui être rapportées avec certitude, à cause de la diversité des textes et des attributions dans les divers manuscrits. *P. L.*, t. CLXII, col. 1187-1227; — 7° les *Enarrationes in Mathæum* ont subi une fortune analogue. Le texte imprimé *P. L.*, *ibid.*, col. 1228-1500, est de Geoffroy Babion, écolâtre d'Angers. Le véritable commentaire d'Anselme est inédit : Alençon, ms. 28 (copie, Arsenal, 87, et collégé Saint-Jean-Baptiste d'Oxford, 111). Incipit : *Expositio de diversis auctoribus a domno Anselmo, Laudunensi philosopho*. — Enfin on a attribué à tort à Anselme de Laon un *De Antichristo* qui n'est autre que celui d'Adson de Montiérender.

SOURCES : Du Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, 1665, t. I, p. 484 et 559; t. II, p. 36-37 et 47. — Guibert de Nogent, *De vita sua*, c. IV et suivants. — TRAVAUX : *Histoire litt. de la France*, 1746, t. VII, p. 89-91; 1750, t. X, p. 170-189; reproduit dans *P. L.*, t. CLXII, col. 1173-1186. — *Recueil des historiens des Gaules*, 1781, t. XII, p. 243-244. — Jourdain, dans *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1875, p. 71. — Abbé P. Férét, *La faculté de théologie de Paris, Moyen âge*, 1894, t. I, p. 25-33. — G. Lefèvre, *De Anselmo Laudunensi scolastico* (thèse), Évreux, 1895; *Anselmi Laudunensis et Radulphi fratris ejus sententias excerptas nunc primum in lucem edidit*, Évreux, 1895. — B. Hauréau, dans *Journal des savants*, 1889, p. 364-365; 1895, p. 444-452.

P. FOURNIER.

32. ANSELME DE LIÈGE, chanoine, puis doyen de la cathédrale Saint-Lambert, appartient à cette brillante série de chroniqueurs dont peut s'honorer la ville et le diocèse de Liège. La date de sa naissance, qui n'est pas fixée, lui a permis de connaître des contemporains de l'évêque Notger (972-1008). D'origine noble, il a pour marraine à son baptême sa tante Ida, abbesse de Sainte-Cécile à Cologne. C'est à Liège qu'il fait ses études; sous l'évêque Wazon (1042-1048), il est nommé chanoine, puis doyen de Saint-Lambert. Les évêques Wazon et Théoduin (1048-1075) lui donnent toute leur estime et affection; il est universellement apprécié pour son savoir, sa piété et l'intégrité de ses mœurs. En 1053 ou au printemps de 1054, il fait le voyage de Rome, en compagnie de son évêque Théoduin, mais sa chronique, composée vraisemblablement avant cette date, ne dit rien de ce voyage. Il contribue ensuite à l'élection de l'abbé de Saint-Hubert, Thierry, ancien moine de Lobbes, qu'il avait rencontré à Rome. A Annon de Cologne, monté sur le siège archiepiscopal en 1056, il dédie une nouvelle édition de sa chronique. Après cette date, son nom n'apparaît plus. Son œuvre, *Gesta pontificum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium*, est écrite à la demande de l'abbesse Ida, qui désirait des renseignements sur saint Évergiste de Cologne. C'est la principale source de l'histoire liégeoise jusqu'à la mort de l'évêque Wazon (1048). La rédaction primitive, qui ne nous a pas été conservée entière, était dédiée à Ida et comprenait deux livres, l'un et l'autre de sa composition, le premier depuis saint Materne jusqu'à saint Remacle, le second depuis saint Théodard jusqu'à Wazon. Dans la nouvelle édition de l'ouvrage, qu'il dédie à Annon, Anselme substitue à son premier livre l'œuvre similaire de l'abbé Hériger de Lobbes, qu'il avait découverte dans l'intervalle. La préface à

Annon est en tête du premier livre. En tête du second se trouve également une préface, due sans doute à un chanoine de Liège après la mort d'Anselme, et qui contient des parties de l'ancienne dédicace à Ida. Longtemps cette double préface a occasionné des méprises et des confusions. Dans sa chronique donc, Anselme reproduit d'abord, puis continue l'œuvre d'Hériger, et lui-même sera continué et complété deux siècles plus tard, entre 1247 et 1251, par Gilles d'Orval, mais sans que cette continuation nouvelle présente les mêmes qualités de composition et de critique. La chronique, d'un style simple et sans surcharge, révèle dans son auteur un esprit cultivé et, à ses heures, critique. Il a lu les anciens et sait les imiter avec plus ou moins de succès, comme Sulpice-Sévère. Il veut se rendre compte des faits et apprécie les explications données : instructifs à ces derniers points de vue sont les passages qui ont trait au grand rôle de saint Hubert, à la répression des hérétiques, au zèle de Wazon pour l'enseignement, etc. Les sources qu'il utilise sont ordinairement fondées dans sa narration personnelle; il ne traduit que les documents les plus importants. Malgré leur valeur, il faut reconnaître toutefois que les renseignements qu'il fournit sont incomplets, car son choix s'arrête de préférence aux faits inédits ou peu connus et à ceux qui l'intéressent spécialement par les relations qu'ils ont avec des questions religieuses ou liturgiques. D'après les documents qu'il utilise, l'on peut diviser, comme le fait Balau, l'œuvre d'Anselme en trois parties de valeur inégale : jusqu'à la mort de Baldéric, c'est une œuvre de seconde main, composée à l'aide de sources connues (ch. I-XXIII). Depuis le règne d'Éracle jusqu'à l'avènement de Wazon, les détails deviennent plus abondants, l'auteur a pu utiliser des renseignements venus de contemporains (ch. XXIV-XXXVII). Enfin le règne de Wazon constitue une partie absolument originale et forme la meilleure portion de l'ouvrage. Elle remplit à elle seule plus de la moitié de la chronique. L'œuvre d'Anselme, avec celle d'Hériger, a été publiée d'abord par Chapeville dans son édition des principales chroniques liégeoises, d'après un texte à travestissements multiples, abrégé et interpolé. Elle a été éditée ensuite sur un manuscrit de l'Anselme authentique, qui appartenait au baron de Crassier, par Martène et Durand en 1703. Une nouvelle édition critique fut donnée en 1846, par Koepke, et reproduite par Migne. Enfin une autre recension, que l'on a reconnue ensuite (Gorgas) pour n'être pas d'Anselme lui-même, a été donnée par Heller et Waitz en 1883. Mais deux textes du XVII^e siècle, l'un de l'abbaye d'Averbode et l'autre de la bibliothèque de M. de Theux, donnent des leçons meilleures, que Koepke n'a pas connues. Celui d'Averbode a été copié, puis collationné, sur l'original autographe. La chronique du chanoine liégeois fut largement utilisée par les chroniqueurs suivants, notamment par Siebert de Gembloux et par Gilles d'Orval.

TEXTE : Chapeville, *Qui gesta pontificum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium scripserunt auctores praecipui*, Liège, 1612-1616, t. III, p. 1 sq. — *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, 1846, t. VII, p. 161-234; 1883, t. XIV, p. 107-120. — Martène et Durand, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, Paris, 1723-1733, t. IV, col. 837-911. — *P. L.*, t. CXXXIX, col. 999-1102. — Extraits dans Bouquet, *Recueil des hist. de la Gaule*, t. XI, col. 9-10, et Watterich, *Romanorum pontificum vitae*, t. I, p. 79-80. — ÉTUDES : Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*, Berlin, 1866, t. I, p. 112. — Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, t. I, p. 154, n. 1702-1763. — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, 6^e édit., 1894, t. II, p. 145-146. — Balau, *Les sources de l'histoire de Liège*, p. 162-172, 131-132, dans les *Mémoires couronnés... de l'Académie royale*, Bruxelles, 1902-1903, t. LXI. — Kurth, dans la *Commission royale d'histoire*, IV^e série, t. II, p. 377. — Gorgas, *Ueber den kürzeren*

Text von Anselms Gesta..., Halle, 1890. — Waitz, dans *Neues Archiv*, 1881, t. VII, p. 73-81. — Manitius, même recueil, 1888, t. XIII, p. 645-647. — Hennebert, dans la *Biographie nationale*, 1866, t. I, p. 327-328.

J. DE GHELLINCK.

33. ANSELME DE LUCQUES l'ainé, évêque de Lucques, puis pape sous le nom d'Alexandre II, ci-dessus, t. II, col. 206.

34. ANSELME DE LUCQUES le jeune (Saint), neveu du précédent, et son successeur sur le siège de Lucques (1073-1086). Tous deux appartenaient à une famille considérable de Milan, qui tenait son nom et ses origines d'un village des environs, Baggio ou Badagio. On fait naître le neveu en 1036, et de bonne heure il aurait été chanoine de la cathédrale dans sa ville natale, sans doute en succédant à son oncle, quand celui-ci devint évêque en 1056. Les années 1055-1057 furent une époque de grande activité pour Anselme l'ancien, à Milan et en Lombardie, où il contribua à organiser le vaillant parti de la réforme, enrôlé dans le peuple milanais sous le nom de *patarins*. Cf. Carlo Pellegrini, *Santi Arnaldo ed Erlimbaldo, storia di Milano nella seconda metà del secolo XI*, Milan 1897, *passim*. Son neveu dut alors se faire son auxiliaire très actif et recevoir en récompense le canonat pour fortifier la position du parti. Bien qu'on ne sache à peu près rien sur sa jeunesse et sa formation, les chroniques du temps autorisent l'hypothèse que son oncle fit son éducation et sa fortune, que le jeune Anselme vécut longtemps auprès de lui, dans son intimité. Nous connaissons celui-ci surtout par ses écrits de polémique et de droit canon ; ils attestent une culture peu commune pour son temps, qui se rapproche par plus d'un point de celle de son oncle. On expliquerait en même temps la confusion commise par des historiens, qui attribuent au premier les missions et les négociations de ce dernier.

Après l'exaltation d'Alexandre II, Anselme continua de travailler sans doute pour la réforme, soit dans l'entourage du pape, soit avec les patarins en Lombardie (1061-1073). Alexandre voulut récompenser son zèle en lui donnant son évêché de Lucques, et l'envoya en Allemagne recevoir sa nomination du roi de Germanie Henri IV (1073). Alexandre étant mort sur ces entrefaites, on apprit en Italie que son neveu avait reçu du souverain l'investiture par la crosse et l'anneau, ce qui était tout à fait en contradiction avec les principes du parti réformateur. Le nouveau pontife Grégoire VII, qui l'en avait déconseillé dans une lettre, assez peu claire d'ailleurs, à la comtesse Béatrice de Toscane du 27 juin 1073 (*P. L.*, t. CLVIII, col. 29), lui écrivit directement le 1^{er} septembre pour le blâmer sur un ton sévère, lui enjoignant de s'abstenir de toute fonction et de se retirer à Rome. *Ibid.* Il partit aussitôt pour la Ville éternelle, y séjourna quelque temps avec le titre de familier du pape, puis il revêtit l'habit de saint Benoît, au monastère de Polirone, près de Mantoue, avec lequel il resta toujours en relation, puisqu'il le fit agréger à la congrégation réformée de Cluny. Son premier séjour en cette maison ne se prolongea guère, d'ailleurs ; bientôt Grégoire le rappela du cloître et le sacra lui-même évêque le 23 octobre 1074. Ciacconius, Eggs, Palatius ajoutent qu'il le fit cardinal, mais le fait est plus qu'incertain.

Peu après sa réconciliation, Anselme fut envoyé légat en Allemagne avec le cardinal Gérard, afin de tenter un arrangement sur la question des investitures ; puis à Milan, pour détacher cette ville du schisme de l'intrus Tedaldus ; son compagnon fut arrêté sur l'ordre du roi Henri IV ; néanmoins, les Milanais n'osèrent porter la main sur leur compatriote. Celui-ci

assista au concile de Rome en 1080, où fut condamné l'antipape Guibert. Il s'efforça d'introduire la réforme grégorienne dans son diocèse, et voulut d'abord astreindre ses chanoines à la vie régulière, qui leur avait été prescrite par une bulle de Léon IX en 1054. La majorité refusa de s'y soumettre, manquant ainsi à la promesse qu'ils venaient de faire au pape lors de son voyage en Toscane (1076). Grégoire leur écrivit deux lettres sévères, le 11 août 1077 et le 28 novembre 1078, et les menaça d'excommunication s'ils ne tenaient pas leur promesse dans l'année. La menace resta sans effet et Anselme réunit à san Ginesio de' Mamoli un concile présidé par son ami le cardinal Pierre Igneus, qui excommunia les rebelles. Les gens de la comtesse Mathilde s'emparèrent d'eux et les réduisirent à une condition inférieure dans la cléricature. Plus tard, ils relevèrent la tête, encouragés par la présence du roi de Germanie, qui venait d'empêcher Anselme de se rendre au concile de Rome en 1083. Ils chassèrent leur évêque avec ses partisans, et lui opposèrent un intrus. Beverino. *Annali ab origine Lucensis urbis*, Lucques, 1829, t. I, p. 189-192. Anselme se retira avec la comtesse à Mantoue, où le roi vint les assiéger, mais il dut bientôt lever le siège, et ses troupes furent vaincues à Sorbara, par celles du pape et de Mathilde, que commandaient Anselme et Mathilde en personne (1085). On fit prisonniers les évêques de Parme, de Reggio, et beaucoup de nobles du parti ennemi. Voigt, *Histoire de Grégoire VII*, trad. Jager, Paris, 1838, t. II, p. 436-438.

Le pape avait nommé l'évêque de Lucques son légat en Lombardie, avec mission spéciale d'absoudre les excommuniés qui avaient soutenu le roi dans sa révolte. Il passa les derniers temps de sa vie dans cette sorte d'exil que lui imposait la malveillance de ses chanoines, en la compagnie de la grande comtesse, dont il était depuis plus de dix ans le guide et le conseiller. C'était en 1074 que Grégoire VII l'avait donné à sa précieuse auxiliaire comme *morum magistrum, patrem spiritualem sedulumque pastorem animae ejus*. Et depuis ce temps les relations de directeur à dirigée n'avaient cessé entre elle et lui. Le premier document où l'on voit figurer Anselme comme évêque est l'acte de cession de quelques terres au monastère de San Zeno, à Vérone, passé par la comtesse de Toscane Béatrice et sa fille Mathilde. En 1082, celle-ci obtint d'Anselme la permission d'employer contre les ennemis de l'Église romaine les revenus qu'elle et ses parents avaient donnés à l'Église de Canossa. Anselme était alors, disent les chroniques, lieutenant du pape en Lombardie et il s'agit sans doute de la mission que nous avons signalée plus haut. Vers la même époque, l'antipape Guibert lui écrivait pour le détacher de la comtesse. Les relations ne cessèrent donc pas, bien que nous ne les connaissions avec quelque détail que pour les dernières années. Le rôle d'Anselme s'étendait à la vie publique et aux actes politiques de la comtesse : *Ille potestatem exercebat, ille regebat*. C'est tout ce que nous savons de cette direction, qui s'exerça sur l'activité de la comtesse Mathilde, activité si importante pour l'œuvre de régénération alors poursuivie par l'Église romaine et la papauté. Il reste plusieurs écrits composés par Anselme à l'usage de sa dirigée, ils renseignent peu sur leurs relations.

Anselme mourut à Mantoue le 10 mars 1086, la treizième année de son pontificat, et dix mois après le pape, qui l'avait désigné parmi les candidats à sa succession qu'il recommandait aux cardinaux. D'après Hugues de Flavigny, au livre II de sa chronique, il était d'une grande austérité tout à la fois et d'une grande charité. Tous les opprimés, tous les persécutés trouvaient en lui un père et un protecteur. Voigt, *ibid.*,

p. 439; conclusion du jugement que porte l'historien sur saint Anselme, p. 438. Il travailla à la grandeur de son église, plus efficacement que par ses luttes contre les chanoines, en faisant céder par Béatrice et Mathilde, à San Martino de Lucques, le château de Montecatini (acte du 7 mai 1075, Mazzaroza, *Storia di Lucca dalla sua origine fino al MDCCXIV*, Lucques 1833, t. 1, p. 33), et à l'évêché les droits de Mathilde sur celui de Decimo.

Anselme avait demandé que son corps fût enterré au couvent de Polirone, mais le peuple de Mantoue s'opposa au transfert, et Mathilde le fit déposer dans une chapelle de la cathédrale. Les nombreux miracles qui se produisirent aussitôt sur son tombeau en peu de jours, et que l'évêque de Mantoue Ubaldo raconte dans une lettre à la comtesse, conservée par Donizzone dans sa Vie de Mathilde, contribuèrent à le faire canoniser, un an après sa mort, par le pape Victor III. En 1392, l'évêque de Mantoue, Antonio degli Ubaldi, fit ouvrir son cercueil, et on retrouva son corps bien conservé; on le transporta à droite du grand autel, et en 1565 on le déposa sous l'autel même. Sa fête se célèbre le 18 mars, solennellement, à Mantoue et à Lucques; mais, en plusieurs autres lieux, remarquent les bollandistes, on confond son culte avec celui d'Anselme de Cantorbéry.

La plus ancienne de ses Vies fut rédigée par un contemporain, qui s'intitule *B. presbytero ejusque sancti pastoris in spiritualibus filio*. Il se dit pénitencier de l'Église de Lucques, et on l'appelle généralement de ce nom. Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti, sæculi VI*, pars secunda, 1701, p. 469-470. On l'identifie avec Bardo, un des chanoines qui demeurèrent fidèles à Anselme. Cette Vie a été imprimée en extraits dans les annales de Baronius, années 1073-1086, *passim*; puis en entier par les bollandistes, *Acta sanctorum*, martii t. II, p. 648-663, d'après un manuscrit de seconde main; par Mabillon, dans le tome ci-dessus, p. 470; en dernier lieu, par Wilhans, *Mon. Germ. histor., Script.*, t. XII, p. 9-35, avec une introduction, d'après un manuscrit du XII^e siècle, de la Bibliothèque royale de Bruxelles. — Une autre Vie, en cinq livres et 365 vers latins, par Rengerius, évêque de Lucques en 1099, est d'une forme harmonieuse, d'un style vif, d'une langue assez bonne pour l'époque. Elle provient d'un manuscrit retrouvé au XIX^e siècle par Villanueva de la Fuente, au monastère de Santa Maria de Ripoll en Catalogne, qui a péri dans un incendie en 1835. Villanueva en avait pris une copie qu'il publia (1870) dans la collection de la *R. Accademia de la istoria* de Madrid. — La troisième Vie est de Donizzone, Donizo ou Bonizo, conseiller, confident et historien de la comtesse Mathilde. Elle est aussi en vers, mais inférieure aux précédentes par la valeur de son témoignage et de ses appréciations. Pareillement publiée (par Arndt) dans les *Mon. Germ., Script.*, t. XX, p. 692-696.

ŒUVRES DE SAINT ANSELME. — Comme la plupart des grands défenseurs de la réforme à son époque, l'évêque de Lucques combattit en faveur de la discipline ecclésiastique aussi bien par ses écrits que par ses actes et négociations :

Libri II contra Guibertum antipapam pro Gregorio VII, réponse à une lettre que l'antipape avait écrite contre Anselme à la comtesse Mathilde. Publié pour la première fois par Canisius, au t. VI de ses *Antiquae praelectiones*, Ingolstadt, 1604, l'ouvrage fut inséré dans la plupart des collections des Pères, Cologne, 1618; Morelli, Paris, 1639; celles de Lyon, de Rocaberti, enfin dans *P. L.*, t. CXLIX, col. 416-475.

Collectanea ex variis auctoribus Ecclesiae facultates non esse in potestate regis aut caesaris, publié égale-

ment au t. VI de Canisius, au t. XVIII de la *Bibliotheca Patrum* de Lyon; des extraits ainsi que de l'ouvrage précédent, *Mon. Germ., ibid.*, t. XII, p. 1-9.

Meditatio in orationem dominicam; — *Meditatio in Ave Maria*; — *Meditatio super Salve regina*; — *Meditationes de gestis Domini nostri Jesu Christi*, quatre opuscules en vers léonins, publiés par Wadding en 1634; puis, au t. XXIII de la *Bibl. Patrum* de Lyon; les trois premiers avaient paru d'abord, d'après Oudin, en 1521, chez Josse Bade, in-4^o, sous le nom de maître *Martinus de Magistris*. Le troisième a été attribué à saint Bernard, dans ses *Opera omnia*, éd. de Venise, 1568. Cf. Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 95. Le quatrième est d'une authenticité douteuse, avec ses singularités peu dignes d'un grand homme et d'un saint.

Oratio ad consolationem dominae comitissae Mathildis; *Alia oratio ad Corpus Christi quam dicta domina dicebat quando communicare debebat*, deux opuscules publiés par le P. Rota, p. 368 et 375 de ses *Notizie di S. Anselmo*.

Collectionis canonum libri XIII, qui a servi à Gratien pour compiler son *Decretum*; d'après Gérard de Maestricht, *Historia juris pontificii*, Amsterdam, 1686, p. 301-303; Baluze, *De emendatione Gratiani*, préface n° 19 et notes, p. 641. Il en existe de nombreux manuscrits dans les bibliothèques de Paris, Rome et autres lieux; ils ont été énumérés par M. P. Fournier, *Observations sur diverses recensions de la collection canonique d'Anselme de Lucques*, dans *Annales de l'université de Grenoble*, Grenoble, 1901, t. X, p. 427-458, avec une bibliographie abondante. Il ramène les plus importants à trois types communs, A, B et B B, dont le premier (Vatican, latin 1363, et Nationale, *idem*, 12,519) renfermerait, d'après lui, le texte même d'Anselme, avec quelques variantes insignifiantes. M. Friedberg, dans son édition du *Decretum* de Gratien, *Corpus juris canonici* de Berlin (p. L-LIII), étudie les rapports entre celui-ci et saint Anselme. D'Achery avait promis d'insérer la collection dans son *Spicilegium*, mais il renonça à son projet. Quelques fragments parurent dans la *Collectio romana bipartita veterum aliquot historiae ecclesiasticae monumentorum* de Lucas Holstenius, Rome, 1662; l'œuvre complète, dans le *Spicilegium* d'A. Mai, t. VI, p. 312-394, et *P. L.*, t. CXLII, col. 483-536. Une édition critique, que l'on demandait depuis longtemps (cf. P. Fournier), et dont le texte, comparé avec celui du faux Isidore, de date un peu antérieure, présenterait quelque intérêt, a été confiée par l'Académie de Berlin (fondation Savigny) au professeur Thaner, de l'université de Gratz, pour le *Corpus juris canonici* de Berlin; le fascicule 1^{er} a paru à Inspruck, en 1906.

Commentaria in Psalms. Cet ouvrage, cité par Trithemius et autres auteurs, est aujourd'hui perdu, sauf un fragment publié par Paul de Beenried, dans sa Vie de Grégoire VII, insérée au t. III, 1^{re} part., des *Scriptores rerum Italicarum* de Muratori; au t. CXLVIII, col. 39-103, de *P. L.*, et par le P. Rota, p. 351. Le saint entreprit ce commentaire à la demande de la comtesse Mathilde, mais la mort l'arrêta au psaume CXXVIII.

In Threnos Jeremiae, ouvrage cité par les mêmes auteurs, également perdu.

Epistolae. On n'en connaît qu'un petit nombre: une publiée par Tengnanello, dans ses *Vetera monumenta contra schismaticos... conscripta*, Ingolstadt, 1612; une autre dans la chronique de Verdun, ad an. 1078; imprimées toutes les deux à la fin des *Notizie di S. Anselmo*, du P. Rota. Trithemius en mentionne plusieurs, dont une a paru dans le livre de Sudendorf, *Berengarius, eine Sammlung ihn betreffenden Briefe*, Hambourg, 1850, p. 237. Enfin Martène et Durand,

Thesaurus novus anecdotorum, Paris, 1717, t. I, col. 210-211, donnent, en l'attribuant à saint Anselme, une lettre anonyme à un ami qui veut déposer le fardeau de la sollicitude pastorale, et lui en attribuent également une autre adressée à Pontius, abbé *Fracincensis*, transcrite par Hugues de Flavigny, dans sa chronique. Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum*, Lucques, t. I, p. 215.

Quelques autres ouvrages et des actes d'Anselme sont conservés aux archives épiscopales de Lucques. Le chanoine Bandini a découvert, dans la bibliothèque laurenienne de Florence, un manuscrit intitulé *De corpore et sanguine Christi*, qui serait du même, et dont il fait mention dans son catalogue de cette bibliothèque, Florence, 1777, n° 434.

Theiner a composé une dissertation sur les ouvrages de saint Anselme, sous le titre de *Disquisitiones*.

Aux biographies et œuvres mentionnées ci-dessus, il faut joindre : A. Rota, *Notizie istoriche di S. Anselmo, vescovo di Luca et proletoire di Mantova, coll' aggiunto di cose del santo inedita*, Vérone, 1733. — Talenti, *Panegirico di santo Anselmo, vescovo...* Mantoue, 1748. — Archives du Vatican, *Schedae de Garampi, Index, vescovi*, t. 496, fol. 119 v°, quelques renseignements sur la carrière épiscopale du saint. — Bened. Bacellino, *Dell' istoria del mon. di S. Benedetto di Polirone, nello Stato di Mantova*, libri V, Modène, 1696. — Franc. Maria Fiorentini, *Memorie di Matilda, la gran contessa e propugnacolo della Chiesa*, Luca, 1642, *passim*. — Dominizio, *Vita comitis Matildis*, dans Muratori, *Scriptores Italici*, t. xv. — Scip. Agnelli Maffei, *Gli annali di Mantova*, Cortone, 1675, p. 434. — Bellarmin, *De scriptoribus ecclesiasticis*, Cologne, 1684, ad ann. 1077. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, Genève, 1720, p. 617. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, 2^e éd., Padoue, 1754, t. I, p. 115, 306; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718, n° 161, dans Sigebertus, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, Leipzig, 1722, t. II, p. 719-726. — Card. Noris, *Istoria dell' Investiture...*, Mantoue, 1741. — Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1659, t. XI, p. 363. — Piccinelli, *Ateneo de' litterati milanesi*, Milan, 1670, p. 39. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, t. I, col. 111-112. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., col. 826-828. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 807. — Outre les biographies générales, Michaud, Didot, voir les historiens de Grégoire VII, Voigt, Delare, etc.

P. RICHARD.

35. ANSELME DE MONTEFALCO, bienheureux de l'ordre de Saint-Augustin, dont le culte n'a pas été approuvé par l'Église. Il prit l'habit religieux à l'âge de vingt-quatre ans, dans le couvent de Saint-Augustin de Pérouse, et fut envoyé dans celui de Leceto où il prononça ses vœux le 19 mai 1447. Par ses vertus il mérita d'être élu vicaire général de la congrégation de Leceto en 1479, et général de son ordre en 1486 et 1491. Ses infirmités l'obligèrent à renoncer à sa charge. Il se retira au couvent de Santa Maria del Popolo, où il mourut en 1497. Le cardinal Gilles de Viterbe fit transporter à Leceto ses dépouilles mortelles. Ses biographes nous attestent qu'il était très versé en théologie, et qu'il réfuta les erreurs de Pic de La Mirandole.

Act. sanct., septemb. t. III, p. 4. — Landucci, *Sacra Leccetana selva*, Rome, 1657, p. 125. — Lanteri, *Postrema saecula sex religionis augustinianae*, Tolentino, 1859, t. II, p. 30-32. — Crusenius-Lanteri, *Monasticum augustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 79-83, 487.

A. PALMIERI.

36. ANSELME (V) DELLA PUSTERLA, quatre-vingtième archevêque de Milan (1126-1135), fut élu le 30 juin par les évêques suffragants et siégea, selon les catalogues épiscopaux, dix ans, un mois et quatorze jours, si l'on compte jusqu'à la date de sa mort, le 18 des calendes de septembre (14 août 1136). Il appartenait à une illustre famille milanaise, qui donna plusieurs archevêques à sa patrie: nous avons déjà vu Angilbert II,

ci-dessus, t. II, col. 123. Son premier acte fut de mettre fin à la guerre entre Milan et Côme, qui durait depuis dix ans, mais aboutit toutefois à la destruction de cette dernière ville. Ce court pontificat fut une lutte presque continue avec la papauté. Honorius II invita le nouvel élu à venir recevoir le pallium de ses mains, et Anselme y consentit, bien que ce fût un privilège attaché à son siège de le recevoir par l'intermédiaire d'un légat. Il se rendit à Rome contre la volonté des Milanais, qui confisquèrent ses châteaux. Mais là il prétendit maintenir le privilège, et comme le pape n'y consentit pas, il repartit sans l'insigne de sa juridiction. Il ne tarda pas à prendre parti pour Conrad de Souabe, candidat à l'empire, contre Lothaire de Supplimbourg, que le pape soutenait, et il le couronna roi d'Italie à Monza, le 29 juin 1128, puis à Milan. Mais dans les premiers mois de l'année suivante, le légat Jean de Crème réunit un concile à Pavie pour juger le métropolitain, et le fit excommunier. La guerre éclata, car les deux prétendants se trouvaient alors en Lombardie, et Conrad vint à Milan, où il confirma, en présence de l'archevêque, les privilèges de l'abbaye de Saint-Ambroise, en y ajoutant la cession de ses droits sur le palais impérial contigu. Anselme venait de faire construire un campanile à la basilique, et en gratifia les chanoines, pour remplacer celui que les moines leur disputaient. Le 15 janvier de cette même année, il consacrait l'église nouvellement reconstruite de San Giorgio in Palazzo.

Anselme, comme Conrad, prit parti en 1130 pour l'antipape Anaclet (t. II, col. 1408), qui s'empressa de lui envoyer le pallium, et le créa même cardinal l'année suivante. Innocent II, n'ayant pu l'amener à sa cause par l'intermédiaire de son légat, le cardinal Bernard, évêque de Parme, le punit d'abord en détachant le diocèse de Gènes de sa province ecclésiastique (1133). Cette année même, une assemblée tenue à Pavie par une partie de ses diocésains, ecclésiastiques et laïcs, déposa Anselme, mais il soutint encore sa cause, c'est-à-dire celle de Conrad de Souabe et de l'antipape, jusqu'au moment où saint Bernard, ayant réconcilié le premier avec son rival Lothaire de Supplimbourg, qui soutenait Innocent, vint en Italie et entraîna les Milanais du côté de son candidat. Anselme, par son humeur hautaine, avait perdu sa popularité, les chanoines de sa cathédrale et des laïques influents le citèrent devant une assemblée populaire, pour avoir à rendre compte de sa conduite. Celle-ci remit la cause aux suffragants d'Anselme, qui refusa de leur soumettre le jugement de ses actes politiques. Il s'enfuit secrètement dans ses châteaux forts, pendant que l'assemblée générale lui donnait l'évêque d'Alba pour successeur (août 1135), mais s'étant embarqué sur le Pô pour rejoindre Anaclet, il fut arrêté par ses ennemis à Ferrare, et envoyé à Pise, où se trouvait Innocent II. Celui-ci l'expédia à Rome, et il y resta emprisonné jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1136. Il fut enterré à Saint-Jean de Latran.

Acta sanct., mai t. VII, p. LXXIV-LXXVII. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, Lombardia*, t. I, Milano, p. 42, 43, 482-490. — J. A. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, t. I, 2^e part., p. 495-508. — Vacandard, *Histoire de saint Bernard*, Paris, 1895, t. I, p. 368, 371, 373, 382; dramatise le récit de la chute d'Anselme d'après Landulfus Junior (a Sancto Paulo) : *Historia Mediolanensis*, n. 57-60, dans *Monumenta Germ. historica, Script.*, t. XX, p. 45 sq.

P. RICHARD.

37. ANSELME (III) DE RHO, soixante-quatorzième archevêque de Milan (1086-1093), gouverna le diocèse sept ans, cinq mois, six jours, et mourut la veille des nones, 4 décembre, d'après les catalogues épiscopaux; il succéda à Tedald, que l'empereur Henri IV avait imposé à l'Église de Milan, et fut aussi choisi par lui dans une famille de noblesse milanaise dévouée à sa

cause. Il se fit sacrer le 1^{er} juillet 1086 par des prélats du même parti, mais il ne tarda pas à changer de camp, et revint promptement à l'orthodoxie, tant sous l'influence de la réforme clunisienne, qui commençait à s'implanter en Italie avec le bienheureux Albert de Pontida (ci-dessus, t. I, col. 1545), que par l'action des chrétiens zélés qui, à la faveur de la mort de Tedald, de l'absence de l'empereur Henri IV et des succès que remportaient ses adversaires, essayaient en cette année 1086 de reprendre l'œuvre réformatrice de saint Arialde et de Landolf (voir ces noms). Anselme se mit à leur tête et favorisa l'introduction des moines de Cluny, leur établissement à Pontida (1087). Peu de temps après son sacre, il se retira dans un monastère pour y faire pénitence quelque temps, avant de reprendre l'exercice de ses fonctions. En juillet 1088, une bulle du pape Urbain II, nouvellement parvenu au trône pontifical, le louait de sa soumission, le réintégrait dans la dignité épiscopale et lui envoyait le pallium par l'intermédiaire du cardinal des Quatre-Saints-Couronnés, Hérیمان. Quelque temps après, le pontife lui indiquait la manière de réconcilier les schismatiques qui avaient été ordonnés par son prédécesseur, le simoniaque Tedald. Il déclarait avoir eu égard, en jugeant sa cause avec bienveillance et en confirmant son ordination, aux difficultés du temps et aux besoins de l'Église. Au commencement de l'année suivante, il renouvelait ses faveurs et concessions, avec pouvoir de rétablir *in integrum* ceux qui auraient reçu les ordres sacrés de Tedald, à condition qu'ils ne se fussent pas rendus coupables de simonie. Jaffé, *Regesta*, n. 5359, 5378, 5386.

Anselme se montra dès lors plein de zèle pour la cause papale, *in causa sancti Petri studiosissimus*, dit l'annaliste Bernold de Constance. Avec son appui Albert de Pontida fonda le couvent de religieuses clunisiennes de Cantu (juillet 1093) et reçut l'église de Santa Maria di Calevanzano, qui relevait directement de l'archevêché de Milan. Il entra dans la ligue des villes lombardes, qui se forma contre Henri IV, en 1098, se rangea au parti de Conrad, fils de celui-ci, révolta contre son père, le couronna roi d'Italie à Monza et à Milan, et mourut peu après, le 4 décembre 1093; il fit une mort édifiante, d'après le même Bernold, *satis laudabilem fecit finem magnamque merorem fidelibus sancti Petri dereliquit*. Il fut enseveli en la basilique de Saint-Nazaire.

Acta sancti, maii t. VII, p. LXXII. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, Lombardia, Milano*, Florence, 1913, t. I, p. 42, 43, 446-449. — J. A. Saxius, *Archiepisc. Mediolanensis series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. I, 2^e part., p. 443-448. — P. L., t. CLV, col. 1663-1664, où se trouve l'acte concernant Calevanzano, qu'on y attribue à Anselme de Bovisio, ci-dessus, col. 463.

P. RICHARD.

38. ANSELME DE RIBÉMONT, croisé.

Anselme, comte de Ribémont, descendait des anciens comtes de Valenciennes. Albéric de Trois-Fontaines, *Chronicon*, ad ann. 1099; Guillaume de Tyr, *Historia Hierosolymitana*, VIII, xvii. Très attaché à l'Église, il fit de nombreuses libéralités aux monastères. Vers 1070, il donna une partie de ses biens à l'abbaye de Saint-Amand. En 1079, il donna l'île sur laquelle fut construite l'abbaye d'Anchin. En 1083, il fonda le monastère de Notre-Dame de Ribémont sur ses terres et fit confirmer cette donation par Philippe I^{er} en 1084. Un des premiers, il se croisa (1095) et suivit Godefroy de Bouillon. Il périt en février ou mars 1099, au siège d'Archis ou Archas, près Tripoli. La veille, il avait cru voir en songe un de ses anciens compagnons d'armes l'invitant à le rejoindre au ciel. A son réveil, il se confessa et une pierre lancée par une machine vint lui briser la tête.

Il est auteur de *Anselmi de Ribodi Monte ad Manassem archiep. Remensem epistola*, écrite en 1098. Il avait adressé à Manassés II, archevêque de Reims, qui s'était

chargé de la garde du domaine de Ribémont, deux lettres, dont l'une, la première, est perdue. Celle qui nous reste a été publiée dans d'Achery, *Spicilegium*, éd. in-4^e, t. VIII, p. 195; éd. in-fol., t. III, p. 431; *Historiens des croisades, Occident*, 1866, t. III, p. 890-893; P. L., t. CLV, col. 472. Dans cette lettre, Anselme raconte le siège et la prise d'Antioche.

Fabricsius lui attribuait à tort une *Description de la Terre Sainte*, dans Canisius, *Antiquae lectiones*, éd. in-4^e, t. IV, p. 1289; éd. in-fol., t. IV, p. 779, qui est l'œuvre d'un moine du XVI^e siècle du nom d'Anselme.

Miraeus, *Notitia ecclesiarum Belgii*, 1630, p. 205. — Mabillon, *Annales*, t. V, p. 28. — *Chronicon Andense*, dans d'Achery, *Spicilegium*, éd. in-4^e, t. IX, p. 375; éd. in-fol., t. II, p. 780. — Robert le Moine, dans *Histor. des croisades, Occident*, 1866, t. III, p. 844. — Tudebode, *Hist. de Hieros. itin.*, *ibid.*, p. 100. — Raymond d'Aguilers, *Histor. Francor.*, *ibid.*, p. 276. — Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, *ibid.*, p. 680. — Fabricius, *Bibliotheca medii aevi*, 1734, t. I, p. 446-448; 2^e éd., t. I, p. 116. — *Histoire litt. de la France*, 1747, t. VIII, p. 496-500, reproduit dans P. L., t. CLV, col. 469-472. — Michaud, *Bibliothèque des croisades*, 1829, t. I, p. 446-448. — H. von Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 1841, p. 11-13. — *Histor. des croisades*, loc. cit., p. LVIII. — Riant, dans *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 91-224, n. 110. — *Revue de l'Orient latin*, t. VI, p. 334-335.

P. FOURNIER.

39. ANSELME DE SAINTE-MARIE, de son vrai nom Pierre de Guibours, augustin déchaussé,

né à Paris, où il mourut le 27 janvier 1694. Il se rendit célèbre pour son érudition historique. On a de lui : *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des grands officiers de la couronne; avec les qualités, l'origine, et le progrès de leur famille; ensemble le catalogue des chevaliers du Saint-Esprit; le tout dressé sur chartes, titres, et autres preuves*, 2 vol., Paris, 1674. Honoré-Caille Du Fourny en donna une seconde édition augmentée, Paris-Amsterdam, 1712-1713. La troisième édition en neuf volumes a été mise au jour par deux augustins déchaussés, les PP. Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien; — *La science héraldique*, Paris, 1675; — *Le palais de l'honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoye, et de plusieurs nobles familles de France : ensemble l'origine et l'explication des armes*, Paris, 1663-1668; — *Le palais de la gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe, où est compris l'origine, le progrès, et la fin de diverses familles avec leurs éloges*, Paris, 1664.

Lelong-de Fontette, *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 1769, t. II, p. 629; t. III, p. 713. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 547. — *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. II, p. 235-236. — Tani, *Commentaria episcoporum et scriptorum ordinis eremitarum discalceatorum S. P. Augustini*, Rome, 1881, p. 66-67.

A. PALMIERI.

40. ANSELME DE SCHWANDEN, abbé de

Notre-Dame-des-Ermes (Einsiedeln) en Suisse, succéda en 1233 à Conrad. Par une bulle du 30 mai 1250, le pape Innocent IV le chargea de régler un différend entre l'évêque de Constance et l'abbé de Saint-Gall. Trois mois auparavant (le 16 février), le même pape lui avait accordé le privilège de porter l'anneau et de se servir de la mitre. Durant l'interdit lancé contre le parti de l'empereur Frédéric II, le pape permit à l'abbé de célébrer le service divin dans son monastère, pourvu que l'abbaye elle-même n'ait pas été cause d'un interdit et pourvu qu'il n'y ait pas d'interdit particulier pour elle. Anselme mourut le 30 décembre 1266.

Od. Ringholz, *Anselm von Schwanden, Abt des Stiftes U. Lieben Frau zu Einsiedeln*, dans le *Geschichtsfreund*, Einsiedeln, 1887, t. XLII, p. 97-128, avec un supplément renfermant 21 actes et chartes, etc., p. 129-148.

G. ALLMANG.

41. ANSELME (ANTOINE), célèbre prédicateur, né le 13 janvier 1651 à l'Isle-Jourdain, petite ville du comté d'Armagnac (aujourd'hui canton du Gers). Son père était chirurgien. Un de ses oncles, curé d'une paroisse voisine, se chargea de sa première éducation; il l'envoya ensuite au collège de Gimont, tenu par les Pères de la doctrine chrétienne, puis chez les jésuites, à Toulouse, pour faire sa philosophie et sa théologie. Dès l'âge de douze ans, son goût pour la prédication s'était manifesté; et son excellente mémoire répétait sans peine les sermons qu'il entendait. Quand il eut fini ses études, il s'adonna à la prédication. Il fit ses débuts à Gimont; son succès fut si grand qu'on le surnomma le « petit prophète ». Il prêcha aussi dans plusieurs villes de la province. Le marquis de Montespan, qui l'entendit à Toulouse, lui confia l'éducation de son fils, le duc d'Antin, et Anselme partit pour Paris avec son élève. Il semble que cette éducation n'ait pas eu un plein succès. Le maître et l'élève conservèrent d'ailleurs toujours les relations les plus étroites.

L'éducation terminée, Anselme se consacra tout entier au ministère de la prédication. Il fut bientôt célèbre. L'Académie française le choisit en 1681 pour prêcher devant elle le panégyrique de saint Louis, à la chapelle du Louvre. Dès ce moment, sa renommée ne cessa de grandir; il prêcha dans les grandes églises de Paris. Il prêcha plusieurs fois à la cour : en 1683, le jeudi saint et le jour de Pentecôte; en 1686, trois sermons de carême; en 1698, l'avent; en 1709, le carême. Mme de Sévigné déclarait ses sermons « fort bons » et Anselme « un des bons prédicateurs que j'aie jamais entendus : de l'esprit, de la dévotion, de la grâce, de l'éloquence. En un mot, je n'en préfère guère à lui. »

Pendant plus de trente ans, l'abbé Anselme fournit une brillante carrière. Puis, fatigué, il se retira auprès du duc d'Antin, et, sans abandonner entièrement le ministère de la prédication, il s'occupa plus particulièrement des belles-lettres et des beaux-arts. Il fut même admis à l'Académie de peinture comme membre honoraire, et le duc d'Antin fit revivre en sa faveur la charge d'historiographe des bâtiments. En 1710, il fut reçu par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Leroi, après lui avoir donné, en avril 1699, le prieuré de Boutteville, en Saintonge, le lui changea quelques semaines après contre l'abbaye de Saint-Sever, diocèse d'Aire. C'est là qu'il se retira en 1724, et vécut dans la retraite, ne s'occupant plus que de son abbaye, surtout au point de vue matériel. Il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans, le 8 août 1737.

Ses contemporains admiraient son érudition patristique, qui pourtant se manifeste parfois par l'abus des citations, sa morale sûre, son style achevé. Il est intéressant encore en ce qu'il est le premier de nos prédicateurs qui laisse entrevoir sa personnalité dans ses discours; il y donne des renseignements sur lui-même et ce « moi » bien discret et bien timide encore, qu'il doit sans doute à ses origines gasconnes, est un des traits qui le distinguent des autres prédicateurs de la même époque.

ŒUVRES. — Odes, imprimées dans le *Recueil des jeux floraux* de Toulouse; — *Panégyriques des saints et Oraisons funèbres*, parus ensemble, 3 in-8°, Paris, 1718, avec portrait; — *Sermons pour l'avent, le carême, et sur divers sujets*, 4 in-8° et 6 in-12, Paris, 1731; — diverses dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

Mémoires de Trévoux, octobre 1718. — Goujet, *Bibliothèque française*, Paris, 1740. — Abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, Paris, 1756. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. vi, p. 59, note; *Causeries du lundi*, t. v, p. 381 sq.; *Nouveaux lundis*, t. v, p. 150 sq. — Abbé

Hurel, *Les orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, Paris, 1872. — Abbé Candel, *Les prédicateurs français dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, 1904, p. 282-296.

A. CABOS.

1. ANSELM (ANGELO ANTONIO). Né à Viterbe, il devint chanoine théologal de la collégiale de cette ville, puis, en 1774, pro-vicaire général du diocèse, et fut promu, le 28 décembre 1786, évêque de Terracine, Sezze et Piperno. Il fit partie d'une commission réunie à Rome, par Pie VI, pour examiner les décrets du synode de Pistoie et dont les travaux eurent pour résultats la bulle *Auctorem fidei*, lancée par ce pape en 1794, contre les jansénistes de Toscane. Transféré, le 16 mars 1792, au siège de San Severino, il s'y montra gardien sévère de la foi, de la discipline ecclésiastique et des bonnes mœurs, tant chez les laïques que dans le clergé. Il fit aussi beaucoup pour adoucir les maux causés à ses diocésains par l'occupation française, mais sa fermeté à soutenir les droits du Saint-Siège contre Napoléon I^{er} le fit déporter et enfermer à Côme, malgré sa mauvaise santé, d'octobre 1808 à 1814. La moitié de son chapitre l'abandonna lâchement et envoya à l'empereur une adresse de dévouement qui fut, d'ailleurs, falsifiée quand les autorités françaises la firent imprimer à Milan, ainsi que les chanoines l'établirent dans une nouvelle adresse envoyée à l'évêque, le 28 novembre 1816, après son retour dans son diocèse.

Il restaura en partie la cathédrale de San Lorenzo in Doliolo, qui était dans un état de délabrement déplorable, mais projeta cependant le transfert de la cathédrale à l'église de Sant' Agostino, transfert qui n'eut lieu que sous son successeur, en 1825. Il confia la direction de son séminaire aux barnabites. Anselmi mourut en 1816, des suites des souffrances supportées durant son emprisonnement, laissant divers ouvrages sur les persécutions subies par l'Église, des homélies qui attestent une profonde connaissance de l'Écriture, des règles pour des communautés religieuses et divers autres actes, tous demeurés manuscrits, et conservés la plupart chez le comte Servanzi-Collio.

G. C. Gentili, *De Ecclesia Semplempedana libri III*, 3^e part., Macerata, 1838, p. 117-119. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. vi, p. 604-605. — Servanzi-Collio, *Serie dei vescovi di Sanseverino nella Marca*, Caramine, 1854, p. 38-44.

P. RICHARD.

2. ANSELM (IMERIO), franciscain (?) de Crémone, qui aurait écrit vers 1501. On n'en sait que ce qu'en dit Arisius, *Cremona literaria*, Parme et Crémone, 1705, t. II, p. 1. Il lui attribue *Sermones super Evangelia*; *super Epistolas*; *De statu religioso et claustrali libr. X*; inédits. Ce que Arisius ajoute ensuite sur cet Imerio ne sont que des lieux communs. Aussi n'est-il pas étonnant que ces indications, prises de Bressiano, semblent quelque peu suspectes à Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 357. Voir aussi Lancetti, *Biografie Cremonesi*, Milan, 1819, t. I, p. 267, qui ne sait indiquer rien de plus précis.

M. BIHL.

1. ANSELMINI ou **ESELMINI**, religieux augustin, né à Trévise. On a de lui une Vie de Jésus-Christ en vers italiens : *Infanzia del Salvatore, sua vita, miracoli, e passione, con lamento di Maria Vergine*, Rome, 1541.

Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 1^{re} part., Brescia, 1753, p. 826. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 59.

A. PALMIERI.

2. ANSELMINI (GIOVANNI), d'une famille notable de Padoue, attaché au parti des Visconti, fut pourvu de l'évêché par Jean-Galéas et prit son obligation le

1^{er} octobre 1388. Mais les Carraresi ayant repris possession de la ville, il dut s'exiler et échanger son diocèse contre celui d'Adria, pour lequel il s'engagea le 26 août 1392. D'après Ughelli, Boniface IX, qui l'estimait, lui aurait confié plusieurs missions, entre autres le gouvernement de Terni. Il était mort le 28 juillet 1404, quand son successeur fut nommé.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 71, 386. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. V, col. 453; t. II, col. 403. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. X, p. 46.

P. RICHARD.

3. ANSELMINI (Rocco), né à Recanati le 19 septembre 1837, évêque de Nocera Umbra le 27 mars 1882, mort en 1910.

Gerarchia cattolica, an. 1910, p. 189.

F. BONNARD.

ANSEMOND, évêque de Lodève, ne nous est connu que par la signature que son délégué, le diacre Gisibert, apposa au bas des actes du concile de Tolède, en 683; ce concile est le treizième et non le quatorzième, comme le disent Plantavit et Fisquet, erreur dans laquelle n'est pas tombé M. Molinier dans ses notes, *Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, p. 286.

Gallia christiana, t. VI, col. 1529. — Plantavit de La Pause, *Chron. pres. Lodov.*, 1634, p. 20. — L. Guiraud, *Nouvelle chronologie du siège de Lodève*, dans Martin, *Hist. de Lodève*, t. II, p. 333, qui le fait assister au troisième concile (faute d'impression). — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, 1907, t. I, p. 314.

J. ROUQUETTE.

1. ANSÉRIC ou **ANSARIC** (Saint), né à Espagny, près de Soissons, devint évêque de cette ville, à une époque difficile à préciser. On possède un diplôme de saint Grégoire le Grand, daté de 593, où son nom figure, mais l'authenticité de cette pièce a été contestée. On la trouva dans Bréquigny, *Diplomata*, édit. Pardessus, Paris, 1849, t. I, p. 164; P. L., t. LXXVII, col. 1334. Cela lui donnerait un épiscopat d'une soixantaine d'années; d'autre part, la liste épiscopale porte quatre noms entre le sien et celui de Droctigisile, qui, d'après Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, IX, xxxvii, vivait encore en 589. Il est sans doute excessif de déplacer ces quatre évêques, comme l'ont fait les auteurs du *Gallia christiana*, Paris, 1751, t. IX, col. 337. Anséric assistait certainement en 621-625 à un concile dont nous connaissons les signataires par Flodoard, (*Hist. Eccles. Remensis*, II, 5, P. L., t. cxxxv, col. 102) et qui se tint, d'après Mgr Duchesne, à Clichy (cf. *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1889, p. 94); d'après le commun des auteurs, à Reims. Il fut le maître de saint Drausius, qui devint plus tard évêque de Soissons. Cf. *Acta sanctorum*, mart. t. I, p. 406. On lui a attribué la fondation, en 634, d'une église Saint-Étienne hors les murs de Soissons; les actes en parlent comme du lieu de sa sépulture, mais sans dire qu'il en fut le fondateur. Vers le milieu du VII^e siècle, il prit part avec saint Éloi à l'élévation des corps des saints Crépin et Crépinien. Il mourut peu après, en 652.

Acta sanctorum, sept. t. II, p. 543-549. — *Hist. litt. de la France*, Paris, 1756, t. X, p. 405-406. — Mansi, *Sacror. concil. ampl. collect.*, t. X, col. 594. — *Monum. Germ. historica*, *Scriptores*, t. XIII, p. 452.

R. AIGRAIN.

2. ANSÉRIC, évêque de Ségovie, assista aux quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième conciles de Tolède (633, 636, 638, 646, 653). On ne trouve plus son nom à celui de 655. Mansi, *Sacror. concil. collect.*, t. X, col. 643, 657, 671, 770, 1222.

Florez, *España sagrada*, t. VIII, p. 78-79.

U. ROUZÈS.

3. ANSÉRIC ou **ANSCHER**, archevêque de Lyon, assistait en 926 à un concile célébré à Charlieu, où l'on s'occupa des restitutions dues aux églises pillées.

La même année, il faisait abandon de certaines redevances aux monastères lyonnais de Saint-Just et de Saint-Irénée. En mai 927, il signe une donation faite à Cluny par un nommé Gerbauld. Il mourut le 15 décembre 927 ou 928.

Gallia christ., t. IV, col. 70, 212, 214. — Mansi, *Sacror. concil. ampl. collect.*, t. XVIII, col. 347. — Mabillon, *Ann. ord. S. Bened.*, Paris, 1706, t. III, p. 388.

R. AIGRAIN.

4. ANSÉRIC, évêque de Viseu (Portugal). Sa signature se trouve dans quelques documents depuis 905 jusqu'à 918. Il était probablement mort en 920.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1910, t. I, p. 163. — Col, *Catálogo dos bispos de Viseu*, dans la *Collecção dos documentos e memórias da Academia real da história portuguesa*, Lisbonne, 1722. — Thomas da Encarnação, *Historia Ecclesiae Lusitanae*, Coimbre, 1759, t. II, p. 173. — José de Oliveira Berardo, *O liberal*, Viseu, numéro du 23 mai 1857.

Fortunato de ALMEIDA.

5. ANSÉRIC, archevêque de Besançon, appartenait à l'une des familles considérables de la Bourgogne: celle de Montréal. Entré jeune dans les ordres, il était doyen de l'église d'Autun lorsqu'il fut appelé, en 1117, à succéder à l'archevêque de Besançon, Guillaume; celui-ci venait de résigner sa charge, lassé par les difficultés de l'administration diocésaine et surtout par la querelle des deux chapitres de Saint-Jean et de Saint-Étienne.

Le nouvel archevêque sut, à force de prudence, imposer son autorité. Il gagna son clergé par l'exacte tenue des réunions synodales. Le chroniqueur bourguignon Thiébaud de Bèze nous en fait connaître deux. A la première, de date incertaine, les moines de Bèze avaient apporté les reliques de saint Prudent, qui firent tant de merveilles que le clergé de Besançon ne voulut pas les leur laisser remporter. Se les étant fait restituer, ils ne vinrent au synode de 1124 qu'avec une chaise vide, ou garnie d'autres reliques. C'était à Thize, à l'époque de la Pentecôte. Une foule nombreuse se pressa autour d'eux pour implorer saint Prudent, dont le nom seul suffit, dit le chroniqueur, à récompenser la foi des fidèles par de nombreux miracles. Ceux-ci furent cause de la renommée de ce saint en Franche-Comté et du pèlerinage de Bèze, qui fut si florissant jusqu'à la Révolution. Anséric mourut le 20 avril 1134.

Suchet, *Le concile de Besançon, en 1124*. — *Gallia christiana*, t. XV, col. 41-43.

M. PERROD.

1. ANSFRID, abbé de Nonantola, le troisième de la série si on ne tient pas compte de l'intérim de Valentin, fut élu en 821 et gouverna le monastère pendant dix-sept ans. Il était très pieux, et fit faire une *capsa evangelii*, un calice et une patène d'or et pierres précieuses, dit le catalogue des abbés. *Mon. Germ. histor.*, *Script. rer. Langob.*, p. 570-571. Il fut envoyé en ambassade en 828, par Louis le Débonnaire, à Constantinople, pour l'affaire des images, et reçu avec honneur par l'empereur Michel, en même temps qu'Haltgar de Cambrai. *Vita Hludowici imper.*, XLII, dans *Mon. German. histor.*, *Script.*, t. II, p. 631; *Einhardi Annales*, ad ann. 828, *ibid.*, t. I, p. 217.

Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Benedicti, saec. IV*, t. I, p. 13. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. IV, p. 49. — Walch, *Hetzerhistorie*, t. XI, p. 115, 132. — P. L., t. CIV, col. 506, 957.

R. AIGRAIN.

2. ANSFRID. Voir ANFROI, t. II, col. 3.

ANSFROI, premier abbé de Préaux, au diocèse de Lisieux, vers 1044. Il reçut, en 1050, Bérenger, qui parcourait alors la Normandie afin d'y recruter des partisans. Il fut scandalisé des propos de l'hérétique et les rapporta à Durand de Troarn. C'est pourquoi celui-ci lui dédia son *De corpore et sanguine J. C.*, dirigé contre

Béranger. Robert de Tombelaine lui adressa aussi son *Commentaire du Cantique*, avec une lettre explicative.

Hist. litt. de la France, 1747, t. VIII, p. 204, 241, 337-338. — *Gallia christiana*, 1759, t. XI, col. 353.

P. FOURNIER.

ANSGARIUS, ANSCHARIUS, et non Auger, comme l'écrit Maurylocus, évêque de Catane (1092-1124), était un moine breton de la congrégation de Cluny, transplanté dans l'Italie méridionale avec l'émigration franco-normande qui conquiert cette région dans le courant du XI^e siècle. On ignore à quelle date il s'y rendit lui-même; peut-être prit-il part à la fondation des monastères de la région, au moins de celui de Santa Eufemia, sur le golfe de ce nom, en Calabre, dont il était prieur en 1091. A cette date, Roger I^{er}, comte de Calabre et de Sicile, voulant réorganiser le culte chrétien et la hiérarchie ecclésiastique dans cette dernière île, où ils avaient été détruits deux siècles auparavant par l'invasion sarrazine, le nomma abbé de Santa Agata de Catane (monastère qu'il avait fondé récemment) par diplôme du 9 décembre de cette année. Le comte se préoccupait en même temps de créer des évêchés, et celui de Catane, qui avait cessé d'exister depuis le IX^e siècle (cf. la liste des évêques dans Gams, le dernier mort en 869), fut un des premiers rétablis. Une bulle d'Urbain II du 9 mars 1092, VII id. martii, érigea le monastère en évêché, en confia la direction à Ansgarius et fut confirmée par diplôme ducal du 26 avril. Ces actes, dont Garuffi a pu préciser la date (mal indiquée dans Pirro et Amici) d'après des originaux ou copies des archives capitulaires de Catane, énumèrent les paroisses, châteaux, terres et domaines avec sujets musulmans, dans la région, qui furent donnés à la nouvelle église, y compris un terrain dans Messine, où s'éleva l'église de Saint-Hyacinthe, plus tard prieuré de Sainte-Agathe. Avec le concours du comte, de sa femme Adelise et de ses fils, Ansgarius commença immédiatement la construction de sa cathédrale, une des plus grandes de la région et une des plus anciennes de l'art normano-grec, malheureusement détruite en 1169 par un tremblement de terre, et dès la Noël 1092 il pouvait consacrer, d'après Amici, l'édifice qui lui servit d'église provisoire. En 1094 il entreprit une autre construction non moins nécessaire, celle de son couvent, et l'une et l'autre furent assez avancées sous son long pontificat. La faveur des maîtres du pays augmenta notablement, avec lui, les richesses du nouvel évêché. En 1093, la comtesse Adelise lui soumit l'abbaye récemment fondée de Santa Maria de Josaphat à Paterno, et le comte Tancredi de Syracuse y joignit le territoire du fleuve Simento avec plusieurs nouvelles paroisses. Le 3 juillet 1106, Robert, évêque de Messine, annexa au diocèse voisin du sien la paroisse de San Giovanni di Flumine frigidu, dans la région de Taormina. Le 16 décembre 1120, Geoffroy, fils de Roger et comte de Raguse, gratifia aussi Ansgarius de territoires de son comté, où fut fondé le prieuré de Santa Maria Nova de Raguse, près Modica. Notre évêque jouit d'un grand crédit auprès des seigneurs de Sicile, Roger I^{er} et son fils Roger II, qui lui octroya l'*oppidum* de Maschala. Il semble avoir eu beaucoup de considération et d'influence de son temps, et le chroniqueur Malaterra lui dédia son ouvrage, *De principio Normannorum in Sicilia*.

Nous ignorons malheureusement ce qu'il fit pour la religion et s'il déploya beaucoup de zèle, par exemple, à convertir les musulmans devenus ses fermiers, serfs ou colons. En tout cas, il s'occupa constamment des moines qui desservaient sa cathédrale, et dont il avait amené un certain nombre de Santa Eufemia. Ce nombre augmenta notablement sous son pontificat, il mena la vie monastique avec eux jusqu'à la fin de sa longue car-

rière, et son exemple constant les maintint dans la ferveur et la fidélité à la règle. C'est ce dont témoignait l'historien Maurylocus dans son *Sicanicarum rerum compendium*, Messine, 1562: *Nihil sibi licentius indulsit, neque pristini instituti fraeno relaxavit, sed eodem habitu, isdem moribus, paribusque praeceptis comuniter cum suis monachis ad senium usque monasticam et piissimam vitam duxit*. Cf. éd. 1716, in-fol., p. 104. Ansgarius mourut vers 1124, car son successeur Maurice consacrait cette année même la nouvelle église de Josaphat.

Vit. M. Amici e Statela, *Catania illustrata sive sacra et civilis urbis Cataniae historia*, Catane, 1741-1746, t. I, p. 13-23. — R. Pirro, *Sicilia sacra*, Palerme, 1644, t. II, p. 10-19. — Garuffi, *Le cartae divisee in Sicilia*, dans *Bullettino storico italiano*, fasc. 3, 1911, p. 79-80.

P. RICHARD.

ANSHELM (VALERIUS), chroniqueur né à Rottweil (Wurtemberg), mort à Berne en 1546. Bachelier en 1492 à Cracovie, on le trouve en 1501 à Lyon et, vers la fin de 1504, à Berne, où il est, à partir de 1505, « maître d'école », et, probablement à partir de 1520, « médecin municipal ». Anshelm fut l'un des premiers partisans de la Réforme bernoise et fut en relations avec Zwingle. Sa femme ayant tourné en ridicule les catholiques, on lui diminua son traitement de moitié. Sur ce, il retourna à Rottweil. Lorsque la persécution menaça les protestants de cette dernière localité, Anshelm repartit pour Berne (vers 1528). De 1529 à 1546, il s'occupa de la chronique de Berne « depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque ». Jusqu'à l'année 1477, il s'appuya sur les vieilles chroniques, mais à partir de là, il composa de son propre cru en se basant sur les archives municipales de Berne, Zurich, Lucerne et Schaffouse et sur ses souvenirs personnels. Cette chronique écrite avec entrain est l'une des meilleures sources pour l'histoire de la Suisse à cette époque et spécialement pour celle de la Réforme à Berne et dans la Suisse occidentale. Elle manque parfois d'impartialité et de calme. Elle a été éditée par Blösch, 1884-1901, au nom de la Société historique du canton de Berne. Le t. VI contient l'Introduction, où l'on trouve des renseignements biographiques.

A. BAYOL.

ANSIDEI (MARC ANTONIO), cardinal (1671-1730), d'une famille noble de Pérouse, vint à Rome à quatorze ans, et fit ses études au *collegio Clementino*. Il se consacra au droit, et après avoir pris son doctorat à l'université de sa ville natale (1694), fréquenta plusieurs années les plus célèbres avocats et jurisconsultes de la curie, en vue de fortifier ses connaissances. En 1702, Clément XI le nomma référendaire des deux signatures; en 1706, auditeur de celle de justice; en 1712, suppléant de l'auditeur général de la Chambre; en 1716, juge à la Signature de grâce, secrétaire de la Congrégation du Concile; en 1717, chanoine de Saint-Pierre, suppléant de Domenico Sauli, assesseur du Saint-Office, qu'il remplaça en 1722. Dans tous ces postes, il déploya les qualités d'un jurisconsulte expérimenté, instruit, laborieux et consciencieux, et s'acquit la réputation d'un des premiers canonistes de la curie. Aussi Benoît XIII, à son avènement, le créa-t-il d'abord archevêque de Damiette *in partibus* et voulut le sacrer lui-même (9 juillet 1724); puis, le 9 décembre 1726, archevêque de Pérouse et cardinal *in petto*, le publia le 30 avril 1728 du titre de San Pietro in Montorio, d'où il passa à celui de Saint-Augustin, et le nomma aux Congrégations plus importantes, le Concile, les Évêques et Réguliers, le Saint-Office, l'Index. Il se consacra surtout aux devoirs de sa charge épiscopale, visita son diocèse, réforma son clergé, développa son séminaire. Il ne lui fut d'ailleurs pas permis d'y tra-

vailler longtemps et il mourut à Rome, le 14 février 1730, dans sa cinquante-neuvième année.

Guarnacci, *Vita et res gestae... cardinalium*, t. II, col. 483-486. — Migne, *Dictionnaire des cardinaux*, col. 246.

P. RICHARD.

ANSIGNY (*Ansigné, Ensigné*), canton de Brioux, arrondissement de Melle (Deux-Sèvres), commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, primitivement du Temple, fondée, semble-t-il, dans la première moitié du XII^e siècle. De La Rochebrochard, *Étude sur quelques commanderies des templiers d'Aquitaine; Commanderie d'Ensigné*, dans *Revue poitevine et saintongeaise*, Melle, 1889, t. VI, p. 21-24. Cet établissement ne fut jamais qu'un centre domanial et l'on ne trouve pas dans ses annales de fait qui mérite d'être signalé. Le domaine se composait de terres, dîmes et droits à Ensigné et dans sept ou huit paroisses voisines. L'ancienne maison du Temple de Bret dans la commune d'Aubigné (canton de Chef-Boutonne, arrondissement de Melle, Deux-Sèvres) et les commanderies de Sauzé (chef-lieu de canton, arrondissement de Melle) et de Civray (chef-lieu d'arrondissement, Vienne) étaient unies à Ansigny, la première dès l'époque des templiers. Arch. Vienne, série H, non définitivement classée, Commanderie d'Ansigny. Le revenu était évalué sept mille livres au commencement du XVIII^e siècle. Desaiyre, *L'élection de Niort au XVIII^e siècle*, dans *Mém. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres*, Niort, 1886, III^e série, t. III, p. 33-297. La commanderie était depuis 1615 une châtellenie relevant du siège royal de Niort. Arch. Vienne, *ut supra*. Une partie des bâtiments subsiste encore, on remarque surtout une chapelle romane, une superbe grange du XII^e siècle et le donjon reconstruit au XV^e siècle. De La Rochebrochard, *loc. cit.*

Les archives de la commanderie d'Ansigny forment neuf liasses et six registres dans le fonds du grand prieur d'Aquitaine aux archives départementales de la Vienne. Quelques copies de documents dans le t. LII, p. 215-223, de la collection de D. Fonteneau à la bibliothèque municipale de Poitiers. — Un accord de 1341 se trouve dans Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, dans Arch. histor. du Poitou, Poitiers, 1883, t. XIII, p. 193-201. — L'inventaire du mobilier des maisons d'Ansigny et de Bret, dressé en 1313, lorsqu'elles furent remises aux hospitaliers, dans *Documents inédits pour servir à l'histoire du Poitou publiés par la Société des antiquaires de l'Ouest*, Poitiers, 1876, p. 94-96. — On peut consulter également, outre la notice déjà citée de M. de La Rochebrochard, Tranchant, *Procès-verbal de remise de maisons diverses des templiers aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans le Poitou*, dans Bull. de la Soc. des antiq. de l'Ouest, 1882, t. II, p. 452-465. — De La Bourlière, *Deux souvenirs des templiers en Poitou*, *ibid.*, 1901, t. IX, p. 48. — A. Favraud, *Melle et Brioux*, p. 30, dans *Paysages et monuments du Poitou*, publiés par J. Robuchon, Paris, 1894. — Delaville le Roux, *Cartulaire général de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1894, t. I, *Introd.*, p. LXXXVII, XCIV.

P. DE MONSABERT.

ANSILEUBE, évêque goth (VIII^e-IX^e siècle), sous le nom duquel un glossaire latin manuscrit nous est parvenu : ms. Paris, lat. 11529-11530; et la deuxième partie, de *Malus* à *Ylarius*, dans ms. *Cameracensis*, 693 (ancien 633), de la même école calligraphique que le précédent.

L. Delisle, *Inventaire des mss de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1868, p. 186. — Le Glay, *Catal. des mss de Cambrai*, 1831, n. 633. — Molinier, dans *Catal. des mss des biblioth. de France*, t. XVII, *Cambrai*, p. 263-264.

R. AIGRAIN.

ANSILION (Saint), moine et confesseur dont on sait seulement que ses reliques furent apportées au monastère de Lagny dans la Brie, près de Paris, le

11 octobre d'une année que l'on ignore, vers la fin du VII^e siècle. Les hollandistes, qui se bornent à commenter en quelques mots les mentions qu'en font divers martyrologes, finissent par conclure ainsi : *Universa prope modum quae ad eundem spectant in obscuro penitus sunt. Act. sanct.*, jun. t. I, p. 157-158; oct. t. V, p. 652-653. Dans son *Martyrol. gallic.*, Du Saussay l'appelle Amsilio.

L. CLUGNET.

ANSIULPHE, évêque de Porto (Portugal), qui, en 633, prit part au IV^e concile de Tolède. Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. X, col. 642. D'après quelques écrivains, il fut aussi présent au VI^e, en 638, tandis que d'autres affirment que l'évêque de Porto, en 638, s'appelait Usibelfo.

Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1910, t. I, p. 136. — Thomás da Encarnação, *Historia Ecclesiae Lusitanae*, Coimbre, 1759, t. I, p. 282. — Rodrigo da Cunha, *Catálogo dos bispos do Porto*, Porto, 1623, I^{re} partie, p. 58 sq. — Florez, *España sagrada*, t. XXI, p. 28.

Fortunato de ALMEIDA.

ANSLO (REYER), poète hollandais né en 1622 à Amsterdam, de parents mennonites. Après sa conversion au catholicisme, en 1651, il se rendit à Rome, où il devint secrétaire du cardinal Capponi et fut protégé par Catherine de Suède. Anсло mourut en 1669 à Pérouse. Ses œuvres furent publiées en 1713.

Jonckbloet, *Geschiednis der nederlandse Letterkunde*. — P. Alberdingk-Thijm, *Spiegel van nederlandse Letteren*.

A. BAYOL.

1. ANSOALD, évêque de Strasbourg, occupe la huitième place dans un ancien catalogue datant du X^e siècle et d'où dérivent les autres listes épiscopales du diocèse conservées jusqu'à ce jour. Son nom (*ex civitate Stratoburgo, Ansoaldus episcopus*) se rencontre parmi ceux des soixante-dix-neuf évêques qui assistèrent au concile national célébré à Paris le 10 octobre 614. Certains historiens, entre autres Glöckler, en font un évêque-moine, abbé de Munster (Haute-Alsace), où, à ce qu'il paraît, on le vénérât comme saint.

Monumenta Germaniae historica, Scriptores, t. XIII, p. 321-323 (anciens catalogues des évêques de Strasbourg); *ibid.*, *Concilia*, t. I, p. 185-190 (concile de Paris). — Friedrich, *Drei unedierte Konzilien aus der Merowingerzeit*, 1869, p. 54. — L. G. Glöckler, *Geschichte des Bisthums Strassburg*, Strasbourg, 1879, t. I, p. 71 (cf. p. 44, 45), assigne, par une conjecture erronée, à l'épiscopat d'Ansoald les années 693-710.

G. ALLMANG.

2. ANSOALD, évêque de Poitiers à la fin du VII^e siècle. Il appartenait à une famille noble de Bourgogne ou à tout le moins possédant des domaines en Bourgogne, et était, semble-t-il, parent de saint Léger. Charte d'Ansoald pour Noirmoutier, dans J. Tardif, *Les chartes mérovingiennes de Noirmoutier*, dans *Nouv. revue histor. de droit*, 1898, t. XXII, p. 772, 784; *Passio Leudegarii secunda*, n° 24, éd. Krusch et Levison, dans *Monum. Germ. historica, Scriptores rerum Merovingicarum*, t. V, p. 346-344. D'abord défenseur de l'Église de Poitiers (*Gesta Dagoberti*, I, 44, éd. Krusch, *Scriptores...*, t. II, p. 421), il en devint évêque après 656 et avant le 1^{er} juillet 677 (Duchesne, *Fastes épiscopaux*, 1900, t. II, p. 84) et compta toujours parmi les partisans de saint Léger. C'est dans son diocèse que se retira saint Filibert, lorsqu'il dut quitter Jumièges, à la suite de ses démêlés avec Ébroïn; Ansoald l'établit avec ses compagnons dans l'île de Noirmoutier et donna à leur monastère, le 1^{er} juillet 677, plusieurs terres en Poitou et en Bourgogne. Voir cette charte dans Tardif, *loc. cit.*, p. 783-786; cf. *Vita Filiberti*, c. XXVI, éd. Krusch et Levison, *op. cit.*, t. IV, p. 597. C'est également sur l'intervention de l'évêque de Poitiers que le corps de saint Léger, abbé de Saint-Maixent, fut transporté dans cette

abbaye, qu'une église y fut construite en son honneur, et qu'Ursin rédigea la Vie de saint Léger, désignée sous le nom de *Passio secunda* ou *Vita secunda*. Krusch et Levison, *ibid.*, p. 323-324, 346-348, 355-356. M. Br. Krusch conteste, il est vrai, l'authenticité de cette Vie; mais, semble-t-il, sans raisons suffisantes. La présence d'Ansoald est signalée au concile de Rouen de 688 ou 689 (*Vita Ansberti*, dans Krusch et Levison, *op. cit.*, t. iv, p. 631) et à deux plaids, l'un de Clovis III, du 28 février 693, l'autre de Childebart III, du 14 mars 696 ou 697. Il fut aussi l'un des prélats qui signèrent, le 6 mars 696, le privilège d'Agerad, évêque de Chartres, pour l'abbaye de Saint-Père de Chartres. Tardif, *Monuments historiques*, 1866, p. 26, 30, 31. On lui a attribué la fondation du monastère de Saint-Michel en l'Herm. *Chronique de Saint-Maixent*, dans Marchegay et Mabilley, *Chroniques des Églises d'Anjou*, Paris, 1869, p. 371; *Gallia christiana*, 1720, t. II, col. 1418. Un fragment (sans indications chronologiques) de son testament a été conservé (Levillain, *Les origines du monastère de Noailly*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1910, t. CXXI, p. 280) et fait connaître deux actes importants de son épiscopat. Il mit à la tête du monastère abandonné de Mazerolles l'évêque irlandais Romain, chef d'un groupe de moines, et à la mort de celui-ci unit cette celle au monastère gouverné par l'abbé Chroschelmus, c'est-à-dire Noailly (l'identification ne semble pas douteuse, malgré les objections de Levillain, *loc. cit.*, p. 249-250, 278; cf. dans le travail du même savant, la pièce justif. n° VI, p. 289). Il avait fondé à Poitiers un hôpital sous le patronage de saint Luc, qui devait contenir douze malades; la donation qu'il avait faite de plusieurs domaines en Poitou et en Angoumois assurait la dotation de cet établissement. On ignore la date de sa mort, et c'est à tort qu'on a cru qu'il s'était fait moine. *Gallia christiana*, t. II, col. 1154. Dans la Vie de saint Filibert, œuvre remaniée au IX^e siècle, il est dit que les conseils et les reproches du saint abbé déterminèrent Ansoald à se donner entièrement aux devoirs de sa charge. *Vita Filiberti*, c. XXVI, Krusch et Levison, t. IV, p. 597. Les quelques actes connus de son administration prouvent à tout le moins qu'il se montra très généreux envers les établissements ecclésiastiques de son diocèse et qu'il s'occupa avec soin de leurs intérêts.

Les actes d'Ansoald publiés par J. Tardif et Levillain, dans les travaux cités plus haut, et par L. Maître (à qui est due la découverte des chartes relatives à Noirmoutier), *Cunault, son prieuré et ses archives*, dans *Bibl. de l'École des chartes* (1898), t. LIX, p. 239-245. — Les chartes où Ansoald est seulement nommé se trouvent dans l'ouvrage cité de L. Tardif. Les sources narratives ont été signalées au cours du présent article (la Vie de saint Achard, *Acta sancti*, septembre t. V, p. 85-99, ne mérite pas créance). — *Gallia christiana*, t. II, col. 1153-1154. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 84-85.

P. DE MONSABERT.

ANSOLOGUE, abbé de Saint-Pierre de Salzbouurg. Voir ANZOGOLE.

ANSON, écrivain ecclésiastique du VIII^e siècle, probablement originaire du Luxembourg. Nous le trouvons moine de Lobbes sous l'abbatiale de Théodulphe (745...751-776). Il est, avec saint Ermin, un autre moine de la même abbaye, l'un des deux plus anciens écrivains des provinces belges. Comme saint Ermin avait élaboré une composition versifiée sur les merveilles opérées par son prédécesseur et maître saint Ursmer, Anson écrivit, à la demande de l'abbé Théodulphe, une *Vita Ursmeri* († 713), bientôt suivie d'une *Vita Ermini* († 737). Elles ont été publiées l'une et l'autre dans les *Acta sanctorum*, avril. t. II, p. 560, et t. III, p. 375.

L'histoire positive trouve peu à glaner dans les deux documents littéraires, rédigés dans cette langue inculte antérieure aux règles grammaticales et stylistiques de la renaissance carolingienne. Peu d'années cependant séparaient le moine de ses héros. L'écho de leurs œuvres remplissait encore l'abbaye. Dans de telles conditions, Anson aurait pu nous livrer une riche et solide biographie. Et toutefois il n'en est rien. En bon hagiographe du haut moyen âge, Anson dédaigne dans ses personnages le côté humain, qui les placerait à un niveau accessible. Toute son attention va au merveilleux. Le seul regret qu'il connaisse dans la *Vita Ursmeri*, c'est de risquer d'être incomplet dans l'énumération des miracles du thaumaturge (*Prologus*). Et si, dans la *Vita Ermini*, il nous raconte quelques épisodes intéressants de l'histoire générale, comme la victoire de Vincy, la bataille de l'Ambève, l'arrivée inopinée de Charles-Martel, c'est pour justifier l'esprit prophétique d'Ermin.

Au surplus, l'œuvre du moine témoigne d'un esprit consciencieux et sincère. Certain récit, comme l'arrivée de Charles-Martel dans la vallée de la Sambre, déceale un réel talent d'écrivain. Des réminiscences de Sulpice-Sévère prouvent qu'il a de la lecture, et sa conjecture sur l'origine du nom de Lobbes inaugure ces essais d'explication étymologique qui deviennent au moyen âge un vrai jeu de clerc.

La *Vita Ursmeri* fut remaniée au milieu du X^e siècle par Rathier de Véronne (Mabillon, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, t. III a, p. 250 sq.); Hériter en fit une adaptation versifiée en mètre héroïque vers la fin du même siècle. Fragment, *ibid.*, t. III b, p. 608.

A la mort de Théodulphe (776), Anson devint à son tour abbé de Lobbes et continua à diriger le célèbre monastère jusqu'à sa mort, survenue le 4 novembre 800.

On s'est basé sur les goûts littéraires d'Anson pour affirmer que, sous son gouvernement ou même à sa demande, Charlemagne aurait érigé à Lobbes une école monastique. Cette assertion ne repose que sur une vague présomption. On peut supposer que les efforts tentés par l'empereur et son entourage, pour transformer les monastères en foyers d'étude, ont eu leur répercussion dans une abbaye riche et prospère comme celle de Lobbes; mais aucune donnée positive ne reporte à cette époque la fondation de l'école monastique.

L. Van der Essen, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain, 1908. — J. Warichez, *L'abbaye de Lobbes depuis les origines jusqu'en 1200*, Tournai, 1909.

J. WARICHEZ.

ANSOVIN (Saint), évêque de Camerino, dans les Marches, sur les confins du Picenum et de l'Ombrie. Il fut le confesseur de l'empereur Louis, et n'accepta son élection à l'épiscopat qu'après avoir reçu de lui l'exemption du service militaire, alors imposé abusivement même aux évêques, dit l'auteur de sa Vie. Il alla ensuite recevoir à Rome la consécration épiscopale. Il fut célèbre par ses miracles mis au service d'une grande charité. Se sentant atteint gravement, il se fit rapporter dans sa ville épiscopale, et y mourut le 13 mars 861, après un épiscopat de dix-huit ans. On a voulu en faire un chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, prétention difficilement soutenable. Sa Vie fut écrite vers 960 par le moine Éginus. Il partage avec saint Venant l'honneur de servir de patron à la ville de Camerino.

Acta sanctorum, mart. t. II, p. 316-317. — Santoni (Milziade), *Degli atti e del culto di S. Ansovino*, Camerino, 1883. — Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, t. IX, p. 297-298. — Gams, *Series episcoporum*, p. 632.

R. AIGRAIN.

1. ANSPACH (BARTHÉLEMY), dominicain, de son vrai nom Rauch, frère de Pierre Anspach, originaires d'Ansbach, en Franconie, d'où leur nom d'Anspach, sous lequel ils furent connus. Nous possédons peu de détails sur la vie de Barthélemy : le 1^{er} décembre 1520, il est *baccalaureus biblicus* et figure comme lecteur au couvent de Leipzig; le 26 septembre 1521, il lit les Sentences. Cf. Erler, *Matrikel der Universität Leipzig*, t. II, p. 25. En 1523, il est *baccalaureus formatus*, cf. Brieger, *Promotionen...*, 42 f.; licencié le 20 avril 1523. Erler, *op. cit.*, t. II, p. 26. Nous le retrouvons ensuite prieur de Leipzig, le 29 novembre 1522 et le 22 novembre 1523. Cf. Förstemann, *Urkundenbuch der Stadt Leipzig*, t. III, p. 212, 213. Certains ont prétendu qu'il aurait été sous-commissaire de Tetzl, pour la prédication des indulgences à Dessau; il semble plutôt que le Barthélemy dont il est question, et dont parle le prince Georges d'Anhalt (*Schriften*, p. 221 a), soit Barthélemy Blumichen, du couvent de Halle, immatriculé à l'université de Francfort, en même temps que Tetzl, pour le semestre d'hiver 1517-1518. Voir Friedländer, *Matrikel der Universität Frankfurt*, t. I, p. 49. C'est le même Barthélemy qui figure à côté de Tetzl, dans un document de 1516. Voir Förstemann, *ibid.*, p. 203. Sur Barthélemy Rauch, nous ne savons rien de plus.

Nik. Paulus, *Die deutschen Dominikaner im Kampfe gegen Luther*, Fribourg-en-Brigau, 1903, p. 46. C'est à lui que nous empruntons la bibliographie citée dans l'article.

R. COULON.

2. ANSPACH (PIERRE), dominicain, frère du précédent, entra dans l'ordre des prêcheurs au couvent d'Iéna; c'est comme appartenant à ce couvent qu'il arriva le 6 mars 1521 à l'université de Heidelberg. Voir G. Töpke, *Die Matrikel der Universität Heidelberg*, 1884, t. I, p. 526. En 1523, il était en lutte avec le prédicant anabaptiste Martin Reinhard, qui publia en cette même année 1523 un libelle contre lui. Cf. Nik. Paulus, *Die deutschen Dominikaner*, etc., p. 45. En 1525, au commencement de la guerre des paysans, les dominicains durent abandonner Iéna (*Zeitschrift des Vereins für thüringische Gesch. und Altertumskunde*, Iéna, 1871, t. VIII, p. 34); c'est alors que Rauch fut envoyé par le chapitre général de Rome (juin 1525) à Cologne pour y poursuivre ses études théologiques. Voir *Acta capit. gen.*, éd. Reichert, t. IV, p. 211. En 1528, il revint à Leipzig, où son frère Barthélemy se trouvait depuis longtemps. Erler, *Matrikel der Universität Leipzig*, t. I, p. 598. En 1529, Pierre Rauch remplaça son confrère Mensing, comme prédicateur de la cour d'Anhalt, à Dessau. Cf. Georg von Anhalt, *Schriften*, p. 333 a. Il employa ses loisirs à rédiger une histoire, encore manuscrite, d'Anhalt, qu'il dédia aux trois princes Jean, Georges et Joachim. Voir J. Ehr. Beckmann, *Historie des Fürstentums Anhalt II*, Zerbst, 1710, p. 5. Il continuait ses études théologiques et, le 24 novembre 1531, fut reçu docteur de l'université de Leipzig. L'année suivante, l'électeur de Brandebourg Joachim I^{er} l'appela à Francfort-sur-l'Oder; il accepta d'autant plus volontiers l'invitation que le prince Georges d'Anhalt, qui inclinait de plus en plus aux doctrines nouvelles, l'avait admonesté, à propos d'un sermon contre la communion sous les deux espèces. Joachim I^{er} étant mort en 1535, son successeur, Joachim II, ne se montra pas aussi ferme que son père dans l'orthodoxie. Il voulut agir en médiateur et se servir de Rauch, qu'il avait conservé comme prédicateur de la cour. Le 25 octobre 1538, celui-ci écrivit à l'évêque de Vienne, Jean Fabri, que l'électeur l'a chargé de préparer une réglementation où la communion sous les deux espèces serait considérée comme admissible. Dans une autre lettre, du 31 décembre 1538,

Rauch prie l'évêque de faire exhorter l'électeur par le roi Ferdinand, à rester fidèle à la foi catholique. C'est sans doute en raison de ces pourparlers que le nonce Aléandre soupçonnait le prédicateur de la cour de Brandebourg d'être sympathique aux idées nouvelles. Mais, l'électeur s'étant déclaré pour la Réforme, en novembre 1539, Rauch se sépara de lui. Il se rendit à l'université d'Erfurt, où il se fit immatriculer pour le semestre d'hiver 1540-1541. Weissenborn, *Akten der Erfurter Universität*, Halle, 1884, t. II, p. 353. Le 25 septembre 1543, il fut promu docteur à Mayence. Cf. Gudenus, *Codex diplomaticus*, Francfort, 1758, t. II, p. 756. Il passa les dernières années de sa vie dans son pays, en Franconie, comme coadjuteur de l'évêque de Bamberg, Weigand von Redwitz. Le 22 avril 1546, le pape Paul III ratifia le choix et donna en commande à Rauch l'église de Saint-Martin, à Bamberg. Fontana, *Sac. theat. dom.*, Rome, 1666, p. 203, 621. Il reçut le titre d'évêque d'Athyra. Il semble qu'il prêchait dans cette église, comme il ressort d'un pamphlet satirique dirigé contre lui et qui tournait en ridicule un sermon du dimanche des Rameaux 1555, dans l'église de Saint-Martin. Fragments, dans *Kuriositäten der physisch-literarisch-artistisch-historischen vor- und Mitwelt*, Weimar, 1817, t. VI, et J. Heller, *Reformations-Geschichte des ehemaligen Bistums Bamberg*, *ibid.*, 1825, p. 132 sq. Rauch mourut le 2 novembre 1555 et fut inhumé dans l'église des dominicains, à Bamberg.

En 1532, peu après son arrivée à Francfort, Rauch publia contre la Confession d'Augsbourg : *Antithesis der Lutherischen Bekenntnis oder Beicht, so sie zu Augspurgk vor kayserlicher Maiestat und dem heyligen Römischen Reich un dreyssigsten jar angegeben*. Darynen du frommer Leser erkennen magst, mit was warheyt sye yhren Glauben bekanth, Francfort, 1533. Dans l'introduction, l'auteur déplore que la réfutation préparée par des théologiens catholiques n'ait point été imprimée, ainsi que l'avait commandé l'empereur. A propos de la justification, il combat les erreurs attribuées aux catholiques; ceux-ci savent bien qu'ils ne peuvent être sauvés sans la grâce prévenante et concomitante. De même il n'est pas vrai que les catholiques admettent que le Christ soit mort pour nous racheter du péché originel, mais que les péchés mortels sont effacés par les seuls mérites de la messe. A propos des anabaptistes, il prend Mélanchthon en flagrant délit de contradiction avec l'Écriture sainte, qui ne condamne pas formellement les anabaptistes pour leur théorie du baptême. Il montre que la doctrine protestante pousse à la mauvaise vie, et met en relief les méfaits commis par les novateurs, sans déguiser les fautes des catholiques, même la négligence des évêques.

Nik. Paulus, *Die deutschen Dominikaner im Kampfe gegen Luther (1518-1563)*, Fribourg-en-Br., 1903, p. 45-52, avec la bibliographie. — Mandonnet, art. *Anspach*, dans *Dict. de théol. cath.*, t. I, col. 1361. — Bullar. ord. praed., Rome, 1732, t. IV, p. 682, avec bibliogr.

R. COULON.

ANSTÉE, archidiacre de Metz, se fit moine à Gorze et y devint doyen. Quand l'évêque Adalbéron eut réformé l'abbaye de Saint-Arnoul de Metz (941), il demanda à Agenold, abbé de Gorze, de lui donner son sujet Anstée pour en faire le deuxième abbé du nouveau monastère (945). Anstée, homme éloquent et dont la piété envers l'eucharistie fut remarquée, était aussi un grand bâtisseur; malgré les retards causés par les guerres, il construisit les lieux réguliers, répara les fermes et entoura l'abbaye de murailles. En 949, il obtint de l'empereur Otton un diplôme confirmant le monastère dans ses biens. Il mourut le 7 septembre 960.

Monumenta Germaniae hist., Script., t. iv, p. 355-356. — Mabillon, Acta sanct. ord. S. Benedicti, saec. v, p. 285-287. — Calmet, Histoire de Lorraine, t. i, col. 879-880; t. iv, col. 346, 549-550.

R. AIGRAIN.

ANSTEY (THOMAS CHISHOLM), juriconsulte et homme politique catholique (1816-1873), fut un des premiers convertis du mouvement d'Oxford, et se dévoua dès lors, avec toute la fougue qui était dans sa nature, à faire rendre aux catholiques d'Angleterre et d'Irlande les droits dont la persécution les avait privés. Professeur de droit au collège catholique du Prior Park, près de Bath, il publia de nombreuses brochures sur la situation politique et légale des catholiques dans le Royaume-Uni. Il appartint ensuite aux plus exaltés des fidèles d'O'Connell, et fut élu en 1847 membre du Parlement pour Youghal. A la dissolution de 1852, il se présenta à Bedford et ne fut pas réélu. Dans la suite, attorney général d'Hong-Kong (1854), avocat célèbre à Bombay (1859 sq.), il fut partout estimé pour la droiture de son caractère, mais partout, aussi, sa rude franchise, son besoin de réformes, la violence de sa parole et de sa plume lui firent des ennemis.

Pour les détails et la bibliographie, cf. l'article de Sidney Lee, dans le *Dict. of national biogr.*, t. i, p. 512 sq., et celui de Walsh, dans la *Cathol. encycl.*, t. i, p. 551. — Notice dans le *Tablet*, 16 août 1873.

J. DE LA SERVIÈRE.

ANSUÈRE (Saint). Né d'une grande famille de la ville de Slesvig et abbé de l'abbaye bénédictine de Saint-Georges à Ratzebourg, saint Ansuère fut lapidé avec ses vingt-huit moines sur un coteau, hors des murs de Ratzebourg, par les Wendes païens, le 15 juillet 1066. Ses reliques furent transférées par l'évêque Evermodus († 1178), de l'abbaye de Saint-Georges à la cathédrale de Ratzebourg.

Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis Ecclesiae pontificum*, III, 49, scholion 80 (Pertz, *Monum. Germ. hist., Script.*, t. vii, p. 355). — *Acta sanct.*, jul. t. iv, p. 97-108. — Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.*, t. vi, 2^e part., p. 154-156 (2^e éd., p. 161-162). — Compléments bibliographiques dans U. Chevalier, *Bio-bibl.*, t. i, col. 263-264.

A. TAYLOR.

ANSUIN, martyr à Bèze. Voir AGERAN, t. i, col. 949.

ANSURE (Saint), ou **ASURE**, ou **ISAURE**, évêque d'Orense en Espagne. On ne connaît rien de son enfance, ni la date précise de son élévation à l'épiscopat. On sait qu'il gouvernait son diocèse en 915, car il assista à la conférence dans laquelle le roi Ordono II rétablit les diocèses de Tuy et de Lamego. Il contribua à l'érection de l'abbaye de Saint-Étienne de Ribas de Sil, où il se retira en 922, après avoir renoncé aux honneurs de l'épiscopat. Il prononça ses vœux entre les mains de saint Frankile, et mourut le 26 janvier de l'année 925. L'épithaphe qui fut gravée sur son tombeau, rapportant les faits principaux de sa vie, dans le latin barbare de l'époque, atteste cependant que la déposition ou translation de son corps eut lieu en 963. Les prodiges se multipliant sur sa tombe, on exhuma ses reliques et on les réunit à celles de huit autres saints pontifes qu'on plaça sur le retable du maître-autel. A partir de cette époque l'abbaye de Ribas-de-Sil devint le centre de fréquents pèlerinages.

Florez, *España sagrada*, t. xvii, p. 65. — *Acta sanct.*, januar. t. ii, p. 751-752.

A. TONNA-BARTHET.

ANSUTUS (Saint), 17 octobre. Voir GRAT (saint).

ANTACIUS. Évêque africain, de la province de Byzacène, qui assistait à l'assemblée tenue à Carthage, en 484, sur l'ordre du roi vandale Hunéric; l'épithète

Medianensis accolée à son nom désigne la chrétienté qu'il gouvernait. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Byzacena 27; Victor de Vita, édit. Halm, p. 67; *P. L.*, t. LVIII, col. 272, 318. Voir *MEDIANENSIS* (*Ecclesia*).

Aug. AUDOLLENT.

ANTAEOPOLIS, ville épiscopale d'Égypte. Voir Tkôou.

ANTAKI (DIMITRI), patriarche d'Alep. Voir t. ii, col. 106.

ANTALDI (ANTALDO DEGLI). Ughelli l'appelle, à tort, Ansaldo degli Ansaldi. Né à Urbino, il devint archidiacre de ce diocèse et fut promu évêque de Sinigaglia le 26 novembre 1601. Il embellit la façade de la cathédrale, ainsi que le rappelle une inscription placée sur le portail principal. Il mourut en 1625, à Roccacontrada, dans ce diocèse, et fut inhumé dans la collégiale de San Medardo.

Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, *Miscellanea*, t. xxxvi, fol. 71. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1845, t. iii, p. 299. — C. Grossi, *Degli uomini illustri di Urbino* comentario, 2^e édit., avec additions de Pompeo Gherardi, Urbino, 1856, p. 67.

P. RICHARD.

ANTAMORI (FRANCESCO PAOLO), cardinal (1712-1795), appartenait à une noble famille romaine. Après de sérieuses études de droit à l'université de Rome, il commença sa carrière comme avocat consistorial, puis entra dans le *cursus honorum* de la curie, devint successivement *volante della signatura*, abrégiateur du Parc majeur, juge, puis lieutenant civil au tribunal de l'auditeur de la Chambre apostolique, et fut admis à la prélature romaine comme chanoine de Saint-Pierre : il siégea longtemps au tribunal, et fut promu en même temps, en 1760, recteur de l'université, d'abord comme coadjuteur de son père Tommaso, puis à titre personnel. Pendant vingt ans qu'il fonctionna, il s'occupa activement des études, les encouragea de toute manière en même temps qu'il procédait à des travaux importants pour l'amélioration des locaux. Pie VI, qui avait de l'amitié pour lui, l'appela, dès son exaltation, au poste important d'assesseur du Saint-Office, puis, le 11 décembre 1780, lui conféra la pourpre avec le titre diaconal de Saint-Alexis, et, le 17, l'évêché d'Orvieto. Il résida dès lors dans son diocèse, lui consacrant tous ses soins et son temps. Il agrandit son séminaire et le dota richement, obtint du pape les ressources suffisantes pour restaurer la magnifique façade de la cathédrale, et ajouta de nouvelles décorations à l'extérieur; construisit à Bolsena une belle église à Notre-Dame de l'Arcade, et développa les revenus de l'hôpital dans cette ville. Il ne négligea pas l'administration des sacrements ni le gouvernement du diocèse. Le 10 juin 1782, il se rendit à Foligno et y reçut solennellement le pape à son retour de Vienne. Mécène éclairé de l'histoire locale, il fit publier à ses frais, et comme illustration des travaux qui avaient restauré la cathédrale, l'ouvrage du P. Guglielmo della Valle, paru sous le voile de l'anonymat : *Notizie storiche dell' antica e presente magnifica cathedrale d'Orvieto*, Rome, 1791, avec reproduction en gravures des principales richesses du monument; la même année, *Storia del duomo di Orvieto*, qui renferme, p. 69-70, une courte notice biographique sur Antamori. Il mourut le 15 décembre 1795.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1844, t. v, p. 525. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, t. ii, p. 161; t. xxv, p. 129; t. xlix, p. 222; t. lxxxv, p. 84.

P. RICHARD.

ANTANDRUS, Ἀντάνδρος, évêché en Asie. Antandrus était située en Mysie au pied de l'Ida, sur la côte nord du golfe d'Adramyttium et à l'ouest de cette ville. On en retrouve l'emplacement sur une colline de 215 mètres près de l'échelle actuelle d'Avdjilar, vilayet de Smyrne. Les anciens attribuent sa fondation aux Lélèges, aux Ciliciens, aux Pélasges, aux Éoliens; elle aurait porté aussi les noms d'Edonis et de Cimmeris, ce dernier dû à une occupation par les Cimmériens. Une autre tradition, basée seulement sur un jeu de mots, la fait peupler par des gens venus d'Andros. Virgile, *Énéide*, III, 6; c'est là qu'Énée construisit sa flotte. Antandrus était en effet le centre d'un commerce important de bois de construction, en particulier pour les bateaux. Elle fut prise par les Perses peu après l'expédition de Darius contre les Scythes. La huitième année de la guerre du Péloponèse, elle tomba par trahison entre les mains des Mytiléniens et autres Lesbiens, repassa au pouvoir des Athéniens, puis des Perses. Dans la seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C., elle était libre et frappait monnaie. Sous l'empire, ses monnaies vont de Titus à Élagabal. Head, *Histor. num.*, p. 447.

Antandrus est mentionnée comme évêché dépendant d'Éphèse jusqu'au XI^e ou XIII^e siècle. Notice d'Épiphane et de Léon le Sage (Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notit. episcop.*, p. 536, 552); Notice de Basile et *Nova Tactica* (Gelzer, *Georgii Cyprii Descriptio orbis Romani*, p. 8, 62); Notices 1, 3, 7 (= Notice d'Épiphane), 8, 9, 10, 13 de Parthey. Dans les Notices, le nom présente des variantes orthographiques, Ἀντάνδρων, Ἀττάνδρων, Ἀττάνδρου, Ἀτάνδρου, Τάνδρου, qui indiquent peut-être un changement de nombre dans la déclinaison du nom primitif et plus sûrement la disparition de la première nasale de ce nom.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 721, cite cinq évêques d'Antandrus : Aretianus, pour lequel son métropolitain signa au concile d'Éphèse, 431. — Zosime, présent au concile de Constantinople, 536. — Marin, à Nicée, 787. — Constantin, au concile photien de 879. — Jean, à Constantinople, 1166. *P. G.*, t. CXL, col. 180; *Vizantiiskii Vremennik*, Pétersbourg, 1904, t. XI, p. 478.

Hérodote, v, 26; VII, 42. — Thucydide, IV, 52, 75; VIII, 108. — Xénophon, *Hellen.*, I, 25. — Strabon, x, 470; XIII, 606, 612. — Pomp. Mela, I, 18. — Aristote, *Hist. anim.*, III, 12. — Élien, *Hist. anim.*, VIII, 21. — Pline, v, 123. — Skylax, 96. — Servius, *Comment. sur l'Énéide*, III, 6. — Étienne de Byzance; Hiérocès, 650, 2. — *Corpus inscript. graec.*, t. II, n. 3568 sq. — *Corpus inscript. attic.*, t. I, 37, p. 23. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman geography*, à ce mot. — Pauly-Wissowa, *Real Encyclopädie*, au mot Antandros.

S. PÉTRIDÈS.

ANTARADOS, évêché de Phénicie I^{re}, dépendant de Tyr. Cette ville était située à l'extrémité nord de la Phénicie, en face de l'île d'Arad (auj. Rouad), célèbre depuis la plus haute antiquité et dont elle tire son nom (ἀντί, Ἰσραήλ). Antarados, très ancienne elle aussi, connut le sort de la plupart des villes de la côte de Syrie placées sur le passage des conquérants. Elle n'était plus qu'un village, lorsque l'empereur Constance, pour la récompenser d'avoir renoncé aux idoles, la rebâtit et lui donna le nom de Constantia, en 346. Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 39. Elle ne perdit cependant pas son nom ancien, car ses évêques signent indifféremment sous l'un ou l'autre de ces deux titres, dans les conciles postérieurs. A l'époque des croisades, c'était, au dire de Guillaume de Tyr, VIII, 15, une ville peuplée et solidement fortifiée. Elle portait déjà le nom de Tortosa, corruption d'Antarados, que les Arabes ont transformé en Tartous. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade de 3 200 habitants, en grande majorité musulmans.

Antarados était surtout célèbre par son église de la Sainte-Vierge, qu'une tradition très ancienne, malheureusement appuyée sur des documents trop récents, voudrait représenter comme le premier sanctuaire élevé en l'honneur de la Mère de Dieu. Goudard, *La Vierge Marie au Liban*, p. 352-355. Bien que l'église eût été détruite par les musulmans, sa réputation était encore très grande à l'époque des croisades. La première préoccupation des chevaliers francs fut de rétablir le siège épiscopal et de reconstruire le sanctuaire, en lui conservant les dimensions primitives et en le fortifiant solidement. Tout auprès les Templiers dressèrent une imposante citadelle, dont les ruines existent encore. Tortose devint le centre des pèlerinages à Marie dans tout l'Orient latin. Joinville, *Histoire de saint Louis*, édit. Michaud, p. 165, raconte qu'il obtint de saint Louis la permission de s'y rendre au printemps de 1253, pour y faire ses dévotions. La ville fut prise aux croisés le 3 août 1291 par Aram ed Din, général du farouche soudan Malek al Achraf. Longtemps utilisée comme étable, la magnifique basilique des croisés est devenue une mosquée à la fin du XIX^e siècle.

On connaît six évêques d'Antarados avant l'invasion musulmane. Le premier qui soit cité est Cymatius, dont saint Athanase loue le zèle pour l'orthodoxie. Ses successeurs furent tous des partisans de la vérité, sauf Moïse, qui aurait signé à Éphèse contre saint Cyrille, mais qui se rétracta peu après. Citons Mocimus, au concile de Constantinople (381), Alexandre à celui de Chalcédoine, Atticus (458), Théodore (518). Parmi les évêques latins de l'époque des croisades, on connaît R..., sous Innocent III; Pierre, vers 1215; il assiste au concile de Latran (1215); W..., auquel Grégoire IX confirme un privilège par une lettre du 3 avril 1237; Guillaume, O. P. (1247), Guillaume, O. M., chapelain d'Urbain IV, qui lui écrit le 9 avril 1263; enfin Barthélemy (1274, 1295), qui scandalisa le monde par ses passions politiques et tint tête aux papes. Martin IV lui écrivit le 12 août 1282 et Boniface VIII le 13 juillet 1295. Une fois la ville prise par les Arabes, les croisés se retirèrent en Chypre et l'évêché d'Antarados ou Tortose fut uni à celui de Famagouste. Depuis lors, le siège est purement titulaire.

R. JANIN.

ANTARCHIUS, évêque d'Anazarbe, en 518. Voir ANAZARBE, t. II, col. 1515.

ANTÈGE (Saint). Les trois martyrologes d'Anchin (*Antigius*), Klagenfurt (*Antigius*) et Gravelines (*Attingius*), donnent au 14 novembre un saint Antège, confesseur. Il est honoré à Brescia comme évêque de Langres. L'abbé Roussel cite, sans plus préciser, un manuscrit de Toulon contenant, en addition au martyrologe d'Adon, à la même date : *Lingonis, civitate Galliae, in territorio Magnimentense, transitus S. Antigii, confessoris et episcopi, qui primo ibidem sepultus, inde... ob metum Normannorum..., in Italia adductus, in civitate Brixia collocatus quiescit*. Le saint aurait vécu au VII^e siècle, serait mort à Mémont (Côte-d'Or), aurait été transféré vers 888. Mais il est certain qu'il n'y a eu aucun évêque de Langres de ce nom. L'hypothèse de l'abbé Roussel, qu'Antège aurait été simplement curé de Mémont, ne repose sur rien. En réalité, il ne s'agit pas ici d'un autre personnage que de saint Antidius de Besançon, pris à tort, à Brescia, pour un évêque de Langres. D'ailleurs, à Mémont, ou plus exactement à Saint-Author près Mémont, l'église est bien sous le vocable de saint Antidius.

P. L., t. CXXIV, col. 695. — Roussel, *Diocèse de Langres*, 1873, t. I, p. 138; *Nouvelle étude sur le diocèse de Langres*, Langres, 1889, p. 62, 81, 367-369.

P. FOURNIER.

ANTÉJAC (PONS D'), évêque de Cahors (1235-1236). Il appartenait à une famille importante du Quercy qui possédait la seigneurie d'Antéjac (aujourd'hui canton de Réalville, Tarn-et-Garonne). Elle compta plusieurs de ses membres parmi les dignitaires ou les bienfaiteurs du chapitre. Avant 1230, un oncle de l'évêque, Gasbert d'Antéjac, fondait dans la cathédrale un chapellenie de quatre prêtres, qui fut entretenue par son neveu B. (Bernard ou Barthélemy), archidiacre de Cahors comme lui. Pons était sacriste de l'église cathédrale au moins dès 1226 : à cette date il contribue à l'introduction à Cahors des frères prêcheurs. Lacroix, *Séries*, etc., § 92. Guillaume de Cardaillac étant mort le viii des ides de février 1234 (6 février 1235, n. st.), Pons fut élu par le chapitre, qui négocia de solliciter le consentement de la métropole de Bourges et en reçut des reproches. Bibl. mun. de Cahors, fonds Lacoste F² g. Il était mort dès la fin de 1236, puisqu'au lendemain de l'Épiphanie 1236 (7 janvier 1237, n. st.), Gérard de Barasc était élu. *Ibid.* Il fit quelques acquisitions, pour sa mense, au lieu de Belaye (canton de Puy-l'Évêque), qui relevait de la temporalité épiscopale (Bibl. munic. de Cahors, charte 2), et laissa au chapitre la villa d'Albas (canton de Luzech). Son frère Bernard, l'archidiacre, fonda en sa faveur un obit important, et, dans la chapelle de Saint-Pierre où on l'inhuma, lui fit faire un mausolée : la statue très mutilée existe encore.

Lacroix, *Séries episcoporum Cadurensium*, Cahors, 1617, p. 93, 98, 116; trad. Ayma, Cahors, 1878, p. 315, 327-362. — Bibliothèque nationale, fonds Doat, vol. cxx, fol. 5, 10, 50. — *Gallia christiana*, t. I, col. 133. — Dominici, *Hist. du pays de Quercy*, ms. de la bibl. de Cahors, II^e part., c. xxxv. E. ALBE.

1. ANTELLA (ALESSANDRO DELL'), canoniste florentin de la même famille que le suivant. Negri et Lambecius lui attribuent un traité *De permutatione beneficiorum ecclesiasticorum*, qui serait un cours professé à l'université de Padoue et terminé le 11 novembre 1355. Lambecius signale cet ouvrage parmi les mss de la Bibliothèque impériale de Vienne. *Comment. biblioth. Caesareo-Vindobon.*, t. II, p. 835. Le *codex Felinianus*, n° 223, contiendrait, d'après le même auteur, un autre traité d'Alexandre dell'Antella : *Antilla. Additiones ad tractatum Friderici de Siena de rerum permutatione*. Alexandre dell'Antella fut envoyé en Avignon avec Donato Barbadori, un autre juriconsulte éminent, pour apaiser la colère du pape Grégoire XI, irrité contre les Florentins, qu'il accusait d'être les instigateurs de la révolte des Romagnes contre les légats pontificaux.

Il ne doit pas être confondu avec un homonyme qui, d'après Mazzuchelli, est l'auteur d'une *Repetitio in c. Tibi qui, etc... De rescriptis*, lib. VI, imprimée au t. v des *Repetenti sopra il jus canonico*, et qui pourrait bien être un Alexandre dell'Antella, recteur de l'église San Romolo de Florence, vers 1483, et curé de Sant'Ippolito, selon Manni.

Fabricius, *Bibliotheca latina*, 1734, t. I, col. 162. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, p. 840. — Moreni, *Bibliotheca toscana*, 1805, t. I, p. 81. — Negri, *Scrittori fiorentini*, 1722, p. 15. — Schulte, *Gesch. Canon. Rechts*, 1877, t. II, p. 232. — Poggio Bracciolini, dans *Rerum Italicarum scriptores*, t. XX, p. 229. — *L'ambascieria d'Alessandro dell'Antella e Donato Barbadori a Gregorio XI ad Avignone nel 1355*, dans *Il propugnatore*, 1880, t. XIII, p. 380-401.

F. BONNARD.

2. ANTELLA (FILIPPO DELL'), évêque de Ferrare et de Florence, appartenait à une illustre famille de cette dernière ville, qui lui a fourni plus d'un homme célèbre, entre autres Manetto, un des sept fondateurs de l'ordre des servites et son quatrième général. Filippo était prieur de San Pietro de Scheradio, chapelain du

pape et chanoine-prévôt de sa cathédrale de Florence, quand ses collègues l'éurent évêque à la place de Francesco Silvestri, mort le 21 octobre 1341. Benoît XII, qui l'avait employé plusieurs fois pour l'exécution de ses bulles (Vidal, *Lettres communes de Benoît XII*, t. III, index, au mot *Philippus de Ancilla* [sic]), ne confirma pas l'élection et Clément VI lui préféra Angelo Acciaiuoli (ci-dessus, t. I, col. 263). Toutefois, le 20 octobre 1349, il le nomma à l'évêché de Ferrare, ce dont les Florentins le félicitèrent par lettre du 9 novembre. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et, le 27 février 1357, Innocent VI le ramenait à Florence pour remplacer Francesco degli Atti, promu cardinal. Dans l'intervalle il l'avait nommé, en 1354, recteur du duché de Spolète et, en cette qualité, Antella s'empara du château gibelin de Colle Pino, sur le territoire de Spello, en Ombrie, non loin de Foligno. Il ne gouverna pas longtemps son nouveau diocèse, si on le fait mourir en 1361; l'erreur vient de l'inscription funéraire qu'il se fit graver sur marbre avec cette date, et qu'Ughelli a altérée par mégarde. En réalité, il procédait le 17 février 1363 à l'union de certains couvents de religieuses, et le 20 avril était encore mentionné dans un acte de son notaire Filippo. Son successeur Pietro Corsini était promu le 1^{er} septembre 1363, par le pape Urbain V.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 248, 250. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, col. 546-547; t. III, col. 150. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. IV, p. 112; t. XVI, p. 555, 558. P. RICHARD.

1. ANTELME, archevêque de Patras depuis 1205, se qualifie lui-même fils et élève de l'abbaye de Cluny, à qui il se plaît à attribuer tout ce qu'il y a de bien en lui. Son nom figurant dans un document pontifical du 5 mars 1232, adressé au monastère de Hautecombe en Savoie, Du Cange en conclut qu'Antelme aurait appartenu à cette maison religieuse. Il était certainement d'origine bourguignonne. P. L., t. CCXIV, col. 145. On le donne comme le premier archevêque de Patras. C'était Guillaume de Champlitte, prince de Morée, ainsi que le clergé d'Achaïe, qui l'avait demandé au pape pour chef du diocèse. Il fit deux fois le voyage de Rome. Dans le premier, Innocent III lui ordonna de se rendre à Constantinople pour se faire sacrer par le patriarche Thomas; mais le nombre des évêques nécessaires à la cérémonie n'ayant pas été réuni, Antelme retourna à Rome et reçut cette fois du pape lui-même la consécration ainsi que le pallium, avec injonction de se présenter ensuite au patriarche : c'était en 1207.

Il dépensa beaucoup pour les affaires de son Église : le pape écrivit au clergé d'Achaïe de lui venir en aide par une contribution volontaire. Mais elle fut refusée, car Antelme était accusé de dilapidation, et Honorius III dut le suspendre pour un an et confier l'administration du diocèse à l'évêque de Coron et à un chanoine de la métropole. L'année de sa mort est inconnue.

Bibl. de l'École des chartes, t. V, 2^e série, 1848-1849, p. 309-312. — Du Cange, *Hist. de l'empire de Constantinople*, t. I, p. 213. — Eubel, *Hierarchia catholica mediæ ævi*, t. I, p. 393. — *Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft*, Münster, 1881, t. II, p. 21. — P. L., t. CCXV, col. 1141-1143, 1151, 1152. — Potthast, *Regesta pontificum romanorum*, n. 2608, 3092.

Arthur PRÉVOST.

2. ANTELME. Voir ANTHELME.

1. ANTELM (CLAUDE-LÉONCE-OCTAVIEN), évêque de Grasse (1726-1752). Né en 1668, d'une famille noble de Provence, qui fournit des chanoines, abbés et autres dignitaires aux diocèses de Fréjus, Toulon, etc., il était chanoine-prévôt de la première cathédrale, et avait un frère aîné, Joseph, de beaucoup plus âgé, pareillement

chanoine. Tous deux étaient également lettrés, versés dans la théologie et les sciences sacrées. Léonce était évêque nommé de Grasse, quand il publia, en 1726, l'ouvrage de son frère : *Assertio pro unico sancto Eucherio Lugdunensi episcopo opus postumum*, avec une lettre-dédicace au cardinal de Fleury, qui devait être le protecteur de leur famille (viii kal. oct.). Il fut sacré à Paris, le 12 janvier 1727, par l'archevêque d'Aix, Charles de Vintimille. Le 25 décembre 1729, il fut nommé abbé de Saint-Chinian, au diocèse de Saint-Pons de Thomières, et, en 1736, de Saint-Honorat de Lérins, monastère qui n'avait été jusqu'alors confié en commendé qu'à des personnages de très grande famille. Il s'occupa constamment de son diocèse, où il résida d'ordinaire. Il avait assisté au concile d'Embrun en 1727 et s'y était distingué par son savoir. Il surveilla les jansénistes de très près et prit contre eux de sévères mesures. Il mourut à Grasse, le 21 octobre 1752.

Il est l'auteur, du moins d'après le P. Le Long, d'un ouvrage d'histoire remarquable pour son temps et qui prouve combien, depuis les travaux des bénédictins de Saint-Maur, et avant même l'essor de la science historique au xix^e siècle, on avait le souci de se documenter : *Vie de messire François Picquet, consul de France et de Hollande à Alep, puis évêque de Cesarope, et de Babilone et vicaire apostolique en Perse*, in-12, Paris, 1732. Cf. ci-dessus, t. II, col. 117 sq., au mot ALEP. Dans la préface, l'auteur raconte en quelles circonstances l'ouvrage fut imaginé et composé, et expose en détail sur quelles sources il s'appuie. Les matériaux furent rassemblés par un ecclésiastique qui n'eut pas le loisir de poursuivre son œuvre (probablement son frère) et qui en confia l'achèvement à un de ses amis.

P. A. Jean, S. J., *Les évêques et archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801*, Paris, 1891, p. 198-199. — Les deux ouvrages ci-dessus mentionnés sont à la Bibliothèque nationale, l'*Assertio*, à la cote L k²⁷ 3295; la *Vie de Mgr Picquet*, L n²⁷ 16,259.

P. RICHARD.

2. ANTELMi (JOSEPH), frère du précédent, est le plus remarquable de la famille. Il naquit à Fréjus le 25 juillet 1648, y fut d'abord chanoine de la cathédrale, puis appelé à Pamiers par Mgr de Verthamon, qui en fit son vicaire général, sur le conseil du P. La Chaise, son ancien professeur de théologie à Lyon. Antelmi fit à Pamiers une belle œuvre de pacification et d'administration; mais il y épuisa sa santé et fut contraint de revenir en son pays natal, au commencement de 1697. Il y mourut le 21 juin de la même année.

ŒUVRES : *De initiis Ecclesiae Forojuliensis dissertatio historica, chronologica, critica, prophano-sacra*. Accesserunt : 1° *Præsulum Forojuliensium nomenclatura chronologica*; 2° *Diatriba de ecclesia Reiensi et de monasterio Lirinensi*, in-4°, Aix-en-Provence, 1680; — *De veris operibus SS. Patrum Leonis magni et Prosperi Aquitani, dissertationes criticae...*, in-4°, Paris, 1689, ouvrage qui fut l'objet d'une controverse avec le P. Quesnel. Voir *Journal des savants*, 8 et 15 août 1689. Antelmi fit paraître sa réponse : *Deux lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de saint Léon et de saint Prosper, à M. l'abbé...*, pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du P. Quesnel, in-4°, Paris, 1690; — *Nova de symbolo Athanasiano disquisitio*, in-8°, Paris, 1693 (l'auteur de ce symbole, d'après Antelmi, serait Vincent de Lérins); — *De sanctae Maximae, virginis, Callidiani in Forojuliensi diocesi cultu et patria, epistola ad virum cl. Danielem Papebrochium*, dans les *hollandistes*, au 16 mai, p. 580; — *De aetate sancti Martini Turonensis episcopi et quorundam ejus gestorum ordine, anno emortuali, necnon S. Bricii ejus successore, epistola ad R. P. Ant. Pagium*, in-8°,

Paris, 1693 (en collaboration avec le P. Pagi); — *De translatione corporis sancti Auxilii, epistola ad virum cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge*; — *Assertio pro unico sancto Eucherio, Lugdunensi episcopo, opus posthumum*. Accessit concilium Regiense sub Rostagno metropolitano Aquisani anni 1285..., in-4°, Paris, 1726. Voir l'article précédent.

Joseph Antelmi a laissé beaucoup de notes et de travaux manuscrits : *De periculis canonicorum*; — une édition des *Œuvres de S. Prosper*, en préparation; — une *Histoire complète du diocèse de Fréjus*; — une *Histoire de l'abbaye de Lérins* qu'il voulait publier sous le titre de *Secreta Lirinensium, seu Thebais Lirino-Forojuliensis*; — des dissertations sur le *Symbole des apôtres*, sur la *Translation du corps de la bienheureuse Dilectrix*, du diocèse de Pamiers; sur *Saint Antonin, évêque (?) de Pamiers*; sur la *patrie de Cassien* : tous manuscrits qu'il ne serait peut-être pas impossible de retrouver.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, Paris, 1727-1745, t. v, p. 145 sq. — Du Pin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1711, t. xviii, p. 273 sq. — Chauffepé, *Nouveau dictionnaire historique et critique*, t. I, col. 354 sq. — Hurter, *Nomenclator litterarius theologiae catholicae*, Inspruck, 1910, t. iv, col. 548.

F. BONNARD.

3. ANTELMi (NICOLAS), chanoine et vicaire général de Fréjus, fut, pendant quarante ans, syndic général du clergé, et assista en cette qualité aux assemblées de 1605 et 1606. Au prix de longues et pénibles recherches, il réussit à reconstituer les archives du chapitre de Fréjus. Il était en relations d'amitié avec le savant de Peiresc. C'est lui qui a fourni aux auteurs du *Gallia christiana* la liste des évêques de Fréjus. Son petit-neveu Joseph Antelmi cite de lui des *Adversaria* dans son ouvrage : *De initiis Ecclesiae Forojuliensis*, p. 170. Nicolas Antelmi mourut le 2 mars 1646.

F. BONNARD.

4. ANTELMi (PIERRE), neveu du précédent, né à Fréjus, prit à Paris ses doctorats en théologie et en droit canon. Il fut, comme son oncle, un grand collectionneur d'antiquités; son cabinet passa en grande partie dans celui de Peiresc. Chanoine de Fréjus, il revisa, selon les règles de la critique, les leçons de saint Léonce au bréviaire. Il mourut le 27 novembre 1668.

F. BONNARD.

ANTÉNOR, hagiographe français. L'auteur de la *Vita Silvini* († vers 720) prétend puiser des renseignements dans une Vie écrite par un évêque Anténor, par ailleurs inconnu, contemporain et ami de saint Silvain. Cette Vie resta longtemps cachée dans la bibliothèque du monastère d'Auchy, où l'abbesse Leutwith la retrouva. Comme le texte était devenu presque illisible et était d'un style peu régulier, elle pria l'auteur de le remanier sans toucher au fond du récit. L'auteur anonyme atteste qu'il a suivi cette recommandation. Mais il est très probable que cet Anténor est une invention du soi-disant remanieur.

Dictionary of christian biography, t. I, p. 16. — L. Van der Essen, *Étude... sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain, 1907, p. 415-418.

U. ROUZIÈS.

ANTENTENSIS (*Ecclesia*). Voir AUTENTI.

ANTEQUERA, évêché du Mexique, plus connu aujourd'hui sous le nom d'Oaxaca. L'évêché est borné au nord par les États de Puebla et Vera-Cruz; au sud par l'Océan Pacifique; à l'est, par l'État de Chiapas; à l'ouest, par l'État de Guerrero. Il a une superficie de 86 950 kilomètres carrés. Sa population est de 1 045 000 habitants. Les blancs et les métis y sont au

nombre de 320 442. Le reste de la population est formé de descendants des races anciennes qui peuplaient le Mexique. Parmi celles-ci, les Zapotecs (283 590) et les Mixtecs (204 678) y sont les plus nombreux. Au point de vue politique, l'Etat d'Oaxaca est divisé en vingt-six districts. La ville d'Oaxaca, l'ancienne Antequera, est la capitale du district du même nom, et compte actuellement une population de 37 000 habitants.

I. HISTOIRE SOMMAIRE — Le nom que la ville d'Antequera portait au moment de sa fondation par les Zapotecs, en 1486, fut celui de Huaxyacac ou Loolaa, qui signifie en mexicain « pointe des tombeaux ». Les Espagnols s'en emparèrent du vivant de Fernand Cortès, le conquérant du Mexique. Francisco de Orozco, à la tête d'une petite armée, l'occupa en 1521. Les nouveaux maîtres l'appelèrent Antequera, parce qu'ils lui trouvèrent une ressemblance avec la ville du même nom en Andalousie. En 1526, elle eut le titre de ville, et en 1532 celui de cité. Son premier gouverneur fut Antoine de Léon, en 1523.

Francisco de Orozco avait amené avec lui un religieux de l'ordre de la Merci, le P. Bartolomé de Olmedo, qui se dévoua tout de suite à la conversion des Indiens, et conféra le baptême à Cosijoesa, roi de Zaachilla. La première église que les Espagnols érigèrent dans la ville d'Antequera fut dédiée à saint Jean de Dieu.

Les dominicains ne tardèrent pas à y exercer leur apostolat. Un de leurs religieux, Domingo de Betanzos, proposa à Cortès de travailler avec ses confrères à la conversion des Indiens. Sa proposition fut acceptée, et, en 1528, deux dominicains, le P. Gonzalo Lucero et le diacre Bernardino de Minaya, s'établirent à Oaxaca. Ils inaugurèrent leurs travaux apostoliques dans l'église Saint-Jean-de-Dieu.

La propagation de la foi chrétienne dans la nouvelle province fut si rapide que, dans le consistoire secret du 21 juin 1535, Paul III annonça la fondation du diocèse d'Antequera dans son allocution : *Illius fulciti praesidio*. Le nouveau siège fut d'abord offert au P. Francisco Jimenez, qui résidait au Mexique depuis 1524, mais celui-ci ayant refusé, le Saint-Siège nomma à sa place le P. Juan Lopez de Zarate, un savant et vertueux dominicain. Le premier soin du nouvel évêque fut d'appeler des ouvriers dans son vaste diocèse. N'ayant pu trouver un nombre suffisant de prêtres séculiers, il supplia les supérieurs de son ordre de lui envoyer des religieux. Dans une relation écrite par lui en 1544, il déplore le manque d'apôtres dans son diocèse, qu'il aurait fallu diviser en trois. Les dominicains étaient seulement huit, groupés en deux couvents. Ils travaillaient à apprendre les langues des païens, et avaient écrit des grammaires et des dictionnaires en zapotec et mixtec. Il se plaignait des persécutions que les Espagnols faisaient subir aux Indiens. Bernardino de Minaya fut envoyé à Rome pour soutenir la cause de ces derniers. Avec les évêques Zumarraga et Quiroga, Mgr Zarate déclara dans une instruction pastorale que les Indiens étaient capables de recevoir les sacrements de l'Eglise. Grâce à son appui, les dominicains fondèrent leur couvent de San Domingo à Oaxaca, qui, en 1547, comptait treize religieux et, l'année suivante, eut un noviciat et une des premières écoles de théologie. Leur succès suscita la jalousie du clergé séculier, qui essaya de leur défendre la prédication.

II. LISTE DES EVÊQUES. — Juan Lopez de Zarate, † 10 septembre 1555. — Bernardo Acuña de Alburquerque (voir ce nom, t. I, col. 1742). — Bartolomé de Ledesma, O. P. Il était venu au Mexique en 1551, et avait été provincial de son ordre en 1572. En 1581, il avait été nommé évêque de Panama, et aussitôt

après il fut transféré au siège d'Oaxaca. Il se distingua par sa charité, et son amour de la science. Il fonda le collège de San Bartolomé et établit la première chaire de théologie morale au Mexique. En 1596, il appela des religieuses de la ville de Mexico et fonda le monastère dit de la Conception. Pendant son épiscopat les augustins et les trinitaires s'établirent à Oaxaca. Les premiers y répandirent le culte de sainte Cécile; les seconds érigèrent en 1601 l'église de Notre-Dame de la Merci. En 1587 eut lieu dans la ville maritime de Huatulco le fameux miracle de la préservation d'une grande croix en bois, qu'un Anglais, Thomas Candisch, avait essayé de détruire par le feu. — Baltazar de Covarrubias, augustin, transféré du siège de Caceres dans les îles Philippines, en juin 1605, et transféré à celui de Michoacan le 4 février 1608 († 4 février 1622). — Juan de Cervantes, archidiacre de la cathédrale de Mexico. Il était né à Oaxaca le 19 avril 1543, et prit possession de son siège en 1611. Il institua le procès canonique des miracles opérés par la sainte croix de Huatulco. — Juan Bartolomé de Bohorquez, O. P., évêque de Caracas au Vénézuëla, transféré à Oaxaca, en 1617. Pendant son épiscopat, il eut continuellement à lutter avec ses confrères pour des motifs de juridictions. Il mourut en 1633. — Leonel de Cervantes, transféré du diocèse de Sainte-Marthe (1620-1625) à celui de Cuba (1625-1631); de Cuba à Guadalajara (1631-1635) et de Guadalajara à Oaxaca, 15 mars 1635 († 1637). — Bartholomé de la Cerdá Benavente y Benavidez, consacré en 1638. Il érigea un monastère pour les bethlémites, et, comme son prédécesseur, il eut des difficultés avec les dominicains, qui, par leur nombre et leur richesse, excitaient la jalousie des autres religieux et du clergé séculier. † 14 février 1652. — Francisco Diego Evia y Valdès, O. S. B., transféré du siège de Durango à celui de Oaxaca en 1653. Il avait été consacré par Juan de Palafox y Mendoza en 1639, † 6 décembre 1656. — Alonso de Cuevas Dávalos, né à Mexico le 25 novembre 1590, consacré le 13 octobre 1657, transféré au siège de Mexico en 1661, † octobre 1661. — Tomás de Monterroso, O. P. Il établit un séminaire, fondation approuvée par un bref d'Innocent XI du 20 février 1677, † 25 janvier 1678. — Nicolas del Puerto prit possession de son siège le 19 février 1679. Par son savoir, il fut appelé le Salomon américain, † le 13 août 1631. — Isidro Sariñana, avril 1683, † 10 novembre 1696. — Manuel Plácido de Quiroz, O. S. B., 9 décembre 1699-9 mars 1700. — Angel Maldonado, cistercien, consacré évêque de Comayagua (Honduras) le 3 août 1699, fut transféré avant sa consécration au siège d'Oaxaca. Il fut consacré à Madrid le 2 janvier 1701. Il aima tellement son diocèse que, pour y rester, il refusa sa promotion aux sièges plus importants de Orihuela en Espagne, et de Michoacan. Pendant son épiscopat, son diocèse fut éprouvé par un terrible tremblement de terre. † 17 avril 1728. — Francisco de Santiago Calderon, mercédaire, 21 novembre 1729, consacré le 11 juin 1730, † à Aranjuez, 13 octobre 1736. — Tomas Montañón y Aaron, préconisé le 23 juillet 1737, reçut la consécration épiscopale le 21 septembre 1738. Il était mexicain d'origine. Pendant son épiscopat, il se distingua par son esprit de réforme de la discipline du clergé. Il institua les conférences morales et avait préparé des constitutions spéciales pour son diocèse. Sa mort, qui eut lieu le 28 octobre 1742, ne lui permit pas de les achever. — Diego Felipe Gomez de Angulo, nommé au siège d'Oaxaca en 1745, † le 28 juillet 1752, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, inhumé dans la cathédrale. Après sa mort, à la suite d'un décret royal de la cour d'Espagne, le vicaire général du diocèse essaya de transférer les paroisses des ordres

religieux, surtout celles de dominicains, au clergé séculier. — Buenaventura Blanco y Elguero, né à Valladolid (Espagne), le 4 novembre 1754. Il prit des mesures pour la réforme de la prédication, et se distingua par sa charité et son esprit de pénitence, † 11 mai 1764. — Miguel Anselmo Alvarez de Abreu y Valdes, † le 17 juillet 1774 (voir ci-dessus, t. II, col. 877). — José Gregorio Alonso de Ortigosa, prit possession de son siège le 3 décembre 1774. Il s'efforça de faire observer dans son diocèse les décrets du concile de Trente au sujet des mariages; défendit au clergé la fabrication et la vente de boissons alcooliques; restaura les églises en ruines; érigea de nouveaux monastères de religieuses, et commença à construire le sanctuaire de Notre-Dame de Juquila. Sous son épiscopat, son diocèse fut ravagé par la peste et les tremblements de terre, et il épuisa toutes ses ressources pour venir en aide à son troupeau. Il donna sa démission en 1790, mais continua à gouverner son diocèse jusqu'à l'arrivée de son successeur (1793). Sa mort eut lieu en 1796. — Gregorio José de Omaña y Sotomayor, nommé en 1791, sacré le 24 février 1793, prit possession le 6 mai de la même année, † le 11 octobre 1799 à Mexico. — Après sa mort, le gouvernement du diocèse fut confié à l'économe du chapitre, José Antonio Ibañez de Corbera, jusqu'à l'arrivée de son successeur, Antonio Bergosa y Jordan, consacré à Puebla le 4 avril 1802. Sous son épiscopat, des troubles révolutionnaires éclatèrent au Mexique. Mgr Bergosa s'y opposa de toutes ses forces par esprit de loyauté à l'égard de l'Espagne. En 1813, il fut transféré au siège archiepiscopal de Mexico. Il y resta très peu de temps, et, par ordre de Ferdinand VII, il dut retourner à Oaxaca. En 1815, il retourna en Espagne, et occupa le siège de Tarragone. Après son départ, le parti national se livra à une lutte désespérée pour secouer le joug de la domination espagnole et finit par triompher en 1821. Après une vacance de cinq ans, le diocèse fut occupé par les évêques suivants : Manuel Isidro Perez, 1820. — Angel Mariano Morales, 1842. — José Agustín Domínguez, 1844. — Antonio Mantecon y Ibañez, 1854. — José María Cobarrubias y Mejía, 1864. — Vicente Fermín Márquez y Carrizosa, 1869.

III. ÉTAT ACTUEL. — L'archevêque actuel est Mgr Eulogio Gregorio Guillow y Zavalza, né à Puebla le 11 mars 1841, préconisé évêque le 23 mai 1887, consacré à Mexico la même année, élevé au rang archiepiscopal le 23 juin 1891. La ville d'Oaxaca a un chapitre composé d'un doyen, d'un archidiacre, d'un chantre, un pénitencier, un théologal et six chanoines. Elle comprend trois paroisses, et dix-neuf églises, la plupart érigées par les ordres religieux. La cathédrale, dédiée à Notre-Dame de l'Assomption, remonte à l'année 1532. Elle a été restaurée et décorée par l'archevêque actuel. On y trouve les tombeaux des évêques qui ont gouverné le diocèse. L'église de Saint-Dominique, dont la construction remonte à l'an 1575, est une des plus riches et des plus grandioses de l'Amérique du Sud. Ses dorures sont d'un luxe inouï. La chapelle du Rosaire est une merveille d'art et de richesse de décorations. L'église de Saint-Jean-de-Dieu, fondée en 1532, est la plus ancienne de la ville. L'église de la Solitude (la *Soledad*) est le sanctuaire d'une madone très vénérée dans tout le Mexique. La Madone de la Soledad est la patronne officielle de l'État d'Oaxaca. L'église, qui, au point de vue architectural, est un véritable monument d'art, fut élevée en 1682 par l'archidiacre Pedro Otatosa y Carbal et achevée en 1691. Ce fut dans cette église qu'en janvier 1908 Mgr Guillow et le délégué apostolique du Saint-Siège, en présence d'une foule immense venue de tous les points du Mexique, couronnèrent l'image miraculeuse de la sainte Vierge d'une couronne de diamants, du

prix de 150 000 dollars. L'archevêché est divisé en vingt-cinq vicariats *forains*, cent trente-deux paroisses et compte deux cents vingt-trois prêtres, cent six séminaristes en deux séminaires, soixante et une écoles catholiques, et plus d'un million de fidèles. Les séminaristes sont sous la direction de six paulistes. Un des meilleurs collèges catholiques du diocèse pour l'éducation de la jeunesse et sa préparation aux carrières libérales est celui du Saint-Esprit. Il compte trois cent vingt étudiants, et huit professeurs ecclésiastiques. Les jeunes filles reçoivent leur éducation catholique dans trois académies. A cause de la persécution exercée par le gouvernement du Mexique contre les congrégations religieuses, nous n'avons pas de données statistiques sur le nombre des religieux résidant dans le diocèse.

Le nombre des protestants est insignifiant, cent quarante en tout. La propagande de *the American Board of missions*, qui en 1882 prit pied dans le Mexique du sud et du nord (États de Chihuahua et Guadalajara), n'a pas eu de succès dans l'État d'Oaxaca. Du reste, à la suite de l'antagonisme politique entre les États-Unis et le Mexique, le prosélytisme protestant américain dans ce pays ne peut guère avoir de succès.

A. Davila Padilla et Alonso Franco Ortega, *Historia de la provincia de Santiago de Mexico, orden de predicadores en la Nueva España*, Bruxelles, 1625; Mexico, 1625, 1645. — F. S. Clavigero, *Coleccion eclesiastica mexicana*, Mexico, 1634. — Gonzalo Baselogue, *Relacion autentica de las idolatrias y supersticiones de los Indios del bispado de Oaxaca*, Mexico, 1656. — Francisco Burgoa, *Geografica descripcion de la parte septentrional del polo artico de la America, y nueva iglesia de las Indias Occidentales y sitio astronomico de esta provincia de predicadores de Antequera valle de Oaxaca*, Mexico, 1674. — José de Arlegui, *Cronica de la santa provincia de N. P. S. Francisco de Zacaletas*, Mexico, 1736. — José Antonio de Villa Señor y Sanchez, *Theatro Americano; descripcion general de los reynos y provincias de la nueva España*, Mexico, 1748, t. II, p. 111-202. — Andres Cavo, *Los tres siglos de Mexico*, Mexico, 1836. — A. D. Vetancourt, *Teatro mexicano: descripcion breve de los sucesos exemplares, historicos, politicos, militares y religiosos del Nuevo Mundo occidental de las Indias*, Mexico, 1698. — *Concilium Mexicanum provinciale celebratum Mexici anno 1585*, Paris, 1725; Mexico, 1770. — A. Lorenzana, *Concilios provinciales primero y segundo, celebrados en la muy noble y muy leal ciudad de Mexico en los años de 1555 y 1565*, Mexico, 1769. — Abbot Gorham Dummer, *Mexico and the United States*, New York, 1869. — H. H. Bankroft, *History of Mexico*, San Francisco, 1890, t. II, p. 391-392, 417-418, 694-695, 706. — V. Riva Palacio, *Establecimiento y propagacion del cristianismo en Nueva España*, Madrid, 1892. — Garcia Genaro, *El clero de Mexico y la guerra de independencia*, Mexico, 1906; *El clero de Mexico durante la dominacion española*, Mexico, 1907. — J. W. Butler, *Historic churches in Mexico*, New York, 1915, p. 241-254. — F. J. Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva España*, 3 vol., Mexico, 1841. — Luis y Piña Alfaró, *Relacion descriptiva de la fundacion, dedicacion, ecc. de las iglesias y conventos de Mexico*, Mexico, 1863. — Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, Mexico, 1870. — José Antonio Gay, *Historia de Oaxaca*, 2 vol., Mexico, 1881. Cet ouvrage est une histoire détaillée de l'Eglise d'Oaxaca depuis ses premières origines jusqu'à 1821. — Manuel Martinez, *El rey Cosíojeza y su familia*, Mexico, 1888. — Francisco Helmar, *Breve reseña historica y geografica del Estado de Oaxaca*, Oaxaca, 1901; *Relaciones geograficas de la diocesis de Oaxaca*, dans *Papeles de Nueva España*, Madrid, 1905. II^e série, vol. IV. — Andrés Portillo, *Oaxaca en el centenario de la independencia nacional. Noticias historicas y estadísticas de la ciudad de Oaxaca*, Oaxaca de Juarez, 1910. — *Relacion de los obispos de Tlaxcala, Michoacan, Oaxaca y otros lugares en el siglo XVI* manuscrito de la coleccion del señor don Joaquin Garcia Icazbalceta publicado por primera vez su hijo Luis Garcia Pimentel, Mexico, 1904.

A. PALMIERI.

1. ANTÈRE, ANTEROS (Saint), pape (21 novembre 235-3 janvier 236). Le pape Pontien, exilé en Sar-

daigne par l'empereur Maximin, se démit de sa dignité épiscopale le 28 septembre 235 et, après une vacance de presque deux mois, Anteros fut élu en son lieu. Il n'occupa le siège épiscopal de Rome que pendant quarante-deux jours. Il est douteux, malgré cette courte durée de son pontificat, qu'Anteros soit mort martyr. Son nom ne se trouve pas dans la *Depositio martyrum* du chronographe philocalien de 354, dans laquelle nous voyons figurer celui de Pontien. Le catalogue libérien des papes, conservé dans le même recueil, emploie le terme *dormit* en parlant de la mort d'Anteros; ce terme s'y rencontre régulièrement dans les notices concernant les papes qui n'étaient pas martyrs. Le *Liber pontificalis*, il est vrai (éd. Duchesne, t. I, p. 147), dans une phrase dont le texte est incertain (*propter quodam Maximo presbytero martyri effectus est*), le fait mourir d'une mort violente pour la foi. Comme motif de la mort, le rédacteur indique que le pape « demanda avec soin aux notaires les gestes des martyrs et les déposa dans l'église ». Cette notice n'a pas de valeur historique; c'est un des exemples fréquents dans le *Liber pontificalis*, où le rédacteur attribue arbitrairement à un pape des premiers siècles une institution ou un usage de l'Église romaine à une époque postérieure. Après sa mort, Anteros fut enterré dans la catacombe de Saint-Calliste, dans une crypte réservée dès lors aux évêques de Rome; il fut le premier pape enseveli dans la « crypte des papes »; son prédécesseur, dont la dépouille mortelle fut ramenée à Rome, y reçut la sépulture seulement après lui. G. B. De Rossi a retrouvé un grand fragment de l'épitaque primitive d'Anteros; on y lit: ANTEPΩΣ ΕΠΙ[ΣΚΟΠΟΣ]. Le successeur d'Anteros fut saint Fabien.

Liber pontificalis, éd. Duchesne, t. I, p. xcv, 147. — Allard, *Histoire des persécutions*, nouv. éd., t. II, p. 212 sq. — De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 55 sq., 180 sq. — Wilpert, *Die Papsgräber und die Cäciliengruft in der Katakomba des hl. Kalixtus*, Freiburg im Br., 1909, p. 16-17. J. P. KIRSCH.

2. ANTÈRE-MARIE DE SAINT-BONAVENTURE, augustin déchaussé, né à Gênes le 5 septembre 1620. De son nom de famille il s'appelait Giambattista Micconi. Il entra chez les augustins déchaussés et prononça ses vœux dans le couvent de Saint-Nicolas de Tolentino, à Gênes, en 1634. Après son ordination il se consacra entièrement à l'étude et à la prédication. Il occupa plusieurs charges dans sa congrégation, entre autres celle de commissaire général de la province d'Allemagne. Sa mort eut lieu le 7 juillet 1686. On a de lui: *Li lazzaretti della città e riviera di Genova del 1657 nei quali oltre a successi particolari del contagio si narrano l'opere virtuose di quelli che sacrificarono sé stessi alla salute del prossimo e si danno le regole di ben governare un popolo flagellato dalla peste*, Gênes, 1658, 1744; — *Ponderationes in psalmos juxta multiplicem divinarum Scripturarum sensum. In quibus praecepit ad mores informandos plurimi conceptus efformantur, eximiorum auctorum sententiis a propriis fontibus haustis roborati, divinis insuper humanisque historiis, atque copiosissima sanctorum Patrum eruditione ditatae, nec non nobilium poetarum carminibus exornatae, studiosis omnibus, potissimum autem divini Verbi praeconibus revolvendae proponuntur*, Lyon, 1673; Gênes, 1681; — *Auri gemmarumque mystica fodina sive caritatis congregatio a Domino nostro Jesu Christo fundata, atque saluberrimis regulis communita ex qua quaelibet personarum classis, qualiter divina hac in virtute perficiatur uberim inveniet*, Gênes, 1677; — *Svegliatoio dei sfaccendati e stimolo d'affaccendati per ben impiegare il tempo, con pratiche meditazioni, sentenze dei santi Padri e similitudini*, Gênes, 1679; — *Apostolorum acta juxta multiplicem divinarum Scripturarum sensum, priscorumque Patrum inter-*

pretatione elucidata, Gênes, 1681, 1684; — *Discorsi quaresimali*, Gênes, 1683.

Archangelo dall' Epifania, *Vita del gran servo di Dio, venerabil padre Antero Maria di S. Bonaventura*, Rome, 1691. — M. Giustiniani, *Gli scrittori liguri*, Rome, 1667, t. I, p. 84. — A. Oldoino, *Athenaeum ligusticum*, Pérouse, 1680, p. 40. — R. Soprani, *Li scrittori della Liguria*, Gênes, 1667, p. 29-30. — Hurter, *Nomenclator litterarius*, t. II, col. 140. — T. Lopez Bardon, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1903, t. II, p. 114.

A. PALMIERI.

ANTERIUS, évêque de Segorbe, n'est connu que par ses suscriptions aux quinzième et seizième conciles de Tolède (688, 693). Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. XII, col. 21, 84.

Florez, *España sagrada*, t. VIII, p. 115-116.

U. ROUZIÈS.

ANTEROCHÉ (ALEXANDRE-CÉSAR D'), dernier évêque de Condom (1763-1793), appartenait à une famille d'Auvergne, au diocèse de Saint-Flour, remontant au XI^e siècle, était frère d'Alexandre d'Anteroche, capitaine des gardes françaises et maréchal de camp. Il naquit en 1721, fut fait chanoine de la collégiale Saint-Julien de Brioude, et choisi vicaire général de Cambrai par Mgr de Saint-Albin, qui le sacra évêque dans sa cathédrale le 5 juin 1763. Il y eut donc des rapports personnels, sinon intimes, entre l'évêque de Condom et le fils naturel du Régent, et il est probable que le premier s'occupa un certain temps de l'administration du diocèse de Cambrai. Il résida dans son dernier diocèse et y déploya beaucoup d'activité, et avec fruit. Le diocèse administré depuis Bossuet par des évêques jansénistes ou qui, nommés pour peu de temps, n'y avaient guère résidé, témoin le fameux Loménie de Brienne (1760-1763), avait grand besoin de réforme et d'un long pontificat pour y travailler; d'Anteroche s'y consacra tout entier, et non sans résultat. Il distingua un prêtre de son diocèse, l'abbé de Faudois, chanoine de Condom, qu'il prit pour son vicaire général (1788), et aurait voulu avoir pour coadjuteur. Il fut nommé député de sa province aux États généraux de 1789, suivit exactement les discussions de l'Assemblée constituante, en tenant toujours pour le parti orthodoxe et conservateur, et fut un des trente députés-évêques qui signèrent, le 3 mai 1791, une lettre d'adhésion au bref de Pie VI condamnant la constitution civile du clergé. A. Sicart, *Ancien clergé de France*, Paris, 1912, t. II, p. 474, note 2. Son diocèse étant supprimé, il partit de bonne heure pour l'émigration et mourut à Londres le 28 janvier 1793.

P. A. Jean, S. J., *Les évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801*, Paris, 1891, p. 132. — La Chesnaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la noblesse*, Paris, 1863, t. I, col. 616-617.

P. RICHARD.

ANTEROS. Voir ANTÈRE.

ANTGARIUS. Voir ANGARIUS, col. 5.

ANTHE, martyr à Byzance. Voir ACACE, t. I, col. 237.

ANTHÉDON, diocèse de la Palestine I^{re} dans le patriarcat de Jérusalem. C'est une ville d'origine grecque, située sur le bord de la mer, à 20 stades au nord de Gaza. Elle est mentionnée pour la première fois au temps d'Alexandre Jannée, qui s'en empara. Détruite et rebâtie ensuite par Gabinus, elle fut donnée par Auguste à Hérode le Grand, qui l'embellit et la nomma Agrippias ou Agrippia, un nom qui ne réussit pas à s'implanter. Josèphe, *Bellum judaicum*, I, XXI, 8; *Antiquitates jud.*, XIV, 5, 3. On a d'elle un bon nombre de monnaies sous les empereurs romains

et des inscriptions découvertes à Nezlé par l'École américaine d'Athènes. Sous le règne de Julien l'Apostat, ce port était habité par une population encore entièrement païenne. C'est alors que Nestor, un chrétien de Gaza, mourut à Anthédon des coups qu'il avait reçus dans sa ville natale. Un autre chrétien de Gaza, nommé Zénon, se réfugia d'abord à Anthédon, dont les païens le malmenèrent, puis à Maïouma de Gaza, dont il devint évêque. Sozomène, *Historia eccles.*, v, 9. La ville dut disparaître au moment de l'occupation musulmane (vii^e siècle); on en montre les ruines assez insignifiantes soit à El-Blakhijé, à une heure au nord-ouest de Gaza, soit à Thédah, tout près de là. Trois évêques d'Anthédon sont connus. Paul assista au concile d'Éphèse, en 431 (Mansi, *Sacrorum conciliorum nova... collectio*, t. iv, col. 1364; t. v, col. 687); à celui de Constantinople en 448 pour l'affaire d'Eutychès (Mansi, *op. cit.*, t. vi, col. 757, 760); au brigandage d'Éphèse en 449 (Martin, *Actes du brigandage d'Éphèse. Traduction*, Amiens, 1874, p. 7, n. 54); enfin, en 451, au concile de Chalcédoine. Mansi, *op. cit.*, t. vii, col. 31, 141. — Eustathe assista au concile de Jérusalem, le 6 août 518. Mansi, *op. cit.*, t. viii, col. 1071. — Dorothee assista au concile de Jérusalem, en 536. Mansi, *op. cit.*, t. viii, col. 1175.

Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. iii, col. 631. — V. Guérin, *Description de la Palestine. Judée*, t. ii, p. 225. — E. de Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, Rome, 1889, à ce mot. — Buck et Tarbell, dans *American journal of archaeology*, 1889, p. 443-460, inscriptions découvertes par l'École américaine d'Athènes.

S. VAILHÉ.

1. ANTHELME, évêque de Passau, successeur de Vivilon, que saint Boniface avait institué premier évêque de cette ville. En dehors de son nom, transmis par les anciens catalogues épiscopaux de Passau, on ne connaît aucun détail de sa vie. Il siégea après 754 et avant 770.

A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1900, t. ii, p. 427, note 3. — Les anciens catalogues des évêques de Passau sont édités dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, Hannover, 1881, t. xiii, p. 362 sq., et t. xv (1888), p. 1310.

G. ALLMANG.

2. ANTHELME DE CHIGNIN (Saint), septième prieur de la Grande Chartreuse, premier général des chartreux, décédé évêque et prince de Belley, une des nobles figures qui, au xiii^e siècle, ont illustré l'Église et l'état religieux. Il était né en 1107, au château de Chignin (Savoie), à 12 kilomètres de Chambéry. Sa famille, noble et illustre, reçut de lui l'éclat de la sainteté et la grâce de nombreuses vocations monastiques. Élevé pour le sanctuaire, il fut, jeune encore, nommé prévôt et secrétaire de l'Église de Genève, dignités importantes qui l'établissaient administrateur du spirituel et du temporel de son chapitre. L'évêque de Belley le choisit aussi pour secrétaire de son Église et l'ordonna prêtre. A cette époque un frère de saint Anthelme était religieux à la Grande-Chartreuse et un de ses parents remplissait l'office de procureur à la chartreuse de Portes. Anthelme faisait de fréquentes visites à ce dernier monastère, à une demi-journée de Belley, sa résidence habituelle. Il aimait à s'entretenir avec le pieux fondateur de Portes, Bernard de Varey, et avec son parent Boson, et ce furent leurs fréquentes exhortations qui le déterminèrent à renoncer à ses dignités et au monde. Il prit l'habit de chartreux en 1136, ou, au plus tard, vers le commencement de 1137; un document de cette année, où il figure (comme témoin) encore novice, corrige l'erreur de ses biographes qui placent son entrée au monastère vers l'année 1132. L'ancien chanoine de Belley ne fit pas sa profession à Portes, parce

que la réputation de ses talents d'administrateur décida l'évêque de Grenoble et le prieur de la Grande Chartreuse à l'agréger à la communauté dauphinoise. La Grande Chartreuse traversait une crise qui multipliait les sollicitudes du supérieur; il avait notamment à reconstruire le monastère, détruit en 1132 par une avalanche de neige. Anthelme fut nommé procureur et eut la charge de gouverner les frères convers et d'administrer le temporel. En 1139, dom Hugues se démit et le fit élire à sa place. Le choix fut heureux et providentiel. Anthelme termina la construction nouvelle, réunit deux fois le chapitre général, agrégea à l'ordre les religieuses de Prébayon, et donna l'habit à plusieurs hommes d'un mérite éminent, son père Hardouin, baron de Chignin; Basile, issu d'une des premières familles de Bourgogne, qui fut son successeur dans le gouvernement de l'ordre; le célèbre Guillaume II, comte de Nevers, qui choisit l'humble état de frère convers. Anthelme vit aussi augmenter le nombre des maisons de l'ordre de cinq nouvelles fondations. Un dissentiment survenu entre maisons, à l'occasion de l'élection d'un religieux de Portes à l'évêché de Grenoble (1149), causa à saint Anthelme de graves désagréments. Dans l'ardeur de la lutte, quelques religieux désertèrent le monastère pour défendre leurs prétentions devant les tribunaux compétents. Lorsque le pape Eugène III eut résolu le conflit, Anthelme leur imposa une pénitence en réparation du scandale; le pape, circonvenu, les ayant réintégrés purement et simplement, il les reçut par respect pour l'autorité du vicaire de Jésus-Christ; mais il donna sa démission au chapitre conventuel, afin de n'être pas témoin d'une infraction de la discipline monastique. Les religieux, surpris et navrés, firent intervenir saint Bernard, qui éclaira le pape, en sorte que celui-ci révoqua sa concession. En 1151 toutefois, Anthelme put faire agréer son abdication, et élire Basile, son disciple. Sa retraite cependant ne dura pas longtemps; car l'année suivante, Bernard de Varey, fondateur de Portes, l'obtint pour successeur et dans le court espace de son administration (1152-1154), saint Anthelme laissa un souvenir durable de sa charité envers les pauvres et les maisons religieuses indigentes, à l'occasion d'une disette. Revenu à la Grande Chartreuse, il contribua beaucoup à l'établissement définitif des chapitres généraux que dom Basile put assurer, avec celui de 1155 surtout. En 1163, le pape obligea saint Anthelme à accepter l'évêché de Belley, dont il avait été élu évêque à l'unanimité, et le sacra lui-même, le 8 septembre, dans la cathédrale de Bourges. La carrière épiscopale de saint Anthelme fut de tout point conforme à sa vie antérieure. Il fut le père des pauvres, le modèle de son clergé, le restaurateur de la discipline, le défenseur des droits de son Église. Le pape le nomma son légat auprès du roi d'Angleterre pour le réconcilier avec saint Thomas de Cantorbéry. L'empereur Frédéric trouva moyen d'empêcher cette légation, qui pourtant fut remplie par deux chartreux de Picardie. Plus tard, en 1175, Frédéric se montra plus bienveillant à l'égard de saint Anthelme, il octroya à lui et à ses successeurs la Bulle d'or qui lui conférait la souveraineté de la ville de Belley et de ses dépendances, et le créait prince du Saint-Empire. Cette faveur excita le mécontentement du comte de Maurienne, qui perdit ainsi la suzeraineté immédiate de Belley. De cette élévation Anthelme recueillit donc plus d'ennuis que de profit réel. En effet, un démêlé fâcheux ne tarda pas à s'ensuivre. L'évêque, pour l'homicide d'un prêtre, prononça contre le comte la sentence d'excommunication. Elle n'eut pas d'abord un effet sérieux sur l'esprit d'Humbert, qui prétendait avoir un privilège pontifical de ne pouvoir être exclu de l'Église que par le pape seulement, et il se fit absoudre par Alexan-

dre III, sans aucun acte de réparation envers la partie offensée. Saint Anthelme ne se révolta pas contre le souverain pontife qui venait d'annuler sa sentence, sans qu'il eût été appelé à la justifier, mais il rentra secrètement à la Grande Chartreuse, et reprit la vie d'un simple religieux. Sa retraite jeta son peuple dans la consternation. Le clergé eut recours au pape, qui ordonna formellement à saint Anthelme de retourner à Belley. Humbert dut aussi solliciter du prêtre l'absolution des censures encourues. La démarche paraît avoir été le simple accomplissement d'une formalité plutôt qu'un acte spontané. Humbert négligea de réparer le mal commis, et ne réprimait pas du tout les désordres que ses gens continuaient à commettre au préjudice de l'évêque. Il finit même par le prendre en haine, et, un jour, il proposa à ses officiers de le débarrasser de son adversaire. Heureusement, il ne fut pas obéi, ce fut seulement lorsque saint Anthelme était dans sa dernière maladie que, sincèrement repentant, il vint lui demander pardon.

Saint Anthelme mourut le 26 juin 1178. Ses funérailles furent un triomphe. Des faits miraculeux manifestèrent la gloire et le crédit dont il jouissait auprès de Dieu. Son nom et son culte devinrent populaires et il y eut un temps où la ville de Belley prit le nom d'*Anthelmopolis*, en reconnaissance de la protection continue que le saint pontife n'a jamais cessé de lui accorder. En 1630, son corps fut tiré du tombeau et fut placé dans une chapelle qui lui était dédiée. Dans la tourmente révolutionnaire la sainte relique fut profanée, mais on put la préserver de la destruction. Le 30 juin 1829, Mgr Devie, évêque de Belley, la déposa dans une nouvelle chaise, plus belle et plus riche que toutes les précédentes, qui fut remplacée à la fin du siècle dernier par une autre en bronze doré que donna la Grande Chartreuse.

L'ouvrage principal qu'on a dû suivre est celui de Mgr A. Marchal, *Vie de saint Anthelme*, Paris, Lyon, 1878; plus conforme au texte primitif de la Vie écrite par un contemporain et familier du saint édité par les hollandistes d'après un ms. de la Chartreuse de Meyriat (Ain). *Acta sanct.*, jun. t. v, p. 226-227; t. vii, p. 201-202. Il est plus exact que le texte publié par Surius. Il existe un grand nombre de Vies ou d'abrégés de la Vie de saint Anthelme en latin et en langue vulgaire. — *Acta sanct.*, jun. t. v, col. 226-246. — M. Dépery, *Vie de S. Anthelme*, Bourg, 1829, 1839. — J. Clermont, *Vie de S. Anthelme*, édit. augmentée par M. Dépery, Belley, 1839. — *Histoire hagiologique de Belley*, Bourg, 1834. — Abbé Tiollier, *Vie de saint Anthelme*, Grenoble, 1877; *Les tours de Chignin*, 1877.

S. AUTEUR.

ANTHÈME (Saint), *Anthemius, Attenius, Aptemius*, inscrit le treizième sur les anciennes listes épiscopales de Poitiers fort sujettes à caution pour cette époque. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1900, t. II, p. 77-91. On n'a pas le moindre renseignement sur sa vie; mais on l'a honoré le 3 décembre, depuis le XVII^e siècle au moins, dans les diocèses de Poitiers et de Saintes. Il est impossible de contrôler les brèves et confuses indications que donnent à son sujet les liturgistes et hagiographes de cette époque, il semble cependant qu'on l'ait parfois confondu dans le culte avec d'autres saints. On n'a apporté aucun document sérieux pour établir le fait de sa mort à Jonzac.

Chasteigner de La Rochepozay, *Nota ad Lilianias Pictonicas*, dans Labbe, *Bibliotheca nova manuscriptorum*, Paris, 1657, t. II, p. 728. — Du Saussay, *Martyrologium Gallicanum*, Paris, 1637, t. II, p. 966. — D. Chamard, *Origines de l'Eglise de Poitiers*, dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, Poitiers, 1874, t. XXXVII, p. 483, 487 (manque de critique). — Audiat, *Saint-Pierre de Saintes*, Saintes, 1871, p. 38.

P. DE MONSABERT.

1. ANTHEMIUS, préfet du prétoire d'Orient, fut un des plus remarquables hommes d'État de la pre-

mière moitié du V^e siècle. Il était petit-fils de Philippe, préfet d'Orient sous Constance. Il fut chargé d'une mission diplomatique en Perse sous Arcadius, puis fut successivement *magister officiorum*, consul pour l'Orient en 405 (Stilicon étant consul d'Occident), préfet du prétoire d'Orient et patrice (406). La lettre élogieuse que saint Jean Chrysostome lui adressa, pour le féliciter de sa nomination au consulat et à la préfecture (*Eptst.*, CXLVII, P. G., t. LII, col. 699), montre le prestige dont il jouissait à Constantinople. Après la mort d'Arcadius (408), dont le fils, Théodose II, était âgé de sept ans, ce fut Anthemius qui dirigea le gouvernement de l'empire avec des conseillers sûrs choisis par lui. Il réussit à repousser les Huns au delà du Danube, organisa sur ce fleuve une flottille de deux cent cinquante navires et fortifia les villes d'Illyrie. Le prosélytisme auquel se livraient les juifs fut interdit, mais la possession de leurs synagogues leur fut garantie. *Cod. theodos.*, I. IX, tit. xxxii; I. XIII, tit. v, lex 32; I. XIV, tit. xvi, leg. 1-3. Mais son œuvre la plus importante fut la construction, en 413, d'une nouvelle enceinte destinée à rendre Constantinople inexpugnable, en barrant l'isthme entre la Corne-d'Or et la Propontide. Un tiers des revenus de la ville fut consacré à la construction, et tous les habitants furent obligés d'y concourir. Ce travail, complété plus tard par le préfet Cyrus, assura certainement le salut de Constantinople et détourna Attila d'en faire les sièges. Anthemius éleva encore d'autres constructions, parmi lesquelles les thermes d'Honorius et une église dédiée à saint Thomas. En 414, l'influence des eunuques paraît l'avoir écarté du gouvernement, et il céda le pouvoir à Pulchérie, sœur aînée de Théodose II. A partir de ce moment, il n'est plus question de lui dans les chroniques.

Lenain de Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. v, p. 475 sq. — Bury, *A history of the later Roman empire*, Londres, 1889, t. I. — Koulakovskij, *Histoire de Byzance*, Kiev, 1910, t. I (en russe). — Gildenpfennig, *Geschichte des oströmischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Theodosius*, Halle, 1885, t. II. — Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*. — J. Pargoire, *Autour de Chalcédoine*, dans *Byzant. Zeits.*, 1902, t. XI, p. 333-357; *A propos de Boradion*, *ibid.*, 1903, t. XII, p. 449-493.

L. BRÉHIER.

2. ANTHEMIUS, évêque de Salamine, dans l'île de Chypre, présida à la découverte du corps de saint Barnabé (488). Le patriarche monophysite d'Antioche, Pierre le Foulon, réclamait la juridiction sur l'église de Chypre, et Anthemius se prétendait autocéphale comme ses prédécesseurs, en s'appuyant sur une tradition apostolique; le concile d'Éphèse avait reconnu le principe de cette exemption, si le fait allégué était exact. La découverte de 488 vint à l'appui des prétentions cypristes. Anthemius, averti par une vision, se rendit processionnellement au lieu appelé *τόπος τῆς ὑγιαίνουσας* et découvrit sous un caroubier le corps de saint Barnabé, tenant sur sa poitrine un exemplaire de l'évangile de saint Matthieu. L'empereur Zénon donna raison aux Cypristes et Anthemius lui fit présent du précieux évangile. Le récit de cet épisode nous a été conservé par Alexandre, moine de Chypre, qui vivait au VI^e siècle (voir ce nom, t. II, col. 191-193), dans son *Encomion* de saint Barnabé, P. G., t. LXXXVII ter, col. 4099-4106; *Acta sanctorum*, éd. Palmé, au 11 juin, t. XXII, col. 444-446; divers témoignages de contemporains qui y font allusion se trouvent réunis dans Lipsius, *Die apocryphen Apostelgeschichten*, t. II, 2^e part., p. 292. Anthime fit élever une basilique en l'honneur de l'apôtre et fixa au 11 juin l'anniversaire de l'invention. C'est la date où nous célébrons la fête de saint Barnabé. L'authenticité de la découverte a paru douteuse à beaucoup d'historiens, auxquels sa trop grande opportunité donnait des soupçons. Mgr Du-

chesne est disposé à l'admettre; le P. Delehaye beaucoup moins. *Analecta bollandiana*, t. xxvi, p. 236.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclésiast.*, t. I, p. 414; t. xvi, p. 379-380. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 1047. — Duchesne, *Saint Barnabé*, dans les *Mélanges Rossi*, Paris, 1892. — Hackett, *A history of the orthodox Church of Cyprus*, Londres, 1901. — Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. II, col. 468, 1577-1578. — Vacant-Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, col. 2430-2431. — S. Vailhé, *Échos d'Orient*, t. XIII, p. 10.

R. AIGRAIN.

3. ANTHEMIUS PROCOPIUS, empereur d'Occident de 467 à 472, fils du *magister militum* Procopius et petit-fils par sa mère du préfet du prétoire Anthemius. Sidoine Apollinaire, *Carm.*, II, vs 68-95, dans *Monum. Germ. hist.*, *Auct. antiquiss.*, t. VIII, p. 175; Mommsen, *Chronica minora*, t. II, p. 34. Sénateur né de Constantinople (Sidoine Apoll., *Carm.*, II, vs 67, *loc. cit.*, p. 175), il épousa tout jeune encore la fille de l'empereur Marcien (Sidoine Ap., *Carm.*, II, vs. 195, 216, 482, *loc. cit.*, p. 178, 179, 185; Jordanès, *Romana*, n. 336, éd. Mommsen, dans *Mon. Germ. hist.*, *Auct. antiquiss.*, t. V, p. 43; Évagre, *Hist.*, *ecclésiast.*, II, xvi, P. G., t. LXXXVI, col. 2544), appelée Aelia Marcia. Cohen, *Description historique des médailles frappées sous l'empire romain*, Paris, 1892, t. VIII, p. 234. Il fut chargé peu après, avec le titre de *comes*, de défendre la frontière danubienne. Créé successivement *magister utriusque militiae* et patrice, il fut consul en 455. Sidoine Apoll., *Carm.*, II, vs 199-209, *loc. cit.*, p. 179; Jordanès, *Romana*, n. 366, *loc. cit.*; *Getica*, 236, *loc. cit.*, p. 118. Lorsque Ricimer, qui gouvernait l'Italie depuis le meurtre de Libius Severus (15 septembre 465), se vit contraint de demander un empereur à Constantinople, l'empereur Léon désigna Anthemius, que Ricimer fit proclamer par l'armée et le sénat de Rome. Sidoine Apoll., *Carm.*, II, vs 20-32, 223, *loc. cit.*, p. 174, 179; Jordanès, *Getica*, *loc. cit.*; Mommsen, *Chron.*, *minora*, t. II, *loc. cit.*, p. 34, 89, 158; Évagre, *loc. cit.* Ricimer obtint en garantie la main d'Alypia, fille d'Anthemius. Sidoine, *Carm.*, II, vs 483 sq., *Epist.*, I, I, v, 10, *loc. cit.*, p. 185, 8; Jordanès, *Getica*, n. 239, *loc. cit.*, p. 119; Mommsen, *Chronica minora*, t. II, p. 35, 90; Ennodius, *Vita S. Epiphani*, 67-68, *Monum. Germ. hist.*, *Auct. antiquiss.*, 1855, t. VII, p. 92. Anthemius arriva en Italie en avril 472, avec une grande armée. Mommsen, *Chron. min.*, t. II, p. 34, 158. Dans son escorte se trouvait le macédonien Philothée, qui tenta d'établir à Rome des foyers de sa secte. Le pape Hilaire s'en plaignit publiquement à Anthemius, dans la basilique de Saint-Pierre, et l'empereur promit de s'opposer à cette propagande. Gélase, *Epist.*, XIII, P. L., t. LIX, col. 73. Le panégyrique d'Anthemius, pour le début de son deuxième consulat (1^{er} janvier 468), fut prononcé par Sidoine Apollinaire (*Carm.*, I, II, *loc. cit.*, p. 173-186; cf. *Epist.*, I, I, 9, 6, *ead. loc.*, p. 15).

Entre Ricimer et l'empereur l'union ne persista guère. Le patrice, mécontent de voir son autorité diminuée, finit par se déclarer en rébellion ouverte. Avec l'armée qui lui avait été confiée pour combattre Genséric, il se retira à Milan, d'où il menaçait de marcher sur Rome. Mommsen, *Chron. min.*, t. II, p. 158. Pour cette fois la paix fut rétablie par l'entremise de saint Épiphane, évêque de Pavie. Ennode, *Vita S. Epiph.*, 51 sq., *loc. cit.*, p. 90-93. Mais Ricimer ne renonça point à ses desseins. Il négocia avec Constantinople et suscita un rival à Anthemius, Anicius Olybrius, bien vu de Genséric. La guerre civile se déclara aussitôt et se concentra autour de Rome et dans Rome même. L'armée venue des Gaules au secours d'Anthemius, sous le commandement du Goth Bilimer, fut battue par Ricimer près du pont Milvius. L'empereur se vit bientôt abandonné de ses partisans. Après une dernière défaite, il se

réfugia dans une église de Rome, où il fut mis à mort, le 11 juillet 472. Mommsen, *Chron. min.*, t. I, p. 306, 664; t. II, p. 90, 158, 188; Jordanès, *Getica*, n. 239, *loc. cit.*, p. 119; Évagre, *loc. cit.*; Gélase, *Adv. Andromachum*, P. L., t. LIX, col. 115.

Cohen, *loc. cit.*, p. 229-234. — Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 651. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, Vienne, 1798, t. VIII, p. 196-198. — Lenain de Tillemont, *Hist. des empereurs*, Venise, 1739, t. VI, p. 339-361. — O. Seeck, art. *Anthemius*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. I, col. 2365-2368.

M. ANDRIEU.

4. ANTHEMIUS DE TRALLES fut appelé à Constantinople par Justinien, pour diriger avec Isidore de Milet la construction de l'église Sainte-Sophie, qui fut achevée en cinq ans (532-537). D'après une hypothèse de Strzygowski, il n'est pas impossible qu'il ait travaillé auparavant à la grande citerne de Binbirdirek (citerne de Philoxenus). Il était en tout cas un des savants les plus remarquables du VI^e siècle, et les fragments des traités qu'il avait écrits montrent qu'il avait appliqué les mathématiques à l'architecture, à la mécanique et à l'optique. Il aurait même réalisé la construction d'une machine à vapeur, qu'il aurait installée sous l'appartement d'un voisin incommode, afin de lui donner l'illusion d'un tremblement de terre. Un fragment d'un traité « sur les engins merveilleux », *Περὶ ἀνορθώσεων μηχανμάτων*, décrit une expérience sur la force élastique de la vapeur d'eau et le sifflement qu'elle produit en s'échappant par un orifice étroit. Il avait aussi construit un immense miroir ardent. Il mourut en 534. Procope, *Aedif.*, I, 1, dit qu'il était l'architecte le plus habile, non seulement de son temps, mais de toute l'antiquité. La construction grandiose révélée par le plan de Sainte-Sophie et la perfection des détails de son architecture semblent bien justifier cette opinion.

Procope, *De aedificiis*, I, 1. — Dupuy, *Fragments du traité sur les engins merveilleux*, dans *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1777, t. XLII. — Westermann, *Παραδόξων μηχανμάτων*, Brunswick, 1839. — Belger, *Ein neues Fragmentum Mathematicum Bobiense*, dans *Hermes*, 1881, p. 637-642. — Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 621-624. — Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 142-143. — Antoniadis, *Ἐκπαίδεις τῆς ἀρχαίας σοφίας*, Paris, 1907. — Prost, *Sur la forme primitive de la coupole de Sainte-Sophie*, dans *Séances Acad. des inscript.*, 1909, p. 252. — Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter*, Vienne, 1893.

L. BRÉHIER.

ANTHÉON, évêque d'Arsinoé. Le nom de cet évêque ne nous est connu que par une lettre qu'il aurait écrite à Pierre le Foulon pour lui reprocher d'avoir introduit dans le Trisagion la formule : *qui crucifixus est pro nobis*. Anthéon aurait donc appartenu à l'orthodoxie chalcédonienne.

La lettre en question fait partie d'un groupe de huit lettres adressées à Pierre le Foulon sur la même question; en grec dans la collection mentionnée par Maassen, sous le nom de *Sammlung in Sachen des Monophysitismus*; le texte latin se trouve dans la *Collectio Avellana* (n. 71-78). Elles ont été éditées pour la première fois par Merlinus, *Concilia Generalia*, t. II, fol. 4, et ont passé de là dans toutes les collections de conciles. Henri Valois, *Observations sur Sozomène* (P. G., t. LXXXVI, col. 2891) prouva que ces lettres sont apocryphes; Pagi (*Critica in Annale Baronii*, ad ann. 485) s'efforça de réfuter Valois. L'étude définitive est celle de O. Günther, publiée dans les *Nachrichten der K. Gesellschaft zu Göttingen; phil.-hist. Klasse*, 1894. On s'accorde aujourd'hui à déclarer ces lettres apocryphes; on suppose qu'elles sont l'œuvre de moines chalcédoniens d'Antioche, peut-être des acémètes, et qu'elles ont

été écrites dans le premier quart du ^v^e siècle, sous l'empereur Justin. Cf. Duchesne, *La réaction chalcédonienne sous l'empereur Justin*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1913, t. xxxiii, p. 345.

Mais si ces lettres sont apocryphes, il n'est pas interdit de penser que les personnages auxquels elles sont attribuées sont historiques; des faussaires, travaillant à une époque si rapprochée de celle à laquelle ils rapportent les pièces qu'ils fabriquent, n'auraient pas osé forger un évêque Anthéon, favorable à l'orthodoxie chalcédonienne, pour lui faire écrire une lettre qui aurait fait crier au scandale des adversaires déliants, à l'affût de tout.

Ballerini, *De antiquis collectionibus canonum*, part. II, c. xi. — Maassen, *Geschichte der Quellen des canonischen Rechts*, t. I, p. 753, 787 sq. — Günther, *art. cit.* et son édition de la collection Avellane : *Epistulae imperatorum, pontificum aliorum. Avellana quae dicitur collectio*; t. xxxv du *Corpus scr. eccl. latin.* de Vienne, 1895.

J. DAVID.

1. ANTHERS, martyr à Salerne, 28 août. Voir FORTUNATUS (saint).

2. ANTHERS, évêque de Hiunopolis (lire Ionopolis) en Paphlagonie, assistait en 869 au quatrième concile de Constantinople, huitième œcuménique, contre Photius.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xvi, col. 158, 194. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 156.

R. AIGRAIN.

1. ANTHIME (Saint), martyr. Le martyrologe hiéronymien, à la date du 14 février, signale la mort glorieuse de saint Anthime et de ses compagnons, Marcien, Tiansus, Célérinus, Magnus et Julien, qui furent ensevelis sur la voie Flaminienne. On ne connaît pas la date de leur martyre.

Acta sanctorum, jun. t. II, p. 35.

R. JANIN.

2. ANTHIME (Saint), honoré le 21 février comme évêque successif de Terni, où il fit construire, en dehors de la ville, une église en l'honneur de saint Pierre, et de Spolète, où il se trouvait au moment du martyre de saint Concordius, serait mort, peut-être martyr, vers 165. Malheureusement ces détails manquent d'autorité historique.

Acta sanct., jan. t. I, p. 9; feb. t. III, p. 236. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, Paris, 1694, t. II, p. 440, 704.

U. ROUZIÈS.

3. ANTHIME (Saint), prêtre et martyr. D'après les menées de l'Église grecque, il fut mis à mort avec son compagnon Étienne, près de la maison des frères Florentius et Callistratus, probablement à Constantinople, pendant la persécution de Dioclétien. Leur fête se célèbre le 7 juin.

Acta sanctorum, 1867, febr. t. II, p. 747.

J. JANIN.

4. ANTHIME (Saint), prêtre et martyr. Nous possédons ses actes, ainsi que de ses compagnons mis à mort pour la foi sous Dioclétien, qui ont joui d'une grande popularité dans les premiers siècles. Le proconsul Pinien étant tombé malade de saisissement en voyant périr dans des circonstances tragiques son conseiller Chaerémon, qui avait persécuté les chrétiens, sa femme Lucina fit sortir de la prison le prêtre Anthime, le diacre Sisinnius et leurs compagnons, Maxime, Bassus, Fabius, Dioclétien et Florentius, et leur offrit la liberté et de riches présents s'ils guérissaient son mari. Anthime lui répondit que, pour revenir à la santé, il devait d'abord croire au Christ. Pinien se laissa toucher par ces paroles, promit de se faire chrétien et obtint sa guérison; il reçut le baptême avec

toute sa famille et cacha les confesseurs de la foi dans ses propriétés, pour les soustraire aux persécutions. Saint Anthime vivait dans une villa de la Sabine, lorsqu'on lui signala un prêtre de Silvain qui, possédé du démon, tuait tous ceux qu'il rencontrait. Il se rendit au-devant de lui, le guérit et le convertit avec toute sa famille. Dénoncé au proconsul Priscus, il fut jeté dans le Tibre, mais, sauvé miraculeusement, il convertit un certain nombre de ses persécuteurs. Priscus le fit saisir une seconde fois et lui infligea divers supplices, puis le fit décapiter. Saint Anthime fut enseveli sur la voie Salarienne, au trentième mille de Rome. Sa fête se célèbre le 11 mai.

Acta sanctorum, 1867, mai t. II, p. 612-614. — Surius, *Vitae sanctorum*, 1618, t. v, p. 136-138.

R. JANIN.

5. ANTHIME, martyr, 27 septembre. Voir COSME (saint).

6. ANTHIME (Saint), évêque de Nicomédie et martyr. Nous connaissons sa vie par des actes assez complets. Après une jeunesse vertueuse, Anthime fut élevé aux divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique et s'acquitta toujours avec zèle de ses fonctions. Il dut, sur une intervention céleste, accepter l'épiscopat à une époque où menaçait la persécution de Dioclétien et Maximien. Il soutint le courage de ses fidèles et se trouvait dans un village lorsque les soldats envoyés à sa poursuite se présentèrent devant lui. Il les reçut cordialement, les hébergea pendant la nuit et au matin se fit connaître. Les soldats, touchés de sa grandeur d'âme, se convertirent et voulurent lui offrir la liberté. Mais lui se fit conduire devant Maximien, qui essaya de le faire apostasier par la menace de supplices affreux. Le saint fut torturé de différentes manières. Maximien lui offrit la charge de prêtre des idoles, mais il refusa avec indignation et eut la tête tranchée. C'était le 3 septembre 302. Les grecs fêtent sa mémoire le même jour, les latins le 27 avril.

Siméon Métaphraste, dans la légende des saintes Domna et Jude, parle de lettres adressées par saint Anthime à son Église pendant la persécution. *P. G.*, t. cxvi, col. 1073-1076. Faut-il admettre cette donnée et attribuer à Anthime une activité littéraire? Mgr Mercati a découvert et publié un écrit *Anthimi Nicomediensis episcopi et martyris de sancta Ecclesia*, qui est donné comme un extrait adressé à un certain Théodore. *Studi e testi*, 1901, t. v, p. 87-98; réédition augmentée d'un travail antérieur publié dans les *Rendiconti del R. Istituto Lombardo di scienze e lettere*, ser. II, xxxi, 1898, p. 1033-1036. L'écrit, tel qu'il est, présente de graves difficultés. Dans un catalogue d'hérétiques, on voit figurer les ariens, Astérius le sophiste et Eusèbe de Césarée, ce qui ne peut avoir été écrit par Anthime et date du milieu du ^{iv}^e siècle; aucun hérétique postérieur n'est mentionné. Mais il peut y avoir interpolation, et la question est de savoir si l'inauthenticité de ce passage entraîne celle de l'écrit entier. L'éditeur ne se prononce pas d'une manière décisive. Le fragment, quel qu'en soit l'auteur, est intéressant : il énumère comme notes de la véritable Église l'unité, la catholicité et l'apostolicité, et rejette comme hérétiques les sectes qui n'ont pas ces trois caractères, telles les doctrines d'Hermès Trismégiste, de Platon, d'Aristote et leurs tenants.

Acta sanctorum, 1867, apr. t. III, p. 487-491. — Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. x, p. 196; t. xi, p. 562. — Surius, *Vitae sanctorum*, 1618, t. IV, p. 332-334. — Siméon Métaphraste, dans *P. G.*, t. cxv, col. 171-184. — Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. II, p. 282-291.

R. JANIN.

7. ANTHIME (Saint), prêtre et hymnographe. Anthime, dizainier dans la garde impériale à Constantinople, « homme grand et admirable », faisait partie, avec saint Auxence, lui aussi soldat, et saint Marcien, le futur économiste de la Grande Église, de l'association de pieux laïques qu'on appelait les *σπουδαῖοι*. Avec Auxence, il aimait à prendre part aux veilles liturgiques. Tous deux se rendaient souvent à l'église de Sainte-Irène, bâtie par Marcien, se livraient au jeûne et à la prière, couchaient sur la dure. Après la mort de Marcien, Anthime devint prêtre; il embellit la psalmodie par des chœurs d'hommes et de femmes. *Vie* de saint Auxence, *P. G.*, t. cxiv, col. 1380. Vers 457, nous le trouvons signalé comme un des chefs du parti catholique, qui se groupe autour de lui, tandis que les adversaires du concile de Chalcédoine se rallient à un certain Timoclès. Anthime et Timoclès sont appelés « les poètes des tropaires »; comme Auxence, ils composaient donc des strophes rythmiques, des hymnes que chantait le peuple. Théodore Lecteur, édit. Cramer, Paris, 1839, p. 104, *P. G.*, t. cxxxvi, col. 173; voir aussi Théophane, édit. De Boor, t. i, p. 114; *P. G.*, t. cviii, col. 289. Saint Anthime était déjà fêté le 7 juin à Constantinople vers la fin du ix^e siècle. Typicon de Sainte-Sophie, dans A. Dmitrievsky, *Типикъ*, Kiev, 1895, p. 79. Sa synaxe se faisait, semble-t-il, dans l'église de l'hospice des vieillards fondés sous Arcadius par le duc d'Antioche Florentius. Voir H. Delehaye, *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 732, 46, 736, 5.

S. Pétrides, *Les spoudaei*, dans *Échos d'Orient*, 1900-1901, t. iv, p. 228; voir, 1904, t. vii, p. 341 sq.

S. PÉTRIDES.

8. ANTHIME (I^{er}), patriarche de Constantinople (535-536). Nommé évêque de Trébizonde vers 533, il profita des bonnes grâces de l'impératrice Théodora, dont il partageait les doctrines peu orthodoxes, pour devenir patriarche de Constantinople, à la mort d'Épiphane (juin 535). Son succès fut de courte durée. Le pape Agapit, qui vint à Constantinople au début de 536, réussit à convaincre l'empereur Justinien du danger que l'hérésie faisait courir à la religion. Un concile, tenu dans la capitale, sous la présidence du pape, condamna, avec les autres hérétiques théopaschites, Anthime, qui fut déposé, bien qu'il eût pris soin de dissimuler ses erreurs. Il fut de plus déclaré déchu de son titre d'évêque de Trébizonde et se vit interdire même les fonctions sacerdotales. Justinien, ratifiant les décisions du concile, chassa Anthime de son siège les premiers jours de mars 536.

P. G., t. cviii, col. 477 sq. — Baronius-Raynaldi, *Annales hist. eccl.*, ad ann. 535, n. lxxxvi sq., Lucques, 1742, t. ix, p. 519, 532 sq. — M. Gédéon, *Πατριαρχικοί τίνακες*, Constantinople, 1890, p. 223 sq.

R. JANIN.

9. ANTHIME, nom de deux évêques qui assistèrent en 787 au second concile de Nicée, VII^e œcuménique, contre les iconoclastes :

1. ANTHIME, évêque de Béripolis ou Verinopolis, en Galatie Première. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xii, col. 995; t. xiii, col. 144, 368, 388, 479, 725, 734.

2. ANTHIME, évêque de Loryma (Hilaryma) en Carie, seulement à la première session. Mansi, t. xii, col. 998; t. xiii, col. 500; Le Quien, t. i, col. 915.

R. AIGRAIN.

10. ANTHIME, nom de plusieurs évêques présents au concile de Constantinople de 879 (pseudo-VIII^e œcuménique) où fut réintégré Photius :

1. ANTHIME ou ANTHES, évêque de Basilinopolis en Bithynie. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xvii, col. 377; Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 626.

2. ANTHIME, évêque de Cotyaeum, en Phrygie Salutarie. Mansi, col. 373; Le Quien, t. i, col. 852.

3. ANTHIME, évêque de Paralaos ou Paralais en Pisidie. Mansi, col. 377; Le Quien, t. i, col. 1060; Ramsay, *Historical geography of Asia Minor*, p. 395.

R. AIGRAIN.

11. ANTHIME, archevêque de Bulgarie, théologien grec et polémiste antilatin au xiv^e siècle, sous le règne de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue. D'après Nicolas Comnène Papadopoli, *Praenotiones mystagogicae*, resp. VII, sect. viii, cité par Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. ii, col. 217-298, ce personnage aurait assisté au synode hésychaste tenu le 7 février 1347 (Mansi, *Amplissima conciliorum collectio*, t. xxvi, col. 105-110) contre le patriarche Jean Calécas, partisan des moines Barlaam et Acindynus. Voir ACINDYNUS, t. i, col. 340-341. A en croire toujours Nicolas Comnène Papadopoli, Anthime aurait souscrit aux actes de ce synode comme archevêque d'Achrida. Il aurait aussi composé contre les latins un traité sur la procession du Saint-Esprit et écrit en faveur de Palamas contre Nicéphore Grégoras. « Ce fut, ajoute toujours le même auteur, un théologien et un orateur remarquable de son temps, le plus acharné des palamites. » *Fuit vir theologus et concionator sua aetate disertus, e palamitis teterrimus*. Le Quien, *op. et loc. cit.* C'est tout ce que nous savons de ce personnage, que Krumbacher se contente de mentionner parmi les nombreux polémistes antilatins du xiv^e siècle dont les écrits sont à peu près entièrement inédits. *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 110.

Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. ii, col. 297-298. — A. K. Démétracopoulos, *Ὁρθόδοξος Ἑλλάς ἡτοιμημένη πρὸς τὴν ἀποκατάστασιν τῶν ἑλλήνων τῶν γραψάντων κατὰ Λατίνων καὶ περὶ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν*. Leipzig, 1872, p. 83.

S. SALAVILLE.

12. ANTHIME (II), patriarche de Constantinople (1623). Né à Constantinople d'une famille noble et riche, il fut métropolite d'Andrinople en 1618. C'est un des adversaires que la politique française, représentée par M. de Cisey, opposa à Cyrille Lucar. Aussi les grecs prétendent-ils qu'il fut élu avec l'appui des jésuites. Cela ne l'empêcha pas d'être un fort bon orthodoxe. Son patriarcat dura quelques mois à peine, fin juin-13 octobre 1623. Il essaya de faire renoncer Cyrille Lucar à la dignité patriarcale, mais il avait affaire à trop forte partie. Cyrille Lucar, d'abord exilé, revint, grâce à l'ambassadeur de Hollande, et fit valoir de faux titres de créances de 20 000 livres sur le patriarcat. Anthime II, ne pouvant réunir cette somme, dut remettre sa démission entre les mains du même ambassadeur. Il se retira au Mont-Athos et y mourut en 1628.

M. Gédéon, *Πατριαρχικοί τίνακες*, Constantinople, 1890, p. 552-553. — S. Vailhé, dans *Dict. de théol. Vacant-Mangot*, art. *Constantinople*, t. iii, col. 1427.

R. JANIN.

13. ANTHIME (III), patriarche de Constantinople (1822-1824). Né à Naxos, vers 1760, il ne reçut qu'une instruction médiocre. Il parvint cependant aux plus hautes dignités. Protosynelle du patriarcat, il devint métropolite de Smyrne en mai 1797, puis fut transféré à Chalcédoine en octobre 1821. L'année suivante, le 30 juillet-11 août, il fut nommé patriarche. La révolte hellénique lui créait une situation délicate vis-à-vis du gouvernement turc. De ses trois prédécesseurs, Cyrille VI et Grégoire V avaient été pendus, et Eugène II venait de mourir des mauvais traitements que lui avait infligés la populace. Anthime essaya en vain d'établir des rapports entre l'Église grecque et la Sublime-Porte. Le 9-21 juillet 1824, les Turcs le déposèrent pour « inactivité et indignité de conduite ». Il fut exilé à Césarée, où il resta jusqu'en octobre 1830.

Il obtint alors la permission de se rendre à Smyrne, où il mourut en 1842.

M. Gédéon, Πατριαρχικοί πίνακες, Constantinople, 1890, p. 686-687. — S. Vailhé, dans *Dict. de théol.* Vacant-Mangenot, art. *Constantinople*, t. III, col. 1435.

R. JANIN.

14. ANTHIME (IV), Bambakis, patriarche de Constantinople (1840-1841, 1848-1852). Anthime IV naquit à Constantinople, quelques années avant 1790, et reçut une instruction suffisante. De maître d'école qu'il était au début du XIX^e siècle, à Béchiktache (Diplonion), sur le Bosphore, il devint protosyncelle du patriarcat, métropolite d'Iconium en octobre 1825, fut transféré à Larissa en septembre 1835, puis à Nicomédie en août 1837. Le 21 février-5 mars 1840, il fut élu une première fois patriarche, mais ne conserva le pouvoir guère plus d'une année. Le 6-18 mai 1841, il était déposé et se retirait dans sa maison de Prinkipo (îles des Princes). Sept ans plus tard, il réussit à se faire nommer de nouveau, et, chose curieuse qu'on voit uniquement sur le siège de Constantinople, Anthime IV succéda à Anthime VI. Élu le 18-30 octobre 1848, il fut déposé une seconde fois le 30 octobre-11 novembre 1852. Il retourna à Prinkipo, où il mourut nonagénaire en 1878. Il dut, acte fort douloureux pour le patriarcat, reconnaître l'indépendance de l'Église de Grèce (29 juin-11 juillet 1850). On dit qu'il fut très aimé du peuple à cause de la douceur de son caractère.

M. Gédéon, Πατριαρχικοί πίνακες, Constantinople, 1890, p. 694-695.

R. JANIN.

15. ANTHIME (V), patriarche de Constantinople (1841-1842). Né à Néochorion (Iéni-Keuî), près de Rodosto, il fut au commencement du XIX^e siècle protosyncelle du métropolite de Derkos. Métropolite d'Agathopolis en novembre 1815, il fut transféré à Anchialos en avril 1821, puis à Cyzique en juillet 1831. Le 6-18 mai 1841, il fut élu patriarche et mourut sur son siège, chose assez rare chez les titulaires de Constantinople (12-24 juin 1842). Il se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs et par la sagesse de son gouvernement. Il fut, comme son prédécesseur, très aimé du peuple.

M. Gédéon, Πατριαρχικοί πίνακες, Constantinople, 1890, p. 694-695.

R. JANIN.

16. ANTHIME (VI), Joannidès, patriarche de Constantinople (1845-1848, 1853-1855, 1871-1873). Né dans l'île de Koutali, mer de Marmara, vers 1790, il reçut une instruction assez sommaire, fut tour à tour moine au Mont-Athos, protosyncelle de la métropole de Derkos, métropolite de Serès en décembre 1829, de Brousse en juin 1833 et d'Éphèse en avril 1837. Il réussit à être patriarche jusqu'à trois fois, destinée que partagèrent plusieurs de ses prédécesseurs. Élu une première fois le 4-16 décembre 1845, il resta au pouvoir jusqu'au 18-30 octobre 1848. Déposé, il habita tantôt Constantinople, tantôt le Mont-Athos. Après quatre ans d'attente, il obtint une seconde fois la dignité patriarcale, le 24 septembre-6 octobre 1852, pour la perdre de nouveau le 21 septembre-3 octobre 1855. Seize ans plus tard, au moment de la querelle suscitée par l'érection de l'exarchat bulgare, on fit appel à son intransigeance bien connue. Il devint patriarche pour la troisième fois, le 5-17 septembre 1871. Deux ans après, le 30 septembre-12 octobre 1873, il abandonnait définitivement son siège et se retirait à Candili, sur le Bosphore, où il mourut presque nonagénaire au commencement de 1878. Les grecs n'ont pas gardé bon souvenir de lui. Ils s'accordent à dire que c'était un méchant homme, d'une avarice sordide. Le parti intransigeant qui l'avait porté au pouvoir n'eut guère à s'en féliciter. Anthime, en effet, envenima la querelle

gréco-bulgare, excommunia trois évêques bulgares, reprit ses relations avec eux, puis les fit exiler. En 1872, il réunit à Constantinople le synode qui déclara schismatiques le clergé et le peuple bulgares. Ceux-ci d'ailleurs ne s'en mirent point en peine et continuèrent à organiser leur Église.

M. Gédéon, Πατριαρχικοί πίνακες, Constantinople, 1890, p. 697, 699, 705. — S. Vailhé, dans *Dict. de théol.*, art. *Bulgarie*, t. II, col. 1210-1212.

R. JANIN.

17. ANTHIME (VII) Tsatsos, patriarche de Constantinople (1895-1896). Il naquit à Janina, vers 1835, et fit ses études à l'école de théologie de Halki (îles des Princes), puis à l'école supérieure grecque de Constantinople. Revenu dans sa patrie, il y exerça les fonctions de prédicateur et de professeur d'instruction religieuse. Il fut nommé évêque de Paramythia en 1869, métropolite d'Ainos en 1878, transféré à Korytsa, puis à Léros et Calymnos. Le 19-31 janvier 1895, il devint patriarche et resta au pouvoir vingt-deux mois. Le 31 octobre-12 novembre 1896, il dut donner sa démission et se retirer à Halki, où il est mort le 5-18 décembre 1913. Son patriarcat n'est guère célèbre que par la réponse grossière qu'il fit à Léon XIII. Dans son encyclique *Praeclara gratulationis*, 20 juin 1894, le pape invitait les princes et les peuples, et particulièrement les Orientaux, à l'union de la foi dans le Christ. En septembre 1895, parut au nom d'Anthime une lettre aux évêques orthodoxes, véritable factum d'un ton inconvenant qui accumulait les prétextes jadis invoqués par les grecs pour justifier leur schisme. Bien qu'Anthime eût reçu une certaine instruction, elle avait trop de lacunes pour qu'on puisse le croire l'auteur de cette réponse. Il n'en a pas moins acquis auprès de ses compatriotes la réputation d'un champion de l'orthodoxie.

Ἑκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, 1895, t. XIV, p. 375. — S. Vailhé, dans *Dict. de théol.* Vacant-Mangenot, t. III, art. *Constantinople*, col. 1437. — L. Duchesne, *L'encyclique du patriarche Anthime*, dans *Églises séparées*, Paris, 1905, p. 59-112.

R. JANIN.

18. ANTHIME DE TYANE (IV^e siècle), prélat ambitieux et querelleur, connu par ses démêlés avec saint Basile de Césarée. Il signa la lettre circulaire que celui-ci envoya en 371 ou 372, au nom de plus de trente évêques orientaux, aux Églises d'Italie et de Gaule, à propos de l'arianisme. La querelle commença bientôt après. La Cappadoce ayant été divisée en deux provinces, Tyane devint capitale de l'une d'elles. Anthime prétendit étendre à l'Église la réforme civile et revendiqua l'autorité sur les évêques de la Cappadoce deuxième. Il réussit d'autant plus facilement que saint Basile avait des difficultés avec un certain nombre d'entre eux. Le conflit fut cependant arrêté un temps par l'appui que celui-ci trouva auprès de son ami saint Grégoire, qu'il avait élevé sur le siège de Sasime, revendiqué par Anthime comme suffragant. Malheureusement Grégoire donna sa démission au bout de peu de temps et le conflit recommença (372), à propos du prêtre arménien Faustus, que le roi Bab, ayant déposé son évêque légitime, voulait faire sacrer à sa place. Saint Basile, de qui dépendait l'Église d'Arménie, s'y refusa, mais Anthime trouva là une excellente occasion de revendiquer les droits de métropolitain et consacra Faustus (Basile, *Epist.*, cxx, cxxi, cxxii). Il semble cependant qu'il y ait eu une seconde réconciliation, car saint Basile traite Anthime d'« ami », ὁμόψυχον ἡμῶν, dans la lettre ccx.

Smith et Wace, *Dictionary of christian biography*, t. I, p. 119. — Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 491.

R. JANIN.

ANTHIMIUS, évêque d'Albi. On lit dans la Vie de saint Clair : *Cum igitur B. Clarus Albiae per trium annorum spatium moram fecisset, et multis miraculis per eum a Deo factis, et multa turba hominum ab ipso pontifice baptizata, et episcopo nomine Anthimio in eadem civitate nomine Albia constituto, ad quamdam urbem, nomine Lectoram, perrexit.* Anthimius n'a pas laissé d'autre souvenir, ni dans la littérature, ni dans les monuments, ni dans le culte. Or, la Vie de saint Clair est sans autorité. C'est par un excès d'indulgence que le *Gallia christiana* a maintenu son nom sur le catalogue des évêques d'Albi. Voir saint CLAIR.

Acta sanctorum, junii t. i, p. 10, 12, 14. — *Gallia christiana nova*, t. i, col. 3. — Devic-Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. i, p. 333. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 1899, t. II, p. 128-130.

L. DE LACGER.

ANTHION (Saint), anachorète. D'après les ménées grecs, il montra une patience admirable dans une maladie grave, peut-être la lèpre, qui lui rongea le corps. Sa fête se célèbre le 26 juin.

Acta sanctorum, 1867, jun. t. VII, p. 155.

R. JANIN.

ANTHONIS (CHARLES-ANDRÉ DE), né le 26 décembre 1822 au diocèse de Malines, fut promu le 16 mars 1868 au siège épiscopal de Constantia en Arabie, et nommé auxiliaire de l'archevêque de Malines. Il mourut en 1893.

Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 394.

R. AIGRAIN.

ANTHROPOMORPHITES (ἄνθρωπος, homme, μορφή, forme), nom que les saints Pères appliquent aux tenants d'une opinion qui se fonde sur le texte : Faisons l'homme à notre image et ressemblance (Gen., I, 26), pour attribuer à Dieu une forme humaine.

Y a-t-il eu des anthropomorphites avant le IV^e siècle ? On a voulu ranger parmi eux Tertullien, à cause de passages où il dit que Dieu est un corps (*Adv. Praxeum*, VII, P. L., t. II, col. 162) et que tout ce qui existe est corps (*De carne Christi*, XI, P. L., t. II, col. 774). Mais il faudrait savoir si, chez lui, *corpus* ne signifie pas *substantia*. La question n'est pas facile à trancher. Cf. d'Alès, *Théologie de Tertullien*, ch. II, § 111.

Les *Homélies clémentines*, dont on ne retarde généralement pas la composition au delà de 300, paraissent çà et là favoriser l'erreur anthropomorphite. « Dieu a une forme », enseignent-elles expressément (XVII, 7, P. G., t. II, col. 389). Mais, d'autre part, elles proclament Dieu infini, immense (XVI, 17, P. G., t. II, col. 380). Leur cas n'est donc pas très net. Cf. Nau, *Apocryphes clémentins*, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, col. 201 sq.

Gennade de Marseille (fin du V^e siècle) met au nombre des anthropomorphites Méliton de Sardes, dont il associe le nom à celui de Tertullien. *De eccles. dogm.*, IV, P. L., t. LVIII, col. 982. Fait-il allusion à un traité de ce Père, dont Eusèbe (*H. E.*, IV, 26, P. G., t. XX, col. 382) nous a conservé le titre : *Περὶ ἐνσωμάτου θεού* ? Comment traduire ce titre ? Saint Jérôme (*De viris illustribus*, XXIV, P. L., t. XXIII, col. 643) le cite, mais en grec. Les avis sont partagés. D'après les uns, ces mots signifient : *Deo incarnato* ; d'après les autres : *De deo corporeo*. Cf. P. L., t. XXIII, col. 643, annot. f. Origène donne raison aux derniers. *Select. in Gen.*, P. G., t. XII, col. 93 ; et apud Theodoretum, *Quest. in Gen.*, XX, P. G., t. LXXX, col. 113. Tout moyen de contrôle manque.

Le même Origène, à la fin du I^{er} livre de son commentaire sur l'Épître aux Romains (dont il ne nous reste qu'une version latine), nomme deux fois les anthropomorphites. P. G., t. XIV, col. 871, 872. Mais peut-être est-on ici en face d'une interpolation.

Ce n'est qu'au IV^e siècle qu'apparaît une secte érigeant l'anthropomorphisme en une doctrine formelle appuyée sur l'Écriture.

Elle a pour fondateur un certain Audius, mort vers 372, originaire de Mésopotamie, qui commença ses prédications à l'époque du concile de Nicée. D'après Épiphanes, par qui surtout nous le connaissons (*Adv. haer.*, LXX, P. G., t. XLII, col. 340-374), il était remarquable par l'austérité de sa vie et son zèle pour l'orthodoxie. L'évêque de Salamine ne veut pas qu'il ait été hérétique ; il l'accuse seulement de schisme, et encore n'est-ce pas sans plaider les circonstances atténuantes : s'il sortit de l'Église, ce fut poussé à bout par les vexations des clercs, dont il censurait l'amour de l'argent et le goût du luxe. Ses adeptes, qui échangeaient le nom de chrétiens contre celui d'*audiens*, se constituèrent en Église particulière, avec, pour chef, Audius lui-même, qu'un évêque, devenu schismatique, lui aussi, avait consacré. Sur le tard de sa vie, il fut dénoncé à l'empereur et exilé en Scythie. De là, il pénétra en Gothie, où il convertit beaucoup de païens. Partout sous ses pas, surgissaient des monastères pour lesquels Épiphanes n'a pas assez d'éloges.

Après sa mort, de nombreux évêques adhérèrent au mouvement, parmi lesquels Uranius, en Mésopotamie, et Silvanus, en Gothie. Quand ceux-ci eurent disparu à leur tour, des défections se produisirent. Une persécution déchaînée en Gothie contre les chrétiens accéléra le mouvement. A l'époque où Épiphanes écrivait leur histoire, les *audiens* n'étaient plus qu'une poignée localisée en deux régions principales : les confins de la Chalcide et les bords de l'Euphrate.

Ils interprétaient étrangement le texte de la Genèse cité plus haut. Il est écrit que Dieu a fait l'homme du limon de la terre. C'est cet être, fait du limon de la terre, qui est à l'image de Dieu (κατ' εἰκόνα θεού). Donc Dieu a lui-même un corps. Ils appelaient à la rescousse d'autres paroles des Livres saints, où l'auteur inspiré prête à Dieu des yeux, des oreilles, des mains, des pieds (Ps., IX, 28 ; Is., LI, 10 ; LXVI, 1, 2 ; Dan., VII, 9). Vous le voyez, concluaient-ils, le corps est fait à l'image de Dieu. On ne s'étonne pas d'entendre saint Jérôme qualifier leur opinion de *stultissima*. *Contra Joannem Jerosolymitanum, ad Pammachium*, XI, P. L., t. XXXIII, col. 364. Dans cette lettre, le solitaire de Bethléem reproche à Jean de Jérusalem d'avoir voulu, en pleine église, faire passer Épiphanes, qui venait de parler aux fidèles, pour anthropomorphite. Celui-ci n'avait pas eu de peine à se défendre. Il n'en est pas moins vrai que les audiens n'avaient guère fait que porter au delà des limites du bon sens le littéralisme de son exégèse.

D'après Théodoret (*H. E.*, IV, 9, P. G., t. LXXXII, col. 1141 ; *Haeret. fabularum compendium*, IV, 10, P. L., t. LXXXIII, col. 428), leurs mœurs se seraient bientôt relâchées. Saint Augustin (*De haeresibus*, 49^e, P. L., t. XLII, col. 40) les mentionne sous le nom altéré de *vadiens*, mais ne nous donne sur eux aucun renseignement nouveau. Il les combat en d'autres endroits de ses œuvres. *Epist.*, CXLVIII, P. L., t. XXXIII, col. 622 ; *Contra epist. Manichaei*, XXV, P. L., t. XLII, col. 189. Citons encore parmi les docteurs qui les prennent incidemment à partie : saint Hilaire (*In ps. CXXIX*, 4, P. L., t. IX, col. 720) ; saint Jean Chrysostome (*In ps. VII*, 11, P. G., t. LV, col. 97), Sévérien de Gabala, (*De mundi creatione*, or. V, 3, P. G., t. LVI, col. 474). On rencontre aussi leur nom dans saint Ephrem (*Serm.*, XXIV).

Vers la fin du IV^e siècle, leurs théories s'étaient répandues, on ne sait trop comment, chez les moines de Nitrie. Socrate, *H. E.*, VI, 7, P. G., t. LXVII, col. 684 ; Sozomène, *H. E.*, VIII, 11, P. G., t. LXVII, col. 1544 ;

Cassien, *Coll.*, x, 2, P. L., t. XLIX, col. 821. Théophile d'Alexandrie voulut intervenir. Dans des prédications publiques, il restitua aux paroles de l'Écriture leur véritable signification. Il consacra aussi à la réfutation de la grossière erreur une lettre pascalle — probablement celle de 399 — qui ne nous est pas parvenue, mais dont nous parlent Sozomène (*loc. cit.*), Cassien (*loc. cit.*) et Gennade (*De scriptoribus eccles.*, xxxiii, P. L., t. LVIII, col. 1074). Ce fut à son tour d'être traité d'hérétique et d'adversaire des Écritures par l'immense majorité des moines égyptiens. Cassien, *loc. cit.* Dans tout le désert de Scété, peuplé de solitaires renommés pour leur sainteté et leur science, il n'y eut que l'abbé Paphnuce qui consentit à recevoir la lettre du patriarche. L'opposition ne s'en tint pas là. Les moines arrivent à Alexandrie, soulèvent une émeute contre l'« impie » Théophile, et vont jusqu'à le menacer de mort. L'adroit évêque les accueille par ces paroles peu claires, mais qui calment les esprits : Je vous ai vus comme le visage de Dieu, ὁππως εἶδον ὡς (θεοῦ) προσωπον. Il est invité à prouver sa sincérité en condamnant les livres d'Origène, coupables de monter leurs lecteurs contre la thèse si chère aux moines d'Égypte. Il se prête à tout, et l'affaire allait en rester là, quand la querelle de l'évêque d'Alexandrie avec les « longs frères » lui donne bientôt une suite. Pour perdre les longs frères dans l'esprit de leurs collègues, qui jusqu'ici les vénéraient, il s'avise de les dénoncer à ceux-ci comme origénistes et attachés, malgré les Écritures, à l'idée d'un Dieu sans yeux, ni oreilles, ni mains, ni pieds. De nouveau, le bruit des discussions retentit dans les monastères. Cette fois, ce sont les partisans de Théophile qui sont appelés anthropomorphites. Ils étaient le nombre. Les longs frères durent s'enfuir. Cf. AMMONE LE PAROTE, t. II, col. 1312. Les historiens à qui nous devons ces détails expliquent la faveur dont jouissait l'anthropomorphisme dans les solitudes d'Égypte, par la simplicité d'esprit des moines. Cassien nous a conservé le nom de l'un d'eux, Sérapion, que des argumentations abondantes avaient enfin amené à une notion plus juste de Dieu. Ce changement ne s'était pas accompli en lui sans le bouleverser profondément : Malheureux que je suis, s'écriait-il, on m'a ôté mon Dieu..., et je ne sais plus qui adorer ou invoquer.

Saint Cyrille d'Alexandrie (*Epistola ad Calosyrium*, P. G., t. LXXVI, col. 1068) nous apprend que, de son temps, il y avait encore un bon nombre d'anthropomorphites parmi les moines du mont Calamon. Il combat leurs doctrines dans un assez long traité (P. G., t. LXXV, col. 1077-1132). Saint Isidore de Péluse fait de même, beaucoup plus brièvement, dans une de ses lettres (I. III, ep. xcv, P. G., t. LXXVIII, col. 800-804).

Il n'est plus question d'eux à partir du VI^e siècle. Saint Jean Damascène (*De fide orthodoxa*, LII, P. G., t. xciv, col. 841), expliquant comment il faut entendre ce que les Écritures disent de Dieu *σωματικῶς*, ne paraît pas penser à eux.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. VI, p. 766-773. — *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 1370. — *Dictionary of christian biography*, t. I, p. 119.

A. LEHAUT.

1. ANTHUSE (Sainte), martyre. Les ménées grecs signalent, à la date du 22 février, le martyre de sainte Anthuse et de ses douze serviteurs, sans que nous sachions ni l'époque ni le lieu de leur mort glorieuse.

Acta sanctorum, febr. t. III, p. 292.

R. JANIN.

2. ANTHUSE (Sainte) la jeune, martyre. D'après le texte des ménées grecs, elle fut probablement cousue dans un sac et jetée au fond d'un puits. Elle est appelée

la jeune par opposition à la précédente ou encore à la suivante. On ne connaît ni le lieu ni la date de son martyre. Sa fête se célèbre le 27 août.

Acta sanctorum, aug. t. VI, p. 22.

R. JANIN.

3. ANTHUSE (Sainte), vierge, solitaire. Née à Séleucie d'Isaurie, de riches parents païens, elle dut, pour se faire chrétienne, se sauver de la maison paternelle et se rendre à Tarse, où l'évêque saint Athanase la baptisa. Ses parents refusant de la recevoir, elle eut l'idée de mener la vie solitaire dans les montagnes de la Cilicie. Son baptême eut lieu sous le règne de Valérien. C'est à tort que certains actes la font mourir martyre pendant la persécution de cet empereur. Elle mourut en paix vers 280, après avoir passé plus de vingt ans dans la solitude.

Acta sanctorum, 1867, aug. t. IV, p. 499-504. — *Analecta bollandiana*, 1893, t. XII, p. 5-42.

R. JANIN.

4. ANTHUSE (Sainte) l'ancienne, vierge. Elle mena longtemps la vie anachorétique que lui avait enseignée le prêtre Sisinnius et fonda le couvent de Mantinée, localité non encore identifiée. Constantin Copronyme, ayant appris qu'elle était favorable au culte des images, la fit comparaître devant lui et la sainte préféra les persécutions à l'apostasie qu'il voulait lui imposer. Cependant elle fut bientôt délivrée, parce que, ayant soulagé l'impératrice dans un enfantement difficile, celle-ci se prit d'affection pour elle et donna son nom à la fille qui lui naquit, et qui pratiqua aussi la virginité. Voir l'article suivant. Fête le 27 juillet.

Acta sanctorum, 1867, jul. t. VI, p. 447-450. — Baronius *Annales ecclesiastici*, 775, § VI, t. XIII, p. 110.

R. JANIN.

5. ANTHUSE (Sainte) la jeune, vierge. C'était la fille de Constantin Copronyme dont il est question dans l'article précédent. Son père essaya de lui faire contracter de riches mariages, mais elle s'y refusa toujours. A la mort de l'empereur (775), elle put librement pratiquer la charité qui l'animait. Elle se défit d'une grande partie de ses richesses, la distribua aux pauvres et aux églises, fonda des monastères, racheta les captifs, consacra ses habits de cour à faire des ornements sacrés. Elle s'occupa spécialement des orphelins, recueillit les enfants trouvés et pourvut à leur éducation. Après avoir refusé les offres que l'impératrice Irène lui faisait de l'associer à l'empire, elle entra dans le monastère d'Euménia, où elle reçut l'habit religieux des mains du patriarche saint Taraise, vers 785. Elle mourut à cinquante-deux ans, probablement dans les dernières années du VIII^e siècle. Sa fête se célèbre le 17 avril.

Acta sanctorum, apr. t. II, p. 488-489. — Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad an. 775, § V, t. XIII, p. 109.

R. JANIN.

ANTIA (Sainte). Voir ÉLEUTHÈRE (saint).

ANTIBES, ancien évêché de France. — I. ORIGINE. — Antibes porte un nom d'origine grecque : ἀντιπόνος, ville contre. Là s'éleva, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une colonie fondée par les Phocéens de Marseille sur le territoire des Ligures Décéates. Cette ville fournit le motif de la première intervention des Romains en Gaule. C'est en effet pour défendre la colonie contre les Décéates et leurs voisins les Oxybes que la république marseillaise invoqua le secours du consul Quintus Opimius (155-154 avant J.-C.).

Toutefois, Antibes resta sous la dépendance du sénat de Marseille jusqu'à la dictature de Jules César. Ayant embrassé alors la cause de celui-ci tandis que la métropole restait fidèle à Pompée, Antibes fut affranchie par le vainqueur, érigée en municipe et

dotée du droit latin. Par une disposition singulière, ce municipe, sis à l'occident du Var, comptait parmi les villes italiques, tandis que Nice, plus orientale, dépendait de Marseille et de la province romaine de Narbonne. Cette anomalie ne persista point pendant toute la durée de l'empire; la notice des cités (v^e siècle) met Antibes dans la deuxième Narbonnaise, dont Aix était la métropole.

Le christianisme ayant été importé en Gaule par des Grecs d'Asie, il est vraisemblable que les colonies phocéennes du littoral furent les premières à recevoir l'Évangile. Antibes conserve plusieurs inscriptions chrétiennes d'une antiquité reculée. Cependant on ne connaît, avec certitude, le nom d'aucun évêque antérieur à saint Armentaire, qui siégeait vers le milieu du v^e siècle. Il est fort possible, comme le suppose l'abbé Tisserand, que la grande cité voisine, Fréjus, étendait sa juridiction sur la chrétienté d'Antibes. L'on voit, en effet, vers 410, un évêque de Fréjus, saint Léonce, présider à la célèbre fondation monastique de saint Honorat, bien que les îles de Lérins aient toujours ressorti depuis lors à la cité d'Antibes.

II. ÉTENDUE. — Le partage de 1242 (voir plus loin) fournit des renseignements précieux sur l'étendue de la cité d'Antibes à l'époque du transfert de l'évêché. Il donne à l'évêque les paroisses d'Antibes, du Bar, du Rouret, de Magagnose, de Clermont (aujourd'hui Châteauneuf), d'Opio, du Brus et de Valbonne, de Sartoux, de Roquefort, de Biot, de La Garde et de Loubet, ces deux dernières aujourd'hui désertes.

Du chapitre dépendaient Cannaux, La Motte, Saint-Vallier, Saint-Cézaire, le Tignet, les diverses églises des îles de Lérins, Mouans, Auriéau, Saint-Pierre de Pégomas, La Roquette, Gourdon, Cipierres, Caussols et le hameau d'Avignonnet, dépourvu d'église. Grasse était partagée entre l'évêque et les chanoines.

D'une manière générale, le diocèse d'Antibes était borné à l'ouest par le cours de la Siagne, au sud par la mer, à l'est par le Loup. Au nord, dans les monts de l'Audibergue, où les deux rivières prennent leur source, la dernière paroisse en était Cannaux, aujourd'hui réunie à Andon (ancien diocèse de Vence).

Le hameau d'Avignonnet, au terroir de Mandelieu, se trouve aujourd'hui sur la rive droite de la Siagne; il est probable qu'il en était autrement lors de la fondation du diocèse et que la branche occidentale du fleuve se courbait encore plus à l'ouest.

L'ancien territoire du diocèse d'Antibes forme actuellement la majeure partie de l'arrondissement de Grasse; il est réparti entre les cantons de Grasse, d'Antibes, de Bar, de Cannes et de Saint-Vallier. (Voir l'article GRASSE.)

III. HISTOIRE. — A l'origine, le diocèse relevait de la primatiale d'Arles. Lorsque la juridiction de celle-ci eut été démembrée, vers 794, par l'érection d'Aix en métropole, il fut compris dans la nouvelle province. Plus tard, Antibes passa, l'on ignore pour quel motif, sous la juridiction d'Embrun, métropole des Alpes-Maritimes. La plus ancienne mention de ce transfert se trouve dans un acte de Victor II en faveur de l'archevêque Viminien (1057), acte contesté, mais confirmé un siècle plus tard par Eugène III.

Au temporel, Antibes suivit généralement le sort de la Provence. La ville resta romaine quelques années après la prise de Rome par Odoacre. Le premier acte certain de soumission à l'autorité des barbares, c'est l'assistance de l'évêque Agrecius au concile d'Agde réuni en 506 par le roi visigoth Alaric II. Deux ans plus tard, la Provence passait entre les mains des Goths de l'ouest, puis, vers 536, des Francs, qui la gardèrent.

Occupée deux fois au moins par les musulmans, sous le patriciat de Maurontius, vers 734, par les Andalous et à la fin du ix^e siècle par les Africains du Fraxinet, la cité d'Antibes forma, pendant le moyen âge, une petite république autonome sous la juridiction de ses comtes : *regnum Antipolitanum, principatus Antipolitanus*. En 1078, un évêque issu de la famille comtale, Geoffroy I^{er}, acquit la seigneurie de la ville pour la mense diocésaine.

Dans une cité de marins, nourrie en même temps des traditions ioniennes et des fortes institutions municipales de Rome, cette juridiction ne s'exerçait point sans résistance de la part des habitants. Fréquents étaient les conflits entre l'évêque et la commune. Comme le port restait sans défense contre les pirates chrétiens et barbaresques, et comme les salines nuisaient au climat, les prélats prirent l'habitude de résider dans une autre ville de leur diocèse, Grasse, plus jeune et plus centrale.

En 1232, c'est à Grasse que le comte de Provence, Raimond Bérenger, installe douze religieux du nouvel ordre des frères prêcheurs institué pour combattre le manichéisme albigeois. Quatre ans plus tard, l'un d'eux, Bertrand de Fos, est promu à l'épiscopat. A peine élu, on le voit en lutte avec la commune, qu'il veut astreindre à l'impôt de la gabelle, et avec le chapitre, qui réclame une part dans les revenus diocésains.

Un synode provincial, réuni à Senez sous la présidence de l'archevêque d'Embrun, régla les droits respectifs de l'évêque et du chapitre, en divisant entre eux, à peu près également, les paroisses du diocèse (3 septembre 1242). Cette sentence arbitrale spécifiait que, sur neuf chanoines, trois devaient fixer leur résidence à Grasse. C'était un premier pas vers l'abandon d'Antibes. L'année suivante, l'évêque obtenait du nouveau pape Innocent IV, qui, Génois d'origine, s'intéressait aux églises de la région, le transfert à Grasse de sa résidence officielle (17 juillet 1244). Malgré la convention précédemment conclue, le chapitre d'Antibes ne tarda guère à suivre son chef.

Le transfert à Grasse de l'évêché plusieurs fois centenaire réduisait la ville phocéenne au rang de simple paroisse desservie par trois prêtres, dont l'un portait le titre de chapelain-curé. Pour apaiser le ressentiment des habitants, le successeur de Bertrand de Fos, Raimond de Villeneuve, vint résider dans l'ancien palais épiscopal. Mais, après sa mort, la commune et les seigneurs évêques vécurent pour ainsi dire en conflit perpétuel. Ce conflit fut assez aigu, en 1366 et 1377, pour provoquer contre les consuls une sentence d'excommunication nominale.

Lors du grand schisme d'Occident, les évêques s'étant prononcés en faveur du pape légitime de Rome, la commune prit parti pour le pape d'Avignon. Celui-ci, Clément VII, appuyé par l'autorité civile, confisqua la seigneurie d'Antibes sur l'évêque Thomas de Jarente (1383). La ville, réunie d'abord à la mense pontificale d'Avignon, fut vendue presque immédiatement aux Grimaldi de Monaco, qui en devinrent gouverneurs avec le titre de vicaires apostoliques. Au spirituel, Antibes, exemptée de l'ordinaire, était placée sous la juridiction immédiate du Saint-Siège.

Cette situation de fief apostolique valut à la ville le séjour d'un pape. Le successeur de Clément VII dans le schisme d'Avignon, l'Aragonais Benoît XIII, y résida de 1404 à 1406, en compagnie de saint Vincent Ferrier, tandis que les cardinaux des deux partis essayaient vainement de rétablir la concorde dans l'Église.

Les habitants d'Antibes tenaient trop à leur indépendance reconquise pour ne pas revendiquer le

maintien du nouveau régime, lorsque l'extinction du grand schisme en eut supprimé les motifs. Martin V, le nouveau pape reconnu par toute la chrétienté, régularisa l'institution du vicariat apostolique d'Antibes. Mais bientôt les évêques obtenaient du concile de Bâle une transaction en leur faveur (1440). Le fief seigneurial, séparé du vicariat, était maintenu, sous condition d'un cens annuel, entre les mains des Grimaldi. Quant au vicaire apostolique, il devait être nommé par l'évêque.

Au xv^e siècle, les deux pouvoirs furent quelque temps réunis par la succession sur le siège de Grasse de Jean-André et d'Augustin de Grimaldi, appartenant l'un et l'autre à la famille seigneuriale (1483-1532). A d'autres époques, tantôt la commune proteste contre l'intervention religieuse de l'évêque, tantôt celui-ci contre la perte du domaine temporel.

Une enclave ainsi constituée ne pouvait qu'être favorable à l'éclosion des idées protestantes introduites dans la ville par un instituteur, le frère Cyprien (1554). Antibes eut dès lors une petite colonie de réformés. Cependant la majorité des habitants tint pour la sainte Ligue.

Lorsque Henri IV eut reconquis la Provence, il acheta la seigneurie aux héritiers des Grimaldi (1608).

Le nouveau seigneur s'empessa de faire renouveler par son parlement d'Aix l'exemption religieuse dont jouissait la ville. Il fut fait défense au clergé de « ne reconnaître aucun évêque diocésain que l'archevêque d'Embrun métropolitain » (25 juin 1608). Mais cette indépendance devait attirer dans la ville les religieux de la contrée. Antibes devint le centre principal de la prédication protestante en Provence. C'est pour remédier à ce péril que le célèbre évêque de Grasse et de Vence, Antoine Godeau, demanda et obtint, sous le ministère du cardinal de Richelieu, dont il était ami, un brevet de vicaire apostolique pour l'enclave d'Antibes (1640).

Ainsi la ville retombait, en fait, sous l'autorité de l'évêque de Grasse. Cette union fut maintenue par le successeur de Godeau, Louis de Bernage. Mais celui-ci, que ne soutenait pas la faveur d'un ministre, dut composer avec le consulat d'Antibes (20 juin 1664). La ville restait de nulle diocèse, le prélat ne pouvant y exercer sa juridiction qu'à titre de vicaire apostolique et seulement quand il était présent en personne. Il devait se faire suppléer par un vicaire perpétuel, né dans la ville et y résidant. Le même compromis instituait, conformément aux dispositions du partage de 1342, une collégiale de six chanoines, dont le vicair perpétuel était le doyen.

Cette collégiale n'eut qu'une durée éphémère. Car en 1732 l'un des successeurs de Louis de Bernage, Léonce-Octavien-Claude Antelmi (ci-dessus, col. 514), obtint de l'autorité royale la suppression du vicariat apostolique d'Antibes et du chapitre nouvellement fondé.

IV. ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX. — Antibes n'avait qu'une paroisse, l'ancienne cathédrale Notre-Dame de la Place, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Diane, dont certaines parties datent du xii^e siècle et dans les murs de laquelle sont encastées des inscriptions antiques. Mais elle compta plusieurs chapelles et fondations religieuses : prieurs des moines de Lérins à Saint-Maximin et Saint-Nicolas ; couvent de franciscains qui servit de résidence au pape d'Avignon Benoît XIII ; autre établissement des cordeliers de l'observance (1516), auxquels est dû le sanctuaire de Notre-Dame de la Garoupe ; pensionnat de bernardines pour l'éducation des filles (1632) et, pour celle des jeunes garçons, un collège et, dès la première moitié du xvi^e siècle, une école chrétienne.

Comme toutes les villes où l'élément municipal montrait de l'activité, Antibes fut de tous temps riche en œuvres charitables. Les suivantes existaient en 1556 : hôpitaux de Saint-Jacques et de Saint-Lazare ; aumônes du Saint-Esprit, de Saint-Roch, de Saint-Sébastien, du Rosaire, des Cinq-Plaies, de Sainte-Hélène ; confréries des âmes du purgatoire et de la Miséricorde.

V. LISTE DES EVÊQUES. — Saint Armentaire, en 442 et 451. — Saint Vallier, martyrisé vers 480. — Agrecius, t. I, col. 1015. — Euthérius, 529, 541. — Eusebius, 549, 554. — Optatus, 573, 585. — Eusebius II, 614. — Deocarius, 644, 650. — Authert, 781, 788. — Hildebon, 828. — Aymar, 930. — Humbert, 968. — Bernard, 987, 1004. — Hildebert, des comtes d'Antibes, 1023, 1056. — Geoffroi, des comtes d'Antibes-neveu du précédent, de 1056 à 1086. — Pons, 1086-1089. — Hildebert II, des comtes d'Antibes, frère de Geoffroi, 1089-1110. — Mainfroi de Grimaldi, 1110-1137. — Geoffroi II, 1140-1146. — Pierre, 1146-1156. — Raimond I^{er} de Grimaldi, 1156-1166. — Bertrand, 1166-1178. — Foulques, 1178, moine à Saint-Victor de Marseille en 1182, mort vers 1186. — Fredolius (?), 1182-1186. — Guillaume, 1186-1188. — Raimond II de Grimaldi, 1188-1199. — Olivier, 1199-1202. — Bertrand II d'Antibes, 1202-1215. — Bertrand III, 1216-1229. — Pons de Grasse-Cabris, 1229-1236. — Bertrand de Fos, élu en 1236, transféré à Grasse en 1244, mort en 1246.

Jean Arazzi, *Antiquités historiques de la ville d'Antibes*, publié par MM. A.-L. Sardou et Edmond Blanc, dans les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, Nice, 1881, t. VII, p. 1-114. — Alexandre Aubert, *Histoire civile et religieuse d'Antibes... suivie d'une notice historique sur les monuments religieux détruits depuis 1789 dans l'arrondissement de Grasse...*, Antibes, 1869. — Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1907, t. I, p. 288-289. — *Gallia christiana*, Paris, 1725, t. III, col. 1145-1211 ; *Instrumenta*, col. 189-194, 209-232. — E. Tisserand, *Histoire d'Antibes...*, Antibes, 1876.

A. RASTOUL.

1. ANTICI (CRISTOFORO), prêtre italien de la congrégation de l'Oratoire, xvii^e siècle. Il vécut à Fermo. On n'a pas de renseignements sur sa vie. Il a publié : *Vita del ven. servo di Dio P. Antonio Grassi della congregazione dell' Oratorio di Fermo, tratta dei processi fatti per le sua beatificazione*, Rome, 1687. Le volume est dédié à la reine Christine de Suède.

Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e part., p. 841. — Villarsosa, *Memorie degli scrittori filippini*, Naples, 1837, t. I, p. 14-15.

A. PALMIERI

2. ANTICI (GIAMBATTISTA). Né à Recanati, il devint prévôt de la cathédrale, et fut promu évêque d'Amelia, le 9 avril 1683, à condition, lit-on dans les actes consistoriaux, d'ériger, dans son diocèse, une prébende théologique et un séminaire. Il mourut le 4 juillet 1690. Une lettre de lui au cardinal secrétaire d'État, en date du 13 octobre 1685, est conservée aux Archives du Vatican, *Lettere di vescovi*, t. LXXI, fol. 282.

Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, ann. 1669-1679, fol. 157 v^o-158. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1846, t. V, p. 209.

P. RICHARD.

3. ANTICI (TOMMASO), cardinal (1731-1812), d'une famille noble de Recanati, dans les Marches, qui s'est fusionnée depuis avec les Mattei de Rome, appartenant à cette classe aventureuse d'hommes d'Église, issus de la noblesse italienne, en marge de la curie romaine, qui, surtout au xviii^e siècle, rendirent toute sorte de services aux princes du dehors, hétérodoxes la plupart du temps, et gèrent leurs affaires ecclésiastiques à Rome. Le roi Stanislas-Auguste de Pologne le choisit pour son

agent et celui de la république, dès son élection, vers 1765, et il remplit ce poste vingt-quatre ans, d'abord avec le cardinal Alessandro Albani (voir t. I, col. 136), puis seul. Il prit part aux importantes négociations qui se déroulèrent entre Rome et Varsovie, à propos des schismatiques, des Ruthènes, des jésuites, etc. et en politique sur l'attitude du clergé dans la confédération de Bar. Mais son action principale s'exerçait dans les questions bénéficiales. Le roi fut si content de ses services qu'il demanda le chapeau pour lui à plusieurs reprises, appuyé par l'électeur palatin et le roi de Prusse, Frédéric II. Pie VI éprouva d'abord de la répugnance à promouvoir ce diplomate, qui n'avait pas de titre sérieux au point de vue ecclésiastique; cependant il céda, et le marquis Antici reçut la pourpre, le 30 mars 1789. La mauvaise impression du pape ne persista pas, du moins il sut apprécier les aptitudes et les services du nouveau promu, en le nommant préfet des Congrégations du Concile (1791) et des Indulgences. Celui-ci était resté simple diacre et montra pendant la tourmente révolutionnaire combien il avait peu l'esprit ecclésiastique. Lorsque les Français occupèrent Rome en février 1798, il prit peur, désespéra de l'avenir, et cacha ses insignes cardinales, en laissant croire aux révolutionnaires qu'il les avait abandonnés. Mais dans une lettre ambiguë au pape, il prétextait la nécessité d'épargner les affronts à la pourpre, et exprimait l'espoir qu'il viendrait un temps où il pourrait la reprendre. Pie VI n'admit pas cette combinaison par trop diplomatique et, par un bref du 7 septembre, acceptait sa renonciation aux insignes et aux privilèges qui y étaient attachés, et déclarait qu'il n'était plus cardinal. Lorsque vint le conclave de Venise (1800), Antici crut pouvoir y réclamer sa place. De Recanati, où il s'était retiré, il envoya au Sacré-Colège un mémoire habile, par lequel il essayait de démontrer que sa renonciation avait été feinte, extorquée par la violence révolutionnaire, et il concluait en demandant son admission. Les cardinaux présents n'en jugèrent pas ainsi, et à l'unanimité lui firent répondre que le pape avait ratifié solennellement cette renonciation, que sa mesure avait été approuvée par trente-sept cardinaux, et que lui-même Antici n'avait pas protesté. On le considérait donc comme déchu, et on se trouvait dans l'impossibilité d'accéder à sa demande. Antici n'insista pas et, le 3 septembre de la même année, il adressa au nouveau pape Pie VII une lettre de repentir et de rétractation. Il vécut dès lors en simple particulier dans sa ville natale, adonné aux bonnes œuvres, et mourut le 4 janvier 1812. Il s'est fait enterrer dans la cathédrale de Recanati.

Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica, passim*, surtout t. LIV, p. 147-148; voir *Indice*, t. I, p. 143. — Gendry, *Pie VI, sa vie, son pontifical*, surtout t. II, p. 309-311, 444-446. — Archives du Vatican, *Nunziatura di Polonia*, t. 239 et 337. — Baldassari, *Relazione de' pattiamenti di Pio VI*, Modène, 1843. — Archives de la famille Antici-Mattei à Rome.

P. RICHARD.

4. ANTICI MATTEI (RUGGERO LUIGI EMIDIO). Né à Recanati le 23 mars 1811, il fut créé cardinal, mais réservé *in petto*, le 15 mars 1875. Sa nomination fut publiée dans le consistoire du 7 septembre 1875, et le titre de Saint-Laurent *in Panisperna* lui fut assigné. Il mourut à Rome le 21 avril 1883.

Gerarchia cattolica, Rome, 1883, p. 64-65; 1884, p. 95.

P. RICHARD.

ANTICONCORDATAIRES. Voir PETITE ÉGLISE.

ANTIDICOMARIANITES, ANTIDICOMARITES (ἀντιδικός, « adversaires »), nom donné par saint Épiphanes (*Haer.*, LXXXVIII, P. G., t. XLII,

col. 700) à une secte qui s'était répandue de son temps en Arabie et dont la caractéristique était de nier la virginité *post partum*. Ces hérétiques soutenaient que Marie, après la naissance virginale du Sauveur, avait eu d'autres enfants, et ceux-là, de Joseph.

Avant eux, Tertullien, partisan, lui aussi, de la virginité *ante partum* et *in partu*, n'avait pas cru à la virginité *post partum*. De monogamia, VIII, P. L., t. II, col. 939. Origène (*In Luc.*, hom. VII, P. G., t. XIII, col. 1818) parle d'un contemporain qui n'y croyait pas davantage. Celui-ci n'avait pas dû beaucoup attirer l'attention, puisque Origène dit ne pas savoir son nom.

En même temps qu'eux, ou très peu après eux, combattait la virginité *post partum* (celle-là, seulement): en Orient, Eudoxe et Eunome (Philostorge, *H. E.*, VI, 2, P. G., t. LXV, col. 534), en Occident, Helvidius, célèbre par la réplique qu'il s'attira de saint Jérôme (P. L., t. XXII, col. 187 sq.); Bonose, évêque de Sardique, que saint Ambroise vise dans un passage où il dénonce avec force l'erreur en question ici: *De institutione virginis*, v, 35, P. L., t. XVI, col. 314.

Saint Augustin n'est pas loin de supposer qu'antidicomarianites et helvidiens ne font qu'un dans la pensée de saint Épiphanes. De *haeresibus*, 84, P. L., t. XLII, col. 46, opinion rejetée par Hefele. *Kirchenlexicon*, t. I, col. 926.

Ce qui caractérise les antidicomarianites, c'est que la négation de la virginité *post partum* paraît constituer à elle seule leur doctrine spécifique, tandis que, chez ses autres adversaires, elle est mêlée à diverses hérésies, dans lesquelles elle est parfois comme noyée. A plus forte raison, doivent-ils être distingués des négateurs de la virginité *ante partum* (Celse, Carpocrate, Ebion, Cérinthe, Photin, etc.) ou *in partu* (Jovinien, Helladius, etc.).

En face d'eux, les collyridiens voulaient qu'on adorât la sainte Vierge. Les deux erreurs ne pouvaient, en réagissant l'une contre l'autre, que se renforcer mutuellement et accroître l'agitation. Saint Épiphanes témoigne qu'elle fut très vive. Il écrivit contre les antidicomarianites une longue lettre, qu'il inséra plus tard telle quelle dans son *Panarion*, et où il expliquait la vraie façon d'entendre les textes invoqués par eux à l'appui de leur doctrine. Nous ne savons rien de plus sur eux.

Dictionnaire de théologie catholique, t. I, col. 1378-1382. — *Dictionary of christian biography*, t. I, p. 122.

A. LEHAUT.

ANTIDIOLE (Saint), successeur de saint Oyand comme abbé du célèbre monastère de Condat, devenu l'abbaye de Saint-Claude. L'histoire n'a retenu de lui que son nom. Cet abbé est honoré comme saint, dans le diocèse de Saint-Claude, depuis un temps immémorial.

M. PERROD.

1. ANTIDIUS (Saint), archevêque de Besançon, dans la première moitié du v^e siècle. D'après ses Actes, très postérieurs et presque entièrement légendaires, il était d'une famille séquanais convertie au christianisme, fut instruit par saint Fronime, devint clerc à Saint-Étienne de Besançon, se distingua par sa piété de telle sorte qu'à la mort de Fronime, il fut choisi unanimement pour lui succéder (en réalité, il est bien plus probable qu'il succéda à Chelmesigele). La légende nous le montre ensuite reconnaissant des hosties non consacrées, se faisant transporter à Rome par le démon, multipliant le blé pendant un siège de Besançon par les barbares, puis marchant au-devant de Chrocus et de ses Vandales (les Huns?). Ce qui suit trouve un appui dans diverses traditions locales: arrivé à Ruffey, il est arrêté par Chrocus, refuse de renoncer à sa foi, et subit le martyre.

Inhumé par de pieux chrétiens à Ruffey, il fut transporté à Saint-Paul de Besançon, le 24 janvier 1042 (ou le 24 février 1044). Le 25 juin 1360, ses restes furent exhumés par Jean de Vienne, archevêque de Besançon.

De toutes ces légendes, y compris celle de Chrocus, on ne peut garder comme à peu près certains que le fait d'une invasion de barbares au temps de saint Antidius, et son martyre à Ruffey, vers 411. Il est honoré le 17 et le 25 juin. Translation 24 janvier.

P. FOURNIER.

2. ANTIDIUS, évêque d'Agen vers la fin du VI^e siècle. Après la mort de Chilpéric, Gondovald, fils naturel de Clotaire, ayant été élevé sur le pavois, l'Aquitaine se déclara pour lui et Antidius, avec ses collègues de la province, suivit le mouvement. Mais Gontran, roi des Burgondes, réprima vite cette tentative et, le 4 juillet 585, il réunit autour de lui, à Orléans, les prélats compromis, les invita à sa table, nous apprend Grégoire de Tours et les félicita ironiquement de leur fidélité à la cause de la dynastie mérovingienne. Ceux-ci ne répondirent point et le roi, ayant reçu leur bénédiction, s'assit avec une contenance joyeuse comme s'il n'avait rien dit de ses griefs. Il les fit cependant châtier par le II^e concile de Mâcon, octobre 585, mais il ne paraît pas qu'Antidius, présent à ce concile, ainsi que l'atteste sa souscription : *Antidius episcopus ecclesiae Agenneniss subscripsi*, ait été inquiété. Comme la profanation des basiliques de Saint-Caprais à Agen et de Saint-Vincent, près de cette même ville, venait d'avoir lieu pour ainsi dire sous ses yeux, dans les circonstances rapportées aussi par Grégoire de Tours, il y a quelque apparence que le 8^e canon du même concile, établissant le droit d'asile des églises, a été inspiré par lui. Quelques-uns font vivre ce prélat jusqu'en 630.

Greg. Turon., *Historia Francorum*, I. VI et VIII.

A. DURENGUES.

ANTIER (MARIE-REINE), en religion sœur Augustine, fondatrice et première supérieure générale de la congrégation de l'Instruction de l'Enfant-Jésus de Chauffailles (diocèse d'Autun).

Marie-Reine Antier naquit à Laussonne (diocèse du Puy), le 19 novembre 1801. Sa famille était l'une des plus anciennes et des plus honorables de la paroisse. Placée, comme pensionnaire, à la maison de l'Instruction du Puy, elle y prit l'habit religieux le 30 septembre 1819, et reçut le nom de sœur Augustine.

Avant même qu'elle eût achevé son noviciat, elle fut chargée d'une classe dans l'école que la communauté avait ouverte aux enfants pauvres dans un des quartiers de la ville. Quelque temps après, sœur Augustine fut envoyée à Saint-Didier-la-Séauve, où elle demeura pendant vingt ans, puis à Tence, à Lempdes, à Yssingeaux, enfin à Chauffailles (Saône-et-Loire), où Dieu la destinait à créer une congrégation sur le modèle de celle de l'Instruction du Puy.

Chauffailles est une charmante petite ville de l'arrondissement de Charolles. Elle avait pour curé, depuis 1836, un ancien missionnaire, M. l'abbé Lambert, que sa piété et son zèle avaient fait surnommer le « missionnaire de l'amour de Dieu ». En 1845, le digne prêtre avait éprouvé un profond chagrin : les religieuses de Saint-Joseph de Cluny, qui dirigeaient son école de filles, avaient cru devoir s'éloigner et toutes les démarches qu'avait entreprises M. Lambert pour les remplacer par d'autres religieuses n'avaient pas abouti.

Il eut l'heureuse inspiration de s'adresser à la maison de l'Instruction du Puy et obtint une réponse favorable. Le 31 octobre 1846, huit religieuses de l'Instruction, dont sœur Augustine Antier avait été établie supérieure, furent installées à Chauffailles et prirent

la direction du petit hospice qu'avait commencé M. Lambert, en 1843, puis des classes de filles et, un peu plus tard, de la salle d'asile.

L'intention de M. le curé Lambert, en créant l'établissement de Chauffailles, avait été d'en faire une maison de noviciat comme la congrégation du Puy en avait établi en plusieurs localités. Il en prépara sans tarder la constitution. Plusieurs jeunes personnes se présentèrent aussitôt, et, dès 1847, mère Augustine Antier put inaugurer une première fondation à Vaudebarrier, non loin de Charolles. D'autres suivirent d'année en année : en la seule année 1851, il s'en fonda treize.

L'établissement du noviciat appelait nécessairement l'érection de la maison de Chauffailles en maison mère indépendante de celle du Puy. En vertu d'un accord entre les évêques du Puy et d'Autun, la séparation des deux congrégations fut promulguée le 15 septembre 1858. Mgr de Marguerie, évêque d'Autun, chargea M. Bouange, son vicaire général, de la rédaction des règles et constitutions de la nouvelle famille religieuse diocésaine, et les rendit obligatoires par son ordonnance du 21 octobre 1860. La congrégation ■ fut autorisée comme congrégation à supérieure générale par décret impérial du 25 janvier 1865.

Cependant la congrégation continuait de s'étendre dans le diocèse d'Autun et même dans les diocèses limitrophes. Le moment approchait où elle allait être appelée à exercer son zèle à l'étranger.

Le premier aumônier que lui avait donné l'autorité diocésaine, M. l'abbé Petitjean, s'était agrégé à la société des Missions étrangères. Sacré, en 1866, évêque de Myriophite et nommé vicaire apostolique du Japon, il projeta d'appeler dans ses missions ses chères religieuses de Chauffailles. Toutefois, ce fut seulement en 1877 qu'il lui fut possible de réaliser son désir. Mère Augustine Antier lui accorda en premier lieu quatre religieuses qui, au mois d'août, inaugurèrent leurs travaux apostoliques à Kobé, dans la grande île de Nippon. Plusieurs autres établissements furent créés par la suite, dont les principaux furent ceux de Nagasaki et d'Osaka, où fut placé le noviciat pour le Japon.

Mère Augustine Antier n'avait plus que quelques années à passer sur la terre. Six ans après, dans la nuit du 27 au 28 octobre 1883, la vaillante religieuse s'endormit pieusement dans le Seigneur. Sa dépouille mortelle repose sous une modeste tombe, dans l'enclos de la communauté qu'elle a fondée.

Abbé Chaumont, *Vie de la révérende mère Augustine Antier, fondatrice et première supérieure générale de la congrégation de l'Instruction de l'Enfant-Jésus dite de Chauffailles*, Dijon, s. d.

A. MUSY.

ANTIGNANI (GIOVANNI), évêque de Nocera. Fils de Monaldo, comte d'Antignani, Jean était chanoine de la cathédrale de Nocera en Ombrie quand ses collègues le demandèrent à Nicolas IV pour succéder à l'évêque Fidemundi. Le pape se rendit à leurs prières le 24 août 1288. Grand admirateur de saint François d'Assise, Antignani appela ses moines à Gualdo, bourg de son diocèse, et leur en confia l'église. En 1321, le bruit de la mort de l'évêque de Foligno, Barthélemy, ayant couru, on se hâta de transférer sur ce siège l'évêque de Nocera ; mais la nouvelle était erronée, et Antignani fut maintenu à Nocera jusqu'à son trépas, qui arriva le 31 janvier 1327. On l'inhumait à côté de son prédécesseur. Louis Jacobilli a écrit sa vie dans son ouvrage sur les saints de Gualdo. Il est au catalogue des bienheureux. Son nom manque dans les bollandistes.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. I, p. 373. — G. Mollat, *Jean XXII, Lettres communes*, n. 13530. — Ughelli, *Italia sacra*, t. I, col. 1120, 1121.

Arthur PRÉVOST.

ANTIGNANO (ANELLO). Voir AGNEL ANTIGNANO, t. I, col. 966.

ANTIGO (CORAZNE). Voir ANNE-MARIE ANTIGO, col. 352.

1. ANTIGONE, évêque de Pella, en Macédoine (et non de Pellene), assistait en 343 au concile de Sardique.

S. Athanase, *Apol. adv. arianos*, c. L, P. G., t. XXV, col. 340. — P. L., t. LVI, col. 851. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 68; t. III, col. 45; t. VI, col. 1221. — Feder, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, t. II, p. 55, 59, 63.

R. AIGRAIN.

2. ANTIGONE (Saint), sénateur. Il était père de sainte Eupraxie ou Euphrasie, vierge, qui vécut sous l'empereur Théodose. A cause de la difficulté qu'il y a à concilier certains épisodes de la vie de la sainte avec le règne de Théodose le Grand, Tillemont pense avec vraisemblance qu'il s'agit de Théodose II. Quoi qu'il en soit, saint Antigone garda la continence après la naissance de sa fille et mourut, jeune encore, au bout d'un an.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, Paris, 1705, t. X, p. 52, 724.

R. JANIN.

ANTIGONEA. Voir TROAS.

ANTIGONI, petite île de l'Archipel des îles des Princes, appelée autrefois Panorme, devrait son nom actuel à Antigone, père de Démétrius Poliorcète, qui le lui donna lorsqu'il vint combattre Lysimaque dans l'Hellas, en 298 avant J.-C. Il y avait au sommet de cette île un monastère de la Transfiguration, fondé par Basile I^{er}, et qui a disparu à l'époque de la conquête turque. A Antigoni se rattache le souvenir de la captivité du patriarche Méthodius, défenseur des images, qui y fut enfermé sous Théophile dans un caveau obscur, en compagnie de deux brigands. Plus tard une église et un monastère furent fondés par l'impératrice Théodora, sur l'emplacement de cette prison.

Schlumberger, *Les îles des Princes*, Paris, 1884, p. 85 sq. — Pargoire, *Saint Méthode*, dans *Échos d'Orient*, 1903, p. 183 sq. — Bury, *A history of the eastern Roman empire from the fall of Irene to the accession of Basil I*, Londres, 1912.

L. BRÉHIER.

ANTIGONISH, diocèse aux États-Unis d'Amérique.

I. ORIGINE. — Ce diocèse (*diocesis Antigonishensis*) fut érigé le 23 août 1886. Rome transférait à Antigonish le siège d'Arichat, petite ville bien moins centrale. Il fait partie de la province d'Halifax dans la Nouvelle-Écosse au Canada et contient les comtés de : Antigonish, Cape Breton, Guysborough, Inverness, Pictou, Richmond et Victoria. Il est situé au nord du diocèse d'Halifax, au sud de Terre-Neuve, à l'est de l'île du Prince-Édouard.

Le diocèse d'Arichat fut fondé en 1844. A l'origine, son territoire, comme toute la Nouvelle-Écosse, fit partie du diocèse de Québec jusqu'en 1817. A cette date, la Nouvelle-Écosse fut constituée en vicariat apostolique, puis, en 1844, partagée en deux diocèses : Halifax et Arichat.

Les premiers missionnaires qui abordèrent, au XVIII^e siècle, le territoire de la Nouvelle-Écosse, alors Acadie, avec les colons français, furent des religieux, jésuites et récollets. Ils évangélisèrent la tribu des Indiens Peaux-Rouges Micmacs avec un succès tel que rien n'a pu les détacher depuis de la vraie foi. Leur principal apôtre, le P. Vincent, fondateur de la trappe de Tracadie, a laissé dans le pays un renom de sainteté et actuellement on poursuit sa canonisation.

A la première population française étaient venus se joindre quelques Irlandais, lorsque, de 1791 à 1817, arriva l'immigration écossaise du Highland : brave race qui avait conservé sa foi dans un pays tout hérétique, et s'est maintenue malgré le petit nombre de ses prêtres.

II. LISTE DES EVÊQUES. — William Fraser, vicaire apostolique de Nouvelle-Écosse en 1827, évêque d'Arichat, 21 sept. 1844, † 1851. — Colin Francis Mackinnon, 27 février 1852, † 26 sept. 1879. — John Cameron, 23 août 1886. — James Morrison, 15 mai 1912.

III. ÉTAT ACTUEL DU DIOCÈSE. — La population catholique se chiffre entre 73 000 et 80 000. L'évêque de Victoria, Mgr Alexandre Mc Donald, donne le dernier chiffre dans la *Catholic encyclopedia*; d'après lui, la population catholique en 1871 était de 62 853, en 1891 de 73 500, se décomposant en 42 000 Écossais highlanders, 19 000 Canadiens français, 11 000 Irlandais et 1 500 Micmacs.

Le clergé compte 101 prêtres, dont 17 trappistes. Il y a 67 églises près desquelles réside un prêtre, et 34 missions où le prêtre vient administrer les secours de la religion. A gauche de la cathédrale Saint-Ninian dans la petite ville d'Antigonish (2 000 habitants) est le collège Saint-François-Xavier, qui est aussi séminaire (135 élèves); à droite, le pensionnat du Mont-Saint-Bernard, affilié au collège, où les sœurs de la congrégation de Notre-Dame ont 255 élèves. Les sœurs de la congrégation de Notre-Dame ont huit autres écoles; les sœurs de Charité, six; les Filles de Jésus, quatre; les sœurs de Sainte-Marthe, une. Population scolaire d'environ 2 000.

Brown, *History of Cape Breton*, Londres, 1889. — Bournet, *Cape Breton and its memorials*, Montréal, 1892. — *The catholic encyclopedia*, t. I, p. 562-563. — *The catholic directory*, 1911.

J. BRUNEAU.

ANTIGONUS. Malgré la divergence des leçons des mss, il est très probable que cet évêque africain appartenait à la chrétienté de *Madauros* et par conséquent à la province de Numidie. R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 338. Son nom figure parmi ceux des assistants au concile que le primat de Carthage, Gratus, convoqua, sans doute en 349, pour ramener le calme dans le pays bouleversé par le schisme donatiste et les excès des circoncellions. Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. III, col. 143-158; voir ci-dessus, t. I, col. 775-776.

En séance, Antigonius prit la parole pour se plaindre d'un de ses collègues : « Je suis victime, dit-il, d'une grave injustice; votre sainteté sera peignée, je pense, de l'outrage qui m'est fait et jugera que cette injustice nous atteint tous. Optantius s'étant représenté, nous avons conclu un pacte ensemble et partagé entre nous le peuple (chrétien). Les contrats existent avec nos signatures. Or, à l'encontre de ce pacte, il cherche à séduire la partie du peuple qui m'a été attribuée, et lui murmure à l'oreille qu'il mérite, lui, le nom de père et moi, celui de beau-père » *Gravem injuriam patior, et credo dolere sanctitatem vestram contumeliam meam, et computare commune injuriam. Optantius, cum se repraesentaret, pactum mecum habuit, et divisimus plebes. Manus nostrae tenentur et piliacia. Contra hoc pactum circuit plebes mihi attributas, et susurrat populis ut illum patrem, me vitricum nominent. Gratus réprouva énergiquement les actes du compétiteur d'Antigonius et le menaça de peines disciplinaires, tandis que l'assemblée exprimait ses vœux ardents pour le maintien de la paix. Mansi, loc. cit., col. 148, XII, et 157, XII.*

Nous ignorons le détail des difficultés auxquelles fait allusion l'évêque de *Madauros*; nous ne saurions même pas affirmer qu'Optantius fût donatiste. Les paroles

d'Antigonus nous sont du moins un témoignage formel des querelles intestines qui désolaient, au milieu du ^{iv}^e siècle, les chrétiens africains, et du malaise profond que, directement ou par une action détournée, le schisme y avait introduit. Voir MADAUROS.

Aug. AUDOLLENT.

ANTILIA (Sainte), vierge et probablement martyre, est vénérée à Arezzo, en Italie, où on célèbre sa fête le 25 septembre, et où l'on croit posséder son corps. Des actes qui ne méritent qu'une créance très limitée la présentent tantôt simplement comme une vierge, tantôt comme une vierge et martyre. Il en est d'autres qui racontent sur elle des choses d'une extraordinaire invraisemblance. D'après eux, Antilia était fille de l'empereur Théodose I^{er} et de l'impératrice Galla, sa seconde femme. Très jeune encore, elle fut possédée du démon et n'en fut délivrée que par les exorcismes de saint Donat, évêque d'Arezzo, qui avait été appelé auprès d'elle. Guérie, elle se mit sous la direction de ce saint évêque, qu'elle suivit lorsqu'il retourna à Arezzo, et, quelque temps après, elle fut mise à mort parce que, ayant fait vœu de chasteté, elle refusait d'épouser le préfet de la Toscane. Pour réfuter de pareils récits, il suffit de rappeler que saint Donat subit le martyre en 361 ou 362 et que Théodose épousa Galla en 386 ou 387. Certains pensent que c'est par erreur que l'auteur de cette biographie a confondu en un seul personnage une Antilia latine, disciple de saint Donat, et une Antilia grecque, fille de Théodose. Mais pareille confusion ne devait pas être possible, puisqu'il n'est aucun historien qui mentionne une Antilia fille de cet empereur, et puisqu'une sainte de ce nom ne figure ni dans les ménées ni dans le grand *Horologion* de l'Église grecque.

Act. sanctor., 1760, septembr. t. VII, p. 162-166.

L. CLUGNET.

ANTILLES. Sous le nom d'Antilles, nous entendons ici le vaste groupe des terres insulaires plus ou moins considérables qui sont situées dans les eaux de l'océan Atlantique, entre les deux masses continentales de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. De ces îles, les unes (Grandes Antilles et îles du Vent) constituent une véritable frontière entre les immensités océaniques situées plus à l'est et les eaux intérieures du vaste golfe que d'autres, plus occidentales et plus ou moins orientées d'est en ouest, séparent en deux parties qui portent respectivement les noms de golfe du Mexique au nord et de mer des Antilles ou des Caraïbes au sud; d'autres encore (les îles Sous-le-Vent), à l'intérieur de la mer des Antilles, bordent la côte septentrionale de l'Amérique méridionale (Vénézuéla); d'autres enfin se développent du sud-ouest au nord-est en avant des rivages de la péninsule de Floride, les Lucayes. Toutes, au total, méritent strictement le nom d'« îles en avant du continent lui-même » (ant-isles) sous lequel on les désigne.

Dans un article général sur les Antilles, il ne saurait être question de donner ici autre chose qu'un aperçu très succinct de l'histoire de l'introduction et des progrès du catholicisme dans cette partie du Nouveau Monde, ainsi qu'un tableau sommaire de son administration ecclésiastique actuelle; pour les précisions, nous renvoyons aux différents articles qui, par la suite, seront consacrés à telle ou telle des Antilles.

I. INTRODUCTION DU CATHOLICISME. — On sait déjà (voir AMÉRIQUE, t. II, col. 1202) que l'une des Lucayes, celle que les indigènes appelaient « Guanahani » et que l'on ne saurait identifier avec certitude, fut la première terre américaine témoin d'une manifestation catholique. Le 12 octobre 1492, au jour, Christophe Colomb aborda dans l'île, qui avait été aperçue pendant la nuit;

avant d'en prendre solennellement possession au nom des rois d'Aragon et de Castille, ses maîtres, il remercia Dieu de sa découverte; puis, une fois les cérémonies officielles accomplies, il imposa à Guanahani le nom de *San Salvador* et, à en croire Las Casas, les présents qu'il donna aux indigènes témoins de cette prise de possession, il les leur fit « dans le dessein de les mieux disposer à embrasser notre sainte foi ». Colomb usa-t-il, dans la circonstance, de la formule de prières qui servit ensuite, par ordre royal, à Balboa, à Cortez et à Pizarro? rien ne permet de l'affirmer et la question est ici de peu d'importance. Ce qui est essentiel, c'est le fait que, dès le premier jour, le découvreur du Nouveau Monde se préoccupa de manifester sa foi aux yeux des indigènes et que, dès ce moment, il songea à la leur faire embrasser dans l'avenir.

Dans chacune des Antilles qu'il découvrit successivement au cours de sa première exploration de l'archipel, en 1492-1493, Christophe Colomb agit de même: partout il fit élever des croix. S'il convient de voir surtout dans cet acte un signe matériel de prise de possession, il ne faut pas néanmoins en oublier la valeur symbolique au point de vue spirituel. Ainsi, avant même que la religion catholique eût commencé d'être prêchée aux indigènes des Antilles, quelques-uns de ceux-ci purent se familiariser avec la vue de la croix, et remarquer la différence existant entre la croix des blancs et la leur propre.

Du silence des documents originaux et des aveux de plusieurs auteurs anciens, qui se reconnaissent incapables de prouver qu'aucun ecclésiastique accompagna Colomb en 1492, on doit conclure jusqu'à plus ample informé que le découvreur du Nouveau Monde n'avait pas emmené de prêtre dans sa première expédition. Lors de son second voyage, il en fut tout autrement. Par ses trois bulles des 3 et 4 mai 1493, en effet, le pape Alexandre VI avait sanctionné les droits des Rois Catholiques sur les îles et terres découvertes par Christophe Colomb; Ferdinand et Isabelle pouvaient s'occuper d'en évangéliser les peuples et ils n'y manquèrent pas. Sur la flotte qui partit de Cadix le 25 septembre 1493 prirent passage de nombreux missionnaires, dont quelques-uns célébrèrent solennellement la messe le 6 janvier 1494, à l'endroit dont Christophe Colomb avait fait choix en Haïti pour fonder la ville qui porta plus tard le nom d'Isabelle. Le jour de l'Épiphanie, raconte Pierre Martyr d'Anghiera, « treize prêtres [y] firent la fête de l'apparition de Notre-Seigneur démontrée aux sages de l'Orient et, en une partie du monde tout étrange et hors de religion, firent solennité et service de Dieu. » A la vue des Espagnols agenouillés devant l'autel, les indigènes se montrèrent profondément impressionnés; Christophe Colomb profita de leur émotion pour leur adresser la parole et leur expliquer ce pourquoi lui et ses compagnons étaient venus dans leur pays; « les rois de Castille, leur dit-il en propres termes, ne nous ont pas envoyés pour vous subjuguier, mais pour vous enseigner la vraie religion. » Dans cette date du 6 janvier 1494, on est donc en droit de voir le début de l'évangélisation chrétienne des Antilles. Toutefois, on ne saurait dire où ni comment le Fr. Boyl (ou le Fr. Juan Perez de Marchena) et ses compagnons exercèrent leur apostolat, s'ils demeurèrent dans l'île Espagnole après le départ de C. Colomb ou s'ils s'aventurèrent dans les parties encore inexplorées des Antilles. On sait seulement que les franciscains s'établirent en Haïti à partir de 1501 et s'y installèrent définitivement après avril 1505; on sait aussi que les dominicains les y suivirent en 1510. Mais la prise de possession définitive, ou plutôt officielle, de la contrée par la foi catholique ne date vraiment que du jour où, en 1511, le Saint-Siège donna aux îles de Saint-Domingue et de Porto-Rico leurs trois premiers

évêques, ceux de Santo Domingo et Concepcion de la Vega dans l'île Espagnole, celui de San Juan à Porto-Rico; et cette prise de possession fut bientôt consolidée par la création d'un nouveau siège épiscopal, celui de Baracoa dans l'île de Cuba (1518).

Les Rois Catholiques, qui avaient obtenu du Saint-Siège le patronage ecclésiastique des Indes Occidentales, tels qu'ils le possédaient en Espagne même, n'avaient pas attendu la nomination des titulaires de ces postes pour recommander expressément à leurs subordonnés de s'employer à la conversion des indigènes. Les instructions des capitaines et des gouverneurs mettaient au premier plan les recommandations de cette nature, et veulent que les Indiens ne soient convertis que par la persuasion et par la douceur; malheureusement les Rois Catholiques ne furent pas écoutés ni obéis, et la fréquence de la répétition de ces recommandations, et de nombreux faits d'une indéniable authenticité montrent que, le plus souvent, l'évangélisation des Antilles ne fut pas comprise par les Espagnols conformément aux préceptes du divin Sauveur.

II. OPPRESSION ET DÉFENSE DES INDIGÈNES. — Comment eût-il pu en être autrement, alors que les Espagnols apportaient à la découverte et à l'exploitation des « terres neuves », avec une avidité que rien ne parvenait à satisfaire, un esprit de prosélytisme très ardent et très intransigeant à la fois ? Beaucoup pensaient comme ce Sepulveda qui, dans son *Democrates secundus*, reconnaissait aux Castillans le droit, non seulement de s'emparer des Indes, mais de tuer tout indigène qui refuserait de se faire baptiser. Et les Rois Catholiques n'autorisèrent-ils pas de tels sentiments, dans une certaine mesure, dès l'année 1503 ? Alors, pour vaincre la force d'inertie montrée par les Indiens à l'égard du catholicisme, ils confièrent à chaque Espagnol, aux Antilles, un certain nombre de « pupilles » indigènes pour les faire travailler et pour recueillir les bénéfices de leur travail, avec charge, par contre, de les instruire dans la religion et de les faire assister aux offices. On sait ce qui résulta de la transformation des *repartimientos* en *encomiendas* ou « commanderies » : une abominable exploitation des indigènes, une mortalité effrayante de ces malheureux, une véritable répulsion des Caraïbes à l'égard de tout ce qui était espagnol. Pour un homme comme Barthélémy de Las Casas, qu'éclaira un massacre d'Indiens à Caonao, combien d'autres, moins nobles que lui, soldats, aventuriers ou même criminels, ne virent dans la découverte et la conquête du Nouveau Monde que le moyen de satisfaire leurs appétits les plus grossiers ! Combien de conquistadores dont la conduite justifierait — s'il a été réellement tenu — le propos du cacique haïtien Hatuey, passé de sa patrie à Cuba pour fuir les Espagnols, et luttant contre eux quand ils y furent arrivés : il se refusait à admettre que le meilleur des Espagnols pût avoir quelque justice et quelque bonté, et il rejetait le baptême parce qu'il ne voulait pas aller dans le paradis où il était exposé à rencontrer un homme de cette race maudite.

Dès le temps de la conquête de Cuba par Diego Velasquez (1511) et avant la transformation de Las Casas, les missionnaires dominicains d'Hispaniola avaient été émus de pitié; ils avaient, par de virulents sermons, essayé de ramener les Espagnols à une conduite plus humaine à l'égard des indigènes des Antilles. En présence du peu de succès de leurs prédications, et même de l'hostilité qu'elles avaient rencontrée auprès des conquistadores et des colons, ils commencèrent en 1512 à plaider dans la métropole, auprès de Ferdinand le Catholique lui-même, la cause des pauvres Indiens; mais les rivalités existant entre les deux ordres qui avaient assumé la charge de l'évangélisation des

Antilles amenèrent les franciscains à contrecarrer l'action des frères prêcheurs. Aussi les lois de Burgos se bornèrent-elles à prescrire une fois de plus, le 27 décembre 1512, l'humanité et la douceur à l'égard des Indiens; mais elles maintinrent l'esclavage comme une exception, comme la dernière ressource à employer pour convertir les indigènes à la foi catholique et l'on vit alors plus d'une fois des chartes coloniales admettre le système des *encomiendas*, les naturels des Antilles étant dépravés et paresseux, et devant être par conséquent convertis au catholicisme et obligés au travail. Malgré les persévérants efforts de Las Casas, les mêmes vues continuèrent de prédominer durant le règne de Charles-Quint.

On sait quelles furent les principales conséquences de telles idées : la prompte disparition des indigènes dans les îles occupées et exploitées par les Espagnols, celle aussi des populations des Lucayes. Sous prétexte, en effet, de les faire jouir des prédications et des coutumes politiques de l'île Espagnole, mais en réalité pour les assujettir aux travaux des mines et à ceux des champs, 40 000 de ces Indiens furent arrachés de leurs îles natales et déportés à Hispaniola, où les attendait ce même sort dont avaient déjà été victimes les malheureux Haïtiens. On oublie trop souvent, par contre, que, le jour où les populations des Antilles furent victimes des excès des conquérants, les missionnaires qui avaient protesté contre ces excès en devinrent, eux aussi, les victimes et payèrent pour les oppresseurs. Le martyre du P. François de Cordoue et du Fr. Juan Garcés à Piritú (pays de Cumana, Vénézuéla) en 1513 n'est, entre beaucoup, qu'un exemple de ces représailles des Indiens contre les Espagnols, et précisément contre ceux qui, à la différence des autres, ne venaient les trouver que pour leur faire du bien.

III. ACTION DES MISSIONNAIRES ESPAGNOLS. — Toutefois, les dominicains espagnols ne se laissèrent décourager, ni par le martyre de quelques-uns des leurs, ni par des insuccès tels que celui de la tentative faite par eux dans l'île Margarita, au nord de la péninsule Araya (continent américain du sud), un peu plus tard. C'est, suivant toute vraisemblance, encore des missionnaires de cet ordre que, en 1571, Juan Troche Ponce de Léon emmena avec lui dans sa désastreuse tentative pour conquérir la Trinidad. Mais de semblables essais demeurèrent isolés; pas plus pour l'évangélisation que pour la colonisation des petites Antilles, on ne constate, même après la fondation du célèbre couvent de Saint-Jean de Latran à La Havane (1580), le moindre plan d'ensemble; la croix, autant du moins qu'il est possible de s'en rendre compte, accompagnait ou suivait le drapeau castillan; elle ne le précédait pas.

C'est que, dans les seules grandes Antilles — d'abord à Hispaniola (ou Haïti) et à Cuba, puis à Porto-Rico et à la Jamaïque, dont les Espagnols avaient commencé le peuplement dès 1509 — les membres du clergé, tant séculier que régulier, trouvaient une tâche plus que suffisante pour leurs forces. Ils avaient à exercer le ministère religieux envers de nombreux colons européens, dont la plupart, s'ils s'adonnaient aux travaux de la terre, ne tardaient pas à succomber, tandis que les autres, de moralité très douteuse, « ne cherchaient qu'à piller », selon l'aveu de l'évêque de Saint-Dominique, don Ramirès Fuenleal (lettre à l'impératrice Isabelle de Portugal en date du 30 avril 1532); ils avaient d'autre part à évangéliser, dans les Antilles mêmes, les populations autochtones et aussi de nouvelles populations que, pour suppléer à l'insuffisance du travail des Caraïbes et des blancs, les Espagnols avaient de très bonne heure, et pour ainsi dire dès le lendemain de la découverte, commencé d'introduire aux Antilles.

IV. LA TRAITE ET L'ESCLAVAGE DES NÈGRES ET LE CLERGÉ ESPAGNOL. — Si, pour des motifs

religieux, et pour mieux assurer la conversion des Indiens des « terres neuves », Isabelle de Castille refusa, semble-t-il, au début du xvi^e siècle, d'autoriser l'introduction des esclaves noirs dans les îles de l'Amérique, celle-ci, qui avait déjà commencé à la fin du x^e siècle, reprit aussitôt après la mort de la reine (1504). Toute spontanée et complètement libre jusque vers 1510, elle affecta la forme d'une institution à partir du moment où Ferdinand le Catholique, après avoir reconnu l'incapacité des Indiens pour l'exploitation des mines, ordonna à ses officiers d'y faire travailler des nègres, puis à la *Contratacion* d'expédier à Hispaniola des esclaves noirs pour être vendus aux colons pour le compte du Trésor (ordonnances de Valladolid, 22 janvier et 15 février 1510). Ainsi débuta la traite, qui jeta bientôt sur les rivages des Antilles de véritables cargaisons de nègres africains, car les Espagnols n'avaient pas tardé à constater que, selon le mot rapporté par l'historien Antonio de Herrera, le travail d'un nègre valait plus que celui de quatre Indiens : *porque era mas util el trabajo de un negro que de quatro Indios* (*Historia de las Indias occidentales*, décade I, l. IX, c. v). Les missionnaires eux-mêmes préconisèrent l'introduction de ces esclaves en Amérique; ils le firent dès 1517. Las Casas ne fut donc pas le premier à énoncer cette idée; et si, comme l'apôtre des Indes lui-même, les missionnaires déplorèrent plus tard leur erreur, et jugèrent « mauvais le moyen de se servir des nègres, même tenus pour légitimement esclaves, afin de libérer les Indiens » (*Historia de las Indias*, III, c. CXXIX), lorsqu'ils essayèrent de réagir, il était trop tard. Le mal était fait, et la traite était devenue une habitude; il n'était plus possible de l'enrayer, mais seulement de la réglementer, car l'effrayante rapidité avec laquelle disparaissaient les indigènes des Antilles, l'échec de la main-d'œuvre blanche, le désir de mettre en valeur les richesses agricoles et minières du Nouveau Monde, tout contribuait à faire de la traite et de l'esclavage des nègres de véritables nécessités.

Lors donc que les incessantes demandes des colons et la tournure prise par la campagne menée par les hiéronymites (envoyés aux Antilles par le cardinal Ximènes) et par Las Casas eurent conduit le gouvernement espagnol à établir définitivement la traite des noirs, le clergé des îles occupées par les Espagnols se préoccupa de réglementer ce commerce au point de vue religieux. Déjà des interdictions successives avaient fermé l'accès des Indes Occidentales aux non-chrétiens, aux nouveaux convertis, aux esclaves levantins, aux hérétiques; pour être conduit en Amérique, un esclave noir dut être né au pouvoir de chrétiens, et même (prescription de 1509) de chrétiens sujets du Roi Catholique et naturels d'Espagne. Lorsque la nécessité d'aller chercher des nègres en Afrique eut obligé le gouvernement à réduire la rigueur de ses premières ordonnances, on se contenta seulement d'exiger pour les esclaves embarqués à Séville la qualité de chrétiens et de catholiques romains; quant aux nègres païens amenés directement des rivages du continent africain aux Antilles, le clergé des différentes terres colonisées fut chargé de les baptiser, s'ils ne l'avaient été à leur départ, et de les catéchiser.

V. L'ŒUVRE DU CLERGÉ DANS LES ANTILLES ESPAGNOLES AUX XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES. — Telle fut dès lors une des grandes tâches du clergé catholique espagnol dans l'archipel, dont l'organisation hiérarchique allait se complétant de plus en plus. L'érection du siège de Santo Domingo en archevêché par le souverain pontife Paul III, fit, en 1547, une province ecclésiastique complète des terres qui délimitaient la mer des Caraïbes; Cuba, Porto-Rico, Caracas et la Jamaïque (qui n'était encore qu'une abbaye) constituaient les suffragants du siège archiepiscopal de Santo

Domingo. Le clergé régulier et séculier des différents diocèses entre lesquels était divisée cette province ecclésiastique partagea ses soins religieux entre les dominateurs et les opprimés, entre les Espagnols, d'une part, et, de l'autre, les Indiens, de moins en moins nombreux, et les noirs dont le chiffre augmentait sans cesse; il s'efforça d'inculquer aux premiers des idées de charité et d'humanité, tout en prêchant aux seconds, avec les principes de la foi catholique, la patience et la résignation. Mais les efforts des curés et des religieux établis dans les Antilles espagnoles ne furent pas toujours couronnés d'un plein succès; l'anéantissement complet des indigènes, la dureté et l'avidité des Castillans, l'existence des nègres marrons sont là pour attester l'insuccès partiel de leur apostolat.

VI. PROPAGATION DU CATHOLICISME DANS LES PETITES ANTILLES. — Tandis que les Espagnols travaillaient avec un bonheur mitigé à la colonisation des plus importantes des Antilles, la plupart des terres de moindre importance que l'on désigne sous le nom général de « petites Antilles » demeuraient inoccupées. Leur colonisation et leur évangélisation n'ont en fait été accomplies que postérieurement au xvii^e siècle; encore la prédication du catholicisme n'a-t-elle eu lieu que dans les îles occupées par les Français, mais non pas dans celles où s'établirent Anglais et Néerlandais. Dans celles où les Français fondèrent des établissements, ils devaient — portent expressément le contrat pour l'établissement des Français à l'île Saint-Christophe d'abord (31 octobre 1626), les statuts successifs de la Compagnie des îles de l'Amérique ensuite (13 février 1635, art. 2; 29 janvier 1642, art. 2) — non pas seulement « trafiquer et négocier des deniers et marchandises qui se peuvent recueillir et tirer desdites îles et de celles des lieux circonvoisins », mais encore en faire instruire les habitants dans la religion catholique, apostolique et romaine. Et c'est bien là ce que firent en effet les Français dans les différentes terres qu'ils colonisèrent successivement : Saint-Christophe (1627), la Guadeloupe et la Martinique (1635), la Tortue au nord d'Haïti (vers 1640), Sainte-Alouzie ou Sainte-Lucie (1643), Saint-Martin et les Saintes (1648), la Grenade (1650), Sainte-Croix (1651), Saint-Barthélemy (1652), Marie-Galante (1653), la Désirade enfin, dont la date d'occupation ne saurait être précisée. Parmi les premiers colons de ces terres, on trouve toujours des religieux, chargés d'« y planter la foi catholique, apostolique et romaine » aux frais de la Compagnie. Autorisés par une lettre du pape Urbain VIII, en date du 12 juillet 1635, à aller porter la parole divine aux Antilles — ce qui révoque en quelque manière le privilège accordé naguère par Alexandre VI aux Espagnols et aux Portugais — les frères prêcheurs vont à la Guadeloupe; à peu près en même temps, les capucins de Caen se rendent à Saint-Christophe, et les jésuites à la Martinique, d'où ils gagnent Saint-Christophe et la Guadeloupe. Des carmes arrivent également aux Antilles, et, comme les prêtres séculiers font d'abord défaut dans les îles françaises, les missionnaires sont curés des paroisses créées pour les besoins des habitants (fonctionnaires, planteurs, engagés), ce qui ne les empêche nullement d'entreprendre de véritables missions dans les îles voisines de celles où ils séjournent, pour essayer d'étendre l'influence de la religion catholique, comme ils en ont reçu l'ordre des directeurs de la Compagnie. C'est ce que le P. Pelleprat dit expressément au chapitre II de sa *Relation* : « Outre les emplois que nous avons aux trois îles de la Martinique, de Saint-Christophe et de la Guadeloupe, nous faisons de temps en temps des missions aux autres, destituées d'ecclésiastiques, pour secourir les Français et gagner à Dieu les infidèles. » Corroborés par la décision royale qui stipu-

lait que « les sauvages convertis seraient naturels français sans avoir besoin de lettres de naturalité pour jouir des droits des originaires et régnicoles » (statuts du 13 février 1635, art. 11; du 29 janvier 1642, art. 13), les efforts de ces pieux missionnaires, dont quelques-uns furent de vrais martyrs — les PP. Aubergeon et Gueimu, S. J., entre autres — ne furent pas infructueux; grâce à eux, tandis que le catholicisme reculait à la Jamaïque, conquise sur les Espagnols par les armées de Cromwell en mai 1655, il progressait dans les petites îles situées plus à l'est, dans la « mission des îles d'Amérique », la « mission des Antilles » ou « des îles du Vent », comme on l'appelait alors. En même temps, des protestants de Dieppe et de La Rochelle, des Irlandais et des Anglais hérétiques, les nègres esclaves enfin recevaient, eux aussi, des soins assidus de la part des missionnaires.

Mais là ne se bornaient pas les efforts de ceux-ci. Tandis que des religieuses arrivaient dans les îles à la suite des moines et y amenaient des femmes pour les colons, les membres du clergé régulier venus aux Antilles se préoccupaient encore du temporel. Comme on l'a dit avec justesse, c'était en général gens à l'esprit pratique et délié qui, tout en servant Dieu par leur propagande, croyaient aussi travailler à sa gloire en s'occupant des intérêts matériels de leur ordre. Ils se faisaient au besoin médecins, architectes, ingénieurs, suivant les nécessités du moment; en tout cas, ils s'entendaient à merveille à faire fructifier leurs propriétés. Admirable activité, souplesse et ingéniosité d'esprit qui permet d'affirmer que, aux Antilles comme ailleurs, « dans l'histoire de la colonisation française, les serviteurs de Dieu sont toujours et partout partis en avant pour porter au loin, avec les principes de la religion chrétienne, le renom et l'amour de la France » (L. Peytraud).

S'ils furent, au début, seuls ou à peu près seuls dans les îles françaises des Antilles, à exercer le saint ministère, les religieux ne le demeurèrent pas longtemps. Peu à peu, en effet, grâce à la venue de prêtres séculiers, les premiers purent renoncer à la direction de plusieurs des paroisses fondées par eux, mais ils en conservèrent quelques autres; ils demeurèrent également toujours — les jésuites tout particulièrement — les « missionnaires des nègres », des *Ercols* ou originaires des îles elles-mêmes, aussi bien que des *Dandas*, déportés de leurs pays d'origine aux Antilles par les négriers; et ils étendirent leur champ d'action à la Dominique dès 1641, à la Guyane continentale dès 1653, enfin à la partie occidentale de l'île Espagnole, d'où, dès 1660, ils avaient vu venir à la Martinique, « par bandes », des Caraïbes pour entendre la parole des missionnaires. Cette mission, que les capucins avaient « laissée toute en friche », à en croire le P. Pierre Combaud, S. J. (mémoire de septembre 1707), ne tarda pas à devenir entre les mains des jésuites, qui la partageaient avec les dominicains, plus importante que les missions antérieures de la Guadeloupe, de la Martinique, de Saint-Christophe et de Saint-Vincent. Aussi, après avoir eu comme les autres ordres religieux venus aux Antilles : capucins, carmes et dominicains, un seul supérieur général et préfet apostolique pour toutes leurs missions (à Saint-Pierre de la Martinique), les jésuites obtinrent-ils en 1731, de la Congrégation de la Propagande, le partage de leurs missions des îles françaises d'Amérique en trois préfectures apostoliques, dont chacune avait à sa tête un supérieur général (à Cayenne, à Saint-Domingue, à la Martinique). Nous n'avons point à nous occuper ici de la mission de la Guyane; celle de Saint-Domingue demeura confinée dans la partie française de l'ancienne île Espagnole; au contraire celle de Saint-Pierre de la Martinique conserva sous sa juridiction les autres Petites Antilles,

où résidèrent plus ou moins longtemps des missionnaires de la Compagnie de Jésus.

Il ne convient pas de déterminer ici les variations de ces missions, car ce sont là des faits qui rentrent dans l'histoire particulière de chaque île ou des différentes circonscriptions ecclésiastiques, et non pas dans un aperçu d'ensemble sur l'histoire du catholicisme dans l'archipel. Il importe au contraire de noter soigneusement que les fautes du P. Antoine Lavalette fournirent aux adversaires des jésuites une occasion qu'ils n'eurent garde de laisser échapper; ils en tirèrent habilement parti pour transformer un procès civil contre Lavalette en un procès criminel contre l'ordre tout entier, et ils obtinrent bientôt après du Parlement de Paris la suppression de ce même ordre (6 août 1762). Lorsque Louis XV en eut déclaré tous les biens confisqués au profit de la couronne (14 juin 1763), les jésuites disparurent des colonies, et par conséquent des Antilles, comme de la France elle-même.

VII. LA CRISE RELIGIEUSE DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES. — Avec les jésuites, les Antilles françaises perdirent de très zélés missionnaires. Elles étaient au reste fort réduites depuis quelques mois; de par les clauses du traité de Paris du 10 février 1763, en effet, Saint-Vincent, la Dominique et Tabago, Grenade et les Grenadines avaient passé plus ou moins directement sous la domination britannique, mais (porte l'art. 9 du traité) « avec les mêmes stipulations en faveur des habitants de cette colonie insérées dans l'art. 4 pour ceux du Canada ». Or, voici ce que portait ledit article 4 : « S. M. Britannique consent d'accorder aux habitants du Canada la liberté de la religion catholique : en conséquence, elle donnera les ordres les plus précis et les plus effectifs pour que ses nouveaux sujets catholiques romains puissent professer le culte de leur religion selon le rite de l'Église romaine, en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne. » Martens, *Recueil de traités*, t. 1, p. 37-38. Les populations catholiques des îles ci-devant françaises purent donc continuer de pratiquer le catholicisme, et elles le firent sans entraves. De même en fut-il, après la conquête anglaise (1794), pour Sainte-Lucie au temps de la Révolution française, comme le prouve le témoignage, en 1797, du curé du Gros Islet, dom Daviot. Quant aux îles demeurées françaises, à la Guadeloupe, à la Martinique et à leurs dépendances, à Saint-Domingue enfin, les capucins y reprirent la place qu'ils avaient naguère cédée aux jésuites. Mais là comme dans la métropole, les doctrines des « philosophes » avaient fait sentir leur influence, et les colons, les hommes de couleur, les noirs même s'étaient éloignés du catholicisme. Aussi les croyances chrétiennes s'étaient-elles altérées; et tandis que l'immoralité s'était répandue partout, le paganisme, le culte sanguinaire du Vaudoux avaient reparu — si jamais ils avaient absolument cessé — au moins parmi les nègres marrons de la colonie française de Saint-Domingue.

Rien d'étonnant, dans de telles conditions, dans l'éclosion de la tourmente qui, à l'époque révolutionnaire, secoua si profondément les colonies françaises des Antilles et en réduisit encore le nombre. La religion en souffrit profondément, et dans la grande île d'Haïti, et ailleurs; moins toutefois dans les Petites Antilles, qui demeurèrent presque toujours sous une domination européenne, anglaise ou française, que dans l'ancienne île Espagnole, dont les populations noires tendaient à l'indépendance, tantôt sous une seule domination, tantôt sous des chefs distincts. La crise religieuse s'y prolongea beaucoup plus tard qu'ailleurs; c'est seulement du concordat du 28 mars 1860, signé entre le pape Pie IX et le président de la république d'Haïti, le mulâtre Fabre Geffrard, que date le début d'une véritable rénovation religieuse.

VIII. LA RENAISSANCE CATHOLIQUE DU XIX^e SIÈCLE.

— Cette rénovation religieuse, qui a entravé les progrès du paganisme renaissant et ceux de l'active propagande des pasteurs méthodistes, est en grande partie l'œuvre de prêtres tant séculiers que réguliers. De vaillantes religieuses les aident les uns et les autres dans cette œuvre d'apostolat et de civilisation, qui a commencé dans les Antilles françaises dès l'époque de la Restauration. Depuis lors, le clergé colonial s'est consacré à la « reconquête » de la Guadeloupe et de la Martinique par le catholicisme, tandis que ses collaborateurs, et même (dans une certaine mesure) ses maîtres, c'est-à-dire les Pères du Saint-Esprit, tournaient plutôt leurs efforts vers différentes îles soumises à tel ou tel gouvernement protestant. Y défendre et y propager la vraie foi, soit auprès des païens, soit auprès des protestants, tel était leur but suprême. Ainsi sont-ils parvenus, eux et des missionnaires d'autres ordres (dominicains, jésuites et rédemptoristes surtout), à affermir ou à reconstituer des groupes catholiques plus ou moins importants dans les différentes terres de l'archipel soumises à des puissances protestantes : à la Jamaïque, à la Dominique, à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent, à la Grenade, à Tabago, à la Trinidad, dont des capucins d'Aragon avaient fini par évangéliser les naturels à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, à Curaçao. D'autres religieux, espagnols ou français, se sont mis de leur côté à aider le clergé de Cuba à distribuer à la population catholique de la grande île les secours religieux, et à prêcher la foi aux infidèles et aux protestants, qui y sont une minorité, mais une minorité encore trop nombreuse, malgré l'accroissement du nombre de ses diocèses dans le cours du XIX^e siècle.

Une telle reprise de la prédication et de la propagation de la foi s'imposait d'autant plus aux Antilles que, là comme dans l'Amérique du Sud, les sectes protestantes — celle de la partie septentrionale du Nouveau Monde surtout — s'efforcent de recruter des prosélytes, et non pas seulement parmi les païens, mais aussi parmi les catholiques. Ceux-ci semblent aujourd'hui, aux Antilles, au nombre global de 5 millions, et près de 500 000 païens y demeurent encore à évangéliser. Dans un coup d'œil d'ensemble comme celui-ci, ces divers chiffres suffisent, sans qu'il soit nécessaire de donner le dénombrement de la population de chacun des diocèses ou des vicariats apostoliques que le Saint-Siège y a créés au cours des âges. Il convient au contraire de présenter ici, en terminant, l'énumération de ces différentes circonscriptions telle qu'elle existe actuellement; la voici :

Cuba. — Archidiocèse de Santiago de Cuba (ancien siège de Baracoa); diocèses de Pinar del Rio, La Havane, Cienfuegos, Camaguey, Matanzas.

Haïti. — 1^o République d'Haïti. Archidiocèse de Port-au-Prince; diocèses du Cap-Haïtien, de Port-de-Paix, des Gonaïves, des Cayes. — 2^o République Dominicaine. Archidiocèse de Santo Domingo.

Porto-Rico. — Diocèse de San Juan.

Jamaïque. — Vicariat apostolique de Kingston.

Bahama (dépendance de l'archevêché de New York).

Petites Antilles. — Archidiocèse de Port of Spain (Trinidad); diocèse de Roseau (Dominique). Diocèses de Fort-de-France de la Martinique et de Basse-Terre de la Guadeloupe (suffragants de l'archidiocèse de Bordeaux) — Vicariat apostolique de Curaçao.

Les ouvrages d'ensemble qui nous ont servi pour la rédaction de cet article sont les suivants : *Histoire générale des missions catholiques* du baron Henrion, Paris, 1844, *passim*. — *La France au dehors : les missions catholiques françaises au XIX^e siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet, t. VI, *Missions d'Amérique*, Paris, 1903, ch. VI à IX. — *Atlas des Missions catholiques* du P. Charles Streit, Steyl, 1906, texte et carte n. 27. — Parmi les nombreuses études

de détail consultées, citons : J. Humbert, *Les origines vénézuéliennes*, Paris, 1905. — P. Camille de Rochemonteix, *Le P. Antoine Lavalette à la Martinique*, Paris, 1907. — Georges Scelle, *La traite négrière aux Indes*, Paris, 1906. — Georges Servant, *Les Compagnies de Saint-Christophe et des îles de l'Amérique (1626-1653)*, dans *Rev. de l'histoire des colonies françaises*, 1913, p. 385-482. — Henri Vignaud, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 1911.

H. FROIDEVAUX.

ANTILLON (THOMAS), religieux augustin, né à Albarracin en Espagne. Il prononça ses vœux dans le couvent de Salamanque, le 10 mai 1583. Après avoir gouverné, comme prieur, les couvents de Belchite, Huesca et Saragosse, il fut nommé provincial d'Aragon en 1625 et occupa cette charge jusqu'en 1629. Il mourut en 1642, dans le couvent de Caspe. On a de lui une version en espagnol des *Traités sur le carême*, par le dominicain portugais Antoine Feo, Valence, 1614, et plusieurs recueils de sermons inédits.

Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 59. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1788, t. II, p. 299. — Quétil-Echard, *Scriptores ordinis praedicatorum*, Paris, 1721, t. II, p. 424. — Moral, *Catalogo de escritores agustinos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, t. XXXV, p. 370-371. — Crusenius-Lopez, *Monasticon augustinianum*, p. 341-342.

A. PALMIERI.

ANTIMIANI DE CACCIA (AICARDUS), franciscain, archevêque de Milan († 1339). Né à Cavigio dans le Novarais, Aicardus, ayant professé la règle de saint François, fut élu ministre de la province de Milan. C'est en cette qualité qu'il prit part à la controverse de la pauvreté devant Clément V, à Vienne, en 1311. Là il se rangea au parti de la communauté contre les fervents zéloteurs. Le 13 juillet 1317, Jean XXII l'informa qu'il l'avait destiné au siège archiepiscopal de Milan.

Mais le nouvel archevêque se trouva en conflit avec la famille des Visconti, qui cherchait à dominer dans Milan, et prétendait aussi lui donner des chefs spirituels. Matteo lui interdit l'entrée de sa ville épiscopale. Après avoir assisté au synode de Bergoglio près d'Alexandrie, où le cardinal légat Bertrand du Pouget excommunia le rebelle (1322), Aicardus suivit l'armée pontificale qui marchait contre Galeazzo, fils de Matteo, et prit part à la prise de Monza. Il ne put cependant entrer en possession de son siège, et dut résider à Plaisance, d'où il accorda des indulgences aux clarisses de Saint-Apollinaire de Milan (14 mai 1334), puis au couvent des franciscains d'Alexandrie, d'où il dirigea l'hôpital de Sainte-Catherine de Pusterla (26 mars 1337). Le pape Benoît XII, auquel les fils de Matteo, Luchino et Giovanni, en avaient appelé, ayant annulé les sentences portées contre eux et les mesures prises par Antimiani, la réconciliation fut possible, et Antimiani fit enfin son entrée solennelle à Milan le 4 juillet 1339. Il y séjourna peu de temps et mourut le 10 août suivant. Il fut enseveli au couvent des franciscains.

Eubel, *Bullar. franc.*, Rome, 1898, t. V, n. 285, 718, 1035; *Hierarchia*, t. I, p. 322. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 724; 1908, p. 109. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 201-209. — Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. I, 2^e part., p. 780-792. — R. Michel, *Le procès de Matteo et de Galeazzo Visconti, dans Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, Rome, 1909, t. XXIX, p. 269-327. — H. Otto, *Zur italienischen Politik Johannis XXII*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, Rome, 1911, t. XIV, p. 139-161.

M. BIHL.

ANTIMONASTERIUM. Voir EYMOUTIERS.

1. ANTIMOND, *Antimundus*, *Audmundus* ou *Aimond*. Saint Antimond est le premier nom inscrit sur

toutes les listes des évêques de Théroüanne, à partir du ^{xiii}e siècle. Le *Chronicon Morinense*, compilation de date incertaine et dont nous n'avons que des copies de basse époque, dit qu'il occupa le siège épiscopal de 500? à 519. Malgré ces témoignages, le *Gallia* ni les bollandistes ne le comptent, non plus que son successeur Athalbert, parmi les évêques titulaires des Morins. La question intéresse l'histoire de l'origine des sièges épiscopaux du nord de la Gaule. Il ne paraît pas que la *civitas Morinensis*, et encore moins son *pagus Gessoriacus*, ait été à cette époque constituée en diocèse. Pour l'évangélisation du pays des Morins, voir THÉROUANNE.

Le P. Suyskens, dans la Vie de saint Remi (*Acta sancti*, oct. t. I, p. 99, n. 219), dit d'Antimond et d'Athalbert, *probabilis non fuisse episcopi Morinorum*. Le P. Stilting (*ibid.*, sept. t. III, de S. Audomaro, p. 387) regarde saint Omer comme le premier évêque des Morins, et il en donne des raisons, sinon péremptoirs, du moins très plausibles. Si ces deux évêques occupèrent réellement le siège épiscopal de Morinie de 500 à 552, comment ne voit-on le nom ni de l'un ni de l'autre parmi ceux des évêques qui signent les actes des différents conciles tenus dans la Gaule à cette époque? Ni Grégoire de Tours, ni aucun des écrivains de ce temps ne fait mention de ces évêques. La Vie de sainte Radegonde, dont Athalbert aurait été l'éducateur, à la demande du roi Clotaire, ne le nomme même pas. Ils ne sont nommés dans aucune Vie de saint Vaast, qui fut leur voisin et leur contemporain. Tout donne à croire que les Morins n'eurent pas d'évêque titulaire avant saint Omer. Athalbert meurt en 552, saint Omer n'est envoyé à Théroüanne qu'au temps de Clotaire, entre 629 et 639. Si les Morins avaient eu des évêques avant cette dernière époque, comment expliquer une aussi longue interruption d'évêques dans un pays alors tranquille et sous l'obéissance de rois catholiques? Pourquoi cette négligence du métropolitain à pourvoir un siège suffragant si digne d'intérêt?

Il est peut-être utile néanmoins de faire connaître ce que les traditions de Morinie ont recueilli et nous ont transmis du premier évêque de l'un des plus considérables diocèses des Gaules. Vers l'an 500, saint Remi, archevêque de Reims, aurait tiré de la solitude où il vivait un saint anachorète, et, après l'avoir sacré évêque, l'aurait envoyé au pays des Morins, en lui donnant le nom d'Antimond, parce qu'il l'envoyait combattre le monde. Saint Antimond aurait, par son apostolat, relevé la foi chrétienne autrefois annoncée à ces peuples barbares et depuis abandonnée; construit tout près de Théroüanne, sur le mont de Clarques, une église dédiée à saint Martin, et fondé un monastère.

Chronicon Morinense, dans *Bulletin historique des antiq. de la Morinie*, Saint-Omer, t. XI, p. 171. — Malbrancq, *De Morinis et Morinorum rebus*, t. II, 1649, p. 202-207. — P.-A. Poncelet, *Analecta bollandiana*, Bruxelles, t. XXVII, p. 384. — O. Bled, *Les documents de Claude Desprez, et les traditions moriniennes*, dans *Bull. hist. antiq. de Morinie*, Saint-Omer, t. XII; *Regestes des évêques de Théroüanne*, Saint-Omer, 1904, *Introduc.*, p. XXXVI, et p. I, 35-39. — Pertz, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 389-751. O. BLED.

2. ANTIMOND ou ANTIMOND, évêque de Toul.

Il était chef de l'école épiscopale de Toul quand, dans la seconde moitié du ^{vi}e siècle, il fut choisi comme successeur de l'évêque Prémon.

Il avait une tendre vénération pour saint Epvre, l'un de ses prédécesseurs, mort une cinquantaine d'années auparavant, fondateur d'une abbaye sous les murs de la ville épiscopale, et il composa en son honneur des « écrits et des répons, pour transmettre à la postérité la mémoire de ses saintes actions ». Cette œuvre, perdue déjà au temps de dom Calmet, a dû

servir de document à l'auteur de la *Vita sancti Apri*, publiée par dom Calmet, dans les *Preuves* de son *Histoire de Lorraine* et dans les *Acta sanctorum*, au 15 septembre.

Benoît-Picard, *Histoire de Toul*, p. 248. — Eug. Martin, *Histoire du diocèse de Toul*, t. I, p. 66.

E. MARTIN.

ANTIN (PIERRE DE PARDAILLAN DE GONDRAIN D'), évêque et duc de Langres, pair de France (1724-1733). Fils de Louis-Antoine duc d'Antin, « le plus habile et le plus raffiné courtisan de son temps », au dire de Saint-Simon (édit. de Boislile, t. xv, p. 109), arrière-petit-neveu de l'évêque Sébastien Zamet, il était déjà comte et chanoine de Strasbourg, chanoine de Paris, abbé de Montiermaye (dioc. de Troyes) et de Lire (dioc. d'Évreux), quand, à ces bénéfices, Louis XV, par brevet du 29 mars 1724 (archives de la Haute-Marne, C 860), ajouta l'évêché de Langres. Il fit son entrée, le 12 février 1725 (*La Haute-Marne*, revue champenoise, 1856, p. 266, d'après les Mémoires inédits de Gousselin, avocat langrois du ^{xviii}e siècle), dans sa ville épiscopale. Le 20 octobre 1725, il y reçut le roi Stanislas (*ibid.*, p. 188) et, la même année, prit séance au Parlement de Paris, fut appelé à l'Académie, où sa réception eut lieu le 30 juin 1725. Son discours est dans Gousselin, inéd., copie aux archives de la Soc. archéol. de Langres, t. I, fol. 393. Député à l'assemblée du clergé, il y harangua, la même année encore, 20 octobre 1725, le roi au nom de ses collègues. Son discours dans les *Procès-verbaux des assemblées du clergé de France*, 1786, t. VII, p. 569; tiré à part, in-4° de 9 p., Paris, 1725. Le jansénisme se répandit rapidement, sous son épiscopat, dans le diocèse de Langres. Pendant les courts séjours qu'il y faisait, il entreprit la lutte contre cette hérésie, et la mena au gré de son caractère fantasque, passant des mesures vexatoires aux tolérances les plus imprévues. Comme l'un de ses prédécesseurs, Barbier de La Rivière, il aimait surtout le jeu et les festins somptueux. Mgr Herscher, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1910, p. 13. En 1731, il fit imprimer un *Bréviaire*, rédigé par les PP. Renoux et Bouin, mais beaucoup de prêtres du diocèse refusèrent de s'en servir, à cause des omissions nombreuses de saints du calendrier romain. Son successeur, Mgr de Montmorin, rendit d'ailleurs une ordonnance, en 1735, contre ce bréviaire, qu'il soupçonnait de contenir « certaines erreurs insinuées avec art », c'est-à-dire d'être janséniste. Marcel, *Livres liturgiques du diocèse de Langres*, Langres-Paris, 1892 et 1899, p. 209. Mgr d'Antin mourut subitement à Bougey (Haute-Saône), le 2 novembre 1733.

C'est sous son épiscopat que Dijon devint le siège d'un évêché, et par suite, que le diocèse de Langres vit son territoire considérablement réduit.

SOURCES INÉDITES : *Mémoires* de Gousselin. — Archives de la Haute-Marne, G 17. — SOURCES IMPRIMÉES : *Gallia christiana*, 1728, t. IV, col. 643. — Roussel, *Diocèse de Langres*, 1873, t. I, p. 122; 1879, t. IV, p. 190. — L. Marcel, *op. cit.*, p. 99, 210, etc. — A. Roserot, *Catalogue des actes royaux conservés dans les archives de la Haute-Marne*, 1905, p. 72. — Moreri, *Dictionnaire*, 1732, t. III, p. 892.

P. FOURNIER.

ANTINE (M. FRANÇOIS D'). Voir DANTINE.

1. ANTINORI (ANTON LODOVICO). Né, le 26 (et non pas le 24, comme le portent beaucoup d'auteurs) août 1704, à Aquila, il entra, le 9 novembre 1739, dans la congrégation de l'Oratoire de cette ville. En 1740, il alla à Rome, et plut au pape Benoît XIV, lequel voulait le nommer directeur d'une bibliothèque qu'il désirait fonder à Bologne, mais Antinori refusa cette charge, alléguant sa faible santé, et dut aussi, pour la même raison, sortir de l'Oratoire. L'évêque d'Aquila, Coppola, le nomma alors exa-

minateur synodal, puis chanoine de la collégiale de San Silvestro et membre de l'académie d'Aquila. Il fut ensuite promu, le 21 juin 1745, évêque de Lanciano, et transféré, le 22 avril 1754, au siège archiepiscopal d'Acerenza et Matera, à condition, lit-on dans les actes consistoriaux, de réparer la cathédrale et de la pourvoir d'ornements sacrés, de construire un palais épiscopal, et d'ériger un séminaire et un mont-de-piété, conditions qui donnent à supposer que ce double diocèse se trouvait alors dans un état peu florissant. Il prit possession le 16 juin suivant, mais donna sa démission quatre ans après, par excès de scrupules, et se retira dans sa ville natale. Le roi de Naples, Charles III, lui assigna une pension de 500 ducats et le bénéfice de San Salvatore di Colonna, et, quelques années plus tard, Ferdinand IV lui conféra l'abbaye *nullius* de San Pietro à Capistrano. Il se mit alors à visiter les archives des Abruzzes et y recueillit un grand nombre de renseignements sur l'histoire de cette région, mais les missions politiques qui lui furent confiées successivement par le gouvernement de Naples ne lui permirent d'en utiliser ou, du moins, d'en faire connaître au public qu'une partie. En 1767, après l'expulsion des jésuites du royaume de Naples, on lui offrit la direction de l'université d'Aquila, mais il la refusa. Il mourut le 1^{er} mars 1778 et fut inhumé dans le tombeau des évêques, en la cathédrale d'Aquila. Son petit-neveu, appelé, comme lui, Antonio Lodovico Antinori, et mort en 1833 (cf. G. Rivera, *Memorie biografiche degli scrittori Aquilani trapassati dal 1820 al 1893*, Aquila, 1898), a écrit une Vie inédite de son oncle, à la fin de laquelle il avait transcrit quelques lettres écrites à celui-ci par des érudits italiens. Enrico Casti en a publié quelques-unes dans *Palestra Aternina* et dans *Anton Lodovico Antinori e sue molteplici opere edite ed inedite*, Aquila, 1887.

ŒUVRES. — Notes à l'*Inno delle Belve*, dans *Inni a Dio* du P. Cotta, augustin, in-8°, 1733. Cet ouvrage renferme aussi quelques lettres échangées entre Antinori et ce religieux ; — *Aquilanarum rerum scriptores aliquot rudes e variis manuscriptis, e tenebris erepti*, dans le t. vi, p. 485-1032, des *Antiquitates Italicae medii aevi* de Muratori, Milan, 1842. C'est son œuvre capitale, qui, comme la suivante, renferme quelques erreurs de transcription ; — *Inscriptiones*, dans le *Novus thesaurus inscriptionum* de Muratori, Milan, 1742 ; — *Vita della B. Cristina di Lucoli*, in-4°, Rome, 1740 ; 2^e édit., Aquila, 1822 ; — *Jacobi Donadei episcopi Aquilani diaria...*, dans le t. iv des *Anecdota litteraria* de Amaduzzi, Rome, 1783 ; — *Raccolta di memorie storiche delle tre provincie degli Abruzzi*, in-4°, Naples, 1781-1783, publiée par son frère Gennaro, etc.

Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, ann. 1750-1755, fol. 142. — Soria, *Memorie storico-critiche degli scrittori Napolitani*, Naples, 1781, p. 39-41. — C. Minieri Riccio, *Bibliotheca... degli Abruzzi*, Naples, 1862, p. 54, 95, 100, 163-164, 177, etc. — V. Bindi, *Fonti della storia abruzzese*, Naples, 1884, n. 2, 156-256 ; *Il bibliofilo*, 1886, n. 9, 10. — G. Pansa, *Biblioteca storica degli Abruzzi*, Lanciano, 1891 (cf. la table, p. 396). — Villarsosa, *Memorie degli scrittori filippini*, t. i, p. 22.

P. RICHARD.

2. ANTINORI (FABRIZIO), né à Naples, ou, selon d'autres, à San Severino, d'une famille d'origine florentine, qui avait quelque influence dans le royaume de Naples, puisque nous le voyons aumônier du roi Philippe III d'Espagne, qui le nomma, le 5 septembre 1620, archevêque d'Acerenza et Matera. Il ne fut d'ailleurs promu que le 10 janvier 1622 (et non 1621, affirme Cappelletti), prit possession par procureur le 2 février, et fit son entrée solennelle le 17 avril. Il rétablit la paix entre le clergé séculier et

le régulier, en contestation très vive depuis assez longtemps, réunit le synode diocésain en novembre 1624, consacra solennellement la cathédrale de Matera le 24 octobre 1627, ainsi que le rappelle une inscription de cette église. En 1628, il réunit à Matera le concile provincial. Présenté, en 1630, au siège d'Otrante par le vice-roi de Naples, il fut transféré le 13 novembre de cette année à celui de Syracuse, avec le titre d'archevêque-évêque, selon la formule qui s'introduisait alors dans le droit canon. Il tint, en 1632, un synode diocésain, dont les actes furent publiés l'année suivante. Il présida, le 22 mai de cette année, le parlement ou assemblée administrative du royaume de Sicile à Palerme. Remarquable par sa piété, sa prudence et son affabilité, il sut faire échouer la tentative du gouverneur pour détacher de son diocèse la ville de Caltagirone et l'ériger en évêché. Il mourut le 25 juillet 1635.

Archives du Vatican, *Schede* de Garampi, *index*, tome 475 des *Vesconi*, fol. 110 v° ; tome 506, fol. 119 ; *Acta consistorialia*, vol. an. 1624-1631, fol. 352. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. vii, col. 65-66. — Pirro et Mongitore, *Sicilia sacra*, Palerme, 1733, t. ii, p. 645-646. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866-1870, t. xx, p. 441 ; t. xxi, p. 625. — Volpe, *Memorie storiche profane religiose sopra la città di Matera*, Naples, 1818, p. 159, 197-198.

P. RICHARD.

3. ANTINORI (LODOVICO), né à Florence, appartenait à l'illustre famille des Antinori. Au début de l'année 1556, il était à Rome dans le groupe nombreux de *fuorusciti* florentins qui s'attacha à la cause de Carafa. Voir le t. vi de *l'Histoire des papes* de M. Pastor, éd. allem., Innsbruck, 1913. Un bref du 26 janvier 1556, de Paul IV, qui le nomme commissaire de la Chambre apostolique pour recueillir les « dépouilles » provenant de l'héritage de l'archevêque de Nicosie, le qualifie de « clerc florentin, docteur en l'un et l'autre droit, notre familier ». Il appartient donc au monde de la curie. Le cardinal Carlo Carafa l'attache à son service en qualité d'« auditeur » et l'emmène avec lui en France, lors de sa légation de 1556. A son retour, il le laisse à la cour comme « son agent ». Antinori fit l'intérim de la nonciature à deux reprises : depuis la fin de septembre (date du départ de Sébastien Gualterio) jusqu'à la fin d'octobre 1556 (date de l'arrivée de César Brancatio) ; et de nouveau depuis le départ de Brancatio (fin juillet 1557), jusqu'à l'arrivée de Lorenzo Lenti (octobre 1557). Auprès de ces nonces, il conserva une autorité qui dépassait celle d'un simple secrétaire, étant considéré comme « l'agent » particulier du cardinal Carafa. Il revint à Rome en mai 1558. A la fin du pontificat de Paul IV, déçu dans ses espérances, il commença des démarches pour rentrer en grâce auprès de Cosme de Médicis : l'avènement de Pie IV facilita cette réconciliation. En 1568, il fut nommé ambassadeur de Toscane à la cour impériale : il arriva à Vienne le 21 mai et conserva ses fonctions jusqu'au 21 janvier 1572. C'est pendant cette première ambassade, dans le consistoire du 2 août 1568, qu'il fut nommé évêque de Volterra. En octobre 1573, quand mourut la princesse de Portugal, sœur de Philippe II, il fut envoyé en Espagne pour présenter les condoléances du grand-duc. Il resta à Madrid comme ambassadeur ordinaire, jusqu'en novembre 1574. Pendant cette seconde ambassade, le consistoire du 15 janvier 1574 le transféra de Volterra à Pistoie. Enfin, le 2 décembre 1575, il fut promu à l'archevêché de Pise : il prit possession le 22 janvier 1576, mais il mourut quelques jours après, le 13 février. Il est enterré dans la cathédrale de Pise.

Antonio M. Rosati, *Memorie per servire alla storia de' vescovi di Pistoia*, 1766, p. 176-178. — *Correspondance diplomatique* d'Antinori conservée aux archives du Vatican,

dans le fonds Barberini de la bibliothèque Vaticane, et aux archives de Florence, fonds Mediceo. — Les *Actes consistoriaux* aux archives du Vatican, cités par Eubel van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 292, 358.

R. ANGEL.

4. ANTINORI (LODOVICO), religieux théatin, né à Naples. Il embrassa la vie religieuse en 1625, et se rendit célèbre par ses prédications. En 1649, il fonda une œuvre pour aider les mourants et soulager les défunts : il l'appela le *Monte de' morti*. Il mourut de la peste à Naples, le 7 juillet 1656. Après sa mort, on éditait ses *Orazioni panegiriche*, Naples, 1658.

Silos, *Historia clericorum regularium a congregatione condita*, Palerme, 1666, t. III, p. 608. — Toppi, *Bibliotheca napolitana*, Naples, 1678, p. 188. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 846-847. — Vezzosi, *I scrittori de' cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 43.

A. PALMIERI.

1. ANTIOCHE. — I. Notions historiques et géographiques sur Antioche. II. Les origines chrétiennes jusqu'au concile de Nicée (325). III. Les controverses ariennes et le schisme d'Antioche (330-415). IV. Les controverses nestorienne et monophysite : fondation du patriarcat jacobite (418-543) : melkites et jacobites. V. Juridiction et institutions du patriarcat d'Antioche durant les six premiers siècles. VI. Origines ethnologiques du peuple melkite. VII. Le VII^e siècle : les invasions perses et la conquête arabe de 634. La controverse monothélite et la scission maronite. Les VIII^e et IX^e siècles jusqu'à la réaction byzantine. VIII. La réaction byzantine (969-1085). L'Église d'Antioche et le schisme byzantin. IX. L'époque des croisades (1098-1291). X. Le patriarcat latin d'Antioche. XI. La fin du moyen âge (1291-1516). XII. La conquête ottomane et la reprise des rapports avec Rome (1516-1701). XIII. La crise du XVII^e siècle : dédoublement de la hiérarchie (1701-1724). XIV. Le patriarcat melkite catholique depuis la crise de l'union jusqu'à l'invasion égyptienne (1724-1831). XV. Le patriarcat melkite catholique depuis 1831 jusqu'à nos jours. XVI. Le patriarcat melkite non catholique de 1724 à nos jours. XVII. État actuel du patriarcat catholique. XVIII. État actuel du patriarcat non catholique. XIX. La liturgie et le rite d'Antioche au point de vue historique. XX. Le droit canonique d'Antioche. XXI. Liste des patriarches melkites.

I. NOTIONS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES. — Antioche de Syrie, Ἀντιόχεια, fut fondée par Séleucus Nicator, en 300 ; il lui donna (Strabon, I. XVI, c. II, n. 4) le nom d'Antioche en souvenir de son père. Plus tard, il y fit entrer les habitants d'anciennes colonies grecques et éleva pour eux un second quartier. Un troisième fut bâti par Séleucus II Callinicos (246-225), dans l'île du fleuve Oronte : il lui donna le nom de Νεάπολις ou Ville Neuve. Un quatrième, qui s'élevait sur les flancs du mont Sylpius, fut l'œuvre d'Antiochus IV Épiphane (174-164). Chacun de ces quatre quartiers avait ses fortifications propres, ce qu'il faut que Strabon, I. XVI, c. II, n. 4, lui donne le nom de Τετράπολις. Comme il y avait dans le monde grec un certain nombre d'Antioche, on lui donna de bonne heure le nom d'Antioche de Syrie ou encore d'Antioche ἡ ἐπὶ Δόδον. Ce dernier nom lui venait d'un bois de lauriers à quarante stades de la ville avec un temple d'Apollon et de Diane, où les habitants se rendaient pour les fêtes. Comme étendue, cette ville immense n'était surpassée que par Rome, Alexandrie d'Égypte et Séleucie-Ctésiphon, et on lui donna de bonne heure le nom de Grande, appellation qui a subsisté jusqu'à une époque presque contemporaine : dans les écrits arabes chrétiens, Antioche est toujours appelée Antākiyē al azima. A l'époque byzantine, sous Justinien,

on ajouta une autre appellation : Θεούπολις, qui, de même que la première, a persisté dans la titulature des patriarches grecs et dans les écrits arabes chrétiens : Madinat 'Allāh.

La ville formait une administration municipale autonome, avec une division en dix-huit dèmes, et une assemblée de décurions. Séleucus Nicator y attira beaucoup de Juifs, auxquels il concéda les mêmes privilèges qu'aux Grecs. Leur colonie ne tarda pas à prendre une grande importance et dura jusque sous la période arabe. — Sur Antioche ancienne, voir les références aux écrivains grecs et romains données par Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 2^e éd., t. I, col. 2442-2445.

En 64, Pompée, envoyé en Asie pour achever la ruine de Mithridate, s'empara sans difficulté de la Syrie et la réduisit en province romaine. Antioche conserva son autonomie municipale, et resta capitale de l'Orient jusqu'à la fondation de Constantinople. Lors de la guerre des Perses, Khosrou Anouschirwān la prit en 538 et la ruina presque entièrement ; il transporta même une bonne partie de ses habitants au centre de son empire. Procope, *De bello Persico*, II, 8, éd. de Bonn, t. I, p. 186-191 ; II, 14, p. 214. L'immense ville de Séleucus Nicator ne se releva jamais de cette destruction : Justinien la rebâtit et ce fut probablement lui qui lui donna le nom de Θεούπολις. Une autre cause de décadence, ce furent les tremblements de terre qui revenaient fréquemment et faisaient de nombreuses victimes. On en signale en 148 et en 37 avant J.-C., sous Claude (41-54), en 115, etc. : ils furent, comme on le verra, une des causes de l'abandon de la ville par les patriarches grecs au moyen âge, et ils se sont continués jusqu'à l'époque moderne.

La cité se prolongeait encore par ses faubourgs. Nous connaissons les noms de quelques-uns, et, détail caractéristique, ils portent tous des noms syriaques : Χαρανδαμᾶ, cité dans la Vie de sainte Marthe, mère de saint Siméon Stylite le Jeune, *Acta sanctorum*, mai t. v. p. 409, 414, 416 ; Γανδιγορόν, *ibid.*, p. 415 ; Ἀπάτη, *ibid.*, p. 383 ; Ghichir, Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos-Lamy, Louvain, 1872, t. I, col. 191-192. Cette particularité est à rapprocher d'un passage célèbre de saint Jean Chrysostome, *Homil.*, XIX, ad populum Antioch., P. G., t. XLIX, col. 188, et elle montre que, si la ville était grecque, les faubourgs et surtout les campagnes environnantes étaient habités par la race autochtone, qui conservait sa langue. D'ailleurs tous les peuples de l'Orient y étaient représentés, toutes les religions y avaient leurs temples, les fêtes païennes y donnaient lieu à des spectacles d'une licence incroyable, surtout au bois de Daphné. Le christianisme grandissant supprima peu à peu les plus scandaleux de ces spectacles, mais cette population frivole, ressemblant beaucoup par ses goûts à la plèbe romaine, avec l'élégance grecque en plus, conçut pour les jeux du cirque la même passion que celle de Byzance : les factions des Bleus et des Verts y suscitaient les mêmes désordres, et servaient aussi de moyen de gouvernement.

Aujourd'hui Antioche, Antākiyē, définitivement ruinée au XIII^e siècle par les tremblements de terre, et aussi par le sac épouvantable qu'en fit Beïbars en mai 1268, est une ville d'un aspect triste, aux rues sordides, d'environ 20 000 à 30 000 habitants, dont 12 000 musulmans, 19 000 Nosairis ; 4 500 melkites orthodoxes, avec un archimandrite et trois prêtres mariés, 50 latins et maronites confiés à deux Pères capucins, qui tiennent une école de garçons pendant que trois sœurs de Saint-Joseph en dirigent une de filles ; 400 Arméniens grégoriens, et seulement 20 melkites catholiques qui n'ont pas même de résidence fixe, avec un hiéromoine alépin pour curé. Tous

ces chiffres sont approximatifs, car la population chrétienne n'est rien moins que stable. Les Pères capucins ont racheté aux melkites orthodoxes une grotte avec les ruines d'une église, qu'une tradition rapproche du souvenir de saint Pierre. La ville actuelle, naḡère caza du sandjak d'Alep, vilayet ou province turque du même nom, administré par un qaimaqam, n'occupe plus qu'un huitième de l'ancienne enceinte datant de Justinien. Le reste de l'espace circonscrit par le mur byzantin est rempli de jardins. Voir H. Lammens, *Promenades dans l'Amanus et dans la région d'Antioche*, dans *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, 1905, t. VII, p. 25-49.

Comme dans le reste de l'empire, la répartition ecclésiastique s'est modelée sur la répartition civile, et nous avons à étudier la formation du diocèse d'Orient dont le territoire répondit à celui du patriarcat.

La province romaine de Syrie, érigée par Pompée en 64, subit des changements continuels durant tout le premier siècle avant J.-C. A l'est et au sud de la province, on laissa subsister, à cause du caractère remuant des populations, les dynasties indigènes, en leur imposant simplement le tribut. Ainsi, la Commagène, capitale Samosate (Chamchât), etc.; Damas resta soumise aux rois nabatéens de Pétra; sans parler de la Judée, qui est en dehors des limites de cet article. Palmyre fut occupée en 106, en même temps que Rome mettait fin à l'indépendance du royaume nabatéen; il y eut un renouvellement d'indépendance de courte durée avec la famille d'Odeynath et la célèbre Zénobie, qu'Aurélien réduisit définitivement en 273. Toutes ces autonomies disparurent successivement au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, trad. française, Paris, 1892, t. II, p. 331-349.

En 27 avant J.-C., lors du partage des provinces entre l'empereur et le sénat, la Syrie devint province impériale en conservant Antioche pour métropole. Marquardt, *op. cit.*, p. 365. Depuis 13 avant J.-C., elle fut administrée par des légats consulaires de l'empereur. En 70, à la suite de la révolte des Juifs, la Judée, jusque là rattachée à la province de Syrie, devint province indépendante. Plus tard, à une époque qu'il est difficile de préciser avec exactitude, la Syrie fut divisée, probablement vers 194, en *Syria Magna* ou *Syria Coele* (κοίλη), comprenant toute la partie du nord avec Antioche pour métropole, et la Phénicie. Vers 341, l'Euphratensis fut détachée de la *Syria Coele*, et, entre 381 et 399, ce qui restait des deux provinces primitives divisé en sept : 1° *Syria I*^a (Antioche, Séleucie); 2° *Syria II*^a (Apamée, Épiphanie ou Hâmâ); 3° *Augusta Euphratensis* (Hiéropolis, Samosate); 4° Phénicie maritime (Tyr, le littoral jusqu'à Arados); 5° *Phoenice Libanensis* ou *ad Libanum* (Émèse, Damas, Palmyre); 6° *Palaestina I*^a (Césarée, Aelia Capitolina ou Jérusalem); 7° *Palaestina II*^a (Scythopolis, Tibériade). Voir G. Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae graecae episcopatum*, Berlin, 1866, p. 40-44.

Les Romains ne laissèrent pas d'installer dans le pays, à l'exemple des Grecs, de nombreuses colonies, parmi lesquelles les plus importantes sont Berytus (Beyrouth), colonisée en 14 avant J.-C.; Héliopolis (Baalbek), sous Auguste; Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), sous Claude; Aelia Capitolina, édifiée sur l'emplacement de Jérusalem par Hadrien.

La formation du comté d'Orient, et en même temps du patriarcat d'Antioche, nécessite quelques mots sur les provinces voisines de Cilicie, Chypre, Mésopotamie et Arabie. 1° La Cilicie fut conquise en partie par Pompée à la suite de la guerre contre les pirates, en 66 avant J.-C.; au début de l'ère chrétienne elle fut réunie à la Syrie. Sous Hadrien (117-138), elle forma une province, qui, sous Arcadius, fut partagée en trois :

Cilicia I^a, métropole Tarse; *Cilicia II*^a, métropole Anazarbe; *Isauria*, métropole Séleucie d'Isaurie. 2° L'île de Chypre, sur laquelle régnait le frère du Lagide Ptolémée XI Aulète, lui fut enlevée en 58 et réunie à la Cilicie. Elle devint province impériale en 27 avant J.-C.; puis en 22, province sénatoriale avec Paphos pour métropole. Au VI^e siècle, la métropole fut Salamis. 3° La Mésopotamie ne fut jamais un pays complètement romain; conquise par Trajan, Hadrien l'abandonna; Marc-Aurèle la reconquit en 162-165. La dynastie indigène des Abgar, qui y régnait depuis 137 avant J.-C., paraît s'être maintenue jusque sous Gordien III (238-244). Malgré les alternatives de conquête et d'abandon, de nombreuses colonies romaines y furent fondées. Les villes principales étaient Carrhes (Harrân), Nisibe et Édesse. Elle devint un terrain de luttes entre les Romains et les Perses, et en 363 Jovien céda à ces derniers Nisibe : il ne resta plus que deux *ἐπαρχίαι* gouvernées par un simple *praeses* : l'Osrhoène avec Édesse pour chef-lieu, et la Mésopotamie avec Amida (Diarbékir). 4° L'Arabie fut réunie aux domaines de l'empire en 106, alors que prit fin le royaume nabatéen, sous l'empereur Trajan, qui la réduisit en province avec Bostra et Pétra pour métropoles. A la fin du IV^e siècle ou au début du V^e, eut lieu une nouvelle division en *Arabia*, Arabie du Nord avec Bostra pour métropole, et *Palaestina Salutaris* ou *Palaestina III*, métropole Pétra.

Donc, vers 400 de l'ère chrétienne, la Syrie proprement dite faisait partie de la préfecture d'Orient, qui se divisait en cinq grandes parties. Le comté d'Orient, dont le territoire allait former celui du *patriarche d'Antioche et de tout l'Orient*, comprenait quinze provinces : 1° *Palaestina I*; 2° *Phoenice*; 3° *Syria I*; 4° *Cilicia I*; 5° *Cyprus*; 6° *Palaestina II*; 7° *Palaestina Salutaris*; 8° *Phoenice Libani*; 9° *Syria Euphratensis*; 10° *Syria Salutaris*; 11° *Osrhoena*; 12° *Mesopotamia*; 13° *Cilicia II*; 14° *Isauria*; 15° *Arabia*. — Le titre de *tout l'Orient*, que prennent encore aujourd'hui les patriarches d'Antioche, doit donc être entendu au sens que la juridiction patriarcale s'étendit sur ces quinze provinces soumises au comte d'Orient.

Le nom de la ville d'Antioche est rattaché à celui de plusieurs ères anciennes, dont les écrivains de l'antiquité chrétienne ont parfois fait usage, et même ceux du haut moyen âge. 1° L'ère des Grecs ou d'Alexandrie, qui commence en 48 avant J.-C., et qui est employée par l'historien Évagre, reçut à la fin du IV^e siècle une correction, et fut dénommée l'ère d'Antioche, bien qu'elle ait été peu employée à Antioche même. 2° L'ère des Séleucides, datant de 312 avant J.-C., époque des premières victoires de Séleucus Nicator, fut courante en Syrie même à l'époque chrétienne : les jacobites et les nestoriens l'ont employée durant tout le moyen âge et s'en servent encore. 3° L'ère byzantine ou de Constantinople, dite encore ère des Septante, s'introduisit en Syrie dès le V^e siècle, et fut la plus universellement employée depuis cette époque. Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, Paris, 1889 introduction, col. 32-39, et tables chronologiques pour la concordance des différentes ères avec l'ère chrétienne, p. 94 sq.

II. LES ORIGINES CHRÉTIENNES JUSQU'AU CONCILE DE NICÉE (325). — Comme pour les premières communautés chrétiennes, la foi catholique prit ses racines à Antioche dans la colonie juive, qui avait été attirée par Séleucus Nicator, et était organisée à part, comme la cité grecque : elle formait une *πολιτεία*. Josephé, *Contre Apion*, II, 4. Elle était confinée dans le quartier appelé *Κεραταίων*, *Ceraleum*, dont l'emplacement exact donne lieu à des controverses. Même à la suite de la séparation définitive des chrétiens d'avec les juifs et après l'isolement où se plaça de lui-même le

judéisme après la ruine de Jérusalem, la colonie israélite d'Antioche ne renonça pas à faire du prosélytisme, soit auprès des païens, soit même auprès des chrétiens, ce qui amenait des luttes parfois violentes et même des émeutes et des massacres.

Les origines de la communauté chrétienne d'Antioche sont racontées avec détail par les *Actes des apôtres*, xi et xv. La prédication chrétienne, commencée par des frères chassés de Jérusalem lors de la persécution qui suivit le martyre de saint Étienne, s'adressa d'abord exclusivement aux juifs. Mais de bonne heure d'autres fidèles, sortis de milieux moins intransigeants que Jérusalem, c'est-à-dire de Chypre et de Cyrène, s'adressèrent aux païens, et en convertirent un grand nombre. L'Église de Jérusalem, instruite de ces conversions, envoya à Antioche Barnabé, qui prit la direction de la communauté, d'abord seul, puis en compagnie de saint Paul. Celui-ci y passa une année entière et c'est vers cette époque que les fidèles reçurent le nom de *Χριστιανοί*. Ces événements, rapportés en quelques lignes dans le livre des Actes, supposent un intervalle de quelques années. La première introduction du christianisme à Antioche est contemporaine de la conversion de saint Paul, arrivée en 34-36, et le premier voyage du même Paul, avant lequel il faut placer son séjour d'un an à Antioche, est placé à des dates qui vont de 45 à 51. La conférence de Jérusalem, causée précisément par les conversions mêlées de païens et de juifs à Antioche, est échelonnée entre les années 49 et 52. C'est tout ce que l'on peut dire de plus précis. Cf. Jacquier, *Histoire des livres du Nouveau Testament*, 2^e éd., Paris, 1903, p. 21. Antioche demeura le centre des missions de saint Paul durant ses trois premiers voyages, le dernier ayant eu lieu entre 50 et 55.

La venue de saint Pierre à Antioche est un événement certain, attesté par Gal., ii, 11 (querelle avec saint Paul au sujet des observances légales). De même, Chronique d'Eusèbe, et son *Histoire ecclésiastique*, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Léon le Grand, etc. Saint Grégoire attribue à cet épiscopat une durée de sept ans : *Ipse firmavit sedem, in qua septem annis, quamvis discessurus, sedit*. P. L., t. Lxvii, col. 899. Mais, outre que cette donnée est tardive, il est difficile de la faire cadrer avec la durée de l'épiscopat romain de saint Pierre, qu'on évalue à vingt ou vingt-cinq ans. Le martyre de saint Étienne a eu lieu en 34-36, et aucun apôtre ne quitta Jérusalem durant la persécution qui suivit. C'est en 36 ou en 38 tout au plus, après la formation d'une communauté assez nombreuse, que l'on peut placer la venue de saint Pierre à Antioche. Or, il mourut entre 64 et 67, plus probablement en 67-68, ce qui, avec les évaluations les plus optimistes, donnerait cinq ans de séjour à Antioche.

La prédication chrétienne dut se répandre assez rapidement dans la région, car la lettre de l'assemblée apostolique de Jérusalem est adressée « aux frères d'entre les gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie ». Mais c'est tout ce que nous en savons, à part les quelques autres données éparses dans le Nouveau Testament. La liste épiscopale nous a été transmise par la Chronique d'Eusèbe : elle donne l'année d'Abraham, l'olympiade et l'année de l'empereur régnant au début de chaque épiscopat, avec le numéro de celui-ci dans la série. Les sept premiers évêques, à partir d'Évode, auraient commencé leur épiscopat en même temps que des pontifes romains. Qu'une pareille coïncidence se soit réalisée une ou deux fois, cela n'aurait rien d'extraordinaire, mais la chose devient suspecte lorsqu'elle se répète sept fois de suite. Il n'y a qu'une exception, la date de la mort de saint Ignace, mieux connue (107), donnée comme l'année initiale de son

successeur Héron, ce qui n'est pas prouvé. D'après Harnack, *Die Chronologie der altchristlichen Literatur bis Eusebius*, Leipzig, 1897, t. i, p. 70 sq., qui a été longtemps seul de son opinion, Eusèbe aurait dépendu, pour Antioche notamment, de Sextus Julius Africanus, lequel, d'après Eusèbe lui-même, *H. E.*, VI, xxxi, 2, écrivit jusqu'en 221 et a pu très vraisemblablement avoir des renseignements personnels sur les évêques d'Antioche qui ont siégé de 180 à 221. En effet, pour ceux-ci, Sérapion, Asclépiade et Philéto, le synchronisme avec les papes cesse, et l'on a des coordonnées avec d'autres événements qui permettent d'être plus précis. Harnack, p. 208-218. Quant aux premiers noms, rien n'empêche de les regarder comme authentiques. Voir Schoene, *Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus*, Berlin, 1900; et J. Flamion, *Les anciennes listes épiscopales des quatre grands sièges*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1900, t. i, p. 645-678, et 1901, t. ii, p. 209-238, 503-528, où on trouve résumées et adoptées les conclusions de Schoene et de Harnack.

D'ailleurs, on ne sait rien ou presque rien sur les premiers évêques d'Antioche en dehors d'Ignace, dont la mort est beaucoup mieux connue que la vie. On ne peut prendre au sérieux ce que dit d'Évode le tardif Nicéphore Calliste, *H. E.*, II, iii, P. G., t. cxlv, col. 757. Pour saint Ignace et ses célèbres lettres, voir IGNACE. Son martyre eut lieu à Rome sous Trajan, le 20 décembre 107 : voir, pour la discussion de la date, P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, 2^e éd., Paris, 1892, p. 183-185, 197-201. De Héron, Cornélius et Héros, on ne sait que les noms. Théophile est l'auteur de plusieurs ouvrages qu'Eusèbe a eus entre les mains, *H. E.*, IV, xxiv, et il a dû mourir entre la fin du règne de Marc-Aurèle (180), qu'il mentionne, et la controverse pascalie (190), dont il ne dit pas un mot. Ces données se déduisent de son apologie *πρός Αὐτόλογον*. Il avait aussi écrit contre les hérétiques, dont Marcion. Antioche, comme Rome, devint de bonne heure un rendez-vous pour tous les novateurs, sans doute à cause de sa nombreuse communauté chrétienne. Dès le temps de Trajan, saint Irénée, *Haer.*, i, 24, P. G., t. vii, col. 673-674, signale la présence à Antioche du Samaritain Ménandre, fondateur d'une secte analogue à celle de Simon le Magicien.

Maximinus, appelé ainsi dans la chronique d'Eusèbe, vécut du temps du pape Victor (189-198) et prit part, au dire d'Eutychius, à la controverse pascalie. Ce témoignage, bien que tardif, peut être regardé comme certain (Batiffol, *Littérature grecque chrétienne*, 2^e éd., Paris, 1898, p. 127); mais il ne siègea pas plus tard qu'en l'année 190-191, onzième année de Commode, date à laquelle Julius Africanus fait commencer l'épiscopat de Sérapion. L'usage pascal d'Antioche ne nous est pas connu directement : Eusèbe n'en dit rien, mais il parle de l'usage des évêques de l'Osrhoène, opposé à celui des Asiates, et on a lieu de croire que celui d'Antioche n'était pas différent de celui d'Édesse. Sérapion, dont on peut placer l'épiscopat entre 190-191 et 211, combattit les montanistes dans une sorte de lettre synodale, souscrite par plusieurs évêques, qu'Eusèbe a connue. *H. E.*, V, xix.

La persécution de Maximin, qui dura de 235 à 238, et qui visait surtout les chefs des Églises, épargna l'évêque Zébinos, dont la mort par le martyre aurait été sûrement signalée par Eusèbe. Zébinos prolongea son épiscopat jusque sous le règne de Gordien III (238-243), sans que l'on puisse donner une date plus précise. Son successeur, saint Babylas (voir ce nom), est mieux connu. Son nom est lié à l'histoire du premier empereur probablement chrétien, Marcus Julius Philippus, plus connu sous le nom de Philippe l'Arabe : préfet du prétoire sous Gordien III, il ne se servit de

son pouvoir que pour faire tuer l'empereur dans une sédition militaire (244), ce qui était sûrement peu digne d'un chrétien. Eusèbe raconte, *H. E.*, VI, xxxiv, que, lorsqu'il se présenta, le jour de Pâques de cette année 244, à la porte de l'église d'Antioche, saint Babylas lui en refusa l'entrée tant qu'il n'aurait pas fait pénitence. Eusèbe ne nomme pas l'évêque. Saint Jean Chrysostome, *De S. Babyla*, 6, *P. G.*, t. I, col. 541, complète cette indication. Philippe se serait soumis, d'après une tradition qu'Eusèbe rapporte comme un on-dit; ce trait peut sembler sujet à caution si on le rapproche de l'épisode célèbre de saint Ambroise et de Théodose; il paraît néanmoins vraisemblable. Paul Allard, *Histoire des persécutions durant la première moitié du troisième siècle*, Paris, 1894, p. 239-240. Saint Babylas mourut sous Dèce, dans sa prison, d'après Eusèbe, *H. E.*, VI, xxxix, 4; décapité, d'après saint Jean Chrysostome, *loc. cit.*, col. 549-550, tradition qu'a retenue l'Église byzantine. Ce martyr doit se placer en 250, car en cette même année Fabius lui avait déjà succédé. Ce dernier correspondit avec le pape Corneille à propos du schisme de Novatien, dont il favorisait les idées; mais il mourut en 253, et son successeur Démétrianos rompit avec les schismatiques. Eusèbe, *H. E.*, VII, v, d'après Denys d'Alexandrie. La persécution de Valérien, qui dura de 257 à 260, ne paraît pas avoir atteint Démétrianos.

La date initiale de l'épiscopat de son successeur, le célèbre Paul de Samosate, n'est pas connue avec précision : des données d'Eusèbe, *H. E.*, VII, xxvii, combinées avec celles de la Chronique, on peut conjecturer qu'il devint évêque en 259-260. Originaire de Samosate (Chamchât), sur la rive droite de l'Euphrate, Paul était un grand personnage, receveur des finances, *procurator ducaenarius*. Promu à l'épiscopat, il conserva cette charge ou ne fit aucune difficulté pour la brigrer étant évêque. Son principal adversaire, le prêtre Malchion, était chef d'une école de sophistes hellénistes à Antioche. Ces charges ne semblaient pas incompatibles avec la profession de christianisme. La lettre synodale relatant sa déposition nous dépeint la vie de Paul comme très mondaine et ses mœurs comme prêtant au soupçon. Il tolérât bien des faiblesses dans son clergé, afin de mieux l'avoir sous la main. En cour auprès d'Odeynath et de Zénobie, souverains de Palmyre, il enseigna plus ou moins ouvertement l'hérésie d'Artémon, c'est-à-dire l'adoptionisme, mais avec tant d'art et de subtilité, qu'il fallut toute l'habileté de Malchion pour le convaincre d'hérésie, dans une réunion synodale où vinrent nombre d'évêques de Syrie et d'Asie Mineure. Le compte rendu sténographique en était encore conservé du temps d'Eusèbe. Il semble bien, d'après cet historien, qu'il y eut trois synodes successifs : dans le premier et le second, Paul parvint à se disculper; dans le troisième, Malchion le convainquit. C'est ce synode qui envoya au pape Denys et à l'évêque d'Alexandrie, Maxime, la lettre et la sentence de déposition qu'Eusèbe nous a conservées en partie, *H. E.*, VII, xxx. On élut à sa place Domnus I^{er}, fils de Démétrianos, entre 266 et 268. Paul refusa d'abandonner la maison épiscopale, et s'y maintint tant que Zénobie demeura maîtresse d'Antioche et de Palmyre. C'est alors que se produisit le premier recours au bras séculier dont l'histoire fasse mention : lorsque, en 272, Aurélien eut vaincu Zénobie, l'évêque Domnus lui soumit le cas, et l'empereur ordonna, dit littéralement Eusèbe, « que la maison fût attribuée à ceux à qui les évêques d'Italie et de la ville de Rome l'auraient adjugée ». *H. E.*, VII, xxx. Pour plus de détails sur la doctrine, voir PAUL DE SAMOSATE.

Les partisans de Paul firent schisme, et le concile de Nicée, dans son canon 19, régla plus tard les conditions

de leur réception dans la grande Église. L'un de ses disciples les plus célèbres est le prêtre saint Lucien, mort martyr sous Dioclétien le 7 janvier 312. Sa vie nous est mal connue, et son œuvre de même. Eusèbe, qui parle en détail de Lucien aux livres VIII et IX de son histoire, ne dit rien du rôle qu'il dut jouer sous Paul de Samosate, et qui lui valut de rester excommunié durant trois épiscopats successifs. Théodoret, *H. E.*, I, iii, *P. G.*, t. LXXXII, col. 901. Mais cette réserve n'a rien d'extraordinaire si l'on songe qu'Eusèbe était au fond subordinationniste, et que Lucien est un des précurseurs de l'arianisme. Voir, pour ses doctrines et ses disciples, LUCIEN D'ANTIOCHE.

Domnus I^{er} dut mourir avant 272, car la Chronique d'Eusèbe dit indirectement, version de saint Jérôme, éd. Helm, p. 222, qu'il ne vit pas l'expulsion de Paul de Samosate. Cyrille I^{er} fut sans doute celui qui accepta saint Lucien dans la communion de l'Église. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1906, t. I, p. 500. Une donnée de la passion des saints Quatre Couronnés permet de conjecturer avec Harnack, *op. cit.*, p. 217, qu'il fut arrêté et condamné aux mines en vertu du second édit de Dioclétien, promulgué probablement en mars 303, qui ordonnait d'arrêter tous les chefs des Églises : conduit en Pannonie, il y souffrit trois ans et mourut confesseur en 306. Tyrannos lui avait succédé dès son départ, car il vit la démolition des églises ordonnée par le premier édit de Dioclétien en 303. Eusèbe, *H. E.*, VII, xxxii, 4. Il mourut, au dire de Théodoret, *H. E.*, I, iii, *P. G.*, t. LXXXII, col. 888, lorsque la paix eut été rendue à l'Église, donc après 313.

La persécution de Maximin Daïa fit naturellement beaucoup de victimes à Antioche. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise nous ont conservé le souvenir de vierges et de femmes chrétiennes n'hésitant pas à se donner la mort pour préserver leur pureté. *P. G.*, t. I, col. 635-636, *P. L.*, t. xvi, col. 241-242. Lorsqu'en 311 Maximin visita ses provinces et celles qui lui venaient de la succession de Galère, il se fit partout adresser des pétitions contre les chrétiens. Le curateur d'Antioche, Théotecne, qui portait le même nom que le gouverneur de la province, en donna l'exemple, en faisant de plus ériger dans la ville une nouvelle idole de Zeus Philios.

Lorsque la paix eut été rendue à l'Église, l'évêque Tyrannos ne tarda pas à mourir. Théodoret, *H. E.*, I, iii, *P. G.*, t. LXXXII, col. 888, dit en effet que son successeur Vitalis lui succéda au commencement de la pacification, donc probablement en 314. Vitalis assista aux deux conciles d'Ancyre et de Néocésarée du Pont, tenus, le premier cette année même, et le second un peu plus tard. Mansi, t. II, col. 534, 548. D'après Théodoret, son successeur Philogone eut à montrer sa fermeté lors de la persécution de Licinius, qui dura de 321 à 323. *H. E.*, I, iii, *P. G.*, t. LXXXII, col. 888. Ces données concordent : on peut donc placer l'épiscopat de Vitalis de 314 à 320. Philogone, d'après Théophane, eut cinq ans d'épiscopat; par contre, les actes du concile de Nicée sont souscrits par son successeur Eustathe. Le concile de Nicée ayant probablement duré du 20 mai au 25 août 325, Philogone dut mourir au plus tard dans les premiers mois de 325.

La paix de l'Église amena, sinon la restitution de l'ancien centre de culte, qui n'avait pas dû survivre à la démolition ordonnée durant la persécution de Dioclétien, au moins celle de son emplacement. Constantin fit bâtir à la place une magnifique basilique. Eusèbe, *De Vita Constantini*, III, L. La dédicace n'eut lieu qu'en 341. Elle était tournée vers l'occident, et non vers l'orient. Socrate, *P. G.*, t. LXVII, col. 640.

Les deux premiers évêques d'Antioche qui prirent part à la controverse arienne, Philogone et Eustathe, étaient adversaires d'Arius. D'après E. Schwartz (*Zur*

Geschichte des Athanasius, dans les *Nachrichten von der königliche Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil. hist. Klasse, 1905, p. 171), il se serait tenu à Antioche en 324, un an avant Nicée, un synode antiariens dont le ms. syriaque de Paris 62 nous a conservé une lettre synodale. L'authenticité en est douteuse. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1908, t. II, p. 137, note 2. On verra plus loin les conséquences pour Antioche des définitions de Nicée contre l'arianisme.

Il importe d'établir ici les origines de ce qui s'est appelé plus tard le *patriarcat d'Antioche*. Dans l'état actuel des documents que nous possédons sur l'histoire des trois premiers siècles, on ne peut rien conclure ni pour ni contre l'existence d'une certaine primauté accordée à l'évêque d'Antioche. Sérapion figure parmi les signataires d'une sorte de lettre synodale contre les montanistes (Eusèbe, *H. E.*, V, xix); il intervient pour réprimer les tendances hérétiques des fidèles de Rhossos en Cilicie, qu'ils avaient prises dans l'évangile apocryphe dit de Pierre. *H. E.*, VI, xn. C'est enfin à lui que la légende d'Édesse attribue la consécration de Palout, le premier évêque de la ville. L. Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*, Paris, 1888, p. 44 et 140. Or, la lettre synodale contre le montanisme n'implique pas nécessairement une idée de primauté. La légende d'Édesse porte à croire que, historiquement parlant, les premiers missionnaires chrétiens qui aient paru dans cette ville seraient venus d'Antioche, et c'est de ce fait qu'Antioche tiendrait sa suprématie sur Édesse. L'intervention de Sérapion à Rhossos peut s'expliquer parce qu'il était l'évêque le plus voisin, ou d'une valeur particulière comme doctrine. La présidence des deux conciles successifs d'Ancyre et de Néocésarée par Vitalis d'Antioche peut s'expliquer par la même raison. En rapprochant le fait de la consécration de Palout de cet autre, qu'Antioche fut un centre de missions chrétiennes dès le temps de saint Paul, on peut en conclure qu'Antioche possédait, en vertu de cette paternité spirituelle, une certaine autorité sur les Églises qu'elle avait évangélisées. Le concile de Nicée, dans son 6^e canon, voulut légaliser cette primauté lorsque, après avoir reconnu la suprématie d'Alexandrie sur l'Égypte, il ajouta : *On doit de même conserver aux Églises d'Antioche et des autres éparchies leurs anciens droits*. En 297, Dioclétien venait de créer le diocèse civil d'Orient, dont Antioche était la métropole; on avait là un cadre commode, qui avait l'avantage de simplifier la vie publique, civile et sociale comme l'administration : il semble bien que le concile de Nicée, en reconnaissant la primauté de l'Église d'Antioche, ait voulu la délimiter par l'étendue même du diocèse civil d'Orient.

Il ne faut pas oublier que nous n'avons plus les actes du concile; mais celui de Constantinople de 381 les avait, et c'est dans le même sens que son 2^e canon confirme les privilèges du siège d'Antioche. Le pape saint Innocent I^{er} possédait aussi ces actes, et sa lettre à Alexandre d'Antioche, écrite au début du v^e siècle (ep. xxiv, *P. L.*, t. xx, col. 547), est conçue dans le même sens. Telle paraît être l'origine la plus plausible du patriarcat d'Antioche. En 325, il comptait huit provinces : Palestine, Phénicie, Syrie, Arabie, Mésopotamie, Cilicie, Isaurie et Chypre. Quant au nombre des évêchés, il est impossible de le fixer, même par conjecture. L'essai de reconstitution des suscriptions du concile de Nicée tenté par H. Gelzer (*Patrum Nicaenorum nomina*, Leipzig, 1898, Introduction, p. 60-70) en donne quatre-vingt-seize pour les provinces énumérées ci-dessus. Comme tous les évêques n'ont pas dû se rendre à Nicée, tout ce que l'on peut dire, c'est que le nombre des sièges relevant

d'Antioche approchait de la centaine. Voir S. Vaillhé, *Formation du patriarcat d'Antioche*, dans les *Échos d'Orient*, 1912, t. xv, p. 109-125, 193-201.

III. LES CONTROVERSES ARIENNES ET LE SCHISME D'ANTIOCHE (330-415). — Lorsqu'Eustathe revint du concile de Nicée, où il avait été l'un des plus convaincus défenseurs de l'orthodoxie, il s'efforça d'exclure de son clergé tous les membres qui faisaient plus ou moins profession d'arianisme. Intervenant dans les villes menacées, écrivant un commentaire sur le passage du livre des Proverbes, VIII, 22, dont se prévalaient les ariens, il était le plus en vue avec Marcel d'Ancyre : aussi le parti adverse s'efforça-t-il de les perdre tous les deux. Un synode réuni par ses soins à Antioche même, en 330, déposa Eustathe sous l'accusation calomnieuse d'immoralité et en se servant de passages de ses écrits qui pouvaient être détournés dans un sens sabellien. Hefele-Leclercq, t. I, p. 641-647. Cette sentence, appuyée auprès de Constantin par l'accusation d'être un fauteur de troubles et d'avoir manqué de respect envers la mère de l'empereur, le fit exiler à Trajanopolis, aujourd'hui Orichovo, en Thrace. A l'élection pour son remplacement, ses partisans se séparèrent de la majorité, qui élut Paulin de Tyr, et formèrent dès lors un groupe à part. Après Eulalios, successeur de Paulin, Eusèbe de Césarée argua des saints canons pour refuser le siège patriarcal et proposa le Cappadocien Euphronios (332), qui mourut l'année suivante. Son successeur Flaccillos assista au concile de Tyr (335), où fut déposé saint Athanase. La dédicace de l'église bâtie par Constantin et terminée par Constance fut le prétexte du concile d'Antioche dit de la Dédicace, ἐν ἐγκαινίῳ, du 22 mai au 1^{er} septembre 341, où fut confirmée la déposition de saint Athanase. Hefele-Leclercq, t. I, p. 702-733. Ce concile édicta vingt-cinq canons, qui font partie du droit canonique grec; édition et notes de Pitra, *Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*, Rome, 1864, t. I, p. 455-467. Flaccillos mourut peu avant le concile de Sardique (343). Son successeur, Stéphane I^{er}, fut déposé dans l'été de 344, pour avoir tendu un piège aux légats romains députés au concile de Sardique. Tous ces évêques étaient membres du parti eusébien; le dernier inclinait davantage vers l'arianisme pur : ce fut lui qui éleva Aétius au diaconat. Philostorge, III, 17, *P. G.*, t. LXV, col. 509. L'opposition se personnifia dans la personne de deux laïcs, appartenant sans doute à cette classe d'ascètes zélés dénommés *spoudaei* ou *philopones*, Flavien d'Antioche et Diodore de Tarse. Voir sur les *philopones* d'Antioche, à une époque postérieure, S. Pétrides, *Spoudaei et philopones*, dans les *Échos d'Orient*, 1904, t. VII, p. 345. Leurs principales innovations, pour lutter contre l'arianisme, furent l'introduction de la formule Δόξα... καὶ νόσ..., devenue le *Gloria Patri* latin, et du chant *antiphoné*. Cavallera, p. 52-54.

Le remplaçant de Léonce, en 358, fut l'acacien Eudoxe, transféré de Germanicia. Il tint un synode à Antioche pour rejeter les deux formules ὁμοούσιος et ὁμοῦσιος (Hefele-Leclercq, t. I, p. 903); le concile de Séleucie d'Isaurie le déposa en 359, au mois de septembre. Hefele-Leclercq, t. I, p. 946. Mais celui de Constantinople lui procura sa revanche en le transférant sur le siège de cette ville le 27 janvier 360. *Chronicon paschale*, année 360, *P. G.*, t. XCII, col. 736-737; Théodoret, *H. E.*, III, 11, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1148, Méléce, ancien évêque de Sébaste en Arménie, le remplaça à Antioche à la fin de 360 ou au début de 361, à la suite d'un compromis entre les évêques électeurs, d'opinions théologiques assez nuancées. Il apparut dès le début comme parfaitement orthodoxe au point de vue de la foi de Nicée, et les ariens réussirent à le faire exiler dans la Petite-Arménie, à Mélitène, moins d'un mois après son élection. S. Jean Chrysostome, *In Mele-*

tium, P. G., t. I, col. 516-517. Constance avait fait venir d'Alexandrie l'arien Euzoios, un des premiers compagnons d'Arius : les mélétiens offrirent aux eustathiens de ne former qu'une seule Église, puis, sur le refus de ceux-ci, Flavian et Diodore continuèrent à diriger leur troupeau pendant que Paulin conduisait le sien et que les églises étaient entre les mains des ariens.

L'apostat Julien ayant, au début de son règne, rappelé les exilés, Méléce revint à Antioche, pendant que saint Athanase réunissait à Alexandrie, au début de 362, un synode destiné à rétablir la paix dans les églises troublées, notamment à Antioche. Eustathiens et mélétiens s'y firent représenter. Hefele-Leclercq, t. I, p. 963-969. Des légats devaient se rendre à Antioche pour accommoder les choses sur place. Mais Lucifer de Cagliari, exilé en Orient pour la foi nicéenne, n'attendit pas les décisions du synode : arrivé à Antioche, il entra en communion avec les pauliniens, tandis que les mélétiens, par amour-propre plutôt que pour d'autres motifs, se tenaient à l'écart. Méléce n'était pas encore rentré. Lucifer crut tout arranger en donnant aux pauliniens un évêque, et consacra leur chef avec la simple assistance de deux confesseurs. Blâmé par Eusèbe de Vercell, son compagnon d'exil, il provoqua, par ses récriminations, un schisme entre les pauliniens, de sorte qu'Antioche, outre les ariens rangés autour d'Euzoios, compta trois partis orthodoxes.

Julien ayant fait reporter au cimetière les reliques du martyr saint Babylas, que le César Gallus, par esprit d'opposition, avait établies à Daphné, le transfert provoqua une grande manifestation antipaienne, dans laquelle le sanctuaire de Daphné fut incendié. L'empereur furieux ferma la basilique de Constantin. Après sa mort, saint Athanase vint à Antioche (septembre 363), ne put obtenir de Méléce d'être reçu à sa communion, mais laissa à Paulin un acte écrit par lequel il l'admettait à la sienne. Méléce profita de la tolérance de Jovien pour tenir à Antioche un concile auquel prirent part 25 évêques (Hefele-Leclercq, t. I, p. 972), dans lequel fut de nouveau affirmée la foi de Nicée. L'arien Valens ayant renouvelé les sentences d'exil (365), Méléce reprit le chemin de l'Arménie. Les pauliniens, peu dangereux, furent laissés en paix, mais les mélétiens durent se réunir en plein air ou dans les grottes de la montagne. Durant la guerre contre les Goths (367-370), Méléce put revenir, et ce fut l'époque à laquelle il baptisa et ordonna lecteur le futur Jean Chrysostome. Mais, en 371, Valens s'installa à Antioche jusqu'à sa mort (9 août 378), et ce fut l'occasion d'un troisième exil de Méléce.

Saint Basile, monté en 370 sur le siège de Césarée, comprit que le schisme d'Antioche tenait surtout à des questions de personnes. D'accord avec Méléce, il entreprit de réconcilier celui-ci avec saint Athanase et de faire intervenir, par le moyen de l'évêque d'Alexandrie, le pape et les Occidentaux. Athanase mourut le 2/3 mai 373, et saint Basile reprit les pourparlers avec l'Occident. Il aurait voulu que plusieurs évêques vinssent de la part du pape rétablir la paix. Le pape Damase regarda comme un manque d'égards qu'en lui députant un simple diacre, on lui demandât en retour l'envoi de personnages d'un rang élevé. Puis, trompé par des expositions inexactes de la situation, il reconnut de fait Paulin comme évêque légitime d'Antioche (375). Sans se décourager, Basile multiplia lettres et messagers. La querelle sur le sens du mot *hypostase*, qui battait son plein, détermina saint Jérôme, alors retiré au désert de Chalcis, à ne vouloir communiquer avec personne qu'avec Damase, auquel il s'adressait en vain pour savoir à quel parti il devait se rattacher. Finalement, revenu à Antioche chez son ami Evagrius, il se laissa ordonner prêtre par Paulin, en 378, en même temps qu'il manifestait son hostilité pour le parti mélétien.

Avant de mourir, le 1^{er} janvier 379, saint Basile eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès. Un concile romain de la fin de 377 condamnait les erreurs dénoncées par lui, Méléce et leur parti. Gratin, resté seul maître de l'empire, août 378, rappela les exilés, et, en septembre-octobre 379, environ cent cinquante évêques, réunis sous la présidence de Méléce, signèrent la lettre synodale rapportée de Rome l'année précédente. En février 381, à l'occasion de la remise des églises, Méléce proposa en vain à Paulin de partager avec lui le gouvernement de l'Église d'Antioche. Il présida le second concile œcuménique, réuni à Constantinople en mai 381, mais mourut peu de temps après l'intronisation de saint Grégoire de Nazianze. Vers la fin de l'été, on lui donna un successeur, dans la personne du prêtre Flavian, l'un des soutiens du parti mélétien. Mais Paulin était toujours en communion avec l'Occident, où les affaires d'Orient restaient mal connues ; il n'hésita pas à faire le voyage de Rome pour assister au concile qui s'y tint durant l'automne de 382, et il réussit à s'y faire reconnaître comme seul évêque légitime d'Antioche.

Le schisme était cependant près de finir. En Occident, on insistait pour la tenue d'un concile, et l'empereur Théodose penchait pour cette solution, mais Flavian, sûr de son bon droit, refusa toujours d'y consentir. La question était devenue de plus en plus une affaire de personnalités, et il paraît que les femmes y jouaient, par leurs intrigues, le principal rôle. C'est ce qui ressort d'une homélie de saint Jean Chrysostome, que Flavian avait ordonné en 386. P. G., t. LXII, col. 85 sq. En 391/392, le concile de Capoue décida que le règlement du conflit serait remis à un concile que présiderait Théophile, patriarche d'Alexandrie : le synode se réunit l'année suivante à Césarée de Palestine, sous la présidence d'un autre évêque, et reconnut Flavian. En 394, Paulin mourut, et Flavian réussit à empêcher qu'on lui donnât un successeur. Lorsque, en 398, saint Jean Chrysostome fut élu archevêque de Constantinople, Flavian profita de l'occasion pour envoyer à Rome une légation dont nous ne connaissons que le résultat : il fut enfin reconnu par l'Occident. Théophile d'Alexandrie s'entremisit auprès de Flavian pour obtenir la réception dans le clergé des clercs eustathiens. Il est probable qu'il réussit ; mais Flavian mourut en 404, sans avoir pu ramener les fidèles, aigris par les luttes et leur insuccès. Son successeur Porphyre (404-416), consacré par les évêques adversaires de saint Jean Chrysostome, se compromit dans les manœuvres contre lui, et se maintint avec l'appui du gouvernement impérial ; les partisans du grand docteur se séparèrent de lui, sous le nom de joannites. Alexandre, élu en 416, vint lui-même au-devant des eustathiens dans une procession que raconte Théodoret, *H. E.*, V, 35, P. G., t. LXXXII, col. 1265. Il ramena les joannites en inscrivant le nom de saint Jean Chrysostome dans les diptyques. C'était la condition que le pape saint Innocent I^{er} avait mise à sa reconnaissance comme archevêque d'Antioche. On peut admettre pour la fin du schisme les années 414/415. — Eustathe et Méléce ont trouvé place dans le calendrier de l'Église de Constantinople, aux dates des 21 et 12 février, dans le martyrologe romain au 16 juillet et au 12 février.

IV. LES CONTROVERSES NESTORIENNE ET MONOPHYSITE : FONDATION DU PATRIARCAT JACOBITE (418-543) : MELKITES ET JACOBITES. — Le conflit mélétien était à peine terminé que les évêques d'Antioche se voyaient impliquer dans un autre, qui désolait l'Église universelle et préparait en Orient, dans le patriarcat par conséquent, le schisme qui devait se perpétuer jusqu'à nos jours. Les éléments de discorde ne manquaient pas du reste, et saint Jean Chrysostome, qui tenait à Antioche par tant d'attaches, continuait à lutter contre

l'omnipotence césarienne, ayant contre lui une partie de l'épiscopat. Théodote, qui remplaça le patriarche Alexandre en 417 (*Acta sancti*, jul. t. iv, p. 66-69), intervint dans les controverses soulevées par le pélagianisme et un synode, réuni à Antioche (Mansi, t. iv, col. 474-475), chassa Pélagé des Lieux saints. Adversaire de Chrysostome, Théodote effaça de nouveau son nom des diptyques, mais une sédition populaire le contraignit de l'y rétablir. Ce fut peut-être de son temps que les reliques de saint Ignace le Théophore, le célèbre martyr du temps de Trajan, furent transportées à Antioche : Évagre, i, 16, *P. G.*, t. lxxxvi, col. 2465, rapporte cet événement au long règne de l'empereur Théodose II (408-450). Le successeur de Théodote, Jean I^{er} (428/429, 441/442), *loc. cit.*, était ami de Nestorius et intervint en sa faveur par sympathie pour lui plus que pour sa doctrine. Voir JEAN D'ANTIOCHE. Il en résulta que le concile d'Éphèse de 431 se divisa en deux partis; Jean d'Antioche et ses évêques déposèrent Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Éphèse, qui répondirent en les excommuniant à leur tour : la paix se fit en 433, Cyrille accepta le symbole que Jean avait envoyé d'Éphèse à l'empereur Théodose II, et Jean ainsi que ses évêques reconnurent la légitimité des mesures prises contre Nestorius. Cette attitude de Jean permit aux Chypristes de faire valoir auprès du concile et de faire confirmer leurs prétentions à l'autonomie, et à Juvénal de Jérusalem de préparer son émancipation définitive.

Jean eut pour successeur son neveu Domnus II, qui partagea ses idées, rejetant le nestorianisme comme doctrine, mais sympathique à la personne de Nestorius et à ses amis : l'un d'eux, le comte Irénée, devint même temporairement métropolitain de Tyr. Ni Domnus, ni Théodore de Tyr, ni les autres évêques du patriarcat n'avaient une grande sympathie pour les formules théologiques que saint Cyrille avait condensées dans ses anathématismes : l'archimandrite Eutychès, qui les exagéra et donna ainsi naissance au monophysisme, devenait par le fait même leur adversaire à tous. En 447, Domnus dénonça sa doctrine à l'empereur Théodose II, mais en prenant trop la défense de Théodore de Mopsueste et de Diodore de Tarse. Eutychès, condamné par Flavian de Constantinople en novembre 448, en appela aux synodes de Rome, Alexandrie, Jérusalem et Thessalonique, mais se garda bien de tenir compte d'Antioche. La cour impériale convoqua un synode pour août 449, en invitant le pape saint Léon I^{er} à y envoyer ses légats : ce fut le fameux « brigandage d'Éphèse », dont le président, Dioscore de Alexandrie, fit réhabiliter Eutychès, déposer Flavian, Théodore, absent par ordre impérial, et plusieurs autres évêques de la juridiction de Domnus : celui-ci eut la faiblesse de souscrire à ces condamnations, ce qui ne l'empêcha pas d'être déposé à son tour. Il se soumit à la sentence, bien que le pape l'eût cassée avec tous les actes du conciliabule. Avec la réaction qui suivit l'avènement de Marcien et de l'impératrice Pulchérie, le nouveau patriarche de Constantinople, Anatole, fit nommer à Antioche Maxime, probablement le diacre qui avait fait tant d'opposition à Jean I^{er}. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. iii, p. 382, 399. Le concile de Chalcédoine, réaction contre le brigandage, n'eut qu'à ratifier le choix, mais prit, à l'égard du patriarcat, une mesure beaucoup plus grave, en sanctionnant l'érection, demandée par Juvénal de Jérusalem, d'un patriarcat séparé.

Maxime, impliqué dans un procès, fut privé de son siège vers 455 et remplacé par Basile (455-458), qui partageait ses opinions théologiques. Dans la consultation de l'empereur Léon au sujet du maintien, sur le siège d'Alexandrie, de Timothée Élure, élevé à la faveur du meurtre de Protérios, il répondit, ainsi que tous ses

métropolitains et leurs suffragants, d'une manière contraire à Timothée et dans le sens du concile. De même les trois stylites les plus réputés, qui étaient justement des Syriens : Siméon, Varadate et Jacques.

Après Basile, la chronique du patriarche de Constantinople Nicéphore, *Opuscula historica*, éd. de Boor, Leipzig, 1880, p. 131, est seule à mentionner le patriarche Acace, qui aurait siégé un an. — Martyrios (459-468/470) était déjà patriarche lors de la mort de saint Siméon Stylite, arrivée le 1^{er} janvier 460. *Acta sancti*, jan. t. i, p. 285. Ce fut lui qui eut le premier à lutter contre les monophysites, maîtres surtout dans la partie mésopotamienne du patriarcat. Pierre, surnommé le Foulon, de son ancienne profession, prêtre de Sainte-Bassa, à Chalcédoine, mit à profit la faveur du patrice Zénon, gendre de l'empereur Léon, qui tenait garnison à Antioche, pour s'emparer du patriarcat en s'appuyant sur les apollinaristes, partisans d'Apollinaire de Laodicée, établis dans la région depuis 375. Martyrios, voyant qu'il n'était plus maître du clergé et du peuple, se démit de l'épiscopat. Mais Pierre n'était pas populaire dans l'épiscopat : il n'avait été consacré que par la pression de Zénon sur quelques évêques. Ces événements se placent entre 468 et 470. En 471, Gennade de Constantinople obtint de l'empereur Léon un ordre d'exil contre l'intrus, et fit remplacer Martyrios découragé par Julien (471-475/476). Pierre, oublié par son protecteur, devenu empereur, reprit le siège patriarcal pour quelques mois, grâce à l'usurpateur Basileusque, mais Zénon, vainqueur de celui-ci, chassa Pierre comme compromis dans la révolte, en 477-478. Les monophysites nommèrent Jean Codonat, que Pierre avait, au début, sacré évêque d'Apamée, mais il ne dura que trois mois : Zénon n'en voulut pas et lui préféra Étienne, qui siégea probablement de 478 à 481. Celui-ci fut tué par ses prêtres, en majorité monophysites. Acace, patriarche de Constantinople, le remplaça par Calendion, lequel, dans un but d'apaisement et pour fortifier le parti orthodoxe, fit transporter à Antioche les reliques de saint Eustathe, ce qui fut le signal du retour des derniers eustathiens, en 484. De plus il travaillait, par tous moyens, à faire condamner Timothée Élure et l'Encyclique monophysite de l'usurpateur Basileusque; mais, soupçonné de connivence avec les compétiteurs de Zénon, il fut chassé en 485. Pierre le Foulon, ayant consenti à signer l'Hénotique de l'empereur, recouvra le siège d'Antioche, et l'occupa en dernier lieu de 485 à 488 environ. Il introduisit plusieurs usages liturgiques qui lui survécurent : consécration du chrême en public, bénédiction de l'eau la veille de l'Épiphanie en plus de celle du jour même, et surtout récitation du symbole de Nicée à chaque liturgie. Cette dernière mesure était une protestation indirecte contre le symbole du concile de Chalcédoine. Une autre innovation fut l'addition au Trisagion de la formule *Χριστὸς βασιλεῦς, ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς*, qui devint le point de ralliement des monophysites.

Pallade, prêtre de Sainte-Thècle, à Séleucie, que, d'après Théophane, ad an. 5984, l'empereur aurait fait élire, sans permettre à Pierre de remonter sur son siège, remplaça certainement celui-ci après sa mort. Il était lui aussi monophysite pour plaire à l'empereur, persécuta les Chalcédoniens et enleva de l'église certaines images de Pères, raconte Théodore le Lecteur, *P. G.*, t. lxxxvi, col. 220.

A la mort de Pallade (498), l'empereur Anastase, partisan de la politique de l'Hénotique, fit monter sur le siège d'Antioche Flavian II (498-512), prêtre et apocrisiaire d'Antioche, qui signa l'Hénotique, mais revint plus tard à la foi de Chalcédoine. Aussitôt Xénaïas de Maboug envahit Antioche à la tête d'un parti de moines de la Première Syrie pour amener le patriarche à rési-

piscence. Le peuple d'Antioche se souleva contre eux et en tua un grand nombre. Ceux de la Deuxième Syrie, chez lesquels Flavien avait mené la vie religieuse, vinrent à son secours : ce fut le signal de nouveaux désordres dont Anastase rendit Flavien responsable en l'exilant à Pétra. Évang. III, 32, P. G., t. LXXXVI, col. 2665. A sa place fut mis le moine Sévère (6 novembre 512). Monophysite dans la nuance de l'Hénétique, Sévère est l'une des personnalités théologiques les plus remarquables de l'époque. Pour les détails, voir SÉVÈRE D'ANTIOCHE. Il se maintint durant toute la durée du règne d'Anastase. A la mort de celui-ci, le 9 juillet 518, le parti orthodoxe revint au pouvoir avec Justin I^{er} (518-527). Un des premiers actes du nouvel empereur fut de bannir Sévère (20 septembre 518), Xénaïas de Maboug et autres coryphées du monophysisme et de renouveler avec Rome les relations interrompues par le schisme d'Acace.

Après Paul II, xénodoque τῶν Ἐυδούλου, Euphrasios, prêtre de Jérusalem, d'abord monophysite, converti par crainte (Théophane, ad ann. 6013), favorisa la réaction (521-29 mai 526). A en juger par le nom (Bar Malaha, *fils du matelot*) que lui donne Jean d'Asie, une des sources de Michel le Syrien, trad. Chabot, t. II, p. 181, il aurait été de race syrienne, ce qui n'a rien d'extraordinaire, et aurait peut-être été promu afin de ramener à l'orthodoxie les groupes compacts monophysites de la région d'Antioche, de l'Euphratéenne, de l'Osrhoène et de la Mésopotamie. Michel, p. 170-173. Quant aux partisans de Sévère, ils continuèrent à former une secte à part, encore sans organisation bien déterminée, mais ne reconnaissant d'autre patriarche légitime que Sévère.

Euphrasios trouva la mort dans le tremblement de terre épouvantable qui renversa Antioche en 626, et dont tous les contemporains ont laissé des descriptions. Le comte d'Orient, le Syrien Éphrem d'Amid, déploya en cette circonstance un dévouement si extraordinaire que la population le réclama pour patriarche, et qu'il dut accepter la consécration. Évang. IV, 6, P. G., col. 2712-2713; Malalas, *ibid.*, xcvi, col. 625. Il ne manquait cependant pas de théologie : nous avons quelques écrits de lui. Voir EPHREM D'ANTIOCHE. Après un second tremblement de terre qui suivit le premier de trente mois, l'empereur Justinien rebâtit la ville et lui donna le nom de Théoupolis, à la suite d'un événement que raconte, d'après une source perdue, Cedrenos. P. G., t. cxxi, col. 705.

Dès son avènement, Justinien (527/565) ordonna à toutes les Églises de l'Orient de recevoir le concile de Chalcédoine. La promulgation de l'édit amena une émeute à Antioche et le patriarche n'y échappa qu'avec peine. Il fut remplacé par Domnus III, 545-559, sous lequel le schisme monophysite acheva de s'organiser.

Sévère était mort en exil, le 8 février 537/538, après que le colloque ordonné en 533 par Justinien entre les deux partis eut montré l'impossibilité d'une entente. Voir Michel le Syrien, II, 196-205. Les monophysites n'avaient plus d'autres évêques que ceux détenus à Constantinople dans une captivité assez douce, mais étroitement surveillés. Ils n'auraient pu continuer le schisme en ordonnant des prêtres, si l'impératrice Théodora ne les avait tirés d'embarras. D'origine et de convictions monophysites, elle ne manquait aucune occasion d'affirmer ses sentiments. Elle nourrissait dans son palais à Constantinople plus de cinq cents monophysites grecs et syriens. Elle y accueillit Sévère durant plusieurs années, puis Anthime de Constantinople après sa déposition, de 536 à 548. Son action contrebalançait les mesures prises par Justinien. Voir Michel le Syrien, II, 189, 192, 193, 195. Elle s'entendit avec le phylarque des Arabes Ghassanides, Haret V ben Jabal, qui avait la surveillance du *limes* mésopo-

tamien, pour que Théodose d'Alexandrie pût consacrer deux moines du monastère de Pesilta, sur le mont Isla, Jacques Bar Addai pour le siège d'Édesse et Théodore pour Hirta de Na'amân, centre monophysite des Arabes chrétiens de la basse Mésopotamie persane. La chose eut lieu en 543/544, et sous un déguisement les deux nouveaux évêques s'enfuirent de Constantinople. Théodore ne parvint peut-être pas à destination, mais Jacques parcourut tout l'Orient, faisant partout les ordinations nécessaires. Puis il revint à Constantinople chercher auprès du patriarche monophysite d'Alexandrie des lettres de recommandation pour deux moines qu'il ferait consacrer en Égypte, où les monophysites étaient plus libres. Ces trois évêques en consacraient d'autres à leur tour en leur donnant les titres des villes épiscopales du patriarcat d'Antioche où ils avaient des adhérents : une seconde hiérarchie se superposa à la première. Michel, II, 245-248. C'est en vain qu'Ephrem d'Antioche avait essayé de convertir Haret V.

Bien que, dès la mort de Sévère, les monophysites se soient donné un patriarche dans la personne de Serge de Tella, puis de Paul de Beit Oukamin, le premier n'avait exercé que peu de temps, trois ans, dit Bar Hebraeus (*Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos-Lamy, Louvain, 1872, I, 234), donc aux alentours de 538-540, et sans doute d'une manière plus théorique que réelle. Le second ne regut l'imposition des mains que par le ministère de Jacques Bar Addai et d'Eugène, l'un des nouveaux évêques. Michel, p. 285. La date initiale de l'Église syrienne jacobite, ainsi nommée du nom de son vrai fondateur, est donc 543/544. Désormais, elle aura une histoire à part. Voir SYRIENS JACOBITES.

Les trois éléments qui formaient la population de la Syrie, Grecs, Syriens hellénisés et Syriens de langue syriaque, se partagèrent dans les deux confessions. Peu à peu, ceux qui demeuraient fidèles au concile de Chalcédoine, alors patronné par la cour impériale, reçurent le nom que nous avons déjà vu donner en Égypte à Timothée Salofaciol : on les désigna, du côté jacobite, par le sobriquet d'*impériaux*. Dans la langue écrite, on disait les *chalcédoniens*, par opposition aux *orthodoxes*, mais la forme syriaque vulgaire, *malkānyia*, s'est conservée chez les écrivains musulmans d'époque postérieure, tandis que les écrivains arabes chrétiens adoptaient celle, plus arabe, de *melkīn*, d'où l'appellation de *melkites*, qui désigna sans distinction de race, grecque ou syrienne, les chrétiens chalcédoniens des trois patriarchats d'Alexandrie, Jérusalem et Antioche, et que nous emploierons désormais.

V. JURIDICTION ET INSTITUTIONS DU PATRIARCAT D'ANTIOCHE DURANT LES SIX PREMIERS SIÈCLES. — Durant les trois premiers siècles, le chef de l'Église d'Antioche porte simplement le titre d'évêque. Après la réorganisation de l'empire par Dioclétien à la fin du III^e siècle, l'Orient géographique prit de plus en plus l'habitude d'imiter, dans les descriptions ecclésiastiques, les divisions civiles. « Dans chacune des nouvelles provinces, l'évêque du chef-lieu fut considéré comme le centre du groupement épiscopal, et ce groupement fut défini par les limites mêmes de la province. C'était une innovation. Le concile de Nicée la confirma, il est vrai, mais il dut admettre certaines exceptions qui correspondaient à la tradition antérieure... [dans laquelle]... les rapports ne sont nullement déterminés par les groupements administratifs, mais par les circonstances de l'évangélisation, qui relèvent elles-mêmes des conditions géographiques. » L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1906, t. I, p. 527. Dans son 6^e canon, le concile de Nicée fixe les quatre grandes éparchies qui correspondaient aux quatre diocèses de l'empire oriental : l'Orient, métropole Antioche; le Pont, métropole Césarée; l'Asie, métro-

pole Éphèse; la Thrace, métropole Héraclée. C'est à partir de ce moment que l'on voit apparaître, à côté du terme d'*exarque*, celui d'*archevêque*, qui servait à désigner tout chef d'Église autocéphale, en dehors des quatre exarchats de l'Asie Mineure. Cette dernière acception, dont on retrouve des traces jusque dans les livres liturgiques modernes du rite byzantin, s'est conservée jusqu'à nos jours : les chefs des Églises du Sinaï, de Chypre, ne portent pas d'autre titre, et la dénomination officielle du patriarche de Constantinople est encore celle d'*archevêque*. Par extension, ce terme a servi, à partir du *v^e* siècle, à désigner tout évêque relevant directement du patriarche sans l'intermédiaire d'un métropolitain. Quant à l'expression *patriarche*, elle est employée dès le *v^e* siècle comme synonyme de prélat revêtu d'une juridiction supérieure, mais elle n'a pas tardé à être réservée aux titulaires des sièges fondés directement par saint Pierre lui-même : Rome et Antioche, et ce n'est que plus tard qu'elle fut appliquée aux titulaires d'Alexandrie, de Jérusalem et finalement de Constantinople.

Le concile de Nicée avait limité la juridiction de l'archevêque d'Antioche au diocèse civil d'Orient, c'est-à-dire depuis la chaîne du Taurus au nord jusqu'à la frontière d'Égypte. Sur les provinces d'Orient et le diocèse d'Orient jusqu'à la conquête arabe, voir R. Brünnow et A. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, Strasbourg, 1909, t. III, p. 249-263. Au sud et à l'est, elle ne connaissait d'autre borne que celle même de l'extension du christianisme. Avant Chalcédoine, qui consacra les ambitions de Constantinople, Alexandrie et Antioche sont les deux métropoles du monde chrétien en Orient. L'apostolat d'Antioche s'est-il étendu au delà de ces limites? C'est chose certaine pour la Géorgie, qui obtint son autonomie vers le milieu du *viii^e* siècle, comme on le verra plus loin, et, si la première évangélisation de l'Arménie, antérieure à celle de saint Grégoire l'Illuminateur, avait jeté des racines plus solides, c'eût été la source d'une nouvelle extension de juridiction. Venue d'Édesse et de Nisibe, probablement dès la fin du *iii^e* siècle, cette évangélisation avait dû s'étendre seulement aux provinces méridionales du pays, la Sophène et le Vaspourakan. Eusèbe, *H. E.*, VII, 46, P. G., t. XX, col. 636, nous cite une lettre de l'évêque d'Arménie Mésurzanès à saint Denys d'Alexandrie. Voir l'article *Arménie* du *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 1893, et les références qui y sont citées, auxquelles il faut ajouter J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Paris, 1919, p. 307-308. En tout cas, l'apostolat de saint Grégoire, qui commença dans la seconde moitié du *iii^e* siècle, rattacha l'Arménie à la métropole de Césarée de Cappadoce jusqu'au moment où elle obtint son autonomie.

La Perse, au contraire, fut la première des autonomies locales issues de l'ancien patriarcat d'Antioche. Évangélisée, selon toute probabilité, dès le début du *iii^e* siècle, par des missionnaires venus d'Édesse et un peu plus tard par des chrétiens transportés de la Cœlé-Syrie par les rois sassanides au cours de leurs incursions (J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide*, Paris, 1904, p. 17-20), elle avait, dès le milieu du *iv^e* siècle, un quinzaine d'évêchés (Labourt, *op. cit.*, p. 21, en note), et cette hiérarchie fut organisée et subordonnée à Séleucie-Ctésiphon comme métropole au commencement du même siècle, par Papa bar Aggai, qui faillit y perdre son siège, mais vit son œuvre sanctionnée par les « Pères occidentaux », c'est-à-dire les évêques de la Syrie romaine, appelés par lui contre ses contradicteurs. Labourt, *op. cit.*, p. 21-24. L'inter-

vention de ceux-ci implique bien la dépendance, par l'intermédiaire d'Édesse, du siège d'Antioche. En 408-410, nous voyons Maroutha, évêque de Maïferqat, la Myāfariqn des Arabes et la Martyropolis des Grecs, amener une sorte de concordat entre Isaac, métropolitain de Séleucie, et le roi sassanide Iazdgerd I^{er}, après les grandes persécutions du *iv^e* siècle, au synode de Séleucie, tenu en février 410, du temps du patriarche d'Antioche Porphyre. Labourt, *op. cit.*, p. 87-99. La hiérarchie fut rigoureusement organisée : au-dessous du catholicos de Séleucie se trouvaient cinq provinces métropolitaines, avec une trentaine d'évêques suffragants. Renouvelées au concile de 420, ces mesures furent derechef confirmées par le synode de 424, mais dans le sens d'une autonomie absolue. Si la primauté du catholicos y est affirmée cette fois d'une manière définitive contre toute opposition des suffragants, en revanche le synode proclame l'indépendance de l'Église de Perse vis-à-vis de toute juridiction occidentale, c'est-à-dire vis-à-vis d'Antioche très probablement, pour lutter contre le préjugé très répandu parmi les Perses, et qui avait été la cause de bien des persécutions, que l'Église syrienne orientale était l'alliée naturelle de l'empire romain. Labourt, *op. cit.*, p. 125. Bien que le synode du catholicos Dadicho' ait donné lieu à bien des doutes touchant l'authenticité de certaines parties de ses actes (Labourt, *op. cit.*, p. 125, en note), le résultat cherché fut obtenu et la guerre contre les chrétiens ne coïncida plus nécessairement avec la guerre avec Rome. La scission fut encore plus radicale lorsque, à la fin du *v^e* siècle, l'Église de Perse eut embrassé le nestorianisme. Lorsque, au *xiii^e*, et plus tard au *xvi^e* siècle, les catholicos reprendront les relations religieuses avec l'Occident, ce n'est plus vers Antioche qu'ils se tourneront, mais vers Rome, par une heureuse conséquence de l'interprétation erronée de l'ancienne tradition d'après laquelle le catholicos devait être confirmé au « pays des Romains », ce qui, aux premiers siècles, signifiait Antioche.

La seconde autonomie détachée d'Antioche est Chypre. Cette île faisait partie du diocèse civil d'Orient et, à ce titre, elle devait dépendre de l'archevêque d'Antioche. Mais, à vrai dire, elle aspira toujours à l'autonomie. On ne trouve même pas de trace certaine de l'immixtion d'Antioche dans les affaires religieuses de l'île avant 416, date à laquelle Alexandre d'Antioche s'adressa au pape Innocent I^{er} pour y faire reconnaître son autorité. Nous n'avons plus sa lettre, mais la réponse du pape laisse la question dans l'état. Chypre dépendra d'Antioche s'il est prouvé qu'elle en dépendait déjà avant l'hérésie arienne. P. L., t. XX, col. 549. Le patriarche Jean I^{er} essaya bien de faire reconnaître les droits qu'il prétendait avoir par le pouvoir civil et le concile d'Éphèse (431), mais l'habile défense des évêques chypriotes et l'absence de Jean au concile aboutirent à une confirmation pure et simple de la réponse du pape Innocent I^{er}. Mansi, t. IV, col. 1465-1470; Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. II, p. 334-335. Quelques années après, Pierre II le Foulon, intrus sur le siège d'Antioche, essaya de reprendre la question, mais l'invention, très opportune et d'ailleurs tellement tendancieuse dans ses circonstances et surtout la nature des récits qui nous en sont restés, du corps de saint Barnabé, vint donner à Chypre le rang d'Église apostolique et amena l'empereur Zénon à rejeter la demande de Pierre. Outre le privilège de l'autocéphalie, l'archevêque de Constantia reçut celui de porter des vêtements de soie rouge, un sceptre pour bâton pastoral, l'usage du cinabre rouge pour signer et le

titre de Béatitude. Cf. H. Delehaye, *Saints de Chypre*, dans les *Analecta bollandiana*, 1907, t. xxvi, p. 235-237, et S. Vailhé, *Formation de l'Église de Chypre*, dans les *Échos d'Orient*, 1910, t. xiii, p. 5-10.

La troisième autonomie est le patriarcat de Jérusalem. Le 7^e canon de Nicée avait déjà accordé à l'évêque de la Ville sainte la « suite d'honneur », c'est-à-dire une place spéciale dans les conciles généraux, mais sans lui conférer autre chose que le second rang dans sa propre métropole, Césarée de Palestine, et aucun privilège juridictionnel. S. Vailhé, *Formation du patriarcat de Jérusalem*, dans les *Échos d'Orient*, 1910, t. xiii, p. 327 (mise au point d'une étude antérieure parue sous le titre de *L'érection du patriarcat de Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1899, t. iv, p. 44-57). Ce privilège fut une source d'empiétements de la part de l'évêque de Jérusalem, qu'il s'appelle saint Macaire, Maxime, saint Cyrille, Jean ou finalement Juvénal, absolument comme on voit sur le siège de Constantinople saint Jean Chrysostome et saint Ignace soutenir des prétentions favorables à leur siège. Juvénal, non content de se conduire en tout comme un métropolitain, en vint à demander au concile œcuménique d'Éphèse, en 431, de lui subordonner le patriarcat d'Antioche. Grâce à saint Cyrille d'Alexandrie, cette demande n'eut pas de succès, mais Juvénal semble bien s'être fait délivrer par Théodose II un rescrit qui lui soumettait les trois Palestines, les deux Phénicies et l'Arabie. Au brigandage d'Éphèse, il siège avant Domnus II d'Antioche et se jette dans le parti de Dioscore, qu'il abandonne lors du concile légitime de Chalcedoine; celui-ci finit par ratifier ses prétentions et lui accorder les trois Palestines, avec le consentement des légats du pape. Maxime I^{er} d'Antioche avait expressément réservé les droits de celui-ci, mais saint Léon, pour le bien de la paix, ne protesta pas. S. Vailhé, p. 328-336. Le patriarcat de Jérusalem était fondé : il comprenait les trois Palestines, depuis le Carmel jusqu'au lac Mérom ou Bahr al Houlé au nord, la chaîne de montagnes assez irrégulière qui ferme au nord la plaine du Jourdain jusqu'à la route actuelle des pèlerins de La Mecque et cette route elle-même à l'est, au sud le désert et à l'ouest la Méditerranée et la frontière égyptienne. On verra plus loin, § IX, qu'il usurpa un moment la juridiction sur la métropole de Bosra et finit par s'adjoindre l'évêché d'Acre, qui lui est resté attaché chez les orthodoxes.

Le patriarcat d'Antioche ne subit plus de nouvelles amputations jusqu'à la conquête arabe. Nous possédons heureusement une notice épiscopale remontant au premier ou au deuxième patriarcat d'Anastase I^{er} (559-570 et 593-598), restaurée par le P. S. Vailhé, *Échos d'Orient*, 1907, t. x, p. 90-101, 139-145, 363-368, et qui est, somme toute, le seul document complet et officiel que nous ayons sur la hiérarchie du patriarcat d'Antioche. On la trouvera reproduite, avec la toponymie moderne, dans C. Karalevskij, *Histoire des patriarchats melkites*, Rome, 1911, t. iii, p. 227-231. Elle est confirmée, avec de très légères variantes, par une liste syriaque publiée par Mgr Rahmāni, *I fasti della Chiesa patriarcale Antiochena*, Rome, 1920, p. ii-vii, qui n'est probablement qu'une traduction de la liste grecque, et coïncide avec la recension datée précisément d'août 570 publiée par F. Nau, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1909, t. xiv, p. 209-211 et 215-217; cf. 1919, t. xxi, p. 446, note. D'après ce document, outre le catholicosat de Géorgie, qui n'est pas mentionné parce que la liste ne nous est parvenue que dans des recensions postérieures mises à jour, et ceux d'Irénopolis-Bagdad et de Romagryis-Nisabour

dont il sera question au § VIII, le patriarcat comprenait d'abord douze métropoles pourvues d'évêchés, dont voici la liste avec le nombre de leurs sièges suffragants, et l'indication de ceux qui existent encore :

1^o Tyr (existant encore chez les catholiques), 13 évêchés (dont Acre, Sidon, Panéas, Tripoli subsistent aujourd'hui chez les catholiques; chez les orthodoxes, Sidon est réuni à Tyr, avec les évêchés de Tripoli, Gébail, plus 'Akkār à l'est de Tripoli, siège récent).

2^o Tarse, 7 évêchés (ne subsiste plus que chez les orthodoxes avec le siège uni d'Adana).

3^o Édesse, 11 évêchés (simple titre chez les orthodoxes).

4^o Apamée, 7 évêchés (dont seul celui de Hāmā existe chez les orthodoxes).

5^o Hiérapolis-Mabough, 9 évêchés.

6^o Bosra (n'existe plus que chez les catholiques), 19 évêchés.

7^o Anazarbe, 8 évêchés.

8^o Séleucie d'Isaurie, 24 évêchés.

9^o Damas (dont l'administration est retenue par les patriarches tant chez les catholiques que chez les orthodoxes), 11 évêchés (dont Baalbek et Yabroud subsistent chez les catholiques, et Zahlé, de création récente dans les deux communions, faussement identifiée par les orthodoxes avec Séleucie du Liban).

10^o Amida-Diarbékir, 8 évêchés.

11^o Sergioupolis, 5 évêchés.

12^o Dara, 3 évêchés; remplacée au moyen âge par Théodosiopolis-Erzeroum (ne subsiste que chez les orthodoxes).

Venaient ensuite cinq métropoles autocéphales, c'est-à-dire non pourvues de suffragants : 1^o Béryte-Beyrouth (subsiste dans les deux communions); 2^o Emèse-Homs (subsiste chez les orthodoxes; réunie à Yabroud chez les catholiques); 3^o Laodicée-Lattaquié (subsiste chez les orthodoxes seuls); 4^o Samosate; 5^o Cyr (réunie à Alep chez les catholiques).

Puis sept éparchies ou archevêchés, avec le sens donné plus haut à ce titre, et qui diffère du concept occidental : 1^o Berrhée-Alep (subsiste dans les deux communions, avec le rang de métropole, bien que non pourvue de suffragants, et cependant prenant rang immédiatement après Tyr chez les catholiques); 2^o Chalcis-Qinnisrîn; 3^o Séleucie de Piérie-Qabousi; 4^o Anazartha; 5^o Paltos-Beldé; 6^o Gabala; 7^o Laodicée, devenue métropole autocéphale sous Justinien.

Enfin, deux simples évêchés, c'est-à-dire évêchés exempts, Salamias et Barcouos. Cette classe n'existe plus aujourd'hui et les sièges ont disparu.

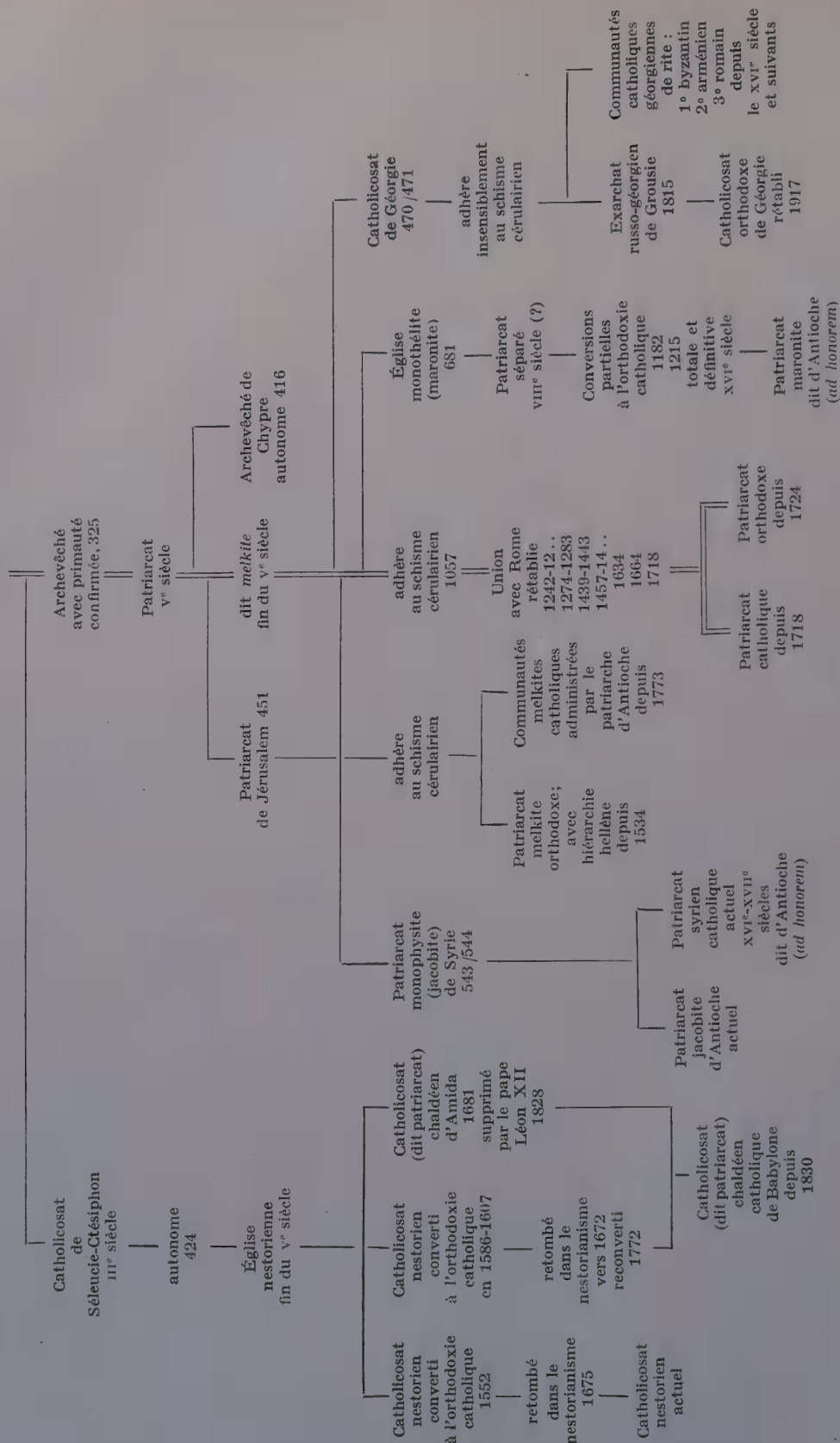
On verra plus loin, aux § XVII et XVIII, ce qu'il faut penser des titres que prennent aujourd'hui les métropolitains et évêques des sièges conservés. La confusion qui règne à cet égard vient de ce que, avant la restitution faite par le P. Vailhé en 1907, la liste d'Anastase I^{er} n'était connue que par des recensions grecques et arabes postérieures, qui ont enregistré bien des changements opérés d'une manière plus ou moins canonique, et surtout sous l'influence du mot arabe vulgaire « moutrān », qui signifie en réalité *métropolitain*, mais qui sert pratiquement à désigner tout personnage revêtu du caractère épiscopal.

Pour ce qui regarde la législation canonique d'Antioche et la liturgie suivie dans le patriarcat, voir plus loin, § XIX et XX.

La vie monastique a été beaucoup moins étudiée dans son développement en Syrie occidentale qu'en Égypte et en Palestine. Il faudrait d'abord procéder à un dépouillement des écrits patristiques et des

TABEAU SYNCHRONIQUE DES ÉGLISES ISSUES DU PATRIARCAT D'ANTIOCHIE

Fondation. — 36-38
Évêché



N. B. — Le patriarchat latin, n'ayant aucun lien de filiation avec le patriarchat historique d'Antioche, est omis dans ce tableau.

documents hagiographiques qui n'a pas encore été tenté, de manière à dresser un répertoire complet des monastères, en distinguant soigneusement les melkites des jacobites et plus tard des maronites, ceux-ci à peu près exclusivement situés au Liban. Au point de vue des institutions monastiques, l'influence est surtout palestinienne. Ce travail a été entrepris par le Dr. Stephan Schiwietz, *Das morgenländische Monchtum*, 3 vol., dont les deux premiers ont paru à Mayence en 1904 et 1913 : le premier concerne l'Égypte, le second la Palestine, et le troisième doit être consacré à la Syrie, à la Mésopotamie et à l'Asie Mineure, mais l'étude n'est pas poussée au delà du IV^e siècle. Outre l'ouvrage de Théodore de Cyr intitulé *De vita religiosa*, P. G., t. LXXXII, col. 1283-1496, on pourra consulter Antonelli, *De ascetis dissertatio*, dans *Sancti Patris nostri Jacobi episcopi Nisibeni sermones*, Rome, 1756, p. 107-202; H. Delehay, *Les stylites*, dans le *Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, Sciences historiques*, Bruxelles, 1895, p. 191-232; J. Pargoire, *L'Église byzantine*, Paris, 1905, p. 66-73, où se trouvent un certain nombre de données concernant la Syrie; S. Pétrides, *Spoudaei et philopones*, dans les *Échos d'Orient*, 1904, t. VII, p. 345-346; dom Besse, *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine*, Paris, 1900; et enfin, pour une institution qui n'a fleuri qu'à Constantinople mais qui est d'origine syrienne, l'article ACÉMÈTES, t. I, col. 274-282; et, sous le même mot, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de dom Cabrol, t. I, col. 307-321, travail du P. Pargoire, qui résume toute la question : on pourra voir aussi l'article analogue du *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 304-308.

VI. ORIGINES ETHNOLOGIQUES DU PEUPLE MELKITE. — A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, une question se pose : à quelle race appartenait la partie du peuple chrétien de Syrie restée fidèle à la foi de Chalcédoine? Ce problème a son importance, et de nos jours il a été plusieurs fois mis en cause dans les transformations survenues dans l'organisation ecclésiastique du patriarcat d'Antioche.

Il est admis par tout le monde sans contestation que la Syrie tant occidentale qu'orientale, avant les conquêtes d'Alexandre, était habitée par un peuple sémitique parlant l'araméen. Depuis l'époque des Séleucides jusqu'à la conquête arabe, se superpose à l'ancienne population un nouvel élément, celui des conquérants. La question est de savoir dans quelle proportion.

Les colonies fondées par Alexandre lui-même en Syrie et en Palestine ne dépassent pas le chiffre de dix. Droysen, *Histoire de l'hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, Paris, 1884, t. II, p. 664 sq. De ce nombre étaient Emathia, au pied du mont Sylius, comprise plus tard dans les rumparts d'Antioche; Tyr, grande place d'armes de l'armée macédonienne; Gaza, Gérasa, Néapolis ou Naplouse; Arké sur la côte libanaise; Apamée, sur les bords de l'Oronte. Par contre, celles fondées par les Séleucides furent beaucoup plus nombreuses. Droysen en a dressé une bonne liste. Le grec devint naturellement la langue administrative de tous les gouvernements issus de l'empire du conquérant macédonien; il pénétra même très loin dans l'Asie antérieure : sous les rois parthes, il était assez communément compris des populations indigènes, au moins dans les grands centres : les inscriptions des grands rois sont accompagnées d'une traduction grecque au fond de la Perse et de la Médie; les médailles des souverains de la Bactriane eurent des légendes purement grecques jusqu'à Agathoclès, en 190 avant J.-C.; on a des légendes grecques chez les rois scythes jusqu'à l'an 100 de notre ère, et

bilingues jusqu'à la fin du V^e siècle. L'épisode de la mort de Crassus (54 av. J.-C.) est resté célèbre : on jouait sur le théâtre du roi Orodès les *Bacchantes* d'Euripide, et l'acteur chargé du principal rôle fit rouler sur la scène la tête du général romain. Pour qu'un auditoire de Parthes pût comprendre et apprécier Euripide, il devait être parvenu à un degré d'hellénisation assez avancé.

Le grec devint ainsi la langue de la littérature et des arts et une réaction mutuelle de l'élément asiatique sur l'élément hellène s'opéra : la chose est visible dans les procédés littéraires et le style des Pères de l'Église de l'époque postérieure à Constantin et qui n'avaient pas, comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, passé par les écoles purement helléniques. On la constate surtout dans les œuvres de l'époque byzantine proprement dite, et surtout dans les pièces liturgiques, qui représentent mieux la langue alors comprise de tous : redondance dans les expressions, répétitions de la même pensée sous des formes différentes, variété des images et des comparaisons, etc. Le grec devint pour l'Orient syrien et asiatique ce que fut le latin au moyen âge dans l'Europe occidentale : quiconque avait un certain degré de culture le parlait et l'écrivait, tout en y mêlant des particularités de langue ou des différences de prononciation qui n'échappaient pas aux personnes habitant des pays moins mélangés. Ainsi, au début du V^e siècle, on notait, à Constantinople, la prononciation syrienne de Sévérien de Gabala, l'ennemi de saint Jean Chrysostome. Michel le Syrien, tr. Chabot, II, p. 5. D'autre part, le grec ne supplanta jamais complètement les langues indigènes : l'alphabet lycien, les lettres du Kaboul et les caractères pehlvis subsistèrent et, au moment où se forma la littérature syriaque, toute entière chrétienne, l'idiome qu'elle employa avait déjà le caractère d'une langue fixée par l'usage, à l'abri des modifications des dialectes vulgaires et de leur imprécision grammaticale : un texte de la Peschito du II^e siècle ne diffère guère au point de vue de la langue des œuvres de Bar-Hebraeus, qui est du XIII^e. Il est juste de dire, toutefois, que ce fut le dialecte d'Édesse qui eut cette fortune de devenir la langue littéraire des Syriens et qu'elle continua à être cultivée comme telle au milieu des modifications des parlers locaux.

Il se passa d'ailleurs en Syrie ce que nous voyons se reproduire dans les autres pays : en Égypte, en Afrique et en Espagne. Saint Antoine ne comprenait pas le grec; saint Packôme avait écrit sa règle en dialecte égyptien et non en grec. Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, Louvain, 1898, p. 257. Au concile de Chalcédoine, Macaire, évêque de Tkôou, ne savait que le copte : mais ce fait, signalé par son panégyriste le pseudo-Dioscore, devait être assez rare par le fait même qu'il a été remarqué. E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux I^{re} et V^e siècles*, Paris, 1888, p. 92; *Theologische Literaturzeitung*, 1889, t. XIV, p. 31. Lorsque l'Église monophysite d'Égypte se constitua et développa sa liturgie, elle n'en retint pas moins un nombre considérable de formules en langue grecque, tantôt de simples phrases, tantôt des prières entières, qu'aujourd'hui encore le clergé copte récite en grec sans les comprendre. Voir les éditions des livres liturgiques coptes publiées à Rome au XVIII^e siècle par l'évêque Touki, ou de nos jours au Caire par les Coptes monophysites, *passim*. En Afrique, le berbère ou libyque a subsisté jusqu'à nos jours; le punique ne disparut pas avec la ruine de Carthage, et, du temps de saint Augustin, sa connaissance était nécessaire pour l'exercice du ministère sacerdotal dans certaines régions : or, on sait combien le christianisme,

en Afrique, resta une institution foncièrement latine, atteignant peu les régions où les langues indigènes étaient seules connues. Voir *Afrique (Langues parlées en)*, dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, t. 1, col. 747 sq. L'Espagne devint latine d'idées et d'éducation, tout en restant ibère par la race; de même la Gaule : à Lyon, au temps de saint Irénée, les langues grecque et latine suffisaient bien pour la ville, mais dans les campagnes il fallait le celte.

La même loi historique, de l'adoption de la langue des vainqueurs par les vaincus, toutes les fois que ceux-ci ne jouissaient pas d'une civilisation supérieure, se vérifie en Syrie. Pour prouver que la langue grecque était la langue du peuple, et non seulement de la classe instruite, on a voulu faire état des inscriptions; mais elles fourmillent de fautes : parfois des lignes entières sont omises, coupant arbitrairement le sens; des mots sont écrit d'une manière qui montre que le lapicide ne les comprenait pas, etc., tout comme les inscriptions latines d'Afrique. On ne peut pas non plus arguer de ce fait, que la plupart des écrivains de marque de la littérature byzantine, jusqu'au vi^e siècle de l'ère chrétienne, sont originaires de Syrie ou de Palestine. On cite Hégésippe, juif palestinien; Tatien, Syrien euphratézien; Paul de Samosate, Pamphile d'Alexandrie, né peut-être à Beyrouth; saint Lucien de Samosate; Eusèbe de Césarée; saint Cyrille de Jérusalem; saint Jean Chrysostome, d'Antioche; les deux Apollinaire de Laodicée; Diodore de Tarse; saint Épiphane, né près d'Eleuthéropolis en Palestine; Nestorius, Sévérien de Gabala, Théodoret de Cyr, né à Antioche et ne sachant pas un mot de syriaque; le mélode Romanos d'Emèse, etc. On pourrait continuer longtemps cette énumération. Évidemment, tous ces écrivains n'ont pas employé une langue inintelligible pour leurs contemporains. Mais leur activité s'est exercée surtout dans les grands centres, où la langue grecque était comprise de toute la classe cultivée; et il convient de faire le parallèle avec la langue latine au moyen âge, et, dans une époque plus rapprochée de nous, en Hongrie et en Pologne; ainsi qu'avec la langue slave, puis la langue grecque, dans les pays roumains. En plein ix^e siècle, le rédacteur des actes du VIII^e concile oecuménique note que le métropolite de Tyr comprenait très difficilement le grec. Ce fait montre la persistance du syriaque même dans les villes, en même temps qu'il témoigne de l'intensité de la culture hellénique, puisqu'il a paru digne de remarque.

Les preuves directes de la persistance de la langue syriaque dans le pays ne manquent pas, d'ailleurs; il en existe une foule de témoignages épars dans les écrits des Pères; on en trouvera une trentaine dans C. Charon, *L'origine ethnographique des melkites*, dans les *Échos d'Orient*, 1908, t. xi, p. 82-89, et d'autres dans Rahmani, *I fasti della chiesa patriarcale Antiochena*, Rome, 1920, p. 24-25, ainsi que dans l'ouvrage arabe de feu Mgr Clément David, archevêque syrien de Damas, *Kitab al qasāra* (*Livre de la limite*), Beyrouth, 1887, p. 17-35, 82-83, 91. Mais le plus probant de tous est dans l'existence des nombreux manuscrits liturgiques syro-melkites, appartenant au rite byzantin, et qui s'échelonnent du x^e au xviii^e siècle. Voir plus loin, § XIX: *La liturgie et le rite d'Antioche*. Ce témoignage, quand bien même il serait seul, serait irréfutable.

À l'arrivée des conquérants arabes, des quartiers entiers se vidèrent dans les grandes villes, tellement qu'une colonie persane vint à Beyrouth remplacer les fugitifs. C. Charon, *op. cit.*, p. 85. Les premiers khalifes gardèrent à leur service tous les employés de l'administration byzantine et surtout ses procédés, n'ayant rien à mettre à la place; mais 'Abd al Malik (685-705)

fit traduire en arabe le cadastre de la Syrie, et Walid I^{er} (705-715) fit cesser l'emploi de la langue grecque pour les comptes du gouvernement, tout en conservant l'emploi des chiffres grecs et des manières grecques de calculer. L'élément grec disparut de plus en plus du pays, et sa langue aussi. Sa persistance à Antioche est due à la réaction byzantine aux x^e et xi^e siècles, mais elle ne lui survécut pas, et le syriaque demeura seul langue sacrée et, à côté de l'arabe, langue vulgaire des melkites comme de tous les autres Syriens. D'autre part, si saint Jean Damas-cène, mort en 749, écrit exclusivement en grec, ce qui s'explique par sa qualité de moine de Mar-Sabā et le caractère plutôt savant de ses ouvrages, son contemporain ou presque, Théodore Abou-Qorra, mort dans le premier quart du ix^e siècle, emploie, dans son éparchie de Harrān, et le grec et l'arabe, si toutefois ses œuvres grecques ne sont pas une traduction. L'arabe s'introduisit en effet de plus en plus et, tandis que les melkites restent fidèles au syriaque dans les offices religieux, tout ce qui nous est resté de leur littérature théologique, encore peu étudiée, est en arabe à partir du x^e siècle. Voir ABOU-QORRA, t. 1, col. 157-158.

Donc, le peuple melkite, duquel se détachèrent au viii^e siècle les maronites, comme s'en étaient détachés au vi^e les jacobites, appartient dans son ensemble à la race syrienne, de même que beaucoup des musulmans actuels de la Syrie, qui ne sont que d'anciens jacobites passés à l'islam. Il y a eu incontestablement, depuis l'arrivée d'Alexandre en Orient jusqu'à la ruine de la domination byzantine, un mélange d'éléments grecs avec la population primitive. Mais cet élément consistait surtout en soldats, administrateurs et marchands. La proportion dans laquelle ils se sont fondus avec la population araméenne n'a pu être que minime, ces éléments étant étrangers par le fait même de leur constitution. Par contre, la langue grecque devint presque exclusivement, à l'occident de l'Euphrate, l'idiome de la société cultivée. La liturgie se célébrait en grec dans les villes, parfois avec l'accompagnement d'un interprète syriaque, et exclusivement en syriaque dans les campagnes. Le grec était la langue des conciles, des traités de théologie, etc. Mais, même dans l'intérieur du foyer domestique, certaines familles complètement hellénisées à d'autres points de vue n'avaient pas oublié la langue nationale. À l'arrivée des Arabes, sauf Antioche où elle persista jusqu'au douzième siècle, la langue grecque disparut au bout de deux siècles environ, et ne fut plus conservée que par les marchands grecs venus de l'extérieur. Dès l'adoption du rite byzantin à la place de la vieille liturgie d'Antioche, les livres de ce rite sont traduits en syriaque, et la langue arabe ne s'introduit à l'église d'une manière exclusive qu'à la fin du xviii^e siècle, alors que le syriaque avait complètement cessé d'être parlé, sauf dans quelques villages de la plaine de Damas qui en ont conservé l'usage jusqu'à nos jours : c'est ce que l'on appelle le dialecte de Ma'loûlā. L'appellation de *syro-melkite* est la seule qui conviendrait scientifiquement à ce peuple; en arabe, elle a été remplacée dans l'usage moderne par celle de *Roûm*, c'est-à-dire Romains, au sens byzantin du grec *Ῥωμαῖοι*, que Mai, dans son catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Vaticane, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. iv, p. 165, rend très heureusement en latin par *Romaei*, que l'on pourrait rendre en français par *Roméens*, afin d'éviter l'expression *Grecs*, qui porte à la confusion. Quant au terme *Melkites*, il est toujours usité sous la forme arabe *Melki*, au pluriel *Melkitin*, mais les melkites orthodoxes le remplacent de plus en plus par le mot *Roûm*. L'étymologie du mot

melkite doit être cherchée dans le mot syriaque *malka*, qui signifie roi, empereur ; il fut appliqué aux chrétiens demeurés partisans de l'empereur byzantin, et par suite fidèles à la foi de Chalcédoine, par les jacobites, lorsque ceux-ci firent de leur séparation dogmatique le drapeau de leurs revendications politiques contre les abus de l'administration byzantine. Le premier écrivain arabe qui l'ait employée est Mas'oudi, *Kitâb'al-Tanbih*, trad. Carra de Vaux, *Le livre de l'avertissement et de la révision*, Paris, 1897, p. 196, 198, 202, 205, 207-212, 218. Les écrivains postérieurs musulmans, Qalqa chandi, 'Ibn Fadlallâh, qui sont tous les deux du xiv^e siècle, ne connaissent, comme d'ailleurs Mas'oudi, que la forme syriaque *Malkānyya*. C. Charon, *op. cit.*, p. 90-91. L'orthographe *melchites* est due à l'influence de l'italien *melchiti* et est moins correcte en français que *melkites*.

VII. LE VII^e SIÈCLE; LES INVASIONS PERSES ET LA CONQUÊTE ARABE DE 634. LES CONTROVERSES MONOTHÉLITES ET LA SCISSION MARONITE. LES VIII^e ET IX^e SIÈCLES JUSQU'À LA RÉACTION BYZANTINE. — L'affaire des Trois Chapitres, qui causa la réunion du cinquième concile œcuménique, ne troubla pas autrement la Syrie. Le patriarche Domnus III (545-559) plia comme tous les évêques d'Orient devant la volonté de Justinien, et souscrivit les actes du concile de Constantinople de 553, reconnu plus tard comme cinquième œcuménique. Mansi, t. ix, col. 173. A Domnus succéda sur le siège d'Antioche saint Anastase I^{er}, dit le Sinaïte, palestinien d'origine, moine du Sinaï et apocrisiaire du patriarcat d'Alexandrie à Antioche. Lorsque Justinien publia en 565 un édit en faveur de l'aphthartodocétisme, la renommée d'Anastase était telle que les évêques byzantins, bien que décidés à plier, le consultèrent au préalable. Anastase s'étant prononcé contre la doctrine impériale, Justinien allait l'exiler lorsqu'il mourut lui-même. Anastase, qui s'y attendait, avait déjà rédigé une lettre d'adieu à son peuple. Évangé, *H. E.*, iv, 40, P. G., t. lxxxvi, col. 2784-2785. Ce fut Justin II, successeur de Justinien, qui le bannit sous divers prétextes : parce qu'il aurait refusé de l'argent à l'empereur, auquel il aurait jadis dû l'épiscopat, selon Évangé, v, 5, col. 2801; parce que, dans une lettre synodale, il aurait blâmé la consécration de Jean d'Alexandrie par Jean de Constantinople. Théophane le Chronographe, ad ann. 6062, éd. de Boor, p. 243. Anastase se retira en 570 à Jérusalem et fut remplacé, en 570, par Grégoire I^{er}, higoumène du Sinaï, qui occupa le siège durant vingt-trois ans, jusqu'à la douzième année de Maurice, donc jusqu'en 593. Évangé, vi, 24, col. 2884. Par ailleurs, nous savons qu'Anastase I^{er}, rentré en possession de son siège, prononça son homélie de retour le mercredi saint 25 mars 593 (en voir le texte, Pitra, *Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*, Rome, 1864, t. ii, p. 251). Grégoire échappa au tremblement de terre qui ravagea Antioche la troisième année depuis la nomination de Tibère à la dignité de César, donc avant septembre 577. Évangé, v, 17, col. 2825. Mais, ayant eu une querelle avec le comte d'Orient, Astériorius, celui-ci souleva Antioche contre lui, et finalement le patriarche fut accusé d'adultère par un banquier de la ville. Il dut se rendre dans la capitale pour se justifier, mais il fut renvoyé absous en 589. Quatre mois après son retour, le 30 septembre 589, un nouveau tremblement de terre vint derechef porter la désolation dans Antioche. Évangé, vi, 7-8, col. 2852-2857. Soixante mille personnes environ périrent.

Un autre péril avait déjà apparu à l'Orient. Le roi sassanide Qawād, ayant eu en vain recours à la générosité de l'empereur Anastase I^{er} pour se faire avancer les sommes promises aux Huns Nephthalites,

qui l'avaient aidé à recouvrer son trône, envahit l'empire byzantin et s'empara, en 530, d'Amida, de Théodosiopolis (Erzeroum) et de l'Arménie romaine. Bélisaire l'arrêta. Justinien acheta la paix à Khosrou Anouscharwân, mais bientôt celui-ci envahit la Syrie en 540 et prit successivement Maboug, Apamée, Chalcis, Alep et Antioche. Bélisaire l'arrêta encore et l'or byzantin fit le reste. Près de Séleucie-Ctésiphon, le monarque sassanide bâtit une ville qu'il appela Antioche de Khosrou, la peupla des captifs qu'il avait faits en Syrie, surtout à Antioche, et y érigea deux églises, qu'il fit consacrer plus tard par Anastase I^{er} d'Antioche. Ces églises servaient aussi à une troupe de mercenaires grecs qu'il avait pris à son service. Agapios de Maboug, dans la *Patrologia orientalis*, t. viii, p. 441-447. C'est là l'origine lointaine du catholicosat melkite de Séleucie-Ctésiphon, que nous retrouverons plus tard. Une nouvelle et rapide incursion des Perses eu lieu en 576. En 606, Khosrou II Parwiz se posa en vengeur de l'empereur Maurice contre l'usurpateur Phocas et envahit la Syrie, puis, l'année suivante, la Phénicie.

Secouru par Maurice contre l'usurpateur Bahram, Khosrou rendit en reconnaissance au patriarche Grégoire, qui avait été envoyé en légation auprès de lui, une partie des trésors pris auparavant dans l'église de Saint-Serge à Antioche. Évangé, vi, 21, col. 2873. Grégoire opéra de nombreuses conversions de monophysites parmi les Arabes du limes (Évangé, vi, 22, col. 2877), mais le gouvernement impérial, par ses méfiances, son avarice et sa maladresse, fit tout pour détacher de lui ces auxiliaires jusque-là fidèles. Voir GRÉGOIRE I^{er} d'Antioche.

Lorsque Grégoire mourut en 593, saint Anastase I^{er} revint à Antioche, comme nous l'avons vu, le 25 mars de la même année. Il mourut probablement à la fin de 598. Voir ANASTASE (saint), t. i, col. 1460. Il fut remplacé par un autre moine du Sinaï, ancien avocat, et qui portait le même nom. Le dédoublement est certain, et nous avons encore la réponse du pape saint Grégoire le Grand à la lettre de communion de cet Anastase II. *Epist.*, ix, 49, P. L., t. lxxxvii, col. 980. Anastase II, monté sur le siège d'Antioche en janvier 599, traduisit en grec le *De cura pastoralis* de saint Grégoire, et mourut en septembre 609 (*Chronicon Paschale*, ad annum 6118, P. G., t. xcii, col. 980), mis à mort par les juifs, révoltés à la suite des conversions forcées que voulait opérer parmi eux l'empereur Phocas. Cedrenus, P. G., t. cxxi, col. 780.

Cette révolte fut suivie d'une nouvelle invasion des Perses, qui avaient pris l'habitude de faire chaque année des incursions en Syrie. En 613, ils prennent Damas; en 615, Jérusalem. Les Juifs, pourchassés par Héraclius comme par Phocas, les accueillirent en libérateurs. Les campagnes de 622-628 rétablirent l'autorité byzantine. Après le transport solennel de la relique de la vraie croix à Jérusalem, 14 septembre 629, Héraclius fit un assez long séjour en Palestine et en Syrie. Il en profita pour essayer de gagner le plus grand nombre possible d'évêques à la nouvelle combinaison religieuse imaginée par le patriarche de Constantinople Serge, le monothélisme, dans le but de réunir les deux confessions orthodoxe et monophysite et d'assurer ainsi, par l'unité religieuse, l'unité politique.

Le siège d'Antioche était vacant depuis la mort d'Anastase II. Vers 620, le patriarche jacobite, Athanase Jamala ou le Chamelier, profita du désordre causé par les révoltes juives et les invasions perses pour essayer d'étendre sa juridiction sur l'élément melkite. Le fait est attesté par le moine de Saint-Sabas Antiochus, P. G., t. lxxxix, col. 1844, et saint Sophrone de Jérusalem l'anathématise dans

sa lettre synodale, écrite vraisemblablement en 634. S. Vailhé, *Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. VIII, p. 35-36; P. G., t. LXXXVII, pars tertia, col. 3193. Héraclius toléra cette usurpation et eut même avec Athanase une entrevue à Maboug ou Hiéropolis, à une date inconnue, mais entre 629 et 634. Vailhé, *loc. cit.*, p. 54. Elle est racontée diversement par les chroniqueurs, mais n'eut pas de succès. Le but de l'empereur était de le gagner au monothélisme. Les plus ardents à embrasser cette nouvelle fantaisie théologique furent les couvents groupés autour de l'archimandrite de Saint-Maron, tout près d'Apamée et que leur zèle antimonophysite avait signalés à la bienveillance des empereurs. Ce fut la cause d'une nouvelle scission religieuse dans le patriarcat d'Antioche, scission qui perpétua pour plusieurs siècles le monothélisme, même après qu'il eut disparu des terres de l'empire, et qui aida à la formation d'une nouvelle nationalité syrienne, celle des maronites.

Un saint ermite du nom de Maron vivait du temps de Théodoret, c'est-à-dire dans les dernières années du IV^e siècle et le premier quart du V^e; l'auteur de l'*Historia religiosa* parle plusieurs fois de lui, ch. VI, XII, XVI, XXI, XXII, XXIV, XXX, P. G., t. LXXXII. C'est sans doute à lui que saint Jean Chrysostome écrivit de son exil de Cucusse, en 405, pour se recommander à ses prières, P. G., t. LI, col. 630. Un monastère s'éleva sur sa tombe, et devint rapidement une archimandrite assez importante. En 517, l'archimandrite Alexandre adresse une lettre collective au métropolite d'Apamée. Mansi, t. VIII, col. 113. Attachés à l'orthodoxie, les moines de ce groupe de couvents eurent 350 des leurs massacrés par les monophysites au temps du pape saint Hormisdas, donc entre 514 et 523, ainsi que nous l'apprend une lettre de leurs confrères à ce pontife. Mansi, t. VIII, col. 426. Justinien répara la muraille du monastère. Procope, *De aedificiis*, v, 9. Très melkite d'opinions, l'archimandrite de Saint-Maron ne pouvait être oubliée par Héraclius. Celui-ci, lors de son voyage en Syrie, visita le monastère et lui fit plusieurs donations. Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Lamy, t. I, col. 270-274, témoigne de l'activité montrée par ses moines contre les monophysites. Ils ne firent aucune difficulté de se rallier à la nouvelle doctrine patronnée par l'empereur. Michel le Syrien, trad. Chabot, t. II, p. 412. En 659, nous les retrouvons disputant à Damas en présence du khalife Mou'awiya contre le patriarche jacobite Théodore et l'évêque de Qinnisrîn Sévère Sabokht, qui sont vaincus et astreints à payer chaque année 20 000 dinars au khalife. *Chronique anonyme maronite*, publiée par Nau, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1899, t. IV, p. 323 et 339. Le rétablissement de l'orthodoxie par la déposition de Macaire en 681 ne les ramena pas, car, en 726, Michel le Syrien, t. II, p. 492-496, nous raconte tout au long les disputes qui eurent lieu à Alep entre orthodoxes partisans de saint Maxime le confesseur et monothélites ou « gens de Beït Mâroun ». C'est dans ce récit que l'on rencontre pour la première fois la mention d'une hiérarchie monothélite, et encore se réduit-elle, semble-t-il, à un seul évêque, qui résidait dans le couvent même de Saint-Maron, mais qui devait avoir des collègues en d'autres lieux. Non seulement dans Eutychius, mais dans tous les écrits du VIII^e et du IX^e siècle, maronite est synonyme de monothélite. Voir les textes dans Pargoire, *L'Église byzantine*, Paris, 1905, p. 169-170. Persécutés à la fois par les jacobites et par les melkites, les maronites émigrèrent peu à peu au Liban, qui devint ainsi le centre de leur communauté. A une époque historiquement encore inconnue, ils se donnèrent un patriarche particulier, qui porta le titre

d'Antioche. La première fois que ce patriarche apparaissait dans l'histoire, c'est lors de la première conversion de sa communauté au catholicisme à l'époque des croisades, en 1182, mais il est évident qu'il y a eu des patriarches maronites bien avant cette date. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est tout ce que l'on peut dire de scientifiquement certain. L'existence de celui dont les historiens maronites voudraient faire le premier de leurs patriarches, Jean Maron, n'est affirmée pour la première fois que par le peu sûr Eutychius, qui le fait vivre sous Maurice et le regarde comme le père du monothélisme, sans voir en lui autre chose qu'un simple moine (éd. Cheikhô, I^{re} part., p. 210). Bar Hebraeus parle bien, *Chronicon ecclesiasticum*, t. I, col. 404-408, d'un savant moine nommé Jean Maron, vivant au X^e siècle, mais c'était un jacobite. Les maronites ont accumulé tant de légendes autour des origines de leur nation que l'on a le droit de se montrer très exigeant. Voir MARONITES.

Mahomet était mort le 8 juin 632. En mars 634, son successeur Abou Bekr commença les opérations contre la Syrie. Trois colonnes suivaient la rive orientale du Jourdain à des distances diverses, et une quatrième le bord de la mer. Tout habitués que fussent les Byzantins aux incursions arabes, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que cette fois c'était plus sérieux. Malheureusement, le pays était ruiné par les invasions perses, appauvri par les exactions de l'administration impériale toujours à court d'argent, déchiré par les luttes religieuses. Les juifs, violemment persécutés par les empereurs, s'en étaient déjà vengés en organisant des séditions partielles : ils allaient servir de guides aux Arabes, que les jacobites accueillaient aussi comme des libérateurs. Les trois colonnes, parties de Médine à travers l'intérieur, placées dès le début des opérations sous les ordres de Khâled ben Walid, firent leur jonction devant Bosra, qui tomba, puis rejoignirent la colonne du littoral commandée par 'Amrou ben al 'As. A 'Ajnadin, appelée aussi Yermous, Ἰερμοῦς, et non pas sur les rives du Yarmouk (Hiéromax), les Byzantins essayèrent une première défaite, bientôt suivie d'une autre à Fihl ou Pella (2 janvier 635). Battue encore sous Damas, l'armée byzantine se jeta dans la ville, que les Arabes assiégèrent, puis réussit à s'enfuir et à rejoindre Héraclius, qui organisait la résistance dans la haute Syrie. Le 21 août 635, après six mois de siège, le métropolite melkite, dont le nom est resté inconnu, seule autorité demeurée à son poste avec le patrice Mansour, négocia d'accord avec ce dernier la reddition de la ville. Devant l'approche de l'armée byzantine qu'Héraclius avait formée à Antioche, les Arabes abandonnèrent Damas pour se replier sur les rives du Yarmouk, où eut lieu, probablement près du village actuel de Yaqousa, la bataille décisive (20 août 636), qui tourna à l'avantage des musulmans. Héraclius, ayant perdu son armée, s'enfuit à Constantinople en abandonnant même Antioche.

Abou'Obaïda, qui avait succédé à Khâled ben Walid, reprit Damas et acheva la conquête du pays pendant que Khâled prenait Antioche et Alep et poussait peut-être jusqu'à Ma'râch. Jérusalem ne tomba qu'en 638 et exigea que le khalife Omar vînt lui-même accepter sa reddition. Césarée fut la dernière ville qui résista, grâce à sa position maritime.

Une émigration considérable de Grecs suivit la conquête : ce fut autant pour combler les vides que pour tenir en respect les populations montagnardes que plus tard Mou'awiya établit dans les villes de la côte des colonies perses. La Syrie fut organisée en province de l'empire des khalifes, et la capitulation de Damas servit de modèle à toutes celles qui furent accordées depuis. Ses bases essentielles étaient l'éta-

blissement d'une taxe, le partage des biens entre les vainqueurs et les vaincus, la liberté des cultes, mais l'asservissement des chrétiens et des juifs aux musulmans. La taxe se divisait en *zakât* ou impôt des pauvres, *jiziyat* ou capitation et *kharâj* ou impôt foncier. Le montant de ces impôts n'était pas exagéré, mais le mode de perception se ressentait de la rudesse des nouveaux maîtres.

Les côtes restaient exposées aux retours offensifs des Byzantins : Mou'âwiya, nommé gouverneur du pays en 639, organisa une flotte avec laquelle il prit Chypre en 649. La guerre entre Mou'âwiya et 'Alī (656-660) empêcha seule la conquête de s'étendre trop loin en Asie Mineure. Le calme rétabli, Mou'âwiya équipa en 669 une flotte formidable qui échoua devant Constantinople. Ce fut pour protéger sa capitale que l'empereur Constantin IV (668-685) envoya en 676 les Mardaïtes, descendants des anciens Mardes des historiens gréco-latins, s'installer au Liban. Tous les mécontents, en particulier les maronites, prirent le chemin du Liban, qui se peupla ainsi petit à petit en conservant une demi-indépendance lorsque, à la suite de la signature de la paix, Justinien II (685-695) eut consenti à retirer les Mardaïtes du Liban. Ce sont ces Mardaïtes, que les chroniqueurs arabes appellent les Jarâjima, que les écrivains maronites bien postérieurs ont voulu prendre pour les ancêtres de leur nation : le nom de Jarâjima vient d'une ville située dans la haute Syrie, entre Baïas et Bouqa, dans le Jabal Loukkâm, au sud de la région où les Mardaïtes s'étaient fixés en dernier lieu avant leur transfert au Liban.

Les hostilités entre l'empire arabe et celui de Byzance ne cessèrent jamais complètement, surtout à partir de l'avènement de la dynastie abasside (750). Le second khalife de cette série, Abou-Ja'far, appela sur les sommets du Liban et autour de Beyrouth les différents clans de la tribu arabe des Bani Tannoukh, qui y fondèrent l'émirat du Gharb ou Occident. D'Antioche à Maboug, une ligne de forteresses, appelée Al-Awâsem, servait de rempart contre les Byzantins, et elle était elle-même protégée par une ligne d'avant-postes dénommée Al-Thoughour, et qui comprenait Tarse, Adana, Masîsa, Baiyâs jusqu'au Jabal Loukkâm, la patrie des Jarâjima. Presque chaque année, une expédition en partait pour aller faire des razzias en Asie Mineure. L'avantage resta généralement aux troupes des khalifes tant que celles-ci furent uniquement composées d'Arabes, mais Mou'tasem (833-842) prit à son service une tribu turque venue des steppes de l'Asie centrale, dénommée *toulounide*, du nom de son premier chef connu, qui était un mamelouk de Farghâna dans l'Asie centrale. Les toulounides furent suivis d'autres mercenaires, qui désorganisèrent encore davantage l'armée des khalifes, et les Byzantins en profitaient. Ahmad ben Touloun, envoyé, par le gouverneur désigné pour l'Égypte, administrer sa province en son nom, s'y rendit à peu près indépendant dès 868, puis, dix ans après, prenant prétexte de quelques succès des Byzantins, parut en Syrie, se fit livrer Damas sous couleur de défendre le khalifat et se dirigea vers la frontière nord. Il prit Antioche par surprise, et, à sa mort, en 884, légua à ses descendants une principauté où ils réussirent à se maintenir jusqu'en 902-906, date à laquelle la secte religieuse des carmathes, ainsi nommée d'un de ses fondateurs, Hamdân Qarmat, secte venue de l'Iraq, mit fin à la domination des toulounides et permit aux khalifes, une fois qu'ils eurent abattu les carmathes, de reprendre leur autorité sur la Syrie. Ils ne la conservèrent que jusqu'en 935, mais en profitèrent pour reprendre les hostilités contre les Byzantins, parfois avec succès (sac de Thessalonique, 904).

La Syrie était toujours agitée par les mouvements religieux de l'islamisme chiite, qui s'étaient déjà manifestés avec la secte des carmathes. La dynastie des khalifes fatimites, formée tout à fait à l'extrémité occidentale de l'Afrique, dans le Maroc actuel, avait étendu peu à peu ses conquêtes vers l'Orient à partir de la fin du IX^e siècle, et menaçait l'Égypte. Pour la sauver, le khalife de Bagdad en donna le gouvernement à l'émir de Damas, Mouhammad ben Toghj, qui, ayant été jadis au service des toulounides et appartenant lui aussi à la race turque, prit le titre dynastique d'Al-Ikhchid, du nom des anciens maîtres de Ferghâna dans le Turkestan, pays d'origine de sa tribu, et établit son autorité sur la Syrie centrale et méridionale (935). La famille des Hamdanides, qui tirait son origine de la bellueuse tribu arabe des Taghlibites, s'infiltra peu à peu dans la Syrie du nord, qu'elle disputa à l'Ikhchid, de sorte qu'à partir de 947 il y eut deux Syries et deux capitales, Damas et Alep. Le plus remarquable des Hamdanides, Saïd al Daoulé, fit une guerre incessante aux Grecs, guerre qui dura jusqu'à ce que les Fatimites eussent supplanté les Ikhchidites à Damas (969-970) et même les Hamdanides à Alep (1003-1004). C'était la réaction byzantine qui commençait.

Le premier résultat de l'invasion arabe fut d'implanter l'islamisme en Syrie. Il y entra à la fois par suite de l'accession d'une partie des tribus arabes déjà converties au christianisme sous sa forme monophysite, comme par exemple d'une fraction de celle des Ghassanides, tandis que la majorité de la tribu allait chercher une nouvelle patrie en Géorgie (cf. Wetzstein, dans la *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1899, t. XXI, p. 36 sq.), et par l'immigration d'un flot d'Arabes déjà islamisés et attirés par la richesse du pays. Il y eut aussi un certain nombre d'apostasies, sans qu'il soit possible d'en préciser l'étendue. Ibn Khaldoun raconte qu'Omar envoya des compagnons du Prophète enseigner le Coran aux Syriens. Mais le grand mouvement d'apostasie est postérieur. A part les impôts, les conquérants laissèrent tout dans le *statu quo*, à cette réserve que les églises furent souvent partagées en deux : c'est ainsi qu'à Damas les chrétiens et les musulmans entrèrent longtemps dans la grande église de Saint-Jean par la même porte, une moitié seulement ayant été convertie en mosquée. L'innovation la plus importante, que les jacobites saluèrent avec joie, fut de donner à chaque communauté une organisation autonome, avec un grand nombre de privilèges temporels et judiciaires pour les chefs spirituels. C'est cette situation, créée par les Arabes, que les Turcs n'ont fait que conserver et qui a subsisté jusqu'à nos jours. Les favoris des khalifes furent naturellement les jacobites, à cause de leur éloignement de tout ce qui rappelait Byzance, absolument comme les nestoriens avaient joui d'une faveur particulière auprès des rois sassanides de Perse.

La période de tolérance dura jusque vers la fin du VII^e siècle. Mou'âwiya II (683) remit probablement un tiers de l'impôt à tous les « dimmis », c'est-à-dire à tous ceux, chrétiens, juifs, samaritains, qui avaient fait leur soumission régulière aux conquérants musulmans. Nöldeke, *Zur Geschichte der Omajjaden*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1901, t. LV, p. 685. Le plus célèbre poète arabe du temps de 'Abd al-Malek (685-705) était le jacobite Akhtal. Cependant, dès le temps de Amrou ben 'As, on ne pouvait plus faire sortir la croix en public à Damas ou à Homs. Cette prohibition paraît avoir été rendue à l'instigation des juifs. Michel le Syrien, t. II, p. 431-432. Le même Amrou demanda au patriarche jacobite Jean II de lui traduire l'Évangile du syriaque en arabe. Michel, *loc. cit.*, p. 432; Bar Hebraeus, *Chronicon*

ecclesiasticum, éd. Abbeloos-Lamy, Louvain, 1872-1877, t. I, p. 276. En 643, on frappe encore à Damas une monnaie de bronze à l'effigie de Constantin II. Caetani, *Chronographia islamica*, Rome-Paris, 1912, p. 260. En 660-661, Mouâwiya I^{er} fit frapper des monnaies d'or et d'argent sans la croix, mais le peuple les refusa. Caetani, *op. cit.*, p. 453. Les chrétiens occupaient encore de hautes positions : sous le même khalife, Sarjoun ben Mansour est chef du *diwân* ou administration de la Syrie, et son fils Mansour ben Sarjoun lui succède. Caetani, *op. cit.*, p. 465. Anastase, fils d'André, mis à mort par ordre de 'Abd al Malek, était préfet d'Édesse. Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum*, éd. Bruns-Kirsch, Leipzig, 1789, p. 119. Ce ne fut qu'en 697 que les Arabes commencèrent à battre monnaie sans aucune effigie. *Ibid.*, p. 118.

Le siège patriarcal melkite était cependant vacant, au moins en ce sens, que son titulaire ne résidait plus dans la capitale de la Syrie, mais bien à Constantinople. Après l'abandon définitif du pays, Héraclius nomma Macédonius pour occuper la chaire d'Antioche : d'après l'annaliste melkite Sa'îd Ibn Batrîq ou Euty-chius, dont la chronologie est moins que sûre pour les événements dont il n'a pas été le témoin, ce fut la cinquième année du khalifat de 'Omar Ibn al Khat-tâb, donc en 639-640. L'élu était naturellement monothélite. Euty-chius, éd. Cheikhô, dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Paris, 1906-1909, 2^e partie, p. 13, lui donne six ans de patriarcat, mais Macédonius vivait encore lorsque le pape saint Martin I^{er} se prononça contre lui, à la suite du concile de Latran qui condamna le monothélisme (649). Les patriarchats de Jérusalem et d'Antioche ne pouvant rester sans gouvernement régulier, saint Martin constitua ses vicaires pour ces deux sièges trois prélats palestiniens, Jean de Philadelphie ('Ammân), Théodore d'Esbous (Hesbân) et l'évêque de Bacatha près de Philadelphie. S. Vailhé, dans les *Échos d'Orient*, 1899, t. II, p. 90. Cette mission, dont ils furent chargés successivement, non simultanément, ne semble pas avoir été sans difficultés. Jaffé, n. 2064-2070. Du successeur de Macédonius, Georges I^{er}, pareillement monothélite et résidant à Constantinople, on ne sait que le nom, transmis par Euty-chius, p. 127, sans pouvoir se fier aux dates manifestement fausses données par ce chroniqueur. Son existence est cependant certaine, vu qu'il est fait mention de lui dans les actes du sixième concile œcuménique, ainsi que de Macaire I^{er}, qui vint après lui. De celui-ci nous connaissons au moins avec certitude la date de déposition, à savoir le 7 mars 681, à la VIII^e session du VI^e concile œcuménique. Mansi, t. XI, col. 345 sq. D'un passage des actes du second concile œcuménique de Nicée, session I (Mansi, t. XI, col. 1035), il ressort qu'il fut envoyé à Rome comme opiniâtre dans son hérésie, et qu'il y mourut en captivité sans avoir voulu se rétracter.

Après la déposition de Macaire, les évêques du patriarcat d'Antioche présents au VI^e concile élurent, avec l'autorisation de l'empereur Constantin Pogonat, Théophane, qui assistait déjà à la XIV^e session, le 5 avril 681, comme patriarche d'Antioche. Il ne siégea que peu de temps, et rien ne nous permet de savoir s'il se rendit à Antioche ou s'il resta à Constantinople. Euty-chius donne comme date de la mort de son successeur Thomas la première année du khalife 'Abd al Malek (p. 40), donc 685-686, date que l'on ne peut accepter que provisoirement, vu que toutes les autres coordonnées fournies par cet auteur sont inexactes. Son nom n'est même pas absolument certain : Anastase le Bibliothécaire, éd. de Boor, Leipzig, 1885, p. 230, l'appelle Alexandre. La même année 685 serait la date initiale du pontificat de Georges II, qui

siégeait certainement encore en 692, puisqu'il souscrivit les actes du concile in *Trullo*. Mansi, t. XI, col. 988. On peut sans doute prolonger son patriarcat jusqu'en 702, car après lui vint une longue vacance de quarante ans causée par l'intolérance des Arabes, et qui ne prit fin que par l'élection de Stéphane III, la deuxième année de Constantin Copronyme, donc pas avant le 19 juin 742. Théophane le Chronographe, ad ann. 6234, éd. de Boor, p. 416. Là encore, la chronologie d'Euty-chius est en défaut.

La situation était en effet changée pour les chrétiens de Syrie. En 692, 'Abd al Malek publie un édit fiscal auquel la chronique dite de Denys de Tell Mahré fait remonter l'origine de tous les maux subis depuis par les chrétiens. H. Lammens, *Le chantre des Omiades*, Paris, 1895, p. 127. Il est bien possible que la recrudescence d'hostilités qui eut lieu entre les deux empires arabe et byzantin sous Justinien II Rhinotmète (685-695 et 704-711) ait engagé 'Abd al Malek à changer de ligne de conduite. Walid I^{er} (705-715) accentua encore la politique d'oppression. En 711, il ordonna de substituer l'arabe au grec dans la comptabilité gouvernementale. Michel le Syrien, t. II, p. 481. Les chiffres seuls restèrent grecs. Théophane, ad ann. 6199, p. 376. Il ordonna de mettre à mort tous les captifs chrétiens faits sur les Byzantins et se trouvant en Syrie, et entreprit de convertir à l'islam la tribu arabe monophysite des Taghlibites, dont le chef Chamîl fut martyrisé. Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum*, p. 121 ; Michel le Syrien, p. 481-482. Cependant, Walid fut plutôt favorable aux jacobites. Michel, p. 480. Désireux de bâtir la grande mosquée de Damas, il réclama aux melkites la grande église de Saint-Jean contre une compensation. Les melkites ayant refusé en alléguant la capitulation souscrite au début de la conquête, il détruisit purement et simplement l'église sans compensation. Euty-chius, p. 42. Ce fut bien pire sous Omar II (717-720) ; il exempta les apostats de la capitation, rejeta le témoignage d'un chrétien contre un musulman, établit l'impossibilité pour un chrétien d'arriver aux hautes charges civiles, défendit d'élever la voix dans la prière et de frapper les simandres qui avaient déjà remplacé les cloches. Michel le Syrien, t. II, p. 489. Il y eut plusieurs martyrs. Théophane, ad ann. 6210, p. 399. Il édicta nombre d'autres prescriptions vexatoires. De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, p. 147-149. Toutes ces mesures furent dans la suite codifiées avec de nombreuses variantes, et on voulut en faire remonter la paternité à Omar I^{er}, ce qui a fait croire durant longtemps que les musulmans s'étaient montrés intolérants dès le début. Yazîd II (724-743) permit au patriarche jacobite Élie de faire son entrée solennelle à Antioche, ce qui n'avait pas eu lieu depuis le temps de Sévère. Élie consacra une grande église à Antioche et en bâtit une autre au village de Sarmada, près Antioche, malgré l'opposition des melkites. Michel, p. 490-491 ; Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, p. 298. Un Juif de Laodicée persuada à Yazîd de proscrire toutes les images chez les chrétiens, lui promettant quarante années de règne. L'édit fut rendu et reçut un commencement d'exécution, mais Yazîd mourut la même année. Il avait un vizir chrétien apostat, qui s'enfuit plus tard en terre byzantine et devint un iconoclaste enragé. Théophane, ad ann. 6215, p. 402 ; *Chronicon syriacum*, p. 124. L'iconoclasme ne parvint d'ailleurs pas à pénétrer en Syrie, et ce fut dû en grande partie à l'influence de saint Jean Damascène, de la famille des Mansour, dont il a été déjà question. Cette opposition entre les melkites de Syrie et de Palestine et les Byzantins dut influer sur la résolution que prit Hichâm en 742, de permettre enfin au siège d'Antioche de recevoir un titulaire. Le patriarcat paraît avoir

été administré durant cette longue vacance de quarante ans par le métropolite de Tyr, qu'Eutychius, p. 46, montre faisant les ordinations pour le patriarcat d'Alexandrie, pareillement vacant. L'élu, Stéphane III, était un moine syrien, familier du khalife. Théophane, ad ann. 6234, p. 416. Mais il déplut au khalife Walid II (743-744), qui lui fit couper la langue. *Chronicon syriacum*, p. 126. Le même supplice fut infligé au métropolite de Damas, Pierre, pour avoir démontré la fausseté de l'islamisme. Pierre fut exilé dans l'Arabie Heureuse et mourut ayant retrouvé l'usage de sa langue. Pour avoir de même polémique contre l'islam, Pierre, évêque melkite de Maïouma, fut martyrisé. Théophane, ad ann. 6234, p. 416. Cette époque est d'ailleurs celle de toute une école de controversistes disciples de saint Jean Damsascène, dont le plus célèbre est Théodore Abou Qorra, évêque de Harrân. Voir ABOU QORRA, t. I, col. 157-158.

D'après Théophane, Stéphane III aurait été patriarche durant deux ans, de 742 à 744. La quatrième année de Constantin Copronyme, soit 744/745, le khalife Merwân II, le dernier Omayyade, autorisa l'élection d'un prêtre d'Édesse, originaire de Harrân, qui exerçait le métier d'orfèvre, Théophylacte bar Qanbârâ (fils du cordier), le reconnu officiellement et lui délivra un firman en forme. Michel le Syrien, t. II, p. 511; Théophane, ad ann. 6236, p. 421. Théophylacte persécuta les maronites à Beït Maroun et à Maboug. Michel, p. 511. Il adressa au pape saint Paul I^{er} la lettre de communion d'usage, à une date inconnue, donc entre 757 et 767 : le souvenir nous en est resté par la mention qu'en fait le pape Hadrien I^{er} dans une lettre de 794 adressée à Charlemagne. Jaffé, n. 2483; Mansi, t. XIII, col. 764. Les relations normales se rétablissaient donc peu à peu. Théophane nous donne la date précise de sa mort : le 29 du mois de désios, ce qui correspond au 29 juin, ad ann. 6242, p. 427, mais l'année ne correspond pas à ce que nous savons par ailleurs. La durée de son patriarcat aurait été de vingt-trois ans, d'après Eutychius, p. 49, ce qui nous reporterait à 767/768; mais cette date n'est rien moins que sûre.

Déjà, vers 732, l'empereur Léon III l'Isaurien avait détaché arbitrairement d'Antioche la province d'Isaurie, qui continuait à en dépendre ecclésiastiquement, bien que soumise politiquement à Byzance, donnant comme prétexte la longue vacance du siège patriarcal, mais en réalité pour y faire régner plus sûrement l'iconoclasme combattu en Syrie. Sous Théophylacte bar Qanbârâ, ce fut la Géorgie qui fut séparée à son tour, mais d'une manière plus canonique. Les conditions de la demi-autonomie accordée sous Pierre II le Foulon, en 470/471, portaient que le catholicos devait être consacré par le patriarcat d'Antioche. Or, depuis la mort du patriarche Anastase II en 609, les longues vacances du siège patriarcal, l'invasion arabe et l'état de guerre qui en résultait avaient empêché les communications avec Antioche. Il n'y avait plus de catholicos. D'après le récit du moine melkite Nikon, du XI^e siècle, concordant avec celui des chroniques géorgiennes, une légation géorgienne parvint à Antioche, du temps de Théophylacte bar Qanbârâ, et celui-ci, à la suite d'un synode, accorda à la Géorgie le droit de consacrer elle-même le catholicos que les évêques auraient élu, sous réserve de la mention du patriarche dans la liturgie et de l'acquittement d'une redevance annuelle, qui fut régulièrement versée jusqu'à ce que le patriarche Jean III, vers l'an 1000, la cédât à son collègue de Jérusalem, ville avec laquelle les Géorgiens ont toujours entretenu des relations suivies. Voir l'article *Géorgie* du *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VI, col. 1253.

Le successeur de Théophylacte est Théodoret, qui

occupait déjà le siège patriarcal en 787, car nous le voyons représenté au second concile œcuménique de Nicée, tenu cette année même, par le prêtre et syncelle Jean. Mansi, t. XII, col. 1019 et 1022. Le patriarche n'est pas nommé dans les actes du concile, mais la Vie de saint Taraise par l'évêque Ignace nous donne son nom, qui est bien Théodoret et non Théodore. P. G., t. XCXVIII, col. 1399. La date exacte du début de son patriarcat est inconnue, mais elle doit être assez antérieure à 787, car une lettre de saint Théodore Studite, relative aux assemblées tenues contre l'iconoclasme, cite un concile d'Antioche antérieur au second concile de Nicée, et en rapporte un passage. *Epist.*, II, 194, P. G., t. XCIX, col. 1592. La chronologie d'Eutychius, p. 52, est encore erronée, mais elle s'accorde avec les sources précédentes pour appeler ce patriarche Théodoret et non Théodore, comme le voudrait Théophane, ad ann. 6243, p. 427. Il était fils du vicaire de la Petite Arménie : cette origine byzantine fut sans doute cause qu'il entretenait des intelligences avec ses anciens compatriotes, ce qui lui valut l'exil en Moabitude. Théophane, ad ann. 6248, p. 430. La fin de son patriarcat est de même inconnue : force nous est de nous reporter à Eutychius, *loc. cit.*, qui lui donne dix-sept ans de pontificat, ce qui nous mène aux premières années du IX^e siècle.

La persécution religieuse s'accroît encore sous les Abassides, musulmans plus rigides que les Omayyades. Abou Ja'far al Mansour (754-775) doubla les impôts pour les chrétiens. *Chronicon syriacum*, p. 130. Défense fut derechef portée de bâtir de nouvelles églises, de faire entendre des chants religieux au dehors et de faire de la controverse avec les musulmans. Théophane, ad ann. 6248, p. 430. Les moines ermites et stylites, jusque-là respectés, furent soumis à l'impôt et les sacristies des églises mises sous scellés jusqu'à ce que les chrétiens eussent racheté des juifs leurs vases sacrés. Théophane, ad ann. 6249, p. 430. Les chrétiens étaient toujours en majorité parmi les employés de la trésorerie : ils furent tous expulsés, mais on dut bientôt les rappeler, par suite du manque de personnel arabe capable. Théophane, ad ann. 6251, p. 431. Théophane rapporte d'autres mesures violentes de Abou Ja'far : ordre d'enlever les croix des églises, défense d'officier de nuit et d'apprendre les lettres chrétiennes, sans doute la langue grecque, ad ann. 6258, p. 439; ordre aux chrétiens de se raser la barbe en signe de servitude et de porter des coiffures hautes d'une coudée et demie, ad ann. 6261, p. 444. Étant à Jérusalem, il prescrivit même de marquer tous les chrétiens et tous les juifs à la main avec un fer rouge, de sorte que beaucoup s'enfuirent sur les terres de l'empire byzantin, ad ann. 6264, p. 446. Al Mahdî (775-785) renchérit encore, et fit abattre toutes les églises bâties du temps des Arabes, prescription que l'on voit renouvelée plusieurs fois par la suite, ce qui porte à croire que chaque fois les chrétiens s'en tiraient à peu près à prix d'argent. En 779 (Michel le Syrien, t. III, p. 3; *Chronicon syriacum*, p. 133), l'église melkite d'Alep fut pillée et démolie, et la tribu jacobite des Banî Tannoukh, qui campait aux environs de la ville, forcée d'apostasier, au nombre de 5 000 guerriers, sans compter les femmes et les enfants. Si l'invention de la tête de saint Jean-Baptiste, au monastère de la Grotte (τοῦ Σπηλαίου) près de Homs et transférée dans la grande église de la ville (Théophane, ad ann. 6252, p. 431), vint apporter un peu de consolation aux chrétiens, ils étaient parfois en proie à des désordres intérieurs, comme par exemple ce qui arriva à l'évêque melkite de Hâmâ, Cosmas de Comane : ayant engagé, on ne sait à quelles fins, les vases sacrés de son église et étant incapable de les racheter, il apostasia et se rendit sur les terres

de l'empire, où il se déclara iconoclaste. Les patriarches Théodoret d'Antioche, Théodore de Jérusalem et Cosmas d'Alexandrie l'excommunièrent solennellement, chacun dans sa ville. Théophane, ad ann. 6255, p. 433. Irrité des défaites que lui infligeaient les Byzantins, Al Mahdi envoya de la troupe à Homs pour y faire apostasier tous les chrétiens. Le chef prétendit d'abord qu'il n'en voulait qu'à ceux, fils de nouveaux convertis à l'islam, qui étaient retournés au christianisme et ordonna un recensement. Quand il connut le nombre des chrétiens, il voulut les contraindre tous à l'apostasie : il y eut une persécution ouverte qui causa plusieurs martyrs. C'était la revanche des fêtes célébrées à l'occasion de l'invention de la tête de saint Jean-Baptiste. De même, plusieurs églises furent démolies à Damas. Théophane, ad ann. 6272, p. 452. Si le patriarche Théodoret put se faire représenter au second concile œcuménique de Nicée, ce ne fut que grâce à une trêve qui eut lieu à cette époque entre les deux empires. Théophane, ad ann. 6277, p. 461.

Haroun al Rachîd (786-809) ne fut pas moins dur pour les chrétiens (Théophane, ad ann. 6278, p. 461), malgré les négociations entamées dès 797 avec Charlemagne, qui se proposait, tout en recherchant l'alliance du khalife pour s'en faire une arme contre les prétentions exclusives du basileus à l'empire, d'apporter en même temps un soulagement à la situation misérable des chrétiens, dont les échos étaient parvenus jusqu'en Occident. Éginhard, *Vita Karoli*, ch. xxvii, P. L., t. xcvi, col. 51. En 814, sous 'Al Mâmoun (813-833), il y eut une persécution générale en Syrie et en Palestine. Beaucoup de chrétiens et d'ecclésiastiques s'enfuirent en Chypre et sur les terres de l'empire byzantin. Les lieux saints de Jérusalem furent profanés, les laures palestiniennes de Saint-Chariton et de Saint-Sabas changées en un désert, dit Théophane, ad ann. 6305, p. 499. Denys de Tell Mahré, cité par Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, p. 384-386, nous a laissé un sombre tableau de la condition des chrétiens sous Al Wâtheq (842-847) et cependant ce khalife, partisan des théories des Mu'tazilites, hérétiques au point de vue musulman pur, était tout aussi rigoureux pour l'islam orthodoxe. Sous Al Moutawakkel (847-861), l'orthodoxie islamique reprit le dessus, et les historiens musulmans comme Ibn al Athîr, Maqrîzî, Ibn Khaldoun mentionnent ses ordonnances ridiculement vexatoires contre les chrétiens et les juifs. Voir aussi *Chronicon syriacum*, p. 165. L'affaiblissement de l'autorité des khalifes en Syrie et l'avènement des Toulounides apportèrent pourtant par la suite un peu de liberté.

Les patriarches d'Antioche n'étaient qu'un instrument dans la main de ces terribles maîtres, dans leur lutte contre les Byzantins. A Théodoret avait succédé Job, la première année de Al Mâmoun, donc en 813/814, d'après Eutychius, p. 57. Si l'usurpateur Thomas se lève contre l'empereur Michel II le Bègue (820-829) et vient former une armée sur les terres du khalife, celui-ci, alors Al Mâmoun, ordonne à Job de le consacrer, et Job est bien forcé de s'exécuter (*Theophanes continuatus*, P. G., t. cix, col. 68); il y gagne d'être excommunié par les évêques de l'empire grec, et l'usurpateur, au bout de deux ans, est livré à l'empereur à Andrinople (823). Michel le Syrien, t. iii, p. 75. *Chronicon syriacum*, p. 154. En 838, Al Mou'tasem va faire le siège d'Amorium; il emmène avec lui Job, auquel il donne l'ordre d'exhorter les habitants à se soumettre au khalife : le patriarche est reçu à coups de pierres. Eutychius, p. 60. Si nous en croyons le même Eutychius, Job aurait eu trente et un ans de patriarchat, et serait mort en 844/845.

La publication de la chronique de Michel le Syrien,

t. iii, p. 97-100, est venue expliquer l'adresse d'un court billet de Photius adressé à Eustathe, patriarche d'Antioche, non daté à la vérité, dans lequel il lui dit qu'il attend sa venue. P. G., t. cii, col. 821-823. Hergenroether, *Photius*, Regensburg, 1867, t. ii, p. 60-62, s'est donné beaucoup de mal pour déterminer la place de cet Eustathe dans la série patriarcale, sans guère y réussir, vu que son nom a échappé à tous les chroniqueurs connus à l'époque où il écrivait. Michel nous apprend qu'à la mort de Job il y eut deux partis pour l'élection de son successeur : l'un soutenait Nicolas, métropolite de Damas, et l'autre Eustathe, serviteur de Basile, métropolite de Tyr, qui n'était pas encore prêtre, mais que l'on espéra faire réussir grâce à l'appui de l'émir d'Antioche, qui était lui-même de Tyr. Nicolas l'emporta et fut installé à Alep. Il se rendit à Antioche et entra en lutte avec les partisans d'Eustathe. L'émir de Syrie Abou Saïd tira de l'argent des uns et des autres et les églises d'Antioche furent partagées entre les deux partis. Ceschisme s'étendit à d'autres villes, notamment à Callinicos, aujourd'hui Rakkâ, non loin d'Édesse, où deux prêtres consacraient au même autel. Il est tout naturel qu'Eustathe, pour se soutenir, ait recherché l'appui de Photius, auquel son adversaire Nicolas devait être opposé, ce qui serait une preuve de plus de la non-participation de l'Église d'Antioche au schisme photien. Reste à déterminer la date de ces événements. D'après Eutychius, p. 62, Nicolas I^{er} aurait été élu après deux ans de vacance du siège, la sixième année de Al Wâtheq, donc en 847. Photius usurpa le siège de Constantinople le 23 décembre 857, et, comme il n'y eut aucun représentant des patriarchats orientaux à son premier synode de 861, celui où les légats romains prévariquèrent, on peut conjecturer qu'Eustathe était mort à cette date, autrement Photius n'aurait pas manqué d'en faire cas. Voir Hefele, *Hist. des conciles*, trad. Leclercq, t. iv, p. 275. L'encyclique de Photius aux patriarchats orientaux, qui contient toutes ses accusations contre les latins, ne porte aucun nom de patriarche, les trois sièges étant alors vacants. Or, cette encyclique doit être rapportée à l'année 867 et au dépit qu'il éprouva de l'échec de la mission bulgare. Hergenroether, *op. cit.*, t. i, p. 642; Lapôtre, *Le pape Jean VIII*, Paris, 1895, p. 56, note 3. Les actes du VIII^e concile œcuménique, qui débuta le 5 octobre 869, laissent entendre à plusieurs reprises que Thomas, métropolite de Tyr, qui y représentait le patriarcat d'Antioche, se trouvait depuis longtemps dans la capitale. On peut donc rapporter la mort de Nicolas I^{er} à l'année 866 au plus tard, ce qui contredit Eutychius, lequel lui attribue vingt-trois ans de patriarchat, mais on a déjà vu que l'on ne peut se fier à cet auteur, pour ce qui regarde la chronologie d'Antioche, qu'en l'absence de toute autre source.

Lors du synode photien qui prononça la déposition du pape saint Nicolas I^{er}, dans la seconde moitié de 867, les trois patriarchats orientaux furent représentés par trois moines choisis par Photius lui-même. Hefele, *op. cit.*, t. iv, p. 447. Renversé le 25 septembre, peu après la tenue de son synode (Hefele, *op. cit.*, p. 451), Photius fut solennellement condamné par le VIII^e concile œcuménique, qui se tint à Constantinople du 5 octobre 869 au 28 février 870, et dont le 6^e canon établit clairement la non-participation des trois patriarchats melkites au premier schisme photien. Mansi, t. xvi, col. 401. Ahmad ben Touloun, qui visait à l'indépendance en Syrie et comptait s'appuyer sur les Byzantins, autorisa le départ pour Constantinople du métropolite de Tyr, Thomas, administrateur du siège d'Antioche, sous prétexte de négocier le retour des captifs musulmans. Le rédacteur des actes note que Thomas fit lire sa déclaration au concile

par le prêtre et syncelle Élie, représentant de Théodose de Jérusalem, parce que lui-même s'exprimait très difficilement en grec, étant évidemment de langue syriaque. Hefele, *op. cit.*, p. 487-489. Le siège d'Alexandrie ne fut représenté qu'à partir de la neuvième session, tenue le 12 février 870. *Ibid.*, p. 515.

Déjà, lors de la première session du concile, Thomas s'était plaint de la trop longue durée de son séjour à Constantinople, vu la nécessité de ne pas exciter les défiances des musulmans. Il dut se hâter de rentrer en Syrie, et c'est alors que l'on put procéder à l'élection d'un patriarche pour Antioche. Elle eut lieu, d'après Eutychius, p. 69, la première année du khalife Al Mou'tamed, donc vraisemblablement vers la fin de 870. L'élu, Stéphanos IV, mourut le jour même de sa consécration, et on choisit pour le remplacer Théodose Ier, qu'Eutychius appelle Tadous, et auquel il donne vingt années de patriarchat, donc de 870 à 890.

Ignace de Constantinople mourut le 23 octobre 877, et, trois jours après, Photius remontait sur le siège de la capitale. Hefele, *op. cit.*, p. 562-564. Le pape Jean VIII se montra disposé à le reconnaître pour le bien de la paix, moyennant certaines précautions que Photius sut habilement esquiver. Les trois patriarches melkites paraissent avoir été favorables à cette reconnaissance. Hefele, *op. cit.*, p. 568, 571. Toute la correspondance de Jean VIII à cette occasion, datée d'août 879, fut indignement falsifiée par Photius, mais on possède heureusement, en plus du texte grec falsifié, les originaux latins qui permettent de se rendre compte des fraudes. Voir, pour la lettre du pape aux trois patriarches melkites, Hefele, *op. cit.*, p. 580. C'est alors qu'à la fin de 879 et au début de 880 Photius réunit un concile destiné dans sa pensée à effacer le VIII^e œcuménique, concile dont les actes portent la trace des falsifications signalées plus haut. Le représentant du siège d'Antioche, Basile, évêque de Miyafâriqîn ou Martyropolis, n'arriva que pour la IV^e session. Les lettres du pape, dûment interpolées par Photius, furent lues solennellement, et les légats romains ne se conduisirent pas toujours avec toute la fermeté désirable. La lettre de Michel d'Alexandrie désavoue franchement ce qui s'est fait au VIII^e concile œcuménique et se termine par une demande de secours pécuniaires. Celle de Théodose de Jérusalem est dans le même style. On lut une rétractation de Thomas, métropolitain de Tyr, où tout est si habilement arrangé qu'Assémani, *Bibliotheca juris orientalis*, t. 1, col. 172, se demande s'il ne faut pas y voir la main de Photius. On pourrait presque faire les mêmes réserves à propos des lettres de Théodose d'Antioche, sur lesquelles Basile de Miyafâriqîn renchérit encore, allant jusqu'à reconnaître à Photius un rang égal à celui du pape. Voir Hefele, *op. cit.*, p. 586-601. Jean VIII, s'étant aperçu de toutes ces supercheries et de la lâche conduite de ses légats, excommunia de nouveau Photius, que l'empereur Léon VI le Sage proscrivit définitivement à la fin de 886. On ne saurait préciser quelle fut alors l'attitude de l'Église d'Antioche, mais il résulte de l'ensemble des faits ci-dessus que, si Photius y avait des partisans, elle dut à sa position en territoire arabe d'échapper au schisme. Les calomnies répandues par Photius contre les latins firent cependant leur œuvre petit à petit, comme nous le verrons plus loin.

Le successeur de Théodose Ier, Siméon ben Zarnâq, fut élu, d'après Eutychius, p. 73, la première année du khalifat de Al Mou'taded, donc en 892. Invité par l'empereur Léon VI à se rendre à Constantinople pour trancher, de concert avec les légats du pape Serge III et les autres patriarches, la question de savoir s'il pouvait épouser en quatrième nocces Zoé Carbonopsina, contrairement à l'opinion du patriarche

Nicolas le Mystique, il refusa de s'y rendre personnellement et se borna à envoyer un représentant. Cet événement, qui eut lieu en 907, donne tort encore une fois à la chronologie d'Eutychius, qui assigne seulement douze ans de patriarchat à Siméon. Par contre, cette année 907 peut n'être pas très éloignée de la date de sa mort, et de l'élection de son successeur Élie, qui aurait eu lieu, toujours d'après Eutychius, la troisième année de Al Moktafi, par conséquent en 904/905. Eutychius, p. 74. Élie essaya de rétablir, pour les melkites de Bagdad, l'ancien catholicat de Séleucie-Ctésiphon, et y envoya à cet effet un titulaire du nom de Jean; mais le catholicos nestorien Abraham obtint un ordre du khalife qui interdisait cette résidence d'une manière permanente, vu qu'il ne pouvait y avoir à Bagdad que le seul catholicos nestorien. Cet événement se rapporte à l'an 300 de l'hégire, donc 912/913. Assémani, *Bibliotheca orientalis*, t. II, p. 440-441. La reprise des hostilités entre Arabes et Byzantins amena une recrudescence de persécution : en octobre 924, les musulmans de Damas pillèrent et détruisirent la grande église melkite de Sainte-Marie et le monastère de femmes attaché à l'église, ainsi que plusieurs autres couvents ou édifices du culte, dont l'église des nestoriens de Damas. Eutychius, p. 83. Cet auteur, qui est un peu plus exact pour la chronologie d'Antioche lorsqu'il s'agit de son temps, nous donne une date précise pour la mort d'Élie : ce fut le 13 jamâdi ul âkher 317 et un samedi, après vingt-huit ans de patriarchat. Eutychius, p. 85. La date de l'année de l'hégire est seule fautive : pour que les autres coordonnées y correspondent, il faut se reporter à l'année 322, ce qui nous donne le samedi 24 juillet 934. Au mois de ramadân 323, donc en août 935 (Eutychius, p. 87), lui succéda le scribe Étienne, qui prit le nom de Théodose II. En 937/938 (326 de l'hégire, Eutychius, p. 88), le patriarche de Constantinople Théophylacte demanda à ses collègues d'Antioche et d'Alexandrie de faire mention de lui dans les prières liturgiques, ce qui avait été supprimé depuis l'époque des Omâiyades; ils y consentirent. Voir la continuation d'Eutychius par Yahiyâ, dans le *Corpus* cité, p. 93. Il est à remarquer que ce dernier auteur, appartenant à la communion melkite et ayant composé son histoire à Antioche même, est une source de tout premier ordre pour la chronologie. D'après Yahiyâ, Théodose II eut sept ans de patriarchat, ce qu'il faut entendre dans un sens large, puisque le même Yahiyâ ajoute, p. 99, qu'il mourut peu après la prise de Râs al 'Ain par les Byzantins, donc à la fin de 943. Toujours d'après Yahiyâ, *loc. cit.*, son successeur fut Théopharistos, qui siégea quatre ans, donc de 944 à 948. Il dut y avoir ensuite une vacance de douze ans, causée probablement par l'état de guerre avec Byzance, qui amenait tout naturellement une recrudescence de rigueur contre les chrétiens toutes les fois que les Arabes étaient battus. Hahiyâ place en effet à la 14^e année du khalife Al Moutî, c'est-à-dire en 960, l'élection de Christophore, qui se signalait précisément par sa fidélité au prince hamdanide d'Antioche, Saïf al Daoulé. *Loc. cit.*, p. 116. De fait, lors de la révolte de l'année 965 contre le Hamdanide, ce patriarche sortit d'Antioche pour ne pas y participer, et se retira au couvent de Saint-Siméon, pour ne revenir qu'avec son prince. Il réussit à obtenir la grâce de plusieurs des plus compromis, mais cette conduite lui attira la haine des musulmans d'Antioche, qui ne songeaient qu'à se révolter de nouveau. Le 29 octobre 969, l'armée byzantine prenait Antioche. Un des chefs musulmans, rencontrant le patriarche, le perça d'un coup de lance. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 723. Antioche devait rester cent vingt ans aux Byzantins :

ce fut la cause d'importants changements dans l'état intérieur du patriarcat melkite.

VIII. LA RÉACTION BYZANTINE (969-1085). L'ÉGLISE D'ANTIOCHE ET LE SCHISME BYZANTIN. — Pendant que les armées byzantines reprenaient ainsi contact avec la Syrie, une nouvelle dynastie musulmane se formait dans l'extrême Occident, pour de là revenir vers l'Orient. Elle eut pour fondateur, en 909, un aventurier syrien de la secte chiite, 'Obaidallāh, qui s'installa d'abord dans la Tunisie d'aujourd'hui et y arbora l'étendard blanc, par opposition aux couleurs noires des Abbassides. Cette dynastie, dont on prétendait faire remonter l'ascendance jusqu'à Fâtima, la fille de Mahomet et l'épouse de 'Alī, prit le nom de Fatimites. En 969, les Fatimites s'emparent de l'Égypte, puis de la basse Syrie jusqu'à Damas, qui fut longtemps contestée, ainsi que du Liban. La principauté hamdanide d'Alep, déchirée par des divisions intestines, était disputée entre les khalifes de Bagdad et ceux du Caire. Les Byzantins, pendant ce temps, continuaient leurs expéditions, qui n'avaient d'ailleurs guère de lendemain : c'est ainsi que Jean Zimiscès, dans la campagne de 975-976, poussa ses succès jusqu'à Césarée de Palestine et peut-être Jérusalem, qu'il paraît avoir prise, mais qu'il ne sut pas conserver. De 1023 à 1079, une nouvelle dynastie, celle des Mirdasides, du nom de son fondateur Sālīh ben Mirdās, un Arabe, s'installe à Alep et enlève le pays jusqu'à Baalbek et 'Arqā aux Fatimites. D'autres révoltes éclatèrent contre eux, notamment à Damas, et amenèrent une expédition malheureuse de Romain III Argyre, vers 1030. Les auxiliaires turcs, qui, depuis un siècle, étaient les vrais maîtres du khalifat de Bagdad, augmentaient continuellement en nombre et se taillaient un empire en Asie Mineure. Leur chef, qui portait le titre de grand-sultan, fut, de 1063 à 1072, Alp Arslan. Il arrêta en 1068-1071 l'empereur Romain IV Diogène. La Palestine fut soumise par son fils Malik Shah, puis, en 1075, ce fut le tour de Damas. Les Seldjoukides — c'était le nom de la nouvelle dynastie — firent peu à peu reculer la domination byzantine dans le nord de la Syrie, jusqu'à ce que, en 1084, l'émir seldjoukide d'Ikonium, Solaimān, lui eut repris Antioche. A la veille des croisades, la Syrie était partagée entre deux sultanies seldjoukides, l'une à Alep, l'autre à Damas, sous l'autorité suprême du grand-sultan, lequel se reconnaissait de droit, sinon de fait, vassal du khalife abbasside de Bagdad. L'autorité des Fatimites ne s'étendait plus qu'à l'ouest d'une ligne tirée de Beyrouth à la mer Morte et de là jusqu'à l'Égypte.

La région d'Antioche ne forma pas un des thèmes de l'empire byzantin. Vu son caractère de pays de couverture vis-à-vis des émirats arabes vassaux et d'une fidélité plus que douteuse, elle conserva un caractère militaire et fut administrée par un duc. Voir la chronologie de ces ducs dans Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884, p. 307-309. L'occupation byzantine eut pour premier résultat de ramener dans la Syrie du nord l'influence grecque. A différentes reprises, des colons byzantins y furent transportés, mais il ne s'ensuit pas qu'ils aient été toujours de langue grecque. En tout cas, si l'annaliste Yahiyā, melkite venu d'Égypte et dont la langue maternelle était l'arabe, se sert de celle-ci, par contre, le moine Nikon, qui vivait dans la seconde moitié du XI^e siècle et habita longtemps la laure de saint Siméon Stylite sur le mont Admirable, non loin d'Antioche, écrivait en grec. Voir Nikon. Le résultat le plus immédiat de cette recrudescence de l'influence byzantine fut l'adoption du rite de Constantinople, qui remplaça définitivement les

anciens usages d'Antioche, et s'étendit progressivement à tout le patriarcat par l'intermédiaire de versions syriaques dans lesquelles apparaît bientôt l'arabe. Voir plus loin, § XIX.

D'ailleurs, depuis la rentrée des Byzantins à Antioche en 969 jusqu'à la ruine de la principauté franque d'Antioche par Baibars en 1268, c'est-à-dire pendant trois siècles, les patriarches de la métropole de l'Orient furent presque tous, non des indigènes, mais des Grecs pris dans le clergé de l'empire byzantin, choisis, non toujours directement par le basileus régnant, du moins toujours avec son approbation formelle. Bien que, durant les deux derniers tiers de cette période, les patriarches n'aient pas résidé dans la ville, où les croisés ne les voulaient pas souffrir, et aient vécu la plupart du temps à Constantinople, les cent vingt ans de pure domination byzantine furent suffisants pour amener cette transformation liturgique et canonique et faire du patriarcat d'Antioche, non plus un représentant des anciennes traditions du monde syrien, mais un satellite de Constantinople, caractère qu'il a gardé presque jusqu'à nos jours.

A peine les Byzantins maîtres de la ville, il fallait songer à remplacer le patriarche Christophore, assassiné par les musulmans. Tout au début de son règne, Jean Zimiscès désigna un moine de Colonée, dans le petit thème byzantin de ce nom, Théodore, qui lui avait, paraît-il, prêté l'empire, et le fit consacrer par le patriarche de Constantinople, Polyeucte, le dimanche 24 janvier 970. Yahiyā, p. 138. Théodore obtint de Zimiscès le transfert en Thrace des hérétiques pauliciens réfugiés dans la Syrie du nord. Sous Basile II le Bulgareoctone, lors de la révolte de Bardas Skléros, il fut mandé en toute hâte à Constantinople, pour y être entendu sur les dispositions du duché d'Antioche. Pour qu'il pût venir plus vite, on mit à sa disposition un *chelandon* ou vaisseau de l'État. Mais Théodore, terrassé par la fièvre, dut débarquer et mourut à Tarse le 29 mai 976, selon la chronologie de Yahiyā, *loc. cit.* Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, Paris, 1896, t. 1, p. 411. L'archevêque d'Alep, Agapios, réussit à se faire nommer à sa place et occupa le siège du 21 janvier 978 au mois de septembre 996, après avoir été exilé à Constantinople et avoir dû donner sa démission, à la suite de sa participation à la révolte de Bardas Phocas. Yahiyā, p. 148 et 177. Voir, en tenant compte des corrections de dates ci-dessus, AGAPIOS (I^{er} et non II, l'Agapios I^{er} de Le Quien n'ayant pas existé), t. 1, col. 897. Agapios mourut à Constantinople le jeudi 8 septembre 998. Yahiyā, p. 177.

A sa place, l'empereur Basile II fit nommer Jean III, chartophylax de Sainte-Sophie, le 4 septembre 997; il mourut en juin 1022. Yahiyā, p. 177. Une bonne partie du patriarcat d'Antioche dut à sa situation politique, tant sous l'autorité du basileus que sous celle des émirs de Damas, plus ou moins révoltés contre le khalife fatimite d'Égypte, d'échapper à la violente persécution exercée par le fameux Hâkim bi-amr Illāh (996-1021), persécution dont les mesures, vexatoires parfois, violentes le plus souvent, et qui atteignaient les juifs aussi bien que les chrétiens, déterminèrent des apostasies en masse et une émigration continue sur les terres du duché d'Antioche et même de l'empire. Yahiyā, contemporain des événements, donne à cet égard les détails les plus complets, p. 185-207. Des centaines, peut-être des milliers d'églises furent détruites partout où s'étendait la domination de ce fou monstre; la basilique du Saint-Sépulcre de Jérusalem et les autres Lieux saints partagèrent le sort commun, et il n'en resta que des pans de murailles (1009).

Le récit de toutes ces horreurs, répandu à travers tout l'Occident, ne contribua pas peu à préparer l'état d'esprit qui facilita le mouvement des croisades. Cependant, en 1020, Hâkim eut un revirement et rapporta plusieurs des mesures prises précédemment. Il se montra particulièrement bienveillant à l'égard de Salomon, higoumène du Sinaï, venu en Égypte pour réclamer les biens de son monastère qui avaient été confisqués. La cour de Constantinople ne resta pas indifférente à tous ces malheurs. Les chrétiens persécutés furent largement accueillis. La reconstruction de la basilique du Saint-Sépulcre avait été commencée dès l'année qui suivit sa destruction, par les ordres du chef bédouin Al Moufarrij, révolté contre Hâkim, et, lorsque la réaction commença à se produire, les chrétiens rentrèrent peu à peu et revinrent sans trop de difficultés à leur ancienne foi. Dans le traité conclu en 1027 entre Constantin VIII et le successeur de Hâkim, Al Zâhir, cette clause était expressément formulée, ainsi que l'autorisation de rebâtir les églises de Jérusalem et les autres temples détruits. La basilique du Saint-Sépulcre fut terminée seulement en 1048. Schlumberger, *op. cit.*, t. II, p. 442-444, 458, 606; t. III, p. 23 et 129; Yahiyâ, p. 228-239.

A Jean III succéda sur le siège d'Antioche Nicolas II, précédemment higoumène du Stoudion à Constantinople, le 17 février 1025; les données de Yahiyâ, p. 244, permettent de fixer la fin de son patriarcat au 7 novembre 1030. Lorsque Romain III Argyre fit son expédition de Syrie, précisément cette même année 1030 (Schlumberger, t. III, p. 70-92), son passage fut signalé par un de ces actes d'intolérance qui ont toujours été la caractéristique de la politique religieuse de Byzance. Le patriarche jacobite, Jean VIII Bar 'Abdoun, amené par surprise à Constantinople avec plusieurs de ses évêques, fut invité à discuter avec le patriarche de la capitale, Alexis le Studite, et Nicolas II d'Antioche, qui s'y trouvait alors : ayant refusé d'abjurer le monophysisme, il fut mis en prison et ensuite exilé en Bulgarie. La conséquence de cette mesure fut que les patriarches jacobites abandonnèrent le territoire du duché d'Antioche pour aller résider en terre musulmane. Yahiyâ, p. 252. Les expressions dont se sert Yahiyâ montrent que les melkites de Syrie partageaient vis-à-vis des jacobites toute l'aversion des Byzantins et que les idées n'avaient fait aucun progrès à cet égard depuis six siècles.

Après Élie II, moine de la région de Nicomédie, élu le 10 avril 1031 et mort le 18 septembre 1032 (Yahiyâ, p. 265), vient Théodore I^{er} Lascaris, du 13 mars 1033 au 24 septembre 1041. Yahiyâ, p. 272. La durée du patriarcat de Théodore, exprimée en années, mois et jours, n'est pas de Yahiyâ lui-même, dont les annales, si précises par leurs renseignements, bien que les synchronismes n'en soient pas toujours exacts, s'arrêtent à la mort de Romain III Argyre, arrivée en 1034. Elle est d'un copiste, qui a fait passer cette donnée dans le texte, mais rien n'empêche de l'accepter. Théodore, avant son élection, s'appelait Georges, et Yahiyâ le rattache à une famille dont le nom, dans la transcription arabe du manuscrit, se lit « 'Isqortat ». Si ce mot incompréhensible ne cache pas quelque nom de charge ou de dignité, ce qui paraît peu probable, on peut se guider pour l'interpréter sur la lecture d'un auteur bien postérieur, mais qui a copié consciencieusement, sans le citer, Yahiyâ, sur un exemplaire probablement plus correct, à savoir le patriarche Athanase III Dabbâs, dont l'histoire des patriarches d'Antioche, écrite en 1702, en grec littéral de l'époque, et demeurée inédite, nous a été conservée dans le ms. 71 du supplément grec

de la Bibliothèque impériale de Vienne. Le 99^e patriarche, selon sa chronologie, est Théodore Λάσκαρδος, nom dans lequel on peut voir une corruption du nom de la célèbre famille des Lascaris : c'est d'ailleurs bien ainsi qu'a lu Macaire III d'Antioche au xviii^e siècle et son plagiaire le prêtre orthodoxe Michel Braik, qui écrivait vers 1767 et a peut-être connu l'ouvrage d'Athanase. Voir la traduction russe dans les *Troudy* de l'Académie de Kiev, juin 1874, p. 415.

La chronologie, à partir de cette date, devient de nouveau obscure. Toutefois, un document presque contemporain, rédigé à l'époque des Commènes, nous donne au moins la série presque régulière des patriarches depuis l'entrée des Byzantins à Antioche jusqu'à la fondation de la principauté latine de ce nom par les croisés. C'est le célèbre *Synodicon* ou office occasionnel célébré le premier dimanche de carême ou de l'orthodoxie, à l'issue des laudes, et qui renferme une série d'anathématismes contre toutes les hérésies parues en Orient jusqu'à cette époque, ainsi que des acclamations à la louange des empereurs et des patriarches de Constantinople contemporains de sa rédaction. On y a joint la commémoration des patriarches d'Antioche à partir de Christophore jusqu'à Jean IV, et cette liste concorde jusqu'à présent très exactement avec celle donnée par Yahiyâ. Après Théodore I^{er} Lascaris, le *Synodicon* mentionne (voir le texte dans toutes les éditions anciennes du Triodion) Basile, puis Pierre III, bien connu par ailleurs, Théodose III Chrysoverghis, dont nous avons le sceau (Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884, p. 313), Nicéphore et Jean IV, sous lequel les croisés prirent Antioche. Il omet Émilien entre Théodose III et Nicéphore, pour la raison que nous verrons plus loin. Reste à déterminer leur chronologie, ce qui sera sans doute plus facile lorsque toutes les œuvres grecques de Nicon auront été retrouvées.

Sur Basile, nous n'avons aucune donnée chronologique, ni même aucun renseignement en dehors de son simple nom. Mais son successeur Pierre III, dans sa lettre à Dominique, patriarche de Grado, *P. G.*, t. cxx, col. 780-781, lettre qui est de juin 1054 (Bréhier, *Le schisme oriental du XI^e siècle*, Paris, 1899, p. 17), dit qu'au début de son patriarcat il a adressé au pape, alors saint Léon IX, la lettre de communion d'usage, *συντακτικὴν γραφήν*, par le moyen d'un pèlerin de Jérusalem qui s'en retournait dans son pays et devait remettre cette lettre au magistros d'Italie, Argyros, lequel à son tour la ferait parvenir à Rome. Il ajoute que deux ans se sont écoulés depuis lors et qu'il n'a pas reçu de réponse à sa lettre, et il profite de l'occasion pour en expédier un autre exemplaire par l'intermédiaire de Dominique. Ceci nous reporte au plus tard à juin 1052 pour le début du patriarcat de Pierre. D'autre part, Théodose III Chrysoverghis était parmi ceux qui firent acclamer Isaac Commène à Constantinople lors de la sédition du 30 août 1057 (Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. III, p. 822; Bréhier, p. 262), et l'on peut supposer qu'il ne se trouvait dans la capitale que parce qu'il venait d'y être élu patriarche d'Antioche, très certainement sous l'influence de Michel Cérulaire, dont il partageait les idées politiques et religieuses. Ce dernier point est à noter.

Nous sommes arrivés, en effet, à la période du schisme, et la question est de savoir à quelle époque celui-ci s'introduisit dans le patriarcat d'Antioche. Le rôle de Pierre III dans la querelle, son opposition à Cérulaire, tant en ce qui concerne la question de la séparation d'avec Rome qu'en ce qui regarde l'au-

tonomie de l'Église d'Antioche vis-à-vis de celle de Constantinople, sont trop connus pour qu'il soit besoin d'y insister ici. Voir MICHEL CÉRULAIRE et PIERRE III d'ANTIOCHE. Pour répondre à cette question, il est nécessaire de se rappeler en quoi consistait le lien qui rattachait à cette époque les patriarchats de l'Orient au siège romain. Il se réduisait à trois choses : 1° la lettre de communion que chaque nouveau patriarche envoyait à ses collègues et particulièrement au pape de Rome, pour leur annoncer son élection, et à laquelle les intéressés répondaient : nous en avons un exemple dans la lettre de Pierre III à saint Léon IX et dans la réponse de celui-ci, que nous possédons. Jaffé, t. I, p. 545. Cet échange de lettres correspondait à la confirmation d'aujourd'hui ; 2° la commémoration des autres patriarches, et particulièrement de celui de Rome, qui se faisait lors de la lecture des diptyques à la liturgie patriarcale, mais qui n'était nullement obligatoire chez les autres membres du clergé, même évêques, qui se bornaient à mentionner leur propre patriarche ou leur propre métropolitain, tandis que chaque prêtre faisait mémoire de son évêque : aujourd'hui, au contraire, la commémoration du pontife romain est obligatoire pour tous. Ce point était regardé comme essentiel et comme constituant le lien visible de l'unité ; 3° le droit, pour le pontife romain, de recevoir les appels à son tribunal et d'intervenir toutes les fois qu'il le jugeait à propos, ce qui n'avait lieu que dans les cas graves et, en toute hypothèse, d'une manière beaucoup moins fréquente qu'aujourd'hui. On voit que la conservation de l'unité dépendait, somme toute, uniquement du patriarche, et que, si celui-ci rompait ce lien, il entraînait par le fait même tout son patriarchat dans un schisme qui pouvait pendant très longtemps n'être criminel et formel que pour lui-même. Le clergé inférieur connaissait en effet le pape de Rome à peu près de la même manière que la masse des simples fidèles dans tous les pays catholiques de nos jours, et n'avait même pas autant de rapports avec lui. Il faut tenir compte aussi de la difficulté des communications à cette époque, difficulté dont on a une preuve par le fait même du retard que Pierre III déplore à la réponse à sa lettre de communion, qu'il croyait perdue, et dans un passage de Yahiyâ, p. 92, lignes 1-14, qui nous montre comment les noms des papes de cette époque étaient à peine connus en Égypte. Il ne faut pas oublier non plus que, depuis la conquête musulmane, les rapports des chefs spirituels avec les autorités séculières ou religieuses en dehors de la domination des khalifes de toute dynastie, étaient en principe interdits et ne pouvaient avoir lieu que par des voies détournées. Cette prohibition est consignée expressément dans le modèle de « wasiya » ou exhortation à bien remplir les devoirs de la charge patriarcale, qui faisait partie du diplôme d'investiture conféré à chaque nouveau titulaire par les sultans d'Égypte, modèle dont Ibn Fadlallâh, auteur d'un manuel de correspondance diplomatique à l'usage des employés de la chancellerie du Caire, et qui vivait dans la première moitié du xiv^e siècle, nous a conservé le texte. Voir H. Lammens, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. VIII, p. 103-104. Il ressort également de ce manuel que les scribes caiotes connaissaient parfaitement les divergences confessionnelles des diverses communions chrétiennes, car, tandis qu'ils rangent tout l'Occident et les patriarches melkites de l'Orient sous la rubrique de « confession melkite, dont le pape est le chef », ils ont bien soin de noter qu'il faut, dans le diplôme accordé au patriarche copte jacobite, modifier la phrase

regardant la hiérarchie, dans laquelle il est dit au patriarche melkite que, « dans sa confession, il est la voie menant au pape », tandis que le patriarche jacobite ne relève pas du pape de Rome. Ce fait est d'autant plus remarquable que Ibn Fadlallâh était natif de Damas et devait connaître les choses de Syrie aussi bien que celles de l'Égypte. Par ailleurs, un compilateur arabe d'un autre manuel de correspondance, destiné à corriger et à remplacer le précédent, Qalqachandî, employé comme lui à la chancellerie du Caire, et qui vivait à la fin du xiv^e siècle et au début du xve, ne paraît pas soupçonner l'existence du schisme pour l'empire byzantin, sauf pour Rhodes, occupée alors par des aventuriers grecs particulièrement hostiles aux latins, et range l'empereur de Constantinople parmi les souverains de confession melkite, confession qui, pour lui comme pour Ibn Fadlallâh, est synonyme de catholique. *Revue de l'Orient chrétien*, 1904, t. IX, p. 172-173, 181-182. Nous verrons par ailleurs que les patriarches d'Antioche, toutes les fois qu'ils ont été, non des Grecs, mais des melkites indigènes, n'ont jamais, jusqu'aux luttes religieuses du xviii^e siècle, causées précisément par un retour de l'influence grecque, manifesté d'hostilité ouverte contre la papauté. Enfin, il faut tenir compte de ce fait, que, durant le séjour des croisés et par conséquent des patriarches latins à Antioche, le patriarche melkite était un Grec et résidait à Constantinople, les latins ne permettant pas son séjour dans la ville. Comme, d'après les idées de ce temps, les relations avec Rome regardaient uniquement le patriarche, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'administrateur du siège patriarcal, probablement le métropolite de Tyr, ne se soit pas préoccupé de les entretenir. Je ne mentionnerai pas une tradition d'après laquelle il y aurait toujours eu des catholiques chez les melkites du patriarchat d'Antioche, car cette tradition n'est pas assez universellement attestée et a tout l'air d'avoir été imaginée pour répondre à la prétention des maronites à une perpétuelle orthodoxie.

Les conclusions que l'on peut tirer de ces faits me semblent devoir être les suivantes : 1° Théodore III Chrysoverghis, élu probablement en 1057, partisan avéré de Michel Cérulaire en matière politique et qui lui devait certainement son élection, doit être regardé comme ayant partagé les mêmes idées en matière religieuse, donc comme n'ayant pas notifié son élection au pape et demandé sa lettre de communion. Tous les patriarches d'Antioche d'origine grecque qui lui ont succédé ont été dans ce cas, et la conduite des croisés, qui se sont toujours opposés à la présence à Antioche d'un patriarche de rite byzantin, pris, soit parmi les Grecs, soit parmi les melkites indigènes, a été pour une bonne part dans cet état de choses et dans l'habitude que contracta l'épiscopat melkite de ne plus avoir de relations avec Rome. 2° Le peu que nous connaissons des écrits de Nikon nous montre que la partie grecque du clergé était profondément imbue des préjugés antilatins répandus par Photius, et la traduction de ces écrits en arabe contribua à les répandre dans la partie melkite indigène. 3° La présence à Antioche d'un patriarche latin, auquel, non seulement les croisés, mais les papes d'alors, comme on le voit par ce qui se passa lors de l'admission des maronites à la communion catholique en 1215 et leur soumission par Innocent III au patriarche latin, exigeaient que tout fût subordonné, n'était pas faite pour ramener l'unité ecclésiastique. Le système de la double hiérarchie ne devait être conçu que beaucoup plus tard, et les maronites n'ont persévéré durant un certain temps que par suite de leur groupement en masse

compacte au Liban. 4° Une fois les croisés partis et le patriarcat latin disparu, les patriarches melkites avaient perdu la notion de la nécessité absolue des rapports avec Rome, et d'ailleurs les musulmans n'auraient pas permis ces relations après les croisades. Le schisme, dans le patriarcat d'Antioche, fut donc inauguré dès 1057, mais il ne semble pas qu'il y ait eu aucun acte officiel comme pour celui de Michel Cérulaire : ce schisme fut à la fois matériel et formel pour les titulaires grecs du siège; il ne semble bien avoir été que matériel pour les titulaires indigènes et pour l'ensemble du patriarcat, et il persista avec ce caractère plutôt négatif durant de longs siècles. 5° Pour ce qui est des deux autres sièges melkites de Jérusalem et d'Alexandrie, ils sont en dehors des limites de cet article; je me bornerai à dire que nous n'avons pas de données assez précises pour fixer l'époque à laquelle le schisme y devint définitif, surtout pour Jérusalem; mais il est permis de dire que, à partir du début des croisades, les relations d'Alexandrie avec Rome devinrent pratiquement impossibles, bien que la notion de la communion avec Rome semble s'y être conservée jusqu'au x^e siècle. A partir du x^e siècle, les deux sièges d'Alexandrie et de Jérusalem devinrent des fiefs de l'hellénisme et le schisme y fut définitivement implanté, avec cette réserve toutefois, que l'élément indigène n'a jamais eu occasion de se prononcer et ne l'a jamais fait.

Nous ignorons la date de la fin du patriarcat de Théodose III Chrysoverghis, et celle de l'avènement de son successeur Émilien. Celui-ci a été prudemment omis par la liste du Synodicon, qui ne pouvait décemment mentionner un prélat mal vu de la dynastie régnante à l'époque où il fut composé. Il était, en tout cas, déjà patriarche en 1074, date à laquelle, selon la chronologie de Schlumberger, *Sigillographie*, p. 309, mourut le duc d'Antioche Joseph Trakhaniotis. En effet, le curopalate Philarète résolut alors de s'emparer du gouvernement du duché sans y avoir été nommé par Constantinople. Il s'appuya pour cela sur une des deux factions qui se partageaient la ville, et qui était précisément patronnée par le patriarche Émilien. Pour rétablir l'ordre, le basileus Michel VII Parapinace envoya à Antioche Isaac Comnène, frère du futur Alexis I^{er}, avec ordre d'expédier Émilien à Constantinople. Nicéphore Bryennios, II, 28, *P. G.*, t. cxxvii, col. 140-141, nous a conservé le récit de la ruse par laquelle Isaac réussit à s'assurer de sa personne. A Constantinople, on le conserva sous bonne garde, sans lui donner de successeur. Nous l'y retrouvons jouant un rôle actif lors de la révolution qui mit, le 10 octobre 1077, Nicéphore III Botoniate sur le trône. Bryennios, III, 18, *P. G.*, t. cxxvii, col. 165; Zonaras, xviii, 18, *P. G.*, t. cxxxv, col. 288. Il termina sa vie à Constantinople, la troisième indiction, donc en 1089/1090 (Skylitzès, *P. G.*, t. cxiii, col. 476), et Alexis I^{er} Comnène choisit pour lui succéder Nicéphore surnommé Mavros ou le Noir. Zonaras, xviii, 19, *P. G.*, t. cxxxv, col. 292. Celui-ci n'était certainement plus patriarche en 1099, car, à l'entrée des croisés dans Antioche, le siège patriarcal était occupé par Jean IV, dont nous ignorons pareillement la date d'avènement.

Au moment où les croisades vont apporter un nouveau changement dans la situation du patriarcat, il n'est pas inutile de jeter un regard sur son état intérieur.

La hiérarchie, sous le patriarche Anastase I^{er}, c'est-à-dire à la veille de la conquête arabe, comptait 152 sièges. La *Notice* d'Anastase a continué à être copiée telle quelle, en y introduisant simplement

les changements survenus dans le rang des sièges, mais en évitant de tenir compte des suppressions inévitables après la conquête musulmane. La décadence fut toutefois beaucoup moins rapide qu'on ne serait tenté de le croire. La dynastie des Omayyades se montra très tolérante; ce ne fut qu'à partir de l'avènement des Abbassides que les apostasies commencèrent à devenir nombreuses. La recension de la *Notice* d'Anastase faite au x^e siècle contient une délimitation des éparchies maritimes, depuis le fleuve du Carmel, où commençait le patriarcat de Jérusalem, jusqu'au fleuve de Rhosos en Cilicie, qui formait la limite avec le patriarcat de Constantinople. On constate qu'un tiers des sièges a disparu, et, si l'on tient compte de ce fait, que la population chrétienne s'est toujours mieux conservée sur les côtes que dans l'intérieur, on peut opérer partout au moins la même réduction. Le P. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, 1907, t. x, p. 101, se prononce pour le chiffre de soixante à soixante-dix sièges relevant d'Antioche à cette époque, et cette évaluation paraît bien se rapprocher de la vérité. Parmi les anciennes dépendances d'Antioche, le catholicosât de Séleucie-Ctésiphon venait d'être restauré sous le patriarche Élie I^{er}, comme nous l'avons vu, en 970, sous le titre d'Irénoupolis, qui n'est que la traduction grecque du surnom arabe de Badgad, Madinat al salâm, mais sa juridiction était restreinte aux marchands grecs et melkites qui fréquentaient la capitale des khalifes. Il n'avait pas plus d'importance qu'un vicaire patriarcal d'aujourd'hui. Il faut en dire autant du catholicos de Romagryis, dont le nom cache la dénomination du quartier grec (Ῥωμαγρίσις, *ager Romanorum*) de Nichabour, capitale du Khorassan. Ce titre est mentionné dans la lettre de Pierre III à Dominique, patriarche de Grado, *P. G.*, t. cxx, col. 760, et l'origine ne doit pas en remonter plus haut que le ix^e siècle. Plus tard, au xiv^e siècle, nous voyons ce titre uni à celui de Géorgie. Miklosich et Müller, *Acta patriarchatus Constantinopolitani*, Vienne, 1860, t. I, p. 465. La Géorgie avait en effet depuis longtemps sa complète autonomie, et son lien hiérarchique avec Antioche se réduisait à la commémoration du patriarche et au paiement d'une redevance annuelle que Jean III céda à son collègue de Jérusalem, comme nous l'avons vu.

Depuis l'invasion arabe jusqu'à la restauration byzantine, l'élection du patriarche appartient au clergé et au peuple d'Antioche. Il n'est pas encore question d'élection par les évêques et métropolitains du patriarcat. Généralement parlant, il n'est jamais opéré de transfert d'un siège métropolitain ou épiscopal sur le siège patriarcal : l'exemple d'Agapios I^{er} suscite les protestations de son collègue d'Alexandrie, comme le montrent leurs lettres que Yabiyâ nous a conservées, p. 150-154. Après son élection, le patriarche reçoit du khalife de Bagdad un diplôme d'investiture qui lui confère une sorte d'autorité civile sur ses coreligionnaires, pas encore aussi grande qu'elle le deviendra sous les sultans ottomans, mais déjà considérable. Ce diplôme fait de lui un personnage officiel reconnu comme tel. Le patriarche jacobite participe aux mêmes privilèges; quant au patriarche maronite, les documents font absolument défaut, mais il est permis de croire qu'il a toujours été pratiquement indépendant dans le Liban.

A partir de la restauration byzantine jusqu'à la fin de l'époque des croisades, le patriarche est désigné par son collègue de Constantinople et par le synode permanent qui fonctionne régulièrement autour de celui-ci, mais l'un et l'autre ne sont que les organes

de la volonté impériale. A l'inverse de la période précédente, il n'est plus que rarement choisi parmi le clergé melkite indigène, et c'est presque toujours un clerc de la capitale ou un religieux de quelque monastère de l'empire. L'élection des évêques paraît au contraire être demeurée libre; au moins les rares données que nous possédons ne nous parlent-elles jamais d'approbation impériale.

Nous n'avons aucun renseignement sur la situation du clergé séculier. Par contre, l'examen sommaire des œuvres de Nicon qui sont accessibles (codex arabe 76 du Vatican; codex grec 436 du Sinai : voir le catalogue de Benechevitch, Pétrograd, 1911, p. 237-246) montre que les monastères et ermitages de toute sorte étaient encore très nombreux, tout comme chez les jacobites.

Il est très difficile de hasarder une estimation du chiffre de la population melkite du patriarcat vers le x^e siècle. Elle était certainement moins considérable que celle du patriarcat jacobite. Celui-ci, en effet, d'après les catalogues épiscopaux qui font suite à la chronique de Michel le Syrien, pouvait compter 160 sièges, le triple du patriarcat melkite. Si on tient compte d'autre part de ce fait, que la Syrie, qui n'a pas plus de trois millions d'habitants aujourd'hui, y compris la Cilicie et jusqu'au désert, en a pu compter cinq du temps des Romains, et que les maronites, qui ne formaient à l'origine qu'une toute petite fraction émigrée au Liban, avaient atteint, lors de leur première conversion en 1182, au témoignage de Guillaume de Tyr (*De bello sacro*, xxii, 8, *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, Paris, 1844, t. I, p. 1076), au moins une quarantaine de mille âmes tant hommes que femmes, on peut conjecturer que les jacobites des deux Syries, orientale et occidentale, pouvaient bien être, à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, près de deux millions, tandis que les melkites ne devaient pas dépasser le demi-million. A titre de comparaison, on peut ajouter que les melkites des deux confessions, catholique et orthodoxe, n'atteignent pas tout à fait ce chiffre aujourd'hui, tandis que les jacobites ne sont plus probablement qu'une centaine de mille et les Syriens catholiques à peine la moitié de ce dernier chiffre. La population de la Syrie propre n'a cessé de diminuer jusqu'à la conquête ottomane au début du xvi^e siècle et ne s'est relevée qu'au cours du xix^e. Au moment de l'arrivée des croisés, à Antioche même, les jacobites paraissent avoir été beaucoup plus nombreux que les Grecs et les melkites réunis. Voir Matthieu d'Édesse, c. LXXVII, dans Dulaurier, *Bibliothèque historique arménienne*, Paris, 1858, p. 95.

IX. L'ÉPOQUE DES CROISADES (1098-1291). — La première croisade, une fois concentrée sur les terres de l'empire byzantin, se mit en marche à la fin du printemps de 1097. La Syrie, tant seldjoukide que fatimite, était alors partagée en un grand nombre de petites sultanies, dont chacune aspirait à l'hégémonie : Jérusalem, Damas, Homs, Antioche, Saïzar, du côté seldjoukide; Tripoli, Tyr, Acre, du côté fatimite. Dès mars 1098, Baudouin de Lorraine, frère de Godefroi de Bouillon, fondait à Édesse le premier État latin. Antioche fut prise dans la nuit du 2 juin 1098, et le prince normand Bohémond s'y tailla à son tour une principauté. En avril 1099, Raymond de Toulouse s'installa fortement à Tripoli. Jérusalem ne tomba que le 15 juillet suivant et devint aussitôt le centre du royaume de ce nom. Ces quatre États latins, auxquels il faut joindre la principauté arménienne de Sis, se partagèrent toute la partie occidentale du patriarcat d'Antioche, en laissant aux Seldjoukides tout le pays qui forme aujourd'hui les éparchies d'Alep, Hâmâ, Homs, Baalbeck,

Damas, Zahlé, Panéas et le Haourân, ainsi qu'une partie considérable de la Transjordanie, qui relève du patriarcat de Jérusalem. Celui-ci étendit même sa juridiction sur la métropole de Bosra; que la *Notice* de Nil Doxapatris lui attribue en 1143. Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitia graeca episcopatum*, Berlin, 1866, p. 280-282. Mais cette extension ne dura pas.

Le siège d'Antioche était occupé, au moment de l'arrivée des croisés, par Jean IV l'Oxite, et cela depuis une époque indéterminée. D'après les historiens de la croisade qui nous ont parlé de lui et dont aucun n'était témoin oculaire (Albert d'Aix, v, 1, *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, Paris, 1879, t. iv, p. 433; Guillaume de Tyr, vi, 23, *ibid.*, Paris, 1841, t. I, p. 275-277; Ordéric Vital, *Historia ecclesiastica*, x, 23, Paris, 1852, t. iv, p. 141-142, ce dernier très hostile à tout ce qui est grec), il eut beaucoup à souffrir durant le siège, fut plusieurs fois mis en prison et même attaché vivant aux murailles de la ville pour narguer les croisés. Les musulmans avaient depuis un certain temps transformé en mosquée la grande église de Saint-Pierre et badigeonné ses mosaïques. Lorsque l'armée chrétienne eut pris la ville, les deux clergés réunis réconcilièrent l'église et Jean fut remis sur son siège avec honneur. Il en profita pour pourvoir d'évêques les petites villes voisines dont les sièges étaient venus à vaquer. L'église Saint-Pierre et celle de Sainte-Marie, située à côté, paraissent avoir été au début mixtes pour les deux clergés. Les croisés ne songèrent donc pas au commencement à se donner un patriarche latin, tant que Jean aurait été en vie. S'il faut en croire Ordéric Vital, lorsque Bohémond fut fait prisonnier durant une expédition contre les Turcs, en juillet 1100, le bruit se répandit dans l'armée que Jean n'était pas tout à fait étranger à sa capture, et qu'il voulait livrer Antioche à Alexis Comnène, ce qui était d'ailleurs dans les conditions du traité signé avec le basileus. Ordéric laisse entendre clairement que les croisés s'étaient mis à tout organiser à la latine. Jean, voyant qu'il était impossible de s'entendre avec eux, prit le parti de se retirer à Constantinople. Il y termina sa vie à une date inconnue, et c'est là probablement qu'il composa le petit traité sur les monastères donnés en commende à des séculiers. P. G., t. cxxxiii, col. 1117-1149; Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, Paris, 1900, introd., p. 28-29; La paternité du traité inédit sur les azyms, dirigé contre les latins, que lui attribue Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 757, est plus douteuse. C'est sans doute à lui qu'il faut rapporter un court discours sur les jeûnes de l'année, contenu en partie dans le manuscrit 1117 du Sinai. Benechevitch, *Catalogus codicum... sanctae Catharinae in monte Sinai* (en russe), Pétrograd, 1911, t. I, p. 293. Par contre, il eut certainement une polémique avec Thomas, jacobite converti au monothélisme et devenu évêque maronite de Kafar Tab, sur la route d'Alep à Hâmâ, entre Ma'rat al No'mân et Saïzar, dont le traité est conservé dans le manuscrit syriaque 146 du Vatican.

Dès avant le départ de Jean pour Constantinople, la petite ville d'Artésia ou Arta, près d'Antioche, avait été pourvue d'un évêque latin dans la personne de Bernard de Valence, qui fut élu patriarche aussitôt que Jean eut abandonné Antioche. Il est assez difficile de se rendre compte de la manière dont fut organisé le patriarcat latin vis-à-vis des melkites. Les Normands de Bohémond appliquèrent vraisemblablement le même système que dans leurs possessions de Sicile et de l'Italie du sud. Le clergé grec y était placé sous l'autorité des évêques latins, mais

il conservait son personnel spécial, toutes ses dignités et ses biens : il ne pouvait toutefois parvenir à l'épiscopat qu'en passant au rite latin. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, t. II, p. 580, 583, 719-720. L'état de schisme où se trouvait l'Église de Constantinople ne paraît pas avoir influé sur les rapports de ce clergé avec la capitale de l'empire, bien qu'il fût en communion avec Rome. *Ibid.*, p. 588. Nominale, il était considéré comme catholique, situation de fait que nous voyons se prolonger durant plusieurs siècles à Venise. Des textes assez nombreux montrent que cette exclusion de l'épiscopat ne fut appliquée ni en Syrie, ni en Palestine, pas plus d'ailleurs qu'en Chypre. Le traité de jurisprudence de Jean d'Idelin, *Recueil des historiens des croisades, Lois*, Paris, 1841, t. I, p. 416-417, nous montre les archevêques syrien-jacobite et arménien relevant du patriarcat latin de Jérusalem, l'évêque grec de Pharan et du Sinai, de l'archevêque latin de Philadelphie. On possède (*Archives de l'Orient latin*, Paris, 1881, t. I, p. 413-415, avec fac-similé) une charte de 1173 par laquelle Jobert, grand-maître de l'Hôpital, cède à Méléce, archevêque grec de Gaza, la jouissance, sa vie durant, du monastère de Saint-Georges à Bersabée, à condition qu'il fasse ensuite retour aux hospitaliers; de plus, Méléce est affilié spirituellement à l'ordre. Les signatures grecques montrent que le clergé grec du Saint-Sépulcre subsistait. A Antioche, l'exclusive ne paraît avoir atteint que le patriarche grec lui-même, à cause de ses attaches politiques avec la cour de Byzance. Les papes approuvèrent cette exclusion, tant à cause du principe de l'unité de juridiction, auquel toute l'Église était alors fort attachée, que par suite de l'état de schisme, comme on le voit par l'exception qui semble avoir été faite en faveur de David vers 1242. Innocent III lui-même, si tenace sur le principe de l'unité de juridiction, et l'un des rares papes qui n'aient accepté le rite oriental, depuis le schisme, que comme un pis-aller, tolère dans le patriarcat de Constantinople des évêques grecs, à condition qu'ils fassent profession de foi catholique, acceptent de recevoir la consécration des mains des archevêques latins et relèvent de ceux-ci et surtout du patriarcat latin, en insérant son nom dans les diptyques. Il en vint même à supporter à Corinthe la présence d'un métropolitain grec. Voir A. Luchaire, *Innocent III, la question d'Orient*, Paris, 1907, p. 230 sq. Au point de vue civil, les chrétiens indigènes relevaient de la législation latine, mais celle-ci tenait compte de leurs usages particuliers. Voir *Recueil des hist. des croisades, Lois*, t. I, Introd., p. 50-51, et texte, p. 26; Paris, 1843, t. II, p. 53-55, 178-181, 209, 222; E. Rey, *Les colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1883, p. 59-60, 75-94, 273-278. Bien que nombre d'églises et de biens-fonds ecclésiastiques orientaux aient été affectés au clergé latin, il ne semble pas cependant qu'il y ait eu une spoliation aussi violente que dans l'île de Chypre.

Les rapports avec les jacobites furent généralement bons, vu que leur patriarcat ne résidait pas à Antioche même. C'est l'impression qui se dégage de la lecture de Bar Hebraeus et de Michel le Syrien. Quand les maronites se convertirent en 1215, Innocent III (*Quia divinae sapientiae*, Potthast, n. 5142) assimila leur patriarcat à un primat et le soumit au patriarcat latin d'Antioche. Le 26 juin 1238, Grégoire IX autorisa de même le patriarche latin Albert de Robertis à recevoir sous sa juridiction les catholiques arméniens de Sis. Potthast, n. 10620; Raynaldi, n. 34.

Le basileus ne renonçait pas cependant à ses droits sur Antioche, et lorsque Bohémond, entré en guerre avec Alexis, eut été recruté en Occident une armée

avec laquelle il envahit l'empire par l'Épire et l'Illyrie, tout comme avait fait son père Robert Guiscard, et eut été vaincu en 1108, le traité signé en septembre de cette année à Durazzo portait que le patriarche d'Antioche devait être du rite oriental et être pris dans le clergé de Sainte-Sophie. Mais Bohémond étant venu à mourir, son neveu et successeur Tancred refusa d'exécuter le traité. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 247, 250-251; E. Rey, *Résumé chronologique de l'histoire des princes d'Antioche*, dans la *Revue de l'Orient latin*, 1896, t. IV, p. 333.

A la mort de Jean IV, le siège grec d'Antioche paraît être resté assez longtemps vacant. Le Quien, t. II, col. 757, donne bien les noms de deux patriarches, Théodose et Jean, mais il s'appuie sur l'autorité bien tardive d'Athanase Dabbàs, et celui-ci, entre autres erreurs, les fait contemporains de Nikon, sans remarquer que Nikon est mort à la fin du XI^e siècle ou au début du XII^e : il n'y a là qu'un doublement de Théodose III Chrysoverghis et de Jean IV. Cependant, il semble bien que le siège ait été occupé en 1137. En effet, cette année même, Jean Comnène, décidé à revendiquer ses droits sur Antioche, envahit la Cilicie et en chassa le clergé latin. Eudes de Deuil, *P. L.*, t. CLXXXV, col. 1223. Lors du traité conclu la même année, Raymond d'Antioche s'engagea à installer dans la ville le patriarche grec, dont nous ignorons le nom. Chalandon, *Jean II Comnène*, Paris, 1912, p. 132 et note 3. Lors de l'expédition de Manuel Comnène en 1144, le clergé latin de Cilicie est de nouveau expulsé. Chalandon, p. 299. Le siège d'Antioche paraît avoir été à tout le moins vacant en 1155, car le candidat déjà choisi à cette époque était le diacre de Sainte-Sophie Sotérikhos Pantevghénis, qui prit parti dans la querelle soulevée à Constantinople sur la question de savoir si le sacrifice eucharistique était offert au Père et au Saint-Esprit seuls ou à la Trinité entière. Deux conciles furent tenus à ce sujet, l'un le 26 janvier 1156, l'autre le 12 mai 1157. Sotérikhos fut condamné et y perdit le siège d'Antioche, pour lequel il n'avait pas encore été consacré. Chalandon, p. 640-642. Le trône d'Antioche fut donné à Athanase I^{er}, probablement dès 1157, car en 1159, Renaud de Châtillon doit reconnaître la suzeraineté de Manuel et s'engager à recevoir à Antioche le patriarche grec au lieu du patriarche latin, vraisemblablement le même Athanase I^{er}. Cinna, IV, 20, *P. G.*, t. CXXXIII, col. 532. Malgré l'intervention de Baudouin de Jérusalem, Manuel tint ferme sur cette dernière condition. Chalandon, p. 445 et 449. En tout cas, le 25 décembre 1161, Athanase participa à la bénédiction du mariage de Manuel Comnène avec Marie d'Antioche. Chalandon, p. 470. Il siégeait encore au concile tenu le 2 mars 1166 contre Démétrius de Lampé. *P. G.*, t. CXL, col. 235. Il put regagner Antioche lorsque Bohémond III, rendu à la liberté en 1165 par Nour al Dîn, grâce à l'or du basileus, s'engagea à ramener Athanase à Antioche. Michel le Syrien, t. III, p. 326. Athanase s'installa conjointement avec le clergé latin dans la cathédrale de Saint-Pierre, qui redevint mixte. Rey, *op. cit.*, p. 383. Ce retour dut s'effectuer après le concile de 1166, et le patriarche latin Amauri quitta la ville pour se retirer au château de Qosâir; il mit Antioche en interdit (Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, II, 546) et n'y entra qu'en 1170, probablement après un nouveau départ d'Athanase. Chalandon, p. 531 et note 2. En effet, le nom de celui-ci ne figure pas dans les actes des synodes tenus entre le 30 janvier et le 20 février 1170, contre les derniers partisans de Démétrius de Lampé. En voir le texte dans L. Petit, *Le synode de 1166 et ses derniers adversaires*, dans le *Vizantiiskij Vremennik*, 1904, t. XI, p. 477-493.

Athanase mourut à Antioche même, en 1171, tué par une pierre qui se détacha de la voûte de son église lors d'un tremblement de terre. *Chronicon syriacum*, édition de Leyde, p. 361-371; Röhrich, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898, p. 348; Schlumberger, *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche*, Paris, 1898, p. 174.

En 1178, le pape Alexandre III semble bien s'occuper encore d'empêcher la venue du patriarche grec à Antioche. S. Löwenfeld, *Epistolae romanorum pontificum ineditae*, Leipzig, 1885, p. 164-165. Il peut se faire que le patriarche d'Antioche dont il est fait mention dans la nouvelle du 10 septembre 1187 d'Isaac l'Ange, au sujet des élections épiscopales à faire à Constantinople (Löwenklau, *Jus graeco-romanum*, Francfort, 1596, p. 169, ou *P. G.*, t. cxxxv, col. 440), soit le célèbre Théodore III Balsamon, dont les dates extrêmes sont, pour l'avènement, entre 1185 et 1191, et, pour la mort, après 1195. Voir l'article BALSAMON, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, col. 135-137, et la reproduction de son sceau dans Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 314.

La domination latine en Syrie et en Palestine était d'ailleurs entrée dans la période de décadence. En 1144, Édesse était tombée, et cette chute donnait lieu à la prédication de la deuxième croisade. Peu après, l'Égypte changea de maîtres avec l'établissement de la dynastie ayyoubite. Son fondateur, qui fut en même temps le grand adversaire des croisés, Salâh al Din Yousof, fils d'Ayyoub, d'où le nom de la nouvelle dynastie, était devenu en 1167 vizir du khalife fatimite d'Égypte. Il s'empara effectivement du pouvoir en 1171, envahit la Syrie, prit Damas, conquit la Mésopotamie sur le sultan seldjoukide d'Iconium et s'attaqua au royaume de Jérusalem, dont il emporta la capitale en 1187. Les chrétiens ne possédaient plus que les environs de Tyr, Tripoli et Antioche. D'où la troisième croisade, qui reprit Acre en 1191. Salâh al Din mourut en 1197 : deux de ses fils sur dix-sept avaient été apaganés par lui, à Damas et à Alep; son frère Al Malik al 'Adil s'empara de l'Égypte et de la Syrie et imposa sa suzeraineté aux deux sultanies de Damas et d'Alep, dont il vient d'être parlé.

On ne sait rien de bien précis sur les successeurs de Théodore III Balsamon. Le Quien, col. 761, donne bien deux noms, Joachim et Hiérophane, mais sans autre autorité que celle d'un catalogue arabe communiqué par Assémani, peut-être celui contenu dans le manuscrit arabe 48 du Vatican, qui est du début du xvm^e siècle, et celle d'Athanase Dabbâs. Toutes ces autorités sont beaucoup trop tardives, et Dabbâs avoue lui-même qu'il ne peut fournir aucune précision. On est donc fondé à rejeter ces deux noms. Par contre, nous voyons en 1206-1207 (Luchaire, p. 29) Bohémond IV d'Antioche, cherchant, dans sa lutte contre les princes arméniens de Cilicie, l'appui de l'élément gréco-melkite, autoriser Siméon II Ibn Abou Saïbé à rentrer dans la ville. Le patriarche latin Pierre d'Angoulême protesta et excommunia Bohémond, qui finit par le mettre en prison et l'y laisser mourir. Innocent III intervint, fit excommunier Siméon par le patriarche latin de Jérusalem (Luchaire, p. 51) et Siméon se retira en Cilicie, où Léon II d'Arménie fit reconnaître son autorité, surtout pour des motifs politiques. Le pape fit de vaines menaces jusqu'en 1214. Voir les textes cités par Rey, *loc. cit.*, p. 388-389. Nous retrouvons Siméon en mars 1223, date à laquelle il est mentionné par le copiste du manuscrit arabe 79 du Vatican, fol. 317, sous son surnom arabe de Ibn Abou Saïbé (*fils du père des cheveux blancs*), ce qui ne veut nullement dire

qu'il fût un melkite indigène; c'est un sobriquet. C'est encore à Siméon que fait allusion en janvier 1234 le patriarche de Nicée Germain II, discutant à Nicée même avec les apocrisiaires du pape Grégoire IX au sujet de la procession du Saint-Esprit, lorsqu'il dit qu'il ne peut rien décider sans le concours des trois autres patriarches. Voir leur relation dans Mansi, t. xxiii, col. 279-307, et dans un meilleur texte publié par le P. Girolamo Golubovich dans l'*Archivum franciscanum historicum*, 1919, t. xii, p. 444. Le 29 avril, Siméon se joint à Nymphée, près Smyrne, à son collègue Germain pour exposer leur foi commune au sujet des azymes. *Ibid.*, p. 454-455. Il n'y a pas de doute que ce ne soit lui, bien qu'il ne soit pas nommé dans les documents, car il est question d'un Siméon d'Antioche dans un écrit à propos de la fondation du patriarcat bulgare de Ternovo en 1235. V. Vasilievskij, *La restauration du patriarcat bulgare sous le tsar Jean Asen II en 1235* (en russe), dans le *Journal du ministère de l'instruction publique* (russe), avril 1885, p. 209-210. Le même savant a démontré (*ibid.*, p. 226-227) que la lettre de Georges, métropolitain de Corfou, publiée par Baronius, *ad annum* 1178, et adressée à Siméon, par laquelle nous apprenons que celui-ci n'avait pas encore pu prendre possession de son siège, a pour auteur Georges Vardanis, métropolitain de Corfou durant la période 1230-1240. Voir Kurtz, *Georgios Bardanes, Metropolit von Kerkira*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1906, t. xv, p. 603-613. La fin du patriarcat de Siméon doit donc être reportée après 1235.

C'est sous son successeur David que les Mongols firent leur première apparition en Syrie. Leur invasion, depuis 1219, était dirigée surtout contre l'Occident : ce fut seulement en 1244 que, venus par la Perse et l'Arménie, ils menacèrent Antioche. La même année, les Khawârizmiens, peuplade qu'ils avaient chassée des rives orientales de la Caspienne, descendent en Syrie, appelés par le sultan ayyoubite d'Égypte Al Malik al Sâlih pour résister à une ligue de ses adversaires musulmans, auxquels s'étaient joints les chrétiens latins. Après avoir pris Jérusalem en juillet et battu les alliés à Gaza, ils furent détruits par les Égyptiens, qui s'étaient retournés contre eux. David passe pour s'être fait catholique vers 1242 et avoir obtenu du pape Innocent IV et du prince d'Antioche Bohémond V de pouvoir résider dans la ville. La population l'accueillit avec un tel enthousiasme que le patriarche latin Albert de Robertis se retira en Europe, laissant à Antioche un simple vicaire. Rey, *loc. cit.*, p. 399-400 : cet auteur n'indique d'ailleurs aucune référence. En tout cas, aucune mention n'est faite de David ni d'aucun autre prélat de rite oriental dans les actes du treizième concile général tenu à Lyon en 1245, concile qui s'occupa bien des intérêts de la croisade, mais ne toucha pas de questions ecclésiastiques intéressant l'Église d'Orient. Innocent IV tira néanmoins parti de cet événement pour envoyer en Orient, en 1247, le frère mineur Lorenzo da Orte, avec mission de régler tous les différends pendants entre grecs et latins dans les patriarcats d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'en Chypre. Potthast, n. 1248; Sbaralea, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1759, t. I, p. 421. La bulle d'envoi est datée du 6 août 1246. Le pape avertissait en même temps le patriarche David, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, et ses suffragants, ainsi que le catholicos arménien de Sis et le patriarche maronite, eux et leurs suffragants respectifs. Les grecs de Jérusalem saisirent cette occasion pour demander à ne plus relever du patriarche latin. Le légat le leur accorda, mais, sur réclamation du patriarche latin, Innocent IV annula cette concession le 4 juin 1247 (Potthast, n. 12546; Sbaralea, t. I,

p. 460) et, dès le lendemain, rendit une nouvelle bulle confirmant la légation de fra Lorenzo pour les autres points auprès des grecs des deux patriarchats, des jacobites, des maronites et des nestoriens. Le 3 août 1247, il écrit encore aux prélats orientaux et latins pour faire observer les censures portées par son légat. Potthast, n. 12630; Sbaralea, t. I, p. 475. Le 7 août, il exhorte derechef le légat à travailler à l'union des patriarches grecs avec Rome, pourvu qu'ils restent soumis aux patriarches latins. Potthast, n. 12636. Cette mission ne paraît avoir abouti qu'à recueillir un certain nombre de professions de foi d'évêques jacobites : on trouvera dans Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1732, t. III, p. 177-183, ad ann. 1247, celles du catholico nestorien, une autre du patriarche jacobite Ignace, une troisième du maphrien Jean, c'est-à-dire Ignace bar Ma'dânî, et une quatrième de l'archevêque nestorien de Nisibe, Îsô-yahb, dont le nom est altéré par l'ahnaliste franciscain en *Critoib*, et enfin une cinquième du patriarche jacobite Ignace, pour la seconde fois.

Nous ne savons rien de plus sur David. Son successeur Euthyme I^{er} ne put se maintenir à Antioche : ■ fut plusieurs fois excommunié par le patriarche latin et banni par le prince Bohémond VI. Il avait trouvé un secours inespéré dans la seconde invasion des Mongols en Syrie. Ceux-ci étaient revenus en effet en 1258, avec Houlâgou, qui emporta Bagdad et mit fin au khalifat abasside. En janvier de l'année suivante, il prenait Alep, puis en février Damas, où, pour montrer ses bonnes dispositions envers les chrétiens, il leur livra plusieurs mosquées destinées à être transformées en églises. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, Paris, 1896, p. 442 sq. Rappelé en Mongolie par la mort de Mangou-Khan, il laissa à son lieutenant Kitboga le soin de poursuivre sa conquête. Il est à remarquer que les Mongols étaient en bon nombre chrétiens nestoriens, et Kitboga appartenait à cette confession. Bohémond VI se déclara pour lui, afin de sauver sa principauté, et le patriarche Euthyme profita de l'influence du conquérant pour rentrer à Antioche. Voir H. Delaborde, *Lettre des chrétiens de Terre Sainte à Charles d'Anjou* (22 avril 1260), dans la *Revue de l'Orient latin*, 1894, t. II, p. 213. Cependant, il ne dut pas tarder à être obligé de se réfugier encore une fois à Constantinople, en 1263, à l'instigation de Héthoum d'Arménie, beau-père de Bohémond VI. Pachymère, VI, 1, P. G., t. CXLII, col. 885. Nous l'y voyons, en fin mai 1264, donner son consentement à la déposition du patriarche Arsène Autorianos. Pachymère, IV, 9, col. 717. On n'a aucune donnée précise sur la fin de son patriarchat. La deuxième invasion mongole ne dura pas en Syrie : dès le 8 septembre 1260, Kitboga était vaincu à 'Ain Jâlout, dans la Palestine supérieure, par l'émir Baïbars, à la solde des Mamelouks d'Égypte.

Celui-ci était lui-même d'origine mongole. Né vers 1223, dans le Qibjâq (Kiptchak), vendu comme esclave et amené en Syrie, il reçut son surnom de Al Bondoqdârî, l'*Arbalétrier*, de son second maître, qui l'emmena en Égypte. Baïbars trouva le moyen de se faire admettre dans la milice des mamelouks, formés d'esclaves turcs et mongols comme lui, achetés par les Vénitiens dans les steppes asiatiques et revendus au sultan ayyoubite Al Malik al Sâlih (1240-1249). Cette milice ne tarda pas à assumer le caractère de la garde prétorienne des anciens césars romains. Devenu l'un des émirs de cette troupe, Baïbars assassina en 1260 le sultan Qoutouz et se fit proclamer à sa place. Son but politique fut de bien administrer l'Égypte, de préserver la Syrie des invasions mongoles venues de Perse, tout en restant l'allié des khans suprêmes du Qibjâq, et de détruire les derniers restes

de la puissance chrétienne. En religion, il était musulman fervent et même fanatique. L'une de ses femmes était une chrétienne d'Antioche. C'est au cours de ses luttes contre les princes latins qu'il vint assaillir cette ville : l'attaque dura du 15 au 18 mai 1268; toute la population qui n'avait pas pu s'enfuir à temps fut massacrée, au nombre de 17 000 personnes. C'est le chiffre donné par la continuation de Guillaume de Tyr connue sous le nom d'Eracles, *Recueil des hist. des croisades, Historiens occidentaux*, t. II, p. 457. Le patriarche latin, Chrétien, dont nous ne connaissons que le prénom, fut massacré devant le maître-autel de sa cathédrale, et 8 000 personnes, qui s'étaient réfugiées dans la citadelle, durent capituler : celles qui embrassèrent l'islam furent remises en liberté, les autres emmenées en captivité ou vendues comme esclaves. Le patriarche grec Euthyme I^{er} se trouvait depuis 1263 à Constantinople, comme on l'a vu. Antioche était ruinée : elle semble cependant s'être relevée, car les patriarches melkites ne la quitteront définitivement qu'au siècle suivant.

Baïbars mourut le 30 juin 1277. Un usurpateur, Songor al Achqar, proclamé sultan sous le nom de Al Malik al Kâmil, appela une troisième fois, en 1280, les Mongols de Perse. Dès l'année suivante, l'armée égyptienne les battit aux environs de Homs. L'année 1291 marque la ruine définitive de ce qui restait encore de la domination latine : le sultan d'Égypte Al Malik al Achraf prit Acre, Haïfa, Tyr, Sidon et Beyrouth. Voir Röhricht, *Études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem*, dans les *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 617-652; t. II, p. 365-409.

Durant la dernière maladie d'Euthyme I^{er}, Théodoret, métropolite d'Anazarbe, lui persuada d'appeler auprès de lui un certain nombre d'évêques du patriarchat, afin qu'ils pussent lui donner un successeur en cas de décès. Lorsqu'Euthyme fut mort, ces évêques s'accordèrent pour soutenir la candidature d'un moine du monastère des Hodèges, Théodose, surnommé le Prince, Πρίγκιψ, à cause de son origine : membre de la famille des Villehardouin, despotes d'Achaïe, il avait embrassé la foi orthodoxe dans un monastère de la Montagne Noire où le patriarche de Constantinople Germain venait de mourir. Il était devenu ensuite archimandrite du monastère du Pantocrator, avait été chargé de missions diplomatiques et avait fini par se retirer comme simple moine aux Hodèges. La proclamation aurait eu lieu tout de suite si l'empereur Michel VIII Paléologue, qui songeait à conclure l'union avec Rome pour se débarrasser des tentatives de Charles d'Anjou, n'avait tenu au préalable à s'assurer des dispositions de Théodose au sujet de cette affaire. Il le soupçonnait d'y être hostile, malgré son origine latine. Le patriarche de Constantinople, Joseph, venait précisément d'être déposé en janvier 1275 pour le même motif. La renommée de Théodose était telle qu'on hésita un moment entre lui et le chartophylax Jean Veccos. Ce dernier fut élu le 26 mai de la même année (*Échos d'Orient*, 1900, t. III, p. 352), et l'empereur, après s'être assuré que Théodose ne ferait pas d'opposition à l'union projetée, le laissa proclamer patriarche d'Antioche. Son élection peut donc être vraisemblablement reportée au mois de juin 1275. Voir, sur ces péripéties, Pachymère, *Michel Paléologue*, V, 24; VI, 5, P. G., t. CXLII, col. 856-857, 893-895. Les actes du concile de Lyon, tenu du 7 mai au 17 juillet 1274 (Mansi, t. XXIV, col. 37-108), ne parlent d'aucun des patriarches melkites. On peut donc reporter la mort d'Euthyme I^{er} en 1273 au plus tard. Nicéphore Calliste, *Histoire ecclésiastique*, XIV, 39, P. G., t. CXLVI, col. 1197, donne directement comme successeur à Euthyme l'évêque de Tripoli, Arsène, mais il faut tenir compte du fait qu'il men-

tionne seulement les patriarches d'Antioche qui ont obtenu ce siège par voie de translation, ce qui n'était pas le cas.

Théodose IV de Villehardouin consentit donc à l'union proclamée au concile de Lyon; il est probable qu'il continua à résider au monastère des Hodéges, qui appartenait au patriarcat d'Antioche. Lors de l'avènement d'Andronic Paléologue, en 1282, le parti du schisme reprit le dessus et une réaction violente eut lieu. Le patriarche d'Alexandrie, Athanase, vit son nom rayé des diptyques pour ce seul motif. Théodose craignit qu'il ne lui arrivât à lui-même quelque chose de pire et, s'étant rendu à Antioche, il y écrivit son acte de démission à l'insu de l'empereur, et se retira en Syrie chrétienne, où les croisés possédaient encore Acre, Tyr, Sidon et Beyrouth. Pachymère, *Andronic*, I, 19, P. G., t. CXLIV, col. 63-64. Il n'est pas fait mention de lui dans ce que nous savons au sujet des deux conciles des Blachernes tenus contre l'union en 1283. Mansi, t. XXIV, col. 493-504. Son abdication doit être placée en tout cas avant 1291, date de la chute des dernières villes de Syrie au pouvoir des croisés, probablement dès 1283 ou 1284, étant donnée la soudaineté de la réaction. Le clergé d'Antioche, dit Pachymère, *loc. cit.*, qui entend sans doute par là les évêques du patriarcat, auxquels semblait bien appartenir désormais l'élection plutôt qu'au peuple, choisit Arsène, ancien moine de la laure de Saint-Siméon-Stylite et évêque de Tripoli. Constantinople le reçut à sa communion, mais le bruit s'étant répandu qu'il avait communiqué avec les Arméniens, son nom fut effacé des diptyques sans enquête préalable. Il mourut d'ailleurs presque aussitôt après. On peut conjecturer que ces faits eurent lieu entre 1285 et 1290.

Les évêques étaient partagés entre deux candidatures : ceux de Cilicie voulaient Denys, évêque de Pompéiopolis, et ceux de Syrie, Cyrille, métropolitaine de Tyr. Denys ne soutint pas sa candidature avec assez d'énergie et Cyrille l'emporta. Pachymère, *loc. cit.*, col. 65; Nicéphore Calliste, *loc. cit.* Il peut se faire que le patriarcat de Cyrille II ne se soit pas prolongé au delà de 1308, car, à cette date, dit Pachymère (*Andronic*, VII, 8, P. G., t. CXLIV, col. 636), Athanase I^{er} de Constantinople profita de la vacance du siège pour usurper l'autorité sur le monastère des Hodéges.

La littérature melkite, durant cette période, est représentée presque tout entière, au moins d'après l'état actuel de nos connaissances, par des traducteurs du grec en arabe, le syriaque étant réservé à la liturgie en dehors des rares lieux où le grec continuait à être employé. Abraham le Protospathaire, dont la version de cinquante-deux sermons de saint Ephrem nous est conservée dans le manuscrit arabe 63 du Vatican, appartient plutôt, comme l'indique son titre, à la période de réaction byzantine. Le célèbre Abdallâh Ibn al Fadl (voir Ibn al Fadl) est bien, par contre, du XI^e siècle. C'est le traducteur le plus fécond de cette période. Voir l'étude de C. Bacha et L. Cheikho dans le *Machriq* de Beyrouth, 1906, t. IX, p. 886-890 et 944-953. Un autre traducteur de sermons, Antoine, archimandrite de la laure de Saint-Siméon sur le mont Admirable, est antérieur à 1251, date du manuscrit Vatican arabe 41 qui nous a transmis une partie de son œuvre. Le manuscrit 177 du même fonds renferme aussi de lui une version de plusieurs traités de saint Jean Damascène. Le prêtre Constantin d'Antioche (ms. Vatican arabe 42), traducteur de certaines homélies de saint Jean Chrysostome, est d'une époque inconnue, qui pourrait bien être le début du XIV^e siècle. Athanase Dabbas attribue au patriarche Jean IV une Vie de saint Jean Damascène, qui devait être en grec, comme

tout ce qui nous reste de ce prélat, grec d'origine. La théologie et la controverse sont représentées par Georges, moine de Saint-Siméon, auteur d'une Dispute avec trois musulmans sur la vérité du christianisme, datée de 1107 (manuscrit Vatican arabe 128), et surtout par les nombreux traités de Boulos al Râhib, évêque de Sidon, qui est de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e. Huit ont été publiés par L. Cheikho, *Seize traités théologiques d'auteurs arabes chrétiens* (IX^e-XIII^e siècle), Beyrouth, 1906, p. 1-50. Voir PAUL DE SIDON, et la *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. VIII, p. 388-390. On consultera avec profit sur toute cette littérature G. Graf, *Die christlich-arabische Literatur bis zur frankischen Zeit*, dans *Strassburger theologische Studien*, Fribourg-en-Brigau, 1905, t. VII, 1; Stein-schneider, *Polemische und apologetische Literatur in arabischer Sprache*, Leipzig, 1877; et même l'article un peu faible du P. Constantin Bacha, *Saint Jean Chrysostome dans la littérature arabe*, dans le recueil des *Chrysostomica*, *Studi e ricerche intorno a S. Giovanni Crisostomo a cura del comitato per il XV^o centenario della sua morte*, Rome, 1908, p. 173-187.

X. LE PATRIARCAT LATIN D'ANTIOCHE. — Une fois que Jean IV se fut retiré à Constantinople, les croisés élurent patriarche Bernard de Valence, qui avait déjà été promu au siège d'Arta ou Artésia, près d'Antioche, dès la prise de cette ville par les chrétiens, en 1098. Le départ de Jean n'étant pas antérieur à juillet 1100, il ne semble pas qu'il y ait lieu, comme le voudrait de Mas-Latrie, *Les patriarches latins d'Antioche*, dans la *Revue de l'Orient latin*, 1894, t. II, p. 193, de reporter l'élection de Bernard avant cette date. Cette mesure était toute naturelle dans les concepts de l'époque : le domaine politique du pays passant entre les mains des latins, il ne pouvait venir à ceux-ci l'idée de se soumettre au patriarcat melkite. C'est bien plutôt cette considération qui a influé sur leur détermination que la confession religieuse de Jean, qui se trouvait de fait séparé de la communion romaine : autrement ils ne l'auraient pas laissé sur son siège durant deux ans. Les rapports fréquents, même religieux, que nous voyons durant toute cette époque entre les croisés d'une part, les patriarches et évêques orientaux de l'autre, les mariages mixtes si nombreux dans l'aristocratie, et qui ne devaient pas l'être moins dans la classe inférieure, montrent que les principes de l'époque sur la communion *in divinis* n'étaient nullement fixés. Au fond, l'opposition que firent toujours les princes francs d'Antioche aux patriarches melkites était presque uniquement politique, et il n'y eut que les papes à se préoccuper du point de vue religieux. Là encore, ceux-ci étaient inspirés des mœurs féodales, et même quand il y eut un patriarche catholique de rite oriental, ils ne comprirent jamais sa situation que comme celle d'un subordonné au patriarche latin, comme un seigneur à son suzerain, sans préjudice du principe d'unité de juridiction. Lorsque des communautés orientales revenaient à l'unité, comme ce fut le cas pour les Arméniens de Cilicie, les Maronites du Liban, une partie des Grecs de Chypre, certains prélats jacobites et nestoriens, ils furent régulièrement subordonnés au patriarche latin. Ces principes eurent une influence considérable, car ils furent appliqués dans la suite aux colonies albanaises de l'Italie du sud et de la Sicile, aux éparchies ruthènes et roumaines de Hongrie, aux émigrés ruthènes d'Amérique, et on n'a commencé à s'en départir qu'à une époque tout à fait moderne, et même parfois contemporaine.

Bernard mourut la trente-sixième année de son épiscopat, dit Guillaume de Tyr, XIV, 10, *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, t. I, p. 619, ce qu'il faut entendre depuis son élévation au siège d'Arta en 1098, donc en 1134/1135. Raoul, de Dom-

front en Normandie, évêque de Mamistra ou Mopsueste, lui fut donné pour successeur par l'acclamation populaire. Profitant du schisme qui sévissait alors en Occident entre Innocent II, pape légitime, et Anaclet II ou Pierre de Léon, antipape, il prit lui-même le pallium sur l'autel de sa cathédrale sans le demander à Rome. Ayant traité cruellement deux chanoines d'Antioche, qui s'étaient opposés à son élection, ceux-ci en appelèrent à Rome, et Raoul, forcé par le prince Raymond d'aller s'y faire juger, dut consentir à recevoir le pallium du pape et à être jugé par un légat qui ferait une enquête sur place. Le concile assemblé par le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, à Antioche même, se tint en novembre-décembre 1139. Raoul, accusé d'élection irrégulière, de simonie et d'incontinence, fut déposé, surtout, semble-t-il, par la pression du prince d'Antioche, et interné dans le monastère melkite de Saint-Siméon-Stylite. Il réussit dans la suite à s'enfuir et à gagner Rome, où il paraît être parvenu à se justifier. Il se préparait à revenir en Orient lorsqu'il mourut empoisonné, vers 1141. Voir Hefele, *Histoire des conciles*, trad. Leclercq, t. v, p. 743-746, ou Guillaume de Tyr, XV, 12-17, p. 676-686.

Le capitaine de la citadelle, Armoïn, exerça une forte pression sur le chapitre pour faire élire, en 1142, son neveu, Amaury de Limoges. Guillaume, XV, 18, p. 687-688. C'est cet Amaury qui reçut en 1180/1181 la première soumission des maronites. Guillaume, XXII, 8, p. 1076-1077. Ses démêlés avec Renaud de Châtillon sont bien connus, mais le supplice ignominieux qui lui fut infligé par le prince n'était pas tellement rare à cette époque. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, p. 51-55; Guillaume, XVIII, 1, p. 816. On a vu plus haut l'histoire de ses démêlés avec Bohémond III, à propos du retour à Antioche du patriarche melkite Athanase I^{er}. Il mourut en 1187 et fut remplacé par un certain Raoul, duquel on ne sait rien en dehors des documents qui le signalent en 1188 et 1200. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Münster, 1913, t. 1, p. 93. D'après la chronique intitulée *Gestes des Chiprois*, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. II, p. 662, et les *Annales de Terre Sainte*, dans les *Archives de l'Orient latin*, 1884, t. II, 2^e part., p. 434, Amaury serait mort en 1196 et aurait eu pour successeur Pierre d'Angoulême, évêque de Tripoli, auquel Eubel assigne au contraire les dates extrêmes 1201-1208, et qu'il fait suivre, le 5 mars 1209, du cistercien Pierre II d'Amalfi, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie in via Lata en 1193. Celui-ci avait accompagné en qualité de légat la quatrième croisade et pris part à l'élection de Baudouin comme empereur latin de Constantinople, puis il avait été porté sur le siège d'Antioche. Il avait appuyé en secret les prétentions de Léon I^{er} d'Arménie à mettre à la tête de la principauté d'Antioche son neveu Raymond Roupen, contre Bohémond, comte de Tripoli. Celui-ci l'emporta néanmoins, malgré un soulèvement de la population d'Antioche, qu'il réprima en faisant emprisonner le patriarche latin dans une des tours du château, où le prélat mourut peu après. *Annales de Terre Sainte*, p. 436; continuation de Guillaume de Tyr, *Historiens occidentaux des croisades*, t. II, p. 313-314. La chronologie de cette époque est assez obscure, et les données d'Eubel, qui sont suivies ici, ne concordent nullement avec celles de Mas-Latrie, p. 194-195. Le neveu de Pierre d'Amalfi, Pierre III de Capoue, lui succéda, d'après Eubel, le 25 avril 1219, mais fut créé cardinal-prêtre du titre de Sainte-Croix-de-Jérusalem en novembre suivant. Il se démit alors de la charge patriarcale, car le 7 décembre de la même année le Toscan Rainier lui succéda, pour occuper le siège jusqu'en septembre 1225. Eubel, *loc. cit.* Après lui vint l'ancien évêque de Brescia, Alberto de Robertis, de Reggio-Emilia, inexactement dénommé de Rezzato

ou Rezzati, de 1226 au 22 juillet 1246. Voir Angelo Mercati, *Alberto de Robertis, patriarcha latino di Antiochia*, dans le *Bessarione*, 1920-1921, t. XXXVI. C'est lui que Grégoire IX autorisa, le 26 juillet 1238, à recevoir sous sa juridiction les catholiques arméniens Constantin I^{er} Partzrperzi (Potthast, n. 10620), au cours d'une de ces unions aussi éphémères que fréquentes de l'Église arménienne avec l'Église romaine, et dont le peu d'efficacité venait en bonne partie tant de la persistance à vouloir soumettre les Orientaux à la hiérarchie latine et à modifier l'extérieur de leurs rites pour les rapprocher de ceux de l'Occident, que de la versatilité et du particularisme des Arméniens. C'est après avoir assisté au premier concile œcuménique de Lyon qu'Alberto de Robertis mourut dans cette ville en 1246.

L'existence de son successeur, appelé Élie par Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1161, est controversée. Eubel se borne à signaler un anonyme sans donner de dates : Le Quien propose les années 1247 jusqu'à au moins 1250. Ce serait lui qui se serait retiré en Europe lors de l'installation à Antioche du patriarche melkite David, à moins qu'il ne faille faire remonter au temps d'Alberto de Robertis la date de cet événement encore mal connu dans ses circonstances. Après cet Élie douteux serait venu, d'après Eubel, Opizo I^{er}, signalé en 1254 et 1255, qui serait alors contemporain d'Euthyme I^{er}, ramené à Antioche par Honlâgou. Du titulaire suivant, Chrétien, nous ne connaissons que le prénom. Eubel lui assigne la date initiale du 22 février 1256, et nous savons par les récits contemporains de la prise d'Antioche par Baïbars qu'il fut tué le 19 mai 1268. Son vicaire se retira au château de Qosair, non loin de la ville, et Baïbars le laissa en paix. Vers 1270, le Génois Opizo II Fieschi fut pourvu du patriarcat, mais il ne put résider à Antioche, désormais détruite; il se rendit en Europe, où il assista au second concile général de Lyon. Il semble être revenu à Acre, puis, comme il ne pouvait maintenir sa dignité sans siège effectif, il laissa l'administration des colonies franques qui subsistaient encore à Barthélémy, évêque de Tortose, et fut pourvu de l'administration de l'archevêché de Trani, puis de celui de Gênes, et finit par devoir renoncer à cette administration peu avant le 13 avril 1292.

Tant qu'il y eut quelque espoir d'arracher la Syrie aux Mamelouks, les papes continuèrent à nommer des patriarches latins d'Antioche qui ne résidèrent pas. Le dominicain Isnard Tacconi, fait patriarche le 4 août 1311, après une longue vacance, conserva le titre d'Antioche jusqu'en 1319, date à laquelle Jean XXII l'en priva en lui enlevant même son évêché de Pavie, quitte à l'envoyer en Orient comme légat en 1325 avec le titre d'archevêque de Thèbes. Isnard mourut en 1329, et il se produisit une nouvelle vacance jusqu'au 27 novembre 1342, date à laquelle le ministre général des frères mineurs, Gérard de Camboulit près Figeac, en Aquitaine, obtint le titre et le conserva jusque vers 1348, en même temps qu'il avait l'administration de l'évêché de Catane. Ce fut le cas de ses deux successeurs, Raymond de Salgues, évêque d'Agén, patriarche du 10 janvier 1364 à 1374, et Pedro Clasquerin, archevêque de Tarragone et patriarche du 27 août 1375 jusqu'à une date inconnue. Le patriarcat latin d'Antioche n'est plus décidément qu'une titulature depuis cette époque, il est encore de temps à autre joint à un autre siège, et, avec l'accroissement des privilèges des cardinaux, le titre patriarcal non résidentiel venant à être considéré comme inférieur à la dignité cardinalice (le patriarche latin de Jérusalem, toujours considéré comme un vrai patriarche, fait encore exception au concile de Florence, et est placé après le premier cardinal-évêque; Orazio Giustiniani, *Acta sacri concilii Florentini*, Rome, 1638, p. 72), lorsque ce patriarche

est promu au cardinalat, il renonce à son titre patriarcal. La suite des patriarches titulaires n'a plus d'intérêt que pour la chronologie. La voici aussi complète que possible; pour la période allant de 1644 à nos jours, je me suis servi de l'Index des sièges titulaires déposé aux archives de la Congrégation consistoriale au Vatican, qui donne en se référant aux procès-verbaux des consistoires les dates initiales de chaque titulaire, en complétant l'autre date extrême à l'aide des sources indiquées plus haut; et, pour la période moderne depuis le XVIII^e siècle, de la collection des annuaires pontificaux dénommés successivement *Notizie* et *Gerarchia cattolica*:

Jean de Maguelonne, chanoine de Saint-Augustin, 13 novembre 1408-? — Jean de Vico, dominicain, de l'obédience de Boniface IX, ?-? — Venceslas (Václav) Králík, tchèque, archevêque d'Olomouc, 11 avril 1397 - septembre 1416. — Denys du Moulin, évêque de Paris, 1439-15 septembre 1447. — Jacques Jouvenel des Ursins, 3 mars 1449-12 mars 1457. — Guillaume de La Tour, ancien évêque de Rodez, 29 avril 1429-20 mars 1470. — Guillaume, 14 octobre 1471-? — Gérard de Crussol, évêque de Valence en France, 4 décembre 1471-28 août 1472. — Lorenzo Zane, évêque de Tarvis, 28 avril 1473-15 octobre 1485. — Giordano de' Caetani, archevêque de Capoue, 19 janvier 1485-?. — Sébastien, archevêque de Nicosie, ?-? — Alfonso Carafa, avant 1504-? — Alphonse, ?-1529 (?). — Ferdinando de Loasea, archevêque de Tarragone, puis de Valence en Espagne, 15 février 1566-28 février 1568. — Juan de Ribera, évêque de Badajoz, puis archevêque de Valence en Espagne, 30 avril 1568-6 janvier 1611. — Luigi Caetani di Sermoneta, 1622-vers 1626. — Gianbattista Fanfili, le futur Innocent X, vers 1626-1629 (?). — Cesare Monti, 1629 (?)-1650. — Alessandro Crescenzi, vers 1675-1688 (ne figure pas sur l'Index cité). — Michelangelo Mattei, 18 mai 1693-? — Charles-Thomas Maillard de Tournon, 5 décembre 1701, cardinal le 1^{er} août 1707, ne paraît pas avoir renoncé au titre patriarcal, vu qu'il était à ce moment prisonnier des Portugais à Macao, mort le 8 juin 1710. — Giberto Borromeo, 26 janvier 1711, évêque de Novare, cardinal le 15 mai 1717, renonça alors au titre patriarcal. — Vacance de 1717 à 1723. — Filippo Anastasi, 20 décembre 1724-début de 1735. — Joaquin Ferdinando Puerto Carrero, 25 mai 1735-début de 1743. — Antonio Maria Pallavicino, 23 septembre 1743-1749. — Ludovico Calini, 1^{er} février 1751-1766. — Domenico Giordani, 22 décembre 1766-1780. — Carlo Camuzio, 2 avril 1781-? — Giulio Maria della Soma-glia, secrétaire de la Congrégation des évêques et réguliers, 15 décembre 1788-1795. — Gianfrancesco Guidi di Bagno dei Talenti, 22 septembre 1795-1796. — Antonio Despuig y Dameto, promu de l'archevêché de Séville, 13 janvier 1799-avant 1810. — Lorenzo Mattei, 27 septembre 1822-24 juillet 1833. — Antonio Piatti, 2 octobre 1837-mourut à Rome le 19 février 1841. — Nicola Tanara, promu de l'archevêché d'Urbino, 24 novembre 1845, mort à Nice le 4 décembre 1853. — Alberto Barbolani, aumônier secret du Palais apostolique, 16 juin 1856, mort à Rome le 29 octobre 1857. — Giuseppe Melchiade Ferlisi, 25 juin 1858, transféré au patriarcat latin de Constantinople le 23 mars 1860. — Carlo Belgrado, transféré de l'évêché d'Ascoli Piceno, 21 mai 1862, mort à Rome le 18 février 1866. — Paolo Brunoni, 25 juin 1869, mort à Rome le 2 janvier 1877. — Pietro Villanova Castellacci, 28 février 1879, mort à Rome le 17 septembre 1881. — Placido Ralli, 3 juillet 1882, mort à Rome le 11 décembre 1884. — Vincenzo Tizzani, des chanoines réguliers du Latran, chanoine de la dite basilique, transféré de l'archevêché titulaire de Nisibe, le 15 janvier 1886, mort à Rome le 19 janvier 1892. — Francesco di Paola Cassetta, vice-gérant de Rome, 29 novembre 1895, promu au cardinalat

le 19 avril 1899. — Carlo Nocella, 22 juin 1899, promu au siège titulaire latin de Constantinople le 18 avril 1901. — Lorenzo Passerini, 18 avril 1901, mort à Rome le 13 décembre 1915. — Wladyslaw Michel Zaleski, Polonais, ancien délégué apostolique aux Indes, depuis le 4 décembre 1916.

Lorsqu'il fut nécessaire de pourvoir à l'administration des latins de Syrie, la Propagande évita avec sagesse de ressusciter le siège résidentiel d'Antioche, malgré l'exemple de celui de Constantinople, qui n'a lui non plus aucune juridiction, mais dont le remplaçant dans la capitale de la Turquie porte le titre honorifique de vicaire patriarcal. Un siège épiscopal latin fut simplement érigé à Alep en 1644. VOIR ALEP, t. II, col. 110. Ce siège fut bientôt transformé en simple vicariat apostolique attaché à la délégation de Syrie, et il en est encore de même aujourd'hui. Cette création ne procède donc en aucune manière du patriarcat latin d'Antioche. Le projet, un moment arrêté sous Grégoire XVI, de restaurer petit à petit les sièges patriarcaux latins de l'Orient, et qui reçut un commencement d'exécution sous Pie IX en 1847 avec celui de Jérusalem, ne fut heureusement pas étendu plus loin. Les patriarches orientaux, surtout dissidents, ont toujours vu en effet d'un mauvais œil l'attribution à des prélats latins de sièges sur lesquels ils exercent effectivement la juridiction, d'autant plus que la conservation de ces titres, qui n'ont aucune racine dans le passé, a l'inconvénient de leur rappeler inutilement une époque durant laquelle il faut bien avouer qu'il y eut de graves erreurs de commises au point de vue du problème de l'union. Il est à remarquer que, jusqu'à l'époque du concile du Vatican, les patriarches orientaux du titre d'Antioche, dont on avait déjà multiplié le nombre au détriment du patriarche melkite, seul véritable héritier de l'antique siège, ont été assimilés aux patriarches dits mineurs, à savoir ceux de Venise, de Lisbonne, des Indes occidentales, etc., et rangés comme tels dans les annuaires officiels pontificaux, pendant que les patriarches titulaires latins étaient considérés comme les seuls vrais titulaires et placés parmi les patriarches dits majeurs. Cette anomalie a duré jusqu'au 8 juin 1867, date à laquelle une simple commission prélatice chargée de régler les préséances à observer lors des fêtes du centenaire des apôtres Pierre et Paul vit confirmer par Pie IX sa décision, que, pour ce qui regarde les patriarches des sièges dits majeurs, l'ordre de préséance devait être basé, non sur la différence de rite, comme précédemment, mais sur l'ancienneté de promotion. Cette décision, qui était un premier pas vers la restitution au siège gréco-melkite d'Antioche de ses anciennes prérogatives perdues de vue depuis le schisme, a été confirmée comme définitive par le même Pie IX le 24 septembre 1868. Voir les *Collectanea* de la Propagande, 2^e édition, n. 1875, Rome, 1907, t. II, p. 308. C'est la règle encore en vigueur aujourd'hui. Voici à ce sujet l'opinion de Mgr Duchesne : « Le patriarcat maronite est... une institution toute moderne. Ses titulaires ne sont à aucun degré les successeurs des anciens patriarches d'Antioche. Il n'en est pas de même des patriarches syriens, du patriarche melkite et du patriarche grec non uni. Ces deux derniers représentent, avec la différence de communion, la succession des patriarches grecs orthodoxes d'Antioche; les patriarches syriens sont, avec la même différence, les héritiers du siège patriarcal jacobite fondé au XVI^e siècle. En droit strict, il ne devrait y avoir d'autre patriarche catholique en Syrie que le patriarche melkite. L'existence des deux autres tient à ce que le Saint-Siège a cru devoir respecter des distinctions introduites depuis des siècles, quelle qu'ait été, à l'origine, leur légitimité. » *Origines du culte chrétien*, ch. II, 1^{re} édit., Paris, 1889, p. 65, en note.

Au point de vue de l'organisation hiérarchique, les croisés ne s'attachèrent nullement à reproduire dans la mesure du possible les anciens cadres qui nous sont donnés par la Notice d'Anastase I^{er}. Celle-ci leur était d'ailleurs complètement inconnue, et c'est une recension du moyen âge que donne en abrégé Guillaume de Tyr, XIV, 12, p. 623. Elle l'était tout autant à Rome. Le concept féodal domina tout. Le roi de Jérusalem était regardé comme le suzerain au moins nominal de tous les princes latins, mais de fait le comte de Tripoli subissait beaucoup plus son influence que le prince d'Antioche, et le comte d'Édesse celle de ce dernier que celle du roi. La position géographique déterminait les relations politiques, elle déterminait de même les relations religieuses. Le premier archevêque latin de Tyr, l'Anglais Guillaume, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien, est consacré en 1128 par le patriarche de Jérusalem Gormond, auquel il reste soumis au lieu de dépendre d'Antioche. Guillaume de Tyr, XIII, 23, p. 591-593. Ce Guillaume meurt en 1132 : la même année, le pape Innocent II confirme la dépendance du siège de Tyr par rapport à celui de Jérusalem, en lui donnant dans ce dernier patriarcat, aux dépens de Césarée, le rang de prototrône que cette métropole occupait dans le patriarcat ancien d'Antioche, et lui fait rendre par le patriarche de Jérusalem les évêchés d'Acre, Sidon et Beyrouth, et par celui d'Antioche les sièges épiscopaux de Byblos-Gébaïl, Tripoli et Antarados. Guillaume de Tyr, XIV, 11-14, p. 621-627. Un peu plus tard, par suite d'un nouveau changement d'allégeance politique, ces trois derniers sièges firent d'abord retour au patriarche d'Antioche. Toute l'ancienne hiérarchie se trouvait ainsi bouleversée et ramenée au concept féodal, absolument comme au IV^e siècle les cadres de l'ancien patriarcat s'étaient modelés sur ceux du diocèse civil romain d'Orient.

Parmi les suffragants du patriarche, il faut distinguer ceux de rite latin et ceux de rite oriental. Les premiers étaient groupés en neuf archevêchés, dont tous, à vrai dire, n'étaient pas pourvus de suffragants. En voici l'énumération avec les évêchés qui en dépendaient, d'après Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1165-1238; Rey, *Les colonies franques de Syrie, passim*; Röhrich, *Syria sacra*, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1887, t. x, p. 1-48 :

1^o Archevêché de Laodicée (Ladqiyé, La Liche, aujourd'hui Lattaquié), avec les évêchés de Gabala (Gébaïl, Zibel, ancienne Gabula, au nord d'Antarados ou Tortose), Antardos (Antarados, Ontartous, Tortose), Tripoli, Byblos (Gébaïl, Giblet, au nord de Beyrouth) Séleucie (Port-Saint-Siméon, l'actuelle Salafkiyé al Bahar) ; ces trois derniers rattachés à l'archevêché de Tyr et par lui au patriarcat de Jérusalem en 1132.

2^o Archevêché de Tarse, sans suffragants.

3^o Archevêché d'Édesse (Rohez), sans suffragants.

4^o Archevêché d'Apamée (Fémie, l'actuelle Qala't al Modiq), avec les évêchés de Balanée (Valénie, l'actuelle Baniyâs, sur la côte), Artésia (Daïr al Tazzé, dans le Jabal Sim'ân), Albaria (Al Bârâ, sur la rive droite de l'Oronte), Larissa (Laris, Chafzâr, entre Qala't al Modiq et Hâmâ), Raphanée (Rafaniyé), Mariam-mia (Qala't al Hosn, que les catalogues modernes de la curie romaine ont identifié, on ne sait pourquoi, avec la moderne Zahlé, qui en est pourtant bien distante).

5^o Archevêché d'Hiéropolis (Géraple, qui, d'après Rey, p. 315, ne correspondrait que de nom à Hiéropolis ou Mabough, et serait plutôt à identifier avec les ruines d'une autre Hiéropolis qui se trouvent sur la rive droite de l'Euphrate entre l'embouchure du Sajjour et Qala't al Nijm), avec les évêchés de Cyr (Kou-rôch), *Venecomponensis* (identification inconnue), Mar'-ach (dénommée par les croisés Marès), Qaisoun, ces deux

derniers signalés par Dulaurier, *Historiens des croisades, Historiens arméniens*, t. I, p. 576.

6^o Archevêché de Corycus (Korghos, en Cilicie), sans suffragants.

7^o Archevêché de Mamistra, l'ancienne Mopsueste, en Cilicie, sans suffragants.

8^o Archevêché de Tulupe (Dalouk, près de 'Ain Tâb, appelé aussi Eliosopolitanus, d'après un texte rapporté par de Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, Paris, 1889, col. 1864), sans suffragants.

9^o Archevêché de Chypre ou Nicosie, avec les évêchés de Paphos, Famagouste, Némésie (Limassol) ; Céranie ou Célines, mentionné par Le Quien, n'a jamais existé.

Les suffragants orientaux comprenaient d'abord le catholicos arménien de Sis depuis son adhésion à l'union en 1198, avec tous ses suffragants, dont trois archevêques à Antioche même, Apamée et Laodicée ; le patriarche des maronites depuis la conversion d'une partie de ce peuple en 1180, avec cinq ou six évêques, et enfin quelques évêques melkites, là tout comme dans le patriarcat de Jérusalem. Pour les melkites, nous avons vu Innocent IV insister en 1247 pour leur subordination au patriarche latin, même après que le patriarche David se fut fait catholique, et lui accorder tout au plus le droit de résider à Antioche. Enfin, il ressort des actes de ce pape relatifs à la mission de son légat Lorenzo da Orte en Chypre que les jacobites, nestoriens et maronites habitant l'île étaient rentrés sous l'obéissance de l'Église romaine ou étaient près de le faire. Les jacobites du patriarcat d'Antioche, bien qu'ayant entretenu de bons rapports avec les Francs, ne paraissent pas s'être décidés à conclure l'union. Le siège de leur patriarche, le couvent de Mar Bar Sauma, était situé dans le comté d'Édesse, près de Gharghar.

Les monastères latins étaient comme de juste assez nombreux. La principauté d'Antioche avait des abbayes bénédictines à Antioche même, sous le vocable de saint Paul ; dans la Montagne Noire, sous celui de saint Georges, et une cistercienne dite de Jubino, Rey, p. 324. Bien que Tripoli ait relevé du patriarcat de Jérusalem au point de vue latin, il convient de mentionner l'abbaye de Belmont ou Beaumont, devenu aujourd'hui Balamand, aux cisterciens, passée aux moines melkites après le départ des croisés et devenue aujourd'hui le siège du séminaire du patriarcat orthodoxe d'Antioche. La liste des couvents melkites et jacobites est encore à dresser ; on trouvera par contre dans Rey, p. 359, les noms de treize monastères maronites situés dans le comté de Tripoli. Pour les établissements des templiers et des hospitaliers, voir ces mots.

Parmi les lieux de pèlerinage, il convient de citer Notre-Dame de Tortose (Rey, p. 286-287), et le monastère melkite de la Sainte-Vierge à Saïdanâyâ, non loin de Damas, que les croisés appelaient Sardenay (Rey, p. 291-296), visité par les pèlerins occidentaux longtemps après la période des croisades, ainsi qu'on le voit par leurs itinéraires. Cette fréquentation assidue à cette époque d'un monastère somme toute non catholique est un curieux exemple d'intercommunion ; on retrouve des cas semblables à propos de monastères jacobites.

XI. LA FIN DU MOYEN ÂGE (1291-1516). — La Syrie est désormais entre les mains des Mamelouks jusqu'à sa conquête par les Turcs Ottomans en 1516. Les chevaliers chrétiens, réfugiés dans le royaume de Chypre et dans celui de Petite-Arménie, pouvaient tout au plus tenter des incursions. Malgré les mesures prises par les Mamelouks pour la défense des côtes, il y eut de ces retours offensifs jusqu'au moment où les Génois firent, en 1376, la conquête de Chypre et enlevèrent Famagouste aux Lusignan.

Deux ans plus tôt, les Mamelouks eux-mêmes avait détruit le royaume de Petite-Arménie, qui s'était donné aux Lusignan depuis 1342. Les Lusignan de Chypre devinrent leurs tributaires en 1432, et, lorsque Venise leur succéda en 1489, elle continua à payer ce tribut.

Plus redoutables étaient les khans mongols de Perse. En 1299, Ghassân, l'un d'entre eux, allié au roi d'Arménie Héthoum et au roi de Géorgie David, prit Alep, Hâmâ, battit les Mamelouks à Homs et entra à Damas. Mais il commit la même faute que Houllâgou et rentra en Perse pour y combattre un usurpateur. De nouvelles incursions en 1301, 1303, 1304 et 1312 ne furent que passagères. Après la campagne de 1303, l'armée des Mamelouks, ayant été inquiétée par les habitants du Kasrawân et d'autres montagnards, dans lesquels il faut voir des Druses, des Nosairis, des hérétiques musulmans de toute sorte et peut-être des maronites, une grande expédition les réduisit en 1305-1307 et amena un grand mouvement de population de la montagne vers la plaine de la Bqa', le pays de Jizzîn et celui de Baalbek, où l'on rencontre encore leurs descendants. L'invasion mongole fut beaucoup plus sérieuse en 1400-1401, avec Tamerlan, qui, après avoir soumis tous les autres khans, envahit la Syrie par Alep et la vallée de l'Oronte, reçut la capitulation de Damas, mais finit par y ordonner un massacre qui dura dix jours, puis repassa l'Euphrate pour aller battre les Turcs Ottomans à Angora (1402). Les rapports entre Mamelouks et Ottomans restèrent bons jusqu'après la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Ils furent brouillés par l'appui que le sultan d'Égypte Qaït bey donna au frère de Bayezid II (1481-1512) : celui-ci ne différa sa vengeance que par suite de la guerre de Belgrade, qui attirait toute son attention. La conquête de la Syrie était réservée à son successeur Sélîm I^{er} (1512-1520).

L'ancien compétiteur de Cyrille II, Denys de Pompeiopolis, lui succéda (Nicéphore Calliste, *Histoire ecclésiastique*, xiv, 39, P. G., t. cXLVI, col. 1197), peut-être vers 1309, si l'on accepte la conjecture énoncée plus haut pour la fin du patriarcat de son prédécesseur. C'est sans doute à lui que Jean XIII Glykys de Constantinople annonce son élection en 1316, en l'invitant à se rendre dans la capitale. Miklosich-Müller, *Acta patriarchatus Constantinopolitani*, Vienne, 1860, t. I, p. 2-3. Nicéphore Calliste est notre seule source pour ses trois successeurs, dont il ne donne que les noms, Cyrille III, Denys II, ancien évêque de Mopsueste, et Sophrone, métropolite de Tyr. C'est probablement ce dernier qui fut représenté par légat au synode tenu en juin-juillet 1341 contre Barlam le Calabrais, au début de la controverse hésychaste (Mansi, t. xxv, col. 1149), à moins que ce ne soit son successeur Ignace II, qui nous est mieux connu. Celui-ci était certainement patriarche en novembre 1344, car nous le voyons à cette date condamner le palamite Isidore de Monembasie, dans une décision publiée par Allatius, *De libris et rebus ecclesiasticis Graecorum*, Paris, 1646, p. 188-189. Isidore, devenu patriarche de Constantinople en 1347, et ses deux successeurs Calliste I^{er} et Philothée, qui occupèrent alternativement le siège jusqu'en 1376, furent tous partisans de Grégoire Palamas, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient appuyé les adversaires d'Ignace. Celui-ci était peut-être encore patriarche d'Antioche vers 1358, date approximative d'une pièce de Calliste regardant le monastère des Hodèges (Miklosich-Müller, *op. cit.*, t. I, p. 379-382), mais certainement pas en 1360, année à laquelle on peut rapporter deux lettres de Calliste adressées, l'une aux évêques du patriarcat d'Antioche, l'autre au patriarche

lui-même. Miklosich-Müller, *op. cit.*, t. I, p. 407-409, 410-411. Dans ces deux pièces de teneur presque identique, après avoir rappelé la sentence du synode de Sainte-Sophie de juillet 1351 (Mansi, t. xxvi, col. 127-198), dans lequel Barlaam avait été condamné, Calliste se plaint que quelques-uns des partisans de celui-ci continuent à troubler l'Église, entre autres le métropolite de Tyr, Arsène, qui donnait pour prétexte que l'épiscopat d'Antioche n'était nullement partisan de la nouvelle doctrine. Le patriarche d'Antioche est prié de faire une enquête à ce sujet. Calliste n'aurait pas demandé cela à Ignace, adversaire des palamites. C'est donc au moins à l'année 1360 qu'il faut rapporter l'usurpation de Pacôme, métropolite de Damas. Celui-ci s'était proclamé partisan de Grégoire Palamas et avait dû à cette complaisance d'être reconnu par Constantinople comme patriarche légitime d'Antioche. C'est ce qui ressort de la lettre de janvier 1361 adressée par Calliste à Pacôme, et qui porte cette fois tant sa date que le nom du destinataire. Miklosich-Müller, *op. cit.*, t. I, p. 412-413. Arsène de Tyr s'était mis à parcourir le patriarcat de Constantinople, officiant, faisant des ordinations, recueillant des collectes. L'évêque de Germanicopolis, dans la Décapole isaurienne, s'était emparé des deux sièges d'Attalia et de Sillyon en Pamphylie, avec l'aide de l'émir local : Calliste demande qu'il soit procédé contre eux ou au moins qu'on le laisse agir. Quant à Ignace, chassé de son siège par Pacôme, il se réfugia en Chypre, où nous le voyons prendre part aux solennités célébrées à l'occasion de la découverte d'une relique de la vraie croix et faire faire des processions contre une invasion de sauterelles au temps du roi Hugues IV (1324-1359). J. Hackett, *A history of the orthodox Church of Cyprus*, Londres, 1901, p. 439, 457. Son arrivée en Chypre est donc antérieure à 1359. On déduit, des données d'une chronologie des patriarches d'Antioche, écrite en 1404, par le patriarche Michel II, et qui nous a été conservée par Paul d'Alep, dont il sera question plus loin, qu'il mourut sans avoir recouvré son siège en 1366. Voir le texte dans G. Mourgos, *Poutchestvié antiokhitskago patriarkha Makaria v Rossiou v polovinié XVII. viéku (Voyage en Russie du patriarche d'Antioche Macaire au milieu du XVII^e siècle, écrit par son fils l'archidiacre Paul d'Alep)*, Moscou, 1900, t. v, p. 185. Une autre lettre de Calliste (non datée, Miklosich-Müller, *op. cit.*, t. I, p. 415-416), mais qui peut être de 1361 ou 1362, fait allusion à une prétendue lettre du patriarche de Constantinople que l'on faisait circuler, et où celui-ci était dit ne pas reconnaître l'élection de Pacôme. A la mort d'Ignace, celui-ci occupa encore le siège durant deux ans, donc de 1366 à 1368. Paul d'Alep, *loc. cit.* On avait dû avoir à Rome, par la voie de Chypre, des nouvelles exactes sur la situation canonique de Pacôme, car Urbain V, écrivant le 6 novembre 1367 aux patriarches grecs d'Orient pour les inviter à l'union, nomme explicitement Philothée de Constantinople, Niphon d'Alexandrie et Lazare de Jérusalem, sans faire mention du titulaire d'Antioche. Le texte dans Raynaldi, ad ann. 1367, n. 11. C'est à cette période qu'il faut rapporter la lettre non datée de l'épiscopat d'Antioche au patriarche oecuménique Philothée (Miklosich-Müller, *op. cit.*, t. I, p. 463-465), qui renferme le double de la participation officielle de l'élection, portée auparavant à Constantinople par Germanos, catholikos de Romagyris. Ce double est envoyé par le moyen du métropolite d'Apamée, Niphon : dix évêques et le patriarche Pacôme signent en grec, et d'autres avaient aussi, dit le manuscrit, signé en syriaque. On y proteste contre le bruit que faisait courir Arsène de Tyr, qu'il y avait eu trois patriarches

élus à la fois. Tout cela montre que cette élection fut vivement contestée.

Déposé en 1368, Pacôme fut remplacé la même année par Michel I^{er}, auquel est adressée la lettre datée de 1370 (et non 1360 comme le porte par erreur d'impression le texte de Miklosich-Müller, t. I, p. 511-513), au sujet de l'ancien métropolite d'Apamée, Marc, procureur du patriarche et higoumène des Hodéges. Le siège était sans doute vacant au moment où fut tenu à Constantinople le synode palamite de 1368 (P. G., t. CL, col. 715), souscrit par les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, mais non par celui d'Antioche, et dans lequel fut canonisé Grégoire Palamas. Selon Michel II, dont le texte est ici un peu obscur, au moins dans la transcription de Paul d'Alep, Michel I^{er} siégea pendant sept ans, ce qui nous rapporte à 1375, et mourut le 17 août de cette année. Pacôme s'empara encore du patriarcat, depuis août 1375 jusqu'à vers le milieu de 1377, puis fut déposé de nouveau. A Constantinople, on choisit pour le remplacer Marc, qui siégea à peu près deux ans, du milieu de 1377 à sa mort, arrivée le 10 avril 1378. Pacôme remonta alors pour la troisième fois sur le siège patriarcal, d'avril 1378 à sa mort, arrivée le 19 décembre 1386.

Bien que l'on ne sache pas au juste où ont résidé les patriarches depuis l'abdication de Théodose IV de Villehardouin, en 1283-1284, il est vraisemblable que ce fut Pacôme qui transporta définitivement le siège du patriarcat à Damas, vu qu'Antioche ne se releva jamais complètement de ses ruines. La métropole de Damas cessa alors d'avoir sa série épiscopale régulière et devint l'éparchie propre du patriarche. On constate en effet, à partir de cette époque, une grande influence des évêques d'origine damasquine, et le fait que Michel II s'enfuit de Damas en 1400 pour échapper à Tamerlan, comme on le verra, montre bien que la nouvelle résidence était désormais adoptée officiellement. Voir B. Vandenhoff, *Die Übertragung des griechischen Patriarchats von Antiochien nach Damaskus in XIV Jahrhundert*, dans la revue de Paderborn *Theologie und Glaube*, 1911, t. III, p. 372-379.

A Pacôme succéda Nicon, vraisemblablement au début de 1387; il mourut le 11 janvier 1395. Puis vint Michel II, fils de Michel, métropolite de Bosra et Haourân, et neveu de Michel I^{er}, le 6 février 1395. Sa profession de foi, envoyée à Constantinople et datée du 7 février (Miklosich-Müller, *op. cit.*, Vienne, 1862, t. II, p. 248-249), est nettement palamite. C'est lui qui nous a laissé cette chronographie de ses prédécesseurs, écrite en Chypre le 9 août 1404. Après avoir eu ses ornements et son mobilier d'église pillés par les bandes de Tamerlan, il s'enfuit pour échapper au massacre des damasquins et arriva en Chypre en 803 de l'hégire, c'est-à-dire dans la seconde moitié de 1400. Une note additionnelle à sa chronographie, vue par Paul d'Alep, porte qu'il mourut un 8 avril, mais l'année de l'hégire indiquée est manifestement fautive. Ce fut peut-être 1412, car Paul d'Alep, *loc. cit.*, p. 186, dit que, le 1^{er} juin de cette année, fut élu Pacôme II le Haouranite, métropolite de Homs, lequel serait mort le dimanche 9 octobre suivant. Cette dernière date paraît sûre, mais pour la première il y a erreur, soit sur le quantième, soit sur le jour de la semaine. Le colophon d'un manuscrit vu par Paul nous donne la date extrême de son successeur, Joachim I^{er}, mort en 1424/1425. Un autre colophon nous donne la date d'avènement de Marc II, en 1426/1427 (Paul d'Alep, *op. cit.*, p. 186) : c'est tout ce que nous savons de lui.

Dorothee I^{er} est mieux connu. Monté sur le trône patriarcal en 1434/1435 (Paul d'Alep, *op. cit.*, p. 186), il était avant son élection évêque de Saidanâyâ près

de Damas. Il fut représenté au concile de Florence par le métropolite de Kiev, Isidore (1439). Voir l'instrument grec de l'acte d'union, publié d'après l'original de la Laurentienne à Florence, dans Theiner et Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum graecae et latinae*, Vienne, 1872, p. 51-56. Les décisions de cette assemblée paraissent avoir été bien accueillies en Syrie. L'archimandrite Cyrille Rizq a signalé (*Revue de l'Église grecque unie*, 1888-1890, t. II, p. 409-411) deux manuscrits arabes qu'il a vus dans la bibliothèque du patriarcat orthodoxe de Jérusalem et dont il donne une analyse sommaire. Le premier, qui est une relation de ce qui s'est passé au concile, est peut-être le même qui est décrit dans le catalogue de Cléopas Kikyridis (Jérusalem, 1901, p. 83), sous le n° 94, et qui ne serait qu'une adaptation faite au début du XIX^e siècle des actes publiés dans la collection de Hardouin, Paris, 1715. Le second, dont il n'y a pas trace dans le catalogue imprimé, ce qui n'aurait rien de bien extraordinaire, daterait de 1500 et proviendrait de la région de Qârâ, dans la Damas-scène. L'acte d'union, transmis par Nathanael, métropolite de Rhodes, aurait été traduit en arabe par Michel, métropolite de Beyrouth, et accueilli avec une grande joie dans toute la Syrie. La question mériterait d'être soumise à un examen plus attentif. Allatius (*De Ecclesiae orientalis et occidentalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, l. III, c. v, col. 938-942) rapporte qu'en 1443 le métropolite de Césarée de Cappadoce, Arsène, venu à Jérusalem sous prétexte de visiter les lieux saints, engagea les trois patriarches melkites, Philothée d'Alexandrie, Dorothee d'Antioche et Joachim de Jérusalem, à se réunir en concile et à dénoncer l'union conclue et donne le texte de leur tomos synodal où sont relatés ces faits. Ce texte est contenu en outre dans le codex 516 du Sinaï : catalogue de Benechevitch, p. 356. Quant au concile de Sainte-Sophie de 1450, où l'union aurait été de même dénoncée, avec le concours des trois patriarches orientaux, il n'est pas impossible que l'assemblée ait été bien tenue; voir Mgr Petit dans les *Échos d'Orient*, 1901, t. IV, p. 127-128; mais Allatius, col. 1380-1395, et après lui [Chrysostome?] Papaioannou, dans le *Vizantiiskij Vremennik*, 1895, t. II, p. 394-415 (en russe), ou en grec dans l'*Εκκλησιαστική Ἀλήθεια*, 1895-1896, t. XV, n. 30 sq., ont démontré que les actes publiés par Dosithée Notaras de Jérusalem, dans son *Τόμος καταλλαγῆς*, Iasi, 1692, p. 457-621, et revendiqués par lui comme authentiques dans son *Histoire des patriarches de Jérusalem*, Bucarest, 1715, p. 914-917, ne sont qu'un faux fabriqué par Georges Coresios au début du XVII^e siècle. Les pièces relatives à la légation de Moïse Giblet à Rome, dont il va être question, établissent cependant que l'union fut dénoncée en Syrie à la suite de malentendus causés par les intrigues des grecs anti-unionistes. L'archimandrite Cyrille Rizq s'efforce de prouver que le concile de Florence fut constamment reçu en Syrie, et s'appuie pour cela sur le Taktikon d'Antioche, mais cette œuvre arabe, composée au XVIII^e siècle par le prêtre melkite catholique Jean 'Ajjaimî, ancien élève de Rome, d'après les sources connues alors en Europe, ne saurait faire foi pour une époque antérieure à la sienne.

Dorothee I^{er} semble bien avoir renoué les relations avec la Géorgie en appuyant les tendances autonomistes des catholiques de l'Aphkhasétie, c'est-à-dire de toute la Géorgie occidentale riveraine de la mer Noire, si toutefois ces tentatives ne remontent pas au XIV^e siècle. Voir Tamarati, *L'Église géorgienne*, Rome, 1910, p. 364-365, 397-398. Ces relations se continuèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Dorothee mourut le 8 septembre 1451. Paul d'Alep, *op. cit.*, p. 186.

Le peuple de Damas, et non plus cette fois les évêques, porta au patriarcat, le mardi 14 septembre suivant, Marc, évêque de Saïdanâyâ, qui prit le nom de Michel III. Son élection fut néanmoins confirmée par l'épiscopat, et Paul d'Alep, *loc. cit.*, donne les noms de neuf prélats en ajoutant qu'il y en avait encore d'autres. S'il n'est pas prouvé que Dorothee I^{er} ait expressément condamné le concile de Florence en 1450, il n'en est pas moins certain que la mission d'Arsène de Césarée avait produit ses fruits et qu'au moins un état de méfiance régnait en Syrie au sujet de l'assemblée de 1439.

Dans son zèle à promouvoir la croisade pour la reprise de Constantinople, le pape Calixte III ne négligea aucune chance de succès et se trouva porté à entrer en relations avec les émirs du Gharb, gardiens de Beyrout et de la côte pour le compte des Mamelouks, mais qui paraissent avoir songé à l'indépendance dans le cas de réussite des forces chrétiennes. Le négociateur fut Moïse Giblet, de la famille française de ce nom, fondée par le commissaire génois Guillaume Embriac en 1109, qui avait été pourvu par la république de Gênes de la seigneurie de Gébil ou Giblet, contre redevance et après cession régulière par Bertrand de Saint-Gilles, qui venait de s'en emparer. E. Rey, *Les seigneurs de Giblet*, dans la *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III, p. 398-422. Après la chute des principautés latines, la famille de Giblet s'était retirée en Chypre. Moïse semble bien être un de ces Francs qui, à l'exemple de Théodose de Villehardouin, étaient passés à l'Eglise d'Orient. Nous ignorons comment il entra en rapports avec Calixte III, mais, au moment où, en août 1456, la flotte pontificale, commandée par le cardinal Scarampo, quittait les côtes du Latium pour se rendre au secours de Rhodes, nous voyons le Vénitien Giovanni Mocenigo promettre son arrivée prochaine aux émirs du Gharb, et en même temps Moïse Giblet faire les premières ouvertures au sujet de l'union au patriarche d'Antioche Michel III, duquel probablement il reçut cette dignité d'archidiacre d'Antioche que nous le voyons porter dans les documents. Moïse gagna Joachim, évêque d'Epiphanie-Hâmâ, puis se rendit au Caire pour convaincre Marc d'Alexandrie. Il fit naufrage au cours du voyage, mais réussit dans sa mission, et retourna en Chypre. Michel III mourut, autant qu'on peut le déduire des événements, en 1456. Son frère, Marc III, lui succéda dès la même année. Moïse lui envoya de Chypre une longue lettre sur l'union et un discours de Grégoire Mammas, patriarche catholique de Constantinople après le concile de Florence (1443-1453), sur le même sujet. En février 1457, Moïse vint lui-même trouver le patriarche Marc III et acheva de le convaincre. Un synode fut tenu on ne sait où, et la commémoraison du pape rétablie dans le patriarcat d'Antioche. Le 1^{er} avril 1457, Marc III écrivit de Damas à Calixte III et lui envoya Moïse. Celui-ci se rendit à Rome, où il dut arriver dans la seconde moitié de 1457. Le pape le renvoya en Syrie pour s'aboucher avec les émirs du Gharb et leur demander le corps de sainte Thècle. Parvenu à destination, au début de 1458, Moïse obtint la promesse de livraison du saint corps si les émirs recevaient satisfaction dans leurs demandes, dont l'objet précis nous demeure inconnu. Sur ces entrefaites, Calixte III mourut le 6 août et fut remplacé dès le 19 par Pie II, qui hérita de son ardeur pour la croisade. Le patriarche Marc III mourut lui aussi en 1457/1458 et eut pour successeur ce même Joachim de Hâmâ, déjà acquis à l'union. A peine élu, il se rendit à Jérusalem, où il rencontra Marc d'Alexandrie. Une confé-

rence eut lieu dans un village que les documents appellent Rama, probablement Ramallâh : les lettres de Moïse et les exhortations de Joachim II d'Antioche et de Marc d'Alexandrie triomphèrent de la résistance de Joachim de Jérusalem. Le 20 juin 1458, Joachim II d'Antioche écrivit à Pie II, pour lui annoncer son élection. Moïse alla les retrouver à Jérusalem, et les décida à adresser, le 20 mai 1459, une lettre aux princes chrétiens d'Europe pour les exciter à la croisade, pendant que Joachim de Jérusalem écrivait de son côté, le 1^{er} juin 1459, à Pie II. Moïse, constitué procureur des trois patriarches et des émirs du Gharb, repartit pour l'Italie vers octobre : il retrouva Pie II à Sienne au début de 1460, et, le 21 avril, souscrivit au pacte d'union au nom de ses commettants. Pour conserver la mémoire de ces événements, Pie II fit transcrire la version latine de toutes les pièces y relatives, avec l'adhésion à l'union rédigée en arabe par Moïse lui-même, dans un registre dénommé *Liber rubeus* à cause de sa reliure, et conservé aux archives vaticanes, *Archivio di Castello*, n. 1443. Les doutes émis au XVIII^e siècle par Confalonieri, custode des archives, sur l'authenticité de ces pièces, ne paraissent pas fondés : voir Pastor, *Histoire des papes*, trad. franç., Paris, 1892, t. III, p. 234, en note. Mais, jusqu'à la découverte de nouveaux documents, c'est tout ce que nous savons sur cette légation intéressante. Le P. Lammens, *Frère Gryphon et le Liban au XV^e siècle*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1899, t. IV, p. 89-92, conjecture que le franciscain de ce nom, connu pour ses missions auprès des maronites, n'a pas dû rester étranger aux démarches de Moïse. C'est probable, bien qu'aucun document ne soit venu jusqu'ici appuyer cette supposition. Nous perdons de même la trace de l'archidiacre d'Antioche jusqu'en 1464, où le chroniqueur chypriote Florio Bustron rapporte que Jacques II de Lusignan concéda un fief à un individu de ce nom, qui ne peut être que notre Moïse. Rey, *loc. cit.*, p. 422.

A Joachim II succéda, à une date inconnue, Michel IV, qui reprit les relations avec la Géorgie et se rendit dans ce pays vers 1470-1474 (Tamarati, *op. cit.*, p. 398) pour y exercer sa juridiction, et établit même Joachim comme catholico. La date de sa mort n'est pas précisée, car, dans la traduction russe de Paul d'Alep, seule accessible pour le moment, il semble bien que le verbe *pravil* doit se prendre simplement dans le sens du latin *rexit* (*patriarchatum*) et non pas dans celui de « fut mis en possession », et n'indique pas avec précision une date d'avènement. Paul s'appuie, en effet, sur les mentions qu'il a trouvées inscrites sur d'anciens livres d'église, et ses indications, sauf mention expresse du contraire, signifient simplement qu'en telle année tel patriarche occupait le siège.

Combien de temps dura l'union renouvelée sous Joachim II? Il est impossible de le dire avec quelque probabilité : elle dut cesser par manque de relations suivies peu après la mort de ce patriarche. S'il faut ajouter foi à un écrit inédit de Païsios Ligaridis, mentionné sans indication de lieu de dépôt par Porphyre Ouspenskij dans son catalogue des patriarches d'Antioche (*Troudy de l'Académie de Kiev*, 1875, p. 94), le successeur de Michel IV, Dorothee Ibn al Sabbouni (*fils du savonnier*), aurait pris part en 1484 au synode de Constantinople, où le concile de Florence fut officiellement condamné et où on arrêta de reconfirmer simplement, sans les rebaptiser, les latins passés à l'orthodoxie. Voir le texte dans Dosithée Notaras de Jérusalem, *Τόμος ἀγάπης*, Iasi, 1698, p. 568-570, ou dans le *Σύνταγμα* de Rhalli et Potli, Athènes, 1855, t. V, p. 143-147. Paul d'Alep, *loc. cit.*, signale encore Michel IV en 1497/1498, et le manu-

scrit arabe n. 11 de la bibliothèque du patriarchat orthodoxe de Jérusalem, catalogue de Kikyridis, p. 13, a été écrit de son temps en 1500. Il faut donc faire descendre au delà de cette année la date de sa mort.

XII. LA CONQUÊTE OTTOMANE ET LA REPRISE DES RAPPORTS AVEC ROME (1516-1701). — La conquête de la Syrie par les Ottomans n'eut d'autre motif que l'ambition du sultan Sélim I^{er}, car la sympathie supposée des Mamelouks d'Égypte pour la dynastie persane des Soufis, avec laquelle les Turcs se trouvaient en guerre, ne fut qu'un prétexte. Lorsque Sélim eut vaincu le chah Isma'il à Tchaldiran (1514), il provoqua le vieux sultan mamelouk Qânsou, qui ne fut soutenu qu'en apparence par les émirs syriens, lesquels sentaient que la fortune allait lui échapper. Entré en Syrie par 'Ain-Tâb, Sélim attaqua Qânsou dans le Marj Dâbeq, au nord d'Alep, le 24 août 1516, et le vainquit grâce au feu de son artillerie et à la trahison de l'émir d'Alep. Qânsou fut victime d'un accident au cours de la bataille, et Sélim entra aussitôt à Alep, Hâmâ et Homs. Damas, qui aurait pu lui résister, lui ouvrit ses portes le 12 octobre. Continuant sa marche, le sultan ottoman se rendit rapidement maître de l'Égypte, prit le titre de khalife en attachant à sa suite le dernier Abasside qui vivait retiré dans un palais du Caire, et revint en Syrie pour organiser le pays. Il le divisa en fiefs, se réservant la propriété de la fertile plaine de la Bqâ', de la vallée de l'Oronte et des villes de Homs et de Baalbek. A part cela, il ne changea rien aux cadres administratifs, et ce ne fut qu'après la révolte de l'émir mamelouk Ghazâlî que le sultan Solaimân I^{er} (1520-1566) divisa le pays en trois pachaliks, Damas, Tripoli et Alep, division déjà accomplie au début du xvn^e siècle, et qui a duré jusqu'à la réorganisation en vilayets au milieu du xix^e. En 1660, un nouveau pachalik, celui de Saïdâ, fut créé pour surveiller les émirs de la montagne du Liban, qui ne perdirent jamais leur indépendance complète. Loin du pouvoir central, les pachas envoyés par Constantinople étaient toujours des Turcs qui rançonnaient les populations, se faisaient la guerre entre eux, et étaient d'ailleurs changés très fréquemment. Leurs querelles sans intérêt remplissent la chronique de la Syrie jusqu'au début du xix^e siècle, et leur déplorable administration ruina le pays, pendant que les chrétiens vivaient sous un régime d'oppression qui n'a pas peu contribué à imprimer à leur caractère la plupart des défauts que l'on reproche aux Orientaux.

De même que le Liban avait réussi, sous la conduite de ses émirs indigènes, à maintenir son autonomie sous les Mamelouks, il y parvint du temps des Turcs, et l'autorité des pachas ne se fit jamais sentir dans la montagne. Ce fut providentiel pour le développement du catholicisme, car les mesures de persécution prises à l'instigation des Grecs de Constantinople, lorsqu'ils furent devenus puissants dans les conseils de la Porte, particulièrement au xviii^e siècle, s'arrêtaient là où finissait la plaine. Les deux dynasties des Ma'n et des Chihâb, toutes deux musulmanes, mais sympathiques aux Druses et bienveillantes pour les chrétiens, à la religion desquels quelques membres de la famille Chihâb finirent par se convertir, sont les plus célèbres. Leur histoire est intimement mêlée à celle des communautés chrétiennes qui vinrent toutes chercher un refuge au Liban, où les maronites leur donnaient assez volontiers asile, toutes les fois que les querelles nationales, si fréquentes dans ce pays divisé à l'excès par les rivalités religieuses et même rituelles, ne venaient pas troubler la bonne harmonie. Voir des détails dans M. Jouplain (= Boulos Najaf, auteur maronite), *La question du Liban*, Paris, 1908, *passim*, ouvrage qui résume assez bien toute cette histoire.

Nous ignorons si le patriarche melkite Dorothée II

Ibn al Sabbouni siégeait encore lorsque les Ottomans firent la conquête de la Syrie. En tout cas, il n'y eut rien de changé au point de vue administratif dans la situation des chrétiens vis-à-vis de la nouvelle puissance. Sous les khalifes abassides et sous les sultans mamelouks, le patriarche recevait à son entrée en charge un diplôme d'investiture civile : suivant cet exemple, le sultan de Constantinople lui délivra à chaque fois un bérat (bara't), usage qui s'est perpétué jusqu'à la fin de la domination ottomane. L'influence du pacha de Damas devint parfois prépondérante dans les élections patriarcales, et le patriarche avait tout autant à compter avec lui qu'avec le sultan, plus même. Les relations avec Constantinople, qui n'avaient jamais été complètement interrompues, devinrent plus fréquentes, mais un nouveau péril en résulta pour l'indépendance de l'Église d'Antioche. Le patriarche œcuménique ne devait pas perdre cette occasion de chercher à implanter son hégémonie en Syrie. En Palestine, l'élément melkite indigène demeura en possession des sièges épiscopaux jusqu'en 1534. Mais, cette année même, Germain le Pélépônésien, devenu patriarche de la Ville sainte, prit pour système de remplacer régulièrement par des Hellènes de race tous les évêques qui venaient à mourir et, vers la fin de son patriarchat, il aurait promulgué une constitution d'après laquelle personne ne pouvait être promu à l'épiscopat s'il n'était hellène de naissance. A. N. Mouraviev, *Snocheniia Rossii s vostokom po diélam Iserkovnym (Relations de la Russie avec l'Orient au sujet des affaires ecclésiastiques)*, Pétersbourg, 1858, t. I, p. 56. En Syrie, cette mainmise de l'hellénisme sur le siège patriarcal et sur les éparchies particulières fut plus lente et jamais complète. Il dut cependant y avoir un essai d'élection directe du patriarche d'Antioche par le Saint-Synode de Constantinople. En effet, Paul d'Alep, *op. cit.*, p. 187, signale en 1523/1524 Michel V Ibn al Mawardi (fils du marchand d'eau de rose) comme patriarche d'Antioche, et ce prélat est mentionné en juillet 1529 sur le folio 317^{vo} du ms. arabe 79 du Vatican. Le catalogue d'Assémani, publié par Mai dans sa *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1831, t. IV, p. 177, donne bien l'année du monde 6737, ce qui nous reprêterait au xiii^e siècle, mais un examen plus attentif des chiffres coptes dont s'est servi le scribe amène à rectifier en 7037. Paul nous donne de même, *loc. cit.*, la date extrême de Dorothée III, qui fut déposé en 1530/1531, alors qu'il accomplissait un pèlerinage à Jérusalem, et remplacé par Joachim III, dans un concile qui eut lieu, dit Paul, du temps d'Élie, patriarche de Constantinople ; or, ce nom est inconnu dans la série constantino-politaine. Dosithée Notaras, dans son *Histoire des patriarches de Jérusalem*, laquelle, à vrai dire, parle de tout sauf de ce qui fait l'objet de son titre, n'en dit pas un mot, mais Athanase III Dabbâs en fait mention en remplaçant Élie par Jérémie I^{er} (1522-1545), ce qui est exact, tout en donnant une date fautive pour le synode lui-même. D'autre part, Papadopoulos-Kérameus a publié, *Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη*, Constantinople, 1884, p. 7-8, une pièce synodale datant de juin 1527, concernant un couvent de l'île de Lesbos, et souscrite par Joachim d'Antioche. Une autre pièce similaire sur le même sujet, datée de mars 1531, *ibid.*, p. 171, n. 5, porte la même signature. On peut donc supposer jusqu'à plus ample informé que ce Joachim III, élu à Constantinople probablement dès la conquête de la Syrie, dut résider dans la capitale et ne parvint à se mettre en possession du siège d'Antioche qu'en 1530/1531. Ce ne fut pas pour longtemps, car, sous la date du 10 novembre 1534, le manuscrit syro-melkite 418 du British Museum, fol. 314 b, nous donne une note arabe avec signature autographe en grec de Michel VI Sabagh, dont le fol. 215 du manuscrit arabe 64 du Vatican nous a transmis une approbation donnée à un

Aghiasmatarion (rituel portatif) où il est dit qu'il était de Hâmâ, fils de Wahbé (Théodore), fils de 'Issâ. Paul d'Alep, p. 187, place la date de sa mort en 1542/1543. Il est certain qu'il avait déjà un compétiteur dans la personne du métropolitite de Beyrout, Joachim IV Ibn Joumma (*fils de celui qui a une chevelure abondante*). Celui-ci signe en effet une pièce synodale de Constantinople datée de mai 1540 (Papadopoulos-Kérameus, *loc. cit.*, p. 172, n. 6), et Paul dit qu'en 1538/1539 ce Joachim s'était rendu en pèlerinage à Jérusalem « l'année où eut lieu une grande divergence entre les communautés chrétiennes », sur laquelle il ne nous renseigne pas autrement, mais qui pourrait bien n'être pas autre chose que cette compétition entre Michel VI Sabbagh et Joachim IV Joumma.

Ce Joachim IV, dit Paul d'Alep, avait été métropolitite de Beyrout de 1527/1528 jusqu'au moment où il succéda à Michel VI d'une manière légitime, à la mort de ce dernier, en 1542/1543. Paul rapporte en outre une tradition selon laquelle il aurait joui d'une longévité extraordinaire. Le fait est que l'on trouve encore une pièce synodale de Constantinople signée de lui en février 1575. Papadopoulos-Kérameus, *op. cit.*, p. 172, n. 7. Il eut lui aussi un compétiteur dans la personne de Macaire II Ibn Khilâl (*fils de l'homme maigre*), évêque de Qârâ : ce schisme, au rapport d'Athanase Dabbâs, dura sept années, peut-être de 1543 à 1550. Macaire, que l'on peut compter quand même dans la série des patriarches, vu que ce cas est loin d'être isolé à cette triste époque, se réconcilia avec Joachim avant sa mort et le schisme cessa. Joachim IV Joumma prit part au concile tenu au Caire le 15 juin 1557 au sujet des moines du Sinaï, concile dont Papadopoulos-Kérameus a publié les actes, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Pétersbourg, 1894, t. II, p. 265-269, et fit en Valachie et dans les provinces ruthènes de la Pologne un voyage dont le récit, en vers arabes d'un style très vulgaire, a été composé par le métropolitite 'Issâ, qui l'accompagnait, et se trouve en copie dans le manuscrit arabe 312 de la Bibliothèque nationale de Paris, fol. 19 v^o - 22. Paul d'Alep et Athanase Dabbâs racontent, ce dernier avec plus de détails, les circonstances d'un synode qu'il tint à Damas à une date inconnue. Paul place sa mort en 1575/1576 : nous venons de voir qu'elle est postérieure au mois de février 1575 : il se trouvait alors à Constantinople, et il eut le temps de revenir mourir à Damas, où il fut enseveli. *Op. cit.*, p. 188.

Réunis à Damas pour l'élection, les évêques ne purent s'accorder entre deux candidats, Grégoire, archevêque d'Alep, et Macaire, originaire de Hâmâ, évêque de Tripoli et d'Euchaita : ils leur laissèrent le soin de décider entre eux. Grégoire renonça au patriarcat pour ne pas quitter sa famille, et Macaire fut proclamé, antérieurement au 17 juin 1576, sous le nom de Michel VII. Paul d'Alep, p. 188; Athanase Dabbâs, *Histoire des patriarches d'Antioche* (inédite), avec date rectifiée avec l'aide de Crusius, *Turco-Graecia*, Bâle, 1584, p. 295. Un parti se forma contre lui et suborna un faux témoin auprès de Hasan, pacha de Damas : on le persécuta à tel point qu'il abandonna son siège et se retira à Hâmâ, son pays d'origine. Reprenant courage à la suite des reproches de Grégoire d'Alep, il excommunia les Damasquins, qui proclamèrent Dorothee Daou, évêque de Tripoli, sous le nom de Joachim V, à une date antérieure au 25 mai 1581, ainsi qu'il ressort d'une lettre de lui mentionnée par Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, Paris, 1906, t. IV, p. 257. Michel appela au patriarcat de Constantinople Jérémie II, qui le confirma tout d'abord, puis, voyant les troubles augmenter, lui conseilla de se retirer. Dabbâs, *op. cit.* Michel fixa sa résidence à Alep, où il mourut le 25 décembre 1592/4 janvier 1593, d'après une note écrite sur le titre du manuscrit syro-melkite 92 de la Bodléienne.

Ces compétitions, qui s'étaient prolongées durant plusieurs années, avaient épuisé les ressources de Joachim V. Il se rendit en 1585 dans les provinces ruthènes de la Pologne : nous le voyons, par un acte du 1/10 janvier 1586, ériger la célèbre confrérie de Lvov et intervenir activement dans les affaires intérieures de l'Église ruthène. Milkowicz, *Monumenta confraternitatis stavropigianae Leopoliensis*, Lvov, 1895-1898, p. 113-119, n. 60; Serge Soloviev, *Histoire de Russie* (en russe), t. X, ch. I; éd. de Pétersbourg, 1896, t. II, p. 1414-1416; Krylovskij, *Lvovskoié stavropighialnoié bratstvo (La confrérie stavropigianque de Lvov)*, Kiev, 1904, p. 30-35. Son portrait, au dire de Paul d'Alep et de Dabbâs, se trouvait anciennement conservé à la Petcherskaia Lavra de Kiev. C'est peut-être le récit de ce voyage qui se trouve dans le poème du métropolitite 'Issâ dont il a été question plus haut : ce point ne pourra être résolu qu'après publication de la pièce. Il passa aussi par Moscou, et seconda les vues du tsar Fédor^{er} relativement à l'érection de cette ville en patriarcat. Nous le voyons souscrire personnellement en mai 1590 la lettre synodale de l'Église de Constantinople approuvant cette érection; texte dans W. Regel, *Analecia byzantino-russica*, Pétersbourg, 1891, p. 87; voir aussi l'introduction, p. 100-103. A son retour en Syrie, il entreprit la visite pastorale du Haourân et y fut assassiné le 7/17 octobre 1592. Paul d'Alep, p. 188. Il avait délégué à Méléce Pighas, patriarche d'Alexandrie, le soin de le représenter au synode qui devait se tenir à Constantinople pour confirmer l'érection de Moscou en patriarcat, et qui eut lieu en février 1593. Regel, *loc. cit.* Il peut fort bien se faire, toutefois, que cette délégation ait été donnée à Méléce Pighas non par Joachim V, mais par son successeur Joachim VI Ziâde.

La seconde moitié du XVI^e siècle, qui vit la renaissance catholique en Occident, fut signalée par un mouvement vers Rome de plusieurs communautés chrétiennes d'Orient. Déjà, dans la première moitié du siècle, le patriarche maronite avait renouvelé, définitivement, cette fois, l'union de sa nation avec le Saint-Siège : en 1553, le catholique nestorien Siméon Soulaka fit, dans les circonstances que l'on a vues au § V, sa profession de foi et donna naissance à l'Église chaldéenne catholique : son successeur 'Abd-Isô^a envoya de Rome, en 1562, sa profession de foi au concile de Trente. *Concilium Tridentinum* publié par la *Görresgesellschaft*, Fribourg, 1919, t. VIII, p. 956-959. Des événements analogues se produisirent chez les Coptes, que visita le jésuite Jean-Baptiste Eliano en 1561-1563, en Ethiopie, sur la côte indienne du Malabar, où le synode de Diamper ramena en 1599 une bonne partie des nestoriens, sans parler de l'union de la métropole ruthène de Kiev conclue à Rome en 1595 et confirmée à Brest-Litovsk l'année suivante. Grégoire XIII (1572-1585) fonda à Rome en 1576 le collège grec, et en 1584 le collège maronite. L'Église melkite d'Antioche ne resta pas étrangère à tout ce mouvement, et c'est de la mission de Léonard Abel en 1583-1587 qu'il faut faire dater la reprise, très humble dans ses débuts, des relations avec le Saint-Siège.

Le patriarche syrien jacobite Na'matallah, réfugié à Rome après avoir embrassé l'islamisme (Abbeloos-Lamy, *Bar Hebraei chronicon ecclesiasticum*, t. II, col. 848; *Oriens christianus*, t. II, col. 1405), avait abandonné le patriarcat à son frère et laissé entrevoir, dans un but qui paraît intéressé, l'union de toute sa nation avec Rome. Tant pour poursuivre la réalisation de cette union que pour affirmer celle des Chaldéens et les engager, ainsi que les patriarches arméniens d'Etchmiadzin et de Sis et les patriarches grecs d'Antioche et de Jérusalem, à adopter la réforme du calendrier promulguée en 1582, Grégoire XIII fit choix d'un prêtre de Malte, Léonard Abel, auquel le dialecte de son fle

natale avait facilité la connaissance de l'arabe et du syriaque, le préconisa évêque titulaire de Sidon le 20 juillet 1582 et l'envoya l'année suivante en Orient. Voir l'article ABEL (*Léonard*), t. I, col. 70-71. Parti de Rome le 12 mars 1583 et revenu certainement en 1587, Abel ne put exécuter sa mission qu'en partie. Sans nous occuper ici de ce qui ne concerne pas le patriarcat melkite d'Antioche, il suffit de mentionner qu'il séjourna la plupart du temps à Alep, traitant les affaires par correspondance. Il eut au village de Aitâkh près de Damas, avec Joachim V, une entrevue dans laquelle il lui remit la traduction arabe du bref apostolique qui l'accréditait et une lettre du cardinal Giulio Santorio ou de Santa Severina, protecteur de la nation grecque, en l'engageant à renouveler l'union souscrite à Florence et à adopter la réforme grégorienne du calendrier. Joachim répondit qu'il n'avait eu jusque-là aucune connaissance ni de l'union de Florence, ni du concile célébré dans cette ville, sur quoi Léonard Abel lui remit un exemplaire des actes. Mais le patriarche répliqua qu'il ne pouvait rien conclure sans s'être entendu au préalable avec ses deux collègues plus élevés en dignité, à savoir ceux d'Alexandrie et de Constantinople. Une nouvelle entrevue était fixée à Tripoli, mais sur ces entrefaites Joachim partit pour Constantinople et de là pour la Ruthénie, et manqua au rendez-vous. Voir la lettre des melkites de Tripoli à Grégoire XIII, du 16/26 septembre 1584, dans *Rabbath, Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient*, Paris, 1905, t. I, p. 183-190, et la relation de Léonard Abel, assez mal publiée par Mansi dans son édition des *Miscellanea* de Baluze, Lucques, 1764, t. IV, p. 150-158, à rectifier d'après un exemplaire du XVI^e siècle conservé au Vatican, *Archivio di Castello*, pièce n. 3095; traduction française d'après Mansi et un manuscrit de Vienne, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1898, t. III, p. 4-6. Par contre, à Alep, Abel vit plusieurs fois Michel VII, et le vieux patriarche souscrivit volontiers la profession de foi qui lui fut présentée, l'accompagnant de lettres au pape et au cardinal de Santa Severina. Cette dernière se trouve en original dans le manuscrit arabe 48 du Vatican, fol. 66-67. Il promit de faire son possible pour faire adopter cette foi par les siens, mais la mort ne lui en laissa pas le temps.

Cette mission de Léonard Abel porta cependant ses fruits. C'est sans nul doute à ses entretiens avec le prêtre alépin qui deviendra au début du XVIII^e siècle l'archevêque Méléce Karmî, qu'il faut attribuer les dispositions de celui-ci pour l'union, comme nous l'apprend une lettre de 1617 du commissaire de Terre Sainte à Alep. Archives Vaticanes, *fonds Borghèse*, série II, vol. 403, fol. 173-174. Nous retrouverons ce personnage plus loin.

A la mort de Joachim V, le métropolite de Homs, Joachim Ziâde, fut élu sous le nom de Joachim VI, très probablement avant le concile de Constantinople de février 1593 qui confirma l'érection du patriarcat de Moscou faite en 1589, et auquel un Joachim d'Antioche, que ce soit Joachim V Daou ou Joachim VI Ziâde, souscrivit par l'intermédiaire du patriarche d'Alexandrie, Méléce Pighas. Voir Regel, *op. cit.*, introduction, p. 100 et 104, et les actes dans le *Τόμος ἀγάπης* de Dosithée de Jérusalem, Iasi, 1698, p. 541. En tout cas, c'est bien lui le signataire de la lettre de l'épiscopat d'Antioche au tsar Fédor I^{er} du 18/28 avril 1594, remerciant d'aumônes envoyées par le souverain russe, texte dans Regel, p. 116-119. En effet, Joachim VI siégea durant onze ans (Paul d'Alep, p. 188), donc de 1593 à 1604. Il essaya inutilement, aux environs de 1600, de rétablir sa juridiction sur l'île de Chypre. Hackett, *History of the orthodox Church of Cyprus*, p. 202-204. Comme il était devenu aveugle, on le contraignit

à conférer la consécration épiscopale à un notable du nom de Dorotheé Ibn al Ahmar, avec le titre d'évêque syncelle de la résidence patriarcale et les pouvoirs de vicaire. Vivement affecté de ce procédé, le vieux patriarche résolut de se retirer au monastère du Sinaï. Il mourut en Égypte avant d'avoir pu arriver à destination et fut enseveli sur la sainte montagne. Paul d'Alep et Dabbâs, *op. cit.* Dorotheé IV Ibn al Ahmar, promu aussitôt au patriarcat, siégea huit ans, de 1604 à 1612, et mourut au cours d'une tournée pastorale à Wâdî al Taim, tout près de Hasbaiyâ, dans la Bqâ'.

Le métropolite de Bosra, Athanase Dabbâs, lui succéda sous le nom d'Athanase II, à la suite d'une élection unanime ou du moins donnée pour telle, l'an 7119 du monde, d'après son homonyme Athanase III, auteur de l'histoire inédite des patriarches d'Antioche déjà citée plusieurs fois : ce fut donc entre janvier et fin août 1612. Il siégea huit ans, dit Paul, p. 188, donc de 1612 à 1620. Ayant refusé au pacha de Damas de parfaire ce qui manquait pour l'acquittement de la taxe du kharadj, celui-ci le fit emprisonner. Les Damasquins envoyèrent alors une députation à Constantinople pour prier le patriarche Timothée II de lui donner un remplaçant. Sur ces entrefaites, Athanase était sorti de prison et avait pu se réfugier à Tripoli, où il était tombé malade et était mort. Les Tripolitains, après l'avoir enseveli dans le monastère de Kaftoun, lui donnèrent pour successeur, sans attendre le résultat des démarches faites à Constantinople par les Damasquins, l'évêque de Sidon, Ignace 'Atiyé, sous le nom le nom d'Ignace III, le dimanche de la Samaritaine, 14/24 mai 1620. Précisément, ce même jour, le saint-synode de Constantinople portait au patriarcat d'Antioche le propre frère d'Athanase II, Cyrille IV Dabbâs, lui aussi métropolite de Bosra. Durant sept années, les deux rivaux se disputèrent le patriarcat. L'émir du Liban, Fakhr al Dîn II Ma'n, pried d'intervenir dans la dispute, ménagea la réunion d'un synode qui se tint en 1627 au monastère de la Nativité de la sainte Vierge à Râs Baalbek, et qui déposa Cyrille IV comme n'ayant pas été élu du consentement de son troupeau. Fakhr al Dîn le relégua dans un village des environs de Râs Baalbek, Kharmîl, où il mourut et fut enseveli. D'après une histoire des patriarches d'Antioche composée pour la période moderne par le patriarche Macaire III Za'im, signalée par Mourqos, *op. cit.*, t. V, p. 181, l'émir aurait positivement fait mettre à mort Cyrille IV. Cette histoire était contenue dans un volume de mélanges du patriarche Macaire, que nous a transmis le manuscrit arabe 689 du Vatican, mais malheureusement ce manuscrit est mutilé précisément du chapitre XII, qui l'enfermait, fol. 42-55. Quant à Ignace III 'Atiyé, il fut encore en possession du siège durant sept ans, jusque vers avril 1634, comme on peut le supposer d'après la date finale de son successeur Euthyme II. Fakhr al Dîn était en révolte contre la Porte : le patriarche, voulant se rendre en secret de Sidon à Beyrouth, fut surpris par un parti de Druses, qui le blessa à mort sans savoir qui il était. Il fut enseveli au village de Chouaifât, près de Beyrouth. Paul d'Alep, p. 189. Les actes du concile de Râs Baalbek existaient encore du temps de cet auteur, qui raconte en avoir exécuté une copie.

A partir de cette époque, les documents se font plus nombreux et plus précis, et nous rentrons dans la pleine lumière historique. Le successeur d'Ignace III fut un alépin, Méléce Karmî, qui s'était fait moine au monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem, puis avait regagné sa ville natale. Il n'est pas impossible, bien que les documents ne le disent pas positivement, qu'il y ait connu Léonard Abel et lui ait dû ses tendances catholiques. Porté sur le siège archiepiscopal par le vœu de la population, il fut consacré à Damas par le patriarche

Athanase II Dabbàs le jeudi 12/22 février 1612. Paul d'Alep, p. 190. Ayant appris le grec en Palestine, il entreprit de reviser les versions arabes qui prenaient de plus en plus la place des textes syriaques, et sa recension est restée la base de celle en usage aujourd'hui encore chez les melkites des trois patriarchats. C. Karalevskij, *Histoire des patriarchats melkites*, Rome-Paris, 1911, t. III, p. 47-54. Ce travail considérable l'amena à entrer en relations avec Rome, pour demander des livres grecs et des interprètes capables. Il était aidé par son archidiacre Michel Baja', lui aussi professant des tendances catholiques, et qui avait très probablement connu de même Léonard Abel. Dès 1617, nous le voyons en relations avec les franciscains, et, en 1621, il profita du passage à Alep du custode de Terre Sainte, Tomaso Obicini da Novara, qui se rendait à Rome (G. Golubovich, *Serie cronologica dei ... superiori di Terra Santa*, Jérusalem, 1898, p. 70), pour lui adjoindre le hiéromoine Absalon à l'effet d'obtenir des livres. Ce fut une des premières affaires dont eut à s'occuper la Congrégation de la Propagande, érigée définitivement par Grégoire XV le 22 juin 1622, mais qui avait eu une existence intermittente depuis le temps de Grégoire XIII. La Propagande fit droit aux demandes d'Absalon, et songea à lui adjoindre d'abord un prêtre maronite, qui se refusa, puis finalement recommanda Méléce aux missionnaires carmes qui allèrent s'établir à Alep en 1626. L'année précédente, ils y avaient été précédés par les capucins et les jésuites français, qui s'étaient installés à Smyrne dès la fin de 1623, et l'un d'eux, le P. Jérôme Queyrot, y avait inauguré un large apostolat auprès des grecs, prêchant dans leur métropole et faisant l'éducation du neveu de leur métropolitain Jacques. Il avait même composé un ouvrage de controverse que copia plus tard le célèbre métropolitain de Tyr Euthyme Saïfi et qu'il fit imprimer à Rome vers 1717, en arabe. Les règles strictes adoptées un siècle plus tard relativement à la communication *in divinis* n'existant pas encore, le P. Queyrot, transféré à Alep, s'y mit en rapports avec Méléce, dont il gagna rapidement la confiance. L'archidiacre Michel Baja' enseignait l'arabe aux missionnaires nouvellement arrivés, et les idées d'union se répandaient assez pour que, en 1631, Ignace III 'Attyé, qui se reconnaissait coupable de la mort de son compétiteur Cyrille IV Dabbàs, ait prié les capucins de demander à Rome l'absolution de ce crime, en même temps qu'il sollicitait pour lui et pour ses évêques les subsides de la Congrégation de la Propagande. Celle-ci répondit le 5 juillet 1631 en posant comme condition préliminaire l'acceptation de l'union, en même temps qu'elle faisait prier, le 26 avril 1832, Méléce Karmî d'envoyer l'horloge et l'euchologe pour être imprimés. L'archevêque satisfait à ces demandes, mais les congrégations réunies alors pour la correction de l'euchologe grec ayant eu un résultat qui les fit annuler par Urbain VIII, cette impression fut ajournée et une occasion fut ainsi perdue de renouveler bien plus tôt les relations avec l'Eglise d'Antioche. En 1634, Méléce fut élu patriarche par les gens de Damas, et changea son nom en celui d'Euthyme II. Cette élection dut avoir lieu au début de mai, car Paul d'Alep, p. 191, donne à Euthyme sept mois de patriarchat et ajoute que son successeur Euthyme III le Chiote lui succéda à la fin de décembre de la même année. Euthyme II emmena avec lui à Damas le P. Queyrot, lui donnant toute liberté de prêcher, puis se décida à envoyer à Rome le prêtre Pacôme pour demander à s'unir au Saint-Siège. La Propagande remit à Pacôme la profession de foi que le patriarche devait souscrire, et il était en route lorsque le pacha de Damas, ayant exigé d'Euthyme II une somme que celui-ci ne put payer, le força à se retirer à Alep, où il renonça au patriarchat et désigna lui-même pour son successeur un

hiéromoine grec de Chio, Méléce, peintre d'icônes, qu'il avait ramené de Saint-Sabas. Ce Méléce, dénommé Saqzi dans les écrits arabes, du nom turc de sa patrie, Sakyz Adassi (*l'île du mastic*), changea son nom en celui d'Euthyme III et fut installé, comme on vient de le voir, à la fin de décembre 1634. Euthyme II Karmî mourut quelques jours après, le 1/10 janvier 1635, sans avoir eu le temps de conclure officiellement son union avec Rome. Paul d'Alep, p. 191. Cette dernière démarche dut rester secrète, car Paul n'en dit pas un mot. Voir EUTHYME II KARMÎ.

La Propagande chargea le prêtre Pacôme de négocier l'union avec Euthyme III le Chiote, mais il semble bien que ce fut sans succès, car il ne reste aucune trace du résultat aux archives de la congrégation, qui se borna, en 1639, à l'exhorter à envoyer des jeunes gens à Rome pour y être élevés. Euthyme III siégea, au dire de Paul d'Alep, p. 191, treize ans moins quelques jours, donc jusqu'au début de décembre 1647.

Son successeur, Macaire III Za'im, appartenait à une famille sacerdotale, et lui-même avait été marié avant sa consécration épiscopale. Il s'appelait d'abord Joseph, et avait été promu au siège d'Alep au début de 1635 : il fut consacré archevêque le dimanche 27 octobre/6 novembre de la même année, sous le nom de Méléce. Paul d'Alep, p. 191. Son fils, l'archidiacre Paul, nous raconte complaisamment son épiscopat, p. 191-195, et ajoute que ce fut sur la désignation d'Euthyme III le Chiote qu'il fut choisi pour patriarche et installé le 12/22 décembre 1647. *Op. cit.*, p. 195. Au cours d'un pèlerinage qu'il avait fait à Jérusalem étant archevêque d'Alep, Macaire s'y était rencontré avec le catholico de la Géorgie occidentale, Maxime (1640-1657), et, dès qu'il fut patriarche, il s'efforça de renouer les relations avec ce pays, par l'envoi, en 1648, d'un exarque pour l'y représenter. Paul d'Alep, p. 193, 196. En 1653, accompagné de son fils l'archidiacre Paul, il entreprit son premier voyage en Europe, par Constantinople, Galatz et la Moldavie, d'où il passa en Valachie, bien reçu par les voïevodes roumains, visitant les monastères et toutes les curiosités du pays, et surtout ramassant de l'argent. Par l'Ukraine, il gagna ensuite Kiev, Poutivl, Moscou et Kolomna. Son séjour en Russie moscovite se prolongea d'autant plus qu'il y fut fort bien traité tant par le tsar Alexis Mikhaïlovitch que par le patriarche Nikon. Revenu à Kiev, il rentra en Syrie par le même chemin qu'à l'aller : il était de retour à Damas en 1660. Le récit très détaillé de ce long voyage nous a été laissé par l'archidiacre Paul, esprit curieux et observateur, très consciencieux dans ses descriptions, où il note jusqu'aux particularités liturgiques, ce qui rend son ouvrage très précieux pour l'histoire des pays slaves et roumains à cette époque. Conservé dans le manuscrit arabe 70 de l'archive principale du ministère des affaires étrangères à Moscou, dans une copie d'un exemplaire datant de 1700, ce récit n'a jamais été imprimé dans son texte original : une traduction anglaise abrégée, à laquelle manquent tous les passages purement liturgiques et les descriptions d'églises, en a été publiée par F. C. Belfour, *The travels of Macarius, patriarch of Antioch*, 2 vol., Londres, 1829-1836, d'après un manuscrit du British Museum apporté d'Orient au début du XIX^e siècle. La traduction russe complète, d'après trois manuscrits existant en Russie, en a été donnée par Georges Mourgos, *op. cit.*, et publiée en cinq volumes par la Société d'histoire et d'antiquités russes près l'université de Moscou, 1896-1900. Le traducteur est un melkite orthodoxe de Damas, fixé en Russie, et sa traduction est de beaucoup préférable à celle de Belfour. La partie roumaine du voyage a été étudiée par Emilia Cioran, *Calatoriile patriarhului Macarie de Antiochia in terile române (1653-1658)*, Bucarest, 1900. Voir aussi N. Kapterev,

Kharakter otrochenii Rossii k pravoslavnomou vostokou v XVI i XVII stolietiam (Caractère des relations de la Russie avec l'Orient orthodoxe aux XVI^e-XVII^e siècles), Moscou, 1885. Le récit de Paul d'Alep se continue jusqu'au milieu de 1661.

Durant sa longue absence, Macaire avait failli rencontrer un compétiteur dans la personne du métropolitain de Homs, Athanase Ibn Amich, qu'il déposa dans un synode tenu à Damas le 28 août/7 septembre 1660. L'argent qu'il avait recueilli en Europe servit à alléger le poids de l'impôt du kharadj pour toute la région de Damas, à l'embellissement du patriarcat et à l'assistance des pauvres durant une famine.

Le P. Queyrot était mort à Damas le 8 septembre 1653, après avoir constitué un solide noyau catholique, qu'un de ses confrères, le P. Joseph Besson, contemporain, n'hésite pas à porter à 7 000 personnes. *La Syrie sainte*, Paris, 1660; réimprimé en 1862 à Poitiers sous le titre *La Syrie et la Terre Sainte au XVIII^e siècle*, p. 78. Macaire comprit qu'il ne devait pas négliger ce mouvement, et se décida, en 1662, à écrire à Rome, laissant entendre qu'il enverrait peut-être deux évêques porteurs de sa profession de foi, ce qu'il exécuta de fait en 1664. Cette profession fut remise au Saint-Office : le secret absolu dont s'entoure cette congrégation, même pour les matières purement historiques, ne permet pas de connaître la suite qui fut donnée à cette démarche. Il résulte cependant des lettres des missionnaires capucins et carmes conservées aux archives de la Propagande qu'en 1670-1671 Macaire jouissait de la réputation d'un crypto-catholique qui hésitait à se déclarer. Il était en trop bonnes relations avec les patriarches orthodoxes et le tsar de Russie, et son voyage en Ukraine avait dû le mettre en défiance contre l'union, qui y était alors très combattue.

Rappelé par Alexis Mikhaïlovitch pour juger, concurrentement avec Paisios d'Alexandrie et un concile d'évêques russes, le patriarche de Moscou Nicon, Macaire arriva dans cette ville à l'automne de 1666, et se prononça naturellement selon les désirs du souverain. Voir les détails dans K. Waliszewski, *Le berceau d'une dynastie, les premiers Romanov*, Paris, 1909, p. 88-128, et la bibliographie russe qu'il énumère. Venu par la Géorgie, où l'on constate sa présence en 1664/1665 (Olga de Lebedev, *Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme par le patriarche Macaire d'Antioche*, Rome, 1905, p. 19), il y repassa à son retour, après un long séjour en Moscovie, et y était encore en juillet 1669, date vers laquelle il perdit son fils l'archidiacre Paul, qui l'accompagnait. Cf. A. Palmieri, dans le *Bessarione*, 1905, p. 181. Il mourut peu après son retour, le mercredi 12/22 juin 1672. Delikanis, 'Εκκλησιαστικά ἔγγραφα... πρὸς τὰς ἐκκλησίας... Ἀντιοχείας..., Constantinople, 1904, p. 156. Son œuvre littéraire, qui est plutôt celle d'un traducteur et d'un compilateur que d'un auteur original, est considérable. Voir MACAIRE III ΖΑ΄ΙΜ.

À sa mort, le parti qui lui était demeuré opposé fit venir l'évêque de Hâmâ, Néophyte le Chiote, sous couleur d'administrer le patriarcat jusqu'à ce qu'on eût demandé à Constantinople de désigner le nouveau patriarche, que l'on espérait bien devoir être ce même Néophyte. Le petit-neveu de Macaire, Constantin Ζα΄ίμ, jeune homme de quinze à vingt ans, corrompit le pacha de Damas et son entourage, se fit proclamer sous le nom de Cyrille V et consacrer par les évêques de Saïdanâya, Zibdânî et Ma'îoulâ, le 2/12 juillet 1672. Réunis à Beyrouth, les évêques de l'opposition firent appel au patriarche de Constantinople Denys IV Mouslîm, le 28 août/7 septembre suivant. Delikanis, p. 155-159. Denys IV et son synode cassèrent l'élection en novembre, pour défaut d'âge canonique et corruption des puissances civiles (Delikanis, p. 159-164), et dési-

gnèrent comme candidats, en premier lieu Néophyte de Hâmâ, puis Grégoire de Césarée en Cappadoce et Eugène de Christianopolis. Delikanis, p. 165-166. Néophyte, se trouvant avoir ainsi la majorité des voix, entreprit de se mettre en possession de son siège. La lutte entre les deux compétiteurs dura jusqu'en 1682. Enfin Néophyte, succombant sous le poids des dettes qu'il avait dû contracter pour faire valoir ses prétentions, signa au bout d'une dizaine d'années, donc vers 1682, une renonciation en faveur de Cyrille, qui lui concéda l'éparchie de Laodicée jusqu'à sa mort. Michel Braik, dans la traduction russe de Porphyre Ouspenskij, *Troudy de l'Académie de Kiev*, 1874, p. 444.

Remis ainsi pour la seconde fois en possession du patriarcat, Cyrille V se trouva en butte aux sollicitations du hiéromoine Procope Dabbâs, qui avait reçu l'habit monastique au monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem et qui prétendait être consacré archevêque d'Alep. Cyrille l'ayant éconduit, Procope machina une série d'intrigues par le moyen de son oncle maternel, le tailleur Michel, qui s'employa à lui faire obtenir de Constantinople un firman le mettant en possession du patriarcat, ce qui fut fait. Trois prélats gagnés par Michel, Léonce, évêque de Saïdanâya, Joasaph de Néapolis dans le Haourân (un évêque titulaire, dont le siège n'est pas identifié, voir *Échos d'Orient*, 1899, t. II, p. 173-174) et le métropolitain même de Bosra le consacrèrent et l'installèrent sous le nom d'Athanase III le 25 juin/5 juillet 1685. Les troubles qui avaient agité précédemment le patriarcat recommencèrent. Braik, p. 444-445. Dans son *Histoire des patriarches d'Antioche*, le même Athanase raconte naturellement les faits en les travestissant. Pour se fortifier, il imagina de faire sa profession de foi catholique, et sut persuader les franciscains, qui le guidèrent dans ses démarches, de sorte que, le 16 juin 1687, la Propagande, après examen de l'affaire, conclut à sa confirmation pure et simple, avec dispense de toutes les irrégularités qui avaient pu entacher son élection. Au fond, lui et son adversaire Cyrille étaient exactement de la même valeur morale. La lutte continua : un moment, Athanase dut renoncer à renverser Cyrille et se fit mettre en possession de l'archevêché de Chypre à la mort de l'archevêque Germanos, donc entre 1705 et 1710. Papadopoulos-Kérameus, 'Ιεροσολυμιτική βιβλιοθήκη, Pétersbourg, 1899, t. IV, p. 316, d'après une lettre patriarcale non datée contenue dans le manuscrit 338 du Saint-Sépulcre, fol. 72-78. Hackett, *op. cit.*, p. 216 et 652, n'a pas connu ce fait. Ce ne fut pas pour longtemps, et Athanase rentra bientôt en Syrie, où il finit par s'accorder avec Cyrille en octobre 1694, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son histoire. Voir le texte de la convention avec la date de 1698, dans Mansi, t. XLVI, col. 122, note. Aux termes de cette dernière, Cyrille demeurait en possession du patriarcat, et Athanase devait jouir sa vie durant du siège d'Alep avec droit de préséance. La date de 1694 paraît plus exacte que celle de 1698, car la Propagande fut informée de la chose par une lettre écrite en 1697. Innocent XII annula cette renonciation et exhorta Athanase à reprendre possession de son siège. Pour s'emparer de l'éparchie d'Alep, il aurait fallu en expulser l'archevêque légitime, Grégoire, qui ne paraît pas s'être laissé faire, car nous le voyons envoyer à Rome sa profession de foi catholique en 1698, en même temps que Macaire de Tripoli, converti par les capucins de cette ville.

Pour refaire ses finances, Athanase entreprit en mars 1700 un voyage en Valachie, pour aller implorer l'aide du voïévode Constantin Bassaraba Brancovan, dont il avait été jadis le prédicateur avant sa candidature à l'épiscopat. Le 12/23 mai de cette année, il bénit solennellement le mariage de Safta, fille de Constantin, avec le grand-chambellan Jordache Cretzu-

lesco, R. Grecianu, *Viața lui Costandin Vodă Brâncoveanu*, éditée par S. D. Grecianu, Bucarest, 1906, p. 97-100. Pour se faire bien voir du prince roumain, il traduisit probablement lui-même de l'arabe en grec vulgaire l'*Histoire des patriarches d'Antioche* plusieurs fois citée, dont l'épître dédicatoire est de juin 1702, quitte à en faire plus tard hommage au pape. *Oriens christianus*, t. II, col. 757. Il profita de sa présence en Valachie pour faire imprimer aux frais de son généreux protecteur plusieurs livres liturgiques sur lesquels on trouvera des détails dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 55-72, 103-105. A son retour en Syrie, en 1704, il rapporta tout un matériel d'imprimerie avec lequel il publia à Alep d'autres ouvrages du même genre. *Ibid.*, p. 98, 109-113.

Les progrès du catholicisme étaient constants. Alep et Damas restaient les deux grands centres d'apostolat, mais d'autres villes étaient peu à peu gagnées. En 1701, Parthénios, évêque de Baalbek, et Sylvestre Dahân, métropolite de Beyrouth, font leur profession de foi. Euthyme Saïff, né à Damas en 1648, neveu du patriarche Euthyme II Karmî, qui avait confié son éducation au P. Queyrot, porté sur le siège de Tyr par le patriarche Cyrille V en 1683, avait toujours été de fait catholique et catholique zélé, sinon d'un zèle toujours très éclairé, tout en restant extérieurement en communion avec son patriarche : il ne fit d'ailleurs sa profession officielle de foi qu'en 1684. Toutes ces conversions épiscopales demeuraient d'ailleurs plus ou moins secrètes. La tactique des missionnaires, principalement des jésuites, consistait à gagner petit à petit la hiérarchie sans rompre le lien extérieur qui la rattachait au patriarcat, pour faire ensuite déclarer l'union au moment opportun, et il n'est pas dit que cette tactique ne fût pas la bonne : c'est celle qui avait réussi en 1595 en Ruthénie. Cependant les dispositions d'Athanase, malgré toutes ses protestations, restaient douteuses ; celles de Cyrille V, qui depuis l'accord de 1694 exerçait seul la juridiction effective, étaient franchement mauvaises : il frappait de suspense tous les prêtres qui faisaient adhésion à Rome. Euthyme Saïff provoqua lui-même le rescrit de la Propagande du 6 décembre 1701, par lequel il était constitué administrateur de tous les catholiques melkites dispersés dans le patriarcat d'Antioche, là où il n'y avait pas d'évêque catholique. Cette décision demeura secrète, mais elle n'en reçut pas moins son exécution.

XIII. LA CRISE DU XVIII^e SIÈCLE : DÉDOUBLEMENT DE LA HIÉRARCHIE (1701-1724). — Pour propager l'union, il fallait des missionnaires : on ne pouvait pas compter sur les prêtres séculiers, tous fort ignorants ; et les missionnaires latins, qui n'exerçaient leur apostolat auprès des Orientaux qu'en vertu d'une tolérance découlant de l'esprit des Capitulations (voir ce mot) bien plus qu'en vertu d'un droit propre, se voyaient périodiquement rappelés à la discrétion par les ambassadeurs et consuls, qui ne pouvaient toujours les protéger efficacement ; d'ailleurs, la différence de rite était un obstacle à peu près insurmontable. La vie monastique était en pleine décadence. Cependant, dès 1697, le monastère de Balamand, près de Tripoli, un des rares qui eussent conservé un nombre suffisant de moines, était assez travaillé par les idées d'union pour que neuf religieux, reconnaissant l'impossibilité de continuer à y vivre en faisant profession de foi catholique, aient pris la détermination d'en sortir et d'aller fonder, près du village de Chouaïr au Liban, un nouveau monastère, qui fut le berceau de la congrégation chouérite. En 1708, Euthyme Saïff, ayant réuni un certain nombre de prêtres dont il avait fait lui-même l'éducation, commença près de Sidon la construction d'un monastère dit de Saint-Sauveur (Daïr al Moukhallis) qui fut lui aussi le berceau d'une seconde congré-

gation. Pour les détails, voir BASILIENS MELKITES.

En même temps la Propagande s'efforçait de multiplier le nombre des melkites qui étudiaient à Rome. Le plus célèbre de ces élèves, qui étaient formés, non pas au collège grec où c'eût été leur place, mais à celui même de la Propagande, où ils ne recevaient cependant pas une éducation conforme à leur rite, fut Séraphim Tânas, neveu d'Euthyme Saïff, ordonné prêtre en 1711 après avoir, comme tous ceux que groupait le métropolite de Tyr, prononcé ses vœux au monastère de Saint-Sauveur. Missionnaire ambulant, Séraphim, qui avait changé son nom en celui de Cyrille, contribua à propager le catholicisme dans l'éparchie d'Acre, qui relevait du patriarcat de Jérusalem depuis une époque inconnue, en tout cas postérieure au xiii^e siècle, puisque la Notice épiscopale de Nil Doxapatris, qui est de 1143, n'en parle pas. Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 263. Le parti catholique allait avoir à compter, non plus seulement avec Athanase III et Cyrille V, mais avec le patriarche de Jérusalem, qui n'était autre que le fameux Chrysanthé Notaras, adversaire déclaré de Rome. Dans une longue lettre de 1712, Euthyme Saïff résume ainsi la situation : sur une vingtaine d'évêques que comptait le patriarcat, il y avait cinq Grecs de race et de langue, tous chypriotes ; les autres semblent avoir été des indigènes. Rien que dans son éparchie, Euthyme estime le nombre des catholiques à 15 000, et dit en avoir converti 13 000 ailleurs, par le moyen de ses missionnaires ou ses propres prédications. Ne sont pas compris dans ces chiffres les deux noyaux importants d'Alep et de Damas, qui pouvaient bien compter ensemble environ 15 000 âmes. D'une activité inlassable, Euthyme voulait porter son action dans le Haourân, les montagnes au nord de Tripoli, les campagnes de Palestine et même chez les Géorgiens, qui venaient en grand nombre en pèlerinage à Jérusalem et passaient par Tyr en s'en retournant chez eux. Dans une autre lettre de 1713, il se plaint des maronites, qui attiraient à leur rite tous ceux qu'ils convertissaient. Le mouvement d'union faisait aussi des progrès dans la région de Laodicée. Malheureusement, ce zèle n'allait pas sans ombres : dans son ardeur réformatrice, Euthyme modifiait des rites en eux-mêmes légitimes et qui ne donnaient lieu à des abus que par suite du manque d'instruction des prêtres. Tous ces prétextes seront plus tard exploités par le parti hostile à l'union. Le consul de France à Sidon, Poullard, très lié avec Cyrille V, entreprit de le convertir, et petit à petit il y réussit. En 1716, Cyrille V se décida à envoyer Tânas à Rome avec sa profession de foi catholique, et, en même temps que lui, Gerasime, évêque de Saïdanâyâ, faisait adhésion à l'union. La difficulté pour la reconnaissance de Cyrille V était la confirmation précédemment donnée à Athanase III Dabâs, dont la conduite restait toujours douteuse. Regardé par les uns comme un simulateur, par les autres comme sincèrement catholique, ce patriarche louvoyait toute sa vie entre les deux partis. En 1718, la Propagande essaya de l'amener à faire la renonciation de son siège entre les mains du pape, pour pouvoir le donner à Cyrille, ce à quoi le rusé Athanase se garda bien de consentir. Parthénios, métropolite de Diarbékir, venait de faire à son tour son adhésion à l'union en 1717 : la Propagande décida, le 9 mai 1718, de reconnaître Cyrille, malgré le doute où l'on était sur la sincérité de sa conversion. Cette affaire n'était pas entièrement terminée lorsqu'on apprit à Rome la mort de Cyrille, arrivée le 5/16 janvier 1720.

Athanase III reprit possession du patriarcat, tout en continuant à résider à Alep. Jérémie III de Constantinople adressa aussitôt une encyclique au patriarcat d'Antioche (Delikanis, p. 172-177), pour exhorter tout le monde à obéir à Athanase, ce qui prouve bien que les patriarches orthodoxes pensaient pouvoir comp-

ter sur lui. De fait, en 1721, on le voit publier à Alep une traduction arabe de la Πέτρα σκανδαλίου d'Élie Miniatis (Mansi, t. xxxvii, col. 125), et en 1722 il souscrit avec Chrysanthè de Jérusalem la longue encyclopédie par laquelle toutes les divergences objectées aux catholiques sont de nouveau exposées aux chrétiens du patriarcat d'Antioche. En voir le texte, Mansi, *loc. cit.*, col. 127-208. Malgré tout, sa conduite était tellement ambiguë que les missionnaires latins eux-mêmes étaient profondément divisés à son sujet. A son lit de mort, le 13/24 juillet 1724, il fit cependant profession de foi catholique, après avoir réussi à jouer tout le monde durant sa vie. Sur son activité littéraire, voir ATHANASE III DABBAS.

Euthyme Saïfi avait fini, avec son activité quelque peu brouillonne, par s'aliéner tout le monde. Fort de l'appui du pacha de Damas, Othmân Tâouq (1722-1724), il tenta, mais en vain, de s'emparer du patriarcat à la mort de Cyrille V. Son livre, ou plutôt celui du P. Queyrot, *Kitâb al dalâlat al lamiyat (Liber sideris fulgentis inter ambos polos universae Ecclesiae)*, publié à Rome vers 1717, avait été solennellement condamné par les patriarches orthodoxes, y compris Athanase III, en octobre 1718. Mansi, col. 120. Il mourut à Damas le 16/27 octobre 1722, laissant une mémoire demeurée justement en vénération chez les melkites catholiques.

Les événements furent précipités par le parti catholique de Damas, résolu à ne pas attendre que Constantinople, où l'influence des Phanariotes (voir ce mot) devenait prépondérante dans les conseils de la Porte, eût désigné un nouveau patriarche. Le temps manquait pour réunir les évêques catholiques, et le seul qui eût canoniquement autorité pour le faire, Ignace Beyrouti, métropolitain de Tyr, porté sur ce siège en 1723 par Athanase Dabbâs, était un homme faible, sinon de foi douteuse. Profitant de la faveur du pacha de Damas, dévoué à la famille d'Euthyme Saïfi, les prêtres et les notables de la ville se réunirent au mois de septembre 1724 et choisirent comme patriarche Séraphim Tânas, sous le nom de Cyrille VI. Voir l'acte d'élection dans Mansi, t. XLVI, col. 161-164. La date exacte de l'installation est le 19 septembre/1^{er} octobre 1724, d'après une lettre des capucins de Damas. Mansi, *loc. cit.*, col. 160. Cyrille n'était que prêtre : il fallait le consacrer au plus vite. On appela en toute hâte les deux évêques les plus proches, Néophyte Nasrî, évêque de Saidanâyâ, et Basile Finân, évêque de Panéas, que les catholiques de Saidâ et de la partie montagnaise de l'éparchie avaient fait consacrer sous ce titre ressuscité le 2/13 février précédent (Mansi, *loc. cit.*, col. 153-154), à la suite des tergiversations d'Athanase Dabbâs, qui refusait de leur donner un évêque franchement catholique. Les deux réunis conférèrent la consécration épiscopale à un moine de Saint-Sauveur, Euthyme Fadl, originaire de Ma'loulâ, avec le titre d'évêque de Fourzol, village situé non loin de Zahlé, et tous trois ensemble consacrerent à leur tour Cyrille Tânas. Othmân Tâouh, qui se trouvait alors en pèlerinage à La Mecque, promit à son retour de faire obtenir à Cyrille le bérat du sultan qui le mettrait en possession du patriarcat, mais quelques semaines après il fut destitué de son pachalik et laissa son protégé livré à lui-même.

On ne connut pas plus tôt à Constantinople la nouvelle de la mort d'Athanase, que le saint-synode se réunit et fit choix pour Antioche de l'ancien diacre du patriarche défunt, Sylvestre, né à Chypre vers 1696, et qui se trouvait par conséquent âgé de vingt-huit ans. Sa consécration est du 27 septembre/8 octobre 1724. Clément Karnapas, Ὁ πατριάρχης Ἀντιοχείας Σιλβέστρος, dans la Νέα Σιών, 1905, t. II, p. 197. Il fut pourvu immédiatement du bérat de reconnaissance civile, et, en décembre, Jérémie III y ajouta une sentence de déposition et d'excommunication contre

Cyrille Tânas; texte dans Mansi, t. xxxvii, col. 219-226.

XIV. LE PATRIARCAT MELKITE CATHOLIQUE DEPUIS LA CRISE DE L'UNION JUSQU'À L'INVASION ÉGYPTIENNE (1724-1831). — A peine consacré, Cyrille VI affirma son autorité à Damas en consacrant comme évêque syncelle le hiéromoine Méthode, sous le nom de Macaire, mais il ne fut pas tranquille longtemps. Sylvestre avait été en effet amplement pourvu par ses protecteurs phanariotes de firmans du sultan Ahmad III, qui l'autorisaient à prendre possession de toutes les éparchies du patriarcat et à faire arrêter Cyrille VI, Grégoire, archevêque d'Alep, les principaux fauteurs de l'élection de Damas et plusieurs catholiques connus pour leur ardeur à défendre la cause de l'union. Voir, pour ce qui concerne la persécution à Alep, l'article ALEP, t. II, col. 104-105. Sans se rendre pour le moment dans son patriarcat, Sylvestre députa à sa place à Damas, comme vicaire, un certain Léonce, qu'il avait nommé évêque de Bayâs, petit port non loin d'Alep. Celui-ci laissa Cyrille VI s'enfuir au Liban au mois de janvier 1725. Cyrille finit par fixer sa résidence dans une maison tout près du couvent de Saint-Sauveur. Partout en effet où s'étendait directement l'autorité du pacha de Damas, Sylvestre était certain du succès; le catholicisme ne put se maintenir à Alep qu'à cause de l'héroïsme de ses habitants, qui ont conservé de ces luttes un attachement à la foi qui ne s'est jamais démenti. Ceux de Damas les imitèrent. Le crédit d'un franciscain espagnol, Thomas de Diaz y Campaya, aida beaucoup la résistance dans cette dernière ville. Les religieux de Saint-Sauveur, inaugurant un apostolat qu'ils devaient continuer pendant un siècle, s'introduisaient en secret dans la ville, parfois sous des déguisements, et disaient la messe dans des maisons privées ou dans l'église des franciscains. Mais toutes les églises melkites, le patriarcat, les archives, passèrent entre les mains des orthodoxes. La spoliation fut complète aussi bien à Damas qu'à Beyrouth : à Alep, elle n'eut lieu que plus tard, en 1817-1818. C'est ce qui explique comment on trouve chez les melkites catholiques si peu de documents antérieurs à 1724. Les archives des évêchés orthodoxes offriraient à ce point de vue une riche mine à explorer : rien n'a été fait jusqu'à présent dans ce sens, même par les orthodoxes. On doit attribuer cette indifférence à l'état d'ignorance dans lequel les grecs, devenus avec Sylvestre possesseurs du patriarcat d'Antioche, ont laissé systématiquement tout l'élément indigène, afin de pouvoir mieux le dominer. Voir le § XVI. Mais, au Liban, l'autorité des émirs Ma'n et Chihâb, favorable aux catholiques, était à peu près indépendante du sultan et complètement des pachas. Cette situation politique, si favorable au maintien de la communauté maronite, fut habilement exploitée par les melkites, qui installèrent dans la montagne leurs couvents, où évêques et prêtres se réfugiaient lorsque la persécution devenait trop vive. En thèse générale, on peut dire que tout le pays au nord de Beyrouth, sauf Alep, resta dans le schisme, tandis que la région au sud de cette ville, Damas et le Haourân, protégé lui aussi par ses montagnes, virent le catholicisme se maintenir et se propager. La distribution des deux confessions est restée sensiblement la même jusqu'à nos jours. Les congrégations basiliennes des chouérites et des salvatoriens furent durant tout le XVIII^e siècle la grande force du patriarcat catholique : lorsque la liberté eut été rendue en 1831 par l'invasion égyptienne, bientôt suivie de l'émancipation civile, les lacunes de leur formation religieuse et sacerdotale, l'esprit particulariste, amenèrent des divisions intérieures et les réduisirent peu à peu au triste état où elles sont encore aujourd'hui, sauf les salvatoriens, qui manifestent encore assez de vitalité.

Tant Cyrille VI que la Propagande paraissent avoir

gardé assez longtemps l'espoir d'évincer Sylvestre par l'obtention d'un bérat contraire, ainsi que cela s'était pratiqué plusieurs fois dans le passé. On recueillit des subsides pour acheter la Porte, pendant que le Saint-Siège faisait agir à Constantinople les ambassadeurs de France et d'Autriche. Tout fut inutile, vu la puissance des grecs phanariotes à cette époque. Comprenant qu'il était impossible de venir à bout l'un de l'autre, les deux partis finirent par vivre dans une paix toute relative jusqu'aux premières années du xix^e siècle.

Rome ne se pressa cependant pas de confirmer solennellement Cyrille VI Tànâs, tout en le regardant comme légitime patriarche. La raison de ce retard était dans le bruit qu'avait fait le parti orthodoxe à propos de certains rites modifiés imprudemment par Euthyme Saïfi et d'une notable réduction dans les usages suivis jusqu'alors en matière de jeûnes et d'abstinences. Cette réduction datait, à vrai dire, du patriarchat d'Athanase III Dabbâs et n'avait soulevé alors aucune protestation sérieuse. On voulait s'assurer à Rome que Cyrille, neveu d'Euthyme, consentirait à remettre les choses dans leur premier état. Enfin, restait à trancher la question de la communication *in divinis* avec les dissidents, question qui, sous l'influence des persécutions, avait reçu des solutions diverses en l'absence d'une norme législative précise. Ce dernier point fut résolu le premier par une instruction de la Propagande de 1729 (Mansi, t. XLVI, col. 99-104), qui se prononçait dans un sens que tout le monde s'accorde de nos jours à trouver trop rigoureux, mais qui était peut-être à cette époque le seul moyen de sauvegarder la foi des catholiques. Voir à ce sujet une curieuse dissertation du jésuite Claude Sicard, qui correspondrait mieux aux desiderata d'aujourd'hui. Mansi, col. 169-176. Relativement à l'affaire des rites, on obtint assez facilement de Cyrille qu'il renonçât aux modifications d'Euthyme, dont il ne resta bientôt plus trace, mais, pour ce qui concernait la discipline en matière de jeûnes et d'abstinences, toutes les prohibitions de Rome restèrent lettre morte. Le maintien d'une loi basée uniquement sur la coutume et l'imitation poussée à l'excès des austérités monastiques, à une époque où un relâchement devenait nécessaire en beaucoup de lieux, aboutit en pratique à la situation actuelle, où la grande majorité des fidèles, même très chrétiens, a fini par abandonner presque toute observance en ces matières. Dans un synode tenu au monastère de Saint-Sauveur le 14/25 avril 1730, le capucin Dosithée de la Sainte-Trinité confirma solennellement Cyrille au nom du pape Benoît XIII. Mansi, *loc. cit.*, col. 187-190. Conformément à l'usage adopté depuis les croisades pour les patriarches orientaux, cette confirmation devait être suivie de l'envoi du pallium romain, mais cette formalité fut différée jusqu'à ce que l'on eût acquis la certitude morale que Cyrille se montrerait obéissant en ce qui concernait les modifications au rite et à la discipline. Enfin, le 24 décembre 1743, par la constitution *Demandatam*, Benoît XIV régla tous les points demeurés en suspens (Mansi, col. 331-338), et, dans le consistoire du 3 février 1744, il lui conféra le pallium. Les actes dans Mansi, col. 337 sq. Bon ordre fut aussi apporté aux irrégularités qu'avait causées le zèle indiscret de certains maronites et de quelques missionnaires latins qui avaient fait changer de rite un bon nombre de melkites, et les rapports du patriarche et des évêques avec les moines et les religieuses fixés par la même constitution.

En 1736, Cyrille VI tint au monastère de Saint-Sauveur un synode en vue d'unir en une seule les deux congrégations basiliennes des chouérites et des salvatoriens, mais des divergences causées à la fois par l'esprit de clocher et par la question des rites et des abstinences empêchèrent cette union, qui aurait cependant été très désirable, d'être menée à bonne fin. Voir

les actes dans Mansi, col. 261-272. Deux autres synodes, en 1751 et 1756 (Mansi, col. 449-460), ne regardent que l'observation des rites.

Le 8/19 juillet 1759, Cyrille VI, sentant sa fin approcher, se démit du patriarcat et désigna pour son successeur, suivant en cela l'usage du siècle précédent, son neveu, le hiéromoine Athanase Jaouhâr, âgé de vingt-sept ans, sous le nom d'Athanase IV, et lui-même mourut le 30 décembre 1759/10 janvier 1760. Mansi, col. 461. Précédemment, le 3/14 avril 1759, sept des évêques soumis à Cyrille, en l'absence d'une législation précise réglant l'élection patriarcale, étaient convenus d'un acte qui la remettait entre leurs seules mains, conformément d'ailleurs à la tradition suivie depuis la fin de la période de réaction byzantine, tradition qui avait reçu, à vrai dire, plus d'une dérogation. Mansi, col. 467-468. Cette disposition était trop conforme aux règles d'une sage discipline pour que Rome ne reçût pas l'appel que lui firent quatre évêques contre la désignation d'Athanase Jaouhâr. Le 1^{er} août 1760, Clément XIII cassa l'élection d'Athanase et nomma directement au siège d'Antioche Maxime Hakim, archevêque d'Alep. Mansi, col. 495-504. Un synode, tenu en juillet-août 1761 au couvent de Saint-Isaïe près de Broumnâs, dans l'éparchie de Beyrouth, et présidé par le commissaire apostolique Domenico Lanza, dominicain, promulgua les ordres de Rome. Mansi, col. 511-518. Athanase Jaouhâr, ayant refusé de se soumettre, fut frappé d'excommunication majeure, mais le patriarche Maxime II Hakim mourut sur ces entrefaites le 4/15 novembre 1761. Mansi, col. 521. Les évêques du parti opposé à Jaouhâr, au nombre de cinq, élurent alors patriarche Athanase Dahân, métropolitain de Beyrouth, sous le nom de Théodose V, le 13/24 décembre 1761. Mansi, col. 519-522. Les deux factions portèrent leur cause à Rome, où Jaouhâr se rendit en personne. Néanmoins, Clément XIII confirma le 8 juillet 1764 l'élection de Théodose V, et Jaouhâr reçut le siège de Sidon pour sa sustentation. Rentré en Syrie, il se fit élire de nouveau patriarche par sept évêques le 5/16 février 1765. Mansi, col. 569. De nouveau, Clément XIII excommunia l'intrus (Mansi, col. 571-574), et celui-ci finit par faire sa soumission en 1768. Cette affaire paraît bien avoir été entretenue par l'esprit de rivalité entre les deux congrégations des salvatoriens et des chouérites.

Par décret en date du 13 juillet 1772 (Mansi, col. 575-582), la Propagande confia au patriarche d'Antioche la juridiction sur tous les melkites catholiques qui se trouveraient dans les limites des deux autres patriarchats d'Alexandrie et de Jérusalem, sans trancher la question de savoir si le siège d'Acre, qui depuis les xiii^e-xiv^e siècles avait été rattaché au trône de Jérusalem, ferait retour au patriarcat d'Antioche. En pratique, c'est cette dernière solution qui a prévalu, Acre redevenant l'un des évêchés suffragants de la métropole de Tyr, bien que, dans ces dernières années, son évêque ait prétendu se baser sur l'exemple des orthodoxes pour s'intituler métropolitain. La question n'a pas été tranchée, mais la différence actuelle d'allégeance politique fera peut-être un jour d'Acre l'un des évêchés du patriarcat de Jérusalem.

Les agitations qui avaient suivi la mort de Cyrille VI Tànâs montrent combien l'esprit religieux commençait à tomber en décadence, particulièrement chez les chouérites. Ignace Sarrouf, métropolitain de Beyrouth, promu à ce siège en 1778, entreprit de les réformer, et, ne pouvant y réussir, institua une nouvelle congrégation basilienne au monastère de Saint-Siméon-Stylite, près de Baskintâ au Liban. Cette nouvelle fondation ne faisait qu'augmenter la division, aussi fut-elle annulée par la Propagande en 1804. Voir BASILIENS et Mansi, col. 589-600, 679-684.

Théodose V Dahân mourut le 30 mars /10 avril 1788, et, le 24 avril/5 mai suivant, Athanase IV Jaouhâr était élu à sa place, cette fois canoniquement. L'élection fut bien combattue par deux des évêques, dont le célèbre Germanos Adam, archevêque d'Alep, mais les raisons qu'ils apportèrent ne furent pas jugées suffisantes et Rome confirma l'élection. Mansi, col. 599-618. L'absence d'une législation précise sur bien des points porta la Propagande à engager le nouveau patriarche à réunir un synode, qui de fait se tint au monastère de Saint-Sauveur en octobre-novembre 1790. Les actes dans Mansi, col. 617-668. Le concile édicta toute une série de règlements et éleva le siège d'Alep au rang de métropole, mais sans lui donner de suffragants ni le ranger pour cela dans la catégorie des métropoles auto-céphales, distinction d'ailleurs profondément ignorée à cette époque. Germanos Adam, qui s'était déjà montré opposé à l'élection d'Athanase IV, mit tout en œuvre pour empêcher que les actes du synode ne fussent approuvés à Rome, et de fait ils furent abandonnés, quoique dans la pratique nombre de décisions de ce concile aient reçu force de loi.

Athanase IV mourut le 21 novembre /2 décembre 1794 et eut sans difficulté pour successeur Cyrille VII Siâj, précédemment métropolitite de Bosra et Haourân, le 30 novembre /11 décembre suivant. Il mourut le 26 juillet /6 août 1796, et fut remplacé le 31 août /11 septembre suivant, par l'évêque de Sidon, Agapios Maîâr, sous le nom d'Agapios II. C'est sous le patriarcat de celui-ci que se tint, en 1806, le célèbre synode de Qarqafé, sous l'inspiration de Germanos Adam, métropolitite d'Alep, qui y introduisit plusieurs des doctrines jansénistes et gallicanes du synode de Pistoie de 1786. Voir QARQAFÉ et ADAM (*Germain*), t. I, col. 494-495. Le synode de Qarqafé, dont on trouvera les actes dans Mansi, col. 683-878, fut condamné par Grégoire XVI en 1835, lorsqu'il s'agit de confirmer l'élection au patriarcat du plus célèbre des disciples d'Adam, Maxime Mazloun. Voir le paragraphe suivant. Ce fut aussi sous l'impulsion de Germanos Adam que le patriarche Agapios II ouvrit en 1811 au Liban le séminaire de 'Ain-Trâz. Voir 'AIN-TRAZ, t. I, col. 1204-1207, et Mansi, col. 877-916. Sur Agapios Matâr, voir AGAPIOS II (et non III) MATAR, t. I, col. 897-899. Il mourut le 21 janvier /2 février 1812.

Son successeur fut le métropolitite de Beyrouth, Ignace Sarrouf, sous le nom d'Ignace IV, le 9 /21 février de la même année. Vu les conditions dans lesquelles se trouvait alors le Saint-Siège, il ne put être confirmé par Rome. Il mourut assassiné, sans doute par suite d'une vengeance privée, le 6/18 novembre suivant. Le 2/14 août 1813, Athanase Matâr, frère du patriarche Agapios et évêque de Sidon, fut élu sous le nom d'Athanase V, et ne fut pas lui non plus confirmé par Rome. La peste l'emporta le 8/20 novembre suivant. Le 29 novembre /10 décembre de la même année 1813, Macaire IV Taouîl, évêque de Zahlé, lui fut donné pour successeur. L'allocation consistoriale du 28 juin 1817, à laquelle sont empruntés ces détails avec une légère rectification de date pour la mort d'Athanase V Matâr, d'après une chronique arabe contemporaine, rapporte que cette dernière élection fut vivement contestée, de sorte que l'examen en était encore pendant à Rome lorsque Macaire mourut, le 3/15 décembre 1815. La peste était cause de ces décès répétés, et elle avait réduit les évêques au nombre de quatre. Ils élurent, le 28 juin /10 juillet 1816, un prêtre séculier du village de Zouq-Mikhâ'il, non loin de Beyrouth, Moïse Qattân, sous le nom d'Ignace V : il fut consacré évêque le 1^{er} /12 juillet. Il était administrateur apostolique de l'éparchie d'Alep, alors vacante à la suite des troubles qu'avait amenés l'élection de Maxime Mazloun au siège de cette ville, élection au sujet de laquelle il avait été fait appel à Rome. Il y

eut à ce moment une recrudescence de la persécution dans les villes soumises directement à l'autorité des pachas turcs, c'est-à-dire Alep et Damas. En 1817, à Alep, il y eut neuf martyrs, dont un maronite pris par erreur comme melkite catholique : leurs tombes sont encore aujourd'hui en vénération. La spoliation des catholiques fut complète : ils durent abandonner la résidence métropolitaine, la cathédrale et toutes les archives, qui sont encore aujourd'hui entre les mains des melkites orthodoxes, bien que ceux-ci ne soient qu'une infime minorité dans la ville. Cette persécution n'eut d'autre résultat que d'affermir encore plus les Alépins dans la foi catholique, et de provoquer des émigrations au Liban, à Marseille, et à Livourne, où se trouvait déjà une petite colonie attirée par le commerce. A Damas, la persécution éclata en 1819 et dura presque jusqu'à l'entrée des Égyptiens en 1831. Les auteurs de ces violences étaient, non pas des prélats melkites indigènes, mais les grecs installés dans tous les postes importants de la haute hiérarchie, qui s'appuyaient sur le crédit de leurs compatriotes de Constantinople. La révolution grecque de 1821, en perdant les Phanariotes dans l'esprit des Turcs, y mit un premier terme. Voir le récit de ces persécutions dans les *Échos d'Orient*, 1902, t. V, p. 113-118, et 1903, t. VI, p. 198-207. Cette tempête n'empêcha pas l'esprit de clocher de causer la séparation de la congrégation chouërîte en deux branches : alépins et *baladites*, c'est-à-dire gens du pays (*balad*), dans l'espèce, de la montagne. Une première scission eut lieu en 1826, mais l'émir du Liban Bachir Chihâb arrangea les choses : cependant, en 1829, elle devint définitive et fut sanctionnée par Rome en 1838. L'administration d'Ignace V Qattân donna lieu à des plaintes auxquelles la Propagande pensa porter remède par la convocation d'un concile, qui se réunit au monastère de l'Annonciation à Zouq-Mikhâ'il, le 25 novembre /7 décembre 1831, sans grand résultat. Voir les actes dans Mansi, col. 955-968. Le patriarche Qattân mourut le 13/25 mars 1833, au moment où la Syrie venait de passer sous la domination égyptienne.

XV. LE PATRIARCAT MELKITE CATHOLIQUE DE 1831 A NOS JOURS. — L'invasion égyptienne en Syrie, sous Méhémet Ali, est le commencement d'une nouvelle période pour toutes les communautés chrétiennes du pays. Né en 1769, à Cavalla en Roumélie, venu courir les aventures en Égypte, Méhémet finit par s'emparer du pachalik, en 1811, en faisant massacrer les mamelouks. Rompant résolument avec les anciens procédés des gouvernements musulmans, il fit appel à des instructeurs surtout français, qui lui donnèrent une armée, et même aux plus habiles des chrétiens indigènes. Le passage à l'islamisme pour entrer au service de l'État resta bien une condition de succès réel, mais il ne fut plus obligatoire. L'armée égyptienne, après l'expédition contre les Wahabites d'Arabie, et l'intervention dans les guerres de l'indépendance grecque, envahit en novembre 1831 le pachalik d'Acre sous prétexte de réclamer des déserteurs, en réalité pour se lancer à la conquête de la Syrie. Ibrahim Pacha, fils de Méhémet, qui la commandait, se rendit maître de la place après cinq mois de siège, entra à Damas en juin 1832, et fit cesser immédiatement l'état d'oppression dans lequel les melkites catholiques étaient tenus par le patriarcat orthodoxe. Une cathédrale fut aussitôt entreprise. Le traité de Koutâyé, conclu le 5 mai 1833 entre Méhémet Ali et la Porte, à la suite de nouveaux succès du pacha égyptien, livrait à celui-ci toute la Syrie jusqu'au Taurus. Les principes du gouvernement égyptien y furent appliqués : dur pour la rentrée des impôts, il était en somme très favorable aux chrétiens, tellement que des mouvements de conversion, qui d'ailleurs ne persévérèrent pas, se dessinèrent parmi les Druses du

Liban. Karalevskij, *Histoire des patriarchats melkites*, t. II, p. 55-67.

Les exactions du gouvernement égyptien ne tardèrent pas à déterminer des révoltes de la part de la population druse et musulmane. L'émir du Liban, Bachir II Chihâb, s'était rangé du côté des Égyptiens. Ceux-ci seraient peut-être venus à bout de ces difficultés sans la décision des puissances européennes, qui, par le traité de Londres du 15 juillet 1840, remettaient la Syrie sous la domination effective et non plus nominale de la Porte. En octobre suivant, l'émir Bachir était destitué et emmené à Constantinople. Au début de 1841, la domination égyptienne en Syrie avait pris fin. Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 67-68.

A la place de Bachir II, la Porte installa au Liban un de ses parents, Bachir III Qâsem, qui ne put maintenir la paix entre chrétiens et Druses. Ces derniers étaient excités par les faveurs accordées aux chrétiens par le gouvernement égyptien appuyé par l'ancien émir. Ce fut l'origine des troubles qui remplirent les années 1841-1842 (*ibid.*, p. 86-93), à la suite desquels le Liban fut placé sous l'autorité directe de la Porte. Après un nouveau soulèvement des Druses, en 1845, la paix fut rétablie et dura jusqu'en 1860. Dans le reste de la Syrie, les anciens pachas ottomans, bientôt remplacés par les *valis* ou gouverneurs généraux, reprirent le pouvoir qu'ils exerçaient auparavant, mais le passage des Égyptiens et les idées libérales qui, bon gré mal gré, se faisaient jour à Constantinople, ainsi que l'influence croissante des Européens, avaient profondément changé les mœurs administratives dans le sens d'une plus grande émancipation pour les chrétiens de toute confession. *Ibid.*, p. 93-101.

Une figure domine toute cette période de l'histoire du patriarcat melkite catholique : c'est celle du patriarche Maxime III Mazloum. Né à Alep en novembre 1779, prêtre séculier le 15 avril 1806, disciple de Germanos Adam (voir ADAM, t. I, col. 494), secrétaire du synode de Qarqafé, aux doctrines duquel il resta toujours secrètement sympathique, élu par intrigues métropolitaine d'Alep en 1810, supérieur du séminaire naissant de 'Ain-Trâz (voir ce mot, t. I, col. 1204), il vit son élection au siège d'Alep cassée par Rome d'abord provisoirement en 1811, puis définitivement en 1815. Il séjourna à Rome dans une demi-captivité, de 1813 à 1831, complétant son instruction à l'aide de l'italien, qu'il apprit très vite, et guettant l'occasion de rentrer en Orient dans l'intention de se faire élire patriarche. La Propagande, étant donné les antécédents du personnage, ne voyait pas son départ de bon œil, et la faveur du cardinal Capellari, devenu en 1831 Grégoire XVI, put seule lui faire accorder l'autorisation tant désirée, sous le prétexte de conduire en Syrie les jésuites qui venaient y restaurer leur ancienne mission. A peine débarqué, Mazloum se rendit en hâte auprès du vieux patriarche Ignace V Qattân, et essaya, mais en vain, de se faire déclarer par lui son vicaire : il dut attendre la mort du patriarche, arrivée le 9/21 février 1833. Mazloum, tout en affectant une feinte humilité, n'eut pas trop de peine à se faire élire, le 24 mars/6 avril suivant, car, si ses antécédents étaient suspects, il n'était pas dépourvu de qualités réelles d'intelligence, d'énergie indomptable, de souplesse diplomatique, d'instruction suffisante pour le pays, ses préjugés gallicans mis à part. Son attachement à la foi catholique, toujours sous réserve des principes gallicans, est indéniable, ainsi que le courage qu'il montra en nombre d'occasions contre le schisme. Toutes ces circonstances firent que Rome hésita longtemps à le confirmer : il ne le fut que le 1^{er} février 1836. Ce retard, tout en l'inquiétant plus qu'il ne voulait le laisser paraître,

ne l'avait pas empêché d'asseoir solidement sa situation. A la faveur de l'occupation égyptienne, il entra solennellement à Damas, le 5/17 avril 1834, cent dix ans après que Cyrille Tanâs en avait été expulsé. Il fit immédiatement la visite pastorale de la vaste région du Haouran, abandonnée depuis bien longtemps, puis revint à 'Ain-Trâz, où il tint, en décembre 1835, un concile où fut réglée la situation de différentes éparchies dépourvues d'évêques, entre autres celle d'Égypte, et édictés vingt-cinq canons que, fidèle à ses principes gallicans, il promulgua aussitôt, sans attendre l'examen de Rome, tout en envoyant pour la forme une copie à la Propagande. Comme cependant ces canons ne demandaient que des corrections de détail, ils furent approuvés par décret du 28 août 1841. Pour ce qu'il advint du séminaire de 'Ain-Trâz après le départ des jésuites de cette maison, voir AIN-TRÂZ, t. II, col. 1204, et Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 139-146.

Durant les années 1836-1841, Mazloum organisa définitivement l'éparchie d'Égypte, puis, ne voulant pas rentrer en Syrie à cause des événements politiques, il fit un séjour prolongé à Rome, Marseille et Paris, jusqu'à son départ pour Constantinople, en 1843. En 1830, une année avant l'invasion égyptienne en Syrie, le sultan Mahmoud II, à la suite d'une violente persécution excitée contre les Arméniens catholiques de Constantinople par le patriarche grégorien, avait dû, sous la pression de la France et de l'Autriche, émanciper tous les catholiques de rite oriental, sujets ottomans, de la juridiction civile des patriarches non catholiques de leur rite respectif, et les avait placés sous l'autorité d'un *patriarche civil*, simple prêtre pris dans le sein de la communauté arménienne. Ce patriarche civil était en position de faire délivrer des bérats ou diplômes impériaux à tous les chefs supérieurs des communautés chrétiennes de l'empire, qui devenaient ainsi ses vicaires au point de vue civil, bien que, dans l'ordre hiérarchique ecclésiastique, ils lui fussent tous supérieurs. C'est ainsi que Mazloum obtint un bérat en date du 31 octobre 1837, qui lui conférait la juridiction civile dans le territoire des trois patriarchats d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem et dans tout le reste de l'empire. Mazloum en informa aussitôt Rome, en demandant la concession du titre de *patriarche de l'Église grecque melkite catholique*, titre vague non moins que contraire à la tradition, mais qui lui aurait permis d'étendre sa juridiction sur les colonies melkites établies un peu partout, même en Europe, ce qui est resté le rêve de tous ses successeurs. Patriarche d'Antioche, Mazloum avait déjà, pour les melkites, l'administration des deux autres patriarchats d'Alexandrie et de Jérusalem : Grégoire XVI, sans étendre davantage sa juridiction religieuse, lui conféra simplement le privilège personnel de s'intituler, non seulement patriarche d'Antioche, mais encore d'Alexandrie et de Jérusalem. Au point de vue civil, il acquérait une situation considérable désormais reconnue officiellement ; mais, au point de vue religieux, les choses restaient en réalité dans le *statu quo*.

Jusqu'au firman d'émancipation de 1830, les prêtres melkites catholiques ne pouvaient se montrer en public avec le costume propre aux ecclésiastiques du rite grec ou byzantin, notamment avec la coiffure cylindrique appelée en grec *καλυμμάκιον*, en arabe *qallousé*, qui est l'insigne distinctif par excellence du clergé byzantin. Après leur libération de la tutelle civile des prélats orthodoxes, ils se mirent tous à porter le costume et les insignes auxquels ils avaient droit et qui constituaient et constituaient encore, dans les idées orientales, la marque propre de leur nationalité. Cette question, qui est loin d'être aussi futile

qu'elle paraît au premier abord, occupa une bonne partie de la diplomatie européenne, surtout celle de la France et de la Russie, à Constantinople, de 1838 à 1848. On finit par s'entendre, en adoptant chez les catholiques le port habituel de la croix pectorale et de l'anneau pour les évêques, et pour tous les membres du clergé melkite l'usage d'un *gallousé* à rebord supérieur hexagonal au lieu d'être rond comme chez les orthodoxes. Avec le temps, cette différence ne fut plus observée et aujourd'hui elle a entièrement disparu.

Mazloum voulait obtenir quelque chose de plus : son indépendance civile complète du prêtre-patriarche civil arménien. Il y réussit en 1848. Avant de quitter Constantinople, il y fit édifier une église pour les gens de sa nation, sur laquelle il essaya, mais en vain, de garder la juridiction religieuse, qui fut conservée au délégué apostolique jusqu'en 1894.

De Constantinople, Mazloum se rendit à Jérusalem, où il bâtit église et résidence, bien qu'il n'eût guère de fidèles en Palestine. Il réunit à Jérusalem, en 1849, un concile dans lequel il fit voter un schéma qu'il avait rédigé lui-même durant son séjour à Constantinople. L'influence du concile condamné de Qarqafé y était visible sur plusieurs points : néanmoins, les actes auraient pu être corrigés sans trop de difficultés, sans le caractère intraitable de Mazloum pour tout ce qui venait de Rome et n'était pas faveurs et privilèges.

Les dernières années de son patriarcat furent remplies par ses querelles avec le métropolite de Beyrouth, Agapios Riâchi, homme d'une mince valeur morale, mais qui, dans l'espèce, avait raison contre le patriarche. Les choses allèrent très loin : la Propagande dut intervenir et fit appeler le patriarche à Rome pour se justifier. Mazloum, qui se souvenait de son premier séjour, alléguait toutes sortes de prétextes pour ne pas obéir. Le pacha de Beyrouth, saisi de l'affaire par Mazloum lui-même au mépris des canons, donna raison à Riâchi en 1852. Pie IX, de son côté, désireux d'en finir, allait recourir à des mesures de rigueur lorsque Mazloum, qui avait dû quitter la Syrie et se retirer en Égypte, mourut à Alexandrie, le 11/23 août 1855. Pour les détails sur sa vie et ses œuvres, voir MAZLOUM.

A l'intérieur, sous l'influence des circonstances et aussi par suite de l'impulsion de son chef, le patriarcat melkite catholique prit un essor considérable. En 1833, il pouvait compter 50 000 fidèles : pour 1855, ce chiffre peut être porté à 70 000. Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 278-279. Cet accroissement était le fait, non seulement des naissances, mais aussi des conversions et de la fixation dans le catholicisme de beaucoup d'âmes jusque-là hésitantes ou de confession non définie. Cette augmentation de population, l'émancipation civile récemment accordée, l'intervention incessante du pouvoir spirituel dans les affaires civiles, dans toutes les communautés chrétiennes d'Orient, expliquent comment Maxime put laisser à sa mort une hiérarchie de treize évêques, après en avoir trouvé seulement huit à son avènement. Plusieurs, il est vrai, étaient de simples titulaires, et quelques-unes des consécérations sont difficiles à justifier. Mazloum eut en général des rapports difficiles avec ceux des évêques qui n'étaient pas de son parti ou qui ne voulaient pas accepter son ingérence continue, parfois par l'intermédiaire de procureurs laïcs, dans les affaires de leurs éparchies. *Ibid.*, p. 280-288. Le patriarche fut mieux inspiré lorsqu'il mit tous ses soins à jeter les bases d'un clergé séculier célibataire. Les prêtres mariés, qui étaient la règle partout au début du XVIII^e siècle, avaient été peu à peu remplacés, dans tous les postes importants, par des moines tirés de leurs couvents pour un temps plus ou moins

long, parfois pour toute leur vie. L'état de persécution continue justifiait cette tactique, et les religieux rendirent ainsi de grands services. Mais la vie monastique y sombra, et les congrégations basilienues, sans avoir en ligne générale les vertus et les qualités de leur état, ne tardèrent pas à se transformer surtout en autant de partis qui accaparèrent tous les sièges épiscopaux et toutes les paroisses urbaines. A Alep seulement ce système n'avait pas prévalu. Mazloum ne pouvait se donner un clergé séculier sans instructeurs pour le former : les jésuites ayant dû se retirer de 'Ain-Trâz, il ne put les remplacer. Néanmoins, il jeta les bases du clergé séculier attaché aux éparchies patriarcales, malgré l'opposition des religieux, et choisit parmi ses membres plusieurs évêques. Ce clergé fut célibataire, tout comme les moines, et c'est ce qui lui permit plus tard de se développer. *Ibid.*, p. 292-301.

La vie intérieure des couvents s'épuisait en querelles sans cesse renaissantes, causées par l'esprit de clocher, l'absence générale de formation sérieuse et d'instruction simplement suffisante. Le jour où les persécutions ne furent plus là pour tenir les esprits en haleine, l'intrigue se donna libre cours. Une visite apostolique générale fut faite par le délégué de Syrie, Mgr Francesco Vilardell, en 1843. Entravée à la fois par le mauvais vouloir des religieux et par l'hostilité sourde du patriarche, qui y voyait à tort un empiètement sur ses droits, elle n'eut pas de résultats sérieux. Voir, pour les détails, *ibid.*, p. 301-320.

Pas plus que les autres Églises orientales de l'empire turc, l'Église melkite ne pouvait arriver à se réformer par elle-même. Parmi les différentes missions latines qui avaient travaillé le pays au XVIII^e siècle, celle des jésuites avait été la plus prospère et la plus édifiante. En 1831, principalement sur les instances du patriarche maronite, la Compagnie restaurée résolut de reprendre son ancienne mission. Deux Pères et un frère s'embarquèrent pour la Syrie avec Mazloum, pour prendre soin du séminaire de 'Ain-Trâz ; en 1833, ils s'installaient à Bikfayâ, près de Beyrouth, ville dans laquelle ils ne tardèrent pas à fonder une résidence qui devait être plus tard le centre de leur mission de Syrie. En 1845, fut ouvert à Ghazir un séminaire international pour tous les rites, depuis transféré à Beyrouth ; il a fait et continue de faire beaucoup de bien. En 1908, sur 266 anciens élèves, dont 238 de rite oriental, 27 néanmoins avaient passé au rite latin pour se faire jésuites, lazaristes, dominicains ou carmes. En 1843, la mission de Syrie, qui jusque-là relevait de la province de Rome, fut adjugée à la province française de Lyon ; en 1853, furent jetés les fondements d'une congrégation de religieuses latines vouées à l'enseignement, chose qui manquait et manque encore dans toutes les Églises orientales de Syrie. Pour les détails, voir *ibid.*, p. 320-329. — Les lazaristes, venus en Syrie lors de la suppression des jésuites, en 1785, ne prirent du développement qu'à partir de l'invasion égyptienne. En 1847, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul vinrent les rejoindre et fondèrent à Beyrouth des œuvres qui ont été sans cesse en se développant, ainsi que celles de Damas, dont l'origine remonte à 1854. — Les capucins, très affaiblis par la Révolution française et insuffisamment remplacés par leurs confrères venus d'Italie, ne se développèrent que plus tard. L'action de tous ces missionnaires était coordonnée par la délégation apostolique de Syrie (voir SYRIE) et celle d'Alexandrie pour l'Égypte, érigée en 1839. Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 338-339.

Les missions protestantes de Syrie, abstraction faite des tentatives du XVIII^e siècle, dont on a vu plus haut l'exposé, datent de 1822, année où vint s'installer

à Malte la mission presbytérienne de New-York : elle fonda une succursale à Beyrouth en 1833 et transféra définitivement dans cette ville son imprimerie arabe en 1842. Une traduction arabe de la Bible, faite avec beaucoup de soin, mais dans un esprit protestant, et revue au point de vue du style par le maronite Boutros Bostâni et le melkite Nâsîf Yâzîjî, fut imprimée entre 1860 et 1865, ainsi que beaucoup de livres religieux et de brochures de polémique dont le nombre, de 1842 à 1900, a été évalué à plus de quatre cents, sans compter quantité d'ouvrages scolaires ou simplement scientifiques. Le clergé oriental, dépourvu d'instruction et bien souvent aussi de zèle, était incapable de lutter contre cette propagande protestante, qui n'a jamais fait beaucoup d'adeptes convaincus, mais a semé largement le doute et par suite l'indifférence et l'incrédulité. Le Syrien ne s'attache généralement aux protestants que pour des motifs d'intérêt matériel : c'est un fait qui est hors de toute contestation. Les jésuites inaugurèrent en 1847 une modeste autographie qui leur servirent à publier quelques brochures ; elle fut remplacée en 1852 par une imprimerie, qui a été sans cesse en se développant et qui est aujourd'hui une des meilleures de l'Orient, supérieure même à celle des protestants américains. Mais leur polémique contre le protestantisme ne faisait que débiter au moment de la mort de Mazloum. Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 340-343. Le patriarche melkite fut un des rares prélats orientaux qui mirent leur troupeau en garde contre les erreurs du protestantisme, par une suite de lettres pastorales et de brochures dont un certain nombre fut lithographié ou imprimé. Voir *ibid.*, p. 343 et 273-274.

Pour les luttes que Mazloum eut à soutenir pour supprimer la secte mystique connue sous le nom de Confrérie du Sacré-Cœur d'Alep, voir 'AĤĤEYMI (Hendiyyé), t. I, col. 1276-1279, et, pour les détails, Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 344-394. On trouvera dans le même ouvrage, p. 395-400, quelques détails sur la littérature arabo-melkite au temps du même patriarche.

A la mort de Mazloum, l'épiscopat se trouvait divisé, par suite des querelles intérieures qui avaient rempli la fin de son patriarcat. Par une mesure hardie, mais nécessaire, Rome mit son veto à l'élection de trois prélats et nomma vicaire apostolique patriarcal l'évêque de Saïdâ, Théodose Qoyoumji. Le synode électoral, convoqué au monastère de Saint-Sauveur par le délégué apostolique Paul Brunoni, élu par acclamation, le 20 mars/1^{er} avril 1856, l'évêque d'Acre, Clément Bahouth, religieux salvatorien, d'une grande sainteté de vie, qui s'était tenu soigneusement à l'écart des luttes de partis. Né en 1799 à Chafâ-Amr, près d'Acre, il avait passé une dizaine d'années en Italie, comme vicaire de la paroisse grecque de Livourne, où se trouvait alors une colonie melkite. Ses intentions étaient excellentes, mais son caractère entêté et son manque de prudence allaient causer de nouveaux malheurs. Une statistique dressée vers cette époque, et à laquelle on peut ajouter foi, portait le nombre des melkites catholiques des trois patriarchats à 70 000 environ.

Le calendrier grégorien n'était alors suivi, en Orient, que par les Maronites, les Syriens et les Chaldéens, qui l'avaient adopté sans difficulté, les premiers en 1606, les autres en 1836. Mazloum en était partisan, mais il n'avait pas eu le temps de préparer les esprits à cette réforme. La Propagande désirait cependant son adoption, et le synode électoral qui venait de se tenir, saisi de la question, ne s'était pas montré défavorable dans l'ensemble, à condition que la chose se fit avec prudence. Sans attendre, Clément Bahouth l'imposa purement et simplement à tout le patriarcat par une

encyclique de janvier 1857. Il n'y eut d'abord que peu d'opposition, mais le métropolite de Beyrouth, Agapios Riâchi, voulant se venger de Rome, qui l'avait exclu nommément du nombre des candidats au patriarcat, organisa en secret la résistance. Un prêtre de Damas, Jean Massamîrî, ouvrit une chapelle dissidente ; un autre prêtre damasquin, Gabriel Jibâra, en fit autant à Alexandrie. Ce que voyant, le patriarche crut tout arranger en donnant brusquement sa démission, le 28 juillet/9 août 1858, et en se retirant aussitôt au monastère de Saint-Sauveur, sans avoir consulté ni les évêques qui l'avaient élu, ni Rome qui l'avait confirmé. Pie IX refusa d'accepter cette démission, et Bahouth reprit sa charge avec une docilité parfaite. Cela ne faisait pas l'affaire du métropolite de Beyrouth, qui se décida à lever le masque, fit interdire par le commandant militaire turc l'accès de la ville au patriarche, et souleva contre lui les éparchies de Tyr et d'Acre. Bahouth se retira en Égypte, et Riâchi tint, avec les évêques de Saïdâ, Zahlé et Baalbek, un conciliabule schismatique à 'Ain-al-Zouq près Zahlé, le 12/24 août 1859. Les évêques dissidents s'y partagèrent les éparchies qu'ils pensaient gagner, du moins celles qu'ils pouvaient atteindre, annoncèrent la prochaine élection d'un représentant civil auprès du gouvernement turc et eurent l'audace d'envoyer à Rome les actes de leur assemblée. Pie IX répondit en condamnant cette réunion et en exhortant Bahouth à contraindre, même par recours à l'autorité civile, Riâchi à s'embarquer pour Rome, où il aurait été tenu sous bonne garde. Sans parler du manque d'énergie du patriarche, le moment était assez mal choisi, car à ce moment même fermentait une agitation inquiétante contre les chrétiens, agitation entretenue par l'autorité turque, qui visait à supprimer l'indépendance libanaise, sous prétexte de réprimer des troubles qu'elle fomentait elle-même. Ce fut la terrible époque des massacres de Syrie, qui, en avril, mai et juin 1860, mirent à feu et à sang le Liban, l'Anti-Liban et Damas, faisant presque autant de victimes parmi les melkites orthodoxes ou catholiques que parmi les maronites, contrairement à l'opinion généralement reçue en France à cette époque, et qui y a persisté depuis. Pendant que le futur cardinal Lavigerie fondait à Paris une œuvre d'assistance aux chrétiens massacrés, qui allait, en se transformant, devenir l'*Œuvre des écoles d'Orient*, le gouvernement de Napoléon III organisa l'expédition du général de Beaufort, qui débarqua à Beyrouth au mois d'août et réussit, malgré le mauvais vouloir des autorités turques, à châtier un certain nombre de coupables. Les négociations diplomatiques engagées à la suite de cette expédition aboutirent au règlement de 1864, qui constituait le moutassarifat ou préfecture autonome du Liban, avec un gouverneur chrétien nommé par la Porte d'après l'assentiment des puissances européennes intervenues dans l'arrangement (Angleterre, Autriche, France, Prusse, Russie, auxquelles s'adjoignit en 1868 l'Italie). Cette constitution a régi le Liban jusqu'à la guerre européenne. Voir, sur la question du Liban en général, M. Joupain, *La question du Liban*, Paris, 1908 ; Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 442 sq. ; H. Levantin (Henri Lammens, S. J.), *Quarante ans d'autonomie au Liban*, dans les *Études*, 1902, t. xcu, p. 31-52, 157-169 ; *Le moutassarifat ou gouvernement autonome du Liban*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1902, t. VII, p. 171-195 ; les textes dans de Testa, *Recueil des traités de la Porte ottomane avec les puissances étrangères*, Paris, 1884, t. VI, France, et dans A. Schopoff, *Les réformes et la protection des chrétiens en Turquie, 1673-1904*, Paris, 1904.

L'intervention de la Russie ranima le schisme des

« charqîn » ou Orientaux, comme ils se dénommaient eux-mêmes, et qui était près de s'éteindre. L'évêque de Saïda, Théodose Qoyoumji, se soumit au patriarche dès la fin des massacres; Basile Châhiât de Zahlé et Méléce Findé de Baalbek en firent autant en 1861 ou au début de 1862; seul, Agapios Riâchi continuait à résister. Jibâra et Massamîrî entrèrent en communion avec le patriarche de Constantinople, tout en persistant à vouloir fonder une Église à part. Massamîrî fut même consacré évêque titulaire de Palmyre par le patriarche orthodoxe d'Antioche, Hiérophane : il fut plus tard ramené par le patriarche Grégoire II Yousof. Tout bien compté, les néo-schismatiques, à Damas, à Beyrouth et en Égypte, finirent par n'être plus que quelques centaines. Riâchi dut se soumettre, lui aussi, mais sa conduite lui valut d'être exclu du concile du Vatican en 1870. Jibâra persévéra dans le schisme jusqu'à sa mort, arrivée en 1880. Le patriarche Grégoire acheva d'apaiser l'agitation en laissant à chacun la liberté de suivre ou de ne pas suivre le calendrier grégorien : les plus obstinés passèrent définitivement aux orthodoxes, les autres rentrèrent peu à peu dans l'Église catholique et la réforme resta.

Dégoûté de ces agitations et désireux de se retirer dans son monastère, Clément Bahouth pria de nouveau Pie IX d'accepter sa démission. L'élection de l'évêque d'Acre, Grégoire Yousof, paraissant certaine, le pape consentit et Bahouth se démit le 24 septembre 1864. Le 29 suivant, le synode électoral, présidé par le délégué apostolique Mgr Valerga, choisissait à la presque unanimité des voix l'évêque d'Acre comme patriarche. Clément Bahouth fixa sa résidence au couvent de Saint-Sauveur, assista encore au concile du Vatican et mourut saintement le 13 juin 1882. Voir, sur les événements de son patriarcat, Karalevskij, *op. cit.*, t. II, p. 401-442.

Grégoire II Yousof, son successeur, est le plus remarquable patriarche du XIX^e siècle. Né à Rosette (Égypte), d'une famille d'origine damasquine, probablement le 15/27 octobre 1823, il fut d'abord petit employé du gouvernement égyptien, puis entra en 1840 au monastère de Saint-Sauveur, où, à sa profession, il changea son nom de Jean en celui de Grégoire. Après trois années d'études à Ghazir, chez les jésuites, il partit pour Rome, où il entra au collège grec le 4 mars 1847. Il y reprit et perfectionna ses études secondaires et suivit les cours de la Propagande. Ordonné prêtre à Rome le 11 juin 1854, il entra en Orient en juillet 1856, après quatre années de théologie, laissant le souvenir d'un élève accompli sous tous les rapports. Le 1^{er}/13 novembre de la même année, le patriarche Clément le consacrait évêque d'Acre. On a vu qu'il fut un de ceux qui soutinrent Bahouth dans l'affaire du calendrier, et, en 1860, la Propagande le déléguait avec le métropolite du Haourân, Ignace 'Akkâoui, pour rétablir la paix dans la congrégation salvatorienne, troublée par des querelles de clocher. Lors de l'élection patriarcale de 1864, il était le candidat désiré par Rome. L'esprit gallican introduit par Germanos Adam et trop peu combattu par Mazloum, récemment excité par la malheureuse affaire du calendrier, avait encore des racines tellement profondes que, lors de l'élection, les évêques inscrivirent, en tête d'une série d'articles dont ils entendaient imposer l'observation au nouveau patriarche, la résolution de ne tolérer aucune immixtion de Rome dans leurs affaires intérieures. Toute sa vie, le patriarche Grégoire demeura préoccupé de ne pas fournir à cet esprit de nouvelles occasions de se manifester et resta obsédé par le souvenir du néo-schisme, auquel il avait pu heureusement mettre fin.

Pour lutter contre le prosélytisme protestant,

il fonda à Beyrouth, en octobre 1865, le collège Saint-Jean-Chrysostome, auquel il accorda le privilège de la stayropogie, qu'il exemptait de l'autorité de l'ordinaire et qui en a gardé le nom de *collège patriarcal*. C'est le plus ancien collège catholique de la ville. Cette fondation fut complétée en 1874 par celle du collège Saint-Jean-Damascène à Damas, motivée par le refus apporté par les lazaristes de permettre à leurs élèves melkites de fréquenter l'église de leur rite. En 1866, il rouvrit le séminaire de 'Ain-Trâz, malgré la difficulté de lui assurer une direction convenable. Les préjugés étaient encore trop vivaces pour qu'on pût songer à des instructeurs européens. Tel quel, le séminaire de 'Ain-Trâz pourvut au recrutement du clergé patriarcal jusqu'au moment où celui de Sainte-Anne de Jérusalem put donner ses premiers fruits.

En 1857, Pie IX avait chargé le bénédictin français J.-B. Pitra, plus tard cardinal, de recueillir dans une vaste collection tous les monuments du droit ecclésiastique byzantin. Cette entreprise immense, dont deux volumes seulement ont vu le jour sous le titre de *Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*, Rome, 1864-1868, faisait partie d'une série de mesures que méditait le pontife, et parmi lesquelles se place ensuite la division de la Congrégation de la Propagande en deux congrégations séparées, en date du 6 janvier 1862. La première conservait tout ce qui concernait les missions de rite romain, et la seconde était dénommée « Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental », avec le même préfet que la première, mais des membres spéciaux et un secrétaire particulier. Le préfet commun, de 1856 à 1874, fut le cardinal Alexandre Barnabô, qui avait été déjà secrétaire de la Propagande générale de 1848 à 1856. Ayant donc eu à traiter toutes les affaires difficiles qui avaient rempli les dernières années de Mazloum et tout le patriarcat de Clément Bahouth, il tenait généralement les melkites en basse estime, et il faut avouer que certains événements dont on a vu le récit n'étaient pas faits pour modifier cette manière de voir. Les autres Églises de rite oriental n'étaient pas dans un meilleur état, même parfois celles d'Europe. Il faut ajouter que les personnes compétentes dans ces questions étaient alors fort rares : l'opinion courante était que, la législation des Orientaux étant pratiquement inconnue, on devait leur appliquer, en attendant, la discipline latine malgré leurs répugnances. La refonte des règlements organiques des différentes communautés chrétiennes de l'empire ottoman, devenue nécessaire après la proclamation du hatti-chérif de Gul-Hané du 3 novembre 1839 et du hatti-humayoun du 18 février 1856, se poursuivait dans un sens qui mettait partout les élections épiscopales et même patriarcales entre les mains des laïcs. Pour sauver la liberté de l'Église, Pie IX devait intervenir. Le transfert à Constantinople du siège patriarcal des Arméniens catholiques, dit de Cilicie, qui avait été jusque-là au Liban, lui en fournit l'occasion. Ce transfert fut prononcé par la célèbre bulle *Reversurus* du 12 juillet 1867, qui contenait en outre un certain nombre de prescriptions touchant les élections patriarcales et épiscopales chez les Arméniens. Ces prescriptions sauvegardaient la liberté de l'Église, mais elles annulaient de fait les privilèges dont avaient joui jusqu'alors les patriarches de Cilicie, et ce qui était plus grave, elles étaient édictées pour toujours (*perpetuis futuris temporibus*) et non pas seulement jusqu'à un changement dans les circonstances. Il est incontestable que le pape pouvait agir ainsi, mais, de fait, un schisme se déclara, qui n'a été apaisé entièrement que trente ans plus tard. Voir, pour les détails, l'article Hassoun.

Quelques jours auparavant, lors des fêtes centenaires des saints apôtres Pierre et Paul, le patriarche Grégoire et le patriarche maronite, qui se trouvaient à Rome, purent entendre de la bouche même de Pie IX la déclaration que les dispositions de la bulle *Reversurus* seraient bientôt étendues à leurs Églises. Pour les maronites notamment, c'était revenir sur la confirmation solennelle *in forma specifica*, faite par Benoît XIV, du synode libanais de 1736, le plus conforme à l'ancienne discipline, en fait de privilèges patriarcaux, des conciles orientaux modernes. En 1869, la bulle *Cum ecclesiastica disciplina* étendait à l'Église chaldéenne les prescriptions de la précédente, avec les mêmes clauses : l'agitation qui troublait l'Église arménienne gagna peu à peu celle de Chaldée et contribua, avec la question de la juridiction sur le Malabar, à y fomentier un schisme, sur lequel on trouvera des renseignements plus explicites à l'article AUTO. En effet, outre le fait matériel d'un retour en arrière au point de vue de la discipline, ces mesures, justifiées par les circonstances, au moins momentanément, avaient le défaut de ne pas tenir compte de la confusion que tous les Orientaux faisaient alors et font encore trop souvent entre le rite et la discipline : les éléments rebelles surent tirer parti de tout cela pour accuser Rome de manquer aux promesses plusieurs fois répétées touchant la conservation du rite oriental. Les trois Églises issues de l'ancien patriarcat d'Antioche, melkite, syrienne et maronite, souffraient des mêmes maux, mais des mesures analogues y auraient à coup sûr déterminé des troubles semblables, qui, pour l'Église melkite, eussent été particulièrement graves, et ce point n'échappa pas à Grégoire.

De plus, la lettre apostolique *Arcano*, du 8 septembre 1868, qui invitait au concile du Vatican les évêques orientaux dissidents, fut transmise partout à ces derniers, non par l'intermédiaire de leurs collègues catholiques, comme on aurait pu s'y attendre, mais par les missionnaires latins. Les esprits n'étaient pas préparés à cette invitation, et encore moins à comprendre le bien-fondé, au moins pour un certain temps, des mesures prises récemment par Pie IX. De plus, le gouvernement russe usa de toute son influence pour faire rejeter l'invitation, qui reçut partout un accueil négatif et même dédaigneux. Grégoire se rendit au concile avec son prédécesseur démissionnaire et huit évêques, dont deux seulement connaissaient la langue latine et étaient à même de prendre effectivement part aux délibérations.

À Rome, les prélats melkites furent travaillés par la minorité et toutes les influences dont elle pouvait disposer. Le postulat pour la définition de l'infaillibilité pontificale ne fut signé par aucun d'entre eux : tous, au contraire, en souscrivirent un autre qui déclarait suffisante celle de Florence relative à l'extension de la juridiction du pontife romain. *Collectio Lacensis*, t. VII, col. 947-948. Relativement à ce dernier point, Grégoire prononça deux discours en congrégation générale, les 23 mai et 14 juin 1870. La minute, rédigée en arabe, a été publiée par le journal de Beyrouth *Al Fawa'id*, mars-mai 1890. Nous avons en outre, du premier, une rédaction latine demeurée inédite, et qui représente probablement la forme sous laquelle il a été prononcé. Les deux ont d'ailleurs été analysés par le P. Granderath, d'après les archives mêmes du concile, *Geschichte des vatikanischen Konzils*, Fribourg-en-Brigau, 1906, t. III, p. 256-262, 338-345, ainsi que les réponses qui y furent faites. D'après le premier, le canon 3 du schéma semble trop diminuer l'autorité épiscopale et réduire les évêques à la position de simples auxiliaires du pape. Il faudrait y ajouter au moins

la disposition du concile de Florence qui garantit la conservation des droits et privilèges patriarcaux. Grégoire craint les conclusions exagérées que pourraient en tirer les canonistes. Les conséquences de la définition du pouvoir immédiat et ordinaire du pape sur tous et chacun des pasteurs et des fidèles seront à redouter principalement en Orient, où le concept de la distribution de l'Église en cinq patriarcats, en un mot la théorie byzantine de la pentarchie, représente l'opinion commune. Grégoire expose cette théorie d'une manière qui laisserait trop supposer qu'il en est partisan lui-même, et confond trop le point de vue dogmatique, seul en question dans le schéma, avec le point de vue disciplinaire. Il termine en déclarant que la définition sera interprétée comme la ruine des privilèges patriarcaux, et qu'elle ne pourrait avoir lieu sans danger qu'après la cessation du schisme : d'ici là, que l'on s'en tienne à celle de Florence. Il ne dit rien de la question de l'infaillibilité. Contredit par le patriarche arménien Antoine Hassoun et par l'archevêque syrien de Mossoul, Cyrille Bahnâm Banni, Grégoire répondit dans son second discours, qui n'est que la confirmation du premier.

Exprimées sous cette forme, au moment même où les moines antonins arméniens de Rome étaient en pleine révolte contre Pie IX, ces déclarations firent scandale. Le pape en exprima à Grégoire son mécontentement en audience privée, d'une manière que le patriarche interpréta mal. Il répondit *Non placet*, ainsi que deux de ses évêques, à la congrégation générale qui précéda la quatrième session solennelle et ne parut pas à celle-ci. Clément Bahouth ne suivit pas son exemple, répondit *Placet* à la congrégation générale, mais n'assista pas à la séance solennelle. Usant de la faculté donnée par Pie IX aux Pères fatigués ou rappelés par leurs affaires dans leurs diocèses de se retirer, à condition d'être revenus en novembre, Grégoire partit directement pour l'Égypte. Il ne donna son adhésion au concile qu'à la requête qui lui en fut faite officiellement par le cardinal Barnabò, et ce, par lettre datée du Caire, 8 février 1871. Le passage essentiel, rapporté en traduction allemande par Granderath, *op. cit.*, p. 609, est le suivant : « Je n'hésite pas à formuler mon adhésion absolue et à manifester mon assentissement aux enseignements que l'Église catholique propose à notre croyance dans tous ses conciles, y compris celui du Vatican et la quatrième session de ce dernier. Je crois à tous les dogmes que cette Église a définis, y compris celui qui concerne l'infaillible autorité d'enseignement du chef suprême et visible de l'Église du Christ... Mais, en ce qui regarde la discipline ecclésiastique — que Votre Éminence veuille bien me le permettre — eu égard à la prospérité présente et future de la religion catholique en Orient, et particulièrement dans le rite grec, je suis obligé en conscience de m'expliquer en faisant la même réserve que le concile œcuménique de Florence a solennellement énoncée par sa formule : *salvis omnibus iuribus et privilegiis patriarcharum*. »

Au fond, c'était la crainte de voir étendre à son Église les dispositions prises pour les Arméniens et les Chaldéens, et de s'exposer ainsi à un schisme qu'il ne se sentait pas en mesure de maîtriser, qui le faisait agir. Il demeura toute sa vie persuadé que Rome visait la destruction des privilèges patriarcaux, et n'y retourna plus avant 1894. Cette abstention fut son tort, surtout lorsque Léon XIII eut montré qu'il entendait suivre une politique différente. Étant donné l'état des esprits à son époque, on ne saurait lui faire un grief de n'avoir pas promulgué avec toute la solennité voulue les définitions du concile, que Rome

eut la sagesse de ne point exiger. Son grand mérite aura été d'avoir su, durant trente-trois ans de patriarcat, avec un clergé généralement très inférieur à sa tâche, maintenir l'ordre et la discipline et même promouvoir le retour d'un certain nombre d'orthodoxes. Il avait été question, lors du synode électoral de 1864, de tenir un nouveau concile pour remplacer celui de Jérusalem de 1849, lequel n'avait été ni approuvé ni condamné : Grégoire ne voulut jamais y consentir, vu qu'il ne pouvait le faire sans l'aide de Rome et qu'il redoutait d'être obligé d'y recourir.

La réforme des Églises orientales, que Pie IX avait voulu tenter par action directe sur la hiérarchie, fut commencée par l'initiative privée et en débutant par le clergé inférieur. L'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, qui avait parcouru la Syrie étant simple prêtre, lors des massacres de 1860, ayant reçu du gouvernement français, en 1877, la basilique de Sainte-Anne à Jérusalem, la confia à ses Pères Blancs et accueillit d'autant plus volontiers la suggestion de Grégoire d'y ouvrir une sorte de séminaire qu'il avait déjà conçu cette idée. Celle-ci prit corps et la maison fut fondée en 1882, d'après des principes diamétralement opposés à ceux suivis jusqu'à présent par les missionnaires latins. Réservé aux seuls melkites, le séminaire de Sainte-Anne était basé sur le respect absolu du rite et des usages nationaux, tout en donnant aux élèves une solide formation spirituelle et l'instruction ecclésiastique européenne. Pour en assurer le succès, il fut décidé qu'il serait complètement indépendant de l'épiscopat melkite et même du patriarche. Grégoire accepta cette condition et, tant qu'il vécut, soutint l'œuvre de son influence. Les premières ordinations eurent lieu en 1890 et, à la veille de la guerre européenne, la maison avait donné aux trois patriarcats melkites environ cent prêtres, la plupart séculiers et tous célibataires. Fermé à la fin de 1914, il a été rouvert en 1919. Vue d'assez mauvais œil par l'élément monastique, particulièrement par les chouérites, l'œuvre ne fut sérieusement attaquée qu'après la mort de Grégoire. Son avenir moral, sinon matériel, est assuré aujourd'hui, et elle a servi de type pour plusieurs séminaires orientaux analogues.

Le patriarche Grégoire donna à la propagande auprès des orthodoxes toutes les ressources dont il pouvait disposer. Un prêtre de Zahlé, Pierre Jarajîry, lui fut d'un grand secours pour les missions de la région de Jidâdê-Marj'iyoun, jadis Césarée de Philippe ou Panéas, ancien siège épiscopal, qui fut restauré le 25 février 1886, avec Pierre Jarajîry comme évêque. Quelques stations furent aussi fondées en Palestine, et l'apostolat d'un jésuite, le P. Barnier, permit à Grégoire de relever peu avant sa mort, en 1897, le siège de Tripoli. Voir PANÉAS et TRIPOLI DE SYRIE. Enfin, en 1892, il obtint la concession, à Paris, de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, pour être affectée aux besoins de la colonie melkite.

Le congrès eucharistique de Jérusalem, en 1893, marquera une date décisive dans l'histoire de l'apostolat catholique auprès des dissidents de tout le monde gréco-slave. C'est en effet à cette assemblée qu'il faut faire remonter l'origine du mouvement d'études qui n'a cessé depuis de se développer. Léon XIII profita de l'occasion pour charger son légat, le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, de se renseigner sur place sur les besoins des Églises orientales, leur situation réelle et les nouvelles directives qui seraient à imprimer à l'apostolat. La tendance générale des missionnaires latins était alors que le rite oriental est plutôt un obstacle qu'un secours pour le retour des dissidents, idée entièrement fausse, qui

n'avait été que trop pratiquement encouragée dans le passé et qui était une des grandes causes du peu de fruit des missions. Grégoire remit au cardinal un mémoire détaillé, dont le légat s'inspira largement dans sa relation, à la suite de laquelle Léon XIII convoqua au Vatican, en 1894, les différents patriarches de l'Orient asiatique à des conférences dont sortit la constitution *Orientalium*, du 30 novembre de la même année, constitution dont toutes les prescriptions n'ont pas été longtemps observées, mais qui n'en marque pas moins un heureux retour à l'application, en Orient, de la discipline locale, de préférence à la discipline latine, et à l'esprit dont le concile de Florence avait posé les bases. La largeur de vues de Léon XIII avait gagné Grégoire, ses anciennes préventions étaient tombées, mais il mourut à Damas, le 13 juillet 1897.

Lorsque cet homme énergique ne fut plus là pour réprimer les passions des partis, l'absence de toute législation précise se fit aussitôt sentir. Il n'y avait pas eu d'élection patriarcale normale depuis près d'un demi-siècle. La Propagande nomma vicaire apostolique patriarcal le métropolite d'Alep, Cyrille Jahâ. Le délégué apostolique, Charles Duval, dominicain, était d'avis que le synode électoral ne devait être réuni que d'après des instructions venues de Rome et qu'il se chargerait de solliciter. Il y eut de ce chef un retard de plusieurs mois, durant lesquels un riche notable de Baalbek, Habib pacha Moutrân, désireux de jouer un rôle, s'occupa de former un parti dont le but avoué était de porter au siège patriarcal un prélat qui ne serait pas damasquin d'origine. L'évêque de Panéas, Pierre Jarajîry, après avoir hésité durant quelque temps, se laissa mettre en avant et une vive campagne de presse commença dans les journaux d'Égypte, très lus en Syrie à cause de leur liberté vis-à-vis de la censure ottomane. A la fin d'octobre 1897, le délégué annonça la convocation du synode électoral, en ajoutant qu'il le présiderait. Il avait auparavant insisté pour faire solliciter de la Porte la reconnaissance du vicaire apostolique, ce qui ne s'était jamais fait, et fournit occasion au gouvernement ottoman de mettre son veto à l'élection de Pierre Jarajîry. Enfin, il rendit publique une phrase du décret de convocation venu de Rome, par laquelle il recevait faculté d'annuler le choix du synode ou même de dissoudre celui-ci si l'élection tombait sur un sujet notoirement indigne. Plusieurs évêques furent blessés de ce procédé, et les journaux commencèrent à exciter l'opinion contre Rome et le délégué. La Porte notifia qu'elle n'accorderait pas le firman d'investiture civil à l'élu, si le synode était présidé par un étranger, c'est-à-dire par le délégué lui-même. Celui-ci ajourna alors indéfiniment la convocation de l'assemblée. Les troubles augmentant, le vicaire apostolique se décida à lancer une nouvelle convocation, en son nom propre cette fois, et le synode s'ouvrit au couvent de Sarbâ, près Jouniyé, le 11 février 1898. Treize évêques devaient en faire partie, mais l'un d'eux annula sa voix.

Le prélat le plus en vue était l'évêque de Panéas. Né à Zahlé le 6/18 août 1840, celui-ci avait étudié au collège des jésuites à Ghazîr et avait été professeur dans plusieurs de leurs écoles. Pris pour compagnon par le P. Michel Cohen (William Gifford Palgrave) dans son voyage dans l'Arabie centrale, entrepris aux frais de Napoléon III, il fut ordonné prêtre après une préparation sommaire par l'évêque de Zahlé, Basile Châhiât, le 16 mars 1862. Ce voyage terminé, les jésuites lui fournirent le moyen de compléter ses études et l'envoyèrent passer trois ans au séminaire de Blois, qu'ils dirigeaient alors, de 1874 à 1878. Rentré en Syrie, il s'occupa avec zèle des écoles

de l'éparchie de Zahlé jusqu'à son élévation au siège de Panéas. Sa consécration épiscopale est du 21 février 1886. Avec les subsides que lui fournit Léon XIII et le produit de plusieurs quêtes en Europe, principalement en France, il bâtit à Jidaïd-Marj'iyoun la cathédrale Saint-Pierre, la résidence épiscopale, fonda seize autres stations, éleva seize églises et ouvrit vingt-trois écoles, dont un orphelinat agricole. Le catéchisme qu'il avait composé, en s'aidant des meilleurs qu'il avait pu rencontrer en France et dont il avait réuni toute une collection, est encore celui qui est enseigné dans toutes les écoles du patriarcat. Rude à la peine, audacieux jusqu'à la témérité, entreprenant, habile, il semblait en outre jouir d'une robuste santé, mais en réalité il était déjà atteint des premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter. S'il fût resté évêque de Panéas, il eût peut-être laissé le souvenir d'un des meilleurs évêques melkites du siècle. Son tort fut d'aspirer au patriarcat et de se laisser complètement circonvenir par un parti.

L'agitation, entretenue par les journaux, était à son comble. Des menaces de mort furent proférées contre plusieurs prélats, connus pour leur opposition à cette candidature. Le synode dura quinze jours, et, après bien des péripéties, l'évêque de Panéas fut finalement élu à une seule voix de majorité, sous le nom de Pierre IV, le 24 février 1898. Cette élection avait été tellement troublée que Léon XIII hésita à la confirmer. Il ne finit par s'y décider que sur le vu de la profession de foi du nouveau patriarche, rédigée dans un sens très catholique, mais qui n'était cependant pas son œuvre personnelle. Voir les principaux documents dans Mansi, t. XLVI, col. 1199-1208. La Porte était opposée à son élection : elle ne délivra le firman d'usage qu'un an après, sur la pression énergique de l'ambassade de France.

Tout le monde sentait la nécessité d'un concile qui empêcherait, par des règles précises, de pareilles éventualités de se reproduire. Le patriarche en promit la réunion à bref délai, et en attendant fit la visite de presque toutes les éparchies. Il s'aliéna les salvatoriens en imposant au chapitre général de septembre 1898 l'élection d'un candidat de son choix, l'évêque de Saldâ, Basile Hajjâr, en essayant de lui faire enlever par Rome la visite apostolique du monastère de Saint-Sauveur, et le peuple de Damas, en lui imposant successivement deux évêques vicaires qui lui étaient notoirement antipathiques. Lorsqu'il voulut de même porter sur le siège d'Acre un ecclésiastique dont la majorité des évêques ne voulait pas, il se heurta à une opposition radicale qui se traduisit par un appel en forme au Saint-Siège contre l'arbitraire patriarcal. Son projet, causé par son aversion pour les Damasquins, de transférer le siège patriarcal à Beyrouth, où il comptait plus de partisans, causa un nouvel appel à Rome. Le patriarche s'y rendit après Pâques de l'année 1900, mais y fut suivi par une députation de l'épiscopat. Léon XIII mit tout en œuvre pour réconcilier les deux partis et prescrivit formellement la tenue d'un concile, dont une commission mixte devait préparer le schéma à Rome même. N'ayant pu obtenir du pape l'autorisation de consacrer au moins pour Panéas un candidat de son choix exclusif, sans tenir compte de l'avis de la majorité de l'épiscopat, il s'en dédommagea en lui conférant un siège titulaire et en procédant à la consécration à Paris même, où il s'était rendu avec les évêques, qui ne firent pas opposition pour ne pas causer de scandale. Chaque nouvelle élection épiscopale fut depuis l'occasion de contestations sans fin entre l'épiscopat et Pierre Jarajîry, qui montrait le même absolutisme vis-à-vis de la Propagande

lorsque l'occasion s'en présentait. Son parti n'hésitait pas à ressusciter pratiquement, sans la connaître assurément, la vieille théorie de la pentarchie, et il laissa imprimer dans une nouvelle édition de son catéchisme que le pape était le *premier* vicaire du Christ sur terre.

La commission préparatoire au concile avait terminé ses travaux au milieu de 1901. Léon XIII garantissait au patriarche le droit de présider le synode, conformément aux anciennes traditions, mais exigea que deux délégués de sa part assisteraient aux séances solennelles. Jarajîry en tira prétexte pour avertir sous main le gouvernement turc, qui mit son veto à la présence d'étrangers parmi les membres de l'assemblée. C'était la manœuvre de 1897 qui recommençait. L'un des évêques étant intervenu auprès du gouvernement pour préciser le vrai rôle que ces délégués auraient à remplir, la Porte leva son veto. Mais l'hiver approchait et le synode se trouvait forcément renvoyé au printemps de 1902. Jarajîry était arrivé à obtenir le consentement de l'épiscopat à la consécration de deux nouveaux évêques qui devaient, pensait-il, lui donner la majorité dans l'assemblée, lorsque la maladie dont il souffrait, l'aphasie, fit de rapides progrès et le força à s'aliter. Il mourut à Beyrouth, ayant perdu toute responsabilité depuis plusieurs semaines et peut-être depuis plusieurs mois, le 24 avril 1902.

Rome nomma aussitôt vicaire apostolique patriarcal le métropolitain d'Alep, Cyrille Jahâ, dont l'administration, lors de la précédente vacance, n'avait pas donné sujet de plaintes, et qui se trouvait être le seul prélat demeuré, tant en raison de l'éloignement de son éparchie que de son caractère ennemi de toute lutte, en dehors des compétitions des partis. Le patriarcat était fatigué de ces discordes qui avaient duré cinq années ininterrompues, et le vicaire administrateur put convoquer le synode électoral à Aïn-Trâz pour le 28 juin suivant. Aucun autre candidat n'étant possible dans les circonstances où l'on se trouvait, il fut élu le même jour, à la suite d'une brève délibération, sous le nom de Cyrille VIII, et confirmé dans le consistoire du 22 juin 1903. Voir les documents dans Mansi, t. XLVI, col. 1207-1214.

Né à Alep le 16/28 octobre 1840, il n'avait fait d'autres études que celles que l'on pouvait y faire de son temps avec le seul secours de la langue arabe, c'est-à-dire dans la théologie morale du P. Gury et l'abrégé de la dogmatique de Perrone. Ordonné prêtre sous le nom de Pierre en 1865, il avait été consacré métropolitain d'Alep le 3 mars 1885. D'esprit très catholique comme le sont généralement les Alépins, chez lesquels le souvenir des luttes supportées pour la communion romaine est demeuré très vif, il était d'une grande dignité de vie, mais aussi fort ami du faste et de la représentation, très peu actif et d'une instruction trop restreinte. Ne parlant aucune langue européenne, n'étant presque jamais sorti d'Alep, ville très retirée et presque isolée du reste de la Syrie avant l'ouverture de la ligne de chemin de fer qui la joint aujourd'hui à celles de Damas à Beyrouth et de Bagdad, il était craintif à l'excès et ennemi par tempérament de tout progrès et de toute réforme. Son seul mérite à Alep avait été d'avoir ouvert dans cette ville un collège qui avait eu des fortunes diverses. Il ne devait sa bonne réputation à Rome et à Constantinople qu'à son soin de ne jamais rien faire qui pût déplaire à un représentant quelconque de l'autorité. Ces défauts mêmes contribuèrent cependant à ramener le calme dans le patriarcat.

La question du concile demeurait celle à laquelle la plus saine partie de l'épiscopat et du clergé attachait le plus d'importance. Bien résolu à ne convoquer cette assemblée qu'à la dernière extrémité, pour ne

pas y voir diminuer son autorité, Cyrille Jahâ la retarda sous divers prétextes, fit recommencer le schéma, tergiversa, mais finalement dut s'exécuter devant les réclamations unanimes. Ouvert à 'Ain-Trâz le jour de la Pentecôte, 30 mai 1909, et clos le 8 juillet, sous sa présidence et sans l'assistance d'aucun envoyé de Rome, le concile fut le théâtre de la lutte entre l'élément réformiste et le parti monastique, qui arracha au faible patriarche la reconnaissance de la voix délibérative en faveur de personnes qui n'y avaient aucun droit. La majorité, qui se trouvait ainsi dans le camp ennemi de toute amélioration sérieuse, réussit à empêcher l'adoption de bien des mesures utiles. Les actes furent néanmoins envoyés à Rome pour y être examinés, mais le résultat de cet examen fut que le synode de 1909 eut le sort de celui de Jérusalem en 1849 : il ne fut ni approuvé ni condamné. En même temps, le parti monastique entreprenait contre le clergé séculier sorti de Sainte-Anne de Jérusalem une lutte qui fut très vive dans certaines éparchies, notamment à Beyrouth, et à laquelle le patriarche assistait sans oser intervenir. Devant les réclamations qui l'assaillaient, il prit le parti de se retirer en Égypte, où il passa les dernières années de sa vie dans une inaction complète. Il mourut à Ramlé près Alexandrie, le 10 janvier 1916.

La guerre européenne ayant amené la prépondérance allemande en Turquie, plusieurs évêques furent exilés, d'autres, dont le patriarche, condamnés à mort par contumace. La famine, systématiquement organisée par les Turcs, fit de grands ravages parmi les chrétiens de Beyrouth et surtout du Liban, dont l'autonomie fut supprimée en même temps que les Capitulations étaient abolies. Cinq évêques restaient en Syrie : la Porte ordonna l'élection d'un nouveau patriarche. La chose était canoniquement impossible. Mais on pouvait choisir un *locum tenens* pour les affaires purement civiles. En décembre 1915, l'évêque de Saïdâ, Basile Hajjâr, fut choisi, mais il mourut à peine eut-il reçu son firman d'investiture. Une deuxième élection, en mars 1916, appela à cette charge le métropolite d'Alep, Mgr Dimitri Qâdî, que Rome nommait en même temps vicaire apostolique patriarcal. La Porte l'ayant confirmé dans ses fonctions civiles, il put administrer le patriarcat jusqu'au moment où la conquête de la Palestine et de la Syrie par les armées alliées, en octobre 1918, et bientôt la chute de la Turquie, permit le retour des évêques exilés et la convocation du synode électoral. Celui-ci se réunit au couvent de Sarbâ le 24 mars 1919, et, après la retraite d'usage, élut le 29 mars, par acclamation, le métropolite d'Alep sous le nom de Dimitri I^{er}.

Né à Damas en 1861, élève de la petite communauté des clercs de Saint-Sulpice à Issy, puis du séminaire de Saint-Sulpice lui-même, Mgr Qâdî a été ordonné prêtre en 1888 sous le nom de Joseph. Successivement préfet du collège de Beyrouth, supérieur de celui de Damas, vicaire patriarcal à Jérusalem et à Paris, membre de la commission romaine pour l'élaboration du schéma du synode tenu en 1909, il a été élu métropolite d'Alep le 26 octobre 1903 et consacré le 29 novembre suivant sous le nom de Dimitri. Son élection au patriarcat a été confirmée dans le consistoire du 3 juillet 1919. Le patriarcat melkite catholique d'Antioche est désormais entré dans une voie de réformes dont on peut déjà constater les effets : trois anciens élèves de Sainte-Anne de Jérusalem viennent d'être élevés à l'épiscopat, et à Pâques 1920 a été nettement blâmée, par mandement patriarcal, l'ingérence des laïcs dans les élections épiscopales.

XVI. LE PATRIARCAT MELKITE NON CATHOLIQUE DE 1724 A NOS JOURS. — Sylvestre, imposé par le

Saint-Synode de Constantinople, à peine connu-on dans la capitale la mort d'Athanase III Dabbâs, était chypriote d'origine, mais la date et le lieu de sa naissance nous sont également inconnus. D'après une tradition conservée par Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 776, son père était grec et sa mère maronite, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, puisque l'île compte plusieurs villages d'émigrés maronites qui ont pour langue vulgaire le grec. Le médecin Athanase Comnène Hypsilantis, attaché à la personne du grand-vizir Reghib Mehmed pacha et qui, l'ayant accompagné dans ses différentes charges, connut tout ce qui comptait dans l'hellénisme de ce temps, nous dit positivement qu'il était archidiacre d'Athanase (Τὰ μετὰ τὴν ἄλωσιν, Constantinople, 1870, p. 326) et une encyclique de Jérémie III de Constantinople publiée par Papadopoulos Kérameus, *Ἀνάλεκτα τῆς ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Pétersbourg, 1894, t. II, p. 386, ajoute qu'il était protosynccelle (vicaire général) du même patriarche, office qui, de nos jours, est encore rempli, à Constantinople, par de simples diares au point de vue hiérarchique. C'est au cours d'un pèlerinage au Mont-Athos qu'il fut appelé à Constantinople, élu, d'après son épitaphe, le 17/28 septembre et consacré par le patriarche Jérémie III le dimanche 27 septembre/8 octobre 1724 : il avait d'ailleurs été désigné à l'avance par Athanase III lui-même. Clément Karnapas, *Ὁ πατριάρχης Ἀντιοχείας Σιλβέστρος ὁ Κύπριος*, dans la *Néa Σιών*, 1905, t. II, p. 197-199. Le choix du sujet est une nouvelle preuve des sentiments peu catholiques d'Athanase. Il arriva le 5/16 novembre 1725 à Alep, où, devant la vive opposition des catholiques appuyés par le consul de France, il ne put se maintenir et s'enfuit à Tripoli, d'où il passa en Thrace, Macédoine et Moldo-Valachie. P. Bacel, *La persécution de Sylvestre*, dans les *Échos d'Orient*, 1904, t. VII, p. 160-161. On trouvera à l'article ALEP, t. II, col. 104-105, tout ce qui regarde l'histoire de cette éparchie durant la période dont il est question ici. Il suffira de rappeler que, ne pouvant réduire Alep, Sylvestre l'abandonna au patriarcat œcuménique en 1757 : elle passa sous la juridiction de Constantinople jusqu'en 1766, puis de nouveau de 1812 à 1909, date à laquelle elle a fait retour au patriarcat d'Antioche. Sylvestre resta absent de son patriarcat jusqu'en 1732, puis séjourna à Damas en 1733-1734, et, devant les difficultés que lui suscitait le parti catholique, il prit le parti de résider pour quelque temps dans la Syrie du nord, où le mouvement unioniste ne tarda pas à être étouffé en dehors d'Alep. Si la lutte contre le parti orthodoxe absorbait les ressources des catholiques, elle n'endetta pas moins leur adversaire, qui recourut à l'aide de Constantinople : une encyclique de Néophyte VI du 10/21 juin 1736 le recommanda à la charité des chrétiens orthodoxes. Mansi, t. XXXVIII, col. 433-434. Il recourut à deux reprises à la générosité des voïevodes de Hongro-Valachie, et c'est à sa prière que Constantin Vodâ Brancovan *dédia* au patriarcat d'Antioche le monastère de Sfint Spiridon Vechiu près de Bucarest. De son côté, le Saint-Synode russe lui alloua cent roubles par an. Tout cet argent, de l'aveu même d'Hypsilantis, servit à la propagande anticatholique. Karnapas, revue citée, 1907, t. VI, p. 858-862. Son épitaphe arabe qui se trouve dans l'église de Saint-Michel à Damas porte qu'il mourut le 13/24 mars 1766, après un patriarcat de 41 ans, 5 mois et 26 jours, ce qui nous donne pour la date exacte de son élection le 17/28 septembre 1724. Karnapas, *loc. cit.*, p. 864. On peut voir sur son temps et en général sur l'histoire du patriarcat orthodoxe au XVIII^e siècle les *Ἰστορικὰ ματα ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας* (1750-1800) de Serge Makraïos, dans *Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη*, Ve-

nise, 1872, [t. m, p. 203 sq.]; l'écrit de Néophyte de Chypre intitulé *Περὶ Ἀραβοκαθολικῶν ἢ Οὐνιτῶν* (*Sur les Arabo-catholiques ou Uniates*), publié par Papadopoulos-Kérameus dans les *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Pétersbourg, 1894, t. II, p. 464 sq.; une histoire anonyme de l'union en Syrie écrite en arabe par un orthodoxe, traduite en russe d'après une version grecque par Porphyre Ouspenskij et insérée par lui sous le titre *Skazanié o sirijskoï Ounii* (*Récit au sujet de l'Union en Syrie*), dans les *Troudy* de Kiev, 1874, septembre, p. 491-553, qui va de la fin du xvi^e siècle à 1793; la chronique d'Hypsilantis et l'itinéraire du moine ruthène orthodoxe Vasily Barskyj, qui parcourut la Syrie entre 1726 et 1734, *Poulechessivie k sviatym miestam v Evropie, Azii i Afrikié* (*Voyage aux saints lieux d'Europe, d'Asie et d'Afrique*), récit qui a eu plusieurs éditions en Russie.

A la mort de Sylvestre, le patriarche de Constantinople Samuel Khanzéris, du consentement de Matthieu d'Alexandrie et de Parthène de Jérusalem, choisit pour le remplacer l'archevêque d'Alep, Philémon, le 28 avril/9 mai 1766. Mansi, t. xxxviii, col. 857 et 861. Philémon était né à Constantinople. Dapontès, *Κατάλογος ἱστορικός*, dans Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, Venise, 1872, t. II, p. 90. Il était protosynclle de Dercos lorsqu'il fut fait archevêque d'Alep en novembre 1757 (l'acte d'élection dans Delikanis, *Ἐκκλησιαστικά ἔγγραφα... πρὸς τὰς Ἐκκλησίας Ἀντιοχείας...*, Constantinople, 1904, p. 200-202), en même temps qu'Alep était soumise pour la seconde fois au siège de Constantinople. Le prêtre orthodoxe Michel Braïk, qui composa vers cette époque son *Histoire des patriarches d'Antioche*, laquelle fourmille d'erreurs pour la période précédente, raconte qu'il dispensa les évêques de l'abstinence perpétuelle de viande jusque-là pratiquée et célébra peu après son arrivée un synode à Damas, synode dont il nous donne les articles. En voir la traduction russe dans les *Troudy* de l'Académie de Kiev, 1874, p. 455-456. A en juger par leur teneur, restrictive de l'absolutisme patriarcal, ils lui furent bien plutôt imposés par son épiscopat. Ce synode doit être rapporté au début de 1767. Parti en mars de la même année pour faire la visite des éparchies, Philémon mourut à Laodicée, le 5/16 juillet (Braïk, p. 456-457), date confirmée par son épitaphe, vue à Laodicée par Porphyre Ouspenskij en 1849. *Troudy* cités, 1876, p. 121.

Se sentant menacé par la mort, Philémon s'était adressé à Samuel Khanzéris de Constantinople, le priant de ne pas permettre qu'aucun indigène fût élevé sur le trône d'Antioche, et désignant lui-même pour son successeur le Chioite Daniel, ancien protosynclle du trône œcuménique, qu'il avait consacré métropolitain de Damas. Une élection eut donc lieu pour la forme le 6/17 août 1767. L'acte dans Delikanis, p. 212-214. Hypsilantis, p. 414, dit au contraire que la consécration épiscopale de l'élu comme patriarche d'Antioche eut lieu le jour susdit dans l'église Saint-Jean à Galata, et ne parle pas du titre de métropolitain de Damas. Braïk n'en dit rien non plus, p. 457. Les vieux-ritualistes (Staroobriadtsy) russes, privés de hiérarchie, envoyèrent à Daniel le hiéromoine Joseph avec prière de le consacrer évêque et lui firent tenir pour cela un présent de mille pièces d'or. Le patriarche le fit archimandrite et demanda mille autres pièces pour la consécration épiscopale. Dégoûté, Joseph ne revint pas. P. Melnikov, *Istoritcheskij tcherki popovchichiny* (*Précis de l'histoire des sectes admettant le sacerdoce*), 1^{re} partie, Moscou, 1864, cité par Ouspenskij, *Troudy*, 1876, p. 121. Daniel se démit du patriarcat le 15/26 décembre 1791, prétextant son âge avancé. L'acte dans Delikanis, p. 215. Néophyte VII de Constantinople choisit en synode, pour le remplacer, Anthémios,

évêque d'Hélénopolis, au même mois de décembre 1791. Delikanis, p. 215-216. C'était un Chypriote, pourvu d'un simple titre épiscopal, qui vivait sur les rives du Bosphore. *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, t. VI, p. 344. Voir aussi le *codex grec 292* du Saint-Sépulcre, fol. 331 sq., qui renferme l'acte de translation.

Lors de l'élection de Philémon en 1766, celui-ci avait payé les dettes du siège d'Alep, et cet archevêché avait fait retour au patriarcat d'Antioche. Cette allégeance est de nouveau solennellement confirmée par lettres patriarcales de janvier 1792 et de juin 1794. Delikanis, p. 217-223. Cependant, le siège patriarcal étant criblé de dettes (Delikanis, p. 223-226), les orthodoxes d'Alep demandèrent en date du 21 mai/2 juin 1812 à rentrer sous la juridiction de Constantinople, ce que Jérémie IV leur accorda en novembre suivant. Les pièces dans Delikanis, p. 226-235. Le patriarche Anthémios ne fut pas plus heureux lorsqu'il tenta de bâtir une église à Antioche même, où rien n'existait depuis le moyen âge en fait de temple orthodoxe. Un zélé chrétien, Abou Sâbâ, avait obtenu à cet effet un firman du sultan, et avait commencé la construction, lorsque le mufti d'Antioche l'accusa auprès du gouverneur local d'élever une forteresse et non une église. Abou Sâbâ fut pendu avec le clergé qu'il avait amené. Ouspenskij, *Troudy*, 1876, p. 122. Anthémios mourut, selon Ouspenskij, *loc. cit.*, le 20 juillet/1^{er} août 1813.

Le patriarche de Constantinople Cyrille VI lui donna pour successeur, au même mois d'août 1813, Séraphim, évêque titulaire d'Arcadioupolis, originaire de Constantinople même. *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, t. VI, p. 344. L'acte d'élection dans Delikanis, p. 235-236. Ce Séraphim a laissé un triste souvenir par les persécutions qu'il organisa contre les catholiques, et dont il a été parlé au § XIV. Il mourut le 19 février/3 mars 1823 (Ouspenskij, *loc. cit.*, p. 122), et eut pour successeur le métropolitain d'Angora (Ancyre) Méthode. Celui-ci, né à Naxos le 28 novembre/9 décembre 1771, était fils de prêtre. Diacon en 1788, prêtre en 1793 dans son île natale, il partit pour Constantinople à la mort de son métropolitain et protecteur, et s'y fit nommer en 1811 protosynclle de Césarée de Cappadoce, puis métropolitain d'Ancyre en 1814, tout en continuant à demeurer dans la capitale. Son élection est du 13/25 mai 1823. L'acte dans Delikanis, p. 237-238. Arrivé à Damas le 7/19 mai 1824, il trouva le patriarcat et les quatre monastères stavropigiales endettés par suite des dépenses faites par son prédécesseur pour obtenir les firmans qui lui avaient permis de persécuter les catholiques. Porphyre Ouspenskij, qui fut son hôte en 1843, nous a laissé de lui un portrait flatteur, au physique et au moral, *op. cit.*, p. 123. Méthode eut à lutter contre la propagande protestante et aussi contre l'influence du célèbre melkite catholique Jean Bey Bahri, originaire de Homs, très bien vu de Méhémet 'Ali, alors maître de la Syrie, et qui employait son crédit à faire sortir ses coreligionnaires de l'état d'abaissement où ils avaient été tenus jusqu'alors. Voir, pour ses démêlés avec les catholiques, le § XV, et, sur sa vie en général, la courte notice qui lui est consacrée par Cléopas Kikyilidis, *Ὁ πατριάρχης Ἀντιοχείας Μεθόδιος*, dans la *Νέα Σιών*, 1904, t. I, p. 468-472. Il mourut le 24 juin/6 juillet 1850, après avoir remporté cependant un léger succès par l'accession à l'orthodoxie du métropolitain catholique de Diarbékir, Macaire Sammân, en 1846. Mais cette conquête, autour de laquelle on fit grand bruit, n'amena pas plus de 300 âmes environ à l'Église orthodoxe, et le siège n'existe plus aujourd'hui. C. Karavelskij, *op. cit.*, t. II, p. 116-122.

Le successeur de Méthode fut un membre de la confrérie du Saint-Sépulcre, Hiérothée, archevêque

du Thabor, que le patriarche de Jérusalem Athanase avait désigné pour son successeur. Ce candidat ayant été évincé, le Saint-Synode de Constantinople lui donna par manière de compensation le siège d'Antioche, en octobre 1850. Ce n'était pas tout à fait ce qu'aurait désiré les gens de Damas. Ceux-ci s'étaient mis d'accord pour demander l'ancien patriarche œcuménique Grégoire VI, et cela sur le conseil même de Méthode, en le priant, dans le cas où il refuserait, de leur choisir lui-même un pasteur, à condition qu'il ne fût pas pris parmi le clergé du patriarcat d'Antioche, pour éviter des troubles et des dissensions. Ouspenskij, p. 124. De fait, Grégoire refusa, et un autre parti demanda Hiérothée, métropolite de Beyrouth, en prétextant une ancienne convention entre le patriarcat d'Antioche et la Grande Église de Constantinople, aux termes de laquelle le synode d'Antioche devait choisir lui-même son patriarche, à condition que ce fût un Grec, et que la confirmation fût réservée à Constantinople. C'était une première velléité d'indépendance, à laquelle la Grande Église répliqua par une lettre en date du 12/24 août 1850 (Delikanis, p. 312-316), en laissant entendre clairement que le choix du patriarche d'Antioche lui était réservé à elle seule.

Désigné en octobre 1850 (Delikanis, p. 316-317), Hiérothée avait passé treize ans en Russie, occupé à quêter en vue d'éteindre la dette du Saint-Sépulcre, évaluée alors à 2 600 000 plastes, ce qui, en tenant compte du cours de la piastre et de la valeur relative de l'argent à cette époque, correspondrait à peu près à un million de francs au taux d'avant la guerre européenne. Avec les principes en vigueur un peu dans tout l'Orient, particulièrement dans le clergé grec orthodoxe, le produit de cette quête n'était certainement pas entré tout entier dans les caisses de la Confrérie hagiographique. Sachant Hiérothée riche, les Syriens lui firent bon accueil lors de son entrée à Damas le 30 mars/11 avril 1851. Les finances du patriarcat étaient dans un état déplorable; la pénurie fut encore augmentée lorsque, le 13/25 novembre 1862, le gouvernement du prince de Moldo-Valachie, Cuza-Voda, mit la main sur les revenus des biens dédiés par les anciens hospodars et métropolitains aux Lieux saints de Jérusalem, aux monastères du Mont-Athos et aux patriarchats orthodoxes de l'Orient (*monastirile închinat*). Pour sa part, le siège d'Antioche possédait le couvent de Botosani et celui de Sfint-Spiridon Vechiu à Bucarest. Sans que l'on puisse entièrement excuser la mesure prise par le prince Cuza, il n'en est pas moins certain que tous ces monastères et propriétés (mosii), au nombre de 213, dont vingt couvents, étaient dans un état déplorable, mal administrés par les higoumènes grecs qui empochaient une bonne part des revenus, et qu'ils avaient le tort de mettre entre des mains étrangères le tiers de la superficie du pays. Voir Ioan Brezoianu, *Monastirile zise închinat si calugarii straini (Les monastères dits dédiés et les religieux étrangers)*, Bucarest, 1861; J. A. Comaneanu, *Questia monastirilorii închinat pe la Sfinti Locuri din Principatele unite Moldova si Romania tratata din punctul de dreptate si nationalitate (La question des monastères dédiés aux saints Lieux dans les principautés unies de Moldavie et de Roumanie examinée au point de vue du droit et de la nationalité)*, Bucarest, 1859; A. d'Avril, *La question des monastères dans les principautés unies*, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} octobre 1862; G.-A. Mano, *Des intérêts religieux de l'Orient au sujet des biens conventuels dans les principautés unies*, Paris, 1864 (favorable à la thèse grecque, contenant, p. 313-371, une série de documents qui constituent toute la valeur de l'ouvrage). Cette confiscation fut compensée par l'octroi d'une indemnité à la suite

des massacres de Syrie de 1860, qui avaient grandement éprouvé les melkites orthodoxes aussi bien que les catholiques; notamment à Damas, indemnité que l'on a fait monter à 1 725 000 francs au cours d'avant-guerre. *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, t. vi, p. 344. Malgré toutes les accusations que le parti arabophone a portées contre Hiérothée, il n'en aurait pas moins fait bâtir le patriarcat de Damas et l'église de l'Assomption, cinq ans après son avènement, à ce que relatent les inscriptions gravées sur ces monuments, qui furent, il est vrai, pillés et incendiés en 1860, mais réparés ensuite. Une autre accusation, beaucoup plus grave et qui malheureusement n'est pas dénuée de toute vraisemblance, étant donné ce que l'on sait des mœurs déplorables des membres de la confrérie hagiographique, est portée contre Hiérothée par le *saikh 'Abd al Ahad*, nom de guerre qui cacherait, paraît-il, la personnalité de l'archimandrite orthodoxe Jibâra (*Lamhal târkhiyat fi akhaouiyyat al qabr al mouqaddas al younâniyyat, Essai historique sur la Confrérie grecque du Saint-Sépulcre* [Égypte, 1893], p. 105): Hiérothée aurait été adonné aux vices contre nature, et il aurait acheté le silence de ses victimes en les élevant sur les sièges épiscopaux du patriarcat et en leur faisant de grandes largesses par testament. Toutes ses richesses passèrent d'ailleurs, soit à son village natal près de Constantinople, soit à ses parents, et, quand ce déplorable prélat mourut, le 18/30 mars 1885, il laissa l'Église d'Antioche dans le plus triste état matériel et surtout moral: manque de séminaire, d'écoles populaires en nombre suffisant, évêque gangrené, sauf quelques honorables exceptions imposées par la volonté des populations. On pourra lire avec intérêt les conversations que Porphyre Ouspenskij eut avec lui en 1851, à Jérusalem, conversations qu'il avouait lui-même en 1875 ne pouvoir publier de si tôt, *op. cit.*, p. 125, dans son journal *Kniga byitiia moego, Le livre de ma vie*, à l'année 1851, Pétrograd, 1896, t. iv, *passim*.

Les melkites orthodoxes commençaient à en avoir assez des prélats grecs d'origine. Ils mirent tout en œuvre pour avoir l'un des leurs comme pasteur à la mort de Hiérothée. Mais ils étaient livrés à leurs propres forces, tandis que les catholiques, appuyés sur Rome, étaient beaucoup plus libres vis-à-vis du gouvernement turc, sans parler de la protection française qui ne leur fit jamais défaut, et étaient régis depuis un siècle et demi exclusivement par des patriarches de leur sang et de leur langue. Le gouvernement ottoman était alors on ne peut plus défavorable à tout ce qui était arabe, il soupçonnait le parti de l'émancipation ecclésiastique du joug hellène d'être de connivence avec la Russie, et les rapports de quelques évêques et notables indigènes, achetés à prix d'or par la confrérie hagiographique, le confirmèrent dans cette conviction. La confrérie avait d'ailleurs son candidat, Gerasime Propapas, depuis un certain temps prétendant au trône de Jérusalem, et dont il était de l'intérêt du titulaire de la Ville sainte, Nicodème, de se débarrasser en le faisant porter sur le siège d'Antioche. Élu le 30 mai/11 juin 1885, Gerasime était né à Astros-Kynouria dans le Péloponèse. Baptisé sous le nom de Constantin, il avait été placé par son oncle Gerasime, archevêque de Lydda en Palestine, à l'école théologique de Sainte-Croix à Jérusalem et était passé de là à l'université d'Athènes. A son retour à Jérusalem, il enseigna les mathématiques à Sainte-Croix, devint archimandrite sous le nom de Gerasime, archevêque de Philadelphie en 1877 et fut délégué au congrès de Berlin en 1878 pour y défendre les intérêts du patriarcat de Jérusalem en Roumanie, sans pouvoir réussir à les faire restaurer. Demeuré à Constantinople comme représentant du patriarche de Jérusalem,

candidat malheureux au trône de la Ville sainte, il était cependant devenu en 1884 métropolitain de Scythopolis et était rentré en Palestine. C'est de là qu'il passa sur le siège d'Antioche. Voir sa biographie dans les *Soobshcheniia* (*Communications*) de la Société orthodoxe russe de Palestine, 1891, t. II, p. 10-12. Durant tout le temps qu'il passa sur le siège d'Antioche, il ne cessa de travailler à renverser le patriarcat de Jérusalem Nicodème, et employa pour cela le moyen qui avait si bien réussi pour sa propre élection à Antioche, en le dépeignant partout comme l'homme de la Russie, particulièrement redoutée de la Porte. Il y réussit dès 1887. Voir l'apologie du patriarche Nicodème dans la *Revue de l'Église grecque unie*, 1888, t. II, p. 65-76, 80. La mauvaise gestion des biens du siège orthodoxe de Jérusalem fait que celui-ci est perpétuellement endetté : Nicodème, ayant voulu hypothéquer les biens du Saint-Sépulchre en Bessarabie, dut donner une première fois sa démission en 1889. *Revue citée*, p. 240. Elle n'eut pas de suites, mais tout un parti s'était formé contre lui. *Revue citée*, p. 463. Le 27 février/11 mars 1891, il était renversé et Gerasime d'Antioche prenait sa place, en prétextant qu'il avait eu la main forcée par le sultan. En partant de Damas, il emporta ce qu'il y avait de mieux dans les meubles du patriarcat, dont les revenus, durant les six ans de son administration, avaient atteint le total global de 300 000 francs environ au cours d'avant-guerre. Voir la brochure arabe *Résumé complet de l'élection du patriarche d'Antioche* (Spyridon) en 1891, p. 16 sq. Il avait assuré sa succession en faisant porter sur le trône d'Antioche, malgré les indigènes, Spyridon, archevêque du Thabor, lui aussi membre de la Confrérie hagiographique. Celui-ci, Chypriote d'origine, né en 1839, fut amené par sa mère à Jérusalem à l'âge de six ans et confié à son oncle Méléce, métropolitain de Pétra, qui pourvut à son éducation et l'ordonna diacre en 1859. Prêtre en 1873, il était consacré archevêque du Thabor le 12/24 février 1884, mais envoyé dès l'année suivante administrer l'éparchie d'Acre, dont le titulaire venait de mourir. En 1886, il remplissait le même office pour le siège de Bethléem ; c'est là que, le 2/14 octobre 1891, vint le chercher l'élection qui le faisait patriarche d'Antioche. Voir sa biographie dans le *Tserkovnyj Vestnik* (*Messenger ecclésiastique*), Pétrograd, 1891, p. 716.

La Russie, qui depuis le milieu du XIX^e siècle avait fondé une mission spirituelle à Jérusalem pour soustraire ses pèlerins aux extorsions du clergé grec et dont le gouvernement entendait se servir de la religion comme d'un moyen de propagande politique en vue d'une action dans l'empire ottoman quand viendrait le moment de son partage entre les puissances européennes, sentit que le moment d'agir était venu. Voir X..., *Griefs de l'hellénisme contre la Russie*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, t. VI, p. 172-178, où l'on trouvera un bon résumé de l'histoire des débuts de l'activité russe en Palestine. Fondée en 1882 dans un but d'assistance aux pèlerins russes et de vulgarisation des choses palestiniennes, la Société impériale orthodoxe russe de Palestine (*Pravoslavnoïe palestinskoié imperatorskoïe Obchtchestvo*) n'avait pas tardé à élargir le champ de son action et, dès 1891, Michel Soloviev, qu'il ne faut confondre ni avec l'historien ni avec le philosophe du même nom, lançait à Moscou son ouvrage, *Sviataia zemlia i Imperatorskoïe Pravoslavnoïe Palestinskoié Obchtchestvo* (*La Terre Sainte et la Société impériale orthodoxe russe de Palestine*), qui est un véritable réquisitoire contre les abus criants si souvent reprochés au clergé hellène. Elle commençait, par une progression qui n'a été arrêtée que par la guerre européenne, à couvrir la Palestine de ses constructions, la Syrie de ses écoles. Son action fut parti-

culièrement sensible sous le patriarcat de Spyridon. Bien organisés et disciplinés, soigneusement contrôlés par un personnel entièrement russe, les établissements d'instruction de la Société comptaient, à la veille de la guerre, 12 000 élèves. Voir, outre la collection des *Soobshcheniia* de la Société, dans lesquels on trouvera (notamment, 1903, t. XIII, supplément II, p. 16-77) les programmes détaillés des écoles élémentaires et normales, les renseignements plus facilement accessibles de la *Revue de l'Orient chrétien*, loc. cit., p. 182-188 et 333-338. C'est probablement grâce aux subsides de la Société que put paraître clandestinement en Égypte, en 1893, l'*Exposé historique* déjà cité sur la confrérie grecque du Saint-Sépulchre, dont les accusations virulentes n'en sont pas moins parfaitement vraies dans leur ensemble, et dont on trouvera une analyse très détaillée avec des explications complémentaires à l'appui données par un homme très au courant de la question dans la *Science catholique* d'Amiens, 1895, sous le titre *La question gréco-arabe ou l'hellénisme en Palestine et en Syrie*. Cette brochure est le pendant arabe de l'ouvrage russe de Soloviev : les Grecs ont essayé d'y répondre par l'ouvrage anonyme, *Ἡκκλησία Ἱεροσολύμων κατὰ τοὺς τέσσαρας τελευταίους αἰῶνας, 1517-1900* (*L'Église de Jérusalem aux quatre derniers siècles*), Athènes, 1900.

A peine élu, Spyridon se vit aux prises avec les réclamations répétées de ses fidèles qui lui demandaient de leur donner enfin écoles, hôpitaux, dispensaires, tout ce qu'avaient en Syrie les catholiques et les protestants, souvent à titre gratuit. Devant la caisse vide de son patriarcat endetté, et ne voulant pas trop y mettre de sa propre poche, le patriarche écouta les conseils de la Société russe, qui lui offrit de tout prendre à sa charge pourvu que la direction exclusive des établissements à fonder lui fût assurée. Les contrats une fois signés, il ne fut pas difficile aux adversaires de Spyridon de l'accuser auprès du sultan d'avoir trahi l'empire au profit de la Russie. *Revue de l'Orient chrétien*, 1900, t. V, p. 17-18. Un événement fortuit précipita la crise. En 1897, le patriarche rendit une sentence de divorce qui mécontenta gravement les notables de la communauté de Damas, qui exigèrent la revision immédiate du procès et firent intervenir le vali ou gouverneur turc. La sentence fut aussitôt réformée, mais le prestige du patriarche y perdit beaucoup : il dut quitter Damas et se retirer pour quelque temps au monastère de Balamand. L'évêque de Tarse et Adana, très connu en Russie pour avoir représenté le patriarcat aux fêtes du couronnement du tsar Nicolas II. C'était un grec, qui n'agissait ainsi que parce qu'il convoitait lui-même le trône patriarcal. La Grande Église de Constantinople protesta, mais en vain, car la Porte, travaillée par l'ambassade russe, exigea la démission de Spyridon et reconnut Germanos comme *locum tenens*. Le Phanar l'accepta alors comme candidat, pour sauver l'hellénisme, mais huit évêques du patriarcat d'Antioche protestèrent et réclamèrent pour leur Église le droit évident de choisir elle-même son pasteur sans intervention de Constantinople. Le siège de Théodosiopolis-Erzeroum étant alors vacant, treize évêques se trouvaient en présence. Une réunion préparatoire eut lieu à Damas du 15/27 mars au 27 mars/8 avril. A la question préliminaire de savoir si l'on pouvait porter sur la liste des candidats au patriarcat des ecclésiastiques étrangers à l'Église

d'Antioche, quatre prélats, dont trois grecs, répondirent oui, et huit autres, tous melkites indigènes en dehors de l'évêque hellène de 'Akkâr, gagné par les riches présents qu'il venait de recevoir de Russie, se déclarèrent pour la négative. Le jeudi saint, 2/14 avril, l'office solennel fut troublé par des cris séditieux, et le lendemain, lors de la cérémonie de l'Epitaphios, le *locum tenens* Germanos ayant entonné en grec le premier tropaïre 'Η ζωὴ ἐν τάφῳ, le chœur de droite lui répondit dans la même langue. Le métropolitain de Homs, Athanase, interrompit violemment et réclama l'emploi de la langue arabe. Il s'ensuivit en pleine église une bataille à laquelle la police turque mit bon ordre, mais, le 1^{er}/12 mai, le *locum tenens* Germanos était déposé par les huit évêques de la majorité, qui lui donnaient pour successeur Méléce Doumânî, métropolitain de Laodicée, arabophone. Le 15/27 avril 1899, sur l'ordre du vali, les évêques arabophones, sauf Gabriel, métropolitain de Beyrouth, retenu dans cette ville par son grand âge, élisèrent ce même Méléce patriarche d'Antioche, à l'unanimité de leurs sept voix. Voir le récit de ces événements dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, t. vi, p. 345-350. et, pour la date de l'élection, la *Néa Σιών*, 1906, t. iii, p. 112.

Le nouveau patriarche notifia, suivant l'usage, son élection aux autres Églises orthodoxes autocéphales. Le Phanar annonça bien qu'il avait reçu ses lettres, mais il s'abstint d'y répondre et considéra Méléce II comme un schismatique et un intrus, non pas parce qu'il n'avait été élu que par sept évêques, ce qui aurait d'ailleurs suffi à rendre son élection parfaitement canonique, vu que treize sièges seulement étaient pourvus, et que le métropolitain de Beyrouth était consentant, mais parce qu'il n'était pas de race grecque. Cet exemple fut suivi par le patriarcat d'Alexandrie, celui de Jérusalem, l'Église de Chypre et l'Église de Grèce; les autres Églises orthodoxes, tout en continuant à rester en communion avec les Églises de langue grecque, reconnurent Méléce sans difficulté. Celui-ci poussa un peu loin la déférence vis-à-vis de l'Église de Russie, jusqu'à demander le saint chrême à Pétrograd au lieu de le consacrer lui-même, mais, sans trop se préoccuper des anathèmes de l'hellénisme vaincu, il remplaça par des évêques arabophones les prélats grecs de son patriarcat, qui, sauf Germanos de Tarse et Adana, désormais inoffensif, avaient jugé plus prudent de se retirer sur les rives du Bosphore. Le patriarche d'Alexandrie, S. B. Photios Peroglou, qui, tout en faisant cause commune avec ses collègues hellènes pour la défense des prétendus droits de sa race, n'en aspirait pas moins à se rendre complètement indépendant de Constantinople par la constitution d'un épiscopat égyptien, mais de langue grecque comme lui, mit cette situation à profit et donna aux prélats fugitifs du patriarcat d'Antioche des sièges dans le sien propre.

Le 22 janvier/4 février 1902, le patriarche Méléce restaura l'évêché de Jébaïl et Batroun, auquel il soumit les districts du Liban qui avaient jusque-là relevé de Beyrouth. Cela n'alla pas sans protestations de la part des habitants de cette dernière ville. Voir *Revue de l'Orient chrétien*, 1902, t. vii, p. 332-333. Il mourut paisiblement à Damas, le 8/21 février 1906, sans avoir été reconnu par les Églises hellènes. Aux termes du règlement organique du patriarcat, élaboré dès 1900, et qui sera analysé au paragraphe suivant, le synode patriarcal et le Conseil mixte choisirent pour *locum tenens* le métropolitain de Homs Athanase. Le 18 juin/1^{er} juillet suivant, l'évêque de Tripoli, Mgr Grégoire Haddâd, était élu patriarche et devenait Grégoire II dans la série orthodoxe, bien que, se basant sur des catalogues erronés, on lui ait donné le nom de Grégoire IV. Né en 1859 à 'Abay au Liban, dans l'éparchie de Beyrouth, il fit ses premières études dans l'école des Trois Hié-

rarques, que le métropolitain de Beyrouth, Gabriel, venait d'ouvrir, et alla les continuer à l'école théologique de la Grande Église dans l'île de Khalki, près Constantinople. Diacre en 1879, prêtre le 19/31 mai 1890, il fut élu la même année évêque de Tripoli, après avoir refusé dès 1884 l'archevêché d'Alep afin de ne pas s'éloigner de son bienfaiteur Gabriel. Voir sa biographie dans les *Soubhitcheniia*, 1898, t. viii, p. 64-65. Son élection au siège patriarcal eut lieu sans difficultés, le patriarche œcuménique Joachim III ayant prudemment renoncé à toute intervention, et il fut intronisé à Damas le 26 août/8 septembre 1906.

Étant évêque de Tripoli, il avait tenté dès 1893, mais sans succès, jusqu'au jour où la Société russe de Palestine vint à son aide, de faire fonctionner un collège secondaire au monastère de Kaftoun (*Soubhitcheniia*, 1898, t. viii, p. 112-117), et une de ses premières préoccupations comme patriarche fut de presser la réouverture du séminaire installé au monastère de Balamand, l'unique de tout le patriarcat, et qui pourrait au moins fournir des candidats instruits aux sièges épiscopaux. Ses lettres de communion ne reçurent tout d'abord pas de réponse des Églises hellènes, mais, en novembre 1908, un rapprochement était tenté de part et d'autre à six conditions que l'on trouvera dans les *Échos d'Orient*, 1909, t. xii, p. 55, et, en juillet-août 1909, la communion était rétablie avec les autres patriarcats de hiérarchie grecque, sans que les conditions posées par Joachim III de Constantinople aient été cependant toutes observées. *Échos d'Orient*, loc. cit., p. 366. En plus des journaux religieux « Al Mahabbé » (*La charité*), et « Al Manârât » (*Le phare*), qui existaient depuis un certain temps, S. B. Grégoire II a fondé en 1909 un autre périodique, « Al Na'mat » (*La grâce spirituelle*), et a tenu du 22 juin/5 juillet au 27 août/9 septembre 1910 un concile à Damas, dans lequel ont été traitées plusieurs questions relatives notamment à la provision des sièges de Tarse-Adana et Erzeroum, dans lesquels la population réclamait un évêque connaissant le grec. Le concile a décidé aussi le transfert du séminaire de Balamand au couvent de Saint-Élie, près de Beyrouth. Plusieurs canons y ont été portés concernant le régime des fiançailles et du mariage. Les procès-verbaux en ont été publiés par la revue *Al Na'mat*. Le transfert du séminaire de Balamand n'a pas eu lieu, mais par contre la Société russe de Palestine a multiplié ses écoles jusqu'à la déclaration de guerre. En 1913, le patriarche se rendit en Russie pour prendre part aux fêtes célébrées en mémoire du troisième centenaire des Romanov, et, s'il y fut reçu avec de grandes démonstrations d'honneur, il ne dut pas moins tolérer qu'au cours d'une des nombreuses cérémonies liturgiques qu'il présida, on le nommât au second rang seulement, après le Saint-Synode russe. Comme son prédécesseur, il a continué à demander le chrême à Pétrograd, ce qui, d'après les principes actuellement en vigueur dans l'Église orthodoxe, est considéré comme une marque d'allégeance. La cession du monastère de Saint-Élie aux moines russes du couvent de Pantéléimon à l'Athos, en août 1912, a été regardée comme une nouvelle emprise russe par l'hellénisme désormais impuissant à lutter, mais le dessein du patriarche de concentrer toutes les ressources des monastères pour l'entretien d'écoles dans les diverses éparchies du patriarcat, au cours des séances synodales de juillet-août 1913, a suscité un vif émoi parmi la population de Damas et a failli amener un recours au patriarcat œcuménique, ce qui a fait avorter le projet.

La guerre est venue balayer toutes les fondations de la Société russe de Palestine en Syrie, où elle comptait une centaine d'écoles instruisant près de 12 000 élèves. Bien que le patriarche et ses évêques fussent tous ou-

vement subventionnés par la Russie, ils ont été peu inquiétés par le gouvernement turc et les Allemands : seul, le métropolite de Beyrouth, Mgr Gerasime Masarra, a été relégué durant un certain temps au monastère de Balamand, et encore pour une simple divergence de vues avec le gouverneur de Syrie Djemal pacha.

Cette crise est venue apporter un grand changement dans la situation du patriarcat orthodoxe d'Antioche. L'influence des Grecs y est ruinée à tout jamais, les écoles de la Société russe n'existent plus et la révolution bolchévique est venue emporter la Société elle-même, dont l'action, il faut bien l'avouer, était foncièrement hostile à l'Église catholique. Au cours de leurs démêlés avec les Grecs, jamais les melkites orthodoxes n'ont songé à se rapprocher de leurs frères catholiques, qu'ils connaissent d'ailleurs mal, quoique vivant dans le même pays et étant de la même race. Le patriarche Pierre IV Jaraïrî était trop occupé par les querelles intérieures qui ont rempli son patriarcat, et son successeur Cyrille VIII Jahâ trop ami de son repos pour songer à profiter de ces circonstances et à amorcer un mouvement d'union. Mais actuellement le patriarcat orthodoxe se trouve isolé et est hors d'état de se suffire à lui-même s'il veut sortir de la situation déplorable où l'ont mis cent cinquante ans d'exploitation hellénique. Il est à craindre qu'il ne devienne la proie des protestants. Il y aurait là un vaste champ pour le clergé melkite catholique, si le nombre de ses membres ayant reçu une formation sérieuse était suffisant. Les missionnaires latins pourraient y aider beaucoup, mais à la condition de modifier une fois pour toutes la méthode d'apostolat qui donne partout la prééminence au rite latin, contrairement aux vues si nettement exprimées par Léon XIII dans la constitution *Orientalium* et trop laissées de côté dans la pratique, particulièrement dans les maisons de religieuses. S'il n'est ni prudent ni pratique que les missionnaires latins passent au rite oriental d'une manière définitive, ils devraient du moins en demander et en prendre l'usage temporaire, suivant une méthode qui commence seulement à entrer dans la voie de la réalisation, et qui seule leur permettrait, sans leur demander de trop grands sacrifices, d'exercer auprès de ces populations confiées à la tutelle morale de la France un ministère vraiment utile en vue de l'accession de tout le patriarcat d'Antioche à l'unité catholique.

XVII. ÉTAT ACTUEL DU PATRIARCAT CATHOLIQUE.

— 1° *La hiérarchie.* — On trouvera dans Karalevskij, t. III, p. 223-261, l'histoire détaillée de la hiérarchie du patriarcat gréco-melkite d'Antioche à travers les siècles. La méconnaissance de l'histoire et du droit canonique est telle que non seulement tout vestige des provinces métropolitaines a disparu depuis longtemps, mais que les prélats melkites eux-mêmes ne s'entendent pas sur les titres qu'ils doivent porter, confondant à plaisir les trois dénominations pourtant essentielles d'évêque, d'archevêque et de métropolite. Lors du dernier concile, tenu en 1909, la majorité de l'épiscopat résolu, à l'exemple des maronites, de donner à tous les prélats sans exception le titre et le rang d'archevêque, de sorte qu'il n'y aurait plus de simples évêques dans cette Église. Cette prétention a été votée par la majorité, mais elle est nulle en droit, le concile n'ayant pas été approuvé par Rome. En réalité, il est plus raisonnable et plus conforme à l'histoire de s'en tenir à l'ancienne distribution du patriarcat Anastase I^{er} l'Ancien (559-570 et 593-598). Sur la caractéristique exacte des différents titres épiscopaux dans la hiérarchie byzantine, voir les explications du P. S. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, 1907, t. X, p. 91-93, reproduites dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 224-226. Voici la classification à

laquelle s'arrête ce dernier ouvrage, p. 260 : 1° métropole de Tyr, *prototrône* ou premier siège du patriarcat, avec les quatre évêques suffragants de Saint-Jean-d'Acre, Sidon, Panéas et Tripoli ; 2° métropole d'Alep, actuellement sans suffragants ; 3° métropole de Bosra et Haouran, elle aussi actuellement sans suffragants ; 4° métropole de Damas, administrée par le patriarche, avec les trois évêchés de Baalbek, Yabroud et Zahlé ; 5° métropole autocéphale de Beyrouth, dépourvue d'évêchés comme toutes les métropoles de cette classe et la seule subsistant aujourd'hui de cette espèce dans le patriarcat. Comme on le voit, il n'y a pas un seul archevêque au sens canonique du mot chez les melkites catholiques.

2° *Statistique.* — La statistique très détaillée donnée dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 276-324, remonte à l'année 1907 : il est impossible d'avoir des chiffres plus récents et plus précis. En voici le résumé :

Siège patriarcal d'Antioche et vicariats patriarcaux en Orient, 7 églises, 26 prêtres, 616 fidèles. — Éparchies : 1° Tyr : 14 églises, 16 prêtres, 5 270 fidèles ; 2° Acre : 28 églises, 38 prêtres, 13 923 fidèles ; 3° Sidon : 42 églises, 50 prêtres, 18 550 fidèles ; 4° Panéas : 16 églises, 21 prêtres, 6 190 fidèles ; 5° Tripoli : 10 églises, 14 prêtres, 1 225 fidèles ; 6° Alep : 2 églises, 18 prêtres, 9 876 fidèles ; 7° Bosra : 9 églises, 18 prêtres, 9 900 fidèles ; 8° Damas : 14 églises, 26 prêtres, 10 835 fidèles ; 9° Baalbek : 10 églises, 14 prêtres, 8 450 fidèles ; 10° Yabroud : 12 églises, 16 prêtres, 7 230 fidèles ; 11° Zahlé : 33 églises, 36 prêtres, 29 460 fidèles ; 12° Homs, administré par l'évêque de Yabroud : 1 église, 2 prêtres, 306 fidèles ; 13° Beyrouth : 40 églises, 51 prêtres, 12 000 fidèles. — On aurait ainsi, pour le seul patriarcat d'Antioche, un ensemble de 238 églises, 346 prêtres et 133 831 fidèles. Si l'on veut avoir les chiffres totaux de tout ce qui ressort du patriarche melkite d'Antioche en tant qu'administrateur des deux sièges d'Alexandrie et Jérusalem, il faut ajouter 23 églises, 30 prêtres, plus 15 résidant à l'étranger et sur lesquels le patriarche n'a qu'un droit de présentation et de rappel, en tout 45, et 10 960 fidèles, dans lesquels ne sont naturellement pas compris les émigrés en Amérique, Australie et Europe. On a ainsi un total général de 261 églises, 391 prêtres et 144 791 fidèles. Depuis dix-sept ans, ces chiffres ont dû passablement augmenter, et on pourrait avancer sans crainte d'exagération que les melkites catholiques ne sont pas loin du chiffre de 160 000. Comme on peut le voir par le tableau comparatif donné dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 354-355, l'Église melkite tout entière équivaut à une seule des plus petites des éparchies roumaines ou ruthènes de l'ancien empire austro-hongrois.

Les chiffres précédents ont négligé les religieux résidant dans leurs couvents, lesquels atteignent le chiffre de 95 seulement, plus cinq prêtres membres de la Société Saint-Paul pour les missions à l'intérieur, soit en tout 508 ecclésiastiques de tout rang hiérarchique de rite byzantino-melkite.

3° *Le patriarche.* — Le patriarche, s'il peut être pris dans tous les rangs de la hiérarchie, est cependant élu par les seuls évêques, ayant ou non la juridiction ordinaire : c'est une règle que Rome n'a jamais voulu laisser entamer. À la mort du patriarche, le Saint-Siège nomme aussitôt le vicaire apostolique patriarcal, qui administre le patriarcat durant la vacance du siège et qui semblerait devoir le faire en théorie jusqu'à la confirmation par Rome de l'élection faite : en pratique, le vicaire s'efface devant le patriarche dès l'élection de celui-ci. Cette pratique correspond bien à l'ancien droit existant avant le schisme. Entre la mort du patriarche et la nomination du vicaire apostolique, l'autorité n'appartient de fait à personne, dans

l'état actuel de la législation des melkites. Étant donné l'état imprécis de cette dernière, cette inconséquence, pas plus que d'autres que l'on verra par la suite, ne doit surprendre.

Le synode électoral, qui s'assemble, soit dans un couvent, soit dans les bâtiments de l'ancien séminaire de 'Aïn-Trâz, est convoqué par le vicaire apostolique ou même par le délégué apostolique de Syrie — le droit n'est pas précis — dans le plus bref délai possible. L'élection a lieu au scrutin secret, et la majorité absolue des suffrages est requise. On continue les scrutins tant qu'un résultat n'a pas été obtenu. Après l'élection, a lieu une cérémonie qui équivaut à l'introduction liturgique. Voir des détails dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 394-404. L'élection terminée, les électeurs et l'élu demandent chacun de leur côté confirmation de ce qui a été fait au Saint-Siège, et envoient à Rome les actes de l'élection. Le délégué apostolique transmet de son côté son rapport et Rome examine la procédure suivie : le résultat peut en être, soit la cassation de l'élection, soit la confirmation pure et simple, au besoin avec les clauses nécessaires. Au consistoire suivant, a lieu la postulation du pallium et la préconisation solennelle, usage introduit comme marque de dépendance envers le Saint-Siège depuis 1749, mais qui n'est somme toute qu'un usage disciplinaire purement latin et occidental. Le pallium latin n'est porté par le patriarche que lors de la remise solennelle qui lui en est faite, mais on l'en revêt avant d'exposer son corps après sa mort et on l'ensevelit avec.

Le gouvernement ottoman n'avait aucune part à l'élection, mais aussitôt après celle-ci, les évêques demandaient à la Porte le bérat d'investiture civile. Pour être, soit patriarche, soit évêque avec juridiction, la nationalité ottomane était nécessaire. *Ibid.*, p. 407-408.

Le titre officiel du patriarche est : « le tout bienheureux patriarche de la grande Théoupolis, Antioche, et de tout l'Orient ». La terminologie officielle de la curie romaine ne lui reconnaît encore que la dénomination d'« Excellence Révérendissime », tout comme aux patriarches latins. En dehors du style de curie et en Orient, on lui donne toujours la qualification de « Béatitude », conformément à la très ancienne tradition orientale, et en Palestine l'usage donne au patriarche latin de Jérusalem le titre de « Béatitude » tout comme aux patriarches orientaux. Pour ajouter à son titre ceux d'Alexandrie et de Jérusalem, l'élu doit faire une demande spéciale à Rome et le privilège personnel concédé jadis à Maxime III Mazloum lui est alors renouvelé. Le titre complet serait alors « patriarche d'Alexandrie et de toute la terre d'Égypte, d'Antioche et de tout l'Orient, de Jérusalem et de toute la Palestine » ; mais, par un oubli complet de l'histoire et des règles canoniques qui fixent la hiérarchie des sièges, le titre en usage est ainsi formulé : « patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient », en donnant à ce dernier mot le sens géographique actuel, et non pas son vrai sens historique, qui se réfère à l'ancienne préfecture romaine d'Orient. Voir au § I^{er} et Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 409-423.

La juridiction du patriarche s'étend sur tout le territoire du patriarcat d'Antioche ; depuis 1772, il a, par délégation du Saint-Siège, l'administration des deux autres patriarcats d'Alexandrie et de Jérusalem, toujours pour les seuls melkites ; en 1894, le patriarche Grégoire II Yousouf demanda à Léon XIII d'étendre sa juridiction aux colonies melkites répandues en Europe, en Amérique, en Australie et dans le reste de l'empire ottoman. Léon XIII prit un moyen terme, et la lui accorda pour tout l'empire ottoman. C'est une situation privilégiée, que le patriarche melkite

partage avec le patriarche arménien. Sur toutes ces questions de juridiction, difficiles à résumer, voir d'amples détails dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 424-441.

Les droits et privilèges du patriarche sont tout ce qu'il y a de moins défini, et jusqu'à présent aucun concile approuvé par Rome n'est parvenu à les fixer. Il y a là une source continue de contestations et de rivalité entre le patriarche et les évêques. Voir une discussion détaillée de chaque point dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 442-484, et une énumération des privilèges certains, p. 485-488. Les privilèges d'ordre ecclésiastique se complètent par les privilèges civils, émanant, soit des concessions générales faites dans les bérats d'investiture, soit des autres dispositions de la loi ottomane ou égyptienne. Voir, pour les détails, *ibid.*, p. 488-519. L'occupation française et anglaise a laissé jusqu'à présent les choses en état.

La résidence officielle du patriarche est Damas ; depuis le temps de Maxime III Mazloum, est venue s'y ajouter celle d'Alexandrie : le patriarche habite tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux villes, suivant les affaires. Il passe parfois la saison d'été dans les bâtiments de l'ancien séminaire de 'Aïn-Trâz au Liban. Il avait été question, sous Pierre IV Jarajiri, de transférer la résidence patriarcale à Beyrouth, et une maison avait été achetée dans ce but. Ce projet n'a pas eu de suite. Voir *ibid.*, p. 520-524.

Les revenus du patriarche, consistant soit en dîmes, soit en produits de biens-fonds, soit en allocations de diverses œuvres, se monteraient à 50 000 francs en chiffres ronds. Les charges ne dépassaient pas 35 000 francs, au moins en 1907. *Ibid.*, p. 524-532.

Enfin, la curie patriarcale, au sens que l'on donne en Europe à cette expression, avec son cortège de tribunaux et de bureaux, n'existe pas. Le patriarche juge de tout par lui-même, avec le concours de deux secrétaires et de ceux qu'il appelle, parmi le clergé ou les évêques, à lui donner un avis. *Ibid.*, p. 532-534. Cette situation est en voie de réorganisation.

4° *Les vicaires patriarcaux.* — Un vicaire patriarcal est un prêtre, le plus souvent revêtu d'une dignité, voire même un évêque, chargé par le patriarche de l'administration d'un territoire sur lequel il a juridiction immédiate ; par extension, on donne ce titre à des prêtres chargés du soin des colonies melkites à l'étranger, bien que le patriarche n'ait qu'un droit de présentation aux ordinaires locaux, et un simple droit de rappel, sans pouvoir leur conférer aucun pouvoir ni exercer sur eux aucune juridiction. Dans les limites de l'ancien empire ottoman, il leur confère ceux qu'il veut. Les principaux de ces vicaires sont ceux de Damas, de Jérusalem et d'Alexandrie. *Ibid.*, p. 535-540. Pour les prêtres melkites et autres Orientaux s'occupant de leurs fidèles à l'étranger, voir le même ouvrage, p. 540-545, où sont rapportés *in extenso* les principaux documents.

5° *Les métropolites et évêques.* — On a vu plus haut que le patriarcat catholique d'Antioche compte treize éparchies épiscopales ou métropolitaines, auxquelles il faut ajouter, au point de vue administratif, celle d'Antioche, qui n'existe que sur le papier, et les deux sièges de Jérusalem et d'Alexandrie, qui relèvent du patriarche d'Antioche. Pour plus de détails, voir *ibid.* p. 545-549.

L'élection des évêques et des métropolites — le procédé est le même pour tous — se fait d'après un double système. Lors de la vacance d'un siège, le patriarche nomme un vicaire patriarcal administrateur, puis commencent les préparatifs de l'élection. A Alep, le clergé séculier seul vote et l'élu est proclamé par le patriarche s'il obtient la majorité absolue des suffrages de l'épiscopat, sans distinction de pré-

lats ayant ou non juridiction ordinaire. Il est ensuite consacré par le patriarche. Hors d'Alep, le patriarche choisit lui-même trois candidats pris indifféremment dans le clergé séculier ou parmi les religieux, et les propose aux suffrages de l'épiscopat : chacun doit réunir la majorité absolue. Anciennement, les candidats devaient ensuite être présentés aux suffrages des laïcs de l'éparchie, car le clergé n'a aucune part à l'élection. Ce système donnait lieu à une foule d'intrigues, de compétitions de partis et de retards. Le patriarche Dimitri I^{er} Qâdi vient (1920) de le blâmer d'une manière très nette et cette mesure hardie, qui en d'autres temps eût excité un schisme, a été accueillie avec stupeur, mais avec soumission. L'élection faite, le patriarche consacre l'élu et lui remet en son nom propre la bulle de juridiction. Le Saint-Siège n'a aucune part à toutes ces élections. Voir, pour cette question, *ibid.*, p. 549-558. On trouvera dans le même ouvrage l'exposé du système d'élection suivi dans les autres Églises de rite oriental, p. 559-566, en tenant compte des récentes dispositions du synode arménien de 1911.

Les métropolites et évêques jouissent, lorsqu'ils exercent une juridiction ordinaire ou déléguée, et qu'ils ne sont pas seulement évêques *ad honorem*, de privilèges civils semblables à ceux du patriarche. Ils recevaient à cet effet, comme celui-ci, un bérat d'investiture civile. En voir un spécimen dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 566-569.

Il est très difficile d'estimer les revenus des éparchies melkites. Si Saïdâ peut avoir environ 60 000 francs de revenu annuel, Beyrouth 30 000, Panéas 25 000, Baalbek 18 000, Alep et Jérusalem n'ont que 5 000 chacune, Bosra et Yabroud 2 000 chacune, Tripoli les aumônes et rien de plus. Acre, au contraire, se suffit depuis ces dernières années; de son côté, l'évêque de Zahlé a notablement augmenté les revenus et les établissements de son éparchie avec des fonds recueillis en Amérique. Dans les chiffres ci-dessus sont confondus ce qui revient en propre à l'évêque, ce qui sert à la sustentation du clergé séculier et aux écoles. La plaie de l'Église melkite, comme de toutes les Églises orientales de Turquie, sans exception, c'est une administration trop imprécise. Voir Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 570-574. L'administration spirituelle n'a pas encore de rouages mieux organisés.

Les évêques titulaires, soit ayant possédé jadis une éparchie, soit simplement *ad honorem*, sont choisis et consacrés par le patriarche, pourvu que celui-ci ait le consentement de la majorité de l'épiscopat. Les laïcs n'interviennent pas dans leur choix, même lorsque ces évêques doivent administrer l'une des trois éparchies patriarcales. Les titres dont sont revêtus ces prélats sont pris parmi les anciens sièges du patriarcat, y compris la très ancienne qualification d'« évêque syncelle » de l'une des trois résidences patriarcales d'Antioche, Jérusalem ou Alexandrie. *Ibid.*, p. 575-577.

6° Les *prêtres séculiers*. — La circonscription des paroisses n'existe pas dans l'Église melkite, pas plus que la charge de curé ou de vicaire au sens occidental. Dans les villes, l'évêque est considéré comme le curé. Dans les autres lieux où il y a plusieurs prêtres, l'un d'eux est nécessairement délégué par l'évêque pour exercer une sorte d'autorité sur les autres, mais ils sont tous égaux en droits.

Les stations — ce mot est plus juste que celui de paroisses — sont souvent très peu peuplées dans les villages, bien qu'il y ait parfois jusqu'à cinq ou six prêtres dans la même localité : melkite catholique, melkite orthodoxe, plusieurs prêtres maronites. Beaucoup de prêtres de village font l'école et reçoivent de ce chef une petite allocation de l'évêque, des mis-

sionnaires latins ou de certaines œuvres. Parfois à l'église est joint un petit champ, où le prêtre vit avec sa famille. Le plus clair des revenus du clergé melkite consiste dans les intentions de messe, qui viennent ordinairement d'Europe. Le casuel, qui produit quelque chose dans les villes, est presque nul dans les villages. *Ibid.*, p. 577-598.

Une des anomalies qui frappent le plus dans l'Église melkite, c'est le grand nombre de religieux que l'on voit employés au ministère paroissial. Sur 315 hiéromoines ou religieux prêtres, d'après la statistique de 1907, il n'y en a pas moins de 220 hors de leurs couvents, quelques-uns dans l'enseignement, la majorité dans les cures de village et surtout des villes, contre seulement 172 prêtres séculiers. Toutes les éparchies, en dehors de celles d'Alep et de Bosra-Haourân, en comptent un nombre plus ou moins grand, et partout ils occupent les meilleurs postes. Ils ont même la prétention, dans plusieurs éparchies, de voir l'évêque pris toujours parmi eux. Jusqu'à ces dernières années, là où ils ont pu, ils ont complètement évincé le clergé séculier célibataire, au mépris de tout droit. Ils ne visaient rien moins qu'à le supprimer complètement, par tous les moyens possibles. La lutte entre ces deux éléments, bien différents au point de vue de la valeur, de l'instruction et de l'aptitude au ministère sacerdotal, est restée la question capitale qui divise cette Église. *Ibid.*, p. 599-610.

On trouvera à l'article AÏN-TRAZ, t. I, col. 1204-1205, des détails sur ce séminaire, aujourd'hui fermé. Le clergé séculier melkite sort maintenant exclusivement de Sainte-Anne de Jérusalem, maison dirigée par les Pères Blancs d'Alger ou missionnaires d'Afrique. Voir SAINTE-ANNE DE JÉRUSALEM. L'éducation et la formation qu'il y reçoit, avec le respect le plus complet de son rite et de ses usages, est de tout point excellente. Le célibat, inauguré, comme on l'a vu, par Maxime Mazloum, s'est implanté de lui-même, sans qu'il y ait eu besoin même de poser la question, pour extraordinaire que le fait paraisse. En 1907, sur 172 prêtres séculiers, on en comptait 92 célibataires et 80 mariés, ces derniers placés uniquement dans les villages, où ils vivent sur leur bien-fonds propre. Aujourd'hui, il peut y avoir environ 120 célibataires, pour l'immense majorité anciens élèves de Sainte-Anne, contre 70 mariés : le nombre de ceux-ci est destiné à diminuer progressivement jusqu'à extinction, l'ordination de gens mariés étant devenue extrêmement rare. Voir Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 610-611. On trouvera dans le même ouvrage, p. 611-624, des détails sur les prêtres non employés au ministère, les diacres et clercs inférieurs, les dignités ecclésiastiques conférées dans l'Église melkite, et, p. 624-649, des données sur les conciles, les synodes électoraux, et finalement les rapports avec Rome, la mentalité du clergé et du peuple à l'égard du Saint-Siège.

7° *Vie chrétienne*. — L'instruction religieuse est beaucoup plus répandue que par le passé : le catéchisme est enseigné dans toutes les écoles, vu que partout l'enseignement est entre les mains du clergé oriental ou latin, ou sous sa surveillance. Le catéchisme imprimé par le patriarche Pierre IV Jaraïrî, généralement suivi dans les écoles melkites, n'a pas été correct au point de vue dogmatique dans toutes ses éditions. *Ibid.*, p. 666-670.

La prédication est généralement négligée. Elle se borne à des discours d'apparat dans lesquels la forme tient beaucoup plus de place que le fonds. Grâce à l'influence du séminaire de Sainte-Anne, une réaction commence à se produire.

Les melkites catholiques n'ont pas moins de vingt-huit fêtes chômées, mais beaucoup ne sont plus observées. Voir un tableau comparatif avec les autres Églises

de rite oriental dans Karalevskij, *loc. cit.*, p. 672. Les abstinences sont elles aussi restées en théorie très rigoureuses, mais la trop grande rigueur de la loi et diverses autres causes ont amené sur ce point un relâchement dont on trouverait peu d'exemples, surtout chez un peuple resté en grande majorité très chrétien. *Ibid.*, p. 676-690, avec des détails sur la discipline des autres Églises orientales.

Depuis les récents décrets sur la communion fréquente, la fréquentation de la sainte eucharistie a beaucoup augmenté, surtout depuis que l'on a introduit l'usage de la donner avec la main, et non plus avec une cuiller qui passait dans toutes les bouches. Cette réforme est devenue générale et, lorsque l'irritante question des religieux et des séculiers aura été résolue par la mise de chacun à la place qui lui revient, l'instruction et le zèle, beaucoup plus intenses dans les rangs du clergé séculier que chez les religieux, supprimeront en partie les effets désastreux pour la fréquentation des Églises de rite oriental qu'a eus l'application brusque du décret permettant la réception de la sainte communion dans n'importe quel rite. Voir *ibid.*, p. 693-703.

8° *Éducation et instruction.* — Le gouvernement ottoman ne s'occupait que de l'instruction des musulmans. Les écoles melkites ont longtemps borné leur programme à la lecture des psaumes et du livre des Épîtres, avec quelques notions de catéchisme et de calcul. Il en a été ainsi jusqu'au milieu du XIX^e siècle. En 1907, sur 261 centres religieux, il y avait environ 100 écoles nationales de garçons et 25 écoles de filles. *Ibid.*, p. 707-708. Mais, dans beaucoup d'autres, les enfants vont aux écoles tenues par le clergé d'autres rites ou par les missionnaires latins, de sorte que l'instruction primaire est largement répandue. Les melkites catholiques possèdent en outre en propre cinq collèges donnant l'instruction secondaire d'après des programmes calqués sur ceux d'Europe, mais sans les langues anciennes, latin et grec, inutiles dans un pays où la vie intellectuelle est nulle et où toute l'instruction est dirigée vers des fins strictement utilitaires. Ceux de Beyrouth, le plus ancien établissement secondaire de la ville — de Damas et du Caire sont dirigés par le clergé séculier patriarcal, celui d'Alep par des prêtres de l'éparchie, celui de Zahlé par les basilien chourrites. A Haïfâ se trouve une grande école épiscopale qui pourrait être assimilée à un collège. *Ibid.*, p. 704-712.

L'œuvre des missions latines en fait d'éducation est considérable : par l'université de Beyrouth, elles détiennent tout l'enseignement supérieur. Elles sont aussi les seules à s'occuper de l'enseignement secondaire des jeunes filles. On trouvera à l'article SYRIE les détails nécessaires. Les religieuses melkites basiliennes sont peu nombreuses, mènent la vie cloîtrée sans s'occuper d'aucune œuvre active, et auraient autant besoin de réforme que les religieux. Depuis longtemps on parle de la fondation d'une congrégation de religieuses melkites vouée à l'enseignement et aux œuvres d'assistance, mais cette idée n'a encore reçu qu'un commencement d'exécution et cela tout récemment. Il y a là une cause réelle d'infériorité, et aussi un péril très grand pour la conservation du rite : pour beaucoup trop de missionnaires latins et pour le plus grand nombre des religieuses, le rite oriental est un pis-aller qu'il faut bien supporter, mais que l'on supprimerait si on pouvait. Il est juste d'ajouter que, jusqu'à la mort du patriarche Cyrille VIII Jahâ (1916), l'état déplorable du clergé de ce rite, ses discordes intérieures, l'apathie d'une partie de sa haute hiérarchie étaient pour beaucoup dans le peu de considération dont il jouissait.

9° *Vie monastique.* — On trouvera tous les détails

nécessaires sur les religieux melkites à l'article BASILIENS. Il suffira de dire ici que les anciens couvents ont fini, à l'exemple des congrégations occidentales, par se réunir en trois congrégations : les chourrites, fondés en 1697, avec 6 couvents et 3 procures, comptant, en 1907, 96 religieux, dont 68 dans les éparchies ; les salvatoriens, fondés au début du XVIII^e siècle, avec 8 couvents, 3 procures, 169 religieux, dont 129 dans les éparchies ; les alépins, détachés en 1829 des chourrites, avec 7 couvents, 3 procures, 50 religieux, dont 23 dans les éparchies. Cette dernière congrégation a été agitée par des désordres tels que Rome s'est décidée à la mettre sous le régime de la visite apostolique permanente depuis 1911. Les chourrites ne sont pas dans un meilleur état : ennemis acharnés de toute réforme, ils forment, par leur mauvais esprit et leurs tendances schismatiques, le plus sérieux obstacle à l'action de Rome. Les salvatoriens manifestent de bien meilleures dispositions et un désir sincère de s'améliorer, mais ce désir est entravé par une animosité encore grande contre le clergé séculier.

Chacune de ces congrégations possède des religieux : leurs couvents ont été comptés dans l'énumération ci-dessus : les sœurs sont au nombre de 33 environ pour les chourrites, 30 pour les salvatoriens, 28 pour les alépins, toujours d'après la statistique de 1907. *Ibid.*, p. 330-337.

Il faut mentionner, pour finir, la petite société des missionnaires de Saint-Paul, fondée en 1903 par le métropolite titulaire de Laodicée, Germanos Mo'aqqad (voir ce mot). Son but est les missions à l'intérieur et l'apostolat par la presse. Depuis 1910, elle a la direction du bulletin officiel du patriarcat. Elle compte une seule maison à Harisâ au Liban, avec cinq Pères, tous sortis de Sainte-Anne de Jérusalem et animés d'un excellent esprit.

XVIII. ÉTAT ACTUEL DU PATRIARCAT NON CATHOLIQUE. — 1° *La hiérarchie.* — Le patriarcat orthodoxe d'Antioche compte aujourd'hui douze éparchies résidentielles, situées presque toutes, comme on a déjà eu l'occasion de le faire remarquer, au nord de Beyrouth. A s'en tenir aux termes de la Notice d'Anastase I^{er}, elles devraient se grouper ainsi : 1° métropole de Tyr, à laquelle est uni l'évêché de Sidon, avec les sièges suffragants de Jébaïl-Batroun, Tripoli et le siège plus moderne de Akkâr ; 2° métropole de Tarse, à laquelle est uni l'évêché d'Adana ; 3° métropole d'Édesse, purement titulaire, mais qui n'en prend pas moins son rang canonique ; 4° la métropole d'Apamée n'est plus représentée que par l'évêché d'Épiphanie ou Hâmâ, mais il ne faut pas oublier que, d'après le droit d'Antioche, les évêques suffragants siègent immédiatement après leurs métropolitains respectifs ; 5° l'administration de la métropole de Damas est retenue par le patriarche, tout comme chez les catholiques, et le seul siège suffragant en serait Zahlé, faussement identifiée avec Séleucie du Liban ; 6° métropole de Théodosiopolis-Erzeroum, créée au moyen âge à la place de Dara ruinée. Viendraient ensuite trois métropoles autocéphales : Beyrouth, Homs et Laodicée, plus l'archevêché d'Alep. Au-dessus de toute cette hiérarchie et immédiatement après le patriarche devrait siéger le catholicos d'Irénoupolis, qui n'est, comme on l'a vu, que le remplaçant de celui de Bagdad. On aurait ainsi un cadre canonique et conforme à la tradition. Mais, suivant le principe introduit par les Grecs modernes, tous ces prélats portent indistinctement le titre de métropolite et, conformément au système mentionné dès 1715 par Chrysanthos de Jérusalem dans son *Συνταγματικόν* (traduction dans Karalevskij, t. m, p. 238), ils se rangent par ordre de consécration. Tous, sauf celui de Tyr,

qui a son siège à Saldâ, celui de Tarse-Adana, qui habite Mersina, et celui de 'Akkâr, qui séjourne habituellement dans un monastère entre Chikh Tabâ et Khatbé, résident dans la ville dont ils portent le titre, mais les deux titulaires d'Édesse et d'Irénoupolis et d'Édesse ne sont que de simples vicaires du patriarche et habitent Damas avec lui. On aura aussi remarqué que le siège d'Acre est abandonné au patriarchat de Jérusalem; quant à celui de Bosra et Haourân, il est considéré comme faisant partie de l'éparchie patriarcale de Damas; le nombre des orthodoxes y est d'ailleurs infime. La langue vulgaire et liturgique usitée dans toutes ces éparchies est l'arabe, sauf dans celles de Tarse-Adana et d'Erzeroum, où les chrétiens orthodoxes parlent surtout le turc et le grec. Cette situation, qui n'a pas encore été réglée, forcera le Synode d'Antioche à se départir d'un exclusivisme trop rigide et à tolérer à la tête de ces deux circonscriptions des prélats de langue grecque ou tout au moins la connaissant parfaitement.

2^e Statistique. — Il est tout aussi difficile d'avoir des chiffres exacts pour les orthodoxes que pour les catholiques, en l'absence d'un recensement régulier. La Société russe de Palestine a publié dans ses *Soobchtchenia*, 1897, t. VII, p. 495-497, une première statistique sommaire qui donnerait le chiffre global de 356 000 âmes, manifestement exagéré. Elle était, il est vrai, fournie par les Hellènes, qui avaient intérêt à grossir la vérité. L'éparchie de 'Akkâr a fait l'objet d'une relation détaillée compilée par un melkite indigène en 1896, village par village : elle a été publiée dans les *Soobchtchenia*, 1897, t. VII, p. 567-580, et donne le résultat suivant : églises, 68; prêtres, 90; fidèles, 33 796. Une autre du même genre pour Tripoli, datant de 1898, a été publiée la même année dans le même recueil : t. VIII, p. 59-73; elle donne 58 églises, 46 prêtres et 18 834 fidèles. C'est un élément de comparaison qui montre la difficulté du travail quand on la collationne avec la statistique générale insérée au t. IX (1899), p. 321-347, laquelle date de 1885, et dont voici les chiffres tels quels, auxquels il semble que l'on puisse se fier :

Tyr-Sidon, 34 églises, 11 110 âmes; Zahlé-Baalbek, 33 églises, 11 991 âmes; Damas, 13 églises, 13 000 âmes; Haourân, 8 églises, 1 000 âmes; Homs, 7 églises, 9 060 âmes; Hâmâ, 16 églises, 15 080 âmes; Beyrouth, 87 églises, 46 454 âmes; 'Akkâr, 53 églises, 40 315 âmes; Tripoli, 53 églises, 14 532 âmes; Laodicée, 20 églises, 8 054 âmes; Antioche, 5 églises, 6 560 âmes; Tarse-Adana, 26 églises, 11 694 âmes; Alep, 8 églises, 5 500 âmes; Amida (Diarbékir), 3 églises, 2 000 âmes; Théodosiopolis-Erzeroum, 6 églises, 2 500 âmes. On arrive ainsi à un total de 366 églises et 198 840 âmes. Le nombre des prêtres, qui n'est pas indiqué par cette statistique, peut être estimé à 400, et, en ajoutant la haute hiérarchie et les rares moines dont il sera parlé plus loin, on aurait un total général de quelque 500 ecclésiastiques orthodoxes. Après les ruines causées par la guerre, ces chiffres n'ont pas dû varier beaucoup. Comme on le voit, le patriarchat orthodoxe, qui ne s'étend qu'à la circonscription d'Antioche et n'a pas de juridiction sur les territoires d'Alexandrie et de Jérusalem, est un peu plus peuplé que le patriarchat catholique, en restreignant celui-ci dans ses limites propres. Il faudrait y ajouter une trentaine de mille âmes émigrées en Amérique, avec peut-être une vingtaine de prêtres, qui relèvent de l'archevêché russe.

3^e Le patriarche. — Le règlement organique du patriarchat, élaboré aussitôt après l'émancipation du joug hellène et calqué plus ou moins sur celui de Constantinople, a été publié en traduction russe dans les *Soobchtchenia* de la Société de Palestine, 1906, t. XVII, p. 23-42, et sur cette version russe en a été faite une autre

française que l'on trouvera dans les *Échos d'Orient*, 1906, t. IX, p. 178-183 et 236-241. Aux termes de ce document, lors de la vacance du siège, le synode permanent, assisté du conseil mixte, recueille les suffrages des métropolitains et évêques et choisit celui des prélats soumis au siège qui réunit la majorité pour être proclamé *locum tenens* et administrateur du siège vacant. Cette élection est confirmée par la Porte, qui donne directement l'ordre de procéder à l'élection définitive du patriarche. L'assemblée électorale se compose des métropolitains (et évêques) ou de leurs représentants, du représentant du patriarche à Antioche, de deux délégués laïcs d'Antioche et d'un de chaque éparchie. Viennent se joindre à eux dix représentants de la population de Damas, dont un prêtre et neuf laïcs notables, et enfin les membres du conseil mixte. Chaque membre de l'assemblée désigne, exclusivement parmi les métropolitains ou évêques du siège d'Antioche, celui qu'il croit le plus digne du patriarchat. Cette liste est transmise à la Porte, qui raye les noms de ceux contre lesquels elle croit devoir prononcer l'exclusive. Une seconde émission de suffrages par l'assemblée électorale composée comme précédemment amène la constitution d'une liste ne présentant plus que trois noms. C'est au corps épiscopal seul qu'il appartient de se prononcer à la majorité absolue, à l'église, sur le choix de l'élu, et en cas de parité des suffrages le sort décide. L'intronisation est présidée, non par le métropolitain de Tyr, qui paraît déchu chez les orthodoxes de son antique rang de prototrône, mais par le prélat le plus ancien dans l'ordre de consécration. Le nouveau patriarche notifie son élection aux autres Églises autocéphales et reçoit d'elles, si elles le jugent à propos, les lettres de communion : on a vu qu'en pratique ce n'est qu'une formalité; il reçoit du sultan le diplôme d'investiture civile ou *bara't* d'usage.

Bien que le dernier mot dans les opérations électORALES appartienne au corps épiscopal, la liste n'en est pas moins formée de manière telle que l'élection est de fait entièrement entre les mains des laïcs, et que le chef spirituel suprême n'est considéré en réalité que comme le chef civil de la nation melkite orthodoxe, ou plutôt, suivant le terminologie en vigueur, des *Romains* (= Byzantins) *orthodoxes* (tâ'ifat al Roum al orthôdôks). Cet abaissement général du caractère sacerdotal et pontifical est d'ailleurs général dans toutes les Églises orthodoxes. Les prérogatives du sultan sont, en vertu des traités, dévolues désormais à la France, mais, comme le système n'a pas encore fonctionné depuis la guerre, il est difficile de prévoir comment elle en usera. Il y a là en tout cas une situation à laquelle les fonctionnaires français ne sont guère habitués.

Le titre officiel du patriarche est analogue à celui de son collègue catholique, mais, à l'inverse de celui-ci, il n'a aucune juridiction sur les melkites des deux autres patriarchats du sud ni sur ceux résidant dans celui de Constantinople. Il existe aux États-Unis des colonies melkites orthodoxes assez prospères : l'archevêque russe d'Amérique et des îles Aléoutiennes en a naturellement pris soin, et s'est adjoint en 1904 un vicaire melkite avec caractère épiscopal dans la personne de Mgr Raphaël Hawawini, né en 1863, consacré avec le titre de Brooklyn, suivant le système en vigueur en Russie pour les évêques-vicaires. Le prélat est mort durant la guerre et n'a pas encore reçu de successeur. Cf. *Néx Svôv*, 1905, t. II, p. 265.

Les droits et privilèges du patriarche sont fixés, au point de vue canonique, par le règlement organique et par les canons généraux de l'Église orthodoxe; ses prérogatives civiles sont indiquées dans le *bara't* d'investiture. L'administration française a jusqu'à présent laissé les choses en état. Pratiquement la

tutelle laïque est beaucoup plus envahissante que chez les catholiques. La résidence officielle est Damas : à Antioche, où il y a un certain nombre d'orthodoxes, réside un simple archimandrite comme représentant du patriarche. Il est assez difficile de donner quelques précisions au sujet des revenus du siège patriarcal. Ils sont estimés à 66 000 francs par an au cours d'avant la guerre par les *Soobchtchenia*, 1899, t. ix, p. 342. Les abondantes allocations de la Russie ont été supprimées par la guerre et la révolution, mais le gouvernement français y a suppléé dans une certaine mesure.

Tout comme dans le patriarcat de Constantinople, il existe dans celui d'Antioche, en vertu du règlement de 1900, deux organismes dont on ne trouve que de très loin l'équivalent chez les catholiques, et en tout cas sans la même puissance restrictive de l'autorité et de l'indépendance patriarcale : le synode permanent et le conseil mixte. Bien que président de droit de ces deux corps, le patriarche en est réduit à peu de chose près au rôle d'exécutif.

Le synode permanent est composé des deux prélats titulaires vicaires du patriarche et de deux autres prélats résidentiels renouvelés chaque année d'après un roulement établi par le règlement. En l'absence du patriarche, le plus ancien des métropolitains résidentiels préside. Les attributions du synode comprennent toutes les affaires purement ecclésiastiques, y compris par conséquent les mariages, et une partie des affaires civiles. Un rapport annuel, tout comme dans l'Église russe de l'ancien régime, expose à la fin de chaque session l'activité du synode, mais il n'y a pas l'équivalent de l'*Ober-Prokuror* ou procureur impérial. Lorsque le patriarche est absent ou lorsque l'un des membres n'a pu se rendre aux séances, on invite un des métropolitains résidant non loin de Damas à venir siéger, afin que le nombre prescrit soit toujours atteint. Les décisions sont prises à l'unanimité ou à la majorité des voix. Rien n'est ordonné pour le cas de parité, mais le patriarche est lié par toute décision prise à la majorité. Les membres du synode reçoivent une indemnité pécuniaire et sont immédiatement remplacés en cas de décès. Enfin, si le patriarche manque à ses devoirs ou n'obtempère pas aux décisions du synode, tout un système d'admonitions, calqué sur celui en vigueur à Constantinople, est prévu pour l'amener à résipiscence. Finalement, le synode et le conseil mixte réunis ont le droit de prononcer une sentence qui ne peut aller jusqu'à la déposition, mais dont ils informent officiellement le patriarche et la Porte pour qu'ils en prennent acte. Cette procédure est suivie, qu'il s'agisse de manquements en matière ecclésiastique ou en matière civile. La déposition du patriarche ne peut être prononcée que par le concile plénier de l'Église d'Antioche dont il sera question plus loin. Les membres du synode doivent tous signer les procès-verbaux, que les décisions prises leur plaisent ou non, et le patriarche n'a pas le droit de dissoudre l'assemblée : par contre, il doit convoquer une session extraordinaire si les deux tiers des membres du synode l'exigent. Enfin, le patriarche n'a pas le droit de procéder à la visite canonique d'une éparchie sans en aviser le titulaire.

Le conseil mixte est composé de douze membres ; les quatre métropolitains membres du synode permanent et huit laïcs, dont trois de Damas, un d'Antioche et les quatre autres des diverses éparchies. Si le patriarche ne préside pas lui-même, l'assemblée est dirigée par le métropolitain le plus ancien par ordre de consécration. Aucun membre d'une société étrangère ne peut siéger au conseil mixte. Les membres restent en fonction durant deux ans, mais sont remplacés chaque année par moitié suivant un roulement. Leurs noms sont toujours communiqués au vali de Damas. Ils ne sont pas rétribués par le patriarcat, s'ils sont laïcs, mais

par les éparchies qui les ont délégués. Les attributions de ce conseil sont presque uniquement civiles et regardent toutes les matières qui ont été préalablement examinées dans les commissions éparchiales, si celles-ci lui sont soumises par les intéressés. On a vu plus haut son rôle en cas d'élection patriarcale ou d'admonestation du patriarche.

Au-dessus de ces deux corps, mais ne pouvant régler que des affaires d'ordre ecclésiastique, il y a le concile plénier de l'Église d'Antioche, qui doit s'assembler ordinairement une fois tous les deux ans. Seuls, les métropolitains (et évêques) résidentiels y ont voix délibérative : les deux vicaires patriarcaux revêtus du caractère épiscopal n'y ont que la voix consultative. Ce concile peut déposer le patriarche, à la majorité des deux tiers de ses voix. Le droit de convocation appartient au patriarche, mais il n'est pas fait mention de l'obligation où il pourrait être de le réunir pour traiter de sa propre déposition. Au patriarche appartient la mise à exécution des décrets.

4° *Les vicaires patriarcaux*. — Il en a été parlé plus haut, pour ceux qui sont évêques ; mais le patriarche, ou plutôt le synode permanent, peut en instituer d'autres qui soient simples archimandrites ou prêtres ; bien que le règlement n'en fasse pas mention, c'est une des attributions ordinaires du Synode.

5° *Les métropolitains et évêques*. — Comme on l'a vu, pratiquement tous les prélats orthodoxes d'Antioche ont rang et prérogatives de métropolitains, ou plutôt ce ne sont que de simples évêques pourvus d'un titre honorifique. Les candidats à l'épiscopat doivent être sujets ottomans, être pourvus des qualités requises par les canons et connaître la langue de l'éparchie à laquelle ils seront préposés. L'élection des évêques a lieu d'après un procédé qui se rapproche beaucoup de celui en usage jusqu'à présent chez les catholiques et qui remonte par conséquent, comme ce dernier, à une époque assez ancienne. L'éparchie vacante désigne trois candidats, entre lesquels le corps épiscopal résidentiel, à l'exclusion des deux prélats titulaires, choisit l'élu. La déposition d'un métropolitain ne peut être prononcée que par le concile plénier, en se guidant d'après les canons ecclésiastiques et les lois de l'Empire ottoman, suivant qu'il s'agit de crimes ecclésiastiques ou civils entraînant la déposition. C'est le synode qui autorise un métropolitain à renoncer à son siège : si cette retraite est volontaire, le prélat démissionnaire peut choisir le lieu de sa résidence, ordinairement un monastère, pourvu que ce ne soit pas dans l'éparchie qu'il a régie ; s'il s'agit d'un prélat déposé, il appartient au Synode ou au gouvernement, selon la nature du crime, de fixer le lieu de cette résidence. Le synode assigne à chaque métropolitain démissionnaire une somme pour son entretien convenable. La translation des évêques d'un siège à un autre rentre dans le cadre des affaires ecclésiastiques courantes qui sont de la compétence du synode.

6° *Les prêtres séculiers*. — La situation du clergé séculier est des plus tristes. Vu l'absence de séminaire, il n'a aucune instruction en dehors des connaissances strictement indispensables pour la célébration des offices liturgiques et la gestion des affaires courantes qui sont du ressort du clergé. La religion n'est guère enseignée que par tradition et il n'y a d'autre prédication que celle de la liturgie, qui, heureusement, est célébrée dans une langue comprise de tous et maintient ainsi le peu de vie chrétienne qui peut subsister dans une Église aussi malheureuse. Le Règlement de 1900 prévoit la nomination d'au moins un prédicateur qui devra prêcher à tour de rôle dans chaque éparchie, aux frais de la caisse patriarcale. Il ordonne l'établissement d'une école ecclésiastique par éparchie pour la formation élémentaire du clergé tant séculier que

régulier, et d'un séminaire central proprement dit pour la formation théologique. L'aide russe aurait pu donner un clergé à peu près convenable, en tenant compte bien entendu de l'imperfection ou de l'absence de méthodes de formation spirituelle et non pas seulement théologique ou scientifique, chose qui ne se trouve réellement que dans l'Église catholique et dont le monde orthodoxe n'a pas l'idée. Mais aujourd'hui l'aide russe n'est qu'un souvenir, et, avec ses propres ressources, le clergé orthodoxe du patriarcat est hors d'état de sortir de sa misérable situation. Il ne se recrute que dans la basse classe, tous ses membres sont mariés et chargés de famille, ce qui ne facilite pas l'exercice du zèle.

Les œuvres d'assistance sont ce qu'il y a de mieux organisé dans le patriarcat, car ce sont les laïcs qui s'en occupent presque exclusivement. Les sociétés de bienfaisance sont assez nombreuses et soutenues par des dons volontaires. Il faut ajouter que les hôpitaux catholiques reçoivent sans aucune difficulté les malades orthodoxes, payants ou non; mais il n'en reste pas moins vrai que dans son ensemble l'Église orthodoxe d'Antioche reste privée de toute cette floraison d'œuvres qu'a installée sur le sol syrien la charité catholique.

7° *Vie chrétienne*. — Après ces tristes constatations, il n'est pas difficile de comprendre que la vie chrétienne se réduit, somme toute, au formalisme. Les classes élevées ne voient plus dans la religion orthodoxe que l'emblème de la nationalité. Le peuple est resté simple et de bonne foi : il ne sait ce que c'est que la séparation des Églises, et n'a pour les catholiques aucun vrai sentiment d'aversion. Ce sont des âmes négligées depuis de longs siècles, particulièrement dans la période moderne. Avec les progrès constants de l'instruction, l'envahissement inévitable des mœurs européennes, une crise se produira certainement dans un intervalle très rapproché. L'Église orthodoxe de Syrie est incapable d'exercer une action religieuse quelconque : ses fidèles seront la proie du protestantisme et de l'incrédulité absolue, pour autant qu'un Oriental en soit capable, à moins qu'ils ne passent à l'Église catholique. L'idée d'union avec Rome n'est nullement envisagée par la haute hiérarchie, et ne semble pas avoir grande chance de l'être. Les catholiques ne pourront sauver ce peuple qu'en allant directement à lui et uniquement dans son rite oriental. Il est certain que toute mission basée sur le rite latin serait non seulement stérile, mais compromettrait l'avenir d'une manière irréductible.

8° *Éducation et instruction*. — Les Hellènes ne se sont jamais préoccupés d'instruire ce peuple, et le gouvernement ottoman, ainsi qu'il en a été fait la remarque plus haut à propos des catholiques, ne se souciait pas de l'instruction des chrétiens. Tout reposait sur le clergé. Le prédécesseur du métropolite actuel de Beyrouth, Gabriel, a ouvert en 1885 dans cette ville le collège dit des « Trois Astres » ou des « Trois Hiérarques » Basile, Grégoire de Naziance et Chrysostome; il continue à fonctionner ainsi que celui établi au monastère de la Nativité de la sainte Vierge à Kaftoun, près de Tripoli. Un troisième collège a été fondé à Homs vers 1895 (?) par le métropolite Athanase. *Soobchtcheniia*, 1900, t. x, p. 543-547.

Les écoles populaires sont très élémentaires : on n'y apprend guère que la lecture et l'écriture arabes. La statistique de 1885 publiée par la Société russe en 1899 donnait les chiffres suivants : Tyr-Sidon, 3; Zahlé-Baalbek, 7; Damas, 3; Haourân, néant; Homs, 1; Hâmâ, 3; Beyrouth, 26; 'Akkâr, néant (la statistique détaillée de 1896 en indique 5 avec 265 élèves); Tripoli, 27 (la statistique détaillée de 1898 en indique 23 avec 1 297 élèves); Laodicée, 4; Antioche, 5; Tarse-

Adana, 19; Alep, 4; Amida-Diarbékîr, 1; Théodosiopolis-Erzeroum, 6. En tout 106 écoles dépendant du patriarcat et des éparchies, auxquelles il fallait ajouter avant la guerre une cinquantaine d'autres (il y en avait cent dans la Syrie et la Palestine réunies) dépendant de la Société russe, qui pouvaient instruire d'après un programme plus soigné quelque 5 000 enfants.

Quant au séminaire de Balamand, il a fait l'objet d'une notice très détaillée publiée dans les *Soobchtcheniia*, 1904, t. xiv, 1^{re} partie, p. 5-32; mais l'état de choses qu'elle décrit est antérieur au départ des Russes et a certainement beaucoup empiré depuis.

9° *Vie monastique*. — On trouvera dans Karalevskij, t. III, p. 346-347, l'énumération des dix-huit monastères que compte le patriarcat orthodoxe, dont dix-sept d'hommes et un de religieuses, ce dernier et quatre des premiers stavropigiaques, c'est-à-dire exempts de l'autorité de l'ordinaire et relevant directement du patriarche, deux dans l'éparchie de 'Akkâr, cinq dans celle de Tripoli et six dans celle de Beyrouth. Mais, si chez les catholiques les moines ne sont plus guère, en fait, que des prêtres séculiers vivant la plupart du temps dans les paroisses et prononçant des vœux qu'ils n'observent guère, n'ayant de monastique que le cadre, on peut dire que chez les orthodoxes la vie religieuse est en réalité presque complètement éteinte. Pour dix-sept monastères d'hommes, il n'y a pas plus d'une vingtaine de moines. Est considéré comme tel tout ecclésiastique observant le célibat, suivant le principe pratique en vigueur par toute l'orthodoxie gréco-slave, donc tous les évêques et les candidats éventuels à l'épiscopat. Ces monastères sont d'ailleurs en général très petits et une vie vraiment conventuelle y serait impossible. Ce n'est pas une des moindres ruines de cette Église que la domination hellénique a laissée dans un bien triste état.

XIX. LA LITURGIE ET LE RITE D'ANTIOCHE AU POINT DE VUE HISTORIQUE. — Le patriarcat d'Antioche, tant catholique que non catholique, suit aujourd'hui le rite byzantin, vulgairement appelé grec. Il n'en a pas toujours été ainsi, pas plus que le rite byzantin n'a été formé tout entier à Byzance. La part des éléments alexandrins, syriens et palestiniens y est considérable, ces deux derniers groupes étant assez semblables, tandis que les usages d'Égypte en différaient notablement.

La liturgie d'Alexandrie garda son caractère propre, tant chez les coptes monophysites que chez les grécomelkites, jusqu'au x^e siècle environ. A partir de cette époque, on constate des infiltrations byzantines de plus en plus nombreuses. La byzantinisation était complète au xiii^e siècle. Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 3-9. Pour Jérusalem, à part les usages propres aux sanctuaires majeurs de la Ville sainte, dont beaucoup ont duré jusqu'à présent, les destinées furent les mêmes que dans le patriarcat d'Antioche. *Ibid.*, p. 20-21. Le rite de cette Église, conservé substantiellement dans celui appelé aujourd'hui syrien tant jacobite que catholique, et dans les livres des maronites, a fourni de nombreux éléments au rite de Constantinople. Lors de la grande séparation causée par la querelle monophysite au vi^e siècle, aucune modification n'eut d'abord lieu dans la liturgie : mais, tandis que le parti hérétique était presque exclusivement syriaque de race et de langue, le parti orthodoxe comprit l'élément purement grec, presque tout l'élément indigène plus ou moins hellénisé et une fraction considérable de la population syriaque. Peu à peu, les jacobites n'officièrent plus qu'en syriaque, tandis que le parti orthodoxe conservait l'usage de la langue grecque là où la population était grecque ou hellénisée et du syriaque dans les régions purement syriaques. Lorsque les maronites se sépa-

rèrent de l'orthodoxie au VIII^e siècle, ils gardèrent le rite qu'ils observaient jusque là, et celui-ci, en tenant compte des nombreuses variantes de formules et de cérémonies qui ont existé de tout temps en Orient avant l'unification relative introduite par l'imprimerie, et cela dans tous les rites, n'est pas substantiellement différent du rite des syriens monophysites. Commencée insensiblement à partir du VII^e-VIII^e siècle, la byzantinisation devint plus intense à partir du X^e, et elle était un fait accompli à la fin du XIII^e. Quant à la langue, le grec fut longtemps encore en usage à Antioche même, où on ne paraît pas avoir jamais connu le syriaque : l'arabe ne commença à s'introduire que plus tard, par les rubriques et les péripécies scripturaires. Le syriaque resta la langue liturgique fondamentale du patriarchat melkite d'Antioche, à côté du grec. *Ibid.*, p. 9-20.

A partir du X^e siècle, l'histoire de la liturgie du patriarchat d'Antioche, désormais byzantine, se divise en deux grandes périodes : 1^o syro-byzantine, du X^e au XVII^e siècle ; 2^o arabo-byzantine, du XVII^e siècle à nos jours. Ces deux périodes sont caractérisées par l'emploi de la langue liturgique dominante, le grec disparaissant de plus en plus, sans cependant être jamais complètement oublié : syriaque durant la première, arabe durant la seconde.

L'emploi de la langue syriaque dans la liturgie du patriarchat melkite d'Antioche, affirmé par les écrivains syriens et maronites, a toujours été nié avec obstination par les melkites eux-mêmes, suivant en cela bien plus une antipathie nationale irréflectée entre branches de la même race, que des déductions historiques basées sur les faits. Mais la chose ne fait plus de doute aujourd'hui. *Ibid.*, p. 24-30. On trouvera dans le même auteur, p. 30-41, l'énumération par ordre chronologique de 190 manuscrits liturgiques melkites en langue syriaque, conservés aujourd'hui dans les bibliothèques d'Europe, et allant chronologiquement du IX^e siècle jusqu'en 1655. Il en résulte que, même après que le syriaque eut disparu de l'usage vulgaire des syro-melkites pour être remplacé par l'arabe, il n'en continua pas moins à être considéré comme la langue liturgique, le grec n'étant conservé que dans quelques rares formules ou dans les seuls endroits où se trouvaient des marchands grecs. Parmi les traducteurs des livres de la liturgie byzantine du grec en syriaque, il faut mentionner Macaire, évêque du petit siège de Qârâ dans la Damasène, qui vivait dans la seconde moitié du XV^e siècle : marié avant de parvenir à l'épiscopat, sa descendance forma toute une légion de traducteurs et de réviseurs. Voir sa généalogie, *ibid.*, p. 44. La version syriaque des livres byzantins est un élément très précieux pour l'établissement du texte de ceux-ci, mais jusqu'à présent rien n'a été tenté dans ce genre.

La version de l'Écriture employée est naturellement la Peschito, comme pour les autres Syriens. La liturgie syro-melkite disparut devant l'invasion de l'arabe dans la seconde moitié du XVII^e siècle : elle ne se conserva plus que dans quelques villages de la plaine de Damas, où un dialecte syriaque corrompu s'est perpétué jusqu'à nos jours et où on célébrait encore en syriaque au commencement du XIX^e siècle.

Pour copier leurs livres liturgiques, les melkites employaient un type particulier d'écriture, assez rapproché de l'estranghélo, et dénommé type melkite, mais ils ont fait aussi usage du karchouni, c'est-à-dire de l'arabe écrit en caractères syriaques. Cf. E. Tisserant, *Specimina codicum orientaliū*, Bonn, 1914, planches 36a-37b. Comme les autres Syriens, ils commençaient l'année en octobre, et non en septembre comme le voudrait l'usage purement byzantin. Voir,

sur ces particularités et d'autres encore, *ibid.*, p. 43-46.

Les derniers manuscrits syro-byzantins ayant été copiés au milieu du XVII^e siècle, on peut assigner cette date au début de la période arabo-byzantine. Les traducteurs, ou simplement les recenseurs pour les parties déjà traduites précédemment, ce qui est le cas pour toutes les péripécies scripturaires, sont mieux connus. Il y en eut deux principaux : Méléce Karmî, archevêque d'Alep avant 1612, élu en 1634 patriarche d'Antioche sous le nom d'Euthyme II, et mort peu après, personnage dont il a été question dans l'histoire de la reprise des relations avec Rome, et le patriarche Macaire III Za'im, qui occupa le siège de 1647 à 1672, après avoir été lui aussi archevêque d'Alep. A eux deux, ils revirent les principaux livres liturgiques, et on a vu les tentatives qu'ils firent pour les faire imprimer à Rome. Comme caractéristique des manuscrits de cette époque, il faut signaler l'usage de transcrire certaines formules grecques, parfois des recueils entiers, en caractères arabes. *Ibid.*, p. 46-54 ; cf. E. Tisserant, *Specimina codicum orientaliū*, planche 59b. La recension de Méléce Karmî est demeurée la base des éditions imprimées faites depuis dans les deux confessions.

La lenteur ordinairement sage, mais parfois excessive, de la cour romaine, ayant laissé échapper l'occasion de hâter et peut-être de rendre plus complet le mouvement de retour des melkites à l'unité catholique, le patriarche Athanase III Dabbâs (1685-1724) s'adressa au voïévode de Valachie, Constantin Bassaraba Brâncovan, dont il avait été le prédicateur, et c'est à la générosité du prince roumain que les melkites durent leurs premiers livres liturgiques imprimés. Le liturgicon est de 1701 : le texte arabe dérive de la recension de Méléce Karmî, et le grec de l'édition vénitienne de 1663. L'édition qu'Euthyme II et Macaire III avaient en vain demandée à Rome n'y fut imprimée qu'en 1839, d'après un texte arabe dérivant de la recension de Karmî par l'intermédiaire de l'édition de 1701, et mis en harmonie avec le grec de l'euchologe de Benoît XIV (1754). De ce texte sont dérivées, chez les catholiques, les éditions subséquentes, dont on trouvera l'énumération et une critique parfois très détaillée, ainsi que des éditions publiées par les orthodoxes, dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 55-96. On ne saurait entrer ici dans des détails sur les autres livres liturgiques imprimés, soit en Valachie, soit à Alep, avec les caractères fondus en Valachie, soit plus tard à Chouair par les religieux basilien, soit à Beyrouth à l'époque contemporaine. Voir, pour toutes ces éditions, *ibid.*, p. 96-134. La version arabe des livres melkites est souvent incorrecte et barbare : de nombreux efforts ont été tentés pour l'améliorer, parfois aux dépens de la fidélité à l'original. Aujourd'hui, une tendance se manifeste pour substituer à l'ancienne version de l'Écriture faite sur les Septante, la leçon de la Bible des Pères jésuites de Beyrouth, faite sur l'hébreu, très élégante, très correcte, mais qui ne représente en rien la leçon des Septante, traditionnelle dans l'Église byzantine. L'impression des livres liturgiques est abandonnée à des laïcs, qui y introduisent sans contrôle les changements qu'ils jugent opportuns, au détriment de la critique et même de l'orthodoxie. Les deux derniers patriarches ont laissé faire sans se préoccuper de cette situation.

On trouvera dans Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 136-149, tous les détails nécessaires sur la question de la langue liturgique chez les melkites. C'est aujourd'hui presque uniquement l'arabe, tant chez les catholiques que chez les non-catholiques. Le grec n'est employé que pour certains morceaux de chant ou quelques brèves formules, et complètement ignoré de la masse

du clergé, qui se borne à une lecture barbare, exception faite pour les anciens élèves du séminaire Sainte-Anne de Jérusalem et du collège grec de Rome. D'après les principes de l'Église orientale, la vraie langue liturgique des melkites est l'arabe et non le grec : l'opinion qui voudrait que l'arabe ne soit que toléré est inspirée de la discipline latine. L'uniformité dans les cérémonies n'existe pas : jusqu'à présent les tentatives faites pour prescrire un cérémonial unique n'ont pas abouti. Le chant usité est en théorie la psaltique grecque, mais elle est déformée par l'influence du chant arabe profane, dont les mélodies sont précisément les plus goûtées. Là encore, il n'y a ni ordre ni méthode. Voir *ibid.*, p. 149-156.

Outre le calendrier ordinaire de l'Église byzantine, les melkites catholiques ont adopté certaines fêtes spéciales : les saintes reliques, célébrée le second dimanche du grand carême à la place de la fête schismatique et hérétique de Grégoire Palamas ; la Visitation de la sainte Vierge, à la place de l'office apocryphe de la source vivifiante, le vendredi qui suit Pâques ; la fête du très saint-sacrement, avec procession solennelle et usage de la bénédiction, qui se donne de temps à autre. Les trois premières sont l'œuvre du patriarche Maxime III Mazloum ; l'office du saint-sacrement a été composé par le P. Nicolas Sâygh, général des basiliens chouérites, et Maxime Hakim, archevêque d'Alep, et plus tard le patriarche Maxime II, dans la première moitié du xvm^e siècle : il a été formellement approuvé à Rome en 1746 ; les autres ne peuvent revendiquer que l'approbation de Mazloum seul. Tous ces offices sont exactement conformes, dans leur ordonnance, aux formes liturgiques byzantines, et ne sentent en rien la latinisation, comme on pourrait le croire. Il va sans dire que, œuvre de gens qui ignoraient ou peu s'en faut la langue grecque, ils sont en prose arabe, mais parfois, surtout celui de saint-sacrement, d'une grande beauté d'expression. En quelques lieux, on célèbre le 19 mars une fête spéciale de saint Joseph, avec office datant de 1768. Le culte officiel du Sacré-Cœur n'est pas encore introduit dans l'Église melkite. Sur toutes ces questions, les particularités liturgiques, les écrivains liturgiques melkites, voir Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 156-212.

XX. LE DROIT CANONIQUE D'ANTIOCHE. — On peut distinguer trois périodes dans l'histoire du droit canonique de l'Église d'Antioche. La première va des origines à la fin du vi^e siècle, c'est-à-dire peu après l'établissement du patriarcat jacobite. Elle embrasse le patriarcat d'Antioche dans son ensemble, moins le catholicosat persan. Celui-ci eut de bonne heure sa législation propre, développée d'une façon autonome, quoique offrant bien des points de contact avec celle des Syriens occidentaux, en comprenant sous ce dernier vocable aussi bien ceux qui étaient hellénisés que ceux qui ne l'étaient pas. Les monuments de cette législation primitive sont assez complètement reconstitués aujourd'hui, quoique leur filiation prête encore à de nombreuses controverses. Ils comprennent : 1^o la *Didaché* des apôtres, le célèbre écrit découvert en 1883 par le métropolite Philothée Bryennios, qui est de la fin du i^{er} siècle, et peut-être plus ancien encore (Batiffol, *La littérature grecque chrétienne*, Paris, 1898, p. 72) ; 2^o la *Didascalie syriaque*, que son plus récent traducteur, M. Nau, place au III^e siècle (*La didascalie des douze apôtres*, Paris, 1912, p. 20 de l'Introd.), en lui attribuant une origine mésopotamienne ; 3^o les *Constitutions apostoliques*, qui ont passé dans le corps du droit byzantin et sont de la fin du iv^e siècle (Batiffol, *op. cit.*, p. 200-201) ; 4^o l'*Octateuque de Clément*, recueil composite déjà constitué au iv^e siècle (Nau, *La version syriaque de*

l'Octateuque de Clément, Paris, 1913, Introd., *passim*), et dont les deux premiers livres, le *Testamentum Domini*, publié par le patriarche syrien catholique Ignace Ephrem Rahmânî, Mayence, 1899, seraient du III^e siècle (Nau, *Didascalie*, Introd., p. 16) ; 5^o les 127 *canons coptes-arabes des apôtres*, qui dépendent en partie de l'Octateuque et ont été compilés en Égypte aux iv^e-v^e siècles (édit. critique du texte arabe avec trad. franç. par J. et A. Périer, dans la *Patrologia orientalis*, Paris, 1911, t. VIII, p. 551-710) ; 6^o les 38 *canons d'Hippolyte*, œuvre synodale de l'Église romaine, de la fin du III^e siècle, mais adoptée par l'Église de Syrie (Batiffol, *op. cit.*, p. 157-159) ; 7^o les 85 *canons apostoliques*, qui seraient à peu près du milieu du IV^e siècle (Batiffol, *op. cit.*, p. 201) : ces deux derniers recueils ont trouvé place dans le VIII^e livre des Constitutions apostoliques ; 8^o les canons du concile particulier d'Antioche en 341 (*in Encaeniis*) ; 9^o enfin, des écrits canoniques des Pères tant grecs que syriaques originaires de la Syrie ou y ayant vécu, dont aucun, à vrai dire, n'a trouvé place dans le *Corpus* du droit byzantin, mais qui n'en sont pas moins des témoins de la législation et des coutumes en vigueur à leur époque.

La deuxième période va de la constitution du patriarcat jacobite à la période de réaction byzantine, c'est-à-dire du vi^e au x^e siècle. La législation antérieure est conservée et développée parallèlement par les deux Églises, désormais rivales, parfois avec des tendances diverses, mais aussi avec de nombreux points de contact encore très peu étudiés. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que tout ce que l'on trouve chez les écrivains syriaques soit de provenance exclusivement jacobite. Ils travaillaient sur le fonds commun antérieur à la division, et nombre de points de l'ancienne discipline d'Antioche, en usage même parmi les melkites, sont à chercher dans leurs écrits, dans ceux encore plus mal connus et surtout plus rares des maronites, et même dans les collections coptes-arabes d'Égypte. Il y aurait certainement aussi beaucoup à glaner dans la littérature canonique géorgienne, à cause des relations intimes de la Géorgie avec Antioche dans les premiers siècles de son histoire, mais l'exploitation de cette littérature est encore à ses débuts.

La troisième période va de la réaction byzantine au x^e siècle jusqu'à nos jours. Tout ce qui, dans les monuments des deux périodes antérieures, n'a pas obtenu droit de cité dans le *Corpus* du droit ecclésiastique byzantin est graduellement abandonné, non cependant sans que de nombreux vestiges en aient subsisté et en soient encore reconnaissables à l'heure actuelle. W. Riedel, *Die Kirchenrechtsquellen des Patriarchats Alexandrien*, Leipzig, 1900, examine, à propos d'Alexandrie, les collections melkites en général, éparses dans les manuscrits arabes des différentes bibliothèques, mais où il resterait encore des trouvailles à faire, ainsi que dans des manuscrits syriaques qui sont peut-être plutôt syro-melkites que jacobites. L'ancienne législation a en effet mis du temps à disparaître, tout comme la liturgie. Il est presque inutile de faire remarquer que le grand interprète des canons byzantins, le patriarche d'Antioche Théodore III Balsamon (fin du XII^e siècle), ne représente en rien la tradition de l'Église dont il portait le titre, et est purement byzantin. Les sources énumérées par Riedel devraient donc être publiées, étudiées à fond et comparées avec les monuments syriaques et géorgiens de la période antérieure, si on veut reconstituer la législation canonique d'Antioche jusqu'à l'époque de l'adoption du corps de droit byzantin. Il faut ajouter que les notes du recueil connu sous le nom de Pidalion, n'ayant vu le

jour qu'en 1800 et étant rédigées en grec vulgaire, n'ont jamais été traduites en arabe et n'ont eu aucune influence en Syrie, au moins chez les melkites catholiques, car les melkites orthodoxes ont fait plus ou moins usage de ce livre tant que la chancellerie patriarcale a été tenue par des Hellènes. Voir, sur tous ces points, C. Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 361-365. L'étude du droit canonique est encore plus négligée chez les melkites orthodoxes que chez les catholiques, vu que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le gouvernement central appartenait à des Hellènes qui, en ce point comme en tous les autres, ne se sont jamais préoccupés en quoi que ce soit d'élever le niveau de culture du clergé indigène. La tradition et la coutume sont chez eux la règle presque unique. A part quelques rares brochures, il serait impossible de trouver un ouvrage quelconque de droit canonique à leur usage dans leur langue arabe.

Les catholiques ne sont pas beaucoup mieux partagés, comme on va le voir par un examen rapide des six éléments dont se compose leur législation, en plus de l'ancien *Corpus juris* byzantin, dont il existe d'assez nombreux manuscrits, mais qui ne sont plus consultés aujourd'hui par personne.

1^o Les décrets du Saint-Siège concernant, soit l'Orient en général, soit les melkites en particulier, ont déjà l'inconvénient d'être dispersés dans des collections incomplètes et volumineuses, comme le *Jus pontificum de Propaganda Fide* de Raffaele de Martinis, 7 vol., Rome, 1888-1897, plus un volume de décrets paru en 1899 sous le même titre, avec la mention *pars secunda*, édition hâtive, sans critique, et dans le recueil des *Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide*, 2^e édit., Rome, 1907, en deux volumes d'un usage plus commode, mais tout aussi incomplet; l'ignorance de la langue latine dans tout l'ancien clergé melkite les rend inutiles et beaucoup de ses membres n'en connaissent même pas l'existence. Il a fallu attendre l'année 1910 et le zèle des missionnaires paulistes de Mgr Germanos Mo'aqad pour que le patriarcat possédât une petite revue religieuse où les actes du Saint-Siège, d'ailleurs très rares, concernant les melkites pussent trouver place. C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 365-366.

2^o Depuis la reprise des rapports avec Rome, les melkites catholiques ont tenu treize conciles, dont on trouvera la liste dans C. Karalevskij, *op. cit.*, t. III, p. 366-367. Huit seulement se sont réellement occupés de législation, et sur ce nombre un a été expressément condamné, celui de Qarqafé en 1806; deux ont été abandonnés, celui de Jérusalem en 1849 et celui de 'Ain-Trâz en 1909; quatre n'ont pas reçu l'approbation de Rome et un seul, celui de 'Ain-Trâz en 1835, de très peu d'étendue, a été revêtu de cette approbation. Cette dernière est en effet exigée depuis la constitution *Immensa* de Sixte-Quint (1587), et le Saint-Siège a toujours tenu avec raison à revoir les actes de ces assemblées avant leur promulgation. Tous ces conciles, même non approuvés, ont eu leur période d'influence, mais celle-ci n'a jamais été au delà des années qui ont suivi leur célébration. Demeurés tous manuscrits, sauf ceux de 1806 et de 1835, ils étaient profondément oubliés avant l'édition de quelques-uns d'entre eux dans la revue *Al Machriq* de Beyrouth, et leur insertion à tous, sauf le dernier, dans le t. XLVI de la collection continuée de Mansi par les soins de Mgr Petit, archevêque latin d'Athènes. Ce dernier ouvrage est pratiquement inconnu des Orientaux, et dans toute la Syrie il n'en existe qu'un seul exemplaire, celui de l'université de Beyrouth. Tous ces conciles sont aujourd'hui lettre morte; cependant, nombre de leurs dispositions sont entrées dans la coutume et sont appliquées d'une manière traditionnelle,

sans qu'on se rende bien compte de leur origine. C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 367-372.

3^o Les résolutions des synodes électoraux des patriarches, au moins pour celles de ces assemblées qui en ont formulé, « ne peuvent avoir le caractère de lois en vigueur : leur valeur est nulle, par suite du manque de confirmation par le Saint-Siège; tout au plus peut-on les considérer comme l'expression des vœux de l'épiscopat ». C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 372-374. Ces résolutions sont d'ailleurs demeurées pratiquement, presque toujours elles aussi, lettre morte.

4^o Les conditions dans lesquelles le patriarche peut rendre des ordonnances qui obligent les évêques eux-mêmes, en dehors des synodes régulièrement tenus et par conséquent révisés à Rome, ne sont pas déterminées d'une manière précise. A part un recueil de celles de Maxime III Mazloum, d'allure plutôt dogmatique et historique que disciplinaire, aucune collection n'en a été publiée, et on ne possède que des exemplaires manuscrits de pièces détachées, donc peu connues et souvent oubliées. C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 374-379.

5^o Dans une législation constituée de la sorte, la coutume a une part considérable, on peut même dire qu'elle est tout : c'est sur elle qu'il faut se baser pour interpréter pratiquement des lois demeurées en théorie très rigoureuses, comme celles du jeûne et de l'abstinence, par exemple, mais qui pratiquement ne sont plus guère observées même par les familles les plus chrétiennes. Ce n'est pas que tout soit bon dans ces coutumes : leur multiplicité, leur variété, leur contradiction même d'un lieu à un autre en font vivement désirer une codification et une correction. On y retrouve un mélange d'anciennes traditions purement antiochiennes, d'emprunts très nombreux à la législation canonique venue de Constantinople, et même quelques influences latines, introduites par les manuels de théologie morale traduits du latin en arabe sans aucun changement ou par l'influence des missionnaires latins qui ont souvent plus ou moins été portés à tout ramener à la discipline latine : il faut ajouter, pour être juste, que plusieurs de ces introductions n'ont pas eu un mauvais effet. Il y a enfin un certain nombre de ces coutumes qui ne sont que des oublis de traditions plus respectables ou même des abus qu'il est difficile d'extirper. C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 379-382.

6^o Les religieux basilien sont ceux qui ont le droit le plus précis, au moins les chourrites et les alépins, qui ne sont au fond qu'une seule congrégation divisée en deux branches complètement indépendantes. Leurs constitutions ont été approuvées à Rome en 1756. L'édition arabe, imprimée à Rome en 1758, est devenue très rare. La traduction latine, augmentée d'une partie demeurée inédite, la première, qui n'était conservée qu'en arabe et en manuscrit, a été insérée par Mgr Petit dans le t. XLVI de la continuation de Mansi, col. 1213-1304. Cette première partie est formée surtout par l'abrégé des constitutions basilien compilé par le cardinal Besarion et imprimé pour la première fois, en grec et en italien, à Rome, en 1578. La seconde et la troisième partie, attribuées comme œuvre originale au P. Nicolas Sâ'igh, l'un des premiers fondateurs, ne sont en réalité qu'une adaptation souvent littérale des constitutions des moines antonins maronites, approuvées à Rome en 1735. Les religieuses chourrites et alépines ont des constitutions approuvées pareillement en 1764 : on en trouvera la traduction italienne dans Mansi, col. 1303-1346. Elles sont imitées des constitutions salésiennes de l'ordre de la Visitation, qu'elles avaient reçues des jésuites, lors de leur premier

établissement. Elles auraient été imprimées à Rome en 1764, mais je n'ai jamais rencontré cette édition, qui serait l'unique. Les salvatoriens n'ont jamais été expressément approuvés à Rome : ils n'ont pas de constitutions écrites, mais en pratique se gouvernent d'après celles des chouérites. Voir, pour les détails, BASILIENS MELKITES et C. Karalevskij, *op. cit.*, p. 383-387, en tenant compte de ce qui précède.

On voit que la situation du patriarcat melkite catholique, au point de vue de la législation, est en réalité déplorable. Il n'a pas tenu qu'à la S. C. de la Propagande que cet état de choses ne fût amélioré, mais on n'est pas trop porté à le regretter quand on songe au progrès qu'ont fait les études de droit canonique oriental depuis une trentaine d'années, et aussi au mouvement des idées dans les sphères catholiques, mouvement qui porte de plus en plus à redonner à l'Orient sa vraie législation, purifiée de toutes les altérations qui ont été la conséquence du schisme et de l'ignorance, mais en même temps exempté d'infiltrations latines que rien ne justifie, et qui n'ont été que trop à la mode depuis la fin du moyen âge jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Ces infiltrations, dont on ne trouve que trop de traces dans la plupart des synodes modernes des différentes communautés de rite oriental, sont observées avec plus d'attention qu'on ne le pense par les dissidents, qui, tout en étant victimes eux-mêmes des théories césaropapistes et en admettant dans la pratique des relâchements de plus en plus graves, n'en ont pas moins gardé un attachement souvent exagéré à la lettre, qui leur fait confondre la discipline avec le rite liturgique et même avec le patrimoine national, et c'est un préjugé dont il faut tenir compte. Il convient d'ajouter, en ce qui concerne le patriarcat catholique d'Antioche, que la tenue d'un concile régulier y est envisagée pour aussitôt que les circonstances le permettront.

XXI. LISTE DES PATRIARCHES MELKITES. — Le premier qui ait entrepris de dresser un catalogue systématique des patriarches melkites d'Antioche est, comme on l'a vu, Athanase III Dabbâs, qui écrivit probablement en arabe vers la fin du XVII^e siècle et traduisit son *Histoire des patriarches d'Antioche* en grec littéraire en 1702. Cet ouvrage, qui se base, sans le dire, sur Eutychieus, Yahiyâ, le patriarche Macaire III et le fils de celui-ci l'archidiacre Paul, est encore inédit. On a vu aussi qu'il en fit dans la suite hommage au pape, très probablement Clément XI. Cet exemplaire était peut-être en latin; en tout cas, il n'a pas encore été retrouvé. L'œuvre d'Athanase ne vaut que par ce que valent ses sources elles-mêmes; il ne nous apporte de renseignements intéressants que pour la période qui fut la sienne, et encore altère-t-il la vérité lorsque c'est son intérêt. Au point de vue chronologique, il est fort sujet à caution.

Le bollandiste Pierre van den Bosch (Boschius) a inséré en tête du t. IV de juillet des *Acta sanctorum*, Anvers, 1725, un *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis Antiochenis*, dans lequel il discute la chronologie des titulaires grecs, jacobites et latins jusqu'à l'époque de Jean IV inclusivement. Composé d'après les sources connues à cette époque, ce travail est le premier essai sérieux de chronologie. Il a été dépassé par le dominicain Le Quien, dont le deuxième volume de l'*Oriens christianus*, publié à Paris en 1740, renferme, col. 699-776, une série aussi complète que possible depuis saint Pierre jusqu'à Cyrille VI Tânas, d'un côté, et Sylvestre de Chypre, de l'autre. Dans les autres parties de son ouvrage, le P. Le Quien a traité des patriarches jacobites, maronites et latins. Son travail reste encore aujourd'hui la base de toute étude ultérieure.

Pendant que les presses de Venise reproduisaient, en 1748, sans aucun changement, le catalogue de van den Bosch, le prêtre melkite Jean 'Ajjâmi, qui séjourna à Paris entre 1745 et 1750, composait, d'après Le Quien et quelques autres sources européennes, son *Taktikon*, rédigé en arabe, et qui jouit encore de nos jours en Orient d'une grande réputation. Voir AJJEYMI (Jean), t. I, col. 1275. Ce *Taktikon*, qui n'est qu'un décalque de Le Quien, est resté inédit; en 1851, l'archimandrite Porphyre Ouspenskij eut communication d'une copie qui se trouvait au patriarcat melkite catholique de Jérusalem. Comme il ne savait pas l'arabe, il se le faisait traduire en grec moderne par son interprète Fadlallâh Sarrouf, et sur cette première version grecque il fit la traduction russe qu'il a publiée dans les *Troudy* de l'Académie spirituelle de Kiev, 1875, p. 385-480. Cette traduction ne va que jusqu'à l'époque de Siméon II.

Vers 1767, le prêtre orthodoxe Michel Braik composa en arabe une *Histoire des patriarches d'Antioche* qui va jusqu'à son temps. Une très mauvaise édition en a paru au Caire, vers 1900. Porphyre Ouspenskij se la fit traduire en grec à Damas par le protopâtre Joseph et le protonotaire du patriarcat d'Antioche Jean Papadopoulos; à Constantinople, un Arménien lui en fit une nouvelle version en italien. En comparant ces deux traductions, grecque et italienne, il élabora la version russe qu'il a insérée au complet dans les *Troudy* cités, 1874, p. 346-457. Braik n'a pas beaucoup plus de valeur critique qu'Athanase Dabbâs. Il va sans dire qu'il n'a pas connu Le Quien, ni van den Bosch, ni 'Ajjâmi.

A l'aide de ces auteurs et de tous les ouvrages modernes qu'il put consulter, Ouspenskij composa son propre *Catalogue des patriarches d'Antioche*, qui a paru en russe dans les *Troudy* cités, années 1875-1876, et où il discute les sources une à une. Ce travail peut soutenir la comparaison avec celui de Le Quien, mais Ouspenskij a attribué trop de valeur à Braik. Il n'a pas connu Athanase Dabbâs, qui d'ailleurs ne lui aurait pas été d'un grand secours.

Le présent catalogue, dont on trouvera les preuves sommaires dans les paragraphes précédents, a tenu compte de tous ces travaux, y compris l'*Histoire* d'Athanase Dabbâs, et surtout des documents découverts depuis. Comme certains des titulaires du siège d'Antioche l'ont occupé plusieurs fois, les patriarches sont désignés par le premier chiffre placé à gauche de chaque nom, et les patriarchats par le second.

1. 1. S. Pierre I^{er}, 36/38-41/43 (???). — 2. 2. Évode.
- 3. 3. S. Ignace I^{er}, mort le 20 décembre 107. —
4. 4. Hérôn. — 5. 5. Cornelius. — 6. 6. Héros. —
7. 7. Théophile, mort non avant mars 181/182. —
8. 8. Maximinus ou Maxime I^{er}, mort en mars 190/191. —
9. 9. Sérapion, élu en 190/191. — 10. 10. Asclépiade, élu en 211/212. — 11. 11. Philétos, élu en 217-218. —
12. 12. Zébinos, élu au plus tard en 230/231. —
13. 13. S. Babylas, élu entre 238 et 244, mort en 250. —
14. 14. Fabius, élu en 250, mort fin de 252/début de 253. — 15. 15. Démétrianos, élu fin de 252/début de 253. — 16. 16. Paul de Samosate, élu peut-être en 260, déposé au plus tard en 268, peut-être en 267, vraisemblablement en 266, expulsé en 272. — 17. 17. Domnus I^{er}, élu en 267-268, peut-être en 266. —
18. 18. Timée, élu en 270-271 (?). — 19. 19. Cyrille I^{er}, élu en 279/280 (?), exilé en Pannonie en 303, mort en 306. — 20. 20. Tyrannos, élu en 303, mort en 313 ou 314. — 21. 21. Vitalis, 314-320. — 22. 22. Philogone, 320, au plus tard première moitié de 325. — 23. 23. S. Eustathe, élu en 324/325, déposé en 330/331, mort avant 337. — 24. 24. Paulin de Tyr, transféré à Antioche en 330, mort au bout de six mois. — 25. 25. Eulalios, 330/331, mort en 332/333. — 26. 26. Euphro-

nios, 332/333-333/334. — 27. 27. Flaccillos, 335-343. — 28. 28. Étienne I^{er}, 343-344. — 29. 29. Léonce l'Eunuque, 344-358. — 30. 30. Eudoxe, 358-sept. 359. — 31. 31. S. Méléce I^{er}, 360/361-381. — 32. 32. Flavian I^{er}, août (?) 381-26 sept. 404. — 33. 33. Porphyre, 404-416. — 34. 34. Alexandre, 416-417. — 35. 35. Théodote, 417-428/429. — 36. 36. Jean I^{er}, 428/429-441/442. — 37. 37. Domnus II, 441/442-sept. 449. — 38. 38. Maxime I^{er}, 449/450-455. — 39. 39. Basile I^{er}, 456-458. — 40. 40. Acace, 458-459. — 41. 41. Martyrios, 459-468/470. — 42. 42. Pierre II le Foulon, 468/470-471. — 43. 43. Julien, 471-475/476. — 44. Pierre II le Foulon (2^e fois), 475/476-477/478. — 44. 45. Jean II Codonat, 477/478. — 45. 46. Étienne II, 478-7/14 mars 481. — 46. 47. Kalendion, 481-485. — 48. Pierre III le Foulon (3^e fois), 485-488. — 47. 49. Pallade, 488 (?) -498. — 48. 50. Flavien II, 498-512. — 49. 51. Sévère, 6 nov. 512-20 sept. 518. — 50. 52. Paul II le Xénodoque, fin mai 519-1^{er} mai 521. — 51. 53. Euphrasios bar Malaha, Syrien, 521-29 mai 526. — 52. 54. Ephrem d'Amid, Syrien, 526-545. — 53. 55. Domnus III, 545-559. — 54. 56. S. Anastase I^{er}, le Sinaïte, 559-570. — 55. 57. Grégoire I^{er}, le Sinaïte, 570-593. — 58. S. Anastase I^{er} (2^e fois), 593-598. — 56. 59. Anastase II, le Sinaïte, 599-609. — 57. 60. Macédonius, 639/640 (?) -après 649. — 58. 61. Georges I^{er} ?-?. — 59. 62. Macaire I^{er} ?-7 mars 681. — 60. 63. Théophane, entre 8 mars/5 avril 681-? — 61. 64. Thomas ?-685 (?). — 62. 65. Georges II, 685 (?) -702 (?). — 63. 66. Étienne III, 742/743-744/745. — 64. 67. Théophylacte bar Qanbâra, 744/745-747/768 (?). — 65. 68. Théodoret, avant 787-?. — 66. 69. Job, 813/814-844/845. — 67. 70. Nicolas I^{er}, 847-pas après 866. — 68. 71. Étienne IV, 870. — 69. 72. Théodose I^{er}, 870-890. — 70. 73. Siméon I^{er} ben Zarnâq, 892-907. — 71. 74. Élie I^{er} 907-24 juillet 934. — 72. 75. Théodose II, août 936-943. — 73. 76. Théocharistos, 944-948. — 74. 77. Christophore, 960-969. — 75. 78. Théodore I^{er}, 24 janvier 970-29 mai 976. — 76. 79. Agapios I^{er}, 21 janvier 978-septembre 996. — 77. 80. Jean III, 4 septembre 997-juin 1022. — 78. 81. Nicolas II, le Studite, 17 février 1025-7 novembre 1030. — 79. 82. Élie II, 10 avril 1031-18 septembre 1032. — 80. 83. Théodore II Lascaris, 13 mars 1033-24 septembre 1041. — 81. 84. Basile II, ?-? — 82. 85. Pierre III, pas après juin 1052-avant 30 août 1057. — 83. 86. Théodose III Chrysoverghis, avant 30 août 1057-? — 84. 87. Émilien, avant 1074-1089/1090. — 85. 88. Nicéphore le Noir, 1089/1090-? — 86. 89. Jean IV, l'Oxite, avant 2 juin 1098-après 1100. — 87. 90. N***, avant 1137 (?) -avant 1155 (?). — 88. 91. Athanase I^{er}, 1157 (?) -1171. — 89. 92. Théodore III Balsamon, entre 1185/1191-après 1195. — 90. 93. Siméon II Ibn Abou Šalbé, avant 1206-après 1235. — 91. 94. David, vers 1242 (?) -après 1247. — 92. 95. Euthyme I^{er}, avant 1258-au plus tard 1273. — 93. 96. Théodose IV de Villehardouin, juin 1275-vers 1283/1284. — 94. 97. Arsène, vers 1283/1284-environ entre 1285/1290. — 95. 98. Cyrille II, environ entre 1285/1290 peut-être 1308. — 96. 99. Denys I^{er}, vers 1309 (?) -après 1316 (?) — 97. 100. Cyrille III, ?-? — 98. 101. Denys II, ?-? — 99. 102. Sophrone, ?-? — 100. 103. Ignace II, avant novembre 1344-avant 1359. — 101. 104. Pacôme I^{er}, 1^{re} fois, avant 1359-1368. — 102. 105. Michel I^{er}, 1368-17 août 1375. — 106. Pacôme I^{er}, 2^e fois, août 1375-milieu 1377. — 103. 107. Marc I^{er}, milieu 1377-10 avril 1378. — 108. Pacôme I^{er}, 3^e fois, avril 1378-19 décembre 1386. — 104. 109. Nikon, début de 1387 (?) -11 janvier 1395. — 105. 110. Michel II, 6 février 1395-18 avril 1412 (?). — 106. 111. Pacôme II, le Haouranite, 1^{er} juin 1412 (?) -9 octobre, 1412. — 107. 112. Joachim I^{er} ?-1424-1425. — 108. 113. Marc II, 1426/1427-? — 109. 114. Dorothee I^{er}, 1434/1435-8 septembre 1451.

— 110. 115. Michel III, 14 septembre 1451/1456 (?). — 111. 116. Marc III, 1456 (?) -1457/1458. — 112. 117. Joachim II, avant 20 juin 1458-après 1^{er} juin 1459. — 113. 118. Michel IV, vers 1470/1474-avant-1484. — 114. 119. Dorothee II Ibn al Sabbouni, avant 1484-après 1500. — 115. 120. Michel V Ibn al Mawardi, vers 1523/1524-après juillet 1529. — 116. 121. Dorothee III ?-1530/1531. — 117. 122. Joachim III, compétiteur dès 1527, 1530/1531-avant novembre 1534. — 118. 123. Michel VI Sabbagh, avant 10 novembre 1534-1542/1543. — 119. 124. Joachim IV Ibn Joumma, compétiteur dès 1540, 1542/1543-après février 1575. — 120. 125. Macaire II Ibn Khilâl, antipatriarche, 1543 (?) -1550 (?). — 121. 126. Michel VII, avant 17 juin 1576-25 décembre 1592-4 janvier 1593. — 122. 127. Joachim V Daou, antipatriarche, avant 25 mai 1581-7/17 octobre 1592. — 123. 128. Joachim VI Ziâdê, avant février 1593-1604. — 124. 129. Dorothee IV Ibn al Ahmar, 1604-1612. — 125. 130. Athanase II Dabbâs, avant fin août 1612-1620. — 126. 131. Ignace III 'Atiyê, 10/24 mai 1620-vers avril 1634. — 127. 132. Cyrille IV Dabbâs, antipatriarche, 10/24 mai 1620-1627. — 128. 133. Euthyme II Karmî, début mai 1634-début décembre 1634. — 129. 134. Euthyme III, le Chiote, fin décembre 1634-début décembre 1647. — 130. 135. Macaire III Za'im, 12/22 décembre, 1647-12/22 juin 1672. — 131. 136. Cyrille V Za'im, 2/12 juillet 1672-novembre 1672. — 132. 137. Néophyte, le Chiote, novembre 1672-1682 (?) — 138. Cyrille V Za'im, 2^e fois, 1682 (?) -5/16 janvier 1720. — 133. 139. Athanase III Dabbâs, antipatriarche, 25 juin-5 juillet 1685-octobre 1694. — 140. Athanase III Dabbâs, 2^e fois, janvier 1720-13/24 juillet 1724.

Série catholique. — 134. 141. Cyrille VI Tânaš, 19 septembre/1^{er} octobre 1724-8/19 juillet 1759. — 135. 142. Athanase IV Jaouhâr, 8/19 juillet 1759-20 juillet/1^{er} août 1760. — 136. 143. Maxime II Hakim, 20 juillet/1^{er} août 1760-4/15 novembre, 1761. — 137. 144. Théodose V Dahân, 13/24 décembre 1761-30 mars/10 avril 1788. — 145. Athanase IV Jaouhâr, antipatriarche, 5/16 février 1765-1768. — 146. Athanase IV Jahouhâr, 3^e fois, 24 avril/5 mai 1788-21 novembre/2 décembre 1794. — 138. 147. Cyrille VII Siâj, 30 novembre/11 décembre 1794-26 juillet/6 août 1796. — 139. 148. Agapios II Matâr, 31 août/11 septembre 1796-21 janvier/2 février 1812. — 140. 149. Ignace IV Sarrouf, 9/21 février 1812-6/18 novembre 1812. — 141. 150. Athanase V Matâr, 2 — 14 août 1813-8/20 novembre 1813. — 142. 151. Macaire IV Tawil, 29 novembre/10 décembre 1813-3/15 décembre 1815. — 143. 152. Ignace V Qattân, 28 juin/10 juillet 1816-13/25 mars 1833. — 144. 153. Maxime III Mazloum, 24 mars/6 avril 1833-11/23 août 1855. — 145. 154. Clément Bahouth, 20 mars/1^{er} avril 1856-24 septembre 1864. — 146. 155. Grégoire II Yousof, 29 septembre 1864-13 juillet 1897. — 147. 156. Pierre IV Jarajîrî, 24 février 1898-24 avril 1902. — 148-157. Cyrille VIII Jahâ, 28 juin 1902-janvier 1916. — 149. 158. Dimitri Qâdi, 29 mars 1919.

Série orthodoxe. — 134. 141. Sylvestre, le Chypriote, 17/28 septembre 1724-13/24 mars 1766. — 135. 142. Philémon, 28 avril/9 mai 1766-5/16 juillet 1767. — 136. 143. Daniel le Chiote, 6/17 août 1767-15/26 décembre 1791. — 137. 144. Anthémios, le Chypriote, fin décembre 1791-20 juillet/1^{er} août 1813. — 138. 145. Séraphim, le Constantinopolitain, août 1813-19 février/3 mars 1823. — 139. 146. Méthode, le Naxiote, 13/25 mai 1823-24 juin/6 juillet 1850. — 140. 147. Hiérotée, l'Hagiotaphite, octobre 1850-18/30 mars 1885. — 141. 148. Gerasime Propapas, le Péloponésien, 30 mai/11 juin 1885-27 février/11 mars 1891. — 142. 149. Spyridon, le Chypriote, 2/14 octobre 1891-février ou mars 1898. — 143. 150. Méléce II Doumâni,

15-27 avril 1899-8/21 février 1906. — 144. 151. Grégoire II Haddād, 18 juin/1^{er} juillet 1906.

1^o *Bibliographie générale*. — Sur la géographie générale de la Syrie, Vivien de Saint-Martin et Rousselet, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, fasc. 66 : Syrie, Paris, 1893. — Élisée Reclus, *Géographie universelle*, Paris, 1884, t. IX, p. 685 sq. — Les extraits des chroniqueurs arabes, notamment Yahyā, relatifs aux chrétiens, se trouvent en traduction russe dans Miednikov, *Palestina ot zavoiania eia Arabami do krestovikh pokhodov, po arabskim istochnikam (La Palestine depuis sa conquête par les Arabes jusqu'aux croisades, d'après les sources arabes)*, 4 vol., Pétrograd, 1897-1902 (fait aussi partie du *Pravoslavnyi Palestinskij Sbornik*, n° 50). — Biagio Terzi, *Siria sacra*, Rome, 1695, réimprimé en 1719, est un ouvrage superficiel qui n'est mentionné ici que pour mémoire. On peut dire la même chose de Girolamo Andreucci, *Hierarchia ecclesiastica in varias suas partes distributa et canonico-theologic exposita*, 3 vol., Rome, 1766. Le livre II (p. 1-20) contient une dissertation *De patriarchis in genere et in specie de patriarchatu Antiocheno*, qui, au point de vue historique, n'est qu'une compilation faite sur des ouvrages de seconde ou même de troisième main. — On peut rapprocher des *Histoires des patriarches d'Antioche* compilées par Paul d'Alep, Athanase Dabbās, Jean 'Ajjaimī et Brak, dont il a été fait mention plus haut, l'ouvrage similaire du patriarche de Constantinople Constance 1^{er}, *Περὶ τῶν ἐν Ἀντιοχείᾳ πατριαρχουσάντων*, publié dans *Κωνσταντίνου Α' τοῦ ἀπὸ Συναίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως βιογραφία καὶ συγγραφαὶ αἱ ἐλάσσονες*, par Th. Aristoklis, Constantinople, 1866. Cet ouvrage est d'ailleurs traduit dans le suivant. — John Mason Neale, *History of the holy Eastern Church*, 5 vol., Londres, 1847-1873. Le 5^e volume seul regarde Antioche : il a été édité après la mort de l'auteur par G. Williams. Il comprend : 1^o une introduction, rédigée par Williams, roulant principalement sur l'architecture des églises de Syrie ; 2^o l'histoire du patriarcat d'Antioche par Neale, en 2 livres (p. 1-150) ; le 1^{er} livre devait aller jusqu'en 392 : il s'arrête en 354, au siège d'Amida par Sapor ; 3^o la traduction par Williams de l'*Histoire des patriarches d'Antioche* par Constance 1^{er} (p. 153-189) ; 4^o trois pièces reproduites par Williams, extraites des archives du patriarcat de Constantinople, datant de 1767, 1757 et 1792 ; elles sont publiées en original par Delikanis, *Ἐγγραφα*, p. 212-214, 209-212, 217-219 ; 5^o la traduction anglaise par Williams d'une brochure russe publiée à Moscou en 1845 sur l'histoire du patriarcat jusqu'en 1842 ; 6^o la traduction anglaise par Williams d'un mémoire publié en russe à Moscou, vers 1850, par Néophyte, évêque orthodoxe de Zahlé-Baalbek, sur l'état du patriarcat orthodoxe à cette époque. — La seule histoire d'ensemble, et qui ne mérite même pas ce nom, faite jusqu'à présent par les melkites catholiques est [Grégoire 'Atā, évêque de Yabroud], *Moukhtassar tārikh tā'fat al Roum al Melkitin al katholicītin* (*Abregé de l'histoire de la nation des Romains melkites catholiques*), Beyrouth, 1884 : elle ne renferme en réalité rien qui soit antérieur à 1724 et donne successivement, en trois parties, l'histoire des patriarches, la chronologie des évêques sur chaque siège épiscopal et celle des synodes : recueil précieux malgré ses erreurs, car il renferme nombre de petits renseignements que l'on ne trouve que là. — [Adolphe d'Avril], *Histoire de l'Église melkite, dans la Revue des Églises d'Orient* (ancienne *Revue de l'Église grecque unie*), Mesnil-Saint-Loup, t. II, 1888-1890, p. 485-489, 506-510, 519-525, 534-537, première notice sérieuse écrite en langue européenne, reprise sous le titre *Les Grecs melkites* dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1898, t. III, p. 1-30, 265-281. — J. M. Schmid, *Die griechisch-melkitisch-katholische Kirche des Orients*, dans la *Theologisch-praktische Monatschrift* de Passau, 1899, t. IX, p. 611-622 : adaptation de l'étude du baron d'Avril. — Joseph Dibs, archevêque maronite de Beyrouth, *Tārikh Souriya (Histoire de la Syrie)* : les volumes v-viii, Beyrouth, 1900-1905, vont de l'invasion arabe à nos jours. — Karl Beth, *Die orientalische christenheit der Mittelmeerländer*, Berlin, 1902, consacre les p. 145-150 au patriarcat melkite. — A. P. Lebedev, *Istoria greko-vostochnoi Tserkvi pod vlastiou Fourok (Histoire de l'Église grecque orientale sous la domination turque)*, 2^e éd., Pétrograd, 1903, traite des trois patriarchats melkites principalement p. 759-849. — C. Karalevskij, *Histoire des patriarchats melkites depuis le schisme monophysite du VI^e siècle jusqu'à nos jours*, Rome, 1911 sq. : le 1^{er} vol. doit aller du VI^e siècle à 1831 ; le t. II (première partie seule parue à ce

jour) de 1831 à nos jours ; le t. III, qui a paru, est consacré aux institutions : on trouvera dans cet ouvrage la bibliographie aussi complète que possible des sources imprimées et manuscrites. — Marcellino da Civezza, *Saggio di bibliografia geografica, storica, etnografica sanfrancescana*, Prato, 1879. — Friedrich Schnürer, *Bibliotheca arabica*, Halle, 1811, reste encore fondamental pour les anciens ouvrages chrétiens imprimés en arabe. — Les séries épiscopales melkites catholiques pour la plupart des éparchies ont été étudiées par divers auteurs dans le *Machriq* de Beyrouth, 1905-1909, *passim*. Le texte original arabe de plusieurs conciles melkites modernes a été publié dans la même revue, 1905-1906 : il n'est pas reproduit dans le t. XLVI de la continuation de Mansi.

2^o *Bibliographie particulière*, en plus des ouvrages mentionnés au cours de l'article. — Francis Chesney, *Expedition survey of the rivers Euphrates and Tigris*, 2 vol., Londres, 1850. — Richard Foerster, *Antiochia am Orontes*, dans le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 1897, t. XII, p. 103-149. — K. Bauer, *Antiochia in der ältesten Kirchengeschichte*, Tübingen, 1919. — A. Ter-Mikelian, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen vom IVten bis zum XIIIten Jahrhundert*, Leipzig, 1893. — Simon Weber, *L'Église catholique en Arménie jusqu'au schisme du V^e siècle*, traduit de l'allemand par Jules Valès, Calais, 1906. — Gustave Bardy, *L'Église d'Antioche au temps de la crise arienne*, dans le *Bulletin d'ancien littérat. et d'archéologie chrétiennes*, Paris, 1914, t. IV, p. 243-261. — Ul. Chevalier, *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Topo-bibliographie*, Moutbéliard, 1894-1899, t. I, col. 169-170 (sur l'école d'Antioche). — Albert Harrent, *Les écoles d'Antioche, essai sur le savoir au IV^e siècle après J.-C.*, Paris, 1898. — A. Lebedev, *Istoria vselenskikh soborov (Histoire des conciles œcuméniques)*, 2 vol., Serghiev-Posad, 1896-1897. — Édouard Rey, *Les grandes écoles syriennes du IV^e au XII^e siècle, et les monastères des montagnes saintes d'Édesse et de Mélétiène*, Paris, 1898. — J. Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909. — Hendrik Kleyn, *Jacobus Baradaeus, de Stichter der syrische-monophysitische Kerk*, Leyde, 1882. — Otto Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, Fribourg-en-Brisgau, 1901 sq. (comprendra six volumes dont trois ont paru ; la littérature syriaque y est étudiée tout comme la grecque). — Anton Baumstark, *Das Kirchenjahr in Antiochia zwischen 512 und 518*, dans la *Römische Quartalschrift*, 1897, t. XI, p. 31-66 (sur les règlements établis par Sévère). — Albrecht Wirth, *Aus orientalischen Chroniken*, Francfort-sur-le-Mein, 1894 (p. 47-142 : quelques notices sur la littérature arabe chrétienne). — Stanley Lane-Poole, *The Mohammedan dynasties, chronological tables*, Westminster, 1894. — Paul Ravaisse, *Khalil ed Dahiry ; Zoubdah kachf el Mamlik : tableau... de la Syrie... sous la domination des sultans mameouks*, texte arabe, Paris, 1894 ; traduction en préparation. — Victor Rosen, *Imperator Vasilii Bolgarobois : izlozheniia iz izlōpisi Iakhji Antiochiiskago (L'empereur Basile le Bulgare : extraits de la chronique de Yahya d'Antioche)*, Pétrograd, 1883. — Édouard Rey, *Recherches historiques et géographiques sur la domination des latins en Orient*, Paris, 1877. — Francis Rey, *La condition des indigènes dans les colonies italiennes de Syrie et de Chypre au moyen âge*, dans la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1899, t. XXIII, p. 225-247. — Friedrich Kühne, *Zur Geschichte des Fürstentums Antiochia. I. Unter normannischer Herrschaft (1098-1130)*, Berlin, 1897. — B. Meissner, *Eine syrische Liste antiochenischer Patriarchen*, dans le *Wiener Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes*, 1894, t. VIII, p. 296-317. — J. Bouvier, *Résumé de l'histoire politique et religieuse de la Syrie*, Ghazir, 1903 (lithographié). — Eugène Tisserant, *Specimina codicum orientalium*, Bonn, 1914 (planches 36-37 : spécimens d'écriture syro-melkite ; planches 59-61, écritures arabes melkites, dont 59-b, prières en langue grecque et en caractères arabes). — *Description du monastère de Saldanāyā* par le pèlerin Jacques de Vérone (1335), dans la *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III, p. 294-295. — J. Filitti, *Rôle diplomatique des Phanariotes, 1700-1821*, Paris, 1901. — *Livre d'or de la noblesse phanariote*, Athènes, 1892. — E. Picot, *Notice sur l'imprimeur Anthime d'Ivry*, dans les *Nouveaux mélanges orientaux publiés par les professeurs de l'École des langues [orientales vivantes] à l'occasion du VII^e congrès des orientalistes*, Paris, 1886 (sur les éditions liturgiques melkites faites en Valachie). — Callinique Delikanis, *Ἡ πόμνημα ἐπὶ τοῦ ἀντιοχείου ζήτηματος*, Constantinople, 1904 (sur l'exclusion des Hellènes du patriarcat or-

thodoxe). — Paul Masson, *Éléments d'une bibliographie française de la Syrie*, Paris-Marseille, 1919. — N. Kondakov, *Archeologhitcheskoe poutechestvie po Sirii i Palestinié (Voyage archéologique en Syrie et en Palestine)*, Pétersbourg, 1904. — E. de Gubernatis, *Il Libano dal 1825 al 1892*, dans le *Bollettino del ministero degli affari esteri*, 1894, t. iv, p. 1 sq. — V. Khitrovo, *Pravoslavie v sviatoi zemli (L'orthodoxie en Terre Sainte)*, Pétersbourg, 1881 (forme le n° 1 du *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*). — Joao dos Prazeres, *Fiel copia das relações que a Santa Custodia de Terra Santa mandou a Roma*, Lisbonne, 1750 (sur les persécutions de Damas en 1748). — *Hasar al lithâm 'an nakbât al Châm (La déchirure du voile au sujet des malheurs de la Syrie)*, le Caire, 1895 (récits des massacres de Syrie en 1860). — Grégoire Aristarchi Bey, *Législation ottomane ou recueil des lois... et autres documents officiels de l'empire ottoman*, publiée par Démétrius Nicolaidès, Constantinople, 1873-1888, 7 vol. — A. Boppe, *Les consulats du Levant*, III, Nancy, 1902 (chronologie des titulaires des divers postes consulaires français). — Vital Guinet, *Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée*, Paris, 1896 (composé d'après les rapports des employés du service de la Dette publique ottomane, mais non contrôlés personnellement par l'auteur). — Ed. Engelhardt, *La Turquie et le Tanzimat, ou histoire des réformes dans l'Empire ottoman*, Paris, 1882. — Sésostris Sidaous, *Des patriarchats : les patriarchats dans l'empire ottoman et spécialement en Égypte*, Paris, 1907 (sur les prérogatives civiles des patriarches). — Max Treppner, *Das Patriarchat von Antiochien von seinem Entstehen bis zum Ephesinum*, 431, Würzburg, 1891. — C. F. de Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, 1792 (donne une description détaillée de l'activité typographique des moines de Chouaïr). — George Young, *Corps de droit ottoman, recueil des codes, lois... et d'études sur le droit coutumier de l'Empire ottoman*, Oxford, 1905 sq. — Hâbîb Zayyat, *Khazâ'en al ketob ft Dimichq wa Saldanâyâ, Ma'loula wa Yabroud (Les bibliothèques de Damas, Saldanâyâ, Ma'loula et Yabroud)*, le Caire (1902). — *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, 1907, t. i, 2^e part., col. 2425-2427 (bibliographie détaillée sur l'archéologie de la ville d'Antioche et sur l'école d'Antioche). — Angelo Pernice, *L'imperatore Eraclio*, Florence, 1905 (dans les *Pubblicazioni dell'Istituto di studi superiori di Firenze*). — Karl Bruns et Édouard Sachau, *Syrisch-römisches Rechtbuch aus dem fünften Jahrhundert*, Leipzig, 1880 (contient la traduction arabe de ce manuel de droit civil faite à une époque postérieure, et, p. 173-180, une étude sur la perpétuité du droit byzantin parmi les populations arabophones).

C. KARALEVSKIJ.

2. ANTIOCHE, évêché de Carie, dépendant de Stauropolis ou Aphrodisias. Antioche de Carie ou ad Meandrum (πρός Μεάνδρου) était située dans le triangle formé par le confluent de l'Orsinus ou Mosynus (le Dandalo-Sou des Turcs) et le Méandre (Strabon, édit. Didot, 1853, p. 538; Plin., cap. xxxix), sur la route d'Aphrodisias (auj. Ghéra). Plin. nous apprend qu'elle fut bâtie sur l'emplacement des deux villes de Seminethos et de Cranaos, tandis qu'Étienne de Byzance prétend que le nom primitif était Pythopolis et qu'Antiochus, fils de Séleucus, la rebâtit et l'appela Antiochia, en l'honneur de sa mère Antiochis. Quoi qu'il en soit, la ville a été parfaitement identifiée de nos jours, près du petit village de Tcherkeskeuî. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, passim. On y voit des ruines majestueuses, entre autres l'acropole, un stade et un théâtre. Antioche eut une importance considérable dans l'antiquité à cause de l'excellence de sa position, au milieu d'une contrée vaste et fertile, couverte de figuiers. Elle est la patrie de Diotrefes, célèbre sophiste au 1^{er} siècle av. J.-C. Strabon, *op. cit.*, p. 539. On lui connaît au moins deux évêques : Eusèbe, qui assista au concile de Nicée (325), et Georges, qui signa les actes du concile in Trullo (681). Vers 378, les partisans de Macédonius tinrent à Antioche de Carie un concile où, d'après Sozomène, c. ii, ils déclarèrent le Verbe *ὁμοίουσιν* et non *ὁμοούσιον*.

R. JANIN.

3. ANTIOCHE d'Isaurie ou ad Cragum (ἐπὶ Κράγῳ), évêché dépendant de Séleucie. Strabon mentionne un

rocher du nom de Cragus entre le Sélinus et le port de Charadrus, sur la côte de Cilicie. D'après une inscription découverte en 1877, Antioche fut longtemps un repaire des brigands isauriens. Bassidius Laurianus s'en empara, probablement en 360, la munit d'une garnison et lui donna le nom d'Antioche. Héroutsos, *La forteresse d'Antioche en Isaurie et la praeses Bassidius Laurianus*, dans *Bull. corresp. hellén.*, 1878, t. ii, p. 16-19; Homolle, *ibid.*, p. 19-22. La ville avait dû perdre son nom d'Antioche, car nous voyons un évêque d'Antioche d'Isaurie signer au 1^{er} concile de Nicée en 325. Constantin Porphyrogénète l'appelle Antioche la Petite et plusieurs évêques signent avec ce titre. Il faut la placer entre Selindi, l'ancienne Sélinonte, et Karadran, le Charadrus de Strabon. Beaufort, *Karamania*, p. 193, y découvrit quelques vestiges de constructions anciennes en granit rouge. La ville ne dut jamais avoir beaucoup d'importance à cause de sa situation sur une côte très étroite; c'était plutôt une forteresse. Nous connaissons cinq évêques d'Antioche d'Isaurie : Antoine prend part au concile de Nicée (325); Théodose signe à celui de Constantinople; Acece souscrit les actes du concile de Chalcédoine (451) et signe la lettre du synode d'Isaurie adressée à l'empereur Léon 1^{er}; Zacharie prend part au concile in Trullo (681); enfin Théophane assiste au concile de Constantinople, qui rétablit Photius (879).

R. JANIN.

4. ANTIOCHE de Pisidie, métropole de la province de ce nom. Elle était située au sud-est de la chaîne de montagnes qui séparaient la Phrygie de la Pisidie. On l'a identifiée d'une façon certaine avec la bourgade turque de Yalovatch, au sud-ouest d'Ak-Chéhir, à mi-chemin de cette ville et du lac de Haviran-Gheul. D'après Strabon, édition Didot, 1853, p. 494, Antioche fut fondée par une colonie partie de Magnésie du Méandre. Les Romains s'en emparèrent à la fin du 3^e siècle avant J.-C. Après la défaite d'Antiochus III à Magnésie (190 av. J.-C.), elle fit partie des possessions d'Eumène II, roi de Pergame. Elle était alors célèbre par son temple au dieu Men. Plus tard, elle devint colonie romaine et ajouta à son nom le titre d'impériale, *Antiochia, colonia caesarea*. Plin., V, iv. Enfin, elle fut choisie comme capitale de la province de Pisidie. Elle est bien déchue de son antique splendeur, dont il ne reste plus que des ruines imposantes. Antioche fut évangélisée de bonne heure, puisque Paul et Barnabé s'y arrêtaient au cours de leur premier voyage apostolique. Les Actes racontent leurs succès, et l'amitié de la colonie juive de l'endroit. Act., xii, 13-52. Ils y passèrent encore au retour. Act., xiv, 20. Antioche dut avoir des évêques de bonne heure. Le premier qui soit mentionné est Eudoxe, dans la Vie de saint Eustochius, sous Maximien. Optatus, Anthime et Cyprien sont cités dans les actes des saints Cyprien et Justine. Sergianus assiste au concile d'Ancyre en 314, Optimus ou Optimus à celui de Constantinople (381), Tranquillinus à celui d'Éphèse (431). Erechthius semble avoir été monophysite, au temps de Proclus de Constantinople (434-446). Candidianus prend part au concile de Constantinople contre Eutychès (448), puis au brigandage d'Éphèse (449), comme partisan de Dioscore. Pergamius signe les actes du concile de Chalcédoine (451) et vit encore en 458. Jean assiste au synode de Constantinople sous le patriarche Jean (518). Polydeucius signe le rapport envoyé au pape Hormisdas sur le synode de Constantinople tenu en 520. Bacchus souscrit les actes de Constantinople en 536. Sous le patriarche Mennas, Théodore prend part à la profession de foi établie dans l'église de Sainte-Euphémie et assiste au 5^e concile (553). Étienne assiste au concile in Trullo (681) et vit encore en 692. Georges 1^{er} prend part au II^e concile

de Nicée (787); les grecs l'honorent comme un saint, à cause de sa lutte en faveur des images. Ménées, 18 ou 19 avril. Grégoire et Zacharie semblent se disputer le siège, car ils assistent tous deux au concile de 847. Théophylacte signe un décret synodal du patriarche Sisinnius en 997. A la fin du ^x^e siècle, nous trouvons Macaire, qui entretient de bons rapports avec les croisés et visite l'Occident, puis Éleuthère. Un métropolite d'Antioche de Pisidie dont le nom est resté inconnu condamne l'erreur des bogomiles en 1143. Peut-être est-ce Michel, qui en fait autant dans deux synodes tenus en 1143, et qui signe la déposition d'Atticus en 1147. Un métropolite de Pisidie prend part au concile de Constantinople contre le patriarche d'Antioche, Soterichus Panteugnis (1156). Sous Michel Paléologue, Macaire II entretient de bonnes relations avec le sultan de Konia, qu'il prétend avoir converti avec sa famille. Dans les temps modernes, citons Méthode, qui condamne l'erreur calviniste touchant l'eucharistie, le 18-30 juillet 1671, et Cosmas en 1721. La métropole de Pisidie n'a pas cessé d'avoir un titulaire chez les grecs, mais il réside de nos jours à Isbarta.

R. JANIN.

ANTIOCHIANUS, martyr à Salone, en Dalmatie. C'était un soldat. Il fut mis à mort avec trois compagnons, Gaianus, Paulinianus et Telius, et en même temps ou à peu près en même temps, semble-t-il, que l'évêque Domnius. On trouvera au nom de ce dernier des détails plus complets concernant ce groupe de martyrs.

J. ZEILLER.

1. ANTIOCHUS (Saint), martyr à Sulci, dans une petite île toute proche de la côte sud-ouest de la Sardaigne, et appelée du nom de son saint patron, *Isola S. Antioco*. Le martyrologe romain, qui mentionne sa fête le 13 décembre, le fait souffrir sous Hadrien, et cette donnée n'est pas contestée par Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. II, p. 230. Ses reliques ont été retrouvées en 1615 dans une sépulture souterraine, véritable catacombe, et sont maintenant conservées dans la cathédrale d'Iglesias, dont dépend l'île de S. Antioco. Une inscription a été aussi retrouvée; elle mentionne la restauration de la *domus* du saint sous l'évêque Pierre, et la dédicace un 21 janvier. *Corp. inscr. lat.*, t. X, n. 7533; Bücheler, *Carmina epigr. lat.*, n. 919. M. De Rossi y a reconnu une copie fautive d'un original qui devait être en mosaïque ou en peinture imitant la mosaïque, au chevet de l'église, et qui devait être un centon de formules métriques comme on en faisait aux ^{viii}^{-ix}^e siècles ou même auparavant. L'inscription est, elle aussi, maintenant à la cathédrale d'Iglesias.

Ferrari, *Catalogus sanctorum Italiae*, Milan, 1613, p. 772-773. — Vital (Salv.), *Urania Sulcitana de sa vida, martyriu e morte de su benavent. S. Antiogu*, Sacer, 1638. — Napoli, *Vita, invenzione e miracoli di S. Antioco*, Cagliari, 1784. — Tola, *Dizion. biogr. degli uom. ill. de Sardegna*, 1837, t. I, p. 80. — *Catal. codicum hagiogr. lat. bibl. Vaticanae*, p. 181-182 (passion). — *Bibl. hagiogr. lat.*, n. 566 d. — Delehaye, *Orig. du culte des martyrs*, p. 356.

R. AIGRAIN.

2. ANTIOCHUS (Saint), qui est inscrit au martyrologe romain et dans le synaxaire grec à la date du 15 juillet, subit le martyre à Sébaste, dans le Pont, probablement au commencement du ^{iv}^e siècle. Suivant des récits légendaires, lorsqu'il fut décapité, du lait s'échappa de son corps au lieu de sang et, à la vue de ce prodige, son bourreau, nommé Cyriacus, se proclama chrétien, ce qui lui valut d'être immédiatement mis à mort à son tour. Saint Antiochus aurait exercé la profession de médecin. Les synaxaires grecs nous apprennent que le martyr saint Platon, dont la mémoire se fait le 18 novembre, avait pour frère un saint Antiochus,

mais ils ne peuvent décider si celui-ci était le martyr de Sébaste ou son homonyme, le moine de Saint-Sabas inscrit au calendrier le 24 décembre. En somme, ce que l'on sait de saint Antiochus, de Sébaste, est très imprécis.

Acta sanctorum, jul. t. IV, p. 25, 26. — Nicodème (Le Moine), *Synaxar.*, Venise, 1819, t. I, p. 412; t. II, p. 187, 277, 345.

L. CLUGNET.

3. ANTIOCHUS, nom de plusieurs évêques qui assistèrent en 451 au concile de Chalcédoine :

1^o **ANTIOCHUS**, évêque d'Archélais en Palestine Première (le siège est appelé parfois Arca ou Arcaena); il assista aux sessions depuis le commencement jusqu'à la fin. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VI, col. 681; t. VII, col. 120, 141, 716; Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 675.

2^o **ANTIOCHUS**, évêque de Sanaos (Nea, dit un document), en Phrygie, représenté, de la sixième à la seizième session, par son métropolitain Nunechius de Laodicée. Mansi, t. VII, col. 165, 441, 742; Le Quien, t. I, col. 806; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 234.

3^o **ANTIOCHUS** de Sinope (voir ce mot).

R. AIGRAIN.

4. ANTIOCHUS, évêque de Samosate, le neveu et successeur d'Eusèbe de Samosate, correspondant de saint Basile, qui l'estimait beaucoup, et peut-être de saint Athanase. Cf. *P. G.*, t. XXVI, col. 1165. Le premier de ces saints docteurs se plaint à plusieurs reprises de ne l'avoir pas vu, par exemple en 373, Antiochus étant encore simple prêtre; il se plaint aussi quand il ne reçoit pas de ses lettres. Quand saint Eusèbe partit pour l'exil, Antiochus l'accompagna, et saint Basile le félicite d'avoir bien rempli sa mission de consolateur. Une autre lettre nous apprend, deux ans plus tard (376), qu'Antiochus a fait un voyage en Syrie, et l'évêque de Césarée en a reçu, comme Eusèbe doit bientôt en recevoir lui-même, des nouvelles sur les affaires de cette Église, alors persécutée. S. Basile, *Epist.*, CXLVI, CLVII, CLVIII, CLXVIII, CCXXXIX, *P. G.*, t. XXXII, col. 596, 617, 620, 640, 889.

Antiochus refusait avec énergie tout rapport avec les hérétiques; et même de Jovien, évêque de Perrha, l'imposition des mains, lors de la consécration épiscopale, parce que cet évêque avait, pendant quelque temps, communiqué avec les ariens. Théodoret, *Hist. ecclés.*, IV, 13, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1152. Il y avait environ deux ans qu'il gouvernait l'Église de Samosate quand il assista, en 381, au deuxième concile oecuménique, à Constantinople. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 569.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, t. IX, p. 199, 208, 213, 230, 257, 473. — Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et ecclés.*, éd. 1860, t. IV, p. 618; t. V, p. 4, 5. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 934.

R. AIGRAIN.

5. ANTIOCHUS (Saint), évêque de Lyon au ^v^e siècle, succéda à saint Martin, au témoignage de tous les catalogues et martyrologes. Il occupa le seizième rang dans la liste des évêques de Lyon. Il n'est connu que par un fait que rapporte la *Vita S. Justi*, son troisième prédécesseur. Étant simple prêtre, ordonné sans doute par saint Just, il entreprit le voyage d'Égypte, à la recherche du saint prélat, et réussit à le rejoindre dans le désert où celui-ci menait la vie d'anachorète. Il partagea cette vie pendant quelque temps, et revint à Lyon annoncer sa mort. Son épiscopat n'eut rien de remarquable; mais sa sainteté laissa un profond souvenir dans la mémoire du peuple, qui a vulgarisé son nom en celui de saint Andéol. Plusieurs localités du diocèse portent encore ce nom, qui se distingue de Saint-Andéol du Vivarais. *Act. sanct.*, mai t. I, p. 35. Voir ci-dessus, t. II, col. 1564. Il a pris

place dans le martyrologe de Lyon à la date du 16 octobre. Son corps fut enseveli dans la basilique des Macchabées, à côté de saint Just, qui donna son nom au sanctuaire. Les protestants dispersèrent ses reliques en 1562 avec toutes celles de la même église.

Acta sancti, 1869, oct. t. vii, p. 17-18. — *Gallia christiana*, t. iv, col. 17-18. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. ii, p. 163.

P. RICHARD.

6. ANTIOCHUS, évêque de Ptolémaïs en Phénicie première, connu par son éloquence et son animosité contre saint Jean Chrysostome. Prédicateur en vogue, et surnommé aussi Chrysostome, il donna à Constantinople des stations qui lui rapportèrent d'amples profits pécuniaires, extraordinaires pour l'époque. Socrate, *Hist. ecclési.*, vi, 11; Sozomène, *Hist. ecclési.*, viii, 10. P. G., t. lxxvii, col. 696-697, 1541. Ce fut surtout pendant la tournée d'inspection que Jean Chrysostome fit en Asie pour l'affaire d'Antonin d'Éphèse (400), que l'évêque de Ptolémaïs put chercher à gagner de l'influence dans la ville impériale, confiée aux soins de son ami Sévérien de Gabala, autre prédicateur à la mode. Quand le patriarcat revint, il dut expulser celui-ci, devenu trop encombrant, et s'en fit un ennemi, ainsi que d'Antiochus. Ce dernier n'avait guère de scrupules, et s'accommodait de tous les moyens pour atteindre son but. On le vit au concile du Chêne (403), où il se fit l'un des accusateurs de Chrysostome, tout en prétendant rester son juge; le patriarche le récusait en vain, bien que la conduite d'Antiochus fût critiquée, dit-il, jusque sur les théâtres de Constantinople. Palladius, *Dial. de vita Chrysost.*, c. iv, vi, viii, ix, P. G., t. xlvii, col. 16, 21, 27, 29, 31. Palladius est sévère pour l'ennemi de son héros : mérite-t-il même, écrit-il, le nom d'évêque ? A coup sûr, il était peu délicat, s'il est vrai qu'il ait persécuté aussi la diaconesse Olympiade après avoir accepté d'elle de l'argent. Saint Chrysostome ayant repris son siège quelques jours après, sur les réclamations de la population, Antiochus avec son parti recommença ses critiques contre lui, quand le patriarche se fut attiré de nouveau l'hostilité de l'impératrice Eudoxie. Ils ne cessèrent de revenir à la charge jusqu'à ce qu'une délégation, à la tête de laquelle était Antiochus, eût obtenu de l'empereur Arcadius un second exil (20 juin 404). Ils tentèrent ensuite d'obtenir l'approbation de Rome, mais Antiochus écrivit inutilement au pape Innocent.

Entre temps, le patriarche d'Antioche, Flavien, étant mort, Antiochus fut un des consécrateurs de Porphyre, qu'on lui donna presque clandestinement pour successeur. Le principal mérite de Porphyre, aux yeux de ses patrons, était d'être un antijoannite non dissimulé.

Antiochus de Ptolémaïs a été sévèrement jugé par certains écrivains de l'antiquité chrétienne. Saint Isidore de Péluse le traite d'apostat, *Epist.*, i, 152, P. G., t. lxxviii, col. 285. S. Nil le qualifie de mauvais pasteur *Epist.*, iii, 199, P. G., t. lxxix, col. 476. Il eut cependant l'honneur d'être cité dans quelques assemblées conciliaires; une formule de lui fut invoquée à Chalcédoine (Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vii, col. 439) et par Théodoret, *Eranistes*, ii, P. G., t. lxxxiii, col. 205. Saint Cyrille avait déjà cité Antiochus dans son *De recta fide ad reginas I*, c. x, P. G., t. lxxvi, col. 1216; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. iv col. 492; autres citations dans Léonce de Byzance, dans les chaînes sur Job. C'est tout ce qui survit de son œuvre littéraire. Gennade connaissait de lui un traité *Adversus avaritiam*, et une homélie *In curatione caeci nati qui a Salvatore illuminatus est*, qui sont perdus. *De viris illustribus*, c. xx, P. L., t. lviii, col. 1073. Antiochus de Ptolémaïs est mort sous Arcadius, c'est-à-dire au plus tard au début de 408.

Palladius, *op. cit.*, cap. iii, xvi, etc. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. iii, col. 1141, 1158, 1160. — Photius.

Bibliothèque, cod. 59, P. G., t. ciii, col. 105-113. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. xi, p. 170-171, 232, 425, 586-587, 602. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 815. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. ii, p. 141, 146, 151, 153. — Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, t. iii, p. 77, 87, 90, 95, 97, 99. — Puech, *Saint Jean Chrysostome*, p. 159, 164. — Bardenhewer, *Les Pères de l'Église*, trad. Godet et Verschaffel, t. ii, p. 193. — Batiffol, *La littérature grecque*, p. 250. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. i, col. 242. — Krüger, dans la *Realencyklopädie*, t. i, p. 124.

R. AIGRAIN.

7. ANTIOCHUS, évêque de Sinope, en Héléno-pont, assistait au concile de Chalcédoine. Le texte d'une de ses interventions, à la seizième session, nous a été conservé; il y explique son vote sur le 28^e canon, qui donnait à l'Église de Constantinople une situation privilégiée que Rome ne voulait jamais admettre. Mansi, *Sacr. concil. amplis. collect.*, t. vi et vii, *passim*. Rusticus, le traducteur des actes de Chalcédoine, signale dans une note, *ibid.*, col. 719, que le nom d'Antiochus manque dans quelques-uns des exemplaires grecs qu'il a consultés. Ailleurs, on le trouve appelé Antiochus. C'est par erreur que l'on a cru le reconnaître dans l'évêque de Sinope dont il est question au concile de Constantinople de 448. Cf. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. ii, p. 595, note.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. xv, p. 560. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 538. — Hefele-Leclercq, *op. cit.*, t. ii, p. 832. — P. L., t. lvi, col. 804.

R. AIGRAIN.

8. ANTIOCHUS, métropolitain de Bostra, en Arabie, à l'époque du concile d'Éphèse (431). Il appartenait à l'opposition orientale et signa, avec Jean d'Antioche, la déposition de saint Cyrille. Est-ce le même qui, avant le concile, a porté au pape saint Célestin les explications insuffisantes de Nestorius ? Nous ne saurions le dire. Le nom du métropolitain de Bostra se retrouve parmi les signataires de lettres adressées par les protestataires aux gens d'Hiérapolis, d'Antioche, à leurs amis partis pour Constantinople. Il est de ceux que les orthodoxes durent menacer de peines canoniques, et dont les noms suivent une lettre adressée aux empereurs; de ceux également que mentionne un décret comminatoire du concile. Mais, quand viennent les condamnations effectives, il n'est plus question de lui. De ce qu'il est nommé dans la lettre impériale invitant les évêques, à rentrer chez eux, on ne peut rien conclure sur sa situation à ce moment-là, car les évêques les plus marquants des deux partis y sont confondus. Mais nous savons, par une lettre de Jean d'Antioche à Proclus de Constantinople, qu'il accepta l'union avec saint Cyrille et les orthodoxes.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collectio*, t. iv, col. 1024, 1269; t. v, col. 576, 594, 776, 785, 797, 973, 1010. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. xiv, p. 408, 621. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. ii, p. 317. — Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, t. iii, p. 375. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 856.

R. AIGRAIN.

9. ANTIOCHUS, évêque d'Archelais, en Palestine première, assistait au concile de Chalcédoine. A côté de sa mention, on trouve celle d'un Antiochus d'Arcé ou Arca. Mansi, t. vi et vii, et Le Quien les identifient non sans raison. Il y avait à Chalcédoine deux évêques d'Arcé, Héraclius en Phénicie première et Jean en Arménie seconde. Un Antiochus *Alcenensis civitatis*, dont le nom se lit ailleurs, Mansi, t. vi, col. 1093, serait encore Antiochus d'Archelais, et non pas, comme l'a cru Hardouin, *Concil. collect.*, t. xi, col. 628, l'évêque Héraclius d'Arcé en Phénicie. Parmi les signataires de la lettre des évêques de Phénicie première à l'empereur Léon, en 457 ou 458, six ou sept ans seulement après le concile, figure un Antiochus dont le siège n'est pas indiqué. Mansi, *op. cit.*, t. vii, col. 555. On ne connaît à

ce moment-là d'Antiochus sur aucun siège de la province. Ce pourrait être un évêque d'Arcé, et cette conjecture serait intéressante à rapprocher des données qui précèdent.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 675.

R. AIGRAIN.

10. ANTIOCHUS, nom de plusieurs évêques présents au concile de Nicée en 325 :

1^o ANTIOCHUS, évêque d'Aureliopolis en Lydie. Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaenorum nomina*, p. LXII; Turner, *Eccl. occident. monum. juris antiquissima*, t. I, p. 68-69; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 700; t. VI, col. 1137; Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 895; P. L., t. LVI, col. 770.

2^o ANTIOCHUS, évêque de Capitolias en Palestine, et non de Gaza, comme le portent par erreur quelques manuscrits. Une liste grecque l'appelle *Antipatros*. Gelzer, p. LXI; Turner, t. I, p. 46-47; Mansi, t. II, col. 693, 698; t. VI, col. 1134; P. L., t. LVI, col. 767; Le Quien, t. III, col. 715.

3^o ANTIOCHUS, évêque de Hiérocésarée en Lydie, mentionné seulement par une liste grecque et une liste syriaque. Gelzer, p. LXII, 66, 108.

4^o ANTIOCHUS, évêque de Memphis en Égypte (Arcadie). Gelzer, p. LX; Turner, t. I, p. 40-41; Mansi, t. II, col. 692, 697; t. VI, col. 1133; P. L., t. LVI, col. 766; Le Quien, t. II, col. 586.

5^o ANTIOCHUS, évêque de Raesina en Mésopotamie. Gelzer, p. LXI; Turner, t. I, p. 54-55; Mansi, t. II, col. 694, 699; t. VI, col. 1135; P. L., t. LVI, col. 769; Le Quien, t. II, col. 979. Antiochus de Raesina assista aussi, en 341, au concile de la Dédicace à Antioche. Mansi, t. II, col. 1307.

R. AIGRAIN.

11. ANTIOCHUS, naquit au village de Médo-saga, non loin d'Ancyre, capitale de la Galatie, du temps de l'empereur Héraclius. Il embrassa la vie monastique et vécut au couvent de Saint-Sabas en Palestine. Il a laissé un récit de la prise de Jérusalem par les Perses en 614. La guerre contraignit les moines de Saint-Sabas à se disperser. Dix-neuf cents chrétiens furent vendus à vil prix et beaucoup mis à mort. Échappé à ces calamités, Antiochus composa, à la demande de l'abbé Eustathe, son compatriote, un livre de *Pandectes de la sainte Écriture* divisé en cent trente chapitres. C'est comme un abrégé de toute la morale du christianisme, appuyé sur des passages de la Bible. Le chapitre cxxx renferme un catalogue des hérésies rapportées par saint Epiphane avec les noms des hérésiarques parus depuis. On lit dans la préface le récit de la prise de Jérusalem et des cruautés que les Sarrasins exercèrent contre les religieux. Tilmann en a donné une traduction latine, qui a passé, en 1575, dans la *Bibliothèque des Pères* et à laquelle le jésuite Fronton a ajouté une traduction en grec, en 1624. On a encore d'Antiochus un livre sur les *mauvaises pensées*, que l'on trouve notamment dans la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Cologne, 1618, et la Vie de saint Euphrosin, moine cuisinier de Saint-Sabas, conservée en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne en Autriche.

Baronius, *Annales*, ad ann. 614, n. 16, 17, 23, 27. — Bellarmin, *De scriptoribus ecclesiasticis*, Bruxelles, 1719, p. 190. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, Bâle, 1741, t. I, p. 375-376. — Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés...*, édit. Bauzon, t. XI, p. 697. — L. Duchesne, *Mémoire sur une mission au mont Athos, dans Archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1877, t. III, p. 242. — E. Du Pin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1691, t. V, p. 41-42. — Fabricius, *Bibliotheca graeca*, Hambourg, 1807, t. X, p. 500-504. — Krumbacher, *Gesch. der Byzantin. Literatur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 146-147. — Le Mire, *De scriptoribus ecclesiasticis*, p. 33 de la *Bibl. eccles.* de Fabricius, Ham-

bourg, 1718. — P. G. t. LXXXIX, col. 1411-1422, 1427-1856. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman biography*, Londres, 1844, t. I, p. 195.

Arthur PRÉVOST.

12. ANTIOCHUS, évêque de Macra, province de Rhodope, assistait en 879 au concile de Constantinople (pseudo-VIII^e œcuménique) où fut réintégré Photius.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. XVII, col. 377. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1203.

R. AIGRAIN.

ANTIOLUS, évêque d'un siège inconnu (v^e siècle). C'est lui qui avait parlé à Sidoine Apollinaire de la sainteté de Principius, évêque de Soissons.

Sid. Apollin., *Ep.*, VIII, XIV, P. L., t. LVII, col. 612.

U. ROUZIÈS.

ANTIOQUIA (*Antioquien.*), évêché de Colombie. Le diocèse d'Antioquia fut érigé par Pie VII, en vertu d'une bulle datée du 31 août 1804. Avant cette époque le territoire du diocèse était soumis à la juridiction de l'évêque de Popayan. En 1597, Philippe II, roi d'Espagne, avait chargé François de Sande, gouverneur d'Antioquia, d'étudier la possibilité de l'érection d'un diocèse dans sa province. La réponse fut négative, surtout à cause du petit nombre des colons. Par conséquent, la province d'Antioquia resta soumise aux évêques de Popayan depuis la fondation de ce diocèse jusqu'à 1804. A cause de la vaste étendue de leur diocèse, les évêques de Popayan ne pouvaient pas visiter la province d'Antioquia. Pendant le XVIII^e siècle, on compte seulement quatre évêques qui y firent leur visite pastorale : Matthieu de Villafañe en 1702; Diego Firmin de Vergara, en 1737; François-Joseph de Figueredo y Victoria, en 1743, et Angelo Velarde y Bustamante, en 1791. En 1716, Jean Gomez de Frias, évêque de Popayan, appela les jésuites de Bogota à Antioquia. Ceux-ci y fondèrent, en 1726, une école supérieure, où reçurent leur éducation les enfants des familles les plus distinguées du diocèse. Le collège fut fermé en 1767, à la suite de l'expulsion des jésuites, et transformé en hôpital jusqu'en 1828, où Mgr Garnico, premier évêque d'Antioquia, en fit un séminaire ecclésiastique.

En 1785, Jean-Antoine Mon y Verlarde, gouverneur de la province d'Antioquia, se rendant compte des conditions difficiles où se trouvaient les catholiques, dans une relation adressée au vice-roi Antonio Caballero y Gongora, insista sur la nécessité de donner à sa province une organisation religieuse distincte. Il fallait quarante jours pour se rendre de Popayan à Antioquia : il fallait traverser au moins soixante fleuves et rivières ; il n'y avait ni commerce, ni relations entre les deux provinces ; le nombre des catholiques s'était grandement accru et tous réclamaient un évêque qui résidât au milieu d'eux. Il fallut attendre encore plusieurs années avant que ces désirs fussent réalisés. Ce fut le 4 août 1803 que, par une lettre royale, Charles IV ratifia l'érection du nouveau diocèse d'Antioquia. La bulle d'érection fut expédiée par Pie VII le 31 août de l'année suivante. Le nouveau diocèse comprenait des territoires détachés des diocèses de Popayan, Carthagène et Bogota. D'après la bulle, le premier évêque d'Antioquia devait être nommé aussitôt que le siège de Popayan serait vacant. Ce fut en 1809, à la mort d'Ange Velarde y Bustamante, que cette vacance eut lieu, et que le Saint-Siège nomma premier évêque d'Antioquia Joseph-Ignace de Arancibia, bénéficiaire de la cathédrale de Mexico. Mais celui-ci mourut avant sa consécration et la province d'Antioquia continua à être soumise au siège de Popayan jusqu'en 1818.

L'année suivante, Ferdinand VII, roi d'Espagne, présenta à l'approbation du Saint-Siège, comme évêque d'Antioquia, le P. Ferdinand Cano, franciscain. Ce

choix fut ratifié à Rome et le nouvel élu se rendit immédiatement à Cuba. Mais la guerre d'indépendance avait éclaté dans les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. A la Havane, le nouvel évêque fut prévenu qu'il ne pouvait se rendre à Antioquia, s'il ne reconnaissait pas auparavant l'indépendance de la république de Colombie. Il s'y refusa et resta dans cette ville jusqu'en 1821, époque de sa translation au siège épiscopal des îles Canaries.

Pendant quelques années, le Saint-Siège se refusa à reconnaître les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud, qui s'étaient séparées du royaume espagnol. Mais en 1827, sur les instances d'Ignace Sanchez de Tejada, ministre plénipotentiaire de Colombie à Rome, le pape Léon XII nomma à l'évêché d'Antioquia le P. Mariano Garnica y Dorjuela, qui fut consacré à Bogota le 23 mars 1828 et prit possession de son siège à Medellin le 12 mai 1828. Il établit sa résidence à Rionegro et mourut à Medellin le 16 août 1832. Après sa mort, le chapitre d'Antioquia confia l'administration du diocèse à son économe, Joseph-Michel de la Calle. Ce choix fut approuvé par le Saint-Siège. En 1834, le congrès nomma le nouvel évêque. Le choix tomba sur Mgr Joseph-Marie Estevez, évêque de Sainte-Marthe, préconisé évêque d'Antioquia dans le consistoire du 19 décembre 1834. Mais il mourut le 15 octobre de la même année, avant qu'il pût prendre possession de son siège.

Le 13 mars 1835, le congrès de la république choisit pour son successeur l'abbé Jean de la Croix Gomez Plata, dont l'élection fut ratifiée par Grégoire XVI le 24 juillet de la même année. Sa consécration eut lieu le 17 janvier 1836 à Bogota. Il mourut à Medellin le 1^{er} décembre 1850 et son épiscopat a été fécond pour le diocèse. A sa mort, l'administration du diocèse fut confiée au vicaire général, le chanoine Joseph-Marie Herrera. Celui-ci ne sut pas défendre avec assez d'énergie les droits de l'Eglise contre les empiètements du pouvoir civil. Il apposa sa signature à une loi qui soustrayait en partie les paroisses à la juridiction des évêques. Son acte de faiblesse fut blâmé par Pie IX dans une lettre publique, et Mgr Herrera reconnut son tort et rétracta publiquement son adhésion à la politique du gouvernement dans une lettre datée du 10 juin 1852. La même année il renonça à sa charge d'administrateur du diocèse, et, le 1^{er} juillet, il eut pour successeur le chanoine Lino Garro. Celui-ci visita les paroisses du diocèse, réforma les abus et protesta contre les tendances anticatholiques du gouvernement. Le 13 janvier 1854, le Saint-Siège, sans entente avec le gouvernement, nomma à l'évêché d'Antioquia Dominique-Antoine Riaño, chanoine de Bogota, qui fut sacré dans la cathédrale de cette ville le 25 mars 1855, et, le 8 novembre 1855, prit possession de son siège. Après une lutte acharnée avec un gouvernement très hostile à l'Eglise, le 2 février 1865, il fut exilé de la Colombie, et alla se réfugier à Ibarra, dans l'Equateur, où il mourut le 20 juillet 1866.

Le 13 septembre de la même année, le chapitre de la cathédrale d'Antioquia se réunit pour l'élection du successeur de Mgr Riaño. Une partie des chanoines était favorable à la translation de la résidence épiscopale à Medellin, tandis que la majorité était pour le maintien à Antioquia. Après de longs débats, Diego Leal, prêtre d'Antioquia, fut nommé vicaire général du diocèse. Cette élection fut annulée par l'archevêque métropolitain de Colombie, Mgr Arbelaiz, et le gouvernement du diocèse fut confié à l'abbé Valère A. Jimenez. Par une bulle datée du 14 février 1868, Pie IX supprima le diocèse d'Antioquia, et érigea le nouveau diocèse de Medellin et Antioquia et fixa la résidence épiscopale dans la première ville. Les

deux chanoines d'Antioquia, Martinez et Garro, formèrent le nouveau chapitre de la cathédrale de Medellin. Les catholiques d'Antioquia protestèrent vivement contre la décision du Saint-Siège, et leurs protestations furent si efficaces qu'une nouvelle bulle, datée du 20 janvier 1872, rétablit le diocèse supprimé par Pie IX et lui donna un évêque dans la personne de Joachim-Guillaume Gonzalez, qui reçut la consécration épiscopale dans la cathédrale de Medellin, le 21 septembre 1873, et prit possession de son siège le 26 du même mois. Le 16 avril 1875, le Saint-Siège fixa les limites du diocèse rétabli, et lui assigna tous les villages du département du Nord, la paroisse de Saint-Pierre du département du Centre, et les villages situés dans la région occidentale du fleuve Cauca. En 1882, après avoir vaillamment défendu les droits de l'Eglise contre le libéralisme colombien, Mgr Gonzalez donna sa démission, se retira dans la ville de Yarumal et y mourut le 4 janvier 1888. Son successeur fut un prêtre d'Antioquia, Jésus-Marie Rodriguez, préconisé dans le consistoire du 9 août 1883, et consacré à Bogota le 21 octobre de la même année. Il mourut le 30 juillet 1891. Il eut pour successeur Mgr Jean-Népomucène Rueda, préconisé dans le consistoire du 14 décembre 1891. Il était auxiliaire de l'évêque de Tunja. Il prit possession de son siège le 23 mai 1892, et donna sa démission le 1^{er} mai 1900. Le Saint-Siège lui donna pour successeur l'abbé Joseph-Marie Villalba, qui mourut peu après sa nomination. Le 1^{er} juillet 1902, le chanoine Manuel-Antoine Lopez de Mesa fut appelé à lui succéder. Il fut consacré le 9 novembre de la même année, prit possession de son siège le 24 du même mois, et mourut le 15 mai 1908. Après sa mort, le siège resta vacant deux ans, et son administration fut confiée au chanoine François-Christophe Toro. Le 18 octobre 1910, l'abbé Maximilian Crespo fut préconisé évêque d'Antioquia. Il fut consacré à Buga, sa ville natale, le 24 février 1911 et, le 6 avril, prit possession de son siège. Le 29 janvier 1915, la partie sud du diocèse d'Antioquia forma le diocèse de Jérico, qui n'eut pas de titulaire, et qui, en 1917, fut réuni au siège d'Antioquia. Le 7 février de la même année, Mgr Crespo fut transféré au nouveau siège de Santa Rosa de Osos, érigé aussi en 1917. L'évêque actuel d'Antioquia est Mgr François-Christophe Toro, né dans la même ville le 8 avril 1862, élu évêque de Socorro le 18 octobre 1910, transféré à Sainte-Marthe le 16 décembre 1913, transféré aux sièges unis d'Antioquia et Jérico le 8 février 1917. Il a pris possession de son siège le 15 juin 1917.

J. Cassani, *Historia de la provincia de Santa Fé, de la Compañia de Jesus, y vidas de sus varones illustres*, Madrid, 1741. — J. M. Groot, *Historia ecclesiastica y civil de la Nueva Granada*, Bogota, 1868-1871. — Manuel Uribe Angel, *Geografia general y compendio historico del Estado de Antioquia en Colombia*, Paris, 1885. — Juan Pablo Restrepo, *La Iglesia y el Estado en Colombia*, Londres, 1885. — Joachim Esguerra, *Diccionario geografico de los Estados Unidos de Colombia*, Bogota, 1879, p. 9-10. — Ricardo S. Pereira, *Les États-Unis de Colombie*, Paris, 1883, p. 101-116.

A. PALMIERI.

ANTIPAS, martyr à Pergame, antérieurement à la rédaction de l'Apocalypse. La lettre à l'ange de Pergame en parle en ces termes : « Tu n'as point renié ma foi, même en ces jours où Antipas, mon témoin fidèle, a été mis à mort chez vous, où Satan habite. » Apoc., II, 13. On ne peut guère ajouter de données certaines à cette attestation. Sur la foi d'André de Césarée, dans son *Commentaire de l'Apocalypse*, et de son abrégiateur Aréthas, les grecs en font un évêque, ce qui n'est pas du tout assuré, remarque Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. II, p. 122. Il ne figure pas dans la liste

épiscopale dressée par le P. S. Vaillhé d'après les travaux de M. Gelzer, *Échos d'Orient*, 1904, t. VII, p. 123. Le ménologe grec et le martyrologe romain indiquent sa fête au 11 avril; on trouvera à cette date les documents dans les *Acta sanctorum*, éd. Palmé, t. XI, p. 3-5.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. II, p. 119, 523. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 713. — *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 706.

R. AIGRAIN.

1. ANTIPATER, évêque de Rhosus en Cilicie seconde, assistait, en 363, au concile d'Antioche où fut accepté le symbole de Nicée, et signa la lettre à Jovien où l'*homousios* était expliqué dans un sens semi-arien.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 372. — Socrate, *Hist. eccl.*, III, xxv, P. G., t. LXVII, col. 453. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 907. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. VIII, p. 764.

R. AIGRAIN.

2. ANTIPATER, évêque de Caunus en Lycie, assista, du commencement à la fin, au concile de Chalcédoine (451). Une variante en fait un évêque de Carasa.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VI, col. 576, 682, 948, 981, 1058, 1086; t. VII, col. 124, 153, 406, 713. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 981.

R. AIGRAIN.

3. ANTIPATER, évêque de Trébizonde, dans le Pont Polémoniaque, assistait au concile de Constantinople de 518; cité en 536 dans un concile de la même ville, sous le patriarche Ménas.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VIII, col. 1050. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 509.

R. AIGRAIN.

4. ANTIPATER DE BOSRA naquit dans les premières années du V^e siècle. Il fut élevé à l'épiscopat peu après le concile de Chalcédoine (451), dont les actes mentionnent parmi les signataires Constantin de Bosra, son prédécesseur. La date de son élection est incertaine, mais il ne faut pas la reculer au delà de 457. On trouve son nom pour la première fois dans la liste des soixante personnages ecclésiastiques notables auxquels l'empereur Léon 1^{er}, qui venait de succéder à Marcien, adressa une lettre circulaire pour connaître leur sentiment sur l'autorité des décrets de Chalcédoine et sur l'affaire de Timothée Élure, patriarche d'Alexandrie. Voir cette liste avec la lettre à la suite des actes du concile (Mansi, *Conciliorum amplissima collectio*, t. VII, col. 523).

L'année suivante, saint Euthyme lui recommandait la mise en liberté de Térébon 1^{er}, phylarque des Sarrasins, retenu dans les prisons de Bosra. Cotelier, IV, p. 72. Antipater fit délivrer le prisonnier et le renvoya à son intercesseur. Le message d'Euthyme avait été porté par un de ses religieux, Gaïanus, qu'Antipater retint et consacra évêque de Madaba.

Antipater a écrit un certain nombre d'ouvrages de controverse et d'exégèse. Le plus important est la réfutation de l'apologie d'Origène par Eusèbe de Césarée. Il est intitulé: ἀντίρρησις τῆς Εὐσεβίου ἐπισκόπου Καισαρείας ὑπὲρ τοῦ Ὁριγένους ἀπολογίας. Début conservé dans les actes du II^e concile de Nicée (787). Mansi, t. XIII, act. VI, col. 178. En termes modérés, mais catégoriques, Antipater formule son jugement sur Eusèbe. Il rend hommage à sa science historique, mais il a une médiocre confiance dans son sens théologique. Les premières lignes du prologue font allusion à un autre ouvrage perdu, où l'auteur paraît avoir traité des questions analogues à celles qu'il doit aborder. Il écrit à la demande d'un certain Jean, auquel il donne le nom de « Père très aimé de Dieu et

très saint ». Le chapitre XV du même ouvrage est cité par fragments importants dans les Ἱερά παράλληλα de saint Jean Damascène, P. G., t. xcvi, col. 482, 487-502. Enfin, en 540, Gélase, higoumène de la laure de Saint-Sabas, fit lire cet ouvrage dans le but d'enrayer le mouvement origéniste renaissant.

Antipater a prononcé plusieurs homélies, entre autres : une sur « l'Hémorroïse », dont les premières phrases sont citées au II^e concile de Nicée (787). Mansi, t. XIII, act. IV, col. 14. C'est du reste tout ce que nous en connaissons. Nous possédons, au contraire, *in extenso* une homélie sur le premier chapitre de saint Luc. Elle porte le titre suivant : Εἰς τὸν ἀγιὸν Ἰωάννην τὸν Βαπτιστὴν καὶ εἰς τὴν αἰγὴν Ζαχαρίου καὶ εἰς τὸν ἀσπαρμόν τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου.

Une autre homélie sur l'Annonciation doit lui être également attribuée; elle fait suite aux commentaires de l'homélie précédente, comme il est facile de s'en convaincre par le début. P. G., t. LXXXV, col. 1763 sq.

Une autre mention d'Antipater est faite par André de Césarée, dans son sermon XXII sur l'Apocalypse. P. G., t. CVI, col. 419. C'est tout ce que les documents connus nous permettent de dire d'un homme dont les écrits ont fait autorité dans l'Église d'Orient et qui a joui d'une grande réputation de sainteté.

Le synaxaire de l'Église de Constantinople, qui mentionne sa mémoire le 13 juin, lui donne le titre de saint : Μνήμη τοῦ ὁσίου Ἀντιπάτρου ἐπισκόπου Βόστρων. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, dans *Acta sanctorum. Propylaeum ad Acta novembris*, col. 748, ligne 18. Dans les ménées, le synaxaire métrique lui consacre un distique dont les bollandistes donnent la traduction suivante :

*Antipatrum divitem, Salvator, suscipe
Virtutum adferentem corbonam magnam.*

Acta sanctorum, jun. t. III, p. 179. Le nom d'Antipater fait partie de la liste de saints énumérés dans l'office dit « des saints Pères », que le rite byzantin attribue au dimanche de l'Apokréō (correspondant à notre dimanche de la sexagésime). Nilles, *Kalendarium manuale utriusque Ecclesiae orientalis et occidentalis*, Inspruck, 1897, t. II, p. 47.

Pour la bibliographie, outre les sources citées au cours de l'article, voir le *Répertoire* d'Ulysse Chevalier et les divers ouvrages de Patrologie.

B. LAURÈS,

ANTIPATRIS, évêché de la Palestine 1^{re}, dépendant de Césarée. Hérode le Grand construisit cette ville dans la plaine de Saron, au nord-est de Joppé, et l'appela ainsi du nom de son père Antipater. La nouvelle cité occupait l'emplacement de l'antique Capharsaba. Elle était sur la route qui de Jérusalem descend à Césarée. Saint Paul y passa quand il fut conduit pendant la nuit à Césarée. Act., XIII, 31. Il ne reste rien de la ville ancienne, qu'on a identifiée avec le village arabe de Ras el Ain, à quelque vingt kilomètres au nord-est de Jaffa. On connaît un évêque d'Antipatris, Polychronios, qui signa les actes du concile d'Éphèse (451).

R. JANIN.

ANTIPATRUS, martyr. Voir THÉOGNIDE (Saint).

ANTIPHELLOS, évêché de la province de Lycie, dépendant de Myre. Cette ville était située sur la côte sud de l'Asie Mineure, au fond d'un golfe profond devant lequel se dresse la petite île de Castellorizo. Une inscription découverte au siècle dernier a permis de l'identifier d'une façon certaine avec le hameau grec d'Antiphilo, où l'on voit encore des restes apparents de la ville ancienne : théâtre, sarcophages, etc. Plin., V, 28, nous apprend qu'elle s'appelait jadis

Habessos. Le nom d'Antiphellos lui vient de son voisinage avec Phellos, ville située à 3 kilomètres plus au nord, au delà d'une chaîne de collines. On ne connaît qu'un évêque, Théodore, qui assista au concile de Chalcedoine, bien que sa signature n'ait pas été conservée. A cause d'un mal à la main, il se fit remplacer par le prêtre Eustathe pour signer la lettre collective que les évêques de la province, réunis en concile à Myre, adressèrent à l'empereur Léon. Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. VII, col. 576.

R. JANIN.

ANTIPHRA ou **ANTIPHRAE**, évêché de la Lybie II^e, dans l'intérieur des terres, à l'ouest d'Alexandrie. Ptolémée, IV, 4. Cette ville était célèbre par son « vin de Libye » chanté par Virgile, *Géorgiques*, II, 91, et par Horace, *Odes*, xxxvii, 14. Un de ses évêques, Sérapion, assista au concile de Nicée (325).

R. JANIN.

ANTIPYRGOS, évêché de la Lybie II^e. Cette ville était située sur la côte, à l'est du golfe de Soloum, probablement à l'emplacement occupé de nos jours par Ksar Chama. Ptolémée, IV, 4. Justinien en fit une forteresse. On lui connaît un évêque, Émilien, qui fit partie de l'ambassade envoyée par les Pères du concile de Constantinople (553) au pape Vigile pour le prier de venir se joindre à eux.

R. JANIN.

ANTIQUUS, martyr à Byzance. Voir **ACACE**, t. I, col. 237.

ANTIST (VINCENT-JUSTINIEN), né à Valence, en Aragon, se fit dominicain et devint prieur du couvent de sa ville natale. Il était maître en théologie et aussi expert dans les spéculations d'école que curieux de l'antiquité. Il mourut à Valence en 1599. Œuvres : *Commentarius in universam logicam... accessit etiam ejusdem auctoris thesaurus quaestionum...*, publié d'abord à Valence, puis à Venise en 1582; *Annotationes in opuscula S. Vincentii Ferrerii*, Valence, 1591; *Pro D. Catherinae Senensis imaginibus disputatio*, Valence et Barcelone 1583 (en espagnol), Valence, 1597 (en latin); *La vida y historia del apostolico predicador san Vincente Ferrer Valentino*, Valence, 1575; *Relacion de la vida y muerte del P. F. Luis Beltran*, Saragosse et Valence, 1582; Gênes, 1583 (en italien); *Tratado de la conception de Nuestra Señora* Madrid, 1615, où l'auteur défend l'immaculée conception; traduit en français par Antoine Thomas, Paris, 1701, et quelques opuscules d'hagiographie et d'édification.

Quétif et Échard, *Scrip. ord. praedic.*, t. II, p. 325-326. — Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*, t. III, p. 325. — Hurter, *Nomenclator litterarius*, 3^e éd., t. III, col. 152. — *Dict. de théologie cathol.*, t. I, col. 1440-1441.

R. AIGRAIN.

ANTITACTES (αντιτάκται, « opposants »), secte gnostique, qui ne nous est connue que par Clément d'Alexandrie (*Strom.*, III, 4, P. G., t. VIII, col. 1137-1144), car, si Théodoret de Cyr en parle (*Haereticarum fabularum compendium*, I, 16, P. G., t. LXXXII, col. 368), il ne fait guère que reproduire Clément mot pour mot. Tillemont estime qu'elle a apparue vers 170. En voici la doctrine.

1^o Dieu, « le Dieu de toutes choses », est, par nature, notre père; et toutes ses œuvres sont bonnes.

2^o L'un des êtres faits par lui (désignation vague, mais qui, comme la suite le montre, vise le Dieu de l'Ancien Testament, le démiurge, créateur et organisateur du monde) a semé l'ivraie et engendré la substance des maux dans lesquels il nous a enveloppés, nous opposant au Père (αντιτάκτας ἡμᾶς τῷ Πατρί).

Conclusion pratique : « Nous-mêmes, nous nous opposons (αντιτάσσόμεθα) à lui pour venger le Père, faisant le contraire de ce qu'il veut. Puis donc

qu'il a dit : Tu ne commettras pas d'adultère, nous, nous commettons des adultères pour détruire son précepte. »

On voit d'où vient le nom d'antitactes, donné à ces hérétiques par les catholiques : ils prétendaient s'opposer au second Dieu, « au démiurge », comme ils imaginaient que celui-ci s'opposait au Père.

Il fallait, disaient-ils aussi, n'obéir qu'au Sauveur seul. Tout cela n'est pas très cohérent. Ce qui est plus étrange encore, c'est leur exégèse, dont l'échantillon suivant permet de se faire une idée.

On lit dans Malachie : « Ils s'opposèrent à Dieu et furent sauvés » (III, 15). Il s'agit ici des impies, dont la prospérité ébranle la fidélité d'Israël à Jéhovah. Leur méchanceté, fait dire le prophète au peuple élu, ne les a pas empêchés d'échapper aux malheurs de ce monde. Nos hérétiques, eux, regardaient ces paroles comme un oracle divin signifiant : ceux qui résistent à Dieu sont sauvés. Clément leur reproche de dénaturer les Écritures de toutes manières : par des altérations d'accents et de points, et même, dans la lecture publique, par le ton de la voix. Surtout, ils prenaient les allégories à la lettre. Enfin, ils interpolaient. Ainsi, dans le texte cité tout à l'heure, ils accolaient au nom de Dieu une épithète de leur choix, celle d'impudent (ζναιδής), pour mieux distinguer du Dieu bon le Dieu à qui, d'après eux, l'on doit résister pour être sauvé.

Clément a soin de noter que leur but, en déformant de la sorte les Livres saints, était de justifier leurs pratiques immorales, dont, au dire du même témoin, ils ne se cachaient nullement.

Dictionnaire de théologie catholique, t. I, col. 1441. — *Dictionary of christian biography*, t. I, p. 123. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. II, 2^e partie, p. 179.

A. LEHAUT.

ANTITUS (Maître), « chapellain de la sainte chapelle aux duz de Bourgogne », xv^e siècle. Ce nom ne se trouve qu'au verso du premier titre d'une traduction en vers mêlée de prose du roman d'Eneas Silvius, *De duobus amantibus Eurialo et Lucretia*, publiée à Lyon, s. d., petit in-4^o gothique, par Olivier Arnoullet, et en acrostiche dans un huitain à la fin du livre. Brunet, *Manuel du libraire*, 1860, t. I, col. 68. Ce nom n'est vraisemblablement qu'un pseudonyme affublé d'un titre de fantaisie. Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742, t. I, p. 3, avec note de La Monnoie. On retrouve ce personnage imaginaire dans des facéties politiques du xvii^e siècle, associé à Panurge et Guérindon. Brunet, *loc. cit.*, t. II, col. 1703-1704.

P. FOURNIER.

1. ANTIUM, ancienne ville d'Italie, aujourd'hui Anzio, petit port sur la mer Tyrrhénienne, fut pendant quelque temps le siège d'un évêché. Était très ancienne, si l'on en infère de son origine légendaire : Antius, fils d'Ulysse et de Calypso. Appartenait aux Volques, fut soumise par les Romains en l'an 467 avant J.-C. et fut déclarée colonie l'année suivante. Elle était célèbre par son temple de la Fortune, que mentionnent Horace, *Od.*, I, 35 (*Diva quae gratum regis Antiium*), et Martial, *Epig.*, I, V; Néron, qui y était né (Suétone, *Vie de Néron*, c. VIII), y creusa un grand port et y fit exécuter divers travaux dont il reste des ruines. Elle devint la rivale d'Ostie, le port voisin, et il ne serait pas étonnant que le christianisme y eut été prêché de bonne heure; par saint Pierre, avance Ughelli sans pouvoir en donner de preuve. On ne connaît que trois évêques d'Antium : Gaudentius, qui assista au concile de Rome de l'an 465, sous le pape Hilaire; Félix, que nous connaissons par un autre concile de Rome en 585, présidé par le pape Félix II; enfin Vindemius, que nous rencontrons dans les années 499-501 à divers

conciles du pape Symmaque. Labbe, *Sacrorum conciliorum collectio*, t. v, *passim*. Antium tomba en décadence au moyen âge, et, d'après Eschinardi, *Descrizione di Roma e dell'agro romano*, Rome, 1750, p. 321, le port aurait été comblé par ordre d'Alexandre VI, pour ne pas servir de lieu de débarquement aux pirates turcs. La ville fut alors abandonnée. On ignore d'ailleurs à quel moment fut supprimé l'évêché. Un nouveau port fut créé par Innocent II en 1700, et un centre d'habitation commença à se former, sous le nom d'Anzio, avec une église dédiée à saint Antoine ermite. Benoît XIV l'érigea en paroisse dépendant du diocèse d'Albano. C'est aujourd'hui une localité de 4 à 5 000 âmes.

Ughelli, *Italia sacra*, t. x, col. 13-14. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. 1, p. 683-684. — G.-B. De Rossi, *Bollettino di archeologia cristiana*, 1869, t. vii, p. 79. — Gams, *Series episcoporum*, p. xxii.

P. RICHARD.

2. ANTIUM. Voir ANSE, col. 443.

ANTIUS, évêque de Lydda (Diospolis), mentionné par Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e édit., t. ii, p. 112, n'est autre qu'Aëtius, forme certaine d'après les listes grecques et latines des Pères de Nicée (à part une famille de manuscrits latins qui donne la variante *Letios*). Voir t. i, col. 667.

R. AIGRAIN.

ANTIVARI, *Antibaren*., d'après l'étymologie la plus probable (constatée par Benoît XIV dans un de ses actes officiels), qui fait face à Bari, de l'autre côté de l'Adriatique, archevêché, un des diocèses catholiques les plus importants en pays slaves, tant au point de vue historique que pour sa situation actuelle, comprend l'ensemble des fidèles répandus sur le territoire du Monténégro, et fut de tout temps la métropole du plateau méridional de la Serbie ou Dalmatie supérieure, appelé sous les derniers empereurs romains Prévalitane, par les Slaves Zenta et à partir du bas moyen âge, vers le xiv^e siècle, par les Italo-vénitiens, Monténégro (Montagne noire). Il y avait là, dès le v^e siècle, la province ecclésiastique de Dioclea (avec son centre sur le bord du lac de Scutari), qui fut bouleversée au vi^e siècle par l'invasion avare. On compte parmi les archevêques Evandrus, qui souscrivit les actes du concile de Chalcedoine (451); Paulin, déposé en 590 par ses suffragants et remplacé par Némésien; en 602, saint Grégoire lançait les peines canoniques contre les actes de violence de celui-ci. Pour mettre fin aux ravages des Avars, l'empereur Maurice céda cette région à la tribu slave des Serbes, dont la conversion au catholicisme est peu connue; d'après Farlati, elle débuta avec le jupan Svatople ou Budimir, dont le règne commença en 670. Les patriarches de Constantinople l'entreprirent, mais les papes la surveillèrent de près, attentifs qu'ils étaient à maintenir leur suprématie dans des pays si voisins de la péninsule italique. A travers ces siècles de début, d'une histoire obscure et incertaine, nous voyons émerger aussi un diocèse d'Antivari, à côté de celui de Dioclea (réduit lui-même par le malheur des temps à n'être qu'un simple évêché): par exemple dans la *Notitia* de Léon le philosophe (3^e de Parthey, p. 124 et 125), en réalité œuvre de l'empereur Léon l'Isaurien (717-741). A ce moment les grecs avaient rattaché les deux diocèses à la province de Dyrrachium en Épire, mais les pontifes romains, s'appuyant sur l'alliance des tzars bulgares, qui disputaient aux premiers la suprématie dans la province et s'en rendirent maîtres, réussirent à les ramener dans la province de Salone, plus tard Spalato, plus au nord. Ces compétitions, dont elles ne manquaient pas de souffrir, poussaient les populations

slaves à mesure qu'elles se développaient politiquement et qu'elles fortifiaient leur foi chrétienne, à s'organiser plus fortement sous l'un et l'autre rapport. En 877, le concile national de Dalmita, auquel prirent part les évêques et le souverain du pays, décida le rétablissement de la province ecclésiastique de Dioclea, avec douze suffragants, parmi lesquels Antivari; on continue toutefois à n'avoir que de vagues renseignements sur ce dernier siège. Jean, quatrième archevêque, prit part au concile de Spalato, en 925, mais deux ans plus tard les Bulgares détruisirent Dioclea et le primat dut se réfugier à Raguse, qui devint pour quelque temps la métropole de toute la Dalmatie.

Les évêques de la Zenta se rapprochèrent cependant de celle de Spalato, et quatre d'entre eux, dont celui d'Antivari, se noyèrent, dans le courant du xi^e siècle, en se rendant à un concile de cette métropole. L'accident servit de prétexte à une nouvelle réorganisation religieuse. Après la destruction de l'empire bulgare par Basile le Macédonien, en 1018, les Serbes reprirent leur indépendance complète. Antivari devint le centre de la monarchie agrandie par Dobreslas, et celui-ci voulut compléter son œuvre en s'affranchissant du patriarcat de Constantinople comme de la domination byzantine. En 1032, il faisait créer par le pape Jean XX la province d'Antivari, comprenant de huit à dix évêchés et s'étendant sur la Serbie dalmatienne, pendant que la Serbie mésoienne, plus à l'est, dans les Balkans (Serbie actuelle et Macédoine) s'ajoutait à la première pour former la primatie dont le prince enrichissait ses États. Le pape Alexandre II acheva l'organisation de celle-ci en 1067; au pallium, qui était alors l'insigne de la primauté comme de la juridiction, il ajouta pour les archevêques le privilège de se faire précéder de la croix; enfin le titre de Dioclea resta uni à celui d'Antivari.

La situation ne s'assura d'ailleurs guère plus qu'elle ne l'avait été au temps de la domination grecque et les conquêtes serbes, s'étant étendues jusqu'à Raguse, amenèrent l'union des deux évêchés, source de conflits sans fin. Pierre, l'archevêque d'Antivari qui avait reçu le pallium d'Alexandre II, fut pourvu dans la suite, par Grégoire VII, de l'évêché de Raguse érigé en métropole unie, et reçut un second pallium, le tout à la requête du grand jupan Michel (1078). L'union persévéra quatre-vingts ans, au détriment d'ailleurs d'Antivari, qui s'efface alors, le titulaire du double siège résidant à Raguse. Cf. Gams, p. 393, 413. La suprématie de cette dernière fut consolidée par les bulles des papes Pascal II (1102), Calixte II (1120), Anastase IV (1153), Hadrien IV (1158), Alexandre III (1167), enfin Clément II (1188), qui confirmèrent sa juridiction sur tout le royaume de Serbie. Les deux derniers mentionnent même, parmi les suffragants de Raguse, l'évêque d'Antivari, le siège ayant été finalement détaché avec un nouveau titulaire, Grégoire (1172), auquel Alexandre III intimait l'ordre d'obéir à son métropolitain, sous peine d'excommunication. Jaffé, n. 11367. Grégoire profita de la lutte de la république ragusaine contre Stephan Neumanya, le fondateur de l'unité serbe, pour essayer de reconquérir son autonomie, alors que les victoires du jupan réveillaient les prétentions nationales à une indépendance complète. Ce ne fut cependant que sous Jean, successeur de Grégoire, que les légats du pape Innocent III apportèrent le pallium sollicité, et cette même année (1199), un concile provincial dit de Dioclée réunit les signatures de six suffragants, dont Farlati a conservé les noms. Toutefois l'appui de Venise, dont les empereurs latins de Constantinople avaient établi la suzeraineté sur les côtes dalmates, permit à Raguse de prolonger la lutte. Les papes Grégoire IX et Innocent IV s'appliquèrent à concilier les prétentions

opposées et confirmèrent les droits de Raguse, sans refuser à Antivari l'indépendance que les souverains serbes recherchaient pour leur territoire.

Le conflit permettait d'ailleurs à la papauté de consolider son influence dans la région. Le sixième canon du concile ci-dessus de Dioclée proclamait l'Église romaine mère et maîtresse de toutes les autres. Honorius II accordait au jupan Stephan II, en 1217, la couronne royale qu'Innocent III avait refusée à Neemanya et les résultats de l'expédition de Constantinople en 1204 accrurent les moyens d'action du Saint-Siège, au point qu'il ne s'inquiéta pas outre mesure de la tentative du même Stephan II, élevé à la grecque, qui voulut créer un métropolite serbe, genre byzantin, dans la personne de son frère Sabas, moine du mont Athos (1221). Il se produisit alors, dans l'État serbe, un mouvement vers la civilisation orthodoxe, dû sans doute aux inquiétudes que lui donnait le progrès des latins sur ses frontières, et qui pouvait devenir dangereux, encore que les Byzantins fussent pour le moment refoulés en Asie. Rome ne perdait donc pas de vue la rive opposée de l'Adriatique et y multipliait son action. C'était une concession à l'esprit particulariste de l'Église d'Antivari que l'octroi par Innocent IV de la traduction en langue paléo-slave de la liturgie romaine (1248). Mais l'introduction vers la même époque des franciscains et des dominicains donnait de puissants auxiliaires à l'influence pontificale. Durant son long épiscopat, Jean I^{er} (1199-1247), s'était trop occupé des affaires terrestres, non sans exciter le mécontentement de Rome, et Grégoire IX déléguait les dominicains avec pleins pouvoirs, même coercitifs, pour réformer les abus et corriger les désordres (1237). A la mort de l'archevêque, Innocent IV, mettant à profit les protestations de Raguse, cassa l'élection faite par les chanoines et nomma de sa propre autorité le célèbre franciscain voyageur Jean de Plancarpin, son légat missionnaire en Tartarie et autres régions, qui, dans un court épiscopat (1248-1252), tint un synode provincial dont le pape ratifia les décisions contre les spoliateurs de l'Église et violateurs des censures.

Sa succession provoqua un dernier conflit de primauté, dont Innocent IV confia l'examen au cardinal de Préneste et à l'évêque d'Ancône. Mais les victoires du jupan Urosch le Grand (1243-1276), le second organisateur de l'empire serbe, contraignirent Raguse de renoncer à ses prétentions (1254). La chute de l'empire latin de Constantinople et les conquêtes des successeurs d'Urosch dans la direction de la mer Égée et des régions purement grecques, Stephan Milutine (1282-1321), Stephan V Doutschan (1331-1355), tournèrent peu à peu les Serbes vers l'orthodoxie; le premier l'adopta ouvertement, ce dont les papes, malgré leurs efforts persévérants, ne purent détourner ses successeurs. Les catholiques fidèles, parfois persécutés, se tournèrent vers les rois de Hongrie; ceux-ci étendaient leur domination sur l'Adriatique et, poussés par les papes, mirent à profit les embarras des Serbes pour amoindrir leur force. Milutine fut même vaincu par Charles d'Anjou en 1321. Doutschan créa finalement le métropolite ou patriarche d'Ipek, avec juridiction plénière indépendante des grecs et des latins. La primatie d'Antivari se trouva par le fait supprimée, n'ayant à Rome même qu'une réalité incertaine que lui contestaient les archevêques de Raguse. Quant à l'archevêché et au diocèse, ils perdirent aussi beaucoup de leur importance, par suite des agitations et des troubles que le changement fréquent d'assiette politique provoquait sur les côtes de l'Adriatique, en Dalmatie et au Monténégro. La région d'Antivari elle-même passa à divers maîtres, les Hongrois, les Vénitiens, etc., qui toutefois y maintinrent, avec la supré-

matie de l'Église romaine, quelque chose de la culture latine.

La province ecclésiastique d'Antivari devient donc à partir du XIII^e siècle, avec quelques pays voisins, l'Albanie, la Morée, etc., le centre où se heurtent les deux mondes et les deux cultes grec et latin, ce que la première a toujours été jusqu'à nos jours. La domination vénitienne y contribua pour une large part, mais la politique pontificale s'appliqua aussi à combattre le prosélytisme envahissant de Byzance et des Paléologues. Dans toute cette région de la péninsule des Balkans longeant la mer Ionienne et l'Adriatique, on rencontre encore jusqu'au XVI^e siècle et à la conquête ottomane une foule d'évêchés de position et d'existence plus ou moins précise, plus ou moins persistante, occupés au moins d'une manière intermittente par des évêques à noms italiens, choisis par le pape, qui résident plus souvent à sa cour et à son service que dans leur diocèse lointain. Tel ce dominicain André Zamometic (ci-dessus, t. II, col. 1716-1718), archevêque de Cranea, Crayna en Albanie, qui prétendit renouveler contre Sixte IV le schisme du concile de Bâle (1482). C'est l'époque où la papauté fait prédominer de plus en plus sa nomination sur les élections canonales, choix qui ne manque pas d'influencer la conduite ultérieure des évêques; les populations chrétiennes, en proie au schisme, puis aux horreurs de la conquête musulmane, sont de plus en plus négligées et quelques pasteurs voient à peine leur troupeau. Par exemple, le dominicain français Guillaume Adam (1324-1341), que Jean XXII transféra du siège métropolitain de Sultanieh en Perse, et que Benoît XII fut obligé de renvoyer dans son diocèse (1337); il avait concentré son activité en France et, trop étranger à son siège, finit par le résigner. Les dominicains et les franciscains fournissent tour à tour des titulaires à Antivari et les Vénitiens ou étrangers y alternent avec les clercs régionaux. Jean Balzan, chanoine de la cathédrale, voit son élection annulée (1420), au profit de Pierre Span, chanoine de Drivasto (1422-1448), auquel succéda le Vénitien Andrea Mula, qui s'établit dans son diocèse avec la domination définitive de sa patrie (1450). Le héros albanais Scanderbeg l'envoya à Rome solliciter des secours contre les Turcs. Simone Montona, originaire d'Istrie, entra en conflit avec le pape Pie II, parce qu'il prétendit retenir, en même temps que son évêché, le titre important de vicaire général du patriarcat de Venise (1461); réconcilié par son gouvernement, il fut envoyé nonce pour la croisade en Hongrie et y séjourna deux ans (1463-1465). Girolamo Montagna, absent d'ordinaire (1509-1517), ne fit qu'une courte apparition en 1514, assista à la plupart des sessions du concile de Latran et mourut à Rome. Un de ses successeurs, le franciscain Lodovico Chiericato (1528-1551), de famille notable de Vicence, en territoire vénitien, séjourna aussi en Italie, au service de la curie romaine, et prit part au concile de Trente. De même son successeur Jean Bruno d'Olchinio (1551-1571), qualifié de Macédonien, qui vint cependant résider entre les sessions, et assista à la catastrophe qui, au temps de la guerre de Chypre, fit tomber Antivari entre les mains des Turcs (1571). Il avait pris une belle part à la défense de la place, et les vainqueurs le retinrent prisonnier. Il mourut dans les fers (1572).

Cette catastrophe bouleversa le diocèse et détruisit, ou peu s'en faut, ce qu'il avait recouvré, sous la domination vénitienne, de discipline et de culte latin. Celle-ci refoulée au nord des bouches de Cattaro, toute la région tomba aux mains des Turcs et resta grecque, soumise au patriarche de Constantinople ou à celui d'Ipek, qui, se posant en fidèles sujets du sultan, réussirent aisément dans leurs intrigues pour supprimer le culte catholique romain. La cathédrale de Saint-

Georges fut transformée en mosquée, le palais épiscopal devint la résidence du gouverneur turc, et des vingt églises de la ville, sans compter une dizaine dans la banlieue, les nouveaux maîtres n'épargnèrent que Saint-Élie et Sainte-Marie *in suburbana*; les sanctuaires furent pillés et ruinés, les monastères et biens ecclésiastiques confisqués ou accaparés par les Turcs; les schismatiques ne manquèrent pas d'en prendre leur part. Il y avait une trentaine d'abbayes de bénédictins ou de basiliens, dont la plus riche était celle de Notre-Dame de Rotazio vers la mer, à six milles d'Antivari, un couvent de bénédictins à Antivari, sept couvents de franciscains formant la province d'Albanie, tout cela disparut, et le catholicisme s'était trop identifié avec la race italienne, avec la puissance de Venise pour que le coup qui les atteignait ne fût aussi mortel. Les évêques suivants durent résider en territoire vénitien, dans le diocèse de Budua, plus au nord vers Cattaro, dont ils prirent l'administration : Ambroise Capizio en reprit la série, après huit ans d'interruption, et son successeur, le franciscain Tommaso Orsini, reçut en outre le titre de vicaire apostolique *in locis finitimis Turcicae dominationis*, et s'efforça de maintenir dans l'unité les Pastrowice, tribu slave de la région, que l'influence turque faisait incliner vers le schisme. L'appui de Rome et de Venise, que ces prélats invoquèrent, ne leur manqua jamais et, un rapprochement s'étant effectué entre les deux voisins ennemis, Marino Bizzio (1608-1624) obtint de la Porte un firman qui lui permit de rentrer dans son diocèse, fut reçu en triomphe à Antivari, visita ses chrétiens, reforma et réorganisa, soutint un procès contre le patriarche d'Ipek pour ses biens de mense, obtint gain de cause à Constantinople, fit des règlements sur les mariages mixtes, l'extrême-onction et, pour appliquer la discipline du concile de Trente, vint enfin à Rome en 1617 présenter à la curie un rapport sur son diocèse, et y resta. Pierre Massarechio, de Prisrend, le suppléa avec le titre de vicaire apostolique du royaume de Serbie, et fit des constitutions synodales en 1617. Il remplaça Bizzio, qui résignait (1624-1635), ne put rentrer à Antivari, mais tint un synode en Monténégro, et poursuivit la réforme au milieu de difficultés que lui suscitèrent même ses subordonnés. Le dominicain Gius. M. Bonaldo ramena plusieurs schismatiques et un évêque de Bosnie qui s'intitulait archevêque de Dalmatie, s'entremet pour procurer des secours aux Vénitiens dans les débuts de la guerre de Candie, et Innocent X l'envoya pour cela nonce auprès de l'empereur Ferdinand III (1652). Il dut s'arrêter en territoire vénitien et après son successeur, mort en 1656, le siège resta vacant jusqu'à la fin de la guerre de Candie en 1671.

Les archevêques continuèrent à porter le titre de *commissaires du Saint-Siège ou de visiteurs apostoliques de Serbie et Dalmatie*, visitant le pays, en rendant compte à Rome, tenant des synodes où la discipline du concile de Trente s'adaptait aux besoins des Orientaux et aux traditions grecques. Celui de Spizza sous André III Zmajević (1674) promulgua un long règlement sur les fêtes et l'administration des sacrements; celui de 1703, sous Vincent Zmajević, neveu du précédent, dont les actes, publiés en 1705, portent la signature de trois archevêques, ceux de Durazzo et d'Uskub, de quatre évêques et des préfets apostoliques de Macédoine et d'Albanie. Ces derniers, les plus importants et les plus détaillés, servirent de législation à la province et ont été renouvelés, notamment en 1872 au concile de Scutari, auquel prirent part les archevêques des trois mêmes diocèses. Ils furent confirmés par Benoît XIV, qui en renouvela les décisions en février 1744 et s'occupa spécialement des affaires de ces pays orientaux, ainsi que l'attestent ses lettres du

19 mars 1752 et du 24 mai 1754, vrais traités de théologie, principalement sur la législation des biens ecclésiastiques, répondant aux desiderata que l'archevêque Lazare Vladagni avait exprimés à la suite de sa visite. Le pape confirmait la liturgie illyrique établie par Innocent IV. Ce dernier pontificat (1749-1785) vit encore se modifier la situation du diocèse par suite du progrès des États voisins, le Monténégro et la Serbie, qui, pour affirmer leur existence autonome, se rapprochèrent de la Russie (dont le premier accepta le protectorat à partir de Pierre le Grand), firent un pas de plus vers l'orthodoxie en supprimant le patriarcat d'Ipek (1766) et se rattachèrent directement à Constantinople. Cependant la décadence de Venise, qui tenta deux fois, mais en vain, de reprendre Antivari (1649 et 1717), priva les catholiques latins de leur protectrice, mais l'Autriche prit sa place dès le XVIII^e siècle, avant même qu'elle eût occupé les territoires de la république par les traités de Campo-Formio et de Vienne (1797, 1815). Le protectorat de la monarchie apostolique contrebalançait celui de l'orthodoxe Russie, et s'affirmait avec précision : la propriété ecclésiastique ayant disparu depuis la conquête turque, l'archevêque d'Antivari recevait un traitement, comme les autres évêques d'Albanie, de la cour de Vienne, traitement qui s'éleva à dix mille florins, du moins au temps de l'union avec Scutari. L'ambassadeur autrichien à Constantinople avait le droit de désigner le candidat auquel le sultan accordait le *berat* ou firman d'investiture.

Quatre archevêques d'origine italienne succédèrent à Vladagni, l'Autriche prétendant se comporter comme l'héritière de Venise. Ce fut elle qui fit unir (15 mars 1867) les deux évêchés d'Antivari et de Scutari, *aeque principaliter*, entre les mains de leur successeur, Allemand d'origine, Karl Pooten, administrateur apostolique du premier depuis 1855. Antivari ayant été conquis en 1878 par le Monténégro, les deux sièges furent de nouveau séparés et le concordat du 18 août 1886, signé par le Saint-Siège avec les nouveaux maîtres du pays, accorda à l'archevêque la juridiction sur tous les catholiques de la principauté. Ce concordat, en proclamant le libre exercice du culte, reconnaissait au prince certains privilèges; l'archevêque, nommé par le pape, devait lui être *persona grata*, il recevait un traitement de cinq mille francs, et appartenait de droit, avec le titre d'*illustrissimo monsignore*, au parlement de la principauté. Le gouvernement entretenait en outre un étudiant ecclésiastique au collège de la Propagande de Rome. Enfin un décret de la Consistoriale du 7 mars 1902 a proclamé l'archevêque primat de Dalmatie.

Les dernières conquêtes du Monténégro dans la guerre de 1913 avaient étendu le ressort de l'archevêché et doublé le nombre de ses fidèles. Les tribus albanaises qu'il s'était acquises au nord-est du lac de Scutari, les Hatti Kastrati, Clementi, Pulati, etc., sont presque catholiques en entier et constituaient une population de 30 à 35 mille âmes.

LISTE DES EVÊQUES. — Archevêques de Dioclea : Evander, 451. — Paul, déposé en 590. — Némésien, nommé à sa place, paraît encore en 602. — Jean, dernier archevêque, vers 700. — Dioclea, détruite en 1027.

Archevêques d'Antivari : Pierre, 1062, 1067. — Grégoire, 1072-1094. — Interruption de quatre-vingts ans. — Jean I^{er} reçoit le pallium, 1199-1247. — Jean II de Plancarpin, O. S. Fr., 1248-août 1252. — Geoffroy, O. S. Fr., 12 avril 1253-† avant le 24 septembre 1255. — Laurent, O. S. Fr., déjà élu, 24 septembre 1255, 1265-† 1270 ? — Caspar Adam Priesch, 1270-1280. — T... Michel, chanoine de Cattaro, 22 novembre 1282-1301. — Marin, archidiacre d'Antivari, 21 juin 1301-1307. — André, O. S. Fr., 25 fé-

vrier 1307, réside 1324. — Guillaume Adam, 26 octobre 1324-1341. — Jean III Zaulin, chanoine d'Aquilée, 17 décembre 1341-1348. — Dominique, prêtre de Saint-Pierre d'Antivari, 31 janvier 1349-1360. — Étienne, archidiacre d'Antivari, 26 octobre 1360-1363. — Jean IV, O. P., 12 juin 1363, transféré à Césarée, 1373. — Jean V André de *Leporibus*, évêque de Drivasto, 18 mai 1373. — Antoine, 1382, transféré à Bosa, 1391. — Raimond, prieur de Tarragone, O. S. A., 22 février 1391-1395. — Louis Bonet, archevêque de Palerme, 1395, transféré à Thessalonique. — Martin ou Marin II de Dulcigno, chanoine de Dulcigno, 22 décembre 1395-1420. — Jean Balzan, chanoine d'Antivari, 20 mars 1420, élection annulée 1422. — Pierre II Span, chanoine de Drivasto, 14 décembre 1422, réside 1448. — André II da Mula, 19 avril 1448. — Laurent II, O. S. Fr., vers 1458. — Marc, pourvu le 16 juillet 1460. — Simon de Montana, de Strigonie, 26 octobre 1461, transféré à Justinopolis 1473. — Étienne de Taleazis, 26 novembre 1473, transféré à Torcello, 1485. — Philippe Gaius, 16 septembre 1485-1509. — Hieronimus Montagna, 27 septembre 1509-1517. — Laurent III Boschet, d'abord évêque de Dulcigno, 11 septembre 1517-1525. — Jean VII Tagliacozzi, 1525-1528. — Louis II Chierigato, O. S. Fr., 11 mai 1528, réside 1551. — Jean VIII Brunus, prêtre de Dulcigno, 15 juin 1551-10 octobre 1571. — Siège vacant. — Ambroise Antoine Capizi, O. Min. Obser., 1^{er} janvier 1579-1599. — Tomaso Orsini, O. S. Fr., 17 février 1599-1607. — Marin III Bizzi, 9 février 1608, réside 1624. — Pierre III Massarechio, 16 septembre 1624-1635. — Georges Blanco, transféré de Sappa, 1^{er} décembre 1635-1644. — Francesco Leonardo, 29 novembre 1644-1646. — Giuseppe Maria Bonaldo, 2 septembre 1646-27 novembre 1653. — Marc II Crisio, 14 juin 1654-9 mars 1656. — Siège vacant. — André III Zmajevic, 23 février 1671-7 septembre 1694. — Marc III Giorgia, 18 juin 1696-1700. — Vincent Zmajevic, 18 avril 1701-27 mars 1706, transféré à Zara. — Aegidius Quinctius, O. S. Fr., transféré de Sappa, 8 février 1719. — Mathieu-Georges Stuccanovic, 1^{er} juin 1722. — Marc IV de Luchi, transféré de Pulati, 9 mars 1746-1749. — Lazare Vladagni, transféré de Sappa, 21 juillet 1749-4 février 1786. — Georges II de Junchi, transféré d'Alessio, 24 juillet 1786-26 janvier 1787. — Georges-Antoine Radovani, transféré de Scutari, 23 avril 1787-15 novembre 1790. — François Borzi, transféré de Scutari, 11 avril 1791-1822. — Vincent II Battuci, 13 janvier 1824. — Karl Pooten, évêque de Maronée, administrateur apostolique, 14 avril 1844; archevêque, 31 août 1855; archevêque d'Antivari et Scutari, 15 mars 1867, † janvier 1886. — Gabriele Capuccio, évêque de Méliptamos, administrateur apostolique, 10 mai 1867-1^{er} janvier 1878. — Pasquale Guarini, évêque de Paphos, administrateur, 6 mai 1879. — Simon Melinich, O. S. Fr., archevêque d'Antivari, 8 octobre 1886-1911.

L'archevêque actuel est Mgr Nicolas Dobrecic, né à Antivari, élève de la Propagande à Rome, professeur de philologie et de langue française au lycée d'Antivari, curé de Cettigne, élu le 16 janvier 1912, sacré le 2 décembre. Sur les 300 mille habitants que comptait naguère le Monténégro, les catholiques étaient environ 25 000, répartis en quatorze paroisses, dont dix desservies par les frères mineurs; on comptait vingt-sept églises et chapelles, douze prêtres séculiers et douze frères mineurs, dont le centre est le couvent d'Antivari, la seule maison religieuse qui reste dans le diocèse, de toutes celles qu'il a comptées autrefois. Les récents traités d'acquisition et de partage ont dû doubler au moins le nombre de catholiques des paroisses et des prêtres; on ne peut encore donner de renseignement de statistique ou d'organisation.

Farlati, *Illyricum sacrum*, Venise, 1800, t. VII, p. 8-190. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 393-394, avec la bibliographie. — Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 92-93; t. II, p. 100; t. III, p. 123. — *Kirch-en-lexikon* de Hergenroether-Kaulen, t. XI, au mot *Scutari*, col. 17-22. — *The catholic encyclopedia*, New York, 1903-1912, divers articles, *Antivari*, t. I, p. 582-583; *Servia*, t. XIII, p. 732-733; *Montenegro*, t. XI, p. 529-530. — A. Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1914, p. 170-171; 1918, p. 182; 1920, p. 169. — Fabre-Duchesne, *Le Liber censuum de l'Église romaine*, Paris, 1905, p. 139-147, notes. — Dom Fabianitch, *Storia dei frati minori in Dalmazia*, Zara, 1864.

P. RICHARD.

1. ANTOINE (Saint), personnage qui est inscrit au calendrier de la ville de Lucques, en Italie, à la date du 27 avril, mais sur lequel on ne sait à peu près rien. D'après une inscription qui se trouvait dans l'église de Saint-Paulin, il était prêtre et ermite et s'était donné pour mission d'enterrer les corps des martyrs, mission qui s'accorde peu avec une existence passée dans un ermitage. Victime à son tour de la persécution, il aurait été décapité *sub Nerone et Anulino*. Il est à peine besoin de dire que la présence dans cette inscription du nom d'Anulinus, le proconsul d'Afrique devenu dans tant de légendes le synonyme de bourreau des martyrs, ôte à celle-ci toute autorité. D'un autre côté, des actes reproduits par les bollandistes, tout en rapportant également qu'Antoine était ermite et ensevelissait les corps des martyrs, le font mourir d'une mort naturelle, et prétendent que son tombeau fut découvert à la fin du XII^e siècle, à la suite d'une vision, par un certain Albert, désigné comme étant *civis Lucanus*, par erreur pour *civis Lucensis*. Ces actes ne méritent pas plus de créance que l'inscription mentionnée plus haut. Il est probable qu'une confusion s'est faite dans l'imagination populaire entre cet Antoine de Lucques et son homonyme le célèbre anachorète d'Égypte, ce qui aura valu à celui-là la qualification d'ermite. Les quelques lignes qui le concernent dans les actes de saint Torpès, mis à mort sous Néron, nous apprennent uniquement que c'est lui qui aurait baptisé ce martyr.

Acta sanctorum, 1678, apr. t. VII, p. 476-480.

L. CLUGNET.

2. ANTOINE (Saint), martyr à Specia ou Spezia, localité inconnue des bollandistes. Son nom figure à la date du 14 juin sur certains manuscrits du martyrologe hiéronymien, avec ceux des saintes Afra et Cationella. D'autres l'appellent Antigone, à moins que ce nom ne remplace celui de saint Anthéon, martyr au même jour. Un calendrier manuscrit de la Bibliothèque Vallicellane, à Rome, l'appelle Antonin.

Acta sanctorum, jun. t. III, p. 288. — *Martyrol. hieronym.*, éd. Rossi-Duchesne, p. 78.

R. AIGRAIN.

3. ANTOINE, martyr, à Alexandrie, 14 février. Voir BASSUS (saint).

4. ANTOINE, martyr, à Alexandrie, 25 février. Voir ANTONIN (6), col. 852.

5. ANTOINE, martyr, 9 janvier. Voir JULIEN (saint).

6. ANTOINE, martyr, 25 juin. Voir LUCEIA (sainte).

7. ANTOINE, martyr, 7 novembre. Voir MÉLASIPPE (saint).

8. ANTOINE, martyr à Troyes, 21 juillet. Voir JULIE (sainte).

9. ANTOINE, martyr à Vilna, 14 avril. Voir JEAN (saint).

10. ANTOINE ou **ANTONIN** (Saint), bourreau à Rome sous Commode, d'après la Passion des saints Eusèbe, Pontien et compagnons (pièce de valeur douteuse), se convertit en voyant un ange éponger le sang des martyrs et reçut le baptême du prêtre Rufin. Ayant vu Eusèbe parler la langue coupée, il interpella le juge Vitellius, et fut décapité sur la voie Aurélienne, près de l'aqueduc de Trajan (*iuxta formam Traianam*), le 22 août. Son corps, découvert au bout de six jours, fut enterré par Rufin au cimetière de Calépode. Il serait le titulaire de l'oratorium S. Antonini mentionné par Pierre Mallius, d'après J.-B. De Rossi, *Inscr. christ. urbis Romae*, t. II, p. 218.

Acta sanctorum, aug. t. IV, p. 498; t. V, p. 115-116. — Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 517-518. — Dufourea, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, p. 234. — Delehaye, *Orig. du culte des martyrs*, p. 332, note.

R. AIGRAIN.

11. ANTOINE, évêque de Tamouieh. Un évêque de ce nom figure au synaxaire alexandrin, dans le calendrier d'Aboul-Barakat, et dans la plupart des autres calendriers d'origine copte. Quelques sources lui donnent le titre de martyr; mais Aboul-Barakat et le calendrier du lectionnaire actuellement en usage dans l'Église copte jacobite le lui refusent.

Tamouiah ou Tamouieh était un centre religieux important et avait un évêque à la fin du XI^e siècle (Abou-Salih, *The churches and monasteries of Egypt*, trad. par Evetts, Oxford, 1895); c'est actuellement un village au sud du Caire, sur la rive ouest du Nil, en face d'Hélouan. De cet évêque Antoine nous ne savons jusqu'à présent que le nom.

Synaxaire copte arabe, édité par Forget, dans le *Corpus script. christ. orient.*, et par R. Basset, dans la *Patr. orient.* — Nau, *Les calendriers des ménologes coptes-arabes*, *Patr. orient.*, t. X, p. 2. — Tisserant, *Le calendrier d'Aboul-Barakat*, *ibid.*, t. X, p. 3.

J. DAVID.

12. ANTOINE, évêque d'Athô, martyr sous Dioclétien. La Vie encore inédite du martyr Shenoufe nous donne le nom d'un Antoine, évêque d'Athô, arrêté au début de la persécution de Dioclétien avec plusieurs de ses collègues; les sièges de tous ces évêques doivent être cherchés aux environs d'Alexandrie ou du moins dans la Basse-Égypte; je n'ose avancer l'hypothèse de l'identification de cette ville d'Athô avec Etkou (en copte parfois, Athô), sur le lac de ce nom entre Alexandrie et Rosette; cette ville répond pourtant bien à la situation topographique supposée par le document.

J. DAVID.

13. ANTOINE, évêque de Bana, martyr sous Dioclétien. Cet évêque martyr est inscrit aux synaxaires alexandrins et éthiopiens et dans divers calendriers coptes le 6 paḏpi (3 octobre) et le 25 épip (19 juillet). A cette dernière date le synaxaire lui consacre une courte notice qui le fait mourir martyr à Pharma (Pérémoun), c'est-à-dire Péluse, pendant la persécution de Dioclétien. Bana est la ville grecque de Cynopolis inférieure; elle est située sur la rive ouest de la branche de Damiette.

Synaxaire copte arabe, dans la *Patrologia orientalis*, et dans le *Corpus script. christ. orient.* — Nau, *Les ménologes des évangeliaires coptes-arabes*, dans *Patr. or.*, t. X, p. 2. — Tisserant, *Le calendrier d'Aboul-Barakat*, *ibid.*, t. X, p. 3.

J. DAVID.

14. ANTOINE ou **ANTONIN**, évêque d'Antioche d'Isaurie, assistait au concile de Nicée en 325. Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1037, attribue à

tort cet évêque à Antioche de Pisidie; il lui donne son véritable siège au t. II, col. 1017. Voir plus haut. col. 704.

R. AIGRAIN.

15. ANTOINE (Saint), ermite. — I. Sources. II. Vie de saint Antoine. III. Place du saint dans l'histoire du monachisme. IV. Ses écrits. V. Ses reliques.

I. SOURCES. — Nous devons à peu près tout ce que nous savons sur saint Antoine à la Vie rédigée par saint Athanase; ce document, capital non seulement pour la vie de son héros, mais aussi pour l'histoire des origines du monachisme, daterait, selon les bénédictins, de l'année 365; la critique moderne le reporte même à 357. Athanase l'écrivit, à la demande de moines étrangers, sans doute occidentaux, alors qu'il se cachait en Thébaïde, au cours de la persécution arienne de 356-357; il semble bien que l'auteur fasse allusion à cette crise, dans laquelle il voit la réalisation d'une prophétie de saint Antoine.

Evagrius d'Antioche traduit en latin la Vie d'Antoine, peut-être dès 371; on lisait la Vie latine à la cour de Trèves, en 384. S. Augustin, *Confessions*, VIII, xv. Il existe une autre traduction latine peut-être antérieure. Nous avons une version syriaque en manuscrits du VI^e siècle; elle représente un texte grec remanié et abrégé. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, VI. Nous avons aussi des traductions arabe et arménienne.

L'authenticité de ce document a été mise en doute par les centuriateurs de Magdebourg (*Centur.*, IV, 10), soutenue par les hollandistes (*Acta sanct.*, jan. t. II), par Montfaucon et Tillemont, et admise jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1877, un professeur de Breslau, Weingarten, dans son étude citée à la bibliographie, soutenait l'origine tardive du monachisme et, discréditant les anciens monuments de son histoire, prétendait que la Vie de saint Antoine n'est pas une œuvre authentique, et pas même un document historique, mais un écrit tendancieux du monachisme tardif. Dès lors, il fut de mode de se demander « si Antoine avait existé ». Mais la réaction ne se fit pas attendre: dès 1878, Gass, Hilgenfeld et Keim montraient la faiblesse des arguments de Weingarten; la plupart des savants se prononçaient nettement pour l'authenticité. Cette opinion est actuellement admise on peut dire par l'ensemble des critiques: Grützmacher, *Realencyklopädie*, art. *Monchtum* t. XIII, p. 218, etc.; les plus prudents reconnaissent « que toute l'antiquité a attribué cette Vie à saint Athanase, et qu'elle n'est pas indigne de lui. » On a établi que ce document n'est pas un exercice littéraire inspiré des Vies de Plutarque. Il convient d'y reconnaître l'intention parénétique, avouée par la préface; l'auteur veut offrir aux moines le plus pur modèle de leur état; mais on n'a pas réussi à prouver que cette intention ait vicié la substance historique. On admettra aussi une certaine influence des procédés littéraires de la biographie alexandrine: il est évident, par exemple, que le long discours aux moines se présente comme le résumé et la substance de son enseignement, plutôt que comme un discours prononcé dans une circonstance historique précise. Il faut en dire autant des célèbres discussions avec les philosophes grecs: l'auteur y résume l'activité apologétique de son héros. D'autre part, il avoue que les circonstances ne lui permettent pas une enquête approfondie auprès de tous les disciples du saint; il a recueilli, avec ses propres souvenirs, ceux de l'un des disciples qui avait le plus intimement connu Antoine. Bref, le témoignage explicite de saint Grégoire de Nazianze, de saint Éphrem, de saint Jérôme, sans parler de la tradition des manuscrits, attribue à saint Athanase la Vie d'Antoine; et nul argument de critique interne n'affaiblit sérieusement la valeur de ce témoignage.

D'autres sources grecques nous fournissent quelques renseignements sur saint Antoine. La Vie de Paul l'ermite est surtout le récit de l'entrevue des deux saints; la Vie de saint Hilarion le rattache étroitement à saint Antoine. L'*Histoire lausique* de Palladius, et l'*Historia monachorum*, écrite dans les dernières années du IV^e siècle, fournissent d'autres points d'attache. Didyme l'Aveugle a raconté à Palladius ses entrevues avec Antoine à Alexandrie (*Hist. laus.*, IV); il en a parlé à saint Jérôme (*Epist.*, LXVIII) et à Rufin (*Hist. eccl.*, II, VII); Isidore, hospitalier de l'Église d'Alexandrie, a confié à Palladius des souvenirs personnels sur le voyage d'Antoine dans cette ville. *Hist. laus.*, III. L'auteur de l'*Historia monachorum* a trouvé à Nitrie et ailleurs des disciples d'Antoine; toute une tradition nitrienne lui rend témoignage: Macaire l'Égyptien, le plus fameux des anciens moines de Nitrie, a été disciple du grand ermite: Rufin (*Apolog.*, II, 12), l'*Hist. monach.*, les *Apophlegmata Patrum* l'attestent. Les communautés pachômiennes de la Thébaidé n'ont pas ignoré Antoine: la Vie de Pachôme relate une sorte d'ambassade qui se rendit, après la mort de ce dernier, auprès du grand solitaire, et un discours que Théodore, successeur de Pachôme, fit à ses moines pour commenter cet événement. Ammon, moine pachômien devenu évêque, mentionne les mêmes faits dans son *Epistola ad Theophilum*, écrite vers 400; il donne même une lettre d'Antoine adressée à cette occasion à la communauté de Tabennési.

Les sources coptes ne font pas défaut: on a en bohairique des « Dires des anciens sur abba Antoine » (*cod. Vatican. Copt.* 64, 3). En sahidique, nous avons une traduction de la Vie grecque, dont quelques fragments ont été imprimés. Des fragments d'une Vie copte de Théodore de Tabennési, conservés à la bibliothèque de Venise, contiennent le récit de l'ambassade des moines pachômiens. Jean de Schmûn a écrit un panégyrique de saint Antoine, également conservé.

II. VIE D'ANTOINE. — Le nom du village où naquit Antoine nous est donné par sa notice au Synaxaire alexandrin: c'est « Qeman, au sud de Masr » (Memphis), assurément le même que l'actuel Qeman-el-Arous, province de Benisouef. Amélineau, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 394. Qeman est sur la rive occidentale du Nil, à la lisière du désert qui s'étend entre la vallée du fleuve et le Fayoum.

Antoine naquit peu après l'an 250, puisqu'il mourut, âgé de cent cinq ans, au cours de la 284^e olympiade (Jérôme, *Chron.*), au plus tard en 356; on s'arrête généralement à la date de 251. On a voulu tirer argument de son nom d'origine latine pour établir que sa famille n'était pas égyptienne; mais les noms grecs et latins sont fréquents dans les familles les plus sûrement autochtones de l'Égypte ptolémaïque et romaine; en tout cas, puisque le grec ne lui fut jamais familier, on peut assurer qu'il descendait d'une famille indigène ou du moins naturalisée depuis longtemps.

Ses parents étaient chrétiens et jouissaient d'une assez grosse fortune. Athanase raconte brièvement sa pieuse enfance. Orphelin vers l'âge de dix-huit ou vingt ans, il resta chargé de l'éducation d'une sœur plus jeune. On sait comment le conseil évangélique: *Vade, vende omnia*, etc., entendu à l'église, environ six mois après la mort de ses parents, l'amena à se dépouiller de ses biens. Ses richesses faisaient de lui un des notables qui devaient répondre, au besoin, des impôts de chaque village; la dispersion de ses domaines aurait gravement troublé la répartition des taxes et peut-être surchargé les villageois de Qeman; aussi, pour éviter, à lui et à sa sœur, tout ennui, il abandonna ses terres à ses voisins, dit la Vie, probablement à la communauté: détail qui répond exactement à la situation fiscale de l'Égypte à cette époque. J. G. Milne.

A history of Egypt under Roman rule, 1898, c. VIII, et App., note XVIII.

La vente de ses meubles lui procura une forte somme; il mit en réserve les ressources nécessaires à sa sœur et distribua le reste aux pauvres. Mais, ayant entendu à l'église la lecture du passage évangélique qui conseille de ne pas se mettre en peine du lendemain, il se défit de la même façon de sa réserve et confia sa sœur à une communauté de vierges: il faut noter l'existence de ces sortes de communautés vers 270.

Dès lors Antoine se donna tout entier à la vie ascétique. L'Égypte connaissait déjà des ascètes chrétiens qui vivaient aux alentours des villages; l'un de ces ascètes, déjà vieux, vivait près de Qeman, et Antoine s'inspira de son exemple; il se fixa près de son ancienne maison et partagea son temps entre la prière et le travail. De temps à autre, il quittait sa propre retraite et se rendait auprès des ascètes du voisinage, pour recueillir leurs leçons. La réputation de sainteté d'Antoine commença dès lors à se répandre; alors aussi commença la longue lutte contre la tentation et contre l'esprit du mal.

Cette demi-retraite ne suffit pas longtemps à Antoine; il s'éloigna du village, gravit les pentes de la chaîne libyque, et chercha un abri dans l'un des anciens tombeaux égyptiens creusés dans la montagne; un ami lui apportait des provisions de temps à autre. Le solitaire eut beaucoup à souffrir dans sa nouvelle retraite; les historiens rationalistes expliquent cet état par des hallucinations causées par la fièvre, la tension d'esprit, et la peur superstitieuse qui envahissait l'Égyptien à l'approche des tombeaux; mais la biographie de saint Antoine nous parle des attaques furieuses du démon. Un matin, l'ami charitable qui apportait son pain à l'ermite le trouva inanimé sur le sol de la chambre sépulcrale; il le rapporta au village et déjà on préparait ses funérailles; mais au milieu de la nuit, Antoine reprit ses sens, et exigea qu'on le reportât sur-le-champ à sa retraite.

Après de nouveaux assauts de l'ennemi, au cours desquels il fut soutenu par la présence sensible du divin Maître, Antoine songea à chercher une retraite plus éloignée du commerce des hommes; il franchit le Nil et s'enfonça dans le désert; il avait environ trente-cinq ans.

Non loin du fleuve, probablement aux environs du village actuel de Meimoun, il s'arrêta dans un vieux château, lieu infesté de serpents qui s'enfuirent à son approche. Il trouvait de l'eau dans sa retraite même; on lui portait du pain pour six mois. Il ferma la porte au moyen d'un mur de pierres sèches, et vécut là vingt ans sans sortir. Ses luttes avec les esprits de ténèbres n'avaient pas cessé et souvent les passants et les gens du voisinage en entendirent les échos.

Peu à peu le nombre des visiteurs s'accrut; les uns venaient lui demander des miracles; d'autres étaient amenés par le désir d'imiter son genre de vie et de se mettre sous sa conduite. Antoine se décida à ouvrir sa retraite et le voisinage ne tarda pas à se peupler d'ermîtes, dont il était le maître et le père. C'est donc vers l'an 305 qu'il convient de placer le véritable commencement de ce grand mouvement érémitique. Hilarion fut son disciple à cette époque, avant d'aller mener la vie solitaire en Palestine. S. Jérôme, *Vita Hilarionis*. Saint Athanase place à cette période le grand discours ascétique qui est comme le code et la règle de l'institution monastique. On y trouve toute une stratégie spirituelle pour enseigner aux ermites à se vaincre et à vaincre le démon. La montagne était pleine d'ermitages d'où montaient continuellement le chœur des saintes louanges et des pieux entretiens; on y pratiquait un héroïque détachement et la parfaite charité fraternelle. Antoine, de sa retraite séparée,

guidait cette multitude sainte, plus encore par ses exemples que par ses leçons.

La persécution de Maximin, qui ensanglanta l'Égypte en 311, amena à Alexandrie Antoine et un certain nombre de frères, qui venaient dans le but de secourir les martyrs et de partager leurs souffrances et leur couronne. Il ne paraît pas qu'aucun des solitaires ait été inquiété. La persécution terminée, Antoine et ses compagnons regagnèrent leur ermitage. Mais la vue des souffrances des martyrs semblait avoir augmenté sa soif d'austérités; une sainte émulation rendit plus austères ses jeûnes et ses veilles, et ses vêtements plus rudes. D'ailleurs les foules qui venaient lui demander des miracles inquiétaient de plus en plus son humilité. De nouveau, Antoine résolut de s'enfoncer plus avant dans le désert: une inspiration céleste l'entraîna à l'Orient dans la direction de la mer Rouge; il se joignit à une caravane de Bédouins et suivit avec eux la route habituelle de ces nomades. Après un voyage de trois jours et trois nuits, il s'arrêta au mont Qolzoûm, près d'une source qui arrosait une petite palmeraie. Les Bédouins lui apportaient du pain; ses disciples, qui le retrouvèrent sans tarder, lui fournirent quelques outils et du froment qu'il sema; il cultiva un jardin, tant pour ses besoins que pour ceux des visiteurs qui affrontaient le désert. Telle est l'origine du fameux monastère de Saint-Antoine à la mer Rouge, ou Deir-el-'Arâb, l'un des rares couvents coptes encore existants. Cf. Evetts, *The churches and monasteries of Egypt attributed to Abu-Sâlih the Armenian*, Oxford, 1895.

La colonie d'ermites qu'Antoine laissait derrière lui restait près du Nil; il faut l'identifier avec le monastère de Pispir, que visitèrent Palladius et l'auteur de l'*Historia monachorum*. Antoine revenait les visiter à intervalles irréguliers; ceux qui venaient pour entretenir Antoine ou lui demander des miracles l'attendaient souvent à Pispir; mais visiteurs et malades trouvèrent aussi le chemin de la solitude de la mer Rouge. Quinze ans avant la mort d'Antoine, deux de ses disciples, Macaire et Amathas, obtinrent de se fixer auprès de lui.

Saint Antoine resta dans son dernier ermitage de 312 jusqu'à sa mort; Athanase rapporte à cette période de son existence un grand nombre de miracles et d'enseignements. Des philosophes grecs vinrent le visiter et crurent l'embarrasser de leurs arguties; mais il sut facilement les confondre; des ariens vinrent aussi, qui s'en retournèrent également confondus. Athanase lui-même vit plusieurs fois Antoine à cette époque. L'empereur Constantin écrivit au solitaire pour se recommander à ses prières, avec sa famille et son royaume.

L'orthodoxie du solitaire ne connut pas de défaillance; il refusa toujours de communiquer avec les partisans du schismatique Méléce de Lycopolis. Les ariens n'eurent pas d'adversaire plus déterminé et Athanase profita du prestige du serviteur de Dieu. En 343, l'évêque intrus Grégoire et le duc Balacius persécutaient les orthodoxes et surtout les ascètes et les vierges; Antoine leur écrivit pour les menacer des vengeances célestes. Athanase raconte comment Balacius expia par une mort violente l'accueil injurieux qu'il fit à la lettre du saint ermite.

La dernière année de sa vie, en 354 ou 355, Antoine vint pour la seconde fois à Alexandrie combattre les ariens; on peut imaginer l'impression que produisirent dans la ville la vue du fameux solitaire, entré vivant dans la légende, et les miracles qu'il y fit; il ramena nombre d'hérétiques à la vraie foi et convertit beaucoup d'infidèles.

La rencontre fameuse entre saint Antoine et Paul l'ermite doit se placer vers 340, puisque le premier avait alors environ quatre-vingt-dix ans.

Il est difficile d'assigner une date précise à un grand nombre de prodiges, de luttes contre le mauvais esprit, de paroles recueillies par Athanase, par Palladius, par Cassien, par l'*Historia monachorum*, et par les collections de sentences dites *Apophlegmata Patrum*.

Peu après son retour d'Alexandrie, la dix-neuvième année de Constance et la cent sixième de son âge, Antoine annonça à ses disciples sa mort prochaine; il leur donna ses derniers enseignements, dans lesquels il insista sur la pureté de la foi. Il fit promettre à Macaire et Amathas de ne révéler à personne le secret de sa tombe, dans le but de soustraire ses restes à des honneurs qui offensaient sa foi autant que son humilité. Il légua à saint Athanase son manteau de peau et le vieux manteau sur lequel il dormait et qu'il avait jadis reçu neuf du patriarche. La tradition liturgique fixait dès le ^ve siècle le jour de la mort d'Antoine au 17 janvier, à peu près certainement de l'an 356.

Il ne sera pas inutile de signaler quelques traits caractéristiques de la physionomie de saint Antoine. Son biographe nous apprend qu'il avait volontairement négligé de s'instruire des lettres humaines; il avait besoin d'interprètes pour s'entretenir avec les visiteurs qui ne savaient pas l'égyptien; saint Jérôme nous apprend que ses lettres avaient été écrites en copte. *De viris*, III, LXXXVIII. Mais il avait beaucoup de pénétration et d'esprit naturel, développé encore par ses longues méditations; divers traits de sa vie le révèlent plein de sens, et même spirituel.

Nous avons vu que sa foi fut très pure, de superstition aussi bien que d'hérésie. Saint Athanase signale sa déférence pour le clergé. Mais il est plus intéressant encore de marquer le caractère de son ascétisme. Son austérité, certes, fut de plus en plus grande; il jeûnait souvent plusieurs jours de suite, dormait sur une natte ou sur la terre nue; il avait renoncé à tout usage des parfums et des huiles; on lui attribue cette sentence, que le vin n'est pas affaire de moines, Mais il sut toujours se préserver de toute exagération. Plus que l'austérité elle-même, il prisait la pureté de l'âme et une joyeuse confiance en Dieu; on ne voit pas qu'il ait jamais cédé à ce travers, assez fréquent parmi les solitaires égyptiens, et qu'il dut même combattre chez ses disciples, de chercher à établir des sortes de records d'austérités. Il n'avait pas plus de vanité que de formalisme.

III. PLACE DE SAINT ANTOINE DANS L'HISTOIRE DU MONACHISME. — L'Égypte ptolémaïque avait eu des reclus qui s'enfermaient auprès du temple de Sérapis: Philon, *De vita contemplativa*, a connu des ascètes. Nous avons vu dans la vie de saint Antoine qu'il y avait avant lui de ces ascètes qui vivaient dans la pratique des austérités auprès des villages; saint Paul se retira du monde vers le temps de la naissance d'Antoine, et l'on sait par Eusèbe que nombre de chrétiens, fuyant la persécution, allèrent vivre au désert. Parmi ces ermites, plus d'un, comme Paul, persévéra de bon gré; mais l'on voit assez que le motif de ces retraitements diffère de celui qui fit agir Antoine; la vie érémitique, telle qu'il la concevait après son séjour dans le sépulcre, était chose nouvelle et insolite. Amélineau suppose gratuitement l'existence de nombreux ascètes païens qui auraient continué jusqu'à Antoine une prétendue tradition de vie érémitique, et auraient pu l'inspirer, quelques-uns même devenir ses disciples. Voir *Annales du musée Guimet*, t. xxv. C'est là une pure hypothèse, qui demande aux quelques reclus du Serapeum plus qu'ils ne peuvent donner; l'originalité de l'institution érémitique chrétienne reste entière, quels que soient les précédents apparents, aussi bien dans ses motifs que dans sa modalité.

Dire d'ailleurs que saint Antoine fonda cette institution serait peu exact; il vaut mieux dire qu'elle se

fonda autour de lui et sous l'empire irrésistible de son exemple. Il ne fut pas un fondateur, en ce sens qu'il n'eut pas le dessein prémédité de grouper les ermites, sous une règle explicite, en un corps organisé; il a simplement fait l'aumône de son expérience et de ses conseils à ceux qui voulurent suivre ses traces. Peu à peu, par la force des choses, ces groupements se concentrèrent et se hiérarchisèrent; mais pendant plusieurs siècles ils restèrent unis par un lien purement moral et par l'observance de coutumes semblables.

Le Synaxaire alexandrin rapporte une tradition suivant laquelle un ange apparut à Antoine, vêtu d'un habit que l'anachorète adopta pour lui et ses disciples. Il n'y a pas d'autre document qui permette de croire qu'Antoine se soit occupé du costume, sinon pour en bannir toute trace de luxe et de mollesse. Il portait lui-même l'habit du menu peuple: une tunique, faite de poil pour plus d'austérité, serrée par une ceinture de cuir; un manteau de peau de mouton, muni d'un capuchon et retombant à la taille; on sait qu'Athanase lui fit plusieurs fois présent d'un manteau. Le costume des ermites s'uniformisa assez vite, sous l'influence peut-être des communautés pachômiennes; mais, encore une fois, il ne paraît pas que saint Antoine s'en soit préoccupé.

A-t-il donné une règle à ses disciples? Nous avons deux recensions de celle qui porte son nom: la première en latin dans l'ouvrage posthume de Lucas Holstenius: *Codex regularum monasticarum et canonicarum quas SS. Patres... praescripserunt*, 1661; l'autre traduite de l'arabe, publiée en 1646 par Abraham Echellensis, toutes deux *P. G.*, t. XL. Ce sont des compilations tardives tirées de la *Vita Antonii*, des *Apophthegmata Patrum* et des écrits attribués à saint Antoine.

Il reste donc que saint Antoine fut amené par les circonstances à devenir l'initiateur et le modèle d'un genre de vie ascétique, qui domina dans la Moyenne et la Basse-Égypte pendant plusieurs siècles; il eut des imitateurs en Syrie et en Asie Mineure; nos ordres latins des chartreux et des camaldules en relèvent dans une certaine mesure, et les moines idiorythmes de l'Athos le pratiquent encore: on peut l'appeler la vie semi-érémétique. Le type le mieux connu fut réalisé à Scété et en Nitrie du IV^e siècle jusqu'à la conquête arabe. Il comportait des colonies de moines, vivant tantôt isolément, tantôt à deux ou trois, dans des cellules séparées; on y trouvait tous les degrés d'ascétisme et d'austérité. Pas de règle, mais un genre de vie semblable et des pratiques communes; pas de supérieurs, mais une autorité toute spirituelle, exercée par les anciens et basée sur leur sagesse et leur expérience. Les collections primitives de sentences ou apophthegmes des Pères conservaient traditionnellement les leçons des plus fameux d'entre eux. Il semble que peu à peu les anciens de chaque groupe furent investis d'une sorte de pouvoir oligarchique un peu plus précis, mais il restait toujours beaucoup de champ à l'initiative et même au caprice individuel. Les plus jeunes moines se mettaient sous la direction d'un ancien et vivaient avec lui dans une intimité plus grande, parfois dans la même cellule. Les moines se rendaient visite pour s'instruire et s'édifier en discutant sur les saintes Écritures, sur les histoires de leurs devanciers; des conférences spirituelles en réunissaient parfois un assez grand nombre. Aux grandes fêtes ils s'assemblaient tous; les dimanches ordinaires, ils se réunissaient par groupes dans des sanctuaires moins importants, pour recevoir l'eucharistie. Le chant quotidien des psaumes avait lieu isolément ou par petits groupes, selon la dévotion de chacun: Antoine se contentait de douze psaumes la nuit et autant le jour.

On voit combien ce système différait de la consti-

tution si fortement organisée et hiérarchisée des communautés pachômiennes, qui, dès le IV^e siècle, réalisèrent le type de nos ordres mendiants.

IV. ÉCRITS DE SAINT ANTOINE. — Les sources de la Vie d'Antoine parlent de lettres qu'il écrivit dans diverses circonstances: à Constantin, à Grégoire, l'évêque intrus d'Alexandrie, et au duc Balacius; la Vie de saint Pachôme en mentionne adressées à Athanase. L'*Epistola Ammonis ad Theophilum* prétend, nous l'avons vu, conserver la lettre aux communautés pachômiennes, écrite après la mort de leur fondateur, et une lettre à Athanase, pour lui recommander les pachômiens dans cette circonstance, est conservée en un fragment sahidique de la *Vita Theodori*, actuellement à la Bibliothèque de Venise et publié par Mingarelli, *Aegyptiorum codicum reliquiae... Venetiis asservatae*, Bologne, 1785, p. 198-205. Shenoute († 451) cite les lettres d'Antoine.

Saint Jérôme (*De viris ill.*, LXXXVIII) connaît sept lettres de saint Antoine, en copte, traduites en grec, adressées à des moines égyptiens, la principale aux arsénofites (moines du Fayoum). En 1516, Symphorien Champier fit imprimer à Paris sept lettres données comme celles dont parle saint Jérôme, d'après une barbare traduction latine faite en 1475 par Valère de Sarasio. On les trouvera dans la *P. G.*, t. XL, col. 977-1000. Erdinger les a rééditées, en s'efforçant d'en prouver l'authenticité, *Epistolae VII quae sub nomine Antonii abbatibus circumferuntur*, Innsbrück, 1871.

Une autre collection de vingt lettres, y compris les sept précédentes, a été traduite de l'arabe et publiée par Abraham Echellensis en 1641 (*P. G.*, t. XL, col. 999). Cette même collection existe dans plusieurs manuscrits syriaques; voir Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, 1909, t. XIV, p. 282-297. Des fragments en copte sahidique ont été publiés par Windstedt, *Journal of theological studies*, 1906, p. 540-544.

On a vu plus haut ce qu'il faut penser du discours ascétique contenu dans la *Vita Antonii*, et de la règle qui porte le nom de saint Antoine. Sur ce dernier document, on consultera Contzen, *Die Regel des hl. Antonius*, Metten, 1896.

Toutes les autres pièces publiées par Abraham Echellensis, et reproduites dans la *P. G.*, sont certainement apocryphes. A plus forte raison faut-il en dire autant de la collection tardive de sermons ascétiques connue sous le nom de *Melissa* et publiée, dans les anciennes éditions des œuvres de Trithème, comme l'œuvre de saint Antoine.

V. LES RELIQUES DE SAINT ANTOINE ET SON CULTE.

— On a vu qu'Antoine avait donné l'ordre de tenir caché le lieu de sa sépulture; ordre d'exécution bien difficile. On ne peut dire toutefois si son corps fut vénéré de bonne heure dans l'église qui s'éleva sur les lieux de sa dernière retraite. Mais à la fin du XII^e siècle les moines de Saint-Antoine à la mer Rouge croyaient bien posséder le corps du glorieux anachorète. Abou-Salih, *op. cit.*, p. 162.

Cependant, sous Justinien, en 561, les reliques du saint furent l'objet d'une invention miraculeuse, à la suite de laquelle elles furent transportées à Alexandrie et déposées dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Victor, évêque de Tunnuna en Afrique, alors en exil à Canope près d'Alexandrie, rapporte le fait dans sa chronique. *P. L.*, t. LXVIII, col. 961.

La tradition occidentale suppose une translation à Constantinople; les moines de Saint-Antoine de Viennois croyaient au XIII^e siècle que cette translation avait eu lieu dès 529; on voit que la source est peu sûre. Il n'y a pas lieu pourtant de nier le fait même de cette translation, dès lors que l'on admet les translations postérieures. Elle a dû avoir lieu peu après la conquête arabe; nous n'avons malheureusement pas d'at-

testation contemporaine, mais seulement des récits hagiographiques postérieurs, d'une chronologie confuse. *Acta sanct.*, januar. t. II, p. 149; *Analecta bollandiana*, t. II, p. 341-354. Les reliques les plus célèbres et les plus vénérées du patriarche des moines se trouvent encore dans l'ancienne abbatale de Saint-Antoine, près de Saint-Marcellin (Isère), au diocèse de Grenoble, autrefois de Vienne. Elles y prirent place dès le haut moyen âge, et donnèrent son origine à l'abbaye, chef de l'ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois (voir ce nom). D'après deux documents du XIII^e siècle, conservés dans cette abbaye, publiés l'un *Acta sanctorum*, loc. cit., p. 151-152, l'autre par D. Maillet-Guy, *Les origines de Saint-Antoine*, Valence, 1908, le corps de saint Antoine aurait été apporté en Occident par un seigneur dauphinois, Jocelin ou Jacelin, fils du comte Guillaume, qui dans un pèlerinage en Terre Sainte l'aurait reçu de l'empereur de Constantinople en récompense de services rendus. Il l'établit dans une de ses terres, La Motte-Saint-Didier ou La Motte-aux-Bois. La date de ces événements n'a été fixée, sans preuves d'ailleurs, qu'au XV^e siècle par l'antonin Aymar Falco (*Antoninae historiae compendium*, Lyon, 1533), qui, se servant des documents ci-dessus, les a complétés par des renseignements de son cru. Il place le pèlerinage de Jocelin vers 1070, et la translation à La Motte sous le pape Urbain II.

Le chapelain de l'évêque Hugues de Lincoln, relatant une visite de son maître à Saint-Antoine, dans les dernières années du XII^e siècle, fixe cette translation à la deuxième moitié du XI^e et la fait coïncider avec la fondation de la Grande-Chartreuse. Les bollandistes (loc. cit.), suivis par Tillemont, reculent d'un siècle cette translation. Une chartre de l'an 1083, par laquelle Gontard, évêque de Valence et vicaire de la métropole de Vienne pendant la vacance du siège, attribue l'*ecclesia B. Antonii* aux bénédictins de Saint-Pierre de Montmajour (Arles), fait mention expresse des *reliquiae tanti patroni*. Dijon, *L'église abbatiale de Saint-Antoine*, Append. B. Ces reliques furent l'objet d'une reconnaissance solennelle entre 1131 et 1136. Un résumé du procès-verbal reproduit dans le document publié par Maillet-Guy prouve qu'à cette époque on n'hésitait pas à identifier le saint dont on avait les reliques avec Antoine l'ermite; on retrouva même dans la châsse la tunique de Paul.

En somme, des preuves sérieuses permettent d'établir que, dès le XI^e siècle, on vénérait, à Saint-Antoine de Viennois, une relique insigne que la tradition croyait être le corps du grand anachorète.

Pour être complet sur la question des reliques, il reste à signaler deux textes recueillis dans *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II. En 1214, Walterus de Rovere rapporta de Constantinople *partem brachii cum carne S. Antonii* et le déposa dans l'église de Notre-Dame de Bruges, dont il était prévôt. *Op. cit.*, p. 183. En 1215, Jean, évêque de Neopatrass, envoie à Guillaume, abbé de Gembloux, de *ossibus SS. Georgii et Antonii*. *Op. cit.*, p. 101.

On a la preuve qu'un culte était rendu à saint Antoine dès le V^e siècle; il figure au martyrologe hiéronymien. Toutefois c'est en Occident que la dévotion populaire au saint ermite a pris le plus grand développement; la *Vita Antonii* le qualifiait déjà de « bon médecin donné par Dieu à l'Égypte »; mais cette formule se rapportait plus aux guérisons de l'âme qu'aux grâces d'ordre temporel. L'arrivée en Occident des reliques de saint Antoine coïncida avec l'apparition d'un fléau redoutable, le feu sacré ou mal des ardens; la chronique de Sigebert en signale l'apparition en 1089. *P. L.*, t. CLX, col. 224. De très bonne heure, on voit les malades atteints de ce mal mystérieux recourir à l'in-

tercession du saint ermite; et dès les premières années du XII^e siècle, on fondait pour les secourir, près du tombeau du saint, une confrérie hospitalière, qui est l'origine de l'ordre des antonins dont nous avons parlé, appelé à une grande fortune. Saint Antoine, qui ne figurait pas au nombre des guérisseurs (anargyres) orientaux, fut l'un des plus invoqués parmi les auxiliaires de l'Occident; avec saint Sébastien et plus tard saint Roch, il devint l'un des principaux défenseurs du peuple chrétien contre les épidémies; d'innombrables confréries l'eurent pour patron et peu de saints ont une iconographie aussi riche, sans qu'il soit nécessaire de faire entrer en ligne de compte les compositions artistiques ou littéraires inspirées par le thème de la tentation de saint Antoine.

Vie de saint Antoine par saint Athanase, *P. G.*, t. XXVI, col. 837; *P. L.*, t. LXXIII, col. 125. — Pour la controverse sur l'authenticité de cette pièce, cf. Weingarten, *Der Ursprung des Mönchtums*, dans *Zeitschrift f. Kirchengeschichte*, t. I. — Gass, *Zur Frage vom Ursprung des Mönchtums*, *ibid.*, t. II. — Mayer, *Die Echtheit und Glaubwürdigkeit der dem hl. Athanasius zugeschriebenen Vita Antonii*, dans *Katholik*, 1886, t. LV, LVI. — A. Eichorn, *Athanasii de vita ascetica testimonia collecta*, Halle, 1886. — D. Berlière, *Les origines du monachisme et la critique moderne*. — D'autres ouvrages plus généraux qui traitent aussi cette question ont été cités au cours de cette notice. — Sur la *Vita Antonii* d'Evagrius d'Antioche, cf. *Revue bénédictine*, 1914, t. XXXI, p. 163-173. — Sur l'histoire du saint et ses sources, *Acta sanctorum*, januar. t. II. — Tillemont, *Mémoires*, t. VII, p. 101-144, 666-671. — Amélineau, *Histoire des monastères de la Basse-Égypte*, dans *Annales du musée Guimet*, 1894, t. XXV. — Sur la translation en France, les ouvrages cités plus haut de dom Paul Dijon et de dom G. Maillet-Guy dispenseront de recourir à la littérature antérieure. — Sur le culte de saint Antoine : Evelt, *Die Verehrung des heil. Antonius Abbas im Mittelalter*, dans *Zeitschrift f. vöterland. Gesch. u. Alterthumsk.*, t. XXXIII, p. 3-26. — Pour plus de détails, cf. U. Chevalier, *Bibliographie*, col. 282-284.

J. DAVID.

16. ANTOINE, ermite d'origine grecque, mort en Arménie, au IV^e siècle. Les Arméniens célèbrent sa fête le lundi après l'Exaltation de la croix. Nilles, *Kalendarium utriusque Ecclesiae orientalis et occidentalis*, 1881, p. 607, 608; Jamakargouthioun ou *Bréviaire armén.*, t. III, p. 897. Antoine, son compagnon Cronidès et onze autres bienheureux sont aussi commémorés le 30 septembre. La vie d'Antoine et de Cronidès est décrite dans l'*Histoire de Taron* (région de Mouche) par Zénob de Glac, Venise, 1889, en arménien. Cette *Histoire* et sa *continuation* par Jean Mamigonian sont traduites en français, mais avec des omissions, dans V. Langlois, *Collection des hist. anciens et mod. de l'Arménie*, t. I, p. 357-361, 361-382. Le P. Aucher (Augérian) a tiré de Zénob la biographie d'Antoine et de Cronidès, *Vies des saints de l'Église armén.*, en armén., t. VII, p. 33-42. Consacré archevêque de l'Arménie, Grégoire l'Illuminateur, en quittant Césarée de Cappadoce, avait emmené des auxiliaires pour l'évangélisation des Arméniens; et parmi eux Antoine et Cronidès, « deux hosties vivantes crucifiées pour Jésus-Christ... perles inestimables reçues de Léonce, » exarque de Césarée. Arrivé à Taron, centre principal du paganisme arménien, il fonda l'église et le couvent de Saint-Jean-Baptiste. Voir ACHETICHAT, t. I, col. 310. Zénob de Glac, évêque syrien, fut le premier arradchenord ou supérieur du couvent. Antoine et Cronidès en devinrent les administrateurs. Ils formèrent à la vie monacale de nombreux disciples, dont l'un, Épiphané, fut le successeur de Zénob. Dans une lettre que Zénob prétend venir de Léonce, le second Antoine est déclaré digne du premier. Après être restés quinze ans au monastère de Saint-Jean ou d'Innagnian (des neuf sources), ils s'éloignèrent et, pendant qua-

rante ans, vécurent en ermites sur la colline du Soleil; cette colline fut appelée colline de la Bonne-Nouvelle, quand Grégoire et le roi Tiridate (Terdat), au retour de leur visite à Constantin le Grand, vinrent passer quelques jours auprès des deux ermites (1). Ils moururent au temps du catholicos Verthanès fils aîné de Grégoire, après avoir manifesté leur pouvoir de thaumaturges par la guérison de nombreux malades.

L'auteur, qui, pour donner du crédit à son *Histoire de Taron*, a pris le nom de l'évêque syrien Zénob, n'est pas du iv^e siècle et contemporain de Grégoire l'Illuminateur, comme il le prétend; sa composition semble dater du viii^e siècle. Son recueil de faits, le plus souvent imaginés par lui ou des devanciers, a pour but l'exaltation de son couvent et de la célèbre famille des Mamikonians, maîtres de Taron. Voir *l'Étude critique sur l'Histoire de Zénob*, par le P. Khathians, Vienne, 1893, en arménien. Nous pensons, néanmoins, que, sous l'amas de légendes appelé *Histoire de Taron*, se cache un fonds de vérité: et qui aurait le droit de blâmer les Arméniens d'honorer, en la personne de l'ermite Antov, l'un de ces nombreux frères, *bazmoulioun eghbarts*, que Grégoire l'Illuminateur, au dire d'Agathange, recruta dans l'exarchat de Césarée, pour l'aider à évangéliser Taron et toute l'Arménie? *Histoire* par Agathange, p. 468. Voir ce nom, t. I, col. 906.

Outre les ouvrages cités, cf. le *Djarendir ou choix de Discours arméniens*, ch. II, p. 420-430; ch. VI, p. 46. — *Bibliothèque arménienne*, en arménien, Venise, 1854, t. X, p. 59-72.

F. TOURNEBIZE.

17. ANTOINE, évêque de Tarse en Cilicie première, avant 350, était un ancien disciple de Lucien d'Antioche, et garda toujours la piété, au témoignage de l'arien Philostorge, *Hist. ecclès.*, II, 14-15, P. G., t. LXV, col. 477. Un tel témoignage rendu par Philostorge n'est pas fait pour nous donner d'Antoine une impression plus favorable que celle que font plusieurs de ses *collucianistes*, ariens plus ou moins déclarés.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclès.*, t. V, p. 770. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 871.

R. AIGRAIN.

18. ANTOINE, évêque de Bostra en Arabie, était présent, en 343, au conciliabule de Philippopolis, et en signa la lettre synodale que nous a conservée saint Hilaire de Poitiers, *Fragm. hist.*, III, P. L., t. X, col. 676; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 140. Bostra est une conjecture du P. Feder, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, t. II, p. 90, qui, pour des raisons paléographiques, corrige ainsi le nom *Gusra* ou *Gusia* qu'on lit d'ordinaire. A ce compte, le nom d'Antoine est à ajouter à la liste épiscopale de Bostra qu'on trouve dans Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 853-860.

R. AIGRAIN.

19. ANTOINE, nom de deux évêques qui assistèrent en 343 au conciliabule de Philippopolis :

1^o ANTOINE, évêque de Docimion en Phrygie Salutarie, Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 138; Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 853; Feder, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, t. II, p. 74.

2^o ANTOINE, évêque de Zeugna en Célésyrie. Mansi, *ibid.*; Le Quien, t. II, col. 941; Feder, *ibid.*

R. AIGRAIN.

20. ANTOINE, évêque d'Orient dont nous ignorons le siège. Nous savons seulement qu'il fut consacré par saint Jean Chrysostome, et que cette ordination fut vivement reprochée au saint patriarche. Photius, *Biblioth.*, cod. 59, P. G., t. CIII, col. 108. On accusait Antoine d'être un violateur de sépultures. C'est sans doute le même qui, persécuté pour la cause de saint Chrysostome, dut se cacher dans les cavernes de Pa-

lestine, au témoignage de Palladius, *Dial.*, c. XX, P. G., t. XLVII, col. 71.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclès.*, t. XI, p. 147, 326. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. II, p. 144.

R. AIGRAIN.

21. ANTOINE, évêque d'Olbia, dans la Libye Pentapole, succéda, en 411 ou au plus tard avant octobre 412, à Athamas. Synesius de Ptolémaïs, qui assista à son élection, lui rend le meilleur témoignage dans une lettre à Théophile d'Alexandrie, de qui, dit-il, la main manque seule au nouvel élu, pour confirmer son élection ou lui donner la consécration épiscopale. Synesius, *Epist.*, LXXVI, P. G., t. LXVI, col. 1441.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclès.*, t. XII, p. 549. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 629.

R. AIGRAIN.

22. ANTOINE, évêque de Germa dans l'Hellespont, se montra, à l'instigation de Nestorius, l'ennemi acharné des macédoniens. Ceux-ci, fatigués des mauvais traitements, finirent par l'assassiner. Cela se passait en 429, d'après le comte Marcellin et sa *Chronique* publiée par Sirmond. Le fait est aussi rapporté par Socrate, *Hist. ecclès.*, VII, 31, P. G., t. LXVII, col. 808. Marcellin appelle l'évêque de Germa Antonin. *Monum. Germ. hist., Script. antiq.*, t. XI, p. 77. La mort de ce pourfendeur d'hérétiques est due à ses exagérations de conduite plus qu'à la haine des macédoniens, à ce qu'il semble; Tillemont remarque qu'à cause de cela on a bien fait de ne pas le mentionner au martyrologe. *Mém. pour servir à l'hist. ecclès.*, t. XIV, p. 301.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 767. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclès.*, t. VII, 1861, p. 367. — Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. III, p. 316.

R. AIGRAIN.

23. ANTOINE, évêque de Chalcis en Syrie première, peu de temps après le concile d'Éphèse (431). Il est connu par une lettre d'Alexandre d'Hiérapolis ou de Mabboug à Théodoret. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. V, col. 926. Maranas, prêtre d'Hiérapolis, avait appris à Alexandre que l'évêque de Chalcis, prêchant à Constantinople, pendant la semaine sainte, y avait soutenu l'hérésie théopaschite. Le nestorien impatient qu'était Alexandre de Mabboug (ci-dessus, t. II, col. 890) attestait sans le vouloir qu'Antoine entendait au sens orthodoxe les règles de la *communication des idiomes*, à l'encontre des nestoriens. Antoine mourut avant le concile d'Antioche de 445, dont les actes mentionnent son successeur.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclès.*, t. XIV, p. 583. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclès.*, édit. 1861, t. VIII, p. 379.

R. AIGRAIN.

24. ANTOINE, prêtre de Constantinople qui, avec un autre prêtre nommé Jacques, apporta aux églises de Lydie l'hérésie nestorienne, muni de recommandations provenant de deux nestoriens déclarés, Anastase (cf. t. II, col. 1444) et Photius. Ils furent dénoncés, à la sixième session du concile d'Éphèse (431) par Charisius, économiste de l'église de Philadelphie. Ils avaient opéré dans cette ville des conversions de quartodécimans, mais en leur donnant, au lieu du symbole de Nicée, un symbole hétérodoxe de Théodore de Mopsueste qui fut condamné par le concile.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collectio*, t. IV, col. 1344; t. V, col. 604. — M. Jugie, dans *Dict. de théologie catholique*, t. V, col. 150.

R. AIGRAIN.

25. ANTOINE, dont le nom se lit au premier vers d'un *Carmen adversus gentes* en 254 hexamètres, découvert par Muratori et publié en dernier lieu par Hartel, *Corpus script. eccles. latin.*, t. XXX, p. 329-338. Ce vers : *Discussi, fateur, sectas Antonius omnes*, a donné

lieu à beaucoup de discussions. Muratori, qui avait trouvé le poème à la suite de trois *natalia* de saint Paulin de Nole en l'honneur de saint Félix, dans le ms. *Ambrosianus* C. 74 (même disposition dans le *Monacensis* lat. 6412, ancien *Fris.* 212), y vit une œuvre de saint Paulin, auquel saint Augustin écrivait en 396 : *Adversus paganos le scribere didici ex fratribus. Epist.*, xxxi, 8, P. L., t. xxxiii, col. 125. Antoine serait seulement le destinataire, dont le nom serait au nominatif au lieu du vocatif, ce qui n'est pas sans exemples. L'opinion de Muratori a été suivie par les continuateurs de dom Rivet à l'*Histoire littéraire de la France*, par les éditeurs du *Carmen*, Æhler, Bursian et Hartel, par Bardenhewer, par M. André Baudrillart, par M Schanz, etc. Elle se heurte pourtant à des difficultés : l'auteur du poème fut païen, vs 132, ce qui ne peut être dit de saint Paulin; de plus, le plan ne répond pas bien à ce que dit saint Augustin de l'ouvrage de celui-ci.

Galland a proposé le premier de voir dans Antoine, dont le nom est au nominatif, l'auteur du poème. *Bibliotheca vet. Patrum*, t. iii, p. xlviii-xxlix et 653-661. Fabricius a essayé de préciser et l'a attribué sans raison à Antoine de Fussala, dont parle saint Augustin. Dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France*, identifiait l'auteur du poème avec l'Antoine auquel est adressée la lettre lxxv de saint Jérôme. Quoi qu'il en soit de ces précisions, la thèse de Galland, admise par dom Ceillier, a reçu l'adhésion de dom Germain Morin, *Revue bénédictine*, juillet 1914, p. 346, et paraît plus satisfaisante.

P. L., t. v, col. 200-202, 261-282; t. lxi, col. 689-710. — Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et ecclés.*, 2^e édit., t. viii, p. 87. — *Hist. litt. de la France*, t. ii, p. 193; t. xi, p. vi-vii. — Æhler, dans la *Bibliothek de Gersdorf*, Leipzig, 1847, t. xiii, p. 121-132. — Bursian, *Sitzungsberichten des Kaiserl. bayer. Akademie, der Wissenschaften zu München*, section de philologie et d'histoire, 1880, fasc. 1, p. 1-23. — Bardenhewer, *Les Pères de l'Église*, trad. Godet et Verschaffel, nouv. édit., Paris, 1905, t. ii, p. 354. — A. Baudrillart, *Saint Paulin de Nole*, p. 92. — Schanz, *Gesch. der römischen Literatur*, Munich, 1914, t. iv, 1^{re} partie, p. 263, où l'on trouvera de quoi compléter la bibliographie.

R. AIGRAIN.

26. ANTOINE, évêque de Lychnide, en Prévalitaine, assistait en 449 au brigandage d'Éphèse. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vi, col. 609, 845, 930. Son nom se retrouve au bas de la lettre que les évêques de la même province adressèrent à l'empereur Léon I^{er}, lors de l'enquête sur Timothée Élure. *Ibid.*, t. vii, col. 621

Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 285.

R. AIGRAIN.

27. ANTOINE, nom de plusieurs évêques qui assistèrent en 451 au concile de Chalcédoine :

1^o ANTOINE, évêque de Domitopolis en Isaurie, représenté à la sixième session par son métropolitain Basile de Séleucie. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vii, col. 165; Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 1023.

2^o ANTOINE, ANTONIN ou ANTONIEN, évêque d'Amisus en Hélénoport : représenté par le diacre Olympe ou Helpidius : voir t. ii, col. 1290; Mansi, t. vi, col. 981; t. vii, col. 404, 718-719.

3^o ANTOINE, évêque de Néphélis, en Isaurie, représenté à la sixième session par son métropolitain Basile de Séleucie. Mansi, t. vii, col. 165; Le Quien, t. ii, col. 1023.

R. AIGRAIN.

28. ANTOINE ou **ANTONIN** (Saint) aurait été évêque de Carpentras dans la seconde moitié du v^e siècle. La tradition populaire, résumée par Fornery, Barjavel, J. de Terris et autres, le fait naître à Vienne en Dauphiné, d'où il vint se cacher dans les gorges sauvages, qui avoisinent le bourg de Bédouin, au Comtat-Venaissin. Après plusieurs années de vie soli-

taire, il fit ses études sacrées à Carpentras, et à la mort de Sabinus, évêque de cette ville, la voix unanime du clergé et du peuple le désigna pour lui succéder. D'après certains, il aurait étudié à Lérins et aurait été élevé là à la dignité épiscopale; cf. *Acta sanctorum*, septemb. t. iv, p. 81, n. 4. C'est lui, dit-on, qui porta à Rome les décrets du concile qui avait examiné la conduite de Mamert, évêque de Vienne. La tradition veut encore qu'il se soit retiré à Flossans, près d'une chapelle dédiée à saint André et qu'il y soit mort en odeur de sainteté. C'est alors que les anciens compatriotes d'Antoine arrivent de Vienne pour tenter d'emporter les restes de celui qu'ils avaient expulsé; mais un miracle les arrête et les reliques du saint évêque restent aux habitants de Bédouin, qui construisent une chapelle sur les lieux du miracle : un monastère s'y éleva plus tard, puis le village prit saint Antoine pour patron et célébra sa fête le 13 septembre de chaque année.

Une seconde école omet Antoine sur les listes épiscopales de l'évêché de Carpentras et ne cite qu'un évêque du même nom, qui vécut vers le viii^e siècle : ainsi le *Gallia christiana*, le P. Lecoinge, et le *Propre du diocèse d'Avignon* de 1856.

Une troisième école, celle des bollandistes, devant le caractère peu authentique de certains documents, le silence des autres et surtout après l'enquête officielle de 1624, propose les distinctions suivantes : il paraît certain que saint Antoine est depuis fort longtemps patron de Bédouin, où sa fête est d'obligation, et que les ossements du saint (y compris sa tête, qui n'était pas à Carpentras, mais dans le même reliquaire avec le reste du corps) furent conservés à Bédouin jusqu'au moment de leur destruction par les calvinistes en 1562 (et non en 1610). Il est probable, ainsi que la plupart des témoins l'affirment, que saint Antoine fut évêque de Carpentras : aucun texte ni aucun document ne s'oppose à cette tradition (cf. J. de Terris, p. 49; il cite un manuscrit de 1255 qui porte : *Sti Antonii, epî et conf. Carpent.*, il m'a été impossible de retrouver ce texte). Il faut en dire autant de son identification avec l'évêque Antoine, envoyé en mission auprès du pape saint Hilaire; il est simplement appelé *fratrem et coepiscopum nostrum*, cf. Labbe, t. iv, col. 1044-1046, sans titre local. Les autres détails, qui sont donnés sur sa patrie, son départ de Vienne, ses études à Carpentras, sa vie solitaire, etc., ne paraissent pas assez prouvés. Quant aux faits extraordinaires que l'on rapporte à son sujet, il serait plus prudent de s'abstenir, car ces événements demandent des preuves solidement établies. On pourrait donc considérer comme fort proche de la vérité cette hypothèse des bollandistes : le corps de saint Antoine aurait été enseveli à Bédouin, sur la colline qui prit ensuite son nom; aucun document ne constate la présence d'une relique de saint Antoine à Vienne en Dauphiné, cf. *Acta sanctorum*, septemb. t. viii, col. 781, n. 40; il y eut ensuite là un monastère, dont il est parlé dans un acte authentique du xiii^e siècle, cf. *Revue historique de Provence*, du baron Du Roure, 1892, t. ii, p. 356 : bulle d'Alexandre IV à l'abbaye de Montmajour en 1258; après la destruction de ce monastère, on porta les reliques dans l'église de Bédouin, où elles furent détruites en 1562. On continua néanmoins à vénérer le saint, ainsi qu'en témoignent les documents locaux : son culte s'étendit même à Malemort, où une chapelle fut élevée en son honneur en 1691 (cf. ms. 1803 de la bibliothèque d'Avignon, p. 70-71), à Carpentras, où saint Siffrein, dit-on, avait déjà établi sa mémoire et où le chapitre de la cathédrale faisait fondre en 1790 une cloche dédiée *Slo Antonio, epô Carpenteractensi*.

Acta sanctorum, septemb. t. iv, p. 81-82; t. viii, p. 772-782. — *Almanach des saints de Provence*, Marseille, 1895, p. 34-37. — Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique*

et bibliographique du département de Vaucluse, Carpentras, 1841, p. 76. — Fornery, *Histoire du Comté-Venaissin et de la ville d'Avignon*, Avignon, 1900, 1909, t. II, p. 71-72 ; t. III, p. 145-146. — J. de Terris, *Les évêques de Carpentras*, Carpentras, 1886, p. 43-51 (VI).

J. SAUTEL.

29. ANTOINE (Saint) de Lérins. Neveu de Constance, évêque de Lauriacum (*Lorch*), il naquit à Valeria, en Pannonie, sur le Danube, d'une famille considérable. A l'âge de huit ans, il perdit son père, Secundinus, et fut confié à saint Séverin, qui exerçait alors une influence prépondérante dans l'ancienne province de Norique. Ce fut très probablement au monastère de Favianes, le plus important de ceux qu'avait fondés saint Séverin en Norique, et sans doute le seul qui subsista après l'invasion du nord de cette province par les Alamans en 476, qu'il reçut la direction du grand conducteur d'hommes. Son éducation n'était pas terminée quand celui-ci mourut en 482. Antoine fut alors recueilli par son oncle, l'évêque Constance, qui appliqua à sa formation autant de fermeté que de zèle. Déjà il se distinguait par ses vertus et Constance l'avait fait entrer dans la « milice sacrée », c'est-à-dire la vie monastique, lorsque le pieux et actif pasteur mourut au milieu des troubles effroyables qui marquèrent pour le Norique une partie du règne d'Odoacre. Antoine, englobé sans doute dans l'exode général qui sous ce prince barbare ramena les Romains de Norique en Italie (488), vint alors se fixer dans ce pays, où il devait passer presque tout le reste de sa vie. Il pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Il s'attacha d'abord au prêtre Marius, qui dirigeait une communauté de clercs dans la vallée de l'Addua, près du lac Larius (Côme). Ce saint prêtre, plein d'admiration pour les mérites du jeune homme, voulut l'adjoindre à sa communauté. Mais celui-ci aspirait à la vie érémitique. Il quitta donc Marius et s'établit dans une solitude, non loin du tombeau de saint Félix de Côme, près du lac de ce nom. A peu de distance vivaient deux autres solitaires, vénérables vieillards, dont l'un mourut quelques années plus tard. Antoine menait la vie contemplative, pratiquait le jeûne et la pénitence, lisait, étudiait, et pour subvenir à ses besoins, cultivait un petit champ. Cependant le bruit de ses vertus s'était répandu et lui attirait plus de visiteurs qu'il ne l'eût désiré, car, nous dit son biographe, toujours il tremblait pour son humilité. Un événement assez singulier appela plus fortement l'attention sur lui. Un jour, un homme, coupable d'un meurtre commis par jalousie et condamné à mort pour ce fait, vint s'établir dans son voisinage. Il espérait, dans cette retraite, et sous l'habit de moine, échapper à la justice des hommes. Mais ce personnage n'était qu'un hypocrite. Antoine finit par lire dans son âme, et le démasquant, le contraignit de quitter la place et l'habit qu'il déshonorait. Cet incident fit grand bruit et de toutes parts on venait consulter le solitaire. Celui-ci prit le parti de disparaître et vécut en paix quelques années dans une solitude plus profonde. Mais le monde finit par l'y découvrir. Non seulement les visiteurs affluèrent de nouveau, mais autour de sa cellule s'en groupèrent d'autres qui finirent par former une sorte de monastère dont, involontairement, il se trouva le chef spirituel. Encore une fois son humilité s'effraya. Il dit adieu à ses frères, leur abandonna sa cellule et se rendit à Lérins, où pendant deux années encore sa vie fit l'édification des plus saints religieux qu'il y eut alors. On ignore la date de sa mort, antérieure en tout cas à 521, puisqu'en cette année mourut son biographe Ennodius. Il était donc jeune encore. On célèbre sa fête le 28 décembre.

Ennodius, *Vita beati Antonii Lerinensis*, P. L., t. LXIII, col. 418 sq. — Alliez, *Histoire du monastère de Lérins*,

Paris, 1862, t. I, p. 234. — André Baudrillart, *Saint Séverin, apôtre de Norique*, Paris, 1908, p. 166 sq. — Sur l'évêque Constance, *ibid.*, p. 149 ; sur la date de la mort de saint Séverin, *ibid.*, p. 188 ; sur la date de l'émigration en Italie, *ibid.*, p. 190, n. 1.

André BAUDRILLART

30. ANTOINE, évêque d'Ascalon, en Palestine première, fils de Marcién, prêtre de la Résurrection à Jérusalem, l'aidait dans son ministère à cette église et à celle de Sion. C'étaient des amis de saint Sabas et d'Élie, patriarche de Jérusalem (494-513), qui les ordonna évêques. L'épiscopat d'Antoine n'interrompit pas ses relations avec saint Sabas : le biographe de celui-ci nous a conservé le curieux récit d'un repas qu'il offrit au vénérable moine avec son frère Jean, et le saint se laissait faire, prenait ce qu'on lui offrait, et disait avec une simplicité digne de saint François de Sales : « Soyez tranquilles, mes frères, je mangerais tant que j'aurai faim. » Le 6 août 518, Antoine assistait à Jérusalem à un concile présidé par son frère, devenu patriarche de Jérusalem, et signait une lettre à Jean de Constantinople, contre Sévère d'Antioche. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VIII, col. 1071. Ils rétractaient ainsi les promesses faites aux sévériens pour obtenir la succession du patriarche Élie, déposé. Quelques années plus tard, les Samaritains ayant ravagé la Palestine, Sabas obtint de Justinien des largesses et dégrèvements d'impôts. Antoine fut chargé de faire la répartition des secours et de désigner les églises ou oratoires qui avaient besoin de réparations. Il était mort au mois de septembre 536, car les actes du concile tenu à cette époque à Jérusalem sont signés de son successeur Denis.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 599, 187. — Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 178. — R. Génier, *Saint Élie*, dans les *Conférences de Saint-Étienne*, 1909-1910, p. 314. — Cyrille de Scythopolis, *Vita S. Sabae*, ch. XXXVII, LXIV, LXXIII, dans Coteller, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III.

R. AIGRAIN.

31. ANTOINE, évêque de Calliopolis (Gallipoli) en Thrace, assistait en 536 au concile de Constantinople, sous le patriarche Ménas. Le Quien ne mentionne pas le nom de cet évêque.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VIII, col. 975.

R. AIGRAIN.

32. ANTOINE, ancien moine et compagnon de saint Siméon Stylite le Jeune, devint, après avoir gouverné son monastère, évêque de Séleucie en Syrie première, au témoignage de Jean Moschus, *Pratum spirituale*, c. LXXIX, P. G., t. LXXXVII, col. 2395.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 780.

R. AIGRAIN.

33. ANTOINE, moine romain du monastère de Saint-André, avec saint Grégoire, averti par deux visions nocturnes de se tenir prêt à partir et en même temps assuré que ses péchés lui étaient remis, mourut en effet de la fièvre cinq jours après. Sa fête se célèbre le 17 janvier.

S. Grégoire le Grand, *Dial.*, IV, 47, P. L., t. LXXVII, col. 405-408. — Jean Diaire, *Vita S. Gregorii*, I, 17, P. L., t. LXXV, col. 69-70. — *Acta sanctorum*, jan. t. II, p. 328-329. — Mabillon, *Acta sancti ord. S. Benedicti*, Paris, 1663, saec. I, p. 404.

R. AIGRAIN

34. ANTOINE, évêque de Thèbes (VII^e siècle). De nombreux documents de la chancellerie du grand évêque de Keft (Coptos), Pisenti ou Pesunthios, nous ont été conservés dans les collections de papyrus et d'ostraca, particulièrement au Louvre. Ils nous révèlent les noms de plusieurs évêques de la Haute-Égypte qui furent les dévoués auxiliaires de Pisenti. Nous y trouvons plusieurs fois le nom d'Antoine,

évêque d'Ape (Thèbes); une lettre signée : « l'humble Antoine » paraît être de lui. Il fut évêque au temps de l'invasion des Perses en Égypte, sous Héraclius, vers 620.

Revillout, *Textes coptes extraits de la correspondance de S. Pesunthius, év. de Coptos*, dans *Revue égyptologique*, t. ix, p. 133 sq. — Crum, *Coptic ostraca*, Londres, 1902.

J. DAVID.

35. ANTOINE, évêque de Sagorbe, était présent au quatrième concile de Tolède (633). Il se fit représenter aux deux conciles suivants (636, 638) et son nom ne paraît plus à celui de 646. Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. x, col. 642, 657, 672.

Florez, *España sagrada*, t. viii, p. 112-113.

U. ROUZIÈS.

36. ANTOINE, évêque de Dianium (Denia), en Espagne, n'est connu que par sa suscription au V^e concile de Tolède (636). Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. x, col. 657. Son successeur apparaît au VIII^e concile (653), sans que la présence d'Antoine ou de ses délégués soit mentionnée aux VI^e et VII^e conciles.

Florez, *España sagrada*, t. vii, p. 211.

U. ROUZIÈS.

37. ANTOINE, archevêque de Séville, se trouva aux septième et huitième conciles de Tolède (646, 653). En 649, le pape Martin I^{er}, désignant Jean de Philadelphie comme vicaire patriarcal de Jérusalem (l'invasion musulmane ne permettait pas de nommer un successeur à Sophrone), lui recommandait Antoine parmi les évêques sur lesquels il devait s'appuyer. Mansi, *Sacr. concil. collect.*, t. x, col. 771, 1222. En 653, il avait un successeur. Contemporain de saint Fructueux de Braga, il est mentionné dans un épisode de la vie de ce dernier. *Acta sanct.*, avril. t. ii, p. 434.

Florez, *España sagrada*, t. ix, p. 217-218.

U. ROUZIÈS.

38. ANTOINE, évêque de Bacatha, en Arabie philadelphienne, rattachée à la Palestine troisième. En 649, le pape Martin I^{er}, désignant Jean de Philadelphie comme vicaire patriarcal de Jérusalem (l'invasion musulmane ne permettait pas de nommer un successeur à Sophrone), lui recommandait Antoine parmi les évêques sur lesquels il devait s'appuyer. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. x, col. 814. L'évêque de Bacatha était un monothélite converti, qui avait envoyé au pape une profession de foi satisfaisante. Tout au moins Martin I^{er} crut-il devoir s'en contenter, et, en lui écrivant de se tenir à la disposition de Jean de Philadelphie, il le félicita de ce changement, qui ne pouvait être l'œuvre que de la grâce de Dieu, lui demandant de s'employer à répandre autour de lui la foi orthodoxe. *Ibid.*, t. x, col. 817.

Jaffé, *Regesta pontif. romanorum*, 1^{re} éd., n. 1598, 1600. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. iii, col. 763. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. iii, p. 452. — Pargoire, *L'Église byzantine de 527 à 847*, p. 154.

R. AIGRAIN.

39. ANTOINE ou **ANTONIN**, évêque de Basti (Baza), en Espagne, assista aux XII^e, XIII^e et XIV^e conciles de Tolède, en 681, 683 et 684. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. xi, col. 1039, 1075, 1091.

Florez, *España sagrada*, t. vii, p. 89.

U. ROUZIÈS.

40. ANTOINE, évêque d'Hypaepa, dans la province d'Asie, assistait, en 680-681, au sixième concile œcuménique, troisième de Constantinople. Dans les sept premières sessions, son nom figure parmi ceux des Pères présents. A la huitième session (7 mars 681), un incident fut soulevé à la lecture d'une lettre où Théodore de Mélite demandait, comme eût pu le faire un monothélite, qu'on n'ajoutât rien aux définitions des cinq conciles précédents. Parmi les évêques qui avaient remis ce mémoire à l'évêque Théodore — lui-même se déclarait illettré — figurait Antoine d'Hypaepa. Celui-ci intervint aussitôt et déclina la responsabilité de la lettre, offrant d'apporter une profession de foi dyothélite. A la neuvième session

Antoine et les évêques qui sont dans son cas se tiennent à la porte, prêts à entrer et à présenter leur profession de foi; ils renouvellent cette offre à la session suivante, où leur profession, adhérant à la lettre dogmatique du pape Agathon, est lue et acceptée. Antoine assista aux sessions suivantes du concile jusqu'à la fin et signa les définitions. En 692, il assistait aussi au concile in Trullo.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 696. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. iii, p. 492. — Mansi, *Amplissima collectio*, t. xi, passim.

R. AIGRAIN.

41. ANTOINE, évêque de Trézène, en Grèce, assistait en 787 au deuxième concile de Nicée, à partir de la deuxième session.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xii, col. 1099; t. xiii, col. 145, 369, 392, etc. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 224.

R. AIGRAIN.

42. ANTOINE, métropolitain de Dyrrachium en nouvelle Épire, vers 810, est connu par deux lettres que lui adressa saint Théodore Studite. Dans la première, *Epist.*, ii, 157, P. G., t. xcix, col. 1489, celui-ci se plaint qu'Antoine ait trop usé envers lui d'habileté à manier l'éloge; il l'aime d'ailleurs pour ses mœurs très pures. Il discute ensuite le cas d'un moine qui ■ baptisé par nécessité, et il refuse de le blâmer, à moins qu'il n'y ait eu, comme l'assurait Antoine, des prêtres présents. Dans la seconde lettre, *Ep.*, ii, 208, col. 1628, saint Théodore, répondant à une lettre perdue d'Antoine, l'encourage à souffrir pour la cause des saintes images.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 243.

[R. AIGRAIN.

43. ANTOINE, évêque d'Alision ou Alise, siège épiscopal difficile à identifier, assistait au quatrième concile de Constantinople, huitième œcuménique (869). Il comptait parmi les évêques qui, n'ayant jamais été partisans de Photius, et ayant subi persécution pour leur fidélité au patriarche légitime saint Ignace, furent seuls d'abord considérés comme Pères du concile.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xvi, col. 18, 37, 44. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. iv, p. 487.

R. AIGRAIN.

44. ANTOINE, métropolitain de Cyzique en Hellespont, partisan de saint Ignace de Constantinople. Il eut à souffrir pour la bonne cause; Photius, peu après son usurpation, le chassa de son siège et, par son ordre, pour arracher à Antoine un papier qu'il détenait et où Photius s'engageait à ne rien faire contre la volonté d'Ignace, on poussa la violence jusqu'à lui briser les doigts. Saint Ignace se plaint de cette inqualifiable agression dans une lettre au pape Nicolas I^{er}. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xvi, col. 300. Antoine méritait donc d'être compté au nombre des plus sûrs défenseurs du patriarcat légitime; aussi saint Nicolas I^{er} le nomme-t-il parmi les évêques qu'il désire voir venir à Rome comme représentants d'Ignace, pour que le Saint-Siège décide entre lui et Photius. *Epist.*, lxxxvi, Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xv, col. 211; P. L., t. cxix, col. 956.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 757. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. iv, p. 425.

R. AIGRAIN.

45. ANTOINE, nom de plusieurs évêques présents au concile de Constantinople de 879 (pseudo-VIII^e œcuménique) qui réintégra Photius :

1^o ANTOINE, également appelé ANTOCHUS, évêque d'Andrapa, en Hélénopont. Voir ANDRAPA, t. ii, col. 1597; Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 540; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xvii, col. 373, 376.

2^o ANTOINE, évêque de Céphalenia (Céphalonie). Mansi, col. 376; Le Quien, t. ii, col. 234.

3° ANTOINE, évêque de Cinnas, en Galatie première. Mansi, col. 377; Le Quien, t. I, col. 484.

4° ANTOINE, évêque de Daphnusia, en Bithynie. Mansi, col. 373, 377; Le Quien, t. I, col. 630.

5° ANTOINE, évêque de Lacédémone. Mansi, col. 376; Le Quien, t. II, col. 189.

6° ANTOINE, évêque de Naupacte, en Grèce. Mansi, col. 373, 376; Le Quien, t. II, col. 198.

R. AIGRAIN.

46. ANTOINE, évêque de Sioût ou Assioût (XI^e siècle). On voit un évêque de ce nom engagé dans une controverse de préséance avec l'évêque d'Erment, au temps du patriarche d'Alexandrie Christodule (1047-1078). En 1086, Antoine de Sioût assiste à une réunion d'évêques de toute l'Égypte, convoquée au Caire par le visir Bedr-el-Djemâli, pour résoudre un conflit entre les évêques du Delta et le patriarche Cyrille.

Renaudot, *Hist. patriarcharum Alexandrin.*, 435, 458.

J. DAVID.

47. ANTOINE (Saint), basilien de Gerace, l'ancienne Locres, en Calabre, qui, après une vie de prières et de macérations menée dans le monastère de sa ville natale, y fut enseveli et y jouit d'un culte public attesté par de nombreux auteurs. On lui donne pour compagnon un Nicodème, sur le culte duquel les témoignages sont moins concordants. Ces deux personnages doivent être du X^e ou du XI^e siècle. Leur fête se célèbre le 23 août.

Acta sanctorum, aug. t. IV, p. 648-649.

R. AIGRAIN.

48. ANTOINE, prévôt de l'abbaye de San Pietro près du fleuve Tritano, dans le comté de Valva, Apennin du golfe de Salerne (Campanie), créé par Pascal II cardinal-prêtre, d'après un diplôme du même pape à ce monastère, assista aux conciles de Guastalla en 1106 et de Latran en 1112. Il figure encore parmi les signataires d'un acte d'Innocent II pour le monastère de Saint-Pierre de Nant, diocèse de Vabres, que rapporte le *Gallia christiana*, t. I, *Instrumenta*, col. 61-62. Mais on ignore son titre cardinalice et le fait qu'il ne figure jamais parmi les cardinaux signataires des actes rapportés par Mansi, *Concil.*, t. XX et XXI, ni dans les listes du même genre données par Jaffé, rend son existence problématique. Il se pourrait qu'il y ait deux cardinaux de ce nom, l'un sous Pascal II, l'autre sous Innocent II.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae... cardinalium*, t. I, p. 914. — Cardella, *Memorie storiche intorno ai cardinali*, t. I, 1^{re} partie, p. 219-220.

P. RICHARD.

49. ANTOINE, abbé de Senones, né à Pavie, vers le milieu du XI^e siècle, et venu, on ne sait pour quel motif, dans la région mosellane, entra à l'abbaye bénédictine de Saint-Arnould, à Metz, et y fit profession.

Ses rares qualités d'administrateur et ses vertus religieuses le firent désigner bientôt pour la direction du prieuré érigé à Lay-Saint-Christophe, près de Nancy, au lieu de naissance de saint Arnould, l'ancêtre de la dynastie carolingienne. Ce cloître était alors en pleine décadence; il en réédifia l'église et les lieux réguliers, et les peupla d'une communauté nombreuse et fervente.

Ce beau résultat, obtenu en quelques années, lui valut, en 1098, l'abbaye de Senones. Là encore, il opéra des merveilles : l'église et les bâtiments furent reconstruits sur un plan très vaste; la sacristie fut enrichie d'ornements, de vases sacrés, de reliques, et la bibliothèque, de précieux manuscrits, et une couronne de prieurés se forma autour du monastère.

Il mourut plein de jours en 1136, et fut inhumé dans l'église abbatiale. Quoiqu'il ait encouragé les études par le soin qu'il prit de la bibliothèque, il n'a

point laissé d'écrits. Mais son gouvernement de trente-huit années porta très haut la prospérité religieuse, intellectuelle et matérielle de la maison et dom Calmet, l'un de ses successeurs et non des moindres, le considère comme l'un des plus grands abbés de cette abbaye vosgienne.

Dom Calmet, *Histoire de l'abbaye de Senones*, dans *Bull. Soc. phil. vosg.*, 1878; *Histoire de Lorraine*, 2^e éd., t. II, p. 292; *Bibliothèque lorraine*, col. 55-56.

Eugène MARTIN.

50. ANTOINE, nom de deux évêques de Lacedogna, suffragant de Conza, dans la province d'Avellino (Apennin), Abruzzes, principauté ultérieure. 1° Antoine 1^{er} est mentionné comme ayant assisté, en 1265, à la pose de la première pierre de l'église de Santa Maria de Valverde, au diocèse de Bovino (Capitanate). — 2° Antoine II, pourvu par Urbain VI vers 1386, fut nommé par lui, le 7 février de l'année suivante, collecteur des *spoglie* dans les provinces de Basilicate, Capitanate et régions voisines. On lui donna un successeur, après sa mort, le 8 juin 1392.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 293, 294 et n. 2. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VI, col. 839. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 561, 562.

P. RICHARD.

51. ANTOINE, abbé de Fontfroide, au diocèse de Narbonne, de 1331 à 1341. C'est lui qui, en 1335, reçut l'hommage des habitants de Tuchan, dont la seigneurie appartenait à ce monastère. En 1338, il fit la visite canonique du monastère de Notre-Dame d'Eule, au diocèse d'Elne, et soumit à une rude pénitence les religieuses qui manquaient gravement à l'observance régulière. En 1341, sur l'ordre de Benoît XII, il procéda à l'inventaire des biens de l'abbaye de Fontfroide. Il devint, le 1^{er} octobre 1341, évêque de Lombez et était remplacé en 1348.

Eubel, *Hierarchia*, t. I, p. 310. — *Gallia christiana*, t. VI, col. 212; *Instrum.*, col. 491. — Devic-Vaissette, *Hist. de Languedoc*, édit. Privat, t. IV, p. 619. — A. Clergeac, *Chronologie des archev., évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiast. d'Auch*, Paris, 1912, p. 161.

A. SABARTHÈS.

52. ANTOINE. Six évêques latins d'Athènes, du XII^e au XV^e siècle, ont porté ce nom :

1° ANTOINE DE TALENTE, bénédictin, mort en 1339. C'était un Florentin, ancien abbé de Saint-Hilaire de Galerata (province de Ravenne).

2° ANTOINE BALSTIER, frère mineur, bachelier en théologie, nommé le 27 mars 1370. La date est fournie par un registre d'Urbain V, d'Avignon. Cependant Wadding, *Annales minorum*, t. IV, p. 121, mentionne Antoine d'Athènes comme étant un des deux prélats qui reçurent à Rome la profession de foi catholique de l'empereur Jean Paléologue le 18 octobre 1369.

3° ANTOINE DE GENEVEDA, dominicain, de la province d'Aragon, nommé, semble-t-il, en 1382, par Urbain VI. Il eut pour successeur :

4° ANTOINE BLAISE, mercédaire, nommé le 14 mai 1388.

5° ANTOINE, nommé en 1399.

6° ANTOINE D'OMESSA, évêque d'Accia (Corse), nommé le 17 mars 1451, aurait été d'abord désigné, le 16 décembre 1450, pour le siège d'Athènes, selon Le Quien et Gams. Eubel mentionne les deux dates pour la provision au siège d'Accia, d'après les registres du Vatican; il ne mentionne pas du tout l'épiscopat athénien. Cf. Acci, t. I, col. 262.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 841-844. — Gams, *Series episcoporum*, p. 430, 766. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 115.

R. AIGRAIN.

53. ANTOINE, évêque de Galtelli (plus tard Nuoro), suffragant d'Iglesias, en Sardaigne, nommé par

Clément VI, en 1345, pour succéder à Arnaldo de Bissalis, serait mort en 1348, lorsque Clément VI nomma Arnaldus de Episcopali. Il était d'abord évêque de Trébizonde.

Eubel distingue Antoine de Sabatenis, *ord. carmelitarum*, nommé le 28 janvier 1376, par Grégoire XI; Antonius Petri, du même ordre, qui serait le même Sabatenis, nommé par Clément VII, pape d'Avignon, le 28 mars 1379, et Antonius Roceres, nommé par Urbain VI, pape de Rome, en 1387, mort en 1394.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 493, 259. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIII, p. 97.

P. RICHARD.

54. ANTOINE, évêque de Soltana (Tigranocerte), auteur, selon le théatin Clément Galano, d'un ouvrage de controverse contre les mahométans. *Conciliatio Ecclesiae Armenae cum romana*, Rome, 1650, t. I, p. 528. On croit qu'il dut occuper son siège vers 1347. Il ne figure pas parmi les évêques de Soltana que mentionne la *Hierarchia catholica medii aevi* du P. Eubel.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1366. — Gams, *Series episcoporum*, p. 454.

R. AIGRAIN.

55. ANTOINE, évêque de Lucera de Pagani, trésorier du chapitre, fut élu par les chanoines et confirmé par le pape Clément VI, le 22 janvier (XI kal. febr.) 1348. *Registres d'Avignon*, Clément VI, t. CLXXXI, n. 48. Il mourut vers 1363, du moins son successeur recevait sa nomination le 21 avril.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 315. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VIII, col. 320-321. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIX, p. 264.

P. RICHARD.

56. ANTOINE, d'abord abbé de Santa Maria de Gripo, de l'ordre de Saint-Basile, promu par Urbain V évêque d'Oppido, en 1364.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 377.

F. BONNARD.

57. ANTOINE, nommé le 20 février 1366, par Urbain V, évêque de Salone en Grèce, et antérieurement qualifié d'évêque de Salvia ou Salvina, également en Grèce, siège mal connu.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 430, 431. — Battandier, *Annuaire pontif. cath.*, 1916, p. 478. Il le fait transférer à Salone seulement en 1393.

R. AIGRAIN.

58. ANTOINE. On compte trois évêques de Malte de ce nom.

1^o ANTOINE I^{er}, franciscain, occupait le siège de Thessalonique, lorsqu'Urbain V le transféra à Malte, le 19 août 1370, et il était mort le 3 septembre 1371, à la nomination de son successeur.

2^o ANTOINE II DE VULPONNO, moine bénédictin et archidiacre de Catane, consacré à Rome par Grégoire XI en 1373, selon Cappelletti, ne reçut en réalité sa nomination du même que le 19 octobre 1375. Il assista au concile provincial de Palerme, en qualité de suffragant, et mourut dans sa patrie (Catane ?) en novembre 1375.

3^o ANTOINE III DE PAPALLA autre bénédictin de Catane, gouverna le diocèse, d'après Cappelletti, de 1412 à 1433. Il fut peut-être promu par le pape de Rome Jean XXIII, comme successeur du mineur André de Pace, qu'Alexandre V avait transféré à Catane en 1409. Il est probable qu'à la même époque le pape d'Avignon Benoît XIII nommait au siège de Malte, avec l'appui du roi Martin d'Aragon, son secrétaire Antoine, ancien *piovano* de Saint-Thomas de Venise, et alors évêque de Calamona (Retymo) en Crète, 29 juillet 1409, qualifié dans Gams d'administrateur (Antoine de Platomone), remplacé déjà le 4 juillet 1414 par le même pontife, et transféré à l'archevêché

de Crète le 24 janvier 1416. Il soutenait encore le parti de Benoît XIII en 1422.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 340, et n. 6; 156, et n. 5; 216 et n. 16. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 651.

P. RICHARD.

59. ANTOINE, évêque de Vonitza en Grèce, au plus tôt à la fin de 1369, fut transféré le 26 février 1371, sur le siège de Daulis. Il mourut vers 1375. Un de ses successeurs à Daulis, mort vers 1392, s'appelait également Antoine.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 855-856. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 140, 222. — Gams, *Series episcoporum*, p. 431. — Battandier, *Annuaire pontif. cath.*, 1916, p. 402, 516.

R. AIGRAIN.

60. ANTOINE, d'abord curé de Saint-Damien de Lucignano, promu, par Clément VII, évêque de Rapolia, le 3 décembre 1386. Il avait un successeur en 1390.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 412. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. VII, col. 881.

F. BONNARD.

61. ANTOINE, trésorier de l'église de Modon, en Grèce, fut nommé, le 24 novembre 1390, évêque de Coron. En 1395, cette Église avait un administrateur, preuve qu'Antoine n'en était plus l'évêque.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 212. — Battandier, *Annuaire pontif. cath.*, 1916, p. 397.

R. AIGRAIN.

62. ANTOINE, évêque élu de Coire, le 25 février 1390. Il ne fut vraisemblablement jamais consacré. Eichhorn, dans son *Episcopatus Curiensis*, partie du *Germania sacra*, paru à Saint-Blaise en 1797 (p. 116), paraît ignorer son existence et ne mentionne en 1390 qu'un intrus du nom de Barthélemy. L'évêque élu Antoine obtint du pape Boniface IX dispense *super defectu natalium*, en vue de l'obtention d'une prévôté; et il devint en effet prévôt de l'église de Toussaints de Vienne.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, n. 489, fol. 12. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 219.

F. BONNARD.

63. ANTOINE, évêque de Strongoli, mentionné comme ayant acquitté à la Chambre apostolique le droit de 33 florins 1/3 le 18 juin 1389.

Arch. du Vatican, *Fiches de Garampi*, n. 507, fol. 25. — Eubel, *Hier. catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 465.

F. BONNARD.

64. ANTOINE (IV), patriarche de Constantinople (1389-1390, 1391-1397), occupa le siège à deux reprises. Nommé en janvier 1389, il dut abandonner son siège en juillet 1390; huit mois plus tard, mars 1391, il réussit à reprendre sa place, qu'il conserva jusqu'à sa mort (mai 1397). Il s'est fait remarquer surtout par l'activité avec laquelle il travailla à régler des conflits ecclésiastiques à l'intérieur de l'empire grec et par ses nombreuses relations avec les autres Églises schismatiques de rite byzantin. Il s'efforça de retenir dans l'obédience de Constantinople le patriarche d'Alexandrie que le sultan d'Égypte cherchait à proclamer autonome. Miklosich et Müller, *loc. cit.*, p. 273. En janvier 1397, Antoine IV écrivit au roi de Pologne Jagellon pour lui demander de secourir l'empire grec aux abois. Il le pria de s'unir au roi de Hongrie, et pour le disposer favorablement il lui présentait les grecs comme prêts à faire l'union. Il écrivit aussi dans le même sens au métropolite de Kiev. *Ibid.*, p. 280-285.

Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, Vienne, 1862, t. II, p. 113-291. — M. Gédéon, *Πατριάρχιστοι πύνακες*, Constantinople, 1890, p. 448 sq.

R. JANIN.

65. ANTOINE, évêque de Squillace, signalé en 1369 comme appartenant à l'obédience d'Urbain VI. Mort en 1394.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 462.

F. BONNARD.

66. ANTOINE, nommé par Urbain VI évêque de Viesti (suffragant de Manfredonia), dans la province de Foggia (Capitanate), non loin de la mer Adriatique, prit son obligation le 17 juillet 1387. Boniface IX le transféra au siège de Ruvo, dans la province de Bari, pour lequel nous le voyons s'engager le 24 mars 1390. Il le gouverna environ neuf années et mourut vers 1399, ou fin 1398; son successeur fut nommé le 8 janvier 1399.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 524, 426. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, col. 866, 765. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 37; t. XX, p. 595.

P. RICHARD.

67. ANTOINE, évêque de Sessa, suffragant de Capoue, dans le district de Gaète, province de Terra di Lavoro, était d'abord abbé du monastère cistercien de Santa Maria dans l'île de Pònza. Il fut nommé par Boniface IX, le pape de Rome, et prit son obligation le 18 mai 1392. Le même pape lui accorda la liberté de tester, à trois reprises, le 24 avril 1395, le 9 juillet 1398 et le 1^{er} janvier 1399. Il était mort lorsque son successeur fut nommé, le 18 août 1402, et ne fut pas transféré à Gravina, comme l'avance Gams, sans preuve d'ailleurs.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 468 et n. 4. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VI, col. 541. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 222.

P. RICHARD.

68. ANTOINE, évêque de Muro, suffragant de Conza, district de Melfi, province de Capitanate (Naples), nommé sous Grégoire XI vers 1376, prit parti, avec la reine Jeanne II de Naples, pour le pape d'Avignon Clément VII. Poursuivi par le prétendant Charles de Durazzo, il s'enfuit au château de Bolsino, dans le diocèse de Conza, sous la protection de Louis d'Anjou, venu au secours de la reine. Le 1^{er} juillet 1385, Clément VII érigea en cathédrale l'église de Santa Maria de Bolsino, remplaça par le nouveau diocèse celui de Muro et y promut Antoine (texte dans Ughelli). Celui-ci y mourut vers 1395. Benoît XIII, successeur de Clément VII, le remplaça, le 27 janvier, par un autre Antoine, trésorier de l'église de Patras, auquel il confia, le 2 juillet 1403, l'administration au spirituel de l'archevêché d'Arles, dont il voulait retenir les revenus. Mais la mesure était déjà révoquée le 17 décembre 1404. On ignore ce que devint ensuite Antoine II.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 352 et n. 4; p. 104 et n. 13. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. VI, p. 846-848. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 572-573.

P. RICHARD.

69. ANTOINE (II), évêque d'Umana, près d'Ancone, d'abord chanoine de Fabriano, fut nommé par Boniface IX, le 23 août 1393, d'après Cappelletti, à la place d'Antoine Trassati, et prit son obligation deux jours après. Cependant, dès le 22 juillet de cette année, le pape lui octroyait la faculté de se faire sacrer par n'importe quel évêque, et le lendemain, il le nommait collecteur apostolique dans la province d'Ancone. Le 10 décembre 1400, il le transféra au siège de Terranova en lui substituant Hugues, évêque de Sitia en Crète. Ainsi s'explique l'obligation que prit ce dernier en son nom et au nom des deux Antoine, ses prédécesseurs, et que Cappelletti mentionne d'après les actes publics d'Ancone. Mais Antoine repoussa la translation, et elle fut révoquée le 23 mars 1401. Antoine II resta donc

évêque, et ce fut sans doute lui dont le sénat d'Ancone prit la défense lorsque le pape Jean XXIII voulut le déposer le 18 décembre 1413. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre avec Cappelletti un Antoine III, ni de prétendre avec le même, qui l'appelle d'ailleurs Antoine de Fabriano, que cet Antoine vivait encore le 9 octobre 1422, lorsque Martin V unit le diocèse d'Umana à celui d'Ancone (ci-dessus, t. II, col. 1531), puisque la bulle d'union, quoi que prétende Cappelletti, ne donne pas le nom de l'évêque d'Umana qu'elle mentionne. On ignore la date de la mort d'Antoine II, mais rien ne s'oppose à ce qu'il ait siégé jusqu'à l'année 1422. Cappelletti le fait mourir à la fin de cette année, sans donner ses preuves.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 279 et n. 10. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, col. 746. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. VII, p. 108-112, 76.

P. RICHARD.

70. ANTOINE, évêque de Chiusi en Toscane, suffragant de Sienne (1404-1410), était d'abord ablé bénédictin de San Pietro de Pérouse, fut nommé à ce diocèse par Grégoire XII, le 27 février 1404. Son protecteur ayant été déposé par le concile de Pise, Alexandre V, le pape de cette dernière assemblée, le cassa le 13 mars 1410. Cependant, le 28 avril, Blaise Herman, appelé à le remplacer, prenait son obligation au nom d'Antoine aussi bien qu'en son nom propre. Par ailleurs, alors que son compétiteur assistait au concile de Constance, Antoine retenait son titre et signe encore un acte en cette qualité le 10 octobre 1415. On ignore la date de sa mort. Celle de son compétiteur, arrivée le 16 novembre 1418, amena son remplacement par Pietro Paoli.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 195. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. III, col. 642. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XVII, p. 594-595.

P. RICHARD.

71. ANTOINE, curé de Saint-Thomas de Venise, fut nommé le 13 mai 1396 évêque de Réthymne (*Calamoneris*) en Crète. Le 26 juillet 1409, nous le trouvons assistant de la Chambre apostolique d'Alexandre V (lequel était originaire de l'île de Crète). Le 13 novembre de la même année, Alexandre V donne un autre titulaire au siège de Réthymne. Or, à partir de 1409, nous voyons un Antoine, ancien évêque de Réthymne, à la cour du pape Benoît XIII, auquel il sert de secrétaire. Tout semble concorder pour faire reconnaître le même personnage, qui ne serait donc pas resté fidèle à l'obédience du pape de Pise. Le 24 janvier 1416, Benoît XIII le nommait archevêque de Crète. Il y avait du reste sur le siège un autre archevêque nommé par Jean XXIII. Un registre du Vatican, t. 329, fol. 194, montre Antoine encore attaché à Benoît XIII, définitivement déposé.

Gams, *Series episcoporum*, p. 402. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 156, 216; t. II, p. XVIII. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 473; il mentionne, p. 474, un autre Antoine, évêque de Réthymne (avant 1438-1445), auxiliaire à Majorque.

R. AIGRAIN.

72. ANTOINE, évêque de Teano, puis de Penne, fut promu au premier évêché, suffragant de Capoue, dans le district de Caserte (Terra di Lavoro), par Urbain VI, vers 1388, et reçut de lui, le 15 janvier 1389, la faculté d'absoudre certains habitants du diocèse de Velletri, qui avaient adhéré à l'antipape d'Avignon. En septembre 1393, Boniface IX le transféra à Penne, dans l'Abruzzes ultérieure I^{re}, et, le 27, il prenait son obligation. En 1399, il résidait à la cour du même pape. Il mourut, non en 1402, comme le prétend Ughelli, mais en 1411, car son successeur prenait son obligation le 3 novembre.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 481 et note 4.

p. 314, 510-511. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. i, col. 1149; t. vi, col. 571. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xx, p. 446.

P. RICHARD.

73. ANTOINE, évêque titulaire de Raphanée en Syrie, mort au plus tard dans les premiers mois de 1414.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 412.

— Battandier, *Annuaire pontif. cathol.* 1916, p. 473.

R. AIGRAIN.

74. ANTOINE, évêque titulaire de Ptolémaïs en Palestine (Saint-Jean-d'Acre), mort vers 1421.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 68. —

Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 472.

R. AIGRAIN.

75. ANTOINE, prieur de Chanas, ordre de saint Benoît, diocèse de Vienne, occupa le siège épiscopal de Limassol en Chypre, de 1411 à 1434.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1893, t. i, p. 368; t. ii, p. 225.

Arthur PRÉVOST.

76. ANTOINE, évêque de Nusco, dans la province de Salerne, était archiprêtre de San Nicolo de Paterno dans le diocèse de Trivento, lorsqu'il fut, en 1418, promu à cet évêché, le 24 novembre. Eubel le fait mourir en 1434. Le 29 octobre, Paulucius Carlucius prenait son obligation.

Eubel *Hierarchia catholica*, t. i, p. 374. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. vii, col. 537. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xx, p. 403-404.

P. RICHARD.

77. ANTOINE, évêque de Belgrade (*Nandorabben*) en 1423, serait mort en 1450. Il avait un successeur sur le siège de Belgrade en 1427. Il était probablement frère mineur.

Gams, *Series episcoporum*, p. 396. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 355. — Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 370.

R. AIGRAIN.

78. ANTOINE, métropolitain d'Héraclée, portant le titre d'exarque de Thrace et de Macédoine, fut un des évêques grecs qui se rendirent au concile de Ferrare pour y faire l'union avec les latins. Il avait fait partie, en Orient, des réunions convoquées par l'empereur pour fixer le programme des discussions futures. La délégation s'embarqua le 24 novembre 1437 et arriva à Venise le 8 février suivant. Antoine prit les devants et fut chargé d'annoncer au pape la venue du patriarche de Constantinople. Il prit séance au concile à un rang des plus honorables, car il représentait, avec le synecelle Grégoire Mamman, futur patriarche uni de Constantinople, le patriarche Philothée d'Alexandrie. La séance solennelle d'ouverture eut lieu le 9 avril, puis on négocia entre commissions. Antoine ne faisait pas partie de ces premières commissions mais ne demeura pas inactif. Il fut un des envoyés qui, au nom de l'empereur grec, rattrapèrent à Francolino et firent rentrer à Ferrare des prélats orientaux que les retards impatientaient. Quand il fut question de transférer le concile à Florence, il appuya cette proposition et s'employa auprès de ses compatriotes avec Bessarion, pour les amener à l'accepter. Il contribua de même à faire accepter la discussion immédiate sur la procession du Saint-Esprit. Le concile reprit à Florence à la mi-février 1429. Mais, sur le fond, Antoine n'était pas « unioniste », et il ne parut pas à deux sessions, la xxiv^e et la xxv^e (21 et 24 mars) par ordre de l'empereur, qui voulait l'entente et non des discussions. Le lundi saint, 30 mars, il intervint avec violence dans une réunion entre grecs chez le patriarche; un peu plus tard, comme les latins jugeaient insuffisante une formule des grecs sur la procession, ceux-ci objectaient qu'à plusieurs d'entre

eux elle paraissait encore excessive, et que le métropolitain d'Héraclée l'avait combattue. Lui-même déclarait, le 29 mai, que jamais il n'admettrait que le Fils soit « cause » du Saint-Esprit. Pourtant son opposition ne persista pas. Le 17 juin, il assistait à une réunion chez l'empereur sur la procession. Le 26 juin, il fut délégué à une discussion sur la primauté de l'évêque de Rome. Finalement, le 5 juillet, il signa le décret d'union, qu'on lui apporta chez lui, car il était malade; et le 20 juillet, prêt à repartir, il signait les autres exemplaires. Le sénat de Venise, à son second passage, l'invita à célébrer la messe solennellement d'après la liturgie grecque.

À son retour en Grèce, Antoine d'Héraclée renia sa signature, comme beaucoup de ses compatriotes. Jean Ducas, P. G., t. clvi, col. 1013, lui prête, à lui particulièrement, des propos dans lesquels il s'excuse d'avoir signé en alléguant l'argent qu'il avait reçu. Le pape, en effet, avait promis de défrayer les grecs pendant tout leur voyage, et peut-être quelques-uns avaient-ils touché trop largement, moins pourtant que ne l'insinue Syropoulos, l'historien grec du concile. En tout cas, selon la remarque de Ducas, ni Antoine ni les autres ne rendirent l'argent. Nous avons les actes d'un concile tenu à Constantinople en 1450, et où Antoine d'Héraclée est un des signataires : on y aurait rejeté l'union de Florence. Il est possible que ce concile ait été réellement tenu (cf. L. Petit, *Échos d'Orient*, 1900-1901, t. iv, p. 128); en tout cas, les actes, comme l'avait déjà démontré Allatius, sont un faux. Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 1115-1116, signale une impossibilité particulière dans le rôle attribué à Antoine : non seulement il est prétendu que celui-ci avait refusé de signer le décret à Florence, ce qui est faux, mais le synode de Sainte-Sophie ayant élu patriarche de Constantinople un certain Athanase (qui ne figure pas dans la liste des patriarches), cet Athanase aurait été sacré par Macaire de Nicomédie. Or le métropolitain d'Héraclée avait seul le droit, canoniquement, de consacrer le patriarche, et la consécration faite par un autre n'était régulière que pendant la vacance du siège d'Héraclée, ce qui n'était certainement pas le cas, puisqu'on fait signer Antoine au synode. Ce renseignement sans valeur est le dernier que nous possédions sur Antoine d'Héraclée.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vii, col. 471, 475, 697, 877, 885, 888, 996, 997, 1016, 1019, 1033, 1043, 1436, 1700. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. vii, p. 965, 971, 987, 994, 995, 1004, 1008, 1009, 1026, 1232. — Vast, *Le cardinal Bessarion* (thèse), Paris, 1878, p. 49, 61, 77, 79, 84, 85, 106, 116.

R. AIGRAIN.

79. ANTOINE, un des Pères du concile de Bâle, député par le concile auprès des grecs à la fin de l'été 1433 pour préparer l'union des Églises, avec Albert de Crespis. De Constantinople, l'empereur et le patriarche envoyèrent à leur tour des délégués; mais une tempête les ayant contraints, ainsi que les envoyés du concile, de revenir en arrière, Antoine fut envoyé en avant, porteur d'une lettre datée du 28 novembre, pour avertir les Pères de ce retard. Les historiens modernes donnent à Antoine le titre d'évêque de Suse; mais il n'y avait pas à Suse, au xv^e siècle, de siège épiscopal. Les documents le qualifient de *Sudensis* ou *Sedensis*, c'est-à-dire qu'ils en font un évêque de Suda ou Syra, une des îles de l'Archipel; un évêque de l'Archipel était en effet bien placé pour une négociation avec les grecs. La liste épiscopale de Suda, est incomplète, même dans la *Hierarchia catholica medii aevi* de Eubel; un Antoine Munnoz, dominicain, est mentionné comme nommé à ce siège le 4 septembre 1420. Eubel, 2^e éd., t. i, p. 467.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xxix, col. 97, 617;

t. xxxi, col. 115, 670. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. vii, p. 875-876. — Vast, *Le cardinal Bessarion*, Paris, 1878, p. 43.

R. AIGRAIN.

80. ANTOINE, de l'ordre des carmes, élu évêque titulaire de *Prodenoriensis*, ou *Prodroniensis*, en Asie Mineure, le 15 mai 1448 (*uti constat ex Libro provisionum Nicolai V, anno 2*).

Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. ii, col. 895, n. xxi.

P. MARIE-JOSEPH.

81. ANTOINE, évêque titulaire de Bethléem, nommé par le pape de Rome (il y avait un autre titulaire nommé par le pape d'Avignon) à une date inconnue, mort en 1455. On le trouve aussi désigné sous le titre d'évêque d'Ascalon.

Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 372.

R. AIGRAIN.

82. ANTOINE, évêque de Termoli, province de Bénévent appartenait à l'ordre de Saint-Augustin et fut nommé par Martin V, le 20 novembre 1422. Il mourut en 1455.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 484 ; t. ii, p. 272. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. viii, col. 376. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xix, p. 353.

P. RICHARD.

83. ANTOINE, évêque titulaire de Mynde, en Lycie, mort au plus tard en 1471, date où est nommé son successeur.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. ii, p. 194. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 450.

R. AIGRAIN.

84. ANTOINE (II), archidiacre de la cathédrale de Montecorvino dans la Capitanate (Pouille), suffragant de Bénévent, en fut nommé évêque par Martin V, le 4 février 1430 ou par Eugène IV en 1432. En 1433, celui-ci unit ce diocèse à celui voisin de Volturara *aeque principaliter*, et Antoine en devint évêque, le 9 avril de l'année suivante, à condition qu'ils'intituleraient *episcopus Vulturarum et monasterii sancti Corvini*. Il administra longtemps, car son successeur prenait son obligation le 30 juillet 1473 *per obitum Antonii*, prétend Eubel, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre Antoine.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. i, p. 348 ; t. ii, p. 251, 297 et note — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. viii, col. 332, 392. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xx, p. 292, 296.

P. RICHARD.

85. ANTOINE, métropolitain titulaire de Nicomédie en Bithynie, mentionné en 1511.

Van Gulik et Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, t. iii, p. 275. — Battandier, *Annuaire pontifical cathol.*, 1916, p. 455.

R. AIGRAIN.

86. ANTOINE, dominicain, nommé, le 20 juin 1515, évêque titulaire de Ceramus en Arménie. Il recevait une pension sur les revenus de la mense de Saint-Flour, ce qui donne lieu de croire qu'il était l'auxiliaire de l'évêque de ce diocèse. Il avait un successeur sur le siège de Ceramus en 1523.

Van Gulik et Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, t. iii, p. 168. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 384.

R. AIGRAIN.

87. ANTOINE, moine cistercien, fut abbé de Notre-Dame de Vaultuisant, au diocèse de Sens, puis évêque auxiliaire de Sidon (13 novembre 1534) et auxiliaire du cardinal Jean Du Bellay, évêque de Paris. Un autre évêque de Sidon est mentionné le 21 juin 1535.

Arch. du Vatican, *Acta consist.*, t. iv, fol. 76. — Eubel, *Hierarch. cathol. medii aevi*, t. iii, p. 318, 364. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 487. — Willi, *Päpste, Kardinäle und Bischöfe aus dem Cistercienser-Orden*, Brengenz, 1912, p. 31.

R. AIGRAIN.

88. ANTOINE D'ALEXANDRIE, frère mineur, est mentionné le 31 juillet 1346 comme évêque titulaire d'Hierapolis en Phrygie. Le 25 mai 1349, il fut promu métropolitain de Durazzo. Il avait un successeur le 20 décembre 1363. Clément VI lui écrivit une lettre contre les erreurs des grecs, qui tendaient à se répandre dans la région de Durazzo. Paynaldi, *Ann.*, ad ann. 1351, n. 20. Auparavant, en 1296 et 1301, on voit sur le siège de Durazzo un autre Antoine, mentionné par Gams, *Series episcoporum*, p. 407. L'Antoine de Durazzo, frère mineur, mentionné par Gams de 1305 à 1318, doit être à identifier avec l'un ou l'autre de ces deux évêques. Voir en outre PROVANA (Antonio), archevêque de Durazzo, transféré à Turin en 1631.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 232, 275. — Gams, *Series episcoporum*, p. 407. — Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 424. — Jules Gay, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient*, p. 160. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. iii, col. 950-952, 977.

R. AIGRAIN.

89. ANTOINE ALMADEN DE LA MÈRE-DE-DIEU. Voir ALMADEN (Antonio), t. ii, col. 632.

90. ANTOINE D'AMANDOLA (Bienheureux), né à Amandola, dans la province d'Ascoli-Piceno, le 17 janvier 1355. Son père s'appelait Simplicien Migliorati ; sa mère Jeanne. La renommée de sainteté de saint Nicolas de Tolentino le poussa à embrasser la vie religieuse dans l'ordre des augustins. Il se retira dans l'ermitage du Mont-Marabbione, près d'Amandola. Consacré prêtre, il se rendit d'abord à Tolentino, ensuite à Bari, pour y vénérer les reliques de saint Nicolas. De retour à Amandola, il agrandit son ermitage et y construisit une église. Jusqu'à sa mort, il se distingua par son esprit de pénitence et les dons de prophétie et de miracle. Sa mort eut lieu le 25 janvier 1450. Il a été béatifié par Clément XIII, en 1759.

I. Palmieri, *De vita, moribus, et miraculis B. Antonii ab Amandola*, Macerata, 1654 ; *Del beato Antonio d'Amandola, felice germe della religione eremitana di S. Agostino ; discorsi storici*, Macerata, 1657. — Concetti, *Vita e miracoli del B. Antonio d'Amandola dell'ordine romitano di Sant'Agostino*, Rome, 1897.

A. PALMIERI.

91. ANTOINE D'ANAGNI ou **PORZIANI**, né à Alatri dans les Abruzzes (États pontificaux), il devint chanoine de la cathédrale d'Anagni, puis fut nommé par le pape Boniface IX, le 18 août 1398, évêque de Montefiascone, et sur son ordre, il autorisa la démolition du monastère des religieuses de Saint-Damien, pour faciliter la défense de la citadelle. En 1404, le 27 février, il aurait été transféré à Sora, mais Cappelletti et Eubel affirment que l'évêque de cette dernière ville, Jacques, ayant fait agréer son refus de passer à Assise, Antonio resta à Montefiascone.

Il entra de bonne heure au service des papes de Rome au temps du grand schisme. Dès 1406, il était trésorier du patrimoine de Saint-Pierre, comme l'attestent deux actes, l'un passé à Viterbe le 7 octobre, l'autre du 1^{er} janvier 1407. Montefiascone passa ensuite sous l'obédience du pape de Pise Alexandre V, qui y mourut le 4 mai 1410. N. Valois, ci-dessous. Antonio exerçait alors les fonctions de légat apostolique à Bologne, ou plutôt de lieutenant du cardinal légat Pietro Cossa. Celui-ci, élu comme successeur d'Alexandre sous le nom de Jean XXIII, choisit pour son successeur à la légation, en 1412, Lodovico Fieschi ; il n'en favorisa que mieux Antonio, lui donna, le 20 octobre 1413, les pouvoirs nécessaires pour réduire les rebelles des États de l'Église, le nomma en 1414 trésorier de Bologne. Quand le schisme eut disparu au concile de Constance, Martin V le prit à

son service comme commissaire apostolique dans le Patrimoine en 1420, recteur de Narni, Terni, Amelia, etc., en 1421, enfin l'envoya, en 1427, nonce auprès de la reine de Sicile. Transféré le 28 février 1429 à l'évêché de Todi, il y exerça pareillement les fonctions de lieutenant du Saint-Siège, comme l'atteste l'acte d'accord qu'il passa le 26 février 1431 avec les dominicains de cette ville, dont Cappelletti cite l'en-tête. Il mourut en août 1434 et fut enterré dans sa cathédrale. On lui donna un successeur le 27 octobre.

Archives du Vatican, *Schede de Garampi*, dans les *Vescovi*, index, t. 499, fol. 131, 132; t. 509, fol. 95; t. 532, col. 37; *Obligaciones*, t. 64, fol. 46. — Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 348, 502; t. II, p. 283 et note 1. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. I, col. 986, 1355. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. V, p. 647. — C. Branca, *Memorie storiche della città di Sora*, Naples, 1847, p. 147. — Zappasodi, *Anagni a traverso i secoli*, Veroli, 1908, t. II, p. 31-32. — N. Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, t. IV, p. 129 sq.

P. RICHARD.

92. ANTOINE DE L'ANNONCIATION,

carme déchaussé espagnol, né à Escalona, dans la Nouvelle-Castille, entra au célèbre noviciat de Pastrana, où il prononça ses vœux. On le trouve prieur du couvent de Ocaña, près de Tolède, de 1683 à 1686; lecteur de théologie à celui d'Alcala de Hénarès, en 1689; définitéur général, en 1694; il meurt en 1714. Sa grande réputation est attachée à deux ouvrages où il traite les questions les plus hautes de la théologie scolastique et mystique avec une érudition et une précision de doctrine admirables; ce sont: *Disceptatio mystica de oratione et contemplatione*, in-4°, Alcala de Hénarès, 1686; 2° édit., Barcelone, in-4°, 1694; — *Quodlibeta theologica, mystica et moralia*, in-4°, Madrid, 1712 (*opus magnae eruditionis et doctrinae*, dit Hurter). Ces deux premiers écrits sont en latin. Les suivants ont été publiés en espagnol: *Manuel spirituel*, Madrid, 1705, qui a été réimprimé, dans la même ville, revu et augmenté par l'auteur; — *Traité de la sainte pauvreté*; — *Divers traités spirituels*, conservés manuscrits, entre autres une *Vie du frère Laurent de Sainte-Thérèse*. Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 96, attribue à Antoine de l'Annonciation l'ouvrage suivant, qui est probablement le même que celui indiqué ci-dessus: *Manual de Padres espirituales*, in-4°, Alcala de Hénarès, 1675.

Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca script. carmelit. exalca.*, Bordeaux, 1730, p. 36-37. — Hurter, *Nomenclator literarius*, 1910, t. IV, col. 985-986.

P. MARIE-JOSEPH.

93. ANTOINE DE L'ANNONCIATION,

augustin déchaussé, né à Lamego en Portugal, en 1691. Il fut prieur de plusieurs couvents de son ordre et vicaire général. On ne connaît pas la date de sa mort. On a de lui: *Collegium abbreviatum, seu brevis institutio philosophiae nova methodo ordinata et explicata*, 3 vol., Séville, 1752; — *Summae summularum de filosofia no idioma portuguez resumido*, Lisbonne, 1730; — *Collegio abreviado de ordinandos, pregadores, e confesores, em trez classes dividido por lições*, ou *Theologia escolastica, moral, dogmatica, polemica, e rhetorica, doutrina seguida dos melhores doutores, noticia das dioceses de Portugal, e suas conquistas*..., Lisbonne, 1748; Salamanque, 1752; Lisbonne, 1765.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. IV, p. 23. — Moral, *Catálogo de escritores agustinos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, 1895, t. XXXVI, p. 104-106.

A. PALMIERI.

94. ANTOINE ANTIPA. Voir ANTOINE DE PECHERSKI, col. 803.

95. ANTOINE D'AQUILA ou ANTOINE TURRIANI (della Torre), bienheureux de l'ordre de

Saint-Augustin. Il naquit à Milan en 1410 ou en 1424. Il étudia la médecine à l'université de Padoue et se livra, à Milan, à l'exercice de sa profession; mais en soignant les malades, il songeait plus à la guérison de leur âme qu'à la guérison du corps. Il embrassa la vie monastique dans l'ordre de Saint-Augustin, et aussitôt après sa profession il fut nommé prieur. Il refusa par humilité, et désireux en même temps de mieux pratiquer la perfection chrétienne, il demanda à passer de la province augustinienne de Milan à la congrégation observante de Pérouse. Ses nouveaux supérieurs l'envoyèrent à Foligno, où il resta trois ans. Il demanda ensuite d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Cette permission lui fut accordée par Julien de Salem, prieur général de l'ordre (1443-1459). Il visita la France et l'Espagne. A son retour, il pria ses supérieurs de lui permettre de se retirer à Aquila. Dans cette ville, il fut nommé aumônier du monastère de Sainte-Lucie, qui comptait quatre-vingt-sept religieuses augustines. Pendant la terrible épidémie qui ravagea Aquila en 1476, il se dévoua avec zèle aux soins des pestiférés. Il opéra beaucoup de miracles de son vivant et après sa mort, qui eut lieu en 1484. On raconte qu'il ressuscita même deux morts. Son corps se conserva longtemps intact. La translation de ses reliques, qui étaient déposées sous le maître-autel de l'église du monastère de Sainte-Lucie, eut lieu en 1703. Son culte *ab immemorabili* dans l'ordre de Saint-Augustin fut approuvé par Clément XIII en juillet 1759. Sa commémoration est inscrite dans le calendrier de l'ordre à la date du 24 juillet.

La Vie du bienheureux a été écrite par le P. Carlo Ciminelli: *Vita, morte, e miracoli del servo di Dio venerabile Antonio da Milano, medico dei poveri agostiniani*. Elle se conserve inédite à la bibliothèque Angelica, Rome. La version latine de cette Vie a été insérée dans les *Acta sanctorum*, jul. t. V, p. 823-847. — Une autre Vie a été publiée par le P. Giovan Battista Cotta da Tenda, *Vita del beato Antonio della Torre o dell'Aquila*, Pérouse, 1730. — L. Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1682, t. VII, p. 305-308. — Donzelli, *Teatro farmaceutico*, Venise, 1681. — Arpe, *Pantheon agustinianum*, Gênes, 1699, p. 230-232; *Giornale dei santi e beati agostiniani*, Gênes, 1722, t. II, p. 51-53. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon agustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 487-488.

A. PALMIERI.

96. ANTOINE D'AQUILA, franciscain, arabisant, mort en 1679. Né à Aquila, il entra, le 6 mai 1623, dans la province franciscaine des réformés de Rome. Le P. Thomas Obicini de Novare, custode de Terre Sainte (1620-1621), lui enseigna la langue arabe au collège des franciscains de San Pietro in Montorio à Rome et, en 1630, il s'embarqua pour les missions de la Palestine. Après plusieurs années, la S. Congrégation de la Propagande le rappela pour lui confier la chaire d'arabe au collège susmentionné (1645-1648, 1663-1678); elle le chargea aussi de la revision de la Bible arabe qu'elle faisait imprimer. Sur l'ordre de la Congrégation du Saint-Office, il s'occupa aussi de l'interprétation des fameuses *lames de Grenade*, que l'on a prouvées plus tard n'être qu'une mystification. En 1648, il était encore professeur au collège de Montorio, et, en 1652, il publia, à l'imprimerie de la Propagande, une grammaire arabe: *Arabicae linguae novae et methodicae institutiones non ad vulgares dumtaxat idiomatis sed etiam ad grammaticae doctrinalis intelligentiam*, etc., in-8° (38) et 618 p., Rome, 1650. Le P. Antoine, dont on estimait les vertus et la science, était directeur spirituel du bienheureux Charles de Sezze. Il mourut le 22 août 1679.

Spila da Subiaco, *Memorie storiche della provincia riformata romana*, Rome, 1890, t. I, p. 518; Milan, 1896, t. II, p. 33. 57-59. — *Orbis seraphicus*; *De missionibus* O. F. M.

a S. C. de Frop. Fide dependentibus, éd. Marc. ■ Civetia et Jh. Domenichelli, Quaracchi, 1886, t. II, p. 16 sq. — Marcelino da Civezza, *Saggio di bibliografia sanfrancescana*, Frato, 1879, p. 20.

M. EHL.

97. ANTOINE D'AUBETERRE, né dans la Charente, entré le 30 août 1642 chez les frères mineurs capucins de Touraine, lecteur de théologie, prédicateur, a surtout combattu les protestants. On a de lui *L'adveu du purgatoire signé par un ministre et ce qu'il a accordé touchant la réalité du corps de J.-C. dans l'eucharistie*, in-12, Poitiers, 1658.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca script. ord. min. cap.*, 1757, p. 20. — *Dict. de théol. cath.*, t. I, col. 1444.

P. UBALD d'Alençon.

98. ANTOINE DE AVERARIA, carme italien de la congrégation de Mantoue, tire son nom du bourg de Averaria, au territoire de Bergame. Il prit l'habit religieux le 5 décembre 1473, au couvent des carmes de Ferrare (d'après l'ancien registre *De' figliuoli del convento di Ferrara*, p. 9), et non à celui de Bergame, comme le disent Cosme de Villiers et quelques autres. Il fut l'élève du bienheureux Baptiste Spagnoli, Mantouan, avec un succès éclatant qui faisait présager sa haute destinée. Devenu docteur en théologie et régent des études, il forma à son tour des élèves dignes de lui, entre autres le P. maître Ange Coradellus, qui devint après lui vicaire général de la congrégation. Le P. Antoine de Averaria était encore renommé pour son éloquence. Il fut élu prieur de Bergame en 1490, de Brescia en 1495 et 1504, de Milan en 1509, de Ferrare en 1502, 1. 03, 1510, 1513 et 1515 (*ex libris conventus et ex indice*); définitiveur général en 1488, 1491, 1494, 1497, 1503, 1509, 1513, 1516, 1519 (*ex actis capitularibus*); vicaire général, le 10 mai 1511, au chapitre de Modène; réélu le 2 mai 1517, au chapitre de Parme. Il sut, dans cette haute fonction, soutenir les religieux au milieu des périls causés par l'invasion française en Lombardie, et maintenir fermement s'observance régulière. Il mourut en 1523, dans son couvent de Ferrare, où il fut enseveli. Il a écrit : *Sermones quinquaginta de virtutibus*, in-4°, Milan, 1509. Philippe Piccinelli, dans son *Athaeo virorum litteratorum Mediolani*, p. 42, paraît indiquer une seconde édition publiée en 1540; — *Artium epitome*, l. II; — *Epistolae*, l. I; — *Carmina varia*, l. III : ces trois derniers ouvrages sont demeurés manuscrits.

Fabricius, *Bibliotheca mediae et infimae latinitatis*, t. 1, p. 121: il fait par erreur mourir Ant. de Averaria en 1509. — Phil. Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, t. III, col. 108. — Vaghi, *Commentaria fratrum congregat. Mantuanae*, Parme, 1725, p. 116, 119, 307. — Felina, *Musaeum Mantuanae congregationis*, Bologne, 1691, p. 130. — J.-B. de Lezana, *Annales ord. carmelit.*, t. IV, p. 1028, n. 6. — Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 1067, n. 3697. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 164. — J.-B. Archetti, *Bibliotheca carmelitana*, ms. de Ferrare, n. 98, t. I, p. 13; t. II, p. 78-79. — Jean-Louis Gallien, *Ord. carmelit. historia*, ms. de Besançon, G 790, fol. 42.

P. MARIE-JOSEPH.

99. ANTOINE D'AZARO ou D'AZARIO, appelé encore Antoine de Parme, dominicain, prédicateur célèbre du XIV^e siècle. Ses sermons ont été publiés en deux éditions : *Postilla notabilis F. Antonii de Parma super Evangelia dominicalia, quae leguntur per circulum anni*, Lubeck, 1482; et *Medulla sermonum recognita et emendata per FF. Joannem Lamelli et Joannem Norcarl ejusdem ordinis*, Paris, 1515.

Les annalistes e. bibliographes dominicains nomment un autre Antoine de Parme qui aurait vécu environ un siècle plus tard, et les confusions entre les deux sont faciles. D'autres attribuent les sermons ci-dessus à un certain Antoine de Parme, général des camal-

dules, qui aurait joué un rôle au concile de Constance; peut-être faut-il voir dans cette affirmation, comme le croient Quétif et Échard, une confusion entre Ambroise le camaldule (voir t. II, col. 1127-1129) en ce qui concerne l'activité conciliaire, et Antoine d'Azaro pour les sermons.

Enfin on connaît un abrégé de droit canonique, intitulé *Lucerna judicialis*, des sermons pour les dimanches et les fêtes des saints, et des *Commentaria in universam Aristotelis philosophiam*, qui seraient l'œuvre d'un dominicain de Verceil nommé Antoine de Nazario, au XIII^e siècle (la *Lucerna* aurait été écrite vers 1262). Or les anciens historiens de l'ordre dominicain, y compris ceux qui sont les plus directement renseignés sur l'histoire du couvent de Verceil, ignorent l'existence d'un Antoine de Nazario. Quétif et Échard se sont demandé si l'on n'avait pas affaire à des ouvrages d'Antoine d'Azario, mentionnés avec une déformation du nom d'auteur et un recul de la date.

Quétif et Échard, *Script. ord. praedic.*, t. I, p. 479, 529-531.

R. AIGRAIN.

100. ANTOINE BALDINUCCI (Bienheureux) prêtre de la Compagnie de Jésus, né à Florence le 19 juin 1665, d'une noble famille. Son père, artiste et écrivain distingué, membre de l'Académie della *Crusca*, homme de confiance du grand-duc Cosme III, Filippo Baldinucci, était un homme de Dieu. Très dévot à son patron saint Philippe de Néri et aux saints canonisés avec lui, il leur avait voué d'avance chacun de ses enfants : Gian-Filippo, Ignazio, Francesco Saverio, Isidoro. Il lui manquait une Theresa pour voir comble, les vœux : le ciel lui envoya un fils, qui porta le nom d'Antoine en souvenir de la guérison du père. Filippo Baldinucci, atteint d'une grave maladie de poitrine, était à toute extrémité, quand le P. Giov. Ang. de Benedictis, de la Compagnie de Jésus, lui suggéra la pensée de s'adresser à saint Antoine de Padoue. Guéri merveilleusement, Filippo voua au saint son cinquième fils, né dans l'octave de sa fête, et il eut dès lors le désir de le donner un jour à la Compagnie de Jésus. Le soir même de sa naissance l'enfant fut porté au baptistère du *bel San Giovanni*. Quelques jours après, Dieu le préservait miraculeusement dans une chute où sa vie avait couru le plus grave danger. Élevé avec soin par sa mère, Caterina Scolari, femme intelligente, que son fils appelait une petite sainte, Antoine révéla dès ses premières années la délicatesse de son cœur et les plus hautes aspirations de l'esprit. En 1667, une religieuse de Florence prédit que cet enfant prévenu de grâces extraordinaires se consacrerait un jour à Dieu et que sa sainteté rayonnerait sur le monde. Tout petit, il manifesta un merveilleux amour de la pureté, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, qu'il avait pris pour modèle. Il s'était mis sous sa protection spéciale, car il habitait, *via degli Angeli*, la maison où Louis de Gonzague avait habité plusieurs années et que Filippo Baldinucci avait décorée d'un tableau commémoratif et d'une inscription latine. Cf. Ch. Clair, *Vie de saint Louis de Gonzague*, Paris, 1891, p. 11. L'enfant n'avait d'ailleurs autour de lui que des exemples de vertu. Tous ses frères se signalèrent par leur vie édifiante : l'aîné, Gian-Filippo, se fit dominicain et mourut saintement en 1750; Ignazio trouva la mort dans un pèlerinage fait à Manrèze et à Loyola; Francesco Saverio, avocat célèbre, mérita plus encore l'admiration des Florentins pour sa haute piété; Isidore entra dans le clergé séculier et donna le meilleur de sa vie aux pauvres.

Antoine garda toujours une débile santé. Après ses premières études à la maison, il eut pour maître à Vico-Pisano, où son père était gouverneur, Giovanni Battista Pieri, qui témoigna n'avoir jamais eu de lui que

d'admirables exemples de vertu. Entré à onze ans au collège de San Giovannino que dirigeaient les jésuites, il se distingua dans toutes les branches des études, malgré l'extrême délicatesse de sa santé, et plus encore par l'éclat de son angélique pureté. Aussi le nommait-on l'*angiolino*. Comme saint Louis de Gonzague qu'il cherchait à imiter, jusque dans les menus détails de sa vie, il pratiquait la haute oraison et trouvait son plaisir dans la mortification. Si jeune, il était armé d'un cilice, au témoignage de son parent, le marquis Francesco Balducci, et régulièrement se donnait la discipline. Chaque jour, il visitait les églises et, quand il s'approchait des sacrements, des larmes disaient les consolations dont son âme surabondait. Ses notes spirituelles nous ont livré, avec son règlement de vie, la perfection qu'il rêvait déjà d'imposer à ses actes. Jamais on n'a pu relever le moindre manquement à ses résolutions.

Lorsque son frère aîné prit l'habit dominicain en 1678 à Fiesole, Antoine se crut destiné lui aussi à la vie des frères prêcheurs et, soit à Fiesole, soit au couvent de Saint-Marc où il allait visiter son frère, il se mêlait de plus en plus à la société des pères et des novices. A quinze ans, il fit part de sa détermination à ses parents. Filippo, qui avait toujours pensé à la Compagnie de Jésus, fut surpris. Mais l'enfant avait pour lui l'avis de son confesseur, oratorien. Filippo demanda seulement à Antoine de suivre les exercices spirituels de saint Ignace, à la maison du Borgo Pinti. Le directeur de la retraite fut d'avis également que l'enfant devait entrer chez les dominicains. Antoine se rendit à l'église du San Salvatore pour attendre son père, et dans sa prière au pied de l'autel, il sentit un irrésistible attrait l'appeler à la Compagnie de Jésus. Il reconnut distinctement la volonté de Dieu. Son directeur lui fit continuer sa retraite et il fut décidé cette fois qu'il irait au noviciat de Saint-André à Rome. Le P. Ristori, vice-recteur du collège du San Salvatore, en le recommandant au P. provincial, le nomma un petit saint. Avant de se séparer de lui, son père commanda au célèbre peintre Baldassare Franceschini le portrait au pastel qu'on admire aujourd'hui aux *Uffizi* de Florence.

Antoine entra au noviciat le 21 novembre 1681. Dès le premier jour il se montra parfait novice, le modèle de tous. Envoyé en pèlerinage à Subiaco, il prêcha en chemin et laisse une vive impression partout où il se fait entendre. Son grand désir est de partir pour les Indes. Le P. général Oliva ne croit pas devoir acquiescer à sa demande, à cause de sa santé. Admis à prononcer ses premiers vœux le 22 avril 1683, on l'applique aux études littéraires, et c'est à grand-peine qu'il peut achever sa troisième année de philosophie (1687). Il n'en renouvelle pas moins ses instances pour les Indes. L'obéissance lui confie une classe de grammaire à Terni, puis au collège romain. Ses élèves sont transformés par ses exhortations et ses exemples. Il possède un don merveilleux pour inspirer la dévotion à la sainte Vierge. Bientôt on lui remet la direction de la congrégation *del Salone*, qui réunit au collège romain jusqu'à cinq cents élèves aux jours de fête. Il donne à ces réunions un caractère de ferveur inconnu jusqu'alors. Dès la seconde année de son enseignement, il reçoit la permission de prêcher sur les places publiques. Il se montra « missionnaire dans l'âme » et fut le pourvoyeur des exercices spirituels donnés dans plusieurs églises de Rome.

Cependant une étrange maladie minait sa santé. Des convulsions accompagnées de violentes douleurs de tête lui enlevaient l'usage de son esprit et de ses sens, jusqu'à le rendre aveugle et muet. Les plus célèbres docteurs de l'université de Pise déclarèrent le mal inconnu et incurable. En août 1692, on l'envoya respirer l'air natal au collège de Florence, puis dans sa

chère villa de Bottinaccio, où il retrouvait les vieux paysans qui avaient tant aimé le petit seigneur. Il organisa aussitôt des prédications et des catéchismes et la joie qu'il eut d'assister à un magnifique élan de piété amena dans sa santé une amélioration suffisante pour lui permettre de commencer ses études théologiques. Il dut, en février 1693, les interrompre et se rendre dans la Sabine, à Poggio Mirteto, où il se mit à évangéliser les bergers de la montagne, et à Poggio Cattino, où ses sermons à l'église eurent un si grand succès qu'il fallut élever une estrade sur la place publique. Ordonné prêtre en 1695, il assista son père à la mort, le 2 janvier 1696. Il acheva ses études théologiques avec succès et les couronna en soutenant une thèse publique à la fin de l'année scolaire. Le 10 octobre, il commence sa troisième probation au collège du San Salvatore à Florence, après laquelle, ne pouvant obtenir d'aller aux Indes, il implore la faveur de consacrer sa vie aux missions de campagne.

Après un séjour à Monte Santo, près de Lorette, il fut définitivement appliqué aux missions de Viterbe et de Frascati, fondées par la princesse de Rosano. Ce fut à l'école d'un des grands missionnaires de l'Italie, le P. Centofiorini, qu'il apprit l'apostolat des humbles et qu'il débuta à travers la campagne romaine et les Abruzzes, où il devait passer sa vie à convertir les âmes, adoucir les mœurs, organiser les œuvres. Logé d'abord dans un misérable galetas, il refuse de quitter ce réduit, d'où il peut, à l'appel de la cloche, descendre à toute heure du jour et de la nuit. Il eut bientôt sa petite sonnette à lui, et au premier signal il était là tout prêt pour les mourants, comme s'il attendait, sans que l'on pût jamais savoir quel temps il donnait au sommeil. Les pauvres étaient ses grands amis; ils le trouvaient toujours. Pour eux, il avait organisé les premiers fourneaux économiques. A Frascati, il dirigeait lui-même son œuvre, faisant cuire ce qu'il allait recueillir, la besace au dos, accompagné de quelques congréganistes. Pendant la famine de 1716, il eut plus de quatre cents pauvres à la fois. Cette-charitable institution fonctionna longtemps après sa mort.

Il attachait une importance particulière à l'œuvre des catéchismes, qui le mettait en contact direct avec le peuple dans des conversations familières où il parlait le langage de ses auditeurs. Mais il aimait grouper les âmes d'élite en congrégations et en confréries pour en faire des apôtres. En dehors de la congrégation des artisans qui compta deux ou trois cents membres, il fonda à Frascati celle des bourgeois. Avec elle, il organisait des processions et tous, revenus à l'église, se donnaient une rude discipline avant d'entendre le sermon du Père, qui, lui, se flagellait jusqu'au sang. Une confrérie qui lui tenait au cœur entre toutes était celle de la bonne mort; il ne laissait à personne le soin d'en diriger les exercices.

La grande œuvre de sa vie fut celle des missions qu'il poursuivit pendant vingt ans avec zèle, charité et mortification, et qui rendit son nom populaire dans l'Italie centrale. On accourait de partout pour le voir, l'entendre et le vénérer, et des prodiges de conversions ne tardaient pas à éclater. Sa méthode, qui fut aussi celle du P. Maunoir en Bretagne, de saint Pierre Claver à Carthagène, était la démonstrative, qui consiste à frapper l'esprit par les sens, le déploiement des processions et des cérémonies, le chant des cantiques aux couplets alternés. Dès qu'il était installé au presbytère, il organisait une procession pour attirer les traînards; debout sur une estrade, il annonçait la mission et en préparait les grâces en se frappant de sa terrible discipline de fer avec une telle cruauté que souvent on dut la lui arracher des mains. Ce spectacle jetait l'émoi dans la foule, dont les cris et les gémissements demandaient pardon au ciel. Quand les fidèles ne lui semblaient pas

suffisamment nombreux, il envoyait ses congréganistes chanter dans les villages voisins le *Réveil du Seigneur*, ou bien il y conduisait lui-même des processions. Mais quand il eut prêché quelques missions retentissantes, le renom de sa sainteté lui amena les foules même des diocèses voisins. Sa parole était simple, mais ardente. Ses instructions se bornaient à un seul point de doctrine, démontré par un seul argument qu'il retournait dans tous les sens. Les catéchismes étaient quotidiens. Toutes ses instructions se terminaient par une exhortation sur un sujet de morale pratique ou de dévotion, suivant les besoins spéciaux de la paroisse; mais toujours son effort portait sur les haines et la vengeance, sur les mauvaises lectures et sur le jeu. A la fin de chaque mission, une cérémonie réunissait les pécheurs repentants : cartes à jouer, livres défendus, couteaux, stylets, pistolets étaient réunis et détruits. Les processions de pénitence, avec les *ballenti* en costume sombre et les rudes flagellations touchaient les plus endurcis. Le saint missionnaire donnait un soin particulier aux congrégations de jeunes filles, qu'il enflammait du désir de la perfection; à Civita Ducale, cinquante de ces jeunes congréganistes entrèrent au couvent, après une mission. Les fruits des exercices étaient assurés par la fondation d'œuvres pies, de patronages, d'ouvrages, d'écoles où il introduisait les *Maestre pie*. Le bienheureux fut, dans toutes les grandes lignes de l'apostolat moderne, un initiateur et un maître.

On se demande comment il pouvait suffire à ce labeur prodigieux. Deux ou trois heures de repos, la nuit, sur le plancher ou le bois nu de son lit, lui suffisaient. Trois fois la semaine, il jeûnait rigoureusement; les autres jours, il se contentait le matin d'une bouchée de pain trempée dans du vin, coupé d'absinthe. A midi, il prenait son repas à genoux, aussi souvent qu'il le pouvait; le soir, il se contentait d'un peu de soupe et de salade. Le reste du temps était donné aux exercices de la mission. La nuit venue, il exposait au clergé de la paroisse les points d'une méditation de saint Ignace, puis se retirait dans sa chambre pour réciter son office, bien qu'il en eût été dispensé par Clément XI.

Le bienheureux évangélisa ainsi les diocèses de Tivoli, Alatri, Anagni, Amelia, Fiorentino, Palestrina, Albano, Ferentino, Civita Vecchia, Terracine, Livourne, Montefiascone, Orvieto. Son journal porte sur un ensemble de quatre cent quarante-huit missions. Les fatigues ne comptaient pas pour lui; il allait pieds nus, comme un pauvre pèlerin, vêtu d'une soutane usée, le crucifix sur la poitrine, le bourdon à la main; il faisait de 30 à 50 milles par jour, chargé de ses papiers et de son sac. Le voyage était à lui seul une prédication. C'est en cet équipage qu'il se présenta, en 1708, à Livourne pour prêcher le carême, sur la demande du grand-duc Cosme III. Son langage populaire et son apparente pauvreté ne plurent que médiocrement aux courtisans; mais le peuple fut touché aux larmes par ses prédications et la ville se trouva transformée. Malgré ses répugnances, le P. Baldinucci reçut l'ordre de prêcher désormais chaque année un carême dans les principales villes de la région.

Tant de mortifications et de fatigues usèrent ses forces. La mort le saisit dans l'exercice de son ministère, à Poï, le 7 novembre 1719, après une agonie de dix-huit heures. « Nous avons perdu un grand ouvrier des âmes, s'écria Clément XI à cette nouvelle. » La famille de Carolis lui fit faire de magnifiques funérailles et dans plusieurs diocèses des services solennels furent célébrés pour le défunt. Bientôt des apparitions et des grâces extraordinaires se manifestèrent sur sa tombe. Le marquis de Carolis conçut dès lors la pensée de procéder, à l'aide du P. Mossi, compagnon du missionnaire, à la translation de ses restes. Le cercueil était pourri, mais le corps du bienheureux intact, lorsqu'on le déposa

dans un cercueil de plomb. L'évêque de Velletri s'occupa aussitôt de réunir les pièces du procès; elles furent examinées à Rome en 1723. Benoît XIII, en 1726, autorisa l'introduction de la cause; Benoît XIV abrégea les délais de procédure et la cause allait aboutir, lorsque la Compagnie fut supprimée. Le 20 décembre 1872, Pie IX rendit enfin le décret sur l'héroïcité des vertus; la discussion des miracles devant la Sacrée Congrégation des Rites eut lieu de 1882 à 1890 et le 8 septembre 1892 le décret déclarant qu'on pouvait procéder à la béatification. Elle eut lieu le 25 mars 1893 : Léon XIII rappela lui-même que le bienheureux, dans la mission qu'il donna à Carpineto en 1710, avait reçu l'hospitalité de la famille Pecci, qui en avait gardé précieusement le souvenir. Soustrait au vandalisme des soldats de la Révolution, le corps du saint religieux n'a pu, après la tourmente, être retrouvé.

Franc-Maria Calluzzi, *Vita del P. Antonio Baldinucci*, Rome, 1720, avec le portrait du P. Baldinucci; nouvelle édition, Rome, 1736, d'après les actes du procès; traduction espagnole par le P. Ortega, Mexico, 1760. — A. Budrioli, *Fisionomia moral del P. Ant. Baldinucci*, dans *El beato Antonio Baldinucci. Reseña historica por el P. Vicenti Agusti*, Bilbao, 1893. — *Memoria de ven. P. Ant. Baldinucci*, Budapest, s. d. — Dom. Centi, *Sacra Rituum Congregatio super beatificatione Ant. Baldinucci*, S. J., Rome, 1726. — *Neue Wunder-Geschichte, das ist Wundervolle Lebens-Vorstellung des Ehrwürdigen Diener Gottes P. Antonii Baldinucci*, von einem Priester der Gesellschaft Jesu, Augsburg, 1726. — Jos. Mazzolari, *Vita del P. Antonio Baldinucci*, dans son ouvrage: *Josephi Mariani Parthenii e Societate Jesu commentarii et elogia*, Rome, 1855. — Card. B. Monaco La Valetta, *Romana beatificationis et canonisationis ven. servi Dei P. Antonii Baldinucci, novissima positio super miraculis*, Rome, 1891. — *Decretum beatificationis et canonizationis ven. servi Dei P. Antonii Baldinucci*, 1892, dans *Acta Sanctae Sedis*, t. xxiv, p. 572 sq. — C. de Laage, *Vie du bienheureux Antoine Baldinucci*, Lille, 1893. — P. Vanucci, *Vita del beato Antonio Baldinucci*, Rome, 1893. — Ch. Clair, *Un apôtre au XVIII^e siècle. Le bienheureux Antoine Baldinucci*, Paris, 1893.

P. BERNARD.

101. ANTOINE BALISTIER. Voir ANTOINE (52), col. 744.

102. ANTOINE DE BALOCCO (aussi nommé de Itela ou de Vercell *Vercellensis*, et Balotto ou Valotto, car c'est bien à tort que Della Chiesa et André Rossotto, *Scrittori Piemontesi, Savoiaresi, Nizzardi...*, Turin, 1790, p. 12-13, 16, en ont fait deux personnages), franciscain observant et prédicateur célèbre, né à Vercell, mort à Orvieto le 22 septembre 1483. De Gregory prétend qu'il avait été missionnaire dans les pays infidèles, ce qui me semble peu probable. Il parcourait l'Italie comme missionnaire ou prédicateur. Il appartenait à la province observante de Milan; en 1478, il prêcha l'avent à Parme. Gregory lui attribue nombre d'ouvrages; mais sa notice manque de critique. Voici ceux que l'on peut lui assigner : un *Quadragesimale de excellentiis fidei*, Venise, 1492, 1505; — *Tractatus de virtutibus*, Lyon, 1504; — *De fructibus Spiritus Sancti*, inédit; — *De duodecim fructibus confessionis*, Modène, 1491; — *Tractato degli consigli di la salute dello peccatore*, s. l. d. et n. typ., Modène, 1492. Melzi avait lui-même une autre édition de ce traité, avec le titre : *Trattato utile e salutifero degli consigli di la salute del peccatore*, s. l., 1470.

Gregory, *Istoria della Vercellese letteratura ed arti*, Turin, 1819, t. I, p. 437-440. — Della Chiesa et A. Rossotto, *op. cit.*, p. 12-13, 16 sq. — Melzi, *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori italiani*, Milan, 1848, t. I, p. 71. — Donisotti, *Notizie biografiche di Vercellesi illustri*, Biella, 1862, p. 101 sq. — Wadding, *Annales min.*, ad ann. 1483, n. 36; *Scriptor. ord. min.*, 1650, p. 29; 1806, p. 21; 1906, p. 24. — Sbaralea, *Suppl. ad SS. ord. min.*, Rome, 1908, t. I, p. 74.

M. BIHL.

103. ANTOINE DE BARGE. Né à Bargio en Piémont, on ne sait en quelle année, il entra dans l'ordre des olivétains, où il devint abbé, et il mourut en odeur de sainteté, en 1450, suivant Mazzuchelli, vers 1452, suivant Hurter, laissant, d'après le premier de ces auteurs, une chronique de cet ordre, *Chronicon montis Oliveti* (1313-1451), imprimée à Florence en 1901 seulement, qui donne des renseignements précieux et paraît écrite avec sincérité; une géographie de la Russie, et un traité *De praelatorum virtutibus*, qui sont, sans doute, demeurés manuscrits.

Lancellotti, *Historiae Olivetanae seu congregationis S. Mariae montis Oliveti libri II*, Venise, 1623. — Rossotti, *Syllabus scriptorum Pedemontis seu de scriptoribus Pedemontanis...*, Monreale, 1666, p. 64. — Belforti, *Chronologia brevissima coenobiorum virorum illustrium... congregationis montis Oliveti*, Milan, 1720, p. 4. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1758, t. II, 1^{re} part., p. 354. — Hurter, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, Innsbruck, 1906, t. II, col. 944.

P. RICHARD.

104. ANTOINE DE BECK. Voir BECK (Antoine de).

105. ANTOINE DE BERGUES, abbé, né le 14 décembre 1454, frère d'Henri de Bergues, évêque de Cambrai. Son éducation fut très négligée, ses parents se préoccupant uniquement de lui faire obtenir des dignités ecclésiastiques. Très jeune encore, il obtint l'abbaye du Mont-Sainte-Marie (Doubs), de l'ordre de Cîteaux, et, en 1483, celle de Saint-Trond, à Liège. Lorsque Jean de Hornes devint évêque de Liège, le mainbour Guillaume d'Arenberg, le fameux « Sanglier des Ardennes », qui convoitait ce siège pour son fils Jean, se montra très irrité. Il y eut bien une réconciliation tout extérieure entre le nouvel évêque et le « sanglier », avec des démonstrations de tendresse réciproques. Mais bientôt ce dernier fut attiré dans un guet-apens, grâce à la complicité, semble-t-il, d'Antoine de Bergues, et conduit à Maestricht, c'est-à-dire à la mort, par les frères de l'évêque. De leur côté, les frères de Guillaume d'Arenberg méditèrent une vengeance. Un certain Ghys van Kan vint piller Saint-Trond et emmena avec lui Antoine de Bergues, les fers aux pieds. Ce Ghys van Kan ne tarda pas à être massacré par un revirement de la populace. Mais ses meurtriers restaient les ennemis d'Antoine. Ils pénétrèrent dans sa prison pour le mettre à mort. A force de prières pour tant il obtint la vie, moyennant une rente annuelle de 15 000 florins du Rhin payables à la ville de Liège. Il quitte alors Saint-Trond, s'établit à Louvain, sous prétexte d'études, en réalité par économie, chez son frère Jean, jusqu'en 1493, où il parvient à se faire élire abbé de Saint-Bertin. C'est là qu'il aurait, dans la retraite, composé ses écrits. Il se désintéressait d'ailleurs complètement de ses moines. Il ne renonça à Saint-Trond qu'en 1516 ou 1517, en se réservant, comme compensations, une pension de 300 florins et le village de Pro vins. Il reçut de Léon X, en 1520, l'autorisation de consacrer la nouvelle église de Saint-Bertin, où il mourut le 22 janvier 1531 (épitaphe à Saint-Bertin).

Il aurait composé : 1° une *Histoire de la Toison d'or*, aujourd'hui perdue; — 2° d'après la *Bibliographie nationale belge*, la troisième partie, de 1180-1366, des *Gesta abbatum Trudonensium*, dans d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 659. Heureusement pour la valeur historique de l'ouvrage, cette attribution est une erreur grossière et le dernier éditeur, Köpke, *Monum. German. hist., Scriptores*, t. X, p. 213-448, n'en fait même pas mention. Voir aussi C. de Borman, préface de la *Chronique de l'abbaye de Saint-Trond*, Liège, 1877, t. I, p. I; t. II, p. 352.

A. Molinier, *Sources de l'hist. de France*, 1902, n. 1723. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, 1739, t. I, p. 70. — *Biographie nationale de Belgique*, 1866, t. II, col. 209-213, art. d'A. Le Roy. — *Gallia christiana*, 1725, t. III, col. 964. — Courtejoie, *Histoire de la ville de Saint-Trond*, Saint-Trond, 1846, p. 246-251. — *Chronique Saint-Trond*, éd. de Borman, 1877, t. II, p. 349-357. — Goethals, *Hist. des lettres, arts, sciences en Belgique*, 1840, t. I, p. 85. — Polain, *Récits historiques*, 1866, p. 282.

P. FOURNIER.

106. ANTOINE BETTINI. Voir BETTINI (Antonio).

107. ANTOINE DE BITONTO, évêque de Cattaro en Dalmatie, suffragant de Raguse, était abbé de Saint-Georges de Gulfo, dans le même diocèse, lorsqu'Alexandre V, le pape de Pise, et non Grégoire XII (celui de la série romaine), comme prétend Farlati, le promut, à la date du 27 janvier 1410; la république de Venise, qui dominait alors dans l'Adriatique, ayant reconnu le premier dès 1408, Antoine, sans doute originaire de Bitonto en Pouille, non loin de Bari, prit son obligation le 10 février. En 1413, il approuva la confrérie établie dans Cattaro par le chapitre de la cathédrale en l'honneur de Notre-Dame et de saint Tryphon, patron de la ville. En 1420, celle-ci, pour échapper aux Turcs, se mit sous la protection des Vénitiens, qui n'ont cessé depuis de la posséder jusqu'à la fin de la république. Antoine mourut en 1421 et fut remplacé le 13 août.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. I, p. 177 et n. 5. — Farlati, *Illyricum sacrum*, Venise, 1800, t. VI, p. 454-457.

P. RICHARD.

108. ANTOINE DE BITONTO, franciscain, prédicateur célèbre, mort le 25 septembre 1459 à Atella, dans la Pouille, province de l'ordre à laquelle il appartenait et où il avait été vicaire provincial des observants. En 1448, il enseigna à Ferrare et à Bologne, ainsi qu'à Mantoue l'année suivante. Fr. François Galhard acheva de copier ses leçons en 1460. Antoine avait aussi été chargé en 1454 de prêcher la croisade contre les Turcs. En 1452, il fut nommé commissaire général et l'année suivante ses supérieurs l'envoyèrent à Naples pour y prêcher le carême; il y eut un curieux incident avec l'humaniste Lorenzo Valla, dont il encourut l'inimitié (voir l'*Antidotum in Poggium*, l. VI). Nicolas V le nomma docteur, à cause de son commentaire sur les quatre livres des Sentences. Il publia quantité de ses sermons, *Sermones in omnes epistolas quadragesimales*, Venise, 1496, qui sont différents des *Sermones quadragesimales de villis*, Venise, 1499; — *Quaestiones in epistolas et evangelia quadragesimalia cum Postilla Nic. Lyrani*, Ferrare, 1490; Venise, 1494 (Rouen?), 1497; Venise, 1500, 1516, 1538, 1588; Lyon, 1541, 1569; — *Expositio mystica sermonum dominicalium*, Venise, 1496 (et non pas à Bergame); — *Sermones dominicales*, Venise, 1492; Strasbourg, 1495, 1496. Son confrère Philippe de Rothingen donna ces éditions; — *Sermones super epistolas dominicales*, Venise, 1496; cette édition embrasse les épîtres de tout le carême; — *Summa casuum conscientiae*, restée manuscrite et peut-être identique avec son *Speculum animae*. De même son *Tractatus de passione* ne semble être qu'un extrait de ses *Sermones quadragesimales*. Il composa aussi quelques poèmes, par exemple *Credo in Dio, sommo creatore* (voir C. e Lud. Frati, *Indice delle carte di Pietro Bilomcioni*, Bologne, 1893, t. I, p. 69).

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 71 sq.; 1908 p. 75 sq. — Hain, *Repert. bibl.*, 1826, t. I, 317-325. — Copinger, *Suppl. to Hain*, 1895, t. I, n. 3223-3224; t. II, n. 3218. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, Brescia, 1760, t. II, 2^e part., p. 1287. — Tafari, *Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*, Naples, 1749, t. II, 2^e part., p. 359. —

C. Villani, *Scrittori ed artisti Pugliesi*, Trani, 1904, p. 56-57. — *Rassegna Pugliese*, Trani-Bari, 1898, xv, n. 4. — *Dict. de théol. cathol.*, t. I, col. 1444.

M. BIHL.

109. ANTOINE DE BOLOGNE ou le Petit, né à Bologne, y fit profession dominicaine et devint un prédicateur remarqué. Il mourut vers 1403. On a publié ses sermons de carême sous le titre *Anima fidelis*, s. l., 1501, en huit parties, sans nom d'auteur. Ses sermons pour les dimanches et les fêtes des saints ont été longtemps conservés en manuscrit, mais sont restés inédits.

Miraeus, *De scriptor. eccles.*, p. II, c. 10. — Quétif et Échard, *Script. ord. praedic.*, t. I, p. 748.

R. AIGRAIN.

110. ANTOINE BONFADINI, franciscain de l'observance, né à Ferrare, mort à Cotignola le 1^{er} décembre 1482. Issu de la noble famille des Bonfadini, il entra en 1439 chez les franciscains du couvent du Saint-Esprit à Ferrare. Après son ordination, il s'adonna à la prédication et peut-être aussi à l'enseignement. Dans la suite, il fut missionnaire en Orient et visita les saints Lieux de Jérusalem. C'est dans son retour que la mort le surprit à Cotignola, petite bourgade de la Romagne, et il fut enseveli dans la sépulture des ecclésiastiques de l'endroit. Lorsque, une année plus tard, on voulut l'en retirer pour faire place à un autre mort, on trouva son corps intact et on commença à le vénérer comme un saint. Des prodiges ne tardèrent pas à s'opérer sur son tombeau. Quelques années plus tard, les franciscains fondèrent un couvent à Cotignola, et, après un procès, obtinrent que le corps de leur confrère fût transporté dans leur chapelle. Le culte public de Bonfadini n'a pas encore été reconnu par l'Église. Sbaralea voudrait attribuer à Antoine Bonfadini quelques ouvrages manuscrits, conservés de son temps dans la bibliothèque des conventuels de Ferrare, entre autres un sermonnaire en italien. Mais ces manuscrits portant la date de 1425, cette opinion est évidemment erronée.

[L. N. Cittadella], *Vita del beato Antonio Bon'adini da Ferrara*, Ferrare, 1838. — Wadding, *Annales minorum*, ad ann. 1482, n. 46, t. XIV, p. 325-326. — Arthur du Moustier, *Martyrologium franciscanum*, 2^e édit., Paris, 1653, p. 588-589. — B. Mazzara, *Leggendario francescano*, Venise, 1722, t. XII, p. 3-4. — Flaminio di Parma, *Memorie storiche delle chie e dei conventi dei frati minori della provincia di Bologna*, Parme, 1760, t. I, p. 299, 302-303. — Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 85-86; éd. Nardecchia, Rome, 1903, t. I, p. 89-90. — Giacinto [Picconi] da Cantalupo, *Cenni biografici degli uomini illustri della francescana osservante provincia di Bologna*, Parme, 1894, t. I, p. 129-161; *Centone di memorie storiche concernenti la minoritica provincia di Bologna*, Parme, 1906, t. I, p. 85-87.

L. OLIGER.

111. ANTOINE DE BORG SAN SEPOLCRO, frère mineur. Le 26 avril 1370, Urbain V créait archevêque de Cambalek (Pékin) le franciscain Guillaume de Prato, docteur de l'Université de Paris, qui emmenait avec lui douze compagnons. On ne possède aucun détail sur les résultats de cette mission. On n'est pas mieux renseigné sur le sort de soixante-dix autres frères mineurs qui s'embarquaient bientôt pour les rejoindre. De toute cette phalange de missionnaires, huit seulement ont laissé leur nom à l'histoire. Parmi eux se trouvent Antoine de Borgo San Sepolcro et son frère Paul. Ils appartenaient à la famille des Roberti et dans leur ville natale ils sont rangés parmi les bienheureux auxquels elle a donné naissance.

Victor Bernardin de Rouen, *Histoire universelle des Missions franciscaines*, d'après le P. Marcellin de Civezza, Paris, 1893, t. I, p. 356.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

112. ANTOINE DE BOURBON. Voir BOURBON (Antoine de).

113. ANTOINE DE BRESCIA, dominicain, prédicateur remarqué, mort d'une chute en 1498. Ses sermons ont été publiés à Brescia en 1503. Sa *Summa casuum conscientiae* et son *Tractatus adversus haereses sui temporis* sont demeurés inédits.

Quétif et Échard, *Script. ord. praedic.*, t. I, p. 892.

R. AIGRAIN.

114. ANTOINE BROICH DE KÖNIGSTEIN, franciscain, prédicateur célèbre, mort en 1541. Son nom a été écrit de diverses façons : Bruich, Bruichi, Brokwy, Brakwy, Braqwy, Braquey de Koninksteyn, etc. Il naquit à Nimègue et prit l'habit religieux chez les franciscains observants de la province de Cologne. Il fut gardien du couvent de Brühl en 1529, de Coblenz en 1532 et de Nimègue en 1539. Il semble avoir aussi succédé au célèbre Nicolas Forber de Herborn (Stagefyr), dans la chaire de la cathédrale de Cologne. Ses ouvrages le montrent savant théologien, ayant en vue l'utilité pratique. C'est pour l'usage des prédicateurs qu'il composa son célèbre ouvrage, disposé alphabétiquement, selon l'ordre des matières : *Concordantiae breviores rerum optimarum, magisque memorabilium ex sacris Bibliorum libris diligenter collectae et in ordinem redactae alphabeticum*, Cologne, 1529. La préface, due au P. Herborn, est datée du 25 juillet 1529. Les éditions suivantes portent un titre un peu différent : *Concordantiae breviores omnium ferme materialium ex sacris Bibliorum libris, non solum divini verbi concionatoribus, verum etiam studiosis omnibus summo opere utiles ac necessariae*, Cologne, 1530, 1533, 1537, 1542, 1550; Paris, 1544, 1549, 1551, 1590. Il publia en outre *Postillae seu enarrationes in lectiones Epistolarum et Evangeliorum, quas tam in dominicis diebus quam in divorum memoriam orthodoxa Ecclesia hactenus legere consuevit*, Cologne, 1530, 1532, 1535, 1549, 1558; Paris, 1540, 1550; — *Commentarii in quatuor Evangelia*, Cologne, 1539; Paris, 1543, 1551; Venise, 1548; — *Commentarius in epistolam ad Romanos*, Paris, 1543; Cologne, 1556; — *Monotessaron Evangeliorum ex quatuor evangelistis*, Cologne, 1539, 1542, 1550; Paris, 1551. A la fin des *Postillae*, se trouve la *Passio Domini nostri secundum quatuor evangelistas*, qui parut aussi à part, Paris, 1533. Le P. Antoine mourut le 11 décembre 1541.

Schlager, *Geschichte der kölnischen Franziskaner-Ordensprovinz während des Reformationzeitalters*, Ratisbonne, 1901, p. 220-222, 260-262. — Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 24; *ibid.*, 1906, p. 27. — Sbaralea, *Supplementum ad Script.*, Rome, 1806, p. 72 sq.; 1903, t. I, p. 76. — Gaudentius, *Beiträge zur Kirchengesch. des XVI und XVII Jahrhunderts*, Bozen, 1880, p. 62.

M. BIHL.

115. ANTOINE DE BUDRIO. Voir BUDRIO (Antoine de).

116. ANTOINE DE LA CALANCHA, religieux augustin, né à La Plata, en 1584. À l'âge de quatorze ans, il embrassa la vie monastique dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses supérieurs l'envoyèrent à Lima, où il prit le diplôme de docteur en théologie de l'université de Saint-Marc. En 1614 il fut nommé vice-recteur du collège augustinien de Saint-Ildelfonse (Lima). Il fut prieur des couvents d'Arequipa, Truxillo et Lima, et mourut dans cette dernière ville en 1654. Le P. Antoine de la Calancha doit sa célébrité à ses chroniques augustiniennes du Pérou. Elles ne se limitent pas au récit des travaux apostoliques des missionnaires augustins dans ce pays. On y trouve de précieux détails sur l'histoire civile et littéraire du Pérou, et, à bon droit, on les considère comme une

des meilleures sources historiques. Voici la liste de ses ouvrages : *Coronica moralizada del orden de San Augustin en el Peru, con sucesos eemplares en esta monarquia*, Barcelone, 1639 (il existe une version latine de cet ouvrage par Joachim Brühl, Anvers, 1652; et une version française : *Histoire du Peru, partie principale des antipodes ou nouveau monde*, Toulouse, 1653; traduction italienne en partie par le P. Fulgenzo Baldani, O. S. A., sous le titre suivant : *Vita del fra Diego Ortiz, protomartire nel regno di Peru, martirizzato l'anno 1571*, Gênes, 1645); *Coronica moralizada*, Lima, 1653, t. II. Le P. Antoine défendit aussi la doctrine de l'immaculée conception dans une lettre que le P. Pedro de Perea, O. S. A., inséra dans son ouvrage : *Carta que escribio al rey nuestro señor don Felipe IV, probando la certeza que tiene, de haber sido la Virgen concebida sin pecado original: y no poderse definir en la iglesia la opinion contraria*, Lima, 1729.

Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1768, p. 176. — Bartolomé José Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, Madrid, 1863, t. II, p. 166. — Gregorio de Santiago Vela, *Ensayo de una biblioteca ibero americana de la orden de San Agustín*, Madrid, 1913, t. I, p. 487-494.

A. PALMIERI.

117. ANTOINE DE CASTRONOVO, théologien de l'ordre de Saint-Augustin, né à Trapani. Il fut vicaire général de son ordre en Sicile et censeur de l'Inquisition. Sa mort eut lieu le 19 août 1593. On a de lui : *Adversus antiqua schismata*, Rome, 1852; *Regnum Christi, sive de Ecclesia romana, libri octo*, inédit.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*, Palerme, 1707, t. I, p. 59. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 221. — Narbone, *Bibliografia sicula sistematica*, Palerme, 1854, t. III, p. 310.

A. PALMIERI.

118. ANTOINE (II) CAULÉAS (Saint), patriarche de Constantinople (893-901). Né près de Constantinople, probablement en 829, de parents très pieux qui le formèrent à la vertu, il entra à douze ans dans un monastère de la capitale où ses vertus le firent ordonner prêtre et élire higoumène. La faveur du clergé et du peuple vint l'arracher à sa solitude pour le créer patriarche. Léon VI le Sage vit de bon œil cette élection. De concert avec le pape Jean IX et avec l'empereur, Antoine travailla à éteindre le schisme en mettant un terme aux luttes qui se perpétuaient entre les partisans d'Ignace et ceux de Photius. Une amnistie générale fut proclamée et le calme revint. Antoine mourut le 12 février 901, dans un âge très avancé. L'Église latine, comme l'Église grecque, le fête le 12 février.

Surius, *Vitae sanctorum*, 1618, t. II, p. 123. — *Acta sanctorum*, feb. t. II, p. 621-629. — P. G., t. CVI, col. 177 sq. — M. Gédéon, *Πατριάρχικοι πίνakes*, Constantinople, 1890, p. 294-295.

R. JANIN.

119. ANTOINE DE CHATEAUNEUF. Voir CHATEAUNEUF (Antoine)

120. ANTOINE DELLA CHIESA DEI RODDI (Bienheureux), naquit, vers 1394, à San Germano, diocèse de Verceil. Déférant au désir de son père, il attendit sa vingt-deuxième année pour demander l'habit aux frères prêcheurs de cette ville. Sa vie austère et régulière le fit choisir plusieurs fois pour gouverner les couvents de Côme, de Savone, de Florence et de Bologne. Partout il travailla sans relâche à la conversion des pécheurs, à la sanctification des âmes chrétiennes, et sa parole fut souvent autorisée par les miracles et les faveurs surnaturelles. Il mourut au couvent de Côme dont il était alors prieur, à l'âge de soixante-cinq ans, le

22 janvier 1459. A son tombeau, les aveugles trouvèrent la lumière, les malades la santé, et les chrétiens obtinrent des faveurs temporelles et spirituelles. Le couvent de Côme ayant été supprimé en 1810, les reliques du bienheureux Antoine furent transférées à San Germano, sa patrie. Pie VII approuva le culte qui lui était rendu, et fixa la célébration de sa fête au 28 juillet, anniversaire de la translation de ses reliques. Le bienheureux Antoine écrivit des ouvrages de théologie et de droit, dont plusieurs ont été publiés.

Échard, *Scriptores ord. praedical.*, t. I, p. 316. — *Année dominicaine*, Lyon, 1895, 28 juillet. — Razzi, *Vite dei santi*, etc., Florence, 1577, p. 233. — Mich. Pio, *Vite degli uomini...*, Bologne, 1607, p. 197. — Nay, *Storia della traslazione del B. Antonio*, Turin, 1876. — L. Farretti, *Vita del B. Antonio della Chiesa dell' ord. dei pred.*, Florence, 1919. — *Il Rosario*, 1918. Plusieurs articles sur le B. Antoine della Chiesa.

X. FAUCHER.

121. ANTOINE DE CLAVIBUS. Voir CHAVES (Antonio de).

122. ANTOINE DE CODINA. Voir CODINA (Antonio de).

123. ANTOINE DE COLOGNE, frère mineur, archevêque de Trébizonde en résidence auprès du Saint-Siège, fut nommé, le 15 juillet 1345, évêque de Galtelli en Sardaigne. Il était mort et avait un successeur en juillet 1348. Étant archevêque de Trébizonde, en 1344, il avait été chargé d'une mission auprès du pape Clément VI par le roi d'Arménie, qui désirait l'union avec Rome.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1098-1099. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 259, 493. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 509.

R. AIGRAIN.

124. ANTOINE DE LA CONCEPTION, dit aussi **ANTOINE DE SIENNE** à cause de sa dévotion à sainte Catherine, né à Guimaraes (dioc. de Braga) en Portugal, entra chez les dominicains au couvent d'Aveiro. Il étudia les arts libéraux à Lisbonne, puis la théologie à Coïmbre; il revint à Lisbonne comme professeur de philosophie, puis passa à Louvain, où il fut reçu docteur le 15 juin 1571, et devint préfet des études dans le couvent de son ordre en 1574. Il vint à Rome l'année suivante et voyagea beaucoup, en Italie, en France, en Angleterre. Il ne pouvait rentrer dans son pays natal par suite de ses relations politiques avec le prétendant Antoine de Beja, bâtard de Portugal. En 1571, il avait été chargé par la faculté de théologie de Louvain de transmettre à Philippe II une pétition demandant secrètement le rappel du duc d'Albe. Il mourut en exil, à Nantes, en 1585 (1586, d'après Fernandez) et fut enterré dans l'église des Carmes.

(Œuvres : *In theologiae Summam D. Thomae Aquinatis marginales notae et indicationes omnium uniuscujusque generis auctorum quos ille non laudato loco adducit testimoniorum, unde unumquodque petilum sit*, travail critique pour lequel il usa des notes d'un érudit bruxellois anonyme, et qui, publié d'abord à Anvers en 1569, fut réimprimé à plusieurs reprises (Anvers, 1575; Rome, 1585) dans des éditions de la Somme, sans nom d'auteur et sans la dédicace à Antoine de Beja; — *In quaestiones disputatas et quae his coniungi solent notae*, Anvers, 1571; — édition de la *Calena aurea* de saint Thomas d'Aquin, Anvers, 1573; Paris, 1577, 1637; — édition du commentaire (inauthentique) de saint Thomas sur la Genèse qu'il avait découvert, Anvers et Lyon, 1573; — *Chronicon fratrum praedicatorum et Bibliotheca ordinis fratrum praedicatorum*, Paris, 1585, ouvrages très défectueux; — *Vitae SS. Patrum*

ordinis praedicatorum, Louvain, 1575; Paris, 1585; — *De evictione religiosorum*, Louvain, 1571; — traduction latine des méditations du cardinal Henri, infant de Portugal, et du traité *De tribus essentialibus votis religionis* du maître général Humbert de Romans, avec deux sermons, Louvain, 1575 (une traduction du *De eruditione religiosorum* d'Humbert de Romans, attribuée à Antoine de Sienne par Antonio, n'est pas de lui). Il laissa inédits plusieurs ouvrages de théologie et d'histoire, entre autres une édition du commentaire de saint Thomas sur les Macchabées (publiée en 1612 par le P. Morelles à Anvers, dans les œuvres de saint Thomas) et une édition de dix-sept sermons de saint Césaire d'Arles *ad monachos*, trouvés par Antoine dans la bibliothèque du cardinal Seripandi. Les travaux sur saint Thomas constituent la meilleure part de cet œuvre considérable. Ils ont été utilisés pour l'édition romaine du saint docteur publiée par ordre de saint Pie V (1570-1571).

Quétif et Échard, *Script. ord. praedic.*, t. II, p. 271-272. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*, t. I, p. 384. — N. Antonio, *Bibl. Hispana nova*, t. I, p. 109-111. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. III, col. 313-314. — Meijer, *Dominikanor klooster en statie te Nijmegen*, 1892, p. 84. — Mandonnet, dans le *Dict. de théol. cathol.*, t. I, col. 1449-1450.

R. AIGRAIN.

125. ANTOINE DE CORDOUE, franciscain espagnol de la province de Castille, qu'il gouverna à plusieurs reprises comme ministre provincial. Il mourut à Guadalajara, en 1578, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il composa quantité d'ouvrages théologiques et ascétiques : *Quaestionarium theologicum*, un recueil de cas de conscience en cinq parties, Tolède, 1578; Ingolstadt, 1593; Venise, 1604. Plusieurs de ces parties parurent aussi à part; une autre *Summa casuum conscientiae*, Saragosse, 1561; Tolède, 1575, 1584; traduction italienne, Brescia, 1599; — *Expositio regulae fratrum minorum*, Louvain, 1550 (en réalité 1551), 1554; Madrid, 1616. La première édition porta aussi en appendice ses *Annotationes in Compendium privilegiorum FF. minorum*, qu'il avait écrites en 1539 et qui furent aussi publiées à Naples, en 1595; Venise, en 1609. Son *Commentarius in IV lib. Sententiarum* parut à Alcalá en 1569. Ses autres ouvrages comme le *Tratado de casos de conciencia*, Saragosse, 1561; Tolède, 1574, 1575; Alcalá, 1592, etc., sont de moindre importance; quelques-uns sont restés à l'état de manuscrits. — La bibliothèque de Bordeaux, n. 798, fol. 209-255, possède une critique de son traité *Super regulas fratrum minorum*.

Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1906, p. 25. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 73; 1908, p. 77. — Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 111. — Hurter, *Nomenclator*, t. III, col. 2-3. — *Dict. de théol. cathol.*, t. I, col. 1444.

M. BIHL.

126. ANTOINE DE CORNETO (Bienheureux), augustin. Il vécut dans la première moitié du x^v^e siècle. Son nom est mentionné d'abord par Ambroise de Cora, qui s'exprime ainsi sur son compte : *B. Antonius de Corneto, quem in simplicitate cordis ambulantiem plura miracula clarum fecerunt*. Les autres historiens de l'ordre n'ajoutent pas de détails sur sa vie. La date de sa mort est inconnue.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, p. 447-448.

A. PALMIERI.

127. ANTOINE CORREA (Bienheureux), novice scolastique de la Compagnie de Jésus et martyr de la foi. Né à Porto, en 1555, il était à peine entré au noviciat qu'il demandait à partir pour la mission du Brésil avec le pressentiment qu'il subirait le martyre avant de toucher au terme de ses vœux. Embarqué sur le *Saint-Jacques* avec le P. Ignace de Azevedo, il fut égorgé le 15 juillet 1570, en vue de Palma, par les

corsaires calvinistes que commandait Jacques Sourie, vice-amiral de Navarre. (Voir l'article IGNACE DE AZEVEDO.) Antoine Correa fut béatifié par Pie IX, le 11 mai 1854.

G. de Beauveau, *Les quarante martyrs*, Bruxelles, 1854, p. 120. — *De publico cultu erga quadraginta martyres*, Rome, 1672. — Pastor, *Geschichte d. Päpste*, t. VIII, p. 521.

P. BERNARD.

128. ANTOINE DE CRÉMONE, franciscain, prédicateur célèbre, mort au couvent de Verceil, non en 1498, mais le 25 janvier 1475, comme dit Lancetti d'après son épitaphe. On ne sait si c'est lui, ou son homonyme, qui composa un *Quadragesimale*, d'ailleurs inédit. Sbaralea l'a certainement confondu avec le suivant.

Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1650, p. 24; 1806, p. 20; 1906, p. 25. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 78, 724; 1908, p. 78. — Lancetti, *Biografie Cremonese*, Milan, 1819, t. I, p. 277.

M. BIHL.

129. ANTOINE DE CRÉMONE, franciscain, dont l'image se trouvait en 1819 au couvent des « retirées » (*fanciulle ritirate*), fondé avec son assistance en 1511, et non en 1520, comme disait la légende du portrait sus-mentionné. Clément VII le nomma évêque dans le Péloponèse (Morea). Le cardinal Benedetto Accolti, ayant été nommé en 1523 évêque de Crémone et devant rester à Rome, nomma son vicaire général le Fr. Antoine, qui cependant mourut bientôt et fut enseveli dans l'église de San Donato, qui en 1819 n'existait déjà plus.

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1908, p. 78. — Lancetti, *Biographie Cremonese*, Milan, 1819, t. I, p. 277-279.

M. BIHL.

130. ANTOINE DOBRYNIA JADREIKOVICH (Andreïkovich), archevêque de Novgorod et Pskov, bienheureux russe de la première moitié du xiii^e siècle. Il prit l'habit monastique au monastère de Khutin, sur les bords de la Volkhova. Les habitants de Novgorod, mécontents de leur métropolitain Métrophane, le chassèrent de son siège et choisirent le moine Antoine pour son successeur (1212). En 1218, le bienheureux érigea l'église de Sainte-Barbe dans le monastère de Khoutin. En 1219, pendant qu'il visitait son diocèse, les habitants, se repentant de l'injustice commise à l'égard de Métrophane, le rappelèrent de son exil. Antoine s'opposa à cette décision. Les habitants en appelèrent au métropolitain de Kiev, qui se prononça en faveur de Métrophane. Antoine fut envoyé gouverner le diocèse de Przemysl, en Galicie. A la mort de Métrophane, il fut rappelé à Novgorod; mais après deux ans il en fut chassé par la populace. Il fut rappelé peu de temps après, mais les factions qui troublaient à cette époque la métropole de Novgorod l'engagèrent à se retirer de nouveau dans le monastère de Khutin, où il mourut le 8 octobre 1238. Les reliques sont vénérées dans la cathédrale de Sainte-Sophie à Novgorod. Sa mémoire est célébrée dans l'Église russe le 14 février et le 4 octobre. Antoine de Novgorod est connu dans l'histoire de la littérature russe par une relation de son voyage à Constantinople en 1200. Ce précieux monument de l'histoire de Byzance et de la primitive littérature russe a été publié avec des notes érudites par Pavel Savvaïtov, dans les collections de la Commission archéographique russe : *Puteshestvie novgorodskago arkhiepis opa Antonia v Tzargrad v kontzie XII stolietia* (Voyage de l'archevêque de Novgorod, Antonii, à Constantinople, à la fin du xii^e siècle), Pétersbourg, 1872. Un autre extrait de ce voyage fut retrouvé dans un manuscrit du xvi^e siècle de la bibliothèque royale de Copenhague, et inséré dans le recueil de Sreznevsky, *Spvideniia i zamelki* (Informations et notes), Pétersbourg, 1876,

p. 340-354. Il est intitulé : *Récit sur les lieux saints et les images miraculeuses et les autres merveilles qui se trouvent dans la ville de Constantinople avant la prise de Sainte-Sophie par les latins impies*. Une autre variante de la même relation a été découverte dans un manuscrit du ^{xviii} siècle, par Th. M. Istomin. Elle a été publiée par J. L. Maïkov, dans *Matériaux et recherches dans le domaine de l'ancienne littérature russe*, Pétrograd, 1890, p. 4-5. Une autre variante, dans un codex de l'an 1742, conservé dans la bibliothèque de la Société des amateurs de l'ancienne littérature russe, a été insérée par Chrysanthos Loparev dans : *Opisanie rukopisei O. L. D. P.* (Description des manuscrits de la Société des amateurs de l'ancienne littérature russe), Pétrograd, 1893, t. II, p. 385-388. La relation d'Antoine n'est pas un voyage dans le sens strict du mot. Elle est une description sommaire des églises de Byzance et une liste détaillée des reliques, images et trésors qu'on y conservait. L'importance de cette liste vient de ce qu'elle a été écrite avant la prise et le pillage de Constantinople par les croisés. C'est pour cela qu'elle contient des données uniques sur l'histoire de Byzance. L'auteur n'hésite pas à recueillir les légendes les plus étranges de l'hagiographie byzantine, et rapporte sérieusement que l'on conservait à Byzance la manne, la verge de Moïse, les trompettes de Jéricho, etc.

Dictionnaire des saints vénéralés dans l'Eglise russe, Pétrograd, 1862, p. 28-29. — Filaret de Chernigov, *Vies des saints vénéralés par l'Eglise orthodoxe*, Pétrograd, 1885, t. II, p. 69-72. — J. Porphyriev, *History of the Russian literature*, Kazan, 1879, t. I, p. 391-392. — A. Vengerov, *Dictionnaire critique et biographique des écrivains russes*, Pétrograd, 1889, t. I, p. 636-637. — A. Jatzimirskii, *Données nouvelles sur le voyage de l'archevêque Antonii à Constantinople*, Pétrograd, 1899. — *Dictionnaire biographique russe*, Pétrograd, 1900, t. II, p. 214-215. — E. Golubinskii, *Histoire de l'Eglise russe*, Moscou, 1901, t. I, p. 836-838. — A. N. Pypin, *Histoire de la littérature russe*, Pétrograd, 1907, t. I, p. 360-361, 368-375, 379; t. II, p. 26, 206. — A. Palmieri, *Nomenclator litterarius theologiae orthodoxae*, Prague, 1910, t. I, p. 86-87.

A. PALMIERI.

131. ANTOINE DE DORTMUND, franciscain, évêque d'Athya (*Naturen.*), aujourd'hui de Böjük Tschekmedsche, en Thrace. Né à Dortmund (Prusse rhénane) il prit l'habit franciscain dans la province de Cologne. Lorsque Boniface IX le nomma, le 15 janvier 1392, évêque, Antoine était lecteur de théologie au couvent franciscain de Munster, en Westphalie. C'est pourquoi il supplia le pape de lui permettre de continuer encore ses leçons, nonobstant sa charge épiscopale. C'est ce que Boniface IX lui permit par sa bulle du 23 février 1392. Ce personnage, mort vers 1420, est le même qu'Antoine de Tremonia (*Tremonia* étant la traduction latine de Dortmund), qu'on trouvera plus loin, col. 820, avec quelques détails supplémentaires.

Eubel, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1904, t. VII, p. 27 sq.; *Hierarchia cathol. medii aevi*, 1913, t. I, p. 357. — Wadding, *Annales min.*, Rome, 1734, an. 1392, n. XVII.

M. BIHL.

132. ANTOINE DYMSKII, bienheureux russe, né à Novgorod dans la seconde moitié du ^{xii} siècle. Il embrassa la vie monastique dans le monastère de Khoutin, près de Novgorod. En 1192 il succéda à l'higoumène Varlaam. Ensuite, cédant au désir de vivre en ermite, il se rendit dans un endroit désert près du lac Dymskii, à quinze lieues de la ville de Tikhvin, et s'adonna à la mortification la plus rigoureuse. Quelques disciples se joignirent à lui et, leur nombre s'étant accru, il lui fut nécessaire de bâtir un monastère. Il demanda la permission à l'archevêque de Novgorod, Isaiï, et celui-ci l'ayant accordée,

il bâtit une église en l'honneur de saint Antoine le Grand et une autre dédiée à l'Intercession de la sainte Vierge. Il fonda aussi l'ermitage appelé *Vyrdomskaia*. Sa mort eut lieu le 24 juin 1224. Il fut inhumé dans l'église du monastère. On célèbre sa mémoire dans l'Eglise russe le 17 janvier et le 24 juin.

V. Kliuchevskii, *Les Vies anciennes des saints russes considérées comme sources historiques*, Moscou, 1871, p. 144, 349. — Philaret de Chernigov, *Les Vies des saints vénéralés par l'Eglise orthodoxe*, t. I, janvier, p. 171-173, 299. — Joann (hiéromoine), *Description historique et statistique du monastère Dymskii, et vie pénitente de son fondateur*, Petrograd, 1861. — L. Denisov, *Les monastères orthodoxes de l'empire russe*, Moscou, 1908, p. 594-595.

A. PALMIERI.

133. ANTOINE D'ÉMÈSE. Voir ANATOLE, t. II, col. 1494.

134. ANTOINE DE FANO, l'Ancien (Bienheureux), augustin, dont le culte n'a pas été confirmé par l'Eglise. On ne connaît pas la date de sa naissance. En 1389 il étudiait la théologie à Padoue. Vers 1420, il fut nommé prieur du couvent de Sainte-Marie près de Florence; en 1425, il fut envoyé à Palerme réformer le couvent de cette ville et, en 1428, nommé vicaire général de l'ordre pour les couvents de la Calabre. En 1430, il obtint de Martin V la permission d'ériger un ermitage en Calabre et il y mourut en 1432 ou 1444.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. VI, p. 628-629. — Amiani, *Memorie istoriche della città di Fano*, Fano, 1751, t. I, p. 363-364.

A. PALMIERI.

135. ANTOINE DE FANO, le Jeune (Bienheureux), augustin, dont le culte n'a pas été confirmé par l'Eglise. Il naquit en 1393 et embrassa la vie religieuse dans le monastère de Sainte-Lucie, à Fano, étudia la théologie à Valence. Il gagna les bonnes grâces d'Alphonse V d'Aragon, qui le choisit pour son confesseur, et l'envoya comme ambassadeur au pape Martin V. Il assista, à cette occasion, à la translation des reliques de sainte Monique dans l'église de Saint-Augustin. En 1432, il fut de nouveau envoyé au pape Eugène IV. On ignore la date de sa mort.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. VI, p. 658-659. — Amiani, *Memorie istoriche della città di Fano*, Fano, 1751, t. I, p. 363-364.

A. PALMIERI.

136. ANTOINE FATATI (Bienheureux). Né à Ancône, vers le début du ^{xv} siècle, il fit ses études à l'université de Bologne, puis, le 5 novembre 1431, fut nommé chanoine de la cathédrale de sa ville natale. En 1440, il se rendit à Raguse, pour administrer ce diocèse, en qualité de vicaire général de l'archevêque Antonio Venieri, oncle de sa belle-sœur. Il y resta jusqu'à l'arrivée de ce prélat, qui eut lieu en octobre de l'année suivante. En 1440 ou 1441, le pape Eugène IV le nomma abbé commendataire de San Pietro du mont Conero, près d'Ancône, et, en 1444, il devint archiprêtre de la cathédrale. Cette même année, il alla prendre possession de l'évêché de Sienne, en qualité de vicaire général du nouvel évêque, Cristoforo de San Marcello, mais quitta bientôt ce diocèse, à la suite de la mort de celui-ci. En 1446, Eugène IV le nomma son familier, puis, le 27 juin, collecteur apostolique à Sienne, Lucques et Piombino, avec mission d'y recueillir les décimes imposés à ces trois villes. Nicolas V continua à Antoine la faveur de son prédécesseur et le nomma successivement, le 4 juin 1447, vicaire général de la basilique Vaticane, le 21 septembre, chanoine de Saint-Pierre, puis son chapelain majeur et, en 1449, clerc de la Chambre apostolique, enfin, le 12 novembre 1450, évêque de Teramo, malgré l'opposition du prélat, qui craignait,

vu le nombre de ses charges, de ne pouvoir remplir fidèlement ses devoirs de pasteur. Obligé, en effet, de continuer ses fonctions de trésorier, il dut résider à Macerata, en dehors de son diocèse. Nicolas V le nomma même, en 1454, gouverneur de la Marche d'Ancône et de la Marcia Trabata et trésorier de Bologne. Il s'acquitta consciencieusement de ses devoirs administratifs, et délivra la région des bandes qui l'infestaient, établit un bon système de monnaies : quatre édits de lui, datés de 1454, dont trois relatifs aux monnaies, en outre deux lettres à lui adressées par Gabriele Ferretti et Jacques de la Marche, en date du 29 janvier 1455 et du 4 mars 1467, ont été publiés dans les ouvrages mentionnés ci-dessous de Peruzzi.

Enfin, cette même année 1455, il profita de l'avènement du pape Calliste III pour se rendre dans son diocèse, où les esprits étaient fort troublés, et où sa prudence, son zèle ramenèrent la paix. Il réforma le chapitre de Teramo, en lui imposant, le 11 mars 1459, de nouveaux statuts, et réunit le synode diocésain. En 1456, le roi de Naples, Ferdinand 1^{er} d'Aragon, le choisit pour son conseiller et commissaire, et, par un diplôme du 30 juillet 1458, confirma tous les privilèges judiciaires de l'évêché. L'année suivante, le nouveau pape Pie II l'emmena au congrès de Mantoue, réuni pour jeter les bases de la croisade contre les Turcs, puis le nomma collecteur des décimes imposés à cette fin sur les biens ecclésiastiques dans tout l'État pontifical, et, en 1471, auxiliaire de son neveu Francesco Piccolomini, qu'il venait de nommer, à l'âge de vingt-cinq ans seulement, administrateur apostolique de Sienne. Enfin il fut transféré, le 3 novembre 1463, au siège d'Ancône, et érigea, la même année, en collégiale, l'église de Santa Maria del Canneto, aujourd'hui Santa Maria della Piazza. Ce fut lui qui empêcha Pie II de supprimer, comme ce pape en avait l'intention, les privilèges de la commune d'Ancône, et le reçut, en 1464, dans cette ville, d'où le pape voulait faire voile pour les côtes de Turquie et où il mourut, dans le palais épiscopal, le 14 août. Antoine mourut aussi à Ancône, le 9 janvier 1484, excellent pasteur ; malgré les nombreuses absences auxquelles l'obligèrent les charges que lui confièrent les différents pontifes, son austérité, son esprit d'humilité, de pénitence et de prière, sa douceur et sa charité lui valurent les honneurs des autels. Enterré d'abord dans la crypte de la cathédrale, près du mur de l'évêché, il fut exhumé, en 1529, par l'évêque Baldozinetti. Son corps, resté intact, fut déposé sous l'autel des reliques et la peste qui ravageait la ville cessa aussitôt.

En 1652, l'évêque Gallo entreprit et rédigea son procès de béatification, qui est conservé manuscrit dans les archives de sa famille. L'évêque Prospero Lambertini, depuis Benoît XIV, fit déposer le corps d'Antoine, retrouvé aussi intact, dans une urne précieuse, portant cette inscription : *Corpus B. Antonii de Fatatis episcopi et patritii Anconitani*, et rendit témoignage de son culte dans son traité *De servorum Dei beatificatione*, l. II, c. xiii. La Congrégation des Rites, par décret du 9 mai 1795, concéda son office et sa messe à la basilique vaticane et aux diocèses d'Ancône et de Sienne, fixant sa fête au 2 septembre. On a conservé un évangélaire qui lui a appartenu, avec des notes de sa main et de belles miniatures.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, Index, t. 477, fol. 60 v°, 61 ; *Obligationes*, t. LXXVIII, fol. 123 ; Brefs de Sixte IV, t. XIII-XV. — Saracini, *Notizie storiche della città d'Ancona*, Rome, 1675, p. 170, 267-268, 271-272, 537-538. — Speciali, *Notizie storiche de' santi protettori della città d'Ancona*, Venise, 1759, p. 266-280, 377-380. — *Brevi notizie spettanti alla vita del B. Antonio Fatati pu-*

blicato in occasione del solenne triduo celebrato nei dì 6. 7. 8. di maggio in Ancona, Rome, 1796. — Leoni, *Ancona illustrata*, Ancône, 1832, p. 238-239. — Peruzzi, *Storia d'Ancona dalla sua fondazione all'anno MDXXXII*, Pesaro, 1835, t. II, p. 366 ; *La Chiesa Anconitana... con note e supplementi di Luigi Pauri e Sebastiano Petrelli*, Ancône, 1845, p. 159-164. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. VII, p. 115-117, 120-121, 176-177 ; t. XXI, p. 431. — Savini, *Septem dioeceses Aprutinsens medii aevi in Vaticano Tabulario*, Rome, 1912, p. 108 (n. 312 et 313), 110 (n. 315), 111 (n. 328 et 319). — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1901, t. II, p. 98, 101.

P. RICHARD.

137. ANTOINE DEL FEDE naquit à Florence, entra chez les carmes de cette ville, y fit de brillantes études en même temps que son âme croissait dans la science divine et s'élevait à la plus haute contemplation. Élu lecteur de la Bible au couvent de Florence par le chapitre général de Bologne de 1411, il forma et excita à l'usage assidu de l'oraison non seulement ses élèves et ses confrères, mais encore les membres de l'Académie de Florence, dont il était doyen. Maître en théologie, sa science et son éloquence le rendirent célèbre dans toute l'Italie et au concile de Constance, où Jean XXIII le choisit, en 1413, comme évêque de Calvi, dans le royaume de Naples ; puis, en 1418, Martin V le transféra au siège de Soana, en Toscane. Il y vécut dans la pratique constante de toutes les vertus jusqu'à sa mort, qui survint le 5 janvier 1433, à Lucques en Toscane, où il fut enseveli dans le couvent des carmes. Il a écrit : *Quaestiones theologicae* ; — *De fide catholica* ; — *Conciones* ; — *Chronicon*, manuscrit qui s'arrêtait en 1415 et se conservait chez les carmes de Florence.

Gesnerus, *Bibliotheca*, Zurich, 1583, p. 60. — Fabricius, *Bibliotheca latina*, Padoue, 1754, t. I, p. 124. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1720, t. III, col. 753 ; t. VI, col. 478. — Nicolas Coleti, *Corrigenda et addenda ad Italiam sacram Ughelli*, t. X, col. 241. — Bodius, *Catal. doctor. universitatis Florentinae*, p. 75 ; *De sacr. Florent. univers. theol.*, p. 61, 76 ; *Fasti theologici sac. univ. Florent.*, p. 55. — Archetti, *Bibliotheca carmelitana*, ms. de l'université de Ferrare, n. 98, t. I, fol. 14 ; t. III, fol. 80. — Eubel, *Hierarchia catholica*, Munster, 1913, t. I, p. 159, 466.

P.-MARIE-JOSEPH.

138. ANTOINE FERNANDEZ (Bienheureux frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, né à Monte Major al Novo, en Portugal, et martyrisé pour la foi avec le P. Ignace de Azevedo sur le *Saint-Jacques*, le 15 juillet 1570, par les ordres du corsaire calviniste Jacques Sourie. Voir IGNACE DE AZEVEDO.

G. de Beauveau, *Les quarante martyrs*, Bruxelles, 1854, p. 121 sq.

P. BERNARD.

139. ANTOINE DE FERRARE, nommé Ariacini, franciscain, maître en théologie, prédicateur de renom qui composa *Conciones quadragesimales*, un *Liber homiliarum*, et d'autres ouvrages. On l'a identifié, sans raison sérieuse, avec Gaspar Ariacini, qui était *Sapientum Iudex* à Ferrare en 1315, et qui aurait pris l'habit franciscain plus tard.

Sharalea, *Supplementum ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 82 ; 1908, p. 86.

M. BIHL.

140. ANTOINE DE FERRARE, franciscain, prédicateur, qui prêcha à Ferrare en 1425 aux mois de février et de mars, comme l'indique son recueil inédit de sermons, qui se trouvait dans le couvent de Saint-François à Ferrare, en même temps que sa *Vita di S. Guglielma inglese, regina d'Ungheria*, et sa *Vita di S. Eufrasia*, composées toutes les deux en italien comme ses sermons.

Sharalea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1805, p. 85 sq. ; 1908, p. 89 sq.

M. BIHL.

141. ANTOINE DE FERRARE, autre franciscain du xv^e siècle, qui doit être distingué des deux précédents. Il se trouvait parmi les quatre frères mineurs que Sixte IV envoya en Éthiopie en 1480. A Venise, où ils voulaient s'embarquer, ils trouvèrent un évêque qui prétendait être le chef de cette mission et les quatre missionnaires s'en retournèrent chez eux. On attribue à cet Antoine de Ferrare, avec peu de raison, un *Chronicon mundi*, dont le manuscrit se conservait à Séville.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1735, ad an. 1480, t. xiv, p. 243. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 76; 1908, p. 80. — Marcellino da Civezza, *Storia delle missioni francescane*, Rome, 1861, t. v, p. 384 sq. M. BIHL.

142. ANTOINE FLAIFEL, évêque de Girgeh. Antorios Flaïfel est un évêque copte du xviii^e siècle. Né vers 1710, il fut moine au monastère de Saint-Antoine, près de la mer Rouge; devenu évêque de Girgeh, il abjura l'hérésie jacobite et se fit catholique. Persécuté par les autorités musulmanes à l'instigation des coptes schismatiques, il fut emprisonné et fort maltraité. Il put néanmoins quitter l'Égypte et se réfugia à Rome; il vécut d'abord au monastère de Saint-Étienne-des-Abyssins, situé derrière l'abside de Saint-Pierre; il finit ses jours au collège maronite, où il mourut le 5 octobre 1807. Son portrait figure au collège de la Propagande à Rome.

G. Macaire, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, le Caire, 1894, p. 356.

J. DAVID.

143. ANTOINE DE FLORENCE, franciscain, qui vivait à Florence vers 1430. En cette année il expliquait dans la cathédrale de Florence la *Divina Comedia* de Dante. Il fit peindre une fresque représentant Dante, ayant d'un côté la ville de Florence et de l'autre les scènes de l'enfer, « afin que les Florentins se le rappelaient. » Bien qu'on l'ait nommé « de Florence », sa patrie est très incertaine. Il semble au contraire être natif de la Marche d'Ancone, et il se pourrait bien qu'il fût identique avec le franciscain *Antoine a Marchia* (voir col. 785), traducteur de Boccaccio. On a attribué aussi à cet Antoine de Florence (ou de *Marchia*) une version latine de la *Divina Comedia*, qui semble avoir péri.

Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores O. min.*, Rome, 1806, p. 81; 1908, p. 85. — Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1735, ad ann. 1383, t. xiv, n. 41. — Colomb de Batines, *Bibliografia Dantesca*, Prato, 1845, t. I, p. 332; 1846, t. II, p. 575.

M. BIHL.

144. ANTOINE DE FLORENCE (Bienheureux), augustin, mentionné par Panfilo, Ambroise de Cora, le bienheureux Alphonse d'Orozco et Herrera. On n'a presque pas de renseignements sur sa vie. Le bienheureux Alphonse d'Orozco affirme qu'il se distingua surtout par son esprit de pénitence. Le P. Roman place sa mort à l'an 1411.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. vi, p. 437-438.

A. PALMIERI.

145. ANTOINE DE FRANCE, carme de la réforme dite de Mantoue, fut prieur du couvent de Gérone, dans le Valais, en 1459; exerça ensuite avec zèle l'office de visiteur, affermissant ses inférieurs dans l'exacte observance. Élu définitif en 1452, 1456, 1457, 1463 et 1465, la gravité et la sagesse de ses conseils le firent grandement apprécier. Choisi enfin comme vicaire général par le chapitre général de Reggio en 1469, confirmé l'année suivante au chapitre de Mantoue, il donna sa démission à celui de Ferrare, le 11 juin 1471 : loué de tous pour son mérite et pour la sagesse de son gouvernement. Après avoir été nommé définitif pour la sixième fois, en 1473, puis

envoyé en 1475 à Rome pour défendre les droits de sa congrégation, il fut, quoique absent, élu de nouveau vicaire général, le 3 mai 1477, dans le chapitre général de Modène. Mais il ne survécut pas longtemps à cette élection, et mourut à Rome, le 11 novembre 1478. Religieux d'une rare prudence, aussi savant que pieux, lecteur en sacrée théologie, Antoine de France avait été l'un des premiers membres de la célèbre réforme de Mantoue et avait su lui imprimer une vive impulsion de ferveur. Après lui, cette congrégation alla toujours déclinant de la rigueur d'observance qu'il avait eu tant à cœur d'établir. Il a beaucoup écrit, mais aucun de ses manuscrits n'est venu jusqu'à nous.

Clément Felina, *Sacrum museum Mantuanæ congreg.*, Bologne, 1691, p. 13. — Archetti, *Bibliotheca carmelitana*, ms. de l'université de Ferrare, n. 98, t. I, fol. 45; t. VI, fol. 846. — Vaghi, *Commentaria congreg. Mantuanæ*, Parme, 1725, p. 100. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 163-169.

P. MARIE-JOSEPH.

146. ANTOINE FRANCISCO (Bienheureux) prêtre de la Compagnie de Jésus et martyr de la foi. Né à Coïmbre en Portugal, il sentit naître en lui de bonne heure le désir des missions, et lorsque parvint la nouvelle du martyre du bienheureux Azevedo et de ses trente-neuf compagnons, en 1570, il demanda aussitôt à partir pour les Indes. En 1583, il évangélisait avec un succès merveilleux le groupe d'îles avoisinant Bombay. Tandis qu'il s'occupait, avec les PP. Rodolphe Aquaviva et le frère coadjuteur Aranha, à dresser des calvaires dans l'île de Salsette, tous trois furent attaqués inopinément par les indigènes irrités depuis longtemps contre les Portugais et massacrés au pied de la croix, le 15 juillet. Antoine Francisco fut béatifié par Léon XIII le 2 avril 1893. Voir. ACQUAVIVA (Rodolphe d'), t. I, col. 360.

Cf. Crétineau-Joly, *Histoire de la C^e de Jésus*, t. II, p. 398. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémorables ez Indes*, Paris, 1753, t. I, p. 352. — Valignani, *Relat. della felice morte di cinque religiosi della Comp.*, Rome, 1712, t. I, — Sacchini, *Hist. Societatis Jesu*, t. I, p. 148. — D'Oultreman, *Éloge des personnalités signalées de la C^e de Jésus*, Paris, 1700, t. I, p. 152.

P. BERNARD.

147. ANTOINE DE GAËTE, issu de la famille nobles de Laudati-Carafa, avait reçu au baptême le nom d'Émile. Après avoir porté pendant quelques années l'habit des chevaliers de Saint-Jean, il le changea pour celui des capucins, en prenant le nom d'Antoine, sous lequel il fit profession, le 9 janvier 1632. Au bout de vingt ans de vie religieuse, employés au ministère apostolique dans la région napolitaine, il obtenait enfin d'être envoyé à la mission du Congo. Pour partir, il avait dû prendre le nom de P. Antoine de Rome, car un décret du roi de Portugal interdisait l'accès des terres de sa couronne aux sujets du roi d'Espagne. Il emmenait avec lui une troupe de quatorze missionnaires, dont il était le chef, et qui était destinée à l'évangélisation des États de la reine Singa. Celle-ci, jadis baptisée, avait abandonné la religion, mais depuis quelques années elle s'en était rapprochée. Le P. Antoine eut la consolation de la ramener entièrement en 1656. Pour lui, après un quart de siècle de travaux et de fatigues, il mourut à Loanda le 9 ou le 10 juillet 1658. Il avait envoyé à la Congrégation de la Propagande une relation détaillée de la conversion de Singa, dont se servit un de ses confrères, le P. François-Marie Gioia, de Naples, pour publier un volume intitulé : *La maravigliosa conversione alla santa fede di Cristo della regina Singa e del suo regno di Matamba nell' Africa meridionale...*, in-4°, 20 f., 465 p., Naples, 1669. Le dernier chapitre raconte la vie du P. Antoine.

Denis de Gênes, *Bibliotheca scriptorum ordinis fr. min. capuccinorum*, Gênes, 1691. — Bernard de Bologne, *Bibliotheca...*, Bologne, 1747. — Apollinaire de Valence, *Bibliotheca fr. min. capuccinorum provinciae Neapolitanae*, Naples, 1386. — Roch de Cesinale, *Storia delle missioni dei Cappuccini*, Rome, 1873, t. III, p. 596-623. — Édouard d'Alençon, *Essai de bibliographie capucino-congolaise*, dans *Neerlandia franciscana*, 1914, t. I, p. 259. — *Biographie universelle* de Michaud, article Zingha.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

148. ANTOINE GAINS DE SAINT-ZACHARIE (Var), jeune frère mineur de l'observance, nouvellement ordonné prêtre, se rendait à Paris, où il était envoyé faire ses études de théologie, quand, avec son compagnon, Jean Vachet de Château-Renard, ils furent arrêtés par les protestants, dans les environs d'Orange. Maltraités, jetés en prison, ils en étaient tirés au bout de quinze jours de souffrances, pour être conduits dans un champ, où on les lia au poteau. Ils servirent de cible vivante aux arquebusades des huguenots et moururent ainsi en louant et remerciant Dieu de les avoir trouvés dignes du martyre. Ceci se passait dans les environs de 1566, écrit Wadding, auquel nous empruntons ces détails.

Wadding, *Syllabus fratrum minorum qui pro fide catholica intercepti sunt*, Appendice aux *Scriptores ord. minorum*, Rome, 1650, et *Annales ord. minorum*, t. XX, p. 70. — Barezzi, *Quatrième partie des chroniques des frères mineurs*, liv. VI, ch. LVIII, Paris, 1609. — Artur du Moustier, *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1638, p. 3. — Hueber, *Menologium franciscanum*, Munich, 1698, p. 365. — Guggenbichler, *Beiträge zur Kirchengeschichte des XVI Jahrhunderts*, Bozen, 1880.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

149. ANTOINE DE GENEVEDA. Voir ANTOINE (52), col. 744.

150. ANTOINE DE GIRONE, de l'antique province carmélitaine de Catalogne, enseignait avec éclat la philosophie et la théologie à l'académie de Girone, et brillait par son éloquence, lorsque Jean XXII le créa évêque de Galtellì, en Sardaigne; il fut ensuite nommé coadjuteur de l'évêque de Girone. Le zèle qui l'animait pour l'extension de son ordre lui fit doter généreusement, en 1324, le couvent des carmes de Girone. Il mourut en 1330, et fut enseveli dans le chapitre de ces religieux.

Il a écrit: *In Magistrum Sententiarum commentaria*; — *Conciones dominicales et sanctorales*, dont la bibliothèque de l'ancien couvent de Girone conservait plusieurs volumes; — *In Philosophiam Aristotelicam commentaria*.

Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 169-170. — Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 963, n. 3388. — J.-B. Archetti, *Bibliotheca carmelitana*, ms. de Ferrare, n. 98, t. III, p. 796. — Ant. Felice Mattei, *Sardinia sacra*, Rome, 1758-1761, p. 282, n. 4; p. 66-110, 114. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIII, p. 47-73. — P. Martini, *Storia ecclesiastica di Sardegna*, t. III, p. 316-322.

P. MARIE-JOSEPH.

151. ANTOINE GRIMALDI. Voir ANTOINE PRIMALDI, col. 805.

152. ANTOINE DE GUADALUPE, évêque de Rio de Janeiro, puis de Viseu (Portugal). Né à Amarante, diocèse de Braga, le 27 septembre 1612, il étudia le droit canon à l'université de Coïmbre et entra d'abord dans la magistrature, avec la charge de juge à Francoso; bientôt il échangea la toge contre l'habit de Saint-François, et fut reçu dans le couvent de Lisbonne, le 23 mars 1701.

Il fut nommé évêque de Rio de Janeiro le 25 janvier 1722; mais ce ne fut que le 22 février 1724 que Benoît XIII le confirma par la bulle *Apostolatus*

officium, à cause des difficultés survenues entre le pape et le roi Jean V sur la teneur des confirmations. Il fut sacré par Thomas de Almeida, patriarche de Lisbonne, le 13 mai 1725, partit pour le Brésil le 2 juin et parvint dans son diocèse le 2 août. Il gouverna d'une manière fructueuse. Il fit plusieurs visites, surtout à travers le territoire de Minas Geraes, au milieu de grandes difficultés; fonda les séminaires de São José et des orphelins (São Joaquim), réorganisa la prison ecclésiastique, et transféra la cathédrale de l'église de Saint-Sébastien à celle de Santa Cruz dos Militares.

En 1740, Jean V le présenta à l'évêché de Viseu; il arriva malade au Tage le 26 août, et, s'étant retiré au couvent de Saint-François, y mourut le 31.

Il laissa nombre de sermons manuscrits, que Manuel de São Dámaso fit imprimer: *Sermões varios*, t. I, *parte quaresmal*, Lisbonne, 1749; t. II, *parte única da semana santa*, Lisbonne, 1749; t. III, *parte primeira santoral*, Lisbonne, 1753. Nous ignorons si le t. IV, qui comprenait des sermons de l'avent, fut imprimé.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1759, t. IV, p. 38. — Pizarro, *Memórias do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1822, t. IV, p. 142 sq. — Nunes, *Almanaque histórico do Rio de Janeiro*, dans la *Revista do Instituto Histórico*, t. XXI. — Claudio da Conceição, *Gabinete histórico*, Lisbonne, 1823, t. IX, p. 180-181. — Cândido Mendes de Almeida, *Direito civil eclesiástico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. I, 2^e part., p. 558, 559. — Innocência Francisco da Silva, *Diccionario bibliographico português*, Lisbonne, 1859, t. I, p. 153. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part. Quelques-uns des auteurs cités donnent des dates erronées.

Fortunato DE ALMEIDA.

153. ANTOINE GUIDOTTI, né à Conversano, d'abord archidiacre de cette ville, fut promu, par Martin V, évêque de Conversano, le 11 septembre 1423, et fut sacré, le 3 juin 1424, par les évêques Jean, de Muro, Charles, de Bitetto, et Pierre, de Molfetta. Mort en 1432.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, n. 489, fol. 6. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1898-1901, t. I, p. 218; t. II, p. 151. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. XXI, p. 42.

F. BONNARD.

154. ANTOINE DE HEREDIA. Voir ANTOINE DE JÉSUS, col. 778.

155. ANTOINE LE HONGROIS, tertiaire franciscain. Son surnom indique d'une façon très vague le lieu de son origine. En 1350, il serait venu à Rome pour gagner l'indulgence du jubilé. Après d'autres pieux pèlerinages, il vint à Assise et de là à Foligno, où il tomba malade en 1371. Il fut accueilli dans l'hôpital de Santo Spirito et après sa guérison il se dévoua au service des malades de cette maison. Il y mourut saintement le 13 mai 1398. Il fut enseveli dans une chapelle de l'église de cet institut, et, comme le peuple le vénérât, on transféra ses restes au maître-autel en 1608, où il a joui d'un certain culte.

Wadding, *Annales minorum*, ad an. 1398, n. 1, Rome, 1734, t. IX, p. 144-145. — *Acta sanct.*, mai t. III, p. 251 sq.

M. BIHL.

156. ANTOINE DE HOORNAAR, franciscain de l'observance, un des martyrs de Gorcum, né à Hoornaar près Gorcum (Hollande), mis à mort par les Gueux en haine de la foi catholique, le 9 juillet 1572. Antoine était issu d'une pauvre famille et avait embrassé l'institut franciscain au couvent de Gorcum, où, avant la persécution, il s'était dévoué à l'œuvre des missions dans les campagnes. Il a été béatifié avec les autres martyrs de Gorcum en 1675, et canonisé avec les mêmes en 1867. La fête se célèbre le 9 juillet.

Léon de Clary, *L'auréole séraphique*, Paris, s. d., t. III,

p. 33 sq. — *Commentarium actorum omnium canonizationis... quam celebravit ... Pius IX*, Rome, 1868, t. I, p. 141. — Estius, *Historiae martyrum Gorcomiensium*, Douai, 1603, p. 200.

L. OLIGER.

157. ANTOINE DE L'INCARNATION, religieux augustin, né à Olinda, au Brésil, en 1692. Benoît XIV le nomma évêque de Saint-Thomas de Méliapour, en 1745. Il gouverna ce diocèse jusqu'à sa mort (1752) et fut inhumé dans la cathédrale.

Moroni, *Dizionario di erudizione ecclesiastica*, t. XLIV, p. 169. — Lanteri, *Eremitae sacra augustini*, t. II, p. 201. — *Analecta augustiniana*, Rome, 1911, t. I, p. 336. — T. Lopez Bardon, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1916, t. XIII, p. 74-75.

A. PALMIERI.

158. ANTOINE DE ITALIA. Voir ANTOINE DE BALOCCO, col. 760.

159. ANTOINE IXIDA (Bienheureux), prêtre de la Compagnie de Jésus et martyr de la foi, une des plus grandes figures de l'Église du Japon au temps de sa gloire et de ses plus terribles épreuves.

Né à Kimabara, au royaume d'Arima, en 1569, il fut élevé au collège des jésuites et admis au noviciat en 1589. Doué d'une remarquable éloquence et d'un zèle admirable, il eut une part prépondérante dans ce merveilleux mouvement de conversions qui suivit la persécution de 1597. Cf. Fr. Ottiwell Adams, *The history of Japan*, p. 68 sq. En 1612, se déchaîne sur la chrétienté du Japon la sanglante persécution de Iéyasu. Le P. Ixida échappe à toutes les recherches et, par des prodiges de dévouement, soutient et anime toutes les communautés chrétiennes, surtout celles du royaume d'Arima, naguère si florissantes. Cf. *Lettres annuelles écrites du Japon*, Paris 1593. Envoyé d'Omoura à Nangasaki pour confesser un malade, il fut saisi le 15 novembre 1629, avec son hôte Pierre Coufloyé et chargé de fers. Le gouverneur Ounémé, charmé par son éloquence, le fit asseoir, revêtu de ses habits sacerdotaux, à une place d'honneur dans la salle du tribunal et lui permit de discourir sur les vérités de la foi. Ounémé lui-même entra en discussion, reconnut la justesse et la solidité des réponses qui lui furent faites, mais conclut en disant qu'il fallait obéir à l'empereur. L'Église du Japon conserve glorieusement le souvenir des conférences que lui ménagea le gouverneur de Nangasaki avec les bonzes les plus renommés, le 9 décembre 1629. Le succès fut si éclatant que le P. Ixida fut mandé le lendemain à la cour impériale. Pendant deux ans, on parut l'oublier dans son cachot et le bienheureux se plaignit douloureusement dans une lettre qu'on voulût lui éviter le martyre. Transféré de la prison d'Omoura à Nangasaki, le 25 novembre 1631, avec les PP. Barthélemi Gutierrez, François de Jésus et Vincent Carvalho, Ounémé le mit en présence du bonze Saito Gonnay, le plus instruit de la secte Jodo (cf. B. Hall Chamberlain, *Handbook for Japan*, p. 41, 57), dans la pensée que le bonze aurait raison du jésuite et dès lors du christianisme au Japon. Ces conférences ayant tourné à la confusion du bouddhisme, Ounémé résolut d'employer les tourments les plus affreux pour déterminer l'apostasie. Conduit au mont Oungen, avec les trois religieux, on leur fit prendre à tous un substantiel repas afin de les rendre capables de supporter plus longtemps la douleur. Arrosés goutte à goutte des eaux corrosives du lac, leur corps couvert d'ulcères fut pansé avec soin par les médecins, puis couché sur la paille et, pendant trente-trois jours, le P. Ixida eut à souffrir ces tortures d'un raffinement nouveau. Ramené à Nangasaki, le 5 janvier 1632, le saint martyr fut brûlé vif le 3 septembre, après quarante-trois ans d'apostolat.

Charlevoix, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon*, Rome, 1715, t. III, p. 269 sq. — Crétineau-Joly, *Histoire de la C^{ie} de Jésus*, t. II, p. 234. — Profillet, *Martyrologe de l'Église du Japon*, Paris, 1897, t. II, p. 194. — L. Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon*, Paris, 1869, t. I, p. 456 sq., t. II, p. 334. — Boero, *Les deux cent cinq martyrs du Japon*, Paris, 1868, p. 123.

P. BERNARD.

160. ANTOINE DE JÉSUS ou DE HEREDIA, carme déchaussé espagnol, naquit à Requena, dans la Nouvelle-Castille, l'an 1510 : c'est la date la plus probable. Son père était de la noble famille des Heredia de Biscaye, et sa mère, de celle des chevaliers Ferrier, du royaume de Valence, de laquelle était issu saint Vincent Ferrier. Il prit l'habit à dix ans, au couvent des carmes de l'ancienne observance établi dans sa ville natale, fit profession vers 1526, alla étudier la théologie à Salamanque, reçut la prêtrise en 1532, et, aussitôt, fut nommé maître des étudiants. Il se livre dès lors avec succès à la prédication. On le voit prieur à Saint-Paul de la Moraleja, dès l'âge de vingt-six ans; puis à Requena, sa patrie; enfin, à Tolède, en 1561 (d'après les registres de ce couvent). Il assiste, comme *socius* et secrétaire du provincial Ange de Salazar, au chapitre général de Rome (1564), où son mérite éclatant le fait choisir comme un des cinq auditeurs, ou définitifs généraux, pour les causes civiles du chapitre. A son retour, il est élu prieur d'Avila. Le prieur général des carmes, Jean-Baptiste Rossi, qui était venu faire la visite des couvents d'Espagne, réunit, le 12 avril 1567, un chapitre provincial à Avila, dans lequel Antoine de Heredia est nommé prieur de Medina del Campo, ancienne résidence royale qui comptait alors plus de cinquante mille habitants.

En cette même année, sainte Thérèse, qui avait établi sa réforme des carmélites à Saint-Joseph d'Avila en 1562, commença de la propager, avec la licence du général, en allant fonder un second monastère à Medina. Elle cherchait des carmes qui voulussent embrasser la même réforme, afin de gouverner ses filles, et s'en ouvrit, en août 1567, au P. Antoine de Heredia, lequel s'offrit généreusement pour entreprendre cette œuvre laborieuse, bien qu'il eût déjà cinquante-sept ans.

Le 28 novembre 1568, il fait profession solennelle selon la règle primitive du Carmel, sous le nom d'Antoine de Jésus, dans le très pauvre et petit couvent de Durvelo, à trente kilomètres d'Avila, avec saint Jean de la Croix et un autre choriste nommé frère Joseph du Christ; peu après, le provincial des carmes chaussés vient et installe le premier comme prieur, le second comme sous-prieur et charge le troisième des divers offices inférieurs : là prit naissance la réforme des carmes déchaussés, dont Antoine de Jésus fut le premier supérieur, et l'on peut voir dans le livre des *Fondations*, de sainte Thérèse, quelle vie plus angélique qu'humaine il y menait avec ses compagnons.

La sainte le fit venir à Pastrana, second couvent où elle avait réuni quelques sujets, et dont il prit canoniquement possession, comme supérieur, le 13 juillet 1569. Il y demeura quatre mois, et, après avoir bien disposé toutes choses, il revient à Durvelo, qu'il transfère, le 11 juin 1570, à Manzera, localité proche mais plus importante : le fondateur, Louis de Toledo, avait fait construire un petit couvent à côté d'une église, où il avait déposé une magnifique image de la Vierge Marie, œuvre d'un excellent peintre flamand.

Cependant, les carmes chaussés, dans la pensée de ramener à eux Antoine de Jésus, le nommèrent, en 1572, *socius* pour le chapitre général de Paris. Il crut bon de s'y rendre pour prévenir les mesures qui auraient pu être prises contre la réforme naissante ;

mais la mort de saint Pie V empêcha la tenue de ce chapitre et arrêta en chemin Antoine de Jésus, que le visiteur apostolique Pierre Fernandez, dominicain, nomme alors prieur du couvent des carmes chaussés de Tolède, pour y rétablir l'observance régulière. Il s'y employait avec plus de zèle que de succès, lorsque le visiteur apostolique, poursuivant son dessein, voulut le charger de procéder à la visite canonique des autres couvents de la Castille : il refusa, vu l'inutilité de ses efforts, mais se vit chargé, en 1573, de la visite des deux couvents de l'observance à Avila.

Antoine de Jésus parvint cependant à se dégager de cette commission, et, rendu à la réforme des carmes déchaussés, il va fonder, le 7 mars 1575, le couvent d'Almodovar del Campo, près de Ciudad Real. Le chapitre qui s'y réunit, le 8 septembre 1576, le nomme premier définiteur. Antoine de Jésus assemble encore au même lieu les supérieurs de la réforme, le 9 octobre 1578, pour aviser aux moyens de la défendre contre ceux qui voulaient l'anéantir ; mais les Pères, sans pouvoirs suffisants, l'éluent provincial. Alors le nonce Segá, irrité, rend un décret assujettissant les carmes déchaussés aux mitigés ; puis il défend aux PP. Gratien, Marian et Antoine de Jésus, sous des censures nombreuses, de se mêler d'aucune affaire. Ce dernier, interné d'abord dans un monastère de Madrid, vient ensuite, comme en exil, au couvent des carmes déchaus de Notre-Dame del Socorro, près de Villanueva de la Jara, où, au mois de mars 1580, il assiste sainte Thérèse dans sa fondation de carmélites en cette ville. Il est, la même année, nommé une seconde fois prieur de Manzera par le P. Ange de Salazar, chargé par le nonce de gouverner la réforme. Enfin Grégoire XIII, par son bref du 22 juin 1580, sépare les carmes déchaussés des chaussés, et leur donne un provincial propre : cet acte est publié par le commissaire apostolique au chapitre d'Alcala de Hénarès, le 3 mars 1581. Le P. Gratien y est élu provincial, ne l'emportant que d'une voix sur Antoine de Jésus, lequel toutefois est choisi, le 4 mars, comme second définiteur et vicaire provincial des carmes et carmélites déchaussés de la Vieille-Castille, tout en demeurant prieur de Manzera. Sainte Thérèse, mourante, chez les carmélites d'Albe, l'appelle pour recevoir de sa main les derniers sacrements (4 octobre 1582). Le deuxième chapitre provincial, du 1^{er} mai 1583, à Almodovar, l'institue prieur de Séville ; et c'est en vertu de cette charge qu'il prend part, le 30 avril 1585, au troisième chapitre provincial à Lisbonne, où il est créé troisième définiteur ; mais sa santé ébranlée lui fait décliner cet office. La vénération qu'il inspirait porte le chapitre provincial de Valladolid, du 18 avril 1587, à le prendre, nonobstant son âge, pour second définiteur avec la charge de vicaire provincial du Portugal. On le voit encore présent, le 19 juin 1588, au premier chapitre général des carmes déchaussés à Madrid, qui le nomme troisième définiteur, puis, après l'élection du vicaire général, le choisit comme second conseiller, c'est-à-dire l'un des six élus selon le nombre des provinces : fonctions qui lui sont confirmées au deuxième chapitre général de Madrid (1590). L'année suivante, le 1^{er} juin, il est au troisième chapitre général de Madrid, qui l'élit provincial de la province de l'Ange-Gardien dans l'Andalousie supérieure : circonstance providentielle qui lui permet d'assister saint Jean de la Croix à la mort (14 décembre 1591). Antoine de Jésus avait encore fondé, cette même année 1591, le couvent de Vélez-Málaga. Mais son âge avancé et ses infirmités ne lui permirent pas de se rendre au chapitre général de tout l'ordre des carmes, célébré à Crémone en 1593, dans lequel les carmes déchaussés furent séparés des chaussés, et cela d'un commun accord

avec Jean-Étienne Chizzola, prieur général nouvellement élu. Cependant le premier général de la réforme Nicolas de Jésus-Marie (Doria) étant mort, Antoine de Jésus assiste, l'an 1594, au quatrième chapitre général de Pastrana, où Élie de Saint-Martin est élu préposé général, puis retourne dans la province d'Andalousie, qu'il continue d'édifier, malgré son grand âge, par une rigoureuse observance de la règle, jointe à la pratique de toutes les vertus religieuses. Il pressentit sa fin prochaine et, laissant Grenade, se retira au couvent plus solitaire de Vélez-Málaga : il y mourut le jour de Pâques, 22 avril 1601, en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, après avoir vécu quarante-huit ans parmi les carmes chaussés et trente-trois dans la réforme des carmes déchaussés. Les historiens du Carmel réformé lui donnent le titre de vénérable. Ses ossements, déposés dans une urne funéraire ornée d'une épitaphe, reposent dans la salle capitulaire de Vélez, attendant la suite des informations pour l'introduction de sa cause. Il a écrit un grand nombre de lettres, restées manuscrites, qui sont conservées, en Espagne, dans les couvents des carmes déchaussés.

Sainte Thérèse de Jésus, *Le livre des fondations*, c. III, XIII, XIV, XVII, et dans ses *Lettres*, *passim*. — François de Sainte-Marie, *Reforma de los descalzos de nuestra Señora del Carmen*, Madrid, 1644, t. I, l. II, c. V, IX, XIV, XX, XXI, XXVIII, p. 303-304 ; XXX, p. 307 ; XXXIX, p. 334-335 ; XL, p. 338 ; XLI ; l. III, c. XX, p. 464 ; XXI, p. 469 ; XXXV, l. p. 556-558 (c'est par erreur que François de Sainte-Marie, p. 556, donne à Antoine de Jésus le titre de prieur de Séville en 1576 : il ne le fut qu'en 1583) ; l. IV, c. XXXI, XXXIII, p. 668 ; XXXIV, p. 672 ; XL, p. 692 ; l. V, c. III, IX, XI, p. 760 ; XXVIII ; t. II, Madrid, 1655, l. VI, c. IV, V, XLVI, p. 155 ; l. p. 352-353 ; l. VIII, c. II, VIII, p. 426-427 ; XXXIII, p. 545 ; XLV, p. 565 ; XLVIII, p. 573 ; XLIX, p. 577-578 ; LI, p. 584-585 ; LXVII, p. 651. — Joseph de Sainte-Thérèse, *Reforma de los descalzos*, etc., Madrid, 1683, p. 329-342. — Louis de Sainte-Thérèse, *La succession du saint prophète Élie en l'ordre des carmes*, Paris, 1662, p. 620-649. — Philippe de la Trés-Sainte-Trinité, *Decor Carmeli religiosi*, Lyon, 1665, p. 13-15. — Daniel a Virgine Maria, *Vinea Carmeli*, p. 590, n. 1056. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 170-172.

P. MARIE-JOSEPH.

161. ANTOINE DE JÉSUS-MARIE, élu évêque de Méliapour le 23 août 1643. Après la révolution du 1^{er} décembre 1640, qui délivra le Portugal du joug espagnol, le Saint-Siège refusa de confirmer les évêques présentés par Jean IV. Le conflit se prolongeant pendant presque trente années, Antoine de Jésus-Marie ne fut jamais confirmé. Nous ignorons la date de sa mort.

Antonio Caetano de Sousa, *Bispos da Igreja de Meliapor, dans la Collecção dos documentos e memórias da Academia real da História Portuguesa*, Lisbonne, 1722. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

162. ANTOINE DE JÉSUS-MARIE, trinitaire, né dans la paroisse de Saint-Joseph à Madrid, le 12 janvier 1755. Il entra chez les trinitaires le 24 septembre 1769, et y fit sa profession le 13 janvier 1771. Il occupa différentes charges dans son ordre et mourut à Madrid en 1824. On a de lui : *Compendio de la vida del ven. P. Fr. Tomas de la Virgen de la orden de descalzos de la santísima Trinidad*, inédit ; — *Instrucciones catequísticas de la doctrina cristiana para uso y alivio de los parrocos y predicadores de la divina palabra*, Madrid, 1818.

Antonin de l'Assomption, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, t. I, p. 413-414.

A. PALMIERI.

163. ANTOINE DE KAYSERBERG. Voir KAYSERBERG (Antoine de).

164. ANTOINE DE KHOZIBA, moine de Palestine (VI^e-VII^e siècle). Il est difficile d'encadrer cette biographie de dates précises. La naissance peut se placer vers 508. Antoine était, en effet, en pleine jeunesse quand il arriva au monastère de Khoziba, sept ou huit ans avant la prise de Jérusalem par les Perses (614). Il vivait encore après 640, car son ouvrage cité plus bas mentionne, comme un fait déjà ancien, que l'abbé Dorothee avait exercé la charge de stavrophylax sous le patriarche de Jérusalem saint Modeste. Or, celui-ci succéda à Zacharie en 632 et mourut en 634.

Nous sommes mieux renseignés sur les principaux événements de son existence monastique, grâce à sa Vie de saint Georges le Khozibite, manuscrit du X^e siècle (codex CCCIII, fonds Coislin, fol. 135-171). Au cours de son récit, l'orateur est amené à dire comment il fit connaissance avec le saint et à se raconter un peu lui-même.

Ses premiers aveux laissent deviner une vie de désordres, d'innombrables péchés. C'est donc en pénitent qu'il abandonne la maison paternelle avec un de ses amis, dans l'intention de se rendre au Sinaï : mais la crainte des Sarrasins les arrête. Sur le conseil de quelques moines, ils se présentent au couvent de Khoziba. L'higoumène Dorothee les accueille avec bienveillance et leur conféra la tonsure après quelque temps de probation. L'ami ayant fui secrètement au Sinaï, Antoine, dans l'excès de son désespoir, voulut le suivre et l'abbé ne put le retenir qu'en faisant intervenir le saint vieillard Georges le Khozibite, qui, en quelques sentences fermes, le fit trembler pour sa vocation et lui inspira une confiance et une intimité que la mort seule devait suspendre.

Antoine resta donc et on lui confia l'entretien du luminaire de l'église, fonction qu'il exerça jusqu'au jour où les moines se dispersèrent, fuyant l'invasion des Perses. Antoine fut de ceux qui se cachèrent dans les torrents voisins. A plusieurs reprises il échappa aux poursuites des Sarrasins et des Juifs. Le départ des Perses pour Damas, par Jéricho, ramena la vie monastique dans le désert. Plusieurs religieux reprirent la règle dans une hôtellerie de Jéricho et l'higoumène confia à Antoine le soin de la dépense. Mais le contact fréquent avec les personnes du dehors provoqua chez lui une nouvelle crise. N'ayant pu obtenir de l'higoumène que la communauté revint au couvent délaissé, il s'enfuit secrètement et rejoignit son pieux conseiller le vieillard Georges à Jérusalem. L'abbé, ayant changé d'avis, l'envoya chercher et le rétablit dans sa charge d'hôtelier à Khoziba. Antoine put jouir sans cesse des enseignements et des récits de son saint ami. Georges ne descendit plus à sa grotte ; jusqu'à sa mort il habita dans le monastère. Antoine prit l'habitude de noter ses conversations : ces notes nous ont valu un document de première valeur. Ses enseignements le préservèrent en même temps d'un sérieux danger, que lui fit courir un frère venu du Sinaï, et qui, d'une instruction soignée, d'un caractère enjoué, essaya de l'entraîner dans les doctrines origénistes. Antoine se montra rebelle à toute propagande. Les conseils de Georges l'avaient encore préservé. Il eut le bonheur de l'assister dans ses derniers moments, de recevoir sa bénédiction et de lui fermer les yeux. Il cessa dès lors de raconter et nous ignorons la fin de sa vie.

Mais ses écrits nous restent. On en connaît deux : 1^o Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν Γεωργίου τοῦ Κυπρίου τοῦ ἐν τῇ Χωζιβᾷ ; — 2^o τοῦ αὐτοῦ ἀκολουθία τῶν θαυμάτων τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου τῆς εὐ τῇ μονῇ λεγομένη Χωζιβᾷ.

Ils portent la marque d'un homme parfaitement renseigné et vivant sur place. Les moindres détails topographiques sont d'une exactitude rigoureuse. En publiant ces manuscrits, les *Analecta bollandiana*

(vol. VII) ont mis entre les mains des hagiographes de précieux documents qui contribueront à éclaircir et à fixer plusieurs points d'histoire.

Le recueil des miracles opérés par la sainte Vierge à Khoziba confirme ce que nous savions déjà, que la Vierge était la gardienne et la vraie supérieure du couvent. Ce qu'elle décidait était exécuté sans retard. Par exemple, quand les anciens résolurent d'admettre les femmes dans l'enceinte du couvent, ce fut pour respecter un ordre de la sainte Vierge.

Cette notice a été rédigée en utilisant les deux écrits connus d'Antoine de Khoziba, publiés dans les *Analecta bollandiana*, 1888, t. VII, p. 95-114, 336-359, 360-372, sous le titre de *Vita S. Georgii Chozebitae* et de *Miracula B. V. Mariae in Choziba*. Voir aussi *Analecta bollandiana*, 1889, t. VIII, p. 209-210.

B. LAURÉS.

165. ANTOINE KIUNI (Bienheureux), frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus et martyr de la foi, né en 1570, au Japon, d'une famille noble, dans la province de Micawa. De bonne heure, le jeune Samourai s'attacha aux missionnaires jésuites en qualité de catéchiste, dans les collèges de Tokio et de Nangasaki, et opéra de nombreuses conversions. Déporté à Macao, en 1614, en même temps que cent-dix-sept jésuites (cf. Fr. Ottiwell Adams, *The history of Japan*, t. I, p. 74), il rentra au Japon après la mort d'Iyéyasu et, après avoir échappé pendant trois ans à la police du nouveau Shégun, Hidetada, fut arrêté vers la fin de 1620 et jeté dans la prison d'Omura, où il retrouva le P. Sébastien Kimura, dont il avait été l'hôte, et le P. Charles Spinola, son cher maître. Son interrogatoire, en présence de Gorrocou, rappelle la grandeur d'âme des premiers chrétiens. Admis dans sa prison au degré de novice de la Compagnie de Jésus, il subit, avant d'avoir achevé son temps de probation, le supplice du feu sur la montagne sainte de Nangasaki, le 10 septembre 1622, jour du Grand Martyre. Antoine Kiuni fut béatifié par Pie IX, le 7 juillet 1867, avec ses vingt-cinq compagnons.

Charlevoix, *Histoire du christianisme au Japon*, Rome, 1715, t. III, p. 237 sq. — Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon*, t. I, p. 511 sq. — Profillet, *Le martyrologe de l'Église du Japon*, t. I, p. 330 sq.

P. BERNARD.

166. ANTOINE DE LEBRIXA, humaniste et théologien espagnol. Antonio Martinez y Jarava, le *Nebrissensis*, naquit à Lebrija (Séville) en 1444. A dix-neuf ans, il partit pour l'Italie et fut admis au célèbre collège espagnol de Saint-Clément à Bologne. Des relations de sept années avec des maîtres et des disciples tels que Galeoto Marcio, Merula, Pic de La Mirandole, Ange Politien décidèrent de son orientation intellectuelle. En 1473, après un court séjour à Séville, et bien avant le retour de Pedro Martir et de Marineo Siculo, il ouvre avec succès à l'université de Salamanque le premier cours d'humanités et de rhétorique qu'ait connu l'Espagne. A cette époque de sa vie, bien qu'il ait sacrifié comme tous ses contemporains à la manie encyclopédique, Antonio de Lebrixa est, avant tout, un grammairien et un lexicologue. Durant les vingt dernières années du siècle, les éditions se multiplient de ses grammaires et de ses répertoires qui suscitent dans la péninsule une véritable transformation de l'enseignement public.

Vers 1502, le cardinal Ximenez, qui allait fonder l'université d'Alcala, l'appela dans cette ville et l'introduisit dans le groupe de savants auxquels il confiait la préparation de la célèbre Polyglotte. Ses vues sur l'édition du texte sacré, ses préoccupations critiques, les corrections qu'il voulait introduire dans la *Vulgate* soulevèrent contre lui des animosités qui, trouvant dans l'Inquisition espagnole l'appui souhaité, l'obligèrent à

quitter Alcalá. Les deux premières *Quinquagenae* (commentaires de la Bible) rédigées par lui à cette époque lui furent enlevées.

En 1505, on le retrouve dans sa chaire de Salamanque, jusqu'en 1513, sauf un court séjour à Alcalá, durant lequel il obtint la charge d'historiographe (*cronista*) du roi Ferdinand le Catholique. C'est en cette qualité qu'il rédigea en latin une histoire de ce règne, publiée après sa mort par son fils Sancho. Si le corps de l'ouvrage n'est guère qu'une adaptation de la *Cronica* de Hernando del Pulgar, les copieuses *Prolegomena* et l'*Exhortatio ad lectorem* sont de lui et valent encore d'être consultées.

Entre temps, son protecteur le cardinal était devenu grand inquisiteur et en mesure de le protéger contre ses détracteurs. Antonio put continuer ses études bibliques et dédia, en 1516, à Ximenez ses remarquables *Quinquagenae* (les troisièmes et les seules publiées). Mais il ne paraît pas, quoi qu'on en ait dit, que depuis sa disgrâce il ait repris sa place dans le groupe de la Polyglotte. Depuis 1514, il était titulaire de la chaire d'éloquence latine dans l'université nouvelle d'Alcalá. Ce fut principalement durant cette dernière période que furent publiées les diverses éditions d'auteurs anciens, chrétiens et païens qu'on lui doit. Il mourut subitement à Alcalá en 1522.

Parmi ses nombreux ouvrages, souvent réimprimés jusqu'au XVIII^e siècle : *Introductiones latinae*, in-fol., Salamanque, 1581 (la 1^{re} édition grammairale due à un Espagnol, imprimée en Espagne); — une traduction espagnole du même ouvrage : *Las introducciones latinas*, in-fol., Salamanque, vers 1486, et une autre édition entièrement refondue : *Introductionum latinarum secunda editio*, in-fol., Venise, 1491; Burgos, 1473, avec les *Vocabula excerpta* de Gregorio de Oriola; — *Repetitio secunda*, Salamanca, vers 1486 (voir cependant Haebler, n. 473). Le véritable titre est : *De corruptis Hispanorum ignorantia quarundam litterarum vocibus*. Cet ouvrage (et la date à laquelle il parut) permet d'établir que Lebrixa fut le véritable inventeur de la prononciation dite érasmienne du grec; — *Segmenta ex Epistolis Pauli, Petri, Jacobi, Joannis, necnon ex prophetis qui in re divina leguntur*, in-12, Alcalá, 1516; — *Anotationes quinquaginta in sacras Litteras tercia quinquagena*, in-12, Alcalá, 1516; in-8°, Grenade, 1535 (reproduit dans *Critici sacri*, Londres, 1660, t. xiii); — *Apologia eorum quae illi obijciuntur*, in-8°, Grenade, 1535; — *Aurea expositio hymnorum una cum textu*, in-8°, Logroño, 1508; Saragosse, 1510, commentaire littéraire sur le recueil d'hymnes d'Hilarius; — *Enarrationes in Psychomachiam Prudentii*, Salamanque, vers 1500; — *Sedulii Paschale cum commento*, in-8°, Logroño, 1510; — *Sanctorum Acta cum additionibus marginalibus*, in-8°, Logroño, 1527; — *Libri minores de novo correcti*, in-12, Alcalá, 1525; — *Muestra de las antiquedades de España*, in-4° (Burgos, vers 1599). Très curieux mémoire de 20 folios, où Lebrixa demande à la reine catholique l'autorisation d'entreprendre des fouilles archéologiques; — *Tabula de la diversidad de los dias y horas y partes de hora en las ciudades, villas y lugares de España y otros de Europa que les responden por sus paralelos*, in-8°, Alcalá, 1517; — *Rerum a Fernando et Elisabe (sic) Hisp... regibus gestarum Decades duae. Necnon Belli Navariensis libri duo*, in-fol., Grenade, 1545. Magnifique ouvrage sorti des presses de l'imprimeur anonyme des Y, lequel n'est autre que le fils de l'auteur, Sancho, lequel avait créé cet établissement surtout en vue de la publication des œuvres de son père. Les *Decades* sont accompagnées de la chronique de Rodrigue de Tolède et des *Paralipomena* de l'évêque de Girone, Juan Margarit. Une autre édition in-12 du même ouvrage, *ibid.*, 1550. Reproduit dans Schott, *Hispania illustrata*, in-fol., Francfort, 1603, t. i.

Amador de los Rios, *Historia critica de la literatura española*, Madrid, 1865, t. vii, p. 201-208. — N. Antonio, *Bibliotheca nova*, Madrid, 1783, t. i, p. 132-139. — E. Baret, dans *Revue des sociétés savantes*, 1862, t. vii, p. 478-483. — G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, Paris, 1904, *passim*. — Gallardo, *Ensayo de una bibliogr. española*, Madrid, 1888, t. iii, n. 2630-2657, etc.; t. iv, *passim*. — K. Haebler, *Bibliografía Iberica del siglo XV*, La Haye, 1903, n. 459-480. — P. Lemus y Rubio, *El maestro Antonio de Lebrixa (1441 ?-1528)*, Mâcon, 1910 (extrait de la *Revue hispanique*, t. xxiii); *La segunda repetitio del Nebrisenso*, dans *Revista de archivos y museos*, 1912, t. xxvii, p. 376-388. — J.-B. Muñoz, *Elogio de Antonio de Lebrija*, dans *Memorias de la Acad. de la historia*, Madrid, 1799, t. iii, p. 1-30. — Piatoste, *Apuntes para una Biblioteca científica española del siglo XVI*, Madrid, 1891, p. 211-217. — Salva, *Catálogo de su bibliotheca*, Valencia, 1872, t. ii, *passim*. — Savigny, *Geschichte des Röm. Rechts Mittelalt.*, 1850, t. vi, p. 453-456. — E. Suaña y Castellet, *Estudio critico-biografico del maestro E. Antonio de Nebrija*, dans *Revista contemporanea*, 1880-1881, t. xxviii, xxix, xxx, xxxii, *passim*. — Voir aussi U. Chevalier, *Bio-bibliographie*, t. i, col. 273.

A. LAMBERT.

167. ANTOINE DE LÉRINS (Saint). Voir ANTOINE (29), col. 739.

168. ANTOINE DE LEVANT, dominicain, nommé le 3 juillet 1422 évêque de Tana (Azov) en Crimée. Il était mort et avait un successeur le 27 juillet 1425

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. i, p. 471.

R. AIGRAIN.

169. ANTOINE DE LITHUANIE, bienheureux russe, martyr. Il vivait dans la ville de Vilna avec ses frères. Lorsqu'il était encore païen, il s'appelait Kumetz, et ses frères, Niezhilo et Krugletz. Ils reçurent le baptême sous le règne du prince Algerdas (Olgerd). Leur conversion à la foi chrétienne fut l'œuvre d'un prêtre appelé Nestor. Lorsque le prince Algerdas apprit qu'ils n'adoraient plus le soleil, il les fit mettre en prison. Après une année, Jean, frère d'Antoine, déclara au prince qu'il désirait retourner au culte des idoles. Antoine, au contraire, resta inébranlable dans sa foi. Son exemple finit par toucher le cœur de son frère, qui professa de nouveau la foi chrétienne. Le prince le flagella de ses propres mains et le fit remettre en prison. Émus par la constance des deux frères et leur patience au milieu des tortures, les chrétiens et les païens s'empresaient d'aller les entendre et beaucoup de païens leur demandèrent le baptême. Pressé par les prêtres des idoles, Algerdas condamna les deux frères à la peine de mort. Ils furent étranglés, Antoine le 14 janvier, et Jean le 24 avril 1342. Le troisième frère, Eustache, subit à son tour le martyre le 13 décembre de la même année. Ils furent enterrés dans l'endroit même où ils avaient été martyrisés. L'Église russe célèbre leur mémoire le 14 avril.

Dictionnaire historique des saints orthodoxes de l'Église russe, Pétersbourg, 1836, p. 36-37. — Philarète (Goumlevsky), *Vies des saints vénérés dans l'Église orthodoxe*, Pétersbourg, 1885, t. iv, p. 102-106. — Les noms de ces saints ne figurent pas dans les sources lithuanienues. Ils ne sont pas mentionnés dans la *Lietuvos istorija* (Histoire de la Lithuanie), Plymouth, 1897, t. ii.

A. PALMIERI.

170. ANTOINE DE LUCQUES, franciscain, mort vers 1299. Après avoir été ministre provincial dans la Marche d'Ancone, il gouverna avec la même qualité la province de Toscane. Barthélémy de Pise le vante comme théologien subtil et fameux prédicateur, auteur de plusieurs *Quadragesimalia*, d'ailleurs restés inédits.

Barthol. Pisanus, *Lib. conformit.*, XI, ii, Quaracchi, 1906, t. i, p. 517. — Sbaralea, *Suppl. ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1906, p. 79; 1908, p. 83.

M. BIHL.

171. ANTOINE DE LA MARCHE, ou de *Sanl' Elpidio* (San Lupidio), franciscain du milieu du xve siècle. Il traduisit en latin le livre *De claris mulieribus* de Boccaccio, sans que cette version ait une grande valeur littéraire. Elle est restée manuscrite. Voir ANTOINE DE FLORENCE (143), col. 773.

Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 81; 1908, p. 85. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1762, t. II, 2^e part., p. 1289. — *Bibliotheca Picena*, Osimo, 1790, t. I, p. 184.

M. BIHL.

172. ANTOINE A MARE, franciscain du début du xiv^e siècle, de la province de Gènes. On lui attribue une Somme de théologie et des *Figuræ totius Biblie*. Quoique Sbaralea et Tossignani l'aient confondu avec Bérenger a Mare, il faut le distinguer de ce frère mineur, que l'antipape Nicolas V nomma archevêque de Gènes (1328-1329) et que Jean XXII excommunia le 10 janvier 1330.

Wadding, *Scriptores ord. minorum*, Rome, 1650, p. 35; 1806, p. 25; 1900, p. 28. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1908, p. 85. — Barth. Pisanus, *Lib. conform.*, XI, II, Quaracchi, 1906, t. I, p. 527.

M. BIHL.

173. ANTOINE MARGIL, illustre franciscain, missionnaire de l'Amérique centrale, né à Valence, en Espagne, le 18 août 1657, mort à Mexico le 6 août 1726. Ses parents, Jean Margil et Espérance Ros, de modeste condition, le firent élever dans un collège de la ville, où il ne tarda pas à se distinguer par sa rare modestie et sa piété précoce. Il entra chez les franciscains de sa ville natale le 22 avril 1673, et fit sa profession le 25 avril de l'année suivante. Après son ordination sacerdotale, il s'appliqua à diverses œuvres du ministère sacré. Quand le P. Antoine Linaz, missionnaire de l'Amérique, vint en Espagne pour recueillir de nouveaux apôtres, Antoine Margil fut un des premiers à répondre à l'appel, et s'embarqua avec d'autres missionnaires à Cadix, au commencement de l'année 1683. Arrivé à Vera-Cruz en Mexique le 6 juin de la même année, il fut destiné au collège des missionnaires de Queretaro, au nord de la ville de Mexico. A cette époque, l'idée de l'évangélisation des Indiens fut reprise par des maisons de missionnaires, appelées collèges de *propaganda fide*. Margil appartenait à cette nouvelle organisation. Après ses premiers succès comme missionnaire populaire dans les centres espagnols, il entreprit bientôt de grands voyages apostoliques qui en firent l'apôtre de l'Amérique centrale. Margil voyageait toujours à pied, muni seulement du crucifix, du bréviaire et d'un bâton. Son champ d'action s'étendait du Texas et même de la Louisiane jusqu'à la république moderne de Panama. Dans ses courses, il prêchait tant aux Espagnols dans les villes qu'aux Indiens dans les montagnes que personne n'osait approcher. Son premier grand voyage (1684-1697), qu'il fit en compagnie de son ami le P. Melchior Lopez, le porta au Yucatan, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica. Là, il fit une « entrée » chez les Talamancas, des Indiens qui habitaient dans les montagnes entre Costa-Rica et le Panama, convertis à la foi, mais l'ayant abandonnée en haine des Espagnols. Le missionnaire y courut les plus grands dangers, sans cependant jamais se décourager. Son zèle fut infructueux et il en garda toujours le regret. Margil et Lopez se disposaient à suivre un appel de l'évêque de Panama, lorsqu'ils furent rappelés à Queretaro (1691). Arrivés à Guatemala, ils y trouvèrent un contre-ordre et Margil resta dans cette ville, où il fonda un hospice pour les missionnaires et en fit le centre de son action apostolique (1692-1697). Dans la suite, nous le trouvons supérieur de différentes maisons : de 1697 à 1700

il est gardien à Queretaro; en 1701, il retourne à Guatemala, y fonde un collège régulier de missionnaires et en devient le premier gardien (1702-1705). Rappelé en 1706 au Mexique, il y arriva en 1707 et devint fondateur et premier supérieur du collège de Zacatecas (1707-1713). Dans cette période (1711) il fit une tentative pour convertir les Indiens de la Sierra de Nayarit, mais sans succès notable.

Enfin, libéré de toute charge dans l'ordre, le zélé missionnaire put se livrer entièrement au travail apostolique pendant les années 1714-1722. Son champ d'action pendant cette période fut le nord-est du Mexique et le Texas, jusque vers la Louisiane, où il s'occupa aussi du bien spirituel des soldats français, le vicaire général de Mobile l'y ayant autorisé. Il fonda plusieurs missions pour les Indiens sur la Rivière-Rouge et sur la Sabine, mais la guerre entre les Français et les Espagnols vint troubler en 1719 et 1720 cette activité et Margil dut reculer ses missions plus vers le Mexique. De 1722 à 1725 nous le trouvons une dernière fois gardien du collège de Zacatecas.

Finalement, usé par tant de fatigues, augmentées par une rude pénitence, il tomba malade au collège de Queretaro à la fin de juillet 1726. Cependant il se rendit encore à pied au grand couvent de la cité de Mexico, et c'est là qu'il mourut, le 6 août 1726, après quarante-trois ans de vie apostolique. Son enterrement dans le presbytère de la chapelle du couvent fut plutôt un triomphe que des funérailles. On le proclama hautement un saint. Son zèle indomptable pour le bien des âmes uni à une austérité de vie toute franciscaine, sa grande charité, sa profonde humilité, ses prodiges même, le firent regarder comme un nouveau François Solano. Son procès de béatification, demandé par toutes les classes de la société de l'Amérique centrale, fut introduit à Rome dès le xviii^e siècle et Grégoire XVI approuva ses vertus héroïques.

En dehors de sa correspondance et de quelques mémoires sur les missions, Margil n'a guère laissé d'écrits. Il est cependant l'auteur des constitutions du collège des missionnaires de Guatemala. On lui attribue en outre une grammaire de langue indigène, restée manuscrite : *Arte de la lengua Cholli*.

G. M. Gusman, *Notizie della vita, virtù, doni e miracoli del venerabile servo di Dio P. Antonio Margil di Gesù*, Rome, 1836. — M. da Civezza, *Storia universale delle missioni francescane*, Florence, 1895, t. VIII-XI, p. 55-89. — D. Sanchez, *Un gran apostol de las Americas septentrional y central*, el V. P. Fr. Antonio Margil de Jesus, Guatemala, 1917, où sont indiquées d'autres sources, p. III-IX; *Catálogo de los escritores franciscanos de la Provincia serafica ... de Guatemala*, *ibid.*, 1920, p. 60. — L. Oliger, *Archivum francisc. hist.*, Quaracchi, 1920, t. XIII, p. 249-251.

L. OLIGER.

174. ANTOINE MARTMKOPSKI (ermite), saint vénéré dans l'Église géorgienne. Il était disciple de saint Jean Zedazni, qui, à la suite d'une révélation divine, quitta la Syrie avec quelques moines et se rendit en Géorgie pour y prêcher la foi chrétienne.

D'après sa légende, Antoine, qui était né en Syrie, fut envoyé par son maître dans la province de Kachétie. Il y convertit les tribus païennes qui habitaient sur les montagnes du Caucase. Il évangélisa plusieurs villes de cette région. Dans ses courses apostoliques, il visita ses compagnons d'apostolat, le bienheureux Zénon Ikaltski, Shio Migvimi et Joseph, évêque d'Alaverdi. Il s'établit ensuite dans un endroit désert près des gorges de Lopoatanvi, et s'y adonna à l'ascétisme le plus rigoureux. Des disciples et des fidèles commencèrent à s'y réunir autour de lui, et à vénérer une image miraculeuse du saint Sauveur. Leur nombre s'étant accru, il bâtit un monastère sur les bords du fleuve Alazan. Le désir de l'apostolat le reprit, et il prêcha la foi chrétienne dans les villes

et villages de l'Akhmetia. Il se cacha dans un endroit désert, près de la ville d'Akhmeta. Mais il ne tarda pas à y être découvert, et ses miracles lui attirèrent de nouveau un grand nombre de visiteurs. Il se retira alors sur la montagne d'Akriani, dans une grotte où il passait ses jours et ses nuits devant une image du Sauveur.

Découvert par les habitants du village de Nori, il vit accourir des disciples autour de lui et bâtit un monastère, qui fut détruit en 1760. Il se fit construire une colonne au sommet de la montagne et y passa le reste de sa vie. Il en descendait de temps en temps pour célébrer la messe en présence de ses moines. Il continuait aussi son apostolat, et par ses miracles convertissait un grand nombre de païens. Sa mémoire est célébrée dans l'Église géorgienne le 19 janvier. L'image du Sauveur, qu'il ne quitta jamais pendant sa vie, d'après la légende géorgienne, est celle du saint Suaire.

M. Sabinin, *Description complète des Vies des saints de l'Église géorgienne*, Pétrograd, 1873, t. III, p. 35-50. — D. Bakrade, *Caucasus et les anciens monuments de sa christianité*, dans les *Actes de la Commission archéologique du Caucase*, Tiflis, 1873, t. v, p. 1053-1054; *Notices de l'éparchie de Georgie* (Le bienheureux Antoine Martmkopskii, thaumaturge et stylite), Tiflis, 1890, n. 9-10, p. 22-23. — M. Brosset, *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, Pétrograd, 1850, p. 55-56; *Histoire de la Géorgie*, Pétrograd, 1849, t. I, p. 210-212; *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie*, Pétrograd, 1851, p. 130.

A. PALMIERI.

175. ANTOINE MASNIER ou **MASUIER**, évêque auxiliaire de Besançon, titulaire de Sidon depuis 1448 au moins, était d'origine franc-comtoise et appartenait à l'ordre des frères prêcheurs. Il était docteur en théologie. Il fut appelé à le seconder dans son ministère par l'archevêque Quentin Ménard, qui occupa le siège de Besançon de 1440 à 1462, mais ne conserva pas la faveur de son successeur, Charles de Neufchâtel. Il mourut en 1474.

Aug. Castan, *Les évêques auxiliaires de Besançon*, dans *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1876, p. 466.

M. PERROD.

176. ANTOINE DE MASSA MARITIMA, franciscain, général de l'ordre et ensuite évêque de sa ville natale, mort en 1435. Le 30 septembre 1412, Jean XXIII le nomma visiteur de la province franciscaine de Toscane et, en 1414, il le promut à la charge de ministre de la même province. En 1422, Martin V l'envoya à Constantinople pour y travailler à l'union de l'Église grecque avec celle de Rome. Arrivé dans cette ville, le 10 septembre 1422, il fut reçu par l'empereur Manuel II le 16. Une maladie de l'empereur retarda ses démarches, mais, le 10 octobre, il put lui soumettre les neuf clauses sur lesquelles devait être basée la réunion des deux Églises, et, le 20 octobre, il les communiqua au patriarche Joseph II. Un mois plus tard, le 14 novembre, il reçut la réponse évasive des autorités civiles et ecclésiastiques, qui demandèrent qu'un concile se tint à Constantinople même. En mars 1423, il était de retour à Venise. Après la mort du général de l'ordre, Ange Salvetti (6 octobre 1423), Martin V le nomma vicaire général et le chapitre de Ferrare, tenu le 29 juin 1424, l'élut ministre général. Il était maître en théologie et (depuis 1422) prédicateur apostolique. Se trouvant à la tête de l'ordre, il ne se montra pas toujours à la hauteur de cette charge, rendue singulièrement difficile alors, par suite des tendances contraires des conventuels et des observants. A ce chapitre de Ferrare, ainsi qu'à celui de Casale (1427), le nouveau général s'occupa activement de la réforme des rubriques de l'office du chœur. Au chapitre d'Assise (1430), qui avait été d'abord convoqué à Liège et ensuite à Rome, les

observants, avec saint Jean de Capistran à leur tête, réussirent à faire déposer le ministre général, qui favorisait trop les conventuels. Martin V le préconisa bientôt évêque de Massa Maritima, sa patrie, où il mourut en 1435. Il fut enterré dans sa cathédrale, où l'on voyait encore, du temps d'Ughelli, son inscription tombale et son portrait en peinture. Pie II vante son talent de prédicateur, et ses connaissances des lettres grecques et latines. Les actes de sa légation à Constantinople furent publiés à Paris, 1612, et ensuite dans le t. XXIX de la *Collectio concil. regia*, Paris, 1644, p. 728-739. Il écrivit en outre un traité *Adversus graecorum errores*; ses *sermons* ne paraissent pas avoir été conservés. Son *Regola e vite degli amatori di Iesu Cristo* a été publié dans le *Rime e prose del buon secolo della lingua*, p. 121 sq.; il comprend douze livres.

Wadding, *Annales min.*, Rome, 1733, t. VIII, p. 31; t. IX, p. 351, 363; t. X, p. 65, 81, 121, 169; *Scriptores ord. min.*, Rome, 1650, p. 35; 1806, p. 25; 1906, p. 28. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 83; 1908, p. 87. — *Collectio concil.*, loc. cit. — *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1887, t. II, p. 279-289. — Mattei, *De Antonio Massano, minor. conventuali viro praestantissimo epistola*, Pise, 1760. — Zambrini, *Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV*, Bologne, 1884, p. 35. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 329; t. II, p. 206. — Ughelli, *Italia sacra*, t. III, col. 722.

M. BIHL.

177. ANTOINE DE MATELICA, franciscain conventuel de la province d'Ancône (XV^e siècle). Ses ouvrages ont été confondus souvent avec ceux de son confrère Antoine de Bitonto (ci-dessus, col. 762). On a de lui *Expositio in orationem dominicam*, Parme, 1535; — *Sermones de B. Mariae V. festivitatibus*, publiés par Alva y Astorga, dans sa *Bibliotheca virginialis*, Madrid, 1649. D'autres sont restés manuscrits.

Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1650, p. 35; 1806, p. 25; 1906, p. 28. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 83; 1908, p. 87.

M. BIHL.

178. ANTOINE DE MEDINA, franciscain espagnol du XVI^e siècle, de la province observante de Saint-Jacques. Il édità à Salamanque en 1506: *privilegia, bullae, etc., pontificiae in gratiam ordinum mendicantium* et collabora aux *Monumenta*. Voir l'article ANTOINE DEL RINCON, col. 807.

Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1650, p. 35; 1806, p. 25; 1906, p. 28. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 84; 1908, p. 88. — Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 144.

M. BIHL.

179. ANTOINE DE MEDINA, franciscain espagnol du XVI^e siècle, postérieur de plusieurs dizaines d'années au précédent. Il était membre de la réforme des alcantarins (déchaussés). Il publia *Estaciones y misterios de la Tierra Santa*, Salamanque, 1573. Une version italienne de Pierre Bonfanti, curé à Bibiena, en parut à Florence, en 1590, sous le titre *Traduzione de viaggi d'Antonio Medina*.

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 84; 1908, p. 88. — Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 144.

M. BIHL.

180. ANTOINE MELISSA, ainsi surnommé depuis Combeffis, par les historiens de la littérature ecclésiastique, moine grec du XI^e siècle, qui semble avoir vécu sous Alexis I^{er} Comnène, et qui nous a laissé des recueils de sentences morales dont l'un est intitulé *Μελισσα*, l'*Abeille*. Ce recueil *Melissa*, ou florilège d'extraits bibliques et patristiques, est divisé en deux livres et cent soixante-seize titres ou chapitres. Ces deux livres furent traduits du grec en latin par Conrad Gesner et imprimés en ces deux langues à Zurich, 1546; puis à Anvers, 1560; à Francfort, 1581; à Lyon, 1608. C'est

sur l'édition de Zurich qu'ils furent réimprimés, mais seulement en latin, dans la *Bibliotheca Patrum*, Paris, 1575 et 1589. Migne a reproduit le texte grec et la traduction latine, P. G., t. cxxxvi, col. 765-1244, sous ce titre : *Antonii monachi cognomento Melissae Sententiae sive Loci communes ex sacris et profanis auctoribus collecti*. Les anciens éditeurs précisaient un peu plus le titre en le formulant ainsi : *Libri duo locorum communium seu sententiarum de virtutibus et vitiis*. Dom Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, nouvelle édition, Paris, 1863, t. xiii, p. 568, a noté ce détail : « Antoine Mélisse, parlant de la confession des péchés, dit qu'il est nécessaire de la faire aux mêmes ministres à qui la dispensation des divins mystères est confiée. » On lit en effet dans le premier livre de son recueil, pars I, sermo xvii : Ἀναγκαῖον τοῖς πεπιστευμένοις τὴν οἰκονομίαν τῶν μυστηρίων τοῦ Θεοῦ ἐξομολογεῖσθαι τὰ ἀμαρτήματα. *Necessarium est peccata illis confiteri, quibus administratio mysteriorum Dei concredita fuerit*. P. G., t. cxxxvi, col. 828.

L'autre ouvrage du moine Antoine est un travail plus personnel que le *Melissa* sur l'éducation et les convenances morales, χρηστοθήκη. On y donne en neuf chapitres des règles de conduite pour les jeunes gens. Il fut édité en 1815, à Venise, par Damascène Papanagiotopoulos. Sur la base de cette première édition, la χρηστοθήκη d'Antoine a été présentée plus récemment à la jeunesse grecque moderne par N. Kalogéras, Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντινίου συγγραφῆς τῆς κα' ἐκατοντατηρίδος χρηστοθήκη ἥτοι τρόποι τοῦ ἑλληνισμοῦ ὡς ἐκδομένοι χάριν τῆς ἑλληνικῆς νεολαίας μετὰ καὶ τῆς εἰς τὴν καθωμικημένην παραφράσεως, Athènes, 1881. Dans cette édition, il est fait mention d'un autre traité analogue du moine Antoine comme se trouvant dans plusieurs manuscrits sous ce titre : Παραίνεσις περὶ ἡθους ἀνθρώπων καὶ χρηστῆς πολιτείας. Mais Krumbacher remarque qu'il ne l'a vu nulle part. *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 465. Sur la publication de N. Kalogeras, voir une recension de A. Eberhard, *Deutsche Litteraturzeitung*, 1883, p. 301 sq.

Pour le recueil intitulé Μελίσσα, quelques additions à l'édition de Migne ont été publiées, d'après le codex 32 d'Athènes, par J. Sakkelion : Τῶν ἐν τῇ Γνωμολογίᾳ Ἀντωνίου τοῦ ἐπικληθέντος Μελίσσα ἑλλειπόντων ἀναπλήρωσις, dans le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρίας τῆς Ἑλλάδος, Athènes, 1885-1889, t. ii, p. 661-666. On trouve, à la fin de l'édition de Migne, col. 1333-1338, un excellent *Index ad Antonii Melissae Locos communes*, lequel serait utile à qui voudrait vérifier le contenu doctrinal de ce recueil.

Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 464 et 600; cf. p. 36, 217, 218. — Krumbacher-Sotiriadès, Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς λογοτεχνίας, Athènes, 1900, t. ii, p. 115 et 385; cf. t. i, p. 60, 437, 439. — Fabricius, *Bibliotheca graeca*, Hambourg, 1729, t. viii, p. 821-837; édition Harles, t. ix, p. 744-757. — Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1757-1763, t. xxi, p. 205-206; t. xxiii, p. 186-187; nouvelle édition, Paris, 1863, t. xiii, p. 567-568; t. xiv, p. 651-652. — Bellarmine-Labbe, *Scriptores ecclesiastici* (1728), p. 255'-256'. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, éd. novissima, Bâle, 1745, t. ii, p. 219. — Du Pin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1699, t. xii, 2^e part., p. 675. — Oudin, *Scriptores ecclesiastici*, t. ii, p. 750-753. — *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques*, Lyon, 1767, t. i, p. 82.

S. SALAVILLE.

181. ANTOINE A MERCEDE. Voir CAXAL (Antonio).

182. ANTOINE DE LA MÈRE-DE-DIEU, carme déchaussé espagnol, né dans la ville de

Léon, en 1587, de Ferdinand de Olivera, avocat renommé, et Louise de Ordas, tous deux d'une haute piété. Leur fils répondit à leurs soins; une vaste intelligence, servi par une constante application à l'étude, lui fit parcourir en peu d'années le cycle des humanités; si bien qu'on l'envoya étudier la philosophie à l'université de Salamanque, où il passa sa licence. Mais le monde n'avait aucun attrait pour lui, aussi vint-il prier les carmes déchaussés de Salamanque de le recevoir. Ses qualités le firent admettre, malgré son jeune âge.

Il prit l'habit en 1602, à Valladolid, où il fit profession le 19 juin 1603. Chargé d'enseigner la philosophie aux étudiants carmes déchaussés, dans le couvent de Ségovie, il le fit d'une manière si remarquable que les supérieurs, lisant le cours qu'il avait dicté, le jugèrent préférable au même travail qu'ils avaient demandé au savant Michel de la Très-Sainte-Trinité († 1661) : ils décidèrent que l'on conserverait la *Logique* de ce dernier et que le reste serait pris d'Antoine de la Mère-de-Dieu pour former le cours de philosophie devenu célèbre sous le nom des *Complutenses*, lequel commença d'être publié en 1624 à Alcalá de Hénarès (*Complutum*) sous le titre : *Collegium Complutense philosophicum, h. e. artium cursus sive disputationes in Aristotelis dialecticam et philosophiam naturalem juxta angelici doctoris D. Thomae doctrinam et ejus scholam*. Ce cours a été réédité à Francfort, en 1629; et à Lyon, en 1637, 1651 et 1668. Jean de l'Annonciation l'a publié à nouveau sous une forme plus concise, mieux ordonnée, en style plus simple et avec quelques savantes additions au t. iii, Lyon, 1669-1671; Cologne, 1732. L'illustre Blaise de la Conception, carme français, compléta ce cours en y ajoutant *Metaphysica*, Paris, 1640 et 1642 (c'est le t. v de l'édition de Lyon, 1651 et 1668), puis encore *Philosophia moralis*, Paris, 1647 : ainsi le cours complet forme sept tomes.

Antoine de la Mère-de-Dieu fut ensuite chargé d'enseigner la théologie au couvent des carmes déchaussés de Salamanque. Il le fit avec un tel éclat que même les plus savants professeurs de la célèbre université de cette ville recherchaient à prix d'argent la copie des leçons qu'il dictait en classe et que, lorsqu'il prenait part aux disputes publiques universitaires, on l'écou- tait avec une sorte de stupeur, tant était merveilleuse la lucidité avec laquelle il exposait les questions les plus ardues de la *Somme*. Son *Cursus Complutensis philosophicus* avait été reçu avec une telle faveur en Espagne, en France, en Italie et en Belgique, que ses supérieurs lui ordonnèrent de rédiger sur la théologie scolastique un cours qui fût le couronnement de celui de philosophie et conforme à ses principes. C'est l'origine du célèbre : *Collegii Salmanticensis fratrum discalceatorum B. Mariae de Monte Carmelo primitivae observantiae Cursus theologicus Summam theologicam D. Thomae ang. complectens juxta miram ejusdem angelici praeceptoris doctrinam et omnino consone ad eam, quam Complutense collegium ejusdem ord. in suo artium cursu tradidit*. Les trois premiers tomes sont d'Antoine de la Mère-de-Dieu. Ils ont été réédités à Lyon, in-fol., 1679 sq.; et à Paris, in-8°, 1870 sq. Dès l'apparition du t. i, un universel applaudissement s'éleva dans l'Église catholique et les dominicains, les premiers, proclamèrent le mérite hors de pair de cet admirable commentaire de la doctrine du docteur angélique. Le t. ii ne fut pas moins apprécié.

Cependant les supérieurs, jugeant nécessaire de ménager les forces d'Antoine de la Mère-de-Dieu, le retirèrent de Salamanque et l'envoyèrent au couvent de Léon respirer l'air natal. Cette grande épreuve

l'arrachait à un labeur conforme à ses goûts et des plus honorables, car il était devenu comme l'oracle de cette illustre université. Il obéit aussitôt à l'ordre donné et abandonna le t. III, qu'il préparait ; toutefois, sa douleur fut telle qu'il sembla devoir en mourir ; mais il la supporta en silence avec une héroïque patience. On le vit, à Léon, être le premier au chœur et à tous les actes de communauté, ne menant plus qu'une vie d'oraison et d'observance. Enfin, peu de temps après, il fut rendu à Salamanque, à sa chaire de lecteur et à l'université. La composition de son grand commentaire de la *Somme* absorbait tous ses instants ; il venait de publier le t. III : *De angelis*, lorsque la mort vint terminer prématurément une vie qui semblait celle d'un de ces esprits célestes dont il venait de traiter (27 novembre 1641) : il comptait cinquante-quatre ans d'âge et trente-neuf de vie religieuse. L'université de Salamanque rendit un hommage éclatant à sa mémoire en assistant tout entière à ses funérailles. Les dominicains voulurent porter sur leurs épaules jusqu'à sa tombe, creusée dans le cloître, le corps de celui qui avait glorifié la doctrine de saint Thomas ; ils vinrent encore le lendemain dans l'église des carmes déchaux célébrer en son honneur un office solennel : ce que firent également, les deux jours suivants, les bénédictins et les franciscains. Antoine laissait quelques travaux commencés, notamment sur le péché originel, qu'utilisa Dominique de Sainte-Thérèse († 1654), continuateur de son œuvre : Jean de l'Annonciation († 1701) et d'autres carmes déchaussés la poursuivirent jusqu'à son achèvement. On conserve encore de lui un ouvrage bien digne d'être édité : *Archetypum* (ms. original) *Cursus Complutensis*, in-8°, lib. phys. de ortu et interitu ; de anima.

François de Sainte-Marie, *Reforma de los descalzos de nuestra Señora del Carmen*, Madrid, 1644, t. I, l. V, c. xvi, n. 23-25, p. 791-798. — Emmanuel de Saint-Jérôme, *Reforma de los descalzos*, etc., Madrid, 1706, t. v, l. XXI, c. vi, p. 562-571. Nous avons suivi de préférence, dans cette notice, les dates données par François de Sainte-Marie, contemporain d'Antoine de la Mère-de-Dieu. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1788, t. I, p. 144. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca script. carmelit. excalc.*, Bordeaux, 1730, p. 40-41, n. LIV. — Caramuel, *Vener. P. Dominicus a Jesu Maria*, Vienne, 1655, p. 571-572. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. III, 1907, col. 918-920. — Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 1127, n. 3961.

P. MARIE-JOSEPH.

183. ANTOINE DE LA MÈRE-DE-DIEU, carme déchaussé espagnol, né à Valladolid, profès du couvent de cette ville, professeur de théologie dans le collège de son ordre à Salamanque, prieur du couvent d'Avila, visiteur général des missions aux Indes orientales et, à son retour, recteur du collège de Salamanque, meurt à Avila, l'an 1679, après avoir publié plusieurs ouvrages pleins d'érudition dont le premier surtout est renommé : *Praeludia isagogica ad sacrorum librorum intelligentiam*, in-fol., Lyon, 1669 ; Mayence, 1760, ouvrage auquel fait suite : *Tractatus appendix de notitia et usu eruditionis profanae*, in-fol., Lyon, 1669. Plusieurs de ses savants ouvrages sont conservés manuscrits : *Consulta varia et quaestiones morales*, 2 in-4° ; — *Conciones et declamationes*, 2 in-4° ; — *Sermones*, 2 in-4° ; — *Disputationes quinque de charitate* ; — *De artibus mechanicis*, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1788, t. I, p. 144. — Jacques Le Long, *Bibliotheca sacra*, t. II, p. 611. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum carmelit. excalc.*, Bordeaux, 1730, p. 39, n. LIII. Il attribue à tort, ainsi que J. Le Long, au carme déchaussé Antoine de la Mère-de-Dieu l'ouvrage : *Apis Libani*, qui est du suivant : cf. Hurter, 1910, t. IV, p. 134, note 1, et Michel de Saint-Joseph, *Biblioth. critica*, t. I, p. 271.

P. MARIE-JOSEPH.

184. ANTOINE DE LA MÈRE-DE-DIEU, né à Lisbonne le 28 février 1633, fit ses premières études chez les jésuites, au collège de Santo Antão ; puis suivit à l'université d'Évora les cours d'arts et de théologie. Le 28 janvier 1652, il reçut l'habit de Saint-Paul ermite, dans le couvent du Santíssimo Sacramento, à Lisbonne, où il enseigna la philosophie et la théologie. Peu de temps après il retourna à Évora, où l'université lui délivra le grade de docteur en théologie. Son érudition mérita les éloges de ses contemporains. Il passa les derniers temps de sa vie dans le couvent d'Alferrara, et, s'étant rendu à Setubal, mourut le 19 juin 1696.

Il employa quelques années à écrire un commentaire sur les Proverbes de Salomon : *Apis Libani circumvolitans flores in horto Salomonis, condendis virtutum dapibus mellificans, fraudes saeculi pungens, sive commentaria litteralia et moralia in cap. x Proverb.*, Lyon, 1686, t. I ; *ibid.*, 1701 ; *ibid.*, 1695, In cap. XI, t. II ; *ibid.*, 1710 ; *ibid.*, 1698, In cap. XII, t. III.

Il fit imprimer les sermons suivants : *Sermão em 17 de janeiro, na festa que se costuma celebrar em o convento da Rosa ao Santissimo Sacramento em desagravo do roubo de Santa Engrácia*, Lisbonne, 1665 ; — *Sermão nas exéquias do summo pontífice o Santissimo Padre Clemente IX na sé de Évora... em 23 de janeiro de 1670*, Évora, 1670 ; — *Sermão de S. Paulo primeiro ermitão, pregado no convento de Alferrara*, Lisbonne, 1677. Ce dernier fut traduit en espagnol par Aguiar y Zuniga dans l'ouvrage *Laurea portuguesa*, Madrid, 1679, p. 151 sq.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 317.

Fortunato DE ALMEIDA.

185. ANTOINE DE LA MÈRE-DE-DIEU. Voir ALMADEN (Antonio), t. II, col. 632.

186. ANTOINE DE METZ. Voir BETTINI (Antonio).

187. ANTOINE DE MILAN. Voir MONALD D'ANCÔNE.

188. ANTOINE DE MODÈNE, vingt-cinquième ministre général des frères mineurs capucins, de la famille des comtes de Montecuccoli, fils de Ferramonte Montecuccoli, qui avait épousé une jeune fille de la même race. De leurs nombreux enfants trois entrèrent dans le clergé séculier, deux embrassèrent l'état religieux. Un de ces derniers fut Camille, né le 2 juillet 1578. Il prit le nom d'Antoine en recevant l'habit au noviciat des capucins de Ravenne, le 18 mai 1598. Dans la suite il devint un prédicateur estimé et enseigna la philosophie et la théologie dans la province religieuse de Bologne. En 1616, il était nommé définitif et, de 1624 à 1627, provincial. Réélu en 1632, il assista l'année suivante au chapitre général, tenu à Rome le 13 mai. Le P. Antoine de Modène en sortait ministre général de l'ordre. Sans tarder il entreprit la visite des provinces, en commençant par celles du royaume de Naples, mais bientôt, se voyant à chaque instant entravé dans son gouvernement par l'ingérence abusive du cardinal protecteur Antoine Barberini, capucin, dont le principal mérite était d'être frère d'Urbain VIII, il prit le parti de donner sa démission et dans ce but il fit avancer de trois ans la célébration du chapitre. Il se réunit en 1637 et le P. Antoine, libre de tout souci, se retira dans sa province, au couvent de Scandiano, qu'il dut quitter au bout de peu de mois, pour raison de santé. Il fixa donc sa résidence à Sassuolo, où il vécut dans le silence et la paix et où il mourut pieusement le 10 avril 1648. Son confrère, le P. Zacharie Barberi de Bologne, a publié à Rome, en 1667, un volume, aujour-

d'hui illisible, où il retrace la vie et les vertus du P. Antoine de Modène, tout en passant sous silence les motifs de sa démission. L'ouvrage est dédié au fameux capitaine Raymond Montecuccoli.

Zaccaria Barberi, *Ritratto delle virtù e vita del P. Antonio da Modana*, Rome, 1667. — Sisto da Pisa, *Storia dei cappuccini Toscani*, Florence, 1906, t. I, p. 358.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

189. ANTOINE DE MOLINA, DE MOLINIS ou DE MOLENDIS, né à Cortone, nommé, par Jean XXIII, évêque de Strongoli, le 20 février 1413. Mort en 1418. Il est confondu à tort, par Gams, Cappelletti et Mattei, avec son successeur, Antoine « de Podio », transféré par Martin V, le 14 mars 1418, du siège de Bosa, en Sardaigne, à celui de Strongoli.

Archives du Vatican, *Fiches de Garampi*, n. 507, fol. 25. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 141, 465. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. XXI, p. 248, 264. — Mattei, *Sardinia sacra*, 1768, p. 197.

F. BONNARD.

190. ANTOINE DE MONDOLFO, augustin du xvi^e siècle. En 1563, il fut nommé provincial de la Marche d'Ancône et, en 1570, théologien du cardinal Jules della Rovere, archevêque de Ravenne, puis en 1579, professeur à Macerata. Il prit part au concile de Trente comme théologien de l'archevêque de Prague et y prononça un discours, selon les historiens de l'ordre de Saint-Augustin.

Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. I, p. 63. — Elssius, *Encomiasticon augustinianum*, Bruxelles, 1654, p. 82. — Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1686, t. VIII, p. 538. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 596. — *Bibliotheca Picena*, Osimo, 1790, t. I, p. 183.

A. PALMIERI.

191. ANTOINE DE MONTECCHIO (Bienheureux), augustin, né à Montecchio, près de Sienne. Il embrassa la vie religieuse au couvent de Saint-Augustin de Sienne, et fit profession dans le couvent de Lecceto, en 1440. Les historiens de Sienne racontent qu'il opéra plusieurs miracles et convertit beaucoup de pécheurs par sa prédication. Il fut prieur de Lecceto en 1462, 1471, 1475, 1490, et vicaire général de sa congrégation en 1459, 1466, 1485 et 1493. Sa mort eut lieu en 1497.

Landucci, *Sacra leccetana selva*, Rome, 1667, p. 124. — Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1682, p. 492-494. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 488-489.

A. PALMIERI.

192. ANTOINE DE MONTEFALCO, franciscain observant. Il était de la province de l'Ombrie, dont il gouverna pendant plusieurs années les observants comme vicaire provincial. C'est en cette qualité qu'il réforma en 1449, avec l'aide de saint Jean de Capistran, le couvent des clarisses de Monte Luce, tout près de Pérouse, et qu'il assista au chapitre général d'Assise en 1455. Après quelques hésitations, provenant de ses idées sur la stricte pauvreté franciscaine, il résolut de laisser ses observants dans le célèbre couvent de Sainte-Marie-des-Angeles (Portioncule) en bas d'Assise. Dans le conclave, d'où sortit le 8 avril 1455 le pape Calliste II, il fut, pour un moment au moins, question de sa candidature à la papauté. Calliste II le chargea de recueillir les décimes pour la croisade contre les Turcs, dans les diocèses du duché de Spolète (1455 sq.). Le chapitre général de Milan (1457) le choisit comme vicaire général des observants d'Italie. Il remplit ce poste jusqu'au chapitre général de Rome, tenu à l'Ara-Caeli en 1458. C'est dans ce couvent qu'il mourut peu de temps après, mais non en 1457 comme le veut Wadding. Il remania et mit en italien la Vie latine de sainte Claire

de Montefalco composée par Béranger de Saint-Affrique, vicaire général de Spolète. Elle a été publiée sous le titre : *Vita di S. Chiara da Montefalco scritta nel secolo XV per un francescano, suo conterraneo* (sans nom d'auteur), *ed ora nelle feste di sua canonizzazione la prima volta messa a stampa da un sacerdote perugino, ad use delle persone devote*, Pérouse, 1882.

Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1733, t. VI, p. 141; t. XII, p. 43, 180, 225, 290; t. XIII, p. 14, 22, 30 sq.; t. XV, p. 319; *Script. ordinis minorum*, Rome, 1650, p. 35; 1806, p. 25; 1906, p. 28. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 83; 1908, p. 89. — M. Faloci-Pulignani, dans *Archivio storico per le Marche e l'Umbria*, Foligno, 1894, t. I, p. 556 sq. — L. Pastor, *Gesch. der Päpste im Zeitalter der Renaissance*, Fribourg, 1886, t. I, p. 498, 519. — *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1887, t. II, p. 373, 376.

M. BIHL.

193. ANTOINE DE MONTICIANO, bienheureux de l'ordre de Saint-Augustin. Il naquit à Sienne, de la noble famille des Patrizi, on ne sait pas à quelle date. Il embrassa la vie religieuse dans le monastère de Lecceto, près de Sienne. Ayant appris qu'il y avait à Camerata un saint ermite appelé Pierre, il alla lui rendre visite. Après avoir eu avec lui de longs entretiens spirituels, il retourna à Monticciano et y mourut en 1311 ou 1330. Son culte *ab immemorabili* fut reconnu et approuvé par Pie VIII, en 1830, et la date du 28 mars fut choisie pour sa commémoration dans le propre de l'ordre de Saint-Augustin.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1678, t. VI, p. 321-324. — Arpe, *Giornale dei santi e beati agostiniani*, Gênes, 1722, t. I, p. 126-128. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 331. — Une notice historique de sa vie, écrite par le P. Jean-Baptiste Pizzichini de Monticciano, a été insérée dans les *Acta sanctorum*, avril, t. III, p. 832-836. — Une Vie plus détaillée a été publiée par le P. Giovanni Ballati, *Vita, miracoli e grazie del beato Antonio Patrizi detto da Monte Senese dell'ordine eremitano di sant'Agostino*, Sienne, 1728; 2^e édit., par Rocco Vannuccini, Sienne, 1841. — *Sacra Illicitana sylva*, Sienne, 1653, p. 83. — Landucci, *Sacra Leccetana selva*, Rome, 1667, p. 180.

A. PALMIERI.

194. ANTOINE DE MONZA, franciscain observant, un des quatre missionnaires que Sixte IV avait destinés pour l'Orient et plus spécialement pour l'Éthiopie, mais qui ne parvinrent que jusqu'à Venise (voir ANTOINE DE FERRARE, col. 773). Antoine de Monza fut ensuite nommé préfet d'un groupe de frères mineurs envoyés en Éthiopie et dans l'Inde au commencement de l'année 1482. Ayant travaillé plusieurs années dans le premier pays, Antoine de Monza s'en retourna en Italie, dans sa propre province de Milan; il mourut au couvent de Moletto. On lui attribue *Sermones 78 quadragesimales*, ms.

Wadding, *Annales minorum*, ad an. 1480, n. x; an. 1482, n. LX, Rome, 1735, t. XIV, p. 243, 331; *Scriptores ord. min.*, 1650, p. 36; 1806, p. 25; 1906, p. 29. — Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 84; 1908, p. 88.

M. BIHL.

195. ANTOINE DE NAGASAKI (Saint), un des martyrs du Japon, canonisés par Pie IX en 1862, n'était encore qu'un enfant de treize ans, quand il mourut pour sa foi. Né d'un père chinois et d'une mère japonaise, chrétiens tous les deux, il s'était attaché aux missionnaires franciscains, qui l'avaient admis au tiers-ordre. Avec un autre compagnon, de deux ans plus âgé que lui, Thomas, il vivait au couvent d'Osaca, où on les employait au service de l'autel, à l'enseignement du catéchisme aux petits enfants et à d'autres offices en rapport avec leur âge. Il s'y trouvait donc quand, au commencement de décembre 1596, l'empereur Taicosuama ordonna de retenir les religieux prisonniers dans leurs maisons. Antoine resta ainsi enfermé avec son maître, le P. Martin, et deux

autres tertiaires, du 8 au 30. Ce jour-là ils étaient menés à Méako, où ils retrouvèrent les autres prisonniers. Le 2 janvier 1597, on les avertissait qu'ils allaient être conduits à Nagasaki, pour y être crucifiés. Le voyage dura un long mois; le 5 février, ils arrivaient au but. C'était la patrie du jeune Antoine, qui devait y remporter un premier triomphe sur l'amour de sa famille, avant de cueillir la palme du martyre. Bien qu'ils fussent chrétiens, ses parents, le voyant chargé de liens et à la pensée du sort qui l'attendait, cherchaient à le retenir près d'eux. Larmes et supplications, tout fut inutile : avec un courage au-dessus de son âge, le saint enfant leur fit ses adieux et arracha leur consentement à son supplice. Lorsque les vingt-six confesseurs de la foi furent arrivés au lieu désigné, on les attacha aux croix préparées d'avance et alors notre jeune héros, se rappelant une parole du P. Pierre-Baptiste, le chef de cette phalange de martyrs, lui dit : « Père, ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous nous avez faite de nous faire chanter le *Laudate pueri Dominum*, quand nous serions sur notre croix ? » Comme le saint, tout absorbé en Dieu, ne répondait pas, Antoine entonna le psaume, que ses jeunes compagnons continuèrent avec lui et qu'ils allèrent achever au ciel avec les anges. C'était le 5 février 1597.

Barezzi, *Quatriemes partie des chroniques des frères mineurs*, liv. X, ch. LIX, Paris, 1609. — *Acta sanctorum*, 5 febr. — Pagès, *Histoire des vingt-six martyrs japonais*, Paris, 1862. — P. Léon, *L'auréole séraphique*, Paris, 1883, t. I, p. 332 sq. — Profillet, *Le martyrologe de l'Eglise du Japon, 1549-1649*, Paris, 1895, p. 54.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

196. ANTOINE DE NAZARIO. Voir ANTOINE D'AZARO, col. 755.

197. ANTOINE NEYROT (Bienheureux), naquit vers l'année 1425, près de Turin, dans la petite ville de Rivoli. Le couvent des dominicains de Saint-Marc à Florence, gouverné alors par saint Antonin, était dans toute sa ferveur. Antoine, tout jeune encore, vint y demander l'habit des frères prêcheurs, et il fut le dernier admis à la profession par le saint prieur. Il abandonna bientôt sa ferveur première, et quelques succès obtenus dans la prédication lui inspirèrent le désir de se produire dans le midi de l'Italie. Saint Antonin, alors élevé sur le siège de Florence, lui adressa de vives remontrances, lui laissant entrevoir une défection lamentable; mais ce fut en vain. Sur les côtes de Sicile, le vaisseau qui portait le jeune religieux fut capturé par les pirates, le 2 août 1458, et conduit à Tunis, où Antoine fut vendu comme esclave. Ce n'était pas la réalisation de ses rêves, et un profond découragement s'empara de son âme. Malgré les adoucissements que lui procura le consul de Gênes, ne pouvant supporter plus longtemps la privation de sa liberté, il eut le malheur de renier la foi de Jésus-Christ et de contracter une union sacrilège. Aussitôt il fut affranchi. Quelque temps après, des Italiens, venus à Tunis pour leur commerce, lui racontèrent les derniers instants de saint Antonin, dont l'Italie entière proclamait les vertus et les miracles. Ce souvenir de sa vie passée éveilla en lui le remords, et il vint trouver un religieux de son ordre, qui remplissait auprès du consul les fonctions de chapelain, et fondant en larmes il implora le pardon de ses fautes. Le jour des Rameaux 1460, ayant reçu l'absolution de ses crimes, il en fit l'aveu public, demanda humblement pardon aux fidèles assemblés; il s'approcha de la sainte table, fut réintégré dans son ordre. Alors il se présenta au roi de Tunis, confessa hardiment sa foi. Il fut jeté dans une étroite prison, où les avanies et les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés et, le jeudi saint, il fut conduit sur la place publique, où il fut lapidé et criblé de

coups d'épée. Pendant ce temps, il demeurait agenouillé, immobile, comme s'il eût été insensible à la douleur. Il s'affaissa et rendit le dernier soupir. Son corps jeté dans les flammes en fut respecté. Des marchands génois l'obtinrent à prix d'argent et, en 1469, le bienheureux Amédée, duc de Savoie, le fit transporter à Rivoli, où depuis lors il est l'objet d'une grande vénération. Les témoignages recueillis par des témoins oculaires servirent de base à un procès de béatification, dont la sentence fut prononcée par le pape Clément XIII. La fête du bienheureux Antoine est célébrée le 10 avril, qui est le jour anniversaire de son glorieux martyre. Léandre Alberti, s'appuyant sur un texte mal interprété, lui attribue à tort une traduction italienne du Coran.

S. Rit. C., *Positio super introductione causae et Summarium*, etc., Rome, 1766. — *Acta sanctorum*, 1743, aug. t. vi, p. 530-534. — Francisel Castillonis, *Martyrium Antonianum*, etc., notis illustratum, a R. P. J.-A. Orsi, Florence, 1728. — Malpée, *Palma fidei*, Anvers, 1635. — Léandre Alberti, *De viris illustribus ord. praed.*, Bologne, 1517. — Razzi, *Vite dei santi*, etc., 1577, p. 261. — Pio, *Vite degli uomini*, etc., 1607, p. 325. — Échard, *Scriptores ord., praed.*, etc., t. I, p. 820. — Réchac, *Vies des saints de l'ordre des frères prêcheurs*, t. III, p. 859. — Marchese, *Sagro diario* : 10 april, B. Antonino da Rivoli. — Année dominicaine, 1889, 10 avril. — Mattioda, *Il B. Antonio Neyrol*, Turin, 1902. — *Il Rosario, Memorie domenicane*, 1905, p. 99; 1907, p. 179; 1913, p. 161.

X. FAUCHER.

198. ANTOINE DE NICE (Bienheureux), augustin. Il embrassa la vie religieuse dans le couvent de Lecceto. Sa renommée de sainteté était si grande, que sainte Catherine de Sienne le proposa à Urbain VI comme un des hommes les plus aptes à travailler à la réforme de l'Eglise. La sainte elle-même lui écrivit trois lettres pour le pousser à se rendre à Rome dans ce but. D'après Landucci, il mourut en 1392.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. VI, p. 179, 310.

A. PALMIERI.

199. ANTOINE DE NOVGOROD. Voir ANTOINE DOBRYNIA, col. 768.

200. ANTOINE DE NOVO-CASTRO, évêque titulaire de Lacédémone, mentionné en 1460, suffragant de l'évêque de Toul.

Eubel, *Hierarchia cathol. mediæ ævi*, 2^e édit., t. II, p. 170. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 431.

R. AIGRAIN.

201. ANTOINE D'OMESSA. Voir ANTOINE (52), col. 744.

202. ANTOINE (III) PACHÉ, patriarche de Constantinople (974-980). Élevé dans le monastère de Stoudion, il vécut toujours en moine, même lorsqu'il devint patriarche. Il était syncelle quand l'empereur Tzimiscès l'éleva au siège suprême, en 974. La situation était assez délicate. Basile le Scamandrien, un ascète qui refusait de soutenir la politique religieuse de l'empereur et de favoriser l'antipape Francon contre Benoît VI et Benoît VII, venait d'être déposé par un synode complaisant. Antoine III accepta la succession et il semble être entré dans les vues de Tzimiscès, bien qu'au dire des chroniqueurs il fût « un homme véritablement angélique, orné des quatre vertus cardinales. » Léon Diacre, *Hist.*, X, 3, P. G., t. cxvii, col. 892. Quelle qu'ait été sa complaisance pour l'empereur, il ne montra pas moins durant toute sa vie une austérité, une douceur et une charité que les historiens célèbrent à l'envi. C'est sous le gouvernement d'Antoine qu'on réunit pour la première fois en corps les Vies des saints de l'Eglise orientale. Il donna sa démission en 978 ou 980, on ne sait trop pour quel motif, mais probablement pour avoir pris

parti pour Bardas Skléros. Il se retira dans son couvent et y mourut en 983.

Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. I, col. 256. — P. G., t. cxvii, col. 892. — M. Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, Constantinople, 1890, p. 310 sq. — *Dictionnaire de théologie catholique*, t. III, col. 1539. — G. Scumberger, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, Paris, 1896, p. 265, 445-454.

R. JANIN.

203. ANTOINE DE PADOUE (Saint). — I. Sa vie. II. Ses écrits. III. Son culte. IV. Sources historiques.

I. SA VIE. — Né à Lisbonne, vers 1195, il reçoit au baptême le nom de Fernando. Nous n'avons pas de renseignement certain sur ses parents : sa descendance prétend d'une branche de la famille de Bouillon est une hypothèse d'hagiographes des xvi^e et xvii^e siècles. Élevé à l'école de la cathédrale, il entre, à quinze ans, chez les chanoines réguliers de Saint-Vincent de Fora de Lisbonne et, deux ans après, passe au monastère de Sainte-Croix de Coimbra : c'est là qu'il a pris sa formation intellectuelle et, vraisemblablement, a été élevé au sacerdoce. En 1220, la translation à Coimbra des reliques de cinq frères mineurs, récemment martyrisés au Maroc, lui inspire le désir de revêtir l'habit de saint François et d'aller, lui aussi, prêcher la foi aux infidèles. Admis dans l'ordre séraphique, sous le nom de frère Antoine d'Olivarès, il part pour l'Afrique, quelques semaines plus tard. Tombé malade dès son arrivée au Maroc, il doit bientôt se rembarquer pour l'Europe. La tempête le jette sur les côtes de Sicile, d'où il se rend au chapitre général (1221). Gratien, provincial de Romagne, l'accepte dans sa province et lui assigne pour résidence Montepaolo près Forlì. Antoine y vit presque en ermite, lorsqu'une allocution, qu'il doit inopinément adresser à des ordinands, révèle sa science et son éloquence. Dès lors, il lui faudra se livrer à la prédication. Son apostolat s'exerce, tout d'abord, au cours de 1222-1223 et avec un succès qu'atteste la *Legenda prima* (9-10), contre les hérétiques du nord de l'Italie. Suivant d'autres documents moins sûrs, il aurait, au couvent de Bologne — mais non, assurément, à l'université de cette ville, qui n'eut de faculté de théologie qu'en 1360 ou 1362 — rempli la charge de « lecteur », ou professeur de science sacrée. A l'appui de cette assertion, on a invoqué une lettre d'obédience que lui aurait écrite saint François : elle est d'une authenticité douteuse. Douteuses aussi sont les relations qu'il aurait eues avec l'abbé de Verceil, Thomas Gallo. En 1223 ou 1224, il est envoyé en France. Sur son séjour et ses travaux dans ce pays nous n'avons que de rares indications. Ce que nous avons d'assuré, à ce propos, nous le devons à Jean Rigau'd (c. v-viii). D'après son témoignage, Antoine fut « custode du Limousin », prêcha à Bourges, résida et prêcha aussi à Limoges, à Saint-Junien, à Brive dont il fonda le couvent, assista à un chapitre à Arles, antérieurement à octobre 1226. Des compilations légendaires très postérieures — le *Liber miraculorum* et Barthélémy de Pise — supposent, en outre, sa présence à Montpellier, où elles le font de nouveau enseigner la théologie, dans la région de Toulouse et au Puy. Quant au mouvement qu'il excita en France, au sein des masses, il paraît incontestable qu'il fut immense et profond.

Après la mort de saint François, apparemment dans les premiers mois de 1227, Antoine revint en Italie : il aurait assisté au chapitre général qui élut le successeur du patriarche. En tout cas, et bien que l'imagination des écrivains modernes se soit pour cette période donné libre carrière, jusqu'en 1230, en ce qui concerne la vie et l'action du saint, nous sommes, critiquement parlant, en pleine obscurité. Fut-il alors,

comme on l'a inféré de quelques textes, provincial de la Romagne? au milieu des dissensions qui divisaient les frères mineurs en *zelanti* et *mitigés*, quels furent son attitude et son rôle? en quelle circonstance prêcha-t-il, à Rome, devant le pape et quelles villes de la péninsule évangélisa-t-il? Nous en sommes réduits, faute de documents contemporains précis, à de pures conjectures. Avec son arrivée à Padoue en 1230 — il y était déjà venu, semble-t-il, l'année précédente — nous rentrons dans la lumière. Par un chroniqueur du temps, Rolandino, nous savons qu'émû du sort des chefs du parti guelfe que les gibelins gardaient prisonniers, il se rendit à Vérone et réclama intrépidement d'Ezzelino leur délivrance. Le tyran, il est vrai, contrairement aux affirmations des légendes de basse époque, repoussa sa demande. Le carême de 1231 fut pour Antoine l'apogée de son apostolat et de sa popularité : l'élan qu'il suscita en Lombardie fut indescriptible. C'est par milliers que les auditeurs se pressèrent à ses sermons; à sa voix, une fièvre de pénitence s'était emparée des populations. Sa prédication, en même temps, poursuivait un but social : guerre à l'usure, abolition de la prison pour dettes, affranchissement des prolétaires. Au commencement de l'été de cette même année, épuisé de fatigue, il se retira à Campo Sampiero. Le 13 juin, frappé d'un mal subit, il voulut se faire ramener à Padoue, mais dut s'arrêter aux portes de la ville, près du couvent des clarisses de l'Arcella. Ce fut là que, le soir même, il mourut.

Telles sont, d'après les sources primitives, les grandes lignes de la vie d'Antoine. Cette esquisse, toutefois, serait incomplète, si nous ne rappelions qu'autour de sa mémoire, dès la fin du xiii^e siècle et surtout à partir de la première moitié du xiv^e, apparaît toute une efflorescence de merveilleuses légendes, dont on a pu, dans ces derniers temps, retrouver en partie l'origine et indiquer l'évolution. Plusieurs de ces légendes, dont divers pays se sont disputé la localisation, sont tout particulièrement devenues populaires. Qui ne connaît, entre cent autres, les poétiques récits du sermon aux poissons, de la confession écrite miraculeusement effacée, de l'enfant Jésus reposant sur les bras d'Antoine?

II. SES ÉCRITS. — La *Legenda prima* ne mentionne, comme ayant été rédigés, ou plutôt résumés, par saint Antoine, que des *Sermones dominicales* et des *Sermones in festivitibus sanctorum*. On conserve à Padoue un manuscrit considéré comme relique : une note, que l'on y voyait, prétend-on, jadis, aurait indiqué que ce livre avait été composé par l'apôtre franciscain. C'est ce codex qui a servi, jusqu'ici, à juger de l'exactitude des divers recueils de sermons imprimés sous le nom du saint. A s'en tenir à ce critérium, sont apocryphes les éditions de Paris, 1520-1521; Venise, 1574 et 1575. Aussi erronée est l'édition des *Sermones dominicales* et de *sanctis* du P. Jean de La Haye (Paris, 1641; Lyon, 1653), qui y a joint, de plus, des *Concordantiae* et une *Interpretatio mystica*, lesquelles, très certainement, ne sont pas d'Antoine. L'édition de Pagi (Avignon, 1684) est regardée par Ed. Lempp comme moins mauvaise. D'après le manuscrit des reliques, le P. Josa, conventuel, a reproduit, en 1883, à Bologne, quatorze *Sermones in solemnitatibus*; en 1885, à Padoue, quatre *Sermones in laudem virginis Mariae*, et en 1887, à Bologne, quelques autres. Une édition des *Sermones dominicales* et *in solemnitatibus*, entreprise par don Locatelli de Padoue, en 1895, a été, après le cinquième fascicule, interrompue par la mort de l'éditeur (décembre 1902). En 1757, Azzoguidi avait donné, à Bologne, d'après un manuscrit de l'église Saint-François de cette ville, des *Sermones in psalmos*, de l'authenticité desquels il ne fournit aucune preuve sérieuse. Ajoutons que tout ce qui — authen-

tique ou non — nous est parvenu comme œuvre du saint est étranger à la forme oratoire : ce sont des séries de canevas, presque toujours secs et décharnés, des enchevêtrements de commentaires, scolastiques et subtils, sur certains textes de l'Écriture.

III. SON CULTE. — En fait, il commença, à Padoue, le jour même du trépas : la *Legenda prima* nous décrit avec quelle violence les habitants de la région se disputèrent la possession du cadavre du saint, puis avec quelle ardeur et quelle solennité les pèlerinages s'organisèrent, tout de suite, à son tombeau. Moins d'un an plus tard, le 30 mai 1232, Antoine était canonisé par Grégoire IX. Peu après, Julien de Spire rédigeait son office en prose rimée, l'un des joyaux liturgiques du moyen âge, y compris le fameux répons *Si quaeris miracula*, faussement attribué par certains à saint Bonaventure. Bientôt, grâce aux frères mineurs, la dévotion se propagea dans la chrétienté et jusque dans les contrées infidèles. Au cours des siècles, l'enthousiasme des foules ne cessa d'inspirer ces collections de *mirabilia* de toute sorte, *Acta sanct.*, jun. t. III, p. 196-269, etc., qui lui ont valu le titre de « thaumaturge ». On sait, par ailleurs, la vogue que son culte a reprise partout, de nos jours.

La basilique que, pendant plus d'un siècle et demi (1263-1424), Padoue éleva en son honneur, abrite toujours son tombeau. En 1263, l'arca ayant été ouverte par saint Bonaventure, outre la majeure partie du squelette, on retrouva la langue intacte : elle se conserve, desséchée, dans un reliquaire de cristal. D'autres reconnaissances de ces reliques eurent lieu en 1350 et 1745. D'innombrables localités honorent encore des reliques plus ou moins authentiques. Lisbonne montre l'emplacement de sa maison paternelle ; Brive, les grottes que, suivant une tradition consignée dans le *Liber miraculorum* (n. 12), il habita.

Saint Antoine a tenté le génie des plus grands artistes, tels que Donatello, le Pinturicchio, le Pérugin, le Corrège, le Titien, Murillo, Rubens, van Dyck, etc. Au point de vue iconographique, d'après les constatations de M. de Mandach (*Saint Antoine dans l'art italien*, Paris, 1899), au XIII^e siècle il a été représenté avec le livre, symbole de la science. Dans l'Italie centrale, au XIV^e siècle, à ce livre on a ajouté la flamme, figure du zèle ardent, puis, au XV^e siècle, le cœur, sans doute pour signifier la charité du saint, peut-être aussi comme allusion à l'épisode fantastique du cœur de l'avare. Bientôt est apparu le lis de la pureté, joint au livre. A partir du XVII^e siècle seulement, l'enfant Jésus commence à devenir et va désormais demeurer l'attribut le plus ordinaire du thaumaturge. En Portugal, remarque C. das Neves, une croix est, le plus souvent, jointe au lis.

IV. SOURCES HISTORIQUES. — La source historique par excellence, malgré ses lacunes, est la *Legenda prima*, écrite par un frère mineur, antérieurement à 1245 et probablement peu après la canonisation (éd. critique dans L. de Kerval, *S. Antonii vitae duae*, Paris, 1904). La *Legenda secunda* (*Acta sanctorum*, jun. t. III, p. 204-209), antérieure à 1249 et presque certainement du mineur Julien de Spire, la notice du *Dialogus de vitis sanctorum fratrum* (éd. Lemmens, Rome, 1902), vers 1245, celle du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (l. I, c. cxxxix-cxxxv, dans *Mon. Germ. hist.*, *Script.*, t. xxiv), mort en 1264, la *Legenda altera*, de Pierre Raymond, du ms. 74 de Padoue (éd. Josa, Bologne, 1883), vers 1293, n'en sont que des remaniements, plus ou moins textuels, de même que le très court *Epilogus* du dominicain Barthélemy de Trente, *S. Ant. Vitae duae*, p. 249-250, n'en est que le sommaire. Comme seconde source — surtout pour l'apostolat hors de l'Italie — il faut nommer la *Vita B. Antonii* du mineur limousin Jean Rigauld, écrite peu après 1294,

ms. 270 de la bibliothèque de Bordeaux, découvert et édité par le P. Ferdinand d'Araules, Paris, 1899. A signaler aussi la *Chronique anglaise de Lanercost* (1201-1346; éd. d'Édimbourg, 1839), qui contient peut-être des fragments de la légende antonienne, maintenant perdue, du mineur Jean Peckam (m. 1292). Rolandino (dans Muratori, *Rer. Ital. script.*, éd. Milan, 1723-1751, t. VIII, col. 202-203), Thomas de Celano (*Vita pr.*, part. I, c. XVIII, éd. Édouard d'Alençon, Rome, 1906), Eccleston (*De adv. fr. min. in Ang.*, coll. XIII, dans *Anal. franc.*, Quaracchi, 1885, t. I), rapportent trois ou quatre traits de la vie d'Antoine.

Si l'on excepte Paulin de Pouzsoles, mineur (c. ccxxxix de son *Hist. ab orig. mundi*, dans *Analecta ord. cappucc.*, Rome, novembre 1901), qui, sauf pour deux épisodes, déjà dans Jean Rigauld, abrège la *Legenda prima*, le XIV^e siècle n'offre que des documents légendaires : la *Légende du legendarium* de la Laurentienne (ms. 9, Plud. xxxv sin., éd. Lemmens, dans *Röm. Quartalschrift*, 1902, p. 408-414), qui, quoi qu'on en ait voulu dire, n'est manifestement pas du XIII^e siècle ; les *Fiorelli* ou mieux les *Actus B. Francisci* (c. XLVIII-XLIX, éd. Sabatier, Paris, 1902), de 1322 à 1328 ; les *Additions* du manuscrit des capucins de Lucerne à la *Legenda prima* (*S. Ant. vitae duae*, p. 115-129), de 1303 à 1337 ; la légende *Benignitas* (éd. critique, *ibid.*) visiblement de la même époque ; le *Liber miraculorum* (*Acta sanct.*, jun. t. III, p. 216-231, et *Chron. XXIV gener.*, t. III des *Analecta franc.*, 1897), postérieur à 1367 et qu'on pourrait appeler le *mare magnum* du merveilleux antonien ; enfin Barthélemy de Pise, vers 1385, dans ses *Conformités*, l. I, fruct. et conf. VIII, part. 2, éd. 1510, fol. LXVI-LXVIII, et *Anal. franc.*, 1906, t. IV, p. 264-273.

Les livres publiés sur saint Antoine, de la première moitié du XV^e siècle à la fin du XIX^e, sont innombrables ; en donner une nomenclature quelque peu complète n'offrirait, toutefois, que bien peu d'utilité. Au point de vue historique, en effet, à peu près tous ces ouvrages sont de nulle valeur : non conscients des règles et des procédés de la critique, ils n'ont fait que répéter et amplifier, en s'efforçant, tout au plus, de les coordonner dans un cadre chronologique, le plus souvent arbitraire, les légendes du XIV^e siècle, les narrations du *Liber miraculorum* notamment. Contentons-nous donc d'énumérer les principaux : au XV^e siècle, Sico Polentone, notaire à Padoue, en 1433, *De vita et miraculis S. Ant.*, dans Horoy, *Bibl. patr. med. aevi*, Paris, 1880, t. VI, p. 469 sq. — Saint Antonin, m. 1459, dans sa *Summa historialis*, Lyon, 1512, t. III, tit. XXIV. — Au XVI^e siècle, Marc de Lisbonne, *Chronica da ordem dos frades menores*, Lisbonne, 1557, part. I, l. IV et V. — Surius, *De probatis sanctorum historiis*, Cologne, 1570-1575, t. III, p. 611 sq. — Au XVII^e siècle, Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1731-1745, t. I et II. — Miguel Pacheco, *Epitome de la vida... de S. Ant. de Pad.*, Madrid, 1646 ; Lisbonne, 1658. — Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, Lisbonne, 1666, t. III. — *Acta sanctorum*, jun. t. III, p. 196-269, envisageant surtout ce qui concerne le culte du saint. — Au XVIII^e siècle, Angelico de Vicence, *La Vita di S. Ant. di Pad.*, Venise, 1748. — Azzoguidi, convent., Introduction et annotations aux *S. Ant. sermones in psalms*, Bologne, 1757. — Luigi Missaglia, F. M., *Vita di S. Antonio*, Parme, 1776. — Ag. Arbusti, convent., *Compendio cronol. e critico della vita del glor. thaumaturgo S. Ant.*, Bassano, 1786. — Manoël de Azevedo, S. J., *Vita del glorioso thaumaturgo portoghese S. Ant.*, Venise, 1788 ; Bologne, 1790. — Au XIX^e siècle, abbé Guyard, *Saint Ant. de Padoue, sa vie, ses œuvres et son temps*, Paris, 1860. — P. At, prêtre du S. C., *Hist. de S. Antoine de Padoue*, Paris, 1878. — Salvagnini, *S. Ant. e i suoi tempi*, Turin, 1887. — Scrinzi, *S. Ant. di Padova e il suo tempo*, Vérone, 1889. — R. P. Léopold de Chérancé, capucin, *Saint Antoine de Padoue, sa vie, sa légende*, Paris, 1895. — Abbé Carlos das Neves, *O grande thaumaturgo de Portugal, S. Antonio di Lisboa*, 2 vol., Porto, 1895-1899. — Antoine du Lys, *Hist. de saint Antoine de Padoue*, Vanves, 1899.]

Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que quelques écrivains, en petit nombre, rompant avec la routine, se sont efforcés de mettre au point l'hagiographie antonienne. En ce sens, il est juste de signaler : le D^r Ed. Lempp, dans ses articles, *Antonius von Padua* de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, Gotha, 1889-1892, t. xi, xii et xiii. — A. Lepître, *S. Antoine de Padoue*, Paris, 1901. — L. de Kerval, *S. Antonii vitae duae*, avec introduction, commentaires, étude des sources (t. v de la *Collect. d'études et de docum. sur l'hist. rel. du moyen âge*), Paris, 1904, et *L'évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de saint Antoine de Padoue* (fasc. 12 des *Opusc. de crit. hist.*), Paris, 1906. — Le P. Léopold de Chérancé, *Saint Antoine de Padoue d'après les documents primitifs*, Paris, 1906 : mise à profit, sous une forme pieuse et gracieuse, des principaux résultats de la critique. — Le R. P. Niccolò dal Gal, F. M., *S. Ant. di Padova, taumaturgo francescano*, Quaracchi, 1907 ; traduct. française du P. Théobald Aumasson, Paris, 1908 : à côté de pages judicieuses, on regrette de trouver dans cet ouvrage encore des récits sans bases suffisamment sérieuses. — K. Wilk, *Antonius von Padua*, Breslau, 1907.

L. DE KERVAL.

204. ANTOINE DE PADOUE, religieux franciscain d'Arrábida (Portugal), nommé évêque de Maranhão (Brésil), confirmé par Pie VI en juin 1783. Il arriva à São Luís do Maranhão le 20 octobre 1784. Par suite de conflits de juridiction avec l'auditeur Manuel Antônio Leitão Bandeira, protégé du capitaine général, le ministre des colonies Mello e Castro, par l'avis du 29 octobre 1787, réprimanda l'évêque. Celui-ci, découragé d'ailleurs parce que, d'après quelques-uns, on suspendit ses droits temporels, quitta le Maranhão pour se rendre à Para, le 22 avril 1789, et s'embarqua peu après pour le Portugal. Il donna sa démission et mourut à Setubal ; nous ignorons la date de sa mort.

José Constantino Gomes de Castro, *Catálogo dos bispos do Maranhão*, Maranhão, 1827, p. 12. — Cândido Mendes de Almeida, *Direito civil eclesiástico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. 1, 2^e part., p. 603, 604 ; 3^e part., p. 1278, 1279, 1330. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. iv.

Fortunato DE ALMEIDA.

205. ANTOINE DE PALERME, ou Jean-Antoine Sessa, franciscain observant, savant théologien, né à Palerme en Sicile, l'an 1640, mort après 1714, probablement à Rome. Après des études philosophiques chez les dominicains de sa ville natale, il reçut l'habit franciscain chez les observants de Palerme (31 octobre 1660). Peu après, Jean-Antoine fut appelé à Rome pour enseigner les sciences sacrées au couvent d'Ara-Coeli. Ses grandes connaissances lui attirèrent l'attention tant de ses supérieurs que des autorités ecclésiastiques. Agrégé à la province de Rome, il en devint définitif et custode, il fut en outre qualificateur de la congrégation de l'Index, des Rites et du Saint-Office, et théologal près de plusieurs cardinaux. Alors qu'il remplissait en Espagne (1703) l'office de secrétaire auprès du général de l'ordre, François Sousa, Clément XI le nomma commissaire général des franciscains cismontains, charge qu'il occupa jusqu'en 1706. Plus tard, Sessa fut un des membres de la commission qui prépara la condamnation de la doctrine de Quesnel. En 1714, il vivait encore à Rome.

Antoine de Palerme a écrit : *Scrutinium doctrinarum qualificandis assertionibus, thesibus atque libris conducentium*, in-fol., Rome, 1709, ouvrage destiné à servir de guide aux censeurs ecclésiastiques, plein d'exemples pratiques empruntés à l'histoire religieuse, et précédé d'un index des propositions condamnées, disposé d'après l'ordre chronologique, et leur provenance selon les tribunaux d'où elles émanaient. Il écrivit aussi *De conciliis generalibus et nationalibus, de haereticis et haeresibus*, 2 in-fol., ouvrage demeuré inédit, ainsi que cet autre : *Sancti Joannis de Capistrano ord. minorum observantium opera omnia, diuturno labore viginti annorum collecta, notis illustrata*,

DICT. D'HIST. ET DE GÉOG. ECCLÉS.

et in tomos XVII digesta, in-fol. L'analyse de ce travail, conservé encore aujourd'hui dans les archives du couvent d'Ara-Coeli, se trouve dans *Acta sanctorum*, oct. t. x, p. 437.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula, sive de scriptoribus Siculis*, Palerme, 1714, t. ii, Appendix prima, p. 21-22. — Patrem, *Tableau synoptique de l'histoire de tout l'ordre séraphique*, Paris, 1879, p. 78. — Narbonne, *Bibliografia Sicola sistematica*, Palerme, 1851-1856, t. ii, p. 311 ; t. iii, p. 275, 306, 333. — *Dict. de théol. cathol.*, t. i, col. 1447.

L. OLIGER.

206. ANTOINE DE PAPALLA. Voir ANTOINE (58), col. 745.

207. ANTOINE DE PARME. Voir ANTOINE D'AZARO, col. 755.

208. ANTOINE DE PARME, était un des cinq frères mineurs envoyés en Perse par Nicolas III, sur la demande du khan Abaka. Après la mort de ce prince, la mission qui avait prospéré sous son règne connut des jours malheureux, les églises furent détruites, les missionnaires persécutés et même quelques-uns rendirent à Dieu le témoignage du sang. Parmi eux on cite un P. Antoine, que l'on a droit de croire être le P. Antoine de Parme.

Wadding, *Annales ordinis minorum*, t. v, ann. 1284. — Victor Bernardin de Rouen, *Histoire universelle des missions franciscaines*, d'après le P. Marcellin de Civezza, Paris, 1898, t. i, p. 94, 98.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

209. ANTOINE PATRIZI. Voir ANTOINE DE MONTICIANO, col. 794.

210. ANTOINE PAVONE (Bienheureux), né vers 1326, à Savigliano en Piémont, appartenait à l'ancienne famille des Pavoni ou Paoni. En 1341, il entra au couvent des frères prêcheurs en sa ville natale ; il fut ordonné prêtre en 1351, et, après de brillantes études, il conquist la maîtrise en théologie. En 1365, le bienheureux Pierre de Ruffia ayant été mis à mort par les hérétiques, le pape Urbain V lui donna pour successeur dans les fonctions d'inquisiteur en Piémont, et dans la Lombardie supérieure, Antoine Pavone, âgé seulement de trente-neuf ans, bien connu par sa piété, sa doctrine et la fermeté de son caractère. Deux fois il exerça les fonctions de prieur dans son couvent ; cependant il réserva principalement son ardeur à la conversion des vaudois, qui, à la faveur, des guerres et des troubles, semaient leurs erreurs dans la contrée. Ses prédications incessantes, sa vigilance qui ne sommeillait jamais, excitèrent contre lui la haine des hérétiques, résolus à s'en défaire au plus tôt. Dieu lui avait révélé leurs desseins, et, se trouvant à Briqueras le 8 avril 1374, il recommanda au barbier de le raser avec soin, car il allait à une solennité nuptiale. Ayant passé la nuit en prière, le lendemain matin, 9 avril, dimanche de *Quasimodo*, il célébra la messe, et prêcha avec son ardeur accoutumée. Lorsqu'il sortit de l'église, plusieurs hérétiques se jetèrent sur lui, le transpercèrent de leurs glaives, et il tomba, offrant sa vie à Dieu. Les bourreaux s'acharnèrent sur son cadavre et le couvrirent de plaies. L'année suivante (20 mai 1375), le pape Grégoire XI, écrivant au comte de Savoie, fit un grand éloge de ce saint martyr. Ses reliques, transportées à Savigliano, y furent l'objet d'une grande vénération ; depuis 1832, elles reposent à Raconigi. Le bienheureux ayant révélé en songe à un seigneur l'endroit où se trouvait un parchemin important qu'il avait égaré, on l'invoque depuis lors pour retrouver les objets perdus. Le pape Pie IX a approuvé son culte ; on célèbre sa fête le 9 avril, jour anniversaire de son martyre.

S. Rit. Cong., *Confirmationis cultus serv. Dei Antonio*

Pavonio praestiti; Informatio et Summarium, Rome, 1856 — *Acta sanctorum*, 1675, april. t. I, p. 853-855. — Mich. Pio, *Degli uomini illustri*, 1650, 1^{re} part., liv. I. — Malpée, *Palma fidei*, Anvers, 1635, p. 94. — Rechac, *Vies des saints*, Paris, 1650, t. III, p. 850. — *Année dominicaine*, Lyon, 1889, 9 avril. X. FAUCHER.

211. ANTOINE PECHERSKI, fondateur de la laure Pecherskaïa à Kiev, et du monachisme russe. Il naquit dans la petite ville de Liubech, gouvernement de Chernigov, en 983. De son nom de baptême il s'appelait Antipas. Dès sa jeunesse, il sentit le désir de mener une vie ascétique et se retira dans un couvent du mont Athos. Il y reçut l'habit monastique et changea son nom en celui d'Antoine. Après quelques années, il revint en Russie et s'établit dans une forêt, à Berestova, sur les bords du Dnieper. La guerre civile qui ravageait la principauté de Kiev l'engagea à quitter sa solitude et à rentrer au mont Athos. Mais peu de temps après, l'higoumène grec Theoktistos lui enjoignit de retourner en Russie. Il obéit, s'établit de nouveau à Berestovo, et habita dans une grotte qu'il avait creusée lui-même (1051). Un de ses premiers disciples fut le prêtre Hilarion. Il fut suivi par Nikon et Theodosii en 1055. Sa renommée de sainteté se répandit partout, et bien des Russes, des membres mêmes de la noblesse, s'adonnèrent à la vie ascétique sous sa direction. Pour se livrer entièrement à la contemplation et à la pénitence, Antoine plaça Varlaam à la tête de la nombreuse communauté qui s'était groupée autour de lui. En 1068, le prince Jziaslav, qui croyait voir en lui un ennemi de ses ambitions politiques, le força à chercher un asile dans la principauté de Chernigov. Il retourna à Kiev peu de temps après et, en 1073, posa la première pierre de l'église de la fameuse laure Pecherskaïa. Il mourut la même année (10 juillet 1073), à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses reliques furent inhumées dans la même grotte (en russe, *peshcher*) où il avait vécu sa vie de pénitence. L'église en pierre de la laure fut achevée en 1077 sous l'higoumène Stefan. Antoine est vénéré comme un bienheureux par l'Église russe, et la date de sa mort est le jour de sa fête.

Dictionnaire historique des saints vénéralés dans l'Église russe, Pétersbourg, 1862, p. 24-26. — Makarii, métropolitain de Moscou, *Histoire de l'Église russe*, Pétersbourg, 1868, t. II, p. 45-60. — Barsukov, *Sources de l'hagiographie russe*, Pétersbourg, 1882, p. 47-48. — A. Shakhmatov, *La vie d'Antoine, et la chronique de la laura Pecherskaïa*, dans *Zhurnal ministerstva narodnogo prosviescheniia*, 1898, t. CCCXVI, p. 105-149. — *Dictionnaire biographique russe*, Pétersbourg, 1900, t. II, p. 212-213. — E. Posellianin, *Le Paterikon de la laura Pecherskaïa*, Moscou, 1897, p. 27-78.

A. PALMIERI.

212. ANTOINE LE PÈLERIN (Bienheureux), fils de Marsile et de Dolcina, de la famille des Manzi, naquit à Padoue sous la domination du tyran Ezzelin, donc au plus tôt en 1237. Désireux de suivre à la lettre l'Évangile, il distribua ses biens aux pauvres, ce qui lui attira force moqueries, et se mit à mendier de porte en porte. De Padoue il passa à Bazano (au nord de Bologne), et y resta trois ans au service d'un prêtre âgé et infirme, distribuant aux autres pauvres ce qu'il recevait de trop pour eux deux. Il fait ensuite un pèlerinage *ad limina*, puis parcourt l'Italie, va en France (à Vienne), de là à Compostelle, de nouveau en France, puis à Cologne, et retourne enfin à Padoue, où il rentre au bout de cinq ans, mal accueilli, après la mort d'Ezzelin (survenue en 1259). Là il se prépare à partir pour la Terre Sainte. Son dernier asile fut le portique de Sainte-Marie de *Porcilia*, hors les murs de Padoue, où il mourut en odeur de sainteté le 30 janvier 1267. Il est honoré à la date du 1^{er} février, mais ne fut pas inscrit au catalogue des saints, dit son biographe Sico Polentonius, pour qu'il n'y ait qu'un

saint Antoine de Padoue. On a avancé sans preuves qu'il appartenait à l'ordre des camaldules.

Sa Vie par Sico Polentonius (xv^e siècle), dans les *Analecta bollandiana*, t. XIII, p. 417-425, meilleure que celle qui figure dans les *Acta sanctorum*, febr. t. I, p. 266-267. Sur un recueil de miracles minutés au XIII^e siècle par le notaire Thealdo, cf. *Anal. bolland.*, t. XIV, p. 108-114. — *Bibliotheca hagiogr. lat.*, n. 603-605. — Mittarelli, *Annales Camaldulensium*, t. IV, p. 371-372; t. V, p. 80-85, 94-95, 103-104, 114-115, 135, et *Appendix*, p. 176-194.

R. AIGRAIN.

213. ANTOINE DE PLATAMONE. Voir ANTOINE (58), col. 745.

214. ANTOINE DE PODIO. Voir ANTOINE DE MOLINA, col. 793.

215. ANTOINE DE LA PORTE, en religion Antoine de Saint-Martin, carme français, originaire d'Angers, descendait des illustres familles de La Porte, de Vézinet de Beaufort; il était parent du cardinal de Richelieu. Il échangea ses titres de noblesse et l'opulence de sa situation contre la pauvreté et l'humilité des carmes de la stricte observance de Rennes, où il fit profession en 1614. Très érudit, il professa trente ans la philosophie et la théologie; fut successivement prieur des couvents de Poitiers, de Loudun et d'Angers; définitif, vicaire provincial de la province de Touraine; enfin, en 1637, commissaire général du grand couvent de la place Maubert, à Paris. Religieux de grand mérite, il excellait dans l'éloquence sacrée et s'était acquis une célébrité extraordinaire par les prédications qu'il donna durant vingt ans dans les premières églises de la capitale, ainsi que devant la cour. Il mourut le 23 septembre 1650, au couvent du Saint-Sacrement, dit des Billettes, à Paris.

Il a écrit : *La présence de Jésus-Christ dans les hôpitaux et prisons*, in-12, Paris, 1643, sous le pseudonyme du pauvre prêtre; — *Conversation intérieure avec Jésus-Christ dans le très saint sacrement de l'autel*, in-12, Paris, 1644; — *De la manière de bien vivre dans les compagnies*, in-12, Paris, 1644, 1655, 1657; — *Le trésor des riches dans le sein des pauvres*, in-12, Paris, 1644, 1645; — *Les conduites de la grâce dans la conversion des âmes pécheresses*, 4 in-4^o, Paris, 1645-1648; — *L'idée de la vraie et solide piété en la vie de Mme la conseillère de Ferrand-Beaufort*, in-8^o, Paris, 1650; et divers écrits et sermons manuscrits.

Pierre de Saint-Joseph, *Theologia temporis*, t. I, préface. — Philippe Labbe, *Bibliotheca anti-janseniana*. — Gallien, *Ord. carmelit. priores generales*, ms. de Besançon, n. 786, t. III, fol. 48 r^o et 50 v^o. — Archetti, *Bibliotheca carmelitana*, ms. de l'université de Ferrare, n. 98, t. VI, fol. 26; t. I, fol. 846. — Daniel de la Vierge, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 1089, n. 3828. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 184-186. — Jacques Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 1768, t. I, n. 4773.

P. MARIE-JOSEPH.

216. ANTOINE PORZIANI. Voir ANTOINE d'ANAGNI, col. 752.

217. ANTOINE DE POZEGA, franciscain de l'observance, préconisé au consistoire du 17 juin 1613, pour le siège *in partibus infidelium* de Scardona en Albanie, reçut la consécration épiscopale des mains de François Belicevieco, évêque de Bosnie, dont il paraît avoir été l'auxiliaire. En 1615 il succédait à ce prélat dans l'administration de cette église, sans en avoir porté le titre. Antoine mourut en 1625.

Fariati, *Illyricum sacrum*, Venise, 1769, t. IV, p. 28, 79. — Stanislas Melchiorri, *Annales minorum*, Quaracchi, 1886, t. XXV, p. 75. — Greiderer, *Germania franciscana*, Inspruck, 1777, t. I, p. 238.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

218. ANTOINE PRIMALDI ou **GRIMALDI** (Bienheureux). Lorsque, en 1480, les Turcs eurent pris et saccagé la ville d'Otrante, dont ils firent périr un tiers des habitants, ils proposèrent à 800 d'entre eux de choisir entre l'apostasie ou la mort. Tous demeurèrent fermes dans la foi et furent massacrés. Ils avaient été exhortés à la fidélité à leur religion par un artisan du nom d'Antoine Grimaldi ou Primaldi, dont le culte, ainsi que celui de ses compagnons, a été approuvé par Clément XIV. Fête le 14 août.

Acta sanct., aug. t. III, p. 186 sq.

U. ROUZIÈS.

219. ANTOINE DE RAESEFELD, franciscain. Il appartenait à la noble famille des Raesfeld, seigneurs d'Ostendorf et Hammern, près de Dorsten en Westphalie. Il revêtit l'habit franciscain chez les observants de la province de Cologne, qui le mirent deux fois à leur tête en qualité de vicaire provincial de 1488 à 1493 et de 1496 à 1499. Ayant réconcilié son frère Goswin de Raesfeld avec la ville de Dorsten, les deux partis résolurent d'y fonder un couvent d'observants en 1484. Le pape Innocent VIII donna son autorisation le 21 avril 1487 et l'archevêque de Cologne le 6 mars 1488. Le 16 mars de cette année, le P. Antoine de Raesfeld prit possession de l'église. Au chapitre d'Alkmaar (1498) et puis à celui de Malines, le 19 mai 1499, qui fut en même temps chapitre provincial et général, il fit publier les statuts nommés : *Directorium guardianorum*, où il défend entre autres de raconter en chaire des traits plaisants, destinés à faire rire les auditeurs. Il mourut le 8 septembre 1505, à Anvers, où il était gardien.

P. Schlager, *Beiträge zur Gesch. der Köln. Franziskaner Ordensprovinz im Mittelalter*, Cologne, 1804, p. 158 sq. — Steph. Schoutens, *Geschiedenis van het voor malig Minderbraedersklooster van Antwerpen*, Anvers, 1908, p. 293 sq.

M. BIHL.

220. ANTOINE ou **ANTONIN DE RANDAZZO**, franciscain de la stricte observance, né à Randazzo, en Sicile, de la famille Tetti, en 1578, mort à Tropea (Italie méridionale), le 13 juin 1632. S'étant fait franciscain à l'âge de vingt ans, il excella bientôt dans toutes les vertus, et gouverna sa province de Val Mazzara (Sicile) avec grand zèle. Retournant d'une visite canonique qu'il avait faite dans les Pouilles, il mourut en chemin. Antoine a laissé plusieurs traités ascétiques et des études biographiques relatives aux franciscains de Sicile, mais tous restés inédits ; les titres en sont donnés par Mongitore, Pierre de Palerme et d'autres.

A. Mongitore, *Bibliotheca sicula*, Palerme, 1708, t. I, p. 50-51. — Pietro da Palermo, *Paradiso serafico del regno di Sicilia*, Palerme, 1687, t. II, p. 269-271, *passim*. — Wadding, *Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 26. — Sbaralea, *Suppl. ad Script.*, Rome, 1806, p. 88.

L. OLIGER.

221. ANTOINE DE RAVENNE, augustin. Son nom est mentionné dans la liste des bienheureux de l'ordre de Saint-Augustin, par Ambroise de Cora et le bienheureux Alphonse d'Orozco. On a peu de renseignements sur sa vie. Il se distingua surtout par son esprit de pénitence. Sa mort eut lieu en 1383 ou en 1391. Son culte n'a pas été jusqu'ici confirmé par l'Église.

Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. IV, p. 295-296. — Fabri, *Le sagre memorie di Ravenna antica*, Venise, 1664, t. I, p. 84, 302; *Effemeride sagra ed istorica di Ravenna antica*, Ravenne, 1675, p. 14.

A. PALMIERI.

222. ANTOINE DE RECINETO. Voir COLOMBELLA (Antonio).

223. ANTOINE DE LA RÉSURRECTION, né à Lisbonne, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, fit profession au couvent de Benfica, et enseigna la

théologie à Évora ; il partit ensuite pour Paris, prit part au chapitre général, et reçut le grade de docteur en présence du roi Henri IV, qui l'invita à enseigner à Paris. Quelque temps après, il retourna en Portugal et pendant seize ans professa la théologie à l'université de Coïmbre. Il exerça aussi en cette ville la charge de commissaire de l'Inquisition à partir du 1^{er} octobre 1626. Il employa les revenus de ses charges à améliorer le collège des dominicains de Coïmbre.

Nommé évêque d'Angra, Antoine de la Résurrection fut sacré le 10 juillet 1635, à l'église de Saint-Blas, à Lisbonne, par le collecteur apostolique Alessandro Castracani, et arriva à Angra le 24. En moins d'un an, il visita plusieurs îles de l'archipel des Açores, et se trouvait à Faial le 27 août 1636. Après quelque temps de repos nécessité par la fatigue, il se rendit à l'île São Miguel, où il mourut le 8 avril 1637.

António Caetano de Sousa, *Catálogo dos bispos de Angra, dans la Collecção de documentos e memórias da Academia real da História Portuguesa*, Lisbonne, 1722. — Lucas de Santa Catharina, *História de São Domingos*, Lisbonne, 1886, t. VI, p. 436. — *Archivo dos Açores*, Ponta Delgada, 1880, t. II, p. 259 sq. — Francisco Ferreira Drummond, *Annaes da ilha Terceira, Angra do Heroísmo*, 1850, t. I, p. 471. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

224. ANTOINE LE RHÉTEUR, de la famille de Gôrgan, moine monophysite syrien de Tagrit (VIII^e au IX^e siècle). Il est l'un des premiers qui ont introduit la rime dans la poésie syriaque, à l'imitation de la poésie arabe. Il a laissé des panégyriques, des hymnes et des prières métriques. Son principal ouvrage est un volumineux traité de rhétorique, divisé en cinq livres, qui a eu beaucoup de succès chez les Syriens et lui a valu son nom. Il reste encore de lui un traité, en quatre discours, sur la Providence. La plus grande partie de ses œuvres est conservée dans deux manuscrits syriaques du British Museum, à Londres, l'un du IX^e et l'autre du X^e siècle. Il en reste encore quelques manuscrits en Orient. Roediger a édité une partie de son hymne contre la calomnie dans *Chrestomathia Syriaca*, 2^e édit., Halle, 1868, p. 110-111. Jacques-Eugène Manna, prêtre chaldéen, a édité des spécimens des cinq livres de la rhétorique dans *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1902, t. II, p. 94-122. Cf. Rubens Duval, *La littérature syriaque*, 3^e édit., p. 18, 300, 389.

F. NAU.

225. ANTOINE DERIETI, franciscain. Il avait été en Terre Sainte et, de retour en Italie, il eut, selon son propre dire, une vision le 10 mars 1468. Il fit imprimer cette « vision », qui se rapporte aux événements de la politique contemporaine d'Italie, dans un petit livre, très rare, dont Molini avait un exemplaire. *Copia d'una rivelatione che ebbe frate Antonio Darrieti (c'est-à-dire : da Rieti) dell'ordine di S. Francesco de' frati obseruanti, el quale essendo uenuto de Yerusalem e de Bethalem a Uinegia e riposandosi nella chiesa di santo Francesco della uigna, ebbe questa cotale uisione*, in-4^o de 4 feuilles à 26 lignes, s. l. a. et d. Il fut imprimé probablement à Venise.

Gius. Molini, *Operette bibliografiche*, Florence, 1858, p. 233. — Grässe, *Trésor de livres rares*, Dresde, 1869, t. VII, p. 38.

M. BIHL.

226. ANTOINE DE RIMINI, franciscain, né à Rimini, devint vicaire provincial des observants de l'Ombrie vers 1450. Après avoir prêché avec succès dans un grand nombre de villes d'Italie, il mourut au couvent solitaire de Monte-Luco, au-dessus de Spolète. Il écrivit des sermons pour le carême, les dimanches et les fêtes des saints, *Super Canticum beatae Mariae virginis* et un traité *De virginitate*.

Wadding, *Annales minorum*, ad an. 1426, n. xii; ad an. 1450, n. x, Rome, 1734, p. 109; xii, 1735, p. 63. — Sbaralea, *Suppl. ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 80; 1908, p. 73 sq.

M. BIHL.

227. ANTOINE DEL RINCON (RIMON), franciscain des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Il était espagnol et appartenait aux observants de la province de Saint-Jacques, dont il était procureur à Rome en 1509. Il est connu comme auteur et éditeur des *Monumenta ordinis fratrum minorum*, qu'il publia en collaboration avec le P. Antoine de Medina et François Ledesma. Il y a trois éditions de cet ouvrage, assez rare et estimé, qui parut à Salamanque en 1506, 1510 et 1511. Le *Memoriale ordinis fr. min.* que l'on cite de lui n'est qu'une partie des *Monumenta*. C'est par erreur qu'on l'a nommé Antoine Rimón.

Monumenta, fol. 86, 225. — Wadding, *Script. ord. min.*, Rome, 1650, p. 37; 1806, p. 90; 1906, p. 29. — Sbaralea, *Suppl. ad script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 90; 1908, p. 94 sq. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. i, p. 157.

M. BIHL.

228. ANTOINE DE RIPARIA, prêtre du diocèse de Turin, ainsi appelé de son pays d'origine, sur la Dora Riparia, dans la vallée alpestre formée par cette rivière, fut nommé par Innocent VI, le 29 octobre 1361, évêque de Massa Maritima, sur la côte de la mer de Ligurie, suffragant de Sienne. On le voit figurer dans les actes de la curie épiscopale de cette ville, en 1365 et 1374. *Divina miseratione Massanensis episcopus et princeps*. Sans nul doute il était au service de la cour d'Avignon et Grégoire XI le délégua, le 6 mai 1375, nonce apostolique et légat, auxiliaire de l'inquisiteur de Provence et Dauphiné François Borrel, pour procéder contre les hérétiques vaudois, avec des pouvoirs étendus à la province de Tarentaise, Savoie et Piémont, avec quatre florins d'émoluments par jour. Ils devaient en outre procéder, à défaut des évêques, contre les clercs et les religieux concubinaires, qui étaient nombreux dans le pays. Les inquisiteurs déployèrent une grande activité et, malgré la mauvaise volonté des autorités locales, découvrirent tant d'hérétiques que les prisons du pays en regorgeaient. Antoine décida donc la construction d'une prison inquisitoriale à Vienne et choisit un local dépendant de la mense archiépiscopale. Sa mission prit fin à la même époque (juillet 1376), et il revint à Avignon. Quand il eut accompagné Grégoire XI à Rome, il resta en Italie et prit parti pour Urbain VI. Aussi le pape d'Avignon Clément VII lui enleva-t-il son évêché le 5 avril 1383, mais probablement sans succès. Antoine mourut l'année suivante, ou au début de 1385, car, sur la fin de cette année, les deux pontifes disposaient de l'évêché vacant par sa mort.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. i, p. 329 et n. 3. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. iii, col. 720. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xvii, p. 700. — J.-M. Vidal, *Bullaire de l'Inquisition française au XIV^e siècle*, Paris, 1913, *passim*, surtout p. LXX-LXIV; cf. Index, au mot *Ant. de Riparia*. — Mollat, *Les papes d'Avignon*, Paris, 1912, p. 121.

P. RICHARD.

229. ANTOINE DE RIVOLI. Voir ANTOINE NEYROT, col. 795.

230. ANTOINE DE RO (*Rodo*, *Raudo*, *Raudensis*, *Ravidensis*, *Rachidensis*), franciscain conventuel, humaniste du ^{xv}^e siècle. Il semble que son nom de famille était Arena; il est né à Rô (Rhaude), localité du Milanais. Il était estimé pour ses connaissances du latin, de la poésie et des auteurs tant classiques qu'ecclésiastiques. Il jouissait de l'amitié des grands humanistes,

et, en particulier, de celle de Laurent Valla, jusqu'au jour où il osa attaquer les *élégances* de ce dernier. Le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, le nomma professeur public de rhétorique dans sa capitale. En 1439, il était un des juges dans la cause délicate des *humiliati* de Milan. Il est mort vers 1450, en tout cas avant 1455. Plusieurs de ses compositions tant en prose qu'en vers, et de ses traductions tant en latin qu'en italien, sont restées inédites : *De imitatione eloquentiae*, *De numero oratoris*, *In Ant. Siculum Panormitum*, *Genealogia Scipionum*, *Commentarius in libros de Fortuna*, *Vita Homeri*, etc. Il s'occupa aussi de critique textuelle des auteurs latins et surtout de Lactance. Il composa dans ce genre *Dialogorum libri tres in errata Laclantii Firmani ad Eugenium papam IV*. Un extrait de cet ouvrage a été joint aux plus anciennes éditions de Lactance, dont on a prétendu même, mais sans raisons convaincantes, qu'elles reproduisaient un texte que Ant. de Rô avait préparé (voir l'édition *princeps* de Subiaco, 1465; celles de Rome, 1468, 1470, 1474; de Venise, 1471, 1472, 1478, 1483, 1490, etc.). Le bienheureux Albert de Sartiano, franciscain, lui écrivit plusieurs lettres. — Un de ses ouvrages inconnu jusqu'ici, *Imitationes rhetoricae*, se conserve manuscrit à Avignon, n. 1054, ^{xv}^e siècle, 314 fol. — Un Franciscus Raudensis, O. F. M., n'a jamais existé; ce n'est qu'un sosie de fr. Antoine Raudensis.

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 89 sq.; 1908, p. 93 sq. — Hain, *Repert. bibliogr.*, Stuttgart, 1831, t. iii, n. 1806-1818. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Rome, 1806, t. vi, 1^{re} part., p. 13; 2^e part., p. 739-740; 3^e part., p. 1028-1029. — Oudin, *Scriptores ecclesiastici*, Leipzig, 1722, t. iii, col. 2370-2371. — P. L., t. vi, col. 63. — Beck, *Dissertatio de Orosii historici fontibus et auctoritate et altera de Antonii Raudensis aliquo opere inedito*, Gotha, 1834. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1756, t. ii, 1^{re} part., p. 1213-1215.

M. BIHL.

231. ANTOINE DU ROCHER. Voir ANTOINE DE TOURAINE, col. 820.

232. ANTOINE DE ROME, bienheureux russe. D'après ses biographes, il naquit à Rome, dans la seconde moitié du ^{xr}^e siècle. Ses parents étaient riches et professaient la foi orthodoxe. Après leur mort, Antoine, qui avait atteint sa dix-neuvième année, se retira dans un monastère. Après diverses péripéties miraculeuses, il parvint à Novgorod en 1106, où il bâtit un monastère en l'honneur de la Nativité de la sainte Vierge en 1117. L'église fut consacrée en 1119 et ornée de peintures en 1125. Une nouvelle église en pierre, dédiée à la Circoncision de Notre-Seigneur, fut consacrée en 1128. On conservait dans celle-ci les objets précieux qu'Antoine avait apportés de Rome et dont l'origine est attestée par des inscriptions latines. Quelques-uns de ces objets furent déposés dans la cathédrale de l'Assomption au Kremlin, sous le règne d'Ivan le Terrible.

Antoine eut bientôt un grand nombre de disciples. Son monastère observait la même règle que celle des studites. Les prières s'y alternaient avec des travaux littéraires. Un de ses moines, Quiricus, dissertait sur la chronologie pascalle et divers autres sujets. Antoine laissa à ses disciples un testament spirituel qui forme une vraie règle monastique. Il insiste en particulier sur la prière. Il recommande à ses frères de ne pas aller de chambre en chambre pour se livrer au bavardage. Il donne des conseils à l'égard du silence, des vêtements, des relations avec les séculiers et les enfants, l'exercice de la pureté, etc.

Antoine mourut le 3 août 1147, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Sa dépouille mortelle fut trouvée intacte en 1597. En 1731, elle fut placée dans une autre chaise garnie de plaques d'argent. Sa mémoire est vénérée

dans l'Église russe le 3 août, et, à Novgorod, le 17 janvier et le premier vendredi après le 29 juin.

Dictionnaire des saints vénérés dans l'Église orthodoxe russe, Pétrograd, 1836, p. 32-34. — N. Barsukov, *Sources de l'hagiographie russe*, Pétrograd, 1882, p. 48-51. — Philarète (Gumilevsky), *Vies des saints vénérés par l'Église orthodoxe*, Pétrograd, 1885, p. 20-26. — A. Vengerov, *Dictionnaire critique et biographique des écrivains russes*, Pétrograd, 1886, p. 646. — *Dictionnaire biographique russe*, Pétrograd, 1900, t. II, p. 213. — *Encyclopédie théologique orthodoxe*, Pétrograd, 1900, col. 882-884. — La Vie du bienheureux a été écrite par André, higoumène du monastère fondé par Antoine (1147-1157). Elle a été publiée d'après un manuscrit du XVI^e siècle conservé dans la bibliothèque du monastère de Solovka. On la trouve dans les *Monuments de l'ancienne littérature ecclésiastique russe*, Kazan, 1858, t. II, p. 157-171, 310-324. Une critique de cette Vie dans B. Kliuchevsky, *Les anciennes Vies russes des saints, considérées comme sources historiques*, Moscou, 1871, p. 306-311.

A. PALMIERI.

233. ANTOINE ROSSI. Voir ANTOINE DE SULMONE, col. 819.

234. ANTOINE RUFFUS DE TOFARIA, franciscain, mort vers 1630, nommé aussi Antoine Rosso, ou *Rubeus*, né à Tofaria dans la province de Terra di Lavoro vers le milieu du XVI^e siècle. Il entra chez les conventuels, où il passa docteur en théologie. Il fut aussi un canoniste distingué et publia *Manuale locutionum fere omnium tum definitionum tum et descriptionum earum, quae in quibuscumque conscientiae casuum materiis atque solutionibus occurrere possunt*, in-12, Venise, 1623.

Joh. a. S. Antonio, *Bibliotheca universa franciscana*, Madrid, 1732, t. I, p. 130. — Sbaralea, *Supplementum ad Scriptores ord. min.*, Rome, 1806, p. 91; 1908, p. 95.

M. BIHL.

235. ANTOINE DE SAINT-BENOÎT (Frémicourt), cistercien de la congrégation de Feuillans, né à Péronne. Il entra en religion le 28 octobre 1659, au monastère de Saint-Bernard de Paris. Après de brillantes études, il devint successivement prieur de l'abbaye de Feuillans, provincial de Bourgogne, procureur général à Rome, et fut élu en 1687 abbé général de sa congrégation.

Morozzo, *Cistercii reforescentis historia*, Turin, 1690, p. 45 sq.

R. TRILHE.

236. ANTOINE DE SAINT-BONAVENTURE (Bienheureux), un des 205 martyrs du Japon, béatifiés par Pie IX, le 27 juillet 1867, était prêtre de l'ordre des franciscains déchaussés, de la province de Saint-Paul. Né vers 1587, à Tuy, en Galice, d'une famille noble et originaire de Valladolid, après avoir fait de bonnes études à l'université de Salamanque, il quitta le monde et ses richesses pour embrasser l'humilité et la pauvreté des frères mineurs, chez lesquels il faisait profession au couvent de Zamora, le 19 mars 1604.

En 1609, il obtenait de faire partie d'un groupe de cinquante-cinq missionnaires qui partaient pour les Philippines. Il y acheva ses études de théologie et reçut le sacerdoce. En 1618, il passait au Japon, où il espérait cueillir la palme du martyre, car la persécution n'y cessait que pour reprendre avec plus de violence. Dix ans se passèrent dans l'attente, dix ans de travaux fructueux, car on rapporte qu'il eut le bonheur de ramener au moins deux mille apostats et de baptiser plus de mille païens. Son zèle et ses mérites l'avaient fait choisir pour être le supérieur de la mission, avec le titre de commissaire général du Japon. Le 21 janvier 1628, il était dénoncé par un traître et conduit à la prison d'Omura, où il eut à subir une

douloureuse captivité. Enfin le jour tant désiré arriva et, le 8 septembre 1628, il était brûlé vif à Nangasaki, avec onze compagnons.

Boero, *Les 205 martyrs du Japon*, Paris, 1868, p. 192. — P. Léon, *L'auréole sérapique*, Paris, 1883, t. III, p. 393. — Profillet, *Le martyrologe de l'Église du Japon, 1549-1649*, Paris, 1895, t. I, p. 73.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

237. ANTOINE DE SAINT-CANTIEN, de Padoue, ermite de Saint-Augustin, fut désigné le 3 juillet 1405 comme administrateur de l'église de Sabine, vacante par la mort du cardinal François Carbon. Il était alors évêque titulaire de Varna, ayant été nommé à ce siège le 5 octobre 1396. Antoine de Varna est mentionné comme auxiliaire de l'évêque de Padoue en 1409 et 1424.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1121. — Gams, *Series episcoporum*, p. 432. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 38, 259, 516. — Battandier, *Annuaire pontifical cathol.*, 1916, p. 515.

R. AIGRAIN.

238. ANTOINE DE SAINT-DENIS, franciscain, maître en théologie, nommé évêque de Cabo Verde en 1674 ou 1675, confirmé par Clément X le 20 décembre de cette dernière année. Il obtint du roi l'augmentation de sa portion congrue, se rendit à son diocèse et arriva à l'île de São Tiago, le 24 juin 1676. Il eut à soutenir dès le début des luttes avec les autorités civiles et le clergé lui-même, l'administration du diocèse se trouvant dans le plus grand désordre. Les vases sacrés et les ornements des églises étaient mis au pillage; on accusait les missionnaires de la mission de Cacheu (Guinée) et des visiteurs que le chapitre y avaient envoyés, de commettre des extorsions et autres méfaits. Sur la requête de l'évêque, le roi prescrivit aux autorités civiles de lui accorder leur concours pour la correction des désordres.

En 1677, Antoine envoya des curés pour les îles de Maio, Boa Vista et São Nicolau, qui n'avaient jamais eu de pasteurs permanents; on y envoyait chaque année un visiteur pour administrer les sacrements. Malgré les oppositions qu'il rencontrait, l'évêque employa tous ses efforts à l'achèvement de la cathédrale, commencée par l'évêque Francisco da Cruz, et pour reconstruire quelques églises. Il montra toujours un zèle infatigable dans l'exercice de son ministère. La mort l'emporta le 13 septembre 1684.

Christiano José de Senna Barcellos, *Subsidios para a história de Cabo Verde e Guiné*, Lisbonne, 1900, 2^e part., p. 56 sq. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part. — António Caetano de Sousa, *Catálogo dos bispos de Cabo Verde*, dans la *Collecção de documentos e memórias de Academia real da História Portuguesa*, Lisbonne, 1722.

Fortunato de ALMEIDA.

239. ANTOINE DU SAINT-ESPRIT, carme déchaussé portugais, évêque d'Angola, né à Montemor Velho, diocèse de Coïmbre, fut baptisé dans la paroisse du Sauveur le 20 juin 1618: son père se nommait Jérôme Soares Carraça, et sa mère, Philippa Gasparem; il entra à seize ans au couvent des carmes déchaussés de Lisbonne, y fit profession solennelle le 29 mai 1636, étudia ensuite avec grande application la scolastique dans le couvent de Coïmbre, devint premier lecteur de théologie morale, et acquit encore un grand renom d'éloquent prédicateur. Élu successivement prieur de Vianna do Castello, de Lisbonne, définitive provincial, définitive général de la congrégation d'Espagne pour la province de Portugal, il unissait à sa vaste science une humilité profonde, et fut, malgré sa vive résistance, contraint par Pierre II, régent de Portugal, d'accepter l'évêché d'Angola, colonie portugaise sur la côte occidentale de l'Afrique. Lorsqu'il s'y rendit,

une horrible tempête assaillit son vaisseau sur la côte du Benguela, le 9 décembre 1673; il put aborder comme par miracle à Loanda, capitale de l'Angola, et prendre possession de son diocèse le 11 décembre de cette même année; mais le mauvais état de la mer avait tellement éprouvé sa santé qu'il mourait peu après, le 27 janvier 1674, à l'âge de cinquante-six ans, laissant une mémoire vénérée. Il fut inhumé dans le couvent de son ordre à Loanda. Il a écrit : *Directorium regularium* : pars I, *De privilegiis regularium*; pars II, *De obligationibus religiosorum*; pars III, *De regimine praelatorum regularium*, in-fol., Lyon, 1661; Cologne, 1667; — *Directorium confessoriorum*. t. I : *De sacramentis et censuris, tam in genere, quam in specie*, in-fol., Lyon, 1668, t. II : *De decem decalogi praeceptis, de iustitia et iure, ubi etiam de contractibus*, in-fol., Lyon, 1671; — *Consulta varia, theologica, juridica et regularia*, in-fol., Lyon, 1671; — *Primatus et principatus Eliae*, œuvre publiée à la suite du volume précédent, puis à part, in-4°, Lisbonne, 1674; — *Directorium mysticum*, ouvrage très estimé, composé par ordre du chapitre général de la congrégation d'Espagne de 1670 pour servir à l'enseignement des scolastiques du Portugal, achevé par l'auteur, mais publié seulement après sa mort : in-fol., Lyon, 1677; Venise, 1697, 1732; Séville, 1724, sous le titre : *Cursus theologiae mystico-scholasticae*; réédité in-8°, mais incorrectement, dit Hurter, par le P. Bernard du Saint-Sacrement. Le P. Antoine avait annoncé, dans ses II^e et III^e in-folio, qu'il travaillait à un *Directorium humanae politicae et ecclesiasticae hierarchiae*, mais on ne sait ce qui est advenu du manuscrit.

Bibliotheca carmelitico-Lusitana, historica, critica, chronologica, Rome, 1754, p. 28-30. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 163-164. — Joseph de Sainte-Thérèse, *Reforma de los descalzos*, t. IV, p. 923, n. 35. — Daniel a Virgine Maria, *Speculum carmelitanum*, t. II, p. 1127, n. 3961; p. 1135, n. 3969. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum carm. exalc.*, p. 41-42. — Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, t. I, col. 188-189 (il fait, par erreur, mourir Antoine du Saint-Esprit en 1677 au lieu de 1674). — Gams, *Series episc. eccles. cath.*, p. 473, mais avec une erreur pour le jour de la mort. — Hurter, *Nomenclator literarius*, 1910, t. IV, col. 277-278.

P. MARIE-JOSEPH.

240. ANTOINE DE SAINT-ÉTIENNE, dominicain, né à Lisbonne. A l'occasion d'une terrible peste qui sévit en cette ville, il fut le grand infirmier de l'hôpital, où sa charité lui mérita la plus haute considération. Nommé évêque d'Angola, Clément VIII le confirma en cette dignité le 13 juillet 1604. Dans son diocèse, il déploya un grand zèle apostolique jusqu'à sa mort, en 1609.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 263. — Luis de Sousa, *História de S. Domingos*, Lisbonne, 1623, t. I, fol. 194 v°; t. II, fol. 88. — Pedro Monteiro, *Claustro dominicano*, Lisbonne, 1734, t. III, p. 150. — Jorge Cardoso, *Agiolégio Lusitano*, Lisbonne, 1657, t. II, p. 224. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato de ALMEIDA.

241. ANTOINE DE SAINT-FRANÇOIS (Bienheureux) était un jeune Japonais qui servait de catéchiste au P. François de Sainte-Marie, observant déchaussé. Il s'était attaché au Père dès son arrivée au Japon, en 1623, et il avait reçu de ses mains l'habit du tiers-ordre. Quand le P. François fut arrêté à Nagasaki, Antoine ne se trouvait point avec lui, mais, le voyant conduire en prison, il se dénonça lui-même comme chrétien, afin de partager son sort. Pendant son emprisonnement il obtenait d'être admis au premier ordre, comme frère lai, et de faire sa profession. Le 17 août 1627, avec son Père dans la religion et quelques autres, Fr. Antoine de Saint-François con-

sommait son martyre au milieu des flammes. Il est au nombre des 205 martyrs japonais béatifiés par Pie IX, le 27 juillet 1867.

Boero, *Les 205 martyrs du Japon*, Paris, 1868, p. 185. — P. Léon, *L'auréole séraphique*, Paris, 1883, t. III, p. 391. — Profillet, *Le martyrologe de l'Eglise du Japon, 1549-1649*, Paris, 1895, t. I, p. 73.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

242. ANTOINE DE SAINT-FRONTON (Derive), cistercien de la congrégation de Feuillans, originaire du diocèse de Périgueux. Il fit profession à Feuillans le 27 décembre 1613. Théologien, prédicateur et controversiste, il travailla toute sa vie à la conversion des hérétiques. Pendant qu'il était prieur de Bellefontaine, il découvrit dans la bibliothèque un manuscrit dont les caractères étaient presque effacés. Il avait pour titre : *Monumens de l'ancienne dévotion à Notre Dame de Bellefontaine*; il le fit transcrire, puis imprimer à Angers en 1656, in-12, avec une préface. Il mourut le 7 février 1673.

Morozzo, *Cistercii reforescentis historia*, Turin, 1690, p. 110. — Vie du R. P. dom Urbain Guillet, fondateur de la Trappe de Bellefontaine par un religieux de ce monastère, La Chapelle-Montligeon, 1899, p. 412 sq.

R. TRILHE.

243. ANTOINE DE SAINT-GABRIEL (Desprez), cistercien de la congrégation de Feuillans, né à Paris. Il fut maître des novices, supérieur du monastère de Saint-Bernard de Paris, et provincial de Provence. Il est surtout connu par sa traduction des œuvres de saint Bernard. Il débuta par le *Traité de S. Bernard de l'amour de Dieu*, Paris, 1667; *Traité de S. Bernard de la considération*, Paris, 1672; et les *Lettres du saint*, même année. Il publia ensuite les *Traitez spirituels de S. Bernard*, 1674; les *Traitez doctrinaux*, 1675; les *Sermons du tems*, 1677; les sermons *Sur les festes de saints*, 1678; *Sur le Cantique des cantiques*, 1682 et 1683; *Sur le XXXI^e psaume*, 1684. Il composa encore une *Généalogie de la postérité de S. Louis, roi de France*, Paris, 1666.

Janaushek, *Bibliographia Bernardina*, Vienne, 1891. — Morozzo, *Cistercii reforescentis historia*, Turin, 1690, p. 112 sq.

R. TRILHE.

244. ANTOINE DE SAINT-GRÉGOIRE, franciscain, missionnaire aux Philippines, évêque de Nuevo Caceres. Né en Espagne, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-François en 1611, il se rendit en 1622 aux îles Philippines, où il fut lecteur de théologie et définitur. Comme provincial il envoya le P. Antoine de Sainte-Marie en Chine, pour y recommencer les missions franciscaines. En 1647, il fut nommé évêque de Nuevo Caceres et mourut en 1661. Il composa un *Exposé de la doctrine chrétienne* en tagal, publié à Manille en 1648.

P. François de Saint-Antoine, *Chronicas de la apost. provincia de San Gregorio en las islas Philipinas*, Manille, 1741, t. II. — Eus. Gomez Platão, *Catalogo biografico de la prov. de S. Gregorio*, Manille, 1880.

A. GROETKEN.

245. ANTOINE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE (Molinari), cistercien, de la congrégation des réformés de Saint-Bernard, naquit à Crema dans le Milanais. Il fit profession à Rome, dans l'église de Sainte-Pudentienne, le 25 février 1636. Il se distingua par son attachement aux vertus monastiques, surtout par sa charité; il rachetait par son urbanité et par son érudition une certaine insuffisance de culture littéraire. A deux reprises, en 1648 et en 1664, il fut élu général de sa congrégation, et remplit plusieurs autres charges de moindre importance. Il mourut à Brisighella dans le monastère de Saint-Bernard, en 1679, âgé de plus de soixante-dix ans.

Morozzo, *Cistercii reflorescentis historia*, Turin, 1690, p. 51.

R. TRILHE.

246. ANTOINE DE SAINT-JÉRÔME, trinitaire, né à Vich, en Catalogne, définitiveur et historiographe de son ordre. Il mourut à Barcelone en 1802. On a de lui : *Relacion de las fiestas de Vich en la traslacion del SS. Sacramento y Sto Cristo al nuevo templo del hospital llamado de Ramon de Terrades*, Vich, 1753 ; *Vida del B. Miguel de los Santos*, religieux profeso y sacerdote del orden de descalzos de la SS. Trinidad, natural de la ciudad de Vich, Barcelone, 1780 ; — *Oracion panegirica de S. Luciano y Marciano*, Vich, 1782 ; — *Miscelanea de varias observaciones sobre las más notables antigüedades de la ciudad de Vich, madre de los dos ínclitos martires Luciano y Marciano*, Vich, 1786.

Antonin de l'Assomption. *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, t. I, p. 390-391.

A. PALMIERI.

247. ANTOINE DE SAINT-JOSEPH, dans le siècle António de Moura Marinho, né à Vianna do Castello (Portugal) vers 1704, docteur en théologie, des ermites chaussés de Saint-Augustin. Nommé évêque de Maranhão (Brésil) et confirmé par Benoît XIV, il prit possession par procureur le 11 avril 1757 et arriva à São Luís do Maranhão le 8 septembre. Son zèle pour la défense des immunités ecclésiastiques lui attira de grandes tribulations. Il dut défendre l'abbé José de Sousa Machado, emprisonné à propos de mines d'or dont il ne voulait pas révéler l'existence. Après avoir longtemps patienté, l'évêque excommunia le magistrat Ignacio Barbosa Canaes e Abreu, qui mourut peu de jours après subitement, sans avoir été absous (le 23 février 1759).

Comme l'évêque de Maranhão était dévoué aux jésuites, Pombal chargea l'évêque de Pará de seconder ses projets contre eux. Le jour où celui-ci se présenta pour faire son inspection (le 9 mai 1759), Antoine partit pour la visite de son diocèse en fuyant les épreuves qu'on lui préparait. Mais il ne fit qu'exciter la haine du marquis de Pombal. Le 14 février 1767, l'évêque de Maranhão, condamné à un exil de dix années, s'embarqua pour Lisbonne, et allait vivre en reclus dans un couvent de son ordre à Leiria jusqu'en 1778. Après la mort du roi Joseph I^{er}, la reine Marie I^{re} le nomma archevêque de Bahia, dignité dont il ne prit pas possession ; la mort l'emporta en 1779.

Il fut le premier évêque de Maranhão qui visita tout ce diocèse. Les lettres royales du 11 juin 1761 lui rendirent le collège des jésuites avec l'église et la sacristie, les ornements, les mobiliers et la bibliothèque, et il y établit l'évêché, le séminaire et la cathédrale.

José Constantino Gomes de Castro, *Catálogo dos bispos do Maranhão*, Maranhão, 1827, p. 11. — Cândido Mendes de Almeida, *Direito civil eclesiástico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. I, 2^e part., p. 602, 603. — Pizarro, *Annaes históricos*, t. VIII, p. 68, 69. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. IV. — António Correia, *Oração fúnebre do... arcebispo metropolitano da Bahia, D. Fr. António de S. José*, Lisbonne, 1779. — Lopez Bardon, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1916, t. III, p. 75.

Fortunato DE ALMEIDA.

248. ANTOINE DE SAINT-MARTIN. Voir ANTOINE DE LA PORTE, col. 804.

249. ANTOINE DE SAINT MICHEL, illustre franciscain espagnol, premier évêque de Conception, au Chili, mort évêque de Quito au commencement de 1591. Il était né à Salamanque, et s'appela de son nom séculier Avendaño y Paz. Ayant pris l'habit franciscain dans la province des Douze-Apôtres, au Pérou, et étant ordonné prêtre, il fut élu gardien du couvent de Cuzco, et devint dans la suite provincial de

toute la province du Pérou. Dans ces deux charges, il se fit remarquer par son zèle de missionnaire, et par la fondation d'un hôpital et d'un monastère de clarisses à Cuzco. Lorsque Philippe II d'Espagne demanda, en 1561, au Saint-Siège l'érection de Santiago au Chili et de Conception en évêchés, il présenta pour ce dernier siège Antoine de Saint-Michel, qui, malgré sa résistance, fut nommé évêque en 1564. Cependant les bulles s'égarèrent plusieurs fois, et il ne put être consacré qu'en février 1567, par l'archevêque de Lima. Avant d'entrer dans son diocèse, il avait dû s'occuper des intérêts de son siège, parce que le chapitre de Santiago, mécontent des limites assignées aux deux diocèses du Chili, voulait rattacher au diocèse de Santiago la ville et le territoire de Conception. La question fut définitivement tranchée en 1572 par la cour d'Espagne en faveur de Conception, auquel fut assigné tout le territoire au midi de la rivière Maule. L'activité d'Antoine dans son diocèse était admirable. Il y avait tout à faire. Sous peu surgirent le séminaire, des hôpitaux, des paroisses et même un couvent de clarisses à Conception. Il aurait baptisé jusqu'à 200 000 Indiens, chiffre probablement exagéré. En 1582, il assista au concile de Lima, convoqué par saint Turibius. Pour obtenir un meilleur traitement des Indiens, le zélé évêque ne cessa pas d'écrire à Philippe II, non sans d'utiles résultats. Dans les mêmes lettres au roi, il suppliait celui-ci de lui permettre de se démettre de son diocèse pour pouvoir se retirer dans un couvent de son ordre. Philippe II y répondit en obtenant du Saint-Siège sa translation au siège de Quito (1588), et le saint prélat obéit, mais ne prit jamais possession de son nouveau diocèse. S'étant embarqué pour sa nouvelle destination, il dut plusieurs fois interrompre son voyage à cause des infirmités, et arriva enfin à Riobamba, à trois journées de marche de Quito, il succomba. Tous les écrivains, tant contemporains que de nos jours, sont unanimes à reconnaître les hautes qualités et les grands mérites d'Antoine de Saint-Michel.

Eubel van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 190, 298. — R. Lagos, *Historia de las misiones del colegio de Chillán*, Barcelone, 1908, t. I, p. 76-85. — Marcellino da Civezza, *Storia universale delle missioni francescane*, Prato, 1891, t. VII, 2^e part., p. 188-191.

L. OLIGER.

250. ANTOINE DE SAINT-MICHEL, évêque de Michoacan. Il naquit à Revilla de Camargo, diocèse de Santander (Espagne), le 16 août 1724. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre de Saint-Jérôme et, après son ordination, il fut promu à différentes charges et fut élu même général. Charles III, roi d'Espagne, le proposa au Saint-Siège pour l'évêché de Comayagua. De ce siège il fut transféré à celui de Michoacan le 15 décembre 1783. Il se distingua par sa charité durant la terrible famine de 1786. Il épuisa toutes ses ressources pour nourrir les affamés ; il s'efforça de leur procurer du travail, et pendant longtemps il leur distribua des vivres gratuitement. Son zèle ne se démentit pas non plus pendant l'épidémie de petite vérole qui ravagea son diocèse peu de temps après. Il visita plusieurs fois toutes les villes et villages de son diocèse. Sa mort eut lieu le 16 juin 1804.

Joseph Guadalupe Romero, *Noticias para formar la historia y la estadística del obispado de Michoacan*, Mexico, 1862, p. 20-21.

A. PALMIERI.

251. ANTOINE DE SAINT-PIERRE (Le-jeune), cistercien de la congrégation de Feuillants, né à Péronne. Il entra au noviciat de Paris, le 25 avril 1617. Ses études théologiques terminées, il prêcha avec une simplicité apostolique dans la France entière. Il devint supérieur du monastère de Saint-Bernard de Paris et de plusieurs autres communautés, et fut

nommé visiteur général. On a de lui *La journée religieuse*, Paris, 1644; autre édition en 1649; — *Vie de dom Eustache de Saint-Paul*. Antoine mourut le 11 janvier 1656.

Morozzo, *Cistercii reforescentis historia*, Turin, 1690, p. 102.

R. TRILHE.

252. ANTOINE DU SAINT-SACREMENT. Voir LE QUIEN (Antoine).

253. ANTOINE DE SAINT-VINCENT

(Lopez de Quintal), cistercien de la congrégation des réformés de Saint-Bernard. Il était originaire de Santarem en Portugal, et frère de la vénérable Marie des Séraphins, moniale cistercienne du monastère de Saint-Bernard d'Almoater, dont la vie a été publiée en 1666 par le P. Emmanuel de la Résurrection, procureur général des augustins déchaussés en Portugal. Antoine entra au monastère de San Carlo Maggiore à Naples, le 24 juillet 1641. Doué d'un esprit pénétrant, il était également versé dans la connaissance du droit romain et du droit canonique, de la philosophie et de la théologie. Il publia, sous le pseudonyme de *Candidi Philalethi sacerdotis Januensis, Responso ad libellum P. Andreae Blanci e Soc. Iesu*, Gênes, 1642. Cet ouvrage fut réimprimé à Madrid, en 1645, et à Crémone, en 1646. Il écrivit encore : *Scholia in constitutiones congregationis monachorum reformatorum sancti Bernardi ord. Cisterc.*; — *De opinionum praxi*; — *Responsio ad tractatum de opinione probabili Prosperi Fagnani et Antonii Marinarii*; — *Vita di S. Romana, vergine*. Antonio mourut au monastère de Civita San Angelo; ses manuscrits furent transportés à Rome et placés dans la bibliothèque de Sainte-Pudentienne.

Morozzo, *Cistercii reforescentis historia*, Turin, 1690, p. 95.

R. TRILHE.

254. ANTOINE DE SAINTE-CLAIRE, né à Lisbonne, le 12 août 1676, après avoir étudié les arts et les humanités, reçut l'habit des augustins déchaussés, dans le couvent de Monte Olivete, près de Lisbonne, le 14 avril 1692. Il enseigna les arts et la théologie et exerça plusieurs charges de son ordre. Étant allé à Rome, il gagna la faveur de Clément XI et d'Innocent XIII, et aurait été nommé évêque sans les différends qui s'élevèrent entre la cour de Rome et le roi Jean V. Celui-ci rappela Antoine, qui se rendit en Espagne, où il mourut en 1730, dans le couvent de Notre-Dame de Populo, à Séville.

Il écrivit : *Reflexões sobre o juramento, que solemnemente se fez no real convento de Santa Cruz de Coimbra dos cônegos regulares de Santo Agostinho, em 8 de abril de 1720, prometendo defender a bulla Unigenitus expedita pela Santidade de Clemente XI* (en portugais et italien), Rome, 1721. Il traduisit en portugais quelques sermons de Benoît XIII, qui ne furent pas imprimés.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741, t. I, p. 241. — Sur l'acceptation de la bulle *Unigenitus* en Portugal, voir mon *Historia da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

255. ANTOINE DE SAINTE-LUCIE, trinitaire, né à Palerme. Il fut prieur du couvent de cette ville, et professeur de théologie au couvent de Naples. Sa mort eut lieu en 1670. On a de lui : *La celeste istituzione del sacro ordine della SS. Trinita, redenzione degli schiavi col racconto della vita dei suoi fondatori S. Giovanni di Mata e S. Felice di Valois, e delle miserie che patiscono i fedeli schiavi, e delle indulgenze, privilegi e grazie che i sommi pontefici hanno concesso per il riscatto di quelli*, Palerme, 1656.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*, Palerme, 1707, t. I, p. 23. — Antonin de l'Assomption, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1899, t. II, p. 543.

A. PALMIERI.

256. ANTOINE DE SAINTE-MARIE, religieux augustin, évêque de Leiria (Portugal), dont il prit possession le 30 avril 1616. Il mourut le 10 mai 1623, après avoir fait construire les stalles du chœur à la cathédrale.

O Couseiro ou *memórias do bispado de Leiria*, Braga, 1868, p. 240. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

257. ANTOINE DE SAINTE-MARIE, né à Bretiandos (Portugal), capucin de la province de Saint-Antoine, d'abord évêque titulaire de Diacésarée, puis évêque de Miranda, confirmé par Innocent XI le 9 avril 1685. On ne sait rien de plus sur cet évêque, qui mourut le 1^{er} septembre 1688.

Francisco Manuel Alves, *Memórias archeológico-históricas do districto de Bragança*, Porto, 1910, t. II, p. 43. — Joaquim dos Santos Abranches, *Summa do bullário português*, Coimbre, 1895, p. 184. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

258. ANTOINE DE SAINTE-MARIE, franciscain, issu d'une famille noble, naquit à Bastanas, dans la Vieille-Castille, en 1602. A l'âge de seize ans, il entra au noviciat de Salamanque, où il faisait profession en 1619. Entendant parler du bien qu'opéraient ses confrères dans les îles Philippines, il demanda d'y être envoyé et il arrivait à Manille en 1648. Cinq ans plus tard, ses mérites comme ses vertus le firent choisir pour aller porter secours à la mission de Chine; il y débarquait à Fo-Kien, où l'attendaient des persécutions et des épreuves qui ne purent arrêter son zèle. Le P. Antoine prit une part assez active aux controverses qui naquirent alors entre les franciscains et dominicains, d'une part, et les jésuites, de l'autre, au sujet des rites chinois. Il avait même été choisi pour aller à Rome, où cette question avait été appelée; mais en route le navire sur lequel il avait pris passage fut saisi par les Hollandais et il demeura plusieurs mois prisonnier à Batavia. Rendu à la liberté, il revenait à Manille. En 1640, on le trouve à Macao, où il s'employait utilement à ramener la concorde entre l'évêque et les représentants de la sainte Inquisition. Dans le même temps, ses compatriotes qui habitaient la presqu'île de Macao, redevenue portugaise, n'y pouvaient demeurer en paix; aussi il s'entremisit auprès des autorités et obtint pour eux la permission de s'en aller aux Philippines, où lui-même conduisait les religieuses clarisses. En 1649, Innocent X le nomma préfet apostolique de la mission de Chine; mais les obstacles qu'il rencontrait dans son ministère le décidèrent à passer en Corée. Comme il s'y rendait, il se voyait arrêter à Pékin, où les jésuites lui conseillèrent de se fixer dans le Chantoung, vers 1650. C'est dans cette région que le P. Antoine passa le reste de sa laborieuse carrière et méritait ce bel éloge d'un Père jésuite, qui l'avait vu à l'œuvre : « Il fut un grand apôtre, parce que religieux parfait. » Ce missionnaire zélé mourut à Canton le 13 mai 1669. En 1875, on y voyait encore le monument élevé sur sa tombe. Le P. Antoine avait composé, dit-on, de nombreux traités ou opuscules d'ascétisme, de controverse, d'apologétique et d'hagiographie, quelques-uns écrits en langue chinoise.

Victor Bernardin de Rouen, *Histoire universelle des missions franciscaines*, d'après le P. Marcellin de Civezza, t. II, p. 219-254. — Chardin, *Les missions franciscaines en Chine*, Paris, 1915, p. 35-40.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

259. ANTOINE DE SAINTE-MARIE, religieux franciscain de l'institut des capucins de Saint-Antoine (Portugal), nommé évêque de Maranhão (Brésil), confirmé par Innocent XI. Il ne prit pas possession et renonça à son évêché (1678).

José Constantino Gomes de Castro, *Catálogo dos bispos do Maranhão*, Maranhão, 1827, p. 15. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

260. ANTOINE DE SAINTE-THÉRÈSE, religieux portugais de la province de Santa Maria da Arrábida, évêque de Malaca. Né à Lisbonne, il fit ses études dans le collège de Santo Antão, de la Compagnie de Jésus, suivit les cours de la faculté de droit canon à l'université de Coïmbre, puis reçut l'habit religieux dans le couvent de São José de Ribamar. Après avoir professé la philosophie et la théologie dans quelques couvents de son ordre, il fut élu évêque et sacré à Lisbonne le 15 janvier 1692. Il mourut pendant qu'il se rendait dans son diocèse.

José de Jesus Maria, *Chrónica da provincia de Santa Maria da Arrábida*, Lisbonne, 1737, t. II, p. 653 sq. — Cláudio da Conceição, *Gabinete histórico*, Lisbonne, 1819, t. V, p. 40 sq. — Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part.

Fortunato DE ALMEIDA.

261. ANTOINE DE SAN MINIATO, franciscain de la province de Toscane. Barthélemy de Pise, *Conf.*, XI, part. II, dit qu'il était « maître » en théologie et qu'il jouissait d'une grande renommée comme prédicateur à Paris et à Florence. Il paraît issu de la famille florentine Portigiani, et il est mentionné dans des testaments de l'année 1349, 1357, 1363, 1364; seul, dans le premier de ces documents, il n'a pas le titre de *magister*. On lui attribue, sans trop de fondement, un recueil de sermons d'ailleurs inédits.

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 91; 1908, p. 95. — Barthélemy de Pise, *Liber conformitatum*, Quaracchi, 1906, p. 517.

M. BIHL.

262. ANTOINE DE SCHNACKENBURG, dont le nom, la vie et les écrits ne sont connus que par Paullini, est né, d'après celui-ci, le 17 janvier 1437. Après avoir reçu sa première instruction à Iburg et à Munster en Westphalie, il entra comme religieux à l'abbaye de Corvey, dont il rédigea les annales s'étendant de l'époque de la fondation du monastère jusqu'à son temps (815-1471). En 1471 il passa à l'abbaye de Hersfeld (Hesse); on l'y nomma bientôt maître des novices et il y mourut le 21 mars 1476. Les *Annales Corbeenses* (publiées par Chrét. Fr. Paullini, dans son *Rerum et antiquitatum Germanicarum synagoga*, Francfort-sur-Mein, 1698, p. 369-420; réimprimées par G. G. Leibnitz, dans sa collection des *Scriptores rerum Brunswicensium*, t. II, p. 296-316) ne sont qu'une falsification hardie du premier éditeur et, par conséquent, leur auteur Antoine de Schnackenburg semble bien lui aussi n'être qu'un personnage purement fictif inventé par Paullini.

W. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, Berlin, 1894, t. II, p. 494.

G. ALLMANG.

263. ANTOINE DE SÉGOVIE, franciscain espagnol, né à Ségovie et mort à Acqui, vers la fin du XIII^e siècle. Il s'appelait d'abord Gonsalve, mais changea son nom en celui d'Antoine. S'étant fait cistercien en Portugal, il passa plus tard chez les franciscains à la suite de visions célestes, dont il fut plusieurs fois favorisé. Retournant de Rome, où le pape l'avait autorisé à faire ce passage d'un ordre à l'autre, il s'arrêta à Acqui, où il vécut et mourut saintement.

Chronica 24 generalium ord. minorum., dans *Analecta franciscana*, Quaracchi, 1897, t. III, 334-336. — Hueber, *Menologium franciscanum*, Munich, 1698, p. 811.

M. BIHL.

264. ANTOINE DE SIENNE. Voir BETTINI (Antonio).

265. ANTOINE DE SIENNE. Voir ANTOINE DE LA CONCEPTION, col. 766.

266. ANTOINE SOARES (Bienheureux), scolastique de la Compagnie de Jésus, né à Pédrogam, en Portugal, et martyrisé pour la foi, le 15 juillet 1570, en vue de Palma, avec le P. Ignace de Azevedo et ses trente-neuf compagnons, par les séides du corsaire calviniste Jacques Sourie. Voir IGNACE D'AZEVEDO.

G. de Beauveau, *Les quarante martyrs*, Bruxelles, 1854, p. 121 sq.

P. BERNARD.

267. ANTOINE DE STAVELOT est connu par un diplôme de Charles le Gros (882), concédant une dépendance au monastère et adressé *Antonio episcopo et abbati*. Halkin et Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, Bruxelles, 1908, t. I, p. 103. Les éditeurs, reprenant une opinion des bollandistes, proposent de corriger *episcopo en praeposito* et font d'Antoine un subordonné de l'abbé Liutbert. *Op. cit.*, p. xxxiv. M. Yernaux croit plutôt que le nom de Liutbert, archevêque de Mayence, fut introduit dans la *Series abbatum* par confusion, le copiste ayant fait rapporter *sibi*, dans une phrase de la charte *fratribus sibi commissis*, non pas au nom d'Antoine, comme il l'eût fallu, mais au nom voisin de Liutbert. *Les premiers siècles de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, dans *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, 1910, t. XIX, p. 359-360. Quoi qu'il en soit, il y avait certainement un nouvel abbé en 891.

Martène et Durand, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, p. III et col. 31-32. — *Acta sanctorum*, oct., t. XII, p. 718.

R. AIGRAIN.

268. ANTOINE LE STOUDITE. Voir ANTOINE PACHÉ, col. 796.

269. ANTOINE DE STRAELON, franciscain observant de la province de Cologne. Religieux d'une vertu éprouvée, orateur éloquent, il fut chargé de représenter le provincial des observants de la province de Cologne, Adolphe d'Arnheim, au chapitre général de son ordre qui devait se tenir à Valladolid en 1565. Le P. Antoine y fut élu définitif général, et au chapitre d'Arnheim, le 21 avril 1567, il fut nommé provincial de Cologne. La province traversait alors une époque périlleuse, à cause des suites de la Réforme, aux progrès de laquelle le P. Antoine de Straelon s'opposa vigoureusement. En 1567, il céda de nouveau à la province de Strasbourg le couvent de Mayence, donné à la province de Cologne en 1562. Après son premier triennat (1567-1570), il fut réélu provincial le 23 août 1573 au couvent de Nimègue, pillé par les Gueux quelques jours après. Ceux-ci enlevèrent aussi le couvent d'Arnheim, de sorte que la province n'en compta plus que huit, à la fin de l'année 1573. Le chapitre de Brühl lui confia la charge du provincialat une troisième fois (13 août 1584). Il introduisit alors, dans la province, les statuts approuvés au chapitre général de Paris (1579). La mort le surprit au couvent de Hamm le 31 décembre 1584.

Patr. Schlager, *Geschichte der Kölnischen Franziskaner-Ordensprovinz während des Reformationszeitalters*, Ratisbonne, 1909, p. 95, 101, 104, 109, 125 sq. — Mich. ■ Neapoli, *Chronologia historico-legalis seraphici ordinis FF. min.*, Naples, 1650, t. I, p. 322, 333-336.

M. BIHL.

270. ANTOINE DE STRONCONE (Bienheureux) naquit dans la ville de ce nom, au diocèse de Narni, probablement en 1391, de la famille noble des Vici. A douze ans, il demanda l'habit franciscain au couvent des observants de sa ville natale, province d'Ombrie. Malgré ses qualités intellectuelles, il refusa d'être clerc pour rester toute sa vie simple convers. Après sa profession, il fut envoyé au couvent de Fiesole, où son oncle, Jean de Stroncône, était commissaire général de l'observance en Italie. Le jeune frère fut confié pendant douze ans à la direction du bienheureux Thomas de Florence. Plus tard il lui fut adjoint comme sous-maître des novices. Il avait sous ses ordres des prêtres et des docteurs en théologie à qui il faisait des conférences sur la liturgie, l'Écriture et les Pères. Vers 1420, son maître Thomas, qui avait reçu de Martin V la mission de combattre les fraticelles, le prit pour son auxiliaire. Pendant sept ans, ils parcoururent la république de Sienne et la principauté de Piombino et convertirent un grand nombre de ces hérétiques.

Entre temps, le bienheureux Thomas multipliait les couvents, et il chargea frère Antoine de former les novices à Scarlino. En 1428, il était envoyé en Corse et fondait ou réformait les couvents de Nonza, de Calvi et de Bonifacio. Après avoir préparé la venue dans l'île au bienheureux Thomas, il fut chargé du gouvernement général de ces communautés, prit possession du couvent de Bigulia et de quelques autres, et fit construire celui de Corte.

Rappelé dans sa province, il fut envoyé au couvent des Carceri près d'Assise. Il y passa trente années de sa vie, remplissant l'office de quêteur. Un an avant sa mort, il fut appelé au couvent de Saint-Damien d'Assise. C'est là qu'il mourut le 8 février 1471. Innocent XI confirma son culte immémorial en 1687. Le 21 août 1809, son corps fut transporté de Saint-Damien à l'église des frères mineurs de Stroncône, où on le conserve préservé de toute corruption. Sa fête se célèbre le 7 février.

Acta sanctorum, 1658, feb. t. II, p. 146. — Jacobilli, *Vite dei santi e beati dell' Umbria*, Foligno, 1647, t. I, p. 203-209. — Wadding, *Annales minorum*, Rome, 1735, t. XIII, p. 467-470. — Filippo Monti di Spoleto, *Vita del B. Antonio Vici da Stroncône*, Spolète, 1688. — Teodoro Costanzi, *Vita del miracoloso beato Antonio Vici da Stroncône*, Pérouse, 1826. — *Miscellanea franciscana*, Foligno, 1886, t. I, p. 160. — *Archivum franciscanum*, 1911, t. IV, p. 321. — Bernardin d'Aquilée, *Chronica fratrum minorum observantiae*, éd. Lemmens, Rome, 1902, p. 17. — Léon de Clary, *Auréole séraphique*, Paris [1882], t. I, p. 374-388.

ANTOINE DE Sérent.

271. ANTOINE DE SULMONE (Bienheureux), franciscain. Il était issu, dit-on, de la noble famille des Rubei (Rossi) à Sulmone, dans les Abruzzes, et embrassa dans son jeune âge la règle franciscaine. A cause de ses vertus les supérieurs le nommèrent maître des novices, charge qu'il remplit durant de longues années. Il mourut à Sulmone dans le couvent de Saint-Nicolas, le 28 octobre, avant le commencement du XVI^e siècle, et son corps fut mis, plus tard, devant l'autel d'une chapelle latérale. Le peuple de Sulmone le vénéra comme bienheureux.

Acta sanct., oct. t. XII, p. 755-757. — Ben. Mazzara, *Leggendario francescano*, Venise, 1722, t. XI, p. 358-359. — Wadding, *Annales minorum*, ad an. 1506, n. x, Rome, 1736, t. XV, p. 333. — P. Nunzio Farina, *I due frai minori B. Filippo di Aquila e B. Antonio di Sulmona*, Sulmona, 1904, p. 111-128.

M. BIHL.

272. ANTOINE (I) DE SYLÉE, patriarche de Constantinople (821-832). D'après les continuateurs de Théophane, Antoine, dans le monde Constantin, était fils d'un pauvre prêtre qui exerçait le métier de cordonnier. Déjà âgé, il fut maître d'école dans le quar-

tier de Sphorakion, près du Véra-meïdan de nos jours. La peur très justifiée de la police le fit entrer dans un monastère, probablement celui des Métropolités, dans le quartier de Pétrion. Il en devint plus tard higoumène. Bien que déjà vieux, il aimait à rire et à s'amuser, particulièrement avec les jeunes moines. Il introduisit ainsi le relâchement dans sa communauté. Sa conduite plus que légère ne l'empêcha pas de devenir évêque de Sylée, et l'ambition le fit aspirer plus haut. Bien qu'élevé dans la vraie foi, il n'hésita pas à embrasser l'erreur iconoclaste et à aider Léon V l'Arménien dans sa lutte contre le patriarche saint Nicéphore. En 821, il profita des bonnes grâces de Michel le Bègue pour se faire nommer à la place de celui-ci. Il favorisa la politique religieuse de Michel le Bègue et de Théophile, et ce fut lui qui, le jour de la Pentecôte 830, maria ce dernier avec Théodora de Paphlagonie. Il mourut en avril 832.

P. G., t. CVIII, col. 1025 sq. — M. Gédéon, *Πατριάρχικοι πινάκες*, Constantinople, 1890, p. 273 sq.

R. JANIN.

273. ANTOINE DE TAGRIT. Voir ANTOINE LE RHÉTEUR, col. 806.

274. ANTOINE DE TALENTE. Voir ANTOINE (55), col. 744.

275. ANTOINE DE TERAMO, frère mineur, nommé évêque de Scopia (Uskub) le 5 juillet 1400.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1139. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 439.

R. AIGRAIN.

276. ANTOINE DE TERMOLI. Voir ANTOINE (82), col. 751.

277. ANTOINE DE TERNI (Bienheureux), augustin, dont le culte n'est pas confirmé par l'Église. Jacobilli raconte qu'il se retira avec le bienheureux Cyrille de Terni dans l'ermitage de Sainte-Marie-Madeleine, à peu de distance de la ville, et y vécut de longues années dans la prière et la pénitence. On ne sait pas la date de sa mort, qui eut lieu dans la première moitié du XV^e siècle.

Jacobilli, *Vite dei santi dell' Umbria*, Foligno, 1661, t. III, p. 381. — Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1680, t. VI, p. 503-505.

A. PALMIERI.

278. ANTOINE DE TIBUR, frère mineur, nommé le 12 août 1418 à l'évêché de Tino et Mycon (îles Cyclades), transféré le 26 avril 1428 à l'évêché de Civita Nova (Asolo) en Italie. Il avait un successeur en 1433.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1059. — Gams, *Series episcoporum*, p. 775. — Cappelletti, *La Chiesa d'Italia*, t. X, p. 723. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 193, 485.

R. AIGRAIN.

279. ANTOINE DE TOURAINE ou **DU ROCHER.** (Saint), premier abbé du célèbre monastère de Saint-Julien de Tours. L'époque de sa vie est inconnue. Il ne figure pas dans les martyrologes de l'ordre bénédictin, et ne doit pas être confondu avec Antoine de Glanfeuil, compagnon de saint Maur. Retiré dans la solitude à deux lieues de Tours, il y mourut. Sa cellule, creusée dans le rocher, était en grande vénération. Au XVII^e siècle, l'affluence des pèlerins suffisait à occuper dix à douze prêtres. Ses reliques étaient conservées, partie à son abbaye, partie à son ermitage, qui est encore l'objet d'une dévotion régionale.

Acta sanctorum, maii t. I, p. 498.

E. AUDARD.

280. ANTOINE DE TREMONIA, frère mineur, lecteur au couvent de Munster, fut élu, le 15 jan-

vier 1392 évêque d'Atyra (*Naturen.*) en Thrace; le 23 février suivant, il obtenait l'autorisation de rester dans son couvent et d'y conserver ses fonctions. Il est mentionné en 1401 comme auxiliaire de l'évêque d'Osnabrück, en 1402 comme auxiliaire à Paderborn, en 1420 comme auxiliaire à Hildesheim, et cependant il semble avoir rempli à Münster la même fonction d'auxiliaire de 1392 à 1420. D'autre part, Jean, ermite de Saint-Augustin, qui fut auxiliaire à Osnabrück de 1408 à 1418, portait aussi depuis 1402 le titre d'évêque d'Atyra. Eubel a constaté à cette époque l'existence d'une double série d'évêques d'Atyra. En 1402, Antoine avait, semble-t-il, résigné son évêché. Mais on ne nous dit pas s'il reçut à la place un autre titre épiscopal. De sorte que la biographie de cet évêque reste pleine d'obscurités.

Gams, *Series episcoporum*, p. 432 (corriger Fremonia en Tremonia). — Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 1134 (id.). — Eubel, *Hierarchia cath. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 357, 553-555. — Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 366.

R. AIGRAIN.

281. ANTOINE TURRIANI. Voir ANTOINE D'AQUILA, col. 753.

282. ANTOINE D'UDINE, abbé de San Vito, docteur en droit, chapelain pontifical et auditeur des causes du Sacré Palais, fut désigné par Eugène IV comme l'un de ses plénipotentiaires au concile de Bâle. Eugène IV avait annoncé l'envoi des nonces, à Sigismond, roi des Romains, dans une lettre du 15 avril 1432. Mais il y eut des retards. Le 1^{er} juillet, Antoine et les autres envoyés sont à Constance, attendant le sauf-conduit qu'ils avaient demandé; le 18, on leur en proposait un rédigé tout autrement, et le 26 ils protestaient contre cette rédaction tendancieuse. Enfin, le 14 août, les nonces étaient à Bâle, où ils attendirent leur audience, qui ne leur fut donnée que le 26. Antoine ne prit pas la parole ce jour-là. Le 24 juillet 1435, il reçut du pape une nouvelle mission, en compagnie d'Ambroise Traversari. Arrivé à Bâle le 21 août, il prononça le 26 devant le concile un discours dont le texte est perdu, mais dont nous connaissons le sens par la réponse que lui fit le 3 novembre suivant le cardinal Julien Cesarini : Antoine soutenait que les annates étaient dues au pape de droit naturel, divin et humain, et que le concile ne pouvait y toucher sans assurer au pape des compensations. Antoine intervint encore pour réfuter les prétentions formulées devant le pape par deux envoyés du concile, Mathieu Ménage et Jean Bachenstein.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. XXIX, col. 239, 273, 460, 1172; t. XXX, col. 128, 157, 159, 921. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. VII, p. 726, 742-743, 747, 889, 891-893. — Noël Valois, *Le pape et le concile*, t. I, p. 178-180, 387-390.

R. AIGRAIN.

283. ANTOINE DE VENISE. Né en 1276, il prit, dans sa ville natale, en 1297, l'habit des jésuites et devint recteur de son couvent à Venise, puis définitif général de sa congrégation. Il approuva en cette qualité la demande faite par ses confrères au Saint-Siège d'être soumis à la règle de saint Jean de Tosignano. Élu général en 1433, il mourut le 19 août 1458. L'hagiographe de sa congrégation, Morigi, rapporte sur son compte plusieurs faits miraculeux ou extraordinaires, qui attesteraient son action dans son ordre; entre autres, il souffrit dans sa chair les mêmes souffrances que Jésus-Christ sur sa croix, délivra un de ses religieux possédé du démon.

Morigi, *Historia degli huomini illustri che furono jesuati*, Venise, 1604, p. 250-259.

P. RICHARD.

284. ANTOINE DE VERCEIL. Voir ANTOINE DE BALOGCO, col. 760.

285. ANTOINE DE VICI. Voir ANTOINE DE STRONCONE, col. 819.

286. ANTOINE DE VULPONNO. Voir ANTOINE (58), col. 745.

287. ANTOINE DE WEERT, franciscain de l'observance, martyr à Gorcum, né à Weert (Hollande), tué par les Gueux, le 9 juillet 1572. Comme missionnaire il courait d'un bourg à l'autre, prêchant la fidélité à la foi catholique, et dans son dernier sermon, il prédit la persécution qui allait se déchaîner contre les catholiques des Pays-Bas. Il est inclus dans le nombre des onze frères mineurs et huit autres martyrs béatifiés en 1675, et canonisés par Pie IX en 1867. Fête le 9 juillet.

Léon de Clary, *L'auréole séraphique*, Paris, t. III, p. 33 sq. — *Commentarium actorum omnium canonisationis... quam celebravit... Pius IX*, Rome, 1868, t. I, p. 140-141. — Estius, *Historia martyrum Gorcomiensium*, Douai, 1603, p. 199.

L. OLIGER.

288. ANTOINE YVAN. Voir YVAN (Antoine).

289. ANTOINE (ANDRÉ). Voir ANDRÉ ANTOINE, t. II, col. 1633.

290. ANTOINE (CHARLES-FÉLIX), né le 18 juillet 1858, à Sainte-Marguerite (Vosges), entra au séminaire des Missions Étrangères, où il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1882; il partit pour la mission du Tonkin occidental le 8 novembre suivant. Vers la mi-novembre 1883, il fut envoyé par son évêque, Mgr Puginier, dans la région appelée Laos tonkinois et appartenant à la province de Thanh-hoa. Il y était à peine arrivé que des bandes de brigands, soudoyés par les autorités annamites lors de la conquête du Tonkin par la France, se ruèrent sur tous les postes chrétiens du Laos tonkinois. C.-F. Antoine fut massacré à Muong-deng (province de Thanh-hoa) le 9 janvier 1884.

Annales de la Prop. de la foi, t. LVI, p. 274 : lettre de Mgr Puginier à M. Delpach (la date de la mort de C.-F. Antoine, indiquée, p. 277, au 2 ou 3 janvier, a été rectifiée). — *Missions catholiques*, 1884, p. 169, 266, 267; portrait, p. 271. — *Mémorial de la Société des Missions-Étrangères*, Paris, 1912-1916, t. I, p. 258; t. II, p. 7.

A. LAUNAY.

291. ANTOINE (JEAN), cistercien à Zinna (nord-est de Wittemberg, diocèse de Brandebourg), fut nommé, le 30 mai 1351, évêque d'Hébron, et fut auxiliaire des évêques de Magdebourg. Otto de Hessen et Thierry Kagelweit (1352-1363). En 1355, il est question d'un autre évêque d'Hébron nommé Nicolas.

Arch. du Vatican, registres de Clément VI, a. 10, t. 206, ep. 64. — Eubel, *Hierarchia cath. medii aevi*, 2^e éd., t. I, p. 272, 553. — Battandier, *Annuaire pontif. cath.*, 1916, p. 421. — Willi, *Päpste, Kardinäle und Bischöfe aus dem Cistercienser-Orden*, Bregenz, 1912, p. 61.

R. AIGRAIN.

292. ANTOINE (NICOLAS), né à Colroy-la-Grande (Lorraine), en janvier 1748, ordonné prêtre à Strasbourg en 1771, fut successivement vicaire à Saulcy-sur-Meurthe, Deycimon, Girmont et Jussarupt. En 1788, il était nommé chapelain de l'église des dames chanoinesses de Remiremont, qui, en avril 1790, le présentèrent pour la cure de Dompierre, dont il prit possession en mai suivant. Au commencement d'avril 1791, il était obligé de quitter sa paroisse et il mena

une vie de missionnaire insérenté jusqu'au 6 avril 1794, où il fut arrêté à Plombières, conduit à Mirecourt, où il fut condamné à mort avec Dominique Claudel, le 13 avril 1794, et exécuté le même jour. Ses restes furent plus tard ramenés à Dompierre, où, en 1894, on lui éleva un monument dans l'église paroissiale.

Guillon, *Les martyrs de la foi pendant la Révol. fr.*, Paris, 1821, t. II, p. 88. — Abbé L'Hôte, *La vie des saints... et autres pieux personnages du diocèse de Saint-Dié*, Saint-Dié, 1897, t. II, p. 492-496.

U. ROUZÈS.

293. ANTOINE (PAUL-GABRIEL), théologien français, né à Lunéville le 19 janvier 1678 d'après le *Catalogus provinciae Campaniae* de 1723, en 1679, d'après dom Calmet, admis au noviciat de la Compagnie de Jésus le 5 octobre 1693 ou, suivant dom Calmet, le 3 octobre 1694. Il professa les humanités au collège de Pont-à-Mousson, puis la grammaire, les humanités et la rhétorique à Colmar, fit ses études théologiques avec succès et fut nommé aussitôt professeur de philosophie, puis de théologie à Pont-à-Mousson. En 1723, il publia sa *Theologia universa speculativa et dogmatica ad usum theologiae candidatorum accommodata*, in-4°, Pont-à-Mousson, 3 in-12, Nancy, 1726; Venise, 1726; Ingolstadt, 1727, etc., rééditée à Paris, 1736, sur un plan plus développé. Ce fut l'édition classique en sept in-12, répandue en France, en Allemagne, en Italie, en Pologne, et suivie encore dans nombre de séminaires jusque vers le milieu du siècle dernier. L'auteur s'attache surtout à la discussion des questions actuelles, comme celle du fait dogmatique, soumise alors à de violentes controverses, des cinq propositions de Jansénius et de la conduite de l'Église dans l'affaire du jansénisme. Le traité de la grâce est spécialement dirigé contre les jansénistes. Cf. *Mémoires de Trévoux*, 1743, p. 167 sq.

Mais c'est surtout comme moraliste que le P. Antoine a laissé dans l'histoire de la théologie un des noms les plus marquants du XVIII^e siècle. Sa théologie morale à l'usage des confesseurs : *Theologia moralis universa complectens omnia morum praecepta et principia decisionis omnium casuum conscientiae*, Nancy, 1726, eut d'innombrables éditions dans les principaux centres intellectuels de l'Europe. Elle se distingue par son caractère méthodique et pratique, par la clarté et la précision des doctrines, par le soin que met l'auteur à relater les usages de l'Église de France relativement à une foule de points de discipline, comme la clôture des maisons religieuses, les règles de l'Index, etc. Bien que la doctrine du probabilisme soit combattue dans cet ouvrage, les jansénistes ont accusé certaines assertions de laxisme et plusieurs passages sont incriminés dans les *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses*, publiés en 1768 par l'abbé Goujet et Roussel de Latour, et soi-disant vérifiés par les commissaires du parlement. Les citations sont inexactes et la pensée de l'auteur travestie. Le P. Antoine s'est plutôt attaché à suivre une opinion moyenne et à écarter les questions irritantes. Il évite par exemple, malgré les polémiques du temps, de mettre en cause les signataires du formulaire d'Alexandre VII avec la distinction du fait et du droit et à l'exception du fait. Ses tendances sont plutôt rigides et saint Alphonse de Liguori, qui estimait grandement sa science et sa méthode, le nomme un auteur très sévère. Cf. Lehmkühl, *Theologia moralis*, 5^e édit., t. II, p. 800. La théologie morale du P. Antoine a été traduite en arabe par le P. Joseph Agelun, basilien, en 1783, et publiée par les soins de la Propagande, 5 in-4°, Rome, 1795, 1834. Des compendiums plus ou moins succincts ont été rédigés en Allemagne, en Italie, en Pologne. Les plus connus sont ceux du P. J. Kowalski, S. J., et du P. Ph. Carbone, observantin. Cf. *Mémoires de Trévoux*, 1727, p. 2291; 1732, p. 1761-1768; *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, p. 213; 1735,

p. 65; 1738, p. 91. Les principales critiques formulées contre la théologie du P. Antoine ont été recueillies par Cassien Fenici, comte d'Artemberg, dans ses *Theologiae ascelico-moralis institutiones*, Cologne, 1769. Le pape Benoît XIV imposa aux élèves du collège de la Propagande la théologie morale d'Antoine, revue par le P. Carbone.

Le P. Antoine a publié en outre divers ouvrages de piété qui se réimpriment encore de nos jours : *Lectures chrétiennes par forme de méditation sur les grandes vérités de la foi*, 2 in-8°, Nancy, 1736; Besançon, 1825, etc., etc.; — *Méditations pour tous les jours de l'année*, Nancy, 1837; Paris, 1872, édition du P. C. Aubert; — *Les moyens d'acquiescer la perfection chrétienne*, Nancy, 1738; — *Démonstration de la vérité chrétienne et catholique*, Nancy, 1739; — *Instructions spirituelles sur les divers états d'oraison*, Perpignan, 1741, ouvrage qui reproduit dans ses grandes lignes la doctrine de Bossuet. Infatigable travailleur, le P. Antoine, malgré les occupations de sa charge de recteur du collège de Pont-à-Mousson, revoyait et perfectionnait assidûment ses ouvrages de théologie et réunissait les éléments d'un important ouvrage de controverse quand la mort vint le surprendre le 22 janvier 1743.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 419-427. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1907, t. IV, col. 1351. — *Dictionnaire de théologie*, t. I, col. 1443-1444.

P. BERNARD.

294. ANTOINE-JEAN DE PADOUÉ, franciscain, maître en théologie. En 1509 il était chapelain du cardinal Domenico Grimani, archevêque d'Aquilée et protecteur de l'ordre des frères mineurs. On avait eu recours à ses lumières pour dresser, en 1490, au chapitre de Terni les Constitutions générales de l'ordre. En 1493, il publia à Venise les *Quaestiones quodlibetales metaphysicae* de son maître Antoine Trombetta, et il y ajouta d'autres traités du même Trombetta.

Sbaralea, *Suppl. ad Script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 382. — *Firmamentum trium ordinum S. Francisci*, Paris, 1512, III^e part., fol. LIX.

M. BIHL.

295. ANTOINE-MARIE AFFAITITI. Voir AFFAITITI (Antonio-Maria), t. I, col. 671.

296. ANTOINE-MARIE DE RIGNANO, nommé aussi Antoine-Marie Fania. Né à Rignano, dans la Pouille, le 5 février 1804, il prit l'habit franciscain et devint un prédicateur renommé. De 1835 à 1838 il fut ministre provincial. En 1839, il alla à Rome comme secrétaire général de l'ordre, dont il fut nommé, en 1844 procureur général et, en 1850, délégué général. Au chapitre général tenu à Rome en 1862 il était un des candidats au généralat de l'ordre, mais le P. Raphaël Lippi de Ponticulo lui fut préféré. Le P. A.-M. de Rignano était aussi consultant des Sacrées Congrégations de l'Inquisition (Saint-Office) et de l'Index. Il passait pour un esprit assez indépendant. Le 27 mars 1867 il fut nommé évêque de Potenza dans la Basilicate. Il y rencontra beaucoup de difficultés, en raison desquelles il se retira à Rome, où il mourut le 23 janvier 1880.

Carlo Villani, *Scrittori ed artisti Pugliesi*, Trani, 1904, p. 57, 1199-1201.

M. BIHL.

297. ANTOINE-MARIE DE VICENCE, franciscain (1834-1884). Né à Vicence, le 1^{er} mars 1834, il prit l'habit franciscain le 3 novembre au couvent de Sainte-Lucie, dans sa patrie, appartenant à la province des réformés de Venise; ayant émis les vœux solennels le 4 octobre 1855, il fut ordonné prêtre le 20 septembre 1856. Il avait été nommé lecteur de philosophie le

13 septembre 1856. Le 13 août 1858 il fut élu chroniqueur de sa province, mais au mois d'octobre 1862 il dut suivre à Rome comme secrétaire le P. Bernardin dal Vago da Portogruaro, nommé procureur de l'ordre et devenu plus tard général (1869-1889, † 1895). Après le premier triennat (1862-1866) le P. Antoine ne put pas retourner dans sa province, le nouveau gouvernement ayant supprimé les instituts religieux le 7 juillet 1866. Il alla en France et en Autriche (1867-1871) jusqu'à ce que le chapitre provincial du 3 janvier le rappelât comme définitif. En décembre 1874, il dut aller de nouveau à Rome pour retourner à Venise comme provincial le 30 septembre 1877. Il remplit cette charge durant six ans. Il mourut à Rovigno, dans l'Istrie, le 22 juin 1884. — Il a publié au moins cinquante ouvrages, d'inégale valeur, il est vrai, et de plus, il laissa dix-huit manuscrits d'ouvrages plus ou moins achevés. Voici les titres des quelques-uns des livres imprimés : *Il P. Bernardo da Cavaso, sacerdote de' min. rif.*, Este, 1860; — *Compendio della vita e del martirio dei sei protomartiri della Riforma francescana e dei diecisette terziari francescani...*, *martiri Giapponesi*, Venise, 1862; — *De alma provincia Veneta S. Antonii nuncupata*, *ibid.*, 1862; — *Breve istoria delle Missioni francescane nel Peloponneso dal 1690 al 1714 e nelle isole Ionie dal 1716 al 1797*, dans *Cronaca delle Missioni francescane*, Rome, 1863, t. III, p. 305-331. Trad. franç. dans les *Annales francescaines*, Louvain, 1863, t. III, p. 330-338; — *Compendio della vita del ven. servo di Dio Fr. Carlo da Sezze*, Rome, 1864; Monza, 1880; Venise, 1881; — *Memorie storiche del convento e della chiesa di S. Francesco del deserto nelle lagune de Venezia*, Venise, 1865; — *Vita del ven. P. Angelo del Pas di Perpignano*, Rome, 1867; — *Vita della ven. suor Maria di Gesù di Agreda*, Bologne, 1870; — *Vita di S. Diego d'Alcalá*, *ibid.*, 1870; — *Compendio della vita di... S. Margherita da Cortona*, *ibid.*, 1871; — *Vita e martirio dei servi di Dio P. Paolo da Mantova e P. Clemente da Bressanone dei minori riformati*, *ibid.*, 1871; — *Vita del ven. P. Pier Domenico da Orvieto*, *ibid.*, 1871; — *Il castello di Valle nell'Istria e il B. Giuliano Cesarelli*, Venise, 1871; — *Vita del ven. Leopoldo da Gaiche*, Bologne, 1872; — *Vita del ven. Umile da Bisignano*, *ibid.*, 1872; 2^e édit., Venise, 1881; autre Vie du même, Monza, 1881; — *Vita del ven. P. Pietro Bagnajo*, Venise, 1873; — *Della mistica Città di Dio, scritta dalla ven. S. Maria d'Agreda*, Bologne, 1873; 2^e éd. Turin, 1881 (une apologie); — *Frutti dell'Albero di vita, ovvero Lezioni morali... tratte dalla Mistica Città di Dio*, Venise, 1873; — *S. Bonaventurae Breviloquium, adjectis illustrationibus...*, Venise, 1874; 2^e édit., Fribourg-en-Br., 1881; — *Vita di S. Bonaventura*, Rome, 1874; traduction allemande par le P. Ign. Seiler, Paderborn, 1874; — *Notizie biografiche intorno al P. Cesare Dalceggio da Felve (Chine)*, dans *Le Missioni cattoliche*, Milan, 1875; — *Vita del ven. P. Bernardino da Calenzano*, Rome, 1875; — *Scriptores ordinis minorum strict. obs. reform. prov. S. Antonii Venetiarum*, Venise, 1877; — *Vita di S. Ludovico, vescovo di Tolosa*, Venise, 1878; — *Lexicon Bonaventurianum philosophico-theologicum*, Venise, 1880; — *Vite e miracoli del B. Egidio da Laurenzana*, Venise, 1880; — *Vita del ven. Innocenzo da Chiusa; La regola dei frati minori esposta*, Quaracchi, 1883; — *Commentariolum de Veneta provincia ref. S. Antonii*, *ibid.*, 1884 et dans les *Analecta franciscana*, *ibid.*, 1885, p. 301-355, avec la *Tabula chronologica* de cette province, p. 356-368.

P. Gianfrancesco La Venezia, *Intorno la vita e gli studi de M. R. P. Antonio Maria da Vicenza, dei minori riformati della provincia di Venezia al secolo Giambattista Borgo, commentario (1834-1884)*, Vérone, 1885. — *Dict. de théol. cathol.*, t. I, col. 1448.

M. BIHL.

1. ANTOINETTE DE FLORENCE. Voir ANTONIE DE FLORENCE, col. 846.

2. ANTOINETTE D'ORLÉANS, fondatrice de la congrégation des religieuses bénédictines de Notre-Dame du Calvaire, naquit, en 1572, au château de Trie, dans le diocèse de Rouen, de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon. A seize ans, le 1^{er} mars 1588, elle épousait Charles de Gondî, marquis de Belle-Isle; mais en 1596, son mari était tué au Mont Saint-Michel, la laissant veuve avec deux enfants.

Résolue dès lors à quitter le monde, elle commença par mettre ordre à ses affaires temporelles, et, sur le conseil d'un capucin, le P. Laurent, choisit pour faire profession de vie religieuse le monastère des feueillantines de Toulouse. Après avoir quitté les siens sous le prétexte d'un pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, elle y entra le 21 octobre 1599, et, le 30 octobre suivant, recevait l'habit de novice des mains du P. dom Jean de Saint-Étienne. Ayant fait profession le jour de l'Épiphanie 1601, elle était élue prieure du monastère le 10 mai 1604, mais ne devait guère rester qu'une année en cette charge.

En effet, sa tante, Éléonore de Bourbon, abbesse de Fontevault, ayant résolu de réformer son abbaye et l'ordre tout entier, appela à son aide Antoinette, qui commença par refuser de quitter les feueillantines et l'habit de son premier vœu. Mais à la suite d'assez longues négociations à Rome auprès des papes Clément VIII et Paul V, Éléonore de Bourbon obtint de ce dernier, grâce au roi Henri IV, dont elle était aussi la tante, un bref qui faisait commandement exprès à Antoinette d'abandonner Toulouse pour venir à Fontevault exercer la charge de coadjutrice, avec future succession. Pourtant Sa Sainteté laissait au choix de celle à qui il écrivait de faire l'office de grande-vicaire de l'abbesse l'espace d'un an, ou bien d'entrer dès lors dans la charge de coadjutrice. En plus, il lui permettait de garder l'habit des feueillantines et de se tenir, si elle le voulait, dans l'observance de leurs constitutions touchant l'abstinence et les autres austérités. Antoinette hésitait encore; il fallut pour la décider un second bref aussi impératif que le premier, la menaçant d'excommunication si elle ne cédait aux ordres donnés et enjoignant à ses supérieurs de les faire exécuter. En même temps, des lettres du roi commandaient aux mêmes supérieurs et aux magistrats de la ville de Toulouse de tenir la main à ce que sans délai le pape fût obéi.

Antoinette se rendit donc à Fontevault, où elle entra le 25 octobre 1605; mais elle ne voulut ni de la coadjutorerie, ni de la succession et se contenta de la charge de vicaire de l'abbesse.

Pendant sept années, sous les ordres d'Éléonore de Bourbon, elle porta toute la charge de l'administration de son nouveau monastère, mais ne s'y plut jamais. Un certain nombre de religieuses, en effet, sachant pour quel dessein elle était venue et peu disposées à accepter la réforme, l'avaient vue arriver sans joie et ne cessèrent de cabaler contre elle. Découragée par les résistances qu'elle rencontrait, Antoinette commença par écrire à différentes reprises au pape pour demander son retour aux feueillantines; elle songea même un instant à se sauver de Fontevault pour revenir à Toulouse et prépara son départ. Mais à Pâques de l'année 1607, René Gaultier, procureur de l'abbaye, qu'elle avait envoyé à Rome pour plaider sa cause, rapportait une bulle de Paul V par laquelle le pape, de plus en plus persuadé qu'elle seule pouvait mener à bien la réforme entreprise, constituait la Mère Antoinette d'Orléans coadjutrice au gouvernement et à l'administration de l'ordre de

Fontevrault, avec future succession à la charge et à la dignité d'abbesse; lui ordonnait de prendre l'habit et de vivre selon les règles et statuts de l'ordre. En même temps, le roi faisait commandement au supérieur des feuillants de lui retirer les deux religieux de cet ordre qui jusqu'ici lui avaient servi de chapelain et de confesseur. Au mois de septembre suivant, Antoinette acceptait donc la coadjutorerie, quittait l'habit des feuillantines, recevait celui de l'ordre et prenait possession de sa charge.

La même année aussi, elle avait fait connaissance du P. Joseph du Tremblay, qui, ayant à régler la fondation d'un couvent de son ordre à Saumur, était venu jusqu'à Fontevrault; ce fut au célèbre capucin, qu'après quelques répugnances, elle fut amenée peu à peu à confier désormais la direction de ses affaires de conscience. Aidée de ses conseils, elle se remit avec ardeur à l'œuvre de la réforme de l'ordre tout entier : huit ou neuf maisons, sous son influence, revinrent à la primitive observance de leur règle. Mais, à Fontevrault même, la coadjutrice trouva si peu de correspondance à ses desseins qu'excédée, elle recommença ses instances à Rome, demandant encore de retourner à Toulouse. Tout d'abord, le pape fut inflexible; par un bref d'août 1608, il lui enjoignait encore de rester à Fontevrault. Cependant, un an après, le 3 novembre 1609, il donnait commission au cardinal de Joyeuse de recevoir Antoinette à se démettre de sa charge et, au mois de mars 1610, il permettait à la coadjutrice, après s'être déchargée de sa dignité, ou bien de se retirer dans un monastère de l'ordre de Fontevrault pour y commencer une réforme ou y établir un noviciat, ou bien de rester simple religieuse dans l'abbaye, ou bien enfin de tout abandonner pour retourner à son premier monastère.

Antoinette, ne voulant pas quitter tout de suite sa tante, très âgée et fort malade, patienta jusqu'à la mort d'Éléonore de Bourbon, qui advint le samedi, jour d'avant les Rameaux, 26 mars 1611. Mais, dès le soir des obsèques, le dimanche de Quasimodo, la nouvelle abbesse convoqua le couvent tout entier et déclara sa résolution de se retirer. L'évêque de Luçon, Richelieu, appelé par le P. Joseph pour la fléchir, n'y put rien; les deux hommes partirent alors pour la cour, d'où ils rapportèrent, de la part de Marie de Médicis, l'ordre de procéder à une nouvelle élection et la permission pour Antoinette d'Orléans de se retirer dans un autre couvent de l'ordre, tout en restant coadjutrice.

Ce fut Lencloître qu'elle choisit, et où, accompagnée du P. Joseph et de deux religieuses de Fontevrault, Mère Marie de Drouin et Mère Gabrielle de L'Espronnière, elle arriva le 26 juillet 1611.

Dès les premiers jours, ne gardant avec elle que douze religieuses de chœur et sept sœurs laïes, elle ramena la plus grande ferveur dans sa nouvelle communauté. Elle divisa pour ses filles la journée en trois : service divin et oraison mentale; lecture des bons livres et conférences de choses spirituelles; travail manuel. En même temps, le visiteur de Fontevrault, tirant des autres monastères de l'ordre trente religieuses, les envoyait à Lencloître pour les perfectionner dans leur piété. Toujours sous la direction du P. Joseph, voulant travailler aussi à la réforme des religieux fontevristes, elle fondait encore un séminaire à côté de son couvent, qu'elle avait commencé de rebâtir, fort abîmé qu'il était par les guerres de religion. Postulantes et novices accouraient en foule.

Dès 1614 pourtant, Mme de Bourbon Lavedan, la nouvelle abbesse de Fontevrault, jalouse, semble-t-il, du succès de Lencloître, suscita des difficultés. Par ailleurs, la renommée de cette réforme s'étant répandue, on demandait des religieuses réformées à

Paris, à Poitiers, à Angers, à Laval, à Léon en Bretagne. Or, il eût été impossible à Mme d'Orléans de fonder des couvents en restant dans l'ordre de Fontevrault et sous la puissance de l'abbesse mal disposée.

C'est alors qu'avec le P. Joseph, craignant que la réforme ne se bornât à Lencloître, elle pensa à bâtir un monastère à Poitiers, où elle pourrait se retirer avec celles de ses filles qui approuveraient son dessein et qui se feraient libres des engagements de Fontevrault.

L'évêque de Poitiers, Mgr Chasteigner de La Rocheposay, favorisa pareil projet et la construction du nouveau monastère, interrompue d'ailleurs bientôt par la seconde révolte des princes qui troubla la minorité de Louis XIII, commença dès 1614. Deux ans plus tard, le P. Joseph se rendait à Rome pour exposer au souverain pontife ce qui avait été fait à Lencloître et le désir qu'avaient Antoinette et ses filles de garder la règle de saint Benoît selon sa première constitution. Il devait lui dire que « le but principal de la nouvelle congrégation serait d'honorer la passion de Notre-Seigneur; qu'à cet effet, elle prendrait pour patronne la très sainte Vierge assistant au pied de la croix de son fils et compatissant à ses douleurs, et que les religieuses appliqueraient toutes les bonnes œuvres, pénitences, prières et mortifications, pour obtenir de Dieu la conversion des infidèles et des hérétiques et le recouvrement des saints Lieux consacrés par la vie et la mort du Sauveur. »

L'approbation ne fut pas obtenue sans difficultés; pourtant, le 26 avril 1617, Paul V signait trois brefs. Le premier permettait la translation de Mme d'Orléans et de ses religieuses de Lencloître au monastère de Poitiers. Il commettait l'évêque de Poitiers au soin de cette translation, pour retirer les religieuses de l'ordre de Fontevrault et les établir au même couvent sous la règle des feuillantines et la juridiction des supérieurs feuillants, avec la permission de prendre l'habit des feuillantines. Le second bref autorisait dans les mêmes conditions la fondation de monastères à Angers, à Saint-Pol-de-Léon et à Laval, par les mêmes religieuses sorties de Lencloître et sous l'autorité de Mme d'Orléans. Le troisième bref était pour pourvoir à l'avenir du couvent qu'elles quittaient et au maintien de la réforme qui pouvait être compromise après leur départ.

A la prière de Marie de Médicis, le roi donna aussi, le 4 octobre 1617, les lettres patentes qui permettaient à Mme d'Orléans de prendre possession du monastère de Poitiers. Aussi, après avoir averti Mme de Fontevrault de son départ, Antoinette, accompagnée de vingt-quatre de ses filles, arrivait, le 25 octobre 1617, dans cette ville, et ne voulant pas être supérieure, instituait à sa place Mère Marie-Gabrielle de L'Espronnière.

Bientôt toutefois, Mme de Fontevrault, croyant que pareils événements ébranlaient son autorité et portaient préjudice à son ordre, s'en offensa, défendit qu'on envoyât de Lencloître à Poitiers ni argent, ni meubles, ni étoffes, et défera les brefs de Paul V comme d'abus au Grand Conseil. Le 19 décembre 1617, le roi chargeait le cardinal de Sourdis d'entendre les raisons d'Antoinette et de l'abbesse de Fontevrault et de trancher entre l'ancienne et la nouvelle congrégation un différend qui ne devait se terminer qu'après la mort de Mme d'Orléans.

Celle-ci, en effet, mourait, après une assez longue maladie, le mercredi 25 avril 1618, entre midi et une heure. Elle avait quarante-six ans.

Suivant son désir, son corps fut transporté à Toulouse pour y être inhumé au monastère des feuillantines; son cœur et ses entrailles seuls furent gardés au Calvaire de Poitiers.

Bibl. nat., Paris, fonds français, 10571; Bibl. Mazarine, ms. 2301. — P. Joseph du Tremblay, *Commencement de la Vie de notre B. M. fondatrice*, ms. de 162 p., au Calvaire de Mâcheoul; *Les épîtres écrites à plume volante aux religieuses du Calvaire*, Paris, 1677. — P. Siméon Mallevaud, *Les annales calvairiennes*, Angers, 1671. — Sœur Jacqueline Bouette de Blémur, *Éloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de Saint-Benoît, décédées en ces derniers siècles*, Paris, 1679, t. I, p. 100-142. — Hilarion de Coste, *Éloges des femmes illustres*, t. I, p. 148. — Niquet, *Histoire de Fontevrauld*, Angers, 1642. — *Les premières mères de la congrégation bénédictine du Calvaire*, par une religieuse du même ordre, Poitiers, 1865. — Petit, *La vie de la mère Antoinette d'Orléans*, Paris, 1880. — P. Apollinaire, *Quatre opuscules du P. Joseph du Tremblay*, Nîmes, 1895. — Jubien, *L'abbesse Marie de Bretagne et la réforme de l'ordre de Fontevrauld*, Angers, 1872.

Th. CIVRAYS.

ANTOINGT, localité du diocèse de Clermont (507 habitants), chef-lieu de commune, canton de Saint-Germain-Lembron. Le Pouillé du diocèse de Clermont, année 1766, spécifie que l'église et la cure relèvent du couvent des carmes déchaussés de Clermont. Or, les carmes avaient succédé, au XVII^e siècle, aux chanoines réguliers de Chantoin. Ceux-ci délaissèrent à leurs successeurs la plupart de leurs privilèges et de leurs droits. Ainsi s'explique ce fait, que le supérieur des carmes de Chantoin se prévaut du titre d'abbé d'Antoingt. Nulle contestation ne s'éleva contre cette appellation. En se retirant, les chanoines réguliers prouvèrent, par titres authentiques, que, dès le XIII^e siècle, Antoingt dépendait de Chantoin, que l'évêque de Clermont avait confirmé cette dépendance, et que, toujours, dans la suite celle-ci s'est maintenue paisiblement soit sur l'église, soit sur la cure, soit sur le prieuré. Ce dernier demeura d'importance minime. La maison dont il fut un des membres occupa d'ailleurs une place fort restreinte dans l'histoire de l'Église d'Auvergne.

Alex. Bruel, *Pouillés des diocèses de Clermont et de Saint-Flour, du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1880, p. 56, 132, 135.

R. CRÉGUT.

ANTOLIN (JUAN FRANCISCO), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Saragosse. Il fit sa profession au couvent de la même ville le 10 août 1667, et enseigna la théologie dans l'université de sa ville natale. Sa mort eut lieu le 20 mai 1709. Il publia : *Conclusiones predicadas en el capitulo provincial que celebrou en Barcelona la insigne provincia de Aragon de la orden de N. P. S. Agustin, a 24 de abril de 1684, ajustadas a las memorias de los defuntos*, Madrid, 1684.

Jordan, *Historia de la provincia de la corona de Aragon de la sagrada orden de los ermitanos de nuestro gran padre San Augustin*, Valence, 1704, t. I, p. 187. — F. De Latassa y Ortiz, *Bibliotecas antigua y nueva de escritores aragoneses*, Saragosse, 1884, t. I, p. 93. — Gregorio de Santiago Vela, *Ensayo de una bibliotheca ibero-americana de la orden de San Agustin*, Madrid, 1913, t. I, p. 145-146. — T. Lopez Bardon, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1916, t. III, p. 355.

A. PALMIERI.

1. ANTOLINEZ (AGUSTIN), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Valladolid, le 6 décembre 1554. Après avoir enseigné dans les couvents de son ordre, il occupa la chaire de théologie à l'université de Valladolid et ensuite la chaire d'Écriture sainte et de théologie scolastique à l'université de Salamanque. Quatre fois, il fut nommé provincial de son ordre dans la Castille et en 1623 élevé au siège épiscopal de Ciudad Rodrigo et, un an après, à l'archevêché de Santiago. Il mourut en odeur de sainteté le 19 juin 1626. On a de lui : *Vida de S. Joan de Sahagun, de la orden de S. Augustin*, Salamanque, 1605; — *Historia de Sta Clara de Montefalco de la orden de S. Augustin*, Salamanque, 1613; — *Commentarius in caput II Job*, inédit, dans la bibliothèque Angelica, cod. 787; cf. Narducci, *Catalogus codicum manuscriptorum in bibliotheca Angelica*, Rome,

1893, t. I, p. 323. Les historiens de l'ordre citent de lui plusieurs traités théologiques inédits (*De Deo, De gratia, auxiliis et praedestinatione*), un *Commentaire sur les psaumes*, un recueil de *Vie des saints*, où le P. Cornelius Curtius, O. S. A., puisa beaucoup de matériaux, et un *Traité sur l'immaculée conception*.

Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. I, p. 34-35. — Joseph de Saint-Antoine, *Flos sanctorum augustinianorum*, Lisbonne, 1723, t. II, p. 944-953. — Arpe, *Giornale dei santi e beati agostiniani*, Gênes, 1722, t. I, p. 343-345. — Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 172-173. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 59-60. — Lanteri, *Postrema saecula sex religionis augustinianae*, t. II, p. 236; *Eremus sacra augustiniana*, Rome, 1875, t. II, p. 86-87. — Moral, *Catálogo de escritores agustinos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, t. XXXIV, p. 371-376. — Crusenius-Lopez, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1903, t. II, p. 120.

A. PALMIERI.

2. ANTOLINEZ (JUSTINO), évêque espagnol, né à Valladolid, cousin germain du précédent. L'évêque de Grenade, Pierre de Castro y Quinones, l'attacha à sa personne et le fit archidiacre de sa cathédrale. Après la mort de son protecteur, Antolinez fut successivement nommé doyen du chapitre, abbé de la collégiale du Sacro Monte et enfin, en 1627, évêque de Tortosa. Il mourut en 1637 et fut inhumé dans sa cathédrale. D'après Nicolas Antonio, il aurait composé une *Historia ecclesiastica de Granada* inédite, dont le manuscrit aurait été légué à l'université du Sacro Monte.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 830. — Jaime Villanueva, *Viaje literario*, Madrid, 1806, t. V, p. 114-115. — Vicente de la Fuente, *Hist. eccles. de España*, Madrid, 1874, t. V, p. 567.

P. SICART.

ANTOLINO (FRANCESCO-JULIAN), évêque de Caracas, en Vénézuëla. D'après Alcedo, il était né à Zamora, fut nommé chanoine pénitencier de Badajoz, et se distingua par l'étendue de sa science théologique. Le 6 mai 1748, il fut nommé évêque de Porto-Rico, et, le 25 octobre 1752, transféré au siège de Caracas. Il mourut en 1755, le 7 du mois d'août, à La Guaira, et fut enterré dans l'église paroissiale de cette ville.

Alcedo, *Diccionario geografico-historico de la Indias Occidentales*, Madrid, 1786, t. I, p. 360. — Manuel Landaeta Rosales, *Gran recopilacion geografica estadistica e historica de Venezuela*, Caracas, 1883, t. II, p. 82. — Jules Humbert, *Les origines vénézuéliennes : essai sur la colonisation espagnole au Vénézuëla*, Bordeaux, 1905, p. 153.

A. PALMIERI.

ANTOLLIAN (SAINT), *Antholius*, *Anatholius*, *Antholius*, martyr à Clermont, mentionné dans presque tous les martyrologes. Nous n'avons sur lui que quelques courtes mentions de Grégoire de Tours, les martyrologes et une assertion du livret intitulé : *De sanctis Ecclesiis Claramont.*, manuscrit du X^e siècle (L. 8).

Au VII^e siècle saint Priest se fit l'historien de saint Antolian, au dire des annalistes de l'évêque, mais cet ouvrage est perdu.

Antolian, dit Grégoire de Tours, souffrit le martyre à Clermont : *Antolianus martyr apud urbem Arvernam martyrium consummavit*. L'existence du martyr et la vénération dont il fut entouré sont les deux seuls faits certains, car il est difficile de déterminer l'époque exacte où vécut et souffrit saint Antolian.

Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, I, xxxi; *De gloria martyrum*, I, lxxv. — Savaron, *Les origines de Clairmont*, Clermont, 1607, p. 18, 348. — Jacques Branche, *La vie des saints et saintes de l'Auvergne et du Velay*, Le Puy, 1612, p. 187-190. — *Acta sanctorum*, 1658, feb. t. I, p. 763-770. — Mosnier, *Les saints d'Auvergne*, Paris, s. d., t. I, p. 206-213.

R. CRÉGUT.

1. ANTON (CONRAD GOTTLÖB), théologien protestant et orientaliste, naquit le 29 novembre 1745, à Lauban (Silésie), et fut professeur de langues orien-

tales à Wittenberg ; il mourut à Dresde, le 4 juillet 1814. Il a laissé plusieurs travaux exégétiques un peu superficiels, dont les plus importants sont : *Dissertatio de metro Hebraeorum antiquo*, in-4°, Leipzig, 1770 ; — *Ratio prophetias messianicas interpretandi*, Wittenberg, 1786 ; — *De verisimillima librum Job interpretandi ratione*, Leipzig, 1794 ; — *Salomnis carmen melicum*, Leipzig, 1800. Dans ce dernier ouvrage, il déclare que les accents hébraïques sont des notes de musique et essaie de reconstituer sur cette base les mélodies hébraïques.

J. PIETSCH.

2. ANTON (JACQUES), religieux augustin, naquit à Mataro (Espagne) ; il professait à Barcelone en 1588. Il parcourut les archives des monastères de son ordre, fondés en Catalogne, et écrivit un ouvrage sur les origines de ces couvents. Jacques Anton composa un second volume sur les écrivains augustins, depuis l'année 1307 jusqu'en 1637. Il mourut avant que son œuvre eût vu le jour, dans le couvent de Notre-Dame de Grâce, à Perpignan, en 1637.

Torres-Amat, *Memorias para ayudar a formar un diccionario critico de los escritores catalanes*, Barcelone, 1836, p. 45. — J. Capeille, *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Perpignan, 1914, p. 18.

J. CAPEILLE.

3. ANTON (JOHANN NICOLAUS), théologien luthérien, né le 30 décembre 1773 à Schmiedeberg (Saxe), fut pasteur de sa ville natale jusqu'à sa mort en 1814. On a de lui : *Geschichte der Konkordienformel*, 2 vol., Leipzig, 1778-1779.

J. PIETSCH.

4. ANTON (KARL GOTTLOB), jurisconsulte et historien allemand, né à Lauban (Silésie) le 23 juillet 1751, mort à Görlitz le 17 novembre 1818. Il étudia à Leipzig et exerça la profession d'avocat à Görlitz. On a de lui plusieurs ouvrages historiques, entre autres une histoire des templiers : *Versuch einer Geschichte des Tempelherrn-Ordens*, Görlitz, 1779 ; 2^e éd., 1781.

J. PIETSCH.

5. ANTON (PAUL), théologien protestant, naquit à Hirschfelde (Haute-Lusace), le 2 février 1661, et mourut à Halle, le 20 octobre 1730. Après avoir fait ses études à Leipzig, il accompagna le prince Frédéric de Saxe, plus tard électeur, dans ses voyages en France, Espagne, Portugal et Italie, et fut successivement surintendant à Rochlitz, prédicateur de la cour à Eisenach, en 1693, enfin, en 1695, professeur à Halle. Disciple et ami de Spener, il contribua avec Franke et Breithaupt à développer le mouvement piétiste dont Halle fut longtemps le centre ; il s'attacha plus que ses collègues aux livres symboliques et à la méthode de l'enseignement de l'orthodoxie luthérienne. Son ouvrage principal : *Collegium antitheticum universale fundamentale*, in-4°, Halle, 1731, ne fut publié qu'après sa mort ; il s'y occupe de polémique contre les hérésies, entre lesquelles figure aussi le catholicisme.

G. F. Otto, *Lexikon der Oberlausitzischen Schriftsteller*, Görlitz, 1800, t. I, p. 27-34, 604 ; t. III, p. 600. — *Realencyclopädie für prot. Theologie*, 3^e éd., t. I, p. 598.

J. PIETSCH.

6. ANTON Y SERRA (PEDRO), né à Saragosse (Espagne), fut nommé évêque de Lérida en 1621. Il fit son entrée solennelle dans sa cathédrale, le 14 juillet de cette même année. Ce prélat jura sur le maître-autel d'observer les statuts que Ferdinand de Loazes, son prédécesseur, avait établis, en 1546, d'accord avec le chapitre. Les articles de cet arrangement réglaient les attributions respectives de l'évêque et du corps capitulaire en matière juridique. Ils devinrent le point de départ d'une série de différends qui divisèrent Pierre Anton et son chapitre

durant la majeure partie de son épiscopat. Pierre Anton présida un synode qui se tint dans la chapelle du Saint-Sauveur, dans l'église cathédrale de Lérida, le 22 mai 1622. L'année suivante, il fit opposition à une lettre de convocation que le chapitre de Tarragone avait envoyée aux suffragants de ce siège métropolitain, pour les réunir en assemblée dans un concile provincial. En 1629, Pierre Anton fut élu député général de Catalogne pour le bras ecclésiastique de la province. Il mourut le 17 février 1632.

Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España*, Madrid, 1850, t. XVII, p. 81-82.

J. CAPEILLE.

ANTONAVES, canton de Ribiers, arrondissement de Gap (Hautes-Alpes). Ancien prieuré dépendant du monastère de Montmajour-lez-Arles, et qui est mentionné avec le titre de *cella*, dès 966, dans un privilège accordé à cette abbaye par le roi de Bourgogne Conrad, puis dans des bulles-pancartes d'Innocent III et d'Alexandre IV. Il était placé sous le vocable de Notre-Dame et demeura en la possession des moines de Montmajour jusqu'à la suppression de cette abbaye en 1786. Le prieur, qui était en même temps seigneur haut justicier du lieu, avait, au point de vue ecclésiastique, le droit de patronage sur les églises voisines de Pomet, Châteauneuf-de-Chabre, Saint-Martin d'Arzeliers et Saint-Léger de Laup-Jubeo.

Dom Chantelou, *Histoire de Montmajour*, éd. de la Revue hist. de Prov., 1890-1891. — Abbé Fillet, *Colonies dauphinoises de l'abbaye de Montmajour*, dans Bull. Soc. archéol. stat. de la Drôme, 1891-1892, t. XXV, XXVI. — J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, 1887, 1^{re} partie, p. 145.

L. ROYER.

1. ANTONELLI (GIACOMO), cardinal (1806-1876), premier ministre de Pie IX, son secrétaire d'État (1848-1876), naquit d'une famille de petite bourgeoisie à Sonnino, grosse localité du pays des Volscques, non loin de Terracine, pays sauvage et primitif, dont l'étrange moralité a pu exercer une certaine influence sur son tempérament. Son père Domenico s'établit à Terracine en 1814 et s'enrichit notablement dans le commerce des domaines, pendant la période d'agitation qui suivit la chute du régime napoléonien. Giacomo tint de lui un esprit positif et pratique, le goût et le sens des affaires. Domenico, le destinant à la carrière administrative dans la curie, l'envoya, en 1820, faire ses études au collège romain. En 1824, le jeune homme se tourna vers la philosophie et le droit, dont il suivit les cours à l'université de la Sapienza, mais il ne s'occupait pas autrement de sciences sacrées, et resta toujours étranger notamment à la théologie. En 1827 il conquit le grade de docteur *in utroque* et, pour se perfectionner dans les études juridiques, tout en s'initiant à la pratique des affaires, il se mit au service d'un *monsignor* Marullé, jurisconsulte de marque dans les congrégations romaines, sous lequel il étudia plusieurs années la jurisprudence et les plus importants problèmes du droit administratif. En 1830, il entra dans la carrière curiale, reçut la prélatrice de justice et devint *ponente del Buon governo* ou référendaire à la cour supérieure du même nom, qui avait à régler les conflits et procès administratifs ; de là il passa comme assesseur au juge consultant du tribunal criminel (1834). L'année suivante, il quittait la justice pour l'administration provinciale et occupa successivement les délégations apostoliques d'Orvieto, Viterbe (1837) et Macerata (1839). Il se distingua dans ces postes par sa vigilance à réprimer les agissements des libéraux adversaires du régime pontifical, ce qui lui valut d'être rappelé à Rome, pour y recevoir, avec un canonicate de saint Pierre, la fonction de substitut (sorte de secrétaire général) du cardinal Mario Mattel, secrétaire d'État pour l'intérieur. En

même temps il avançait dans les ordres sacrés jusqu'au diaconat, mais n'alla pas plus loin, à l'exemple des prélats et même des cardinaux dont l'activité se cantonnait alors dans l'administration temporelle et la politique. Il ne reçut d'ailleurs jamais de formation cléricale, à proprement parler. En 1844, il devenait protonotaire et, quelques mois après, pro-trésorier général de l'Église romaine, le 15 janvier 1845, comme suppléant du vieux cardinal Tosti. Le 21 avril de la même année, la retraite de celui-ci lui assurait le titulariat de la fonction, c'est-à-dire le poste de ministre des finances du Saint-Siège.

Il touchait ainsi aux premiers degrés de la hiérarchie curiale, lorsque Pie IX, dès son exaltation, lui accorda une confiance qui ne fit que croître avec les années. Le 11 juin 1847, il l'éleva à la pourpre, avec le titre de Santa Agata in Suburra, qu'il échangea plus tard contre celui de Santa Maria in via lata. Bien plus, il lui donna la présidence de la *Consulta di Stato*, congrégation établie pour réaliser les réformes désirées de tous et que le pape s'était promis d'octroyer les plus larges possibles (15 octobre). Antonelli prit une grande part aux institutions politiques qui émanèrent de cette assemblée, notamment au *statut fondamental* déterminant le régime constitutionnel sous lequel les États pontificaux allaient vivre, et qui fut promulgué le 13 mars 1848. Le 10, le cardinal avait été placé, avec les fonctions de secrétaire d'État, à la tête du ministère chargé d'en surveiller la mise en pratique. Mais il se retira, n'approuvant pas l'allocution du 29 avril, par laquelle Pie IX refusait de déclarer la guerre à l'Autriche (5 mai). Il ne perdit cependant rien de la confiance du pape qui, pour l'avoir plus près de lui et recourir sans cesse à ses conseils, le nomma préfet des palais apostoliques, chargé de la surintendance de sa maison. Aussi ne le quitta-t-il pas durant les tristes journées où, après l'assassinat du comte Rossi, Pie IX, victime de l'émeute, se vit insulté, maltraité, gardé à vue dans son palais. Antonelli le rejoignit dans sa fuite au royaume de Naples et, quand le gouvernement pontifical eut été reconstitué à Gaète le 26 du même mois, il en prit la tête avec les fonctions de pro-secrétaire d'État. A ce titre, il se fit le porte-parole auprès de l'Europe des protestations du pape contre les illégalités de la république romaine; par exemple celle du 14 février 1849, dans laquelle Pie IX acceptait l'intervention armée des quatre puissances catholiques, et conviait les autres à leur prêter un appui moral. Les fréquentes notes diplomatiques que rédigea alors le cardinal révélèrent en lui un politique de valeur, qui disait ce qu'il fallait, et rien de plus.

Quand le pape fut rentré à Rome, le 12 avril 1850, Antonelli, conservant ses doubles fonctions, resta le maître du gouvernement, sous un souverain auquel les derniers événements avaient inspiré la ferme résolution de tout faire par lui-même, et par l'homme auquel il avait donné toute sa confiance. Le statut fondamental qui fut promulgué le 10 septembre rétablissait le conseil d'État et la *Consulta di Stato* avec leurs attributions passées, réservait la direction des affaires à un ministère de cinq membres, mais en fait le secrétaire d'État, restant le président de ces divers corps, ne leur laissa pas grande initiative et décida tout par lui-même. D'ailleurs, il se mit résolument à l'œuvre pour réaliser les réformes réclamées par les puissances européennes, le Piémont et l'empire français en tête, en faveur des Romains. Les lois de novembre 1850 réorganisèrent l'administration provinciale en plaçant à côté des délégués apostoliques un conseil composé de laïcs et hauts fonctionnaires, en plus de quatre membres élus par la province, qui contrôlait les actes du pouvoir local et surveillait la police. L'administration des communes fut confiée à des conseils municipaux élus.

Celle des finances fut à peu près créée de toutes pièces. Le 28 octobre 1850, Antonelli institua une *consulta* ou cours des comptes chargée de contrôler les opérations fiscales. Les budgets étaient établis depuis 1847, il les rendit tout à fait réguliers, et parce que les dépenses dépassaient d'ordinaire les recettes, il organisa un système d'emprunts, régularisa le cours des monnaies, surtout de papier, en limitant les émissions, que l'on renouvelait sous forme de substitution, avec retrait des précédentes. Le service des douanes fut transformé et amélioré. En 1856, la secrétairerie d'État prit en main le monopole des tabacs, et parmi les impôts créés par Antonelli, mentionnons celui des patentes ou taxes d'exercice sur les arts, métiers, l'industrie et le commerce répartis en dix catégories (loi du 14 octobre 1850). La direction des postes, rattachée à celle des finances en 1852, reçut une organisation et des conventions passées avec la France, l'Autriche, la Toscane, etc., préparèrent l'union postale universelle. Le 28 octobre 1850, l'État romain adhéra au traité pour la libre navigation du Pô, signé l'année précédente entre l'Autriche, Parme et Modène. Des traités de commerce furent arrêtés avec diverses puissances italiennes ou étrangères, et même un de navigation avec la Russie, le 6 juillet 1852. Enfin l'administration des chemins de fer pontificaux, organisée en 1867, eut pour point de départ la convention de juin 1851 avec l'Autriche, la Toscane, Parme et Modène pour une série de raccordements partant de Bologne.

Ces réformes, dont nous n'avons esquissé que les grands traits, si elles ne furent pas toujours appliquées à la lettre et dans le détail, témoignent toutefois de beaucoup d'activité, de bonne volonté, de vues larges et d'un esprit très ouvert; elles placent Antonelli à côté de Consalvi et des plus illustres administrateurs de la Rome pontificale. S'il s'efforçait de tenir compte des exigences parfois indiscrettes des gouvernements modernes, il s'appliqua d'ailleurs constamment à vivre en bonne harmonie avec eux, comme avec les États voisins, pour les affaires religieuses, concordats divers, par exemple avec la Toscane le 25 avril 1851; pour les difficultés temporelles, règlements de confins terminés avec Naples, en 1852. Cette condescendance méritoire au milieu des embarras sérieux auxquels elle se heurtait sans cesse, se brisa contre la malveillance manifeste de la Sardaigne, qui se révéla d'abord dans l'ordre ecclésiastique pour s'étendre à la politique et finir en catastrophe. La vraie carrière diplomatique d'Antonelli se déroula dans les rapports avec le Piémont, où se concentra du reste jusqu'à sa mort l'action internationale du Saint-Siège. Dans une première période où la maison de Savoie s'habitua, par une série de mesures anticanoniques, à braver les foudres de l'Église, le rôle d'Antonelli se concentre sur deux ordres de faits : protester par des remontrances ou des notes diplomatiques contre ces mesures, suppression de la juridiction ecclésiastique, des privilèges et droits cléricaux (loi Siccardi du 9 avril 1850), des ordres religieux, confiscation des biens ecclésiastiques, emprisonnement ou expulsion d'évêques comme Mgr Franzoni, archevêque de Turin, etc.; en second lieu, accepter la discussion de projets exorbitants de concordats que présentaient des envoyés extraordinaires, comtes Balbo et Siccardi pendant l'exil de Naples, mission Pinelli, en août 1850, concordat pour les décimes (mission Spinola en 1851). Les négociations ne purent se prolonger parce que le Piémont finit par exiger la ratification en bloc de plusieurs de ses actes, et les relations restèrent rompues à partir de 1855.

Cette attitude passive de protestation dut s'accroître encore lorsque le problème de l'unité italienne se fut posé devant l'Europe au congrès de Paris (1856).

Devant l'entraînement irrésistible de l'opinion publique, la cour de Rome, restée seule, isolée et où dominaient des sympathies personnelles pour la cause italienne, ne pouvait que s'en tenir à *Non possumus*, pour conserver intact le patrimoine que lui avaient transmis la tradition catholique et toute une série de pontifes. Ces considérations doivent rester toujours prépondérantes quand on veut comprendre et juger la conduite d'Antonelli, Italien lui-même, qui, autant et plus encore que Pie IX, devait partager et partagera toujours les sentiments de tout Italien pour l'unité nationale. L'avenir seul décidera s'il a été à la hauteur de la tâche, sinon par l'intelligence et le dévouement, du moins par son désintéressement, et si ce désintéressement n'a pas eu des défaillances regrettables envers la cause que le secrétaire d'État devait servir. En tout cas, c'était une concession qu'il faisait sincèrement aux aspirations italiennes, quand, le 22 février 1859, il invitait les ambassadeurs de France et d'Autriche à étudier le moyen d'assurer l'évacuation du territoire pontifical que leurs troupes occupaient depuis dix ans. Nous n'avons d'ailleurs pas à exposer la suite des faits qui se dérouleront si rapidement à partir de cette date pour aboutir à l'occupation de Rome (20 septembre 1870), ni même à apprécier l'attitude d'Antonelli, mais à la faire connaître telle qu'elle fut, en dehors des événements politiques et militaires, ou même d'ordre purement religieux, auxquels il ne prit qu'une part indirecte. Les réformes commencées furent interrompues, et Antonelli ne fut plus que le porte-parole de l'opposition impuissante de la vieille Europe chrétienne à la Révolution.

Le 12 juillet 1859, au moment où prenait fin la campagne de Solferino, le cardinal protestait contre les agissements du Piémont, qui envoyait un commissaire organiser en Romagne la lutte pour l'indépendance, pendant que des corps de troupes envahissaient d'autres points du territoire ecclésiastique. Le 29 février 1860, il chargea le nonce à Paris de répondre aux insinuations de Napoléon III que son gouvernement ne pouvait consentir à la moindre cession de territoire. Le 14 avril, il remettait une note analogue à l'ambassadeur à Rome, M. de Gramont, déclinait la garantie qu'on offrait pour ce que l'Italie n'avait pas encore pris au pape, et se déclarait contraint d'ajourner les réformes jusqu'au moment où le Saint-Siège serait plus en sécurité. En termes à la fois fermes, dignes et mesurés, il écartait avec dédain, le 11 septembre, l'ultimatum dans lequel Cavour réclamait le licenciement des volontaires étrangers venus au secours de Rome, protestait encore le 18 contre l'invasion des États pontificaux, refusait, dans une longue dépêche du 26 février 1861, les vues, les idées et les accusations que lançait dans le public la brochure *La France, Rome et l'Italie*, enfin repoussait avec une indignation contenue, dans celle du 19 novembre 1865, la convention du 15 septembre 1864 qui décidait du sort des États pontificaux sans l'intervention de ses gouvernants. Et cette politique d'abstention recevait son expression la plus complète dans le refus formulé en 1862 à l'ambassadeur la Valette, dont le gouvernement se faisait fort d'obtenir du royaume d'Italie la triple garantie du *statu quo*, de la dette pontificale et d'une liste civile : c'était au prix de l'acceptation de tout ce qui s'était passé, et Antonelli faisait remarquer que le patrimoine de l'Église romaine était un tout indivisible, un dépôt dont nul pape, nul conclave, nul Sacré-Collège n'avait le droit d'abandonner une parcelle. Pour ces divers actes, cf. Rohrbacher, *Annales ecclésiastiques de 1846-1866*, faisant suite à sa grande histoire, Paris, 1867.

L'attitude du Saint-Siège ne changea pas du reste quand sa spoliation eut été consommée en 1870. On a fait un grief à Antonelli d'avoir contribué plus que

personne à la résolution prise par Pie IX de s'enfermer au Vatican, au lieu d'aller demander asile à la chrétienté, alors que l'Angleterre offrait Malte. En réalité, la décision était imposée par le programme dont Antonelli avait eu à diriger la mise en pratique : quitter Rome, c'était abandonner l'héritage de l'Église, renoncer à ses droits, renier les traditions et la politique séculaire qui avaient fait de Rome le centre de la chrétienté. On pourrait expliquer ainsi beaucoup d'autres actes d'Antonelli, et même, dans ses grandes lignes du moins, son attitude à l'égard de la monarchie italienne, que l'on a si violemment incriminée, jusqu'à prononcer le mot de trahison. Il lui arriva même plus d'une fois de prêter l'oreille aux ouvertures de celle-ci, par exemple en février 1861, lorsque Cavour lui fit présenter, par certains libéraux romains, un projet de convention qui garantissait les droits pontificaux avec les prétentions italiennes. L'échec vint de Paris, par l'entremise de l'ambassadeur Gramont. *Nuova antologia*, 1911, t. CLV, p. 131-137. Sans doute certains faits secondaires restent inexplicables, par exemple qu'Antonelli ou personne de son entourage n'ait songé, quand on prévoyait l'invasion, à retirer au Vatican les ressources en argent monnayé et autres richesses dispersées à travers Rome, ni même la réserve monétaire qui se trouvait à la Zeccha, hôtel de la monnaie. On ne doit pas oublier cependant que, d'une manière générale, le moment n'est pas encore venu de porter un jugement d'ensemble sur Antonelli, comme d'apprécier chacun de ses actes.

D'ailleurs, dans les dernières années de Pie IX, on l'a remarqué depuis longtemps, cette attitude passive s'accrut et se généralisa; le vieux pontife retiré au Vatican sembla vivre loin du monde, le dirigeant cependant encore par ses admonestations et ses prières. On ne procéda pas autrement dans les affaires d'Allemagne et la grande lutte du *Kulturkampf*; Pie IX soutint par tous les moyens les évêques et les prêtres emprisonnés, pendant qu'Antonelli repoussa, en prétextant la maladie, les tentatives de rapprochement diplomatique aux dépens de l'Église. On lui a prêté un mot significatif : « La Prusse a élevé elle-même une muraille de Chine entre elle et le Vatican; qu'elle la démolisse. » Cité par G. Goyau, *Bismarck et l'épiscopat*, dans *Revue des deux mondes*, 1^{er} mai 1911, p. 40.

Le cardinal Antonelli mourut le 3 novembre 1876. Il donna prise sur plus d'un point à la critique et à la malveillance, et, malgré son extrême souplesse, il se fit des adversaires qu'il n'épargna pas d'ailleurs, même parmi ses auxiliaires, Mgr de Mérode et le général de Lamoricière, des ennemis acharnés qu'il brisa impitoyablement quand il les rencontra sur sa route et qui ne le lui pardonnèrent pas. Sans nous arrêter à toutes les calomnies dont ils se firent les porte-parole, disons seulement qu'il s'enrichit à son poste, en même temps qu'il enrichissait les siens, qu'il laissa une fortune de plusieurs millions (on a parlé de vingt), dont héritèrent ses enfants naturels. Sa conduite privée prêta trop le flanc à la critique, et il en rejaillit même quelque éclaboussure sur le pontificat et sur la personne de Pie IX, qui garda son ministre avec une constance étonnante, malgré les avis qu'il recevait de diverses parts. Somme toute, le jugement de Mgr de Waal, dans l'article du *Kirchenlexikon* cité ci-dessous, reste vrai en ses grandes lignes. « Personne ne lui a refusé le génie et l'habileté diplomatique; avec une fermeté inébranlable il a su, même dans les temps les plus difficiles, avant et après la prise de Rome, soutenir les droits du Saint-Siège devant les princes et les peuples, repousser énergiquement et obstinément tout pacte avec la Révolution. En face d'hommes d'État retors, qui ne dédaignaient pas les armes déloyales, hypocrisie, mensonge, corruption, trahison et violence, il persista, abandonné de tous,

sans se décourager, à défendre jusqu'à sa mort le patri-moine de saint Pierre, à réclamer ce qui en avait été pris, à proclamer hautement les principes du droit et de la légitimité. On lui a reproché, sans preuves bien péremptoires, de ne souffrir autour de lui que des subalternes médiocres, ses âmes damnées, d'écarter de la cour et de Rome les hommes de talent pour retenir toutes les affaires dans sa main (Mgr de Mérode mis de côté en 1865). En réalité, il eut peu d'amis et de partisans parmi les hommes bien pensants et dans l'entourage du pape, mais il sut inspirer aux princes, aux diplomates et personnalités marquantes du dehors, l'admiration pour sa personnalité. Une fois qu'on avait vu cette figure aux traits amaigris et expressifs, avec des yeux noirs de feu, un sourire calme voltigeant autour des lèvres, on ne l'oubliait plus. Ses ennemis ont pu prendre pour héros de leurs romans ce *carbonaccio* (charbonnier) *échappé d'un repaire de brigands* : ses richesses en camées et pierres précieuses, la promotion de son frère à la place de directeur de la banque de Rome, la correspondance (découverte par Mérode) de son maître d'hôtel Fausti avec la Révolution italienne, ont donné matière aux attaques. Il fut sans doute plus homme d'État qu'ecclésiastique, cependant il compte parmi les hommes supérieurs de notre époque et son nom restera indissolublement uni à celui de Pie IX ».

Outre les monographies sur Pie IX, incomplètes et défectueuses) cf. cependant celle de *The catholic encyclopedia*, t. XII, p. 134-7) on doit citer surtout les ouvrages et collections suivantes, en attendant que les archives du Vatican puissent livrer leur secret. — Rohrbacher *op. cit.*, et surtout, Moroni, *Dizionario di erudizione storico ecclesiastica*, Venise, 1840-1878, 100 vol. in-8°, plus six de tables, *passim*, voir l'Index, t. I principalement. Ce recueil, dressé soigneusement par un homme qui fut valet de chambre de Pie IX pendant tout son pontificat, et qui sut bien observer et reproduire fidèlement, est une mine précieuse pour le rôle administratif et politique d'Antonelli, comme pour tout ce qui se passa à Rome de son temps. — *Kirchenlexikon* de Hergenröther-Kaulen, Fribourg-en-Brisgau, 1882, t. I, col. 978-980. — Je ne cite que pour mémoire les articles malveillants de l'ancien Larousse, t. I, p. 459-460 et de l'*Encyclopédie universelle*, t. III, p. 253-254.

P. RICHARD.

2. ANTONELLI (GIOVANNI CARLO), évêque de Ferentino. Né à Velletri, d'une famille noble, vers 1600, il fut chanoine théologal de cette ville et archiprêtre de la cathédrale. Il se distingua par son zèle pendant une peste qui ravagea sa ville natale en 1656. Il devint ensuite vicaire général de Francesco Barberini, cardinal-évêque d'Ostie et Velletri et vicaire général des deux diocèses d'Albano et Gubbio. Innocent XI le préconisa, le 11 janvier 1677, évêque de Ferentino. Il y fonda un séminaire, réunit le synode diocésain et mourut en 1691. Il fut enterré dans sa cathédrale. Il a laissé les ouvrages suivants : *De regimine Ecclesie episcopalis*, in-4°, Velletri, 1650 ; Venise, 1672, 1705, 1723 ; — *De tempore legali*, in-fol., Rome, 1660 ; — *De loco legali*, in-fol., Velletri, 1671 ; — *De iuribus et oneribus clericorum*, in-fol., Rome, 1694 (œuvre posthume). Les archives du Vatican (*Lettere di vescovi*, t. LXIII, fol. 138-139) conservent de lui une lettre relative à un différend entre un chanoine de Prossedi et la marquise Massimi, qui avait la seigneurie de cette localité.

Archives du Vatican, *Schede* de Garampi, t. 491, fol. 91 v° ; *Acta consistorialia*, ann., 1669-1674, fol. 211-212. — Ricchi, *Teatro degli uomini illustri del regno dei Volsci*, Naples, 1713, p. 258. — Borgia, *Istoria della chiesa e città di Velletri*, Nocera, 1723, p. 513. — Bauco, *Compendio della storia velletrina*, Rome, 1840, t. I, p. 238. — Hurter, *Nomenclator literarius theologie catholice*, Innsbruck, 1910, t. IV, col. 629.

P. RICHARD.

3. ANTONELLI (GIOVANNI CARLO). Né à Velletri, d'une famille noble, il devint membre de l'aca-

démie romaine des Arcades, chanoine théologal de sa ville natale, et camérier secret du pape. Il fut sacré évêque de Dioclia *in partibus* le 13 mai 1752 et nommé suffragant (auxiliaire) du cardinal-doyen Tommaso Ruffo, évêque d'Ostie et Velletri. Il exerça sans doute ces fonctions jusqu'en 1768, année de la nomination de son successeur, Antonio Vigiarioli, évêque d'Orthosias. On ignore la date de sa mort, ainsi que celle de sa naissance.

C. Morei, *Le vite degli Arcadi illustri*, Rome, 1751, p. 203. — Bauco, *Velletri*, s. d., p. 29 ; *Compendio della storia Velletrina*, Rome, 1841, t. II, p. 99.

P. RICHARD.

4. ANTONELLI (LEONARDO), cardinal (1730-1811), neveu du cardinal Nicolo (voir plus loin), naquit à Sinigaglia. Après de bonnes études, il travailla d'abord, dès l'âge de vingt-deux ans, comme suppléant de son oncle, à la direction des archives du château Saint-Ange, et acquit dès lors une culture, un développement, au point de vue intellectuel et pratique, qui lui permirent d'occuper parmi ses contemporains, de bonne heure et toute sa vie, les situations les plus en vue, de briller entre tous. A vingt-neuf ans (1759), il recevait la secrétairerie du Chiffre, le premier poste de la secrétairerie d'État, à laquelle fut jointe celle du Sacré-Collège et du consistoire, avec la préfecture des archives du château Saint-Ange, que laissait vacante son oncle devenu cardinal. Ces fonctions, les deux premières surtout, supposaient des connaissances étendues, pour se familiariser avec le style diplomatique et étudier à fond, rapidement, les questions si diverses qui se traitaient quotidiennement entre le pape, son secrétaire d'État et le Sacré-Collège. Chanoine de Saint-Pierre en 1761, Antonelli abandonna les affaires de discipline pour celle de la foi, et la charge d'assesseur du Saint-Office le conduisit au cardinalat le 29 mai 1775, avec le titre de Sainte-Sabine.

Pie VI, dont il était ainsi la première créature, l'avait apprécié du premier coup, et devina en lui un de ses conseillers, un de ses auxiliaires indispensables : il accumula entre ses mains les dignités et les préfectures, celles de la Cérémoniale, de la correction des livres orientaux, de l'Index, enfin de la Signature de justice en 1795. Antonelli fut en plus secrétaire du Saint-Office, et en cette qualité il examina le livre de Febronius ; il suppléa, comme pro-secrétaire, le cardinal-neveu aux bureaux des brefs. La préfecture générale de la Propagande qu'il occupait depuis 1780 lui fut maintenue pendant quinze ans avec ses annexes, comme l'imprimerie de la Propagande, et il y signala particulièrement ses aptitudes. Il eut en effet à négocier avec la Russie pour la réorganisation des diocèses polonais que les orthodoxes venaient de s'annexer, créa l'archevêché de Mohilew, et termina le tout à la satisfaction de Catherine II, qui lui fit un riche présent. Lorsque Pie VI rattacha à la Propagande l'Église de France bouleversée par la Constitution civile du clergé, ce fut une tâche ardue pour le préfet (qui inclinait d'ailleurs vers une accommodation du décret schismatique) que de soutenir et diriger les pasteurs en perpétuel péril de mort, d'ajouter à des facultés exceptionnelles les décisions que nécessitaient à chaque instant les circonstances inouïes où l'on se trouvait.

Antonelli était entré dans l'ordre des cardinaux-évêques en recevant l'évêché de Palestrina (1794), qu'il échangea contre celui de Porto en 1800. Il avait donc à tous égards une place prépondérante au Sacré-Collège, ce qui se vérifia d'une manière éclatante pendant la captivité de Pie VI. Comme le plus ancien des cardinaux présents à Rome, le pape, au moment de son départ pour l'exil, le mit à la tête des deux congrégations cardinalices chargées des affaires d'État et des affaires ecclésiastiques. Il dut quitter Rome à son tour,

et errer à travers la Toscane, ce qui ne l'empêcha nullement de remplir ses fonctions, et d'avoir avec le pontife, relégué à la chartreuse de Florence, une correspondance suivie sur les mesures à prendre dans le gouvernement de l'Église. Les défaites de l'armée française le ramenèrent à Rome quelques mois après, il y présida aux obsèques de Pie VI, et se rendit à Venise où s'ouvrait le conclave.

Il se trouvait là sous la direction du cardinal doyen Gian. Francesco Albani (t. I, col. 1371), libre dès lors de manœuvrer et de faire prévaloir ses convictions : il se sépara du cardinal-neveu Braschi-Onesti, et forma un tiers parti, qui fit longtemps échouer toute candidature. Il se rallia enfin à celle de Chiaramonti et, peu après son élection, Pie VII, de retour à Rome, le nomma grand pénitencier (1801), archiprêtre de Saint-Jean de Latran (1802). Son influence se maintint sous le nouveau pontificat, parce qu'aucun des cardinaux de son âge ne l'égalait en vigueur et en activité. Il prit part à la discussion sur le concordat avec la France, comme membre de la congrégation chargée de l'examiner, et rédigea plusieurs mémoires sur les matières en discussion. Il avait du reste dressé lui-même les instructions remises au cardinal Consalvi, lorsqu'il alla négocier en France, et il ne contribua pas peu à surmonter les hésitations et les scrupules du pape, au moment surtout de conclure. Il composa de même un autre mémoire contre les articles organiques, fut chargé d'arrêter la teneur du bref qui régularisait la situation de Talleyrand, et se montra moins favorable au concordat pour le royaume d'Italie, dont il présida la commission d'examen (1803). Lorsque Pie VII alla en France couronner Napoléon I^{er}, il l'emmena avec lui comme pro-secrétaire d'État, et la correspondance qu'il entretenait avec Consalvi resté à Rome forme un document important sur la situation religieuse de la France d'alors, et la manière dont le pape fut accueilli, bien que le rédacteur, sachant que ses dépêches étaient ouvertes par la police, se borne à un exposé optimiste fort limité.

La carrière d'Antonelli était terminée : en août 1807, il devint évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collège, à la mort du cardinal d'York, dernier descendant des Stuarts. Cependant l'année suivante Napoléon le jugeait encore assez redoutable pour lui, et trop influent dans les conseils de la curie. Le 6 septembre, un piquet de dragons l'enlevait et le conduisait à Sinigaglia, sa patrie, où il passa ses dernières années. En août 1810, par contre, il était question de le renvoyer auprès du pape prisonnier à Savone pour le soutenir de ses conseils ; mais le vieillard octogénaire ne put entreprendre le voyage, et il mourut le 23 janvier de l'année suivante. Il avait une sérieuse culture littéraire, qu'il avait puisée surtout dans ses rapports avec son oncle. Il ne cessa de cultiver les lettres, mérita d'être élu membre correspondant, section étrangère, de l'académie des inscriptions de Paris (1785), et se forma lui-même une précieuse bibliothèque, qu'il confia aux soins du savant abbé Cavallieri. Il a composé plusieurs ouvrages d'une certaine valeur scientifique, notamment : *Memorie istoriche delle sacre teste di santi apostoli Pietro e Paolo e delle loro solenne ricognizione nelle basilica Lateranense*, Rome, 1805.

Sans avoir la valeur de Consalvi, Leonardo Antonelli figura cependant avec éclat, à côté de lui, dans les conseils de l'Église romaine, comme dans son administration. Il était plus doué pour les travaux techniques des congrégations, et n'eut pas la souplesse, l'ampleur d'esprit qu'il aurait fallu pour accommoder bien des difficultés dans la tourmente révolutionnaire. On lui a reproché des tendances à la réaction : toutefois sa lettre aux évêques d'Irlande en 1791, sur l'attitude à garder envers le gouvernement anglais (*Ami de la*

religion, t. XVIII, n° 457, p. 198-199) prouve qu'il était bien éloigné des opinions intolérantes que certains biographes lui attribuent. Sa manière de voir fut, en général, celle de la cour romaine elle-même en face d'un mouvement de révolte et d'idées subversives, et son passage à la secrétairerie d'État, son rôle prolongé dans les affaires de la Propagande lui avaient suffisamment révélé les exigences de l'esprit moderne et les remèdes qu'il convenait d'apporter aux maux causés par la Révolution.

Moroni, *Dizionario di erudizione...*, passim, Index, t. I, p. 151. — Chan. Gendry, *Pie VI, sa vie, son pontificat*, Paris, 1906, surtout le t. II. — P. J. Rinieri, *La diplomazia pontificia nel secolo XIX*, Rome-Turin, 1902-1906, t. I, II, III, 1^{re} et 2^e part. — Cristofori, *Storia dei cardinali*, Rome, 1888, passim. — Michaud, *Biographie universelle*, t. II, p. 85.

P. RICHARD.

5. ANTONELLI (LORENZO). Né le 24 janvier 1843, à Tremonti (diocèse des Marseilles), il fut promu, le 1^{er} juin 1891, évêque de Venosa et mourut en 1905.

La Gerarchia cattolica, Rome, 1892, p. 264 ; 1906, p. 501.

P. RICHARD.

6. ANTONELLI (NICOLÒ), cardinal (1698-1767), naquit à la Pergola près Gubbio, dans la légation d'Urbain, d'une famille noble de Sinigaglia. Il fit des études brillantes et variées, même dans le cercle des langues et questions orientales, et se signala toujours, à la cour pontificale et à la curie, par sa culture, ses connaissances et son activité intellectuelle ; c'était un homme de cabinet et de bibliothèque, et sa carrière se développa en ce sens. Clément XI le choisit pour son camérier secret, et l'introduisit dans la prélature. En 1730, il fut nommé surintendant de la bibliothèque du collège Urbain, où il avait commencé ses études, bibliothèque dont il dressa le catalogue ; en 1733 il remplaça le cardinal Riviera à la préfecture des archives du château Saint-Ange, recueil des privilèges, titres et droits de propriété de l'Église romaine. Benoît XIV, qui savait discerner les savants et les travailleurs, ne pouvait manquer de le connaître et de le suivre de près ; il le fit entrer comme consultant dans la congrégation pour la correction des livres orientaux, dont il devint le préfet, étant cardinal (1761). Dès 1741, il l'avait agrégé à la commission prélatique chargée de préparer les travaux relatifs à la réforme du bréviaire, et il y travailla plusieurs années. En 1744, il était un des trois commissaires chargés d'étudier le lectionnaire. Plus tard, le même pape lui confia le poste plus important de secrétaire de la Propagande, qui l'acheminait au cardinalat, et Clément XIII lui conféra la pourpre le 24 septembre 1759. Préfet de la Congrégation des Indulgences, en 1760, pro-secrétaire des brefs l'année suivante, Antonelli, qui avait terminé sa carrière dans les études et les travaux des sciences ecclésiastiques, qui avait par ailleurs dirigé et assuré celle de son neveu Leonardo (voir ce nom), se consacra dès lors à l'exercice de ses charges, et mourut le 25 septembre 1767.

Il a composé des traités plus ou moins étendus sur divers sujets de liturgie et cérémonial romain, de linguistique, de théologie et d'histoire ecclésiastique. Aux œuvres dont la nomenclature se trouve au *Dictionnaire de théologie*, t. I, col. 1441, et parmi lesquelles l'édition de Jacques de Nisibe fait toujours autorité auprès des savants, il faut ajouter les suivantes : *Dissertatio de Eugubina cathedra*, Urbino, 1727, travail de jeunesse ; — *Ragioni della S. Sede sopra il ducato di Parma e Piacenza*, 4 in-4°, s. l. n. d. ainsi que plusieurs autres ouvrages. Cf. *Catalogue de la Biblioth. nat.*, t. III, p. 602.

Moroni, *Dizionario di erudizione...*, passim ; voir l'Index, t. I, p. 151. — Archives du Vatican, *Miscellanea*, armoire XV,

t. 155 et 156. — Correspondance de Benoît XIV avec le cardinal de Tencin publiée par E. de Heeckeren, Paris, 1912, t. I, p. 346; t. II, p. 252, 254, 260, 262. — Biron-Bäumer, *Histoire du bréviaire romain*, Paris, 1905, t. II.

P. RICHARD.

ANTONELLUS, frère mineur, nommé le 8 octobre 1451 évêque de Callipolis (Gallipoli).

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 973. — Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. II, p. 115.

R. AIGRAIN.

1. ANTONI (JULIEN), dominicain de Florence, bachelier en théologie, fut nommé, le 17 juin 1439, évêque titulaire de Cithariza en Arménie.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. II, p. 128. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 392.

R. AIGRAIN.

2. ANTONI (CONRAD), dominicain, nommé le 24 janvier 1494 évêque de Dionysias en Arabie, auxiliaire de l'évêque de Verden jusqu'en 1498.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e éd., t. II, p. 144, 279. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 406.

R. AIGRAIN.

3. ANTONI (PIERRE), du diocèse de Wilna, curé de Zupram, licencié en théologie, fut nommé le 18 juillet 1511 évêque titulaire de Lydda (Diospolis) en Palestine.

Eubel et Van Gulik, *Hierarchia cathol. medii aevi*, t. III, p. 241. — Battandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 439.

R. AIGRAIN.

ANTONIA. Parmi les nombreux compagnons anonymes des saints Jacobus et Marianus, arrêtés près de Cirta (Constantine), emprisonnés dans cette ville, transférés ensuite à Lambèse, où ils furent mis à mort, le 6 mai 259, les Actes de leur martyre mentionnent deux vierges, Tertulla et Antonia, qui durent partager leur sort jusqu'au bout. « Agapius, dit le récit hagiographique, ... priaît fréquemment pour deux jeunes filles, Tertulla et Antonia, qui lui étaient très chères, qu'il aimait comme ses enfants; sans cesse il demandait que Dieu leur accordât, de même qu'à lui, la grâce du martyre; et il avait reçu cette communication divine qui attestait ses mérites: Pourquoi demandes-tu toujours ce que tu as mérité par une seule prière? » ...*Agapius... cum propuellis duabus, Tertulla et Antonia, quas sibi carissimas ad vicem pignorum diligebat, repetitis frequenter precibus oraret, ut secum et illae Dei dignatione martyres fierent, retulerat meritorum suorum tali revelatione fiduciam: Quid assidue petis, quod una oratione meruisti? Passio Jacobi...*, 11. Agapius est un évêque ramené d'exil pour comparaître devant le légat de Numidie; c'est par hasard qu'il se trouve mis en relations avec Jacobus, Marianus et leur groupe. Comment avait-il connu Antonia et sa compagne? Quel fut le motif de l'arrestation des deux jeunes filles? Sur ces questions l'auteur de la *Passio* ne nous fournit aucun renseignement. Mais la phrase que je viens de transcrire atteste qu'elles subirent, elles aussi, le dernier supplice pour leur foi. A Cirta ou à Lambèse? Il est malaisé de le décider. Voir AEMILIANUS 1, t. I, col. 653; AGAPIUS, *ibid.*, col. 903; JACOBUS, MARIANUS.

Ruinart, *Passio sanctorum Jacobi, Mariani et aliorum plurimorum martyrum in Numidia*, dans *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, p. 222-229. — *Acta sanctorum*, avril. t. III, p. 745-749. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1902, t. II, p. 158-159; 1905, t. III, p. 536.

Aug. AUDOULENT.

ANTONIANO (SILVIO), cardinal (1540-1603), un des membres les plus éminents du Sacré-Colège en son temps, par son savoir, ses vertus et sa religion, était fils d'un marchand de laine, originaire de Castello, dans le diocèse de Penne (Abruzzi), et naquit à Rome le 31 décembre 1540. Ce fut un enfant prodige, qui émerveillait les salons et les cercles de Rome par les

chants de sa belle voix et ses improvisations de circonstance en vers et en prose sur toute sorte de sujets: il devint même le héros de légendes, comme celle-ci, qu'il aurait prédit la tiare à Pie IV. Sa réputation de précocité attira en tout cas l'attention du cardinal d'Augsbourg, Othon Truchss, puis de Jules III, qui lui donnèrent des maîtres auprès desquels il fit de grands progrès dans les études littéraires, la poésie et la musique. Parmi ces maîtres il faut citer Annibal Caro, l'humaniste. Le duc de Ferrare, Hercule II d'Este, le remarqua à son tour et l'emmena dans ses États (1555), où il le chargea, à l'âge de seize ans, de donner des leçons d'éloquence: il nous en est resté un de ses discours, ou oraisons qui est la première. Il prit son doctorat en droit auprès des jurisconsultes de Ferrare. Après la mort de son protecteur, il revint à Rome, où le pape Pie IV lui conféra une chaire d'éloquence au collège romain (il devint plus tard coadjuteur du recteur), et le choisit comme maître de lettres et de langue latine du cardinal Borromée, avec les fonctions de secrétaire. Pastor, *Geschichte der Päpste*, Fribourg-en-B., 1920, t. VII et VIII; voir Index; L. Céliér, *Saint Charles Borromée* (collect. *Les Saints*), Paris, 1914, *passim*. Son enseignement comme professeur était recherché de la haute classe et des cardinaux, et il débutait en même temps brillamment dans la carrière de rédacteur des lettres latines, où il devait s'illustrer. Il suivit saint Charles à Milan et rédigea en latin les actes de son synode provincial, mais resta peu de temps auprès de lui et revint à Rome, où sa famille avait besoin de son appui.

Pie V le nomma alors secrétaire du Sacré-Colège, poste qu'il occupa vingt-cinq ans (1567-1592). Il s'était mis de bonne heure sous la direction de saint Philippe de Neri, qui l'avait admis dès la première heure aux entretiens spirituels qui furent le berceau de l'Oratoire. Ce fût à l'instigation de ce saint qu'il se décida à avancer dans les ordres: il se plongea dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de la patristique et reçut la prêtrise en 1567. Sans s'agréger complètement à la société que fonda saint Philippe, il accepta entièrement l'ascendant de celui-ci, se laissa toujours diriger par lui, prenant part aux exercices spirituels qu'il avait fondés, disant la messe chaque jour à son église de San Girolamo della Carità, et il ne cessa pas ces pieux rapports, non plus que l'amitié qui le liait au saint fondateur et à ses principaux disciples, le cardinal Baronius, Tarugi aussi cardinal, le bienheureux Ancina, plus tard évêque de Saluces (ci-dessus, col. 1525), etc. Avec Baronius il collabora à la correction du Martyrologe romain, dans la commission que Grégoire XIII institua, dès 1580, sous la présidence du cardinal Sirleto. Ils réparèrent ensemble dans celle du Bréviaire romain créée par Clément VIII, et où Baronius tenait le principal rôle. Antoniano y intervint surtout pour la correction du latin, et composa en outre la belle hymne *Fortem virili pectore*, qu'Urbain VIII introduisit dans le Commun des saintes femmes.

Ce fut d'ailleurs par les lettres latines qu'Antoniano fit sa carrière curiale. Il continuait à se distinguer dans les discours d'apparat qu'on lui demandait pour des circonstances un peu extraordinaires, et dont le plus remarquable fut prononcé à l'occasion de la victoire de Lépante. Le cardinal Morone, s'en allant légat en Allemagne à la diète de Ratisbonne, le demanda pour secrétaire: il correspondait d'ordinaire en latin avec les États et princes allemands, et avait besoin d'un auxiliaire fort expert en cette langue. Antoniano lui rendit de grands services sous ce rapport, surtout pour ses discours d'apparat (1575). Cette fonction acheva de le faire connaître et, à son retour, il gagna la confiance des papes qui le chargèrent plusieurs fois de rédiger

leurs bulles et autres actes de chancellerie. Par exemple, Sixte-Quint, qui lui confia en outre la direction des travaux d'art qu'il entreprit dans Rome, monuments, fontaines, groupes de sculpture, avec les inscriptions s'y rapportant. Mais Antoniano ne retint que quelques mois le secrétariat de la Congrégation des évêques, qui lui fut alors conférée. Grégoire XIV, dont il était le familier, le choisit pour l'expédition des suppliques, le chargea de ses lettres pastorales pour l'Italie et de sa correspondance avec les évêques d'outre-mont. Il voulut lui donner l'évêché de Pavie, qu'Antoniano refusa par humilité (1590). Clément VIII (1592-1605), acheva rapidement sa fortune et le prit pour son maître de chambre. Antonio s'acquitt l'estime universelle par son aménité, son savoir-faire et ses vertus sociales éminentes. Secrétaire des brefs à la mort d'Antonio Boccapaduli, fonction qu'il retint jusqu'à la fin de sa vie, il composa plusieurs actes importants du pontificat, la bulle de prise de possession, celle du jubilé de 1600, nourries de citations patristiques et autres. Il fut aussi chanoine de Saint-Pierre du Vatican et se fit remarquer par son assiduité au chœur, employant au soulagement des pauvres les émoluments qu'il en retirait. Le pape le nomma encore administrateur de l'abbaye de Santa Maria de Monteverde, dans la Principauté citérieure (Campanie), vacante par la mort de l'archevêque de Naples, Annibal de Capoue (1595), et il en consacra les revenus à réparer et orner la chapelle, qui tombait en ruines.

Enfin il fut créé cardinal le 3 mars 1598, avec le titre de San Salvatore in Lauro. Dans ce poste éminent il fit éclater les vertus vraiment héroïques dont, en vrai disciple de saint Philippe de Neri, il avait toujours donné l'exemple : la religion et la piété, la pénitence et la sévérité de la vie, la charité sous toutes ses formes. Il fut vraiment une des gloires et des lumières du Sacré-Collège, et se montra digne en tout de l'estime et de la confiance dont Clément VIII l'honorait plus encore que ses prédécesseurs. Il mourut le 16 août 1603, après avoir légué sa belle bibliothèque à l'Oratoire de saint Philippe, et fut enseveli à la Vallicella, église de cette congrégation (*Chiesa Nuova di S. M. in V.*), où il s'était fait construire une chapelle (chapelle de la Nativité).

L'activité d'Antoniano s'est déployée surtout dans le travail littéraire ; mais il a peu publié, en dehors de poésies éparses en divers recueils, des quatre discours de sujets académiques qu'il prononça à Ferrare entre seize et dix-neuf ans, et des treize dont nous avons parlé plus haut, donnés à Rome un peu plus tard, et que G. Castiglioni a publiés en appendice de son livre. Antoniano a laissé inédits des traités sur la *Succession apostolique*, sur la *Primauté de saint Pierre*, un traité du *Style ecclésiastique*, de nombreuses lettres, des pièces rédigées au nom du Sacré-Collège, des lettres apostoliques qui ont une réelle valeur et seraient plus faciles à recueillir que les premiers traités, aujourd'hui disparus. Il a collaboré à la rédaction du catéchisme du concile de Trente, œuvre capitale de la doctrine chrétienne, issue du concile ; il y interpréta le Symbole. Mais l'œuvre principale d'Antoniano est son traité *Dell'educazione cristiana e politica de' figliuoli libri tre* (titre de l'édition de 1821), dont l'ensemble rappelle la grave et belle ordonnance du catéchisme (Guignard, p. xvi). Il le composa à l'instigation de saint Charles et probablement d'après ses idées, suivant un plan qu'ils avaient mûri ensemble. L'œuvre fut terminée en 1581, et l'auteur le fit examiner par un ami de son patron, le vénérable Agostino Valerio, cardinal-évêque de Vérone. Celui-ci le fit imprimer lui-même à Vérone en 1583, avec une lettre dédicace à l'archevêque de Milan. Le livre devint rapidement classique en Italie et l'on en appliquait la méthode dans les écoles publiques

pour l'enseignement de la doctrine chrétienne. Plusieurs réimpressions en furent faites en Italie au XIX^e siècle, et une bonne traduction en français de M. Ph. Guignard, bibliothécaire de la ville de Dijon (ci-dessous), a été aussi publiée à nouveau en 1873. Le livre n'a rien perdu de sa valeur et de son à-propos au point de vue pédagogique comme au point de vue chrétien.

Silvii Antoniani S. R. E. cardinalis vita a Josepho Castiglione (pourquoi traduit-on parfois Castiglioni?) conscripta, ejusdem Silvii orationes XIII, ad Illustrissimum et Reverendissimum D. D. Petrum card. Aldobrandinum S. R. E. camerarium, Rome, 1610. C'est à cet ouvrage qu'ont été empruntées la plupart des autres notices, celle de Ciaconius, *Vitae et res gestae... cardinalium*, t. iv, col. 327-331, celle de Guignard, etc. — *Traité de l'éducation chrétienne des enfants composé à la demande de saint Charles Borromée*, trad. Ph. Guignard, Troyes, 1856, avec une bonne préface biographique. Lettre élogieuse du cardinal Pie au traducteur dans Migne, *Dictionnaire des cardinaux*, col. 248-9. — Dom Bäumer, *Histoire du bréviaire romain*, trad. Biron, Paris, 1905, t. II, liv. III, chap. vi, viii. — La partie principale de l'œuvre du cardinal Antoniano se trouve encore inédite aux Archives du Vatican, collections des brefs et des *Epistolae ad principes*.

P. RICHARD.

ANTONIANUS, ANTONINUS, ANTONIUS. Ces trois noms, fréquents en Afrique, sont plus d'une fois confondus dans les documents ecclésiastiques ; aussi est-il malaisé de distinguer les personnages qu'ils désignent, quand aucune indication particulière ne les accompagne. On fera donc bien, en pareil cas, de consulter les articles de chacune des trois séries, pour éviter les méprises dans la mesure du possible.

Aug. AUDOLLENT.

1. ANTONIANUS. La lecture fautive d'une inscription d'Henchr Akhrib (près de Ras el Aïoun, à 14 kilomètres au nord de Ngaous, département de Constantine, à l'est de Batna) avait fait croire à l'existence, en Numidie, d'un saint *Ant<i>onianus*, à moins qu'il ne fallût interpréter *Antiochianus* et voir dans ce texte le souvenir de saint Julien d'Antioche, très populaire en Afrique. En réalité la pierre porte, comme l'a démontré M. Gsell, le nom du martyr *CASSIANUS*. Nous donnerons sous ce mot les indications bibliographiques.

Aug. AUDOLLENT.

2. ANTONIANUS. Évêque d'Afrique, qui vivait au milieu du III^e siècle ; le nom du siège qu'il occupait en Numidie n'a pas été conservé. Son souvenir est parvenu jusqu'à nous grâce à une très importante lettre de saint Cyprien. *Cypriani opera*, épist. LV, édit. Hartel, t. II, p. 624-648 ; *P. L.*, t. III, col. 761-795 ; t. IV, col. 345-346. C'était au lendemain de l'élection du pape Cornelius (printemps de 251), dont le premier concile de Carthage, réuni par Cyprien, avait reconnu la validité : voir ci-dessus, t. I, col. 737. Antonianus, qui n'assistait sans doute pas à l'assemblée, avait écrit à l'évêque de Carthage pour l'assurer qu'il partageait son opinion en faveur de Cornelius et reprouvait la nomination illégale de Novatien ; il le priait en même temps de transmettre sa lettre au pape afin de lui faire connaître ses sentiments. Cependant Novatien avait continué à intriguer en Afrique et, par ses missives, avait jeté certains évêques en de grandes perplexités. Antonianus était du nombre. Il s'adressa une seconde fois à son collègue, non plus pour adhérer fermement à sa doctrine, mais pour réclamer des éclaircissements au sujet des accusations portées aussi bien contre Cornelius que contre son compétiteur. C'est à cette demande que répond la lettre de Cyprien (252).

Après s'être d'abord justifié du reproche de versatilité à l'égard des *lapsi*, que les partisans du rigorisme de Novatien devaient lancer contre lui, il déclare qu'il ne s'est départi de sa sévérité première qu'en raison

des circonstances et avec l'approbation de la plupart des évêques d'Afrique et d'Italie (§ 3-7). Puis il s'étend longuement sur les mérites de Cornelius, qui a été légitimement élu et qui n'a jamais montré envers les défaillants la coupable indulgence dont l'accusent ses adversaires (§ 8-12). Il en profite pour indiquer avec beaucoup de précision à son correspondant qu'il y a une grande diversité parmi ceux qui ont trahi la foi, qu'il ne faut donc pas les englober tous dans une égale et impitoyable réprobation, mais examiner chaque cas séparément et le traiter suivant la gravité particulière de la faute (§ 13-23). Quant à Novatien, c'est un orgueilleux, qui a usurpé l'épiscopat, et s'est mis ainsi de lui-même hors de l'Eglise. Il est bien mal venu, coupable comme il l'est, à vouloir traiter les autres avec une dureté excessive (§ 24-29).

En terminant cet exposé étendu, qui ressemble parfois à un véritable traité, Cyprien exprimait l'espoir qu'Antonianus, après ses explications, se rattacherait plus fermement que jamais à l'unité catholique : *Haec interim, frater carissime, pauca de multis quantum polui breviter decurri, quibus et desiderio tuo satisfacerem et te magis ac magis collegii et corporis nostri societate conjungerem* (§ 30). Cet espoir ne fut pas déçu. Trois ans plus tard en effet nous retrouvons Antonianus toujours en communion avec Cyprien et l'épiscopat de son pays. Il est l'un des dix-huit prélats numides qui soumettent leurs doutes à l'évêque de Carthage au sujet de l'usage africain, d'après lequel le baptême conféré par les hérétiques n'était pas valable. Le concile, réuni sans doute à l'automne de 255 (voir ci-dessus, t. I, col. 741, 749-750), maintint la tradition baptismale de ces provinces et s'efforça, dans une lettre signée des trente et un assistants, de dissiper les scrupules de leurs collègues de Numidie. *Cypriani opera*, epist. LXX, édit. Hartel, t. II, p. 766-770; *P. L.*, t. III, col. 1036-1044; t. IV, col. 408.

De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 346, au mot *Antonianus*. — Edward White Benson, *Antonianus*, dans Smith, *A Dictionary of christian biography*, 1877, t. I, p. 124; *Cyprian, his life, his times, his work*, Londres, 1897, p. 156-157, 166, 566. — Dom Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1904, t. I, p. 208. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 1902, t. II, p. 255-256, 326-327, 340.

Aug. AUDOLLENT.

3. ANTONIANUS. Outre le contemporain desaint Cyprien, cité à l'article précédent, plusieurs évêques d'Afrique portèrent le nom d'*Antonianus* : les voici énumérés dans l'ordre chronologique.

1° A la conférence de Carthage, en 411, figuraient dans les rangs des donatistes ANTONIANUS (*episcopus*) *Druensis* et ANTONIANUS *Lamsortensis*; le premier appartenait sans doute à la Byzacène, le second à la Numidie. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. CXLVIII, CXLIX, CXCVII; Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. IV, col. 128, 144, 269. Ce dernier est nommé une fois, par erreur sans doute, ANTONIUS au lieu de ANTONIANUS. *Gesta*, I, c. CLXIII; Mansi, *op. cit.*, col. 130. En cet endroit, après avoir répondu à l'appel de son nom, il déclara qu'il n'avait pas de compétiteur catholique dans son diocèse. Voir DRUENSIS (*Ecclesia*), LAMSORTI.

2° A l'assemblée des évêques catholiques qui se tint à Carthage, en 484, sur la convocation du roi vandale Hunéric, était présent ANTONIANUS *Mustitanus*, qui appartenait à la Numidie. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Numidia, 71; Victor de Vita, édit. Halm, p. 65; *P. L.*, t. LVIII, col. 271, 306. Voir MUSTI.

Aug. AUDOLLENT.

4. ANTONIANUS (JEAN), né à Nimègue, y prit l'habit dominicain et fut deux fois prieur, en 1566 et 1587. Il mourut en 1588. Il avait une connaissance

très étendue du grec et du latin, qu'il écrivait avec beaucoup de pureté. Élève de Gravius, il s'employa surtout à éditer les Pères de l'Eglise. A signaler de lui : *D. Gregorii episcopi Nisseni de creatione hominis liber, supplementum Hexahemerum Basilii magni fratris interprete Dionysio Romano Exiguo, nunc primum typis excussus. Item alia ejusdem auctoris opera*, Cologne, 1537; — *D. Paulini Nolani quotquot exstant opera partim soluta oratione, partim carmine conscripta*, D. Henrici Gravii... studio atque industria ex vetustissimis exemplaribus restituta et argumentis illustrata, Cologne, 1560; — *Epistolarum D. Hieronymi Decas I ab Henrico Gravio priore quondam suo recensita et notis illustrata in usum gymnasii Neomagensis ad ejusdem praefecti instantiam*, Anvers, 1568. Antonianus se distingua aussi dans la prédication contre le protestantisme.

Quétif et Échard, *Script. ord. praedic.*, t. II, p. 283. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. III, col. 293-294. — Mandonnet, dans *Dict. de théol. cathol.*, t. I, col. 1449-1450.

R. AIGRAIN.

1. ANTONIE DE BRESCIA (Bienheureuse), dont le nom de famille était Guainaci, naquit en 1407. Dès son enfance, elle fut pénétrée d'une crainte salutaire des jugements de Dieu et des peines éternelles. Sous l'influence de cette formation spirituelle, voulant fuir le monde et ses attraites, elle fit profession dans le monastère des dominicaines de Brescia, sa patrie, dédié à sainte Catherine d'Alexandrie. Elle y vécut dans une grande abnégation, demeurant au dernier rang, humble servante de ses compagnes, connue de Dieu seul, jusqu'à l'âge de quarante ans. Malgré son humilité, l'éminente perfection à laquelle elle était parvenue mettait en relief les aptitudes dont la Providence l'avait enrichie, et les supérieurs la mirent à la tête d'un groupe de religieuses destinées à la réforme du monastère de Sainte-Catherine de Ferrare, déchu de sa ferveur première. La sage direction d'Antonie fut si efficace que cette maison de Ferrare devint une école de perfection et une pépinière de religieuses éminentes, dont plusieurs reçurent la mission de réformer les monastères de la contrée. Les épreuves ne devaient pas manquer à Antonie. L'autorité ecclésiastique, prévenue contre elle par des rapports calomnieux, lui assigna la dernière place parmi les sœurs. Elle supporta les humiliations avec une patience inaltérable. Justice lui fut enfin rendue et, favorisée des dons surnaturels que Dieu réserve aux âmes privilégiées, elle atteignit la centième année de sa vie et mourut en 1507. Aussitôt on l'honora d'un culte public que le temps n'a pas effacé. C'est pourquoi les bollandistes, constatant que la bienheureuse Antonie est comprise dans les cas exceptés par les constitutions d'Urbain VIII, ont inséré sa Vie au 27 octobre, au nombre des saints et bienheureux de ce jour.

Acta sanctorum, octob., t. XII, col. 407, traduction en latin de la Vie donnée par Séraphin Razzi, *Vite dei santi e beati del san ordine de predicatori così huomini come donne*. — Jean de Réchac, *Les vies et actions mémorables des saintes et bienheureuses filles du premier et tiers-ordre de S. Dominique*, Paris, 1636, t. I, p. 250. — *L'année dominicaine*, Lyon, 1902, t. X, p. 768.

X. FAUCHER.

2. ANTONIE ou ANTOINETTE DE FLORENCE (Bienheureuse), clarisse, née à Florence en 1401, morte à Aquila, le 29 février 1472. Jeune encore, elle dut, par ordre de ses parents, s'engager dans le mariage. Restée veuve après quelques années, elle refusa de contracter une nouvelle union, malgré les instances des siens, et confiant son fils unique à ses parents, elle prit le voile dans le monastère des tertiaires régulières de Saint-François, fondé en 1429 par la bienheureuse Angeline de Marsciano (t. II, col. 53), à Florence, sous le vocable de saint Onufre. Elle n'y resta que peu de

temps. Ses vertus et ses hautes qualités étant bientôt reconnues, elle fut appelée au gouvernement du monastère de Sainte-Anne à Foligno, sous la direction de la sainte fondatrice, devenue supérieure générale de son institut. Lors de la fondation du nouveau monastère, de Saint-Silvestre à Aquila, Antoinette avec quelques compagnes y fut envoyée en 1433, en qualité d'abbesse et elle y exerça cette charge pendant quatorze ans, à la satisfaction de toutes les sœurs. Mais quelque fervente que fût la vie des religieuses du tiers-ordre régulier, la sainte abbesse éprouvait le besoin d'une règle plus austère et d'une pauvreté plus complète. Elle s'efforça de faire embrasser à sa communauté la règle de sainte Claire d'Assise, mais n'y réussit qu'en partie. Avec l'aide et le conseil de saint Jean de Capistran, qui prêchait alors à Aquila, la bienheureuse, avec quelques autres sœurs, passa, en 1447, dans le monastère du Corps-du-Christ, resté vide par suite de maladies, et y fit profession de la nouvelle règle dans les mains de saint Jean de Capistran. Bientôt cette communauté, dite plus tard de Sainte-Claire-la-Pauvre, attira la fleur de la noblesse des Abruzzes et compta jusqu'à une centaine de religieuses. Antoinette gardant la charge d'abbesse pendant sept ans encore, fut éprouvée de différentes façons : démêlés de son fils avec ses grands-parents au sujet des biens de famille; maladie de quinze ans; tentations diaboliques; troubles avec le premier ordre de Saint-François. Mais elle supporta tout avec la plus grande patience, à l'édification de ses sœurs, qui étaient souvent témoins de ses prodiges et de ses visions. Enfin, à l'âge de soixante et onze ans, le 29 février 1472, elle rendit son âme à Dieu. Son corps, conservé intact, se vénère encore de nos jours à Aquila; Pie IX approuva son culte immémorial en 1874. Sa fête se célèbre dans l'ordre franciscain le 7 avril.

Léon de Clary, *L'auréole séraphique*, Paris, s. d., t. II, p. 29-34. — Wadding, *Annales minorum*, ad an. 1472, n. 62-66, 2^e édit., Rome, 1735, t. XIV, p. 33-35 et *passim*. — Arthur du Moustier, *Martyrologium franciscanum*, 2^e édit., Paris, 1653, p. 90-91. — Benedetto Mazzara, *Leggendario franciscano*, Venise, 1721, t. II, p. 442-444. — Domenico di Sant'Eusanio, *L'Abruzzo Aquilano santo*, Aquila, 1849, t. I, p. 9-22. — *Alla beata Antonia da Firenze...*, Aquila, 1857. — Quelques documents sur la fondation de Sainte-Claire d'Aquila sont indiqués dans l'*Archivum franciscanum historicum*, 1911, t. IV, p. 184-185.

L. OLIGER.

ANTONIELLI (GIOACCHINO). Né, le 23 novembre 1782, à Faella, dans le diocèse de Fiesole, il fut, durant vingt ans, curé de sa paroisse natale, en 1845, prévôt de la collégiale de Santa Maria de Figline, dans ce même diocèse. Promu, le 3 août 1857, évêque de Fiesole, il fut sacré par Pie IX lui-même, le 23 du même mois. Il mourut le 30 septembre 1859 et fut enterré, dans sa ville épiscopale, en l'église de Sant'Alessio.

Notizie per l'anno MDCCCVIII, p. 125. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1863, t. XVII, p. 69, 186.

F. BONNARD.

ANTONIEWICZ DEBOLOZ (CHARLES), jésuite polonais, né, le 6 novembre 1807, à Skwarzawa en Galicie, d'une famille arménienne anoblie en 1781 par Joseph II. Après de brillantes études à l'université de Lemberg où ses premières poésies : *Conseils dans la tristesse*, publiées en 1825, avaient mis son nom en lumière, il se retira dans ses propriétés de Skwarzawa, occupé d'exploitation rurale, mais plus encore de poésie. Sa connaissance parfaite de l'allemand, du français, de l'italien, de l'anglais lui donne la clef des littératures modernes, dont il étudia tous les chefs-d'œuvre, en même temps qu'il relit dans leur texte les grands maîtres de l'antiquité. Un voyage qu'il fit dans les Karpathes en 1828 fut l'occasion d'un petit recueil de

poésies allemandes signées de lui : *Der Ausflug in die Karpathen, Liederkranz*, Lemberg, 1824; mais c'est en polonais qu'il écrit ses meilleurs vers pour les *Mélanges de Lemberg*. Depuis les massacres de Scio et les héroïques efforts de Botzaris et de Mauvrocordato, Antoniewicz s'était passionné pour la cause de la Grèce. La Révolution de 1830 et l'impitoyable répression des émeutes polonaises exaltent ses généreux sentiments; il s'engage en 1831 dans le corps de Dwecnicki pour prêter main-forte aux patriotes grecs. La poésie ne perd pas pour cela ses droits. Les Méchitaristes de Vienne, ses compatriotes, publient ses stances allemandes : *Stenzen eines nordischen Aschenmannes*, Vienne, 1831, des cantiques et d'autres poèmes; le *Slawianin de Lemberg* édite ses poésies polonaises et ses écrits sur l'Arménie. En 1832, dans la joie d'un heureux mariage, il composa ses plus beaux poèmes, les *Feuilles de palmier*, Lemberg, 1835, et des hymnes empreints d'une douceur toute céleste. Le lyrisme, chez lui, accompagne l'idée mystique. La mort de sa femme survenue le 31 juillet 1839, après le deuil de ses enfants, ne lui laisse plus entrevoir d'autre horizon que celui de l'apostolat dans la vie religieuse : le 11 septembre de la même année, il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Straravies, en Galicie. Ordonné prêtre en 1844, il se consacre avec ardeur aux travaux du saint ministère, organise les sociétés de tempérance en Galicie, secourt les familles nécessiteuses pendant la famine de 1844 et 1845, donne avec le plus grand succès des missions populaires, publie de nombreux opuscules de piété qui se répandent dans toutes les classes de la société. Exilé de Lemberg avec tous les jésuites polonais en juillet 1848, il continue dans la haute Silésie l'œuvre des missions qu'il dirige avec un zèle merveilleusement fécond, malgré le déplorable état de sa santé. Sa science, sa vertu, sa charité ont laissé dans toutes les paroisses où il a passé le plus profond souvenir. Quand le choléra vint ravager la province de Posen en 1852, il fut un des premiers et des plus vaillants à se dévouer au soin des malades et il choisissait les plus rebutants. Il mourut à Obra, atteint par le fléau, le 14 novembre 1852. L'œuvre littéraire du P. Antoniewicz est considérable. On en trouvera dans le P. Sommervogel la liste établie avec soin. Sa vie et ses œuvres ont été mises en lumière par le célèbre orateur polonais Alexandre Prusinowski, dans l'oraison funèbre qu'il prononça aux obsèques du P. Antoniewicz à la collégiale Sainte-Marie Madeleine de Posen; elles ont fait aussi l'objet de nombreuses monographies écrites en polonais. Le P. A. Vivier a traduit en français l'opuscule si populaire en Pologne : *Un petit ange du ciel à sa mère ici-bas*, Paris, 1885.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 426-441; t. VIII, col. 1662 sq. — Ferd. Speil, *P. Karl Antoniewicz Missionär der Gesellschaft Jesu. Ein Lebensbild*, Breslau, 1875; trad. française par l'abbé Th. Moccand, Paris, 1879. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1913, t. V, col. 1417.

P. BERNARD.

1. ANTONIN (Saint), appelé quelquefois Antoine, martyr à Apamée de Syrie. Les martyrologes le mentionnent au 2 ou au 3 septembre. On connaît peu de détails sur son histoire, encore sont-ils dus presque tous aux Ménées ou aux Ménologes. Il était sculpteur de profession. Un jour qu'il avait repris les païens parce qu'ils adoraient les idoles, il fut maltraité par eux, et il se retira à Apamée, où il obtint de l'évêque la faveur de construire une église en l'honneur de la sainte Trinité. Les païens le surprirent de nuit, le tuèrent et dépecèrent son corps. Cela se passait sous Constance. Le saint est qualifié de *puer* : peut-être avait-il une vingtaine d'années; ceux qui lui en donnent dix ou douze lors de son martyre le supposent

trop jeune. D'après certaines données, il aurait souffert non pas dans la ville même d'Apamée, mais dans un bourg du diocèse d'Apamée nommé Aprocavit; d'autres le font mourir à Apamée et naître à Aprocavit. En tout cas il fut de bonne heure honoré à Apamée. Un mémoire présenté par les évêques syriens au concile de Constantinople de 536 mentionne une église élevée en son honneur. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VIII, col. 1131. Mais ce document figurait déjà dans les actes d'un concile de la Syrie seconde tenu en 518. Tillemont, approuvé par le bollandiste Stilting, fait remonter l'érection de l'église au plus tard vers 515. D'après Théodoret, la fête de saint Antonin remplaçant à Apamée une solennité païenne. *Graec. affect. curatio* (écrit en 429-437), VIII, 69; *P. G.*, t. LXXXIII, col. 1033. Les grecs célèbrent sa fête le 7, 9 ou 10 novembre; cf. à ces dates le synaxaire de Constantinople, éd. Delehaye, p. 201, 208, 209. Les vers des Ménéas le disent assassiné sous le bois par des païens qui honoraient le bois comme un dieu, ce qui ne s'accorde guère avec la donnée sur le corps dépecé par les assassins.

Mais ce n'est pas la seule confusion à laquelle ait donné lieu l'histoire du saint martyr. Le martyrologe romain le met à Capoue, en lui donnant pour compagnon un évêque Aristée; il s'agit certainement du martyr syrien, dont une erreur a changé le lieu de passion. Même faute, *in partibus Campaniae*, dans un manuscrit cité par dom Quentin, *Les martyrol. historiques*, p. 215. Un manuscrit, *Reginensis 33*, le fait souffrir sous Antonin le Pieux. D'après Vincent de Beauvais, il aurait été prêtre et aurait prédit lui-même son martyre. *Speculum histor.*, XIII, 35.

Sur le culte de ses reliques, leur translation à Saint-Antonin et à Pamiers, et pour la bibliographie, voir l'article suivant.

R. AIGRAIN.

2. ANTONIN (Saint), honoré à Pamiers le 2 septembre, et patron de Saint-Antonin du Rouergue (Tarn-et-Garonne).

A Saint-Antonin *in valle Nobilensi* (Noble-Val) existait, au début du IX^e siècle, un monastère qu'un capitulaire de 817 classe parmi ceux qui ne doivent à l'empereur d'autre secours que celui de leurs prières. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. XIV, col. 400; Pertz, *Leges*, t. I, p. 224. L'identification avec le monastère rouergat est due à Baluze, *Capitul. reg. franc.*, t. II, col. 1098, 1434. Ce monastère reçut des privilèges de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, et peut-être déjà de Pépin le Bref. Devic et Vaissette, *Histoire de Languedoc*, t. I, p. 622; nouv. éd. (1872), t. IV, p. 843. Il possédait le chef et une partie du corps de son saint patron, et, au début du IX^e siècle, les miracles y attiraient de nombreux pèlerins. Adémar de Chabannes, *Historia*, III, 56, *P. L.*, t. CXXI, col. 69; éd. Waitz, *Script.*, t. IV, p. 142. On attribuait l'origine du culte à la translation des reliques de saint Antonin, miraculeusement, dans une barque conduite par les anges. Quand on voulut préciser l'itinéraire de cette barque, on la fit venir de Pamiers, par l'Ariège, la Garonne, le Tarn et l'Aveyron. Cf. Daux, dans la *Revue des quest. hist.*, 1900, t. LXVII, p. 402-456, et la critique sévère des *Anal. bolland.*, t. XX, p. 221-222. Ce récit détaillé du transfert est légendaire, mais la translation elle-même est très vraisemblable; et, si l'on rapproche du culte de saint Antonin à Pamiers celui des saints Caïus et Alexandre, dont les reliques sont aussi honorées à Pamiers, et qui sont des martyrs d'Apamée en Syrie, on est porté à croire que les reliques de saint Antonin viennent elles aussi de Syrie, et que le patron de Saint-Antonin est le martyr d'Apamée. Voir l'article précédent. Dom Vaissette, dans son *Histoire de Languedoc*, a souligné les difficultés d'une translation faite, selon lui, au temps de Roger, comte de Foix.

Mais le bollandiste Stilting a signalé des translations de reliques antérieures à la destruction d'Apamée par Chosroès au VII^e siècle. Telle semble bien être la provenance des reliques vénérées à Saint-Antonin.

Celle des reliques de Pamiers ne paraît pas différente. On sait que l'évêché de Pamiers, érigé en 1295-1296, a eu pour point de départ une abbaye de chanoines réguliers qui portait le nom de Saint-Antonin de Fredelas, et de qui dépendait le *castrum Apamiense*. Mais le nom d'*Apamia* (*Pamia*, Pamiers) n'est pas antérieur au XII^e siècle. Cf. la vie de saint Raymond de Rota et de Balbastro (XI^e siècle). *Acta sanct.*, jun. t. IV, p. 127. Stilting croyait que l'abbaye n'avait été en possession du corps de saint Antonin qu'au XII^e siècle; mais il ressort de documents liturgiques publiés par Drevès que le culte y en était pratiqué dès le X^e siècle, soit approximativement dès la fondation de l'abbaye. Cf. *Analecta bolland.*, t. XX, p. 222. Au début du XIII^e siècle, on portait chaque année le corps saint en procession. Pierre des Vaux de Cernay, *De factis et triumphis... dom. Simonis com. Monteforti*, c. XLV, *P. L.*, t. CCXIII, col. 602. Une prétendue translation de 887 est relatée dans des actes sans aucune valeur, que citent les bollandistes.

Mais la tradition locale n'a pas reconnu dans saint Antonin de Pamiers le martyr d'Apamée en Syrie, malgré les rapports très étroits entre ce qu'on raconte de la vie des deux saints. Saint Antonin de Pamiers serait né à Pamiers (à remarquer qu'il n'existe pas de ville de ce nom, en Gaule, avant le XII^e siècle). Certains le font même descendre des rois goths, cf. *Gallia christ.*, t. II, p. 157. Mais, sans souci de la vraisemblance, la légende lui laisse le titre de *puer*, comme à saint Antonin d'Apamée, alors qu'elle lui fait quitter son pays natal et y revenir, une fois ordonné prêtre, pour y prêcher l'Évangile et y être massacré par les païens, juste dans les mêmes circonstances que le saint de Syrie.

Chifflet a cru pouvoir préciser davantage. Ayant rencontré le nom d'Antonin dans une vie de saint Denys par Méthode ou Métrodore, il reconnut dans cet Antonin le martyr de Pamiers, qui, né à Pamiers, aurait quitté son pays natal, serait venu d'Arles avec saint Denys, aurait été envoyé par lui prêcher en Aquitaine et aurait été martyrisé sur les bords de l'Ariège. *P. G.*, t. IV, col. 673 (peut-être faut-il lire, au lieu d'Antonin, Saturnin), 827; Chifflet, *De uno Dionysio*, Paris, 1676, p. 97, 122-146. Mais le fondement du système est ruineux. Le saint Antonin compagnon de saint Denys est revendiqué par l'Église de Meaux, qui célèbre sa fête le 30 septembre. Quant à en supposer un second, il n'y a pour cela d'autre raison qu'une continuation de main inconnue ajoutée à une lettre d'Hincmar, et sans aucune autorité. Cf. *Hist. litt. de la France*, t. V, p. 577 (éd. Palmé). Les pèlerinages de saint Antonin en Italie dont parle le *Gallia christiana*, t. II, p. 157, sont également fictifs.

Le bollandiste Du Sollier croyait à la distinction du saint Antonin de Pamiers et de celui d'Apamée. Son successeur Stilting était d'avis contraire. On peut tenir pour vraisemblable que l'abbaye de Fredelas a reçu des reliques de saint Antonin d'Apamée, et que, lorsque Fredelas eut reçu le nom d'*Apamia*, quelle qu'en soit la raison, la similitude d'*Apamia* et d'*Apamea* fit prendre le martyr syrien pour un saint local. Les reliques venaient de saint Antonin de Noble-Val en Rouergue, ou bien elles avaient avec celles de Noble-Val une origine commune. Quant aux saints Jean et Almachius, qui partagent avec saint Antonin le titre de patrons de la cathédrale de Pamiers, ils sont mentionnés comme ses compagnons dans des actes que cite Stilting, et qui sont manifestement fabuleux.

L'église de Palencia, en Espagne, possède aussi des reliques de saint Antonin. Rodrigue Ximénès de Tolède, *De rebus Hispaniae*, vi, 6, raconte la découverte de l'autel de saint Antonin par le roi Sanche III le Grand (1000-1035). Sanche aurait retrouvé, à la chasse l'autel recouvert par la végétation et complètement ruiné, et ces restes seraient l'attestation d'un culte beaucoup plus ancien. Ces détails sont légendaires; mais la présence de reliques de saint Antonin, l'épaule et le bras droits, est certaine. La tradition de Palencia y reconnaît des reliques du saint de Pamiers ou de Fredelas, et il se peut que ce soit le roïdon Sanche qui les ait obtenues des moines ses voisins. Seuls quelques auteurs égarés par la chronique du pseudo-Dexter, *P. L.*, t. xxxi, col. 473, ont voulu voir dans le saint de Palencia un saint espagnol, et cette opinion n'a jamais eu d'autorité. On célèbre à Palencia la fête de saint Antonin le 2 septembre, et celle de la translation le 18 mai.

Acta sanct., jul. t. ii, p. 7-16 (par J.-B. Du Sollier); sept. t. ii, p. 340-356 (par Stiltnick). — Narbey, *Suppl. Act. sanct.*, 1898, t. i, p. 520-524. — *Bibl. hagiogr. lat.*, n. 568-576; suppl. n. 570-576 d. — Mombritus, *Synaxarium*, 2^e éd., t. i, p. 67-68, 622. — Labbe, *Bibl. manuscr.*, t. i, p. 685-689. — *Catal. cod. hagiogr. lat. bibl. Paris.*, t. i, p. 132-139; t. iii, p. 543. — *Catal. cod. hag. Bruxell.*, t. i, p. 141-142. — *Catal. cod. hag. lat. Roman.*, p. 463-466 (miracle). — *Analecta bolland.*, t. vi, p. 395 (séquence). — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. iv, p. 412, 464-466, 720. — *Gallia christ.*, t. ii, p. 157; t. xiii, p. 150. — *Hist. litt. de la France*, t. xiii, p. 593-595. — [Vaissette et Devic], *Hist. de Languedoc*, t. i, p. 134, 621-623; Pr., col. 23; t. ii, p. 21, 358, 528; t. iii, pr. col. 217; note de T. Mabille dans la nouv. éd. (1872), t. iv, p. 428. — Ourgaud, *Notice histor. sur Pamiers*. — *Memorie storico-critiche sulla vita, martirio e culto di S. Antonino di Apameo*, Biella, 1837. — Vaisière, *S. Antonin, prêtre, apôtre du Rouergue, martyr de Pamiers*, 1873. — Un travail de Joseph Antelmi sur saint Antonin de Pamiers, resté manuscrit, n'a pas été retrouvé; cf. ci-dessus, col. 516.

R. AIGRAIN.

3. ANTONIN, vingt-septième évêque de Jérusalem, d'après la liste donnée par Eusèbe dans sa *Chronique*; le nom d'Antonin manque dans l'*Histoire ecclésiastique*, l. V, c. xn, 2, par accident. Eusèbe n'a pu disposer pour sa *Chronique* de listes avec des dates précises, et il nomme Antonin dans une série. Le trentième évêque Narcisse (premier évêque), est mentionné vers 190; le vingt-sixième, Maxime, prédécesseur d'Antonin, entre la deuxième et la cinquième année du règne de Commode (version arménienne), ou la sixième (traduction de saint Jérôme). S. Épiphane, *Haer.*, lxxvi, 20-22, date Maxime de la seizième (correction de Harnack : sixième) année de Verus, et Dolichianus, vingt-neuvième de la liste, du règne de Commode. M. Harnack, vu le peu de temps où placer tant d'évêques, vu la mention de deux Maxime (19^e et 26^e) et le double épiscopat de Narcisse, s'est demandé si vers 189 l'épiscopat plural n'existait pas à Jérusalem. Cette interprétation ne s'impose pas. Mais l'épiscopat d'Antonin ne peut qu'avoir été très court et antérieur de peu de temps à l'année 190. Antonin est aussi nommé dans les listes du *Chronicon syrtomon*, de Georges le Syncelle, de Nicéphore, d'Eutychius. Tous ces matériaux sont réunis et discutés dans Harnack, *Die Chronologie der altchristl. Literatur bis Eusebius*, t. i, p. 76-83, 98, 102, 221-224. *P. G.*, t. xix, col. 565; t. xlii, col. 61.

Voir en outre Eusèbe, *Hist. ecclési.*, éd. Grapin, t. ii, p. 517. — *Dict. of. christian biogr.*, t. i, p. 124. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. iii, col. 147-148.

R. AIGRAIN.

4. ANTONIN (Saint), prêtre et martyr à Césarée de Palestine, se présenta, avec Zebinas et Germain, devant le gouverneur Firmilien, pendant que celui-ci

sacrifiait aux idoles, le 13 novembre 308, et lui dit tout haut de cesser son erreur. Interrogé, il se confessa chrétien, et fut sur-le-champ condamné à la peine capitale, sans même passer par la torture. On a proposé de l'identifier avec l'Antonin, déjà qualifié de confesseur, dont parle un copiste du *codex Sinaiticus*, et qui relisait une partie de l'Ancien Testament, depuis les livres des Rois jusqu'à celui d'Esther, pendant que Pamphile, dans sa prison de Césarée, corrigeait le texte. Cf. J.-B. de Rossi, *Bullet. di archeol. cristiana*, 1863, p. 65.

Eusèbe, *Martyrs de Palestine*, éd. Grapin, t. iii, p. 236. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. v, p. 93. — Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et ecclési.*, 2^e éd., t. iii, p. 10. — P. Allard, *Persécution de Dioclétien*, t. ii, p. 101-120. — *Synaxarium ecclesiae Constantinopolit.*, édit. Delehaye, col. 221-222.

R. AIGRAIN.

5. ANTONIN, martyr à Rome, 29 juillet. Voir LUCILE (Sainte).

6. ANTONIN (Saint), martyr à Alexandrie, où il périt par les flammes. Fête le 9 août. On ne peut préciser la date, ni savoir s'il est différent du martyr Antoine qui figure au martyrologe le 25 février, comme ayant subi le même supplice aussi à Alexandrie.

Acta sanct., feb. t. iii, p. 490; aug. t. ii, p. 413. — H. Delehaye, *Synaxarium ecclesiae Constant.*, col. 490, 881.

U. ROUZÈS.

7. ANTONIN (Saint), à Marseille. Voir CANNAT (Saint).

8. ANTONIN (Saint), martyr à Plaisance (III^e-IV^e siècle ?). Les plus anciens manuscrits du Martyrologe hiéronymien mentionnent d'accord, à la date du 30 septembre : *In Placentia ciuitate [natalis] sancti Antoni*. Cette donnée, qui provient sans doute de l'ancien recueil martyrologique compilé dans l'Italie septentrionale vers le milieu du V^e siècle, est confirmée d'une manière remarquable par le témoignage de saint Victrice, évêque de Rouen, dans son *De laude sanctorum*, écrit probablement en 396 : *Curat Placentiae Antonius* (telle est la leçon ancienne; *Antoninus* est l'effet d'une retouche. Cf. *P. L.*, t. xx, col. 453). En outre, du contexte de cette phrase de Victrice on peut induire que saint Antonin de Plaisance était bien dès lors honoré en qualité de martyr, et que ses reliques, qui venaient d'être adressées d'Italie à Rouen avec beaucoup d'autres semblables, dépendaient d'une « invention » récente. Les récits du moyen âge voudraient faire de saint Antonin un membre de la célèbre légion thébaine, ayant échappé on ne sait comment au massacre d'Agaune. Mieux vaut se résigner, avec le bollandiste Du Sollier, à ne rien savoir des antécédents du patron de Plaisance ni des circonstances de son martyre. Au contraire, ces mêmes récits paraissent faire écho à une tradition digne de foi, lorsqu'ils attribuent à l'évêque Sabinus, connu notamment pour avoir pris part au concile d'Aquilée en 381, l'invention des restes de saint Antonin et leur transfert dans l'église Saint-Victor. Cette église, érigée par l'évêque du même nom, qui est tenu pour le premier évêque de la cité et le prédécesseur immédiat de saint Sabinus, serait passée dans la suite sous le vocable de saint Antonin; et l'on constate, en effet, que Sant'Antonino fut église cathédrale jusqu'après le milieu du IX^e siècle. La fête de saint Antonin est célébrée à Plaisance le 4 juillet et le 13 novembre; la date marquée au hiéronymien n'a pas été conservée; le 13 novembre est indiqué dans les récits d'invention du XI^e siècle.

Depuis le moyen âge, on a pris l'habitude de placer

sous le nom d'Antonin de Plaisance une relation d'un voyage aux lieux saints, qui a été souvent copiée et imprimée (édition princeps de Claude Ménard, Angers, 1640 : *Itinerarium B. Antonini martyris*). Le classement des manuscrits a permis à J. Gildemeister (1889) de reconnaître la rédaction originale dans deux exemplaires du ix^e siècle, dont l'archétype, malheureusement, doit avoir été écourté à la fin. Sous cette forme, l'itinéraire ne se recommande plus de saint Antonin d'une façon certaine que dans la première phrase : *Præcedente beato Antonino martyre, ex eo quod a ciuitate Placentina egressus sum, in quibus locis sum peregrinatus...* (éd. Geyer, p. 159, lig. 1-2). Comme, d'autre part, les indications historiques et archéologiques que prodigue l'auteur obligent à rapporter son expédition aux environs de l'année 570, la seule exégèse convenable des lignes concernant saint Antonin est celle qu'a proposée naguère le P. H. Grisar : le voyage aux lieux saints a été accompli sous la protection de saint Antonin par un groupe de citoyens de Plaisance, dont le principal a consigné ses souvenirs au retour; cf. éd. Geyer, p. 164, lig. 3, p. 169, lig. 6 et p. 218, lig. 22. En conséquence le rédacteur du récit devrait être appelé simplement Anonyme de Plaisance. Il est fort tentant, au surplus, de reconnaître de nouveau le martyr et patron de Plaisance dans le *beatus Antonius* qui, accompagné de sainte Euphémie, apparut et procura la guérison à l'écrivain anonyme, longtemps malade, nous dit-il, à Jérusalem (éd. Geyer, p. 190, lig. 3). Quant au proscynème grec au nom d'Antonin que M. Ch. Diehl avait pensé retrouver (conformément à un passage de l'itinéraire, éd. Geyer, p. 161, lig. 9) sur la « pierre de Cana » mise au jour dans les fouilles d'Élatée de 1884, il est entendu désormais que c'est un texte inexistant.

Acta sanctorum, maii t. III, p. x-xviii; jul. t. II, p. 7-19; sept. t. VIII, p. 293-294. — G. Capelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1859, t. xv, p. 10. — G. Tononi, *Notizie intorno la vita e il culto dei santi Antonino martire e Vittore vescovo*, Plaisance, 1880. — F. Giarelli, *Storia di Piacenza*, Plaisance, 1889, t. I, p. 41-42, 44-45, 72. — *Analecta bollandiana*, Bruxelles, 1891, t. x, p. 119-120. — Ch. Diehl, dans P. Paris, *Élatée*, Paris, 1892, p. 299-312. — *Bibliotheca hagiographica latina*, Bruxelles, 1898, t. I, n. 580-581. — P. Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, Vienne, 1898, p. xxxv-xxxiii, 157-218. — H. Grisar, *Zeitschrift für katholische Theologie*, Innsbruck, 1902, t. xxvi, p. 760-770; 1903, t. xxvii, p. 776-780. — P. Piacenza, *Ephemerides liturgicae*, Rome, 1903, p. 338-348. — Pour le reste, voir Ul. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 286-287.

A. WILMART.

9. ANTONIN, deuxième évêque de Meaux, successeur de Saintin, premier évêque de ce siège. Sa vie était peut-être déjà écrite au ix^e siècle, s'il est bien le héros d'une *Vita sancti Antonii* donnée par Hecard, comte d'Autun, à sa sœur Bertrade, abbesse de Faremoutier, diocèse de Meaux, aux termes de son testament rédigé vers le mois de janvier 876. Prou et Vidier, *Recueil des chartes de Saint-Benoît-sur-Loire*, 1900, p. 59-67. Le plus ancien document relatif à Saintin et Antonin est une lettre d'Hinemar de Reims à Charles le Chauve, de 876 ou 877, recopiée, suivant ce prélat, sur un fort ancien exemplaire. *Acta Sanctorum*, octob. t. v, p. 587; P. L., t. cxxvi, ils y sont présentés comme premiers évêques de Meaux et disciples de saint Denys l'Aréopagite, qui, avant de mourir, les chargea d'aller faire au pape Anaclet, successeur de Clément, le récit de sa mission et de son martyre. Antonin mourut en route, fut ressuscité par son compagnon et tous deux revinrent en Gaule et occupèrent successivement le siège de Meaux. Un ancien catalogue épiscopal (Bibliothèque nat., *Champagne*, xix, 79), place le premier vers 270 et Antonin vers 290.

Acta sanctorum, oct. t. v, p. 585-603; cf. *Auctarium*, 1852, p. 47-48. — Du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, t. I, p. 7, 551, 621-622. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 472. — M. Lecomte, *Chronologie des évêques de Meaux*, dans *Bulletin de la conférence d'histoire du diocèse de Meaux*, 1901, t. II.

M. LECOMTE.

10. ANTONIN, métropolitain d'Éphèse, est connu par le procès qui lui fut intenté, en l'an 400, sur la dénonciation d'Eusèbe, évêque de Valentinopolis. Celui-ci présenta d'abord ses griefs à saint Jean Chrysostome, qui fit tous ses efforts pour le modérer, puis au concile de Constantinople, où Eusèbe maintint ses accusations. On incriminait les mœurs du métropolitain, qui avait repris sa femme et en avait eu encore des enfants; on lui reprochait d'avoir gardé à son service un domestique meurtrier; surtout il était accusé de simonie, ayant détourné le produit d'héritages laissés à l'Église ou de la fonte des vases sacrés, ayant utilisé pour ses étuves ou son palais des marbres et des colonnes provenant du baptistère et de l'église, ayant enfin, ce qui était le plus grave, vendu l'ordination à six évêques, au prorata des revenus des évêchés. Saint Jean Chrysostome fit une première enquête en présence du synode, mais dut renoncer à faire la lumière faute de témoins. Antonin, de son côté, mit tout en œuvre pour arrêter le procès, et fit interdire à saint Chrysostome d'aller instruire l'affaire sur place. Il acheta le désistement d'Eusèbe, et rendit ainsi impossible la mission des évêques que Jean Chrysostome avait envoyés à sa place. Celui-ci finit par se rendre lui-même en Asie en 401, ce qui lui fut reproché plus tard comme une violation des lois ecclésiastiques sur la limitation des juridictions patriarcales. Aucun jugement ne fut rendu, car le métropolitain était mort avant l'arrivée de Chrysostome. Cependant on retint l'affaire des ordinations simoniaques, où des tiers étaient engagés. Les six évêques visés firent des aveux, et furent déposés. Ils obtinrent la restitution des présents qu'ils avaient faits pour être ordonnés. Le procès est raconté tout au long par Palladius, *Dial.*, c. XIII-XIV, P. G., t. XLVII, col. 47-50; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 991-996.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XI, p. 158-162. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 675. — Ceillier, *Histoire génér. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. VII, p. 3-4. — Duchesne, *Hist. ancienne de l'Égl.*, t. III, p. 78. — Puech, *Saint Jean Chrysostome*, 3^e éd., Paris, 1900, p. 150-152.

R. AIGRAIN.

11. ANTONIN, évêque de Mérida, connu par deux passages de la Chronique d'Idace. En 445, les deux évêques Idace et Turribius lui envoient, sans doute pour les punir, des manichéens trouvés dans la ville d'Astorga et, en 448, il instruit lui-même la cause d'un certain Pascentius, manichéen de Rome, qu'il fait expulser du Portugal. *Monumenta Germ. hist.*, *Auct. antiquis.*, t. XI, p. 24, 25.

Florez, *España sagrada*, 1756, t. XIII, p. 165-168.

U. ROUZIES

12. ANTONIN, évêque d'Orléans (538-541). Antonin assista au troisième concile d'Orléans (mai 538), avec le prêtre Eumélius. Ce concile compta dix-neuf évêques et sept prêtres, et il édicta trente-trois canons.

Les canons du concile se rapportent à la discipline des clercs, à la sainteté du mariage, au respect de la foi et à la sanctification du dimanche.

Sous l'épiscopat d'Antonin, peu après le troisième concile d'Orléans, saint Maur, disciple de saint Benoît, passa par Orléans et y demeura dix jours auprès de l'église Saint-Pierre, et, tout ce temps, il habita chez les religieux qui desservaient cette église.

Gallia christiana, t. VIII, col. 1414. — Pelletier, *Les*

évêques d'Orléans, p. 19. — Duchâteau, *Histoire du diocèse d'Orléans*, p. 22. — *Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, 1863, p. 408. — Duchesnes, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 457.

A. RIGUET.

13. ANTONIN, évêque de Rhosus en Cilicie seconde, assistait, en 550, au concile provincial de Mop-sueste dont les actes et la lettre à Justinien furent cités au cinquième concile œcuménique (Constantinople, 553), dans l'affaire des Trois-Chapitres.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. IX, col. 275-276, 286-288. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 908.

R. AIGRAIN.

14. ANTONIN, évêque d'Avignon de 541 à 554; il fut nommé quelques années après l'arrivée des Francs dans la région, sans que l'on puisse savoir s'il était indigène ou amené par les nouveaux maîtres du pays. Il assista en personne au concile d'Orléans en 541, mais se fit représenter par le prêtre Marinus à celui de 549; d'après certains auteurs, il participa avec les évêques d'Orange et d'Arles au sacre de l'évêque d'Uzès, Ferréol, en 553; enfin, le 27 juin 554, il assista au synode d'Arles. On pourrait peut-être rapporter au décès d'Antonin ce que Grégoire de Tours (*Hist. Franç.*, VI, 9) raconte de Clotaire : après la mort de l'évêque d'Avignon, ce dernier essaya d'introduire sur le siège épiscopal un de ses familiers, Domnolus, qui eut peur des sarcasmes des Avignonnais et resta aux environs de Paris.

Calvet, *Opera varia*, ms. d'Avignon, n. 2348, *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques d'Avignon*, fol. 155. — Canon, *Histoire chronologique...*, dans *Revue des bibliothèques paroissiales*, 1865, p. 320. — Mgr. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 259. — E. Duprat, *Les origines de l'Eglise d'Avignon*, 1909, p. 64-65, 128-129. — *Gallia christiana*, t. I, col. 866. — Granget, *Histoire du diocèse d'Avignon*, t. I, p. 166. — Maassen, *Concilia aevi Meroving.*, dans *Monum. German. hist.*, t. III, p. 97, 111, 119. — Nouguiér, *Archevêques et évêques d'Avignon*, 1659, p. 19. — Polycarpe de La Rivière, *Annales christianissimae Ecclesiae*, ms. de Carpentras, n. 515, p. 30. — J.-M. Suarez, *Avenio christiana*, Bibliothèque nationale, ms. lat., n. 8971, fol. 256.

J. SAUTEL.

15. ANTONIN (Saint), parfois appelé Antoine, archevêque de Milan, connu par les anciens catalogues de ce siège, qui lui attribuent un épiscopat de deux ans, fixent au 31 octobre la date de sa mort, et sa sépulture en l'église Saint-Simplicien. Les données ajoutées par les écrivains modernes sont conjecturales : qu'il ait appartenu à la famille des Fontana, par exemple. La date de sa mort a donné lieu à des controverses; les avis s'échelonnent entre 657 et 677; les hollandistes proposent de s'en tenir à l'approximation vers 660; Gams, *Series episcoporum*, précise le 31 octobre 661. Son corps, retrouvé avec ceux d'autres évêques de Milan à Saint-Simplicien en 1517, fut reconnu en 1581 par saint Charles Borromée et transféré l'année suivante sous un nouvel autel. Appelé saint dans d'anciens calendriers et martyrologes, il figure sous ce titre au martyrologe romain. Sa fête se célèbre au rite romain le 31 octobre, au rite ambrosien le 29.

Acta sanctorum, oct. t. XIII, p. 831-835; maii t. VII, p. LIV. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XI, p. 132. — *Monum. Germaniae histor.*, *Scriptores*, t. VIII, p. 101. — Savio *Gli antichi vescovi d'Italia*, Milano, p. 282.

R. AIGRAIN.

16. ANTONIN (Saint), abbé à Sorrente. Il était né à Campagna, à l'Est de Sorrente, et appartenait à la famille des Catelli ou Cacciutti, d'après une tradition inconnue de l'auteur de sa vie. Il vint à Stabies en 818, alors que le duc lombard Sicon ravageait la Campanie. L'évêque de Stabies, saint Catellus (d'après lequel

la tradition a bien pu nommer notre saint) l'associa à son administration, puis, désireux de solitude, se retira sur une montagne près de Sorrente, laissant Antonin à la tête de son diocèse. Mais Antonin vint bientôt le rejoindre. Avertis par saint Michel, ils élevèrent en son honneur un oratoire où les pèlerins accoururent nombreux; au temps de Caraccioli (1626), ce pèlerinage était depuis longtemps oublié. Catellus, accusé d'avoir abandonné son siège et pour cela suspect d'hérésie, fut emprisonné, mais un de ses gardiens, à qui il avait promis la papauté, le délivra quand la prophétie se fut réalisée. Quant à Antonin, les habitants de Sorrente, qui connaissaient sa vertu, l'invitèrent à se rendre dans leur ville et l'y reçurent avec honneur. Il se plaça sous la conduite de l'abbé Boniface, qui gouvernait un monastère près de l'oratoire de Saint-Agrippin. Boniface, près de mourir, demanda qu'on lui donnât Antonin pour successeur. Devenu abbé, Antonin exerça sur les moines la plus heureuse influence. Il travaillait de ses mains, planta une vigne dont le vin était renommé et construisit en l'honneur de saint Martin un oratoire dont il sculpta lui-même les portes, fort habilement. On voit que le martyrologe romain s'est trompé en le faisant moine au Mont-Cassin; encore moins en fut-il abbé, comme certains l'ont prétendu. Près de mourir, il demanda à n'être enterré ni dans la ville ni en dehors, et ses disciples interprétèrent son désir en l'enterrant en plein rempart, si bien que ses parents, venus pour chercher son corps, ne pensèrent pas à le chercher là, et que les reliques restèrent à Sorrente. Il mourut le 13 ou le 14 février, en 625, dit Baronius, en réalité vers 830.

En 832, Sicard, fils de Sicon, assiégeait Sorrente. Il lança en vain des pierres contre la partie des murs où se trouvait le tombeau. L'auteur anonyme de la vie du saint raconte comment celui-ci apparut au chef lombard, le battit de verges en punition, et rendit sa fille démoniaque. Elle fut délivrée quand Sicard eut levé le siège et qu'elle-même fut venue prier au tombeau. Saint Antonin était invoqué particulièrement contre les énergumènes; il punissait, pour les amender, les voleurs et les parjures. Les Sarrasins ayant à leur tour assiégé Sorrente vers 849, saint Antonin et les autres protecteurs de la ville la délivrèrent miraculeusement.

Un oratoire avait été élevé le long du rempart, peu après la mort du saint; il a disparu et a été remplacé par une église plus importante. Il y a aussi une église dédiée à saint Antonin à Campagna, son pays natal.

Acta sanct., jan. t. II, p. 539; feb. t. II, p. 784-796. — *Bibl. hagiogr. lat.*, n. 94, 1316. — Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.*, saec. IV, t. I, p. 417-430. — (Ant.) Caraccioli, *S. Antonini coenobii Agrippinensis apud Surrentum quondam abbatibus vita... cum notationibus*, Naples, 1626. — Sarsale, *Vita di S. Antonino abate, patrono principale della città di Sorrento*, Naples, 1847. — [Tom. Anfora], *Dissert. critica-storica circa l'età di S. Antonino abate*, Naples, 1782. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIX, p. 774. — Capasso, *Monum. Neapolit.*, t. I, p. 85-87. — *Monum. Germ. histor.*, *Scrip. rer. langob.*, p. 583-585.

R. AIGRAIN.

17. ANTONIN (Saint), archevêque de Florence (1389-1459). I. L'HOMME. — Antonio di ser Niccolò Pierozzi, appelé couramment durant sa vie Antonino, naquit en 1389, à Florence. Sous l'influence du célèbre religieux, plus tard cardinal, Giovanni Dominici, fils spirituel de sainte Catherine de Sienne, il entra dans l'ordre dominicain en 1405 et fit son noviciat à Cortone en attendant la fondation du couvent de Fiesole, qui fut, dans l'ordre des prêcheurs, le premier monastère d'observance. Il y vécut de 1406 à 1409. Au lendemain des troubles qui suivirent le concile de Pise, il se réfugia en Ombrie, où l'on vivait dans l'obédience de Grégoire XII et jusqu'à l'élection de

Martin V, qui mit fin au grand schisme, il demeura à Foligno et à Cortone. De retour à Fiesole, en 1418, il y fut nommé prieur. Vers 1428, il dirige le couvent réformé de Saint Pierre Martyr, à Naples, où il compose sa première œuvre : *Omnis mortalium cura*. Au moment de l'élection d'Eugène IV (1431), il est à Rome prieur du couvent de la Minerve, où se tient le conclave. Membre en même temps du célèbre tribunal de la Rote, il introduit de l'ordre dans l'organisation fiscale des tribunaux ecclésiastiques. A cette date, il jouit déjà d'une autorité très étendue parmi les réformés; le 28 mai 1437, comme jadis Dominici, il est nommé, par le grand-maître de l'Ordre, Barthélemy Texier, vicaire général des observants *citra montes*, c'est-à-dire depuis l'Apennin Toscan jusqu'à la Sicile.

Il fonde alors, dans Florence même, avec l'autorisation d'Eugène IV, l'appui de Cosme de Médicis et le concours de Michelozzo Michelozzi le célèbre couvent de Saint-Marc, qui, simple dépendance de Fiesole au début, ne tarde pas à devenir autonome. Là il dirige les travaux artistiques de fra Angelico et de fra Benedetto, le miniaturiste, œuvre, grâce à un legs de l'humaniste Niccolò Niccoli, la première bibliothèque publique d'Europe et prend part, au moins comme témoin, sinon comme théologien consultant, au fameux concile de l'union des Églises. C'est à ce moment aussi qu'il met la première main à ses grands travaux de théologie et d'histoire, la *Somme morale* et les *Chroniques*, dont il poursuivra l'achèvement jusqu'à la fin de sa vie.

En 1445, à la mort de l'archevêque Bartolomeo Zabarella il est, en dépit de résistances tenaces et probablement sur la suggestion de fra Angelico, nommé par Eugène IV archevêque de sa ville natale à l'heure la plus brillante de la première Renaissance.

Contrairement aux assertions de plusieurs auteurs modernes (cf. della Torre, *Storia dell' Accademia platonica di Firenze*, p. 252), il fut peu mêlé au mouvement philosophique et littéraire de son temps. Ni humaniste ni antihumaniste, évêque simplement, il consacra le meilleur de ses forces aux œuvres pastorales; administration et réorganisation d'un diocèse très éprouvé, correction des mœurs, soin des pauvres, direction des âmes et des cloîtres. Néanmoins il convient de lui faire une place dans l'histoire de la Renaissance, soit pour ses lettres et ouvrages de direction, écrits d'une plume élégante et simple, soit, surtout, pour l'influence certaine qu'il exerça sur Marsile Ficin, le futur chef de l'Académie platonicienne.

Vers la fin de sa vie, il fut chargé par Florence de plusieurs missions officielles auprès de Calixte III et de Pie II et à maintes reprises, spécialement à propos de la croisade projetée par Calixte III, il fut investi par la Cour romaine de délégations très étendues qui firent de lui comme une sorte de patriarche de toute la Toscane, de Pise à Arezzo. Il fut même amené par les circonstances à jouer dans l'histoire politique de Florence un rôle qui n'a pas été assez remarqué. Avec toute la prudence que lui recommandait son titre d'évêque, il seconda, discrètement d'abord puis de plus en plus ouvertement, le parti qui s'opposait à l'avènement des Médicis. On le vit même, un an avant sa mort — des textes récemment découverts en ont fourni la preuve — se dresser courageusement au milieu de ses concitoyens comme le dernier défenseur des libertés publiques et de la constitution florentine avant le principat médicéen.

Il réalisa à la perfection le type du religieux-évêque, enfermé scrupuleusement dans sa tâche pastorale, mais ayant à cœur de l'accomplir dans tous les domaines.

Très versé dans les questions de droit canonique,

d'un jugement sûr et ami des solutions modérées, on s'adressait volontiers à lui comme à l'un des juristes les plus éminents de son temps et la voix populaire a rendu hommage à sa prudence en le surnommant « saint Antonin des Conseils ». La profonde sagesse de son esprit se manifeste surtout dans l'œuvre de théologie qui a perpétué sa mémoire : la *Somme morale*. Par elle il mérite d'être placé entre saint Thomas d'Aquin et saint Alphonse de Liguori, parmi ceux qui ont le mieux mérité de la théologie.

Il mourut le 2 mai 1459, à Montughi, près de Florence, et fut enseveli dans l'église Saint-Marc, où son corps est toujours vénéré. Soixante-quatre ans plus tard, il fut canonisé par Adrien VI.

II. L'ŒUVRE. — Orientée exclusivement vers les problèmes de théologie morale, l'œuvre d'Antonin a été éditée presque tout entière et à de nombreuses reprises, depuis la fin du x^e siècle jusqu'au xviii^e. Il reste cependant dans les bibliothèques de Florence deux groupes de sermons qui n'ont pas vu le jour : 1^o à la Bibliothèque nationale (Magliabecchiana, Conv. sopp. A. 8. 1750), une série de plans pour un carême entier qui commence par cette rubrique : *Incipit quadragesimalis quod intitolatur : Convertimini, editum a venerabili patre fratre Antonino ser Nicholai de Florentia, ordinis predicatorum*; 2^o à la bibliothèque Riccardiana, codex 308, un certain nombre de sermons ébauchés dont plusieurs, datés, s'échelonnent sur la période qui va de 1446 à 1454.

D'autre part, on a publié sous le nom d'Antonin un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs sont certainement apocryphes, tels que le *Flos florum* et le *De donatione Constantini*, Cologne, 1535, tandis que d'autres sont de simples extraits de la *Summa moralis*, par exemple le *De virtutibus*, Nuremberg, 1472.

Les ouvrages vraiment originaux et authentiques sont les suivants.

1^o *Opuscules de théologie morale*. — 1. *Confessionale*. Sous ce titre générique on groupe plusieurs opuscules relatifs à la confession que l'on peut distribuer en trois types : a) le *Defecerunt*, traité en latin qui porte divers titres dans les éditions mais qui commence uniformément par le mot *defecerunt*. Principales éditions : Florence, 1473; Venise, 1473, 1474, 1476; Cologne, 1480; Paris, 1516. Le même traité existe en italien; éd. s. l. s. d., Florence, 1496; et en espagnol, Burgos, 1492; Salamanque, 1496; — b) le *Curam illius habe*, manuel de théologie morale destiné aux confesseurs, Bologne, 1472; Florence, 1493, etc.; c) Le *Omnis mortalium cura*, appelé souvent *Specchio di coscienza*, en italien, destiné aux fidèles. Editions particulièrement nombreuses.

Chacun de ces traités a son équivalent dans la *Summa moralis*, d'où, à cause de cela, on a prétendu qu'ils avaient été extraits. Mais cette question d'origine est aujourd'hui résolue : plusieurs manuscrits, récemment découverts et datés, établissent indiscutablement que ce sont des ouvrages antérieurs à la *Summa moralis* et donc les premiers essais d'Antonin. Tous sont des directoires pratiques pour l'usage de la confession; leur intérêt aujourd'hui est de nous renseigner sur la moralité de l'époque.

2. *De ornatu mulierum*, opuscule sur le luxe des femmes, antérieur à 1437. La substance de ce court traité a passé ensuite dans la *Somme*, pars II^a.

3. *De excommunicationibus*, Venise, 1474, 1480. Inséré plus tard dans la *Somme*, pars III^a, mais antérieur à elle.

4. *Responsiones Antonini ad LXIX quaesita F. Dominici de Cathalonia*, consultation juridique qui remonte aux environs de 1440, publiée en annexe au *Confessionale* dans plusieurs éditions : Venise, 1457, Lyon, 1502.

5. *Dialogus de duobus discipulis euntibus in Emaus*. Commentaire, sous forme de dialogue, des prophéties messianiques; on ignore quand il fut composé; Florence 1480, Spire, 1496; etc.

2° *Œuvres de spiritualité*. — 1. *Lettres*. On a retrouvé, à diverses époques, vingt-quatre lettres autographes d'Antonin. Les plus intéressantes sont des lettres de direction, adressées à Diodata degli Adimari et à la veuve de Laurent de Médicis. Publiées d'abord au fur et à mesure de leur découverte, elles ont été réunies et éditées en dernier lieu à Florence, en 1859 : *Lettre di sant' Antonino, precdute della sua vita, scritta da Vespasiano Bisticci*.

2. *Opera a ben vivere*. Cette œuvre, découverte, en 1858, par l'érudite Florentin Francesco Palermo, a été par lui et pour de bonnes raisons, que le temps n'a point ébranlées, attribuée à Antonin. C'est un traité de spiritualité dédié à deux jeunes femmes de l'aristocratie florentine en qui on a reconnu Dianora Tornabuoni et sa sœur Lucrezia, celle qui devait être la mère de Laurent le Magnifique. De ce petit ouvrage, qui fait penser à l'*Introduction à la vie dévote*, il reste les deux manuscrits autographes et une édition unique, parue à Florence en 1858.

Il vient d'être traduit en français sous ce titre : *Une règle de vie au XVI^e siècle*, par Madame Thiérad-Baudrillart, Paris, 1921.

3° *Les grandes œuvres*. — Dans la pensée d'Antonin, la *Somme morale* et les *Chroniques* formaient un seul ouvrage, divisé en cinq parties, dont la dernière, de caractère historique, devait être l'illustration des vérités chrétiennes exposées précédemment. Toutefois, on prit de bonne heure l'habitude de les distinguer et, soit dans les manuscrits, soit dans les éditions, de les traiter comme des œuvres à part.

1. *Summa moralis*. — Cet ouvrage est l'œuvre capitale d'Antonin. C'est, pour la théologie morale, un travail d'ensemble analogue à celui qui avait été tenté jadis pour la théologie dogmatique par saint Thomas d'Aquin.

La *Summa moralis* se divise en quatre parties, subdivisées elles-mêmes en titres et en paragraphes. La première, de caractère philosophique, est consacrée à l'étude de l'âme et des facultés; on y remarque de larges emprunts faits à saint Thomas d'Aquin; la deuxième traite des diverses sortes de péchés; la troisième expose les règles qui conviennent aux divers états sociaux; elle est particulièrement riche de remarques utiles pour l'histoire de la civilisation; la quatrième étudie les vertus morales et les dons du Saint-Esprit. L'allure générale est moins didactique que dans saint Thomas; le développement prend souvent un tour oratoire; les exemples et les traits de mœurs abondent. Telle quelle, elle a fait loi, deux siècles, dans le monde chrétien et elle est encore aujourd'hui consultée avec profit par les moralistes.

L'original, écrit sur papier de coton, est conservé au couvent de Saint-Marc, dans la cellule où ont été réunis les souvenirs d'Antonin.

On compte de la *Summa moralis* vingt éditions complètes et dix éditions incomplètes. Parmi ces dernières, il faut mentionner à part, comme de beaucoup la plus parfaite, celle de Mamachi et Remedellus, 4 in-fol., Florence, 1741. Voici la liste des éditions complètes : A. Koburger, Nuremberg, 1477; N. Jenson, Venise, 1477; L. Wild, Venise, 1480; J. Eber, Strasbourg, 1485; A. Koburger, Nuremberg, 1486; P. Drach, Spire, 1487; J. Grüniger, Strasbourg, 1490; J. Grüniger, Strasbourg, 1496; J. Cleyn, Lyon, 1500; L. de Soardis, Venise, 1503; J. Cleyn, Lyon, 1506, 1511, 1516, 1520; A. Boucard, Paris, 1521; J. Mareschal, Lyon, 1529; ?, Rome, 1571; Apud Juntas, Venise, 1581, 1591; Ballerini, Vérone, 1740.

2. *Chroniques*. — Divisées, comme la *Summa moralis*, en titres et paragraphes, les *Chroniques* embrassent l'histoire du monde depuis la création jusqu'au temps où vivait l'auteur. Elles forment une vaste compilation d'auteurs anciens et contemporains. Les seuls passages qui méritent de retenir l'attention des historiens d'aujourd'hui sont des fragments dus à Antonin lui-même. Ils ont été récemment édités à part.

L'ouvrage fut composé, parallèlement à la *Somme* de 1440 à 1459. En dehors de l'original, incomplet, conservé avec celui de la *Somme* au couvent de Saint-Marc, il nous reste trois manuscrits du xve siècle. Voici, extraites d'un plus grand nombre, les éditions certaines : A. Koburger, Nuremberg, 1484, 1491; N. Kessler, Bâle, 1491, 1502; N. Wolf, Lyon, 1512; J. Cleyn, Lyon, 1517; J. Myt, Lyon, 1527; G. et J. Huguelan, Lyon, 1543; Giunta, Lyon, 1586, 1587.

Trois Vies originales de saint Antonin, une écrite par son secrétaire, Francesco da Castiglione, *Vita B. Antonini*; une autre par son libraire Vespasiano da Bisticci, *Vite di uomini illustri del secolo XV*, Bologne, 1892; une troisième enfin par son notaire, Baldovino Baldovini, celle-ci manuscrite à la Riccardiana (cf. Morpurgo, *I Manoscritti della Riccardiana*, n. 1333), sont, avec les documents d'archives et un livre d'*Entrate et d'uscite* conservé à l'archevêché de Florence, les seules sources originales. Il convient cependant d'y joindre les chroniques des trois couvents de Fiésolo, de Saint-Marc et de Santa Maria Novella. Celle de Saint-Marc a été éditée en partie dans l'*Archivio storico italiano* : *La cronaca del convento fiorentino di San Marco*, Rome, 1913. La Vie de Castiglione a été reproduite dans les *Acta sanct.*, mai t. 1 avec les *Additions* de Leonardo ser Uberti et un résumé du procès de canonisation. — Les Vies qui furent imprimées dans la suite de Ubaldini, Florence, 1519; V. Mainard, Rome, 1565; Silvano-Razzi, Florence, 1589; Maccarani, Florence, 1708, 1876; Bartoli, Florence, 1782, sont toutes, à part celle de Frosino Lapini, Florence, 1569, des œuvres sans critique, de pure édification. — Les meilleurs travaux concernant Antonin sont du xix^e siècle : Cesare Guasti, *Due legazioni al sommo pontefice per il comune di Firenze, presedute da sant'Antonino*, Florence, 1857. — V. Marchese, *San Marco, convento dei frati predicatori in Firenze*, Florence, 1850-1853. — G. Moro, *Di sant'Antonino in relazione alla riforma cattolica nel secolo XV*, Florence, 1899. — Schaubé, *Die quellen der Weltchronik des heil. Antonin*, Hirschberg, 1880. — Mandonnet, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. 1, col. 1450-1454. — R. Morçay, *Saint Antonin, fondateur du couvent de Saint-Marc, archevêque de Florence et Chroniques de saint Antonin, fragments originaux du titre XXII*, Paris, 1913. On trouvera dans ces deux ouvrages une bibliographie détaillée.

R. MORÇAY.

ANTONINE (Sainte), martyre sous Dioclétien et Maximien, à Cea. Il ne faut pas songer à l'île de ce nom, ni à la ville espagnole de Cea, malgré la chronique de Flavius Dexter. Cea, d'après plusieurs anciens ménologes, est pour *Nicaea*, Nicée en Bithynie. Antonine, parfois qualifiée de *vierge*, fut amenée à Maximien (à Nicée, on s'attendrait à voir plutôt Dioclétien) et jetée en prison, puis, à la suite de supplices que les récits décrivent avec des variantes, jetée dans un sac au lac Ascanius. Sa fête se célèbre le 1^{er} mars, de même que celle qui aurait été livrée aux flammes à Nicomédie, le 4 mai.

On retrouve à la date du 12 juin, à Nicée, une sainte Antonine, martyre, qui, après avoir séjourné deux ans en prison fut, elle aussi, jetée à l'eau; une variante dit qu'elle en sortit indemne et fut enfin décapitée. C'est peut-être la même que celle du 1^{er} mars.

M. Ul. Chevalier, *Bio-bibliogr.*, col. 287, renvoie, à propos de sainte Antonine de Cea, à une notice de l'abbé Collon, *Le trésor des reliques de la cathédrale de Poitiers, Reliques de sainte Antonine*, Poitiers, 1896, tiré à part de la *Semaine religieuse*. Il s'agit d'un corps trouvé à Rome au cimetière de Calliste et envoyé à Poitiers en 1678, comme corps saint, sur la

foi du vase de sang et d'une inscription portant *Antonina in pace*, avec un chrisme constantinien et deux palmes de chaque côté, d'où l'on s'empresse de conclure au martyre et même à la virginité d'Antonine. Celle-ci, fût-elle martyre, n'a évidemment rien de commun avec la martyre de Nicée.

Acta sanctorum, mart. t. i, p. 26-28; maii, t. i, p. 460. — *Synaxarium ecclesiae Constantinop.*, éd. Delehaye, p. 500, 746. — Archives départ. de la Vienne, H², liasse 5, *Relation comme a été trouvé le corps de sainte Antonine et le lieu des catacombes du cimetière Calixte*, par Fr. Victor de Tours, capucin.

R. AIGRAIN.

1. ANTONINI (CIRILLO), évêque d'Anagni. Né le 26 mars 1742, à Montalboddo, aujourd'hui Ostra, dans le diocèse de Sinigaglia, il fut vicaire général de l'archevêque de Fermo. Pie VI le préconisa évêque d'Anagni dans le consistoire du 28 septembre 1778.

Ce diocèse souffrait depuis dix-huit ans d'une grande disette, par suite de la sécheresse. Le nouvel évêque s'employa de son mieux à secourir les fidèles et montra aussi son zèle pendant une épidémie qui s'abattit sur la ville épiscopale en 1788. Il mourut le 29 janvier 1789.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. vi, p. 366. — Petroni, *Cenni storici sulla città e chiesa di Anagni*, Foligno, 1885, p. 29-30.

P. RICHARD.

2. ANTONINI (GAUDENZIO). Auditeur de la nonciature de Lisbonne, il remplit les fonctions de nonce intérimaire, après la mort du nonce résidant, Bernardino Muzio, archevêque de Petra *in partibus*, survenue le 31 août 1781. Ses pouvoirs ne furent cependant reconnus par la cour de Lisbonne que le 18 janvier suivant. Ses dépêches au cardinal secrétaire d'État Pallavicini sont contenues, aux Archives du Vatican, dans la *Nunziatura di Portogallo*, t. cxxii^a et cxxiii^a; la première est du 4 septembre 1781, la dernière du 25 novembre 1782; il n'y est pas question d'affaires importantes; Antonini y traite pourtant assez longuement des capucins italiens de Santa Apollonia, et de la réforme des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, de Coïmbre, qui avait été confiée à l'évêque de Viseu. Les réponses du cardinal Pallavicini sont contenues dans le t. cxc de la même *Nunziatura*. Ses fonctions prirent fin au moment de l'installation du nouveau nonce, Vincenzo Ranuzzi, archevêque de Tyr *in partibus*, qui, nommé par bref du 4 avril 1782 (Arch. Vat., *Epistolae ad principes*, t. clxxix, fol. 121-128), ne dut arriver à Lisbonne qu'au début de novembre de cette même année, car sa première dépêche est du 5. *Nunz. di Portog.*, t. cxxii^a.

L. Karttunen, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, Genève, 1912, col. 204-231.

P. RICHARD.

3. ANTONINI (PIETRO SAVERIO). Né à Montalto, il fut préconisé évêque de Veroli, le 20 septembre 1751, à condition d'ériger un séminaire dans ce diocèse, et mourut en 1761.

Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, ann. 1750-1755, fol. 46. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1847, t. vi, p. 507.

P. RICHARD.

1. ANTONINS. — I. Généralités. II. Antonins éthiopiens et coptes. III. Antonins maronites. IV. Antonins arméniens. V. Antonins chaldéens.

I. GÉNÉRALITÉS. — Si saint Antoine l'Égyptien (voir ce nom, col. 726) est justement regardé comme l'un des plus célèbres instituteurs de la vie monastique primitive, il n'en est pas moins certain qu'il n'a jamais écrit de règle ni fondé d'ordre au sens où nous entendons ce dernier mot, ni même donné une organisation quelconque à ses communautés. Voir ci-dessus, col. 731.

Le véritable législateur systématique du monachisme égyptien a été saint Pakhôme, mais ce dernier était à peine connu à l'époque où se formèrent en Occident les premiers ordres monastiques proprement dits, avec tout l'appareil des règles et des constitutions interprétatives des règles elles-mêmes, c'est-à-dire à partir du xv^e siècle (congrégation bénédictine de sainte Justine de Padoue, approuvée en 1417, dite du Mont-Cassin en 1505). Lorsque, en 1579, la cour romaine entreprit la réforme des monastères grecs d'Italie, les idées systématiques en vigueur à cette époque firent attribuer à saint Basile le même rôle qu'avait joué en Occident saint Benoît de Nursie ou plutôt saint Benoît d'Aniane. De même que la législation de ce dernier s'était étendue à la grande majorité des moines d'Occident, on donna à saint Basile la même influence sur les moines de rite byzantin, influence qu'il n'a jamais eue en réalité. Voir BASILIENS. Par une conséquence logique, on fut amené à attribuer à saint Antoine une action analogue vis-à-vis des moines égyptiens et éthiopiens, et, vu la dévotion que professaient pour lui les maronites, aux moines libanais. L'ordre de Saint-Antoine est une création toute artificielle et toute romaine, qui n'a eu de bases dans la réalité qu'à partir du xvm^e siècle, comme on le verra plus loin. Le monachisme oriental, tout comme l'ancien monachisme occidental, vivait en monastères isolés dépendant tout au plus d'un monastère central dit archimandrie, et toujours strictement soumis à l'évêque local, sans qu'il y ait eu entre les diverses archimandries de lien fédératif quelconque ni même de règle commune. L'unité d'esprit et une certaine similitude d'observances en tenait lieu. Il n'y a qu'en Éthiopie où l'institution, au milieu du xiii^e siècle, de la charge d'*Egaghé*, ou chef suprême de tous les monastères de l'empire, semble donner l'apparence d'un ordre religieux, mais le souvenir de saint Antoine en a été et en reste complètement absent. Voir, sur l'origine de cette institution, *Dictionnaire de théologie catholique*, article *Éthiopie*, t. v, col. 936. Quant aux ordres de chevalerie dits de Saint-Antoine, dont parle complaisamment Bonanni, *Catalogo degli ordini equestri e militari*, Rome, 1711, et après lui Moroni, *Dizionario*, Venise, 1840, t. ii, p. 226-227, ils n'ont jamais existé.

II. ANTONINS ÉTHIopiENS ET COPTES. — De même qu'il n'y a jamais eu d'ordre dit de Saint-Antoine chez les Coptes ou Éthiopiens monophysites, il n'y en a eu non plus chez les catholiques qu'en vertu d'une fiction. La seule institution qui éveille l'idée d'ordre est l'hospice (dans le sens du mot italien *ospizio*, pied-à-terre pour les pèlerins) de Saint-Étienne, derrière la basilique de Saint-Pierre, tout près du Vatican, concédé aux moines éthiopiens par Sixte IV (1471-1484) et dénommé par la suite *San Stefano de' Mori*, Saint-Étienne-des-Maures. Voir Marius Chaine, *Un monastère éthiopien à Rome aux xv^e et xvi^e siècles*, *San Stefano de' Mori*, dans les *Mélanges de la faculté orientale de l'université Saint-Joseph de Beyrouth*, 1911, t. v, p. 1-36. Les Éthiopiens ont toujours eu une grande dévotion aux pèlerinages, particulièrement à Jérusalem, et leur attrait les poussait parfois jusqu'à Rome. La règle du monastère (Chaine, *op. cit.*, p. 19-26) date de 1551 et n'est qu'un règlement d'ordre intérieur pour les pèlerins. Rien ne rappelle de près ou de loin le concept d'ordre. Il est à remarquer que les moines éthiopiens étaient admis à célébrer dans l'église sans que l'on ait eu trop l'air de se préoccuper s'ils professaient ou non une foi conforme à celle de Chalcédoine. Les précisions en cette matière ne sont venues que plus tard. A cette maison de San Stefano de' Mori se rattache le souvenir de Tasfa Seyôn, le plus connu des initiateurs de l'Europe du xvi^e siècle

aux études éthiopiennes. Les moines éthiopiens étant venus à manquer, Clément XI concéda l'église en forme de chapellenie, en 1705, à Silverio Campana, bénéficiaire de la basilique de Saint-Pierre; puis, en 1724, Benoît XIII transmit cette chapellenie à Marco Antonio degli Ansidei, alors archevêque titulaire de Damiette et plus tard cardinal. Voir ce nom, col. 502. Le 15 janvier 1731, par le bref *Alias postquam*, dont on trouvera le texte dans Raffaele de Martinis, *Juris pontificii de Propaganda Fide pars prima*, Rome, 1888, t. II, p. 424-426, Clément XII rendit San Stefano de' Mori aux moines coptes et éthiopiens « de l'ordre de Saint-Antoine », avec charge d'y recevoir, sous l'autorité de la Propagande, les pèlerins catholiques de ces deux nations, de fournir à ladite congrégation un sujet capable d'enseigner les langues arabe, copte et éthiopienne au collège Urbain, et de traduire les lettres écrites en ces langues qui viendraient d'Égypte ou d'Éthiopie. Benoît XIV ayant décidé de procéder à l'impression des livres liturgiques du rite alexandrin en langue copte et arabe, y appela Raphael Toukhi, ancien élève de la Propagande, prêtre copte catholique, qu'il préconisa plus tard évêque titulaire d'Arsinoé. Voir TOUKHI. Ce prélat mourut à Rome en 1772, après avoir mené à bonne fin l'œuvre dont il avait été chargé. La maison de San Stefano continua, avec des vicissitudes diverses, à servir d'hospice aux Coptes et aux Éthiopiens jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Enfin, en 1919, Benoît XV en a fait le siège du Collège éthiopien, placé sous la direction des capucins de la province milanaise et destiné aux clercs de rite alexandrin du vicariat apostolique d'Érythrée.

C. KARALEVSKIJ.

III. ANTONINS MARONITES. — L'Église maronite doit son origine au monachisme, puisque ce furent les moines du couvent de Saint-Maroun, aux sources de l'Oronte, qui lui donnèrent naissance au VII^e siècle. Voir MARONITES. Lors de leur émigration au Liban, à partir du siècle suivant, ils fondèrent dans la montagne de nombreux couvents et se mirent à cultiver le pays. Ce fut là l'origine de leur fortune immobilière, qui est jusqu'à présent restée sans modifications. Tous ces couvents étaient indépendants les uns des autres, suivant le système oriental, et ne relevaient que du patriarche qui administrait tout le pays, avec l'aide de quelques évêques sans siège bien fixe, qui étaient plutôt ses vicaires. Cet état de choses dura jusqu'au synode libanais de 1736, qui organisa la hiérarchie dans son état actuel et fit la première division régulière en éparques distinctes. Mais, dès la fin du XVII^e siècle, trois jeunes alépins, Gabriel Hawâ, Abdallah Karailî et Joseph Al Baten, encouragés par le patriarche Étienne Douaîhî (1670-1704), entreprirent de réunir tous les couvents en une seule congrégation, à l'image des ordres religieux d'Occident. Ils adoptèrent la règle de saint Antoine, très vénéré dans tout le Liban, et firent leurs vœux le 18 juin 1700, en ajoutant aux trois vœux ordinaires celui d'humilité. La nouvelle congrégation, dénommée d'abord alépine, puis libanaise, n'embrassa pas cependant tous les couvents : d'autres, voués principalement à la vie érémitique et répandus surtout dans le district du Kasrawân, donnèrent naissance à la congrégation de Saint-Isaïe, dont il sera question plus loin; quelques monastères subsistèrent à l'état isolé, comme précédemment, et se maintinrent dans cet état jusqu'à nos jours.

En 1731, le P. Michel Alexandre al Ihdîni, abbé général, se rendit à Rome pour solliciter l'approbation pontificale. Déjà Clément XI avait concédé, en 1707, aux moines maronites l'église des Saints-Pierre-et-Marcellin à Rome, d'où ils passèrent à San Pietro in

Vincoli, et la Propagande avait décidé que cette église serait affectée à la congrégation libanaise, comme étant celle qui offrait le plus de garanties de vie régulière. Les constitutions de la congrégation furent revisées par la Propagande et approuvées par Clément XII le 31 mars 1732, par le bref *Apostolatus officium*; texte dans Raffaele de Martinis, *Juris pontificii de Propaganda Fide pars prima*, Rome, 1888, t. III, p. 428-431; les constitutions elles-mêmes sont dans le même ouvrage, Rome, 1893, t. V, p. 381-436. Elles avaient été d'abord imprimées à Rome, dans une édition devenue très rare, *Regulae et constitutiones monachorum Syrorum maronitarum ordinis S. Antonii abbas congregacionis Montis Libani*, 1735 (coi tipi di Pietro Ferri presso la Gran Curia Innocenziana). Rédigées d'après des sources évidemment occidentales qui sont encore à déterminer, elles prévoient l'érection de provinces contenant chacune un certain nombre de monastères, avec un abbé général à la tête, et mettent en vigueur le système de la triennalité pour les élections, suivant le mode de gouvernement adopté alors par tous les ordres occidentaux. Les règles particulières du monastère des Saints-Pierre-et-Marcellin de Rome furent de même approuvées le 14 juillet suivant par le bref *In supremo*. De Martinis, *op. cit.*, t. II, p. 435-436. Le bref *Ad augendam*, du 15 avril 1734, *ibid.*, p. 444-446, concédait en outre des indulgences aux églises de la congrégation pour certains jours de fête. Sur trente solennités de saints d'Égypte, de Palestine et de Syrie, deux seulement ont rapport, sinon avec les maronites considérés comme nation distincte, du moins avec le couvent de Saint-Maroun aux sources de l'Oronte, qui fut le berceau de leur communauté : celle de saint Maron, l'ermite du IV^e siècle, et celle du martyr des 350 moines de l'archimandrie mis à mort entre 514 et 523 par les monophysites, à une époque où les maronites n'existaient pas encore et où le célèbre monastère était de confession melkite, c'est-à-dire orthodoxe. Aucune mention n'est faite du problème Jean Maron, dont l'existence n'est rien moins que prouvée. Ce détail est à retenir.

Le particularisme, spécialement vif chez les alépins, produisit bientôt dans la congrégation libanaise la même scission qu'il devait causer un demi-siècle plus tard dans la congrégation basilienne melkite des chouérites. En 1747, le chapitre général était indiqué comme devant se tenir au monastère de Notre-Dame à Tâmich : les alépins refusèrent d'y assister et tinrent un chapitre particulier à Notre-Dame de Louaîzé, dans lequel ils décrétèrent, de leur propre autorité, la division de la congrégation en deux branches indépendantes. Les querelles entre ces deux éléments, désormais irréconciliables, durèrent dix ans. Enfin, le 17 mai 1757, par le bref *Supremum gravissimumque*, adressé au patriarche Tobie Al Khâzen (1757-1766), Benoît XIV intervint pour annuler les décisions du prétendu chapitre général de Louaîzé de 1747 et empêcher la division projetée. Le patriarche recevait faculté de convoquer un nouveau chapitre canonique pour ramener la paix, et, si ce moyen était inefficace, de désigner lui-même l'abbé général et les principaux dignitaires. Voir le texte du bref dans de Martinis, Rome, 1890, t. III, p. 686-688, et, p. 688-689, un second bref dans le même sens adressé aux moines. Mais rien n'y fit. La division était trop avancée dans les esprits et les deux congrégations se gouvernèrent indépendamment l'une de l'autre, se disputant les couvents, les moines changeant d'une obédience à l'autre avec la plus grande facilité, car il s'en fallait de beaucoup que la congrégation alépine ne fût composée que d'alépins : la colonie maronite de cette ville, formée d'émigrés du Liban et non de maronites remontant au VIII^e siècle, comme on pourrait le croire, a toujours été relative-

vement peu nombreuse. La Propagande prit le parti d'en venir à la division demandée et délégua à cet effet le patriarche Joseph Istifân (1766-1793) et le custode de Terre Sainte, fra Luigi da Bastia. Les deux délégués, les abbés généraux des deux congrégations et les assistants ou définiteurs de chacune d'elles se réunirent, le 4 décembre 1768, au couvent des franciscains à Harisâ, non loin de Beyrouth, et, après quatre jours de délibérations, arrivèrent à une entente relativement à la division des couvents, des biens, et aux conditions dans lesquelles s'effectuerait la séparation. Consignées dans un acte daté du 8 décembre, ces clauses furent approuvées par Clément XIV dans le bref *Ex injuncto* du 19 juillet 1770. Les textes dans de Martinis, Rome, 1891, t. iv, p. 164-167. La première congrégation se dénomma simplement *libanaise* ou *baladite* (de l'arabe *balad*, pays, par opposition aux religieux venus du dehors, c'est-à-dire d'Alep), et la seconde, *congrégation alépine*. Les constitutions et l'organisation demeurèrent identiques pour les deux et la procure de Rome fut partagée.

Comme on l'a vu plus haut, les moines du Kasrawân n'avaient pas fait adhésion à la congrégation libanaise avant sa division. Ils se constituèrent en congrégation particulière sous le vocable de Saint-Isaïe, du nom de leur premier couvent. Ils adoptèrent cependant, avec quelques modifications, les constitutions approuvées pour leurs confrères en 1732, et sollicitèrent à leur tour l'approbation pontificale, qui leur fut accordée par Clément XII, par le bref *Misericordiarum pater* du 17 janvier 1740; texte dans de Martinis, t. ii, p. 516-517, répété t. vii, p. 149-151. Les constitutions elles-mêmes se trouvent dans le Bullaire romain, édition de Turin, t. xxiv, p. 605-662, ou dans la brochure intitulée *Confirmatio regulæ et constitutionum monachorum maronitarum ordinis S. Isaia in Syria*, Rome, 1891. Il y eut ainsi trois congrégations d'antonins maronites : 1^o libanais ou baladites ; 2^o alépins ; 3^o Saint-Isaïe. Cette division a persisté jusqu'à nos jours.

Le vieil usage des monastères doubles, qui parfois étaient des monastères mixtes, supprimé de bonne heure en Occident toutes les fois que la cohabitation était réelle, persista plus longtemps en Orient, notamment chez les maronites. Dans sa quatrième partie (chap. ii, n^o 15-16, Mansi, t. xxxviii, col. 236-239), le synode libanais de 1736 avait déjà porté sur ce sujet des prohibitions sévères qui étaient restées lettre morte. En 1816, Pie VII s'en plaint au patriarche Joseph Helou (1809-1823) et ordonne de faire cesser immédiatement cet abus, ainsi que celui de voir des évêques résider dans des monastères de religieuses. Bref *In communi*, du 1^{er} novembre 1816, et décrets de la Propagande du 18 août de la même année, dans de Martinis, t. iv, p. 548-550. Un synode tenu à cet effet au monastère de Louafzé, en avril 1816, assigna aux religieuses des couvents séparés, en même temps qu'il déterminait pour les évêques la résidence fixe qu'ils devraient désormais habiter. Ce synode fut approuvé par Pie VII le 25 mai 1819, bref *Quod de constanti*, en confirmation d'un décret de la Propagande du 15 mars. Voir les textes dans de Martinis, t. iv, p. 578-580.

Voués uniquement à la vie contemplative, sans autre œuvre extérieure que quelques écoles élémentaires de peu d'importance, les moines maronites ont souffert des mêmes abus que tous les autres ordres religieux de l'Orient asiatique : manque de formation religieuse sérieuse, absence d'études solides, vie conventuelle très relâchée. Deux de ces abus, à savoir l'usage immodéré du pécule et la facilité à s'exempter de la résidence monastique, ont été signalés par une instruction de la Propagande du 4 février 1895, dont on trouvera un fragment dans les *Collectanea* de la Propagande,

2^e édition, Rome, 1907, t. ii, p. 317-319; le texte intégral a été imprimé à Beyrouth en 1895 (sans indication de lieu) sous le titre *Instructio ad monachos maronitas baladitas... qua quaedam praescribuntur de voto paupertatis et vita communi*. Si la surabondance du clergé séculier ne leur a pas permis, à l'exemple des basilien melkites, de s'emparer de l'administration de beaucoup de paroisses, il n'est pas rare d'en rencontrer un grand nombre vivant hors de leurs couvents, particulièrement dans les grandes villes, sous les prétextes les plus divers. Ceux qui ont quelque instruction se font volontiers auxiliaires des congrégations latines pour l'enseignement de l'arabe et la surveillance. Le Saint-Siège a essayé à plusieurs reprises de remédier à ces désordres, d'abord en confiant la visite apostolique des baladites à l'archevêque maronite de Chypre, Mgr Jâjâ, de 1857 à 1874, mais sans aucun résultat par suite de l'apathie du prélat, puis par la nomination directe de l'abbé général. Cette dernière mesure n'ayant abouti que très imparfaitement, la Propagande se décida à soumettre à une visite régulière les trois congrégations dans leur ensemble. Confiée à trois religieux latins, la visite dura de 1907 à 1910 et eut un meilleur résultat. Un auteur maronite très bienveillant, M. Joupain (pseudonyme de Boulos Najaim), *La question du Liban*, Paris, 1908, p. 569-575, les apprécie sévèrement, mais justement. Il fait ressortir que les monastères maronites, « sans rendre aucun vrai service au pays, possèdent plus d'un tiers du sol cultivable et cultivé dans la province du Liban ». La valeur de leurs propriétés a été estimée à 22 millions de francs au cours d'avant-guerre. En faisant un parallèle peu flatteur entre l'activité des ordres religieux latins établis dans le pays et l'apathie des moines ses compatriotes, il ne voit d'autre remède à cette extension de la mainmorte improductive, qui est cause en grande partie de l'émigration qui désole la montagne, que dans la confiscation contre indemnité. *Op. cit.*, p. 577. Cette menace pourrait bien devenir une réalité, à échéance peut-être beaucoup plus brève qu'on ne le croit; le salut serait dans une amélioration foncière du recrutement, qui préférerait la qualité à la quantité, dans une réforme radicale de l'observance régulière et dans la vente à l'amiable de tous les biens-fonds non nécessaires à l'entretien d'un nombre convenable de moines.

Un autre maronite, N. A. To'mé, a publié en 1909 à Beyrouth, en français et en arabe, une *Carte monastique du Liban*, qui permet de se faire une idée de la multiplicité des couvents maronites, sur un espace de territoire d'environ 145 kilomètres en longueur sur 45 en largeur moyenne, avec une population maronite qui ne monte pas à plus de 230 000 âmes au Liban seul. Voici, d'après cette curieuse carte et quelques renseignements privés de l'auteur de cet article, les données statistiques les plus essentielles; la situation qu'elles envisagent se rapporte à quelques années avant la guerre européenne :

1^o Baladites : 5 provinces, 61 maisons religieuses (couvents proprement dits, écoles élémentaires, procures), 649 religieux dont 331 hiéromoines, 220 frères convers, 76 étudiants, 22 novices, 5 couvents de sœurs avec 105 moniales et 2 novices.

2^o Alépins : 2 provinces, 14 maisons religieuses, plus la desserte du vicariat patriarcal maronite d'Égypte, la maison de Saint-Pierre in Vincoli à Rome et l'église maronite de Livourne, qui ne compte plus de fidèles aujourd'hui, après avoir eu aux xvii^e-xviii^e siècles une petite colonie attirée par le commerce et les relations des grands-ducs de Toscane avec les émirs du Liban. Le personnel se compose de 109 hiéromoines, 12 convers, 16 étudiants, 11 novices. Il n'y a pas de religieuses.

3^e Saint-Isaïe : 4 provinces, 13 maisons, 169 hiéromaines, 31 convers, 16 étudiants, 5 novices, 32 sœurs et une très belle villa à Rome, sur le Janicule, qui sert de procure.

L'histoire de la congrégation de Saint-Isaïe a été écrite par le P. Emmanuel Ba'dâtî, sous le titre de *Târikh al rohbâniyat al antouniyat* (*Histoire de l'ordre des antonins*), Beyrouth, 1896, sans indication de lieu d'impression. C'est plutôt une suite de notices historiques sur chacun des couvents qu'une histoire systématique. On trouvera dans cet ouvrage, p. 310-312, une liste des abbés généraux de la congrégation depuis 1700 jusqu'à 1878, liste que l'auteur n'a même pas pris soin de continuer jusqu'à nos jours. On rencontre aussi quelques renseignements sur les antonins maronites dans la compilation de l'archevêque de Beyrouth feu Joseph Dibs, *Târikh Souriya* (*Histoire de la Syrie*) : Beyrouth, 1905, pour le XVIII^e siècle, t. VIII, p. 591-599; pour le XIX^e siècle, p. 768-773.

C. KARALEVSKIJ.

IV. ANTONINS ARMÉNIENS. — Vers l'an 1705, les quatre frères Abraham Atthar Mouradian, Jacques Hovsepian, Jean et Minas d'Alep, se voyant exposés comme les autres catholiques de cette ville à de dures persécutions, s'étaient réfugiés dans le Liban, avec quelques compagnons. En apercevant les nombreux couvents maronites qui se détachaient sur les sommets des montagnes, ils ne tardèrent pas à préciser la forme de la vie religieuse que déjà ils projetaient. Ils reçurent de la noble et généreuse famille El-Khazen un emplacement pour leur monastère. La place concédée s'appelait Kreïm, à une hauteur de 350 mètres au-dessus de la baie de Djouni, à 20 kilomètres à l'est de Beyrouth. En 1710, ils adressèrent d'Alep une supplique au pape pour obtenir l'autorisation de bâtir un monastère « où ils prieraient Dieu dans la solitude pour le maintien de la foi catholique et du Saint-Siège romain ». A cette époque, Jacques était prêtre, Abraham diacre et Minas clerc. Le contrat qui les rendait maîtres de Kreïm fut passé en mars 1721. Voir l'encyclicque du patriarche maronite Avouad en leur faveur, *Handès Amsorya*, revue arménienne des mékhitaristes de Vienne, 1902, p. 292. Voir aussi sur les pièces officielles de la fondation l'article du religieux antonin, Isahak vardapet Serapian, *Handès Amsorya*, 1906, p. 347-351. En fait, trois des quatre frères pratiquèrent la vie religieuse à Kreïm, Jean était mort à Alep. Outre le couvent de Kreïm, dédié au Saint-Sauveur, ils établirent un second monastère à Beït-Kaschpo, à la crête de la colline sur le penchant de laquelle est bâtie la petite ville de Ghazir, à six kilomètres à l'est de Kreïm. La congrégation ne s'étendit guère au delà de cinquante ou soixante membres. Elle eut pourtant ses jours de prospérité. Elle acquit, à Rome, le palais Cesi, près du Vatican; et ce palais devint le couvent de Saint-Grégoire-l'Illuminateur. Sous l'abbé général Grégoire Nipot, l'ordre fut approuvé par Clément XIII. Hergenröther, *Kirchengeschichte*, t. II, p. 642. D'après leurs constitutions, les religieux doivent vaquer à la prière et s'occuper des missions. En principe, l'abbé général résidait au Liban; il était consacré par le catholique arménien établi à Bzoumar, à une lieue au-dessus de Kreïm. Le noviciat, en 1761, et le scolasticat, en 1834, furent transportés à Rome, où les jeunes religieux devaient recevoir une formation religieuse et intellectuelle plus complète. Bien des indices témoignèrent de la bienveillance du Saint-Siège pour les antonins. En 1845, le pape Grégoire XVI autorisa l'abbé général à porter la mitre, le bâton pastoral, l'anneau et la croix pectorale pendant les cérémonies religieuses, et, en dehors, l'anneau et la croix pectorale; aux ex-abbés généraux il donna le droit de garder les insignes pontificaux durant les cérémonies,

et, en dehors, l'anneau. Les simples abbés pouvaient garder, au cours des cérémonies, l'anneau et le bâton pastoral, insigne des vardapets, et, en dehors des cérémonies, l'anneau seulement. *Bullarium congregat. de Propaganda Fide*, append. III, p. 44. Jusque vers l'an 1864, les antonins avaient, d'ordinaire, bien mérité de l'Église catholique et avaient fourni à l'Église arménienne catholique plusieurs de ses catholiques, tels Jacques-Pierre II (1750-1753), Michel-Pierre III (1754-1780), Basile II, Pierre IV (1788-1812).

En 1864, l'élection de Soukias Gazandjian, d'abord comme général, puis comme archevêque d'Antioche, fut le prélude des plus regrettables déviations au point de vue religieux, tant de la part du supérieur que d'une grande partie de la congrégation. En 1861, le patriarche de Cilicie, Grégoire-Pierre VIII, avait ajouté à perpétuité au titre d'abbé général des antonins celui d'archevêque d'Antioche. Trois ans plus tard (4 novembre 1864), le chapitre général de l'ordre, en élisant Soukias Gazandjian, avait modifié les constitutions et prescrivit que l'abbé serait élu à vie. Mais une décision de la Propagande du 15 janvier 1866 annula le décret et établit que le supérieur général resterait en charge, par concession du Saint-Siège, jusqu'au jour où celui-ci jugerait à propos de le révoquer : *Maneat in officio abbatis generalis ex indulgentia sanctissimi ad nutum Sanctae Sedis*. Cette décision fut confirmée par le pape. En 1870 (voir ci-après), quand il nomma Mgr Pluym visiteur de tout l'Orient et, en particulier, de l'ordre des antonins, il prononça la déposition de Mgr Gazandjian. *Apostolici ministerii*, 5 avril 1870. La Propagande avait aussi contesté le titre d'archevêque d'Antioche conféré à l'abbé général des antonins. Il est vrai que Mgr Valerga, envoyé de Rome comme vice-légat, reconnu en fait ce titre. Mais, en droit, le jugement était réservé au pape.

Pendant que Rome arrêta ainsi les empiétements des représentants des antonins, ceux-ci continuaient de prendre la direction de l'opposition soulevée contre Mgr Hassoun et le Saint-Siège romain. Mgr Joseph Araïal, évêque d'Ancyre (voir ANCYRE) et vicaire patriarcal, avait porté de Rome et publié la lettre pastorale de son patriarche Hassoun, ordonnant aux Arméniens catholiques de se soumettre à la bulle *Reversurus* de Pie IX. Quand, le 23 janvier 1870, on lut publiquement cette lettre dans l'église de Saint-Chrysostome à Péra, il s'éleva un violent tumulte; le religieux antonin Dzaghigian, qui célébrait la messe, quitta l'autel après le *Credo*, et se mêla aux manifestants afin de les encourager. Frappé d'un interdit de trois jours, pour cet acte de révolte, il ne tint pas compte de la punition. Nombre de ses confrères avaient la même attitude frondeuse. Mgr Valerga, envoyé à Constantinople en 1868 pour procéder à une enquête au sujet de la crise arménienne, déclarait que Mgr Gazandjian était le chef reconnu des révoltés. Mgr Pluym renvoyé à Constantinople en 1870 comme visiteur apostolique des antonins, avec les pouvoirs ecclésiastiques les plus étendus (*Religiosus*, 23 février 1870), avait inutilement menacé les Arméniens rebelles des censures ecclésiastiques (4 mars). Le 19-31 mars, il déclara que trente-huit prêtres ou moines, dont dix-huit antonins, douze méchitaristes de Venise, avaient encouru les peines canoniques. Ainsi Gazandjian, ancien élève du séminaire romain, ancien professeur de théologie au collège de la Propagande, avait rompu avec l'enseignement reçu; et, comme il jouissait d'un grand crédit dans son ordre, il avait entraîné dans son schisme une grande partie de sa communauté, et un certain nombre d'Arméniens laïques. Il est toutefois probable que Mgr Gazandjian ou, du moins, un certain nombre de ses adhérents, n'eût point persévéré dans son opposition contre

Rome, si l'ambassadeur français à Constantinople, M. Bourrée, ne les eût encouragés, et surtout si le gouvernement turc n'eût reconnu officiellement la société soi-disant catholique des Arméniens séparés. Quoique déposé par le pape de sa charge d'abbé général, Gazandjian avait gardé, en fait, le titre d'archevêque d'Antioche, et, en cette qualité, il assistait au concile du Vatican. Il logeait dans le couvent de l'ordre, couvent de Saint-Grégoire-l'Illuminateur, près de la basilique de Saint-Pierre. Or Mgr Pluym, archevêque de Tyane et délégué apostolique de Constantinople, avait, en partant pour cette dernière ville, subdélégué comme visiteur apostolique le consultant général des passionistes, le P. Ignace de l'Enfant-Jésus. Les moines refusèrent de le recevoir et requirèrent la protection officielle de Rustem-bey, ambassadeur de Turquie, résidant à Florence. Le 24 mars, l'ambassadeur de Turquie accourut à Rome; en même temps, Jean Stephanian, théologien de Mgr Bahtiarian, archevêque arménien de Diarbékir et révolté contre Mgr Hassoun, refusait d'accepter la pénitence qu'on lui imposait, c'est-à-dire de se rendre au couvent de S. Jean-et-Paul des passionistes, pour s'y livrer aux exercices d'une retraite, et, avec son évêque, il se réfugiait chez les antonins. Ils ne quittaient ce monastère que pour s'enfuir à Constantinople, où on les retrouve dès le 13 mai. *Sul Progr. dello schisma iniziato dagli Armeni di Constantinopoli*, septembre 1870. Archives de la Propagande.

Quant à Gazandjian, il attaquait avec une animosité croissante la bulle *Reversurus*. Il s'en était pourtant fait le défenseur et l'apologiste en congrégation générale, le 21 janvier 1870, quoi qu'en dise Mgr Ormanian; texte de son discours dans Granderath, *op. cit.* en appendice, p. 438-451. Ormanian, *Le Vatican*, etc., p. 226, prétend que son abbé général avait dans son discours employé certains termes restrictifs qui limitaient l'éloge de la bulle *Reversurus*. Cette supposition ne tient pas devant un sérieux examen; on sait seulement qu'il manifesta son désir de voir les clercs et les laïques participer à l'élection des évêques; cf. appendice cité et la dernière réponse à la brochure intitulée : *Dernière réponse des Orientaux aux Occidentaux*, imprimerie du *Courrier d'Orient*, 1872. A la fin de mars 1870, Mgr Gazandjian et le supérieur local, Hanemian, avaient reçu l'ordre d'aller vaquer à une retraite, l'un au couvent de Sainte-Sabine, au mont Aventin; l'autre à Saint-Bonaventure alla Polveraria. Par deux fois, le 5 avril et quelques jours plus tard, les moines repoussèrent cet ordre. Ils refusèrent de recevoir Mgr Valenziani substitué au P. Ignace, et, comme nous l'avons dit, ils se mirent sous la protection officielle de l'envoyé ottoman Rustem-bey. C'est alors que le visiteur frappa le couvent de l'interdit local et les religieux de l'interdit personnel (28 avril). Pris de peur, mais persévérant dans leur révolte qu'entretenaient quelques évêques français opposés à la définition de l'infaillibilité du pape, les religieux antonins sollicitèrent et obtinrent des passeports de l'ambassadeur français, de Banneville, et, dans la nuit du 27 ou 28 avril, Hanemian et la plupart de ses moines quittèrent Rome. Le premier mai, Mgr Gazandjian, soit qu'il fût réellement malade, soit qu'il feignit de l'être, partit aussi secrètement avec les Pères Ciragian et Ormanian, sans avoir obtenu l'autorisation dont il avait besoin, en qualité de membre du concile. A peine arrivé à Constantinople, dit un témoin, Mgr Gazandjian y tenait un synode avec Mgr Bahtiarian, archevêque de Diarbékir, Mgr Gasparian, archevêque de Chypre, et Mgr Galpjdjian. Ils proclamèrent que le patriarche Hassoun était déchu de sa charge pour avoir livré les droits et privilèges de ses prédécesseurs, qu'il avait le devoir de maintenir. Le vieux Bahtiarian fut choisi

comme patriarche ecclésiastique. Plus tard, le gouvernement ottoman confia les fonctions civiles à l'un des cinq prélats consacrés par les évêques dissidents. Nous n'exposerons pas les détails qui ne touchent qu'indirectement à notre sujet. Mgr Hassoun, après le concile, fut reconnu quelque temps comme patriarche légitime par le gouvernement turc; puis, il fut proscrit par le même gouvernement ottoman, après la chute de Napoléon III; et la Porte mit à sa place, le 19 mai 1872, en qualité de patrik (patriarche civil) Kupélian. Plustard, le sultan Abd-ul-Hamid rendit au patriarche Hassoun la reconnaissance officielle (1876-1879). Élevé au cardinalat par le pape (1879), il s'occupa de ramener les néo-schismatiques à l'unité catholique. Son successeur poursuivit non sans succès l'œuvre de réconciliation, grâce à quelques adoucissements apportés par Pie IX (1877-1878) et par Léon XIII (1887) à la bulle *Reversurus*. L'antonin Gazandjian, ainsi que Mgr Bahtiarian se soumirent en 1880-1881. Malheureusement, les conditions acceptées par le patriarche Azarian étaient une sorte de compromis, qui masquait une réelle divergence de principes entre l'Église catholique et ses enfants rebelles. Les difficultés assoupies à la faveur de formules équivoques allaient se réveiller plus tard après l'élection du troisième successeur de Mgr Azarian, Mgr Terzian (1911-1912). Pour ne parler ici que des antonins, plusieurs revinrent à l'Église catholique à la suite de leur abbé général. Quelques-uns cependant persévérèrent dans le schisme. L'un des plus distingués, Malakhia Ormanian, ancien élève du séminaire romain, qui avait eu l'honneur de défendre publiquement un certain nombre de thèses théologiques en présence de Pie IX, publia une défense des principes hétérodoxes, sur lesquels s'appuyaient les opposants; puis, il passa du côté de l'Église grégorienne, dont il devint le patriarche à Constantinople (1896-1908). Quant aux religieux qui ont continué de porter le nom d'antonins, et qui sont restés ou redevenus catholiques, ils n'occupent aujourd'hui, croyons-nous, qu'un seul de leurs anciens couvents, celui de Constantinople (au quartier Ortaköy), destiné lui-même à s'éteindre, à moins que l'autorité suprême n'en ouvre la porte à quelques novices.

Sulla insurrezione... dans Granderath, Histoire du concile du Vatican, trad. française, Bruxelles, 1909, t. II, d'après les Archives de la Propagande. — Abbé J.-B. Asglian, *Sur le patriarcat arménien de Cilicie, le cardinal Hassoun et Mgr Azarian*, dans *La Terre Sainte*, 1900. — Ormanian, *Le Vatican et les Arméniens*, Rome, 1873. — Ém. Olivier, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, t. II, ch. VII et VIII. F. TOURNEBIZE.

V. ANTONINS CHALDÉENS. — Les anciens monastères nestoriens n'avaient pas d'autre organisation que celle de tout le monachisme oriental, c'est-à-dire l'isolement des divers couvents et la sujétion aux évêques. Lors de la décadence irrémédiable de l'Église nestorienne qui coïncide avec l'établissement des Turcs Ottomans en Mésopotamie au ^{xv}^e siècle, la vie religieuse, jadis si florissante dans ces contrées, y disparut petit à petit d'une manière à peu près complète. Elle y fut rétablie chez les Chaldéens catholiques, au début du ^{xix}^e siècle, par un négociant de Mardin, Gabriel Dembou. Étant tombé dangereusement malade à Bas-sora, il s'engagea par vœu à embrasser la vie religieuse, s'il revenait à la santé. Sa prière ayant été exaucée, il mit ordre à ses affaires et s'adressa à un missionnaire carme pour avoir un conseil pratique. Celui-ci eut l'intuition du bien que Gabriel pourrait faire dans sa propre nation, s'il y restaurait le monachisme, plutôt que d'entrer dans un ordre religieux latin, et il l'envoya auprès des maronites du Liban. Gabriel y fit son noviciat et y demeura plusieurs années, puis il revint en Chaldée et demanda au métropolite de Mossoul, Jean

Hormizd, héritier, par sa famille, des patriarches nestoriens et converti au catholicisme dès 1778, la jouissance de ce qui restait de l'antique monastère de Rabban Hormizd, à 35 kilomètres au nord-est de Mossoul et tout près de la petite ville entièrement chrétienne d'Alqos, ville et monastère qui avaient longtemps servi de résidence aux catholiques nestoriens. Le nom de ce couvent vient du moine Hormizd ou Hormisdas, qui vivait au VII^e siècle, et qui en fut le fondateur. Voir sa Vie écrite par Simon, disciple de Mar Yozadak, son contemporain, dans E. A. Wallis Budge, *The histories of Rabban Hormizd the Persian and Rabban bar Idta (Luzac's semitic text and translation series, vol. ix)*, Londres, 1902, p. 1-100, pour le texte syriaque; la traduction (même collection, vol. x) a été publiée par lui dans le premier volume de la version anglaise, Londres, 1902, p. 1-160. Une autre Vie métrique, calquée sur la première, a été composée à une époque plus tardive par Wahbé, dit Serge d'Adhor-baijân, et le texte en a été donné par le même savant dans les *Semitistische Studien*, supplément de la *Zeitschrift für Assyriologie*, cahier 2-3, Berlin, 1894, sous le titre de *The life of Rabban Hormizd and the foundation of his monastery at Alkosh*; la traduction s'en trouve dans la collection Luzac, Londres, 1902, vol. xi. Assémani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, pars 1, p. 368, mentionne un autre Hormizd du début du V^e siècle, mais *op. cit.*, p. 276, et pars 2, p. 880, il attribue nettement au second la fondation du couvent situé près d'Alqos. Il résulte, tant de l'époque à laquelle ce personnage a vécu que du texte même de sa Vie, qu'il était nestorien avéré. La Propagande ne s'en aperçut évidemment pas lorsque, en 1844, comme on le verra, elle donna ce même Rabban Hormizd comme patron à la nouvelle congrégation, qui se trouve de ce chef avoir un nom qui se rattache de fait à un hérétique.

La restauration entreprise par Gabriel Dembou n'alla pas sans difficultés, car les biens du monastère avaient été distribués, suivant l'usage nestorien, entre les membres de la famille patriarcale, et ce ne fut qu'en 1808 qu'il put s'y installer. Il avait rapporté du Liban la règle et les constitutions des antonins maronites, et vit bientôt quelques disciples s'attacher à lui. Les besoins de la pauvre communauté chaldéenne étaient si grands et la pénurie d'hommes de quelque instruction si considérable que, dès 1828, la congrégation naissante avait vu déjà cinq de ses membres élevés à l'épiscopat. Gabriel se rendit alors à Rome pour solliciter l'approbation pontificale en faveur de son œuvre. Il demanda quelques dérogations aux constitutions antoniennes, nécessitées par la situation du pays, dérogations que la Propagande lui accorda en 1830, en y joignant la faculté de pouvoir s'occuper des missions en pays nestorien, une fois que seraient apaisées les dissensions causées par la réunion sur la tête de Jean Hormizd, devenu catholico-patriarche de Babylone en 1830, des deux obédiences jusque-là distinctes d'Amida et de Mossoul. Voir CHALDÉENS.

Gabriel Dembou passa le restant de sa vie à évangéliser les nestoriens répandus dans le Kurdistan, et il mourut assassiné par le pacha de Ravandouz. Pour achever d'extirper l'abus tout nestorien qui rendait le patriarcat héréditaire dans la même famille, la Propagande avait donné, en 1836, Nicolas Zéia pour coadjuteur avec future succession au catholico Jean VIII Hormizd, et de fait ce Nicolas parvint à se mettre en possession du siège à la mort de Jean VIII en 1839. L'ancienne famille patriarcale, frustrée dans ses prétentions, résolut de tirer vengeance des moines de Rabban Hormizd, qu'elle en rendait responsables et, en 1842, après la visite faite au monastère par le voyageur français Eugène Boré, elle tira habilement parti de cet incident pour attirer sur les religieux la colère

du gouverneur turc d'Amadia, Ismail Pacha. Celui-ci envahit et pilla le couvent et conduisit tous les religieux en prison. L'archimandrite Mar Hanna Guehr et plusieurs de ses compagnons moururent de misère dans les prisons d'Amadia, les autres furent délivrés par le pacha de Mossoul, ennemi personnel d'Ismail.

En juin 1840, le franciscain Francesco Vilardell, archevêque titulaire de Philippes et visiteur apostolique de la Mésopotamie, reçut de nouvelles demandes de dérogations, que la Propagande sanctionna le 18 juin 1844, en donnant à l'ordre restauré le titre de « congrégation de Saint-Hormisdas de l'ordre de Saint-Antoine », et, le 26 septembre 1845, Grégoire XVI, par le bref *Monachorum instituta*, confirmait à nouveau les constitutions avec les modifications jugées nécessaires. Voir le texte du bref dans Raffaele de Martinis, *op. cit.*, Rome, 1893, t. v, p. 357, et l'instruction de la Propagande relative aux modifications en date du 8 décembre 1845, dans le même ouvrage, p. 381-383, en note. Ces modifications visaient surtout le but particulier de la congrégation chaldéenne, qui était de s'adonner aux missions; tandis que les antonins maronites sont un ordre purement monastique sans ministère extérieur. Le bref d'approbation fut promulgué à Rabban Hormizd le 30 juin 1846 par le délégué apostolique de Mésopotamie Laurent Trioche. Les moines étaient alors une trentaine. Il est étrange que les modifications qu'ils avaient ainsi sollicitées eux-mêmes n'aient jamais été introduites par eux dans la version chaldéenne des constitutions faites à leur usage dans le pays même, et qu'elles aient fait défaut jusque dans le texte qu'ils envoyèrent à Rome en 1890. En même temps que l'approbation était concédée, la Propagande réservait quelques places pour les sujets de l'ordre au collège Urbain.

Lors des affaires du Malabar, les moines de Rabban Hormizd prirent d'abord parti pour Rome contre le catholico-patriarche Joseph VI Audo (voir Audo), mais, à la suite d'une divergence de vues avec la Propagande au sujet d'une quête, ils changèrent de conduite en 1863, et l'évêque Jean Mellus, consacré illégalement par le catholico le 5 juin 1864 avec le titre d'évêque d'Akra, était un des leurs. Plusieurs moines passèrent au néo-schisme dit des mellusiens, et les troubles qui s'en suivirent nécessitèrent une réforme qui fut tentée par le P. Samuel Jamil, élu archimandrite de Rabban Hormizd pour la période triennale de 1881-1884. Cette réforme dut être interrompue sous son successeur, l'archimandrite Paul Ajami (1884-1887), mais elle fut reprise en 1887 par suite d'une nouvelle élection du P. Samuel Jamil. L'ordre souffrait du manque d'un noviciat et d'un scolasticat sérieux, qu'il lui était difficile de constituer, vu le petit nombre de ses membres. En 1892, lors d'une visite apostolique confiée au délégué de Mésopotamie, Mgr Henri Altmayer, et au catholico-patriarche de Babylone, Élie XII Aboul-Yonân, il comptait vingt-quatre hiéromoines, presque tous employés dans le ministère paroissial, ce qui a été la ruine de tous les ordres monastiques orientaux, et quarante-deux frères, clercs ou laïcs. Le noviciat finit, en 1895, par être placé au petit couvent de Saint-Georges, près de Mossoul. Le scolasticat, tenu par les religieux eux-mêmes avec l'aide intermittente d'un prêtre chaldéen de Mossoul, est au monastère de Notre-Dames-Semences près d'Alqos. Les études s'y font à l'aide de traductions en arabe, déjà un peu anciennes, des manuels de théologie de Perrone (abrégé) et de Gury.

D'après ses constitutions (voir *Regula et constitutiones monachorum chaldaeorum ordinis S. Antonii abbatibus congregationis S. Hormisdas in Mesopotamia*, Rome, 1898), la congrégation chaldéenne a une orga-

nisation identique à celle des congrégations maronites, avec cette difficulté, que celles-ci comptent de nombreux monastères qui permettent la division en provinces et l'établissement de toute une hiérarchie, tandis que les Chaldéens ne sont à vrai dire qu'un embryon de congrégation. Beaucoup des prescriptions des constitutions sont par suite inapplicables. L'émission des vœux simples précède celle des vœux solennels et perpétuels et l'élection de l'archimandrite ou abbé général a lieu tous les trois ans, en théorie du moins, car la pratique a obligé à se départir plus d'une fois de cette règle, comme on le verra par la liste chronologique qui suit. D'après les documents qui sont rapportés à la fin des constitutions et la teneur même de celles-ci, l'organisation des moines chaldéens est tout occidentale, ce qui, à vrai dire, était nécessaire par suite de l'absence de toute législation d'origine orientale. Ils ne sont pas exempts de l'autorité du catholico patriarcale, en tout ce qui n'est pas contraire à leurs constitutions, et par là rentrent dans la même catégorie que le reste des moines orientaux catholiques. Voici la liste des archimandrites : Gabriel Dembou, 1808-183 (?). — Hanna ou Jean Guerh, 183 (?)-1842. — Emmanuel Armalé, 1842-1860, démissionnaire, mort en 1866. — Elisée Dehouk, 1860-1875. — Paul 'Ajami, 1875-1878. — Abraham, 1878-1881. — Samuel Jamil, 1^{re} fois, 1881-1884. — Paul 'Ajami, 2^e fois, 1884-1887. — Samuel Jamil, 2^e fois, 1887-1895. — Pierre, 1896-1900. — Samuel Jamil, 3^e fois, 1900 depuis, † vers janvier 1918. — Moïse Eramia, vicaire général depuis 1918. Cette liste n'est qu'approximative quant aux dates et même quant aux noms.

C. KARALEVSKIJ.

2. ANTONINS MÉCHITARISTES. Voir MÉCHITARISTES.

1. ANTONINUS. Plusieurs évêques d'Afrique portèrent ce nom au v^e siècle.

1^o Le premier se rendit au concile de Carthage, en 416, et signa la lettre synodale adressée au pape Innocent I^{er}, au sujet des doctrines pélagiennes. Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. iv, col. 321; Augustin, *Epist.*, clxxv, édit. Goldbacher, p. 652; *P. L.*, t. xxxiii, col. 758, 780. Son siège n'est pas indiqué, mais il appartenait certainement à la Proconsulaire; car les évêques numides réunis à Milev, la même année, déclarent au pape que le concile de Numidie ne fait, en lui écrivant, qu'imiter l'exemple donné par celui de Carthage : *imitantes Carthaginensem ecclesiam et Carthaginensis provinciae coepiscopos nostros*. Mansi, *op. cit.*, col. 336; Augustin, *Epist.*, clxxvi, édit. Goldbacher, p. 668; *P. L.*, *ibid.*, col. 764. Plusieurs mss. nomment cet évêque ANTONIUS.

2^o Parmi les assistants à ce concile de Milev, qui condamna lui aussi les doctrines de Pélagie, figurent deux ANTONINUS; certains mss. orthographient ANTONIUS. Ils signèrent l'un et l'autre la lettre que l'assemblée expédia au pape Innocent I^{er}. Mansi, *op. cit.*, col. 335; Augustin, *Epist.*, clxxvi, édit. Goldbacher, p. 664; *P. L.*, *ibid.*, col. 762-763. Ils appartenaient à la province de Numidie, car ce concile était régional comme celui de Carthage qui l'avait précédé. Voir ci-dessus § 1 et t. i, col. 796, 815-822.

On est en droit de se demander s'il n'y eut pas en réalité à ce concile un seul ANTONINUS, car la liste des assistants est assez bouleversée dans les mss, et le double nom peut n'être qu'une maladroite répétition d'un copiste. Il est vraisemblable que l'un de ces personnages doit être identifié avec ANTONINUS de Fussala dont il va être question dans l'article suivant.

Aug. AUDOLLENT.

2. ANTONINUS, évêque de Fussala, en Numidie, dans le voisinage d'Hippone. On l'appelle communé-

ment *Antonius*; mais le meilleur ms. du texte de saint Augustin, qui le concerne, porte ANTONINUS. Je lui restitue donc ce nom, qui était probablement le sien. Ce personnage fut le triste héros d'une aventure que nous connaissons dans le détail par une lettre de saint Augustin, *Epistolae*, édit. Goldbacher, pars IV, epist. ccix, *P. L.*, t. xxxiii, col. 953-957; t. i, col. 417-422; Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. iv, col. 473-474, et qui causa au grand évêque de très sérieux ennuis : *in magna tribulatione positus*, dit-il en parlant de lui-même à propos de cette affaire. *Epist.*, ccix, 1.

C'était à l'époque où les donatistes, à la suite de la conférence de Carthage, en 411, et des mesures qui en sanctionnèrent le résultat, reentraient de plus en plus nombreux dans le sein de l'Église catholique. Voir ci-dessus, t. i, col. 791-792. Dans la région d'Hippone, où le schisme avait compté beaucoup d'adeptes, ces retours se multiplièrent au point que saint Augustin, ne pouvant plus suffire à gouverner seul une chrétienté si considérable, décida, d'après les constitutions des conciles africains et d'accord avec le primat de Numidie, d'ériger en un diocèse à part le territoire de *Fussala*, localité située à 40 milles de sa ville épiscopale. Il pria donc le primat, très vraisemblablement Silvanus, évêque de l'*Ecclesia Zummensis*, de venir, suivant les règles canoniques, donner la consécration au prêtre qu'il avait choisi pour le diriger; mais au moment où l'on allait procéder à la cérémonie, l'élu refusa absolument de s'y prêter.

L'embarras d'Augustin était grand. Quelque peu mortifié d'avoir imposé un déplacement inutile au primat, qui était un vieillard, il désirait ne pas le contraindre à faire plus tard un second voyage. Ce qui compliquait la situation, c'est qu'il fallait pour le poste de *Fussala* un homme capable de parler couramment la langue punique, encore très répandue dans cette région. Heureusement Augustin avait sous la main un jeune homme élevé dans le monastère qui dépendait de sa maison, *in monasterio quidem a robis a parvula aetate nutritum*; (*Epist.*, ccix, 3) : c'était Antoninus. Il lui inspirait toute confiance; il semblait remplir toutes les conditions voulues : il fut proposé et accepté par tout le monde. Mais comme il n'était encore que lecteur, on fut évidemment obligé de lui conférer cumulativement tous les degrés de la cléricature, y compris l'épiscopat. Augustin avait agi pour le mieux, il ne devait pas tarder à s'en repentir. Cette nomination doit se placer un peu avant 416, si l'on identifie, comme je serais porté à le faire avec la plupart des auteurs, Antoninus de *Fussala* avec son homonyme qui signa la lettre synodale de Milev. Voir ci-dessus, ANTONINUS, 2.

Le nouvel évêque ne tarda guère à se faire détester, non seulement de ses diocésains, mais même en dehors de son territoire. Il se conduisit d'une manière si scandaleuse, qu'on le traduisit devant un tribunal ecclésiastique, sans doute un synode provincial, qui se tint au plus tard au commencement de 419. Les étrangers l'accusaient d'attentats aux mœurs d'une extrême gravité; les gens de *Fussala*, d'oppression, de rapines, de vexations de toute espèce. *In quibus causis (cum) stuprorum crimina capitalia, quae non ab ipsis, quibus episcopus erat, sed ab aliis quibusdam objecta fuerant... quicquid a castellanis et illius regionis hominibus intolerabili dominatione, de rapinis et diversis oppressionibus et contritionibus objiciebatur...* *Ibid.*, 4. Mais les premiers griefs ne purent être prouvés : le synode en ressentit une sorte de compassion pour cet homme qui pouvait ainsi paraître calomnié; aussi les autres charges ne semblèrent pas suffisantes pour qu'on le privât de l'épiscopat. On le condamna donc simplement à restituer les sommes qu'il se serait appropriées

indûment. Toutefois Antoninus méritait une leçon; et comme il avait très probablement menacé ses fidèles de cruelles représailles, la prudence exigeait qu'on le mit hors d'état de leur nuire. On lui laissa donc la dignité épiscopale, mais on lui enleva le gouvernement de son diocèse. *Honorem itaque integrum servavimus juveni corrigendo, sed corripiendo minuius potestatem...* *Ibid.* 5. La sentence nous paraît singulièrement douce et saint Augustin convient qu'elle l'était : *sententias nostras sic temperavimus. Ibid., cf. 7.* Il s'était sans doute employé pour empêcher qu'on ne frappât plus durement ce coupable, qu'il considérait presque comme son fils, *quem nutriendum collegi (ibid., 4),* et à qui, malgré tout, il conservait une profonde affection.

Privé de la communion jusqu'à ce qu'il eût tout rendu aux gens de Fussala, Antoninus, qui avait toujours la faculté de résider en cette ville, s'empresse de consigner l'argent pour être réconcilié. Après quoi, il s'adressa au nouveau primat de Numidie, Valentinus, évêque de l'*Ecclesia Baianensis*, moins au courant que son prédécesseur de tout ce qui s'était passé, et sut si bien s'y prendre qu'il obtint de lui une lettre pour le pape Boniface. Le primat le représentait comme un homme intègre, victime d'une injustice. Sur ces renseignements inexacts, le pape intervint (422), et demanda qu'Antoninus fût rétabli dans ses fonctions, si tout s'était bien passé comme il le racontait : *si ordinem rerum nobis fideliter indicavit. Ibid., 9.* Antoninus tira parti contre le concile de l'indulgence dont il avait bénéficié et déclarait que la sentence n'était pas valable : on aurait dû, d'après lui, ou bien lui laisser ses fonctions ou bien le déposer. *Clamat : « Aut in mea cathedra sedere debui aut episcopus esse non debui. » Ibid., 7.* Comme s'il n'y avait, dit saint Augustin, aucune sanction intermédiaire entre ces deux extrêmes... *ut, qui non visi fuerint episcopatus honore privandi, nullo modo in eis aliquid vindictarum aut, in quibus aliquid visum fuerit vindicandum, episcopatus honore priventur. Ibid.*

L'intervention du pape était fâcheuse, même avec les réticences dont elle était accompagnée, et l'on risquait de voir se renouveler les difficultés auxquelles avaient naguère donné lieu les appels à Rome (voir ci-dessus, t. I, col. 805-809). Mais Boniface décéda sur ces entrefaites; Augustin, qui était plus que personne intéressé à la prompt solution de cette affaire, se fit un devoir d'éclairer sans trop tarder Célestin, qui lui avait succédé en septembre 422. A la fin de cette même année ou au début de 423, il le mit au courant de tous les faits par la lettre très précise mentionnée en tête de cet article et que je n'ai guère eu qu'à analyser. En lui envoyant tout le dossier de la cause, il le suppliait instamment de ne pas donner suite au projet de Boniface, qu'Antoninus, au grand effroi des habitants de Fussala, avait déclaré devoir être mis à exécution même par la force. Si lui Augustin, croyant bien faire, avait eu tort de proposer pour l'épiscopat un tout jeune homme insuffisamment éprouvé, *hominem nondum mihi probatum, nondum saltem aetate firmatum (ibid., 9),* fallait-il donc que ce peuple en souffrît toujours ? Il n'a aucune haine d'ailleurs contre ce malheureux égaré, il n'a pas cessé de l'aimer; mais dans son intérêt aussi la sentence doit être maintenue. Si elle ne l'est pas, il est prêt, pour expier sa propre erreur, à résigner ses fonctions épiscopales. *Me... tantus timor et maeror exarcebat, ut ab officio cogitem gerendi episcopatus abscedere et me lamentis errori meo convenientibus dedere, si per eum, cuius episcopatu per imprudenciam suffragatum sum, vastari Ecclesiam Dei et, quod ipse Deus avertit, etiam cum vastantis perditione perire conspexero. Ibid., 10.*

Cette fermeté, qui s'exprimait avec tant de modération, amena sans doute le pape à accepter la décision

de l'épiscopat africain et à maintenir du même coup son autorité; elle contribua beaucoup à apaiser l'irritante question des appels à Rome. Nous n'avons pas la réponse de Célestin; mais puisque Augustin demeura évêque, il paraît bien que la condamnation portée contre Antoninus fut exécutée, le pape ayant pu se convaincre que le plaignant n'avait pas présenté les faits sous leur vrai jour. L'administration de son diocèse fut probablement confiée à saint Augustin (voir sa lettre CCXXIV); il ne fut pas cependant réuni à celui d'Hippone, mais il subsista indépendant, car nous avons des preuves qu'il eut par la suite ses évêques particuliers. Voir ci-dessus, t. I, col. 808, 819-822, et FUSSELLA.

Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 2^e édit., Paris, 1701-1712, t. XIII, p. 836-842. — De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 355, col. a, au mot Antoninus XXIV. — Dom H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1904, t. II, p. 75, 103. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1908, t. II, 1^{re} part., p. 214. — Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1910, t. III, p. 252-254. — F. Martroye, *Saint Augustin et la compétence de la juridiction ecclésiastique au V^e siècle*, dans *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 1910, t. LXX, p. 1-78. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 395. — Monceaux, *Saint Augustin et les monastères africains*, dans *Revue des cours et conférences*, 1912-1913, t. I, p. 553-560; t. II, p. 467-475, 719-734. — Mgr Batiffol, *Le catholicisme de saint Augustin*, Paris, 1920, t. II, p. 456-464.

Aug. AUDOLLENT.

3. ANTONINUS. Voir ANTONIANUS et ANTONIUS.

1. ANTONIO (FRANCISCO), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1535, admis au noviciat le 25 avril 1558. Son éminente sainteté et sa profonde connaissance des voies spirituelles lui firent confier la charge de maître des novices à Rome et il devint prédicateur de l'impératrice Marie d'Autriche, sœur de Philippe II. C'est lui qui recommanda, dans une lettre datée de Vienne, le 10 août 1567, le jeune Stanislas Kotska à la bienveillance de François de Borgia, général de la Compagnie. Cf. *Chrono-historia de la Comp. de J. en la provincia de Toledo*, par le P. Balth. Alcazar, t. II, p. 185. Le P. Antonio passa les dernières années de sa vie à Madrid, occupé aux plus humbles travaux du ministère, à l'évangélisation des soldats et du pauvre peuple, à l'organisation de l'œuvre des catéchismes pour les enfants. Il publia divers ouvrages pour assurer le fruit de ces travaux : *Avisos para soldados y gente de guerra*, Madrid, 1590, souvent réimprimés; — *Catechismus, hoc est catholica christianae juventutis institutio*, in-fol., Madrid, 1592. C'est le catéchisme du P. Emond Auger enrichi de notes et de textes scripturaires, patristiques et conciliaires; — *Consideraciones sobre los misterios del altísimo sacrificio de la missa*, Madrid, 1596, 1598; — *Tratados espirituales de algunos santos antiguos*, Madrid, 1603, traduction des sentences du pape Sixte et des traités des abbés Nil, Dorothee, Isaïe. On a aussi de lui une importante histoire de la province de Tolède. Il mourut en mettant la dernière main à ce travail le 15 février 1610.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 442 sq. — Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1907, t. III, col. 189.

P. BERNARD.

2. ANTONIO (NICOLAS), bibliographe et historien espagnol (1617-1684), auteur de la célèbre *Bibliotheca hispana*, aujourd'hui encore un instrument de travail indispensable aux hispanisants, particulièrement sur le terrain des études ecclésiastiques. Originaire de Séville, il y étudia les lettres et la théologie au collège Saint-Thomas des dominicains, le droit canonique à

l'université de cette ville, puis à celle de Salamanque (1636-1639). Très vite il renonça à ses premiers travaux d'histoire du droit romain, trouvant la place prise par le fameux Antonio Agustín et il entreprit dans les bibliothèques de Séville, celle en particulier de l'abbé dom B. de la Serna à l'abbaye de San Benito, les recherches poursuivies à Madrid, puis à Rome, qui allaient aboutir à la création de la bibliographie espagnole.

Le 28 août 1645, il reçoit à Madrid l'habit de l'ordre de Santiago. En janvier 1654, Philippe IV le nomme agent général d'Espagne auprès de la cour romaine et il accompagne en cette qualité le nouvel ambassadeur Luis Ponce de León, dont il devait prendre la défense, lorsque, en 1660, au cours d'un retentissant procès, celui-ci fut condamné aux galères par le cardinal Imperiali, gouverneur de Rome. Entre temps l'inquisiteur général d'Espagne, Diego de Arce Reinoso, l'avait nommé agent de l'Inquisition. Il fut encore agent particulier du royaume de Naples, puis de l'État de Milan et enfin, en 1667, de celui de Sicile. Il reçut d'Alexandre VII, avec dispense de résidence, une prébende à la cathédrale de Séville qui devint par la suite un canonicat, dont il prit possession le 27 juin 1664.

Il conserva sa situation à Rome durant l'ambassade du cardinal Pedro Antonio de Aragon, son protecteur, et géra même l'intérim de l'ambassade au départ de celui-ci.

Ces tâches diplomatiques ne ralentirent point ses travaux, qu'il poursuivit à Rome, où il avait réuni une bibliothèque de plus de 30 000 volumes, qui passait alors pour la première de la ville après celle du Vatican. Il s'y ruina.

Il obtint en 1678 du roi Charles II la place de *fiscal* du *R. Consejo de Cruzada* à Madrid, dont il prit possession le 14 janvier 1679 et dont il devait jouir quelques années seulement, car il mourut d'apoplexie, le 13 avril 1684, à l'âge de 67 ans. De son vivant, deux seulement de ses ouvrages avaient été publiés. Ses manuscrits furent recueillis après sa mort à la bibliothèque royale de Madrid.

ŒUVRES. 1° La première qui parut fut le *De exilio, sive de exilii paena antiqua et nova, exulumque conditione et iuribus, libri III*, in-fol. Anvers, 1659. L'auteur avait préparé une seconde édition transformée, demeurée inédite et dont le manuscrit est aujourd'hui conservé à la *Biblioteca nacional* de Madrid.

2° Ses recherches bibliographiques, quand elles aboutirent avaient pris la forme d'un vaste répertoire de tous les écrivains originaux d'Espagne, depuis Auguste jusqu'en 1672. Antonio les groupa en deux séries : ceux qui vécurent avant et ceux qui vécurent après l'an 1500. La deuxième série, achevée la première, parut à Rome en 1672, sous le titre : *Bibliotheca hispana sive Hispanorum qui usquam unquamve sive latina, sive populari, sive alia quavis lingua scripto aliquid consignaverunt... De his agit qui post annum saecularem MD usque ad praesentem diem floruerunt*, 2 vol. in-fol., Rome, 1672. Antonio y faisait place aux nombreux ouvrages demeurés manuscrits dont il avait eu connaissance. Les écrivains y sont classés, suivant la coutume du temps, d'après l'ordre alphabétique de leurs prénoms. Mais une série très bien comprise de sept *Indices* répare avantageusement cette singularité.

Cette édition n'est plus consultée aujourd'hui. Antonio, d'une part, l'avait fait suivre de divers *Appendices* et *Corrections*, au cours de la publication. D'autre part, durant les années qu'il vécut encore, il avait amassé un nombre considérable de notes, de corrections, d'additions poussées jusqu'à l'année 1684, qui formèrent un volume manuscrit conservé avec ses papiers à la *Biblioteca real*. Vers 1780, les bibliothé-

caires entreprirent une réédition, où seraient fondues toutes les additions et corrections de l'auteur sans aucune innovation. L'impression, qui semble avoir commencé en 1783, fut achevée en 1788, ainsi qu'en témoigne le *Monitum ad lectorem* en tête du tome I^{er}, daté du 15 mai 1787. L'édition fut faite en réalité par T. A. Sanchez, J. A. Pellizer, R. Casalbon, sous l'initiative du préfet de la bibliothèque, Juan de Santander, mort dès 1783 : suivant une intention du cardinal Aguirre, l'éditeur de la *Bibliotheca vetus*, on l'appela *Bibliotheca nova*. Cette impression est un des beaux spécimens de la typographie espagnole du XVIII^e siècle : *Bibliotheca hispana nova sive Hispanorum scriptorum qui ab anno MD ad MDCLXXXIV floruerunt notitia. Nunc primum prodit, recognita, emendata, aucta ab ipso auctore*, 2 vol. in-fol., Madrid, Joaquín de Ibarra, 1783-1788.

3° Quand il mourut en 1684, Antonio avait enfin achevé le manuscrit de la première partie, qu'il laissa à ses héritiers. Ceux-ci, se sentant impuissants à faire les frais de l'édition, en offrirent le texte au savant cardinal bénédictin J. Saenz de Aguirre, ami et ancien condisciple de l'auteur à l'université de Salamanque, qui le fit imprimer à ses frais à Rome, où il résidait, sous la surveillance de son bibliothécaire Manuel Martí, antiquaire distingué, le futur doyen d'Alicante. Ce dernier respecta rigoureusement le texte d'Antonio, hormis les corrections de style indispensables, et l'accompagna de notes marginales qui parurent sous le nom du cardinal, lequel d'ailleurs rétablit la vérité dans la préface. Il n'y a pas lieu de tenir compte des insinuations soulevées à cette occasion au XVIII^e siècle contre Martí par un défenseur attardé des faux de Grenade, l'auteur anonyme d'un pamphlet s. l. n. d., *Carta de un caballero de Granada a un su amigo en la Corte* et encore moins de l'accusation de jansénisme, portée dès 1697 auprès du roi d'Espagne, à la fois contre Antonio et contre Aguirre, par un jésuite, Juan de Palazol, qui prétendait agir au nom du général Tyrso Gonzalez. Aguirre dédia cette édition à Innocent XII et il en modifia ainsi le titre : *Bibliotheca hispana vetus, sive Hispanorum qui usquam unquamve scripto aliquid consignaverunt notitia, complectens scriptores omnes qui ab Octaviano Augusti imperio usque ad annum M(sic, lire MD) floruerunt. Opus posthumum... jussu et expensis Josephi Saenz, cardinalis de Aguirre*, 2 vol. in-fol., Rome, 1696. On y trouve à la fin du t. II un Essai de *Bibliotheca arabico-hispana* qu'il ne faut pas confondre avec la *Bibliotheca hispano-rabbinica* laissée inachevée par Antonio et que le cardinal chercha en vain pour la joindre à son édition.

Comme la première édition romaine de la *Bibliotheca nova*, celle-ci est aujourd'hui remplacée par la suivante, publiée en 1788 par le nouveau préfet de la *Biblioteca real*, le savant numismate F. Perez Bayer : *Bibliotheca hispana vetus sive Hispani scriptores qui ab Octaviano Augusti aeo ad annum Christi M. D. floruerunt... Curante F. Perezio Bayerio... qui et prologum et auctoris vitae epitomen et noticias adiecit*, 2 tomes in-fol., 2 portraits, Madrid, veuve de Joaquín Ibarra, 1788. Perez Bayer trouva, on le pense bien, peu à prendre dans les notes inédites de l'auteur, déjà utilisées par Martí, mais il tint à mettre au point de la science de son temps ce précieux inventaire de la littérature patristique et médiévale de l'Espagne et, respectant lui aussi rigoureusement le texte d'Antonio, il l'accompagna de tout un appareil de notes puisées en un grand nombre de bibliothèques d'Europe, notes d'une érudition fort abondante, généralement sûre, encore que souvent mal digérée, au témoignage de Menéndez y Pelayo, *La ciencia española*, t. I, p. 52.

4° Antonio, qui allait porter le coup de mort à cette

abondante floraison de faux désignés aujourd'hui sous le nom de *Falsos cronicones* qui envahirent l'Espagne au début du xvii^e siècle, ne semble pas avoir soupçonné l'imposture avant 1664, où nous voyons apparaître ses premiers doutes dans une lettre à Juan Lucas Cortès, ou peut-être même avant 1651, si l'on en croit Mayans. Cependant il est un peu troublant de le rencontrer encore, en 1678, acceptant de défendre auprès de la cour romaine, en sa qualité d'agent des chanoines du *Sacro Monte* de Grenade, l'étrange littérature dite des « Plombs de Grenade ». Quoi qu'il en soit, ce n'est du moins pas lui mais le chanoine Marti qui est responsable de l'insertion, au t. II de l'édition posthume de la *Bibliotheca antiqua*, d'un texte de la première rédaction dite d'Escalano du *Chronicon Flavii Marci Dextri acephalon*, etc., fabriqué par Roman de la Higuera avant 1594, où nous le voyons utilisé par Vazquez, texte distinct de celui qui parut plus tard et que la *P. L.*, t. xxxi, col. 9-636, accueillit innocemment, d'après l'édition du cistercien Bivarius.

Antonio avait entrepris au contraire une réfutation en règle, nécessaire pour ramener l'opinion, de ce déluge de faux et il laissa après lui, inachevé dans ses papiers, un ouvrage considérable, monument de saine critique, où il aborde successivement les points les plus variés de l'histoire de l'ancienne Église d'Espagne, ce qui lui conserve aujourd'hui encore une réelle valeur. Il y avait travaillé de longues années. Ce fut seulement en 1742 que l'ouvrage parut sur l'initiative de Mayans y Siscar, bibliothécaire de Philippe V, *Censura de historias fabulosas, obra posthuma de D. Nicolas Antonio... Van añadidas algunas cartas del mismo autor i de otros eruditos. Publica estas obras D. Gr. Mayans y Siscar...*, Valence 1742, petit in-fol. Voir aussi au t. xvii du *Semanario erudito*, Madrid, 1787, p. 46 sq., une *Censura* du même Mayans.

5^o On trouve, à la suite de la *Censura*, un recueil de lettres (littéraires) écrites ou reçues par Nicolas Antonio, p. 644-672. Ce recueil est de beaucoup le plus complet et rend inutile non seulement les *Cartas de D. Nicolas Antonio e de don A. de Salis*, publiée par le même Mayans à Lyon en 1733, in-12, mais encore la collection postérieure à la *Censura* et intitulée : *Cartas morales... i literarias de varios autores españoles recogidas por... Mayans...*, 2 vol. in-16, Madrid, 1766, où la correspondance d'Antonio occupe les p. 164 à 243 du t. I. Le recueil de la *Censura* a été reproduit au t. xiii de la *Biblioteca de autores españoles*, publiée par Rivadeneyra à Madrid, 1850 : *Epistolario español*, t. I.

6^o Enfin les manuscrits de l'auteur, peu utilisés jusqu'ici et qui contiennent, avec un grand nombre de notes, plusieurs ouvrages achevés, sont conservés aujourd'hui, comme nous l'avons dit, à la *Biblioteca Nacional* de Madrid. On en trouvera la liste soit dans Mayans, *Vida de D. N. Antonio*, p. vi sq., soit dans Perez-Bayer, *Prologus* au t. I de la *Bibliotheca nova*, p. xv-xvi.

G. Mayans y Siscar, *Vida de don Nicolas Antonio*, en tête de son édition de la *Censura de historias fabulosas*, p. I-XL; *Noticia breve de D. N. Antonio*, au début des *Cartas de D. N. Antonio*, 1733, p. vii-xxiv. — Pérez Bayer, *Prologus* et *Vitae Epitome* qui précèdent le t. I de l'édition de 1788 de la *Bibliotheca vetus*, p. I-xvii (utile). — Sur cette même édition, voir L. Juan Garcia, Pérez Bayer y Salamanca, Salamanca, 1918, p. 173-180. Pour la mise au point d'un certain nombre de détails de ce volume, consulter R. Beer, *Handschriftensätze Spaniens*, Vienne, 1894, *passim*; cf. les *Indices*, p. 600. — La vérification des dates exactes et de la description des livres signalés dans chacune des deux *Bibliotheca* se fera utilement à l'aide des diverses bibliographies générales espagnoles des xvii^e et xix^e siècles. Particulièrement : P. Salva y Mallen, *Catalogo de la biblioteca de Salva*, Valence, 1872. — B. J. Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, Madrid, 1863-1889. — Voir aussi les diverses histoires litté-

raires des provinces : F. de Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1798-1802, de préférence à la réimpression peu scientifique faite à Saragosse en 1886. — Ximeno-Fuster, *Escritores del reyno de Valencia*, Valence, 1747-1829. — Torres Amat, *Memorias para ayudar a formar un diccionario critico de los escritores catalanes*, Barcelone, 1836, sans oublier la *Bibliografia ibérica del siglo XV* de C. Haebler, La Haye-Leipzig, 1904, et son supplément de 1917. — Bibliographie de ces Bibliothèques dans Menendez y Peiayo, *La Ciencia española*, 1887, t. I, p. 59-68. — Sur le rôle de N. Antonio dans la querelle des *Falsos cronicones*, voir J. Godoy Alcantara, *Historia critica de los falsos cronicones*, Madrid, 1868, *passim*, et particulièrement p. 277 sq.; les lettres de N. Antonio à J. L. Cortès, signalées plus haut. — G. Cirot, *Mariana historien*, Paris, 1905, *passim*; cf. p. 48, 233 sq., etc. A. LAMBERT.

1. ANTONIUS. Voir ANTOINE.

2. ANTONIUS. Plusieurs évêques catholiques portèrent ce nom en Afrique, à la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e; nous les énumérerons dans l'ordre chronologique.

1^o Au concile qui se tint à Carthage, le 28 août 397, dans le *secretarium* de la *Basilica restituta*, prit part un ANTONIUS, dont le siège n'est pas mentionné. Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. III, col. 930.

2^o Deux ANTONIUS assistèrent, du côté des catholiques, à la conférence de Carthage, en 411. L'un est dit *episcopus plebis Carpitanae*; il dirigeait donc l'église de Carpis, en Proconsulaire. Il avait un compétiteur donatiste, Veratianus. *Gesta collationis habitae inter catholicos et donatistas*, I, c. cxxvi, clxxxvii; Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. IV, col. 99, 138, 265. L'autre est qualifié de *Mutugennensis*, c'est-à-dire qu'il occupait le siège de *Mutugenna*, en Numidie; son adversaire donatiste se nommait Splendonijs. *Gesta*, I, c. cxxxiii; Mansi, *op. cit.*, col. 112, 265. Voir CARPIS, MUTUGENNA.

3^o Un ANTONIUS paraît au concile de Carthage, en 424, qui s'occupa, pour la seconde fois, de l'affaire du prêtre Apiarius de *Sicca Veneria*. Il signe avec ses collègues la lettre synodale au pape Célestin. Nous ignorons quel diocèse il gouvernait et dans quelle province. Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 839; t. IV, col. 515; *P. L.*, t. L, col. 422. Voir ci-dessus, t. I, col. 805-809, 819-822.

Aug. AUDOLLENT.

3. ANTONIUS. Parmi les évêques ariens les plus hostiles aux catholiques, au temps de la persécution du roi vandale Hunéric, Victor de Vita cite ANTONIUS de *Tamalluma*, au sud de la Byzacène, sur les confins de la Tripolitaine. Le saint évêque de Carthage, Eugenius, avait été relégué en cet endroit : Antonius, chargé de le surveiller, le tint dans un complet isolement et inventa contre lui mainte vexation. Il alla même, dit l'historien, le voyant atteint de paralysie, jusqu'à lui ingurgiter de force du vinaigre très piquant, espérant peut-être ainsi hâter sa fin. En quoi il se trompa, car Eugenius revint à la santé.

Mais Antonius s'acharna surtout contre son compétiteur, l'évêque catholique de *Tamalluma*, Habetdeum. On peut lire dans Victor de Vita la série des tourments qu'il lui infligea pour l'obliger à se convertir à l'arianisme. Ce fut en vain; Habetdeum demeura fidèle à sa foi. D'ailleurs il eut beau protester à Carthage, auprès d'Hunéric, contre ces mauvais traitements, le roi refusa de désavouer le trop complaisant exécuteur de ses édits si rigoureux aux catholiques, Victor de Vita, *Historia persecutionis Vandalicae*, III, 42-46, 53-54, édit. Halm, p. 51-54; *P. L.*, t. LVIII, col. 249-253; De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 355, au mot *Antonius XXII-XXIV*. Voir TAMALLUMA.

Aug. AUDOLLENT.

4. ANTONIUS HONORATUS. Il existe dans la littérature latine chrétienne un opuscule que Gennadius, *De scriptoribus ecclesiasticis*, xcv, P. L., t. LVIII, col. 1116, attribue à Honoratus, évêque de Constantine, précédemment *Cirta*, en Afrique. Mais deux mss., l'un de Corbie, très ancien, l'autre de Saint-Germain-des-Prés, du commencement du XII^e siècle, ajoutent à ce nom celui d'Antoninus. Aussi appelle-t-on communément l'auteur ANTONINUS HONORATUS ou HONORATUS ANTONINUS.

Quand le roi vandale Genséric commença à persécuter les catholiques, une de ses premières victimes fut un de ses amis intimes, Arcadius. N'ayant pu réussir à lui faire embrasser l'arianisme, il l'envoya en exil avec quelques autres chrétiens, et plus tard le fit périr dans les supplices. Pour encourager le confesseur et le préparer au martyr, l'évêque de Constantine lui écrivit une lettre, que Migne intitule *Epistola consolatoria*, et que Gennadius, *loc. cit.*, qualifie *Epistola ad labores pro Christo ferendos hortatoria*. Par des textes de l'Écriture, par des exemples empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament (Job, les Macchabées, saint Pierre et saint Paul, saint Étienne), par des raisons tirées de la vie de Jésus-Christ, Antoninus engage son ami à demeurer ferme au milieu des souffrances. *Perge, fidelis anima, perge; et confessor unitatis, gaude, quia pro nomine Christi pati meruisti contumeliam sicut apostoli cum flagellati sunt.* Certaines expressions dont il se sert (*confessor unitatis, gaude; tecum est Pater et Filius et Spiritus Sanctus; adjuro te per Trinitatis unitatem pro qua pateris mortem*, etc.), et surtout une démonstration théologique de l'égalité des trois personnes divines, intercalée au milieu des exhortations au martyre, indiquent nettement qu'Arcadius avait été frappé pour n'avoir pas voulu admettre la doctrine d'Arius.

La lettre d'Antoninus, écrite d'un style bref, en phrases pressantes, est un document du plus haut intérêt. C'est l'apprécier très exactement que de dire, avec Ruinart : *Vix aliud reperire est in isto saeculo scriptum quod magis priorum temporum venam apostolicumque vigorem spiret.*

Les faits qui furent l'occasion de cet opuscule permettent de lui assigner comme date probable l'année 437. Voir ARCADIVS.

Ruinart, *Historia persecutionis Vandalicae*, Paris, 1694, pars II, cap. iv, not. 3-4, p. 431-441. — P. L., t. L, col. 565-570. — Gennadius, *De scriptoribus ecclesiasticis*, xcv, P. L., t. LVIII, col. 1116. — Mabillon, *Vetera analecta*, Paris, 1723, p. 197-198. — Baronius, *Annales ecclesiastici*, Lucques, 1741, t. VII, p. 499-503, ad ann. 437. — De Vit., *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 347, au mot *Antoninus XII*. — Smith, *A dictionary of christian biography*, Londres, 1877, au mot *Antoninus*.

Aug. AUDOLLENT.

5. ANTONIUS. Voir ANTONIANUS et ANTONINUS.

1. ANTONUCCI (ANTONIO-BENEDETTO), cardinal-évêque d'Ancône, né à Subiaco le 17 février 1798, mort à Ancône, le 29 janvier 1879, fit ses études à Rome et prit les deux doctorats in utroque et en théologie. Il entra ensuite dans la carrière curiale, reçut la prêtrise, puis un canoniat (à Rome?), fut nommé camérier d'honneur de Sa Sainteté, et se distingua assez promptement pour que Grégoire XVI lui confiât, à l'âge de trente-quatre ans, le poste nouvellement créé d'internonce en Hollande, avec les fonctions de supérieur des missions catholiques de ce pays, où la hiérarchie n'avait pas encore été réorganisée (1832). Il occupa ce poste huit années, sut organiser ces missions et préparer les voies au rétablissement de la hiérarchie. Il mit particulièrement en garde les supérieurs des communautés pa-

roissiales contre la sujétion dont les menaçait la création par le gouvernement de La Haye, en 1838, de bourses aux universités pour les étudiants en théologie. Il fut rappelé en 1840 et nommé évêque de Montefiore, dans la Marche d'Ancône, le 17 décembre, puis transféré, le 22 septembre 1842, au siège de Ferentino, dans le pays des Volsques, province civile de Rome. Le 25 juillet 1844, ayant été appelé à remplacer le cardinal Gizzi, nonce en Sardaigne, il fut promu archevêque de Tarse *in partibus*. Il sut se faire apprécier par ses talents et son habileté diplomatique à la cour de Turin, notamment par le roi Charles-Albert. Le pape Pie IX le nomma son délégué spécial pour le baptême de sa filleule, la princesse Maria-Pia (1847), et à cette occasion le nonce reçut le grand cordon des Saints-Maurice-et-Lazare. Mais son influence sur le gouvernement piémontais fut annihilée à la suite des événements de 1848, lorsque le parti libéral et unitaire y prit le dessus à l'avènement de Victor-Emmanuel II. Il assista impuissant aux coups répétés que l'Église catholique et le clergé recevaient de celui-ci, et toute son action consista le plus souvent à prendre connaissance des communiqués qu'on lui faisait régulièrement des mesures nouvelles, à les envoyer à Rome, en ripostant par les protestations que de là, on le chargeait de transmettre. Il en fut ainsi des lois Siccardi, la plus grave de ces mesures, après la promulgation desquelles (9 avril 1850), les relations diplomatiques ayant été rompues entre Rome et Turin, il quitta son poste et sa nonciature prit fin.

Le 5 septembre 1851, il fut nommé évêque d'Ancône et Umana, dans les Marches. Sa carrière diplomatique était finie, et il s'occupa désormais d'administration diocésaine. Il commença par une visite pastorale et publia à ce sujet, le 3 janvier 1852, un règlement-programme dont Moroni nous a conservé la partie essentielle, t. CI, p. 120-121. En mai 1853, il reçut solennellement dans son diocèse Pie IX visitant ses États de la mer Adriatique. L'année suivante, il se signala par son dévouement, lorsque le choléra sévit, et contribua pour une large part à la fondation dans Ancône d'un orphelinat pour les jeunes filles que le fléau avait privées de leurs parents. Enfin Pie IX le récompensa de ses multiples services en le créant cardinal du titre des Saints-Silvestre-et-Martin *ai Monti*, le 13 mars 1858. Mais bientôt la conquête italienne, survenant après l'occupation militaire autrichienne, vint lui créer de nouveaux devoirs avec des difficultés de plus. Il sut toujours garder une réserve prudente avec une attitude digne, et ce fut la seule protestation qui lui fut permise après les exécutions militaires qui ensanglantèrent Ancône et ses environs en septembre 1860. Il prit part au conclave qui élut Léon XIII le 3 mars 1878, et mourut l'année suivante, le 29 janvier, de vieillesse, dans sa ville épiscopale.

Gams, *Series episcoporum*, p. 705, 692, 666. — Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1904, p. 208. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, passim; voir Index, au mot *Antonucci*. — Fr. Cristofori, *Storia dei cardinali di S. romana Chiesa*, Rome, 1889, t. I, p. 74.

P. RICHARD.

2. ANTONUCCI (GENNARO). Né à Naples, il fut promu évêque de Molfetta le 13 novembre 1775 et mourut en 1804.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1870, t. XXI, p. 398.

P. RICHARD.

3. ANTONUCCI (GIANBATTISTA), augustin (XVI^e siècle). Il prononça ses vœux dans le couvent de Gubbio. Il remplit dans l'ordre plusieurs charges de confiance. A Naples, en 1583, il enseigna l'hébreu et

convertit au christianisme beaucoup de juifs. On a de lui : *Catechesis seu institutio civitatis ac dioecesis Neapolitanae*, Naples, 1573, 1577, 1591, 1622; — *Catechesis seu instructio a RR. examinatribus Placentinae dioecesis promulgata cunctis ad parochiales ecclesias assumendas accomodata una cum additione*, Plaisance, 1574; plusieurs éditions. On lui attribue aussi les ouvrages suivants : *Lectiones super indulgentias*; *Lecturae habitae Placentia et Neapoli*.

Panfilo, *Chronica ordinis eremitarum S. Augustini*, Rome, 1581, fol. 132. — Gratianus, *Anastasis augustiniana*, Anvers, 1613, p. 104. — Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. I, p. 485. — Elsius, *Encomiasticon augustinianum*, Bruxelles, 1654, p. 325. — Jacobilli, *Bibliotheca Umbriae*, Foligno, 1658, p. 151. — Toppi, *Bibliotheca Neapolitana*, Naples, 1678, t. I, p. 129. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 60-61. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e part., p. 874. — Vecchiotti, *Bibliotheca Picena*, Osimo, 1790, t. I, p. 190-191.

A. PALMIERI.

ANTONY (FRANZ-JOSEPH-ALOYS), musicien, (1790-1837), né à Munster en Westphalie le 1^{er} février, y étudia la théologie, fut ordonné prêtre en 1813 et nommé vicaire de la paroisse de Saint-Lambert en la même ville. Il étudia la musique à Berlin en 1819 et fut appelé à professer le chant au lycée de Munster de 1820 à 1837, en même temps qu'il dirigeait la chorale de la cathédrale. Il mourut le 7 janvier 1837. On a de lui : *Beschreibung der Inthronisations Feier des Fürstbischofs von Corvey, Freiherrn von Lünig als Bischof von Münster*, 1821; — *Hilfsbuch für den Gesangunterricht*, 1822; — *Missa choralis ex primo tono authentico cum secundo plagali mixto*, 1825; — *Archeolog. liturgisches Lehrbuch des gregorianischen Kirchengesangs*, 1839; — *Praxis SS. rituum ac ceremoniarum quibus..... Ecclesia utitur*, 1831, traduit en allemand, 1836; — *Geschichtliche Darstellung der Entstehung und Vervollkommen des Orgel*, 1832; — *Manuale devotionis*, 1836; — *Ehre sei Gott, Ein Gebetbuch*, 1842, 2^e édition, tous ouvrages édités à Münster.

E. Rassmann, *Nachrichten... Münsterländischer Schriftsteller des XVIII und XIX Jahrhundert*, Münster, 1866, p. 6-7. — *Allgemeine deutsche Biographie*, t. I, p. 498.

L. BOITEUX.

ANTRAIGUES (*Interaquae, ecclesia de Interaquis*) archiprêtre de l'arrondissement de Privas, sous le vocable de Saint-Baudile, 1 193 habitants. Cette ville doit son nom à sa situation topographique. Elle est au sommet d'un énorme cône tronqué, dont le pied a été rongé par les eaux de la Bize, du Mas et de l'Oursier, affluents de la Volane, qui en faisaient vraiment un lieu « entre les eaux », *inter aquas*.

La terre d'Antraigues appartenait anciennement à l'Église de Viviers. L'évêque Burnon en donna le château, en 1213, à Aymar de Poitiers, pour le récompenser de la soumission qu'il venait de lui faire; mais il y avait, à son sujet, des discussions entre l'évêque et le chapitre de Viviers, si bien qu'on dut recourir à un arbitre pour les terminer. La sentence arbitrale, rendue en 1289, régla que l'évêque serait désormais seigneur d'Antraigues. D'ailleurs, pour cette localité, comme pour beaucoup d'autres, il y a un enchevêtrement assez compliqué de droits seigneuriaux, car la seigneurie était possédée en paréage par diverses familles.

L'église d'Antraigues est au nombre de celles qui furent confirmées à l'abbaye de Saint-Chaffre par la bulle d'Alexandre III, le 1^{er} avril 1179, et par la bulle de Clément IV, en 1266 ou 1267. Comme obédience, le prieur payait à l'abbé cinq sols plus un vêtement de peau (*tunice pellicea*), de moitié avec le prieur de Saint-Julien-de-Serres. Ces *tunice pellicea* devaient être en peaux de bœufs blanches, et portées au monastère le jour de la fête de Saint-Théodore (Saint-Chaffre).

Le plus ancien prieur que nous connaissons est

M^e Pierre Bérard (Berardo); il fut présent et donna son consentement, le 14 des calendes de mai (18 avril 1307), à l'acte par lequel on établissait un curé à Aizac, paroisse nouvellement détachée de la mense du prieur d'Antraigues. De même, le premier curé d'Antraigues dont le nom nous soit parvenu est M^e Raymond Radulfi, qui signe un acte en 1340.

Le prieur dépendait de celui d'Ucel et présentait à la cure.

Les prêtres d'Antraigues étaient assez nombreux pour former un corps constitué, et un acte du 31 mai 1605 dit que M^e Charles Chambon, curé, fit un achat de pension pour l'université des prêtres dudit lieu.

L'église était à un seul vaisseau et mesurait « dix-neuf pas de long sur sept pas de large, y compris sept pas de long que comprenait le presbytère », elle avait une tribune et, derrière l'autel, se trouvait la sacristie, séparée de l'église par des planches.

La nouvelle église est à trois nefs. Après bien des lenteurs, elle reçut son dernier couronnement par la consécration qui en fut faite le 30 avril 1884.

A. ROCHE.

ANTRUM. Voir INDRE.

ANTURINI (JOSEPH), jésuite syrien, né à Alep en 1629, d'une famille de maronites du Liban. Il fit ses études à Rome, au collège des maronites, et entra au noviciat de la province romaine à l'âge de quatorze ans. Après avoir enseigné les belles-lettres, il fut appliqué au ministère de la prédication et fut appelé dans la plupart des grandes villes d'Italie. Il mourut à Malte le 24 décembre 1686. On a de lui divers ouvrages de piété, de controverse et des récits tirés des mœurs orientales : *Storia santa, ovvero racconto breve di vari avvenimenti curiosi in Aleppo, Damasco, etc.*, Rome, 1672; — *Il cristiano nella Chiesa*, *ibid.*, 1662; — *Dio solo ovvero confederazione fatta a favore degl'Interessi di Dio solo*, Bologne, 1669; — *Fede mantenua della ragione*, Rome, 1669; — *Patrocínio dell'anime del purgatorio*, Milan, 1672, en collaboration avec le P. J.-B. Manni.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 445 sq.

P. BERNARD.

ANTWORTER (GEORGES), frère mineur, maître en théologie, élu le 19 avril 1479 évêque titulaire de Nicopolis, auxiliaire de l'évêque de Wurzburg. Il mourut le 17 mars 1499 et fut enterré à Wurzburg dans l'église des frères mineurs.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, t. II, p. 202. — Bat-tandier, *Annuaire pontif. cathol.*, 1916, p. 456.

R. AIGRAIN.

ANTZEVATSIQ, nom d'une famille satrapale et d'un ancien canton de la Grande-Arménie, où l'on voit siéger un évêque, dès le milieu du IV^e siècle et pendant les siècles suivants. Ce canton, faisant partie de l'ancienne province du Vaspourakan, était situé vers les sources du Nymphius (Bohtan-sou) dans la région où le P. Indjidjian place le couvent des Esprits. Hogvots-vanq, *Nouvelle Arménie*, en arménien, Venise, 1806, p. 157; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. II, p. 748. Vers l'an 362-363 au plus tard, Absalon (Abésoghom), évêque des Antzevatsiq, faisait partie de la pompeuse escorte ecclésiastique et civile de Nersès 1^{er}, descendant de Grégoire l'Illuminateur à la cinquième génération, quand ce personnage fut conduit à Césarée de Cappadoce, pour y être sacré catholicos par l'archevêque Eusèbe. *Historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. II, n. 3, p. 24. Quelques années plus tard, le roi d'Arménie, Archak (350-367), proscribit le catholicos Nersès, dont l'esprit catholique lui déplait et dont les reproches mérités l'exaspèrent; sur son siège, il fait monter Tchounag. Mais, seuls, Siméon, évêque des Antzevatsiq, Dadjad, évêque d'Aghdznig, et

Georges, évêque de Karni, acceptent de consacrer l'élu d'Archak (Arsace), selon le biographe de Nersès Mesrop (x^e siècle). Toutefois, un plus ancien historien, Faustos (*Histoire d'Arménie*, I. IV, ch. xv, dans Langlois, t. I, p. 254) fait seulement mention des évêques de Gortouk et d'Aghdznig et sans indiquer leur nom. Au siècle suivant, un évêque nommé Eghpaïr (frère) occupe le siège des Antzevatsiq vers l'an 450 et prend part au synode arménien d'Artachat (voir ce nom).

Vers le milieu du vi^e siècle, l'évêque des Antzevatsiq, Stephanos, est un de ces évêques suspects de nestorianisme ou plutôt de sympathie pour le concile de Chalcedoine auxquels le catholique Nersès II adresse une lettre de reproches. En 606, un autre évêque des Antzevatsiq, Grégoire, assistait au synode antichalcédonien tenu, en 606, à Dvin (Tovin) et qui précéda immédiatement la rupture de l'Église arménienne avec l'Église ibérienne. Voir Nersès Akinian, *Kurion catholicos des Ibériens et Histoire des relations arméno-géorgiennes au vi^e siècle*, Vienne, 1910, en arménien, p. 138. Enfin, au x^e siècle, le siège des Antzevatsiq est illustré par Khosroës, surnommé le Grand, neveu par alliance d'Ananie de Narek. Voir ce nom. col. 1435. Khosroës composa, vers l'an 950, l'*Explication des prières de la messe : Chosroae magni episcopi monophysici explicatio precum missae*, éd. P. Vetter, Fribourg-en-Brisgau, 1880.

Généalogie de saint Grégoire et vie de Nersès, etc., dans Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes d'Arménie*, t. II. — *Libre des épîtres*, Tiflis, 1901, en arménien p. 70, 146, 149, 151. — Tournebize, *Histoire d'Arménie*, Paris, 1910, p. 516, etc.

F. TOURNEBIZE.

ANUB. Voir ANOUB, col. 420.

ANUBION, évêque égyptien de siège inconnu, signa la protestation adressée au concile de Tyr, en 335, en faveur de saint Athanase.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 1144. — S. Athanase, *Apol. adv. arianos*, c. LXXX, LXXXVII, P. G., t. XXV, col. 392, 405.

R. AIGRAIN.

ANUCO ou **AUNUCO** ou **ANNONCONE**, prétendu évêque de Turin, vers 960. Il n'y a vraisemblablement jamais eu d'évêque Anuco à Turin. Ce nom a pris place dans les listes épiscopales à la suite d'une faute de lecture, très explicable, commise par Pingone dans la transcription de la chronique de l'abbaye de la Chiusa : *Taurinensem pontificem qui Amico dicebatur*. D'Amico, on a fait Anuco. Il s'agit, dans ce texte, de l'évêque Amizone, contemporain en effet de la fondation de l'abbaye de la Chiusa, vers 999, non en 966, ainsi que l'a démontré le P. Savio.

Savio, *Sulle origini dell' abbazia di S. Michele della Chiusa, detta La Sacra di San Michele*, 1888; *Gli antichi vescovi d'Italia, Piemonte*, 1898, p. 331.

F. BONNARD.

1. ANVERS (VILLE). — I. Histoire. II. Églises paroissiales. III. Abbaye de Saint-Michel. IV. Prieuré, puis abbaye du Mont-Sauveur. V. Anciennes communautés d'hommes et de femmes. VI. Communautés religieuses actuelles. VII. Dévotions principales.

I. HISTOIRE. — Une légende qui remonte à la fin du moyen âge retrouve dans le nom d'Anvers ou de *Antwerpen* les deux mots flamands : *Hand*, main, et *werpen*, jeter. Le géant Druon Antigon, établi dans cette région un siècle environ avant l'invasion romaine, punissait, en leur amputant la main droite et en la jetant dans l'Escaut, tous les marins rebelles à ses lois. Mais le roi de Tongres, Salvius Brabon, qui avait épousé une cousine de Jules César, défia et battit le tyran. Il était juste qu'on appliquât rigoureusement au vaincu la loi du talion. Sa main droite fut coupée et jetée dans le fleuve.

Ce n'est là qu'une historiette. Les auteurs les plus sérieux admirent longtemps que *Antwerpen* devait être un composé des trois mots : *aan de werve* (au quai). Mais le regretté Godefroid Kurth a définitivement établi l'origine celtique du nom d'Anvers. On n'est pas encore parvenu à en déterminer le sens d'une façon sûre. Il se rencontre pour la première fois au vi^e siècle, quand Anvers entre dans l'histoire religieuse et dans l'histoire civile.

Les faits principaux de l'histoire religieuse de la ville sont les suivants : évangélisation d'Anvers par saint Éloi, saint Amand et saint Willibrord; — succès des prédications de l'hérétique Tanchelin, au début du xii^e siècle, mais triomphe de l'orthodoxie, grâce à saint Norbert et à ses disciples; — seconde crise, beaucoup plus redoutable et plus longue que la première, quand Anvers joue, au xvi^e siècle, le rôle de métropole de la Réforme dans les Pays-Bas; — enfin, renaissance de l'ancienne foi, sous l'influence simultanée du pouvoir, proscrivant définitivement les cultes dissidents et réservant toutes ses faveurs au catholicisme, des évêques d'Anvers, qui entreprennent l'œuvre de la réorganisation religieuse et surtout de l'instruction de leurs ouailles, et des jésuites, qui, entre tous les ordres religieux, seront les apôtres les plus actifs et les plus écoutés.

Au cours des invasions et de la conquête franque, le nord de la Gaule avait en grande partie perdu le trésor de la foi chrétienne. Il fallut recommencer l'œuvre d'évangélisation. Elle dura environ deux siècles. Mais si nous connaissons les noms des principaux apôtres de la Belgique, bien peu de sources contemporaines et dignes de foi nous renseignent sur leur activité. On distingue d'ordinaire trois groupes de missionnaires : les Aquitains, comme saint Amand († vers 676), saint Remacle († 669/670 ou 676/679) et saint Hadelin (fin du vii^e siècle); les Irlandais, comme saint Feuillan († vers 655); et les Anglo-Saxons, comme saint Willibrord († 739). À côté d'eux, des évêques luttèrent aussi très énergiquement contre le paganisme, par exemple, saint Géry († 660), à Cambrai; saint Éloi († 660), à Noyon-Tournai; saint Lambert († avant 706) et saint Hubert († 727), à Tongres.

Le plus ancien texte où il soit fait allusion à Anvers est la *Vita Eligii*, par saint Ouen, évêque de Rouen (mort en 684). Éloi fut consacré évêque de Noyon-Tournai, le 13 mai 641. Après avoir raconté son élection, le biographe, au ch. III du livre II, continue de la sorte : *Praeterea pastoris cura sollicitus lustrabat urbes vel municipia circumquaque sibi commissas. Sed Flandrenses atque Andoverpenses, Fresiones quoque et Suevi et barbari quique circa maris litora degentes, quos velut in extremis remotos nullus adhuc praedicationis vomer impresserat, primo eum hostili animo et aversa mente susceperunt, postmodum vero, cum paulatim per gratiam Christi his verbum Dei insinuare coepisset, pars maxima trucis et barbari populi, relictis idolis, conversa est ad verum Deum, Christoque subjecta; sicque demum factum est, ut quasi coelitus lumen ostensum aut radius quidam solis erumpens totam partis illius barbariem inlustraret*. Mon. Germ. hist., *Script. rerum Meroving.*, t. IV, p. 696-697. Plus loin, au ch. VIII, saint Ouen ajoute : *Multum praeterea in Flandris laboravit, jugi instantia Andoverpis pugnavit, multosque erroneos Suevos convertit, fana nonnulla, Christi clipeo protectus, cum apostolica auctoritate destruxit; idolatria quoque diversi generis, ubicumque invenit, funditus subruit*. *Ibid.*, p. 700.

A peu près à la même époque — car les sources ne nous permettent pas plus de précision — un autre évêque, un évêque missionnaire, celui-là, saint Amand (voir ce nom, t. II, col. 942), exerçait aussi son apos-

tolat à Anvers. Le testament de Rohingus, de 726, dont M. Krusch admet pleinement l'authenticité (*Mon. Germ. hist., Script. rerum Meroving.*, t. v, p. 396, n. 10), et qui nous a été conservé par la chronique d'Echternach, mentionne une église *quae constructa est intra castrum Antwerpis, super fluvium Scalde, quam dominus Amandus pontifex in honorem sancti Petri et Pauli apostolorum principum vel ceterorum sanctorum construxit. Acta sanctorum*, febr. t. i, p. 820.

Nous trouvons d'abord cette église parmi les propriétés des moines de *Quercolodora* (Deurne). Mais en 693 (*Chron. Epternacense*, lib. II, *Mon. Germ. hist., Script.*, t. xxiii, p. 55), elle est cédée par Rohingus et sa femme Bebelina à saint Willibrord († 739). Enfin, celui-ci la remit aux moines d'Echternach (voir la pièce dite le testament de saint Willibrord, de nouveau éditée par le R. P. Alb. Poncelet, dans les *Analecta bollandiana*, 1906, t. xxv, p. 167-168. Son authenticité, qui fut niée jadis sans preuves suffisantes, paraît devoir être admise).

De 641 environ à 739, trois des plus grands apôtres des VII^e et VIII^e siècles avaient donc travaillé à la conversion d'Anvers. Et comme saint Éloi occupa le siège épiscopal de Noyon-Tournai, saint Willibrord celui d'Utrecht, et, au moins d'après l'opinion traditionnelle, saint Amand, pendant quelques années, celui de Tongres, on pourrait s'attendre à voir Anvers relever d'un de ces diocèses. En réalité, aussi haut que nous pouvons remonter, et jusqu'en 1559, nous trouvons toujours cette ville rattachée au diocèse de Cambrai. Son territoire avait dû faire partie de l'ancienne *civitas Camaracensium*. Voir Longaon, *Atlas historique de la France*, pl. II et texte explicatif, p. 13 sq. Sous les Francs, l'Église conserva la division administrative romaine des *civitates* et ainsi les diocèses furent calqués sur les cités de l'époque impériale.

Anvers, mentionnée dans le testament de Rohingus comme *castrum*, c'est-à-dire localité pourvue d'une église et entourée d'un rempart de terre et d'une palissade en bois, n'avait pas encore eu le temps de devenir un centre commercial de quelque importance, lorsqu'elle tomba aux mains des Normands. Ceux-ci l'incendièrent en 837, mais la réoccupèrent dans la suite à cause de son importance stratégique. Solidement établis à l'embouchure de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, ils purent diriger de là des expéditions vers l'intérieur du pays pendant le IX^e siècle. Ils n'abandonnèrent définitivement Anvers que plusieurs années après leur défaite à Louvain (891).

Au siècle suivant, la Lotharingie, née du démembrement de l'empire de Charlemagne, fut divisée en deux duchés, et définitivement rattachée au Saint-Empire. L'Escaut formait au nord-ouest la limite entre lui et la France. Aussi Henri II constitua-t-il, en 1008, une marche d'Anvers et des régions voisines. Le titre de marquis d'Anvers ou du Saint-Empire se trouva en général uni au moyen âge à celui de duc de Brabant. Il passa, à partir du XV^e siècle, aux maîtres successifs des Pays-Bas : ducs de Bourgogne, rois d'Espagne et branche autrichienne de la maison de Habsbourg, pour ne cesser d'exister, avec le marquisat lui-même, qu'à la conquête de la Belgique par les Français.

Nous ignorons comment fut organisé le culte à Anvers jusqu'à la fin du IX^e siècle. On y trouve jusqu'alors les moines d'Echternach. Mais desservaient-ils l'église que leur avait cédée saint Willibrord? Un diplôme de Godefroid I^{er} de Louvain (le Barbu), des environs de 1120, nous apprend que son prédécesseur Godefroid de Bouillon, duc de Basse-Lotharingie et marquis d'Anvers, avait donné, en 1096, à l'église Saint-Michel, citée alors pour la première

fois, *decimam duorum manipulorum... ad usus canonico-rum inibi servientium*. Miraeus, *Opera diplomatica*, t. I, p. 87; Diérxensens, t. I, p. 115-117. Aussi la tradition a-t-elle considéré le célèbre roi de Jérusalem comme le fondateur du chapitre d'Anvers.

Les chanoines allaient bientôt renoncer à l'église Saint-Michel en faveur des disciples de saint Norbert.

L'hérésiarque Tanchelin, dont nous ne connaissons qu'assez imparfaitement les erreurs par la lettre du clergé d'Utrecht à l'archevêque Frédéric de Cologne (1112) (P. Frédéricq, *Corpus documentorum Inquisitionis haereticæ pravitatis Neerlandicae*, 1889, t. I, p. 5-18), vint répandre sa doctrine à Anvers. La *Vita Norberti*, c. xvi (*Mon. Germ. hist., Script.*, t. XII, p. 690-691), composée par un contemporain et un familier du saint archevêque, nous décrit la manière d'agir du novateur et l'impression qu'il produisit à Anvers. Une autre biographie de saint Norbert, de très peu postérieure à la première, nous apprend en outre que, nonobstant l'existence d'un chapitre, un seul prêtre était, au début du XII^e siècle, chargé de tout le ministère paroissial à Anvers, mais qu'il ne jouissait d'aucun crédit à cause de ses mœurs fort peu sacerdotales. Tanchelin mourut sans doute en 1115. Mais, comme le note le biographe de saint Norbert, son hérésie ne mourut pas avec lui. Les douze chanoines d'Anvers, sur le conseil de leur évêque, Burchard de Cambrai, firent appel à saint Norbert et à ses religieux.

Le chapitre alla même jusqu'à abandonner en leur faveur l'église Saint-Michel et se transporta dans la petite chapelle appelée *Onze lieve Vrouw op't Stacksken*, *Notre-Dame à la souche*, où se trouvait une statue de la Vierge épargnée miraculeusement, disait-on, par les Normands. La chapelle fut agrandie et son autel consacré, en 1124, par Burchard. Telle est l'origine de l'église Notre-Dame et de l'abbaye Saint-Michel. Bien qu'on connaisse fort peu l'activité de saint Norbert à Anvers, c'est à bon droit que cette ville place le fondateur de l'ordre des prémontrés parmi ses apôtres, à côté des Amand, des Eloi, des Willibrord.

Jusqu'en 1304, Anvers semble n'avoir possédé qu'une paroisse, celle de Notre-Dame. Cette année-là, l'église Saint-Georges et peut-être aussi celle de Saint-Willibrord furent chargées de desservir le culte dans une partie de la cité. En 1477, ce fut le tour de Saint-Jacques. Enfin, Sainte-Walburge était devenue église paroissiale à une date qu'il est impossible de fixer, mais après le milieu du XIII^e siècle. Jusqu'en 1477, Notre-Dame et Saint-Willibrord pouvaient seules administrer le baptême. Encore n'y avait-il pas longtemps que cette dernière paroisse était entrée en possession de ce droit.

Pendant le grand schisme, les villes de Flandre restèrent fidèles au pape de Rome, Urbain VI, malgré le succès des expéditions, dans le nord, de Charles VI en 1382 et 1383 et l'attitude clémentine des évêques qui dépendaient du siège métropolitain de Reims. Anvers, dont Louis de Male, comte de Flandre, était devenu marquis, imita l'exemple de la Flandre. Diérxensens prétend (t. II, p. 117 sq.) que, sous Philippe le Hardi, la cité garda la neutralité entre les deux papes, et il transcrit même, en ce sens, la phrase suivante tirée d'un concordat de 1390, passé entre l'évêque de Cambrai et le chapitre Notre-Dame : *Primo quod conventiones et pacta habita cum dicto illustrissimo principe* (Philippe le Hardi) *super indifferentia seu neutralitate in facto papatus sub modis et conditionibus in eis latius expressatis... in suis vigore et firmitate inviolabiliter remanebunt* (p. 124). Mais si Anvers tint à réserver de la sorte son droit de n'être pas clémentine, dans les premières années du gouvernement de Philippe le Hardi, dès 1390, elle se rallia à Clément VII. Elle n'imita

donc pas l'exemple de constance de Gand ou de Malines. Noël Valois (*La France et le grand schisme d'Occident*, t. II, p. 239, 263) a retrouvé aux archives du Vatican deux bulles du 6 février 1391 dans lesquelles, d'après le résumé que nous en donne l'éminent historien, Boniface IX, successeur d'Urbain VI, constate la défection du peuple et du clergé d'Anvers et la juge d'autant plus sévèrement qu'aucune nécessité, dit-il, ne les forçait à quitter le droit chemin. Les moyens de persuasion auxquels recoururent le pape d'Avignon et le duc de Bourgogne, les fautes des papes de Rome, et peut-être d'autres causes encore expliquent ce changement.

Nous avons dit comment s'établirent à Anvers les prémontrés. Au cours du moyen âge, d'autres religieux des grands ordres fixèrent aussi leur résidence dans la ville. Les frères prêcheurs furent appelés en 1243, surtout pour combattre l'hérésie des vaudois, qui rencontrait une certaine sympathie dans la population. La Chartreuse, appelée *domus sanctae Catharinae*, au faubourg de Kiel, a été fondée en 1320. Les cisterciens et les frères mineurs n'arrivèrent que fort tard, les premiers en 1449 (Saint-Sauveur), les autres en 1433. Enfin Maximilien I^{er} et Philippe le Beau octroyèrent en 1486 aux carmes la permission d'ouvrir un couvent à Anvers.

Nous voici au seuil de la période moderne et de l'histoire de la Réforme. C'est un couvent précisément, celui des augustins de la congrégation de Saxe, ouvert depuis peu de temps, qui fut le premier centre de diffusion du luthéranisme dans la grande cité commerciale.

Érasme nous apprend, dans une lettre écrite à Luther, le 29 mai 1519, que le prieur des augustins d'Anvers, Jacques Praepositus, aimait de tout son cœur le futur chef de la Réforme, se déclarait son disciple — il avait, en effet, étudié avec lui à Erfurt — et, presque seul, prêchait vraiment le Christ. L'évêque de Cambrai dut attirer l'attention spéciale de ses vicaires à Bruxelles sur le succès de la prédication de Praepositus à Anvers (Diercxsens, t. III, p. 362). Les ouvrages de Luther se traduisaient, s'imprimaient et se répandaient dans la ville. Un an environ après qu'eût été porté par Charles-Quint le premier placard contre l'hérésie, l'évêque de Cambrai commença les poursuites contre Praepositus. Le procès se termina par une rétractation solennelle à Sainte-Gudule, le 9 février 1522. Frédéricq, *op. cit.*, t. IV, p. 88. Un des confrères de Praepositus, Henri de Zutphen, arrêté après un sermon, fut délivré par des femmes d'Anvers, Henri Voes et Jean van Essen, livrés aux flammes, le 1^{er} juillet 1523, sur le grand marché de Bruxelles, sont les premiers disciples de Luther qui furent exécutés. Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, fit fermer, puis raser le couvent des augustins.

Il est difficile de préciser jusqu'à quel point les abus existants dans le clergé d'Anvers favorisèrent la propagation des idées nouvelles. Les derniers évêques de Cambrai n'avaient pas tous été, malheureusement, à la hauteur de leur tâche. Mais pour comprendre le rôle joué par Anvers dans l'histoire de la Réforme et, d'une façon générale, pour comprendre son histoire religieuse, il faut avant tout tenir compte de sa situation comme port international. Elle entretient des relations suivies avec tous les pays, mais surtout avec l'Allemagne. La colonie allemande y est, comme elle le sera avant la guerre de 1914, la plus nombreuse. Les Maraños, juifs portugais convertis, s'y rencontrent également et, par haine de la religion catholique, favorisent un mouvement qui lui est hostile. Voir P. Kal-koff, *Die Anfaenge der Gegenreformation in den Niederlaenden*, 1^{re} partie, Halle, 1903. Appliquer rigou-

reusement dans cette ville cosmopolite les placards impitoyables de Charles-Quint, permettre aux inquisiteurs d'y instrumenter à l'aise, c'était mettre en péril sa prospérité économique. Aussi les inquisiteurs, encore plus détestés à Anvers que dans les autres villes des Pays-Bas, même par les meilleurs catholiques, ne sont-ils pas tolérés; à plusieurs reprises, Anvers est déclarée libre de toute intervention inquisitoriale. La magistrature municipale, faible, condescendante, en partie gagnée aux calvinistes, s'oppose résolument à l'Inquisition, au nouvel évêché qui sera établi, en 1559, sur la demande de Philippe II, et à l'introduction du concile de Trente; contre les réformés, elle agit ou n'agit pas, suivant les circonstances; elle se montre surtout soucieuse de ne nuire en rien à la prospérité économique de la ville, de ménager les puissants commerçants étrangers qui sont hébergés dans ses murs, et plus tard, à partir de 1576, de flatter les éléments révolutionnaires de la classe ouvrière, que les persécutions contre les calvinistes ont chassés des villes du sud et amenés à Anvers. Il n'en faudrait pas conclure néanmoins que l'hérésie y échappa tout à fait à la répression. Trois cent cinquante-trois personnes y furent exécutées au XVI^e siècle pour cause de religion. Mais ce chiffre est fort minime pour une ville où les différentes sectes étaient si nombreuses. Voir Meyhoffer, *Le martyrologe protestant des Pays-Bas, 1523-1597*, Nessonvaux, 1907, p. 131. Toutes les enquêtes furent d'ailleurs menées et toutes les sentences furent portées par le pouvoir séculier.

Avant de parler des calvinistes, il nous reste à dire quelques mots des luthériens et des anabaptistes. L'arrestation des augustins et d'autres suspects, comme le maître d'école Nicolas de Boisle-Duc, l'humaniste Corneille Graphaeus, etc. (voir Frédéricq, *op. cit.*, t. IV et V, et P. Génard, *Antwerpsch Archievenblad*, surtout t. VII et t. XIV), n'empêchèrent pas les idées de Luther de pénétrer partout dans la ville. Les imprimeries clandestines se multipliaient. Des leçons d'Écriture sainte obtenaient grand succès dans les quartiers populaires. Des prêtres, des curés, celui de Saint-Jacques notamment, prêchaient l'erreur et, le dimanche, dans les prairies autour de la ville, des auditeurs toujours plus nombreux venaient entendre la « parole de Dieu ». A différents endroits des croix et des statues étaient brisées. Cependant les luthériens ne se montrèrent pas révolutionnaires comme plus tard les calvinistes. Il semble bien d'ailleurs que leur communauté perdit assez vite la plupart de ses éléments populaires, au profit notamment des anabaptistes. Mais, quoique les moins nombreux, les luthériens furent, d'après Diercxsens (t. IV, p. 344), la secte la plus puissante, parce qu'elle comprenait surtout de grands commerçants d'Allemagne.

En 1525, un couvreur en ardoises d'Anvers, Loys Pruystinck, fonda la secte des « libertins spirituels » ou « loistes », qui s'inspirait d'idées manichéennes. Luther les dénonça en termes furibonds à la communauté évangélique d'Anvers. Voir l'ouvrage de Frédéricq, cité dans la bibliographie. Pour les anabaptistes proprement dits, nous n'avons pas de renseignements sur leur origine à Anvers. En octobre 1529, on en arrêta un, qui fut brûlé. On sait que ces sectaires devinrent surtout dangereux après l'entrée en scène de Jan Matthys de Harlem (ou de Leyde), en 1533. Le 25 février 1535, une ordonnance du magistrat d'Anvers exige que, dans les vingt-quatre heures, tous ces sectaires, et ceux qui ont rebaptisé ou laissé r. baptiser quelqu'un, abandonnent la ville et le marquisat. Cette même année, plusieurs personnes, convaincus d'anabaptisme, furent exécutées. *Antwerpsch Archievenblad*, t. II, p. 329-336; t. VII, p. 316 sq.; t. XIV, p. 12 sq. Après la chute de Munster (25 juil-

let 1535), la folie sanguinaire qui s'était emparée des anabaptistes ne tarda pas à s'apaiser. Ils restèrent cependant sous l'étroite surveillance des autorités communales, et, à diverses reprises, au cours du *xv^e* siècle, on mentionne à Anvers des anabaptistes arrêtés, et mis à mort. D'ailleurs, un peu partout, catholiques et luthériens s'unirent contre ces hommes considérés comme les ennemis du genre humain. Quand, en 1566, les calvinistes et les luthériens (ou les martinistes, ainsi qu'on les appelait à Anvers) eurent obtenu, grâce à Guillaume d'Orange, la liberté de conscience, les anabaptistes tinrent deux réunions publiques hors de la cité. Mais le magistrat leur fit comprendre, en les dispersant, qu'il ne pouvait être question pour eux d'obtenir le même traitement que les autres dissidents.

Le calvinisme est entré dans les Pays-Bas, d'abord par les régions wallonnes proches de la France, puis par l'Angleterre. Après le massacre de Vassy (1562), des huguenots cherchèrent refuge à Anvers. En octobre de la même année, Granvelle écrit au roi : « Anvers devient véritablement un réceptacle de mauvais garnements. » En vain le gouvernement donnait-il au magistrat l'ordre de les arrêter ; on lui répondait « qu'on les rencontrerait bien de passage par les rues, mais, qu'on ne pouvait parvenir à savoir le lieu de leur résidence ». Voir Gachard, *Sur la situation d'Anvers, etc.*, cité dans la bibliographie. D'ailleurs le mouvement était patronné par de nombreux et puissants commerçants belges et étrangers, dont plusieurs nous sont connus, notamment par les rapports secrets d'espions espagnols, comme Philippe Dauxy et Geronimo de Curiel. Voir les études de M. van der Essen, citées dans la bibliographie, et la liste des suspects dressée en 1566 et publiée par Gérard, *Antwerpsch Archivienblad*, t. ix, p. 404-427. « Il est facile de concevoir l'agitation que durent répandre — dans une population travaillée ainsi par les sectes religieuses et où pullulaient les hommes turbulents et brouillons — les ordres rigoureux du mois de décembre 1565 sur l'inquisition et les placards, les assemblées des grands à Bréda et à Hoogstraeten, la confédération des nobles, la présentation de la requête (à la gouvernante), et les mouvements qui dans tout le pays furent la suite de cette démarche hardie. » Gachard, *art. cit.*, p. 54. Les prêches se tiennent publiquement hors de la ville et il y assiste, paraît-il, jusqu'à 15 000 personnes. Granvelle écrit — avec une certaine exagération, car il semble bien que les catholiques, très timides, il est vrai, restaient de loin la majorité — que les calvinistes sont plus nombreux à Anvers qu'à Genève. Edm. Poulet, *Correspondance de Granvelle*, t. i, p. 288. Le 13 juin, pendant que la procession du Saint-Sacrement parcourt les rues, les sectaires cherchent à s'emparer de la cathédrale. Le magistrat, qu'effraient tous ces désordres, prie la gouvernante de venir elle-même, puis, sur son refus, d'envoyer... Guillaume d'Orange.

Le Taciturne n'avait pas encore rompu avec l'Église catholique et la maison d'Espagne. Mais on connaissait ses sympathies. Sans doute il tâcha de rétablir l'ordre dans la ville ; sans doute il fit exécuter quelques-uns des individus compromis dans la grande furie iconoclaste du 20 août 1566. Voir notamment, sur ces événements, Cauchie, *art. cit.* dans la bibliographie. Mais, les 3 et 22 septembre, il accordait la liberté religieuse aux calvinistes, puis aux martinistes. A partir de ce moment, il semble que les catholiques se soient ressaisis. La gouvernante déclara que le prince d'Orange avait dépassé ses pouvoirs. Elle ordonna la fin des prêches. Après la tentative de Jean de Marnix, sire de Toulouse, de s'emparer de la ville et l'émeute des calvinistes au pont de Meir (mars 1567), Margue-

rite fit elle-même un séjour de trois mois à Anvers. Malheureusement, Philippe II, qui la trouvait trop modérée, envoyait en août 1567 le duc d'Albe dans les Pays-Bas. Voir ce nom, t. i, col. 1386.

Anvers eut sa part dans la répression. Mais il n'est pas possible de fixer combien, parmi les quelque 7 000 victimes du duc d'Albe, appartenaient à la grande cité. La plus célèbre fut sans doute le bourgmestre van Straelen. Albe fit édifier une nouvelle forteresse à Anvers et, en 1568, après sa campagne victorieuse contre le Taciturne, sa statue s'y éleva fièrement. Malgré les conseils des évêques, il exigea l'impôt du dixième et du vingtième denier. Mais, en 1573, il obtenait sa démission.

Des temps plus durs allaient commencer pour le catholicisme à Anvers. Le 4 novembre 1576, des soldats espagnols pillèrent et incendièrent la ville. Plus de 7 000 hommes, combattants et bourgeois, furent mis à mort. Cette *Furie espagnole* hâta la conclusion de la Pacification de Gand, que les provinces du nord et du midi signèrent contre le roi d'Espagne. Les États généraux occupèrent Anvers et les deux gouverneurs que les insurgés opposèrent successivement aux gouverneurs espagnols y résidèrent. Mais le véritable chef des révoltés ne fut ni l'archiduc Mathias, ni le duc d'Anjou : ce fut Orange.

Les années 1578-1585 sont sans doute les plus sombres de l'histoire religieuse d'Anvers. Le magistrat est à la merci des calvinistes. Le 28 mai 1579, ceux-ci refoulent une procession dans la cathédrale. Ils arrêtent cent-vingt prêtres et les emprisonnent dans un navire. Mais ce n'est là qu'un début. La liberté de conscience ne leur suffit pas. Il faut qu'ils l'enlèvent aux catholiques, et, sauf quelques exceptions, proscrivent l'ancien culte. Les jésuites, qui, depuis trois années, avaient obtenu l'autorisation d'ouvrir un collège, puis les autres religieux, durent partir pour l'exil. Les biens d'Église furent saisis. Vraiment la populace, acquise aux Gueux, domine la ville.

Après une année de siège, le gouverneur du roi, Alexandre Farnèse, parvint à reprendre Anvers. La capitulation imposée à cette ville, le 17 août 1585, laissait aux protestants un délai de quatre ans pour émigrer ou se convertir. La plupart optèrent pour l'exil. De 90 000 pendant le siège, le chiffre de la population était tombé, en 1589, à 50 000 environ ; mais il faut comprendre dans ce nombre tous les marchands et tous les ouvriers qui, sans être calvinistes, allèrent chercher ailleurs la fortune qu'ils craignaient de ne plus pouvoir trouver à Anvers. Il est certain que la victoire du catholicisme ne fut pas suivie du relèvement de la prospérité commerciale. Le grand port, jusqu'au *xix^e* siècle, ne devait plus connaître les beaux jours qu'il avait vécus depuis le début du *xv^e*. Les calvinistes, par leurs excès, avaient commencé à provoquer l'émigration, qui continua, nous l'avons dit, après la prise d'Anvers, et à détourner de l'Escaut la navigation étrangère. La guerre avec les Provinces-Unies jusqu'au traité de Munster (1648), et puis ce traité lui-même, fermèrent le port. Les rivales néerlandaises eurent désormais le champ libre.

La restauration catholique se produisit à Anvers, comme dans le reste des Pays-Bas espagnols, dès la fin du *xvi^e* siècle et la première moitié du *xvii^e*. Des évêques pieux et instruits, Torrentius, Miraeus, Maderus, s'y emploient de leur mieux. Les conversions sont nombreuses et la ferveur croît chez les catholiques.

Dès 1588, l'évêque Laevinus Torrentius se réjouit dans une lettre de ce que *religio catholica ante triennium in hac civitate pene deperdita, non obstante haereticorum, qui ex pace hic adhuc tolerantur, praesentia,*

insigne in dies incrementum accipit. Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique, 3^e série, 1870, t. xi, p. 216. Cependant, à diverses reprises, surtout lorsque la trêve de douze ans a rétabli, en 1609, la liberté de commerce entre la Belgique et les Provinces-Unies, on se plaint des contacts entre catholiques et hérétiques (cf. De Ram, *Synodicon Belgicum, Episcopatus antwerpiensis*, p. 120) et de la propagande des consistoires hollandais.

Les principaux collaborateurs des évêques d'Anvers furent les jésuites. Ceux-ci avaient été admis, avec certaines réserves, dans les Pays-Bas, en 1556. Mais Marguerite de Parme et le duc d'Albe ne leur étaient pas favorables. En 1562, Lainez vint à Anvers et réussit si bien dans ses prédications aux Espagnols, que ceux-ci ne voulurent plus d'autres prédicateurs que des jésuites. Les PP. Peys et Denys Vasquez lui succédèrent. Après diverses difficultés, spécialement avec le chapitre, ils purent ouvrir un collège dans le magnifique hôtel mis à leur disposition, en 1573, par un marchand espagnol. Les cours commencèrent en 1575. Mais, précisément, le crédit dont ils jouissaient auprès des Espagnols les avait rendus suspects à une partie de la population. En 1578, ils furent les premiers à être expulsés et les calvinistes obtinrent la jouissance de leur église. Rentrés en 1585, ils dirigèrent bientôt trois grands établissements : le collège, qui comptait plus de 300 élèves en 1591 (*Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, 1878, t. xv, p. 386), le pensionnat ou convict, et la maison professe. Voir plus bas, *Anciennes communautés d'hommes*. Ils luttèrent contre les erreurs protestantes et s'appliquaient à renouveler la vie chrétienne dans les âmes, en particulier par l'enseignement de la jeunesse, par la prédication, par la confession et la communion. En 1626, vingt-six confesseurs étaient occupés à l'église de la maison professe et les jésuites se vantaient d'y distribuer 24 000 communions. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. iv, p. 369, d'après l'*Imago primi saeculi S. J.*

Avec les jésuites étaient revenus la plupart des autres religieux expulsés : aussi les couvents ne tardèrent pas à se multiplier. La liste des nouvelles fondations de 1607 à 1625 environ est particulièrement suggestive. La voici : capucins (1585), augustins (1607), annonciades (1608), carmélites (1611), minimes (1614), carmes déchaussés (1618), carmélites anglaises (1619), augustines, dominicaines et tertiaires de Saint-François (1621). Après cela le mouvement se ralentit considérablement.

Cette période des archiducs fut, d'ailleurs, à bien des points de vue, une des plus bénies de l'histoire de Belgique.

Nous n'avons pas à parler ici de l'école de peinture d'Anvers. Rubens est le grand maître, mais il a des disciples, comme les van Dyck, les Jordaens, les Teniers, les Corneille de Vos, les Gérard Zéghers. Bien que Rubens ne soit pas exclusivement un peintre religieux, on a pu dire de lui qu'il fut par excellence le peintre de la contre-réforme et le plus grand décorateur de l'Église catholique. Et il fut catholique dans tout son art, par la largeur de l'inspiration, la richesse du coloris, la plénitude de la vie, laissant aux paysagistes du nord la tristesse, la mélancolie qui convient à des calvinistes.

Anvers vécut de nouveau quelques années troublées à la fin du XVIII^e siècle. La ville se vit trappée d'une contribution de guerre de dix millions, dont 100 000 francs à payer par l'évêché et 12 000 par l'évêque, à la seconde entrée des Français (23 juillet 1794). Un chanoine, van Eupen, le compagnon de van der Noot dans la révolution brabançonne, fut arrêté comme otage. Visite au palais épiscopal et saisie

des biens de l'évêque Nélis émigré ; établissement d'un tribunal criminel ; exécution du chanoine Marcel, émigré français ; confiscation des vases sacrés d'or et d'argent ; culte de la Raison ; interdiction des processions : ces mesures se succédèrent rapidement pendant la première année de l'occupation française. Au mois d'octobre 1795, un décret de la Convention réunit à la France les provinces belges. Peu à peu les lois antireligieuses de la première République furent appliquées aux départements réunis, malgré les protestations, notamment celle du vicaire général, Joseph H. E. van Weerbrouck. Remplaçant l'évêque, il déclara, après le coup d'État du 18 fructidor, que le serment de haine ne pouvait pas être prêté par les ecclésiastiques. Aussi n'y eut-il que très peu de jureurs dans les départements réunis. Voir de Lanzac de Laborie, *La domination française en Belgique*, Paris, 1895, t. i, p. 206. Au témoignage d'un historien (A. Thys, *La persécution religieuse en Belgique sous le Directoire exécutif, 1798-1799*, Anvers, 1898), la persécution sévit plus violente dans les Deux-Nèthes, en 1798, que dans aucun autre département de la république. Dargonne surtout, commissaire du Directoire, se montrait l'ennemi mortel des prêtres. Il commença par demander et obtenir des arrêtés de déportation contre onze dignitaires ecclésiastiques du diocèse, notamment contre van Weerbrouck et le chanoine van Eupen (15 décembre 1797). Le 6 janvier et le 31 mai de l'année suivante, soixante, puis soixante-cinq prêtres des Deux-Nèthes, étaient condamnés à la même peine. Dargonne alla jusqu'à proposer d'appliquer celle-ci à tous les ecclésiastiques du département. Le ministre refusa. Mais après la loi de la conscription (6 septembre 1798) et la guerre des Paysans, 7 500 membres du clergé belge furent pros crits. Dans ce nombre il y en avait 1 078 pour les Deux-Nèthes et 262 pour la seule ville d'Anvers. Thys, *op. cit.*, p. 133. Heureusement la plupart échappèrent à toutes les recherches.

Le service religieux avait été supprimé en septembre 1797, sauf à Saint-Jacques et à Saint-André, où des prêtres jureurs remplirent les fonctions paroissiales. Le 27, la cathédrale était fermée, et, le 8 novembre, son mobilier mis en vente. Dans la première de ces circonstances, il y eut une bagarre et mort d'homme (de Lanzac de Laborie, *op. cit.*, t. i, p. 211) ; dans la seconde, des actes de vandalisme, comme dans plusieurs autres églises de la ville.

Le 12 mai 1802, le concordat fut publié à Anvers. Quatre jours après, la cathédrale était réconciliée et le divin office y était chanté au milieu d'un grand concours de peuple.

Le département des Deux-Nèthes n'eut qu'à se louer de ses préfets sous le Consulat et l'Empire, surtout de Voyer d'Argenson. Celui-ci dut réprimer l'ardeur antireligieuse du commissaire général de police Bellemare contre les prêtres surtout qui, après l'excommunication de Napoléon, refusaient de chanter le *Domine salvum fac imperatorem*. Voir de Lanzac de Laborie, *op. cit.*, t. ii, p. 137 sq., 142 sq.

II. ÉGLISES PAROISSIALES. — Anvers, ville riche, s'est plu à élever de somptueuses églises. On y trouve encore un nombre considérable de toiles de grands maîtres. Il faut donc insister un peu sur ce paragraphe.

1^o *Paroisses antérieures à la Révolution.* = 1. *Eglise Notre-Dame.* — Sur son origine, voir plus haut, col. 888. L'église actuelle de Notre-Dame, encore appelée la cathédrale, est la plus belle et la plus grande église gothique de la Belgique. Elle compte sept nefs et 135 colonnes. Napoléon comparait sa tour, haute de 122 m. 92, à la plus fine dentelle et Charles-Quint l'estimait valoir à elle seule un royaume et

mériter d'être enfermée dans un écrin pour n'en sortir qu'aux jours de fête. Cette tour fut commencée, sans doute, en 1422, et achevée au ^{xv}^e siècle. Les premiers travaux de l'église elle-même datent de 1352. En 1533, un incendie la détruisit, sauf la tour et le chœur. A peine rebâtie, elle fut pillée par les iconoclastes, en 1566. A la Révolution française, nous savons qu'elle eut également à souffrir. Ses précieux tableaux, emportés à Paris, y restèrent jusqu'en 1814. La cathédrale possède actuellement trois admirables toiles de Rubens : la *Descente de croix*, l'*Élévation de la croix* et l'*Assomption de la sainte Vierge*.

2. *Église collégiale de Saint-Jacques*. — La chapelle Saint-Jacques, bâtie en 1413, ne devint paroisse qu'en 1477, et ne fut érigée en collégiale qu'en 1656. Elle possédait vingt-trois prébendes canoniales. L'église, de style flamboyant, l'emporte sur la cathédrale par la profusion des ornements en marbre et le grand nombre des monuments. Basilique en forme de croix avec un déambulatoire et une rangée de chapelles dans chaque bas-côté, elle fut commencée en 1491. Une des chapelles était réservée à la famille Rubens. On y voit encore un tableau du maître qui représente la Vierge et l'enfant Jésus entourés de plusieurs saints et saintes. Mentionnons en outre : *Saint Georges combattant le dragon*, de van Dyck, et *Saint Charles Borromée invoquant la Vierge pour obtenir la guérison des pestiférés*, de Jordaens.

3. *Église Saint-Georges*. — Paroisse depuis 1304, mais n'ayant obtenu qu'en 1477 le droit de conférer le baptême. L'église actuelle, gothique, a été consacrée en 1853.

4. *Église Sainte-Walburge*. — Une tradition l'identifie avec l'église fondée par saint Amand, et prétend que sainte Walburge est venue y prier. On ne sait pas exactement quand cette église devint paroisse. Voir plus haut, col. 888. Elle ne reçut qu'en 1478 le droit d'administrer le baptême.

5. *Église Saint-André*. — Occupée d'abord par les augustins de la congrégation de Saxe, elle devint paroisse en 1529. On y voit l'*Adoration des mages*, de Jordaens.

6. *Église Saint-Jacques in Arce*. — Tandis que l'évêque Torrentius n'énumère que cinq paroisses, dans son rapport au pape (*Analecles pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. xv, p. 380-381) et omet celle-ci, Miraeus et Malderus la mentionnent sous ces titres : *in Arce* (*ibid.*, t. ix, p. 459) et *Castri novi* (*ibid.*, t. i, p. 164).

7. *Église Saint-Willibrord*. — Paroisse sans doute à partir de 1304, elle reçoit en 1441 le droit d'avoir des fonts baptismaux. Après deux incendies, en 1542 et en 1566, un nouveau temple fut bâti et consacré en 1654. Ainsi s'explique que cette paroisse ne figure pas dans les rapports des trois évêques, cités plus haut.

8. *Église Saint-Laurent de Marckgraveleye*. — Paroisse depuis 1659.

2° *Depuis la Révolution*. — Voici l'organisation actuelle des paroisses d'Anvers et de ses faubourgs.

1. *Doyenné d'Anvers, 1^{er} district*. — Cures : Anvers Notre-Dame. — Saint-André. — Saint-Jacques. — Saint-Paul (ancienne église des dominicains, une des plus belles d'Anvers, de style flamboyant, bâtie de 1540 à 1571. On y remarque notamment le *Portement de la croix* de van Dyck, le *Crucifiement* de Jordaens, et surtout la *Flagellation* de Rubens). — *Succursales* : Saint-Antoine, ancienne église des capucins, bâtie en 1589. On y admire le *Christ pleuré par les anges* de van Dyck, et la *Vierge remettant l'Enfant à saint François* de Rubens. — Saint-Augustin, ancienne église des augustins. Elle conserve encore : de Rubens, *Noces mystiques de sainte Rosalie*; de van Dyck, le *Ravisse-*

ment de saint Augustin; de Jordaens, *Martyre de sainte Apolline*. — Saint-Charles, ancienne église des jésuites, bâtie de 1614-1621, sur les plans du P. d'Aiguillon et du frère Pierre Huyssens, richement décorée de marbres et d'œuvres d'art. Rubens lui-même avait peint avec van Dyck trente-neuf plafonds de cette église. L'édifice fut atteint par la foudre en 1718 et brûlé, à l'exception du chœur, des deux chapelles latérales et des trois grands tableaux d'autel de Rubens, qui se trouvent actuellement au musée national de Vienne : l'*Assomption*, les *Miracles de saint Ignace* et les *Miracles de saint François-Xavier*. Le *Retour d'Égypte*, également peint par Rubens pour Saint-Charles, est au *Metroplitan Museum of art* de New-York. L'église fut reconstruite dans le plan primitif, mais avec moins de luxe. La façade et le clocher sont des merveilles. — Saint-Georges. — Saint-Joseph. — Saint-Amand (Stuyvenberg). — Saints-Michel-et-Pierre. — Sacré-Cœur. — Sainte-Walburge. — Saint-Esprit. — En tout quatorze paroisses, plus une chapellenie.

2. *Doyenné d'Anvers, 2^e district*. — Saint-Willibrord. — Saint-Laurent. — Sainte-Catherine (Kiel). — Saint-Éloi (Stuyvenberg). — Saint-Lambert (Dam). — Saint-Norbert. — Berchem-Saint-Willibrord. — Berchem-Saint-Hubert. — Bergerhout-Saint-Jean. — Bergerhout. — Sainte-Famille et Saint-Corneille. — Bergerhout. — Sainte-Anne. — En tout onze paroisses.

III. *ABBAYE DE SAINT-MICHEL*. — 1° *Histoire sommaire*. — Nous connaissons déjà son origine. Après la victoire de saint Norbert sur l'hérésie de Tanchelin, les chanoines de Saint-Michel renoncèrent à leur église en faveur des prémontrés. L'abbaye fut fondée en 1124.

Dès le ^{xii}^e siècle elle se voyait forcée d'essaimer : Tongerlo, Averbode et Middelbourg reçurent successivement des colonies de chanoines réguliers venues de Saint-Michel. Au siècle suivant, la grande abbaye fonda encore Soetendaal dans l'île de Walcheren, où s'établirent des norbertines. À côté de Saint-Michel, il existait certainement, dans les débuts, une abbaye pour femmes, mais on en perd la trace dès avant le commencement du ^{xiii}^e siècle.

Outre des propriétés étendues, neuf cures dépendaient de Saint-Michel.

À la place de l'ancienne église devenue trop petite, l'abbé Pierre Bruem (début du ^{xv}^e siècle) fit commencer une église gothique. Lui et ses successeurs travaillèrent beaucoup à l'édification des bâtiments claustraux. Mais, au ^{xvi}^e siècle, un violent incendie anéantit l'église et la tour; puis les iconoclastes, en 1566, accomplirent à Saint-Michel leur œuvre de destruction; enfin, en 1576, l'abbaye, où s'était retiré le comte d'Egmont, fut saccagée et la bibliothèque détruite.

Les abbés du ^{xvii}^e siècle mirent tout en œuvre pour faire renaître la prospérité de jadis. Des toiles furent commandées à des maîtres comme Rubens; des monuments funéraires de personnages illustres, d'Abraham Ortelius, par exemple, ou de puissantes familles furent élevés dans l'église conventuelle. La bibliothèque fut rétablie et elle comprenait, en 1653, 5 845 livres dans une salle, et 2 727 dans une autre; des prélats, des chanoines se firent alors remarquer par des œuvres de science ou d'apostolat.

Mise sous séquestre dès 1789, l'abbaye fut déclarée bien national, le 4 décembre 1796, et les chanoines durent quitter une dizaine de jours plus tard leur antique demeure. La vente s'en fit le 29 avril 1797 pour un million en assignats. Sous l'Empire et le gouvernement hollandais, les anciens bâtiments servirent à l'administration de la marine. Ils furent en bonne

partie détruits lors du bombardement d'Anvers en 1831. Aujourd'hui il ne reste rien de l'ancienne abbaye.

2^o *Liste des abbés.* — Le bienheureux Waltman, † 1138. — Esselin, † 1158. — Alard, † 1159. — Thibaut, † 1167. — Richard, † 1184. — Gautier de Stripen, † 1188. — Élie, † 1197. — Giselbert, † 1205. — Hugues, † 1208. — Arnold d'Erps, en 1219 abbé de Bonne-Espérance. — Herman, † 1230. — Siger de Balen, † 1230. — Arnold d'Erps (pour la seconde fois), † 1239. — Eggerius, † 1244. — Gérard de Lierre, † 1258. — Jean de Lierre, † 1272. — Gilles de Biervliet, en 1278 devient général de l'ordre. — Henri de Malines, † 1300. — Godefroid de Waarloos ou de Loen, † 1328. — Guillaume de Cabeljau, † 1341. — Guillaume Limpas, † 1353. — Martin Loys, † 1372. — Guillaume Brulogt, † 1390. — Pierre Bruem, † 1413. — Alard Terlinck, † 1452. — Jean Fierkens, † 1476. — André Aechteneyt, † 1478. — Jean Robyns, † 1486. — Jean van Weert, † 1499. — Jacques Elsacker, † 1505. — Jacques Embrechts, † 1514. — Étienne de Tiene, † 1518. — Corneille de Mere, † 1538. — Grégoire van der Hagen, † 1562. — Corneille Émeric, † 1563. — Guillaume de Grève, † 1581. — Émeric André, † 1590. — Denis Feyteau, † 1612. — Christian Michiels, † 1614. — Mathieu Irselius, † 1629. — Jean-Christ. van der Stere, † 1652. — Norbert van Couwerven, † 1661. — Macaire Siméon, † 1676. — Herman-Joseph van der Porten, † 1681. — Gérard Kruffy, † 1687. — Jean-Christ. Teniers, † 1709. — Jean-Bapt. Vermoelen, † 1732. — François-Ignace de Lams, † 1738. — Joseph van der Boven, † 1748. — Jean-Christ. Sammels, † 1753. — Jacques Thomas, † 1762. — Antoine Varendonck, † 1771. — Marcel de Vos, † 1781. — Guillaume-François Rosa, † 1786. — Augustin Pooters, † 1816.

IV. LE PRIEURÉ, PUIS ABBAYE DE SAINT-SAUVEUR. — 1^o *Histoire sommaire.* — Pierre Pot, chevalier, seigneur de Boutersem et autres lieux, du consentement de sa femme, Marie Terrebrotts, prit la résolution de convertir en couvent une chapelle située sur la place dite alors *Munterstraete*, aux environs de laquelle il avait fixé sa demeure. Il affecta à cette fondation 350 florins du Rhin et quelques redevances en froment. Douze religieux cisterciens furent envoyés, en 1432, du prieuré d'Ysselstein, en Hollande, et les bâtisses, commencées en 1433, étaient achevées en 1447. Le prieuré ne devint abbaye qu'en 1652. Trois prieurs : Mariendonck (1439), Marienhof (1483), tous deux dans le diocèse d'Utrecht, et Betleem, près de La Haye, furent fondés par Saint-Sauveur. Ce monastère en effet était célèbre par sa ferveur et son amour des lettres; il compta notamment parmi ses religieux Christophe Butkens, l'auteur des *Trophées de Brabant*, et Gaspar Jongelinus, un des meilleurs historiens de l'ordre cistercien.

2^o *Liste des prieurs et des abbés.* — Le premier prier n'est pas connu. D'après Janauschek (*Origines cistercienses*, Vienne, 1877, t. I, p. 275), Pierre de Catwyck fut canoniquement institué en 1446 seulement. Il abdiqua trois ans avant sa mort, arrivée en 1476. — Jacques de Borsalia, † 1483. — Thomas Merchel abdiqne en 1490, † 1501. — Jean Groens, 1490-1506. — François Hermans, 1506-1536. — Josse de Dumo, 1536-1552. — Évrard Bockx, 1553-1579. — Jean de Malines, 1579-1582. — Jean de Samillan, 1582-1610. — Henri van der Heyden, 1610, abbé de Villers en 1620. — Philippe Boonen, 1621-1631. — Christophe Butkens, 1631-1650. — *Abbés* : Pierre Spers, prier jusque 1652, abbé, 1652-1654. — Benoît Blommaets, 1655-1668. — François Dierickx, 1668-1687. — Anselme Boels, 1687-1695. — Bernard Werts, 1695-1707. — Pierre Van Lan, 1708-1730. — Bernard Danielssens,

1731. † — Joseph de Pester, † 1759. — Pierre de Laet, † 1774. — Pierre van de Perre. Il fut expulsé de son monastère avec ses moines par les Français, le 19 décembre 1796. Le couvent et l'église furent vendus l'année suivante; plus tard, l'église fut affectée en partie à la synagogue.

V. ANCIENNES COMMUNAUTÉS D'HOMMES ET DE FEMMES. — 1^o *Communautés d'hommes.* — *Augustins.* — Les augustins de la congrégation de Saxe s'étaient établis à Anvers en 1514. Mais, comme ils s'employèrent à propager la Réforme, nous avons vu que leur communauté fut dispersée et leur couvent rasé. En 1607, d'autres augustins, de l'ordre primitif des ermites, obtinrent des autorités communales un terrain sur lequel ils édifièrent une église et un grand monastère avec un collège pour y enseigner les humanités.

Bégards. — Arrivés à Anvers en 1228 (?). D'abord ils eurent ni règles, ils adoptèrent, en 1391, la règle du tiers-ordre de Saint-François et prirent le nom de frères de la Pénitence. Leur église, démolie lors des troubles des Pays-Bas, fut relevée en 1591 et consacrée par Laevinus Torrentius.

Capucins. — Appelés en Belgique par Philippe II, à la demande d'Alexandre Farnèse. L'église, commencée en 1586, fut terminée trois ans après.

Carmes chaussés. — Plusieurs évêques sortirent de ce couvent, dont les fondements avaient été jetés en 1486, sous la protection de Maximilien et de Philippe le Beau.

Carmes déchaussés, de la réforme de sainte Thérèse, admis à Anvers en 1618. Vers 1627, ils s'établirent au marché aux grains.

Chartreux. — En 1320, les chartreux s'établirent au Kiel près d'Anvers (*Domus sanctae Catharinae*). Mais ils émigrèrent à Lierre en 1543, après la destruction de leur maison. L'ancienne chartreuse de Vucht près de Bois-le-Duc, en Hollande, se réfugia à Anvers, en 1625 et, en 1632, les religieux acquirent un grand terrain pour y bâtir un couvent. L'église fut consacrée en 1677.

Cellites. — Le couvent primitif fut fondé en 1345; le second remonte à 1546.

Dominicains. — Venus de Strasbourg en 1243 et protégés surtout par les ducs de Brabant. En 1547, l'église, trop petite, fut rasée et fit place à une autre qui devait devenir l'église paroissiale Saint-Paul après la Révolution.

Frères mineurs. — Ce couvent, dit du *Mons Opium Sanctorum*, fut commencé en 1449.

Minimes. — Ce fut le premier établissement de cette congrégation dans les Pays-Bas.

Jésuites. — Voir plus haut, col. 893. Les jésuites dirigèrent à Anvers trois établissements : le collège, ouvert en 1575, dans l'hôtel connu sous le nom de maison d'Aix et transféré, en 1608, dans l'hôtel van Lyere, appelé maison des Anglais; le pensionnat, adjoint en 1626 à la maison des Anglais et transféré au marché Saint-Jacques quelque temps après; enfin la maison professe, qui, érigée en 1606, dans la maison d'Aix, qu'avaient abandonnée les Pères du collège, fut, jusqu'à la suppression de la Compagnie, le siège de la société des bollandistes. Il a été parlé plus haut (voir col. 896) de la fameuse église Saint-Charles, la plus belle église des jésuites en Belgique.

2^o *Communautés de femmes.* — *Sœurs blanches*, ou pénitentes de la B. Marie-Madeleine, établissement fondé en 1312, pour servir de refuge aux repenties.

Annonciades. — Arrivées à Anvers en 1608.

Béguines. — Couvent fondé vers 1245, hors des remparts, transporté dans la ville après 1542.

Chanoinesses régulières de Saint-Augustin. — Cinq maisons : Oostmalle (1621); Faucon (1350); Ter Siccken, d'abord léproserie hors de la ville, transférée

dans l'enceinte après 1575; Val Sainte-Marguerite ou Ter Nonnen, 1288, transporté à l'intérieur de la ville en 1542; Spinssers (1730).

Capucines, arrivées de Flandre en 1644.

Carmélites déchaussées, qui s'établirent au lieu dit *Ten Rozier*, en 1611. C'est là que vécut la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy (ci-dessus col. 346). Il y eut un autre couvent de carmélites fondé en 1619 (carmélites anglaises).

Pauvres claires. — Appelées de Trèves, en 1455, par Isabelle de Portugal, femme de Philippe de Bourgogne.

Dominicaines (1621).

Hospitalières (1238). Hôpital Sainte-Marie, puis de Sainte-Élisabeth.

Sœurs noires, établies hors des murs en 1345. En 1509, elles adoptent la règle de saint Augustin. En 1519, elles construisent un nouveau monastère, *mons Calveriae*.

Norbertines. — Simple refuge établi en 1644 pour les religieuses de Bréda, dont le monastère était occupé par les Hollandais, devenu, en 1655, un prieuré dépendant de Tongerlo.

Tertiaires de Saint-François. — Elles eurent à Anvers deux maisons; la première dite *Luythagen* (1621); la deuxième, fondée en 1679 par des sœurs arrivées de Léau, dites sœurs grises.

Ursulines (1681). — Venues de Lierre.

VI. COMMUNAUTÉS ACTUELLES D'HOMMES ET DE FEMMES. — 1^o *Communautés d'hommes*. — Capucins, jésuites (un collège et un institut supérieur de commerce), frères mineurs, rédemptoristes, oblats de Marie-Immaculée, aumôniers du travail, Pères blancs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, dominicains, frères de la charité de Gand (deux maisons), frères de Notre-Dame de Miséricorde de Malines, frères des écoles chrétiennes.

2^o *Communautés de femmes*. — Dames de l'adoration perpétuelle, annonciades, apostolines (deux maisons), béguines, sœurs du Bon-Secours, capucines, carmélites, sœurs de charité de Gand, sœurs de la charité de Besançon, colettines, sœurs de Notre-Dame de Sion, sœurs de la Sainte-Famille ou de l'Espérance de Bordeaux, sœurs de Saint-Joseph de Cluny, franciscaines (allemandes), franciscaines missionnaires de Marie, sœurs grises, hospitalières augustines (un hospice et trois hôpitaux), hospitalières de Liège (deux maisons), sœurs du Cœur-Immaculé de Marie, dames de l'instruction chrétienne, dames de Saint-André, dames de Sainte-Julienne, maricoles, maricoles de Waesmunster (cinq maisons), filles de Marie (institut Paridaens), maternité Sainte-Anne, sœurs noires, sœurs de Notre-Dame (trois maisons), sœurs dominicaines de Béthanie, petites sœurs des pauvres (deux maisons), sœurs de la Providence de Champion, religieuses du Sacré-Cœur, sœurs du Sacré-Cœur, sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, sœurs du Saint-Cœur de Marie de Berlaer, sœurs du Saint-Cœur de Marie de Waterloo, filles de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre (deux maisons), servantes des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, sœurs de la fondation Terninck, filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul (deux maisons). *Annuaire du clergé de l'archevêché de Malines*, 1917.

VII. DÉVOTIONS PRINCIPALES. — Ajoutons, en terminant, quelques mots sur les dévotions spéciales à la ville d'Anvers. On raconte que, vers 1112, elle reçut, de Jérusalem, le prépuce de Notre-Seigneur. Les fidèles crurent à l'authenticité de cette relique extraordinaire, et la procession de la circoncision, le dimanche de la Trinité (*Snydenisomgang*), fut, pendant des siècles, la fête principale de la ville. D'après Wichmans (*Brabantia Mariana*, p. 357, cité par Dier-

cxsens, t. iv, p. 311), un ministre hérétique ravit en 1566 la relique si vénérée. — Anvers peut se glorifier d'avoir créé une des plus anciennes confréries du Saint-Sacrement. Elle existait dès avant 1497. Diercxsens, t. iii, p. 199-201. — Enfin, la grande dévotion d'Anvers a été, de tout temps, la dévotion à la sainte Vierge. N'était-ce pas une statue de Marie, qui, d'après la légende, avait seule échappé aux pillages des Normands à Anvers, et n'était-ce pas à l'endroit où elle fut retrouvée que l'on éleva la chapelle de *Onze lieve Vrouw op't Staeksken* et plus tard la splendide collégiale de Notre-Dame? Voir les ouvrages de P. Génard, *Onze lieve Vrouw*, etc., et St. Schoutens, cités dans la bibliographie. Parmi les apôtres de la dévotion à Marie, il faut citer surtout le Père François Coster, qui publia le premier manuel des congrégations de la sainte Vierge (1576) et obtint que la statue de la Vierge décorât le frontispice de l'hôtel de ville. Anvers fut appelée à juste titre la « ville de Marie ».

OUVRAGES GÉNÉRAUX : Ch. Scribani, *Antverpia*, Anvers, 1610. — Papebroch, *Annales Antverpienses ab urbe condita ad annum 1700*, 5 vol., Anvers, 1845-1848. — Edm. Le Poittevin de la Croix, *Histoire physique, politique et monumentale de la ville d'Anvers*, Anvers, 1847. — F. M. Mertens et L. Torfs, *Geschiedenis van Antwerpen*, 8 vol., Anvers, 1845-1853. — L. Torfs, *Nieuwe Geschiedenis van Antwerpen*, 2 vol., Anvers, 1862. — Eug. Gens, *Histoire de la ville d'Anvers*, Anvers, 1861. — P. Génard, *Anvers à travers les âges*, 2 vol., Anvers, 1888. — Diercxsens, *Antverpia Christonascens et crescens*, 10 vol., Anvers 1747-1760; 2^e édit., 7 vol., 1773 (fondamental). — J.-B. Krüger, *Kerkelyke Geschiedenis van het Bisdom Breda*, 4 vol., Berg-op-Zoom, s. d. (tout le premier volume est consacré à Anvers). — *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, Anvers, depuis 1856 (les premiers volumes contiennent des notices qui forment une histoire religieuse complète de la ville).

ORIGINES D'ANVERS : J. G. Becanus, *Origines Antverpianæ*, Anvers, 1569. — Ch. Scribani, *Origines antverpiensium*, Anvers, 1910. — L. van der Essen, *Het ontstaan van Antwerpen*, Anvers, s. d., n. 26 des publications de la Katholieke Vlaamse Hoogeschooluitbreiding.

POINTS SPÉCIAUX DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE D'ANVERS : P. Fr. Stephanus Schoutens, *Maria's Antwerpen*, 2^e édit., Lierre, 1880. — *Cronijcke van Antwerpen sedert het jaer 1500 tot 1575*, Anvers, 1843. — L. van der Essen, *Le progrès du luthéranisme et du calvinisme dans le monde commercial d'Anvers et l'espionnage politique du marchand Philippe Dauxy, agent secret de Marguerite de Parme, en 1566-67*, dans le *Vierteljahrsschrift für social und wirtschaftsgeschichte*, 1914, t. xii, fasc. 1 et 2, p. 152-234; *Épisodes de l'histoire religieuse et commerciale d'Anvers dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1911, t. LXXX, p. 321-362. — A. Cauchie, *Épisodes de l'histoire religieuse de la ville d'Anvers durant le second semestre de l'année 1566*, dans les *Analectes pour servir à l'histoire religieuse de la Belgique*, II^e série, 1892, t. vii, p. 20-60. — Gachard, *Sur la situation d'Anvers lorsque le prince d'Orange y fut envoyé, au mois de juillet 1566*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 1850, t. xvii, 1^{re} partie, p. 51-60. — P. Génard, *Antwerpsch archievenblad*, 17 vol., Anvers, depuis 1864 (documents très précieux pour l'histoire de la Réforme à Anvers). — J. J. Mulder, *De uitvoering der geloofsplakaten en het stedelijk verzet tegen de Inquisitie te Antwerpen (1550-1566)*, Gent, 1897. — J. Frederichs, *De secte der Loisten of Antwerpische libertijnen*, Gent, 1891. — P. J. Goetschalckx, *Naamlijsten der pastoors van de belgische parochiën eertijds deelmakende van Bisdom Antwerpen*, dans les *Bijdragen tot de geschiedenis van het hertogdom Brabant*, Eeckerendonck, 1907-1908, t. vi et viii. — P. Génard, *Onze Lieve Vrouw op't Staeksken te Antwerpen (1124-1481)*, Anvers, 1853. — B. Stockmans, *Antwerpen's sint Willibrords Kerk sedert hare stichting tot heden*, Anvers, 1895. — J.-E. Jansen, *De abdij van St. Michel des Orde van Premonstreit te Antwerpen*, Louvain, 1904. — Laenen, *Geschiedkundige Aanteekeningen rakende de instelling en het kloster der zwart-zusters van Antwerpen*, Anvers, s. d. — Ul. Chevalier, *Topobiogr.*, col. 172-173.

E. de MOREAU.

2. ANVERS (ANCIEN DIOCÈSE). — I. Origines.
 II. Délimitations et divisions. III. Histoire sommaire
 de l'évêché. IV. Liste des évêques. V. Établissements
 religieux de l'ancien diocèse.

I. ORIGINES. — Anvers ne fut le siège d'un évêché
 que de 1559 à 1801. Jusqu'au milieu du xvi^e siècle,
 la ville et la partie méridionale du futur diocèse
 d'Anvers relevaient du diocèse de Cambrai et for-
 maient un de ses six archidiaconés, celui d'Anvers.

moins d'existence : l'abbaye Saint-Bernard sur
 l'Escaut est cédée à la mense épiscopale. Le revenu
 net de 2500 ducats qu'elle rapporterait ayant été
 jugé insuffisant, on assigna à l'évêque deux pensions
 annuelles, de 500 ducats chacune, sur l'abbaye de
 Villers-en-Brabant et sur l'abbaye de Saint-Michel
 d'Anvers ; enfin on lui attribua une prébende cano-
 niale du chapitre Notre-Dame. Le droit de nomination
 aux évêchés était conféré par le Saint-Siège à Phi-



43. — Carte de l'ancien diocèse d'Anvers.

La partie septentrionale appartenait à l'évêché
 de Liège et dépendait de l'archidiaconé de Cam-
 pine. Bien qu'à différentes reprises, en particulier
 sous les ducs de Bourgogne, sous Maximilien et
 sous Charles-Quint, il ait été question de rema-
 nier l'organisation diocésaine des Pays-Bas, Anvers
 ne semble pas avoir été proposée dans ces négo-
 ciations comme cité épiscopale. Mais Philippe II
 obtint du pape Paul IV la bulle du 12 mai 1559, qui,
 à côté des six diocèses anciens, en érigeait quatorze
 nouveaux ; Malines avec Anvers, Bruges, Gand,
 Ypres, Ruremonde et Bois-le-Duc formeraient la
 province ecclésiastique de Malines.

Une autre bulle, de Pie IV, datée du 11 mars 1561,
 fixa les limites du diocèse d'Anvers et détermina ses

limites et à ses successeurs. Le roi d'Espagne désigna
 pour Anvers, en mai 1560, Philippe Négri, originaire
 de Boulogne-sur-Mer, doyen de Sainte-Gudule à
 Bruxelles, auquel son habileté et ses connaissances
 en fait de droit et d'administration avaient fait
 confier diverses missions importantes. Mais il mou-
 rut le 4 janvier 1563 avant d'avoir été sacré.

Cependant l'érection des nouveaux évêchés avait
 provoqué dans les Pays-Bas une vive opposition.
 Les titulaires des anciens diocèses et les abbayes
 faisaient chorus avec tous ceux qui voyaient dans
 cette mesure un acheminement vers l'introduction
 dans leur pays de l'inquisition espagnole. En 1562,
 les États de Brabant protestèrent contre l'incorpora-
 tion des abbayes aux nouveaux sièges comme con-

traire aux anciennes coutumes du pays et ils refusèrent les subsides. Le magistrat d'Anvers, n'obtenant rien par lettres, envoya trois députés à Madrid. A la fin de l'année précédente, une panique s'était produite dans le monde commercial. Les marchands étrangers, et spécialement les Anglais et la Hanse, avaient menacé de se retirer; déjà l'on vendait les bâtiments et les propriétés, ce qui provoqua une baisse considérable des prix. Comme l'érection d'un évêché à Anvers équivalait, pour le magistrat, à l'établissement de l'inquisition, il exprimait ses craintes que le commerce ne se détournât vers Rouen ou Hambourg. Cf. F. Rachfall, *Wilhelm van Oranien und der niederländische Aufstand*, Halle, 1907, t. II a, p. 237.

II DÉLIMITATIONS ET DIVISIONS. — L'ancien diocèse d'Anvers ne correspondait pas pleinement à la province actuelle d'Anvers. Au sud surtout et à l'est, il n'allait pas aussi loin. En revanche, il s'étendait plus au nord, englobant le sud-est et l'est de la province hollandaise Noord-Brabant (Berg-op-Zoom, Bréda, etc.).

Les bulles pontificales lui attribuèrent le territoire de sept *oppida* : Anvers, Lierre, Bréda, Berg-op-Zoom, Turnhout, Hérenthals et Hoogstraeten, avec environ cent cinquante villages.

1° *Organisation du culte dans la cité.* — 1. *Église cathédrale Notre-Dame.* — Le chapitre de l'église cathédrale se composait d'un doyen et de vingt-quatre chanoines *primariae fundationis*. En dehors du doyen, les dignitaires du chapitre étaient l'archidiacre, l'archiprêtre, le chantre et le pénitencier.

Les huit chanoines *secundariae fundationis* ou *parvi* ne faisaient pas partie du grand chapitre, bien qu'ils portassent les mêmes insignes que les autres. C'était à eux que revenaient les offices du chœur, comme celui de cérémoniaire.

Parmi les vingt-quatre prébendes majeures, une était annexée à la charge épiscopale; deux à celle du doyen, qui avait en outre droit au logement; une autre était partagée entre les deux plébans à qui revenait le soin des fidèles. Les dix-huit chanoines les plus âgés recevaient aussi le logement. L'archidiacre jouissait du *pastoratus* de Berlaer et des fruits y annexés; l'archiprêtre, du personnel d'Heyst-op-den-Berg et de ses revenus, etc.

Le roi nommait le doyen du chapitre. Neuf des chanoines, gradués en théologie et en droit canon, étaient à la nomination du chapitre. Quant aux autres, le pape les choisissait pendant huit mois, et le chapitre pendant le reste de l'année. L'université de Louvain jouissait aussi d'un certain droit de nomination.

2. *Archipresbytérat de la cité.* — La *plebania*, c'est-à-dire la paroisse de la cathédrale, partagée à partir de 1639 entre deux plébans; de plus, les autres paroisses de la ville, mentionnées dans l'article précédent, dépendaient de l'archiprêtre de la cité.

2° *Organisation des paroisses rurales.* — Elles se trouvaient groupées en six doyennés; le doyenné rural d'Anvers, le doyenné de Lierre, le doyenné d'Hérenthals, le doyenné d'Hoogstraeten, le doyenné de Bréda et le doyenné de Berg-op-Zoom. Ces doyennés relevaient de l'archidiacre.

3° *Synodes diocésains et réunions de doyens.* — Il n'y eut que trois synodes diocésains, à savoir, deux sous Sonnius, en 1571 et en 1576, le troisième sous Jean Miraeus, en 1610.

A partir du début du XVII^e siècle, à Anvers comme dans les autres diocèses de la province ecclésiastique de Malines, les réunions de doyens ou archiprêtres remplacèrent les synodes. On en mentionne à partir de 1612. Elles eurent lieu une fois l'an jusqu'en 1621, puis en 1624, 1627, de 1630 à 1635, de 1639 à 1644, de

1646 à 1653, 1656, 1658, 1701, 1720, de 1779 à 1786 et de 1788 à 1792.

Les décrets de ces synodes et réunions de doyens ont été publiés par de Ram, dans son *Synodicon Belgicum*, t. III. On trouve dans le même volume les *Instructiones pastorales, mandata et edicta, aliaque documenta selecta, ad disciplinam et historiam Ecclesiae Antverpiensis spectantia*.

4° *Églises collégiales.* — Le chapitre de Saint-Gommaire à Lierre. — Le chapitre de Saint-Pierre de Turnhout. — Le chapitre de Sainte-Catherine d'Hoogstraeten. — Le chapitre de Saint-Jacques d'Anvers. — Le chapitre de Notre-Dame de Bréda. — Le chapitre de Sainte-Gertrude de Berg-op-Zoom.

III. HISTOIRE SOMMAIRE DE L'ÉVÊCHÉ. — L'organisation du diocèse est due surtout à trois évêques, Sonnius, Torrentius et Miraeus. Mais ce travail fut interrompu à diverses reprises, et traversé par des difficultés qui expliquent en grande partie pourquoi il ne put s'accomplir plus rapidement.

Confirmé par le pape en mars 1569, Sonnius n'entra en possession de sa charge qu'un an après et mourut en 1576. Il avait réuni deux synodes diocésains, en 1571 et en 1576. Celui de 1571, tenu peu après le premier synode de la province ecclésiastique de Malines, porta onze statuts très courts. Voir de Ram, *Synodicon Belgicum, episcopatus Antverpiensis*, p. 9-11. Le septième statut recommande pour l'enseignement de la doctrine chrétienne un dialogue entre le maître et le disciple, que Sonnius lui-même avait composé en 1558. *Ibid.*, p. 12-67. L'évêque publia aussi une instruction en flamand, pour les curés, sur la manière d'administrer les sacrements. *Ibid.*, p. 71-82. Le second synode diocésain, commencé le 22 mai 1576, fut plus actif. Ses statuts sont divisés en seize titres, traitant des sacrements, du culte, de la manière de se conduire et de la doctrine des pasteurs, des jours de fêtes et de jeûne, des superstitions, des écoles paroissiales, etc. Le but que veut atteindre cette assemblée est manifestement de faire passer dans la pratique les décrets du concile de Trente et les statuts des synodes de Malines, de 1570 et de 1574.

Après la mort de Sonnius, il y eut une vacance du siège épiscopal de plus de dix années. C'est, on s'en souvient, la période pendant laquelle les calvinistes furent maîtres de la ville.

Torrentius, nommé en mars 1586, déploya un grand zèle. Il réconcilia les églises, rétablit les monastères, offrit l'asile à de nombreux catholiques étrangers exilés pour cause de religion et parvint à convertir beaucoup d'hérétiques, 6 000 jusqu'en 1591, d'après le chiffre qu'il nous donne lui-même dans son rapport au souverain pontife, composé cette année. *Analecques pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. xv, p. 403. Il institua surtout des catéchismes non seulement dans les cinq paroisses, mais même dans trois chapelles de couvent. Le magistrat rendit la fréquentation de ces cours obligatoires pour les enfants et favorisa de tout son pouvoir les écoles dominicales. Torrentius, dans son rapport, nous donne de curieux détails sur cette institution, qu'il appelle *magnum adjumentum, immo unicum fundamentum restorationis fidei ac religionis catholicae* (p. 386). Il ajoute que les jésuites se chargent de donner le catéchisme, les dimanches et les jours de fêtes, en six ou sept endroits différents, mais ils s'adressent surtout, eux, aux adultes, ouvriers, vagabonds, etc. Outre les écoles dominicales, il y avait à Anvers environ quatre-vingts classes pour garçons et quarante pour filles, dont les directeurs et directrices étaient tenus de faire profession de foi entre les mains d'un délégué de l'évêque ou du chapitre.

L'évêque ou le chapitre, disons-nous; en effet, l'his-

toire des premières années du diocèse est malheureusement pleine de leurs conflits. Dans son rapport au souverain pontife, comme dans ses lettres au cardinal Antoine Caraffa (*Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 3^e série, 1870, t. xi, p. 207 sq.), Torrentius se plaint amèrement de ses chanoines, qui agissent, dit-il, absolument comme s'il n'y avait pas d'évêque. En vertu de privilèges, confirmés notamment par Léon X, et qui se comprenaient peut-être lorsque la ville dépendait au spirituel de Cambrai, les chanoines prétendaient être exempts de la juridiction épiscopale et dépendre directement du pape; ils soumettaient à leurs lois tout le clergé d'Anvers; ils envoyaient les clercs à ordonner à n'importe quel évêque; ils octroyaient la permission d'absoudre des cas réservés même à l'évêque, etc., etc. S'agissait-il de nommer un archidiacre, d'ériger une paroisse, d'admettre une nouvelle communauté religieuse, le chapitre prétendait que l'affaire relevait de sa compétence. Le différend, soumis à Rome et examiné par les cardinaux interprètes du concile de Trente, se termina par une bulle de Grégoire XIV, de 1591, imposant un perpétuel silence aux chanoines et supprimant leurs privilèges quand ils étaient en opposition avec le pouvoir de l'évêque, tel qu'il avait été conçu par le concile de Trente.

Après la mort de Torrentius, il y eut une nouvelle vacance épiscopale de trois années, et une de deux ans après la promotion de Guillaume de Bergues à l'archevêché de Cambrai. Miraeus fut nommé le 16 juillet 1603.

Jusqu'en 1609, année où fut signée la trêve de Douze ans, la guerre continue à faire rage entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Les Hollandais envahissaient fréquemment le Brabant; ils se rendaient maîtres, pour quelque temps au moins, de villes comme Turnhout; ils tentaient de surprendre Anvers. En outre ils occupaient une partie du diocèse, Bréda et Berg-op-Zoom. Aussi Miraeus ne put-il visiter tout son diocèse avant 1609.

Le rapport que cet évêque envoya en 1607 au souverain pontife est tout à fait remarquable. Voir *Analectes pour servir*, etc., t. ix, p. 438-467. L'évêque examine d'abord *quibus vitiis oves dicto episcopo commissae laborant*. En tout premier lieu il faut placer l'hérésie. Anvers, par sa situation et son port, reste exposée, plus qu'aucune autre ville des Pays-Bas catholiques, à la propagande calviniste. Dans deux doyennés l'exercice du vrai culte est pratiquement impossible; les prêtres ne s'y trouvent, d'ailleurs, qu'en petit nombre et certains ont une conduite scandaleuse. En second lieu, les curés de la ville sont des *mercenaires*, c'est-à-dire nommés par le pléban du chapitre, amovibles et ne recevant qu'une partie des revenus. Miraeus a employé divers moyens pour remédier à cette situation : le développement des écoles dominicales, la multiplication du nombre des pasteurs — à son installation, il avait trouvé un curé desservant sept paroisses; en 1607, bien qu'il ait pourvu une soixantaine de cures, et recouru pour cela très largement à l'ordre des prémontrés, la plupart des curés avaient encore à veiller sur deux paroisses et quelques-uns sur trois; — mais surtout — et ce fut là la grande initiative de Miraeus, — il avait, conformément aux décrets du concile de Trente, ouvert un grand séminaire. Ses prédécesseurs ne purent mettre sur pied cette institution si utile, parce que l'évêque, le chapitre, les curés et les monastères, qui doivent contribuer à l'entretien du séminaire, n'avaient pas de quoi vivre. *Analectes*, t. xv, p. 386. En 1605, les cours commencèrent enfin, donnés par les jésuites.

A ces preuves de l'activité de Miraeus, ajoutons encore qu'il invita les augustins et les dominicains

à ouvrir des cours d'humanités, comme les jésuites; qu'il fonda six bourses à l'université de Louvain pour favoriser l'enseignement supérieur du clergé; qu'après la conclusion de la trêve de Douze ans (1609), il put enfin visiter la partie nord de son diocèse et se dépensa, d'ailleurs assez inutilement, pour obtenir en faveur des catholiques de ces régions un peu plus de liberté; enfin qu'il réunit, en 1610, le troisième et dernier synode diocésain. De Ram, *Synodicon*, p. 106-180.

Le rapport de Malderus au Saint-Siège, expédié en 1615 (*Analectes*, t. i, p. 98-122), nous permet de constater que, dans la ville et le diocèse, le catholicisme faisait des progrès sensibles. Il faut en excepter naturellement les deux doyennés du nord.

Les évêques qui se succédèrent ensuite jusqu'à la Révolution française paraissent avoir été, en général, des pasteurs zélés. Mais il n'y a guère de faits importants à signaler pour cette période d'environ deux siècles. Corneille-François Nélis, le dernier et le plus connu des évêques d'Anvers, eut une attitude très digne vis-à-vis de Joseph II. Il joua un rôle considérable dans la révolution brabançonne. Malheureusement, lors de la seconde invasion des Français en Belgique, en 1794, il émigra. Nous avons raconté, dans l'histoire de la ville, les faits les plus saillants de la période française. La bulle *Qui Christi Domini* de Pie VII, du 29 novembre 1801, réduisit à dix métropoles et cinquante évêchés l'organisation ecclésiastique de la France et de la Belgique. L'évêché d'Anvers était supprimé. L'archevêché de Malines comprit le département des Deux-Nèthes et celui de la Dyle, c'est-à-dire les provinces actuelles de Brabant et d'Anvers, tout l'ancien diocèse d'Anvers par conséquent, sauf les doyennés de Bréda et de Berg-op-Zoom. Le pape Pie VII érigea ceux-ci, en 1803, en vicariat apostolique; mais quand la hiérarchie fut rétablie en Hollande, en 1853, ils furent englobés dans l'évêché de Bréda.

IV. LISTE DES EVÊQUES. — Sonnius (François van de Velde), 1569-1576. — Laevinus Torrentius (Liévin van der Beken), 1586-1595. — Guillaume de Bergues, 1597-1601 (promu à l'archevêché de Malines, † 1609). — Jean Miraeus (Le Mire), 1603-1611. — Malderus (Jean van Malderen), 1611-1633. — Nemius (Gaspard du Bois), 1634-1651 (transféré à l'archevêché de Cambrai, † 1667). — Marius ou Ambroise Capello, 1652-1676. — Aubert van den Eede, 1677-1678. — Jean-Ferdinand de Beughem, 1679-1699. — Réginald Cools, 1700-1706. — Pierre-Joseph de Francken-Sierstoff, 1707-1727. — Charles d'Espinoza, 1727-1742. — Guillaume-Philippe de Herzelles, 1742-1744. — Joseph-Anselme-François Weerbrouck, 1749-1758. — Dominique Gentis, 1749-1758. — Henri-Gabriel van Gameren, 1758-1775. — Jacques-Thomas-Joseph Wellens, 1766-1784. — Corneille-François Nélis, 1785-1798.

V. ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX DE L'ANCIEN DIOCÈSE. — 1^o Abbaye de Saint-Bernard-sur-l'Escaut ou de Lieu-Saint-Bernard. — 1. Histoire sommaire. — L'abbaye cistercienne de Saint-Bernard, fille de l'abbaye de Villers, doit son origine, au moins principalement, aux libéralités des ducs Henri I^{er} (1190-1235) et Henri II (1235-1248) de Brabant. Établis primitivement, aux environs de Lierre, les moines choisirent, en 1246, l'emplacement définitif de leur abbaye tout près d'Anvers, à Hemixem. Quand fut créé, en 1559, l'évêché, Saint-Bernard fut incorporé à la mense épiscopale. Après de nombreux pourparlers, un accord de 1636, exécuté à partir de 1649, rendit aux religieux le droit d'élire leur abbé et ne les obligea plus à verser à l'évêché que la moitié de leurs revenus. A la Révolution, les bâtiments de Saint-Bernard servirent d'abord d'hôpital pour les

matelots, puis on les convertit en prison. L'abbaye cistercienne de Bornhem a recueilli la succession de Lieu-Saint-Bernard.

2. *Liste des abbés.* — Hugues, † 1243. — Gosuin Dryeman, † 1248. — Baudouin, † 1254. — Guillaume, † 1259. — Arnulf de Ghisteltes, semble avoir été abbé jusque 1267, puis prieur de 1267-1268 à 1270. Cette dernière année il devint abbé de Villers. — Guillaume de Diepenbeek, † 1276 (?). — Henri de Melsbroeck, † 1296. — Jacques de Walhem, abbé jusqu'en 1303, † 1308. — Raduard de Malines, abbé de 1303-1308, puis abbé de Villers. — Henri de Pulle, † 1311. — Raduard de Malines (pour la seconde fois), † 1311. — Jean de Malre, 1311-1315, abbé de Villers, † 1317. — Guillaume Speliaert, abbé en 1319. — Jean de Steenberghe? — Henri Banaert, abbé en 1331. — Gosuin Rym, doit abdiquer avant sa mort, quise place en 1353. — Guillaume de Mortere doit abdiquer en 1355 ou 1360, † 1376. — Jean de Wesele, cité en 1369 et † 1397. — Jordan d'Aerschot, † 1390. — Jean de Turnhout, † 1397. — Pierre de Santvliet, cité en 1415, doit abdiquer, † 1426. — Pierre de Gorichem, † 1431. — Pierre de Bréda, † 1453. — Gérard de Donck ou Dunis abdique 1468, † 1473. — Martin Blyleven, † 1498. — Rombaut d'Eppeghe, † 1504. — Jean Gros ou Guillaume, † 1506 (?). — Pierre Cops ou Coels, † 1518. — Marc Cruyt, ou Pierre (?), † 1536. — Jacques van der Meeren, † 1559. — Thomas van Thielt, abbé non reconnu par le pape, apostasie, † 1568. — François Sonnius, évêque d'Anvers et premier abbé commendataire de Lieu-Saint-Bernard, fit prendre possession de l'abbaye en son nom en 1570, † 1576. — Jean van der Noot, élu en 1578 pendant la vacance du siège d'Anvers et la suppression de l'évêché par les États généraux. A partir de 1585, il ne garde que le temporel; le spirituel fut confié à Ambroise van den Driesche. — Les évêques d'Anvers, de Torrentius à Nemius. A partir de 1649, l'abbaye est, en fait, séparée de l'évêché. — Jean van Heymissen, † 1678. — Antoine van Spanoghe, † 1716. — Corneille Adriaenssens, † 1721. — Gérard Rubens, † 1736. — Jean Bruyndonckx, † 1780. — Corneille Neefs, † 1790. — Raphaël Seghers, † 1810.

2° *Abbaye de Nazareth, près de Lierre.* — Elle fut fondée sans doute en 1214, par un certain Barthélemy (mort en 1247 ou 1260), et dont l'identité n'est pas fixée. Henri I^{er} de Brabant se montra très généreux envers le nouvel établissement. L'abbaye fut détruite pendant les troubles de la seconde moitié du xvi^e siècle, puis rebâtie en 1610. Ce qu'il restait du monastère après les excès des Français, en 1796, a été vendu à vil prix.

Voir la liste des abbesses dans de Ram, *Synopsis actorum*, p. 203-206.

3° *Couvents d'hommes du diocèse.* — Augustins d'Hérentals (1613). — Brigittins d'Hoboken (1629). — Chanoines réguliers de Saint-Augustin de Grobendonck (1414-1578). — Capucins de Lierre (1628). — Capucins de Meersel (1687). — Capucins de Bréda (1625). — Chartreux de Lierre (1620). — Alexiens ou cellites de Lierre (1460). — Dominicains de Lierre (1612). — Frères mineurs de Hérentals (1452). — Frères mineurs de Turnhout (1656). — Frères mineurs de Bois-le-Duc, transférés à Bostel, puis à Hoogstraeten (1670). — Frères mineurs de Berg-op-Zoom (1542). — Jésuites de Lierre (1615). — Collège des jésuites de Bréda (1625-1635).

4° *Couvents de femmes.* — Béguinage de Lierre (vers 1264). — Béguinage d'Hérentals (vers 1270). — Béguinage de Turnhout (vers 1370). — Béguinage d'Hoogstraeten (1433). — Béguinage de Bréda (vers 1250). — Chanoinesses de Saint-Augustin de Bréda, puis de Lierre (1610). — Chanoinesses de Saint-Augustin

de Berg-op-Zoom (1461-vers 1570). — Chanoinesses de Saint-Augustin de Hildernisse-sur-l'Escaut, dans le marquisat de Berg-op-Zoom (?-vers 1570). — Capucines de Lierre (1648). — Pauvres claires d'Hoogstraeten (1449). — Hospitalières de Lierre (1236). — Hospitalières d'Hérentals (début du xiii^e siècle). — Hospitalières de Turnhout (1300). — Hospitalières de Bréda (avant 1246). — Hospitalières de Berg-op-Zoom (avant 1246). — Sœurs noires de Lierre (avant 1454). — Sœurs noires d'Hoogstraeten (?). — Norbertines de Vouw (Berg-op-Zoom), puis Osterhout (Bréda) (1637). — Norbertines de Hérentals (1411). — Sépulchrines de Turnhout. — Tertiaires de Saint-François de Lierre (1468).

C. B. de Ridder, *Notice sur les limites de l'ancien diocèse de Liège depuis la Meuse (Hollande) jusqu'à la Dyle (Belgique)*, dans la *Revue d'histoire et d'archéologie*, 1859, t. I; *Notice sur la géographie ecclésiastique de la Belgique avant l'érection des nouveaux évêchés au seizième siècle*, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 1864, t. I; 1865, t. II; 1866, t. III. — Ar. Havensius, *Commentarius de erectione novorum in Belgio episcopatum*, Cologne, 1609. — J. Laenen, *Notes sur l'organisation ecclésiastique du Brabant à l'époque de l'érection des nouveaux évêchés* (1559), extrait des *Annales de l'Académie royale de Belgique*, Anvers, 1904, 5^e série, t. VI. — *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, éd. M. Gachard, Bruxelles, 1848-1851, t. I et II. — Francisci *Sonnii ad Vigiliam Zuichemum epistolae*, éd. P. Fr.-X. de Ram, Bruxelles, 1850. — P. Fr.-X. de Ram, *Synodicon belgium sive acta omnium ecclesiarum Belgii a celebrato concilio Tridentino usque ad concordatum anni 1801*, Louvain, 1858, t. III (*Episcopatus Antwerpiensis*); *Synopsis actorum ecclesiae Antwerpiensis et eiusdem dioeceseos status hierarchicus*, Bruxelles, 1856. — *Le grand théâtre sacré et profane du duché de Brabant*, La Haye, 1729, t. II. — *Gallia christiana*, t. V, col. 119-158. — Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*, 3 vol., La Haye, 1726-1727. — J. L. de Castillion, *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno 1561 ad annum 1760*, Bruxelles, 1761. — *Historia episcopatus Antwerpiensis*, Bruxelles 1717. — Gams, *Series episcoporum*, p. 247. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 124. — *Fama postuma praesulum antwerpiensium vulgata a rhetoribus collegii Soc. Jesu eiusdem civitatis*, Anvers, 1611. — *Biographie nationale de Belgique*, aux noms des évêques d'Anvers.

E. DE MOREAU.

ANVERS (JEAN D'). Voir EMKERQUE (Jean d').

ANYSIA (Sainte), martyre à Thessalonique, du temps de Maximien. Elle était née de parents chrétiens, qui la firent instruire dans la piété et lui légèrent une belle fortune, mais Anysia décida de ne la point garder; elle la vendit au profit des pauvres. Cependant Maximien, jugeant indigne d'un empereur d'assister à l'exécution des chrétiens, permit à tout venant de massacrer sans autre forme de procès les chrétiens qu'il rencontrerait. Anysia, sortant de Thessalonique par la porte de Cassandre pour se rendre à l'office, fut tuée par un païen qui avait admiré sa beauté et qu'elle dédaignait. Les fidèles ensevelirent son corps à deux stades de la porte de Cassandre, et érigèrent un oratoire à main gauche de la route.

Tel est le récit des Actes, qui sont probablement de Siméon Métaphraste. L'auteur y fait délibérer la sainte, l'empereur, et le démon lui-même en longs soliloques. L'édit qu'il prête à Maximien est évidemment une pure fiction. M. Viteau a publié deux autres passions de sainte Anysia dans *Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia*, Paris, 1897, p. 107-119. Voir dans les *Analecta bolandiana*, t. XVII, p. 343-344.

La fête de sainte Anysia se célèbre le 30 décembre. Philothée, patriarche de Constantinople, a prononcé son éloge. Edit. Trientaillis, Συλλογὴ ἑλληνικῶν, ἀνεκδότων, Venise, 1874, t. I, p. 99-144.

Surius, *Probatae sanctorum historiae*, Cologne, 1575, t. v, p. 1048-1051. — P. G., t. cxvi, col. 747-752. — Allatius, *De Simeonibus*, Paris, 1664, p. 103. — Fabricius, *Bibl. gr.*, 2^e éd., t. x, p. 198. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. v, p. 151.

R. AIGRAIN.

1. ANYSIUS (Saint), évêque de Thessalonique, disciple et successeur d'Ascholius. Nous savons par deux lettres de saint Ambroise, *Epist.*, xv, xvi, *P. L.*, t. xvi, col. 955, 959, qu'il avait rendu à Ascholius mille services, Élisée d'un autre Élie. Il avait, dit encore saint Ambroise, tout oublié, son père, sa mère, ses proches, pour connaître Dieu; aussi l'évêque de Milan félicita-t-il l'Église de Thessalonique que son maître ait laissé son manteau à un si digne héritier. Il est le deuxième évêque connu de Thessalonique qui ait reçu du pape les pouvoirs de vicaire du Saint-Siège pour l'Illyricum. Saint Sirice lui écrivit dans ce but au moins deux lettres, celle que nous possédons fait allusion à une lettre perdue. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. iii, col. 674. Il devait veiller aux ordinations épiscopales. Le pape n'avait fait que lui renouveler une mission et des pouvoirs antérieurs, car saint Innocent I^{er}, écrivant à Anysius, en 402, pour lui faire part de son élection, fait allusion à la délégation qu'il avait déjà reçue de ses prédécesseurs Damase, Sirice et Anastase. Cela prouve que l'élection d'Anysius eut lieu entre 380 et 384, car saint Damase mourut en cette dernière année et nous avons une lettre qu'il écrivit à Ascholius en 380. La date exacte est sans doute 383. Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, t. iii, p. 179.

Une lettre adressée à Anysius, et donnée par les bénédictins mauristes sous le nom de saint Ambroise, mais restituée à saint Sirice par Luc Holstein, nous apprend que l'évêque de Thessalonique fut délégué par le concile de Capoue, en 391, pour connaître de la cause de Bonose, évêque hérétique de Sardique ou de Naïsse. Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, t. ii, col. 1027. La lettre de Sirice est dans Mansi, t. iii, col. 689-690. Elle sanctionne la condamnation des erreurs de Bonose contre l'enfantement virginal de Marie. Anysius avait pris en outre une décision disciplinaire : les clercs ordonnés par Bonose devaient être maintenus dans leur ordre. Cette mesure avait pour but de ramener les partisans de Bonose; mais elle présentait des inconvénients graves : plusieurs s'étaient fait ordonner pour rentrer dans l'Église catholique en possession de dignités qu'ils n'y eussent pas aisément obtenus. C'est ce qui amena le pape Innocent I^{er} à retirer cette concession; non sans en reconnaître la justice et l'utilité pour l'époque où elle avait été donnée et louer Anysius, qui à ce moment-là était mort. *P. L.*, t. xx, col. 519, 531. Toute cette affaire est bien expliquée par dom Ceillier, *Histoire génér. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. iv, p. 655-656; t. vi, p. 107; t. vii, p. 514-515.

Anysius se montra par la suite ami fidèle et défenseur ardent de saint Jean Chrysostome. Par son initiative, ses suffragants de Macédoine écrivirent à Innocent I^{er}, en faveur du patriarche une lettre dont parle Palladius, *Dial.*, c. iii, *P. G.*, t. xlvii, col. 13-14. C'est lui qui centralisait, en 406, les correspondances de l'Occident pour saint Jean Chrysostome. Celui-ci le remercia dans des lettres dont deux nous ont été conservées (la seconde adressée aux évêques de Macédoine, au premier rang desquels est nommé leur métropolitain). *Epist.*, clxii, clxiii, *P. G.*, t. lxi, col. 706.

L'évêque de Thessalonique touchait alors à la fin de sa vie. Nous avons une lettre du pape saint Innocent I^{er} à Rufus, son successeur comme métropolitain de Macédoine, 17 juin 412, où, si l'on accepte la correction de Tillemont, 407. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. viii, col. 751. Le pape y fait un bel éloge d'Anysius; plus tard, saint Léon le Grand, dans une lettre à Anastase de Thessalonique, le déclare « de

sainte mémoire ». Le martyrologe romain en fait mention le 30 décembre.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 31. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, t. x, p. 156-158, 241, 361-362, 631, 640, 829; t. xi, p. 239, 310, 320-321. — Ceillier, *Histoire gén. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. v, p. 483; t. vi, p. 108; t. vii, p. 134. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. ii, p. 81. — Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. iii, p. 102, 175, 179. — L. Petit, *Les évêques de Thessalonique*, dans les *Échos d'Orient*, 1901, p. 141.

R. AIGRAIN.

2. ANYSIUS, parfois appelé Asinius (par exemple, ms. latin *Paris.*, 1456), évêque de Thèbes en Béotie. Il assistait en 431 au concile d'Éphèse et fit partie, à la première session du concile (22 juin), de la troisième députation envoyée à Nestorius pour le sommer de venir, députation dont le greffier s'appelait aussi Anysius, notaire et lecteur de Firmus de Cappadoce. Ils attendirent longtemps et vainement dans le vestibule, comme il l'expliqua au concile en revenant. Il prit encore la parole pour adhérer à la doctrine cyrillienne, et signa la déposition de Nestorius, l'excommunication des Orientaux, les actes de la sixième session.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collectio*, t. iv, col. 1125, 1133, 1136, 1145, 1213, 1364; t. iv, col. 530, 535, 588, 612, 650, 711. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 210.

R. AIGRAIN.

ANZANO (GIOVANI). Né dans le diocèse d'Ariano, il fut préconisé, le 19 novembre (et non septembre, comme le porte Gams) 1736, évêque de Satriano et Campagna, à condition, lit-on dans les actes consistoriaux, *quod... Ecclesiae cathedralis perfectioni pro viribus incumbat, seminario provideat pro alendis alumnis, Montemque Pietatis erigi curet*. Il eut un successeur en 1770.

Archives du Vatican, *Acta consistorialia*, ann. 1734-1740, fol. 90. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. xx, p. 549.

F. BONNARD.

ANZELIER (PIERRE), évêque de Lectoure (1351-1365), est nommé Pierre Aurelzer, dans un document des archives de Lectoure cité par M. Druilhet. C'est le même nom que l'on trouve dans une sentence où figure son frère Robert Aurelzer, recteur de « Eausgarde ». *Archives de la ville de Lectoure*, 1885, p. 109, 110, dans la collection des *Archives historiques de la Gascogne*, fasc. 9. Le *Gallia christiana*, t. i, col. 1080, l'appelle *Petrus Anzellerii*. Cf. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 1913, p. 299 et A. Clergeac, *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province... d'Auch*, 1911, p. 46. Quand il fut promu par Clément VI à l'évêché de Lectoure, il était, d'après ses bulles, sous-diacre et chanoine chantre de l'Église d'Amiens. Ses bulles portent la date du 26 janvier 1351 et son successeur fut promu le 30 mai 1365, indications qui ne concordent pas d'une manière absolument rigoureuse avec celles du *Gallia christiana loc. cit.* Dès le 2 janvier 1351 (ne faudrait-il pas lire 1352?) il est cité, comme évêque de Lectoure, dans un acte publié par M. Druilhet (voir ci-dessus). Le 2 février 1351, il figure aussi, d'après le *Gallia*, dans un document tiré des archives de la maison de Fau-deas; on ne saurait dire où se trouve aujourd'hui ce document. Pierre Aurelzer fit partie du groupe d'évêques de Gascogne qui, à partir de l'archevêque d'Auch Guillaume de Flavacour (1323-1357), suivirent la même ligne que la maison d'Armagnac, et mirent, en général, leur influence au service du roi de France. En juin 1357, entre la bataille de Poitiers et la paix de Brétigny, Pierre Aurelzer fut envoyé en ambassade, au nom du gouvernement français, pendant la captivité de Jean le Bon, auprès du roi d'Angleterre Édouard III. Rymer-Holmes, *Foedera*, 1711, t. iii,

p. 141. En 1358 et 1359, il fit partie, avec le comte Jean 1^{er} d'Armagnac, coseigneur de sa ville épiscopale, du conseil de gouvernement donné au jeune comte de Poitiers, Jean, fils du roi de France, et lieutenant du roi en Languedoc. *Histoire de Languedoc*, t. ix, col. 678; t. x, col. 1166. D'après le texte des bulles de son successeur, il mourut sur le siège de Lectoure.

L. GUÉRARD.

ANZER (JOHANNES BAPTISTA), premier vicaire apostolique du Chantong méridional. Il naquit à Weinrieth (Bavière), le 16 mai 1851, et fit ses études au collège des bénédictins à Metten et ensuite au grand séminaire de Ratisbonne. Désirant se consacrer aux missions étrangères, il entra, en 1875, dans la jeune société du Verbe-Divin (missionnaires de Steyl), reçut l'ordination sacerdotale à Utrecht, le 15 août 1876, et fut l'un des deux premiers missionnaires que la société envoya en Chine, en 1879. Il travailla quelque temps au séminaire de Hongkong, puis se rendit dans le Chantong, où les franciscains italiens lui cédèrent un district, où il s'établit avec ses confrères. En 1882, Mgr Cosi, vicaire apostolique du Chantong, le nomma provicaire du Chantong méridional. La mission comptait alors 158 chrétiens; la seule station était Puoly. Une persécution violente éclata en 1883 : le P. Anzer lui-même fut gravement blessé et n'échappa à la mort que parce que les païens le croyaient déjà inanimé. Le 10 décembre 1885, la Propagande érigea le Chantong méridional en vicariat apostolique et nomma le P. Anzer vicaire apostolique et évêque de Telepte *in partibus infidelium*. Il reçut la consécration épiscopale le 24 janvier 1886. Avec l'approbation de la Propagande, il plaça, en 1890, sa mission sous le protectorat de l'empire allemand.

En 1897, deux de ses missionnaires, les PP. Nies et Henle, ayant été massacrés par les Chinois, l'Allemagne en profita pour occuper Kiautchou. On sait que cet événement, joint à d'autres causes, provoqua le mouvement *boxer* en Chine. Il mourut subitement à Rome, où il était venu régler des affaires importantes de sa mission, le 24 novembre 1903. Doué d'une énergie extraordinaire et d'un grand talent d'organisateur, il put laisser la mission à son successeur dans un état très florissant : le vicariat comptait 26 000 chrétiens baptisés et 40 000 catéchumènes.

Steyler Missionsbotte, 1903-1904, p. 60-62, 76-78, 87-91, 105-108. — H. Fischer, *Arnold Janssen, Gründer des Steyler Missionswerkes*, Steyl, 1919, *passim*.

J. PIETSCH.

ANZIO. Voir **ANTIUM**, col. 746.

ANZOGOLE (par corruption parfois ANSOLOGUE), abbé de Saint-Pierre de Salzbourg et successeur de saint Rupert, d'après un catalogue des abbés et évêques de Salzbourg dressé en 784; un autre un peu plus récent lui donne le titre d'évêque et le dit successeur de Vital. Peut-être fut-il simple administrateur du diocèse de Salzbourg avant la consécration de Vital (en 716) et pour cela le premier catalogue ne dit pas qu'il fut évêque, ou bien devint-il administrateur après la mort de Vital et il aurait été en un certain sens son successeur.

Monumenta Germaniae hist., Scriptores, t. xi, p. 6, et *Neurologia*, Berlin, 1904, t. ii, p. 18, 46. — *Kirchenlexikon*, Fribourg-en-Brigau, 1897, t. x, col. 1589.

G. ALLMANG.

ANZY-LE-DUC, prieuré. Ce fut vers l'an 876 qu'un riche seigneur du Brionnais nommé Letbald et sa femme Altasie cédèrent à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun leurs possessions héréditaires d'Anzy, afin d'y fonder un prieuré de religieux bénédictins. Le nouveau monastère, placé sous la direction de Hugon de Poitiers, d'abord oblat de Saint-Savin, puis moine à

Saint-Martin d'Autun, fut, à l'origine, un établissement très modeste, puisqu'une charte de 944 du roi Louis IV d'Outremer qualifie en ces termes la fondation de Letbald : *cellula quae vocatur Enziacus*.

En 1025, après l'exaltation au concile d'Anse des reliques de saint Hugon, mort en 930, une si grande multitude d'infirmes afflua à son tombeau, que la demeure même de Letbald, qui jusqu'alors avait servi de basilique, devint notoirement insuffisante. On se décida alors, sur l'extrême fin du xi^e siècle, à construire l'édifice de style roman qui subsiste encore.

Cette église, dédiée tout à la fois à la sainte Trinité, à la sainte Croix et à la Vierge Marie, fut élevée sur l'emplacement de la cella où fut inhumé saint Hugon en 930. Son plan architectural est celui d'une croix latine. Les trois nefs de cinq travées sont en effet suivies d'un transept en forte saillie extérieure et terminées par une abside et quatre absidioles. Le portail de la façade, de même que les colonnes des nefs, présentent encore une série d'intéressants motifs de sculpture romane. Aussi, c'est avec raison que, dès 1852, l'église prieurale d'Anzy a été classée comme monument historique.

Dans la suite des âges, le prieuré d'Anzy a partagé les destinées de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, de laquelle il releva jusqu'à l'époque de la Révolution. Il payait chaque année à l'abbaye une redevance de quarante écus de patronage. Le prieur d'Anzy avait, à son tour, un droit de patronage immédiat sur quatorze églises que mentionne une bulle du pape Alexandre III de l'an 1164.

Parmi les prieurs d'Anzy, nous mentionnerons :

Humbert, qui était en même temps abbé de Saint-Martin d'Autun en 949. — Guy, en 1336. — Guillaume Poteret, en 1427. — Le cardinal Rolin, en sa qualité d'abbé commendataire de Saint-Martin, en 1451. — Antoine du Buisson, évêque de Bethléem. — Louis du Lac, en 1513. — Prudence de Mypont, en 1533. — Claude Ailleboust, qui fut abbé de Sept-Fonds en 1570, puis évêque d'Autun en 1572. — Claude Ailleboust, neveu du précédent. — Philippe Bouton des comtes de Chamilly, doyen de la sainte chapelle de Dijon en 1636. Il fit réparer l'église et le clocher d'Anzy après l'incendie de la flèche causée par le feu du ciel en 1652. — Henri Jeannin de Castille. — François Legendre, conseiller du roi, docteur en Sorbonne et chanoine de l'Église de Paris. — Gilbert de la Souche. — Philibert Carpentier de Crécy. — François Chalon d'Andreville, en 1744. On le trouve encore en 1778. — Roch-Étienne de Vichy, depuis aumônier de Madame la Dauphine, évêque d'Autun, pair de France et conseiller d'État, décédé le 3 avril 1829.

Pendant les neuf cents années de son existence, le prieuré d'Anzy échappa à bien des périls et survécut à beaucoup d'épreuves. En 1368, des bandes de l'armée anglaise, sous la conduite du Prince Noir, commirent de nombreuses dévastations à l'intérieur du monastère. Le 14 juin 1576, des détachements de l'armée royale, sous les ordres du capitaine d'Amanzé, forcèrent l'enceinte conventuelle et ne se retirèrent qu'après avoir fortement rançonné les religieux. Le 5 août suivant, le ligueur Després reprit le prieuré aux royalistes et fit faire une large brèche dans ses murailles d'enceinte, « de crainte, dit l'historien bourguignon Courtépée, que quelqu'un du parti contraire ne s'en emparât pour faire la guerre. »

En 1791, les religieux furent expulsés définitivement. Leurs biens et leur demeure, vendus au profit de la nation, furent acquis, le 11 avril de cette même année, par M. de Champagny, plus tard duc de Cadore. Les bâtiments claustraux, qui, depuis cette époque, ont passé en plusieurs mains, servent aujourd'hui d'habitations particulières.

L'église prieurale servit de magasin et d'entrepôt jusqu'en 1808. A cette époque l'administration centrale du département la mit aux enchères. Elle fut acquise, au prix de 2800 francs, par quatre honorables habitants d'Anzy, qui la cédèrent à la commune, pour servir d'église paroissiale, le 27 septembre 1818.

Courtepée, *Description historique du duché de Bourgogne*, Dijon 1779, t. IV, p. 195 sq. — J. G. Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, Autun, 1849. — Abbé F. Cucherat, *Le B. Hugues de Poitiers, le prieuré et l'église d'Anzy-le-Duc*, Mâcon, 1862. — Abbé Paul Muguet, *Recherches historiques sur la persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire, pendant la Révolution*, Chalon-sur-Saône, 1901, t. III, p. 435-437.

V. TERRET.

AOSTE, (*Augustan.*), évêché d'Italie. I. ORIGINE. — Aoste (en italien : *Aosta*; en latin : *Augusta praetoria*) est un chef-lieu d'arrondissement de la province piémontaise de Turin. Son origine est connue avec précision. C'est une colonie militaire instituée par Auguste, vers l'an 14 avant Jésus-Christ, sur le territoire des Salasses pour assurer le libre passage des Alpes. Bien qu'elle fût purement latine, cette ville, éloignée de Rome et d'accès difficile, ne connut le christianisme que bien des années après les cités du littoral méditerranéen. Elle paraît avoir été évangélisée dans le courant du IV^e siècle par saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont le diocèse s'étendait jusqu'aux Alpes. C'est seulement après la mort de ce grand apôtre que la cité d'Auguste fut érigée en diocèse (vers 390).

II. HISTOIRE. — Les commencements du christianisme dans les Alpes furent troublés par l'hérésie arienne. Lors de l'invasion lombarde, l'évêque d'Aoste, Ploceanus, apostasia? L'église fut transformée en temple arien. Ce fut la victoire des Francs qui rétablit le catholicisme; Gontran, le roi de Bourgogne, est vénéré comme le restaurateur de l'église (vers 574).

Pendant le haut moyen âge, Aoste subit les mêmes vicissitudes politiques que les autres cités des Alpes. Elle fit successivement partie de la Bourgogne franque, de l'empire carolingien, du second royaume de Bourgogne, enfin du Saint-Empire romain germanique.

Sous la suzeraineté nominale de l'empereur, les véritables maîtres du pays furent, depuis le XI^e siècle, les comtes de Savoie. L'un d'eux, Thomas I^{er}, conclut, en 1191, avec l'évêque et les habitants de la vallée, un pacte qui devint la grande charte de leur liberté. Loin de perdre ces franchises au XVI^e siècle, comme la plupart de leurs voisins, les montagnards conservèrent leur autonomie jusqu'à la fin du l'ancien régime.

Le duché d'Aoste, constituait, sous l'autorité des princes de Savoie, une manière de république gouvernée par des États généraux. Ceux-ci, régulièrement assemblés, étaient composés d'élus des trois ordres. L'évêque, qui portait le titre de comte, en avait la présidence.

En 1556, Calvin, maître de Genève, fit une tentative armée pour conquérir la vallée d'Aoste. Il fut repoussé grâce à l'énergie des États généraux que dirigeait l'évêque Pierre Gazin. De même que leurs franchises politiques, les Valdôtains surent maintenir leur foi catholique, sans recourir cependant à l'Inquisition.

En 1796, la victoire des républicains français abolit l'ancienne organisation de la vallée d'Aoste. L'évêché fut même supprimé par le concordat de 1802 et réuni à celui d'Ivrée.

Le diocèse d'Aoste devait être rétabli, en 1817, lors de la restauration des princes de Savoie. Toutefois l'organisation provinciale fut modifiée. L'évêché d'Aoste, fondé sous la juridiction de Milan, appartenait, depuis le temps de Charlemagne, à la province

de Tarentaise. En 1817, cette métropole fut transférée à Chambéry.

Lors de la réunion de la Savoie à la France, Aoste, demeurée italienne, fut rattachée à la province ecclésiastique de Turin. Il est à remarquer que, bien que située sur le versant oriental des Alpes, la vallée d'Aoste a toujours parlé un patois français.

III. ÉTAT ACTUEL. — La circonscription ecclésiastique d'Aoste correspond à l'arrondissement civil. Elle comprend 73 communes réparties en 87 paroisses, avec 570 églises, chapelles ou oratoires. L'*Annuaire pontifical* de 1918 évalue à 85.000 le nombre des catholiques du diocèse.

La ville même est moins riche en monuments religieux qu'en antiquités romaines. Pourtant la cathédrale repose sur une crypte primitive; elle renferme divers monuments, parmi lesquels deux mosaïques chrétiennes du V^e siècle. Au prieuré de Saint-Ours est attenant un cloître du XII^e siècle, de style lombard.

IV. LISTE DES ÉVÊQUES. — Saint Eustasius, 390. — Saint Gratus, légat d'Eustasius en 451, évêque vers 470 (Gratus est le patron du diocèse). — Saint Jocondus, 496, 502. — Gallus, 528, 546. — Ploceanus, avant 574. — Rathornus, 876, 877. — Hugues (dates inconnues). — Anselme I^{er}, en 923. — Giso, appelé parfois Griffon, 945, 960. — Luitfred, 969. — Anselme II, 990, 1025. — Burcard, en 1026. — Guignes, 1033-1039. — Boson, I^{er}, 1099, 1113. — Erbert, 1132 et 1138. — Hermann, en 1141. — Boson II, 1143. — Hugues, 1147. — Arnulf d'Avize, 1152, 1159. — Guillaume de Salle, 1161, 1170. — Aimon de Quart, 1171-1180. — Guignes, 1180-1185. — Valpert, 1186-1212. — Jacques de Portia, 1213-1219. — Bienheureux Boniface de Valperga, 1220-1243. — Rodolphe Grossi de Valdigne, 1243-1246. — Pierre d'Étroubles ou de Pra, 1246-1259. — Pierre du Palais, 1260-1264. — Humbert de Chevron de Villette, 1265-1272. — Aimon de Challant, 1272-1273. — Simon de Duingt, 1275-1283. — Nicolas I^{er} Bersatori, 1283-1301. — Émery de Quart, 1302-1304. — Ardujus de Pont, 1326. — Nicolas II Bersatori, 1327-1361. — Émery de Quart, 1362-1372. — Bienheureux Boniface de Challant, 1373-1376. — Boniface de Montjauvet, 1377. — Émery della Chiesa (non installé). — Jacques Ferrandini, 1377-1399. — Pierre de Sonnaz, 1400-1410. — Ogier Morisetti, 1411-1433. — Georges de Saluces, 1433-1440. — Jean de Prangins, 1440. — Antoine de Pratz, 1444-1463. — François de Pratz, 1463-1511. — Hercule d'Azeglio, 1511-1515. — Amédée Berruti, 1515-1526. — Alvarez Rodin, 1528 (non installé). — Pierre Gazin, 1528-1556. — Marc-Antoine, cardinal Bobba, 1557-1568. — Jérôme Ferragata, 1568-1572. — César Gromis, 1572-1585. — Jean Geoffroy de Ginod, 1586-1592. — Honorat Lascaris de Vintimille, 1594-1595. — Barthélemy Ferrerio, 1595-1607. — François Vivalda, 1608. — Louis Martini, 1611-1621. — Jean-Baptiste Vercellini, 1623-1651. — Philibert Millet, 1656-1658. — Philibert-Albert Bally, 1659-1691. — Alexandre Lambert de Soirier, 1691-1698. — François-Amédée Millet, 1699-1727. — Jacques Rambert, 1728. — Jean Grillet, 1728-1729 (non installé). — Pierre-François de Sales de Florence, 1741-1783. — Paul-Joseph Solaro di Villanova, 1785-1802, démissionnaire et promu au cardinalat. — André-Marie de Maistre, 1818. — Jean-Baptiste Aubriot de La Palme, 1819-1823. — Evasio-Secondo-Vittorio Avogadino, 1824-1831. — André Jourdain, 1832-1859. — Jacques-Joseph Jans, 1867-1872. — Joseph-Auguste Duc, 1872-1908. — Giovanni-Vincenzo Tasso, 1909-1920. — Giovanni Calabrese, élu le 7 mai 1920.

Abbé Besson, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste, Maurienne et du décanat de Savoie*, Moutiers, 1871, p. 243-282. — Bima,

Serie cronologica dei romani pontefici e degli arcivescovi e vescovi di tutti gli stati di terraferma di S.S.R.M. e di alcuni del regno di Sardegna, Turin, 1842, p. 203-210. — Mgr Joseph Duc, *Cartulaire de l'évêché d'Aoste, XIII^e siècle*, dans *Miscellanea di storia italiana*, Turin, 1884, t. III, p. 183-340. — Eubel, *Hierarchia*, t. I, p. 119; t. II, p. 111; t. III, p. 136. — *Gallia christiana*, Paris, 1770, t. XII, col. 804-826. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 828-829. — De Lasteyrie, *Études archéologiques sur les églises des Alpes*. I. *La cathédrale d'Aoste*, Paris, 1854. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, dalle origini al 1300. Il Piemonte*, Turin, 1899, p. 69-108. — J.-B. de Tillier, *Historique de la vallée d'Aoste*, Aoste, 1880-1887, 4 vol. in-8°. — Ughelli, *Italia sacra*, t. IV, col. 1096-1103.

A. RASTOUL.

AOUAD. Voir AUDO.

Aoust (Saint), en latin *Augustus*, vécut au VI^e siècle, en Berry, et mourut, suivant quelques-uns, aux environs de l'an 560. Impotent des pieds et des mains, il recevait de nombreuses aumônes, et il voulut employer à une œuvre pie tout ce qui n'était pas nécessaire à son existence. Il fit donc construire à Brives, en Berry, une chapelle dédiée à saint Martin, dans laquelle il plaça des reliques de ce saint; à la suite de quoi, dit Grégoire de Tours, il fut soudain et miraculeusement guéri de ses infirmités. Résolu désormais de se consacrer au service de Dieu, il réunit autour de lui un petit nombre de compagnons, avec lesquels il mena une existence toute monastique, jusqu'au jour où Probien, évêque de Bourges, le fit abbé du monastère de Saint-Symphorien, qu'il avait fondé aux portes de la ville. Dès lors saint Aoust dirigea les deux communautés à la fois, très probablement jusqu'à sa mort; mais il résidait d'ordinaire à Saint-Symphorien. C'est là que, toujours d'après saint Grégoire de Tours, il vit apparaître en songe saint Ursin, le premier évêque de Bourges, qui lui révéla l'endroit où son corps gisait ignoré. Saint Aoust fit part de cette révélation à l'évêque Probien, qui fit transporter solennellement les restes de son prédécesseur dans l'église de Saint-Symphorien, où elles furent placées auprès de l'autel.

Grégoire de Tours, *De gloria confessorum*, c. LXXX. — *Acta sanct.*, octob. t. III, p. 922-924.

A. REGNIER.

APAHOUNIQ. Nom d'une ancienne famille sa-trapale et d'un ancien canton de la Grande-Arménie, avec un siège épiscopal. Ce district était situé au pied du mont Massis, vers le nord du Sipan Dagh. Faustos de Byzance, I. IV., c. xx; cf. *Ἀπαχουνίς* chez Constantin Porphyrogénète, *De Administr. imp.*, 191-195. Ce dernier appelle Mantziguert, *ibid.*, 193, la ville principale du district d'Apahouniq, sur les confins du canton de Harq. Mantziguert répond à la Manazguert des Arméniens, aujourd'hui Melazguerd, au sud du Mourad-Sou (Aratsani) qui arrose le canton d'Apahouniq. Si on laisse de côté les légendes relatives à saint Thaddée, les origines de l'histoire ecclésiastique arménienne sont étroitement liées avec le district d'Apahouniq. Vers les commencements du VI^e siècle, parmi les évêques consacrés par Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie, figure Aghbianos (voir ce nom, t. I, col. 953), fils d'un ancien prêtre des idoles. Il fut établi évêque de la cour de Tiridate; il reçut du roi le district et la ville de Manazkert; des membres de sa famille héritèrent de cet apanage et tel était l'ascendant des Aghbianos, qu'à défaut d'un descendant de Grégoire l'Illuminateur, qui fût digne de la charge de catholico, on choisit d'ordinaire dans cette maison le plus haut dignitaire ecclésiastique arménien. Tels furent Zaven, Chahak de Kordjeq, Aspourakès de Manazkert. Cf. Agathange, *Histoire de l'Arménie*, en arménien, c. cxxi, p. 487; Faustos, I. III, c. IV.

Les Aghbianos, dans la région de Manazkert et des Apahouniq, représentaient l'influence syrienne, comme la famille de Grégoire l'Illuminateur, maîtresse d'Achetichat (voir ce nom, t. I, col. 310), représentait l'influence gréco-romaine et l'orthodoxie catholique. Au VI^e siècle, l'évêque des Apahouniq Erémia (Jérémie) et l'évêque de Harq, Mélité, de la famille Aghbianos, plus tard archevêque de l'Arménie, prennent part au synode d'Artachat (Artachad, Artaxata), réuni pour défendre la foi chrétienne assaillie par la Perse mazdéiste. Voir Artachat. Elisée, p. 22; Lazare de Pharpe, p. 139. — En 506, Daniel, évêque des Apahouniq, souscrivit la lettre du catholico arménien Babguèn, approuvant l'hénocicon de Zénon, *Livre des Éptres*, en arménien, Tiflis, 1901, p. 42. Un demi-siècle plus tard, Jean, évêque des Apahouniq, signa le manifeste du catholico arménien Nersès II, qui accentuait le schisme. *Ibid.*, p. 73. En 606-608, un Christophore, évêque des Apahouniq, assista au synode de Dovin (Tovin) qui choisit comme catholico l'évêque des Rrchetouniq, Abraham. *Livre des Éptres*, p. 151, 196. Enfin, en 726, au synode de Manazkert, présidé par le catholico arménien Jean Otznetsi, assista Erémia (Jérémie), évêque des Apahouniq. Michel le Syrien, t. II, p. 492-500. Dans ce synode, l'évêque Alphée (Aghpheos), du district de Harq, voisin de celui des Apahouniq, *Liv. des Éptres*, p. 223, est mentionné le premier après l'évêque Jean.

Les derniers synodes que nous venons d'indiquer étaient plus ou moins opposés à l'Église catholique; par conséquent, les évêques qui y prirent part étaient, matériellement au moins, schismatiques. Aujourd'hui, Melazguerd (Manazguert), et toute l'ancienne région des Apahouniq ne compte pour ainsi dire pas de catholiques. Pour les catholiques, comme pour les grégoriens, elle fait partie du diocèse de Mousch. Le diocèse catholique de Mousch a été érigé en 1883.

Agathange, *Histoire de l'Arménie*, en arménien, Tiflis, 1882. — Faustos, *Hist. de l'Arménie*, en arménien, Venise, 1889. — Elisée, *Histoire de Vardan et de la guerre des Arméniens*, Venise, 1859. — Lazare de Pharpe, *Hist. d'Arménie*, Venise, 1889. Ces quatre auteurs arméniens sont traduits en français, avec quelques omissions, dans V. Langlois, *Collection des histor. anc. et modern. de l'Arménie*, Paris, 1867-1869. — Oukhtanès d'Ourha, *Épître historique*, trad. française par M. Brosset, *Deux histor. arméniens*, 2^e livraison, Saint-Petersbourg, 1871, n. 85, p. 313, etc. — Michel le Syrien, *Chronique*, éditée et trad. en français par l'abbé Chabot, I. XI, c. xx. — Fr. Tournebize, *Hist. pol. et relig. de l'Arménie*, voir la table au mot Abahouniq.

FR. TOURNEBIZE.

1. APAMÉE, évêché de Bithynie. Le nom primitif de cette ville était Myrleia. D'après Strabon, XII, elle aurait été bâtie par Myrlos, chef de la colonie de Colophon qui s'établit en cet endroit. Philippe de Macédoine l'ayant conquise, la donna à son beau-frère Prusias I^{er}, roi de Bithynie (237-192), qui l'appela Apameia du nom de sa femme. César, à la suite d'un séjour qu'il y fit, en 45, la reconnut comme colonie romaine sous le nom de colonia Julia Concordia Augusta Apameia. C'est actuellement Moudania, sur la rive méridionale de la Marmara, à 35 kilomètres au nord-ouest de Brousse.

On ne sait à quelle époque Apamée reçut un évêque; peut-être fut-ce de bonne heure, car les chrétiens étaient nombreux en Bithynie dès le temps de Pliny le Jeune. D'abord dépendante de Nicomédie, elle acquit son autonomie peut-être au VI^e siècle, car en 536 son évêque est déjà appelé métropolitain. Mansi, VIII, 878. En tout cas, elle figure dans la liste du pseudo Épiphanes de Chypre (vers 650) au huitième rang des archevêchés indépendants, c'est-à-dire relevant directement du patriarche de Constantinople. H. Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 535.

Elle occupe le cinquième dans celle de Léon le Sage, *ibid.*, p. 551. Sous Alexis Comnène, elle figure pour la première fois parmi les métropoles, au soixante-et-onzième rang. G. Parthey, *Hierocles synecdemus et notitiae graecae episcopatum*, p. 98. Elle a le soixante-douzième dans celle de Manuel Comnène, Gelzer, *op. cit.*, p. 588, le soixante-huitième dans celle d'Isaac l'Ange. Sous Michel Paléologue, elle n'est plus considérée que comme archevêché indépendant (le quatrième), H. Gelzer, *op. cit.*, p. 592; sous Andronic II Paléologue, elle est de nouveau métropole, au soixante-douzième rang, *ibid.*, p. 599; elle reprend le soixante-huitième sous Andronic III, *ibid.*, p. 608. Ce ne fut pas pour longtemps, car elle disparut bientôt dans la tourmente qui fit passer la Bithynie sous la domination des Turcs. Il est probable que dès la seconde moitié du xiv^e siècle elle ne fut plus qu'un titre.

Liste des évêques. On connaît une douzaine d'évêques d'Apamée : Théophile, transféré à Sélybria en Thrace avant 381, Socrate, *Hist.*, vii, 36; P. G., t. lxxvii, col. 821. — Eulysius, au début du v^e siècle, ami et défenseur de saint Jean Chrysostome, emprisonné pour sa cause, P. G., t. xlviii, col. 36; après l'exil du saint, il se rendit à Rome pour présenter à Innocent I^{er} les quinze lettres du synode qui s'était prononcé en faveur de Chrysostome (Palladius, *Dialog.*, c. 3; P. G., t. xlvii, col. 9); celui-ci en parle dans sa première lettre à Innocent I^{er}, *ibid.* — Callinique assiste au synode de Constantinople qui condamne Eutychès en 448, (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. vii, col. 122); il assiste ensuite au concile œcuménique de Chalcédoine et en souscrit les actes (*ibid.*), sous le titre d'Apameia Hexapolis, *ibid.*, col. 431. — Marc siège au synode de 536, tenu à Constantinople sous le patriarche Mennas, Mansi, t. viii, col. 971; il est désigné sous le titre de métropole, bien que son siège ne fût pas encore une métropole, mais probablement un archevêché indépendant. — Théopemptus signe les canons du concile in Trullo (691). Mansi, t. xi, col. 992. — Eustrate prend part au VII^e concile œcuménique, II^e de Nicée (787) et en signe les actes. Mansi, t. xiii, col. 385. — Eulampius est anathématisé au VIII^e concile œcuménique, en même temps que Photius, dont il avait pris le parti. Mansi, t. xvi, col. 381. — Paul, nommé à la place du précédent par saint Ignace, assiste au même concile et en souscrit les actes. *ibid.*, col. 191. — Sophrone prend part au synode réuni par Photius après la mort de saint Ignace. Mansi, t. xvii, col. 383. — Georges signe la sentence portée en 1147 contre le patriarche Cosmas Atticus, suspect de favoriser les bogomiles. Mansi, t. xxii, col. 708. — Isaac assiste au synode tenu en 1166 pour condamner les erreurs des Allemands. Mansi, t. xxiii, col. 2. — Sous Michel Paléologue, l'évêque d'Apamée, dont le nom est inconnu, se montre favorable au rapprochement des Grecs avec les Occidentaux. Lettre de Grégoire X aux évêques d'Orient. Mansi, t. xxiv, col. 79.

R. JANIN.

2. APAMÉE, évêché de la province de Phrygie. La présence de deux évêques d'Apamée, l'un de Phrygie, l'autre de Pisidie, au premier concile de Nicée, ne permet pas de confondre cette ville avec Apamée ad Meandrum, qui appartenait incontestablement à la Pisidie, dès la fin du III^e siècle. Il faut donc admettre qu'il y avait deux évêchés distincts ou que les listes du concile de Nicée seraient fautives et donneraient le nom d'Apamée de Phrygie pour un autre de la même province, Apia, par exemple. Il est bien difficile d'admettre cette dernière hypothèse devant la concordance des manuscrits de provenance diverse qui nous sont parvenus. Le voisinage d'Apamée de Pisidie, située sur les confins de la Phrygie et qui

avait une grande importance dans l'antiquité, aura sans doute nui à l'Apamée de Phrygie. Aucune donnée historique ne permet d'ailleurs de fixer la position exacte de cette dernière ville. En tout cas, elle ne figure sur aucune liste épiscopale de l'époque byzantine. Un seul évêque d'Apamée de Phrygie est certain. C'est Paul qui assista au premier concile de Nicée. Gelzer, *Patrum nicaenorum nomina*, p. xliii, 34-37. Peut-être faut-il y ajouter quelques-uns des noms attribués à la liste d'Apamée de Pisidie, car il n'est pas fait mention de la province à laquelle ils appartenaient.

R. JANIN.

3. APAMÉE, évêché de la province de Pisidie. Cette ville se trouvait près de la source du Méandre et l'on voit encore ses ruines à côté de la petite ville moderne de Diner, à 900 mètres d'altitude, sur la voie ferrée de Smyrne à Egherdir. La ville primitive s'appelait Kélainai et se dressait au sommet d'une colline, au pied de laquelle Antiochus III, roi de Syrie, bâtit une ville nouvelle, qu'il appela Apamée, du nom de sa mère. Elle porte aussi dans l'histoire le nom d'Apamée ad Meandrum, Apamée Kélainai et Apamée Kibotos. Ce dernier nom, si l'on en croit les livres sibyllins, l. II, c. vii, lui viendrait de ce que les montanistes prétendaient que l'arche de Noé s'était arrêtée en ce lieu à la fin du déluge. Apamée fut une ville importante sous les Romains, tant par sa valeur commerciale que par sa situation dans une vallée fertile. C'était, en effet, un vaste entrepôt de marchandises sur la route qui allait de la côte ionienne en Cappadoce. Elle fut ruinée probablement à la fin du XI^e siècle, au moment de l'invasion des Turcs seldjoucides.

Liste des évêques. Julien. D'après Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 16, P. G., t. xx, col. 472, qui rapporte les dires d'Apollinaire d'Halicarnasse, il aurait examiné, avec son collègue Zoticus de Comana, la fameuse prophétesse montaniste Maximilla, pour savoir quel esprit l'animait. — Tharcsius assiste au premier concile de Nicée. Gelzer, *Patrum nicaenorum nomina*, p. xliii, 34-37. — Le prêtre Auxanon ou Auxianus remplace l'évêque d'Apamée de Pisidie au premier concile de Constantinople (Mansi, *Sacr. conc. ampl. coll.*, t. iii, col. 570); cet évêque serait-il Théodule, un des signataires du testament spirituel de saint Grégoire de Nazianze? — Paulin prend part au concile de Chalcédoine et en signe les actes. Mansi, t. vi, col. 577, 949, 980. — Jean est l'un des Pères du V^e concile œcuménique en 553. Mansi, t. ix, col. 396. — Sisinnius prend part au second concile de Nicée. Mansi, t. xii, col. 998. — Théognoste et Théodore sont tous deux indiqués comme évêques d'Apamée au concile tenu par Photius en 879, sans qu'il soit possible d'attribuer l'un d'eux à Apamée de Bithynie, puisque le titulaire en était Sophrone; il faut donc admettre que l'un avait dû être nommé par Ignace et l'autre par Photius, comme cela se produisit pour plusieurs évêchés.

R. JANIN.

4. APAMÉE, métropole de la Syrie seconde. La ville primitive s'appelait Pharnaké. Des Macédoniens, qui avaient suivi les armées d'Alexandre le Grand, vinrent s'y établir et lui donnèrent le nom de Pella, en souvenir de la patrie d'Alexandre. Seleucus Nicator changea ce nom en celui d'Apamée, en l'honneur de sa femme Apama. Strabon, xvi, nous apprend que la ville était protégée par une forte citadelle construite sur une colline qui s'avance en presque île dans la plaine de l'Oronte. Tout autour le fleuve formait, comme aujourd'hui, un lac de vastes marais et arrosait d'excellents pâturages dans lesquels Seleucus Nicator nourrissait 500 éléphants, 3 000 juments avec plus de 300 étalons. Apamée resta longtemps la place

d'armes des rois séleucides, la citadelle étant une des plus fortes de la contrée. Les hordes de Chosroës vinrent, en 611, brûler et saccager la ville; de terribles tremblements de terre achevèrent de renverser ce que les barbares avaient laissé debout; celui de 1152 fut particulièrement violent. Les musulmans appelèrent la ville Afamiëh ou Famiëh, dont les Croisés firent Famie. Ce n'est plus aujourd'hui que le gros village de Qala'at el-Moudiq, au nord-est de Hama. On y voit des ruines nombreuses et importantes, qui n'ont pas encore été sérieusement fouillées.

Apamée reçut de bonne heure un évêque, peut-être dès les temps apostoliques. Cependant les chrétiens ne devaient pas encore y être les maîtres incontestables à la fin du iv^e siècle, car les païens purent tuer l'évêque saint Marcel, sans que les fidèles aient fait mine de le défendre. De par son titre de capitale de province, Apamée devint métropole religieuse en même temps que civile. Son évêché ayant disparu avec la conquête arabe, Tancrède le restaura quand il prit la ville en 1111 et y installa un archevêché latin qui dura jusqu'en 1238. A partir de cette date, Apamée ne fut plus qu'un archevêché titulaire.

Liste des évêques. Au dire de Dorotheë de Tyr (P. G., t. xcn, col. 1065), le premier évêque d'Apamée aurait été Aristarque, le compagnon de captivité de saint Paul, Coloss. iv, 20. Malheureusement cette attribution est trop tardive pour avoir quelque valeur. Blasio Terzi, dans sa *Syria sacra*, p. 99, prétend que le premier évêque fut Jérémie, un disciple des apôtres, qui fut élu au début du iii^e siècle, mais il n'en donne aucune preuve. Le premier titulaire que l'histoire nous signale de façon certaine est Alphaeus ou Alphius qui prit part au concile de Néocésarée en 314 (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. II, col. 548) puis au concile œcuménique de Nicée (*ibid.*, col. 693) et enfin à celui d'Antioche en 341. *Ibid.*, col. 1307. — Uranius signe la lettre du synode d'Antioche à l'empereur Jovien en 361. Mansi, t. III, col. 372. — Jean I^{er} fut consacré par Mélèce d'Antioche vers 378; il assista au concile œcuménique de Constantinople en 381. Mansi, t. III, col. 512, 568. — Le successeur de Jean fut Marcel, que les païens brûlèrent vers 390, pour avoir, conformément à l'ordre de Théodose, détruit le temple élevé dans un lieu appelé Aulon et d'autres édifices païens. Théodoret, *Hist. eccl.*, v, 21; P. G., t. LXXXII, col. 1244-45. Sa fête se célèbre le 14 août. — Agapet, frère et successeur de saint Marcel, fut d'abord moine et disciple de saint Marcien. Théodoret, *Hist. eccl.*, v, 27; P. G., t. LXXXII, col. 1256; *Hist. relig.*, 3; P. G., t. LXXXII, col. 1325-26. — Alexandre, fidèle au parti de Jean d'Antioche, refusa, comme les autres évêques orientaux, de participer au concile d'Éphèse et se vit condamner comme schismatique. Il se fit remplacer par Apringius, évêque de Chalcis, dans l'ambassade envoyée par le concile à l'empereur Théodose II. Il prit part à tous les conciliaules de son parti jusqu'à ce que la paix fût faite entre Antioche et Alexandrie, en 431. Cf. Mansi, t. IV, col. 1400, 1425, 1479. — Domnus fut l'un des Pères du concile de Chalcédoine. Mansi, VI, 977, et signa la lettre des évêques de la Syrie seconde à l'empereur Léon à propos de la mort de saint Protérius d'Alexandrie. Mansi, t. VII, col. 551. Domnus était déjà évêque d'Apamée au moment du brigandage d'Éphèse et fut chassé de son siège par les partisans de Dioscore. Théodoret, *Epist.*, 87; P. G., t. LXXXIII, col. 1281. — Conon abandonna son diocèse, on ne sait dans quelles circonstances, se fit soldat, puis chef de bande chez les Isauriens, sous Zénon; plus tard, il prêta main-forte à Longin, frère de cet empereur, dans sa révolte contre Anastase, et mourut de ses blessures en 492. Évagre, *Hist.*, III, 35; P. G., t. XXXVI, col. 2673. — Jean II Codonat fut installé

évêque d'Apamée par Pierre le Foulon, probablement en 470. Théophane, *Chronogr.*, P. G., t. CVM, col. 288. Il n'y resta pas longtemps, car les fidèles le chassèrent et il dut rentrer à Antioche, où il réussit à se faire nommer patriarche. Théophane, *ibid.*, col. 1316. — Marinus fut un des auteurs de la formule théopaschite, *qui crucifixus est*, sous Anastase I^{er}. Assemani, *Bibl. orient.*, t. II, p. 59. — Isaac fut sans doute parfaitement orthodoxe, car le monophysite Pierre fit rayer son nom des diptyques, comme on le voit par la lettre du clergé d'Apamée au patriarche Jean de Constantinople. Mansi, t. VIII, col. 1129. — Pierre fut expulsé de son siège et envoyé en exil par l'empereur Justin, en 519, à la suite du concile de Tyr, qui l'avait condamné comme monophysite. Les actes lus à la V^e session du concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, en 536, nous révèlent quel triste personnage était ce partisan de Sévère d'Antioche. Après avoir acheté son siège dont il expulsa peut-être Isaac, il fit rayer des diptyques les noms des prélats orthodoxes depuis Domnus jusqu'à Isaac, et mena une vie scandaleuse, qui nous est retracée par les lettres du clergé et des moines d'Apamée. Le concile le condamna et l'empereur Justinien confirma la sentence par un décret. Mansi, t. VIII, col. 1122, 1229-1256. — Paul adressa à l'empereur Justinien une lettre dans laquelle il faisait profession de foi orthodoxe avec ses collègues de la province. Mansi, t. VIII, col. 979-983. — Thomas assista au V^e concile œcuménique et fit partie de l'ambassade envoyée au pape Vigile. Mansi, t. IX, col. 390. Il réussit à calmer la fureur de Chosroës I^{er} et sauva ses fidèles au dire d'Évagre, *Hist.*, IV, 26; P. G., t. LXXXVI, col. 2474-2745. — Au moment où Apamée fut prise par Chosroës II, en 611, l'évêque de cette ville, dont le nom est inconnu, fut emmené en captivité avec le préfet et les habitants. Blasio Terzi, *Syria sacra*, p. 99. Le nom d'Anselme, donné par Terzi, est inadmissible dans cette forme germanique. — Thomaricus meurt au moment où Busur, chef arabe, dévasta les terres de l'empire, vers 665. Théophane, *Chronogr.*, CVM, 712. — Georges est transféré à Martyropolis par l'empereur Philippique, en 711 ou 712. Théophane, *ibid.*, col. 773.

Archevêques latins. — Pierre (1119). — Serlo (1136). — Lao, transféré à Tripoli, le 31 décembre 1198. — Othon (1215). — Anselme, exilé à Laodicée (1223). — Pierre (1244). — Ortholphe, O. P. (1345). — Grégoire qui meurt en 1353 et qui est remplacé par Jean, O. S. Basili. — Jean de Laux (1484). Cf. Gams et Eubel.

R. JANIN.

APAOLAZA (PEDRO) archevêque de Saragosse (1567-1643) né à Moyuela (Aragon), maître ès arts et docteur en théologie de l'université de Saragosse. En 1612, Philippe III le nomme abbé commendataire de l'abbaye *nullius* de San Victorian et, en cette qualité, il prit part au concile provincial de Saragosse (1614) et il fut député du royaume. Le 19 novembre 1622, il prend possession de l'évêché de Barbastro où il célébra un synode le 26 avril de l'année suivante. Le 18 août 1625, il est transféré à Albarracin puis, le 8 août 1633, à Téruel. Enfin, le 7 mars 1635, il prenait possession de l'archevêché de Saragosse. Il entreprit, au milieu de grandes difficultés, la réforme de son clergé. Il contribua par d'abondantes fondations au développement de l'université de Saragosse. On lui doit encore la belle chapelle de *Nuestra Señora la Blanca*, de sa cathédrale, où son corps fut déposé avant d'être transféré à Moyuela.

Son épiscopat fut marqué par le célèbre « miracle de Calanda » lequel, en 1640, souleva une immense émotion dans l'Espagne entière. Apaolaza fit inscrire l'année suivante un procès canonique à la suite

duquel il fut déclaré solennellement que « la Vierge del Pilar avait rendu miraculeusement au jeune laboureur de Calanda, Miguel Juan Pellicer, une jambe coupée deux ans auparavant à l'hôpital général de Saragosse. » Le pieux archevêque, appauvri par des charités sans nombre, mourut en odeur de sainteté le 21 juin 1643. En 1764 une reconnaissance officielle de ses restes eut lieu dans l'église de Moyuela par ordre du chanoine pénitencier de Saragosse, le docteur Blas Matias San Juan. On lui doit 1^o lorsqu'il était abbé de San Victorian : trois *Oraciones panegiricas sobre la traslacion a Huesca de las santas Reliquias de San Orencio, obispo de Aux*, publiées par F. D. de Ainsa dans *Traslacion de las Reliquias de... San Orencio, Huesca*, 1612; — Le *Lucero* du diocèse de Barbastro (manuscrit); — *Mensa eucharistica paraeneticis excursibus illustrata*, Saragosse, 1641, 2 fort vol. in-8, publiés malgré l'auteur par son secrétaire, depuis son évêque auxiliaire, Roque de Ulzurrunzaga, etc., etc.

Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1799, t. III, p. 25-28. — Lamberto de Zaragoza et Ramon de Huesca, *Teatro historico de las Iglesias del Reyno de Aragon*, Saragosse, 1785 et 1807, t. IV, p. 128-132; t. IX, p. 258-259. — Carillo (M.), *Historia del glorioso S Valero*, Saragosse, 1615. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, Madrid, 1788, t. II, p. 171. — Sainz de Baranda, *España sagrada*, Madrid, 1862, t. XLVIII, p. 61-62; 169, 257. — Le procès canonique du miracle de Calanda publié à Saragosse (1829).

A. LAMBERT.

APARAN (SAINTE-CROIX D'APARAN) ou d'Abaran, couvent de la Grande-Arménie, aujourd'hui ruiné; il était situé à un quart d'heure du village du même nom, à quatre lieues de la rive gauche du Mok-Sou, affluent septentrional du Bohtan-Sou; cf. la carte de Hübschmann, dans *Die altarmenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904. V. Cuinet le place à l'est de Moqs. *Turquie d'Asie*, t. II, p. 634, 635, 714. Au x^e siècle, il portait le nom d'Aparan. Là résidait l'évêque de Mogq, au temps du roi Abas et du catholico Ananias Mokatsi (voir ce nom, t. II, col. 1433). A cet évêque, remarquable par sa science et sa vertu, on éleva un riche tombeau dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Plus tard, le fils de la fille de son frère, après avoir été supérieur du monastère d'Aparan, occupa le siège épiscopal de Mogq et résida dans le couvent d'Aparan. Il y jeta les fondements de la belle et grande église de la Mère de Dieu. Il ne négligea rien pour l'orner des plus saintes reliques. Il en fit venir de Constantinople; mais il est difficile d'en vérifier l'authenticité. C'étaient, assure-t-on, des fragments de la vraie croix, des épines de la sainte couronne, des clous qui avaient attaché Notre-Seigneur à la croix, une partie du saint suaire, des vêtements de la sainte Vierge. Toutes ces reliques étaient enfermées dans un coffret précieux. A côté de ce trésor, on plaça les précieux restes des Adomians (Atomians), etc. Voir Adom., t. I, col. 583. Thomas Ardrouni, *Histoire des Ardrouni*, traduction franç. de Brosset, *Historiens arméniens*, Saint-Petersbourg, t. I, p. 251; Ephrighuian, *Dictionnaire de géogr. arménien illustré*, Venise, t. I, p. 239. La précieuse châsse fut très solennellement introduite dans l'église de la Mère de Dieu, le Vendredi saint 983. Grégoire de Narek, qui fut témoin de cette translation, écrivit l'histoire du monastère et le panégyrique de la Sainte-Croix. Depuis le jour de la translation de ces reliques insignes, le monastère porta surtout le nom de monastère de la Sainte-Croix d'Aparan. Il sert aujourd'hui d'habitation à des Kurdes.

Thomas Ardrouni, *Hist. des Ardrouni*, traduite en français par M. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, Saint-Petersbourg, 1874, t. I, l. III, p. 251. — Ephrighuian, *Diction. de géogr. arménien illustré*, Venise, 1903-1905,

p. 238-240. — Indjidjian, *La nouvelle Arménie*, en arménien, p. 162; *L'ancienne Arménie*, 135-136. — Alichan, *La grande Arménie*, en arménien, Venise, 1855, p. 54, n. 96. — V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. II, p. 634, 714. — Hübschmann, *Arméniens Ortsnamen*, p. 332, 401.

FR. TOURNEBIZE.

APARANER (THOMAS D'). Voir ABARANER, t. I, col. 13.

APARANQ ou **ABARAN** (et, au pluriel de l'arménien vulgaire, *Abaraner*, *Abraner*, noms très usités des missionnaires et des voyageurs français), couvent et bourg célèbres, parmi les dix ou douze qui furent gouvernés par les frères unités dominicains, du xiv^e jusqu'au début du xviii^e siècle. Sur la fondation de cet ordre, vers l'an 1330, par le P. Barthélemy le Petit de Bologne, voir F. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 320-326; Mortier, *Les maîtres généraux des frères prêcheurs*, t. II, p. 320-333; t. III, p. 442-453.

Ces religieux, quoi qu'en dise Tchamitchian, *Histoire*, p. 326-330, n'avaient pas complètement abandonné le rite arménien. Mais trop enclins à suspecter d'hérésie certains anciens usages arméniens, ils avaient prétendu les corriger par d'assez nombreux emprunts faits aux Latins. Alichan, *Sissakan*, p. 374.

L'histoire d'Abaran (auj. Bananar) forme un beau chapitre de l'activité et aussi des tribulations des missionnaires catholiques dans la Grande Arménie. Abaran était situé dans le district d'Erendchak (auj. Alindja), dans la province de Siounie, au nord-est de la Grande Arménie, à trois lieues vers le nord de Nakhitchévan. *Voyage d'un missionnaire S. J. (Villotte) en Perse, en Arménie, etc.*, Paris, 1730, p. 191, 192, 646. La distance de cinq lieues de Nakhitchévan, indiquée par Chardin, paraît exagérée. *Voyages de M. le chevalier Chardin en Perse, etc.*, t. II; de Paris à Isfahan, Rouen, 1723, p. 305. L'église, assez pauvre et en pierres brutes, s'élevait sur un mamelon au centre du village. A l'origine elle avait été placée sous le vocable de saint Jacques le Majeur. Mais, au xvii^e siècle, elle était communément appelée église de Tous les Saints. Bedros Bedik, *Cehil sutun, seu explicatio utriusque celeberrimi ac pretiosissimi theatri quadraginta columnarum in Perside orientis, etc.*, Vienne, 1678, p. 379-380. Le nombre des catholiques étant devenu plus grand à Abaran qu'à Nakhitchévan, le siège archiepiscopal de Nakhitchévan avait été transféré à Abaran. Vers l'an 1678, au moment où écrivait l'Arménien Bedik, *op. cit.*, p. 365, Nakhitchévan ne comptait même plus de catholiques, et depuis longtemps le pape avait fait le transfert que nous venons de signaler.

Abaran offrait d'ailleurs, au point de vue matériel, plus de ressources que les autres bourgs soumis à la juridiction de l'archevêque de Nakhitchévan. Le protestant Tavernier, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs, décrit ce coin de terre comme un des plus beaux et des plus fertiles de l'Asie, et produisant des vins et des fruits excellents. Tavernier n'admirait pas moins la cordiale hospitalité que les religieux, bien qu'appauvris par toute sorte d'exactions, offraient pourtant aux voyageurs. *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1679, t. I, 1^{re} partie, p. 45. Nous ignorons combien de fidèles compta l'archevêché de Nakhitchévan à la fin du xiv^e siècle et pendant le xv^e et le xvi^e siècle. Il fut très vraisemblablement très prospère un demi-siècle après sa fondation, puis alla en déclinant, comme nous le constatons pour le cours du xv^e siècle. Vers l'an 1601, les douze localités dont il se composait comprenaient 9 660 âmes. En tenant compte de Nakhitchévan (Nakhdjavan), dont quatre-vingts maisons étaient catholiques, on peut estimer à 10 000 environ le nombre des fidèles administrés par

les frères uniteurs dans cette partie de la Grande Arménie, au commencement du ^{xvii}^e siècle. Abaran qui n'avait encore que vingt maisons musulmanes en comptait cinq cents catholiques. Celles-ci, peuplées de familles nombreuses, formaient un total de près de quatre mille personnes. Le couvent l'emportait aussi sur tous les autres du diocèse par le nombre de ses religieux. On y comptait en moyenne une quinzaine de prêtres, huit diacres, une douzaine de séminaristes n'ayant pas encore reçu les ordres majeurs (*dpirs*) et trente frères convers. Vers l'an 1632, à l'époque du passage de Tavernier, le nombre des catholiques de l'archidiocèse était descendu à six mille. Tavernier, *op. cit.*, t. I, p. 45. Vers l'an 1654, ils atteignaient à peine le chiffre de quatre mille. En 1674, Abaran ne comprenait plus que trois cents maisons catholiques, à côté de soixante maisons musulmanes. La dernière statistique que nous avons sous les yeux indique seulement, pour l'an 1699, deux cents maisons catholiques, Alichan, *Sissakan*, Venise, 1893, p. 387 sq.; Bedik, *op. cit.*, p. 379-380. L'histoire indique les raisons de cette diminution.

F. TOURNEBIZE.

APARICI (LUIS DE), religieux de la Merci, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Centuriá de los martires de la orden*. Ce livre est seulement connu par la mention qu'en fait Estevan de Corbera dans la *Vie de sainte Marie de Cervellon*, qu'il publia en 1639.

Torres-Amat, *Memorias para ayudar a formar un diccionario critico de los escritores catalanes*, Barcelone, 1836, p. 46.

J. CAPEILLE.

APARICI GILART (ISIDRO), évêque titulaire de Croyac (1633-1711). Originaire de Moncada (Valence), maître ès arts de l'université de Valence, docteur en droit de celle de Salamanque. Il s'engagea d'abord dans les liens du mariage et exerça plusieurs magistratures tant à Madrid qu'à Valence. En 1684, il était régent du *Supremo Consejo de Aragon*. Devenu veuf, il fut choisi comme évêque auxiliaire et visiteur diocésain par l'archevêque de Valence, Fr. J. T. de Rocaberti, qui le sacra lui-même en 1692 et non en 1694 comme écrit Gams. Il s'attira la reconnaissance de ses compatriotes lorsqu'en 1707 il obtint pour Valence qui avait suivi le parti de l'archiduc d'Autriche Charles III, le pardon de Philippe V dont les armées victorieuses marchaient sur la ville. Il mourut le 1^{er} janvier 1711 à 78 ans. Il a écrit : *Isidori Epistola : laudabile testimonium muneris et operis venerabilis viri Domini Joannis Thomae (Rocaberti) Praesulis Ecclesiae Valentinae*. Valence, 1692, in folio. Réimprimé en tête du tome II du *De Autoritate Romani Pontificis*, du même Rocaberti. — Il avait laissé aussi avec quelques autres opuscules une *Vida del V. P. Mossen Francesc Geronimo Simo* (bénéficiaire de saint André de Valence), dont l'impression commencée en cette ville en vue de la béatification n'a pas été achevée.

J. Rodriguez, *Biblioteca Valentina*, Valence, 1747, p. 221. — Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia*, Valence, 1749, t. II, p. 162-164. — Orti Figuerola, *Memorias historicas de la Universidad de Valencia*, p. 418. — C. R. Fort et V. de la Fuente, *España sagrada*, Madrid, 1879, t. LI, p. 107-108.

A. LAMBERT.

1. APARICIO, originaire d'Atienza (Castille), archiprêtre de Sigüenza, évêque d'Albarraçin ou Segorbe (1288-1301) à l'époque troublée qui accompagna l'incorporation définitive de cette seigneurie à la couronne d'Aragon. Son prédécesseur légitime, le castillan Miguel Sanchez, avait été chassé avec les défenseurs navarrais de la ville par le roi d'Aragon Pedro III, lorsque celui-ci s'en empara, en

1284, avec l'aide de l'infant de Castille Don Sancho. Pedro III le remplaça par son confesseur le franciscain Pedro Zacosta, gardien du couvent de Valence, lequel ne put jamais recevoir la consécration épiscopale et est tenu pour intrus (lettre d'Innocent VI, à l'évêque Sancho Dull, 1347). A la mort de Miguel Sanchez, réfugié en Castille, l'archevêque de Tolède, le futur cardinal Gonzalo Garcias de Gudie, qui disputait à l'archevêque de Tarragone les droits de métropolitain sur le diocèse d'Albarraçin, nomma Aparicio à cet évêché et le sacra lui-même. Ce dut être au début de 1288, et non à la fin comme le pense Villanueva, car le nouvel évêque confirme en cette qualité, le 6 mars 1288, à Toro, un privilège du roi de Castille en faveur de Sainte Marie de Valladolid. Aparicio obtint du roi Pedro III l'expulsion de l'intrus, mais son épiscopat demeura difficile au milieu des discordes de la ville ainsi qu'il ressort d'un procès conservé aux archives capitulaires de Segorbe. Les gaspillages de Pedro Zacosta avaient d'ailleurs ruiné la mense épiscopale. Il pratiqua la médecine. En 1291, il assistait au concile de Valladolid célébré au nom du pape Nicolas IV en faveur de la continuation des croisades. Il mourut dans sa ville épiscopale en 1301.

J.-B. Perez *Episcopologium Segobricense*, Segorbe, 1883, p. 54. — Villanueva, *Viaje literario a las Iglesias de España*, Madrid, 1804, t. III, p. 61-63. — Zurita, *Anales de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1610, t. I, p. 271-274. — Riba y Garcia, *Carta de poblacion de la ciudad de Santa Maria de Albarraçin*, Saragosse, 1915, p. XI sq. — Mañueco Villalobos, *Documentos de la Iglesia Colegial de Santa Maria la Mayor de Valladolid*, Valladolid, 1920, t. II, p. 138, 152. — Castro Alonso, *Episcopologio Vallisoletano*, Valladolid, 1904, p. 83. — Tejada y Ramiro, *Coleccion de... los Concilios de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. VI, p. 58, 59.

A. LAMBERT.

2. APARICIO ou encore *Aparicius*, *Apparicius*, évêque de Burgos (1247- 21 juillet 1257). Issu d'une famille riche et pieuse de Burgos, chanoine de cette ville sous l'évêque Maurice (1213-1238), c'est lui sans doute le docteur (*magister*) Apparicius, chanoine, qui apparaît dans une bulle d'Honorius III (5 décembre 1219) réglant un différend entre Maurice et les moines de Silos (Férotin, *Cartulaire*, p. 149). Dans la suite, prieur du chapitre puis archidiacre de Treviño sous son prédécesseur Juan de Medina mort le 1^{er} octobre 1246. Son nom figure pour la première fois en qualité d'évêque de Burgos, le 5 janvier 1248, au bas d'un diplôme accordé par le roi saint Ferdinand aux chevaliers d'Alcantara, *in exercitu prope Sivillam*, durant le siège de Séville (*Bullarium... de Alcantara*, p. 55). Dorénavant sa signature se trouva au bas de toutes les chartes de Ferdinand et d'Alphonse X, la première après celle des archevêques, son siège étant soumis immédiatement au souverain Pontife.

Son église avait alors à Rome un protecteur puissant en la personne du cardinal Gilles de Torres, ancien chanoine de Burgos lequel, le 31 mars 1249, obtint d'Innocent IV, alors à Lyon, une bulle d'indulgences pour la cathédrale (*Cartulaire ms.*, II, fol. 76). Le 13 avril 1252, le cardinal, par ordre du pape, envoyait à l'évêque les nouvelles constitutions qu'il avait rédigées pour le chapitre, confirmées par Innocent IV, le 22 mai de la même année. Ce document n'ayant pas réussi à dirimer les querelles des chanoines, le 19 novembre 1253, le même pape adressait de Naples à Aparicio une seconde bulle déterminant le mode de collation des prébendes (*Cartulaire II*, fol. 79). On doit encore à Aparicio la formation d'un précieux pouillé du diocèse.

Sous son épiscopat, en 1254, Alphonse X armait chevalier à Burgos, le jeune prince de Galles, fils d'Henri III d'Angleterre, le futur Édouard 1^{er} aux

Longues Jambes. Ce n'est pas cette même année 1254, comme on l'affirme généralement en Espagne, mais du 24 au 28 décembre 1257, quelques mois après la mort d'Aparicio, au témoignage de l'annaliste islandais Sturla Jhordson, que la princesse Christine de Norvège, fille du roi Haco, fit son entrée et séjourna au monastère de las Huelgas. On sait qu'elle aurait été appelée par Alphonse X, un instant déterminé à l'épouser lorsqu'il pensait répudier la reine Violante d'Aragon, longtemps stérile et que, finalement, il la maria en 1258 à son jeune frère Philippe, archevêque élu de Séville.

Florez, *España sagrada*, t. xxvi, p. 318-325. — Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, Paris, 1897, p. 149, 196, 209, 229. — M. de Manuel Rodríguez, *Memorias para la vida de S. Fernando*, Madrid, 1800, p. 493-547 (documents). — *Bullarium ordinis militiae de Alcantara*, Madrid, 1759, p. 55-89. — *Bullarium ordinis militiae de Calatrava*, Madrid, 1761, p. 90-113. — Mañueco Vilalobos, *Documentos de la Iglesia... de Santa Maria... de Valladolid*, Valladolid, 1920, t. i, p. 286-298. — Sur l'aventure de la princesse de Norvège, cf. P. A. Muñiz et J. P. de Guzman y Gallo, *La Princesa Cristina de Norvega y el Infante Don Felipe hermano de D. Alfonso el Sabio*, dans *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, t. lxxiv, 1919, p. 39-65; Aux textes reproduits là, ajouter Florez, *Memorias de las reynas catholicas*, Madrid, 1761, t. ii, p. 501-504.

A. LAMBERT.

3. APARICIO (JOSEF), regidor de Calatayud au milieu du xviii^e siècle. Il a publié sous l'anagramme Caio Josef de Ripa, un *Compendio de la Vida y milagros del glorioso san Inigo Abad del R. Monasterio de Oña hijo y patron de Calatayud*, Saragosse, 1750, in-12. On conserve à l'église del Sepulcro de cette ville divers manuscrits d'Aparicio touchant l'histoire ecclésiastique de Calatayud et les écrivains de la région.

F. de Latassa, *Bibliotheca nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1800, t. iv, p. 609-610.

A. LAMBERT.

4. APARICIO (MIGUEL), cistercien, moine et prieur de Poblet. Originaire de Torralba de Aníñon, commune de Calatayud, en Espagne, il fut élu abbé de Veruela le 13 juin 1429, à la demande d'Alphonse V le Magnanime, roi d'Aragon. Il devint visiteur général de l'ordre en Aragon, et ensuite juge ou chef des chapelains royaux et grand aumônier de la reine doña Maria, qui le nomma en 1438, dit-on, archevêque de Sassari en Sardaigne. Muñiz, *Bibliotheca cist. españ.*, p. 29; Gomez Uriel, *loc. cit.* Le 14 février 1449, il est nommé évêque de Marianopolis en Arabie, avec autorisation d'officier pontificalement dans le diocèse de Tarazona; une pension de 200 florins d'Aragon lui est assignée sur les fruits de l'abbaye de Veruela, Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 1898, t. ii, p. 206. Il ne mourut donc pas en 1448, comme le disent la plupart des auteurs. Il a laissé un *Tractatus historico-canonico-moralis de sacramentis*, qui était conservé à Veruela.

Gomez Uriel, *Bibliotecas antigua y nueva de escritores Aragoneses de Latassa*, Saragosse, 1884, t. i, p. 96. — Muret, *Series summ. pontif., cardinalium et episc. ex ord. Cist.*, 1907, mss, p. 79. — Muñiz, *Bibliotheca cisterciense española*, Burgos, 1793, p. 29. — C. de Visch, *Bibliotheca scriptorum s. ord. cist.*, Cologne, 1656, p. 243.

R. TRILHE.

5. APARCIO NAVARO (JUAN), évêque espagnol. Né à Brias, diocèse d'Osma, d'une ancienne famille noble, il eut pour cousins Francisco Trujillo, évêque de Léon, et Joseph Aparicio, évêque d'Astorga. Il fit ses études au collège de San Antonio de Sigüenza, puis à celui de Santa Cruz de Valladolid, où, après avoir terminé ses études, il demeura, quelques années, comme professeur du premier cours de théologie. Ensuite prieur de Cadix, puis chanoine magistral de

Santiago, il fut nommé évêque de Lugo le 27 novembre 1673 et prit possession de son siège le 7 août 1674. En 1681, il fut transféré à Léon. Il y reconstruisit l'église paroissiale de Brias et fit des libéralités à la chapelle de Notre-Dame de la Calzada. Il mourut le 6 novembre 1696, après avoir refusé la présidence du conseil de Castille. Son corps fut transporté dans la principale chapelle de l'église de Brias.

Florez, *España sagrada*, t. xxxvi, p. 167-168. — Loperaez Corvalan, *Describeion historica del obispado de Osma*, Madrid, 1788, t. ii, p. 236-237. — Lopez Ferreiro, *Historia de la santa Iglesia de Santiago*, Santiago, 1907, t. ix, p. 274.

P. SICART.

6. APARICIO. Voir APPARICIO.

APATHOS, évêché de la Palestine première. D'après une liste épiscopale qui semble bien être celle du patriarche Anastase (vi^e siècle), Parthey, *Synecdemus et notitiae graecae episcopatum*, p. 141-143, il existait dans la Palestine première un évêché qui portait le nom de Περὶ τὸν Ἀπαθὸς ou *Regio Apathos*. On a voulu y voir une confusion avec Amathous, dont le nom ne figure pas sur la liste d'Anastase, mais cette hypothèse est inadmissible, puisque Amathous se trouvait au delà du Jourdain, dans la Palestine seconde. On n'a pas encore identifié Apathos ou Pathos. Les auteurs s'accordent cependant à la situer entre Sébaste et Jéricho. On ne connaît d'ailleurs aucun titulaire de ce siège épiscopal.

R. JANIN.

1. APCHON (CLAUDE-MARC-ANTOINE D'), évêque de Dijon, archevêque d'Auch. Fils de Jacques d'Apchon, marquis de Montrond, et de Claudine de Chappuis de Corjenon, il naquit à Montbrison, le 5 juin 1721. Élève des jésuites de Lyon, destiné d'abord à la carrière des armes, il était officier de marine lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique. Le curé de Saint-André-des-Arts à Paris, M. l'abbé Léger, se chargea de son éducation cléricale. Successivement vicaire général du diocèse de Dijon, abbé commendataire de l'abbaye cistercienne de Preuilly et prieur de Chaux, l'abbé d'Apchon fut nommé, en 1749, doyen de la collégiale de la Chapelle-aux-Riches de Dijon. Nommé évêque de cette ville, il fut sacré à Paris, le 18 octobre 1755, et prit possession de son siège le 11 décembre.

Mgr d'Apchon se montra toute sa vie un prélat exemplaire; ses vertus égalaient ses lumières. L'organisation du diocèse nouveau, entreprise déjà avec tant de soin par ses deux prédécesseurs, allait absorber son zèle. Des statuts synodaux avaient été promulgués par Mgr Claude Bouhier; la revision de la liturgie devait occuper le prélat. Par ses ordres et sous sa direction, la liturgie du diocèse fut composée. Il est à regretter, qu'à l'exemple de beaucoup d'évêques, il fit abandonner la liturgie romaine pour la liturgie parisienne. Il compléta le propre des saints préparé par son prédécesseur; il l'adjoignit, ainsi que le calendrier du diocèse, au bréviaire de Paris, et donna au clergé dijonnais le bréviaire qui lui servit pendant plus d'un siècle, jusqu'à la nouvelle introduction du bréviaire romain. On doit encore à cet évêque le catéchisme diocésain.

Par d'habiles négociations, Mgr d'Apchon obtint, en 1775, de Mathias Poncet de La Rivière, ancien évêque de Troyes, la résignation de l'abbaye de Saint Bénigne de Dijon, dont les revenus passèrent ainsi à la mense épiscopale. En 1775, Mgr d'Apchon fut transféré à Auch. Comme à Dijon, le trait principal de son caractère fut son inépuisable charité. A Dijon, en 1775, sa présence calmait les esprits dans une émeute populaire occasionnée par l'accaparement des farines et les manœuvres maladroites des parle-

ments. On connaît son dévouement à Auch, pendant un incendie, où il sauva la vie à deux enfants. Il mourut à Auch, le 21 mai 1783, et, comme il s'était appliqué à interdire l'usage des sépultures dans les églises, il demanda, par disposition expresse de son testament, à être enterré dans le cimetière commun. En 1804, ses cendres furent recueillies et transférées dans l'église Sainte-Marie d'Auch. La plupart des auteurs font mourir l'archevêque à Paris, mais l'inventaire de l'archevêché d'Auch, dressé après son décès, déclare formellement que « messire Claude-Marc-Antoine d'Apchon, seigneur archevêque, est décédé dans son palais archiépiscopal ce jourd'hui... »

G. Dumay, *Les évêques de Dijon*, 1889. — Sautereau, *L'évêché de Dijon et ses évêques*, 1885. — Bachaumont, *Mémoires secrets*, Londres, 1782. t. xvii, 200, raconte l'acte de dévouement de l'archevêque d'Auch, « après en avoir acquis la certitude. » — Milsand, 1889, *Bibliographie bourguignonne*. — *Les nouvelles ecclésiastiques*, n. du 9 janvier 1766 (attaques contre le prélat, partisan et soutien des jésuites).

J. GAZIN-GOSSEL.

2. APCHON DE CHANTELOUBE (JACQUES). Voir CHANTELOUBE (Jacques Apchon de).

3. APCHON DE SAINT-GERMAIN (JACQUES D') abbé d'Évron, fils d'Artaud de Saint-Germain, dit d'Apchon, et de Marguerite d'Albon, de Saint-Forgeux, était le neveu du fameux maréchal de Saint-André, Jacques d'Albon, favori d'Henri II et lui dut, sans doute, sa fortune. Sa famille, originaire d'Auvergne, était établie, depuis le xiii^e siècle au moins, en Forez, où elle occupait une des premières places dans la noblesse locale.

Jacques fut nommé abbé d'Évron le 6 octobre 1555, par Henri II; ce fut la première intervention royale pour la nomination de l'abbé. Rome n'envoya les bulles que le 7 mai 1556.

L'abbé d'Apchon séjourna souvent à Évron. Le 11 février 1560, il y commence un registre des assises de la baronnie d'Évron, et nomme comme vicaire Lancelot de Vassé, abbé de Champagne; le 21 février 1561, il accorde le même titre à René de Saint-François, doyen du chapitre du Mans. En 1562, il célèbre les fêtes de Pâques à son abbaye. C'est à ce moment que les religieux, effrayés par les déprédations des protestants au pays du Maine, cachèrent (probablement dans le long souterrain voûté du xv^e siècle, que l'on a retrouvé en 1907 autour de l'abbaye), les vases sacrés et les lames d'or qui recouvraient le crucifix. Quand ils n'eurent plus lieu de craindre, ils remirent la moitié des vases et des lames d'or à leur abbé et gardèrent l'autre moitié pour restaurer leur église.

Jacques, conseiller et aumônier du roi, résigna son abbaye à Etienne Heuste, vers la fin de 1563.

Archives de la Sarthe : *Insinuations ecclésiastiques*. — Archives de Mayenne : *fonds d'Évron*. — Anselme, *Histoire généalogique...*, t. vii, p. 203. — *Gallia christ.*, t. xiv, col. 490. — Abbé Angot, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Laval, 1900, t. i, p. 57. — P. Flament, *La famille d'Apchon et l'abbaye d'Évron*, dans le *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 2^e série 1909, t. xxv, p. 393-397.

Paul CALENDINI.

APELLAS, évêque de Cibyra, ville qui depuis Dioclétien appartenait à la Carie. Il assista au concile d'Éphèse, où il souscrivit à la doctrine de saint Cyrille et condamna Nestorius et les Orientaux.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. iv, col. 1125, 1157, 1216, 1316; t. v, col. 530, 588, 615, 687. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 903. — Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. i, p. 274. — P. L., t. xlviii, col. 867, 894.

R. AIGRAIN.

1. APELLE (Saint), honoré par les Grecs comme évêque de Smyrne, est nommé au martyrologe romain, le 21 avril, comme un des premiers disciples du Christ, ce que les Grecs expriment par le titre d'apôtre. On a voulu en faire un frère de saint Polycarpe, mais la Vie de celui-ci par Pionius ne l'indique nullement. Son épiscopat même ne se place pas sans difficulté entre ceux de saint Bucole et de saint Polycarpe. Le Quien n'en fait aucune mention parmi les évêques de Smyrne.

Acta sanctorum, apr. t. iii, p. 4. — Delehaye, *Synaxarium Constantinop.*, col. 786.

R. AIGRAIN.

2. APELLE, gnostique chrétien du i^{er} siècle, le disciple le plus remarquable de Marcion, mais non le plus fidèle à la pensée du maître. Apelle avait connu Marcion à Rome. « Une femme fut l'occasion de sa chute, affirme Tertulien (*De praescriptione haeretic.*, xxx, 5); il déserta la continence marcionite et, loin des yeux de son chaste maître, il se retira à Alexandrie. » Quoi qu'il en soit de cette insinuation, dont d'autres hérésiologues fort animés contre Apelle ne parlent point, c'est à Alexandrie qu'Apelle fut amené par le progrès de ses réflexions à amender la doctrine de Marcion. Il revint à Rome sur le tard et il y eut avec le polémiste orthodoxe Rhodon une discussion dont celui-ci consigna par écrit le compte rendu (cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xiii). Il passait alors pour suivre les inspirations d'une voyante nommée Philoumène, qui l'avait gagné par « ses miracles et ses prestiges » (*De praescr.*, vi, 6). Sous l'influence de son « énergie diabolique » Apelle écrivit les *Révélationes* (Φανερώσεις) regues d'elle. Ces révélationes, Philoumène prétendait les tenir d'une sorte de fantôme qui, sous l'apparence d'un enfant, se donnait à elle tantôt pour le Christ, tantôt pour l'apôtre Paul (S. Augustin, *De haeres.* xxvi). Outre les *Révélationes*, Apelle avait composé aussi un ouvrage intitulé *Syllogismes* (Συλλογισμοί) qui devait être considérable, car saint Ambroise en cite le trente-huitième livre (*De Paradiso*, V, xxviii). Il est assez vraisemblable que diverses *quaestiones*, ou difficultés soulevées à propos du récit de la chute, que saint Ambroise discute dans ce même traité (V, xxviii et sq.), procèdent des *Syllogismes*. A dire vrai, Ambroise déclare seulement qu'il s'en prend à certains controversistes dont Apelle est l'auteur, c'est-à-dire l'inspirateur. Mais la forme toute syllogistique de ces objections laisse penser qu'elles procèdent effectivement d'Apelle lui-même : sans doute Ambroise les avait-il connues par l'intermédiaire d'Hippolyte ou d'Origène. — *L'Évangile d'Apelle* que mentionne saint Jérôme dans le prologue de son *Commentaire sur saint Matthieu* (P. L., t. xxvi, col. 15 sq.) n'était probablement qu'un remaniement de l'*Évangile* de Marcion.

La doctrine d'Apelle peut se résumer ainsi. A la différence de Marcion, Apelle n'admet point la coexistence de deux principes suprêmes. Sans doute son esprit, autrement rompu que celui de Marcion aux méthodes de la dialectique, avait-il reconnu les contradictions où, par son dithéisme, s'était jeté celui-ci. Apelle professe le monothéisme : le Dieu unique a créé des « puissances » ou « anges » parmi lesquels le Demiurge, créateur du monde visible, tient un rang éminent, mais sans avoir part à l'essence divine. Quel était le rapport de ce Demiurge au Dieu des Juifs? Apelle les confondait-il l'un avec l'autre, ou les distinguait-il l'un de l'autre? Il faut convenir que sur ce point nos sources hérésiologiques ne sont pas d'accord. — Apelle avait également renoncé au « docétisme » de Marcion. Il admettait la réalité de la chair du Christ, ôtant ainsi à la polémique adverse l'occasion que Tertulien avait si habilement saisie de dénoncer les illogismes de la thèse marcioniste. Le

corps du Christ était donc à son gré un véritable corps, plus éthéré que celui du commun des hommes, parce qu'emprunté aux astres, mais capable de souffrir, de subir les affres de la passion. Après sa résurrection, Jésus en avait rendu les éléments aux différentes parties de l'univers. — A l'égard de l'Ancien Testament, Apelle partageait les antipathies de son maître. Mais sa critique se faisait plus audacieuse; elle prenait un caractère plus rationaliste. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les objections qu'Ambroise réfute dans son *De paradiso*, ou celle qu'Origène cite dans une de ses *Homélies* sur la Genèse. C'est au nom de la vraisemblance et de la raison qu'Apelle attaque certains épisodes bibliques, relatifs soit à la défaillance d'Adam, soit à l'arche de Noé. Il ne veut voir là que des mythes inutilisables pour l'établissement d'une théologie sérieuse.

Il n'est pas impossible que, vers la fin de sa vie, Apelle, fatigué de spéculation, ait incliné vers le mysticisme. Le ton de son entretien avec Rhodon le laisserait penser, et M. Eug. de Faye a souligné ce trait avec beaucoup de finesse (*Gnostiques et gnosticisme*, p. 165). Il subissait l'envoûtement de Philoumène, et, sans renoncer à ses idées, il ne voulait plus leur donner comme unique substructure cette dialectique où jadis il avait excellé, et qui cessait de lui apparaître comme la seule ouvrière de vérité.

Sources anciennes. — Rhodon, dans Eusèbe, *Hist. Eccl.*, V, XIII (trad. Grapin, t. II, p. 79). — Tertullien, *De praesciptione haereticorum*, VI, 6; X, 8; XXX, 5; XXXIII, 4, 6; XXXIV, 4; XXXVII, 3; *Adversus Marcionem*, III, IX, XI; XVII; *De carne Christi*, I, 6-9; 24; *De Resurr. carnis*, II, V; *De anima*, XXIII; XXXVI. Tertullien avait composé un traité spécial contre Apelle: il y fait allusion *De Carne Christi*, 8 (Ehler, t. II, p. 442). Cet opuscule n'est pas venu jusqu'à nous. — Hippolyte, *Philosophoumena*, VII, XII; XXXVIII; X, XX. — Pseudo-Tertullien, *Adversus omnes haereses*, VI (dans Ehler, *Tertulliani Opera*, t. II, p. 762). — Origène, *Hom. in Genesim*, II, 2 (voy. Harnack, *De Apellis gnosi*, cité plus bas, p. 2 sq.; p. 54). — *Homélies Pseudo-Clémentines* II, 51; III, 2; III, 21; 50; XVI, 6; XVII, 18; XVIII, 12 et 20. — Saint Ambroise, *De paradiso*, V, 28; VI, 30-32; VII, 35; VIII, 38-41 (dans *Corp. Script. eccl. latinorum*, t. XXXII, p. 284 sq.). — Saint Épiphane, *Panarion*, XLIV. — Filastre de Brescia, *Liber de haeresibus*, XLVII (dans *Corp. Script. eccl. latinorum*, t. XXXVIII, p. 24). — *Praedestinatus*, I, XXII. — Saint Augustin, *De haeresibus*, XXIV. — Saint Vincent de Lérins, *Commonitorium*, XXIII. — *Antirrhética* de Nicéphore contre Eusèbe (Pitra, *Spicilegium Solesmense*, t. I, p. 406); fragment publié par Mercati, dans les *Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di scienze e lettere*, série II, vol. XXXI (1898) p. I sq. (d'après le *Codex Ambrosianus H. 257*). — Paul de Taron (fin XI^e s. cf. Karapet, Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer*, 1893, p. 97).

Ouvrages modernes. — A. Harnack, *De Apellis gnosi monarchica*, Leipzig, 1874 (a révélé l'importance d'Apelle et le caractère de son système); *Sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles* (dans *Texte und Untersuchungen*, 6,3, Leipzig, 1890), p. 111-120; *Unbeachtete und neue Quellen zur Kenntnis des Haeretikers Apelles* (*Texte und Unters.*, 20, 3 [1900], p. 93-100). — Hilgenfeld, *Die Ketzergeschichte des Urchristentums*, Leipzig, 1884, p. 533 sq. — Bardenheuer, *Gesch. der altkirchlichen Literatur*, t. II, 1913, p. 373 sq. — E. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme* (*Bibliothèque de l'École des hautes études, Sciences Religieuses*, XXVII^e vol., Paris, 1913), p. 152-166.

P. DE LABRIOLLE.

3. APELLE, évêque de Laton ou Latopolis en Égypte première, ordonné en 403 pour succéder à Timothée, comme le marque Théophile d'Alexandrie dans sa lettre pascale pour l'année suivante. *P. L.*, t. XXII, col. 828.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, cl. 522.

R. AIGRAIN.

1. APELLES, évêque d'Héraclée, un des « apôtres », c'est-à-dire disciples directs de Jésus, que les Grecs honorent le 30 juin, et que les listes dis-

tinguent d'Apelles de Smyrne, « apôtre » lui aussi. Le Quien prévient la confusion en ajoutant qu'Apelles de Smyrne doit être celui dont parle *Rom.* XVI, 10; il semble qu'il n'y a pas plus de raisons décisives pour identifier l'Apelles de saint Paul avec un de nos « apôtres » qu'avec l'autre, si tant est qu'on doive l'identifier avec l'un d'eux. Nous n'avons aucun autre renseignement sur l'évêque d'Héraclée.

Synaxarium Constantinop., éd. Delehaye, col. 33, 621 785. — *Chronicon Paschale*, éd. Dindorf, t. II, p. 124; reproduit dans *P. G.*, t. CXCII, col. 1161 (liste de Dorothee de Tyr). — *P. G.*, t. X, col. 956 (liste du ps.-Hyppolyte). — Schermann, *Prophetarum vitae fabulosae, indices apostolorum discipulorumque Domini...*, Leipzig, 1907, *passim*. — L. Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1101.

R. AIGRAIN.

2. APELLES, moine d'Égypte et prêtre, fin du IV^e siècle. Nous sommes renseignés sur lui par Rufin (*Historia monachorum*, XV, *P. L.*, t. XXI, col. 433-435) et Pallade (*Histoire lausiaque*, LX, *P. G.*, t. XXXIV, col. 1163), qui tous deux se présentent à nous comme témoins oculaires. Le second ne nous dit rien de plus que le premier. Apelles travaillait le fer (*faber ferri*). Une nuit le démon, sous la forme d'une belle femme, lui apporta de l'ouvrage. Le saint artisan, dans sa hâte à le repousser, saisit avec sa main nue un fer rouge qu'il lui lança à la face. Cris, hurlements et fuite du visiteur. Depuis lors, Apelles eut le privilège de tenir les fers rouges dans sa main. Rufin note l'affabilité de son accueil. La conversation roula en grande partie sur le moine Jean, célèbre par ses austérités et par ses miracles. D'après Sozomène, reproduit par Nicéphore Calixte, Apelles habitait tout près d'Achoris. Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 28, *P. G.*, t. LXVI, col. 1372. Nicéphore Calixte, *Hist. eccl.*, XI, 34, *ibid.*, t. CXLVI, col. 693.

Dictionary of christian Biography, t. I, p. 128. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. X, p. 442-443.

A. LEHAUT.

1. APER. Prêtre de l'église de Thibiua (Enchir Zouitina), en Proconsulaire, mentionné dans le récit du martyre de saint Félix, évêque de la même ville: *Acta sancti Felicis*, 1, dans Ruinart, *Acta martyrum*, 1713, p. 355; *Passio*, dans *Analecta bolland.*, 1921, p. 268. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant lancé un édit qui prescrivait de détruire les Écritures, le texte en fut affiché à Thibiua, aux nones de juin (5 juin) 303. Aussitôt le « curateur » de la cité, Magnilianus, manda les clercs de la communauté chrétienne (*seniores plebis*) et les interrogea. Voici, dans toute sa précision, le procès-verbal de cet interrogatoire. « Or, ce même jour, l'évêque Félix « venait de partir à Carthage. Le magistrat se fit « donc amener le prêtre Aper et les lecteurs Cyrille et « Vital. Puis le curateur Magnilianus leur dit : Vous « avez les livres qui sont l'œuvre de Dieu? — Aper « dit : Nous les avons. — Le curateur Magnilianus dit : « Donnez-les pour qu'on les brûle. — Alors Aper : « C'est notre évêque qui les a chez lui. — Le curateur « Magnilianus dit : Où est-il? — Aper dit : Je ne sais. « — Le curateur Magnilianus dit : Vous serez à la « disposition de l'Officium, jusqu'à ce que vous ayez « rendu vos comptes au proconsul Anulinus. » La s'arrête la partie du récit qui concerne Aper et ses deux compagnons; dans la suite l'évêque Félix paraît seul. On ne saurait dire si le prêtre et les lecteurs partagèrent son sort jusqu'au bout; s'ils furent comme lui martyrisés; s'ils subirent seulement la torture ou la détention; ou même s'ils furent mis en liberté, leur chef, à son retour, ayant pris sur lui toute la responsabilité du refus de livrer les Écritures.

Ce récit nous a été conservé dans deux relations différentes, qui en ont toutes deux altéré la fin en

transportant le lieu du martyre en Italie : l'une, dite « de Ruinart » (cf. *loc. cit.*) le place à Venouse; l'autre, dite « de Baluze » (*Miscellanea*, t. I, p. 18-19, *Passio sancti Felicis*) à Nole. Les deux textes se trouvent réunis dans les *Acta sanctorum* et dans la P. L. M. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afr. chrét.*, t. III, p. 137 et le R. P. Delahaye, *loc. infr. cit.*, croient, à juste titre, que seule la première partie de chacun d'eux est authentique et que la version de Ruinart est la plus ancienne; c'est pourquoi nous l'avons suivie de préférence à l'autre. Dans celle de Baluze, les noms des clercs de *Thibiuca* sont changés; le prêtre Januarius est substitué au prêtre Aper, les lecteurs Fortunatianus et Septiminus aux lecteurs Cyrille et Vital : « ces nouveaux personnages, introduits ici par surprise, devaient être populaires à Nole, et l'on a voulu leur conférer un titre de noblesse. »

Ajoutons qu'un des mss. de cette recension (British Museum, O Addit. 11880), se rapprochant davantage de l'autre version, les nomme Apronius, Quirulus et Vitalis.

Acta sanctorum, octob. t. x, p. 618-634. — Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, p. 353-357. — Baluze, *Miscellanea*, Lucques, 1761, p. 18-19, 68-69. — P. L., t. VIII, col. 679-688. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, Paris, 1905, p. 136-140, 536. — R. P. Delahaye, *La Passion de saint Félix de Thibiuca*, dans *Analecta bolland.*, 1921, t. XXXIX, p. 241-276.

Aug. AUDOLLENT.

2. APER, ami de saint Paulin de Nole, qui lui a adressé trois lettres en 404-406, *Epist.* XXXVIII, XXXIX, XLIV, P. L., t. LXI, col. 357-367, 385-391. Comme saint Paulin, Aper avait été d'abord rhéteur et, semble-t-il, païen. Il se convertit avec sa femme Amanda, se retira à la campagne et aboutit au sacerdoce, laissant à sa femme, qui n'était plus pour lui qu'une sœur, le soin des affaires temporelles. On l'a parfois identifié, sans raison, avec l'évêque de Toul ci-dessous. Tillemont se demande s'il serait le même que l'Aper auquel est adressée une lettre de Salvien (*Epist.* VII, P. L., t. LIII, col. 167) ou encore le moine Aper, mentionné dans un dialogue de Sulpice-Sévère, *Dialogi*, III, 1, P. L., t. XX, col. 211. Un autre Aper qui paraît avoir été un personnage considérable est le destinataire de deux lettres de Sidoine Apollinaire. *Epist.* IV, XXI, V, XIV.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclésiast.*, t. XIV, p. 114-120, 123, 727-729. — *Hist. littéraire de la France*, t. II, p. 199-202. — André Baudrillart, *Saint-Paulin de Nole*, Paris, 1905, p. 94-95.

U. ROUZÈS.

3. APER ou **EPVRE** (Saint), évêque de Toul, au ^ve siècle. Né à Troyes, il succéda sur le siège de Toul à Ursus, ou le précéda. Il se fit remarquer surtout par l'esprit de prière et la charité.

Le saint évêque jeta les fondements d'une église dans l'un des faubourgs de Toul, et mourut avant que les travaux fussent terminés, après sept années d'épiscopat, vers 507. Sa fête se célèbre le 15 septembre.

L'église construite par saint Aper portait son nom dès avant le ^{viii}e siècle : elle conservait les reliques de son fondateur et devint le siège d'une célèbre abbaye de bénédictins. Sainte Salaberge avait fait bâtir une église dédiée au même saint, dans son monastère de Laon, en 626. Dans l'ancien diocèse de Toul, de nombreuses paroisses étaient sous le vocable de saint Aper. De nos jours, la ville de Nancy édifie à sa gloire une basilique gothique consacrée en 1873.

La Vie de saint Aper date au plus tôt du ^xe siècle et a été parfois attribuée à l'abbé Adson, t. I, col. 636.

Acta sanctor., sept. t. V, p. 55-79. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiast.*, t. XIV, p. 728. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1915, t. III, p. 62. — E. Martin, *Hist. des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Nancy, 1900, t. I, p. 62-64.

J. NICOLAS.

4. APER figure comme évêque de Bigorre dans les actes du concile d'Agde de 506, tenu avec l'autorisation du roi visigoth Alaric, qui essayait alors de se rapprocher des évêques catholiques. Il y fut représenté par le prêtre Ingenuus. Labbe, *Concil.*, t. IV, col. 1394. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. II, p. 974. — Aper est l'évêque de Bigorre le plus ancien qui soit connu jusqu'ici, d'après les textes les plus sûrs. En s'appuyant sur des recensions du ^{xr}e siècle, et même de la fin du ^{viii}e siècle, du martyrologe hiéronymien, et en interprétant largement ses textes, on pourrait être tenté de mettre saint Justin avant Aper, en tête de la liste des évêques de Tarbes, comme l'a fait le *Gallia Christiana*. Cette hypothèse, de nos jours, n'a pas trouvé crédit.

L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 101. — Gaston Balencie, *Chronologie des évêques de Tarbes*, dans les *Mélanges Couture*, Toulouse, 1902, p. 97 et dans le *Bulletin de la Société académique des Hautes Pyrénées*, partie locale, 1911, p. 103.

L. GUÉRARD.

5. APER, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, est connu par plusieurs documents intéressants les biens de l'abbaye et auxquels assistent tantôt un abbé du nom d'Aper, tantôt un abbé du nom de *Jepro*, *Aepro*, en qui tout le monde depuis Mabillon reconnaît le même personnage. Aper n'est pas nommé dans un acte du 17 novembre 780 concernant les terres de Marnay et d'Artron, mais il était certainement abbé à cette date, car le lendemain il signe un acte au sujet d'une terre à Lussac, et déjà le 1^{er} juillet il échangeait avec Hermembert, préposé au gouvernement de la *cella* de Nouaillé (dépendant de Saint-Hilaire) un échange de terres et de serfs. Le 1^{er} décembre, il assistait à un plaid au sujet de *Jaciacus* (Jassay, canton de la Mothe-Saint-Héray, Deux-Sèvres, d'après A. Richard, *Hist. des Comtes du Poitou*, t. I, p. 4; Saint-Maurice près de Gençay, Vienne, d'après La Fontenelle de Vaudoré, *Hist. des ducs d'Aquitaine*, p. 51; non identifié par Rédet dans le *Dicl. topographique de la Vienne*). La présence à plusieurs de ces actes du comte Abbon a suggéré à l'abbé Auber, *Hist. générale du Poitou*, t. III, p. 430, l'hypothèse qu'Abbon aurait été le véritable abbé, quoique seigneur temporel, et qu'Aper eût été comme son suppléant; cette manière de voir n'a pas rencontré d'approbation. Les pièces ont été publiées par Rédet, dans *Bibl. de l'École des chartes*, t. II, 1840-41, p. 77, et dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, 1^{re} série, t. XIV, p. 2; par Mabilley, *Le royaume d'Aquitaine et ses marches*, Toulouse, 1870, p. 39; et par Levillain, *Les origines du monastère de Nouaillé*, dans *Bibl. de l'Éc. des chartes*, t. LXXI, 1910, p. 282-287.

Aper est connu par ailleurs, pour avoir reçu Paul Diaire lors de son passage à Poitiers et avoir obtenu de lui qu'il composât l'épithaphe du poète-évêque, saint Venance Fortunat. Paul Diaire, *Hist. Langobardorum*, II, 13, dans *Monum. Germ. hist., Script. rer. langob.*, p. 80. C'était en 782-786. Lui-même eut son épithaphe composée par Alcuin, au temps de son successeur Aton, de qui la première mention apparaît dans un acte de 794 (date donnée par les historiens modernes au lieu de 793 que donne le *Gallia christiana*). Cette épithaphe est dans Dümmler, *Poetae latini medii aevi*, t. I, p. 325. Elle fut placée, le texte même l'indique, à Saint-Hilaire, et non pas à Nouaillé, comme pourrait le faire croire le titre commun de la série où elle figure. Aton y est désigné nettement comme le successeur d'Aper, ce qui fournit un nouvel argument pour ne pas mettre entre les deux un Jepro différent d'Aper.

Gallia christiana, t. II, éd. Piolin, col. 1224. — Mabillon, *Annales ord. S. Bened.*, t. II, p. 213, 239-240, 307, 716. —

Mss. de dom Fonteneau à la Bibliothèque munic. de Poitiers, t. XXI, p. 19-67, *passim*. — Levillain, article cité, p. 251, 256, 262. — Largeault, *Inscr. métriques composées par Alcuin à la fin du VIII^e siècle*, dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, t. VII, 1884, p. 220, 250-255, 264.

R. AIGRAIN.

APERGIUS, évêque de Perge, métropolitain de Pamphylie seconde, fut anathématisé comme monothélite par le troisième concile de Constantinople, VI^e œcuménique, dans sa XVI^e session, le 9 août 681. Il n'était sans doute pas un des chefs en vue de la secte, car il n'est pas mentionné en dehors de cet anathématisme. A cette date, il n'était plus sur le siège de Perge; son successeur Jean assistait au concile.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. XI, col. 611. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1015. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. III, p. 508.

R. AIGRAIN.

APEZKO, *Apizus*, *Opaczko*, *Opeczko*, évêque de Lebus (aujourd'hui district de Francfort-sur-l'Oder), dans le Brandebourg, de 1345 à 1352, était fils d'un habitant de Breslau, nommé Deyn de Frankenstein. Lünig, *Codex Germaniae diplomaticus*, Francfort, 1733, t. II, p. 333. Il eut pour maître Pierre de Wockenstadt et possédait en 1327 une charge d'avocat au conseil épiscopal de Breslau, où il apparaît en qualité de chanoine et d'official de 1334 à 1344 et d'écolâtre de la cathédrale dès 1340. Il fut aussi chanoine de Lebus au moins dès 1338 et même chanoine et quelque temps doyen de Meissen. Schöttgen, *Geschichte der Bischöfe von Meissen*, t. I, fol. 78 a, ms à la Bib. de Dresde.

En 1341, à la mort de l'évêque de Breslau, Nauker, qu'il avait activement secondé, il fut chargé de l'administration provisoire du diocèse avec le prévôt du chapitre Henri de Baruth, et continua ces fonctions en 1343, durant l'absence du nouvel évêque Preczlav, en voyage *ad limina*. Deux ans plus tard, mourut en exil, à Breslau même, l'évêque de Lebus, Étienne II, qui fut enseveli dans la cathédrale. Apezko, qui était sans doute en relations avec la curie romaine, siégeant à Avignon, obtint sa succession, et fut pourvu de l'évêché de Lebus par une bulle du pape Clément VI, datée du 19 octobre 1345. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, p. 313.

Il trouvait l'évêché de Lebus dans un état lamentable. Ce territoire, rattaché au Brandebourg depuis le XIII^e siècle, était alors, comme le Brandebourg lui-même, disputé entre les maisons de Wittelsbach et de Luxembourg et d'autres compétiteurs. La dévastation du pays est attestée par deux bulles de Jean XXII, datées de 1327. Eubel, *loc. cit.*, not. 3. L'évêque Étienne II avait vu se former contre lui une vraie coalition d'évêques, de seigneurs et de bourgeois de Francfort, qui l'avaient contraint à l'exil. Sur l'ordre du margrave de Brandebourg, le bailli de Lebus, Eric de Wulkow, avait occupé Göritz, la résidence de l'évêque et incendié la cathédrale de cette ville. Le 2 septembre 1347, Apezko recevait de Clément VI l'autorisation de rebâtir et de transférer le siège épiscopal où bon lui semblerait.

Mais les difficultés pendantes ne permirent pas à Apezko de résider tranquillement dans son diocèse. L'évêque réclamait au margrave de Brandebourg, Louis de Bavière et aux frères Uchtenhagen les villes de Drossen et de Fürstenfelde, les dîmes entières du territoire de Lebus, dont le margrave s'attribuait la moitié, enfin le patronat de l'église Sainte-Marie à Francfort-sur-l'Oder, enlevé au chapitre de Lebus. Il était également en difficultés avec la ville de Francfort au sujet de plusieurs hôtels et d'autres propriétés.

Par trois jugements, la curie d'Avignon avait tranché en faveur de l'évêché, sauf pour le patronat de Francfort et quelques-uns des biens en contestation dans cette dernière ville. Le 14 mai 1350, pour faire exécuter la sentence demeurée lettre morte, l'évêque de Carpentras, Gaufried lança l'excommunication contre le margrave Louis II le Romain, les frères Uchtenhagen et même la ville de Francfort. J.-C. Beckmann, *Beschreibung der Stadt Frankfurt*, Francfort, 1706, p. 98-104. Il est assez probable que c'est en guise de représailles que l'évêque fut capturé par Henslin de Waldow, maréchal de Louis II et dut se racheter à prix d'argent. On ignore la date de cet événement. P. W. Gerken, *Codex diplom. Brand.*, Francfort, 1769-1785, t. V, p. 15. Apezko fut en meilleurs termes avec Charles IV de Bohême. Il assista au sacre de ce roi à Prague, le 2 septembre 1347 et en obtint confirmation des droits de Lebus, relatifs aux biens possédés par ce diocèse dans le duché de Breslau. C'est dans la ville de Breslau que l'évêque fit son testament le 24 janvier et mourut le 13 avril 1352. Il fut enseveli au chœur de la cathédrale. S. W. Wölbrück, *Geschichte des Bisthums Lebus*, Berlin, 1829, t. I, p. 460-472.

L. BOUTEUX.

APHAT-OSPITAL. Localité de la Navarre française, appartenant aujourd'hui à la commune de Saint-Jean-le-Vieux, Basses-Pyrénées, canton de Saint-Jean-Pied-de-Port. C'était, au moyen âge, un hôpital qui faisait partie d'un ensemble d'établissements du même genre situés dans le voisinage de la frontière espagnole, et destinés à rendre moins périlleux le passage en Espagne et, en particulier, le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Cet hôpital figure, en 1194, dans une bulle de Célestin III transcrite dans le « Livre d'or » de Bayonne conservé aux Archives des Basses-Pyrénées Jaffé, n. 17.1555. Balasque, *Études historiques sur Bayonne*, 1862, t. I, p. 429; Bidache, *Le Livre d'or de Bayonne*, 1906, p. 108. Il fut peut-être fondé par les templiers ou plutôt par les hospitaliers de Saint-Jean, à qui il appartenait tout au moins dans la seconde partie du moyen âge. On trouverait, dit-on, sur ce point, comme sur l'établissement de l'ordre de Malte en Navarre, des renseignements dans « le cahier des griefs dressés en 1789. » Haristoy, *Recherches historiques sur le pays basque*, 1883, t. I, p. 395. Le fait est qu'en 1469 le commandeur d'Aphat-Ospital, Martin de Lalanne, figure dans une assemblée provinciale de l'ordre de Malte tenue à Olite en Espagne. Dubarat et Haristoy, *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 9^e année, 1900, p. 260; cf. p. 179, 210, 265, 266, 270. Aphat-Ospital se rattachait au grand prieuré de Navarre et à la langue d'Aragon. A ce titre, il existe aux archives d'Alcala, sur cette commanderie, un dossier où l'on trouve des documents postérieurs à l'an 1500, en français, bernais et espagnol : lettres de Henri IV, de Catherine de Navarre, etc. Delaville Le Roux, *Catalogue général de l'ordre des hospitaliers*, 1894, t. I, p. CLV. Le commandeur d'Aphat-Ospital, d'après M. Haristoy, était nommé par le commandeur d'Irissary. L'hôpital avait été doté, en 1392, par un testament important qui nous a été conservé. Le commandeur présentait à diverses cures. Haristoy, *Les paroisses du pays basque*, 1899, t. II, p. 265, 299, 341. Cet hôpital fut l'objet d'une visite de l'évêque de Bayonne en 1708. Raymond, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, 1863, p. 7. Archives des Basses-Pyrénées, H. 196. Vendue comme bien national à l'époque révolutionnaire, la maison qui servait d'abri aux pèlerins existe encore, à un kilomètre de Saint-Jean-le-Vieux. L'église, de style roman, a été à moitié démolie; ce qui en reste

sert de remise. On en trouvera la description et le plan dans un article de M. Colas qui fait partie du bulletin de *Blarritz-Association*, 1921.

L. GUÉRARD.

APHNEUM, évêché de la province d'Augustamnique I^{re}, en Égypte. On trouve aussi le nom d'Aphthaeum dans la liste du pseudo-Épiphanes de Chypre. Parthey, *Notitiae graecae episcopatum*, p. 81. Aphnaeum est probablement la corruption de Daphnae, ville que cite l'*Itinéraire* d'Antonin et dont les ruines se voient à Tell Defenneh, à gauche du canal de Suez, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'El-Qantarrah-el-Khesmeh. On ne connaît qu'un seul évêque d'Aphnaeum : Hiérax ou Hiéracès, qui prit part au concile d'Éphèse et signa la déposition de Nestorius. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1221-1267. Il assista aussi au concile de Chalcedoine et envoya, avec douze de ses collègues d'Égypte, une lettre qui fut lue devant l'assemblée (Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 52) et qui contenait une formule de foi trompeuse. Hiéracès refusa d'ailleurs de souscrire les actes du concile, sans doute à cause de la pensée commune aux évêques égyptiens que l'assemblée condamnait la doctrine de saint Cyrille.

R. JANIN.

APHNIMARAN, moine nestorien du milieu du VII^e siècle. Il était originaire de Karka de Beit Slok, au pays de Beit Garnaï; son nom signifie « Notre Seigneur (l') a converti ». C'était le disciple préféré de Qamicho, (+652); il expliqua l'Écriture, composa des biographies, des réponses, des traités sur la perfection et sur les *capita scientiae* et fonda un monastère; il était, dit son biographe, comme la colonne de feu qui dirigeait les Israélites; aussi des envieux s'élevèrent contre lui, le firent passer pour un messalien et le firent excommunier.

Assémani, *Bibl. or.* t. III, 1^{re} part. p. 187. — Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten persischer Märtyrer*, Leipzig, 1880, p. 226. — Bedjan, *Liber superiorum*, Paris, 1901, p. 60-61. — R. Duval, *La littérature syriaque*, Paris, 1907, p. 214. — La fin de l'explication des *capita scientiae* est conservée à la bibliothèque épiscopale de Séert (Kurdistan); cf. A. Scher, *Catalogue des manuscrits de Séert*, Mossoul, 1905, p. 20.

F. NAU.

1. APHOBIUS, évêque de Coloe ou Caloe, la Kiose d'Hiéroclès, en Asie, aujourd'hui Kara Tash, d'après Ramsay. Le ms. Paris, 1456 l'appelle *Afonius*. Le nom de son siège n'a pas moins souffert : les actes grecs du concile d'Éphèse l'appellent Κορώγη, des versions latines ont *Colthae* ou *Colbae*. Aphobius assista au concile d'Éphèse, où il fut un des adhérents à la doctrine de saint Cyrille et signa la condamnation de Nestorius et des Orientaux.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. IV, col. 1125, 1153, 1217, 1365; t. V, col. 530, 588, 612. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 725. — P. L., t. XLVIII, col. 867, 894.

R. AIGRAIN.

2. APHOBIUS, évêque de Coronée en Béoïe, est un des signataires d'une lettre des évêques de la province de Corinthe à l'empereur Léon I^{er} contre Timothée Éluie, patriarche monophysite d'Alexandrie. En 459, il assista au concile de Constantinople qui, sous le patriarche Gennade, condamna les simoniaques.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VII, col. 612, 917. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 194.

R. AIGRAIN.

APHOU. Voir APPHY.

1. APHRAATE (Saint), solitaire à Antioche, au IV^e siècle, était né en Perse, d'une famille où Théodoret, qui a raconté sa vie, s'étonne de trouver un homme vertueux; c'était une famille de mages, conjecture Tillemont. Il vint d'abord à Édesse et s'y enferma

dans une maison très étroite, où il vécut en ascète, puis à Antioche (vers 371, chronologie de Tillemont). Là il apprit un peu de grec, assez pour prêcher dans une langue mêlée de termes barbares, mais, par la grâce divine, il attirait beaucoup d'auditeurs, de toutes classes sociales, soldats, magistrats, artisans; il répondait à leurs questions et parlait volontiers en paraboles. Il n'acceptait les services que d'un seul ami, qui lui apportait du pain; dans sa vieillesse, il y joignait quelques herbes, après le coucher du soleil. Il avait tellement l'esprit de pauvreté qu'il refusa une tunique persane qu'Anthemius, plus tard patrice et consul, lui avait apportée en souvenir de sa patrie, pour ne pas en avoir deux ni abandonner sa vieille tunique. Aphraate, pendant le schisme d'Antioche, fut méletien: il fut de ceux qui décidèrent le fameux ascète Julien Sabas à venir prier avec les méletiens persécutés.

L'empereur Valens, qui était venu à Antioche vers la même époque qu'Aphraate, persécutait les catholiques et particulièrement les religieux. Aphraate résista avec constance, et s'unit aux prêtres Flavien et Diodore pour la défense de l'Église. Il répondait même à l'empereur en face, et, sous le couvert d'une parabole, lui reprocha ses fautes. Un accident mortel survenu à un eunuque qui avait menacé le saint homme, et la guérison d'un cheval de prix qu'un palefrenier de l'écurie impériale lui avait amené, forcèrent l'admiration de Valens, mais il n'eut la paix complète qu'après la mort de celui-ci (378). Théodoret, étant jeune, lui fut conduit par sa mère et reçut sa bénédiction; sa mère, comme toutes les femmes, dut rester à la porte, mais Théodoret put entrer. C'est à lui que nous devons tous les détails connus sur saint Aphraate. Il mourut très vieux, à la fin du IV^e siècle. Tillemont croit même qu'il vécut après 400. L'appréciation dépend de la date de naissance de Théodoret, 386 ou 393. Dans le même tombeau furent ensevelis les saints Macedonius et Théodose. Les Grecs l'honorèrent le 29 janvier et le martyrologe romain indique sa fête au 7 avril. Voici le distique qui lui est consacré dans les Ménées :

Ὁ σάκρα καὶ ζῶν νεκρὸς Ἀφραάτης;
Αἰώνιος ἔχ' καὶ νεκρὸς παντὶς ἄνθρωπος.

Théodoret, *Historia religiosa*, II, P. G., t. LXXXII, col. 1317; VIII, col. 1368-1377; X, col. 1393; XIII, col. 1412; *Hist. eccles.*, IV, 23, *ibid.*, col. 1185-1188. — Théophane, *Chronographia*, éd. de Bonn, t. I, p. 98-99. — Rosweyde, *Vitae Patrum*, IX, 8, Anvers, 1628, p. 818-821; reproduit dans P. L., t. LXXIV, col. 50-55 (d'après Théodoret). — *Acta sanctorum*, apr. t. I, p. 661-664. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. X, p. 477-479. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et eccl.*, éd. Vivès, t. X, p. 48, 54. — Cavallera, *Le schisme d'Antioche*, p. 134, 173. — A. de Broglie, *L'Église et l'empire romain au IV^e siècle*, 3^e éd., 1868, t. V, p. 301-302.

R. AIGRAIN.

2. APHRAATE LE SAGE, persan, écrivain, de 337 à 345, des homélies en langue syriaque. Il porta sans doute aussi le nom de Jacques, car il est désigné sous ce nom dans quelques manuscrits; de plus, cette hypothèse a l'avantage d'expliquer pourquoi on a souvent confondu Aphraate avec son contemporain Jacques de Nisibe. Cette confusion se trouve déjà dans Gennade (fin du V^e siècle), et figure en tête de la version arménienne des homélies d'Aphraate. C'est donc sous le nom de Jacques de Nisibe que la version arménienne de ces homélies a été d'abord publiée et traduite, mais on s'accorde à placer la mort de Jacques de Nisibe en 338, tandis qu'Aphraate écrivait encore en 345. On sait seulement qu'il vivait en Perse et qu'il était évêque. Il ne semble pas possible de l'identifier avec Jacques le Perse ni avec le précédent. Ce nom

était d'ailleurs assez répandu, car, au siècle suivant, nous trouvons trois évêques de Perse qui le portent. Cf. *Synodicon orientale*, Paris 1902, p. 668, 674.

SES ŒUVRES. — En somme, le Sage persan n'est connu que par ses écrits, c'est-à-dire par vingt-deux homélies ou lettres, qui commencent chacune par une des vingt-deux lettres de l'alphabet syriaque, suivies d'une vingt-troisième ajoutée après coup et de caractère différent. Ces vingt-trois homélies sont conservées dans deux anciens manuscrits syriaques, l'un du VI^e siècle et l'autre de l'année 474. On en trouve encore des fragments dans deux autres manuscrits plus récents.

Le recueil est précédé d'une lettre dont les premières lignes manquent en syriaque, mais qui est attribuée à saint Grégoire l'illuminateur dans la version arménienne. Cette attribution est impossible, car saint Grégoire l'illuminateur est mort avant 337 et Aphraate écrivait encore en 345 à son correspondant. Il est possible cependant que ce correspondant se soit appelé Grégoire.

Il demande à Aphraate : « qu'est-ce que la foi : sur quoi elle est fondée, à quoi elle tend, quelles œuvres elle requiert ? » Aphraate répond sous forme de lettre : « J'ai reçu tes lettres, ô mon très cher... je vais t'écrire sur ce que tu m'as demandé... » mais cette forme semble n'être qu'un artifice littéraire, car la longueur des écrits, leur ordre alphabétique, le soin que prend l'auteur de donner une couleur biblique à ses allusions aux faits politiques contemporains, ne se comprennent guère dans une lettre privée; d'ailleurs, dans la seconde partie de son écrit (11 à 23), il s'adresse « à nos frères et à nos amis, » « aux fils de l'Eglise de Dieu » et non à un unique correspondant. En somme, ce sont des traités d'édification et des *Démonstrations* relatives à la foi chrétienne. De là vient leur importance, car c'est le plus ancien écrit qui puisse nous renseigner sur les croyances et les pratiques religieuses des provinces orientales de l'empire grec et de la Perse, au commencement du IV^e siècle. L'ancienneté des manuscrits nous assure d'ailleurs que l'ouvrage n'a subi aucune interpolation. Il n'est pas vraisemblable qu'il soit écrit en vers ni même en prose rythmée, comme le supposait M. P. Martin pour expliquer la forme des citations bibliques, car on n'a jamais pu y trouver de mesure un peu suivie. Par contre, il ne manque pas de longueurs et de négligences, défauts communs chez les écrivains orientaux.

SA DOCTRINE. — Il confesse un seul Dieu en trois personnes; Jésus-Christ est le fils de Dieu et Dieu lui-même, distinct du Père mais égal au Père dès le commencement; l'esprit de sainteté est éternel, on le revêt au baptême et il nous obtient la grâce qui est le meilleur don de Dieu. Le démon cherche à entraîner les hommes au mal. La malédiction d'Adam (péché originel) descend sur toute sa postérité, les péchés sont remis par le baptême et la pénitence.

Marie est vierge et mère de Dieu. Les anges offrent à Dieu les prières des hommes et dirigent les nations; ils sont appelés souvent « veilleurs » ou « messagers. » L'Eglise a été fondée sur Pierre, le prince des pasteurs. Tous les sacrements, à l'exception du mariage, sont mentionnés. Les hommes ont une âme animale qui retourne à la terre et un esprit céleste qui retourne au Christ et qui réclamera plus tard la résurrection du corps pour se joindre de nouveau à lui. La chair ressuscitera, mais le jugement, la récompense et la punition sont différés jusqu'à la résurrection. Les bonnes œuvres sont nécessaires, sinon la foi sera vaine; le monde a été fait en six jours et il périra au bout de six mille ans.

Cette doctrine est empruntée surtout à l'Ecriture,

dont on trouve plus de quinze cents citations. Aphraate cite tous les livres de l'Ancien Testament, y compris les deutérocanoniques, à l'exception de Néhémie, Judith, Abdias, Baruch, et la plupart des livres du Nouveau. Il cite l'Ancien Testament d'après la version syriaque Peschito et les Évangiles d'après le *Diatessaron* de Tatien; cependant il semble avoir connu les évangiles séparés, et certains tiennent qu'il cite l'ancienne version syriaque des évangiles représentées par le manuscrit (palimpseste) du Sinaï. Ses citations des épitres diffèrent quelquefois de la Peschito; il recherche les divers sens de l'Ecriture, s'attache surtout au sens littéral, reconnaît qu'on doit interpréter d'après la tradition, puis, à l'occasion, il commente et paraphrase. En dehors de l'Ecriture, il a fait quelques emprunts à la tradition juive et à la philosophie reçue en Orient. Il ne semble pas connaître le concile de Nicée.

SES ENSEIGNEMENTS. — On peut lire ses homélies en grammairien ou bien en historien. Le grammairien a entre les mains le plus ancien ouvrage de la littérature syriaque écrit en prose; il en étudiera donc le lexique et la grammaire comme point de départ de la tradition manuscrite syriaque, car les ouvrages plus anciens, par exemple la Bible, ne sont que des traductions et non des ouvrages originaux. L'historien ecclésiastique, cherchera dans Aphraate les origines du monachisme oriental et les traces de la hiérarchie et de l'organisation de la communauté chrétienne à cette époque : clergé, sacrements, fêtes, culte; l'historien profane notera les controverses avec les gnostiques et les juifs, le résumé historique qui forme la meilleure partie de la vingt-troisième démonstration et un certain nombre d'allusions aux événements contemporains. Aussi les écrits d'Aphraate ont déjà prêté à de nombreux travaux.

Mentionnons les controverses sur l'origine du monachisme persan : les monastères ne semblent pas exister, les fidèles qui s'engagent à pratiquer la vie ascétique et le célibat demeurent dans le monde et les sexes ne sont pas séparés. La vie religieuse était donc livrée à l'initiative individuelle et se quittait aussi facilement qu'on l'avait choisie. Le fidèle qui affirmait pratiquer les conseils évangéliques ne différait guère extérieurement du fidèle qui se bornait à observer les préceptes. C'est pour accentuer cette différence et pour échapper aux inconvénients inséparables de toute promiscuité et aux critiques des païens que l'on en, en Perse, à construire des monastères et à séparer les sexes chez les personnes qui faisaient profession de célibat (cf. le canon III du synode d'Isaac en 410, *Synodicon orientale*, p. 264); enfin, vu l'insuccès, dans l'empire persan, de cette dernière tentative, à décréter en somme que ceux qui demeureraient dans le monde devraient s'y marier et que ceux qui ne voudraient pas se marier devraient s'enfermer dans les couvents. Cf. le canon III du concile d'Acace en 486, *Synodicon orientale*, p. 303. Chez ces hommes « voués » (*benā-qlomō*), on a vu tantôt tous les fidèles, tantôt de véritables moines; en réalité, c'est un état intermédiaire librement embrassé et facile à quitter, mais les controverses sur ce point ne sont pas encore closes.

BIBLIOGRAPHIE. — 1^o *Éditions et traductions.* — L'édition *princeps* du texte syriaque a été publiée par M. Wright, *The homilies of Aphraates, the Persian Sage*, vol. I, *The Syriac Text*, Londres, 1869. Le volume II, réservé à la traduction anglaise, n'a pas paru. Une édition, aussi définitive qu'on peut le faire, a été donnée par Dom J. Parisot, dans la *Patrologia Syriaca* de Mgr Graffin, pars I^a, t. I et II, Paris, 1884, 1907.

Bickell a traduit en allemand huit de ces dé-

monstrations, dans la *Bibliothek der Kirchenväter* de Tallhofer, Kempten, 1874 (vol. cii et ciii); M. W. Budge a traduit le premier, en anglais, dans son édition des discours de Philoxène, *The discourses of Philoxenus*, Londres, 1894, t. II, p. clxxv. Une traduction allemande de tout l'ouvrage a été éditée par M. G. Bert dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, Leipzig, 1888, t. III, fasc. 3. Il existe, de dix-neuf des homélies d'Aphraate, sous le nom de Jacques de Nisibe, une ancienne version arménienne qui a été publiée avec version latine par le cardinal Antonelli, *Sancti patris nostri Jacobi, episcopi Nisibeni, Sermones...*, Rome 1756; 2^e éd., Vienne, 1765; la traduction latine d'Antonelli a été réimprimée par André Galland, dans la *Bibliotheca veterum Patrum*, Venise, 1788, t. v, et par D. A. B. Caillau, dans *Patres quarti Ecclesiae saeculi, Ensebi Pamphili... opera*, Paris, 1844, t. VIII, p. 251-543.

Fr. Sasse, *Prolegomena in Aphraatis, Sapientis Persae, sermones homileticos*, Diss. phil. Leipzig, 1879. — J. Forget, *De vita et scriptis Aphraatis Sapientis Persae*, Louvain, 1882. — Paul Schwen, *Aphrahat, seine Person und sein Verständniss des Christentums, ein Beitrag zur Geschichte der Kirche im Osten*, Berlin, 1907. — M. Wright, *A short history of syriac Literature*, Londres, 1894, p. 32-33, 159. — Rubens Duval, *La littérature syriaque*, 3^e éd., Paris, 1907, p. 217-221. — F. Crawford Burkitt, *Early christianity*, Cambridge, 1902, traduit en allemand par Erwin Preusschen, *Urchristentum im Orient*, Tubingue, 1900, p. 53-64. — J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, Paris, 1904, p. 24-42.

F. NAU.

1. APHRODISE (Saint), martyr en Cilicie, sous le préfet Denis. Sorti indemne des premiers tourments qui lui furent infligés, il en profita pour faire des convertis, qui bientôt devinrent aussi des martyrs. Le préfet irrité le fit, à la fin, écraser entre deux morceaux de pierre. Telle est la donnée des Actes résumés par les menées et Galesinius, mais qui ne paraissent pas de bien bonne note. Fête le 21 juin.

Acta sanctorum, junii t. v, p. 64-65.

R. AIGRAIN.

2. APHRODISE (Saints), trois martyrs de ce nom à Tarse, en Cilicie.

1^o Plusieurs manuscrits du martyrologe hiéronymien (édit. Rossi-Duchesne, p. 51), mentionnent, à la date du 28 avril, un saint Aphrodise, qui tantôt forme groupe avec saint Malinas et 170 compagnons, tantôt vient en tête d'un autre groupe. Au martyrologe romain, à ceux de Florus, d'Adon et autres, il est nommé en tête d'un groupe dont font partie les saints Carilippe, Agapius et Eusèbe. Certains manuscrits font mourir ces saints en prison. Godefroi Henschen a cru trancher la difficulté en supposant qu'à Tarse un premier groupe, ayant pour chef saint Malinas ou saint Aphrodise, fut martyrisé pour obtenir un effet de terreur, tandis qu'un second groupe, composé de personnages plus notables, fut retenu en prison et y périt soit par la violence, soit par le froid ou la maladie. Une mention comme *eodem die*, qui séparait les deux groupes sans mettre en vedette un nouveau nom de lieu, fut omise par un copiste, ce qui amena la confusion. *Acta sanctorum*, apr. t. III, p. 573-577. La chronique du pseudo-Dexter (*P. L.*, t. LXXXI, col. 248-249), faisant mourir un saint Carilippe, martyr, en l'an 86, à Caparra, au diocèse de Plasencia, l'évêque de ce diocèse revendiqua le culte de saint Aphrodise comme propre, mais sans fondement sérieux. Saint Aphrodise de Tarse a également été confondu parfois avec saint Aphrodise de Béziers.

2^o Certains manuscrits du martyrologe hiéronymien nomment au 9 mai un saint Aphrodise de Tarse; le manuscrit de Corbie lui donne comme compagnons Firmus et Jocundus. Édit. Rossi-Duchesne, p. 57.

Peut-être cet Aphrodise est-il le même que le suivant, qui, par un accident de rédaction ou parce que sa fête aurait été célébrée à part, se serait trouvé mentionné seul un jour plus tôt que son groupe. Henschen, qui se pose la question, refuse de la décider. *Acta sanctorum*, maii t. II, p. 361.

3^o Le 10 mai, le martyrologe hiéronymien cite une longue liste de martyrs sous le titre : *Tarsi*, et en tête un Aphrodisius. Édit. De Rossi-Duchesne, p. 58; *Acta sanctorum*, maii t. II, p. 556-557. Voir le précédent.

R. AIGRAIN.

3. APHRODISE (Saint) martyr à Scythopolis en Palestine, honoré le 4 mai (le 5 d'après quelques manuscrits), avec un groupe nombreux, Melda, Macrobe, etc. Il devait exister des actes de son martyre, car les menées les résumant comme d'ordinaire en un distique :

Τίς οὗτος ὁ τράχηλον ἐκτείνων ξίφει;
Ἀφροδίσιος, Ἀφροδίσιος, λέγει.

Aphrodise fut donc égorgé ou décapité. Ses reliques étaient honorées dans l'église de Chalcoptatia à Constantinople.

Acta sanctorum, maii t. I, p. 464. — Martinov, *Ann. eccles. graeco-slav.*, p. 122. — *Synax. Constantinop.*, éd. Delehaye, col. 658, 660.

R. AIGRAIN.

4. APHRODISE (Saint), martyr à Alexandrie, mentionné dans un groupe de martyrs de la même région par le martyrologe hiéronymien, du 13 mai, d'où il a passé au martyrologe de Notker le Bègue.

Acta sanctorum, maii t. III, p. 201. — *Martyrol. hieronym.* éd. De Rossi-Duchesne, p. 60.

R. AIGRAIN.

5. APHRODISE, évêque d'Hellespont (ce qui veut dire sans doute évêque de Cyzique, métropole de l'Hellespont), défendit la doctrine de la résurrection contre Hiérax ou Hiéracas, vers l'an 300, au témoignage du *Prædestinatus*, I, 49, *P. L.*, t. LIII, col. 605. Mais l'autorité du *Prædestinatus* est très suspecte aux historiens, même à dom G. Morin, qui maintient avec beaucoup de force son attribution à Arnobe le jeune; Tillemont note même que la secte des hiéracites, apparemment, n'approcha jamais de l'Hellespont.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. IV, p. 413. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 747-749. — Harnack, *Gesch. der altchristl. Literatur* t. I, p. 468.

R. AIGRAIN.

6. APHRODISE (Saint) honoré à Béziers comme le premier évêque de cette ville. D'après les uns, préfet d'Égypte, d'après les autres, grand-prêtre d'Héliopolis, Aphrodise aurait vu les idoles s'écrouler devant l'enfant Jésus, il aurait protégé la sainte Famille pendant son séjour en Égypte et lui aurait donné l'hospitalité. Notre saint est dès lors confirmé en grâce. Les années s'écoulent : toujours préfet d'Égypte, Aphrodise apprend les miracles de Jésus. Aussitôt il accourt en Judée, reçoit le baptême des mains de Jean-Baptiste, devient disciple de Jésus, et le plus fidèle; c'est lui qui console la sainte Vierge pendant la Passion. Il est au cénacle, reçoit le Saint-Esprit, il est embarqué sur le vaisseau qui conduit en Provence la famille de Béthanie. La Septimanie lui échoit en partage : il y opère de nombreuses conversions. Sur ces entrefaites, il apprend que Paul, le grand apôtre, va en Espagne avec Paul Serge. Il est alors sacré évêque, recommence à convertir ses fidèles et est laissé comme évêque à Béziers, où il aurait subi le martyre sous Néron. Tels sont les récits dont on trouvera l'exposé, sous la forme courante au xvii^e siècle, dans l'ouvrage cité plus bas de l'abbé Coste. Il est à peine besoin de dire qu'on ne saurait

accepter ces développements légendaires. Ils ne sont attestés par aucun document antérieur au ^{xiv}^e siècle, et ils reposent sur l'identification artificielle qu'on voulut faire alors entre saint Aphrodise, déjà vénéré comme le premier évêque de Béziers, et un Aphrodise d'Égypte dont parle, avec quelques détails, un Évangile apocryphe qui le met en relations avec la sainte Famille. Charles Michel et Peeters, *Les Évangiles apocryphes*, 1911, t. I, p. 122-124. Vincent de Beauvais, dans son *Speculum historiale*, et les artistes du ^{xiii}^e siècle avaient mis en vogue la chute des idoles et l'épisode apocryphe du voyage de la sainte Famille auquel est mêlé Aphrodisius. Emile Mâle, *L'art religieux du ^{xiii}^e siècle en France*, 3^e éd., 1911, p. 257. Le midi de la France, en particulier, avait fait bon accueil à l'*Évangile de l'Enfance*, qui avait été traduit en provençal. *Histoire littéraire de la France*, 1898, t. XXXII, p. 106. Cf. *Romania*, 1895, t. XXIV, p. 309, 629; 1900, t. XXIX, 40; Brunet-Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, 1856, t. I, 978; Raynouard, *Lexique roman*, 1838, t. I, p. 577 sq. Il n'est pas surprenant que les légendaires de la fin du moyen âge et surtout de l'âge moderne aient identifié, sans hésiter, le premier évêque de Béziers avec l'Aphrodisius de l'Évangile apocryphe. Cette identification est assez semblable à celle qui fut faite à Narbonne, à partir de l'époque carolingienne, entre saint Paul Serge, le premier évêque de cette ville et le proconsul de Chypre, Sergius Paulus, disciple de saint Paul. Quantité de personnages figurant dans les Écritures canoniques ou apocryphes ont été l'objet d'identifications arbitraires, de la part des chercheurs.

HISTOIRE. — Malgré les développements légendaires dont la vie de saint Aphrodise a été tardivement l'objet, on peut dire que ce personnage est vraiment historique. Son existence ne nous est pas attestée, à la vérité, par des documents plus anciens que les Actes de saint Paul de Narbonne. Ils s'abstiennent des identifications dont je viens de parler, et remontent, eux aussi, à l'époque carolingienne. Ils nous disent que saint Paul de Narbonne avait placé saint Aphrodise sur le siège de Béziers. Cette assertion est très vraisemblable en elle-même; car Narbonne et Béziers ont dû avoir les mêmes origines chrétiennes. Aussi nous ne pouvons accepter l'hypothèse de M. Mabille (*Hist. de Languedoc*, éd. Privat, t. I, p. 328, note 7), qui propose de ne voir dans saint Aphrodise de Béziers qu'un dédoublement artificiel de saint Aphrodise de Cilicie. Le plus ancien témoignage que nous ayons, sur saint Aphrodise, après les Actes de saint Paul, ne remonte qu'à la fin du moyen âge. C'est un manuscrit enluminé du ^{xiv}^e siècle, contenant un bréviaire de Béziers. Bibliothèque nationale, fonds latin, n. 1059. Il nous semble contenir, malgré sa basse époque, un fragment de l'office primitif de saint Aphrodise, (fol. 391 r^o), tandis qu'aussitôt après on trouve l'office complet à neuf leçons qui doit être le début de la légende postérieure. On nous permettra de citer ce fragment, qui, à notre avis, à raison de sa sobriété, représente la vraie tradition. La première leçon (fol. 391 r^o, col. 1) commence après une lecture de l'Évangile de saint Jean : *Ego sum vitis vera*, et une homélie de saint Augustin. La 2^e leçon est ainsi conçue : *Sanctus itaque Aphrodisius, ortu ex genere egyptius, officio dignitatis consularis prefecture ordinis, ut ita dicam, decentissime cura potiebatur*. La 3^e leçon ne compte aussi qu'une phrase : *qui usque ad viriles et maturiores annos in gentilitate perseverans, postmodum predicationis eloquio effulsit luculentus, apostolorum Christi, ut traditur, discipulus est effectus*. De ce passage qui a servi, croyons-nous, de thème à la légende postérieure, découlent les conclusions suivantes : 1^o Aphrodise est probablement

oriental (*egyptius*); 2^o il n'était pas préfet d'Égypte, mais occupait une place dans l'administration; 3^o il se convertit à un âge avancé; 4^o il fut un disciple des « apôtres », expression sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Nous considérons ces quatre points comme probables, surtout le premier et le dernier. Remarquer aussi les mots *ut ita dicam*, supprimés par les légendes postérieures.

Que le premier évêque de Béziers soit oriental, son nom seul l'indique. Était-il né en Égypte ou dans l'Asie Mineure? Ne demandons pas aux traditions une trop grande précision sur ce point. Il est incontestable que, vers l'époque où ce bréviaire nous permet de fixer approximativement la venue probable d'Aphrodise dans la Narbonnaise, une infiltration grecque, soit littéraire soit religieuse, s'insinuait dans ce pays. A Béziers nous trouvons des rhéteurs grecs, originaires de Mopsueste. Voir leur inscription grecque dans *Hist. gen. de Languedoc*, éd. Privat, t. XV, n. 1573, p. 450. L'infiltration religieuse y est aussi sensible, et elle se manifeste par l'introduction du culte de saints orientaux, en particulier de saint Polycarpe. Il n'y a pas, croyons-nous, une simple coïncidence, et nous pouvons conclure que les relations étaient fréquentes entre la Narbonnaise et l'Asie Mineure.

La tradition biterroise n'a pas considéré Aphrodise comme disciple direct de Jésus-Christ. De nos jours encore nous faisons son office comme martyr, et non comme apôtre. Voir notre article : *De l'apostolicité de nos Églises*, dans *Revue hist. du dioc. de Montpellier*, 2^e année, p. 149-158. Faut-il même attribuer à ce titre de *disciple des Apôtres* un sens précis? Nous ne le croyons pas. Quant à l'époque où a vécu saint Aphrodise, le plus sûr est donc de s'en tenir aux indications des Actes de saint Paul de Narbonne complétés par le texte célèbre de Grégoire de Tours sur la mission de ce même saint Paul et des sept évêques envoyés, au milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, pour évangéliser les Gaules. *Histoire des Francs*, l. I, c. XXVIII. Il faut ajouter qu'il existe, à Saint-Aphrodise de Béziers un monument chrétien, à la vérité non daté, mais qui doit remonter probablement au ^{iv}^e siècle. Il renfermait, disait-on au ^{xvii}^e siècle, et sans doute bien avant, le corps de saint Aphrodise. Rien n'empêche d'ailleurs de penser qu'avant même le milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, il y ait eu, à Narbonne et Béziers, des commencements d'évangélisation, sur lesquels nous ne savons rien. Enfin, quant au martyre de saint Aphrodise, on ne saurait rien affirmer. Les martyrologes d'Adon et d'Usuard ne lui donnent que le titre de confesseur.

Bibl. nationale fonds latin, n. 1059, bréviaire du ^{xiv}^e siècle. — Abbé Coste, *Saint Aphrodise, apôtre de Béziers et son église*. L'auteur y réimprime l'histoire de la vie, mort et miracles de saint Aphrodise, etc., par L. D. G., d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. On y trouvera à la fin de chaque chapitre des notes bibliographiques et surtout le récit des fouilles exécutées sous sa direction. — *Acta sanctorum*, mart. t. III, au 22 mars : saint Paul de Narbonne. — Bosquet, *Eccl. Gallie. historiarum libri quatuor*, Paris, 1636, surtout ch. IV et VII. — Andoque, *Hist. de Languedoc*, Béziers, 1651, p. 73; *Catalogue des évêques de Béziers*, Béziers, 1652, p. 15-23. — *Gallia christiana*, 1739, t. VI, col. 294. — Devic-Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. I, surtout les notes p. 287-291, 328-330. — Sabatier, *Hist. de la ville et des évêques de Béziers*, Paris, 1854, p. 129-137. — Manlius Boucassert, *Hist. du siège épiscopal de Maguelone et de Montpellier*, Montpellier, p. 17. — *Bull. de la soc. arch. de Béziers*, t. III, p. 58 sq. t. VIII, p. 59 sq., t. XII, p. 207 sq. — Grousset, *Hist. du diocèse de Montpellier*, Montpellier, 1903, p. 41. — Léon Maître, *Saint Aphrodise de Béziers*, dans *Revue hist. du dioc. de Montpellier*, t. III, p. 533 sq. — Emile Bonnet, *Le sarcophage de saint Aphrodise à Béziers*, dans *Bulletin archéologique*, 1905.

J. ROUQUETTE.

1. APHRODISIAS, métropole de la province de Carie. Le nom primitif de cette ville était Ninoé, du nom de son fondateur Ninus. Le nom d'Aphrodisias lui vint de son temple d'Aphrodite, qui était célèbre dans tout l'Orient. Plus tard, elle s'appela Mégapolis, puis les empereurs chrétiens lui donnèrent le nom de Stauropolis, en l'honneur de la croix. Elle fut ville libre sous les Romains. Ses ruines se voient à 500 mètres d'altitude, près de Ghéré, sur le Dandala-Sou (anc. Morsynos), au sud-ouest de Dénizli. Des fouilles, faites en 1904-1905, ont amené la découverte de monuments intéressants, théâtre, thermes, temple, stade, etc., tous d'époque romaine. La tradition veut que saint Jean l'Évangéliste ait été le fondateur de l'Église d'Aphrodisias, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. En tout cas, les ménologes grecs et plusieurs martyrologes latins signalent le martyre, sous Dioclétien, du diacre Rhodocianus ou Rhodopianus et de nombreux fidèles. Métropole civile de la Carie, Aphrodisias dut posséder d'assez bonne heure un évêque qui étendit sa juridiction sur tous ses collègues de la province, suivant l'usage commun à cette époque. Elle occupe le vingtième rang parmi les métropoles dans la liste du pseudo-Épiphanes (vers 650, Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 534), le vingt et unième seulement dans celle de Léon le Sage et le conserve jusque sous Andronic II Paléologue, à la fin du xiii^e siècle, époque à laquelle elle n'est plus que la vingt sixième métropole (Gelzer, *ibid.*, 598); elle redevient la vingt et unième sous Andronic III. *Ibid.*, 607. Le siège devait être simplement titulaire depuis deux siècles, car les Turcs occupaient la Carie dès la fin du xi^e siècle. Une liste de la seconde moitié du xv^e siècle ne la porte plus parmi les métropoles effectives.

LISTE DES EVÊQUES. Nous connaissons une vingtaine d'évêques d'Aphrodisias ou Stauropolis, car c'est ce nom qui persiste seul depuis le vii^e siècle : Ammonius assiste au 1^{er} concile de Nicée, Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. II, col. 695. — Eudoxius prend part au premier concile de Constantinople, Mansi, t. III, col. 571. — Cyrus signe la déposition de Nestorius au concile d'Éphèse, Mansi, t. IV, col. 1214. — Cironianus assiste au concile de Chalcédoine et approuve notamment la lettre de saint Léon (Mansi, t. VI, col. 43, 119, 140, 407); la traduction latine des actes du concile l'appelle l'apôtre Petronianus, Mansi, t. VI, col. 1170. — Sévérien est l'un des Pères du V^e concile oecuménique, Mansi, t. IX, col. 174, 387. — Théodore souscrit les actes du VI^e pour lui et pour son synode, sous le nom de métropolitain de Stauropolis, Mansi, t. X, col. 692. — Sisinnius siège au concile in Trullo, Mansi, t. X, col. 991. — Théophylacte, diacre et exarque, représente la métropole de Stauropolis au II^e concile de Nicée, Mansi, t. XIII, col. 137. — Théodore, ordonné par le patriarche Ignace, prend ensuite parti pour Photius (Nicéas le Paphlagonien, *Vita s. Ignatii*, P. G., t. CV, col. 537), qui l'envoya en ambassade auprès de l'empereur franc Louis II; Photius lui adressa de nombreuses lettres, cf. P. G., t. CII. Théodore se rétracta à la 1^{re} session du VIII^e concile oecuménique général et fut absous (Mansi, t. XVI, col. 38); on découvrit ensuite qu'il avait signé les actes du conciliabule de Photius, dans lequel on avait prononcé la déposition du pape saint Nicolas 1^{er}; les légats lui défendirent d'exercer les fonctions sacerdotales et, à partir de la 1^{re} session, il ne paraît plus comme membre du concile, Mansi, *ibid.*, col. 144. — Nicéphore assiste au synode qui se tint en 879 à Constantinople après le rétablissement de Photius sur le trône patriarcal. — Éphrem est à distinguer de son homonyme, moine de Carie et hymnographe, Fabricius, *Bibl. graec.*, t. X, p. 132. — Jean signe en 997 le décret

du patriarche Sisinnius interdisant le mariage de deux cousines avec les deux frères. P. G., t. CXIX, col. 740. — Démétrius prend part au synode tenu par Michel Cérulaire contre les légats du pape Léon IX. Mansi, t. XIX, col. 821. — Joseph assiste au synode du patriarche Nicolas Grammaticos au sujet du mariage à divers degrés de parenté. P. G., t. CXIX, col. 764. — Un métropolitain de Carie, dont le nom est inconnu, prend part au synode tenu sous le patriarche Luc Chrysobergès, en 1150, à propos des empêchements de mariage au septième degré. P. G., t. CXIX, col. 769. — Léon assiste au synode réuni par Luc Chrysobergès pour condamner les erreurs des Allemands, Mansi, t. XXII, col. 1. — Un métropolitain de Carie prend part au synode dans lequel Isaac l'Ange décide de considérer comme nulle toute élection épiscopale à laquelle n'auraient pas assisté tous les évêques présents dans la capitale (1187). P. G., t. CXXXV, col. 449. — Un autre métropolitain de Carie signe la lettre en faveur de l'union envoyée au pape Grégoire X par un synode que l'empereur Michel Paléologue réunit à cet effet à Constantinople, en 1273. Mansi, t. XXIV, col. 76. — Isaïe assiste au concile de Ferrare-Florence (Mansi, t. XXXI, col. 475), mais il n'en signe pas les actes. Si l'on en croit Syropoulos, *Hist. concil. Flor.*, s. X, c. 8, il s'était enfié pour ne pas se compromettre. — Théodore est indiqué comme un de ceux qui auraient renié leur signature de Florence au synode tenu à Constantinople, vers 1450. Mansi, t. XXXII, col. 105. Cela laisse à supposer ou qu'Isaïe avait été remplacé pendant le concile, hypothèse difficilement admissible, ou que Théodore n'était pas encore métropolitain de Carie.

R. JANIN.

2. APHRODISIAS, évêché de la province d'Europe. Cette ville se trouvait près du golfe de Saros, peut-être au village actuel d'Avracha ou Cadi-Kœu, dont le nom pourrait être une corruption de celui d'Aphrodisias. L'empereur Justinien l'entoura d'un solide rempart, Procope, *De aedif.*, IV, 10. Ce fut un évêché pendant quelque temps, mais qui dut disparaître assez vite, car on n'en trouve pas trace dans les listes byzantines, dont la plus ancienne est celle du pseudo-Épiphanes, vers 650. Un seul évêque d'Aphrodisias nous est connu. C'est Théophrontius, qui signa la lettre de ses collègues de la province d'Europe à l'empereur Léon au sujet de la mort de saint Protérius d'Alexandrie, Mansi, t. VII, col. 541.

R. JANIN.

APHRODISIEN. Voir APHRODITIEN.

APHRODITAE ou **APHRODITOPOLIS**, évêché de la province d'Arcadie en Égypte. Le nom égyptien de la ville était Pa-neb-tep-ahi ou Tep-ahi (la tête de vache) que l'on retrouve dans Petpeh ou Tpeh, noms qui figurent dans les listes des évêchés coptes. Aphroditopolis ou ville d'Aphrodite n'est que la traduction de « ville de la déesse Hâthor » (la Vénus égyptienne). Le nom actuel, Atfiyeh, est la corruption de Tpeh. Atfiyeh est une bourgade située à 4 kilomètres à l'est du Nil, aux environs du 29° 30' de latitude nord. Un seul évêque d'Aphroditopolis nous est connu avant le schisme; c'est Chrysaorius qui signe la déposition de Nestorius au concile d'Éphèse, Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1220. On sait l'existence de trois évêques jacobites du titre d'Atfiyeh au moyen âge : Jacques prend part, en 1086, au synode assemblé par le grand vizir Misram pour juger la conduite peu édifiante de certains amis du patriarche Cyrille II. *Hist. patr. Alex.*, p. 458. — Michel est l'un des trois prélats consécrateurs de Jean, évêque de Misra, sous le patriarche Macaire. *Ibid.*, p. 492. — Gabriel est évêque d'Atfiyeh

au moment de la mort du patriarche Jean, en 1216. Un prêtre intrigant, du nom de David ebn Johanna ebn Laklak, essayant de se faire nommer à la place du défunt, les évêques, réunis en synode, prononcent contre lui la peine de l'excommunication, à l'exception de Gabriel, qui s'y refuse. *Ibid.*, p. 568-569.

R. JANIN.

APHRODISIUS, évêque de Magydos en Pamphylie, assistait en 325 au concile de Nicée, 1^{er} œcuménique.

Gelzer-Hilgenfeld, *Patrum Nicaen. nomina*, p. LXVIII, 40, 41, 68, 110, 134, 150, 206. — Turner, *Eccles. occid. monum. juris antiquissima*, t. I, p. 74-75. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 695, 700; t. VI, col. 1138. — P. L., t. LVI, col. 771. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1025. — Ramsay, *Historical Geogr. of Asia Minor*, p. 394. — Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e éd., t. II, p. 228.

R. AIGRAIN.

APHRODITIEN (meilleure leçon que APHRODISIEN) a passé, chez les anciens historiens de la littérature byzantine, par exemple chez Fabricius, *Bibl. graeca*, 1721, t. X, p. 489, pour un « historien grec », auteur d'un portrait de la Vierge Marie et d'un récit des miracles survenus en Perse au moment de l'Incarnation, *Διήγησις περὶ τῶν ἐν Περσίδι γενομένων διὰ τῆς ἐνανθρωπήσεως τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ*. P. G., t. X, col. 97-108. Une mauvaise lecture de l'abréviation Αφρ... a fait attribuer ce fragment à Jules Africain; cf. Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Liter.*, t. II, p. 270. Quant à l'attribution à l'« historien » Aphroditien, elle avait été déjà commise par le moine Épiphane et Hippolyte de Thèbes. Le géographe anonyme de Ravenne, II, 12, connaît le nom d'Aphroditien et le mentionne comme garant pour les choses d'Orient.

Or l'historien grec Aphroditien n'a jamais existé. Aphroditien est seulement un personnage du curieux roman chrétien qu'on est convenu d'appeler *Entretien sur la religion à la cour des Sassanides*. L'auteur en est inconnu : ce n'est pas Philippe de Side, ni saint Jean Damascène, comme l'ont cru certains copistes anciens; et Anastase (II), patriarche au début du VII^e siècle, qui se faisait lire cet ouvrage à table, comme nous l'apprend une notice du ms. *Palatinus 364*, ne peut pas en être l'auteur non plus. La conférence, convoquée par le roi de Perse Arrinatos (nom inventé), dure trois jours. Elle comprend des évêques du pays et des archimandrites, plus notre auteur, qui se donne pour un évêque grec, et quelques rabbins. Aphroditien, renommé pour son talent dialectique, et cuisinier (*ἀρχιμάγειρος*) de la cour, est choisi comme arbitre. C'est lui qui, le premier jour, raconte, d'après les archives royales, l'histoire de la statue parlante du temple de Héra, celle de l'étoile et du voyage des mages et, à cette occasion, retrace le portrait de Marie que le moine Épiphane a utilisé. Le second jour, le mage Horikatos est confondu; le troisième jour, ce sont les rabbins Jacob et Pharas, auxquels les évêques répondent victorieusement. Aphroditien enregistre leur défaite; mais ni lui ni Arrinatos, malgré leurs sympathies pour les chrétiens, ne se convertissent. Il est abusif d'en conclure que l'entretien a réellement eu lieu, comme si un romancier eût dû fatalement amener ses personnages au baptême. Le fait, en tout cas, n'a laissé ailleurs aucune trace et aucun des noms propres n'est reconnaissable. L'ouvrage ne doit pas être postérieur au règne de Chosrau I^{er} Anosarwan, après lequel le royaume sassanide voit diminuer sa prospérité. C. M. Kaufmann propose d'en avancer la date, au moins pour certains éléments, par exemple les passages où la *πηγή* du temple d'Hiéropolis et l'*ἑχέως* sont interprétés suivant

un symbolisme qui les rapproche de Marie et du Christ et qui est à comparer avec le symbolisme des inscriptions d'Abercius et de Pectorius. Kaufmann suggère la période III^e-IV^e siècle, tout en déclarant que la découverte des sources syriaques du roman permettrait seule de fixer une date précise. En tout cas l'auteur anonyme est certainement un chrétien orthodoxe. Bratke, son dernier éditeur, et Kaufmann sont d'accord pour le reconnaître, et ce dernier écarte même les soupçons de syncrétisme auxquels Bratke s'était parfois arrêté. L'auteur, visiblement, n'attribue à ces symboles aucun autre sens que leur sens chrétien, et n'emprunte rien au culte de Héra-Astarté-Atergatis comme l'a soutenu entre autres Harnack.

Schwarz, art. *Aphroditianos* dans Pauly-Wissowa, *Realencykl. der classischen Alterth.*, t. I, col. 2788-2793. — Bratke, *Das sogenannte Religionsgespräch am Hof der Sassaniden, dans Texte und Untersuchungen*, nouv. série, t. IV, 3. — Ehrhard, dans Krumbacher, *Gesch. der byzantin. Literatur*, 2^e éd., p. 66. — Harnack, *Zur Abercius-Inschrift*, dans *Texte und Unters.*, t. XII, 4, p. 17 et suiv. — Kaufmann, *La Pègè du temple d'Hiéropolis*, dans *Revue d'hist. ecclési.*, 1901, t. I, p. 529-548.

R. AIGRAIN.

APHTHAEUM. Voir APHNEUM, col 935.

APHTHARTODOCÈTES, secte monophysite qui prit naissance au début du V^e siècle et sema la division dans le parti antichalcédonien désigné sous le nom de monophysisme sévérien. Le nom d'*aphthartodocètes* fait allusion à la doctrine qu'on a prêtée aux théologiens de la secte, et qu'on a déduite de leur système christologique. Les aphthartodocètes sont encore appelés *gaianites* ou *gainites*, du nom de leur premier évêque, Gaïanos; *julianistes*, de leur principal théologien et véritable fondateur, Julien d'Halicarnasse; *phantasiastes*, qui est un synonyme d'aphthartodocètes. Anastase le Sinaïte, *Hodegus*, c. XXXIII, P. G., t. LXXXIX, col. 296, leur donne encore, j'ignore pourquoi, le nom de *nagranites*.

La secte des aphthartodocètes se constitua à la suite d'une controverse sur l'incorruptibilité ou plutôt l'impassibilité du corps de Jésus-Christ avant la résurrection, controverse qui mit aux prises deux théologiens monophysites, Julien d'Halicarnasse et Sévère d'Antioche. La thèse de Julien était celle-ci : « Jésus-Christ, nouvel Adam, a pris, dès le premier instant de sa conception dans le sein de Marie, une chair semblable à celle d'Adam avant son péché, c'est-à-dire une chair impassible, incorruptible et immortelle. Cela n'empêche pas qu'en fait il ait réellement souffert et qu'il soit véritablement mort; car il s'est soumis volontairement et spontanément à celles des pénalités du péché originel qui n'impliquent aucun déshonneur (*πάθη ἀδιάβλητα*), comme la faim, la soif, la fatigue, la douleur sensible, la mort elle-même. Il s'y est soumis par condescendance, en vue de la rédemption, *κατόικονομίαν*, toutes les fois qu'il l'a jugé opportun, en dérogeant aux lois de son humanité incorruptible et impassible. En d'autres termes, par nature, par état permanent, le corps du Verbe incarné était impassible avant la résurrection, tout comme il le fut après; mais par un miracle fréquemment renouvelé pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ a dérogé aux lois qui régissaient sa chair impassible, et l'a soumise très librement aux infirmités qui n'ont rien de répréhensible ». Léonce de Byzance, *Contra nestorianos et eutychianos*, lib. II, P. G., t. LXXXVI, col. 1333. Sévère soutenait, au contraire, que le Christ a pris un corps passible et mortel, comme fut celui d'Adam après sa chute. Le Sauveur a, sans doute, ignoré complètement la corruption du péché et ce qui, dans les suites de la transgression originelle,

porte au péché et a quelque chose de déshonorant. Par la préservation de la divinité, son corps a aussi échappé à cette dissolution complète, διαφθορά, dont parle l'Écriture ; mais par sa nature et sa constitution intime, ce corps ressemblait absolument au nôtre ; il était naturellement passible, mortel, sujet à la corruption ; il a éprouvé la faim, la soif, la fatigue, la douleur de la même manière que le nôtre. Ce n'est que par miracle qu'il a pu être parfois, pendant sa vie mortelle, soustrait à ces infirmités et cela jusqu'au jour de la résurrection, où il a reçu pour toujours les dons primitifs d'impassibilité et d'immortalité. Mai, *Spicilegium romanum*, Rome, 1844, t. x : *Severi Antiocheni liber adversus Julianum Halicarnasensem*, p. 181.

Ce fut au début du règne de l'empereur Justin (518-527), en Égypte, où s'étaient réfugiés les évêques monophysites expulsés de leurs sièges après la fin du schisme d'Acace, que les deux adversaires entrèrent en lice. D'après Liberatus, *Breviarium causarum nestorianorum et eutychianorum*, c. xix, P. L., t. lxxviii, col. 1033-1034, ce fut un moine qui donna occasion à la querelle en demandant à Sévère s'il fallait dire que le corps de Jésus-Christ avait été corruptible ou bien incorruptible. Le patriarche monophysite ayant répondu que, d'après la doctrine des Pères, le corps du Sauveur avait été corruptible, ce fut un scandale dans les milieux monastiques et populaires, tout pénétrés de la transcendance du Christ. Une députation de fidèles se rendit auprès de Julien d'Halicarnasse, qui se trouvait probablement à Ennaton, pour avoir son avis sur la question. Julien se prononça dans un sens opposé à celui de Sévère, et ne tarda pas à écrire un traité contre les partisans du concile de Chalcédoine, où il s'efforçait de montrer que les Pères, malgré certains passages obscurs, avaient enseigné que le corps de Jésus-Christ avait été incorruptible aussi bien avant qu'après la résurrection. K. Ahrens et G. Krüger, *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, Leipzig, 1899, p. 177. Puis il entama une correspondance avec Sévère, qui chercha d'abord à éviter la discussion pour ne pas introduire de division dans le parti monophysite, au moment où il était persécuté par l'autorité impériale. Voir les deux premières lettres de Julien, avec les réponses de Sévère, dans le pseudo-Zacharie le Rhéteur, *op. cit.*, p. 177-188, et dans Michel le Syrien, *Chronique*, lib. IX, c. xxvii, édit. Chabot, fascicule 2, Paris, 1902, t. ii, p. 224-235. Mais après la troisième lettre de Julien, la rupture ouverte devint inévitable. Les lettres firent place aux longs traités théologiques, par lesquels chacun des deux adversaires chercha à défendre son opinion. L'évêque d'Halicarnasse composa un ouvrage intitulé *Additions* et une *Apologie*, que réfuta le patriarche d'Antioche. Voir dans Mai, *op. et loc. cit.*, p. 169-201, de larges extraits de la réfutation des *Additions* par Sévère. D'autres écrits suivirent, que nous ont conservés les manuscrits syriaques. Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain 1909, p. 173-175. Voir dans le pseudo-Zacharie, *op. cit.*, p. 201-204, la lettre de Sévère à l'empereur Justinien, dans laquelle il parle de sa controverse avec Julien.

Comme il fallait s'y attendre, ces discussions théologiques ne tardèrent pas à semer la division parmi les monophysites d'Égypte. Sévère rallia autour de lui la portion la plus éclairée de la population d'Alexandrie, représentée par le clergé et la noblesse. Julien eut pour lui la plupart des moines et la masse des fidèles, qui adoptaient d'instinct la thèse qui paraissait être davantage à l'honneur du Sauveur. L'animosité entre les deux partis en vint à ce point qu'à la mort du patriarche Timothée IV, en 536, les ulianistes opposèrent leur candidat Gaïanos, à l'élu

des sévériens Théodore. Liberatus, *op. cit.*, col. 1036-1037 ; l'auteur du *De sectis*, act. v, 4, 5, P. G., t. lxxxvi, col. 1232. Ils réussirent même à expulser pour quelques mois Théodore, qui ne fut rétabli que par l'intervention violente du cubulaire Narsès, envoyé tout exprès par l'impératrice pour rétablir l'ordre à Alexandrie. Narsès dut employer le fer et le feu pour avoir raison de la masse du peuple, restée fidèle à Gaïanos. Liberatus, *op. cit.*, col. 1037.

Que Gaïanos, après ce coup de force, se soit réconcilié avec son rival et ait accepté d'être son archidiacre comme le dit Sévère d'Achomounaïn (Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrinorum jacobitarum*, Paris, 1713, p. 139), ou qu'il ait continué, ce qui paraît beaucoup plus vraisemblable, de gouverner la communauté des julianistes, une chose est certaine : c'est que ces derniers ne désarmèrent pas et gardèrent une hiérarchie séparée. Les sévériens ne furent pas les seuls à réfuter leur doctrine sur l'incorruptibilité du corps du Christ. Les théologiens catholiques s'en mêlèrent aussi, notamment Léonce de Byzance, Anastase d'Antioche, Anastase le Sinaïte, saint Jean Damascène en Orient, saint Fulgence et Eusèbe de Thessalonique en Occident. Sur la fin du règne de Justinien, la doctrine apthartodocète jouit d'une faveur inespérée et faillit devenir l'orthodoxie impériale. En 564, le vieux basileus-théologien publia un édit imposant à la foi de ses sujets la thèse julianiste sur l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ. Les évêques orthodoxes se trouvèrent fort embarrassés. Pressés d'accepter la nouvelle doctrine, ils répondirent qu'ils s'en tiendraient au sentiment de celui des leurs qui brillait alors le plus par l'éclat de sa doctrine comme de sa vertu, c'est-à-dire d'Anastase Ier, patriarche d'Antioche (550-599). Celui-ci résista courageusement à la manie théologique du vieux César ; il lui adressa un rapport spécial sur la doctrine apthartodocète et lui prouva clairement qu'elle répugnait à l'orthodoxie. Il écrivit en même temps aux moines de la première et de la seconde Syrie pour les mettre en garde contre l'erreur. Profondément irrité, Justinien se préparait à envoyer Anastase en exil, lorsqu'il mourut. Évagre, *Hist. eccl.*, lib. IV, c. xxxix-xli, P. G., t. lxxxvi, col. 2781-2785 ; Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, lib. XVII, c. cxxix-xxx, P. G., t. cxlvii, col. 292-300.

Sous le patriarche orthodoxe, Euloge d'Alexandrie (579-607), apthartodocètes et sévériens se réconcilièrent pour quelque temps, en se faisant des concessions mutuelles sur leurs croyances. Photius, *Bibliotheca*, 227, P. G., t. ciii, col. 953-956. A la même époque, nous trouvons à Rome un moine apthartodocète du nom d'André, faussaire renommé, qui, par l'une de ses falsifications, fournit à Eusèbe de Thessalonique l'occasion de le réfuter dans un ouvrage divisé en dix livres. Photius, *Bibliotheca*, 162, P. G., col. 452-457. Les apthartodocètes sont encore signalés par saint Sophrone de Jérusalem dans son éloge des saints Cyr et Jean. Mai, *Spicilegium romanum*, t. iii, p. 174, 179, 386. Jean d'Éphèse nous apprend que la secte essaya de s'organiser hors de l'Égypte, et l'on vit à Éphèse un évêque apthartodocète du nom de Procope. Assémani, *Bibliotheca orientalis*, t. iii, p. 455-459. A la fin du vi^e siècle, l'évêque des julianistes alexandrins se nommait Théodore. Il tenta d'envoyer aux Indes un évêque de sa secte, à l'insu de l'émir d'Égypte. Renaudot, *op. cit.*, p. 184. Quelques années plus tard, le patriarche jacobite Alexandre (704-726) enleva aux gaianites un grand nombre de fidèles. Renaudot, *op. cit.*, p. 194-196. A partir de ce moment la communauté apthartodocète végéta misérablement et finit par disparaître complètement vers le début du ix^e siècle.

La question spéciale de l'incorruptibilité du corps du Sauveur mise à part, apthartodocètes et sévériens s'entendaient sur l'ensemble de la doctrine christologique. Les uns et les autres ne voulaient reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule *nature*, φύσις, tout en maintenant contre les eutychiens que l'humanité et la divinité restaient sans confusion après l'union. Les premiers cependant se montraient plus strictement monophysites dans la terminologie que les seconds et refusaient d'admettre, à la suite de Sévère, la permanence et la différence des *propriétés en qualité naturelle*. Pour eux, la propriété, ιδιότης, était unique comme la φύσις. C'est du moins ce qui ressort du témoignage de l'auteur du *De sectis*, de celui d'Anastase le Sinaïte et de celui de saint Jean Damascène. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1245 ; t. LXXXIX, col. 296 ; t. XCIV, col. 756. L'apthartodocétisme nous apparaît ainsi comme tenant une position intermédiaire entre le monophysisme verbal de Sévère et le monophysisme grossier des partisans d'Eutychès.

Liberatus, *Breviarium causae nestorianorum et euty-chianorum*, XIX-XX, *P. L.*, t. LXVIII, col. 1032-1038. — K. Ahrens et G. Krüger, *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, Leipzig, 1899, p. 177-188, 201-204. — J.-B. Chabot, *Chronique de Michel le Syrien, patriarche d'Antioche (1116-1199)*, lib. IX, cap. XXVII, t. II, p. 224-235. — L'auteur du *De sectis*, act. v, 3 ; VII, 6 ; x, 1, 2, *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1229-1232, 1246, 1260. — Timothée, *De receptione haereticorum*, *ibid.*, col. 44, 57. — L.-W. Broocks, *The sixth book of the select letters of Severus, patriarch of Antioch*, Londres, 1902-1904, t. II, p. 288, 345, 350. — Évangé, *Hist. eccles.*, lib. IV, c. XXXIX, xli, *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2781-2785. — Nicéphore Calliste, *Hist. eccles.*, lib. XVII, c. XXIX-XXX, *P. G.*, t. CXLVII, col. 292-300. — Anastase le Sinaïte, *Hodegus contra acephalos*, c. XXIII, *P. G.*, t. LXXXIX, col. 295-304. — S. Jean Damascène, *De haeresibus* 84, *P. G.*, t. XCIV, col. 753-756. — Sévère d'Antioche, *Liber ad Julianum Haliarnassensem* dans Mai, *Spicilegium romanum*, Rome, 1844, t. xa, p. 169-201. — Léonce de Byzance, *Contra Nestorium et Eutychen*, II, *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1317-1355. — S. Anastase d'Antioche, *De passione et impassibili*, *P. G.*, t. LXXXIX, col. 1347-1356. — Théodore de Raithou, *De incarnatione*, *P. G.*, t. XCI, col. 1497-1504. — Renaudot, *Historia patriarcharum ja obitarum*, Paris, 1713, p. 1391, 184, 267. — Assémani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, p. 455-459. — J.-C. Gieseier, *Commentatio qua monophysitarum veterum errores ex eorum scriptis recens editis praesertim illustrantur*, Goettingue, 1833-1838. — J. Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909, p. 173-175. — G. Krüger, article *Julian von Hali-carnass*, dans *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, t. IX, p. 606-609. — J.-P. Junglas, *Leontius von Byzanz*, Paderborn, 1908, p. 100-105. — Tixeront, *Histoire des dogmes*, Paris, 1912, t. III, p. 115-117. — M. Jugie, article *Gaïtanites et Controverse gaïtanite*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. v, col. 999-1023, où l'on trouvera une plus ample bibliographie.

M. JUGIE.

APHTHONE (Ἀφθόνιος), l'un des douze disciples de Manès, et chargé, avec quelques autres, d'interpréter et de consigner par écrit la doctrine du maître, autant, du moins, qu'on peut le déduire des termes assez imprécis : ἐξηγητής, et ὑπομνηματιστής, dont se servent, pour caractériser son rôle près de lui, Petrus Siculus (*Hist. manichaeorum*, 16, *P. G.*, t. CIV, col. 1265) et Photius qui reproduit à peu près mot pour mot Petrus Siculus (*Contra manichaeos*, I, 14 ; *P. G.*, t. CII, col. 41). D'après Philostorge (*H. R.*, III, 15 ; *P. G.*, t. LV, col. 508), il s'était acquis un grand renom de science et d'habileté dans la discussion. Un jour, attiré par sa réputation, Aélius vint à Alexandrie, où Aphthone se trouvait, pour se mesurer avec lui. Il eut vite fait de le réduire au silence et de le dépouiller de son prestige. Aphthone en mourut de chagrin, sept jours après.

Dictionary of christian biography, t. I, p. 129. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. I, p. 405.

A. LEHAUT.

APHTONETUS, évêque d'Héraclée, en Carie.

Le nom de cet évêque se retrouve dans les documents avec de nombreuses variantes : Aphtonitus, Aftonius, Aptonius, Aptonitus, Aphonetus, Aplothonetus... Quant à son évêché, il est plusieurs fois appelé *Lampi*, *Lappi*, *Heracleotum Lamphespoleos*, *Heracl. Lampupoleos*, parce que la ville épiscopale était proche du mont Latmus, dans la région de Milet, et pour la distinguer d'Héraclée *ad Salbacum*, aussi en Carie, plus à l'est. Aphtonetus assista au concile d'Éphèse, où il adhéra à la doctrine de saint Cyrille et souscrivit à la condamnation de Nestorius et des Orientaux.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. IV, col. 1125, 1157, 1216, 1365 ; t. V, col. 530, 612 et la note. — *P. L.*, t. XLVIII, col. 867-894. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 905.

R. AIGRAIN.

APHTONIOS, 2 novembre. Voir ACYNDINOS, t. I, col. 427.

APHTONIUS, moine du monastère de saint Publius à Zeugma, dans la province euphratéenne, à la fin du IV^e siècle. Quand mourut le saint abbé, Aphtonius prit la direction des moines de langue syriaque, tandis que Théotecte était chargé des moines de langue grecque, tous les deux étant, selon Théodoret, de vraies images de saint Publius. Après quarante ans de ce gouvernement, Aphtonius reçut la dignité épiscopale, évidemment sur le siège même de Zeugma, car il ne cessa pas de s'occuper de son monastère, tout en ayant grand soin de son diocèse ; il n'avait d'ailleurs pas quitté son costume monastique. C'était un homme fort simple, qui mettait volontiers la main aux plus humbles besognes matérielles ; il s'appliquait à apaiser les divisions. Théodoret, *Hist. relig.*, v, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1356. Théodoret, ayant appris par le prêtre et archimandrite Mécimas les combats soutenus pour la foi par Aphtonius, lui écrivit, et en même temps à d'autres des principaux de la ville de Zeugma ; il encourageait leur zèle, mais, pour qu'ils ne fussent pas exposés à l'erreur en matière de foi, il leur exposait ce qu'ils devaient croire sur l'Incarnation, pour n'être ni eutychiens ni nestoriens. Il y a deux Aphtonius parmi les destinataires de cette lettre, et la dignité de l'évêque n'y est point mentionnée ; c'est pour cela sans doute, que dans la table du t. XV, Tillemont désigne Aphtonius comme « bourgeois » de Zeugma. Théodoret, *Ep.* CXXV, *P. G.*, t. LXXXIII, col. 1335-1338. Les moines de Zeugma étaient aussi en correspondance avec saint Jean Chrysostome ; en tête de deux des lettres qu'il leur écrivit, nous lisons le nom d'Aphtonius ; le saint y témoigne à ses correspondants beaucoup d'amitié, bien qu'il les ait vus fort peu ; ils devaient du moins prier les uns pour les autres ; il trouvait du reste parmi eux des auxiliaires pour les missions que, de son exil de Cucusse, il organisait en Phénicie. *Epist.* LXX, XCIII, *P. G.*, t. LII, col. 647, 656. Ces deux lettres datent de 406 et peut-être de 404, au jugement de Tillemont.

Rosweyde, *Vitae Patrum*, Anvers, 1628, IX, v, p. 815. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. VIII, p. 338-340 ; t. XI, p. 300 ; t. XV, p. 300. — Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et eccl.*, éd. Vivès, t. X, p. 53, 75. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 941-942. — Am. Thierry, *Saint Chrysostome et l'impératrice Eudoxie*, p. 442. — Venables, art. dans le *Dictionary of christian biography*.

R. AIGRAIN.

APIA ou **APPRIA**, évêché de la Phrygie Pacatienne. Ville peu importante dans l'antiquité, ce n'est plus maintenant que le petit village d'Abia, à 1.070 mètres d'altitude, sur un des affluents du Poursak, au sud de Kutahia, à la hauteur du 39^e degré de latitude. Elle s'appela aussi Coroné au moyen âge.

Apia nous est connue par son évêché qui subsista probablement jusqu'à l'invasion turque à la fin du XI^e siècle, car les listes byzantines conservent son nom jusqu'au XII^e siècle. On en connaît cinq titulaires. Nectaire assiste au I^{er} concile de Constantinople. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 371. — Chariton signe le décret du patriarche Gennade contre les simoniaques en 459. Mansi, t. VII, col. 920. — Pierre prend part au VI^e concile œcuménique et en signe les actes. Mansi, t. XI, col. 652, 858. — Georges siège parmi les Pères du II^e concile de Nicée comme défenseur des images. Mansi, t. XII, col. 998, 1107; t. XIII, col. 393. — Basile assiste au synode tenu à Constantinople en 879, après le rétablissement de Photius. Mansi, t. XVII a, col. 373.

R. JANIN.

APIANUS. Voir **APPIANUS.**

APIARIUS. Prêtre de *Sicca Veneria* (Le Kef) en Proconsulaire. Ce personnage fut la cause d'un désaccord pénible, prolongé, entre l'épiscopat africain et Rome, après avoir suscité, pour employer les termes de la lettre écrite par le concile de mai 419 au pape Boniface, non seulement dans sa ville de *Sicca*, mais dans l'église d'Afrique tout entière, un grave scandale : « de ejus et ordinatione et excommunicatione fuerat exortum, non solum Siccensi, verum etiam toti Africanae ecclesiae non leve scandalum. » Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 511; cf. t. III, col. 831. Sans vouloir traiter ici, même sommairement, l'affaire des appels ecclésiastiques, dont le cas d'Apiarius n'est qu'un des principaux épisodes, et en renvoyant à ce qui en a déjà été dit plus haut : **AFRIQUE**, t. I, col. 805-809, 819-822; **ANTONINUS** de Fussala, ci-dessus, col. 873, nous nous bornerons à mentionner ce qu'on sait du triste héros de cette histoire.

D'après le texte que je viens de rappeler, on voit que son élévation au sacerdoce n'avait pas eu lieu en toute tranquillité; mais l'allusion contenue dans le mot *ordinatione* demeure pour nous obscure. Le reste est heureusement plus clair. En punition de diverses fautes dont il s'était rendu coupable, il fut excommunié par son évêque Urbanus, un des meilleurs disciples de saint Augustin. Aug., *Sermonum fragmenta*, I, 1, *P. L.*, t. XXXIX, col. 1719; *Epist.*, CXLIII, 2; CXLIX, 34; CCXXIX., 1, *P. L.*, t. XXXIII et *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, éd. Goldbacher, t. XLIV. Urbanus commit-il quelque imprudence en frappant son subordonné; négligea-t-il quelque formalité ou précaution nécessaire? « N'avait-il pas consenti à ce qu'Apiarius en appelât aux évêques voisins, et était-ce là une des incorrections relevées par Rome à la charge de l'évêque. » Le fait que le pape Zosime rappela cette règle aussitôt après indique « qu'apparemment en Afrique on venait d'y manquer. » Batiffol, *Le catholicisme de saint Augustin*, t. II, p. 446. La suite des événements montre de toute façon que le prêtre puni devait mériter le châtiment qu'on lui infligeait. Ce qui ne l'empêcha pas d'en appeler au pape, bien que pareille procédure eût été à plusieurs reprises interdite par les conciles africains (418).

On a supposé que le pape Zosime, non content de recevoir l'appel, rétablit en outre le plaignant dans la communion des fidèles et même dans la prêtrise. Si vraisemblable que soit cette hypothèse les preuves manquent pour rien affirmer. Du moins Apiarius repassa-t-il la mer accompagné de trois légats, Faustinus, évêque de Potentia, dans le Picenum, et deux prêtres romains, Philippe et Asellus, qui avaient mission précise de faire accepter par les Africains la validité de l'appel à Rome pour les évêques, et de régler plusieurs questions connexes. « Il se fût agi de présider

un concile œcuménique que l'on n'eût pas fait un plus grand déploiement de forces. » Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 243. Les légats durent présenter, semble-t-il, leurs instructions dans des réunions particulières, tenues avant la fin de 418, par les soins d'Aurelius de Carthage. Il n'est pas interdit de croire, qu'en procédant avec tant de solennité, Zosime cherchait à intimider les évêques d'outre-mer, pour les amener plus aisément à ses vues. S'il en est ainsi, les choses tournèrent tout autrement qu'il n'avait espéré. Loin de céder devant les prétentions assez hautaines de Faustinus, ils leur opposèrent une calme et patiente résistance, jusqu'à ce qu'on eût vérifié l'exactitude de deux soi-disant canons du concile de Nicée, dont se prévalait le pape.

Urbanus était visé directement dans le *commonitorium* remis aux légats; Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 403-406; *P. L.*, t. XX, col. 680-682; il devait être excommunié, même envoyé à Rome, s'il maintenait telles quelles ses décisions contre Apiarius. Sur ce point encore la temporisation habile des Africains paraît avoir eu raison de la prompte irritation de Zosime. D'ailleurs l'évêque de *Sicca* avait spontanément corrigé ce qu'il pouvait y avoir eu de défectueux dans sa façon d'agir : « *Prior autem coepiscopus noster Siccensis Urbanus, quod in eo corrigendum visum est, sine ulla dubitatione correxit.* » Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 511, cf. t. III, col. 831. Enfin, malgré les torts d'Apiarius, qui avait d'ailleurs, après avoir exprimé son repentir, été réconcilié avec l'Église, et pour éviter, si possible, des troubles faciles à prévoir, on consentait, sur sa demande, à lui maintenir la dignité ecclésiastique, à lui permettre d'exercer ses fonctions sacerdotales, n'importe où il voudrait, à l'exception de *Sicca* : « *Placuit nobis, ut de Siccensi ecclesia, retento scilicet honore gradus sui, presbyter removeretur Apiarius, et accepto epistolio, ubicumque alibi vellet et posset, presbyterii munere jungeretur. Quod eidem ipsi, per literas proprias postulanti, sine difficultate concessimus.* » Mansi, *loc. cit.* Le cas particulier d'Apiarius était ainsi réglé, peut-être avant la mort de Zosime, qui décéda le 27 décembre 418. Restait seulement à faire confirmer la sentence par un concile plénier pour lui donner une autorité plus complète. Ce fut l'œuvre de l'assemblée qui se réunit seulement le 25 mai 419, quand le nouveau pape, Boniface, dont l'élection avait été longtemps contestée, se vit solidement établi sur le siège de Rome. Le concile maintint les décisions provisoires du petit groupe d'évêques; sans donner absolument raison à Urbanus, il reconnaît la culpabilité d'Apiarius, et fait la « part des fautes de chacun : la solution à laquelle il s'est arrêté justifie en somme les scrupules que l'excommunication d'Apiarius par son évêque avait fait naître à Rome. » Batiffol, *op. cit.*, p. 449.

Ce qui demeurait pendant c'était la question générale des rapports entre l'Afrique et Rome; elle dépassait de beaucoup la personne du prêtre dont l'attitude l'avait si malencontreusement soulevée. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il n'y ait aucune mention de lui dans les décisions de ce grand concile de 217 évêques, qui se tint à Carthage, dans le *secretarium* de la basilique de *Faustus*, sous la présidence de l'évêque Aurelius. Il n'est nommé que dans la lettre adressée par l'assemblée, le 31 mai, à Boniface. Toute cette affaire engagée sous le pape précédent y est résumée depuis le début. C'est de là que sont extraits les passages relatifs à Apiarius qu'on a pu lire ci-dessus.

Pendant quelques années on n'entend plus parler de lui, ce qui ne veut pas dire qu'il se soit assagi. Au contraire, il continua à mener une vie non moins répréhensible que par le passé. Obligé de quitter *Sicca Veneria*, il avait trouvé un poste à *Thabraca* (Tabar-

ka), sur la côte septentrionale de la province. Ceux qui l'avaient accueilli ne tardèrent pas à s'en repentir; ils portèrent contre lui les accusations les plus graves : *tantis criminibus a Tabracenis objectis* (Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 839; t. IV, col. 515); on dut l'excommunier de nouveau. Apiarius, à qui le chemin de Rome était familier, s'en fut trouver le pape Célestin, qui avait remplacé Boniface en 422; il fut par lui cordialement reçu et revint à Carthage avec ce même évêque Faustinus dont les Africains n'avaient guère eu à se louer quelques années auparavant (424). Le légat était chargé d'obtenir l'annulation de la sentence portée contre le prêtre coupable. Il le prit de très haut avec le concile plénier, on eût dit un avocat s'efforçant de défendre son client, plutôt qu'un juge soucieux de se prononcer en toute impartialité : *memorati* (Faustini) *patrocinium potius quam iudicium, ac defensoris magis operam quam disceptatoris iustitiam*, dit la lettre synodale. Mansi, *loc. cit.* Aurelius et ses collègues étaient trop habitués au langage violent et aux manières tranchantes de Faustinus pour se laisser intimider. Ni ses injures, ni ses procédés dilatoires, ni les subtilités et les échappatoires d'Apiarius ne vinrent à bout de leur constance. Après trois jours d'une laborieuse enquête « un coup de théâtre se produisit. » L'accusé, incapable de dissimuler plus longtemps, finit par avouer les crimes abominables qu'on lui reprochait : *in illius corde tanquam in volutabro criminum...*, *in confessionem cunctorum objectorum flagitiorum...* *Et tandem de omnibus incredibilibus opprobriis ultroneus se ipse convicti, atque ipsam quoque nostram spem, qua eum et credebamus et optabamus de tam pudendis maculis posse purgari, convertit in gemitus*. Mansi, *loc. cit.* De quelle nature au juste étaient ses fautes, nous ne saurions le dire avec certitude; les termes dont se sert, à dessein probablement, le rédacteur de la lettre du concile, sont trop généraux pour qu'on en tire rien de précis. Il est bien probable cependant qu'il s'agit d'actes fréquents et graves d'immoralité. Quoi qu'il en soit, les esprits les plus prévenus en sa faveur devaient dès lors reconnaître qu'il avait été condamné équitablement. Contraint d'abandonner son triste protégé, le légat retourna en Italie, porteur d'une lettre où le concile parlait au pape avec une respectueuse fermeté. On lui demandait de se montrer à l'avenir plus circonspect dans l'accueil qu'il ferait aux plaignants venus d'Afrique, de ne point croire si aisément les récits plus ou moins véridiques des gens exclus de la communion des fidèles par un jugement motivé de leurs évêques, enfin d'épargner à un évêque, qui méritait d'être mieux traité, des légats aussi intempérants que Faustinus. Mansi, *loc. cit.*, in fine.

On ne sait trop ce qu'il advint, après cette seconde excommunication, du « lamentable Apiarius » : *amato jam pro suis nefandis nequitias de Christi ecclesia dolendo Apiario*. Mansi, *loc. cit.* Aussi bien la suite de sa vie importe peu. L'infamie de sa conduite ne lui aurait pas assuré une place dans l'histoire, si un conflit célèbre dans les fastes de l'Église d'Afrique n'avait éclaté à l'occasion des deux condamnations dont il fut l'objet.

Les principaux textes relatifs à la double affaire d'Apiarius sont : 1° le *communitorium* de Zosime : « *Vobis commissum...* » Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. IV col. 403-406; P. L., t. XX, col. 680-682; — 2° la lettre du concile de mai 419 au pape Boniface : « *Quoniam Domino placuit...* » Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 830-835; t. IV, col. 511-513; P. L., t. XX, col. 752-756; — 3° la lettre du concile de 424 au pape Célestin : « *Optaremus...* » Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 839-844, t. IV, col. 515-516; P. L., t. I, col. 422-427. Voir en outre dans Jaffe, *Regesta pontificum Romanorum*, Leipzig, 1888, t. I, l'indication des lettres des papes Zosime (347), Boniface (348), Célestin (367).

Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire*

ecclésiastique des six premiers siècles, t. XIII, Paris, 1702, p. 775-787, 860-866. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. III, p. 91, 94, 109-110, 113-116. — De-Vit, *Totius latinitalis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 367, au mot *Apiarius*. — Dom J. Chapman, *Apiarius*, dans *The Dublin Review*, 1901, t. CXXIX, p. 92-122. — Dom H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, t. II, 2^e édit., Paris, 1904, p. 130-134. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. II, Paris, 1903, p. 196-211, 214-215. — Mgr. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, Paris, 1910, p. 242-246, 250-252, 254-277. — Mgr Batiffol, *Le catholicisme de saint Augustin*, t. II, Paris, 1920, p. 442-451, 464-472.

Aug. AUDOLLENT.

APICELLO (FERDINANDO), napolitain, élu évêque de Ruvo le 11 mai 1650; transféré au siège de Larino le 28 août 1656. Il soutint un procès pour le droit de dîme, contre les chanoines réguliers de Sant'Agnello de Naples, et obtint du Saint-Siège une sentence en sa faveur. Mort le 8 octobre 1682.

Archives du Vatican, *Schede de Garampi*, t. 495, f. 37^{re}, et 504, fol. 177^{re}; *Act. Cons.*, t. 131, p. 112^{ve}. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. VII, col. 767. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, t. XIX, p. 244; t. XXI, p. 38. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 889.

F. BONNARD.

APIGNÉ (Saint-Roch et Saint-Mathurin d'), prieur au diocèse de Rennes, fondé en 1268, par Robert, seigneur d'Apigné et Aurèle, sa femme, en faveur de l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes. Celle-ci le céda aux chanoines réguliers de Rillé, qui s'y établirent. La présentation du titulaire du prieuré fut toujours faite par les seigneurs d'Apigné qui, malgré les réclamations des chanoines de Rillé, y proposèrent assez souvent des séculiers. Au moment de la Révolution, le prieur était J. François Le Marchand, chanoine régulier et prieur claustral de Rillé, qui avait pris possession, le 2 mars 1779. En 1790, le revenu était estimé à 795 livres et les charges à 271 livres, 16 sols. La chapelle priorale, en partie refaite au XVII^e siècle, existait encore dernièrement, mais était désaffectée.

Guillotin de Corson, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*, Rennes, 1881, t. II, p. 627-629. — A. Rebillon, *La situation économique du clergé à la veille de la Révolution, dans les districts de Rennes, de Fougères et de Vitry*. Rennes, 1913, p. 422-423.

U. ROUZIES.

1. APION, grammairien, vivait au I^{er} siècle à Alexandrie. Sénèque et Pliny l'Ancien vantent ses succès profanes, et Aulu-Gelle a emprunté à son *Histoire d'Égypte* l'anecdote célèbre du lion d'Androclès.

Il écrivit une satire violente contre les juifs. Joseph consacrâ deux livres à la réfuter. Apion attribuait aux juifs le culte de la tête d'âne, qui fut plus tard attribué aux chrétiens.

Apion fut un défenseur opiniâtre du paganisme, puisque, au III^e siècle, les auteurs du roman didactique connu sous le nom d'*Homélies élémentaires* choisirent Apion pour l'interlocuteur de Clément dans un dialogue « verbeux et long, » dit Eusèbe (III, xxxviii, 5). La dispute entre Clément et Apion porte sur les mythes païens et leur interprétation allégorique. *Homélies*, liv. IV-VI.

L'auteur catholique fait d'Apion un disciple de Simon le Mage. A remarquer que le dialogue est entre Apion et Clément, quoiqu'il porte dans Eusèbe le titre de « Dialogues de Pierre et d'Apion » (*loc. cit.*).

Müller, *Fragm. historicorum graec.*, 1849, t. II, col. 506-516. — Lightfoot, art. dans *Dict. of christ. biogr.* — Batiffol, dans *Dict. de la Bible*, t. I, col. 740-741.

A. RIGUET.

2. APION, l'un des écrivains ecclésiastiques nommés par Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xxvii. Son ouvrage *Commentaire sur l'Hexaméron*, dirigé, comme ceux du même nom composés par Rhodon et Candide,

contre les gnostiques et en particulier contre Apelles, date de la fin du règne de Commode ou du commencement de celui de Septime-Sévère (190-220).

S. Jérôme, *De viris illustr.*, XLIX. — Harnack, *Gesch. der altchrist. Literatur*, t. I, p. 775. — Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. I, p. 397.

A. RIGUET.

APIS (DIDIER), de l'ordre des frères prêcheurs, prieur du couvent de Toul et professeur de théologie, fut, pour sa science et sa vertu, en grand crédit auprès des évêques Jean, cardinal de Lorraine, dont il fut le confesseur, et Hector de Rochefort d'Ailly, qui le nomma grand pénitentier, comme aussi auprès du duc de Lorraine, Antoine, qui le choisit comme aumônier de la cour.

A la mort de Christophe du Boulav, religieux de son ordre, suffragant — nous dirions auxiliaire — de l'évêque de Toul, il lui fut donné, comme successeur dans la même charge, en 1530, avec le même titre d'évêque de Christopolis, *in partibus infidelium*, que portaient d'ordinaire les suffragants de Toul.

Comme le mouvement protestant menaçait de gagner la Lorraine et la ville épiscopale, le cardinal Jean de Lorraine, légat du Saint-Siège, lui confia la mission d'inquisiteur de la foi, dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. C'est en partie grâce à son activité vigilante que le duché de Lorraine dut de rester entièrement indemne de l'hérésie. Il mourut, plein de mérites, en 1546.

Eubel, *Hierarchia cathol. mediæ ævi*, t. III, p. 182. — Eugène Martin, *Hist. du dioc. de Toul*, Nancy, 1900, t. I, 487, 586.

E. MARTIN.

APISA MAJUS. Les Actes de la conférence tenue à Carthage entre catholiques et donatistes, en 411, mentionnent un évêque de cette dernière confession, qui déclara n'avoir pas de compétiteur de l'autre parti. Il est ainsi désigné : *Donatus episcopus APISANENSIS. Collatio habita inter episcopos catholicos et donatistas*, I. c. CLXXXIV; Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. collectio*, t. IV, col. 137, 270. On s'est demandé à quelle localité ancienne pouvait bien se rattacher l'adjectif topique attribué à Donatus; aucune ville du nom d'*Apissana*, d'où il dériverait normalement, n'est mentionnée dans les textes. Mansi, *loc. cit.*, a conjecturé de façon bien hardie qu'*Apissanensis* serait pour *a Pissanis* et se rattacherait à *Pezana* ou *Pesana*, ville de Byzacène. Mais l'existence de *Pesana* est elle-même problématique; Tissot, *Géogr.*, t. II, p. 781-782; Mesnage, *L'Afrique chrét.*, p. 215. Hypothèse pour hypothèse, celle que propose Wilmanns au *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, p. 97, paraît beaucoup plus vraisemblable; elle a d'ailleurs obtenu l'adhésion générale des savants : *Apissanensis* serait une altération de *Apisamaiensis*, et Donatus aurait occupé le siège épiscopal d'*APISA MAJUS* en Proconsulaire. Je ne sais trop pourquoi certains le placent en Numidie et emploient les formes *Apisia*, *Apisanensis*, qui sont beaucoup moins autorisées; Wilmanns, *loc. cit.*; De Vit, *Onomasticon*, p. 369; de Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1868 et 1869; *Bull. corresp. afric.*, 1886, p. 85, 89.

En réalité *Apisa Majus*, à l'ouest de *Thuburbo Majus* et du massif du Zaghouan, correspond à la localité moderne dite *Tarf ech Chena*, située sur l'ouest du même nom. On y voit encore des restes de monuments publics assez importants, un riche mausolée, peut-être une église, le tout renfermé dans une grande enceinte byzantine. D'assez nombreuses inscriptions sont sorties de ces ruines. Elles nous apprennent au si que la cité, après avoir conservé son organisation des temps anciens pendant tout le Haut-Empire, fut élevée au rang de municipie,

avec une administration à la romaine, sans doute au III^e siècle.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, n. 97, 979, 1260, 2407. — *Thesaurus linguae latinae*, t. II, au mot *Apisa maius*. — *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille XXXIV, Bou Arada, n. 111. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 77. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 461. — De Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 369, au mot *Apisia*. — V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, 1862, t. I, p. 425. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 818. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 85, 89; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1868 et 1869. — Mgr. Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, *Proconsulaire*, p. 123-125. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1893, p. 235, n. 96-99. — Gauckler et Drappier, *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, Tunis, 1899, t. I, fasc. 3, p. 141. — Joh. Schmidt, *Apisa maius*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I, col. 2810. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 153. — De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, t. I, p. 513.

Aug. AUDOLLENT.

APOBOLYMAEUS (JEAN) ou **FINDELING**,

franciscain, auteur d'un ouvrage, devenu assez rare, contre Luther (Bibliothèque nationale D. 21843) : *Lutheri antilutherana opera, fratris Joannis Apobolymaei, alias Findeling, minoritae Stauroisii congesta. Assertionis lutheranae confutatio centurum locorum, in quibus ipse Lutherus sibi ipsi contradicit; per modum dialogi, jam primum excusa*, 1528, s. l. C'est un dialogue fictif entre deux interlocuteurs, un catholique et un ami de Luther. La conclusion est que Luther est un cloaque d'hérésies (*lutum haereticorum*), cent fois plus pernicieux que Jean Huss.

Kirchenlexicon, 1881, t. I, col. 1014. — Hurter, *Nomenclator literarius*, t. II, col. 1255.

U. ROUZIES.

APOCALYPSE (Chevaliers de l'), société

secrete fondée à Rome en 1693 pour défendre l'Eglise contre les attaques de l'Antechrist. Leur fondateur, Agostino Gabrino, frère d'un marchand de Brescia, arborait le titre de « Primat du nombre septénaire et monarque de la Sainte-Trinité. » Ses adeptes avaient pour insigne une épée et un bâton de commandement disposés en croix sous une étoile que surmontaient les noms des grands archanges Gabriel, Michel et Raphaël. Gabrino fut arrêté à Saint-Pierre, le dimanche des Rameaux, 1694, au moment où, exalté par la voix des chantes qui achevaient le *Quis est iste Rex gloriae* il s'élançait vers l'autel, l'épée à la main, en criant : *Ego sum Rex gloriae*. On se contenta de l'interner. Mais son ordre de chevalerie, dénoncé bientôt à l'Inquisition, fut condamné et aboli. Les chevaliers recrutés surtout parmi les artisans ne constituaient qu'un groupe sans importance, dangereux toutefois pour la morale publique, car on les accusait de pratiquer et de propager autour d'eux la polygamie.

G. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, Venise, 1840, t. II, p. 236.

P. BERNARD.

APOCORIUS. A l'assemblée des évêques qui se tint à Carthage, en 484, sur la convocation du roi vandale Hunéric, se rendit *APOCORUS Caesariensis*; il occupait le siège de *Caesarea* (Cherchel) en Maurétanie Césarienne. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, *Mauretania Caesariensis* 21; Victor de Vita, édit. Halm, p. 69; P. L., t. LVIII, col. 273, 337. Voir *CAESAREA*.

Aug. AUDOLLENT.

APOCRISIAIRES. On a donné ce nom, surtout en Orient, à des personnages chargés de missions

et porteurs, comme le nom l'indique de réponses officielles. Les plus importants étaient ceux qui représentaient l'Eglise romaine à la cour de Constantinople. Voir LÉGATS. On peut se reporter en attendant à l'article du P. Pargoire dans *Dictionn. d'Archéol. chrétienne*, t. 1, col. 2537-2555.

APODACA Y LORETO (SALVADOR), évêque de Linares, ou Nuevo Leon, au Mexique. Il naquit à Guadalajara le 25 décembre 1769 et fut ordonné prêtre à Durango en 1794. Pendant quelque temps il exerça le ministère paroissial dans la petite ville de Mazapil (État de Zacatecas) et ensuite se retira dans sa ville natale, où il resta quelques années. Successivement, pendant trente-huit ans, il administra les paroisses de Zapolitlan, Tuscacuesco, Mascota, Sayula et se rendit fameux par son zèle et ses vertus. Il prenait à cœur surtout l'instruction religieuse des enfants et de la jeunesse. Il exerçait un ministère fructueux dans les prisons et donnait aux pauvres la plupart des revenus de son bénéfice. En 1838, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Guadalajara et, en 1843, le gouvernement mexicain le proposa pour l'évêché de Linares. Il fut consacré à Guadalajara le 24 septembre 1843 et, au mois d'octobre suivant, se rendit dans son diocèse et fit son entrée triomphale dans sa ville épiscopale au commencement de 1844. Par sa charité envers les pauvres et les malades dans les hôpitaux, il devint bientôt l'objet de la vénération de son troupeau. Il s'appliqua aussi à restaurer et organiser le séminaire diocésain. Mais l'âpreté du climat ne tarda pas à miner sa santé et il mourut le 15 juin 1844. Il était aussi considéré comme un des meilleurs orateurs sacrés du Mexique.

F. Sosa, *Biografías de Mexicanos distinguidos*, Mexico, 1884, p. 65-67. — A. Garcia Cubas, *Diccionario geografico, historico y biográfico de los Estados unidos mexicanos*, Mexico, 1888, p. 233. — A. Leduc y L. Lara y Pardo, *Diccionario de geografia, historia, y biografia mexicanas*, Paris, 1910, p. 42. — A. de la Peña y Reyes, *Vidas y tiempos : diccionario biografico mexicano*, Havana, 1915, t. 1, p. 56-57.

A. PALMIERI.

1. APODEMIUS, martyr à Saragosse, 15 avril. Voir OPTAT (saint).

2. APODEMIUS, évêque d'Angers. Voir APOTHÈME (saint).

APOLI, martyr égyptien, dont le sanctuaire est localisé à Psénétai, village identifié par Champollion et Quatremaire avec Sénéda, dans le Delta, province de Cherkigh. Sa fête est au 1^{er} Mésore, correspondant au 25 juillet.

Ses actes légendaires le font mourir pendant la persécution de Dioclétien; ils le rattachent au cycle épique de Basilide d'Antioche : Apoli est fils de Justus le Stratélate, et petit-fils de l'empereur Numérien. Ce récit, conservé en partie dans le Cod. Vatic., *Cap. LXI*, fol. 223-224, est censé avoir été écrit par Serguis, serviteur d'Apoli.

Balesta-Hyvernat, *Acta Martyrum*, dans le *Corpus Scriptorum orientarium*, *Script. Copt.*, t. 1, p. 242-248.

J. DAVID.

1. APOLLINAIRE (Saint), premier évêque de Ravenne et martyr (fête le 23 juillet). Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne de 433 à 452, dit en un sermon (cxxxviii, *P. L.*, t. LXI, col. 552) recueilli par son lointain successeur sur le même siège, Félix (707-717) qu'Apollinaire est le premier évêque et l'unique martyr indigène de Ravenne. Dans un langage oratoire, qui ne permet guère de conclusions solides sur l'époque et la nature des faits invoqués par allusions, il nous fait comprendre qu'Apollinaire, n'étant pas mort dans les tourments, pourrait être

réputé seulement comme confesseur; mais ses travaux et sa patience dans les épreuves, qui allèrent du reste maintes fois jusqu'à l'effusion du sang, ne permettent à personne de « l'estimer inférieur à un martyr. » Apollinaire était prêt au suprême sacrifice et il se hâtait vers le Roi (le Christ), quand il se laissa toucher par les prières de son Église encore dans l'âge tendre et consentit à différer l'accomplissement de ses vœux pour rester à sa tête.

La formule d'un serment usité à Ravenne à la fin du VI^e siècle et que saint Grégoire transcrit dans sa lettre à Castorius (*Epist.*, lib. VI, LXI, *P. L.*, t. LXXVII, col. 845), témoigne qu'alors le titre de martyr était en effet donné à Apollinaire.

Une passion, réputée d'autorité négligeable, mais dont l'apparition n'est cependant pas postérieure au pontificat de Maurus, évêque de Ravenne de 642 à 671, d'après G. Zattoni (*La data della « Passio S. Apollinaris » di Ravenna*, Turin, 1904), justifie ensuite pleinement ce titre, car elle fait mourir Apollinaire de ses blessures sept jours après une sorte d'exécution populaire dont il est victime sous Vespasien. Avec ces deux précisions sur la mort et la date de la mort du premier évêque de Ravenne, nombre d'autres apparaissent dans ce document, mais sont aussi invraisemblables que la seconde. Venu d'Antioche à Rome, sous l'empereur Claude, avec saint Pierre, il est envoyé par celui-ci comme évêque aux Ravennates. Son succès le fait chasser deux fois de la ville, après des supplices variés, dont les blessures guérissent miraculeusement. Embarqué sur mer avec trois clercs, il aborde à Corinthe, évangélise la Mésie, les rives du Danube, la Thrace, d'où ses succès le font encore rembarquer pour l'Italie. Revenu à Ravenne, il est l'objet d'un rescrit spécial de Vespasien, à qui les « pontifes du Capitole » l'ont dénoncé. Un centurion chrétien, à qui on le donne en garde, le fait évader; mais des païens le poursuivent, le frappent et le laissent pour mort. Recueilli par les chrétiens, il meurt sept jours après, le 10 des calendes d'août, ayant gouverné son Église vingt-huit ans et quatre jours.

De cette passion, ou de la tradition qu'elle représente, dépendent tous les récits postérieurs, les martyrologes historiques, à partir de Bède (comme le montre dom H. Quentin : *Les Martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 63) et Agnellus, *Liber pontificalis Ecclesiae Ravennatis*.

C'est aux données indirectes qu'il faut recourir pour fixer d'une manière approximative le souvenir de saint Apollinaire. On admet généralement que Ravenne est l'évêché le plus ancien de la haute Italie. F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, La Lombardia*, 1^{re} part., ch. xx et A. von Harnack, le reproduisant (*Die Mission und ausbreitung des Christentums*, 3^e édit., t. II, p. 267), placent Apollinaire et la fondation du siège de Ravenne dans la dernière moitié et près de la fin du III^e siècle; Duchesne, *Hist. anc.*, t. 1, p. 253-254, au temps de Sévère.

Les textes déjà invoqués de saint Pierre Chrysologue et de saint Grégoire le Grand, un passage de la *Vita S. Martini* de Fortunat (*P. L.*, t. LXXXVIII, col. 425) font entendre que le corps de saint Apollinaire est conservé et honoré à Ravenne même.

Cependant, dès le temps de l'évêque de Ravenne Ursicinus (534-538), une église est élevée en son honneur à Classe, à quelque distance de Ravenne. Due à la magnificence du banquier Julien, elle est consacrée par l'évêque Maximien, en mai 549, et dès lors elle renferme le tombeau de saint Apollinaire, soit qu'il y ait été apporté avec le sarcophage (*arca*) primitif, et ait été « introduit dans la basilique » par Maximien lui-même, soit qu'il s'y soit trouvé de fait depuis sa mort et ait été seulement déplacé par

l'évêque consécrateur. Une inscription, encore en place dans la nef latérale, peut être comprise de ces deux façons; on peut aussi contester son autorité relativement à une translation attribuée à Maximien, en réservant au contraire le témoignage d'une présence du corps de saint Apollinaire dans la nef latérale de la basilique à son origine. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, p. 58.

Il y eut en tout cas translation par l'évêque Maurus (642-671), qui plaça le tombeau au milieu de l'église et fit écrire sur des lames d'argent l'histoire du martyr, au témoignage d'Agnellus. Une reconnaissance solennelle des reliques eut lieu sous le pape Alexandre III, en 1173. On procéda à une autre reconnaissance et à la réfection du tombeau sous Jules II, en 1511. Enfin les moines de Saint-Apollinaire in Classe étant venus à Ravenne, au couvent de saint Romuald, au ^{xvi}^e siècle, y apportèrent en secret les reliques de leur patron, mais, sur une vive réclamation de la cathédrale de Ravenne, qui pensait avoir plus de droits que Saint-Romuald au dépôt, la Congrégation des Rites ordonna, en 1654, le retour des reliques dans l'ancienne basilique, où Mabillon les voyait, en 1685, dans une crypte sous l'autel majeur.

Acta sanct., julii t. v, p. 328 sq. — Gams, *Ser. episc.*, p. 716. — S. Pierre Chrysologue, *Serm.*, cxxviii, P. L., t. LII, col. 552. — S. Grégoire le Grand, *Ep. ad Castorius*, P. L., t. LXXVII, col. 845. — Agnellus, *Liber pontificalis Ecclesiae Ravennatis*, dans *Monumenta Germ. hist.*, *Script. rer. Langob.*, p. 280, 322, 329, 352. — Tillemont, *Mémoires*, t. II, p. 102, 518. — Dom H. Quentin, *Les martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 63, 434, 492. — Farabulini, *Storia della vita e del culto di S. Apollinare*, 2 vol. Rome, 1874. — G. Zattoni, *La data della « Passio S. Apollinaris » di Ravenna*, Turin, 1904. — Donaldson, dans *Dict. of christian biogr.* — F. Savio, *Gli antichi Vescovi d'Italia. La Lombardia*, I part. Milan, 1913. — Compléments bibliographiques dans Chevalier, *Bibliogr.* t. I, col. 291-292.

M. BODET.

2. APOLLINAIRE (Saint), sous-diacre, martyrisé à Trieste, sous l'empereur Caracalla, fêté le 6 décembre.

Nous avons ses *Actes*, transcrits en 1740, par Mgr Aldrigo dei Piccardi, alors chanoine de Trieste, depuis évêque de Pedena, sur un manuscrit très ancien, écrit, dit-il, par un prêtre de Conegliano. On trouve aussi sa légende dans des bréviaires du ^{xiii}^e siècle.

D'après ces *Actes*, un certain Lucinius fut envoyé de Rome à Trieste, par l'empereur Antonin Caracalla, pour y appliquer les édits contre les chrétiens. Ceux-ci, pour s'y soustraire, se réfugièrent dans les montagnes. Parmi eux, était le prêtre Martin, qui se cacha, en compagnie de son disciple, le sous-diacre Apollinaire. Martin mourut peu après. Lucinius, ayant entendu parler d'Apollinaire, le convoqua à son tribunal et exigea qu'il sacrifiât à Jupiter. Les réponses du sous-diacre sont admirables, et dignes des plus illustres martyrs. Lucinius lui fit subir le supplice du feu sur un gril, puis couper les mains, et enfin trancher la tête.

Ces *Actes* paraissent avoir été écrits au ^{iv}^e siècle. Il en résulterait que l'Église de Trieste avait déjà, au début du ⁱⁱⁱ^e siècle, des prêtres et des diacres. D'après ses traditions, son premier évêque lui serait venu d'Aquilée, vers l'an 50.

Le corps de saint Apollinaire, d'abord inhumé en un endroit que nous ignorons, fut, dès le ^{vi}^e siècle, transféré à la cathédrale.

Kandler, *Codice diplomatico Istriano*, 1847, t. I, p. 29. — Stancovitch, *Biografia degli uomini distinti dell'Istria*, 1828, t. I, p. 160.

F. BONNARD.

3. APOLLINAIRE. Claudius Apollinaris, évêque d'Hierapolis ad Lycum, en Phrygie Pacatienne, un des plus remarquables représentants de l'épis-

copat asiatic, au temps de Marc-Aurèle (161-180). Il avait beaucoup produit : « Une grande partie de son œuvre, écrivait vers 311 Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* (IV. xxvii), s'est conservée chez nombre de gens. Voici ce qui en est venu jusqu'à nous : l'ouvrage adressé à l'empereur dont il est question plus haut (c'est de Marc-Aurèle qu'il s'agit : Eusèbe a déjà dit un mot de cette apologie au chap. xxvi du livre IV), cinq livres aux Grecs; *De la Vérité* I et II; *Aux Juifs*, I et II; ceux qu'il a composés, après cela, contre l'hérésie des Phrygiens, qui devait peu après proposer ses innovations, et qui commençait alors, pour ainsi dire, à naître, car Montan et ses pseudo-prophétesses n'en étaient encore qu'à leurs débuts dans l'erreur. » Photius, au ^{ix}^e siècle, mentionne, en outre, dans sa *Bibliothèque*, § 14, un *Περὶ εὐσεβείας* (*De la piété*) et au ^{vi}^e siècle, l'auteur du *Chronicon Paschale* (P. G., t. xcii, col. 80), cite deux fragments d'un *Περὶ τοῦ Πάσχα* (*Sur la Pâque*).

Cette simple énumération laissée soupçonner la variété des aptitudes d'Apollinaire et la place qu'il dut tenir dans la hiérarchie asiatique.

Malheureusement, nous ne pouvons guère nous former une idée distincte et précise du talent de l'évêque d'Hierapolis. Il n'y a pas de raison sérieuse d'identifier la *Cohortatio ad Graecos* (P. G. I. vi, col. 241-312) avec le premier livre de son traité *De la vérité*, comme le proposait D. Voelter (*Zeitschr. f. wissensch. Theol.*, t. xxvi, [1883], p. 180-215). Faut-il attribuer à Apollinaire les longs fragments relatifs au schisme montaniste, que cite Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, V, xvi-xix? C'est l'avis d'un certain nombre de critiques modernes qui peuvent se prévaloir de la traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe par Rufin et de la traduction syriaque. Transcrivons le texte litigieux : « Contre l'hérésie dite « (hérésie) de « chez les Phrygiens, » la Puissance protectrice de la vérité dressa, comme une arme forte et invincible, à Hierapolis Apollinaire, dont mention a déjà été faite précédemment; et avec lui un grand nombre d'hommes éloquents de l'époque. Grâce à eux, nous avons, pour cette histoire, une très abondante matière. Au début d'un écrit contre ces hérétiques, l'un de ceux dont je viens de parler marque d'abord qu'il avait aussi mené, avec des arguments oraux, la discussion contre eux. Voici son entrée en matière : [suivent les fragments]. » Venant de nommer avec honneur Apollinaire et de le détacher en avant de la pléiade d'écrivains distingués qui avaient combattu dans le même camp que lui, il est naturel de supposer qu'Eusèbe lui emprunte aussitôt les morceaux qu'il va citer. En fait, il n'en est rien. Eusèbe, après cette assertion flatteuse, a laissé de côté l'œuvre d'Apollinaire. Ce n'est pas chez lui qu'il puise. Il y en a diverses preuves. Il n'en faut retenir ici qu'une seule, qui est décisive. Apollinaire avait écrit — c'est Eusèbe qui nous l'apprend (IV, xxvii) — au début même du mouvement montaniste, dans la première feu des discussions soulevées par l'active propagande des novateurs. Or, l'auteur cité par Eusèbe déclare qu'il rédige sa réfutation environ quatorze ans après la mort de Maximilla, la dernière des prophétesses (V, xvi, 19; V, xvii, 4). La contradiction est inéluctable. — Ce qui est sûr, c'est que l'ouvrage d'Apollinaire devait être d'un grand prix puisque nous voyons que Sérapion, évêque d'Antioche, le faisait circuler comme le plus impressionnant des réquisitoires, lors des premières luttes contre la « prophétie nouvelle. »

Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, 1913, t. I, p. 286-289. — P. de Labriolle, *Les sources de l'histoire du montanisme*, Fribourg et Paris, 1913, t. xvii, xxii, sq, 67 sq; *La crise montaniste*, Paris, 1913, p. 151 sq; 570 sq.

P. DE LABRIOLLE.

4. APOLLINAIRE L'ANCIEN, Alexandrin et chrétien de naissance, grammairien de profession, enseigne d'abord les belles-lettres à Béryte (Beyrouth) où le voisinage de la célèbre école de droit romain lui assurait des élèves, puis à Laodicée de Syrie (*ad mare*, aujourd'hui Latakiah). Il se fixa dans cette dernière ville, y prit femme et eut un fils appelé aussi Apollinaire, le futur hérésiarque. Sous l'épiscopat de Théodote, qui dura jusqu'à 332-335, il était prêtre, et son fils lecteur; en même temps ils enseignaient, le premier la grammaire, le second la rhétorique. Ils fréquentaient le rhéteur païen Épiphané, ce qui amena un conflit entre eux et Théodote. Socrate, *H. E.*, II, 46, rapporte simplement que l'évêque leur interdit de fréquenter aussi assidûment un païen. Sozomène, (*H. E.*, VI, 25) est plus précis : les deux Apollinaire assistaient à une réunion où Épiphané devait réciter un hymne en l'honneur de Bacchus; quand Épiphané prononça la formule d'usage pour écarter les profanes et les non initiés, ni les Apollinaire ni les autres chrétiens présents ne se retirèrent. La chose fit scandale; Théodote imposa aux simples laïques une pénitence légère et excommunia les deux clercs. Il les réintégra bientôt, après pénitence. Il ne paraît pas cependant que les Apollinaire aient cessé de fréquenter Épiphané, car Georges, successeur de Théodote, prit prétexte de cette fréquentation pour les excommunier à nouveau, d'après Socrate. Sozomène fournit de ce fait un autre motif : Georges favorisait ouvertement les ariens; et les Apollinaire étaient si attachés au parti nicéen, qu'Athanase, à son retour d'exil (346), passant par Laodicée, reçut l'hospitalité dans leur maison. L'évêque de Laodicée était d'autant plus mal disposé pour Athanase que lui-même avait été autrefois dégradé à Alexandrie au début de la controverse arienne. Sozomène ne dit rien du père, et nous ignorerions même, sans le récit de Socrate, que lui aussi, à ce moment-là, fut de nouveau excommunié.

Il n'est plus question d'Apollinaire l'Ancien qu'à l'occasion de la loi de Julien (362) interdisant aux chrétiens l'usage et l'enseignement des auteurs profanes. Les deux Apollinaire entreprirent de suppléer aux modèles païens et de leur substituer, pour leurs coreligionnaires, des classiques chrétiens. Le père, étant grammairien, composa une grammaire dont tous les exemples étaient chrétiens. Il composa aussi, sous le nom d'*Anthologie hébraïque*, un poème en vingt-quatre chants, qui racontait l'histoire biblique depuis la création jusqu'à Saül, à la manière homérique. Tous les genres étaient représentés dans les productions de l'école laodicienne : poèmes lyriques à la manière de Pindare, dramatiques à la façon d'Euripide, comiques dans le style de Ménandre, dialogues évangéliques sur le mode des dialogues de Platon. Mais Socrate et Sozomène ne les répartissent pas identiquement entre le père et le fils : Sozomène, V, 18, ne laisse au père que la grammaire; Socrate, III, 16, lui attribue tout le travail à l'exception des dialogues sur les Évangiles et les Épîtres. Suidas, qui utilise Philostorge, donne au fils même le poème épique. Les critiques modernes ne sont pas beaucoup plus d'accord que les historiens anciens : tout le monde reconnaît que Sozomène est mieux renseigné que Socrate sur les Apollinaire, et suit de plus près la biographie perdue de l'hérésiarque par son disciple Timothée; aussi Lietzmann, Dräseke, Bardenhewer acceptent-ils de confiance ses affirmations, tandis que Mgr Batiffol demeure sceptique et que M. Voisin, avec beaucoup de vraisemblance, conclut à une collaboration dont le détail nous échappe. Quant à la valeur de ces écrits, Sozomène la met très haut, au-dessus des modèles anciens, dont Apollinaire, à lui

seul, a cumulé tous les mérites : mais Socrate constate qu'ils sont perdus, « comme s'ils n'avaient jamais été écrits », et se résigne volontiers à la perte de ces ouvrages tout artificiels, qui ne survécurent pas à la loi de Julien et ne vécurent donc guère plus d'une année : c'était du travail bâclé, et la part de collaboration du fils avait dû être d'autant moins mûrie qu'il était déjà, à ce moment-là, évêque d'un parti nicéen à Laodicée. Voir l'article suivant.

Rien n'a été retrouvé de ces ouvrages éphémères. Une paraphrase des psaumes en vers hexamètres, *P. G.*, t. XXXIII, col. 1313-1538, a été attribuée à l'un ou à l'autre des Apollinaire; Vossius et Valois l'attribuaient au père, M. Dräseke la croit une œuvre authentique du fils, mais son opinion n'a pas été suivie. La tragédie *Χριστός πάσχω*, *P. G.*, t. XXXVIII, col. 133-338, n'est pas, comme on l'a cru, d'Apollinaire l'Ancien; c'est un centon du XI^e ou XII^e siècle de l'école de Théodore Prodromos, cf. *Bulletin critique*, 1886, p. 371-373. Il n'est plus question d'Apollinaire l'Ancien après cet épisode de la lutte contre Julien. Il n'est aucunement mêlé à l'histoire de l'hérésie de son fils.

Socrate, *H. E.*, II, 46; III, 16; *P. G.*, t. LXVII, col. 361-364; 417-424. — Sozomène, *H. E.*, V, 18; VI, 25; *P. G.*, t. LXVII, col. 1269-1272, 1630-1631. — Zonaras, XIII, 12, éd. Dindorf, p. 211. — Suidas, *Lexicon*, éd. Bernhardt, t. I, p. 615. — Cave, *De script. eccles.*, t. I, p. 225. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccles.*, t. VII, p. 609-612. — *Dict. of christ. biogr.*, art. par Young. — *Dict. de la Bible*, t. I, col. 773, art. par P. Batiffol. — Batiffol, *La littérature grecque*, p. 288-289. — Dräseke, *Apollinaris von Laodicea (Texte und Untersuch.)*, t. VII, p. 3-4, p. 7-9, 15-17, 63-80. — Voisin, *L'apollinarisme*, p. 32-33, 36-37. — Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. III, p. 290-291. — Lietzmann, *Apollinaris von Laodicea*, t. I, p. 1-3, 9-10, 44-46, 150-152. — Allard, *Julien l'Apostat*, t. II, p. 369-371.

R. AIGRAIN.

5. APOLLINAIRE LE JEUNE, évêque de Laodicée et hérésiarque. — I. Sa vie. II. Ses œuvres.

I. SA VIE. — Apollinaire le Jeune était le fils d'Apollinaire l'Ancien, voir l'article précédent. Il naquit à Laodicée de Syrie (*ad mare*) entre 300 et 310, date supposée par le fait que dès l'épiscopat de Théodote, par conséquent au plus tard en 335, il enseignait la rhétorique et avait été ordonné lecteur. C'était dans sa ville natale qu'il avait appris la rhétorique avant de l'y enseigner; il était nourri des modèles grecs, en particulier de Démosthène, et plus tard saint Épiphané rendra hommage à sa culture hellénique consommée et à sa dialectique. *Haer.*, LXXVII, 24; *P. G.*, t. XLII, col. 676. Il apprit de même la philosophie, la théologie et l'hébreu, avec la facilité que lui reconnaît saint Basile. *Ep.*, CCLXIII, 4; *P. G.*, t. XXXII, col. 980. Apollinaire, plus tard, malgré le mauvais renom que lui vaudra son hérésie, fera encore figure d'esprit supérieur aux yeux de saint Vincent de Lérins, *Commonitorium*, 11, *P. L.*, t. L, col. 653; et Philostorge, *P. G.*, t. LXV, col. 564, n'hésite pas à le mettre, pour les sciences sacrées, au-dessus de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. Mais, quoi qu'il en soit de son intelligence et de son érudition, il semble que dès ses débuts, son jugement et sa prudence n'atteignaient pas à la même hauteur; et la mésaventure survenue aux deux Apollinaire à propos du rhéteur Épiphané et de l'hymne à Bacchus (voir l'article ci-dessus), même si l'incident a été interprété par des adversaires de façon tendancieuse, montre bien que le jeune lecteur était sujet à des erreurs de conduite.

Ses relations cordiales avec saint Athanase contribuèrent aussi à lui attirer des ennuis. Apollinaire était résolument attaché à l'orthodoxie nicéenne et combattait les ariens ou semi-ariens de toutes nuances, ce qui le rendit antipathique à l'évêque arien Georges de Laodicée. Athanase, étant passé par Laodicée, en 346,

reçut l'hospitalité dans la maison des Apollinaire, ce qui leur valut de la part de Georges une deuxième excommunication. Saint Épiphane, *Haer.*, lxxvii, 24, *P. G.*, t. xlii, col. 676, va jusqu'à parler d'un exil d'Apollinaire pour la cause nicéenne. Nous n'avons aucune autre information sur un épisode de ce genre, car Dräseke, qui croit reconnaître un écrit d'Apollinaire dans la *Cohortatio ad Graecos* du pseudo-Justin, et qui trouvait au ch. x xxvii une trace d'un voyage d'Apollinaire à Rome et à Cumès, n'a pas été suivi. Dräseke, *Apollinaris von Laodicea*, p. 20-22. Quant aux lettres de Libanius à Apollinaire, qui aurait suivi ses cours à Antioche, en 354, elles ne sont certainement pas adressées au Laodicéen, car le correspondant de Libanius était fils d'un magistrat nommé Anatolius ou Magnus, et futur magistrat lui-même; dans ces conditions le destinataire de la lettre ccccxlix, qui fait en Italie un voyage forcé, doit être le correspondant habituel de Libanius et non point notre Apollinaire, sur l'exil duquel la lettre ne nous fournit donc aucun renseignement.

L'amitié d'Athanase pour Apollinaire survécut aux divisions doctrinales qui ne tardèrent pas à se manifester entre eux. Dès les environs de 352, à ce qu'il semble (date basée sur la lettre cii de saint Grégoire de Nazianze, écrite en 382 ou peu après, qui fixe à trente ans les débuts de l'apollinarisme, *P. G.*, t. xxxvii, col. 200) Apollinaire commença à répandre des idées singulières sur l'incarnation. Dix ans plus tard, elles étaient devenues assez inquiétantes pour que le concile d'Alexandrie (362) jugeât nécessaire de s'en occuper. Des moines y représentaient Apollinaire, qui, depuis peu de temps, portait le titre d'évêque de Laodicée. Ils reconnurent avec tout le monde que le Verbe de Dieu en s'incarnant s'était fait homme véritable, prenant un corps humain et une âme humaine. S. Athanase, *Tomus ad Antioch.*, 3, 7, *P. G.*, t. xxvi, col. 800, 804; Mansi, *Sacr. concil. appliss. collect.*, t. iii, col. 354. C'est sur ce dernier point que l'enseignement d'Apollinaire inquiétait les Pères : on lui reprochait déjà de soutenir que le Verbe n'avait pas pris la nature humaine dans son intégrité, mais un corps sans âme, que le Verbe aurait informé et qui n'aurait que par le Verbe raison et sentiment. Il faut que la nouvelle doctrine ait été à cette date bien peu précise pour que les représentants d'Apollinaire aient pu sortir d'embarras en acceptant une formule qui leur offrait des échappatoires, la distinction, par exemple, que des psychologues subtils pouvaient introduire entre πνεῦμα et ψυχή. Mais rien n'indique qu'on ait pensé alors à introduire dans les formules pareille précision. D'autre part Apollinaire n'est pas nommé, ni condamné; saint Épiphane dira plus tard, il est vrai, que les apollinaristes furent condamnés par le concile, et c'est à celui de 362 qu'il pensera évidemment (*Haer.*, lxxvii, 2, *P. G.*, t. xlii, col. 644); mais il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils l'aient été nommément, il suffit que le concile ait voulu prévenir une conception inadmissible, sans l'attribuer explicitement à personne en particulier.

Apollinaire, à ce moment-là, loin de faire figure d'hérétique, passe pour un des principaux tenants de l'orthodoxie. C'est en cette même année 362 qu'il entreprend, pour parer à la loi de Julien l'Apostat sur l'enseignement des classiques païens, de composer, avec sa facilité extrême, une série de classiques chrétiens, en collaboration avec son père. Voir l'article précédent. Mais il était aussi au premier rang des apologistes. Il écrivit contre Julien un traité *Περὶ ἀληθείας*, où il le réfutait sans recourir aux arguments scripturaux. Sozomène, *Hist. eccl.*, v, 18, *P. G.*, t. lxxvii, col. 1272. Cet écrit, celui-là même que Dräseke a cru vainement retrouver dans le pseudo-Justin

fut très estimé. Il en fut de même de la réfutation de Porphyre, en trente livres, également perdus, qui, d'après Philostorge, viii, 14, *P. G.*, t. lxxv, col. 565, dépassait les ouvrages similaires d'Eusèbe et de Méthode; cf. Vincent de Lérins, *Commonit.*, 11, *P. L.*, t. i, col. 653; Suidas, cité *P. G.*, t. lxxv, col. 628. Apollinaire ne polémiquait pas seulement contre les païens; il combattait aussi les hérétiques, les ariens, les manichéens, les eunoméens, Marcel d'Ancyre. Une telle situation de champion de l'orthodoxie trinitaire lui conciliait un respect que ses erreurs christologiques n'entamèrent que le jour où elles devinrent formelles et où la controverse à leur sujet, locale ou à peu près jusqu'à 370, prit de l'extension.

La situation ecclésiastique d'Apollinaire elle-même, malgré son étrangeté, ne paraît pas avoir éveillé d'abord les soupçons des orthodoxes. Après le concile de Constantinople (360), Georges de Laodicée avait reçu un successeur, Pélage, qui avait été installé sous l'influence du parti acacien (Théodoret, *Hist. eccl.*, iv, 12, *P. G.*, t. lxxxii, col. 1148; Philostorge, v, 1, *P. G.*, t. lxxv, col. 529) et qui, jusqu'en 381, paraît à côté de Méléce d'Antioche dans les conciles. Mais, quoique personnellement orthodoxe, Pélage ne répondait pas aux désirs des nicéens les plus déclarés, précisément à cause de ce patronage acacien qui l'avait rendu suspect à leurs yeux. Cf. Cavallera, *Schisme d'Antioche*, p. 78, note. Apollinaire, en face de Pélage, était l'évêque des nicéens purs; son élection, contraire aux lois canoniques, présente un certain parallélisme avec celle de Paulin qui déterminait le schisme d'Antioche. Mais nous sommes moins bien renseignés sur l'élection d'Apollinaire que sur celle de Paulin; nous constatons seulement son épiscopat. L'irrégularité de cette élection l'a fait révoquer en doute par quelques anciens. Photius s'est étonné de voir Apollinaire traité d'évêque par Philostorge, viii, 15, *P. G.*, t. lxxv, col. 568; mais Philostorge n'est pas seul à parler ainsi. On peut citer saint Athanase, qui devait être bien renseigné (*Tomus ad Antioch.*, 9, *P. G.*, t. xxvi, col. 808); saint Jérôme, bien placé lui aussi (*De viris illustr.*, 104, *P. L.*, t. xxiii, col. 701); Rufin (*Hist. eccl.*, ii, 20, *P. L.*, t. xxi, col. 526); Théodore de Mopsueste (*P. G.*, t. lxxvi, col. 993); Nemesius d'Émèse (*De natura hominis*, 1, *P. G.*, t. xl, col. 504). Par contre l'auteur du *De seclis* attribué à Léonce de Byzance, *Act. iv*, *P. G.*, t. lxxxvi, col. 1217, l'appelle prêtre et cela non d'après les documents, mais par suite d'une rectification dont il est l'auteur responsable. On ne saurait dire non plus avec Le Quien que le texte de Théodoret, *Hist., eccl.*, v, 4, *P. G.*, t. lxxxii, col. 1201, signifie seulement qu'Apollinaire fut « proposé » pour l'épiscopat, puis écarté : les hommes qui l'ont le mieux connu ne lui donneraient pas le titre d'évêque. Un seul point demeure en suspens : Apollinaire peut avoir été élu par son parti dès le temps de l'élection de Pélage, sous Constance (361), comme le croient Voisin et Lietzmann après Mgr Duchesne, ou seulement sous Julien, quand fut rendue la liberté de discussion entre fractions chrétiennes, comme le croit Cavallera.

S'il faut en croire Sozomène, vi, 25, *P. G.*, t. lxxvii, col. 1261, ce serait le chagrin de voir méconnu son grand esprit qui aurait fait d'Apollinaire un hérétique. Mais, en dépit de la décision conciliaire de 362, Apollinaire n'était pas du tout méconnu. Il jouissait au contraire de l'estime et de l'admiration des nicéens, de plus en plus nombreux, comme adversaire déterminé des ariens et des arianisants. Son orthodoxie dans la question trinitaire est généralement reconnue et les reproches que lui adressent plus ou moins nettement saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Théodoret (reproches d'ailleurs contradictoires, tantôt de sabellianisme, tantôt de subordinatianisme) tiennent sur-

tout à la terminologie encore défectueuse et à l'équivoque que présente en particulier à cette époque le terme d'hypostase. Il a par contre trouvé des défenseurs dans saint Ambroise, Sozomène, l'auteur du *De incarnatione* (pseudo-Athanase); et Sozomène précise, vi, 22, P. G., t. LXXVII, col. 1248, qu'il fut l'un des premiers à justifier la doctrine orthodoxe sur le Saint-Esprit. Nemesius d'Émèse, *De natura hominis*, I, P. G., t. XL, col. 504, a pensé que l'occasion de l'erreur d'Apollinaire avait été sa conception trichotomiste de l'homme (corps, âme et esprit), mais il est reconnu que cette division fut pour lui une nécessité de la controverse et qu'il ne la professa que pour pouvoir attribuer au Christ un corps humain et une âme humaine, comme les orthodoxes, le *voûc* seul étant remplacé par le Verbe. Tant que la polémique ne l'y contraignait pas, Apollinaire ne s'écarta pas de la doctrine ordinaire (dichotomie, corps et âme); c'est elle qui paraît dans ses écrits jusque vers 374, date où l'*Ancoratus* de saint Épiphanes le montre professant la trichotomie. Dräseke a même tenté de trouver là un critère chronologique pour les ouvrages de l'hérésiarque. Plusieurs anciens ont bien vu là-dessus, par exemple Rufin, Socrate, saint Augustin (*De haeresibus*, LV, P. L., t. XLII, col. 40; le passage du *De div. quaestionibus*, 80, t. XL, col. 93, s'applique aux synousiastes ou apollinaristes extrémistes, non à Apollinaire). En réalité, Apollinaire réagit de façon excessive contre la christologie antiochienne, dont la tendance dualiste, en se développant, devait aboutir à l'hérésie nestorienne; il l'a combattue justement sur plusieurs points, employant par exemple le terme de « mère de Dieu; » mais, à force de s'opposer à la « division » du Christ, il a imaginé une conception de l'unité qui, logiquement, devait le mener à un monophysisme véritable. Pour le détail, voir le livre de Voisin, troisième partie. La célèbre formule « Une seule nature du Verbe incarné » est d'Apollinaire, dans la lettre à Jovien mise sous le nom de saint Athanase; on sait à quelle fortune elle était promise.

Parmi ses partisans, des exagérés dépassèrent l'hérésie même d'Apollinaire et lui firent attribuer des doctrines qu'il ne professait pas. Dans un jour d'exaspération, saint Grégoire de Nazianze passe la mesure et lui prête les erreurs des docètes, des théopaschytes, la confusion du Verbe et du corps du Christ, sans que rien autorise, du moins dans les textes connus, à le rendre responsable de tout cela. Ep., cccii, P. G., t. XXXVII, col. 332-333. Saint Épiphanes, qui, n'ayant rien lu de l'hérésiarque, a recueilli beaucoup d'on-dit, a entendu parler de « chair céleste » à des gens qui se réclamaient d'Apollinaire et n'osait pas se faire l'écho d'un bruit qui le représentait comme antidicomarianite. Haer., LXXVII, 2, 36, P. G., t. XLII, col. 644, 696. Saint Grégoire de Nysse, dans son *Antirrheticus*, ne doit pas non plus être cru aveuglément. Quant aux antiochiens, ils combattirent Apollinaire d'autant plus à fond, qu'en attirant l'attention sur son hérésie, ils la détournèrent pour un temps de leur christologie propre, dont on n'aperçut pas tout de suite le danger. Voisin, p. 86. Apollinaire, à partir de 376, prêta le flanc à leur tactique en imputant à tous ses adversaires le grief de diophysisme, sans distinguer entre la conception qui devait être celle de Nestorius et la conception qui devait triompher au concile d'Éphèse. Photius cite de Philostorge un renseignement étrange sur Apollinaire : il aurait nié la résurrection des corps, VIII, 13; P. G., t. LXXV, col. 565. D'après saint Jérôme, Ep., cxxvi, P. L., t. XXII, col. 1086 et Nemesius, *De natura hominis*, 2, P. G., t. XL, col. 576. Apollinaire aurait été traducianiste; il paraît même, d'après saint Jérôme, Ep., cxix, P. L., t. XXII, col. 968, qu'Apollinaire avait soutenu cette erreur que tous les hommes ne mour-

raient pas; mais on peut se demander si là encore on ne lui a pas prêté certaines opinions à la suite de la défaveur qui s'attachait à son nom. Saint Jérôme pourtant aurait dû être bien informé.

Apollinaire, qui en christologie était un adversaire si déclaré des antiochiens, était par contre de tendance antiochienne en exégèse, et répudiait l'allégorisme des alexandrins. Il enseigna l'exégèse à Antioche même, où saint Jérôme fut son auditeur en 374, et peut-être en 378, lors de son séjour chez son ami Evagrius. Ep., LXXIXV, P. L., t. XXII, col. 745. On ne nous dit pas comment il conciliait cet enseignement à Antioche avec son ministère et aussi, sans doute, son enseignement à Laodicée. Saint Jérôme le blâme de suivre la version de Symmaque. In cap. XII *Ecclesiastae*, P. L., t. XXII, col. 1111. Mais il utilise volontiers et souvent les commentaires d'Apollinaire, il l'appelle même tout court le « Laodicéen, » au point de provoquer la curiosité de saint Augustin, qui se demande quel est ce personnage. S. Jérôme, Ep., cxvi, 23, P. L., t. XXII, col. 947, = S. Augustin, Ep., LXXXII, 23, P. L., t. XXXIII, col. 286. Ces commentaires étaient plus parénétiques que dogmatiques, cf. Faulhaber, *Die Propheten-Catenen*, Bibl. Studien, IV, 2 et 3, Fribourg-en-Brisgau, 1899. Saint Jérôme leur reprochait leur brièveté, et parfois leurs erreurs. In *Isaiam*, praef., P. L., t. XXIV, col. 21; in *Osee*, praef., t. XXV, col. 819. C'est ainsi que l'abus de l'interprétation littérale de l'Apocalypse avait amené Apollinaire à professer le millénarisme. In *Ezech.*, 36, P. L., t. XXV, col. 339; in *Dan.*, 9, col. 548.

Apollinaire ne paraît pas en personne dans les premiers troubles causés par son hérésie. Il y eut de bonne heure, peut-être dès 370, des apollinaristes à Chypre, ou tout au moins des hérétiques qui se réclamaient d'Apollinaire; c'est par eux que saint Épiphanes a connu les doctrines attribuées au Laodicéen et combattues en 374 dans son *Ancoratus*, y compris ces conceptions singulières qui provenaient en droite ligne du gnosticisme et qu'Apollinaire lui-même rejetait (par exemple dans les lettres à Denys). Mais, à côté de ces aberrations, Épiphanes avait appris à connaître la vraie doctrine d'Apollinaire, quoiqu'il ne nomme pas celui-ci, et qu'il mentionne seulement les « Dimœrites, » lesquels ne reconnaissent pas que l'incarnation du Christ soit parfaite. P. G., t. XLII, col. 40. Tillemont a bien vu que le mot *Ἀπολλινάριοι*, introduit dans le texte, est une glose marginale. Le deuxième symbole en fin de l'ouvrage, col. 234, exclut formellement l'erreur d'Apollinaire, et cette formule, à laquelle des moines contraignaient d'adhérer les catéchumènes suspects, fut contre l'hérésie une arme puissante.

A Corinthe s'étaient répandues les mêmes erreurs qu'à Chypre, et toujours, d'après saint Épiphanes, Haer., LXXVII, 2, P. G., t. XLII, col. 644, du fait des apollinaristes. Saint Athanase, mis au courant par l'évêque Épicète, réfuta ces hérétiques dans son *Epistola ad Epictetum*, P. G., t. XXVI, col. 1049-1070, citée tout entière par saint Épiphanes, col. 644-660. Or Athanase, non seulement ne nomme pas son ancien compagnon de luttes, mais n'hésite pas à recommander au pape Damase un disciple d'Apollinaire, Timothée, le futur évêque de Béryste, comme s'il n'eût conçu aucun doute sur son orthodoxie. De son côté, Apollinaire, par une lettre adressée à un certain Sérapion, fit écho à l'avis d'Athanase; l'amitié de l'évêque d'Alexandrie demeura pour lui le meilleur des garants. L'auteur des deux livres contre Apollinaire mis sous le nom de saint Athanase combat aussi l'hérésiarque sans le nommer. P. G., t. XXVI, col. 1093-1165. L'authenticité athanasienne de ces livres, soutenue par Sträter et plus timidement par Funk, combattue avec de bons arguments par Dräseke, ne paraît pas défendable,

mais ils ont pour auteur un disciple d'Athanase, écrivant en Égypte en 373-377 (Voisin), ou plutôt deux, car les deux livres ne sont pas de la même main et n'ont été réunis qu'à cause de la similitude de but (Lietzmann, et récemment Stegmann, *Theolog. Quartalschrift*, 1920, p. 347-364). Cf. Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. III, p. 57.

En 373, Eustathe de Sébaste, qui venait de se brouiller avec saint Basile, crut le compromettre en faisant circuler une lettre de lui à Apollinaire, preuve que, dès ce moment, Apollinaire, aux yeux de certaines gens, était devenu suspect. Il s'agissait d'une lettre vieille de vingt ans, datant d'une époque où Apollinaire et Basile n'étaient prêtres ni l'un ni l'autre, et où le premier était d'une orthodoxie indiscutée. Il n'y était point question de dogme, mais elle avait été soigneusement interpolée. Sebastiani, *Epistola ad Apoll. Laodic. celeberrima, rom.*, 1796; Loofs, *Eustathius von Sebaste*, p. 72. On fit en outre circuler une lettre d'Apollinaire à Dazina, suspecte de sabellianisme et dont l'auteur n'était point nommé, comme si elle eût été de Basile. Celui-ci se plaignit d'un tel procédé et fournit des explications; tout en formulant des réserves sur les « idées nouvelles » d'Apollinaire et en déclarant qu'il ne communiquait point avec lui, il refusait de le considérer comme un ennemi, à cause de son passé respectable. *Ep.*, cxxxix; cxxxix; cxxxix, 6; cxxxix; cxxxix; *P. G.*, t. xxxii, col. 557, 565, 829, 833, 916-918. Les phases de cet incident s'échelonnent jusqu'en 376. Basile ajoute qu'au moment où la dénonciation d'Eustathe le surprit il n'avait rien lu d'Apollinaire et ne connaissait que par ouï-dire son système particulier. Cela, joint au souvenir des luttes anciennes, explique pourquoi il se tint d'abord sur la réserve. Il ne devait pas tarder à en sortir.

Basile entretenait une correspondance avec Rome et les Occidentaux au sujet des intérêts des églises orientales; l'apollinarisme devint une des préoccupations qui s'y traduisaient. Rome, sur la recommandation d'Athanase, avait donné à Timothée des lettres de communion. Facundus d'Hermiane, *Pro defens. trium capitul.*, VII, 3; *P. L.*, t. LXVII, col. 687; *Adv. fraudes Apollinaristarum*, *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1976. Cette dernière source ajoute que Timothée à son retour apporta à son maître des lettres « comme à un évêque, » ce qui donne à penser qu'il avait obtenu sa reconnaissance comme évêque de Laodicée. Rome, jusqu'à ce moment, n'était attentive qu'à l'hérésie d'Arius, et ne posait pas avec précision le problème christologique.

Une question importante souvent traitée entre Rome et les Orientaux est celle du schisme d'Antioche; or là surtout l'apollinarisme complique la situation. A côté des partis de Méléce et de Paulin il se formait un parti apollinariste, tenu en haleine par les leçons du maître. Un prêtre nommé Vital, de qui personne ne contestait l'austérité, et qui avait été ordonné par Méléce aux environs de 361 (Sozomène, VI, 25; *P. G.*, t. LXVII, col. 1357) avait passé par la suite au parti paulinien, tout en devenant le disciple de plus en plus convaincu d'Apollinaire. *Chronicon paschale*, ad ann. 392, *P. G.*, t. XCII, col. 742-744. Le parti qu'il visait à constituer prétendait, grâce à l'emploi qu'il faisait du nom d'Athanase, être seul orthodoxe et seul d'accord pleinement avec Rome et les Occidentaux; mais les deux autres se disaient aussi orthodoxes, et Jérôme écrivait à Damase qu'il ne savait à qui entendre. *Ep.*, xv, *P. L.*, t. XXII, col. 358; la lettre XVI renouvelle la même question environ six mois plus tard (375 printemps et automne, Lietzmann; 376-377, Cavallera). En 375, un prêtre nommé Sanctissime, recommandé par Basile, recueillait des signatures pour un formulaire orthodoxe en Orient. Sur ces

entrefaites, les suspicions contre Vital devenant de plus en plus précises, celui-ci prit le chemin de Rome, où, tout en agissant pour le parti paulinien qu'il n'avait pas encore officiellement abandonné, il s'efforça de faire reconnaître son orthodoxie personnelle. La profession de foi qu'il présenta au pape nous a été conservée par saint Cyrille d'Alexandrie, *De recta fide ad reginas*, 10, *P. G.*, t. LXXVI, col. 1216 et par Zacharie le Rhéteur, *Hist.*, IV, 12, qui la cite sous le nom du pape Jules. Lietzmann, p. 273. L'identification qu'en faisait Dräseke avec les anathèmes du pseudo-Grégoire le Thaumaturge a été réfutée par Funk, *Kirchengesch. Abhandlungen*, t. II, p. 329-338; Voisin, p. 229-233; Cavallera, p. 163, note. La profession de foi fut admise par le pape, qui ne discerna pas les équivoques dont elle était remplie et qui renvoya Vital à Paulin avec une lettre (perdue) s'en remettant à ce dernier. Saint Grégoire de Nazianze, chez qui Vital s'arrêta à son retour, avoue que lui-même à ce moment-là s'était laissé tromper. *Ep.*, cxi, *P. G.*, t. XXXVII, col. 192. Damase, cependant, avait conçu des inquiétudes dès le départ de Vital et, par une seconde lettre (perdue) confiée au prêtre Petronius, demanda des explications à Paulin. Une troisième lettre, quand le pape disposa d'informations plus complètes, condamna, sans nommer personne, « cette hérésie qui a pullulé en Orient » et qui ne reconnaît pas au Christ une humanité complète, en un mot l'apollinarisme, qu'il demandait à Vital de condamner avec lui (375). *Ep.*, III, *Per filium*, *P. L.*, t. XIII, col. 356. Vital s'y refusa et devint évêque de la communauté apollinariste d'Antioche, décidément séparée de Paulin. Celui-ci ayant été chargé par le pape de recueillir en son nom l'adhésion de Vital, ce qui équivalait à une reconnaissance, les méletiens s'alarmèrent. D'autre part Vital, même ouvertement schismatique, ne cessait de se réclamer de la communion romaine. Ainsi la situation était loin d'être éclaircie.

Cependant Apollinaire était de plus en plus actif. Il se mettait à la composition d'un grand traité, dirigé à la fois contre les orthodoxes, qui ne refusent pas au Christ un esprit humain, et les antiochiens qui tendent à diviser sa personne unique : c'est l'*Ἀπόδειξις περὶ τῆς θείας σαρκώσεως τῆς καθ' ὁμοίωσιν ἀνθρώπου*, où son système christologique est définitivement formé. Il établissait des évêques à l'instar de ce qu'il avait fait pour Vital à Antioche : ainsi Timothée devenait évêque apollinariste de Bérée. C'est le moment où la propagande de l'hérésie reçoit sa plus grande extension : peu s'en fallut, dit Sozomène, que toutes les provinces de l'Orient, de la Cilicie à la Phénicie, embrassassent l'apollinarisme; l'orthodoxie des moines y fut le plus grand obstacle. *Hist. eccl.*, VI, 27, *P. G.*, t. LXVII, col. 1369. Épiphané, inquiet, vint à Antioche en 376 (374, d'après Lietzmann, mais Vital était déjà évêque); il voulait réunir Vital et Paulin, mais l'accord fut impossible. Vital refusa les précisions doctrinales demandées par l'évêque de Salamine contre les thèses apollinaristes, et fut convaincu par lui d'hérésie. Le grand traité hérésiologique d'Épiphané, écrit l'année suivante, s'étendit longuement sur les « dimœrites, » rattachés cette fois nettement à Apollinaire; mais, par un étrange vice de méthode, Épiphané s'était contenté de témoignages oraux, bien que certains lui parussent peu croyables et n'avait pas cherché, il l'avoue lui-même, à lire les écrits de l'hérésiarque, bien que plusieurs fussent abordables à ce moment-là. *Haer.*, LXXVII, 20-24; *P. G.*, t. XLII, col. 669-676. En 376, Épiphané avait eu à s'occuper aussi d'incidents survenus parmi les moines du mont des Oliviers en Palestine, et causés, à ce qu'il semble, par l'apollinarisme, car il demandait à saint Basile, et en même temps que lui les moines Pallade et Innocent,

d'y mettre fin en ajoutant au symbole de Nicée des précisions christologiques, à quoi Basile prudemment se refusa. Or, à cette époque, l'attention des théologiens n'était éveillée sur aucune autre hérésie christologique que l'apollinarisme. S. Basile, *Ep.*, cclviii, ccliv, P. G., t. xxxii, col. 948-953.

Un autre incident fut provoqué par les demandes indiscrettes d'Apollinaire aux onze évêques égyptiens exilés par Valens à Diocésarée en 373 (ou 374). Ces confesseurs, fort attachés à Athanase et à l'école alexandrine, étaient par là même favorablement disposés pour Apollinaire et tout prêts à devenir ses hommes. Ils jouissaient d'autre part d'un renom particulier d'orthodoxie, à telle enseigne que saint Jérôme, dans son hésitation entre les partis qui divisaient Antioche, ne voulait, en attendant l'avis du pape, pas d'autre communion ecclésiastique que la leur. Or Apollinaire, dans son ardeur à combattre la christologie des antiochiens, non content de polémiquer par écrit avec Flavien et Diodore, voulut contraindre les exilés à se séparer de leur communion, et en même temps de celle de Paulin. Les Égyptiens s'inquiétèrent de voir excommunier tant de gens notoirement orthodoxes et amis d'Athanase; une correspondance s'ensuivit. Facundus d'Hermiane, *Pro defensione trium capit.*, iv, 2, P. L., t. lxxvi, col. 612-622, cite une lettre des confesseurs aux moines de Nitrie; l'*Adversus fraudes*, P. G., t. lxxxvi, col. 1969-1972, en cite une d'Apollinaire, où celui-ci continuait à se réclamer d'Athanase et tirait à son sens le concile de 362. Saint Basile eut connaissance de cette discussion et y intervint par la lettre cclxv, adressée à trois des évêques exilés, Euloge, Alexandre et Harpocrate. P. G., t. xxxii, col. 984-989. Elle est sévère pour Apollinaire, sur lequel Basile ne conserve plus d'illusions depuis qu'il soutient des doctrines hérétiques, sabelliennes (Basile n'a pas oublié le fragment mis en circulation par Eustathe, et se demande s'il est authentique) et qu'il divise les églises en y installant des évêques à lui. Quelques mois plus tard, l'évêque d'Alexandrie, Pierre, réfugié à Rome, écrit à son tour aux confesseurs pour les féliciter de n'avoir pas consenti à l'excommunier lui-même, ni Basile, ni Épiphanes, ni Paulin, ni Diodore, comme le voulait Timothée de Bérée. Cité par Facundus, v, 2, col. 613. Mais cette lettre est postérieure à la condamnation formelle de l'apollinarisme par le pape.

En effet Basile, au nom des Orientaux était intervenu à nouveau auprès de Damase et des évêques d'Occident, mais en précisant ses griefs plus que par le passé, parce qu'il connaissait mieux Apollinaire. Envoyant par la prêtre Dorothee la lettre ccxliii (en 375, Lietzmann, Cavallera; en 376, Tillemont, Voisin) il ne parlait encore que des hérésies sur l'homousion et les hypostases, comme si la gravité des discussions christologiques eût été moindre. P. G., t. xxxii, col. 909. En 376, la lettre ccxlii, col. 900, n'était pas plus explicite. Mais en 377, il y voyait clair. C'est l'année où il écrivait que les hérésies sur l'Incarnation réalisent la prophétie de Siméon sur le Christ signe de contradiction. *Ep.* cclx, cclxii, surtout cclxi, col. 964-976. Dorothee et Sanctissime, revenant de porter à Rome la lettre ccxlii, rapportèrent au début de 377 un document, le fragment *Ea gratia*, qui accordait la communion romaine à ceux qui croyaient tout ce que l'on croyait à Rome, entre autres que le Christ est un homme parfait; une pareille formule excluait les apollinaristes, toujours sans nommer personne. P. L., t. xiii, col. 350-352. Un de ceux auxquels Basile en exprima sa joie est précisément Pélage, l'évêque de Laodicée qui avait Apollinaire pour compétiteur, et avec lequel Basile communiquait. *Ep.* ccliv, col. 941. Une nouvelle lettre fut portée à

Rome par Dorothee et Sanctissime, demandant cette fois la condamnation formelle des hérétiques, et en particulier d'Apollinaire, coupable de traiter la théologie par raisonnements et non par preuves scripturaires, d'annoncer le rétablissement des observances judaïques, et surtout de troubler les esprits avec ses nouveautés sur l'Incarnation. *Ep.*, cclxiii, col. 980. Les envoyés orientaux assistèrent à Rome à un concile (fin 377) où siégeait aussi Pierre d'Alexandrie. La doctrine d'Apollinaire y fut très nettement condamnée; fragments *Illud sane* et *Non nobis*, P. L., t. xiii, col. 352-353. Un concile d'Alexandrie confirma cette sentence; Rufin, *Hist. eccl.* ii, 20, P. L., t. xxi, col. 527; et c'est à ces deux pièces romaines que se réfère le concile d'Antioche, qui les approuva (septembre-octobre 379); Pélage de Laodicée était parmi les signataires. P. L., t. xiii, col. 353-354; saint Grégoire de Nysse y assistait, *Vita Macrinae*, P. G., t. xlvi, col. 973. Il est plus difficile de savoir si Apollinaire fut excommunié nommément dès le concile de 377. Certains documents parlent comme s'il l'avait été, en même temps que Timothée de Bérée, qui le représentait au concile. Une lettre de Damase, *Ep.*, vii, col. 369-372, citée par Théodoret, *Hist. eccl.*, v, 10, P. G., t. lxxxii, col. 1220-1221, parle d'une condamnation de Timothée et en même temps de son maître en présence de Pierre d'Alexandrie. Cette lettre, qui semble dater de 380, fait-elle allusion à la condamnation conciliaire de 377, de laquelle nous aurions perdu le fragment contenant les noms des hérétiques visés, ou répond-elle, comme le croit Cavallera, *Schisme*, p. 214, à une demande postérieure des Orientaux qui voulaient que les hérétiques fussent désignés plus explicitement, quant aux personnes, que ne l'avait fait le concile? Il est difficile de le dire avec certitude. L'*Adversus fraudes*, P. G., t. lxxxvi, col. 1976, dit que Timothée, envoyé à Rome après la mort de saint Athanase, y fut condamné avec son maître Apollinaire.

En tout cas, passé 377, l'apollinarisme fait décidément figure d'hérésie. Les évêques apollinaristes destitués se maintinrent quelque temps sur leurs sièges, grâce au désordre que Valens avait introduit dans les églises d'Orient et qui ne disparut pas du premier coup à sa mort (378). La lettre de Pierre d'Alexandrie aux confesseurs de Diocésarée montre Timothée s'obstinant à ne pas quitter son siège. Plus caractéristique encore est le fait que les apollinaristes réunirent un synode à Antioche ou à Laodicée en 378-379. Greg. Naz., *Carm.*, II, i, 11, vers 609 sq., P. G., t. xxxvii, col. 1071. Les professions de foi d'Apollinaire et de Jobius, conservées par l'*Adversus fraudes*, P. G., t. lxxxvi, col. 1952, furent émises dans un concile apollinariste, peut-être celui-là, mais, s'il est le seul qui nous soit connu, il n'est pas dit qu'il soit le seul à avoir été célébré. Apollinaire, après sa condamnation, n'en prétendait pas moins demeurer en communion avec Rome, aussi se mit-il sur les rangs, ou plutôt Vital, en 381 pour obtenir les églises ariennes d'Antioche, quand le général Sapor y vint pour appliquer l'édit du 10 janvier qui interdisait aux hérétiques de se réunir dans les villes, et par conséquent d'y posséder des basiliques. Mais Flavien, le successeur de Mélece, n'eut pas de peine à montrer qu'Apollinaire et Vital, professant une doctrine condamnée par le pape, étaient eux-mêmes des hérétiques. Théodoret, *Hist. eccl.*, v, 3, P. G., t. lxxxii, col. 1200-1201.

Passé cette date, l'apollinarisme, qui avait atteint son apogée depuis 376 environ, est en décroissance. Saint Grégoire de Nysse entreprit de réfuter l'*Ἀποδείξις* dans un grand ouvrage qu'il intitula *Ἀντιρρητικός πρὸς τὸ Ἀπολλινάριον*, composé sans doute vers 380. En 380-381, au cours d'un voyage à Jérusalem, il essaya sans succès d'y calmer des discussions apollinaristes, suite

des querelles de 376 au mont des Oliviers. Apollinaire n'est pas nommé, mais ses erreurs sont reconnaissables. *Ep.*, III, P. G., t. XLVI, col. 1016-1024. En 381, le concile de Constantinople s'occupa, entre autres questions, de l'apollinarisme, qui fut condamné avec les autres hérésies par le premier canon, emprunté peut-être au *τόπος* du concile. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 557, 566. A en croire Théodoret, ce serait pour cause d'apollinarisme que Maxime le Cynique, évêque intrus de Constantinople, aurait été déposé. *Hist. eccl.*, v, 8, P. G., t. LXXXII, col. 1209. Mais le quatrième canon, qui le vise, n'exprime rien de tel. Un autre concile, réuni à Constantinople l'année suivante, précisa la condamnation d'Apollinaire et en donna, dans une lettre au concile romain qui se tenait en même temps, une formule doctrinale. Théodoret, v, 9, col. 1216. Pélage de Laodicée assistait aux deux conciles de Constantinople.

L'incident le plus grave que l'apollinarisme ait déterminé alors en Orient se passa à Nazianze, avant que Grégoire, l'évêque élu, eût pris possession de son siège. En 382, Grégoire, qui au printemps était à la campagne à Arianze, se rendit de là à la station thermale de Xanxaride, où il apprit que, profitant de son absence, un apollinariste zélé, soutenu par un conventicule de la secte, avait pris sa place. Grégoire s'en plaignit au préfet de Cappadoce Olympius. *Ep.*, cxxv, P. G., t. XXXVII, col. 217. Les hérétiques se prétendaient réintégrés dans l'Eglise par un concile occidental (faisant allusion sans doute au concile d'Aquilée, dont ils interprétaient les intentions dans un sens trop favorable); quant à Grégoire, abusant de la bonté qu'il leur avait témoignée, ils le représentaient comme un des leurs. Alors il adressa au prêtre Cleodnius une lettre importante où il condamnait les hérésies par une série d'anathématismes, consacrant le dixième, le plus développé, à l'hérésie apollinariste. *Ep.*, ci, col. 176 sq. La lettre cii, où Grégoire se défend de reconnaître deux Fils (c'est une imputation souvent dirigée par les apollinaristes contre ceux qui ne tendaient pas comme eux au monophysisme) est postérieure. Grégoire, à la demande du clergé et des évêques voisins, vint prendre possession de son diocèse en septembre 382, mais il n'y demeura que le temps de faire élire à sa place un évêque orthodoxe pour évincer l'apollinariste et il se retira quelques mois après. Nous ignorons ce que devinrent l'apollinariste et son groupe de clients.

En Occident, l'apollinarisme ne fut jamais répandu; le cas de l'apollinariste auquel saint Ambroise entre affaire est isolé et ne prouve pas l'existence de missionnaires réguliers de la secte. *Ep.*, XLVI, P. L., t. XVI, col. 1194. Mais les Occidentaux s'inquiétaient, sans bien connaître la situation, des compétitions persistantes pour les sièges d'Antioche et de Constantinople. Un concile d'Aquilée, en août-septembre 381 (date contestée), demanda aux empereurs de réunir un concile oecuménique pour y mettre fin. Lettre *Quamlibet*, parmi les lettres de saint Ambroise, XII, col. 987. Un peu plus tard Ambroise renouvelle sa demande à Théodose au nom des évêques de la Haute-Italie. *Ep.*, XIII, *Sanctum animum*, col. 990. Théodose ayant accédé à la supplique, et un concile général ayant été convoqué à Rome pour 382, Ambroise demanda que l'affaire d'Apollinaire y fût traitée à nouveau. Rien n'indique dans la lettre qu'il ait pris cet hérétique sous son patronage; mais il voulait ôter tout prétexte au condamné de se plaindre que la sentence ait été portée hors de sa présence. *Ep.*, XIV, *Fidei tuae*, col. 994. Ambroise, d'ailleurs, à cette date, écrivant le *De incarnationis dominicae sacramento*, montre qu'il connaît les écrits d'Apollinaire, car il cite une phrase dont il croit inutile de nommer l'auteur (*quod ideo*

posui ut ex scriptis nomen deprehendatur auctoris, preuve que ces traités étaient en pleine circulation), et dont le monophysisme lui paraît incroyable; or, c'est une phrase d'Apollinaire, dans un traité syllogistique contre Diodore. *De incarn.*, VI, 51, col. 866. Mais la façon dont il s'exprime dans la lettre *Fidei* prouve d'autre part que les informations d'Ambroise sur Apollinaire n'étaient pas plus complètes que sur les affaires d'Orient en général: « Je ne sais quelle doctrine qu'on dit être d'Apollinaire. » Le concile se réunissait à Rome en 382, mais les Orientaux, assemblés eux-mêmes à Constantinople, n'y vinrent pas et se contentèrent d'y envoyer des délégués avec la lettre synodique mentionnée plus haut. Saint Jérôme, revenu d'Orient, fut invité par le pape à rédiger une profession de foi qui serait soumise aux apollinaristes; on y lisait la fameuse expression *homo dominicus*. Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, P. G., t. XVII, col. 629; S. Jérôme, *Apol. adv. libros Rufini*, II, 20, P. L., t. XXIII, col. 444. Paulin d'Antioche assistait à ce concile. Le pape lui en adressa aussitôt après les conclusions sous la forme d'anathématismes dont le septième vise la doctrine d'Apollinaire. Damase, *Ep.*, IV, P. L., t. XIII, col. 360; Théodoret, *Hist. eccl.*, v, 11, P. G., t. LXXXII, col. 1221; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 481. Théodose sanctionna ces condamnations successives par des lois du 3 septembre 383 et du 21 janvier 384, puis, Grégoire de Nazianze s'étant plaint à son successeur Nectaire de Constantinople que la répression manquait de vigueur, par une loi du 10 mars 388 qui interdisait aux apollinaristes de se réunir et d'avoir des évêques. *Cod. Théod.*, XVI, v, 12-14; Greg. Naz., *Ep.*, cccii, P. G., t. XXXVII, col. 332.

Nous ne savons rien des dernières années d'Apollinaire. Il mourut sous Théodose, dit saint Jérôme, donc au plus tard en 395. *De viris ill.*, 104, P. L., t. XXIII, col. 704. Mais il y a longtemps, en 395, qu'on ne parle plus de sa personne, et il a dû mourir bien avant cette date: vers 390, proposent Caspari et Dräseke. Saint Nil dit qu'il mourut très vieux. *Ep.*, I, cccxvii; P. G., t. LXXIX, col. 178.

Après lui, les apollinaristes se partagèrent en deux partis. Les intransigeants, dits synousiastes, eurent pour chefs Timothée, Polémon, Jobius, Julien, Eunomius de Bérée. Voir ces noms. Ils furent combattus par saint Cyrille d'Alexandrie, Théodote d'Antioche et, naturellement, par Théodore de Mopsueste et les nestoriens. Leur chef Timothée écrivit une histoire à la louange d'Apollinaire, perdue, mais encore existante à l'époque de l'*Adversus fraudes* et utilisée par les historiens ecclésiastiques grecs. Un parti plus modéré eut pour principaux tenants Valentin et Homonius; Valentin avait composé une apologie. Théodote d'Antioche réussit à convertir un certain nombre de ces apollinaristes mitigés (421-428), mais, à en croire Théodoret, la conversion fut toute apparente. *Hist. eccl.*, v, 3, 37, P. G., t. LXXXII, col. 1200, 1272. Il semble qu'il y avait encore des apollinaristes au temps de Julien d'Éclane, cf. saint Augustin, *Opus imperf. in Jul.*, IV, 47, P. L., t. XLV, col. 1366, mais saint Augustin au temps de l'*Enarrat. II in ps. XXXIX*, 2, se demandait si la secte durait encore. P. L., t. XXXVI, col. 217. Les anathèmes dirigés contre elle furent renouvelés par de nombreux conciles, d'autant plus que sous le nom d'apollinaristes ce furent les monophysites qui plus d'une fois furent visés.

La piété personnelle des chefs, unanimement reconnue, leur austerité, la science remarquable d'Apollinaire, avaient été pour beaucoup dans son succès. L'anecdote de saint Grégoire de Nysse, *De vita s. Ephrem*, P. G., t. XLVI, col. 840, sur une femme qu'aurait entretenue Apollinaire et à qui il aurait confié ses ouvrages, est manifestement légendaire.

daire. Mais il faut signaler aussi d'adroites méthodes de propagande. Dräseke a eu tort de croire que le principal moyen de diffusion de l'hérésie aurait été le « grand traité christologique » d'Apollinaire, l'*Ἀποδείξις*, que du reste ce critique a grossi de nombreux apports étrangers. Beaucoup plus utiles furent les petits écrits, de ton religieux, répandus par les apollinaristes. Saint Grégoire de Nazianze, en 388, eut en mains un de ces ouvrages qu'il appelle un *πίκτυον*, littéralement une « tablette à écrire » ou un « pli »; on a voulu y reconnaître le « grand traité », mais il semble que le mot ne conviendrait guère pour le désigner. *Ep.*, cccii, P. G., t. xxxvii, col. 332. Une place à part est à faire aux hymnes d'Apollinaire, dont ses disciples formaient comme un troisième Testament. Sozomène, *Hist. eccl.*, vi, 25, P. G., t. lxxvii, col. 1357; Greg. Naz., *Ep.*, ci, t. xxxvii, col. 193; S. Nil, *Ep.*, II, xlix, t. lxxxix, col. 221. Il semble même que c'est le désir de répondre aux cantiques d'Apollinaire qui porta saint Grégoire de Nazianze à composer les siens, bien différent en cela de saint Nil, qui ne voyait dans ces compositions que du travail inutile.

Plusieurs écrits du maître, pour mieux faire leur chemin, ont été placés sous le couvert de noms vénéralisés, saint Athanase, saint Grégoire le Thaumaturge, le pape Jules..., comme on le verra dans la liste des œuvres de l'hérésiarque. Certains traits montrent combien Apollinaire et les siens étaient coutumiers de cette pratique. Théodore de Mopsueste eut un jour à se défendre contre les apollinaristes qui avaient interpolé de grossières erreurs un de ses traités. Facundus d'Hermiane, *Pro def. trium capit.*, x, 1, P. L., t. lxxvii, col. 769. Au concile romain de 382, ils raturèrent dans la profession de foi préparée par saint Jérôme l'expression *homo dominicus* et la récrivirent sur le grattage pour faire croire à une surcharge frauduleuse de Jérôme, mais la supercherie fut déjouée. Saint Jérôme, qui blâme Rufin d'avoir raconté un incident aussi minime, reconnaît implicitement son authenticité et, quoique n'étant pas nommé, se fait reconnaître lui-même pour la victime de la fraude. Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, P. G., t. xvii, col. 629; Hieron, *Apol. adv. libros Ruf.*, ii, 20, P. L., t. xxiii, col. 244. Ceux des ouvrages d'Apollinaire qui ne se prêtaient pas à devenir des pseudépigraphes ont péri, suivant la règle, à part des citations assez nombreuses; mais plusieurs pseudépigraphes, après avoir été acceptés sous leurs faux noms d'auteurs par des écrivains de la génération suivante, nous ont été conservés. Les antinestoriens en ont fait grand usage, séduits les uns, comme saint Cyrille d'Alexandrie, par les patronages qui les couvraient, les autres, comme Eutychès, parce qu'ils renfermaient de monophysisme latent. Pour tant la fraude n'a pas attendu les critiques modernes pour être découverte. Une lettre de l'empereur Marcien la dénonçait en 452 aux moines d'Alexandrie. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vii, col. 482. La liste des anciens qui ont soupçonné ou démontré la supercherie est assez longue : un anonyme dans le *Synodicon adv. Tragaediam Irenaei*, 224, P. G., t. lxxxiv, col. 859; les moines de Palestine écrivant à Alcison de Nicopolis († 516), seulement ils attribuent la fraude aux monophysites, dans Évagre, *Hist. eccl.*, iii, 31, P. G., t. lxxxvi, col. 2661; Hypatius d'Éphèse, à la conférence de 531, à Constantinople, entre catholiques et sévériens, Mansi, *op. cit.*, t. viii, col. 821; surtout Jean de Scythopolis et l'auteur (pseudo-Léonce de Byzance) de l'*Adversus fraudes apollinaristarum*, P. G., t. lxxxvi, col. 1948-1976. Ces deux derniers ont accompli un travail inestimable en recherchant les écrits d'Apollinaire à l'aide des instruments de comparaison dont ils disposaient, à défaut d'une tradition proprement historique qu'aucun

indice ne permet de constater : la découverte, dans la bibliothèque d'André de Sidon, d'ouvrages signés d'Apollinaire, et la découverte d'écrits des disciples d'Apollinaire, Timothée, Valentin, Polémon, où des fragments étaient cités sous le nom du maître. Le rapprochement avec les écrits mis en circulation sous d'autres noms prouva la supercherie. Les recherches de l'auteur de l'*Adversus fraudes* ont été mises à profit pour les autres écrits mis sous le nom de Léonce de Byzance, le *De sectis*, l'*Adversus monophysitas*; par l'auteur du florilège *Patrum doctrina de Verbi incarnatione*; et par Justinien, qui apporta dans son *Tractatus contra monophysitas* quelques citations nouvelles. Il attribue la fraude aux acéphales. P. G., t. lxxxvi, col. 1125, 1140. En réalité elle semble être l'œuvre des apollinaristes modérés, particulièrement de ceux d'Égypte; ils étaient mieux à même de la faire accepter que les synousiastes, et c'est par des Égyptiens que les pseudépigraphes furent utilisés d'abord sous leurs noms supposés.

II. SES ŒUVRES. La proscription qui a détruit tant d'ouvrages des anciens hérétiques n'aurait pas épargné ceux d'Apollinaire, si certains n'avaient pas été protégés par les noms des auteurs orthodoxes auxquels les apollinaristes les attribuèrent par fraude. Les critiques modernes ont pu en reconnaître un certain nombre. Dräseke a même exagéré l'application de la méthode et prétendu retrouver des écrits d'Apollinaire dans des ouvrages qui n'ont aucune chance d'être de lui. Il est d'autant plus nécessaire d'en dresser avec soin le catalogue. La collection des écrits d'Apollinaire publiée dans P. G., t. xxxiii, n'offre aucun intérêt depuis les recueils qui accompagnent les ouvrages de Dräseke et de Lietzmann; celui-ci, moins dépendant que le précédent d'hypothèses hasardées, est le meilleur recueil à consulter. Mais on ne trouve dans ces deux livres que les ouvrages dogmatiques d'Apollinaire, non les fragments exégétiques signalés plus loin.

1° *Ouvrages certains, d'après des attestations anciennes.* a) Lettre du pseudo-Athanase à Jovien. C'est l'*Ἐκθεσις συμφωνουσα τῇ τῶν τῆ' de l'Adversus fraudes*. Polémon, utilisé par l'auteur du *Contra monophysitas*, en cite un passage comme étant d'Apollinaire, et Timothée faisait de même dans son *Histoire* (perdue). P. G., t. lxxxvi, col. 1864. Justinien et l'auteur de la *Doctrina Patrum* empruntent à Timothée le titre de *Lettre à l'empereur Jovien*, qui suffit à dater cette pièce de 363-364. Le passage reproduit dans P. G., t. xxviii, col. 532, n'appartient pas à cette lettre. Édition critique dans Caspari, *Quellen zur Gesch. des Taufsymbols und der Glaubensregel*, Christiania, 1866, t. i, p. 143-160; Dräseke, p. 439-440, texte p. 341-343 (d'après une édition de Cologne, 1686, très inférieure à celle de Caspari); Voisin, p. 182-184; Lietzmann, p. 146-147, texte p. 250-253 (édition critique nouvelle). Cet ouvrage est le premier exposé qui nous soit parvenu de la christologie apollinariste; c'est là que se trouve la célèbre formule « une seule nature du Verbe incarné », qui devait déchaîner tant de controverses.

b) Les traités contre Diodore. L'*Adversus fraudes* nous a conservé d'après Timothée des fragments d'un premier livre contre Diodore, en l'attribuant à Apollinaire. P. G., t. lxxxvi, col. 1965-68. On en trouve d'autres dans l'*Eranistes* de Théodore, qui le désigne sous le titre *Τὸ κατὰ κεφάλαιον βιβλίον*, mais qui utilise le même ouvrage, comme le démontre une citation commune; d'autres encore dans le *Doctrina Patrum* et dans le traité de Justinien contre les monophysites. Ce qui complique la question, c'est que les citations sont annoncées tantôt comme d'un écrit *Κατὰ Διοδώρου*, adressé à un certain Héraclius, tantôt comme d'un

Πρὸς Διόδωρον en deux livres au moins, tantôt comme d'un traité syllogistique commençant par «Ὅσα δύο ὄντα ἐνοῦται (Timothée), tantôt comme d'un traité commençant par «Ἡ ζωὴ τῶν ζώντων αἰτία (concile de Constantinople de 680); d'autre part Théodoret introduit une citation par cette formule : «dans un traité semblable au Κατὰ κεφάλαιον βιβλίον.» Il est certain que plusieurs de ces désignations se rapportent à un même ouvrage, mais il faut en distinguer au moins deux, sur l'identification desquels les critiques ne sont pas d'accord. Dräseke, p. 36, 446, textes p. 363-368; Voisin, p. 168-170; Lietzmann, p. 142-144, textes p. 235-246. Dräseke date ces livres d'après 373; Voisin, plus vraisemblablement, de 362-370.

c) Le traité contre Flavien, dont Timothée, utilisé par l'*Adversus fraudes*, cite deux fragments. Ce traité se rapporte, comme les traités contre Diodore, à la polémique contre la christologie antiochienne, et doit porter la même date. Dräseke, p. 447, textes p. 368; Voisin, p. 170; Lietzmann, p. 145, textes p. 246-247.

d) Les Συλλογισμοί, dont l'*Adversus fraudes* cite quatre fragments d'après Valentin et Timothée; un autre est connu par le *Contra monophysitas* de Justinien. Il y en avait au moins deux livres; leur titre primitif, d'après Lietzmann, n'aurait pas été celui-là, mais les apollinaristes auraient souligné ainsi ce que saint Grégoire de Nazianze, *Ep.*, α, P. G., t. xxxvii, col. 188, appelle le caractère «géométrique» de ces écrits. Ils sont datés par Dräseke, de 371-372. Dräseke, p. 33, 442-443, textes p. 352-353; Voisin, p. 177; Lietzmann, p. 141-142, texte p. 233-235.

e) Εἰς τὴν ἐπιφάνειαν τὴν ἑνσαρκον τοῦ Θεοῦ. Cet écrit qui a échappé à Dräseke, est cité par saint Maxime le Confesseur et après lui par le concile de Latran de 649; un fragment, en outre, dans une lettre du pape Agathon. Lietzmann, constatant qu'un des deux fragments commente Matth. xxvi, 39, en a rapproché un autre cité par Anastase le Sinaïte sans indication de provenance, et expliquant le même passage. Voisin, p. 179-180, textes p. 180; Lietzmann, p. 141, textes p. 232-233. Le dernier fragment de Lietzmann est rattaché par Dräseke, p. 401, au «premier livre sur l'union,» voir le suivant.

f) Περὶ ἐνώσεως. Anastase en cite un passage qu'il attribue au livre premier, ce qui en suppose au moins deux. Dräseke renvoyait cet ouvrage à la période 375-382; mais Voisin a fait observer que ce fragment est antérieur à la conversion d'Apollinaire à la trichotomie, tout en contenant déjà la doctrine de la substitution du Verbe à l'âme du Christ; on peut donc dire avec Lietzmann que le traité marque la frontière entre les deux périodes. Dräseke, p. 51, 455, textes p. 400; Voisin, p. 178-179; Lietzmann, p. 137-138, texte p. 204.

g) Lettres, au nombre de sept, attribuées au pape Jules. Ces écrits, dont plusieurs sont des traités et non des lettres, sont célèbres dans l'histoire doctrinale parce que les monophysites, et avant eux saint Cyrille d'Alexandrie, les ont crus authentiques et les ont utilisés comme tels dans les controverses; en réalité les questions qui y sont agitées ne se posaient même pas au temps du pape Jules (337-352) dans les termes où les posent ces différents ouvrages. Il faut distinguer quatre groupes ou livres : 1. Les lettres à un certain Denys, simple prêtre que l'auteur du *De sectis* et Liberatus ont pris pour un évêque de Corinthe. La première lettre (Θαυμάζω), que nous possédons en entier, est certainement d'Apollinaire, à qui Valentin et Timothée l'attribuent formellement, tandis que le *Contra monophysitas* attribué à Léonce de Byzance et Justinien écartent l'attribution à Jules, l'un par la critique interne, l'autre par le témoignage négatif des

archives romaines; Apollinaire y combat des orthodoxes qui professaient la dualité des natures en Jésus-Christ, et cela à une époque où il n'avait pas perdu tout son prestige dans l'Eglise (368-370, Voisin). La seconde (Ἐμοί) est connue par des fragments que citent Valentin et Timothée utilisés par l'*Adversus fraudes*. P. L., t. viii, col. 929-938 (première lettre); Dräseke, p. 29-32, 441-442, textes p. 348-351; Voisin, p. 195, 198; Lietzmann, p. 147-149, textes p. 256-262.

2. Le traité (prétendue cinquième lettre) Περὶ τῆς ἐν Χριστῷ ἐνότητος τοῦ σώματος πρὸς τὴν θεότητα est mentionné comme œuvre d'Apollinaire par Timothée de Béryste, cité par l'*Adversus fraudes*, col. 1961; et nous savons par le traité contre les monophysites attribué à Léonce de Byzance que Jean de Scythopolis avait trouvé cet écrit dans les anciens exemplaires des œuvres du Laodicéen. *Ibid.*, col. 1865. Saint Cyrille d'Alexandrie, qui l'a cru authentique, le cite avec une variante qui ferait croire le traité dyophysite, alors que le texte véritable est nettement monophysite. Apollinaire était dichotomite alors qu'il écrivait ce traité, qui n'est donc pas postérieur à 374, ni même vraisemblablement à 370 : Dräseke croit pouvoir le rapprocher chronologiquement, à cause de ressemblances dans l'exorde, de la lettre à Jovien. P. L., t. viii, col. 873-875; Dräseke, p. 27-28, 440-441, texte p. 343-347; Voisin, p. 193-195; Lietzmann, p. 133-135, texte p. 185-193.

3. Le traité Πρὸς τοὺς κατὰ τῆς θείας τοῦ Λόγου σαρκώσεως ἀγωνιζομένους προφάσει τοῦ ὁμοουσιῶ (Contra adversarios), donné lui aussi comme lettre du pape Jules, est attribué à Apollinaire par l'auteur d'une compilation, *Haereticorum sententia de Verbi incarnatione*, qui fait suite à la *Doctrina Patrum* et qui n'est pas antérieure au vii^e siècle, mais qui peut avoir utilisé des collections plus anciennes d'écrits du Laodicéen. La présence simultanée dans cet ouvrage d'expressions monophysites et d'affirmations de l'intégrité de la nature humaine du Christ donne à penser que les monophysites qui s'en sont servis, au témoignage d'Anastase le Sinaïte, l'ont interpolé pour l'harmoniser avec leur propre enseignement. Dräseke rattache cet écrit au concile apollinariste de 378-379; Voisin, d'après ses ressemblances avec la lettre de saint Athanasius à Adelphius, le date de 370-373. P. L., t. viii, col. 876-877; Dräseke, p. 453, texte p. 394-396; Voisin, p. 198-201; Lietzmann, p. 135-137, texte p. 193-203 (complété à l'aide d'une source syriaque sous le titre *De fide et incarnatione*). Le deuxième fragment traduit du syriaque par Voisin, p. 210-211, appartient à cet ouvrage, cf. Lietzmann, p. 200-203.

4. Lettre à Prodocius, Ἐγκύκλιον, troisième lettre, voir col. 980.

Pour les ouvrages du pseudo-Jules conservés en syriaque, on consultera J. Flaming et H. Lietzmann, *Apollinaristische Schriften syrisch*, dans *Abhandl. der Kais. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, N. F.*, t. vii, Berlin, 1904; dépouillement dans Bardenheuer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. iii, p. 584-585.

h) Ἀποδείξεις περὶ τῆς θείας σαρκώσεως τῆς καθ' ὁμοίωσιν ἀνθρώπου. C'est le traité que saint Grégoire de Nysse a réfuté dans son *Antirrheticus*, P. G., t. xlv, col. 1124-1269, en insérant dans son texte de nombreuses citations littérales. Dräseke a cru pouvoir grossir le nombre de ces fragments en rattachant au «grand ouvrage christologique» d'Apollinaire plusieurs passages cités par Théodoret, l'*Adversus fraudes*, Justinien, la *Doctrina Patrum*, Photius, sous des titres vagues comme Περὶ σαρκώσεως, Περὶ τῆς θείας σαρκώσεως (voir les numéros suivants). Voisin a montré que ces accroissements sont artificiels et que beaucoup de ces fragments ont une autre provenance, en parti-

culier plusieurs dus à Justinien, lequel cite d'ordinaire les titres avec précision quand il n'emprunte pas les textes à des écrivains antérieurs. La réfutation de Grégoire suit le plan du livre d'Apollinaire, divisé en deux parties, contre les antiochiens puis contre les orthodoxes; il ne relate que les passages qu'il juge hérétiques, et ses résumés non textuels sont parfois tendancieux. L'ouvrage d'Apollinaire date de 376 suivant Dräseke, et la réfutation de 377-378; Voisin étend jusqu'à 380 la période de composition, et la réfutation par Grégoire se trouve reculée d'autant. Dräseke, p. 183-205, 451-452, textes p. 381-392 (tentative ingénieuse mais hasardeuse de restitution); Voisin, p. 172-177; Lietzmann, p. 139-141, textes p. 208-232.

i) *Περὶ σαρκώσεως*. Théodoret (*Eranistes*) cite comme appartenant à un *λογίδιον* *περὶ σαρκώσεως* six fragments (dont cinq au premier livre) que Dräseke s'est vainement efforcé d'incorporer à la grande *Ἀποδείξις*. Voisin et Lietzmann ont reconnu qu'ils appartenaient à un traité différent que Théodoret désigne d'un titre vague d'après son contenu. Voisin, p. 172-174; Lietzmann, p. 138, textes p. 204-206.

j) Un autre traité intitulé aussi *Περὶ σαρκώσεως*, ou *Εἰς τὴν παράδοσιν τῆς ἀποτάξεως καὶ τῆς πίστεως* (titre de l'exemplaire d'André de Sidon) est cité comme d'Apollinaire par l'*Adversus fraudes*, la *Doctrina Patrum*, Justinien, Ephrem d'Antioche, Euloge d'Alexandrie (les deux derniers dans Photius, *cod.* 229-230), dont les citations combinées nous en ont conservé deux passages. C'était, comme l'indique le second titre, une homélie aux catéchumènes, tout à fait distincte de l'*Ἀποδείξις*. Voisin, p. 173-174; Lietzmann, p. 138, textes p. 206-207.

k) *Μαρία ἐγκωμιὸν καὶ περὶ σαρκώσεως*, homélie dont l'*Adversus fraudes* nous a conservé deux fragments d'après Timothée. Lietzmann, p. 138, textes p. 207-208.

l) Profession de foi d'Apollinaire, suivie de celle de Jobius, émises vraisemblablement dans un synode apollinariste, peut-être celui que mentionne saint Grégoire de Nazianze en 378-379. Elles ont été conservées par l'*Adversus fraudes* dont l'auteur les avait lues dans l'*Apologie* de Valentin. P. G., t. LXXXVI, col. 1952; Dräseke, p. 48, 453, textes p. 393-394; Voisin, p. 171-172; Lietzmann, p. 149, texte p. 262-263 (*τόμος συνοδικός* : Jobius, p. 286-287).

m) Le traité *Κατὰ μέρος πίστις* (profession de foi détaillée), mis sous le nom de saint Grégoire le Thaumaturge, auteur bien connu d'une profession de foi dont l'orthodoxie n'était pas contestée, ce qui explique le choix fait par les faussaires de son patronage. L'*Adversus fraudes* désigne nettement ce traité comme un œuvre d'Apollinaire, mais le *De sectis* et le *Contra monophysitas* également attribués à Léonce de Byzance expriment seulement des doutes sur l'attribution à Grégoire, ce qui donne à penser que Timothée de Béryste n'en faisait pas mention. Euloge d'Alexandrie (dans Photius, *cod.* 230. P. G., t. CIII, col. 1040) l'attribue à Apollinaire à cause des « absurdités » et des « impiétés. » Mais les meilleurs arguments pour la provenance apollinarienne sont fournis par l'*Eranistes* de Théodoret qui en cite plusieurs passages sous le titre *Περὶ πίστεως λογίδιον*. Aussi cette provenance est-elle depuis longtemps reconnue. Le Quien l'avait déjà établie, P. G., t. XCIV, col. 262-274, et depuis lui Caspari, *Alte und neue Quellen*, p. 65-146, Christiania, 1879. La date de ce traité n'est pas assurée : Dräseke le fait remonter jusque vers 375, tandis que Caspari l'abaisse jusqu'à 390; entre ces extrêmes, Voisin propose vers 382, et Funk, qui y voit le traité trinitaire mentionné par saint Grégoire de Nazianze, vers 380 (*Kirchengesch. Abhandl. und Untersuch.*, t. II, p. 253-291). P. G., t. X, col. 1103-1124; Dräseke, p. 39-41,

448-451, texte p. 369-380; Voisin, p. 216-219; Lietzmann, p. 129-133, texte, p. 167-185.

n) Lettres. Nous avons déjà cité la lettre à Jovien et les lettres à Denys. Apollinaire en a écrit beaucoup d'autres dont nous avons conservé des fragments ou des mentions. A signaler : les lettres aux exilés de Diocésarée; une seule nous a été conservée par l'auteur de l'*Adversus fraudes*, qui l'avait lue dans la bibliothèque d'André de Sidon; elle date probablement de 377; P. G., t. LXXXVI, col. 1969; Dräseke, p. 453, texte p. 392-393; Voisin, p. 170; Lietzmann, p. 147, texte p. 255-256. — Lettre à un certain Sérapion, qui, d'après Tillemont, est l'évêque de Thmuis, et en qui Voisin reconnaît plutôt un disciple d'Apollinaire. Dräseke, qui a connu de cette lettre seulement deux fragments conservés par l'*Adversus fraudes*, la tient pour dépendante de la lettre de saint Athanase à Epictète et la date de 371-372; Voisin, après Jülicher, en a reconnu un autre fragment dans une lettre de Timothée de Béryste à Homonius citée aussi par l'*Adversus fraudes*, col. 1960; Dräseke, p. 29, 441, textes p. 347; Voisin, p. 177-179, texte p. 179; Lietzmann, p. 147, textes p. 253-254. — Lettre à Térance, personnage inconnu, à moins qu'il ne soit le destinataire des lettres 99 et 214 de saint Basile; l'*Adversus fraudes* en cite deux passages d'après Valentin; Dräseke, p. 33, 442, texte p. 351; Voisin, p. 177; Lietzmann, p. 147, texte p. 254. — Lettre à Pierre, court fragment dans la *Doctrina Patrum* et dans Justinien, d'après Polémon; Dräseke, p. 442, texte p. 352; Voisin, p. 177; Lietzmann, p. 145, texte p. 247. — Lettre à un correspondant de Polémon nommé Julien, qui appartenait à la fraction avancée du parti (synousiastes); la *Doctrina Patrum* nous a conservé trois fragments de cette lettre, d'après Polémon; elle date de la période 375-382; Dräseke, p. 454, textes p. 400; Voisin, p. 177-178; Lietzmann, p. 145, texte p. 247-248. — Apollinaire se vantait des lettres qu'il avait reçues de correspondants illustres, saint Athanase, Sérapion de Thmuis, etc.; il en avait reçu aussi d'autres saints évêques d'Égypte, entre autres Adelphius et Isidore, et il en abusa dans une lettre contre Paulin. Facundus d'Hermiane, *Pro defens. trium capitul.*, IV, 2; P. L., t. LXVII, col. 613; Léonce de Byzance, *Contra Nestor. et Eutych.*, III, 40; P. G., t. LXXXVI, col. 1377. Pour la correspondance avec saint Basile, voir Voisin, p. 237-243.

o) Ouvrages apologétiques. Ils datent du début de la carrière d'Apollinaire. Le traité contre Porphyre, en trente livres, est fréquemment mentionné par saint Jérôme, qui en faisait grande estime. *De viris ill.* 104, P. L., t. XXIII, col. 704; *Ep.*, XLVIII, 13, t. XXII, col. 502; LXX, 3, col. 666; LXXXIV, 2, 7, col. 744, 748; *Apol. adv. Rufinum*, II, 33, t. XXIII, col. 455; *in Matth.*, XXIV, 16, t. XXVI, col. 178; mais surtout *in Dan.*, praef., t. XXV, col. 491, et IX, 24, col. 548, qui nous donnent quelques indications sur le contenu, le dernier passage traduit même une longue citation sur l'escatologie que saint Jérôme déclare hasardeuse; cf. aussi Vincent de Lérins, *Commonit.* 11, P. L., t. I, col. 653; Philostorge, VIII, 14, P. G., t. LXV, col. 565; Suidas éd. Bernhardt, t. I, p. 615; la fréquence même de ces mentions montre bien la célébrité dont jouissait l'ouvrage. Lietzmann, p. 265-267. — Le traité *ὑπὲρ ἀληθείας* était dirigé contre l'empereur Julien, il est également perdu. Sozomène, V, 18, P. G., t. LXVII, col. 1272. Apollinaire y recourait à des arguments purement philosophiques; c'est sans doute un des écrits auxquels fait allusion saint Basile, *Ep.* 263, P. G., t. XXXII, col. 980. Lietzmann, p. 264-265.

p) Ouvrages théologiques perdus. Un certain nombre sont connus par des attestations anciennes, dont le manque de précision rend l'identification difficile; peut-être ces ouvrages ne formaient-ils pas tous des

traités distincts. Nous savons qu'Apollinaire avait écrit contre saint Denys d'Alexandrie deux livres millénaristes (S. Jérôme, *Prol. in libr. XVIII ad Isaiam*, P. L., t. xxiv, col. 627); contre les manichéens (S. Épiphane, *Haer.*, lxxvi, 21, P. G., t. xlii, col. 65); contre Origène (Théophile d'Alexandrie, *Epist. pasch.*, a. 402, dans les lettres de saint Jérôme, *Ep.*, xcvi, 6, P. L., t. xxii, col. 797; Socrate, vi, 13, P. G., t. lxxvii, col. 701); contre les ariens (Théophile, *loc. cit.*); contre les eunomiens, peut-être le même ouvrage (saint Jérôme, *De vir. ill.*, 120, P. L., t. xxiii, col. 711; Théophile, *loc. cit.*; Philostorge, viii, 12, P. G., t. lxxv, col. 565); contre Marcel d'Ancyre (S. Jérôme, *De viris ill.*, 86, col. 693). Il nous a été également conservé mention, malheureusement sans détails plus précis, d'un traité du Saint-Esprit, ouvrage que l'on reprochait à saint Basile, d'avoir demandé à Apollinaire, cf. S. Basile, *Ep.*, cxxlvi, P. G., t. xxxii, col. 916, mais ce livre, que Basile n'avait jamais reçu, n'a peut-être jamais existé comme ouvrage distinct, et l'appréciation de Sozomène, vi, 22, P. G., t. lxxvii, col. 1347, ne suppose pas nécessairement non plus un ouvrage à part; quant aux livres sur la Résurrection, où il annonçait la restauration du judaïsme (S. Basile, *Ep.*, cxxliii, col. 980), ils peuvent n'être pas différents des deux livres millénaristes connus par saint Jérôme. Il est difficile de rattacher à l'un ou à l'autre de ces écrits les citations isolées qui nous ont été conservées en assez grand nombre sans indication de provenance, par exemple le fragment inculpé de sabellianisme cité par saint Basile, *Ep.*, cxxix, col. 557 (s'il est authentique); Diodore, P. G., t. xxxiii, col. 1561; Théodore de Mopsueste, dans Facundus d'Hermiane, ix, 4, P. L., t. lxxvii, col. 755; Euthymius Zygabenus, P. G., t. cxxx, col. 897-905, *passim*, etc. C'est le cas en particulier pour les fragments cités par l'*Adversus fraudes* et extraits de traités dont il ne donne que les premiers mots, ou par Justinien dans le *Contra monophysitas*; P. G., t. lxxxvi, col. 1140, 1961, 1964, 1968, 1969; Lietzmann, p. 248-249. Quant au fragment sur l'ordination d'Athanase conservé par Sozomène, ii, 17, P. G., t. lxxvii, col. 976, il se rattache vraisemblablement à l'ouvrage contre les ariens dont parle Théophile d'Alexandrie.

g) Ouvrages exégétiques. Apollinaire, dit saint Jérôme, écrivit d'innombrables volumes sur les saintes Écritures. *De viris ill.*, 104, P. L., t. xxiii, col. 703. Saint Jérôme lui-même les a fréquemment cités et utilisés; le reproche qu'il adresse à leur auteur, *Apol. adv. libros Rufini*, ii, 34, P. L., t. xxiii, col. 456, d'avoir interprété à sa façon les livres saints, ne vise pas une version apollinariste des Écritures, car nous savons qu'Apollinaire suivait la version de Symmaque. *In cap. XII Ecclesiastae*, P. L., t. xxiii, col. 1111. Saint Jérôme signale des commentaires de jeunesse, très courts, sur Isaïe, sur Osée, *Prol. in Is.*, t. xxiv, col. 21; *in Os.*, t. xxv, col. 819; un autre commentaire sur Osée, composé plus tard, était encore trop court, quoique plus développé. Apollinaire avait aussi expliqué les Psaumes (S. Jérôme, *Ep.*, cxii, P. L., t. xxii, col. 929); saint Matthieu (*Prol. in Matth.*, t. xxvi, col. 20); la première épître aux Corinthiens (*Ep.*, xlix, t. xxii, col. 511); l'épître aux Éphésiens (*Adv. libros Rufini*, i, 21, t. xxiii, col. 414); l'épître aux Galates (*Ep.*, cxii, t. xxii, col. 918); les épîtres aux Thessaloniens, saint Luc, le Cantique, les Proverbes... Ces ouvrages ont péri, à l'exception de citations éparses, conservées surtout dans les chaînes, publiées par Cramer, Mai (Cf. en particulier la *Nova Patrum bibliotheca*, t. vii), Faulhaber, *Die Propheten-Catenen, biblisch. Studien*, iv, 2-3, Fribourg-en-Brisgau, 1899). « Une étude comparée des œuvres exégétiques d'Apollinaire et de Jérôme ne permettrait pas seulement d'apprécier l'in-

fluence exercée par le premier sur le second, mais aurait encore pour résultat d'enrichir le recueil des fragments exégétiques de l'hérésiarque. » Voisin, p. 146-147. Les auteurs de chaînes, quand ils citent de l'Apollinaire, prennent ordinairement des précautions : ou ils mettent le lecteur en garde contre l'hérésie, ou ils supposent un autre Apollinaire orthodoxe. Lietzmann, p. 81-82.

r) Œuvres poétiques et littéraires. Sur les hymnes qu'Apollinaire composa alors qu'il était déjà chef d'hérésie, et qui sont perdues, cf. col. 973. Sur les compositions par lesquelles il voulut parer au décret de Julien sur l'enseignement, et sur la part qui lui revient dans cette littérature, voir l'article précédent.

2° Ouvrages attribués à Apollinaire, avec une probabilité plus ou moins grande, pour des raisons de critique interne. — a) Le traité *Περὶ τῆς σαρκώσεως τοῦ Θεοῦ Λογοῦ* du pseudo-Athanase. Nous savons par l'*Adversus fraudes*, P. G., t. lxxxvi, col. 1948, que l'« exposé conforme à celui des 318 Pères » (1^{re}, a, col. 974) n'est pas le seul ouvrage d'Apollinaire qui ait été mis sous le nom de saint Athanase. Or, parmi les apocryphes ou les *Dubia* de la littérature athanasienne, il n'en est aucun qui se rapproche autant des écrits certains d'Apollinaire que ce traité de l'Incarnation. La démonstration, déjà faite sommairement par Le Quien, a été reprise avec plus de détails par les érudits modernes, qui rattachent cet écrit à la première période, 360-370 (Voisin, vers 362 (Lietzmann)). Mais ce dernier critique, après avoir paru adhérer à l'avis de Le Quien et de Voisin, se contente de publier l'ouvrage dans ses textes comme étant d'un apollinariste, et pas sûrement du maître lui-même. Le Quien dans P. G., t. cxrv, col. 305; texte dans P. G., t. xxviii, col. 89-96; Voisin, p. 185-193; Lietzmann, p. 160-161, texte p. 303-307.

b) La profession de foi contre Paul de Samosate, qui ne peut avoir été émise ni par un concile antiochien du temps de cet hérétique, comme l'a bien vu Newman, *Tracts theological and historical*, p. 36-56, ni par le concile de Nicée, a été étudiée de près par Caspari, *Alte und neue Quellen*, p. 165-172; il hésite à y voir une production apollinariste ou un écrit d'un tenant de la christologie cyrillienne. Voisin s'est appliqué à écarter les difficultés soulevées contre l'attribution à Apollinaire; mais, à défaut d'attestations anciennes, celle-ci ne peut être considérée que comme très vraisemblable et non comme certaine. La pièce daterait de 360-370. Texte dans Hahn, *Bibliothek der Symbole*, 3^e éd., p. 182-183; Voisin, p. 220-224; Lietzmann, p. 158, texte p. 292-293.

c) Le traité *Ὅτι εἷς ὁ Χριστός, Quod unus sit Christus*, se trouve parmi les œuvres de saint Athanase, à qui l'attribuent certains citateurs anciens (Pierre diacre et les Orientaux écrivant à saint Fulgence). Montfaucon, Petau, Tillemont l'avaient déjà reconnu comme inauthentique, et Le Quien avait mis en avant comme nom d'auteur celui d'Apollinaire (P. G., t. cxrv, col. 304). Cette opinion est généralement considérée comme très vraisemblable. P. G., t. xxviii, col. 121-132; Voisin, p. 224-229; Lietzmann, p. 159-160, texte p. 294-302.

d) Certains écrits du pseudo-Jules (ci-dessus, col. 976) appartiennent à cette catégorie. La lettre à Prosdocius, en réalité profession de foi, que M. Voisin s'efforce d'attribuer à Apollinaire lui-même d'après des arguments de critique interne, est attribuée explicitement à Timothée par le *De sectis*; Voisin l'interprète de Timothée Élure, qui aurait utilisé l'écrit; Lietzmann, maintient l'attribution à Timothée de Béryste. P. L., t. viii, col. 953-961; Voisin, p. 201-209; Lietzmann, p. 156-157, texte p. 283-286. — L'Ἐγκύκλιον et la prétendue troisième lettre sont également

des écrits de provenance apollinariste, mais qu'il n'est pas prouvé qu'on doive attribuer à l'hérésiarque en personne, en dépit des arguments de critique interne accumulés par Voisin, p. 209-215. *P. L.*, t. viii, col. 876; Dräseke, p. 454, texte (de l'Ἐγκύλιον seul, attribué à Apollinaire) p. 398-399; Lietzmann, p. 158, 161-162, textes p. 292-293, 307-310, 318. Quelques fragments portent dans une traduction arabe le nom d'Hippolyte au lieu de celui de Jules. Lietzmann, p. 162, textes p. 321-233. Le premier fragment traduit du syriaque en latin par Voisin, p. 210, appartient à la troisième lettre. Lietzmann, p. 307-309.

e) La lettre du pseudo-Félix de Rome à Maxime et au clergé d'Alexandrie, qui ne peut être attribuée ni au pape saint Félix, ni à l'antipape compétiteur de Libère, exprime des idées apollinaristes et fut utilisée par saint Cyrille d'Alexandrie et par les monophysites en même temps que des textes provenant certainement d'Apollinaire. Le fragment conservé est dans saint Cyrille d'Alexandrie, *Apologeticus pro XII capitibus contra Orientales*, 6, *P. G.*, t. lxxvi, col. 344; d'autres fragments manuscrits ont été signalés par Caspari et Mössinger et traduits dans la collection de Lietzmann, qui les tient pour apollinaristes sans être certain qu'il émanent d'Apollinaire lui-même, Dräseke, p. 454, texte p. 399; Voisin, p. 215-216; Lietzmann, p. 162, textes p. 318-321.

3° *Ouvrages indûment attribués à Apollinaire.* — a) Le formulaire du concile d'Alexandrie en 362 n'est pas d'Apollinaire, comme l'ont cru les bénédictins auteurs de la *Vita Athanasii*, *P. G.*, t. xxv, col. 146; il est reconnu comme l'œuvre de saint Athanase. Voisin, p. 45.

b) La *Cohortatio ad Graecos* du pseudo-Justin serait d'après Dräseke, p. 83-99 (et plusieurs articles, cf. Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. i, 2^e éd., p. 235) l'Ἐπεὶ ἀληθείας d'Apollinaire contre Julien, dont le titre original aurait été : Ἐπεὶ ἀληθείας ἡ λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας. La théorie de Dräseke a été précisée par Asmus, *Zeitschr. für wissenschaftl. Theologie*, 1895, p. 115-155; 1897, p. 268-284; *Zeitschr. für Kirchengesch.*, 1895-1896, p. 45-71, 220-252 : la *Cohortatio* répondrait à l'édit de Julien sur l'enseignement, et le livre de l'empereur à la *Cohortatio*. Mais cette thèse n'a généralement pas été admise. Harnack, *Chronologie*, t. ii, p. 151, 545, admettrait seulement une possibilité que l'ouvrage fût de l'école d'Apollinaire; Puech, *Les Apologistes grecs du II^e siècle*, p. 233, et *Mélanges H. Weill*, p. 385-406, écarte cette hypothèse, et Dräseke lui-même, *Zeitschr. für wiss. Theol.*, 1900, p. 227-236, constate le peu de faveur qu'elle a obtenue. On trouve le texte dans *P. G.*, t. vi, col. 241-312, et dans le *Corpus Apologetarum* d'Otto, t. iii, 2, p. 18-126.

c) L'Ἐκθεσις πίστεως du pseudo-Justin existe en deux recensions, dont la plus courte serait la plus ancienne, d'après Dräseke, et serait d'Apollinaire, sous le titre Περὶ τριάδος. Ce serait un des ouvrages les plus importants qu'aient provoqués au iv^e siècle les controverses trinitaires, et il suffirait à mettre Apollinaire au premier rang des théologiens de cette époque, ce qui, en toute hypothèse, serait exagérer ses mérites. Funk a démontré, au contraire, que la recension brève de l'Ἐκθεσις n'est qu'un abrégé de la recension longue, laquelle est l'ouvrage original, et qui ni l'une ni l'autre ne saurait être attribuée au Laodécien. Voisin a repris ce dernier point avec un nouveau luxe de preuves, et la question paraît tranchée. Dräseke, p. 158-182, texte de la recension brève p. 353-363, cf. p. 443-446; Funk, *Kirchengesch. Abhandlungen*, t. ii, p. 253-291; Voisin, p. 245-257; compléments bibliographiques dans Bardenhewer, *op. cit.*, t. i, p. 238-239.

d) Les livres IV et V du traité de saint Basile contre Eunomius sont reconnus depuis les travaux de Garnier pour n'être pas l'œuvre de l'évêque de Césarée. Dräseke les intitule Ἀντιπροηγουμένως κατ' Εὐνομίου, en un seul livre, et y voit un ouvrage d'Apollinaire. Funk a réfuté cette thèse, et après lui Spasskij et Voisin. D'après Funk, nous aurions là un ouvrage de Didyme l'Aveugle, en tout cas il n'est pas d'Apollinaire. Dräseke, p. 122-138, texte p. 205-251, cf. p. 402-428; Funk, *op. cit.*, t. ii, p. 291-329, et *Comptes rendus du IV^e Congrès scient. internat. des catholiques*, Sect. i, p. 216-248.

e) Des cinq homélies grecques qui nous sont parvenues sous le nom de saint Grégoire le Thaumaturge, Dräseke a revendiqué pour Apollinaire les deux premières sur l'Annonciation, et la quatrième, sur l'Épiphanie. *P. G.*, t. x, col. 1145-1170, 1177-1190; Dräseke, dans *Jahrbücher für protest. Theologie*, 1884, p. 657-704. Mais il n'a été suivi par personne.

f) Il existe sous le nom de saint Athanase (Théodoret d'après Garnier) cinq dialogues ou sept, suivant les éditions, sur la Trinité. *P. G.*, t. xxviii, col. 1115-1338. A en croire Dräseke, les trois premiers seraient d'Apollinaire. *P. L.*, p. 138-157, 428-439, texte p. 252-341, et *Theol. Studien und Kritiken*, 1890, p. 137-171. Les raisons qui empêchent de s'en tenir à cette opinion ont été développées surtout par Voisin, p. 257-270.

g) On a récemment essayé d'attribuer à Apollinaire le quatrième discours de saint Athanase contre les Ariens. A. Stegmann, *Die pseudoathanasische IV^{te} Rede gegen die Arianen, ein Apollinarisgut*, Rottenburg, 1917. Stegmann apporte de bons arguments pour dater cet écrit de 340 environ, ce qui suffit à faire écarter le nom d'Apollinaire, trop jeune vers 340 pour prendre part à un débat théologique. Cf. G. Bardy dans *Rev. prat. d'apologétique*, t. xxxii, 1921, p. 500-501.

Les sources anciennes sont à peu près toutes indiquées dans le cours de l'article. Voir la discussion critique dans Lietzmann, p. 43-128. — Les principaux ouvrages historiques consacrés spécialement à Apollinaire sont : Dräseke, *Apollinaris von Laodicea*, dans *Texte und Untersuchungen*, vii, 3-4, Leipzig, 1892. — Spasskij, *Apollinaire de Laodicée* (en russe), Moscou, 1895 (combat les thèses excessives de Dräseke; voir le compte-rendu par Bonwetsch, *Byzantinische Zeitschrift*, 1897, p. 175-177). — Voisin, *L'Apollinarisme*, Louvain, 1905 (thèse de doctorat en théologie; important compte rendu par L. Saltet dans *Bulletin de littér. ecclési.*, 1903, p. 167-172). — Lietzmann, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, t. i, Tübingue, 1904. — On consultera en outre Tillemont, t. vii-x, xii, *passim*, surtout, t. vii, p. 602-637, 789-794 (les ouvrages anciens ne sont pas au point à cause de la connaissance insuffisante de la littérature apollinariste); les histoires générales de l'Église au iv^e siècle, les histoires (récentes) de la littérature chrétienne, histoires des dogmes (à signaler en particulier quelques études de détail. Dörner, *Die Lehre von der Person Christi*, 2^e éd., Stuttgart, 1845-1856; de Barjean, *De doctrina Apollinarii Laodicensi christologica*, Montauban, 1898), les articles des encyclopédies (en particulier ceux de Krüger dans la *Realencyklopädie* de Herzog-Hauck, 3^e éd., de Batiffol dans le *Dict. de la Bible*, de Jülicher dans la *Realencyklopädie* de Pauly-Wissowa, ce dernier sur les œuvres littéraires d'Apollinaire). — Compléments bibliographiques détaillés dans Voisin, p. 18-24, 423-426; Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, t. iii, p. 285-292; Chevalier, *Répertoire, Bio-bibliographie*, t. i, col. 291.

R. AIGRAIN.

6. APOLLINAIRE, martyr à Reims. Voir TIMOTHÉE (saint).

7. APOLLINAIRE (Saint), évêque de Valence, était le frère aîné de saint Avit de Vienne, le fils de saint Isicius, sénateur, puis évêque de Vienne, et d'Audentia. Il naquit, d'après les calculs de Ghesquière, vers 453, à Vienne. Sa famille était apparentée, vraisem-

blement, à Avitus, proclamé auguste à Toulouse en 455, et certainement au poète Sidoine Apollinaire. Il fut élevé à Vienne, et non, comme on l'a supposé sans raison, à Lérins ; il dut recevoir les leçons de saint Mamert. Il fut ordonné évêque de Valence, comme successeur de Maxime, et eut beaucoup à faire pour réparer le mal causé par celui-ci, qui avait été dénoncé au pape saint Boniface I^{er} comme manichéen. Son ordination est antérieure à 492, date où la chronique d'Adon le mentionne comme étant déjà évêque ; il l'était même probablement dès avant la mort de son père, survenue vers 490.

Les sources principales de l'histoire de saint Apollinaire sont les œuvres de saint Avit, les actes des conciles contemporains et une biographie anonyme.

Nous avons plusieurs lettres de saint Avit adressées à notre saint, et, dans la même collection, deux lettres d'Apollinaire lui-même. Nous renvoyons, dans le corps de l'article, à la numérotation et à la page de l'édition du chanoine U. Chevalier (Lyon, 1890), et nous indiquerons à la bibliographie les numéros d'ordre et les références dans les éditions de la *Patrologie latine* et de Peiper. Nous ne savons en quelle année Apollinaire, déjà évêque, écrit à son frère pour s'accuser d'avoir négligé l'anniversaire de la mort de leur sœur et lui raconte un songe qui le lui avait rappelé. Saint Avit lui répond que de tels scrupules témoignent de sa délicatesse et de sa piété. *Epist.*, XI-XII, p. 147-148. En 516 ou 517, Apollinaire était malade à Lyon ; saint Viventiole, alors prêtre et plus tard évêque de Lyon, en avertit saint Avit, qui le remercia. *Epist.*, XVII, p. 154. L'évêque de Vienne, invité par son frère à une dédicace, accepte en principe, mais sa lettre demande qu'on évite, dans cette occasion, la trop bonne chère. *Epist.*, XXIII, p. 163. Au printemps de 509, Apollinaire ayant promis un sceau à saint Avit, celui-ci lui exprime ses désirs pour les ornements qu'il devait porter. *Epist.*, LXXX, p. 233. C'est de quelque présent de ce genre fait à l'Église de Vienne que le remercie saint Avit par l'*Epist.* LXX, p. 225 ; Apollinaire s'était fait ainsi représenter à une fête où il n'avait pu se rendre. A la Noël 517 ou 518, saint Avit, très fatigué, attend avec impatience un messager de son frère, ce qui est une de ses grandes préoccupations ; peut-être les deux saints s'écrivaient-ils à échéances régulières et la lettre d'Apollinaire était-elle en retard. *Epist.*, LV, p. 215. Saint Avit n'ayant pu assister à une fête de Valence, son frère, en guise de représailles, lui envoie des présents de bouches avec une lettre qui nous a été conservée ; saint Avit répond en le remerciant, non sans plaisanter, de cette pénitence fraternelle et lui annonce un envoi semblable. *Epist.*, LXIV-LXV, p. 220-221. Toute cette correspondance, malgré l'affectation d'élégance qui est celle des rhéteurs de l'époque, témoigne entre les deux frères de beaucoup de confiance et de tendre attachement.

C'est à la prière de saint Apollinaire que saint Avit réunit, non sans peine ni sans lacunes forcées, les cinq premiers livres de ses poèmes. Éd. Chevalier, *Prologis*, p. 3. C'était, d'après la chronique d'Adon, *P. L.*, t. CXXIII, col. 105, en 507 environ. Apollinaire obtint de même la publication d'un poème en l'honneur de la chasteté, écrit pour leur sœur Fuscine ; c'est le sixième livre des poèmes. L'épître liminaire est dans l'éd. Chevalier, p. 90.

Le nom d'Apollinaire ne figure pas dans les actes de la conférence épiscopale réunie à Lyon en 499, mais il n'y aurait pas à douter qu'il y fût présent, si l'on ne savait avec certitude que ces actes sont apocryphes. Edit. Peiper, à la suite des œuvres de saint Avit, *Monum. Germ. histor., Auctores antiquiss.*, t. VI, 2^e part., p. 161 ; Hefele-Leclercq, *Hist. des conc.*, t. II, p. 951-953. Il est parmi les signataires

aux conciles d'Epaone (517) et de Lyon (516-523), *ibid.*, p. 174, 177, et c'est à ce moment de sa vie que se placent les principaux incidents racontés par le biographe anonyme.

Les jugements portés sur celui-ci sont très divers. La tentative faite par le bollandiste Ghesquière, après Chifflet, pour l'identifier avec le diacre Eladius, nommé au c. XIII, a été ruinée par la substitution de Claudius à Eladius, opérée par M. Krusch d'après de meilleurs manuscrits ; et l'on constate d'ailleurs que l'auteur parle de ce Claudius à la troisième personne. L'historien demeuré anonyme se donne pour un contemporain et un compagnon de son héros, il dit *pervenimus, nobis redeuntibus*, etc. *L'Histoire littéraire de la France*, qui lui reproche, avec quelque excès de sévérité, l'incurie de ses recherches et son mauvais style, ne soupçonne pas sa véracité. M. Bruno Krusch a été plus loin et l'a traité de faussaire à deux reprises en le faisant descendre jusqu'au début du IX^e siècle : *Mélanges Julien Havel*, p. 39-56 ; préface à son édition du texte dans *Monum. Germ. histor., Script. erum Meroving.*, t. III, p. 194-203. Les bollandistes n'ont pas admis, jusqu'à présent, cette exécution, dont nous aurons l'occasion de discuter les motifs. Écartons enfin une affirmation gratuite de Baillet, qui fait de l'auteur un lérinien. *Les Vies des saints...*, Paris, 1715, octobre, col. VI.

Le roi arien Gondebaud avait laissé Apollinaire professer en toute liberté la foi romaine. Son successeur Sigismond, bien que converti et honoré comme saint, le persécuta bien davantage. Un officier du fisc, nommé Étienne, avait épousé, malgré les canons, sa belle-sœur Palladia. Son cas était visé par le 30^e canon d'Epaone, sans que son nom fût prononcé. L'excommunication, renouvelée au concile de Lyon (516-523, d'après Hefele, 517), excita la colère du roi, qui exila d'abord les évêques à Sardinia, en Lyonnaise, puis les renvoya chez eux, à l'exception d'Apollinaire. Tous les évêques avaient pris l'engagement de ne pas céder. Au cours de ces tracasseries, Apollinaire fit jaillir une source pour remplacer l'eau du Rhône, rendue imbuvable par la chaleur ; la source tarit à son départ. Sigismond étant tombé malade, la reine demanda à l'évêque de Valence de prier pour lui, et il fut guéri au contact d'un vêtement du saint. Le roi, vaincu, demanda à Apollinaire de lui pardonner, et, évidemment, mit fin à l'exil. M. Krusch a vu une contradiction entre ce récit et les actes conciliaires. L'intransigeance des évêques, et celle d'Apollinaire en particulier, lui paraissent démenties par un canon du concile de Lyon, qui, sur la demande du roi, ne maintint contre Étienne que l'excommunication mineure, l'autorisant à rester dans l'église, avec Palladia, jusqu'après l'évangile, décision consentie même par l'évêque de Valence. Les bollandistes ont remarqué justement que les textes pouvaient se concilier, que Sigismond avait pu être mécontent même de cette excommunication mitigée et punir Apollinaire pour cela, que le biographe, de son côté, étant plus ou moins panégyriste, avait passé sous silence un acte de condescendance qui n'avait pas diminué la sévérité royale. En attendant de nouveaux documents, il est sage de ne pas prononcer trop vite d'accusations graves contre ceux que nous avons. *Anal. bolland.*, 1897, t. XVI, p. 86-87. On doit renoncer à identifier Sardinia. Selon M. Krusch, l'auteur aurait démarqué un épisode que nous connaissons par Bède et par la chronique d'Adon, l'exil de 220 évêques catholiques en Sardaigne par le roi vandale Trasamond, vers la même époque. C'est peut-être tirer de la similitude des noms des conséquences trop radicales.

Saint Apollinaire, averti de sa fin prochaine, voulut d'abord, continue son biographe, aller vénérer à Arles

le tombeau de saint Genès et visiter quelques amis. En bateau sur le Rhône, à la hauteur d'Avignon, il apaisa une tempête par ses prières et chassa le démon du corps d'un de ses compagnons de voyage, nommé Alifius, en lui faisant imposer les mains par un prêtre sujet aux mêmes attaques, qui, du coup, fut guéri. A Arles, où il fut reçu avec honneur par saint Césaire, il resta plus qu'il n'avait compté chez ses parents Parthenius et Ferreolus. De là il gagna Marseille, invité par sa parente Arcutamia, de race sénatoriale. En revenant, il retrouva miraculeusement sa bourse perdue et guérit un énergumène sourd et muet. M. Krusch pense que ce voyage est une fiction imaginée pour faire rencontrer le saint avec plusieurs personnages connus du même temps. Il faut convenir que certains détails présentent des difficultés ou proviennent de confusions fâcheuses. Le nom de Ferreolus, entre autres, se lit dans une lettre de Sidoine, *Epist.* II, 9, à côté de celui d'un Apollinaire, mais il ne s'agit pas de l'évêque, il s'agit d'un Apollinaire de Nîmes; Ferreolus, déjà vieux en 470, était mort à l'époque du voyage de notre saint; Ghesquière a pensé qu'il avait rencontré plutôt son fils Tonantius. Quant aux autres noms, il ne suffit pas que celui de Liberius se lise en tête d'une lettre de saint Avit, celui de Parthenius dans la vie de saint Césaire, ni celui d'Arcutamia dans les *Variae* de Cassiodore, pour infirmer la valeur d'un récit où ils figurent, tant qu'on n'apporte pas d'arguments directs.

A son retour, Apollinaire tomba malade. Un certain Paregorius, ayant levé la main sur lui parce qu'il ne se rendait pas à l'office, fut miraculeusement immobilisé dans cette attitude jusqu'à l'arrivée des clercs et ne reprit l'usage de son bras qu'à la prière du saint. Après la mort de celui-ci, son archidiacre Leubaredus le vit entre deux grandes colonnes apparues par prodige et portant chacune un cierge.

Le principal reproche qu'on puisse adresser à cette biographie est qu'elle présente de graves lacunes. Elle ne rapporte rien de ce qui précède l'affaire d'Étienne, et ignore même la présence d'Apollinaire au concile d'Épaone. La raison donnée pour justifier ce silence eût aussi bien expliqué l'omission de tout le reste : *ne tanti viri merita... verborum confundentur injuriis*. Mais les critiques de M. Krusch ne sont pas toutes fondées.

La mort de saint Apollinaire doit être fixée vers 520, et non pas en 534 au plus tôt, comme le croyait le Cointe, *Annales eccles. Francorum*, Paris, 1665, t. I, p. 417. Sa fête se célèbre le 5 octobre. Un document, suspect aux yeux de Ghesquière, rapporte qu'il fut enseveli d'abord dans l'église des Saints-Pierre-et-Paul, près de Valence, puis transféré sous l'évêque Dambert, au VII^e siècle, dans l'église plus vaste de Saint-Étienne, et enfin, vers 1060, dans une église à lui dédiée. Il est honoré comme patron du diocèse de Valence, sous le nom populaire de saint Aiplonay. Au XVI^e siècle, ses restes furent dispersés par les calvinistes.

Les lettres de saint Avit ne sont pas rangées dans le même ordre par les différents éditeurs, *P. L.*, t. LIX, ep. XI, XII, XVII, XXV, LIV, LXII, LXIII, LXXVIII, LXXIX, col. 231, 235, 241, 270, 273, 280, 281; les prologues des poèmes, col. 323, 367. — Ed. Peiper, *Monum. Germ. hist., Auct. antiq.*, t. VI, 2^e part., *Ep.*, XIII, XIV, XIX, XXVII, LXI, LXXI, LXXII, LXXXVII, LXXXVIII, p. 46, 47, 50, 57, 87, 90, 96, 97; les prologues, p. 201, à 74; *Vita S. Aviti, ibid.*, p. 177-180 (l'auteur a utilisé la *Vita S. Apollinaris*).

Agobard de Lyon, *De judaïcis superstitionibus*, IV, *P. L.*, t. CIV, col. 82. — Adon de Vienne, *Chronicon, aetas VI*, *P. L.*, t. CXXIII, col. 105. — Labbe, *Nova bibliotheca manuscr.*, Paris, 1657, t. I, p. 689-695. — Martène, *Veterum script.*

ampl. collect., t. VI, col. 777-784. — *Acta sanctorum*, oct. t. III, p. 45-65; cf. febr., t. I, p. 674; mart. t. II, p. 447. — Bouquet, *Recueil des hist. des Gaules*, t. III, p. 401-405. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclés.*, éd. Vivès, t. X, p. 554-568, *passim*. — Mansi, *Sacror. concil. ampl. collect.*, t. VIII, col. 245, 556-574. — *Hist. litt. de la France*, Paris, 1735, t. III, p. 92, 94, 121, 122, 130, 131, 143-144. — Binding, *Geschichte des Burgund-Roman. Königreichs*, p. 237-239. — Maassen, *Concilia aevi merov.*, dans *Monum. Germ. hist.*, t. I, p. 29, 32-34. — *Kirchenlexicon*, article par Streber. — Nadal, *Hagiol. de Valence*, 1855, p. 107-148. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. II, p. 952-954, 1034, 1043-1046. — Duchesne, *Fastes épisc. de l'anc. Gaule*, t. I, p. 157, 211-212, 218. — Bollandistes, *Catal. des mss. hagiogr. de la Bibl. nation. de Paris*, t. II, p. 93-95 (*Miracula S. Apollinaris*). — *Analecta bolland.*, t. XV, p. 91, 322; t. XVI, p. 86-87. — *Bibliotheca hagiogr. latina*, n. 634-636. — U. Chevalier, *Miracula S. Apollinaris*, dans *Bull. d'hist. ecclés. et d'archéol. relig. des diocèses de Valence, etc.*, XV^e année (1895) livraison supplém., p. 38-40; *Chronique inéd. des évêques de Valence, ibid.*, XI^e année (1891), livr. suppl., p. 62-63. — Gams, *Series episcoporum*, p. 648. — Chapuis, *S. Apollinaire, évêque, patron principal de tout le diocèse de Valence*, Paris, 1898. — Hauréau, *Gallia christiana*, Paris, 1856, t. XVI, col. 293-294. — *Martyrol. hieron.*, éd. Rossi-Duchesne, p. 129.

R. AIGRAIN.

8. APOLLINAIRE (SIDOINE), évêque de Clermont (472-482), est resté, grâce à ses œuvres littéraires, le représentant le plus remarquable de cette aristocratie gauloise du V^e siècle, qui, même après son adhésion au christianisme, avait gardé le culte des belles-lettres et de l'éloquence.

I. ORIGINE ET JEUNESSE. — C. Sollius Modestus Apollinaris Sidonius naquit vers 430, vraisemblablement à Lyon. Dans une de ses lettres (*Sidonii Epist.*, VIII, 6), il dit qu'en 449 il sortait à peine de l'enfance. Sa famille appartenait à la noblesse sénatoriale. Son bisaïeul, son aïeul et son père avaient exercé la charge de préfet du prétoire des Gaules et depuis deux générations sa famille était chrétienne. Sa mère appartenait probablement à la famille des Aviti, une des *gentes* les plus considérables chez les Arvernes, alliée à la plupart des grandes familles gauloises et en particulier à celles des Ferreoli. On ne peut mentionner que pour mémoire la tradition d'après laquelle les ancêtres de Sidoine Apollinaire auraient été desservants du temple d'Apollon au pays des Vellaves et seraient la tige de la famille de Polignac. F. Mandet, *Hist. du Velay*, t. I, p. 252 sq.

Son enfance et sa jeunesse se passèrent à Lyon et à Arles, où son père était préfet du prétoire (448-449). Il fit, probablement dans ces deux villes, d'excellentes études sous deux maîtres dont il a conservé le souvenir, Hoenius (*Carm.*, IX, 313) et Eusèbe (*Epist.*, IV, 1), dont la réputation était grande dans tout l'empire romain. En 449, étant adolescent, il assista à la cérémonie dans laquelle Rufius Asterius inaugura à Arles son consulat. *Epist.*, VIII, 6. Ce fut peu après qu'il épousa une de ses cousines, Papianilla, fille de Fl. Eparchius Avitus, membre important du patriciat arverne, qui fut chargé par Aetius, en 451, de négocier l'alliance entre Théodoric I^{er}, roi des Wisigoths, et les Romains contre l'invasion des Huns. Sidoine continua à vivre à Lyon, où Papianilla lui donna un fils, Apollinaire, et trois filles, Alcima, Severiana et Roscia, mais il faisait aussi des séjours en Auvergne dans la villa d'Avitacum, qu'il tenait de sa femme et qui, d'après sa description confirmée par une tradition séculaire et l'étymologie même de la localité, était située sur les bords du lac d'Aydat, à l'extrémité méridionale des Monts Dômes. *Epist.*, II, 2. Cf. Cregut, *Avitacum*, Clermont, 1890.

II. SON RÔLE POLITIQUE (455-472). — Avec un véritable courage digne d'un meilleur sort, les membres de l'aristocratie gauloise luttèrent avec énergie pour sauvegarder l'unité romaine en Occident et Sidoine

Apollinaire fut l'un de leurs principaux auxiliaires. En 455, Valentinien III était assassiné à Rome par Maxime, les Vandales de Genséric livraient la Ville éternelle à un épouvantable pillage et Maxime, à son tour, était tué par les vainqueurs. A cette nouvelle, dans une assemblée de la noblesse gauloise tenue à Ungernum (Beaucaire), le roi visigoth Théodoric II fit proclamer empereur Avitus. Sidoine accompagna à Rome son beau-père, qui prit les insignes du consulat le 1^{er} janvier 456. A cette occasion, Sidoine prononça le panégyrique d'Avitus et fut honoré en récompense d'une statue de bronze au Forum de Trajan. Mais après un règne de quelques mois, Avitus fut renversé par le chef des barbares fédérés, Ricimer : obligé d'entrer dans les ordres, nommé évêque de Plaisance, il se réfugia en Gaule et mourut en se rendant au tombeau de saint Julien à Brivate (Brioude), où il fut enseveli.

Sidoine paraît être revenu à Lyon et il se peut qu'il ait pris part à la révolte des sénateurs gaulois contre le nouvel empereur, Majorien. Lyon, défendue par les Burgondes et prise par les troupes de Majorien, fut privée de ses privilèges et soumise au tribut (458). Ce fut pour gagner la clémence du vainqueur que Sidoine Apollinaire prononça à Lyon le panégyrique de Majorien en présence de l'empereur (mars 459). Sidoine est alors dans les bonnes grâces impériales et assiste à Arles à un grand festin et aux jeux de l'amphithéâtre donnés par le consul Séverin (461). C'est à ce moment qu'il reçoit le titre de comte. *Epist.*, I, 11.

Après l'assassinat de Majorien (7 août 461), Sidoine paraît avoir partagé son temps entre Avitacum et les villes de la Gaule méridionale où il possédait de nombreux parents et amis. En 467, il fut désigné par la noblesse arverne pour se rendre auprès du nouvel empereur, Anthemius, envoyé de Constantinople. Mandé par l'empereur, il voyagea par la poste impériale de Lyon à Ravenne; de là il rejoignit l'empereur à Rome et, le 1^{er} janvier 468, il prononça l'éloge d'Anthemius. Quelques jours après, il recevait une des charges les plus importantes de l'empire, celle de *praefectus urbi* et le titre de patrice. Il profita de son crédit pour protéger ses compatriotes, et le fils d'Avitus, son beau-frère Ecdicius, fut nommé maître de la milice. En revanche, il se montra d'une étonnante partialité dans le procès d'Arvandus, préfet du prétoire des Gaules, convaincu d'avoir voulu livrer la Gaule aux Wisigoths : ce fut peut-être grâce à l'intervention de Sidoine que la peine capitale prononcée contre lui fut commuée en exil. De retour en Gaule, au terme de sa préfecture, il dénonça (en 470) les concussions du préfet Séronat, d'accord avec Euric, roi des Wisigoths; le coupable fut jugé et exécuté. *Epist.*, I, 1; v, 13; vii, 7.

III. SON ÉPISCOPAT (472-482). — Ce fut à ce moment (fin 471, début 472) que Sidoine Apollinaire fut élu évêque de Clermont. Bien qu'il fût déjà en rapports intimes avec plusieurs évêques et qu'il ait peut-être assisté à l'élection de Paul, évêque de Châlons (470) (*Epist.*, iv, 25), il était vraisemblablement simple laïque lorsqu'il fut promu à l'épiscopat. Plusieurs de ses lettres (*Epist.*, iii, 1; v, 3; vi, 7) laissent supposer qu'il se sentait mal préparé à cette dignité et qu'il fallut vaincre sa résistance, mais sa nomination fut saluée par les félicitations de la plupart des évêques de Gaule et en particulier de saint Loup, évêque de Troyes. *P. L.*, t. LVIII, col. 63.

Les circonstances étaient graves et rien ne montre mieux que l'épiscopat de Sidoine l'autorité considérable prise par les évêques du ve siècle au milieu de la dissolution de la société romaine. Sidoine, évêque des Arvernes, fut véritablement, avec son beau-frère Ecdicius, le chef national des Gaulois désireux d'échap-

per à la domination barbare et tout laisse supposer que ce fut l'espoir de résister, grâce à lui, aux entreprises des Wisigoths qui poussèrent les Arvernes à l'élire.

Devenu évêque, Sidoine consacra toute son existence à ses nouveaux devoirs, renonçant entièrement, et combien ce sacrifice dut lui être pénible, à la poésie profane (*Epist.*, ix, 12) et ne maniant désormais le vers que pour des sujets religieux. Sa vaste correspondance avec les autres évêques gaulois, avec Euphrone, évêque d'Autun, Perpetuus, évêque de Tours, Loup, évêque de Troyes, Faustus, évêque de Riez, Remi, archevêque de Reims, etc., montre avec quelle ardeur il embrassa la nouvelle vie qui lui était imposée. Délaissant la mythologie, qui n'avait pas de secrets pour lui, il se préoccupe désormais de la science ecclésiastique, cite saint Augustin, Origène, Lactance, saint Basile et les Pères grecs. Il s'intéresse à tel point aux ouvrages théologiques suscités par la controverse arienne qu'on le voit poursuivre à cheval un envoyé de Faustus, évêque de Riez, le contraindre à lui montrer un traité inédit que ce prélat adressait aux Bretons, le parcourir avec délices et en dicter sans aucun scrupule les principaux passages à ses secrétaires. *Epist.*, ix, 9.

Ce lettré accompli, qui, au témoignage de Grégoire de Tours, était capable d'improviser un discours sur n'importe quel sujet, mit au service de la science ecclésiastique sa prodigieuse mémoire et son étonnante facilité. Il composa, à l'usage de son diocèse, un recueil liturgique avec des prières de sa composition jointes au canon apostolique. Sa mémoire était telle qu'un jour, comme on avait soustrait par malice le livre qui lui servait à célébrer l'office, il continua à réciter les prières par cœur. Grég. de Tours, *Hist. Fr.*, II, 22.

Il paraît avoir aussi porté son attention sur les établissements monastiques alors à leur naissance. Il témoignait une grande vénération au solitaire oriental Abraham, qui, des bords de l'Euphrate, avait émigré en Occident pour fuir la domination persane et avait fondé un institut de cénobites près de la cité des Arvernes, au pied de la colline de Montjuzet. Voir ABRAHAM 2, t. I, col. 161. Sidoine se rendait souvent auprès de lui et on le voit même venir dîner au monastère avec les notables de la ville. Grég. de Tours, *Vitae patrum*, 3. Il assista saint Abraham à sa mort et composa son éloge funèbre (*Epist.*, vii, 17), puis, désireux de perpétuer cet institut, sans tenir compte du choix fait par les cénobites, il plaça à sa tête un homme de confiance, Volusianus et modifia la règle tout orientale établie par le fondateur, en prenant pour modèle celle de Lérins.

On le voit aussi visiter son diocèse (*Epist.*, ix, 16) et sa charité était telle, qu'il enlevait de sa maison, pour distribuer des aumônes, des pièces de sa vaisselle d'argent, à la grande indignation de sa femme. Il assistait même ses diocésains dans leurs affaires privées et, dans une visite chez Maxime, évêque de Toulouse, il obtint pour l'un d'eux une diminution importante de la dette qu'il lui liait à ce personnage. *Epist.*, iv, 24. Enfin sa sollicitude s'étendait aux églises voisines : à la suite des invasions, le diocèse des Ruthènes (Rodez) avait été privé de son évêque et ses églises étaient en ruines. Sidoine consentit à s'y rendre pour consacrer une nouvelle basilique élevée par un notable du pays, Elaphius. *Epist.*, iv, 15. Il intervint de même d'une manière décisive dans l'élection du métropolitain de Bourges, après la mort d'Evodius. Les fidèles, divisés en deux factions, ne parvenaient pas à s'entendre. Sidoine demanda à Agrecius (voir ce nom, t. I, col. 1017) archevêque de Sens, de venir présider l'élection, puis décida le clergé et le peuple à accepter Simplicius.

Mais l'intérêt historique de l'épiscopat de Sidoine réside surtout dans les efforts qu'il a faits pour empêcher les Wisigoths de s'emparer de l'Auvergne. Au lieu que nous ignorons presque tout de la tentative que Syagrius faisait quelques années plus tard pour maintenir le nom romain dans le nord de la Gaule, nous pouvons suivre dans ses détails, grâce à la correspondance de Sidoine, la lutte entreprise par l'aristocratie arverne, groupée autour de son évêque, pour se soustraire à la barbarie envahissante. Sans doute, aux yeux de Sidoine, Euric avait le tort d'être un arien et il redoute surtout de sa part la persécution religieuse, mais, de plus, ce grand seigneur lettré a la pleine conscience du danger que la domination barbare ferait courir à la culture romaine dont il est le dernier défenseur et, dans les angoisses que révèle sa correspondance, on sent un souffle vraiment patriotique.

Dès le début de son épiscopat, on le voit employer toute son activité à cette œuvre de défense. A l'avènement de Julius Nepos (474), il écrit à Audax, préfet de Rome, afin d'éveiller la sollicitude impériale en faveur des Arvernes. Pour défendre le Berry contre les Wisigoths, Anthemius avait fait appel à un corps d'auxiliaires bretons qu'Euric avait vaincus et rejetés en Bourgogne. Ces Bretons avaient ravagé les frontières de l'Auvergne et Sidoine intervint auprès de leur chef, Riothime, pour demander justice en faveur d'un colon arverne qui avait été dépouillé de ses biens. Maîtres du Berry, les Wisigoths envahirent l'Auvergne et assiégèrent Augustonemetum (Clermont), 474. Le beau-frère de Sidoine Apollinaire, Ecdicius, *magister militum*, équipa une armée à ses frais, surprit les barbares et les tailla en pièces; dans une deuxième sortie il parvint à les mettre en déroute avec dix-huit cavaliers et les força à la retraite. *Epist.*, III, 3. L'Auvergne était délivrée momentanément, mais une famine horrible succéda à l'invasion et Sidoine remercie, au nom du peuple arverne, Patiens, évêque de Lyon, des secours qu'il lui a envoyés. *Epist.*, VI, 12. Cf. Grég. de Tours, *Hist. Fr.*, II, 24. De plus, la province restait exposée comme une proie que se disputaient les Burgondes et les Wisigoths. Sidoine, inquiet, dépêcha le juif Gozolas avec une lettre pour Magnus Felix, préfet du prétoire, en résidence à Arles, où il lui dépeignait la détresse de son pays. *Epist.*, III, 4.

Ce haut fonctionnaire paraît avoir agi, car Euric ayant accepté de négocier, Julius Nepos convoqua le *concilium Galliarum*. Chez les Arvernes mêmes les esprits étaient divisés et il y avait certainement un parti wisigoth opposé à l'évêque. Sidoine intervint dans l'élection du député des Arvernes au *concilium Galliarum* et, sur le refus d'un certain Pastor, qui avait sa confiance, fit désigner un de ses parents, Avitus. *Epist.*, V, 20. Les Wisigoths acceptèrent une trêve et ce fut sans doute à ce moment que Sidoine se rendit à Lyon, où il sollicita l'alliance du roi burgonde Hilpéric, puis à Vienne, auprès de l'évêque Mamertus. *Epist.*, VI, 12; IV, 11. A son retour à Augustonemetum, il trouva sa ville épiscopale livrée aux discordes; plusieurs habitants s'étaient enfuis chez les Wisigoths. Sidoine fit appel au dévouement d'un de ses meilleurs amis, le prêtre lyonnais Constance, renommé pour sa sainteté. Constance vint à Augustonemetum et joua un véritable rôle d'arbitre entre les factions. *Epist.*, III, 2. Tous ces faits témoignent que Sidoine avait affaire à une opposition assez redoutable; d'après un passage d'une de ses lettres, il semble même qu'on lui ait reproché son origine étrangère au pays : *pattior hic incommoda peregrini*. *Epist.*, IX, 3.

Enfin le gouvernement impérial lui-même, incapable de rien tenter pour la défense de la Gaule, allait livrer l'Auvergne aux Wisigoths. Une première ambas-

sade envoyée par Julius Nepos à Euric fut celle du questeur Licinianus, qui apporta à Ecdicius le titre de patrice et se rendit près d'Euric (*Epist.*, III, 7); mais échoua complètement. Malgré les menaces de cette situation, le courage de Sidoine ne se démentit pas. Au moment où l'on apprend que les Wisigoths vont entrer en Auvergne, l'évêque décide ses diocésains à instituer chez eux la fête des Rogations, établie par Mamertus à Vienne. *Epist.*, VII, 1; V, 14. A Augustonemetum les habitants organisaient des milices urbaines et Sidoine écrivait à Ecdicius pour lui demander de venir se mettre à leur tête. *Epist.*, III, 3. Ecdicius vint avec quelques troupes burgondes. *Epist.*, IV, 7.

A ce moment Julius Nepos, envoya en ambassade à Euric saint Épiphanes, évêque de Pavie. Le roi wisigoth accepta des négociations, qui furent confiées aux quatre évêques de la Gaule méridionale, Graecus de Marseille, Léonce d'Arles, Faustus de Riez, Basilius d'Aix. Une lettre de Sidoine à Magnus Felix témoigne de l'inquiétude que lui causaient ces pourparlers. *Epist.*, IV, 5. Cette inquiétude était justifiée, car Euric obtint la cession de l'Auvergne, qu'il convoitait (été de 475). L'événement est surtout connu par la noble protestation que Sidoine adressa à Graecus, évêque de Marseille. *Epist.*, VII, 7. Il rappelait le courage que les Arvernes avaient montré contre les Wisigoths pour défendre l'empire. Dans une autre lettre à Basilius, évêque d'Aix (*Epist.*, VII, 5), il demandait qu'Euric accordât au moins deux garanties essentielles : la liberté d'élire les évêques et celle de pratiquer le culte catholique.

Euric envoya comme comte chez les Arvernes le gallo-romain Victorius et Sidoine Apollinaire, arrêté fut exilé à Livia, aux environs de Carcassonne. *Epist.*, VIII, 3. Enfermé dans un cachot obscur, il fut soumis aux pires traitements, puis, grâce à l'amitié de Léon, ministre d'Euric, il put revenir dans son diocèse. Là il paraît s'être résigné au fait accompli et avoir entretenu d'assez bons rapports avec le comte goth Victorius. Il s'occupe alors de la publication de ses lettres dont il dédie le recueil à Constance, mais il refuse, malgré les sollicitations de Léon, d'écrire l'histoire de son temps, peut-être pour échapper au panégyrique du vainqueur. Il commença cependant, à la demande de Prosper, évêque d'Orléans, une histoire de la guerre d'Attila, qui ne fut pas achevée.

Les derniers moments de Sidoine furent attristés par la révolte de deux prêtres de son clergé, Honorius et Hermanchius, qui lui enlevèrent le gouvernement de son église et le séquestrèrent lui-même. Puis, Honorius étant mort misérablement, Sidoine fut délivré de sa prison, mais, peu de temps après, ses forces commencèrent à baisser. Il se fit alors porter dans son église cathédrale et, au milieu des fidèles en larmes, il désigna avant de mourir Aprunculus pour lui succéder. Grég. de Tours, *Hist. Fr.*, II, 23.

On ne s'accorde pas sur la date de sa mort, placée tantôt en 479, d'après son épitaphe, dans un manuscrit de Madrid (Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 34-35), tantôt en 489. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 274, 755. On a la preuve par des allusions contenues dans ses lettres qu'il vivait encore en 480, peut-être même en 482. V. Coville, *Sidoine Apollinaire à Lyon*, p. 43-44. Il ne peut avoir dépassé beaucoup cette date, puisqu'il n'est question dans sa correspondance ni de Clovis, ni d'Alaric II, ni de Gondebaud. Ce qui est certain, c'est qu'il n'avait pas beaucoup plus de cinquante ans.

IV. SON CULTE. — Les termes de vénération dans lesquels Grégoire de Tours, originaire de Clermont, parle de Sidoine Apollinaire un siècle à peine après sa mort (*Hist. Fr.*, II, 23), montrent à quel point sa

mémoire était chère aux Arvernes. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été canonisé et sa fête figure au martyrologe hiéronymien le 23 août. *Martyrol. hieronym.*, édit. Duchesne. Bien qu'il eût été enseveli à l'église de Saint-Saturnin, ses reliques étaient conservées à l'église d'Aydat, non loin de l'emplacement de la villa d'Avitacum, où une grande chaise en pierre porte cette inscription, rédigée au ^{xii}^e siècle : HIC SVNT DVO INNOCENTES + ET S[ANCTVS] SIDONIVS. Dans une visite épiscopale, le 31 mai 1736, Massillon, successeur de Sidoine sur le siège de Clermont, fit ouvrir cette chaise et y trouva des ossements. Un autre reliquaire de cuivre portait l'inscription : SANCTI SYDONIS ET SANCTI DONATI. Crégut, *Essai sur Avitacum*, p. 70. Seule, la chaise de pierre, vide depuis la Révolution, existe encore.

V. SES ŒUVRES. — Ce grand seigneur lettré, élève accompli des rhéteurs du ^v^e siècle, qui a su être, par suite de circonstances exceptionnelles, un grand évêque et un défenseur du catholicisme en Gaule, n'a guère laissé que des œuvres profanes. Bien que, pendant son épiscopat, il paraisse s'être intéressé aux questions théologiques, on ne voit pas qu'il ait jamais essayé d'apporter sa contribution personnelle à la solution des problèmes dogmatiques qui occupaient alors les esprits. Parmi ses œuvres perdues on peut citer une traduction de la Vie d'Apollonius de Tyane, de Philostrate et une histoire de la guerre d'Attila, qu'il ne put achever. Sidoine Apollinaire est donc resté un des derniers auteurs profanes de la littérature latine, mais il ne faut pas en conclure que ses œuvres puissent être indifférentes à l'historien de l'Église. Les tableaux animés que l'on trouve dans ses vers, les réflexions de tout genre qui remplissent sa correspondance avec les évêques gaulois fournissent au contraire des renseignements de premier ordre sur la vie religieuse de cette époque. Le principal inconvénient de ce témoignage, c'est de se dissimuler trop souvent sous une forme académique, avec une recherche de l'expression aussi noble qu'imprécise : le latin savoureux et barbare de Grégoire de Tours est autrement précieux pour l'histoire que les phrases pompeuses et les développements parfois creux qui remplissent les œuvres de Sidoine. On peut diviser ces écrits en trois catégories : 1° *Panégryphes impériaux* d'Avitus, Majorien, Anthemius. Il est très difficile, à travers le vêtement mythologique qui les recouvre, d'en tirer des témoignages précis. — 2° *Carmina*, publiés entre 462-472. Ce sont des épithalames, des épigrammes, des lettres, etc.... On y trouve quelques pièces d'un caractère religieux. — 3° *Lettres*, divisées en neuf livres, sans aucun ordre chronologique. C'est là que se trouve le témoignage le plus important de Sidoine sur la société de son temps. À côté des lettres visiblement destinées à la publication, purs exercices de rhétorique, on en trouve d'autres écrites au jour le jour : ce sont celles qui fournissent les plus précieuses indications sur les événements de l'épiscopat de Sidoine.

Malgré tous leurs défauts, les ouvrages de Sidoine restent une des sources fondamentales pour l'histoire de la société occidentale au ^v^e siècle : c'est un témoignage unique sur les dernières années du régime romain en Gaule.

Éditions : Elias Vinetus, Lyon, 1552; Savaron, Paris, 1579, 1598 et 1609. J. Sirmond, Paris, 1614. — Baret, Paris, 1879, et avec traduction française, Paris, 1888, collect. Nisard. — Éditions critiques : Lütjohann, *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, 1887, t. VIII; P. Mohr, coll. Teubner, Leipzig, 1895.

Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, II, 21. — Chaix, *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, Clermont, 1867

(travail défectueux et dénué de critique). — Sandret, *Sidoine Apollinaire historien*, dans *Revue des questions historiques*, 1882, t. XXXII, p. 210. — Georges, *Un évêque de Troyes et Sidoine Apollinaire*, Troyes, 1878. — Fertig, *C. Sollius Apollinaris und seine Zeit*, Passau, 1848. — Mommsen, *De vita Sidonii*, dans *Mon. Germ.*, *Auct. antiq.*, t. VIII, p. XLIV-LIII; *Über Sidonium am westgothischen Hofe*, dans *Sitz ber. Berlin. Akad. Wiss.*, 1885, p. 215-223. — G. Yver, *Euric, roi des Wisigoths*, 466-485, dans *Mélanges G. Monod*, Paris, 1896, p. 31-46. — R. Crégut, *Essai sur Avitacum*, Clermont, 1890; *Le cénobite Abraham*, Clermont, 1893; *Nouveaux éclaircissements sur Avitacum*, Clermont, 1902. — A. Coville, *Sidoine Apollinaire à Lyon*, dans *Revue d'histoire de Lyon*, Lyon, 1904, t. III. — Voir aussi les histoires de la littérature latine de Teuffel, 5^e éd., 1890, t. II, p. 1135-1200, et d'Ebert, trad. franc., 1883, t. I, p. 447. — Max Muller, *De Apollinaris Sidonii latinitate*, 1888. — Grupe, *Zur Sprache des Apollinaris Sidonius*, 1892. — Bibliographies sur Sidoine Apollinaire, dans Potthast, *Bibliotheca medii aevi*, t. II, p. 1015. — Molinier, *Sources de l'histoire de France*, t. I, n. 136. — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. I, p. 89.

L. BRÉHIER.

9. APOLLINAIRE, fils de Sidoine Apollinaire et évêque de Clermont (515), naquit sans doute à Lyon et reçut de son père, qui fut son principal maître, une éducation toute littéraire. Mais il ne paraît pas, d'après les allusions des lettres de Sidoine, lui avoir donné beaucoup de satisfaction. Après l'occupation d'Augustonemetum par les Wisigoths, il devint l'ami intime du comte goth Victorius, décrié pour ses débauches, et délaissa l'étude pour la chasse. À la suite de scandaleux méfaits, Victorius dut s'enfuir à Rome : Apollinaire l'accompagnait. Là un nouveau scandale déclencha contre eux l'indignation populaire : Victorius fut lapidé et Apollinaire faillit subir le même sort. Exilé à Milan, à la suite d'une veille au tombeau de saint Victor, il s'échappa et revint en Gaule. Il paraît alors se ranger, épouse Placidina et satisfait son père en se livrant à l'étude de l'éloquence. Grég. de Tours, *In gloria martyrum*, XLIV. Comme les membres de l'aristocratie arverne, Apollinaire paraît s'être rallié franchement à la domination des Wisigoths. En 507, à la bataille de Vouillé, il se trouve dans leurs rangs et commande le corps des Arvernes, dont un grand nombre fut tué. Grég. de Tours, *Hist. Fr.*, II, 37. En 515, après la mort d'Euphrasius, évêque de Clermont, le clergé voulait élire Quintianus, prêtre âgé et renommé pour sa sainteté. Placidina, femme d'Apollinaire, et sa sœur Alchima allèrent trouver Quintianus, surent le circonvenir en lui représentant la difficulté de sa tâche et l'engagèrent à prendre Apollinaire comme une sorte de coadjuteur. Quintianus y consentit : Apollinaire se rendit aussitôt auprès du roi Thierry et, à force de présents, obtint d'être reconnu évêque de Clermont, mais il n'exerça ses fonctions que quatre mois et mourut subitement. Il était le père du sénateur Arcadius, qui entreprit en 531 de livrer l'Auvergne à Childebart.

Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, II, 37; III, 2; *In gloria martyrum*, XXXIV; *Vitae patrum*, I. — Avitus, *Epistolae*, XXXVIII. — Ruricius, *Epistolae*, II, 25.

L. BRÉHIER.

10. APOLLINAIRE, patriarche d'Alexandrie, mis en 551 à la place de Zoïle encore vivant, ce qui constituait une nomination irrégulière, mais ratifiée plus tard par le pape Vigile. Cf. t. II, col. 332. Peu de temps après son élection, il assista avec Mennas de Constantinople à la dédicace de Sainte-Irène, dans la ville impériale, et porta avec lui les reliques dans la voiture de l'empereur. Théophane, éd. Classen, Bonn, 1839, t. I, p. 353. Il assista au cinquième concile général (553) et signa, avec Eutychius de Constantinople et d'autres évêques, une lettre où on demandait au pape de présider le concile pour régler

l'affaire des Trois Chapitres. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. ix, col. 63, 186, 402; réponse de Vigile, col. 187. La présence d'Apollinaire est attestée à toutes les sessions du concile, col. 174-367, *passim*; il signa à la huitième les *capitula conciliaria*, col. 389. C'est lui qui ordonna évêques trois moines envoyés à Alexandrie par l'abbé du Sinaï, au témoignage de Jean Moschus, *Pratum spirit.*, 124, P. G., t. LXXXVII, col. 2988. Apollinaire avait un frère nommé Agathon, abbé, qui fit mettre en prison pour mauvaise administration le moine Eustochius, économiste de son église; Eustochius s'évada et parvint à supplanter le patriarche Macaire de Jérusalem. Là il persécuta pour crime d'origénisme les moines de la Grande-Laure, et cela, dit Théophane, en haine de Macaire, d'Agathon et d'Apollinaire, ce qui semble prouver que le patriarche d'Alexandrie n'appartenait pas au parti antiorigéniste. Théophane, *ed. cit.*, t. i, p. 374. Apollinaire siégea dix-neuf ans, d'après la *Chronographia brevis* de Nicéphore, éd. Dindorf, Bonn, 1829, t. i, p. 781, ce qui donne 570 pour date de sa mort. Les difficultés qu'éprouve Le Quien à justifier encore son existence en 567 et 568 sont donc inexistantes. *Oriens christianus*, t. ii, col. 436-437, 439. Il n'y a à en retenir qu'une remarque sur la médiocre chronologie de certaines histoires coptes: Pierre IV, patriarche jacobite, ayant été consacré et résidant hors d'Alexandrie par peur d'Apollinaire, celui-ci eut quand même connaissance de son ordination et en écrivit à Constantinople, mais il était mort avant que sa lettre parvint à la cour impériale. Il faut pour cela qu'elle n'ait pas été écrite dès la consécration de Pierre, antérieure de trois ans à la mort d'Apollinaire.

R. AIGRAIN.

11. APOLLINAIRE (Saint), archevêque de Bourges en 603 (d'autres disent 607), mort le 6 octobre 611. La durée de neuf ans, attribuée par d'anciens diptyques à son épiscopat, cadre si peu avec les données fournies par les mêmes documents sur ses prédécesseurs et successeurs, qu'on n'en saurait tirer argument. Ses reliques, conservées près de Bourges, à Saint-Austrégisile (Saint-Outrille) furent dispersées par les protestants en 1562.

Acta sanctorum, oct. t. iii, p. 413-416. — *Gallia christiana*, Paris, 1720, t. ii, col. 16. — Chenu, *Chronologia historica archiepiscoporum Bituricensium*, Paris, 1621, p. 28. — Le Coite, *Annales eccles. Francorum*, Paris, 1666, t. ii, p. 556-620. — Gams, *Series episcoporum*, p. 522. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. ii, p. 22, 25.

R. AIGRAIN.

12. APOLLINAIRE (Bienheureux), quatorzième abbé du Mont-Cassin. Mabillon date le début de son abbatiat du commencement de 818. L'abbé Didier (Victor III) dans ses *Dialogues* et Léon de Marsi ou d'Ostie dans sa *Chronique* rapportent que, visitant les possessions de l'abbaye et n'ayant pas de barque pour traverser le Liris (Liri ou Garigliano), il fit le signe de la croix et marcha sur les eaux. De nombreuses donations dont Léon d'Ostie mentionne les chartes accrurent sous son gouvernement le domaine du monastère: le 5 mai 820, il reçoit des biens fonds de Trasemund; en mars 823, d'Arnipert, noble habitant de Conza; en mars 825, de Dagobert de Capoue; en 827, de Daniel, clerc de Tarente, et de Dachalenus de Capoue. Les actes de donation que Léon avait eus entre les mains, ont été publiés par dom Érasme Gattola dans ses *Accessiones*, p. 27, 28, 30, 31; il a seulement omis la donation de Rodegarius, gouverneur du Bénévent, mentionnée aussi par le chroniqueur.

Radechis, comte de Conza, qui avait donné le pouvoir à Sicon après avoir assassiné Grimoald, en 817, fit pénitence trois ans après et se retira au Mont-Cassin. *Chronicon Salernitanum*, 50, 55, dans *Monum.*

Germ. hist., Script., t. iii, p. 495, 497; Erchempert, *Hist. Langobardorum Beneventanorum*, 9, 11, dans *Mon. Germ. hist., Script. rerum langob.*, p. 238-239. C'est également sous l'abbatiat d'Apollinaire qu'aurait eu lieu l'invasion des Sarrasins en Sicile, et la prise de Palerme, d'après Léon d'Ostie, la troisième année, soit 820, et Mabillon a raison d'observer que cette donnée cadre bien avec la chronologie qui fait commencer son abbatiat en 817. Mais, en fait, l'invasion sarrasine n'eut lieu que onze ans plus tard, sans que nous puissions connaître la cause de l'erreur de Léon. A ce moment Apollinaire était mort. Il avait quitté la terre, après avoir gouverné onze ans l'abbaye, le 27 novembre 828. Il fut enseveli près de l'église de Saint-Benoît, près des degrés du portique menant à l'église de Saint-Martin. A la fin de 846, une nouvelle invasion de Sarrasins menaçait l'abbaye, Apollinaire apparut à son quatrième successeur Basaccius, à ce que racontent Didier et Léon d'Ostie, et le rassura au nom de saint Benoît et au sien propre; dans la nuit, une pluie torrentielle fit déborder la rivière qui la veille était presque à sec et les Sarrasins, ne pouvant la franchir, s'en retournèrent. Aussi Apollinaire fut-il l'objet, à l'abbaye, d'une grande vénération. Son corps fut élevé 253 ans après sa mort par les soins de l'abbé Didier, et enseveli dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, auprès de l'autel de saint Grégoire le Grand. Didier, à cette occasion, composa son épitaphe, presque toute entière en vers léonins.

Léon d'Ostie, *Chronicon Casinense*, t. 19-21, 27, édit. Wattenbach dans *Monum. Germ. histor., Script.*, t. vii, p. 594-596, 599; reproduite dans *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 517-520, 526-527. — Didier (Victor III), *Dial.*, t. i, p. L., t. cxix, col. 967, 969; *Epitaphium*, col. 1017. — Pierre Diacre, *De ortu et obitu iustorum Casinensium*, 28, P. L., t. CLXXIII, col. 1081-90 (vie d'une verbosité insupportable, que le copiste n'a pas eu le courage de transcrire jusqu'au bout). — *Catalogus abbatum Casinensium*, *ibid.*, col. 485, et dans *Script. rerum langobard.*, p. 480, 489; *Script.*, t. vii, p. 577. — *Chronica S. Benedicti Casinensis*, anonyme, 6, dans *Script. rerum langob.*, p. 472. — Mabillon, *Annales ord. S. Bened.*, t. ii, p. 436, 447, 518; *Acta sanct. ord. S. Bened.*, IV, ii, p. 463. — Tosti, *Storia della badia di Monte-Cassino*, Naples, 1842, t. i, p. 41-42.

R. AIGRAIN.

13. APOLLINAIRE II, patriarche orthodoxe d'Alexandrie, nommé ailleurs Valentinianus, occupa ce siège de 808 à 825.

De Zogheb, *Études sur l'ancienne Alexandrie*, Paris, 1909.

J. DAVID.

14. APOLLINAIRE L'ANCIEN. Voir APOLLINAIRE (4), col. 961.

15. APOLLINAIRE DE BAUCO, moine du Mont-Cassin, entré jeune au monastère, reçut l'habit de l'abbé Laur de Mantoue (Laurent Zambelli, 1546-1549) et se fit remarquer par la pureté de sa vie. Devenu maître des novices, il donna l'habit à Placide, diacre qui fut le continuateur du *De viris illustribus Casinensibus* de Pierre Diacre. Lecteur assidu de l'Écriture et des Pères, il en fit des extraits, pour ne pas se laisser aller à l'oisiveté. Il mourut le 23 juin 1581 et fut enseveli au cimetière de Sainte-Anne.

Placidus Romanus, *Suppl. virorum illustrium Casinensium*, 29, P. L., t. CLXXXIII, col. 1060-1061.

R. AIGRAIN.

16. APOLLINAIRE DE LA CONCEPTION, franciscain portugais, né à Lisbonne le 23 juillet 1692. Vers l'âge de treize ans, il se rendit à Rio de Janeiro, puis à São Paulo où il reçut l'habit de Saint-François, le 3 septembre 1711. Plus tard il retourna en Portugal et publia quelques ouvrages, à peu près dépourvus de mérite littéraire, cependant estimés à cause des renseignements historiques qu'il renferment. Il écrivit

aussi des livres de piété dont quelques-uns sont restés inédits. Apollinaire ne reçut jamais les ordres; il mourut à Lisbonne à l'occasion du tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755. Nous ne ferons mention que de ses ouvrages imprimés : — *Pequenos na Terra, Grandes no Céu-Memorias historicas dos Religiosos da Ordem serafica, que do humilde estado de leygos subiraõ ao mais alto grão de perfeicaõ*, Lisbonne, 1732, 1^{re} partie; 1735, 2^e partie; 1738, 3^e partie. Il écrivit aussi la 1^{re} partie, qui ne fut jamais publiée. — *Primouzia serafica na Regiaõ da America*. — *Novo descubrimiento de Santos e Veneraveis Religiosos da Ordem serafica que ennobrecem o novo mundo com suas virtudes e accoens*, Lisbonne, 1733. — *Seculos da Religiãõ serafica brilhante em todos com seus Religiosos Leygos dos quaes se poem huns illustrados comodom da sciencia, de outros se apontaõ os escritos, dos canonizados, e beatificados os nomes, e de muitos varios apothemas espirituces, e doutrinaes*, Lisbonne, 1736. — *Viagan devota e feliz em que os Navegantes exercendo algumas devocoens e discorrendo em causas espirituales, que abonaraõ com varios exemplos distribuiaõ o tempo o que tudo se manifesta em Dialogos*, Lisbonne, 1737. — *Claustro Franciscano erecto no dominio da Coroa Portugueza, e estabelicido sobre dezeseis columnas, expõemse sua origem, e estado prezente, e de seus conventos e Mosteiros, annos de sua fundacão, numero de Hospicios Prefecturas, Recolhimẽtos, Parochias, e Misoens, dos quaes se dá individual noticia, e do numero de seus Religiosos, Religiosas terceiros, e terceiras que vivem collegiadamente tanto em Portugal, como em suas Conquistas*, Lisbonne, 1749. — *Instrucoens para os que demando o mundo procuraõ o Céu pelo cominho dos Frades Menores ás quaes se dá principio com a Regra, vida e Testamento de N. Serafico Padre S. Francisco*, Lisbonne, 1740.

João de Santo Antonio, *Bibliotheca universa Franciscana*, Madrid, 1732, t. I, p. 175. — Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741, 1759, t. I, p. 430-431; t. IV, p. 63. — Innocencio Francisco da Silva, *Dicionario bibliographico Portuguez*, Lisbonne, 1858, t. I, p. 300-301; t. VII, p. 322-323. — Fortunato de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1915, t. III, 363-364.

Fortunato de ALMEIDA.

17. APOLLINAIRE FRANCO (Bienheureux) franciscain espagnol, né à Aguilar del Campo. Il fit ses études à l'université de Salamanque, y prit le grade de docteur et entra ensuite chez les observants de la province de Saint-Jacques. Après s'être adonné à la prédication, il partit, en 1600, pour les Philippines et de là passa au Japon où il fut nommé provincial et exerça un apostolat fructueux, malgré la persécution. Arrêté le 7 juillet 1617, il fut enfermé dans la prison d'Omoura, où il passa cinq ans, continuant à instruire ceux qui l'approchaient et même à former des religieux. Enfin, il fut condamné à être brûlé vif, ainsi que huit de ses compagnons. Son supplice eut lieu le 12 septembre 1622. Il a été béatifié par Pie IX le 7 juillet 1867.

Léon (de Clary), *L'aureole séraphique*, t. III, p. 373-376. — Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon*, Paris, 1901, p. 297, 311, 315, 358, 358, 478, 510, 529. — Profillet, *La martyrologe de l'Église du Japon*, Paris, 1895, t. I, p. 175-178.

U. ROUZIÈS.

18. APOLLINAIRE D'HIERAPOLIS. Voir APOLLINAIRE (3), col. 959.

19. APOLLINAIRE LE JEUNE. Voir APOLLINAIRE (5), col. 962.

20. APOLLINAIRE DE VALENCE, frère mineur capucin, se nommait au siècle Auguste Dupont. Il était né dans l'ancienne capitale du Dauphiné le

28 juillet 1829. Le 4 octobre 1851, il entra dans le noviciat des capucins à Marseille. Ses études de théologie terminées, il fut d'abord employé aux travaux apostoliques ordinaires dans son ordre : retraites, missions, stations. En 1866, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris, où il devait passer de longues années, et c'est là qu'il allait trouver la voie qu'il suivrait jusqu'à la fin de sa vie, l'étude de l'histoire de sa famille religieuse. Nous ne pouvons mentionner tous les ouvrages et opuscules qu'il publia ou réédita : omettant les livres ascétiques voici les principaux, qui intéressent davantage ce Dictionnaire : *Histoire des Capucines de Flandre*, écrite au XVIII^e siècle par une religieuse de cet ordre. 3 in-8, Paris, 1878. — *Mémoires de la mission des capucins de la province de Paris près de la reine d'Angleterre*, 1630-1669, par le P. Cyprien de Gamaches. In-12, Paris, 1818. — *Histoire de la mission des pères capucins au royaume de Maroc*, 1624-1636, par le P. François d'Angers. In-12, Rome, 1888. — *Histoire de la mission du P. Martin de Nantes chez les Cariris, Brésil*, 1671-1688. *Ibid.* — *Mémoires pour servir à l'histoire de la mission des capucins dans la régence de Tunis*, 1624-1865, par le P. Anselme des Arcs, *Ibid.*, 1889. — *Trois lettres du P. Pacifique de Proviens*, initiateur des missions des capucins français en Orient, *Ibid.*, 1890. — *Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des capucins*, 1631-1637. In-8, Paris, 1892.

Expulsé de son couvent en 1880, le P. Apollinaire avait cherché à quel travail il pourrait consacrer son temps. L'idée lui vint de rééditer, en la mettant à jour, la *Bibliotheca scriptorum* de son ordre, éditée au XVII^e siècle. Dans le but de faire les recherches voulues, il obtenait de se rendre en Italie, où il trouverait plus de liberté qu'en France, et bientôt il allait se fixer à Naples. Il s'y mit à l'œuvre et donna la *Bibliotheca fr. min. capuccinorum provinciae Neapolitanae*. In-4, Rome et Naples, 1886. Rentré en France, où la vie religieuse avait repris un nouvel essor, il s'arrêta dans le Midi et reçut chez ses frères de Toulouse il publiait la *Bibliotheca provinciarum Aquitaniae et Occitaniae*. In-4, Rome, et Nîmes, 1894. Elle était bientôt suivie de l'*Histoire des capucins de cette province* dans la série d'ouvrages sur *Toulouse chrétienne*, 3 in-8, Toulouse, 1897. De nombreux opuscules, extraits de revues savantes, témoignaient de son ardeur au travail. Il s'était en particulier occupé de la période révolutionnaire et publiait des *Études franciscaines* sur les couvents et religieux de son ordre pendant cette époque. Il avait aussi collaboré au *Dictionnaire de la Bible*, écrivant des articles sur les auteurs franciscains.

Retiré temporairement chez des parents, près de qui il trouvait les soins que réclamait une santé usée par l'âge et les infirmités, le P. Apollinaire mourut la plume à la main, à Bellegarde du Gard, le 6 octobre 1899.

P. ÉDOUARD D'ALENÇON.

21. APOLLINAIRE DE VIENNE, né selon toutes vraisemblances à Vienne dans le Dauphiné. Au moment de la Réforme, il était religieux du couvent de Die, dans la province dominicaine de Provence. Il fut massacré par les calvinistes, avec le P. Jean de Mirebeau et tout un groupe de Pères du même couvent sûrement avant 1569, puisque les actes du chapitre général tenu à Rome à cette date mentionnent leur martyre, et probablement vers la fin du mois d'avril 1562, lors des attaques huguenotes contre le Dauphiné et les provinces du midi. Le couvent de Die fut détruit.

B. Reichert, *Acta cap. gen. Ard. Praed.*, Rome, 1901, t. V (1558-1600), p. 117. — *Analecta ord. Praed.*, Rome, 1893, t. I, p. 264-265. — *Gallia christ.*, Paris 1865, XVI, col. 509. — Jean de Réchac, *Les Vies des saints et bienheureux de l'ordre des Fr. Prêcheurs*, Paris, 1650, t. II, p. 603.

P.-M. SCHAFF.

APOLLINARISME. Voir APOLLINAIRE (5), col. 962.

APOLLINARIA, APOLLINARIS (Sainte), vierge, 5 janvier. Elle figure au martyrologe romain et dans les synaxaires grecs sous cette date. Nous n'avons sur elle aucun renseignement dans des sources authentiques. Elle n'est connue que par une légende grecque, qui la présente comme fille de l'empereur Anthemius (462-472). Ayant voué sa virginité au Christ, elle visita Jérusalem, puis le sanctuaire de Saint-Ménas en Égypte. S'étant habillée en moine, elle vécut sous le nom de Dorotheus dans un monastère du désert de Scété, sous la direction de saint Macaire. Sa sœur fut délivrée par elle du démon. Accusée d'avoir violé celle-ci, elle fut conduite à la cour de son père, où elle découvrit à celui-ci et à sa mère qui elle était. Puis elle retourna à son couvent et c'est seulement à sa mort qu'on constata son véritable sexe. Une révélation renseigna saint Macaire sur sa condition; elle fut vénérée comme sainte, opérant beaucoup de miracles. Le synaxaire de Constantinople, ed. Delehaye, col. 369-372, donne un résumé de cette légende, qui n'est qu'une des nombreuses adaptations du motif connu de femmes qui entrent sous un déguisement dans un couvent d'hommes. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, p. 224 sq.

Acta sanctorum, jan. t. I, p. 257-261 (traduction latine du texte grec).

J. P. KIRSCH.

1. APOLLO, Ἀπολλῶς, vraisemblablement contraction pour Apolloniós que donne le *codex Bezae*, était un juif alexandrin, homme savant et éloquent; on peut croire qu'il appartenait à cette brillante école juive dont Philon était à Alexandrie le représentant le plus fameux, et qui cultivait l'allégorie et le sens mystique des Écritures. Il connaissait le baptême et la prédication de Jean-Baptiste; les Actes des apôtres, qui racontent aussitôt après l'histoire d'Apollon celle des disciples de Jean-Baptiste que Paul rencontra à Éphèse, et qui ne connaissaient ni n'avaient reçu le Saint-Esprit, suggèrent un rapprochement qui a paru naturel à beaucoup d'exégètes : ces « disciples » d'Éphèse étaient peut-être des convertis d'Apollon, lequel aurait eu ainsi sa part dans la fondation de l'Église d'Éphèse, bien que son apostolat y eût été très incomplet. Il n'était d'ailleurs plus à Éphèse quand saint Paul y arriva : deux chrétiens de cette ville, Priscille et son mari Aquila, avaient achevé son instruction, et il était passé en Achaïe avec des lettres de recommandation des « frères, » soit de son propre mouvement, soit, comme le porte le *Codex Bezae*, à la demande de quelques Corinthiens. Saint Jean Chrysostome s'est demandé à quel moment Apollon avait reçu le baptême; les Actes emploient pour le qualifier, dès avant sa rencontre avec Priscille, une expression remarquable : κατηχήμενος τὴν ὁδὸν τοῦ Κυρίου; il connaissait avec exactitude l'histoire de Jésus, mais savait imparfaitement la doctrine, puisqu'il ne connaissait d'autre baptême que celui de Jean; il était, disent encore les Actes, « fervent d'esprit, » ζῶν τῷ πνεύματι, et saint Jean Chrysostome l'entend du Saint-Esprit, se demandant comment Apollon put le recevoir avant le baptême (*hom. XI in Acta ap. I*, P. G., t. LX, col. 282-283); mais il ne s'agit, visiblement, que de l'esprit d'Apollon, de son ardeur et de ses belles qualités. Act., XVIII, 24-28.

Ce prédicateur éloquent, une fois son instruction complétée, fut très utile aux chrétiens de Corinthe. Saint Paul reconnaît qu'Apollon a arrosé ce que lui-même avait planté. I Cor., III, 6. Il excellait surtout dans la polémique contre les juifs; il les réfutait avec des arguments tirés de l'Écriture, publiquement, et non plus seulement, comme à Éphèse, dans les syna-

gogues. Vraisemblablement il usait dans ses discours de l'exégèse raffinée et savante de son pays d'origine. De là son succès auprès des auditeurs grecs, que satisfaisait moins l'éloquence toute simple de saint Paul. Il y eut bientôt à Corinthe, non pas un schisme, car on ne saurait donner ce sens, à cette date, à l'expression σχίσματα qu'emploie l'apôtre, mais des discussions entre coteries, εἰσιδες. Il y avait entre autres un parti qui se réclamait d'Apollon : ce que nous savons d'Apollon donne à penser que saint Paul vise ce parti quand il s'en prend aux Grecs qui veulent dans la prédication de la sagesse, c'est-à-dire le ton de la spéculation philosophique. I Cor., I, 12 sq., III, 4 sq., 22. Mais Apollon, personnellement, n'était pour rien dans cette affaire; saint Paul ne cessa jamais de parler de lui avec estime; bien plus, ne voulant pas servir de prétexte à une querelle de parti, le prédicateur trop applaudi quitta Corinthe et refusa d'y revenir, même à la demande de saint Paul; il promettait seulement de s'y rendre quand il jugerait le moment opportun. I Cor., XVI, 12. Certains Pères ont cru que les partis dans l'Église de Corinthe ne portaient pas en réalité les noms que leur donne saint Paul, et que l'apôtre en avait parlé sous le couvert de noms connus pour ne pas désigner leurs véritables meneurs; saint Jean Chrysostome interprète ainsi I Cor., IV, 6 : « J'ai fait de ces choses l'application, μετασχηματίζω, à moi-même et à Apollon. » *In Epist. I ad Cor.*, hom. III, 1, P. G., t. LXI, col. 24, 95-97; de même Théodoret, *In Ep. I ad Cor.*, P. G., t. LXXXII, col. 233, 245, 255. Mais cette interprétation est forcée. Saint Clément de Rome, rappelant aux Corinthiens cette discussion une quarantaine d'années plus tard, parle du parti d'Apollon comme d'une faction qui se serait réellement réclamée de lui. Clém. Rom., XLVII, 3-4, Funk, *Patres apost.*, t. I, p. 160.

La seule donnée certaine que nous ayons sur la vie d'Apollon après cet incident est la mention de sa présence en Crète lorsque Tite y reçut une lettre de saint Paul. Tit., III, 13. Mais nous ignorons ce qu'il y faisait : il se préparait à un voyage dont saint Paul n'indique pas le but. Saint Jérôme, en imaginant qu'il s'y était rendu pour fuir les discussions de Corinthe, néglige l'intervalle de plusieurs années qui sépare les épîtres pastorales de la première aux Corinthiens. *In Tit.*, 3, P. L., t. XXVI, col. 598. Le même Père dit qu'Apollon était évêque de Corinthe. Le Quien a mis son nom en tête de la liste des évêques de cette ville, en déclarant que son épiscopat ressort clairement de ce que saint Paul écrit aux Corinthiens. *Oriens christianus*, t. II, col. 155-157. Il est facile de voir qu'il n'en est rien. Nous ne savons même pas s'il y avait à Corinthe l'épiscopat monarchique dès le I^{er} siècle. M. Michiels, *Origines de l'épiscopat*, p. 366, note seulement qu'Hégésippe, au II^e siècle, ne parle pas d'une liste épiscopale à Corinthe, avant l'évêque Primus, son contemporain; le P. Prat, dans *Dict. de théol. cath.*, t. V, col. 1266, 1282, s'avoue disposé à croire que la querelle dans laquelle intervint saint Clément fut provoquée par une crise de succession. Mais il est impossible de prononcer aucun nom propre et particulièrement celui d'Apollon n'apparaît nullement indiqué. Les Grecs lui ont prêté, non moins gratuitement, plusieurs sièges épiscopaux. Le pseudo-Dorothee de Tyr, qui partageait si libéralement les sièges entre tous les personnages nommés dans le Nouveau Testament, avait fait d'Apollon un évêque de Smyrne. Le Quien, *op. cit.*, t. I, col. 737. Un ménologe traduit par Sirleto et publié par Henri Canisius en fait un évêque de Dyrrachium en Épire (Durazzo), fête le 7 décembre. *Ibid.*, t. II, col. 240. Le synaxaire de Constantinople lui donne le titre d'apôtre et celui d'évêque de Césarée; fête le 7 janvier. Éd. Delehaye, p. 376, 786. D'autres

traditions locales, à Iconium, à Colophon, n'ont pas plus de fondement. Les ménées mentionnent au 10 juin un saint Apollo évêque, sans plus de commentaire : ce n'est certainement pas l'Apollon dont parle le Nouveau Testament. *Acta sanct.*, juin, t. II, p. 273 : *Synax. Constantinop.*, ed. Delehaye, p. 743.

Enfin plusieurs exégètes protestants, à commencer par Luther, et quelques catholiques, entre autres Belser, *Einführung in das N. T.*, 1901, p. 600-601, ont cru reconnaître dans Apollo l'auteur ou le rédacteur de l'Épître aux Hébreux. Voir les arguments dans Bleek, *Der Brief an der Hebräer*, Berlin, 1828 (protestant), qui a contribué plus que personne à la défense de cette hypothèse. Mais, si elle a pour elle les affinités entre le ton de l'épître et l'alexandrinisme d'Apollon, elle ne trouve aucun fondement dans la tradition patristique.

Voir tous les commentateurs des Actes des apôtres, de la 1^{re} Épître aux Corinthiens, etc., dont il serait oiseux de donner ici la liste, et les histoires du siècle apostolique. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. I, p. 247-249, 256-257, 299, 301, 562-563. — *Dict. de la Bible*, art. par [Mgr] Le Camus.

R. AIGRAIN.

2. APOLLO, Isaac, Crotas (saints) et encore *Isacius*, *Crotaton*, ou *Codratus*, martyrs du groupe de sainte Alexandra (voir ce mot), épouse tantôt de l'empereur Dioclétien et tantôt du roi perse Datianus, groupe qui se meut, on le sait, dans le cycle de saint Georges et est traditionnellement localisé à Nicomédie ou en Perse. Cf. *Synaxarium Constantinopolitanum*, au 21 avril et parfois au 22; Maxime de Cythera, *De generosa virtute*, etc. Certains manuscrits d'Usuard qui semblent dépendre d'une des formes de la *Passio S. Georgii* du pseudo Passercras (*Bibl. hag. lat.*, n. 3363-3383), si répandue en Occident ont recueilli au 22 avril la reine Alexandra. *P. L.*, t. CXXIII, col. 963. De son côté, Baronius sous l'influence des synaxaires grecs a fait place à nos trois saints au martyrologe romain à leur date normale le 21 avril, sans les localiser. C'est là que Roman de la Higuera est allé les prendre pour les amener à Alba près d'Acci en une notice du *Cronicon* de Flavius Lucius Dexter (an 300). A l'appui du pseudo-Dexter Tamayo a produit une légende (*Bibl. hag. lat.*), qu'il prétend avoir extrait d'un vague passionnaire d'Astorga et qui mélange les deux cycles Dioclétien-Datianus. C'est bien entendu un faux de plus. Impressionné par ces documents, le franciscain Juan de Arauz, évêque de Guadix, introduisit, en 1629, le culte de ces martyrs orientaux dans son diocèse.

Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 619-620, 622; *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, p. 45 sq. — Sur l'origine possible de cette date du 21 avril cf. J.-G. Frazer, *Saint George and the Parilia*, dans *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, 1901, t. I, p. 7-15 et les objections de *Analecta bollandiana*, t. XXVII, p. 439. — *Acta sanctorum* avril, t. II, p. 840. — Baronius, *Martyrologium romanum ad novam kalendarii rationem*, etc., Paris, 1613, p. 153; *Annales ecclesiastici*, t. III, p. 42 (ad ann. 310, n. XXIII), Venise, 1707. — Florez, *España sagrada*, t. VII, p. 45-52; cf. aussi p. 15-16. — Bivar, *Flavii Lucii Dextri Chronicon, ad annum 300*, dans *P. L.*, t. XXXI, col. 455. — Tamayo Salazar, *Martyrologium Hispanicum*, Lyon, 1655, t. II, p. 713.

A. LAMBERT.

3. APOLLO, moine de Scété, ancien berger, dont les *Apophthegmata Patrum* et le livre VII, qui en dérive, des *Vitae Patrum* de Rosweyde, rapportent trois traits édifiants, et en particulier la pénitence après un meurtre qu'il avait commis par curiosité, étant encore berger et sous l'empire du démon, pour voir un enfant dans le sein de sa mère ; il obtint de Dieu son pardon, mais n'en reçut qu'une assurance incomplète, afin, lui dit un autre moine, que sa douleur servît au bien

de son âme. Tillemont ne croyait pas que les trois traits des *Apophthegmata* revinssent au même Apollon : en revanche il identifiait avec l'Apollon dont ce recueil raconte la charité, et qu'il appelait Apollon des Cellules pour le distinguer du meurtrier de Scété, un Apollon dont Moïse de Scété parle à Cassien, dans la deuxième conférence, comme d'un ancien fort charitable envers un frère tenté. *P. L.*, t. XLIX, col. 544-546. Cette dernière identification n'est pas démontrée.

Cotelier, *Monumenta Eccl. graecae*, Paris, 1677, t. I, p. 399-400. — Rosweyde, *Vitae Patrum*, VII, XVII, 3, Anvers, 1628, p. 672. — *P. L.*, t. LXXIII, col. 1040. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. X, p. 41-42, 722.

R. AIGRAIN.

4. APOLLO, fondateur et abbé de Baouit, IV^e siècle. I. Sources. II. Vie. III. Le monastère de Baouit. IV. Caractère de l'ascèse d'Apollon.

I. SOURCES. — Apollon de Baouit nous apparaît comme l'une des plus sympathiques figures de l'histoire monastique égyptienne. Il mérite d'être mieux connu ; s'il ne l'est pas davantage, il faut sans doute l'expliquer par ce fait que son monastère ne tarda pas à se fondre dans la grande communauté pakhômiennne.

Le principal document que nous possédons sur lui est un précieux chapitre de l'*Historia monachorum*, longtemps inextricablement mêlée à l'*Histoire lausique* et à d'autres compilations d'histoire monastique, Dom C. Butler l'a dégagée définitivement et rendue sans doute à son véritable auteur, le moine Timothée ; Rufin sous le nom de qui elle a souvent passé est le traducteur latin. L'*Historia monachorum* est le récit du voyage d'un groupe de moines grecs, à travers les couvents et les ermitages de l'Égypte, vers la fin du IV^e siècle. Le rédacteur et deux de ses compagnons ont connu Apollon dans son monastère, et ont recueilli de précieux détails de la bouche des anciens du couvent.

Les *Vitae Patrum* de Rosweyde nous l'ont conservée dans une double recension : d'abord au livre II : la notice sur Apollon en forme le chapitre VII ; ensuite au livre VIII dans la recension longue de l'*Histoire lausique*, chapitre III. Cette seconde recension diffère peu de la précédente.

Nous possédons un autre récit de voyage à travers l'Égypte monastique, tardif et légendaire celui-là ; c'est l'abbé Paul d'Antinoë qui visite les monastères, et son disciple Ezéchiel tient la plume. Nous en avons six feuillets dans la collection Borgia, à la Bibliothèque Vaticane : le fragment coté CLXXII débute par la visite à l'abbé Apollon.

Aldehelmus, *De laude virginitatis* (*P. L.*, t. LXXXIX, col. 142), rapporte un trait curieux qu'il attribue à Apollonius, et qui se retrouve dans la vie d'Apollon (qui figure aussi ailleurs sous le nom d'Apollonius). Quelques traits des *Apophthegmata Patrum* et la notice du Synaxaire arabe de l'Église d'Alexandrie au 25 Paopi, voilà à peu près tous les documents, trop peu nombreux dont nous disposons. *Synaxaire arabe jacobite*, publié par René Basset, *Patrologia orientalis* t. I, 3.

Mais en ces dernières années l'attention a été ramenée sur ce personnage par les fouilles de M. Jean Clédat à Baouit, près d'Ashmouneim, l'ancienne *Hermopolis magna* (1901-1902) et par les publications qui ont suivi.

II. VIE. — S'il fallait en croire la notice du Synaxaire arabe, Apollon serait fils de deux pieux époux, Amon et Aiti, qui, longtemps stériles, obtinrent sa naissance à force de prières, et après des songes miraculeux. Ce renseignement est au moins en partie infirmé par une donnée de l'*Historia monachorum*, selon laquelle le frère aîné d'Apollon, moine lui aussi et son compagnon de pénitence, mourut avant lui et lui apparut

en songe. S'il faut rapporter à notre Apollo une anecdote des *Apophlegmata Patrum*, que nous relatons plus bas, il aurait eu d'autres frères encore.

A l'âge de quinze ans, il se retira dans la solitude, peut-être avec ce frère dont il vient d'être parlé. Le Synaxaire lui donne pour compagnon un de ses parents, nommé Abib, qui est peut-être cet apa Phib, si souvent représenté et invoqué à côté d'Apollo sur les murs du couvent de Baouït. D'après des indices qui ne paraissent pas très convaincants on a affirmé qu'il appartient à la communauté de Saint Pakhôme; en tout cas, il n'est possible de le confondre avec aucun des Apollo ou Apollonius que nous voyons soumis à la règle du père des cénobites, et l'*Historia monachorum* affirme avec la plus grande netteté qu'il fut solitaire jusqu'au jour où il groupa des moines auprès d'Hermopolis. Sa première retraite fut peut-être, comme le pense M. Clédat, un tombeau de la nécropole de Meïr, taillé dans la montagne au nord de Deïr-el-Moharrag, le célèbre sanctuaire du repos de la Sainte-Famille.

Après quarante ans de solitude une voix du ciel le ramena parmi les hommes, pour « perdre la sagesse des sages d'Égypte, et détruire le culte des idoles. » On ajoutait à Baouït que le saint avait auparavant obtenu la grâce d'écraser le démon de l'orgueil, visible sous la forme d'un petit éthiopien qu'il étouffait dans le sable. Apollo se rapprocha donc des lieux habités, et c'est peut-être alors seulement qu'il occupa le tombeau de Meïr. C'était au temps de l'empereur Julien.

L'*Historia monachorum* nous parle de ses longues oraisons, des cent génuflexions qu'il faisait chaque jour et chaque nuit; il portait le vêtement caractéristique du moine égyptien, le lebetes d'étoffe grossière, et le schéma, ou capuchon de toile couvrant la tête et le haut des épaules. Les moines de pays voisins prirent l'habitude de se rassembler autour de lui. Un jour l'un de ces jeunes moines fut capturé par les recruteurs de Julien. Apollo vint avec d'autres frères le consoler et l'encourager dans la prison d'Hermopolis; mais un centurion survenant les enferma tous et prétendit les inscrire au nombre de ses recrues. Ceci semblerait indiquer qu'Apollo ne pouvait alors avoir les cinquante ans passés que l'*Historia* lui attribue. Les quarante ans de solitude sont peut-être un nombre symbolique. L'apparition d'un ange dans la prison, des manifestations terrifiantes dans la maison du centurion firent rendre la liberté aux prisonniers. C'est ce trait que rapporte Aldhelmus.

Selon la promesse divine reçue au désert, Apollo lutta avec succès contre les restes du paganisme; dix villages de païens fanatiques entouraient sa résidence. Un jour que ces pauvres gens portaient en procession leurs idoles pour une fête agricole, la prière d'Apollo obtint un miracle : les statues restèrent fixées au sol et des bœufs même ne purent les mouvoir. Apollo en profita pour évangéliser et baptiser ces infidèles dont plusieurs se firent moines sous sa conduite. Le rédacteur de l'*Historia* en a vu les survivants.

Apollo fut aussi un pacificateur; il apaisa des querelles entre villages, obtint le pardon de Dieu pour un chef de brigands repent, mais aussi le châtimement soudain d'un chef de village païen qui refusait de cesser les hostilités contre un village chrétien voisin.

Quand Timothée et ses compagnons visitèrent le couvent, Apollo était encore vivant, et ils purent jouir de son hospitalité et de ses enseignements; mais il avait près de quatre-vingts ans. Il mourut sans doute vers 395, dans un âge très avancé.

Il est intéressant de recueillir les traits épars, même légendaires, qui achèveront de donner à cette physionomie son plein relief.

Le voyage de l'abbé Paul nous montre divers moines voyageurs comme lui, réunis autour d'Apollo, avant de continuer leur route à travers la Thébaidé. Apollo est présenté comme pratiquant une large hospitalité, et doué de l'esprit de prophétie. Zoega, *Catalogus codicum Copticorum*, p. 365.

Peut-on rapporter à notre Apollo l'anecdote conservée dans un fragment des *Apophlegmata Patrum*, rattaché à l'une des recensions de l'*Histoire lausiaque* que Rosweyde a groupées dans ses *Vitae Patrum*, (append. II)? Un frère d'Apa Apollo vint la nuit le supplier de l'aider à tirer son bœuf d'un marécage. « Pourquoi, dit Apollo, n'as-tu pas appelé notre plus jeune frère, près de qui tu as passé ? » « Mais, dit l'autre, ne sais-tu pas qu'il est mort depuis quinze ans ? » « Et moi aussi, dit Apollo, je suis mort au monde depuis plus de vingt ans. »

La notice du Synaxaire rapporte qu'Apollo annonça d'avance à ses frères l'arrivée d'une lettre de Macaire l'Ancien. Il aurait été aussi en relations avec abba Amon, auprès duquel il aurait été favorisé d'une apparition de la sainte Vierge.

Les peintures et les inscriptions qui ornent les chapelles découvertes à Baouït rapprochent constamment d'Apa Apollo apa Phib, qui fut peut-être son premier compagnon, et apa Anoub.

Apollo est représenté entre deux anges; les inscriptions lui appliquent le titre d'ami de l'ange, ou de saint à l'archange. C'est sans doute une allusion aux apparitions angéliques dont il fut favorisé, en particulier celle de l'ange qui le délivra de prison; d'ailleurs une phrase de l'*Historia monachorum* a donné lieu à un développement légendaire : elle nous dit qu'au désert, sa nourriture était plus céleste qu'humaine; la seconde recension, citée plus haut, traduit cette métaphore en affirmant qu'un ange lui apportait chaque jour sa nourriture.

La fête d'Apollo est au 25 Paopi = 22 octobre. Le Synaxaire copte-arabe le commémore encore le 5 mehir = 30 janvier, sous le titre de : égal aux anges. A cette date certains calendriers mentionnent Apollo de Scété, le pâtre converti.

III. LE MONASTÈRE D'APOLLO. — Le couvent que virent Timothée et ses compagnons n'est pas sans doute celui dont on a retrouvé les ruines et que les archéologues dateraient du V^e siècle au plus tôt : le couvent primitif pourtant, situé sur le même emplacement à la lisière du désert sur la rive gauche ou lybique du Nil, parut déjà magnifique aux visiteurs. Ceux-ci n'ont pas manqué de noter qu'il est voisin du lieu où les idoles de l'Égypte s'écroulèrent devant la face du Seigneur. C'est une allusion au célèbre sanctuaire copte de Deïr-el-Moharrag, encore fréquenté de nos jours.

Baouït est dans la province d'Assiout, à plus de trois cents kilomètres au sud du Caire; à quelque trente kilomètres du village d'Ashmouneïm, l'ancienne *Hermopolis magna*; à l'ouest du gros village de Deïroût au bord du désert lybique.

C'est vers 360 qu'Apollo commença à grouper des disciples autour de lui : ce furent d'abord de libres auditeurs, comme autour d'Antoine; ils passaient auprès du maître le temps nécessaire pour se pénétrer de sa doctrine; ils ne faisaient d'abord table commune que le dimanche. Assez vite ce groupe monastique prit une physionomie plus nette, et un monastère régulier s'organisa.

Les documents sont trop imprécis à notre gré; ils permettent pourtant de se faire une idée de ce nouveau genre de vie. Cette discipline est intermédiaire entre la vie rigoureusement conventuelle des moines pakhomiens, et la vie semi-érémétique des colonies antoniennes ou nitriotes.

Au temps où Timothée et ses deux compagnons le visitèrent, le couvent comptait cinq cent moines environ.

Tous les moines se réunissaient chaque jour au couvent pour recevoir l'Eucharistie et prendre ensuite le repas commun.

L'usage de la communion quotidienne était en pleine vigueur; Apollo y voyait le meilleur fondement des vertus monastiques, en particulier de la pénitence; mais il fallait recevoir le corps du Seigneur avec une âme assez préparée pour n'être pas indigne des divins mystères. Les moines recevaient l'Eucharistie à jeun; après la messe et le premier repas, ils consacraient leur temps à des instructions spirituelles jusqu'à l'heure de vêpres. Quelques-uns pourtant retournaient après la messe à leur solitude de la montagne, sans prendre aucune nourriture et observaient parfois plusieurs jours ce jeûne strict. Après l'heure de vêpres, un nouveau repas était pris; puis les uns se retiraient dans leur solitude, où ils méditaient les divines Écritures; les autres restaient au monastère et recitaient l'office nocturne.

Les jeûnes réguliers du mercredi et du vendredi, en mémoire de la trahison de Judas et de la mort du Sauveur, étaient scrupuleusement observés; mais les voyageurs pouvaient rompre le jeûne dès avant la neuvième heure, s'ils en sentaient le besoin.

Le vêtement des moines de Baouït se distinguait par une extrême propreté; la candeur de leur tunique devait être le symbole de la pureté de leur âme. Apollo ne supportait aucune des singularités dont les moines égyptiens donnaient trop souvent l'exemple: il ne voulait ni vêtements sordides, ni chevelure inculte; il ne permettait pas que l'on portât des colliers de fer apparents, condamnant toute ostentation de pénitence. L'hospitalité était non seulement pratiquée, mais réglementée comme l'un des principaux exercices de la vie religieuse: on allait au-devant des hôtes au chant des psaumes. L'abbé les attendait au seuil du monastère, se prosternait devant eux, comme devant le Christ lui-même et leur donnait le baiser de paix. Passé le seuil, après la prière commune, Apollo lavait lui-même les pieds de ses hôtes et leur prodiguait tous les soins nécessaires. Il y avait à leur disposition des moines interprètes, sachant le grec et le copte, qui les accompagnaient au besoin jusqu'au plus prochain monastère.

Les fouilles de Baouït nous ont révélé l'existence de religieux exerçant les différentes professions nécessaires à la vie d'une colonie aussi nombreuse, depuis le scribe jusqu'au charpentier. Jean Moschus (*P. G.*, t. LXXXVII, col. 3057) y a vu un jeune moine boulangier, d'une austérité effrayante, mais à cette époque Baouït avait déjà accepté la règle pakhômiennne.

Le monastère d'Apollo est cité dans la panégyrique arabe de Schenoute, et dans les récits sur Daniel de Scété. Il subsistait encore au XI^e siècle, et fut vraisemblablement détruit, comme tant d'autres couvents, par l'invasion de Chirkouh en 1167. Cette hypothèse de M. Clédât est du moins la plus plausible.

IV. L'ASCÈSE D'APOLLO. — L'esprit du fondateur de Baouït surprend heureusement quiconque est habitué aux étrangetés de l'ascèse égyptienne: il se distingue par une discrétion délicate, une préférence pour la vie intérieure, et une douceur qu'on dirait volontiers franciscaine. Nous l'avons vu interdire le port ostensible des instruments de pénitence et prescrire le soin du corps et du vêtement. Il enseigne qu'il faut préférer la vertu au don des miracles et cacher avec soin les privilèges spirituels: ses moines ne devaient rivaliser que de vertu. Il enseigne encore à dompter les premiers mouvements du cœur et de l'imagination: c'est ce qu'il appelle écraser la tête du serpent. La tristesse, selon lui, est le lot du païen,

du juif ou du pécheur; le chrétien, le moine surtout, doit être joyeux; voyait-il sur un visage une ombre de tristesse, il se hâtait d'interroger le patient; parfois même, il lui révélait la cause obscure de son chagrin; aussi le couvent d'Apollo était-il un paradis de joie.

Il prêchait l'humilité et la douceur et savait par ses prières et ses exhortations donner ces vertus à ceux des frères qui en manquaient. Lui-même, au dire de Timothée, était le vivant exemple de ces aimables vertus. Sa dernière parole à ses hôtes, quand Timothée et ses compagnons s'éloignèrent, fut pour leur recommander de garder entre eux la paix, et de ne pas se séparer au cours de leur voyage.

Ce saint abbé aurait mérité de prendre place au rang des maîtres les plus écoutés, et l'ignorer c'est s'exposer à négliger un des aspects les plus intéressants de l'ascétisme primitif.

Historia monachorum, dans Rosweyde, *Vitae Patrum*, I. II, ch. VII; et I. VIII, ch. LII. — Crum, *Der heilige Apollo und das Kloster vom Baouit*; *Aegyptische Zeitschrift*, 1902, t. XL, p. 60. — J. Clédât, *Le monastère et la nécropole de Baouït*, dans les *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*. Le Caire, 1904, et le *Dict. d'Arch. chrét. t. II*, col. 203, art. Baouït.

J. DAVID.

5. APOLLO, moine de Nitrie. Les *Apophlegmata Patrum* (Rosweyde, *Vitae Patrum*, VII, 17) mentionnent un ermite nitriote de ce nom, connu pour son ardeur joyeuse au travail; selon la recension syriaque conservée dans le *Paradis des Saints Pères*, il habitait le désert des Cellules.

J. DAVID.

6. APOLLO, disciple de Pakhôme, (IV^e siècle). Dans la vie de Pakhôme, on raconte que l'un de ses religieux du nom d'Apollo venait le visiter souvent pour le consoler des attaques du démon. Pakhôme appréciait beaucoup le réconfort qu'il lui apportait. Apollo mourut au cours d'une de ces visites et fut enseveli avec de grands honneurs, au chant de psaumes et d'hymnes. On pourrait peut-être identifier cet Apollo avec Apollonius, abbé du monastère pakhômien de Thebiou.

Rosweyde, *Vitae Patrum*, I. I.

J. DAVID.

7. APOLLO, moine et évêque au IV^e siècle. Dans sa lettre au moine Dracontius qui refusait la consécration épiscopale, saint Athanase lui oppose, entre autres exemples, celui d'un Apollo qui, bien que moine et père de nombreux cénobites, n'a pas hésité à accepter un évêché. On n'a pu identifier cet évêque avec aucun des Apollo ou des Apollonius connus par ailleurs.

Athan., *Ep.*, ad. Dracontum, 7, *P. G.*, t. XXV, col. 532.

J. DAVID.

8. APOLLO, évêque d'Elearnchie? vers 400. La troisième lettre pascale du patriarche Théophile d'Alexandrie (*P. L.*, t. XXII, col. 828) mentionne un évêque de nom d'Apollo. Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 563, lui attribue le siège d'Archiae: il faut peut-être lire *Elearnchie*, dans le Delta, ville connue à l'époque copte sous le nom de Picharot, et siège d'un évêché.

J. DAVID.

9. APOLLO, évêque égyptien au V^e siècle. Parmi les signataires de la lettre des évêques orthodoxes d'Égypte à l'empereur Léon contre Timothée Élure, après le meurtre de Proterius, figure un Apollo, *episcopus Anthitorum*. Ce même évêque, réfugié à Constantinople, prend part au concile de 459 et en signe la lettre synodale. Une variante permettrait peut-être d'y voir un évêque d'Anteopolis ou Anteou, en Thébaïde, ville connue en copte sous le nom de Tkôou, actuellement Qâou, dans la province d'Assiout.

Un autre Apollo figure parmi les signataires de la lettre synodale de 459, avec le titre d'évêque de Pithama. Les noms sont trop altérés pour qu'il soit possible de les identifier.

Mansi, *Sacr. conciliorum ampl. coll.*, t. VII, col. 530, 918. J. DAVID.

10. APOLLO, abbé du monastère d'Isaac, près de Hnès (VI^e siècle). On a un panégyrique de cet abbé, par Étienne, évêque de Hnès, dans la collection Morgan, trouvée dans les ruines du monastère de Saint-Michel de Phantaou, dans le Fayoum.

D'abord moine dans le couvent pahkômien de Pbôou, Apollo quitta sa communauté avec un grand nombre de moines et l'abbé Abraham, quand Justinien imposa au monastère un supérieur de confession chalcédonienne. Il fonda près de Hnès, l'ancienne *Heracleopolis magna*, actuellement Ahnassieh el Medinet, deux monastères, l'un de moines, l'autre de vierges, régis par la règle de Pakhôme et de Schenoute. Sévère d'Antioche aurait honoré le monastère d'une visite.

La fête d'Apollo se célébrait le 2 paoni ou 27 mai.

Van Cauwenbergh, *Étude sur les moines d'Égypte depuis le concile de Chalcédoine jusqu'à l'invasion arabe*, Louvain, 1914, p. 158.

J. DAVID.

11. APOLLO, moine, au couvent de Kalamon (VII^e siècle). Ce moine tient une grande place dans la biographie de Samuel de Kalamon, mieux connue depuis la découverte de la collection copte Morgan. On le voit d'abord agir comme économe du couvent; en cette qualité, il obtint plusieurs miracles, entre autres une multiplication de pains, pour nourrir la foule des pèlerins qu'amenaient une fête de la Vierge.

Apollo semble avoir été le successeur de Samuel.

Van Cauwenbergh, *Étude sur les moines d'Égypte...*, p. 115, 119, 121.

J. DAVID.

APOLLODORE, évêque de Corcyre (Corfou), assistait en 325 au concile de Nicée, 1^{er} oecuménique. Son nom est donné dans les listes avec de nombreuses variantes : Alpadore, Alpodore, Alphodore, Aletodore. D'après M. Gelzer et ses collaborateurs, ce dernier nom serait le véritable et les autres proviendraient d'une erreur de lecture, Ἀλποδόωρος (pour Ἀλητοδόωρος) ayant donné Ἀλποδόωρος par confusion de IT avec Π. La comparaison avec les versions syriaques confirme cette manière de voir, ainsi que la liste grecque de Théodore le Lecteur.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 695, 700; t. VI, col. 1138. — P. L., t. LVI, col. 771. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 147. — Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, p. XLII, LXIII, 42, 43, 68, 110, 134, 152, 206. — Turner, *Eccl. occid. monumenta juris antiquis.*, t. I, p. 74-75. — Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e éd., t. II, p. 236.

R. AIGRAIN.

APOLLON, évêque d'Antiphras en Libye seconde ou Marmarique (variantes dans les manuscrits, *Antitha*, *Anthra*). Il fut un des signataires de la lettre adressée à l'empereur Léon, en 457, sur le meurtre de Protéarius, patriarche d'Alexandrie. Deux ans plus tard, il assistait au concile réuni par Gennade, à Constantinople, contre les simoniaques. Enfin, il est nommé parmi les destinataires d'une lettre du pape saint Léon, avec d'autres évêques égyptiens, eux aussi signataires des deux documents cités; on l'y reconnaît malgré la déformation *Apollonius* pour *Apollo*: La lettre, datée du 21 mars 458, exhorte les évêques à demeurer fermes dans leur exil, contre les tentations des hérétiques, et les félicite de leurs combats antérieurs. *Epist.*, CLX, P. L., t. LIV, col. 1141. Apollon

apparaît dans toutes ces pièces comme un adversaire du monophysite Timothée Élure, patriarche intrus d'Alexandrie.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VI, col. 335; t. VII, col. 530, 917. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XV, p. 793.

R. AIGRAIN.

APOLLONI (ACHILLE), né à Anagni le 13 mai 1823, créé par Léon XIII cardinal-diacre du titre de Saint-Césaire *in Palatio*, au consistoire du 24 mai 1889. Il fit partie des congrégations de la Consistoriale, des Évêques et Réguliers, du Concile, de la Propagande, du Cérémonial et de la Fabrique de Saint-Pierre. Mort à Rome le 3 avril 1893.

Gerarchia cattolica, années 1893, p. 87; 1894, p. 119.

F. BONNARD.

1. APOLLONIA, évêché de la province d'Hémimont. Voir SOZOPOLIS.

2. APOLLONIA, évêché de la province de Macédoine. Voir HIÉRISOS.

3. APOLLONIA, évêché de Crète. Cette ville était située près de Gnosso. Elle ne figure pas sur les listes épiscopales byzantines. Le Quien et d'autres auteurs, se basant sur la présence d'un Eusèbe, évêque d'Apollonia, parmi les prélats de Crète à la I^{re}, à la II^e et à la VI^e sessions du concile de Chalcédoine (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. VI, col. 578, 949; t. VII, col. 121, 126) prétendent que cet évêché a réellement existé, tandis que Labbe affirme qu'il y a confusion avec Eusèbe d'Apollonia en Nouvelle Épire, qui figure parmi les évêques de cette province à la IV^e session (Mansi, t. VII, col. 29), alors que celui de Crète n'y est pas signalé. Eusèbe d'Épire est d'ailleurs connu pour avoir signé la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon. Mansi, t. VII, col. 621. Flaminus Cornelius, dans sa *Creta sacra, pars secunda*, p. 255, 256, n'ose pas dirimer le débat et la chose paraît en effet bien difficile, car on ne peut rejeter à la légère l'autorité des divers manuscrits du concile et nier l'existence de l'évêché crétois.

R. JANIN.

4. APOLLONIA, évêché de la Nouvelle Épire. Cette ville était située entre l'Apsos et l'Aoos, à 10 stades de ce dernier fleuve et à 60 de la mer. Strabon, VII. Elle fut fondée par des colons de Corinthe et de Coreyre (Corfou), au VII^e siècle av. J.-C., dans une région habitée par les Amantes et les Bulliones. Son nom primitif était Gylacea. Bien que florissante et solidement fortifiée dès le temps de la guerre entre César et Pompée (César, *Bell. civ.*, III, 12 sq.), elle n'est que rarement citée par les auteurs anciens. Vers la fin de la république romaine, elle possédait des écoles renommées, où les nobles de l'Italie ne dédaignaient pas d'envoyer leurs enfants étudier la littérature et la philosophie grecques. Cicéron l'appelle *urbs magna et gravis*. Elle perdit son importance au moyen âge, à mesure que grandissait la ville voisine d'Avlon. Il faut rechercher l'emplacement d'Apollonia au nord de Vallona, au petit village de Polina ou Polona, qui conserve encore suffisamment reconnaissable le nom ancien. Bien qu'elle ne figure pas sur les listes épiscopales byzantines, dont la plus ancienne ne remonte d'ailleurs qu'au milieu du VII^e siècle, il est certain cependant qu'il y avait des évêques d'Apollonia au V^e siècle. Félix souscrivit la déposition de Nestorius au concile d'Éphèse et porte le titre d'Apollonia et Bellis (pour Bullis). Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1368; t. VI, col. 872. — Eusèbe signe la lettre des évêques de la Nouvelle Épire à l'empereur Léon. Mansi, t. VII, col. 621. Est-il le même que celui qui assiste au concile de Chalcédoine (Mansi, t. VII, col. 92) et que reven-

dique Apollonia de Crète? Il est bien difficile de le dire. En tout cas, il ne gouvernait plus l'Église de Bullis, car il faut reconnaître ce nom dans le titre de Validi que prend Philocharis pour signer la lettre à l'empereur Léon. Mansi, t. vii, col. 621.

R. JANIN.

1. APOLLONIAS, évêché de la province de Bithynie. Cette ville s'appela d'abord Apollonia et ne prit que sous les Byzantins la forme Apollonias. Elle était située sur le lac du même nom que traverse le Rhyndacos (actuellement Adirnas Tchaï). On l'a confondue parfois avec Lopadion (actuellement Oulabad) où résidait l'évêque de Milétopolis ou Mélitopolis, mais le nom d'Apollonias persiste encore dans celui d'Aboullioud, dont l'emplacement correspond parfaitement aux données historiques. C'est une petite bourgade située sur la rive nord du lac; ses habitants vivent surtout de la pêche, qui est très fructueuse. Apollonias fit d'abord partie de la Mysie, puis de la Bithynie, comme en témoignent toutes les listes épiscopales. Elle s'appela aussi Théotociana sous les Byzantins. Son évêque dépendait de Nicomédie. On connaît une dizaine de titulaires de ce siège qui disparut au moment de la conquête turque. Au 25 juin, les ménées placent saint Marc, évêque d'Apollonias et martyr, dans lequel on a voulu voir Jean Marc, cousin de saint Barnabé, chose difficile à prouver. En tout cas, il semble bien qu'il faille l'attribuer à Apollonias de Bithynie plutôt qu'à une autre. — Gorgonius assiste au I^{er} concile de Nicée. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. i, col. 696. — Eugène s'opposa d'abord à l'ouverture du concile d'Éphèse avant l'arrivée des évêques orientaux, mais il prit quand même part à cette assemblée. Mansi, t. iv, col. 1223. — Paul fut l'un des membres du synode réuni à Constantinople par l'évêque Flavien pour condamner Eutychès (Mansi, t. vi, col. 749); il souscrivit également les actes d'une assemblée du même genre. *Ibid.*, col. 756. — Un Cyriaque, évêque d'Apollonias, signe le décret du synode convoqué à Constantinople en 459 par l'évêque Gennade contre les simoniens. Mansi, t. vii, col. 917. On ne sait s'il faut voir en lui un évêque de Bithynie ou s'il n'est autre que Cyriaque évêque d'Apollonias de Lydie. — Anastase assiste au VI^e concile œcuménique. Mansi, t. xi, col. 649. — Siméon est l'un des membres du concile in Trullo. Mansi, t. xi, col. 996. — Théophylacte siège parmi les défenseurs des images au II^e concile de Nicée. Mansi, t. xiii, col. 389. — Nicétas, évêque d'Apollonias, qui meurt martyr pour rester fidèle au culte des images, doit probablement être attribué à la Bithynie. — Michel assiste au synode réuni à Constantinople en 879, après le rétablissement de Photius sur le trône patriarcal. Mansi, t. xvii a, col. 39.

R. JANIN.

2. APOLLONIAS, évêché de la province de Carie. Cette ville occupait l'emplacement du village actuel de Médet, dans la plaine de Davas-Ovassi (le Tabenon pedion des anciens), au pied du Baba-Dagh (anciennement Salbakon Oros). Ptolémée l'appelle Apollonia ad Lambanum ou Albanum. Ce dernier nom semble une corruption de Salbakon. On ne connaît qu'un évêque certain d'Apollonias de Carie. C'est Tynchanus, qui assista au concile de Chalcédoine et en souscrivit les actes. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. vi, col. 576, 948; t. vii, col. 156.

R. JANIN.

3. APOLLONIAS, évêché de la province de Lydie. Au dire de Strabon, elle se trouvait à l'est de Pergame, à mi-chemin de cette ville et de Sardes, sur la rive gauche du Kaikos. Son emplacement a été reconnu à une dizaine de kilomètres au nord-est de

Soma, près du petit village de Yénidjé, sur l'Aktcharlar Tchaï, affluent du Guelembé Tchaï (anciennement Kaikos). Le seul évêque certain d'Apollonias est Cyriaque, qui signa la lettre du synode de Lydie à l'empereur Léon au sujet de la mort de saint Proterius d'Alexandrie (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. vii, col. 573) et qui assista ensuite au concile de Chalcédoine. Mansi, t. vi, col. 917. Peut-être est-il le Cyriaque d'Apollonias qui signa le décret du synode réuni à Constantinople par le patriarche Gennade contre les simoniens en 459. Mansi, t. vii, col. 917.

R. JANIN.

1. APOLLONIE, APOLLINIE (Sainte), vierge, martyre à Alexandrie sous Dèce; sa fête est célébrée le 9 février. Cette vierge chrétienne d'un grand âge (παρθένος πρεσβύτις, peut-être « diaconesse »), mourut martyre à Alexandrie, comme plusieurs autres fidèles, dans une émeute qui éclata contre les chrétiens une année avant la publication de l'édit de persécution de Dèce, donc fin de 248 ou commencement de 249. Nous connaissons les détails par une lettre adressée à Fabius, évêque d'Antioche, par l'évêque saint Denys d'Alexandrie, conservée par Eusèbe, *Hist. eccles.*, vi, c. 41, éd. Grapin, t. ii, p. 257. Les païens se saisirent aussi d'Apollonie; ils lui firent tomber toutes les dents en lui frappant les mâchoires; puis ils la conduisirent devant la ville, où ils construisirent un bûcher, la menaçant de l'y jeter vivante, si elle ne renonçait pas au christianisme. « Elle s'en excusa brièvement, puis offrant son sacrifice, elle s'élança vivement dans le feu et y fut consumée. » On sait que saint Augustin, *De civitate Dei*, i, c. 26, explique et justifie les actes de ce genre accomplis par quelques martyres chrétiennes. Le groupe des martyrs d'Alexandrie, auquel appartient sainte Apollonie, n'a pas été identifié dans le martyrologe hiéronymien. Florus de Lyon l'a inséré dans son martyrologe historique sous la date du 20 avril, en résumant le texte de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe dans la traduction de Rufin. H. Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 294 sq. L'auteur du « *Romanum parvum* » a dispersé les martyrs sous différentes dates, en attribuant à Apollonie le 9 février. *Ibid.*, p. 419, note 1. Cette date a été transmise aux martyrologes postérieurs; le calendrier copte indique la fête au 28 janvier. La sainte est invoquée contre le mal de dents. Elle est représentée tenant une dent dans une tenaille ou une mâchoire, pour indiquer le supplice qu'elle eut à subir.

Acta sanctor., febr. t. ii, p. 278-279. — Autres textes : *Bibliotheca hagiographica latina*, t. i, p. 103-104. — Allard, *Hist. des persécutions pendant la première moitié du III^e siècle*, p. 250 sq.

J. P. KIRSCH.

2. APOLLONIE (Sainte), à Rome, 9 février. Cette sainte est identique avec sainte Apollonie d'Alexandrie. Celle-ci fut vénérée à Rome; une légende tardive en a fait une martyre romaine du temps de Julien l'Apostat. Dans une liste de martyrs, figurant au martyrologe hiéronymien sous la date du 18 (19) décembre, éd. De Rossi-Duchesne, p. 154 (155), et placée sous l'indication topographique de Rome, on trouve une Apollonie; mais l'indication topographique est fautive, il n'y a dans la liste aucun martyr romain.

Acta sanctor., febr., t. ii, 280-281.

J. P. KIRSCH.

APOLLONIO (GIUSEPPE), né à Venise, le 10 mars 1829, évêque d'Adria le 12 mai 1879, transféré au siège de Trévise le 25 septembre 1882. Mort en 1904.

Gerarchia cattolica, année 1903, p. 378. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, suppl., p. 30, 31.

F. BONNARD.

1. APOLLONIUS (Saint), martyr à Interamna (Terni). Le martyrologe romain place sa fête au 14 février; il le mentionne avec deux compagnons à la suite de saint Valentin, évêque et martyr de Terni. D'après la *Passio* de saint Valentin, trois jeunes gens : Proculus, Ephebus et Apollonius furent gagnés au christianisme par un miracle du saint évêque et, après la mort de ce dernier, lui rendirent les derniers devoirs. Condamnés à mort eux-mêmes pour leur profession chrétienne et exécutés, ils furent ensevelis non loin du tombeau de saint Valentin à Terni. *Acta sanctor.*, febr., t. II, p. 754-757. Ces données n'ont aucune valeur historique; elles ne sont qu'une combinaison du rédacteur de la légende de saint Valentin. Cependant, la question se pose, si l'auteur de la *Passio*, en présentant Apollonius et ses deux compagnons comme martyrs ensevelis à Terni, s'est basé sur une tradition locale et liturgique; si donc on y célébrait au ^ve et au ^{vi}e siècle l'anniversaire de ces saints. Dans le martyrologe hiéronymien, nous trouvons Apollonius à cinq dates différentes, et quatre fois il est accompagné des noms des deux autres martyrs. Au 15 février (*XV kal. mart.*), Apollonius et Phoebus sont rangés sous l'indication topographique d'Antioche; le premier nom de la liste; *natale Josippi diaconi*, paraît être le seul qui y figurait dans la rédaction primitive, car les autres se retrouvent presque tous à d'autres dates. A la même date, comme au jour précédent, le texte contient la mention d'Interamna, à l'occasion des fêtes de saint Valentin (14 février) et de sainte Agape (15 févr.). Au 17 mars (*XIV kal. april.*), Apollonius revient dans une liste africaine; il y est précédé du nom de Josippus, ce qui ramène cette mention à celle du 15 février. La liste du 14 avril (*XVIII kal. maii*), mise en ordre par Mgr Duchesne, *Mélanges d'arch. et d'hist.*, (1916-17), xxxvi, p. 27 sq., contient le groupe des quatre martyrs de Terni : *Interamne, Valentini, Proculi, Apolloni, Efebi*. Au 18 avril (*XIII kal. maii*), les trois derniers noms sont répétés, accompagnés de deux saints de Rieti et des deux martyrs de Rome bien connus, Calocerus et Parthenius; toute la liste est placée sous Rome : indication qui ne convient directement qu'à ces deux martyrs vraiment romains. Au 1^{er} mai nous lisons (en faisant les corrections qui s'imposent d'elles-mêmes) : *Interamna miliario LXIII^o Proculi, Preneste miliario XXXIII Agapiti*; et avant le mot *Interamna* : *et alibi Apolloni Eufemi*. Il semble bien que, à l'origine, saint Proculus seul figurait dans le texte; les deux autres noms, Apollonius et Ephebus (Eufemius), ajoutés en marge, furent insérés par un copiste ou un rédacteur dans le texte, avec l'indication générale : *et alibi*, tandis qu'ils devaient accompagner le nom de Proculus. *Martyr. hieron.*, éd. De Rossi-Duchesne, p. 21, 34, 43, 46, 53. Les indications du martyrologe hiéronymien rattachent donc de préférence Apollonius et ses deux compagnons à Terni; on fêtait leur souvenir dans cette ville. Il subsiste néanmoins un doute; primitivement peut-être, Proculus était nommé seul sous Interamna, et les deux autres noms ont pu être ajoutés postérieurement, sous l'influence de la *Passio* de saint Valentin; ou bien encore, l'auteur de celle-ci a pris les deux noms dans d'autres groupes du martyrologe, sans qu'ils aient eu une attache avec Terni. La question ne peut encore être tranchée avec certitude; cependant, le témoignage du martyrologe est plutôt favorable à une tradition locale du culte rendu à Terni à saint Apollonius et à saint Ephebus, comme il rend à peu près certain ce culte pour saint Proculus.

H. Delehaye, *Les martyrs d'Interamna*, dans *Bulletin d'anc. littér. et d'archéol. chrét.*, 1911, p. 161-168; *Les origines du culte des martyrs*, p. 359 sq.

J. P. KIRSCH.

2. APOLLONIUS (Saint), martyr avec saint Philemon et plusieurs autres compagnons, en Égypte, pendant la persécution de Dioclétien. Le martyrologe romain place la fête de Philemon, Apollonius et leurs compagnons le 6 mars, tandis que les synaxaires grecs l'indiquent au 14 décembre, avec un extrait de leur *Passio*. Il est possible, mais il ne saurait être prouvé avec certitude, que cet Apollonius est identique avec le saint précédent. L'auteur de l'*Historia monachorum in Aegypto* raconte le martyre de ces saints. Apollonius était moine de la Thébaidé et diacre. Mis en prison pendant la persécution, il convertit Philemon, qui l'avait injurié. Les deux confesseurs, jetés dans les flammes, furent sauvés par un miracle; le juge et plusieurs autres païens se convertirent au christianisme. Le préfet d'Alexandrie les fit jeter dans les flots de la mer. Rufin, ou l'auteur du récit, visita le sanctuaire où reposaient les saints et vénéra leurs reliques. Nous possédons une *Passio* de ce groupe de martyrs, semblable pour le fond à ce récit : elle est conservée en grec, en latin et en copte.

Historia monachorum, texte grec, éd. E. Preuschen, *Palladius und Rufinus*, Giessen, 1897, n. XXI, p. 80-82; texte latin de Rufin, dans P. L., t. XXI, col. 441-442. — *Passio*, texte grec, *Acta sanctor.*, martii t. I, 895-899; texte latin, *ibid.*, p. 752-756; texte copte, publ. par Fr. Rossi, *Un nuovo codice del Museo Egizio di Torino*, dans *Atti dell'Accademia dei Lincei*, ser. V, Mem. I, Rome, 1893 p. 69-77. — *Synaxarium Eccl. Constantinopol.*, éd. Delehaye, col. 307, n. 2.

J. P. KIRSCH.

3. APOLLONIUS (Saint), martyr; sa fête est célébrée le 5 juin avec celle de ses compagnons Marcianus et Nicander. Le martyrologe hiéronymien présente les trois noms, avec l'indication topographique « En Égypte », sous les dates du 5 avril, éd. De Rossi-Duchesne, p. 39 (*Marciani, Nicanoris, Apolloni*) et du 5 juin, éd. cit. p. 75 (*Marciani, Nicandri, Apollini*), avec des variantes dans la forme des noms. Le martyrologe de Florus de Lyon contient les mêmes indications. Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 330 et p. 335. Au synaxaire de Constantinople, éd. Delehaye, col. 731, n. 3, ils figurent avec plusieurs compagnons au 5 juin, mais Apollonius est indiqué sous la forme du nom d'Apollon. Dans une *Passio* légendaire, *Acta sanctor.*, junii t. I, p. 420-421, ils sont mentionnés tous les trois; une autre (Mabillon, *Museum italicum*, t. I, 2^e part., p. 247-250), ne parle que de Marcien et de Nicandre et localise leur culte dans le midi de l'Italie. Voir aussi *Acta sanctor.*, junii t. III, p. 270-273. Le martyrologe syriaque porte sous la date du 5 juin : dans la ville de Tomi, Markianoï et trois autres martyrs, *Martyr. hieron.*, éd. cit., p. LVIII. Ici nous avons sans doute l'indication topographique primitive et exacte; et il est bien possible que parmi les trois martyrs, dont les noms ne sont pas indiqués, il y ait eu un saint Apollonius. Ce sont donc des martyrs de Tomi, en Mésie.

Les différentes recensions des actes dans *Bibliotheca hagiographica latina*, t. II, p. 781, n. 5260; p. 884 sq., n. 6070-6074; *Bibl. hag. graeca*, p. 185, n. 1330. — H. Achelis, *Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert*, dans *Abhandlungen der Ges. der Wiss. zu Göttingen*, n. F. III, 8, Berlin, 1900, p. 88-89, 150-152.

J. P. KIRSCH.

4. APOLLONIUS (Saint), martyr à Alexandria, fêté le 10 avril. Sous cette date, le nom se trouve dans le martyrologe grec du ^{iv}e siècle que nous connaissons par une version syriaque : *In Alexandria Apollonius, Martyrol. hieron.*, éd. De Rossi-Duchesne, p. LV. De cette source, il passa dans le martyrologe hiéronymien, à la même date du 10 avril, éd. cit. p. 41. Ici, le saint est qualifié de *presbyter*, et son nom est suivi de cinq autres noms, lesquels se

trouvent en grande partie déjà au jour précédent; ils sont au 10 avril très vraisemblablement une interpolation faite au texte primitif, qui mentionnait seulement Apollonius. Le fait que la fête de ce saint fut célébrée en Orient au IV^e siècle prouve d'une manière certaine qu'il est un martyr historique de l'Égypte, mort dans une des persécutions du III^e ou du commencement du IV^e siècle.

J. P. KIRSCH.

5. APOLLONIUS (Saints). Le synaxaire de Constantinople présente sous la date du 6 juillet deux groupes de martyrs, parmi lesquels figure chaque fois un saint Apollonius. Nous ne disposons pas des sources nécessaires pour faire le contrôle historique de ces indications. Le même livre liturgique contient au 10 juillet la mention du saint martyr Apollonius, de la ville de Sardes en Lydie. On peut exprimer le soupçon qu'il s'agit du saint d'Alexandrie, nommé par le martyrologe syriaque au 10 avril, et dont le culte a dû être assez répandu en Orient depuis le IV^e siècle. Voir le précédent.

Synaxarium eccl. Constantinopol., éd. Delehaye, col. 802, 804, 812.

J. P. KIRSCH.

6. APOLLONIUS (Saint), martyr, est mentionné à la date du 23 juillet par le martyrologe romain, avec un autre martyr nommé Eugène; l'*item* qui remplace le nom de lieu peut se rapporter à Rome, comme les deux mentions précédentes, mais pas nécessairement. Les Ménéas, avec plus de précision, le situent à Rome, en le groupant avec les saints Apollinaire et Vital de Ravenne; le synaxaire de Constantinople en fait un évêque, éd. Delehaye, p. 835, 836. Le distique qui accompagne son nom suggère qu'il mourut par le feu et les flèches :

Ἀπολλωνίῳ διπλόμαχος ἡ πάλῃ
Μοχλοῦντι πρὸς πῦρ καὶ τὰ τῶν τόξων βέλῃ.

Quant à la chronique du pseudo-Julien, n° 39, elle en fait sans aucune raison un martyr espagnol, in *Bethica Marcheniae*. Il semble qu'il y ait là, sans parler de cette dernière donnée, beaucoup de confusions : le nom du martyr qui est celui d'un célèbre martyr romain (voir APOLLONIUS 9, ci-dessous, col. 1012), la date, qui est celle du non moins célèbre martyr saint Apollinaire de Ravenne, ont dû déterminer ce mélange d'informations, à travers lequel on ne reconnaît aucun trait, sauf les détails du distique (de valeur douteuse) qui permette d'attribuer au saint une physionomie individuelle. Peut-être y a-t-il à l'origine une déformation et une reduplication du nom d'Apollinaire de Ravenne, quelque chose comme l'*Apollonaris* du ms. de Wissembourg du martyrologe hiéronymien, auquel notre saint manque du reste; cette forme fautive aura fait penser à Apollonius de Rome, en qui un copiste ignorant aura cru voir un évêque. Mais il faudrait pouvoir indiquer l'origine des détails plus précis fournis par le distique.

Acta sanct. jul., t. v, col. 388-389.

R. AIGRAIN.

7. APOLLONIUS, évêque de Corinthe, d'après le *Praedestinatus*, I, 23, aurait réfuté Cerdon et l'aurait fait condamner par un concile oriental 160. *P. L.*, t. LIII, col. 594. Ni l'évêque ni le concile ne sont connus autrement que par cette source très suspecte.

Mansi, *Sacror. concil. ampt. collect.*, t. I, col. 682. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. I, p. 151. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 157.

R. AIGRAIN.

8. APOLLONIUS (Saint), martyr à Lyon, dans la persécution de l'an 177. Les extraits de la lettre des chrétiens de Lyon et Vienne donnés par

Eusèbe, *Hist. eccl.* V, col. 1, éd. Grapin, t. II, p. 10 sq., ne citent que dix noms de confesseurs morts dans cette tourmente. L'original contenait la liste complète. Celle-ci, transmise par plusieurs sources anciennes, contenait le nom d'un Apollonius, dont nous ne connaissons rien que le fait de son martyre. Fête le 2 juin.

H. Quentin, *La liste des martyrs de Lyon de l'an 177*, dans *Analecta bollandiana*, 1921, t. XXXIX, p. 113 sq.; essai de restitution de la liste, p. 137.

J. P. KIRSCH.

9. APOLLONIUS (Saint), martyr à Rome sous Commode; sa fête est célébrée le 18 avril. L'historien Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, XXI, éd. Grapin, t. II, p. 114-117, raconte que, sous le règne de Commode (180-192), la paix s'étendit aux églises répandues dans tout l'empire. Ce qui n'empêcha point, cependant, que des chrétiens eussent à souffrir la mort pour la foi. Parmi ces martyrs, il cite Apollonius, de Rome, homme célèbre par sa science et sa philosophie. Le juge Perennius (Perennis, préfet du prétoire 180 à 185) le pressa longtemps pour le faire renoncer au christianisme et lui demanda de se justifier devant le Sénat. Apollonius fit devant les sénateurs une éloquente apologie de sa foi. Il fut néanmoins condamné à mort et eut la tête tranchée. Saint Jérôme, *De viris illustribus*, c. XLII, a interprété ces détails fournis par Eusèbe dans ce sens, que saint Apollonius était lui-même sénateur à Rome et qu'il aurait composé un excellent traité pour le lire devant le sénat. Il considère donc, *ibid.*, c. LIII, Apollonius comme un des plus anciens auteurs chrétiens latins. Ces données ne reposent pas sur une source nouvelle, indépendante d'Eusèbe; saint Jérôme n'a fait qu'arranger les détails puisés dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Celui-ci avait inséré, il le dit lui-même, les paroles d'Apollonius et l'apologie prononcée devant l'assemblée, dans sa collection perdue des Actes des anciens martyrs. Dans un recueil d'Actes de martyrs en langue arménienne, publié par les PP. Mekhitaristes à Venise en 1874, on trouve un « martyr de saint Apollonius l'ascète. » F. C. Conybeare donna une traduction anglaise de ce texte, d'abord dans *The Guardian*, 18 juin 1893, puis dans une édition spéciale en 1894. En 1895, dans les *Analecta bollandiana*, t. XIV, p. 284-294, le P. van den Gheyn publia, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, le récit d'un martyr en grec, où le saint porte le nom d'Apollon, mais c'est en réalité Apollonius, car le texte est essentiellement le même que celui conservé par la version arménienne. Nous possédons donc, abstraction faite de certaines retouches, la pièce qu'Eusèbe avait sous les yeux et qu'il avait reproduite dans sa collection d'Actes de martyrs. D'après ces Actes, Apollonius fut jugé par Perennis, le préfet du prétoire. Il comparut deux fois devant le tribunal, et la seconde fois, en présence d'un grand nombre de sénateurs et d'hommes instruits, il prononça une véritable apologie du christianisme, qu'il justifia éloquemment en face du polythéisme païen. Ce sont ces discours du martyr qu'Eusèbe désigne par le mot d'apologie; il ne s'agit pas d'un écrit rédigé antérieurement dans ce but par le saint.

Les calendriers des fêtes chrétiennes de Rome du IV^e et du V^e siècle ne contiennent pas le nom de ce martyr de la fin du III^e siècle, pour la raison que, à cette époque, l'Église romaine ne célébrait pas encore d'une façon spéciale l'anniversaire de ses martyrs. Cet usage ne fut introduit que vers le milieu du III^e siècle. Dans le martyrologe hiéronymien, sous la date du 18 avril, on lit le nom d'Apollonius dans un groupe de martyrs attribués dans les notices d'autres jours à Terni et placés à cette date-là sous l'indication

topographique de Rome. Voir Apollonius de Terni, col. 1009. Le martyr ologede Florus identifia simplement ce martyr du 18 avril avec saint Apollonius de Rome et il fit suivre son nom d'une notice historique tirée du *De viris illustribus* de saint Jérôme. Voir Quentin, *Les martyrologues historiques*, p. 309, 380. C'est ainsi que saint Apollonius, le célèbre martyr romain de la fin du II^e siècle, entra dans les martyrologes occidentaux sous la date du 18 avril, et il a conservé ce jour de fête dans le martyrologe romain. On peut se demander si le martyr Apollonius mentionné au 23 juillet par le synaxaire de Constantinople, éd. Delehaye, p. 835 (ci-dessus col. 1001), n'est pas le même que cet ancien martyr romain, à qui, par erreur, on a ajouté le titre d'évêque.

E. T. Klette, *Der Prozess und die Acta S. Apollonii*, dans *Texte und Untersuchungen*, Leipzig, 1897, t. xv, 2. — Max, Prinz von Sachsen, *Der heil. Martyrer Apollonius von Rom. Eine historisch-kritische Studie*, Mayence, 1903 (avec traduction latine nouvelle du texte arménien par le P. B. Sargisean). — Nombreuses études des actes, p. ex. par Harnack, *Sitzungsberichte der preuss. Akad. der Wiss.*, 1893, p. 721-746; par Mommsen, *ibid.*, 1894, p. 497-503; par R. Seeberg, dans *Neue kirchliche Zeitschrift*, 1893, p. 836-872; par Hilgenfeld, dans *Zeitschrift für wissenschaft. Theologie*, 1898, p. 185-210. — C. Callewaert, *Questions de droit concernant le procès du martyr Apollonius*, dans *Revue des quest. histor.*, 1905, t. LXXVII, p. 353-375. — Voir *Bibl. hagiogr. graeca*, p. 22, n. 149. — Bardenhewer, *Geschichte der kirchl. Literatur*, t. II, 2^e éd., 1914, p. 670-682. — *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, t. IV, col. 1633-1646; 2131-2136.

J. P. KIRSCH.

10. APOLLONIUS, martyr à Rome, 25 juin. Voir LUCEIA (sainte).

11. APOLLONIUS. Cet écrivain est mentionné dans la copieuse notice qu'Eusèbe de Césarée a consacrée au montanisme dans son *Histoire ecclésiastique*, V, XVI-XIX. C'est à Eusèbe que nous devons le meilleur de notre information en ce qui concerne la phase initiale de l'affaire montaniste. Il avait découvert, dans l'une ou l'autre des bibliothèques qu'il a si utilement exploitées, celle de Césarée ou celle d'Ælia, un grand nombre d'opuscules dirigés contre le montanisme. Il disposait donc d'une « ample matière » (c'est son expression même), où il put librement faire son choix. S'il a cité avec une complaisance particulière l'ouvrage d'Apollonius, c'est que la polémique y revêtait une forme acerbe et injurieuse qui plaisait à son parti pris hostile. Apollonius, s'emparant des prophéties montanistes, en avait fait l'examen le plus serré (cf. *H. E.*, V, XVIII, 1 : κατὰ λέξιν εὐθύνων), pour en prouver l'inanité. De plus, il s'était attaqué à la vie elle-même des prophètes et de leurs acolytes. Il les avait montrés frivoles, pervers et pis encore, en tout cas aussi éloignés que possible de l'austère discipline inséparable d'une inspiration authentique. Le libelle d'Apollonius ne comprenait probablement qu'un seul livre. Eusèbe le traite comme formant un tout et ne fait aucune allusion à une division en plusieurs parties. Il y prend sept passages cités textuellement (*H. E.*, V, XVIII, 2, 3, 4, 5, 6-10, 11), plus quelques renseignements qu'il se contente de résumer.

Une seule donnée permet de dater cet écrit : c'est celle qu'Eusèbe a notée V, XVIII, 12 : « Apollonius rapporte — dans ce même travail — qu'au temps où il écrivait, il y avait quarante ans que Montan avait inauguré sa prétendue prophétie. » A ce prix, Apollonius aurait composé son traité vers 212, puisqu'Eusèbe plaçait en 172-173 les débuts du montanisme.

Il y a pourtant une objection qui se déduit de la façon même dont Apollonius s'adresse aux adversaires qu'il vise. Il fait allusion tout d'abord à celles qu'il appelle « les premières prophétesses, » c'est-à-dire aux

compagnes de Montan (*H. E.*, V, XVIII, 3). Le § 4 semble également se rapporter à elles, si l'on en juge par la mention de Thémison (§ 5), lequel est présenté ailleurs comme l'acolyte de Maximilla (V, XVI, 17). Vers la fin, il revient encore à ces protagonistes des débuts : déjà peut-être au § 11, en tout cas, au § 13, où Maximilla est citée. Mais du § 6 au § 10 inclus, il s'en prend de façon si directe et si pressante à une prophétesse innommée, en la sommant de répondre à ses accusations, qu'on est tenté de supposer qu'il a affaire, non pas à une ombre irréelle, à une personnalité déjà évanouie, mais à une femme qui vit et qui intrigue au moment même où il l'interpelle ainsi. Si c'est de Priscilla ou de Maximilla qu'il s'agit dans ce passage, Apollonius aurait donc écrit avant l'écrivain anonyme qu'Eusèbe a également utilisé dans son compte rendu, puisqu'au temps où cet anonyme rédigeait son opuscule, les prophétesses étaient mortes déjà depuis treize à quatorze ans et n'avaient pas été remplacées. *H. E.*, V, XVI, 13 sq; V, XVII, 5.

Cette conclusion, qui complique quelque peu la chronologie du montanisme primitif, Valois, au XVI^e siècle, ne voyait aucun moyen de l'éluder. Völter (*Zeitschr. für wiss. Theol.*, t. XXVII, p. 29) et Hilgenfeld (*Ketzergesch. des Urchrist.*, Leipzig, 1884, p. 588-590) se sont avisés d'une autre explication ; ils ont admis qu'il s'agit là d'une prophétesse nouvelle, qui n'a rien de commun avec les πρώται προφήτιδες mentionnées par Apollonius au début de sa réfutation. Il y aurait eu, après une éclipse passagère, réminiscence du charisme prophétique au sein des communautés montanistes. Voigt (*Eine verscholl. Urkunde des antimonit. Kampfes*, Leipzig, 1891, p. 106) a supposé que cette prophétesse tardive pourrait bien être la Quintilla dont parle saint Épiphanes, dans le *Panarion*, XLVIII, XIV-XV; XLIX; LI, XXXIII. L'identification est ingénieuse, et, en somme, plausible. Observons pourtant ceci. La mention de cette voyante énigmatique est encadrée, chez Eusèbe, entre d'évidentes allusions à Maximilla. Eusèbe, qui lisait au complet le texte d'Apollonius, aurait-il omis de couler un mot d'avertissement au moment d'y découper les § 6 et suiv., s'il s'agissait là d'une personnalité autre que Maximilla ? Il n'est pas incapable de négligence ; celle-là eût été pourtant un peu forte. Puis il faut se souvenir que les polémistes ecclésiastiques aimaient ces façons d'entreprendre des adversaires depuis longtemps défunts et de les convier impérieusement à tels aveux, de les acculer à telle extrémité humiliante, comme dans une altercation réelle. Il faut se garder de prendre trop au sérieux des procédés de pure rhétorique.

Saint Jérôme a consacré à Apollonius une courte notice dans le *De viris illustribus*, § 40. Il ne paraît savoir de lui rien de plus que ce qu'il lisait à son propos chez Eusèbe. Il ajoute cependant un détail intéressant : « Après avoir publié six livres *Sur l'extase* contre l'Église, Tertullien, écrit-il, en composa un septième spécialement contre Apollonius, où il s'efforce de rétorquer toutes ses attaques. »

Qu'Apollonius fût asiatic, c'est ce qu'on peut déduire légitimement des textes transcrits par Eusèbe. Le *Praedestinatus* (V^e siècle) le traite d'évêque d'Ephèse ; mais on sait le peu de fond qu'il convient de faire sur les informations du *Praedestinatus*, qui est plein de légèretés involontaires, d'altérations voulues et d'additions gratuites.

Les fragments d'Apollonius sont traduits (avec le texte grec) dans Pierre de Labriolle, *Les sources de l'histoire du montanisme*, Paris, 1913, p. 78-82. Voir *ibid.*, *Introd.*, chap. II, et la *crise montaniste*, Paris, 1913, I. 1^{er}.

P. DE LABRIOLLE.

12. APOLLONIUS (Saint), évêque de Bénévent, troisième successeur de saint Janvier, habita quelque

temps hors de la ville, cédant à la malice de ses ennemis et mourut vers 332. Il entra au ciel, dit-on, *per confessionis viam*, expression dont le bollandiste Du Sollier remarque l'étrangeté, car, à ce moment-là, elle signifierait une sorte de martyre, ce qui n'est guère croyable en 332. Nous n'avons sur ce saint que des notices modernes et pas de documents anciens.

Acta sanctorum, jul., t. II, p. 579. — Gams, *Series episcoporum*, p. 671.

R. AIGRAIN.

13. APOLLONIUS (Saint), évêque de Brescia, mentionné dans un catalogue du XII^e siècle. D'après la passion des saints Faustin et Jovite, il aurait vécu caché, aurait ordonné Faustin prêtre et Jovite diacre, et beaucoup baptisé. Cf. l'édition de la Passion par le P. Savio, *Anal. bollandiana*, t. xv, p. 120-123. En dehors de cette pièce contestable, on n'a aucun document ancien sur saint Apollonius. Quant à l'époque de son épiscopat, les dates de Gams, *Series episcoporum*, p. 779, qui le renferme entre 119 et 135, sont certainement inadmissibles, car son successeur Ursicinus assistait en 343 au concile de Sardique, et l'épithaphe de son prédécesseur, Flavius Latinus (*Corp. inscript. lat.*, t. v, n. 4846), présente les caractères épigraphiques du IV^e siècle. On signale des translations du corps de saint Apollonius en 970, 1025, 1510, 1604; depuis cette dernière date, il est conservé à la cathédrale de Brescia.

Acta sanctorum, jul., t. II, p. 453-457. — *Anal. bollandiana*, t. xv, p. 46-47.

R. AIGRAIN.

14. APOLLONIUS, moine de Nitrie (IV^e siècle). Ancien marchand, Apollonius se retira au désert de Nitrie, où il vécut encore vingt ans. Il assumait la charge de visiter les cellules et les ermitages pour prendre soin des moines malades et leur fournir les remèdes et des aliments plus délicats que leur état de santé pouvait exiger.

Tout ce que nous savons sur cet Apollonius nous vient de l'*Histoire lausiaque*, XIII, édit. Lucot, p. 90-91.

J. DAVID.

15. APOLLONIUS, abbé de Temouschôn, vers 350. Ce monastère, rattaché l'un des premiers à la congrégation pakhômienne, était situé sur la rive gauche du Nil, dans le nôme de *Diospolis parva*.

Apollonius en fut abbé, sous Horsifsi et Théodore. Il voulut séparer son couvent du reste de la congrégation et provoqua une division qui faillit compromettre les principes même de l'œuvre. Il refusait de s'en remettre à l'économe général pour pourvoir aux nécessités matérielles de son couvent, et prétendait à une administration autonome. A l'occasion de cette crise, Théodore fut nommé coadjuteur d'Horsifsi (350) et réussit à réduire l'opposition d'Apollonius.

Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, Louvain, 1898, p. 192-193.

J. DAVID.

16. APOLLONIUS, évêque d'Oxyrrynque, métropole de l'Heptanomis (Égypte), assistait au concile de Séleucie en 359, et l'année suivante au concile de Constantinople. Il prit part au schisme mélotien, d'après le *De confessione verae fidei* (souvent appelé *Libellus precum*) des lucifériens Faustin et Marcellin (383-384), et siégeait en même temps que le catholique Théodore, à qui les empereurs donnèrent l'église occupée par Apollonius. Cette décision ne mit pas fin à l'activité d'Apollonius, puisque les lucifériens se plaignaient des persécutions que celui-ci continuait de faire souffrir à leur partisan Héraclide, après que Théodore se fut, si on les en croit, accordé avec Apollonius et eut accepté d'être réordonné par Georges d'Alexandrie.

Libellus precum, 28, P. L., t. XIII, col. 102-103. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. III, col. 321. — S. Épiphan, *Haer.*, LXXIII, 26, P. G., t. XLII, col. 453. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 577-579.

R. AIGRAIN.

17. APOLLONIUS, évêque de Tanis en première Augustamnique (Égypte), après avoir assisté au conciliabule d'Éphèse en 449, se rendit deux ans plus tard au concile œcuménique de Chalcédoine. Mais il n'y renonça point à l'erreur monophysite. Il fut un des signataires de la lettre des évêques égyptiens à Valentinien et à Marcien (4^e session), demandant à attendre pour se prononcer que l'archevêque d'Alexandrie eût donné son avis; or il n'y avait plus de patriarche d'Alexandrie, puisque Dioscore avait été déposé à la précédente session, en l'absence et sans le consentement des Égyptiens. Admis à se présenter devant le concile avec les treize Égyptiens porteurs de la requête, Apollonius fit montre de la même obstination. Il semble avoir été compris pour cela parmi les évêques que Proterius d'Alexandrie déposa et remplaça sur leurs sièges. En tout cas il n'était plus évêque de Tanis lorsque les évêques égyptiens écrivirent à l'empereur Léon I^{er} sur le massacre de Proterius, survenu en 457; c'est un Paul, évêque de Tanis, qui signa cette lettre.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VI, col. 572, 612, 857, 924, 933; t. VII, col. 49-52, 530, 681. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 535.

R. AIGRAIN.

18. APOLLONIUS, évêque d'Athribis en Augustamnique seconde, est un des évêques égyptiens qui durent fuir à Constantinople devant les vexations de Timothée Élure, d'après la suscription d'une lettre du pape saint Léon adressée à ce groupe (21 mars 458). Son nom manque dans la lettre des mêmes évêques à l'empereur Léon recueillie par le *Codex Encyclicus*. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. VI, col. 335, 530. A Constantinople, il assiste en 459 au concile tenu contre les simoniaques sous le patriarcat de Gennade. *Ibid.*, col. 920.

S. Léon, *Epist.* CLX, P. L., t. LIV, col. 1141. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 556.

R. AIGRAIN.

19. APOLLONIUS DE TYANE, philosophe néo-pythagoricien et magicien, est né dans le bourg de Tyane en Cappadoce et mort à Éphèse, vers la fin du premier siècle de notre ère. Sa personnalité, qui dut être fort considérable, ne nous est connue que par quelques phrases des auteurs du second siècle et par une longue histoire écrite au III^e siècle par Philostrate.

Pour les auteurs du second siècle, le magicien semble primer le philosophe : Origène, voulant prouver à Celse que la magie peut influencer les philosophes, le renvoie à l'histoire d'Apollonius écrite par Mœragène; celui-ci, qui n'était pas chrétien, « raconte que beaucoup de philosophes, et non des moindres, ont été gagnés par l'art magique qui était en Apollonius et se sont joints à lui en tant que sorcier. » P. G., t. XI, col. 1357. Lucien de Samosate raconte l'histoire d'un compatriote et compagnon d'Apollonius, qui avait connu toute sa « tragédie. » Il était de ceux « qui prônent la magie et les incantations merveilleuses pour attirer des faveurs aux amants, des maux aux ennemis, pour faire découvrir des trésors et recevoir des héritages. » *Luciani opera*, éd. Teubner, Leipzig, 1887, p. 117-118. Au siècle suivant (III^e siècle), à la demande de la syrienne Julia Domna, mère de Caracalla, Philostrate entreprit de discréditer l'histoire d'Apollonius écrite au siècle précédent par Mœragène, de faire oublier le mage et de mettre en relief le philosophe de conduite parfaite, uniquement soucieux de s'instruire et d'instruire les autres, qui fit

de nombreux voyages et opéra plusieurs miracles. Philostrate, pour justifier cette nouvelle face de la personnalité d'Apollonius, raconte qu'il utilisa les tablettes de Damiis, compagnon de voyage de son héros, apportées à Julia Domna et inconnues jusque-là ; ces tablettes n'ont pas reparu depuis, mais en revanche on a pu reconnaître que ses longues pages sur l'Inde « ne sont qu'un larcin fait aux nombreux livres sur l'Inde qu'il avait été à même de consulter. » G. R. S. Mead, *Apollonius de Tyane*, Paris, 1906, p. 74. Cette biographie, avec ses longs discours, ses nombreux récits de voyages et ses considérations philosophiques, est donc plutôt une composition de rhétorique qu'une histoire. Elle semble avoir eu pour but de fournir au paganisme un homme qui pût, dans une certaine mesure, être comparé au Christ, car telle est la signification que lui donna aussitôt Alexandre Sévère (222-235), en plaçant dans son *larium* la statue d'Apollonius à côté des images du Christ, d'Abraham et d'Orphée. Dans le même ordre d'idées, Hiéroclès, vers 305, opposait les miracles d'Apollonius, racontés par Philostrate, à ceux du Christ. Eusèbe lui répondit dans son *Contra Hieroclem*, qui nous est conservé, et cette controverse reprit encore, à peu près dans les mêmes termes, au *xix^e* siècle, autour de l'école de Tubingue.

C'est cependant comme magicien qu'Apollonius apparaît surtout chez les historiens. Il est d'ailleurs souvent cité et son influence, comme magicien et comme philosophe, considérable déjà dans l'antiquité, se prolonge jusqu'à nos jours et prête encore à thèses et à controverses. Cf. *Apollonius de Tyane, le philosophe réformateur du premier siècle de notre ère*, par G. R. S. Mead, traduit de l'anglais, Paris, 1906. Cet ouvrage est un panégyrique d'Apollonius et forme un volume de la bibliothèque théosophique ; c'est donc un ouvrage à thèse, mais il a l'avantage de contenir tout ce qu'on peut écrire en faveur d'Apollonius. Pour nous, d'après les auteurs du second siècle, nous croyons que le magicien a primé le philosophe.

En sus de lettres d'authenticité douteuse et souvent imprimées, il reste, sous le nom d'Apollonius de Tyane, la version arabe d'un traité de philosophie, traduit plus tard en hébreu et en latin, et des talismans.

Le traité de philosophie est intitulé « le secret de la créature » du sage « Belinous. » Il a été analysé par M. de Sacy, d'après un manuscrit arabe de Paris, dans *Notices et extraits des manuscrits*, Paris, an 7, t. iv. Nous avons fait connaître une ancienne version latine faite par Hugo Sanctelliensis et conservée dans le manuscrit latin de Paris, n. 13951, du *xii^e* siècle. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, 1907, t. xii, p. 99-106. Cet ouvrage a été écrit en grec, puis traduit en syriaque par Sergius (de Reschaina), au *vi^e* siècle, et du syriaque en arabe par Honain ben Ishaq, au *ix^e* siècle. C'est un traité de scolastique « sur les principales causes des choses, d'abord sur les corps célestes, les étoiles et les plantes, ensuite sur les minéraux et les animaux et enfin sur l'homme. » L'auteur se donne pour Apollonius *in praestigiis admirandus, multimodo secretiori dogmatis genere praecellens*, né à Tyane.

Un second ouvrage, que nous avons publié pour la première fois et traduit dans *Patrologia syriaca*, Paris, 1907, t. ii, p. 1162-1392, est intitulé dans un manuscrit : Βιβλος σοφίας και συνέσεως αποτελεσματων 'Απολλωνίου του Τυανέως, « Livre de sagesse et d'intelligence (formé des) talismans d'Apollonius de Tyane. » Ce livre est adressé à l'un de ses disciples pour lui faire connaître les noms et l'efficacité des saisons, des heures, des jours et des nuits, pour savoir choi-

sir les heures et les jours convenables aux incantations et pouvoir employer les noms appropriés, etc.

Ce petit ouvrage est rempli de noms et de mots qui sont censés avoir un pouvoir magique et donner de l'efficacité aux prières ou influencer sur les événements, il répond bien à l'idée que Cédrenus, Georges le moine, Anastase, Malalas, le pseudo-Justin, Lucien de Samosate, Origène et Mœragène se faisaient d'Apollonius et de ses pratiques. Sa puérilité nous fait comprendre aussi pourquoi Philostrate, rhéteur et sophiste d'esprit cultivé, a dû rompre en visière avec la tradition précédente, écrire que Mœragène, au second siècle et en Orient, n'avait pas connu Apollonius, et créer à Rome, au *iii^e* siècle, à son image, un Apollonius inconnu jusque-là.

Aux ouvrages déjà cités, ajouter les diverses éditions de Philostrate, par exemple, éd. F. Morellus, Paris, 1608 ; éd. G. Olearius, Leipzig, 1708 ; éd. Westermann (Bibl. grecque de Didot), Paris, 1849 ; ed. Kayser (coll. Teubner), Leipzig, 1870. Parmi les traductions, citons : P.-J.-B. Legrand d'Aussy, *Vie d'Apollonius de Tyane*, 2 vol., Paris, 1807. — E. Berwick, *The life of Apollonius of Tyana*, Londres, 1809. — F. Jacobs, *Philostratus : Leben des Apollonius von Tyana*, dans *Griechische Prosaisker*, Stuttgart, 1829-1832 (xlviii, lxvi, cvi, cxi). — F. C. Baur, *Apollonius von Tyana und Christus oder das Verhältniss des Pythagoreismus zum Christenthum*, Tubingue, 1832. — L. Noack, *Apollonius von Tyana, ein Christusbild des Heidenthums*, dans la revue *Psyché*, Leipzig, 1858, t. i, fasc. 1, p. 1-24. — E. Müller, *War Apollonius von Tyana ein Weiser oder ein Betrüger oder ein Schwärmer und Fanatiker*, Breslau, 1861. — F. Nau, *Étude sur le Testament d'Adam et les talismans d'Apollonius de Tyane*, dans *Revue de l'Institut catholique de Paris*, 1907, t. xii, p. 158-173, etc. — Sur sa vie, ses écrits perdus et ses lettres, voir Fabricius, *Bibliotheca graeca*, éd. Harles, t. v, p. 561-564, t. i, p. 679-680. — Sur Philostrate et la vie d'Apollonius, cf. *ibid.*, t. iv, p. 541-549. — Les éditions du texte et des versions des lettres et de la Vie écrite par Philostrate sont indiquées par S. F. G. Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*, aux noms *Apollonius* et *Philostrate*, Leipzig, 1832 et 1836, t. i et iii. — L'indication des manuscrits des « Talismans » se trouve en tête de leur édition, *Patrologia syriaca*, Paris, 1907, p. 1363-1364.

F. NAU.

APOLLONOPOLIS MAGNA. Les listes trilingues d'évêchés égyptiens donnent les trois noms grec, copte et arabe cette ville. Le nom égyptien était Thôt, en copte Thô. Les Grecs l'appelaient *Apollonopolis magna* ou *superior*, à cause du culte d'Horus-Apollon, dont elle était un centre important. C'était la capitale du second nome de la Haute-Égypte. Les sources grecques ne connaissent pas ce siège épiscopal, Le diocèse d'Apollonopolis magna, fut peut-être détaché de celui d'Ombas (Kôm Ombo), pour lui être de nouveau réuni plus tard. Vansleb semblerait l'indiquer lorsqu'il dit que le diocèse d'Apollonopolis est devenu celui d'Ombas. *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 17. La ville porte aujourd'hui le nom d'Edfou ; elle est située sur la rive gauche du Nil, et compte 15 000 habitants environ.

J. DAVID.

APOLLONOPOLIS PARVA, évêché égyptien, dépendant de la métropole d'Antinoë, dans la première Thébàide. Son évêque Pabiscus figure au concile d'Éphèse (431). On identifie généralement cette ville avec la ville actuelle de Qôûs ; mais les listes de diocèses et les sources coptes s'y opposent. Les fragments coptes du concile d'Éphèse appellent Pabiscus, évêque de Sbeht. Les listes bilingues et trilingues de diocèses égyptiens donnent la même identification d'Apollonopolis avec Sbeht ou Sfehkhoh, graphie différente du même nom. Amélineau voudrait reconnaître Sbeht ou Sfeht dans le village actuel de Sadfa, province d'Assiout, district d'El-Doueïr. En tout cas Apollonopolis parva était sur la rive gauche du Nil, entre

Assiout et Louqsor. Le diocèse paraît avoir été rattaché plus tard à celui de Qoûs.

Amélineau, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 463.

J. DAVID.

APOLLONOSHIERON, évêché de la province de Lydie. Cette ville était située sur la route de Philadelphie à Tripolis, probablement à la fin de la plaine. Il faut sans doute chercher son emplacement aux environs du village actuel d'Iné-Gueul. On connaît un évêque d'Apollonoshieron, Lucius ou Leucius, qui prit part au concile de Chalcédoine, Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. vi, col. 573, 948. Il avait signé la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon au sujet de la mort de saint Protérius d'Alexandrie, Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vii, col. 573.

R. JANIN.

APOLOGISTES. On donne le nom d'apologistes à un certain nombre d'écrivains chrétiens, dont l'activité littéraire s'employa à justifier le christianisme, devant l'opinion publique, des crimes, délits, superstitions et absurdités dont il était accusé, et quelquefois aussi à montrer aux Juifs, dans cette religion, la Loi, le culte et le royaume qu'ils attendaient.

Les écrivains auxquels on a donné spécialement le nom d'apologistes sont : saint Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, Hermias, Quadratus, Aristide, Ariston, Miltiade, Méliton, Apollinaire. J. C. Th. Otto réunit leurs œuvres, ou du moins les parties qu'on en connaissait alors, en un *Corpus apologetarum christianorum saeculi secundi*, 9 vol., Iéna, 1847-1872, dans l'ordre ci-dessus. On y trouve non seulement les œuvres considérées comme authentiques mais les écrits apologistes attribués jadis à ces écrivains : l'épître à Diognète, un *πρὸς Ἑλληνας* (*oratio ad Graecos*), un *λόγος παραινετικός πρὸς Ἑλληνας* (*cohortatio ad Graecos*), un *περὶ θεοῦ μοναρχίας* et d'autres. Mais il faut ajouter à cette liste des apologistes : Minucius Félix avec son *Octavius*; et avant tout, pour son *Apologeticum*, Tertullien. Voir les articles spéciaux.

On peut considérer comme le plus ancien *corpus Apologetarum* le *codex Arethae*, écrit en 914, sur l'ordre d'Arethas de Césarée, actuellement à la Bibliothèque nationale : *Cod. Parisinus, gr. 451*. Cf. Harnack, *Die Ueberlieferung der griechischen Apologeten der zweiten Jahrhundert...*, dans *Texte und Untersuchungen*, Leipzig, 1882, t. i, fasc. 1, 2; von Gebhardt, *Zur handschriftlichen Ueberlieferung der griechischen Apologeten*: I. *der Arethascodex*, *ibid.*, Leipzig, 1883, fasc. 3. Fr. Morel publia le sien en 1615 : *S. Patris nostri Iustini philosophi et martyris opera*, Paris; puis dans Maran, Paris, 1742, reproduit par Galland dans la *Bibliotheca veterum Patrum*, t. i-ii, et Migne, P. G., t. vi, mais ici avec les notes de J. H. Nolte. Nous avons mentionné l'édition de Otto. En 1888 parut, dans les *Texte und Untersuchungen*, le premier ouvrage, Tatien (Schwartz), d'une série qui devait comprendre les apologistes grecs; en 1891, Athénagore (Schwartz); en 1893, Aristide (Hennecke), mais la suite fut abandonnée; les collections semblables : *Texts and Studies...* edited by J. A. Robinson (Cambridge); *Textes et documents...* publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay, ont aussi édité quelques apologies séparées, pour lesquelles nous renvoyons aux articles spéciaux du présent dictionnaire.

Sur les précurseurs des apologistes chrétiens : M. Friedländer, *Geschichte der jüdischen Apologetik als Vorgeschichte des Christentums*, 1903. — E. Schürer, *Geschichte jüdischen Volkes...*, 4^e éd., t. iii, non seulement p. 528-553 (*die Apologetik*), mais aussi p. 553... (*jüdische Propaganda unter heidnischer Maske*). — E. F. Scott, *The apo-*

logetic of the New Testament, Londres, 1907. — J. Lebreton, *Les origines de l'apologétique chrétienne*, dans *Rev. prat. d'apologétique*, t. vii, p. 401-418, 561-577, 801-818; t. viii, p. 178-190; 346-360. — J. A. Fabricius, *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christianae asseruerunt*, Hambourg, 1725. — Cabanes, *Étude critique de la méthode suivie par les apologistes du II^e siècle*, Strasbourg, 1857. — Freppel, *Les apologistes chrétiens au II^e siècle*, Paris, 1860. — Aubé, *De l'Apologétique chrétienne au II^e siècle*, Paris, 1861. — K. Werner, *Geschichte der apologetischen und polemischen Litteratur der christlichen Theologie*, Schaffhouse, 1861-1867. — *Ἡ Μοσχάκης Μελέται: περὶ τῶν χριστιανῶν Ἀπολογητῶν τοῦ δευτέρου καὶ τρίτου αἰῶνος*, Athènes, 1876. — Mariano, *Le apologie nei primi tre secoli della Chiesa...*, Naples, 1888. — J. Zahn, *Die apologetischen Grundgedanken in der Litteratur der ersten drei Jahrhunderte systematisch dargestellt*, Würzburg, 1890. — G. Schmidt, *Die Apologeten der drei ersten Jahrhunderte*, Mayence, 1890. — J. Rivière, *S. Justin et les apologistes du second siècle*, Paris, 1904 (« La pensée chrétienne »). — Goodspeed, *Index apologeticus*, Leipzig, 1912. — Plus les chapitres correspondants des histoires de l'ancienne littérature chrétienne, etc.

G. BRILLET.

1. APONTE (PEDRO DE) ou encore de *Ponte*, de la Puente. Né, vers le troisième quart du xv^e siècle à Tarazona (Aragon), selon dom Argai. Religieux trinitaire du couvent *Sancti Spiritus* de Palma de Mallorca. Le 8 février 1512, il fut consacré à Rome évêque titulaire de *Cluensa*, évêché inconnu identifié à tort par Argai avec le diocèse d'Elvas en Portugal créé seulement en 1570 (Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 98). Il allait être auxiliaire du fastueux Rodrigo Sanchez de Mercado, évêque peu résidentiel de Palma, préconisé au même moment (1512-1530). Aponte administra le diocèse de 1512 à 1523, à l'époque la plus troublée des dissensions des corps de métiers ou *Germanias*.

En même temps, il suppléait dans ses fonctions d'inquisiteur des Baléares (où l'Inquisition peu populaire existait depuis 1490) le brillant chanoine Arnaldo de Alberti, frère de l'évêque, ordinairement absent lui aussi. En 1524, l'évêque de Tarazona, Gabriel de Orti (1522-1530) le ramenait dans sa ville natale en qualité d'auxiliaire. A la mort de celui-ci, on retrouve Aponte à Valence (5 mars 1536-30 avril 1540), exerçant les mêmes fonctions. On ne sait ni quand ni où il mourut.

Il publia sous les auspices de Léon X : *Breviarium ordinis Redemptorum SS. Trinitatis*. Valence, Juan Jofré, 1519. Cependant ce volume ne figure point parmi les impressions de Jofré signalées par Serrano y Morales, *Diccionario de las imprentas que han existido en Valencia*. Valence, 1899, p. 225-241.

J. Villanueva, *Viage literario a las Iglesias de España*, Madrid, t. xxii, 1852, p. 103-104. — P. Pierrer et J. Quadrado, *Islas Baleares*, Barcelone, 1888, p. 360. — B. Fort, *España sagrada*, Madrid, 1879, t. li, p. 90-91. — P. Lopez de Altuna, *Primera parte de la Cronica general de la orden de la ss. Trinidad*, Ségovie, 1637, livre IV, passim. — G. de Argai, *La Soledad laureada por San Benito y sus hijos en España*, Madrid, 1675, t. vii, p. 540. — N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, Madrid, 1788, t. ii, p. 171-172.

A. LAMBERT.

2. APONTE Y QUINONES (DIEGO), évêque espagnol († 1599), né à Villarejo, province de Tolède. D'abord prieur de Velez, possession de l'ordre de Santiago, puis premier chapelain du couvent royal de la princesse Jeanne à Madrid, il fut présenté, en 1585, par Philippe II à l'évêché d'Oviédo et il en prit possession la même année. Il fonda un séminaire dans la ville épiscopale, écrivit un catéchisme et fit rédiger par l'archidiacre de Tineo des statuts et un cérémonial, qui furent longtemps en vigueur. En 1587, il visita, par ordre et au nom du roi, les adminis-

trateurs des ordres militaires d'Espagne. Il fut transféré à Malaga en 1598, prit possession de son nouveau siège le 19 janvier 1599 et mourut trois mois plus tard, le 29 avril.

J. Manuel Trelles, *Asturia ilustrada*, Madrid, 1736, p. 441-442. — Cecilio García de la Leña, *Conversaciones históricas malagueñas*, Malaga, 1793, t. iv, p. 77-78.

P. SICART.

APOPHTEGMATA PATRUM. On désigne, sous ce nom, un recueil de maximes spirituelles, — dont beaucoup sont encadrées dans des anecdotes — où se résume excellemment l'esprit du monachisme égyptien. Ces sentences visent toutes plus ou moins à recommander le détachement du monde, la crainte de Dieu, la pratique assidue du jeûne, le goût de la chasteté, de l'humilité, et la lutte contre les pensées mauvaises. Le merveilleux y a sa part, mais relativement discrète.

Ce recueil est parvenu jusqu'à nous sous des formes diverses et paraît avoir subi comme toutes les compilations similaires, de nombreuses vicissitudes.

I. — Nous possédons, en premier lieu, une collection où les apophtegmes sont classés par ordre alphabétique, sous le nom des Pères les plus fameux : les Pères sont presque tous des « abbés » (ἀββᾶς), solitaires ou chefs de cénobites. Quelques écrivains fameux, comme saint Basile, saint Ephrem, l'archevêque Théophile s'y trouvent aussi mentionnés ; pareillement, la « mère » Théodora, et même un simple laïc. P. G., t. lxxv, col. 201 et 168. Cette collection qui est en grec, a été imprimée pour la première fois par Cotelier, en 1677, dans ses *Ecclesiae graecae monumenta*, t. 1, p. 338-712 et reproduite dans la *Patrologie grecque*, t. lxxv, col. 71-440. Un recueil encore plus ample se trouve au British Museum, à Londres, *Burney ms.* 50. D'après les recherches de S. Vailhé, la collection de Cotelier a dû se former assez tard, probablement au cours du vi^e siècle, peut-être même au vii^e siècle. Le rédacteur explique, dans sa préface, qu'il a voulu introduire un peu d'ordre dans les recueils mal agencés qui couraient de son temps ; il ajoute qu'il a groupé à part les apophtegmes sans nom d'auteurs, qui ne pouvaient entrer dans les séries alphabétiques. On remarquera que ces maximes, *en vrac*, ne figurent pas dans les manuscrits qu'a utilisés Cotelier.

II. — A côté de la collection par ordre alphabétique, nous avons une collection où les apophtegmes se juxtaposent, selon qu'ils favorisent telle ou telle vertu, ou combattent tel ou tel vice.

On peut affirmer qu'il a existé un recueil grec ainsi aménagé, car Photius y fait allusion, en lui donnant le titre de βιβλος Ἀνδρῶν ἀγίων (*Biblioth.*, cod. cxcviii, dans P. G., t. ciii, col. 664) et cite les titres des vingt-deux chapitres de l'ouvrage. Mais nous en connaissons seulement des versions en diverses langues : 1^o une version latine, publiée par le jésuite Héribert Rosweyde comme livres V et VI de ses *Vitae Patrum* (Anvers, 1615), sous la dénomination de *Verba Seniorum* (P. L., t. xxiii, col. 855-1022). L'analogie des titres de chapitres permet de l'identifier avec le βιβλος de Photius. Elle est certainement postérieure à la Règle de saint Benoît, parue vers 530, car on lit dans cette Règle au § 40 (éd. Butler, Fribourg, p. 74) « *Licet legamus vinum omnino monachorum non esse.* », or, cette prohibition se retrouve parmi les *Verba seniorum*, V, iv, 31 (P. L., t. lxxiii, col. 868). S. Vailhé (p. 46) croit même qu'un épisode, raconté au chapitre iii du livre VI (P. L., t. lxxiii, col. 1003 D) a été emprunté à la *Vita Sabae* de Cyrille de Scythopolis, laquelle fut terminée au mois de février 557 ; mais il n'est pas sûr qu'on ne puisse expliquer autrement la dépendance ; 2^o une version arménienne, publiée par les méchitaristes de San Lazzaro, à Venise, en

1855 ; 3^o une version copte, publiée par Zoëga, *Catal. cod. copt.*, p. 287-361, d'après un manuscrit du Vatican. Si fragmentaire que soit ce texte, la parenté qui le lie à celui que lisait Photius est encore susceptible d'être prouvée par la similitude des quelques en-têtes qui y sont conservés. E. Porcher a complété la recension de Zoëga, à l'aide de trois feuillets d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale à Paris (*Copt. 129¹³*, fol. 32-34). Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. viii, p. 168-182.

III. — Reste une troisième collection, également par sujets, qui, jusqu'à présent, n'est connue que sous la forme latine. Elle comprend quarante-quatre chapitres disposés par ordre de matière. Rosweyde l'a annexée comme septième livre à ses *Vitae Patrum* (cf. P. L., t. lxxiii, col. 1025). Cette traduction latine est attribuée dans une courte préface (*ibid.* col. 1025) au diacre Paschasius, qui dit l'avoir rédigée sur la prière de son abbé Martin. « *Vitas patrum graecorum... iussus a te [Martino]... in latinum transferre sermonem, in insolito, si licuisset, opere renuissim, sicut in dato mihi codice repperi ea scripta, sic transtuli... quae tamen, si scribenda decreveris, ut tuo polire sermone digneris exposco.* » Si cette imputation est exacte, ce groupement se serait constitué aux environs de l'année 500.

On retrouve un certain nombre des apophtegmes dont il est formé dans d'autres compilations, sans ordre méthodique. C'est ainsi que le livre III des *Vitae Patrum* en contient 220, traduits de la même façon que ceux du livre VII. Cela même est une raison de douter que ce livre III soit sorti, comme le supposait Rosweyde, de la main de Rufin. A. H. Salenius a apporté, récemment, de nouveaux motifs d'ordre philologique, pour révoquer en doute cette attribution. L'appendice iii de Rosoveyde (P. L., t. lxxiv, col. 381) fournit également 109 apophtegmes, dont le traducteur, d'après deux manuscrits espagnols, serait saint Martin de Dumium († 580).

Les *Apophlegmata Patrum* ont été jusqu'ici fort peu étudiés et il serait prématuré d'essayer d'établir avec précision l'origine et la filiation des divers recueils qui viennent d'être énumérés. Butler a proposé quelques hypothèses assez vraisemblables, dont voici l'essentiel.

Il paraît probable que, dès la seconde moitié du iv^e siècle, des anecdotes couraient en Égypte sur les solitaires les plus en vue. On répétait leurs propos édifians, on racontait leurs *gestes*. Cassien (*Insl.* v, 27), Sulpice-Sévère (*Dial.* i, 12), apportent déjà l'écho de récits de ce genre. — Les moines du pays eurent sans doute l'idée de faire collection de ces faits et dits mémorables, pour le profit spirituel de ceux qui les méditeraient, et comme une utile propagande en faveur de l'ascétisme. Il dut se former des compilations, soit en copte (celles que nous possédons, Butler l'a démontré contre Amélineau, ne sont que des traductions postérieures du grec), soit en grec. Quand Socrate, l'historien continuateur d'Eusèbe de Césarée, entreprit au iv^e livre de son *Histoire ecclésiastique* (§ 23, P. G., t. lxxvii, col. 509), écrite à Constantinople entre 439 et 450, de donner à ses lecteurs des notions sur le monachisme égyptien, il s'aida certainement de quelque recueil de ce genre. Evagrius lui fournit aussi un certain nombre des belles maximes qu'il se plaît à citer dans la seconde partie de son long exposé (*ibid.*, 515 B). Cela même permet de localiser dans le premier tiers du v^e siècle ces essais. Il semble qu'on puisse en trouver encore une image dans certaines collections syriaques, dont les manuscrits sont datés, l'un de 532, l'autre de 534 (cf. le *Catalogue* de Wright, n. dcccxxiv et dcccxxvii). Puis, vers la fin du v^e siècle ou au cours du vi^e se seraient agglomérés, selon des plans divers, les grands répertoires dont il a été parlé plus haut. Il ne faudrait d'ailleurs pas s'imaginer qu'une

fois constituées, ces collections aient formé chacune un tout quasi indivisible. Plus d'une fois, des morceaux en ont été détachés et ont circulé isolément, comme en font foi nos manuscrits grecs d'apophtegmes.

Somme toute, la fortune de ces maximes spirituelles chrétiennes n'a pas été très différente de celle qu'ont subie les recueils analogues dont nous repérons la trace dans l'antiquité profane. « L'apophtegme, remarque Paul Lejay (*Euvres d'Horace. Les Satires*, Paris, 1911, p. xxi), était fort goûté des Romains. Caton l'Ancien avait, à la fin de sa vie, composé un recueil d'apophtegmes des socratiques. Il y avait des recueils d'apophtegmes de Cicéron et de César. Melissus, l'affranchi de Mécène et le bibliothécaire du portique d'Octavie, avait composé cent cinquante livres d'apophtegmes intitulés *ineptiae*. Ces recueils ont donné naissance à d'autres qui ont été sans cesse remaniés et combinés par les maîtres d'école. Nous pouvons nous faire une idée de cette littérature par les *Apophtegmes* de Plutarque... Les recueils chrétiens sont, comme leurs modèles anciens, l'objet de rédactions et de compilations variées. C'est une fatalité du genre. Il survit dans l'Occident chrétien avec les florilèges et il ressuscite à la Renaissance dans sa forme philosophique, avec les *Adages* d'Érasme. »

Au point de vue de l'histoire du monachisme, ces documents méritent, en dépit de certains dédain, d'être pris en sérieuse considération. Un esprit aussi pénétrant que dom Cuthbert Butler n'hésite pas à les placer à côté de l'*Histoire Lausique*, de l'*Historia Monachorum*, des *Instituta* et des *Conlationes* de Cassien, parmi les sources qui, tous droits restant concédés à la critique, peuvent enrichir notre connaissance de la vie ascétique dans l'Égypte chrétienne.

Rosweyde, *In vitas Patrum prolegomena* xxvi (P. L., t. LXXII, col. 13-38). — Butler, *The Lausiac History of Palladius* (dans *Texts and Studies*, ed. by J. Armitage Robinson, vol. vi, n. 1), 1898, p. 208-215; 283-285. — *Handbuch der Kirchengeschichte* hsg. von Gustav Krueger, I, das Altertum bearb. von E. Preuschen und G. Krüger, Tübingue, 1911, § 35, 4. — Th. Hopfner, *Ueber die Koptisch-sahidischen Apophtegmata Patrum Egyptiorum*, *Denkschr. der Akad. Wien*, 61, 2 (1918), p. 26 sq. — Dom Leclercq, art. *Cénobitisme*, dans le *Dictionnaire d'arch. chr. et de liturgie*, t. II, col. 3109-3110. — S. Vailhé, dans les *Échos d'Orient*, oct. 1901, p. 39 à 46. — A. H. Salonijs, *Vitae Patrum, Kritische Unterschueber Text, Syntax und Wortschatz der spaetlateinischen Vitae Patrum*, Lund, 1920 (*Acta Societatis humaniorum Litterarum Lundensis II*).

P. DE LABRIOLLE.

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE. C'est à Vals, près Le Puy, que naquit, dans un scolastic de la Compagnie de Jésus, l'Apostolat de la Prière. Le 3 décembre 1844, le R. P. Gautrelet proposa aux jeunes religieux de former entre eux une ligue de prière pour le salut des âmes. Par ce mot de prière, le Père entendait la vie entière offerte à Dieu, en union avec le Cœur de Jésus, dans une intention apostolique. L'idée-mère de l'œuvre était contenue dans ce programme. En 1846, une mince brochure, écrite par le P. Gautrelet, l'*Apostolat de la Prière*, lança l'idée dans le public. Encouragée par les évêques, hautement louée par Pie IX, alors exilé à Gaète, enrichie par lui d'indulgences, le 14 août 1849, l'œuvre s'étendit en France et hors de France très rapidement.

Le P. Ramière en devint le vrai chef en 1860 et lui donna l'impulsion dont elle vit encore. En 1861, dans son ouvrage magistral, l'*Apostolat de la Prière*, il établit du principe de l'œuvre une démonstration philosophique et théologique qui émut le monde entier; il créa, par les statuts, l'organisation de l'Apostolat de la Prière; surtout, par le *Messenger du Cœur de Jésus* (1861), il lui donna une direction et un organe. L'Apostolat de la Prière devint rapidement une œuvre mon-

diale. Elle comptait dans l'univers entier, au 1^{er} janvier 1921, soixante-dix-neuf mille centres canoniquement érigés. Le *Messenger du Cœur de Jésus*, organe principal de l'œuvre, paraît actuellement en trente-cinq langues et compte cinquante et une éditions. Le nombre total des abonnés à cette revue dépasse un million cinq cent mille.

Une première formule des statuts a été approuvée par Pie IX, le 27 juillet 1876; elle fut modifiée par Léon XIII, le 24 mai 1879; enfin le 11 juillet 1897, la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers donna à l'Apostolat de la Prière les statuts qui le régissent aujourd'hui, et le définissent : une « pieuse association qui, destinée à promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes, remplit sa fonction apostolique par la prière ou mentale ou vocale et même par les autres œuvres pies, en tant qu'elles sont impéatoires et peuvent nous concilier le très Saint Cœur de Jésus. » (St. I).

Le siège principal, ou centre de l'Apostolat de la Prière, est fixé à Toulouse, (9, rue Montplaisir). Le directeur général est le général de la Compagnie de Jésus, lequel, de fait, délègue ses pouvoirs à un directeur général délégué, résidant à Toulouse (Stat. vii). Outre le directeur général il y a des directeurs diocésains, désignés par les ordinaires, institués par le directeur général; des directeurs locaux, constitués par les directeurs diocésains. (Stat. viii.)

P. Gautrelet, *Apostolat de la Prière*, Lyon, 1874. — P. Ramière, *L'Apostolat de la Prière*, 8^e édition, Toulouse; *Manuel de l'Apostolat de la Prière*, 23^e édition, Toulouse; *Statuts de l'Apostolat de la Prière, Texte et Eclaircissements*, Toulouse; *La Divinisation du chrétien*, Toulouse. — *Acta Sanctae Sedis circa piam christianorum foederationem in honorem Sanctissimi Cordis Jesu sub titulo Apostolatus Orationis institutam*, Toulouse. — *Le Messenger du Cœur de Jésus*, mensuel; *le Petit Messenger du Cœur de Marie*, mensuel; etc.

Ch. PARRA.

APOSTOLE, Lapostole, L'apostole (PIERRE), docteur en droit, professeur à l'université de Louvain, conseiller et maître des requêtes au grand conseil de Malines, naquit à Tournai, vers 1460. Le 26 février 1479, il fut immatriculé à l'université de Louvain, comme étudiant à la faculté des arts; il y conquist le grade de *doctor utriusque juris*, le 15 octobre 1492. Le 26 février 1495, il commença à enseigner le droit à Louvain; clerc inférieur, il posséda une des prébendes de la seconde fondation, créées pour les professeurs à la collégiale de Saint-Pierre à Louvain; il la perdit par son mariage, contracté en 1502 : en compensation, la ville lui paya un supplément de traitement. Deux fois, en 1496 et en 1501, il fut recteur de l'université. En 1502, il fut nommé maître des requêtes par Philippe le Beau; il continua cependant à enseigner pendant quelque temps, mais, nommé en 1503 membre du grand conseil de Malines, il alla se fixer dans cette ville. Il y vécut dans la société des humanistes qu'y attirait la cour de la gouvernante Marguerite d'Autriche, et jouit de l'amitié de Jérôme Busleiden. Le 3 février 1528, son fils Jérôme le remplaça comme conseiller : celui-ci mourut l'année suivante et le père reprit, pour quelque temps, ses fonctions. Il mourut à Malines, le 20 avril 1532.

Matricule de l'université de Louvain, t. II; *Comptes communaux de Louvain*, 1495-1503. — Molanus, *Les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, éd. de Ram, dans *Collection de Chroniques belges inédites*, Bruxelles, 1861, p. 475, 540. — Valère André, *Fasti studii generalis Lovaniensis*, Louvain, 1650, p. 176. — Britz, dans *Biographie nationale* (de Belgique), 1866, t. I, col. 351. — F. Neve, *La renaissance des lettres en Belgique*, Louvain, 1890, p. 118. — G. Van Doorslaer, dans *Bulletin du Cercle archéologique de Malines*, 1905, t. xv, p. 388.

H. DE JONGH.

APOSTOLINES, religieuses de Belgique.

L'Institut des apostolines, œuvre essentiellement flamande, reconnaît pour ses fondateurs dame Agnès Baliques et le P. Henri Geldrop, de l'ordre des frères mineurs récollets.

Agnès Baliques était née à Anvers, en 1641. De bonne heure, elle s'agrégea à une de ces associations de *filles dévotes*, fort répandues alors dans les Flandres, dont les membres, tout en demeurant dans leurs familles, s'employaient, avec un grand zèle, aux œuvres de miséricorde que les évêques, grands appréciateurs de leur mérite, se plaisaient à confier à leur direction. La mort de sa mère (1660) laissa à Agnès, qui était l'aînée de sept orphelins, le soin de pourvoir à l'éducation de la jeune famille. Elle s'acquitta consciencieusement de ce devoir, bien que depuis longtemps ses aspirations la portassent à embrasser la vie religieuse. Ce fut même seulement vingt ans après la mort de sa mère, en 1680, la veille de la Pentecôte, que la courageuse fille put commencer la formation d'une modeste communauté.

De concert avec son directeur, le P. Henri Geldrop, elle résolut de limiter au nombre de douze celui des compagnes qu'elle songeait à s'associer. Elle voulait, en cela, imiter le divin Sauveur dans la formation de son collège apostolique. De là le nom d'apostolines que la voix publique attribua à la nouvelle société, et que vint consacrer, pour ainsi dire, l'autorisation accordée sous ce nom à l'Institut par le magistrat de la cité. Agnès et le P. Geldrop ajoutèrent, par la suite, à cette appellation, celle de l'Immaculée Conception, à laquelle ils avaient, lui et elle, une particulière dévotion.

Dans le principe, Agnès et ses compagnes se consacrèrent plus spécialement à l'assistance des malades; mais, bientôt, se sentant fortement pressées de se dévouer à l'instruction de la jeunesse, elles ouvrirent des écoles, et l'enseignement devint, dès lors, la fin principale de l'Institut.

Les épreuves ne furent pas épargnées à la nouvelle œuvre. La fondatrice vit mourir bientôt (1685) son saint directeur, puis quelques-unes de ses compagnes la quittèrent pour créer un institut se rapprochant davantage d'un ordre monastique. Cet essai ne se maintint que pendant quelques mois. Une épreuve non moins douloureuse fut l'insuccès qu'elle rencontra dans l'exercice d'un ministère qu'avaient voulu lui confier les magistrats de Bruxelles, de Malines, et d'Anvers : la moralisation de jeunes filles indisciplinées. Cependant elle put ouvrir à Anvers, une nouvelle école primaire (1696) et former, deux ans plus tard, à Berchem-les-Audenarde, un établissement qui obtint un plein succès. Cette fondation de Berchem fut la dernière que créa la Mère Agnès : elle mourut le 26 octobre 1698, et fut inhumée dans la chapelle funéraire des récollets d'Anvers, non loin de la sépulture du vénéral P. Geldrop.

Sous le gouvernement d'Aldegonde Thielens, troisième supérieure de l'Institut, les apostolines s'établirent à Audenarde, en Flandre Orientale (1703), et à Bruges (1721). Pendant les persécutions de Joseph II, contre les communautés religieuses de Belgique, les apostolines, qui, vis-à-vis du pouvoir civil, n'étaient pas considérées comme religieuses, mais seulement comme associations de filles dévotes, purent continuer d'occuper leurs maisons et d'y donner l'instruction. Mais l'invasion des armées républicaines, en 1798-1799, amena la suppression de tous leurs établissements, en même temps que celle des monastères qui existaient encore dans le pays. Les apostolines, pour la plupart, se retirèrent dans leurs familles. Cependant quelques-unes d'entre elles, avec un courage et une persévérance inlassables, tra-

vaillèrent, dès que cela leur fut possible, au rétablissement de leurs communautés. C'est ainsi qu'au lendemain même de leur expulsion, six des apostolines de la première maison d'Anvers se réunirent dans un modeste immeuble de la rue du Couvent, paroisse Saint-André, et continuèrent de vivre de l'esprit de leur vénérée fondatrice.

Par ailleurs, quinze apostolines du *Marché aux Chevaux*, tentèrent, en 1804, leur réunion dans l'ancien couvent des capucins, situé non loin de leur ancienne demeure. Il en fut de même des apostolines de Malines. Après avoir occupé plusieurs maisons, elles achetèrent, en 1834, l'ancien couvent des carmélites, où leur communauté se développa beaucoup. Les apostolines de Bruges ne mirent pas moins de zèle à se reconstituer. Elles aussi occupèrent divers emplacements et finirent par se fixer, en 1835, dans la maison dite de Jérusalem. Cette communauté, comme celle de Malines, est très importante; elle possède un certain nombre d'affiliations. La communauté de Berchem-les-Audenarde était reconstituée dès 1807. Depuis elle a toujours prospéré. Seules, les maisons d'Audenarde et de Bruxelles, ne se sont pas reconstituées après la Révolution. Mais un certain nombre d'établissements nouveaux se sont formés au cours du XIX^e siècle.

En l'année 1861, une communauté de filles dévotes établie, depuis 1726, à Gand, sous le titre d'apostolines, mais n'ayant aucun rapport avec les filles d'Agnès Baliques, adopta la règle et les constitutions des sœurs de Berchem. La réunion s'effectua le 12 décembre 1861. Plus tard même (1892) le chef-lieu de cette nouvelle branche de l'Institut fut transféré dans la ville épiscopale de Gand (rue Neuve-saint-Pierre, n. 129).

Aujourd'hui l'Institut des apostolines, plus florissant que jamais, se divise en sept branches : 1^o Anvers, berceau de l'Institut, rue Jordaens, n. 73. — 2^o Anvers, marché Saint-Jacques, n. 43; elle possède une affiliation, l'hospice de Lille (Saint-Pierre). 3^o Bruges avec cinq affiliations. — 4^o Gand, avec seize affiliations, dont sept hospices ou hôpitaux et deux pensionnats. — 5^o Malines. — 6^o Thielt, autrefois filiale de la branche de Bruges et devenue, depuis 1848, indépendante de celle-ci. — 7^o Wetteren, branche dite de Saint-Joseph, possédant cinq affiliations, dont un pensionnat. Les fondatrices de la maison de Wetteren reçurent leur première initiation d'une sœur de la communauté de Berchem.

Les sœurs apostolines se dévouent principalement à l'enseignement de la jeunesse et, de préférence, à celle de la classe ouvrière et peu favorisée au point de vue de la fortune. Elles tiennent donc surtout des écoles primaires et gratuites. Elles ont aussi des classes dominicales et des cours pour les adultes. Toutes les communautés d'apostolines, indépendantes les unes des autres, ne sont unies que par les liens de la plus tendre charité.

Notes communiquées par la révérende Mère supérieure des apostolines d'Anvers.

A. MUSY.

APOSTOLINS ou **APOSTOLI**, ordre de clercs réguliers d'origine italienne, fondé, probablement au cours du XV^e siècle, à Gènes, selon certains auteurs. Ces religieux professaient la vie apostolique : d'où le nom qu'ils se donnèrent, en se mettant sous la protection spéciale de saint Barnabé. Ils portaient un vêtement de couleur brune, avec capuce, et une ceinture de cuir. L'hiver ils y ajoutaient une chape courte, de même couleur, à la manière de celle des capucins.

Le grand bienfaiteur de cette congrégation fut Alexandre VI, comme il apparaît par sa bulle *Piae*

vitae studio, de 1496, par laquelle il unit les apostolins aux augustins et leur imposa les vœux de religion sous la règle de saint Augustin.

Par la suite ils s'unirent aux barnabites de Saint-Ambroise *ad Nemus* (diocèse de Milan); puis s'en séparèrent; puis leur furent de nouveau réunis, par bulle de Sixte V, du 15 août 1589, confirmée, en 1606, par Paul V. Mais, comme cette congrégation était déjà peu active, et d'utilité minime pour l'Église, elle fut supprimée par décision d'Urbain VIII, confirmée par Innocent X.

On trouve dans le bas moyen âge quelques groupes de béguins ou pénitents qui s'intitulèrent aussi *apôtres*, *apostolins* ou *frères des apôtres*, groupes tout à fait indépendants des apostolins de Saint-Ambroise.

Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, 1840, t. II, p. 242.

F. BONNARD.

1. APOSTOLIOS ou **APOSTOLIS** (ARISTOBULE et, après avoir été promu à l'épiscopat, ARSÈNE), fils du suivant. Il naquit, en 1465, de la seconde femme de Michel, laquelle était fille du comte Théodose Corinthios, à Candie en Crète, où Michel Apostolis s'était réfugié après la prise de Constantinople. La première mention d'Aristobule Apostolis se trouve dans l'acte d'achat de manuscrits grecs fait à Candie par Jean Lascaris pour le compte de Laurent de Médicis, le 3 avril 1492. L'un des témoins qui ont signé ce contrat est « *D. Aristovulus Apostoligerodionus*. » Legrand, *Bibliographie hellénique... aux X^e et XV^e siècles*, t. II, p. 326. Aristobule était donc alors diacre. Appelé à cette époque par Laurent de Médicis à Florence (Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXX, note 2), il fut, peu de temps après, avec Marc Musurus, Jean Grégoropoulos et Justin Décadyos, du groupe des lettrés qui prêtèrent leur concours à Alde Manuce pour l'imprimerie qu'il venait de fonder à Venise. Il y fit paraître, vers 1494, la *Galeomyomachie*, curieux petit poème dont on ne connaissait pas alors l'auteur, mais où D'Ansse de Villoison a établi depuis (*Anecdota graeca*, t. II, p. 243) qu'il fallait voir une œuvre de Théodore Prodrome. Dans la préface écrite pour cette édition, Aristobule rappelle le souvenir de son père et de l'importante collection de proverbes ou de sentences que Michel Apostolis avait dédiée à Gaspar, évêque d'Osimo près d'Ancone. Voir cette préface, dans Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 18-19. Aristobule exécuta quelques autres travaux pour le célèbre typographe vénitien, mais ne tarda pas à se brouiller avec lui, pour des questions d'argent, semble-t-il. La rupture fut complète; le diacre crétois exhale son acrimonie dans une lettre à Grégoropoulos, en appelant Manuce « le philhellène par antiphrase. » Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 338. Aristobule fit cependant plusieurs voyages à Venise, d'où une lettre de Georges Grégoropoulos le rappela, lui demandant de venir prendre possession d'un bénéfice monastique. Legrand, *op. cit.*, t. II, 270. Lors de l'avènement de Léon X au souverain pontificat, en 1513, Aristobule se trouvait encore en Crète, où il assista aux solennités religieuses célébrées à cette occasion. Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 341. Dès l'année suivante, 1514, Léon X nomma à l'archevêché de Monembasie le diacre crétois, qui désormais changea son nom d'Aristobule en celui d'Arsène. Il succédait à Manilius Cabacius Rhallis, qui devait avoir ou résigné ses fonctions ou été promu à un autre poste. Cette nomination d'Apostolis fut considérée à Constantinople comme une intrusion. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* publiée par Crusius dans sa *Turcograecia*, p. 146-150 nous en raconte, à sa manière, les détails. Voir Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. II, col. 219-221. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CXLVII, résume ainsi

ce récit : « Sous le patriarcat de Pachome vécut le prévaricateur Arsène Apostolios qui obtint l'archevêché de Monembasie contrairement aux canons ecclésiastiques. Voici par suite de quelles machinations. Cet Arsène était simple diacre : il se rendit de Venise à Monembasie, muni de pouvoirs étendus que lui avait conférés la seigneurie, à laquelle appartenait alors cette dernière ville. La République et le légat du pape l'avaient autorisé, après qu'il aurait reçu l'onction épiscopale, à occuper le siège de Monembasie. Quiconque aurait voulu s'opposer à sa prise de possession encourait la peine du bannissement perpétuel. Arrivé à Monembasie, ledit Arsène présenta les ordres de la République au gouverneur de la ville, aux primats et au peuple. Quand les habitants eurent pris connaissance desdits ordres, ils offrirent leurs hommages à Arsène et se montrèrent envers lui pleins de déférence, car c'était un grand savant (*μέγας σοφός*). Arsène ne fut pas plus tôt installé à Monembasie qu'il manda l'évêque d'Élos et se fit ordonner prêtre par ce prélat; après quoi, il songea à se procurer l'onction épiscopale... Arsène, nommé par le pape et confirmé par la sérénissime République, crut pouvoir se passer du patriarcat; il le remplaça par le susdit évêque d'Élos et suppléa les métropolitains de Lacédémone et de Christianopolis (qu'il avait convoqués, mais qui ne s'étaient pas rendus à son invitation) par deux simples prêtres. Ces trois personnages créèrent Arsène archevêque : contrairement aux canons, si l'on s'en rapporte au patriarche Pachome (bulle d'excommunication dans la *Turcograecia*, p. 149-150); conformément aux canons, si l'on en croit l'intéressé (voir lettre d'Arsène au patriarche, dans Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 344), qui cite ses auteurs et paraît très versé dans le droit ecclésiastique. » Legrand est trop sévère, quand il ajoute la réflexion suivante : « Chose curieuse, mais qui n'a rien de surprenant de la part d'un aussi triste personnage que Arsène Apostolios, cet élu du pape a l'effronterie de se déclarer, dans ce document (la lettre au patriarche), fils soumis de l'Église grecque, et d'y insérer une profession de foi où il prend grand soin d'oublier le *Filioque*. » Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CXLVIII. Outre que la séparation entre les deux Églises était moins profonde qu'aujourd'hui, l'omission du *Filioque* — tolérée, comme on sait, même dans les usages liturgiques des Grecs unis — ne s'imposait pas dans une profession de foi qui n'avait rien d'officiel et à laquelle, au contraire, Arsène donne jusque dans la forme littéraire un caractère tout à fait personnel.

Après l'excommunication lancée contre lui par le patriarche, « Arsène fut contraint de céder devant l'hostilité ou l'indifférence de ses ouailles; et le gouvernement vénitien, qui avait pour principe de ne jamais contrecarrer l'exercice du culte orthodoxe, afin de ne pas s'aliéner ses sujets grecs, dut être le premier à mettre Apostolios en demeure de se retirer. » Legrand, *loc. cit.* En 1516, l'archevêché de Monembasie fut donné à Marc Musurus. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. xxxvii, t. II, p. 402. En exprimant à Léon X sa peine de se voir supplanté par son compatriote crétois, Arsène pria le pape de l'appeler auprès de lui à Rome. Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 342. Cette demande ne semble pas avoir été alors exaucée. Musurus mourut en automne 1517. Manilius Cabacius Rhallis rentra-t-il alors de nouveau en possession du siège de Monembasie? Peut-être : puisque, après la mort de Manilius, survenue après celle de Léon X (1521), Arsène essaya lui-même de ressaisir son archevêché (Lettre de Jean Lascaris, publiée par Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXIX). Entre temps, lorsque Léon X avait fondé à Florence un collège grec, Arsène Apostolis en avait été établi directeur. Il remplissait encore ces fonctions en 1521,

mais il ne se trouvait plus à Florence en février 1525. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXX, avec références aux documents. Arsène finit cependant par rentrer en possession de son archevêché de Monembasie, mais nous ne savons pas exactement à quelle date. En 1527, nous le voyons se rendre à Venise pour présenter à la sérénissime République les doléances et les justes revendications des Monembasiotes. C. Sathas, *Documents relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, t. IV, p. 228-235. Le 30 mars 1534, un décret du Conseil des Dix le nomme prédicateur à l'église de Saint-Georges-des-Grecs à Venise. « Dans les considérants de ce décret, le terrible conseil faisait ressortir l'avantage que pourraient retirer de la prédication d'un si saint homme ceux des Grecs qui désiraient la paix et l'union. » Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXXI. Cf. J. Veloudo, *La colonie des Grecs orthodoxes à Venise* (en grec), 1^{re} édition, p. 56; 2^e édit., Venise, 1893, p. 59-60. Un second décret, en date du 29 mai 1534, conférait à Arsène Apostolis l'élection (en présence même du vicaire patriarcal) de deux prêtres catholiques comme desservants de l'église Saint-Georges. Cette décision occasionna des troubles dans la colonie grecque où il faillit y avoir du sang versé, s'il faut en croire l'*Histoire ecclésiastique* publiée par Crusius, *Turcograecia*, p. 151; cf. Veloudo, *loc. cit.* Malgré la violence des expressions dont usent à ce propos contre Arsène l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* et J. Veloudo, ou même à raison de cette violence, on peut se demander si, à côté d'un certain intérêt — fort compréhensible — qu'il avait au succès de cette affaire, Apostolis n'était pas surtout poussé par un sincère désir de propagande catholique et d'union des Églises. Ses importunités de quémendeur ne semblent pas être un motif suffisant de suspecter la sincérité de son catholicisme. Si, en faisant profession d'attachement à l'Église romaine, dans une lettre au cardinal Ridolfi, il implore son bienveillant appui auprès du pape, Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 213, ce n'est pas à dire que cet attachement ne soit qu'intéressé. Si, dans la dédicace de son édition des vers iambiques de Philé sur les animaux, Arsène, en digne fils du « roi des mendiants », va jusqu'à écrire à Charles-Quint : « Je suis votre chien, vous êtes mon doux maître : j'aboie donc, et je demande ma pitance à manger. »

Κύων ἐγὼ σὸς, καὶ γλυκὺς σὺ δεσπότης.
οὐκοῦν ὑλακτῶ, καὶ φαγεῖν ζῆτῶ βρώμα...

(Legrand, *op. cit.*, t. I, p. 218; l'édition de Philé est de mars 1533), il faut voir là un phénomène de mendicité littéraire qui, outre son père Michel Apostolis, avait eu bien d'autres représentants byzantins. Mais ce rapprochement n'autorise pas à mettre en doute ses convictions religieuses. En dédiant au pape Paul III, en décembre 1534, les scolies sur sept tragédies d'Euripide, il se lamente sur la misère à laquelle la triste situation politique et aussi les agissements de « certains Occidentaux » réduisent tels évêques grecs. Et c'est précisément en faisant très explicitement profession de « romanisme », qu'il se plaint qu'on ne donne pas aux malheureux Grecs « leur petite part de l'héritage paternel. » Ne sommes-nous pas, nous aussi, écrit-il en substance, fils soumis de la sainte Église de Rome? ne vous proclamons-nous pas comme suprême pontife, pasteur et père, comme docteur œcuménique?... Nous ne demandons pas la pourpre, ajoute-t-il modestement, « encore qu'il ne fût pas déplacé que l'on comptât un ou deux Grecs parmi un si grand nombre de cardinaux de tous pays; » nous ne demandons pas de riches évêchés ou de grasses prébendes, « mais quelque petite chose de bienveillant, » ἀλλ' ὀλίγον τε φίλον τε. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. 222. Cette lettre me paraît donner le vrai caractère

et du catholicisme d'Arsène Apostolis et de ses importunités de perpétuel quémendeur. Il mourut à Venise, le vendredi 30 avril 1535, et fut enterré à l'église Saint-Georges. Le comte Georges Corinthios, son neveu, lui fit élever un monument dont l'inscription nous a été conservée par un manuscrit du XVI^e siècle (aux archives de Saint-Augustin de Padoue), les *Inscriptiones Fr. Desiderii Lignaminei Patavini*. On y lisait cette épitaphe : *Arsenio Apostolio — Epidauriensi episcopo — qui sacras literas et utramque linguam — sua eruditione beavit — Georgius Corinthios — nepos suaviss. pos.* « Le naïf auteur de l'*Histoire ecclésiastique* raconte que le cadavre d'Arsène fut retrouvé intact, tout noir, et gonflé comme un tambour (*Turcograecia*, p. 151). On sait que la conservation des corps dans le tombeau, considérée par les Latins comme une marque de sainteté, passe aux yeux des Grecs pour un signe certain de réprobation. On pense bien que nous n'attachons aucune importance au récit du crédule chroniqueur; nous ne le citons que pour avoir l'occasion de dire qu'il est très probable que les restes d'Arsène furent exhumés lorsqu'on procéda à la reconstruction de l'église Saint-Georges; car, à cette époque, le sol dut subir un bouleversement dans lequel disparurent un certain nombre de dalles funéraires, notamment celle d'Arsène Apostolios. » Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXXIII.

Pour les publications d'Arsène Apostolis, consulter la *Bibliographie hellénique* de Legrand, n. 9, 61, 62, 88, 89, 92, 93 du tome I^{er}, et n. 236 du tome II. La plus importante, celle du moins qui a le plus intéressé les philologues, est le recueil d'apophthegmes imprimé à Rome vers 1519 et qui constitue sans doute un fragment du recueil plus complet (Ἰωνία, *Violetum*) compilé par Michel Apostolis. Voir Krumbacher, *Geschichten der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 603-604.

Les manuscrits copiés de la main d'Arsène Apostolis sont assez nombreux dans les bibliothèques européennes. La Bibliothèque nationale de Paris possède, au département des imprimés, un exemplaire de l'*Anthologie* (édition de Janus Lascaris) annoté par Arsène et où se trouve une note concernant Arsène Apostolis, écrite au XVI^e siècle sur le recto du premier feuillet. Voir cette note reproduite dans Legrand, *op. cit.*, t. I, p. CLXXIV. Il semble en résulter qu'après avoir quitté Monembasie en 1515 ou 1516, Arsène Apostolis était retourné en Crète et y avait ouvert une école. Il eut, du reste, aussi des élèves à Monembasie : entre autres, Jean Zygomalas et François Portus. *Turcograecia*, p. 520.

E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1885, t. I, p. CLXV-CLXXIV, et *passim*; t. II, p. 337-346, 418. — Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. II, col. 219-221. — A. Firmin Didot, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, Paris, 1875, *passim*. — Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 603-640. — U. Chevalier, *Répertoire... Bio-bibliographie*, Paris, 1905, t. I, col. 295.

S. SALAVILLE.

2. APOSTOLIOS ou APOSTOLIS (MICHEL) (env. 1422-env. 1480), savant byzantin qui joua un certain rôle dans les débats concernant l'union des Églises lors de la prise de Constantinople en 1453, puis se fixa en Crète, d'où il entretenait avec Bessarion et d'autres savants grecs une correspondance assez riche en renseignements historiques. Cette correspondance a été publiée, d'abord en partie par E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1885, t. II, p. 234-259, puis par H. Noiret, *Lettres inédites de Michel Apostolis publiées*.

d'après les manuscrits du Vatican avec des opusculs inédits du même auteur, une introduction et des notes (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. LIV), Paris, 1889.

Apostolis semble bien être la vraie forme du nom de ce personnage, plutôt que *Apostolios*, quoique les deux formes se rencontrent dans les manuscrits. Noiret, *op. cit.*, p. 18.

Michel Apostolis naquit à Constantinople vers 1422, d'une famille qui, sans être riche, était assez aisée pour que l'enfant pût suivre les leçons des meilleurs professeurs, entre autres de Jean Argyropoulos. A la mort de son père, il perdit tout son patrimoine et, avec ses deux frères, demeura sans ressource. Après l'arrivée à Constantinople, en novembre 1452, du cardinal Isidore chargé de faire proclamer le décret d'union signé au concile de Florence, Argyropoulos et son disciple Apostolis, devenu sans doute professeur à son tour, se rangèrent parmi les chefs des amis de l'union. Un Italien qui habitait alors Péra, Ubertino Pusculo, de Brescia, nous en a laissé l'attestation en des vers qu'il y a intérêt à citer :

...Carus Musis et Palladis arte
Insignis plures docuit, dictisque retorsit
Esse pios papaeque fidem servare Deoque,
Argyropulus ea tunc tempestate Joannes;
Hunc sequitur tanto dignus doctore Michael
Byzantinus, erat cognomen Apostolus illi.

Ubertino Pusculo, *Constantinopolis*, liv. III, vers 662-667, dans Ellissen, *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, t. III, Appendice, p. 55; cf. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. LIX.

A cette époque, Michel Apostolios était déjà marié; de ce premier mariage, qui dura probablement peu (la mort de la première femme devant être rapportée à l'année 1455, Noiret, *op. cit.*, p. 18), il eut deux enfants. Marié en secondes noces à la fille du comte Théodose Corinthios de Monembasie, il en eut cinq enfants, dont plusieurs semblent être morts en bas âge.

Lors de la prise de Constantinople, Michel Apostolios fut emmené en captivité par les Turcs, probablement sur la rive asiatique de la mer Noire. La liberté ne tarda pas à lui être rendue. Peut-être fit-il alors un premier séjour en Crète, où il avait résolu de se fixer. En tout cas, il vint en Italie (qu'il avait déjà, nous apprend-il, visitée deux fois) pour se rencontrer à Bologne (avant mars 1455) avec Bessarion, qu'il avait certainement connu à Constantinople et dont il implorait la protection. Établi en Crète, dans la ville de Candie, il y végéta jusqu'à sa mort « en donnant des leçons, en copiant des manuscrits, et en faisant de temps en temps des voyages, quand il s'ennuyait trop en Crète, sous prétexte d'aller à la recherche de la fortune ou de porter des manuscrits à Bessarion. » Noiret, *op. cit.*, p. 19. Il aurait voulu obtenir de Bessarion et de ses autres protecteurs qu'on ouvrît en Crète une école dont il eût été le directeur; mais ce vœu ne devait pas se réaliser. Il dut se contenter de se tenir au courant, par des amis, du mouvement littéraire. Il composait des discours, des exhortations en faveur des Grecs, des recueils de proverbes, des poésies, des éloges funèbres. Il se risqua une fois à une œuvre de polémique philosophique, en envoyant à Bessarion une réfutation injurieuse du traité de Théodore Gaza en faveur d'Aristote. Mal lui en prit : car il en retira « une verte semonce de Bessarion, au lieu de la gloire et de l'argent sur lesquels il comptait. » Noiret, *op. cit.*, p. 23; Legrand, *op. cit.*, t. I, p. XXXVII, LXXI-LXXIV. Outre les pénibles conditions d'isolement, d'insalubrité du climat, de menaces d'invasion ottomane, la Crète se trouvait aussi tristement divisée par les querelles religieuses. « Le haut clergé semble

avoir accepté l'union; le clergé régulier la repoussait comme dans le reste du monde grec et le peuple dès le début avait pris son parti. Un certain Marc de Byzance s'était mis à la tête du mouvement et avait bouleversé tout le pays, séduisant les ignorants par sa facilité de parole. Deux moines, Sabbas et Maxime, répandaient des blasphèmes et des calomnies contre les Latins. Cette fois, le haut clergé, averti par Apostolis, s'émut, et les deux moines furent exilés en Syrie, d'où ils ne tardèrent pas à envoyer en Crète des pamphlets contre les Romains, de sorte que leur éloignement ne fit qu'envenimer la querelle. » Noiret, *op. cit.*, p. 22. Qu'Apostolis ait argué de son zèle unioniste pour s'attirer des libéralités de Bessarion, il n'y a là rien que de naturel. Mais ce n'est pas une raison pour mettre en doute sa sincérité. Il eut même beaucoup à souffrir de son amitié pour les Latins; vers 1464, tous les Grecs, à l'exception d'un très petit nombre, ont rompu leurs relations avec lui; en 1467, ses élèves l'ont abandonné. « On le montre au doigt comme un pestiféré quand il passe dans la rue, et lorsqu'on sait que c'est sur sa dénonciation qu'ont été exilés Sabbas et Maxime, l'hostilité des Grecs devient si intolérable qu'il ne sait pas s'il ne serait pas plus prudent pour lui de quitter le pays. » Noiret, *op. cit.* C'est principalement Bessarion qu'Apostolis tenait au courant de la situation religieuse en Crète. Le cardinal lui faisait servir une solde annuelle pour rechercher et copier des manuscrits; nous savons aussi qu'il protégeait efficacement les catholiques crétois contre les vexations des antiunionistes. Noiret, *op. cit.*, p. 40-41. Apostolis le sollicite en faveur des autres autant qu'en sa propre faveur. Pour les autres, il demande une place, une protection. Pour lui-même, il demande toujours trois choses : « de l'argent, la création d'une école en Crète ou, à défaut, la faculté de quitter cette île. » Bessarion, du reste, ne semble jamais l'avoir découragé, ni lui avoir adressé un refus formel, ni même avoir été importuné par les instances de son correspondant, ce qui enhardissait celui-ci à les renouveler sans cesse, en accablant le cardinal d'éloges mérités d'ailleurs, en lui adressant au nom de tous les Grecs des souhaits pour son élévation au trône pontifical, et en l'entretenant de la joie et des grandes espérances que le monde hellénique avait conçues en apprenant qu'il était patriarche de Constantinople. Du reste, quand Apostolis allait voir Bessarion en Italie, il était toujours très bien accueilli, et ne revenait pas sans rapporter des présents : aussi son désir constant dut-il être, non pas seulement de quitter la Crète, mais de la quitter pour aller en Italie auprès du cardinal. Cette intention se montre plus ouvertement dans les dernières lettres. Apostolis saisit le prétexte des progrès menaçants des Turcs et d'une attaque possible contre la Crète pour demander dans deux lettres un passeport pour l'Italie. Malheureusement il est probable que ces lettres, comme les lettres relatives à l'école de Crète, ne reçurent point de réponse satisfaisante : d'ailleurs Bessarion mourut bientôt après, et Apostolis, selon toute vraisemblance, n'eut plus occasion de retourner en Italie. » Noiret, *op. cit.*, p. 42. Le savant crétois composa un éloge funèbre de Bessarion et deux épitaphes où se traduisent son admiration et sa reconnaissance. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. LXXV.

Le successeur de Bessarion, Jérôme Landi, supprima à Apostolis l'allocation qu'il recevait du cardinal. Le professeur crétois fut bientôt réduit à une extrême pauvreté. Il continua de végéter en copiant des manuscrits : il en existe dans les grandes bibliothèques de l'Europe un certain nombre qui se terminent généralement par cette souscription, ou une autre analogue : « Michel Apostolis, de Byzance,

vivant dans la pauvreté après la prise de sa patrie... a écrit ce livre... » Μιχαῖλος Ἀποστόλης Βυζάντιος μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς αὐτοῦ πατρίδος πενία συζῶν... ἐξέγραψεν. Legrand, *op. cit.*, t. II, p. 246, en note. Voir, à la fin du volume de H. Noiret, un fac-similé de l'écriture de Michel Apostolis, avec une souscription où la formule est encore plus énergiquement accentuée : « Michel Apostolis, ...vivant en compagnie de la méchante bête qu'est la pauvreté, la plus funeste des bêtes d'après Aristophane. » Μιχαῖλος... τῷ κακῷ θηρίῳ τῇ πενίᾳ συζῶν, ἥς κατ' Ἀριστοφάνην οὐδὲν πέφυκε ζῶον ἐξολέστερον. Une lettre de son fils Arsène à Léon X (Legrand, t. II, p. 340) nous apprend que les derniers temps de la vie de Michel Apostolis furent attristés, outre la misère, par une maladie incurable. Il mourut vers 1480. Il s'était composé lui-même une épitaphe, qui résume assez bien son sentiment de la vie et de la mort.

Γηγενέων ἐκ ῥίξης σπέρμα λαχὼν Μιχαῖλος,
αὐτόνομος ζήσας, μηδενὶ τ' ἐν κάρᾳ θεῆς,
ἐκπατο(sic) ἐς νήσους μακάρων, πολλοῖσιν ἐοῖσιν,
ῥῆτε ἐστὶ θέμις, αἰεὶ γηρόβουτος.

Parisinus grec n. 1744 de l'ancien fonds. f. 58 r^o, cité par Legrand, *op. cit.*, t. I, p. LXVI.

Ce que, en dépit du vague de certaines expressions, nous croyons pouvoir traduire ainsi : « Issu d'une souche de nobles ancêtres, Michel vécut indépendant, ne courbant la tête devant personne : il s'est envolé aux îles bienheureuses, pour y goûter à jamais la joie dans l'abondance des biens, puisque là il y a la justice. »

On sent, à ces derniers mots, toute l'amertume du pauvre homme qui a toujours été obligé de tendre la main pour subvenir aux nécessités de l'existence quotidienne et qui s'appelait lui-même, non sans quelque fierté, le roi des gueux d'ici-bas, Βασιλεὺς τῶν τῆδε πενήτων (souscription de certains de ses manuscrits). Quant à « l'indépendance » que s'attribue Apostolis, on voit de reste qu'il ne faut donner à ce terme qu'une portée très subjective. H. Noiret, qui a patiemment parcouru toute la correspondance du professeur crétois, paraît bien y avoir saisi sur le vif les véritables traits de son caractère. « Nous l'aurons, je crois, défini tout entier avec ses qualités et ses défauts quand nous aurons dit qu'il resta toute sa vie un enfant. Tout en lui semble irréflecti : ses paroles, ses projets, ses voyages, ses élans de générosité à l'égard de ses amis, ses jugements sur les hommes et les choses, la facilité avec laquelle il s'abandonne entièrement à toutes les idées qui lui viennent, à toutes les espérances qu'il conçoit. Comme les enfants, il est très entêté, et quand il veut quelque chose, il y revient continuellement sans aucune mesure... Comme les enfants, il passe avec une grande facilité d'un extrême à l'autre : après avoir lu les lettres 90 et 91, où il raconte son voyage à Hiéra Pytna, nous croyons qu'il est le plus heureux des hommes et que la Crète est la plus belle des îles ; lisons la lettre suivante : il est plus misérable que jamais et la Crète est pour lui un séjour insupportable... Ce roi de tous les gueux est surtout pauvre parce qu'il ne sait pas se conduire : s'il mendie sans cesse, c'est peut-être parce qu'il se ruine pour ses visiteurs... La même légèreté se remarque dans tous les actes de la vie d'Apostolis, même les moins importants... Tel nous apparaît Apostolis : grand enfant, avec bon cœur, mais sans cervelle ; professeur sans place, mendiant argent et élèves ; exilé parcourant le monde pour chercher patrie et fortune ; orateur et poète, artiste même à ses moments perdus, réduit trop souvent par la nécessité au métier de copiste, mais comptant trouver après sa mort la renommée et la gloire qui lui ont été refusées pendant son exis-

tence. Cette gloire posthume, il ne l'a pas eue, et il ne l'aura jamais ; ses ouvrages philosophiques, on ne les lit pas, et seuls les érudits en connaissent les noms ; de ses éloges funèbres, un seul attire l'attention, non parce qu'il est d'Apostolis, mais parce qu'il est l'éloge de Bessarion ; de ses autres œuvres, trois seulement sont publiées, et l'accueil silencieux qui a été fait à cette publication n'est pas de nature à encourager à exhumer le reste. On trouvera plus loin (*dans l'ouvrage de H. Noiret*) sa correspondance qu'il avait mis tant de soin à recueillir et grâce à laquelle il était sûr de couvrir dans les siècles futurs ses contemporains de gloire ou de mépris. Si elle n'est pas digne des éloges que lui adresse son auteur, elle ne mérite pas non plus l'inattention et l'indifférence absolues. Sans doute, ce qui en fait le principal intérêt, ce sont les renseignements qu'elle nous donne sur le personnage si curieux de Michel Apostolis et par lui sur la condition misérable des professeurs et des lettrés après la prise de Constantinople, c'est le tableau qu'elle nous fournit de l'état du monde grec périssant lambeau par lambeau, tremblant devant le Turc et ne faisant rien pour le repousser, épuisant ce qui lui restait de forces dans de stériles querelles sur le dogme et attendant de l'Occident un sauveur qu'il ne devait pas avoir parce qu'il ne le méritait pas. Mais l'intérêt historique n'est pas le seul que nous trouvons dans ces lettres : elles nous montrent ce qu'était devenue la langue grecque au xv^e siècle alors qu'elle était maniée par un lettré. La langue d'Apostolis est en général pure, sinon pour le vocabulaire, du moins pour les constructions grammaticales : il y a très peu de tours incorrects, mais malgré une certaine aisance apparente, on reconnaît souvent là un langage factice : c'est encore si on veut la belle langue grecque, mais à condition qu'on admette avec Apostolis qu'une copie bien faite vaut autant qu'un original, puisqu'elle n'en diffère que par la date (l. 119). » H. Noiret, *op. cit.*, p. 24-27.

Krumbacher ne craint cependant pas d'affirmer que Michel Apostolis mériterait une étude plus complète encore que celle de H. Noiret, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 604. Legrand, *op. cit.*, t. I, p. LXVI-LXX et t. II, p. 418, a dressé la liste de la vingtaine d'ouvrages ou d'opuscules de Michel Apostolis (exactement vingt-six). Il y signale les manuscrits qui les contiennent, ainsi que les parties qui en ont été publiées. Citons notamment, après lui, la brochure de G.-K. Hypéride, Μιχαήλου Ἀποστόλη πονήματα τρία, Smyrne, 1876, in-8^o. Citons aussi l'éloge funèbre de Bessarion, qu'on peut lire dans Migne, *P. G.*, t. CLXI, col. CXXVII-CXL. Sur le recueil de proverbes ou de sentences, dont Michel Apostolis envoya un exemplaire à Gaspar Zacchi, évêque d'Osimo, secrétaire de Bessarion, et un autre au lettré Lauro Quirini, et dont une édition augmentée fut préparée par son fils Arsène, cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 603-604. Le volume de H. Noiret renferme, outre la correspondance d'Apostolis, le « discours aux Italiens sur l'enseignement de la langue grecque, » excellente analyse et texte intégral (p. 143-153), ainsi qu'une analyse du « discours de Michel Apostolis contre les deux Emmanuel ses disciples, » Emmanuel d'Atramytte et Emmanuel d'Élos, p. 154-164. L'introduction (p. 1-53) réunit avec beaucoup de clarté et de précision les meilleurs renseignements sur les correspondants de Michel Apostolis. Signalons enfin, à titre d'intérêt religieux spécial, les opuscules ci-après : Μενέξενος ἢ περὶ Τριάδος, dialogue sur la Trinité entre trois personnages : Ménexène de Cydon, Diophane de Gortyne, Laonikos de Byzance (n. 4 de la liste de Legrand, p. LXVI). — Προσφώνημα εἰς τὸν εὐσεβέστατον καὶ γαληνότατον Βασιλέα Κωνσταντῖνον τὸν ἐν τῇ ἀλώσει τῆς πόλεως ἀποθάνοντα : ἅμα δὲ ὁμολογία τῆς αὐτοῦ

πίστεως (Legrand, n. 6), publié par Andronic Dēmétracopoulos dans l'Ἑθνικὸν ἡμερολόγιον de Marinos Vrétos, 1870, p. 335 sq. : discours sur le dernier empereur de Byzance, avec sa profession de foi. — Εὐχὴ τριαδική..... Prière à la Trinité avant la communion (Legrand, n. 11). — Μιχαήλ, Ἀποστολὸν τοῦ Βυζαντίου λόγος πρὸς τοὺς διςχυρισμένους τῶν Ἀνατολικῶν εἶναι τοὺς Ἑσπερίους κρείττους τὰ ἐς πᾶσαν φιλοσοφίαν καὶ δῆθεν κάλλιστα εἰπόντας περὶ τοῦ τρόπου τῆς πρώτης γεννήσεως τοῦ Χριστοῦ καὶ τῆς τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἐκπορεύσεως : Discours contre ceux qui ont prétendu que les Occidentaux sont supérieurs aux Orientaux, spécialement au sujet de la Trinité et de la procession du Saint-Esprit (Legrand, n. 18). — On trouverait sans doute, en parcourant les écrits que nous venons de citer, des éléments utiles pour mieux connaître l'attitude doctrinale de Michel Apostolis dans les débats autour de l'union des Églises. Mais la question théologique, à proprement parler, ne semble pas avoir été approfondie par lui.

E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1885, t. I, p. LVIII-LXX; t. II, p. 233-259, 418. Cet ouvrage dispense d'énumérer tous les recueils antérieurs, ainsi que le notait H. Noiret : « Pour Apostolis comme pour bon nombre de personnages de cette période, la bibliographie hellénique de M. Legrand résume, coordonne et complète tous les ouvrages antérieurs : même dans la Νεοελληνικὴ Φιλολογία et dans Crusius (*Turco-Graecia*) je n'ai trouvé que fort peu de renseignements qui ne fussent pas dans M. Legrand. » — H. Noiret, *Lettres inédites de Michel Apostolis publiées d'après les manuscrits du Vatican avec des opuscules inédits du même auteur, une introduction et des notes* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule LIV), Paris, 1889, complète lui-même Legrand d'une manière très appréciable. — Fabricius-Harles, *Bibliotheca graeca*, t. v, p. 110-111; t. XI, p. 189-193. — A. Firmin Didot, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, Paris, 1875, p. 56, 246, 443, 444, 575-576. — K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e édit., Munich, 1897, p. 121, 122, 498, 502, 563, 603-604, 906. — Pour supplément de bibliographie, voir U. Chevalier, *Répertoire... Bio-bibliographie*, Paris, 905, t. I, col. 295.

S. SALAVILLE.

1. APOSTOLIKUES (CANONS). Voir CANONS APOSTOLIKUES.

2. APOSTOLIKUES (CONSTITUTIONS). Voir CONSTITUTIONS APOSTOLIKUES.

3. APOSTOLIKUES (PÈRES). I. LES AUTEURS. — Le nom de Pères apostoliques désigne, peut-être depuis J.-B. Cotelier (1672), au moins depuis J. Le Clerc (1698), des auteurs considérés comme disciples des apôtres. En réalité, trois d'entre eux seulement, saint Clément de Rome, saint Ignace et saint Polycarpe, pourraient mériter ce titre. Les autres, ou trop peu connus, ou de date trop incertaine, ou sûrement trop tardive, ne le méritent pas scientifiquement. D'ailleurs, divers d'origine, de pays, d'esprit, de préoccupations, ils ne sauraient être, à aucun point de vue réel, étudiés ensemble. On voit que la dénomination de « Pères apostoliques » est bien artificielle et ne peut guère être retenue que pour son avantage pratique de désigner un groupe d'écrits souvent publiés ou étudiés en même temps.

Il y a cependant, et cela s'explique, une certaine indécision dans la composition de ce groupe. La I^{re} *Clementis*, les épîtres de saint Ignace, celle de saint Polycarpe, celle de Barnabé en forment le noyau. Dès sa réapparition la *Didachè* y prend place. Mais le *Pasteur d'Hermas*, la II^{re} *Clementis*, l'épître de l'Église de Smyrne, ou *martyrium Polycarpi*,

Papias, tantôt y sont admis, tantôt en sont rejetés. Pareillement l'épître à Diognète, une apologie du II^e et peut-être du III^e siècle, n'est pas là chez soi. Nous devons donc nous borner à nommer ces écrits en renvoyant aux articles spéciaux pour d'autres détails, puisqu'il n'y a pas lieu à des vues d'ensemble.

II. ŒUVRES, ÉDITIONS, TRAVAUX. — *Patres aevi apostolici sive SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt Barnabae, Clementis Rom., Hermae, Ignatii, Polycarpi, edita et inedita, vera et supposititia, una cum Clementis, Ignatii et Polycarpi actis atque martyribus. Ex mss. codicibus eruit correxit versionibusque et notis illustravit J.-B. Cotelierus*, 2 in-fol., Paris, 1672. Le titre de cet ouvrage, devenu rare à la suite d'un incendie du collège de Montaigu, est donné un peu diversement selon les auteurs. J. Le Clerc le réédita en l'augmentant : *...accesserunt Beveregii codex canonum Ecclesiae, J. Usserii dissertationes Ignatianae, et J. Pearsonii vindiciae epistolarum S. Ignatii*, 2 in-fol., Anvers, 1698; puis Amsterdam, 1724; Th. Ittig, *Bibliotheca Patrum apostolicorum gr. lat.*, Leipzig, 1699; puis A. Gallandi ajouta à l'édition de Le Clerc les fragments de Papias et l'épître à Diognète, dans sa *Bibliotheca veterum Patrum*, Venise, 1765-1767, t. I, II, III; elle est enfin reproduite et encore enrichie dans Migne, P. G., Paris, 1857, t. I, II, V. Citons encore l'édition de Jacobson, *Patres apostolici S. Clementis Romani, S. Ignatii et S. Polycarpi, accedunt S. Ignatii et S. Polycarpi martyria*..., 3^e éd., Oxford, 1847 (1^{re} éd., 1838; dernière éd., 1863); Hefele, Tubingue, 1839, 4^e éd., 1855; Dressel, Leipzig, 1857, 1863; Ad. Hilgenfeld, *Novum Testamentum extra canonem receptum*, 2^e éd., Leipzig, 1876-1884; mais surtout : *Patrum apostolicorum opera*, rec. Osc. de Gebhardt, Ad. Harnack, Th. Zahn, ed. major, 3^e vol., Leipzig, 1875-1878; édit. quinta minor, 1906; J.-B. Lightfoot, *The apostolic Fathers*, part. I, S. Clement of Rome, a revised text with introductions, notes, dissertations and translations, by the late J.-B. Lightfoot, 2 vol., 1890; part. II, S. Ignatius. S. Polycarp revised texts..., 2^e éd., 1889, 3 vol.; *The apostolic Fathers, abridged edition edited and completed by J.-R. Harmer*, 3^e éd., 1898; F. X. Funk, *Patres Apostolici. Textum recensuit annotationibus criticis, exegeticis, historicis illustravit, versionem latinam, prolegomena, indices addidit Franciscus-Xaverius Funk*, 2 vol., 2^e éd., Tubingue, 1901; id., petite édition : *Die apostolischen Väter*, 2^e éd., Tubingue, 1906, dans la collection de G. Krüger, *Sammlung... Quellenschriften*. C'est en général le texte de Funk que reproduisent H. Hemmer, G. Oger et A. Laurent : *Les Pères Apostoliques, I-II. Doctrine des apôtres. Épître de Barnabé*, dans la collection *Textes et documents*..., publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay, Paris, 1907; III. *Ignace d'Antioche et Polycarpe de Smyrne, Épîtres, martyre de Polycarpe*, Paris, 1910; IV. *Le Pasteur d'Hermas*, par A. Lelong, 1912.

Nous renvoyons d'abord aux articles de dictionnaires, encyclopédies et à tous les ouvrages généraux; voir une bibliographie abondante, et qu'il est inutile de reproduire, puisque le livre est classique : Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, 1902, t. I, p. 10-18; 2^e éd. 1913. — Sur les Pères apostoliques, notons seulement : Ad. Hilgenfeld, *Die Apostolischen Väter, Untersuchungen über Inhalt und Ursprung der unter ihrem Namen erhaltenen Schriften*, Halle, 1853. — Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques et leur époque*, Paris, 1859; 4^e éd., 1885 (c'est la reproduction de la 1^{re}). — J. Donaldson, *A critical history of christian literature and doctrine from the death of the apostle to the Nicene council*, t. I, the apostolic Fathers, Londres, 1864. — Völter, *Die apostolischen Väter neu untersucht*, Leyde, 1904-1910.

G. BRILLET.

4. APOSTOLIQUES, hérétiques des IV^e et V^e siècles, qui se donnaient eux-mêmes ce nom, et aussi celui d'apotactiques, ἀποτακτικοί = *renuntiatores*, *renuntiantes*.

Saint Épiphané, qui nous les signale (*Panarion*, LXI), voit dans leur église, tout à fait distincte de la grande Église, car ils avaient leurs sacrements (μυστήρια), un rameau de la famille des « encratites, tatianistes et cathares. » Ils étaient en petit nombre, ce qui, remarque-t-il, donnait déjà un démenti formel à leur prétention de perpétuer les apôtres, et se trouvaient en Phrygie, Cilicie et Pamphylie, où nous savons, par Épiphané encore (*Panarion*, XLVII), que les encratites étaient, par contre, au même moment, fort nombreux.

Ils avaient de commun avec les encratites et cathares, qu'ils professaient l'impureté du mariage et refusaient toute réconciliation aux pécheurs. Ne se contentant pas des livres canoniques, qu'ils recevaient toutefois, ils faisaient surtout cas des *Actes* d'André et de Thomas.

Ce qu'ils avaient de propre, c'est qu'ils niaient la propriété privée et déclaraient le détachement de tous les biens matériels obligatoire pour tous les chrétiens, comme la continence du reste. C'est par ce double renoncement qu'ils prétendaient reproduire le genre de vie des apôtres, et aussi par la cohabitation, hors mariage, avec des femmes continentes comme eux. Saint Épiphané laisse entendre qu'ils payaient la rançon de leur imprudence et vivaient dans la honte des péchés dissimulés.

Il n'y avait pas encore en ces apostoliques fusion de l'encratisme évangélique, voire gnostique, et du manichéisme. On sait que les *Actes* de Thomas, qu'ils prisent fort, sont gnostiques mais non manichéens, si ce sont ceux qui nous sont parvenus (cf. Michel et Peeters, *Évangiles apocryphes*, t. XXIX). Surtout ces hérétiques prouvaient leur doctrine par les Évangiles canoniques et les Épîtres de saint Paul (I Cor., VII). Ils ne paraissent avoir fait appel à aucun principe dualiste, et saint Épiphané institue avec eux une controverse dialectique et scripturaire, mais nullement philosophique : l'Église connaît le renoncement mais ne l'impose pas à tous, car elle proportionne les conseils aux forces de ses fidèles; elle est comme un navire dont toutes les parties ne sont pas faites de la même matière; le Sauveur et les apôtres ne possédaient rien, mais les saintes femmes qui les suivaient avaient des moyens; s'il y a dans saint Paul des préceptes qui paraissent contradictoires, il faut les commenter par la tradition, etc.

Saint Augustin, *De haeres.*, XI, connaît également les apostoliques, et sous les mêmes traits que saint Épiphané, mais on ne sait si c'est d'une connaissance directe.

S. Épiphané, *P. G.*, t. XLI, col. 1040 sq. — S. Augustin, *P. L.*, t. XLII, col. 32. — S. Jean Damascène, *P. G.*, t. XCIV, col. 713 (*De haeres.*, LXI). — *Diction. de théolog.*, art. *Apostoliques*.

M. BODÉT.

5. APOSTOLIQUES, hérétiques du XII^e siècle. Au XII^e siècle, lorsque, depuis quelque temps déjà, le manichéisme se manifestait de-ci de-là en Occident, quelques groupes, particulièrement mystérieux du reste, prirent le nom d'apostoliques, prétendant, comme leurs lointains prédécesseurs du IV^e siècle, être seuls les vrais disciples et successeurs des apôtres, parce qu'ils répudiaient toute propriété privée, et vivaient en continence, hors mariage, avec des femmes.

Tels furent ceux dont on fit le procès à Cologne en 1143, et dont le chef « appelé évêque » et un compagnon, restés seuls obstinés dans l'erreur après les épreuves ordonnées par l'archevêque, furent enlevés à leurs

juges par le peuple et jetés sur un bûcher, où ils moururent courageusement et même avec joie. Ces faits furent l'occasion d'une lettre du prieur de Steinfeld, Evervin, à saint Bernard. A en croire les dépositions de prévenus repentants, le nombre de ces hérétiques était grand partout et saint Bernard, à la requête d'Evervin, composa en effet contre eux deux sermons. *Serm.*, LXV et LXVI, in *Cantica*. Ils constituent, dit-il, un vrai danger pour l'Église par leur nombre, leur hypocrisie, car ils fréquentent les sacrements et vivent extérieurement en chrétiens orthodoxes; par leur force de persuasion aussi, car, bien que sans chef connu, gens de métier rudes et sans lettres, ils convertissent à leur foi des clercs et des prêtres même, de tous âges, qui abandonnent leurs églises et, se laissant pousser la barbe, deviennent « tisserands » comme eux.

Les manichéens, ignorants et particulièrement immoraux, de Soissons, dont quatre furent victimes d'une exécution populaire en 1114, se flattaient aussi de donner le spectacle d'une vie apostolique, d'après Guibert de Nogent, *De vita sua*, XVII. Et de même les manichéens bretons, contre lesquels Hugues d'Amiens composa, à la prière du légat Albéric, trois livres vers 1147. *Contre haeret.*, lib. III, cap. 4.

Les multiples erreurs de ces groupes d'« apostoliques », qu'elles leur fussent certainement communes, d'après ce que nous savons (condamnation du mariage, négation du pouvoir sacerdotal et des sacrements par les ministres officiels de l'Église, vanité du baptême des enfants) ou spéciales, avec la même réserve (ceux de Cologne admettaient le mariage entre vierges seulement mais prohibaient l'usage de tout produit de la génération, niaient la prière pour les morts et l'efficacité des invocations aux saints) montrent qu'il faut bien les rattacher eux-mêmes à la grande famille manichéenne et aussi rattacher leur histoire à la sienne.

Epist. Evervini Steinfeldis, dans Mabillon, *Analecta*, p. 452, et *P. L.*, t. CLXXXII, col. 676. — *Annales Brunwilarenses*, dans *Mon. Germ. hist., Script.*, t. XVI, p. 727. — S. Bernard, *Serm.*, LXV et LXVI, in *Cantic.*, *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 1088. — Guibert de Nogent, *De vita sua*, lib. III, cap. XVII, *P. L.*, t. CLVI, col. 951. — Hugo Rotom., *Contra haeret.*, lib. III, cap. IV, *P. L.*, t. CXCII, col. 1255. — Vacandard, *Vie de saint Bernard*, Paris, 1897, t. II, p. 202.

M. BODÉT.

6. APOSTOLIQUES, hérétiques du XII^e et XIV^e siècles, appelés *faux apôtres* par leurs adversaires, *apôtres, minimi*, par eux-mêmes; désignés aussi, du nom de leurs chefs principaux sous les titres de *segalellistes*, ou *dulcinistes* (dolcinisti).

I. HISTORIQUE DE LA SECTE. — 1^o *Segalelli*. — Elle eut d'humbles origines vers 1260, à Parme, dans un milieu sursaturé de franciscanisme et de joachimisme, parmi des gens de la classe populaire, illettrés, peu laborieux, naturellement enclins au mysticisme et aux exagérations enfantines en matière de religion. Les caravanes des flagellants parcourant l'Italie avaient frappé les imaginations. La contagion du moment était la pénitence, une pénitence, qui, sans manquer de sincérité et de rigueur, affectionnait par-dessus tout le bruit et l'ostentation. Gerardo Segalelli (ou Segarelli), pauvre jeune homme dépourvu d'intelligence et de culture, mais riche d'imagination et porté à la rêverie, se fit le propagateur d'un genre de vie, dont cette vertu ainsi comprise formait tout le programme. Les franciscains ne voulaient pas de lui, mais il continuait à passer dans leur église, de longues heures, comme en extase, son esprit tournant toujours dans le même cercle d'idées qu'il exagérait à outrance : pauvreté absolue, mortification, retour intégral à la vie humble du Christ et des apôtres.

Son idée fixe était de leur ressembler en toutes choses et de figurer dans sa propre vie tous les préceptes et les conseils du Christ, interprétés selon la lettre rigoureuse. Non content de se vêtir d'un costume d'iconographie, il vendit son maigre patrimoine et en jeta le prix aux mendiants et aux ribauds de la place publique, qui en firent ripaille en jurant; il se fit circoncire comme le Christ, emmaillotter, bercer et allaiter comme un enfant, afin d'être digne du royaume des cieux. Pour disposer les hommes à ce royaume, il se mit à vaguer par les rues et les places de la ville en criant : Pénitence! C'était sa seule prédication; encore estropiait-il la formule évangélique : *Penitentia agite*, au lieu de *Penitentiam agite*! Sa manie de réaliser littéralement l'Évangile le poussait à des excentricités. Posté, certain jour, auprès d'une vigne, dans les environs de Parme, il criait à tout venant : *Ite et vos in vineam meam*! Des passants ignorant à qui ils avaient à faire, prirent cette invitation au sérieux et saccagèrent la récolte. Salimbene, qui narre, avec une complaisance ironique et méprisante, les histoires bizarres advenues à cet original et à ses adeptes, raconte qu'il fit des prouesses d'un autre ordre, sous prétexte de mettre sa continence à l'épreuve; et cela n'avait rien d'apostolique. Sur ce qui précède et ce qui suit, voir la *Chronica fratris Salimbene de Adam*, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. xxxii, part. 1, p. 255-294, 489, 563, 619-20.

Des disciples vinrent à Segalelli, après s'être fait attendre un certain temps. La premier et le plus notable fut Robert, ancien domestique des franciscains, qui les avait quittés en les détroussant, et qui ne tarda pas à renoncer à l'état apostolique pour prendre femme. Il avait cependant aidé Segalelli à recruter des adeptes, pour lesquels Salimbene n'a pas assez de mépris : « des ribauds, des vachers, des porchers, » des fainéants, qui voulaient vivre sans travailler, et qui, « couraient les rues tout le jour, *mulieres videndo*, » des « propres à rien, » ne sachant « ni travailler, ni prier, » incapables même de payer d'une oraison, d'un bon conseil, d'une prédication ceux qui leur donnaient l'aumône. Et le chroniqueur attristé constate que « les gens de Parme donnaient plus volontiers à ces vagabonds qu'aux frères prêcheurs ou aux frères mineurs, » qui eux, du moins, essayaient de se rendre utiles à la société par l'exercice du ministère sacerdotal. Salimbene, p. 255, 257, 259. Les prétendus apôtres, fort accrus en nombre, furent, à n'en pas douter (cf. Honorius IV, bulle ci-dessous, Salimbene, *passim*), compris parmi les agrégations dangereuses de mendiants dont le concile de Lyon (1274) jugea qu'il y avait lieu d'empêcher le développement. On leur ordonna de se dissoudre ou de se joindre à l'un des ordres reconnus. Il leur fut défendu de recruter des adeptes, et par là on prétendait les vouer à une extinction certaine. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. xxiv, col. 96-97, cap. 23; *Sext. Decret.*, l. III, tit. xvii; Salimbene, p. 489. Mais ils ne s'émurent, ni ne changèrent grand chose à leurs pratiques. Il n'y avait point, chez eux, de noviciat; ils ne recevaient ni ne rejetaient de postulants; ceux-ci s'agrégeaient d'eux-mêmes à la congrégation. Ainsi éludaient-ils la sentence du concile. Salimbene, p. 272-3. On les vit bientôt essaimer dans toutes les directions, envoyés en mission par Segalelli, comme jadis les apôtres par le Christ. On en rencontra qui erraient en Allemagne, où un concile de Wurzburg les condamna en 1287 (Mansi, t. xxiv, col. 863); ils pénétrèrent jusqu'en Espagne; et il va de soi que l'Italie, surtout celle du nord et du centre, vit passer leurs caravanes composées d'individus de l'un et de l'autre sexe.

Ces groupes n'obéissaient à aucun chef suprême. Par indolence, ou par un préjugé étrange, Gerardo Segalelli négligeait d'être ce chef. Une consultation demandée par lui à un notaire de la curie, et qui en fait lui fut donnée par l'abbé cistercien de Fontanaviva, à quice notaire s'en était remis, avait approuvé les idées du fondateur. Celui-ci était tenu par tous en grande vénération. Dans leurs assemblées, les apôtres passaient des heures à le contempler béatement en s'exclamant des centaines de fois : « Père! Père! Père! » Salimbene, p. 261-264.

Pourtant l'état d'anarchie n'était point du goût de tous les segalellistes. Les partisans de l'ordre trouvèrent un chef dans Guidone Putagi, frère du podestat de Bologne, qui prit en main le gouvernement de la congrégation et l'exerça durant quelques années; mais il n'avait rien d'« apostolique; » il scandalisa son monde par un luxe et un train fastueux. Une réaction s'opéra, qui aboutit à un schisme; et ce schisme dégénéra en lutte à main armée, dont l'enjeu était la personne même de Segalelli; car les uns et les autres voulaient l'avoir dans leur camp. Ce furent les partisans de Guidone qui l'emportèrent; mais, peu de temps après, Guidone quitta l'ordre et se fit templier. Salimbene, p. 261-262.

On ne s'expliquerait pas que les faux apôtres aient pu se développer sans être inquiétés, si l'on ne savait que l'évêque de Parme, Opizo, avait pour Gerardo Segalelli une certaine bienveillance. Était-ce de l'estime et Segalelli avait-il assez de sincérité et de valeur morale pour la mériter? Était-ce de la commisération, mêlée de curiosité amusée et ironique et Segalelli n'était-il pas pris au sérieux par son évêque? Ce qui va suivre permettrait de s'arrêter à la deuxième hypothèse. Ce ne fut qu'en 1286, que, sur l'ordre d'Honorius IV, condamnant les faux apôtres, ordonnant de les poursuivre et de les disperser, défendant de les recevoir et de leur donner du secours (Potthast, n. 22391; Prou, *Les Registres d'Honorius IV*, Paris, 1886, n. 310) que l'évêque de Parme se décida à sévir. Salimbene raconte que Segalelli était devenu de plus en plus excentrique et que ses disciples marchaient sur ses traces. Trois d'entre eux perpétrèrent à Bologne des paillardises qui leur valurent la potence et jetèrent le discrédit sur la congrégation toute entière. Donc Segalelli fut jeté en prison; mais il ne tarda pas à en sortir. L'évêque ayant jugé que ce prisonnier pouvait être un bouffon fort sortable, l'attacha à sa maison, en cette qualité; et il paraît que l'apôtre avait le vin facétieux. Salimbene, p. 265, 620. En 1290, Nicolas IV publia une nouvelle bulle contre les faux apôtres et la répression recommença. Potthast, n. 23288; Langlois, *Les registres de Nicolas IV*, Paris, 1891, n. 4253. L'Inquisition en condamna un certain nombre. En 1294, deux hommes et deux femmes furent exécutés à Parme. Segalelli lui-même fut l'objet de deux procédures : l'une, épiscopale, aboutit à une condamnation à la prison perpétuelle (1294); l'autre, inquisitoriale, eut pour conclusion la mort de l'apôtre sur le bûcher (18 juillet 1300). Un des principaux propagandistes de la secte, Étienne, subit le même sort, et un grand nombre de frères furent condamnés à des peines variées, dans diverses villes. Bernard Gui, *De secta illorum qui se dicunt esse de ordine apostolorum*, dans Muratori-Carducci, *Rerum Ital. Scriptores*, Città di Castello, 1907, p. 19; divers procès : même recueil, p. 53-57; *Chronicon Parmense*, dans Muratori-Carducci, *Rerum Ital. Scriptores*, Città di Castello, 1902, t. ix, part. 9, p. 67; *Historia tribulationum ord. minorum*, dans *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte*, 1886, t. II, p. 131-132.

2° *Fra Dolcino*. — Telle fut la première période de l'existence des faux apôtres : période de lent accroissement terminée par une bourrasque; période d'ignorantisme et d'anarchie, de luttes et de rivalités intestines par suite du défaut de gouvernement; période d'apostolat simpliste et rustique, d'ascétisme bruyant et un peu débraillé, plutôt que de spéculations théologiques, de conceptions nettement hétérodoxes. Quand Dolcino entre en scène, par la publication d'une sorte d'encyclique doctrinale, un mois à peine après le supplice de Segalelli, la situation change. L'« apostolat » subit une sorte d'évolution, au moment où l'Inquisition le traque comme une secte indisciplinée et une démenche anarchique, il s'affirme comme hérésie et comme schisme, et il se met à reconnaître un chef en dehors de la hiérarchie ecclésiastique. Il advint que ce chef était un homme énergique, merveilleux organisateur et d'une audace extraordinaire. Il était originaire du diocèse de Novare et fils d'un certain Giulio, prêtre de Trentano, dans le Val d'Ossola (à moins qu'il ne l'ait été de Giulio, ermite de Prato, près de Novare). Un autre prêtre, Agosto attaché à l'église de Sainte-Agnès de Verceil, fit faire son éducation par un nommé Sione. Il fut un brillant élève et progressa rapidement; mais un incident malheureux interrompit ses études. Accusé, peut-être calomnieusement, d'avoir volé son protecteur, il dut s'enfuir de Verceil. *Historia Dulcini*, dans Muratori-Carducci, *op. cit.*, p. 4; Benvenuto da Imola, *Commentum super Dantis Aligherii comediam*, cité dans la préface à l'édition de l'*Historia*, par M. Segarizzi, p. ix, n. 4. Rencontra-t-il alors une de ces troupes vagabondes d'apostoliques, qui promenaient partout leur ascétisme particulier, et, vagabond lui-même, se joignit-il à eux? Il est fort probable. Mais si l'on ne peut préciser l'époque ni les circonstances de sa conversion, on doit reconnaître que cet acte ne fut pas indifférent pour l'avenir de la secte. Dolcino avait quelques idées et de l'éloquence. Il s'imposa si bien à ses compagnons et se créa un tel prestige, que sa proclamation comme envoyé du ciel et chef des apostoliques, publiée d'office au lendemain de la mort de Segalelli, ne souleva aucune opposition que l'on sache. Voici ce que l'hérésiarque y proposait à la croyance de ses partisans. L'apparition de Segalelli, en 1260, et la fondation de l'ordre des apôtres effectuée dans la suite, marquaient une étape importante dans l'histoire du monde. Avec elle avait commencé le quatrième état de l'Église. Des trois périodes qui se partageaient le passé, la première avait compris tout l'ancien Testament, la deuxième avait duré depuis la venue du Christ jusqu'au pape saint Sylvestre, et c'était une période de sainteté et de pénitence; la troisième s'était écoulée de Sylvestre à Segalelli, toute remplie par la décadence de l'Église, que nul essai de réaction monastique et ascétique, ni celui de saint Benoît, ni ceux de saint Dominique et de saint François n'avaient pu arrêter. Voilà pour le passé. L'avenir était très clair. La quatrième période du monde serait jusqu'au jugement dernier. Elle verrait la chute de l'Église charnelle et corrompue, l'ancantissement des clercs et des moines indignes, le triomphe de l'Église spirituelle, celle des apostoliques. L'échéance de cette sentence était proche. Avant trois ans tout cela se réaliserait. L'exécuteur des justices divines serait le roi Frédéric de Sicile, qui était alors, dans le monde, l'adversaire le plus résolu de la papauté et que le prophète prédestinait à l'empire. Le pape qui succéderait à celui que le cataclysme aurait abattu, serait le saint, le pasteur angélique, qui régnerait sur les apostoliques victorieux. Naturellement l'Apocalypse fournissait une ample documentation à ces adaptations joachimites;

en particulier Dolcino savait identifier les anges des sept Églises : celui de Pergame était saint Sylvestre, celui d'Ephèse saint Benoît, celui de Laodicée, saint Dominique, celui de Sardes, saint François, celui de Smyrne, Segalelli, celui de Thyatire Dolcino lui-même, celui de Philadelphie serait le pape saint qui devait venir. Bern. Gui, *De secta illorum qui se dicunt de ordine Apostolorum*, Muratori-Carducci, p. 19-22, ou bien *Practica inquisitionis*, éd. Douais, Paris, 1886, p. 330-334; cf. *Hist. Dulcini*, dans Muratori-Carducci, p. 8. Il y avait dans ces oracles trop de précisions onomastiques et chronologiques. Les événements s'appliquèrent à les démentir. Si Boniface VIII subit l'humiliation d'Anagni et mourut peu après (1303), ce ne fut pas par la faute de Frédéric de Sicile, qui restait coi dans ses domaines; et le pape qui succéda à Boniface, Benoît XI, ne parut pas à Dolcino devoir être le *Pastor angelicus*, prophétisé. L'Église des clercs et des moines était toujours debout, et l'ordre des apôtres toujours traqué par elle. Une deuxième lettre, parue en décembre 1303, opéra les adaptations chronologiques reconnues nécessaires. Les événements décisifs étaient retardés d'un ou deux ans : l'intervention de Frédéric de Sicile, la chute du pape et des cardinaux, la ruine du mauvais clergé, l'avènement du règne de l'Esprit-Saint, le triomphe des apostoliques s'effectueraient infailliblement en 1304 ou en 1305. Dolcino prétendait savoir cela par révélation du ciel. B. Gui, *op. cit.*, p. 22-23, et *Practica*, p. 334-336. Or la révélation ne fut pas mieux que la précédente confirmée par les faits. Si Benoît XI mourut en 1304 (7 juillet) de façon inopinée, Frédéric de Sicile n'y fut encore pour rien et le pape Clément V, élu par les cardinaux, ne fut point non plus le pasteur rêvé. Au contraire, il s'appliqua à inquiéter le prophète et ses adeptes.

Ceux-ci, au dire de leur chef, étaient alors plus de 4.000 (*locis cit.*), parmi lesquels se distinguait la « bien aimée » sœur spirituelle de Dolcino, la riche et belle Marguerite de Trente, qui, d'après des adversaires de l'hérésiarque, aurait pu porter un autre titre. Il l'avait gagnée à la secte lors d'un séjour fait par lui dans le Trentin après la mort de Segalelli. Il avait recruté dans ce pays d'autres adeptes, hommes et femmes, notamment Alberto de Cimego, qui, avec Longino Cattaneo de Bergame, Federigo de Novare, et Valderigo de Brescia, fut un de ses lieutenants. Bern. Gui, *De secta*, p. 22; Segarizzi, *Processo Tridentino*, dans Muratori-Carducci, p. 79-89; et préface à la réédition de l'*Historia Dulcini*, p. xxxi-xxxiii. Du pays de Trente, où le séjour n'était plus possible, à cause de l'Inquisition, l'apôtre alla à Bologne et à Modène, et de là dans les diocèses du Nord de l'Italie, probablement dans ceux de Bergame, de Brescia, de Milan et de Côme. Benvenuto da Imola, *loc. cit.*, Segarizzi, p. xxxiii. Il était sans cesse en mouvement pour dérouter ses ennemis. Trois fois il fut pris par l'Inquisition, trois fois il lui échappa en abjurant son erreur pour la forme. *Hist. Dulcini*, p. 9. En 1303, accompagné de ses disciples, il reparut dans les diocèses de Novare et de Verceil. La faveur de ces populations lui était acquise. Il trouvait partout une cordiale hospitalité. Un riche propriétaire de Borgo di Sesia, nommé Milano Sola, l'hébergea durant des mois. Mais la crainte de l'Inquisition obligea l'hérésiarque à chercher dans les montagnes de la Valsesia un refuge plus sûr. Le mont Balmara, d'abord et, en 1305, le Parete Calvo, sommets inaccessibles et neigeux des Alpes italiennes, furent transformés en camps retranchés, où 1.400 dulcinistes se fortifièrent contre l'ennemi qui les poursuivait. *Hist. Dulc.*, éd. cit., p. 4. Cet ennemi n'était plus la seule Inquisition, c'était une armée véritable formée des gens

que l'autorité ecclésiastique et le pouvoir civil coalisés levalent par intermittences et menaient à l'assaut des inexpugnables positions dulcinistes. Les habitants des vallées, exaspérés par les déprédations, les pillages et les meurtres commis par ces hérétiques que la nécessité transformait en brigands, prêtaient volontiers leur concours à cette œuvre. Le pape Clément V (1305) l'avait d'ailleurs assimilée à une croisade et enrichie d'indulgences. Les gens de la Valsesia conclurent, le 24 août et le 3 septembre 1305, une ligue par laquelle ils s'engagèrent à y contribuer de leur mieux. *Hist. Dulc.*, éd. cit., p. 4, 42-43. Leurs premières expéditions ne furent pas heureuses. Dolcino, transformé en condottiere, déployait une grande activité et sa troupe, partageant sa ténacité indomptable et endurant les plus grandes privations, réalisait des coups de main audacieux. Le podestat de Varallo, qui avait tenté l'assaut du Parete Calvo, fut fait prisonnier dans une embuscade avec tout son monde. On les rançonna assez durement, ce qui procura des ressources à la troupe famélique. Le 10 mars 1306, après un an de séjour sur cette montagne, n'y tenant plus, à cause de la famine, du froid et des maladies, les dulcinistes l'abandonnèrent, et vinrent prendre position sur le monte Rubello, près du village de Treverio, au diocèse de Verceil. Ils n'étaient plus qu'un millier, armés surtout de bâtons et de pierres. Pourtant deux expéditions militaires conduites par l'évêque de Verceil allèrent se briser contre leur résistance. Un blocus rigoureux fut établi au bas de la montagne; mais Dolcino, poussé par la famine, réussit à provoquer l'ennemi à la bataille, à lui infliger une défaite et à lui faire des prisonniers, qu'il échangea contre des vivres. *Hist. Dulc.*, p. 5-6. Clément V, pressé d'intervenir de nouveau, lança d'autres bulles de croisade, fit appel aux prélats de Lombardie et de Piémont, et au comte de Savoie. B. Gui, *De secta*, p. 26-27; *Practica*, p. 340-342. Une armée plus nombreuse fut menée à l'assaut. On opposa fortifications à fortifications, on occupa plusieurs cimes voisines du mont Rubello, on installa des machines de siège, on en vint aux mains, et, après un carnage effroyable, Dolcino et ses gens eurent encore le dessus. Pillages, rapines et meurtres reprirent de plus belle, achevant de rendre ces fanatiques odieux aux populations : il fallait en finir avec eux coûte que coûte. La faim et l'hiver étaient les terribles alliés des croisés. Le blocus fut rendu plus étroit par la construction d'une chaîne de fortins. On ne cessa de harceler les assiégés. Enfin une quatrième croisade plus nombreuse que les précédentes vint à bout de l'entreprise. La montagne fut prise le jeudi saint, 23 mars 1307. Plusieurs centaines d'hérétiques périrent, les autres furent faits prisonniers. Dolcino, Marguerite, Longino Cattaneo furent parmi ces derniers. *Hist. Dulc.*, p. 9-11. Clément V éprouva beaucoup de joie à la nouvelle de ce succès. Il en marqua le témoignage aux prélats qui s'étaient particulièrement distingués dans la lutte, par des concessions d'ordre fiscal, et aux plus dévoués parmi les seigneurs locaux, par des privilèges et des faveurs de diverses sortes. Muratori-Carducci, *op. cit.*, p. 13, 45-50.

L'Inquisition sévit avec rigueur contre les « apôtres » survivants. Dolcino, Marguerite et Cattaneo furent soumis à un supplice cruel, qu'ils supportèrent avec courage, obstinés dans leur erreur. *Hist. Dulc.*, p. 12; Benvenuto da Imola, cité par Segarizzi, p. x, note. Diverses condamnations furent portées par le tribunal de Verceil (Segarizzi, préface citée, p. xxxviii) et par d'autres. B. Gui, *De secta*, p. 28.

Les apostoliques s'étaient disséminés dans toute l'Europe, soit au temps de Segalelli, soit à l'époque de Dolcino. Les autorités locales, conciles, officia-

lités ou tribunaux d'Inquisition s'appliquèrent à les rechercher et à les condamner. On possède quelques dossiers d'hérétiques dont s'occupa, de 1299 à 1308, l'inquisiteur de Bologne (Muratori-Carducci, p. 53-73); les actes d'une enquête faite, en 1332 et 1333 dans le diocèse de Trente, contre des dulcinistes de ce pays (*op. cit.*, p. 79-90); la sentence prononcée en 1322, par Bernard Gui, inquisiteur de Toulouse, contre un faux apôtre, Pierre, originaire de Lugo en Galice. *Liber sententiarum inquisitionis Tholosanae*, publié par Limborch, Amsterdam, 1692, p. 360-363. Le même inquisiteur, ayant rencontré (1316) d'autres hérétiques de cette catégorie dans son ressort inquisitorial, se mit à les traquer. Mais ils passèrent en Espagne, ce qui l'obligea à les dénoncer aux prélats de ce pays, par des lettres circulaires. Muratori-Carducci, p. 33-35; *Practica*, p. 350-353. L'un de ces prélats, l'archevêque de Compostelle, en fit arrêter six dans son diocèse. Ils étaient, sans doute, comme Pierre de Lugo, des disciples de l'italien Richard qui, vers 1302, avait porté en Espagne la semence « apostolique ». *Liber sentent.*, p. 360. L'archevêque de Compostelle, novice en matière d'inquisition et ne sachant sous quelles imputations il devait procéder contre ses prisonniers, eut recours aux lumières de Bernard Gui. Muratori-Carducci, p. 35. *Practica*, p. 353. Le célèbre inquisiteur lui répondit, pense-t-on, par le traité *De secta illorum*, qui fut ensuite annexé à la *Practica*, p. 327-355; Muratori-Carducci, p. 17-36. La Catalogne avait été également visitée par les apostoliques. Un concile de Tarragone, de 1305 ordonne leur arrestation et leur expulsion. Lea, *Hist. de l'Inquisition*, trad. S. Reinach, Paris, 1902, t. III, p. 127. En Allemagne, des conciles tenus à Wurzburg (1287), à Cologne (1306), à Trèves (1310); en Angleterre, un synode de Chichester (1289); en France des synodes de Lavaur (1368) et de Narbonne (1374); en Italie, le synode de Spolète (1311) s'occupèrent d'eux. Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. VI, p. 312, 615, 961; Aguirre, *Concil. Hispaniae*, Rome, 1755, t. VI, p. 372; Mansi, *Sacr. concil. coll.*, t. XXIV, col. 1063; t. XXVI, col. 499, can. 24; col. 596, can. 5. Dans des contrées lointaines ces sectaires n'étaient donc pas inconnus, et leurs derniers représentants se maintinrent durant longtemps. Avignon vit le supplice d'un dulciniste, à l'époque de Jean XXII. Lea, *op. cit.*, p. 147. Prague vit, vers 1315, celui de quatorze hérétiques, qui étaient peut-être apparentés à la même secte. Raynaldi, *Annal.*, ad. ann. 1318, n. 43-44. L'inquisiteur de la province romaine en découvrit un à Rieti, vers 1335, et comme cet individu était aux mains des autorités municipales, qui refusaient de le livrer, l'inquisiteur dut faire intervenir Benoît XII. Raynaldi, *Annal.* ad. an. 1335, n. 62; Ehrle, *Die spiritualen*, dans *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte*, t. IV, 1888, p. 78-82. Vers le milieu du XIV^e siècle, vingt-quatre dulcinistes furent brûlés à Padoue; et, en 1372, Grégoire XI ordonna de punir ceux qui, dans le royaume de Naples, vénéraient les restes de certains de ces hérétiques. Segarizzi, p. xxxviii. Enfin Eylard Schoneveld, inquisiteur en Saxe, fit brûler, à Lubeck et à Wismar, en 1402 et en 1403, deux lointains disciples de Dolcino, les derniers dont l'histoire ait gardé le souvenir. Lea, t. II, p. 483.

II. DOCTRINES. — Segalelli avait eu peu de préoccupations doctrinales. Il s'était borné à prêcher la pénitence et à pratiquer la pauvreté de la manière qui a été dite. Mais cette manière impliquait, par son exclusivisme, une critique radicale de l'état des choses existant. En particulier, la prétention affichée par les « apostoliques » de faire revivre dans l'Eglise la vie même des Apôtres, comprise à la façon de Segalelli

lelli, avec l'abstention de tout travail, les pérégrinations incessantes, la mendicité quotidienne, la promiscuité des sexes, et l'absence d'une autorité modératrice constituait une innovation implicitement hétérodoxe et schismatique. Au fond de toutes ces excentricités il y avait le dessein plus ou moins conscient de s'émanciper de l'autorité disciplinaire de l'Église et de contredire certains de ses enseignements moraux. Il y avait, comme dans le joachisme et le franciscanisme des spirituels et des béguins (auxquels beaucoup de ces pauvres gens tenaient, sinon par leurs origines, du moins par leur rudimentaire éducation religieuse), une idée anti-sacerdotale et un réformisme latents. Dolcino donna une formule aux aspirations et aux velléités des segalellistes. On peut dire que la plupart des articles de son système doctrinal peu compliqué ne sont que des inductions, des transpositions, dans le domaine de la théorie, du segalellisme pratique. On y rencontre cette double idée fondamentale : réforme de la vie chrétienne, et émancipation de toute autorité ecclésiastique. L'hérésiarque parle, on l'a vu, comme un prophète ; il est de l'école de l'abbé Joachim et de l'Évangile éternel. Il explique l'histoire du monde et voit l'avenir selon les données apocalyptiques et pessimistes de cette école : sauf à pratiquer, aux endroits opportuns, les modifications exigées par les intérêts, les destinées supposées et les rêves particuliers de la confrérie « apostolique ». S'il est très vrai que l'Église spirituelle doit s'opposer à l'Église charnelle, à la prostituée de l'Apocalypse, à l'Église des clercs, des moines, des prélats et du pape de Rome, tous corrompus et voués à la perdition ; s'il est vrai que l'avenir est à une reprise générale de la vie apostolique, c'est-à-dire, à un retour à l'humilité et à la pauvreté absolues, et que la pratique de ces vertus est imposée à tous par l'Évangile ; il n'est pas vrai, comme le prétendent les spirituels et les béguins que l'état de pauvreté ait commencé avec saint François ; il a commencé avec Segalelli ; il n'est pas vrai que l'interprétation authentique de l'Évangile de pauvreté doive être cherchée dans la règle de saint François, fût-elle comprise au sens rigoriste. Les premiers apôtres étaient de perpétuels pèlerins, allant de maison en maison, sans demeure fixe, ni ressources, ne travaillant à autre chose qu'à la prédication, n'ayant même pas d'église où établir un culte permanent. Ils priaient où ils pouvaient, et ainsi doit-on faire. Seule la congrégation des nouveaux « apôtres », a compris et réalisé cette condition de vie. Les ordres religieux, même les plus rapprochés de cet idéal, ne sauraient y atteindre. Ils seront, comme les autres mauvais moines, comme les clercs, comme les prélats et le pape, compris dans le cataclysme qui détruira Babylone. En attendant ce jour terrible, il va de soi que les apôtres ne doivent obéissance à aucun supérieur ecclésiastique. Le pape ne saurait être au-dessus des apôtres et du Christ, qui sont les fondateurs de ce genre de vie. Il n'a pas le pouvoir d'excommunier ceux qui veulent vivre de cette manière. Voir sur ces points de doctrine, *Hist. Dulcini*, p. 8 ; B. Gui, *De secta*, p. 20-25 ; *Practica*, p. 336-339 ; *Acta S. officii Bononiae*, dans Muratori-Carducci, p. 59, 61 ; *Liber sententiarum*, éd. Limborch, p. 360 sq.

Nous ne reviendrons pas sur les prophéties et les visions de Dolcino, à propos des destinées prochaines de sa secte. Nous avons vu que l'histoire infligea un continuel démenti à l'oracle. Mais les sectaires n'en continuèrent pas moins à vivre, sinon dans l'illusion apocalyptique, du moins dans un état de rébellion schismatique. Lorsqu'ils eurent décidé de résister à la force par la force, leur chef accommoda la morale des premiers apôtres aux nécessités qui pressaient

les seconds. Il leur enseigna qu'ils pouvaient, sans péché, se livrer au pillage, au meurtre, à l'incendie et à tous les excès, contre les personnes et les biens de leurs ennemis. La faim excusait tout (*Hist. Dulcini*, p. 7-8), même l'infraction aux règles évangéliques de douceur et de charité. Nous avons dit que la grande préoccupation de Segalelli était de pratiquer à la lettre les préceptes évangéliques, entendus au sens le plus étroit. Dolcino entraînait volontiers dans ces vues. En ce qui concerne le serment, il enseignait qu'il était expressément défendu par le Christ et les apôtres. Math., v, 34 ; Jac., v, 12. Aussi les apostoliques, à l'exemple des Cathares et des Vaudois, leurs contemporains, refusaient-ils de jurer. B. Gui, *De secta*, p. 25 ; *Practica*, p. 338 ; *Liber sentent.*, p. 361.

Quelle était la manière de vivre de ces sectaires ? On l'a décrite en traçant la biographie de leur fondateur. Vêtu d'une pauvre tunique, d'un manteau blanc roulé sur les épaules et des sandales franciscaines, ils se réunissaient par bandes, hommes et femmes, et erraient sans cesse à travers les villes et les campagnes, en psalmodiant et priant. Salimbene, p. 256, 272, 284, 293 ; B. Gui, *De secta*, p. 25 ; *Practica*, p. 338 ; *Acta S. officii Bononiae*, dans Muratori-Carducci, p. 59. Ils mendiaient leur pain de chaque jour et se gardaient de faire la moindre provision alimentaire. Quand ils étaient rassasiés, ils quittaient la maison hospitalière, abandonnant les reliefs du festin. Ils ne devaient point porter d'argent avec eux. Ne possédant qu'une tunique, ils se mettaient au lit pour la faire laver, et ils y restaient jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Cette obligation de pauvreté absolue n'allait pas, semble-t-il, sans des exceptions. Dolcino lui-même enseigne (*De secta*, p. 25, art. 14 ; *Practica*, p. 338) que les dîmes et les redevances payées jusqu'alors par les laïques aux prêtres de l'Église romaine, devront être attribuées à l'avenir aux pauvres « apôtres. » Et ce trait de sagesse montre que le successeur de Segalelli n'était pas un pur illuminé. Il doutait sans doute que l'état de mendicité fût toujours possible, et qu'il le fût pour tous. Il n'était pas sans entrevoir que les pauvres qui quêtent supposent des riches qui donnent ; et que ces riches finiraient par se lasser un jour ou l'autre, à moins qu'ils n'entraissent eux aussi dans la congrégation des pauvres. Les faux apôtres ont été accusés d'immoralité. Les textes émanés de leurs adversaires, inquisiteurs ou biographes, sont formels. Segalelli et Dolcino eux-mêmes auraient peu pratiqué la chasteté qu'ils se donnaient comme règle. Salimbene, p. 257, 265, 269, 287 ; B. Gui, *De secta*, p. 19, 25-26 ; *Practica*, p. 330, 338-339 ; Muratori-Carducci, *Processus Bononiae*, p. 53, 56, 57 ; *Processus Tridentino*, p. 79, 80, 84. Le deuxième aurait eu, de son amie Marguerite, un fils qui passa, aux yeux des fidèles, pour l'enfant du Saint-Esprit. B. Gui, dans Muratori-Carducci, p. 26 ; *Practica*, p. 339. L'enseignement courant dans la secte aurait été que l'homme et la femme pouvaient s'unir charnellement sans péché ; et que, s'ils reposaient tous deux dans le même lit, *nudus cum nuda*, sans succomber à la tentation, leur mérite était plus grand que s'ils avaient ressuscité un mort. B. Gui, *De secta*, p. 25, 26 ; *Practica*, p. 338, 339 ; Villani, *Cronica*, Florence, 1823, t. III, p. 161. C'était la fameuse épreuve de continence, à laquelle ces hérétiques se seraient soumis. Mais il ne semble pas possible d'admettre, sur le seul témoignage d'adversaires, que l'immoralité et le libertinage aient été leur condition ordinaire de vie. On s'expliquerait malaisément la diffusion d'une secte qui aurait eu dans ses pratiques la promiscuité obscène. On ne peut nier, d'autre part, que les inquisiteurs aient rencontré des cas de cette espèce. La vie vagabonde

de ces troupes tumultueuses d'hommes et de femmes; leur coutume de reposer pêle-mêle dans le même local, constituait, à n'en pas douter, une occasion permanente de tentations, auxquelles beaucoup durent succomber. Il faut se garder de généraliser ces défections, et de croire que ce qui allait contre les principes mêmes de la secte, fût-il fréquemment advenu, constituait la pratique universelle. On ne peut nier que les apostoliques aient joui de la faveur populaire durant des années. Il est probable qu'une des causes de cette popularité, a été, comme pour les cathares, le prestige d'un rigoureux ascétisme. Il a fallu que cet ascétisme fût tenu généralement pour authentique et qu'il eût quelque réalité, car les apparences de la vie « apostolique » auraient plutôt légitimé, et elles légitimèrent sans doute souvent les moins favorables soupçons.

Considérée du point de vue catholique cette hérésie constituait une tentative vraiment révolutionnaire. D'un trait de plume, treize siècles de vie et d'organisation ecclésiastique étaient supprimés; la constitution de la société chrétienne était renversée : ni hiérarchie, ni culte, ni corporations religieuses, ni couvents n'existaient plus. Il n'y avait plus qu'une catégorie de chrétiens, tous nantis des mêmes droits et des mêmes pouvoirs; et, comme nulle autorité ne s'imposait à eux, c'était la voie ouverte à l'anarchie, à travers l'individualisme hautain et implacable. Si une telle hérésie « avait prévalu, dit M. Tocco, elle aurait ébranlé l'Église jusque dans ses fondements. » *Gli apostolici e fra Dolcino*, *Archivio storico italiano*, 1897, 5^e série, t. xix, p. 274.

Sur la mention consacrée par Dante (*Inferno*, c. xxviii, vs. 55 sq.) à Dolcino, voir Segarizzi, Préface, p. vii-xi. Le même auteur relève avec soin, en les critiquant brièvement, les allusions faites par les chroniqueurs et les autres écrivains à l'hérésiarque et à sa secte. *Ibid.*, p. xi-xxviii.

I. SOURCES. — *Chronica fratris Salimbene de Adam ordinis minorum*, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. xxxii, part. I, p. 255-294, 489, 563, 619. — *Historia fratris Dulcini hereticarum* par un anonyme, et B. Gui, *De secta illorum qui se dicunt esse de ordine apostolorum*, dans Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores* (éd. Carducci), Città di Castello, 1907, avec une préface bibliographique et biographique par M. Segarizzi. Le petit traité de B. Gui est reproduit plus complètement dans la *Practica Inquisitionis heretice pravitatis* du même auteur, éd. Douais, Paris, 1886, p. 327-355. — Baluze, *Vitae Paparum Avenion.*, Paris, 1916, t. i, p. 27 sq. — Procédures diverses : Tocco, *Il processo dei Guglielmi*, dans *Rendiconti della Regia Accademia dei Lincei (scienze morali, storiche, etc.)*, 1899, t. viii, p. 455-458. — Aldovrandi, *Acta S. officii Bononiae ab anno 1291 usque ad annum 1305* (extraits du ms. de la Bibl. municip. de Bologne, 16 GG. I, I), dans *Atti e memorie della R. deputazione di storia patria per le provincie di Romagna*, 1896, 3^e sér., t. xiv, p. 225-300. — *Liber sententiarum Inquisitionis Tholosanae*, publié par Limborch, *Historia Inquisitionis*, Amsterdam, 1692, p. 339, 360-363. — Segarizzi, *Contributo alla storia di fra Dolcino e degli eretici trentini*, dans *Tridentum*, 1900, t. iii, livraisons 7-10. Les actes de ces quatre séries de procédures ont été reproduits par M. Segarizzi en appendice à son édition de *l'Historia Dulcini*, p. 51-90. — Dante, *Inferno*, c. xxviii, vs. 25-60. M. Segarizzi reproduit dans sa préface, p. viii-x, quelques passages des plus anciens commentateurs de Dante, tels que Guido da Pisa, Benvenuto da Imola et l'Anonyme florentin, tous du xiv^e siècle, qui ont consacré une courte notice à Dolcino, à propos de ce passage de l'Enfer. — Giovanni Villani, *Cronica*, Florence, 1823, t. iii, p. 160. — Angelo Clareno, *Historia tribulationum ordinis minorum*, dans Ehrle-Denifle, *Archiv für Litter. und Kirchengesch. des Mittelalters*, 1886, t. ii, p. 131, 322 et dans Döllinger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalt.*, Munich, 1890, t. ii, p. 503, 509-510. Traités ou manuels d'inquisition contre l'hérésie : B. Gui, *Practica*, etc., autre exposé doctrinal, p. 257-264, 296-298. —

Gui de Terrena, *Summa de haeresibus et earum confutationibus*, 1528, col. lvi, lxxxix sq. — Eymerich, *Directorium inquisitorum*, éd. Pegna, Rome, 1587, p. 268-273.

II. TRAVAUX. — Bescapè, *Novaria sacra seu de Ecclesia novariensi libri duo*, Novare, 1612, p. 144 sq. — Mosheim, *Geschichte des Apostelordens*, dans *Versuch einer unparteiischen und gründlichen ketzergeschichte*, 1746, p. 193-400. — Schlosser, *Abälard und Dulcin oder Leben und Meinungen eines Schwärmers und eines Philosophen*, Gotha, 1807, p. 1-36. — Baggiolini, *Dolcino e i Patareni*, Novare, 1838. — Krone, *Fra Dolcino und die Patarener*, Leipzig, 1844. — Mariotti (Antonio Gallenga), *A historia memo. of fra Dolcino and his times*, Londres, 1853. — Rota, *Fra Dolcino. Storia del secolo XIV*, dans *Ateneo italiano*, 1866, t. xix, p. 241-279. — Tonetti, *Storia della Vallesesia e dell'alto Novarese*, Varallo, 1875, p. 317 sq. — Weltzer u. Welte, *Kirchenlexikon*, éd. Kaulen, Fribourg-Br., 1886, t. i, col. 1143-1144. — Th. Gerbert, *Histoire de Fra Dolcino*, dans *Nouvelles Annales de philosophie chrétienne*, 1889, t. xviii, p. 437-447. — Sachsse, *Bernard Guidonis Inquisitor und die Apostelbrüder*, Rostock, 1891; du même, articles *Apostelbrüder*, et *Dolcino*, dans *Realencyclopädie für protestantische Theologie* de Hauck, Leipzig, 1896, t. i, p. 701-703, t. iv, p. 766-768. — Tanon, *Histoire des tribunaux de l'Inquisition en France*, Paris, 1893, p. 87-93. — E. Comba, *I nostri Protestanti*, Florence, 1895, t. i, p. 301 sq. — Hausrath, *Weltverbesserer im Mittelalter*, t. iii : *Die Arnoldisten*, Leipzig, 1895, p. 331 sq. — F. Tocco, *Gli Apostolici e fra Dolcino*, dans *Archivio storico italiano*, 5^e série, 1897, t. xix, p. 241-275. — H.-Ch. Lea, *Histoire de l'Inquisition au moyen-âge*, trad. S. Reinach, Paris, 1900-1902, t. iii, p. 123-149. — P. Vernet, art. *Apostoliques*, dans *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant-Mangenot, Paris, 1903, t. i, col. 1632-1634. — Segarizzi, *Contributo alla storia di fra Dolcino*, déjà cité, et préface à l'édition de *l'Historia Dulcini*, p. vii-li (précieuses notes bibliographiques). — G. Volpe, *Eretici e moti ereticali dal XI al XIV secolo neiloro motivi e riferimenti sociali*, dans *Rinascimento*, an. I. — Fumi, *L'Inquisition romana e lo stato di Milano*, dans *Archivio storico Lombardo*, 1910, série IV, t. xiii, p. 65-68.

J.-M. VIDAL.

APOTACTIQUES. Voir **APOSTOLIQUES** (4), col. 1037.

APOTHÈME (Saint), évêque d'Angers. Le premier évêque d'Angers fut Defensor, auquel succéda, à la fin du iv^e siècle, saint Apothème. On croit que son épiscopat dura 17 ans. Il fut remplacé par Prosper.

On ne connaît rien de positif sur ce saint évêque.

Dans une lettre de saint Jérôme, il est question d'un personnage, nommé Apothème, et qui venait de l'*Océani littore atque ultimis Galliarum finibus*. Plusieurs auteurs ont pensé que cette indication convenait au pays des Andecaves. Deux grandes dames, Hebida et Algasia, qui s'occupaient d'Écriture sainte, avaient chargé cet Apothème de porter à saint Jérôme une consultation sur plusieurs passages difficiles. Ne trouvant point le docteur à Rome, Apothème poussa jusqu'à Bethlém. Les mêmes historiens ont considéré comme assez probable l'identification de ce messager et du deuxième évêque d'Angers. Cette hypothèse n'est guère acceptable. C'est entre les années 404 et 407 qu'eut lieu le voyage d'Apothème. Or, c'était pendant l'épiscopat de l'évêque d'Angers : le saint docteur n'aurait pas manqué, si son visiteur avait été prêtre ou évêque, de l'exprimer dans sa lettre. Il est, d'ailleurs, plausible de croire qu'Algasie et Hédibie étaient d'Aquitaine; leur commissionnaire devait être un compatriote.

Mgr Duchesne propose une autre identification : « Un évêque *Epetemius* figura en 406 au concile de Nîmes, auquel nous savons que saint Martin avait été convoqué. Il est fort possible que ce soit le même, malgré la différence d'orthographe. » Il est certain qu'en 406, saint Apothème occupait le siège d'Angers.

Saint Apothème reposa dans son tombeau, à Angers, jusqu'au ix^e siècle. A cette époque, des moines

bretons (saint Convoyon en tête), désireux de posséder des reliques qui faisaient des miracles, vinrent dérober son corps et le transportèrent dans leur monastère de Redon. Une translation solennelle fut célébrée le 20 novembre 1284 dans la magnifique abside de la nouvelle église.

Province du Maine, t. ix, p. 90-92. — C. Port, *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, t. i, p. 125. — Chamard, *Vie des saints personnages de l'Anjou*, t. i, p. 15. — *Répertoire archéologique de l'Anjou*, 1864, p. 115. — Tresvaux, *Histoire de l'Église d'Anjou*, t. i, p. 408. — *Revue de l'Anjou*, 1862, t. i, p. xiii, 3. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. ii, p. 352. — *Gallia christiana*, t. xiv, col. 545. F. UZUREAU.

APPAMIA (Sainte). Voir JULIE (sainte).

APPARICIO (JOAO MARCELLINO DOS SANTOS HOMEM), évêque d'Angra do Heroísmo (Açores), où il arriva le 15 août 1775. Son premier soin fut de mettre fin aux désordres que les chanoines avaient introduits dans le gouvernement du diocèse pendant l'absence de l'évêque précédent, Caetano da Rocha, et pendant la vacance du siège. Les intrigues avaient été si vives que le chapitre avait été blâmé par les édits royaux du 8 mars 1773 et du 16 janvier 1774. Ce dernier, en raison des irrégularités commises, déclara nuls et sans effet les concours pour les nominations aux églises vacantes. Apparicio montra un grand zèle dans le gouvernement de son diocèse. Il mourut dans l'île de São Miguel, le 21 mai 1782.

Ferreira Drumond, *Annaes da ilha Terceira*, Angra do Heroísmo, 1850-1864, t. iii, p. 42, 45, 49, 50, 55. — F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, t. iv, p. iv.

F. DE ALMEIDA.

APPARICIUS. Voir APARICIO, col. 923.

APPEL COMME D'ABUS. Le recours judiciaire désigné sous ce nom était destiné à réprimer les empiétements réciproques de la juridiction ecclésiastique et de la juridiction civile. Il devint une arme aux mains du Parlement et du gouvernement pour résister aux actes de l'autorité spirituelle considérés comme contraires aux lois, ainsi qu'un moyen offert au clergé de se plaindre des abus de pouvoir des agents de l'État.

Une vive polémique s'est élevée autour des origines de cette institution. Certains auteurs ont cru en augmenter le prestige en la faisant remonter jusqu'à Constantin ou à Justinien; d'autres ont espéré l'amoindrir en lui assignant un point de départ beaucoup plus récent. En réalité, la procédure de l'appel comme d'abus s'est lentement formée, elle n'a cessé d'évoluer et il est impossible d'indiquer une date précise comme étant celle de sa création.

De très bonne heure le pouvoir civil est intervenu, soit pour protéger l'Église, soit pour exercer sur le culte le droit de police qu'il s'est toujours réservé. Les écrivains les plus favorables à la religion ont reconnu qu'à la demande des conciles, les empereurs chrétiens avaient pris des mesures contre les oppresseurs de l'Église, que des appels avaient été formés auprès d'eux contre des jugements d'évêques hétérodoxes, que nos premiers rois avaient réprimé les écarts de certains ecclésiastiques, qu'enfin, pour des affaires temporelles, des moines et des clercs en avaient appelé du jugement de l'évêque à la juridiction civile. Mais il ne saurait y avoir d'appel comme d'abus, au sens propre de cette expression, avant que l'action du pouvoir civil ait revêtu une forme judiciaire et, au moyen âge, alors que le pape pouvait songer à disposer des couronnes, les rois ne pensaient guère à tracer des limites à la juridiction ecclésiastique.

Celle-ci avait acquis une compétence très étendue. Pendant que les seigneurs guerroyaient, les clercs

travaillaient et, dans ces temps troublés, l'Église fut le refuge de la science et de la civilisation. Ses tribunaux, les officialités, l'emportaient sur les juridictions séculières par leurs lumières, leur humanité et leur impartialité. Mais, au cours du xiii^e siècle, le caractère des officialités se modifia, leur procédure se surchargea de formalités compliquées, des abus se produisirent et les justiciables, ne trouvant plus auprès d'elles les garanties qu'ils avaient eues autrefois, unirent leurs plaintes à celles des seigneurs, qui, à raison des profits que rapportaient les amendes et les confiscations, revendiquaient leur droit de rendre la justice. Le Parlement, dont l'influence commençait à s'étendre et qui allait devenir sédentaire, accueillit les prétentions que certains seigneurs lui soumièrent. Durand, évêque de Mende, mort en 1296, indique la plainte comme d'abus parmi les moyens employés pour restreindre l'autorité de l'Église. Dès cette époque, on cite des faits qui préparent aux appels comme d'abus, sans que l'institution ait encore acquis le caractère légal et la forme qu'elle n'aura que plus tard.

En 1329, sous Philippe de Valois, se tint, en présence du roi, la fameuse conférence de Vincennes. Pierre de Cugnères, avocat général, exposa les griefs des juges laïques et dénonça les empiétements des juges ecclésiastiques, tandis que Pierre Bertrand, évêque d'Autun, se fit le porte-parole du clergé. Pour conclure, le roi ordonna aux prélats d'amender et de corriger ce qui était à réformer. Cette décision extrêmement imprécise ne conférait aucun pouvoir spécial au Parlement. Il n'en continua pas moins la lutte contre les cours d'Église, lutte pour laquelle il trouva des armes dans un texte qui, suivant les auteurs, est, soit une ordonnance royale du 8 mars 1371, soit un arrêt qu'il rendit lui-même le 13 mars 1376. Ce texte enleva, en effet, aux tribunaux ecclésiastiques la connaissance des actions réelles et possessoires, c'est-à-dire de celles qui sont engendrées par des droits portant directement sur des choses déterminées et qui ont pour objet de protéger la possession sans toucher au fond du droit; il procura ainsi au Parlement de nombreuses raisons d'intervenir.

Chargée par Charles VII de veiller à l'exécution de la Pragmatique sanction (1438), cette assemblée devint protectrice des saints canons et s'acquitta avec une telle ardeur de sa mission qu'en 1453 le roi fut obligé de lui interdire par ordonnance d'étendre arbitrairement les cas d'application de la loi. Elle ne tint d'ailleurs pas grand compte de cette défense. Son zèle redoubla même après la signature du concordat de 1516, au point que trop souvent les appellations comme d'abus engendraient la « calomnie, iniquité et malice. » Pour obvier à cet inconvénient, le roi prescrivit par l'ordonnance de juillet 1539 que dorénavant les appellants comme d'abus « frivolement eux départans de leur dit appel » seraient passibles d'une amende.

L'ordonnance de Villers-Cotterets du mois d'août de la même année dépouilla les officialités d'une foule d'affaires qui jusque-là avaient été de leur compétence et autorisa l'appel comme d'abus même en matière de discipline ecclésiastique, mais sans effet suspensif.

A partir de cette date les rôles sont intervertis. C'est le clergé qui ne cesse de protester contre les empiétements des parlements, en alléguant qu'ils paralysent les jugements des évêques en matière de discipline et de correction par la facilité avec laquelle ils accueillent les appels et par l'encouragement que donne aux coupables l'effet suspensif accordé à la suite de cet appel.

L'édit du 16 avril 1571 fit droit à ces plaintes sans réussir à y mettre fin, car la jurisprudence des parle-

ments se maintint constamment en dehors et au-dessus des ordonnances par lesquelles les rois, hésitant devant les doléances répétées du clergé, essayèrent de limiter l'action des magistrats. La preuve en est dans la multiplicité même de ces textes.

L'article 59 de l'ordonnance de Blois de mai 1579 renouvela les défenses portées par l'édit de 1571 et déclara que l'appel ne serait recevable que s'il était accompagné de lettres de chancellerie délivrées dans les seuls cas prévus par les ordonnances. Ces dispositions prises pour contenir le Parlement eurent peu d'effet. Les édits successivement rendus dans le même but en 1580, 1601, 1606 et 1610 n'en produisirent pas davantage.

Au mois d'octobre 1625, le roi exempta les évêques, leurs grands vicaires, les officiaux et les autres juges ecclésiastiques de comparaître aux assignations d'appel comme d'abus de leurs jugements et interdit de les intimer en leur nom. Ces mesures furent confirmées par un arrêt du conseil du 21 avril 1660.

L'ordonnance de mars 1665 réduisit la compétence du Parlement aux cas d'abus « manifestes et notoires » et l'édit de 1695, portant règlement pour la juridiction ecclésiastique, décida que les cours de parlement pourraient seules connaître des cas d'abus énumérés aux édits et devraient sauvegarder la discipline ecclésiastique en renvoyant le jugement devant une officialité autre que celle qui l'avait rendu.

Les usurpations du Parlement, qui, au dire de Fénelon, constituaient un « abus énorme, » un instant contenues par Louis XIV, se multiplièrent après la mort de ce prince.

Ce grand corps, venant au secours des jansénistes, mena une véritable lutte à coups d'arrêts contre le clergé. Sortant plus que jamais de son rôle, il s'immisça dans des matières purement spirituelles et jusque dans l'administration des sacrements.

Au lieu de ne déclarer l'abus que si celui-ci était notoire, il posa en principe, renversant ainsi la charge de la preuve au préjudice des ecclésiastiques, que c'était le délit, cause du refus de sacrements, qui devait être évident. Sous prétexte qu'un tel refus était une injure grave faite à celui à qui il était opposé et qu'il constituait par suite un trouble à la société civile, il prétendit en connaître par voie directe et comme cas privilégié. On le vit donc sommer des prêtres de donner la communion à des personnes manifestement indignes, mander ces prêtres au palais pour les admonester s'ils n'y consentaient pas, les condamner à des amendes arbitraires et prononcer la saisie de leur temporel.

Il proclama entre autres maximes, dans un arrêt du 7 septembre 1731, « que les ministres de l'Église sont comptables au roi, et en cas d'abus à la cour sous son autorité, de l'exercice de la juridiction qu'ils tiennent du roi, même de tout ce qui pourrait, dans l'exercice du pouvoir qu'ils tiennent directement de Dieu, blesser la tranquillité publique, les lois et les maximes du royaume. »

L'empiètement sur le domaine du pouvoir législatif était trop visible pour que Louis XV, dont l'attitude vis-à-vis des parlements fut une perpétuelle alternative de rigueurs et de pardons, pût le tolérer et, dès le lendemain, il cassa cet arrêt.

L'année suivante, il se défendit d'avoir l'intention qui lui était prêtée de vouloir abolir l'usage des appels comme d'abus et « de retrancher une voie si nécessaire pour arrêter le cours de toute entreprise réciproque sur les droits du sacerdoce ou sur ceux de l'empire. » Déclaration du 18 août 1732. Il décida que les appels comme d'abus ne seraient portés qu'à la grand'chambre et qu'aucune délibération ne pourrait être faite à ce sujet que sur réquisition des avo-

cats et procureurs généraux ou sur la proposition du premier président.

Mais par l'édit du 10 septembre 1756, tout en interdisant au Parlement de prendre aucune mesure d'ordre spirituel, il admit l'existence des cas privilégiés.

Arrivé à son plein développement au milieu du XVIII^e siècle, l'appel comme d'abus servait à réprimer les infractions groupées sous les quatre chefs suivants : 1^o l'attentat contre les saints décrets et canons reçus dans le royaume ; 2^o la contravention aux droits, franchises, libertés et privilèges de l'Église gallicane ; 3^o la transgression des concordats, ordonnances, édits et déclarations du roi, des arrêts et règlements des cours souveraines ; 4^o l'entreprise des juges d'Église sur la juridiction temporelle.

Ce dernier cas d'abus, qui avait été le but principal de l'institution, était devenu, tant son évolution avait été complète, le moins important.

La procédure de l'appel comme d'abus, dans le détail de laquelle il est impossible d'entrer ici, était de la compétence du Parlement et chaque parlement décidait sur les appels élevés dans son ressort. Le conseil du roi pouvait cependant évoquer l'affaire et il le fit très souvent au XVIII^e siècle. Ces évocations répétées ont préparé la compétence moderne du Conseil d'État. Bien que les ecclésiastiques évitassent autant que possible de recourir à cette procédure, elle était ouverte à leur profit pour faire reconnaître l'empiètement de la juridiction laïque sur la juridiction ecclésiastique.

La Révolution fit disparaître officialités et parlements (art. 13 et 14 de la loi des 6-7 septembre 1790). L'appel comme d'abus subsista cependant et la connaissance en fut attribuée aux tribunaux de district par le décret du 15 novembre 1790.

Les articles 6, 7 et 8 de la loi du 18 germinal an X (articles organiques de la convention du 26 messidor an IX) transformèrent l'appel comme d'abus en « recours pour abus. » Ce changement de dénomination s'explique par le fait que la juridiction ecclésiastique étant réduite aux affaires disciplinaires, les empiètements sur la compétence des tribunaux laïques devinrent rares et la procédure d'abus ne se présentait que très exceptionnellement sous la forme d'un appel. C'était un recours gouvernemental porté devant le chef de l'État statuant en son conseil et on a pu voir dans ce recours une survivance de la justice retenue de notre ancien droit.

Les cas d'abus prévus par la loi du 18 germinal an X étaient au nombre de six : cinq cas d'abus ecclésiastique : 1^o l'usurpation ou l'excès de pouvoir ; 2^o la contravention aux lois et règlements de la République ; 3^o l'infraction des règles consacrées par les canons reçus en France ; 4^o l'attentat aux libertés, franchises et coutumes de l'Église gallicane ; 5^o toute entreprise ou tout procédé qui, dans l'exercice du culte, pouvait compromettre l'honneur des citoyens, troubler arbitrairement leur conscience, dégénérer contre eux en oppression, en injure, ou en scandale public, — et un cas d'abus civil consistant dans l'atteinte portée à l'exercice du culte et à la liberté que les lois et les règlements garantissaient à ses ministres.

Le recours au Conseil d'État avait donc conservé le caractère de réciprocité théorique de l'appel comme d'abus.

C'était, en effet, au Conseil d'État que l'article 6 de la loi organique, par reminiscence sans doute de l'évocation fréquemment faite au XVIII^e siècle des appels comme d'abus au Conseil du roi, avait attribué compétence en cette matière. L'article 5 du décret du 25 mars 1813, portant promulgation du Concordat de Fontainebleau, rendit la connaissance des appels comme d'abus aux cours d'appel et l'article 6 annonça

un projet de loi déterminant la procédure et les peines applicables. En fait, le Concordat de Fontainebleau ne fut jamais exécuté et la loi promise ne vit pas le jour. L'article 6 de l'ordonnance du 29 juin 1814 remplaça la connaissance des recours pour abus dans les attributions du Conseil d'État.

En cette matière le Conseil d'État ne jouait pas le rôle de tribunal administratif, mais celui de conseil de gouvernement. Il ne rendait pas de décision, il émettait un simple avis, à la suite duquel le chef de l'État déclarait qu'il y avait ou qu'il n'y avait pas abus. Cette mesure purement morale était une censure de l'acte qualifié d'abusif. Si toutefois celui-ci s'était traduit par un écrit, cet écrit était supprimé.

Dans la pratique c'est le cinquième cas d'abus qui a joué le plus grand rôle au cours du XIX^e siècle. Le Conseil d'État, plus discret sur ce point que les anciens parlements, avait renoncé à prendre parti dans les discussions théologiques, mais, en revanche, il s'était attaché à contrecarrer l'influence politique du clergé et c'est pour ce motif qu'il avait déclaré d'abus des lettres pastorales éclairant les catholiques sur leurs devoirs électoraux et des mandements portant condamnation de manuels scolaires.

La loi du 9 décembre 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, en abrogeant par son article 44 la loi du 18 germinal an X, a fait disparaître le recours pour abus de notre législation. Il ne constitue plus à l'heure actuelle qu'un souvenir historique.

Mgr Affre, *De l'appel comme d'abus*, Paris, 1845. — André et Condès, *Dictionnaire de droit ecclésiastique*, Paris, 1888, aux mots *Abus* et *Appel comme d'abus*. — A. Bathie, *Doctrine et jurisprudence en matière d'appel comme d'abus*, Paris, 1851; *Traité théorique et pratique de droit public et administratif*, Paris, 1862, t. III, chap. IX, p. 41-210. — Béquet, *Répertoire du droit administratif*, Paris, 1891, au mot *Cultes*, titre V, chap. III. — M. Block, *Dictionnaire de l'administration française*, Paris et Nancy, 1891, au mot *Appel comme d'abus*. — Boyard, *Des abus en matière ecclésiastique*, Paris, 1829. — M. Cagnac, *De l'appel comme d'abus dans l'ancien droit français*, Paris, 1906. — Fuzier-Herman, *Répertoire général alphabétique du droit français*, Paris, 1886, et *Supplément*, Paris, 1911, au mot *Abus ecclésiastique*. — F. Collavet, *Du recours pour abus, envisagé comme survivance de la justice retenue*, Paris, 1903. — Dalloz, *Les codes annotés; Code des lois politiques et administratives*, Paris, 1891, t. II, au mot *Culte*. — Dupin, *Manuel du droit public ecclésiastique français*, Paris, 1844, p. xxxi sq., 105 sq., 249 sq. — Durand de Maillane, *Dictionnaire de droit canonique et de pratique bénéficiale*, Paris, 1761, au mot *Abus*. — Esmein, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, Paris, 1898, p. 650, 657-660. — Ch. Févret, *Traité de l'abus*, Lyon, 1736. — Abbé Cl. Fleury, *Opusculs*, Nîmes, 1781, t. IV, 1^{re} part., *Discours sur les libertés de l'Église gallicane*. — Gaudry, *Traité de la législation des cultes et spécialement du culte catholique*, Paris, 1856, t. I, tit. II, chap. III, sect. II. — Gilles Le Maistre, *Décisions notables*, Paris, 1601, p. 353, *Traité des appellations comme d'abus*. — Guyot, *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique et bénéficiale*, Paris, 1775, au mot *Abus*. — Henrion de Pansey, *De l'autorité judiciaire en France*, Paris, 1827, t. II, chap. XXVIII et XXIX. — L. de Héricourt, *Les lois ecclésiastiques de France*, Paris, 1771, 1^{re} part., chap. XXV. — Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, Table, au mot *Appel comme d'abus*. — R. Jaquelin, *Les principes dominants du contentieux administratif*, Paris, 1899, p. 325-336. — R.-F. Jahan, *Étude historique sur l'appel comme d'abus*, Laval, 1888. — J. Labbé, *Du recours pour abus au XIX^e siècle*, Paris, 1898. — E. Laferrière, *Traité de la juridiction administrative et du recours contentieux*, Paris, 1896, t. II, p. 82-113. — P. de Marca, *De concordia sacerdotii et imperii seu de libertatibus Ecclesiae Gallicanae*, Paris, 1669, t. I, p. 196 sq., 268 sq. — Émile Ollivier, *Nouveau manuel de droit ecclésiastique français*, Paris, 1886, p. 116, 140, 176, 365, 531, 548. — P. Pithou, *Preuves des libertés de l'Église gallicane*, Paris, 1651. — Ch. Renard, *Appel comme d'abus*, Lille, 1896. — Ed. Richer, *Traité des appellations comme d'abus*, Paris,

1764. — Gustave Théry, *L'appel comme d'abus*, Lille, 1896. — Timon (Cormenin), *Défense de l'évêque de Clermont, traduit, pour cause d'abus, devant les révérends Pères du conseil d'État séant en concile oecuménique à l'hôtel Molé*, Paris, 1839. — Paul Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, Paris, 1890, t. I, p. 408-409; t. II, p. 300-303.

J. CAPTIER.

APPELDORN (HERMANN D'), chartreux, écrivain ascétique, né à Clèves, d'une famille noble, le 21 octobre 1408. Ayant terminées études à l'université de Cologne, il entra au noviciat de la chartreuse de Sainte-Barbe, située près de cette ville, et y fit profession le 26 janvier 1431. Il fut deux fois prieur de la maison de Trèves et prieur de celle de Cologne depuis 1457, jusqu'à sa mort, arrivée le 17 septembre 1472, à la chartreuse de Coblenz, où il se trouvait de passage en qualité de visiteur. Il a laissé en manuscrits des *Sermons pour les dimanches*, un *livre sur la passion de N.-S.* et un *Traité sur la formation des novices*.

Cf. Petrejus, *Bibliotheca cartus.* — Morotius, *Theatrum chronol. S. ord. cart.* — Le Vasseur, *Ephemerides ord. cart.*, t. III, p. 287-288.

S. AUTORE.

APPELLENUS. Voir ABÉLÈNE, t. I, col. 91.

APPELICUS (Saint), martyr en Sicile, mentionné à la date du 21 avril par le martyrologe hiéronymien. L'omission du nom de saint Césaire de Terracine et de la mention in *Sicilia* devant le nom d'Appelicus dans le manuscrit de Corbie a fait croire que saint Appelicus avait souffert à Terracine, erreur qui a passé dans quelques ouvrages anciens d'hagiographie. Les variantes du nom du saint (Amfelicus, Ampheleus...) l'ont fait mentionner parfois sous le nom d'Amphisius par les mêmes auteurs. Enfin Henschen s'est posé, sans la résoudre, la question de son identité avec saint Ampelius de Messine. Voir *Dictionnaire*, t. II, col. 1341.

Acta sanctorum, éd. Palmé, apr. t. II, p. 844. — *Martyrol. hieron.*, éd. Rossi-Duchesne, p. 47.

R. AIGRAIN.

1. APPENDINI (FRANCESCO MARIA), né le 6 novembre 1769 à Piovino, près de Turin. Il entra, le 15 avril 1787, dans l'ordre des clercs réguliers des écoles pies, fit à Rome de brillantes études et fut envoyé, pour y professer la rhétorique, au collège de Raguse. Il y passa presque toute sa vie dans les labeurs de l'enseignement et des recherches d'érudition. Lors de la conquête française, il fut placé par le maréchal Marmont à la tête de son collège réorganisé d'après les méthodes de l'Université de France.

Plus tard, il prit la direction du lycée impérial de Zara, sur l'ordre de l'empereur d'Autriche, qui professait pour lui une grande estime. C'est là qu'il mourut, le 30 janvier 1837.

Le P. François-Marie Appendini a laissé de nombreux ouvrages. Voici ceux dont nous avons pu retrouver l'indication : 1^o *Notizie storico-critiche sulla antichità, storia e letteratura de' Ragusei*, 2 vol., Raguse, 1802 (l'un des plus curieux et des plus savants ouvrages sur la Dalmatie, gravures); 2^o *De praesantia et vetustate linguae illyricae*; 3^o *Dissertatio circa analogiam inter antiquam Asiae minoris linguam et antiquorum recentiumque Thraciae necnon Illyrici populum*, (ces deux travaux figurent en tête du dictionnaire de Joachim Stulli, Raguse, 1806); 4^o *Esame critico sulla questione intorno alla patria di san Girolamo*, Zara, 1833; 5^o *Une Grammaire de la langue illyrienne*; 6^o *une Grammaire de la langue slave* (composée à la prière du maréchal Marmont); 7^o *De vita et scriptis Bernardi Zamagna*; 8^o *Memorie sulla vita e sugli scritti di Gio. Francesco Gondola*, Raguse, 1837; 9^o *Vitae virorum illustrium Diocleae Civitatis*; 10^o *La*

vita e l'esame delle opere del Petrarca; 11° plusieurs oraisons funèbres et poèmes de circonstance; 12° Traduction du Code civil autrichien en langue illyrienne; 13° *Varro illyricus*, ouvrage incomplet et inédit sur les étymologies d'origine illyrienne des noms de villes, fleuves, montagnes, etc.; 14° beaucoup de travaux manuscrits, jadis en la possession de Luca Torre, son ancien confrère, et aujourd'hui disparus; 15° *Mores*, mélanges littéraires en latin et en italien, manuscrit, daté de Raguse, 1796, dans les archives générales de l'ordre des écoles pies, à Rome.

P. Thomas Viñas de Saint-Louis, *Index bio-bibliographic CC. RR. PP. Matris Dei Scholarum piarum*, Rome, 1909, t. II, p. 183. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I. — *Oesterreichisches Biographisches-Lexicon*, t. I.

F. BONNARD.

2. APPENDINI (URBANO), frère du précédent, né à Piovino le 20 mars 1772, entré lui aussi dans l'ordre des écoles pies, le 5 octobre 1788. Il fut l'élève du célèbre Gagliuffi, enseigna d'abord la grammaire à Albuino, puis fut envoyé à Raguse, en 1795, pour y occuper la chaire de philosophie et de mathématiques. En 1824, il prenait la direction du lycée impérial de Zara. Il y mourut, le 7 décembre 1834.

Il a laissé de nombreuses œuvres tant imprimées que manuscrites, de caractère plutôt littéraire et pédagogique : 1° *Carmina, succedunt illustrium Ragusinorum poemata*, Raguse, 1811; 2° *Discours à l'occasion du retour du pape Pie VII à Rome*, Raguse, 1814; 3° *Elegia in funere Thomae Chermæ*, Raguse, 1826; 4° *Idyllium in die natali Francisci I*, Zara, 1830; 5° *Elogia militaris in die natali Francisci I*, Zara, 1832; 6° *De educatione religiosa, physica, intellectuali et sociali Dysticha*, 2 vol. Zara, 1834. Il a laissé, manuscrits, nombre de discours, réflexions pieuses, et des poésies inédites, tant en latin qu'en langues italienne et illyrienne, conservés aux archives générales de la congrégation des écoles pies à Rome.

P. Thomas Viñas de Saint-Louis, *Index bio-bibliographic CC. RR. PP. matris Dei scholarum piarum*, Rome, 1911, t. III, p. 483. — *Dizionario biografico universale*, Florence, 1840, t. I, p. 161.

F. BONNARD.

APPHIEN ou **APPIEN** (Saint), martyr à Césarée de Palestine en 306. Né à Gagœe en Lycie, de parents riches et du plus haut rang, il reçut une éducation soignée à Béryte (Beyrouth), mais, refusant d'entrer ensuite dans les charges honorables qui l'attendaient dans sa patrie, comme de vivre à la manière mondaine qui était celle de sa famille, il abandonna celle-ci, et vint à Césarée pour « se former aux sciences divines » et étudier les saintes Écritures sous la direction de Pamphile. Il fut ainsi condisciple d'Eusèbe, qui nous rapporte ces détails avec les faits qui suivent et dont il fut témoin (*Martyrs de Palestine*, IV).

En exécution des ordres de Maximin, César d'Orient, un sacrifice public se préparait à Césarée et l'on y convoquait par appel nominal toute la population; Apphien, qui n'avait pas vingt ans, à l'insu de ses amis, se glissa dans le temple jusqu'après du gouverneur Urbain. Celui-ci allait commencer la libation rituelle; Apphien lui saisit avec autorité la main droite et essaya doucement à le persuader de ne sacrifier qu'au vrai Dieu. Il se montra « ferme comme le diamant, » à l'interrogatoire du lendemain qui fut accompagné de tortures épouvantables : on lui déchira les flancs, on le flagella au visage, on lui brûla les pieds enveloppés en des linges huilés. Trois jours après, ou le lendemain (selon les recensions), on le jeta à la mer, « déjà à moitié mort. » Une tempête éclata subitement, un tremblement de terre ébranla la région et les flots déposèrent le cadavre du martyr

devant la porte de la ville. Tous les témoins virent en cela des coïncidences miraculeuses.

C'était le 2 avril de la troisième année de la persécution de Dioclétien, qui est bien l'an 306 de l'ère chrétienne, comme le démontre Lawlor (*Eusebiana*, 184-188), mais ce 2 avril ne peut être un vendredi, malgré le texte grec, d'après le même (*Eusebiana*, 190) après Tillemont (*Mémoires*, t. V, p. 737-738).

Peu après, Édésios, frère aîné de Apphien, subissait le martyre en des circonstances analogues.

Les *Analecta boilandiana*, t. XV, p. 122, ont donné un fragment grec de la recension longue des martyrs de Palestine, relatif à Apphien et Aedésios. — Schwartz, *Eusebius Werke*, Leipzig, 1908, t. II, p. 911-920, donne le même texte corrigé qui se retrouve avec celui de la recension brève en Grapin : Eusèbe, H. E., Paris, 1913, t. III, p. 182-206. — *Acta sanct.*, avril t. I, p. 60 (traduct. latine du texte bref). — *Synax. C. P.*, éd. Delehaye, p. 579-596. — Assemani, *Acta SS. or. et occ.*, t. II, p. 186, 189. — Tillemont, *Mémoires*, t. V, p. 386, 388, 737, 738. — Dom Cellier, *Hist. gén. des aut. sacr. et ecclés.*, édition Vivès, 1859, t. III, p. 7. — Lawlor, *Eusebiana*, p. 184-190. — P. Allard, *La persécution de Dioclétien*, 1898, t. V, p. 47-49. — Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. II, p. 42.

M. BODET.

APPHY (Saint), évêque d'Oxyrinque, métropole de l'Heptanomis en Égypte, avait vécu longtemps dans la solitude et les mortifications de toute sorte. Les *Apophthegmata Patrum*, et les *Verba seniorum* qui en dérivent (V^e livre des *Vitæ Patrum* de Rosweyde), rapportent à son sujet un trait édifiant sur la différence de vie qui s'impose entre un évêque et un moine.

Cotelier, *Monumenta Eccl. graecae*, Paris, 1677, t. I, p. 398. — P. G., t. LXV, col. 133. — Rosweyde, *Vitæ Patrum*, V, xv, 13, Anvers, 1628, p. 622. — P. L., t. LXXIII, col. 956. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 579-580. — Revillout, dans *Revue égyptolog.*, 1883, t. III, p. 28-33.

R. AIGRAIN.

APPIA, principal patrimoine de l'Église romaine, mentionné fréquemment dans les lettres de saint Grégoire le Grand, Grégoire II, Zacharie et Adrien I^{er}. Il comprenait des fonds importants situés dans le Latium et la Campagne romaine, sur les voies Ardeatina, Latina, Appia, aux Eaux-Salviennes, à l'Ariceia, Anzio, Albano. Il contenait deux des diocèses suburbicaires : Albano et Ostie. Le pape Jean VII (705-708), fils du curopalate byzantin Platon, avait été *rector Appiae*, c'est-à-dire administrateur de ce patrimoine avant d'être élevé au pontificat.

Tomassetti, *La Campagna romana*, 1910, t. II, p. 12. — Duchesne, *Liber pontificalis*, t. I, p. 386. — Kehr, *Italia Pontificia*, Rome, 1906, t. II, Latium, p. 2-5.

F. BONNARD.

APPIA (Sainte). Voir PHILÉMON (saint), 22 novembre.

APPIANI (PAOLO ANTONIO), jésuite italien, né à Ascoli, en 1639, humaniste de grand renom et prédicateur excellent. Membre de l'Académie des Arcades sous le nom de Nidemo Nassio, il a laissé d'estimables poésies et des ouvrages de critique littéraire ou de biographie religieuse dont le souvenir mérite d'être conservé. Cf. Sommervogel, *Biblioth. de la Cie de Jésus*, t. I, col. 476-478. Le P. Appiani mourut à Rome, le 20 février 1709, sans avoir eu le temps de mettre la dernière main à un volume compact de poésies sacrées, dont l'Académie des Arcades eut seule les honneurs.

I. Sisti, *Notizie storiche degli Arcadi morti*, Rome, 1720, t. II, p. 63. sq. — H. Cantalamessa Carboni, *Memorie intorno ai litterati e gli artisti di Ascoli*, Ascoli, 1830, p. 185 sq. — Crescimbeni, *Istoria della volgare poesia*, Rome, 1831, t. V, p. 171.

P. BERNARD.

APPIANO (COSTANZO), chanoine régulier de Latran, né à Milan de famille noble, vers 1442. Il était réputé de son temps comme un homme docte et habile en affaires. Il fut nommé procureur général de son ordre pour soutenir auprès de Sixte IV les droits des chanoines réguliers, expulsés de la basilique de Latran, pour faire place à des chanoines séculiers, après la mort de Paul II, en 1471. Appiano ne put obtenir la réintégration de ses confrères dans la basilique constantinienne, toutefois Sixte IV leur maintint le titre de chanoines réguliers de Latran et les transféra dans l'église Notre-Dame de la Paix, où l'on admire encore un joli cloître construit pour eux par le cardinal Olivier Caraffa, évêque d'Ostie, en 1504. Appiano en fut le premier prévôt, avec privilège d'user des insignes pontificaux; dans la suite, il devint abbé de San Pietro da Pô, à Crémone. Il fut visiteur général de son ordre en 1494 et 1507, et mourut à 66 ans.

Ouvrages : *Soliloquia virorum*, Crémone, 1496. — Il a laissé en outre deux traités : *De mundi fallacis* et un *Mariale*, tous deux manuscrits (d'après Borsieri); se trouvaient dans la bibliothèque des chanoines réguliers de Latran, à Milan.

Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753. t. I, II, p. 883. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, t. I b, p. 59-60 et II b, p. 1943. — Rosini, *Lyceum Lateranense*, t. I, p. 236. — Possevin, *Apparatus sacer.*, t. I, p. 353. — Piccinelli, *Ateneo delle lettere Milanesi*, p. 154. — Pennotto, *Historia tripartita can. reg.*, t. II, cap. v, p. 790. — Miraeus, *De scriptoribus ecclesiasticis, saec. XVI*, n. x. — Morigi, *Nobiltà di Milano*, p. 280 et suppl. de Borsieri, p. 29.

F. BONNARD.

APPIANUS. Les documents hagiographiques le nomment assez souvent *Apianus*; l'orthographe *Appianus*, qu'ils emploient également semble préférable, car nous avons à faire à un dérivé d'*Appius*. Sur ce personnage, nos informations manquent de précision. Le bollandiste Henschen a vu en lui un moine italien de Pavie, qui se fit ensuite ermite à Comacchio. Mais les rédacteurs postérieurs des *Acta sanctorum*, adoptant l'opinion de plusieurs anciens historiens de Pavie, distinguent nettement l'ermite italien et l'évêque africain, tous deux du même nom.

Ce dernier, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, vivait à l'époque des Vandales. Comme il est dit que son corps fut transporté de Sardaigne à Pavie, les bollandistes concluent qu'il avait été relégué dans l'île, vraisemblablement sous le roi Thrasamund, et placent en conséquence sa mort au commencement du VI^e siècle. On sera fondé à trouver cette date trop basse de vingt ou trente ans, si l'on tient compte de ce fait, mentionné dans la vie de saint Vindemialis, évêque africain, exilé en Corse par le roi Hunéric, qu'il avait été formé par Appianus : *beatissimus Vindemialis Africano solo ortus atque nutritus... a beato confessore Christi Appiano episcopo edoctus... Acta sanctorum*, maii t. I, p. 277, § 2. Il serait surprenant que le maître eût survécu si longtemps au disciple. Le plus probable est qu'ils furent déportés l'un et l'autre dans les deux îles vers 484. D'après certains auteurs, Appianus serait au contraire mort en Afrique; ses restes seraient parvenus en Sardaigne, en même temps que le corps de saint Augustin et les reliques de beaucoup d'autres saints personnages d'outre-mer, par les soins de saint Fulgence, évêque de Ruspe, lorsque Thrasamund le bannit de son royaume.

Un ancien calendrier de Pérouse le qualifie de martyr; mais ce titre, donné à beaucoup d'autres évêques qui subirent des tortures, sans y laisser la vie, ne prouve pas complètement qu'il ait été mis à mort pour la foi. Le nom de confesseur, qui lui est attribué

dans le texte que nous venons de citer et dans plusieurs autres, semble même démontrer le contraire.

On a des raisons de croire que son corps fut transporté de Sardaigne dans la haute Italie, sous le roi lombard Luitprand, vers le début du VIII^e siècle. Il repose à Pavie, sous l'autel qui lui est dédié, dans l'église de Saint-Pierre « in Caelo Aureo. » Son souvenir est mentionné trois fois dans les fastes de l'Église, les 4 et 18 mars, le 29 octobre. Ce dernier jour est sa fête propre, peut-être l'anniversaire de sa mort; au 18 mars il s'agit vraisemblablement de la translation de ses reliques à Pavie, avec celles de saint Augustin et de divers martyrs; la date du 4 mars commémore sa « déposition » dans l'église de Saint-Pierre « in Caelo Aureo. »

Acta sanctorum, novemb. t. XII, p. 815-816.

AUG. AUDOLLENT.

APPIARIA, évêché de la province de Mésie. Appiaria était une de ces nombreuses forteresses que les Romains avaient élevées le long du Danube pour en interdire le passage aux barbares. Sa position est entre Roustchouk et Tourtakan, sur la rive droite du fleuve. Elle fut évêché pendant deux siècles au moins et dût disparaître à la suite des invasions barbares, peut-être dès la fin du V^e siècle. Deux évêques d'Appiaria ont laissé des traces dans l'histoire. Lupicianus fit partie de la délégation que saint Jean Chrysostome envoya à Théophile d'Alexandrie pour demander que le synode du Chêne se transportât à Constantinople afin qu'il pût s'y présenter. Palladius, *Dialog.* 2; P. G., t. XLVII, col. 9. — Martial signa la lettre des évêques de Mésie au sujet de la mort de saint Protérios d'Alexandrie. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. VII, col. 546.

R. JANIN.

APPIEN. Voir APPHY, APPIANUS.

APPIGNANESI (FILIPPO), né à Cingoli, le 29 juillet 1781, promu évêque de Ripatransone, dans les États pontificaux, le 15 mars 1830. Mort en 1837.

Notizie, année 1836, p. 146. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 723.

F. BONNARD.

APPINGEN, APPINGHUM, canton d'Emden, diocèse de Münster, couvent fondé pour des carmes en 1437, par des membres de la famille Cirkse, sans doute sous le vocable de la sainte Vierge, car un sceau du prieur Heidenreich de 1465 représente cette dernière avec l'enfant Jésus. On n'est pas bien fixé sur le sort de ce couvent. Suur suppose qu'il devint une commanderie au profit des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Hoogeweg se prononce pour un ordre mendiant. En tout cas, les dominicains de Dykhuisen se réfugièrent à Appingen en 1531. C'est tout ce qu'on en sait.

Suur, *Gesch. der ehem. Klöster in der Provinz Ostfriesland*, Emden, 1838, p. 125. — Reimers, *Saekularisation der Klöster in Ostfriesland*, 1906, p. 15 sq. — Hoogeweg, *Verzeichnis der Stifter und Klöster Niedersachsens*, Hanovre, 1908, p. 3.

L. BOITEUX.

1. APPLEBY (ROGER), prieur de Noneton (Nuneaton, Warwick), de l'ordre de Fontevrault, diocèse de Coventry et Lichfield (Angleterre); fut nommé le 26 septembre 1400 au siège d'Ossory en Irlande. Il fut mis en possession du temporel du diocèse le 5 avril 1401. En octobre 1402 il fut délié du siège d'Ossory auquel fut transféré John Vulcan, évêque de Dromore. Toutefois Appleby est encore qualifié d'évêque d'Ossory dans des lettres du roi Henri IV (10 mars 1403), confirmées par l'attorney général (16 mars), autorisant Roger à s'absenter hors d'Irlande pour trois ans avec faculté de percevoir les revenus de sa charge par un délégué.

C'est sans doute au terme de ce congé qu'il fut nommé, vers 1405, au siège de Lismore-Waterford, où il mourut en 1409.

Rymer, *Foedera*, éd. G. Holmes, Londres, 1727, t. viii, p. 160. — V. H. Bliss and J. A. Twenlow, *Calendar of entries in the Papal Registers relating to Great Britain and Ireland: Papal Letters*, t. v, (1396-1404), p. 288-301. — *Rotulorum patentium et clausorum cancellariae Hibernicae calendarium*, 1828, t. i, p. 175, n. 120-121. — J. Ware, *The Antiquities and History of Ireland*, Dublin, 1705, p. 26. — H. Cotton, *Fasti Ecclesiae Hibernicae*..., Dublin, 1851, t. i, p. 120. — Mazière-Brady, *The episcopal succession in England, Scotland and Ireland (1400-1875)*, t. ii, p. 64-65. — W. Carrigan, *The History and Antiquities of the diocese of Ossory*, Dublin, 1905, t. i, p. 61.

L. RIGAL.

2. APPLEBY (THOMAS). On ne connaît pas la date de sa naissance; il mourut le 5 décembre 1395. D'abord chanoine de la cathédrale de Carlisle, il en fut élu évêque par le chapitre en 1363. Tout en cassant cette élection, le pape Urbain V promut Appleby à ce siège et le sacra lui-même à Avignon, le 25 juin de la même année. Le nouvel évêque semble avoir bien administré son diocèse, malgré les résistances d'un chapitre parfois remuant et indiscipliné. C'est pendant son épiscopat que fut enfin terminée la cathédrale de Carlisle. Il joua un rôle important durant les guerres des Marches de l'Ouest, et, sur la fin de sa vie, prit part aux conférences qui amenèrent une trêve entre la France et l'Écosse.

W. Hutchinson, *History of Cumberland*, t. ii, p. 624-625. — R. Ferguson, *Diocesan history of Carlisle*, p. 95-99. P. GUILLOUX.

APPONAY, chartreuse du diocèse de Nevers, au village de Remilly, fondée en 1185, par Théobald, évêque de Nevers, pour satisfaire le pieux désir de plusieurs prêtres séculiers, qui vivaient solitaires au même endroit et désiraient s'agréger à l'ordre des chartreux. En réalité, ce monastère fut un des moins importants de l'ordre; ses rentes étaient à peine suffisantes pour entretenir quatre ou cinq religieux. Plusieurs fois, il fut la proie des flammes. Au xiv^e siècle, on dut rebâtir l'église. Après les guerres de religion, au xvi^e siècle, tout le monastère fut reconstruit. Mais il ne sortit jamais de son infériorité relative. La Révolution française le supprima.

Parmi les prieurs d'Apponay qui ont laissé une trace dans l'histoire des chartreux, on peut citer : Pierre Calin, prieur de Dijon (1431-1435), de la Lance, de la Part-Dieu, Seillon et Apponay († 26 sept. 1449). — Pierre de Magdeleine, mort prieur du Liget, le 23 décembre 1460. — Pierre Acquin, qui fut prieur des maisons de Lugny (1436-1439), de Tournai (1443-1449), de Dijon (1449-1456), du Val-Saint-Georges (1456-1459), d'Apponay (1459-1462), de Bourgfontaine (1462), visiteur de la province de France et conviseur de celle de Picardie, décédé le 5 décembre 1483. — Antoine de Charne, prieur de Vauluse en 1467 et d'Avignon (1472-1473), était prieur d'Apponay lorsqu'il fut élu prieur de la grande chartreuse et général de l'ordre en 1481. Il démissionna en 1494 et revint à sa chère maison d'Apponay, dont il fut encore deux fois prieur, en 1498, peu de temps et de 1500 à 1511 (3 mars), jour de sa mort. — Nicolas L'Huillier, profès de Bourgfontaine et prieur de cette maison en 1500, prieur de Paris (1504-1517), d'Apponay (1517-1518), de Dijon (1518-1534), visiteur de la province de France, mort le 23 avril 1536. — En 1568, les huguenots saccagèrent la chartreuse d'Apponay et deux années après, pendant la semaine sainte, ils s'emparèrent du prieur Claude Guiot et du procureur Jean Auffroy et ne les relâchèrent que le 6 avril, après avoir perçu une rançon de 600 livres. — Claude Gaultier ou Gauthier, natif de Reims, profès et prieur

du Mont-Dieu en 1613-1615, de Val-Profonde, de Seillon et d'Apponay, depuis 1618 jusqu'au 8 octobre 1626, jour de sa mort. Il restaura les bâtiments du monastère — Anthelme de Magarny, profès de la chartreuse de Paris, gouverna la maison d'Apponay pendant trente-cinq ans (1627-1662). — Jérôme Simonet, profès du Liget, fut le dernier prieur d'Apponay. Enfin, un dernier souvenir glorieux d'Apponay est marqué dans la liste des enfants de saint Bruno morts victimes de la Révolution française. Le 28 mai 1794, s'éteignait à l'hôpital Saint-Louis de Brest, dom Levidelec, religieux chartreux d'Apponay, qui, à cause de ses infirmités, n'avait pu être déporté.

Molin, *Historia cartusiana*, t. i, p. 259-260. — Le Cousteulx, *Annales ord. cart.*, t. iii, p. 25-27. — *Gallia christiana*, t. xii, col. 640; *Instrumenta*, col. 345.

S. AUTORE.

APRA (LUIGI), né à Palerme, évêque de Terni le 5 septembre 1509; assista au concile de Latran en 1512; mourut en 1520.

Ugnelli rapporte un fragment de son épitaphe.

Archives du Vatican, *Schede de Garampi*, t. 496, fol. 88 v^o. — Eubel-Van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, p. 230. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. i, col. 762. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1846, t. iv, p. 528.

F. BONNARD.

APRADUS. Un ancien catalogue des évêques de Genève (Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1907, t. i, p. 221) signale sous le n. 30, un Apradus qui aurait gouverné cette église durant trente-trois ans. On l'identifie généralement avec Altadus. Voir ce nom, t. ii, col. 775.

Un second Apradus apparaît dans la même liste (n. 34). Il est très probablement le même que l'évêque Optandus consacré en 881 (voir ce nom).

Fleury, *Histoire de l'église de Genève*, Paris-Genève, 1860, t. i, p. 37, 38, 41. — *Gallia christiana*, Paris, 1865, t. xvi, col. 384-386. — *Regeste Gènevois*, Genève, 1866, n. 84-86. — J.-A. Gautier, *Histoire de Genève*, Genève, 1896, p. 74, 76.

M. JACQUIN.

APRAGMONIUS, évêque de Tio, en Honoriade, aurait assisté, d'après Le Quien, au concile d'Éphèse de 431; son nom ne figure pas parmi les signataires de ce concile. Mais il assista, en 451, au concile œcuménique de Chalcedoine, où il remplaça, durant les premières sessions, Calogère de Claudiopolis, son métropolitain. Il prit la parole à la quatrième session pour expliquer son vote. Il signe de la première à la seizième et dernière session, à laquelle Calogère assistait.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vi, col. 568, 977, 1085; t. vii, col. 36-805, *passim* (Chio est une erreur pour Tio dans la version latine, t. vii, col. 712). — Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, col. 575.

R. AIGRAIN.

APRAKOUNI (chez les auteurs européens, Abragounis, Abbaracundi, Agravani, Agravari, Aragenense, etc.), couvent et village arménien catholique (xiv^e-xviii^e siècle). C'était l'un des dix ou douze groupements fondés par les frères unitaires dominicains et formant le diocèse de Nakhchivan. Cf. F. Tournébeze, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 320-333, etc. Aprakouni était situé à l'ouest et près d'Aparan (Abraner, Aparan: voir ce nom col. 922), sur la rive droite de la rivière Erendchak, affluent de l'Araxe. Le couvent était placé sous le vocable de saint Georges. Mekhithar d'Aparan le nomme couvent *supérieur*, par opposition, au couvent de Sourb Karapet (Saint Jean-Baptiste), qui s'élève à l'ouest et à proximité du précédent. Le même frère unitaire Mekhithar nous apprend que le voisinage des catholiques n'avait pas été sans influence sur le cou-

vent de Sourb Karapet, appartenant aux Arméniens non unis. Vers l'an 1671, l'archevêque Araquel, qui administrait le célèbre couvent du saint Précurseur, s'était converti au catholicisme et avait envoyé sa profession de foi au pape Alexandre VII. *Conventus schismaticorum superbissimus sub nomine sancti Joannis Baptistae, ubi residet quidam eorum archiepiscopus, maximae jurisdictionis. Praesens quidem (archiepiscopus) catholicus omnino sanctae fidei professionem emisit Romae tempore Alexandri septimi. Nomen est ei Arachiel, etc.*... Bedros Bédik, *Cehin Sutum, seu explicatio ulriusque celeberrimi ac pretiosissimi theatri quadraginta columnarum in Perside Orientis, etc.*, Vienne, 1678, p. 380. Pour ne parler ici que d'Aprakouni, le couvent, au début du xvii^e siècle, comprenait douze religieux, dont cinq prêtres et deux clercs. Alichan, *Sissakan*, en arménien, Venise, p. 377. Le village se composait de cent maisons catholiques, réunissant quatre cents adultes et de quarante maisons mahométanes. Vers l'an 1671, l'arménien Bedros Bédik, ancien élève de la Propagande, constate qu'il reste seulement soixante-dix maisons de catholiques. Trente familles catholiques ont probablement émigré, car le nombre des maisons musulmanes est de quarante, comme au commencement du siècle. Aprakouni et les autres couvents ou villages catholiques du diocèse de Nakhchivan (Aparan), sauf les deux plus éloignés Kedzouk et Gantzak, relevaient directement du roi de Perse et payaient le cens à son trésorier. Cette faveur avait été obtenue par le Père dominicain Antoine François Iani, que le roi de France avait accrédité, en qualité d'ambassadeur, auprès du chah Abbas II. Voir Bédik, p. 385. Lettre de Louis XIV (6 février 1664), P. Raphaël du Mans: *L'Etat de la Perse en 1690*, édit. Schefer, Paris, appendice XIV, p. 290. Cette faveur ne répondait pas complètement au but de ceux qui l'avaient sollicitée; elle ne prévenait pas l'appauvrissement et la ruine graduelle des communautés catholiques. L'état de prospérité relative de ces villages et des couvents des frères unités au xv^e et au xvi^e siècles laisseraient supposer que leur sécurité était un peu plus grande qu'au xvii^e siècle. Mais, dès la deuxième partie du xv^e siècle jusqu'à leur ruine, c'est pour ces communautés la lutte quotidienne pour l'existence. Voici quelques-uns des arachénords, dont les noms ont été conservés : en 1540, le Père Jean; en 1684-1695, le P. Antoine Nazarian; en 1695-1698, le P. Grégoire; en 1703, le P. Bathasar; en 1706, le P. Georges; en 1725, le P. Dominique. Vers le dernier tiers du xv^e siècle, la pénurie du couvent et du village avait été extrême; comme à Qerrna et dans les autres localités catholiques du diocèse, non seulement les vignes et les champs, mais les objets sacrés du couvent d'Aprakouni étaient placés et engagés chez les schismatiques ou les infidèles et les religieux réduits à la condition de mercenaires agricoles. Les Pères Antoine d'Aprakouni et Jacques de Kedzouk allèrent quêter en Europe. De l'Espagne, ils partirent avec la flotte de Philippe IV pour les Indes occidentales, où ils recueillirent d'assez abondantes aumônes, qui leur permirent de verser bientôt 15 000 ducats à leurs créanciers; 12 000 autres ducats furent placés à Venise en 1652. Les frères unités en touchèrent longtemps les intérêts, même après la ruine de leurs monastères. Ils améliorèrent d'abord la situation matérielle de ces couvents. Moyennant une dépense de 3 000 ducats d'or, ils bâtirent la belle église de Saint Jean-Baptiste, surmontée d'une haute coupole, au village de Dchahouk (Djahouk). Voir l'ouvrage cité de Bédik, p. 378-379. Entre tous, le P. Antoine Nazarian se distingua par ses qualités intellectuelles et morales, et particulièrement par ses talents de réorgani-

sateur et de diplomate. Échard, *Script. ord. Praed.*, t. II, p. 652. Il était fils de la sœur ou du frère d'Augustin de Bassène. Après avoir rempli les fonctions de lecteur en théologie, il accompagna l'archevêque Mathieu ambassadeur à la cour du chah (1669). Puis, ce dernier l'envoya, ainsi que le P. Azaria de Dchahouk, comme ambassadeur auprès des princes de la chrétienté et lui confia des lettres pour le pape, le roi de France, le duc de Toscane, le doge de Venise, auprès duquel ils arrivèrent en juin 1673, après un voyage de vingt-deux mois. Le P. Antoine ayant achevé sa mission à Rome et à Florence, se rendit à la cour de Louis XIV, qui lui fit un présent de 1 000 livres tournois. Alichan, *Sissakan*, p. 377. Il signa lui-même une relation écrite sur l'objet de son ambassade. Quant au manuscrit racontant le voyage de son parent, l'évêque Augustin, il est conservé à la bibliothèque nationale de Paris. Le village d'Aprakouni contient aujourd'hui 40 maisons arméniennes et 73 mahométanes. Parmi les familles arméniennes, on distingue l'ancienne famille des Sahakians (Sahak). On appelle Francs les membres de cette famille, en raison de leurs ancêtres catholiques. L'église du village, dédiée à saint Georges, a été restaurée en 1868. C'est près du village que se trouve la chapelle de Saint-Jean, lieu de pèlerinage encore très fréquenté.

F. TOURNEBIZE.

APRAHAN. Voir ABRAHAM, t. I, col. 161, 162, 169, 183.

APREJA (VALENTINO D'), d'abord recteur des deux paroisses de Saint-Jean-et-Laurent et de Saint-Jean, promu évêque de Lettere, au royaume de Naples, le 23 mars 1517. Mort en 1539.

Archives du Vatican, *Schede de Garampi*, t. 496, fol. 77 v^o. — Eubel-Van Gulik, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1910, p. 244. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, t. XIX, p. 320. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1721 (add. de Lucenti), t. VII, col. 274.

F. BONNARD.

APREMONT (Meuse, arrondissement de Commercy). I. PRIEURÉ DE NOTRE-DAME-DU-VAL. — Gobert d'Apremont donna, en 1060, à l'abbaye de Gorze une église qu'il avait fait édifier, près de son château, dans une vallée, à l'endroit où était mort un de ses fils. Il dota cette fondation de nombreux biens patrimoniaux; beaucoup de seigneurs l'imitèrent. En 1103, le cardinal Richard, évêque d'Albano, consacra et ratifia toutes les fondations faites et à faire. Une bulle de Pascal II (6 février 1105) accorde un privilège d'exemption aux possessions de l'abbaye de Gorze, au prieuré d'Apremont, par conséquent. Ce privilège est renouvelé en 1130 par Innocent II. Vers 1134, Albéron de Chiny (t. I, col. 1419), donne des lettres d'approbation et de confirmation.

Vers 1160, les biens du prieuré sont usurpés par un autre Gobert d'Apremont. Par un acte de 1168, il reconnaît ses torts et restitue l'église d'Apremont à l'abbaye de Gorze.

Après la sécularisation de cette abbaye, en 1575, par le cardinal de Lorraine, les biens du prieuré d'Apremont furent attribués aux jésuites de Pont-à-Mousson. Le prieuré avait alors un revenu de 2 550 livres. Il fut supprimé en 1766, lors de l'expulsion des jésuites.

II. COLLÉGIALE. — En 1317, Gobert IV d'Apremont fonda près de son château une collégiale, sous le titre de Saint-Nicolas, avec une dotation de 150 livres tournois pour onze prébendes. Deux ans après, il dota cette fondation de divers biens, rentes et revenus. La même année, Henri d'Apremont, évêque de Verdun, parent du fondateur, fit la dédicace de l'église.

Les chanoines choisissaient eux-mêmes leur doyen dans le sein du chapitre. Au commencement du XVIII^e siècle, les revenus de la collégiale, amoindris par les guerres, ne permettaient plus à ses membres de vivre avec dignité. En conséquence, le chapitre, avec celui d'Hattonchâtel, fut réuni en une seule collégiale, établie à Saint-Mihiel par le duc de Lorraine, sous le titre de Saint-Léopold. L'évêque de Verdun, Hippolyte de Béthune, approuva cet arrangement en 1707.

III. RÉCOLLETS. — Le duc de Lorraine Léopold institua, à la place des chanoines, des récollets venus de Saint-Nicolas-du-Port près de Nancy. L'évêque de Verdun donna son autorisation le 1^{er} avril 1708 ; le 23 suivant, le duc Léopold accorda des lettres patentes pour six religieux prêtres et deux frères. Les récollets s'engageaient « à faire dire une messe tous les matins pour la commodité des habitants du bourg d'Apremont. » Les religieux prirent possession le 6 juin 1708 et s'occupèrent de construire un couvent et une église sous le titre et le patronage de saint Léopold, en mémoire du duc de Lorraine. Les religieux récollets aidaient le curé d'Apremont dans son ministère, et se rendaient aussi dans les paroisses voisines. En 1790, il y avait au couvent dix pères et quatre frères convers.

Gillant, *Pouillé du diocèse de Verdun*, t. III, p. 393 sq. — Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. IV, p. 594, Preuves. — Roussel, *Histoire de Verdun*, t. I, p. 249, 283, 292. — Arbois de Jubainville, dans *Mém. Acad. Stanislas*, 1887, p. 64. — Sur les cartulaires d'Apremont, voir Stein, *Bibliogr. des cartulaires*, Paris, 1907, p. 25.

J. NICOLAS.

APREMONT (HENRI D') était fils de Joffroy II d'Apremont, tué en 1302, à la bataille de Courtray, en combattant du côté des Français. Sa mère était Élisabeth de Kiévrain. Très jeune, il eut un canonicat à l'église de Verdun. Son père possédait, en dehors des biens patrimoniaux, tout ou partie de nombreux villages aux alentours de la ville. Son frère aîné, Gobert, avait épousé Maria, fille du comte Thibaut de Bar et sa sœur, Mathilde, était devenue la femme de Jean de Sarrebruck-Commercy. Sa famille occupait donc une position de premier plan dans toute la région lorraine. En 1312, son grand-oncle, Nicolas de Neuville, qui était évêque de Verdun, se décida à résigner son siège, en faveur de son petit neveu. Dès le 20 juin, Clément V promettait à Henri cette succession et lui donnait dispense d'âge. Une pension était réservée à Nicolas, sur les revenus de l'évêché ; trois jours après le pape lui donnait ses provisions. Le 29 décembre, il lui permettait de se faire sacrer, alors qu'il n'était encore que sous-diacre. Le 18 mai de l'année suivante, l'empereur Henri VII, qui était son parent, donnait l'ordre aux évêques de Metz et de Cambrai de recevoir son serment de fidélité et de lui donner l'investiture. Tout cela n'avait pas été sans occasionner des frais. La Chambre apostolique lui réclamait, dès le 6 août 1312, les dîmes promises par Nicolas de Neuville ; le 20 novembre, Henri se reconnaissait redevable de 4 400 florins d'or envers le Saint-Siège, sans compter les décimes ordinaires. Aussi, pour s'acquitter, demandait-il au pape l'autorisation d'emprunter dix mille florins sur les revenus de l'évêché. Cette autorisation lui fut donnée le 24 juin 1313.

En arrivant à Verdun, Henri avait certainement l'intention de faire servir sa dignité, qui était presque héréditaire dans sa famille, à favoriser celle-ci. Mais la situation intérieure et extérieure de la cité allait lui créer de graves difficultés. À l'intérieur, les clans aristocratiques, les « lignages », semblables aux « parages » de Metz, se disputaient le pouvoir. Pour réussir, ils s'appuyaient sur l'extérieur. Le lignage

d'Azanne était le parti du comte de Bar ; celui d'Estouf était patronné par le roi de France ; celui de la Porte s'était attaché aux d'Apremont et soutenait l'évêque. D'un autre côté, les gens des « mestiers » luttaient contre ces clans pour obtenir une part d'autorité. Et les uns ou les autres ou même les uns et les autres se révoltaient contre la juridiction épiscopale, dont ils voulaient limiter la portée surtout dans le domaine judiciaire. De là des querelles incessantes qui firent du long épiscopat de Henri d'Apremont une suite presque ininterrompue de guerres et de rébellions.

L'évêque s'efforça tout d'abord de rentrer en possession de la vicomté, que l'un de ses prédécesseurs, Jean d'Aix, avait engagée à la ville. Il y parvint tout d'abord et un accord signé avec les magistrats, le 20 mai 1314, lui rendit cette charge importante pour son administration. Mais, dès l'année suivante, en juillet, pressé probablement par les réclamations de la Chambre apostolique, l'évêque l'engageait à nouveau, sauf quelques réserves, pour la somme de deux mille livres. Vers le même temps, il avait cédé à son frère Gobert les créances que leur famille possédait sur la ville. Celui-ci en profita pour s'imposer comme gardien de la cité. Mais le comte Édouard de Bar, qui avait ce titre en vertu de traités antérieurs, réclama et, sans plus tarder, déclara la guerre aux Verdunois. De plus, il invita l'évêque, en vertu de son droit de garde, à lui ouvrir les châteaux épiscopaux de Clermont et de Varennes, et à lui laisser les mains libres contre les bourgeois. L'évêque, embarrassé, en référa à ces derniers, qui, le 28 juin 1315, se soumirent aux exigences du comte. Pour essayer de neutraliser leur défaite ils eurent recours au roi de France, Louis X. En juillet 1315, celui-ci leur octroya, à son tour, des lettres de garde qui ne mentionnaient même pas les droits de l'évêque. C'était un échec complet pour les d'Apremont.

C'en était un encore pour le comte de Bar. Aussi répondit-il à la signification qui lui fut faite de la sauvegarde française par une nouvelle déclaration de guerre aux Verdunois. Ceux-ci en appelèrent au roi de France, qui imposa à Édouard la réparation de tous les dommages causés aux bourgeois. Celui-ci, pour se fortifier, essaya de lier partie avec les d'Apremont. Mais l'accord ne dura guère. L'évêque et son frère profitèrent de la mort de Louis X pour faire renoncer la cité à toute autre garde que celle de Gobert. Le lignage d'Azanne, dévoué aux comtes de Bar, se révolta alors ouvertement contre l'évêque. Mais Henri, appuyé sur le lignage de la Porte, eût le dessus et les partisans du Barrisien furent bannis (1317). La même année, Henri favorisait encore son frère en autorisant l'érection d'une collégiale à Apremont même. Mais le comte Édouard n'avait pas accepté la défaite de son parti. La guerre reprit. Allié au duc de Lorraine, il ravagea les terres de l'évêché et assiégea les forteresses de Sampigny et de Dieulouard. Serré de près, Henri d'Apremont demanda la paix. Édouard refusa. Henri recourut alors à son métropolitain, Baudouin de Luxembourg (juillet 1318). Là-dessus le roi de France intervint. En septembre 1318, ses deux envoyés, Gaucher de Châtillon, connétable, et Miles de Noyers imposèrent la paix aux deux parties. Le 31 août 1319, l'évêque et le comte s'abouchèrent directement pour régler leurs différends.

L'intervention du roi de France n'avait pas été désintéressée. Une nouvelle lettre de garde, donnée à cette occasion, précisa ses droits à Verdun. Philippe le Long y établit même un gardien officiel. De là de nouveaux conflits de juridiction. En 1321, l'évêque fit emprisonner le gardien. La saisie des biens d'un certain nombre de bourgeois, probablement partisans de la France, qui eût lieu en même temps, semble

se rapporter à cette affaire. Mais le roi fut averti et l'évêque dut venir à Paris se justifier (26 juillet 1321). L'appel de l'évêque à Baudoin de Luxembourg avait attiré l'attention de cette famille sur Verdun dont leurs domaines étaient limitrophes. Le comte Jean de Luxembourg, roi de Bohême, s'était fait attribuer par l'empereur Louis de Bavière le droit de garde sur Verdun. De là une nouvelle guerre entre le roi de Bohême et le comte de Bar, que soutenait cette fois Henri d'Apremont. Le château de Muraut, près Dammvillers, qui était de l'évêché, fut pris par Jean, qui ravagea toute la région nord du domaine épiscopal. C'est encore l'intervention du roi de France qui termina les hostilités. Les Verdunois, fatigués de payer au comte de Bar une garde qui ne leur rapportait que des ennuis, essayèrent de s'en délivrer. De là, une nouvelle guerre, en 1326, que le roi de France termina encore en évoquant le litige au Parlement. Cette fois, les d'Apremont étaient les alliés d'Édouard. Le Parlement semble avoir donné raison à celui-ci et à ses alliés. Mais, depuis 1323, les hostilités étaient continues entre Gobert d'Apremont et les Verdunois. Ceux-ci ravageaient les villages qu'il possédait autour de la ville. Gobert répondait en saisissant les bourgeois qui lui tombaient sous la main. Vainement l'évêque et le chapitre s'étaient entremis. Le roi de France évoqua de nouveau l'affaire. Le Parlement, en 1325, avait ordonné aux deux partis de se faire des restitutions mutuelles. En raison de la mauvaise volonté des uns et des autres, le procès ne fut terminé qu'en 1331, au profit des d'Apremont.

Dans tous ces conflits, il semble que l'évêque ait essayé de se dégager au moins relativement et progressivement, des intérêts de famille. En 1328, il érigeait en collégiale l'église de Hattonchâtel et y établissait vingt chanoines. Le 12 février 1330, il était de nouveau à la Cour de France et assistait à la dédicace de l'église Saint-Louis de Poissy en présence du roi. L'année suivante, il lui demandait de prendre sous sa garde l'évêché de Verdun et tous les droits qu'il pouvait prétendre. Henri d'Apremont avait fait cette démarche en raison des troubles intérieurs de la cité. Les « mestiers » essayaient de prendre le pouvoir à la place des « lignaiges ». D'autre part, l'évêque avait maille à partir avec ces derniers, qui prétendaient faire payer au clergé certains impôts et violaient ainsi l'immunité ecclésiastique. Henri avait répondu à ces prétentions en lançant l'interdit sur la ville. Or, pendant qu'il était à la cour, les « mestiers » renversaient les magistrats des lignaiges et établissaient une commune populaire, qui s'appuyait sur la France. De là cette demande de garde présentée par l'évêque au roi. De plus, l'évêque écrivait au pape Jean XXII pour le prier d'approuver cette démarche. Le pape accorda l'autorisation demandée, en spécifiant la valeur de l'accord, nonobstant les décisions conciliaires et même l'opposition du chapitre. Celui-ci, en effet, demanda des explications. L'évêque s'offrit à lui en donner. En tout cas, le 17 avril 1331, il promulguait le traité de garde du roi de France et la bulle du pape qui l'autorisait. Mais l'opposition des « mestiers » d'une part, et de l'autre, du comte de Bar que le roi de France voulait ménager, décida celui-ci à casser les lettres qu'il avait données à l'évêque.

Ceci n'empêcha pas Philippe VI d'intervenir. Dès l'année suivante, Henri d'Apremont lui demandait de défendre ses droits et prérogatives violés par la commune des mestiers. Des délégués royaux vinrent à Verdun même pour juger l'affaire. Ils décidèrent en faveur de l'évêque et, en mai 1333, le roi ratifia leur jugement. En fin de compte, l'évêque s'arrangea avec la commune par une promesse de respect des droits mutuels. Cependant l'évêque visitait son dio-

cèse. Il faisait à Sampigny la reconnaissance des reliques de sainte Lucie. Cette visite fut même l'occasion d'une dispute qu'il eût, probablement sur une question de présence, avec le cardinal Talleran, qui était présent. Cette affaire fut réglée par le pape en 1334, au bénéfice du cardinal. D'un autre côté, les querelles avec la commune reprenaient. La même année, un clerc, ayant blessé mortellement une femme dans une rixe, la justice épiscopale prétendit le soustraire à la justice de la commune. De là des émeutes et des mouvements populaires contre l'évêque. Le gardien de France se saisit de l'affaire. Le roi envoya deux enquêteurs à Verdun. L'un était Pierre de Cugnières, l'autre l'évêque d'Arras, Jean Galvan. Entre temps, l'évêque de Verdun s'était réconcilié avec le comte de Bar, en 1334. Et celui-ci, dès cette année et jusqu'en 1336, fit une série de razzias qui dévastèrent les environs de la ville. Les bourgeois en appelèrent de nouveau au roi de France. Comme la mission de Pierre de Cugnières était terminée, le Parlement clôtura l'affaire par un double accord, entre Édouard de Bar et les Verdunois d'abord, puis entre Henri d'Apremont et ses diocésains (22 juin 1336). L'évêque prit occasion de ce contact avec le roi de France pour lui demander de renouveler le traité de sauvegarde de l'évêché que le roi avait annulé une première fois. Le roi y consentit et le traité fut signé en juin 1337. Il excita, comme le premier, le mécontentement des bourgeois et du chapitre. Henri d'Apremont fut assez habile pour les calmer au moins momentanément.

L'évêque avait pris cette décision dans l'intention d'arrêter un nouvel adversaire de son autorité à Verdun. Jean de Bohême cherchait de nouveau à imposer sa garde à la ville. Il y venait même en personne pour s'y entendre avec les bourgeois (août 1337). Il y trouva des partisans surtout parmi les « mestiers ». D'un autre côté, Jean signait avec le comte de Bar, le traité d'Essey-en-Woëvre, dirigé tout à la fois contre l'évêque et contre l'influence française. Mais la lutte qui commençait entre la France et l'Angleterre détournait de ces détails l'attention de Philippe de Valois. Il écrivait cependant au pape Benoît XII pour qu'il invitât les évêques lorrains à rester fidèles à son alliance. C'est ce que fit celui-ci par une lettre adressée le 13 novembre 1338 aux évêques de Metz, Toul et Verdun. Aussi les contingents de Henri d'Apremont prennent-ils part, en 1340, à la campagne de Flandre, où ils défendent Tournai et s'avancent jusqu'à Utrecht. Henri resta donc fidèle à ses engagements.

Il dut le faire d'autant plus que l'influence luxembourgeoise menaçait de plus en plus à Verdun son autorité. Par des traités ou par des achats, Jean de Bohême encercla la ville épiscopale de plus en plus près. Il excita très probablement les bourgeois et les « mestiers » contre l'évêque. Ceux-ci veulent de nouveau soumettre les gens d'église à leurs taxes et à leurs impôts. Tout clerc qui refusait de payer était roué de coups et les portes de sa maison brisées. L'évêque se hâta d'avertir le pape de cet état de choses et Benoît XII jeta de nouveau l'interdit sur la cité, en défendant d'y exercer désormais aucune fonction ecclésiastique. D'un autre côté, Henri d'Apremont était sorti de la ville, avait rassemblé une petite armée et se disposait à mettre le siège devant Verdun. Les bourgeois, ainsi frappés au spirituel et menacés matériellement, députèrent alors l'abbé de Saint-Vanne, Érard de Bozolle, et le chevalier de La Roche en Ardenne, pour déclarer à l'évêque qu'ils se soumettraient à toutes ses conditions. La paix fut signée le 26 novembre 1346, sur la base de la reconnaissance de la juridiction épiscopale et de l'immunité ecclésiastique. Ce fut la fin

des luttes de Henri d'Apremont contre ses diocésains.

Il avait, d'ailleurs enrichi son évêché d'un nombre assez considérable de donations, en particulier de celles qui lui furent faites en 1348 par son neveu Joffroy. D'autre part, on lui doit l'érection de la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul dans son église cathédrale. Il avait aussi bâti une chapelle en l'honneur du Saint-Sacrement dans son palais épiscopal. Par son testament il donna la moitié de ses biens à son successeur, et l'autre moitié au chapitre de la cathédrale. Il mourut le 5 janvier 1349 et fut enterré dans la chapelle de S. Pierre et S. Paul qu'il avait bâtie.

Gallia christ., t. XIII, col. 1221 sq. — Roussel, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, t. I, p. 322 sq. — Clouet, *Histoire de Verdun*, t. III, p. 94-212. — Aimond, *Les relations de la France et du Verdunois*, Paris, 1910, p. 93-145. — Morret, *Stand und Herkunft der Bischöfe von Metz, Toul und Verdun*, Bonn, 1911, p. 119. — Sauerland, *Vatikanische Urkunden und Regesten zur Geschichte Lothringens*, Metz, 1902-1905, t. II, n. 194 sq.

A. HUMBERT.

2. APREMONT (JEAN I D') appartenait à une noble famille, d'origine obscure, qui tirait son nom du château seigneurial d'Apremont-la-Forêt (Meuse, canton de Saint-Mihiel), et qui possédait en outre le château-fort très important de Dun-sur-Meuse. Il était le deuxième fils de Joffroy I d'Apremont et d'Isabelle de Dampierre. Très jeune, il obtint un canonicat à Verdun et à Metz. En 1217, avant d'avoir l'âge canonique, il fut élu évêque de Verdun. En août 1218, il est encore qualifié d'élu, tandis qu'en décembre 1219, il prend le titre d'évêque tout court. Il s'employa tout d'abord à dégager les biens de l'évêché des prétentions de Jacques, seigneur de Cons. Il put ainsi remettre en état les deux châteaux-forts de Hattonchâtel et de Sampigny qui défendaient, au sud et à l'est, les domaines de l'évêché. Il occupa même pendant deux ans, le château-fort de Lutzelbourg, qu'il remit, en 1222, aux mains des héritiers de cette famille. Mais il se distingua surtout par ses fondations religieuses. Dès 1219, il avait appelé à Verdun les chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris pour lesquels il fonda le monastère de Saint-Nicolas du Pré. En 1222, il faisait venir les frères prêcheurs, auxquels il attribuait l'église paroissiale de Saint-Jean. La même année, un riche « citain » de Verdun, Simon de la Porte, établissait une fondation pour les frères mineurs. L'évêque y contribuait aussi pour une large part. Enfin, il attribuait au chapitre de sa cathédrale des revenus considérables. Cette activité lui valut d'être élu, en 1224, au siège de Metz. L'année suivante, Honorius III approuva son élection. Le nouvel évêque fit son entrée solennelle dans Metz ayant à son côté Jean, roi de Jérusalem. Mais son épiscopat messin fut beaucoup plus troublé que son séjour de Verdun. A peine arrivé, il entre en conflit avec le comte de Linange, au sujet de droits que celui-ci prétendait tenir à Metz, du fait de son mariage avec Gertrude de Dagsbourg, veuve en premières noces du duc Thiébaud de Lorraine. Le comte de Linange dévasta le territoire de l'évêché. Jean d'Apremont essaya de résister. Enfin un traité laissa au comte la jouissance du comté de Dagsbourg, à charge d'hommage à l'évêque. Comme à Verdun, sa politique fut de recouvrer les châteaux-forts qui protégeaient les frontières du domaine épiscopal. C'est ainsi qu'il acquit à l'évêché, Sarrebourg, Turgestein et Harenstein et qu'il acheta l'avouerie de Marsal. Mais, en 1231, un conflit violent s'éleva entre l'évêque et ses diocésains. Le maître échevin Mathieu Le Gaillart, ayant établi un impôt extraordinaire, voulut le faire percevoir sur les clercs et les gens de l'évêque. Jean d'Apremont, qui avait partie

liée avec l'un des principaux clans aristocratiques de la ville, le « paraige » de la Porte Saillis, refusa de payer l'impôt. On en vint aux armes. Les Messins, appuyés par le comte de Dagsbourg, commencèrent par brûler le village de Châtel-Saint-Germain, qui appartenait à l'évêque. Jean d'Apremont réclama satisfaction. Pour toute réponse, le conseil de la cité le bannit et avec lui, tous les adhérents du « paraige » de la Porte Saillis. On pilla leurs maisons et leurs biens. Les bannis se réfugièrent avec l'évêque au château-fort de Châtel. Les Messins vinrent les y assiéger. Mais l'évêque s'y défendit opiniâtement. Peu à peu la lutte s'était généralisée et les ducs de Lorraine et de Bar avaient pris parti. Un grand nombre de châteaux et de villages ayant été détruits, les évêques de Toul et de Verdun s'interposèrent et une trêve, puis un accord fut conclu, en 1234, aux termes duquel l'évêque et le « paraige » de la Porte Saillis pourraient rentrer à Metz.

Mais l'évêque allait être bientôt impliqué dans une lutte nouvelle. Il avait, en 1235, partagé le comté de Sarrebruck, qui était un fief de l'évêché, entre son neveu Joffroy et les héritières naturelles Mathilde et Jeanne de Sarrebruck. Le sire de Geroldseck, n'admettant pas ce partage, attaqua la forteresse de Lutzelbourg. Joffroy, que son oncle avait mis à la tête des troupes de l'évêché, poursuivit son adversaire et le fit prisonnier. En récompense, Jean d'Apremont lui attribua l'avouerie de nouveaux fiefs de l'évêché. En 1238, il prit part au synode de la province de Trèves. Il mourut en décembre de cette même année.

Gallia christ., t. XIII, col. 1209. — Meurisse, *Histoire des évêques de Metz*, p. 448-457. — Clouet, *Histoire de Verdun*, t. II, p. 365-380. — Roussel, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, t. I, p. 294 sq. — J. H. Albers, *Geschichte der Stadt Metz*, p. 40. — B. Morret, *Stand und Herkunft der Bischöfe von Metz, Toul und Verdun im Mittelalter*, 1911, p. 33.

A. HUMBERT.

3. APREMONT (JEAN II D'), appartenait à cette famille par sa mère. Il était le petit-fils de Joffroy d'Apremont, quise trouvait aux côtés de Joinville à la bataille de la Mansourah. Son père était seigneur de Richericourt, selon Clouet, Réchicourt-le-Château (Rixingen) aux environs de Sarrebourg; selon Morret, soit Richicourt (Meuse, arrondissement de Commercy) soit Réchicourt-la-Petite (Meurthe-et-Moselle), soit enfin Réchicourt-le-Château. Mais il semble bien que Clouet ait raison. Cf. Brinkmeier, *Geschichte des Hauses Leiningen und Leiningen-Westerburg*, Bruns-
wick, 1890, 1891. Pour cette raison, il est appelé tantôt Jean de Réchicourt, tantôt Jean d'Apremont. Mais c'est ce dernier titre que lui-même prend dans ses chartes. Il était prévôt de l'église de Montfaucon, au diocèse de Reims, et archidiacre d'Argonne au diocèse de Verdun, peut-être aussi chanoine de la cathédrale de Liège. Son frère Guillaume était prévôt du chapitre de Sainte-Madeleine de Verdun et archidiacre de Woëvre au même diocèse. Quand l'évêque de Verdun, Henri de Granson, mourut, en juin 1286, le chapitre, à voix égales, semble-t-il, élut concurremment Jacques de Revigny et Jean d'Apremont. Le pape Nicolas IV préféra Jacques de Revigny, le reconnut et même le sacra de sa main. Il semble que Jean d'Apremont ait maintenu ses droits, car, en 1295, la faction des archidiacres, unie à la commune et aux partisans de la France, obligeait Revigny à quitter Verdun pour aller à Rome demander au pape de le défendre. Du reste il mourut pendant son voyage au retour, près de Florence, après le 15 mai 1296. Le pape Boniface VIII, à qui revenait, pour cette raison, la nomination du nouvel évêque de Verdun, se souvint des suffrages obtenus par Jean d'Apremont et le choisit pour remplacer son compétiteur. En août 1297, Jean prenait le titre d'« élu de Verdun ».

par la grâce de Dieu et la provision du siège apostolique ». Quant au titre d'évêque, il ne se le donne, au moins dans les chartes qui nous restent de lui, qu'à partir de 1300.

Il essaya tout d'abord de diminuer le pouvoir des archidiacres, dont son prédécesseur avait eu tant à souffrir. Son frère Guillaume l'appuyait. Mais les deux autres archidiacres, soutenus par la plupart des curés de la ville, en appelèrent au métropolitain, l'archevêque de Trèves. Son frère était mort. Jean, n'ayant plus d'appui dans le camp de ses adversaires, se désista et l'on convint de laisser les choses en l'état. Vers le même temps, l'évêque dut apaiser un différend qui s'était élevé entre les sœurs franciscaines de Sainte-Claire et le prieur dominicain de Saint-Paul, patron de la cure sur laquelle se trouvait la maison des religieuses. Celles-ci, se prétendant lésées dans leurs droits, se retirèrent à Metz. Mais, grâce à l'intervention de la comtesse douairière de Bar, Jeanne de Tocy, l'affaire s'arrangea. Les sœurs revinrent et Jean d'Apremont renouvela leurs privilèges, en réservant au curé de la paroisse la moitié des oblations de l'autel de Sainte-Claire.

Le contact de la France et de l'Empire, qui devenait de plus en plus étroit dans la région meusienne, allait créer des difficultés à Jean d'Apremont. Sa famille en effet s'était ralliée à la politique française. Son chef Joffroy, venait de faire hommage à Philippe IV, pour les villages de Dugny et des Monthairons, tout proches de la ville épiscopale. Or, dès 1296, les hostilités commençaient entre Henri III, comte de Bar et le roi de France. L'empereur, Adolphe de Nassau, écrivit à l'évêque de Verdun, et en même temps à l'évêque de Toul, pour leur demander de porter secours au comte de Bar contre le roi de France. Il semble bien que Jean d'Apremont n'en fit rien. Du reste, la rapidité des opérations militaires conduites par Gaucher de Crécy, à la tête des troupes françaises, qui firent prisonnier le comte de Bar et la mort d'Adolphe de Nassau, le 2 juillet 1298, allaient dispenser l'évêque de Verdun de se prononcer. Il eut du reste à subvenir aux misères causées par la guerre. Il le fit, au témoignage de Wassebourg, avec un grand dévouement. C'est peut-être à cela que fait allusion le beau vers qu'on lit dans son épitaphe :

Cum magnis magnus, cum parvis militis ut agnus.
Il fit du reste des largesses, en particulier aux moines de l'abbaye de Châtillon, auxquels il donna la commanderie de « Sacz », qui avait appartenu aux Templiers et à l'église cathédrale de Verdun. Il assista, en novembre 1301, au sacre de son collègue de Metz, Renauld de Bar, et mourut le 31 mars 1302.

Wassebourg, *Antiquités de la Gaule Belgique*, p. 394. — *Gallia christ.*, t. XIII, col. 1218 sq. — Roussel, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, t. I, p. 317. — Clouet, *Histoire de Verdun*, t. III, p. 175 sq. — Aimond, *Les relations de la France et du Verdunois*, p. 74 sq. — Morret, *Stand und Herkunft der Bischöfe von Metz, Toul und Verdun*, p. 117. — Sauerland, *Vatikanische Urkunden und Regesten zur Geschichte Lothringens*, t. I, p. 25 sq.

A. HUMBERT.

APREMONT DE ROQUECORNE (RAYMOND) fut le deuxième évêque de Saint-Pons. Originaire de l'Agenais, il avait été religieux de La Chaise-Dieu, puis abbé de Gaillac et enfin évêque de Sarlat, avant d'être promu à l'évêché de Saint-Pons. Ses bulles sont du 21 novembre 1324. Voulant mettre fin aux nombreuses difficultés que soulevait entre l'évêque et le chapitre l'application d'une sentence arbitrale rendue après la création de l'évêché, il obtint en mars 1327, du pape Jean XXII, une bulle ordonnant la séparation des menses épiscopale et capitulaire, et le 31 juillet 1327, le chapitre était mis en

la possession réelle des biens qui venaient de lui être attribués. Raymond obtint du roi Charles IV, en juillet 1325 et juillet 1326, des lettres de sauvegarde pour le nouvel évêché de Saint-Pons. En 1336, il remplaça par un recteur le vicair perpétuel de Saint-Martin-du-Faur, paroisse de la ville épiscopale. En 1339, intervint entre lui et l'abbé de Saint-Chinian, une sentence arbitrale aux termes de laquelle l'abbé devait nommer à la vicairie de l'église paroissiale de Saint-Cels, tandis que l'évêque en bailleait seulement l'institution. La même année, ayant eu à se plaindre des vigiliers de Béziers et de leurs lieutenants, il se fit accorder par Philippe VI des lettres par lesquelles les terres de Saint-Pons, Labastide-Rouayroux, La Salvétat, Riols, Ferrals et Ginesté, qui avaient toujours relevé de la viguerie de Béziers, relèveraient désormais de la sénéchaussée de Carcassonne. En 1341, il plaidait contre certains habitants de la ville qui prétendaient avoir le privilège de tenir des mesures publiques. Raymond paraît s'être occupé surtout d'administration. Il mourut le 17 septembre 1345; ses armes étaient : de gueules, au lion d'or couronné d'azur.

Arch. nat., II 4, n. 191; II 62, n. 413; I 72, n. 558. — *Chronologie des abbés du monastère et évêques de l'église de Saint-Pons de Thomières*, par le chanoine J. B. T. L. G., Béziers, 1703. — J. Sahuc, *Saint-Pons de Thomières, l'abbaye et l'évêché*, Bergerac, 1893. — J. Semat, *La ville et le pays de Thomières*, Bergerac, 1898.

J. SAHUC.

APRIGIUS. Voir APRINGIUS.

APRILE (FILIPPO D'), né à Gallipoli, promu évêque de Teano, le 23 juin 1777; transféré au siège de Melfi et Rapolla, le 27 février 1792. Il avait un successeur en 1818.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1861, t. XX, p. 209; t. XXI, p. 455. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 896, 931.

F. BONNARD.

APRILE E BENZI (GIROLAMO), né à Caltagirone le 5 juillet 1759, promu évêque de Piazza, en Sicile, le 2 octobre 1818, mort en 1836.

Notizie, année 1836, p. 139. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 956.

F. BONNARD.

1. APRILIS. Au IX des kalendes d'avril (24 mars), le martyrologe hiéronymien mentionne, dans un groupe de dix martyrs africains, un saint de ce nom, sur qui nous ne possédons jusqu'à ce jour aucune autre information.

Acta sanctorum, mart. t. III, 1856, p. 477. — *Martyrologium hieronymianum*, édit. De Rossi et Duchesne, p. 35.

Aug. AUDOLLENT.

2. APRILIS, ou mieux *Abril*, évêque d'Urgel, au XIII^e siècle. Non point français, *Gallus*, en dépit de la tradition jadis reçue à Urgel, mais vraisemblablement *gallaecius*, originaire de Galice, ainsi qu'il appert d'un lot de lettres de sa famille et de ses amis, conservé aux archives capitulaires, signalé et publié en partie par Villanueva, *Viage*, t. XI, p. 96-98, 237-239. Maître en théologie et chapelain du pape (Lettre d'Alexandre IV), il faut sûrement reconnaître en lui l'un des interlocuteurs et sans doute aussi l'auteur du curieux *Dialogus Gaufridi et Aprilis*, poème publié par Mabillon d'après un ms. de Ripoll, cet *Aprilis, yspana gente profectus*, venu à la cour pontificale pour y faire carrière, ayant, sans profit, étudié *lustris ter quinque* dans son pays :

*Papa meos solus poterit relevare labores,
Si me cognoscat non neget ista mihi.*

Retour de Rome, on le retrouve, toujours en relations avec la curie, archidiacre de Salamanque. C'est là

qu'Alexandre IV qui l'avait enfin « connu » vint le prendre pour le nommer, par un coup d'autorité, évêque d'Urgel, malgré l'opposition du chapitre de cette ville dont l'évêque Ponce de Vilamur venait d'être déposé par le pape, après un étrange procès devant l'Inquisition et était mort, semble-t-il. Les bulles d'Alexandre IV à l'élue et au chapitre publiées par Baluze dans *Marca hispanica*, col. 1443, sont datées très exactement de Viterbe, 11 août 1257 (cf. *Arch. Valic : Registr. Alex. IV, anno III, t. xxv, ep. 567*). Cependant il existe un document du 3 février, (Villanueva, *ibid.*, p. 236-237), où il figure déjà comme évêque.

Quoiqu'il en soit, des événements graves se passaient à Urgel qui expliquent que le pape ait voulu avoir là un homme sûr. Le jeune comte d'Urgel, Alvaro de Cabrera venait de répudier Constanza, fille de Pedro de Moncada, petite-fille de Pedro I d'Aragon et il avait épousé (janvier 1257) Cécile, sœur du comte de Foix. Constanza avait porté l'affaire devant le tribunal de l'évêque d'Urgel Bernard (sans doute l'élue des chanoines écarté par Alexandre IV, car Aprilis ne signe jamais de ce nom). Mais l'abandonnée se ravisa bien vite devant l'impossibilité de poursuivre librement son procès dans les états de l'époux infidèle et elle obtint d'Alexandre IV (19 février 1258) un juge d'accès plus facile en la personne de l'évêque d'Huesca, Domingo de Sola. Aprilis ne semble pas être intervenu dans la suite au cours de ce long procès, lequel, après bien des alternatives, se termina le 4 avril 1267 par une sentence de Rome favorable à Constanza.

Aprilis célébra plusieurs synodes dont le texte nous est parvenu, non point à part, comme pourraient le faire croire certaines listes anciennes de manuscrits, mais fondu par son successeur Pedro de Urg, avec ses propres synodes dans un document dont la rédaction primitive semble contemporaine du synode de 1276. Publié par Villanueva, *ibid.*, p. 283-301, d'après un ms. de Solsona, sous le titre : *Constitutiones synodales editae per Dominum Aprilem et Petrum bonae memoriae Urgellenses episcopos*.

Il obtint du pape (27 janvier 1258) la suppression du décanat de l'église de Tremp et son incorporation à la mense épiscopale, autorisa et régularisa (26 mars de la même année) les testaments de ses chanoines, termina enfin, en 1268, par un compromis, un long et bruyant procès avec l'abbaye de Tabernoles, au sujet de l'abbaye des moniales de Sainte-Cécile et quelques autres églises.

Aprilis mourut le 21 octobre 1269.

Villanueva, *Viage literario a las Iglesias de España*, Madrid, 1850, t. xi, p. 94-101, 236-239, 283-301 (cf. aussi t. ix, p. 200 et t. xii, p. 30). — P. de Marca, *Marca hispanica*, Paris, 1688, col. 534, 1443. — Mabillon, *Vetera analecta*, Paris, 1685, t. iv, p. 536 sq. — Montfar y Sors, *Historia de los Condes de Urgel*, Barcelone, 1853, t. i, p. 537-549, dans *Col. de Doc. in. del Archivo general de la Cor. de Aragon*, t. ix. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munich, 1913, t. i, p. 509. — R. Beer, *Handschriftenschatze Spaniens*, Vienne, 1894, p. 513.

A. LAMBERT.

APRINCIA. Voir PRÉCIE (sainte).

1. APRINGIUS, évêque de Chalcis en Syrie première, était à Éphèse en 431 lors du concile œcuménique réuni pour s'occuper de Nestorius. Mais, au lieu de se joindre au gros du concile, il fit partie de la minorité qui se constitua en conciliabule autour de Nestorius et des Antiochiens, et qui excommunia Cyrille d'Alexandrie, Memnon et les autres pères. Les antiochiens furent à leur tour excommuniés, et Apringius parmi eux. L'empereur Théodose II ayant mandé à Chalcedoine huit députés de chaque parti,

Apringius fut un des délégués du conciliabule représentant Alexandre d'Apamée. On le trouve du reste en toute circonstance nommé dans le groupe des antiochiens, jusqu'à l'acte d'union de 433; sa signature manque seulement au bas de la *Contestatio* demandant, au début du concile, qu'on attende Jean d'Antioche, et au bas de la lettre aux Hiéropolitains (Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. v, col. 765, 775); mais elle figure dans les lettres envoyées au conciliabule par ses délégués, dans les lettres aux Antiochiens, à Acace de Mélitène. Mansi, t. iv, col. 1417, 1420; t. v, col. 785, 795, 801. De leur côté, les évêques orthodoxes le dénonçaient nommément à Théodose comme schismatique. *Ibid.*, t. iv, col. 1425; t. v, col. 576. Après l'union de 433, on ne signale plus aucun acte de lui contre la foi.

Mansi, *op. cit.*, t. iv, col. 1269, 1323, 1399; t. v, col. 586, 655-656, 791 (plus les références ci-dessus). — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 786. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. xiv, p. 354, 408, 472. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. ii, p. 317, 328, 361. — Venable, art. dans *Dict. of christian biography*.

R. AIGRAIN.

2. APRINGIUS, évêque de Béjà, en Portugal, et non Badajoz, en Espagne, vivait, au témoignage de saint Isidore de Séville (*De viris illustribus*, c. xxx), sous le roi des Visigoths Theudis (531-548) et avait composé un commentaire sur l'Apocalypse. Déjà l'évêque Braulio de Saragosse se plaignait de ne pouvoir trouver cet écrit. Il a été enfin signalé et publié par dom M. Férotin, in-8°, Paris, 1900, xxiv-90 p., d'après le manuscrit unique de l'université de Copenhague, ayant appartenu à l'orientaliste espagnol Arias Montanus. Description dans W. Bousset, *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philolog. histor. Klasse*, 1895. Le commentaire d'Apringius ne fournit que l'interprétation des cinq premiers et des cinq derniers chapitres. Ils se retrouvent plus ou moins fidèlement reproduits dans le commentaire de Beatus de Liebana, publié par Florez, en 1770.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741, t. i, p. 432 sq. — Fabricius-Mansi, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, t. i, p. 125. — Florez, *España sagrada*, 1786, t. xiv, p. 230-244.

Fortunato DE ALMEIDA.

APRION (Saint), évêque de Chypre, dont la fête est indiquée au 7 février par le Synaxaire de Constantinople. Il ne figure d'ailleurs pas sur les listes épiscopales et demeure, à part la mention du Synaxaire, complètement inconnu.

Synax. Constantinop., éd. Delehaye, col. 450.

R. AIGRAIN.

1. APRONCULE (Saint), évêque de Trèves, dans le premier quart du XI^e siècle. Saint Grégoire de Tours (*Liber vitae Patrum*, vi, 3) dit qu'après la mort d'Aproncule, le clergé de Trèves élut Nicetius pour lui succéder. On voyait autrefois son épitaphe dans l'église de Saint-Paulin à Trèves, où ses restes avaient été transportés vers le milieu du XI^e siècle par l'archevêque Éberhard. Un siècle plus tard, l'archevêque Albérin fit don du saint corps à l'église de l'abbaye de Springiersbach (sécularisée en 1802). Dans le diocèse de Trèves, on célèbre la fête de saint Aproncule (comme confesseur) le 22 avril et la paroisse de Springiersbach l'honore encore toujours comme son patron. Une chapelle du saint à Trèves fut détruite en 1786.

Acta sanctorum, 1675, avril. t. iii, p. 30. — Ph. Schmitt, *Die Kirche des hl. Paulines bei Trier*, Trèves, 1853, p. 884, donne une courte notice sur le tombeau, laquelle se trouve répétée dans St. Beissel, *Geschichte der Trierer Kirchen*,

Trèves, 1887, p. 220. — Ad. Goerz, *Mittelrheinische Regesten*, Coblenz, 1876, p. 4-5.

G. ALLMANG.

2. APRONCULE (Saint), évêque de Langres, puis de Clermont-Ferrand. Il est le premier évêque de Langres sur lequel nous possédons des documents contemporains. Ce sont quatre lettres de saint Rurice, évêque de Limoges, qui semblent écrites entre 484 et 491, *Epist.*, II, 4, 54, 55, 56, et une de Sidoine Apollinaire (471-482), *Epist.*, IX, 10, *P. L.*, t. LVIII, col. 118, 120, 121, 626. Les lettres de Rurice sont des témoignages de bonne amitié; la dernière contient en outre une demande de pardon en faveur d'un certain Eparchius, dont la faute n'est pas précisée. Celle de Sidoine, adressée *domino papae Aprunculo*, est la cession à l'évêque de Langres, par l'entremise de l'évêque Célestis, d'un Arverne qui avait quitté son diocèse et que Sidoine regrettait vivement. C'est une erreur de Baronius, *Annal.*, ad an. 484, n. 427, d'avoir confondu avec Aproncule l'Arverne Aper, autre correspondant de Sidoine, ci-dessus, col. 93.

Dans son *Historia Francorum*, II, XXIII, *P. L.*, t. LXXI, col. 219-220; XXVI, col. 233; I.I II, prologue, col. 242, Grégoire de Tours parle à plusieurs reprises d'Aproncule. Le premier passage est le plus important : saint Aproncule, qui habitait Dijon, soupçonné par les Burgondes ariens de désirer la domination des Francs, dont la renommée commençait à grandir en Gaule et apprenant qu'on avait formé le dessein de le tuer, sortit nuitamment du *castrum* dijonnais et se rendit en Auvergne. Il fut accueilli par Sidoine et lui succéda comme évêque de Clermont (v. 484). Il y mourut un 14 mai et fut enseveli dans l'église Saint-Étienne. *De sanctis, ecclesiis et monasteriis Claramontii*, éd. J. Savaron, 1608, c. 13. On admet comme dates extrêmes : 451-455 à 484 pour le siège de Langres, 484 à 491 environ pour le siège de Limoges. Son culte remonte au v^e siècle.

Acta sanctorum, 1680, mai t. III, p. 369, 684. — Abbé Cailliet, *Vies des saints du diocèse de Langres*, Langres, 1873, p. 197-201 (quelques erreurs). — Abbé Roussel, *Diocèse de Langres*, Langres, 1873, t. I, p. 98-99; *Étude historique sur les premiers évêques de Langres*, Langres, t. I, 1886, p. 49-54; *Nouvelle étude sur le diocèse de Langres*, Langres, 1889, p. 7, 277, etc. — Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, 1739, t. I, p. 38. — J. Jolibois, *La Haute-Marne ancienne et moderne*, 1858, p. 26. — *Gallia christiana*, t. II, t. IV, col. 567. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 185. — Longnon, *Géographie de la Gaule au vi^e siècle*, 1898, p. 67.

P. FOURNIER.

APRONE (Sainte), sœur de saint Epvre, qui fut évêque de Toul au début du v^e siècle, naquit, comme lui, à Trancault-le-Repos, au diocèse de Troyes. Elle consacra à Dieu sa virginité, et donna l'exemple d'héroïques vertus, à Toul, où elle suivit son frère, puis à Troyes, où elle trépassa en odeur de sainteté.

Ses restes mortels, précieusement conservés à Troyes furent sollicités et obtenus par saint Gérard, évêque de Toul, au x^e siècle et déposés par lui dans la cathédrale. Après la Révolution, sauf le chef qui est resté à l'ancienne cathédrale Saint-Étienne, les reliques de la bienheureuse passèrent à l'église paroissiale, ancienne collégiale Saint-Gengoul, de Toul, qui, en 1912, en a collévé l'humérus gauche en faveur de la basilique Saint-Epvre de Nancy.

Sainte Aprône est particulièrement invoquée par ou pour les futures mères.

E. Martin, *Hist. dioc. Toul.*, t. I, p. 63; *Sem. relig. Nancy*, 1912, p. 1028 sq.

Eugène MARTIN.

1. APRONIANUS (Saint) était greffier au tribunal du préfet Laodiceus quand fut jugé le procès du diacre Sisinnius, compagnon des saints Cyriaque, Large et Smaragde. Sisinnius, grâce à la charité de Thrason,

subvenait aux besoins des chrétiens que Maximien Hercule employait à la construction des thermes de Dioclétien; jeté en prison, il devait être conduit au préfet par Apronien, quand une voix du ciel se fit entendre et convertit le greffier. Sisinnius l'instruisit rapidement, le baptisa, le fit confirmer par saint Marcel. L'après-midi du même jour, Apronien, conduisant Sisinnius à l'audience, se déclara chrétien devant le préfet, qui le condamna à être décapité sur la voie Salaria. Tel est le récit des actes de saint Marcel, I, 5-6; *Acta sanct.*, jan. t. II, p. 370. Ces faits auraient eu lieu à la fin de 304 ou au début de 305. Malheureusement les actes de saint Marcel manquent d'autorité, et il est difficile de faire le point de départ de ce qu'on y trouve de fondé. Saint Apronien est honoré le 2 février (parfois le 8 août). M. Dufourcq se demande si Apronien n'aurait pas passé des actes de saint Anthime dans ceux de saint Marcel et si son nom même ne serait pas emprunté à celui du consul de 494; mais ce ne sont que des hypothèses.

Allard, *La persécution de Dioclétien*, t. I, p. 401-404. — Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 49, 138, 417, 459, 556. — Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, t. I, p. 224-225, 311.

R. AIGRAIN.

2. APRONIANUS, sénateur romain, de la noble famille des Turcii Aproniani, était encore païen quand il épousa Avita, nièce de sainte Mélanie l'ancienne. Celle-ci le convertit, au cours de son voyage en Occident de 398 (chronologie de dom Butler), et le décida même à suivre avec Avita l'exemple de saint Paulin de Nole et de sa femme Thérèse, en gardant la continence. Ils vouèrent aussi à l'ascétisme leur fille Eunomie, morte prématurément et leur fils Astérios. Palladius, qui rencontra Apronien à Rome en 405, l'appelle *μκακρίωτατον* *xxi* *αξιόλογον*, et fait par deux fois son éloge dans l'*Histoire lausiaque*. En 406, toute la famille est à Nole, en visite auprès de saint Paulin, qui la chante dans son *Carmen* de cette année-là en l'honneur de saint Félix. Apronien était mort, « en bon souvenir, » dit Palladius, au moment de la rédaction de l'*Histoire lausiaque*, vers 420.

Le nom d'Apronien revient souvent dans les œuvres de Rufin, qui dédia à un ami de ce nom divers ouvrages : la traduction d'homélies d'Origène sur les psaumes, de certains écrits de saint Grégoire de Nazianze, de huit discours de saint Basile, des sentences du philosophe stoïcien Sixte, pris pour le pape saint Xyste. Apronien savait les deux langues, et Rufin l'appelle *fili carissime*. Il avait communiqué à Rufin les attaques contenues dans la lettre LXV de saint Jérôme. Rufin lui répondit en lui dédiant l'*Apologia*, et lui demanda d'éclairer Pammachius sur cette affaire. On s'est demandé si l'Apronien ami de Rufin était le même que le mari d'Avita. M. Brochet, *Saint Jérôme et ses ennemis*, p. 167, ne se prononce pas. Tillemont rejetait l'identification, sauf peut-être entre le converti de sainte Mélanie et le dédicataire des homélies sur les psaumes et des sentences de Sixte. Tout cela est une affaire de chronologie. Tillemont, qui date le voyage de Mélanie en 402, remarque que Rufin n'aurait pas dédié tant d'ouvrages à un homme encore païen. Cette difficulté tombe si on date le voyage de 398, comme dom Butler, ou de 399 comme M. Brochet, car, d'après ce dernier, c'est à la fin de 399 qu'Apronien communique à Rufin la lettre de saint Jérôme, et l'*Apologie* ou *Invectives* de Rufin date de l'an 400, c'est-à-dire d'une époque où Apronien était chrétien. Il n'est donc pas impossible de voir dans les deux Apronien un personnage unique.

Palladius, *Histoire lausiaque*, xLI, 5; LIV, 4; éd. Butler, Cambridge, 1904, t. II, p. 129, 147, et notes 94-95, p. 226-229 (importantes); éd. Lucot, Paris, 1912, p. 292-340. —

S. Paulin de Nole, *Carm.* xxi, v. 60 sq., 205 sq., 282 sq., 312 sq., éd. Hartel, *Corpus de Vieme*, t. xxx, p. 160-168. — *P. G.*, t. xii, col. 1319; t. xxxvi, col. 735-736; *P. L.*, t. xxi, col. 541. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclési.*, t. x, p. 607; xii, p. 219; t. xiv, p. 215-217, 219, 226, 245, 308, 314. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclési.*, 2^e édit., t. vii, p. 453, 459, 466-467. — Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. iii, p. 64, 191. — Goyau, *Sainte Mélanie*, p. 45-46, 87-88. — A. Baudrillart, *Saint Paulin de Nole*, p. 124, 161. — Brochet, *Saint Jérôme et ses ennemis*, Paris, 1905, p. 158, 167, 233, 253, 307-372. — Boissier, *La fin du paganisme*, Paris, 1891, t. ii, p. 118.

R. AIGRAIN.

3. APRONIANUS, évêque africain, qui prit part, côté des catholiques, à la conférence de Carthage, en 411. C'est qualifié, dans le procès-verbal, de *Mazacensis*, c'est-à-dire qu'il occupait le siège épiscopal d'une ville nommée sans doute Mazaca, appartenant à une province encore indéterminée. Vingt évêques catholiques, arrivés seulement au cours de la première réunion, n'avaient pas signé la délégation officielle (*mandatum*) aux représentants de leur parti. On les pria de la faire avant d'entamer la discussion. Apronianus fut appelé le premier. « De quelle cité es-tu évêque ? » lui demanda le président Marcellinus. Il répondit : « De Mazaca. » « Donnes-tu ton consentement à la délégation que ton absence t'a empêché de signer ? » « Je le donne, » dit-il. *Cumque Apronianus episcopus accessisset, Marcellinus v(ir) clarissimus, tribunus et notarius, dixit : « Cujus es civitatis episcopus ? » Apronianus episcopus ecclesiae catholicae dixit : « Mazacensis ». — Marcellinus v. c. tribunus et notarius dixit : « Mandato cui per absentiam non subscripsisti consentis ? » — Apronianus episcopus ecclesiae catholicae Mazacensis dixit : « Consentio. »* Les dix-neuf autres l'imitèrent. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. ccxv; Mansi, t. iv, col. 164, 265. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, t. i, Parto, 1859, p. 390. Voir MAZACENSIS (*Ecclesia*).

AUG. AUDOLLENT.

APRONIEN. Voir APRONIANUS.

APRONIUS. Voir APER (1), col. 930.

APROS ou **APRI**, évêché de la province d'Europe. Cette ville n'avait qu'une minime importance avant l'époque chrétienne, mais elle joua un rôle considérable dans l'empire byzantin, dont elle était une des principales forteresses en Thrace. Il faut chercher son emplacement au sud d'Ainadjik, sur le Sayam Déré (le Mélas dont parle Plinie, I, IV, c. 11). Apros s'appela aussi Néa Théodosiopolis sous les Byzantins. On ne sait à quelle époque remonte son évêché, mais il ne tarda pas à se soustraire à l'autorité du métropolitain d'Héraclée, probablement dès le vi^e siècle. Apros est déjà archevêché indépendant vers le milieu du vii^e siècle, comme le prouve la liste épiscopale du pseudo Épiphanes de Chypre (Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 535); il occupe alors le vingt-deuxième rang parmi ces archevêchés; il monte au quinzième dans celle de Jean Tzimiscès, *ibid.*, 571. Apros devint métropole probablement au xii^e siècle, car elle figure au soixante-huitième rang dans la liste attribuée à Manuel Comnène. Elle passe au soixante-troisième sous Andronic II, au cinquantième sous Andronic III. Ce fut à la fois son apogée et le signal de son déclin. La conquête de la Thrace par les Turcs, à partir de 1356, ne tarda pas à causer sa ruine. Apros ne figure déjà plus sur la liste épiscopale de la seconde moitié du xv^e siècle.

LISTE DES EVÊQUES. — Chrysaphius, au temps du concile d'Éphèse (431). Aigrain, *Quarante-neuf lettres de saint Isidore de Péluse*, Paris, 1911, p. 91, 92. —

Babylas signe la lettre des évêques de la province d'Europe à l'empereur Léon à propos de la mort de saint Protérius d'Alexandrie; il porte le titre de Néa Théodosiopolis. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. vii, col. 541. — André prend part au synode réuni par le patriarche Mennas, en 536. Mansi, t. viii, 974. — Jean siège au II^e concile de Nicée comme défenseur des images. Mansi, t. xii, col. 1095; t. xiii, col. 141, 385. — Sabas prend part au synode réuni à Constantinople en 879, après le rétablissement de Photius sur le trône patriarcal. Mansi, t. xvii a, col. 373. — Stratégus signe le décret du patriarche Alexis sur les donateurs de biens aux monastères, en 1027. *P. G.*, t. cxix, col. 837, 844. — Sous le patriarche Nicolas Grammaticos, l'évêque d'Alexiopolis, étant sans emploi, on lui donne d'abord l'église d'Abydos, puis celle d'Apros. Nicéphore Calliste, xiv, 39; *P. G.*, t. cxlvi, col. 1107. — Un archevêque d'Apros, dont le nom est inconnu, assiste au synode réuni par le patriarche Luc Chrysobergès pour interdire la saisie des biens des églises et des évêques défunts. *P. G.*, t. cxix, col. 885. — Romanus assiste au synode du patriarche Michel d'Anchialos, qui défend d'ordonner des clercs d'une paroisse étrangère, 1171 (*P. G.*, t. cxix, col. 788); il prend également part à celui du patriarche Théodose en 1179 sur une question matrimoniale, *ibid.*, col. 796, et enfin au synode de Georges Xiphilin en 1182 sur la question des territoires ecclésiastiques. *Ibid.*, col. 888. — Un métropolitain d'Apros se montre favorable au rapprochement des Grecs et des Latins sous Michel Paléologue. Lettre de Grégoire X aux évêques d'Orient, Mansi, t. xxiv, col. 79. — Chariton prend part à l'action intentée au patriarche Jean Caléas, accusé de n'être pas assez favorable à Grégoire Palamas (1346). L'année suivante, il signe la déposition du patriarche et s'intitule *locum tenens* de la métropole d'Euchaïta. Mansi, t. xxvi, col. 106. — Gabriel participe au synode qui condamne Barlaam et Acyndinus, en 1351, sous le patriarche Calliste. Il s'intitule lui aussi *locum tenens* d'Euchaïta.

Pendant l'occupation franque et l'empire latin de Constantinople, Apros devint le siège d'un évêché latin, puis ne fut plus que titulaire. — Hugues vit son évêché occupé par les Grecs et les Bulgares, vers 1244. — Jean fut titulaire vers 1355. — Jean Diepergher porte le titre d'Apros en 1492. Cf. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. i, p. 94; t. ii, p. 101.

R. JANIN.

1. APROSIO (ANGELICO), célèbre écrivain de l'ordre de Saint-Augustin. Il naquit à Vintimille, le 19 octobre 1607 et, en 1623, embrassa la vie religieuse dans le couvent de Notre-Dame de la Consolation à Gênes. Ses vœux prononcés, on l'envoya au couvent de Saint-Augustin de Sienne, où il reçut la prêtrise. En 1630, il fut envoyé, comme lecteur, à Monte-Savino et, en 1634, il retourna à Gênes. Après de continuelles pérégrinations dans les différentes villes d'Italie, il s'établit à Venise, en 1641, où il resta sept ans. Retourné à Gênes, il fut nommé vicaire général de la congrégation de Lombardie. Il mourut le 23 février 1681. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, publiés sous des pseudonymes. Nous citons les principaux : 1^o *Il vaglio critico di Masotto Galistoni da Terama, sopra il Mondo nuovo del cavalier Fra Tommaso Stigliani*, Rostock, 1637; 2^o *Il Buratto*, Venise, 1642; — 3^o *L'occhiale stritolato di Scipio Glareano*, Venise, 1641; — 4^o *La sferza poetica di Sapricio Sapricini*, Venise, 1643; — 5^o *Il Veratro*, Venise, 1645. Tous ces ouvrages sont dirigés contre Thomas Stigliani, littérateur italien, auteur d'un poème intitulé *Il Mondo nuovo*. Stigliani avait critiqué sévèrement le poème immoral de Marini, l'*Adonis*, et le P. Aprosio en prit la défense au point de vue littéraire.

Le pseudonyme Masotto Galistoni da Terama est l'anagramme de Tommaso Stigliani de Matera. Sous le pseudonyme de Scipio Glareano, il publia *Lo scudo di Rinaldo, ovvero lo Specchio del disinganno*, Venise, 1642, où il s'élevait contre le luxe et le relâchement des mœurs. Sous le pseudonyme de Oldauro Sciooppio, il édita un recueil de sermons traduits de l'espagnol : *Sermoni di tutte le domeniche e festività dei santi, che occorrono nell' Avvento del Signore sino alla purificazione della Vergine*, Venise, 1643. Son ouvrage le plus connu est la *Biblioteca aprosiana*, publié sous le pseudonyme de Cornelio Aspasio Antivigilmi, Bologne, 1673, traduit en latin par Jean Wolfius : *Bibliotheca aprosiana, liber rarissimus, et a nonnullis inter alexandrotus numeratus*, Hamburg, 1734. L'auteur y raconte divers épisodes de sa vie et de celle des littérateurs avec lesquels il avait été en relations. Il y fait preuve d'une très grande érudition et donne des renseignements qu'il serait bien difficile de trouver ailleurs. La même érudition abonde dans ses ouvrages : *Della patria di A. Persio Flacco*, Gênes, 1664 ; — *La Grillaja : curiosità erudite*, Naples, 1668 ; — *La Visiera alzata : Hecatoeste di Scrittori, che vaghi di andare in maschera fuor del tempio di Carnavale sono scoperti da Giovanni Pietro Giacomo Villani*, Parme, 1689. Parmi ses ouvrages inédits, il faut citer : *Athenae Italicae, sive de viris clarissimis, qui Italiam ingenio et scriptis illustrarunt ; Lezioni sacre sopra Giona*. Les historiens de la littérature italienne s'accordent à reconnaître au P. Aprosio, malgré ses défauts de style et de méthode, une très grande érudition et des essais parfois heureux d'établir en Italie une saine critique littéraire. Mazzuchelli a une liste très détaillée de ses écrits. Le P. Gandolfo a publié plusieurs de ses sonnets.

La meilleure source pour la biographie du P. Aprosio est la *Biblioteca aprosiana*, qui parfois est une véritable autobiographie. Malheureusement, elle ne comprend que les trois premières lettres de l'alphabet. — Voir aussi Giustiniani, *Gli scrittori liguri*, Rome, 1667, t. I, p. 63-66. — Leti, *L'Italia regnante o vero nova descrizione dello stato presente di tutti principati e repubbliche d'Italia*, Valence, 1676, t. IV, p. 358-410. Liste détaillée des écrits du P. Aprosio. — Gandolfo, *Fiori poetici dell'eremo agostiniano, raccolti ed illustrati*, Gênes, 1682, p. 46-61 ; *Dispaccio istorico, curioso ed erudito, raccolto da varie lettere e manoscritti*, Mondovì, 1695, p. 122-33. — Crescimbeni, *Commentarii intorno alla sua storia della volgar poesia*, Rome, 1711, t. IV, p. 179. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 2^e part., p. 887-896. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 64-66. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Milan, 1833, t. IV, p. 403. — Neri, *La prima edizione della Grillaja di fra Angelico Aprosio*, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, 1888, t. XII, p. 227-32. — Tria, *D. Antonio Muscettola duca di Spezzano*, ed il P. Angelico Aprosio da Ventimiglia, Naples, 1898. — Belloni, *Il seicento*, p. 20, 163-164, 384, 420, 426-29, 465. — Manacorda, *Dai carteggi allacciani : note bibliografiche*, dans *La Bibliofilia*, Florence, 1902, t. III, p. 213-31, 382-87 ; 1903, t. IV, p. 157-67, 242-49. On y trouvera mentionnées les autres sources de la vie du P. Aprosio.

A. PALMIERI.

2. APROSIO (NICOLÒ GAETANO), de Vintimille, théatin, promu évêque de Nebbio le 11 décembre 1713. Il rebâtit le palais épiscopal et les habitations de ses chanoines. Mort vers 1733.

Archives du Vatican, *Schede* de Garampi, t. 500, fol. 89 v^o. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1861, t. XVII, p. 392. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 768.

F. BONNARD.

APS (*Alba, in Albis, in Alpibus, Alps, Albs*). — I. C'est aujourd'hui une paroisse de 1200 âmes, dépendant de l'archiprêtre et du canton de Viviers (Ardèche). Son nom d'Aps a remplacé celui d'Alba. A l'époque gauloise, elle était la capitale de l'Helvie et eut un

siège épiscopal. La tribu celtique des *Helvirs* ou chasseurs habitait cette localité (comme d'ailleurs toute la région qui forme aujourd'hui le département de l'Ardèche) et l'avait pour capitale. Quand Rome eut accompli son invasion (118 avant Jésus-Christ), les noms furent latinisés, les *Helvirs* furent appelés *Helvii*, Helviens, et leur capitale Alba. Pour la distinguer des autres villes de même nom, on lui adjoignit celui de la tribu et elle fut dite *Alba Helviorum*, en souvenir de l'empereur qui l'avait embellie ; on la nommait aussi *Alba Augusta*. Elle parvint, avec la domination romaine, à une grande prospérité et fut pourvue de toutes les institutions municipales dont jouissaient les villes de droit « latin », comme l'attestent les inscriptions, les marbres, les mosaïques, les bronzes qui ont été trouvés dans ces parages. Son emplacement était en face du monticule qui porte aujourd'hui le village d'Aps et son château féodal. Viviers lui a succédé comme siège épiscopal.

II. L'histoire des origines du siège épiscopal d'Albe est fort obscure, faute de documents assez anciens pour s'imposer avec autorité. Il n'est pas question de ce siège dans les Actes du sous-diacre smyrniote saint Andéol, que les hagiographes, à partir de l'époque carolingienne, nous présentent comme ayant été l'apôtre de cette région. V. ce nom, t. II, col. 1564. Le point de départ le plus fixe de toutes les recherches relatives à la série des évêques d'Alba est la mention d'un *Venantius, episcopus civitatis Albensium*, en réalité évêque de Viviers, qui signe au concile d'Épône en 517. Mansi, *Sacr. concil.*, t. VII, col. 565. On peut encore, à titre d'hypothèse très plausible, considérer, comme évêque d'Alba, en Vivarais, un Auxonius ou Auxanius, qui vivait en 431, et encore en 464, si du moins c'est le même personnage. Il paraît dans deux lettres adressées aux évêques de cette région par les papes Célestin et Hilaire, sans indication de siège. Jaffé, *Regesta*, n. 381, 562. Peut-être cet Auxonius doit-il être identifié avec un évêque du même nom, qui figure expressément dans un texte du x^e siècle, nommé *Charta vetus*, comme le cinquième et dernier évêque d'Alba. Tel est l'avis du chanoine Rouchier, le principal historien du Vivarais. Cette identification, qui a été contestée, est encore celle qui reste la plus probable. Une fois admise, elle entraîne comme conséquence, que la ville d'Alba ne fut détruite qu'au v^e siècle, conclusion qui concorde bien avec le dire de divers chroniqueurs du moyen âge. Le document du x^e siècle, nommé *Charta vetus*, et qui paraît assez autorisé, nous parle de cette destruction, mais sans aucune indication de date. L'auteur inconnu nous dit simplement que cette destruction eut lieu à l'époque de l'évêque Auxonius, et fut l'œuvre d'un certain Chrocus, *rex Romanorum* (sic), personnage que Grégoire de Tours place au III^e siècle. *Hist. Franc.*, I, 30, 32. Le texte lui-même de la *Char tavelus* a été publié, en dernier lieu, par M. Duchesne, dans ses *Fastes épiscopaux*, 2^e éd., 1907, t. I, p. 266, et dans l'*Histoire de Languedoc*, 2^e éd., t. II, preuves, p. 414. Les difficultés que soulèvent ces questions sont d'autant plus grandes qu'il y a eu en Gaule, du milieu du III^e siècle au début du v^e, avant les grandes invasions, une série d'incursions germaniques sur lesquelles on est mal renseigné et auxquelles le moyen âge rattachait confusément le massacre de divers évêques. S'il fallait en croire la vie de saint Amat d'Avignon, publiée à la fin du tome I du *Gallia christiana*, le dernier évêque d'Alba aurait été alors saint Avole. Mais ce document est fort suspect ; il nous a été transmis par un érudit très peu sûr du XVII^e siècle, le chartreux Polycarpe de la Rivière. Il vaut mieux probablement s'en tenir à la *Charta vetus*, qui donne Auxonius comme dernier évêque d'Alba. Il aurait eu, d'après ce même

texte, quatre prédécesseurs, qui auraient vécu tous, dit-il, *sub ipso rege*; l'auteur avoue d'ailleurs son ignorance sur l'époque précise et la durée de leur épiscopat. Si Auxonius, cinquième et dernier évêque d'Alba, a vécu au ^v^e siècle, comme il est probable, il n'y a pas lieu de faire remonter la fondation de son siège guère plus haut que le commencement du ^{iv}^e siècle. Sur Chrocus, roi des Alamans, d'après Grégoire de Tours, roi des Vandales, d'après d'autres, on pourra relire les *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, par Gabriel Monod, 1872, p. 95.

III. Après la terrible catastrophe qui détruisit Aps et dispersa ses quelques habitants, échappés à la mort, Auxonius, ou son successeur, transporta à Vivarium (Viviers) le siège épiscopal de l'église helvienne. On ne peut dire pendant combien de temps Aps resta abandonnée. Peu à peu le souvenir du désastre s'atténua et peu à peu aussi quelques habitants revinrent s'y établir. Comment la petite agglomération vit-elle se restaurer ses ruines religieuses? D'après A. Mazon, des moines vinrent s'y fixer dans l'intervalle du ^v^e au ^{viii}^e siècle. Toutefois les prieurs ne purent s'y maintenir, soit à cause de nouvelles invasions barbares, soit par l'effet des épidémies. Le quartier appelé *Togemoine* ou *Tigemoine* indiquerait le lieu où vivaient ces religieux. D'autres leur succédèrent, et c'est ainsi que furent fondés les trois prieurés de *Saint-Pierre*, au nord-ouest, sur les ruines de l'ancienne cathédrale, de *Saint-Martin*, au sud-ouest, et de *Saint-Philippe*, dans la vallée de Valvignères. Il existait aussi à Aps, dès le ^{xiv}^e siècle, une église dédiée à saint André et diverses institutions religieuses auxquelles, dans un testament de Guillaume d'Aspeys, du 3 avril 1359, il est fait des donations. On y voit figurer les frères prêcheurs, les frères mineurs, et aussi une confrérie du Saint-Sacrement qui serait, à ce compte, une des plus anciennes confréries du Saint-Sacrement connues jusqu'ici en France.

Pour la bibliographie, voir ci-dessus et surtout la nouvelle édition du t. I de l'*Histoire du Vivarais*, de l'abbé Rouchier, publiée récemment par M. Régné, archiviste de l'Ardèche, Largentière, 1914, p. 590; on y trouvera de très utiles références et une discussion sur la date de la destruction d'Alba.

A. ROCHE

APSEL ou ABSEL (GUILLAUME), écrivain ascétique belge, né d'une famille noble, à Bréda, au commencement du ^{xv}^e siècle. En 1430, il se fit chartreux à Notre-Dame de la Chapelle, près d'Enghien, et fut prieur de la chartreuse de Bruges de 1462 à 1465. Il mourut le 4 ou le 5 août 1471 et laissa une telle réputation de sainteté, que les bollandistes en ont fait mention au 4 août, parmi les serviteurs de Dieu qui mériteraient d'être plus connus et de prendre rang parmi les saints honorés d'un culte public. Guillaume est un de ces anciens chartreux qui écrivaient des traités et des lettres ascétiques et mystiques pour les âmes qu'ils dirigeaient sans sortir de leur solitude, et dont les écrits sont aujourd'hui presque tous perdus. Voici les titres de quelques-unes de ses œuvres : *Tractatus de amore sponsi super Canticum canticorum*, ms., qui appartient, ainsi que le suivant, à Alexandre Petau, puis à Christine de Suède. Il se trouve à la Vaticane; — *Tractatus de amore sponsae in Canticiis canticorum*, ms., à la Vaticane. On lui attribue aussi des commentaires sur la Genèse et sur les Psaumes. Il a écrit un traité sur la sainte Vierge, un autre sur la paix du cœur, un autre sur l'oraison dominicale et beaucoup de lettres spirituelles. Guillaume ApSEL écrivit spécialement pour sa nièce Marie Van Oss, première abbesse des brigittines de Termonde, un livre de lettres, un traité intitulé

Miroir sur le nom de Marie, un traité sur l'office d'une supérieure, et un autre traité en forme de dialogue. Il composa aussi une Vie de saint Gilles, abbé, en rythme poétique, et beaucoup d'autres poésies.

Arnold Bostius, *De praecipuis aliquot cartus. familiae Patribus*, c. xxx. — Petrejus, *Bibliot. Cartus.*, p. 115-116. — Le Vasseur, Sutor Arnold Raisse, *Origines cartus. Belgii*, p. 25.

S. AUTEUR.

APT (Apten.), ancien évêché.

I. ORIGINES. — A. La tradition fait remonter à la plus haute antiquité les origines de la ville et de l'Église d'Apt : elle repose sur deux ou trois documents qui ont exercé longtemps la sagacité des critiques. La ville d'Apt, d'après un de ces documents, aurait été fondée par Gomer, petit-fils de Japhet, dont les successeurs gouvernent la cité jusqu'à 692 av. J.-C.; la période romaine présente les mêmes circonstances extraordinaires et nous apprenons, toujours d'après ces récits, qu'Apt a possédé le tombeau de Borysthène, le cheval de l'empereur Hadrien. Ce manuscrit, intitulé *Annales Urbanæ*, qui appartenait à dom Grossi, prieur de Lioux (†1687), disparut mystérieusement de sa bibliothèque et personne n'a pu le voir depuis cette époque. Aussi les historiens sont très partagés : les uns admettent l'authenticité du manuscrit de Grossi : tels sont l'abbé Boze, Cartier, l'abbé Giffon, Remerville de Saint-Quentin, etc... mais la plupart rejettent de pareils témoignages avec le chanoine Albanès, Barjavel, Courtet, Hirschfeld, Herzog, Molinier, l'abbé Ponchon, Sauve, etc. La fondation de l'Église d'Apt soulève les mêmes difficultés; elle est connue par deux manuscrits, qui remonteraient au ^{viii}^e siècle, mais dont les originaux sont perdus depuis longtemps : ce sont d'abord un récit de l'invention des reliques de saint Auspice et une vie assez détaillée de ce saint évêque. Ces deux documents nous racontent la fondation de l'Église d'Apt par saint Auspice, qui serait le même que celui dont il est parlé dans les Actes des saints Nérée et Achillée : il aurait été envoyé par saint Clément dans cette ville, dont il devint évêque et où il subit un glorieux martyre en l'an 102; son tombeau, enfermé dans une crypte par crainte de la profanation des païens, fut oublié pendant sept siècles et découvert miraculeusement vers 750 par une révélation extraordinaire.

B. Toutefois les documents archéologiques trouvés à Apt et dans les environs permettent d'arriver à des conclusions qui, pour être moins précises, n'en sont que plus scientifiques. Ainsi on a découvert dans la ville des vestiges de monuments romains importants, des inscriptions, des cippes funéraires, de belles sculptures en marbre et en pierre, des mosaïques, des ustensiles en verre, en terre cuite, en bronze, etc.; voilà pourquoi on peut affirmer que la fondation de la cité aptésienne par la tribu celtique des *Vulgientes* remonte à une antiquité assez reculée, qu'elle fut conquise par les armées du consul C. Sextius et de ses successeurs vers la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C. et qu'elle connut sous la domination romaine une prospérité, qui la rendit célèbre dans la province Narbonnaise dès le ⁱ^{er} siècle de notre ère. — De même, les origines de l'Église aptésienne reçoivent une lumière toute spéciale de l'étude des monuments qu'elle possède encore, comme la crypte inférieure de la cathédrale, les sarcophages en marbre, les autels tabulaires, les inscriptions diverses ainsi que les manuscrits liturgiques du trésor de la cathédrale avec leurs anciens calendriers et leurs antiques formules. De cet ensemble paraissent se dégager ces conclusions irrécusables que la colonie romaine d'*Apta Julia* reçut assez tôt le nouvel évangile, que les premiers disciples du Christ y jouirent d'une grande considération et que cette communauté

chrétienne constitua peu à peu dans la cité une *Église*, qui devint bientôt florissante et trouva rapidement des adeptes dans les agglomérations environnantes.

C. Les *textes* confirment d'ailleurs ces conclusions et le christianisme eut une vie très intense à Apt vers les iv^e et v^e siècles, ainsi que le prouve la présence d'un prêtre délégué par l'Église aptésienne au concile d'Arles, en 314, les souvenirs durables laissés par l'épiscopat de saint Castor ainsi que les fondations pieuses de cette époque, dont nous trouvons les témoins authentiques dans les manuscrits liturgiques de la cathédrale. Mais il est difficile de donner des précisions plus grandes et, si certains historiens peuvent affirmer que le premier évêque d'Apt porta le nom d'Auspice, ils ne parviennent pas à s'accorder pour dire d'une façon certaine à quel siècle il vécut et dans quelles circonstances il fonda l'Église d'Apt. Voir AUSPICE.

II. ÉTENDUE. — Le diocèse d'Apt faisait partie de la province d'Aix et l'étude des limites de l'ancienne cité romaine permet facilement d'en déterminer l'étendue et le territoire, suivant le principe généralement admis par les géographes modernes. En effet, la *Colonia Julia Apta* ou *Apta Julia Vulgentium* (1^{er} s. ap. J.-C.) ou la *Civitas Aptensium* (iv^e siècle ap. J.-C.) comprit l'ancien domaine des *Vulgentes*, c'est-à-dire la vallée du Calavon : cette région naturelle était close au nord par les monts de Vaucluse, qui la séparaient des *Memini*, à l'est par les croupes de la montagne de Lure, qui appartenaient aux Voconces, au sud par les crêtes du Lébéron, qui formaient une barrière très élevée, du côté de la cité d'*Aquae-Sextiae*, et enfin à l'ouest par l'étranglement de la vallée entre Goult et Bonnieux (station *ad fines* de la table de Peutinger). Le diocèse eut vraisemblablement dès sa fondation les mêmes limites que la cité, avec laquelle il se confondit : c'est ce qui ressort de textes qui remontent jusqu'au x^e siècle et au xiv^e siècle la liste de ses églises est à peu près complètement établie. Voici d'ailleurs les trente paroisses, qui composaient avec la cathédrale le domaine spirituel des évêques aptésiens : celles qui formaient les limites sont : Lioux, Jocas, Roussillon, Lacoste, Bonnieux, Buoux, Silvergues, Auribeau, Castellet, Céreste, Sainte-Croix-à-Lauze, Vachères, Carniol, Banon, Montsalier, Saint-Christol ; au centre se groupaient autour de la basilique Sainte-Anne : Boisset, Caseneuve, Croagnes, Gorgas, Gignac, Lagarde, Oppedette, Rustrel, Saïgnon, Saint-Martin-de-Castillon, Saint-Saturnin, Simiane, Viens, Villars. Aujourd'hui le diocèse d'Apt est presque entièrement compris dans le diocèse d'Avignon, dont il constitue l'archiprêtré de Sainte-Anne : seules, quelques paroisses de la haute vallée du Calavon ont été rattachées au diocèse de Digne ; ce sont : Banon, Carniol, Montsalier, Simiane, du canton de Banon et Céreste, Oppedette, Vachères, Sainte-Croix-à-Lauze, du canton de Reillanne.

III. ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX. — Le diocèse d'Apt comprenait : 1^o deux abbayes d'hommes : Saint-Eusèbe, à 2 kilomètres à l'est de Saïgnon, fondée en 546 par saint Martian, ruinée par les Sarrasins, rétablie en 1004 et donnée en 1032 aux bénédictins de Saint-Gilles (le dernier abbé est de 1779) et Valsainte, fondé en 1188 dans la haute vallée de Calavon, près de Banon, dépendant de l'abbaye de Silvacane, ruinée en 1425, puis rétablie en 1440 (le dernier titulaire fut nommé en 1743) ; — 2^o deux abbayes de femmes : Sainte-Catherine, dont les chanoinesses vivaient sous la règle de saint Augustin, depuis la fondation du monastère par Raymond de Bot en 1299 (elle fut supprimée en 1748), et Sainte-Croix, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1234, ruinée en 1361, rebâtie en 1372 et prospère jusqu'à la Révolution. — Il y eut encore

plusieurs couvents de religieux et de religieuses : les cordeliers (vers 1220), les carmes (1296), les capucins (en 1612, sous Mgr Jean Pelissier), les récollets (en 1634, sous Mgr Modeste de Villeneuve), et les frères des écoles chrétiennes (en 1738, sous Mgr de Vaccon), les visitandines (en 1631) et les ursulines (en 1636 sous Mgr Modeste de Villeneuve). Mgr de Foresta bâtit un séminaire pour son diocèse en 1706 et en confia la direction à la Compagnie de Jésus, puis à partir de 1761, aux prêtres du Bon-Pasteur de Marseille ; le séminaire fut supprimé par Mgr Éon de Cély, vers 1780. — Le chapitre, fondé par l'évêque Théodoric le 2 août 991, fut doté par lui et par ses successeurs : il eut treize chanoines et treize bénéficiers (sauf au xiv^e siècle, époque à laquelle il eut jusqu'à seize chanoines). Les revenus provenaient de la dîme, des prébendes, de quelques censes et de trois maisons de campagne, situées sur le terroir de la cité. Les confréries de pénitents étaient au nombre de quatre : celle des blancs (1527), celle des noirs (1554), celle des bleus (1601) et celle des gris (1750). On cite en outre dans le diocèse deux prieurés, Saint-Pierre-des-Tourettes et Saint-Martin (peut-être abbayes jusqu'au viii^e siècle), plusieurs chapelles rurales autour de la ville : Saint-Michel (détruite), Notre-Dame-de-Clermont (transformée), Saint-Vincent (xii^e siècle), Saint-Étienne (détruite au xviii^e s., pour la construction du palais épiscopal), Notre-Dame de la Garde (construite en 1721, en souvenir de la protection accordée à la ville pendant la peste de 1720).

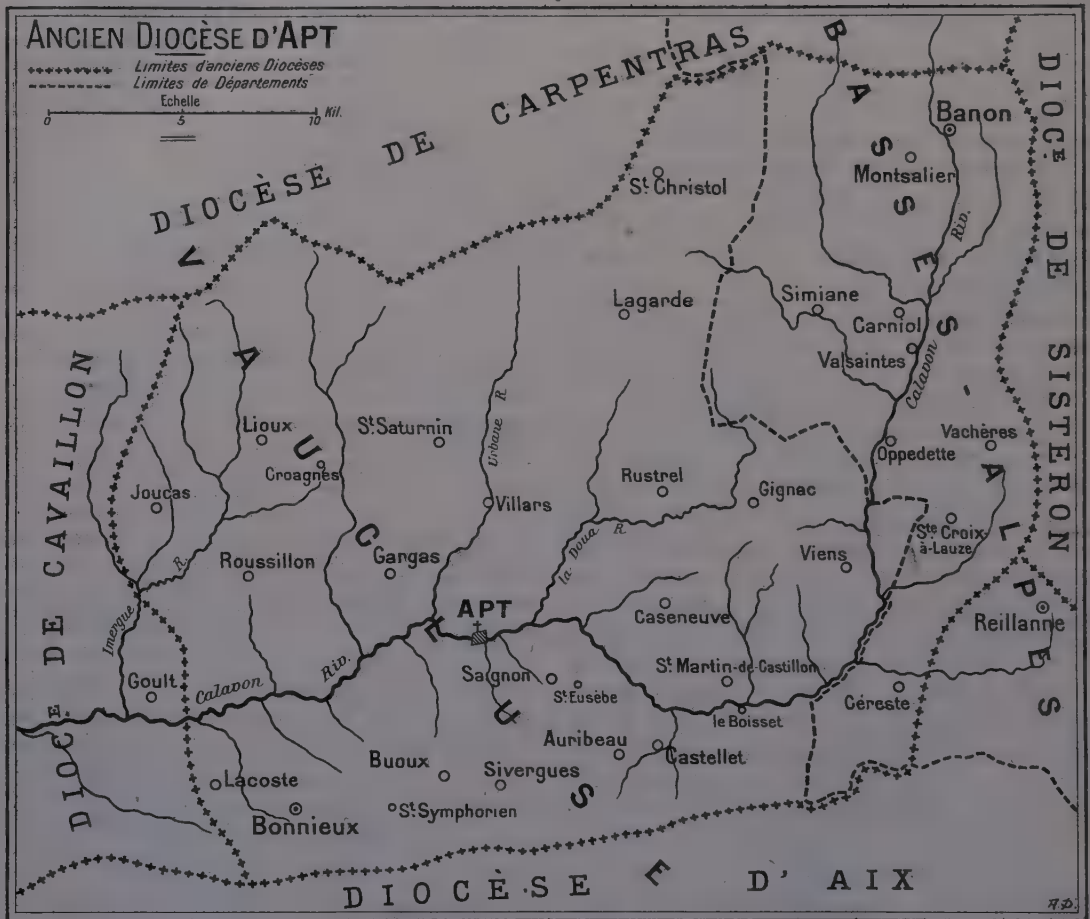
IV. HISTOIRE SOMMAIRE. — 1^o Les premiers évêques et les conciles (v^e au xi^e siècle) : La première période de l'histoire de l'Église d'Apt reste fort obscure (cf. ci-dessus : *Origines*) : car, si les traditions aptésiennes mentionnent après saint Auspice, un saint Leonius, martyrisé sous Chrocus, en 216, et toute une série d'évêques, que le chanoine Albanès a rayés impitoyablement de ses catalogues, il faut attendre le v^e siècle pour trouver un nom, qui ait laissé des traces authentiques et qui soit reconnu de tous : saint Castor paraît, en effet, dans les textes liturgiques les plus anciens, et son épiscopat fécond a donné une grande importance à l'Église d'Apt, qui devint, avec l'abbaye de Mananque, une des premières de la région. Ses successeurs sont surtout connus par leur présence aux divers conciles provinciaux, régionaux et nationaux des époques mérovingiennes et carolingiennes : Jules aux conciles de Riez (439), d'Orange (441), de Vaison (442) ; Prétextat, à ceux d'Épaone (517), d'Arles (524), d'Orange (529), de Marseille (533), d'Orléans (541) ; Clementin, à ceux d'Orléans (549), de Paris (552), d'Arles (554), de Paris (573) ; Pappus, à ceux de Mâcon (581 et 585) ; Innocent, à celui de Paris (614) ; Magnéric à celui de Narbonne (788). On les trouve encore aux assemblées politiques de Sermorens en 853 ou de Mantaille en 879, puis l'histoire de l'Église d'Apt se perd dans la période troublée des siècles de fer.

2^o Le Moyen Âge (xi^e-xiv^e siècles) : à la fin du x^e siècle, une ère nouvelle commence, les évêques s'efforcent de réparer les désastres qui ont suivi la chute des Carolingiens : Arnulphe († 964), puis Narthold († 984) assurent des ressources stables à leur église au moyen de donations, de legs et de contrats de toutes sortes, puis Théodoric en 991 établit un chapitre régulier de 12 chanoines présidés par un prévôt et le dote de nouveaux biens et d'importants revenus. C'est alors que trois grands évêques occupent le siège épiscopal : saint Étienne (1010-1046), célèbre par ses vertus, ses pèlerinages en Terre Sainte et surtout par le soin qu'il apporta aux édifices religieux : reconstruction de sa cathédrale, consécration d'églises et de chapelles dans tous les environs ; Alphant (1048-1080), dont nous pouvons suivre l'œuvre année par année : accords

avec les seigneurs voisins, dotations d'églises, donations privées, consécration de lieux de culte, etc. ; Laugier d'Agout (1103-1143) continuant la bonne administration de ses prédécesseurs. Or, ces acquisitions et cette prospérité font des évêques d'Apt de vrais seigneurs temporels : Guillaume I (1158, 1162), après avoir fait confirmer les possessions de son évêché par le pape Hadrien IV, doit obtenir la même confirmation de l'empereur, à qui il prête serment de fidélité en 1162 et il prend alors le titre de prince. Ses successeurs prêtent le même serment et reçoivent du chef de l'empire l'investiture des régales. Bien plus, en 1193, Guiran de Viens se fait confirmer par Henri VI la possession de la portion de la ville d'Apt, qui lui avait été léguée par son père et par ses frères. Dès lors, les

obtenir la canonisation du saint comte. Durant cette période, le développement de l'Église d'Apt est entravé par les changements fréquents de ses pasteurs : ils ont à peine le temps de se fixer dans leur ville épiscopale qu'ils sont transférés ailleurs à de plus importantes fonctions. Aussi notre histoire présente peu d'événements saillants : les obsèques de la bienheureuse Mabile de Simiane de l'abbaye de Sainte-Catherine, la mort de Delphine de Signe, sous Elzéar de Pontevès en 1360, les difficultés du schisme d'Occident, le développement du culte de sainte Anne sous Jean Fillet (1390-1410), l'épiscopat actif de Constantin de Pergola (1412-1430).

4^e La Renaissance et les temps modernes (xvi^e au xix^e siècle). Le début du xvi^e siècle marque pour Apt



47. — Carte de l'ancien diocèse d'Apt.

difficultés surgissent entre les évêques et les seigneurs temporels : les démêlés avec la famille de Simiane occupent toute cette partie de l'histoire de l'Église aptésienne, depuis l'excommunication portée contre Bertrand Raimbaud par Geoffroi Dalmas en 1246 jusqu'à la réconciliation définitive sous Hugues Bot en 1304.

3^e Les Papes d'Avignon (xiv^e et xv^e siècles). Or, avec cette famille des Bot, qui donna trois évêques à l'Église d'Apt commence une nouvelle période : les papes sont établis à Avignon et Raymond Bot II, en particulier, jouit à la cour pontificale d'une grande faveur : c'est lui qui reçut le corps de saint Elzéar, comte d'Ariano, en 1324 et commença les premières démarches auprès de Jean XXII, le 3 mai 1327, pour

le commencement de la Renaissance et des temps troublés de la Réforme. Jean de Nicolaï (1527-1533), ami du cardinal Sadolet, fait imprimer, en 1532, un nouveau bréviaire dans le goût du temps. César Trivulce (1533-1540) donna un relief tout particulier à la dévotion pour sainte Anne et obtint pour cinq ans du pape Clément VII une indulgence plénière pour le jour de la fête de la sainte patronne. Puis vint l'épiscopat malheureux de Baptiste de Simiane, qui se laissa gagner par les doctrines luthériennes, mais l'Église d'Apt n'eût pas trop à souffrir de ces défaillances : François de Simiane (1571-1587), frère du précédent et Pompée Periglio (1588-1607) luttèrent énergiquement contre l'hérésie, corrigèrent les abus et

donnèrent à leur clergé une ardeur et une vie nouvelles, malgré les troubles des guerres de religion et les temps difficiles de la Ligue. Aussi le ^{xvii}^e siècle fut pour l'Église d'Apt une ère de prospérité : sous Jean de Pelissier (1607-1628), les capucins et les récollets viennent s'établir dans le diocèse, les reliques de sainte Anne sont transférées solennellement dans une châsse d'argent et les décisions du concile de Trente sont promulguées dans toutes les églises. Sous Modeste de Villeneuve (1629-1670), les récollets, puis les visitandines se fixent à Apt, les anciennes abbayes de Sainte Catherine et de Sainte-Croix sont reconstituées et en 1660, Anne d'Autriche venait rendre ses vœux à sainte Anne, sa patronne. La renaissance religieuse continua sous les évêchés de Jean de Gaillard et d'Ignace de Foresta (1696-1723) : celui-ci en particulier réorganisa complètement le diocèse et lutta avec succès contre le jansénisme. Jean de Vaccon (1723-1751) poursuivit cette œuvre au concile d'Embrun, qui condamna Soanen, évêque de Senz (1728), puis censura toutes les attaques des philosophes contre le dogme catholique. Mgr Félicien de la Merlière fut plus pacifique (1752-1778) et se contenta de rebâtir le palais épiscopal, dont Mgr Éon de Cély acheva la construction quelques années avant la Révolution. Elle le surprit d'ailleurs au milieu de ses travaux d'histoire naturelle et il partit dès 1789 pour se fixer en Italie. Au moment du Concordat, il donna sa démission et l'évêché d'Apt fut désormais rattaché pour sa plus grande partie à l'archevêché d'Avignon, tandis que la haute vallée du Calavon passait sous la juridiction de l'évêque de Digne (cf. § II).

V. LISTE DES ÉVÊQUES. — Saint Auspice, ⁱ^{er} siècle, d'après la tradition. — Saint Leonius, martyrisé sous Chrocus, d'après Polycarpe de la Rivière. — Saint Quentin, 400-410, d'après la Vie de saint Castor. — Saint Castor, 410-423 (?). — Auxonius, 431-436 (?). — Jules, 439, 442. — Pretextat, 517-545 (?). — Eusèbe, d'après la tradition. — Clementin, 549-573. — Pappus, 581-585. — Innocent, 614. — Magnéric, 788. — Trutbert, 853. — Paul I^{er}, 867 (?). — Richard, 879. — Saint Sendard, 885. — Paul II, 887. — Arnulphe, 960-964. — Nartold, 965-984. — Théodoric, 989-998. — Ilbogus, 999-1010(?). — Saint Étienne, 1010-1046. — Alphant, 1048-1080. — Isoard, 1095-1099 (?). — Laugier d'Agout, 1103-1143 (?). — Raimond, 1145, 1151 (?). — Guillaume I, 1158-1162. — Pierre de Saint-Paul, 1162-1182. — Guiran de Viens, 1186, 1193. — Geoffroi I, 1208-1221. — Geoffroi II, 1221-1243. — Guillaume Centullion, 1243, 1246. — Geoffroi Dalmas, 1246-1256. — Pierre Baile, 1256-1268. — Ripert de Viens, 1268-1272. — Raimond Bot, 1273-1303. — Hugues Bot, 1303-1319. — Raimond Bot II, 1319-1330. — Guiraud de Languissel, 1330, transféré à Nîmes, le 10 avril 1331. — Bertrand Acciaoli, 1331, transféré à Nevers, le 15 mars 1339. — Guillaume d'Astre, 1332-1336. — Guillaume Audibert, 1336, transféré à Périgueux le 1^{er} octobre 1341. — Guillaume Amici, 1341, transféré à Chartres, le 7 octobre 1342. — Arnaud, 1343-1348. — Bertrand de Meissenier, 1348, transféré à l'archevêché de Naples, le 4 juin 1358. — Elzéar de Pontevès, 1358-1361. — Raimond Savini, 1362, transféré à Sulci. — Géraud du Breuil, 1383, transféré le 17 octobre 1390 à l'évêché de Conserans. — Jean Fillet, 1390-1410. — Pierre Perricaud, 1411-1412. — Constantin de Pergola, 1412-1430. — Étienne d'Épernai, 1430-1437. — Pierre Nasoudi, 1438-1466. — Jean d'Ortigue, 1467-1482. — Agricol de Panisse, 1482-1498. — Jean Chabrol, 1490-1494. — Jean de Montaigu, 1494-1527. — Jean de Nicolaï, 1527-1533. — César Trivulce, 1533, transféré à Côme en 1540. — Pierre de Forli, 1540-1559. — Baptiste de Simiane, 1560, démissionnaire en 1571. — François de Simiane, 1571-1587. —

Pompée Periglio, 1588-1607. — Jean Pelissier, 1607-1628. — Modeste de Villeneuve, 1629-1670. — Jean de Gaillard, 1671-1695. — Ignace de Foresta, 1695, démissionnaire en 1723, mort en 1736. — Jean-Baptiste de Vaccon, 1723-1751. — Félicien de la Merlière, 1752, démissionnaire en 1778, mort en 1789. — Laurent Éon de Cély, 1778, démissionnaire en 1801, mort en 1815.

VI. ÉTAT ACTUEL. — Apt forme aujourd'hui, au civil, un arrondissement du département de Vaucluse (avec 5 cantons et 50 communes) et, au spirituel, un archidiaconé du diocèse d'Avignon (avec 5 doyennés et 53 paroisses) du titre de Sainte-Anne et de Saint-Véran. Cet archidiaconé comprend tout l'ancien diocèse d'Apt, diminué des huit paroisses de la haute vallée de Calavon rattachées au diocèse de Digne, augmenté de quelques paroisses de l'ancien diocèse de Cavaillon : Menerbes, Oppède (dans le doyenné de Bonnieux), Méridol (dans le doyenné de Cadenet), Gordes, Goult, Les Baumettes, Murs, Saint-Pantaléon (dans le doyenné de Gardes), de toutes les paroisses de l'ancien diocèse d'Aix, situées au nord de la Durance et formant les doyennés de Cadenet (8 paroisses) et de Pertuis (13 paroisses). L'archidiaconé a une population d'environ 40.000 âmes : la ville d'Apt avec 6.000 âmes a une paroisse, qui est l'ancienne cathédrale, classée comme monument historique. Cet édifice est établi sur deux cryptes superposées, dont l'une est constituée par des fragments de constructions romaines et serait « le tombeau de sainte Anne ; » l'autre date du ^x^e siècle et contient des sarcophages ainsi que deux cippes gallo-romains. La cathédrale elle-même comprend trois nefs, le collatéral de droite est roman (^x^e-^{xii}^e siècle), le collatéral de gauche est du ^{xiv}^e siècle (sous Hugues Bot), la nef centrale a été reprise à la fin du ^{xvii}^e siècle et exhaussée du quart de sa hauteur ; enfin la chapelle octogonale de Sainte-Anne avec coupole date du ^{xvii}^e siècle. Les richesses artistiques abondent : tableaux de Delpech, de N. Mignard, de Parrocel, autel du ^{xix}^e siècle, sarcophage du ^{vii}^e siècle, etc. ; le trésor contient des coffrets en ivoire et en bois, un étendard arabe, une châsse du ^{xiii}^e siècle, et surtout une belle collection de manuscrits liturgiques : sacramentaires du ^{xii}^e siècle, bréviaires du ^{xiv}^e siècle ; des missels, des hymnaires du ^{xv}^e siècle, deux tropaires du ^{xix}^e siècle, etc...

Albanès, *Gallia christiana novissima*, t. I, 1899, p. 173 sq. — *Acta sanctorum*, 1867, aug. t. I, p. 155-6. — Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, Carpentras, 1841. — De Barthélémy, sur la Vita de Raymond Bot, dans *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 1890, p. 180-1 ; et *Revue des Sociétés savantes des départements*, 7^e série, t. III, 1879. — *Bibliotheca hagiographica latina*, 1898, p. 131. — A. Bonnefille, *Sainte Anne, sa vie, son culte en Provence*, Avignon, 1881. — Boze, *Histoire de l'Église d'Apt*, 1820. — Carbonnel, *Le sarcophage chrétien de la cathédrale d'Apt*, dans *Bulletin monumental*, 1868, p. 424-429. — Ed. Cartier, *Fragments sur l'histoire civile et religieuse d'Apt*, Avignon, Bibliothèque Calvet, ms. 1781, ^{xix}^es. — *Cartulaire de l'Église d'Apt*, Bibliothèque Nationale, fonds latin, n. 17.778, sous le titre *Chartularium Aptense*, copié en 1703 ; autre exemplaire à la Bibliothèque de Carpentras, n. 553 (anc. 559) ; l'exemplaire de la Bibliothèque nationale a été analysé par O. de Poli, dans la *Revue historique de Provence*, 1890, n. 4-7. — Chevalier, *Topo-Bibliographie*, t. I, col. 187. — *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XIII, p. 137, n. 1060 à 1157 (surtout 1155 et 1156). — Courtet, *Origine du siège épiscopal d'Apt*, dans *Répertoire de la Société de statistique de Marseille*, 1863, t. I, p. 430-435 ; *Dictionnaire... de Vaucluse*, 1877, p. 5 sq. ; *Églises... antérieures à l'an 1000 dans la région d'Apt*, dans *Répertoire de la Société de statistique de Marseille*, 1863, p. 436. — Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 1894, t. I, p. 273. — *Dictionnaire d'Archéologie...*, t. I, col. 2646, sq. — Am. Gastoué, *Inventaire des anciens manuscrits liturgiques conservés dans l'église d'Apt*, Avi-

gnon, 1900. — Giffon, Recueil ms., bibliothèque de Carpentras, n. 1651-1653, XVIII^e s. — Granget, *Histoire du diocèse d'Avignon et des anciens diocèses dont il est formé*, 1862. — Dom Grossi, prieur de Lioux, Recueils divers ms., bibliothèque de Carpentras, n. 1654 et 1655. — Le Grand, *Le sepulchre de Madame sainte Anne*, 1615. — Marmet de Valcroissant, *La mission de saint Auspice, avec abrégé chronologique d'une grande partie des évêques qui lui ont succédé*, Paris, 1865. — Mathieu, *De la dévotion à sainte Anne*, 1861. — M..., *Du siège épiscopal d'Apt*, 1859. — Abbé Ponchon, *Essai d'examen critique des historiens de la ville d'Apt*, Avignon, biblioth. Calvet, ms. 1539, p. 51. — *Courte description de la cathédrale d'Apt*, Avignon, bibliothèque Calvet, ms. n. 1538, p. 38. — De Remerville de Saint-Quentin, *Histoire ecclésiastique de la ville et du diocèse d'Apt*, bibliothèque Calvet, ms. n. 1780 : *Histoire des évêques d'Apt*. — Carpentras, biblioth. municipale, ms. n. 1670, fol. 39-115. — Rose, *Études historiques et religieuses sur le XIV^e siècle, ou Tableau de l'Église d'Apt sous la cour papale d'Avignon*, 1842. — De Saint-Andéol, *Notice sur l'ancienne cathédrale d'Apt*, dans *Répertoire de la Société de statistique de Marseille*, 1863, p. 476. — J. Sautel, *Catalogue descriptif et illustré des manuscrits liturgiques de l'Église d'Apt*, avec introduction historique, dans *Annales d'Avignon et du Comtat*, 1919. — F. Sauve, *Monographie de la ville d'Apt*, dans *Annuaire du département de Vaucluse*, 1903. — Jules Terris, *Les évêques d'Apt, leurs blasons et leurs familles*, Avignon, 1877. — Paul Terris, *Sainte-Anne d'Apt, ses traditions et son histoire*, Avignon, 1876; *Recherches historiques et littéraires sur l'ancienne liturgie de l'Église d'Apt* dans *Mémoires de la Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt*, 1874, t. I, p. 171, sq. — Trichaud, *Les évêchés d'autrefois et celui d'Apt en particulier*, dans *Revue de Marseille*, 1870, t. XVI, p. 15-30.

J. SAUTEL.

APTERA, évêché de Crète dépendant de Cnosos. Le nom d'Aptera n'apparaît que tardivement dans les listes épiscopales byzantines, sous la forme Ἀπτερίς ou Ἀπτερίνης. Parthey, *Notitiae graec. episc.*, p. 170, 185. Le nom de cette ville lui viendrait, au dire de la mythologie grecque, de ce que les habitants de Syrène auraient coupé les ailes aux muses qui se seraient précipitées dans la mer à cet endroit. Eusèbe en fait plus simplement remonter l'origine au roi Aptéras, fondateur de la ville. Ptolémée l'appelle Ἀπτερίον et Plin., Apterion. Aptera était située sur la rive sud à l'entrée de la baie de la Sude. Aucun de ses évêques n'est connu. Cf. Flaminus Cornelius, *Creta sacra*, pars I, p. 50.

Smith's, *Dictionnaire of greek and roman geography*, p. 163. — Parthey, *Notitiae episcopatum Graecorum*, p. 170, 185. — Flaminus Cornelius, *Creta sacra*, pars I, p. 50.

R. JANIN.

APTIS (ANDREA DE). Voir **ATTI** (Andrea).

APTONE, **APHTHONE** ou **ABTONE** (Saint), évêque d'Angoulême, est connu grâce à diverses sources de valeur très inégale. Monté sur le siège d'Angoulême au plus tôt à la fin de 541, car cette année même l'évêque Lupicinus se faisait représenter au concile d'Orléans, il assista lui-même au V^e concile d'Orléans de 549. Avant cette date, nous avons sur lui un témoignage dans la *Vita Eparchii*, 6, 7, 10, où l'on voit l'évêque Aptone, consacrer la réclusion d'Eparchius (saint Cybard) trente-neuf ans avant la mort de celui-ci, donc en 542, et un peu plus tard l'ordonner prêtre. Un acte d'affranchissement (*manumissio*) de 175 esclaves rachetés par saint Cybard a pour témoin et garant, le 31 mars 558, l'évêque Aptone. Cet acte, qui paraît un faux à M. Esmein, a été défendu par M. J. de La Martinière, qui y voit même la source principale de la *Vita Eparchii*, au moins en ce qui concerne saint Aptone, au lieu de supposer avec M. Esmein l'utilisation d'une *Vita* antérieure plus autorisée et aujourd'hui perdue. Le successeur d'Aptone Mère, venait d'être élu et n'était

pas encore consacré lors du concile national de Tours de 567; il était consacré lors des fêtes de la dédicace de la cathédrale de Nantes, la même année. Aptone doit donc être mort en 566. Sa fête se célèbre le 26 octobre, date qui doit être l'anniversaire de la mort du saint; André du Saussay, qui le croit mort un 22 juin et qui tient la fête du 26 octobre pour un anniversaire d'invention, ne dit pas sur quoi il s'appuie.

La biographie de saint Aptone a été compliquée considérablement par des écrivains postérieurs. Adémar de Chabannes, *Chron.*, I, 16, après avoir raconté, d'après Grégoire de Tours, la chute des murs d'Angoulême lors du siège de la ville par Clovis, ajoute que ce roi fit consacrer évêque son chapelain Aptone, à la place de l'évêque arien qu'il chassa. L'*Historia pontificum et comitum Engolismensium* (XI^e siècle), précise que le chapelain Aptone obtint le miracle en faisant élever (*extollere*) devant les remparts les reliques du sang et de l'eau, et que, devenu évêque, il donna à la cathédrale les dites reliques, encore vénérées au temps du chroniqueur. M. Esmein a cru reconnaître derrière ces récits des sources anciennes, dignes de plus de foi. Mais M. Lair, un des éditeurs d'Adémar, a montré que le passage visé, et quelques autres qui concernent Angoulême dans les deux premiers livres de la *Chronique*, étaient des interpolations postérieures à Adémar. M. de La Martinière a contesté l'existence de la source, et montré que le compilateur de l'*Historia pontificum* avait utilisé le texte de la *Chronique* en l'amplifiant pour monumenter le culte des reliques du sang et de l'eau et la prétention émise par certains évêques d'Angoulême de faire fonction en Aquitaine de chapelains des rois de France. Les textes d'Adémar et de l'*Historia pontificum* ont fait admettre par le *Gallia christiana* et par M. Esmein l'existence de deux Aptone, l'un consacré au temps de Clovis, l'autre successeur de Lupicinus; mais ni la *Chronique* ni l'*Historia* ne parlent de deux évêques: c'est le même Aptone qu'elles font demeurer plus d'un demi-siècle évêque d'Angoulême, en ignorant le personnage de Lupicinus; et leur fausse chronologie doit être rectifiée par le commencement, puisque la fin est attestée par ailleurs.

Il existait, au XI^e siècle, une église consacrée aux saints Ausone, Aptone et Césaire. Mabillon, *Annales ord. S. Benedicti*, t. IV, p. 306. C'est cette communauté de culte qui a été le point de départ d'une légende faisant d'Aptone et d'Ausone deux frères jumeaux, nés miraculeusement à Mortagne-sur-Gironde et baptisés avec leurs parents par saint Martial, qui les emmène à Limoges et consacre Ausone évêque d'Angoulême; Ausone ayant été martyrisé par les Vandales, Aptone lui succède, avec Césaire pour archidiacre. C'est en se basant sur cette légende qu'André du Saussay donne saint Aptone pour le frère et successeur de saint Ausone et fait de lui aussi un martyr, contrairement à la tradition de l'église d'Angoulême qui le vénère comme confesseur. La légende est d'ailleurs inconciliable avec la liste épiscopale d'Angoulême, datant du XI^e siècle et utilisée par l'*Historia pontificum*, qui donne entre Ausone et Aptone la place d'un évêque dont le nom a été gratté, et qui porte en marge cette note : *Cessavit episcopatus per multos annos usque ad tempus beati Aptonii quem misit Clodoveus rex Engolismae tempore beati Eparchii*. Abstraction faite de cette date fautive, la liste montre bien que, d'après la tradition de l'église d'Angoulême, Aptone et Ausone n'étaient pas contemporains.

Vita Eparchii, éd. Krusch, *Monum. Germ. histor.*, *Script. rer. merov.*, t. III, p. 554-556. — Adémar de Chabannes, éd. Pertz, *Scriptores*, t. IV, p. 106; éd. Chavanon, p. 21, 32; éd. Lair, p. 20, 23. — *Hist. pontif. et comitum Engolism.*, dans Labbe, *Bibl. manuscr.*, t. II, p. 249. — *Gallia chris-*

tiana, t. II, col. 978-979. — *Acta sanct.*, oct. t. XI, p. 885-888; mai, t. V, p. 138. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 64, 68, 134-137. — A. Esmein, *La vie et la légende de saint Cybard*, *passim*, dans *Bulletin et Mém. de la Soc. archéol. et hist. de la Charente*, 1905-1906, p. 1-67. — J. de La Martinière, *Saint Cybard, étude critique d'hagiographie*, Paris et Angoulême, 1908 (extrait du *Bulletin de la même Société*), *passim*; donne les textes utiles à la discussion. — Abbé Tricoire, *Les évêques d'Angoulême*, Angoulême, 1912, p. 22-37.

R. AIGRAIN.

APTUCA. D'après le texte de la conférence tenue à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et les évêques donatistes, chacun des deux partis aurait eu alors dans la ville d'APTUCA un représentant nommé Januarius. L'identité du nom est de nature à produire une certaine confusion; nous verrons tout à l'heure qu'une autre incertitude résulte du nom même de la localité. Pour essayer de tirer l'affaire au clair, si possible, le mieux est de transcrire les deux passages du procès-verbal de la conférence où figure *Aptuca* sous la forme de l'adjectif topique *Aptucensis*. Le président de l'assemblée appelle parmi les catholiques : *Januarius episcopus plebis Aptucensis*. — *Dominicus episcopus Ecclesiae catholicae dixit: Hic est, commotus est corporis infirmitate. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxxxviii; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 104. — Plus tard, parmi les évêques donatistes, le président appelle : *Januarius episcopus Aptucensis. — Cumque accessisset, idem dixit: Mandavi et subscripsi. — Victor episcopus Ecclesiae catholicae Libertinensis dixit: Unitas est illic, publicam non latet conscientiam. Gesta coll.*, I, c. cci; Mansi, *ibid.*, col. 151; cf. 267, 272.

On peut s'étonner tout d'abord de cette complète homonymie des deux évêques rivaux et la pensée vient à l'esprit d'une méprise due à l'inadvertance d'un copiste. Mais les preuves formelles de cette erreur font défaut : le nom de Januarius est fréquent en Afrique et la liste des assistants à cette conférence n'en mentionne pas moins de dix-neuf; Mansi, *ibid.*, col. 267, 272. Prenons donc le texte tel qu'il se présente. Nous en pouvons déduire immédiatement qu'*Aptuca* était située dans la même région que *Bulla Regia*, puisque c'est l'évêque de cette dernière ville, Dominicus, qui explique l'absence de son collègue catholique, Januarius retenu par la maladie; dans le voisinage aussi de *Libertina*, dont le titulaire catholique, Victor, affirme, en parfaite connaissance de cause, qu'il n'y a pas, de notoriété publique, de dissidents à *Aptuca*. Pour être aussi bien renseignés sur ce qui se passait en cet endroit, ces deux personnages devaient résider à proximité. De *Libertina* on ne sait rien; la position de *Bulla Regia* au contraire est parfaitement connue. Cette ville assez importante se trouvait à Hammam Darradji, dans la vallée de la Medjerda, au nord de Souk el Arba. Par suite, semble-t-il, *Aptuca* doit être cherché dans ces parages. On a proposé de la placer à Enchir Oudeka, au sud-est de Souk el Arba, sur la rive droite de l'oued Tessaa, affluent de droite de la Medjerda, en invoquant d'ailleurs « la permutation facile de *Aoutuca* en Oudeka. » Toulotte, *Géogr.*, Procons., p. 126; Mesnage, *L'Afrique chrét.*, p. 127. Ce dernier argument me laisse sceptique, sans cependant que je songe à nier complètement l'identification indiquée. Mais il sera sage d'en attendre de quelque heureuse découverte la pleine confirmation. *Corp. inser. lat.*, t. VIII, p. 1492; Mansi, *op. cit.*, col. 104, n. 18, 19; 151, n. 3; Tissot, *Géogr.*, t. II, p. 781.

D'autant plus que divers commentateurs ont songé à placer *Aptuca* dans une tout autre contrée. Ils rapprochent ce mot de l'oppidum *Abutucense*, que Pline, *Hist. nat.*, v, 29, mentionne en Proconsulaire,

dérivé du nom de ville *Abutuca* ou *Abutuca*; pour eux l'*episcopus Aptucensis* ne différerait en rien de l'*episcopus Abutucensis*. Ils vont même plus loin et admettent l'entière assimilation de ces deux ethniques avec *Aptugnensis*, déformation d'*Abthugnensis* pour *Abthugnitanus*. Si bien qu'en définitive *Aptuca*, *Abutuca* et *Abthugni* ne seraient qu'une seule et même ville, située au sud du *Ziquensis Mons* (Zaghuan). A cette théorie, contre laquelle protestent Mansi, *op. cit.*, col. 151, n. 3, et Morcelli, *Africa christ.*, t. I, p. 77, on peut opposer comme premier argument la diversité des provinces : *Abthugni* (Euchir es Souar) est en Byzacène, et non en Proconsulaire, comme il a été dit au mot *ABTHUGNI*, ci-dessus, t. I, col. 207; *Abutuca*, d'après Pline, en Proconsulaire. D'autre part, ainsi que l'a très justement remarqué Mansi, un évêque catholique d'*Abthugni*, nommé Félix, se trouvait à la conférence de 411, en même temps que Januarius d'*Aptuca*. *Gesta coll.*, I, c. cxxxviii; Mansi, *op. cit.*, col. 103, 266. Nous avons tout à l'heure deux évêques antagonistes pour une seule ville, faut-il donc en ajouter un troisième de la même confession que le premier? On sent toute l'in vraisemblance d'une pareille hypothèse. Le plus simple est de conclure qu'*Aptuca* est distinct d'*Abthugni*, peut-être aussi d'*Abutuca*, et d'avouer notre ignorance sur son emplacement. Voir *ABTHUGNI*, *BULLA REGIA*, *LIBERTINA*.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, suppl., p. 1169, 1492. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 77. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 654. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 19, 20, aux mots *Abthugna*, *Abutucensis*. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 781. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 85; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1868. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Proconsulaire, p. 126. — *Bulletin archéologique*, 1893, p. 226-227. — Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris, 1896, p. 398. — Joh. Schmidt, *Abutucense oppidum*, Aptugni, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I col. 129; t. II, col. 288. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1900, t. I, col. 242, et 1901, t. II, col. 327, aux mots *Abutucensis*, *Aptugni*. — *Atlas archéologique de la Tunisie*, 1900, feuille 42, Djebel Fkirine, n. 52. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 126, 539.

AUG. AUDOLLENT.

APTUGNI. Voir *ABTHUGNI* et *APTUCA*.

APTUNGENSIS. Voir *ABTHUGNI* et *APTUCA*.

1. APTUS. Au concile tenu à Carthage, le 13 septembre 401, dans le *Secretarium basilicae Restitutae*, assistait un évêque de ce nom; son siège n'est pas indiqué. Il fut désigné avec dix-neuf autres, dont Alypius et saint Augustin, pour se rendre à Hippo Diarrhytus (Bizerte), dont l'évêque Equitius avait été déposé. La commission devait rétablir l'ordre dans cette chrétienté et lui donner un chef dont elle était privée depuis un assez long temps. *Codex canonum Ecclesiae Africanae*, 78, dans Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. III, col. 779; t. IV, col. 493, 45; *P. L.*, t. LXVII, col. 206. Voir *EQUITIUS*, *HIPPO DIARRHYTUS* et ci-dessus, t. I, col. 815-818.

Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. II, 1908, p. 126, 129, can. 13.

AUG. AUDOLLENT.

2. APTUS. Parmi les assistants à la conférence tenue en 411, à Carthage, se trouvait un évêque catholique de ce nom, qualifié de *episcopus plebis Tigiensis* (peut-être en Byzacène), qui déclara n'avoir jamais eu de compétiteur donatiste; cette assertion fut confirmée par l'évêque schismatique de Carthage, Primianus. On appelle : *Aptus episcopus plebis Tigiensis*.

III. — 35

Idem dixit : Praesto sum. Nec habui nec habemus episcopum donatistam. — Primianus episcopus Carthaginiensis dixit : Non illic habemus. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas, I, c. cxx; Mansi, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, t. iv, col. 93, 265. Il est possible que cet évêque soit le même que le précédent, mais nous n'avons pas les moyens de les identifier. Voir TIGIENSIS (Ecclesia).

De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. 1, p. 392, au mot *Aptus* 1.

Aug. AUDOLLENT.

3. APTUS. Au nombre des évêques donatistes qui prirent part à la conférence de 411, à Carthage, on compte un *episcopus Tuzuritanus* de ce nom; il dirigeait la chrétienté dissidente de *Tusuros* (Tozeur), au sud de la Byzacène. C'était sans doute un personnage important dans le parti, puisqu'il fut choisi pour être un des sept *consiliarii* chargés d'assister, au cours de la discussion, les sept *actores* qui devaient soutenir la cause donatiste. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas, I, c. CLXXXVII; III, c. II; Mansi, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, t. iv, col. 141, 181, 269, 276.*

Saint Augustin, *Epist.*, cxvii, 16; *P. L.*, t. xxiii, col. 898; *Corp. script. eccles. lat.*, ed. Goldbacher, t. LVII, p. 229, écrivant à l'évêque Asellicus, parle avec mépris « d'un nommé Aptus, qui, sous prétexte que les chrétiens vivaient à la façon des juifs, se donnait les noms de juif et d'Israélite, » s'interdisait les aliments défendus par la loi de Moïse, et pratiquait les autres prescriptions judaïques, que la loi chrétienne avait depuis longtemps abolies. *Aptus iste nescio quis, de quo scripsisti, quod doceat judaizare christianos, eo modo se, sicut insinuavit sanctitas tua, Judaeum et Israelitam vocal, ut ab eis escis prohibeat, quas pro temporis illius congruentia lex per sanctum famulum Dei Moysen data prohibebat, et ceteras illius temporis observationes jam nunc apud christianos abolitas remotasque persuadeat... Unde apparet, quare se iste Aptus velit Israelitam Judaeumque vocari non spiritaliter sed omnino carnaliter.* Le destinataire de cette lettre, Asellicus, était évêque catholique de la ville de *Tusuros*, où Aptus gouvernait une communauté donatiste, *Gesta coll.*, I, c. cxx, Mansi, *op. cit.*, t. iv, col. 93. Il y a donc les plus grandes chances pour qu'il ait signalé à saint Augustin les étrangetés doctrinales de son compétiteur. Ce dernier serait par conséquent le *nescio quis* traité si dédaigneusement par le grand docteur. Le pronom *iste*, qui reparaît à deux reprises dans le passage que l'on vient de lire, renforce encore cette opinion. Voir ASELLICUS, TUSUROS.

De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. 1, p. 392, au mot *Aptus* 2.

Aug. AUDOLLENT.

APUNIANO ou **PUGNANO** (SAN-PAOLO DE), près de Bagni di San Giuliano, en Étrurie, monastère de femmes de l'ordre de Saint-Benoît. D'après les archives du couvent de Sainte-Anne et celles de l'archevêché de Pise, ce monastère fut fondé et doté, avant 1086, par les seigneurs de Ripafratta, qui y eurent leur sépulture : fondation confirmée par des bulles d'Adrien IV et Clément III. Il fut entièrement brûlé en 1263, au cours de la guerre entre Pise et Lucques. Les moniales furent obligées de recourir à la charité des Pisans, auxquels les recommanda l'évêque Frédéric, par lettres du 2 août 1264. Le même, par lettres du 14 juin 1267, leur concède l'église Sainte-Anne de *Renario*, sur la paroisse de Saint-Just in *Cauricio*, dans un faubourg au midi de Pise. Les religieuses de l'ancien monastère de Saint-Paul y demeurèrent jusqu'en 1328; cette année, elles achèterent aux carmes l'église de Santa Maria del Car-

mine et ses dépendances *extra portam Legatiam*, et s'y transportèrent. En 1374, elles acquirent des maisons à l'intérieur de la ville pour y construire leur nouveau monastère de Sainte-Anne. Le monastère des carmes, détruit par la guerre en 1406, fut alors définitivement abandonné. La nouvelle église fut consacrée le 2 juin 1426, par Julien, archevêque de Pise, en l'honneur de « sainte Anne et de saint Paul de Pugnano, » sur l'emplacement d'une vieille chapelle dédiée à saint Simon.

Les archives du couvent primitif d'Apuniano ont passé avec celles du couvent de Sainte-Anne de Pise, après la suppression de celui-ci, dans les archives d'État de Pise. Il y a quelques pièces du XVIII^e siècle dans les archives du chapitre (bulles d'Innocent II à l'abbesse Binia et d'Adrien IV et Clément III, à l'abbesse India).

Mattei, *Ecclesiae Pisanae historia*, 1768, t. II, p. 33, et *Append. Instrum.*, p. 10. — Kehr, *Italia pontificia*, 1908, t. III, p. 369.

F. BONNARD.

APUZZO (FRANCESCO SAVERIO), né à Naples, le 9 avril 1807, évêque de Sorrente, le 23 mars 1855, archevêque de Capoue le 24 novembre 1871. Il fut créé par Pie IX cardinal prêtre du titre de Saint-Onuphre, et fit partie des Congrégations du Concile, des Rites, des Indulgences et Reliques, de la Fabrique de Saint-Pierre. Mort le 30 juillet 1880.

Gerarchia cattolica, année 1877, p. 91. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, suppl., p. 12, 21.

F. BONNARD.

AQFAHS, village d'Égypte dans la province de Minieh. On a voulu en faire un ancien siège épiscopal, en l'identifiant avec la ville de Cabasa; c'est une erreur : Cabasa est aujourd'hui Schâbas dans la partie occidentale du Delta. Aqfahs mérite seulement d'être mentionné comme la patrie du pseudo-Jules, le légendaire « historiographe » auquel on attribue tout un cycle d'Actes des martyrs.

J. DAVID.

AQUA. Les localités dont le nom contient le mot *Aqua* au singulier ou au pluriel sont très nombreuses dans l'Afrique chrétienne. On aurait pu les grouper toutes ici. Il a paru cependant plus logique et plus commode pour les recherches de les placer à leur rang alphabétique, c'est-à-dire sous les formes *AQUA*, *AQUAE*, *AQUENSIS*, *AQUITANA*, auxquelles le lecteur voudra bien se reporter.

Cette similitude de nom devait produire et a produit en effet des confusions au milieu desquelles il n'est pas toujours facile de se reconnaître. Nous serons, dans plusieurs cas, obligés de nous en tenir à des probabilités, lorsqu'aucune épithète distinctive ne détermine clairement le substantif.

Aug. AUDOLLENT.

AQUA FRIGIDA. L'essentiel sur cette chrétienté de Maurétanie a été dit ci-dessus au mot *ACUFIDENSIS* (*Ecclesia*), t. I, col. 421; il suffira d'ajouter à la bibliographie donnée en cet endroit les indications suivantes :

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, suppl., p. 1906, n. 20215. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 630, 653. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 49, au mot *Acufidis*. — *Thesaurus linguae latinae*, t. I, col. 456, au mot *Acufidensis*. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 309.

Aug. AUDOLLENT.

1. AQUAE. Au concile tenu, en 393, à Cabarsussi, par les maximiens dissidents du donatisme, figurait un *Januarius AQUENENSIS episcopus*, qui a signé la lettre synodale. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. III, col. 847; S. Augustin,

Enarrationes in psalmos, xxxvi, Serm. II, 20; P. L., t. xxxvi, col. 381. L'épithète géographique jointe au nom de cet évêque a été déformée de diverses façons dans les manuscrits. Sur les treize que cite le R. P. Mesnage, *Afr. chrét.*, p. 179, six donnent la leçon *Aquenensis*, un *Aquinensis*, cinq *Aquensis*, un *Equensis*. Il est probable que *Aquensis* est la véritable forme et que les copistes se sont trompés, comme l'indique le même auteur, « en ajoutant *ensis* au lieu de *sis* à *Aquen*. » Ce n'est donc pas à un évêque d'*Aquena* ou d'*Aquina* que nous aurions à faire, mais au titulaire d'une des nombreuses *Aquae*. Laquelle? Le concile de *Cabarsussi*, en Byzacène, ne réunit guère que des représentants de cette province. Tout porte donc à croire que Januarius lui appartenait et non à la Maurétanie, comme le pensaient Morcelli, De-Vit et Gams (voir à la bibliographie). C'est tout ce que nous permet d'en dire l'état actuel de nos connaissances. Voir *CABARSUSI*, *JANUARIUS*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 80. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae* 1. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464, au mot *Aquensis*. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82; *Treasure of chronologie*, 1889, col. 1865. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, 1892-1895, Byzacène et Tripolitaine, p. 51. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 368, au mot *Aquensis*. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 179, 455.

Aug. AUDOLLENT.

2. AQUAE. Le procès-verbal de la conférence qui eut lieu à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et les évêques donatistes d'Afrique, mentionne parmi les premiers *Helpidius, episcopus plebis AQUENSIS*, qui avait un antagoniste de l'autre confession, *Reparatus. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxxxv, cxviii, Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 120, 144, 266, 273; P. L., t. XI, col. 1313, 1332. La localité d'*AQUAE*, dont ces deux compétiteurs se partageaient la direction spirituelle, a été longtemps attribuée à la Maurétanie. Mansi (*loc. cit.*, note 15), Morcelli, Böcking, De-Vit, Gams, Toulotte (voir à la bibliographie); on est assez d'accord aujourd'hui pour la mettre en Proconsulaire, au lieu dit Enchir el Bahgla. Ce serait l'*Aquis* de la table de Peutinger, situé entre *Coreva* (Enchir Dermoulia) et *Thignica* (Aïn Tounga). Il existe en cet endroit des ruines assez confuses; on y a trouvé une des bornes-limites qui marquaient la séparation entre l'*Africa vetus* et l'*Africa nova*. Voir *HELPIDIUS*, *REPARATUS*.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VII, p. 14882. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 80. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 650. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae* 1. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 453. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 94; *Treasure of chronologie*, 1889, col. 1872. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Maurétanies, p. 39. — Dessau, *Aquae* 4, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 295. — L. Poinssot, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, p. 479. — Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 13, Miliana, 28. — *Atlas archéologique de la Tunisie*, fasc. 12, feuille 33, Tebourouk, 98. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, 1912, p. 33.

Aug. AUDOLLENT.

3. AQUAE. Parmi les assistants à la conférence de 411, à Carthage, où se rencontrèrent les représentants des églises catholiques et des églises donatistes, le procès-verbal nomme comme tenant de ce dernier parti *Cresconius episcopus AQUENSIS*. A l'appel de son nom il déclara qu'il n'existait pas de « traditeur »

c'est-à-dire d'évêque catholique, dans sa ville « *traditorem in plebe mea non habeo*. » Mais aussitôt l'évêque catholique de *Macomades*, Aurelius, répliqua. « Nous avons là un prêtre. Il y avait un évêque, qui est mort récemment; on ne lui a pas ordonné encore de successeur. » *Habemus ibi presbyterum. Nam et episcopus ibi fuit, modo defunctus est, et in loco ejus nequum est ordinatus. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxcviii; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 148, 270; P. L., t. XI, col. 1336. Cette intervention de l'évêque de *Macomades*, la précision des détails qu'il fournit à la conférence prouvent qu'il connaissait bien la chrétienté d'*Aquae* et permettent de croire en conséquence que cet évêché était non seulement en Numidie, comme le sien, mais dans la même région, sinon tout à fait dans le voisinage. C'est là une manière de voir généralement acceptée aujourd'hui. Faut-il aller plus loin et proposer l'identification de la ville épiscopale de *Cresconius* avec les *Aquae Flaviana*, situées au sud de *Macomades*, à proximité de *Mascula* (Khenchela), département de Constantine? (Voir Mesnage à la bibliographie). Si les documents dont nous disposons actuellement ne nous permettent pas de nous prononcer sur cette hypothèse, il est bon d'ajouter que l'opinion de Morcelli, suivi par De-Vit (voir à la bibliographie), qui place les *Aquae* en question sur la route de Carthage, à Hippone, non loin de *Bulla Regia*, ne s'appuie sur rien de solide.

Voir *AURELIUS*, *CRESCONIUS*, *MACOMADES*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 80-81. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot. p. 643. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae* 2. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 777. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 89; *Treasure of chronologie*, 1889, col. 1870. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Numidie, p. 42. — Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 28, Aïn Beida, 3, p. 2. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 305, 402.

Aug. AUDOLLENT.

4. AQUAE. *Victorinianus* ou *Victorinus episcopus AQUENSIS* figure parmi les évêques donatistes au procès-verbal de la conférence tenue à Carthage, en 411, entre ces derniers et les représentants de la hiérarchie catholique. Dès qu'il eut répondu à l'appel de son nom, l'évêque catholique de *Chusuros*, Asellius, se leva à son tour et dit : « J'affirme que nous sommes partis du pays d'Arzuge, le trois des kalendes de mai. Il était prêtre et non évêque. Il a été ordonné en route. » *Dico nos sic esse de Arzugibus profectos die tertio kalendarum Maiarum. Presbyter fuit, non episcopus. In via ordinatus est. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. ccviii; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 161-162, 274; P. L., t. XI, col. 1348. Ce texte prouve de la façon la plus claire que les *Aquae* dont *Victorinianus* était évêque se trouvaient au sud de la Tunisie actuelle, dans la même région que *Thusuros* (Tozeur), sur les confins de la Tripolitaine et de la Byzacène, mais dans cette dernière province. Il n'est pas impossible, ainsi que l'ont conjecturé la plupart des récents topographes, que cette localité corresponde à celle qu'on nomme aujourd'hui El Hamma, près de Tozeur.

Voir *ARZUGES*, *THUSUROS*, *VICTORINIANUS*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 79-80. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae* 3. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888,

t. II, p. 654, 684. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1865. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894. Byzacène, et Tripolitaine, p. 51-52. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, 1912, p. 80.

Aug. AUDOLLENT.

5. AQUAE. Dans la liste des évêques de Maurétanie Césarienne, qui se rendirent à l'assemblée tenue à Carthage, en 484, sur l'ordre du roi vandale Hunéric, figure un *Januarius AQUENSIS. Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Mauretania Caesariensis, 24; Victor de Vita, édit. Halm, p. 69; *P. L.* t. LVIII, col. 273, 338. Il était donc titulaire d'un siège épiscopal d'Aquae, dont nous devons rechercher l'emplacement en Maurétanie. On connaît dans cette province, au nord-est de *Zucchabar* (Miliana), des *Aquae Calidae* (Hammam Rihra), qui correspondent peut-être à l'évêché en question. Il y a en cet endroit des ruines assez étendues d'où sont sorties en quantité appréciable des inscriptions, des sculptures, des fragments d'architecture. Voir *JANUARIUS*.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, p. 819, 2026. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 80. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 650. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae* 1. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 94; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1872. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Maurétanies, p. 39. — Dessau, *Aquae Calidae*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 298, 28. — Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, 1901, t. II, p. 211; *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 13, Miliana, 28. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 545.

Aug. AUDOLLENT.

6. AQUAE, évêché de la Dacie Ripense, dépendant de Sardique. Il est assez difficile de préciser la position exacte de cette ville. Les tables de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin la mettent dans la Mésie Supérieure, c'est-à-dire dans la région de la Morava. Cependant, au concile de Sardique, l'évêque d'Aquae est dit appartenir à la Dacia Ripensis; il en est de même dans une nouvelle de Justinien qui lui rend son évêché. Elle devait donc se trouver probablement dans la région du Timok. Peut-être faut-il l'identifier avec Vrchetz, près de Vratsa, dans la Bulgarie du nord, où il y a des eaux thermales renommées. Ptolémée indique en Dacie une ville du nom d'Υδατα c'est-à-dire Aquae, près de Zarmigethusa; il faudrait alors la chercher au delà du Danube, ce qui semble contraire aux données historiques; il s'agit probablement d'une autre localité. Aquae dut avoir des évêques dès le III^e siècle. En tout cas, on n'en connaît qu'un seul, Vital, qui assista au concile de Sardique en 347. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 39, 42. Cette ville perdit son évêché durant les invasions des barbares à la fin du IV^e siècle ou durant le V^e. Justinien le lui rendit au VI^e par sa nouvelle VII qui la sépara de Mésembrie et la rattacha à la métropole de Justiniana Prima que cet empereur venait de fonder. Aquae ne dut pas le conserver longtemps, car les Bulgares ravagèrent bientôt les chrétientés de ces régions où ils finirent par s'établir au VII^e siècle.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1179-1182; t. II, col. 305-306.

R. JANIN.

AQUAE ALBENSES. Les documents ecclésiastiques africains mentionnent deux chrétientés de ce nom. Certains auteurs hésitent entre l'appellation qu'on vient de lire et celles de *Aquae Albae* ou *Albensium*, ou encore *Aqua Alba* ou *Albensis*: De-Vit, Toulotte, Mesnage (voir à la bibliographie). Mais à en

juger par comparaison avec les autres termes analogues, la forme que nous proposons semble préférable.

1^o Parmi les évêques de Byzacène qui se rendirent à Carthage, en 484, sur la convocation du roi Vandale Hunéric, se trouvait *Restitutus AQUIS ALBENSIVM. Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Byzacena, 52; Victor de Vita, édit. Halm, p. 67; *P. L.*, t. LVIII, col. 272, 323.

2^o Un *Honorius AQUAE ALBENSIS* figure sur la liste des assistants à cette même conférence, au nombre des évêques de Maurétanie Sitifienne. *Notitia provinc.*, Mauretania Sitifensis, 5; Victor de Vita, édit. Halm, p. 71; *P. L.*, t. LVIII, col. 275, 350.

3^o Le procès-verbal de la conférence tenue à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et les évêques donatistes, mentionne un *Januarius episcopus AQUAE ALBENSIS*, donatiste. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. CXCVII; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 144, 272; *P. L.*, t. XI, col. 1332. Il est appelé après un évêque de Byzacène et avant un autre de Maurétanie Césarienne. Aussi ne sait-on à laquelle des deux villes ci-dessus indiquées il y a lieu de le rattacher. D'ailleurs les renseignements nous font défaut pour les identifier l'une et l'autre avec aucune localité moderne.

Cependant le R. P. Mesnage, *L'Afrique chrét.*, p. 85, propose pour l'évêché de Byzacène un rapprochement qu'il y a lieu de signaler, sans pourtant en exagérer la portée. Tenant compte de ce fait que l'évêque *Restitutus* (ci-dessus 1^o) cité deux rangs après celui de *Maclaris*, il pense que son siège ne devait pas être bien éloigné de ce dernier. Or il existe sur les pentes du Djebel Haouareb (sud-ouest de Kairouan) des ruines appelées Aïn Beïda, ce qui est la traduction littérale de *Aquae Albae* ou *Albenses*. « Les Aïn Beïda, il est vrai, foisonnent dans l'Afrique du Nord. Toutefois, comme il y a certainement eu là une ville importante, il serait possible que les *AQUAE ALBAE* de Byzacène aient été en cet endroit. »

Voir *AQUIABENSIS (ecclesia)*, *HONORIUS*, *JANUARIUS*, *RESTITUTUS*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 78. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 647. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 396, au mot *Aquae Albae*. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1834-1888, t. II, p. 587, 781. — Cagnat, dans *Archives des missions scientifiques*, 3^e série, t. XII, 1885, p. 127. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82 et 92; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1865 et 1871. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Byzacène, p. 54; Maurétanies, p. 191. — Dessau, *Aquae Albenses*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 295, 9. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 364, au mot *Aqua*, in fine. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 85, 402.

Aug. AUDOLLENT.

AQUAE CALIDAE. Voir *AQUAE* 5.

AQUAE CELENÆ, évêché. Municeps romain du *Conventus Lucensis* en Galice, siège vers le V^e siècle d'un évêché dont la localisation est difficile. Ce nom apparaît deux fois dans l'Itinéraire d'Antonin, ed. Sanchez Guerra, Madrid, 1862. D'abord, n. 19, au sud du *Conv. Lucensis* sur la voie A. Bracara Asturica, mansion entre *Turoqua* et *Tria* sur l'emplacement de l'actuel *Caldas del Rey*. Identification contrôlée par Plin., *Hist. nat.*, IV, 20, dont les *Celeni* sont voisins du *Conventus Bracarum* et par Ptolémée, *Geogr.*, II, v. 3, dont la ville Υδατα θερμα chez les *Cilini*, Κιλινών évoque *Caldas*, *Aquae Calidae* (voir aussi *ibidem*,

v. 3, la montagne Σελήνη). En faveur, cf. Florez, *Esp. sagr.*, t. xv, 1759, p. 74-75.

Mais *Aquae Celenae* (erreur de lecture sans doute) reparait dans Antonin au n. 20 cette fois, au nord de ce même *Conv. Lucensis*, sur les bords de l'Océan, première mansio de la voie *Per loca maritima a Bracara Asturica*, mention préférée par Risco, *Esp. sagr.*, t. xl, p. 31-33 et divers auteurs anciens. Pas de monnayage celibère ou romain (cf. Heiss, *Descr. gén. des monnaies antiques de l'Espagne*, Paris, 1870, p. 253). L'épigraphie à peine plus explicite : une allusion aux *Celeni* dans une inscription recueillie à Lamego. *Corpus inscr. lat.*, *Suppl.*, t. II, *Hisp.*, Berlin, 1892, n. 5250, p. 818.

L'évêché existe vers l'an 400 où l'évêque Ortigius, *episcopus qui Caelenis fuerat ordinatus*, déposé et chassé par les priscillianistes, siège en 400 au 1^{er} concile de Tolède qui reçut dans l'église plusieurs évêques de Galice (Idace, *Chronicon*, éd. de Ram, *P. L.*, t. LXXIV, col. 707). Cette précision d'Idace, voisin et contemporain, permet d'amender le texte, très maltraité par les manuscrits, de la liste épiscopale qui figure au Prologue des canons du concile de Tolède (texte de Bruns, dans Lauchert, *Die Kanones der wichtig. Allkirchl. Concilien*, Fribourg, 1896, p. 177) où on lit en 19^e et dernier lieu *Exuperantius de Gallaecia, Lucensis conventus, municipii Celenis*. L'Ortigius d'Idace se retrouve plus haut au 11^e rang et c'est à lui sûrement qu'il faut restituer cette dernière phrase. Florez, *op. cit.*, t. vi, p. 65-72.

Cet évêché dut disparaître assez vite. En 433 (Idace, *op. cit.*, col. 720), l'évêque de Lugo Agrestius s'oppose à l'ordination dans le *Conv. Lucensis* (peut-être à *Aquae Celenae*) des deux évêques Pastor et Syagrius. La centralisation commençait. Cf. G. Morin, *Pastor et Syagrius, deux écrivains perdus du V^e s.*, dans *Rev. bénéd.*, 1893, p. 385-394. Rien à tirer de la liste des anciens diocèses insérée dans le concile d'Oviedo de 811 où figurent *Caelenes* et *Aquae Calidae* (Téjada, *Col. de canones de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. III, p. 19). Ce texte est un faux qui n'a d'autre valeur que celle de sa source : Idace.

CONCILE SUPPOSÉ DE 447. — Dans sa lettre à Turibius d'Astorga (447), saint Léon (*P. L.*, t. LIV, col. 677-692) réclamait la réunion de deux conciles espagnols contre les priscillianistes, l'un plénier des provinces wisigothiques, l'autre en Galice pour les évêques du royaume suève. La célébration de ces deux conciles demeure douteuse. Celui de Galice semble attesté par le discours adressé en 561 aux pères du 1^{er} concile de Braga par l'évêque Lucretius. Téjada, *op. cit.*, t. II, p. 608. Cependant il faut signaler le silence d'Idace sur lequel saint Léon comptait spécialement pour l'orientation de ce concile et qui (*Chronic.*, col. 725) relève uniquement l'hostilité de certains évêques de Galice à la missive du pape : *quae ab aliquibus Gallaecis subdolo probatur arbitrio*.

Il n'y a d'ailleurs rien à retenir de l'opinion courante qui localise à *Aquae Celenae* (Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1466) ce concile de 447, erreur née d'une ancienne interpolation du Prologue du concile de Tolède (400), où un lecteur d'Idace semble avoir voulu noter en ces termes l'exil d'Ortigius : *Hic actus est a conventu Lucensi municipio Celenis*. Florez, *op. cit.*, t. VI, p. 62 sq. Phrase qui devint (conciles de Merlin, de Surius, etc.) : *Hic conventus municipiis Celenis actus est* où *conventus* prend le sens de concile.

Cette lecture fut la source d'une foule de confusions. Se référant à Loaysa, N. Antonio (*Bibl. Hisp. vet.*, 2^e éd. Madrid, 1788, t. II, p. 175 sq.) renvoyait purement à *Aquae Celenae* ce concile de 400. Avant lui le savant évêque de Segorbe, J. B. Perez, dans la *Conciliorum Hispaniensium chronologia*, adressée par lui en

1576 au pape Grégoire XIII (publiée après Aguirre par Florez, *op. cit.*, t. II, p. 198) supposa qu'on avait mêlé les actes du concile de Tolède (400) avec ceux du soi-disant concile d'*Aquae Celenae* (447), dont il est pour les écrivains postérieurs le véritable parrain. Son sentiment a été enregistré comme traditionnel par Baronius, *Annales*, ann. 447, n. 16.

Outre les ouvrages déjà cités : Tillemont, *Mém. hist. eccl.*, t. XV, p. 893-894. voir aussi, p. 457. — Florez, *España sagrada*, t. XVI, p. 89 sq. et *passim*, et t. XVII, p. 3. — Risco, *ibidem*, t. XL, p. 58-65. — *P. L.*, t. LIV, col. 1327 sq., les notes de Quesnel et des Ballerini à la lettre de saint Léon. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. II, p. 482-483. — Bivar, *Dextri Chronicon*, ad ann. 385, *P. L.*, t. XXXI, col. 519. — P. Madoz, *Diccionario geografico de España*, Madrid, 1845-1847, t. II, p. 367; t. V, p. 283.

A. LAMBERT.

AQUAE CIRNENSES. Voir ZARNENSIS (*Ecclesia*).

AQUAE FLAVIAE, nom romain de la moderne ville de Chaves (Portugal), où il y avait un évêché au V^e siècle. La seule mention que nous avons du diocèse d'*Aquae Flaviae* ou *Aquas Flavias*, comme écrivaient les anciens auteurs portugais, vient d'Idace, qui en était évêque, à ce qu'il semble, en 462 : *Idatius... tribus mensibus captivitatis impletis... redit ad Flavias*. *Chronicon*, dans Florez, *España sagrada*, t. IV.

Thomás da Encarnação, *Historia Ecclesiae Lusitanae*, Coimbre, 1759, t. I, p. 233. — F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1910, t. I, p. 120.

FORTUNETO DE ALMEIDA.

AQUAE FLAVIANAE. Voir AQUAE 3.

AQUAE HERCULIS. Voir AQUAE NOVAE.

AQUAE MAGARMELITANAE. Voir MAGARMELITANA (*Ecclesia*).

AQUAE NOVAE. A la conférence de 411, qui réunit à Carthage tous les évêques catholiques et donatistes d'Afrique, assistait, dans ce dernier parti, *Felicianus episcopus AQUAENOVENSIS*, qui n'avait pas de compétiteur catholique. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxcviii; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 147, 271; *P. L.*, t. XI, col. 1335. A l'assemblée que le roi vandale Hunéric convoqua également à Carthage en 484, participa un *Anastasius AQUENOBENSIS (Aquaenovensis)*, qui appartenait à la Numidie. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Numidia, 73; Victor de Vita, éd. Halm, p. 65; *P. L.*, t. LVIII, col. 271, 307.

Il semble que ces deux évêques doivent être attribués à une seule et même ville de Numidie, comme l'ont pensé la plupart des topographes. Cependant le R. P. Mesnage placerait plutôt le siège épiscopal de Felicianus en Proconsulaire, à Sidi Ali Djebin, sur la Medjerda, « parce que, dit-il, sa souscription figure après celle de l'évêque de Sicca (Le Kef). Mais l'ordre géographique des évêchés, dans le procès-verbal de la conférence de 411, n'est pas tellement rigoureux que cette conclusion s'impose. D'ailleurs il resterait à démontrer que le nom de *Novi Aquiliani*, qui convient sans doute à la localité actuelle de Sidi Ali Djebin, est l'équivalent de *Novae Aquae* ou *Aquae Novae*.

Jusqu'à plus ample informé, nous admettons que les deux évêques en question sont l'un et l'autre numides. Quant à décider que leur résidence peut être confondue, comme le suppose de Mas-Latrie, avec les *Aquae Herculis*, aujourd'hui Enchir Sidi el Hadj, au sud d'El Kautara (département de Constantine), l'hypothèse est trop fragile pour que nous nous

y arrêtions, en l'absence d'un commencement de preuve.

Voir ANASTASE 19, t. II, col. 1447, FELICIANUS, NOVI AQUILIANI.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 78, 80, 245. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 643. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 400, au mot Aquiliani Novi. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464, par erreur à Aquae Albensis. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 257, 777. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 89; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1869. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Numidie, p. 43. — Dessau, *Aquae novae*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie* t. II, col. 303, 62. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 364, au mot Aqua. — Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 37, El Kantara, 58 et 59. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 27, 402.

Aug. AUDOLLENT.

AQUAE REGIAE. *Maximianus episcopus AQUENSIS REGIORUM* figure comme représentant d'une communauté catholique parmi les assistants à la conférence qui se tint à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et donatistes d'Afrique. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. CXXVI; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 99, 267; *P. L.*, t. XI, col. 1288. Nous savons de façon certaine que son évêché appartenait à la Byzacène, par le procès-verbal du concile de Carthage, du 25 mai 419, auquel assista ce personnage en qualité de délégué de sa province. Sa signature est donnée en ces termes : *Maximianus episcopus AQUENSIS REGIORUM legatus provinciae Byzacena subscrispsit*. Mansi, *op. cit.*, col. 433, 510. Ailleurs, *op. cit.*, col. 437, 508, il est dit, *Maximianus AQUAE REGIENSIS*, mais il ne peut y avoir aucun doute que ce soit le même qui figure dans le *Codex canonum Ecclesiae Africanae*, c. CXXVII, CXXXIII, sous la forme *Maximianus AQUENSIS*. Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 823, 830. Cette indication est confirmée par la liste des évêques qui prirent part à l'assemblée convoquée à Carthage, en 484, par le roi Hunéric; au nombre des assistants se trouvait *Liberatus AQUARUM REGIARUM*, classé parmi les représentants de la Byzacène. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Byzacena, 86; Victor de Vita, édit. Halm, p. 68; *P. L.*, t. LVIII, col. 273, 329. Victor de Vita nomme encore la *civitas AQUIS REGIENSIS* à propos du martyre de deux de ses habitants, deux frères, qui furent torturés, sous le même prince vandale, dans la *civitas Tambatensis* et triomphèrent par leur vaillance de la cruauté des bourreaux. *Historia persecutionis vandaliacae*, III, 28. Certains martyrologes indiquent l'anniversaire des *Duo Germani* au 23 mars.

On n'est pas d'accord sur l'emplacement précis qu'il convient d'attribuer à la ville d'Aquae Regiae, qui remontait, comme son nom l'indique au temps des rois de Numidie. On sait seulement, sur la foi des itinéraires anciens, que cette station importante était, selon le mot de Tissot, un des nœuds principaux du réseau routier de la Byzacène, et qu'il faut la chercher à l'ouest-sud-ouest de Kairouan, sans doute parmi les nombreuses ruines éparses dans la plaine qui s'étend entre l'oued Meig el Lil au nord, le Djebel Trozza à l'ouest et le Djebel Haouareb à l'est, et qui s'appelle Bled el Hercha. Tissot, *Géogr.*, t. II, p. 588, d'accord avec Wilmans, *Corp. inscr. lat.*, t. VII, p. 20, la place à Enchir Baboucha, sur la pente orientale du Djebel Trozza; von Maltzan, *Reise*, t. II, p. 111, et de Mas-Latrie (voir à la bibliographie), plus au sud, à Ain Beïda; Mgr Toulotte, *Géogr.*, Byzac., p. 55, plus au nord, à Ain Djelloula; M. Toussaint, *Bull. arch.*, 1899, p. 187, à Enchir Khatera ou à Ain Ghorab,

plus probablement à la première de ces ruines, en raison de son importance, de ses sources et des nombreux travaux hydrauliques que l'on y rencontre. » M. Cagnat (*Arch. des miss.*, 3^e série, t. XII, p. 127-128) a rejeté l'identification avec Ain Beïda et avec Enchir Baboucha, sans se prononcer sur les autres opinions. Il faut attendre pour clore le débat la découverte de quelque inscription qui contienne clairement le nom des *Aquae Regiae*.

Voir GERMANI (DUO), LIBERATUS, MAXIMIANUS.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, p. 20, 89, carte II. — *Acta sanctorum*, mart. t. III, p. 458-459. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 81. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 623-647. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 397, au mot *Aquae Regiae*. — Von Maltzan, *Reise in den Regenschäften Tunis und Tripolis*, Leipzig, 1870, t. II, p. 111 sq. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 7, 586-588, 610. — Cagnat, dans *Archives des Missions scientifiques*, 3^e série, 1885, t. XII, p. 122, 124, 127-128. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1865. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Byzacène, p. 55. — Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 269, 272, 279. — Dessau, *Aquae Regiae*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I, col. 304, n. 76. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 364, au mot Aqua, in fine. — Merlin, dans *Bulletin archéologique*, 1911, p. CXXII; voir 1899, p. 187 et 1916, p. CXXXVII. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 85.

Aug. AUDOLLENT.

AQUAE SIRENSES. Évêché de Maurétanie Césarienne, dont l'emplacement a été repéré de façon exacte. Il était situé sur la rive droite de l'oued el Hammam, la Sira des anciens, à 25 km. au sud-ouest de Mascara (département d'Oran), à douze cents mètres de l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Hammam bou Hanifia. « Cette cité, la plus importante de la région, couvrait un espace d'environ trente-cinq hectares. On y distingue les vestiges de nombreuses habitations, du mur d'enceinte épais de plus de deux mètres, de la citadelle assise au milieu d'un dos de terrain, arête qui borde la ville à l'est. » Gsell, *Fouilles de Benian*, p. 26.

Nous connaissons deux évêques des *AQUAE SIRENSES*, l'un donatiste, l'autre catholique. Le premier prit part à la conférence de Carthage, en 411; il est ainsi désigné dans le procès-verbal des séances : *Honoratus episcopus ADQUESIRENSIS*. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. CLXXXVIII; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. IV, col. 141, 272; *P. L.*, t. XI, col. 1330. Ce personnage se trouve encore mentionné dans une inscription découverte non loin de là, à Bénian (*Ala Miliaria*) et qui est consacrée à la mémoire de sa sœur, Robba, que les donatistes qualifiaient de martyre : *Mem(oria) Robb(a)e, sacra(a) Dei, germana(e) Honora[ti] Aqu(a)siren(sis) ep(i)s(cop)i* (25 mars 434).

L'évêque catholique, *Felix AQUISIRENSIS*, se rendit à l'assemblée convoquée à Carthage, en 484, par le roi vandale Hunéric; il est classé parmi les évêques de Maurétanie Césarienne. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Mauretania Caesariensis, 66; Victor de Vita, édit., Halm, p. 69; *P. L.*, t. LVIII, col. 274, 342. Voir *ALA MILIARIA*, ci-dessus, t. I, col. 1332; puis *FELIX*, *HONORATUS*, *ROBBA*.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, p. 834, 2043, 2165. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 67. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, p. 626. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 62, au mot *Adquesira*, p. 404, au mot *Aquisirensis*. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464, au mot *Aquisirensis*. — De Mas-Latrie, dans *Bul-*

Jelin de correspondance africaine, 1886, p. 94; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1872. — E. Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, 1891, p. 205. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Maurétanies, p. 40. — Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 263. — Dessau, *Aquae Sirenses*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 306, 88. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 364, au mot *Aqua*, in fine. — S. Gsell, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1899, p. 277; *Fouilles de Bénian (Ala miliaria)*, fasc. I des *Publications de l'Association historique de l'Afrique du Nord*, Paris, 1899, p. 25-26; *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. II, p. 178; *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 32, Mascara, 18. — Dom Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1904, t. I, p. 350-351. — Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 333, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, t. XII, 1908, p. 326; *L'épigraphie donatiste*, dans *Revue de philologie*, t. XXXIII, 1909, p. 148; *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, t. IV, 1912, p. 472. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 479.

Aug. AUDOLLENT.

AQUAE TACAPITANAE. Voir AQUITANA (Civitas).

AQUAE THIBILITANAE. A l'ouest de Guelma (*Calama*), à 6 kilomètres au nord d'Announa (*Thibilis*), vers le centre de l'ancienne province de Numidie, se trouve la localité d'Hammam Meskhoutine, aux eaux chaudes renommées. Elle s'appelait dans l'antiquité **AQUAE THIBILITANAE** ou **TIBILITANAE**, du fait de la proximité de *Thibilis* ou *Tibilis*. De nombreux vestiges de l'époque romaine subsistent encore sur ce sol où y ont été exhumés. On en peut lire l'énumération détaillée dans le *Corpus inscriptionum latinarum* et dans Gsell, *Monuments et Atlas* (voir à la bibliographie). Nous devons nous borner ici à rappeler que cette ville a été, sous la domination romaine, un siège épiscopal plusieurs fois signalé dans les documents ecclésiastiques relatifs à l'origine du schisme donatiste.

Lorsque, au mois de mars ou de mai 305, une dizaine d'évêques numides s'assemblèrent à *Cirta* (Constantine) sous la présidence du primat Secundus de *Tigisi*, dans une réunion qu'on désigne improprement sous le nom de concile, pour ordonner évêque de cette ville le sous-diacre « traditeur » Silvanus, parmi eux figurait *Marinus ab Aquis Thibilitanis*. S. Optat, *De schismate donatistarum*, I, 13, *P. L.*, t. XI, col. 911; *Corpus scriptorum ecclesiasticorum*, t. XXVI, édit. Ziwsa, p. 16; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. I, col. 1248; S. Augustin, *Epist.*, LIII, 4, *P. L.*, t. XXXIII, col. 197, *Corp. script. eccl.*, t. XXXIV, édit., Goldbacher, pars I, p. 155; *Contra Cresconium*, III, 27, 30; *P. L.*, t. XLII, col. 511, *Corp. script. eccl.*, t. LII, édit. Petschenig, p. 436; voir ci-dessus, t. I, col. 764-765.

Trois cents ans plus tard environ, les **AQUAE THIBILITANAE**, Ὑδατα Τιβιλιτανά, reparaissent dans une liste des évêchés d'Afrique de l'époque byzantine. H. Gelzer, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, 1893, p. 26. On peut s'étonner qu'aucun des titulaires de ce siège ne soit nommé parmi les assistants aux nombreux conciles africains qui se tinrent au cours du IV^e siècle, et surtout n'ait figuré aux grandes assemblées de 411 et de 484. Cependant cet évêché subsistait : saint Augustin fait allusion à l'évêque Praejectus, sans doute son contemporain, à propos d'une guérison miraculeuse opérée, *ad Aquas Thibilitanas*, par la vertu de saint Étienne. *De civitate Dei*, t. XXII, 8, 10, *P. L.*, t. XLI, col. 766, *Corp. script. eccl.*, t. XL, pars 2, édit. Hoffmann, p. 604. Ce récit nous apprend l'existence dans la ville d'un sanctuaire (*memoria*) érigé sous le vocable de ce martyr. C'est au moment où l'évêque y apportait processionnellement ses reliques, au milieu d'un grand concours de fidèles, qu'une femme aveugle

recouvra soudain la vue, après avoir approché de ses yeux des fleurs qui avaient touché la châsse. Voir MARINUS, PRAEJECTUS, THIBILIS.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, p. 539, 963, 1803. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 79. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 398, au mot *Aquae Thibilitanae*. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Kobelt, *Reiserinnerungen aus Algerien und Tunis*, Francfort, 1885, p. 276. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 89; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1869. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Numidie, p. 44. — Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 417. — Dessau, *Aquae Thibilitanae*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 307, 95. — Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. II, p. 61, 204, 239, 386; *Atlas archéologique de l'Algérie*, 1904, feuille 9, Bône, 92, 144, avec une abondante bibliographie. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1905, t. III, p. 37, 100-102; 1912, t. IV, p. 13, 326. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 306.

Aug. AUDOLLENT.

AQUAE TIBILITANAE. Voir **AQUAE THIBILITANAE**.

AQUAPONTANUS. V. BRIDGEWATER (John).

AQUARIENS (*Aquarii*), hérétiques qui, au saint sacrifice, ne se servaient que d'eau. C'est par cet unique trait qu'on les trouve caractérisés dans les catalogues de saint Augustin (*De haeresibus*, 64; *P. L.*, t. XLII, col. 42) et de Philastre (*De haeresibus*, 77; *P. L.*, t. XII, col. 1188). Il y est question d'eux au présent : ils existaient donc au IV^e siècle et au commencement du V^e. Saint Jean Chrysostome fait une brève allusion à leur pratique, *In Malthaeum*, homélie LXXXII, II; *P. G.*, t. LVIII, col. 740. Forment-ils une secte distincte, ou se rattachent-ils à d'autres groupes?

Saint Augustin les distingue des ébionites et des tatians. Pourtant les ébionites rejetaient l'usage du vin, même dans les saints mystères. Irénée, *Adversus haereses*, I, 3; *P. G.*, t. VII, col. 1123; Épiphane, *Adversus haereses*, XXX, 16; *P. G.*, t. XLI, col. 432. Il en était de même des disciples de Tatien. Épiphane, *op. cit.*, XLVI, 11; *P. G.*, t. XLI, col. 840. C'est pour cela que Théodoret les appelle Ὑδροπαραστάται (*Haeret. fabularum compendium*, I, 20; *P. G.*, t. LXXXIII, col. 369). Ce terme se rencontre dans le *Codex Theodosianus*, (I, XVI, tit. V, 7, § 3, année 381; 9, § 1, année 382; 11, année 383; 65, § 2, année 428). C'était, d'après ces édits, l'un des noms sous lesquels les manichéens essayaient de se dissimuler. Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I, 19, *P. G.*, t. VIII, col. 813) dit, sans s'expliquer davantage : « il y en a qui célèbrent l'Eucharistie avec de l'eau pure. » Même témoignage chez saint Cyprien, *Epist.*, LXIII, 14; *P. L.*, t. IV, col. 384. Mais l'évêque de Carthage attribue cette manière de faire à l'ignorance ou à la simplicité : *quidam vel ignoranter vel simpliciter quod Jesus Christus fecit et docuit. P. L.*, t. IV, col. 373. Un peu plus loin, *ibid.*, col. 382, il déclare ne pas savoir comment elle s'est introduite ici et là. Peut-être la crainte de sentir le vin le matin et d'avoir paru, en conséquence, participer aux mystères chrétiens y est-elle pour quelque chose. *Ibid.*, col. 386. Que conclure? Les aquariens ne paraissent pas avoir formé une secte distincte. Ils se confondent d'abord avec les ébionites et les tatians, puis avec les manichéens. Ça et là, au III^e siècle, des chrétiens ignorants et timides les imitent.

Dictionary of christian biography, t. III, p. 183. — *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 1724. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclési.*, t. IV, art. XLI. — Kir-

chenlexicon, t. 1, col. 1175. — *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, t. 1, p. 770.

A. LEHAUT.

1. AQUAVIVA (GIOVANNI), de la grande famille napolitaine de ce nom, bien que Litta ne le nomme pas dans ses tableaux généalogiques, évêque d'Ascoli, puis successivement archevêque d'Amalfi et de Salerne (1369-1382); était prévôt de la cathédrale de Strasbourg et chapelain du pape, encore dans les ordres mineurs, lorsqu'Urbain V lui conféra, le 22 octobre 1369, l'évêché d'Ascoli Piceno, dans les Marches. Le 16 juin 1372, il consacrait l'église de San Francisco dans sa ville épiscopale. De Jean III d'Ascoli il devint Jean V d'Amalfi, par bulle de Grégoire XI du 20 décembre 1374. Le 19 janvier 1377, il posait la première pierre de l'église de Santa Lucia de Tramonto, dans la région de Salerne. Le 24 novembre 1378, Clément VII d'Avignon le transférait à ce dernier archevêché, dans la même province de Campanie et lui confia, vers la même époque, une mission diplomatique en Hongrie, pour gagner à sa cause la branche angevine qui gouvernait ce royaume. Le 1^{er} janvier 1379, le pape désignait comme vicaire suppléant de l'évêque, en son absence, un chanoine d'Ascoli et un clerc d'Amalfi. Aquaviva ne semble pas avoir réussi dans sa mission; il était mort lorsque le même Clément VII lui donna un successeur, le 2 juillet 1832.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. 1, p. 111, 84, 430. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. 1, col. 467; t. vii, col. 236. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. vii, p. 756; t. xxi, p. 607, 306.

P. RICHARD.

2. AQUAVIVA (RINALDO), de la grande famille des Aquaviva de Naples, de laquelle sont sortis dans la suite plusieurs cardinaux. Voir ci-dessus ACQUAVIVA, t. 1. Il était le plus jeune fils de Rinaldo l'ancien, que Litta présente comme l'ancêtre historique de la famille. Il était doyen de la cathédrale de Girgenti (Agrigente), lorsque le chapitre l'élut évêque en 1244. Son pontificat de vingt années fut assez mouvementé. En novembre de la même année, il réglait avec Bérard, archevêque de Palerme, les limites des deux diocèses. Il s'appliqua aussitôt à reconstruire sa cathédrale et son palais épiscopal qui tombaient en ruine. Le 11 novembre 1254 il obtenait du représentant du pape Alexandre IV dans l'Italie méridionale la cession des revenus de la curie romaine dans son diocèse (droits sur les biens des juifs et sur les teintureries de Girgenti), en compensation des pertes que l'empereur Frédéric II lui avait fait subir. Il appartenait cependant, avec toute sa parenté, au parti gibelin et était dévoué à la maison de Hohenstaufen. Le 11 août 1158, il couronnait dans la cathédrale de Palerme Manfred (bâtard de Frédéric II), roi de Sicile et chanta la messe solennelle à cette occasion. Aussi, le pape Alexandre IV l'excommunia et le déposa avec l'abbé du Mont-Cassin et les évêques qui avaient pris part à cette cérémonie. Il se réconcilia avec Urbain IV, successeur d'Alexandre en 1261, mais non pas le 4 juin comme le prétend Mongitore, car le pontife ne fut élu que le 29 août. La même année, il établit 22 moines bénédictins dans l'église *Santa Maria de Refesio*, en la transformant sans doute en couvent. Le 1^{er} avril 1264, il obtenait du roi Manfred la restitution des dîmes, douanes, gabelles, et autres droits féodaux en argent ou en nature, que le roi Guillaume de Sicile avait cédé par permutation à l'église de Girgenti sur la ville épiscopale et dix autres localités énumérées par Mongitore. Il mourut la même année.

Pirro-Mongitore, *Sicilia sacra*, Palerme, 1733, t. 1, p. 704-705. — P. Litta, *Famiglie celebri italiane*, Milan, 1840, t. vi, *Aquaviva*, tavola 1^a, Rinaldo 2^a.

P. RICHARD.

3. AQUAVIVA (RINALDO), évêque de Teramo (1300-1316), fils de Rinaldo, fondateur de la branche des comtes de San Valentino dans les Abruzzes, non loin de Chieti, qui avait servi brillamment les Hohenstaufen dans leur lutte contre la papauté. Son fils, bien que l'aîné, entra dans l'état ecclésiastique et devint chanoine de Teramo, et Corrado, le cadet de celui-ci, ayant passé au service de la maison d'Anjou, lui fit avoir l'archidiaconé de Château-du-Loir, au diocèse de Mans. Rinaldo était simple diacre, lorsque les chanoines de Teramo, dans l'Abruzzes ultérieure, l'élirent pour leur évêque, vers 1300, et il fut confirmé par Boniface VIII, le 6 novembre 1301. Ayant acquis pour son évêché la troisième partie du fief de Ripa-Rattieri, il la transmit à son frère en 1308 et s'efforça d'obtenir la confirmation de son acte par le roi Robert d'Anjou. Ce fut le seul fait important de son épiscopat. On le voit encore mentionné en 1316 dans les archives familiales, mais il mourut peu après, puisque le conflit survenu dans le chapitre à propos de l'élection de son successeur était déjà résolu le 27 juin 1317 par une bulle de Jean XXII.

Eubel, *Hierarchia catholica*, 1913, t. 1, p. 95. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. 1, col. 363-364. — P. Litta, *Famiglie celebri italiane* au mot *Acquaviva*, tableau I.

P. RICHARD.

4. AQUAVIVA (UGOLINO), évêque de Cagli (1266-1269), appartenait à une branche de la grande famille napolitaine, dite de Cagli, qui possédait le château d'Aquaviva, aujourd'hui village de la commune de Cagli. Ugolino était propriétaire de ce fief, lorsqu'il l'abandonna pour entrer dans l'état ecclésiastique, devint chanoine de Cagli, puis fut élu évêque et confirmé par Clément IV, le 27 septembre 1266. *Registres de Clément IV*, dans la collection de l'École française de Rome. Ughelli prolonge son épiscopat jusqu'en 1270, mais en réalité il ne dura que trois ans.

Eubel, *Hierarchia catholica*, t. 1, p. 158. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. ii, p. 818. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. iii, p. 244-245.

P. RICHARD.

5. AQUAVIVA (VITO), n'appartenait pas à la grande famille de ce nom, car il ne figure pas dans la généalogie qu'en a donnée Litta, mais probablement à une autre famille de ce nom, établie dans la terre de Bari. Litta, *Famiglie celebri italiane*, t. vi, Milan, 1840, *Aquaviva*, tavola 1^a, Rinaldo 1^o. Il fut évêque de Bitetto dans cette même province civile, suffragant de Bari, entre 1336 et 1369, date de sa mort, d'après Ughelli, qui affirme que son nom est mentionné dans les registres du Vatican, et d'après Cappelletti. Son successeur fut nommé par Urbain V, le 21 novembre 1369.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1724, t. vii, col. 680-681. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 138. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xxi, p. 27.

P. RICHARD.

AQUAVIVA. Voir ACQUAVIVA, t. i, col. 354 sq.

AQUENA (GAVINO D'), chanoine théologal de la cathédrale de Cagliari, fut promu évêque de Bosa en Sardaigne, le 30 décembre 1702. Mort le 20 août 1722.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1857, t. xiii, p. 220. — Mattei, *Sardinia sacra*, Rome, 1761, p. 205. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 835.

F. BONNARD.

AQUENENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE 1, col. 1093.

AQUENOBENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE NOVAE, col. 1098.

AQUENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE 1, 2, 3, 4, 5.

AQUIABENSIS (*Ecclesia*). Dans la liste des évêques d'Afrique, convoqués à Carthage, en 484, par le roi vandale Hunéric, figure, parmi les représentants de la Byzacène, *Restitutus AQUIABENS* (IS). *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Byzacène, 26; Victor de Vita, édit. Halm, p. 67; *P. L.*, t. LVIII, col. 272, 318. Comme un peu plus bas, au n. 52 de la même liste, est nommé *Restitutus Aquis ALBENSIS*, Mgr Toulotte et le R. P. Mesnage pensent qu'il s'agit d'un seul et même personnage, et, par suite, d'un seul et même évêché, la répétition serait due à une distraction du copiste. Sans nier la possibilité de cette méprise, on ne saurait affirmer, à cause surtout de la distance qui sépare les deux mentions, que pareille conclusion s'impose et qu'il faille retrancher l'*Aquiabensis ecclesia* de la série des évêchés de Byzacène à la fin du v^e siècle. S'il y a lieu de la maintenir, nous ne sommes pas à même de l'identifier actuellement avec aucune localité moderne. Voir *AQUAE ALBENSES*.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 81. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 622, 647. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 398, au mot *Aquiabensis*. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 781. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82; *Trésoir de chronologie*, 1889, col. 1865. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Byzacène, p. 54. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 179.

Aug. AUDOLLENT.

AQUICINIUM, AQUICINCTUM. Voir ANCHIN, t. II, col. 1516.

AQUILA ou **AQUILA DEGLI ABRUZZI** (*Aquilin.*), archevêché d'Italie, dans les Abruzzes, dépendant directement du Saint-Siège, borné par les évêchés de Rieti, Teramo, Penne et Atri, Valva et Sulmona, les Marses, comprend 60 communes de la province d'Aquila. La cathédrale est dédiée aux saints Maxime et Georges.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — A la suite de la dévastation de la Sabine et du pays de Vestini, dans les invasions barbares des v^e et vi^e siècles, les populations de ces régions se réfugièrent dans les montagnes des Abruzzes et y bâtirent des habitations isolées et quelques bourgs épars, à peu près sans maîtres. C'est l'une de ces agglomérations qui donna naissance au bourg de l'Aquila, situé sur une montagne qui surplombe la vallée de la Pescara, de bonne heure entouré de murailles et dont le nom « l'aigle » fut choisi pour marquer sa domination sur la région environnante. Les populations, longtemps rançonnées par des tyrans féodaux, dont elles s'étaient débarrassées dans un massacre général, y virent une sauvegarde contre le retour offensif de leurs oppresseurs, et accueillirent avec enthousiasme le privilège qui leur fut concédé en 1250 par l'empereur Frédéric II de construire une belle cité fortifiée, dont il imagina ou confirma le nom pittoresque, comme une livrée aux armes de l'Empire, parce qu'il y voyait une sentinelle avancée contre le pape son voisin, aux extrêmes confins du royaume de Naples : *a victricium signorum nostrorum auspiciis nomine decrevimus titulandam*. La ville d'Aquila sortait à peine de terre que Frédéric mourut. Conrad IV son successeur, confirma le privilège, et fit pousser très activement les travaux de construction. Vers 1254, Aquila se dressait, géante, sur sa montagne, et passait pour une des plus magnifiques cités du royaume de Naples. Manfred l'incendia, sous l'instigation des féodaux, pleins de rancune contre cette nouvelle république et qui l'accusaient d'être fidèle au pape.

Mais Charles d'Anjou, après sa victoire, la rebâtit en 1265, avec l'aide de Jacques de Sinizio, secrétaire du pape, qui devint le second évêque d'Aquila. Il figure dans la liste épiscopale sous le nom de Nicolas de Sinizio.

Certains barons de l'Aquila, mentionnés aux xi^e et xii^e siècles, ne seraient autres que des barons normands de Laigle, venus avec Robert Guiscard.

Quoi qu'il en soit, Aquila détruite aussitôt que fondée, par les princes allemands, renaît sous la protection de Charles d'Anjou, reconstruite avec amour par ses habitants, sur un plan qui leur rappelait Jérusalem. Elle comptait au moyen âge plus de 120 églises, 50 places, 32 fontaines publiques. Elle reçut de la reine Jeanne le droit de battre monnaie, après que ses milices eurent taillé en pièces le fameux Braccio da Montone. Devenue la reine incontestée des Abruzzes, elle apprit le commerce et les arts, et aussi, hélas ! la guerre civile, à l'école des Florentins.

Elle tombe en décadence sous la domination espagnole. La peste et les tremblements de terre achèvent sa ruine. Celui du 2 février 1703 la détruit presque entièrement, faisant périr plus de 2 000 personnes. L'écroulement de l'église Saint-Dominique fit 800 victimes, et l'on retrouva sous les décombres un prêtre tenant encore un ciboire avec lequel il distribuait l'Eucharistie aux fidèles. C'est alors que la ville fut reconstruite presque en entier avec ses larges rues, ses riches églises, qui ont gardé parfois leurs antiques façades et ses beaux édifices.

Le territoire d'Aquila appartenait à l'ancien diocèse de Furconium : Forum-Conii, dont on signale un évêque, Florus, au concile romain de 680. Le diocèse de Furconium était lui-même héritier d'Amitemum. Voir AMITERNO, t. II, col. 1290.

Le siège de Furconium exista jusqu'en 1257, où le pape Alexandre IV, par bulle du 20 février, le transféra à la ville d'Aquila, qui avait déjà en fait recueilli presque tous les habitants de Furconium et leur évêque lui-même. En même temps il transmettait au nouveau siège d'Aquila le comté de Furconium, donné aux évêques par l'empereur Othon I, en 956.

Le pape Pie VII réunit au diocèse d'Aquila, en 1818, le siège supprimé de Città-Ducale (érigé par Alexandre VI en 1502) et Pie IX en fit un siège archiepiscopal, le 23 janvier 1876.

II. LISTE DES EVÊQUES. FURCONIUM. — Florus, 680. — Joannes, 853-866. — Albinus. — Gualdericus, 968-1028. — Rainerius, 1072-1077. — Berardus, 1160, 1170. — Paganus, 1178. — Berardus II, 1187. — Odorisius, 1188, 1198. — Joannes, 1204. — Anutus, 1208. — Theodinus, 1209. — Theodorus, 1220. — Thomas, 1225-1252. — Bernardus de Padula, 1252-1257.

AQUILA. Bernardus de Padula, 1257-1267. — Nicolas de Sinizio, 1267-1294. — Nicolas de Castrocello, 1294-1303. — Barthélemy Monopelli, 1303-1312. — Philippe de Lucca, 1312-1328. — Ange Acciajoli, 1328-1342. — Pierre-Guillaume de Tocco, 1342-1349. — Paul de Bassano, 1349-1353. — Isaac de Castel Arcione, 1353-1355. — Paul de Bassano, de nouveau, 1355-1377. — Étienne, 1377-1382. — Bérard de Terni (obédience de Clément VII), 1382. — Clément Saccari (obédience d'Urbain VI), 1382. — Pierre II, 1385 (tombé aux mains d'Urbain VI, il fut condamné à mort). — Odon, 1386-1388. — Louis Cola, 1388-1397. — Jacques Donadei, 1400-1431. — Amico Agnifilo de Roccamedii, 1431-1472. — François Agnifilo, 1472-1475. — Amico Agnifilo, cardinal du titre de Sainte-Marie du Transtévère, occupe de nouveau le siège, 1476-1477. — Louis Borsi, 1477-1485. — Jean-Baptiste Galioffi, 1486-1493. — Jean Leoni, 1493-1503. — Gautier de Suard, 1502-1504. — Jean Dominici, 1504-1515. — Jean François Franchi, 1515-1523.

— Deux administrateurs commendataires : le cardinal Jean Piccolomini, 1523-1525, le cardinal Pompée Colonna, 1525-1532, le cardinal Piccolomini, de nouveau, 1532-1537. — Bérard de Santis, 1538-1553. — Alvarez de la Quadra, 1553-1561. — Jean d'Acugna, 1561-1578. — Mariano Racciacari, 1579-1592. — Basile Pignatelli, 1593-1599. — Joseph Rossi, 1599-1605. — Gonsalve de Rueda, 1605-1622. — Alvarez de Mendoza, 1622-1628. — Gaspar de Gajoso, 1628-1645. — Clément de Pezzo, 1646-1651. — Fernand de Léon, 1654-1663. — Charles de Angelis, 1663 (?) - 1674. — Jean de Torricella y Cardena, 1676-1681. — Archange de Chilento, 1681-1682. — Ignace de la Cerda, 1683-1702. — Vacance. — Dominique Tagliatela, 1718-1742. — Joseph Coppola, 1742-1749. — Louis Sabbatini de Anfora, 1750-1776. — Benoît Cervone, 1777-1788. — François-Xavier Gualtieri, 1792-1818. — Jérôme-J. Manieri, 1818-1844. — Michel Navazio, 1845-1852. — Louis Filippi, 1853-1881. — Auguste-Antoine Vicentini, 1881-1892. — François-Paul Carrano, 1893-1907. — Pellegrino Francesco Stagni, 1907-1918.

III. ANCIENNES ABBAYES ET MONASTÈRES. *Hommes* : Saint-Esprit (unie à l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome). — Sainte-Marie de Collemaggio, célestins (remplacés par des conventuels). — Saint-Laurent O. S. B. — Saint-Benoît, ordre de Cîteaux. — Sainte-Marie de *Succursu*, olivétains.

Femmes : Sainte-Basile, célestines. — Sainte-Agnès, célestines. — *Corpus Christi*, clarisses. — Sainte-Marie *dalli raccomandati*, célestines. — Sainte Marie-Madeleine, célestines.

IV. ÉTAT ACTUEL. — L'archevêque actuel d'Aquila est Mgr Adolfo Turchi, né en 1863, évêque de Cajazzo en 1909, secrétaire de la Congrégation des Religieux et évêque titulaire de Canope en 1914, transféré au siège d'Aquila en 1918.

Des nombreuses et somptueuses églises de la ville une trentaine restent encore debout, mais les plus anciennes et les plus remarquables comme Collemaggio, San Bernardino, San Marco, San Silvestro, San Flaviano, Santa Giusta, Santa Maria di Paganica, Santa Maria di Rioio, le Carmine, n'ont guère conservé que leurs belles façades ogivales du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècles. Le reste, détruit par les tremblements de terre, surtout celui de 1703, a été reconstruit dans le bon goût ou le mauvais goût de l'époque. La reconstruction de la cathédrale fut commencée en 1724. La coupole n'est pas terminée.

Ordres religieux. — Il y a un couvent de frères mineurs à Saint-Julien. La population du diocèse est de 132 000 catholiques. On compte 230 prêtres séculiers, 29 réguliers et 50 séminaristes, 134 paroisses, 328 églises ou chapelles.

Alteri, *Storia sacra della città di Aquila*. — Cirillo, *Annali della città di Aquila*, Rome, 1570. — Dragonetti, *Le vite degli illustri Aquilani*, 1847. — Mastareo, *Vite dei santi protettori della fidelissima città dell' Aquila*, Naples, 1628. — Melzi, *Anon. Ital.*, 1848, t. I, p. 182, 300. — Muratori, *Antiquitates ital. medii aevi*, 1742, t. VI, p. 481-1032. — Pansa, *Quattro cronache e due diarii inediti relativi ai fatti dell' Aquila, dal secolo XIII al secolo XVI*, Sulmona, 1904. — Pertz, *Archiv.*, 1874, t. XII, p. 536. — Rainaldi, *Annales*, 1648, ad. an. 1257, p. 45-7. — Tomei, *Carmina*, 1775, t. II, p. 45-52. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. I, p. 373-394, 415-440; t. X, p. 105-6. — Savini, *Septem dioeceses Aprutineses*, 1912, p. 135. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 416. — Volpicella, *Di uno statuto Aquilano del 1333*, Naples, 1869. — Leosini, *Monumenti storici artistici delle città di Aquila e suoi dintorni*, Aquila, 1848. — Giuseppe Rivera, *Memorie biografiche degli scrittori Aquilani trapassati dal 1820 al 1893*, 1898; *Il suggello del patriziato Aquilano*, 1878; *Degli uomini notabili della famiglia Rivera*, 1878; *Elenco dei monumenti Aquilani*, 1896; *Il beato Vincenzo dall' Aquila e i suoi tempi*, 1904;

Le confraternita di S. M. della Pietà nell' Aquila e lo storico Bernardino Cirillo, 1897. — Lubin, *Abbatiarum Italiae brevis notitia*, 1693, p. 21. — Bertolotti, *Statistica ecclesiastica d'Italia*, part. III, p. 10. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, t. I, p. 98; Eubel-Van Gulik, id., 1913, t. III, p. 126. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 850 et suppl. p. 9. — *Bollettino storico Abruzzese*, 1895, t. XIV, p. 176-223.

F. BONNARD.

1. **AQUILA** (Ἀκύλας), auteur d'une traduction grecque de la Bible hébraïque. Le même nom avait été porté au temps de saint Paul par un fidèle, originaire du Pont et juif de naissance. Act., XVIII, 2.

I. L'HOMME. — Les renseignements les plus nombreux que nous ayons sur Aquila le traducteur, sont fournis par saint Épiphanes, *De mensuris et ponderibus*, c. XIII-XV; P. G., t. XLIII, col. 260-261. D'après lui, Aquila serait né à Sinope, port du Pont-Euxin, de parents païens. Apparenté de près à l'empereur Hadrien (117-138), il aurait été chargé par celui-ci de présider à la reconstruction du temple d'Aella Capitolina et à ce moment de sa vie il se serait converti au christianisme. Il aurait été ensuite chassé de la communauté chrétienne pour n'avoir pas voulu renoncer aux pratiques de la magie et, de dépit, il serait passé au judaïsme, se soumettant à la circoncision et se faisant le disciple des rabbins. Il aurait alors composé sa traduction grecque des Écritures autant pour l'opposer à celle des Septantes que pour modifier ou même dénaturer les passages favorables au Christ. Mais ces détails recueillis par saint Épiphanes et repris par le pseudo-Athanase (*Synopsis script. sacrae*, c. LXXVII, P. G., t. XXVIII, col. 433) sont pour le moins peu sûrs et appartiennent à la légende plutôt qu'à l'histoire.

Par contre, certains points de la vie d'Aquila peuvent être établis avec certitude. Tout d'abord il était prosélyte juif : la tradition rabbinique (*Talmud de Jérusalem*, *Megilla*, I, 9; *Kidduschin*, I, 1, etc.) l'atteste comme les Pères (S. Irénée, *Adv. haer.*, III, XXI, 1, P. G., t. VII, col. 946; Eusèbe, *Dem. Evang.*, VII, 1, P. G., t. XXII, col. 497; S. Épiphanes, *loc. cit.*; S. Jérôme, *Epist.*, LVII, ad *Pammachium*, c. XI, P. L., t. XXII, col. 577-578; *In Isa.*, VIII, 11 sq., P. L., t. XXIV, col. 122, etc.). D'ailleurs sa connaissance approfondie de la langue hébraïque ne peut s'expliquer, dès lors qu'il n'était pas de race juive, que s'il a été prosélyte. En second lieu si Aquila n'était ni le beau-frère d'Hadrien, ni même son parent, il a du moins été son contemporain. En effet, le *Talmud de Jérusalem* (*loc. cit.*) dit de lui qu'il fut le disciple de Rabbi Éliézer, de Rabbi Josué et de Rabbi Akiba; de même saint Jérôme (*In Isa.*, VIII, 11 sq.) le donne comme élève du célèbre rabbin Akiba. Or celui-ci enseigna approximativement de 100 à 135, tandis qu'Hadrien régna de 117 à 138. Enfin il convient de placer cette traduction entre les années 120-140. Il fallut en effet de longues études à Aquila, prosélyte venu de la gentilité, pour arriver à la connaissance parfaite de l'hébreu et pour s'initier aux méthodes d'exégèse rabbinique. Quant à l'entreprise elle-même, elle ne dut être réalisée qu'en plusieurs années, tant le travail est minutieux. La date 120-140 se trouve correspondre à l'indication de saint Épiphanes (*De mens. et pond.*, c. XIII in fine, P. G., t. XLIII, col. 260), qui place le summum de l'activité littéraire d'Aquila en la douzième année d'Hadrien, soit en 128-129. Par ailleurs, quand saint Irénée, le premier auteur ecclésiastique qui cite Aquila, écrivait entre 181 et 189 son troisième livre *Adv. haer.*, il parlait de la version d'Aquila comme d'une œuvre déjà connue et répandue.

II. L'ŒUVRE. — On sait que la version des Septante était à l'âge apostolique, et depuis plus de deux siècles déjà, le texte officiel des juifs hellénistes, qui,

dans la pratique, lui accordaient la même autorité qu'à l'original hébreu. Il en fut encore ainsi jusqu'au ^{II}^e siècle de notre ère, époque à laquelle le texte des Septante perdit son prestige dans le monde juif helléniste. Ce changement eut deux causes principales. D'abord une méfiance toute naturelle contre cette version naquit du jour où l'Église chrétienne l'employa dans les polémiques avec les juifs comme elle le faisait quotidiennement dans son enseignement dogmatique ou sa vie liturgique. Cf. S. Justin, *Dialogue avec Tryphon*, LXVIII, 7; LXXI, 1-2, édit. Hemmer et Lejay, t. I, p. 331 et 345. Ensuite le ^{II}^e siècle fut marqué dans les milieux rabbiniques par une étude plus intense du texte et de son interprétation traditionnelle : d'où nouvelle diminution du crédit des Septante, dont la leçon différait en maints endroits du texte hébreu couramment utilisé dans les cercles éclairés. On songea donc à donner une traduction meilleure de ce texte hébreu et sous une forme telle que le sens original y serait rendu avec le maximum de précision : ainsi, non seulement on pourrait l'utiliser dans la polémique avec les chrétiens, mais de plus les juifs hellénistes auraient en main un texte supérieur à celui des Septante, puisqu'il n'offrirait aucune divergence de sens avec l'hébreu. Parmi les versions nées sous cette double influence on compte celle d'Aquila.

La traduction dénote précisément chez l'auteur ce souci constant de l'exactitude et la caractéristique dominante est le servilisme. Origène, *Ep. ad African.*, c. II, P. G., t. XI, col. 52, appelle Aquila « l'esclave de la lettre. » Saint Jérôme, *In Isa.*, XLIX, 6, P. L., t. XXIV, col. 483, dit qu'il a traduit *verbum de verbo* et à diverses reprises il vante soit sa connaissance de la langue hébraïque, soit sa fidélité au texte original. *Epist.*, XXXII, ad Marcellam, c. I, P. L., t. XXII, col. 446; *In Os.*, II, 16-17, P. L., t. XXV, col. 839; *In Habac.*, III, 11-13, P. L., t. XXV, col. 1326; *Epist.*, XXXVI, ad Damas., c. XII, P. L., t. XXII, col. 457. Naturellement une méthode de ce genre devait aboutir à des absurdités si elle était poussée à l'excès, et justement saint Jérôme reproche à Aquila d'être allé parfois trop loin soit en traduisant non seulement les mots hébreux, mais encore les étymologies de ces mots, soit en imposant à la phrase grecque une tournure incorrecte et barbare. *Epist.*, LVII, ad Pammachium, c. XI, P. L., t. XXII, col. 577-578. Du reste, en cela Aquila se montrait bon disciple de Rabbi Akiba et des autres rabbins qui l'avaient formé à ce goût exagéré de la minutie.

Cette œuvre d'exégèse et d'érudition à la fois fut chaudement accueillie dans les cercles juifs. D'après la tradition talmudique (*Talmud de Jérusalem*, *Megilla*, I, 9), les maîtres d'Aquila, Rabbi Éliézer et Rabbi Josué, lui auraient appliqué les paroles du psaume XLV, 3 : « Tu es le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres. » Bientôt les juifs hellénistes préférèrent cette version à celle des Septante; elle fit autorité comme témoin fidèle du texte sacré dans les discussions d'école et on la trouve citée une douzaine de fois dans la littérature rabbinique. Origène, *Ep. ad Afric.*, loc. cit., atteste le crédit dont elle jouissait auprès des juifs; cette faveur n'avait pas diminué deux siècles plus tard au temps de saint Jérôme (*In Ezech.*, III, 15, P. L., t. XXV, col. 39) et de saint Augustin (*De Civit. Dei*, XV, 23, P. L., t. XLI, col. 470) et quand l'empereur Justinien réglementa les lectures faites en public dans les synagogues, il autorisa l'emploi de cette traduction (*Novella CXLVI*). Quant aux chrétiens, en général, ils traitèrent avec méfiance une version qui, pratiquement, s'opposait à celle des Septante et ils n'y virent qu'une manœuvre rabbinique pour ruiner l'autorité du texte grec traditionnel. Cependant les grands exégètes comme Origène et saint Jérôme l'apprécièrent à sa

juste valeur. Le premier l'inséra dans son magistral ouvrage de critique textuelle, les Hexaples et le second l'utilisa largement pour établir le texte latin connu sous le nom de Vulgate.

Aquila avait lui-même révisé sa traduction en vue de la rendre plus conforme encore à l'hébreu; c'est ainsi que s'expliquent les expressions de saint Jérôme qui parle plusieurs fois de la première ou de la seconde édition d'Aquila. De cette œuvre il ne reste que des fragments. Elle disparut dans la tourmente qui mit fin à l'hellénisme juif, lors de l'invasion arabe en Palestine et en Égypte. Quant aux Hexaples, où elle aurait pu être conservée, ce monument unique fut englouti dans la ruine de la bibliothèque de Césarée, où il avait été déposé. Jusqu'en 1896 on ne connaissait la version d'Aquila que par les citations des anciens auteurs ecclésiastiques et par les notes marginales des manuscrits de l'édition hexaplaire des Septante, reproduites dans les ouvrages de Montfaucon et de Field. Depuis lors, deux découvertes faites, l'une dans un palimpseste de la bibliothèque Ambrosienne de Milan et l'autre dans des déchet de manuscrits provenant de la *Genizah* d'une synagogue du Caire, ont permis de préciser les caractères de cette traduction. Malheureusement les fragments retrouvés sont infimes. La disparition de la version d'Aquila est d'autant plus regrettable que, grâce précisément à son littéralisme servile, elle permettrait d'atteindre le texte hébreu tel qu'il était au ^{II}^e siècle de notre ère et renseignerait sur les méthodes d'exégèse qui avaient cours à cette époque dans les milieux rabbiniques.

Montfaucon, *Hexaplorum Origenis quae supersunt*, Paris, 1713. — Field, *Origenis Hexaplorum quae supersunt*, Oxford, 1875. — Burkitt, *Fragments of the Book of Kings according to the translation of Aquila*, Cambridge, 1897. — Taylor, *Hebrew-Greek Cairo Genizah Palimpsests*, Cambridge, 1900. — Mangelot, art. *Aquila*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, 1901, t. I, col. 1725-1728. — Burkitt et Ginzberg, art. *Aquila*, dans *The Jewish Encyclopedia*, 1902, t. II, col. 34-38. — Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, 4^e éd., 1909, t. III, p. 435-439. — Swete, *Introduction to the Old Testament in Greek*, 2^e éd., 1914, p. 31-42, 53. Pour une bibliographie plus complète, se reporter à ces deux derniers ouvrages.

A. TRICOT.

2. AQUILA (SAINT), martyr à Trébizonde, 21 janvier. Voir VALÉRIEN (saint).

3. AQUILA (SAINT), martyr grec, qualifié d'ἐπαρκὴς et honoré le 20 mars, comme ayant subi le supplice de la décapitation. Un autre Aquila est célébré le 14 juillet. Avec Hilarion, il fut lapidé.

Acta sanctorum, mart. t. III, p. 84; jul. t. III, p. 650. — *Synaxar. Eccles. Constant.*, éd. Delehaye, col. 552, lign. 39.

U. ROUZÈS.

4. AQUILA, martyre d'Afrique, dont il est fait mention, en ces termes, aux des kalendes de février (23 janvier), dans le Martyrologe hiéronymien. *In Mauritania civitate Neocessarea passio sancti Severiani et Aquilae uxoris ejus*. *Mart. hieron.*, p. 12. C'est donc à *Caesarea* de Maurétanie (Cherchel) qu'Aquila fut mise à mort avec son mari Severianus. Sans vouloir transcrire ici toutes les variantes de ce texte, disons seulement que les martyrologes historiques ajoutent à ces indications sommaires les mots très précis, *ignibus combustorum*; voir P. L., t. XCIV, col. 821 (Bède), t. CXXIII, col. 147-148 (*Mart. Rom.*), 220; (Adon), 683-684 (Usuard). M. Monceaux qui place le supplice de ces deux époux « probablement sous Dioclétien et Maximien, en 303-304, » pense que pareil genre de torture « est peu vraisemblable, à en juger par les procès authentiques du temps. » C'est là une fin de non recevoir bien sommaire, étant donné surtout que la

date du martyre est très hypothétique. Tout au plus pourrait-on parler, avec plusieurs commentateurs de ce texte, de la période comprise entre 258 et 304. Le R. P. Delehaye se borne à dire, d'une façon moins tranchante, que les mots *ignibus combustorum* « proviennent sans doute d'un exemplaire de l'hieronymien plus complet que les nôtres. »

Un texte épigraphique bien connu et souvent commenté (*Corp. inscr. lat.*, t. VIII, 9585) fait allusion à un cimetière de *Caesarea*, dans lequel le sénateur Severianus, propriétaire de l'*area*, avait fait construire une *cella*, avant l'époque de la paix religieuse. On s'est demandé si ce personnage n'était pas le même que le mari d'Aquila. Malgré les objections de De Rossi, *ibid.*, p. 974, et de M. Monceaux, *Hist. litt.*, t. II, p. 128, M. Gsell, *Monuments*, t. II, p. 399, est très porté à croire qu'il s'agit bien dans les deux cas du martyr, qui « a dû être enseveli dans la *cella* » par lui construite. Si cette opinion est fondée il n'y aurait aucune difficulté à admettre que le tombeau de sa femme était placé près du sien. Voir *CAESAREA*, *SEVERIANUS*.

Corpus inscriptionum latinorum, t. VIII, 9585 et p. 976. — *Acta sanctorum*, januar., t. III, p. 68; *Martyrologium hieronymianum*, édit. De Rossi et Duchesne, *ibid.*, novembr. t. II, p. 12. — De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1864, p. 28; 1881, p. 120; *Inscriptiones christianae urbis Romae*, Rome, 1888, t. II, 1, proemium, p. xxxiv, § 9. — Card. Lavigerie, *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage*, Paris, 1881, p. 43 sq. — Doublet, *Musée d'Alger*, Paris, 1890, p. 23, 60, pl. II, 1. — F. Buecheler, *Carmina latina epigraphica*, Leipzig, t. I, 1895, n. 115. — S. Gsell, *Guide archéologique des environs d'Alger* : Cherchel, Tipasa, Tombeau de la Chrétienne, Alger, 1896, p. 68; *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. II, p. 398-399. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1902, t. II, p. 128; 1905, t. III, p. 153-154, 536; *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 225, dans *Revue archéologique*, 1906, t. II, p. 307-309. — Dom H. Leclercq, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. I, col. 596, 774, 810-814, avec la bibliographie, 2795-2798. — O. Marucchi, *Epigrafia cristiana*, Milan, 1910, p. 187, n. 188. — R. P. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 445-446. — Aigrain, *Manuel d'épigraphie chrétienne*. I. Inscriptions latines, Paris, 1912, p. 84-87, n. 193, avec la bibliographie.

Aug. AUDOLLENT.

5. AQUILA (KASPAR ADLER), né à Augsbourg, le 7 août 1488. Sa jeunesse se partage entre des voyages en Italie, en Suisse et en France et des séjours aux universités de Leipzig (1510) et de Wittenberg (1513). Curé de Zengen, près d'Augsbourg, en 1516, il se marie au bout de peu de temps et se livre à la prédication évangélique entendue à la manière de Luther. Cela lui valut d'être emprisonné par ordre de l'évêque d'Augsbourg; mais l'intervention d'Isabelle, sœur de Charles-Quint, le fit élargir. On le retrouve à Wittenberg, professeur d'hébreu et collaborateur de Luther dans sa traduction de la Bible. En 1527, il devient curé de Saalfeld en Thuringe. En 1548, au moment de l'affaire de l'*Interim*, il fut obligé de quitter sa cure pour fuir la colère de l'empereur et trouva un asile auprès de puissants protecteurs. Il mourut à Saalfeld, le 12 novembre 1560. Il fut en active correspondance avec Mélanchthon. Il reste de lui : *Kurzen Fragstücke* et des écrits de polémique.

Realencyklopädie f. protest. Theologie u. Kirche, t. I, col. 759.

A. LEHAUT.

6. AQUILA (PIERRE D'). Voir *PIERRE D'AQUILA*.

AQUILANIUS (PONCE DE), était prieur de l'abbaye de Saint-Pierre de Roda, dans le diocèse de Barbastro (Espagne), lorsqu'il fut nommé évêque de Lérida, le 18 septembre 1308. Le 9 décembre suivant,

il tint un synode, en sa ville épiscopale, dans lequel il publia d'importantes constitutions. L'historien Villanueva les cite dans son ouvrage : *Viaje literario a las iglesias de España*, t. XVI, *apendice*, n. XL, p. 323-326. Atteint d'infirmités, Pons d'Aquilanius se retira dans le monastère de Saint-Pierre de Roda, où il mourut peu après le 21 octobre 1313.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1851, t. XVI, p. 156-157. — *España sagrada*, t. XLVII, p. 156-157, 323-326. — C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1893, p. 283.

J. CAPEILLE.

AQUILAS, chorévêque de la province d'Isaurie assistait en 325 au concile de Nicée, 1^{er} oecuménique.

Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. II, col. 695, 700. — P. L., t. LVI, col. 772. — Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, p. LXIII, 46, 47, 69, 112, 136, 158, 208. — Turner, *Eccl. occid. monumenta juris antiq.*, t. I, p. 78-79.

R. AIGRAIN.

AQUILÉE (PATRIARCAT D'), un des diocèses les plus importants de l'ancienne Église latine, par son histoire et par les prétentions de ses évêques. Ces prétentions, nées à l'occasion d'un schisme, crûrent au temps de la féodalité et les patriarches déployèrent une grande activité à travers le moyen âge, puis ne réussirent pas à sauvegarder leur indépendance entre Venise et la maison d'Autriche. En réalité, le patriarcat fut plus de trois cents ans un des enjeux de la lutte entre ces deux voisins, ennemis irréconciliables. — I. Les origines et l'apostolicité. II. Le patriarcat, la scission; Grado contre Aquilée. III. Le patriarcat dans la féodalité allemande. IV. Le patriarcat au pouvoir de Venise, 1420-1751. V. Liste des patriarches.

I. LES ORIGINES ET L'APOSTOLICITÉ. — Le patriarcat doit son origine à l'opulente et célèbre cité romaine d'Aquileja, Aquilée, dont on croit avoir retrouvé les ruines sur l'emplacement d'Aglar, bourg de pêcheurs de 15 à 1800 âmes, au confluent de l'Ance et de la Torre, affluents de droite de l'Isonzo, à 12 ou 13 kilomètres de l'Adriatique, et dans le comté de Goritz, naguère à la limite de l'empire d'Autriche avec l'Italie. Les Romains la fondèrent, sous forme de colonie militaire en 181 avant J.-C., pour surveiller les Istriens, nouvellement soumis, et fermer la route de terre ferme, par laquelle les invasions d'Orient et du continent européen pénétraient en Italie. La ville fut agrandie et honorée de nombreux privilèges par les premiers empereurs romains, Auguste et Tibère, qui lui conférèrent le droit de cité complet. Elle devint ainsi une des grandes cités de l'Italie et un port de mer important, auquel aboutissaient les routes des Alpes, comme aujourd'hui à Trieste. De nombreux débris de toute sorte, monnaies et médailles, bas-reliefs et sculptures, colonnes, statues, etc., qu'ont fournis des fouilles multiples, ornent aujourd'hui les musées d'Italie et d'Autriche. Énumérés dans C. Costantini, *Aquileja e Grado*, Milan, 1916, guide du cicerone à travers les musées. Pour les détails topographiques, voir l'article *Aquilée*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. I, col. 2654-2660, etc.

Aquilée occupa dans les vicissitudes de l'histoire de Rome une place proportionnée à son importance : Vespasien y fut proclamé empereur par les légions du Danube en 69. Un siècle plus tard, Marc-Aurèle accrût encore cette importance; il fit d'Aquilée une grande forteresse contre les invasions des barbares du nord, qui commençaient à menacer l'Italie (168). Elle fut assiégée, prise et pillée par le tyran Maximin en 238, mais l'usurpateur y périt de la main de ses soldats. Le dévouement des habitants à la cause romaine, en cette occasion, leur procura de nouvelles

faveurs et un accroissement de prospérité. Au IV^e siècle on appelait Aquilée la seconde Rome, *altera Roma*, mais Ausone, qui en fait l'éloge, ne la place qu'au neuvième rang des villes de l'empire. Cité par Cappelletti, p. 18. Elle fut néanmoins, à plusieurs reprises, la résidence momentanée des empereurs d'Occident de cette époque. D'ailleurs sa richesse et sa prospérité n'étaient que des attraits de plus pour les envahisseurs barbares, qui la trouvaient sur leur chemin vers l'Italie. Elle fut tour à tour pillée par Alaric vers 407, détruite par Attila en 452, reconstruite par Narsès, définitivement ruinée par les Lombards en 590. Les victoires que Théodose remporta dans ses environs sur les usurpateurs Maxence en 388, Eugène en 394, l'avaient déjà grandement endommagée, en révélant le péril perpétuel auquel l'exposait sa situation; aussi, chaque fois que le danger se faisait plus pressant, les habitants se réfugiaient dans les îles des lagunes que construisaient depuis des siècles les multiples rivières du fond de l'Adriatique. Ils finirent par s'y établir d'une manière permanente, et telle fut l'origine des cités vénètes, de la Vénétie, de la république de Venise, et de l'attachement qu'elle a toujours conservé au passé et aux traditions d'Aquilée. Celle-ci fut abandonnée définitivement après la catastrophe de 590 et les alluvions que charriaient la Torre et l'Isonzo finirent par combler son port et prolonger le continent en traçant les contours du golfe de Trieste.

L'histoire d'Aquilée et sa position entre l'Orient et l'Occident romain éclaircissent déjà le rôle qu'elle joua dans les annales de l'Église chrétienne. L'évangile dut y être prêché de bonne heure, par les marchands qui circulaient régulièrement, aussi bien dans ces deux directions que dans la direction des Alpes. La tradition qui attribue l'apostolat d'Aquilée à l'évangéliste saint Marc lui-même, en l'an 42 de notre ère, servit à coup sûr de fondement au patronat si célèbre que ce disciple du Christ exerça pendant plus de dix siècles sur la république des lagunes, au prestige exceptionnel dont il jouit encore à Venise, la ville de saint Marc. De Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, Paris, 1840, t. I, p. 232.

Cette tradition existait déjà au VIII^e siècle, d'après les documents de cette époque; elle devait donc remonter plus haut, mais aucun témoignage antérieur ne nous éclaire sur ses origines ni sur son épanouissement. D'après elle, le prince des apôtres, le premier pape lui-même, aurait chargé son disciple d'évangéliser la cité d'Aquilée; celui-ci s'y rendit et, après quelques mois de prédication, désireux de revoir son maître, chargea Hermagoras, le plus remarquable de ses nouveaux convertis, de continuer son œuvre, le sacra évêque et lui confia ses ouailles. Hermagoras mourut martyr après un long apostolat et ce sont les actes de son martyre, publiés par les bollandistes à la date du 12 juillet, qui fournirent à cette tradition sa base la plus sérieuse; sinon la seule.

Ces actes, du moins dans leur rédaction dernière, datent de la domination lombarde en Italie, c'est-à-dire du VII^e siècle, au plus tôt de la fin du VI^e. On y place Aquilée *in provincia Austriae*, et c'était le nom que les Lombards, notamment la *lex Liulprandi* vers 713, donnaient à la partie orientale de leur empire, le territoire à l'est de la Vénétie, qui comprenait l'Istrie et l'Aquilée. Les personnages dont il est fait mention, Atulfus et son père Ulfus, portent à coup sûr des noms lombards. *Acta sanct.*, julii t. II, p. 240. La tradition se rattache-t-elle au schisme d'Aquilée, qui commença un peu avant l'invasion lombarde en 568? Les évêques ont-ils imaginé la légende de saint Hermagoras pour justifier leur révolte, en même temps que leur prétention à la dignité de patriarche,

en faisant remonter l'origine de leur Église à un disciple des apôtres? C'est fort possible, mais on ne peut l'affirmer avec certitude. Il est bien étonnant, comme le remarque Tillemont, qu'on ne trouve pas la moindre trace de cette tradition dans les témoignages antérieurs, ni dans les œuvres de Rufin et de saint Jérôme, qui appartenaient au territoire d'Aquilée par leur origine et leur éducation, pas même dans la notice que le *De viris illustribus* du dernier consacre à saint Marc.

Le témoignage des *Acta* fut d'abord reproduit par l'historien des Lombards Paul Diacre, vivant au temps de Charlemagne, dont l'ouvrage *De episcopis Melensibus* mentionne l'apostolat de saint Marc et de son disciple Hermagoras, avec le martyre de ce dernier. Nous le retrouvons chez les divers chroniqueurs de la région, publiés par Muratori dans sa grande collection, et ailleurs, ainsi que dans les diptyques ou listes de noms d'évêques, que les chanoines d'Aquilée proclamaient tous les ans, à l'office de chœur, le 2 février. Ces listes commencent toutes par saint Marc et saint Hermagoras, elles leur donnent toutes le titre de patriarche, et la plus ancienne finit avec l'évêque Maxentius, qui mourut en 803. Quelques mois auparavant, l'empereur Charlemagne, s'adressant à Fortunatien, patriarche de Grado, l'intitule *S. Marci evangelistae et S. Hermagorae episcopum successorem*. Un acte du même à Paulin, patriarche d'Aquilée, en 792, mentionne sa cathédrale dédiée à saint Pierre ou bien à saint Marc. La tradition conservée soigneusement par les deux patriarchats rivaux fut recueillie pieusement et de bonne heure par la république de Venise, puisque, dès 829, elle dérobait à l'église copte d'Alexandrie le corps de son saint patron et organisait définitivement un culte national en sa faveur. De Sismondi, *ibid.* Ci-dessus, au mot ALEXANDRIE, t. II, col. 292-293.

Les chroniques, les diptyques et autres documents du VIII^e et du IX^e siècle, dont Gianfranc. De Rossi condense les témoignages, marquent unanimement une lacune de plus de deux siècles après la fondation de l'Église d'Aquilée. Par contre, nous y recueillons ensuite une succession presque ininterrompue d'évêques, qui commence en 276 avec Ilarius, martyrisé en 283, sous l'empereur Numérien. *Acta sanct.*, mart. t. II, p. 418. Nous ne savons pas grand'chose de ses successeurs, jusqu'à *Benedictus*, qui siégea en 337 au concile de Rome, réuni par le pape Jules I^{er} contre les ariens. Son successeur Fortunatien ouvre la liste des évêques illustres. Il prit part au concile de Sardique contre l'arianisme, en souscrivit les canons (342 ou 343) et s'y lia d'amitié avec saint Athanase, auquel il accorda, deux ans après ou environ, une longue hospitalité. Le docteur alexandrin se rencontra avec l'empereur Constant, défenseur de l'orthodoxie, dans la ville d'Aquilée, y passa les fêtes de Pâques 345 et y présida même les assemblées liturgiques. *Apologia ad Constantium imper.*, 15, P. G., t. xxv, col. 613. Son séjour dura au moins plusieurs mois (G. Bardy, *Saint Athanase*, collection *Les saints*, Paris, 1914, p. 80-95, *passim*); il y répandit certainement, comme partout sur son passage, les récits merveilleux de sa Vie de saint Antoine, qu'il composa dix ans plus tard pour faire connaître et pratiquer les exercices cénobitiques. Ces récits étaient assez répandus après quarante ou cinquante ans, et il y avait à Aquilée de nombreuses personnes des deux sexes vivant d'après ces exercices, sous une règle commune, dont saint Jérôme et sa sœur, ainsi que Rufin, son adversaire, d'abord son ami, firent partie, ainsi que les solitaires, prétendus moines, auxquels le premier adresse plusieurs de ses lettres, Julien, Héliodore l'oncle de Népotien, etc. Les nombreux couvents d'Aquilée ont prétendu plus tard rattacher leur ori-

gine à cette sorte de monastère primitif. Il est certain qu'à partir du IV^e siècle la vie monastique persiste sous ses diverses formes à Aquilée, comme à Trèves, comme à Tours, à Rome et en d'autres parties de l'Occident.

A l'exemple des évêques de son temps, Fortunatien instruisit son peuple avec zèle et persévérance dans une catéchèse dont saint Jérôme loue le style simple et familier (cité par De Rossi, *Monumenta Ecc. Aquil.*). Il ne nous est rien resté de ses commentaires sur les Évangiles, mais nous savons que le pape Libère honora l'évêque de son amitié, qui s'affirma en plusieurs circonstances. Ils furent aussi en relation de supérieur à inférieur, et comme chef de deux Églises des plus importantes à cette époque en Occident. On peut admettre que Fortunatien eut quelque part dans la chute prétendue que l'on reproche au pontife de Rome, en l'incitant, au nom de l'empereur Constance, à souscrire à la troisième formule de Sirmium, dans laquelle les ariens avaient supprimé à dessein l'expression théologique *ὁμοούσιος*, qui, dans la pensée des Pères de Nicée, marquait la consubstantialité du Père et du Fils (358). Il est certain que, trois ans auparavant, l'évêque d'Aquilée avait succombé au conciliabule de Milan, d'ailleurs avec la presque unanimité des membres de l'assemblée, devant les promesses et les menaces de Constance et condamné saint Athanase, son ancien ami. Dès lors, tant que Constance poursuivit sa politique de violence en Occident, Fortunatien, par une série de compromissions plus que par des défaillances, se rangea parmi les prélats courtois, plutôt peut-être que parmi les fauteurs de l'arianisme. Il n'échappa à la tutelle gênante du César, qu'au départ de celui-ci pour l'Orient et pour la guerre contre les Parthes, en juin 359. Duchesne, *Libère et Fortunatien*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1908, t. xxviii, notamment p. 33, 40, 53; *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 281-282.

Des circonstances toutes différentes permirent à son successeur saint Valérien de rester toujours dans les limites de l'orthodoxie. Sous son pontificat, qui dura au moins dix-neuf ans, se développa la vie cénobitique dont nous avons parlé plus haut, et s'il n'en fut pas le promoteur, du moins il lui dut plusieurs de ses principaux auxiliaires. Au dire des deux auteurs qui nous font connaître l'Église d'Aquilée en cette période, Jérôme et Rufin, les cénobites, qu'ils fussent prêtres, laïques ou moines, exercèrent une grande influence et contribuèrent à la prospérité, à l'essor qui firent de cette Église une des plus importantes de l'Occident. Le symbole d'Aquilée, que nous a conservé Rufin, distinct de ceux de Rome et d'Orient, a dû être dressé sous la surveillance de Valérien; en tout cas, il date de son temps (Gianfranc. De Rossi, col. 66-72) et il n'y a pas de raison pour le reporter au pontificat de son successeur Chromatius.

Rufin affirme qu'il prononça cette formule de foi à son baptême en 369. Valérien était déjà évêque, on ignore depuis combien de temps. Peu après, vers 372, il prenait part au concile de Rome, dans lequel le pape Damase condamnait Ursace et Valens, les deux fauteurs de l'arianisme en Occident, qui en avaient dirigé toutes les cabales au temps de Constance. Valérien occupe le premier rang dans les actes, après le pape, et la communication de ces actes aux Églises d'Orient amena un échange de lettres entre lui et saint Basile de Césarée. *Ibid.*, col. 74.

Le fait le plus important de ce pontificat fut le concile d'Aquilée en 381. Deux évêques ariens d'Occident, Palladius et Secondianus, demandèrent à plaider leur cause devant un concile général, mais l'empereur Gratien, auquel ils s'étaient adressés, se contenta de

convoquer trente-deux évêques de Gaule et d'Italie, avec Ambroise de Milan, qui dirigea les débats et fit prononcer la condamnation. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1908, t. II, p. 49-52, avec diverses discussions sur les faits et la valeur des actes. Valérien paraît avoir présidé, comme ordinaire du lieu de réunion. Du moins, la condamnation et les pièces qui la notifient portent en tête sa mention avant le nom d'Ambroise de Milan. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 599-627.

Valérien mérita, par la pureté de sa vie et de sa doctrine, d'être inscrit au martyrologe à la date du 27 novembre, date de sa mort sans doute, arrivée en 387. L'année suivante, l'évêque de Milan, Ambroise, venait consacrer dans la cathédrale d'Aquilée son successeur Chromatius. Celui-ci avait été longtemps l'auxiliaire de son prédécesseur et faisait partie de cette élite de clercs vivant sous une règle commune, énergiques défenseurs de l'orthodoxie et dont l'action faisait d'Aquilée une des Églises mères de l'Occident. L'élection présente était leur triomphe. Chromatius fut en correspondance suivie avec Jérôme et Rufin, alors solitaires en Palestine, il encourageait leurs travaux, et reçut la dédicace de plusieurs de leurs ouvrages, telles que le commentaire du premier sur Habacuc. *P. L.*, t. xxv. Il composait lui-même des commentaires, et on lui attribue certains opuscules inscrits parmi les œuvres d'autres docteurs. De Rossi, col. 111-112.

Il fut mêlé aux affaires de l'Église universelle surtout dans la querelle de l'origénisme entre Jérôme et Rufin. Avec le pape Anastase I^{er} et autres évêques, il condamna le livre des *Principes* du docteur alexandrin, qui était à la base de la discussion. Le conflit le mit directement en cause lorsque Rufin revint à Aquilée (398). Chromatius, en souvenir de leur vieille amitié, l'inscrivit parmi ses prêtres et le décida à publier sa traduction latine de la *Chronique d'Eusèbe*, dont il reçut la dédicace. Il eut alors assez d'influence sur lui pour faire cesser une polémique qui tournait au scandale, et il réussit à lui imposer silence après la troisième apologie de saint Jérôme *contra Rufinum*.

Chromatius mourut vers 407 et son successeur Augustin, que Rufin range aussi parmi les moines d'Aquilée et dans le clergé de Valérien, poursuivit, en union avec Rome, l'œuvre qui, sous ses prédécesseurs, avait fait grande l'Église d'Aquilée. Il combattit les erreurs pélagiennes, et fit signer par ses prêtres, dont quelques-uns sympathisaient avec les propagateurs d'hérésie, la lettre du pape Zozime, qui condamnait Pélagie et ses fauteurs. La mesure n'ayant pas abouti suffisamment, un des successeurs d'Augustin, Januarius, revint à la charge, en 444 ou 445, à la suite de deux lettres analogues de saint Léon le Grand, d'ailleurs importantes pour la situation de l'Église d'Aquilée. L'organisation de cette Église devait s'achever au prix des difficultés matérielles au milieu desquelles elle se débattait. Elles avaient commencé avec les invasions barbares, depuis un demi-siècle. Les Wisigoths d'Alaric ravagèrent l'Illyrie sous le pontificat de Chromatius, après 400 et Aquilée ne fut sans doute sauvée qu'en payant une forte contribution. Au temps d'Augustin, les habitants commencèrent la construction d'une citadelle de refuge sur le bord de la mer, à l'endroit où la rencontre des rivières Isonzo, Torre et Natissonne (appelée déjà *Natissa*, *Natiso*, dans Jornandès) formait alors une sorte d'île, célèbre dans les fastes du martyrologe sous le nom d'*Aquae gradatae* (eaux disposées en étages, selon les différences de niveau marquées par les cours de ces divers fleuves), d'où le nom de Grado que prit plus tard la localité. Ce premier épisode des migrations dans les îles de l'Adriatique

ouvre les débuts historiques de la Vénétie, dont nous trouvons aussi le nom dans Jornandès. Et l'exode, auquel Venise et Chioggia doivent leur origine, d'après la tradition, s'accrut avec l'invasion d'Attila en 451, qui fut désastreuse, au dire des chroniqueurs; la plupart des villes de la région furent détruites, à commencer par Aquilée, qui avait soutenu un long siège, dit Jornandès. La ville fut reconstruite plus tard et reprit une certaine importance; mais tout d'abord les habitants de la contrée se dispersèrent un peu partout et Grado s'agrandissant, devint une véritable place forte, dans laquelle les évêques d'Aquilée abritèrent les trésors de l'église, les reliques et vases sacrés, en attendant de s'y installer eux-mêmes.

Au milieu de la perturbation universelle, leur rôle est difficile à déterminer; mais quelques documents indiquent cependant le caractère et même le progrès de leur influence. Secundus, successeur de Januarius, prit une large part aux souffrances du siège de 451, et dut y remédier de son mieux, ainsi qu'à celles qui suivirent. On l'a remarqué déjà, les fonctions de *defensor civitatis*, que les évêques exerçaient alors en vertu d'une loi de l'empereur Valentinien I^{er}, en avaient fait de véritables chefs de leur diocèse, au point de vue civil et temporel, et en beaucoup de régions c'était la seule autorité qui se dressât en face des envahisseurs, des bandes pillardes. Aquilée, une des principales villes de l'Occident, avait dans ses murs, un comte impérial, un duc militaire, ou même un fonctionnaire plus élevé, mais dans le désarroi qui suivit l'invasion féroce d'Attila, l'évêque seul était à même de secourir les malheureux chrétiens, prisonniers des barbares, dispersés à travers les côtes de l'Adriatique, ou réfugiés dans les montagnes, les forêts plus ou moins accessibles de l'intérieur. C'est à quoi s'occupait Nicéas, successeur de Secundus, et nous avons un témoignage de sa sollicitude dans la réponse que le pape saint Léon le Grand lui faisait sur certaines difficultés de discipline et de foi, vers 458. Les invasions avaient séparé même les membres d'une famille, et le pontife lui recommandait de rétablir la vie commune entre les conjoints, de se montrer indulgent envers les chrétiens tombés dans l'hérésie ou l'idolâtrie. S. Léon, *Epist.*, I, XVIII et CXIX, avec les discussions d'authenticité, *P. L.*, t. LIV, *passim*.

Ces documents et ces renseignements indiquent l'importance qu'avait prise l'église d'Aquilée depuis un siècle; elle exerçait un certain droit de primauté sur les Églises voisines, au moins dans la province à laquelle les témoignages divers du V^e siècle donnent déjà le nom d'Istrie ou de Vénétie, et qui s'étendait de l'Adriatique aux Alpes, entre l'Illyrie et la Gaule cisalpine. Depuis Fortunatien les évêques servaient d'intermédiaires entre les évêques du pays et les grands pasteurs, docteurs ou chefs d'église qui dirigeaient alors les controverses théologiques, saint Paulin de Nole, saint Jean Chrysostome, etc. Ils prenaient place à côté des primats de Milan, de Ravenne et, comme les Églises analogues, s'étaient créé une clientèle d'évêques qui devenaient leurs suffragants. Il est assez difficile d'en établir la liste, mais un certain nombre de faits rendent indéniable ce progrès qui nous achemine vers la primatie d'Aquilée; ainsi la légende qui fait consacrer par saint Valérien le premier évêque de Trente, Vigile. On peut encore admettre que Fortunatien lui-même, par ses intrigues avec les ariens et sa condescendance envers le pouvoir impérial, avait donné à son siège, dans l'Occident, un prestige et une notoriété que ses successeurs n'eurent plus qu'à consolider et à rendre indiscutables.

Nous indiquerons plus loin à quelle situation probable avait abouti l'évolution d'Aquilée à la fin des

grands bouleversements des V^e et VI^e siècles. Ceux-ci avaient produit un autre résultat, le transfert du siège à Grado. Lors de l'entrée des Ostrogoths en Italie, l'évêque Marcellin s'y réfugia avec son clergé en 489; l'établissement ne devint définitif qu'après la destruction complète d'Aquilée par les Lombards, cent ans plus tard, dans la dernière invasion barbare. La citadelle de Grado fut, dès lors, le centre de toute activité et vie dans la région, jusqu'au jour où, la tranquillité et l'ordre revenant, les habitants purent reprendre possession du pays. Mais dans l'intervalle des événements importants s'y étaient produits au milieu des troubles continuels et pendant que, devant l'invasion lombarde, l'arianisme disparaissait de l'Italie, les évêques d'Aquilée, par une entreprise audacieuse, et, qui n'allait pas sans compromettre leur orthodoxie, achevaient le progrès commencé depuis deux cents ans, en se proclamant patriarches de leur propre autorité.

II. LE PATRIARCAT, LA SCISSION. GRADO CONTRE AQUILÉE. — A la fin des invasions barbares, Aquilée était le siège d'une des quatre primaties (avec Rome, Ravenne et Milan) qui dirigeaient les diocèses d'Italie; sa juridiction s'étendait sur les provinces romaines du fond de l'Adriatique et des Alpes, Vénétie, Istrie, partie nord de l'Illyrie, est de la Rhétie II^e et sud du Norique. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. III, p. 146-147 et notes. Aussi le primat, qui s'était jusqu'alors signalé par sa déférence envers le siège de Rome, se crut-il assez fort pour affirmer son indépendance en face du successeur de Pierre, et prétendit traiter avec lui sur le pied d'égalité. Lorsque les papes Vigile et Pélage I^{er} acceptèrent la condamnation des Trois Chapitres par le concile de Constantinople, à la requête de l'empereur Justinien (553), et donnèrent ainsi à ce concile le caractère d'œcuménicité, Paulin d'Aquilée fit rejeter cette condamnation par son concile provincial, en 554 ou 555, sous prétexte qu'elle favorisait l'erreur monophysite contre le concile général de Chalcédoine. Le débat était complexe et partageait le monde politique comme les sphères religieuses. Même en Orient, d'où était parti le conflit, le point de vue de Justinien, inspiré par l'impératrice Théodora, rencontrait de l'opposition, et l'eunuque Narsès, qui représentait l'empire grec en Italie, paraît avoir soutenu les opposants. Les quatre lettres, par lesquelles le pape Pélage sollicita son appui contre les réfractaires, n'aboutirent à rien; Paulin s'entêta, la scission du monde chrétien se prolongea jusqu'à la dernière condamnation des Trois Chapitres au concile d'Aquilée vers 700. Le schisme d'Aquilée dura plus d'un siècle, du fait de cette complication générale, et les nouveaux patriarches s'habituerent à se considérer dès lors, rôle qu'ils ont soutenu dans toute la suite de l'histoire, comme les rivaux des papes.

L'invasion des Lombards païens (568) acheva de tout brouiller. Ils renouvelèrent les horreurs des Huns, détruisirent Aquilée et s'établirent en campement dans la région comme dans le reste de l'Italie. Paulin se réfugia avec ses trésors sacrés dans l'île de Grado, et son successeur Elias perpétua le schisme et fut pour cela en butte aux rigueurs de l'exarque Smaragdus, moins condescendant que son prédécesseur, Severus, évêque en 686, aurait même été conduit de force à Ravenne, avec les évêques de Parenzo, de Trieste, et de Cissa et contraint d'accepter la communion de l'archevêque orthodoxe Jean. Mais à leur retour en Istrie, dix autres suffragants, ceux d'Altino, Concordia, Sabiona, Trente, Feltre, Vérone, Vicence, Trévise, Asolo et Bellune que Paul Diacre énumère également (c'est la plus ancienne liste que nous ayons de la province) envoyèrent une protestation collective à l'empereur Maurice, et celui-ci obtint du pape saint

Grégoire qu'on les laissât tranquilles. Mansi, *Sacr. conciliorum*, t. x, col. 463-468; documents analysés dans Hefele-Leclercq, *loc. cit.*, p. 146-147. Les actes du prétendu concile de Grado, que le patriarche Elias aurait tenu en 579, rapportés dans la *Cronaca Graden.*, sont signés par dix-neuf suffragants, dont les noms diffèrent en partie de la liste ci-dessus et sont même énumérés en trois variantes. Cappelletti, *loc. cit.*, p. 62-67.

Le motif que l'empereur invoqua était la nécessité de reconstituer les diocèses de la province, dont le territoire, celui d'Aquilée notamment, se trouvait partagé entre deux dominations ennemies, celle de Byzance et celle des Lombards. Ceux-ci avaient créé dans la région un de leur trente-six duchés, celui de Frioul, ou de *Forum Julii*, du nom d'un ancien *castrum* romain, qui devait son nom à Jules César et dont l'importance grandit alors jusqu'à devenir capitale de la province. Les nouveaux venus, ennemis acharnés de la civilisation romaine comme du nom chrétien, avaient intérêt à empêcher tout contact de leurs sujets avec les anciennes autorités, donc à soutenir le schisme. Ils durent même entretenir avec soin la discorde, lorsque la querelle avec Smaragdus souleva une telle agitation parmi les fidèles aquiléens qu'ils menacèrent de rejeter les pasteurs qui soutiendraient la condamnation des Trois Chapitres.

La tactique des païens porta ses fruits lorsque le successeur de Severus, Candidianus, se réconcilia avec le pape Boniface IV (607). Les suffragants du territoire byzantin se laissèrent ramener à l'orthodoxie, mais dans le Frioul on resta intransigeant, et le clergé, sous la protection du duc Gisulfe, y élut patriarche un certain Jean. Il y eut ainsi deux évêques d'Aquilée, l'un à Grado en Istrie, l'autre en Frioul. Le successeur de Jean, Fortunatus, se jeta même sur Grado à la tête d'une troupe de Lombards, la pilla et en emporta un riche butin, qu'il mit à l'abri chez les païens. Son adversaire Epiphanius mourut à ce moment, peut-être de mort violente et la double scission se poursuivit pendant tout le siècle : d'un côté, des pasteurs schismatiques soutenus par les Lombards; de l'autre, des orthodoxes en communion avec Rome. Deux de ces derniers, Maximus et Agathon, assistèrent aux conciles qui se réunirent à Rome en 647 et 679 contre l'erreur monophysite, sous la présidence des papes Martin I^{er} et Agathon; dans les actes de ce dernier, le métropolitain d'Aquilée et ses suffragants sont intitulés évêques grecs, parce que leur territoire dépendait de Byzance.

Deux faits, d'importance inégale, ont marqué cette période de schisme, d'après le témoignage du chroniqueur Paul Diacre (diacre d'Aquilée), qui a résumé les annales des Lombards, dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Ceux-ci, en s'installant dans la péninsule, donnèrent le nom d'*Austria* (traduction latine de l'allemand *Oesterreich*, territoire, province de l'est) à la partie la plus orientale de leurs conquêtes, le Frioul, et *Forum Julii*, ou bien une ville qu'ils bâtirent dans le voisinage, s'appela *Civitas Austriae* dans le langage courant : c'est aujourd'hui Cividale, à l'ancienne frontière italienne. Elle fut la capitale du pays et pendant plusieurs siècles la résidence des patriarches d'Aquilée.

Ce dernier titre, l'innovation la plus importante du temps du schisme, l'évêque Paulin se l'attribua hardiment, pour justifier son attitude en face de Rome. On l'avait jusque-là réservé à certaines Églises d'Orient plus anciennes remontant aux apôtres et Rome ne l'avait pas concédé sans peine à l'évêque de Constantinople. C'était d'ailleurs l'équivalent grec des titres de primat et d'archevêque, qui s'étaient établis en Orient depuis le IV^e siècle et il est probable

que, sous la domination lombarde, le grec ayant disparu des actes officiels, où il figurait à Aquilée à côté du latin, l'appellation de patriarche y fut maintenue à dessein. En tout cas, d'après la tradition attestée par Paul Diacre, le titre figure dans la chancellerie d'Aquilée à partir de Paulin. Et alors se fixa, si elle ne fut pas créée de toutes pièces, la légende qui attribuait la fondation de l'Église d'Aquilée à saint Marc, disciple du chef des apôtres, et par suite à celui-ci d'une manière indirecte. Cette légende, combinée avec celle de saint Hermagoras, nous montre au VIII^e siècle les patriarches en pleine possession de leur titre, sans en exclure ceux de Grado.

Effectivement, lorsque, vers l'an 700, le schismatique Pierre, à l'instigation du pape Sergius I^{er}, fit condamner les Trois Chapitres dans un concile provincial, Rome lui reconnut au moins tacitement le titre. Mais on ne pouvait faire moins pour l'évêque de Grado, qui n'avait cessé d'être fidèle, et dont la dénomination, restée grecque, avait pu servir de prétexte à l'usurpation de Paulin. En même temps s'imposait le partage du territoire. Il eut lieu vers 716 : la juridiction d'Aquilée s'étendit sur l'Autriche et les pays des Alpes abandonnés aux barbares ou à leur propre sort; celle de Grado comprit les territoires impériaux, sur les côtes nord et est de l'Adriatique, ainsi que la république de Venise, qui soutint ce patriarche dès la première heure et le prit bientôt sous sa protection. Cappelletti, p. 75. Le partage était assurément fait lorsque le pape Grégoire II, en envoyant le pallium à Serenus II, qui remplaça Pierre, l'invitait à ne pas troubler son voisin dans l'exercice de son autorité (716 ou 717).

Recommandation inefficace et qu'il fallut renouveler souvent, car les patriarches d'Aquilée ne cessèrent de traiter leurs rivaux comme des intrus. Déjà, en 734, Grégoire III intervenait pour contraindre Calliste, celui même qui s'était établi à Cividale, à restituer deux fiefs qu'il avait usurpés sur un monastère de la juridiction de Grado. C'est qu'ils étaient forts de l'appui des rois lombards, qui, depuis qu'ils s'étaient convertis et civilisés, pouvaient se faire écouter à Rome. Luitprand avait déjà recommandé Serenus pour le pallium. A la mort de Calliste, ces monarques réussirent à faire nommer un de leurs compatriotes, Sigwald, le premier nom barbare qui paraisse dans la liste des patriarches, le premier patriarche aussi qui figure dans les actes administratifs du moyen âge. Il était peut-être apparenté au dernier de ces rois, Didier, avec lequel nous le rencontrons dans ces actes, vers 762, comme fondateur de deux abbayes bénédictines, une d'hommes à Sesto (ou Sesso, d'après U. Chevalier, *Topobibliographie*), dans le diocèse de Concordia, qui se maintint florissante pendant dix siècles; l'autre de femmes, à Salto, près d'Udine. Il bénéficia de la politique envahissante de son suzerain, qui enleva l'Istrie aux faibles empereurs byzantins absorbés par leur persécution iconoclaste. Sigwald ne mit dès lors plus de limite à ses entreprises sur Grado (uniquement défendue par Venise), ce qui amena en 770 une nouvelle intervention du pape Étienne III. De Rossi, col. 328.

Sigwald, dans un long pontificat de quarante-deux ans environ, assista à la ruine du royaume lombard par Charlemagne et ne tarda pas à se tourner du côté du vainqueur, si nous en croyons le moine de Saint-Gall qui raconte leur entrevue à Cividale : le prélat, sur la fin de sa carrière, y aurait recommandé au conquérant son diocèse et le choix de son successeur. En effet, celui-ci, saint Paulin II (787-802), peut-être franc d'origine, appartenait en tout cas à l'entourage de Charlemagne, comme maître de grammaire à l'école du palais, membre des plus influents de l'Académie palatine. Il resta en union étroite avec

Charlemagne et sa cour, joua un rôle important dans l'Église franque, ouvrant ainsi la liste des grands patriarches qui ont figuré brillamment dans la politique religieuse, et même temporelle, du moyen âge. Il n'est pas douteux que son prestige et son action, surtout auprès de Charlemagne, n'aient contribué plus que toute autre cause à faire accepter à Rome, et par suite dans la chrétienté, une situation hors de pair qui, même après un siècle de durée sans conteste, gardait encore quelque chose d'anormal et d'irrégulier. Voir dans De Rossi, c. xl, la dissertation historico-canonique sur les origines du patriarcat.

Paulin, qui mérita par ses services comme par la sainteté de sa vie, d'être inséré au martyrologe (fête le 11 janvier, *Act. sanct.*, 1643, jan. t. iii, p. 713-718), remplit un rôle multiple. D'abord dans la théologie : ses œuvres forment la moitié du tome xcix de la *Patrologie latine* (elles sont accompagnées de nombreuses notes et renseignements sur l'Église d'Aquilée à cette époque, qui ont été utilisés par Giannoni; voir son ouvrage ci-dessous) et se rapportent aux grands débats du temps. Paulin combattit en effet l'erreur de l'adoptianisme, puis contre les Grecs, en faveur de la procession du Saint-Esprit et le culte des images. Il prit une part importante aux conciles qui débattirent ces controverses, ceux d'Aix-la-Chapelle, en 789, de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, où fut jugé l'adoptianiste Félix d'Urgel, etc. Dans la seconde de ces assemblées, Paulin obtint, en outre, un diplôme de Charlemagne, qui confirmait au clergé d'Aquilée le droit d'élire son patriarche. Cappelletti, p. 92-93. Bibliographie de ces assemblées et des œuvres de Paulin, complétant celles de Giannoni, dans *Histoire des conciles*, de Hefele-Leclercq, t. iii, p. 1045, n. 1, et 1254, *Adijuncta* à la note précédente.

Le patriarche régla définitivement ces débats théologiques dans son synode provincial de Cividale en 796. Dans son discours d'ouverture, il précisa qu'il s'agissait de fixer le *credo* (non de le compléter), surtout en maintenant le *Filioque* contre les Grecs. Puis il fit arrêter et promulguer quatorze articles de réforme, les premiers que nous ayons de cette longue série d'assemblées ecclésiastiques locales, que nous verrons, pendant tout le moyen âge, répéter toujours à peu près les mêmes mesures contre les vices et les abus se renouvelant sans cesse. Aux clercs on recommande d'instruire les fidèles, de les édifier, en évitant la simonie, les compagnies suspectes, les affaires temporelles, les occupations mondaines. On règle les questions de mariage, la vie religieuse chez les femmes réunies en couvent. *Ibid.*, p. 1093-1095 avec les notes, et la bibliographie, p. 1255. Ces quelques indications suffisent à faire pressentir tout ce que renferment les nombreux règlements que nous aurons à mentionner dans la suite.

Dans les affaires temporelles dont il s'occupa beaucoup, Paulin chercha surtout à étendre l'autorité patriarcale, même au point de vue du territoire. Il réussit à garder l'Istrie, annexée par son prédécesseur à la métropole d'Aquilée; les gens de Grado, réunis à la Vénétie depuis qu'ils avaient été détachés de l'empire grec, ne purent obtenir gain de cause auprès de la monarchie franque, bien qu'ils se fussent réfugiés sous sa protection. C'est du côté du nord que vinrent les embarras. Les pays des Alpes orientales avaient été récemment occupés par des tribus slaves païennes, les Carantans et les Crains, que poussaient en avant les Yougo-Slaves des Balkans. Plus au nord, sur le Danube, les débris des Huns, les Avars ne se montraient guère moins féroces, dans leurs excursions, que leurs ancêtres. Paulin prit part aux expéditions dirigées contre eux par le fils de Charlemagne, Pépin, devenu roi d'Italie. Les Slaves furent soumis et le

patriarche seconda, de tous ses moyens, les missionnaires qui travaillèrent à leur conversion. Mais lorsque le principal d'entre eux, Arno, le fondateur de la métropole de Salzbourg, eut obtenu de Rome ses pouvoirs de métropolitain et organisé une province ecclésiastique dans la région du Danube, un conflit s'éleva entre les deux primats, dont Paulin ne vit pas la solution. Du moins, il avait assuré au patriarcat d'Aquilée, dans le nouvel empire d'Occident, une place importante que ses successeurs sauront faire valoir pendant plusieurs siècles. C. Giannoni, *Paulinus II Patriarch von Aquileja*, Vienne, 1896; bonne monographie qui donne des renseignements curieux sur l'organisation du patriarcat, ses limites et ses vicissitudes pendant le siècle de Charlemagne.

Paulin laissait toutefois une situation imprécise à son successeur Ursus. Le conflit avec Grado, que Rome soutenait toujours, fut réglé au concile d'Aix-la-Chapelle (804) et selon les vœux du pape. Un capitulaire de Charlemagne restituait l'Istrie à son ancien primat et, constatant que les deux patriarcats avaient une origine commune, les établissait sur le même pied. Cappelletti, p. 102-104. Les limites du côté du nord ne furent fixées qu'en 811 par un autre capitulaire, qui marquait le cours de la Drave comme séparation entre les métropoles d'Aquilée et de Salzbourg. A. Hauck, *Deutschlands Kirchengeschichte*, t. ii, *passim*; voir Index. Aquilée eut sous sa juridiction les Crains slaves de Carniole, qui occupaient les anciens diocèses d'Emona (plus tard Laybach), de Sabiona ou Seben (Brixen) et Trente. Les Carinthiens se trouvèrent partagés entre les deux circonscriptions. Giannoni, *ibid.*, p. 50-55, indique les limites précises de la circonscription territoriale d'Aquilée. Il établit ailleurs la liste des seize suffragants déjà existant (liste qui n'a guère varié), dans l'ordre suivant : Vérone, Trente, Vicence, Padoue, Asolo plus tard Sacile, Feltre, Bellune, Ceneda, Trévise, Concordia, Trieste (Capo d'Istria), Civitas Nova remplaçant Emona qui avait disparu, Parenzo, Pola et Pedina que l'on n'a pas identifié d'une manière certaine. Quant à Seben et quelques autres sièges pareillement d'origine incertaine, le premier se trouvait rattaché à Salzbourg, les autres, *Ecclesia Juliensis*, *Ecclesia Veientina*, Oderzo, Altino (qui avait passé à Grado), avaient disparu, ou n'avaient plus rien de commun avec Aquilée. *Ibid.*, p. 35-36. Vérone détient déjà sur ces suffragants la primauté qui lui sera définitivement assurée de par la volonté de la seigneurie de Venise, quand cette volonté deviendra toute-puissante. Toutefois une *Notitia* officielle, dressée au xiii^e siècle, refoule cette Église au quatrième rang après Mantoue, Come, Trente. *Kirchenlexikon*, t. i, col. 1188. Cette notice énumère dix-huit sièges; elle écarte Asolo, qu'elle remplace par Mantoue, et ajoute Mariana et Jutinopolis (Capo d'Istria), détachée de Trieste; elle identifie Pedina ou Petensis avec Comachio.

Le patriarche Maxentius, sous qui fut arrêté le règlement de 811, renouvelé par Louis le Débonnaire en 819, reprit la vieille contestation concernant l'Istrie. Les puissants seigneurs d'Aquilée s'acharnaient à vouloir faire de Grado un simple suffragant, à l'enfermer du moins dans les limites de la Vénétie méridionale. Ils ne réussirent qu'à jeter ses patriarches sous la protection, puis sous le vasselage de la république de Venise, qui finira par absorber les deux adversaires.

Les évêques de Rome continuaient à soutenir le faible contre le fort, selon leur devoir et leur intérêt : ce fut sous l'influence de Léon III que se prononça le concile de 804. Aussi Maxentius déclina-t-il le conseil que lui donnèrent les empereurs Louis le

Débonnaire et Lothaire, de faire juger sa cause à Rome, et obtint d'eux la tenue d'un concile régional, qui se réunit à Mantoue (827), sous la présidence des légats pontificaux et impériaux, avec le concours des archevêques de Ravenne et de Milan (Angilbert II, ci-dessus, col. 123). A son tour, Venerius de Grado dédaigna de se déranger et se fit représenter par son diacre Tibérius. Des vingt et un évêques énumérés dans les actes conciliaires, onze étaient suffragants de sa patrie, et il ne serait pas étonnant que le primat de Milan, avec ses suffragants à lui, n'ait prononcé en faveur d'un voisin dont les prédécesseurs avaient toujours été en bon rapport avec les siens. L'Istrie fut donc ramenée sous l'obédience d'Aquilée. Mais déjà, en 844, le pape Sergius IV évoquait l'affaire à un concile de Rome qui n'eut pas lieu et Teutimar se procurait un nouveau diplôme de l'empereur Louis II le Germanique au concile de Pavie, présidé en 855 par le même archevêque de Milan. En renouvelant et en confirmant les décisions précédentes, l'acte impérial racontait la suite des débats et établissait la légitimité de celui de 827 et des actes du concile, dont les défenseurs de Grado niaient l'authenticité.

Avec le patriarche Teutimar et son successeur Valpert, nous passons du monde latin au monde barbare, auquel ces deux hommes devaient appartenir par leur origine comme par leur nom. La guerre d'Aquilée à Grado, soutenu par Rome et Venise, qui représentaient plutôt le monde latin, rejetait de plus en plus sa rivale dans le monde opposé et l'obligeait à s'unir étroitement à la famille carolingienne. Ainsi Valpert accompagna l'empereur Charles le Chauve à Rome pour son couronnement (875). Quatre ans plus tard, il obtenait de Carloman, roi de Bavière et d'Italie, confirmation de tous les privilèges de son Église. Mais cette dynastie en décadence devenait un trop faible appui et les successeurs de saint Marc, absorbés par la politique d'avancement et de conquêtes féodales (à laquelle travaillaient alors tous les vassaux, ecclésiastiques aussi bien que laïcs) s'armaient de tous les secours, de tous les moyens, d'où qu'ils vinssent. La primauté sur Grado passait même au second plan avec les préoccupations d'ordre plus exclusivement spirituel. Valpert, qui essaya cependant de ramener à l'orthodoxie Photius, patriarche de Constantinople (Baronius, ad an. 883), signait en 880 avec le doge de Venise, Orso Participazio, un accord qui mettait un terme aux hostilités avec Grado : les deux contractants se faisaient surtout des concessions mutuelles au point de vue économique, la liberté des échanges commerciaux, avec un port sur les côtes maritimes du voisin. Il en résulta une accalmie d'une soixantaine d'années dans les rapports entre les deux patriarches, mais c'était un fait grave et significatif pour l'avenir d'Aquilée que l'intervention dans ses affaires, acceptée par ses chefs, de la république des lagunes, dont la richesse et la prospérité matérielle réglementaient ainsi la subsistance des pays voisins. On s'en aperçut en 943, lorsque le patriarche Lupus II attaqua la ville de Grado et la réduisit à l'extrémité. Le doge Pietro III Candiano le prit par la famine en interdisant en Frioul, l'exportation du sel et autres produits de première nécessité. Les habitants du pays invoquèrent la protection de Marinus, évêque de Grado, et Lupus dut se soumettre aux conditions du doge, qui le condamna à une amende de 50 livres d'or (944).

Il n'était plus possible d'assujettir Grado, difficile même de retenir la juridiction sur l'Istrie; néanmoins les évêques d'Aquilée n'y renoncèrent guère, nous le verrons plus loin, et leur activité, toujours envahissante, ne faiblissait pas même devant les succès, qui arrêtaient un instant leur marche. En 902, le

pape Benoît IV reprochait à Valpert de n'avoir pas consacré l'évêque de Côme, qui dépendait cependant de la métropole de Milan (il s'agissait sans doute d'une délégation pontificale), d'avoir au contraire consacré sans droit un archevêque de Salone, alors que Rome se réservait de plus en plus la juridiction immédiate sur les sièges métropolitains. Ives de Chartres a cité cette lettre dans sa collection canonique, comme document attestant les droits de l'Église romaine, mais les seigneurs d'Aquilée ne s'en souciaient pas beaucoup et avaient de tout temps affecté une indépendance souvent frondeuse à l'égard de ces droits. Ils s'intéressaient davantage aux disputes des grands, qui morcelaient l'empire carolingien à leur profit, pour devenir seigneurs, rois ou empereurs, créer des dynasties éphémères, des monarchies non moins éphémères et dont la suprême ambition était d'obtenir la couronne impériale. Chacune de ces dynasties qui se succédaient dans l'Italie du Nord apportait aux patriarches une concession de plus, un privilège nouveau.

C'est ainsi que, vers 921, Frédéric se faisait céder par l'empereur Bérenger, qui avait débuté comme duc de Frioul, le château de Puziolo avec ses appartenances. Entre 922 et 928, Léon fut assassiné par le Lombard Rodoald, les biens du meurtrier furent confisqués et annexés à la manse épiscopale par ordonnance de l'empereur Otton 1^{er}. Ursus II fondait en 928, au diocèse de Vérone, l'abbaye de Gazo, qu'il plaçait sous la sauvegarde du roi Hugues de Provence et d'Italie, avec l'Église *Sancta Maria ad Organum* au même diocèse. En 931 il obtenait du même roi et de son fils Lothaire la propriété du fleuve Natisone avec tous les droits de navigation, pêches, moulins, etc. C'était encore à cette époque le fleuve important de la région, qui se grossissait de la Torre et de l'Isonzo, etc., avant de se jeter à la mer. Vivien de Saint-Martin, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1884, t. 1, p. 890-891, art. *Isonzo*. A l'époque où Aquilée trônait sur ses rives, le fleuve était assez large et assez profond pour que les navires pussent remonter jusqu'aux murailles de la ville, qui abritaient le port. Malgré le changement que la mer et les eaux avaient apporté dans la configuration du sol, l'importance toujours très grande du fleuve assurait à son nouveau propriétaire un tel accroissement de richesse et de puissance que la république de Venise en conçut à coup sûr de l'ombrage et de la jalousie. La lutte devait donc s'accroître et obliger les patriarches à chercher de nouveaux alliés, plus sûrs et plus solides que les monarchies branlantes sur lesquelles ils s'étaient appuyés jusqu'alors.

Après Ursus, en effet, le patriarcat passe à des chefs de nom barbare, qui se rapprochent du monde germanique, et cherchent non seulement à se débarrasser de l'étreinte de Venise, mais à supplanter cette puissance, à l'encercler.

III. LE PATRIARCAT D'AQUILÉE DANS LA FÉODALITÉ ALLEMANDE, DU X^e AU XV^e SIÈCLE. — En effet, ils ne se bornaient plus depuis Charlemagne à prétendre exercer dans l'Italie du nord, au carrefour de l'Orient, de l'Occident et de l'Europe centrale qu'était l'Illyrie, une sorte de primatie qui les rendait plus ou moins indépendants de Rome. Ils avaient déjà entrepris de conquérir la souveraineté féodale de cette région, c'est-à-dire sur tout le contour de l'Adriatique septentrionale et sur les Alpes orientales. Ainsi ils dominaient en même temps les rivaux du voisinage, le patriarche de Grado, l'archevêque de Salzbourg. Mais l'opposition de Venise leur fermait à la fois l'Italie et la mer, la route vers l'Occident et vers l'Orient par l'Istrie. Ce fut assurément pour se débarrasser de ce voisin encombrant qu'Engelfred sollicita l'inter-

vention d'un protecteur puissant, en favorisant la politique du roi de Germanie, Otton I^{er} le Grand, dans les affaires d'Italie. Il était du moins à ses côtés lorsque ce prince reçut la couronne impériale à Rome (2 février 962, vieux style) des mains du pape Jean XII, prit part au concile qui régla ensuite les premiers rapports de la papauté avec le nouvel empire et mourut peu après, dans la Ville éternelle.

Rodoald prit le parti de l'empereur contre son consécrateur et reçut le pallium de l'antipape Léon VIII, après avoir travaillé à son exaltation. Il se fit alors confirmer les conquêtes de ses prédécesseurs en Frioul et réalisa d'autres acquisitions en Istrie, comme le château de Farra et le territoire compris entre le Licenza (Isonzo) et à l'est la route appelée *Strata Hungarorum*, qui devait remonter vers le nord-est dans la direction du Danube moyen jusqu'au pays occupé depuis par les Hongrois ; le nom rappelait probablement une attaque de Mongols sur ces régions maritimes, attaque à laquelle se rattacherait la victoire attribuée au patriarche Frédéric par une inscription funéraire que cite Cappelletti. En 983, Rodoald recevait encore d'Otton II cinq châteaux du Frioul avec leurs appartenances, et parmi eux celui d'Udine, *castrum Utinense*, qui apparaît pour la première fois et devait acquérir de la célébrité.

Mais Rodoald n'avait garde de se livrer entièrement aux nouveaux maîtres, et il se réconcilia de bonne heure avec le pape Jean XIII, que les Romains avaient choisi contre Léon VIII. En 967 il assistait au concile de Ravenne que présidait ce pontife et s'y fit confirmer le diplôme par lequel l'antipape lui reconnaissait le premier rang dans l'Italie du nord. De Rossi, col. 467. Évidemment la faveur ne pouvait préjudicier ni à Ravenne, ni même à Milan. Elle ne s'en prenait qu'à Grado, comme toujours ! Rodoald fut encore chargé de consacrer l'église cathédrale de Parenzo dans les îles Dalmates, et à cette occasion, sans doute, l'évêque Adam reçut de son métropolitain le domaine de Ruvinio en Istrie. En 968, celui-ci tenait, à titre de *missus dominicus* au nom de l'empereur, un plaid à Vérone et y confirmait par sentence judiciaire les immunités des chanoines de Vérone, que les patriarches avaient sous leur sauvegarde depuis un acte de Maxentius en 813. Il y avait là une situation spéciale, qui permit à Jean IV, promu vers 984, de convoquer un synode diocésain à Vérone (995). En 1015, il tint encore le deuxième concile provincial de Cividale ou Aquilée, où il signa, avec sept évêques, le diplôme qui confirmait les privilèges de la collégiale de Saint-Étienne de Frioul (Cividale). Et il ne cessait de poursuivre les progrès de son pouvoir temporel du côté des empereurs ; un acte d'Otton III (996) lui renouvela la suzeraineté sur six évêchés et trois abbayes, avec les droits régaliens ; les hôpitaux n'en étaient pas même exceptés, non plus que la paroisse de Ruvinio, que le pape Sergius IV (1009-1012) fit cependant restituer à la manse de Parenzo. Un document de même source ajoutait à ces acquisitions la moitié de la ville de Gorizia et du château de Silignano (1001). Jean se maintint en faveur auprès de l'empereur saint Henri II de Bavière, confirma par sa signature l'érection de l'évêché de Bamberg (1007) et en consacra la cathédrale (1011-1012).

C'est à cet empereur que le siège d'Aquilée doit son premier évêque d'origine allemande, étranger par suite. Poppo, élevé en 1019, s'appelle Wolfgang dans les actes en langue germanique ; il était parent, *consanguineus*, de saint Meinwerk, évêque de Paderborn. *Act. sanct.*, jun. t. I, 5 juin, c. xiv, n. 5. Il n'imita guère sa fidélité aux devoirs d'un pasteur zélé, mais se montra grand seigneur

avant tout, notamment sous l'empereur Conrad II de Franconie. Avec son appui il reprit la lutte contre Grado et réussit à s'assurer un nouvel avantage passager. Il assista au couronnement de l'empereur (1027), puis au concile de Rome qui en fut la suite. Le pape Jean XIX dut alors proclamer, par un acte authentique, la suprématie spirituelle d'Aquilée sur la Haute-Italie, et nommément sur Grado. A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, p. 558. L'évêque de ce dernier siège, le Vénitien Orso Orseolo, s'était abstenu de confirmer, par sa présence, l'abaissement de son siège et Poppo prétendit le lui imposer par les armes. Conrad lui avait encore reconnu la possession de neuf châteaux et gros bourgs en Frioul (1031) et Poppo s'en servit pour organiser une expédition contre la ville de Grado, qu'il prit, pillé, incendia même, selon les chroniques vénitiennes, sur lesquelles s'appuie le récit de Cappelletti. La faveur d'Henri III (1039-1056) continuant celle de son père, Poppo ne tint même plus compte des droits commerciaux que Venise avait acquis (que ses prédécesseurs avaient reconnus) sur le bas Isonzo et les côtes voisines ; il travailla surtout à supprimer les entraves qu'elle avait imposées au ravitaillement de ses domaines, effaçant ainsi la honte des traités de 943. Cappelletti, p. 183. Aux droits exercés par Venise s'opposaient directement les titres de propriété obtenus par les patriarches sur le Natissone, l'Isonzo et leurs rives. Le doge Dominico Contarini dénonça ces divers attentats au pape Benoît IX, qui annula les diplômes obtenus aux conciles de Rome et, de plus, condamna le siège d'Aquilée à restituer les trésors dérobés à Grado.

Quand cette sentence intervint, Poppo était mort, si l'on en croit la bulle qui raconte ces faits, et son successeur Ébehard, un autre Allemand, paraissait au concile de Pavie en présence de l'empereur (1046). L'année suivante il se trouvait avec celui-ci à Rome, où le nouveau pape Clément II, l'ancien évêque de Bamberg, Suiger, partageait la Haute-Italie entre les trois métropoles de Ravenne, Milan et Aquilée. *Kirchenlexikon*, t. I, col. 1188. Grado se trouvait sans doute sacrifié, mais ce premier acte, qui réglait définitivement les contestations agitant depuis longtemps l'Italie du nord, préparait les voies à celui que porta saint Léon IX, Brunon d'Egisheim, ancien évêque de Toul. En 1053, il confirma la juridiction de Grado sur l'Istrie et la Vénétie maritime, refoulant celle d'Aquilée dans les anciennes frontières lombardes, vers les Alpes et dans la région intérieure jusqu'au cours du Pô. Le patriarche Gotebold se hâta d'esquiver le coup et de protester par son absence, mais ces patriarches allemands se trouvaient de plus en plus à la merci de leurs empereurs germaniques, qui savaient, n'en doutons pas, imposer leurs candidats aux chanoines électeurs. Le XI^e siècle marque l'apogée de la puissance temporelle des patriarches, mais déjà ils rencontraient dans la haute féodalité du pays des adversaires, comme les ducs de Carinthie et de Frioul, contre lesquels ils ne pouvaient se défendre qu'avec l'aide de l'empereur. En 1027 Conrad avait dû accommoder Poppo avec le premier. Néanmoins, l'année suivante, le patriarche obtenait encore le droit de battre monnaie et, par les résultats de son long pontificat (1019-1044), peut compter comme un des plus grands pasteurs d'Aquilée. Il ne lui manqua pas même la gloire artistique : il construisit une nouvelle cathédrale, Notre-Dame, sur l'emplacement de l'ancienne cité romaine, et en célébra la dédicace le 13 juillet 1031. *Dictionnaire d'archéologie*, t. I, col. 2662. Il fonda cinquante prébendes pour les prêtres qui devaient en assurer le service. Il ajouta tout auprès un palais patriarcal et un ensemble de monuments remarquables.

Le cinquième patriarche allemand, Sigoard ou Sicard (1068-1077), eut à prendre position dans la grande querelle de Grégoire VII et Henri IV. Il se prononça, cela va sans dire, pour le dernier, qui lui conféra le comté d'Istrie et le marquisat de Carniole (1077). Mais l'empereur venait de se soumettre à Canossa, et le patriarche le suivit en Allemagne, où il mourut à Ratisbonne. Son successeur, dont nous ignorons l'origine, et que nous ne connaissons que sous le nom d'Henri, reçut le pallium de Grégoire VII et lui prêta serment au concile de Rome (1078), mais passa du côté de l'empereur et mourut excommunié (1084).

Frédéric II aurait été slave d'origine : il siégea peu de temps et fut assassiné par les siens (1085), on ignore dans quelles circonstances ; son court pontificat fut néanmoins marqué par la fondation, à laquelle il présida, de l'abbaye de Mosaccio ou Maggio (Chevalier, *Topobibliographie*, col. 1959), entreprise aux frais du comte Cancellino. Cette fondation ne fut terminée qu'en 1091, et Mosaccio, placée sous le patronage de la grande abbaye de Saint-Gall en Suisse, devint puissante dans la région : Cappelletti donne la liste de ses abbés jusqu'à sa suppression en 1776.

Elle dut sa grande fortune au patriarche Udalric (1085-1121), fils du duc Marquart de Carinthie, et abbé de Saint-Gall, bénéfice qu'il retint avec son évêché. Sa promotion inaugura la mainmise des puissantes familles seigneuriales de la région sur le patriarcat. Les fiefs de Carniole, de Frioul et d'Istrie étaient en voie de devenir héréditaires entre les mains des vassaux auxquels l'empereur les confiait, et qui travaillaient sans cesse à se rendre indépendants. Il n'est pas étonnant qu'Henri IV ait conféré le marquisat de Carniole à son parent Udalric (1093), dont les prédécesseurs l'avaient déjà détenu sans préjudice des droits royaux. Encore un patriarche remuant et qui se distingua au milieu des mêlées féodales si compliquées du temps. Toujours du côté de l'empereur, selon les traditions de son siège, il accompagna Henri V à Rome (1111), et celui-ci lui aurait même confié la garde du pape Pascal II, dont il s'était emparé par trahison. A peine de retour chez lui, le patriarche se vit en butte aux attaques de ses frères, qui occupaient les principautés voisines, mais il réussit à leur en imposer. Il vainquit l'un, Engelbert, marquis d'Istrie, dans un combat près d'Aquilée (1112) ; l'autre, Henri, duc de Carinthie, dut renoncer quelques années après à l'avouerie d'Aquilée. Son successeur Gérard n'est connu que par sa déposition, prononcée au concile de Ravenne par le cardinal-légat Pierre de Saint-Anastase (1128). On lui reprochait, avec l'indignité de sa vie, l'appui qu'il n'avait cessé de donner, contre le pape régnant Honorius II, à la famille royale de Germanie, représentée alors par Conrad de Hohenstaufen, duc de Franconie.

Peregrinus, élu vers 1130, était fils du duc Henri de Carinthie et neveu d'Udalric I^{er}. Il ne reçut le pallium qu'en 1132 et Innocent II, en le lui accordant, énumère les seize évêchés qui étaient sous sa dépendance (Cappelletti, p. 236 : Mantoue, Côme, Trente, Emona, Pola, etc.), avec sept abbayes, parmi lesquelles celle de Rosace, récemment fondée, peut-être par Udalric I^{er}. L'année suivante, le nouveau patriarche présidait à l'établissement de l'abbaye cistercienne de Sittich, en Carniole, provoquée sans doute par saint Bernard, lors de sa récente campagne pour le pape légitime, Innocent II, dans l'Italie du nord (1133). De nouveaux adversaires de la principauté patriarcale surgissaient alors, les comtes de Goritz, qui prétendaient à l'avouerie d'Aquilée. Peregrinus, emprisonné même par Engelbert, ne fut délivré que grâce à l'entremise

des seigneurs de la région (en tête Ottocar IV, marquis de Styrie), que l'acte d'accord nomme les fidèles vassaux de l'Eglise d'Aquilée (1150). De Rossi, col. 571. Les frères du prisonnier, Hermann de Carinthie et Engelbert d'Istrie, ne semblent pas être intervenus en sa faveur.

Peregrinus n'aurait pas été un bon patriarche d'Aquilée s'il n'avait soutenu l'empereur contre le pape. Après le couronnement de Frédéric Barberousse à Rome (1155), il le suivit en Allemagne et y signa le diplôme qui transformait en duché le marquisat d'Autriche à Ratisbonne (1156). Il préparait bien des déboires à ses successeurs ! Il se déclara contre Alexandre III, décida les habitants de Crème à reconnaître l'empereur, se prononça pour l'antipape Victor IV au concile de Pavie (1160), prit une part active au siège de Milan (1162), et mourut peu après. Il en avait assez fait pour être déposé.

Udalric II, des comtes de Treven (1161-1182), qui apporta au patriarcat le patrimoine de sa famille, débuta mal. Il s'était emparé de Grado, mais le doge Vitale Micheli le fit prisonnier pendant l'expédition avec douze chanoines et sept cents nobles, le retint longtemps et ne le relâcha qu'à la condition d'envoyer à la république, chaque année, le jeudi gras, date de la bataille, un taureau et douze porcs. Cf. Moreri, *Dictionnaire*, t. 1, p. 226. La leçon était d'autant plus dure qu'elle se prolongea, mais elle porta ses fruits. Le patriarche se rapprocha de bonne heure d'Alexandre III et ne cessa de le soutenir. Les documents du temps, tels que des bulles d'Innocent III, attestent qu'il remplit longtemps, peut-être jusqu'à sa mort, les fonctions de légat dans la Haute-Italie. Cappelletti, p. 244. Il se fatigua à réconcilier le pape et l'empereur, comme médiateur de la paix de Venise (1177). Au synode de Saint-Marc, il traduisait en allemand le discours que le pape prononçait en latin. Aussi le Barberousse lui confirma-t-il toutes les acquisitions du patriarcat, territoriales et autres. De Rossi, col. 619. Et le pape moyenna un accord par lequel Henri de Grado abandonnait ses revendications sur les évêchés d'Istrie, et même sur les trésors sacrés que Poppe avait autrefois emportés. Parmi les propriétés dont l'empereur reconnaissait la possession, se trouvaient celles d'une importante famille féodale de la région, les Attems. En 1166, son chef Ulrich, ancien marquis de Toscane, reconnaissait tenir cinq villes en fief du patriarche. Par son testament, il lui céda plus tard son château et toutes ses propriétés, dont acte de prise de possession fut passé le 2 février 1170.

Un des derniers actes d'Udalric fut le règlement par lequel il ramena le chapitre de la cathédrale à la vie commune, qu'il avait abandonnée depuis un certain temps. Son successeur Gotfried fut déposé par le pape Urbain III, pour avoir couronné roi d'Italie Henri VI de Hohenstaufen (1186), mais il se réconcilia avec lui, et obtint la faculté de se défendre avec les peines spirituelles contre la ville libre de Trévise, qui lui faisait la guerre. Le concile de Mantoue porta une sentence en sa faveur (1193), et un synode d'Aquilée prit des mesures contre les pilleries de ces bourgeois. Peregrinus II (1195-1204) recourut à des moyens plus efficaces. Il s'allia avec Venise, qui lui conféra même le droit de cité. Les villes lombardes et italiennes, prospères et puissantes, se brouillaient sans cesse entre elles. Mais les gens de Trévise avaient gagné les comtes de Goritz, qui rompirent l'accord de leur père avec Udalric II et réclamèrent de nouveau l'avouerie d'Aquilée. On ignore ce qu'il advint des Trévisans ; quant aux comtes, les hauts seigneurs de la région, les ducs d'Autriche et de Carinthie, le marquis de Styrie, les comtes de Tyrol et de Méran s'entre-

mirent pour les accommoder avec leur suzerain : ils durent s'engager, en bons vassaux qu'ils étaient, à ne plus soutenir la révolte des Trévisans (1202).

Volcher, évêque de Passau, élu par le chapitre d'Aquilée, reçut du pape Innocent III, avec le pallium, l'ordre de se consacrer, par serment, à servir les intérêts de l'Église romaine auprès de l'empereur Philippe de Souabe, dont il avait soutenu la cause jusqu'alors (1204). Le pontife le chargea de couronner celui-ci comme roi de Germanie, mais le voyage fut arrêté par la nouvelle de l'assassinat de ce prince (1208). Volcher s'attacha au roi élu, Otton de Wittelsbach, qui le nomma son lieutenant en Lombardie et Toscane, fonction que le pape ratifia. Volcher fit reconnaître le roi dans la Haute-Italie et reçut, en retour, le marquisat d'Istrie-Carniole, qu'il avait fait conférer à Louis de Bavière. Il passa du côté de Frédéric II de Hohenstaufen, après la rupture entre Otton et le pape et se fit confirmer ce double fief (1214). Il établit à Cividale, et dota richement un hôpital pour les pèlerins, qui ne fut terminé qu'en 1249. Il assista au concile général de 1215, le quatrième de Latran, et le pape prit sous sa sauvegarde les biens du chapitre d'Aquilée, que le comte Meinhard II de Goritz avait attaqués en son absence, ainsi que la sentence que des juges locaux décernèrent contre celui-ci. Le conflit avait pour premier objet l'avouerie de Faganea et ne fut résolu qu'en 1203, par la renonciation des comtes entre les mains du patriarche Berthold.

Le long pontificat de ce dernier vit commencer la décadence du patriarcat (1218-1251). Berthold d'Andechs-Méran, dont la sœur Gertrude épousa le roi André de Hongrie et lui donna sainte Élisabeth, était archevêque de Colocza dans ce royaume (voir ci-dessus, t. II, col. 1621, ANDRÉ II), lorsque le pape Honorius III, tranchant le différend survenu entre les chanoines électeurs, le nomma patriarche de sa propre autorité. Trévise était devenue une puissante cité, dont les empiétements inquiétaient ses voisins. Un certain nombre de vassaux du Frioul, mécontents du nouveau patriarche, se donnèrent à elle (septembre 1219). Berthold se ligua avec Padoue, sut retourner Venise, d'abord favorable à son adversaire, en acceptant un vidame vénitien qui rendrait la justice à ses compatriotes sur les terres patriarcales, ainsi qu'à ceux qui plaidaient contre la république (1222). Berthold en appela aussi au même pape Honorius, et celui-ci, chargea le patriarche de Grado, primat de Dalmatie, de secourir son voisin. C'était lui faire sentir sa dépendance, que de le recommander à la pitié de son rival séculaire. Bien plus, quand Berthold se fut compromis pendant des années dans le camp de Frédéric II, Innocent IV prit les Trévisans sous sa protection et défendit au patriarche de les molester : il ferait bien mieux de servir les intérêts de la chrétienté, au lieu de les compromettre. Il le fit même menacer d'excommunication par son légat Gregorio de Montelungo (1242). De Rossi, col. 715.

Berthold était de son temps par un mélange étonnant de bien et de mal ; après avoir assisté aux funérailles de saint Dominique à Bologne (1221), il encouragea l'établissement de ses religieux à Cividale (1242). Il introduisit dans son diocèse le culte de sa nièce, sainte Élisabeth de Thuringe. Par ailleurs, il soutint longtemps le parti de Frédéric II et Grégoire IX lui reprochait même d'y avoir entraîné son beau-frère, le roi André II de Hongrie (1229). Il figura parmi les seigneurs qui moyennèrent la paix de San Germano (1231). L'empereur le récompensa par la restitution du marquisat d'Istrie-Carniole, que les patriarches possédaient ou revendiquaient tour à tour depuis tant d'années, et qu'avaient même détenu les comtes

de Mairan-Tyrol, père et frère de Berthold (1232). Plus tard, le prélat prenait fait et cause pour le Hohenstaufen contre Frédéric d'Autriche et, de concert avec l'évêque de Bamberg, dévastait la Styrie qui appartenait à ce dernier. Il fut alors honoré d'un diplôme révoquant tous les privilèges et exemptions que ses vassaux avaient extorqués ou extorquaient à l'empereur au préjudice de ses droits féodaux (1238). Cet acte, rapproché de certains autres, par exemple de la révolte des vassaux qui s'étaient donnés à Trévise vingt ans auparavant, attestait que la puissance temporelle d'Aquilée s'affaiblissait et s'en allait peu à peu en ruines. Et, en même temps, ses rivaux se fortifiaient ou se multipliaient. Après l'assassinat de Frédéric d'Autriche (1246), son duché passa à Louis de Bavière, qui confia la capitainerie de Styrie à Meinhard de Goritz. Cette maison de Goritz, déjà redoutable aux patriarches, surtout depuis qu'elle avait transformé son fief en comté de Tyrol-Goritz, s'agrandissait encore du duché de Carinthie, grâce au grand interrègne (1257). Et les villes libres impériales du nord de l'Italie, qui depuis un siècle s'enrichissaient par le commerce, n'étaient pas des adversaires moins redoutables, comme le montrait l'attitude de Trévise.

Berthold se rendait compte de ces embarras et de ces dangers, et ce fut surtout pour sa sécurité qu'il transféra sa résidence de Cividale, *Forum Julii, civitas Austriae*, dans le château fort d'Udine, *castrum Utini*. Il le transforma en une belle ville, y construisit l'église Saint-Oderic, à laquelle il annexa une collégiale de neuf chanoines. Il n'en favorisait pas moins en diverses circonstances le chapitre de sa cathédrale. Les difficultés du temps l'avertissaient, en outre, de ne pas prolonger la lutte contre le pape, et il se réconcilia avec Grégoire IX par l'entremise de son neveu, le roi Béla IV de Hongrie (décembre 1238). Dès lors, il ne cessa de se montrer l'auxiliaire actif et dévoué du légat Gregorio de Montelungo, qu'Innocent IV avait délégué dans la Haute-Italie et, avec son concours, les Gibelins y furent près de dix années réduits à l'impuissance. Enfin il tint une place importante au premier concile général de Lyon, et y souscrivit la sentence contre Frédéric II (1245).

Assurément les papes n'avaient manqué aucune occasion d'intervenir, comme ils le faisaient partout d'ailleurs, dans l'élection de pontifes qui, pendant près de sept cents ans, leur avaient témoigné une hostilité parfois gênante. Aussi les instances d'Innocent IV décidèrent certainement les chanoines à remplacer Berthold par le même Gregorio de Montelungo, qui venait de signaler son zèle de légat (1251-1268). Avec cet Italien du sud, *Campanus*, peut-être originaire de Naples, s'interrompait la série des patriarches allemands. Un de ses premiers actes fut de supprimer la prévôté d'Aquilée, charge importante du chapitre, dont le titulaire abusait de ses abondants revenus pour disputer le premier rang au doyen et troubler la cathédrale par d'incessantes querelles (1253). Innocent III avait dû déjà défendre au prévôt de s'immiscer dans la gestion des biens capitulaires. Gregorio vécut par ailleurs en bonne intelligence avec ses voisins. Ulrich, duc de Carinthie, lui fit donation du château et de la ville de Laibach avec leurs dépendances (1262-1268). Seul, Albert de Tyrol-Goritz se signala par son animosité brutale, qui ne démentait pas celle de ses ancêtres. Il emprisonna le patriarche dans des conditions outrageantes et ne le relâcha que sur des interventions augustes et multiples, celles du pape Clément IV, d'Ottokar, roi de Bohême, du doge de Venise et de l'archevêque de Salsbourg (1267). L'année suivante, il faisait même assassiner l'évêque de Concordia, vidame du patriarcat.

A la mort de Grégorio, les chanoines, par complaisance pour le duc de Carinthie, fixèrent leur choix sur son frère Philippe, déjà élu de Salzbouurg, et le nommèrent aussi capitaine de la province. Mais il s'était mal comporté dans son premier poste et le roi Ottokar envahit la Carinthie, puis le Frioul pour l'en expulser. La mort de celui-ci, dans une bataille contre Rodolphe de Habsbourg, sauva le candidat, mais le pape Grégoire X cassa l'élection comme faite pendant la vacance du siège apostolique, donc contraire au droit canon, et nomma de sa propre autorité l'évêque de Côme, Raimondo della Torre, d'une illustre famille milanaise (1273-1299). Celui-ci acheva l'organisation du chapitre d'Udine en créant un doyen (1278). En 1282 il promulgua dans son synode provincial de longs statuts, qu'a publiés Cappelletti, ainsi que ceux que Gregorio avait arrêtés avec son chapitre en 1254. Il liquida les biens de la prévôté supprimée d'Aquilée et abandonna au chapitre la plébanie (cure et archiprêtre) de Tolmino que son prédécesseur s'était adjugée (1297). Il ne put éviter tout conflit avec les seigneurs voisins; du moins, lui et Albert de Goritz signèrent un accord qui fut durable (1275), car nous voyons désormais le comte et ses héritiers élus, non sans résistance d'ailleurs de la part des bourgeois, capitaine de Frioul *sede vacante*. Raimondo et son nouvel allié intervinrent en faveur de Trieste et autres cités d'Istrie dans leurs luttes répétées contre Venise. Il fut l'allié de l'archevêque de Salzbourg dans une guerre avec Albert d'Autriche et Meinhard de Carinthie (1292). Il donna asile en Frioul à ses parents, les della Torre, chassés de Milan par les Visconti (1276-1311).

Ce fut sans doute l'appui de Boniface VIII qui fit arriver au patriarcat son serviteur Pietro Gerra, originaire de Ferentino, dans les États de l'Église, qui avait rempli des missions apostoliques en Castille, France, Angleterre (1299-1301). En tout cas, le pontife mit à profit une scission du chapitre, survenue à la vacance suivante, et désigna un troisième candidat Ottobono Razzi, évêque de Padoue, d'une famille de Plaisance (1302-1315). Celui-ci eut à subir de rudes combats à propos du fief de Sacile: ses ennemis s'emparèrent d'Udine; lui-même se brouilla avec son allié, le comte Henri de Goritz, fils d'Albert, et, malgré l'appui du duc Frédéric d'Autriche, de Trévise et de Padoue, il dut lui acheter une paix humiliante qui lui restituait les domaines patriarcaux au prix du titre viager de capitaine du Frioul. Il tint deux synodes dont les actes sont perdus, à Aquilée (1307), à Udine (1310). Dans le dernier on prépara le concile général de Vienne, auquel le patriarche assista jusqu'à la clôture (1311-1312). En s'y rendant, il décida les habitants de Brescia, qu'assiégeait l'empereur Henri VII de Luxembourg, à se soumettre, et celui-ci l'investit des *regalia* de son évêché, qu'il répartit ensuite entre ses vassaux, les ducs de Carinthie et Léopold d'Autriche.

Les chanoines le remplacèrent par l'archidiacre du chapitre Gilo, mais Jean XXII rejeta l'élection et désigna le doyen Castone della Torre, déjà archevêque de Milan, qui s'intitula *Dei et apostolicæ Sedis gratia patriarca*. Son neveu Pagano (1319-1331), auparavant évêque de Padoue, devait en fonder la tradition, car il lui succéda en vertu d'une réserve apostolique; il adopta d'ailleurs dans la Haute-Italie l'attitude de chef du parti guelfe, que son prédécesseur, expulsé par ses compatriotes pour ses opinions, n'avait pu que préparer dans son exil à Avignon, car il était mort avant d'avoir pris possession du patriarcat. La succession d'Henri de Goritz, vicaire impérial à Trévise, souleva encore dans la région une guerre meurtrière (1323) et l'un des prétendants, Henri de Carinthie, eut la préférence de Louis de Bavière, son concurrent

étant de la maison d'Autriche. Le patriarche se mit à la tête du parti adverse, et, dans une assemblée générale de la féodalité frioulane à Udine, fit décider un ensemble de décimes et de contributions financières pour la campagne prochaine (1328). Dans la suite, il se rapprocha de son adversaire Gérard de Camino, comte de Ceneda, puis des Scaliger de Vérone. La guerre traîna cependant, s'éteignit d'elle-même et le patriarche consacra ses dernières années à faire recueillir la vie et les miracles du frère mineur le bienheureux Odoric de Pordenone, mort en odeur de sainteté à Udine, en 1331.

Le pape Jean XXII s'était réservé pour deux ans la nomination de tous les bénéfices du diocèse; les chanoines n'osèrent pas procéder au remplacement de Pagano et ce ne fut qu'en 1334 que le pontife désigna un Français, Bertrand de Saint-Geniès, des environs de Cahors, d'abord professeur de droit à Toulouse, auditeur du Sacré Palais pendant la durée du pontificat. Il ne prit aucune part à la grande mêlée dans laquelle la maison d'Autriche, poursuivant la conquête de la région des Alpes orientales à l'Adriatique, disputait la succession d'Henri de Carinthie à Josse de Luxembourg, fils du roi Jean de Bohême, appuyé par l'empereur Frédéric de Bavière (1336). Par contre, il réunit tous les ans son synode diocésain, et dans deux conciles provinciaux, Udine (1335), Aquilée (1339) publia des statuts importants, dont le texte se trouve aussi dans Cappelletti, p. 409-412 et 417-439; on y arrêta, dans l'ordre temporel comme au spirituel, nombre de mesures imposées par les nécessités du temps. Son premier acte avait été la fondation et l'érection en collégiale de l'église Sainte-Marie-Majeure d'Udine, à laquelle il unit celle de Saint-Odéric, fondée par le patriarche Grégoire. Il en fit sa cathédrale (1348), quand il s'établit définitivement dans la ville, après qu'un tremblement de terre eut détruit une grande partie de Cividale. La guerre se rouvrit en même temps avec Henri II de Tyrol-Goritz, qui avait accepté, contre le gré du suzerain, le titre de podestat de Cividale. Elle sévit furieusement pendant l'année 1349, puis le légat du pape, le cardinal de Sainte-Cécile, Gui, comte de Boulogne, travailla vainement à réconcilier les partis, et le patriarche fut assailli lors de son retour à sa ville épiscopale, et assassiné le 7 juin 1350, non loin du Tagliamento, aux environs de Spilimberg. Cet odieux attentat, contre un homme dont la vie avait été sans tache, même exemplaire, lui assura, aussitôt après sa mort, les témoignages de la dévotion populaire et son culte public, constaté par ses successeurs en 1492 et 1599, fut confirmé par les papes Benoît XIV (1746) et Clément XIII (1758). *Acta sanct.*, junii t. 1, p. 776-802.

Les conflits féodaux, qui mettaient aux prises dans la région les maisons d'Autriche et de Luxembourg, y avaient amené, en 1338, le marquis de Moravie, Charles de Luxembourg. Devenu empereur sous le nom de Charles IV, il réussit sans peine, en prenant Udine sous sa protection contre la maison de Goritz, à faire triompher la candidature de son frère naturel Nicolas, évêque de Naumbourg. Il approuva le *Studium* établi par lui à Cividale, et le transforma en université (1^{er} août 1353). Dans une visite qu'il lui fit, il reçut de lui un don précieux, le dernier fascicule du fameux évangile de saint Marc en latin, que la légende prétendait avoir été transcrit de la main même de son auteur. Cette relique, vénérée de temps immémorial dans les abbayes, puis à l'église d'Aquilée, fut ainsi partagée en deux; la partie échue à l'empereur est devenue la possession de la bibliothèque de Prague, où elle n'est plus honorée que comme une relique du moyen âge; de même, l'autre partie, qui resta d'abord à Udine: Venise eut bien soin de se l'adjuger lors de

la conquête de Frioul en 1420; elle se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Saint-Marc. Cappelletti (p. 451-452) raconte les vicissitudes de ce document célèbre, dont l'histoire se confond avec celle d'Aquilée.

Deux règlements ont illustré le pontificat présent: un accord avec le chapitre de la cathédrale, sur un conflit de juridiction qui durait depuis soixante-dix ans (*ibid.*, p. 454-462), et surtout les actes du synode diocésain de 1357 (*ibid.*, p. 465-471). Avec les abus et les désordres du temps, surtout dans le clergé, il fallait renouveler sans cesse ces ordonnances, qui ne les corrigeaient que pour peu de temps. Mais comment améliorer les mœurs et la société d'une manière durable au milieu des guerres fréquentes, qui multipliaient les dévastations en Frioul? Encore, en 1360, le patriarche Lodovico della Torre, autre prélat d'Avignon, voyait une invasion désoler la province, et les habitants, leurs champs dévastés par les bandes de Rodolphe d'Autriche. Comme toujours, une coalition féodale s'était formée, qui n'empêcha pas l'évêque d'aller subir à Vienne les conditions de l'envahisseur.

On comprend que Markward de Randeck, évêque d'Augsbourg, un Allemand de Bavière, ait hésité à assumer sa succession, malgré l'appui que lui accorda, en récompense de ses services, l'empereur Charles IV, qui le recommanda au pape (1365). Fr. X. Glasschröder, *Markwart von Randeck, Bischof von Augsburg und Patriarch von Aquileja*, Munich, 1888 : pas beaucoup de renseignements, non plus que dans les *Acta Salzburgo-Aquilejensia*, d'A. Lang, Gratz, 1903, t. I, 1304-1378. D'ailleurs, loin d'améliorer la situation, Markwart augmenta les dettes du diocèse par sa participation à la rude et longue guerre dite de Chioggia, qui ameuta contre Venise la plupart des potentats du nord de l'Italie (1371-1381). Cette redoutable voisine en sortit ruinée, mais les habitants d'Udine, mécontents des lourdes charges que la lutte leur avait imposées, se rapprochèrent de la république et refusèrent de recevoir l'administrateur que le pape de Rome, Urbain VI, leur envoya, à la mort de leur pasteur, le cardinal Philippe d'Alençon, évêque de Sabine (1381). Les armes spirituelles étant devenues impuissantes, le pontife lança contre eux le podestat de Padoue, Francesco Carrara, un de ces parvenus qui faisaient alors parler d'eux par leur obstination à fonder une dynastie coûte que coûte dans quelque cité italienne. Celui-ci commença une longue guerre de pilleries, qui n'avait d'autre objectif que de conquérir le Frioul pour son compte.

C'était le membre de la cour romaine, simple administrateur à gage, que les Frioulans repoussaient; Urbain VI se décida à leur donner un chef dans la personne de l'évêque d'Olmütz, Jean Sobieslav, fils naturel de l'empereur Charles IV, qui ne réussit à les regagner qu'avec l'appui de Venise (mai 1389). Et encore les troubles ne prirent pas fin. Les citoyens d'Udine avaient poussé au patriarcat un des leurs, le chanoine Tristano Savorgnani, appartenant à la plus haute noblesse du pays, et le chef de la famille Federigo, qui ne voulut pas abandonner son cousin, fut assassiné dans sa chapelle (février 1392). Parmi les meurtriers se trouvait un parent du patriarche : on rendit celui-ci responsable du meurtre, et les Savorgnani, après avoir tué cette année même l'évêque de Concordia, son complice prétendu, firent périr aussi le chef, qu'ils regardaient comme le premier responsable (octobre 1394).

A ces désordres, qui s'engendraient les uns les autres, allaient s'ajouter ceux non moins graves du grand schisme d'Occident. La Haute-Italie n'en avait pas encore souffert beaucoup : sous l'influence de Venise, elle reconnaissait le pape de Rome. Boniface IX, qui remplaça Urbain VI, conféra la dignité

patriarcale au romain Antonio Gaetani, puis, l'ayant créé cardinal, en 1402, à un indigène, Antonio II Panciera, de Porto-Gruaro, sur les lagunes du Tagliamento. Un conflit avec ceux de Cividale le fit citer au tribunal de Grégoire XII, le pape suivant, et comme il avait négligé de répondre à l'appel, il fut déposé par sentence juridique (juin 1408) et le Vénitien Antonio da Ponte, évêque de Concordia, lui fut substitué (1409). Mais les gens d'Udine refusèrent d'abandonner Panciera, et se tournèrent vers les cardinaux dissidents, qui dirigeaient le synode de Pise. Venise réussit à faire accepter une trêve entre les deux partis, et Grégoire XII vint tenir un concile à Cividale, auquel prit part le roi des Romains, Robert de Luxembourg (juin 1409). N. Valois, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, t. IV, p. 112-114.

Il ne sortit rien de ces assises, sinon le remplacement de da Ponte par un Allemand, le prince Louis de Teck, dernier rejeton d'une famille wurtembergeoise de la région du Danube. Meyers, *Konversations-Lexikon*, Leipzig, 1890, t. xy, p. 556. Un autre Allemand, le comte d'Ortembourg, vicaire impérial en Frioul, l'installa les armes à la main, mais la guerre entre les trois partis désola la province pendant toute l'année 1410. Sigismond de Luxembourg, qui venait de remplacer son frère défunt comme roi des Romains, envoya l'année suivante une armée à laquelle Udine se soumit. Jean XXIII, créé pape par le synode de Pise, fit Panciera cardinal le 6 juin; da Ponte se retira à Rome, et Louis de Teck resta seul titulaire du patriarcat. En 1412, les chanoines nommèrent Ortembourg vicomte de l'Église et, en juin, élurent, puis installèrent l'unique candidat. Il se comporta dès lors en véritable patriarche, se fit représenter au concile de Constance, abandonnant les trois papes pour rester fidèle à son protecteur, l'empereur Sigismond (1415). Martin V se laissa tromper d'abord par une dénonciation de simonie et conféra des bulles à un évêque de Mantoue, que le chapitre acceptait en novembre 1417, mais, moins de quatre mois après, le pape se prononçait pour le candidat le plus ancien (25 février 1418).

Le triomphe de Teck fut loin d'être complet, car l'autorité temporelle du patriarcat avait disparu dans la tourmente du Grand Schisme, au milieu des désordres séculaires que provoquaient les ambitions déchainées des grands et petits féodaux, des villes libres et podestats, qui se disputaient le Frioul. Un prétendant plus heureux avait réussi à s'emparer de la province et le patriarche d'Aquilée n'était plus qu'un sujet de la république de Saint-Marc.

IV. LA DOMINATION DE VENISE ET LES REVENDICATIONS DE L'AUTRICHE (1420-1751). — Nous avons pu entrevoir comment celle-ci avait peu à peu pris pied dans les pays voisins, en Frioul notamment; et l'appui que recevait d'elle le patriarcat de Grado, en la mettant en conflit avec Aquilée, devait l'amener fatalement à soumettre la province et l'autre patriarcat. La guerre de Chioggia, entreprise par une coalition de princes italiens pour arrêter ses empiètements, avait abouti au traité de Turin (1381), qui lui enlevait ses conquêtes du continent, la réduisait aux lagunes de l'Adriatique et à ses possessions maritimes de la Grèce et de l'Archipel. Elle se releva vite de ce désastre et reprit proportionnellement ses prétentions passées. En quelques années, avec le concours des Visconti de Milan, ses seuls alliés, elle reparut sur la terre ferme, détruisit la puissance de ses vieux ennemis, les Carraresi de Padoue, les Scala de Vérone, s'étendit en Dalmatie et menaça le Frioul. Mais là, elle rencontra un adversaire plus redoutable. La maison d'Autriche s'était établie dans le duché de Carinthie en 1335; elle ne cessa dès lors d'étendre sa domination vers

le sud, et en 1380, par la Carniole, l'Istrie, etc., le duc Léopold II arrivait sur la rive nord de l'Adriatique. Il s'emparait de la Marche de Trévise dans la guerre de Chioggia, la garda en vertu du traité de Turin, mais la vendit aux Carraresi, qui la perdirent avec toutes leurs possessions. En 1411 le duc Albert V était trop jeune pour se faire craindre (ci-dessus, t. I, col. 1459). Les Vénitiens lui extorquèrent à prix d'argent le libre commerce par la route des Alpes. Mais alors, et quand ils eurent conquis la Dalmatie, ils se virent attaquer par le nouvel empereur d'Allemagne, Sigismond de Hongrie, dont l'armée les refoula dans la Marche (1412). Une trêve de cinq ans permit à la république de refaire ses forces (1413). Aussi, en 1418, s'attaqua-t-elle vigoureusement au patriarcat, pendant que son allié était absorbé par la guerre contre les husrites; la conquête du Frioul ne fut qu'une affaire de temps, malgré l'appui que les comtes de Goritz donnaient à Louis de Teck. Les garnisons hongroises furent dispersées les unes après les autres, Cividale s'allia aux Vénitiens en avril 1419, le patriarcat se jeta dans Udine, mais dut s'enfuir quand cette ville se soumit à son tour (juin 1420). Il ne lui restait plus que Pordenone, sur la route d'Udine à Trévise. Le cardinal d'Espagne, Pedro Fernando Frias, que Martin V envoya comme médiateur, à la demande du fugitif, n'obtint que des conditions dérisoires : les Vénitiens laissaient au seigneur d'Aquilée les châteaux de San Daniele et de San Vito, avec une pension de trois mille ducats, sous la réserve qu'il accepterait la juridiction de la république sur le reste du pays. Daru, *Histoire de Venise*, Paris, 1821, t. II, p. 277.

De Teck n'accepta pas ces conditions; il se retira en Autriche et ne reparut plus sur le territoire patriarcal. Les comtes de Goritz se soumirent aussi en 1424, et la domination de Venise s'étendit sans conteste sur la région, Trévisan, Tyrol maritime, Frioul, etc. Elle disposa du gouvernement spirituel par l'intermédiaire de vicaires généraux qu'elle désigna au pape. Le patriarcat ne pouvant se faire rendre justice à Rome, se tourna vers le concile de Bâle, y siégea à partir de 1433, comme un des adversaires les plus acharnés d'Eugène IV. Un décret conciliaire du 22 décembre 1435 somma Venise de le rétablir dans tous ses privilèges, mais la république sut habilement attermyer, en même temps qu'elle s'arrangeait avec Eugène IV. Daru, *ibid.*, p. 413; N. Valois, *Le pape et le concile*, Paris, 1909, *passim*; voir Index, au mot de Teck, surtout t. II, p. 176-177. A la mort du titulaire, en 1439, l'antipape Félix V le remplaça par l'évêque de Trente, Alexandre de Mazovie, qui naturellement ne réussit pas à se faire reconnaître.

En sa qualité de Vénitien, Eugène s'entendit facilement avec la république et lui donna un patriarcat à sa convenance, même un de ses sujets, le Padouan Lodovico Scarampi di Mezzarota, qui était d'ailleurs au service du pape comme son médecin, déjà nommé par lui archevêque de Florence. Il le créa cardinal en 1440 et légat *à latere* dans les provinces d'Aquilée et de Grado. Légat qui ne fonctionna guère et parut rarement dans sa circonscription pendant les vingt-six années de son pontificat. Il les passa au service du pape, dans des fonctions et missions diverses et se contenta d'administrer par des vicaires généraux, des évêques suffragants de la province, à la disposition de la Sérénissime Seigneurie, et dont De Rossi donne la liste, col. 1056. Son seul acte important fut le traité avec la république, du 10 juin 1445, qui améliorerait faiblement les clauses qu'elle prétendait imposer en 1419. Le patriarcat recevait deux mille ducats d'or de plus pour sa pension, et la ville d'Aquilée (Cividale) ajoutée aux deux châteaux de

San Daniele et San Vito, mais sans pouvoir disposer des fiefs et dépendances. Daru, *ibid.*, p. 516. Ainsi se trouvait consommée la confiscation de la principauté patriarcale d'Aquilée, par la connivence des deux pouvoirs qui en étaient les défenseurs naturels, le patriarche et le pape, car Nicolas V, successeur d'Eugène, félicitait, quelques années après, le doge de ce succès (28 juin 1451).

L'histoire du patriarcat est terminée; pendant plusieurs siècles elle n'offre que de stériles discussions entre Rome et Venise pour la nomination du titulaire, qui sera désormais toujours vénitien. A la mort de Scarampi, le 27 mars 1465, le pape régnant, Paul II, lui-même vénitien d'origine, ne pouvait moins faire que d'accommoder les intérêts des deux puissances de Venise et de Rome; il choisit son propre neveu, Marco Barbo, et celui-ci ne s'occupa pas plus du diocèse que son prédécesseur, n'y vint peut-être jamais et passa son long pontificat à la curie romaine. Il réglait son chapitre à distance, surtout pour les revenus ecclésiastiques, et préférait cumuler les avantages de patriarche et d'évêque suburbicaire de Sabine, puis de Palestrina. Au reste, la république, voyant son autorité assez bien établie dans le Frioul, accepta des vicaires généraux étrangers, que le pape choisissait parmi les évêques italiens. Cappelletti, p. 508-509.

A la mort de Barbo, le 6 mars 1491, Innocent VIII s'empressa de conférer le patriarcat à l'ambassadeur vénitien qui venait la lui annoncer, Ermolao Barbaro, inscrit sur le livre d'or de Venise, vieux diplomate à qui il fallut imposer la charge en vertu de la sainte obéissance, car les lois de la république interdisaient rigoureusement aux citoyens d'accepter aucune fonction d'un souverain étranger sans le consentement du doge. Aussi le conseil des Dix, qui, à la première nouvelle de la vacance, avait désigné Nicolo Donato, évêque de Limisso, en Chypre, protesta, le pape s'obstina; Ermolao n'ayant pas obéi promptement aux injonctions qui lui étaient faites, fut décrété de banissement, de confiscation de ses biens. Mais la mort d'Innocent VIII, l'année suivante, vint tout arranger et Alexandre VI s'empressa d'agréer le candidat gouvernemental. Nous arrivons enfin à un patriarcat qui résida, car Donato s'installa à Cividale, où il mourut le 3 septembre 1497. Une occupation incontestée de quatre-vingts ans avait permis de rendre l'administration du diocèse toute vénitienne, et son chef n'eut plus qu'à la consolider par sa présence et son action de chaque jour.

Les *Diarii* de Marino Sanuto, qui commencent à cette époque (1494-1533), nous montrent souvent le patriarcat présent à Venise, prenant part aux fêtes, cérémonies et actes officiels, parfois avec son collègue de Grado. En transférant ce dernier siège à Venise en 1451, la république avait fait acte d'habile politique, accaparé la dignité et réduit son titulaire à une plus étroite subordination. Elle traitait de même l'évêque d'Aquilée : et d'ailleurs elle les mettait sur le même pied, en contact fréquent, elle les neutralisait l'un par l'autre et rendait impossible tout conflit de juridiction.

Donato reçut pour successeur un autre patricien de haut parage, Domenico Grimani, qu'Alexandre VI avait créé cardinal (20 septembre 1493) pour sa réputation d'éminent théologien, dit l'historien Pastor (t. III, p. 319 de l'édition allemande). Il résidait à Rome depuis cette date, et ne s'en éloigna guère. Pendant vingt ans, il ne changea rien à ses occupations curiales, ni à ses soucis d'avancement, et laissa ses compatriotes disposer du patriarcat, dont il ne se préoccupait que pour percevoir sa part des revenus. Il cumula les bénéfices, à l'exemple des grands personnages de son temps, fut évêque suburbicaire de

Porto, par conséquent sous-doyen du sacré collège en janvier 1511, et finalement résigna Aquilée, le 19 janvier 1517, en faveur de son neveu Mario Grimani, évêque de Ceneda.

Celui-ci résida dans son nouveau diocèse, dont il ne prit cependant possession qu'en 1524 par son entrée solennelle à Udine et Cividale. Créé cardinal en mai 1527, il résigna à son tour, avril 1529, en faveur de son frère Marco, reprit le siège en 1535 et le transmit à un autre de ses frères (qui fut Jean VI), le 23 janvier 1545, pour se consacrer aux affaires de la curie comme évêque de Porto, et surtout aux intérêts de la république. Une dernière résignation en faveur de Daniele Barbaro, clerc vénitien, le 17 décembre 1550, réservait à Jean VI le titre de patriarche avec l'administration et la juridiction, collation des bénéfices, etc. Eubel-Van Gulik, p. 127, note 8. Daniele n'était donc que simple coadjuteur.

Cette succession à titre de coadjutorerie s'explique par les changements politiques survenus dans le Frioul depuis le commencement du siècle. En 1500, s'était éteinte la lignée des comtes de Goritz et le fief passa par droit d'héritage aux Habsbourg. L'empereur Maximilien en prit possession comme chef de la maison d'Autriche. Von Czoernig, *op. cit.*, p. 719. Bientôt une longue guerre éclata entre les deux voisins, Venise et les Habsbourg et, après la ligue de Cambrai (1509), se poursuivit dans une série de conflits et de compétitions sur les limites du Frioul, luttes auxquelles l'accord de Noyon ne mit pas fin (1516). Les Habsbourg, représentés par le tout-puissant Charles-Quint, finirent par imposer à l'oligarchie vénitienne l'engagement précis, que les deux puissances désigneraient le patriarche chacune à son tour. Mais, pour l'esquiver, la république obligea les patriarches vénitiens à résigner en faveur de parents ou compatriotes et la pratique s'éleva promptement en une coutume intangible. Il en résulta que Goritz et le Frioul autrichien furent, de par la volonté des archiducs, soustraits à l'autorité épiscopale, et le schisme se consumma lorsqu'en 1552 la république obtint une bulle par laquelle le pape Jules III s'engageait à désigner le futur patriarche dans les quatre mois, en le choisissant parmi les quatre personnes que le doge nommerait. Eubel, *ibid.*, note 9. La riposte ne se fit pas attendre. En 1570, l'archiduc Charles de Tyrol sollicita du pape Pie V la nomination d'un visiteur apostolique, pour la réforme du Frioul autrichien et ce visiteur, Bartolomeo Porcia, établit à Goritz un archidiacre perpétuel avec des pouvoirs étendus. L'archidiacre fonctionna régulièrement, semble-t-il, malgré l'opposition des patriarches, qui réussirent parfois à faire acte de juridiction, au moins dans la visite canonique, par exemple en 1593. Cappelletti, *op. cit.*, t. VIII, diocèse de Gorizia.

Les patriarches Marino et Marco Grimani, employés à diverses fonctions, tant par le pape que par le gouvernement vénitien, se firent remplacer par des vicaires avec pouvoirs épiscopaux, dont nous trouvons la liste dans Cappelletti, p. 522. Les héritiers des puissants patriarches du moyen âge n'avaient plus d'action sur ceux de leurs suffragants qui dépendaient de la maison d'Autriche et, dans le territoire de la république, le contact ou le voisinage de deux puissances à vastes prétentions, les patriarches d'Aquilée et de Venise, nuisait plutôt à l'accomplissement de leurs devoirs de pasteurs. Ils ne se souciaient pas assez de les exercer pour la réforme toujours urgente, et la situation du diocèse d'Aquilée au point de vue de la foi et de la pratique religieuse ne valait guère mieux que dans n'importe quel pays voisin. Bien plus, le voisinage de l'Allemagne et les routes qui y conduisaient à travers le Frioul offraient toute facilité

aux colporteurs équivoques de nouveautés protestantes qui pullulaient sur le territoire vénitien; la liberté et l'impunité y étaient toujours plus grandes, malgré la vigilance un peu spéciale de la police et de l'inquisition vénitienne. Ludw. von Pastor (*Geschichte der Päpste*, t. VIII, Pius V, Fribourg-en-Brigau, 1920, notamment p. 230-232) explique suffisamment la politique bizarre de Venise à l'égard des hérétiques. Le patriarche Jean VI fut la victime de cette politique, en même temps que de l'agitation confuse au milieu de laquelle la papauté poursuivait péniblement la grande réforme catholique.

Ce patriarche résignait en 1550 et devait être cardinal, défenseur des intérêts vénitiens auprès du Saint-Siège. Il semblait que le sénat voulut tenir à distance, en les employant utilement pour lui, les grands dignitaires ecclésiastiques, qui ne pouvaient oublier le passé glorieux de leur Église et qui n'avaient pas perdu le souvenir des intrigues de leurs prédécesseurs avec l'Allemagne, même avec la maison d'Autriche. Par malheur, une lettre publique, dans laquelle Jean VI avait expliqué l'année précédente, d'une manière trop spéciale, la doctrine de la prédestination faisait esclandre, grâce à la publicité tapageuse que les novateurs lui donnaient dans la région; elle lui valut une citation devant le saint-office. Pastor, *ibid.*, t. VII, Pius IV, *passim* (voir Index au mot *Grimani*, surtout pour la bibliographie abondante sur le personnage, travaux de Carcereri, de Leva, etc.). Il fut renvoyé indemne, encore que le terrible cardinal Ghislieri, le futur Pie V, eût extrait de la lettre une série de propositions qu'il notait scandaleuses, hérétiques ou suspectes. Mais il ne pouvait plus être question de cardinalat; selon le mot du pape Jules III, toutes les eaux du Tibre n'auraient pas été capables d'effacer la tache, et le fait de la citation ne devait plus disparaître de la mémoire des hommes.

Toutefois Venise laissa le scandale s'assoupir et reprit l'affaire sous Pie IV, en 1561, mais celui-ci objectait que la lettre incriminée avait fait le tour du monde et il demandait, ainsi que les théologiens, auxquels il avait confié l'examen de l'affaire, que le patriarche se soumit à un interrogatoire du Saint-Office. Celui-ci refusa, mais consentit à répondre par écrit. Cette justification, que Pie IV accepta finalement pour ménager Venise, fut examinée par quatre théologiens, qui déclarèrent ne pouvoir s'en contenter. Le patriarche en appela au concile de Trente, et s'y présenta lui-même, avec une suite de vingt prélats, que la république avait envoyés à son aide. Son assurance hautaine se révéla ensuite dans la manière dont il récusa les juges qui lui étaient suspects, mais tous les ménagements dont il était l'objet depuis des années, lui et la république, ne faisaient que souligner les réserves que la commission d'enquête apporta à sa sentence du 17 septembre 1573. Tout en déclarant injustifiées les trois notes que le cardinal Ghislieri avait attachées à sa lettre et à l'apologie qui en avait été la suite, on avait bien soin de remarquer que ces deux pièces devaient rester désormais inédites, à cause des interprétations dangereuses et du scandale qu'elles pouvaient provoquer.

La question du cardinalat semblait donc enterrée, d'autant que le candidat ne s'était pas encore soucie de solliciter le pallium, après dix-huit années d'épiscopat! Il n'abandonna toutefois aucune de ses prétentions, et se mit même en route, à la mort de Pie IV, pour réclamer sa place au conclave, comme cardinal nommé (par le pouvoir civil). Mais il rétrograda prudemment, à la nouvelle de l'exaltation de son adversaire Ghislieri (7 janvier 1566). La république poursuivit encore sa promotion pendant près de vingt ans,

et à la mort du coadjuteur Daniele Barbaro (1574), elle en fit pourvoir un autre pour le temporel, Aloisio Giustiniani, qui resta simple clerc; l'évêque de Cattaro, Paolo Bizanti, exerça les fonctions épiscopales, avec le titre de vicaire général au spirituel. Grégoire XIII confiait encore l'examen de la candidature au cardinalat à une commission cardinalice qui siégea au moins trois mois, décembre 1581-mars 1582. Eubel-van Gulik, p. 127, note 10. Mais le rapport de Prospero Santa Croce parut si peu concluant que, le 24 octobre 1585, Sixte-Quint rejetait une dernière fois la requête de Jean VI, lui interdisait de la renouveler. Il venait cependant de lui donner un coadjuteur pour la troisième fois, le 7 du même mois, Francesco Barbaro, promu pour la circonstance archevêque de Tyr *in partibus*, à condition de se faire promouvoir aux ordres sacrés dans les six mois. Grimani mourut, après une vie agitée, le 3 octobre 1593, âgé de quatre-vingt-douze ans, perpétuel instrument de la politique de Venise, comme l'avaient été ses prédécesseurs depuis un siècle, comme le seront encore plus les patriarches qui viendront après lui. Leur situation temporelle s'était abaissée, ou peu s'en faut, à la condition d'un simple grand propriétaire, des plus riches, il est vrai, du territoire de la république, et la dignité de patriarche n'était plus, pour ainsi dire, qu'une splendide sinécure à l'usage des nobles seigneurs inscrits au livre d'or de Venise.

La République n'avait pas manqué d'étendre, autant qu'il était en son pouvoir, son contrôle sur l'exercice de la juridiction spirituelle, et nous savons comment elle procédait; le conflit avec Paul V, qui survint peu après, en est un exemple des plus connus. Toutefois les temps avaient changé pour la religion comme pour la société civile. De Rome venaient maintenant des ordres incessamment répétés, qui ne permettaient plus aux patriarches d'esquiver les obligations de leurs charges: de corriger les mœurs et combattre l'ignorance chez les fidèles comme dans le monde ecclésiastique. Daniele Barbaro avait pris part aux délibérations du concile de Trente, à partir du 14 janvier 1562. Eubel-van Gulik, *ibid.*, note 9. Sur l'ordre de Grégoire XIII et avec le concours de l'évêque de Parenzo, délégué apostolique, le vicaire général, évêque de Cattaro, entreprit la visite du diocèse en 1584, et la termina par un synode en novembre.

Clément VIII prescrivit une nouvelle visite que le coadjuteur Francesco Barbaro accomplit en trois mois (1593). Jean VI étant mort pendant qu'il y vaquait, il ne put prendre possession qu'en avril 1594, selon l'usage, par son entrée solennelle à Udine et à Cividale, toujours considérées comme les deux sièges du patriarcat. Il tint son synode l'année suivante à San Daniele. La situation dans les pays autrichiens de Carniole, Styrie et Carinthie, faisant partie de la province ecclésiastique, ne valait guère mieux que celle de la région vénitienne, au dire du pape Benoît XIV (lettre à la république, dans Cappelletti, p. 574). Une bulle du 12 juin 1593 (De Rossi, col. 1097) délégua le patriarche comme visiteur apostolique, et il couronna son œuvre par le synode provincial d'Udine, octobre 1596, dont les décrets, en dix-neuf articles, furent aussitôt publiés avec la signature de seize évêques ou délégués. *Ibid.*, col. 1105. Le plus important abolissait la vieille liturgie d'Aquilée et la remplaçait par celle de Rome. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. II, col. 2684-2692. Les titres des articles sont dans Cappelletti, p. 526. Deux autres synodes, diocésains ceux-là, furent tenus en 1602, à Cividale pour le territoire soumis à Venise et à Goritz pour les fidèles de langue allemande et slave. Les actes en furent publiés l'année même et, en tête des derniers on insérait, pour leur

donner plus de crédit, sept bulles pontificales de Paul IV, Pie-V et Sixte-Quint, confirmant les enseignements et règles de conduite fixés par les articles.

Francesco Barbaro compléta son œuvre de progrès par la construction du séminaire d'Udine, dans lequel il organisa, selon les méthodes mises en vigueur par les jésuites, l'éducation des clercs qui devaient travailler à la réforme des peuples. Il éleva enfin le palais épiscopal qui sert encore aux archevêques d'Udine.

Avec le XVII^e siècle l'histoire des patriarches d'Aquilée perd son importance. Ils se succèdent régulièrement de coadjuteur à patriarche, de neveu à oncle, suivant la règle établie par le gouvernement, si bien qu'un coadjuteur défunt est remplacé immédiatement par un autre. De temps en temps un synode diocésain vient renouveler les règlements, que clercs et fidèles oublient trop vite. Ces patriarches obscurs ne sont même plus jugés dignes de la pourpre; un seul, Jean VII Dolfino, est créé cardinal (mars 1667) par Alexandre VII. Ils étaient si bien à la merci du sénat de Venise que le dernier acte important de juridiction métropolitaine fut exercé en son nom. En mai 1634, Marc III Gradenigo se transportait en grande pompe, et avec un train vraiment patriarcal, à Vérone (où depuis plus de trois cents ans ses prédécesseurs n'avaient pas pénétré), s'efforçait d'accommoder un conflit entre l'évêque et le chapitre et pontifiait solennellement en plusieurs églises et couvents.

Le dernier patriarche, Daniele II Dolfino, remplissait les fonctions de coadjuteur depuis près de vingt ans lorsqu'il succéda en 1734. Benoît XIV lui conféra aussi la pourpre le 10 avril 1747, mais il allait bientôt le sacrifier aux rancunes longtemps préméditées de la maison d'Autriche. Celle-ci, après avoir souvent protesté en vain contre la tactique par trop raffinée de la République, avait fini par interdire aux patriarches vénitiens l'exercice de toute juridiction sur le territoire autrichien du diocèse et de la province ecclésiastique. L'empereur Charles VI essaya en vain d'obtenir de Clément XI la création d'un évêché à Goritz. Le conflit fut longuement débattu à Rome sous les papes Urbain VIII, Clément X, Clément XI (lettre ci-dessus de Benoît XIV, *ibid.*, p. 579) et maintenant Venise prétendait que la succession perpétuelle par coadjutorerie lui assurait prescription, et la dispensait de tenir la promesse faite à l'Autriche. Charles VI, ne se tenant pas pour battu, saisit encore Clément XII de l'affaire; il nommait, en 1736, un nouveau vicaire impérial, chanoine d'Aquilée et le chargeait de séparer du patriarcat les huit chanoines autrichiens résidant avec lui à Goritz (énumérés dans Cappelletti, *ibid.*, p. 583).

En réalité, la république des lagunes était en décadence à tous les points de vue, sa richesse avait diminué grandement avec son commerce, et son prestige était ruiné en Europe et dans la chrétienté. Charles VI eut pour successeur une princesse jeune et entreprenante, dont les luttes des débuts de son règne avaient encore aguerri l'audace. L'impératrice Marie-Thérèse, à peine délivrée par le traité d'Aix-la-Chapelle des embarras que l'Europe lui avait suscités, voulut régler l'affaire d'Aquilée et en appela au pape Benoît XIV. Celui-ci n'y était pas moins résolu, comme il l'écrivait à la République elle-même. *Ibid.*, p. 575. Le 21 novembre 1749, il nomma, à la requête du gouvernement de Vienne, le chanoine de Bâle, Karl de Attempis, vicaire apostolique avec toute juridiction épiscopale sur la partie autrichienne du patriarcat. Aux protestations du patriarche Daniele II, Venise ajouta ses intrigues, combinées de ruses, de finesse et de menaces. Le pape maintenant sa décision, le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III interposa sa médiation et conseilla de remplacer le patriarcat

par deux archevêchés. L'ouverture fut acceptée et les cardinaux Rezzonico (le futur Clément XIII) et Millini, représentants les parties, préparèrent la bulle du 6 juillet 1751, qui supprimait le patriarcat. Venise garda l'archevêché d'Udine, dont le cardinal Dolfino resta titulaire avec le titre viager de patriarche. Le vicaire apostolique devint archevêque de Goritz pour la région autrichienne. Le patriarcat d'Aquilée disparaissait après une existence de treize siècles.

V. LISTE DES PATRIARCHES. — Cappelletti, qui la donne à peu près complète et exacte, s'est servi, en les confrontant, de celles qui nous ont été conservées par les diptyques ou diverses chroniques vénitiennes, la plupart imprimées en appendices par De Rossi; Gams et Eubel n'ont fait que la reproduire. C'est d'ailleurs celle de De Rossi présentée avec plus de clarté et de précision.

Saint Marc l'Évangéliste, 42? — Saint Hermagoras, 42?-70? — La liste est interrompue plus de deux cents ans. — Saint Hilarius, vers 276. — Chrysogonus I^{er}, vers 286. — Chrysogonus II, vers 295. — Theodorus, vers 308. — Agapitus, vers 319. — Benedictus, vers 332-337. — Fortunatien, 343-369? — Saint Valérien, 369-388. — Chromatius, 388-407. — Augustin, 407-434. — Maximus, 434-442. — Januarius, vers 442. — Secundus, vers 454. — Nicétas, 454-458. — Marcellianus, vers 485. — Marcellinus, 500. — Stephanus, vers 515. — Macedonius, vers 539, 552, 554. — Paulus ou Paulin I^{er}, 557, 569. — Probinus, 569. — Elias, 571? — Severus, vers 586. — Jean, patriarche schismatique, comme les cinq précédents. — Candidianus, 606. — Epiphanius, 612. — Cyprianus, 613. — Marcianus, 623. — Fortunatus, 628. — Maximus, 649. — Félix, 649. — Joannes II, 663. — Stephanus II, 670. — Agathon, 679. — Jean III, 680. — Christophorus, 685. — Pierre, 698. — Sereenus, 711. — Callistus, 726. — Sigwald, 762-776. — Saint Paulin II, 776-802. — Ursus, 804. — Maxentius, 811, 830. — André, 844. — Venantius, 850. — Theutmar, 855. — Lupus, 856. — Valpert, 873-883. — Frédéric, 901, le 2 février 922. — Léon, assassiné, 927. — Ursus II, 928-931. — Lupus II, 932-944. — Engelfred, 944-963. — Rodoald, 963-984. — Jean IV, 984-1017, 1019. — Poppo, 1019-1044? — Éberhard, 1045-1049. — Gotebold, 1049-1063. — Ravenger, 1068. — Sigehard, 12 décembre 1077. — Henri, 1084. — Frédéric II, 1085. — Udalric, 1088-11 décembre 1121. — Gérard..., déposé 1128. — Peregrinus, vers 1130-8 août 1161. — Udalric II, 24 septembre 1161-1181. — Godefred, 1182-1194. — Peregrinus II, 8 février 1195-15 mai 1204. — Wolcher, 1204-10 février 1218. — Berthold de Méran, 10 février 1218-22 mai 1251. — Gregorio de Montelungo, 29 novembre 1251-8 septembre 1269. — Raimondo della Torre, 21 décembre 1273, après une interruption de quatre ans, 23 février 1299. — Pietro Gerra, 8 juillet 1299-19 février 1301. — Ottobono Razzi, 29 avril 1302-13 janvier 1313. — Castone della Torre, 10 janvier 1317-20 août 1318. — Pagano della Torre, 23 mars 1319-19 décembre 1331. — Saint Bertrand de Saint-Geniès, 4 juin 1334-6 juin 1350. — Nicolas de Luxembourg, 22 octobre 1350-29 juillet 1358. — Lodovico della Torre, 10 mai 1359-30 juillet 1365. — Marquart de Randeck, 23 août 1365-3 janvier 1381. — Cardinal Philippe d'Alençon, administrateur, puis révoqué, 1381-1387. — Jean III Sobieslav, 13 juin 1388, tué le 12 octobre 1394. — Antonio Gaetano, 12 février 1395, nommé cardinal. — Antonio II Panciera, 27 février 1402, déposé 1408, promu cardinal 1411. — Antonio III da Ponte, 26 juin 1409, n'est pas reconnu. — Louis de Teck, 1411, 28 février 1418-1438. — Lodovico II Scarampi Mezzarota, 18 décembre 1439-22 mars 1465. — Marco Barbo, cardinal de Saint-

Marc, 27 avril 1465, 18 mars 1470-1491. — Ermolao Barbaro, 6 mars 1491-1493? — Nicolo Donati, 4 novembre 1493-3 septembre 1497. — Dominico Grimani, cardinal, 13 septembre 1497, résigne 17 janvier 1517. — Marino Grimani, résigne 18 avril 1529. — Marco Grimani, son frère, résigne 17 septembre 1535. — Marino Grimani, pour la seconde fois, résigne 23 janvier 1545. — Jean VI Grimani, résigne 17 décembre 1550, meurt 3 octobre 1593. — Daniele Barbaro, coadjuteur, 1550-1574. — Alvisi Guistiniani, coadjuteur, 14 juillet 1574. — Francesco Barbaro, coadjuteur, 7 octobre 1585, patriarche 3 octobre 1593-avril 1616. — Ermolao Barbaro, coadjuteur, 12 février 1596-22 décembre 1622. — Antonio Grimani, coadjuteur, 1618-27 janvier 1628. — Agostino Gradenigo, coadjuteur, 5 septembre 1629. — Marco Gradenigo, coadjuteur, 1629, prend possession le 31 mai 1633-16 février 1657. — Girolamo Gradenigo, coadjuteur, patriarche, 22 février 1637-1638. — Giovanni VII Dolfino, coadjuteur, 30 juin 1637, succède janvier 1638-19 juin 1699. — Daniele Dolfino, son frère, coadjuteur, 1659. — Dionisio Dolfino, son autre frère, coadjuteur, 16 mars 1698, succède 1699-13 août 1714. — Marco Gradenigo, coadjuteur, 22 août 1699, évêque de Vérone, 1^{er} octobre 1714. — Daniele II Dolfino, coadjuteur, 6 décembre 1714, patriarche, 30 août 1734, cardinal 10 avril 1747, archevêque d'Udine, en gardant le titre de patriarche, 19 janvier 1752. — Bartolomeo, Gradenigo, coadjuteur 18 septembre 1734, passe ensuite à Udine avec la même qualité, archevêque à la mort du précédent.

Pour un état complet des nombreux ouvrages publiés sur le patriarcat, la ville et la région d'Aquilée, nous renvoyons aux listes données par le chanoine U. Chevalier, *Topobibliographie*, col. 189-190 et au *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. II, col. 2680-2683 et 2691. Quelques titres de plus dans Gams, *Series episcoporum*, p. 775; *Kirchenlexikon* de Kaulen, t. I, col. 1189; *The catholic encyclopedia*, t. I, p. 662, etc. — Nous avons principalement employé les ouvrages suivants : Jo. Franc. Bern. M. de Rubéis (De Rossi), O. P., *Monumenta Ecclesiae Aquilejensis*, Strasbourg, 1740. Ouvrage capital, avec ses longueurs et son ensemble confus; il renferme les plus importants documents concernant l'Église d'Aquilée dans tous les siècles. — G. Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1851, t. VIII, p. 7-557, Aquilée; ne fait la plupart du temps que résumer, compléter et préciser le précédent. Quelques renseignements de plus dans l'article suivant du même volume qui se rapporte à Goritz. — A. Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 772-775, s'ajoutent des détails plus précis sur la suite des patriarches dans Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 99; t. II, p. 103; t. III, Eubel-van Gulik, p. 127. — Alb. Hauck, *Kirchen-geschichte Deutschlands*, Leipzig, 1887-1903, t. I-IV. — L. Freiherr von Pastor, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, Fribourg-en-Brisgau, 1886-1921, t. I-VIII. — Carl Freiherr von Zsoernig, *Görz, Oesterreichs, Nizza*, t. I; *Das Land Görz and Gradisca*, Vienne, 1873. Ouvrage curieux d'un érudit très au courant de tout ce qui concerne la région, surtout le patriarcat, le Frioul et leur histoire. — Les articles très abrégés du *Kirchenlexikon*, *ibid.*, col. 1184-1189, de *The catholic encyclopedia*, *ibid.*, p. 661-662, m'ont fourni quelques renseignements. Même les deux sur Aquilée et sur la Liturgie d'Aquilée, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. I, col. 2654-2691, que je n'avais pas à reproduire inutilement. — La *Realencyklopendia* de Herzog-Hauck, t. I, p. 761-762, critique le texte du *Credo* de Rufin. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1907-1921, surtout t. I à VI.

P. RICHARD.

AQUILIANI NOVI. Voir AQUAE NOVAE, col. 1098.

AQUILIEN n'est connu que par le catalogue d'Ébédjésu. C'est sans doute, d'après Assemani, l'un des premiers sectateurs de Théodore et de Nestorius, qui aurait vécu du V^e au VI^e siècle. Il composa des commentaires sur saint Mathieu et

sur saint Jean, fils de Zébédée, d'après la tradition des anciens.

Assémani, *Bibl. or.*, t. III, part. I, p. 37-38.

F. NAU.

1. AQUILINA (Sainte), martyre à Girone, 22 janvier. Voir VINCENT DE GIRONE (saint).

2. AQUILINA (Sainte), martyre à Sinope, 7 avril. Voir RUFIN (saint).

3. AQUILINA (Sainte), martyre en Lycie, 24 juillet. Voir NICETA (sainte).

4. AQUILINA (Sainte), martyre à Byblos (Phénicie). Ses actes, nous apprennent qu'elle était fille d'un certain Eutolmius, qu'elle fut catéchumène à quatre mois et baptisée à six par l'évêque Euthalius. A neuf ans elle perdit son père. Elle était dans sa dixième année lors de la septième année de Dioclétien (290-291). A douze ans (donc 292-293), elle remontrait à ses compagnes l'erreur de l'idolâtrie et leur prêchait la religion du Crucifié. Ces propos furent rapportés au proconsul Volusien qui essaya en vain de la fléchir par menaces et par prières, lui offrant du temps pour réfléchir, qu'elle refusa. Il lui fit alors traverser les oreilles avec des alènes rougies au feu, si bien que la cervelle brûlante sortait par les narines, après quoi on la jeta pour morte hors de la ville. Guérie par un ange, elle se représenta devant Volusien, qui lui fit trancher la tête pour maléfice. Elle fut ensevelie par les chrétiens de Byblos. Tel est le récit des actes grecs; il est manifestement fabuleux en beaucoup d'endroits. Nous sommes mieux renseignés sur le culte de la jeune sainte. Ses reliques furent transportées plus tard à Constantinople; on érigea une basilique en son honneur près du Forum de Constantin, dans le quartier de Philoxène; ce devait être une basilique assez importante; on y faisait la mémoire de saint Éphrem le Syrien, de sainte Euphémie; malheureusement elle fut détruite par un incendie que rapporte la *Chronique pascale*, ad ann. 532, éd. Dindorf, t. I, p. 623; P. G., t. XCII, col. 880.

Acta sanct., jun. t. III, p. 165-171 (éd. Palmé). — *Synax. Constantinop.*, éd. Delehaye, col. 48, 429, 465, 747-748, 811. — Delehaye, *Origines du culte des martyrs*, p. 276.

R. AIGRAIN.

1. AQUILINUS. Ce personnage, qu'une leçon moins autorisée nomme *Acyllinus* (Ruinart, *Acta mart.*, p. 87, § 5) appartenait au groupe des *martyrs scillitains*, qui moururent pour la foi, à Carthage, le xvi des kalendes d'août (17 juillet) 180. AQUILINUS, *ibid.*, p. 89, § 4, figure dans la liste de ces humbles témoins du Christ, mais nous ne savons de lui que son nom. Dans le procès-verbal de leur interrogatoire nulle part il ne prend la parole. Tout ce qu'on est donc fondé à dire à son sujet c'est qu'il imita la constance de ses frères et partagea leur supplice. Comme eux, il dut être enseveli à proximité de Carthage. Sans insister davantage sur lui, nous pouvons d'avance lui appliquer ce qui sera dit d'eux tous quand nous relaterons les circonstances de leur supplice. Voir SCILLITAINS (*martyrs*).

Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, p. 84, 89. — De-Vit, *Totius latininitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 401, au mot *Aquilinus* 2. — Robinson, *The Passion of S. Perpetua, with an appendix on the Scillitan martyrdom*, Cambridge, 1891, p. 112 sq. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, 1901, p. 61-70, surtout p. 63, note 7, avec la bibliographie du sujet; t. III, 1905, p. 536. — Delattre, lettre dans l'art. *Carthage* de Dom Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. II, 1910, col. 2244.

Aug. AUDOLLENT.

2. AQUILINUS, martyr africain nommé par les Martyrologes, à la veille des nones de janvier (4 janvier), en compagnie de six autres : *Geminus*, *Eugenius* ou *Eugentus*, *Marcianus*, *Quinctus* ou *Quintus*, *Theodotus* et *Tryphon* ou *Trifon*. Son nom est parfois déformé en *Aquilius*. On a supposé, mais sans en fournir aucune preuve, que ce groupe chrétien avait été supplicié dans une persécution du temps des Vandales sans doute sous le roi Hunéric, vers 484.

Acta sanctorum, januar. t. I, p. 165. — *Martyrologium hieronymianum*, éd. De Rossi et Duchesne, p. 5. (Extrait des *Acta Sanctorum*, novembr. t. II, Bruxelles, 1894).

Aug. AUDOLLENT.

3. AQUILINUS, martyr à Fossombrone. Nommé, ordinairement le premier, avec des variantes : *Aquilina*, *Aquilanus*, par tous les martyrologes depuis le hiéronymien, parmi des martyrs qui ont souffert le 4 février à Fossombrone (Forum Sympronii), Ombrie. Usuard a introduit la leçon *Romae Forum Sempronii*, qui n'a pas de sens.

Il n'y a du reste aucune autre donnée sur Aquilinus et sur ses compagnons : Germinus, Gelasius, Stagnus et Donatus.

Acta sanct., febr. t. I, p. 458. — *Martyrologium hieronymian.*, éd. Rossi-Duchesne, p. 17.

M. BODET.

4. AQUILINUS (Saint), appelé par certains auteurs Solinus ou Solanus, évêque de Cologne, n'est mentionné ni par Grégoire de Tours ni par aucune source antérieure aux révélations de saint Élisabeth (ou soi-disant telles) sur les onze mille vierges. Les auteurs qui en parlent depuis lui attribuent les dates les plus diverses : Albéric des Trois-Fontaines en parle à l'année 238; les Sainte-Marthe le font siéger vers 455; Le Cointe, dans ses *Annales ecclesiastici Francorum*, Paris, 1665, t. I, p. 271, le fait vivre en 509, par suite d'une confusion avec le saint Aquilin de Milan (voir AQUILINUS 12, col. 1148), comme l'ont montré les bollandistes, oct. t. I, p. 99. A en croire la vie de Saint Bruno 1^{er} de Cologne (+965), c. 27, Bruno aurait transféré de Tongres à Cologne les reliques de saint Aquilinus et les aurait reposées à Sainte-Cécile. Mais, à défaut d'un témoignage authentique, il n'est pas vraisemblable que cet Aquilinus doive prendre place parmi les évêques de Cologne.

Gallia christiana, t. III, col. 624. — *Acta sanct.*, oct. t. IX, p. 173.

R. AIGRAIN.

5. AQUILINUS, évêque de Barbalissus, en Euphratéenne, défenseur de Nestorius. Il n'est pas nommé parmi les évêques présents au concile d'Éphèse (431); Tillemont a conjecturé qu'il n'était pas encore évêque à cette date, car, dans les listes où il figure on le voit toujours nommé le dernier. Mais, dans les discussions qui suivirent le concile et qui nous sont connues par le *Synodicon adversus Tragoediam Irenaei*, il fait nettement figure de nestorien. Voir les c. 129, 131, 134-135. Il rejeta, au synode d'Hierapolis, la paix conclue entre les Alexandrins et les Antiochiens. Son refus persistant lui valut d'être chassé de son siège. *Ibid.*, c. 190. Il finit par consentir à communiquer, mais réserva toujours sa réprobation de l'« homicide », c'est-à-dire de l'exil de Nestorius. Sa foi est cependant attestée par Théodoret dans une lettre au légat saint Abundius de Come, *Ep.*, CLXXXI, P. G., t. LXXXIII, col. 1493; cité par les bollandistes, *Acta sanct.*, avril. t. I, p. 94.

Le Quien a raison de ne pas suivre Baluze et Tillemont qui proposaient de confondre Aquilin de Barbalissus avec Aquilin de Byblos condamné par le concile d'Éphèse. Voir l'article suivant.

Mansi, *Sacr. concil. nova et ampl. collect.*, t. IV, col. 908-911, 914-915, 966. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist.*

ecclés., t. xiv, p. 592; t. xv, p. 304, 578, 615. — Ceillier, *Hist. générale des auteurs sacrés et ecclés.*, t. viii, Paris, 1861, p. 604. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 949-950. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. ii, p. 417.

R. AIGRAIN.

6. AQUILINUS, évêque de Byblos en Phénicie, est désigné par Évagre, *Hist. eccl.*, i, 10; *P. G.*, t. lxxxvi, col. 2449, comme ayant été déposé par le conciliabule ou brigandage d'Éphèse. Comme cet évêque était inconnu par ailleurs, Tillemont a cru, après Baluze, qu'il s'agissait d'Aquilinus de Barbalissus, le nestorien, dont le siège aurait été inexactement désigné. Voir le précédent. La découverte des actes syriaques du conciliabule a justifié pleinement l'affirmation d'Évagre. Aquilinus était suspect de nestorianisme pour avoir été sacré évêque de Byblos par le comte Irénée, évêque de Tyr et auteur de la célèbre *Tragédie*. On lui reprochait en outre d'avoir refusé de comparaître devant Domnus d'Antioche, qui pourtant fut déposé lui aussi peu après par le conciliabule. Aquilinus fut donc déposé dans la session du 22 août 449. C'est tout ce que nous savons de ce personnage.

Perry, *The second synod of Ephesus*, Dartford, 1881, p. 114-118, traduction par l'abbé Martin, *Actes du Brigandage d'Éphèse*, tiré à part de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, p. 86-89. — Martin, *Le pseudo-synode... d'Éphèse*, Paris, 1875, p. 15, 55, 183-185. — Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. ii, p. 557, 615. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 822.

R. AIGRAIN.

7. AQUILINUS, archevêque de Narbonne, vers le milieu du vi^e siècle. On ne trouve son nom que dans la Vie de saint Victorien, abbé en Espagne, publiée par les bollandistes (*Acta sanct.*, jan. t. i, col. 741); il y est désigné comme disciple de ce saint, qui mourut en 560.

Gallia christiana, t. vi, col. 11. — Devic-Vaissete, *Hist. de Languedoc*, t. iv, p. 244.

A. SABARTHÈS.

8. AQUILINUS, occupa le siège épiscopal de Vich durant dix années (589-599). Son nom figure dans les actes des conciles d'Urgell et de Gérone.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1821, t. vi, p. 120. — Florez, *España sagrada*, Madrid, 1774, t. xxviii, p. 55-57, 320-321.

J. CAPELLE.

9. AQUILINUS, évêque de Belley, vers le commencement du vii^e siècle, n'est connu que par sa suscription au concile de Paris, en 614 sous Clotaire II. Maassen, *Concilia aevi Merovingici*, p. 111.

Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1915, t. iii, p. 218.

L. ALLOING.

10. AQUILINUS (Saint), évêque d'Évreux. Le récit de la vie ou plutôt de la légende de saint Aquilin est attribué à un moine bénédictin du nom de Hécclon, et peut avoir été rédigé à la fin du xi^e ou au début du xii^e siècle.

Aquilin, né à Bayeux, entre 610 et 625, de famille noble, aurait servi à l'armée sous Clovis II et, à son retour, aurait appris de sa femme qu'elle avait fait vœu de vivre dans la chasteté si son mari lui était rendu. On retrouve les époux à Évreux, où pendant une dizaine d'années ils vivent dans le recueillement.

Aquilin succéda à saint Éterne sur le siège épiscopal d'Évreux et il aurait mené plutôt une vie d'anachorète que celle d'un administrateur actif. Son épiscopat dura vingt-quatre ans, l'élection pouvant être placée entre 669 et 671 et la mort entre 693 et 695.

Pendant vingt ans, de 1586 à 1604, par suite d'une interprétation erronée du martyrologe romain, le

bréviaire d'Évreux mentionna deux saint Aquilin, l'un à la date du 15 février, l'autre au 19 octobre, dont l'un aurait vécu sous Clovis I^{er} et l'autre sous Clovis II.

Plusieurs églises ou paroisses étaient placées sous le vocable de saint Aquilin, l'une dans un faubourg d'Évreux dont le nom reste au petit séminaire de la ville, les autres sont Saint-Aquilin de Pacy, Saint-Aquilin d'Augeron et Saint-Aquilin de Corbion, au diocèse de Séez.

Abbé J.-B. Mesnel, *Saint Aquilin, évêque d'Évreux à la fin du vii^e siècle*, Évreux, 1909. Extrait du *Recueil de la société libre d'agriculture, sciences, arts et belles lettres de l'Eure*, 6^e série, t. vi. — *Acta sanctorum*, octobris t. viii (Vie avec commentaire de Bossue), p. 489-510. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. ii, p. 227.

M. PREVOST.

11. AQUILINUS, abbé clunisien de l'abbaye royale de San Juan de la Peña (Aragon), au xi^e siècle. D'origine inconnue, sans doute français comme son voisin et contemporain Jean, abbé de San Victorien, champenois, *ex Campaniae partibus ortum* (Privilège de Ramire I à San Victorien, 21 mai 1044, dans Ibarra, *Docum. corr. al rein. de Ramiro I*, Saragosse, 1904, p. 51). Succède, vers 1070, à l'abbé Garsias mort peu après le 27 octobre. Ibarra, *Doc. partic. Sancio Ramirez*, p. 76, 79, 83.

Dès le début de sa courte administration de quatre ans, le 22 mars 1071, la liturgie romaine fut introduite à l'abbaye par le pieux roi Sancho Ramirez, sous l'influence d'Aquilinus unie à celle de la jeune reine Félicie, une autre champenoise, sœur du comte Ebles de Roucy, promoteur d'une croisade française en Espagne. Hermann de Laon, *De miraculis S. Mariae Laudunensis*, P. L., t. clvi, col. 965. Événement considérable qui préluda à la suppression de la liturgie mozarabe en Espagne et où se devine la main du légat d'Alexandre II, l'entrepreneur et énigmatique cardinal Hugo Candidus. Une charte peu connue, du roi Sancho a San Victorien, 1^{er} avril 1076, (Madrid, 1836 (J. de La Canal) *España sagrada*, t. xlvii, p. 317), nous montre le légat apparaissant subitement à un plaid royal à Jaca, le 20 mars 1071, deux jours avant le coup d'état liturgique de San Juan de la Peña. *Era m. c. ix, discurrente XIII kal. Aprilis curia cum viris catholicis quampluribus, et cum optimatibus meis apud Jacham tenui; contigit autem ex improviso, et hoc divina credo factum industria [les clunisiens avaient aidé la Providence] Hugonem scilicet Candidum Cardinalem presbyterum huic interesse curie. Qui cum diu multumque de utilitate et doctrina simul... efflagitasset...*, etc. Le surlendemain, la fête de saint Benoît célébrée, la réforme s'accomplissait à San Juan de cette manière — certainement historique — conservée par un document du xiv^e siècle, la *Cronica de San Juan de la Peña*, cap. xvii (édition de T. Ximenez de Embun, Saragosse, 1876, p. 51): *Et tunc introuit lex romana in Sanctum Johannem de la Penia, xi kal. Aprilis, secunda septimana quadragesimae feria ma, Hora prima et tertia fuit Tholetana, ora vi^a fuit romana, anno Domini millesimo LXXI^o et inde fuit seruata lex romana*. Un texte contemporain confirme cette date, une donation à San Juan de la Peña par l'évêque d'Aragon, Sancho, 1^{er} août 1071: *Primo vero ingressione Romani officii in sancto Johanne* (Ibarra, *Doc. partic.*, p. 87). Jusqu'à la réforme de saint Pie V, en souvenir de ce fait, l'abbaye, oubliant un moment sa liturgie monastique, célébrait ce jour-là le rite romain pur.

Il faut écarter deux documents apocryphes qui ont longtemps — et aujourd'hui encore — pesé sur l'histoire de ces événements. Le pseudo concile de Leyre de 1068 (Sandoval, *Catalogo de los obispos de Pam-*

plona, Pampelune, 1614, f. 40 v^o, accepté par Labbe et Cossart, *Concilia*, t. ix, col. 1197-1198), faux fabriqué au xii^e siècle à l'aide justement de la charte de Sancho à San Victorian, citée plus haut et le pseudo concile de San Juan de la Peña de 1062, (Labbe et Cossart, *ibid.*, col. 1173-1174 et mieux Ramon de Huesca, *Teatro historico*, t. ix, col. 400-401).

Le lendemain de la cérémonie de San Juan, Hugo Candidus partait, emmenant avec lui, à Rome, Aquilinus et l'abbé de San Victorian, Grimaldus [charte de Sancho à S. Victorian; *supra*; une autre analogue de 1072, dans La Canal, *op. cit.*, p. 196-197; une autre du même Sancho à San Juan, celle-là de 1077, Salarrullana, *Documentos reales*, p. 35]. Le roi envoyait Aquilinus demander à Alexandre II le privilège de la protection apostolique sur le monastère et la liberté de l'élection de l'abbé accordée aux moines. Cette initiative royale était un grand succès pour la diplomatie clunisienne. Le pape l'accueillit avec la faveur à prévoir et répondit par une bulle du 18 octobre 1071 adressée à Aquilinus (*P. L.*, t. cXLVI, col. 1362-1363) où l'on retrouve de ces événements un récit absolument concordant à celui des documents aragonais.

De nombreuses donations royales furent accordées alors à San Juan, le *Palatium* de Lobera avec ses droits régaliens, apanage de la reine Félicie, 1072, les droits régaliens sur les *villani* du monastère (1074), etc. Le 1^{er} août 1071, après le succès à Rome d'Aquilinus, l'évêque Sancho, fortement exhorté par le roi, abandonnait à San Juan un assez grand nombre d'églises de son diocèse avec tous leurs droits ecclésiastiques. C'était la reconnaissance effective par l'évêque de l'exemption papale. Très mortifié, l'évêque Sancho offrit peu après, à Rome même, sa démission à Grégoire VII sous prétexte de santé (*P. L.*, t. cXLVIII, col. 401). Lettre de Grégoire VII à Sancho Ramirez, (1075). On trouvera les chartes de cette époque réunies dans Salarrullana et Ibarra.

Aquilinus mourut, semble-t-il, en 1075. Il apparaît encore dans un document du 27 juin 1074 (Salarrullana, p. 22). Son successeur Sancho aurait été en fonction dès cette même année si la date d'une autre charte (Salarrullana, p. 18) est exacte. Cependant un diplôme royal de 1077 (Salarrullana p. 33) qui lui est adressé le qualifie simplement : *Sancio monacho ad provisionem eiusdem monasterii electo*. Le tombeau d'Aquilinus est conservé dans le cloître de l'abbaye, chapelle de San Victorian. L'épigraphé dans Ramon de Huesca, *Teatro*, t. viii, p. 401.

Outre les ouvrages déjà signalés : *Documentos correspondientes al reinado de Sancio Ramirez... procedentes del... monasterio de San Juan de la Peña* : I, *Documentos reales*, édités par Jose Salarrullana, Saragosse, 1907, t. II, *Documentos particulares*, par E. Ibarra, Saragosse, 1913, (t. III et IX de la *Col. de Doc. para el estudio de la Hist. de Aragon*). — Briz Martinez, *Historia de la Fundacion y Antiquedades de San Juan de la Peña*, Saragosse, 1620, *passim*, cf. p. 514-525, etc. — Ramon de Huesca, *Teatro historico de las Iglesias del reyno de Aragon*, Pampelune, 1792-1807, t. v à ix, *passim*. — Florez, *España sagrada*, t. III, Madrid, 1754 : *Dissertacion de la missa antigua de España*, c. XIII-XIV, p. 280-304. — V. de la Fuente, *Historia eclesiastica de España*, Madrid, 1873, t. III, p. 352-376. Violentement anticlunisien. Cf. *ibid.*, p. 523 la lettre du roi Pedro I d'Aragon à Urbain II rappelant le voyage à Rome d'Aquilinus. — Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, Lucques, 1740, t. v, p. 38-40. — Zurita, *Anales de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1610, fol. 25-27. Fait mourir Aquilinus à Rome par erreur.

A. LAMBERT.

12. AQUILINUS (Saint), prêtre et martyr de Milan. Une légende, relativement récente, le dit originaire du diocèse de Wurzburg. Venu à Cologne pour y achever ses études, il fut admis parmi les chanoines

réguliers de la cathédrale, mais quand, à la mort de l'archevêque, on le choisit pour son successeur, il s'enfuit à Paris. Là aussi il se fit remarquer par sa vie exemplaire et de même qu'à Cologne on voulut l'y avoir pour évêque. Il s'enfuit alors à Pavie et se fixa bientôt à Milan, où il se joignit aux clercs réguliers de Saint-Laurent. Son ardeur à combattre les erreurs ariennes le rendit odieux aux hérétiques, qui lui dressèrent des embûches et le tuèrent. Le corps du martyr fut transporté à l'église de Saint-Laurent et l'on y éleva une chapelle spéciale en son honneur. La fête est fixée au 29 janvier. Comme au xi^e et au xii^e siècle l'Italie septentrionale était ravagée par les erreurs manichéennes, appelées aussi ariennes, c'est vers ce temps qu'il faut placer la vie du saint.

Acta sanctorum, 1643, jan. t. I, p. 970-971. — H. Denzinger, *Kritische Untersuchung über das Leben des hl. Martyrs Aquilinus*, dans la *Würzburger Kathol. Monastschrift*, Wurzburg, 1855, n. 11-13. — Card. Hergenröther, dans le *Kirchenlexikon*, t. I, col. 1189. — G. Dorio, *Memoria sul culto del martire S. Aquilino*, Milan, 1856.

G. ALLMANG.

1. AQUILIUS. Voir AQUILINUS 2, col. 1144.

2. AQUILIUS SEVERUS, de Tolède, parent de ce Severus à qui Lactance écrivit de nombreuses lettres. On sait par saint Jérôme qu'il avait composé une autobiographie où se mêlaient la prose et les vers. Il mourut sous le règne de Valentinien.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca vetus*, t. I, p. 167-168. — Vicente de la Fuente, *Historia eccl. de España*, Madrid, 1873 t. I, p. 240. — U. Chevalier, *Répertoire des sources hist. du moyen âge*, t. I, col. 298.

P. SICART.

1. AQUIN (Louis d'), évêque de Séz (1667-1710). Louis d'Aquin (sur sa famille, voir l'article suivant) naquit à Paris, le 20 mai 1667. De santé chétive, il étudia au collège de la Marche puis au collège du Plessis. Il fut pourvu, en 1678, des abbayes de Saint-Serge d'Angers, et de Notre-Same de Moreilles, puis de celle de Saint-Denis de Reims. Il professa la philosophie en Sorbonne, s'attacha à Mgr Harlay de Champvallon, et fut, à vingt-deux ans, nommé agent du clergé. En janvier 1697, il fut nommé évêque de Fréjus, succédant à son oncle Luc d'Aquin, démissionnaire, mais celui-ci protesta dans la suite contre une démission qu'il prétendait avoir été extorquée. Louis d'Aquin céda et renonça à cet évêché et fut nommé l'année suivante à Séz, évêché « crotté » et « gueux » où il entra le 4 juin 1699.

Le diocèse avait souffert de l'absence d'évêque pendant une dizaine d'années et un grand nombre de paroisses étaient dans une situation matérielle ou morale assez médiocre. L'évêque fit réparer la cathédrale et le palais épiscopal et prit part à l'assemblée des évêques de Normandie tenue à Gaillon, le 30 juin 1699 et aux assemblées générales du clergé de 1700 et de mai 1702. Il assista l'abbé de Rancé à ses derniers moments.

Il semble s'être consacré presque exclusivement à l'administration de son diocèse, à son chapitre, à l'organisation des séminaires et des écoles, visitant les paroisses où il encouragea et développa l'œuvre des missions paroissiales, aidant les hospices. Il rendit obligatoire dans tout son diocèse la procession du vœu de Louis XIII.

Il avait fait paraître en 1709 un recueil de prières sous ce titre : *Prières avec l'exercice du chrétien pour la confession, l'examen de conscience et la première communion*. Diversement apprécié, son opuscul fut dénoncé et examiné en Sorbonne et quelques-unes des propositions qu'il contenait furent censurées.

Louis d'Aquin se trouva mêlé aux affaires du jan-

sénisme, notamment à la suite de l'enseignement de la théologie donné à Alençon par un prêtre du nom de Jean Hébert, et fut dénoncé au roi et au pape. Dans son diocèse même il s'était attiré des inimitiés notamment à l'occasion de l'établissement des conférences ecclésiastiques.

Il mourut le 17 mai 1710 d'une « fièvre pourprée maligne » et, par crainte de la contagion, fut enterré en toute hâte, sous le chœur de la cathédrale.

Sa vie a été très longuement racontée par l'abbé L.-V. Dumaine, *Mgr Louis d'Aquin, évêque de Séz, 1667-1710*, Paris, 1902. L'auteur témoigne d'une grande admiration pour son prélat, en même temps que d'une certaine animosité contre les jésuites.

M. PREVOST.

2. AQUIN (Luc d'), évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux (1674-1680), puis de Fréjus (1680-1697), était petit-fils d'un juif, Mardochée, dit Philippe d'Aquin, né à Carpentras, vers la fin du xvi^e siècle, converti au catholicisme et devenu sous Louis XIII professeur au Collège de France. Son père était médecin de la reine d'Angleterre et son frère médecin de Louis XIV (de 1672 à 1693). Ces origines et ces relations expliquent toute sa vie; il fut nommé encore jeune, alors qu'il était chanoine de Tours, à l'évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 11 juin 1674; le 12 août de la même année, il reçut la consécration épiscopale dans la chapelle du grand couvent des carmélites des mains de Monseigneur J.-B. Adhémar de Monteil de Grignan, coadjuteur de l'archevêque d'Arles et archevêque de Claudiopolis, assisté de Monseigneur Édouard Valot, évêque de Nevers et de Monseigneur René Le Sauvage, évêque de Lavaur. En 1675, il est élu député par la province d'Arles à l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Saint-Germain-en-Laye: choisi comme commissaire pour les contraventions aux contrats, il porte plainte contre la Chambre Apostolique, qui a fait saisir une partie de ses revenus du Comtat durant la vacance de son siège. Toutefois son administration ne fut pas sans soulever de nombreuses critiques et, dès 1676, les consuls de la ville écrivent à Michel le Tellier pour lui signaler le brusque départ de Monseigneur Luc d'Aquin et ses menaces non déguisées contre les habitants de la ville, qui ne croyaient nullement avoir manqué de respect à sa Grandeur. Les documents que nous possédons, prescriptions, mandements, ordonnances, visites, etc., révèlent une situation toujours tendue et Monseigneur d'Aquin profite des influences qu'il a à la cour pour se faire transférer à Fréjus, le 25 décembre 1680. Il y succéda à Monseigneur Jacques Potier de Novion, qui alla tout de suite à Évreux. Aussi Monseigneur Luc d'Aquin fut préconisé dès le 17 mars 1680, mais il ne gagna son diocèse que dix-huit mois plus tard, après avoir pris possession par procureur le 16 août 1680. Il était occupé par la préparation de l'Assemblée générale du clergé de France, dans laquelle il fut un des principaux artisans de la déclaration gallicane et l'un des hommes les plus dévoués au pouvoir royal. Il fut reçu ensuite solennellement à Fréjus le 22 novembre 1682; mais là encore son administration peu habile, la violence de son caractère et sa parcimonie légendaire le rendirent odieux à tout le monde et excitèrent de nouvelles plaintes: son métropolitain, puis le roi le réprimandèrent énergiquement, et, après un an d'hésitations, il donna sa démission en faveur de son neveu (voir le précédent); malheureusement, regrettant bientôt sa décision, il voulut se ressaisir, protesta contre la nomination de son neveu, s'opposa à sa consécration, menaça ses adversaires d'excommunication et causa ainsi un scandale regrettable, qui empêcha Louis d'Aquin de venir dans sa ville épiscopale. Un exil en Bretagne termina ces incidents, puis quelques années après, quand le calme

fut revenu dans les esprits, l'ancien évêque de Fréjus eut la permission de vivre à Paris, chez son frère, Louis-Thomas d'Aquin, doyen de Saint-Thomas du Louvre, où il mourut le 2 mars 1718.

Chanoine Albanès, *Gallia christiana novissima*, 1889, t. I, col. 409-411; 1909, t. IV, col. 618-19. — Archives du Vatican, *Consist.*, 133, f. 328; 138, f. 150; Archives communales de Saint-Paul-Trois-Châteaux, *BB*, 11-12; classement Lacroix, E, 7599-7600; de Pierrelatte, *GG*, 14, classement Lacroix, E, 7227. — Archives départementales, E, 3486; classement Lacroix, t. III, p. 174 a. — Boyer de Sainte-Marthe, *Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux, avec chronologie de tous les évêques*, Avignon, 1710, *Additions*, Avignon, 1731, p. 291-195 et p. 38. — *Collection des procès-verbaux des assemblées du Clergé de France*, t. V, p. 171 a. — Disdier, *Description historique du diocèse de Fréjus*, Draguignan, 1872. — Fillet, *Histoire de la ville et des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, ms. publié dans le *Bulletin de la Société de statistique et d'archéologie de la Drôme*, 1907 sq. — Girardin, *Histoire de la ville et de l'église de Fréjus*, t. II, p. 262-263. — *Gallia christiana*, t. I, col. 444-445, 734. — Lacroix, *Arrondissement de Montélimar*, Valence, 1888, t. VII, p. 367-368. — Martin (Claude), *Annales religieuses, civiles et politiques des Prélats Tricastins et de leur diocèse*, ms. de la Bibliothèque de Grenoble, n. 1110. — Du Tems, *Le clergé de France*, Paris, 1774, t. II, p. 639; t. III, p. 131.

J. SAUTEL.

AQUINENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE 1, col. 1093.

AQUINO (*Aquinaten.*), évêché d'Italie. Aquino, Sora et Pontecorvo, aujourd'hui unis, forment un seul diocèse directement soumis au Saint-Siège. Ils font partie de la province de Caserte et sont bornés par les diocèses, des Mares, Trivento, Mont-Cassin, Gaète, Veroli, Alatri et Anagni. Patrons d'Aquino: saint Constant évêque d'Aquinum; de Sora: sainte Restitute; de Pontecorvo: saint Jean-Baptiste.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — L'antique cité d'Aquinum, située sur le torrent Melfi, à peu de distance de son confluent avec le Grigiliano, doit son origine aux Herniques. Elle devint un municipio romain. Strabon, Cicéron, Fronton, Tite-Live, Pline, Tacite, en parlent avec éloges. Elle donna naissance au poète Juvénal, au géomètre Victorin, à Pescennius Niger, élu empereur en 190. Sa principale gloire fut saint Thomas, le docteur angélique, né au château de Rocca Secca en 1226.

Ughelli fait remonter aux premiers siècles les origines chrétiennes d'Aquino, mais on ne trouve de trace de ses évêques qu'au v^e siècle. La fondation de l'église de Sora daterait de la fin du III^e siècle, mais on n'y trouve une liste épiscopale régulière que depuis 1221. Saint Grégoire, au livre II de ses Dialogues, fait allusion à un évêque d'Aquino, Constantius, qui était contemporain de saint Benoît. Dès le vi^e siècle, la ville fut détruite à la fois par la peste et par les Lombards, et pendant près de 500 ans, on ne lui trouve plus d'évêques. En 1250, le roi Conrad IV en fait de nouveau raser les murailles et les édifices. Lucenti, dans son ouvrage, paru en 1704, dit que c'est une localité de 55 feux, où de grandes ruines marquent la trace d'un grand peuple. « L'ancienne cathédrale est entièrement détruite, c'est l'église Saint-Pierre qui en tient lieu, et l'évêque réside d'ordinaire, dit-il, à Pontecorvo. Il n'y a point de palais épiscopal, point de pénitencier, point de mont-de-piété. Le séminaire est à Pontecorvo. »

C'est le 23 juin 1725 que, par bulle de Benoît XIII, et à la demande de Joseph de Carli, évêque d'Aquino et archevêque de Thyane *in partibus*, la collégiale de Pontecorvo fut érigée en cathédrale et unie *aeque principaliter* avec Aquino, déchue et désertée. En 1818, dans sa bulle *De ulteriori*, qui réorganisait les

délimitations des diocèses du royaume de Naples, Pie VII unit également *aque principaliter* aux deux diocèses précédents l'évêché de Sora, avec obligation pour l'évêque de porter désormais le titre des trois églises.

II. LISTE DES ÉVÊQUES D'AQUINO. — Constantius, 465, 487. — Asterius, 499. — Constantius II, 525. — Andreas, entre 566 et 572. — Jovisius, vers 585. — Angelus, 1056, excommunié par saint Léon IX en 1060. — Martinus, moine du Mont-Cassin, 1060, 1072. — Léon, vers 1073. — Lando, moine du Mont-Cassin, vers 1090. — Azzone, 1118. — Guérin, vers 1125. — Anonyme (mentionné dans la Chronique du Mont-Cassin, vers 1125). — Réginald, mentionné dans les actes du concile de Latran de 1179. — Geoffroy, moine du Mont-Cassin, † 1192. — Grégoire, à qui Innocent III adresse des Décrétales en 1194 et 1198. — Grégoire II, moine du Mont-Cassin, 1206-1239, exilé par Frédéric II. — Pierre de Saint-Élie, 1251. — Jean, O. S. B., 1281-1294. — Bernard, doyen du Mont-Cassin, 1294-1295. — Guillaume de Martini, transféré de Cagli, 1295-1297. — Lambert, frère mineur, transféré de Veglia, 1297-1309. — Thomas, 1309-1313. — Léonard Ammavavengo, 1313-1340. — Vacance de trois ans. — Jacques Falconeri, 1343-1349, transféré à Bitonto. — Thomas de Bojano, frère mineur, 1349-1354. — Guillaume II, 1354-1360. — Antoine de Pontecorvo, 1360-1375. — Jean II de Pontecorvo, 1375-1387, transféré à Capoue. — Laurent de Sora, frère mineur (obédience de Clément VII), 1387-1388. — Jean, recteur de Lacerneto (obédience de Clément VII), 1388. — Antoine II degli Arcioni (obédience d'Urbain VI), 1380-1387. — Jacques d'Antioche (obédience d'Urbain VI), 1387-1399. — Jean II de Pontecorvo, rétabli par Benoît XIII, 1399-1420. — Jacques de Brizzi, 1420-1424, transféré à Spolète. — François Tedallini, romain, frère mineur, 1424-1430. — Luc Alberini, romain, 1430-1452. — Antoine III, 1452-1477. — Robert Caracciolo, frère mineur, 1477-1483. — Salvator, 1483-1495. — Baptiste dal Buffalo, romain, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, 1495-1513. — Jacques IV Gherardi, 1513-1516. — Marius Maffei, 1516-1525, transféré à Cavaillon. — Antoine IV de Corrado, 1525-1528. — Inigo d'Avalos, olivétain, transféré de Belcastro, 1528-1543. — Galeazzo Fiorimonte, 1543-1552. — Adrien Fosconio, 1552-1579. — Jean-Louis Guarini, de Lecce, 1579. — Flaminio Filonardi, 1579-1608. — Philippe Filonardi, 1608-1615, devenu cardinal en 1611, mort en 1622. — Alexandre Filonardi, 1615-1645. — Ange Maldachini, O. P., 1645-1646; transféré à San Severino. — François-Antoine della Pace, 1646-1655. — Marcel Filonardi, 1655-1689. — Joseph Ferrari, 1690-1699. — Joseph de Carli, 1699-1742, et archevêque de Thyane *in partibus*, en 1725. — François-Antoine Spadea, 1742-1751. — Hyacinthe Sardi, 1751-1786. — Vacance. — Antoine Sicilioni, 1792-1795. — Joseph Melli, 1798-1814. — André Lucibello, 1819-1836. — Joseph-Marie Mazzetti, carme, 1836-1838, transféré à Séleucie. — Joseph Montieri, 1838-1863. — Paul de Niguesa, 1871-1879. — Ignace Persico, 1879-1887. — Raphaël Sirolli, 1887-1900.

III. ANCIENNES ABBAYES. — Près de Sora, abbaye d'hommes de Saint-Dominique, O. S. B., fondée primitivement en l'honneur de Notre-Dame par saint Dominique de Foligno, dit aussi l'abbé de Cocullo, ou de Sora (né en 951, mort en 1031 à l'abbaye, désormais appelée de son nom et où se trouve son tombeau).

IV. ÉTAT ACTUEL. — L'évêque actuel est Mgr Antonio Janotta, né en 1847, élu en 1900, assistant au trône pontifical en 1913.

Aquino a 52 150 habitants, 19 paroisses, 64 prêtres séculiers, 11 prêtres réguliers, 30 séminaristes, 91 égli-

ses ou chapelles; Sora a 95 200 habitants, 45 paroisses, 168 prêtres séculiers, 30 prêtres réguliers, 35 séminaristes, 220 églises et chapelles; Pontecorvo, a 12 050 habitants, 8 paroisses, 29 prêtres séculiers, 10 prêtres réguliers, 25 églises ou chapelles.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. I, p. 99-100; t. II, p. 103-104; t. III, p. 127-128. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. I, p. 394-402. — Lucenti, *Italia sacra*, 1704, t. I, p. 327. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 851, et suppl. p. 9. — Cayro, *Storia sacra e profana d'Aquino e sua diocesi*, Naples, 1808 et 1811. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1870, t. XXI, p. 351-364. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, 1840, t. II, p. 263. — Bertolotti, *Statistica ecclesiastica d'Italia*, 3^e part., Savone, 1844, p. 13, 102-103, 122-123.

F. BONNARD.

1. AQUINO (ANDREA D'), des marquis Francolisi, fils de Thomas d'Aquino, qui confia son éducation aux jésuites. A dix-huit ans, déjà très versé dans le droit, André exerçait les fonctions d'avocat dans la province de Salerne. Philippe IV, roi d'Espagne, lui confia une haute charge dans la magistrature; mais le jeune marquis d'Aquino quitta la toge pour les armes, et se mit au service du pape Alexandre VII, qui lui donna le commandement d'un régiment de cavalerie. Bientôt après l'entraîna dans les ordres et se voyait promu, malgré sa résistance, à l'évêché de Tricarico, le 27 février 1673. Il gouverna sagement ce diocèse pendant trois ans et donna sa démission en 1676. Il refusa successivement l'évêché de Tivoli et une mission diplomatique en Belgique, pour le Saint-Siège. Il s'était retiré à Naples, où il menait une vie toute de piété et de charité. Il y mourut le 23 mars 1715 et fut inhumé à Santa Maria *succurre miseris*, comme il l'avait ordonné.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. VII, col. 159. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 936. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1866, t. XX, p. 489.

F. BONNARD.

2. AQUINO (ANTONIO D'), napolitain, frère du cardinal Ladislas d'Aquino, fut d'abord promu à l'évêché de Sarno, le 24 avril 1595. Après vingt-trois ans, il devint archevêque de Tarente, le 23 juillet 1618, et y mourut en 1626.

Ughelli, *Italia sacra*, 1721, t. IX, col. 148. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 379. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 930.

F. BONNARD.

3. AQUINO (LADISLAV D'), cardinal, appartenait à l'illustre famille des comtes de ce nom, dont était aussi le docteur angélique, saint Thomas; il naquit à Naples vers 1546, fit d'excellentes études de droit, et vint à Rome en 1571, appelé, dit-on, par saint Pie V, qui le nomma son camérier. Il fut aussitôt employé pour les affaires de droit canonique dans les congrégations et devint successivement référendaire des deux signatures, puis évêque de Venafro, le 20 octobre 1581. Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 349. La proximité de ce diocèse (dans les Apennins d'Abruzzi) et du château d'Aquino, résidence de la famille du promu, a pu influencer sur le choix, mais nous ignorons quels furent les rapports de celui-ci avec son troupeau pendant les trente années qu'il fut à sa tête. Rien, jusqu'ici, ne fait supposer qu'il ait étendu son action en dehors de la curie romaine jusqu'au moment où Paul V le nomma nonce en Suisse, le 24 juin 1608. Biaudet, *Les nonciatures apostoliques permanentes jusqu'en 1648*, Helsingford, 1910, p. 55, 184, 189, 199. Le 20 septembre 1613, le pape le transférait en Savoie, mais le duc Charles-Emmanuel III refusa de le recevoir, sous prétexte qu'il était favorable à l'Espagne. Effectivement son origine napolitaine et son évêché le faisaient un peu sujet de Philippe III. L'année suivante, il devait remplacer comme

nonce collecteur en Portugal l'évêque de San Angelo, Gaspare Albertoni défunt, mais il refusa ce poste en invoquant sa santé, qui ne supportait pas les voyages en mer. Il fut alors envoyé gouverneur de la ville de Pérouse, enfin créé cardinal prêtre le 19 septembre 1616, avec le titre de Santa Maria sopra Minerva et, pour ses connaissances étendues en droit canon, admis dans la plupart des congrégations romaines, notamment dans celle du Concile de Trente. Très charitable envers les pauvres et les humbles, il considérait ses fonctions comme une sorte d'apostolat, au point, disent ses historiens, de se montrer toujours très accessible aux avocats et hommes d'affaires de la curie et d'interrompre aussitôt, pour les écouter, la récitation de l'office divin, disant que les occupations personnelles devaient passer après les devoirs professionnels. Il entra malade au conclave qui suivit la mort de Paul V et y mourut lui-même, à l'âge de 75 ans, au palais du Vatican, entre le 8 février 1621, date de l'ouverture et le 9 où fut élu Grégoire XV; et non le 12, comme le prétendent les historiens. Ils avancent aussi que la rumeur publique le désignait comme le futur pape et que les cardinaux n'auraient pas manqué de souscrire à cet appel de la voix populaire. Mais Moroni conteste le bien-fondé de cette tradition et, en effet, les cardinaux auraient sans doute reculé devant la même difficulté qui avait servi de prétexte au duc de Savoie pour repousser la mission diplomatique d'Aquino. Il était en réalité inféodé à l'Espagne. Il avait été protecteur de l'ordre des basilien et fut enseveli à l'église de la Minerve, où l'on voit encore, sur un côté de la chapelle de la Madeleine, son tombeau surmonté de son buste, avec l'inscription que rapporte Ciaconius.

Ciaconius Oldoinus, *Vitae et res gestae Pontificum romanorum et cardinalium*, Rome, 1677, t. I, col. 443. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, Rome, 1793, t. VI, p. 189-190. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, Rome, 1858, t. XC, p. 141. Il attribue à l'évêque de Venafro un cadastre dressé sur des tables de tous les biens de cette église, avec les prébendes et bénéfices, travail qui ne suppose pas nécessairement la présence de l'évêque dans son diocèse.

P. RICHARD.

4. AQUINO (TOMMASO D'), théatin, né à Naples. Il embrassa la vie religieuse en 1599 et acquit une grande renommée comme théologien et comme prédicateur. Le 24 août 1648, il fut nommé évêque de Motola, où il mourut en 1650. Il a publié *Evangeliorum quadragesimalium decas prima annotationibus moralibus et theologicis illustrata, et appendice ex Sanctis Patribus locupletata*, Rome, 1641, t. I; Naples, 1643, t. II; — *Christus transfiguratus, sive Libamentum beatitudinis*, Naples, 1644; *Vinea Christi, sive politica ecclesiastica*, Lyon, 1647.

Ughelli, *Italia sacra*, 2^e éd., t. IX, col. 162-163. — Silos, *Historia clericorum regularium a congregatione condita*, Palerme, 1666, t. III, p. 646. — Savonarola, *Gerarchia ecclesiastica teatina*, Brescia, 1745, p. 30. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753, t. I, 1^{re} part., p. 925. — Vezzosi, *I scrittori cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 44-46.

A. PALMIERI.

5. AQUINO (TOMMASO D'), né à Somma, près de Naples, d'une famille noble, que Cappelletti dit être celle du docteur angélique. Il entra dans l'ordre des théatins, où il se distingua comme théologien et comme orateur sacré. Il fut élu évêque de Sessa le 30 juin 1670 et mourut au mois de septembre 1705.

Ughelli, *Italia sacra*, 1720, t. VI, col. 531. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 215. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 921.

F. BONNARD.

6. AQUINO (TOMMASO D'), patricien napolitain et tarentin de la branche des marquis de Francolisi. Il entra très jeune dans l'ordre des théatins, fit ses études à Rome, et exerça de bonne heure des charges importantes. Il était supérieur de la maison de Saint-Sylvestre au Quirinal lorsqu'Innocent XII l'éleva au siège épiscopal de Vico Equense, le 21 juin 1700. Il fut un évêque pieux, zélé, hospitalier, réformateur de son clergé, restaurateur et bâtisseur d'églises. La ville de Vico lui doit notamment les deux riches églises des Saints-Cyr-et-Jean et de la Trinité. Il mourut le 5 octobre 1732 et fut inhumé dans sa cathédrale.

Ughelli, *Italia sacra*, t. VI, col. 630. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIX, p. 736. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 941.

F. BONNARD.

AQUINENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE 1.

AQUIS. Voir AQUAE 2; AQUAE ALBENSES.

AQUISIRENSIS (*Ecclesia*). Voir AQUAE SIRENSIS.

AQUISREGIENSIS (*civitas*). Voir AQUAE REGIAE.

AQUITANA (*civitas*). Victor de Vita, *Historia persecutionis Vandalicae*, édit., Halm, I, 7, 23, mentionne, parmi les chefs des églises africaines relégués sous le règne de Genséric, en 455, *Crescentem metropolitani Aquitanæ civitatis, qui centum viginti praeerat episcopis*. On est assez embarrassé pour déterminer la province à laquelle appartenait cet évêque. Mansi, Morcelli, Gams, de Mas-Latrie (voir à la bibliographie) l'ont revendiqué pour la Maurétanie, à cause du chiffre de ses suffragants; dans la *Notitia provinciarum et civitatum Africae* de 484, la Maurétanie Césarienne en compte 126. Mais la Byzacène y figure pour un nombre bien peu inférieur, 115. Victor de Vita, *op. cit.*, p. 68, 70; P. L., t. LVIII, col. 273, 275. D'ailleurs, en 455, la Maurétanie n'était pas sous la domination de Genséric, mais de l'Empire. Au contraire, lorsque le roi avait distribué à son armée les terres de la Proconsulaire, il s'était expressément réservé, entre autres provinces, la Byzacène. Victor de Vita, *op. cit.*, I, 4, 13. Enfin, Victor de Vita, dans le passage cité plus haut, où il mentionne sept évêques poursuivis par Genséric, ne fait allusion qu'à des personnages habitant la Tripolitaine (deux) et la Byzacène (cinq). Il y a donc toute probabilité pour que la *Civitas Aquitana* ne doive pas être attribuée à la Maurétanie, mais à cette dernière province.

La liste de ses évêchés, dans la *Notitia* de 484, commence ainsi : VASSINASSENSIS ET AQUIS. Victor de Vita, *op. cit.*, p. 66; P. L., t. LVIII, col. 271, 314. Ces deux noms géographiques, qui ne sont précédés d'aucune indication de personne, paraissent quelque peu énigmatiques. Il est difficile cependant de n'être pas d'accord avec Migne, P. L., loc. cit., col. 314, pour croire qu'ils représentent deux sièges épiscopaux. Halm, *op. cit.*, p. 73, émet l'hypothèse que le mot *Aquis* dissimule la *civitas Aquitana*. Sans avoir actuellement le moyen d'élucider la question en ce qui concerne l'adjectif *Vassinassensis*, ne pourrait-on pas ajouter pour *Aquis* que, mis ainsi en tête de la liste, hors rang pour ainsi dire, il conviendrait bien à l'église métropolitaine? L'évêque de Carthage, dans la même *Notitia*, vient le premier de la Proconsulaire. Mais il y avait, en Byzacène, au moins deux évêchés dont le nom commence par AQUAE. Voir ci-dessus AQUAE 1, 4. Rien ne permet encore de reconnaître l'un plutôt que l'autre dans la *civitas Aquitana*, dont Crescens était le titulaire au milieu du VI^e siècle.

Il n'est pas inutile cependant de mentionner l'hypothèse de Mgr Toulotte et du R. P. Mesnage qui se demandent si le siège épiscopal de Crescens n'était pas les *Aquae (Tacapi)tanæ* (El Hammam, à l'ouest de Gabès), dont le nom aurait été déformé par un copiste ignorant ou inattentif. Voir CRESCENS.

Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence, 1760, t. IV, col. 120, note 15. — Morelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 80. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot., p. 622, 656. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 395, au mot *Aquae*, 1 et 4. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464, au mot *Aquensis*. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 654, 699. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 94; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1872. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Byzacène et Tripolitaine, p. 51-53. — Dessau, *Aquae Tacapitanæ*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopædie*, t. II, 1896, col. 306, 92. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. II, col. 364, au mot *Aqua*, in fine. — Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1910, t. III, p. 631. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 80, 179, 455.

Aug. AUDOLLENT.

ARA, auteur syrien connu seulement par une courte notice d'Ebedjésu : « Ara composa un livre contre les mages et contre Bardesane sous le titre de *Hebchouchiotô* (les scarabées ou les sangsues). » On ne sait pas à quelle époque il vivait, mais il a chance d'être ancien, car, à partir du V^e siècle, on ne conçoit plus guère une polémique contre Bardesane.

Assémani, *Bibl. orient.* III, 1^{re} part., p. 230.

F. NAU.

ARA, évêque de Lisbonne qui prit part au XII^e concile de Tolède, en 683. En 688, il avait un successeur. Nous n'avons pas d'autre renseignement sur lui.

Rodrigo da Cunha, *História eclesiástica de Lisboa*, Lisbonne, 1642, 1^{re} partie, p. 60. — Thomas da Encarnação, *História Ecclesiæ Lusitanæ*, Coimbre, 1759, t. II, p. 14. — F. de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1910, t. I, p. 133.

F. DE ALMEIDA.

ARA CAELI, chartreuse de la province de Catalogne, près de Lérida, au XVI^e siècle. A cette époque les chartreux songèrent à la création de maisons de hautes études auprès des plus célèbres universités (Douai, Salamanque, etc.). L'éphémère *Ara Caeli* dut être la seule initiative de ce genre dont on ait tenté la réalisation.

Les premiers fondements en furent peut-être jetés, dès 1569, par un profès de *Scala Dei*, dom Pierre Berenguer, le célèbre Antonio Agustin étant évêque de Lérida (1561-1577). Toutefois ce fut seulement le chapitre général de 1588 qui habilita *Scala Dei* pour cette fondation, le chapitre de 1589 qui en confia la mission à D. Berenguer et celui de 1590 qui incorpora à l'ordre la nouvelle maison, laquelle ne fut jamais un monastère de pleine observance et dont Berenguer devint le premier prieur.

Les religieux s'étaient établis d'abord au nord de la ville dans l'ermitage de Saint-Ruf, concédé par indult apostolique avec l'appui de l'Université, lorsque en août 1592, une bulle de Clément VIII restitua aux évêques cette propriété en compensation de certaines redevances payées par les chartreux à l'évêché pour le domaine de Castellaseño. On tenta l'installation plus au sud dans l'ancien couvent dominicain de N.-D. de Butsanit. Mais les chapitres généraux de 1592 et de 1594, ayant conçu des doutes sur l'avenir d'une entreprise dont paraissaient se désintéresser les bienfaiteurs sur la générosité desquels on avait compté,

ordonnèrent des enquêtes. Le résultat fut qu'en 1596 les religieux rentraient à *Scala Dei*.

Escolano, *Decada primera de la hist. de Valencia*, Valence, 1610, t. I, col. 973, attribue la fondation d'*Ara Caeli* à un autre profès de *Scala Dei*, Dom Andres Capilla, insigne bienfaiteur de son ordre, alors évêque d'Urgel (depuis 1588), lequel en 1575 fit imprimer à Lérida quatre de ses ouvrages. Mais c'est une faute d'impression. Il faut lire *Ara Christi*.

D. Nicolas Molin, *Historia Cartusiana ab origine ordinis*. Tournai, 1906, t. III, p. 159. — *Maisons de l'ordre des Chartreux. Vues et notices*, Parkminster (Sussex), 1916, t. III, p. 219-210 et 50. — D. Roch Aussel, *Notice historique sur les chartreuses d'Espagne*, t. II, p. 65. Ms. aux archives de Parkminster. — J. Pleyan de Porta, *Guia de Lérida*, ibidem, 1882, p. 420. — M. Jimenez Catalan, *Apuntes para una Bibliografía llerdense*, Barcelone, 1912, p. 90-96. — V. Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia*, Valence, 1747, t. I, p. 250-252.

A. LAMBERT.

ARA CHRISTI, chartreuse fondée, en 1585, près de Puich, au royaume de Valence (Espagne), par donation de la pieuse dame Hélène de Roig, qui remplit les intentions de son frère Christophe, chanoine de Valence, et inquisiteur pontifical d'Aragon. Les débuts de la fondation furent pénibles, mais dans le XVIII^e siècle, la maison fut rebâtie avec tant de magnificence qu'elle devint une des plus belles chartreuses d'Espagne. Philippe IV la prit sous sa protection royale le 26 novembre 1645. Dans les *Ephemerides ord. cartus.* de dom Léon Le Vasseur, il est question de huit religieux éminents par la vertu qui ont demeuré dans cette maison. Plusieurs auteurs figurent dans la liste des écrivains chartreux. Pendant la guerre de succession, la communauté d'Ara Christi eut beaucoup à souffrir de la part des partisans de Philippe V, qui l'accusaient d'entretenir dans le peuple la sympathie pour l'archiduc Charles d'Autriche. Au mois de mai 1776, Ara Christi avait dix-sept religieux de chœur et deux frères convers. C'est au couvent d'Ara Christi que le maréchal Suchet avait établi son quartier général en 1811, lorsqu'il gagna, le 24 octobre, la victoire de Puzol. La capitulation de la ville de Valence (22 janvier 1812) eut pour conséquence la suppression des couvents, déjà décrétée, en 1809, par Joseph Bonaparte. Avant et après cette suppression momentanée, Ara Christi devint la résidence du vicaire général de la congrégation des chartreux espagnols, qui y réunit plusieurs fois le chapitre général. La communauté fut expulsée définitivement le 3 septembre 1835. Sauf le grand cloître presque ruiné, les bâtiments d'Ara Christi sont encore conservés en bon état.

Liste des Prieurs. 1. D. Miguel Santangel de Vera, 7 avril 1585-1586. — 2. D. Joachim Amigo, 1586-1590, puis une 2^e fois, 1593-1594 et 1595-6 mars 1599. — 3. D. Pedro Samaniego, recteur, puis prieur, 1590-1591. — 4. D. José Ferrer, 1591-1593. — 5. D. Miguel Monllor, recteur, 1594-1595, « *laudabiliter vixit in ordine per 56 annos*. » — 6. D. Miguel Diza, recteur, 1599. — 7. D. Pedro Matheu, 1599-1611, recteur, puis prieur. On peut le considérer comme le fondateur de la chartreuse d'Ara Christi. — 8. D. Francisco Font, 1611-1612, supérieur zélé et grand homme d'oraison. — 9. D. Bartolomé Puig, 1613-1615. — 10. D. Francisco Almenar, 1615-1624, savant juriste, il joua un grand rôle dans la construction d'Ara Christi. — 11. D. Vicente de Cuevas, 1624-1627, il continua l'œuvre de son prédécesseur. — 12. D. Andrés Alvarez ou Alvaro, 1627-1630 et 1633-1635. — 13. D. Enrique Tristany, 1630-1633. — 14. D. Francisco de Medina, 1635-1638. — 15. D. Bernardo de Esteve, 1638-1639. — 16. D. Bernardo de Oliver, 1639-1642. — 17. D.

Francisco Pallas, 1643-1645, auteur de nombreux ouvrages ascétiques. — 18. D. Antonio Marti de Altarriba, 1645-1651. — 19. D. José Columna, 1651-1653 et 1657-1662. — 20. D. J. B. Giner, 1653-1657 et 1662-1665. — 21. D. Vicente Navarro, 1665-1666. — 22. D. Gaspar Rojas, 1666-1671. — 23. D. Mateo Marti, 1671-1673. — 24. D. Pedro Pastor, 1673-1678. — 25. D. Luis Albero, 1678-1684. — 26. D. Blas Bartolomé Arnal, 1684-1690. — 27. D. Pedro Vilanova, 1690-1692. — 28. D. Domingo Samper, 1692-1694. — 29. D. Gaspar Planes, 1694-1697. — 30. D. Gregorio Mascarell, 1697-1709. — 31. D. José Hugo Mascarell, 1709-1712. — 32. D. J. Tomas Ferrer, 1712-1719. — 33. D. G. B. Periz, 1719-1724; le chapitre général lui accorda le « *laudabiliter vixit*. » — 34. D. Antelmo Massia, 1724-1733. — 35. D. Miguel Areco, 1733-1735. — 36. D. Isidro Esmandia, 1735-1738 : « *laudabiliter vixit per 54 annos in ordine*. » — 37. D. José Flor-Rosell, 1738-1736 et 1751-1753, homme de grande vertu et supérieur au cœur d'or. — 38. D. Martin Regaraz, 1746-1751 : « *laudabiliter ultra 50 annos vixit in ordine*. » — 39. D. Marin Candela, 1753-1760 et 1774-1783. — 40. D. Rafael Vila, 1760-1763. — 41. D. Sebastian Lopez, 1763-1766. — 42. D. Felipe Ravanals, 1766-1769. — 43. D. Francisco Zaragozi, 1769-1771. — 44. D. Juan Echave, 1771-1774. — 45. D. José Brun, 1783-1789. — 46. D. Bruno Gari, 1789-1792. — 47. D. Pedro Juan Davila, 1792-1794. — 48. D. Tadeo Herrero, 1794, avant 1815. — 49. D. Vicente Molina, 1805; il eut pour successeur D. Bruno Gari prieur pour la 2^e fois. — 50. D. Juan Camaron, 1815-1818 et 1832-1835. — 51. D. Luis Barreda, 1818-1820. — 52. D. Joachim Sanchez, 1820-1832. — 53. D. Anselmo Ripoll, 1835.

José Orti, *Fundacion del R. Monasterio de N. Señora de Ara Christi*, Valence 1732. — Joseph de Valles, *Primer instituto de la S. religion de la Cartuza*, Barcelone, 1792, p. 252-256. — Lefebvre, *Saint Bruno et l'ordre des chartroux*, Paris, 1883, p. 357.

S. AUTORE.

ARABIA, Ἀραβία, évêché en Augustamnique Seconde, métropole Léontopolis. La pèlerine Eucheria, vers la fin du IV^e siècle, visita Arabía et s'entretint avec son évêque, qu'elle ne nomme pas. Voir *S. Silviae Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta*, 2^e édit. Gamurrini, Rome, 1888, p. 16-20. La ville est mentionnée par Hiéroclès, *Synecd.*, 728, 6; Julius Honorius, qui lui donne le titre d'oppidum, *Cosmogr.*, 44, édit. Riese, p. 47; Georges de Chypre, *Descriptio orbis romani*, 107, édit. Gelzer, p. 36. Le siège figure encore vers 840 dans la notice 1 de Parthey, 728; son nom y est corrompu en Ἀναβίου; on trouve aussi Ἀναβίου, Ἀραβίου, Ἀραβίου, dans les manuscrits de Georges de Chypre : il s'agit là d'une forme populaire pour laquelle on a d'autres exemples en Égypte.

L'Arabia des sources grecques n'est autre que la localité nommée Thou à l'époque romaine. Voir Mommsen, dans *Sitzungsber. der Berlin. Akademie der Wissenschaft*, 1887, p. 362 sq. A leur tour les Arabes l'appelèrent Balgâ; voir Gelzer, *op. cit.*, p. 116. Elle est citée sous ce nom par Jean de Nikiou, *Chronique*, édit. Zotenberg, p. 540. Il faut l'identifier probablement avec Belgas, ville de 2 500 habitants au Nord-Ouest de la province de Gharbyeh; notons cependant qu'il existe dans la province de Benisouef une autre Balgâ avec 3 000 habitants. Voir E. Amelineau, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893, p. 83.

S. PÉTRIDÈS.

1. ARABIANUS, écrivain ecclésiastique qui composa, vers la fin du règne de Commode ou sous Septime-Sévère, un traité dont nous ignorons le sujet.

Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xxvii. Saint Jérôme, dans son *De viris illustribus*, II, répète les renseignements d'Eusèbe avec quelques variantes : Arabien aurait écrit sous Sévère plusieurs opuscules dogmatiques; *P. L.*, t. xxiii, col. 661. Mais ces précisions sont sans autorité; il n'est pas douteux que saint Jérôme, s'il eût connu d'Arabien autre chose que la mention qu'en fait Eusèbe, eût parlé avec plus de précision, donné au moins les titres de quelques-uns de ces opuscules ou spécifié de quelque autre manière leur contenu. Il ne faut donc pas s'arrêter au pluriel qu'il substitue au singulier d'Eusèbe; quant à la donnée sur les écrits dogmatiques, il est probable qu'elle est due à la rédaction de la phrase d'Eusèbe, qui, après avoir parlé du traité de Sextus sur la résurrection, sujet dogmatique, ajoute la mention du traité d'Arabien, semblant le rattacher à l'ouvrage d'Apion par le même ὁμοίως qui y rattachait déjà le traité de Sextus. Saint Jérôme n'aurait donc complété Eusèbe que pour avoir voulu trop lire entre les lignes.

Stan. von Sychowsky, *Hieronymus als Literarhistoriker*, Münster, 1894, p. 139-140.

R. AIGRAIN.

2. ARABIANUS, évêque d'Ancyre, métropole de la Galatie, en 394 et 400. Cette dernière date est celle de la réunion épiscopale où fut accusé Antonin d'Éphèse. Voir *Dictionnaire*, t. II, col. 1540. Ajouter aux références indiquées : Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 991; Palladius, *Dial.*, c. XIII, P. G., t. XLVII, col. 47.

R. AIGRAIN.

ARABIE. — I. Délimitation géographique. II. Origines chrétiennes. III. La province romaine jusqu'à Dioclétien. IV. La province romaine depuis Dioclétien. V. Les phylarques. VI. Les royaumes vassaux : la dynastie chrétienne des Ghassanides. VII. Les royaumes vassaux : les chrétiens de Hira et les Lakhmides. VIII. Le christianisme dans l'Arabie du sud. IX. Les chrétiens au Hedjâz jusqu'à Mahomet. X. Les Arabes chrétiens et Mahomet. XI. Les Arabes chrétiens sous les califes orthodoxes. XII. Les Arabes chrétiens sous les Omayyades. XIII. Quelques survivances. XIV. Bibliographie.

I. DÉLIMITATION GÉOGRAPHIQUE. — Le nom d'Arabie a été donné suivant les cas à des étendues de pays fort différentes qu'il importe de distinguer. Aujourd'hui les géographes désignent par ce nom la péninsule limitée par la mer Rouge, le golfe d'Aden, la mer et le golfe d'Oman et au nord le désert de Syrie. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. A l'époque biblique, elle ne dépassait pas au sud le Hedjâz, et ne comprenait pas la plus grande partie de l'Arabie Heureuse des Romains; c'est une question de savoir s'il faut, à cette époque, regarder comme appartenant à l'Arabie la région palmyrénienne. La péninsule sinaïtique, que les Romains appelèrent Arabie Pétrée, n'a pas non plus toujours été considérée, même à l'époque romaine, comme faisant partie de l'Arabie et dépendait à la fin de l'empire d'une province palestinienne. Il est impossible, d'autre part, de s'en tenir au point de vue ethnographique et de définir « Arabie » les territoires habités par des populations arabes, car les Arabes, peuple volontiers migrateur, dont une partie considérable mena toujours la vie nomade et ne peut recevoir sur la carte qu'une place très relative, s'étendirent, dès la période antéislamique, bien au delà des limites de l'Arabie; il y eut, par exemple, de nombreux Arabes en Syrie, assez pour que M. René Dussaud ait pu écrire un livre sur les Arabes en Syrie avant l'Islam. Quant aux frontières politiques, elles ont fréquemment changé.

L'Arabie, telle que nous l'étudions ici, est l'Arabie chrétienne, celle où l'on peut retrouver une population

au moins partiellement chrétienne, ou, en passant, celle dont la population a eu avec des chrétiens des rapports intéressants à noter. Nous ne traiterons que de la période qui s'étend jusqu'à l'invasion islamique et un siècle environ au delà. L'histoire postérieure du christianisme dans ces pays est traitée, soit dans l'article ANTIOCHE (Patriarcat d'), t. III, col. 598 sq., les chrétiens d'Arabie relevant de ce patriarcat, soit à l'article ASIE (Missions catholiques d'). Pour la période ancienne nous embrasserons tous les territoires habités par des populations de race arabe, quand ils ne se rattachent pas trop manifestement à d'autres pays, mais nous n'y suivrons l'histoire que des seuls Arabes. Ainsi, pour que le tableau d'ensemble se dessine avec toutes ses lignes, nous aurons à toucher parfois à l'histoire ecclésiastique de la péninsule sinaïtique, bien qu'elle n'ait appartenu administrativement à l'Arabie que pendant des siècles où le christianisme n'y avait guère pénétré; et, si nous laissons de côté, sauf pour y mentionner des incursions de tribus arabes, les provinces romaines de Palestine et de Syrie, nous engloberons dans notre étude les Arabes du nord du désert de Syrie jusqu'à l'Euphrate.

La péninsule arabique est en grande partie déserte. Les anciens appelaient spécialement Arabie déserte la région septentrionale, très pauvre, désert de Syrie et Nefoud, jusqu'au plateau du Nedjd. Au sud du Nedjd, c'est l'Arabie Heureuse, les anciens n'ayant guère connu que le sud-ouest (Yémen) et la côte méridionale (Hadrâmut, *Chatramotitae*), pays fertile et qui paraissait d'autant plus riche aux Romains que c'était le chemin des caravanes qui apportaient à l'empire les produits de l'Inde. La côte occidentale, au nord du Yémen, porte le nom de Tihâma; entre le Tihâma, « terres basses » et le Nedjd, « terres hautes », s'étend le Hedjâz, « barrière », dont les limites sont encore plus difficiles peut-être à préciser que celles des autres provinces, les auteurs arabes variant à l'infini quand il s'agit de marquer ces sortes de divisions, et comprenant ou ne comprenant pas, suivant l'occasion, une même ville dans une province déterminée. Lammens, *Le berceau de l'Islam*, p. 11-16. Nous admettons avec le P. Lammens que « pour nous le Hedjâz comprendra toute l'Arabie occidentale, à l'exception du Yémen. » On donne quelquefois à la région entre La Mecque et le Yémen le nom d'Assir. Au sud-est, la région qui borde le golfe d'Oman est précisément l'Oman, qui lui a donné son nom (*Omanitae*). Le Bahrein est sur la côte du golfe Persique, dans lequel se trouvent les deux îles du même nom. Ces vocables, malgré leur imprécision, devant revenir dans le cours de l'article, nous avons cru devoir rappeler quelles contrées ils désignent.

II. ORIGINES CHRÉTIENNES. — Il est impossible de dire qui, le premier, a porté en Arabie le flambeau de l'Évangile. De quelques indications fournies par le Nouveau Testament, on ne saurait guère tirer de renseignements positifs. Il y avait des Arabes à la Pentecôte. Act. II, 11. Les Arabes qui se rendaient à Jérusalem pour la fête étaient des Juifs ou des prosélytes de race arabe, parmi lesquels nous ignorons s'il y eut des baptisés, et, à supposer qu'il y en ait eu, ce qu'il advint d'eux à leur retour dans leur pays. En tout cas ce pays pouvait n'être pas éloigné : Damas, quand saint Paul y vint aussitôt après l'apparition qui le convertit, avait pour souverain un Arétas (Hârith), qui y était représenté par un ethnarque. II Cor. XI, 32. Il s'agit de cet Arétas IV qui prit le nom de *Râhem amméh*, « ami de son peuple », pour ne pas se dire « ami de César » ou des Romains, et qui régnait à Petra sur les Nabatéens de race arabe; c'est l'Arétas dont Hérode Antipas épousa puis répudia la fille; il s'était emparé du pouvoir sans la permission d'Au-

guste, qui se décida enfin à le reconnaître et il est croyable qu'il devait à Caligula l'extension de son royaume jusqu'à Damas. H. Vincent, *Les Nabatéens*, dans *Rev. biblique*, 1898, p. 572; à rapprocher de Dussaud, *Chronologie des rois de Nabatène d'après la numismatique*, dans *Journal asiatique*, mars-avril 1904, p. 180-238. Arétas régna de 9 environ avant J.-C. à 40 après (chronologie du P. Vincent); cette dernière date marque le terme au delà duquel ne peut être repoussée l'évasion de saint Paul. Il est intéressant de relever que, d'après Act. IX, 23-25, ce seraient des Juifs qui auraient persécuté saint Paul, tandis que II Cor. XI, 32, attribue la persécution à l'ethnarque (arabe) de Damas : celui-ci vraisemblablement, peu occupé de controverses religieuses, prenait seulement des mesures contre un homme que les Juifs lui représentaient comme un perturbateur.

Après sa conversion et entre deux séjours à Damas, saint Paul nous apprend qu'il se rendit en Arabie; son retour à Jérusalem date de trois ans après sa conversion. Gal. I, 17. Il est peu vraisemblable que l'Arabie où séjourna saint Paul soit le grand désert arabique. On pense généralement au Haurân et aux régions voisines, à l'est de Damas. D'autres, comme Fouard et le P. Prat, s'autorisant de ce que saint Paul allait en Arabie pour y recevoir du Christ la révélation de la loi nouvelle, suggèrent que le souvenir de Moïse dut l'entraîner vers la péninsule sinaïtique. En tout cas, si saint Paul fit autre chose en Arabie que de se renfermer dans la méditation et la retraite, et s'il prêcha la foi chrétienne aux Arabes (et surtout aux Juifs) qu'il y put rencontrer, l'histoire n'en fournit aucune trace. Certains commentateurs, surtout parmi les Pères, ont cru, sur des arguments de vraisemblance, que saint Paul avait dès lors commencé à prêcher. Saint Jérôme ajoute que cette mission n'obtint pas de succès, et explique ainsi le silence des Actes. *P. L.*, t. XXVI, col. 328.

A propos de l'Arabie voisine de la région de Damas, il est intéressant de rappeler un passage du *Dialogue avec Tryphon*, où saint Justin situe dans cette contrée le pays des mages dont parle l'Évangile et qui vinrent adorer Jésus à Bethléem : il répète à plusieurs reprises que « des mages arrivés d'Arabie » l'adorèrent, LXXVII, 4; LXXVIII, 2, 5, 7; éd. Archambault, t. II, p. 15-21. Un peu plus loin il précise qu'il s'agit de Damas, et se justifie de situer en Arabie une ville qui appartenait de son temps à la Syro-Phénicie; mais, dit-il, chacun sait que Damas a été et est encore du territoire d'Arabie, allusion fort claire à l'identité entre l'ancien royaume nabatéen et ce qui forma d'abord la province romaine d'Arabie. LXXVIII, 10, éd. cit., p. 25. Mais il serait imprudent de voir dans ces passages une tradition historique d'où l'on pourrait conclure à quelque diffusion de la bonne nouvelle en Damascène par les mages venus de Bethléem; saint Justin, dans tout ce développement, ne fait pas autre chose que des rapprochements trop ingénieux entre divers passages de l'Ancien Testament, dont il donne une exégèse peu littérale : il parle d'Arabie à cause des versets du psaume LXXI et d'Isaïe, LX, 6, sur l'or d'Arabie, les rois de Saba et d'Arabie (la liturgie a conservé ce rapprochement, sans qu'on puisse y voir une affirmation historique); et la mention de Damas découle, par un procédé semblable, d'Is. VIII, 4, « il prendra la puissance de Damas... » de même que saint Justin n'hésite pas à interpréter la voix entendue dans Rama, *Matth.* II, 18, d'une Rama qu'il va chercher en Arabie, et non de la Rama de Benjamin.

Une autre région de l'Arabie, l'Arabie Heureuse, reçut peut-être dès les temps apostoliques une première prédication de l'Évangile. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, x, 3, rapporte que le catéchiste alexandrin Pan-

tène, quand il alla prêcher dans les « Indes », y trouva un Évangile hébreu qu'y avait apporté l'apôtre saint Barthélemy, et qui était l'Évangile de saint Matthieu. Saint Jérôme reproduit cette donnée dans son *De viris illustribus*, xxxvi, P. L., t. xxiii, col. 651, en supprimant la réserve « on raconte... » introduite prudemment par Eusèbe et en ajoutant, on ne sait d'après quelle source, que Pantène rapporta à Alexandrie cet exemplaire de l'Évangile. Rufin, *Hist. eccl.*, I, 9, P. L., t. xxi, col. 478, précise que saint Barthélemy évangélisa « l'Inde citérieure qui touche à l'Éthiopie » et qui est séparée de la Parthie par l'Inde ultérieure; de cette géographie étrange, Socrate, mieux placé pour connaître l'Orient, retient seulement la mission de saint Barthélemy dans « l'Inde qui confine à l'Éthiopie », *Hist. eccl.*, I, 19, P. G., t. LXVII, col. 125. Ces données sont d'interprétation assez difficile. Un autre passage de saint Jérôme, *ep. lxx*, P. L., t. xxii, col. 667, spécifie que Pantène alla prêcher l'Évangile dans l'Inde « chez les Brahmanes », ce qui fait penser à l'Hindoustan. Mais le traducteur grec auquel on attribue le nom de Sophrone, et qui a intercalé dans le *De viris illustribus* dix chapitres sur les apôtres ou les hommes apostoliques qui n'ont pas laissé d'écrits, dit que saint Barthélemy prêcha « aux Indiens que l'on appelle Heureux », éd. von Gebhardt, p. 7; de là l'expression a passé dans les catalogues byzantins d'apôtres, comme celui d'Economius. Voir l'édition Schermann qui les rassemble, *Prophetarum vitae fabulosae, indices apostolorum discipulorumque Domini*, Leipzig, 1907. Or l'épithète fait penser, non aux Hindous, mais aux habitants de l'Arabie « Heureuse », chez qui la présence de nombreux juifs, comme nous le verrons, peut expliquer l'introduction d'un Évangile hébraïque, donné pour l'Évangile même de saint Matthieu. Malheureusement le texte d'Eusèbe, point de départ de tous ces développements, est trop peu affirmatif et trop imprécis pour fonder avec quelque certitude la double mission de saint Barthélemy et de Pantène dans le Yémen. Le même Sophrone, éd. citée, p. 8, dit que l'apôtre saint Thomas fut enseveli à Calamine, dans l'Inde, ville complètement inconnue; mais Tillemont a pensé qu'il pouvait s'agir de Calamone en Arabie, d'où son corps fut aisément transporté à Édesse; simple conjecture d'ailleurs. *Mém. pour servir à l'Hist. eccl.*, t. I, p. 613. Toujours à l'époque apostolique, des traditions grecques fort incertaines veulent que le diacre Timon ait terminé sa carrière comme évêque de Bostra. *Synaxarium Constantinop.*, éd. Delehaye, col. 773, 784; pseudo-Dorothee de Tyr, P. G., t. xcii, col. 1001; Schermann, *op. cit.*, *passim*. Enfin, l'éunuque de la Candace d'Éthiopie, d'après le *Synaxaire*, aurait prêché l'Évangile en Arabie Heureuse et dans l'île de Taprobane (en mer Rouge), avant de subir le martyre. Ed. Delahaye, col. 788. La *Didascalie d'Addai*, IV, 1, traduction F. Nau, p. 231, rattache l'évangélisation de l'Arabie, avec celle de la Phénicie, à Jacques, frère du Seigneur.

III. LA PROVINCE ROMAINE JUSQU'À DIOCÉTIEN. — Le royaume nabatéen, auquel Damas n'appartenait plus depuis le règne de Malchos II (vers 48-71, d'après la chronologie du P. Vincent; 40-75, d'après celle de M. Dussaud) fut de plus en plus, sous son successeur Rabel II, entraîné dans l'orbite de la politique romaine. Il finit par être annexé à l'empire, en 105, par le légat de Syrie, A. Cornelius Palma, qui prit Petra, la capitale. L'ancien royaume ne demeura que quelques mois annexé à la province de Syrie : une nouvelle province fut constituée l'année suivante sous le nom d'Arabie, avec Bostra pour capitale, siège de la III^e légion *Cyrenaica*. Mommsen a voulu voir dans le nom donné à cette province une marque de mégalomanie, parce que la presque totalité de la péninsule arabe restait

en dehors de ses limites. En fait, ce nom était suffisamment justifié par la proportion d'habitants de race arabe dans la population de la province. Trajan fit inscrire sur ses milliaires la formule si fréquemment répétée, *redacta in formam provinciae Arabia (provincia est une mauvaise lecture; sur les monnaies, Arabia adquisita)*, à quoi s'ajoute non moins régulièrement la mention de la route nouvelle construite au nom de l'empereur par le légat C. Claudius Severus, de la frontière syrienne à la mer Rouge : *Viam novam a finibus Syriae usque ad mare Rubrum aperuit et stravit per C. Claudium Severum leg(atum) Aug(usti) pr(o) pr(aetore)*, l'Arabie étant comptée parmi les provinces impériales. Il s'agit de la route qui, se rattachant par Canatha à la ville de Damas demeurée syrienne, rejoint par Bostra, Philadelphie et Petra le port d'Aïla et le golfe Élanitique (aujourd'hui golfe d'Akabah); elle fut construite en 111. Une autre route, commencée en 105 et terminée seulement en 112, allait de Philadelphie à Gerasa et à Adraa, d'où elle rejoignait Damas, tandis qu'un embranchement se dirigeait sur Bostra (*Nova Trajana Bostra*, la ville ayant reçu le nom du prince qui avait accru son importance). Ainsi Bostra, déjà en communication avec le golfe Persique par une route de caravanes, devenait un nœud de communications de premier ordre. Il est naturel que la prédication évangélique en ait profité et que Bostra, une fois la région évangélisée, n'ait pas tardé à en devenir aussi la métropole ecclésiastique.

Il faut beaucoup de précautions pour marquer les limites de la nouvelle province, qui du reste furent en transformation presque continuelle. Plusieurs ordres d'indices aident à les déterminer : les données des géographes anciens; les découvertes épigraphiques, qui font connaître de quels fonctionnaires dépendait chaque localité et quels corps de troupes y résidaient; l'examen topographique, car certaines routes ayant une importance militaire considérable ne devaient pas dépendre de plusieurs gouverneurs; enfin l'emploi de l'ère provinciale de Bostra, partant du 22 mars 106, qui n'est en usage qu'en Arabie, les villes voisines de Syrie continuant à dater par les années des empereurs ou par l'ère des Séleucides. Il faut d'ailleurs apporter une grande prudence dans le maniement de ce dernier critère, en particulier, comme le recommande M. Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, t. II, p. 89, note : « C'est là un critérium très incertain, alors même qu'il ne fait pas complètement défaut; » mais depuis MM. Brünnow et von Domaszewski, qui en ont fait usage dans leur grand ouvrage *Die Provincia Arabia*, ont montré de quel intérêt peuvent être les précisions obtenues par ce moyen. En combinant les résultats de ces différentes recherches, on peut marquer la frontière à peu près ainsi : d'Aïla au Zared (Ouadi-el-Hesa), affluent méridional de la mer Morte, elle englobe l'ancien pays d'Edom, avec sa capitale Petra; la péninsule sinaïtique faisait aussi partie de la province, comme l'atteste un passage de Procope, *De aedificiis*, v, 8, éd. Dindorf, t. III, p. 326. Nous ne savons si le Negebe (région au sud de la Palestine), bien qu'attribué par Ptolémée à l'Arabie Pétrée et au royaume nabatéen, appartient à l'Arabie de Trajan et non pas plutôt à la Palestine, ce qui serait plus vraisemblable. Puis, la frontière remonte vers le Nord en suivant la mer Morte, englobant l'ancien pays de Moab. La frontière la plus délicate à tracer est celle du nord : Dionysias (Soada, Es-Soueïda), Canatha, El-Muschennef (Neela?), dans le Haurân, appartiennent d'abord à la Syrie, de même le lieu où fut fondée plus tard Philippopolis (Es-Schuhba); la limite semble formée par la crête du Kuleb et par le Ouadi-Talit, qui y prend sa source et qui coule vers l'ouest jusqu'au

Yarmouk. Quant aux villes syriennes de la Décapole par lesquelles passait du nord au sud la route militaire, elles furent naturellement rattachées à la nouvelle province, les autres, celles de l'ouest, restant en dehors. Des doutes subsistent pour la région d'Es-Salt; Pella, Gadara, Capitolias, Abila, demeurent palestiniennes; Philadelphie, Gerasa, Adraa, deviennent des villes arabes. Il faut renoncer à la théorie de M. von Rohden, qui croyait que Gerasa et Philadelphie avaient appartenu à la Syrie jusqu'au temps de Septime-Sévère. De *Palaestina et Arabia provinciae Romanis quaestiones selectae*, dissert., Berlin, 1885, p. 11-12; *Realencyklopädie* de Herzog-Hauck, au mot *Arabia*. Il est certain que Gerasa appartenait à l'Arabie au moins en 148, comme le montre une inscription publiée par le P. Germer-Durand dans la *Revue biblique*, 1895, p. 385; cf. même revue, 1900, p. 435 (Perdrizet) et *Revue archéol.*, 1896, t. I, p. 151 (Clermont-Ganneau); cette interprétation suppose que l'on compte la date de 212 donnée par l'inscription d'après l'ère de Pompée, et non d'après l'ère de Bostra, qui donnerait l'an 318 de J.-C. D'autres inscriptions établissent le fait sans contestation possible pour l'année 162; et l'on peut même dire, avec M. Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, t. II, p. 87-92, que le C. Claudius Severus mentionné sur les inscriptions de la route de 111 (premier exemplaire donnant le nom au complet dans *Rev. biblique*, 1896, p. 603), et manifestement gouverneur d'Arabie, avait Gerasa sous sa dépendance, si on l'identifie avec le... *dium Severum* d'une inscription de Gerasa (dans Schumacher, *Zeitschr. des deutsch. Palästina-Vereins*, 1895, p. 130; à compléter probablement par le n. 7 de la même série). Reste seulement à expliquer dans cette hypothèse, l'inscription *corp. insc. graec.*, n. 4661 *add.*, sous Antonin, qui mentionne peut-être, si les compléments proposés sont exacts, un légat de Syrie. Il se peut, comme l'a admis M. Michon, que le rattachement de Gerasa à l'Arabie ait suivi, pour des raisons accidentelles, de courtes interruptions. — Quant à Philadelphie, même si le fragment... *rum? leg(atum)*, dans *Rev. biblique*, 1895, p. 625, ne se rapporte pas au légat Severus de 111, une inscription qui y a été découverte, *Mittheil. und Nachrichten des Palästina-Vereins*, 1896, p. 3-4, nomme le légat L. Aemilius Carus, dont M. Liebenam date la légation en Arabie de vers 120, par conséquent peu après l'érection de la province. Clermont-Ganneau, *op. cit.*, t. II, p. 88. — La frontière méridionale, partant de Aila, et la frontière orientale, qui s'étendait au moins jusqu'à Nemara, ne furent jamais bien nettement définies.

Des modifications ne tardèrent pas d'ailleurs à se produire. Vers 195, Septime-Sévère, reprenant peut-être une idée d'Hadrien, sépara la Syrie en deux provinces, la *Syria Phoenice* et la *Syria Coele*; par la même occasion, il rattacha à l'Arabie certains territoires, repoussant sa frontière jusqu'au nord du Haurân : Canatha, par exemple, date depuis lors ses inscriptions par l'ère de Bostra; quand Philippe l'Arabe fonda une ville sur l'emplacement de l'actuel Es-Schuhba, ce fut, dit Aurelius Victor, *Caes.* 28, Philippopolis *apud Arabiam*. Il n'est pas du tout certain que l'Arabie ait dès lors compris le Ledja (Trachonitide), mais elle englobait la plaine de la Nukra, la frontière passant au nord de El-Kerak, (ne pas confondre avec El-Kerak du sud, qui est Characmoba).

Dans le territoire ainsi délimité, comme en bien d'autres contrées, nous constatons à un certain moment que le christianisme a pénétré et s'est organisé, sans que nous puissions dire avec certitude depuis quand ni de quelle manière. Nous savons que les chrétiens de Palestine, lors du siège de Jérusalem, en 70, se retirèrent à Pella, une des villes de la Déca-

pole; il est possible que, de là, quelques-uns d'entre eux aient rayonné et aient porté l'Évangile dans telle ou telle ville destinée à faire partie, après 106, de la circonscription nouvelle; mais ce ne peut être là qu'une induction sans preuves. Les premiers Arabes chrétiens dont nous connaissons le nom sont des hérétiques, sans parler des ébionites et des elcésaites que nous retrouverons plus loin d'après saint Épiphane, comme si l'Arabie avait dû dès la première heure justifier le dicton : *Arabia haeresium ferax*. Nous connaissons par les *Philosophumena* de saint Hippolyte, VIII, 2 et X, 9, éd. Cruice, p. 408-416 et 498-500, les bizarres imaginations d'un gnostique, Monoïme l'Arabe, que l'auteur nomme entre les docètes et Tatien et qui a dû vivre, à ce compte, dans la seconde moitié du I^{er} siècle. Monoïme expliquait que le principe de toutes choses était le premier homme et le fils de l'homme, auxquels il appliquait la phrase évangélique *iota unum aut unus apex* (Matth. V, 18), la valeur numérique de cet iota (10) qui représentait le fils étant le point de départ d'innombrables spéculations sur les nombres et la géométrie, moins pertinentes, estime Hippolyte, que celles des pythagoriciens. Hippolyte cite un extrait d'une lettre de Monoïme à un certain Théophraste, VIII, 2, éd. Cruice, p. 415; mais, à s'en tenir à la thèse de Stähelin, *Die gnostischen Quellen Hippolyts*, dans *Texte und Untersuchungen*, 1890, VI, 3, Hippolyte aurait utilisé une source fournie par un faussaire. Cf. A. d'Alès, *La théologie de saint Hippolyte*, p. 91-98. M. de Faye, dans *Revue de l'hist. des religions*, 1902, p. 61 sq., a tenté de prouver que les documents gnostiques d'Hippolyte provenaient, non d'une main unique, mais d'une seule école; et il est admis que pas un n'est antérieur au II^e siècle. Comme les *Philosophumena* sont notre seule source sur l'hérésie de Monoïme, il est prudent de ne pas être trop affirmatif. Signalons à ce propos l'étrange méprise qui a fait prendre saint Hippolyte pour un évêque de Bostra, dans un traité du pape saint Gélase, par suite d'une lecture inattentive d'un passage de Rufin (emprunté à Eusèbe) où le nom d'Hippolyte était rapproché de celui de Bérylle. De *duabus naturis in Christo*, dans Theil, *Epistolae Romanorum Pontific. genuinae*, t. I, p. 535.

Sous le règne de Caracalla, vers 214 ou 215, l'Arabie romaine fut le théâtre d'un des faits les plus curieux de l'histoire ecclésiastique ancienne. Un gouverneur de la province, de qui le nom est inconnu (à moins que ce ne soit le Furnius Julianus nommé sur plusieurs milliaires de 214, cf. Germer-Durand dans *Bull. archéol. du Comité des travaux hist.*, 1904, p. 5-31), eut la curiosité de s'instruire de la doctrine chrétienne et demanda au préfet d'Égypte et à l'évêque Demetrius d'Alexandrie de lui envoyer le plus illustre des maîtres chrétiens d'alors, Origène. Celui-ci était tout juste rentré de cette mission aussi flatteuse qu'inattendue quand éclata la sédition de 215, si durement réprimée par Caracalla, ce qui date l'événement. Eusèbe, qui le raconte, *Hist. eccl.*, VI, XIX, 15, ajoute qu'Origène mena sa mission à bonne fin, mais il serait sans doute exagéré de conclure qu'il convertit le haut magistrat. Ce ne fut pas le dernier voyage d'Origène en Arabie. Parmi les évêques qui exerçaient, à l'époque dont il vient d'être parlé, une activité littéraire notable, Eusèbe cite Bérylle, « évêque des Arabes de Bostra », auteur de lettres et de différents recueils d'extrait d'extraits (φλοκαλίζι). *Ibid.*, XX, 2. Socrate a vu à tort dans Bérylle un évêque de Philadelphie d'Arabie, *Hist. eccl.*, III, 7, P. G., t. LXVII, col. 392; et Preuschen a vainement cherché (*Theolog. Literaturzeitung*, 1902, p. 28) à donner quelque autorité à cette mention inexacte en la supposant empruntée à une source ancienne, qui dépendrait de l'*Apologie d'Origène* due à Pamphile et à Eusèbe, comme si ce dernier eût pu

ignorer un ouvrage auquel il avait collaboré. Saint Jérôme, dans sa *Chronique*, ann. 2243, P. L., t. xxvii, col. 641, signale Bérylle comme un écrivain renommé du temps d'Alexandre Sévère (222-235). Ce Bérylle, vers la fin de son épiscopat, tomba dans l'hérésie modaliste : il professait que le Verbe, avant l'incarnation, ne possédait pas une personnalité propre, et n'en avait pas d'autre que celle du Père. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, xxxiii. Les évêques s'émurent : Eusèbe ne précisa pas lesquels, vraisemblablement ceux du pays, ce qui donne à penser que d'autres Églises que celle de Bostra étaient déjà constituées en Arabie ; malheureusement toutes les pièces relatives à cette affaire sont perdues, il ne nous reste que le récit d'Eusèbe qui, à lui seul, ne nous permet pas de mesurer la diffusion du christianisme dans la province au milieu du III^e siècle. Ne parvenant pas à persuader l'hérétique, les évêques firent appel à Origène, qui non seulement le convainquit d'erreur, mais le ramena à la vérité, et, ce qui leur fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre, demeura son ami. La relation de cette conférence ou de ce concile, comme on voudra l'appeler, existait encore du temps d'Eusèbe. Saint Jérôme, *De viris illustribus*, LX, P. L., t. xxiii, col. 669-671, a connu aussi une correspondance entre Origène et Bérylle, y compris la lettre de remerciement de celui-ci à son vainqueur.

Déjà, quelques années auparavant, les évêques d'Arabie avaient donné à Origène une preuve de leur estime singulière : ils avaient refusé, d'accord avec les évêques de Palestine, de Phénicie et d'Achaïe, de s'associer à la condamnation portée contre lui par un concile d'Alexandrie de 231, alors que cette sentence était confirmée un peu partout, même à Rome, par des synodes. Rufin, *Apol. in Hieronymum*, II, 20, P. L., t. xxi, col. 599. Ils le mandèrent à nouveau, entre 244 et 249, pour trancher une controverse touchant la survivance de l'âme, que d'aucuns niaient dans le pays. Ce sont les hérétiques que saint Augustin, *De haeresibus*, 83, P. L., t. xlii, col. 46, appelle *Arabici*, « arabians ». Voir ce mot. Après des conférences dont Nicéphore Calliste est seul à parler, un synode, duquel Eusèbe ne dit point le lieu de réunion, mais qui réunissait des évêques d'Arabie, eut recours à la science d'Origène pour dissiper cette erreur. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, xxxvii ; Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, v, 23, P. G., t. cxlv, col. 1112. Si l'on en peut croire le *Libellus synodicus*, les évêques de ce concile étaient au nombre de quatorze. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. I, col. 790. Il serait précieux, quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce chiffre, de connaître leurs sièges. Faute de ce renseignement, nous savons seulement qu'il y avait des chrétientés organisées dans la région de Bostra, et aussi chez les Iduméens, au sud de la mer Morte, car Origène parle des prosélytes de ce dernier pays. In *Luc.*, homil. xii, P. G., t. xiii, col. 1830.

M. Harnack a tenté, d'après les courtes mentions de ces conciles qui nous sont parvenues, de déterminer les tendances particulière de la théologie arabe. *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e éd., t. II, p. 154. Il semble bien que nous manquions pour cela d'informations suffisantes ; tout au plus pourrait-on dire qu'il ne faut pas s'étonner de voir se développer dans un pays aussi lointain des controverses un peu en dehors des grands courants théologiques qui prévalent dans le monde chrétien. Encore ne faut-il pas exagérer cet isolement de l'Arabie : une lettre de saint Denys d'Alexandrie au pape saint Étienne (254-257) parle de secours et d'une lettre de l'église de Rome aux églises d'Arabie. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, v. Je ne sais pourquoi Harnack, *op. cit.*, t. II, p. 195, interprète ce chapitre d'Eusèbe comme faisant allusion

à un concile d'Antioche, auquel auraient pris part les évêques d'Arabie, sur le baptême des hérétiques : Denys, cité par l'historien, dit seulement qu'après les troubles amenés dans l'Église par le novatianisme, toutes les églises d'Orient, y compris celles d'Arabie, louent Dieu dans une commune croyance et dans la charité fraternelle ; c'est la constatation de l'accord, mais on ne voit pas dans tout cela de concile avec des évêques arabes ; la lettre suivante, v, 5, qui parle de « grandes assemblées d'évêques », ne dit mot de ceux d'Arabie, et nous ne savons pas si le concile projeté par Helenus de Tarse et Firmilien de Césarée (VI, xlv, 3) fut jamais tenu. Observons à ce propos que saint Denys lui-même, à en croire le *Chronicon orientale* de Pierre Ibn Rahib, éd. Cheikho, Paris, 1903, p. 116, était Arabe d'origine, quoique Alexandrin de formation, et Arabe non de la province romaine, mais du sud, du pays sabéen.

Depuis 244 jusqu'à 249, il y eut sur le trône impérial un chrétien originaire d'Arabie, Philippe, époux d'Otacia Severa et père d'un autre Philippe qu'il associa à l'empire en le nommant César dès 244, bien qu'il n'eût que sept ans, puis Auguste en août 247. Un épisode célèbre montre que, dès l'année de son élévation à l'empire, Philippe était chrétien et se comportait comme tel, au moins à titre privé, car officiellement il fit, comme ses prédécesseurs et successeurs, tous les gestes et porta tous les titres sacerdotaux d'un empereur païen. Passant à Antioche le samedi 244 (13 avril, à ce qu'il semble), il se rendit à l'église pour assister à la vigile pascale, mais le « président » ne voulut l'admettre que parmi les pénitents et après confession de ses péchés, car il y avait de graves plaintes contre lui et il avait, entre autres fautes, assassiné son prédécesseur Gordien III. L'empereur se soumit à la pénitence avec bonne volonté. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, xxxiv (l'évêque d'Antioche n'est pas nommé). La *Chronique pascalle* ajoute, en se référant à Léontius, évêque d'Antioche en 248, que l'évêque qui imposa cette pénitence à Philippe fut saint Babylas, le futur martyr (saint Jean Chrysostome, qui avait été prêtre à Antioche, a lui aussi connu le fait sans nommer l'empereur, et l'attribue au même saint) et que l'impératrice Otacia Severa ne put assister à la cérémonie que dans les mêmes conditions humiliantes. *Chron. pasc. ad ann. 253*, P. G., t. xci, col. 665-668 ; S. Jean Chrys., *De S. Babyla contra Julianum*, t. I, col. 541. Ces témoignages, dont plusieurs sont antérieurs de beaucoup à la célèbre pénitence de Théodose, empêchent de penser, comme Duruy (*Hist. des Romains*, t. VI, p. 343, n. 3), Schiller ou Neumann (*Der römische Staat und die allgemeine Kirche*, t. I, p. 246-250 ; déjà Scaliger émettait des doutes sur le christianisme de Philippe et l'historicité de l'épisode) que le récit concernant Philippe est un doublet imaginé pour faire ressortir l'incident de Milan. Le christianisme de Philippe est encore rendu vraisemblable par la correspondance qu'Origène entretint avec lui et avec son épouse, et dans laquelle il les traitait avec l'autorité du magistère chrétien, au témoignage de saint Vincent de Lérins qui a vu ces lettres, aujourd'hui perdues, *Commonit.*, 17, P. L., t. I, col. 662 ; cf. aussi Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, xxxvi, 3 ; saint Jérôme, *De viris illustr.*, LIV, P. L., t. xxiii, col. 665 (Saint Jérôme a pris Otacia Severa pour la mère de Philippe l'Arabe). En tout cas les chrétiens jouirent sous le règne des Philippes d'une grande tranquillité, à part l'émeute d'Alexandrie, dont le prince n'était pas responsable ; saint Denys d'Alexandrie a parlé dans une lettre de la douceur du règne de Philippe ; cité par Eusèbe, VI, xli, 9 ; et le *Contra Celsum* d'Origène, si, comme l'affirme Eusèbe, VI, xxxvi, 2, il fut composé sous cet empereur, fournit plusieurs

témoignages dans le même sens, par exemple III, 15; VII, 26; VIII, 44; P. G., t. XI, col. 937, 1457, 1581. Après les fêtes millénaires de Rome (248), où les récits des historiens, trop brefs d'ailleurs pour être complets, ne mentionnent pas de combats de gladiateurs, Philippe porta contre le vice grec un décret qui ne fut guère appliqué, mais dont la sévérité était de bon augure. Aurelius Victor, *De caesaribus*, 28. Et les chrétiens déportés sous les règnes antérieurs durent avoir leur part dans la *generalis indulgentia* octroyée par un acte de 248 (plutôt que de 247). *Cod. Justin.*, IX, LI, 7. Ce n'est pas assez, évidemment, pour voir dans Philippe un quasi-martyr, comme Paul Orose, *Hist.*, VII, 21, P. L., t. XXXI, col. 1116 (ou plus explicitement encore Pierre des Noëls, *Catalogus sanctorum*, Lyon, 1543, p. 218); ni un Constantin, dont il n'avait pas l'étoffe. Au point de vue particulier de l'histoire de l'Arabie, il importe de noter la fondation, en 244, d'une ville sur l'emplacement du village appelé aujourd'hui Es-Schuhba, sur les confins du Haurân et du Ledja (Auranitide et Trachonitide), d'où l'empereur était originaire. La ville prit naturellement le nom de Philippopolis, tandis que Bostra, capitale de la province, recevait le titre de métropole. Comme rien n'indique que Philippe ait été un païen converti, et que Philippopolis se trouve sur la route entre Damas et Bostra, deux villes dont une partie de la population était certainement chrétienne, on peut conjecturer que Philippe était chrétien de naissance et que son village, par conséquent la bordure de la Trachonitide, avait des chrétiens au début du III^e siècle.

Un peu plus tard, l'hérésie de Paul de Samosate rendit nécessaire la célébration à Antioche, sa ville épiscopale, de trois conciles, de 263-264 à 268. Un des évêques les plus importants qui y siégèrent fut Maxime de Bostra, et il est un des signataires de la lettre envoyée après le concile au pape saint Denys, au patriarche Maxime d'Alexandrie et aux évêques de toutes les provinces. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, xxviii, 1-2; xxx, 2. Le P. S. Vailhé remarque à ce propos que la présence d'évêques d'Arabie à des conciles où l'évêque d'Antioche ne paraît pas, à ce qu'il semble, comme en 244, ou comparait comme accusé, ne donne pas à penser qu'un patriarcat d'Antioche, duquel l'Arabie eût dépendu, fût constitué dès ce moment-là. *Échos d'Orient*, 1912, p. 113-114.

Mais l'affaire de Paul de Samosate nous amène à parler d'un autre milieu arabe, celui de la fameuse Zénobie, reine de Palmyre, de laquelle il était le ministre et le confident. Zénobie était la veuve de Septimius Odenathus II, roi de Palmyre et allié des Romains, qui lui avaient conféré de nombreux titres honorifiques. En 258, il reçoit la dignité de consulaire. Il se comporta toujours en fidèle allié de Gallien, lui rendant le double service, en 262, de battre devant Ctésiphon le roi des Perses Sapor et de tuer Quintus, fils de l'usurpateur Macrien et usurpateur lui-même. Aussi Gallien le nomma-t-il *vix Orientis* en 262, roi et *autocrator* en 263; la *Vita Gallieni* de Trebellius Pollio prétend même qu'il fut fait Auguste, ce qui est fort discutable, mais les inscriptions l'intitulent « roi des rois » et « *corrector* de toute la province. » Il fut assassiné en 267, avec son fils Hérode, par son parent Maeonius. Voilà ce qu'en disent les historiens romains et l'épigraphie. Mais les légendes arabes connaissent aussi ce personnage, que Caussin de Perceval identifie avec un Amr (nom très répandu qui risque de provoquer des confusions), fils de Zharib, qui aurait eu pour nom de famille ou de dynastie Odheynah, parce qu'il descendait d'Odheynah, fils de... Samaydah (notation conventionnelle pour résumer les interminables anneaux des généalogies arabes que les historiens rapportent tout au long). Les

légendes arabes le font mourir sous les coups de Djodhaima, qui s'était allié au roi des Perses, tandis qu'Amr était l'allié des Romains. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1847, t. II, p. 27-31. L'intérêt de cet épisode, qui par lui-même ne se rattache pas directement à l'histoire ecclésiastique, et sur lequel nous ne rappelons l'identification proposée par Caussin de Perceval que sous bénéfice d'inventaire, est de montrer en action, dès la première moitié du III^e siècle, ces oppositions de clientèles destinées à jouer un si grand rôle dans l'histoire, même religieuse, de l'Arabie. On sait qu'après la mort d'Odenathus sa veuve Zénobie (Septimia Zenobia sur les inscriptions grecques, Bathzebinah sur les inscriptions palmyréniennes) prit en mains le gouvernement de Palmyre, comme tutrice de son fils Ouaballathus Athenodorus (d'après la divinité arabe Allâth et l'Athéna grecque, avec laquelle on l'identifiait) et qu'elle conserva les titres et le pouvoir accordés à son mari par les Romains. C'est ainsi qu'elle avait, depuis 260, Antioche sous sa dépendance (elle fut maîtresse un moment jusqu'en Égypte), et que Paul de Samosate, en même temps qu'évêque de la capitale syrienne, était son grand argentier. La reine arabe, très tolérante, n'était pas chrétienne, bien qu'elle connût le christianisme; mais elle professait beaucoup d'estime pour les Juifs, nombreux à Palmyre, et pour leurs doctrines, si bien qu'on s'est demandé si Paul de Samosate, en inclinant vers le modalisme, n'avait pas voulu flatter les tendances de Zénobie. Voir les textes cités par Harnack, *Chronologie der altchristl. Literatur*, t. II, p. 136. Quand Paul eut été condamné Zénobie ne fit aucune opposition à la décision conciliaire, mais conserva à son favori la jouissance du palais épiscopal d'Antioche; c'est ce qui donna lieu, après la défaite de la reine, à la célèbre décision d'Aurélien touchant la propriété ecclésiastique. Zénobie, d'abord en bons termes avec cet empereur, fut combattue par lui et vaincue en 272, après avoir vainement attendu le secours de ses compatriotes les Arabes et les Sarrasins. Elle non plus n'est pas inconnue des historiens arabes : Caussin de Perceval croit la reconnaître dans Zebbâ (plutôt que dans sa sœur Zaynab), que les troupes après la mort d'Amr reconquirent pour leur reine, et qui possédait une résidence à Tadmor (la ville des palmes, Palmyre).

M. Harnack, *Mission und Ausbreitung*, t. II, p. 157-158, a tenté après M. Achelis, *Die syrische Didaskalia*, dans *Texte und Untersuch.*, t. XXV, 2, p. 266-317, de tracer d'après la *Didascalie des apôtres*, qui nous a été conservée dans une version syriaque, le tableau de la vie chrétienne dans une église de langue grecque de la région syro-arabe qui nous occupe. La tentative est légitime, à condition de ne pas trop préciser la localisation (M. Harnack suggère Bostra, mais avec un point d'interrogation), car le principal indice de provenance, tiré de l'utilisation de cet écrit par les audiens, lesquels ne se sont pas établis seulement en Arabie (leur chef lui-même, Audo, était un diacre d'Édesse, en Mésopotamie), ne permet pas d'affirmer nettement le pays d'origine de l'ouvrage; et d'autre part il n'est pas prudent de prendre ces sortes de livres pour une description exacte des communautés où ont vécu leurs rédacteurs, car ceux-ci ont plus d'une fois profité de semblables productions et de la fiction littéraire qui les rattachait aux apôtres pour suggérer leurs desiderata personnels ou l'idée toute subjective qu'ils se faisaient de la période apostolique. Sous ces réserves qui s'imposent, les données de la *Didascalie* sont intéressantes à recueillir. L'auteur est préoccupé de réfuter les judaïsants, et il insiste longuement sur ce point. Or nous verrons par saint Épiphane qu'il resta longtemps des ébionites et des elcésaites en Arabie, sans

reparler des audiens. Chaque église a à sa tête l'évêque, qui ne doit de comptes de sa gestion qu'à Dieu; le cas est prévu de chrétiens trop peu nombreuses pour qu'on y trouve à élire pour évêque un homme d'âge canonique (cinquante ans) réunissant toutes les qualités requises : on pourra dans ce cas en élire un plus jeune, pourvu que tous rendent témoignage de sa maturité. C. iv, trad. Nau, p. 40. C'est à l'évêque qu'est donné le titre de prêtre toutes les fois que le texte parle d'une attribution proprement sacerdotale; les « presbytres » ou vieillards ne jouent aucun rôle de cet ordre, ce qui suppose que chaque évêché n'a qu'une église, puisqu'on n'y trouve que l'évêque qui jouisse des pouvoirs sacerdotaux. Beaucoup plus importante que celle des presbytres est la fonction des diacres, qui aident l'évêque pour le baptême des hommes, font la police de l'église, s'occupent des aumônes et du soin des malades, le tout sous la direction de l'évêque, sans la permission duquel ils ne doivent rien faire. M. Harnack spécifie qu'il ne doit y avoir que deux diacres, et en déduit des conséquences sur l'importance numérique des communautés; mais ce chiffre ne se trouve pas dans le texte syriaque traduit par M. Nau; le passage du c. xii, p. 113, qui désigne leurs attributions à deux diacres de service, ne suppose pas qu'il n'y en a pas d'autres; au contraire il est dit formellement que l'évêque choisit autant de diacres qu'il en est besoin, proportionnellement au nombre des fidèles, c. ix, xvi, p. 88, 134 (le dernier passage veut qu'il y ait au moins un diacre, et une diaconesse autant que possible). Il est question de sous-diacres dans deux endroits, qui semblent interpolés à certains critiques, mais dont le second au moins est trop bien attesté pour être rejeté, *Prol.*, et ix, p. 21, 88; de lecteurs, de chantres (ceux-ci seulement dans le prologue); des diaconesses, et à leur défaut des veuves, remplissent auprès des femmes certains offices des diacres. Ce sont les diacres, intermédiaires désignés entre les laïques et l'évêque, qui font connaître à celui-ci les besoins des pauvres et des malades. Car il y a beaucoup de pauvres dans la communauté; mais il s'y trouve aussi des riches, auprès de qui l'on recueille des offrandes, en se gardant de rien accepter de ceux qui sont pervers, des violents, des homicides, des impudiques, des fraudeurs, des fabricants d'idoles, des soldats ou des magistrats qui ont versé le sang, des usuriers, des avarés, curieuse énumération qui montre bien que les membres de ces communautés étaient loin d'être tous parfaits. Il s'élevait entre eux des discussions que la *Didascalie* leur prescrit de soumettre au jugement de l'évêque (assisté des diacres et des presbytres), de préférence le lundi, afin que l'on ait jusqu'au samedi pour les mettre d'accord et que la réconciliation soit opérée pour le dimanche, jour de la réunion eucharistique. Le baptême, la pénitence, l'imposition des mains pour la communication du Saint-Esprit aux pénitents, sont aussi mentionnés comme des pratiques courantes. C'est l'évêque qui délègue les péchés et qui impose les mains, mais il peut charger les diacres ou les presbytres de baptiser à sa place. Le mercredi et le vendredi sont des jours de jeûne; on jeûne aussi du lundi au samedi saints, plus strictement les deux derniers jours. Il est recommandé de se garder des hérétiques, qui sont chassés de l'église. Telle est, dans ses grandes lignes, la discipline d'une chrétienté du III^e siècle, de laquelle les églises de l'Arabie romaine à cette époque ne doivent pas être sensiblement différentes.

IV. LA PROVINCE ROMAINE DEPUIS DIOCLETIEN. — L'Arabie fut remaniée, comme beaucoup d'autres provinces, lors de la réforme administrative de Dioclétien, vers 295. Il est certain qu'elle fut agrandie au nord et qu'elle reçut des territoires appartenant jusque-

là à la Syro-Phénicie. La limite suivit à peu près la bordure septentrionale du Ledja (Trachonitide) et son prolongement, car c'est cette ligne qui sépare les régions datant par l'ère des Séleucides de celles qui emploient l'ère de Bostra. La frontière de l'ouest est marquée par le Nahr-el-Allân, d'après le même criterium. Mais la question est plus compliquée pour la frontière méridionale. Il y eut des changements entre Dioclétien et le début du VI^e siècle, et les auteurs sur ce point sont loin d'être d'accord; plusieurs même, comme Marquardt ou von Rohden, ont proposé des hypothèses successives. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces multiples opinions. Voici les conclusions auxquelles s'arrêtent Brünnow et von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, p. 270-280. Le premier témoignage d'un remaniement vers le sud est fourni par les signatures du concile de Nicée (325), où l'on voit Aila (Elath), ville certainement arabe depuis Trajan, mentionnée comme appartenant à la Palestine, et non plus à l'Arabie. La partie méridionale de l'ancienne province d'Arabie avait donc été rattachée à la Palestine (on ne parle pas encore de divisions dans cette province), vraisemblablement pour pouvoir procéder à une meilleure distribution des forces militaires : Dioclétien devait estimer que le danger n'était plus à Jérusalem, et que la X^e légion *Fretensis* rendrait plus de services pour contenir à Aila les invasions arabes menaçantes, ce qui entraînait le rattachement de cette garnison à la circonscription du *praeses Palaestinae*. Nous ignorons du reste l'étendue du remaniement, et si Petra, par exemple, n'a pas continué un peu plus longtemps à faire partie de l'Arabie. Phainon était en 307 une ville palestinienne, d'après Eusèbe, *De martyribus Palaestinae*, VII, 2, éd. Grapin, t. III, p. 218. Mais son témoignage est beaucoup moins précis en ce qui concerne Petra : tantôt il situe cette ville en Arabie, *Onomasticon*, version de S. Jérôme, *P. L.*, t. XXIII, col. 915, 916; tantôt il la donne pour une ville de Palestine, et même il rectifie intentionnellement un passage de Josèphe qu'il cite, pour y substituer *Palestine à Arabie*; *ibid.*, col. 876, 933. Il est fort possible que la ville ait changé de circonscription administrative avant de changer de province ecclésiastique : on connaît d'autres exemples de non-simultanéité dans les modifications de limites pour ces deux ordres de provinces, et M. Czwalina en particulier en a signalé plusieurs. D'autre part la dénomination « Petra en Arabie » subsiste longtemps après que la ville a certainement changé de province, jusque dans Sozomène, qui écrit en 443-444. *Hist. eccl.*, VII, 15, *P. G.*, t. LXVII, col. 1457. Le mot ne peut avoir à cette époque qu'une valeur de souvenir (on ne peut pas dire qu'il s'agit d'un mot non retouché dans la source qu'utilise Sozomène, car l'événement qu'il raconte là est une destruction de temple contemporaine de la destruction du Serapeum, 389); tout au plus aurait-il une valeur ethnique, mais il ne correspond plus à aucune réalité administrative, pas plus ecclésiastique que civile.

Vers 358 (date précisée, surtout à l'aide de la correspondance de Libanius, par von Rohden, *De Palaestina et Arabia*, p. 22-25; et non sous Constantin, comme le prétend Jean Malalas, *Chronogr.* XIII, éd. Dindorf, p. 319), la province unique de Palestine fut partagée. Libanius, *Ep.*, CCCXXXVII. Le territoire antérieurement détaché de l'Arabie appartient à la *Palaestina salutaris*. Quant à la division postérieure de la Palestine en *Palaestina prima* (capitale Jérusalem) et *Palaestina secunda* (capitale Scythopolis), elle n'intéresse pas l'histoire de l'Arabie. La *Palaestina salutaris* (capitale Petra) est désignée dans une constitution de 409, *Cod. Theodos.*, VII, IV, 30, sous le nom de *Palaestina tertia*, qu'elle garde toujours par la suite (ce qui

n'empêche pas la liste des signatures du concile d'Éphèse de porter encore *Palaestina salutaris*). On voit que ces deux expressions, *P. tertia* et *P. salutaris*, sont synonymes, et que Mommsen a eu tort de voir dans la *Palaestina salutaris* la province de Bostra. *Abhandlungen der Sächs. Gesellschaft der Wissensch.*, 1853, p. 265; *Abhandl. der Berlin. Acad.*, 1862, p. 501. Le même érudit a interprété inexactement la mention de la liste ou *lateralis* de Vérone : *Arabia Augusta Libanensis*, où il reconnaît aussi la province de Bostra. L'identification de cette région soulève d'ailleurs un problème difficile et a donné lieu à de vives discussions, que nous ne pouvons reprendre ici; M. Von Domaszewski traduit *item Arabia Augusta Libanensis* par : « c'est aussi à l'Arabie qu'appartient l'*Augusta Libanensis* » ou « l'*Augusta Libanensis* est aussi un territoire d'Arabie, » et il y voit la partie nord de la province, celle qui venait d'être prise sur la Syro-Phénicie. — La limite primitive entre l'Arabie et la Palestine salubre fut marquée, semble-t-il, par le Ouadi-el-Hesa, le Zared de la Bible : la *Notitia dignitatum*, vers 400, laisse en Arabie Areopolis, au nord de cette rivière et attribue à la Palestine les villes du sud, Arindela, Zodocatha, Hauare, Zoara. Areopolis appartient encore à l'Arabie au temps du concile de Chalcédoine (451), mais le *Synecdemus* d'Hiéroclès, vers 535, la situe en Palestine, et de même toutes les notices suivantes. Il faut croire que, vers la fin du v^e siècle ou le début du vi^e, la limite s'était déplacée vers le nord, elle était sans doute alors le Ouadi-el-Modjib (l'Arnon).

La persécution de Dioclétien et de Galère fit des victimes en Arabie. Des martyrs périrent sous la hache, nous ignorons dans quelle ville et s'ils furent nombreux. Ce sont ceux qui, sont mentionnés au martyrologe romain à la date du 22 février; quant à ceux dont parle le martyrologe hiéronymien le 1^{er} août comme d'un « groupe, » *synodus martyrum*, à Philadelphie d'Arabie, et dont le martyrologe romain donne les noms, Cyrille, Aquila, Pierre, Domitien, Rufus et Ménandre, en précisant qu'ils souffrirent le même jour, nous ignorons s'ils doivent être rattachés à la même persécution; de même pour le saint Thérèse de Bostra que signale Mombritius, *Sanctuarium*, p. 651, ou pour le martyr Inus dont une inscription nous fait connaître la veuve à Bosana. Waddington, *Inscr. grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, n. 2249. Le texte capital sur les martyrs d'Arabie au temps de Dioclétien et de Galère est celui d'Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, xii, 1. L'historien, se sentant débordé par le nombre des martyrs, ne dit rien de ceux qui périrent dans le même pays par un autre supplice que celui de la hache, qui lui a paru caractéristique pour cette région. Mais, dans son livre des *Martyrs de Palestine*, il parle longuement des chrétiens condamnés aux mines de Phaino ou Phounon, dont le P. Lagrange a retrouvé le site à Khirbet-Fenân (*Revue biblique*, 1898, p. 112-115) et où les fidèles se trouveront si nombreux que le prêtre Sylvain de Gaza, condamné lui-même, fut consacré évêque pour eux; le gouverneur apprit du reste la constitution de cette petite église et y mit bon ordre en dispersant les chrétiens de Phaino et en faisant périr Sylvain avec trente-neuf autres. *Hist. eccl.*, VIII, xii, 5; *Mart. Palaest.*, vii, 2-3. Or Phaino, qui à cette époque appartenait administrativement à la Palestine, dépendait encore de l'Arabie peu d'années auparavant, et n'avait peut-être pas perdu tout lieu ecclésiastique avec cette province. Des chrétiens, au lieu d'attendre la persécution, préférèrent s'enfuir : les déserts d'Arabie durent être pour eux une des retraites les plus accueillantes Eusèbe, *Vita Constantini*, II, 53; *P. G.*, t. xx, col. 1029.

Au temps où Eusèbe écrivait son *Onomasticon*, que saint Jérôme a traduit et amélioré, une ville ou bourgade de la province était entièrement chrétienne, Cariathaim ou Caraiatha. *P. L.*, t. xxiii, col. 885. Il ne cite que cette chrétienté, pour la singularité du fait : il est bien regrettable qu'il n'ait pas signalé aussi les principales villes où les fidèles étaient mêlés en forte proportion aux païens. A défaut de ces données, nous avons celles qui proviennent des premières signatures conciliaires. Au concile de Nicée (325) assistaient, outre Pierre d'Aila, de qui la ville épiscopale venait de cesser d'appartenir à l'Arabie, les évêques de Bostra (Nicomaque), Philadelphie (Cyrion), Esbus (Genade), Dionysias (Sévère), Sodome (un autre Sévère) et Beretana (Sopater). Les premières de ces villes sont bien connues : Esbus est Hesbân, l'Hesebon de la Bible; Dionysias est Es-Soueida, la même ville à ce qu'il paraît que Soada; mais Beretana est complètement inconnue. Quant à Sodome, il est tout à fait croyable qu'il faut y voir Zoara ou Segor, ville qui, en 325, n'appartenait pas à la Palestine, comme l'objecte Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 743, mais à l'Arabie, puisqu'elle se trouve au nord-ouest du Ouadi-el-Hesa, qui formait la limite sud de la province. S. Vailhé, *Les Pères de Nicée et Le Quien*, dans *Échos d'Orient*, t. IV, p. 89. Zoara était la seule ville subsistante sur le territoire de Sodome, d'après l'*Onomasticon*, *P. L.*, t. xxiii, col. 378. Peut-être faut-il ajouter à la liste des villes épiscopales d'Arabie récemment passées en Palestine et représentées au concile celle de Zadocatha, la Zanaatha de Ptolémée, au sud de Petra. Le concile, dans son 6^e canon, reconnu sans les préciser les « anciens droits » de l'Église d'Antioche, c'est-à-dire le patriarcat, mis sur le pied du patriarcat d'Alexandrie; son étendue territoriale n'est pas fixée, mais on sait par les textes postérieurs qu'il comprenait l'Arabie, avec les autres provinces du diocèse civil d'Orient. En 341, au concile d'Antioche *in encensis*, Nicomaque de Bostra représente encore sa province, avec Cyrion de Philadelphie et les sièges de ces deux évêques sont attribués à l'« Arabie Pétrée, » désignation qui ne laisse pas d'étonner à cette date. A Sardique, en 343, les évêques d'Arabie sont encore moins nombreux : un certain Antoine de *Gusra*, qui fit sécession avec les eusébiens à Philippopoli, peut avoir été un évêque de Bostra ou de Gerasa (plutôt de Bostra, voir ci-dessus col. 375); aux évêques occidentaux demeurés à Sardique se joignirent Asterius de Petra « en Arabie » (civilement en Palestine) et un Arius ou Macarius attribué à Petra « de Palestine, » siège inconnu s'il s'agit d'une autre Petra que la capitale des anciens Nabatéens. Il faut probablement lire : Asterius d'Arabie (sans nom de siège, mais nous allons voir qu'il s'agit bien de Petra) et Arius de Palestine, le nom du siège de ce dernier étant une addition maladroite d'un copiste. Voir ARIUS et ASTERIUS. Il y a bien un évêché appelé parfois *Petra deserti*, et qui est Characmoba (Kir Moab), mais on n'y peut songer pour le siège d'Arius, car cette localité était alors arabe et non palestinienne. Asterius et Arius (Macaire) payèrent de l'exil au fond de la Libye leur attitude courageuse : tous deux sont honorés d'une mention au martyrologe romain, Macaire le 20 juin et Asterius le 10 du même mois. Le martyrologe donne à entendre qu'ils moururent l'un et l'autre en Afrique : en fait Asterius en revint, puisque saint Athanase, dans le *Tomus ad Antiochenos*, mentionne Asterius « de Petra en Arabie » parmi les Pères du concile d'Alexandrie en 362. *P. G.*, t. xxv, col. 808. Pendant son absence, un intrus arien nommé Germanus avait pris possession de son siège : il assistait comme évêque de Petra au concile de Séleucie en 359. Il y rencontra deux évêques de l'Arabie proprement dite, Arabion d'Adraa et Exere-

sus de Gerasa, plus un certain Barachius qualifié « évêque d'Arabie » et qui doit être, soit un chorévêque comme l'a cru Harnack, *Mission*, 3^e éd., t. II, p. 156, note, soit un prédécesseur des évêques « des Arabes » que nous retrouverons aux conciles postérieurs.

Au temps de Julien l'Apostat, un épisode significatif nous permet de connaître la situation des chrétiens à Bostra. Ils avaient alors pour évêque un savant homme nommé Titus, dont saint Jérôme, *De viris illustr.*, III, P. L., t. XXIII, col. 701; *Epist.*, LXX, 4, t. XXII, col. 667, a loué l'érudition à la fois scripturaire et profane. Les chrétiens de Bostra s'inquiétaient des réformes entreprises par Julien; les païens, de leur côté, devenaient audacieux. L'empereur menaçait de faire porter à l'évêque et à ses clercs la responsabilité d'une bagarre éventuelle. Titus lui écrivit pour l'assurer que lui et son clergé s'employaient de leur mieux à maintenir l'ordre, et que les chrétiens, bien qu'égaux en nombre aux païens (renseignement précieux), s'étaient tenus fort tranquilles. Julien affecta de voir dans cette lettre si pacifique une insinuation peu flatteuse pour les gens de Bostra, qui n'auraient point été capables, à ce compte, de modération sans l'évêque; et il ne craignit pas de conseiller aux Bostréniens de le chasser de leur ville, puisqu'il les avait diffamés. Julien, *ep.* LI; Sozomène, *Hist. eccl.*, v, 15, P. G., t. LXVII, col. 1257. Il ne paraît pas que cette hypocrite invitation ait été suivie d'effet. Un chrétien notable de Bostra, Orion, ami d'enfance du sophiste Libanius, fut aussi en butte aux mauvais procédés; Libanius intervint à plusieurs reprises en sa faveur auprès du gouverneur d'Arabie, et son insistance même prouve que ce fut avec un médiocre succès. Libanius, *Ep.*, DCLXXIII, DCCXXX. Divers monuments nous renseignent sur la restauration du paganisme en Arabie romaine au temps de Julien. Dans le Haurân, elle eut lieu officiellement le 5 mars 362, d'après une inscription de Anz. Dussaud et Macler, *Rapport sur une mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, dans *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, t. X, p. 678, n. 108. A Djeneine, conformément à la nouvelle politique impériale, on commença l'érection d'un temple païen; mais les travaux furent abandonnés à la mort de Julien, ce qui ne prouve ni une grande ferveur de la population païenne ni un excès de confiance dans l'avenir du culte des idoles. Waddington, *Inscriptions grecques et latines*, n. 2187. Cf. encore *Publications of the Princeton University archaeol. Exped. to Syria*, div. III, sect. A, part. III, inscr. n. 186. Quant à Titus de Bostra, il assistait en 363 au concile d'Antioche, réuni par Méléce et par Acace de Césarée, où l'*homoousios* fut accepté avec un sens arianisant. Il composa vers 374 un ouvrage, conservé en syriaque et partiellement en grec, contre les manichéens; une *Oratio in ramos palmarum* donnée sous son nom, P. G., t. XVIII, col. 1263, est suspecte; des commentaires en forme d'homélies sur l'évangile de saint Luc, dont M. Sickenberger a publié des fragments, *Texte und Untersuch.*, t. XXI, 1, n'ont rien de commun avec une chaîne publiée sous le nom de Titus par Fronton du Duc en 1624, compilation manifestement tardive. On voit que ce Titus était un homme qui ne manquait pas d'envergure. Il mourut sous Valens, donc au plus tard en 378.

Le grand ouvrage de saint Épiphanes contre les hérésies, *Panarion*, paru vers la même époque (377), nous fournit l'occasion de signaler en Arabie plusieurs courants hérétiques. On vient de voir l'attitude des évêques d'Arabie par rapport à l'arianisme. Ils ne témoignèrent aucune faveur à un mouvement tout occidental comme le donatisme, car nous savons par saint Optat de Milève, *De schismate Donatist.*, II, 12, P. L., t. XI, col. 965, que les donatistes rebapti-

saient les chrétiens arabes venus chez eux. Mais ils avaient leurs tendances propres, toutes différentes de celles de l'Occident. Les audiens, auxquels saint Épiphanes reproche leur anthropomorphisme et la célébration de la Pâque à la date juive (quartodécimans), tout en les traitant plus en schismatiques qu'en hérétiques et en parlant de leur ascétisme avec une certaine sympathie, eurent en Arabie des « monastères » qui, à la date où fut écrit le *Panarion*, venaient de disparaître. C'est chez eux, nous l'avons vu, que la *Didascalie* avait surtout obtenu crédit comme écrit apostolique. *Haer.*, LXX, 15, P. G., t. XLII, col. 373. Les valésiens, qui mutilaient leurs néophytes et rejetaient la loi et les prophètes, avaient pour siège principal Bacatha, « métromonie » (bourgade principale) de la région de Philadelphie; le nom de leur auteur, transcrit en latin *Valens*, était à ce que pensait Épiphanes, d'origine arabe. On n'est pas sûr du site de Bacatha; une ville épiscopale de ce nom, connue par les signatures conciliaires et la *Vita Sabae* de Cyrille de Scythopolis, appartenait, d'après les *Notitiae*, à la Palestine troisième, ce qui ne peut convenir à une localité des environs de Philadelphie; le P. Vailhé croit reconnaître la Bacatha des valésiens à Khirbet-el-Bascha, sur la route de Es-Salt à Djerash (Gerasa), et M. Clermont-Ganneau à At-Tabakah ou à Tab'Kat, non loin de Philadelphie. *Haer.* LVIII, 1, P. G., t. XLI, col. 849, 1009-1012; *Anacephal.*, t. XLII, col. 865; S. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, t. II, 1899, p. 177; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. II, p. 219. Au temps de saint Épiphanes, il subsistait des elcésaites ou des ébionites (les sectes sont apparentées), qu'il appelle encore sampécens, en Arabie, comme il s'exprime d'un mot dans l'*Anacephalaeosis*, ou, pour suivre l'énumération plus détaillée du *Panarion*, dans l'ancien pays nabatéen, en Iturée, en Pérée, au pays de Moab, dans la région transjordanique, sur les bords de l'Arnon. La Nabatène, l'Iturée, la Moabitude, seraient d'ailleurs le pays d'origine de la secte et particulièrement Cochaba, au delà d'Adraa, en Batanée. *Anacephal.*, t. XLII, col. 865; *Haer.* XIX, 1; XXX, 2, 18; LIII, 1; t. XLI, col. 264, 408, 436, 960. Un auteur arabe écrivait vers 987, En-Eddin, cité par Chwolson, *Die Ssabaijer und der Ssabaismus*, Pétersbourg, 1856, t. I, p. 112; t. II, p. 543, assure que dans la péninsule arabe une secte sabéenne du désert se réclamait d'un certain El-Chasaieh dans le nom duquel on peut reconnaître, arabisé, le nom d'Elcesai. Saint Épiphanes eut personnellement à intervenir contre d'autres hérétiques particulièrement nombreux en Arabie, les antidicomarianites, qui attribuaient à Marie d'autres enfants que Jésus; à l'extrême opposé, des femmes pratiquaient en l'honneur de Marie la coutume païenne, importée en Arabie de Thrace et de Scythie, d'offrir de petits gâteaux appelés *collyrides* et de les manger ensuite rituellement, pratique qui eût été plus ridicule que dangereuse si elle n'eût tendu à un culte idolâtrique de Marie. Épiphanes écrivit en Arabie une lettre pour réfuter les antidicomarianites et, chemin faisant, les collyridiennes; il en a reproduit le texte dans son *Panarion*, en guise de réfutation des premiers, et il consacre aux secondes un chapitre spécial. *Haer.*, LXXVIII-LXXIX, t. XLII, col. 700-756.

Au concile général de Constantinople (381) assistèrent plusieurs évêques d'Arabie, Sévère de Neapolis, Elpidius de Dionysias, Chilon de Constantia (que Le Quien fait assister au concile de Nicée, à tort, voir S. Vailhé dans *Échos d'Orient*, t. III, 1900, p. 337) et Uranius d'Adrama (lire *Adraa*). Quant au siège métropolitain de Bostra, il était alors disputé entre deux compétiteurs, Bagadius et Agapius. Le premier, élu à la mort de Titus, avait été déposé on ne sait pourquoi par deux évêques, Cyrille (de Jérusalem ?) et Palladius,

et l'on avait élu Agapius à sa place, malgré ses protestations. Le concile général, saisi de la compétition, commit à saint Grégoire de Nysse le soin de la trancher. Mais elle ne l'était pas encore en 394, lorsque les évêques tinrent un concile à Constantinople en revenant de la dédicace de l'église du Chêne, près de Chalcedoine. Entre temps le pape Sirice, pressé d'intervenir, avait remis à Théophile d'Alexandrie la décision de cette affaire. Les évêques qui avaient déposé Bagadius furent blâmés, de façon toute théorique du reste, puisqu'ils étaient morts. *P. G.*, t. cxxxviii, col. 449; Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. iii, col. 851; fragment de Pélage cité par Duchesne, *Le pape Sirice et le siège de Bostra*, dans *Annales de philosophie chrétienne*, t. cxi, 1885, p. 280-284. Mais tous ces documents réunis, y compris le dernier qui est le plus complet, ne nous apprennent pas quel jugement fut porté sur le fond.

On voit qu'au iv^e siècle la christianisation de l'Arabie s'était notablement étendue vers le Nord, puisqu'en 381 il y a un évêque dans une ville aussi septentrionale que Constantia, au nord du Ledja. Déjà en 354 il y avait à El-Hit (Heita), sous une latitude qui n'est guère moindre, une église dédiée à Saint-Serge dont nous connaissons le prêtre « et archimandrite » Eulogius, un autre prêtre appelé Docrus, et deux diacres, Élie et Sabinien. Waddington, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, n. 2124. Cette date de 354 n'est pourtant pas la plus reculée où nous connaissons dans la région des constructions d'églises : dès 345, nous avons l'inscription d'une église à Oumm-ed-Djemal (peut-être la Thantia des Romains); M. Butler remarquait en la publiant en 1910-1911, *Publications of the Princeton University archaeological Expedition to Syria*, div. II, sect. A, part. iii, p. 172 sq., que c'était « la plus haute date épigraphique dans toutes les églises de Syrie et de l'univers; » et les habitants de cette ville, qui s'étaient si peu laissés distancer, ne devaient pas avoir, à en juger par leurs édifices religieux, une ferveur médiocre, puisqu'on n'a pas retrouvé à Oumm-ed-Djemal moins de quinze églises (d'époques diverses), dont une est vraisemblablement l'église d'un monastère. Waddington, n. 2066-2068 (cette dernière inscription, intéressante, nomme les deux fondateurs d'une église, Jean et Numérien, et atteste le culte des deux anges Gabriel et Uriel). Schumacher, dans *Zeitschr. des deutsch. Palästina-Vereins*, t. xx, 1897, p. 155-162; surtout *Publ. of the Princeton Univ.*, div. II et III, sect. A, part. iii. Il y a même, dès le milieu du iv^e siècle, des évêchés en Arabie qui ne nous sont connus que par les inscriptions. A Saccaea ou Aeccaia, ville qui n'est pourtant mentionnée sur aucune liste, il semble qu'il y ait en 354 ou 356 un évêque nommé Tiberinus, à en juger par l'inscription d'une église dédiée au martyr saint Georges et à ses compagnons, que l'évêque Tiberinus dédie avec les diacres Georges et Serge le Grand. La date, donnée ici d'après Brünnow et von Domaszewski, est douteuse; l'inscription, publiée par Waddington, n. 2158, porte 263, on ne sait d'après quelle ère, locale, en tout cas, à ce qu'il semble, pas d'après l'ère de Bostra, car elle mènerait à 368, année qui ne correspond pas à la XV^e indiction, mais à la xi^e. Saccaea était d'ailleurs une ville où l'élément chrétien était important (et depuis longtemps, si Waddington a raison de voir dans son n. 2145 une inscription antérieure à la paix de l'Église), puisque moins de cinquante ans plus tard le diacre Élie y faisait bâtir une autre église dédiée à saint Théodore (année 310 « de la ville, » Waddington, n. 2159; en 401, Brünnow et von Domaszewski); que, vers le même temps, l'évêque Serge, avec les diacres Éos et Élie, fondait une autre église (Waddington, n. 2160) et qu'à

une date inconnue un Théodore, qui semble être l'évêque, élève une église à la Theotocos (n. 2160 a; autres inscriptions chrétiennes, n. 2161-2163). — Une inscription relevée dans un pavé en mosaïque posé par les soins du diacre Silanos à El-Yadude, entre Madaba et Philadelphie, mentionne un évêque Théodose inconnu par ailleurs, et qui peut avoir été évêque soit d'El-Yadude même (on ignore le nom ancien de la localité), soit de l'une ou de l'autre des deux villes voisines; malheureusement la date est incertaine : il faut suppléer le chiffre des centaines, et de plus on n'est pas d'accord sur l'ère employée. Le P. Savignac, qui le premier a publié l'inscription, *Revue biblique*, 1903, p. 435, l'entend de l'ère des Séleucides et supplée [9]65, ce qui s'accorde avec l'indiction marquée et recule la date jusqu'à 653 de notre ère (trente-et-un ans après l'hégire); tandis que Brünnow et von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. ii, p. 336, l'entendent de l'ère de Bostra et suppléent (2)65, soit 370 seulement de notre ère, en corrigeant l'indiction 1A' (10) en 1A' (14). Une inscription nous fait connaître une église à El-Kafr en 392 (?), Waddington, n. 2293 a. Une inscription chrétienne est relevée à El-Mâlikiye en 397. Waddington, n. 2197; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. or.*, t. iv, p. 130. A Tell-Gharriye, en 402, nous voyons une inscription (incomplète) mentionnant deux chrétiens dont l'un porte le nom païen Ἀδίσσαρος... probablement Ἀδίδουσαρος (serviteur de Dusarès, le dieu de la région), et commençant par la formule Εἰς θεὸς β(οή)θων τὴν ὁ κ(ώμην); peut-être l'inscription provient-elle de Sabba, plus à l'ouest. Dussaud et Macler, *Rapport sur une mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, dans *Nouv. archives des missions scientifiques*, t. x, p. 674, n. 93. Enfin, avant de quitter le iv^e siècle, il ne faut pas omettre de signaler les monuments chrétiens retrouvés dans le camp d'Oumm-er-Resas. Le camp lui-même semble dater, non de Septime-Sévère, comme l'ont cru les Pères de l'Assomption, *Échos de N.-D. de France*, août 1896, p. 230, mais du iv^e siècle, cf. *Revue biblique*, 1898, p. 168, 434; il comprend trois églises au moins (Tristram, *The land of Moab*, 2^e éd., Londres, 1874, p. 142, croit qu'il y en a cinq), dont deux ont leur abside engagée dans le mur de clôture. Il semble que, sous les empereurs chrétiens, on ait voulu réserver des lieux de culte aux soldats de la même religion; ainsi, plus au sud, à Odruh (est de Petra), une église fut construite au S.-O. de l'enceinte du camp, sans doute parce que les emplacements utilisables à l'intérieur de l'enceinte étaient déjà occupés par des temples païens. Le camp d'Oumm-er-Resas, construit sur l'ordre de princes chrétiens, put être aménagé plus favorablement. De même un peu plus tard à Ziza, ville de garnison mentionnée vers 400 par la *Notitia dignitatum*, nous voyons une église construite par les chefs militaires (409-410). Brünnow et Domaszewski, *op. cit.*, t. ii, p. 94. (La lecture du P. Germer-Durand, *Revue biblique*, 1896, p. 615, est beaucoup moins complète). En revanche le camp de Ledjoun, dont la construction est notablement antérieure à celle d'Oumm-er-Resas, ne porte aucun signe de christianisme.

A la fin du iv^e siècle, la pèlerine Etheria, qui visita les lieux saints et nous a laissé un récit de ses pèlerinages, parcourut une partie de la province d'Arabie. (Sur la date voir dom G. Morin, dans *Revue bénédictine*, 1913, p. 174-185; dom H. Leclercq, dans *Dict. d'archéol. chrét.*, t. v, col. 573-581). Etheria voulut aller « jusqu'en Arabie » pour voir le mont Nebo, où mourut Moïse; cette montagne est située un peu au sud d'Esbous. Après avoir franchi le Jourdain et prié au lieu (Libiada) où les Israélites dressèrent leur camp lors de la mort de Moïse, la voyageuse, guidée par

le prêtre de Libiada, arriva d'abord à une petite église au pied d'une montagne en deçà du Nebo, où vivaient des moines nombreux dont elle loue l'ascétisme; plusieurs de ces moines les accompagnèrent au Nebo, dont l'ascension n'allait point sans difficultés. Il y avait une petite église au sommet de la montagne, où les moines desservants montrèrent à Etheria l'emplacement où les anges avaient déposé pour un moment le corps de Moïse. De la porte de cette église on voyait la mer Morte, Segor, la seule ville subsistante de la confédération de Sodome (c'était une ville épiscopale dont Etheria connaissait l'évêque, malheureusement elle ne le nomme pas, suivant sa coutume; sur Segor ou Zoara, évêché d'Arabie, voir ci-dessus, col. 1172) et Esbus. Après ce premier pèlerinage en Arabie, Etheria revint à Jérusalem. Mais l'affluence et les récits des moines du Haurân qui visitaient les lieux saints lui inspirèrent le désir de voir le tombeau de Job, dans ce pays qui se donnait pour la terre de Hus où avait vécu le patriarche. Une lacune du manuscrit n'a laissé subsister qu'une partie du récit de la fondation de l'église à Carneas. Un solitaire, averti par une vision, avait enjoint à l'évêque et aux clercs de creuser à un certain endroit, où fut trouvée une pierre portant gravé le nom de Job; un tribun fit les frais d'une église, mais elle était demeurée inachevée. Etheria et ses compagnons demandèrent à l'évêque (toujours désigné sans précision) de « faire l'oblation. » Ces détails pittoresques nous montrent l'existence en Arabie à la fin du IV^e siècle de communautés monastiques florissantes, surtout aux lieux sanctifiés par des souvenirs bibliques. Il semble d'autre part qu'il faille voir dans la ville de Carneas, où le solitaire vint avertir l'évêque, la résidence de ce dernier, ce qui ajouterait un nom par ailleurs inconnu aux listes de villes épiscopales. *Itinerarium Etheriae seu S. Silviae peregrinatio*, éd. Geyer, p. 50-56, 59-60. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. vi, p. 137-144. Carneas, l'ancien Acheroth Karnaïm, doit être soit Tell Achtera soit Tell-el-Achari, à 4 et à 11 kilomètres vers le sud de Scheikh Sad. Ce pays est encore tout plein du souvenir de Job; à Scheikh Sad, on montre la « pierre de Job, » Sakhrat Eyyoub; non loin de là, les « bains de Job, » Hammâm Eyyoub, à un kilomètre du « couvent de Job, » Deir Eyyoub, et de son tombeau.

Au V^e siècle, nous constatons un usage qui risquait d'exercer une fâcheuse influence sur l'avenir religieux de l'Arabie : elle devient un lieu d'exil où l'on expédie volontiers les hérétiques ou les clercs suspects. Lors des violences contre les amis de saint Jean Chrysostome qui suivirent sa déposition en 404, un grand nombre de prêtres « joannites » furent déportés en Arabie. Son fidèle ami Eulysius d'Apamée (en Bithynie) fut relégué à trois jours de marche au delà de Bostra, dans une fortin appelé Misphas qui touchait au territoire des Sarrasins. C'est ainsi qu'il faut traduire un passage de Palladius, *Diat. de vita S. Joannis Chryst.*, xx, P. G., t. XLVII, col. 71, qui, interprété par Le Quien comme s'il se fût agi d'un évêque Eulysius de Bostra, *Oriens christianus*, t. II, col. 856, a mis en circulation ce personnage imaginaire, au lieu de l'évêque bien connu d'Apamée, jusque dans des ouvrages excellents. Ce fut encore en Arabie, ou plus précisément à Petra, la vieille cité iduméenne devenue palestinienne, mais qu'on appelait toujours Petra « d'Arabie, » que fut d'abord exilé Nestorius en 435; mais il n'y demeura guère et fut bientôt transféré dans la grande Oasis d'Égypte. Ses amis, le comte Irénée et le prêtre Photius, furent aussi déportés à Petra; Irénée y demeura jusqu'en 445, date où il fut sacré évêque de Tyr. Ce ne fut pourtant pas par cette voie que le nestorianisme pénétra en Arabie, où il devait devenir si florissant : il y était une importation

venue de Perse. Mais l'introduction dans une terre si « fertile en hérésies » de germes comme ceux-là, même sous la surveillance des agents impériaux, n'en constituait pas moins, de la part de ceux qui avaient choisi ces lieux d'exil, une grave imprudence.

Le concile d'Éphèse, où fut condamné Nestorius (431), marqua dans toute cette contrée le commencement d'une ère de divisions. Plusieurs évêques d'Arabie y assistèrent : le métropolitain Antiochus de Bostra (voir col. 708), Petronius de Neve, Zosius d'Esbus, sans parler de Pierre, évêque « des Arabes, » qui dépendait de la Palestine troisième, représentée en outre par les évêques d'Éluse, d'Arindela, de Phaino et d'Augustopolis. Mais les évêques arabes ne se trouvèrent pas d'abord du côté de la majorité cyrillienne : Antiochus et Zosius furent signataires, dès le début, de la déposition de Cyrille et de Memmon par le parti de Jean d'Antioche; le nom de Zosius se lit seul dans la liste des évêques excommuniés par le concile légitime au cours de sa cinquième session, et non celui de son métropolitain, qui pourtant avait été lui aussi menacé. Tout naturellement, les évêques d'Arabie s'orientaient dans le même sens que leur patriarche. Mais ils continuèrent à le suivre quand se fit l'union de 433, et Antiochus, à leur tête, finit par souscrire à la condamnation de Nestorius. *Synodicon*, c. cxcvii; Mansi, *Sacrorum conciliorum amplissima collectio*, t. v, col. 973.

Pourtant cette subordination au patriarche d'Antioche était menacée, dès le temps du concile d'Éphèse, par l'ambition de Juvénal, évêque de Jérusalem, qui, non content de se mettre au-dessus du métropolitain de Césarée, contrairement à un canon du concile de Nicée, rêvait de rattacher aussi à son naissant patriarcat l'Arabie et la Phénicie seconde, dont Damas était la capitale. Des évêques orientaux, du parti de Jean d'Antioche, se plaignirent, lors du concile, que Juvénal eût osé faire des ordinations parmi eux et qu'il eût étendu ses manœuvres jusqu'en Phénicie et en Arabie. Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 1402. Des rescrits impériaux, à ce qu'il paraît, appuyèrent les prétentions de Juvénal, auxquelles le concile d'Éphèse refusa de se rallier. Il en résulta une longue discussion qui ne fut tranchée que par le concile de Chalcedoine (451) : ce concile, avec l'approbation des légats pontificaux, ratifia un accord intervenu entre Juvénal et Maxime d'Antioche, par lequel le premier recevait la juridiction patriarcale sur les trois Palestines, l'Arabie demeurant soumise au patriarche d'Antioche, et de même la Phénicie. Ce règlement fut l'objet de la septième session, le 26 octobre 451. Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 179 sq. Jamais les évêques d'Arabie n'avaient assisté aussi nombreux à un concile. Il n'y en eut pas moins de vingt, présents par eux-mêmes ou représentés : le métropolitain Constantin de Bostra, qui avait déjà assisté en 448 aux réunions tenues contre Ibas d'Édesse, et l'année suivante au brigandage ou conciliabule d'Éphèse; Proclus d'Adraa, déjà présent au concile de Constantinople de 448 contre Eutychès; Théodose de Canatha, un des membres du conciliabule de 449, qui devait assister encore en 459 au concile de Constantinople contre les simoniacs; Maras de Dionysias; Hormisdas de Philippopolis; Solemus de Constantia (ou Constantinople); Malchus de Phaena ou Aenos; Nonnus de Zoraba (lire Zorava et non pas Madaba, comme a corrigé indûment Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 859, cf. S. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, 1899, t. II, p. 176; 1900, t. III, p. 335-336); Gaianus de Madaba, voir ci-dessous, col. 1180; Jobius ou Jovius de Neve; Jean de Chrysopolis; un autre Jean, d'Erra; Anastase d'Eutimia; Sévère de Maximianopolis; Chilon de Neapolis; Gautus de Neela; Plancus de Gerasa, un des membres du synode d'Antioche de 448 contre Ibas;

Eulogius de Philadelphie, qualifié par certains manuscrits de métropolitain, vu l'importance de la ville; Alypius de Bacatha, dont Le Quien fait un évêque de Palestine, *Oriens christianus*, t. III, col. 859; Zosius d'Esbus, survivant du concile d'Éphèse de 431. Deux ans plus tôt, en 449, un évêque d'Aréopolis, nommé Anastase, assistait au conciliabule d'Éphèse, et le nom de ce siège, alors rattaché à l'Arabie, est à ajouter à la liste des évêchés arabes du milieu du v^e siècle. On ne s'étonnera pas de la voir aussi longue si l'on se rappelle une réflexion de Sozomène, lequel écrivait vers le même temps (443-444) : cet historien observe qu'en Arabie, comme dans l'île de Chypre, on nommait des évêques même pour des bourgades, tandis que de vastes contrées comme la Scythie n'en possédaient qu'un pour toute la province. *Hist. eccl.*, VII, 19, P. G., t. LXXVII, col. 1476. Vers la fin du siècle, une loi de l'empereur Zénon (474-491) sanctionna l'usage d'Arabie en prescrivant d'établir un évêché dans chacune des villes nouvelles ou restaurées. *Cod. Justin.*, I, III, 35.

Plusieurs des mentions de cette liste appellent des observations. C'est le P. S. Vailhé qui a proposé de maintenir la leçon *Aenos* ou *Ainos*, localité qu'il identifie avec Aineh, sur la route de Madaba à Petra. *Échos d'Orient*, 1900, t. III, p. 220-223. Avant lui on s'en tenait à l'opinion de Waddington, qui identifiait *Aenos* avec *Phaenos* ou mieux *Phaena*, la consonne initiale étant tombée par un accident de transcription; cette *Phaena* est d'ailleurs bien connue pour être la même que l'actuel El-Mousmiye, sur la route de Damas à Bostra. Waddington, *op. cit.*, n. 2524. Erra pourrait bien être la même ville que les *Notitiae* appellent Hierapolis d'Arabie, et le P. Vailhé a repris à son compte cette suggestion, déjà proposée par Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 866; *Échos d'Orient*, 1900, t. III, p. 334-335. Mais il écarte l'identification proposée par Waddington entre Erra et Aira ou Aera, qui est Es-Sanamein. Waddington, *op. cit.*, n. 2413 f-k. Signalons pour être complets la possibilité d'une identité entre Erra et Gerra, ville de la Batanée mentionnée par Ptolémée, v, 15. Neela ou Nela a été identifiée par Waddington avec El-Muschennef, à l'est du Haurân, où fut retrouvée l'inscription d'un *officialis* de Nilacome (nom identique à Nela, avec l'apposition *χώρη*, bourg); mais le P. Vailhé a observé qu'il n'était pas d'usage en épigraphie d'employer dans le lieu même une formule de ce genre, que l'on n'avait dû mentionner le lieu où Justus était *officialis* que parce que ce fonctionnaire avait eu son inscription ailleurs qu'à Nilacome, et qu'il ne faut donc pas chercher Nela à El-Muschennef. Ce serait plutôt Khirbet-en-Nila, au sud de Naoua (Neve). Waddington, *op. cit.*, n. 2217; *Échos d'Orient*, 1899, t. II, p. 174. Les évêchés de Chrysopolis, Maximianopolis, Eutimia, Neapolis, n'ont pas été identifiés jusqu'à présent; peut-être le seront-ils quelque jour avec l'une ou l'autre des localités où nous aurons à signaler des évêques d'après les inscriptions et dont le nom ancien est ignoré, comme El-Muschennef (si le P. Vailhé a raison de ne pas y reconnaître Nela) ou Scheikh-Miskin.

Après le meurtre de Proterius d'Alexandrie (28 mars 457), l'empereur Léon consulta l'épiscopat, province par province, sur les mesures à prendre à l'égard de Timothée Élure. Pour la province d'Arabie, la lettre impériale fut adressée à Antipater, métropolitain de Bostra et successeur de Constantin. Sur l'activité littéraire d'Antipater, voir ci-dessus, col. 713, et l'inscription que lui attribue Waddington, *op. cit.*, n. 1914, avec le commentaire. C'est à lui que saint Euthyme le Grand envoya le moine Gaianus, frère d'Étienne, évêque de Jamnia, pour obtenir son intervention quand fut arrêté, comme nous le dirons plus

loin, le phylarque Térébon (458). Antipater fit élargir Térébon et garda Gaianus pour en faire un évêque de Madaba, car il voulait avoir « de la graine d'Euthyme. » Cyrille de Scythopolis, *Vita Euthymii*, xcvi, dans Cotelier, *Eccl. graecae monumenta*, t. IV, p. 72. Cela seul montre qu'il est impossible de confondre ce Gaianus avec l'évêque de Madaba du même nom qui assistait en 451 au concile de Chalcedoine en même temps que Constantin, et qui ne pouvait donc pas avoir été sacré par le successeur de celui-ci. S. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, 1900, t. III, p. 336-337; contre Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 771-772.

La même année 458, une église fut construite à Deir Djoukh; l'inscription incomplètement lisible ne laisse pas deviner d'autre nom que celui d'un abbé Philippe. Dussaud et Macler, *Rapport sur une mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, dans *Nouv. archives des missions scientifiques*, t. X, 1903, p. 669, n. 82. Une inscription de Gerasa, en 464-465, nous renseigne davantage sur la construction d'une autre église, dédiée aux saints prophètes, apôtres et martyrs : elle nous apprend le nom d'un évêque Claudius, inconnu jusque-là, outre celui de la donatrice, Marina. Brünnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, index chronol., à l'année 464. Plus discrètement, l'inscription attestant la dédicace d'une église en 473 à Amra taisait le nom du donateur, puisqu'il était déjà connu du Seigneur, raison qui ne satisfait guère les historiens. Waddington, *op. cit.*, n. 2087. En 476, à Nimre (Nemara, Deir-es-Schehîb) un prêtre et un diacre élèvent un monument à deux prêtres défunts, Ameros et Badabailos. Waddington, n. 2185. En 488, c'est à Bostra que nous relevons une inscription chrétienne. Waddington, n. 1913. En 492, une inscription plus importante d'El-Muschennef (Nela, si Waddington ne se trompe pas, voir ci-dessus) nous fait connaître un évêque de cette localité, nommé Dioclès. Waddington, n. 2235. En 496 fut dédiée l'église Saint-Théodore de Gerasa, sous l'évêque Élie, lui aussi manquant, jusqu'à la découverte de cette inscription, sur les listes épiscopales. *Revue biblique*, 1895, p. 387-390. En 497, une porte d'église est ornée à Salkhad d'une inscription chrétienne, Waddington, n. 1995; nous en trouvons une autre la même année à Deir-en-Nasrani. Cette fréquence des inscriptions chrétiennes, jointe à la multiplicité des sièges épiscopaux, est un sûr indice de la diffusion du christianisme dans la province à la fin du v^e siècle et à la veille du moment (500) où les Arabes, envahissant les provinces voisines, Palestine, Phénicie et Syrie, allaient apporter à cette partie du monde un bouleversement présageant celui qu'ils y apporteraient un siècle et demi plus tard.

L'heureux mouvement ne se ralentit pas au début du v^e siècle. En 505, à Neve, on construit le chœur d'une église. *Bulletin de corresp. hellénique*, 1900, t. XXI, p. 580. Une inscription chrétienne relevée à El-Kerak de la Nukra (Canata, qu'il ne faut confondre ni avec Canatha, la ville épiscopale de Batanée, ni avec El-Kerak de Moabitude, qui est Characmoba), peut être datée de 511 ou 522. Dussaud et Macler, *Voyage archéologique au Sadjá*, p. 200, n. 24. Entre le 1^{er} septembre 512 et le 22 mars 513 fut consacrée à Bostra la cathédrale, dédiée aux saints Serge, Bacchus et Leontius, sous l'« archevêque » Julien. Waddington, n. 1915. Presque aussitôt après, Julien fut contraint de quitter son siège épiscopal pour avoir refusé de condamner les décisions dogmatiques du concile de Chalcedoine, comme le voulait Sévère d'Antioche; il se retira auprès de son ancien maître saint Théodose l'Archimandrite, et put revenir à Bostra quand la mort de l'empereur Anastase (518) eut mis fin à l'hégémonie sévérienne. Évagre le Scolastique, *Hist. eccl.*, III, 33, date de 513 l'installation de

Sévère à Antioche, P. G., t. LXXXVI, col. 2668-2672, d'accord en cela avec la chronique du comte Marcellin, éd. Mommsen, *Chronica minora*, dans *Monum. Germ. hist., Auct. antiquiss.*, t. XI, 1, p. 98; et cette date est tout à fait d'accord avec l'inscription de Bostra. Voir aussi la vie de saint Théodose, dans Usener, *Der hl. Theodosios*, Leipzig, 1890; et Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 857-858, qui en cite un fragment. En 512, fut dédiée à Zorava (Ezra) l'église Saint-Élie; l'inscription commémorative nous apprend le nom de l'évêque, Varus, et celui d'un diacre, Jean Menneas. Waddington, *op. cit.*, n. 2497. Trois ans plus tard, on inaugurerait dans la même ville une autre église, dédiée à saint Georges, l'un des saints patrons les plus populaires du pays. *Ibid.*, n. 2498. En 517-518, c'est à Busr-el-Hariri que nous voyons s'élever une église nouvelle, dédiée à saint Serge, très vénéré lui aussi dans la contrée; l'inscription mentionne un prêtre, Évangelos, et un « archidiacre, » Élie, preuve que la localité avait une communauté chrétienne importante. *Ibid.*, n. 2477.

C'est en 518 que nous constatons pour la première fois qu'Areopolis (l'ancienne Rabbath-Moab) n'appartient plus à la province d'Arabie; son évêque Polychronius assiste cette année-là au concile de Jérusalem, où figurent seuls des évêques de Palestine; il en sera de même en 536 de son successeur Élie, et de Demetrius de Characmoba; mais l'évêque de Madaba n'apparaît pas à la réunion, preuve que cette ville continuait à faire partie de l'Arabie. Il faut donc chercher entre Madaba et Areopolis la nouvelle frontière entre l'Arabie et la Palestine troisième : ce doit être désormais l'Arnon (Ouadi-el-Modjib) et non plus le Zared (Ouadi-el-Hesa), qui délimite les deux provinces. En 527, une nouvelle église fut érigée à Bostra, aux frais de Justinien et de Theodora, en l'honneur du saint homme Job, qu'une tradition faisait regarder comme originaire de cette contrée; l'inscription nous apprend que l'« archevêque » de Bostra s'appelait alors Jordanès, encore un nom à ajouter à la liste. Waddington, *op. cit.*, n. 1916 a (le nom de l'archevêque manque); Ewing, *Quarterly Statement of the Palestine Exploration Fund*, 1895, n. 175; Clermont-Ganneau, *Études d'archéol. orientale*, t. II, p. 34. Les monuments chrétiens relevés en 533 à El-Mâlikiye (Waddington, n. 2198), en 534 à Sammet-el-Berdân (*ibid.*, n. 2040, mention d'un prêtre nommé Jean), en 538 à Tâle (*ibid.*, n. 2412 b) sont moins importants. Mais de nouveau nous rencontrons à Bostra en 539 une inscription à laquelle manque, dans Waddington, le nom du métropolitain, mais qui le porte dans des transcriptions meilleures : c'est Jean, qui dut avoir un long épiscopat, puisqu'il siégea en 553 au concile général de Constantinople. Waddington, n. 1916; *Revue biblique*, 1905, p. 600, n. 9; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. VII, p. 179. Quant à l'Isaac de Neve que Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 864, mentionne vers 540, et qui abdiqua l'épiscopat pour se retirer dans la solitude, il s'agit, non d'un évêque de Neve (Naoua) en Arabie, mais de l'écrivain syriaque bien connu Isaac de Ninive, comme l'a montré le P. Vailhé, *Échos d'Orient*, t. IV, p. 11. En 547, fut élevée à Sala une église dédiée à deux saints dont nous ne connaissons que le premier, saint Élie, encore une des dévotions prédominantes du pays. Dussaud et Macler, *Voyage archéol. au Safâ*, p. 159, n. 27. En 550, à Amra, l'inscription d'une porte mentionne deux prêtres, Élie et Caiounos; une autre inscription chrétienne de la même localité est datée de 555. Waddington, *op. cit.*, n. 2089-2090. Une inscription de Philippopolis (Es-Schuhba) nous fait connaître pour ce siège, en 552, un évêque nommé Basile, à ajouter à la liste de Le Quien. Brünnow et

Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, table chronol. à l'année 552.

Au concile œcuménique de Constantinople, en 553, siège à côté du métropolitain Jean de Bostra, déjà mentionné en 539, son suffragant Dorymenius, évêque d'Adraa. En 558, le prêtre Joseph fait construire une église en l'honneur de saint Georges à Ghariye-el-Gharbiye (le quartier ouest de El-Ghariye). Dussaud et Macler, *Voyage archéol. au Safâ*, p. 206, n. 100. Deux ans plus tard, un édifice chrétien est bâti à Ruschaide, Dussaud et Macler, *Rapport sur une mission...*, dans *Nouv. archives*, t. X, p. 668, n. 79. En 563, à Nedjran, bourgade qui vraisemblablement devait son nom à des émigrants venus du célèbre Nedjran du pays des Himyarites (Yémen), est construite une église dédiée à saint Élie. Waddington, *op. cit.*, n. 2431. En 564, c'est à Sour qu'on rencontre une inscription chrétienne (Ewing, *Quarterly Statement...*, 1895, n. 66) et, l'année suivante, à Dour (Dorea), où est attestée l'existence d'une église Saint-Léonce. Waddington, n. 2412 p. A Sala, qui possédait déjà une église depuis 547, on en édifie une nouvelle entre 566 et 574 et les administrateurs chargés de la nouvelle construction jurent sur la sainte Trinité qu'ils n'ont réalisé dans l'entreprise aucun profit pécuniaire. *Ibid.*, n. 2261. En 568, le phylarque Asarael fait construire à Harrân une église en l'honneur de saint Jean. *Ibid.*, n. 2464. En 573, une inscription de Bosana (Bouçan) nous fait connaître le nom d'un évêque de cette localité, Menas, alors que nous ignorions même, d'après les *Notitiae*, que Bosana fût une ville épiscopale. *Ibid.*, n. 2250. En 575, à Kotaibe, l'inscription dédicatoire d'une église mentionne le nom du prêtre Salamanos. *Ibid.*, n. 2412 i. En 580, une inscription mentionne à Ghariye es-Scharikiye (le quartier est de El-Ghariye) un archimandrite, lui aussi bâtisseur d'église; Dussaud et Macler, *Voyage archéol. au Safâ*, p. 204, n. 92; et vingt ans plus tard le quartier ouest, Ghariye-el-Gharbiye, possède une nouvelle église dédiée aux saints Michel et Gabriel. *Ibid.*, p. 206, n. 99. On rapprochera cette dédicace et le culte des anges qu'elle atteste, et qui était très répandu dans le pays, de la célèbre formule épigraphique ΧΜΓ, qui de la Syrie, où elle se trouve le plus souvent, a passé sur plusieurs monuments d'Arabie, et qui, interprétée par Waddington Χ(ριστός) ὁ ἐκ Μ(αριάς) γ(εννηθείς), doit l'être, d'après certains archéologues, Χ(ριστός) Μ(ιχαήλ) Γ(αβριήλ), dans le même esprit qui sur plusieurs monuments figurés orientaux donne au Christ un cortège d'archanges. A Djizé (provenance donnée par la *Revue biblique*, 1905, p. 598, n. 6; M. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. VII, p. 179, la croit plus juste que celle qu'indiquent MM. Dussaud et Macler dans leur *Rapport sur une mission...*, p. 693, n. 155, où l'inscription est attribuée à Et-Taïyibe), en 590, furent inaugurés les portiques de l'église Saint-Serge : cette localité, où l'on connaît une autre église, Saint-Théodore, fondée par un certain Élie Ouenos Tongomi (lecture douteuse) dut avoir à cette époque une population chrétienne importante, à en juger par les monuments qui y ont été retrouvés, ruines d'un monastère, nombreuses inscriptions avec croix, etc. Schumacher, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1897, t. XX, p. 133-136; série à compléter par *Revue biblique*, 1905, p. 597-598. En 597, on rencontre une inscription chrétienne à Sahm-ed-Djolan (qui, malgré son nom, n'appartient pas à la Gaulanite proprement dite, au delà du Nahr-el-Allan). *Bull. de corresp. hellénique*, 1897, p. 40, n. 6; Ewing, *Quarterly Statement*, 1895, n. 6. Dans les dernières décades du siècle, un Siméon, à qui le patriarche Anastase d'Antioche adressa un écrit sur le sabbat, était métropolitain de Bostra.

Mais, en cette fin du VI^e siècle, c'est à Madaba que l'activité constructive se révèle la plus grande. Nous ne pouvons ici que signaler la controverse et les grandes divergences de vues touchant la mosaïque de Sainte-Marie, que le P. Séjourné, *Revue biblique*, 1892, t. I, p. 643, proposait de dater de 392 (date qui semble beaucoup trop reculée), et M. Michon avec plus de vraisemblance, même revue, 1897, t. VI, p. 267, de 580-600; outre la discussion sur l'ère employée (sans doute celle de la province, et non celle de la ville, comme le croyait d'abord M. Michon, ère inconnue d'ailleurs), la lecture même des chiffres est contestée. Peut-être la date est-elle 663, voir Brunnnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, table chronol., à cette année. Cf. en outre Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. II, p. 52, 403. En 578, l'évêque Sergius dédiait une autre église, celle des Saints-Apôtres, *Revue biblique*, 1902, p. 426-428; et le même prélat faisait poser en 595 une des mosaïques de l'église Saint-Élie, par les soins d'un prêtre son homonyme. *Ibid.*, 1897, p. 252; Wilson, *Quarterly Statement*, 1900, p. 73. En 607-608, une nouvelle mosaïque était posée dans la même église par Léonce, successeur de Sergius; cela ferait deux évêques au lieu d'un à ajouter à la liste de Le Quien, s'il n'était plus vraisemblable que Léonce succédait au prêtre Sergius, celui qui suppléait l'évêque pour la première mosaïque en 595. *Revue biblique*, 1897, p. 653. Encore n'avons-nous mentionné à Madaba que les églises pour lesquelles l'épigraphie fournit des éléments de datation plus ou moins précise; il en a été retrouvé d'autres, et leur total n'est pas inférieur à huit; entre autres il faut signaler celle où a été découverte la célèbre mosaïque géographique (aujourd'hui l'église grecque).

Au début du VII^e siècle, les événements qui vont amener en Arabie, y compris la province romaine, de graves bouleversements, n'arrêtent pas d'abord cette ardeur de construire si significative. On sait que l'hégire date de 622, la mort de Mahomet de 632, la bataille du Yarmouk, qui fit passer la province sous la domination musulmane, du 26 août 636. Or, en 623, nous voyons s'élever à Nahite une église des saints George et Élisée. Waddington, *op. cit.*, n. 2412 m. En 633, deux habitants chrétiens de Salkhad faisaient construire un *vaçé*, auquel leur fils ajoutait une *αὐλή* en 667. *Ibid.*, n. 1997. En 641, alors que la bataille du Yarmouk avait soustrait les chrétiens d'Arabie à l'autorité impériale sans qu'ils se tinssent encore pour assujettis à celle des califes (c'est ce que marque, d'après le commentaire de Waddington, l'intéressante formule Ἰησοῦ Χριστοῦ βασιλευόντος) l'igoumène Élie faisait monter un linteau de porte à Deir Eyyoub, le « monastère de Job. » *Ibid.*, n. 2413 a. A. El-Kafr (inscription chrétienne dès 583, *ibid.*, n. 2294), nous voyons s'élever en 652 une église Saint-Georges; du reste on y bâtissait encore une église en 735. Ewing, *Quarterly Statement*, 1895, p. 153; voir la correction de Clermont-Ganneau, *Études d'archéol. orientale*, t. II, p. 34. Pourtant l'organisation des églises, et des patriarchats qui les groupaient, ne tardait pas à souffrir des conditions nouvelles créées par la conquête musulmane; nous en avons une preuve remarquable, encore que ce soit la préoccupation de combattre le monothélisme qui y domine, dans les lettres adressées par le pape Martin I^{er}, en 649, aux évêques Jean de Philadelphie, Théodore d'Esbus et Antoine de Bacatha (la Bacatha de Palestine troisième). Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. X, col. 806-817. Antoine et Théodore étaient deux monothélites convertis, ou du moins ayant adressé au pape une profession de foi assez orthodoxe pour que celui-ci crût pouvoir s'en contenter. Le pape n'en recommandait pas moins à Jean de Philadelphie, auquel il déléguait les pouvoirs

les plus étendus pour suppléer les patriarches d'Antioche et de Jérusalem, de s'appuyer sur Théodore d'Esbus dans l'accomplissement de sa mission. Le patriarche (non résident) d'Antioche, Macedonius, était écarté comme monothélite: quant au successeur du feu patriarche saint Sophrone de Jérusalem, la présence des envahisseurs musulmans ne permettait pas de l'élire. De là cette perturbation dans l'organisation traditionnelle des patriarchats. Jean et Théodore sont les derniers évêques de l'ancienne province romaine d'Arabie que nous puissions nommer, à part Étienne de Bostra, qui écrivit au début du VIII^e siècle, pour défendre contre les Juifs le culte des images, un ouvrage dont il subsiste quelques fragments.

Cette liste chronologique, dans sa longueur, nous paraît fort suggestive, et souligne, si l'on peut dire, le rythme de l'expansion du christianisme dans l'Arabie romaine. Il faudrait y ajouter, pour en donner une idée tout à fait complète, l'énumération des monuments non datés. Nous ne pouvons songer à la faire ici. Nous signalerons seulement les plus importants ou les plus curieux.

A Scheikh-Miskin, localité dont le nom ancien n'a pas été retrouvé, un évêque appelé Thomas (il ne s'en trouve aucun qui porte ce nom dans les listes de Le Quien pour l'Arabie) fait construire une église en l'honneur de saint Michel. *Bulletin de corresp. hellénique*, 1897, p. 52, n. 48-49 (la seconde inscription est celle d'un donateur nommé Théodore). A Es-Soueida (Dionysias), nous ignorons à quelle date un évêque Pierre, inconnu à Le Quien, construit une hôtellerie qu'il place sous le patronage de saint Théodore. Waddington, *op. cit.*, n. 2327. A Canatha, une inscription mentionne un évêque de Maximianopolis, Pierre, [fils de] Diomède; Waddington a cru devoir l'attribuer à la Maximianopolis de Palestine; on peut aussi penser à celle d'Arabie, dont un titulaire assistait au concile de Chalcédoine, et que nous retrouverons citée dans les *Notitiae*. *Ibid.*, n. 2361. A Harrân, une inscription, malheureusement très mutilée, semble bien concerner un évêque Théodore; deux autres font connaître des prêtres de la même localité, Kilgastas (forme bizarre) et Kabbeos. *Ibid.*, n. 2465-2467. A Imtân, l'ancienne Mothana, une inscription qui parle d'un « évêque et archimandrite » ne donne de son nom que la désinence; M. Dussaud complète [Aim]us, nom fréquent dans la région; Mothana, qu'aucune *Notitia* ne cite (à moins qu'on ne doive la reconnaître dans la *Dalmounda*, inconnue par ailleurs, d'une notice publiée par Gelzer, cf. S. Vailhé, *Échos d'Orient*, t. II, p. 170) aurait donc été un siège épiscopal, si la pierre n'y a pas été apportée d'ailleurs. Dussaud et Macler, *Voyage archéol. au Soud*, p. 174, n. 40. A Djmirrin, à une demi-heure au nord de Bostra, a été trouvée une pierre nommant un évêque de Bostra, Dosithée, qui manque sur les listes. Waddington, *op. cit.*, n. 1959 a. Ainsi la liste épiscopale de Bostra est une de celles qui depuis Le Quien doivent aux découvertes épigraphiques les plus précieux compléments.

Ces inscriptions qui nous font connaître des évêques, voire des évêchés, inconnus par ailleurs, sont évidemment les premières, par ordre d'importance, que nous ayons à relever. D'autres concernent des prêtres: ainsi, à Salkhad, la mention d'un *περιοδευτής*, prêtre chargé de visiter les églises d'un diocèse (elles s'étaient multipliées, nous en avons eu maintes preuves, depuis le temps de la *Didascalie*), *ibid.*, n. 2011; à Amra, outre la mention d'une église Saint-Georges, celles du prêtre et archimandrite Théodore et de l'abbé Antipater, *ibid.*, n. 2091-2094, etc. A Charaba, sur la route de Bostra à Scheikh-Miskin, il est question d'un sous-diacre. *Revue biblique*, 1905, p. 603, n. 14. A Zorava, une inscription portant le

début de mot Μαρθ... pose un curieux problème : on peut se demander, après Waddington, s'il s'agit de sainte Marthe ou de la Marthana que vénéraient les elcésaites, secte dont l'Arabie, nous l'avons dit, fut une des dernières forteresses. Waddington, n. 2502. A Deir-el-Kadi, non loin de Dionysias, un certain Georges reconstruit un édifice monastique, qui par hasard n'a jamais été remanié depuis, et le dédie au martyr saint Serge. *Ibid.*, n. 2412. A Souaret-el-Kebire, près de Burak (Constantia), au nord du Ledja, peut-être autrefois appelée Savara, vu les deux églises et l'abondante moisson archéologique fournie par la localité, on peut croire que dut vivre une communauté chrétienne aussi importante, ou peu s'en fallait, que celle de la cité épiscopale voisine. A Sahouet-el-Khidr, nous trouvons, comme le nom l'indique (*Khidr*, en arabe, désigne saint Georges), une chapelle dédiée à saint Georges par un certain Scholasticus; Waddington, n. 1981. M. Dussaud, à propos d'une formule qu'on y lit, « Ἀγία Γεώργιε, πρόσδεξαι... », rappelle que les habitants du pays, chrétiens, musulmans et druses, qui viennent en pèlerinage à ce sanctuaire de saint Georges, immolent des moutons en son honneur sur le seuil de l'église; et, remarquant que cette formule d'offrande peut accompagner fort convenablement l'immolation, il ajoute : « Nous saisissons sur le fait les tempéraments apportés dans le passage d'un culte païen [une stèle renfermée dans l'église fut jadis consacrée à une divinité nabatéenne] à celui d'un saint chrétien, tempéraments qui nous échappent presque toujours, mais qui ont plus fait pour l'établissement du christianisme que les violentes attaques et la destruction des temples. » *Voyage archéol. au Safâ*, p. 163. Même si l'interprétation de M. Dussaud est fondée, il n'y a pas lieu d'en déduire des conséquences générales sur le manque de profondeur du christianisme chez les Arabes de cette contrée à la veille de l'Islâm : la fréquence même des monuments que nous citons (et nous aurions pu ne pas nous borner à ceux-là) est à elle seule un indice que, dans des villes ou dans des bourgades où il fallait multiplier pareillement les lieux de culte, les chrétiens pratiquaient réellement leur religion. Ce n'est du reste pas une survivance de l'ancien paganisme nabatéen, comme celle que signale M. Dussaud, qui eût pu les rendre plus accessibles à la prédication de l'islam, non moins opposé que le christianisme à de semblables coutumes. Pour ne plus avoir à revenir sur ces adaptations plus ou moins certaines d'usages païens, signalons un essai de christianisation, sur un monument d'Ormân, de la formule païenne ἀγαθὴ ὕχη, si fréquente en Syrie et par suite en Arabie : + (Χριστοῦ) νικᾷ ἡ τύχη... Dussaud et Macler. *ibid.*, p. 164, n. 33; de même à Rimea, en Trachonitide, Waddington, n. 2425.

Enfin il ne faut pas omettre, même quand elles ne portent pas d'inscriptions, de mentionner les églises dont la construction est à elle seule, dans une certaine mesure, un indice chronologique. Elles sont trop nombreuses pour que nous puissions les énumérer; plusieurs sont d'anciens temples païens transformés. Elles ont été bien étudiées à maintes reprises. Citons seulement les travaux du marquis de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse*, Paris, 1865-1877, p. 1-67, surtout p. 57 sq., où sont examinées la basilique chrétienne de Talfkha (entre Saccaea et Canatha), le couvent de Saccaea, les églises de Canatha, de Dionysias (Es-Soueida), Saint-Georges de Zorava (Ezra), la cathédrale de Bosra; de M. H. Butler, *Architecture and other arts*, dans *American archaeological Expedition to Syria*, part. II, Londres, 1904; *Ancient Architecture in Syria*, dans *Publications of the Princeton University archaeological Expedition to Syria*, division II, section A, *Southern Syria*, Leyde, 1907-

1914; de MM. Brünnow et von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, Strasbourg, 1905-1909; de l'abbé A. Musil, *Arabia Petraea*, t. I, *Moab*; t. II, *Edom* Vienne, 1907. On trouvera dans ces ouvrages les détails de l'exploration archéologique du pays.

Il nous reste à confronter les résultats déjà obtenus avec ceux que fournissent les *Notitiae episcopatum* ou documents analogues. Au sens rigoureux, les « notices épiscopales » sont des listes des métropoles dépendant de chaque patriarchat, et des évêchés dépendant de chaque métropole. Mais tous les documents donnés pour des notices « épiscopales » n'ont pas droit à ce titre, qui devrait être réservé aux listes d'« évêchés », et qui en fait a été plus d'une fois appliqué à des listes toutes civiles. C'est le cas du *Synecdemus* d'Hiérocès, compilé vers 535, et de la *Descriptio orbis Romani* de Georges de Chypre, vers 605. Le premier est « une sorte de tableau géographique, écrit au début du règne de Justinien, et groupant tout l'empire par provinces, avec les villes ressortant de leur juridiction. » S. Vailhé, dans *Échos d'Orient*, 1899, t. II, p. 168. La *Descriptio* de Georges de Chypre réalise un dessein analogue pour les premières années de l'empereur Phocas. Mais elle a été incorporée telle quelle, entre 820 et 841, par un clerc arménien nommé Basile, dans sa *Τάξις προκαθεδρίας τῶν διοικητῶν πατριαρχῶν*, ouvrage de caractère nettement ecclésiastique, et cette confusion a induit en erreur jusqu'à des éditeurs très avertis, comme Parthey et même Gelzer. Il n'en est pas moins utile de rapprocher les listes d'Hiérocès et de Georges de celles qui nous sont fournies par les *Notitiae episcopatum* proprement dites. Éditions : Burckhardt, *Hieroclis Synecdemus*, Leipzig, 1893; Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae graecae episcopatum*, Berlin, 1866; Gelzer, *Georgii Cyprii Descriptio orbis Romani*, Leipzig, 1890.

Parmi les notices épiscopales au sens strict, le P. Vailhé a montré que la plus précieuse pour notre objet serait celle d'Anastase I^{er}, patriarche d'Antioche de 559 à 570, puis de 593 à 599, si nous la possédions dans sa teneur originale. Mais nous en avons plusieurs recensions. Les plus proches du texte primitif sont : un document incorporé dans une *Chronique abrégée* publiée sous le nom d'Eusèbe par A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1825, t. I, p. 22; et la *Notitia V* de Parthey, édit. cit., p. 141-143; malheureusement elles ne donnent que la liste des métropoles (un accident a fait omettre précisément celle de Bosra dans la *Notitia V*) sans les évêchés suffragants. Il faut les compléter sur ce point à l'aide de recensions postérieures; les plus utiles sont : 1^o celle qu'a découverte et publiée M. Papadopoulos-Kerameus, dans « Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος, t. XVIII, 1884, supplément, p. 65-67 (autre version, postérieure à 1053, p. 68-70); elle fut rédigée entre 910 et 968 et ne comprend que le patriarchat d'Antioche; 2^o celle qu'a publiée M. Gelzer dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, p. 247-251; elle date de la seconde moitié du XI^e siècle; une version latine de la première moitié du XII^e siècle est donnée dans Tobler et Molinier, *Itinerarium hierosolymitanum*, Genève, 1880, p. 331-338. Autres recensions dans Gelzer, article cité de la *Byzantin. Zeitschrift*, p. 245-279, ou *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte texte der Notitiae episcopatum*, Munich, 1900. Mgr Rahmani a publié dans une version syriaque une notice qu'il tient pour préférable à celles de MM. Papadopoulos-Kerameus et Gelzer; elle se rapproche de la première, dont elle n'a pas les lacunes, mais elle y ajoute Ainos, que Mgr Rahmani a le tort de joindre avec Theni (*Theue, Neue*). *I fasti della Chiesa patriarcale Antiochena*, Rome, 1920, p. IV-V. Voir les travaux du P. S. Vailhé, dans les *Échos d'Orient : la Province romaine d'Arabie*, t. II, 1899, p. 166-179, *Une Notitia*

Concile de Nicée (325)	Concile de Constantinople (381)	Concile de Chalcedoine (451)	Inscriptions	<i>Synecdemus</i> d'Héroclès (vers 535)	Georges de Chypre (vers 605)	Notice Rahmānī (<i>I fustī.</i> , p. IV-v)	Notice Papadopoulos- Kerameus (x ^e s.)	Notice Gelzer, <i>B. Z.</i> , p. 248 (XI ^e s.)
Bostra Philadelphie	Bostra Philadelphie Gerasa	Bostra Philadelphie Gerasa	Bostra Gerasa	Bostra Philadelphie Gerasa [Dia] Adraa (Adrassos) Canatha Nilacone	Bostra Philadelphie Gerasa [Dia] Adrassos Canatha	Bostra Philadelphie Gerasson	Bostra Philadelphie Gerasa	Bostra Philadelphie Gerasa
	Adrama	Canatha Neila Eutimia Esbu	(voir <i>El-Mus- chennel.</i>) Madaba	Madaba	Madaba Esbu	Adraa Canothas Nailon Eutimos Madaba Esbu	Adraa Canatha Neila Madaba Esbu	Adraa Canatha Neila Eutimè Midana? Austondon?
Esbu Sodome Beretana Dionysias	Constantine Neapolis	Dionysias? Constantia Neapolis Philippopolis Chrysopolis Aenos (Phaena?) Zoraba (Zorava) Erra (Hierapolis) Neve Maximianopolis Areopolis	Dionysias Philippopolis Zorava Maximianopolis Saccæa Bosana Mothana? <i>El-Yadude?</i> <i>El-Muschennef</i> (Neela?) <i>Harrân</i> <i>Scheikh-Miskin</i>	Dionysias Constantia Neapolis Philippopolis (Phaena) Hierapolis [Areopolis]	Dionysias Constantine Neapolis Philippopolis (Phaenoutos) Hierapolis Neve [Areopolis]	Dionysias Constantia Philippopolis Chrysopolis (Theni Ainos) Ezra (Zoroneios) Erra (Theni?) Maximopolis	Dionysias Philippopolis Chrysopolis Zoronia? Erra Theve (Neve) Maximianopolis	Dionysias Constantia (Philippopolis) Chrysopolis Zoronia? Erra Theve (Neve) Maximianopolis
				Hexacomia comè Maioudos	Hexacomia Pentacomia Tricomia	Dalmoundon?	Dalmoundon?	Dalmoundon?
						[Parembolès] Doureia	[Parembolès Doureia Minichettalon?	[Parembolès] Lourea

Salton Bataneos. — Henacomia. — Comè Gonias. — Comè Chérôus. — Comè Stanès. — Comè Chaberas. — Comè Coreathas. — Comè Bilbanous. — Comè Capron.
Comè Purgareton. — Comè Setnès. — Comè Ariachon. — Neolès. — *Κλίμα ἀνατολικὸν καὶ δυτικόν.* — Comè Ariathas Trachonos. — Comè Bebdamous.

episcopatum d'Antioche du X^e siècle, t. x, 1907, p. 90-101; La Notitia episcopatum d'Antioche du patriarche Anastase, VI^e siècle, *ibid.*, p. 139-145; Les recensions de la Notitia episcopatum d'Antioche du patriarche Anastase, *ibid.*, p. 363-368.

Nous donnons en tableau : 1^o les évêchés représentés par des signataires aux principaux conciles, sièges certains par conséquent;

2^o les évêchés connus par les inscriptions, dont nous avons plus haut commenté le détail;

3^o les villes ou bourgs mentionnés dans les listes d'Hieroclès et de Georges de Chypre;

4^o Les deux recensions signalées à part de la *Notitia* d'Anastase d'Antioche, publiées par MM. Papadopoulos-Kerameus et Gelzer, et celle qu'a donnée Mgr Rahmân.

D'après ce que nous avons dit plus haut des listes d'Hieroclès et de Georges de Chypre, il est manifeste que Dia (Dium), qui ne figure que sur ces deux listes, n'a aucun titre à être considéré comme un siège épiscopal; de même les bourgades, si nombreuses surtout dans la *Descriptio* de Georges, qui commencent à *Hexacomia*; la liste des évêchés s'arrête donc, en réalité, à *Minithetallon*, nom corrompu dont la forme véritable n'a pu être rétablie. Il faut peut-être y ajouter *Bacatha* et la *Carneas* mentionnée par la pèlerine Etheria. La forme *Adrassos*, qui figure avec *Adra* dans le *Synedemus* d'Hieroclès, est évidemment un doublet, sans doute une variante marginale qu'un copiste aura fait passer dans le texte. *Midana* et *Austanidon*, dans la notice Gelzer, ont été conjecturalement identifiés par le P. Vailhé avec Madaba et Esbus, auxquels ces deux noms correspondent si l'on veut faire coïncider cette notice et celle de Papadopoulos-Kerameus; de même *Zoronnia*, dans la notice Gelzer, doit être Zorava, et *Theve* est certainement une erreur d'écriture pour *Nene*. L'identification de *Dalmoundon* avec *Mothana* est plus incertaine. *Parembolos*, iniqué par nos deux notices, est un évêché que nous retrouverons au paragraphe suivant, et qui appartenait à la Palestine; il en est de même, nous le savons, à partir du VI^e siècle, d'Aréopolis. Quant à Philippopolis, dont le nom manque dans la notice Gelzer, c'est certainement par oubli, car il figure dans la version latine de Tobler et Molinier. Vailhé, *Échos d'Orient*, t. II, p. 170-171. Dourea, que la notice Gelzer appelle Lourea, et que le P. Vailhé n'a pas identifiée, ne serait-elle pas Dorea, aujourd'hui Doûr, au nord du Haurân, où l'on a retrouvé l'inscription d'une église en 565? Ce serait l'indice, le seul, qui nous soit parvenu, que cette ville ait été épiscopale. Enfin les découvertes à venir établiront peut-être l'identité de quelques-unes des localités où les inscriptions nous font connaître des sièges épiscopaux et dont les noms anciens demeurent inconnus avec l'une ou l'autre des villes épiscopales, Eutimia, Maximianopolis, Neapolis, dont l'emplacement n'a pu jusqu'ici être fixé, ce qui diminuerait la liste des évêchés telle qu'elle ressort de notre tableau.

V. LES ARABES NOMADES. LES PHYLARQUES. — Les villes et les bourgades de la province romaine renfermaient une population mêlée mais sédentaire; à côté des Grecs et des Syriens qui, à en juger par les noms propres des inscriptions, y étaient fort nombreux, il s'y trouvait des Arabes, mais qui adoptaient le genre de vie sédentaire de leurs voisins. Quant à la grande majorité des Arabes groupés en tribus, ils continuaient à mener la vie nomade, et débordaient bien au delà du pays romain. On les appelait Arabes *scénites*, vivant sous la tente, *Ἀραβες σκηνίται*; et l'on finit par leur appliquer à tous le nom de *Saraceni* (dans Plinie, *Arraceni*), Sarrasins ou mieux Saracènes, donné d'abord à quelques tribus pillardes, de même que le nom d'Aga-

reni ou *Agraei*, propre d'abord à des nomades de la région à l'est de Nemara, en arrive à désigner, chez certains historiens byzantins, les Arabes non incorporés à l'Empire. Un problème se posa à leur sujet aux dirigeants romains : comment s'assureraient-ils le plus opportunément contre les risques de désordre que représentaient, au dedans et au dehors de la province, des éléments si difficiles à fixer? Les Romains adoptèrent un système qu'on a pu rapprocher de l'institution des caïds en Afrique française du Nord; ils établirent, pour administrer ces tribus, des chefs de même race, en leur reconnaissant certaines attributions, mais en les maintenant subordonnés à l'autorité militaire romaine. Le couronnement de cette organisation fut, au VI^e siècle, l'établissement d'un « phylarque supérieur », le chef de la tribu de Ghassân, dont nous aurons à nous occuper au prochain chapitre. Mais des tentatives diverses, plus ou moins poussées, avaient précédé cette institution, et l'on avait vu les Romains reconnaître sous des formes variées les cheikhs des tribus arabes, dont plusieurs portaient officiellement le titre de phylarques ou chefs de tribus, *φύλαρχοι*, déjà attesté avec ce sens par les écrivains classiques. L'institution des phylarques offre pour nous un grand intérêt, car presque toujours le contact qu'elle suppose entre les Romains et les tribus nomades a été du même coup pour celles-ci une occasion de connaître le christianisme.

L'idée de se servir du concours des cheikhs arabes remonte peut-être à l'époque des Antonins, où nous trouvons un *Ἀδριανὸς ὁ καὶ Σοῦαῖδος Μαλέχου ἐθνάρχης στρατηγὸς νομάδων* mentionné sur une inscription de el-Mâlikîye. Waddington, *op. cit.*, n. 2196. Mais les premiers phylarques chrétiens que nous connaissons appartiennent au IV^e siècle, et ce sont aussi les premiers sur le rôle desquels nous ayons quelques précisions. On n'en saurait dire autant des phylarques Tonoukhites, Numân ben Amr et ses deux fils Amr et el Hawari, dont Caussin de Perceval a admis le « règne » en y voyant la récompense de leur ralliement à Aurélien lors de la lutte contre Zénobie; ni des phylarques Djodhaima, de durée éphémère, qui leur auraient succédé jusque vers 292, et dont le seul qui soit connu par son nom, Dawûd ben Hebula (David), surnommé le Mou, était chrétien, d'après ce nom même, et aurait vécu dans les environs de Madaba; les historiens arabes auxquels Caussin a emprunté ces renseignements sont trop peu sûrs, et leur chronologie en particulier est si peu admissible, que l'on n'ose rien affirmer de ces phylarques, pas même leur existence, sur de pareilles autorités. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. II, p. 199-202. Nous ne pouvons identifier non plus le *Malechus Podosacis* nomine, *phylarchus Saracenorum Assanitarum, famosi nominis latro*, dont parle Ammien Marcellin, XXIV, II, 4, édit. Gardthausen, t. II, p. 6, et qui, pendant la campagne de Julien sur l'Euphrate, s'étant allié au roi de Perse Sapor, harcelait durement les troupes romaines; Julien, moins prudent que Constance, qui, dès 338, cherchait à utiliser les Saracènes contre les Perses, avait d'abord refusé leurs offres de service, et quand plus tard il s'était ravisé, quelques tribus seulement avaient répondu à son appel. Julien, *Epist.*, xcviij, édit. Bidez et Cumont, p. 159; *Orat.*, I, édit. Hertlein, p. 25. Mais la versatilité même de Julien montre bien qu'il n'y avait encore pas là l'application d'un système réfléchi. Quant à corriger *Assanitarum* en *Ghassanidarum* (Brünnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, p. 286), je crois la conjecture très hasardeuse : le nom du phylarque ne rappelle en rien les noms connus de membres de la tribu de Ghassân, et aucun autre rapprochement n'est possible, ni avec le peu que nous savons des débuts de

cette famille, ni avec le rôle historique que devaient jouer les Ghassânides chrétiens vassaux de Byzance.

Nous sommes mieux renseignés sur une « reine » des Sarrasins, *Mawja*, appelée *Mâwja* (Maouvia), *Μαβία* (la leçon *Μαβία*, dans Sozomène, est certainement fautive). Vers 373 ou 374, cette *Mâwja* était en lutte avec les Romains, bien que son défunt mari eût été l'allié de l'empereur Valens. Ce dernier détail, rapproché du nom de *Mârija* qui aurait été la mère d'un Ghassânide, a donné à penser à Caussin de Perceval que *Mâwja* et cette *Mârija* avaient été confondues par les historiens arabes, et que la reine dont nous parlons devait être veuve du prince ghassânide qu'il appelle Hârith II, fils de Djabala I^{er}. Mais cette hypothèse est à écarter purement et simplement. Nöldeke a montré que la généalogie et la chronologie des Ghassânides telles que les admet Caussin de Perceval n'ont aucun fondement historique; et d'autre part les deux noms *Mâwja* et *Mârija* ne peuvent se remplacer l'un l'autre au point de vue prosodique. Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, p. 23. *Mâwja*, après la mort de son mari, rompant l'alliance de celui-ci avec les Romains, était entrée en lutte avec les généraux de Valens, et faisait des incursions en Phénicie et en Palestine, atteignant même le nord-est de l'Égypte, si bien que le commandement militaire local dut faire appel au *magister militum* de l'armée d'Orient, qui, trop confiant en ses forces, n'échappa qu'à grand-peine à l'écrasement total. Il fallut traiter avec la reine, qui se déclara prête à un accord avec les Romains, pourvu qu'on donnât pour évêque à ses nomades un moine appelé Moïse, lui-même de race sarrasine, dont la vertu l'avait frappée. Valens envoya chercher le saint homme et le fit présenter à Lucius, patriarche d'Alexandrie, pour que celui-ci lui donnât la consécration épiscopale; c'est une raison de plus qui permet de penser que l'ermitage de Moïse était situé dans le désert de Pharan, au nord du Sinaï. Mais ce Moïse n'était pas moins rigoureux en fait d'orthodoxie qu'en matière d'ascétisme. Amené à l'arien Lucius, le patriarche intrus, qui jouissait de la faveur de Valens, il refusa énergiquement de se laisser imposer les mains par un homme responsable de l'exil et de la mort des confesseurs de la vraie foi. En vain Lucius essaya de faire sa propre apologie, l'ancien solitaire demeura intraitable. Il fallut le conduire à des évêques exilés pour la foi nicéenne, desquels il reçut la consécration épiscopale; car on ne voulait pas risquer, pour des questions d'orthodoxie, de rallumer la guerre avec la reine, qui exigeait son évêque. Puis il vint s'établir parmi les Sarrasins de *Mâwja*, et, n'ayant trouvé parmi eux que peu de chrétiens, il en convertit un grand nombre. La reine elle-même, si l'on en peut croire Théophane, n'aurait pas eu à se faire baptiser, étant d'origine romaine et chrétienne et emmenée en captivité par un prince sarrasin qui l'avait épousée à cause de sa beauté. Le christianisme, ancien ou récent, de la reine ne se démentit pas, non plus que sa fidélité à l'alliance romaine renouvelée; elle donna sa fille en mariage à un *magister militum* appelé Victor, et elle envoya pour défendre Constantinople, menacée après la mort de Valens par l'invasion des Goths, une troupe de cavaliers qui contribua efficacement à faire lever le siège par les barbares. Rufin, *Hist. eccl.*, II, 6, *P. L.*, t. XXI, col. 514-515; Socrate, *Hist. eccl.*, IV, 36, *P. G.*, t. LXVII, col. 556-557; Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 38, *ibid.*, col. 1408-1412; Théophane, *Chronographia*, édit. Classen, Bonn, 1839, t. I, p. 100-101, 103; Ammien Marcellin, XXXI, xvi, 5, édit. Gardthausen, p. 275-276. Moïse, évêque des Sarrasins, est honoré comme saint; sa fête est célébrée le 7 février. *Acta SS.*, febr. t. II, p. 42-45.

On connaît dans cette contrée déjà un Moïse, ermite

à Raïthou, originaire du pays même, qui menait une vie très austère et obtint par ses prières, sans s'être départi de la solitude rigoureuse qu'il gardait tout le carême, la guérison d'un chef sarrasin nommé Obadien (Obayda), possédé du démon. Cet Obadien se convertit, et avec lui toute sa tribu; au retour d'une expédition victorieuse contre les Blemmyes, il repassa à Raïthou juste à temps pour ensevelir les solitaires, et Paul leur supérieur, massacrés un 28 décembre par une troupe de Blemmyes. Nous ignorons si le Moïse qui avait délivré Obadien était parmi les victimes, ou si c'est lui dont la vertu avait impressionné *Mâwja*. Le soin même que prend Ammonius, narrateur de ce massacre d'après la relation d'un rescapé, de noter qu'un des moines de Raïthou était Romain, prouve que beaucoup ne l'étaient pas, et qu'il devait se trouver parmi eux des Sarrasins indigènes, comme l'était Moïse. Le même jour, une troupe de Sarrasins, n'osant attaquer le monastère établi sur le Sinaï parce que le sommet de la montagne leur aurait apparu tout en feu, massacrèrent trente-huit moines et en blessèrent mortellement deux autres, Isaïe et Sabbas, aux monastères de Bethrambi ou Getrabbi, dont on a retrouvé les ruines à l'ouadi Baraba; de Chobar, sis à l'ouadi Khabar ou plutôt à l'ouadi Gharbeh, et de Codar, peut-être le couvent appelé aussi el Arbaïn, « les Quarante ». Combefis, *Illustrium martyrum lecti triumphi*, Paris, 1660, p. 99-128, *passim*. Sur le déroulement de ce récit, qui en a fourni un autre sur des martyrs en 305, cf. R. Weill, *La Presqu'île du Sinaï*, p. 219; la carte, p. 186. La fête de ces martyrs a été plus tard confondue, à l'unique date du 14 janvier, avec celle des martyrs des environs de l'an 400, dont saint Nil a raconté les souffrances : Proclus tué à Bethrambi, Hypatius à Salaël, sur l'ouadi Sigillyeh, Eusèbe à Thola, sur l'ouadi Taleh (Et Tlah, couvent des saints Côme et Damien, les frères martyrs, qui étaient, dit-on, Arabes de naissance), Benjamin dans le désert d'Elim, etc., tués par des sujets du roi Amman, qui désavoua les meurtriers et promit réparation; malheureusement rien n'indique si parmi les martyrs se trouvaient d'anciens nomades sarrasins de la région. *P. G.*, t. LXXIX, col. 662-669. Voir SINAÏ.

Vers le temps de *Mâwja*, sans que nous puissions préciser davantage, Sozomène mentionne un autre chef de tribu appelé Zocomos, et qualifié de phylarque, qui, désolé de ne pas avoir de fils, obtint d'un moine la promesse qu'il lui en naîtrait un s'il croyait au Christ. L'enfant étant venu au monde, le phylarque se fit baptiser et convertit toute sa tribu, après quoi il prit tout naturellement le parti des Romains contre les Perses et les Sarrasins leurs alliés. Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 38, *P. G.*, t. LXVII, col. 1413. Caussin de Perceval a été entraîné par un désir excessif d'identifier tous les personnages dont parlent les historiens ou les légendaires arabes, à voir dans ce Zocomos le même que les Arabes appellent Arcam, et qui serait le père de *Mârija-Mâwja*; il n'y a pas lieu d'insister sur cette hypothèse sans fondement. *Essai*, t. II, p. 220-221. Le rapprochement du nom de Zocomos avec celui du Zogomos mentionné plus tard par Théophylacte comme commandant des Sarrasins auxiliaires en 568 est plus naturel : ces deux hommes ont pu appartenir à la même famille. Théophylacte, II, 12, édit. Bekker, Bonn, 1834, p. 69. Il serait tentant de voir dans ce nom celui de la famille salihite des Dadjaïma ou Djodhaima (au singulier Dodjom) sur lesquels les Ghassânides conquièrent la prépondérance, et dont la dynastie très courte (Caussin de Perceval la fait finir en 292, chronologie inacceptable) compta certainement un chrétien, le Dawûd ben Hebula (David) déjà mentionné ci-dessus, fondateur du « couvent de David ». Nöldeke a opposé à cette identification de Zocomos

et de Dodjom ou Djodhom des raisons philologiques tirées de la transcription trop irrégulière des consonnes. *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 8; l'identification est admise pourtant d'après Nöldeke par Brünnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, p. 286. Quoi qu'il en soit, Sozomène présente la conversion de Zocomos comme une preuve du prestige des moines aux yeux des Saracènes leurs voisins; nous connaissons d'autres faits qui en témoignent. Saint Hilarion, le grand solitaire, était bien connu comme guérisseur des Saracènes de la région d'Éluse, en Palestine troisième, adorateurs de Lucifer et de Vénus, à ce que dit saint Jérôme; comme Hilarion passait dans la ville un jour de fête de Vénus, ils lui prodiguèrent les marques de vénération, à quoi le saint répondit en les exhortant à n'adorer que le vrai Dieu; avant de le laisser partir, ils lui firent tracer le plan d'une future église. S. Jérôme, *Vita Hilarionis*, xxv; *P. L.*, t. xxiii, col. 41. On peut retenir le fait général du prestige des moines et de leur action convertissante sur les Saracènes, même si l'on tient compte des raisons qui empêchent de regarder la *Vita Hilarionis* comme un récit proprement historique; la vie de saint Euthyme, plus tard celle de saint Siméon le Stylite, nous en fourniront de nouvelles preuves.

Ce ne fut pas seulement au temps de Mawija que des tribus arabes firent des excursions en Palestine. Cassien, *Collat.*, vi, 1, *P. L.*, t. xlix, col. 634-636, raconte le massacre de solitaires par les Sarrasins auprès de Thécué (Thecoa) et les compétitions survenues pour le partage de leurs reliques entre les villes de ce pays; ce sont ceux dont le martyrologe romain mentionne la fête comme martyrs le 28 mai. *Acta SS.*, mai t. vi, p. 746. En 411, une de ces incursions faillit surprendre saint Jérôme, qui n'eut que le temps de se retirer. *Epist.* cxxvi (anc. lxxii), *P. L.*, t. xxii, col. 1086. Tillemont a souligné les difficultés qui empêchent de confondre cette expédition et la précédente, et par conséquent de dater celle-ci. *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. xii, p. 660. Mais, quelques années plus tard, une migration de Sarrasins se termina tout autrement. Vers la fin de 420, une troupe sarrasine arriva à l'ouadi Dabor, où les saints Euthyme et Théoctiste avaient établi une laure, et déjà les jeunes moines tremblaient; mais le cheikh se présenta à Théoctiste en demandant Euthyme, de qui il venait solliciter la guérison de son fils Térébon, paralysé du côté droit. Le père s'appelait Aspebet, Ἀσπεβέτος, nom qui rappelle celui d'une charge persane, *spahbedh* (en grec στρατηλάτης), cf. Tabari, trad. Nöldeke, p. 444; Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 117. De fait, Aspebet avait été, bien qu'Arabe de race, chargé de surveiller la frontière pour le compte du roi de Perse Jazdgerd I^{er} (l'Isdegerd de la *Vita Euthymii*) et d'arrêter les chrétiens qui tentaient de passer en territoire byzantin pour échapper à la persécution de ce prince; cette besogne avait révolté l'honnêteté du cheikh encore païen (Ἑλλήν, qu'il ne faut évidemment pas traduire ici par « Grec »), et, dénoncé de ce chef, il avait dû pourvoir à sa propre sûreté; il s'était donc transporté, avec sa famille et ses biens, en territoire d'Empire, où le patrice Anatole, qui commandait l'armée d'Orient, l'avait établi phylarque des Sarrasins de la province d'Arabie. Quant au nom de Térébon, à part la finale dont la transcription grecque est peu sûre, Nöldeke l'a rapproché d'un nom palmyrénien constaté dans la famille royale, ce qui n'autoriserait pas la conclusion tendancieuse qu'il semble en tirer. *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 12. Euthyme, apprenant qu'une vision avait dirigé vers lui cette famille et que Térébon avait promis de se faire chrétien s'il guérissait, consentit pour une fois à déroger à la loi du silence qu'il s'imposait cinq jours

par semaine, et guérit miraculeusement le jeune prince, montrant ainsi la supériorité de la thaumaturgie chrétienne sur la magie de l'Irak. Puis il instruisit les Sarrasins et les baptisa. Aspebet reçut le nom de Pierre. Maris, son beau-frère, voulut rester moine dans la laure d'Euthyme. Cyrille de Scythopolis, qui nous donne ces détails, les tenait de tous les anciens de la tribu et en particulier de Térébon le Jeune, petit-fils du Térébon guéri par Euthyme. Cotelier, *Eccl. graecae monumenta*, t. iv, p. 19-24. Quand Euthyme revint au monastère de Théoctiste après la fondation du monastère d'Aristobulias et la guérison en ce lieu du fils du cheikh (vraisemblablement un Sarrasin comme Térébon, mais le texte ne le dit pas, non plus que la race des convertis que déterminait ce miracle; Aristobulias, Khirbet Istaboul, est situé à l'ouest de la mer Morte), il trouva Aspebet qui, devenu apôtre, l'attendait avec un grand nombre de Sarrasins qu'il avait convertis; le saint les baptisa et passa avec eux sept jours. Quand il remonta à sa solitude de Khan-el-Sahel, les Arabes voulurent le suivre; Aspebet fit même construire là trois cellules, une grande citerne, une boulangerie et un oratoire pour Euthyme; mais le saint, par amour de la solitude, installa les Sarrasins à quelque distance au sud-est, où il traça le plan d'une église et commença l'établissement appelé *Parembolés*, « camps » (au pluriel parce que d'autres groupements vinrent peu à peu s'adjoindre au premier). Euthyme venait souvent les voir, en attendant de leur donner des prêtres et des diacres. Puis il estima que cette chrétienté avait besoin d'un évêque, et il fit consacrer par Juvénal de Jérusalem celui qui lui paraissait le plus digne, le cheikh Pierre Aspebet, qui devint ainsi le premier évêque des Parembolés. *Ibid.*, p. 28-30. Ce dut être en 427. Le P. Féderlin a retrouvé l'emplacement longtemps ignoré du « camp » arabe; il avait son centre à Bir ez Zarraa, un peu au sud de la ligne qui réunit le couvent d'Euthyme à celui de Théoctiste; une enceinte, en murs qui devaient atteindre une hauteur de 1 m. 20 environ, formant une demi-ellipse plus ou moins régulière terminée vers le Nord par un mur droit, entourait une superficie d'une centaine d'hectares; on y a retrouvé les ruines de l'église, qui devait avoir 22 m. de long sur 14 m. 50 de large, et de la maison du cheikh devenu évêque, ainsi que l'emplacement de petites maisons pour les Arabes qui se fixaient à la Parembolée; d'autres s'établirent après coup en dehors de l'enceinte; et, l'instinct nomade persistant, ils durent transporter leurs tentes de-ci de-là dans cette partie du désert, où l'on connaît plusieurs citernes remontant sans doute à cette époque. La Parembolée proprement dite constituait moins un diocèse qu'une sorte de cité épiscopale marquant le centre du district où vaguaient les nomades; il pouvait demeurer à l'intérieur de l'enceinte mille ou quinze cents personnes; on y a relevé les traces de près de deux cents habitations. Voir le mémoire du P. Féderlin dans Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand*, p. 104-111, et les cartes et photographies qui l'accompagnent; il permet de constater la rigoureuse exactitude des descriptions de Cyrille de Scythopolis. L'évêché arabe de Parembolés appartenait à la Palestine première, et non à la troisième, comme l'a cru Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 763.

Quand se réunit en 431 le concile d'Éphèse, Euthyme donna pour consigne à Pierre de la Parembolée, qui s'y rendait, de suivre en tout la doctrine de Cyrille d'Alexandrie et d'Acace de Mélitène, l'ancien maître du saint moine. Pierre, au concile, fut chargé de missions de confiance, ayant été l'un des délégués qui sommèrent Nestorius de se rendre à la réunion, et plus tard y invitèrent pareillement Jean d'Antioche; il adhéra à toutes les décisions du concile et déposa

Nestorius. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collectio*, t. iv, col. 1125, 1132, 1149, 1220, 1309, etc. A son retour il rendit compte à Euthyme de tout ce qui s'était passé. *Vita Euthymii*, dans Cotelier, t. iv, p. 41. Pierre Aspebet était mort en 449 quand fut convoqué le second concile d'Éphèse. Tandis que son fils Térébon lui avait succédé dans sa phylarchie (probablement dès sa consécration épiscopale), il avait pour successeur dans son évêché un certain Auxilaos ou Auxolaos, qui parmi les signataires du concile est qualifié « évêque des Sarrasins alliés ». Il décida, avec les autres membres du « brigandage », la réhabilitation d'Eutychès et la condamnation de Flavian. Mansi, *op. cit.*, t. vi, col. 851, 920, 931. Mais à son retour il essuya de la part d'Euthyme de violents reproches; il mourut avant que le saint fût revenu de son indignation. *Vita Euthymii*, p. 54-55. Ce passage de Cyrille de Scythopolis suffit à trancher la question posée par Duchesne, *Églises séparées*, p. 344, demandant si Auxilaos était évêque de la Parembole de Palestine ou de celle de Phénicie. Il n'y a pas lieu non plus de poser cette question pour Jean, « évêque de la nation des Sarrasins », qui assistait en 451 au concile de Chalcédoine, Mansi, t. vi, col. 572, 945; t. vii, col. 122; au retour du concile, voulant éviter la colère encourue par Auxilaos, Jean se hâta d'apporter à Euthyme les décrets de l'assemblée et reçut la pleine approbation du saint moine, qui adhéra publiquement à la formule de foi récemment définie et maintint cette adhésion malgré les innombrables ennuis qu'elle devait lui susciter. *V. Euthym.*, *ibid.* On connaît par la suite deux autres titulaires de l'évêché de Paremboles : Valens, qui assistait au concile de Jérusalem de 518, Mansi, t. viii, col. 1071, et Pierre (II), qui assistait dans la même ville au concile des évêques de Palestine en 536, col. 1174. Quant aux phylarques, Térébon avait obtenu, grâce aux prières d'Euthyme, la naissance de trois enfants, dont l'aîné, appelé Pierre, devait lui succéder dans la phylarchie. *V. Euthym.*, p. 45, 46. Deux incidents curieux marquèrent les dernières années de Térébon. Une fois que tout bonnement, comme il en avait l'habitude, il se tenait pendant la messe auprès du cancel du sanctuaire (la barrière appelée aujourd'hui iconostase) et y posait les mains, il vit une nappe de feu descendre du ciel et lui dérober le célébrant au moment de l'oblation; rappelé ainsi à plus de respect, quoique son attitude ne témoignât point d'un manque de foi, le phylarque se retira au fond de l'église, et c'est là que dorénavant il assista au saint sacrifice. *Ibid.*, p. 60-61. Quelque six ans plus tard, Térébon, se trouvant à Bostra pour affaires, fut arrêté par un autre phylarque; celui-ci devait être, pour que Bostra fût dans son ressort, un phylarque des Sarrasins de la province d'Arabie, titre porté jadis par Aspebet et échangé sans doute, depuis l'établissement de la Parembole, contre la phylarchie de Palestine; mais il pouvait subsister quelque incertitude entraînant un conflit de juridiction. Toujours est-il que saint Euthyme dut intervenir auprès d'Antipater, métropolitain de Bostra, à qui il députa son disciple Gaianus, frère de l'évêque Étienne de Jamnia. Antipater fit rendre Térébon à la liberté, mais c'est à cette occasion qu'il retint Gaianus, comme nous l'avons dit, pour en faire un évêque de Madaba, car il voulait « avoir de la graine d'Euthyme. » *Ibid.*, p. 71-72. Le phylarque Pierre, qui succéda à son père en 483, eut lui-même pour successeur son fils Térébon II, celui qui fut l'informateur de Cyrille de Scythopolis. Entre temps, Maris, le beau-frère d'Aspebet, avait succédé à saint Théocliste, mort le 3 septembre 466, dans le gouvernement de son couvent; lui-même mourut deux ans plus tard. Saint Euthyme mourut le 20 janvier 473; il laissait parmi ses disciples plusieurs Arabes, au

nombre desquels nous savons (*V. Euthym.*, p. 69) qu'il faut compter saint Élie, le futur patriarche de Jérusalem, qui devait mourir en 518 exilé à Aila (Akabah) pour la foi de Chalcédoine; un des successeurs de saint Euthyme à la tête de son monastère est également signalé comme Arabe, c'est Étienne (514-534), qui précisément assista avec saint Sabas aux derniers moments de saint Élie. *Euthymii vita metaphrastica*, cxxvi, dans Cotelier, t. ii, p. 308. Les malheurs n'attendirent pas son gouvernement pour fondre sur les établissements des Arabes chrétiens de Palestine. Dans une première incursion, les barbares « renversèrent les tentes des Agariéniens qu'avait fixées naguère le grand Euthyme; alors les principaux de la tribu dressèrent d'autres campements auprès du monastère de Martyrius et y érigeaient des églises. Mais les barbares, au cours d'une seconde expédition, massacrèrent les uns, en enmenèrent d'autres en captivité et refoulèrent sur d'autres villages ceux qui avaient pu échapper au péril, car cette incursion fut fort grave et redoutable. » *Ibid.*, cxxv, p. 307-308. La première de ces expéditions, pendant le règne d'Anastase (491-518), doit être l'incursion des Arabes scénites païens en Palestine, mentionnée vers 497 et terminée par l'accord de 502 entre Anastase et le Kindite el Hârith, petit-fils de Thalaba, incursion sur laquelle nous aurons à revenir. La seconde expédition, plus dévastatrice, en 529 au plus tard (Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 12), est celle d'el Mundhir III (Alamundaros), roi de Hîra, contre qui saint Sabas, disciple de saint Euthyme, sollicitait de Justinien en 530 l'autorisation de construire un fortin protégeant pour l'avenir ses monastères. Le P. Féderlin a identifié le monastère de Martyrius, autour duquel les Arabes chrétiens se retirèrent en 497, avec Khirbet el M'rassras, et croit reconnaître des établissements de ces Arabes dans les ruines de Khirbet Abou-Souan et Khirbet Abou-Houïlan, peut-être même à Gharabneh; ils s'étaient donc rapprochés de Jérusalem. *La Terre Sainte*, 1907, t. xxiv, p. 182. Parmi les Agariéniens qui restèrent dans le pays même après le passage d'el Mundhir, on signale un Thalaba, apparenté, dit la vie métaphrastique de saint Euthyme, aux Agariéniens de Paremboles, et chrétien lui-même; il s'était fixé au Lazarion, localité protégée par le voisinage de Jérusalem. Cotelier, t. ii, p. 323.

Il y avait une autre Parembole des Sarrasins en Phénicie seconde ou Phénicie *ad Libanum*. Elle est connue par son évêque Eustathe, qui assista, en 451, au concile de Chalcédoine, et signa plus tard la lettre des évêques de la province de Phénicie seconde à l'empereur Léon sur le meurtre de Proterius. Mansi, *Sacr. concil. ampl. collect.*, t. vi, col. 577, 952, 1072; t. vii, col. 127, 164, 559. Quant à Moïse, attribué à ce siège par Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 851, c'est le Moïse donné pour évêque aux Sarrasins de Mâwîja, et rien n'autorise à le fixer en Phénicie. Le P. Vailhé a proposé de voir l'origine de la Parembole phénicienne dans la conversion de trente mille Sarrasins, au début du v^e siècle, par Nonnos, évêque d'Héliopolis (Baalbek), confondu, à ce qu'il semble, par plusieurs auteurs et par le martyrologe romain (2 décembre) avec un homonyme d'Édesse : ce Nonnos est le même qui convertit sainte Pélagie, comédienne à Antioche; et c'est le biographe de cette sainte, le diacre Jacques d'Héliopolis, qui nous renseigne sur cet épisode de sa vie apostolique. Les Sarrasins conquis, on dut fonder pour eux un évêché, imitant l'originale création de saint Euthyme en Palestine. Cf. sur les deux Paremboles S. Vailhé, *Notes de géographie ecclésiastique*, dans *Échos d'Orient*, 1900, t. iv, p. 11-15.

On compte des phylarques chrétiens parmi les chefs de la famille de Kinda qui émigrèrent vers le

nord de l'Arabie. Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire du royaume kindite fondé, dit-on, par Hodjr Akil el-Murâr, dans le centre de la péninsule. Son petit-fils, el Hârith ben Amr, était un farouche païen qui, envahissant la Palestine vers 497, fit subir aux solitaires chrétiens, et particulièrement aux moines de saint Euthyme, les souffrances que nous avons rapportées. Théophane, édit. de Bonn, t. II, p. 217-218; cf. sur la date Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 10. Cet el Hârith avait pour mère une fille du Thalaba que les généalogistes donnent pour père à Djabala le Ghassânide; aussi l'appelaient-on « fils de la Thalabanienne », Ἀρέθης ὁ τῆς Θαλαβάνης; il ne faut pas voir dans ces Sarrasins des Thalabites, fraction des Bekr banû Wâil, erreur commise par Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 69, et d'après lui par le P. Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand*, p. 114-115. El Hârith avait deux fils, el Hodjr (Ἀγάρος) et Badicharimos (transcription d'un nom arabe peu reconnaissable : Madi Karib?) qui prenaient part à la lutte. Badicharimos échappa jusqu'au bout au général byzantin Romanos, lancé à sa poursuite. El Hodjr fut moins heureux : il fut vaincu et fait prisonnier avec un grand nombre de ses Arabes. Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 218. Romanos alla ensuite reprendre l'île de Jotabé, en mer Rouge, dont un prince arabe s'était emparé, et qu'il rendit aux marchands romains. Cette île de Jotabé, aujourd'hui Tiran, à l'entrée du golfe d'Akabah, avait été en effet débarrassée des percepteurs romains par un chef arabe qui avait abandonné le service de la Perse, et qui était arrivé jusque-là en pillant sur son passage, non les Romains, mais les autres tribus sarrasines. Malchus le Rhéteur l'appelle Ἀμόρκεσος τοῦ Νοκαλίου γένους; on reconnaît le nom arabe Amraalqais, Imroulqais, déformé par l'écrivain grec; de même la race de Nocal (Ocal) peut être celle d'Akil al Murâr, cf. Caussin de Perceval, t. II, p. 289; à ce compte, Romanos aurait poursuivi dans l'île de Jotabé un parent du Kindite el Hodjr; et cet Amraalqais serait le grand-oncle du fameux poète de même nom. Il est vrai que Romanos avait, même en dehors de cette hypothèse, une raison suffisante de reprendre Jotabé, dans le but qu'il s'était visiblement fixé de chasser les Arabes envahisseurs de terres romaines. L'empereur Léon, en 473, avait causé quelque scandale en accordant à cet Amraalqais, mandé à Constantinople, des honneurs jugés excessifs, et en lui reconnaissant la possession non seulement de Jotabé, mais d'autres territoires sur le continent, avec le titre de phylarque des Sarrasins de l'Arabie Pétrée; Amraalqais l'avait séduit en annonçant sa conversion au christianisme, et en faisant choix comme ambassadeur d'un évêque des Sarrasins appelé Pierre; mais, au jugement de Malchus et des Byzantins politiques, cette conversion n'était qu'apparente. Malchus le Rhéteur, *De legat. gentium ad Romanos*, éd. Bekker et Niebuhr, Bonn, 1829, fragm. I, p. 231-234. Quoi qu'il en fût de la sincérité personnelle du phylarque, il y avait dans l'île de Jotabé des chrétiens et même un évêché; car c'est sans doute à Jotabé même que Pierre était évêque, et il n'y a aucune raison de l'attribuer, comme le fait Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 770, à la Parembole de Palestine; il serait plus naturel, si l'on était obligé de rattacher Jotabé à un évêché du dehors, de le faire dépendre du Pharan sinaïtique, comme l'a suggéré Duchesne, *Églises séparées*, p. 345, mais l'hypothèse semble inutile. En tout cas un Anastase, qui assistait en 536 au concile de Constantinople, signe en propres termes « évêque de l'île de Jotabé ». Mansi, *Sacr. concil. ampl. collectio*, t. VIII, col. 1146; cet évêché ne pouvait appartenir qu'à la Palestine troisième, et non deuxième; rectifier la confusion commise par Le Quien,

Oriens christianus, t. III, col. 712, et, d'après lui, dans le *Dict.*, t. II, col. 1457. La date de 536 montre que l'évêché survécut à la phylarchie instituée pour Amraalqais, et que la victoire de Romanos ne changea rien au régime ecclésiastique de l'île.

L'expédition du général byzantin contre les chefs kindites prit fin en 502 par l'accord conclu entre el Hârith, père d'el Hodjr, et l'empereur Anastase, représenté par Euphrasios, grand-père de l'historien Nonnose. Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 222. Les kindites se tournèrent alors contre el Mundhir III, roi de Hira. El Hârith obtint d'abord des succès, et remplaça même sur le trône son gendre el Mundhir; mais, en 528, inquiété par le duc de Palestine Diomède, il dut prendre la fuite, poursuivi par le roi de Hira, qui reprenait ses avantages. Jean Malalas, *Chronogr.*, XVIII, édit. de Bonn, p. 434. Une tradition arabe recueillie par le Kitâb el Aghânî (*Livre des chansons*), t. VIII, 64, ajoute qu'il fut tué par des Bédouins de la tribu de Kelb, tandis qu'el Mundhir faisait massacrer des princes kindites faits prisonniers. Cf. Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 11; I. Guidi, *L'Arabie préislamique*, p. 28. Un fils d'el Hodjr, le poète Imroulqais, tenta de relever la fortune de la famille. Il avait repris la conduite des tribus de Kinda et de Maadd, dans le Nedjd, à la suite d'une démarche de Justinien en sa faveur près du vice-roi de Himyar Esimiphaios; Justinien avait des vues sur le prince Kindite exilé, que les historiens byzantins appellent Kaïs; il voulait se servir de lui pour sa politique contre les Perses, qui monopolisaient le commerce de la soie. Procope, *De bello Persico*, I, 20; édit. de Bonn, t. I, p. 106. Un peu plus tard, en 530, Abramos, fils d'Euphrasios et père de Nonnose, fut envoyé en ambassade auprès de ce Kaïs, et obtint de lui des assurances garanties par l'envoi à Constantinople de son fils Mawia en otage. Enfin, après une mission de l'historien Nonnose lui-même, qui n'obtint pas de succès, Abramos retourna auprès de Kaïs et le décida à venir à Constantinople. Kaïs reçut alors la phylarchie des Arabes de Palestine, laissant à ses frères Amr (Ἀμβρος) et Yézid la direction des Kindites et des Maaddéniens; il amena avec lui un grand nombre de ses anciens subordonnés. Nonnose, dans Photius, *cod. III, P. G.*, t. CXX, col. 45-48; édit. de Bonn, p. 478-479. C'est ce qui a donné à penser qu'il était chrétien, bien qu'aucun texte ne le dise positivement; on s'expliquerait mal que Justinien eût confié le poste de confiance de phylarque de Palestine à un païen, tandis que la qualité de chrétien expliquerait ses vues sur Kaïs. Il faut avouer cependant que le christianisme de Kaïs n'a guère laissé de traces dans ses œuvres poétiques; son nom même, qui signifie « l'homme de Kaïs (la Force) », divinité vénérée chez les Kindites, semble indiquer une origine païenne, (voir H. Derenbourg dans les *Mélanges de l'École des Hautes Études*, section des sciences religieuses); quant aux sentiments dont témoigne sa légende, telle qu'elle est consignée dans les traditions arabes, on n'ose dire absolument qu'ils ne conviennent pas à un chrétien, car des Arabes certainement chrétiens ont gardé dans leur vie des coutumes et des idées tout à fait contraires à leur religion, mais on en éprouve au moins un étonnement. D'après les Arabes, ce serait Kaïs qui aurait recherché la faveur de Justinien, afin de venger son père el Hodjr, mis à mort par les Banû Asad; cette ténacité à poursuivre une vengeance est bien arabe, et ne surprendrait pas même chez un converti. Si Imroulqais vante les solitaires chrétiens dont la lampe guide la nuit les voyageurs égarés, il célèbre bien plus souvent al-Lât, la Vénus arabe, dont M. Basset pense qu'il faut partout, dans ses vers, substituer le nom à celui d'Allâh. *La poésie arabe antéislamique*, p. 67. Le doute

subsiste donc fortement sur le christianisme de ce phylarque. Il mourut à Ancyre, d'un ulcère auquel le Kitâb el Aghânî attribue une origine empruntée à la légende d'Hercule. Justinien, averti que le Kindite le trompait, lui aurait envoyé un vêtement d'honneur, mais empoisonné, et le poète aurait dû la mort à cette tunique de Nessus. En tout cas sa mort mit fin à la phylarchie des Kindites en Palestine. Seul le nom d'un phylarque connu par une inscription de Harrân, en 568, Ἀσραήλος Τελέμου, Scharahil ben Zâlim, semble indiquer un Kindite, ces noms étant fréquents dans la famille de Kinda; il s'agit du reste d'un cheikh subalterne placé sous l'autorité des Ghassânides; Scharahil, qui était chrétien, fit construire une église dédiée à saint Jean. Waddington, *Inscr. grecques et lat. de Syrie*, n. 2464; corriger la partie arabe d'après *Zeitschr. der deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, t. xxxviii, p. 530; cf. aussi Littmann, dans *Rivista degli studi orientali*, t. iv, 1911, p. 193-194; Dussaud, dans *Nouvelles archives des missions scientifi.*, t. x, p. 726.

Avant la date où Justinien octroya à Imroulqais la phylarchie des Arabes de Palestine, il avait accordé un titre semblable à un cheikh nommé Abû Karib, de qui il avait reçu le don, au moins nominal (car la prise de possession, remarque Procope, était difficile) de la zone côtière s'étendant de la limite sud de la Palestine au territoire des Maaddéniens, sur une profondeur de dix journées de marche. C'était un pays entièrement occupé par des forêts de palmiers, et appelé pour cette raison la Palmeraie, Φοινικὸν. Procope, *De bello persico*, I, 19, édit. de Bonn, t. I, p. 99-100. Abû Karib se montra d'ailleurs fidèle allié, si c'est lui, comme le croit Caussin de Perceval, qui aida à la répression de la révolte des Samaritains en 529 et qui vendit en Perse et aux Indes vingt mille prisonniers jeunes faits à cette occasion; mais il est plus probable que Nöldeke a raison d'y voir le Ghassânide el Hârith ben Djabala. Malalas, xviii, p. 446-447. Nous n'avons aucune donnée sur la religion d'Abû Karib; la vente des esclaves signalée par Jean Malalas, si elle se rapporte à lui, n'indique pas un chrétien. Une inscription himyarite découverte par Ed. Glaser et numérotée par lui Gl. 618 mentionne des personnages qui, d'après les commentaires dont il accompagne ce monument, seraient les phylarques que nous venons de voir établis par Justinien. Glaser, *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mârib*, dans *Mitteilungen der vorderasiatischen Gesellschaft*, 1897, heft vi; *Corpus inscript. semiticarum*, pars IV, t. II, n. 541. L'inscription parle d'ambassades envoyées à Abraha, vice-roi du Yémen pour le compte du roi d'Abyssinie, par divers souverains, entre autres (lignes 91-92) par « Abî Karib, fils de Djabala » (autonne 542, ou, si l'on accepte la correction proposée par Glaser lui-même dans un appendice p. 125, autonne 539). Glaser a profité de ce texte pour reprendre les données antérieurement connues sur Abû Karib et son successeur Kais (données dont il emprunte le résumé à Dillmann, *Zur Geschichte des Azumitischen Reichs im vierten bis sechsten Jahrhundert*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1880, p. 44). D'après lui, Abû Karib, fils de Djabala, serait un frère du ghassânide el Hârith; puisqu'il était encore vivant et puissant en 542, on ne peut songer à voir en lui le prédécesseur de Kais comme phylarque de Palestine: les deux personnages auraient exercé simultanément leur phylarchie, chacun sur une partie de la province. Quant à Kais, il serait fils de Madi Karib et aurait appartenu à la tribu des Khuzâi. Amr et Yezid, ses frères (ou peut-être tout simplement ses parents) sont eux-mêmes identifiés: Amr serait un chef de la région du ouâdi Tethlith qui, combattant du côté des

Romains, fut fait prisonnier par les Perses en 531, et que Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 17, n'avait pas su reconnaître; quant à Yezid, ce serait le Yezid ben Kechschat (Kechschat était le nom de sa mère, nullement de son père) qui, d'après l'inscription Gl. 618, se mit à la tête d'un soulèvement contre le vice-roi Abraha, bien que ce fût à ce dernier qu'il dût le gouvernement des Kinda (Nonnose donne à entendre qu'il le devait au seul Kais). Ce serait aussi le même Yezid qui aurait, pour le compte des Romains (et non pas avec les alliés des Perses, comme le dit Marcellin, *Chron.*) bataillé en 536 en Euphratésienne; sans doute sa révolte contre Abraha était-elle le fruit d'une intrigue byzantine, la cour du basileus estimant que cet Abraha, d'abord encouragé contre le roi d'Abyssinie, devenait à son tour trop puissant. Glaser, *op. cit.*, p. 70 et suiv., 125. Cette vue de Glaser sur la politique de *divide et impera* pratiquée par Byzance dans l'Arabie est certainement intéressante. Mais le peu que nous avons dit de son système d'identification suffit à montrer combien il entre dans cette restitution, qui mettrait l'histoire du royaume kindite en rapports constants avec celle du reste de l'Arabie, d'hypothèses incontrôlables. Abû Karib, tel que le représente Glaser, est évidemment chrétien, comme toute sa famille (cf. plus loin, col. 1216); quant à Kais, qui ne garde rien de commun avec le poète errant fils de Hodjr, il compte lui aussi des chrétiens dans sa parenté, s'il est vrai que son frère Mohammed fut assassiné dans le pays des Kinana au cours d'une expédition de propagande pour le christianisme et la fréquentation de la fameuse église d'Abraha à Sanâ. Glaser, *op. cit.*, p. 71; Tabari, trad. Nöldeke, p. 203.

Signalons enfin une inscription non datée de Rama en Batanée concernant un certain Odeinath ben Sawad, stratège des Avidéniens; M. Clermont-Ganneau rectifie une ligne gâtée en *φυλαρχήσαντι*, de sorte que cet Odeinath aurait réuni les deux titres de stratège et de phylarque; il y a d'autres exemples de ce cumul. Waddington, *op. cit.*, n. 2236; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. v, p. 147-148. Un phylarque nommé Tapharas périt en 526 en Mésopotamie, dans une bataille contre les Perses où il secondait Bélisaire. Malalas, xviii, p. 441; Land, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 257, 259. Un chef de tribu nommé Taïzanès servit de caution vers 529, à des prisonniers qu'el Mundhir de Hira voulait massacrer, en attendant la rançon demandée à Éphrem, patriarche d'Antioche, au clergé et aux magistrats de cette ville. Malalas, xviii, p. 460-461. C'était, précise Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 94-95, un *Shaizan* ou chef de tribu codhaïte de Mésopotamie; son attitude semble désigner un Arabe chrétien.

VI. LES ROYAUMES VASSAUX. LES GHASSANIDES. — Parmi les phylarques il convient de mettre à part les chefs de la tribu de Ghassân, auxquels les Romains crurent devoir, à une certaine période, confier un titre et un pouvoir supérieurs pour mettre une barrière efficace entre l'empire et ses turbulents voisins, et s'en servir comme d'une protection tant contre les tribus nomades dangereuses que contre les Sassanides maîtres de la Perse. Ceux-ci avaient eux-mêmes donné l'exemple en investissant d'une autorité de même nature les chefs lakhmides de Hira, comme nous le verrons au chapitre suivant. Mais, au risque de ne pas suivre rigoureusement l'ordre chronologique, nous avons préféré ne pas interrompre l'histoire des tribus arabes évoluant dans la zone d'influence de l'empire romain.

Nous disposons pour étudier l'histoire des Ghassânides de sources diverses, parfois malaisément conciliables. Leurs relations avec les empereurs byzantins ont amené les historiens grecs à parler d'eux à maintes

reprises; les données de ces historiens, et celles de chroniqueurs syriens qui leur sont fréquemment apparentées, ont l'avantage d'être situées dans une histoire d'ensemble pour laquelle nous possédons de nombreux points de repère chronologiques. Il en va tout autrement des récits, eux-mêmes fort divergents, des écrivains arabes. Il semble que Nöldeke a vu juste quand il a émis l'idée que ceux-ci, connaissant par la tradition l'existence d'un royaume arabe vers la Syrie, mais ignorant le détail de son histoire, ont rempli ce cadre au petit bonheur en utilisant les données plus résistantes éparses chez les poètes antéislamiques, et se sont efforcés d'allonger le plus possible la durée de ce royaume, considéré comme une première étape vers l'unité politique arabe réalisée par Mahomet. Toujours est-il que leurs systèmes généalogiques et chronologiques vont se surchargeant de plus en plus, jusqu'à redoubler telles quelles des séries entières (chez Hamza, par exemple), et que les déplacements, les confusions, les distinctions arbitraires introduits par chaque écrivain donnent l'impression très nette de tentatives imaginées pour faire tenir ensemble des données soi-disant traditionnelles insuffisantes et inconciliables. D'une analyse minutieuse comme celle de Nöldeke, il résulte que seules peuvent être retenues les données arabes qui ont leur source dans la poésie antéislamique; ce sont du reste les seules que l'on parvienne à faire entrer dans le cadre fourni par les histoires grecques et syriaques. Caussin de Perceval avait essayé de procéder autrement. Il partait d'une idée juste et féconde, à laquelle les études islamiques et préislamiques ont dû les progrès qu'elles ont réalisés depuis, et dont il est équitable de lui reconnaître le mérite: c'est que les poètes et les plus anciens écrivains arabes fournissent à la fois un moyen de contrôle et un supplément d'information de premier ordre, permettant de rectifier beaucoup d'arrangements des historiens postérieurs; d'autre part on ne pouvait s'en tenir aux histoires byzantines pour connaître les rapports des Arabes avec le monde romain ou persan. Mais l'œuvre exécutée par Perceval, *l'Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, a souffert beaucoup plus que son idée maîtresse des travaux accomplis plus tard par des orientalistes mieux outillés. Il a voulu retenir trop de détails empruntés à des sources arabes de valeur trop inégale, et qu'il croyait pouvoir conserver grâce à des rapprochements plus ingénieux que probants. Ne pouvant s'en tenir aux données chronologiques de certains historiens tels que Hamza, qui assigne à chaque règne sa durée et dont les chiffres, quand on peut les contrôler par des sources plus sûres, apparaissent inconciliables avec celles-ci, il a cru pouvoir se contenter de les réajuster en les comprimant quelque peu suivant le besoin, sans se rendre compte de ce que cette opération avait d'arbitraire. Aussi, depuis les travaux de Nöldeke (*Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, dans les *Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1887) estime-t-on impossible de compter autant de princes ghassânides que Caussin de Perceval et d'accepter sa chronologie. Du même coup se trouve réduit passablement le nombre de princes chrétiens connus chez les Arabes.

Les chefs arabes dont nous avons à nous occuper descendent, d'après la tradition, d'un certain Amr et de son fils Amr, surnommé Muzaqijâ; c'est à eux aussi qu'une branche de la tribu demeurée à Yathrib (Médine) prétendait se rattacher; mais on ne sait à quelle date ils vécurent, ni même s'ils ne sont pas des personnages mythiques. Ils devaient, d'après Masoudî, qui s'appuie sur un vers du poète Hassân ben Thâbit, leur nom de *Ghassân* à ce que Amr Muzaqijâ, conduisant depuis Marib (Yémen) un groupe

de la tribu des Azd, avait campé auprès d'un étang appelé Ghassân. *Prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, t. III, p. 216, 390. Une partie des émigrants se serait arrêtée à Nedjran, une autre à la Mecque. Ainsi une portion seulement des Azdites, devenue les Ghassânides, s'établirent dans le pays où devait grandir leur fortune. Amr Muzaqijâ aurait eu pour fils un Djafna, de qui nous ne savons rien, sinon que toute la tradition en fait un éponyme et appelle les membres de la famille les « enfants de Djafna », les « Djafnides », nom tellement admis que les historiens les plus sévèrement critiques continuent d'un user. Une branche des descendants de Djafna, nous l'avons dit, vécut à Médine; quant à son petit-fils Thalaba, c'est sans doute sa fille qui fut la mère d'Aréthas le Kindite, « fils de la Thalabanienne », dont nous avons parlé plus haut, et la grand-mère du poète-roi Imroulqais. Les auteurs arabes se perdent en confusions sur le rôle de la famille de ce Thalaba; Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 206, a suivi Ibn el Kelbi, qui voit en lui le premier phylarque de la famille établi par les Romains; ce qui, d'après Caussin, remonterait aux environs de 292 et constituerait une mesure prise par Dioclétien contre les menaces du roi de Perse Bahrâm III (276-293); mais il est bien certain qu'à cette époque il n'y avait pas encore de surphylarque ghassânide, et le petit nombre des générations qui, d'après les plus anciens généalogistes, séparent ce Thalaba du « roi » établi par Justinien ne permet pas de faire remonter le personnage historiquement aussi haut. Quant aux fondations de monastères que des historiens arabes (Hamza, Aboulféda), attribuent à Thalaba, à son père Amr et même à son grand-père Djafna, et qui prouveraient que ces princes étaient chrétiens, Caussin de Perceval lui-même, qui fait commencer le règne de celui-ci en 205, en reconnaît l'impossibilité. Il essaie de sauver pourtant quelque chose de cette affirmation: comme il conserve à peu près le tableau de famille tel que l'a établi Hamza, il applique à el Aïham, descendant de Thalaba à la quatrième génération, à son neveu Djafna II et au petit-fils de celui-ci, appelé Amr, les fondations de couvents attribués par Hamza à Djafna I^{er} (l'éponyme) et à son fils, entre autres la fondation du fameux « monastère de Job », Deir Eyyoub. Mais la série de princes ghassânides à laquelle appartiennent ces prétendus fondateurs est inconnue aux généalogistes les plus anciens, et ne peut être tenue pour autre chose que pour un remplissage. Il faut renoncer à chercher aussi haut des monastères fondés par des Ghassânides chrétiens.

Nous arrivons, à ce qu'il semble, sur un terrain plus solide avec Djabala, qui est d'après Ibn el Kelbi le petit-fils de Thalaba, et que Nöldeke propose d'identifier avec le Γάβλας (meilleure leçon que Γάμυλος) qui vers 497 fit des excursions en Palestine et fut vaincu par Romanos. Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 218; mention moins précise dans Evagrius, *Hist. eccl.*, III, 36; *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2676. A ce compte, le père du premier « roi » ghassânide établi par les Romains eût été un pillard. « Il serait très naturel, observe Nöldeke, *op. cit.*, p. 10, que les Romains aient pris un sauvage à demi dompté comme garde-frontière contre ses frères tout à fait sauvages. Par ailleurs le nom de Djabala n'est pas commun. » Ce Djabala, père d'el Hârith, est appelé aussi par la tradition arabe Abû Chamîr, d'où le nom d'el Hârith ben Abi Chamîr donné au premier souverain ghassânide; et sa femme aurait été la Mârija que ses pendants d'oreilles, des perles grosses comme des œufs de pigeon, ont rendu légendaire. Caussin de Perceval, qui confond le nom de Mârija avec le nom chrétien de Marie, et qui, dans son insoutenable système chronologique, voudrait que cette Mârija fut la Μάρια de Sozomène

la tient pour chrétienne, convertie grâce à son mari qui, en sa qualité de Ghassânide, devait être chrétien; et il s'inquiète de la tradition, rapportée par certains auteurs arabes, qui lui fait offrir en présents les fameuses boucles d'oreilles à la Kaaba de la Mecque, geste peu convenable pour une chrétienne. C'est se donner beaucoup de peine pour rien : Mârija, qui n'est certainement pas, nous l'avons vu, la reine sassanide de Sozomène, et dont le nom n'est pas nécessairement chrétien, n'était peut-être même pas mère d'el Hârith, mais de quelque Djafnide, que nous ne pouvons identifier. Nöldeke, *op. cit.*, p. 22-23. Quant à sa conversion par le « chrétien » Djabala, il faudrait d'abord que celui-ci l'eût été, et c'est possible, mais nous n'avons aucune raison décisive de le penser. En tout cas il dut se réconcilier avec l'empereur Anastase, et conclure avec lui un accord semblable à celui d'el Hârith le Kindite : Hamza et Jaqûbi, en dépit de leurs systèmes très divergents, sont unanimes à indiquer qu'un Djafnide aurait été établi « roi » par Anastase, et ce Djafnide doit être notre Djabala. Ainsi se trouvait affirmée la suprématie de la famille des chefs ghassânides, qu'el Hârith allait établir plus solidement encore. Rien n'empêche de croire, avec la tradition arabe, que ce fut après une victoire sur les Dadjaïma salihites dont Masoudî, t. III, p. 216, affirme le christianisme, et que, nous l'avons dit, certains regardent comme descendants du Zocome de Sozomène.

† Nous rencontrons pour la première fois en avril 528 (date fournie par le manuscrit de Jean Malalas, plus précis que les éditions, cf. Nöldeke, p. 11, note) le chef ghassânide el Hârith ben Djabala, celui qui devait faire le plus pour l'élévation de sa famille (C'est à lui que Caussin de Perceval attribue l'épithète el Aradj, « le boiteux », qui, d'après Nöldeke, p. 35-36, revient à un autre prince, probablement son petit-fils). El Hârith, appelé Ἀρέθας τοῦ Γάβλα par les historiens grecs, se trouva parmi les phylarques des différentes provinces arabes côtés des ducs de Phénicie, d'Arabie et de Mésopotamie pour combattre el Mundhir III de Hîra, quand celui-ci eut chassé le phylarque kindite el Hârith, l'allié des Romains, cf. col. 1198. La victoire sur Mundhir fut complète, et le roi de Hîra fut contraint de se réfugier dans le sud. À défaut d'el Mundhir qu'ils ne pouvaient atteindre, les phylarques et les ducs prirent du moins son campement en Perse, entendez Hîra, capitale des Arabes Lakhmides vassaux des rois persans. Malalas, *édit.* de Bonn, p. 435. El Hârith se comportait, dans la circonstance, en fidèle allié des Byzantins; mais il n'était pas le seul à agir ainsi, comme l'indique le pluriel « les phylarques » employé par Malalas. Le chroniqueur cite deux de ces cheikhs, Gnuphas et Naaman; ce dernier nom traduit certainement en Numân; le premier doit être pour Gufna, peut-être Djafna, et ainsi l'un et l'autre pourrait convenir à des Ghassânides, puisque ce sont deux noms qui ont été portés dans la famille. En 529, un « phylarque de Palestine », qui doit être el Hârith, seconde les troupes impériales pour la répression d'une révolte des Samaritains, qui pillaient les églises et tuaient des chrétiens. Malalas, p. 447; Théophane, t. I, p. 274; cf. Oppel, *Quaestiones de rebus Samaritanorum sub imperio Romano peractis*, Göttingen, 1874, p. 84. Les Sarrasins de la province d'Arabie prirent part à cette campagne, eux aussi conduits peut-être par el Hârith. Land, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 362. Ces succès partiels des armées romaines ou pro-romaines n'empêchaient pas el Mundhir de continuer ses incursions à peu près impunément, comme il arriva encore en mars 529. Théophane, t. I, p. 273. Ce fut pour opposer à ce prince un adversaire plus puissant que Justinien se trouva

amené à étendre les attributions d'el Hârith et à lui conférer un titre nouveau, duquel, suivant Procope, on n'avait pas encore vu d'exemple en pays d'empire. Il réunit sous sa conduite le plus grand nombre des tribus arabes soumises à l'influence romaine, et il lui donna le titre de « roi » au lieu de celui de phylarque. Procope, *De bello persico*, I, 17, *édit.* de Bonn, t. I, p. 89. El Hârith était donc le premier chef arabe qui eût en main tant de pouvoirs. Le titre de « roi » que lui attribue Procope n'était pas protocolaire : βασιλεύς, à Byzance, ne se dit officiellement que de l'empereur; mais on comprend que, dans l'usage ordinaire, les écrivains aient été moins rigoureux, et surtout que les Arabes aient adopté un titre plus expressif, à leurs yeux, que celui que comportait la nomenclature officielle. Nous trouvons celui-ci dans Théophane, t. I, p. 371 : Ἀρέθας ὁ πατριεύς, καὶ φύλαρχος τῶν Σαρρακηνῶν; et dans les inscriptions qui, comme on sait, suivent d'ordinaire fidèlement la titulature officielle. Celles que nous possédons concernent le fils et successeur d'el Hârith, el Mundhir, pourvu des mêmes dignités que son père : Φιλ(άδης) Ἀλαμουνδάρου ὁ πανευφῆμος πατριεύς καὶ φύλαρχος, Waddington, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, n. 2526 c; dans la même inscription il est question des fils de ce prince, ἐνδοξ(οῦ) αὐτοῦ τέκνων; une autre, datée de l'été de 578, porte : ἐπὶ τοῦ πανευφ(ήμου) Ἀλαμουνδάρου πατρ(ικίου), *ibid.*, n. 2110. Le titre d'el Hârith et de son fils est donc « patrice », avec les épithètes πανευφῆμος ou ἐνδοξότατος, *vir illustris, illustrissimus*, (non ἐνδοξος au positif, *inclutus*, qui appartient à l'empereur), peut-être à l'occasion μεγαλοπρεπέστατος, *vir magnificus*. Le titre et les épithètes qui l'accompagnent désignent un rang bien connu dans la hiérarchie byzantine : le patrice venait au premier rang de l'aristocratie, il avait le pas sur les consulaires, et l'empereur lui disait : « mon père », dans un sentiment d'affiliation à la famille impériale analogue à celui qui faisait attribuer à ces hauts personnages le prénom tout honorifique de Flavius. Cf. *Cod. Justin.*, XII, 3; *Novell.* LXXXI (dans l'*édit.* Zachariae a Lingenthal, ci), etc. L'élévation d'el Hârith à cette dignité, avec l'octroi des pouvoirs et des subsides (*annonae*) correspondants, n'est pas datée avec précision par Procope; elle ne dut guère tarder après les incursions d'el Mundhir en 529; en tout cas elle est antérieure à la bataille de Callinicus (Raqqâ) le 19 avril 531, veille de Pâques, à laquelle el Hârith prit part avec 5.000 Sarrasins, et qui fut complètement perdue par le général en chef Bélisaire. Malalas, *Chronogr.* xviii, *édit.* de Bonn, p. 461-464; Procope, *De bello persico*, I, 18, t. I, p. 90-95. El Hârith était à l'aile droite avec ses Arabes; ceux d'entre eux qui étaient chrétiens avaient, comme les Romains, observé le jeûne préparatoire à la fête, ce qui les mettait en état d'infériorité; les Sarrasins, à part un petit groupe qui resta auprès d'el Hârith, furent des premiers, avec les Phrygiens, à prendre la fuite, et les Romains soupçonnèrent que ce n'était pas sans le conseil de leurs phylarques : dès ce moment apparut la méfiance qui gâtera jusqu'au bout cette tentative et qui aboutira à faire soupçonner la barrière ghassânide par ceux qui, moins soupçonneux, en auraient pu attendre de si grands avantages, et cela à la veille même du jour où le mouvement musulman donnera aux Arabes une force supérieure. Il faut rendre pourtant à Justinien cette justice que ce premier mécompte ne le fit pas revenir en arrière, et que la Nouvelle de 536 (cxi; *édit.* Lingenthal, lxxv) réorganisant la province d'Arabie y prévoit la phylarchie comme un rouage régulier de l'administration. De même l'ordonnance parallèle (*Edict.* iv) réglant

l'administration de la Phénicie libanaise, à ce détail près, qu'il est question de *plusieurs* phylarques, qualifiés seulement *καμπύτατοι*, *clarissimi*, et par conséquent de rang inférieur à l'« illustrissime » patrice Aréthas, qui ne résidait pas en Phénicie, mais dont le pouvoir semble s'être étendu jusqu'à la région de Palmyre. Il subsistait donc, outre le phylarque supérieur, des phylarques subordonnés; le pluriel employé par Jean Malalas dans le récit de la bataille de 531 l'indique, et aussi la lutte mentionnée par la vie métaphrastique de saint Euthyme, au milieu du VI^e siècle, entre deux phylarques vassaux des Romains, Aréthas (un Hârith, probablement celui qui nous occupe) et Asuados (el Aswad, nom trop répandu pour qu'on puisse proposer une identification). Cotelier, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. II, p. 323. Le phylarque kindite Scharahilb en Zâlim, mentionné par l'inscription de Harrân (Waddington, *op. cit.*, n. 2464, cf. col. 1199) était un de ces phylarques secondaires soumis au phylarque général Aréthas. Celui-ci, toujours soupçonné, demeura, au moins en apparence, toujours fidèle à ses patrons byzantins, et par conséquent toujours hostile au roi de Hîra inféodé aux Perses, en dépit de la paix conclue en 532 entre les deux grands empires. Une fois il s'agit de la *strata* (voie militaire pavée) de Damas à Palmyre et à Ciresium sur l'Euphrate, dont Aréthas revendique le contrôle disputé par el Mundhir de Hîra. Procope, *De bello persico*, II, 1, t. I, p. 154-155. Une autre fois el Hârith passe le Tigre avec Bélisaire et ravage le pays persan, mais revient à part du gros de l'armée, ce qui le fait de nouveau soupçonner de trahison. Procope, II, 16, 19, t. I, p. 222, 234, 283. Tout au moins méritait-il en cette circonstance le reproche d'égoïsme, car il n'avait agi de la sorte que pour ne point partager un très riche butin. Mais la sincérité de sa haine contre le roi de Hîra était indéniable. La lutte ne cessait guère entre ces deux roitelets, avec des fortunes diverses. En 544, le païen el Mundhir de Hîra prend un des fils de son ennemi et l'immole à l'Aphrodite arabe, el Ozza. Procope, II, 28, t. I, p. 281-282. El Hârith finit par avoir l'avantage et tua el Mundhir dans une bataille décisive près de Qinnésrîn (Chalcis), à l'endroit que les écrivains arabes appellent el Hîjar, en juin 554. Land, *Anecdota syriaca*, t. I, p. 13; Barhebraeus, *Chronicon syriacum*, édit. Bruns et Kirsch, Leipzig, 1789, p. 85; Michel le Syrien, IX, 33, trad. Chabot, t. II, p. 269. Un fils d'el Hârith mourut dans cette bataille et fut enseveli par son père dans un *martyrion* du village.

El Hârith ne nous est pas moins connu grâce aux écrivains ecclésiastiques que par les historiens profanes, et ce qu'ils nous apprennent de lui nous renseigne en même temps sur l'état religieux des Arabes nomades qui de son temps évoluaient dans la zone romaine. Il s'y trouvait des monophysites dès le temps où Paul le Xénodoque était patriarche d'Antioche (519-521), puisqu'il exerça, d'après Jean d'Éphèse, des persécutions contre eux « en Arabie ». Land, *Anecdota syriaca*, t. II, p. 289; Jean d'Éphèse, *Commentarii de beatis orientalibus*, trad. (latine) van Douwen et Land, Amsterdam, 1889, append., p. 217. El Hârith était chrétien, comme beaucoup de ses sujets, mais professait lui aussi l'hérésie monophysite. Voici à la suite de quelles circonstances il l'avait embrassée, d'après la vie de Jacques Baradée (recension longue) attribuée indûment à Jean d'Éphèse et restituée par conjecture au stylite Mar Thidas. Les Arabes, alliés des Romains, se trouvèrent un jour frappés d'une maladie mentale épidémique, que le biographe ne décrit pas avec plus de précision. El Hârith et les principaux cheikhs ayant entendu parler de la sainteté de Jacques, voulurent recourir à ses

prières, et le patrice se dirigea vers son monastère avec des présents copieux. Mais, avant qu'il eût passé l'Euphrate, le saint, divinement averti, lui apparut en habit monastique, le dissuada d'aller plus loin, refusa les présents et promit la guérison si les Arabes libéraient un moine du Sinaï fait prisonnier dans une incursion. El Hârith n'était pas au courant de cette capture; il fit une enquête et découvrit le moine, lié sous une tente. Le prisonnier délivré et son ravisseur puni de mort, l'épidémie cessa. El Hârith n'en fut que plus désireux d'entrer en relations avec le saint homme qui avait obtenu ce prodige; et comme Jacques Baradée était dès lors un monophysite déclaré, ce fut cette confession chrétienne que le patrice adopta. Land, *Anecdota syriaca*, t. II, p. 361; Jean d'Éphèse, *Commentarii*, trad. van Douwen et Land, p. 205. Ce récit, qui semble porter des traces de remaniements, et qui manque dans la vie authentiquement composée par Jean d'Éphèse, n'a aucune chance d'être historique tel qu'il se présente; et nous n'avons aucun moyen de reconnaître sous cet arrangement les traits plus véridiques du récit primitif. Cf. Kleyn, *Jacobus Baradaeus, de stichter der syrische monophysietische Kerk*, Leyde, 1882, p. 41-42. El Hârith, par la suite, rendit de grands services à la fois à la cause monophysite et à Jacques Baradée personnellement. Ce fut à el Hârith, en effet, que Jacques dut le siège épiscopal qui lui permit de contribuer si puissamment aux progrès de l'Église monophysite syrienne que celle-ci en a gardé le titre de « jacobite ». Le recrutement des évêques de cette confession devenait un difficile problème : la défaveur que témoignait aux monophysites Justinien, après Justin I^{er}, était telle que beaucoup de leurs évêques avaient été exilés, et que plusieurs, dont les patriarches Anthime de Constantinople et Théodose d'Alexandrie, étaient prisonniers, peu maltraités d'ailleurs, dans la ville impériale; il ne subsistait plus, en dehors de ces prisonniers, que trois évêques, dont aucun n'était en situation de s'occuper des populations syro-arabes soumises au patrice ghassânide. Celui-ci profita des bonnes dispositions que l'impératrice Théodora conservait pour les hérétiques; il obtint d'elle que deux moines, Jacques Baradée et Théodore, celui-ci arabe de naissance, fussent ordonnés par Théodore d'Alexandrie, assisté de deux évêques prisonniers. Cela se passait la seizième année du règne de Justinien (543-544). Jean d'Éphèse, *Commentarii*, I, trad. Land et van Douwen, p. 162-163; pseudo-Jean, vie de Jacques Baradée, *ibid.*, p. 206; Land, *Anecdota syriaca*, t. II, p. 284, 369. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 215-220, donne l'ordination de Jacques comme faite spontanément par les évêques, et attribue seulement à el Hârith l'initiative de l'ordination de Théodore. Jacques reçut Édesse pour siège épiscopal, avec juridiction sur la Syrie et l'Asie. Quant au siège de Théodore, dont la juridiction s'étendait sur l'Arabie et la Palestine, Jean d'Éphèse désigne « Hîrta des Arabes », et l'auteur de la vie longue de Jacques Baradée indique Bostra; il faut entendre évidemment la *hîrtha* (le campement) du prince ghassânide, et non pas « Hîrta de Naaman », la ville de Hîra, capitale du royaume ennemi et de la dynastie lakhmide, comme l'a cru Denys de Tell-Mahré. Or les Ghassânides avaient des sujets nomades sur le territoire de la province romaine, dont Bostra était la capitale, mais ne résidaient pas habituellement dans la ville de Bostra. Il est croyable que Théodore, s'il en porta le titre, n'y résida pas non plus; son diocèse était si vaste qu'il était condamné à de perpétuelles pérégrinations. On ne dit pas comment il put le rejoindre; sans doute fit-il comme Baradée, qui s'échappa de Constantinople déguisé en mendiant,

et qui, fort de l'autorisation reçue du patriarche Théodose, multiplia les évêques dans tout l'Orient, établissant ainsi dans chaque localité un évêque monophysite à côté de l'évêque orthodoxe. Barhebraeus a confondu les diocèses et attribue à Théodore le siège d'Édesse, col. 219-220.

L'attachement d'el Hârith à la foi monophysite demeura inébranlable. Le patriarche catholique d'Antioche, Éphrem († 545), essaya vainement de le ramener à la doctrine chalcédonienne. Peu de temps avant sa mort, Éphrem alla trouver le patrice, sur l'ordre de l'empereur, et lui demanda pourquoi il se tenait hors de l'Église catholique et anathématisait une assemblée d'évêques aussi imposante que le concile de Chalcédoine. El Hârith, qui mêlait son langage de comparaisons très familières, ne se laissa pas convaincre. Une tentative d'Éphrem pour le faire participer à sa communion fut arrêtée net par le patrice, qui invita à sa table le patriarche mais ne servit que de la viande de chameau; le patriarche ayant refusé de bénir une table ainsi garnie, el Hârith riposta : « Sache donc que ton oblation est plus méprisable pour nous que ne l'est pour toi cette viande de chameau que nous mangeons, car en elle se trouvent cachées l'apostasie et l'abandon de la foi orthodoxe. » Michel le Syrien, trad. Chabot, t. 1, p. 246-248. On voit le ton assez particulier que prenaient chez ces demi-barbares les controverses théologiques. Mais el Hârith savait répéter à l'occasion les formules de ses docteurs; il avait commencé par reprocher à Éphrem d'« introduire une quaternité au lieu de la Trinité »; un doctrinaire du monophysisme n'aurait pas mieux dit.

Ce ne fut pas seulement contre les orthodoxes que le patrice el Hârith eut à défendre la foi de son clergé. Même entre monophysites, le schisme et l'hérésie amenaient de graves discussions. Un des évêques ordonnés par Jacques Baradée, Paul de Beit Oukamin (le Noir), avait reçu le titre de patriarche d'Antioche et convoitait, dit-on, le siège d'Alexandrie, tandis qu'un petit-fils de Théodora, nommé Athanase, était, à cause de sa fortune et de sa situation à la cour, le candidat des monophysites alexandrins. La lutte entre les deux compétiteurs fut des plus violentes, avec lettres diffamatoires, tentatives de corruption, etc., qui les discréditaient l'un et l'autre. Finalement Paul se retira auprès d'el Hârith, qui, fidèle à Jacques, n'admettait point les critiques adressées à celui-ci pour avoir consacré Paul sans le consentement de toutes les provinces; aussi le patrice ordonna-t-il aux *διακονομένους* (*haesitantes*, monophysites) de son territoire d'inscrire dans leur diptyques le nom de Paul. Assemani, *Bibl. orientalis clementino-vaticana*, t. II, p. 69; Jean d'Éphèse, III, II, 3; Michel le Syrien, x, 1, trad. Chabot, p. 284-285. Les difficultés devaient reprendre, plus graves encore, après la mort d'el Hârith.

Deux autres évêques ordonnés par Jacques, Conon de Tarse et Eugène de Cilicie, provoquèrent une longue controverse par leur adhésion à l'hérésie des trithéistes. Un maître d'école de Constantinople, Jean Askunaghes (*Fond d'outre*) et un grammairien d'Alexandrie, Jean Philoponos; avaient été amenés par l'abus de la dialectique aristotélicienne à admettre dans la Trinité autant de natures que de personnes; Conon et Eugène, sans accepter sur tous les points la doctrine de Philoponos, reconnaissaient eux aussi trois *οὐσιαι* dans la Trinité, autant que d'hypostases. Mais les Jacobites officiels refusaient de les suivre sur ce terrain, et s'en tenaient à la doctrine exposée dans une *Oratio de Trinitate* par Théodose, patriarche monophysite d'Alexandrie, exilé à Constantinople, vers 549 (P. G. t. LXXXVI, col. 281-286). Jacques Baradée, ayant à ses

côtés le fidèle Théodore de Bostra, s'opposa aux erreurs trinitaires des deux évêques ciliciens et intervint fréquemment dans la controverse qui eut lieu à ce sujet, depuis l'hiver 566-567. Le dossier, contenu dans le ms. add. 14602 du British Museum, a été décrit par Wright, *Catalogue of the syriac manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838*, t. II, p. 701 et suiv., et par Kleyn, *Jacobus Baradaeus*, Aankangel IV, p. 164-194; et publié par J.-B. Chabot, *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas*, Paris, 1908, dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, syr. série II, t. XXXVII (la traduction annoncée n'a pas encore paru). Il y eut en vain des rencontres à Constantinople durant l'hiver 566-567, au couvent des saints Cyr et Zacchée, à Callinicus, dans l'été de 567 (peut-être au printemps), au cloître de Mar Sergius à Bethabu (Cilicie), le 17 mai 567, au monastère de Mar Bassus, le 3 janvier 568, dans une localité non identifiée appelée Garbdisu, pendant l'hiver 568-569. Non moins fréquemment que le nom de Jacques Baradée, celui de Théodore de Bostra revient dans ces pièces; tous deux écrivent ou reçoivent des lettres, souvent en commun. Paul le Noir, de qui Théodore avait accepté avec joie la consécration (n. 11, Kleyn, p. 175; la lettre est signée « Théodore, évêque du diocèse oriental »), écrit, durant l'été de 567, à Jacques et à Théodore pour les mettre au courant des bruits qui circulent et qui les accusent d'adhérer au trithéisme, en les priant d'y répondre par une déclaration (n. 33, Kleyn, p. 187); les deux évêques lui écrivent pour le rassurer (n. 34, p. 188), et en même temps aux moines orientaux et aux évêques orthodoxes (monophysites) résidant à Constantinople, qui leur avaient posé une question semblable (n. 32, 30, p. 185-187); les évêques de la capitale répondent, à l'automne 568, en mettant au courant Théodore et les autres prélats des diverses condamnations encourues jusqu'alors par les trithéistes, et en les félicitant d'y avoir joint la leur (n. 25, p. 180-182). L'assemblée de Mar Bassus (3 janvier 568) avait aussi fait état tout particulièrement des lettres de Jacques et de Théodore (n. 31, p. 185-186). L'affaire se termina en 569, vers l'automne, après trois années environ de disputes. Jacques et les évêques orientaux, en l'absence de Théodore qui se trouvait alors à Constantinople, publièrent une encyclique à laquelle adhérèrent les évêques de la capitale, et qui sommait tous les frères de souscrire à la condamnation du trithéisme (n. 38, p. 190). Cette pièce fut remise à Conon et à Eugène par le patrice Hârith. Il n'est pas surprenant que ce prince ait été choisi comme intermédiaire, car il s'intéressait, nous le savons, aux affaires ecclésiastiques, et il reste même une lettre de lui priant Jacques Baradée de venir traiter avec lui une question survenue entre Jacques et Paul le Noir, et sur laquelle nous n'avons pas de précisions (n. 23, p. 179). El Hârith reçut donc le document condamnant les trithéistes avec mission de le remettre en mains propres à Conon et à Eugène et de leur demander leur adhésion dans un délai de trois jours, sous menace de déposition; une lettre suppliante de Jacques accompagnait la pièce officielle. Les trois jours écoulés, comme les deux chefs de secte n'avaient donné aucune réponse, le patrice, par esprit de conciliation, leur accorda une prolongation de délai de cinq jours. Mais les hérétiques ne consentirent pas davantage à signer l'encyclique après ce nouveau laps écoulé. Aussi les évêques prononcèrent-ils leur déposition, qu'ils notifèrent au clergé des différentes provinces (n. 39, p. 190-192) et particulièrement aux abbés et aux moines d'Arabie (n. 40, p. 192-193), en leur racontant ce qui s'était passé.

Nous possédons encore la réponse de ces derniers (n. 41, p. 193). Elle est précieuse à cause des nombreuses signatures qui la suivent, au nombre de 137 représentant environ 200 personnes et qui nous font connaître des abbés et des monastères monophysites arabes. Wright a publié intégralement ces signatures, *Catalogue of the syriac manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 709-714; Nöldeke en a donné un commentaire géographique dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIX, p. 419-444 : *Zur Topographie und Geschichte der Damascenischen Gebiete und der Haurān-egend*; et Mgr Lamy en a publié la traduction française dans les *Actes du onzième Congrès international des Orientalistes* (1897), Paris, 1898, VI^e section, p. 117-137. Les signataires se désignent en bloc, dans l'adresse, comme étant « tous les Pères (abbés) orthodoxes de l'éparchie d'Arabie »; mais ce terme d'éparchie, parfois employé pour désigner la province romaine, a ici un sens plus étendu, car on voit parmi les abbés des habitants des plaines de la *Phœnicia Libanensis* jusqu'à Damas et peut-être au delà; cela n'a rien de surprenant si l'on prend ici « Arabie », comme il convient, pour désigner le territoire où s'exerçait la juridiction des Ghassânides, et si l'on se souvient que les auteurs arabes ou les monuments nous font connaître des résidences des Ghassânides soit en Damasène, soit plus au Nord, et montrent que leur influence s'étendait jusque dans la banlieue de Palmyre et de Sergiopolis (Rusafa). En revanche, on ne trouve aucun nom de monastère qui soit à situer avec certitude au sud du Haurân, à partir de la Beqqâ (Ammonitide, région d'es-Salt), soit que ce pays ait été moins favorable à la construction des couvents parce que sa population était moins dense et plus nomade, soit que les abbés de cette région aient eu plus de peine à se rendre à une réunion tenue en Damasène, soit que ces monastères du sud comptent précisément parmi ceux que Nöldeke n'a pu identifier. Il y a beaucoup de couvents dans ce dernier cas, et d'autres dont l'identification est conjecturale. Pour nous en tenir à ceux qui peuvent être reconnus avec certitude ou avec une probabilité suffisante, on signale en Merdj (nord-est de Damas; peut-être en Gutha, un peu plus au sud) les cloîtres d'Élie (dans la liste traduite par Mgr Lamy, n. 90) et de Mar Salomon (il y avait deux monastères de ce nom, dont l'un voisin du cloître de Mar Élie, puisque l'abbé Étienne de Mar Salomon signe pour Sabnina de Mar Élie, et l'autre à Deir Selmân, au sud du Nahr Barada, non loin de Baradet el Qibliye; ce qui prouve la vénération accordée dans le pays à ce personnage; n. 8, 92-93, 112); on trouve, après le nom de Mar Salomon, l'addition « des Kurdes », qui permet de rapprocher ce monastère de ceux de Tella des Kurdes (n. 88), des Goubéens, parmi les Kurdes (n. 95) ou simplement des Kurdes (n. 99); d'autre part le couvent de saint Paul à Sakia ou Sekka (n. 93-94) était dans le voisinage (Sekka est un peu au sud-est de Deir Selmân et connu pour avoir été une résidence des Ghassânides), et Jean de Sekka se fait suppléer par Étienne de Mar Salomon des Kurdes. Cela a permis à Nöldeke de situer plusieurs de ces monastères à Tell Kurdi (montagne des Kurdes), non loin de Damas. Au delà de Damas, probablement à Dûmer (Dûmmâr), où se trouvait un château des Ghassânides, nous trouvons un « couvent du campanile ». Plus au sud, en se dirigeant vers l'ouadi el Adjam, (vallée dans laquelle coule le Nahr el Aouadj) nous trouvons d'abord, à Kefr Suseh (Caphar Sousia), le « nouveau monastère », distinct sans doute d'un autre de la même localité qui ne porte pas cette épithète (n. 89, 109). Puis à Dâreyâ (village des Darâies),

un peu plus au sud, ne sont pas mentionnés par leur nom moins de quatre monastères : couvents de l'Arbre, de l'Amandier, des Champs et de Saint-Jonas; la localité, connue d'après Hassân ben Thâbit et Jâqût pour avoir été une résidence des Ghassânides, est signalée si souvent dans le document que Nöldeke s'est demandé si ce n'était pas là que se tenait la réunion (n. 86, 102-106, 110-112). Enfin des monastères sont indiqués à El-Kousswé (Djilliq, célèbre résidence des Ghassânides, n. 100), dans le Djebel el Aswad au nord de cette localité (n. 121) et à Alqîm (n. 28). Plus à l'ouest, aux toutes premières pentes de l'Hermon (Aqlîm el Bellân), quatre localités voisines possèdent des monastères qui apparaissent en étroites relations : nous trouvons ces couvents à Kefr Hawar, à Durbul (monastère d'Alphée), à Beth-Thiman (Bêtîmâ, monastère des stylites et un autre) et à Hinê ou Haina (cloîtres de David, de la « Gueule du Loup », de Beth-Salma, de Saint-Cyriaque (? Mar Qrouq), de Saint-Élie, de Sainte-Marie; n. 19, 72, 75-76, 78-80, 82-83); tous ces couvents voisins paraissent s'aider mutuellement.

En Batané (Djedûr) et en Gaulanitide orientale, nous relevons de nombreuses mentions de monastères dans le triangle Aqraba-es Sanamein-Nawa (Neve); à Aqraba même, où les Ghassânides avaient une résidence d'après Jâqût, les couvents de l'abbé Titus et de Saint-Étienne (n. 6, 26); en allant de là vers es Sanamein, Kefr Nâsidj, où se trouvait un couvent de stylites (n. 70), Kefr Schems (n. 25, 48) et Simrîn ou Zimrîn (n. 32); puis, sur la route de Kefr Schems à Nawa, Djediye, Simlîn (un même délégué signe pour les abbés de ces deux monastères, n. 127) et Djasim (Gaschmin), localité six fois citée, où se trouvait un « grand couvent », un « couvent de Saint-Sabinien », et une résidence ghassânide (n. 2, 23, 31, 35-36, 128; non loin de là était le couvent de Kaphar Auschai, dont l'abbé déléguait à sa place un abbé de Djasim); enfin, au sud-est de Djasim, Djâbiye, Γαβύζ, elle aussi résidence des Ghassânides, avec un couvent de Mar Sergius et non loin de là le couvent de l'abbé Marcellin, sur la montagne de Harta (n. 1, 4, 24; la conjecture de Lamy, que Harta serait pour Hirta ou Hira, n'a aucune vraisemblance, un abbé de cette ville n'étant guère à espérer dans un synode patronné par un Ghassânide).

En Nuqra, à l'est de la route du pèlerinage suivie aujourd'hui par le chemin de fer, les couvents ne sont pas moins nombreux : du Nord (près d'es Sanamein) au Sud, Mûtabin ou Mûetbin (n. 124), Tibnê (18), Qouneiyé (n. 52 ?), el Mahadyé (n. 143, 52), Obtaa (un peu à l'est de Scheikh Miskin, c'est là probablement qu'il faut situer le couvent de Saint-Joseph et le couvent de Saint-Serge, n. 47, 97-98), Olma où est signalé « le prêtre du martyrium de Saint-Serge » (n. 54-55, 60-61), el Musêfîre (n. 122-123), el Fedein, ce qui nous mène jusqu'au sud du Haurân. En Ledjah et Haurân proprement dit, un « martyrium de saint Théodore » peut-être situé à Constantia (Braq, Buraq) ou à un autre Brâq el Holb signalé au sud-est du Haurân (n. 34); el Djefne, dans la montagne au sud-est de Sala (n. 10); Mothana (Imtân, n. 33); Zubeir, au nord de Bostra et de Djmirrîn, d'où l'appellation conservée de Deir (couvent, n. 112); et, plus au nord, Ahîrê (n. 58); Busr el Harîrî, où l'on venait en pèlerinage au tombeau de saint Élisée (n. 51), et Zorava (Ezra) où nous voyons un couvent de Saint-Conon (n. 53); un monastère situé à Loubain, près de Daumat-el-Aliya, ou à Deir el-Leben (n. 74). Enfin quelques localités sont à chercher jusqu'au pied de l'Antiliban, comme le « couvent dit de Halboun », qui ne devait donc pas se trouver à Halboun même, mais dans le voisinage (n. 103), et le

couvent de Sainte-Marie à Ifri (Ἰφρί, n. 130), voire un couvent de Râsêjâ (n. 137) que Nöldeke est tenté de situer à Beit-Râs (Capitolias) et qui serait donc en dehors de la sphère d'influence des Ghassânides, mais dont les moines pouvaient être attirés à la réunion par des voisins qui y étaient convoqués. On trouve même un « ermite édessénien qui habite en Arabie », appelé Julien (n. 17). Un certain nombre de noms présentent des difficultés d'identification plus ou moins insurmontables, dans le détail desquelles nous n'entrons pas.

Telle qu'elle est, cette liste est précieuse en ce qu'elle nous donne une idée du développement qu'avait pris en Arabie l'institution monastique, à s'en tenir à la seule confession monophysite, encore est-il peu vraisemblable qu'elle nous fasse connaître tous les monastères d'hommes de cette confession. Que n'en possédons-nous une pareille pour les monastères orthodoxes? Nous voyons qu'il existait des couvents de stylites, et que bon nombre de moines sont qualifiés de « reclus ». On trouve parmi eux un illettré avoué (n. 47), et deux qui signent d'une croix et sont des illettrés probables (n. 4, 6); il doit y en avoir d'autres parmi les 53 Pères qui ont chargé un confrère de signer pour eux; mais, pour un certain nombre, la raison peut être qu'ils ignoraient la langue dont on se servait pour rédiger l'acte authentique. Nous constatons en effet que tous ne parlaient pas la même langue, puisqu'à l'un des assistants, qui signe le premier, le document a été traduit. Il est spécifié de 18 Pères qu'ils ont signé en grec; les autres signèrent en syriaque. On remarquera que les grandes villes ne sont pas représentées dans ce catalogue, et que même les bourgades épiscopales le sont assez peu; c'est que le monophysisme, à cette date, était loin de jouir de la faveur impériale, et que ses tenants aimaient mieux vivre un peu à l'écart des villes où résidaient soit les prélats « chalcédoniens », soit les représentants de l'empereur. Enfin on doit signaler tout particulièrement la signature (n. 121) des délégués du monastère de Djebel el-Aswad (Ougabta). Ils sont deux, le prêtre et abbé Serge, et son second, « qui est prêtre de l'Église de l'illustre et ami du Christ patrice el Mundhir. » La réunion se tenait donc à une date où el Mundhir, fils d'el Hârith, avait succédé à son père avec le titre de patrice, et où par conséquent el Hârith était mort. En fait, ce fut dans les tout premiers temps du règne d'el Mundhir qu'eut lieu cette réunion, peut-être, comme nous l'avons observé d'après Nöldeke, dans un des monastères de Dâreyâ, au sud de Damas.

A ces informations provenant des pièces originales, il est assez malaisé d'en incorporer quelques autres qui nous ont été conservées par des historiens syriens, parce que soit Jean d'Éphèse (qui composait son histoire par fragments, au hasard des sujets qu'il se proposait de traiter, et qui cachait ses feuillets quand il fuyait d'un lieu dans un autre la persécution), soit Michel le Syrien qui utilise les écrits de Jean et d'autres chroniqueurs anciens, sont fort éloignés de tenir comme nous à l'ordre chronologique, et ne nous présentent pas les événements dans une succession exacte, sans que nous ayons toujours le moyen de reconstituer l'enchaînement. Quand fut traitée à Callinicus l'affaire de Conon et d'Eugène, les oppositions parurent au grand jour, les cononites accusant de sabellianisme Jacques, Théodore, Paul le Noir et leurs amis, tandis que ceux-ci incriminaient Conon et Eugène de trithéisme. Les passions en vinrent jusqu'à cet excès, que des moines déchirèrent la réponse préparée à un édit de l'empereur Justin II qu'avait communiqué le patrice Jean; Jacques, Théodore et les autres de leur parti rédigèrent une autre réponse et la portèrent au patrice, mais Jacques Baradée, à

son retour, céda aux menaces des moines et anathématisa les tenants de la doctrine exprimée dans cette réponse; il devenait vieux et n'avait plus beaucoup de fermeté. L'empereur, pour rétablir la paix, manda à Jacques et à Théodore de venir à Constantinople; Jacques, conseillé par les moines, ne s'y rendit pas; Théodore y alla et fut reçu avec beaucoup d'honneur. Michel le Syrien, x, 2, trad. Chabot, t. II, p. 286-290. On connaît bien une réunion à Callinicus, celle de l'été 566-567; Conon et Eugène s'y trouvèrent bien en opposition avec Jacques Baradée, mais nous ignorons à quel moment de cette conférence ou de celles qui suivirent Jacques fit preuve d'une telle faiblesse, et les documents du manuscrit de Londres n'en disent rien; nous ignorons de même qui était un certain Antiochius d'Arabie convoqué à la conférence par le patrice Jean. Quant au voyage de Théodore à Constantinople sans Jacques Baradée, ce détail concorde bien avec le fait que l'encyclique des évêques orientaux et de Jacques lui-même contre les trithéistes, en 569, est communiquée à Théodore en même temps qu'aux autres évêques résidant à Constantinople; et l'on ne peut guère penser à un autre voyage, si Michel le Syrien a raison de faire mourir Théodore, à ce qu'il semble, la cinquième année du règne de Justin, donc en 570; x, 6, p. 300. Mais les documents du manuscrit et le récit de Michel le Syrien, s'ils se rapportent aux mêmes faits, les représentent de points de vue différents. C'est la controverse trithéiste qui paraît au premier plan dans les documents, tandis que dans Michel le Syrien elle paraît comme une diversion à la grande affaire de la « paix de l'Église », troublée par les discussions entre chalcédoniens et monophysites, voire entre monophysites de partis différents; il est beaucoup plus question de Sévère et de Paul le Noir que de Conon et d'Eugène; mais nous savons par le résumé que nous a conservé Photius de la conférence tenue à Constantinople avec les trithéistes, cod. xxiv, P. G., t. ciii, col. 60, et par Barhebraeus, *Chronicon eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 227, que les trithéistes et leurs adversaires se réclamaient pareillement de Sévère et mettaient son nom en avant dans leurs discussions.

El Hârith ben Djabala était venu à Constantinople en novembre 563. Il est difficile de rapporter à ce voyage l'incident relaté par Michel le Syrien, ix, 30, trad. Chabot, t. II, p. 256 : el Hârith emportait des lettres de Jacques et des orientaux déclarant que la Trinité est « une divinité, une nature, une essence », lettres que Conon et Eugène refusèrent de signer, s'avouant ainsi hérétiques; il semble que ce récit repose sur une confusion entre le voyage de 563 et le rôle joué par el Hârith lors de la condamnation des trithéistes; au reste, la controverse ne battait pas encore son plein en 563, comme elle n'eût pas manqué de le faire après une déclaration aussi explicite. El Hârith, à ce voyage, se proposait un double objectif : il voulait que son fils el Mundhir pût recueillir sans difficultés sa succession, et que des mesures fussent concertées contre le roi de Hira, Amr, qui menaçait son territoire. Théophane, t. I, p. 371. Jean d'Éphèse, III, 2, trad. Payne Smith, p. 168, utilisé par Michel le Syrien, x, 9, trad. Chabot, t. II, p. 313-314, fournit un curieux témoignage de l'impression produite par la haute taille et l'aspect vigoureux du patrice : le futur Justin II en avait conservé un tel souvenir que plus tard, retombé en enfance, il s'assagissait quand on lui criait : « Voici Hârith ben Djabala qui vient ! » Il touchait pourtant à la fin de sa vie. Une expédition entreprise par lui est encore signalée en 567 par Ibn Qotaiba, édit. Wüstenfeld, p. 313, et M. Littmann prétend en découvrir une confirmation épigraphique dans le texte arabe d'une inscription

bilingue de Harrân; il s'agit de l'inscription mentionnant l'érection d'un martyrium par le phylarque Scharâhîl ben Thâlim, Ἀσχαράλλης Ταλέμου, en 568; M. Littmann lit la fin du texte arabe : « un an après l'expédition de Khaibar ». *Rivista degli studi orientali*, t. iv, 1911, p. 193-195. Mais ce texte est de lecture fort difficile et incertaine : M. Dussaud, « en désespoir de cause », traduisait : « Après la corruption, la prospérité », *Nouvelles arch. des missions*, t. x, p. 726-727; tandis que M. de Slane, suivi par de Vogüé, lisait : « Oh! Seigneur Jean..., reculez l'heure de ma mort », et J. Halévy : « J'ai bâti cette chapelle à saint Jean, qui fut mis à mort par de méchants Juifs. Que cela nous porte bonheur! » *Mélanges d'épigr. et d'archéol. sémitiques*, p. 117-120. On n'ose tirer parti d'un document aussi contesté. El Hârith mourut à la fin de 569 ou au début de 570.

Son fils el Mundhir lui succéda. Lui aussi était chrétien et ardent monophysite. Dès le début de son règne, il eut à combattre Qabûs, le nouveau roi de Hîra, sur lequel il remporta une victoire le jour de l'Ascension, 20 mai 570. Land, *Anecdota syriaca*, t. i, p. 13 sq.; Jean d'Éphèse, vi, 3, trad. Payne Smith, p. 370; Rothstein, *Die Dynastie der Lahmidien in al-Hîra*, p. 103. Ce pourrait être là, à en juger par les indications géographiques, la bataille de Ain Ubâgh célébrée par les poètes arabes; toutefois cette hypothèse de Nöldeke ne peut être donnée comme acquise. Une inscription de Dûmêr, en Palestine, exprime les actions de grâces du prince à Dieu et à saint Julien. Waddington, n. 2562 c (c'est l'inscription déjà citée qui donne les titres officiels de cette famille; le nom du patrice est hellénisé en Ἀλαμούνδαρος, forme constamment employée par les écrivains byzantins pour traduire el Mundhir). Le nouveau règne s'annonçait donc comme devant servir les intérêts impériaux contre les Perses et leurs feudataires. Mais, comme il arriva si souvent à Byzance, ce fut la méfiance envers l'instrument qui l'emporta. L'empereur Justin II refusa à el Mundhir les subsides habituels, et tenta même de le faire assassiner par le patrice Marcianus. Une maladresse, que les historiens monophysites estiment providentielle, empêcha le plan combiné par Justin de réussir : il avait écrit à el Mundhir de se rendre pour affaires sérieuses auprès de Marcianus, et à celui-ci d'assassiner le prince arabe à son arrivée; mais le courrier chargé des deux lettres se trompa de destinataire, et remit à el Mundhir la lettre adressée à Marcianus. Jean d'Éphèse, vi, 3-4, p. 372-375; Michel le Syrien, x, 8, trad. Chabot, t. ii, p. 308-309. El Mundhir, par représailles, n'obéit plus aux instructions des chefs militaires byzantins, refusa tout rapport avec eux et laissa les gens de Hîra piller à leur aise la frontière romaine. Pour mettre fin à cette situation, qui dura trois ans, Justin, qui depuis le 7 décembre 574 avait Tibère pour associé, délégua le patrice Justinianus, et la réconciliation s'opéra à la faveur du respect dont Romains et Syriens entouraient le tombeau de saint Sergius à Sergiopolis (Rusâfa) : el Mundhir, qui avait peine à se résigner aux déprédations trop longtemps commises par les ennemis héréditaires, estima qu'il pouvait se rendre à pareil lieu sans avoir à craindre une trahison. Jean d'Éphèse, vi, 4, p. 375-377. Aussi l'inscription de Haijât (Waddington, n. 2110), éte 587, donne-t-elle au patrice redevenu l'ami de Byzance la série de ses titres officiels. El Mundhir, sans tarder, porta la guerre jusqu'à Hîra, qu'il brûla, en respectant les églises. *Ibid.*, p. 378. Quant à Marcianus, qui involontairement avait causé l'échec du projet de Justin contre le Ghassânide, il en fut puni par une subite privation de commandement alors qu'il était près de prendre Nisibe, ce qui amena la débânde de

l'armée : ce seul détail en dit long sur les aberrations de la politique byzantine en Orient. Jean d'Éphèse, vi, 5, p. 379; Michel le Syrien, x, 8, trad. Chabot, t. ii, p. 308.

Tibère, seul empereur depuis le 6 octobre 578, témoigna de la bienveillance à el Mundhir, qui s'était disculpé en montrant la lettre de Justin à Marcianus (Michel le Syrien, x, 17, p. 344) et qui vint à Constantinople en février 580 avec ses deux fils. Il y reçut, au lieu du *klild* (simple bandeau), que portait son prédécesseur, le *taghâ* ou *tâdj*, diadème ou couronne royale : c'était la première fois que Byzance conférait à un prince arabe un pareil honneur. Jean d'Éphèse, iv, 39, trad. Payne Smith, p. 297-298; iv, 42, p. 304-305; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. vii, p. 167-170. Mais la méfiance ne tarda pas à reprendre le dessus. Dès cette année 580 (chronologie de Théophylacte, cf. Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 27-28), el Mundhir accompagna le comte d'Anatolie, Maurice, dans une incursion contre les Perses; mais la campagne fut arrêtée par la rupture d'un pont sur l'Euphrate. On soupçonna, à tort, disent les historiens monophysites, el Mundhir d'en être responsable, et Maurice s'en plaignit à Byzance. El Mundhir cependant, profitant de l'absence du roi de Hîra, poussait de ce côté ses avantages personnels et s'empara de cette ville, qu'il brûla une fois de plus (?) et d'où il rapporta un riche butin. Théophylacte, iii, 17, édit. de Bonn, p. 151-152; Evagrius, *Hist. eccl.*, v, 20, P. G., t. lxxxvi, col. 2833; Jean d'Éphèse, iii, 40, p. 236-237; vi, 16-18, p. 413-415 (deux récits parfois divergents, quoique rapportés par le même écrivain); Michel le Syrien, x, 13, p. 323. Ce succès n'était pas fait pour diminuer l'animosité, et l'hostilité des orthodoxes contre le prince qui protégeait les monophysites se ranima du même coup. Aussi décida-t-on de s'en débarrasser. Le Syrien Magnus, dont el Mundhir était l'ami, se proposa pour cette besogne. Il l'invita à la dédicace de l'église de Hawârin, construite par lui (Justinianopolis, auparavant Ἐὐάρων), entre Damas et Palmyre, qui devait être présidée par le patriarche d'Antioche; el Mundhir y vint en confiance, mais Magnus le fit prisonnier et l'expédia à Constantinople avec plusieurs membres de sa famille, en 581 ou au début de 582. Maurice, qui succéda à Tibère le 4 août 582, satisfît sa rancune personnelle en envoyant le prince arabe en Sicile, avec un de ses familiers nommé Sergis (Sergius). Jean d'Éphèse, iii, 40-41, 54-55 (ces deux chapitres, perdus, ne sont connus que par leur sommaire), p. xxxvi, 237-240; Michel le Syrien, x, 19, p. 350; Evagrius, vi, 2, col. 2845. El Mundhir avait régné environ treize ans.

Il s'occupa, plus encore que son père, des affaires religieuses. On a vu que ses ennemis eux-mêmes spéculaient sur sa piété, et comptaient, soit pour l'amadouer, soit pour le perdre, sur la dévotion qui l'amenait aux sanctuaires célèbres ou aux solennités liturgiques. Nous avons vu que sous son règne se tint une réunion des abbés de la province d'Arabie, qui adhérèrent à la condamnation des trithéistes, et parmi lesquels siégeait, remplaçant l'abbé Serge d'Ouqabta, un prêtre Mar Eustache qualifié de « prêtre de l'Église de l'illustre ami du Christ le patrice Mundhir ». Ci-dessus, col. 1211. Mais il eut surtout fort à faire pour apaiser les discussions entre des coreligionnaires monophysites. La querelle provoquée par l'ambition de Paul le Noir ne finissait point. El Mundhir, comme son père, était un protecteur avoué de Paul le Noir; mais les Arabes n'oubliaient pas leur ancienne vénération pour Jacques Baradée, et, du fait de son désaccord avec Paul, la division gagnait les sujets d'el Mundhir, bien que, dans les premiers

temps du règne de celui-ci, ils eussent réuni les deux évêques dans une commune admiration. Jean d'Éphèse, II, 8; IV, 21-22, 36, p. 89, 284-285, 294. El Mundhir, après s'être concerté dans sa capitale (Hira, entendez la *hirtha* des Ghassânides, non la capitale des Lakhmides) avec Longin, évêque missionnaire de Nubie, s'employait pour la paix. Il avait obtenu de Paul une rétractation de son adhésion au concile de Chalcédoine (avant sa fuite en Arabie), et avait fait accepter cette rétractation par le vieux Jacques Baradée. Michel le Syrien, X, 12, p. 318-319. Mais el Mundhir était suspect de partialité à l'égard de Paul, à qui il avait offert l'hospitalité; aussi les Jacobites n'accueillirent-ils pas favorablement la nouvelle de cet accord; Michel le Syrien, IX, 13, p. 324, donne à entendre que Paul ne désirait pas sincèrement la paix; surtout les Alexandrins, qui connaissaient bien Paul, leur compatriote et l'ancien syncelle de Théodose d'Alexandrie, mettaient Jacques et ses fidèles en demeure de choisir entre leur communion et celle de Paul. Jacques était trop faible pour ne pas se laisser balotter; il devait aller jusqu'à consentir à la déposition de Paul, qu'il avait lui-même ordonné et avec qui il avait fait la paix. Dans ces conditions, les efforts de Longin et d'el Mundhir étaient condamnés à l'échec. Une réunion projetée au monastère de Beit Hanania, dans le désert, et à laquelle vinrent de nombreux Jacobites (Jacques y aurait assisté en personne, à en croire Michel) n'aboutit qu'à accroître le désordre: Longin y fut menacé et obligé de prendre la fuite. Jean d'Éphèse, IV, 22, p. 285; Michel le Syrien, X, 13, p. 324-325. La mort de Jacques Baradée, survenue le 30 juillet 578, n'éteignit point la querelle. Damianus, qui avait succédé à Pierre comme patriarche monophysite d'Alexandrie, s'était mis en tête de donner, en la personne de Pierre de Callinicus, un successeur à Paul le Noir, du vivant de celui-ci, comme patriarche de son parti à Antioche, ce qui risquait de perpétuer le schisme. Mais el Mundhir ne se décourageait pas. Il profita de son voyage à Constantinople, en 580, pour aviser aux affaires de ses coreligionnaires, et se fit autoriser par Tibère à réunir dans la capitale, le 2 mars, les évêques des deux partis, paulianistes et jacobites (plusieurs vivaient en exil à Constantinople), leur reprocha leurs divisions et les exhorta à faire la paix, puisqu'ils professaient la même foi. Des représentants du clergé alexandrin, ayant à leur tête Damianus, assistaient à cette conférence, où ils formaient un tiers parti; Jean d'Éphèse, qui raconte la réunion, y prenait part en personne. On se sépara après avoir fait force promesses et réalisé l'union en paroles; mais certaines gens, qui n'avaient pas été conviés à la conférence, continuaient à agir dans le sens des troubles. C'était le cas, en particulier, de certains Alexandrins, auxquels pourtant el Mundhir, pour célébrer la réconciliation, avait fait de riches présents. Le patriarche Damianus n'en publia pas moins la condamnation de Paul; il écrivit même, pour défendre cette ligne de conduite et trouver des imitateurs, dans diverses directions. Cet échec, après tant d'espérances, fut très sensible à el Mundhir, qui écrivit à Damianus une lettre de reproches. En revenant de Constantinople, il avait lui-même annoncé à Antioche la pacification. Non content de faire cesser la discorde entre monophysites, il avait entrepris de mettre fin aux persécutions dirigées contre eux par les diophysites ou chalcédoniens, c'est-à-dire par les catholiques, et avait intercedé dans ce sens auprès de Tibère. Il avait obtenu de l'empereur une lettre à Grégoire, patriarche orthodoxe d'Antioche, et plusieurs autres; mais Grégoire, disent les historiens monophysites, ne voulait pas de la paix et ne laissa pas promulguer la lettre impériale (Evagrius, *Hist.*

eccl., VI, 22, P. G., t. LXXXVI, col. 2877-2880, a signalé Grégoire comme un grand convertisseur de monophysites dans le désert, le long du *limes*; il est naturel que les monophysites ne l'aient pas aimé.) Jean d'Éphèse, IV, 39-40, 42-43, p. 296-300, 304-307; Michel le Syrien, X, 17, p. 344-345. Paul le Noir mourut vraisemblablement en 585.

Nous possédons quelques autres données sur la religion d'el Mundhir. Un manuscrit syriaque, écrit dans la région de Palmyre « au temps des évêques véritables Jacques et Théodore », donc au plus tard en 578 (date de la mort de Jacques), appelle les bénédictions de Dieu sur un prince nommé Abû Karib et sur ses frères croyants; il doit s'agir là d'un surnom d'el Mundhir (lequel ne régnait pas encore à ce moment-là), car on connaît à el Mundhir plusieurs frères; à moins qu'Abû Karib ne soit précisément un de ceux-ci. Wright, *Catalogue of the syriac manuscripts in the British Museum*, p. 468 et 468 b, ce dernier écrit à Nabk, sur la route de Palmyre à Damas. Nous voyons par là que l'autorité des princes ghassânides s'étendait jusqu'à la région palmyrénienne. Mais le monophysisme ne régnait pas sans conteste dans la famille: la note du manuscrit ajoute une prière pour que « ceux d'entre eux (des frères d'el Mundhir) qui sont dans l'erreur reviennent à la vraie foi. » L'erreur, d'ordinaire, pour les monophysites aussi déclarés, c'est l'hérésie chalcédonienne, autrement dit le catholicisme. Nous verrons précisément les Byzantins s'appuyer sur un des frères d'el Mundhir, ce qui donne à penser qu'il était catholique.

Tel est du moins le système qu'avait mis sur pied Nöldeke à une date (1887) où il ne connaissait pas l'inscription de Mârib, Gl. 618 (*Corpus inscript. Semitic.*, pars. IV, t. II, n. 541) dans laquelle est mentionné précisément un Abû Karib, fils de Djabala. Glaser, qui a commenté cette inscription après l'avoir découverte, identifie, nous l'avons dit, col. 1199, cet Abû Karib, frère d'el Hârith, avec le phylarque de même nom établi en Palestine par Justinien, mais aussi avec le prince ghassânide pour qui priait le rédacteur de l'apostille; cela est possible, car si Hârith eut un fils nommé Abû Karib, mort en 554 à la même bataille que le roi de Hira (Ibn el Athir, I, 399), nous apprenons par l'inscription de Mârib qu'il eut aussi un frère de ce nom, et ce dernier, qui envoyait une ambassade à Abraha à l'automne 542 (539, si l'on admet la correction proposée par Glaser dans son *Appendice*, p. 125), aurait été encore phylarque, passé la consécration épiscopale de Jacques et de Théodore (543), ce qui n'a rien que de naturel. A ce compte les frères d'Abû Karib « qui vivent dans l'erreur » auraient été des oncles, non des frères d'el Mundhir; Abû Karib ben Djabala professait lui-même le monophysisme, si c'est lui qui est visé ici, à en juger par la façon dont le manuscrit parle des « véritables évêques » jacobites. Glaser, *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mârib*, dans *Mitteilungen der vorderasiatischen Gesellschaft*, 1897, heft VII, p. 77 sq.

Nöldeke s'est demandé, en s'appuyant sur deux passages de Jean d'Éphèse, III, 41, p. 239-240, si el Mundhir, quoique chrétien, n'aurait pas été polygame: Magnus emmène prisonniers en même temps que lui « une épouse, deux fils et une fille »; et un peu plus haut el Mundhir lui-même dit: « Mes femmes et mes enfants ». Il est certain que la polygamie fut toujours une tentation pour les Arabes; el Mundhir, tout en ne présentant qu'une femme à la bénédiction de l'Église, aurait pu en entretenir d'autres, comme le roi en Numân de Hira semble avoir continué de le faire après son baptême. L'histoire des Arabes chrétiens présente un certain nombre d'exemples d'abus aussi déconcertants. Enfin ce fut pendant

le règne d'el Mundhir que mourut le premier « maphrian, » Ahoudemmeh (Achudemes), que Barhebraeus, *Chronicon eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 99, appelle « évêque de l'Arabie, » et que nous mentionnons ici à cause de sa conversion au monophysisme (il avait été d'abord évêque nestorien de Ninive, à ce qu'il semble), mais que nous retrouverons en faisant, à l'occasion de l'histoire de Hira, celle des chrétiens arabes nestoriens.

La déposition d'el Mundhir accrut, au lieu de les diminuer, les difficultés des Byzantins avec les tribus arabes de la région syrienne. En privant du pouvoir le chef de la famille ghassânide, en emprisonnant plusieurs de ses membres, et en supprimant aux autres toute espèce de subsides, l'Empire provoqua une révolte ouverte, menée par quatre fils d'el Mundhir qui, tout en s'abstenant de tuer et d'incendier (du moins à ce que prétend Jean d'Éphèse), pillèrent les établissements romains sur la lisière du désert, et même se firent remettre par la garnison de Bostra le matériel de guerre et le trésor de leur père. Aussi Evagrius, chez qui nous entendons le son de cloche byzantin, parle-t-il de l'aîné, en Numân, comme du pire criminel. Evagrius, *Hist. eccl.*, VI, 2, P. G., t. LXXXVI, col. 2845; Jean d'Éphèse, III, 42, p. 240-241. Un frère d'el Mundhir, peut-être catholique, sur lequel comptaient les Byzantins pour lui succéder, mourut dix jours après que Magnus l'eut pris avec lui dans ce but. Jean d'Éphèse, III, 43, p. 242. Magnus eut recours à la ruse et essaya d'attirer en Numân dans un piège; mais le prince, dont Jean d'Éphèse vante l'intelligence, envoya un autre à sa place au rendez-vous, ce qui fit apparaître la perfidie. Si l'on en croit Michel le Syrien (le passage correspondant de Jean d'Éphèse, narrateur plus sûr, parce que contemporain, est malheureusement perdu), en Numân ne se décida à se rendre à Constantinople qu'après la mort de Magnus; Maurice lui promit de l'aider et de délivrer son père s'il s'engageait à combattre les Perses et à communiquer avec les « synodites » (chalcédoniens ou catholiques); cette dernière condition aurait déterminé en Numân à reprendre la fuite, mais il fut arrêté en route et on l'envoya rejoindre el Mundhir en exil. Michel le Syrien, X, 10, p. 350. En Numân aurait donc été, lui aussi, un monophysite ardent. C'est peut-être lui qui est désigné comme « le phylarque » dans le récit d'une assemblée ecclésiastique tenue en Arabie palestinienne pour trancher une controverse entre Damianus d'Alexandrie et Pierre de Callinicus, devenu patriarche monophysite d'Antioche, qui avait critiqué une réponse de Damianus aux trithéistes et écrit trois livres contre lui. Cette assemblée, dont nous avons le récit dans une lettre de Pierre empruntée par Michel le Syrien à la chronique de Denys de Tell-Mahré, fut tumultueuse; on ne parvenait pas à se mettre d'accord pour le choix définitif d'un lieu de réunion; le « glorieux phylarque » fit prévaloir l'église de Mar Sergius à Gabitha (Γαβίθα, Djâbiye), mais la discussion n'y aboutit pas davantage, par la faute de Damianus, et le phylarque, pressé de rejoindre ses troupes, s'en alla irrité. Michel, X, 22, p. 365-370. Ces incidents n'ont pas été connus de Jean d'Éphèse et semblent donc postérieurs à la composition de son histoire (dont les parties les plus tardives ont été écrites en 585); c'est la seule raison qui gêne pour identifier le phylarque si dévoué à l'unité entre monophysites avec en Numân, à qui ce rôle conviendrait si bien. Peut-être le récit de Jean n'est-il pas complet pour les dernières années, et trouverait-on alors une place à cette intervention à la fin du règne d'en Numân, (qui fut court, d'après les écrivains arabes), fin qui serait survenue au plus tard le 1^{er} septembre 584. Quoi qu'il en soit, cette fin de règne amena la dislocation du

royaume ghassânide, au grand détriment des populations sédentaires de la frontière romaine, qui ne pouvaient plus compter sur l'autorité d'un chef suprême pour contenir les Arabes pillards. Les cheikhs locaux reprirent l'indépendance qu'ils possédaient avant l'institution de la phylarchie suprême; quinze cheikhs différents se partagèrent la conduite des tribus, et plusieurs d'entre eux passèrent au parti des Perses. Jean d'Éphèse, VI, 41-42 (chapitres perdus dont il ne subsiste que les titres), p. XLV; Michel le Syrien, X, 19, p. 350-351; Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 93.

On trouve pourtant par la suite des princes de la maison de Djafna mentionnés par les poètes arabes, et qui semblent avoir exercé un pouvoir analogue à celui des rois ghassânides. Sans doute l'expérience avait-elle appris aux Byzantins la nécessité de revenir à cette organisation de la phylarchie suprême. Mais leur néfaste politique en avait compromis à jamais la solidité. Un poème célèbre attribué à en Nabighâ ed Dhobyânî nous fait connaître, outre el Hârith l'ancien qui est el Hârith ben Djabala, un el Hârith le jeune qui est de sa descendance et dont un des fils, vraisemblablement, est appelé el Aradj. Voir la discussion dans Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 33 sq. Cet autre el Hârith, et un autre de ses fils nommé Amr qui est chanté ailleurs par en Nabighâ, étaient des princes puissants, à en juger par les expéditions qu'ils conduisirent contre des tribus éloignées, jusqu'au nord du Hedjâz, comme les Banû Murrah ou les Banû Sulaim. Un autre fils d'el Hârith le jeune, en Numân, combattit les Asad et les Fazarah, dans la même direction, et tenta vainement de vaincre les Odrah. Ces princes, d'ailleurs, ne dirigeaient pas uniquement leurs expéditions vers le Hedjâz : fidèles à la tradition de leur famille, ils conduisaient des razzias vers l'Irak; les traditions arabes s'accordent fort bien sur ce point avec un passage de Théophylacte mentionnant vers 600 (ce devait être en Numân qui régnait alors) une incursion des Sarrasins sur le territoire perse, en pleine paix. VIII, 1, édit. de Bonn, p. 313. Ces Sarrasins étaient alliés aux Romains, si bien que ce fut à l'empereur Maurice que Chosrau II Parwêz demanda des explications. Byzance avait donc repris, plus ou moins largement, mais trop tard, la politique d'alliance avec les Ghassânides. Chosrau, cette fois, put être calmé. Mais l'invasion perse, qui aboutit en 614 à la prise de Jérusalem, fut fatale à la dynastie djafnide. Chosrau mit à mort, si l'on en croit le poète Hassân ben Thâbit, un prince de cette maison, qui n'est pas nommé; les terres cultivées en Djolân (Gaulanite), résidence chère aux Ghassânides, furent livrées en pâture aux chameaux.

Il est naturel que les questions religieuses aient intéressé les poètes arabes, seuls auteurs qui nous renseignent sur les derniers princes de la maison de Djafna, moins que nous ne l'eussions désiré; ils parlent volontiers de l'agréable vie qu'on menait auprès de ces roitelets, du vin, des fleurs, de la musique et des femmes, que l'Islâm faisait regretter à quelques-uns; nous aimerions à rencontrer d'autres détails sur leurs idées morales et leur christianisme. On mentionne toujours, comme étant leurs principales résidences avec leurs tombeaux de famille, la région de Damas, en particulier Djilliq (El-Kousswé, cf. Dussaud et Macler, *Nouv. archives des missions scient.*, t. X, p. 441-443); Saïda, à l'est d'Adraa; mais surtout le Djolân, qui alors s'étendait à l'est du Nahr el-Allân, et dans cette région un lieu appelé Djâbiye, Γαβίθα, Gabitha (c'est là que le phylarque anonyme réunit son synode). Les Ghassânides avaient bien, comme leurs rivaux les Lakhmides, leur camp ou *hirtha*, dont parle Jean d'Éphèse, III, 42, p. 241; IV, 22, p. 285, et qui était

peut-être Djâbiye; mais cette *hirtha* ne devint jamais une vraie ville, comme la Hira des Lakhmides, et fut toujours une sorte de camp volant, prêt à être transporté dans le désert en cas d'alerte, comme le montre un passage de la chronique du pseudo-Josué le Stylite, édit. Wright, p. 54. C'est ce qui explique que l'épiscopat patronné par les Ghassânides n'ait pas eu pour résidence leur capitale, ainsi qu'il arriva pour les évêques de Hira, mais portait le titre de villes romaines comme Bostra, siège de Théodore; et aussi que le concile tenu en 570 sous la protection d'el Mundhir ait eu lieu dans un monastère près de Damas. Nous retrouverons, au temps des califes, un dernier représentant de la dynastie de Ghassân, Djabala ben el Aiyam.

Il n'est pas exagéré de dire que la politique de Byzance envers les Ghassânides et les Arabes chrétiens de Syrie, de Palestine et de la province d'Arabie fut une des causes qui contribuèrent au succès de l'Islâm, en développant chez ces Arabes la haine pour le christianisme orthodoxe, identifié par eux avec la cause de l'Empire, et en les attachant par des mesures maladroites de persécution à un monophysisme querelleur et anémiant, qui ne présentait pas, en face d'un mouvement de caractère national, une force de résistance suffisante, et ne pouvait compter sur un appui à l'extérieur.

VII. LES ROYAUMES VASSAUX. LES CHRÉTIENS DE HIRA ET LES LAKHMIDES. — Du côté des Perses, on avait beaucoup moins tardé que du côté des Romains à embrigader les Arabes et à les utiliser comme gardes avancés des frontières. Nous n'avons guère à nous occuper ici de l'établissement de Hatra, qui, fondé par les Parthes, un peu au sud de Mossoul, fut détruit par un des premiers rois perses Sassanides, Ardaschir I^{er} ou Sapor I^{er}, après avoir résisté aux attaques de Trajan et de Septime-Sévère; nous savons cependant qu'il s'y trouvait des chrétiens, car la version syriaque (non le texte grec) de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe les mentionne et ajoute qu'ils n'avaient pas conservé la coutume païenne ambiante de lapider les voleurs. *Praep. evang.*, vi, 10, 46; cf. Harnack, *Mission und Ausbreitung*, 3^e édit., t. II, p. 147; sur la localité, Jacquerez, *Les ruines de Hatra*, dans *Rev. archéologique*, 1897, t. II, p. 343-357. Beaucoup plus importante est la célèbre ville appelée el-Hira, au sud de Babylone, sur la rive droite de l'Euphrate. *Hira* est, légèrement déformé par les Arabes, un nom commun syriaque employé en guise de nom propre: de même que Jean d'Éphèse parle de la *hertha* ou *hirtha* des Ghassânides, entendez de leur campement protégé par un entourage, de même les Arabes vassaux de la Perse avaient leur *hirtha*; seulement, au lieu de se déplacer comme celle des Ghassânides, elle était fixée dans un lieu qui en garda le nom. Les poètes la qualifient de « Hira la Blanche »; les écrivains ecclésiastiques syriaques l'appellent « Hirta de Naamân », d'après la forme qu'ils donnent au nom de Numân ou Nomân, le plus célèbre de ses rois chrétiens. Les chrétiens, au moins à partir de l'époque où l'histoire de la ville nous est passablement connue, y formaient, non la totalité, mais une partie notable de la population.

On distingue en effet, d'après Hischâm, trois classes d'habitants à Hira, et cela, à l'en croire, dès le temps du sassanide Ardaschir, fondateur de la dynastie (226-241); en réalité le renseignement est précieux même s'il ne commence à être exact qu'à une date quelque peu postérieure. Il y a d'abord les Tanûkh (Tanoukhites), Arabes qui vivaient dans des cabanes ou sous des tentes d'étoffes entre el Hira et el Anbâr, et au delà en amont de l'Euphrate: ils avaient donc des habitations semblables à celles des Bédouins, tout

en pratiquant l'agriculture comme les sédentaires; ils appartenaient à plusieurs tribus, surtout codhaïtes, du Nedjd et du Tihâma, desquelles ils s'étaient séparés à la suite de différends; passés dans le Bahrein, ils s'y étaient fondus en une tribu nouvelle sous cette appellation de Tanûkh, après quoi ils passèrent dans l'Irak; ce furent des Tanûkh qui fondèrent la ville, à proprement parler. En second lieu viennent les Ibâd (Ibâdites), nom par lequel on désigne, non pas une tribu particulière, mais la population chrétienne de Hira, appartenant à des tribus diverses, Tamîm, Lakhm, Azd, etc., et réunie par la profession d'une même religion. Ibâd et « chrétiens arabes » ne sont pas des termes synonymes, les Arabes chrétiens vivant ailleurs qu'à Hira n'étant pas des Ibâd; aussi trouve-t-on, par exemple, chez les écrivains arabes des expressions comme les « Tamîm ibâdites » pour désigner ceux des Banû Tamîm qui habitaient à Hira, non toute la tribu, bien qu'elle fût devenue chrétienne dans son ensemble. Quant à la signification du mot, il veut dire « serviteurs » (pluriel de *abd*) et, par opposition aux païens dont les chrétiens cherchaient à se distinguer, il faut sous-entendre « de Dieu » ou « du Messie ». Les Ibâd étaient établis à demeure dans la ville. Il y avait enfin les confédérés (les *Schutzgenossen* des historiens allemands), Arabes de diverses tribus qui, ne pouvant demeurer pour une raison ou pour une autre dans leur milieu d'origine, soit qu'ils fussent trop pauvres, soit qu'ils fussent poursuivis pour quelque crime, vinrent chercher à Hira un refuge et un gagne-pain; car la population sédentaire de la ville et de ses environs se livrait à la culture des champs fertilisés par l'Euphrate, au lieu de s'en tenir, comme les tribus bédouines, à la pratique de l'élevage. Mais il est bien évident que ces éléments venus du dehors ne prirent le chemin de Hira que quand l'établissement de la ville fut achevé.

Les origines de Hira ont été, comme les autres, entourées de légendes par les auteurs arabes, et il n'y a pas lieu de s'attacher, comme l'a fait Caussin de Perceval, à en retenir les détails au prix de conciliations arbitraires. Le conflit entre un prince arabe de Hira, Djadima el Abrasch, et la reine Zénobie, qui fournirait un point de repère chronologique, est loin d'être lui-même d'une authenticité bien assurée. Cf. Rothstein, *Die Dynastie der Lakhmiden in al-Hira*, p. 41. Les premiers rois de Hira n'appartenaient d'ailleurs pas à la famille de Lakhm, si l'on en croit Hischâm; Djadima lui-même aurait été un Azdite. Le premier chef lakhmide fut un Amr ben Adî; depuis ce prince, la dynastie de Hira garde le nom de « Lakhmides », qu'elle a rendu célèbre; toutes les grandes familles de tribus réclament du reste une parenté avec cette dynastie, dont l'ancêtre Nasr serait venu de l'Arabie du Sud d'après les traditions sud-arabiques, mais qui serait maaddénienne à en croire les traditions du nord. Le fils d'Amr ben Adî, qui lui succéda, est Imroulqais, surnommé el Bad, « l'origine », parce que le premier il porta le titre de roi; nous arrivons avec lui dans le domaine de l'histoire la plus authentique. Il n'y a aucune raison de le croire chrétien, comme le prétend Hischâm; cf. Tabari, trad. Nöldeke, p. 47, n. 2. Mais nous possédons sur son rôle politique un document de premier ordre, l'inscription de son tombeau, en langue nabatéo-arabe mêlée d'expressions araméennes, que M. René Dussaud a découverte à en-Nemâra, aux confins de la Syrie (Harra). Ce texte précieux présente quelques difficultés. Il donne avec précision la date de la mort d'Imroulqais ben Amr: 7 décembre 328, et ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse d'un chef puissant, étant donnée l'énumération des campagnes victorieuses qu'il lui attribue contre plusieurs tribus arabes du Nord

et même contre « Nedjran, ville de Schammar », qu'il faut vraisemblablement entendre de la célèbre ville de l'Arabie méridionale et du roi de Saba et Raidân auquel elle obéissait alors, Schamir Yuharisch : un roi capable de mener la guerre si loin de sa résidence était mieux qu'un roitelet. Mais le plus important est la mention du *tâdj*, « diadème », accordé à ce prince, qui est qualifié « roi de tous les Arabes » et qui, d'après la traduction de M. Dussaud, organisa des corps de cavalerie pour les Romains; il aurait donc été leur allié, attitude qui devait être plus tard celle des Ghassânides. Mais nous savons que le ghassânide el Mundhir, qui reçut le *tâdj* à Constantinople en 580, était le premier prince de sa famille qui portât cet insigne, ses prédécesseurs ayant porté seulement le *klild* honorifique; il ne faut donc pas s'attendre à trouver dès 328 un Ghassânide honoré de cette marque de pouvoir. D'autre part l'insigne porte un nom persan, est, d'après tout ce que nous savons, de collation persane, et ce dut être le désir de ne pas en laisser aux Perses le monopole qui détermina les Byzantins à le conférer sur le tard à leur vassal de Ghassân; l'inscription fait donc penser à un vassal du roi de Perse, comme étaient les Lakhmides, et cela d'autant plus que M. Clermont-Ganneau trouve aussi la mention des Perses dans la ligne où M. Dussaud ne voyait mentionnée qu'une collaboration militaire avec les Romains. La difficulté subsistante est double : il faudrait expliquer comment un roi de Hira pouvait étendre sa domination jusqu'en Syrie, et comment les deux grands empires rivaux pouvaient s'accommoder d'un voisin qui les servait à la fois. M. Dussaud, dans son livre sur les Arabes en Syrie avant l'Islam, p. 34-37, s'est rallié aux vues de M. Clermont-Ganneau. Dussaud et Macler, dans *Nouv. archives des Missions scientifi.*, t. x, p. 716-724; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. vi, p. 305-310; t. vii, p. 167-170. En tout cas, et malheureusement, l'inscription ne fournit aucun indice d'ordre religieux. Si Imroulqais lui-même n'était pas chrétien, il est possible que certains de ses sujets l'aient été dès ce temps-là : il y avait en Babylonie des captifs chrétiens, pris sur les terres de l'Empire romain, dès la fin du III^e siècle. Cf. Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 1078; Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e édit., t. II, p. 146 sq.; Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 19. Le voisinage de la Babylonie et de Hira était tel que le christianisme dut rapidement atteindre cette dernière localité.

L'inscription d'en Nemâra fournit un point d'appui solide pour la chronologie des Lakhmides et permet de contrôler la donnée empruntée par Tabari à Hischâm ben el Kelbi, qui, de la mort d'Imroulqais ben Amr à celle d'en Nomân (I^{er}) ben Imroulqais, compte 90 ans : ce chiffre est exact, la mort d'en Nomân étant à dater approximativement de 418. Entre les deux règnent Amr ben Imroulqais (328-358, dates de Rothstein rectifiées par M. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 36), Aus ben Qallâm, qualifié d'« Amalécite » et étranger à la dynastie (358-369), et Imroulqais II, monté sur le trône après l'assassinat de l'intrus par Djahdjabâ ben Âtik ben Lakhm (363-388); c'est de cet Imroulqais II, appelé comme le premier, mais sans raison, el Bad, qu'en Nomân (388-418) est le fils. Sous le règne d'en Nomân, surnommé el Awar, « le borgne », et el Akbar, « l'ancien » (sur la question de savoir si en Nomân est un nom théophrase, cf. Wellhausen, *Reste*, p. 7), il y avait à Hira non seulement des chrétiens, mais un évêque : en 410, Osée, évêque de Hirta (on reconnaît le nom primitif de Hira) assistait au concile de Séleucie où fut organisée l'Église de Perse, et figure parmi les signataires des canons; mais son évêché, bien que dépendant de cette

organisation de l'Église de Perse, n'est pas mentionné parmi ceux dont le concile règle la répartition entre les divers sièges métropolitains. Chabot, *Synodicon orientale*, dans *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXVII, p. 275. Le roi lui-même est qualifié de chrétien par les légendes arabes; c'est assurément une exagération, mais il semble bien qu'il eut du moins quelque bienveillance pour ses sujets chrétiens. C'était le temps où saint Siméon le Stylite, par son genre de vie prodigieusement ascétique, faisait sur tous ceux qui l'approchaient, ou seulement entendaient parler de lui, une impression profonde. Théodoret cite les Ismaélites, entendez les Arabes (le saint lui-même était arabe de naissance) et jusqu'aux Homérites (les Himyarites du sud de la péninsule) parmi les peuples qui lui procurèrent le plus de visiteurs; beaucoup reçurent le baptême. *Hist. religiosa*, XXVI, P. G., t. LXXXII, col. 1472. En Nomân I^{er}, si l'on en croit la vie syriaque du saint par son homonyme Siméon, fils d'Apollon, et Barhatar, fils d'Oudan (attribuée par Assémani à Kouzma ou Cosmas, cf. *Bibl. orientalis*, t. I, p. 247-248) s'inquiéta de ces voyages, car la montagne où Siméon avait dressé sa colonne était située dans la zone romaine (Djebel Simân, à quinze lieues environ au nord-est d'Antioche); le roi interdit donc le pèlerinage à la colonne du saint, pour ne pas risquer de voir ses sujets soumis à une influence antipersane. Mais le saint, une nuit, apparut à en Nomân et le fit durement châtier. Le roi aurait raconté le fait à un officier romain nommé Antiochus, de qui le tenaient les biographes; ils ajoutent qu'en Nomân, n'ayant pu se convertir au christianisme par peur du roi de Perse Iazdgerd I^{er}, se montra du moins favorable aux chrétiens. Cela se passait entre 413, Siméon n'ayant pu monter plus tôt sur sa colonne, et 418, date de la mort d'en Nomân. P. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV, p. 507 sq. On rapprochera de ce changement de dispositions d'en Nomân le récit qui le représente comme ayant quitté le célèbre palais qu'il avait bâti à Khawarnag, après une conversation sur la vanité de tout ce qui n'est pas le service de Dieu (récit dont l'origine est, semble-t-il, à chercher dans des vers où le poète chrétien Adî ben Zaid de Hira se représentait les grands hommes du passé; le poème, évidemment plus philosophique qu'historique, fut composé par Adî dans sa prison vers 600); le roi se serait enfui la nuit suivante et n'aurait pas reparu. Cf. Rothstein, p. 66-67; Tabari-Nöldeke, p. 84-85. La seule chose à retenir de toutes ces légendes est la bonne volonté d'en Nomân envers les chrétiens; il leur laissa la liberté de construire des églises. Quant à l'extraordinaire influence de saint Siméon sur les tribus sassanides, elle persista bien après le règne de ce prince. Les Ismaélites abjuraient à haute voix le culte de la Vénus arabe, el Lât ou Allât (le culte de el Ozza n'apparaît que postérieurement; Wellhausen tient pour rhétorique ce que dit Théodoret des « orgies » en l'honneur de la déesse, *Reste arabischen Heidenthums*, p. 36-40). Chaque tribu voulait obtenir la bénédiction du saint pour son phylarque, et Théodoret, témoin oculaire, essaya un jour en vain de réconcilier deux tribus qui se disputaient sur les mérites de leurs phylarques respectifs; le saint lui-même, en termes vifs, dut apaiser la querelle. P. G., t. LXXXII, col. 1476. Théodoret se déclare aussi témoin de plusieurs miracles accomplis au profit de pèlerins arabes, dont un phylarque et une reine qui professaient le christianisme. *Ibid.*, col. 1477-1480. Encore Théodoret n'a-t-il pu tout dire, car l'*Historia religiosa* date de 444, soit quinze ans avant la mort du stylite. Il nous suffit d'avoir constaté l'action merveilleuse exercée par le saint pour la conversion de nombreux Arabes, soit perses, soit romains, et cela à partir du règne d'en

Nomân I^{er}. — Ce serait sous le même règne, et dans le temps du problématique patriarche de Séleucie Tomarsa ou Tamuza, que le moine Abdicho (Ebedjesu), disciple d'Abda, aurait prêché à Hîra et aurait fondé près de là un monastère (cf. Assemani, *Bibl. orientalis*, t. m b, p. 60, 598, 870-871); mais l'existence même du fondateur et de son maître paraît fabuleuse. Abdicho n'aurait pas été le premier à introduire le monachisme dans la région, si nous pouvions croire ce que les chroniqueurs et hagiographes syriaques racontent de Yonan (Jonas), qui aurait été disciple du fameux Eugène (Mar Awgin) et aurait fondé un monastère à Anbar dès le temps du patriarche Barbaschemin, mort en 346. *Ibid.*, p. 866-867; Labourt, *op. cit.*, p. 306. L'existence à Anbâr, par la suite, d'un monastère dit « de Jonas » est certaine; mais la fondation en est plus récente et doit être attribuée, plutôt qu'une « restauration », à un chrétien de Hîra nommé Ebedmessias (Abdmeschia, Abdelmasih), vers 540. Assemani, *op. cit.*, t. m, 1, p. 198 (catalogue d'Ebedjesu); 2, p. 718.

En Nomân eut pour successeur son fils el Mundhir I^{er} (418-462, d'après Hîschâm). Jazdgerd I^{er} étant mort en 420, ce fut el Mundhir qui contribua plus que personne à faire prévaloir la candidature de Bahrâm IV (surnommé *Gôr*), combattue par les prêtres mazdéens. Ce fut à ce moment que le phylarque Aspebet quitta la frontière persane et passa en Palestine, où il reçut le baptême. Les Romains ayant refusé de livrer les chrétiens fugitifs, une guerre s'ensuivit, à laquelle el Mundhir prit part, avec ses Sarrasins, dans l'armée perse. Il ne s'attendait à rien de moins que la conquête de la Syrie et la prise d'Antioche. Mais une panique amena la dispersion de ses troupes sur le bord de l'Euphrate, et beaucoup de soldats périrent (421). La guerre prit fin en 422, après que les Romains eurent infligé aux Sarrasins d'el Mundhir d'autres défaites, auxquelles Socrate, celui des historiens qui rapporte ces événements avec le plus de détails, ne fait que des allusions. *Hist. eccl.*, VII, 18, P. G., t. LXVII, col. 777; Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 132; Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 75 sq. La persécution, en Perse, se ralentit après la paix; il semble qu'el Mundhir, en imposant Bahrâm Gôr malgré la volonté des grands et des prêtres mazdéens et en l'obligeant à leur faire des promesses pour se les concilier, en fut quelque peu responsable; cf. Nöldeke, *Gesch. der Perser und der Araber*, p. 98, note. Au synode réuni en 424 par Dadesu (Dadicho), catholico de Séleucie, pour réorganiser l'Église de Perse, et où fut prise la funeste décision de ne plus admettre l'intervention des « Pères occidentaux » ni le recours au patriarche d'Antioche contre les décisions de celui de Séleucie, assistait un évêque de Hîra appelé Siméon. Le concile se tenait dans une ville non identifiée appelée Markabta, peut-être la même que Mabrakta, où fut enseveli en 615 le martyr Georges, non loin de Séleucie; Markabta, comme Hîra, est qualifiée « ville des Tayyayê », c'est-à-dire des Arabes nomades (c'est le nom de la tribu des Tayy étendu à toute la race); il devait s'y trouver une population en notable partie chrétienne, pour que le catholico choisît cette ville pour y tenir un synode. *Synodicon orientale*, p. 285. La date de 430 donnée pour le concile par I. Guidi, *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, t. XLII, p. 410, et d'après lui par Rothstein, p. 23-24, est à rectifier. La période de paix qui suivit permit aux chrétiens de Hîra de réparer le désastre de 421.

Après el Mundhir régna son fils el Aswad (462-482, d'après Hîschâm; mais, d'après le même auteur, il régna quelque temps en synchronisme avec le roi de Perse Qawad, 488-531, ce qui inviterait à retarder la date de sa mort, d'autant que la chronologie d'His-

châm révèle une lacune de dix ans jusqu'au règne d'en Nomân II; cf. Rothstein, p. 70). Nous savons seulement de lui que les Perses, peut-être pour le punir de quelque révolte, le firent prisonnier; c'est ce trait que semble avoir déformé Ibn el Athîr, cité par Aboulféda, *Hist. anteislamica*, édit. Fleischer, p. 124-126, d'après lequel el Aswad aurait été vaincu et fait prisonnier par les Ghassânides. Après lui vient son frère el Mundhir II (482-489, mais ces dates d'Hîschâm sont sans doute à retarder de dix ans, comme nous venons de le voir). Un des deux frères (suivant la chronologie adoptée) fit partie, avec un fonctionnaire perse, un duc romain et le fameux Barsauma, évêque de Nisibe, d'une commission de délimitation de frontières à la suite d'incidents amenés par la famine : des Tayyayê au service des Romains avaient fait des razzias en territoire perse, tandis que des Touayê (autres Arabes, chrétiens) sujets des Perses avaient commis des dépredations en pays romain; la commission devait obtenir des restitutions réciproques et prévenir par un traité le retour de semblables conflits (485-486). *Synodicon orientale*, p. 532-537. Les Arabes de Hîra avaient alors pour évêque un Siméon qui ne doit pas être l'évêque de 424, car ce serait supposer à celui-ci une étonnante longévité. Le second Siméon assistait en 486 au concile de Séleucie, sous le catholico Acace, et il en signa les canons, qui orientaient définitivement l'Église de Perse dans le nestorianisme et imposaient le mariage des prêtres et des diacres, n'exceptant que les moines. Quant aux conciles qui avaient immédiatement précédé, nous ne savons s'il assista à celui de Beit Lapat en avril 484, car parmi les évêques auxquels Barsauma notifie qu'il a répudié ce concile et parmi ceux qui le notifient avec lui figure un Siméon de chaque côté, et nous ne savons, en l'absence d'indication précise, lequel des deux est l'évêque de Hîra. Au concile de Beit Edraï (août 475), nous n'avons pas les noms de tous les assistants. *Ibid.*, p. 299, 301, 306, 531. En fait, les chrétiens de Hîra, dans leur ensemble, adhèrent au nestorianisme; les actes des conciles postérieurs le prouvent, et Masoûdi l'affirme expressément. *Prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, t. II, p. 314, 328. En novembre 497, au concile tenu sous le catholico Babai à Séleucie, assistait Élie, évêque de Hîra; on renouvela les décisions de 486 et l'on confirma les privilèges du siège de Séleucie. Ainsi les évêques de Hîra, décidément, évoluaient dans le sillage des nestoriens de Perse. *Synodicon orientale*, p. 310-311, 515.

En Nomân II, fils d'el Aswad, succéda à son oncle el Mundhir (489, ou mieux 499-503; Hîschâm semble dans le vrai en lui attribuant quatre ans de règne). La guerre avec les Romains se ralluma. Ce fut d'abord une guerre de razzias, réprimées par Eugène, préfet de l'Euphratésienne, qui défit les Sarrasins vassaux des Perses à Bithrapsos, sur l'Euphrate; la date de 498, donnée par Théophane, semble devoir être abaissée, cf. Tabari-Nöldeke, p. 169, note 1; Rothstein, p. 70; Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 218. Puis ce fut la guerre entreprise par le roi de Perse Qawad (le *Cabades* ou *Coades* des historiens byzantins), désireux à la fois de se venger de l'empereur Anastase, qui avait refusé de lui fournir, de l'argent, et de se faire bien voir de la noblesse perse, après les deux années de déposition que lui avait values son frère Zamasp. En Nomân, avec ses troupes, combattit dans l'armée de son suzerain, au cours de l'expédition où furent prises Theodosiopolis et Amida, d'où lui-même reçut pour mission d'attaquer Harrân; les Arabes « de la maison de Thalaba » (c'est-à-dire plutôt des Arabes apparentés aux Ghassân et à leur Thalaba que des Thalabites de la tribu des Bekr ben Wâil, lesquels n'avaient aucune raison d'attaquer les ennemis des Romains) profitèrent de son absence pour piller Hîra.

La campagne avait commencé en octobre 502. Josué le Stylite, *Chronique*, I-LII, LVII, édit. Wright, p. 38-40, 45. Les Arabes d'en Nomân durent revenir. Le roi mourut, non en défendant sa capitale, comme l'a cru Hishâm ben el Kelbi, mais d'une blessure reçue à la bataille du Khâbûr (Chaboras), près de Circesium. Le pseudo-Josué raconte à cette occasion une anecdote qui montre combien ce Nomân, qui avait des chrétiens dans son armée, était loin d'être chrétien lui-même : il devait se rendre avec Qawad au siège d'Édesse, qu'il voulait voir presser; mais un officier de Hira, qui était chrétien, lui opposait une tradition qui déclarait Édesse imprenable, en vertu d'une promesse de Jésus-Christ; en Nomân se mit alors à préférer contre la ville des menaces atroces et à blasphémer le Christ; il s'emporta si furieusement que sa blessure se rouvrit et qu'il mourut (503). Qawad lui donna un successeur et continua la campagne. *Ibid.*, LVIII, p. 46-47.

Après l'interrègne du roi nommé par Qawad, Abû Yafur ben Alkama, qui était bien un Lakhmide mais n'appartenait pas à la famille régnante, et qui prit part à l'infroctueuse attaque d'Édesse, ses soldats pillant çà et là à l'occasion, comme le raconte la suite de la chronique du pseudo-Josué (503-505), la dynastie reprit ses droits avec el Mundhir III, l'Alamoundaros des Byzantins, qui durant son long règne (505-554) ne cessa guère de harceler les Romains et leurs alliés. Procope, *De bello persico*, I, 18, édit. de Bonn, t. I, p. 68. La paix fut conclue entre les Romains et les Perses en 506. Si l'on pouvait en croire Théodore le Lecteur, Théophane, Zonaras et le géographe arabe Aboulféda, el Mundhir aurait dès 513 été chrétien, voire orthodoxe, et les deux évêques monophysites envoyés par Sévère d'Antioche pour le convertir auraient perdu leur peine. L'Arabe, dit-on, les écouta, puis parut soudain pris d'une profonde tristesse à la nouvelle prétendue que l'archange Michel venait de mourir; les évêques le rassurèrent en lui disant qu'un archange n'était pas soumis à la mort; à quoi le prince répliqua qu'il était d'autant plus incroyable que la divinité, unie avec l'humanité du Christ dans une seule nature, ait pu mourir sur la croix. El Mundhir aurait-il donc été, non seulement chrétien, mais théologien? Son argumentation inattendue fit perdre aux émissaires monophysites toute espérance de succès; mais, à vrai dire, elle n'était pas nouvelle; M. Guidi a montré que, très peu de temps après 513, Philoxène (Xenaias) de Mabbug la formulait dans une lettre aux moines de Téliéda comme une doctrine courante, sans que rien indique une objection récemment proposée, et sans le moindre rappel du nom d'el Mundhir ou de la circonstance historique qui aurait été l'occasion de la produire. *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, t. xxxv, p. 142-146; Théodore le Lecteur, *Hist. eccl.*, II, 35, P. G., t. LXXXVI, col. 204; Théophane, t. I, p. 246; Zonaras, *Epitome histor.*, xxviii, 4, édit. de Bonn, t. III, p. 139-140. Abulféda qui assure dans sa *Géographie*, c. CCXL, trad. Reinaud, p. 296 (le renseignement doit provenir d'Edrisi, qu'Abulféda suit dans cet ouvrage) qu'el Mundhir, devenu chrétien, érigea de magnifiques églises, ne dit rien de tel dans son *Historia anteislamica*. Il serait étonnant qu'el Mundhir, en le supposant chrétien, ait été catholique, ainsi qu'on l'assure, et non pas nestorien, comme le clergé officiel de Hira. Mais son christianisme est démenti par ses actes postérieurs, comme nous le verrons; et tout au plus pourrait-on retenir de l'affirmation d'Abulféda ou d'Edrisi qu'au début de son règne il laissa, par tolérance, construire des églises. Quant à la tentative d'introduire le monophysisme à Hira, ce ne fut ni la première ni la dernière. Déjà le fameux controversiste Siméon, avant de devenir évêque de

Beit-Arscham, avait prêché la foi monophysite à Hira, fait des conversions et bâti des églises; de là il passa en Perse, où ses succès furent présentés au roi comme une entreprise des Romains contre les Perses nestoriens : c'est cet état d'esprit qui avait amené le triomphe du nestorianisme, confession rejetée par Byzance comme hérétique, en Perse et dans toute la zone d'influence de ce pays. Jean d'Éphèse, *Commentarii de beatis orientalibus*, x, trad. Van Douwen et Land, Amsterdam, 1889, p. 51-54. Les moines monophysites d'Amida, dispersés par la persécution byzantine, et dont certains passèrent plus au sud en Arabie, durent aussi prêcher leur foi particulière sur leur passage (520-521). *Ibid.*, xxxv, p. 135. A la fin du règne d'el Mundhir, de nouveaux efforts furent faits pour gagner au monophysisme certains chrétiens de Hira; la dernière année du catholicos Maraba se passa à les ramener au diophysisme nestorien. Ce fut à Hira qu'il mourut, le 29 février 552, si l'on en croit les chroniqueurs Amr et Mare (*Liber Turris*, édit. Gismondi, t. I, p. 24; t. II, p. 45) et qu'il fut enterré; mais, ce renseignement un peu tardif ne fût-il pas exact, ses efforts pour regagner les chrétiens de l'entourage d'el Mundhir sont certains, par conséquent aussi le besoin qu'ils en avaient. La propagande jacobite continua sous les règnes suivants, comme nous le verrons par l'histoire du fameux Ahudemme. Ce fut vers la fin du règne d'el Mundhir ou au début du règne suivant que les phantasiastes ou aphtartodocètes, hérétiques monophysites de la secte de Julien d'Halicarnasse, envoyèrent à Hirta de Nomân, c'est-à-dire à Hira (mais parfois on trouve ainsi désignée la *hirtha* des Ghassânides) un prétendu évêque de leur parti, ordonné par cet Eutrope qui n'avait reçu lui-même d'autre ordination que l'imposition des mains du cadavre de Procope; en effet le vieil évêque Procope, seul évêque des phantasiastes, n'avait pas voulu violer la règle exigeant trois consécrateurs pour les ordinations épiscopales. Nous ignorons la date de la mort de Procope, survenue quelques années après 549, ce qui nous empêche de dater la venue du pseudo-évêque. Il s'appelait Sergius, si, comme semble l'avoir compris Michel le Syrien, c'est le même qui passa ensuite dans le pays des Himyarites; mais le texte du pseudo-Denys de Tell-mahré (Jean d'Éphèse) ne le dit pas. Assemani, *Bibl. orientalis*, t. II, p. 87-88; t. III, p. 554-559; Michel le Syrien, IX, 31, trad. Chabot, t. II, p. 263-264.

En 523-524, à la mort du catholicos Schila, des compétitions se produisirent pour le catholicat de Séleucie. Un parti d'évêques, dont celui de Hira, Narsès, refusa d'admettre la désignation que le défunt avait faite de son gendre Élisée pour lui succéder, et nomma à sa place un Narsès qui est peut-être l'évêque même de Hira; le chroniqueur Amr ben Matta présente le nouveau catholicos comme ayant été scribe dans le Huzistan, à l'est du Tigre inférieur, mais les deux choses ne sont peut-être pas contradictoires. *Liber Turris*, t. I, p. 23; *Synodicon orientale*, p. 339. Le catholicos Narsès mourut vers 535; son nom et celui de son compétiteur ne figurent pas aux diptyques. Vers le temps de l'élection de Narsès, en 524, l'empereur Justin envoya Abraham, père de l'historien Nonnose, en ambassade auprès d'el Mundhir, pour obtenir la libération de deux généraux romains faits prisonniers au cours d'une expédition. Nonnose, édit. de Bonn, p. 480; Photius, *Cod. III, P. G.*, t. CIII, col. 48. Siméon de Beit-Arscham accompagnait Abraham dans cette mission. N'ayant pas rencontré el Mundhir à Hira, ils allèrent le rejoindre dans le sud, à dix journées de marche. Ils le rencontrèrent comme il venait de recevoir la lettre où Dhû Nuwâs, roi des Himyarites, lui annonçait l'exécution des chrétiens de Nedjran et

l'exhortait à suivre son exemple. El Mundhir, devant ses soldats, approuva l'acte sanguinaire et déclara net aux chrétiens qu'il ne leur était pas plus favorable que le roi himyarite. Cela ne l'empêcha du reste pas d'envoyer à Abraha, vice-roi du Yémen pour le compte des Abyssins, une ambassade de félicitations, quelques années après sa victoire sur Dhû-Nuwâs (automne 542); Glaser, *Zwei Inschriften über dem Dammbbruch von Mârib*, p. 49, 62, 111 sq. Si le récit de Siméon de Beit-Arscham dans sa célèbre lettre, (édit. Guidi, *Atti della reale Accademia dei Lincei*, 1887, t. VII, p. 471 sq.), était le seul qui nous présentât el Mundhir comme un païen farouche, nous pourrions l'écarter en le comprenant dans les portions de la lettre dont on est d'accord maintenant pour abandonner l'authenticité. Voir ARÉTHAS. Mais l'attitude du roi de Hira n'est pas faite pour nous surprendre. Non seulement, dans les incursions qu'il dirigeait en pays romain (518, 528, 529), el Mundhir ne se privait pas de molester les chrétiens, les solitaires de Palestine, par exemple, et de détruire leurs établissements; mais il offrait à sa divinité el Ozza des sacrifices humains : ainsi lui sacrifia-t-il le fils du Ghassânide el Hârith, son ennemi, qu'il avait surpris vers 544 dans une paisible expédition de pâturage. Procope, *De bello persico*, II, 28, édit. de Eonn, t. I, p. 282. Une autre fois il immola quatre cents religieux qu'il avait faites prisonnières à Êmèse, au témoignage de l'ascète Dada, qui avait été enlevé avec elles. Zacharie le Rhéteur, VIII, 5, dans Land, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 247; trad. Ahrens et Krüger, p. 158; Michel le Syrien, IX, 16, trad. Chabot, t. II, p. 178-179. Quant à la pratique d'interrompre la guerre deux mois par an, vers le solstice d'été, pour se livrer entièrement à des exercices religieux (Procope, *op. cit.*, II, 16, p. 224), il suffirait pour l'expliquer de se souvenir que dans son armée el Mundhir avait une assez forte proportion de païens; beaucoup d'habitants de Hira, en effet, étaient païens, en dehors des Hâd; et le célèbre Abraham de Caschar (le Grand) vint à Hira pour en convertir, sous le règne précisément d'el Mundhir, avant d'aller étudier la vie monastique en Égypte et au Sinaï et de fonder le « grand monastère » du mont Izla. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 174-175, et les ouvrages cités. Mais el Mundhir, ce païen féroce, avait épousé une chrétienne, Hind, fille d'un Hârith; elle fit construire plus tard un monastère à Hira, sous le règne de son fils Amr, comme nous l'apprend l'inscription commémorative conservée par le géographe Jâqût, t. II, p. 709; Rothstein, *op. cit.*, p. 24, note. Les guerres entre les Ghassânides et el Mundhir, que n'arrêtaient même pas toujours les trêves conclues entre leurs grands patrons perses et romains, se succédèrent avec des alternatives diverses jusqu'au jour où el Hârith ben Djâbala tua el Mundhir à la bataille d'el Hijâr, en 554. Voir ci-dessus, col. 1205. Le roi de Hira s'était montré moins irréductible par rapport à Justinien, avec qui il avait échangé des présents, et de qui même il recevait des subsides en échange d'une promesse de neutralité au cas d'une guerre byzantino-perse. Chosrau Anoscharwân, roi de Perse depuis 531, le suspectait pour cette raison; ainsi les deux royaumes arabes du nord furent l'objet, de la part de leurs patrons, de méfiances pareilles. Procope, *op. cit.*, I, 1, 3, p. 155, 165. Sur l'interrègne kindite pendant le règne d'el Mundhir, voir col. 1198, et pour plus de détails Rothstein, p. 87-94.

Le fils d'el Mundhir, Amr (554-vers 570), réclama à son tour le paiement des subsides byzantins, se montant par année à cent livres d'or; la thèse byzantine était que ces dons, librement consentis, ne constituaient pas une obligation; Justinien les accorda cependant (562), mais Justin II les refusa (566), et Amr

ravagea par représailles le territoire du Ghassânide el Mundhir. Ménandre le Protecteur, édit. de Bonn, p. 292-295 (Justin), 358-359, 369-370 (Justinien). Amr est mentionné par sa mère, Hind, dans l'inscription déjà signalée, comme un serviteur du Christ, *abd el masih*, ce qui ne l'empêche pas de porter, comme d'autres Lakhmides, le surnom de Muharriq, qui pourrait bien être le nom d'une ancienne idole (Rothstein, p. 46 sq.), à moins qu'on n'admette l'étymologie traditionnelle « le brûleur », Amr ayant brûlé vifs, dit-on, cent hommes d'une tribu dont un membre avait tué son frère; et cette cruauté, non plus, ne ferait pas d'abord penser à un chrétien, si toutefois l'histoire est vraie. Sur l'idole Muharriq, voir Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums*, p. 53. En fait l'inscription prouve le désir ou la confiance optimiste de la reine Hind plutôt que le christianisme réel de son fils. Nous y trouvons mentionné le nom de l'évêque d'alors, Ephraïm, indication d'autant plus précieuse que, nous ne savons pour quelle raison, aucun évêque de Hira n'assiste aux conciles entre 499 et 585, ou du moins ne figure parmi les signataires. On ne s'explique pas qu'Assemani, *Bibl. orientalis*, t. III b, p. 599, ait pu croire que notre Amr, « prédécesseur de Qâbûs », fût le même que l'Amr fils de Saad qui, d'après Barhebraeus (*ibid.*, t. II, p. 335, ou édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 275) aurait commandé au patriarche jacobite Jean I^{er} (631-649) une traduction arabe des Évangiles d'où l'élément proprement chrétien devrait disparaître : la chronologie et la généalogie sont d'accord pour rendre impossible une pareille identification. Amr ben Hind mourut assassiné par le chef de la tribu de Taghlib, le poète Amr ben Kultûm, auteur d'une des célèbres *moallaqas*, dont il avait cherché à humilier la mère. Rothstein, p. 100-101.

Nous n'avons pas de renseignements sur la religion de son frère Qâbûs (le Καθώσης, Καμβόσης, *Cambuse*, des historiens byzantins) qui lui succéda et qui fut dès les premiers temps de son règne vaincu par le Ghassânide el Mundhir à Ain Ubâgh, le 20 mai 570. Cf. col. 1213. La brouille d'el Mundhir avec Byzance permit à Qâbûs de prendre sa revanche en poussant ses razzias jusqu'à Antioche. Mais le Ghassânide, momentanément réconcilié avec l'empereur, s'avança jusqu'à Hira, où il mit le feu (578). Qâbûs était mort à cette date; Hira avait été d'abord administrée par un fonctionnaire persan, Suhrah, en attendant la désignation d'un roi; el Mundhir IV, frère de Qâbûs, à qui revenait la couronne, était détesté pour sa violence, et devait être particulièrement odieux aux chrétiens pour son paganisme avéré : on le voit dans le *Kitâb el Aghânî*, t. II, XXI, 10, jurer par les dieux, par Allât, par el Ozza. El Mundhir finit pourtant par recevoir la royauté, qu'il conserva peu de temps.

Son fils en Nomân III, qui devait lui succéder, était élevé dans la famille chrétienne tamîmite de Zaid, personnage qui possédait, avec le représentant de la Perse, la plus haute autorité dans la ville. Il était donc porté à subir les influences chrétiennes. Le fils de son hôte, Adî, chrétien lui-même et poète de valeur, contribua grandement à lui assurer le trône quand après la mort d'el Mundhir les autres fils de celui-ci, particulièrement el Aswad, émirent la prétention de lui succéder. Il fallait de l'argent pour gagner l'aristocratie persane; ce fut à l'évêque Djâbir ben Siméon, de la famille des Aus ben Qallam, qu'Adî l'emprunta; l'évêque, à qui il demandait 40 000 dirham, en offrit 80 000, et permit de célébrer dans une église le banquet donné par Adî pour célébrer le succès. Ibn Qotaiba, dans *Kitâb el Aghânî*, t. II, p. 18, 26, 34, etc.; détails dans Rothstein, *op. cit.*, p. 109-111. En Nomân se convertit au christianisme, mais les circonstances de cet événement certain sont rapportées de la manière

la plus contradictoire. D'après Evagrius, *Hist. eccl.*, vi, 22, P. G., t. lxxxvi, col. 2897, il se serait converti après la consolidation du trône de Chosrau Parwêz, donc au plus tôt en 595; et il aurait fondu en lingots la statue d'or de la déesse el Ozza, à laquelle il avait jadis offert des sacrifices humains. Il est vrai que, parmi les princes lakhmides qui auraient immolé des victimes humaines aux deux obélisques funéraires auxquels ce rite valut le titre de *gharyyâni*, « arrosés de sang », certaines traditions mentionnent en Nomân III; mais il s'agit là d'une des innombrables confusions commises par les narrateurs, et les sacrifices ont été attribués à nombre de personnages, entre autres à el Mundhir III, particulièrement capable de tels actes: c'est lui du reste qui avait érigé ces obélisques expiatoires sur la tombe de deux amis tués par lui un jour d'ivresse (voir entre autres Wellhausen, *Reste*, p. 39-40, et Rothstein, *op. cit.*, p. 140-141); et ces bêtises ont donné occasion à trop de légendes pour que nous nous sentions obligés d'admettre les sacrifices humains d'en Nomân au cas où les vraisemblances nous en dissuaderaient. D'autre part, la conversion d'en Nomân serait antérieure à son avènement, si nous en croyions un récit du *Kitâb el Aghânî*, t. II, 31, d'après lequel Adî aurait épousé, sous le règne d'el Mundhir IV, une fille d'en Nomân, à peine nubile, de laquelle il était devenu amoureux en la voyant communier le jeudi saint, ce qui supposerait la famille chrétienne dès cette date. Quant à sa confession religieuse, les monophysites et les nestoriens revendiquent également en Nomân. Barhebraeus le prétend jacobite, et assure que le catholicos nestorien Jesuyab (Ischoyab) perdit sa peine à vouloir le convertir. *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 105. Cela semble exactement le contraire de la vérité. Nous savons bien qu'il y avait des monophysites à Hira; mais il serait inconcevable qu'en Nomân, au risque de mécontenter le roi de Perse que lui faisait encourir sa conversion au christianisme, eût ajouté celui de se rallier à une confession qui avait presque tous ses adeptes en pays romain et qui passait, malgré la persécution qu'elle avait subie de la part de certains empereurs, pour inféodée aux Byzantins, au lieu de choisir la confession officielle de Séleucie. Le fameux Ahudemme (Achudemes), qui, passé du nestorianisme au monophysisme, avait été établi à Tagrit par Jacques Baradée avec le titre d'« évêque d'Arabie » et fut en fait le premier « maphrian », avait exercé son zèle dans la région de Hira; c'était un philosophe et un grammairien distingué, de qui on louait la pureté de vie et à qui les écrivains jacobites attribuent une éloquence si persuasive qu'il aurait, disent-ils, confondu le catholicos nestorien et forcé l'admiration de Chosrau Anoscharwân lui-même; cf. Michel le Syrien, ix, 30; x, 16, trad. Chabot, t. II, p. 251, 339. Mais, ayant gagné à la foi jacobite un fils de Chosrau, Georges, qu'il avait baptisé, il fut mis en prison et exécuté en 575. Voir AHUDEMME, t. I, col. 1087. Nous savons, par des témoignages précis, qu'en Nomân ne demanda pas l'initiation chrétienne à cette Église compromettante. Le chroniqueur Amr ben Matta, *Liber Turris*, édit. Gismondi, t. II, p. 29, utilisant la vie de Sabrjesu (Sabrischo) composée par le moine Pierre (dans Bedjan, *Histoire de Mar Jahabala*, etc.), est d'accord avec la chronique syriaque anonyme publiée par Guidi, *Corpus script. christian. orientaliū*, *Chronica minora*, trad., p. 16, pour attribuer la conversion d'en Nomân à des évêques nestoriens, Siméon, évêque de Hira, et le futur catholicos Sabrischo, alors évêque de Lashom. Bien loin d'avoir résisté aux instances de Jesuyab (Ischoyab), en Nomân lui donna asile quand Chosrau l'eut pris en haine; ce fut à Kuschi, près de Hira, que le catholicos mourut (594-595); et la sœur

d'en Nomân, Hind la jeune (parfois présentée indûment comme sa fille) le fit solennellement ensevelir dans l'église d'un monastère qu'elle venait d'édifier. Il est regrettable que notre ignorance de la date de la conversion d'en Nomân ne nous permette pas de dater l'épiscopat de Siméon à Hira, ni ses relations avec l'évêque Djabir, fils de Siméon, qui prêta de l'argent à en Nomân et pourrait être, si la chronologie le permettait, le fils de ce Siméon-là, les canons de l'Église nestorienne autorisant le mariage des prêtres non réguliers. Siméon nous est également connu par la vie de Georges (Giwargis), le célèbre martyr mis à mort à Séleucie en 615 par ordre de Chosrau Parwêz: ce Georges, converti du magisme, avait été baptisé et instruit, puis ordonné prêtre par Siméon de Hira dont il était le diocésain. Bedjan, *op. cit.*, p. 441, 483; Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten Persischer Märtyrer*, p. 97, 103. En 585, un évêque de Hira nommé Joseph avait assisté au concile réuni par Ischoyab à Séleucie, *Synodicon orientale*, p. 423; quant au synode de 596, sous Sabrischo, les noms des assistants n'ont pas été conservés. Le chronologie des évêques de Hira, depuis Ephraïm, est difficile à établir. Mais la prédominance de la confession nestorienne dans cette ville ne fait pas l'ombre d'un doute.

En Nomân se montra ingrat envers Adî ben Zaid, duquel pourtant le loyalisme était à toute épreuve: il en vint à le jalouser, et finit par l'emprisonner et le mettre à mort. Ce prince était loin, du reste, de vivre comme l'eût exigé sa profession de christianisme, et l'on s'est étonné de le voir, par exemple, pratiquer la polygamie, ou épouser sa belle-mère Mutadjarrada, veuve d'el Mundhir IV, sans que le clergé de Hira paraisse être intervenu: peut-être redoutait-on la violence de ce tyran. Son règne fut rarement heureux. Chosrau II, qui n'avait pu sauver Adî, nourrissait contre en Nomân des griefs plus personnels: le Lakhmide, un jour de bataille, avait refusé de lui prêter son cheval; une autre fois, Chosrau ayant demandé pour son propre fils la main de la fille d'en Nomân, celui-ci répondit qu'il ne donnerait jamais sa fille à un homme qui se mariait sans plus de religion que les bêtes. *Chronique anonyme* de Guidi, dans les *Chronica minora*, trad., p. 18; le trait, connu également de Tabari, est apocryphe au jugement du P. Lammens, *Le berceau de l'Islam*, t. I, p. 117, note. Chosrau finit par attirer en Nomân à sa cour et le jeta en prison. Il y mourut vers 602, empoisonné, à ce qu'assure la même chronique, qui lui donne le qualificatif assez inattendu d'« illustre confesseur »; et le roi de Perse eut le tort d'en profiter pour supprimer la royauté des Lakhmides, qu'il estimait gênante. Iyâs ben Qabîsa, qu'il établit alors comme prince de Hira sous le contrôle du Perse Nachwergân (ou Nahradjân), était un chrétien de la tribu de Tayy. Ce fut sous son gouvernement, à ce qu'il semble, que les Arabes de la tribu de Bekr infligèrent aux Perses et à leurs vassaux bédouins la fameuse défaite de Dhû Qâr, qui eut une si grande influence sur l'avenir de la race arabe en montrant aux tribus, pour la première fois, qu'elles étaient capables de vaincre de grands empires. Le gouverneur qui succéda à Iyâs, Azadhbedh (611), était encore en fonctions lors de la conquête musulmane. Mais l'ancien royaume, devenu une simple province de l'empire perse, n'était plus en état de jouer son rôle traditionnel de barrière. Voir sur ces derniers temps Rothstein, *op. cit.*, p. 119-125.

L'importance de Hira dans l'histoire de la civilisation est plus grande que ne le donnerait à penser l'étendue géographique de ce modeste État. On tend de plus en plus à attribuer à un Lakhmide la construction, au IV^e ou au début du V^e siècle, du palais de Meschatta, aux admirables sculptures, monument

d'un art apparenté à l'art persan, et cependant moins étranger que ne l'a dit M. Strzygowski aux influences syriennes. Ce qui a le plus contribué à répandre l'opinion qui attribuait le palais à un Ghassânide est la situation même de Meschatta, en pleine Arabie romaine, au sud de Philadelphie; mais tout indique que le palais est antérieur à la période où les Ghassânides furent florissants; et il serait étonnant que des princes chrétiens eussent construit un édifice à décoration toute païenne, dans lequel on a pu seulement découvrir quelques indices, manifestement adventices, de christianisme. M. Brünnow lui-même, qui attribue la construction du monument au ghassânide el Mundhir ben el Hârith, tient qu'il a trouvé les modèles de l'ornementation dans les tapis et les vases rapportés de Hîra lors du pillage de 578. Voir la description du palais, luxueusement illustrée, dans *Die Provincia Arabia*, t. II; cf. en outre Strzygowski, dans *Jahrbuch der Königl. preussischen Kunstsammlungen*, 1904, p. 205-373; Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 48-56. Mais la construction d'un pareil édifice par les Lakhmides en plein territoire romain donne à penser qu'avant l'établissement du royaume ghassânide les Romains avaient cherché à s'appuyer, dans ces régions, sur d'autres cheikhs arabes, dans des conditions qui nous sont mal connues. Il subsiste beaucoup d'inconnu dans l'histoire politique ou religieuse de l'Arabie antéislamique. Autre opinion sur Meschatta, col. 1325.

A côté de l'influence de Hîra sur l'art, nous pouvons discerner l'influence des Ibâd chrétiens sur le développement des idées dans l'Arabie entière, quoique les signes en soient, naturellement, tout épisodiques et ne fournissent pas la matière d'un exposé suivi. Le poète el Ascha, qui, parti du Yemama, avait parcouru toute l'Arabie, avait emprunté aux Ibâd, ainsi qu'à l'évêque de Nedjran, le monothéisme et la croyance au jugement dernier, sans probablement pour cela devenir chrétien (il ne devint pas davantage musulman, quoiqu'il ait fait l'éloge de Mahomet dans une pièce célèbre). Le *Kitâb el Aghânî*, VIII, 79, dit positivement qu'il avait pris ses idées religieuses « du côté des Ibâd, les chrétiens de Hîra ». D'autres poètes subirent plus ou moins la même influence, car il en venait beaucoup à Hîra; et il ne faut pas oublier que certains, comme en Nâbîgha Dhobyânî, passèrent de cette ville à la cour des Ghassânides, où ils retrouvaient d'autres chrétiens. Il y eut même à Hîra une école de poètes chrétiens, dont les représentants les plus connus sont Adî ben Zaid et Abû Duâd; bien que les ravis (scribes qui consignèrent plus tard la tradition poétique pour en éviter la perte) aient tenu à l'écart de leurs compilations ces pièces archaïques, il en subsiste quelques fragments, et le renom des poètes ibâdites ne s'est pas perdu. Adî ben Zaid était le maître de la chanson à boire, mais savait exprimer aussi des thèmes plus sérieux, comme il convenait à un chrétien; la légende prête à un poème de lui sur le langage des arbres et des tombeaux, parlant des générations passées et de la mort, une influence sur la conversion d'en Nomân; et on lui restitue aussi des méditations sur la chute des royaumes et des trônes qui ont inspiré un poème de Zuhair ben Abî-Solma. Wellhausen, *Reste*, p. 201-202. Mais l'influence partie de Hîra dépassa les cercles poétiques parce que la ville était un grand entrepôt commercial, où se tenaient des foires importantes. Hirth, *China and the Roman Orient*, Leipzig, 1885, p. 148 sq., 196 sq. Elle était en particulier le centre principal du commerce du vin, et ce n'était pas son moindre attrait pour el Ascha et les autres poètes, sans oublier Adî et ses chansons bachiques. Certains orientalistes modernes n'ont pas pu constater sans un peu de scandale que les moines servaient à leurs visiteurs le meilleur vin, et que l'évê-

que Djabir, celui qui contribua aux frais de l'avènement d'en Nomân, ne se tenait pas à l'écart quand on buvait du vin; et ils en ont conclu que leur christianisme était fort relâché. Cf. Rothstein, p. 26. Il y avait d'autres raisons, certes, pour que les idées religieuses rapportées de Hîra par les voyageurs, poètes ou marchands de vin, ne fussent pas à faire rayonner au loin dans l'Arabie un christianisme bien profond. A elle seule, la différence des langues en eût diminué la portée, car la langue religieuse des Arabes chrétiens de Hîra était le syriaque. Cf. Nöldeke, *Gesch. der Perser und der Araber*, p. 313, note 1. Il est vrai que le syriaque et l'arabe, deux langues sémitiques, avaient d'autant plus de contact qu'on était plus près des origines; ce fut, dit-on, aux Arabes chrétiens d'Anbâr (Peroz-Schâpur) et de Hîra que Muraqqisch emprunta les caractères qui, transformés, devinrent l'alphabet arabe. *Kitâb el Aghânî*, v, 191. En tout cas il est certain que les Ibâd furent parmi les Arabes des tout premiers à pratiquer l'écriture; une des histoires les plus célèbres de l'Arabie préislamique est celle des poètes el Mutalammis et Tarafa, à qui Amr, fils de Hind, donna à porter une lettre ordonnant au destinataire de les mettre à mort; el Mutalammis, qui soupçonnait la chose, voulut se faire lire la lettre en chemin et dut s'adresser pour cela à un chrétien ibâdite. Jaqûbî, édit. Houtsma, t. I, p. 240. C'est au roi de Hîra que s'adressaient les Bakr et les Taghlib pour faire consigner par écrit une convention de paix. El Hârith ben Hilliza, *Moallaqa*, v. 67. Cf. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. I, p. 110-111; Wellhausen, *Reste*, p. 201-202; Rothstein, *op. cit.*, p. 26-27. Ce puissant moyen qu'était l'écriture contribua certainement à la diffusion du courant d'idées parti de Hîra, duquel la foi monothéiste ne pouvait que profiter.

D'autres évêchés que celui de Hîra, parmi ceux qui comptaient au nombre de leurs chrétiens une population arabe, dépendaient de l'Eglise nestorienne perse. Il faut d'abord signaler Anbâr, que les Perses appelaient Peroz-Schâpur, sur l'Euphrate; elle était, lorsque le catholicos Maraba la visita en 540, qualifiée de « ville des Tayyayê » ou des Arabes, *Synodicon orientale*, p. 321; elle était déjà, en 420, siège d'une chrétienté dont nous ne connaissons pas l'évêque, mais nous trouvons ses successeurs aux conciles de 486 (Moïse), 497 (Moïse, un copiste a dans une autre liste inscrit le nom de Schama), 544 et 554 (Siméon, celui qui fut mis en prison par le catholicos Joseph), 576 (Marai), 605 (Siméon). *Ibid.*, p. 299, 301, 307, 310-311, 316, 324, 331, 352, note 1, 366, 368, 479, 554, note 1, 612; Amr, *Libri Turris*, édit. Gismondi, t. II, p. 46; Assemani, *Bibl. orientalis*, t. III, a, p. 80; b, p. 718. Sur la côte occidentale du golfe Persique, dans la région de l'Arabie qui emprunte le nom des îles Bahrein, on trouvait aussi des évêchés nestoriens : Isaac, l'évêque de Hagar, résidence du gouverneur de la province, assistait au concile de 576, avec le second titre d'évêque de Hattâ ou al Khatt (pour les Perses, Pit-Ardaschir), près d'el Qatif, bien que ces deux sièges aient par la suite été distincts; *Synodicon orientale*, p. 387; et la presqu'île de Qatar ou des Qatrayê (presqu'île de Bahrein), qui devait avoir des évêques en pleine période musulmane, sous le catholicat d'Ischoyahb III, devait bien en avoir possédé antérieurement. Les îles elles-mêmes avaient leurs évêques : celui de Darai (le nom semble être le même qu'Ardai et Deirin, et désigner la plus grande des îles Bahrein) avait aussi sous sa juridiction l'île de Todrou; on connaît des titulaires de ce siège en 410 (Paul d'Ardai) et en 585 (Jacques de Darai). *Ibid.*, p. 273 (où l'on voit qu'il existait d'autres évêchés dans « les îles »), 424 (canons rédigés pour Jacques de Darai par Ischoyahb Ier). Une autre île, Maschmahîg, entre

Bahreïn et Omân, avait en 410 un évêque appelé Bataï, qui fut déposé et remplacé par Élie; son successeur en 576 se nommait Serge. *Ibid.*, p. 273, 275, 387. Quant aux îles de Ruha-Yateba et de Talwân, mentionnées dans un texte dont la lecture est d'ailleurs douteuse (*ibid.*, p. 424), elles étaient dans le voisinage et semblent avoir été dans la dépendance ecclésiastique de l'île de Darai. — Dans le Omân même, que les Perses appelaient Mazôn, et dont la principale ville était Sohâr, on trouve des évêques nestoriens, Jean en 424, David en 544, Samuel en 576. *Ibid.*, p. 285, 328, 332, 368. — Voir Guidi, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, t. XLIII, p. 389 sq., et la table géographique du *Synodicon orientale* de Chabot.

VIII. LE CHRISTIANISME DANS L'ARABIE DU SUD. — Si nous passons de la partie de l'Arabie voisine de la Syrie et de la Perse à l'Arabie du Sud en réservant pour le chapitre suivant la région intermédiaire, le Hedjâz, ce n'est pas seulement parce que l'histoire de l'Arabie entière, passée une certaine date, est à raconter en fonction d'un mouvement unificateur parti du Hedjâz, mais c'est aussi parce que l'Arabie du Sud, avant l'Islâm, a vraiment une histoire à part, très différente de celle de l'Arabie du nord, tandis que l'histoire du Hedjâz, pays de passage des caravanes, doit *a priori* tenir un peu des deux. On a remarqué que durant la période de la *Djâhiliya* (« ignorance » ou, suivant Goldziher, « barbarie »), comme les musulmans appellent l'époque anté-islamique, les Arabes avaient si peu le sentiment de former, du Nord au Sud, une seule nation, qu'on ne trouve pas même dans leur langue un mot pour désigner la totalité du pays que nous appelons Arabie. Caetani, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 231. Pourtant des relations étaient établies entre le Nord et le Sud, par les caravanes qui transportaient les produits de l'« Arabie heureuse », entre autres les fameux aromates, jusqu'aux entrepôts des marchands méditerranéens ou persans; pendant longtemps, en outre, passèrent par le Hadramaut et le Yémen les produits de l'Inde, qui, de même que ceux de l'Égypte méridionale et de l'Éthiopie, pouvaient y être amenés par un court voyage maritime et de là prenaient la route des caravanes, par le Hedjâz, jusqu'à Gaza. Quand les progrès de la navigation permirent de charger les produits indiens sur des vaisseaux qui les apportaient par la mer Rouge jusqu'à Clysma (Suez), la prospérité commerciale des pays du sud subit une diminution notable, et cet appauvrissement fut une des causes qui amenèrent des tribus entières à émigrer vers le Nord. Il faudrait y joindre, et même, suivant certains, placer au premier rang, le dessèchement progressif de la péninsule, qui, d'après la théorie de H. Winckler renouvelée par le prince Caetani, aurait été jadis un pays fort prospère et serait progressivement devenue, par suite des changements de climat, la région pauvre et en grande partie déserte qu'elle est maintenant; pour comble de malheur, la chute de la digue de Mârib (fait bien historique, comme nous le verrons) aurait amené la disparition des dispositifs d'irrigation au moment même où ils devenaient le plus nécessaires, mais où les ressources diminuées ne permettaient plus de les entretenir. Le P. H. Lamens, dans le premier volume de son *Berceau de l'Islâm*, s'est élevé contre la théorie de Winckler, arguant que la comparaison du climat actuel avec les descriptions que donnent les poètes du climat de leur temps ne permet pas de constater un changement bien sensible, et qu'au surplus le changement constatable est manifestement dû à la faute des hommes, depuis l'établissement de la dynastie abbâsside. Mais le fait de l'émigration vers le Nord n'en demeure pas moins certain, et aussi l'appauvrissement résultant de l'adoption de nouvelles voies commerciales. Les tribus

dont nous avons déjà rencontré dans le nord les descendants, les Ghassân, les Tanûkh et les Iyad de Hîra, les Tayy, étaient, d'après les auteurs arabes, venues du sud; en réalité les princes ghassânides et lakhmides, réunis sous l'appellation commune « les Mundhirs », sont mentionnés dans une inscription de Mârib sous une forme araméenne, non sabéenne, ce qui a donné à penser à J. Halévy qu'ils n'étaient pas originaires du pays sabéen (*Revue des études juives*, 1890, t. XX, p. 313); mais Ed. Glaser a tiré une conclusion opposée, comme nous le verrons, de son inscription 554 sur la digue de Mârib. Odeïnath (Udzaynah) aurait appartenu à la tribu des Amila, venue du Yémen; de là vinrent aussi les Bakr et les Taghlib, que nous verrons jouer un rôle important à l'époque musulmane, et aussi les Kinda, qui, nous l'avons dit, établirent un royaume en Arabie centrale. Une tribu qui émigrerait trouvait d'ordinaire à prendre la place d'une autre qui elle-même changeait de région. Nous avons vu les tribus du Nord, grâce au contact avec les Byzantins et avec les Perses chrétiens, devenir elles-mêmes en partie chrétiennes et poursuivre leur évolution dans l'orbite de leurs puissants patrons; peut-être nous paraîtraient-elles demeurées en relations plus étroites avec les tribus du centre ou du Sud si nous ne tenions pas presque tous nos renseignements d'auteurs grecs ou syriens, et si les sources arabes n'étaient, pour cette période, plus riches en légendes indéfendables qu'en faits avérés. Il est naturel que les tribus restées dans le Sud aient évolué dans des conditions différentes, bien que le Nord et le Sud n'aient jamais été complètement dépourvus de relations. Caetani a noté, *Studi di storia orientale*, t. I, p. 258, que le désenchantement et la pauvreté (moindre pourtant que dans le centre, car il y avait dans le Sud des sédentaires agriculteurs) avaient dû contribuer à détacher ces populations de leurs anciens dieux; aussi furent-elles amenées, comme les tribus du Nord, à se convertir plus ou moins rapidement et complètement au christianisme, sans que nous puissions marquer le lien entre ce fait et la prédication attribuée à saint Barthélemy, puis à Pantène, dans ce pays.

Les inscriptions rapportées du Yémen par des voyageurs, surtout J. Halévy et Ed. Glaser, ont permis de connaître sur l'histoire des anciens royaumes de Maïn (Minéens) et de Saba (Sabéens) un grand nombre de détails précis, qui ne rentrent pas dans notre sujet et qui, comparés avec les listes de rois fournis pour les temps antiques par les auteurs arabes, ont montré que les récits de ceux-ci étaient en très grande partie légendaires. Mais sur quelques points, parmi lesquels il en est d'intéressants pour notre sujet, on peut constater des rencontres. Au cours du règne de Schamir Yuharisch (qui régna d'abord avec son père Yâsir Yuhanim, puis seul, cf. les inscriptions Gl[aser] 1594 et 1050), probablement le Schamir dont Imrulqais I^{er} de Hîra envahit le territoire, et dont le règne personnel commence entre 274 et 281, les rois du pays ajoutent au titre de « roi de Saba et Dhû Raidân » qu'ils portaient jusque-là ceux de « Hadramaut, de Yéménat » (Hartmann, *Die arabische Frage*, p. 155-156), formule que complète un peu plus tard l'addition « et de leurs Arabes dans la montagne et dans la plaine, » (*ibid.*, p. 162), entendez : des tribus nomades errant sur le territoire de l'un ou de l'autre de ces pays, réunis sous le sceptre des rois « himyarites »; les Himyarites ou Himyar sont les Homérites ou Amérites des écrivains classiques et byzantins. Les inscriptions nous montrent Schamir Yuharisch invoquant Athtâr (Astarté mâle), et par conséquent païen. Mais, environ cent ans après, se rencontre une série d'inscriptions nettement monothéistes, où est invoqué le « Seigneur du ciel », ou « du ciel et de la terre », maintes fois qualifié « le

miséricordieux », *er Rhamân*. Or le qualificatif *er Rhamân* aurait, d'après plusieurs orientalistes, caractérisé le vocabulaire religieux des Arabes chrétiens avant l'Islâm, et c'est à eux que Mahomet l'aurait emprunté dans le Korân; il est certain que les chrétiens en firent usage, mais aussi des judéo-chrétiens ou des juifs; on ne peut donc affirmer qu'à lui seul il constitue, à la fin du IV^e siècle, une preuve ou une présomption de christianisme. Mais il est un indice certain de foi monothéiste grandissante; et les circonstances historiques permettent de préciser, et d'y voir un indice de judaïsme. Que s'était-il donc passé depuis le temps du païen Schamir?

Nous disposons pour le savoir de sources d'information dont la conciliation est assez malaisée, et qui du reste sont loin d'inspirer la même confiance. La tradition sud-arabique, consignée dans des poèmes dont les principaux ont été recueillis par A. von Kremer, *Ueber die sudarabische Sage*, Leipzig, 1864, diffère notablement de la tradition éthiopienne, et l'une comme l'autre ne peut rentrer qu'avec peine dans le cadre beaucoup plus sûr que tracent les inscriptions, les monnaies, les documents ou récits des historiens ecclésiastiques. Aussi les systèmes chronologiques ou le fond même du récit historique présentent-ils, d'un érudit à un autre, de graves contradictions, suivant la source à laquelle chacun s'attache de préférence et la confiance plus ou moins grande qu'il accorde à tel ou tel représentant de la « tradition ».

D'après la tradition arabe, un tubba ou tobba (nom donné aux princes d'une dynastie himyarite), Abûkarib Asad, aurait entrepris une expédition contre le Hedjâz. Des Juifs qu'il y rencontra l'induisirent à ménager Médine, en considération d'un prophète qui devait y résider plus tard, et à ne pas souiller, comme le lui conseillaient des gens mal intentionnés, la Kaaba de la Mecque; le tubba, admirant leurs raisons, embrassa leur religion et l'introduisit dans son pays. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 90-96; Glaser, *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, t. II, p. 120. Ce récit est évidemment légendaire dans ses détails; il se peut qu'un Abûkarib (Abikarib) ait entrepris en réalité une expédition contre Médine, soit celui qui régnait en 378 et qui est attesté par les inscriptions, soit un de ses prédécesseurs au début du siècle; mais ce qu'il y a de plus assuré dans cette histoire, c'est la diffusion à cette époque du judaïsme en Arabie. Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'empire lihyanite judaïsant, plus au nord (région de el Hidjr), que nous font connaître des inscriptions (rapportées surtout par Euting, et depuis par les PP. Jaussen et Savignac), et qui se mouvait dans l'orbite de la Perse, car ces Lihyanites ne furent pas mêlés à l'histoire du christianisme arabe. Il en va tout autrement des juifs du Sud, dont le contact avec les chrétiens fut continu, et qui contribuèrent puissamment à la diffusion des idées monothéistes dans le pays. Des communautés juives avaient d'ailleurs commencé de se répandre en Arabie après la catastrophe de Jérusalem en 70, puis sous Hadrien; et plusieurs des inscriptions relevées par M. Glaser en pays himyarite sont considérées par tout le monde comme juives (quant à la religion), sauf par M. J. Halévy (*Revue des études juives*, 1890, t. XX, p. 314), qui ne croit pas qu'il y ait jamais eu de souverains juifs au Yémen, et qui veut voir des « chrétiens judaïsants », selon la définition qu'il imagine des ariens, jusque dans les auteurs de la persécution de Nedjran.

Un vers attribué à Kuss ibn Saïda, le soi-disant évêque de Nedjran (Kremer, *Sudarabische Sage*, p. 74, v. 17) parle du « destructeur du trône de Schamir (Yuharisch) ». M. Glaser est parti de là pour édifier tout un système ingénieux, qu'il a maintenu, en le mo-

diffiant sur des points de détail. Un prince guerrier, auquel on peut laisser le nom traditionnel d'Asad, fut, d'après lui, le premier roi d'une dynastie himyarite qui, vers 300, renversa la dynastie de Saba et Raidân et étendit fort loin ses conquêtes, jusque dans la région africaine d'Aksum, déjà civilisée antérieurement par des Yéménites émigrés; il faut le reconnaître dans le personnage auquel la tradition arabe donne les surnoms de Dhû-el-Karneïn et d'Ifrîkis (l'Africain); mieux encore, ce serait lui qui aurait consigné ses exploits dans la célèbre inscription grecque que Cosmas Indicopleustès copia à Adulis vers 520, que l'on assigne d'ordinaire au I^{er} siècle (*Corpus inscr. graec.*, n. 5127 B; voir la bibliographie et l'exposé des interprétations dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, art. *Saba*, col. 1476 sq.). Ainsi l'inscription d'Adulis témoignerait, non d'une extension de l'empire d'Aksum, mais de conquêtes himyarites dirigées contre les Aksumites romanophiles; et ce n'est là que le premier des renversements de données traditionnelles opérés par M. Glaser. L'État que le conquérant himyarite avait fait passer sous sa domination comprenait d'autres régions d'Arabie que l'ancien pays de Saba et Raidân : le Tihâma, l'ouest du massif de Serât, etc., et, à l'est, jusqu'au pays des aromates (Omân). Après lui, ce vaste royaume, y compris les possessions africaines, passa à ses deux fils, d'abord Hissân (320-325), puis Amr (325-330), tous deux nommés par la tradition arabe; le dernier, qui tendait vers le judaïsme et peut-être même le pratiquait (ce serait lui, d'après M. Glaser, qui aurait conduit l'expédition de Médine), aurait porté le surnom juif de Salomon et aurait eu pour femme la célèbre Bilkis, dont les Arabes ont conté l'histoire en la mêlant de souvenirs empruntés à la reine de Saba et à sa visite au Salomon de l'Écriture. Bilkis (la reine Makedâ des légendes éthiopiennes) avait un fils, avec lequel elle régna après la mort de son mari; elle fut aidée dans sa tâche difficile par son père, Had-hâd, que M. Glaser identifie avec l'Adad des écrivains ecclésiastiques (Aidog, Andas...) mentionné à propos des luttes entre Abyssins et Himyarites au début du VI^e siècle : encore une donnée bouleversée! Mais cette histoire d'un orphelin royal rappelle à M. Glaser l'aventure bien connue de Frumentius et d'Aedesius. Après un voyage du philosophe Métrodore dans l'« Inde ultérieure », raconte Rufin, *Hist. eccl.*, I, 9, P. L., t. XXI, col. 478-480, un philosophe de Tyr appelé Meropius, piqué de curiosité, entreprit à son tour une exploration dans ce pays, en compagnie de deux jeunes gens, Aedesius et Frumentius. Au retour ils s'arrêtèrent dans un port où les habitants, par représailles pour une rupture de traité qu'ils reprochaient aux Romains, massacrèrent Meropius et envoyèrent à leur roi les deux jeunes gens prisonniers. Il s'agit, suivant M. Glaser, d'une dénonciation de traité causée par les variations de la politique himyarite par rapport à Aksum; et le roi en question est Amr. Frumentius arrive, non pas, comme on le dit ordinairement, en Abyssinie, mais en pays himyarite, entre 326 et 330; devenu secrétaire du roi, il reçut en outre, après la mort d'Amr, la mission de veiller sur son fils orphelin et de conseiller la reine Bilkis. Frumentius profita de cette haute situation pour favoriser dans le pays la diffusion de l'Évangile; puis, étant allé demander dans ce but des directions à saint Athanase, qui venait d'être installé sur le trône patriarcal d'Alexandrie (328, mais il ne faut pas prendre à la lettre l'adverbe *nuper*), il fut ordonné évêque pour la population qu'il avait contribué à convertir. Tel est le récit de Rufin, qui se réfère au témoignage d'Aedesius. M. Glaser y reconnaît la légende arabe du roi orphelin, mais celle-ci, naturellement, s'applique au Yémen, et non au pays d'Aksum, où l'on retrouve en 356 Fru-

mentius comme évêque; il faut, selon M. Glaser, qu'il ait changé de siège, et qu'il ait été d'abord évêque en Himyar. D'autre part la légende arabe rapporte que le jeune prince et son grand-père Had-hâd eurent à lutter contre un usurpateur nommé Yakhtûr; et M. Glaser incline à reconnaître, dans ce Yakhtûr, Frumentius lui-même, qui, à ce compte, bien loin de protéger le fils de Bilkis comme le dit Rufin, aurait tout essayé pour le détrôner; s'il ne fut pas en personne l'usurpateur, tout au moins seconda-t-il celui-ci. Enfin M. Glaser prétend trouver une confirmation de son système dans le fait que l'Adad des écrivains ecclésiastiques eut à lutter (mais, à ce qu'assurent ces historiens, beaucoup plus tard) avec un roi himyarite nommé Dimean (Dimion, Damianus); seulement, Adad devenant un roi de Himyar au lieu d'un roi d'Aksum, ses adversaires successifs Xenodon (Aksonodon) et Dimean sont par contre des rois d'Aksum pris pour des Himyarites (Dimean ne serait pas un nom de personne, mais un nom de lieu entrant dans la titulature des rois d'Aksum). Le système de M. Glaser est certes ingénieux, et basé sur un grand nombre de rapprochements; mais il suppose tant de redressements de données positives de la tradition, il multiplie si allègrement les conjectures, tout cela par fidélité à une légende arabe, que nous ne pouvons nous étonner qu'il n'ait pas été suivi. On continue d'ordinaire à situer en Abyssinie la mission de Frumentius; à vrai dire les expressions géographiques de Rufin, de Socrate, *Hist. eccl.*, I, 19, P. G., t. LXVII, col. 125-128, de Sozomène, *Hist. eccl.*, II, 24, *ibid.*, col. 997-1000, de Théodoret, *Hist. eccl.*, I, 22, P. G., t. LXXXII, col. 969-972, sont imprécises (*Inde, Inde intérieure, Inde ultérieure, Inde ultime...*) et prêtent à discussion; mais toutes les vraisemblances historiques sont dans le sens de l'Éthiopie, de même que les documents positifs que nous pourrions avoir à mentionner par la suite. Th. Wright, *Early christianity in Arabia*, Londres, 1855, p. 28 sq., avait déjà fait de Frumentius un missionnaire chrétien en Arabie. Voir dans A. Dillmann, *Zur Geschichte des Axumitischen Reiches im vierten bis sechsten Jahrhundert*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1880, p. 8 sq., l'examen des difficultés géographiques ou chronologiques, dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer ici.

Philostorge, *Hist. eccl.*, III, 4, P. G., t. LXV, col. 481-485 (fragments conservés par Photius et complétés grâce aux citations de Suidas) a raconté une mission de l'arien Théophile de Dibous, vers 356, au pays des Homérites. La population de ce pays pratiquait l'ancien paganisme sabéen, à part une forte minorité de Juifs; Constance, en envoyant là-bas Théophile, poursuivait un double but : assurer la liberté du culte aux marchands romains, et convertir les Himyarites à la vraie foi, entendez à l'arianisme. Théophile, joignant à la persuasion des paroles celle des présents, obtint, assure Philostorge, des résultats merveilleux : non seulement des églises furent bâties à Safar (Zafar, Taphar), la capitale du pays (le nom semble être un nom commun appliqué à toutes les capitales), à Aden et même à l'*Emporium Romanum* (Hormuz), à l'entrée du golfe Persique, pour la commodité des marchands chrétiens et des gens du pays qui voudraient se convertir au christianisme; mais encore il décida le roi lui-même à se convertir à la vraie foi, et les intrigues juives durent rentrer dans l'ombre. Il y a bien à redire sur ce passage. Philostorge y donne sur l'origine de Théophile des détails dont l'explication n'est point facile; surtout il exagère son succès à la cour de Safar, conformément à son intention constante d'exalter les hommes du parti anoméen et de leur prêter vertus, miracles et réussites. Mais il ne semble pas que dans son témoignage tout soit à rejeter, sous prétexte qu'il

provient d'un homme de parti. Si le roi alla moins loin que ne le dit Philostorge dans la voie de la conversion, l'établissement d'églises est très admissible; il explique les débris de traditions qu'on reconnaît chez les auteurs arabes et que ne contredisent point les inscriptions. La mission de Théophile, ajoute l'historien arien, se continua par son fils natale de Dibous : peut-être Dahlak, en mer Rouge, ou Socotora, au sud de l'Arabie (la *Dioscoridis insula* des anciens; Socotora comptait depuis longtemps une population grecque, et parmi elle des chrétiens; au temps de Cosmas Indicopleustès (début du VI^e siècle), ceux-ci dépendaient, au moins en partie, du catholicos nestorien; ils étaient d'ailleurs si fidèles au christianisme, qu'ils ne l'avaient pas abandonné en pleine période musulmane, au temps de Hamdânî et de Jâkût (cf. Glaser, *Skizze*, t. II, p. 183-185; Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III b, p. 602); le missionnaire visita aussi des régions voisines que Philostorge appelle la « Grande Arabie », où il trouva des chrétiens fort orthodoxes à ses yeux, par conséquent eunomiens purs, ayant seulement le défaut de rester assis pendant la lecture de l'Évangile. De cette « Grande Arabie », il passa, pour achever sa mission, au pays d'Aksum; il est vraisemblable que ce fut lui qui porta, en 356, la lettre de Constance aux princes aksumites Aïzanas et Sazanas, pour leur demander d'envoyer Frumentius, évêque d'Aksum, justifier auprès de l'arien Georges d'Alexandrie qu'il n'appartenait pas au parti suspect d'Athanase. S. Athanase, *Apol. ad Constantium*, XXXI, P. G., t. XXV, col. 636-637. C'est ce qui fournit une date pour la mission des Homérites : les deux faits sont en relation, et la chose est toute naturelle, car les deux pays ne cessent pas à cette époque d'être en rapports étroits.

Aïzanas lui-même nous est connu par les inscriptions. Dans la fameuse inscription bilingue d'Aksum, en grec et en geez, est mentionné un Aïzanas, avec une longue titulature qui s'ouvre par les noms de « roi des Aksumites et des Himyarites et de Raidân et des Éthiopiens et des Sabéens... » Cet Aïzanas avait deux frères, Saïzanas et Adéphas, qu'il envoya commander en son nom une expédition contre les Bugaites; Saïzanas, à l'époque où fut gravée l'inscription, ne portait pas le titre de roi; quant à Aëizanas, il était encore païen et invoquait Arès (Mahrem en geez), avec Poseïdon (Behér) et la Terre (Medr). *Corpus inscr. graec.*, n. 5128; Dillmann, *Ueber die Anfänge des Axumitischen Reiches*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1878, p. 205 sq.; Glaser, *Skizze*, t. II, p. 524; *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, p. 152-154; voir la bibliographie plus complète dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, art. *Saba*, col. 1483 sq. Cette inscription est donc antérieure à 356, puisqu'en cette année-là Constance s'adressait à Sazanas en même temps qu'à Aïzanas sans faire entre eux de différence de rang, et que d'autre part Aïzanas semble être alors devenu chrétien, ou du moins favorable au christianisme (dans une inscription ultérieure, il déclare adorer le « Dieu du ciel », non plus Arès ni Poseïdon). Or, à la date de notre inscription, Aksum et Himyar sont unis sous un même roi, à en juger par la titulature de celui-ci; tout au moins le pays himyarite devait-il être soumis à la suzeraineté des rois d'Aksum. Une loi de Constance, sur les ambassades à envoyer en pays d'Aksum et d'Himyar, unit de même les deux pays en un seul, *in gentem Axumitarum et Homeritarum*. *Cod. Theod.*, XII, XII, 2. M. Glaser croit qu'en 345 une expédition aksumite conquiert le pays d'Himyar et détrône la dynastie du roi orphelin; ce serait alors que Frumentius, en récompense du rôle équivoque que M. Glaser lui attribue, aurait été accueilli à Aksum et transféré sur le siège épiscopal de cette ville. Ce serait Aïzanas ou son représentant en Arabie qui aurait

accueilli Théophile de Dibous (en tout cas, ce n'est certainement pas Marthad, fils d'Abd Kulâl, comme le croit Caussin de Perceval, qui assigne à ce prince la date 330-350, peu conciliable, nous le verrons, avec la tradition); et M. Glaser, acceptant à la lettre les indications géographiques fournies par Philostorge, admet que l'empire aksumito-himyarite s'étendait en réalité jusqu'à Hormuz, sur le golfe Persique, donnée qui avait paru invraisemblable à quelques auteurs; la seule réserve qu'il formule concerne Taphar : il s'agit, non de la *Sapphara metropolis* mentionnée par Ptolémée et déjà capitale au 1^{er} siècle, mais d'une ville côtière, comme Aden et Hormuz, par exemple Taphar en Mahra. *Skizze*, t. II, p. 181-182, 538.

En 378, les inscriptions nous montrent de nouveau la dynastie indigène au pouvoir, sans ingérences aksumites : Melikikarib Yuha-min, père d'Abîkarib Asad et de War-u-amar (Dar-u-amar), Aïman, après avoir défait les Romains (entendez les Aksumites leurs alliés), fait hommage à Sapor II, roi de Perse, en qualité de roi de Saba, Raidân, Yemenat et Hadramaut et de leurs Arabes », tant il est vrai que pendant plusieurs siècles la vie politique de la péninsule est dominée par l'antagonisme entre les deux grands empires; l'inscription (Gl. 389) est de celles qui invoquent er Rhamân. Glaser, *Skizze*, t. I, p. 12; t. II, p. 510; *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mârib*, p. 25; M. Hartmann, *Die Arabische Frage*, p. 162. Au fils de Melikikarib Yuha-min, Abîkarib Asad (env. 385-420), succéda son fils Scharahbîl Yafur (420-455) sous lequel eut lieu la première rupture de la digue de Mârib, attestée par une inscription (Gl. 554) de 450-451 où est invoqué er Rhamân. L'élévation de Taphar au rang de capitale avait fait négliger Mârib (Mariaba) et sa digue, qui, battue par les eaux du Ouâdi Dene et mal entretenue, menaçait ruine et finit par se rompre; les tribus de la région appelée er Rahâbat prirent peur, dit l'inscription, et s'enfuirent dans les montagnes devant la ruine et la mort; M. Glaser rapproche cette fuite de l'émigration bien connue de diverses tribus vers le Nord, les Azd, les Auz, les Khazradj, les Khuzaa, et particulièrement la tribu de Ghassân. Glaser, *Zwei Inschriften*, p. 13, 31, 64-68; Winckler, dans *Orientalische Literatur-Zeitung*, 1898, t. I, p. 19-21; Praetorius, *Bemerkungen zu den beiden grossen Inschriften zu Mârib*, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1899, t. LIII, p. 1-15; Hartmann, *Die arabische Frage*, p. 161-162; *Corpus inscript. semiticarum*, pars IV, t. II, n. 540, p. 262-277. En 467, er Rhamân est encore invoqué par le roi Scharahbîl Yakkuf (455-470), son fils Madîkarib Yanam qui devait lui succéder (470-495, toutes ces dates sont celles de Glaser, *Skizze*, t. II, p. 542) et peut-être, comme dans une inscription de Taphar, Lahyathat Yanûf. Glaser, *Skizze*, t. I, p. 13; J. et H. Derenbourg, *Étude sur l'épigraphie du Yémen*, dans *Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 63-68; Seetzen, *Fundgruben des Orients*, 1811, t. II, p. 277; J.-H. Mordtmann, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, t. XXXI, p. 89-90; *Sabäische Denkmäler*, p. 85; Hartmann, *Die arab. Frage*, p. 163; *Corpus inscr. semit.*, pars IV, t. II, n. 537, p. 257-259. Ce Lahyathat (Lahyat) Yanûf, surnommé Dhû Schanatir, est qualifié d'usurpateur par la tradition arabe et aurait, à l'en croire, pratiqué des mœurs infâmes; il aurait été assassiné pour avoir favorisé les chrétiens (c'est-à-dire, si le fait a quelque réalité, les Aksumites), et c'est à lui qu'aurait succédé Dhû Nuwâs; mais il faut ménager dans la liste une place pour Marthad-ilân Yanûf, attesté épigraphiquement, à moins qu'on ne recoure à la solution désespérée qu'insinue timidement M. Glaser, et qu'on ne l'identifie avec Dhû Nuwâs lui-même. *Journal of the Royal Asiatic Society of Bombay*, 1871-1872, t. X, p. 139 sq.;

Glaser, *Skizze*, t. II, p. 510, 542; *Zwei Inschriften*, p. 21. Avec plus de vraisemblance, M. Hartmann rapproche le nom de Marthad-ilân Yanûf de celui de Marthad, fils d'Abd Kulâl, et voit dans le second une abbréviation du premier. Abd Kulâl ben Mathwab aurait été converti, à ce que raconte Ibn Khaldun, par un Syrien venu à sa cour, mais aurait tenu sa conversion secrète pour ne pas mécontenter son peuple; les Himyarites n'en apprirent pas moins que leur roi avait renoncé à leur religion, et massacrèrent l'étranger qui l'avait converti. Cf. Hartmann, *Die Arabische Frage*, p. 492-493. En tout cas Abd Kulâl n'avait pas cru devoir changer son nom théophore à tournure païenne, « serviteur de Kulâl ». Il est naturellement impossible d'admettre les 74 ans de règne que lui attribue Ibn Qoteiba. Une inscription de Sanâ, datée de 458 (Gl. 7), mentionne un Abd Kulâl qui invoque er Rhamân. *Corpus inscr. semit.*, pars IV, t. I, n. 6, p. 15-19. Le personnage ne portant aucun titre, il est impossible de dire si c'est ou non le même que le roi Abd Kulâl; la chronologie ne s'y opposerait pas, en tout cas, et Abd Kulâl, à ce compte, pourrait fort bien avoir pour fils Marthad-ilân Yanûf. Si l'on accepte l'identification, il faut réserver, dans la chronologie de Glaser, une place pour Abd Kulâl et son interrègne (car il n'appartenait pas à la famille royale); ainsi fait M. Hartmann, qui propose la série Scharahbîl Yafur 430-450 (il faudrait sans doute reculer un peu cette dernière date pour laisser libre jeu aux événements rapportés par l'inscription Gl. 554), Abd Kulâl, 450-460, Scharahbîl Yakkuf, 460-480. *Die Arabische Frage*, p. 163, 486. (On voit que les dates non fournies par les inscriptions comportent quelque flottement). Après Marthad, qu'elle représente comme un prince tolérant, voire indifférent à la religion de ses sujets, la tradition fait régner son fils Wâliat (Wâkia), qui oscilla entre le judaïsme et le christianisme, et sur lequel les données positives ne nous fournissent absolument rien.

D'autres inscriptions que celles que nous avons dites mentionnent er Rhamân, ou le Dieu qui est dans le ciel, sans pour cela suggérer une forme plutôt qu'une autre de religion monothéiste : telle l'inscription de Schirâ, *Corpus inscr. semit.*, pars IV, t. II, n. 542, p. 296. Il en est autrement d'une inscription due à Schahîr et à sa femme, qui a donné lieu à une controverse entre Glaser et Halévy; on doit reconnaître avec le premier son caractère juif, tandis que le second voulait voir dans Israël un nom de personne du temps: « Béni et loué soit le nom d'er Rahmân, qui est dans le ciel, et Israël et son Dieu, le Seigneur de Juda... » Tout au plus pourrait-on dire avec Glaser qu'il doit s'agir là d'un païen converti au judaïsme et usant pour exprimer sa foi nouvelle d'expressions médiocrement correctes, s'il est vrai qu'il distingue d'er Rahmân le Dieu d'Israël. Voir la controverse dans la *Revue des études juives*, 1891, t. XXII, p. 125-129, 280-282; t. XXIII, p. 121-125, 304-308; Winckler, *Altorientalische Forschungen*, 1894, t. I, p. 335-336; *Corpus inscr. semit.*, pars IV, t. II, n. 543, p. 299-300. Ce document, tel que nous l'interprétons, confirme les données connues par ailleurs sur la diffusion du judaïsme au sud de la péninsule.

Pour ce qui est du christianisme, les résultats de la mission de Théophile, célébrés avec tant d'enthousiasme par Philostorge dans un intérêt de parti, sont passés sous silence, pour la raison inverse, par les écrivains orthodoxes, ce qui nous laisse peu de moyens d'en mesurer le succès réel. En tout cas il ne paraît pas avoir été durable, à en juger d'après une indication conservée par Théodore le Lecteur, *Hist. eccl.*, II, 58, P. G., t. LXXXVI, col. 212 : il parle d'un peuple soumis aux Perses (nous savons que les Himyarites le furent, en dehors des périodes de domination aksu-

mite), habitant le pays maritime du sud où vécut la reine qui vint visiter Salomon; il les appelle *Immiréniens* ou *Immères*, mais tous les traits montrent bien qu'il s'agit des Himyarites. Ils étaient païens, mais se convertirent au temps de l'empereur Anastase (491-518) et reçurent un évêque. L'espoir que les commerçants chrétiens, en pratiquant leur culte dans les églises obtenues par Théophile de Dibous, attireraient des prosélytes, avait donc été déçu. Nous connaissons vers le même temps un évêque « des Homérites », peut-être celui-là même auquel fait allusion Théodore le Lecteur : il s'appelait Silvanus et était l'oncle de Jean Diacrinomenos (Jean d'Égée), qu'il décida à écrire son histoire. Miller, *Fragments inédits de Théodore le Lecteur et de Jean d'Égée*, dans *Revue archéologique*, t. xxvi, p. 285, 400. A cette date, il n'y avait pas seulement des églises à Taphar et à Aden; il y en avait une à Nedjran, celle-là même qui devait devenir la plus célèbre de toutes; ce fut peut-être de Nedjran que Silvanus fut évêque. Nous connaissons mal les débuts du christianisme à Nedjran. Jean d'Éphèse, cité par Denys de Tell-Mahré ou par l'auteur de la chronique qui lui est attribuée, raconte qu'en 305 les habitants de cette contrée auraient été convertis par une femme captive; c'est, démarquée par suite d'une mauvaise compréhension de l'indication géographique τῶ ἔθνι Ἰνδῶν τῶν ἐνδωτέρῳ du chapitre précédent, une information empruntée à Socrate qui l'applique aux Ibères ou Géorgiens, *Hist. eccl.*, I, 20 (cf. 19), P. G., t. lxxvii, col. 129 (126); de même Barhebraeus, *Chronicon syriacum*, édit. Bedjan, p. 60, écrit les Ibériens, et le renseignement n'a aucune chance de se rapporter aux Himyarites ou en particulier aux Nedjranites. Nau, *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, tiré à part de la *Revue de l'Orient chrétien*, 1897, p. 19. Quant à la tradition arabe, qui donne à ce sujet des détails copieux, elle est toute légendaire. Tabari, trad. Nöldeke, p. 177-185, avec les notes du traducteur. D'après ces légendes, un chrétien de Syrie appelé Phémion (Phimoun), maçon de son état, et un compagnon nommé Salih qui s'était attaché à lui, auraient été capturés dans une razzia et vendus à Nedjran; là Phémion dessécha miraculeusement un palmier objet d'un culte idolâtrique, et la population se convertit. Suivant d'autres récits il aurait détourné le fils d'un notable Nedjranite, Abdallah ben Thâmir, de suivre les leçons d'un magicien, et lui aurait fait reconnaître l'unité de Dieu; alors Abdallah aurait multiplié les miracles, se montrant plus puissant que les magiciens du pays, si bien que la population aurait confessé l'unité divine, et n'aurait adopté que par la suite les nouveautés imaginées par les chrétiens, c'est-à-dire la foi en la Trinité. Le nom d'Abdallah ben Thâmir s'est imposé à la tradition; on a montré à M. Halévy, lors de son voyage de 1869-1871, une mosquée élevée sur le tombeau de ce personnage, regardé comme un saint de l'époque préislamique. *Archives des missions scientifiques*, 1872, II^e série, t. vii, p. 244. Quant à Phémion, tout le monde a souligné la forme grecque de ce nom, et pensé qu'il pourrait se dissimuler ici sous la légende un souvenir historique que nous ne saurions préciser. M. Halévy seul le précise, et veut y reconnaître le *Phirmounara*, Jean le Paramonaire (sacriste) de l'église Saint-Jean d'Alexandrie, que Justin envoya au roi d'Abyssinie vainqueur des Homérites, quand celui-ci voulut se convertir. La conjecture de M. Halévy fait partie d'un vaste système d'identifications que nous allons retrouver, et qui, à l'instar du système tout différent de M. Glaser, est trop laborieusement ingénieux pour être croyable. Mais la mission de Jean le Paramonaire n'est qu'un épisode d'un chapitre important de l'histoire des Homérites, malheureusement déformé par les chro-

niqueurs byzantins ou syriens. Jean d'Éphèse, qui le rapporte avec le plus de détails, raconte qu'une guerre survint entre un prince éthiopien nommé Aidog (meilleure lecture : Andog, voir *Dictionn.*, t. I, col. 211), et un roi des Homérites appelé Dimion ou Damian (Dimian, Dimean : on sait que la transmission des voyelles est particulièrement sujette à des accidents dans les langues sémitiques), parce que Dimion, en représailles de persécutions subies par les Juifs en pays romain, arrêta les commerçants romains qui prenaient, de l'Inde à la mer Rouge, le chemin du Yémen; le commerce ainsi détourné de sa voie habituelle se trouvait éloigné, par contre-coup, de l'Éthiopie. Théophane, au lieu d'Aidog, donne Adad (le nom que M. Glaser croit reconnaître dans celui du père de Bilkis), et Jean Malalas, Andas (Andan); M. Halévy voulait y voir le nom du port d'Adoul (Adulis); mais la confusion entre les noms de princes aurait été plus grave encore, s'il est vrai que ce soit le roi éthiopien qui se soit appelé Dimean ou Dimian, d'après une monnaie, publiée dans la *Revue numismatique* en 1868, pl. II, 1, 2, portant d'un côté l'effigie du roi d'Aksum ΔΙΜΗΑΝ et de l'autre celle d'ΑΦΙΛΑC, qui ne peut être lui aussi un roi d'Aksum, et qui doit donc être le roi de quelque province dépendant du roi d'Aksum, comme serait un roi ou plutôt un vice-roi himyarite. Cf. A. Dillmann, *Ueber die Anfänge des Axumitischen Reiches*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1878, p. 229-230. Mais Dillmann, dans les *Sitzungsberichte* de la même Académie, 1890, p. 9, a renoncé à cette interprétation; il reconnaît dans ΑΦΙΛΑC un roi d'Aksum et lit de l'autre côté ΒΙCΙ ΔΙΜΗΑΗ, le premier mot rappelant le *Beese Halen* de l'inscription d'Aksum, que cet érudit traduit « époux d'Hélène ». M. Glaser lit ΒΙCΙ ΔΙΜΗΑΝ, traduit « seigneur de Dimean » (nom de lieu), et fait de ces mots un titre du roi d'Aksum Aphilas, identifié avec Ela Amidâ et regardé comme le vainqueur de Had-hâd en 345. *Skizze*, t. II, p. 536-537, 556. On voit à quelles controverses ont donné lieu ces noms propres. Le roi des Éthiopiens, continue Jean d'Éphèse, fit vœu, en engageant la guerre contre les Himyarites, de se convertir au christianisme s'il était vainqueur. Ayant en effet remporté la victoire et conquis le Yémen, où il installa un vice-roi, il demanda à l'empereur Justinien (c'est Justin I^{er}, les chroniqueurs syriaques ne distinguant pas les deux noms, d'où l'erreur de chronologie commise par Jean Malalas, qui, bien que disposant des deux formes, a laissé Justinien) un évêque et des prêtres. Ce fut alors que Jean le Paramonaire reçut sa mission: des églises furent bâties dans tout le pays, sans en excepter le Yémen, nouvellement conquis, et des conversions furent opérées en grand nombre. Jean d'Éphèse (pseudo-Denys de Tell-Mahré), dans Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 359-361; Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 346-347; Malalas, *id.*, p. 429, 433-434. Il se peut que ces récits aient exagéré l'importance de l'œuvre de Jean le Paramonaire à Aksum, pays dont nous n'avons pas à nous occuper ici, mais où il y avait déjà des chrétiens. Pour ce qui est de l'État himyarite, le règne des représentants de l'étranger est supposé par toutes les narrations, arabes ou syriaques, des événements de 523, que nous allons avoir à rapporter; l'expédition dirigée contre H myar sous le roi abyssin Elesbaas a dû être précédée d'une autre, et cette première expédition on entreprise par un prince qui se sentait solidaire des Byzantins, aboutissant à des conversions opérées par un clergé envoyé d'Alexandrie, donna aux chrétiens du pays h myar l'apparence d'un parti protégé par l'étranger, ce qui les désignait pour premières victimes en cas de réaction nationale. Quant à la confession à laquelle ils appartenaient, il semble, d'après plusieurs indices,

qu'ils étaient non des ariens, comme les convertis de Théophile de Dibous, mais des monophysites; ce qui n'exclut pas l'existence à Nedjrân, ville dont l'évangélisation paraît s'être faite par à-coup, de chrétiens d'autres confessions.

La conquête dont il s'agit, antérieurement à la guerre contre Dhû Nuwâs, a paru invraisemblable à M. Halévy, qui voit là une raison de ne pas admettre la persécution des chrétiens de Nedjrân, *Revue des études juives*, 1889, t. XVIII, p. 20-21; elle recevrait pourtant une confirmation épigraphique si l'on acceptait la dernière interprétation donnée par M. Glaser de la célèbre inscription 1 d'Hisn Ghurâb et de sa date. Cette inscription fut posée par Sumaifa Aschwa, ses fils et quelques autres personnages « quand ils revenaient du pays d'Abyssinie et que les Abyssins envoyèrent la force de guerre au pays de Himyar et tuèrent le roi d'Himyar et ses comtes... », cela au mois de dhû Hidjdjâtân 640, de l'ère himyarite. Interprétée de la mort de Dhû Nuwâs à l'automne 525, cette inscription a fourni à presque tous les historiens, Halévy, Fell, Glaser lui-même dans plusieurs de ses écrits, l'année 115 comme point de départ de l'ère himyarite, et c'est sur cette base que sont calculées couramment les dates des inscriptions himyarites (ainsi faisons-nous dans le présent travail); quant à l'opinion qui voyait dans les dates de ces inscriptions des années de l'ère des Séleucides, il semble que MM. J.-H. Mordtmann et D.-H. Müller en aient été les derniers tenants. Halévy, *Journal asiatique*, 1873, VII^e série, t. I, p. 519; W. Fell, *Die Christenverfolgung in Südarabien*, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1881, t. XXXV, p. 37-40; Glaser, *Zwei Inschriften*, p. 89-90; *Corpus inscript. semitic.*, pars IV, t. I, p. 18. Il est vrai que Glaser aurait volontiers admis que, l'inscription n'ayant pas été rédigée dès le lendemain de la mort du roi himyarite, cela laissait une marge de quelques mois pour le calcul de l'ère, qui pouvait ne partir que de 114. *Die Abessinier in Afrika und Arabien*, p. 132. Mais surtout, revenant sur ce sujet dans l'appendice de son mémoire, *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mârib*, il crut reconnaître que l'inscription ne concernait pas Dhû Nuwâs (lequel n'y est pas nommé), mais un de ses prédécesseurs, peut-être Marthad-ilân Yanûf (à moins qu'il ne s'agisse d'un premier règne de Dhû Nuwâs, interrompu par sa fuite, comme le rapporte la tradition arabe); la date devrait donc être avancée jusqu'en 522, ce qui avancerait aussi de trois ans toutes les dates calculées sur la base antérieurement admise. *Zwei Inschriften*, p. 123-126. Quoi qu'il en soit de cette correction, dont il ne semble pas que les orientalistes aient jusqu'à présent tenu grand compte, mais que nous devons signaler, l'existence d'une première expédition éthiopienne au Yémen, avant celle qui coûta la vie à Dhû Nuwâs, est très vraisemblable d'après ce que nous savons de la situation; ce serait, à défaut de celle que monumente l'inscription d'Hisn Ghurâb, celle dont Cosmas Indicopleustès dit avoir vu les préparatifs à Aksum au commencement du règne de Justin, en 519 ou 520 par conséquent, *P. G.*, t. LXXXVIII, col. 101; et, dans les événements qui donnèrent lieu à cette guerre, les chrétiens de Nedjrân eurent à souffrir de la part des Juifs, comme on le voit par la lettre de consolation que leur écrivit Jacques de Sarug († 512). Schröter, *Trostsschreiben Jacob von Sarug an die himyaritischen Christen*, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1877, t. XXXI, p. 360-399.

La réaction anti-éthiopienne qui était à craindre éclata par suite de l'avènement (ou du retour) de Dhû Nuwâs. C'était, disent les narrateurs arabes, un membre de l'ancienne famille régnante, qui tua l'usurpateur Dhû Schanâtîr et lui succéda. La lettre (syriaque)

attribuée à Siméon de Beit-Arscham indique, avec beaucoup de vraisemblance, que Dhû Nuwâs remplaçait un roi établi par les Abyssins (après l'expédition dont nous venons de parler), et précise qu'il avait profité, pour s'emparer du pouvoir, de la mort de ce roi ou vice-roi, survenue en hiver, à une saison où les communications étaient plus difficiles avec Aksum. Ce nom de Dhû Nuwâs, qui est himyarite et désigne le possesseur d'un château appelé Nuwâs (voir cependant une inscription invoquant le dieu Nuwâs dans le *Corpus inscript. semitic.*, pars IV, t. II, n. 551, p. 320-321), a été interprété par les Arabes comme un mot de leur langue, et ils ont pensé que le roi himyarite était ainsi surnommé à cause de sa longue chevelure bouclée; peut-être portait-il les longues boucles pendantes que les Juifs de l'Europe centrale et orientale gardent encore aujourd'hui. Il était, en effet, juif de religion, comme plusieurs de ses prédécesseurs, et avait reçu, d'après les Arabes, le surnom de Yusuf, Joseph. C'est sur le judaïsme de Dhû Nuwâs que M. Halévy a fait porter avant tout sa critique; il n'y aurait pas eu, selon lui, de Juif persécuteur à ce moment en Arabie du Sud (il n'y aurait jamais eu de rois juifs en Himyar), mais seulement des luttes religieuses entre ariens et monophysites, et ce seraient les ariens, lesquels ne reconnaissaient pas au Christ la plénitude de la divinité, qui feraient dans cette histoire figure de Juifs. Cette manière de désigner les ariens paraît au moins insolite. La reprise de la persécution, en 523, aboutit, après une capitulation obtenue par Dhû Nuwâs et violée aussitôt par lui, au massacre de nombreux chrétiens, ayant à leur tête, suivant les sources gréco-syriaques, Aréthas (Hârith), et suivant certains Arabes Abdallâh ben Thâmir, le converti de Phémion; le nom d'Aréthas paraît être, en réalité, celui de la tribu plutôt que celui du personnage; il appartenait aux Banû-l-Hârith ben Kâb, qui formaient une partie de la population de Nedjrân. Il y avait dans la ville des clercs et des religieuses, qui fournirent leur contingent de martyrs; on déterra même l'évêque Paul, mort deux années auparavant, on brûla son cadavre et on mit le feu à l'église. Le Korân, LXXXV, 4 sq., a gardé le souvenir du fossé où les victimes furent précipitées dans les flammes. Sur le martyre des Nedjrânites et les récits qui le concernent, voir l'article ARÉTHAS. Les faits, quoi qu'en ait pensé M. Halévy, et bien que la lettre de Siméon de Beit-Arscham prête à de sérieuses critiques, paraissent certains dans leur ensemble; on en reconnaît aisément les causes, et ils se relient d'une manière fort claire aux événements politiques et religieux survenus depuis Dimean (la confusion commise par certains historiens entre ce Dimean et Dhû Nuwâs, Δουμάς, doit être évitée); l'historien arabe Hischâm ajoute une cause possible, que certains chrétiens de Nedjrân auraient commis des violences contre des Juifs. Dhû Nuwâs essaya de gagner à sa cause el Mundhir III de Hîra, dont il connaissait les sentiments peu favorables aux chrétiens; les monophysites de Syrie et l'empereur byzantin se trouverent informés du même coup, car leurs représentants, Siméon de Beit-Arscham et Abraham, père de l'historien Nonnosus, se trouvaient juste à ce moment dans l'entourage d'el Mundhir.

Mais le plus intéressé était naturellement le roi d'Aksum, que, selon Hischâm, un Nedjrânite échappé au massacre était allé implorer, mais qui avait bien d'autres motifs pour se tenir au courant; c'était alors Elesbaas (Ellatzbao, Ela Asbeha; Ellesthaeos d'après Procope); il professait la religion chrétienne. Il n'est pas sûr que le nom d'OYAZHBAC, qui se lit sur des monnaies, soit le sien: les synaxaires éthiopiens l'appellent Kaleb, le nom même qui se lit dans les listes des rois abyssins telles qu'elles nous ont été

conservées; on a des monnaies de Kaleb, fils de Tazena, voir *Revue numismatique*, 1886, pl. XIX, 1; *Nu-mismatic Chronicle*, 1884, pl. x, 12. Cf. Dillmann, *Zur Geschichte des Axumitischen Reiches im vierten bis sechsten Jahrhundert*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1880, p. 45-49; *Bemerkungen... zur alten Geschichte Abessinien*, dans les *Sitzungsberichte* de la même Académie, 1890, p. 8-9. Les préparatifs de guerre ont été racontés, de très bonne source, par l'auteur du *Martyrium Arethae* (les différentes parties de cette pièce sont loin d'avoir la même autorité); il ne manquait pas, dans les ports d'Éthiopie, de marchands romains qui pussent colporter par la suite des détails précis sur les dispositions prises; il n'est d'ailleurs pas certain que le négus ait attendu pour s'armer le massacre de 523; la première nouvelle de la révolte avait dû le décider à la répression, et cela n'avait pas été sans aggraver l'hostilité de Dhû Nuwâs contre les chrétiens, regardés comme les alliés naturels des Aksumites et des Byzantins. Kaleb, d'accord avec l'empereur Justin, mit l'embargo sur les navires qui stationnaient dans ses ports, et s'en servit pour transporter des troupes en Arabie. Dhû Nuwâs essaya vainement d'obtenir le concours d'autres chefs arabes : l'individualisme qui causa si longtemps l'infériorité de l'Arabie assura, cette fois encore, la victoire des étrangers. Dhû Nuwâs, si l'on en croit la tradition arabe, se serait volontairement englouti dans la mer avec son cheval; cette façon de présenter sa défaite a paru moins cruelle à l'amour-propre national, mais la défaite n'est pas douteuse, ni la mort du roi d'Himyar. Kaleb commandait lui-même l'expédition, au moins à la fin; il établit un vice-roi chrétien appelé Esimiphaïos, que Nöldeke, trad. de Tabari, p. 190-191, 200, voudrait reconnaître dans le Β(ασιλῆς) Ἀσσιμ-βαχά Σα(βαίω)ν d'une monnaie publiée par la *Revue numismatique*, 1868, pl. II, 3 (voir, en sens contraire, Dillmann, *Bemerkungen...*, dans les *Sitzungsberichte* de Berlin, 1890, p. 10), et qui est beaucoup plus normalement identifié avec le Sumaifa Aschwa (Somaifa) de l'inscription 1 de Hîsn Ghurâb. Ce personnage ne porte aucun titre dans l'inscription : sans doute ne reçut-il que plus tard la dignité de vice-roi, et cela est particulièrement compréhensible si M. Glaser a raison de dater le monument de 522; mais on y voit qu'il se comportait en dévoué partisan des Abyssins, et il se trouva par là tout désigné, entre les chrétiens du pays, pour devenir leur représentant. Cela n'exclut pas du reste la présence à côté de lui, à l'occasion pour le contrôler, d'un gouverneur abyssin, comme serait l'Aryât de la tradition arabe (Arbat dans Abulféda, *Historia anteislamica*, édit. Fleischer, p. 118), facile à identifier avec l'Arethas (mal daté) de Théophraste, édit. de Bonn, t. I, p. 372; Jean Malalas, *id.*, p. 457, l'appelle Anganès, nom que M. Glaser veut retrouver dans un certain Handjân que mentionne son inscription 618, *Zwei Inschriften über den Dambruch von Mârib*, p. 90-96; quant à M. Halévy, toujours trop ingénieux dans ses identifications, il veut voir dans Aryât un dédoublement du roi Aidog, après avoir reconnu dans celui-ci le port d'Adulis! *Revue des études juives*, 1889, t. XVIII, p. 176-177. Procope, *De bello persico*, I, 20, édit. de Bonn, t. I, p. 104, raconte très clairement ce qu'il advint ensuite de cet Esimiphaïos, car le côté politique de cette affaire l'intéressa plus que les motifs religieux qui ont amené le revirement. Esimiphaïos reçut de Justinien une ambassade, conduite par Julien, en vue d'organiser le commerce de la soie par le Yémen et l'Abyssinie, et de le détourner des lignes persanes; Esimiphaïos, comme son suzerain, promit sa bonne volonté, mais ne put rien contre le monopole des Perses, qui, dans l'Inde, achetaient toute la soie disponible. C'est aussi le moment où Justinien

compta organiser en Arabie centrale une phylarchie pour Kais, et le réconcilia dans ce but avec Esimiphaïos, dont le candidat avait assassiné un parent; cela non plus n'eut guère de suite, et Kais fut finalement installé en Palestine. Cf. col. 1198. On voit qu'Esimiphaïos demeurerait fidèle à la solidarité qui unissait aux Romains les chrétiens du Yémen. Un ancien esclave, nommé Abrahams, Abraha dans les sources arabes, devenu gouverneur d'une partie du pays, se souleva contre lui, avec l'aide de soldats demeurés dans le pays après la défaite de Dhû Nuwâs; Kaleb envoya contre eux une armée, commandée par un de ses parents (Aryât), mais Abraha trouva le moyen de la soudoyer, séduite qu'elle était par la perspective de demeurer dans une contrée délicieuse. Le général abyssin fut tué; la tradition arabe veut que ce soit en combat singulier, par la trahison d'un esclave, et après avoir fendu d'un coup de sabre le nez d'Abraha, qui en garda le surnom d'el Aschram, « le balafré ». Abraha, victorieux d'une seconde armée abyssine, demeura seul maître du Yémen; il ne devait consentir à payer tribut au négus d'Abyssinie que sous le règne du successeur de Kaleb.

Abraha était non seulement chrétien, mais pieux, et représenté comme tel par toutes les sources. Jean d'Éphèse le donne pour un fervent monophysite, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit Anastase le Sinaitte, dans son *Hodegos*, 13, 23, P. G., t. LXXXIX, col. 224, 296, parler des hérétiques « nedjrânites et harmasites » pour désigner la population de Nedjrân et d'Hormuz, où dominaient les eutychiens. A en croire le même Jean d'Éphèse et Michel le Syrien qui l'a suivi, Abraha aurait demandé pour Taphar un évêque au patriarche monophysite d'Alexandrie, Timothée; cet évêque étant mort presque aussitôt, Abraha refusa d'en recevoir un autre du patriarche chalcédonien, Paul ou Zoïle, et insista auprès de Justinien pour en obtenir un qui rejetât le concile de Chalcédoine; Justinien refusa jusqu'au bout, et l'Église des Homérites connut de ce fait une grande disette de prêtres. Jean d'Éphèse, dans Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 384-385; t. III b, p. 602; Michel le Syrien, *Chronique*, édit. Chabot, t. II, p. 185. Vers 550, nous connaissons un évêque, ou plutôt un pseudo-evêque, nommé Sergius, envoyé en pays himyarite par la secte des phantasiastes, cf. ci-dessus, col. 1226. En revanche on ne peut soupçonner l'orthodoxie de saint Gregentius, évêque de Taphar, qui, d'après les Ménées des Grecs, serait né à Loplîana (Ulpiana, en Dardanie; d'autres sources disent à Milan), aurait passé en Égypte, et d'Alexandrie aurait été envoyé à Taphar. Nous avons sous son nom deux ouvrages : un dialogue avec un juif nommé Herban, et un code de *Lois des Homérites*. Le dialogue, pour mettre les choses au mieux, aurait été retouché et complété par le scribe Palladius, qui recueillit la dispute avec le juif, car on y trouve jusqu'au récit de la mort et de la sépulture du saint; celui-ci joint à ses arguments le plus surprenant miracle, et, pour achever de convertir ses interlocuteurs, il fait apparaître le Christ ressuscité et monté aux cieux, qui se dévoile à tous ceux des juifs qui reçoivent le baptême; aussi les juifs se convertirent-ils, au nombre évidemment fabuleux de cinq millions et demi. Non moins incroyablement miraculeuse avait été l'élection d'Abraha, telle que la raconte une partie de la *Vie* que résument les Ménées et qui n'a pas été publiée avec le dialogue et les lois. Duchesne, *Églises séparées*, p. 333-336. Quant aux lois elles-mêmes, demandées à saint Gregentius par Elesbaas et Abraha (car l'auteur ne suppose pas qu'ils se soient brouillés), on y voit l'évêque imposer des conversions sous peine de mort, punir l'adultère par la mutilation, la sodomie par la peine de mort, les

enchantelements par la peine du feu, l'ivresse par la fustigation, et de même les coups portés à la femme par le mari, cette dernière faute étant punie plus ou moins sévèrement suivant que le mari est riche ou pauvre, etc. On voit par ces exemples combien irréaliste est une pareille législation; la préoccupation des péchés de la chair y tient une grande place. « Il est évident que nous sommes à Saleite. » (Duchesne). Aussi est-il impossible de rien retenir historiquement des écrits attribués à saint Gregentius. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 563-784; Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 663-665. Abraha serait mort après trente ans de règne, à en croire l'auteur du *Dialogue*, col. 781-783; et saint Gregentius le suivit de près dans la tombe, après autant d'années d'épiscopat. Sa fête se célèbre le 19 décembre; il ne figure pas au martyrologe romain. Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, dans *Acta sanctorum*, oct., t. XI, p. 311-312; *Synaxarium Constantinop.*, édit. Delehaye, col. 328-330.

Nous possédons heureusement sur le règne d'Abraha des informations plus solides. Il faut mettre au premier rang l'inscription Glaser 618, abondamment commentée par l'inventeur lui-même dans *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mârib* (dans les *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1897, fasc. 6; l'inscription, de même que Gl. 554, avait été découverte au cours du voyage de 1888), et rééditée dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, pars IV, t. II, n. 541, p. 278-295; cf. en outre Winckler, dans *Orientalische Literatur-Zeitung*, 1898, t. I, col. 21-24; et Praetorius, *Bemerkungen zu den beiden grossen Inschriften zu Mârib*, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1899, t. LIII, p. 15-24. L'inscription, très longue, commence par une invocation caractéristique : « Par la puissance, la faveur et la miséricorde d'er Rahmân et de son Messie et du Saint-Esprit... » La formule ainsi complétée est manifestement chrétienne, ce qu'on ne peut point assurer de la seule invocation d'er Rhamân; M. Dietlef Nielsen a perdu sa peine en essayant d'y faire reconnaître une triade de divinités païennes, cf. par exemple son étude, *Die altarabische Mondreligion und die mosaïsche Ueberlieferung*, Strasbourg, 1904. Abraha se désigne lui-même comme tenant le pouvoir du roi geez (aksomite) Ramhîs Zubaimân, par ailleurs inconnu, et s'attribue à lui-même l'ancien titre des rois himyarites, « roi de Saba et de Dhû Raidân et de Hadramaut et de Yemenât et de leurs Arabes en haut et bas pays. » Cette désignation montre bien que le seul lien de dépendance qui le rattachât au souverain d'Aksum était le paiement du tribut, en signe de vassalité nominale, et que, ce geste accompli, il avait conscience d'exercer sur le pays l'autorité effective; mais le seul fait qu'Abraha mentionne le roi d'Aksum au début de l'inscription et réserve une place pour son monogramme confirme ce que disent les historiens byzantins, qu'Abraha reconnut la suzeraineté du successeur de Kaleb. Le pouvoir d'Abraha, reconnu par les Abyssins, était contesté par un certain Yezîd ben Kabschât, qui avait avec lui plusieurs chefs sabéens et leurs troupes, et que M. Glaser voudrait identifier avec le prince de même nom auquel Kais transmit la phylarchie des Kinda, cf. col. 1198-1200. L'inscription dit clairement que ce Yezîd devait son autorité à Abraha lui-même; au fond cette affirmation n'est pas contradictoire avec celle des historiens byzantins, qui font de Kais et de sa famille (à supposer que notre Yezîd en fasse réellement partie) des créatures de Justinien, mais qui insistent sur les fréquentes ambassades échangées à ce propos entre les cours de Byzance, d'Aksum et de Himyar; en sorte que chacun des souverains en question avait contribué à l'élévation de la famille de Kais. Si l'identification proposée par M. Glaser était admise,

l'inscription jetterait un jour intéressant sur les intrigues politiques en Arabie : on en pourrait induire que Yezîd, vu ses relations avec Byzance, a toutes chances d'être un instrument entre les mains de cette cour, qui, après avoir contribué au succès des Aksomites en Arabie du sud, s'inquiétait de voir un des leurs devenir trop puissant, et lui suscitait sous main des difficultés. Il n'y aurait rien là qui ne fût dans la ligne de ce que nous pouvons saisir de la politique des grands empires rivaux en Arabie; mais il reste trop de conjecture à la base de ces considérations pour qu'on puisse les proposer sans de prudentes réserves. Yezîd, à en juger par les noms de lieux identifiabiles parmi ceux que porte l'inscription, aurait surtout recruté ses partisans à l'est du Yémen, tandis que les tribus voisines des monts Serat, de Sanâ, de Taphar, demeureraient fidèles à Abraha, dont la puissance était pour elles plus effectivement redoutable. Une grave nouvelle, reçue de Mârib et qui apparaissait comme menaçante pour les deux partis, mais plus immédiatement pour Yezîd, arrêta les hostilités et décida de la soumission des rebelles : la digue, jadis réparée par Scharahbil Yafur, s'était de nouveau rompue, et cet accident, qu'il fût ou non entièrement fortuit, devenait pour Abraha une circonstance avantageuse. Abraha donna des ordres à tous les Arabes du Sud pour que le matériel et le personnel nécessaires à la réparation fussent amenés à pied d'œuvre dans un délai déterminé; entre temps il faisait procéder, à Mârib même, à la dédicace d'une église, desservie par un prêtre, preuve qu'il existait des chrétiens dans cette ancienne capitale; il est possible que, suivant l'hypothèse de Praetorius, l'église, déjà existante, ait souffert dans la catastrophe, et ait elle-même été réparée. Il y eut encore d'autres incidents : la population de Mârib trouvait trop lourde la charge d'entretenir tant de monde, et il fallut licencier une partie du personnel; d'autre part les rebelles semblent avoir voulu apporter leur contingent à la main d'œuvre, et ne pas laisser autour d'Abraha les seules troupes qui avaient marché contre eux; l'heureux achèvement des travaux marqua la réconciliation générale.

A cette occasion des ambassades vinrent apporter à Abraha les félicitations des souverains, et lui conférer aux yeux des Arabes un prestige sans exemple jusqu'alors : si quelqu'un de ces augustes personnages avait trempé peu auparavant dans des machinations contre le vice-roi chrétien du Yémen, le succès de celui-ci leur imposait de paraître ses amis pour le moment. Ainsi furent représentés simultanément à Mârib l'empereur Justinien de Byzance, le roi de Perse Chosrau Anoscharwân, le négus Ramhîs Zubaimân d'Aksum, el Mundhir de Hîra, le ghassânide el Hârith ben Djabala, et Abîkarib, lui aussi désigné comme fils de Djabala (cf. col. 1216). L'ambassadeur de Justinien n'est pas nommé; nous connaissons d'autre part plusieurs des diplomates employés alors par Byzance à ces sortes de négociations, et Glaser, en dernier lieu, voulait identifier cette ambassade avec le deuxième voyage de Julien, que Procope, *De bello Persico*, I, 21, édit. de Bonn, t. I, p. 106, mentionne un peu avant la guerre pour la possession de la *strata*; c'est une des raisons qui l'ont amené, comme nous l'avons vu, à avancer de quelques années le point de départ de l'ère himyarite, et il trouve en outre à cette combinaison l'avantage de ne pas mettre en présence, dans les mêmes cérémonies officielles, les représentants de Byzance et de la Perse à une époque où ces deux nations ou leurs ressortissants auraient été en guerre, comme ce serait le cas si, faisant partir l'ère himyarite de 115 avant J.-C., nous dations de 542 (printemps)-543 (fin février ou mars) les événements racontés par l'inscription (657-658 de l'ère de Himyar), et les

ambassades en particulier de l'automne 542 (dhûman 658). On remarquera que ces raisons ne sont pas décisives, que les ambassadeurs de nations belligérantes peuvent se rencontrer à une cour neutre, et que nous ne sommes pas assurés de connaître par Procope ou par Nonnosus (duquel nous n'avons d'ailleurs que des fragments) toutes les ambassades envoyées par Byzance ni tout son personnel diplomatique. Nous croyons donc qu'on peut maintenir pour l'inscription et pour les faits qu'elle commémore la date 542-543.

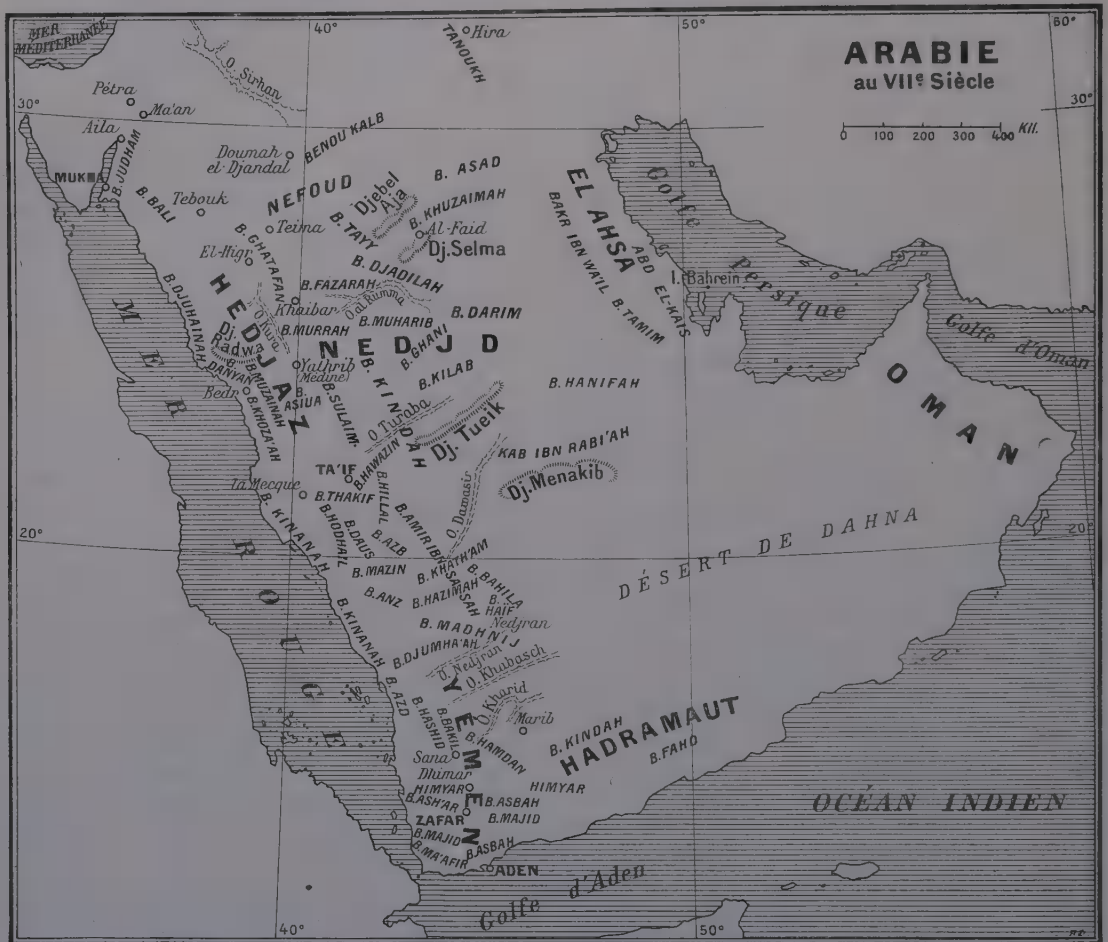
Il est intéressant de voir les influences romaines et perses essayer de se primer l'une l'autre ou tout au moins de se contrebalancer au sud de la péninsule, comme en témoigne l'envoi d'ambassades simultanées; les conséquences de cet état de choses ne pouvaient manquer de se faire sentir jusque dans le domaine religieux. Nous savons par Procope, *De bello persico*, I, 21, t. I, p. 107, que Justinien insistait auprès des Himyarites pour les décider à faire campagne contre les Perses, que les Himyarites hésitaient devant une expédition si lointaine au delà des déserts, et qu'Abraha, une fois son trône consolidé, après avoir promis à Justinien son concours militaire, se contenta d'une unique tentative, qui d'ailleurs n'aboutit point. Nous n'avons aucun moyen de vérifier si cette unique expédition contre les Perses a quelque lien avec une campagne célèbre dans les légendes arabes, la campagne contre la Mecque dite « de l'Éléphant » à cause de la monture qui portait Abraha; il serait possible que les Juifs du Yémen, vaincus, aient continué à tourner leurs regards du côté de la Perse, que dans ces conditions les Juifs du Hedjâz aient paru à Abraha un danger, et que l'expédition dirigée contre la Mecque et Médine ait eu en même temps pour but de diminuer l'influence persane en abattant un parti persophile. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, p. 204-205, identifie la campagne dont parle Procope avec l'expédition de l'Éléphant et fixe la date de celle-ci en conséquence; mais il ne peut y avoir là qu'un rapprochement conjectural.

Cette guerre de l'Éléphant fut une des suites de la construction par Abraha d'une église chrétienne à Sanâ, dans le quartier situé immédiatement à l'ouest de la citadelle de Gumdân, à l'endroit où un amas de ruines porte encore le nom de *Gurkat el Kalis* (voir le plan de Glaser reproduit dans *Corpus inscript. semitic.*, pars IV, t. I, p. 3). L'église en effet était si belle qu'on l'appelait l'« église » par excellence, *Kalis* (ἐκκλησία). Abraha avait voulu en faire le plus remarquable de tous les édifices existants, et la légende assure qu'il prenait aux travaux un intérêt si vif que pendant toute leur durée il vécut et coucha sur le chantier. Abû Sâlih, utilisant Tabari (car de son temps l'église était déjà détruite), et el Azrakî, l'historien de la Mecque, nous ont laissé la description de cet édifice, qui sans doute, malgré les prétentions d'Abraha, était dès ce moment surpassé par plus d'une église, mais qui ne manquait pas de somptuosité. Il était de plan basilical; les matériaux provenaient en grande partie de l'ancien « château de Bilkis », à Mârib. La nef était séparée des bas-côtés par des colonnes de marbre; au-dessus des rangées de colonnes, ainsi qu'au fond de l'abside, on admirait une décoration de peintures et de mosaïques; le bas des murs était lambrissé, le pavement était en marbres multicolores, la barrière du chœur en bois d'ébène incrusté d'ivoire; les portes étaient recouvertes de plaques d'or fixées avec des clous d'argent, et de plaques d'argent fixées avec des clous d'or massif; celles qui conduisaient aux trois autels avaient leurs panneaux retenus par des clous de pierres précieuses; partout étaient multipliés les ornements d'or et d'argent. Abû Sâlih, *Churches and monasteries of Egypt and some neigh-*

bouring countries, édit. Ewetts, Oxford, 1895, p. 300-301; Butler, *The Arab Conquest of Egypt*, Londres, 1902, p. 147-148; el Azrakî, *Kitâb Akhbâr Mekka*, dans Wüstenfeld, *Chronicon der Stadt Mekka*, t. I, p. 89 sq. Abraha aurait été aidé dans cette construction par l'empereur byzantin, qui aurait contribué aussi aux frais des églises de Nedjrân. Lammens, *La république marchande de la Mecque*, dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, V^e série, t. IV, p. 51 (29 du tiré à part). Abraha avait, en bâtissant la *Kalis*, nous disent les auteurs arabes, un autre dessein que celui de réaliser un chef-d'œuvre; il voulait détourner les Arabes du pèlerinage à la Kaaba de la Mecque, et concurrencer le sanctuaire de la pierre noire par un sanctuaire chrétien soustrait aux influences perses. La Kaaba possédait un tel prestige qu'on en donnait le nom aux édifices religieux remarquables: on disait la *Kaaba* de Sanâ, et le poète el Ascha, qui fréquentait les chrétiens nedjrânites, parle de la *Kaaba* de Nedjrân. Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, p. 43. Abraha envoyait des hommes de confiance faire de la propagande pour son nouveau pèlerinage, tel Mohammed ben Khuzâi, qui fut tué en se livrant à cette propagande chez les Kinâna. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, p. 203; Glaser, *Zwei Inschriften*, p. 70-71. L'invitation publiée par Abraha, et dont il s'était vanté dans une lettre au roi d'Aksum, excita l'indignation des Arabes païens. Un des Fukaim de la Mecque, un des « faiseurs de calendrier » (c'est-à-dire de ceux qui avaient la charge d'annoncer à chaque pèlerinage s'il y aurait ou non l'année suivante introduction d'un mois intercalaire pour faire concorder à peu près l'année lunaire avec l'année solaire) crut venger le sanctuaire mecquois en souillant d'ordures l'église de Sanâ. Abraha entra dans une violente colère et par représailles résolut de détruire la Kaaba de la Mecque (peut-être l'incident avait-il surexcité en lui une volonté déjà éveillée pour d'autres motifs). Il leva une armée, composée d'Himyarites, d'Abyssins et de Kindites, et prit le commandement, monté sur un éléphant. Cet éléphant a frappé l'imagination des Arabes; la sourate cv du Korân, qui garde le souvenir de cette campagne, est appelée « l'Éléphant », et l'année de l'expédition, en laquelle on prétend que serait né Mahomet, en garde le nom d'« année de l'Éléphant ». Tout ce récit est embelli, par les auteurs arabes, de traits merveilleux sans valeur historique; on a mêlé aux événements le grand-père de Mahomet, Abd-el-Mottalib, pour rehausser la gloire de la famille du Prophète; non contents de rappeler l'échec d'Abraha, les traditionnistes ont imaginé de faire ployer les genoux à son éléphant, comme eût pu le faire un chameau, dans la direction de la Mecque, en hommage à la Kaaba; et ils racontent que l'armée abyssino-himyarite fut criblée de pierres, provoquant des pustules au contact, par les oiseaux que le Korân appelle *abâbil*. Une indication du *Sirât er Rasûl* d'Ibn Hischâm permet de ramener à sa juste valeur l'attaque de ces oiseaux: il s'agit d'une épidémie de petite vérole et de rougeole, maladies qui firent leur première apparition dans le pays l'année de l'Éléphant. Voir pour ces légendes Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 270-279; Tabari, trad. Nöldeke (notes importantes du traducteur), p. 202-218. Abraha ne mourut point pendant l'expédition, mais ne survécut pas longtemps. Nous ne pouvons dater avec précision l'expédition contre la Mecque ni la mort d'Abraha, la donnée sur l'« année de l'Éléphant » et la naissance de Mahomet n'étant pas historiquement utilisable. La date « traditionnelle » tombe environ en 570. Cf. Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sirâ*, dans *Journal asiatique*, 1911, X^e série, t. XVII, p. 211.

Après Abraha, les auteurs arabes nous apprennent que régnèrent successivement ses deux fils Yaksum (la forme exacte est Aksum, d'après l'inscription Glaser 618 où ce prince est nommé; le *Dialogue* attribué à saint Gregentius l'appelle Serdid) et Mesrûk (forme éthiopienne : Mesreg). Ces deux rois nous sont connus par les monnaies, si le premier est bien le BACIAI AZΩMI de la monnaie publiée dans la *Revue numismatique*, 1868, pl. II (on trouve d'autre part un Axumâi dans les listes royales éthiopiennes), et si le second est le Gersem (nom à lire à rebours),

les indices positifs sont vraiment très faibles. *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 156-157. Cette conquête du Yémen par les Perses fut un des prétextes de la rupture survenue en 572 entre eux et Byzance, ce qui fournit encore une raison de ne pas admettre la datation traditionnelle de la campagne de l'Éléphant. Théophylacte, III, 32, édit. de Bonn, p. 132. Nous n'avons pas à insister sur ces événements auxquels les chrétiens du pays ne semblent pas avoir pris grande part. Le Yémen était encore sous la domination perse au début de l'islam; le dernier gouverneur perse se



45 — Arabie au VII^e siècle.

nommé sur le revers de la même pièce; il est possible que le roi AZΩMI soit l'Axumâi d'Éthiopie et le suzerain de Mesreg. Glaser, *Skizze*, t. II, p. 558; *Zwei Inschriften*, p. 38, 93, 97, 117; Dillmann, *Bemerkungen*, dans les *Sitzungsberichte* de Berlin, 1890, p. 11. Après Masrûk, le Yémen échappe aux Abyssins et à leurs vice-rois himyarites, et passe sous la domination perse; la tradition arabe veut que l'instigateur de ce revirement ait été un Juif himyarite nommé Saïf, qui, pour venger sa famille d'une offense commise par Abraha, obtint, grâce au roi de Hîra, le concours du roi de Perse, après que le basileus de Constantinople lui eut refusé le sien. Une armée perse commandée par Wahriz défit l'armée himyarite, et Masrûk fut tué. Il est possible que les Abyssins, comme l'a cru Caussin de Perceval, aient tenté de reprendre cette région; le fait en soi n'aurait rien que de vraisemblable, mais

convertit au mahométisme. Les chrétiens n'eurent pas à souffrir de la part de leurs nouveaux maîtres, qui se montrèrent au Yémen plus tolérants qu'ailleurs. C'est en ce temps-là que Nedjran aurait eu pour évêque le poète Kuss ben Saïda; son équité reconnue l'avait fait surnommer « l'arbitre des Arabes »; il profitait des rassemblements que provoquaient le pèlerinage à la Mecque et la foire voisine de Ukâz pour prêcher l'unité de Dieu, et le prophète, dit-on, entendit dans sa jeunesse un sermon de Kuss qui fit sur lui une durable impression. Masoûdi, *Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, t. I, p. 121. Malheureusement la doctrine prêchée à Kuss (qui lui-même fut plus tard transformé par la légende en dieu de bonne aventure) porte si peu l'empreinte caractéristique des dogmes chrétiens, qu'on se demande s'il était bien chrétien, à plus forte raison évêque, et non pas seulement un des nombreux

Arabes qui tendaient alors vers le monothéisme. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, 2^e édit., Berlin, 1869, t. I, p. 43-45, fait de lui un « Rakûsien », c'est-à-dire un tenant d'une doctrine ébionite influencée par des éléments empruntés aux Sabiens ou chrétiens de Saint-Jean, et en même temps par l'ambiance monophysite : « Un monophysisme transplanté sur un tronc ébionite; » cf. aussi Margo-liouth, *Mohammed and the rise of Islam*, p. 43. Le P. Cheikho lui a fait une place dans ses *Poètes arabes chrétiens*. Le P. Lammens met en avant une autre hypothèse : un « évêque de Nedjrân », anonyme, était passé en proverbe pour son éloquence; on l'aura confondu avec Kuss ben Saida, lui aussi grand orateur. *Le Berceau de l'Islam*, t. I, p. 253, note. — Ce fut aussi sous la domination perse que l'église (la Kaaba) de Nedjrân fut construite par la famille chrétienne d'Abdelmadân, une des plus illustres des Banû-l-Hârith. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 160.

IX. LES CHRÉTIENS AU HEDJAZ JUSQU'À MAHOMET. — La partie de la péninsule arabe où il y a lieu de s'arrêter le moins longtemps à la recherche de chrétientés antéislamiques est certainement le Hedjâz, soit entendu au sens étroit que lui donnaient les anciens Arabes (pour lesquels la Mecque appartenait au Tihâma plutôt qu'au Hedjâz), soit pris au sens plus large que nous avons adopté d'après le P. Lammens, voir col. 1159. Mgr Duchesne a pu écrire : « Le Nedjd fut touché par la prédication chrétienne, mais assez tard, pas avant le vi^e siècle. Quant au Hedjâz, il ne l'entendit jamais. » *Hist. anc. de l'Eglise*, t. III, p. 574. Tout ce que nous rencontrons en fait de chrétiens dans cette contrée, ce sont des individus d'origines diverses, qui ont conservé quelque chose du christianisme de leur pays; mais point de communautés organisées, point de hiérarchie régulière, rien qui ressemble à des chrétientés. Aussi ce chapitre ne peut-il être que très court, et il le serait plus encore si nous ne devions y recueillir que des traditions historiquement incontestables. « Ce n'est pas dans ces légendes qu'on trouvera des renseignements pour la future refonte de l'*Oriens christianus* de Le Quien, la matière pour la rédaction d'une *Arabia sacra*. » Lammens, *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'Hégire*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XIV, Le Caire, 1918, p. 229.

La capitale orientale de cette région était la Mecque, qui, à la veille de l'éclosion de l'Islâm, formait déjà une véritable ville, grâce au sanctuaire vénéré de la Kaaba. Les légendes arabes ont fait gloire à cet édifice d'une antiquité fort exagérée, et en ont reculé l'établissement de plus en plus haut au fur et à mesure que s'est constituée la doctrine musulmane; Mahomet, une fois instruit, grâce aux Juifs de Médine, de l'histoire d'Abraham et d'Ismaël, a fait admettre à tous les Arabes la fondation de la Kaaba par Abraham en personne, tradition que ne connaissent manifestement pas les anciens Arabes, et de laquelle Mahomet lui-même ne devait pas avoir une notion bien claire, car, avant l'hégire, il ne fait pas à la Kaaba, dans sa prédication, la place qu'eût méritée un sanctuaire dû à Abraham, le père de la vraie religion. Quel était le dieu adoré dans la Kaaba, enceinte sacrée plutôt que temple, puisqu'elle ne reçut une toiture que du vivant de Mahomet? La tradition islamique orthodoxe veut que de tout temps le culte d'Allâh, le Dieu unique ou tout au moins le Dieu suprême, le créateur, ait eu à la Kaaba la place d'honneur; mais il est certain qu'à côté d'Al-lâh, et peut-être sur le même pied que lui, et, à ce qu'il semble, plus fréquemment que lui, on y adorait des idoles dont la plus célèbre est la divinité moabite

ou mésopotamienne Hubal ou Hobal, connue par une inscription nabatéenne (sans qu'on puisse dire que Hobal est la divinité principale de la Kaaba, cf. Lammens, art. cité, p. 224, contre Wellhausen; Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, X^e série, t. VIII, 1906, p. 368). D'autres divinités plus ou moins secondaires, en grand nombre, avaient leur place dans cette sorte de Panthéon, qui ressemblait beaucoup plus à un sanctuaire polythéiste qu'à un centre de monothéisme même théorique. Il faut mentionner à part la fameuse « pierre noire », un des nombreux bétyles que vénéraient les Arabes; Mahomet trouva le moyen de conserver cette pierre en y attachant une signification qui n'était point idolâtrique. Il dut de même, en un jour d'indulgence, qu'il regretta par la suite, laisser subsister les « filles d'Allâh », les déesses el-Lât (Allât, dont le nom doit se lire, à la place de celui d'Allâh, dans certaines poésies préislamiques), el-Ozza et Manât, en y voyant des intermédiaires qui intercèdent auprès d'Allâh, non des idoles proprement dites; mais dans quelle mesure cette interprétation était-elle celle des Mecquois? Ce n'est pas les calomnier que de les traiter de païens et d'idolâtres. Au nombre des divinités qui recevaient un culte dans la Kaaba (Mahomet en aurait trouvé 360), une tradition rapportée par el Azrakî, l'historien de la Mecque, veut que l'on compte Jésus et Marie; et parmi les chefs de la dynastie de Djorhom, qui, d'après les auteurs arabes, auraient commandé à la Mecque quelques siècles avant Mahomet, on fait figurer un prince surnommé Abd-el-Masih, « serviteur du Messie », dont le nom propre aurait été peut-être Amr, fils de Bakila, et que Caussin de Perceval fait régner (approximativement) de 76 à 106 après Jésus-Christ : son surnom, à lui seul, constituerait une preuve des hommages rendus à Jésus dans la Kaaba. *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 195-198. Mais il serait bien imprudent de prendre une pareille information pour de l'histoire assurée.

La grande institution à laquelle la Mecque dut sa prospérité est le *hadjdj*, le pèlerinage. Nous n'avons pas à étudier en détail cet ensemble de pratiques, qui n'entre pas dans notre sujet, nous contentant de renvoyer au livre classique de C. Snouck Hurgronje, *Het Mekkanische Feest*, Leyde, 1880, résumé par A. J. Wensinck dans l'*Encyclopédie de l'Islâm*, article *Hadjdj*, et à Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums* (formant le III^e volume de *Skizze und Vorarbeiten*), p. 64 sq. L'homme qui avait le plus contribué, avant Mahomet, à donner à l'institution du pèlerinage et aux cérémonies de la Kaaba une forme précise était, dit-on, Kosayy (surnom de Zaidben Kilâb), de la tribu de Qoraisch ou Quraisch; ce fut lui qui partagea à ses contribules le terrain avoisinant la Kaaba (sauf l'emplacement réservé aux « tournées » ou processions) et qui les décida à s'y construire des demeures fixes, faisant de la Mecque une ville stable; il assura à sa famille les charges les plus importantes dans l'ordonnance du pèlerinage, et fonda ainsi à la Mecque la situation privilégiée des Qoraischites. Ses descendants en profitèrent pour acquérir des richesses considérables, en particulier la famille de Hischâm, père d'Abdel-Mottalib qui fut le grand-père de Mahomet; Abdel-Mottalib retrouva la source perdue de Zamzam, où déjà les Djorhomites avaient établi un puits, et que, disait-on, Ismaël avait fait jaillir miraculeusement. A la Mecque, les préoccupations commerciales et bancaires se mêlaient de plus en plus, dans l'exploitation du pèlerinage, au sentiment religieux. La période du *hadjdj* ne comprenait pas seulement les jours marqués pour les cérémonies à la Kaaba; elle s'ouvrait par d'importantes foires dans la région avoisinante, à la faveur de l'inviolabilité du *haram* ou territoire

sacré, et aussi des mois sacrés où la guerre était interdite : telles la foire d'Okâz ou Ukâz, où Mahomet jeune aurait entendu prêcher Kuss ben Saida, l'« évêque de Nedjran », ou celles de Minâ, de Madjanna, de Dhû-l-Madjâz. Ces marchés où se traitaient beaucoup d'affaires ne devaient pas leur activité seulement aux mouvements de foules qu'entraînait le pèlerinage (moins fréquenté à cette époque que depuis la loi promulguée par le prophète) : la Mecque était l'une des étapes principales sur la route des caravanes, entre la Syrie ou la Babylonie et le Yémen ou l'Éthiopie, l'Oman ou le Bahrein; les Mecquois eux-mêmes étaient d'entrepreneurs organisateurs de caravanes, auxquelles les tribus nomades du voisinage fournissaient le personnel subalterne. Voir H. Lammens, *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère*, dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, V^e série, t. IV, 1910, p. 23-54. Il importait de signaler cette activité commerciale intense, car c'est à elle que la Mecque dut la présence des rares chrétiens qu'elle connut avant l'Islâm.

En effet le plus grand nombre des chrétiens dont nous constatons le séjour ou le passage à la Mecque étaient des habitants des régions avec lesquelles le commerce qoraischite mettait les Mecquois en relations, et les Mecquois d'origine devenus chrétiens furent toujours une exception rarissime, si même la tradition qui attache à leur nom l'épithète de chrétiens n'est pas à écarter comme tendancieuse. Les plus nombreux furent sans doute les Abyssins, dont on reconnaît le nom dans celui des *Ahâbisch*, garde mercenaire embauchée par les commerçants de Qoraisch pour protéger leurs affaires. Lammens, *Les Ahâbisch et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *Journal asiatique*, XI^e série, t. VIII, 1916, p. 424-482. La Mecque avait subi le contact des Abyssins lors de l'expédition militaire dont la légende de l'Éléphant a conservé la trace; mais ce n'était pas la seule occasion qui mit la métropole du Tihâma du Hedjâz en relations avec les Abyssins, d'une rive ou de l'autre de la mer Rouge : une famille de Qoraisch, les Mahzoumites, achetait sur la côte africaine des esclaves qu'elle employait comme main d'œuvre, ou dont elle faisait le fructueux trafic; nous en connaissons nommément quelques-uns, tel le nègre Bilâl qui, ayant d'emblée embrassé l'Islâm, devait devenir le premier *muezzin* de Mahomet; parmi ces esclaves, gens de métiers, soldats mercenaires, il y avait des chrétiens, appartenant à la secte monophysite qui dominait alors en Abyssinie, et tous ne se montrèrent pas aussi faciles à faire apostasier que Bilâl. Quelques esclaves étaient coptes, et Mahomet en eut un de cette provenance, que lui avait cédé son oncle Abbâs; et ce fut un charpentier copte, Baqûm ou Pacôme, qui pourvut la Kaaba, pendant la jeunesse de Mahomet, de sa première toiture. C'est surtout de Syrie que venaient à la Mecque les marchands de blé, qualifiés de ce fait *Anbât*, et dont beaucoup étaient chrétiens. On trouve même des membres de la tribu de Ghassân installés à la Mecque, avec le titre de *halîf*, « affiliés », du clan qoraischite des Banoû Asad, et à ce titre installés, non dans les tentes des faubourgs, mais dans le voisinage même de la Kaaba, preuve de la considération dont ils jouissaient; le Prophète, quand il occupa la Mecque, laissera à l'un de ces *halîf* ghassânides, affilié aux Omayyades, la liberté de se choisir une épouse qoraischite, autre témoignage dans le même sens. Il y avait à la Mecque des chrétiens de Hîra : ce furent eux qui enseignèrent l'écriture aux Mecquois. Les Nedjranites, eux aussi, étaient en relations d'affaires avec les commerçants et les banquiers de la Mecque, et avaient dans cette ville des représentants

chrétiens, nous aurons à le constater pendant la vie de Mahomet. Un Arabe de la tribu des Banoû Idjl, branche chrétienne des Bakr, s'était fixé à la Mecque, où il devint *halîf* du clan qoraischite de Sahn. On trouve encore des Byzantins, des *Roûmi*, tel un des premiers bailleurs de fonds de Mahomet, le riche Sohaib ben Sinân. Même quand nous ignorons leur origine, des Mecquois libres ou esclaves portant des noms comme Nastâs (Anastase), Minâ (Mennas), Yohannas (Jean, celui-ci esclave de Sohaib), se révèlent par là même comme chrétiens. Enfin Azrakî, dans *Wûstenfeld, Chroniken der Stadt Mekka*, p. 501, dit qu'il existait dans cette ville un cimetière chrétien; Moslim atteste la même chose pour les Juifs, qui étaient pourtant moins nombreux à la Mecque et moins considérés, à l'inverse de Médine.

Il est beaucoup plus rare de voir des chrétiens signalés parmi les Qoraischites eux-mêmes que parmi les étrangers, et les noms qui reviennent sous la plume des chroniqueurs sont toujours les mêmes. Yaqûbî a beau écrire (*Historiae*, édit. Houtsma, Leyde, 1883, t. I, p. 298) que, « parmi les clans arabes chrétiens, il faut mentionner ceux de Qoraisch », le nombre des chrétiens, même appartenant au clan le mieux disposé, celui des Banoû Asad, demeure certainement très bas, et Yaqûbî lui-même n'en cite que deux, parmi lesquels le fameux Waraqa ben Naufal, Asadite et cousin de Khadîdja, la première épouse de Mahomet. Descendant de Kosayy, appartenant donc à l'aristocratie de la Mecque, ce Waraqa possédait une instruction très supérieure à celle de ses compatriotes; il connaissait les caractères hébraïques (c'est sans doute pour cela que le compilateur de la *Sira halabiya* croit qu'il professa d'abord le judaïsme), lisait les livres saints des deux Testaments et traduisait, dit-on, en arabe une partie de l'Évangile. *Kitâb el Aghânî*, t. I, p. 164. Son christianisme, plus ou moins orthodoxe, ne semble pas douteux, mais on ne saurait accepter les yeux fermés la tradition qui lui attribue auprès de Mahomet le rôle d'une sorte de garant. Waraqa avait un cousin germain nommé Othmân ben Howairith, qui, d'humeur voyageuse, passa à Constantinople et y reçut le baptême; il est vraisemblable qu'il ne s'était senti attiré vers les Byzantins, dont le basileus était le protecteur-né des chrétiens en Orient, que parce qu'il était déjà chrétien de tendance. Yaqûbî, *loc. cit.*; Lammens, *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire*, p. 216, 219. Il voulut ensuite s'appuyer sur Byzance, non pour accroître dans sa ville natale l'influence chrétienne, ce qui eût pu rencontrer un certain succès, mais pour s'y tailler un gouvernement ou une phylarchie à la façon des Ghassânides; cette tentative, par trop contraire aux instincts individualistes des Mecquois, n'aboutit point, et Othmân se réfugia à la cour de Ghassân, où, sur la suggestion d'émissaires mecquois, il fut, dit-on, empoisonné. D'autres membres de ce groupe devaient se convertir au christianisme, mais seulement plus tard, tel Obeid-Allâh ben Djahch, premier mari d'une des femmes du prophète; d'autres, tel le poète Zaid ben Amr, tout en attaquant le culte des idoles à la Kaaba, ne parvinrent jamais à se fixer dans une religion précise. Ces hommes appliqués à la recherche de la vraie religion recevoient le titre assez énigmatique de *hanîf*, auquel les arabisants ont donné d'autant plus de significations différentes que le mot n'est pas arabe d'origine mais emprunté à quelque langue voisine, sans que les linguistes se soient mis d'accord jusqu'à présent sur une étymologie déterminée. Voir l'art. *Hanîf*, par Fr. Buhl, dans l'*Encyclopédie de l'Islâm*. Mahomet, à plusieurs reprises, applique dans le Korân ce terme à Abraham, en spécifiant qu'il n'était ni juif, ni chrétien, ni polythéiste, mais *hanîf*;

un vers souvent cité du *Kitâb el Aghânî*, xvi, 45, se prête fort bien à la même interprétation, que ne contredit pas celle de Margoliouth, traduisant le mot par « musulman »; on sait en effet que Mahomet prétendait remettre en honneur la religion vraie d'Abraham. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1903, p. 467-493; *Mohammed and the rise of Islam*, p. 116. Mais on ne peut appliquer littéralement cette traduction à la période préislamique, pour laquelle force est de se demander quelles gens pouvaient paraître se rapprocher le plus du monothéisme d'Abraham. Il semble que ce furent les ascètes chrétiens, et c'est ce qui a conduit J. Wellhausen à identifier ces deux termes. Mais on ne saurait trop nettement remarquer que ces ascètes, tels que les ont connus les Arabes du Hedjâz, ne rentrent pas dans la grande tradition chrétienne orthodoxe, et ne pouvaient donner de l'ascétisme chrétien qu'une idée très insuffisante. Cf. *Reste des arabischen Heidentums*, p. 200; Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, édit. Schwally, Leipzig, 1909, t. I, p. 8. On ne songe plus à faire des *hanîf* une secte à part, dérivée des esséniens, comme le voulait Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, 2^e édit., Berlin, 1869, t. I, p. 43, 45 sq. Quant au P. Lammens, il tient l'existence des *hanîf* pour une invention des traditionnistes, qui auraient imaginé cette explication pour rendre compte de certains passages du Korân. *Les chrétiens à la Mecque*, p. 195-196; *Mahomet fut-il sincère*, dans *Recherches de science religieuse*, 1911, p. 38, etc.; cf. S. Hurgonje, *Une nouvelle biographie de Mahomet*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1894, t. xxx, p. 66-67, sur « le château de cartes où l'on avait logé ces *hanîfs* antérieurs à Mahomet, qui auraient professé la religion d'Abraham ». Quoi qu'il en soit, les *hanîf* ou soi-disant tels, comme les chrétiens, étaient considérés à la Mecque, infiniment plus que les Juifs; si ces derniers sont couramment traités d'étrangers, on ne trouve pas ce qualificatif appliqué aux chrétiens en tant que tels, par exemple aux chrétiens qoraischistes; Abû Sofîân, le père des Omayyades, préluda aux alliances chrétiennes qui devaient être si fréquentes dans sa famille en épousant, entre autres, une fille de chrétien, et en donnant sa fille Umm Habîba au *hanîf* Obeid-Allâh, qui éprouvait assez de sympathie pour le christianisme pour se convertir par la suite, comme nous l'avons vu; et Warâqa ben Naufal, bien connu pour chrétien, ne perdit rien pour cela de sa situation aristocratique. La tradition musulmane nous fournit une preuve de cette considération accordée aux chrétiens ou aux *hanîf* christianisants, par son application même à les faire témoigner, comme des témoins d'un poids particulier, en faveur de la mission du Prophète. Voir H. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire, 1918, t. xiv, p. 191-230; *Les juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, 1918, p. 145-193, travaux d'approche en vue d'une monographie annoncée de la Mecque, qui formera une partie du second volume du *Berceau de l'Islam*.

Nous avons dit que les chrétiens de la Mecque furent toujours des isolés et ne constituèrent pas une chrétienté organisée pourvue d'une hiérarchie, d'un clergé. On voit bien çà et là mentionner des personnages occupant un rang plus ou moins défini dans la hiérarchie chrétienne, mais ils ne sont que de passage, et il s'en faut que ces informations soient toujours sûres ou précises. Un *schamâs*, dit-on, fit une fois vive impression par sa beauté sur la population mecquoise; on peut y voir un prêtre chrétien, mais le mot désignerait aussi bien un sacristain de synagogue. Warâqa est qualifié de prêtre par une

source très suspecte. Abd-el-Mottalib, grand-père de Mahomet, s'entretenant un jour au pied de la Kaaba avec un évêque, « c'est-à-dire un chef des chrétiens », s'entendit prophétiser par ce prêtre la mission future de Mahomet; un devin chrétien, un *Kâhin*, nommé Mamoûn ben Moâwia, exprima, peu avant la naissance de Mahomet, une prédiction semblable; or, si les *Kâhin* occupent un rang bien connu et quasi officiel parmi les personnes sacrées dans les tribus arabes païennes (Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums*, p. 130), on reconnaît moins la place de ces sortes de prophètes dans la hiérarchie chrétienne, et ce détail à lui seul nous ferait écarter l'anecdote, même s'il ne s'en trouvait pas d'autres raisons. On voit dans quel but la tradition fait intervenir les représentants du clergé chrétien, ou ceux qu'elle se figure comme tels : leur rôle est de garantir, avec l'autorité que leur confère leur connaissance des livres saints, l'authenticité de la mission de Mahomet. Il serait vain de chercher à dégager de telles anecdotes un résidu historique solide. Nous ignorons d'ailleurs à quelle confession pouvaient appartenir ces prêtres ou clercs de passage, ou ceux qui, à l'instar de Kuss ben Saïda, ont pu fréquenter les foires de la région mecquoise : amenés là par le courant des affaires commerciales, de points très éloignés les uns des autres, ils devaient faire entendre successivement le son de cloche de tous les groupes hérétiques de la péninsule et de son voisinage. Il serait surprenant que dans ces conditions les chrétiens de la Mecque eussent opposé à la prédication de Mahomet une résistance doctrinale sérieuse.

Si les juifs n'occupaient pas à la Mecque une situation de premier plan, il en était autrement dans d'autres parties du Hedjâz, et cela depuis longtemps. Médine, Khaïbar, Taïf, Fadak, Taima, étaient le centre de puissantes juiveries, tandis qu'on n'y trouvait guère ou pas du tout de chrétiens. Ce fut par le judaïsme que les habitants de ces régions connurent surtout le monothéisme avant Mahomet. A Taima, une foire importante avait été établie par le fameux Samauâl, parangon de la fidélité (il avait gardé jusqu'au bout les armes du roi-poète Imroulqaïs, en sacrifiant son propre fils plutôt que le dépôt); lui-même était poète; sur un poème à lui attribué et où Margoliouth reconnaît la main d'un chrétien, voir *Journal of the royal Asiatic Society*, 1906, 1907, *passim*. Le P. Cheikho, qui a édité le *Diwân* de Samauâl, a voulu voir dans l'auteur un chrétien, non un juif; mais ce sentiment, qui a été adopté par M. C. Huart (*Journal asiatique*, 1909, X^e série, t. xiv, p. 172-4), a contre lui une tradition si ancienne et si constante qu'il paraît imprudent de s'y arrêter. Il y avait d'ailleurs à Taima des Banoû Tayy qui étaient chrétiens. Dans la vallée du Ouâdi-l-Kurâ, à l'ouest de Khaïbar, on ne rencontrait pas seulement des juifs, mais des moines chrétiens, comme du reste tout le long de la route commerciale au nord du Hedjâz; ils appartenaient à la tribu des Banoû Udra, dont un poète disait qu'elle comptait « des moines dans le couloir du Ouâdi-l-Kurâ, et des prêtres parmi les chrétiens de Syrie »; elle partageait avec les Nedjrânites la réputation de respecter l'honneur des femmes, et les Arabes, peu sensibles à ce genre de mérite, lui reprochaient même de pratiquer l'amour platonique. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 208; *Le berceau de l'Islam*, t. I, p. 189-190. A Taïf, « la cité alpestre du Hedjâz », comme l'appelle le P. Lammens (voir son article sous ce titre, dans la *Revue des questions scientifiques*, octobre 1906), on avait voulu enrayer l'immigration juive, venue du Yémen, en imposant aux nouveaux arrivants une taxe de capitation, régime auquel ne furent jamais soumis les chrétiens comme

tels dans l'Arabie préislamique. Lammens, *Les juifs de la Mecque*, p. 161, 176; *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, 1, p. 297. Tâif, la ville des Thaqîfites, quoique possédant le sanctuaire de la déesse el-Lât, ne comptait pas que des fidèles de cette divinité, en dehors de la communauté juive, puisqu'elle fut le berceau d'un des poètes préislamiques qui ont le plus contribué à saper le prestige des idoles, Umayya ben Abî's-Salt. La tradition a entouré sa biographie de légendes au milieu desquelles il n'est pas aisé de retrouver une trame historique; on a voulu faire de lui, bien qu'il n'ait jamais consenti à embrasser l'islâm (il est mort en 630, huit ans après l'hégire), un témoin de la vocation prophétique de Mahomet; lui-même, dit-on, ambitionnait cette vocation, car il savait qu'un prophète allait paraître en Arabie; ce fut au cours d'un voyage en Syrie que, étant entré dans une église, il apprit d'un moine savant que le prophète attendu était déjà né. On voit ce que peut valoir une pareille « tradition ». Huart, *Une nouvelle source du Qorân*, dans *Journal asiatique*, X^e série, 1904, t. IV, p. 137-139. Umayya eut l'originalité de traiter dans beaucoup de ses vers des sujets religieux, alors que les poètes arabes de son temps n'éprouvaient guère cette préoccupation. Le P. Cheikho a pensé qu'il pouvait être chrétien; *Machriq*, t. IV, p. 573; tout au plus peut-on le dire christianisant, mais certains de ses vers contredisent des dogmes chrétiens capitaux. Il connaissait le christianisme et professait un monothéisme dans le genre de celui des *hanîf*. M. Huart a retrouvé dans le *Livre de la création et de l'histoire*, œuvre de Motahhar ben Tâhir el Maqdisî, dont il a donné une édition (Paris, 1899 sq.), un certain nombre de vers d'Umayya qui, traitant de sujets communs avec le Korân, présentent des variantes telles que, pour lui, la preuve est faite que ces vers sont authentiques; car, s'ils avaient été forgés ou retouchés par des musulmans, on les aurait mis d'accord avec le Livre sacré. Cette constatation précise de l'influence d'un poète christianisant sur Mahomet serait intéressante; mais la thèse n'est pas incontestable: Umayya et Mahomet peuvent dépendre d'une source commune, de laquelle ils n'auront pas retenu exactement les mêmes traits; divers indices donnent à penser que les narrations bibliques dont il s'agit circulaient dans les milieux arabes du Hedjâz, passablement déformées. Huart, art. cité, p. 125-167; compte rendu par R. Basset, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. LVIII, p. 100-101; P. Power, compte rendu de sa soutenance de thèse sur Umayya, et résumé anglais de la thèse par l'auteur, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. I, p. VI-VII, 197-222; Schulthess, *Umayya...*, *die unter seinem Name überlieferten Gedichtfragmente*, Leipzig, 1911.

A Médine, nous savons qu'il y avait des juifs et qu'ils étaient puissants dès le temps où le roi yéménite Asad rapportait du Hedjâz la foi judaïque, voir col. 1235. À côté des tribus, toujours en guerre civile, de Aus et de Khazradj, ils constituaient dans cette ville un élément d'ordre et d'activité, et acquirent ainsi la prépondérance, leur richesse aidant. Les chrétiens étaient loin de pouvoir prétendre à cette situation privilégiée, ne fût-ce qu'à cause de leur nombre dérisoire. Abû Kais ben el Aslat, un *hanîf* de Médine, déclare en propres termes dans un poème qu'il ne peut être ni juif, ni chrétien; si ces vers sont authentiques, ils ne sont assurément pas de ceux qui confirment la thèse de Wellhausen sur les *hanîf* ascètes chrétiens. Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. IV, *Medina vor dem Islam*, Berlin, 1889, p. 16. Il serait inconcevable qu'à côté des *hanîf* il n'y ait pas à signaler quelques chrétiens, car, si Médine était un centre plus agricole que commercial, il s'y trouvait

des marchands de blé syriens, des *Anbât*, comme à la Mecque, le pays ne produisant pas de froment, et ces marchands chrétiens contribuaient à faire connaître leur religion. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 208-209, 216. Mais on ne peut guère prononcer de noms propres. Un certain Abû Solaimân (Salomon) était sans doute chrétien ou juif. *Kitâb el Aghânî*, IV, 42. Lors de la bataille d'Ohod, livrée par Mahomet et ses Médinois aux Qoraischites l'an 3 de l'hégire (mars 625), un groupe de Médinois qui passèrent dans les rangs de Qoraisch pour ne pas se faire musulmans avait à sa tête un Abû Amir, qualifié « er Râbib », l'ascète ou le moine, ce qui donne à croire qu'il était, non pas *hanîf*, mais véritablement chrétien. Lammens, art. cité, p. 222. Mais, en tout cas, il n'y avait pas à Médine de chrétienté organisée.

Telle était la diffusion du christianisme dans le Hedjâz lors de la prédication de l'islâm par Mahomet. Moins avancée que dans le nord ou le sud de l'Arabie, elle ne peut cependant être tenue pour inexistante. Ces chrétiens étaient d'ailleurs mal instruits et peu fervents; à en croire les traditions arabes, ils auraient fréquenté la Kaaba tout comme leurs compatriotes païens. Peut-être faut-il borner la portée de cette affirmation — on en dit autant de certains chrétiens de Ghassân et de Hîra — à la fréquentation des foires de la région mecquoise, mises de plus en plus, par les traditionnistes musulmans, en relations avec le pèlerinage, mais où une préoccupation légitime de commerce pouvait amener même des chrétiens. Sur le latitudinarisme des chrétiens de la Mecque, voir Lammens, art. cité, p. 223-225. Mais ce chapitre, et à plus forte raison ceux qui précèdent, nous autorisent, croyons-nous, à formuler cette conclusion, qui est celle aujourd'hui de beaucoup d'orientalistes: au moment où parut Mahomet, l'Arabie tout entière était en passe de devenir juive ou chrétienne. Une pareille appréciation n'est pas contredite par celle de Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. I, p. 12-13, sur la pénétration « superficielle » du christianisme en Arabie; seulement la raison qu'il en donne, le « manque de réceptivité » des Arabes pour les idées chrétiennes, n'est pas convaincante. Nous préférons nous ranger à l'avis très mesuré du P. Lammens: « Quand parut le Prophète, l'Arabie était mûre pour une révolution religieuse dont le christianisme avait dans une certaine mesure facilité l'avènement. Avec une Église unie, assez forte pour pétrir l'esprit et l'âme des populations arabes, l'islâm serait demeuré peut-être une religion régionale, la religion du Hedjâz, conformément au plan primitif de son fondateur ». *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VIII, 1903, p. 352.

X. LES ARABES CHRÉTIENS ET MAHOMET. — Un événement considérable détourna ce mouvement qui portait les Arabes vers les religions révélées dans les deux Testaments: ce fut l'apparition et l'extension de l'islâm, qui ne manquait point de racines dans le judaïsme et le christianisme, mais qui en constituait, suivant le mot du P. Lammens, une « adaptation arabe », et était vraiment une nouvelle religion, rompant de plus en plus ses attaches originelles avec les anciennes. Nous n'avons ici à étudier la carrière de Mahomet que dans ses rapports avec les chrétiens d'Arabie.

Nous disposons, pour connaître le Prophète, de deux catégories de sources: le Korân et la *Sira* ou tradition. Le Korân (mot qui signifie « la lecture, la récitation ») est le livre qui contient les révélations faites à Mahomet au hasard des circonstances; il est plein d'allusions à des événements contemporains, de polémiques, d'argumentations *ad hominem*, mêlées à des exposés doctrinaux, à des lois, à des prophéties

sur les temps à venir, et cet ensemble de choses si diverses suffirait à faire du recueil une compilation étrange plutôt qu'un livre, même s'il ne nous était pas parvenu dans un ordre bizarre qui classe les chapitres ou *sourates* non par ordre de matière ou par ordre chronologique, mais suivant la longueur, les chapitres les plus longs en tête (sauf le premier, dit *el fâtîha*, que les musulmans répètent dans leur prière quotidienne, et qui n'a que sept versets; le deuxième en compte 286), et les plus courts à la fin (le dernier, cxiv, a six versets, mais on en trouve qui n'en ont que trois, le rangement n'est donc qu'approximatif); chaque chapitre porte un nom traditionnel d'après un détail, souvent très accessoire. Le texte fut établi sous le calife Othmân, après une première recension sous Abou Bekr, par les secrétaires de Mahomet ou les « rassembleurs » du Korân; en voir la liste dans Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 96 sq., avec ses réserves sur l'histoire de cette double recension : le texte du Korân aurait été établi en réalité par el Hadjdjâdj sous le calife omayyade Abd-el-Melik, et des indices sérieux confirmeraient sur ce point la donnée du chrétien Yakûb el Kindî, le plus ancien écrivain (vers 204 de l'hégire) qui nous ait laissé des informations sur ce sujet. Casanova, *op. cit.*, p. 110-142; Périer, *Vie d'al Hadjdjâdj*, p. 255-256. Malgré ces remaniements, les critiques admettent d'ordinaire l'authenticité substantielle du Korân; nous aurons à signaler chemin faisant les doutes formulés par M. Casanova dans l'ouvrage cité, et les conséquences qu'il en tire.

Quant à la tradition, elle a été consignée par des écrivains qui sont tous de beaucoup postérieurs à Mahomet, et qui, en dépit de leur coutume de remonter avant chaque récit la série de leurs garants jusqu'aux contemporains des événements et, si possible, aux témoins oculaires (c'est l'*isnâd* ou chaîne de tradition, son fondement, cf. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. II, p. 6-8), sont loin d'offrir les garanties d'exactitude que réclameraient nos habitudes modernes d'esprit critique. On donne le nom de *hadîth* aux traditions qui rapportent des paroles de Mahomet, voire des révélations tenues pour paroles de Dieu et non recueillies par le Korân; celles qui concernent la « coutume » du Prophète ou de ses premiers compagnons sont appelées plus spécialement *sunna*. Les recueils de *hadîth* les plus estimés des musulmans sont ceux d'el Bokhari († 870, 256 de l'hégire), traduit en français par MM. Houdas et Marçais, sous le titre *Les traditions musulmanes*, Paris, 1903 sq.; et de Muslim († 875, 261 de l'hég.), Le Caire, 1873, qui sont distribués suivant l'ordre des sujets, et celui de Ahmed ben Hanbal († 855, 241 de l'hég.), Le Caire, 1890, rangé par ordre de témoins. La *Sîra* a pour objet propre la vie de Mahomet; Ibn Ishâk, qui l'avait recueillie le premier († 767, 150 de l'hég.), ne nous est connu que par l'utilisation qu'ont faite de son ouvrage Ibn Hishâm († 833, 218 de l'hég.), *Strat er Rasoul*, édit. Wüstenfeld, Göttingen, 1860, et Tabari († 922, 310 de l'hég.), *Chroniques*, édit. de Goeje, Leyde, 1879-1901. Voir les articles correspondants dans l'*Encyclopédie de l'Islâm* (la *Littérature arabe* de M. Cl. Huart ne donnant pour ainsi dire aucune des indications bibliographiques nécessaires). L'examen critique auquel des érudits ont récemment soumis la *sîra* ne lui a guère été favorable. A la suite de Goldziher (*Muhammedanische Studien*, Halle, 1889-1890) et dépassant le point de vue de cet arabisant, le P. Lammens s'est attaché à démontrer que la *sîra* n'a pas d'autre base historique que le Korân, duquel elle n'est que le développement apocryphe; et ses ouvrages ultérieurs n'ont fait que confirmer par des exemples la thèse établie dans l'article-programme *Qoran et tradition*, *Comment*

fut composée la vie de Mahomet, dans *Recherches de science religieuse*, 1910, t. I, p. 27-51. Cette thèse a paru trop radicale à quelques orientalistes; voir les réserves du prof. Nöldeke, *Die Tradition über das Leben Muhammads*, dans *Der Islam*, t. V, 1914, p. 160 sq.; M. C. H. Becker, tout en marquant des divergences avec le P. Lammens, accepte sa thèse dans l'ensemble et en accentue même sur certains points le scepticisme, *ibid.*, 1913, t. IV, p. 263; de même M. Casanova, *op. cit.*, p. 163-165. Dans ces conditions on ne peut plus traiter de l'histoire de Mahomet en prenant, comme plusieurs de ses biographes, la *sîra* pour base; ce n'est pas à dire qu'on n'en doive rien retenir, ce qui nous mettrait dans l'impossibilité absolue de connaître la vie du Prophète, mais un examen critique sévère s'impose, dans la mesure où il est possible. « En recourant à cette source trouble, on le fera avec la défiance commandée par la nature de ces documents apocryphes... Cette collection renferme de précieuses parcelles de vérité historique, sans que nous possédions encore le secret de faire le triage de l'alliage suspect. Continuons donc à utiliser cet appoint, sauf à rectifier les conclusions partielles, au fur et à mesure du progrès des études islamiques... Il faudra provisoirement se contenter d'une pâle esquisse. » Lammens, *art. cité*, p. 50-51. Ces considérations ne sont pas en dehors de notre sujet, car certains épisodes des plus importants dans les relations de Mahomet avec les chrétiens ne nous sont connus que par la *sîra*. — (Sur l'impression produite par les travaux du P. Lammens, de M. Casanova et autres sur les musulmans qui n'en jugent que du point de vue religieux, on pourra consulter la brochure de E. Dinot et Sliman ben Ibrahim, *L'Orient vu de l'Occident*, Paris [1922]; on verra qu'elle se rapproche beaucoup de celle que peuvent produire sur des chrétiens ignorants des méthodes scientifiques, non seulement les ouvrages des « modernistes », mais ceux de savants d'ailleurs orthodoxes, mais « critiques »).

Mahomet, comme on a pris depuis longtemps en France l'habitude d'écrire (au lieu de Mohammed, Muhammad, orthographes plus exactes) était le fils d'Abdallâh et d'Amina. Abdallâh, fils d'Abd-el-Mottalib, de la branche haschimite de Qoraisch, mourut avant la naissance de son fils, qui fut mis en nourrice dans la tribu des Banû Sad, puis, ayant perdu sa mère quand il avait l'âge de six ans, fut élevé par son oncle Abû Tâlib. On ne sait en quelle année placer la naissance de Mahomet : la tradition assigne la fameuse « année de l'Éléphant », date elle-même incertaine, que l'on fixe d'ordinaire en 570. A ce compte, quand Mahomet mourut, le 8 juin 632, il avait soixante-deux ans, et il semble au premier coup d'œil que ce chiffre concorde avec les « quelque soixante à soixante-cinq ans » qui constituent la donnée moyenne de la tradition; mais la manière dont le chiffre traditionnel, si vague d'ailleurs, a été obtenu, a paru suspecte au P. Lammens, qui, mettant à part la dizaine d'années de la période médinoise (après l'hégire), constate que le reste a été calculé par un procédé de répétitions symétriques familier aux traditionnistes; en fait on n'attachait pas d'importance, dans ce pays, au calcul des années, à ce que nous appellerions l'état civil, et quand plus tard on éprouva le besoin de cette précision pour la personnalité exceptionnelle du Prophète, les données exactes faisaient défaut. D'autre part, comme on voulait mettre certains récits sous la garantie de témoins oculaires, et qu'on tenait à ce que ceux-ci fussent d'âge mûr, on a vieilli à l'excès beaucoup des « compagnons » ou des contemporains du Prophète, allongeant démesurément la littérature dite des *Moamarân* ou centenaires, dont le nombre aurait été surprenant dans le Hedjâz d'alors; Mahomet lui-

même, si l'on n'en fit pas un centenaire, fut, à ce qu'il semble, vieilli d'une dizaine d'années; le P. Lammens donne de cette retouche très artificielle des indices intéressants; si l'on admet sa thèse, on est conduit à dater la naissance de Mahomet de 580-2, l'an 891 de l'ère des Séleucides; c'est d'ailleurs la date qu'indique, sans dire comment il l'a obtenue, le chroniqueur syrien Barhebraeus. Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira*, dans *Journal asiatique*, X^e série, t. xvii, p. 209-250. On a douté que l'enfant ait reçu à sa naissance le nom de Mohammed, qui, signifiant « le béni, le loué », semblerait plutôt un attribut d'ordre messianique, et aurait été adopté par le prophète vers le moment de l'hégire pour souligner la réalité de sa mission; quant à son nom véritable, nous l'ignorons, à moins qu'on n'admette la tradition qui lui fait donner par son grand-père le nom d'un de ses fils à lui mort trois ans auparavant, Kotham; voir les nombreuses références dans Lammens, *Qoran et tradition*, dans *Recherches de science religieuse*, 1910, t. i, p. 31; mais ce nom attribué à Mahomet ne paraît pas avoir jamais été usuel, tandis que le nom de Mohammed, qui figure dans des documents contemporains authentiques comme le traité de Hudaibiya entre le Prophète et les Qoraischites (628, an 6 de l'hégire), est universellement employé, même par les adversaires du Prophète, toujours sans l'article; on trouve d'ailleurs d'autres Mohammed en Arabie avant l'islam, et jusque sur une inscription de Palmyre de 114-115 avant J.-C. on constate une forme *Θαι μοαμεδης* confirmée par le texte araméen. *Corpus inscr. graec.*, t. iii, n. 4500; de Vogüé, *Inscr. sémitiques*, 124, 4. Il est d'ailleurs naturel que Mahomet, quand il voulut se faire reconnaître comme prophète, ait tiré parti de la signification étymologique de son nom, et joué même sur la forme voisine Ahmed, comme on le voit par le Korân, lxi, 6; cela n'implique pas nécessairement que le nom ainsi utilisé soit un surnom, au même titre que les sobriquets attribués au Prophète et énumérés par Masoudî, *Les prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, t. iv, p. 120. Voir, parmi les auteurs qui prennent Mohammed pour un surnom, Sprenger, *op. cit.*, t. i, p. 156-161; Hirschfeld, *New Researches into the Composition and Exegesis of the Qorân*, Londres, 1902, p. 23 sq., 139; Caetani, *Annali dell'Islam*, Milan, 1905, t. i, p. 151; Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, 1912, t. i, p. 90; en sens contraire, Nöldeke, *Geschichte des Qorâns*, édit. Schwally, t. i, p. 9-10; G. Rösch, *Die Namen des arabischen Propheten Muhammad und Ahmed*, dans *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1892, t. xlvii, p. 432-440. Nous ne pouvons discuter l'hypothèse de Margoliouth, *Mohammed and the rise of Islam*, p. 50, que la fixation de l'« année de l'Éléphant » comme date de naissance de Mahomet serait un jeu de mots sur Mahmud, autre forme du nom de Mohammed et nom légendaire attribué par Azrakî, édit. Wüstenfeld, p. 96, à l'éléphant d'Abraha.

Dès l'enfance du futur prophète, la *Sira* tient à le mettre en rapports avec des chrétiens qui garantissent sa mission; tels les Abyssins qui, sûrs de son brillant avenir, voulurent le conduire à leur roi quand sa nourrice le ramena à la Mecque. Ibn Hishâm, édit. Wüstenfeld, p. 107; Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 200. Inutile de souligner le caractère légendaire d'un tel épisode. Certains critiques voudraient appliquer la même note à tout ce que rapportent les traditionnistes sur les voyages du jeune Mahomet en Syrie, d'abord avec Abû Tâlib, son oncle, puis pour le compte de la riche marchande Khadîdja. Il est certain que, lors des premiers voyages attribués à Mahomet, celui-ci était bien jeune: Mahomet aurait obtenu d'accom-

pagner son oncle dès l'âge de neuf ans, ou, suivant d'autres, de douze! La raison d'être de cette tradition se reconnaît sans peine: dès cette première expédition, le moine syrien Bahîrâ aurait annoncé la mission future de l'enfant, dont il aurait trouvé les signes dans un vieux livre. La rencontre avec Bahîrâ dans le premier voyage fait double emploi avec la rencontre que nous aurons à mentionner lors d'un voyage postérieur, et, quoi qu'il en soit du deuxième épisode, le premier est évidemment fictif. Quant au fait d'avoir voyagé soit en Syrie, dans la région de Bostra, soit dans le Tihâma, soit au nord du Yémen (Djorach), cela n'a pour un Qoraischite rien que de vraisemblable: nous savons que les Qoraischites dirigeaient souvent des caravanes dans ces régions, qu'en particulier leurs relations avec Bostra étaient fréquentes en vue du commerce du blé; il est naturel qu'un Mécquois intelligent comme Mahomet ait pris part à ces randonnées, et de même qu'il en ait profité pour observer un genre de vie dont les spécimens étaient rares à la Mecque, l'ascétisme des ermites chrétiens. Mais nous sommes hors d'état d'articuler des faits précis, dépassant l'ordre de la vraisemblance. Quant à supposer que le jeune Mécquois pouvait recevoir une initiation bien étendue au cours des conversations que permettaient les loisirs d'un caravanier, il n'y faut guère songer. La seconde fois que Mahomet rencontra le moine syrien, il avait, dit-on, vingt-cinq ans à peu près, et voyageait pour Khadîdja; cette fois le moine est appelé Nestûr (Nestor), ce qui semble indiquer un Nestorien. Il serait intéressant, si le renseignement était sûr, de constater que Mahomet dut quelque chose de son information sur Jésus à un représentant de cette hérésie si fortement imprégnée de rationalisme. Saint Jean Damascène, celui des écrivains ecclésiastiques qui a le plus exactement parlé des musulmans, dit que Mahomet fonda sa religion après des colloques avec un moine « arien »: encore une tendance qui mériterait largement le même qualificatif! *De haeresibus*, P. G., t. xciv, col. 765. Bahîrâ ou Nestor était d'ailleurs prédestiné à passer, chez les historiens, par toutes les sectes possibles. Zonaras, *Epitome historiarum*, XIV, xvii, 15, édit. de Bonn, t. iii, p. 214, ne nomme ni le moine ni son hérésie et se contente d'affirmer que ce précepteur de Mahomet avait été chassé de Byzance pour hétérodoxie. Hofman, cité par Assemani, *Bibl. orientalis*, t. iii, 2, p. 609, distingue Bahîrâ (qu'il appelle Batira) de Sergius et fait du premier un jacobite, du second un nestorien, par un équitable partage. Michel le Syrien, (*Chronique*, xi, 2, édit. Chabot, t. ii, p. 403), ne connaît pas à Mahomet d'autres maîtres religieux que des Juifs; il est d'ailleurs si bien renseigné, qu'il prend Yathrib (Médine) pour la ville natale du Prophète. Quant à Sprenger, frappé de ce que Mahomet, pendant une certaine période, fait usage dans le Korân du mot *er Rahmân* pour désigner le Dieu unique, il admet que Bahîrâ, le même que Sergius, était, non pas proprement chrétien, mais d'une secte d'ascètes appelée les Nasâra ou les Rahmânistes, comme si l'emploi du vocable *er Rahmân*, que nous avons déjà constaté en Arabie du sud, était le fait caractéristique d'une secte particulière, et cela non pas à Bostra, mais à la Mecque où ses relations avec Mahomet furent durables; quant à Nestor de la dernière légende, c'est un personnage fictif. *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, 2^e édit., t. i, p. 178-188; t. ii, p. 210, 365 sq. Ajoutons qu'on trouve au lieu de Sergius (Serdjis) la variante Georges (Djerdjis); que Masoudî, *Les prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, t. i, p. 146-147, identifie Bahîrâ (Bohaira) et Sergius et précise que c'était un Arabe de la tribu des Abd-el-Kais; et que Bahîrâ devint au xi^e ou xn^e siècle le héros d'un apocryphe chrétien, composé par un certain Ischôyahb, l'*Apocalypse de Bahîrâ*; le but de l'auteur était de montrer en

action comment Mahomet, au lieu de recevoir du ciel ses prétendues révélations, n'avait fait que les emprunter à un hérétique. Cf. Gottheil, *A christian Bahira legend*, dans *Zeitschr. für Assyriologie*, t. XIII sq.; *Encyclopédie de l'Islâm*, art. *Bahira*; Carra de Vaux, *La légende de Bahira ou un moine chrétien auteur du Coran*, Paris, 1898. Il existe encore à Bostra deux chapelles nommées *Deir Bahirâ* et *Dâr Bahirâ*, le monastère et la maison de Bahirâ. Brûnnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. III, p. 36, 38. Au total, le personnage de Sergius-Georges-Bahirâ, thème de tant de contradictions, paraît purement légendaire, si l'on ne peut dire que Mahomet n'a retenu de ses voyages commerciaux en Syrie aucune impression du christianisme. A ce compte, ce que nous savons de Mahomet jeune se réduit à bien peu de chose : il reste les vagues indications du Korân, xcm, 6-8 : « N'étais-tu pas orphelin, et [Dieu] ne t'a-t-il pas accueilli ? Il t'a trouvé égaré, et il t'a guidé. Il t'a trouvé pauvre, et il t'a enrichi ». Encore M. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 43, ne voit-il là que des métaphores à prendre dans un sens spirituel, et non, comme les biographes du Prophète, au pied de la lettre; cf. Lammens, *Qoran et Tradition*, dans *Recherches de science religieuse*, 1910, t. I, p. 33; tandis que le P. Power, *Dictionn. apologetique de la foi catholique*, t. III, col. 75, fait remarquer que celle des traditions musulmanes qui représente le futur Prophète gardant les troupeaux dans la campagne médinoise, comme eût pu le faire un prophète hébreu, méconnaît le sentiment des Qoraischites, qui confiaient leurs troupeaux à quelque nomade, regardant la profession de berger comme déshonorante pour eux-mêmes.

Mahomet avait vingt-cinq ans quand, revenant de conduire une caravane de laquelle il avait su tirer d'importants profits, il fut demandé en mariage par la riche Khadidja, deux fois veuve (ou divorcée), malgré la grande différence d'âge et de fortune entre eux; ce fut une chance inattendue pour le futur prophète; Khadidja, qui devait être la première fidèle de l'Islâm, lui imposa seulement l'obligation de n'avoir aucune autre épouse tant qu'elle vivrait. Voir les difficultés chronologiques soulevées, à propos de l'âge de Khadidja et de sa fille Fâtima, par Lammens, *Fatima et les filles de Mahomet*, Rome, 1912, p. 13-14. Khadidja était une cousine du chrétien Waraqa ben Naufal : heureuse circonstance qui a permis aux traditionnistes arabes de faire garantir une fois de plus la mission de Mahomet par un chrétien. Ce fut en effet Khadidja qui fut la première informée quand Mahomet, préoccupé du problème religieux à la suite de ses conversations avec des chrétiens (et, si l'on veut, avec les *hantîf* de la Mecque), préoccupé aussi de l'état social de sa ville natale et de la prépondérance anormale que s'attribuait l'oligarchie qoraischite (sans qu'on ait le droit, comme Grimme, de voir dans la prédication de Mahomet un « socialisme »), commença à recevoir ses « révélations », quelle qu'en fût l'origine psychologique. Khadidja, dit-on, consulta avant de croire à la mission que son mari, avec une sincérité que pour cette période aucun islamisant notable ne conteste, prétendait avoir reçue, non, comme les poètes suivant la croyance arabe, par l'inspiration d'un *djinn*, mais par l'intermédiaire d'un esprit, *rouh*, venu de Dieu, qu'il n'identifia pas dès l'abord avec l'ange Gabriel. La femme de Mahomet s'adressa à son cousin le chrétien, qui se prononça pour une révélation venue d'un ange. La conséquence logique eût dû être la conversion de Waraqa à l'Islâm; l'ensemble de la tradition ne lui en laisse pas le temps, et le fait mourir presque aussitôt : il avait joué son rôle; rares sont les traditionnistes qui prétendent qu'il mourut musulman, cf. Masoûdi, *Prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, t. I, p. 143;

du moins est-il un des pré-musulmans que l'on a jugés dignes d'être admis dans le paradis de l'Islâm. — Khadidja se serait aussi adressée, pour savoir à quoi s'en tenir sur les révélations de son mari, à Addâs, l'esclave chrétien de l'Omaiyade Otha ben Rabîa; ce personnage n'était ni un « vieux moine », comme l'a cru l'auteur de la *Sira halabiya*, ni un « moine de Ninive », comme l'a écrit Sprenger; mais ce qui rend suspecte son intervention, c'est que, rencontrant Mahomet à Taïf quelque dix ans plus tard, il sembla faire sa connaissance et le voir pour la première fois, bien que cet Addâs eût vécu, dit-on, plusieurs années à la Mecque. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 209, 218. Enfin certains écrivains chrétiens placent ici le rôle joué par le moine Sergius; Théophane, dans certains manuscrits, fait consulter par Khadidja un pseudo-moine, exilé pour hérésie; d'autres exemplaires précisent *ὁνόματι Σέργιον κακοδόξον*; édit. de Bonn, t. I, p. 513; cf. la note t. II, p. 494. Chose toute naturelle si, comme le veut Sprenger, Sergius-Bahirâ habitait la Mecque!

C'est une question controversée entre islamisants que de savoir si l'Islâm primitif emprunte surtout au judaïsme ou au christianisme. Cette question, au premier moment de la prédication de Mahomet, lui eût paru dépourvue de sens; il savait seulement qu'il existait une religion se donnant pour révélée, et s'appuyant sur un livre saint où était contenue cette révélation; ses notions sur la doctrine révélée elle-même étaient du reste élémentaires, comme on peut s'y attendre de la part d'un homme instruit seulement au hasard des rencontres et des conversations dans un milieu où les religions « du Livre » manquaient, nous l'avons dit, de représentants autorisés; il semble que Mahomet, avant l'hégire, ne s'était pas rendu compte encore des différences essentielles qui séparent le christianisme du judaïsme, et croyait de bonne foi être d'accord lui-même avec cette religion unique. Savait-il lire? Il ne voulait jamais s'en donner l'apparence, faisait lire par un autre les sourates du Korân, et se plaignait d'être induit en erreur par des gens qui alléguaient de fausses citations des Écritures, Korân, III, 72; quant à la réalité de son ignorance, elle aussi a été discutée entre orientalistes, comme elle l'était déjà entre les deux grands partis musulmans, Sunnites et Schîtes, cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorans*, t. I, p. 12-16. En tout cas Mahomet n'a pu lire les Écritures dans leur texte original ou dans la traduction grecque, faute de savoir l'hébreu ni le grec; et pas davantage dans une traduction arabe, car il n'en existait point alors, à moins qu'on n'accepte la tradition sur une traduction de certaines parties de l'« Évangile » par Waraqa (De quel Évangile s'agit-il? Serait-ce l'Évangile de l'enfance, ou quelque apocryphe de la même famille? Cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 9; Cheikho, *Quelques légendes islamiques apocryphes*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. IV, p. 43). En tout cas, et cette constatation complique le problème, les éléments juifs ou chrétiens utilisés et plus ou moins assimilés par Mahomet sont d'autant moins faciles à reconnaître avec précision, qu'ils sont empruntés non pas d'ordinaire aux livres canoniques, mais à des apocryphes dont plusieurs sont perdus; le judaïsme dont il s'agit est plus proche de la Hagada que de l'Ancien Testament, et de même le christianisme est celui de quelque secte hétérodoxe, non le christianisme traditionnel. Enfin la difficulté de la question soulevée tient à ce que plusieurs éléments essentiels de la doctrine musulmane primitive sont communs aux deux religions de l'Écriture, telles l'idée de l'unité de Dieu, de sa miséricorde, celle du jugement dernier, celle d'un livre révélé, etc. Il n'est donc pas surprenant que les avis aient été partagés.

Le P. Lammens a pris position par le titre même de son mémoire : *Une adaptation arabe du monothéisme biblique*, dans *Recherches de science religieuse*, 1917, p. 161-186, en faveur d'une inspiration juive dominante; même en reconnaissant la place privilégiée que Mahomet accorde à Jésus dans la série des prophètes, et qui évidemment est un élément chrétien, il estime que, « même quand il pense chrétiennement, il s'exprime judaïquement, » (p. 176); cette thèse avait été déjà soutenue par Leszynski, *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds*, Berlin, 1910. La thèse opposée, que jusqu'à l'hégire la doctrine de Mahomet fut influencée principalement ou uniquement par le christianisme, a été surtout soutenue par Wellhausen dans ses *Reste arabischen Heidentums*; de même Wensinck, rendant compte du livre de Leszynski dans *Der Islam*, 1911, t. II, p. 286-291; Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 7-8, avec cette note corrective que « le christianisme des sectes orientales avait généralement une forte trame judaïque. » Une *via media* est suivie par Hurgronje, *Une nouvelle biographie de Mahomet*, dans *Revue de l'hist. des religions*, 1894, t. xxx, p. 60 : « Ses idées principales sont, avec quelques modifications dans la forme, celles qui sont communes au judaïsme et au christianisme; » de même Caetani, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 4, parlant de « sources vagues d'origine rabbinique ou judéo-chrétienne. » Sprenger, jadis, voyait la source de l'islam primitif dans l'ébionisme ou l'elcésaisme, sous la forme arabe qu'avaient prise ces hérésies dans les sectes des rakûsiens ou des rahmânistes, auxquelles il attribuait trop volontiers une existence indépendante.

Il faudrait, pour donner au problème une solution précise, pouvoir classer chronologiquement, avec certitude, les sourates du Korân, et aussi être sûr que les plus anciennes expressions de la prédication de Mahomet nous ont été intégralement conservées. Or, pour le dernier point, nous sommes assurés du contraire; et pour le premier, nous devons nous contenter d'un classement approximatif, suffisant il est vrai à l'essentiel de notre dessein. Quelle est la plus ancienne sourate du Korân actuel? On indique fréquemment xcvi, 1-5 : « Lis (? plutôt : proclame), au nom de ton Seigneur, qui a créé l'homme de sang coagulé; proclame, car ton Seigneur est le très bienfaisant, qui a enseigné l'usage du calame à écrire, et a enseigné à l'homme ce qu'il ne connaissait pas. » Ainsi les idées premières de la prédication islamique seraient : l'unité du Seigneur, du créateur, et la révélation korânique; ce dernier point, exprimé très clairement par les mots de la fin, ne l'est guère moins par l'allusion à l'enseignement de l'écriture (grâce au Korân céleste, œuvre de Dieu et prototype de toute révélation connue ici-bas); à plus forte raison si l'on traduit l'impératif du début, *ikra*, comme le fait Hurgronje : « fais Korân, récite des textes sacrés, » comme les juifs et les chrétiens récitent leurs écritures. Une nouvelle biographie de Mahomet, *loc. cit.*, p. 155. M. Casanova, lui, croit que la première sourate est celle qui s'appelle « la nouvelle », *naba*, dont le nom se rapproche de celui du prophète, *nabi*; lxxviii, 1-5 : « Sur quoi s'interrogent-ils? Sur la nouvelle immense, celle sur laquelle ils disputent. Oui, ils sauront! et encore oui, ils sauront! » La grande nouvelle, c'est celle du jugement dernier, de « l'heure » qui vient, le point central, d'après M. Casanova, de la prédication de Mahomet à la Mecque; ce point-là, comme les précédents, tant qu'il se présente sans autres détails, peut être emprunté aussi bien aux juifs qu'aux chrétiens. Tous reconnaissent d'ailleurs que la sourate lxxviii appartient à la première période de l'activité du Prophète à la Mecque, celle qui commença environ dix ans avant l'hégire (612), ou un peu plus tôt, si l'on admet d'abord les trois années où l'inspira-

teur de Mahomet aurait été, non Gabriel, mais Israîl. La sourate lxxiv (O toi qui es couvert d'un manteau...), elle aussi des premiers temps (après une interruption des révélations, dit la *sirâ*) a elle aussi pour thèmes la fuite de l'« abomination » (le culte des idoles), la venue de l'« heure » (« Attends avec patience ton Seigneur; lorsqu'un souffle fera sonner la trompette, ce jour-là sera un jour difficile, un jour pénible pour les infidèles »), le *sakar* (l'enfer), punition des hommes qui ne prient ni ne sont charitables et qui ne croient pas au jour de la rétribution. On voit l'importance relative que prennent ces thèmes fondamentaux; quant à la polémique contre les « gens de l'Écriture », qui occupe les versets 31-34, elle constitue une interpolation datant de la période médinoise. La sourate cxi est une violente imprécation contre Abû Lahab, condamné, malgré sa richesse, au feu de l'enfer : cet Abû Lahab était un oncle de Mahomet et le père d'Othba, mari d'une des filles du Prophète; il fut un adversaire résolu de la nouvelle religion, comme son beau-frère Abû Sofyân; et, qui pis est, son fils s'étant fait chrétien aurait répudié la fille de Mahomet, devenue plus tard épouse d'Othmân, si l'on en peut croire le *Kitâb el Aghânî*, xv, 2; il se peut d'ailleurs que cette sourate ait été composée beaucoup plus tard que ne l'a cru Nöldeke, et seulement après la bataille de Badr. La sourate cvi, « A l'union des Qoraischites, » est, semble-t-il, la plus ancienne où soit recommandé le culte de la Kaaba (« qu'ils servent le dieu de ce temple, » Mahomet réproche l'idolâtrie); ce thème ne devait prendre une grande importance que dans la période médinoise. S'ensuit toute une série de sourates (cviii, xcii, cii, civ, cvii, xc, xciii, etc.) dont le but commun est de condamner ceux qui n'exercent point la bienfaisance, l'aumône ou « contribution » devenue légale dans l'islam, et de les menacer du feu de l'enfer, tandis que « ceux qui croient et se recommandent mutuellement la compassion, tous ceux-là seront les hommes de la droite » (au jour du jugement dernier, xc, 17-18). La sourate lxxxvi, qui comporte comme un grand nombre d'autres un éloge du Korân, s'achève sur un verset intéressant, où l'on surprend bien ce qu'on a appelé l'« opportunisme » de Mahomet : « Accorde un délai aux infidèles, laisse-les en repos pour quelques instants » (v. 17); les « infidèles » n'étant d'ailleurs pas clairement désignés. lxxviii, 15, s'en prend à ceux qui, à la lecture des versets du Korân, disent : « Ce sont des récits des anciens; » ils désigneraient par là, selon Sprenger, *Leben*, t. II, p. 390-397, une « source » de Mahomet, un livre intitulé *Asdîr el auwâlîn*, que Mahomet aurait lu et pillé, et dont il n'est pas question dans moins de neuf endroits du Korân, à des époques différentes; mais le livre est par ailleurs inconnu, ce qui est surprenant s'il s'agissait d'un ouvrage si fréquemment utilisé; cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 16; de même il s'agirait dans lxxxvii, 19, et un peu plus tard dans liii, 37-38, d'ouvrages composés par Abraham et par Moïse, que Mahomet aurait lus; mais il ne semble pas avoir eu une connaissance directe de la Bible, et pour ce qui est des écrits d'Abraham, on ne voit aucun apocryphe répondant à ce signalement qui ait été utilisé par Mahomet; il parle de l'Écriture, à cette époque, en termes passablement vagues. La sourate lxxxv est des plus intéressantes : c'est celle qui fait allusion aux « maîtres du fossé rempli d'un feu entretenu sans cesse » et de « ce qu'ils faisaient souffrir aux croyants; » il s'agit de la fosse ardente où Dhû Nuwâs faisait précipiter les chrétiens de Nedjran; ceux-ci, appelés ici simplement les « croyants », sont représentés comme ayant professé une foi monothéiste, « parce que ceux-ci croyaient en un Dieu puissant et glorieux, en Dieu à qui appartient l'empire des cieux et de la terre, et qui

est témoin de toutes les actions : « il n'y a rien dans ce symbole qui diffère de la foi musulmane, et Mahomet semble se solidariser avec les victimes de la persécution de Nedjran. La sourate LXXIII a été alléguée par Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums*, p. 210, comme une preuve de la « direction ascétique » qu'aurait eue l'islam primitif, et qu'il aurait d'ailleurs vite perdue : « Ainsi les plus anciens musulmans, Mahomet en tête, entreprenaient de passer la nuit en veilles et en prières fréquemment, et peut-être même de temps à temps d'une façon régulière; ce serait un emprunt aux coutumes des moines chrétiens, « à l'idée desquels, pour les Arabes, la lampe nocturne est indissolublement liée. » Mais il n'est pas dit, d'abord, que l'ordre de veiller la moitié de la nuit, ou plus ou moins, en psalmodiant le Korân ait été donné à d'autres qu'à « l'homme enveloppé de son manteau », c'est-à-dire au Prophète; le dernier verset (20), qui atteste que les compagnons de Mahomet lui-même suivaient cet ordre, est une addition postérieure, faite à Médine, sur un ton qui montre que le Prophète éprouvait le besoin de faire sur ce point son apologie : « Ton Seigneur sait bien que tu restes en prière... », on dirait que les hommes n'en étaient pas tous convaincus. Si cette impression est exacte, elle justifie le scepticisme du P. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 196-197; de même Caetani, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 67, admet qu'à cette date l'organisation fixe de la prière n'existait pas encore; et pour ce qui est des vigiles nocturnes, il ne paraît pas qu'elles aient jamais été d'un usage régulier. La sourate LIII est importante dans l'histoire de l'idée monothéiste chez Mahomet, et de ses rapports avec la Kaaba; c'est elle qui contenait la fameuse déclaration sur les trois idoles, el Lât, el Ozza et Manât, honorées dans le sanctuaire mecquois : « Elles sont les sublimes *gharâniq* (les cygnes? les princesses?), et leur intercession provoque la satisfaction de Dieu, » déclaration que plus tard Mahomet retira, sur l'ordre de l'ange Gabriel, comme ayant été dictée par le démon. Tabari, *Annales*, t. I, p. 1192, 1195. Cette donnée de la tradition qui a embarrassé les commentateurs musulmans orthodoxes, paraît authentique, car on ne voit pas quel musulman aurait pu inventer un *hadith* pareil; elle garde la trace d'un compromis tenté par Mahomet pour apaiser l'hostilité des Qoraischites qui le disaient égaré (LIII, 2), possédé du diable (LXXXI, 22); mais le compromis ne donna point le résultat attendu, et Mahomet, peut-être par un scrupule de conscience, le retira. Cf. Buhl, dans *Orientalische Studien Th. Nöldeke gewidmet*, t. I, p. 20-21. Entre temps il continuait sa prédication du jugement dernier, qu'il annonçait comme proche, et dont il mêlait la menace à celle d'une catastrophe destinée à punir le peuple arabe, comme l'histoire biblique (ou plutôt biblico-légendaire) commence à lui en fournir des exemples : Pharaon, les contemporains de Noé, le château de Sodome, etc., présentés dans un désordre un peu incohérent, sans doute au hasard des informations acquises par Mahomet. Les récits néotestamentaires n'apparaissent pas encore, pas plus que les allusions particulières aux chrétiens; seul le nom divin er Rhamân commence à faire son apparition, LXXVIII, 37-38; LV, 1; il deviendra caractéristique de la période suivante (à laquelle appartiennent peut-être les versets cités de LXXVIII, cf. Nöldeke-Schwally, p. 104). On pourrait être tenté de voir une réfutation de la Trinité chrétienne dans cxii, 3 : « Dieu est un, il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté; » mais il s'agit à ce moment des trois déesses déjà mentionnées, que l'on qualifiait de « filles d'Allâh ». A la limite de cette période (la date est difficile à préciser; nous avons suivi pour ce classement approximatif l'ordre de Nöldeke-Schwally, *op. cit.*) se place la pre-

mière sourate du Korân, la *fâtîha* (« celle qui ouvre ») ou *umm el Kitâb* (« mère du livre ») que, dès la période mecquoise, les musulmans avaient pris l'habitude de réciter comme prière quotidienne; elle a en effet l'aspect, insolite dans le Korân, d'une prière, et non d'une révélation venant de Dieu par l'intermédiaire de Gabriel; elle comprend sept versets, comme le *Pater* des chrétiens, sur le modèle duquel les musulmans l'auraient fabriquée plus tard, pour le besoin pratique de la prière quotidienne, d'après M. Knieschke, *Die Erlösungslehre des Qorân*, Berlin, 1910, p. 5; M. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 158-159, souligne les difficultés sans se prononcer; Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 112-114, note), tenant la sourate pour authentique, en font ressortir la couleur judéo-chrétienne par un copieux appareil de références aux deux Testaments et à la liturgie juive; les renvois à l'Ancien Testament dominent de beaucoup dans cette liste. On notera dans cette sourate l'appellation er Rhamân appliquée à Dieu, mais comme épithète, non pas comme nom propre, et le dernier verset, où ceux qui n'admettent pas le Korân sont répartis en deux catégories : « ceux qui ont encouru la colère [divine], et ceux qui s'égarèrent; » les commentateurs voient dans les premiers les juifs, et dans les seconds, moins sévèrement traités, les chrétiens, pour qui en effet Mahomet témoigne d'ordinaire moins d'éloignement que pour les juifs.

Au cours de la période dont nous venons d'esquisser l'histoire religieuse, Mahomet avait fait un petit nombre de prosélytes, dont le plus notoire fut Abû Bekr, celui qui devait lui succéder comme premier calife. Abû Bekr tenta à son tour de gagner des adeptes, mais secrètement; c'est la période que Margoliouth a définie « l'islam société secrète »; au premier rang des nouveaux adhérents il faut compter l'esclave abyssin Bilâl, qui renonça au christianisme pour se faire musulman. Alî ben Abi-Tâlib, cousin de Mahomet et futur mari de sa fille Fâtîma, dispute dans la tradition à Abû Bekr l'honneur d'avoir été le premier croyant après Khadîdja, bien qu'il fût alors très jeune; lui aussi était destiné à devenir calife. Un autre candidat à la première place dans la série chronologique est Zaid ben Hâritha, dont la tradition sunnite, peut-être pour contrebalancer le rôle prépondérant attribué par les chiïtes à Alî, a fait le fils adoptif, le *maula* de Mahomet; cf. Lammens, *Fâtîma et les filles de Mahomet*, p. 26-27; il se peut que Zaid, avant sa conversion ait été chrétien, car il appartenait à une tribu kalbite des environs de Dûmat el Djandal où les chrétiens n'étaient pas rares. Mais les chrétiens, on le voit, ne furent d'abord guère entamés par la prophétie nouvelle.

L'islam ne pouvait indéfiniment demeurer une « société secrète »; Mahomet se mit à prêcher en public, s'attirant, par sa critique des anciens Qoraischites et de leurs idées religieuses, mille désagréments. Un Mecquois nommé el Arkam offrit sa maison au prédicateur, qui put ainsi travailler à faire des conversions sans craindre les avanies. D'autre part, Mahomet conseilla à un certain nombre de ses partisans, que les attaques qoraischites risquaient d'ébranler, de se retirer en Abyssinie, pays avec lequel les commerçants de la Mecque entretenaient d'actives relations; Mahomet comptait, pour assurer un bon accueil à ses adeptes, sur le christianisme des Abyssins, qu'il se représentait alors à peu près sous les mêmes traits que sa religion à lui. Othmân, le futur calife, qui, peu auparavant, avait épousé Roqaiya, une des filles de Mahomet, fit partie de la première émigration, la cinquième année de la révélation, disent les traditionnistes; bientôt après une seconde émigration eut lieu, portant le chiffre des émigrés à 83 hommes

et 18 femmes; à cette seconde série appartenait le fameux *hanîf* Obeid-Allâh ben Djahch, gendre d'Abû Sofîân et premier mari de Umm Habîba, qui devait par la suite devenir épouse du Prophète; Obeid-Allâh avait cru satisfaire ses aspirations religieuses en se convertissant à la doctrine de Mahomet. Les émigrants furent bien accueillis en Abyssinie. M. Hartmann, *Die Arabische Frage*, p. 54, a interprété cette démarche des musulmans comme une manœuvre destinée à amener les nègres à intervenir en Arabie; elle aurait donc eu une portée politique, que la tradition a laissée dans l'ombre pour ne voir que le côté religieux. C'est ainsi que l'ambassade des Qoraischites pour obtenir l'extradition des exilés (ambassade dont ne parle pas le récit de Urwa ben Zubair, conservé en partie dans Tabari, *Annales*, t. I, 1180), aurait eu pour conséquence un véritable tournoi théologique, arbitré par le négus, en présence des évêques d'Abyssinie; invités à s'expliquer sur leur religion, les émigrés, par le canal de leur chef Djafar, répondirent par une profession de foi monothéiste et un exposé de morale, puis ils citèrent des passages de la sourate XIX, composée par Mahomet pour la circonstance, sur Zacharie, père de Jean-Baptiste, sur Isâ (Jésus) et sa mère, etc., si bien que le négus, non content de reconnaître l'orthodoxie substantielle des musulmans (« Entre ce que tu viens de dire de Jésus et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas, de différence, l'épaisseur de cette baguette »), se serait lui-même converti à l'islâm : illusion si bien conservée, que Bokhârî a transmis la prière qu'aurait prononcée le Prophète à la mort de ce négus musulman! Voir le récit détaillé d'Ibn-Hischâm dans le *Sîrat er Rasûl*, résumé par Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 390-395. L'existence même de l'ambassade est fort contestable. Buhl, *Die Auswanderung nach Abyssinien*, dans *Orientalische Studien Th. Nöldeke gewidmet*, t. I, p. 13-22. L'émigration eut d'ailleurs pour Mahomet ce résultat, qu'elle mit plusieurs de ses adeptes en contact plus proche avec des chrétiens, et contribua par là à l'informer sur la religion chrétienne, tout en le mettant dans la nécessité de répondre à des objections chrétiennes précises; aussi est-ce dans les sourates de cette période que nous verrons la christologie de Mahomet prendre un notable développement. Un résultat tout différent obtenu par ce voyage, destiné à garantir des musulmans encore faibles contre les tentations, fut que plusieurs d'entre eux se convertirent au christianisme. L'ancien *hanîf* Obeid-Allâh trouva enfin là le terme de ses hésitations; on cite encore Sakrân ben Amr, dont la femme Sauda devait, comme celle d'Obeid-Allâh, devenir une des épouses du Prophète; ces deux hommes n'attendirent pas la victoire de Mahomet à Médine pour rentrer en Arabie, comme le firent la plupart des émigrés, qui ne revinrent qu'en l'an 7 de l'hégire; la tradition ajoute que plusieurs moururent en Abyssinie : il est à croire que parmi ceux-là plus d'un s'était fait chrétien, mais c'est une chose dont les traditionnistes ne conviennent pas volontiers.

Les plus anciennes sourates de la deuxième période mecquoise (autant que nous pouvons les dater) n'apportent guère d'éléments nouveaux intéressants pour nous. La sourate LIV, après un rappel des prophètes antérieurs que ponctue le refrain : « Nous avons rendu le Korân aisément intelligible, pour servir d'avertissement, » adresse aux Mecquois un argument singulier, que le contexte n'éclaircit pas : « Avez-vous quelque brevet d'immunité dans les Écritures? » (v. 43). Les adversaires auxquels s'en prend Mahomet sont donc des « gens du Livre », mais lesquels, juifs ou chrétiens? Quant à appliquer à une ambassade de chrétiens nedjrânites les menaces des v. 47-49, « Les

coupables seront plongés dans l'égarement, » etc., cette idée de quelques commentateurs est justement rejetée comme insoutenable par Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 122. La sourate XX est contemporaine d'une série (XLIV, L, LXXI, LXXVI, etc.) où revient avec une fréquence remarquable le nom divin « er Rhamân », caractéristique de cette période; Nöldeke le relève cinquante fois, dont seize dans la seule sourate XIX. Le nom d'Allâh, dont Mahomet se servait jusque-là, et qu'il donnait au Dieu unique des religions monothéistes, figure déjà dans le panthéon safaïtique, et M. Dussaud s'est demandé si la pierre noire ne le représentait pas, à la façon dont un bétyle représente la divinité. *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 141. En tout cas, dans le vocabulaire de Mahomet, Allâh n'est pas « un dieu », mais Dieu, l'unique. Er Rhamân est l'emploi d'une épithète comme substantif, l'épithète qui accompagne le nom d'Allâh dans la formule rituelle qui annonce chaque sourate du Korân (sauf la sourate IX); elle convient tellement à la divinité dans ses rapports avec les hommes qu'on peut en faire l'attribut par excellence, et c'est dans ce sens que Mahomet emploie le nom divin « er Rhamân », ce que les Mecquois lui reprochèrent comme une innovation, nous le verrons bientôt. On a beaucoup disserté sur l'origine de cette appellation; Sprenger y voyait un emprunt à une secte elcésaitte qui aurait ainsi désigné le demiurge Jésus; de là le nom aurait passé à Dieu en vertu de la conception monophysite; cette thèse ne saurait être soutenue aujourd'hui. *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, t. II, p. 198 sq., 375. Les chrétiens araméens n'usent guère de cette expression, beaucoup plus fréquente dans les Talmuds; mais l'origine en est manifestement dans la langue religieuse arabe dont nous avons déjà signalé en Arabie du Sud de nombreux monuments, soit juifs, soit chrétiens, nous voulons dire les inscriptions himyarites étudiées au § VIII; les plus anciens de ces monuments exprimant des croyances juives, cette explication ne contredit pas celle qui rattache au judaïsme l'appellation « er Rhamân ». Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, p. 112-113, note. — A partir de la sourate XX, les légendes bibliques de Moïse (Mahomet ne se lasse pas de la répéter, avec d'étranges anachronismes comme d'y faire intervenir un Samaritain), d'Abraham, d'Adam, etc., présentées dans une même sourate sans aucun ordre chronologique et mêlées aux légendes arabes d'Ad, des Thémudites et du prophète Salîh, etc., reçoivent de nouveaux développements (cf. xxvi...), destinés à illustrer la comparaison entre Mahomet et les prophètes antérieurs (cf. xv, 10-11); mais les personnages du Nouveau Testament ne font leur apparition qu'avec la sourate XIX, qui à cause de cela présente pour nous un intérêt particulier. Il faut distinguer dans cette sourate deux parties : les versets 1-34, 42-75 d'une part, et de l'autre 35-41, 76 et suivants; ces deux parties, qui diffèrent par la rime (on sait que le Korân est composé, non pas proprement en vers, car Mahomet n'avait pas la technique de la poésie et dédaignait les poètes, mais en une prose rythmée et rimée), n'ont pas été composées en même temps; la seconde est postérieure, sans qu'on doive la retarder de beaucoup, et destinée à prévenir une fausse interprétation de la première; l'ordre suivi est d'ailleurs si peu serré que ces additions ne le dérangent pas d'une manière appréciable. La première partie est, dit la tradition, celle qui fut composée à l'intention du négus; elle commence par l'histoire de Zacharie et de son fils Yahia (Jean-Baptiste), puis vient l'histoire de l'annonciation à Mariam; celle-ci avait quitté sa famille et était allée du côté de l'Est, quand elle reçut la visite de l'Esprit Saint, identifié avec l'ange Gabriel (Djabril), qui avait pris la figure d'un homme parfaitement

beau; Gabriel n'est pas nommé dans ce passage, mais le rôle attribué à l'Esprit confirme cette identification suggérée par d'autres endroits du Korân. Les commentateurs précisent que l'Esprit souffla sur le sein de Mariam, et que ce fut ainsi qu'elle conçut. Mariam, s'étant retirée dans un endroit écarté, mit son fils au monde sous un palmier; de retour dans sa famille, elle fut en butte aux reproches, mais l'enfant prit la parole pour la disculper : « Je suis, dit-il, le serviteur de Dieu, il m'a donné le Livre et m'a établi prophète, » puis il annonce sa mort et sa résurrection; si déjà Mahomet professait à cette date le docétisme dont témoignera plus tard la sourate iv, 156, il faut entendre la mort de Jésus qui doit survenir quand il réapparaîtra avant le jugement dernier; mais il n'est pas du tout certain que Mahomet ait été aussi constant dans ses idées que le voudraient les commentateurs. Dans le reste de la sourate primitive il s'agit d'Abraham, de Moïse, d'Ismaël (dont Mahomet ne parlait point jusqu'à cette date, et duquel même alors il ne sait guère que le nom et la qualité de prophète), etc. On voit que cet exposé ne donnerait qu'une idée étrange de la doctrine chrétienne à qui s'en tiendrait là, et que si vraiment les évêques du négus l'approuvèrent, ils n'étaient pas bien exigeants sur l'orthodoxie. Du moins la sourate, si elle ne contenait que cela, n'impliquerait aucune polémique contre les chrétiens; cela ne pouvait entrer dans le plan de Mahomet à l'heure où il comptait pour ses fidèles sur la protection du négus; mais les additions faites par la suite rendent un tout autre son. Mahomet interrompt son récit, après l'annonce de la mort de Jésus, pour dire : « Dieu ne peut pas avoir d'enfants, loin de sa gloire ce blasphème ! » Ici ce sont évidemment les chrétiens qui sont visés, et la divinité de Jésus, non plus les « filles d'Al-lâh » vénérées par les Mecquois; et ce sont encore les chrétiens dont les dissentiments, soit entre eux, soit avec les juifs, seront si durement punis à la « comparaison du grand jour » (v. 36, 38). Puis à la fin : « Ils disent : le Miséricordieux (er Rhamân) a des enfants... Peu s'en faut que les cieux ne se fendent... de ce qu'ils attribuent un fils à er Rhamân. Il ne lui sied pas d'avoir un fils; tout ce qui existe dans les cieux et sur la terre est serviteur d'er Rhamân; » Jésus donc n'est qu'un « serviteur » comme les autres (v. 91-94). Ces adjonctions à la sourate xix accentuaient la séparation d'avec l'idée chrétienne de Jésus. — La sourate xxxvi renferme une légende sur des envoyés de Dieu et sur un homme qui, pour avoir appuyé leur prédication, fut lapidé; dans ce récit, qui par lui-même est assez obscur, il s'agit, d'après les commentateurs, d'une mission envoyée par Jésus à Antâkiya (Antioche), de son vivant, deux disciples qui furent traités d'imposteurs et auxquels il envoya pour les aider Schamun (Simon-Pierre); le croyant qui appuya leur prédication et qui mourut martyr est Habib el Nadjdâr (le charpentier), qui avait été converti par les miracles des disciples, et dont le tombeau est vénéré comme celui d'un saint musulman. Ce Habib n'est autre qu'Agabus, deux fois mentionné dans les Actes des Apôtres (xi, 28, il prédit une famine; xxi, 10, il prophétise en action la captivité de saint Paul) et vénéré par les grecs, qui font sa fête le 8 mars, comme un des soixante-douze disciples et un martyr. Ce curieux exemple montre bien par quelles voies légendaires Mahomet était informé de la doctrine et de l'histoire des chrétiens. — Dans la sourate xliii, Isa, le fils de Mariam, est déclaré « un serviteur comme les autres; » lui-même s'exprime ainsi : « Dieu est mon Seigneur et le vôtre, adorez-le, c'est le chemin droit, » et répète d'autres paroles identiques à la partie ajoutée de la sourate xix. La sourate xxi est à citer pour montrer comment, à la Mecque, Mahomet croyait

professer une religion conciliable, pour ne pas dire plus, avec celle des chrétiens : « Souviens-toi de celle qui avait conservé sa virginité (Mariam, l'islâm ne nia jamais la conception virginale de Jésus) et en qui nous soufflâmes une partie de notre esprit; nous la constituâmes, avec son fils, un signe pour le monde. Cette religion, c'est la vôtre (Dieu parle à Mahomet et aux musulmans), c'est une seule et même religion » (v. 91-92), la religion de la résignation à la volonté de Dieu (*islâm*), comme on le voit au v. 108. Rapprocher de ce texte xxiii, 52, 54; tandis que cette dernière sourate (v. 93) insiste sur l'idée que Dieu n'a point de fils, qu'il n'y a point d'autre dieu à côté de lui, ce qui vise d'ordinaire la divinité du Christ. La sourate xxv a pour titre *el Furkân*, mot qui, dans la langue arabe, signifie « distinction », et en araméen « le salut »; Mahomet l'emploie ici pour signifier « révélation » et comme synonyme de Korân; ailleurs (viii, 42) il l'emploie dans le sens araméen de « salut »; ce mot est de ceux que l'on cite fréquemment comme empruntés à la langue chrétienne. Cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. 1, p. 34; Nöldeke, *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, p. 23; *Encycl. de l'Islâm*, art. *Furkân*. La sourate xvii, 59, s'en prend à l'invocation d'hommes qui ont eux-mêmes besoin de la miséricorde et craignent le châtement de Dieu : peut-être les saints invoqués par les chrétiens? ou même Jésus-Christ? La sourate xviii, sur les compagnons de la Caverne, utilise la légende chrétienne des Sept-Dormants, et la légende d'Alexandre le Grand (Dhû-l-Karnein), dont on fait un croyant et un envoyé de Dieu; à la fin (v. 110) il déclare de lui-même qu'il n'est qu'un homme, ce qui vise à marquer une différence avec l'adoration que les chrétiens accordent à leur prophète Jésus. — Au total la préoccupation des chrétiens tient, comme il était naturel, plus de place dans cette dernière période que dans la première, mais le Prophète n'entreprend contre eux, non plus d'ailleurs que contre les juifs, aucune polémique violente; il se contente, tout en exaltant Jésus, d'affirmer qu'il n'est qu'un « serviteur » et que Dieu n'a point de fils. Mais un verset de la sourate xvii, une des dernières, annonce la rarefaction prochaine puis la disparition du titre *er Rhamân* dans la langue korânique (v. 110) : « Invoquez Allâh ou invoquez er Rhamân; de quelque nom que vous l'invoquez, les plus beaux noms lui appartiennent. » Ce verset semble répondre à une critique ou à une inquiétude : des Mecquois avaient dû se demander si Allâh et er Rhamân constituaient deux dieux différents; Mahomet donne à la difficulté une réponse topique, mais, pour en prévenir le retour, il préfère user de moins en moins de l'expression qui y avait donné lieu; il tenait si fort au dogme de l'unité divine qu'il écartait de toute son énergie la moindre apparence contraire; à plus forte raison repousserait-il le dogme chrétien de la Trinité, qu'il n'a jamais compris, et dont l'aspect métaphysique était bien trop spéculatif pour sa tournure d'esprit.

La conversion d'Omar, le futur calife (elle ne peut être que postérieure à la composition de la xx^e sourate, une de celles de la deuxième période, car une lecture de cette sourate en fut l'occasion) donna vers ce temps aux croyants un réconfort précieux, car Omar était de ceux auxquels on ne s'attaquait pas à la légère. Quant aux tribulations des musulmans, la tradition mentionne, dans les dernières années du séjour à la Mecque, la mise à l'index des Haschimites, c'est-à-dire de la famille à laquelle appartenait le Prophète, ou tout au moins de ceux de ses membres qui avaient le plus d'accointances avec Mahomet; les bannis se retirèrent dans un ravin proche de la ville, où on leur fit passer des vivres jusqu'au retrait de la proscription. Il n'y a pas trace de cette histoire

dans le Korân, ni dans le plus ancien représentant de la tradition (Urwa ben Zubair, cité par Tabari); si elle a un fond de vérité, nous ne pouvons dire dans quelle mesure (cf. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. 1, p. 288 sq.; Nöldeke, *Die Tradition über das Leben Mohammeds*, dans *Der Islam*, 1914, t. v, p. 164). Il est certain, par contre, que Mahomet perdit beaucoup en perdant Khadidja et Abû Tâlib; bien que celui-ci fût resté païen, il était pour son neveu un protecteur déclaré. Aussi Mahomet songea-t-il à quitter la Mecque. La tradition nous a conservé le récit d'un voyage à Taïf, où il fut salué comme prophète par l'esclave chrétien Addâs (le même, nous l'avons vu, que Khadidja aurait convié à reconnaître la mission de son époux dix ans auparavant, col. 1266); le succès fut médiocre; les païens eux-mêmes disaient à Addâs : « Ne te laisse pas débaucher par ce visionnaire, ta religion vaut cent fois la sienne. » Ibn Hishâm, *Strat er Rasoul*, 280, cité par Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 216-217. Mahomet tenta alors de prêcher aux étrangers qui fréquentaient les grandes foires du Hedjâz, et parmi lesquels se trouvaient certainement beaucoup de chrétiens; le succès ne fut pas plus brillant. Quelques Médinois vinrent au secours du Prophète en l'appelant chez eux; au pèlerinage de 621, une entrevue eut lieu à el Akaba entre Mahomet et des pèlerins de Yathrib, avec lesquels il se lia par un serment; un représentant du Prophète prépara l'installation nouvelle, et ses adeptes gagnèrent Yathrib peu à peu, en attendant que lui-même fît son « émigration » ou hégire, *hidjra* (la traduction « fuite » est déficiente), qui devait l'amener à envisager sous un tout autre angle ses rapports avec les chrétiens.

Vingt et une sourates, d'importance inégale à notre point de vue, appartiennent à la dernière période du séjour à la Mecque. La sourate xvi, qui fait appel, pour la notion du prophétisme et du livre inspiré, aux « gens de l'Écriture » (v. 45), défend Mahomet du reproche d'avoir emprunté sa doctrine à quelque mentor : il fréquentait, dit la tradition, des ouvriers chrétiens établis à la Mecque, parmi lesquels on nomme deux fabricants de sabres, Djabr et Yasar; mais ils ne sont pas les seuls à qui ce rôle, probablement fictif, ait pu être attribué; on cite aussi un Grec de Mossoul, Suhaib (cf. Loth, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1881, t. xxxv, p. 621) et un Perse nommé Selman, qui, ayant fréquenté des milieux chrétiens, y avait appris l'arrivée prochaine d'un prophète qui renouvellerait la religion d'Abraham (cf. Cl. Huart, dans *Mélanges Hartwig Derenbourg*, 1909, p. 297 sq.; il est inutile de faire remarquer combien un tel récit est tendancieux). Le Perse, le Grec, les artisans qui, à la Mecque, étaient en grande majorité des étrangers, fournissent à Mahomet une réplique singulière : « La langue de celui qu'ils veulent indiquer est un idiome barbare, tandis que le Korân est un livre en arabe très pur; » il y a là un mérite que Mahomet revendiqua toujours, c'est ce qu'il veut dire quand il parle, à satiété, du Korân « facile à comprendre »; de même il repoussait l'usage, pratiqué chez les juifs et chez les chrétiens, d'un livre sacré écrit dans une langue étrangère (xli, 44), mais on conviendra que ces raisons ne prouvent rien pour le fond de la doctrine. Sur la langue du Korân et les remaniements qu'elle a subis dans les recensions officielles, cf. K. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, Strasbourg, 1906. — La sourate xxx commence par quelques versets à propos d'une défaite des Byzantins, laquelle, assure Mahomet, sera bientôt suivie d'une victoire, et ce jour-là les croyants se réjouiront; le Prophète part de ces revirements de fortune pour prêcher une fois de plus l'attente du jugement dernier. La date de cette défaite est imprécise;

il s'agit d'un des faits de guerre amenés par l'invasion de Chosrau, mais nous ne pouvons dire duquel. Quant au sentiment auquel obéit Mahomet, Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, p. 205, le met en contradiction avec celui des juifs du Hedjâz, qui, politiquement, s'orientaient vers les Perses; mais il ne s'agit pas ici de politique; Mahomet se sent solidaire des monothéistes byzantins contre les Perses polythéistes. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. 1, p. 149-150; Lammens, *Les chrétiens à la Mecque*, p. 191-192. — La sourate xi, outre le curieux défi aux adversaires de composer des sourates comme celles du Korân (v. 16), l'impossibilité d'y réussir devenant une preuve de la révélation, contient la prescription de la prière trois fois par jour (v. 116) : c'est la plus ancienne organisation, antérieure à celle des cinq prières quotidiennes, à moins qu'on n'admette avec M. Houtsma, *Theolog. Tijdschrift*, t. xxiv, p. 127-134, que la prière au *salât* du milieu est elle-même un complément après coup, et qu'il n'y avait d'abord par jour que deux prières officielles. — La sourate xii ou sourate de Joseph, terminée par l'affirmation si fréquente que le Korân ne fait que corroborer les Écritures antérieures (v. 111), aurait, dit-on, converti à l'Islâm le chrétien Djabr, un de ceux qui étaient, suivant les Mecquois, les informateurs de Mahomet. On rapprochera de xii, 111 la sourate contemporaine xxviii, 52-53, déclarant que les gens de l'Écriture étaient d'avance « résignés à la volonté de Dieu », c'est-à-dire musulmans : point que Mahomet, par la suite, se gardera bien de confirmer, et qui suppose qu'il conserve son illusion sur l'identité de sa religion avec les religions du Livre. La même conclusion se déduit de xxix, 45, autre sourate de cette époque : « N'engagez de controverses avec les gens du Livre que de la manière la plus courtoise, à moins que ce ne soient des hommes méchants. Dites : Nous croyons aux livres qui nous ont été envoyés, ainsi qu'à ceux qui vous ont été envoyés; notre Dieu et le vôtre est le même, et nous nous résignons à sa volonté. » Ou encore de xlii, 11 : « Il a établi pour vous une religion qu'il recommanda à Noé; c'est celle qui t'est révélée (ô Mahomet); c'est celle que nous avons recommandée à Abraham, à Moïse, à Jésus, en leur disant : Observez cette religion, ne vous divisez pas en sectes; » cf. vii, 156, « le prophète illettré qu'ils trouveront signalé dans leurs livres, dans le Pentateuque et dans l'Évangile »; x, 38. Quand Mahomet lance à ses adversaires ce défi (xlii, 3) : « Apportez-moi, si vous êtes véridiques, un livre révélé avant celui-ci, » la suite de la même sourate empêche de voir là un reniement de la révélation biblique, puisque Mahomet, pour confirmer sa propre révélation, fait appel au témoignage d'un juif, qui ne peut que la déclarer conforme au livre de Moïse (v. 9); il veut simplement dire que chaque révélation s'adresse à une nation, à une *umma* (communauté) particulière, ce qui est un des thèmes les plus ressassés du Korân, l'*umma* des Arabes n'avait pas encore eu la sienne, les livres des juifs et des chrétiens s'adressant à d'autres groupes; cf. le v. 29, et vi, 10 : « Vous ne direz plus : Le Livre a été envoyé d'en haut à deux nations (juifs et chrétiens); quant à nous, nous n'en avons aucune connaissance. » Mahomet va jusqu'à poser en principe que « ceux qui ont reçu les Écritures se réjouissent de ce qui [lui] a été révélé, » xiii, 37. Ainsi, malgré le rappel de l'affirmation que Dieu n'a point de fils, ce qui atteint les chrétiens aussi bien que les adorateurs des « filles d'Allâh » (x, 69, etc.), cette fin de la période mecquoise n'apporte, grâce à la puissance d'illusion et à l'ignorance du Prophète, aucune polémique sérieuse avec les chrétiens. Nous devons signaler, dans le même temps, à côté des aveux plus fréquents d'incertitude sur la plus ou moins grande proxi-

mité du jugement dernier (« Ils te demanderont à quand est fixée l'arrivée de l'heure; dis-leur : la connaissance en est réservée à Dieu seul, » vii, 186), le célèbre passage : « Tu mourras (ô Mahomet), et ils mourront, » qui excita l'étonnement des Arabes quand Abd Bekr le récita après la mort du Prophète, et qui a servi de point de départ à M. Casanova pour sa thèse que Mahomet, en prêchant la fin du monde, pensait annoncer un événement très proche dont il serait lui-même le témoin (*Mahomet et la fin du monde*), thèse sur laquelle nous aurons à revenir.

L'hégire était destinée à jouer un si grand rôle dans l'évolution de l'islâm, que l'on comprend que les musulmans en aient choisi la date pour point de départ de leur ère particulière (16 juillet 622); mais ce changement ne fut pas de moindre conséquence pour les rapports de Mahomet avec le christianisme. A Médine, où Mahomet n'avait consenti à se rendre qu'après un accord pour lequel il avait stipulé ses conditions, il faisait figure, non plus de chef d'un parti en minorité, plus ou moins en butte aux persécutions, mais de chef d'État, muni de pouvoirs suffisants pour réprimer les guerres civiles qui depuis si longtemps déchiraient Yathrib, et en même temps de chef religieux, puisque les tribus de Khazradj et d'Aus, appelées depuis ce moment les *Ansâr* ou auxiliaires, avaient accepté un minimum de règle comprenant les articles fondamentaux de la foi musulmane, et s'étaient engagées en outre à obéir au Prophète : grande nouveauté en Arabie que cette union d'un pouvoir religieux et du pouvoir politique. L'organisation du statut politique fut l'objet d'un acte qui nous a été conservé par Ibn Ishâk (cité par Ibn Hishâm, édit. Wüstenfeld, p. 341-344) : les soixante-dix musulmans émigrés (*mohadjir*), les *Ansâr* et leurs clients juifs ne formeront qu'une seule *umma*, les juifs y conservant leur religion; les croyants se doivent entre eux protection pour leurs congénères ou contribuables; les contestations seront portées devant Dieu et le Prophète. Cf. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. I, p. 391-408. Il n'est pas autrement question du programme religieux, bien que les événements de cette même période montrent que Mahomet ne le perd pas de vue; c'est le moment même où il vient de prescrire le commencement de la mosquée, qui sera terminée seulement l'année suivante (an 2 de l'hégire, août 623), et dès 622 (octobre-novembre) il organise l'appel à la prière, *adhân*, destiné à remplacer l'appel chrétien par le *nâkâs* (morceaux de bois heurtés en usage chez les chrétiens de Syrie, qui ne connaissaient pas les cloches; les minarets n'existaient pas encore au temps du Prophète; cf. Lammens, *Phares, minarets, cloches et mosquées*, dans *Revue des questions historiques*, 1911, t. xc, p. 5-27; Caetani a montré que la première « mosquée » de Médine, c'est-à-dire le premier lieu de réunion et de prière, a été la cour de la maison du Prophète); en même temps il précise l'ordonnance de la prière, qui était demeurée inorganique à la Mecque; ces prescriptions, que la tradition a conservées, n'ont pas été consignées dans le Korân. — Un des principaux points sur lesquels se porta, à son arrivée, l'attention du Prophète fut la question des juifs. On sait qu'il nourrissait à leur sujet, comme à celui des chrétiens, de singulières illusions; la trace s'en retrouve dans la longue et confuse sourate II, la plus ancienne sourate médinoise : le v. 38 met dans la bouche de Dieu une adjuration aux enfants d'Israël pour qu'ils ne rejettent pas le Korân, qui corrobore leurs propres livres; le v. 59, plus étrange, semble promettre le salut aux juifs, aux chrétiens et aux sabéens comme aux « croyants »; jamais Mahomet n'était allé aussi loin dans la voie du libéralisme, et l'imitation de la synagogue n'avait pas été étrangère à l'organisation de la

prière (*salât*). Mais, aussitôt après, toute concession semble reprise : Mahomet ramasse contre les juifs les plus ineptes fables (II, 61 sq.); il leur reproche d'altérer leurs Écritures (70-73), de manquer à leurs engagements (77-79), d'avoir tué les prophètes, en particulier Isâ, fils de Mariam (Jésus, 81 sq.), etc. La cause de ce revirement est que les juifs s'étaient mis à faire au Prophète une opposition que celui-ci n'avait pu ne pas apercevoir. D'autre part la juiverie de Médine (ainsi appelait-on Yathrib depuis qu'elle était devenue « la ville », *madîna*, du Prophète) possédait une synagogue et des rabbins, pourvus d'une science qu'on ne pouvait demander aux « gens du Livre » de passage à la Mecque; Mahomet, grâce à eux, apprit à rectifier plusieurs de ses ignorances antérieures. Il sut que les juifs et les chrétiens ne professaient pas la même religion, qu'il y avait une différence entre les deux Testaments (II, 107 : « Les juifs disent que les chrétiens ne s'appuient sur rien; les chrétiens en disent autant des juifs... »), et que ni le judaïsme ni le christianisme n'accepteraient de se confondre avec l'islâm (II, 114 : « Les juifs et les chrétiens ne t'approuveront que quand tu auras embrassé leur religion, » d'où un aspect tout nouveau de la polémique korânique, qui prend contre les « gens du Livre » une acuité qu'elle n'avait jamais eue; mais les chrétiens, peu nombreux à Médine, y furent beaucoup moins exposés que les juifs, anciens maîtres de la ville et y jouissant encore d'une situation importante. En outre la fréquentation de gens qui avaient lu réellement la Bible, et non pas seulement des récits légendaires sur des personnages bibliques, étendit son information demeurée par trop fragmentaire, et plus d'une fois lui fit reconnaître de graves confusions ou inexactitudes. Mahomet, qui se paraît du qualificatif *ommi*, « illettré », ne se laissait pas plus arrêter par les pires anachronismes que par les déplacements géographiques les plus fâcheux; saint Jean Damascène nous apprend qu'il confondait Marie, mère de Jésus, avec son homonyme, sœur de Moïse, *De haeresibus*, P. G., t. xciv, col. 765; il confond Saül (Thalout) et Gédéon, II, 250; aux reproches de confusions de cet ordre qui lui furent adressés par les « gens du Livre », il répondit en les accusant d'avoir falsifié leurs Écritures pour que n'éclatât pas leur accord avec le Korân (II, 39, 73). Mais, sur un point de particulière importance, il sut tirer des objections un remarquable parti; il s'agit de l'histoire d'Abraham et d'Ismaël. Abraham, si fréquemment nommé dans les sourates mecquoises, n'y est présenté nulle part en relation avec Ismaël (en revanche Isaac et Jacob semblent tous deux fils d'Abraham, XI, 74; XIX, 50); de même Abraham ni Ismaël ne sont associés d'une manière spéciale à la Kaaba de la Mecque, les v. XIV, 40-41, qui pourraient être allégués pour établir cette association, étant vraisemblablement une de ces interpolations médinoises qui furent plus tard insérées dans les sourates mecquoises pour faire disparaître les divergences entre les parties du Korân. Mais quand, à Médine, Mahomet apprit de source certaine qu'Abraham était le père d'Ismaël, père lui-même de la race arabe, et que ces deux hommes avaient vécu longtemps avant Moïse, ce fut à Abraham qu'il rattacha sa propre révélation, achevant ainsi de lui donner un caractère national. Ce fait essentiel a été bien mis en lumière par Snouck Hurgronje dans *Het Mekkaansche Feest*. Par là Mahomet échappait aux objections des juifs et des chrétiens en se réclamant d'une religion antérieure aux leurs : « Direz-vous qu'Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et les douze tribus étaient juifs ou chrétiens? » (II, 134); la formule du v. 129 : « Nous sommes plutôt de la religion d'Abraham, vrai croyant (*hanif*), qui n'était point du nombre des idolâtres, » est complétée plus tard en ces termes : « O vous qui avez reçu les

Écritures, de quel droit me chercher querelle au sujet d'Abraham? Le Pentateuque et l'Évangile n'ont été révélés que longtemps après lui. Ne comprendrez-vous jamais? Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais un pur monothéiste (*hanif muslim*), et il ne fit jamais partie des polythéistes. » (On voit, quelles que soient les controverses sur les *hanif* immédiatement antérieurs à Mahomet, que le mot *hanif* appliqué à Abraham est synonyme de *musulman*). Cette conception du rôle d'Abraham fournit aussi la solution du problème de la Kaaba. Mahomet, à la Mecque, n'avait jamais témoigné à la Kaaba l'hostilité de principe qu'on eût pu attendre de ce fougueux adversaire de l'idolâtrie (cf. cvi, xcvi); la tradition le fait même intervenir dans sa jeunesse (par hasard il est vrai, mais ce hasard est providentiel) lors de la restauration de la Kaaba, à laquelle un charpentier copte venait d'adapter une toiture : les Mecquois, n'étant pas d'accord pour remettre en place la « pierre noire », décidèrent de s'en remettre au premier visiteur qui viendrait à la Kaaba, et ce fut Mahomet qui installa le célèbre bétyle. Voir, sur des traditions qui s'harmonisent assez mal avec celle-là, Lammens, *Le culte des bétyles et les processions religieuses dans l'Arabie préislamique*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. xvi, p. 40. A Médine, où il ne perdait pas de vue sa ville natale, Mahomet fut heureux d'apprendre qu'Abraham était l'ancêtre des peuples d'Arabie; en cette qualité, il lui attribua la fondation de la Kaaba; peut-être d'ailleurs ne fut-il pas le premier à le faire, et certains Arabes chrétiens ou juifs avaient-ils déjà cherché quelque combinaison de ce genre pour n'avoir pas à renoncer au pèlerinage; cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. i, p. 147, note. Dès la sourate II, 119, il fait dire à Allâh : « Nous établimes la maison sainte pour être la retraite et l'asile des hommes, et nous dîmes : Prenez la station d'Abraham pour oratoire. Nous recommandâmes à Abraham et à Ismaël ceci : Rendez pure ma maison pour ceux qui viendront en faire le tour, pour ceux qui y viendront vaquer à la prière, faire des génuflexions et des prostrations; » cela fait, les patriarches prièrent Dieu d'envoyer aux Arabes un prophète de leur race (v. 123). Cette conception nouvelle se traduisit par deux décisions importantes : le changement de *kibla* et la loi du pèlerinage. Le changement d'orientation pour la prière eut lieu la deuxième année de l'hégire (15 schabân, 11 février 624). Mahomet s'en explique dans la II^e sourate, où l'on voit encore la trace de son évolution : d'abord il paraît indifférent à la notion de *kibla*, v. 109 : « A Dieu appartiennent le levant et le couchant, de quelque côté que vous vous tourniez vous rencontrerez sa face; » mais plus tard il dut adopter une *kibla* déterminée, puisque ses adversaires remarquèrent le changement (v. 136); c'était, d'après la tradition, la direction de Jérusalem, soit que Mahomet l'ait adoptée seulement à Médine pour plaire aux juifs (Caetani, *Annali dell'Islam* t. i, p. 466 sq.), soit qu'il l'eût déjà choisie avant de quitter la Mecque (Wensinck, *Mohammed en de Joden te Medina*, [thèse] Leyde, 1908, p. 108); mais, une fois que le Prophète eut reconnu que l'opposition des gens du Livre était irréductible, il voulut que ses disciples eussent une *kibla* à eux; il remarque d'ailleurs que les scripturaires ne sont pas d'accord là-dessus, les chrétiens se tournant vers l'Orient et les juifs vers Jérusalem; quant aux croyants, ils se tourneront désormais vers « l'oratoire sacré », c'est-à-dire vers la Kaaba, devenue un lieu sacré de l'islam, II, 138-145; cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. i, p. 175-177. Suivant l'usage, ce changement fut attribué à une révélation nouvelle, que Mahomet reçut dans le lieu qui en a gardé le nom de *mesdjid el kiblatein*, « mosquée aux deux *kibla* ». — Un autre

signe de la reconnaissance de la Mecque comme lieu saint fut la loi du pèlerinage; Mahomet, dans cette même sourate, en formule le conseil plutôt que le précepte, car il n'y a dans son langage rien d'impératif; il précise certains détails de réglementation, rassure les pèlerins sur la légitimité de certaines « tournées » ou processions (déjà autorisées implicitement par le v. 119); II, 153, 192-196; ce n'est que plus tard, III, 91, que le pèlerinage sera nettement présenté comme un devoir pour quiconque est en état de le faire (cf. aussi XIII, 25-30; la loi proprement dite date de l'an 5). — La sourate II contient encore des prescriptions sur un autre point important, le jeûne du mois de ramadân. Au début de la période médinoise, Mahomet, d'après l'unanimité des traditionnistes, avait prescrit le jeûne de l'âschûrâ, le 10 muharram, qui tombait, l'an 2 de l'hégire, le 14 juillet; c'était le premier mois de l'année musulmane; ainsi les juifs jeûnaient-ils le 10 de teschri, qui est le premier de leurs mois; par là est avérée l'imitation des juifs dans l'institution de ce jour de jeûne, calculé d'un coucher de soleil à l'autre. Mais au mois de schabân de la même année (février 624; seul Wâkidî, trad. Wellhausen, p. 46, marque l'institution un an plus tôt), Mahomet enleva au jeûne de l'âschûrâ son caractère obligatoire pour le transférer au mois de ramadân, celui dans lequel avait eu lieu la nuit d'el Kadar (le destin, Korân, xcvi) où fut révélé le Korân tout entier à Mahomet. Le nouveau jeûne, sorte de carême musulman, a de commun avec le carême chrétien le temps approximatif de sa durée, et aussi, une fois admise la date de 624, l'époque de l'année où il tomba pour la première fois (26 février-30 mars); on ne peut préciser davantage, faute de savoir comment était pratiqué le carême dans les sectes chrétiennes du Hedjâz; mais l'intention de se distinguer des juifs est manifeste. La nature du jeûne est d'ailleurs très différente du carême chrétien : le jeûne est absolu depuis l'heure « où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir » jusqu'au coucher du soleil, et la continence conjugale est prescrite dans les mêmes limites, mais aucune prescription ne restreint la liberté pour la nuit. On signale des sectes manichéennes, peut-être représentées en Arabie, qui réglementaient pareillement les heures de jeûne, cf. Kessler, art. *Manichäer*, dans la *Realencyklopädie* de Herzog-Hauck, 3^e édit., t. XII, p. 213. Mahomet indique en outre comment on peut être dispensé du jeûne de ramadân, et comment y suppléer dans ce cas. II, 173-181; Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. i, p. 178-180. — Enfin les versets 226-233 organisent, sur des bases qui contredisent le droit chrétien, la répudiation des femmes, sujet sur lequel le Prophète reviendra par la suite (entre autres, sourates LXV, LVIII).

Les sourates suivantes (VIII, III, etc.) sont remplies d'allusions à des batailles livrées, d'exhortations à la guerre contre les infidèles, etc. C'est qu'à cette époque, une fois l'*umma* de Médine organisée, Mahomet prit dans cette ville son point d'appui pour organiser des expéditions, d'abord simples *razzias*. Entre le 17 et le 21 ramadân de l'an 2 (13-17 mars 624), les musulmans remportèrent leur première victoire sur un parti de Qoraischites escortant une caravane; malgré la supériorité numérique de ces derniers, les Médinois, d'abord surpris de la rencontre, puis enflammés par le Prophète, défirent la caravane, conduite par Abû Sofîân, et les renforts envoyés de la Mecque; c'est la journée de Badr, petite localité au sud-ouest de Médine, non loin de la côte. Nous n'avons pas ici à chercher à démêler la vérité historique dans les récits auxquels cette victoire a donné lieu; il nous suffit d'observer qu'elle fut l'occasion de la sourate VIII, ou au moins d'une partie; cette sourate pose des règles sur lesquelles Mahomet reviendra, sur la guerre sainte aux

infidèles; v. 40 : « Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de tentation (d'opposition à la religion musulmane) et qu'il n'y ait plus d'autre culte que celui du Dieu unique. » La victoire était une incitation à renouveler cette maxime, déjà formulée dans la sourate II, 187-189; Mahomet ne manquera plus de la répéter; XLVI, 4 : « Quand vous rencontrez des infidèles, combattez-les et faites-en un grand carnage; » 37, « N'appellez pas les infidèles à la paix quand vous êtes les plus forts et que Dieu est avec vous; » XLVIII, 16 : « Nous vous appellerons à marcher contre un peuple doué d'une puissance terrible, vous combattez ces gens jusqu'à ce qu'ils se fassent musulmans; » nous verrons seulement intervenir, dans la sourate IX, une des dernières, quelques utiles distinctions dont une en particulier intéresse les chrétiens.

Le souvenir de la bataille de Badr est encore rappelé dans la sourate III, 11, où Mahomet présente comme miraculeuse la déroute des Qoraischites; mais on y trouve aussi des allusions très claires à la bataille d'Uhud ou Ohod, mont situé près de Médine, où l'année d'après, 23 mars 625, une troupe de Qoraischites prit sa revanche, si bien que le Prophète blessé passa un moment pour mort. III, 138, 145 sq. (entre temps s'étaient continuées les simples *razzias*). Mais la sourate III a pour nous l'intérêt primordial de contenir un récit développé touchant Isâ (Jésus) et sa mère Mariam. Celle-ci est désignée comme étant la fille d'un certain Imrân, portant le même nom que le père de Moïse, d'Aaron et de leur sœur Marie : là est la raison de la confusion entre les deux Marie, déjà signalée d'après saint Jean Damascène, voir col. 1278. L'épouse d'Imrân, ayant consacré à Dieu l'enfant qu'elle portait dans son sein, remit Mariam à la garde des prêtres dans le temple, où elle fut particulièrement confiée à Zacharie, après tirage au sort avec des brins de roseaux (il y est fait allusion dans le curieux v. 39 : « Tels sont les récits inconnus de toi jusqu'ici (ô Mahomet), que nous te révélons; tu n'étais pas avec eux quand ils jetaient leurs chalumeaux à qui aurait soin de Marie... »). Zacharie reçoit l'annonce de la naissance de Yahia (Jean-Baptiste), et Marie un peu plus tard celle de la naissance de Isâ, en ces termes remarquables : « Dieu t'annonce son Verbe; il se nommera le Messie, Isâ fils de Mariam, illustre dans ce monde et dans l'autre, et l'un des familiers de Dieu; car il parlera aux hommes, enfant au berceau (cf. XIX, 31), et il sera du nombre des justes... Dieu lui enseignera le Livre et la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile; Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. » Suit l'annonce des miracles de Jésus, parmi lesquels il en est de parfaitement apocryphes, comme les oiseaux d'argile auxquels Jésus ordonnera de voler (cf. *Évangile arabe de l'enfance*, XXXVI, trad. Peeters, p. 44; on trouve dans le même évangile, soi-disant d'après Josèphe, l'anecdote de Jésus parlant dès le berceau, I, p. 1) ou puerils, comme de deviner ce qui est caché dans les maisons ou ce que les gens ont mangé. Plus importants sont les versets 47-48 : « Les Juifs imaginèrent des artifices contre Jésus; Dieu en imagina contre eux; et certes Dieu est le plus habile. » Certes, c'est moi qui le fais subir la mort, et c'est moi qui t'élève à moi, qui te délivre des infidèles, qui place ceux qui te suivront au-dessus de ceux qui ne croient pas, jusqu'au jour de la résurrection. » Plus intéressante encore que le passage qui marque si nettement la distinction entre le chrétien et l'infidèle est l'affirmation, d'ailleurs très imprécise, sur la mort de Jésus; elle a gêné les commentateurs musulmans, qui l'ont trouvée trop éloignée du docétisme si net d'une révélation postérieure, et qui se sont évertués à esquiver le sens obvie, soit en repoussant la mort de Jésus après son élévation, à la fin du monde, soit en ne voyant dans

cette phrase que l'affirmation du droit souverain d'Allah de faire mourir Jésus comme les autres hommes, bien qu'il n'en ait pas usé lorsque les Juifs crurent tuer le fils de Marie. L'exposé christologique se termine par l'affirmation que Jésus n'est qu'une créature, comme Adam, et par l'appel à une procédure particulière pour les discussions avec les chrétiens : « A ceux qui disputeront avec toi à ce sujet, depuis que tu en as reçu la connaissance parfaite, réponds : Venez, appelons nos enfants et les vôtres, nos femmes et les vôtres, et puis adjurons le Seigneur, chacun de notre côté, et appelons sa malédiction sur les menteurs, » III, 31-54. Ce procédé de discussion rappelant l'histoire de l'ambassade des Nedjranites à Mahomet, on a voulu rapporter à cette occasion la révélation d'une partie au moins de la sourate III, soit les versets 52-57 (Muir, *Life of Mahomet*, t. II, p. 302 sq.; t. III, p. 312), soit 30-51 (Sprenger, *op. cit.*, t. III, 490 sq.); mais il faut, ou renoncer à ce synchronisme, ou admettre que cette partie a été incorporée après coup dans une sourate notablement plus ancienne, l'ambassade des Nedjranites ne pouvant se placer que dans les dernières années de la vie de Mahomet. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 190-191. — La sourate LXI, 6, revient sur l'histoire de Jésus pour y souligner un trait capital, la promesse du Paraclet : « Je suis, dit Jésus, l'apôtre de Dieu envoyé vers vous... pour vous annoncer la venue d'un apôtre après moi, duquel le nom sera Ahmed. » C'est sur ce nom, identique pour le sens à Mohammed, que joue le Prophète pour s'identifier avec le Paraclet attendu; mais on ne peut serrer de plus près le rapprochement, il vise seulement l'idée de Paraclet qu'il a pu connaître, et les tentatives pour retrouver le mot lui-même dans Ahmed n'ont pas abouti; que *παράκλητος* ait été lu *περικλυτός* et en conséquence traduit par un mot qui signifie « le glorifié », cela supposerait que Mahomet, ou les gens de son entourage, savaient le grec, hypothèse indéfinissable. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 9-10. Sur le nom véritable du Prophète et son surnom Ahmed, voir col. 1263. M. Hirschfeld, *New Researches into the composition and exegesis of the Qoran*, met le surnom Ahmed, comme celui de Mohammed, en relation avec la légende de Bahîrâ, et rejette comme inauthentiques tous les versets où figure l'un ou l'autre nom.

La christologie de Mahomet reçoit dans la sourate IV deux importants développements. D'abord c'est là que Mahomet formule nettement son docétisme, qui, nous l'avons vu, ne s'imposait pas encore à son esprit dans la sourate II. Ici, nulle hésitation possible; après s'être posé en avocat de Jésus et de Marie contre une accusation juive qu'il ne précise pas (« ils n'ont pas cru à Jésus, ils ont inventé contre Marie un mensonge atroce, » v. 155; sur la perpétuelle virginité de Marie, cf. LXVI, 12), Mahomet continue : « Ils disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'envoyé de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié; un homme qui lui ressemblait a été mis à sa place, et ceux qui disputaient là-dessus ont été eux-mêmes dans le doute... Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à lui (v. 156). » C'est sur ce passage que s'appuie M. Friedlander (*The heterodoxies of the Shiites*, dans *Journal of the american oriental Society*, 1909, t. XXIX, p. 29-30) pour soutenir que Mahomet a emprunté sa connaissance du christianisme à une secte docète. — Puis le Prophète, qui jusqu'ici se bornait à répéter que Dieu n'a point de fils, a découvert que les chrétiens croient non seulement au Fils de Dieu, mais à la Trinité; et c'est contre le dogme trinitaire qu'il va tourner maintenant sa polémique. « Le Messie, Jésus fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et son verbe qu'il jeta dans Marie; il est un esprit venant de Dieu. Croyez donc en Dieu

et à ses apôtres, et ne dites point : il y a trinité. Cessez de le faire... Dieu est unique ; gloire à lui ; comment aurait-il un fils? .. Le Messie ne dédaigne pas d'être le serviteur de Dieu, pas plus que les anges qui approchent Dieu (v. 169-170). « Mahomet n'a eu de la Trinité qu'une connaissance très inexacte ; il n'a compris ni l'expression de « Verbe de Dieu » ni celle d' « Esprit de Dieu », qu'il applique toutes deux à Jésus, et n'a vu là qu'une entorse à l'idée monothéiste ; une notion plus juste de la Trinité suppose une culture qui manque au Prophète. La même sourate contient plusieurs ordonnances notables : ainsi celle qui limite à quatre le maximum des épouses légitimes (les concubines ou esclaves n'entrant pas dans ce compte, v. 3 ; quant au Prophète, il avait déjà neuf femmes quand il reçut la révélation d'avoir à se borner à ce nombre, xxxiii, 52), des lois sur les héritages et les empêchements de mariage, la prescription des ablutions avant la prière pour purifier des souillures, et l'autorisation de remplacer, en cas de besoin, l'ablution d'eau par une ablution de sable (v. 46 ; c'est la pratique appelée *tayammum*, existant aussi dans certains rituels juifs ; l'autorisation fut renouvelée par v. 9). Ce rite des ablutions n'est pas mentionné antérieurement dans le Korân, ce qui ne prouve pas qu'il n'ait été établi qu'à ce moment ; il existait dans plusieurs des religions qui ont contribué à inspirer le Prophète, telles sont les religions juive et sabéenne (mandaites, chrétiens de saint Jean, hémérobaptistes dont parle saint Épiphane, *Haeres.* xvii, P. G., t. xli, col. 256) ; il serait intéressant de rapprocher de ce fait le nom de *sabiens* donné parfois aux nouveaux musulmans, si nous n'étions dans l'impossibilité d'affirmer qu'à la date où les adeptes de Mahomet étaient désignés ainsi les ablutions étaient déjà en vigueur ; Wellhausen (*Reste des arabischen Heidentums*, p. 206-207) a rassemblé les textes où le vocable *sabien* est employé dans ce sens, et plusieurs datent des premiers temps de l'islam : ainsi Omar, avant sa conversion, appelle Mahomet « ce sabien qui a semé la discorde parmi les Qoraischites », et on lui retourna l'épithète quand il se convertit (Ibn Hishâm, p. 225, 229) ; à cette date-là, il est plus prudent de ne voir dans le terme qu'une ressemblance générale entre religions monothéistes, que d'y chercher une allusion directe à l'usage des ablutions.

Du 31 mars au 15 avril 627, les Qoraischites tentèrent vainement de s'emparer de Médine ; les assiégés les repoussèrent, grâce à une longue tranchée qu'avait fait creuser Mahomet (guerre du fossé). Une tribu juive, les Banû Qurayza, accusée d'avoir conspiré avec les Mecquois, fut attaquée et détruite par les musulmans, les hommes tués, les femmes et enfants vendus comme esclaves (15 avril-1^{er} mai) ; leur conspiration n'est pas prouvée. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. i, p. 627-634. C'était jusqu'alors la plus atroce mesure prise par Mahomet contre les juifs ; ce n'était pas la première, les Banû Qainuqâ ayant été expulsés dès avril 624, et les Banû-l-Nadîr à la fin de l'été 625 ; ceux-ci s'étaient réfugiés à Khaibar, déjà centre d'une juiverie importante. Les premiers mois de l'an 3 avaient été marqués par une série d'assassinats commis sur des juifs, en commençant par le poète Kab ben el Aschraf, coupable d'avoir composé des vers contre Mahomet. En mai-juin 628, sous prétexte de punir les juifs dont les enchantements auraient rendu le Prophète malade, les musulmans s'emparèrent de Khaibar et les contraignirent à payer la moitié du revenu de leurs terres ; c'était le renouvellement, au profit de Mahomet, d'une ancienne convention conclue par les Khaibarites, pour la protection de leur ville, avec la tribu bédouine des Banû Fazâra. Lammens, *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, 1918, p. 164-165. Preuve de plus que Maho-

met ne cessait de mêler le point de vue politique ou économique au point de vue religieux. Mais on chercherait vainement de pareilles rigueurs contre les chrétiens, toujours mieux traités que les juifs, en actes aussi bien qu'en paroles. Ce fut, dit-on, pendant l'expédition de Khaibar que les émigrants d'Abyssinie, sauf ceux qui s'étaient faits chrétiens, vinrent se fixer à la Mecque. Les juifs de Fadak et de la vallée du Ouâdi-l-Qora furent soumis également par Mahomet. Son prestige allait croissant : il venait de négocier avec les Qoraischites le traité d'el Hudaybiya, où il semblait faire toutes les concessions pour obtenir le droit de venir en pèlerinage l'année suivante, ce qui avait scandalisé les musulmans, mais qui impliquait sa reconnaissance comme une puissance avec laquelle on traite d'égal à égal (mars 628). Des traités furent également signés avec des tribus arabes païennes. Aussi est-ce le moment que choisit la tradition pour le mettre en relations diplomatiques avec les plus grands personnages chrétiens. Il y a lieu à ce propos de distinguer entre les ambassades de Mahomet et ses lettres ; celles-ci paraissent décidément apocryphes ; quant aux ambassades, également rejetées par plusieurs islamisants modernes (par exemple Caetani, *Annali dell' Islam*, t. i, p. 725-739), elles ont contre elles de n'être pas mentionnées par Ibn Ishâk, tout au moins si l'on en juge par la manière dont les présente Ibn Hishâm, sans citer son habituelle source ; mais l'exemple d'Ibn Ishâk utilisé par Tabari les contredit, et M. Cl. Huart fait observer que les citations d'Ibn Ishâk contenues dans le *Livre de la Création et de l'histoire* d'el Maqdisî, qu'il a publié, fournissent des raisons de croire que le texte suivi par Ibn Hishâm n'est pas le meilleur. *Histoire des Arabes*, t. i, p. 154. M. Huart incline également à repousser ces ambassades jusqu'à l'an 8 de l'hégire, au lieu de l'an 6, date plus habituellement assignée. Ibn Sad a fait un recueil des ambassades envoyées et reçues par Mahomet ; il a été traduit par Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. iv. Mahomet écrit au Négus, lui demandant de lui fiancer Umm Habiba, veuve d'Obeïd-Allâh ben Djasch, qui s'était fait chrétien et était mort en Abyssinie ; cette lettre aurait eu pour résultat la conversion du négus, légende manifeste. Ibn Sad, n. 1, p. 97-98. Mahomet, nous le verrons, correspondait avec le basileus de Byzance par l'intermédiaire du gouverneur de Bosra ; il lui aurait aussi envoyé un messenger direct ; la tradition ne va pas jusqu'à dire qu'Héraclius se serait fait musulman, mais insiste sur les honneurs qu'il aurait rendus au messenger et à la lettre même de Mahomet. Zonaras a connu cette négociation, mais a cru que Mahomet était venu lui-même voir l'empereur et en avait obtenu des territoires. *Epitome historiarum*, xiv, 17, édit. de Bonn, t. iii, p. 215 ; Ibn Sad, n. 2, p. 98. L'ambassade au muqauqis, « seigneur d'Alexandrie, chef des Coptes », a soulevé plus d'objections encore, vu l'étrangeté du rôle attribué à ce personnage, dont le nom lui-même paraît bizarre (il doit être d'origine perse) ; M. Butler avait commencé à réhabiliter cette histoire dans son livre *The Arab Conquest of Egypt*, p. 508-526 (mémoire présenté à la *Society of biblical Archaeology* et mis au point) ; il avait identifié le muqauqis avec le patriarche melkite d'Alexandrie Cyrus. M. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 25-28, a repris la question ; il a reconnu que le muqauqis en question était le patriarche monophysite Benjamin, lequel avait reçu ce titre lors de la domination perse à Alexandrie, vers 620 ; il était encore en fonctions en 628, quand il reçut l'ambassadeur de Mahomet, Hatib. Au discours de celui-ci, qui reprenait les déclarations du Korân sur l'islam accomplissement de la religion de Jésus, il aurait répondu qu'il attendait en effet un prophète,

portant entre les épaules le « signe de la prophétie » ; M. Casanova rapproche cette attente de la légende de Bahirâ, pour en déduire la diffusion en Orient de cette légende à cette époque, et le bon accueil fait au Prophète par certains chrétiens d'Orient ; quant aux détails de l'histoire de l'ambassade, et à la lettre au muquaqis, les arguments de M. Casanova n'obligent pas à en admettre l'authenticité ; la lettre dans *Journal asiatique*, 1854, V^e série, t. iv, p. 482-518. Très sujette à caution est l'ambassade au prince ghassânide el Hârith ben Abi Schamir, d'autant qu'elle fait double emploi avec l'histoire mieux connue (et d'ailleurs pas entièrement certaine) de Djabala ben el Aiyam, lequel se serait converti à l'islâm et se retrouvera plus tard dans notre récit, lors de la bataille du Yarmûk et sous le calife Omar. Ibn Sad, n. 12, p. 100, 105 ; Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, p. 45-46, 53, 60. L'ambassade à Haudha ben Alî, des Banû Hanifa, prince chrétien du Yemâma (6-8 de l'hégire ?) n'obtint pas de succès ; Haudha répondit seulement qu'il était prêt à se convertir à condition que Mahomet le désignât pour son successeur (la tradition attribue la même ambition à un autre des Hanifa, le faux prophète Musailima), faute de quoi il combattrait l'islâm jusqu'au bout ; cette réponse ayant été rapportée à Mahomet, il demanda à Dieu de le délivrer de Haudha, qui mourut peu de temps après. Ibn Sad, n. 7, p. 102 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. iii, p. 206, 406. Ces missions diplomatiques d'un nouveau genre (les ambassadeurs étant surtout chargés de demander à leurs interlocuteurs de se convertir à l'islâm) amenèrent les musulmans en contact avec les Arabes chrétiens de Syrie ; la première rencontre ne fut pas à l'avantage des gens de Médine. Un certain el Hârith ben Omair avait été, raconte Wâkidi (trad. Wellhausen, p. 309), envoyé par Mahomet au « prince de Bostra » : il s'agit sans doute du gouverneur byzantin de cette ville, qui, à cause des relations commerciales entre Bostra et le Hedjâz, paraissait l'intermédiaire tout désigné avec le basileus. Un Arabe désigné comme Ghassânide, Schurahbil ben Amr (sur cette désignation, cf. Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 45-46), assassina l'envoyé à Muta (el Moteh à l'est de l'extrémité méridionale de la mer Morte) ; ce fut le prétexte d'une expédition, qui devait aussi permettre aux musulmans de s'approvisionner des excellents cimetières fabriqués dans le pays. Zaid ben Hâritha, le fils adoptif du Prophète, était à la tête de l'armée musulmane. Mais les Byzantins et les Arabes chrétiens du pays, qui appartenaient aux tribus codhaites, étaient sur leurs gardes, avertis par un Qoraischite que Théophane appelle Kutaḡa (Qutaiba ?). Retardée par un combat d'avant-postes à Dhât Atlâh, l'armée musulmane apprit à Maân qu'en un lieu appelé par Théophane Μουχέων κόμη, et qui doit être Moab (Maâb), non loin de Muta, comme l'indiquent bien les sources arabes, une partie des Codhaites de l'armée byzantine de Théodore le Vicaire devaient célébrer des fêtes idolâtriques, εἰδωλοθυσίαι, ce qui montre que ces Arabes n'étaient pas tous chrétiens. Mais Zaid ne put les surprendre, et, malgré leur courage, les musulmans furent défaits ; Zaid et ses deux lieutenants, Djafar, frère d'Alî et Abdallâh ben Rawâha, furent tués, et Khâlid ben Walid, un Mecquois qui venait de se convertir à l'islâm et devait en être un des meilleurs généraux, ne put que ramener à Médine les débris de l'armée (août-septembre 629). Le chiffre de deux cent mille hommes, dont cent mille Arabes, donné pour l'armée byzantine, est évidemment exagéré. Théophane, édit. de Bonn, t. i, p. 515 ; de Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2^e édit., Leyde, 1900, p. 5-8 ; Caetani, *Studi di storia orientale*, t. iii, p. 192-193 ;

Annali dell'Islam, t. ii, p. 80-90. Mahomet réussit mieux à la Mecque ; une expédition marcha contre cette ville, sous prétexte d'une violation du traité de Hudaibiya ; Abû Sofiân, qui jusque-là s'était montré l'irréconciliable ennemi du Prophète, avait été envoyé pour s'instruire de ses véritables intentions ; il se laissa gagner par Mahomet, se soumit, et par là assura au Prophète la prise de la Mecque sans coup férir (décembre 629-janvier 630). Aucune conquête ne pouvait être plus importante, vu l'orientation que Mahomet, depuis quelques années, avait donnée à sa religion. La bataille de Hunain, d'abord perdue puis regagnée par les musulmans sur les Hawâzin (31 janvier 630), accrut encore le prestige de Mahomet ; mais il ne put venir à bout du siège de Tâïf, dont sa victoire lui avait ouvert le chemin (février 630).

Les ambassades en Bahrein et en Omân marquent la diffusion de l'islâm en Arabie orientale. Diffusion d'ailleurs toute relative, et qui semble avoir été plus politique que religieuse ; les convertis appartenaient à une minorité, et la conservation du noyau musulman à la mort du Prophète fut difficile, les circonstances qui avaient amené le recours à un appui du dehors ayant changé. Le Bahrein comptait un certain nombre de chrétiens, de la tribu des Abd el Kais ; on citait des hommes comme Riâb ben el Barâ, el Djârûd. Le prince el Mundhir ben Sâwâ, qui régnait à Hadjar sous la surveillance d'un gouverneur perse, n'était pas fâché de trouver un protecteur pour se soustraire à ce contrôle ; aussi, au reçu d'une lettre du Prophète, se fit-il musulman, et avec lui el Djârûd ; une ambassade, dont ce dernier faisait partie, fut envoyée à Médine pour conclure un traité avec Mahomet. A la mort du Prophète, qui suivit de près celle d'el Mundhir, les Abd el Kais abandonnèrent pour un temps sa religion, sauf un groupe soutenu par el Djârûd. Caetani, *Annali dell'Islam*, t. ii, p. 193-206 ; *Studi di storia orientale*, t. iii, p. 254-257, 359 ; Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. vi, p. 19-20 (plus favorable à la tradition que Caetani). En Omân, vers le même temps (février-mars 630), le Prophète envoya aussi un messenger et conclut un traité avec la famille azdite de Djolanda ; les princes Djaïfar et Abbâd signèrent un traité, dans les mêmes conditions à peu près que ceux du Bahrein ; mais le gros des chrétiens resta attaché à sa religion, comme devait le reconnaître plus tard le poète Farazdaq : « Ce n'est pas dans le Omân qu'il faut aller chercher la religion, » entendez la religion musulmane. Caetani, *Annali*, t. ii, p. 206-210, 456-457 ; *Studi*, t. iii, p. 254-255 ; Lammens, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. ii, p. 403-406.

Mahomet ne se sentait pas en grande sécurité du côté de la Syrie. A la fin de 630 (début de l'an 9 de l'hégire), le bruit parvint à Médine que les tribus chrétiennes du nord, Ghassân, Lakhm, Djodhâm, appuyées par une armée impériale, se disposaient à partir en guerre contre les musulmans. L'islâm, jusqu'alors, n'avait pris nulle racine dans ces tribus ; un Djodhâmite, Farwa ben Amr, avait bien passé à la nouvelle religion après l'expédition de Muta, qui lui avait fait connaître la doctrine du Prophète ; il avait, dit-on, envoyé à celui-ci une mule blanche en signe d'hommage ; mais Héraclius n'avait pas admis qu'un de ses officiers (Farwa avait un commandement dans la région de Maân) se rendit coupable d'une pareille trahison, et, sur une réponse arrogante de Farwa, il l'avait condamné à mort. Ibn Sad, n. 6, p. 101. Rien n'indique que cette conversion ait trouvé à ce moment des imitateurs. Mais les Arabes chrétiens ne nourrissaient pas les projets belliqueux qu'on leur prêtait à Médine ; Mahomet, arrivé à Tabûk avec une nombreuse armée, n'y rencontra pas d'ennemis, la troupe signalée ayant pris le chemin de Damas. Le

Prophète séjourna à Tabûk environ une quinzaine avant de rentrer à Médine. Il reçut là des ambassades venues d'Aïla (Akaba, au fond du golfe Élanitique), de la bourgade voisine de Maqnâ, et de diverses localités de la Syrie méridionale, Adroh (Odrûh) et Djerbâ. Il ne s'agit point de conversions, d'après les clauses des traités qui nous ont été conservées : le tarif de la taxe dite *djizya* y est fixé; or cet impôt de capitation, tel qu'il était dès lors établi et tel que l'a consacré le Korân (ix, 29), n'était point payé par les musulmans mais seulement par les « gens du Livre » qui gardaient leur religion. Les Juifs de Maqnâ obtinrent de le remplacer par une contribution du quart sur les produits de leur pêche et de leur industrie. Plusieurs sources arabes attribuent aussi la qualité de juifs aux gens d'Aïla et à leur chef, qu'elles appellent Tahisch ben Rubâ; cf. Weill, *La presqu'île du Sinaï*, p. 110-111. Mais d'autres l'appellent Yuhanna (Jean) et le disent chrétien; ce qui est confirmé par un détail cité par Ibn Sad d'après Wâkidi : Yuhanna, quand il se présenta devant le Prophète, portait une croix d'or. Ibn Sad, n. 44-45, 74-75, p. 16-18, 27-28; Belâdhori, p. 59-60; Wâkidi, trad. Wellhausen, p. 405-406. Mahomet profita également de son séjour à Tabûk pour reprendre un ancien projet d'attaque contre Dûmat el Djandal. Une première expédition, conduite par Mahomet en l'an 5 (août-septembre 626) n'avait obtenu d'autre résultat que la prise de quelque butin. Une expédition dirigée l'année suivante par Abd er Rhamân ben Auf (décembre 27-6 janvier 628) eut plus de succès : les Kalbites chrétiens de Dûma durent payer la capitation, et leur chef el Asbagh ben Amr, chrétien lui-même, dut embrasser l'islâm et donner sa fille au vainqueur. Quand Khâlid ben Walid vint à Dûma (octobre-novembre 630), le pouvoir était passé aux mains d'Okaidir ben Abd el Malik, qui n'était pas un Kalbite mais un Kindite, appelé de Hîra avec une troupe d'Arabes chrétiens; il y avait encore à Dûma des descendants d'el Asbagh, puisque le fils de celui-ci, Imroulqais, était au pouvoir en l'an 11; mais le succès des musulmans avait provoqué une réaction. Khâlid profita, pour prendre Okaidir, d'un moment où celui-ci s'était aventuré trop loin en chassant l'antilope; Okaidir dut payer rançon et se rendre à Médine, où il signa un traité avec Mahomet; les chrétiens de Dûma furent de nouveau soumis à la *djizya*; il en fut de même d'Okaidir, si l'on en croit Ibn Hishâm, édit. Wûstenfeld, p. 903; mais une autre tradition dit qu'il se fit musulman, et Ibn Sad donne une lettre de Mahomet qui le prouverait; cette lettre, rejetée par de Goeje, paraît à Wellhausen contenir des termes trop archaïques pour être fictive. Ibn Sad, n. 73, p. 133-134; de Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, p. 10-15; Caetani, *Annali dell' Islam*, t. II, p. 259-268; *Studi*, t. III, p. 266-267. Okaidir ne resta pas à Dûmat el Djandal; il revint à Hîra, où, en souvenir de son ancienne « royauté », il donna à sa résidence le nom de Dûmat el Hîra. Dûmat el Djandal est indiquée comme ville épiscopale dans une liste dressée par Macaire d'Alep. Ms. de Saint-Joseph de Beyrouth, cité par le P. Lammens, *Mélanges de la Faculté orientale*, t. III, 1, p. 155. Il ne faut pas confondre le traité de Dûmat el Djandal avec la convention que vers le même temps Mahomet conclut avec certains groupes kalbites. Les doutes élevés par M. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 177, sur la réalité même d'Okaidir sont certainement excessifs.

Ce fut en la 9^e année de l'hégire qu'Alî ben Abû Tâlib lut au peuple de Médine la sourate ix, dite el Barâa, qui venait d'être révélée à l'occasion du pèlerinage, présidé sur l'ordre du prophète par Abû Bekr. Ce titre signifie « le pacte »; il fait allusion au début de la sourate, où Mahomet déclare que, passé quatre

mois, il ne sera plus tenu à aucun « engagement » envers les polythéistes, sauf envers ceux qui ont signé un traité, et pour toute la durée de ce traité. Cf. Masoûdi, *Le livre de l'avertissement et de la revision*, trad. Carra de Vaux, p. 360. Les quatre mois (sacrés) expirés, les polythéistes qui ne se convertirent pas pourront être tués partout où on les rencontrera, à moins qu'ils ne demandent asile; « ce sont des gens qui ne savent rien. » Il en va autrement des « gens du Livre »; ceux-là ne doivent pas être combattus jusqu'à extermination, ni contraints de se convertir, mais « jusqu'à ce qu'ils paient la *djizya* et qu'ils soient humiliés (v. 29). » Il est constamment question de la guerre dans cette sourate, et de la guerre pour motif religieux. Cela nous amène à nous demander dans quelle mesure Mahomet avait pensé à faire de l'islâm une religion universelle. Naturellement cette question n'a un sens que pour les dernières années de sa vie; auparavant il est trop manifeste que son horizon ne dépassait pas la région de Hedjâz. Il est significatif que les émigrés venus de la Mecque aient seuls le privilège du titre de *mohâdjir*, et que ceux qui avaient dû abandonner d'autres villes, peut-être au prix de plus grandes peines, pour se convertir à l'islâm, n'aient pas droit à ce qualificatif; la remarque est de Caetani, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 230. Jusqu'à la fin de sa carrière, Mahomet se contente d'imposer aux « gens du Livre » le paiement d'une taxe, ce qui revient à les soumettre à l'État politique musulman, non à leur imposer la religion musulmane; cette attitude, en dépit des théologiens de l'islâm, n'est pas celle d'un fondateur de religion « universelle »; à ce compte, le prophète n'aurait pas même professé, comme quelques-uns de ses successeurs, que l'islâm était la seule religion qui dût être pratiquée en Arabie Caetani, *loc. cit.*, observe que les tentatives des « faux prophètes » qui se manifestèrent peu avant sa mort, el Aswad, Musailima, ne lui causèrent pas autant d'émotion qu'on aurait pu le penser; on dirait qu'« ils ne sont pas sur son terrain. » Quand le Korân parle d'« élever la religion de vérité au-dessus de toutes les autres (ix, 33) », il faut interpréter cette parole dans le sens de tout ce passage : d'un triomphe tout extérieur, qui laisse subsister, même en Arabie, d'autres religions révélées pourvu qu'elles acceptent la dépendance politique. Quant un *hadîth* fait dire au prophète : « Tous les hommes croiront en moi », il en repousse la date jusqu'à la fin du monde. Goldziher estime (*Muhammedanische Studien*, t. I, p. 73-74), que la théorie de l'islâm religion « universelle » a été l'œuvre des musulmans non-arabes, ou que tout au moins ils l'ont fait passer de l'état d'opinion à celui de doctrine admise; ils voulaient en profiter pour obtenir l'égalité politique. — A noter encore dans la sourate ix quelques détails intéressants : Mahomet reproche aux chrétiens, non seulement d'avoir fait de leur Messie le Fils de Dieu, comme les juifs d'Ozair (Esdras), mais de rendre des honneurs divins à leurs moines, comme les juifs à leurs docteurs; Mahomet se méprend sur le sens du titre d'honneur *rabbi*. Mahomet était d'ailleurs reconnaissant aux moines de disposer les chrétiens, en leur donnant l'esprit d'humilité, à se montrer moins haineux que les juifs envers les musulmans (v. 85), et cette relative sympathie pour les moines lui était commune avec tous les anciens Arabes, à en juger par leurs poètes; mais, doctrinalement, il condamnait l'institution monastique : « Nous mîmes dans les cœurs des disciples qui les ont suivis [Jésus et les autres apôtres] la compassion; la vie monastique, ce sont eux-mêmes qui l'ont inventée » (LVII, 27, vers le temps de la sourate IV). D'où l'aphorisme : « Pas de monachisme dans l'islâm; » on prétend même qu'un jour Othmân ben Mazûn fut réprimandé par le prophète pour son

aspect ascétique qui le faisait ressembler à un moine chrétien. Lammens, *Modwia*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, a, p. 170-171. Ce qui est dit ici des moines s'applique aux prêtres en général, les moines formant en Arabie la plus nombreuse et la plus active portion du clergé. Lammens, *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. VIII, p. 332. On notera enfin que la sourate IX, 36, en insistant sur le nombre des mois qui est de douze devant Dieu, abolit le mois intercalaire, détruisant ainsi toute concordance même approximative entre l'année lunaire des Arabes et l'année solaire; et qu'en réglant la distribution des aumônes recueillies (v. 60), elle constate que certains Arabes n'attendaient qu'un retour de fortune défavorable aux musulmans pour s'affranchir de ce fardeau (v. 99); on le vit bien lors de la *rida*, après la mort de Mahomet.

Une seule sourate, v, est indiquée par Nöldeke-Schwally (*Geschichte des Qorans*, t. I, p. 227 sq.) comme venant après la sourate IX; il n'en faudrait pas conclure que toutes les parties de cette sourate auraient été révélées en même temps à la fin de la vie de Mahomet. Le prophète autorise les mariages de musulmans avec les filles des « gens du Livre » comme avec celles des croyants, non avec les filles idolâtres (v. 7). Le v. 92 rend définitive l'interdiction du vin, que Mahomet avait déjà esquissée à plus d'une reprise : II, 216, déclarait seulement que les inconvénients du vin l'emportent sur ses avantages, comme déjà XVI, 69 (sourate mecquoise) distinguait parmi les dons de la vigne la nourriture agréable et la boisson enivrante, n'ajoutant que ce commentaire : « Il y a dans ceci des signes pour ceux qui entendent; » IV, 46, défendait de prier en état d'ivresse; v, 92, va plus loin et déclare que le vin, comme le jeu et les sorts, est une « abomination inventée par Satan, » d'où une proscription qui, pour n'être pas inspirée par l'ascétisme comme chez les manichéens ou dans certains cercles chrétiens, n'en est pas moins rigoureuse. Les appréciations sur les chrétiens contenues dans cette sourate sont assez peu cohérentes et trahissent la fusion de passages composés en des circonstances diverses : tantôt Mahomet, renouvelant contre eux le reproche de falsification des Écritures (v. 17), les repousse comme infidèles au même titre que les juifs (v. 19, 76); tantôt il les traite avec une faveur marquée par comparaison avec les juifs (v. 50 sq., 85); tantôt il semble les admettre au même salut que les musulmans, avec les juifs et les sabéens (v. 73). Le plus important passage concerne Jésus : non seulement le prophète affirme une fois de plus qu'il n'est qu'un homme et que Marie n'est qu'une femme juste (v. 19, « Qui pourrait empêcher Dieu s'il voulait anéantir le Messie, fils de Marie, et sa mère ? » 79), mais il imagine une mise en scène pour le faire déclarer à Jésus lui-même; après le rappel des miracles, authentiques ou apocryphes, déjà mentionnés (III, 41, 43), et l'anecdote de la table toute servie que Jésus fait descendre du ciel à la demande des apôtres, « Dieu dit à Jésus : As-tu jamais dit aux hommes : Prenez pour dieux ma mère et moi, à côté du Dieu unique? — Par ta gloire, non; comment aurais-je pu dire ce qui n'est pas vrai? Si je l'avais dit, ne le saurais-tu pas ? Tu sais ce qui est au fond de mon âme, et moi j'ignore ce qui est au fond de la tienne... » (v. 109 sq.). » Cette scène a été connue et résumée par saint Jean Damascène, qui mentionne le titre même de la sourate (sourate de la Table; on sait que les musulmans désignent chaque sourate par un titre, emprunté à un mot jugé caractéristique). De *haeresibus*, P. G., t. xciv, col. 765-772. Sur la date imprécise de ce passage, Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, t. I, p. 233-234.

Les derniers temps de la vie de Mahomet ont été

marqués par une grande affluence d'ambassades reçues, si bien que le nom en est resté à l'« année des ambassades ». Du Yémen vinrent des princes himyarites, qui négocièrent des accords écrits; Mahomet, dans la lettre que rapporte Ibn Sad, n. 56, p. 125, cite, sur les juifs et les chrétiens, la sourate IX, 30; la correspondance du prophète ne cessa plus d'être active avec cette province, où la perception des divers impôts n'allait pas sans difficultés (Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. VI, p. 31-33) dont profitait Aihala ben Kab, dit el Aswad, pour se poser en prophète d'er Rahmân; s'étant emparé de Sanâ, où il tua le gouverneur perse, il gouverna si mal qu'une conjuration se forma pour l'assassiner (mai-juin 632); son prophétisme et son règne furent si brefs qu'ils ne devinrent le centre d'aucun mouvement redoutable pour l'islam. On signale en l'an 9 une ambassade des Taghlib; elle se composait de seize délégués, dont plusieurs chrétiens portant des croix d'or; les Taghlibites auraient accepté de ne plus faire baptiser leurs enfants, ce qui eût entraîné la déchristianisation; ou plutôt, si l'on en croit Wellhausen, ils auraient sollicité cette clause pour échapper à l'obligation de la *djizya*; en tout cas elle ne fut pas observée, et longtemps encore les Taghlib demeurèrent chrétiens. Ibn Sad, n. 100, édit. Wellhausen (*Skizze*, t. IV), p. 156. Belâdhori (édit. de Leyde, t. I, p. 181-182) et Tabari (t. I, p. 1482) rapportent l'engagement pris et non tenu par les Taghlib au règne du calife Omar, cf. Lammens, *Le chantre des Omiades*, p. 5. Une ambassade des Ghassân, en décembre 631, est loin d'être certaine. Ibn Sad, n. 122, p. 177. Mais la plus importante de ces négociations est celle qui fut conduite avec les Banû-l-Hârith ben Kab de Nedjran. Elle fut menée conjointement avec une opération militaire, dirigée par Khâlid. Les païens durent se convertir (juin-juillet 631). Quant aux chrétiens, ils déléguèrent auprès de Mahomet une ambassade, que beaucoup d'historiens datent de l'an 8 (630, avant l'expédition de Khâlid) et que Caetani abaisse jusqu'à l'an 10. *Annali dell'Islam*, t. II, p. 349-353; *Chronographia islamica*, t. I, p. 103-104. La tradition arabe a raconté avec beaucoup de détails cette mission, qu'elle met en rapports avec la sourate III du Korân. Les délégués avaient à leur tête les chefs chrétiens de la cité, à savoir le *Aqib*, nommé Abd el Masih (serviteur du Messie), président de leur conseil; l'évêque, Abû-l-Hârith ben Alqama (il a pu se produire une confusion entre son nom et celui de la tribu), et le *sajjid*, sorte d'intendant ou de maréchal de voyage. Ils vinrent à la mosquée et prièrent tournés vers l'est (c'était la *kibla* des chrétiens), sans quitter leurs vêtements de soie, malgré l'interdiction qui en était faite par Mahomet, aussi le prophète ne leur rendit-il pas leur salut. Ils se présentèrent le lendemain en vêtements de moines; Mahomet les salua et engagea avec eux une controverse théologique, basée sur ses arguments habituels; la sourate III en donne bien l'idée, et c'est ce qui l'a fait prendre pour l'histoire de cette conférence. Ne parvenant pas à convaincre ses interlocuteurs que Jésus n'est qu'un homme, Mahomet leur défera la *mobâhela*, sorte de jugement de Dieu par imprécations mutuelles qui devait les atteindre avec leurs femmes et leurs enfants si ce qu'ils affirmaient n'était pas la vérité; cf. III, 54. Ces sortes d'imprécations faisaient grande impression sur tous les Arabes; aussi Abd el Masih et les plus judicieux de ses compagnons, pour se dérober à cette formalité pénible, préférèrent-ils payer à Mahomet le tribut qu'il demanderait, pourvu que leur religion fût respectée. Ibn Sad, n. 143, p. 192-193; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 275-277; Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, t. III, p. 490-502. Ce récit est suspect au P. Lammens, qui y

reconnaît une mise en scène imaginée pour les souverains III et LIV, suivant le « procédé ordinaire de la sira : elle s'efforce de donner un corps à d'obscures traditions qoraniques. » *Fâtima et les filles de Mahomet*, p. 97. Le texte du traité, qui nous a été conservé, a été l'objet de suspicions semblables ; cf. W. A. Shedd, *Islam and the oriental Churches*, 1904, p. 103, cité par G. Oussany dans *The catholic Encyclopedia*, t. I, p. 673, art. *Arabia*. Il est pourtant difficile d'en écarter complètement l'authenticité : Omar, quand il voulut chasser les Nedjranites de la péninsule, argua que l'engagement ne le liait pas, non qu'il était apocryphe, ce qui équivalait à en reconnaître implicitement l'authenticité ; l'acte d'Omar fut du reste rapporté sous les Omayyades comme contraire aux engagements pris par le prophète. Les Nedjranites devaient payer chaque année la valeur de 2 000 *holla* (vêtements en deux parties, pour le haut et le bas du corps), en deux échéances, chaque *holla* devant valoir une once d'or ; diverses prestations pouvaient venir en déduction sur celle-là au prorata de leur valeur. Ils devaient nourrir et entretenir aux commissaires chargés de la perception, pendant vingt jours au plus par an. En cas de guerre dans le Yémen, ils devaient mettre à la disposition 30 armures, 30 chevaux et 30 chameaux, dont les commissaires étaient responsables. En retour Mahomet leur garantissait leurs biens, leur vie, la liberté de leur religion et de leur culte, leurs églises, leurs images ; les musulmans ne pouvaient changer ni un évêque ni un moine, ni un jour de fête. Ibn Sad, n. 14, 72, 143, p. 106, 132-133, 192-193 ; Sprenger, t. III, p. 502-503. — Nous ne rappelons que pour mémoire une prétendue lettre de Mahomet en faveur des moines du Sinaï et des chrétiens en général, qui aurait été écrite au nom du prophète par Alî ben Abû Tâlib, l'an 2 de l'hégire (7 juillet 623), et qui leur concède les plus larges privilèges et franchises ; cette pièce est relativement ancienne, sans qu'on puisse la dater avec précision ; mais sa complète inauthenticité ne fait pas l'ombre d'un doute. On la trouvera dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, V^e série, t. IV, p. 91-96 (Dr Moritz) ; *Echos d'Orient*, 1898, t. I, p. 170-171.

Mahomet fit dans les règles, en 632, le pèlerinage de la Mecque ; c'est le « pèlerinage d'adieu ». Il n'y devait guère survivre. Il tomba malade le lundi 25 mai 632, et, la gravité de son mal augmentant, se fit transporter chez une de ses femmes, Aïcha, fille d'Abû Bekr ; les conseils de ce dernier n'avaient pas été étrangers à cette décision. Ce fut Abû Bekr qui remplaça le prophète pour la récitation de la prière publique, que Mahomet avait l'habitude de présider en personne (de même que la *Khotba* ou prône du vendredi, jour de prière obligatoire, choisi par le prophète pour se distinguer de l'usage juif ou chrétien ; voir sur l'histoire du culte du vendredi, C. H. Becker, *Zur Geschichte der islamischen Kultus*, dans *Der Islam*, 1912, t. III, fasc. IV). En revanche, Mahomet n'avait jamais rien indiqué sur la transmission du pouvoir politique, de l'imamat ou dignité d'*imâm* entendue au sens temporel (*el imâma el kubrà*, le « grand imamat », pour le distinguer de la présidence des réunions cultuelles, *el imâma el suhrâ*). Les schiites, ou partisans de la famille d'Alî, gendre du prophète (il avait épousé sa fille Fâtima), prétendent que cette question avait été tranchée par une désignation divine, et que tel est le sens de *Korân*, v, 5, « Aujourd'hui j'ai parfait votre religion, » en investissant Alî du droit de succession auprès de l'étang de Komm ; mais la doctrine des schiites, on le sait, est considérée comme une hérésie par l'islam officiel. Il reste que, si l'on écarte cette interprétation hétérodoxe, rien dans le *Korân* n'indique comment doit se transmettre le suprême pouvoir ; on peut ajouter : ni dans la tradition, si, comme l'a

montré M. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 11, la seule précision traditionnelle sur ce sujet, que l'*imâm* doit être pris dans la tribu de Qoraisch, n'est elle-même qu'une considération due au sens politique, plutôt qu'une doctrine appuyée sur la prédication du prophète. Mais, suivant cet islamisant, Mahomet avait une grave raison de ne pas songer à la désignation de son successeur : il ne croyait pas qu'il aurait un successeur, étant persuadé que la fin du monde, sujet sur lequel il revient sans cesse, était proche, et que lui-même en serait témoin. Le savant professeur au Collège de France a rassemblé et commenté nombre de textes (« Ma venue et l'heure, dit un *hadith*, sont séparées l'une de l'autre comme mon index de mon médius »), d'où il résulte que la menace de l'« heure » était comme suspendue sur la génération à laquelle s'adressait Mahomet, et il en déduit une conclusion analogue à celle des modernistes prétendant prouver que Jésus n'avait pas l'idée de fonder une Église parce qu'il croyait à l'imminente parousie. Aussi l'islam n'aurait-il pas résisté, d'après lui, à la mort de son fondateur, démenti donné à son enseignement, si Abû Bekr n'avait cité aux musulmans des passages koraniques où le prophète annonçait sa propre mort (entre autres le verset fameux : « Tu mourras, et eux aussi mourront »), passages qui auraient été soit inventés par Abû Bekr, surnommé pourtant le « Véristique », soit détournés par lui de leur sens exact ; d'autres versets ne se prononcent pas entre ces deux alternatives : ou tu verras une partie de l'« heure », ou tu mourras, c'est-à-dire, d'après les passages parallèles recueillis par M. Casanova, Dieu élèvera à lui Mahomet, comme il a élevé Jésus, sans le faire mourir ; cette dernière interprétation n'est pas moins contredite par la mort du prophète. La thèse de M. Casanova sur la prédication toute eschatologique de Mahomet, présentée comme un emprunt à la *parousie* chrétienne, n'a pas jusqu'à présent rencontré beaucoup d'adhésions, et paraît aboutir à des conclusions excessives ; mais elle pose des problèmes intéressants et par là n'a pas été inutile au progrès des études islamiques. Quoi qu'il en soit, Mahomet ne s'était pas désigné de successeur quand il mourut d'une pleurésie, le 8 juin 632.

XI. LES CHRÉTIENS ARABES SOUS LES CALIFES ORTHODOXES. — Les Arabes appellent *râchidoân*, « ceux qui suivent la voie droite », orthodoxes, légitimes, les quatre premiers successeurs de Mahomet, qui appartiennent tous à sa famille, par opposition à l'« usurpateur » Moâwia et à la dynastie omayyade dont il fut le fondateur. Mahomet, nous l'avons dit, mourait sans avoir rempli l'obligation imposée aux musulmans de faire leur testament ; s'il avait, comme le prétendent les schiites, manifesté l'intention d'avoir Alî, époux de sa fille Fâtima, et les descendants d'Alî pour successeurs, aucun document n'en apporte plus la preuve régulière. La mort du Prophète, même si l'on écarte la thèse absolue de M. Casanova, ne pouvait, dans ces conditions, manquer d'amener des troubles dans les esprits. La division entre Aus et Khazradj empêcha les Médinois de garder pour l'un d'entre eux l'autorité qu'ils avaient reconnue au Prophète personnellement ; les Aus soutinrent les prétentions des Qoraischites, et tout particulièrement du groupe qui, pendant que le corps de Mahomet gisait dans l'abandon chez Aïcha, se rendirent à la réunion dans le vestibule des Banû Sâida et, presque par surprise, firent acclamer Abû Bekr en qualité de *Khaltfa* ou successeur. Omar, dont l'intervention avait décidé le succès, et Abû Obeida ben el Djerra assistèrent Abû Bekr, plus ou moins officiellement, de leurs conseils, et c'est ce qui a amené le P. Lammens à parler de « triumvirat ». *Le triumvirat Abou Bekr, Omar et Abou*

Obaïda, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. iv, p. 130 sq. (nous renvoyons à ce mémoire pour tout ce qui concerne le côté politique de l'élection). Les tentatives d'opposition d'Ali et de Fâtima furent impuissantes contre le fait accompli; d'ailleurs Fâtima ne survécut que de six mois environ à son père et Ali, après la mort de la fille du Prophète, prêta serment à Abû Bekr.

Nous avons dit que, d'après M. Casanova, la mort de Mahomet, semblant contredire ce qu'il avait annoncé sur l'imminence du jugement dernier et sur le rôle qu'il devait y jouer lui-même en faveur de ses croyants, risqua de causer une révolution religieuse, à quoi Abû Bekr sut parer en publiant des versets du Korân où le Prophète annonçait sa propre mort. De même, pour la communauté médinoise, le choix d'un calife remédiait à l'imprévoyance de Mahomet touchant sa succession. Mais le mouvement causé dans une grande partie de l'Arabie par la nouvelle de sa mort fut moins facile à réprimer. Ce mouvement a reçu des historiens islamiques le nom de *ridda*, qui signifie « apostasie », comme si les tribus arabes, converties à la religion de Mahomet avant la mort de celui-ci, avaient fait défection du point de vue proprement religieux, soit en cessant de professer les croyances musulmanes, soit en renonçant aux formes musulmanes de la prière. Les derniers travaux des islamisants, en particulier ceux du prince Caetani, qui a consacré à cette courte période une partie du t. II, vol. II, de ses *Annali dell' Islam*, obligent à présenter les événements d'une manière notablement différente. Voir aussi l'important compte rendu qu'en a donné le P. Lammens dans les *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, 2, p. 64*-70*, et le résumé de Caetani lui-même, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 243 sq. En réalité les tribus arabes étaient loin de se trouver avec Mahomet dans des rapports identiques. Pour celles de la région médinoise et de ses environs, elles formaient bloc avec la communauté musulmane et ne pouvaient plus guère séparer leurs intérêts des siens. A l'extrême opposé, certaines tribus, comme les tribus chrétiennes de la région syrienne ou babylonienne, des tribus du Hadramaut et de la Mahra, ne comptaient pratiquement pas de musulmans et eussent été bien empêchées d'apostasier. Entre les deux, on trouve toute la gamme des tribus incomplètement islamisées et reliées au feu Prophète par des accords politiques négociés, tantôt par la majorité de la tribu et tantôt par une minorité plus ou moins nombreuse et le paiement d'un tribut (soit la *sadaqa* qui est l'impôt spécial des musulmans, soit la *djizya* exigée des gens du Livre). Les Hawazin, les Tamîm, les Hanîfa peuvent être indiqués comme représentants des catégories dont l'islamisation consistait en une dépendance politique par rapport à l'État médinois que personnifiait le Prophète, cette dépendance étant reconnue par une portion de la tribu de moins en moins considérable dans l'ordre marqué. Il est naturel que l'islamisation ait d'autant moins résisté à la crise qu'elle était moins avancée, et que les tribus apercevaient moins d'avantages à renouer avec le nouveau pouvoir médinois les mêmes accords qu'avec le Prophète; le résultat de la campagne menée par Khâlid ben el Walîd sur l'ordre d'Abû Bekr fut précisément de fournir aux tribus révoltées la démonstration pratique de ces avantages, en leur faisant constater que le pouvoir d'Abû Bekr n'était pas moins fort que celui de Mahomet; l'islamisation, au sens religieux, ne vint le plus ordinairement que par voie de conséquence. Quant aux tribus chrétiennes du nord, il fallut pour les agréger à l'État musulman une véritable conquête.

Un des traits les plus curieux de la *ridda* est la multiplication des agitateurs politico-religieux dans des

tribus comme les Asad, les Tamîm, les Hanîfa, qui géographiquement éloignées de Médine, étaient portées à suivre, pour satisfaire des aspirations semblables à celles qu'incarnait Mahomet, des prophètes sortis de leur sein plutôt que les successeurs d'un prophète étranger: tant avait de peine à s'établir la notion d'une patrie arabe. Plusieurs de ces agitateurs, que la tradition musulmane représente indistinctement comme des imposteurs et des faux prophètes, avaient commencé à surgir du vivant de Mahomet, mais ce ne fut qu'après sa mort que le mouvement imprimé par eux se développa. El Aswad, qui avait conquis Sanâ dans les premiers mois de 632, gouverna si mal qu'il fut tué quelques jours avant la mort de Mahomet. Chez les Banû Asad, le mouvement conduit par Talha, que les musulmans appelaient par dérision du diminutif Tolaiha, et qui prétendait recevoir ses inspirations de Jonas (Dhû-l-Nûn, l'homme au poisson, surnom de Jonas dans le Korân), fut arrêté par la victoire de Khâlid à Buzâkha (octobre 632). Plus intéressante pour nous est la prophétesse Sadjâh, qui souleva les Banû Tamîm. Par sa mère, elle était apparentée aux Taghlibites, tribu en grande partie chrétienne; il en résulta que les Taghlibites, ses oncles (*akhwâl*, contributeurs de la mère), lui accordèrent protection, sans renoncer d'ailleurs à leur christianisme, et tout naturellement sa « prophétie » se teinta d'éléments chrétiens. Tabari, *Annales*, t. I, p. 1916, assure même qu'elle était chrétienne, ce qui évidemment est trop dire; tout au moins avait-elle cessé de l'être quand elle « prophétisa ». Sadjâh s'unit par le mariage à un autre champion de la liberté arabe contre Médine, Musailima, qui soulevait les Banû Hanîia; après la mort de ce dernier, elle abandonna les Banû Tamîm et se retira chez les Banû Taghlib, y menant une vie plus ou moins christianisante. Elle se retira, avec une partie de la tribu, à Basra (Bassora), et y mourut après s'être, dit-on, convertie à l'islam, sous le règne de Moâwia. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. II, p. 626-661.

De tous ces prophètes secondaires, le plus connu, sans l'être autant que nous le souhaiterions, est Musailima (diminutif ironique de Maslama, son véritable nom); il est aussi le plus attachant. Comme Sadjâh, au nom de laquelle la tradition musulmane n'associe pas le sien sans les déshonorer l'un et l'autre par des légendes obscènes, Musailima connut le christianisme et maintint avec lui certains points de contact: chose qui ne saurait être niée puisque les Banû Hanîfa, dont il devint le chef en l'an 8 de l'hégire (an 10, d'après Caetani, cf. *Chronographia islamica*, t. I, p. 102) après la mort du chrétien Haudha ben Ali, étaient chrétiens en grande majorité. On lui a prêté à lui aussi la réponse de Haudha aux envoyés musulmans chargés de le convertir: il se serait déclaré prêt à embrasser la religion de Mahomet si celui-ci devait lui transmettre le commandement suprême, Belâdhorî, p. 84; mais cette légende interchangeable est par là même suspecte. A en croire la tradition islamique, Musailima n'aurait fait que plagier Mahomet; mais cette hypothèse ne correspond nullement à la réalité, car, des doctrines de Musailima, les unes, communes effectivement avec Mahomet, dérivent d'une source où ont puisé les deux prophètes, et les autres ne coïncident pas du tout avec les tendances de Mahomet. Citons, dans la première catégorie, la désignation de la divinité par le nom d'er Rhamân (quand Musailima dit « nous, er Rhamân », il agit comme tous les prophètes et comme Mahomet en particulier, qui sans cesse dans le Korân fait parler la divinité à la première personne, sans pour cela s'identifier avec elle), l'institution des heures régulières de prière (trois chaque jour, comme ce fut quelque temps le cas dans l'islam) et l'appel des fidèles aux exercices religieux (c'est ce qu'on veut

exprimer quand on dit que Musailima avait un *muezzin*, mais nous ignorons si son collaborateur Hugair ben el Nauwâha s'acquittait de cette fonction dans les mêmes formes que le nègre musulman Bilâl, l'idée de vie future et de jugement dernier, le jeûne et l'interdiction du vin : aucun de ces éléments n'était de l'invention de Mahomet, et Musailima pouvait les emprunter ailleurs que dans l'islam. En revanche il ne pouvait emprunter à Mahomet, qui ne les possédait point, des idées essentielles dans son système : le concept du « royaume des cieus », entendu, non comme dans le Korân au sens de la royauté d'Allah sur l'univers, mais au sens eschatologique de récompense suprême pour les justes ; la tendance à l'ascétisme, la notion de pureté non seulement matérielle mais morale, la réglementation des rapports sexuels, auxquels mettait fin la naissance d'un enfant mâle (ce dernier point étant spécialement en relation avec une ancienne coutume arabe, condamnée par Mahomet, le meurtre des filles, que Musailima pensait réfréner par un moyen trop peu efficace). A part la pratique mentionnée en dernier lieu dont la ressemblance avec l'ascétisme chrétien est par trop superficielle, la couleur chrétienne de ces doctrines est indéniable ; de même c'est au christianisme, non à l'islam, que Musailima doit l'accent de douceur par lequel ce petit homme au teint jaune qui parlait de la « vie » accroissait encore son empire sur les agriculteurs qu'étaient les Hanîfa, tout en leur parlant des choses qui leur étaient familières et en empruntant ses images à la vie des champs. On a remarqué que l'historien arménien Sebeos, *Histoire d'Héraclius*, xxx, trad. Macler, p. 95, désigne Mahomet comme un « marchand », et que ce trait convient bien à l'homme de la Mecque et de Qoraisch ; on ne saurait traiter de la sorte Musailima, et ses disciples, la « troupe d'hommes justes qui observent les prières, s'abstiennent de la violence et du péché » (expressions recueillies par Tabari dans les sources) ne font pas davantage figure de musulmans. Voir, sur la doctrine de Musailima, Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. vi, p. 15-19, 56-57 ; Caetani, *Studi di storia orientale*, t. iii, p. 372-380. Musailima et ses partisans furent traités, contre toute justice, comme des musulmans apostats ; mais l'esprit qui régnait alors à Médine ne devait pas mieux s'accommoder d'une tentative parallèle à celle de Mahomet et provoquée dans un autre milieu par des causes analogues à celles qui l'avaient lui-même déterminé, que d'une apostasie véritable. Khâlid, qui venait d'écraser les Banû Tamîm à el Butâh, marcha de là vers le Yemâma, où étaient fixés les Banû Hanîfa ; la bataille fut livrée dans la plaine d'Aqrabâ et fut des plus meurtrières ; la journée, d'abord favorable aux Hanîfa, s'acheva en victoire des musulmans ; Musailima fut tué (mai-juin 633). Un prisonnier appelé Mudjdjâa, dont Kâhlid épousa la fille, servit d'intermédiaire avec les vaincus ; Khâlid n'exigea pas leur conversion formelle à l'islam et se contenta d'une soumission politique et militaire ; mais le succès même de la prédication de Musailima, si pénétrée qu'elle demeurât d'influences chrétiennes, montrait bien que le christianisme des Banû Hanîfa n'avait guère de solidité. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. ii, p. 723-762. La victoire d'Aqrabâ ouvrait aux armées musulmanes le chemin du Bahrein, du Omân et du sud de la péninsule. En Bahrein, à la bataille de Djuwâthâ, un des chefs des Abd el Kais, qui combattaient contre les Médinois, était el Mundhir ben Numân, surnommé el Gharûr, « le dupeur », dernier représentant de la maison royale de Hîra ; encore n'est-ce plus à Hîra qu'il joue un rôle, et la tradition musulmane qui veut mettre ce Lakhmide sur le trône de Hîra jusqu'à la conquête de cette ville par Khâlid commet une confusion, comme l'a reconnu Nöldeke.

Tabari, *Geschichte der Perser und Araber*, trad. Nöldeke, p. 348 ; Rothstein, *Die Dynastie der Lahmiden in al Hîra*, p. 124. — Vers le même temps les chrétiens de Nedjran renouvelèrent avec Abû Bekr la convention conclue avec Mahomet, tandis que el Muhâdjir ben Abî Omaïya reprenait aux Abna la ville de Sanâ, occupée par eux après la mort d'el Aswad.

Un chef des Bekr ben Wâil, el Mothanna ben Hâritha el Schaibanî, appartenant à la portion non chrétienne de ce groupe de tribus, offrit son alliance à Khâlid, qui, avec l'approbation du calife, l'accepta. Ainsi fut décidée une expédition, non de répression de l'« apostasie », mais de conquête pure et simple, dans la région de Hîra, l'ancien royaume des Lakhmides ; ce fut le commencement de la pénétration de Khâlid dans la région de l'Euphrate ; l'orgueil d'avoir vaincus les Perses à Dhû-Qâr en 610 orientait les Arabes bekrites vers les soldats de leur race qui pouvaient les aider à reprendre la lutte contre l'ancien ennemi, et c'est un trait de plus qui montre comment l'idée nationale en formation compliquée dans toute cette histoire la lutte proprement religieuse. Il ne s'agissait d'abord que de razzias autour de l'ancienne capitale devenue résidence d'un gouverneur perse. Les portions chrétiennes des tribus bekrites faisaient cause commune avec les Persans. Conduits par Abdîyar et Abd el Aswad, ils résistèrent d'abord avec succès à Ollays ; mais ils furent vaincus et massacrés, et les survivants durent accepter de conclure un traité avec Khâlid, ainsi que les habitants de Bânîqiyâ. Les chrétiens de Hîra en firent autant et promirent de payer la *djizya* pour conserver leur religion ; on cite de Khâlid à ce propos un mot qui, authentique ou non, traduit bien la mentalité des conquérants : « Insensés ! vous êtes des voyageurs égarés dans un désert ; deux guides s'offrent à vous, l'un étranger, l'autre de votre nation, et c'est l'étranger que vous suivez ! » Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. iii, p. 407. Khâlid imposa aussi une contribution à Anbâr, puis s'empara d'Ain el Tamr, localité défendue par des Arabes chrétiens, en partie taghlibites, qui avaient soutenu naguère la prophétess Sadjâh ; les jeunes clercs d'Ain el Tamr, furent distribués comme esclaves aux compagnons du vainqueur. Enfin de Goeje a montré qu'une Dûma conquise par Khâlid au cours de la même campagne n'est pas Dûmat-el-Djandal, mais une Dûma proche de Hîra, où s'était retiré Okaidir, l'ancien prince chrétien de Dûmat-el-Djandal, après sa défaite, Okaidir, cette fois, fut tué, et son frère Horaith embrassa l'islam. De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2^e édit., p. 15-17. M. Clément Huart, *Histoire des Arabes*, t. i, p. 223-224, émet des doutes motivés sur toute la fin de cette expédition, à partir de la marche sur Anbâr ; ce seraient des événements postérieurs auxquels une tradition tendancieuse aurait voulu constituer un doublet dès l'an 12. En tout cas les succès de Kâhlid furent interrompus par l'ordre qui lui fut expédié de se rendre en Syrie ; en son absence, les résultats plus ou moins considérables de sa première razzia en Irak se trouvèrent gravement compromis, tant et si bien que le chef des Bekr ben Wâil, el Mothanna ben Hâritha, se rendait à Médine pour obtenir l'envoi d'une nouvelle armée au moment où Abû Bekr tomba malade et mourut.

L'expédition de Syrie n'a pas non plus le moindre caractère de répression d'une apostasie ; Caetani l'a montré par le seul examen de l'itinéraire suivi par Khâlid de Dhû-l-Qassa, près de Médine, où il réprima en septembre 632 une rébellion locale, jusqu'en Yemâma : sa marche suit une ligne courbe, au nord de laquelle les tribus, bien que soumises à Mahomet, si l'on en croit ses biographies, n'apparaissent dans aucune des luttes de la *ridda* ; elles n'étaient donc pas réelle-

ment converties, et on ne pouvait leur reprocher d'avoir « apostasié ». *Studi di storia orientale*, t. III, p. 413. L'expédition commandée par Mahomet, arrêtée par sa mort et décidée, malgré les difficultés de la situation, par Abû Bekr, dans la direction d'Obna, près de Muta (diverses confusions ont amené certains historiens arabes à y voir une campagne contre la région de Gaza), fut mise sous la direction d'Osâma, fils de Zaïd, qui devait venger son père sur le lieu même de sa mort; il revint de cette région chrétienne avec du butin (juillet 632). Mais il ne s'agissait là que d'un coup de main, sans liaison avec un plan d'ensemble. Au contraire, si l'on en croit la tradition arabe, l'invasion ordonnée par Abû Bekr dans les derniers mois de 633 aurait été minutieusement préparée par le calife; des corps d'armée, confiés à Khâlid ben Saïd (destitué à la demande d'Omar, et remplacé par Yezîd, fils d'Abû Sofîân), à Schurahbîl ben Hasana et à Amr ben el As, auraient été envoyés suivant des itinéraires combinés d'avance avec des instructions pour se soutenir mutuellement. Ces arrangements, dont de Goeje avait déjà souligné les difficultés, paraissent difficiles à défendre depuis les travaux de Caetani, *Annali dell' Islam*, t. II, p. 1139-1176; il semble bien qu'en réalité les chefs de corps, partis devant eux comme pour razzier, aient suivi leurs inspirations particulières. L'état des tribus arabes chrétiennes de Syrie était fait pour diminuer, sur cette frontière, la force de la résistance : nous savons par Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 515, que le subsidie de trente livres d'or dû par le basileus pour la garde de la frontière n'était pas payé, et que cette avarice détermina certaines tribus à s'accorder avec les envahisseurs et à leur servir de guides. Les Grecs furent vaincus par Yezîd à el Araba et poursuivis jusqu'à Dathina, à l'est de Gaza (4 février 634); les Arabes vainqueurs ravagèrent le pays. Les généraux musulmans ne restèrent d'ailleurs pas ainsi en flèche, et se replièrent sur la Belqa et le Haurân, sans qu'on puisse affirmer qu'ils y aient été contraints à cette date par une première défaite de Merdj el Soffar (Pré des oiseaux), comme l'admet Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. VI, p. 62; contre, voir de Goeje, *op. cit.*, p. 36-37. Ils attendaient l'arrivée de Khâlid ben el Walîd, qui avait quitté l'Irak pour venir en Syrie; d'après la tradition, les généraux auraient demandé au calife de le faire passer en Syrie, et Abû Bekr y aurait consenti, alléguant que « la prise d'un village en Syrie lui tenait plus à cœur que celle d'un grand district dans l'Irak; » ce qu'il faut retenir de cette tradition, c'est que les musulmans se rendaient compte de l'importance particulière que présentait pour eux la conquête de la Syrie; en réalité, Caetani a montré que les ordres envoyés à Khâlid ne sont pas sensiblement postérieurs à l'entrée en campagne des généraux médiinois, en sorte que la Syrie était aussi le but assigné à Khâlid, et que, loin d'avoir constitué pour ses troupes un voyage inopiné, la marche d'Irak en Syrie par l'Euphrate et Palmyre rentrait dans le plan très personnel de ce remarquable chef. Khâlid, arrivant de Palmyre (Tadmor) par el Kariatani, tomba soudain sur le village chrétien de Merdj Râhit, dans la Ghûta de Damas, le jour de Pâques, qui en 624 se célébrait le 24 avril; ce village est identifié par de Goeje, p. 48, avec Merdj el Soffar, qui serait la localité où existait un « couvent des oiseaux » au temps du synode ghassânide de 570 (mais distinct d'un autre Merdj el Soffar en Djolân, au sud de Damas); les chrétiens furent écrasés. De là Khâlid rejoignit Canatha, puis Bostra, qui se rendit; il semble qu'il n'avait pas quitté Damas sans prendre langue une première fois avec l'évêque de cette ville. Cependant les Grecs rassemblaient leurs forces à Djilliq; une rencontre s'ensuivit entre l'armée grecque et les forces

musulmanes réunies sous le commandement de Amr ben el As, à Adjnâdain (30 juillet 634). La localisation de cette bataille est passablement difficile; de Goeje la situe entre Beit Djibrin (Eleuthéropolis) et Ramla (Arimathie), près de Khirbet Yarmûk, l'ancienne Yarmuth ou Jérîmoth, la Ἰερμοχός, Yermucha, del' *Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme, édit. Larsow et Parthey, Berlin, 1862, p. 236-237; la ressemblance du nom fit confondre cette bataille avec celle du Yarmûk (Hieromyces), livrée deux ans plus tard, et cela d'autant plus que Djilliq (lire, d'après de Goeje, Djennin ou Djen n, à l'entrée sud de la plaine d'Esdrelon) faisait songer à la résidence ghassânide appelée aussi Djilliq (el Kousswe), dans la région de Damas. Miednikoff corrige en Djennabain, près de Beit Nettif; suivi par Caetani, *Annali*, t. III, 1, p. 31. Les Romains subirent une lourde défaite. Abû Bekr venait de recevoir la nouvelle de cette importante victoire quand il mourut le 22 août 634. Le même jour, suivant son désir, Omar ben el Khattâb, son conseiller et l'un des membres du « triumvirat », lui succéda comme calife, les « compagnons du Prophète » ayant juré d'élire celui qu'Abû Bekr leur désignerait.

Le nouveau calife, à en croire certains chroniqueurs, aurait inauguré son règne en déposant Khâlid de son commandement; c'eût été une faute énorme au lendemain de la victoire d'Adjnâdain, à laquelle il avait eu tant de part qu'on dit parfois qu'il y exerçait le commandement en chef. Bien au contraire, Omar accrut les pouvoirs de Khâlid, qui devint généralissime à la place de Amr; cf. Eutychiûs, *Annales*, édit. Cheikho, t. II, p. 5; édit. Pococke, t. II, p. 273. C'était montrer l'intention de mener vigoureusement la conquête en Syrie. La bataille d'Adjnâdain avait eu pour conséquence la prise de Gaza, puis d'une grande partie de la Palestine, si bien que le patriarche Sophrone de Jérusalem ne put faire la procession traditionnelle de Jérusalem à Bethléem, le jour de Noël 634, par suite des progrès des Arabes; le patriarche ne cesse de s'en plaindre dans son sermon de ce jour-là. P. G., t. LXXXVII, col. 3201-3212 (version latine); Usener, dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 1886, t. XLII, p. 500-516 (texte grec). Une colonne commandée par Abû Obeida, un des « triumvirs », s'avança au nord jusqu'à Êmèse (Homs); un document syriaque retrouvé par Wright et commenté par Nöldeke, *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1875, t. XXIX, p. 76-82 (*Chronica minora*, trad. Chabot, p. 60), précise la tradition sur ce point; on garantit aux habitants de la ville leur vie et leurs biens, mais les villages environnants eurent à souffrir de meurtres et de pillages (janvier 635). Schurahbîl, après avoir rencontré quelque résistance dans la région de Baisân (Scythopolis), où des débris de l'armée romaine se regroupaient, vint à bout de les refouler jusqu'à Fahl ou Fihl (l'ancienne Pella, d'après Vandervelde, *Memoir*, p. 339, cité par de Goeje, p. 73), où la déroute des Byzantins fut complète et où leur général fut tué (23 janvier 635). Cette victoire livrait aux musulmans Tibériade et le Djolân (Gaulanite); elle leur ouvrait la route de Damas. La surprise qui coûta la vie au général Khâlid ben Saïd à Merdj el Soffar, dans cette même plaine de la Merdj où Khâlid ben el Walîd avait paru naguère en coup de tonnerre, n'arrêta pas la marche des conquérants, le gros de l'armée ayant rétabli la situation (fin février); quinze jours plus tard commençait le siège de Damas. C'était un gros morceau à enlever pour les Arabes, ignorants de la poliorcétique; le siège ne dura pas moins de six mois. L'histoire en est des plus confuses et soulève des problèmes discutés tout au long par de Goeje et Caetani, dans lesquels nous n'avons pas à entrer. Une armée de secours avait repris pour base la ville d'Êmèse (Homs), où Baanès, chargé de recruter une armée d'Arabes syriens

chrétiens, établit son quartier général; de là il s'avança jusqu'au Barada, la rivière de Damas, mais ne put s'y maintenir ni par conséquent faire lever le siège. Cette coopération des Arabes chrétiens avec les armées impériales est constante jusqu'à la bataille du Yarmûk; elle constitue l'un des traits de cette histoire les plus intéressants pour notre dessein, et devait être soulignée; les tribus arabes chrétiennes fournissaient aux Byzantins principalement leur cavalerie. On voit cependant, après la prise de Damas, des Arabes chrétiens recevoir des biens provenant des vaincus, comme s'ils avaient à être récompensés pour d'importants services; tel Bahdal ben Onaïf, père de Maisûn et beau-père de Moâwia, qui appartenait aux Banû Hâritha ben Djanâb et d'ailleurs demeura chrétien. Lammens, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, p. 150-151. Les conquérants durent bénéficier de complicités plus précieuses. Le commandant de la ville assiégée, selon Belâdhori, était l'évêque, qu'il ne nomme pas; suivant Eutychius, (*Annales*, édit. Cheikho, t. II, p. 5-13), c'était « Mansûr, fils de Serdjûn, le gouverneur d'Héraclius (Mansour, fils de Sergius). » Eutychius est très sévère pour ce Mansûr, qu'il accuse de « trahison » : cette sévérité serait inexplicable s'il n'y avait pas là le souvenir d'un fait réel, car Mansûr était le grand-père de saint Jean Damascène (Guillaume de Tripoli, cité dans Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, p. 579), c'est-à-dire d'un personnage très vénéré des melkites, et par conséquent d'Eutychius lui-même, pour sa défense des images contre les Césars byzantins; et Eutychius n'eût pas risqué de compromettre cette famille sans raison, fût-ce, comme l'a pensé Caetani, pour couvrir l'évêque, à qui Belâdhori attribue les tractations : un évêque, même melkite, ne pouvait tenir plus à cœur à Eutychius que la famille de saint Jean Damascène, et *a fortiori* un évêque jacobite, si, comme le suppose Caetani, les villes de Jérusalem et de Césarée étaient alors les seules de la région où l'évêque fût orthodoxe. Voir les observations de Lammens dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. IV, p. XLIX sq. Mais le mot de « trahison » qui fait écho aux rancunes byzantines est trop gros. Mansûr signa avec Khâlid ben el Walid un traité de capitulation, assurant aux chrétiens la conservation de leur vie, de leurs biens, de leurs églises, moyennant le paiement de la *djizya*. Déjà ce même Mansûr, chargé par Maurice de l'administration financière et maintenu par Héraclius moyennant un versement de 100 000 dinars (Eutychius), avait refusé l'argent nécessaire au paiement des soldats de Baanès : ce fait donne la clef de sa conduite; Mansûr était excédé de la mauvaise administration des Byzantins; il semble d'ailleurs avoir cru, d'après un ms. de Beyrouth cité par le P. Lammens, que les Arabes ne feraient que passer; erreur grave de jugement, qui ne peut cependant être assimilée à une trahison. Le traité, nous l'avons dit, est signé du généralissime Khâlid; mais les données traditionnelles sur le général qui prit Damas sont confuses. Khâlid aurait campé au nord et au nord-est de la ville, Abû Obeida et Yezîd ben Abû Sofîân, frère de Moâwia, devant les portes menant à Djâbiye, au sud-ouest; une des portes aurait été prise d'assaut pendant que les défenseurs de l'autre capitulaient, et, les deux généraux avançant chacun de son côté, il en serait résulté que l'église Saint-Jean aurait été partagée entre musulmans et chrétiens, les deux moitiés n'étant pas soumises aux mêmes principes de droit musulman. Il faut renoncer à cette histoire du partage, qui concorde très mal avec la topographie, et dont le traité ne fait pas mention. Abû Obeida, en sa qualité de « triumvir », a vu son rôle exalté par les traditions médoines, qui rabaissaient par contre l'omaiyade Yezîd. Le P. Lammens signale en faveur de celui-ci un fait considé-

nable : Mansûr et sa famille sont toujours qualifiés de *maulâ* (affranchi) des Omaiyades, desquels ils devinrent les grands argentiers; ce lien dut être contracté par Mansûr lors de ses relations avec Yezîd au moment de la reddition. Le *maulâ*, d'ailleurs, contrairement à la règle ordinaire, conserva sa religion, au lieu d'adopter celle de son patron; il fit même bâtir une église à Damas après la conquête. Lammens, *Études sur le règne du calife omaiyade Moâwia I^{er}*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. III, a, p. 250-256; *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1904, t. IX, p. 54. La capitulation de Damas eut lieu le 4 septembre 635 (date que de Goeje, *op. cit.*, p. 101, voudrait corriger en dimanche 10 septembre).

Cette conquête ne devait pas être durable, pas plus que la reprise d'Émèse qui s'en suivit. La grande armée que Baanès n'avait pu rassembler avant la fin du siège se trouva prête au printemps; on donne à son sujet des chiffres fantastiques : 200 000 hommes (Élie de Nisibe, trad. Delaporte, p. 82; Belâdhori, 100 000 (Ibn Ishâk, dans Tabari), parmi lesquels il y avait 12 000 Arabes chrétiens (id.).) Devant cette menace, les positions jugées trop avancées furent évacuées; ce fut le cas pour Émèse et même pour Damas; les historiens syriaques comme Michel sont d'accord avec les sources arabes pour reconnaître que les habitants regrettèrent le départ des musulmans : ceux-ci auraient restitué les taxes perçues en s'excusant de ne pouvoir assurer aux populations la protection promise (cf. de Goeje, *loc. cit.*, p. 103-105); et les Syriens monophysites ne désiraient pas retomber sous le pouvoir d'Héraclius, qui les persécutait durement. Michel le Syrien, *Chronique*, XI, 5, trad. Chabot, t. II, p. 418, raconte un détail symptomatique : un stylite (catholique) aurait annoncé la victoire au chef byzantin, pourvu que les sévériens (monophysites) fussent l'objet d'une persécution nouvelle; après la défaite, un soldat sévérien ne se faisait pas faute de le rappeler : en revanche la victoire arabe devait être le signal de la remontée sur leur siège des évêques « orthodoxes » (entendre : monophysites, sous la plume de Michel; *ibid.*, p. 419). Ainsi les Arabes chrétiens de Syrie étaient divisés de sentiments, les uns combattant dans l'armée byzantine, les autres mettant leur connaissance du pays au service de leurs frères de race. Les troupes musulmanes, moins nombreuses, se retirèrent sur le fleuve Hiéromax (*Hieromyces*, Yarmûk), affluent de gauche du Jourdain au sud du lac de Tibériade, et excellente position de repli; après un combat préliminaire à Djâbiye (Gâbithâ; le fragment syriaque de Nöldeke en donne le nom à la bataille entière, *Chronica minora*, p. 60), la bataille générale fut livrée au confluent du Yarmûk et d'un ruisseau sec en été, appelé ouâdi Yaqusa, non loin du ouâdi el Ruqqâd; Djeredja (Georges) commandait les troupes arméniennes de l'armée byzantine, et le Ghassânide Djabala ben el Aïham, un contingent arabe; certains groupes de l'armée romaine s'étaient enchaînés pour s'empêcher mutuellement de s'enfuir; mais les divers éléments de l'armée impériale n'en étaient pas plus unis pour cela. Djabala passa aux musulmans, excipant de sa qualité d'Arabe; le chef arménien Djeredja aurait trahi; le soleil qui donnait dans les yeux des combattants, et les chaînes qui les retenaient, contribuèrent à aggraver la défaite; le fragment syriaque de Nöldeke parle de 50 000 morts du côté romain, les sources arabes de 70 000; plusieurs généraux étaient parmi les morts. Cela se passait le 20 août 636. Eutychius, qui place le siège de Damas après la bataille du Yarmûk, voit là une conséquence de la détestable avarice de Mansûr, *Annales*, édit. Cheikho, t. II, p. 14; cf. aussi, du côté grec, Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 517-518. Héraclius ne se fit pas d'illusion : la Syrie était défi-

nitivement perdue; il quitta donc Antioche et revint à Constantinople. Élie de Nisibe, trad. Delaporte, p. 82. Damas, que les Arabes avaient évacué, fut repris en décembre; le nouveau traité fut plus dur que le précédent, et semble avoir borné à quinze le chiffre des églises chrétiennes tolérées dans la ville. Ibn Asâkir, cité par de Goeje, p. 132-133. Liste dans *el Machriq*, 1911, p. 800-803. Ce serait alors que se serait établi, à titre de pénalité, le partage de l'église Saint-Jean qui, d'après certains, aurait été sanctionné dès le premier siège; mais le fait lui-même de ce partage est très incertain, ou pour mieux dire paraît controvérsé; il n'en est pas question dans les plus anciennes descriptions du Damas musulman : Adamnanus, rapportant le voyage de l'évêque gaulois Arculf, vers 670, mentionne que les chrétiens y possèdent une grande église dédiée à saint Jean-Baptiste, et que les Sarrasins incrédules (les musulmans) se sont édifiés une église (une mosquée) à eux; c'est la vieille mosquée, située dans le voisinage de Saint-Jean et du palais (el Khadrâ) de Moâwia, Arculf ayant visité la ville antérieurement à la construction de la mosquée nouvelle par Walid. *Itinera et descriptiones Terrae sanctae*, édit. Tobler, t. I, p. 186; *Itinera Hierosolymitana*, édit. Geyer, p. 276. Passé le second siège de Damas, les conquêtes s'étendent très vite : en 16 de l'hégire (637), sous la conduite d'Abû Obeida, car Khâlid était devenu suspect à Omar et fut en pleine victoire frappé de destitution, les Arabes s'emparent de Baalbek, Qinnésrîn, et de tout le pays jusqu'à Alep et Antioche; nous devons une attention particulière à la région de Qinnésrîn (l'ancienne Chalcis) qui, malgré sa situation septentrionale (entre Antioche et l'Euphrate), était une des parties de la Syrie les plus fortement arabisées: Tonûkh, Salih, Tayy, Taghlib, Bahrâ, en grande partie chrétiens, s'étaient fixés autour de Qinnésrîn et d'Alep (Chalibon, Bérée), dans des bougades appelées Hâdhîr; quelques-uns se convertirent à l'islâm, mais un grand nombre conservèrent leur religion et payèrent la *djizya*. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, t. III, p. 494-498; Caetani, *Studi di storia orientale*, t. III, p. 271.

L'année suivante Jérusalem se rendait à Omar, venu de Médine pour la circonstance; les détails de cette reddition, qui contiennent des éléments légendaires, sont importants, parce qu'ils ont été souvent cités par la suite pour faire autorité touchant la situation des chrétiens dans l'empire arabe. Le traité obtenu par le patriarche Sophrone contenait les clauses habituelles, respect de la vie des habitants, de leurs maisons, de leurs églises, en contre-partie du paiement de l'impôt. Mais, par la suite, on substitua à cet acte authentique conservé par Yaquûbi (Caetani, *Annali dell' Islam*, t. III, p. 935; Eutychius, édit. Cheikh, t. II, p. 16-18) un contrat beaucoup plus développé, que les orientalistes s'accordent de plus en plus à reconnaître comme apocryphe. De Goeje, p. 138 sq., cite et discute un traité général conclu entre Omar et les Syriens : on y retrouve la série de prescriptions et d'interdictions qui a tant contribué à rendre difficile la vie des chrétiens en pays musulman : obligation de porter d'autres vêtements que les croyants, défense de construire des maisons plus hautes que celles des croyants, de lire les livres saints des chrétiens ou de boire du vin en présence des croyants, de montrer les croix en public, de laisser les porcs élevés par les chrétiens errer sous les yeux des croyants, de frapper les *naqûs* ou *semandra* qui là-bas remplacent les cloches, etc. L'inauthenticité de ce traité qui, d'après certains auteurs, n'aurait pas été imposé sans atténuations sensibles aux chrétiens de Jérusalem (voir le texte particulier qui les concerne dans de Goeje, p. 152-154, d'après Saïf), a été établie en particulier par le prince Caetani, *Annali*, t. III,

p. 920-959 (remarquable discussion critique des données sur la reddition). Omar, en réalité, se montra bienveillant, à sa manière, pour les habitants d'une ville considérée comme une des cités saintes de l'islâm. Son refus de prier dans les églises chrétiennes pour ne pas donner prétexte aux musulmans de les confisquer par la suite a été utilisé par Eutychius dans une intention de défense contre les empiétements des maîtres du pays; de même le récit de la visite d'Omar à Bethléem, où le calife pria dans l'église de la Nativité, mais interdit aux musulmans d'y prier plus d'un à la fois; Omar, en retour du don d'emplacements pour y construire des mosquées, se serait engagé à ce qu'on n'en élevât pas d'autres; et Eutychius souligne le manquement à cette promesse, qui fut sans doute moins formelle qu'il ne le dit. Arculf, vers 670, vit la mosquée primitive d'Omar; c'était une modeste construction, *vili opere*, faite de poutres reliées par des architraves, et sans aucune ressemblance avec le splendide monument qui devait porter par la suite le nom de mosquée d'Omar. Adamnanus, *De locis sanctis*, I, 1, édit. Tobler, p. 145; édit. Geyer, p. 226. Saint Sophrone mourut de douleur peu de temps après la reddition (11 mars 639); il fut le dernier patriarche jusqu'en 706, l'évêque Sergius de Jaffa ayant insisté auprès des Arabes pour qu'il ne lui fût pas donné de successeur. Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 519-520; Abel, *La prise de Jérusalem par les Arabes* (638), dans *Conférences de Saint-Etienne*, 1910-1911, Paris, 1911, p. 105-144; Clermont-Ganneau, *La basilique de Constantin et la mosquée d'Omar à Jérusalem*, dans *Recueil d'archéol. orientale*, t. II, p. 320-323. — La rencontre qui eut lieu le 9 mai 639 entre Amr ben el As et le patriarche jacobite Jean, et dont le récit a été publié par M. Nau, *Journal asiatique*, XI^e série, t. V, 1915, p. 225-279, montre bien comment les populations arabo-syriennes, jacobites ou nestoriennes, aidèrent par leur attitude la conquête musulmane, par ressentiment contre les mesures vexatoires des Byzantins; il est d'ailleurs fréquent, dans les ouvrages de ces hérétiques, de voir l'avance des Arabes présentée comme un châtiment de Dieu pour les péchés d'une partie du peuple chrétien. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 276, et Michel le Syrien, XI, 8, trad. Chabot, t. II, p. 431-432, disent que l'émir Amr bar Sad (Michel : Amrou ben Sad), lequel n'est autre qu'Amr ben el As, demanda au patriarche Jean (631-648), dont la science l'avait étonné, de traduire les Évangiles en arabe à condition de n'y parler ni de la divinité du Christ, ni du baptême, ni de la croix; Jean s'y refusa, dût-il être transpercé par toutes les lances des Arabes; et Amr lui laissa la liberté de faire cette traduction à son gré. Michel ajoute que Jean convoqua des évêques et des Arabes chrétiens, de Tanûkh, de Hira (Aqula), connaissant les deux langues, arabe et syriaque; chaque phrase traduite devait être contrôlée par tous les traducteurs; ce fut dans ces conditions que l'Évangile fut traduit en arabe. — Amr, connu des écrivains chrétiens sous le nom d'Amrou que nous lui avons vu donner par Michel, fut le premier conquérant arabe de l'Égypte. La conquête de la Palestine s'acheva en 640 par la prise de Césarée, et en 644 par celle d'Ascalon.

Ce fut également sous Omar que fut reprise et rendue définitive la conquête de l'Irak. On se rappelle qu'à l'avènement du calife el Mothanna ben Hâritha venait d'arriver à Médine, demandant du renfort pour remplacer les troupes que Khâlid ben el Walid avait emmenées en Syrie. Abû Obeid ben Masûd, mis à la tête de la nouvelle armée, après avoir battu dans la région de Hira Djâbân, un des lieutenants du généralissime perse Rustem, fut tué à la bataille du pont de Bânîqiyâ, près d'Ollays; mais les Perses n'osèrent pas

poursuivre les Arabes survivants, qui, malgré la défaite, demeurèrent maîtres de Hira (26 novembre 634). Les Perses reprirent la ville l'année suivante, mais la reperdirent à la bataille d'el Bowaib, où el Mothanna, qui avait pris le commandement, avait sous ses ordres des Arabes chrétiens de la tribu des Banû Namir, venus de la frontière byzantine pour combattre leur ennemi traditionnel aux côtés de leurs frères de race (octobre-novembre 635). Ce fut après cette bataille, et les razzias qui suivirent avec des chances variées, que fut construit le camp arabe de Basra (aujourd'hui Bassora), destiné à couper les communications entre la Babylonie persane et la mer; une ville se développa autour du camp, devint rapidement un des centres principaux de la contrée, et bien que fondée par les musulmans eut des évêques nestoriens qui, à cause de la similitude des noms, ont été pris souvent pour des évêques de Bostra (Bosra); en réalité ils prenaient la succession des métropolitains qui, dans l'église nestorienne de Perse, avaient le titre de Maischan (Mésène), le nouveau camp arabe étant situé dans le voisinage immédiat de ce siège. Un peu plus tard, non loin de Hira, le nouveau généralissime arabe Sad ben Abî Waqqâs gagna la bataille décisive de Qâdisiya (juin 637); Hira, momentanément évacuée devant les troupes perses de Rustem, fut reprise et dépassée, puisque la victoire arabe eut pour résultat la prise et le pillage de Ctésiphon; Sad fonda par la suite, dans le voisinage de Hira, un camp sur la modèle de celui de Basra, qui fut appelé Kûfa (décembre 638-janvier 639). Kûfa devint une ville musulmane importante, tandis que Hira gardait une population chrétienne et un double évêché nestorien et jacobite; quant à Aqula, ce nom est donné comme synonyme tantôt de Hira (*Hirta Naamanis*), tantôt de Kûfa, le groupe de ces trois localités étant fort rapproché. Ces victoires arabes amenèrent à brève échéance la chute de l'empire sassanide; il ne semble pas que les Arabes chrétiens de la contrée aient rien fait pour la retarder; au contraire, ils accueillirent sans difficulté les envahisseurs et entrèrent en accommodement avec eux. Barhebraeus loue le maphrian Maruta, son coreligionnaire jacobite, d'avoir « très sagement » ouvert aux musulmans la citadelle de Tagrit, « d'où il résulta qu'aucun des habitants n'eut à subir de dommage. » *Chronicon eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 123-126. Quant au catholicos Ischoyahb II, quand il vit que Mahozé (« les villes », Séleucie-Ctésiphon) était prise, il se contenta de se retirer « pour éviter la famine, » ce qui ne constituait pas une résistance héroïque. *Chronicon anonymum*, édit. Guidi, dans *Chronica minora*, p. 26. Les bons rapports ne tardèrent pas à s'établir entre les Arabes chrétiens, leurs évêques et les musulmans. Cf. aussi Amr, *Liber Turris*, édit. Gismondi, t. I, p. 31; Mare, *ibid.*, t. II, p. 54; et la curieuse anecdote du chrétien de Hira qui fut envoyé par les Perses espionner le camp des Arabes, et qui en rapporta le présage de la victoire de ceux-ci, dans Michel le Syrien, *Chronique*, XI, 6, trad. Chabot, t. II, p. 421. Un de ces chrétiens l'avait bien dit au général perse Rustem, qui lui reprochait le peu de fidélité de ses compatriotes : « C'était à vous de nous défendre; notre condition est d'appartenir au plus fort. » Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 479-480 (d'après Tabari).

Le rôle d'Omar dans la constitution de l'État musulman fut des plus considérables. Il prétendait exécuter à la lettre les dernières volontés du Prophète, mais ces volontés étaient parfois apocryphes. Ce fut le cas en particulier pour une des mesures les plus graves auxquelles il ait attaché son nom, l'expulsion hors de la péninsule des juifs et des chrétiens; Mahomet, assurait-il, aurait dit avant sa mort : « Ne laissez pas sub-

sister en Arabie deux religions. » Caussin de Perceval, *op. cit.*, t. III, p. 444. La pratique de Mahomet, à ce compte, eût été bien différente de sa propre théorie! Les juifs de Khaibar, qu'Omar expulsa en l'an 20 de l'hégire (641), pouvaient se réclamer d'une entente avec Mahomet, lequel n'avait montré de sévérité que pour les juifs de Médine; la mesure rigoureuse prise par Omar produisit de funestes conséquences pour ce pays de Khaibar, pays de malaria, auquel les juifs, par leur industrie, trouvaient seuls le moyen de donner de la prospérité. Lammens, *Le berceau de l'Islam*, t. I, p. 156. Quant aux chrétiens de Nedjran, ils étaient à couvert derrière la double promesse de Mahomet et d'Abû Bekr; Omar estima que cette parole était tenue parce que le décret d'expulsion rappelait qu'à ces Arabes était due la protection des croyants, ainsi qu'un dédommagement pour leurs biens perdus et l'exemption de l'impôt pendant les deux premières années de leur nouvel établissement; voir le texte dans Ibn Sad, édit. Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. IV, n. 143, p. 193. Mais cette façon de tenir parole n'empêchait pas le calife d'obliger les chrétiens de Nedjran à émigrer dans l'Irak; une grande partie d'entre eux s'établirent près de Kûfa, dans une localité qui prit aussi le nom de Nedjran. Ibn Sad accuse les Nedjranites d'avoir pratiqué l'usure; il semble bien en réalité que les musulmans les redoutaient. Sprenger, *Das Leben und die Lehre Mohammed*, t. III, p. 504-505; Lammens, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, 1, p. 268. Mais il ne faut pas étendre à tous les « gens du Livre » de la péninsule cette mesure draconienne, ni à plus forte raison aux chrétiens des provinces conquises, Syrie ou Irak. Ces derniers, Omar ne voulait pas en appauvrir le nouvel empire, et quand ils se réfugiaient en pays byzantin, le calife réclamait leur renvoi au basileus, sous menace de représailles. Tabari, *Annales*, t. I, p. 2508; Lammens, *ibid.*, p. 297. Les Taghlibites chrétiens, par la seule menace d'émigrer, amenaient Omar à composition; cette puissante tribu, établie dans la Mésopotamie moyenne, entre Circesium, Mossoul et Tagrit, avait, disait-on, traité avec Mahomet, mais un certain nombre de témoignages (Tabari, t. I, p. 1482, 2509; Belâdhori, t. I, p. 182) rapportent à Omar la défense qui leur fut faite de baptiser leurs enfants, en retour de la permission de mourir dans leur religion, qu'ils ne voulaient pas abandonner; le calife précisa à cette occasion que le choix entre l'islam et la mort ne s'imposait qu'aux populations de la péninsule; mais les Taghlib, non contents de passer outre à la défense, comme déjà le constatait le calife Ali, ne voulurent pas payer le *djizya*, à cause de la signification de rachat que l'on attribuait à cet impôt et qui choquait leur fierté; Omar dut consentir à le remplacer pour eux par la dîme aumônière des musulmans (*sadaga*) qui fut seulement portée au double. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. IV, p. 226-232; Caussin de Perceval, *Essai*, t. III, p. 522-524; Lammens, *Le chantre des Omiades*, p. 5. Ce fut sous le règne d'Omar, vers 640, que naquit dans cette tribu le futur poète Gât ou Gowaith, qui devait s'illustrer sous le surnom de Akhtal; il était de famille chrétienne et fut lui-même baptisé; le *Kitâb el Aghânî*, t. VII, p. 183, l'appelle « un chrétien de Hira, fermement attaché à sa religion; » il y avait en effet des Taghlib à Hira et à Kûfa; mais il se peut que cette désignation soit seulement synonyme de *ibad*, le terme par lequel les anciens Arabes désignaient les chrétiens de Hira et de ses dépendances, et que le poète soit né ailleurs, peut-être dans la partie du territoire de la tribu qui touchait à Rosâfa (Sergiopolis), ville où se trouvait le tombeau de saint Sergius, patron des Taghlib chrétiens et particulièrement vénéré d'Akhtal. Lammens, *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas*,

dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. viii, p. 355.

A Médine même, où le calife tenait à faire observer les lois de l'islam avec une rigueur qui a fait dire à Sachau qu'il régénait la communauté musulmane comme une congrégation monastique (Ibn Sad, *Kitāb el Tabaqāt*, t. iii, a, introd., p. vi-vii), il devait parfois se départir de ces exigences immodérées, et, quand il les avait trop fermement maintenues, avait quelquefois à s'en repentir. On signale sous son règne un enterrement chrétien à Médine, celui de la mère d'un Makhzoumīte qui n'avait pas voulu, bien que musulman lui-même, que la défunte, morte chrétienne et la croix au cou, fût enterrée avec la prière musulmane; les funérailles furent célébrées par les coreligionnaires de la défunte, preuve qu'il y avait des chrétiens à Médine, et l'opinion approuva la décision prise par le fils. Lammens, *Études sur le règne du calife omayyade Mo'awia I^{er}*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. iii, 1, p. 161. La femme d'un certain Djohaiya ben el Modarrib, lequel était chrétien, était passée à l'islam par dépit; son mari vint jusqu'à Médine pour la ramener malgré le calife; lui-même refusait obstinément de se convertir à la religion de Mahomet et demandait dans un vers : « Comment un homme aux cheveux blancs se pourrait-il faire musulman ? » *Ibid.*, p. 161-162. Omar lui-même fit venir au Hedjāz des ingénieurs chrétiens de Syrie, des travaux étant devenus nécessaires pour préserver la Mecque de l'inondation. Yakūt, édit. du Caire, t. iii, p. 62; Lammens, *Le berceau de l'Islam*, t. i, p. 25; *Le califat de Yazīd I^{er}*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. vi, p. 421. Non seulement Omar laissa Djofaina, un chrétien de Hīra, enseigner l'écriture à Médine, mais il lui accorda une pension annuelle de 2 000 dirhems. Lammens, *Mo'awia*, recueil cité, t. iii, a, p. 225, 258. Il en était de la médecine comme de l'enseignement : longtemps encore les médecins devaient se recruter parmi les chrétiens; et Omar, à sa mort, frappé par un esclave chrétien, déplorait le grand nombre des chrétiens à Médine, les professions libérales y comptant plus de représentants depuis que la ville avait rang de capitale. Le calife lui-même avait dû confier à des chrétiens des postes élevés dans l'administration financière, comme la perception de la *s-qdaqā*; les taxes, telles qu'il les avait réorganisées (pour les musulmans, *sadaqā* ou dīme aumônière, et *ochr*, ou dīme du revenu; pour les chrétiens, *djizya*, distinguée du *kharādj* ou impôt sur la terre), en les assurant sur un recensement et l'inscription aux registres du *diwān*, représentaient un mécanisme trop compliqué pour ceux des Arabes du temps qui n'avaient pas connu l'administration byzantine ou sassanide (il est d'ailleurs croyable que la tradition a exagéré le rôle d'Omar en cette matière, et que la distinction entre les contributions était moins précise de son temps qu'on ne le dit). *Ibid.*, p. 269. Omar appliquait avec rigueur la loi musulmane interdisant le vin; les cabarets, tenus les plus souvent par des juifs ou des chrétiens, furent fermés en grand nombre, quelques-uns même incendiés, ce qui ne démontre pas que le calife ait pu les supprimer tous. Des musulmans furent condamnés au fouet ou au bannissement pour avoir contrevenu à la règle; l'un d'eux, Rabīa ben Omaiya ben Schalab, banni pour avoir bu du vin pendant le jeûne de Ramadān, refusa de revenir à Médine, même après la mort d'Omar, et préféra se faire chrétien. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. i, p. 27-28, d'après le *Kitāb el Aghānī*, t. xiii, p. 112. Djabalā ben el Aiyam, le dernier prince ghassânide, converti à l'islam après la bataille du Yarmūk, retourna au christianisme pour une autre raison : Omar avait voulu le maintenir sur un pied d'égalité complète avec un musulman du commun que le prince avait souffleté pour avoir fait tomber son manteau; l'orgueilleux

Ghassânide s'enfuit à Constantinople, où il abjura l'islam; des *Gabalas* (forme grecque de Djabalā) qui sont signalés plus tard par les historiens byzantins seraient ses descendants; mais la tradition musulmane n'a pu s'accommoder de son retour au Christ, et le représente comme tout prêt à repasser à l'islam quand il mourut. Toute l'histoire est d'ailleurs tendancieuse, et Nöldeke doute même de la conversion de Djabalā à l'islam. *Die Ghassânischen Fürsten*, p. 45-46; Goldziher, *op. cit.*, t. i, p. 76-77; Caussin de Perceval, *Essai*, t. iii, p. 506-511; les références aux sources dans Caetani, *Chronographia islamica*, fasc. ii, p. 265, et *Annali dell' Islam*, t. v, p. 194-200. — Il est remarquable qu'Omar continua à se servir de monnaies d'un type byzantin chrétien avec l'effigie impériale et la croix; cf. Stickel, *Neue Ermittlungen auf byzantinisch-arabischen Biedmünzen*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1869, t. xxiii, p. 174-176; Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes*, n. 1 sq.; d'autres monnaies ont le type sassanide, Caetani, *Annali dell' Islam*, t. iv, p. 117. — Omar fut assassiné par un esclave chrétien de Hīra, Frūz, surnommé Abū Lulua, à qui il avait refusé de diminuer la redevance réclamée par son maître sur le prix de son travail de charpentier et tailleur de pierres; le calife, frappé pendant la prière dans la mosquée de Médine, mourut le 3 novembre 644.

Son successeur ne fut désigné que trois jours plus tard. Abd er Rhamān, à qui Omar avait pensé transmettre le califat, n'accepta point et, le conseil formé par Omar mourant pour la désignation du calife s'en étant remis à son choix, il se prononça pour Othmān, un des gendres du Prophète et l'un des candidats les moins qualifiés. Le nouveau maître de l'islam se montra d'une insigne faiblesse, ce qui ne cessa de provoquer des incidents jusqu'à sa mort. Son attitude à l'égard des chrétiens fut la continuation de celle d'Omar; il épousa pourtant en 649 une chrétienne, d'une tribu kelbite, appelée Nāila; celle-ci, en entrant au harem, cessa de pratiquer sa religion, mais n'adopta pas les pratiques musulmanes; elle donna à sa fille le nom chrétien de Mariam, preuve qu'elle demeurait de cœur attachée au christianisme; et, après avoir défendu Othmān, lors de son assassinat, jusque sous les coups, elle se défigura pour ne pas être recherchée par un autre homme, donnant ainsi un exemple de fidélité bien rare parmi les épouses musulmanes. Lammens, *Mo'awia*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. iii, 1, p. 157-158. Le père et la mère de Nāila demeurèrent chrétiens. Mais cette épouse n'exerça point sur Othmān une influence comparable à celle qu'Aïscha, par exemple, avait exercée sur Mahomet. Le patriarche melkite d'Antioche George, élu en 648-649, ne put rejoindre son siège; ainsi les deux patriarchats d'Antioche et de Jérusalem demeuraient pratiquement vacants. Euty-chius, *Annales*, édit. Cheikho, t. ii, p. 27-28. Les Nedjranites essayèrent de faire rapporter la mesure prise contre eux sous Omar; une délégation composée de l'évêque, de l'*āqib* et d'autres personnages, obtint seulement du calife (15 mai 648 ou avril-mai 650), une lettre pour le gouverneur de Kūfa, el Walīd ben Oqba, et la remise d'une portion insignifiante de leur tribut, trente *holla* (vêtements) sur deux mille; prudemment on spécifiait qu'el Walīd rendrait le document après l'avoir lu; il importait que ces concessions, qui constituaient la charte de Nedjran, fussent conservées en originaux. Abū Yūsuf, p. 42, précise que les Nedjranites, assimilés en cela aux Taghlib, payaient double dīme en remplacement de l'impôt sur les terres ou *kharādj*. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, t. iii, p. 505; Lammens, *Le califat de Yazīd I^{er}*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. vi, p. 415. Ischoyahb III d'Adiabène était devenu en 647 catholico des nes-

toriens. Il fait dans une de ses lettres (à Siméon, métropolitain révolté de Réwardaschir) l'éloge des Arabes : « Ces Arabes, auxquels Dieu a donné pour le temps présent l'empire du monde, sont aussi, comme vous le savez, tout près de nous; et non seulement ils n'attaquent pas la religion chrétienne, mais ils font l'éloge de notre foi, honorent les prêtres et les saints du Seigneur, et accordent leurs bienfaits aux églises et aux monastères. » *Epist.*, III, 20, trad. Rubens Duval, p. 182. En face de ce tableau optimiste, le catholicos montre la lâcheté des chrétiens de Mazôn (Omân), qui abandonnaient leur foi, non pas sur l'injonction des musulmans, ni sous la menace des tortures, mais pour ne pas payer tribut de la moitié de leur biens. *Ibid.*, p. 179, 182, 187, 189. L'inobservance des canons, en particulier touchant les ordinations, avait causé le mal; il était pis encore au pays de Qatar (Bahrein), où des évêques avaient remis au pouvoir séculier, c'est-à-dire aux autorités musulmanes, des actes d'apostasie signés et scellés; les autorités, assure le catholicos, accueillirent leur défection par le mépris; Ischoyahb tenta vainement de ramener les apostats et s'employa du moins, par des lettres, par des réunions synodales, par des envois de missionnaires, à retenir le peuple; il se préoccupait spécialement des moines de la région qu'Abraham, évêque apostat de l'île de Maschmahig, ne cessait de poursuivre de ses vexations; il avait d'abord compté sur leur fidélité; mais ses lettres ne les atteignaient pas, le commissaire, un certain Nimparuk de Hatta (Pit-Ardaschir), négligeant de les transmettre; et le catholicos en arrivait à désespérer des « saints » non moins que du peuple. *Epist.*, XVII-XXI, p. 188-204. Le christianisme pourtant ne devait pas disparaître encore de ce pays, non plus que du Omân, comme on le voit par le synode de 676; mais il est à croire que le catholicos avait perdu, au cours de ces événements, son optimisme à l'endroit des Arabes. Le gouverneur de Kûfa, el Walid ben Oqba, se chargeait d'ailleurs de lui en fournir des raisons : Ischoyahb, tandis qu'il parcourait le pays pour restaurer la discipline ecclésiastique, fut accusé par ses adversaires de recueillir de l'argent illégalement dans ces tournées; le gouverneur voulut le lui faire restituer et, sur le refus du catholicos, le fit mettre en prison; puis, comme il n'obtenait rien, il fit démolir plusieurs églises à Aqlâ et dans toute la région (Hira). Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 130-132. Ce Walid, frère utérin d'Othmân, est pourtant signalé comme ayant eu de la sympathie pour les chrétiens : il avait confié à l'un d'eux la surveillance des prisons de Kûfa; et il avait pour intime ami le poète chrétien Abû Zobeid, à qui il avait donné une maison proche de la grande mosquée, si bien que le poète n'avait qu'à traverser la mosquée pour se rendre chez le gouverneur; cette licence accordée à un chrétien a scandalisé la tradition. Walid demanda en mourant à être enterré auprès de son ami chrétien. Lammens, *Moâwia*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. I, p. 13-14. Walid fut déposé de son gouvernement vers 650. — On sait que sous Othmân eut lieu la recension officielle du Korân, pour obvier aux divergences de lecture qui se manifestaient de plus en plus; Zeid ben Thâbit fut chargé de l'opération comme ayant déjà « réuni » le Korân. M. Casanova s'est demandé comment la « réunion » du Korân qui, d'après certaines traditions, aurait été faite sous Abû Bekr avec l'assentiment d'Omar, ou sous le califat de ce dernier, ou même du vivant du Prophète par quatre *ansârs* parmi lesquels était Zeid ben Thâbit, a pu demeurer sans caractère officiel jusqu'au règne d'Othmân, et il en conclut que la recension d'Othmân n'a pas plus de chance que celles qui furent alors supprimées comme non conformes de représenter le Korân

de Mahomet; c'est l'attaque la plus vive qu'ait eu jusqu'ici à subir la thèse, longtemps admise par tout le monde, de l'authenticité du Korân. Voir la longue discussion de M. Casanova dans *Mohammed et la fin du monde*, p. 103 sq. M. Casanova conclut sans hésiter, p. 127, que la recension de Othmân « est une fable ». Les schiites, partisans d'Alî et de sa famille, qui commencèrent précisément à s'agiter sous le califat d'Othmân (prédication d'Abû Dharr), reprochent au Korân officiel d'avoir été amputé des passages concernant les droits d'Alî; tandis que l'un des plus anciens « compagnons » du Prophète, Abdallâh ben Masûd, détenteur d'un Korân qui présentait des variantes, reprochait au calife d'avoir fait disparaître des passages désagréables aux Omayyades, auxquels Othmân était apparenté. Othmân souleva aussi des discussions passionnées en introduisant des innovations dans les cérémonies du culte, et en favorisant des membres de sa famille dans des actes administratifs. Le mécontentement et l'agitation aboutirent à l'attaque de Médine par un parti de rebelles et à l'assassinat d'Othmân, qui fut tué dans sa propre maison pendant qu'il lisait le Korân, le 17 juin 656.

Alî ben Abî Tâlib, gendre et cousin du Prophète, honnête homme d'ailleurs et vénéré comme saint par une partie de l'islam, avait laissé passer le meurtre d'Othmân sans y prendre part, mais sans s'y opposer, par suite de son irrésolution naturelle. D'autres conjurés, anciens compagnons du Prophète, auraient bien voulu garder pour eux-mêmes le califat; mais une importante portion des troupes rebelles se rallia à la candidature d'Alî, à cause de sa parenté avec Mahomet, et il se laissa proclamer calife, le 23 juin. Son règne entier se passa en luttes et en négociations avec les partisans et les « vengeurs » d'Othmân, à la tête desquels s'était placé Moâwia, gouverneur de Syrie; puis avec une partie de ses propres troupes, les *Khâridjites*, qui lui reprochaient de poursuivre son droit avec trop de peu de vigueur, et de palabrer par l'intermédiaire de plénipotentiaires au lieu de laisser la décision à Allâh dans les batailles. Alî était vaincu d'avance dans cette lutte trop inégale avec l'habile et énergique Moâwia. Les chrétiens d'Arabie et de Syrie, loin d'adopter dans le conflit une attitude identique, prirent parti pour l'un ou pour l'autre suivant leurs sympathies, comme si leur christianisme leur laissait suivre tous les mouvements de la conscience nationale arabe; et c'est bien ce que nous pouvions attendre, d'après tout ce que nous savons d'eux. Miqdâd ben Aswad, un des cinq « incomparables », fervent partisan d'Alî, appartenait à la tribu chrétienne des Bâhra, dans le Bargylus. Lammens, *Moâwia*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. I, p. 272; t. III, 1, p. 299; Dussaud, *Histoire et religion des Nosairis*, p. 68, 95, 168, 175, 179. La tradition s'est montrée tendancieuse en attribuant à tel ou tel un christianisme ou des sympathies chrétiennes qu'il faudrait pouvoir prouver; après une longue attente à Siffin, coupée de négociations et de combats dont aucun n'était décisif, les deux chefs étaient convenus de s'en remettre à deux arbitres, qui se rencontrèrent à Adroh (Odruh) ou à Dûmat el Djandal; le représentant de Moâwia dupa complètement le plénipotentiaire d'Alî; ce fut à cette occasion que les Khâridjites se séparèrent du calife, et parmi eux un groupe de la tribu de Nâdjiya, ayant à sa tête Khirrit ben Râschid el Nâdji; la tradition (Masoudî) a présenté leur révolte comme un retour au christianisme. Lammens, *op. cit.*, t. II, p. 26. De même Moâwia aurait compté, pour empoisonner el Ashtar, un des principaux partisans d'Alî, sur la connivence d'un scheikh ou d'un collecteur d'impôts à Kolzûm ou à el Arisch, et ce complice du maître de la Syrie aurait été chrétien; mais toute cette histoire sent la légende. *Ibid.*, p. 112-

113. La tradition a voulu compromettre les chrétiens dans le parti de Moâwia, d'après ce qu'elle savait des sympathies chrétiennes de l'Omayyade; mais cette appréciation n'a aucun fondement historique. — Les chrétiens de Nedjran recommencèrent auprès d'Alî les doléances qui avaient obtenu auprès d'Othmân un si médiocre succès. Alî refusa, lui aussi, de revenir sur la mesure draconienne prise par Omar, et de les laisser rentrer en Arabie Heureuse; il se contenta de renouveler les concessions précédentes (23 novembre 657). Sprenger, t. III, p. 505-506; Lammens, *op. cit.*, t. III, a, p. 268. — Une innovation monétaire date des derniers temps du règne d'Alî : la frappe à Basra d'une monnaie d'argent portant une citation korânique (IX, 33). Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes*, p. 58, n. 158; *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1863, t. XVII, p. 39-45. La croix continuait de figurer sur les monnaies musulmanes; Moâwia fut le premier, avant sa reconnaissance comme calife, à faire frapper des monnaies d'or et d'argent dépourvues de cet emblème, mais le peuple refusa de leur donner cours. Nöldeke, même revue, 1875, t. XXIX, p. 96. — Pour mettre fin aux compétitions, trois khâridjites décidèrent de tuer Alî, Moâwia et Amr ben el As, alors en Égypte; le premier seul réussit dans sa tâche et frappa mortellement Alî (24 janvier 661, date contestée). Le fils de celui-ci, el Hasan, fut proclamé calife le 28 janvier; mais, peu combattif, il finit par se rallier à Moâwia qui, proclamé à Jérusalem en juillet par une partie des troupes, devint ainsi seul calife (juillet-septembre) et fit en cette qualité son entrée à Kûfa. Son avènement marque le début de la dynastie des Omayyades.

XII. LES ARABES CHRÉTIENS SOUS LES OMAIYADES. — Le nouveau calife était fils d'Abû Sofîân, lui-même descendant d'Omayya, aussi la dynastie qu'il inaugura fut-elle connue sous le nom d'omayyade. Elle n'est pas d'ordinaire traitée avec faveur par les historiens musulmans, et l'on pourrait donner de cette hostilité plus d'une raison : Abû Sofîân avait été à la Mecque le plus déterminé des ennemis de Mahomet, et sa conversion à l'islâm n'eut lieu que dans les dernières années, au cours d'une entrevue avec le Prophète où il discerna les avantages temporels de ce changement, et où, dit-on, l'aspect d'un cimetière ne fut pas sans contribuer à le faire réfléchir; l'anecdote n'a pas besoin d'être authentique pour avoir donné aux Arabes une raison de plus de croire que cette conversion était peu sincère. Moâwia, bien que secrétaire du Prophète, n'était pas considéré non plus comme un bon musulman, et pas davantage son fils Yézid; les Omayyades, aux yeux de la tradition orthodoxe, sont de médiocres croyants, qui se commettaient dans des relations avec les chrétiens, et dont plusieurs poussaient l'oubli du Korân jusqu'à boire du vin; ils avaient surtout le tort de s'être substitués, dans le califat, à la famille du Prophète, bien que Moâwia n'ait voulu prendre d'autre attitude que celle de vengeur de Othmân; et ils faisaient par là même quelque peu figure d'usurpateurs. Le résultat est que leur histoire a été l'objet d'altérations si tendancieuses, que l'on a beaucoup de peine à la reconstituer exactement. Le P. Lammens s'est particulièrement employé à ce travail de restauration critique; déjà Wellhausen avait donné la formule de l'œuvre des Omayyades dans le titre de son livre *Das Arabische Reich und sein Sturz*, qui, paru en 1902, est antérieur de quatre ans à la première des *Études sur le règne du calife omayyade Moâwia I^{er}* (dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. I, continuation dans les tomes II et III; viennent ensuite les études sur le *Califat de Yazid I^{er}*, t. V, III et VI). Un « empire arabe », c'est bien cela qu'ont su constituer Moâwia et ses successeurs,

tandis que l'État médinois et ses conquêtes, en la situation où les avait laissées la famille du Prophète, ne présentaient aucune apparence de devoir jamais devenir une puissance mondiale. Il fallut pour cela à Moâwia un remarquable génie politique; c'est par là, et non par son scepticisme ou son appétit de jouissance (quoi que semble dire M. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, p. 58; notre réserve ne touche d'ailleurs qu'à ce point de sa critique) qu'il mérite l'admiration du P. Lammens. Ancien gouverneur de Damas et de la Syrie, où vivait une population chrétienne qui s'était frottée à la civilisation byzantine, Moâwia eut le mérite de voir que ces chrétiens pouvaient rendre plus de services à la cause arabe que leur conversion contrainte ne procurerait de force à l'islâm; cette vue n'est sans doute pas celle d'un théologien musulman orthodoxe, mais elle est certainement d'un administrateur avisé, quelque jugement que l'on doive par ailleurs porter sur la sincérité de la religion personnelle du calife. Une grande partie de cette population chrétienne de la Syrie n'était d'ailleurs pas de race arabe et devait passer pour échapper aux oburgations du Prophète touchant les infidèles de la péninsule.

Moâwia, dès sa proclamation comme calife à Jérusalem, ville sainte des musulmans comme des Juifs et des chrétiens, se rendit au Golgotha, où il pria, puis au jardin de Gethsémani et au tombeau de la Vierge. *Chron. maroniticum*, dans *Chronica minora*, p. 55; déjà publiée par Nöldeke, *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, t. XXIX, 1875, p. 85, 95. Ce fut à Damas, non dans une des villes du Hedjâz, qu'il fixa sa résidence; il demeurait là au milieu de populations qui le connaissaient bien, et auxquelles le liait une sympathie non sans réciprocité. Certains chrétiens venaient de lui en donner un curieux exemple, un peu avant son élévation (fin 658) : deux évêques jacobites, Théodore et Sebôkt, ayant eu une contestation sur une matière théologique avec les disciples de mar Maron (les maronites), portèrent le débat devant le gouverneur Moâwia, bien que musulman; les jacobites ayant eu le dessous, Moâwia les condamna à payer une amende de 20 000 dinars; et le chroniqueur maronite anonyme ajoute que les évêques jacobites eurent soin de se mettre en mesure de renouveler chaque année ce versement, pour s'assurer la paix que leur avait promise Moâwia. *Id.*, *Chron. min.*, p. 55; Nöldeke, p. 94-95; Lammens, *Mélanges... de Beyrouth*, t. II, p. 143-144. Arculf raconte de même que Moâwia, devenu calife, fut saisi d'une discussion entre Juifs et chrétiens touchant le suaire du Christ; il se fit donner le suaire contesté, et remit la décision à une sorte de jugement de Dieu par le feu; la flamme ne consuma pas le suaire, mais l'air chaud l'enleva et le déposa du côté des chrétiens; toute la population de Jérusalem, ajoute le narrateur, atteste la vérité de cette histoire; mais il ne dit pas combien d'argent cela put coûter aux vaincus. Adamnanus, *De locis sanctis*, dans *Itinera et descriptiones Terrarum sanctarum*, édit. Tobler, t. I, p. 155.

Moâwia avait pour épouse une chrétienne kelbite, Maisûn, fille de Bahdal ben Onaif, du clan des Banû Hârîta ben Djanâb, dont le séjour était la région sud de la Palmyrène. Ce choix était une habileté, car les Kelb, puissante confédération de tribus codhâites, formaient de beaucoup le groupe arabe le plus important entre Palmyre, l'Irak et le Hedjâz; ces nomades, maîtres de routes commerciales et de points d'eau, riches exploitants de caravanes, constituaient, dans la région dont Moâwia voulait faire le centre de son pouvoir une force avec laquelle il fallait compter; et le lien qui, d'après les idées arabes, s'établissait avec la tribu de la femme (les contributeurs de celle-ci devenant les « oncles », *akhawâl*, de son fils) devait paraître à Moâwia fort utile à sa politique; aussi eut-il soin, parmi

ses fils, de choisir pour héritier Yezid, le fils de la kelbite Maisûn, né entre 642 et 647. L'attitude du nouveau calife, qui se posait en vengeur de l'époux de la chrétienne Nâila, elle aussi kelbite, ne pouvait que lui concilier davantage encore les sympathies de la tribu. Il semble qu'Alî ait lui-même cherché à se rapprocher des Banû Kelb et à établir ce lien à son bénéfice, car il épousa, après la mort de Fâtima, la fille d'un scheikh kelbite venu à Médine pour embrasser l'islâm : mais, dans cette tribu en grande partie chrétienne (jacobite), la conversion du beau-père d'Alî le rejetait dans une minorité et détachait de lui beaucoup de sympathies. Au lieu que la famille de Maisûn, même après l'élévation de Moâwia, demeura chrétienne, et on devait par la suite en faire reproche à Yezid dans les milieux musulmans, Maisûn elle-même dut devenir musulmane officiellement, mais resta chrétienne de cœur, et inclina vers les chrétiens l'esprit de son fils, qu'elle éleva en grande partie dans la région chrétienne de la Palmyrène méridionale, au milieu de son clan d'origine; ces longues absences de la cour de Damas ont donné lieu à une légende : Moâwia aurait répudié Maisûn, à cause de ses hardiesses dans la poésie satirique si goûtée des Arabes. En tout cas le calife ne pouvait songer à lui reprocher ses tendances demeurées chrétiennes, car lui-même passait pour ami des chrétiens, non seulement aux yeux de ses sujets, mais aux yeux des gens du dehors, et Théophane a parlé de son goût pour les chrétiens, σπουδὴ τῶν χριστιανῶν (la traduction peut paraître lâche et ne pas rendre exactement le sens de σπουδὴ; mais la σπουδὴ des chrétiens n'eût pas eu d'action auprès de Moâwia s'il n'eût pas éprouvé de « goût » pour eux). Édit. de Bonn, t. I, p. 544; Wellhausen, *Das Arabische Reich und sein Sturz*, p. 82-85; Lammens, *Moâwia*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. I, p. 50 sq.; t. III, 1, p. 150 sq., 163, 168-169, 176-177, 189-191.

En fait Moâwia eut dans son entourage un certain nombre de chrétiens, parmi lesquels plusieurs fort en vue. Le plus notable est ce Sergius fils de Mansûr (Sardjûn), qui fut maintenu par le calife à la tête de ses finances; Moâwia avait pu éprouver, étant gouverneur, combien habile était ce manieur d'argent, et ne voulait pas se priver de ses services sous prétexte qu'il était chrétien; aurait-il trouvé d'ailleurs parmi les Arabes musulmans un homme qui possédât comme le fils de Mansûr la tradition administrative? Ce Serge devait être le fils du Mansûr qui avait contribué en 635 à la reddition de Damas (à moins qu'on ne doive suivre la variante qui, lors de cet événement, nomme, à l'inverse, Serge fils de Mansûr, auquel cas il pourrait s'agir du même personnage, qui aurait vécu assez pour atteindre le règne de Moâwia); la fonction resta dans la famille assez longtemps; sous Abd el Malik, Théophane mentionne encore Σέργιος ὁ τοῦ Μανσοῦρ, ἀνὴρ χριστιανικῶτατος, édit. de Bonn, t. I, p. 559; et c'est pour nous une raison de préférer, dans l'histoire de la reddition de Damas, la variante Mansûr, fils de Serge, car le fils de ce Mansûr pouvait vivre jusqu'au temps d'Abd el Malik sans que sa longévité fût pour cela miraculeuse (voir une appréciation tout opposée dans Lammens, qui identifie le Sardjûn nommé par Moâwia avec le fonctionnaire déjà nommé par l'empereur Maurice, *Mélanges*, t. III, a, p. 258). Un Sardjûn est aussi mentionné par Abû-l-Faradj, l'auteur du *Kitâb el Aghânî*, comme *maulâ* (affranchi) et ami de Yezid, le fils de Moâwia, dont il partageait les divertissements; comme il s'agit d'un jeune homme de vingt ans (l'auteur le dit et nous l'aurions deviné au rôle qu'il joue), il ne peut être question du haut fonctionnaire, mais de son fils; on rapprochera cette information d'une phrase de Guillaume de Tyr, ins-

pirée par une tradition des melkites de Syrie (parmi lesquels la mémoire de saint Jean Damascène, défenseur des images, était en grande vénération) : Mansûr ou Sardjûn, celui de 635, serait *pater egregii theologi qui dicitur Johannes Damascenus* (cité par Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, p. 579); quant à saint Jean Damascène lui-même, on sait qu'il portait le surnom arabe de Mansûr, que son ennemi l'empereur Constantin Copronyme affectait de détourner en Mamzer « bâtard », et Théophane ajoute qu'il tenait ce nom de son grand-père, παππικῶ δνόματι, édit. de Bonn, t. I, p. 643; il devait par la suite exercer quelque temps une haute fonction dans l'État, du moins on le croit, avant de prendre part à la querelle des images, et de se retirer à Saint-Sabas. Cf. *Dict. of christian Biography*, t. III, p. 409. Le texte arabe d'Abû-l-Faradj jette dans tout cela un rayon de clarté en permettant de reconnaître dans Mansûr, le futur théologien, le compagnon de Yezid que l'auteur arabe appelle Sardjûn : les deux noms alternaient dans la famille et même étaient attribués indifféremment au même individu, comme on l'a vu pour le grand-père du saint; d'autre part la seule donnée chronologique connue avec certitude touchant saint Jean Damascène, sa mort le 4 décembre 749 (Vailhé, *Date de la mort de saint Jean Damascène*, dans *Échos d'Orient*, 1906, t. IX, p. 28-30; en tout cas, avant le 10 février 753), ne rend pas impossible qu'il ait eu vingt ans du vivant de Yezid († 683), car nous ne savons pas à quel âge il mourut, et rien ne nous empêche d'admettre qu'il soit mort nonagénaire. Le *maulâ* de Yezid, pas plus que son père et son grand-père les *mawâli* (pluriel de *maulâ*) de Moâwia, n'avait pour cela renoncé à sa religion; mais la dissipation relative de cette période de sa vie dut compter parmi les motifs de sa pénitence des années postérieures, encore que la musique ou le vin de Beit-Râs ne fussent pas interdits au chrétien comme ils l'étaient au musulman de par sa religion. On s'explique ainsi fort bien que saint Jean ait possédé sur l'islâm des informations plus exactes et plus précises qu'aucun autre écrivain grec, allant jusqu'à désigner par leur titre traditionnel des sourates du Korân. L'identification proposée par le P. Lammens (*Mélanges... de Beyrouth*, t. III, 1, p. 249-260; *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1904, t. IX, p. 52-54) ne peut être donnée comme démontrée, mais paraît tout à fait plausible; cette fréquentation de Yezid en dit long sur les dispositions très largement tolérantes du prince omaïyade et de son père, car celui-ci ne pouvait pas ignorer l'intimité de son fils avec le fils de Sardjûn.

Un autre compagnon de Yezid fut le poète Akhtal, chrétien comme Mansûr, mais jacobite et non orthodoxe, comme nous l'avons vu. Jusqu'au temps d'Abd el Malik, il fréquenta la maison de Sardjûn; mais, dès le règne de Moâwia, il est signalé comme un des commensaux du prince héritier, qu'il entraînait à boire du vin, « boisson chrétienne ». Il avait été introduit à la cour de Damas par son contributeur musulman Kab ben Djoail, un jour que Yezid cherchait un poète disposé à invectiver dans une satire les Ansârs de Médine, qui contrariaient la politique de Moâwia; le poète musulman n'osait s'en prendre à ces alliés du Prophète, scrupule qui ne pouvait gêner un chrétien. Un Ansâr rallié aux Omaïyades, Numân ben Baschîr, ayant obtenu contre Akhtal la promesse d'un châtiement à cette occasion, Moâwia l'y avait soustrait en recommandant sous main à Yezid de prendre le poète sous sa protection. Aussi Akhtal témoigna-t-il hautement sa reconnaissance au fils de Moâwia, commençant de la sorte à tenir son rôle de « chantre des Omaïyades », comme on l'a appelé; mais jamais à la cour il ne fit mystère ni de sa religion ni de son goût

pour le vin, et il portait ostensiblement au cou une croix d'or. Lammens, *Le chantre des Omiades*, p. 38-47. Tel était sur les Arabes le prestige de la poésie que les égards accordés à un poète chrétien avaient parmi eux un profond retentissement, malgré la haine des musulmans pour sa religion.

La politique de Moâwia ne tendait pas à pousser les populations à embrasser l'islâm. Il avait, pour agir ainsi, d'autres raisons que l'indifférentisme dont on l'a accusé : il se rendait compte que des conversions en masse rompraient l'équilibre entre les revenus et les charges du trésor, en multipliant les pensions à payer et en tarissant les tributs; l'islamisation du pays et l'accroissement du nombre des *mawâli*, qui ne payaient aucun impôt et étaient censés simples occupants de leurs terres dont la propriété passait à la communauté musulmane, devaient amener plus tard, sous Abd el Malik et son gouverneur l'énergique el Hadjdjadj, et sous le calife zélate Omar II, des difficultés économiques sérieuses, appauvrissement du trésor, dépeuplement des campagnes, auxquelles il était difficile de porter remède sans manquer aux principes de la loi musulmane; la prudente politique de Moâwia lui évita ces ennuis. Mais il lui arriva plus d'une fois de dépasser au profit de certains chrétiens cette disposition toute négative : on cite de Moâwia des traits positifs de collaboration avec les autorités chrétiennes, tout particulièrement avec les jacobites; préférence toute naturelle, d'abord en raison de la diffusion du monophysisme en Syrie, puis parce que soutenir les orthodoxes eût paru faire le jeu de Byzance, alors que Moâwia, s'il était prêt à signer des accords avec l'empire quand il avait besoin de s'assurer la tranquillité de ce côté, poussa à d'autres moments la guerre contre Byzance si activement que Yézid s'avança jusqu'aux portes de Constantinople (voir les références aux textes contenant les deux versions de ces événements, arabe et byzantine, dans Caetani, *Chronographia islamica*, t. I, p. 526, 535); une seconde expédition par mer, en 677, n'aboutit pas, et sur terre l'intervention des Mardaïtes (Djarâdjima), bandes chrétiennes monophysites ou monothélites de l'Amanus et des Portes de Cilicie (*Amanicae Pylae*) qui passaient à tour de rôle des musulmans aux Byzantins, contraignit Moâwia à faire la paix.

En 668, Sévère bar Maschka avait été élu patriarche monophysite d'Antioche; sa dureté ayant provoqué des conflits, Moâwia mit son autorité au service du patriarche : première manifestation d'une politique, la politique d'intervention dans les affaires des chrétiens, que d'autres califes pratiqueront plus tard avec des intentions moins bienveillantes. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 284-288. Michel le Syrien, *Chronique*, XI, 14, trad. Chabot, t. II, p. 456-468, nous a conservé un dossier épistolaire concernant ces discussions entre évêques; une de ces lettres, adressée par plusieurs prélats à Jean, métropolitain de Mar Mattai, porte les signatures, entre autres, de Nonnos, évêque des tribus arabes, et d'Étienne de Bosra (Bostra); le premier de ces sièges est connu aussi sous le nom d'évêché « des nations » ou « des Arabes », et englobait les populations nomades chrétiennes du nord du désert. Une autre lettre, écrite après la mort de Sévère pour reconnaître sa mémoire et constater le rétablissement de la paix, contient cette énumération : « dans tout le pays d'Occident, chez les peuples des Tanûkayê (Tanûka), des Tuayê et des Aqlayê (à Aqla, région de Hira et de Kûfa), dans la Mésopotamie, à Édesse, Dieu a fait la paix par notre arrivée (*op. cit.*, p. 462); » on reconnaît le titre que porte un peu plus tard l'écrivain monophysite appelé couramment Georges des Arabes; il se dit « évêque des Tanûkhites, des Tuites et des Aqlites. » Ryssel, *Georgs des Ara-*

berbischofs Gedichte und Briefe, 1891, p. 44. Ainsi Nonnos est un prédécesseur de Georges des Arabes, indubitablement; lui-même dut avoir pour prédécesseur ce Jean, évêque des Arabes, mentionné à trois reprises dans la quatrième partie de la *Chronique* de Denys de Tell-Mahrê, qui siégeait en 616-617, mourut en 649-650 et fut enterré à Amida, dans l'église de Mar Zoara. Trad. Chabot, *Bibl. de l'École des Hautes-Études*, t. CXXII, p. 4, 7. Michel le Syrien mentionne, un peu avant Nonnos, un « évêque des tribus arabes » dont le nom n'est pas des plus certains, la vocalisation étant douteuse; il s'appelait, ou à peu près, Mar Trôkôs. *Op. cit.*, XI, 13, t. II, p. 453. Bien qu'il soit question, dans la liste attribuée à Maruta (629-649), d'un évêché des « Arabes scénites appelés Taghlib », on ne peut croire que les Taghlibites chrétiens aient possédé dès cette époque un évêque à eux, distinct de celui des autres tribus arabes; aucune trace n'a été conservée d'un seul évêque de cet évêché hypothétique; et il faut bien conclure que d'abord les Banû Taghlib furent compris sous la juridiction des « évêques des tribus » ou des Arabes, soumis eux-mêmes au maphrien de Tagrit. Cette organisation due à Maruta est datée par Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 119, de 628-629 (date plus vraisemblable que celle d'Élie de Nisibe, d'après Ischodena, métropolitain de Basra, qui donne la 3^e année de l'hégire, 624; trad. Delaporte, p. 78); le premier nom de la série serait l'Arabe tout court, par opposition aux Arabes Taghlibites; ainsi a lu Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. II, p. 65 (cf. t. III, b, p. 507), et après lui les éditeurs de Barhebraeus, *op. cit.*, t. III, col. 100, 124; il semble préférable de lire en premier lieu *Beit Arbayê*, qui est une province au nord de la Mésopotamie, entre Diarbekir et Gozarte (Djazîrat ben Omar, sur le Tigre); nous verrons, pour une période postérieure Michel le Syrien mentionner des évêques des Taghlibites de Gozarte, en résidence à Daqla. Quant au rattachement de ces fondations à Maruta, il est fort problématique; plusieurs des sièges de la liste en question semblent postérieurs à Maruta de Tagrit. — Quant aux nestoriens, ils tinrent sous Moâwia un synode, dont les actes ont été conservés; on ne dit pas si Moâwia leur prêta son concours, à eux aussi, pour faire respecter les décisions. La réunion eut lieu en 676, sous le catholico Georges I^{er} (Mar Guiwarguis), dans le pays des Qatrayê (Qatar, Bahrein), plus précisément dans l'île de Deirin, une des îles Bahrein; nous relevons parmi les signataires : Thomas, métropolitain de Beit Qatrayê; Ischoyahb, évêque de l'île de Deirin; Étienne, évêque de Mazôn (Omân); Pousai, évêque de Hagar; Schahîn, évêque de Hatta (ces deux derniers sièges dans la province du Bahrein, dont Hagar était la capitale; Hatta, en arabe el Khatt, est la même ville que Pit-Ardaschîr, dans la région dite el Ahsa); cela prouve que, malgré les craintes éprouvées naguère par le catholico Ischoyahb III, le mouvement de défection n'avait pas été général dans ces pays, pourtant compris dans la péninsule. Certains canons sont intéressants à relever. Alors qu'en 585, sous Ischoyahb I^{er}, la question du dimanche s'était posée, au point de vue du repos, pour les chercheurs de perles (c'était l'industrie principale de cette région) qui ne pouvaient guère interrompre leur travail sans dommage (*Synodicon orientale*, édit. Chabot, can. 19, p. 448), elle se posait en 676 à propos d'un abus : les chrétiens, au sortir de la messe, allaient boire du vin dans les tavernes des juifs; le synode leur enjoignit de s'en abstenir, ajoutant qu'il ne manque pas de tavernes de chrétiens où ils peuvent aller boire du vin, s'ils le désirent; nouvelle preuve que l'islamisation du pays était loin d'être complète, et qu'il y subsistait non seulement des chrétiens, mais des juifs (canon 17).

Le canon [19] est plus significatif encore : il interdit aux chrétiens chargés de percevoir le tribut (la *djizya*) d'en faire porter la charge à l'évêque; il y avait donc des chrétiens parmi les fonctionnaires chargés par les Arabes de la perception des impôts. *Ibid.*, p. 480, 482, 489-490. Georges I^{er} mourut à Hira, suivant le chroniqueur nestorien Amr, vers le même temps que Moâwia, en 680-681, après 20 ou 22 ans de catholicat. Amr, *Liber Turris*, édit. Gismondi, t. I (trad.), p. 33; Thomas de Marga, *The Book of Governors*, édit. Budge, t. II, p. 179-189, 207; Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. III, col. 134.

Moâwia, ou peut-être Yézid, sollicité par les Nedjranites de réduire leur contribution qu'ils ne parvenaient pas à payer malgré le concours de leurs frères dispersés, réduisit ce tribut à 1 600 *holla* au lieu de 1970. Belâdhori, p. 67; Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, t. III, p. 506. S'il n'autorisa pas les Nedjranites à rentrer en Arabie du sud, ce ne fut pas par scrupule de manquer au fameux édit d'Omar; car, du vivant de Moâwia, on vit des chrétiens jusque dans les villes saintes; Yézid, en 51, prenant part au pèlerinage (ou peut-être même le conduisant officiellement), emmena avec lui son compagnon chrétien Akhtal. Si le fait était isolé, on pourrait le révoquer en doute, comme avait fait le P. Lammens quand il écrivait en 1894 son *Chantre des Omiades*, p. 46; mais il y a d'autres exemples, et même plus frappants. Le chrétien Hunann, et musicien, qui pis est, était venu à la Mecque pendant un pèlerinage, y obtint un si vif succès que, dit-on, l'affluence excessive des admirateurs fit écrouler la maison où il logeait. Mieux encore, Merwân ben el Hakam, le futur calife, auquel son cousin (issu de germain) Moâwia confia à deux reprises le gouvernement de Médine, y fit venir, pour assurer la police, un contingent de 200 gendarmes chrétiens recrutés à Aila (Akaba); on ne dit pas que cette mesure ait soulevé des protestations. Lammens, *Moâwia*, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. I, p. 13; t. III, a, p. 267, 270, 297-298. On cite de Moâwia ce fait qui n'a guère de similaire dans l'histoire de l'islam : un tremblement de terre ayant démoli une église d'Édesse (el Ruhâ), le calife ordonna de la reconstruire, parce que, dit Michel le Syrien, elle lui rappelait un songe qui lui promettait l'empire et la victoire sur Ali. Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 544; Michel le Syrien, XI, 13, trad. Chabot, t. II, p. 457. Un seul fait paraît en contradiction avec cette attitude conciliante, c'est la mort violente de l'évêque d'Émèse (il n'est pas nommé), brûlé en 665 ou 666, d'après Théophane, *ibid.*, p. 533; Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 841-842, précise que les auteurs de cette mort furent les musulmans. Le fait doit être en rapport avec la mort d'Abd er Rahmân, fils de Khâlid ben el Walid ('Αδερραχμάν ο του Καλέδου), qui provoqua des mouvements dans la population musulmane; Abd er Rahmân s'était rendu populaire en Syrie par sa valeur de soldat, et, devenu gouverneur d'Émèse, prenait dans la province une place plus grande que ne l'eût souhaité Moâwia; aussi attribua-t-on au calife la mort inopinée du haut fonctionnaire, que, prétendit-on, il aurait fait empoisonner par son médecin, le chrétien Ibn Othâl; celui-ci aurait reçu en récompense l'administration des finances à Émèse. Ibn Othâl fut effectivement nommé à ce poste après la mort d'Abd er Rhamân; et un neveu du défunt (d'aucuns disent son fils, mais celui-ci, au lieu d'être l'objet de poursuites comme le meurtrier d'Ibn Othâl, fut pourvu par Moâwia d'une charge importante) le vengea en assassinant le médecin, à qui la rumeur publique attribuait le crime à tort ou à raison. Nous ne sommes informés de ces faits que par des chroniqueurs animés des préjugés abbâsides, à la fois contre les Omayyades et contre les chrétiens, et d'ailleurs

non exempts de contradictions; Tabari, t. II, p. 82, ne les reproduit que sous réserve; Yaqûbi, édit. Houtsma, t. II, p. 265, n'affirme pas l'intervention de Moâwia, comme si le médecin chrétien eût empoisonné Abd er Rhamân de son propre chef. Le geste du Makhzûmi qui prétendit venger le gouverneur en tuant Ibn Othâl traduisait les répulsions des musulmans contre la présence à Émèse — comme à Damas — d'un chrétien à la tête des finances publiques (Wellhausen a eu tort, *Das Arabische Reich*, p. 85, de nier cette nomination); d'où un mouvement, au cours duquel l'évêque (il y avait à Émèse un évêque orthodoxe et un évêque jacobite) aurait péri. Il serait étonnant, si l'exécution de l'évêque eût été l'objet d'un ordre de Moâwia, qu'aucun souvenir ne nous ait été conservé des circonstances qui auraient rendu possible une attitude aussi exceptionnelle. Aussi doit-on considérer comme vraisemblable l'hypothèse du P. Lammens, mettant la mort de l'évêque en relation avec celle d'Abd er Rhamân; elle entraîne à la date de 666, au lieu de 665, date donnée par Théophane. Lammens, *Mélanges... de Beyrouth*, t. I, p. 3-13.

Moâwia avait pris d'innombrables précautions pour assurer sa succession à Yézid, son fils et celui de Maisûn; il avait même fait jurer d'avance aux habitants des villes saintes de reconnaître Yézid comme héritier du califat, malgré l'opposition très vive des Alides, des Abbâsides et de la famille de Zobêir (mai-juin 676). Ce résultat, obtenu après de longs efforts, apparut pourtant comme précaire à la mort de Moâwia (avril 680). Yézid, sitôt connue la mort de son père, se fit proclamer calife; mais à Médine, malgré les tentatives du gouverneur el Walid ben Otba, ni Hosein, fils d'Ali, ni Abdallâh, fils de Zobeir, ne prêtèrent le serment. Cela, faisait, contre Yézid, deux prétendants qui recrutèrent des partisans dans les grandes villes de l'islam. Les gens de Kûfa fournirent à Hosein ben Ali des partisans et des armes; malgré la douceur des Omayyades envers les chrétiens, on relève, parmi les défenseurs d'Hosein, des chrétiens appartenant au clan bekrite des Banû Idjl, tel Hadjdjar ben Abdjar, un chrétien assez peu dissimulé pour avoir fait jadis à son père Abdjar ben Djâbir, dans la ville même de Kûfa (ville de fondation musulmane, et où l'on aurait pu croire qu'il n'existait pas de chrétiens) des funérailles chrétiennes solennelles, croix en tête, avec des chants, des cierges et de l'encens, cela à la veille de l'assassinat d'Ali. Lammens, dans *Mélanges... de Beyrouth*, t. III, 1, p. 299-301. Hadjdjar, le fils, était un homme reconnu pour influent; son concours pourtant ne servit pas de grand'chose à Hosein, car un nouveau gouverneur envoyé à Kûfa réprima les menées alides, et quand Hosein, ignorant ce changement de situation, voulut venir prendre la tête de ses partisans de Kûfa, il fut arrêté en route et mis à mort (10 octobre 680). Nous ne savons si Hadjdjar demeura chrétien jusqu'à sa mort, ou s'il finit par se convertir à l'islam, d'anciens auteurs musulmans parlant de lui sans mentionner son christianisme. Abdallâh ben Zobeir n'avait pas été étranger à l'expédition qui avait si mal tourné pour le fils d'Ali, et qui le débarrassait lui-même d'un rival; il avait pour lui les gens de la Mecque, et bientôt ceux de Médine, révoltés contre les Omayyades sous la conduite d'un autre Abdallâh, fils de Hanzala; une ambassade médinoise envoyée auprès de Yézid avait rapporté les pires renseignements sur le calife, qui buvait du vin, aimait la musique et fréquentait des chrétiens; en fait Yézid, devenu calife, n'avait rien changé à ses habitudes, gardait son intimité avec Akhtal et Mansûr; son fils Khâlid avait un précepteur chrétien, vraisemblablement un moine, appelé Marianus, d'autres disent Étienne (Jacques d'Édesse, à qui la question générale avait été posée, si un prêtre pou-

vait instruire les fils des mahométans, avait répondu par l'affirmative, non seulement pour éviter au prêtre des vexations à cause de son refus, mais pour les « nombreux avantages » qui peuvent en résulter; *Les canons et les résolutions canoniques de Rabboula*, Jean de Tella, Cyriaque d'Amid, Jacques d'Édesse..., trad. Nau, n. 58, p. 61). Lammens, *op. cit.*, p. 222-223. Yézid n'hésita pas à envoyer une armée syrienne contre les deux Abdallâh; Médine fut prise le 27 ou 28 août 683, et Abdallâh ben Hanzala fut tué; quant à la Mecque, on en fit le siège sous la conduite de Hosein ben Nomeir; les soldats chrétiens de l'armée de Yézid, après avoir attaché, à Médine, leurs chevaux à la chaîne de la mosquée du Prophète, foulèrent aux pieds les sanctuaires de Mina (étape du pèlerinage, entre la Mecque et le mont Arafât), et le poète Akhtal s'en vante, en attribuant cet exploit à ses contributeurs de Taghlib, qui marchaient au combat précédés de la croix et de la bannière de saint Sergius de Rosafâ; la phrase d'Akhtal se rapporte au second siège de la Mecque, sous Abd el Malik, mais déjà le premier avait dû fournir aux chrétiens de Taghlib des occasions d'agir de la sorte; on conçoit qu'en revanche les musulmans zélés en aient gardé quelque rancœur, ainsi que de l'incendie de la Kaaba, survenu pendant le siège. Lammens, *op. cit.*, p. 270; *Le califat de Yézid I^{er}*, t. v, a, p. 229; *Le chantre des Omiades*, p. 117-118, 126.

La nouvelle de la mort de Yézid (10 novembre 683) arrêta les opérations du siège; mais la confusion des prétendants au califat ne fit que s'accroître. Moâwia II, fils de Yézid, proclamé en Syrie, était incapable de gouverner à force de scrupules; il mourut du reste au bout de quarante jours, d'aucuns disent trois mois. Abdallâh ben Zobeir se fit proclamer calife avec le concours des tribus qaisites de Syrie septentrionale et de Mésopotamie, désireuses de prendre le dessus sur les Kelbites qu'avaient favorisés Moâwia et Yézid. Hassân ben Malik, dit Ibn Bahdal (on appelait *Bahdaliya* les partisans des Omayyades) comprit que les chances de son parent Khâlid, fils de Yézid, devenaient minimes, et, dans une réunion des Omayyades à Djâbiye, fit aboutir la candidature de Merwân ben el Hakam (22 juin 684), un Omayyade d'une autre branche, qui substitua la dynastie des Merwânides à celle des Sofianides; une victoire remportée sur les Qaisites à Merdj Râhit lui assura la possession de la Syrie; Khâlid ben Yézid devait être son héritier, mais le premier soin du nouveau calife fut de le déshériter et de transférer ses droits à son propre fils Abd el Malik. Ainsi finit la dynastie sofianide, jugée par les musulmans avec une sévérité excessive; Yézid, le dernier qui régna véritablement, était un prince insouciant, mais bon, d'une grande affabilité, à laquelle a rendu hommage un poète musulman comme Ibn Hammâm (Lammens, *Mélanges*..., t. vi, p. 476) aussi bien que le chroniqueur byzantin de la *Continuatio byzantino-arabica* (ou celui de la parallèle *Continuatio hispanica*); édit. Mommsen, *Monumenta Germaniae historica*, *Chronica minora*, t. xi, p. 345. Les Arabes auraient dû garder quelque reconnaissance à un calife auquel ils étaient redevables d'améliorations administratives (organisation des *djund*, dont l'idée première, apparentée aux thèmes byzantins, est attribuée par la tradition à Omar) et économiques (travaux d'irrigation pour lesquels Yézid utilisa la compétence des ingénieurs chrétiens).

Merwân ayant été assassiné par la veuve de Yézid qu'il avait épousée, et qui lui reprochait d'avoir déshérité son fils, Abd el Malik monta sur le trône en avril 685. Il eut à mener de longues guerres civiles avant de reconquérir l'Irak sur Mosab ben Zobeir, lieutenant d'Abdallâh, et le Hedjâz sur Abdallâh lui-

même, qui périt au siège de la Mecque (692). Abd el Malik, bien qu'il fût le premier des califes qui fût né dans l'islâm et qui méritât le titre de « connaisseur du Korân », interdit pendant un temps le pèlerinage de la Mecque, à cause de l'occupation de cette ville par Abdallâh, et tenta d'établir à la place le pèlerinage de Jérusalem, où il construisit la mosquée dite « du Rocher », à laquelle est attribué faussement le nom de « mosquée d'Omar »; un calife abbâsde, el Mamûn, substitua par la suite son nom à celui d'Abd el Malik sur l'inscription commémorative pour ne pas laisser cette gloire à un Omayyade. Moâwia avait déjà songé à opérer ce changement, et aussi à transférer à Jérusalem la chaire (*minbar*) du Prophète; il avait reculé devant l'opposition que soulevait ce projet, dont la conséquence eût été la constitution d'un empire syrien remplaçant l'empire arabe. Ce fut Abd el Malik qui envoya dans l'Irak comme gouverneur le fameux el Hadjdjâdj ben Yûsuf, le vainqueur d'Abdallâh à la Mecque, celui qui fit mettre dans le Korân des points diacritiques et détruire les exemplaires non conformes au sien. Hadjdjâdj était un homme plus énergique que scrupuleux en matière de droit; pour remédier au vide que les conversions de chrétiens, ou leur passage à l'état de *maulâ*, creusait dans le trésor, il décida que le *kharâdj*, impôt foncier, serait payé à l'avenir par les nouveaux convertis: violation flagrante de la loi musulmane sur laquelle Omar II revint par fidélité à la loi religieuse; en même temps Hadjdjâdj contraignit de nombreux *mawâlî* à revenir à la glèbe, où il les voulait attachés comme des serfs, disposition qui fut aussi revisée par Omar II. — Abd el Malik introduisit dans les monnaies une importante réforme en substituant aux types sassanides ou byzantins des types proprement islamiques; le refus des monnaies de Damas par Justinien II amena une guerre avec les Byzantins; Théophane, édit. de Bonn, t. i, p. 558-559. De même les phrases chrétiennes et la croix qui filigraient le papier officiel furent remplacées par une maxime du Korân. Belâdhori, p. 240, 465 sq. Ces mesures furent prises autant par hostilité contre les Romains que dans un but religieux. L'arabisation se fit aussi sentir dans l'administration, où l'arabe devint la langue officielle à la place du grec (de même en Égypte en 706, sous Walid I^{er}, à la place du copte); mais de nombreux agents chrétiens restèrent en service, parmi lesquels Théophane, p. 559, mentionne le célèbre Sergius, à Damas. Il y avait à cela plusieurs raisons: d'abord on ne pouvait se passer brusquement de tant de compétences; puis Abd el Malik ne cherchait pas systématiquement à contrarier les chrétiens. A en croire Eutychius, il avait déjà songé à prendre pour en faire une mosquée l'église Saint-Jean de Damas; il y renonça par égard pour les chrétiens. Édit. Pococke, t. ii, p. 365. Pour les mêmes raisons de nécessité et d'absence de fanatisme, Abd el Malik semble avoir donné pour gouverneur à son jeune frère Abd el Azîz, partant pour l'Égypte, un notable chrétien d'Édesse, Athanase; celui-ci, ayant plus tard été accusé d'exactions, s'en tira en abandonnant au calife une partie de l'argent volé. Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 88; Michel le Syrien, xi, 16, t. ii, p. 477. Mais surtout il garda dans son intimité le poète chrétien Akhtal; comme tous les Arabes, Abd el Malik tenait à la notoriété favorable que pouvait lui procurer un poète ami; et, malgré la religion du poète de Taghlib, il le combla d'honneurs. Les anecdotes abondent, dans le *Kitâb el Aghânî*, où l'on voit Akhtal faire ouvertement profession de christianisme, jurer par la croix et l'hostie, témoigner de son obéissance à son curé, qui pour ses fautes le consignait, le battait ou lui tirait la barbe (à qui s'étonnait de trouver si docile un personnage à la langue redoutable et que le calife ou son frère Bischa

comblaient de prévenances, Akhtal répondait : « Quand il s'agit de religion, j'entends m'humilier et me soumettre »; Abd el Malik l'invitant à embrasser l'islâm, le poète proteste qu'il « continuera de se prosterner au lever de l'aurore; » il refuse de s'abstenir de boire du vin, et ne craint pas de plaisanter l'islâm, le muezzin qui *brail* l'appel à la prière, le jeûne du Ramadan. Voir ces traits recueillis par le P. Lammens dans ses deux études sur Akhtal, *Le Chantre des Omiades*, Paris, 1895 (extrait du *Journal asiatique*, 1894), et *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas* (extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, 1903-1904); et le *Divan* du poète, publié par le P. Salhani, Beyrouth, 1891-1892. Akhtal portait au cou, ostensiblement, une croix d'or, même quand il pénétrait dans la mosquée de Kûfa, où les Bekrites le priaient parfois d'arbitrer leurs différends. Il a parlé avec autant de sympathie que les anciens poètes des solitaires chrétiens encore nombreux à cette époque, où les fortins du *limes* désaffectés étaient devenus des couvents (encore appelés souvent *Deir*; voir dans le tome II du géographe Yâqût, édit. de Goeje, la longue série consacrée aux *deir*). Akhtal fut témoin d'une guerre sanglante entre sa tribu de Taghlib et les tribus de Qais; après des alternatives diverses, ceux-ci eurent le dessus et les Taghlibites subirent de lourdes pertes aggravées encore par la cruauté de leurs ennemis musulmans, qui perçaient de leurs lances le sein des femmes enceintes; ils se flattaient du vain espoir d'anéantir la grande tribu chrétienne (688-692). Akhtal se comporta en Taghlibite patriote, pleura les morts de sa tribu et chanta ses passagers victoires. Il semble qu'il mourut sous Walid I^{er}, vers 710; il eut des funérailles chrétiennes, raillées par son rival Djarîr, preuve qu'il demeura jusqu'au bout fidèle au christianisme : christianisme peu rigide d'ailleurs, comme celui de tous ces Arabes, peu soucieux des précisions dogmatiques; Akhtal, ainsi que beaucoup d'Arabes chrétiens, était divorcé et avait épousé une chrétienne divorcée.

Un autre commensal chrétien d'Abd el Malik fut son médecin, le nestorien Sergius (Sarhûn ou Sardjûn); ayant à se plaindre de son patriarche, il n'hésita pas à le dénoncer au calife, et obtint l'emprisonnement du prélat dans un couvent jusqu'à sa mort. Assemani, *Bibl. orientalis*, t. III, b, p. 97, 100. Il s'agit de Henanischô I^{er}, contre lequel Abd el Malik avait d'autres griefs : le catholicos, venu pour saluer le calife lors des opérations contre Mosab, ayant répondu à une question touchant la religion des Arabes en termes qui déplurent au prince, celui-ci voulait lui faire couper la langue; des interventions purent le retenir; mais Jean de Nisibe en profita pour se faire introniser à la place d'Henanischô par Bischr, frère du calife et gouverneur de Kûfa; l'intrus ne tarda pas d'ailleurs à être déposé à son tour et jeté en prison; quant au catholicos légitime, suivant Barhebraeus, il remonta sur son siège, mais en droit seulement; quand il mourut en 701, Hadjdjâdj s'opposa à la nomination d'un successeur. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, t. III, col. 135-140; Élie de Nisibe, trad., Delaporte, p. 94, 96. Voir *Dict.*, t. II, col. 1438. Abd el Malik causa aussi, un peu avant sa mort, une grande inquiétude aux chrétiens de Hîra, dont il voulait enlever les filles, séduit par leur réputation de beauté; Jean, évêque nestorien, convoqua ses fidèles en prières, et pendant ces supplications apprit miraculeusement la mort du calife; ce serait l'origine du « jeûne des vierges », que l'on observe pendant trois jours après l'Épiphanie. Barhebraeus rapporte le fait sous réserve, en signalant une autre origine du jeûne en question, t. III, col. 140-142. — Quant aux jacobites, ils furent divisés, sous le règne d'Abd el Malik, par les prétentions du maphrien Dehna, que soutenait, entre autres, Joseph, évêque des

Taghlibites; le schisme prit fin par la victoire du patriarche Julien, et la déposition de Dehna, qui fut remplacé par Bacchus, évêque d'Aqula; Joseph fut également déposé, mais on ne dit pas qui fut mis à sa place. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, t. I, col. 295; t. III, col. 147; Michel le Syrien, XI, 16, trad. Chabot, t. II, p. 475-476. A cette époque vivait Georges, évêque des Arabes, ou « des Nations », qui fut sacré en novembre 686 et mourut en 724; son titre complet est « évêque des Tanûkhites, des Tuites et des Aqulites », cf. Ryssel, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891, p. 44; peut-être ne le portait-il pas au début en ces termes et fut-il l'objet d'une translation à Aqula, car, lorsqu'il fut ordonné, le patriarche Julien, sous lequel nous voyons Bacchus occuper le siège d'Aqula, n'était pas encore élu. Il semble qu'on ne puisse confondre le siège « des tribus » ni avec celui d'Aqula, ni, pour la même raison, avec celui des Taghlibites, que Joseph occupait au début du patriarcat de Julien; l'évêque des tribus résidait vraisemblablement à Hîra. Georges des Arabes est un des plus importants écrivains syriaques. Il a traduit et commenté Aristote, recueilli des scolies sur l'Écriture et saint Grégoire de Nazianze, composé des homélies dont quelques-unes métriques, écrit une volumineuse correspondance qui nous a été conservée pour les années 714-718, etc. Ryssel, *op. cit.*, et article dans la *Realencyklopädie für protest. Theol.*; Wright, *A short history of Syriac literature* (réimpression de l'art. *Syriac literature* de l'*Encycl. Britannica*), p. 156-159; Rubens Duval, *Littérature syriaque*, p. 66, 171, 253, 311, 377-378; les canons dans *Canons et résolutions canoniques de Rabboula*, Jean de Tella, etc., trad. Nau, p. 80-81, 92-94; Barhebraeus, *Chron. ecclesiast.*, t. I, col. 293.

Abd el Malik, d'après la chronique de Denys de Tellmahré, publia en 692 un édit établissant un nouvel impôt sur les biens des chrétiens; ce fut, ajoute le chroniqueur, l'origine de tous les maux pour le peuple fidèle. » Assemani, *Bibl. orientalis*, t. II, p. 104; Lammens, *Le chantre des Omiades*, p. 127. Il avait envoyé comme gouverneur en Mésopotamie son frère Mohammed, qui garda quelque temps cette fonction après la mort du calife (octobre 705) et l'avènement de son fils Walid I^{er}. Ce Mohammed est représenté comme un homme cruel, qui commit des atrocités en Arménie, à Édesse, un peu partout. Mais il persécuta d'une manière spéciale les Arabes chrétiens. Il voulut contraindre à l'apostasie un scheikh nommé Moâdh ou Moid, chef des Arabes de Taghlib, que l'on trouve parfois appelé, par confusion, chef des Thalabites ou Banû Thalaba; ceux-ci occupaient une partie du désert entre Hîra et Ghassân, et appartenaient à la famille des tribus de Bekr; cf. Rubens Duval, *Histoire d'Édesse*, dans *Journal asiatique*, 1892, VIII^e série, t. XIX, p. 79; Lammens, *Le chantre des Omiades*, p. 128; cf. p. 187, note; mais il est hors de doute qu'il s'agit des Taghlibites, dont le nom est fréquemment confondu avec celui des Thalabites, et que certains chroniqueurs, tel Michel le Syrien, désignent expressément. Moâdh, sur un premier refus, fut jeté dans une fosse de boue, puis, comme il ne cédait pas plus aux promesses qu'il n'avait fait à ce supplice, Mohammed le fit mettre à mort et défendit de l'ensevelir; le corps demeura intact plusieurs jours jusqu'à ce qu'Eustathius de Dara obtint de l'enlever, l'enterra et bâtit un monastère sur son tombeau. Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 112; Michel le Syrien, XI, 17, trad. Chabot, t. II, p. 480-481; Théophane, édit. de Bonn, t. I, p. 570. Le Taghlibite Schamalla subit à son tour le martyre sous Walid. C'était un poète distingué, mais le calife, musulman plus fanatique que son père, voulut lui faire honte d'adorer la croix et le força à apostasier; Schamalla répondit que sa qualité même de chef des

Taghlibites lui interdisait de causer, en apostasiant, la perte de plusieurs de ses contribuables. Le calife eut la barbarie de lui faire couper un morceau de la cuisse, qu'on fit rôti et qu'on mit de force dans la bouche du chrétien; le martyr ne mourut pas du coup. Il est possible que d'autres Taghlibites aient été persécutés pour leur foi; on massacra aussi des chrétiens dans les églises de Syrie. Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 121; Michel le Syrien, xi, 17, t. II, p. 479, 481. — Ce fut sous Walid I^{er} que les chrétiens de Damas perdirent l'église Saint-Jean, convertie en mosquée, ou tout au moins la moitié leur appartenant de cet édifice, si l'on admet le partage, qui semble légendaire, lors de la conquête; il avait, dit-on, commencé par offrir aux chrétiens de la leur racheter, avec l'autorisation de se construire ailleurs une autre église en remplacement; les chrétiens ayant refusé en se retranchant derrière la capitulation, il prit sans autre forme de procès ce qu'il désirait, en l'an 84 de l'hégire (703; 88 d'après Élie de Nisibe = 707). Mais son zèle musulman, qui le porta à reconstruire la mosquée de Médine, n'alla pas jusqu'à l'empêcher de la faire orner par des artistes chrétiens de Byzance. Michel le Syrien, xi, 17, t. II, p. 481; Élie de Nisibe, trad. Delaporte, p. 98; Belâdhori, p. 67, 125 sq.; Théophane, t. I, p. 575; Eutychius, édit. Cheikho, t. II, p. 42; Wellhausen, *Das Arabische Reich*, p. 140; Ritter, *Erdkunde*, t. XIII, p. 163; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. II, p. 330. Walid mourut, jeune encore, en février 715; son frère Soleiman, qui régna jusqu'en septembre 717, eut pour successeur le pieux Omar II, son cousin germain, fils d'Abd el Aziz.

Omar était un musulman d'une grande piété, le plus religieux sans doute de ces princes omaïyades auxquels la tradition reproche d'avoir été de si médiocres croyants. Aussi appliqua-t-il dans toute leur rigueur les principes, devenus de plus en plus précis, du droit musulman contre les chrétiens; mais c'eût été le violer encore que de les outrepasser, et le calife réagit contre les excès commis dans ce sens. Barhebraeus, qui a bien été obligé de constater les vexations infligées aux chrétiens sous Omar, les attribue à la « haine »; Michel le Syrien, en utilisant le passage, a été mieux inspiré en ne parlant que de « zèle ». A en croire Théophane, t. I, p. 614, à la suite du tremblement de terre du 24 décembre 717 en Syrie, Omar, non content d'interdire la consommation du vin dans les villes, aurait voulu contraindre la masse des chrétiens à l'apostasie, et fait périr ceux qui s'y refusaient, tandis que les nouveaux musulmans étaient exemptés de capitation. Michel, plus juste (et avant lui Barhebraeus) ne parle pas de chrétiens mis à mort pour refus d'embrasser l'islam : en réalité le calife, s'il eût donné de pareils ordres, eût violé la loi même dont il se constituait le zélé. L'extension de la prohibition du vin n'offre rien que de croyable, de même que l'interdiction de frapper les *naqûs*, ou *semdra*, pièces de bois qui remplaçaient les cloches, ou de porter un vêtement comme le *qabiya* réservé aux musulmans; il s'agit là de clauses qui, d'après la tradition, auraient déjà figuré dans les actes de capitulation, et qui en tout cas, si elles n'avaient pas été exécutées sévèrement par les premiers Omaïyades (Moâwia malade n'osait pas arrêter le *naqûs* de l'église de Damas, dont le bruit le gênait), étaient considérées comme normales par certains musulmans dès avant Omar II. Quant à la capitation dont les nouveaux convertis furent dispensés, il s'agit de la mise au point par Omar des dispositions rigoureuses prises par el Hadjdjâdj ben Yûsuf, dans un but économique, comme nous l'avons vu, mais peu d'accord avec les principes; el Hadjdjâdj, au jugement du nouveau calife, avait commis un abus en maintenant les *mauld* parmi les

assujettis au *kharâdj*, et en leur interdisant de quitter leurs terres, pour qu'ils ne pussent pas se soustraire à cet impôt, que les nouveaux musulmans des villes ne payaient pas; Omar abolit cet impôt et cette interdiction pour les *mauld* et se contenta de faire des terres soumises au *kharâdj* une propriété commune sur laquelle les nouveaux convertis resteraient en qualité de fermiers; cela constituait déjà pour les transfuges du christianisme un avantage sensible et détermina des conversions. Omar n'osa pas toucher aux privilèges des Taghlib, et leur imposer la *djizya*, bien qu'il y eût un moment pensé; il aurait volontiers contesté leur qualité de « gens du Livre », reprenant peut-être à son compte une boutade d'Ali : « Les Taghlib ne sont pas chrétiens, ils n'ont pris du christianisme que l'habitude de boire du vin. » Lammens, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, 1, p. 257; t. VI, p. 445. Omar ne permit pas aux chrétiens de bâtir des églises, mais les maintint en possession de celles que leur assuraient les capitulations. Tabari, II, p. 1371. Le cas le plus frappant est celui de l'église Saint-Jean, devenue la mosquée de Damas; la saisie opérée par Walid lui paraissait peu juridique; en revanche les chrétiens de Damas conservaient des églises en dehors des portes, telle l'église Saint-Thomas, et ce n'était là qu'une tolérance, la banlieue n'ayant pas été comprise dans la capitulation. Omar se déclara disposé à restituer l'église Saint-Jean, mais non à tolérer l'église Saint-Thomas; dans un cas comme dans l'autre, il revenait à la lettre des accords; les chrétiens n'ayant pas accepté, il maintint le *statu quo*, une des églises compensant la prise de l'autre, et un acte officiel en fit foi. Belâdhori, p. 125; Tabari, II, p. 1275. Le tribut des chrétiens de Aila (Akaba), qui avait été augmenté, fut ramené au taux primitif. Belâdhori, p. 159. Quant à la contribution en *holla* des chrétiens nedjrânites, elle fut révisée complètement. El Hadjdjâdj avait relevé le chiffre de 1600 à 1.800 vêtements, au moment où Abd er Rhamân ben Mohammed ben el Aschath, son lieutenant dans le Sidjistan, se révolta contre lui (700); l'énergique gouverneur de l'Irak accusait les chrétiens d'avoir des sympathies pour le rebelle, et tel aurait bien été le cas des chrétiens d'Aquila, d'après Michel le Syrien, IX, 17, t. II, p. 478, ce qui ne rend pas la chose incroyable pour leurs voisins les Nedjrânites. Ceux-ci réclamèrent auprès d'Omar, qui fit faire une enquête; on constata que, de 40 000, ils étaient passés à 4 000, par suite des décès, des guerres incessantes, et aussi des conversions à l'islam; ce chiffre est intéressant parce qu'il montre ce que pouvait durer la résistance dans une population qui avait donné des preuves d'attachement à sa foi. Le calife, attendu qu'il s'agissait d'un impôt personnel et non d'une taxe foncière, estima qu'il y avait lieu à réduction proportionnelle, et abaissa au dixième, 200 vêtements d'une valeur de 8 000 dirhem, la contribution exigée. Ce n'était pas une marque de dureté *a priori* envers les chrétiens; Omar d'ailleurs déconseillait cette attitude à ses agents, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Abd el Hamid, gouverneur de Kûfa (Tabari, II, p. 1366). Sur cet aspect de la politique d'Omar, voir Michel le Syrien, XI, 19, t. II, p. 488-489; Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. II, p. 330; Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, t. III, p. 506; Wellhausen, *Das arabische Reich*, p. 176-189.

Un autre aspect de la politique religieuse d'Omar II doit être signalé, nous voulons dire ses rapports avec Léon l'Isaurien, empereur de Constantinople, et l'iconoclasme. Nous n'avons pas à raconter ici la guerre qui se termina, à l'avènement d'Omar, par la retraite des Arabes, retraite que Théophane, t. I, p. 613, qualifie de honteuse. Après le tremblement

de terre de Syrie, Omar aurait écrit à Léon une lettre dans laquelle il lui exposait la doctrine musulmane; il espérait le convertir. *Ibid.*, p. 614. Léon ne se fit point musulman; mais la haine qu'il se mit un peu plus tard à porter aux images passa pour un emprunt aux idées mahométanes. A vrai dire ces idées elles-mêmes s'étaient développées, depuis Mahomet, dans le sens de la sévérité; Mahomet n'avait point formulé sur ce point de défenses aussi strictes que celles qui sont portées par la théologie islamique traditionnelle: voir l'article du P. Lammens, *L'attitude de l'Islam primitif en face des arts figurés*, dans *Journal asiatique*, XI^e série, t. vi, p. 239-279. On rapporte des actes iconoclastes sous Omar I^{er}, du fait d'Amr ben el As (Amrou), lors de la prise de Jérusalem et de la construction de la mosquée: un juif ayant annoncé que la mosquée ne pourrait s'élever si on n'abattait pas, en face, la croix dressée sur le mont des Oliviers, l'émir fit abattre, non seulement cette croix, mais toutes celles qui se voyaient au dehors; les chrétiens reçurent défense de laisser paraître leurs croix hors des églises, et l'on arracha des murs toutes les images de la croix; mais Amrou ne permit pas aux juifs d'enlever aussi les croix des églises, et les chrétiens purent reprendre, en vertu d'une tolérance, l'usage de porter leurs croix aux processions, sauf à Émèse et à Damas. Théophane, t. i, p. 524; Michel le Syrien, xi, 8, t. ii, p. 431-432. Mais ces menaces (à supposer qu'elles n'aient pas été attribuées à Omar I^{er} ou à son temps par confusion avec Omar II) ne concernent que les croix, et non les images en général. L'opposition d'Omar II aux images n'est pas douteuse, et entre bien dans la ligne de ses tendances. Cf. De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, p. 148. Ce n'est pourtant pas à lui que les chroniqueurs ecclésiastiques attribuent l'édit décisif, mais à son successeur Yézid II, fils d'Abd el Malik, qui régna du 9 février 720 au 26 janvier 724; et cette attribution fut répétée jusque dans le concile de Nicée en 787 (cinquième session, 4 octobre; Mansi, *Sacr. concil. amplis. collect.*, t. xiii, col. 98, relation du moine Jean, fondé de pouvoir des patriarches orientaux). Yézid aurait reçu d'un juif chef de synagogue de Tibériade (d'après Théophane, de Laodicée de Syrie) la promesse de trente ans (Théophane: quarante ans) de règne, s'il détruisait toutes les images dans les églises chrétiennes; Yézid porta un décret dans ce sens en 723, mais la durée promise par le juif fut loin d'être atteinte par lui, et le moine Jean ajoute que son successeur Walid fit mourir le juif, l'accusant d'avoir attiré sur son père la colère de Dieu. Suivant Théophane, Yézid mourut si tôt que le décret n'eut pas le temps d'être appliqué et fut à peine connu (ce dernier détail est inquiétant); il n'aurait pas eu d'effet s'il n'avait été repris par Léon l'Isaurien: mais la chronique de Denys de Tell-Mahré (*La quatrième partie de la chronique syriaque de Denys...*, trad. Chabot, p. 17) et celle de Michel le Syrien (xi, 19, t. ii, p. 489) semblent dire qu'il fut appliqué. Théophane mentionne une autre influence qui s'exerça sur Léon, outre celle de l'évêque Constantin de Nacolia: un certain Beser (Bischr), qui avait abjuré le christianisme en Syrie, s'était pénétré des idées musulmanes chez les Arabes qui l'avait fait prisonnier, et avait fini par s'évader en territoire romain, sans qu'on dise s'il redevint chrétien (la chose est probable, car il est qualifié plus tard de patrice, Nicéphore, *Breviarium*, édit. de Boor, p. 58). Théophane, t. i, p. 617-618; Barhebraeus, *Chron. syriacum*, p. 124. Il ne faut pas exagérer l'influence des califes sur l'empereur byzantin: il y avait eu déjà assez de courants iconoclastes parmi les chrétiens pour qu'on puisse s'expliquer comment Léon en arriva là sans recourir à l'imitation des Arabes. Quant à l'existence même de l'édit

de Yézid, elle a contre elle l'étonnant secret dont il aurait été entouré d'après Théophane, et dans une certaine mesure le doublet que forme cet édit avec les prescriptions d'Omar II; on peut cependant observer que les défenses de celui-ci, faisant recouvrir de toiles les peintures des mosquées ou ternir l'éclat des chaînes dorées auxquelles pendaient les lampes, concernaient surtout les musulmans. (cf. Lammens, *art. cité*, p. 265), ou visaient les croix exposées à la vue du public, tandis que l'édit attribué à Yézid vise les images des chrétiens jusque dans les églises, où l'esprit juridique d'Omar II dut le retenir de pénétrer. Dom Leclercq, *Histoire des conciles*, t. iii, p. 615 sq., est plus affirmatif pour enlever à Yézid la paternité de ce décret que nous n'oserions l'être. La tradition arabe, cependant (et c'est une de nos raisons de méfiance) ne connaît de cette histoire que la prédiction de quarante ans de règne faite par un juif à Yézid. Cf. Wellhausen, *Das Arabische Reich*, p. 202-203. — Yézid II eut à combattre une révolte, menée par son homonyme Yézid ben Mohallab; celui-ci eut dans son parti les Arabes de Hira, d'Aq'la, de Basra, car il était originaire de cette région; ils se dispersèrent après la défaite d'Ibn Mohallab par Ma'ulama ben Abd el Malik, frère du calife, un des meilleurs généraux de l'époque; cette accession au parti d'un rebelle d'une population arabe qui comptait beaucoup de chrétiens n'était sans doute pas faite pour disposer le calife en faveur de ceux-ci. Théophane, t. i, p. 617; Michel le Syrien, t. ii, p. 489; el Makin, *Historia saracenica*, édit. Erpenius, p. 93.

Au contraire son frère Hishâm, qui régna du 24 janvier 724 au 6 février 743, se montra, quoique musulman sincère, assez favorable aux chrétiens. Il laissa établir un patriarche d'Antioche, après une interruption de quarante ans, à la condition que l'élu fût un moine de ses amis appelé Étienne (Étienne III, élu en 742-743); il s'agit du patriarcat melkite, les jacobites ayant eu, dès le règne de Yézid II, un patriarche en résidence à Antioche (Élie, en 721-722; Barhebraeus, *Chron. ecclesiasticum*, t. iii, col. 297). Théophane, t. i, p. 640-641. Severus ben el Moqaffa, édit. Seybold, p. 145, raconte qu'Hishâm aimait à écouter de son palais, voisin de l'église, les prières des chrétiens; et, malgré sa réputation d'avarice, il trouvait le moyen de faire au patriarche, son ami, d'abondantes générosités. Lammens, *art. cité*, p. 276-277. Khâlid ben Abdallâh el Qasrî, qu'il nomma dès le début de son règne gouverneur de l'Irak, était fils d'une chrétienne, pour qui il fit bâtir une église en pleine ville de Kûfa, afin qu'elle ne fût pas privée de offices de sa religion; les Kharidjites, qui menaient à cette époque une opposition grandissante, le lui reprochèrent amèrement; mais cette tolérance singulière n'empêcha pas les chrétiens de Hira de se tourner contre lui quand il tomba en disgrâce et fut emprisonné par Yûsuf ben Omar. Wellhausen, *Das arabische Reich*, p. 206-209, 216-217; Lammens, dans *Mélanges de la Faculté orientale*, t. iii, a, p. 162. Ce fut sous Hishâm que la progression des Arabes dans le lointain Occident fut arrêtée à Poitiers par Charles-Martel en 732. Ce fut également sous son règne que fut envoyé dans le Khorasan l'agent qui devait être le dernier appui des Omayyades dans la lutte contre les Abbâsides menaçants, Nasr ben Sayyâr el Kinâni. Ce n'était pas seulement un général habile, mais un administrateur qui ne redoutait pas les utiles innovations; on lui doit une réforme de l'impôt qui, malgré la défaite de la dynastie qu'il servait, a fini par s'imposer dans tout le monde musulman; il commença par remettre de l'ordre dans les rôles de la capitation, encore que les chiffres donnés par Madaini (dans Tabari, ii, p. 1688 sq.) paraissent incroyables: 30 000 musulmans, dans une seule région, auraient

indûment payé cet impôt, tandis que 80 000 infidèles s'en étaient affranchis; il doit s'agir, d'après Wellhausen, de la contribution que des nouveaux musulmans étaient obligés de continuer à leur ancienne communauté pour que celle-ci pût payer le chiffre imposé globalement lors de la capitulation, et que le trésor n'y perdît rien (on sait que, pour les chrétiens, des agents chrétiens se chargeaient de la perception). Nasr établit un impôt fixe basé sur le revenu foncier, et auquel tous étaient astreints suivant la valeur de leurs propriétés; la capitation s'y ajoutait seulement pour les infidèles. C'était une adroite combinaison de l'intérêt financier avec les principes du droit musulman. Wellhausen, *Das arabische Reich*, p. 176-177, 297-298.

Walid II, neveu d'Hischâm, dont le règne fut court et troublé (6 février 743-17 avril 744; il mourut assassiné au cours d'une révolte) eut le temps de faire des ma tyr's. Il fit couper la langue au métropolitain Pierre de Damas, qui avait parlé publiquement contre les erreurs de l'islam, et l'exila en Arabie heureuse, où la victime mourut, non sans avoir recouvré l'usage de la parole, au grand étonnement des auditeurs. Théophane, t. I, p. 641. Michel le Syrien, xi, 22, t. II, p. 506, en dit exactement autant d'Étienne III, le nouveau patriarche melkite d'Antioche; il doit y avoir confusion, deux supplices identiques et l'exil de deux hommes dans un même lieu étant invraisemblables à la même date. Walid était un artiste, dont les constructions coûteuses provoquaient les murmures, *Kildâb el Aghânî*, t. VI, p. 136; le P. Lamens identifie ces bâtiments trop chers avec le célèbre palais de Meschattâ, qui, à ce compte, ne serait l'œuvre ni des Ghassânides, ni des Lakhmides, comme on l'a prétendu, mais des Omayyades; il avait d'abord hésité entre Yézid II et Walid II, puis conclut décidément en faveur de ce dernier, en s'appuyant sur un texte de Severus ben el Moqaffa qui, moyennant quelques corrections, convient bien à Walid. *La Bâdia et la Hira sous les Omayyades*, dans *Mélanges de la Faculté orientale*, t. IV, p. 109; *L'attitude de l'islam en face des arts figurés*, p. 258-259. — Le cousin de Walid, Yézid III, qui s'était révolté contre lui, ne régna que six mois; Ibrahim, son successeur désigné, n'était reconnu que dans le sud de la Syrie; Merwân II essaya de refaire à son profit l'unité de l'empire; mais il était trop tard, les rébellions se multipliaient, les populations se détachaient de la dynastie, les provinces hésitaient entre plusieurs prétendants; les alides s'agitaient, et par la même occasion les partisans des Abbâsides ou descendants d'Abbâs ben Abd el Mottalib, oncle de Mahomet, pour lesquels Abû Moslim menait une habile campagne. Elle aboutit à la défaite de Nasr, qui mourut peu après (748), à la proclamation d'Abû-l Abbâs comme calife à Kûfa (28 novembre 749), et à la défaite de Merwân près du grand Zab le 25 janvier 750. La dynastie omayyade était tombée; on voua le souvenir de ses membres à l'exécration, et l'on alla jusqu'à violer leurs sépultures. Le dernier calife omayyade, Merwân II, avait autorisé l'élection de Théophylacte, son orfèvre, comme patriarche melkite d'Antioche; le nouveau patriarche avait obtenu du calife un firman ou diplôme en bonne et due forme, de même que le patriarche jacobite Mar Jean. Théophane, t. I, p. 649; Barhebraeus, *Chron. eccles.*, t. I, col. 309; Michel le Syrien, xi, 23, t. II, p. 511.

XIII. QUELQUES SURVIVANCES. — L'avènement de la dynastie abbâsde et de son premier calife Abû-l Abbâs el Saffâh, en 750, ne marque pas seulement la réaction politique contre les Omayyades, mais aussi une tentative violente pour contrecarrer toutes leurs tendances, même les plus heureuses, dans la mesure

où on pouvait le faire sans désorganiser l'État musulman. La capitale ne fut plus Damas, pas plus que le centre de l'empire ne demeura la Syrie; Abû-l Abbâs s'était établi à Anbâr, où il mourut en 754; mais son successeur Abû Djafar, surnommé el Mansûr, « le victorieux », s'établit à Bagdad, modeste marché dont il fit une grande ville commerçante et où il établit son palais; ainsi le centre de l'empire arabe tendait de plus en plus à s'éloigner de la péninsule, et à s'écarter même des régions habitées naguère par les tribus arabes chrétiennes, ce qui le fait, par voie de conséquence, sortir presque complètement du cadre géographique que nous nous sommes tracé. D'autre part, les Omayyades s'étant montrés en général bienveillants pour les chrétiens, les Abbâsides prirent le contre-pied en faisant preuve d'une intolérance déclarée; aussi trouverions-nous de moins en moins de chrétiens arabes, et serions-nous réduits, si nous voulions continuer le récit par ordre chronologique, à recueillir seulement de médiocres détails. Mohammed el Mahdî (775-785) contraignit à l'abjuration les *Tanuka* chrétiens de la région d'Alep, qui montaient des chevaux arabes et dont la richesse l'avait choqué (Michel le Syrien, xii, 1, trad. Chabot, t. III, p. 1-3); on cite parmi eux un martyr appelé Leith. Même le très intelligent Harûn el Raschîd (786-809), dont on connaît les relations diplomatiques avec l'Occident, fit des martyrs: si l'on ne peut admettre la légende du martyr qoraischite Rouhai ou Raouah, dont les éléments, comme l'a montré le P. Peeters, sont de provenance fort diverse (Rouhai, païen farouche qui de sa maison, voisine de l'église, lançait des boulettes de terre sur le prêtre pour le molester, fut un jour converti par un miracle qui lui rendit sensible la présence réelle eucharistique; il se fait instruire dans un monastère, reçoit le baptême, puis est mis à mort par Harûn pour avoir refusé d'apostasier), il semble du moins, de l'avis du même juge, que l'existence du martyr soit assurée. *Saint Antoine le néo-martyr*, dans *Analecta bollandiana*, t. XXXI, 1912. Michel le Syrien a connu cette légende, xii, 5, trad. Chabot, t. III, p. 18-19. L'hostilité de Harûn contre les chrétiens fut encore dépassée par certains de ses successeurs, entre autres par Djafar el Motawakkil (847-861), qui renouvela toutes les mesures vexatoires mises par la tradition sous le nom d'Omar, et qui est peut-être le véritable auteur de quelques-unes d'entre elles, artificieusement vieilles. Un des traits les plus intéressants de l'action antichrétienne de Motawakkil est la réfutation du christianisme qu'il commanda à un apostat, le médecin Alî Tabari; cet ouvrage a été récemment traduit en anglais sous le titre *The Book of Religion and Empire*, par M. A. Mingara, Manchester, 1922. Alî Tabari prétend confondre les chrétiens, ses anciens coreligionnaires, par l'Écriture, en insistant sur la double prophétie de la naissance d'Ismaël en traduisant par *Ahmed* ou *Mohammed* les versets des psaumes ou des prophètes qui contiennent les mots « gloire » ou « glorieux », et naturellement en attribuant à Ahnâd-Mohammed la réalisation de ce que Jésus annonçait du Paraclet — Il substituait d'ailleurs entre les chrétiens et les califes, même les plus intolérants, quelques rapports. Il y a lieu d'en signaler surtout de deux sortes: d'abord les diplômes concédés à des évêques par les califes; puis l'intervention de ceux-ci dans les désignations épiscopales. Voir à titre d'exemples, pour le seul règne d'Abû Djafar el Mansûr (754-775), Barhebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, édit. Abbeloos et Lamy, t. I, col. 317, 319, 325; mais ces pratiques furent continuées. Ne pouvant entrer dans le détail pour cette période, nous nous contenterons d'indiquer, pour chacune des grandes fractions des chrétiens du pays, orthodoxes, monophysites et nestoriens, les sièges épiscopaux sub-

sistants, et les évêques qui les occupèrent, ce qui nous fournira l'occasion de noter quelques incidents, sans chercher à dresser un inventaire complet. Voir en outre les articles consacrés à chaque évêché, et les articles généraux : SYRIENS, JACOBITES, NESTORIENS, etc.

1^o *Orthodoxes*. Nous avons déjà donné, col. 1187, les listes d'évêchés fournies par les *Notitiae*; nous n'avons pas à y revenir. Guillaume de Tyr, qui écrivait au moment des croisades, connaît les mêmes noms d'évêchés, qu'il se contente d'estropier. — Il y a toujours eu et il y a encore des chrétiens dans l'ancienne province romaine d'Arabie; leur ignorance révèle l'abandon où un certain nombre de ces chrétiens ont été longtemps laissés par leur clergé, très insuffisant. « Le nombre des villages chrétiens du Haurân, dont beaucoup sont catholiques, reste stationnaire. Ils occupent pour la plupart la lisière du Ledjâ, le *Lohf el Ledjâ*, et se prolongent vers le sud, entre Bosra (Bostra) et Derâ (Adraa), jusqu'à la steppe. Pressés entre les musulmans de la Nuqra et les Druzes du Djebel-ed-Drûz, leur situation est assez précaire et leur état le plus souvent misérable : on y rencontre des prêtres qui ne savent pas lire. Il est vrai que les jeunes ecclésiastiques formés à Sainte-Anne (Jérusalem) se plient difficilement à la vie primitive et rude de cette région. » Dussaud et Macler, *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, dans *Nouvelles Archives des missions scientifiques*, t. x, 1902, p. 417-418. Le Quien mentionne en 1670 et 1672 un archevêque de Bostra appelé Grégoire et un archimandrite appelé Philémon; en outre, de son temps, un certain Photius siégeait à Philadelphie; maigres informations qui montrent combien l'histoire religieuse de ces contrées a été longtemps ignorée même des spécialistes, une fois passée la période ancienne. *Oriens christianus*, t. II, col. 858-860, 864. — Il y eut aussi à Bostra, à Chrysopolis, à Dionysias et à Constantia (est-ce la Constantia d'Arabie?) des prélats de rite latin. Voir à ces noms. Le Quien, *op. cit.*, t. III, col. 1239-1240, 1307-1310. — Aujourd'hui Bostra est le siège d'une métropole melkite (Grecs unis), actuellement sans suffragants, et d'une métropole grecque orthodoxe (non unie), considérée comme rattachée au siège patriarcal de Damas. Voir ANTIOCHE, col. 678, 685, et les cartes.

2^o *Monophysites*. Le grand organisateur des jacobites, Ma'uta, métropolitain de Tagrit, avait établi en 628-629, d'après Barhebraeus, douze évêques qui furent placés sous la dépendance de son siège, et le patriarche monophysite d'Antioche, Athanase le Chamelier, sanctionna cette organisation. Parmi les douze sièges ainsi placés d'abord sous l'autorité du maphrien de Tagrit, il en est qui appartenaient certainement au pays dont nous nous occupons, le dixième, Pêroz-Schâbur (Anbâr), et le douzième, celui des Arabes Taghlibites; quant au premier, que les anciens érudits, comme Assemani, traduisaient simplement *Arabie*, et qu'ils identifiaient avec Hîra (Hîrta de Naaman), il semble plus correct de le lire Beit Arbâyê, qui est le nom d'une province beaucoup plus au nord que Hîra. Nous connaissons un des évêques désignés pour ces sièges du temps même de Maruta, Aha, évêque de Pêroz-Schâbur, précédemment moine de Mar Mattai. Barhebraeus, *Chronicon eccles.*, édit Abbelloos et Lamy, t. III, col. 119-124; Michel le Syrien, *Chronique*, XI, 4, trad. Chabot, t. II, p. 416. La précieuse liste des évêques jacobites depuis 793, ajoutée par Michel en appendice à sa *Chronique* (trad. Chabot, t. III, p. 448 sq. publiée d'abord par M. Chabot dans la *Revue de l'Orient chrétien*, et on tiré à part) apporte, pour les temps qui suivirent jusqu'à la fin du XII^e siècle, de précieux compléments à cette liste géographique et à celle qu'Assemani avait dressée, en s'aidant de toutes

les sources alors connues, dans le tome II de sa *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*. Voici les principaux résultats que nous obtenons en confrontant ces listes :

Adraat (Adarath), pour laquelle le patriarche Cyriaque (793-817) ordonna Georges, moine du couvent dit « des Arabes », doit être Adraa, où il y aurait eu d'après cela un groupe monophysite. — On trouve des évêques des Arabes (littéralement : des Nations ou des Tribus), Jean, sous Cyriaque; un autre Jean, sous Denys II (897-909), et Athanase, sous Basile I^{er} (923-934); nous avons déjà rencontré (col. 1313, 1320) des évêques de ce titre; leur résidence devait être à Hîra ou à Aqula. Quant aux nombreux évêques « d'Arabie », Siméon, sous Cyriaque, Jean, Abraham et Sabra sous Denys de Tell-Mahré (818-845), Tibère et Jean sous le patriarche Jean III (846-873), Gabriel sous Ignace I^{er} (878-883), et Moïse sous Jean VI (954-956), M. Chabot propose, sous réserve, d'y voir des évêques des jacobites de l'ancienne province romaine, en résidence à Bostra. On connaît aussi un Abraham, évêque des Arabes, parmi les détenteurs du manuscrit des traités de Philoxène de Mabbug sur la Trinité et l'Incarnation. Assemani, t. II, p. 27. Quant à Timothée, évêque de Beit Arbâyê sous Michel le Syrien, à l'ordination duquel il assistait en 1166, l'interprétation du nom de son siège prêterait aux mêmes difficultés que celle du siège qui ouvre la liste de Maruta, si nous ne connaissions cet évêque avec plus de détails par Barhebraeus. C'était un saint homme, très docte et fidèle observateur des traditions, qui s'opposa, lors de l'élection de Michel, à ce que le privilège d'imposer les mains à l'élu fût retiré au maphrien Jean de Sarug, sous prétexte qu'il était à peu près illettré; Timothée mourut peu après, massacré, dit-on, par les Kurdes. Sa succession donna lieu à des discussions assez orageuses, le maphrien ayant ordonné un certain Rawad, auquel il imposa le nom de Jean, tandis que le peuple réclamait un moine de grand mérite, maître de ce Rawad, nommé Abû-Yaser; l'affaire fut portée au tribunal de l'émir, qui condamna le maphrien à ordonner aussi Abû-Yaser; le diocèse fut partagé entre les deux évêques : Abû-Yaser reçut Tell Aphar (entre Singar et Mossoul), Abû Maria et Marak (entre Mossoul et Nisibe; Ritter, *Erdkunde*, t. XI, p. 432), tandis que Rawad recevait le reste du diocèse d'Arabie avec Balad (sur le Tigre) et le monastère de Moallak. Ces indications sont précieuses parce qu'elles indiquent ce qu'était, avant le partage, le diocèse de Timothée. Mais ces divisions territoriales étaient extrêmement instables; ainsi voyons-nous le monastère de Moallak, dit encore Saint-Serge, attribué vers 1330 à l'évêché de Singar. Barhebraeus, *op. cit.*, t. III, col. 361-364; Assemani, t. II, p. 452-454; Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 1567-1568. En 1412, Behenam, aussi appelé Dioscore, était évêque « des Arabes », avant de devenir maphrien. Barhebraeus, t. II, col. 812. — Un Habib, évêque de Djaulan sous le patriarche Cyriaque (793-817), avait peut-être pour diocésains les jacobites de Gaulanitide. — Deux évêques, Salomon, sous Jean III (846-873), et Jean, sous Basile I^{er} (923-934), portent le titre des « Nedjrayê et Maadayê »; le premier de ces noms est le seul titre de Ahudama, dans les premières années de Jean III, et le second, de Jacques, sous Théodose (887-896), tandis qu'on trouve sous Jean IV (910-922) un Théodore évêque des Nedjrayê et des Taghlibites; les Maadayê sont donc, comme les deux autres, le nom d'une tribu ou d'un groupe de tribus arabes (Maaddéniens) dans le voisinage de Nedjran, c'est-à-dire de l'endroit où furent transportés les Nedjranites de l'Arabie Heureuse. — Les Taghlibites sont, parmi les chrétiens de race arabe, ceux dont le nom revient le plus souvent dans nos

listes; le hasard dut faire que leurs évêques demeurèrent presque tous fort peu de temps sur leur siège, car on en trouve jusqu'à cinq sous le même patriarche. Cyriaque ordonna pour les Taghlibites David, puis Othmân; le titre du premier est de la plus grande précision : « David, évêque pour les Taghlibites de Gozarte (Djezireh ben Omar) et de Mossoul, dans le village de Daqla (Beit Déqla), siège épiscopal des Taghlibites; » Othmân, peu de temps après, est fait « évêque des Taghlibites qui sont à Gozarte », ce qui démontre que les Taghlibites s'étendaient jusqu'à cette ville, établie dans une île du Tigre, mais ne résidaient pas uniquement autour de ce point; Othmân est connu pour avoir pris part au synode de Tagrit, qui amena la reconnaissance du métropolitain Cyriaque par les Tagritains établis à Mossoul, sous Denys de Tell-Mahrê, en novembre 835. Michel le Syrien, *Chronique*, xii, 18, trad. Chabot, t. iii, p. 85-87. Sous le même Denys furent successivement ordonnés pour les Taghlibites (sans plus de précision), Jean, Thomas, Joseph dit Marzuq, Habib et Georges; et sous son successeur Jean III le furent Jacques, Bacchus et Jean. On serait tenté d'ajouter à cette liste, déjà si chargée par rapport au nombre d'années, les noms de quatre évêques de Qardu, Jean sous Cyriaque, Élie Zaqla et Domitius sous Denys, et Habib sous Jean III, car cette ville de Qardu, ou Bezabde, parfois identifiée avec Djezireh, en était toute proche et devait avoir le même évêque; mais on voit dans la liste des évêques des Taghlibites et des évêques de Qardu ordonnés presque en même temps, ce qui prouve la distinction des sièges; peut-être que, passé le patriarcat de Cyriaque, les évêques des Taghlibites n'eurent pas sous leur juridiction ceux des Taghlibites « qui étaient à Gozarte », et les exemples parallèles ne permettraient pas de trouver étonnante cette modification des circonscriptions. Barhebraeus connaît plusieurs évêques de Gozarte : Basile Marakan, qui fut emprisonné sur de fausses pièces par les Arabes, et de qui ses fidèles obtinrent la libération en 1177; Denys Saliba, homme de belle prestance, de belle voix et de belle écriture, mais de science médiocre, qui devint maphrien en 1222 et fut tué par les Kurdes; Grégoire, établi en 1243 par Jean Barmaadanus; Vehebun, appelé Jean, qui fut ordonné en 1266 par Barhebraeus lui-même et qui mourut en 1280 après avoir dépensé tout son avoir à racheter des captifs et à faire du bien à son ancien couvent; Dioscore, antérieurement appelé Gabriel, que Barhebraeus ordonna en 1285. Plus tard Chaleph, le futur patriarche Ignace X, fut évêque de Gozarte. Il n'est pas spécifié si ces prélats avaient encore des Taghlibites parmi leurs diocésains. Barhebraeus, *Chron. eccles.*, édit. Abbeloos et Lamy, t. iii, col. 367, 403, 437-440, 449, 465; Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 1579-1582; Assemani, *Biblioth. orientalis*, t. ii, p. 251, 256, 262, 375, 385-386, 452-454. Dioscore de Gozarte est l'auteur d'une liturgie publiée par Eusèbe Renaudot, *Liturgiarum orientalium collectio*, Paris, 1716, t. ii, p. 492; Assemani, t. iii, 2, p. 631, cite un canon du concile de Naphartuta, sous Jean III (869), d'après Barhebraeus, *Nomocanon*, c. vii, sect. 1 : « La province de Qardu et Bezabde doit dépendre de Tagrit; de même celle des Nedjrânites Maaddéniens, si toutefois ces Arabes y consentent. » D'après le chroniqueur nestorien Amr, cité par Assemani, *ibid.*, l'évêque des Scénites Tha'alabites (isez Taghlibites) avait de son temps sa résidence à Ana ou Ani, sur l'Euphrate.

3. *Nestoriens.* — Nous possédons plusieurs listes d'évêchés nestoriens, dont la plus détaillée est celle d'Élie, métropolitain nestorien de Damas, dans Assemani, t. ii, p. 458-460; Assemani en a dressé une en mettant en œuvre des matériaux divers, t. iii, 2 p. 631.

Parmi les évêchés de la province dite « patriarcale », nous retrouvons plusieurs sièges que nous connaissons pour avoir desservi une population arabe.

Le plus important pour nous est naturellement celui de Hirta, ou, comme on dit toujours dans les documents ecclésiastiques, de Hirta. Le pontifical chaldéen, dans les règles qu'il formule sur la « custodie » du patriarcat de Séleucie-Ctésiphon durant la vacance du siège, l'attribue à l'évêque de Hirta et Aqla en troisième lieu, c'est-à-dire au cas où les sièges de Kaschkar et de Zabê seraient eux-mêmes vacants. Assemani, t. iii, b, p. 668. On voit que pour les nestoriens le siège d'Aqla était uni à celui de Hirta. Le rôle du clergé de Hirta fut toujours considérable dans les élections patriarcales. Ainsi, quand Mohammed el Mahdi, en 775, sollicita par un moine de Beit Halê de laisser élire un catholicos, demanda à l'évêque de Kaschkar et aux autres prélats réunis à Bagdad d'élire ce moine même en récompense de son zèle, l'évêque de Kaschkar acceptant cette suggestion comme raisonnable, les gens de Hirta furent parmi les plus ardents à combattre ce qu'ils regardaient comme une nouveauté, et firent prévaloir la candidature de Henanischô, évêque de Laschôm, qui fut, en dépit des canons, intronisé sans le concours de l'évêque de Kaschkar; cette élection irrégulière fut du reste un peu plus tard sanctionnée par un synode. Chabot, *Synodicon orientale*, p. 515-523; Mare, édit. Gismondi, p. 63. En 799, Joël, évêque de Hirta, assistait au synode de Timothée I^{er}. Chabot, p. 607. En 836, les clercs de Hirta exercèrent encore une grande influence dans l'élection d'Abraham II, qui est loué pour sa charité envers les pauvres de leur ville, et qui devait mourir à Hirta en 849, fuyant la persécution de Motawakkil. Assemani, t. iii, a, p. 508; b, p. 608; Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 1129-1130. Après sa mort, plusieurs élus successifs ayant été frappés par la mort ou par la maladie, on remit l'élection aux mains d'un chrétien de Hirta, Abraham, fils de Noé, qui désigna Ischodâdh, évêque de Haditha; mais un médecin appelé Boctischo obtint du calife Motawakkil la désignation de Théodose, métropolitain de Gundischâbur, et tous les efforts d'Abraham ne parvinrent pas à faire annuler cette nomination. Le Quien, t. ii, col. 1130-1131; Assemani, t. iii, a, p. 211. En 877, un conflit s'éleva entre Hirta et Kaschkar sur une question de préséance; Israël, évêque de Kaschkar (860-872), parvint à l'apaiser. Assemani, t. iii, a, p. 513. Vers 900 siégeait à Hirta un certain Henanischô bar Seroschwai, auteur de questions d'exégèse et d'un vocabulaire. *Ibid.*, p. 261; R. Duval, *Littérature syriaque*, p. 74, 298, 392. Le patriarche Emmanuel, vers 950, transféra à Bassora un évêque de Hirta appelé Abdmeschiha (Abd-el-Masih), auquel succéda Nestorius, ou, comme le dit ailleurs Le Quien, Aaron, fils d'Abraham. Le Quien, t. ii, col. 1135-1136, 1172; Assemani, t. iii, a, p. 193. Mari II transféra aussi à Bassora un évêque de Hirta, Joseph, et ordonna à sa place Jean bar Nazuch, qui devait en 1012 devenir catholicos sous le nom de Jean VI. Assemani, t. iii, b, p. 640-641, 756-757; Le Quien, t. ii, col. 1139, 1172; Barhebraeus, *Chron. eccles.*, t. iii, col. 284. On ne nomme pas un évêque de Hirta qui fut sur les rangs pour succéder en 1028 à Ischoyahb IV, lors du tirage au sort qui aboutit à l'élection d'Élie I^{er}. Assemani, t. iii, a, p. 264; Le Quien, t. ii, col. 1140. Ischoyahb V, élu en 1149 et mort en 1175, était, suivant Barhebraeus, précédemment évêque de Hirta, d'autres disent de Djezireh. Barhebraeus, t. iii, col. 329; Assemani, t. ii, p. 450, 497; t. iii, a, p. 619; t. iii, b, p. 641; Le Quien, t. ii, col. 1146. On connaît aussi un évêque de Hirta appelé Serge. Assemani, t. iii, a, p. 188. — Parmi les pièces conservées dans le ms. du Musée Borgia K. vii, 4,

p. 808, figurent 74 questions posées à Mar Ischô ben Noun (823-827), par Macaire, diacre et religieux, habitant à Hirta des Tayyayê. Chabot, *Synodicon orientale*, p. 10.

Le siège qui suit Hirta, dans l'ordre marqué par le pontifical chaldéen pour la custodie du siège patriarcal, est Anbâr ou Perôz-Schâbur, quelque temps capitale sous Abû-l-Abbâs. Paul, évêque d'Anbâr vers 740, est connu comme auteur de lettres, de sermons, de controverses. Assemani, t. II, p. 411; t. III, a, p. 172. En 799, Jean assistait au synode de Timothée I^{er}. Chabot, *Synodicon orientale*, p. 608. Théodose, élu patriarche en 852, avait été évêque d'Anbâr avant de passer au siège métropolitain de Gundischâbur; ce n'était pas le premier évêque d'Anbâr qui devint catholico, la chose étant déjà arrivée pour Salibazacha (Slibazecha) en 714. Assemani, t. II, p. 430, 436; t. III, b, p. 640-641. Jean, fils de Narsès, monta de même du siège d'Anbâr sur le trône patriarcal en 885. Son successeur à Anbâr, Enos, est mentionné dans le catalogue d'Abdischô comme auteur d'exhortations et autres discours. Assemani, t. III, a, p. 219. Élie I^{er}, évêque entre 906 et 920, est un écrivain plus considérable, et l'un des pères de la poésie didactique syriaque par les discours en vers de son *Libre de l'instruction*, divisé en trois parties; Élie de Nisibe, trad. Delaporte, p. 119, cite son histoire ecclésiastique; on lui doit encore des homélies, des lettres, une apologie, des commentaires ou traductions. Assemani, t. III, a, p. 258; Duval, *Litt. syriaque*, p. 204, 393; Baumstark, *Die christlichen Literaturen des Orients*, t. I, p. 104. Jaballaha se démit de l'évêché d'Anbâr avant 963, date de l'installation du patriarche Abdischô II. Assemani, t. III, b, p. 718. En 987, le catholico Mari II établit Élie II évêque d'Anbâr en remplacement de Sabrischô, promu métropolitain de Gundischâbur. *Ibid.*, t. III, p. 443; t. III, b, p. 641. On ne dit pas le nom de l'évêque d'Anbâr qui tira au sort le nom du patriarche lors de l'élection de Jean VI en 1012, ni de celui qui lut l'Évangile lors de la consécration d'Ischoyâh IV, en 1021. Assemani, t. II, p. 446. On mentionne au contraire les noms de ceux qui assistèrent en 1028 à l'élection d'Élie I^{er}, catholico, et en 1075 à celle d'Abdischô III : le premier s'appelait Mundar (Mundhir), le second Mari. Assemani, t. III, a, p. 264; Le Quien, t. II, col. 1175. Le dernier évêque de la série, Zacharie, ancien moine de Moallak, ordonné par Élie en 1111, réunit les titres d'Anbâr et de Hirta; à moins qu'il ne s'agisse de Hit, ville située non loin de là sur l'Euphrate, et où rien d'autre part n'indique qu'il y ait jamais eu un siège épiscopal. Assemani, t. II, p. 449. — Un chrétien d'Anbâr, Abû Nuh, mentionné par Timothée I^{er} dans ses encycliques de 790 et de 805, et disciple d'Abraham bar Daschadad dit « le Boiteux », a composé une réfutation du Korân, des controverses entre les hérétiques, une vie de Jean de Dailam. Assemani, t. III, a, p. 82, 212; R. Duval, *Litt. syriaque*, p. 381; Labourt, *De Timotheo I nestorianorum patriarcha*, p. 5 sq. — Une ville appelée Cardaliabed ou Sena, près du confluent du Tigre et du Petit Zab, est qualifiée par Le Quien de ville « d'Arabie » : cette désignation géographique bizarre veut simplement dire que là vivaient des populations ramanites de race arabe; c'est sans doute pour desservir les mêmes populations, en partie monophysites, que les jacobites avaient un évêque à Beit-Raman, soumis au maphrien de Tagrit; Timothée I^{er} donna, d'après Thomas de Marga, pour évêque aux nestoriens de Sena-Cardeliabed un moine de Beit-Abê appelé Narsès; le siège avait déjà été occupé, sous Ischoyâh II, par un homonyme de ce patriarche. Assemani, t. III, a, p. 145, 492, 494-496; t. III, b, p. 733, 772, 778. On identifie avec ce siège celui d'Elsen, dont

on connaît plusieurs évêques : Sabrischô, sous Serge (860-872); Maris, qui devint catholico en 987 et eut pour successeur Jean, lui-même devenu plus tard, bien qu'illettré, métropolitain de Perse et catholico; Étienne, ordonné sous Sabrischô III Zambur (1064-1072) et Abdmeschiha, sous Abdischô III, réunirent à l'évêché d'Elsen celui de Bavazich (Buazich, Beit Wazich). Assemani, t. II, p. 439, 443-444; t. III, b, p. 740, 778; Le Quien, t. II, col. 1173-1176. — Naamania, entre Bagdad et Vassith, en Babylonie, est, d'après son nom, une ville de fondation arabe, attribuée à Naaman (Numân ben Mundhir); elle eut des évêques qui en vinrent à se confondre avec ceux de l'ancien évêché de Zabê, et qui unirent à leur titre ceux de Nil et de Badajara (Beit-Darâyê). Le Quien, t. II, col. 1323-1326; Assemani, t. III, b, p. 726, 765-766, 787-788. — Gozarte (Djezireh ben Omar, Qardu), que nous connaissons d'après les listes monophysites pour avoir été un pays à population taghlbite, avait aussi des évêques nestoriens; Le Quien en cite jusqu'en 1616. t. II, col. 1205-1206. — On voit combien la dispersion des chrétiens arabes rend difficile l'établissement de frontières entre les évêchés qui furent certainement arabes, quoique dépendant de provinces étrangères, comme Hirta ou Anbâr, ceux qui semblent avoir eu, au moins quelque temps, des ressortissants de race arabe, comme Sena ou Gozarte, et ceux dont l'arabisme ne peut qu'être conjecturé d'après une circonstance accidentelle, comme le nom du fondateur pour Naamania. La situation politique ne contribuait pas à laisser subsister sur place des agglomérations d'Arabes chrétiens; et il est certain que, parmi ceux qui conservèrent leur foi, il en est qui formèrent des flots arabes dans la population de villes comme Bassora, que nous ne pouvons que laisser complètement en dehors de cette étude.

Nous rentrons dans le vif de notre sujet en disant quelques mots des chrétiens nestoriens de l'Arabie du Sud. Nous avons dit que la confession dominante dans l'ancienne Nedjran avait été le monophysisme; Timothée I^{er}, en 792, convertit des tribus nedjranites au nestorianisme. Labourt, *De Timotheo I nestorianorum patriarcha*, p. 14. On trouve dans sa correspondance deux lettres où il est question de Nedjran, *ibid.*, p. 40. Il est prudent, quand on rencontre ce nom à cette date, de ne pas oublier l'établissement des Nedjranites dans la région de Hira; il semble pourtant que des chrétiens de Nedjran aient fini par rentrer dans leur pays d'origine, car el Hamdâni mentionne des chrétiens près du Ouâdî-l Khârid au x^e siècle. *Djeztral el Arab*, édit. Müller, p. 109; Glaser, *Mittheilungen*, p. 87-89. Il y avait à Sanâ un évêque, appelé Pierre, ordonné par Timothée vers 800; cet évêque avait juridiction sur le Yémen. Assemani, t. III, a, p. 169, 489; t. III, b, p. 609, 719, 758, 778. Plus tard le catholico Jean V répondit en 901 à vingt questions que lui avait posées un prêtre du Yémen nommé Hasan. T. III, a, p. 249. — Parmi les métropoles nestoriennes énumérées par Amr figure Katraba (Kotroba, Katarba), île de la mer d'Omân, au sud de la péninsule arabique; nous n'en connaissons aucun titulaire. Assemani, t. II, p. 458; t. III, b, p. 602, 760; Le Quien, t. II, col. 1263-1264. — La grande île de Socotora, la *Dioscoridis insula* des anciens, garda, comme au temps de Cosmas Indicopleustès, une chrétienté nestorienne; mais elle ne recevait plus seulement des « clercs » de Perse, elle en recevait des évêques. Élie de Damas, dans Assemani, t. II, p. 460, mentionne l'Église de Socotora parmi les évêchés dépendant du métropolitain de Perse. Un évêque de Socotora, anonyme, est mentionné en 1063, lors de la consécration de Sabrischô III; un autre appelé Cyriaque, en 1282, lors de l'ordination du catholico Jahbalaha III. Marco Polo, un peu plus tard, attribue à l'île un archevêque. La dépendance de

Socotora par rapport au métropolitain de Perse semble avoir été quelque temps indécise, car le plus ancien évêque connu dans l'île, Mar Dua, fut consacré par le catholique, vers 880, pour être le suffragant de Jean, métropolitain des Indes. Assemani, t. II, p. 456; t. III, b, p. 780; Le Quien, t. II, col. 1257-1258.

L'abbé Pierre Aziz, chorévêque vicairé du patriarcat chaldéen d'Alep, a publié à Beyrouth en 1909, avec traduction française, une *Statistique inédite de l'ancienne Eglise chaldéo-nestorienne*, d'après un manuscrit arabe provenant de Damas et composé, croit-il, vers 1700. On y trouve des renseignements un peu surprenants que nous indiquons à titre documentaire, et qu'il est très difficile de faire coïncider avec des informations venues d'autres sources. L'auteur anonyme décrit une province du Yémen, avec Sanâ pour métropole, Zebed et Nedjran comme sièges épiscopaux; à Sanâ (date non indiquée), le métropolitain Étienne a sous lui trois évêques auxiliaires, 70 prêtres, 280 clercs, pour une population de 5 700 âmes, avec trois églises, Sainte-Croix, Saint-Georges et Saint-Antoine; à Zebed, l'évêque Abd-Jésu gouvernait. En 1210, 10 prêtres et 26 clercs, pour 1 100 familles; à Nedjran, en 1260, l'évêque Jacques avait 15 prêtres, 35 clercs, 1 400 familles, avec deux églises, la Résurrection et Saint-Challita-l'Anachorète. — L'auteur connaît une province nestorienne jusqu'au Hedjâz, avec Yatreh (Médine) pour métropole, Okaz et Aden pour évêchés suffragants; le métropolitain Paul avait sous sa conduite deux évêques auxiliaires, 80 prêtres, 200 clercs, 4 300 familles, avec trois églises, d'Abraham, de Moïse et de Job; à Okaz, l'évêque Challita régissait 8 prêtres, 30 clercs, 1800 familles, avec une église dédiée aux saints Pierre et Paul; une persécution musulmane, en 1240, détruisit ces chrétiens, une partie des chrétiens fut tuée, le reste embrassa l'islam; dix ans plus tard il en advint autant de l'église d'Aden, que gouvernait l'évêque Milos, avec 12 prêtres, 40 clercs, 1 300 familles, et une église consacrée (à cette époque!) à saint Joseph. — A Djezireh, dans la montagne du Chaldanistan (l'auteur appelle ainsi le Kurdistan), l'ancienne Gozarte des Taghlibites, on nous signale, sans date, un évêque Brikhjésu, un nombre « suffisant » de prêtres et de clercs, 4 300 familles, deux églises dans la ville, Saint-Georges et Saint-Behnan, plusieurs églises et couvents au dehors. — A Kûfa, un métropolitain appelé Emmanuel avec deux auxiliaires, 50 prêtres et des clercs, 2 800 familles, trois églises, Saint-Addai, Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Eugène, cela en 1680. — Ces renseignements, où de l'avis de l'éditeur, les chiffres ont été arrondis, seraient des plus précieux si nous pouvions avec sécurité les accepter comme authentiques.

4° *Missions catholiques*. Il existe depuis 1888 un vicariat apostolique d'Aden, appelé depuis le 28 juin 1889 vicariat apostolique d'Arabie, et confié aux capucins. Voir ASIE (missions d').

XIV. BIBLIOGRAPHIE. — 1° SOURCES PRINCIPALES. a) *Sources grecques*. — Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, P. G., t. XX; édit. Schwartz, Leipzig, 1903-1909 (*Corpus de Berlin*); édit. et trad. Grapin, Paris, 1905-1913; *Onomasticon*, édit. Larsow et Parthey, Berlin, 1862; édit. Klostermann, Leipzig, 1904 (*Corpus de Berlin*); trad. par S. Jérôme, P. L., t. XXII. — S. Athanase, *Apologia ad Constantium*, P. G., t. XXV. — S. Épiphane, *Panarion*, P. G., t. XLII-XLIII; édit. Holl, Leipzig, 1915 (t. I, *Corpus de Berlin*); *Anacephalaeosis*, P. G., t. XLII. — Philostorge, *Histoire ecclésiastique*, P. G., t. LXV; édit. Bidez, Leipzig, 1913 (*Corpus de Berlin*). — Socrate, *Histoire ecclésiastique*; Sozomène, *id.*, P. G., t. LXVII. — Théodoret, *id.*, P. G., t. LXXXII; édit. Parmentier, Leipzig, 1911 (*Corpus de Berlin*); *Historia religiosa*, P. G., *ibid.* — Evagrius le Scolastique, *Histoire ecclésiastique*, P. G., t. LXXXVI, b; édit. Bidez et Parmentier, Londres, 1899. — Cosmas Indicopleustes, *Topographia christiana*, P. G., t. LXXXVIII. — *Chronicon*

Paschale, édit. Dindorf, Bonn, 1833 (*Corpus scriptorum historiae Byzantinae*); P. G., t. XCII. — Procope, *De bello Persico*, *Historia arcana*, *De aedificiis*, édit. Dindorf, Bonn, 1833 (*Corp. Byz.*); édit. Haury, Leipzig (*Bibliotheca Teubneriana*); édit. Comparetti, Rome, 1805 sq. — S. Jean Damascène, *De haeresibus*, P. G., t. XCIV. — Jean Malalas, *Chronographia*, édit. Dindorf, Bonn, 1831 (*Corp. Byz.*); P. G., t. XCVII. — Nicéphore de Constantinople, *Breviarium*, édit. Bekker, Bonn, 1837 (*Corpus Byz.*); P. G., t. c; édit. De Boor, Leipzig, 1880 (*Bibl. Teubn.*). — Théophane le Confesseur, *Chronographia*, édit. Classen, Bonn, 1839 (*Corp. Byz.*); P. G., t. CVM; édit. De Boor, Leipzig, 1883-1885 (*Bibl. Teubn.*). — Malchus le Rhéteur, Nonnosus (après les fragm. de Dexippe), édit. Bekker et Niebuhr, Bonn, 1829 (*Corp. Byz.*); *Fragm. histor. graec.*, édit. Müller, t. IV, 1851. — Georges Cedrenus, *Historiarum compendium*, édit. Bekker, Bonn, 1838 (*Corp. Byz.*); P. G., t. CXXI. — Théophylacte Simocatta, *Historiae*, édit. Bekker, Bonn, 1834 (*Corp. Byz.*); édit. de Boor, Leipzig, 1887 (*Bibl. Teubn.*). — Cotelier, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. II, III, IV, Paris, 1680-1686. — Hierocles, *Synecdemus*, édit. Burckhardt, Leipzig, 1893 (*Bibl. Teubn.*); édit. Parthey, Berlin, 1866, avec les *Notitiae episcopatum*. — Georges de Chypre, *Descriptio orbis romani*, édit. Gelzer, Leipzig, 1890 (*Bibl. Teubn.*). — *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, édit. Gelzer, Munich, 1900 (autres *notitiae*, éditions indiquées dans le corps de l'article). — Inscriptions: Waddington, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, Paris, 1870; Dussaud et Macler, *Voyage archéologique au Saïd et dans le Djebel el Drûz*, Paris, 1901; *Rapport sur une mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, dans *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1902, t. X; Ewald, dans *Quarterly Statement of the Palestine Exploration Fund*, 1895; Schumacher, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1897, t. XX; *Revue biblique*, *passim*; *Publications of the Princeton archaeological Expedition to Syria*, Div. III, *Greek and Latin inscriptions*, Leyde, 1907 sq.; *American archaeological Expedition to Syria in 1899-1900*, part. I, Londres. — Conciles: voir les grandes collections de Hardouin et de Mansi.

b) *Sources syriaques*. — Assemani, *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728. — *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, syriaque, série II, t. XXXVII, *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas*, édit. Chabot; t. LXIV, *Isôgahb III patriarcha*, *Liber epistularum*, édit. et trad. Rubens Duval; t. LXVII, *Timothei I patriarchae Epistulae*, édit. et trad. Braun; série III, t. IV, *Chronica minora*, 3 fasc., édit. et trad. Guidi, Brooks et Chabot; t. VII-VIII, *Élie de Nisibe*, *Opus chronologicum*, édit. et trad. Chabot et Brooks; t. XXV, *Vitae virorum apud monophysitas celeberrimorum*, édit. et trad. Brooks, Paris, 1903 sq. — Élie de Nisibe, *Chronologie*, édit. Lamy, Bruxelles, 1888; trad. Delaporte, (*Chronographie*), Paris, 1910. — Josué le Stylite (pseudo), *Chronique*, trad. française, P. Martin, dans *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, Leipzig, 1876, t. VI; trad. anglaise, W. Wright, Cambridge, 1882. — Nau, *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahér (Socrate et Jean d'Asie)*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1897, suppl., et tiré à part, Paris, 1898. — Jean d'Éphèse, *The third part of ecclesiastical history*, édit. Cureton, Oxford, 1853; trad. angl. Payne Smith, Oxford, 1860; trad. allemande par Schönfelder, Munich, 1862; *Commentarii de beatis Orientalibus*, trad. lat. Van Douwen et Land, Amsterdam, 1889. — Land, *Anecdota syriaca*, Leyde, 1868. — Zacharie le Rhéteur, *Histoire ecclésiastique*, édit. Land, op. cit., t. II; trad. allemande par Ahrens et Krueger, Leipzig, 1899 (*Bibl. Teubn.*); trad. anglaise par Hamilton et Brooks, Londres, 1899. — *La quatrième partie de la Chronique syriaque de Denys de Tell-Mahré*, édit. et trad. Chabot, Paris, 1895. — Michel le Syrien, *Chronique*, édit. et trad. Chabot, Paris, 1899 sq.; une trad. partielle sur une version arménienne avait été publiée en 1868 par Langlois; M. Chabot avait publié d'abord la trad. des listes épiscopales qui terminent l'ouvrage dans la *Revue de l'Orient chrétien*, et tiré à part. — Grégoire Barhebraeus (Abulfaradj), *Chronicon syriacum*, édit. et trad. Bruns et Kirsch, Leipzig, 1789; édit. Bedjan, Paris, 1890; *Chronicon ecclesiasticum*, édit. et trad. Abbeloos et Lamy, Louvain, 1872-1877. — Mari ben Soleiman et Amr ben Matta, *Liber Turris de patriarchis nestorianorum commentaria*, édit. et trad. Gismondi, Rome, 1896-1899. — *Synodicon orientale* (synodes nestoriens), édit. et trad. Chabot, dans *Notices et extraits des manuscrits*,

Paris, 1902, t. xxxvii. — Jésudenah, évêque de Basrah, *Livre de la chasteté*, édit. et trad. Chabot, Rome, 1896. — Thomas de Marga, *Historia monastica* (*The Book of Governors*), édit. et trad. Budge, Londres, 1893 (*Le Liber superiorum* suivi de *l'Historia fundatorum monasteriorum*, édit. Bedjan, Paris et Leipzig, 1901, contient les deux ouvrages précédents). — Siméon de Beit-Arscham, *Lettre sur les martyrs Homérides*, édit. Guidi, dans *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, 1881. — *Profession de foi de 83 abbés de la province d'Arabie*, édit. et trad. Lamy, dans *Congrès international des Orientalistes*, section sémitique, Paris, 1897. — Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, Paris, 1890 sq. — Rahmani, *I fasti della Chiesa patriarcale Antiochena*, appendice, Rome, 1920. — *Ancienne littérature canonique syriaque*, fasc. II, *Canons de Rabboula*, Jean de Tella, ... Georges des Arabes, trad. Nau, Paris, 1906. — Ryssel, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891. — Sur toute cette littérature, voir Rubens Duval, *Littérature syriaque*, 3^e édit., Paris, 1907; Baumstark, *Die christlichen Literaturen des Orients*, Leipzig, 1911, t. I (Coll. Göschén); Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn, 1922; Brockelmann, *Die syrische und christlich-arabische Literatur*, 2^e édit., Leipzig, 1909.

c) *Sources arabes*. — Abû'l Faradj (Alî ben el Hosein el Isfahâni), *Kitâb al Aghânî* (*Livre des chansons*), Bûlâq, 1868; Le Caire, 1905-1906; *The twenty-first volume of the K. al Agh.*, édit. Brûnnow, Leyde, 1888; I. Guidi, *Tables alphabétiques du Kitâb al Aghânî*, Leyde, 1895-1900. — Abû'l Feda, *Historia anteislamica*, édit. et trad. Fleischer, Leipzig, 1831; *Vie de Mohammed*, édit. et trad. N. Desvergers, Paris, 1837; *Annales moslemic*, trad. Reiske, Leipzig, 1754, 1778, réédit. par Adler, Copenhague, 1789-1794; ces ouvrages ne sont que des parties du grand traité *Mukhtasar tartikh el bashar*, Constantinople, 1869-1870; de même la *Géographie*, édit. et trad. Reinaud et McGuckin de Slane, Paris, 1840, n'est qu'une partie du traité *Takwim el Buldân*, dont le ms. est à Leyde. — Ahlwardt, *The Divans of the six ancient arabic poets*, Londres, 1870. — Akhtal, *Divan*, édit. Salhani, Beyrouth, 1893. — Belâdhori, *Fotûh el Boldân* (*Liber expugnacionis regionum*), édit. De Goeje, Leyde, 1866; trad. partielle par Hitti, *The origins of the islamic states*, 1916. — Bokhârî, *Djâmi el Sahîh* (*Recueil des traditions musulmanes*), édit. Krehl, Leyde, 1862-1868, continuée par Juynboll, *ibid.*, 1908; trad. Houdas et Marçais, Paris, 1903 sq. — Cheikho, *Les poètes arabes chrétiens*, Beyrouth, 1889-90. — De Goeje, *Bibliotheca geographico-arabicoarum*, Leyde, 1870-1872. — Dinawari, *Kitâb el Akhbâr el Tiwâl*, édit. Guirgass, Leyde, 1888. — Eichhorn, *Monumenta antiquissima historiae Arabum*, Gotha, 1775 (contiennent surtout des portions considérables d'Ibn Qoteiba). — Eutychius (Said ibn el Batrig), *Annales*, édit. Pococke, Oxford, 1658-1659; édit. Cheikho et Carra de Vaux, Paris, 1906-1910. — Hamdâni, *Djezirat el Arab*, édit. Müller, Leyde, 1884-1891. — Hamza el Isfahâni, *Annatum libri X*, édit. et trad. Gottwald, Saint-Petersbourg-Leipzig, 1844-1848. — Hanbal (Ahmed ibn Hanbal), *Mosnad*, Le Caire, 1893. — Hassân ben Thâbit, *Divan*, Tunis, 1864; édit. Hirschfeld, Leyde, 1910. — Ibn abd Rabbihi, *Ikâd*, Bûlâk et Le Caire. — Ibn el Athir, *Kâmil fî'l Tartikh* (*Chronicon*), édit. Tornberg, Leyde, 1851-1876. — Ibn Hisham, conservé par Ibn Ischâk, *Strat er Rasûl* (*Das Leben Mohammeds*), édit. Wûstenfeld, 1858-1860. — Ibn Khaldûn, *Tartikh el Ibar*, Le Caire, 1867-1868; *Prolégomènes*, édit. Quatremère, dans *Notices et extraits des manuscrits*, Paris, 1858, t. xvi sq.; trad. de Slane, *ibid.*, 1862, t. xvi sq. — Ibn Sad, *Kitâb el Tabakât* (*Biographien Muhammeds*), édit. sous la direction d'Ed. Sachau, Leyde, 1904 sq.; *Die Schreiben Muhammeds und die Gesandtschaften an ihn*, trad. Wellhausen, dans *Skizze und Vorarbeiten*, Berlin, 1889, t. iv. — Kremer (A. von), *Ueber die sud-arabische Sage*, Leipzig, 1864. — Mahomet, *Korân*, nombreuses édit. et trad., p. ex. édit. Flügel, 1834; trad. Kasimirski, Paris; la trad. de Rodwell, Londres, 1861, dispose les révélations dans l'ordre chronologique présumé. — El Makin, *Tarikh el Moslimin* (*Historia saracenicæ*), édit. et trad. Erpenius, 1625. — Masûdi, *Murûdj ed Dahab* (*Prairies d'Or*), édit. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courtelles, Paris, 1861 sq.; *Le Livre de l'avertissement*, édit. de Goeje, Leyde, 1894; trad. Carra de Vaux, Paris, 1897. — Omalya ben Abî's Salt, *Divan*, édit. Schultess, dans *Beiträge für Assyriologie*, t. viii. — Pococke, *Specimen historiae Arabum*, Oxford, 1806. — Qoteiba (Ibn Kutaiba), *Uyûn el Akhbâr*, édit. Brockelmann, Berlin, 1900, Strasbourg, 1903-1908; *Kitâb*

el Maârif (*Handbuch der Geschichte*), édit. Wûstenfeld, Göttingen, 1850. — Rasmussen, *Historia præcipuorum Arabum regnum rerumque ab iis gestis ante islamismum*, Copenhague, 1817 (contenant des parties de la chronique de Hamza). — Severus ben Moqaffa, *Chronique des patriarches d'Alexandrie*, édit. Seyboldt, 1912; édit. Chebli, Paris, 1905. — Tabari, *Annales*, édit. de Goeje, Leyde, 1879-1901; trad. partielle, avec une importante annotation critique, par Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden*, Leyde, 1879. — Wâqidi, *Kitâb el Maghazi*, édit. Kremer (*History of Muhammad's campaigns*), Calcutta, 1856; trad. abrégée par Wellhausen (*Muhammed in Medina*), Berlin, 1882. — Wûstenfeld, *Chroniken der Stadt Mekka* (Azraqi, *Kitâb Akhbâr Mekka*, etc.), 1857-1860. — Yakûb el Kindî, *The Apology of el Kindî*, Londres, 1880. — Yakûbî (Ibn Wadhîh), *Historiae*, édit. Houtsma, 1883; *Géographie*, dans de Goeje, recueil cité. — Yakût, *Modjam* (*Dictionnaire géographique*), édit. Wûstenfeld, 1866-1870. — A consulter sur ces ouvrages et les autres que nous ne pouvons énumérer: Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Weimar, 1898, Berlin, 1899-1902; *id.*, formant le vol. vi, b, de la collection *Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, Leipzig, 1901; Huart, *Littérature arabe*, 2^e édit. Paris, 1912 (manuel malheureusement dépourvu d'indications bibliographiques suffisantes); pour les auteurs arabes chrétiens, dont la plupart ont vécu en dehors de notre cadre géographique, Baumstark, *Die christlichen Literaturen des Orients*, t. II, p. 7-34, Leipzig, Göschén, 1911; Brockelmann, *Die syrische und die christlich-arabische Literatur*, 2^e édit., Leipzig, 1909.

d) *Sources himyarites*. — *Corpus inscriptionum semiticarum*, pars IV, inscriptions himyariticas et sabaeas continens, Paris. En attendant l'achèvement de ce Corpus, dont deux volumes ont paru contenant 543 inscr., voir les *Études sabéennes* de J. Halévy, *Journal asiatique*, VI^e série, 1872, t. xix; VII^e série, 1873, t. i-ii; les ouvrages de Glaser (ci-dessus), et les ouvrages mentionnés col. 1238-1239, 1247. — Pour les sources éthiopiennes (geez), voir ci-dessus, c. viii.

2^o TRAVAUX. — a) *Ouvrages d'ensemble*. — T. Wright, *Early Christianity in Arabia*, Londres, 1855. — Le Quien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, t. II. — Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, 1912-1913. — Lammens, *La Syrie*, Beyrouth, 1921. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, nouv. édit. par Saint-Martin et Brosset, Paris, 1825 sq. — Gilman, *The Saracens* (*Story of the Nations*), Londres, New-York, 1887.

b) *Sur la période antéislamique*. — *Acta sanctorum*, oct. t. x, p. 661-721. — Assemani (Sim.), *Saggio sull' origine, culto, letteratura e costumi degli Arabi avanti il pseudo-profeta Maometto*, Padoue, 1787. — Basset, *La poésie arabe antéislamique*, Paris, 1880. — Berger (Phil.), *L'Arabie avant Mahomet*, d'après les inscriptions, dans le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique*, n. 271-272, Paris, 1886. — Blau, *Arabien im sechsten Jahrhundert*, dans *Z. der deutschen morgenl. Gesellschaft*, 1869, t. xxm. — Bouchier, *Syria as a Roman province*, Oxford, 1916. — Brûnnow et Domaszewski (von), *Die Provincia Arabia*, Strasbourg, 1904-1909. — Butler (Howard Crosby), *Architecture and other arts*, dans *American archaeological Expedition to Syria in 1899-1904*, part. II, Londres, 1904; *Ancient Architecture*, formant la div. II, sect. A, des diverses parties des *Publications of the Princeton University archaeological Expedition to Syria*, Leyde, 1907 sq. — Caetani, *Studi di storia orientale*, Milan, 1911, t. I. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, 1847-1848; réimpr. anastatique, 1902. — Chapot, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, Paris, 1907. — Cheikho, *Le christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'islam*, extrait de *Al Maschriq* (en arabe), Beyrouth, 1910 sq.; *Les récits bibliques et les allusions chrétiennes dans la poésie préislamique*, *id.*, 1904. — Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, Paris, 1886 sq.; *Études d'archéologie orientale*, Paris, 1808-1896. — Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1901. — Dillmann, *Ueber die Anfänge des Axumitischen Reiches*, dans *Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1878, philos.-hist. Klasse, p. 176-238; *Zur Geschichte des Axumitischen Reichs im vierten bis sechsten Jahrhundert*, *ibid.*, 1880, p. 1-51; *Bemerkungen zur Grammatik des Gees und zur alten Geschichte Abessinians*, dans *Silsungsberichte der la même Académie*, 1890, p. 3-17. — Duchesne, *Églises séparées*, p. 300 sq.; *Histoire ancienne de l'Église*, *passim*, surtout t. III, p. 571 sq.; *Note sur le*

massacre des chrétiens himyarites au temps de l'empereur Justin, dans *Revue des études juives*, t. xx, 1890, p. 220-224. — Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, 1907. — Dutaut, *Les origines du christianisme en Arabie d'après les nouveaux bollandistes*, dans *Études religieuses*, 1862, t. i, p. 91-108. — Eichhorn, *Ueber das Reich Hira*, dans *Fundgruben des Orients*, 1812-1813, t. n-III. — Glaser, *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, Munich, 1889, t. i (il n'a été imprimé de ce volume qu'un fascicule qui ne paraît pas avoir été mis dans le commerce, et qui ne figure à peu près dans aucune bibliothèque, pas même dans les plus grandes; je n'ai pu l'utiliser que de seconde main; voir entre autres un compte rendu par Halévy dans *Revue des études juives*, t. xx); t. II, 1890; *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, Munich, 1897; *Zwei Inschriften über den Dammbruch von Märib*, dans *Mittheilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, Berlin, 1897, fasc. vi. — Guidi, *L'Arabie antéislamique*, Paris, 1921. — Halévy, *Examen critique des sources relatives à la persécution des chrétiens du Nedjran par le roi juif des Himyarites*, dans *Revue des études juives*, 1889-1890, t. xviii, xxi. — Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in der ersten drei Jahrhunderten*, 3^e édit., t. II, p. 152-153. — Hartmann (Martin), *Die arabische Frage*, t. II de *Der islamische Orient*, Leipzig, 1909. — Jaussen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, Paris, 1908. (Le précieux ouvrage des PP. Jaussen et Savignac, *Mission archéologique en Arabie*, apporte des résultats très considérables, mais à peu près totalement étrangers à notre champ d'étude). — Kley, *Jacobus Baradeus, de Stichter der syrische monophysitische Kerk*, Leyde, 1882. — Krehl, *Ueber die Religion der vorislamischen Araber*, Leipzig, 1862. — Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide*, Paris, 1904. — Lammens, *Le berceau de l'Islam*, Rome, 1914, t. I; *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère*, dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, Le Caire, 1910; *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéol. orientale*, Le Caire, 1919, t. xix; *L'ancienne frontière entre la Syrie et le Hidjâz*, *ibid.*, 1918, t. xviii; *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire*, *ibid.*; *Les juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, 1918; *Les compétitions des puissances en Arabie à la veille de l'hégire*, dans *Société Sultaniéh de Géographie du Caire*, nouv. série, t. viii; *Les Ahabisch et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *Journal asiatique*, XI^e série, 1916, t. viii; *Tâif, la cité alpestre du Hidjâz*, dans *Revue des questions scientifiques*, Bruxelles, 1906; *La cité arabe de Tâif à la veille de l'hégire*, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, t. viii, fasc. 4. — Mommsen et Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, trad. Louis-Lucas et Weiss, Paris, 1899, t. II, p. 385 sq. — Musil, *Arabia Petraea*, 1907-1908. — Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, dans *Abhandlungen der Königl. Akad. der Wissench.* zu Berlin, philos.-hist. Klasse, 1887; *Zur Topographie und Geschichte des Damascenischen Gebietes und der Haurângegend*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft*, 1875, t. xxix. — Pereira, *Historia dos martyres de Nagra*, Lisbonne, 1899. — Pernice, *L'imperatore Eraclio*, 1905. — Von Rohden, *De Palaestina et Arabia provinciis romanis quaestiones selectae* (thèse), Berlin, 1885. — Rothstein, *Die Dynastie der Lakhmiden in al Hira*, Berlin, 1899. — Silvestre de Sacy, *Mémoires sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet*, dans *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions*, Paris, 1808, t. XLVIII; *Mémoire sur l'origine et les anciens monuments de la littérature parmi les Arabes*, *ibid.*, Paris, 1808, t. I; *Mémoire où l'on examine l'autorité des synchronismes établis par Hamza-Isfahani...*, dans *Mém. de l'Institut royal de France*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, Paris, 1833, t. x. — Sprenger, *Alle Geographie Arabiens*, Berne, 1875. — Vailhé, *La province ecclésiastique d'Arabie*, dans *Échos d'Orient*, 1899, t. II. — Weber, *Arabien vor dem Islam*, Leipzig, 1904 (*Der alte Orient*, III, a). — Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, t. III, *Reste des Arabischen Heidentums*, Berlin, 1887; 2^e édit., 1897 (je n'ai pu utiliser que la première); t. IV, *Medina vor dem Islam*, Berlin, 1889. — Wüstenfeld, *Die Wohnsitze und Wanderungen der arabischen Stämme*, Göttingue, 1868; *Genealogische Tabellen der arabischen Stämme und Familien*, Göttingue, 1852 (*Register*, 1853).

c) *Sur la période islamique*. — Abel, *La prise de Jérusalem par les Arabes*, dans *Conférences de Saint-Étienne*, 1910-

1911, Paris, 1911. — Becker, *Studien zu Omaiadengesichte*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 1898, t. xv. — Buhl, *Muhammed*, Leipzig, 1906. — Caetani, *Annali dell'Islam*, Milan, 1905 sq.; *Studi di storia orientale*, Milan, t. III; *Chronographia islamica*, Paris, 1913 sq. — Carra de Vaux, *La légende de Bahira ou un moine chrétien auteur du Coran*, Paris, 1898. — Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, Paris, 1911-1913. — De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2^e édit., Leyde, 1900. — Gerock, *Versuch einer Darstellung der Christologie des Koran*, Hambourg, 1839. — Goldziher, *Muhammedanische Studien*, Halle, 1889-1890; *Influences chrétiennes dans la littérature religieuse de l'Islam*, dans *Revue de l'hist. des religions*, 1888, t. xviii. — Grimme, *Mohammed*, Münster, 1892-1895; *Mohammed, die weltgeschichtliche Bedeutung Arabiens*, 1904. — Hirschfeld, *Essai sur l'histoire des juifs de Médine*, dans *Revue des études juives*, 1883, t. vii; 1885, t. x; *New Researches into the composition and the exegesis of the Quran*, 1902. — Huart, *Wahb ben Monabbih et la tradition judéo-chrétienne au Yémen*, extrait du *Journal asiatique*, X^e série, 1904, t. IV; *Une nouvelle source du Quran*, *id.* — Krehl, *Das Leben und die Lehre des Muhammed*, Leipzig, 1884. — Kremer (A. von), *Kulturgeschichte des Orients unter den Chaliphen* (ouvrage tendancieux et vieilli, mais souvent cité), Vienne, 1875-1877. — Labourt, *De Timotheo I nestorianorum patriarcha*, Paris, 1904. — Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Strâ*, dans *Journal asiatique*, X^e série, 1911, t. xvii; *L'attitude de l'Islam primitif en face des arts figurés*, *ibid.*, XI^e série, 1915, t. vi; *Le chantre des Omiades*, *ibid.*, IX^e série, 1894, t. IV, et en volume, Paris, 1895; *Un poète royal à la Cour des Omiades de Damas*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1903-1904, t. viii-ix; *Quran et Tradition*, Comment fut composée la vie de Mahomet, dans *Recherches de science religieuse*, 1910, t. I; *Mahomet fut-il sincère*, *ibid.*, 1911, t. II; *Une adaptation arabe du monothéisme biblique*, *ibid.*, viii^e année, 1917; *Fâtima et les filles de Mahomet*, Rome, 1912; *Études sur le règne du calife omayyade Moawia I^{er}*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. I-III, a, et en volume, Beyrouth, 1907; *Le califat de Yazid I^{er}*, *ibid.*, t. IV-VI; et en volume, 1921; *Le trépassé Abou Bakr Omar et Abou Obaida*, *ibid.*, t. IV; *Moawia II ou le dernier des Soffânides*, dans *Rivista degli studi orientali*, t. VII. — Leszynski, *Die Juden in Arabia zur zeit Mohammeds*, Berlin, 1910. — Margoliouth, *Mohammed and the rise of islam*, Londres, New-York, 1905. — Marracci, *Prodromi ad refutationem Alcorani*, Padoue, 1698. — Müller, *Der Islam im Morgen und Abenland*, Berlin, 1885-1887. — Muir, *The Life of Mahomet and history of Islam*, Londres, 1858-1861; édit. abrégée, 1877; *The Corân, its composition, its teaching...*, Londres, 1878. — Nöldeke, *Geschichte des Qurâns*, Göttingue, 1860; nouv. édit. par Schwally, 1909; *Zur Geschichte der Omaiaden*, 1901. — Périér, *Vie d'al-Hadjjâd*, Paris, 1904. — Sachau, *Der erste Chalife Abou Bekr*, 1903; *Ueber der zweiten Chalifen Omar*, 1902. — Shedd, *Islam and the oriental Churches*, 1904. — Snouck Hurgronje, *Het Mekkaansche Feest*, Leyde, 1880; *Une nouvelle biographie de Mohammed* (celle de Grimme), dans *Revue de l'hist. des religions*, 1894, t. xxx. — Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, Berlin, 1861-1865; 2^e édit., 1869. — Weil, *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre*, Stuttgart, 1843; *Geschichte der Chalifen*, 1846-1862. — Wellhausen, *Skizze und Vorarbeiten*, Berlin, 1889-1899, t. IV, VI (*Prolegomena zur ältesten Geschichte des Islams*); *Das arabische Reich und sein Sturz*, Berlin, 1902.

d) *Encyclopédies*. — Nous ne signalons naturellement que quelques articles qui méritent une mention spéciale. — *Dictionnaire de la Bible*, importants articles géographiques. — *Dictionnaire de théologie catholique*, art. *Coran*, par Carra de Vaux et Palmieri, importante bibliographie. — *Dictionary of christian Biography*, art. *Muhammad* and *Muhammadanism*, par G. Percy Badger. — *Dictionary of Religions and Ethics*, art. *Arabs (Ancient)*, par Nöldeke (important), etc. — *Catholic Encyclopedia*, art. *Arabia*, par Gabriel Oussany (assez court, bon). — *Encyclopédie de l'Islam*, Paris-Leyde, 1913 sq. — *Encyclopaedia Britannica*, art. *Syriac Literature* (Wright), *Mekka*, etc. — *Realencyklopädie für Protestantische Theologie und Kirche*, art. *Arabien* (Socin, très sommaire), etc. — *Realencykl. de Pauly-Wissowa*, art. *Arabien*, *Saba*, etc. — *Dictionnaire apologetique de la foi catholique*, art. *Mahomet*, par le P. Power (très bon).

e) *Périodiques*. — On trouvera beaucoup d'études utiles ou de documents dans *Zeitschrift der Deutschen morgen-*

ländischen Gesellschaft, Leipzig, 1847 sq. — *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*. — *Revue biblique*, Paris, 1892 sq. — *Échos d'Orient*, Paris, 1897-1898 sq. — *Revue de l'Orient chrétien*, Paris, 1896 sq. — *Orientalische Bibliographie*, Berlin, 1887 sq. — *Journal asiatique*, Paris, 1822 sq. — *Al Machriq* (en arabe), Beyrouth. — *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1880 sq. (publie un utile *Bulletin des périodiques de l'Islam*, par R. Basset). — *Der Islam*, Strasbourg, 1910 sq., etc.

R. AIGRAIN.

ARABIENS (*arabici*), hérétiques qui apparaissent en Arabie vers 250. C'est saint Augustin qui les appelle ainsi (*De haeresibus*, 83; *P. L.*, t. xvii, col. 46). Pour tout le reste, il dépend d'Eusèbe (*H. E.*, vi, 37; *P. G.*, t. xx, col. 597), par qui seul donc nous les connaissons. Ils enseignaient qu'actuellement l'âme humaine meurt avec le corps, mais qu'à la résurrection elle doit revivre avec lui. Un grand concile fut convoqué contre eux (Eusèbe ne dit pas où). On y invita Origène qui, par la vigueur de sa dialectique, les ramena à la saine doctrine.

Nicéphore Calliste (*H. E.*, v, 23; *P. G.*, t. cxlv, col. 1112) ajoute, sans indiquer ses sources, que des réunions d'évêques s'étaient tenues à leur sujet avant ce concile, mais n'avaient abouti à rien. C'est pour cela qu'on eût recours à Origène.

Dans Tatien (*Oratio adversus Graecos*, 13; *P. G.*, t. vi, col. 883), on relève un passage, d'ailleurs obscur, qui tendrait à le faire passer pour un précurseur des arabiens.

Dictionary of christian Biography, t. i, p. 151, qui mentionne un traité de *Arabicorum haeresi*, paru à Iéna en 1727. — Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. i, p. 463-464.

A. LEHAUT.

ARABISSUS (*Arabia*, *Abramiassus*) nom probablement identique à l'Aracous des Arméniens. Vahram, *Chronique rimée des rois de la Petite-Arménie*, vers le milieu. Arabissus répond à la localité appelée aujourd'hui Yarpuz, au nord de Marach (l'ancienne Germanicia), sur la rive droite du haut Pyramus. Ce bourg, l'Arabissus des Grecs, fut jadis une place importante, le centre militaire de la Cataonie, un lieu de passage très fréquenté, entre Mélitène et Cucuse. Arabissus est signalé dans Hiéroclès comme siège épiscopal, VIII, 297, III, 183; cf. *Hieroclis Synecdemus et notitiae episcopatum*, Berlin, 1866, éd. de G. Parthey; éd. de Gelzer, Leipzig, 1890, et de nouveau en 1901, dans les *Abhandlung. der philol. Klasse der kgl. bayer. Akad. der Wiss.*, 1901, t. xxi, p. 529-641. Voir aussi Petri Wesseling in *Hieroclis Synecdemus commentarius*, *P. G.*, t. cxiii, col. 1159. Ce siège fut placé dans l'Arménie II dans la réorganisation des provinces par Dioclétien. Philostorge, dans Suidas, au mot Εὐδελίος ἐξ Ἀραβισσοῦ νῆς μικρὰς Ἀρμενίας.

C'était un siège suffragant de Mélitène. Le Quien, *Oriens christianus*, t. i, p. 445, 446, 449, 450. Un évêque d'Arabissus, O-reius, siège au I^{er} concile général de Constantinople. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 569. Le même évêque, sous le titre de très vénérable, est cité dans la lettre cxxvi de saint Jean Chrysostome, écrite de Cucuse au prêtre Rufin, en 406. *P. G.*, t. lxi, col. 685. On sait que ce saint exilé séjourna à Arabissus. *P. G.*, t. lxi, col. 594. Un deuxième évêque d'Arabissus, Adolius, fut représenté au concile de Chalcédoine par Adelphius. Mansi, *op. cit.*, t. vi, col. 946. Adelphius, évêque d'Arabissus, qui semble avoir été le chorévêque du précédent et son successeur, souscrit à la lettre du synode de la seconde Arménie à l'empereur Léon, etc. Voir Le Quien, *loc. cit.*, p. 446. Léonce, évêque d'Arabissus, est cité par Photius, dans sa *Biblioth.*, *P. G.*, t. crv, col. 223 : « J'ai lu le discours du bienheureux

Léonce sur la création et la résurrection de Lazare » (*Cod.* 272). On ignore l'époque où il vécut. Georges, évêque d'Arabissus : *Georgius episcopus Abramiassi, primae Armeniorum provinciae, definiti subscripsi*; Abramiassi, = Arabissou. Mansi, t. xi, col. 999. Arabissus fut la patrie de Césaire, père d'Eudoxe, évêque de Germanicia. Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christenthums in den ersten drei Jahrhund.*, Leipzig, 1906, t. ii, p. 168. Justinien, en 536, avait changé le nom de la province Arménie II en celui d'Arménie III, sans altérer ses limites. Cf. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, Londres, 1890, p. 277, 278, 311-312, etc. Vers la fin du vi^e siècle, l'empereur Maurice, qui était né à Arabissus, rebâtit magnifiquement cette ville et surtout son église. *The third part of the ecclesiastical history of John bishop of Ephesus*, édité. P. Smith, 1860, p. 361-363. En 668 Arabissus était encore un poste militaire pour la garde du défilé du Taurus. Ramsay, *loc. cit.*, p. 277. Cependant, après l'invasion des Arabes, son importance, soit militaire, soit ecclésiastique, diminua. L'ancien Arabissus n'est plus aujourd'hui qu'un simple village (Yarpouz). En 1842, quand le pape a érigé un nouvel évêché arménien, c'est à Marach, l'ancienne Germanicia, à une soixantaine de kilomètres au sud de Yarpouz, qu'il a été établi. Les deux centres catholiques les plus proches de Yarpouz sont Zeitoun (siège épiscopal pour les Arméniens grégoriens), paroisse catholique arménienne comptant 500 fidèles, et Albistan, qui a remplacé Arabissus au point de vue militaire et civil. Albistan compte environ 300 fidèles. Les deux prêtres préposés à ces deux églises ont reçu leur formation ecclésiastique au séminaire oriental Saint-François-Xavier de l'université de Beyrouth.

F. TOURNEBIZE.

ARABKIR, Arabker, Arapghir, siège épiscopal de l'Eglise arménienne non-unie, situé sur un affluent du Kara-sou, dans la province de Mamouret-ul-Aziz et le caza d'Arabkir. Le diocèse comprend 18 000 Arméniens grégoriens ou non-unis. Dans la région, on compte environ 1 000 protestants et 500 catholiques. Ceux-ci font partie du diocèse arménien catholique de Karpout. Le siège arméno-grégorien d'Arabkir paraît dater du xi^e siècle. Le roi arménien du Vaspourakan, Sénékérém, impuissant à repousser les Turcs seldjoukides, fit don de son petit royaume à l'empereur Basile II (1021). Il obtint, en compensation, la principauté de Sébaste et les campagnes voisines. Les Arméniens avaient émigré avec le roi, au nombre de plus de cent mille. Ils bâtirent quelques villes nouvelles, dont la principale fut Arabkir. L'évêché depuis 1759 est du ressort du patriarcat de Constantinople. Avant les massacres de 1915, il y avait dans la ville seule 10 000 arméniens non-unis, 300 catholiques, 350 protestants. Les premiers possédaient quatre églises, dédiées à la sainte Mère de Dieu, à saint Jacques, à saint Georges, à saint Grégoire l'Illuminateur et plusieurs écoles florissantes. Les catholiques possédaient l'église du Saint-Sauveur, avec une école. Presque toute l'industrie était aux mains des Arméniens. La population chrétienne du district avait déjà beaucoup souffert pendant les sauvages exécutions de 1895; elle avait vu cinq de ses églises détruites, vingt transformées en mosquées; et avec plusieurs prêtres près de 4 000 personnes égorgées. Des prisonniers avaient été forcés de déclarer que des Arméniens avaient provoqué les Turcs. Les pertes subies avaient été en grande partie réparées, quand furent ordonnés les massacres de 1915. Contre toute attente, les exécuteurs du plan de Talaat-pacha égorgèrent moins d'Arméniens à Arabkir qu'en 1895. Mais il semblerait, au dire du docteur Lepsius, que si la masse de la

population fut épargnée, c'est qu'elle obéit à l'injonction des Turcs et fit momentanément une profession de foi musulmane.

Brosset, *Collection d'hist. arméniens*, Thomas Ardzrouni (voir Ardzrouni), x^e siècle, t. I, p. 248. — Tchamitchian, *Histoire des Arméniens*, t. II, p. 902-903, en armén. — Dr Lepsius, *Armenien und Europa*, Berlin, 1896, p. 34-239; *Rapport sur la situation du peuple arménien en Turquie*, trad. franc., Paris, 1919, p. 286. — Ephrikian, *Dictionn. de Géogr. armén. illustré*, p. 279-281. — V. Guinet, *La Turquie d'Asie*, Paris, 1891, t. II, p. 358-362.

Fr. TOURNEBIZE.

L. ARACAJU, évêché du Brésil, érigé le 15 décembre 1909. Il comprend l'État de Sergipe, borné au nord par l'État d'Alagoas, à l'ouest et au midi par celui de Bahia, et à l'est par l'Océan Atlantique. Il a une superficie de presque 40 000 kilomètres carrés, et une population relativement dense de 550 000 habitants. Ce pays fut organisé, en 1590, par Christovão de Barros qui y fonda la forteresse de São Christovão. Son territoire formait un district de la province de Bahia. En 1851, il fut élevé au rang de capitainerie. En 1855, le village d'Aracaju, grâce à son développement commercial, reçut le titre de ville, et devint la capitale de l'État. Avant cette date, la capitale de l'État de Sergipe avait été São Christovão. La ville d'Aracaju, qui compte 40 000 habitants, est bâtie à l'embouchure du Cotinguiba, à quelques kilomètres de distance de l'Océan Atlantique. Le gouverneur Ignace Joachim Barbosa contribua puissamment à sa prospérité. La cathédrale dédiée à l'Immaculée Conception est remarquable par son architecture originale et ses deux tours quadrangulaires qui flanquent la façade.

Le territoire de ce nouveau diocèse a été démembré de l'archevêché de Bahia. Son premier évêque est Mgr Joseph Thomas Gomez da Silva, né à Martins, diocèse de Natal, le 4 août 1873, ancien professeur au séminaire de Parahiba. Il a été élu le 12 mai 1911, sacré le 19 novembre, et intronisé le 4 décembre de la même année. Le diocèse est encore en voie d'organisation. Il compte vingt-huit paroisses. Les Salésiens y ont un collège et plusieurs missions et les capucins portugais un pensionnat de jeunes filles.

J. M. de Macedo, *Notions on the chorography of Brazil*, Leipzig, 1873, t. I, p. 334-342. — A. Moreira Pinto, *Apostamentos para o dicionário geográfico do Brazil*, Rio Janeiro, 1888, t. II, p. 116-117. — *Acta Apostolicae Sedis*, 1910, t. II, p. 290. — *Revista trimestral do Instituto histórico e geográfico de Sergipe*, Aracaju, 1913, t. I, p. 46-50. — M. Da Veiga Cabral, *Compendio de chorographia do Brazil*, Rio Janeiro, 1919, p. 248-256.

A. PALMIERI.

ARACIEL Y RADA (MANUEL PEREZ DE), prélat espagnol, né le 24 décembre 1647, dans une famille de hauts fonctionnaires, à Alfaro, diocèse de Tarazona, où il est enterré. Étudia la philosophie à Salamanque, la théologie à Alcalá (collège San Ildefonso). Il est à vingt-deux ans professeur de littérature (*carles*) dans cette dernière Université. Magistrat d'Avila, nommé par Innocent XIII archidiacre de Arevalo, prédicateur célèbre, il reçoit de Philippe V l'évêché de Léon, dont il prit possession le 3 octobre 1704.

En 1714, le diocèse de Saragosse longtemps troublé par son adhésion au prétendant Charles III d'Autriche était vacant depuis quatre ans, son dernier archevêque, Antonio Ibañez y la Riva, vice-roi et capitaine général d'Aragon étant mort le 3 septembre 1710. Le roi qui voulait avoir là un homme sûr, étranger à toute préoccupation politique, y appela le pieux évêque de Léon, qui prit possession de son siège le 23 août de cette année.

Il continua à Saragosse la vie simple, austère et retirée qu'il avait menée à Léon, poussant la charité jusqu'au dépouillement absolu. Tout entier aux devoirs de sa charge, il fonda, restaura ou dota de nombreux établissements de charité, des églises, des couvents. Préoccupé à juste titre de la réforme de son clergé, il institua, à Belchite, un séminaire pour les ordinands, où l'on donnait les exercices spirituels aux prêtres de la région et dont le supérieur Gregorio Galindo, le futur évêque de Lérida, devint son auxiliaire (1^{er} mai 1726). Il introduisit dans son diocèse la coutume des conférences ecclésiastiques.

A Saragosse comme à Léon, il défendit avec succès, auprès du roi, les immunités et privilèges ecclésiastiques, exemptions d'impôts, etc., menacés par l'introduction de certaines pratiques régaliennes et gallicanes. En 1725, il reçut, au nom de l'Aragon, le serment du prince des Asturies. Il mourut le 27 septembre 1726.

Fr. T. Madalena, *Tierna memoria en las exequias de... D. Manuel P. de A... explicada con una breve noticia de su vida, virtudes, muerte y sepultura*, Saragosse, 1727. — Gr. Galindo, *Sermon funebre de... D. M. P. de A... en la grata expression que le hizo su familia*, Saragosse, 1727 (ordinairement joint au précédent). — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1785, t. IV, p. 159-166. — M. Risco, *España sagrada*, t. XXXVI, Madrid, 1787, p. 170-176.

A. LAMBERT.

ARACIL (MELCHIOR), religieux augustin, né à Sijona, province de Valencia, le 1^{er} septembre 1552, mort en odeur de sainteté le 1^{er} février 1601. Dans les archives du couvent de Valence de l'ordre de Saint-Augustin, on garde les pièces relatives à son procès de béatification. On lui doit plusieurs ouvrages ascétiques inédits, entre autres un *Libre sur les noms et les grandeurs de la sainte Vierge*, un *Traité sur l'humilité*, et un grand nombre de *Lettres spirituelles*.

Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. I, p. 346-347. — Jordan, *Historia de la provincia de la Corona de Aragon de la sagrada orden de los eremitanos de San Augustin*, Valence, 1704, t. I, p. 272-335. Cette vie très détaillée a été rédigée par le P. Gaspar Mancebon, O. S. A. — Joseph de Saint-Antoine, *Flos sanctorum augustinianorum*, Lisbonne, 1723, t. II, p. 341-364. — Ximeno, *Escriptores del reyno de Valencia*, Valence, 1747, t. I, p. 218-220. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispanica nova*, Madrid, 1788, t. II, p. 119. — Moral, *Calalogo de escriptores augustinianos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, 1895, t. XXXVII, p. 109-111.

A. PALMIERI.

ARACLEA. Voir ARCHELAIS.

ARAD, évêché de la Palestine III^e, dépendant de Pétra. Arad était primitivement une ville chananéenne, située à l'extrémité méridionale de la Palestine, à environ 20 kilomètres au sud d'Hébron. C'est aujourd'hui Tell Arad, colline arrondie où l'on trouve encore quelques traces de ruines antiques. Le roi d'Arad battit les Hébreux (Num. XXI, 1), mais il fut vaincu à son tour et vit sa ville détruite, *ibid.*, 3. Arad se releva et Josué le battit de nouveau pendant la conquête de la Terre promise. Josué, XII, 14. Arad survécut cependant, mais son histoire n'est pas connue. Elle eut même des évêques, dont un au moins a laissé son nom. C'est Étienne, qui assista au concile tenu à Jérusalem en 518, contre Sévère d'Antioche. Il est vrai qu'il est appelé, *Ὁράων* (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. VIII, col. 1074), mais c'est une erreur de copiste, car au concile de Jérusalem, en 536 contre Anthime II, il signe correctement, *Ἀράδων*. Mansi, *op. cit.*, t. VIII, col. 1171.

Titulaires latins, d'après l'*Annuaire pontifical* de 1916 : Cano y Junquera (André) (1744-1757), Duvernin (Toussaint) (1757-1785), Pecori d'Armeno (Jules

(1788-1796), Deboize (Symphorien) (1844-1846). Maigret (Louis) (1846-1882), Kollack (Joseph) (1883-1890). Titulaire de rite chaldéen : Mgr Kandathil (Augustin) 1911, vicaire apostolique d'Ernaculam (Malabar).

Smith's *Dictionary of greek and roman geography*, p. 189. — *Dictionnaire de la Bible* (Vigoureux), t. I, col. 870. — Lequien, *Or. christ.*, t. III, col. 727-730. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 360.

R. JANIN.

ARADASE, évêché du Pont Polémoniaque, dépendant de Néocésarée. Plusieurs listes épiscopales grecques postérieures au XI^e siècle portent le nom d'Ἀραδόσσης, Parthey, *Notit. graec. episcop.*, p. 110, 209, 251, sans qu'on ait pu encore identifier cette ville ni trouver aucun de ses évêques

Parthey, *Notit. graec. episcop.*, p. 110, 209, 251.

R. JANIN

ARADITANA (ECCLESIA). Parmi les évêques d'Afrique réunis à Carthage, en 484, sur l'ordre du roi vandale Hunéric, figure *Gortunatianus* ARADITANUS, qui fut déporté en Corse; son siège se trouvait en Proconsulaire; *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Proconsularis, 13; Victor de Vita, édit. Halm, p. 63; *P. L.*, t. LVIII, col. 269, 281. Au synode tenu à Carthage, en 525, par les soins de l'évêque Bonifacius, assistait *Aemilianus episcopus plebis ARADITANAE*; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. VIII, col. 648.

Le nom exact de la ville où ils résidaient l'un et l'autre demeure encore incertain : on a tour à tour proposé *Arada* (de Ruggiero), *Aradi* (Gauckler), *Aradia* (Morcelli), *Arados* (du *Thesaurus*), *Aradus* (Dessau); voir à la bibliographie. Si nous n'avons pas les moyens de déterminer la forme précise qu'il convient d'adopter, du moins savons-nous de façon à peu près certaine où placer cette localité. Elle doit correspondre au djebel bou Arada, « colline peu élevée qui domine la plaine du Fahs er Riah au sud, en face du plateau de Bijga (*Bisica*). » Sur son versant septentrional, au milieu d'oliviers sauvages très vivaces, subsistent les ruines assez étendues d'une bourgade romaine, qui ont été exploitées lors de la construction du bordj. On y voit surtout une porte monumentale, où se lit une inscription mutilée, dédiée à l'empereur Commode, et très nettement datée de l'année 184; *Corp. inser. lat.*, 23862.

Cette plaine du Fahs, colonisée par Carthage bien avant la conquête romaine, garda longtemps l'empreinte de la civilisation punique. Une autre inscription du Bou Arada, remplie de noms qui n'ont rien de latin et mentionnant des suffètes comme magistrats de la cité, atteste la persistance, sous l'Empire, au II^e et peut-être au III^e siècle, d'un très ancien état de choses; *Corp. inser. lat.*, n. 23 867. La présence d'un évêque en cette ville, à la fin de la domination vandale, est, d'autre part, la preuve qu'elle demeura assez importante jusque sous le Bas-Empire. Voir *Aemilianus*, 7, n. 5, ci-dessus, t. I, col. 656; *FORTUNATIANUS*.

Corpus inscriptionum latinorum, t. VIII, p. 99, 1261, 2409. — *Thesaurus linguae latinae*, t. II, au mot, *Araditanus*. — *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille xxxiv, Bou Arada, n. 99. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 82. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1830-1853, t. II, Annot., p. 616, 640. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — De-Vit, *Totius! atheniensis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 410, au mot *Aradia*. — V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris; 1862, t. I, p. 426. — Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 596. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 85; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1868. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Proconsulaire, p. 127-128.

— De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, t. I, p. 610. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1899, p. 160-165. — Dessau, *Aradus*, 4, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopadie*, t. II, col. 372. — Merlin, *Rapport sur les inscriptions latines de la Tunisie*, dans *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. XIV, 1907, p. 161. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 32.

Aug. AUDOLLENT.

ARADIUS, martyr. Voir ANASTASE (saint), t. I, col. 1442.

ARADON (GEORGES DU PLESSIS D'), évêque de Vannes, naquit au château de Quinipily, commune de Baud, diocèse de Vannes, vers l'an 1560. Il était le troisième des cinq fils de René d'Aradon de Kerdrean, chevalier de l'ordre du roi, et de Claude de Queho. Après de brillantes études couronnées par les grades de docteur en théologie et de licencié en droit canonique et civil, il fut reçu conseiller-clerc au parlement de Rennes, en 1587.

Le 13 février 1590, sans doute à la sollicitation du duc de Mercœur, il fut élu évêque de Vannes par le chapitre de cette ville. Il n'était encore que diacre et les troubles de la Ligue retardèrent sa préconisation de trois ans. C'est la même année qu'il se sépara du parlement de Rennes, dévoué à Henri IV, pour faire partie de celui que le duc de Mercœur institua à Nantes. Le même prince l'appela à entrer au conseil d'État et de finances qu'il établit dans la même ville pour le service de la Ligue. A tous ces titres vint s'ajouter, à la même époque, celui d'abbé commendataire de La Meilleraye. Ardent ligueur comme ses frères, dont l'aîné commandait la ville d'Hennebont, et le second, celle de Vannes, il joua un rôle considérable dans l'histoire de l'occupation espagnole en Bretagne. Dès la fin de 1590, il adressa à Philippe II un curieux mémoire écrit en latin, *De unionē ducatus Britanniae*, dans lequel il énumère les raisons qui s'opposent à l'union de la Bretagne à la France. Il alla même plus loin et se fit le promoteur de l'intrigue, commencée à la même époque, qui avait pour but immédiat d'établir sur le trône ducal de Bretagne la fille aînée de Philippe II, petite-fille par sa mère d'Henri II, qui était lui-même petit-fils d'Anne de Bretagne. Convaincu que ce projet était irréalisable sans le concours du duc de Mercœur, c'est ce prince qu'il s'efforça d'abord de conquérir. Quand il crut avoir réussi, il députa au roi d'Espagne un cordelier espagnol, Mathieu d'Aguirre, avec des lettres de créance et des instructions verbales, au mois de janvier 1591. Philippe II s'empressa d'expédier à Nantes un représentant chargé de traiter cette affaire avec le concours de Georges d'Aradon. A la première entrevue, qui eut lieu le 8 mai suivant, le gouverneur de Bretagne se déroba sous divers prétextes et Philippe II, tout en continuant ses envois de troupes et d'argent en Bretagne et en y maintenant son représentant, ordonna à ce dernier de suspendre provisoirement la négociation. Cet échec ne découragea pas Georges d'Aradon. Il continua ses démarches auprès du duc, aida de ses conseils le représentant d'Espagne, dans la distribution de ses largesses. Dans sa correspondance au sujet de cette affaire, on ne trouve rien qui soit capable de diminuer son caractère. Sa bonne foi égale son désintéressement et, à ses yeux, la cause catholique s'identifie avec celle de l'Espagne. Il assista aux États de la Ligue assemblés à Vannes, au mois de mars 1592 et y sollicita en vain la punition du fameux La Fontenelle, célèbre par ses brigandages. Député aux États généraux de la Ligue, qui se réunirent à Paris, à la fin de janvier 1593, il y fut élu promoteur de l'ordre du clergé. Dans un discours prononcé à la séance du 4 mars, il demanda la promulgation en France des décrets du concile de Trente. Quelques jours après, le

10 mars 1593, il était enfin préconisé. Il fut ensuite ordonné et sacré par Philippe Segar, cardinal-évêque de Plaisance et légat du Saint-Siège en France, et continua à siéger aux États jusqu'à leur séparation. Il prit possession de son siège, par procureur, le 6 août suivant. Rentré à Vannes au début du mois d'octobre, il s'attacha activement à l'administration de son diocèse et ne tarda pas à s'attirer l'affection de tous. Il continua néanmoins à prendre part aux affaires de la Ligue. C'est ainsi qu'il s'efforça en vain, en 1594, de rétablir l'accord entre le duc de Mercœur et le commandant des troupes espagnoles en Bretagne. A la fin de la même année, il refusa de représenter le gouverneur de Bretagne aux conférences d'Ancein, pour ne pas communiquer avec les hérétiques. Au début de l'année suivante, d'accord avec son frère, il recevait une garnison espagnole à Vannes. Il prit ensuite une part considérable aux conférences qui aboutirent au traité du 30 juin 1595, par lequel le duc de Mercœur, moyennant de grands avantages personnels et certains secours en hommes et en argent, s'engageait par serment à soutenir les droits de l'infante d'Espagne. L'absolution accordée, en septembre 1595, au roi Henri IV par le souverain pontife ne fit pas cesser son opposition, qui n'avait plus raison d'être. Au mois de janvier suivant, déjà malade, il faisait dire au représentant de Philippe II que lui et ses frères mourraient dans la fidélité « à ce qu'ils ont toujours dit ». Sa mort arriva le 31 mai 1596 et excita d'unanimes regrets. Il laissait en manuscrit une *Histoire de ce qui s'est passé en Basse-Bretagne pendant les troubles de la Religion*, que D. Lobineau se proposait de publier. Cet ouvrage est perdu.

Arch. nat., K. 1449-1450. — G. de Carné, *Documents sur la Ligue en Bretagne. Correspondance du duc de Mercœur et des ligueurs bretons avec l'Espagne*, 1899, ouvrage formant les t. xi et xii des *Archives de Bretagne, passim*. — D. Morice et Taillandier, *Hist. de Bretagne*, t. II, *Catalogue des évêques et abbés de Bretagne*, p. xxxvii. — *Gallia christiana*, t. XIV, col. 936. — Le Méné, *Hist. du diocèse de Vannes*, 1888, t. II, p. 34-40. — Saulnier, *Le Parlement de Bretagne*, 1903, t. II, p. 35-36. — Urvoey de Portzamparc, *L'évêché de Vannes au parlement de Bretagne*, dans *Revue morbihannaise*, 1909, t. XIII, p. 17-21. — A. de Barthélemy, *Documents inédits sur l'hist. de la Ligue de Bretagne*, 1880, p. 99-100. — Ch. Robert, *Les États de Bretagne à Vannes*, 1899, p. 17-20. — Kerviler, *Bibliographie bretonne*, t. I, p. 246. — De Thou, *Hist. univers.*, éd. de Bazile, 1742, t. VIII, p. 224, 258, 313. — Bernard, *Procès-verbaux des États généraux de 1593*, 1842, p. 7, 14, 379, 382 et 395. — De la Borderie, *Correspondances hist. des bénédictins bretons*, 1880, p. 129. — Grégoire, *La Ligue en Bretagne*, 1856, p. 59, 196.

M. G. BLAYO.

ARADOS, évêché de la Phénicie I^{re} ou Phénicie Maritime dépendant de Tyr. Arad ou Arados, aujourd'hui Rouad, est une petite île située à moins de trois kilomètres de la côte phénicienne, à peu près à mi-chemin entre Laodicée (Latakiéh) et Tripoli, au nord de l'embouchure de l'Eleuthoros (Nasr-el-Kébir). Malgré son exiguïté (800 mètres sur 500), cette île joua un rôle considérable dans l'histoire. Habitée de façon certaine dès le viii^e siècle av. J.-C. (Movers, *Die Phönizier*, 1849, t. II, part. I, p. 99), elle avait une population phénicienne qui s'adonnait avec succès à la navigation et au commerce. Elle fonda de nombreuses colonies sur la côte qui lui fait face, et si l'on en croit Dion Chrysostome, *Orat.* xxxiii, jusqu'à Tarse. Les habitants actuels de Rouad au nombre de 2 500, tous musulmans, ont hérité de l'habileté de leurs ancêtres comme plongeurs et comme marins. D'abord indépendante, Arad tomba au pouvoir des Perses, comme le reste de la Phénicie et s'allia avec eux contre Alexandre le Grand, puis porta secours aux Macédoniens pendant le siège de Tyr. Arrien, *Exped. Alex.*, II, XIII, 7; xx, 1. La ville retrouva une certaine indépendance

au iii^e siècle, mais elle la perdit au siècle suivant et finit par devenir possession romaine. Moaviyah s'en empara en 648. Elle dut avoir des chrétiens dès les temps apostoliques, mais la tradition qui y fait aller saint Pierre lui-même (Nicéphore, *H. E.*, II, 35; P. G., t. CXLIV, col. 848, est loin d'être certaine).

Arados eut peut-être des évêques de bonne heure, mais nous ne connaissons guère leurs noms qu'à partir du iv^e siècle, encore n'est-il pas toujours facile de les distinguer de ceux d'Antarados, la ville côtière bâtie en face d'Arados. Les deux sièges furent vraisemblablement unis jusqu'au milieu du v^e siècle. Cymatius est l'un des évêques que saint Athanase dit avoir été expulsés de leurs sièges par les ariens sous l'empereur Constance, *Hist. arian.*, P. G., t. XXV, col. 700; dans son *Apolog. de fuga*, *ibid.*, col. 648, il donne à Cymatius le titre d'Antarados et non celui d'Arados. Mocimus assista au premier concile de Constantinople. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 568. Musaeus, prit part au concile d'Éphèse avec le double titre d'Arados et d'Antarados. Mansi, *op. cit.*, t. IV, 1269. Comme la plupart des évêques orientaux, il fut du groupe des opposants qui refusa de délibérer (Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 1425, 1472); il souscrivit la lettre envoyée au clergé d'Hiérapolis en Euphratensis, (Mansi, *op. cit.*, t. V, col. 776), et la lettre des Orientaux aux évêques réunis à Constantinople. Mansi, *ibid.*, t. V, col. 797. Il est probable qu'il abandonna le parti de Nestorius, comme l'y invitait saint Cyrille d'Alexandrie dans une de ses lettres. P. G., t. LXXVII, col. 329-330. Ce Musaeus est probablement le même personnage que Moïse d'Antarados, que le *Chronicon Paschale*, P. G., t. XCII, col. 788, nous montre en 415 portant avec Articus de Constantinople les reliques du patriarche Joseph et de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Paul assiste au synode d'Antioche dans l'affaire d'Athanase de Perrhé avec le titre d'Arados et Antarados. Au concile de Chalcédoine, il signe simplement du titre d'Arados (Mansi, *op. cit.*, t. VI, col. 569, 1177; t. VII, col. 121, 432) et Alexandre s'intitule évêque d'Antarados. C'est probablement à cette époque qu'eut lieu la séparation des deux évêchés. Au lieu de Paul on trouve Olympius dans certains manuscrits. Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 402. Atticus souscrit en 458 la lettre des évêques de Phénicie I^{re} à l'empereur Léon sur la mort de saint Protérius d'Alexandrie. Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 557. Étienne assiste au concile de Jérusalem en 536. Mansi, *op. cit.*, t. VIII, col. 1171. Asyncrétius prend part au V^e concile œcuménique. Mansi, *op. cit.*, t. IX, col. 176, 392.

Titulaires latins, d'après l'*Annuaire pontifical* de 1916 : Rizzolati (Joseph-Marie) (1839-1862). Tordoya (Pierre-Joseph) (1880-1881). Mgr Taccone (Noé-Joseph), élu le 18 sept. 1911, vicaire apostolique du Honan méridional.

Smith's, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 185. — *Dictionnaire de la Bible*, t. I, p. 870. — Le Quien, *Or. christ.*, t. I, col. 827-830. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 360.

R. JANIN.

ARAE. Voir ARAS.

ARAGENA, évêché de Cappadoce dépendant de Césarée. Il ne nous est connu que par une *Notitia* composée sous Léon le Sage et publiée par H. Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 561. Le titre complet est 'Αραγένης ἡ τοῦ Μάνδων. Aragena se conserve à peine déformé dans Ayernas, nom que porte encore aujourd'hui le petit village de Scoupl (corruption d'ἐπισκοπή, évêché), au nord-est de Césarée. On ne sait à quelle époque Aragena devint évêché, mais ce fut probablement au ix^e siècle. Il disparut assez rapidement, peut-être à la suite des querelles

eligieuses entre grecs et arméniens qui troublèrent la Cappadoce au ^x^e et ^{xi}^e siècle. Aragena est le nom de la ville épiscopale, Mandae celui d'un important monastère des environs, dont l'église devint la cathédrale du nouveau diocèse. Une inscription que MM. Rott et Grégoire ont relevée dans ses ruines semble bien confirmer cette dualité de titre, qui était du reste fréquente en Cappadoce à la même époque. On ne connaît aucun évêque d'Aragena.

H. Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 561. — H. Grégoire, *L'évêché cappadocien d'Aragina*, dans *Βυζαντικῆ*, revue d'Athènes, 1909, p. 51-56. — Rott, *Kleine Dankmaeler*, p. 199 sq.

R. JANIN.

ARAGON (ROYAUME D'). — I. Origines. II. Les premiers siècles chrétiens. III. Invasion et domination musulmane. IV. États pyrénéens. La *Reconquista*. V. Les rois de Pampelune et d'Aragon. VI. Comtes d'Aragon. VII. Comté de Ribagorza. VIII. *Episcopi Aragonenses*. IX. Le premier royaume d'Aragon. X. Origine de la « Couronne d'Aragon ». XI. Liste des rois d'Aragon. XII. Expansion territoriale de la couronne d'Aragon. XIII. Politique religieuse de ces rois. XIV. La province ecclésiastique. XV. Situation de l'Église dans le royaume. XVI. L'Inquisition en Aragon. XVII. Diplomatie : Date des chartes.

Ce nom lui vient de la rivière Aragon, *Arrago* (Cf. *Corpus Inscript. latn.*, t. xi, n. 3281 à 3284) qui, née dans la région pyrénéenne, coulant d'abord de l'est à l'ouest, puis du nord au sud, va se jeter dans l'Èbre, en Navarre, après avoir reçu les eaux de l'Arga, l'ancien *Aragus*. Cf. S. Euloge, *Epistula ad Welisindum*, P. L., t. cxv, col. 846.

Il a été porté par deux royaumes, dont l'un fut l'extension de l'autre et qu'il importe de ne pas confondre. Le royaume d'Aragon proprement dit, celui qui va nous occuper ici spécialement, surgit peu à peu des États chrétiens qui se constituèrent au sud des Pyrénées à l'époque carolingienne et qui lentement progressa contre les Maures, jusqu'à occuper au début du ^{xiii}^e siècle ses limites actuelles. Descendant des Pyrénées avec le Gallego, entre la Navarre et la Catalogne, il franchit l'Èbre et s'étend à l'est de la Vieille Castille jusqu'à la région de Valence et de Cuenca. Il comprend aujourd'hui les trois provinces d'Huesca, de Saragosse et de Teruel, c'est-à-dire les diocèses de Jaca, Huesca, Barbastro, Saragosse, Tarazona (en partie) et Teruel.

L'autre est une fédération d'États, la *Corona de Aragon* (voir plus bas le n. X), née vers le milieu du ^{xii}^e siècle de l'alliance de l'Aragon et de la Catalogne et où entrèrent successivement Valence, les Baléares, le Roussillon, les Deux-Siciles, la Sardaigne, etc. Au sein de cet empire, dont l'histoire ne nous arrêtera que dans la mesure où elle commande celle de l'Aragon, celui-ci conserva toujours sa physionomie propre, jusqu'au jour où le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle (1469) ouvrit l'ère de l'unité hispanique, ou si l'on veut, jusqu'au règne du premier roi bourbon Philippe V qui, après 1706, enleva définitivement à ces États, lesquels s'étaient « prononcés » pour l'archiduc d'Autriche, l'éphémère Carlos III, la dernière trace des antiques libertés.

I. ORIGINES. — Quelques siècles après le royaume de *Tarlessus* à Cadix, mais antérieurement au ^{vi}^e siècle av. J.-C., par-dessus le fond primitif de la population « ligure », un vaste empire ibère s'était constitué dans la région de l'Èbre (Voir C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, Paris, 1920, t. i, p. 258 sq.). Le noyau paraît en avoir été le peuple de l'Aragon, celui des Ilgeretes (Huesca et Lerida) et des *Lacetalani* (Jaca), autour duquel se groupèrent les deux plus importants après lui, les *Vascones* de Navarre et les *Ausetani* de Catalogne (cf. Othmer,

Die Stämme von Hispania Tarraconensis, Berlin, 1894). Il passa l'Èbre et couvrit en gros les régions connues aujourd'hui sous le nom d'Aragon. Dès cette date reculée, Huesca, l'antique *Osca*, semble prédestinée à devenir l'âme du pays. Les invasions celtes mordirent à peine, surtout vers le sud, les bords de l'empire ibère, lequel d'ailleurs ne tarda pas à s'écrouler. Lors de l'arrivée des Romains, chacune des « nations » fédérées par lui avait retrouvé son indépendance.

Les régions aragonaises, dans l'Espagne romaine, appartiennent à la *Hispania citerior*. Dès 197 av. J.-C., la limite nord de celle-ci atteignait l'est d'Oyarzun sur les rives du Gallego, limite occidentale du territoire des Ilgeretes. À l'ouest cette frontière variait selon la situation mouvante des Celtibères. Cf. N. Feliciani, *Contributi alla geografia antica della Spagna*, dans *Rivista di storia antica*, 1905, t. x, p. 3-30; Götzfried, *Annalen der römischen Provinzen beider Spanien* (218-154), Erlangen, 1907.

Vers 80 à 73 av. J. C., le général romain Sertorius, créateur de la Celtibérie indépendante, fit sa capitale de Huesca, πόλιν μεγάλην (Plutarque, *Sertorius*, 14), qui retrouva un moment sa gloire d'autrefois, embellie par la vie romaine. Une fois de plus, l'Aragon aspirait à naître. Sertorius établit à Huesca un sénat, le siège de la magistrature principale de la province et des écoles sur le modèle de celles qui existaient à Rome pour l'éducation des enfants nobles. Il rêvait la fusion complète, droits et coutumes, du Latin et du barbare, lorsque, en 73, il fut assassiné à Huesca par son lieutenant Porsenna. Cf. C. Jullian, *op. cit.*, t. iii, p. 104 sq., et *passim*; Stahl, *De bello Sertoriano*, Erlangen, 1908.

Sous l'Empire, la région appartient au *diocesis Tarraconensis* de la *Prov. Tarraconensis*, Saragosse, l'ancienne *Salduba*, où Auguste créa une colonie de vétérans, qui prit son nom *Caesaraugusta*, devint le chef-lieu d'un des sept *Conventus Juridici* de la province, duquel dépendirent cinquante-deux peuplades réparties en quatre groupes : *Ilgeretes*, *Vascones*, *Celtiberi* (dont *Bilbilis* qui vit naître le poète Martial), *Edetani*. Cf. Mispoulet, *Transformations administratives de l'Espagne aux trois premiers siècles*, dans *Revue de philologie*, 1911. Sur *Bilbilis*, voir N. Sentenach, *Bilbilis* dans *Rev. de Archivos*, 1918.

En 412, la *Tarraconensis* fut, avec la Narbonnaise, confiée par l'empereur Honorius au goth Ataulf. La région allait échapper définitivement à l'Empire. En 452, Richarius, roi des Suèves, s'empara de *Caesaraugusta*, laquelle, en 466, passa au pouvoir des Wisigoths, qui maintinrent à la province sa texture traditionnelle. Cf. D. Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germanischen Völker bis zum Mitte des sechsten Jahrhunderts*, Munich-Berlin, 1909, p. 118-130; 180-182.

II. LES PREMIERS SIÈCLES CHRÉTIENS. — L'Espagne est vraisemblablement une des premières nations de l'Occident qui reçut le christianisme. La fréquence des colonies juives y rend très plausible le voyage de saint Paul. Voir E. Dubowy, *Klemens von Rom über die Reise Pauli nach Spanien*, Fribourg, 1914. La légende des *siete convertidos*, si elle conserve quelque base historique (voir L. Duchesne, *Saint-Jacques en Galice*, dans *Ann. du Midi*, 1900, t. xiii, p. 164-166) permet d'entrevoir que la religion nouvelle ne dut guère tarder de remonter de la Bétique à la Tarraconaise.

À Saragosse cependant, comme à Tarragone où Fructueux allait, en 258, subir le martyre, c'est seulement vers 254, en même temps qu'à Léon, à Mérida, à Astorga, qu'une communauté chrétienne apparaît pour la première fois. Elle était présidée par l'évêque Félix, qualifié de *fidei cultor ac defensor veritatis* par

saint Cyprien, à qui il avait écrit. Saint Cyprien, *Epist.*, t. LXVII, édit. Halm, p. 740

Au début du IV^e siècle, nous rencontrons des personnages mieux dessinés : l'évêque Valère et son diacre saint Vincent, les dix-huit martyrs et sainte Engratia. Voir H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 412 sq. Les fastes de l'Église de Saragosse à ce moment sont célèbres par un autre aragonais, peut-être originaire de Saragosse même, le poète Prudence. En 380, le synode de Saragosse contre Priscillien (cf. Fr. Lauchert, *Die Kanones der wicht altkirchl. Concilien*, Fribourg, 1896, p. 175-176; E. Ch. Babut, *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909, p. 39 sq., 97-104 et 244-247).

Au nord et à l'ouest, l'histoire se tait plus longtemps. Cependant le christianisme serait attesté dans la région pyrénéenne à Boltaña dès le IV^e-V^e siècle (?) si l'on fixe à cette date la curieuse inscription sépulcrale avec mosaïque, dédiée par Maria... MACEDONIO P. R. B. CONJUGI SUO... Cf. R. del Arco, *Nuevos restos romanos hallados en Coscojuela de Fantova (Huesca)*, dans *Bolet. de la Ac. de la historia*, 1919, t. LXXV, p. 127-142 et du même, *Algunos datos sobre la arqueologia romana del Alto-Aragon*, dans *Rev. de archivos*, 1921, t. XLII, p. 610 sq.

Le premier évêque connu de Tarazona est Félix qui, en 449, faisant cause commune avec les Bagaudes, tomba dans sa cathédrale sous les coups des soldats de Basilus (Idace, *Chronic. Continuatio*, dans *Monum. Germ. Auct. antiquis.*, t. XI, p. 25). Quelques années plus tard, en 464, une lettre du pape saint Hilaire à Ascanius de Tarragone (*P. L.*, t. VIII, col. 17) révèle l'existence d'un évêque à Cascante, l'ancienne *Cascantum* (Hübner, *Inscriptiones Hispaniae*, t. II, n. 4321), dans le diocèse actuel de Tarazona.

A Huesca, il faut attendre non point 589, comme on le croyait jadis, mais les souscriptions du second concile de Tolède (527) avant de rencontrer pour la première fois un évêque d'Huesca : Elpidius, frère de Justinien de Valence, de Just d'Urgel et de Nebridius d'Egara (Isidore de Séville, *De viris illustribus*, XXXIV, *P. L.*, t. LXXXIII, col. 1100). Voir H. Quentin, *Elpidius évêque d'Huesca et les souscriptions du deuxième concile de Tolède*, dans *Rev. bénéd.*, avril et octobre 1906. Rien à retenir des objections de Fita, *Patrologia visigotica*, dans *Bol. Ac. hist.*, 1906, t. XLIX, p. 137-165.

Ces évêchés furent les seuls qui, dans la Tarraconaise wisigothique, firent partie de l'Aragon actuel. Nous laissons de côté certains sièges de la Carthaginaise, de localisation douteuse, tels que *Segobriga* ou *Arcavica* (voir ces noms), dont le territoire aurait pu appartenir plus tard à l'Aragon. La *Hitacio* de Wamba, document suspect, dont l'authenticité est soutenue aujourd'hui par A. Blazquez (*La Hitacion de Wamba, estudio historico*, Madrid, 1907, extrait de *Rev. de Archivos*, t. X, p. 67-107) leur assigne des limites (Flores, *Esp. sagr.*, t. IV, p. 238), sur l'interprétation desquelles il n'y a pas lieu d'insister ici.

Vers la fin du IV^e siècle, la *Tarraconensis* romaine s'était muée peu à peu en province ecclésiastique avec, pour métropolitain, l'évêque de Tarragone. La lettre de saint Sirice à Himerius de Tarragone en 385 (*P. L.*, t. XIII, col. 1132-1146), semble rappeler à celui-ci qu'il exerce sur les évêques, *qui in tua sunt dioecesi constituti*, un certain magistère, distinct de la mission qu'il lui confie occasionnellement, à l'égard des évêques des autres provinces hispaniques. Mais ce titre et ces pouvoirs de métropolitain, saint Étienne les reconnaît expressément à Ascanius de Tarragone, en 465, au cours de la controverse à laquelle nous fîmes allusion plus haut, qui unit les évêques de la Tarraconaise contre Silvanus de Calahorra. *P. L.*, t. LVIII, col. 12-20 voir col. 18 : *ut nullus praeter notitiam aique con-*

sensum fratris Ascanii metropolitani aliquatenus consecratur antistes.

Peu après, s'organisent les conciles de la Tarraconaise : en 516 celui de Tarragone, en 517 celui de Girone, en 524 ceux de Lerida et de Valence, etc. Relevons ici ceux de 592 à Saragosse, de 598 à Huesca, de 691 enfin à Saragosse.

Vers cette même époque des établissements monastiques assurés illustrent les prescriptions conciliaires. Au VI^e siècle dans les gorges des Pyrénées, le *monasterium Asanense* (diocèse actuel de Barbastro), fondé par saint Victorien, dont Venance l'ortunat a écrit l'építaphe, *Carmina*, IV, 11, ed. Leo dans *Mon. Germ. Auctores antiquis.*, t. IV, a, p. 87, où Victorianus est dit : *Plurima per patriam monachorum examina fundens*. Cf. Hübner, *Inscriptionum Hispaniae christianarum, Supplementum*, Berlin, 1900, n. 389-390, pp. 73-74. Voir ASAN. A Saragosse, à la fin du VI^e siècle, le monastère de la basilique des XVIII^e martyrs où, sous l'épiscopat de saint Braulio, se réfugia Eugène de Tolède, rapporte saint Ildephonse, *De vir. illustr.*, 14, *P. L.*, t. XCVI, col. 204, *ibique... propositum monachi decenter incoluit*. On y devait pratiquer la règle de Jean de Biclar, au témoignage d'Eugène lui-même, *Carmin.*, *Appendix*, XXIV, ed. Vollmer, *Mon. Germ.*, p. 277, qui parle de moines invités à suivre l'exemple de Paul, d'Antoine et de Jean. Un peu auparavant, avait vécu aux pieds du Moncayo l'ermite saint Émilien dont saint Braulio nous a laissé la vie. *P. L.*, t. LXXX, col. 699-714. Voir aussi Eugène de Tolède, *ibid.*, col. 361-362. Cf. H. v. Schubert, *Gesch. der christl. Kirche im Frühmittelalter*, Tübingue, p. 173-185, 254-256.

L'esprit d'indépendance que, dès l'aube de l'histoire, nous avions vu surgir dans la région pyrénéenne s'affirme toujours aussi vivace dans sa rébellion contre l'unité wisigothique. Didyme et Verinianus s'étaient opposés à l'entrée en Espagne des barbares. Orose, *Historiae*, VII, 40, *P. L.*, t. XXXI, col. 1166. Les Bagaudes tentent une nouvelle guerre servile. Hidace, *Continuatio Chronicorum*, ed. Mommsen, t. XI, Berlin, 1894, p. 24-27. Les évêques, tels que Félix de Tarazona, s'associent à la résistance et parfois la conduisent. Euric dut conquérir Saragosse, Pampelune et mener la lutte contre la noblesse de la Tarraconaise. Atholocus, évêque de Narbonne, uni aux comtes Gravista et Wildigern, guerroya contre Reccarede; le duc Paul (673) tient en échec l'autorité de Wamba. Rodrigue assiégeait Pampelune à l'heure même où les Arabes apparurent pour la première fois aux Portes d'Hercule.

C'est contre cette indomptable force de résistance qu'allait se briser à la longue le joug le plus rude qui pesa sur cette région, celui des conquérants africains.

III. INVASION ET DOMINATION MUSULMANE. — En 713, une seconde vague d'envahisseurs conduite par Muza ben Noçair, gouverneur d'Afrique, atteignit Saragosse, dont elle s'empara, on ne sait trop en quelles circonstances et se dirigeait vers la mer. Taric, le lieutenant de Muza, recevait la soumission du comte de Tarazona, Fortunio, que le goût du pouvoir allait conduire à l'apostasie et qui devint la souche de la famille des Benukaçi. Huesca capitula pour éviter les rigueurs des représailles coraniques. Cf. *Bol. Ac. hist.*, t. XXI, p. 494. Les renseignements qui nous sont venus sur ces événements sont d'ailleurs fort vagues. F. Cordera (*Limites probables de la conquista arabe en la Cordillera pirenaica*, dans *Bol. Ac. hist.*, 1906, t. LXVIII, p. 289-311) suppose que les hordes africaines ne se maintinrent jamais sur les contreforts pyrénéens, la limite de leur pouvoir s'arrêtant vers Alquezar en Sobrarbe, vers Roda en Ribagorça et Ager en Pallares.

La région de la « frontière supérieure », c'est-à-dire

l'Aragon avait été occupée par les Yemenies, sur lesquels l'aristocratie arabe maintint une influence qui lui permit une réelle indépendance à l'égard de Cordoue, ce qui explique le silence observé à leur endroit par les historiens officiels jusqu'au XI^e siècle.

Saracusta (Saragosse) devint la capitale d'un gouvernement qui reconstituait en gros l'ancienne Tarraconaise wisigothique. Trois familles y furent particulièrement puissantes, s'alliant plus d'une fois avec les rois chrétiens, dont il leur arriva d'épouser les filles. Celles des Benu Kaçi, ou Benu Lope, ou Benu Muza, dont il vient d'être question, qui représentait en Aragon le parti des renégats et exerça une grande influence surtout en Rioja au VIII^e-IX^e siècle. Celles des Tochibies représentant du parti arabe yemeni, qui supplanta les Benu Kaçi et s'établit à Saragosse, Daroca et Calatayud. Enfin la famille des Benu Ataul, à laquelle appartint Mohamed Ataul, roi d'Huesca (voir ATAUL).

Il faut leur joindre la puissante dynastie des Benihud, rois de Saragosse, Lerida, Calatayud et Tudela, dont le dernier représentant, Abdelmelic, fut chassé de Saragosse par les Almoravides, neuf ans avant la prise de cette ville par Alfonso el Batallador (1118). Sur toutes ces questions, voir les importants travaux de l'initiateur de la jeune école arabisante espagnole, M. F. Codera, dont les plus utiles ont été réunis par lui dans ses *Estudios críticos de historia arabe española*, Saragosse, 1903-1917, t. VII-IX de la Col. des *Estudios arabigos*.

L'invasion fut fatale à l'organisation ecclésiastique. Les évêchés de Tarazona et d'Huesca disparurent dans la tourmente, sans laisser de trace. A Saragosse seulement l'épiscopat se maintint, au moins d'une façon intermittente, jusqu'à l'arrivée des Almoravides. Voir SARAGOSSE.

IV. ÉTATS PYRÉNÉENS. — LA « RECONQUISTA ». — L'histoire des origines de la *reconquista* pyrénéenne est le problème le plus ardu peut-être de l'histoire du haut moyen âge espagnol, qui en compte tant. L'obscurité et la rareté des documents, les divergences des annales franques et hispaniques, les perspectives solitaires des sources arabes se compliquent encore de l'hostilité des légendes patriotiques, qui si longtemps divisèrent navarrais et aragonais, y compris leurs historiens jusqu'au début du XIX^e siècle. Seul, le vieil Oihenart (1656) avait entrevu la vérité que dégagèrent après lui Traggia (1805), J. Oliver y Hurtado (1866), T. Ximenez de Embrun (1878), puis plus récemment J. de Jaurgain (1898-1902), en dépit de trop nombreuses fantaisies généalogiques, F. Codera, très impressionné par les chroniques arabes (1903), M. Serrano y Sanz (1912), le plus récent et le plus indépendant. Voici ce qu'il est permis d'entrevoir aujourd'hui de cette histoire.

Les *Vascones* pyrénéens opposèrent au joug des nouveaux conquérants africains le même esprit d'indépendance qui avait tenu en échec les régimes antérieurs. Dominés pour un temps, ils s'alliaient volontiers aux Francs contre leurs maîtres musulmans et non moins volontiers à ceux-ci contre les entreprises des Francs. A ce jeu, ils allaient gagner, grâce à la faiblesse des deux pouvoirs centraux sur ces marches roitières, de constituer enfin leurs nationalités. L'impulsion première vint de ces mêmes expéditions des empereurs francs, qui n'exercèrent jamais sur ces régions qu'une suzeraineté d'apparat et dont l'action cessa promptement de se faire sentir avec le déclin de l'empire carolingien.

Le souvenir de trois ou quatre de ces expéditions nous est parvenu. En 778, la célèbre campagne de Charlemagne, appelé par les Arabes eux-mêmes (cf. Éginhard, *Annales* et *Vita Karolimagni*) qui paraît à

Pampelune, où il reçoit la soumission du wali d'Huesca Abou Taher, atteint Saragosse et, au retour, rase les murailles de Pampelune, mesure de défiance à l'égard des *Vascones*, qui s'en vengèrent à Roncevaux de la façon que l'on sait.

A ce moment, la Vasconie, au sud comme au nord des Pyrénées, fit partie pour un temps du royaume d'Aquitaine créé par Charlemagne en faveur de Louis le Débonnaire. En 800, une expédition de ce dernier atteignit Huesca qu'il ravagea. Astronomus, *Vita Ludovici*, P. L., t. civ, col. 933. Cette offensive était dirigée contre les Maures. En 812 (Astr., *ibid.*) le jeune roi reparut contre Pampelune, attiré par une des nombreuses révoltes des *Vascones*.

Dès 817 cependant, la Vasconie transpyrénéenne échappait à l'influence franque. Pour y remédier, le nouveau roi d'Aquitaine Pépin I^{er} envoya contre eux vers 824, des forces nombreuses, sous le commandement des comtes Ebles et Aznar qui, au retour de Pampelune, se firent battre dans un défilé de la montagne par les *Vascones*, qui *Eblum quidem Cordubam regi Sarracenorum miserunt, Asenario vere tanquam qui eos affinitate sanguinis tangeret pepercere*. Astronomus, *ibid.*, col. 953. Sur cette expédition, voir les objections d'ailleurs peu solides de Codera, *Estudios críticos*, 1903, p. 185-199. Nous retrouverons plus loin le comte Aznar aux origines du comté d'Aragon.

A ce moment, nous distinguons dans la brume trois centres d'attraction qui, de l'Atlantique à la *Murca hispanica*, se forment sous le patronage franc bientôt rejeté. A l'ouest, le royaume de Pampelune, plus tard Pampelune-Aragon, qui allait englober les deux autres avant de disparaître. Au centre dans la région de Jaca, le comté d'Aragon, conquis peu à peu sur les Maures. A l'est le comté de Ribagorza-Pallares, sous l'influence plus immédiate de la *Marca hispanica*, grâce à laquelle l'autorité carolingienne semble s'y être fait sentir plus profondément.

V. ROIS DE PAMPELUNE ET D'ARAGON. — Sur l'histoire du royaume de Pampelune-Aragon, nous possédons un document malheureusement trop concis, mais d'indubitable valeur : les généalogies, dites du codex de Meyra (Voir plus loin, Bibliographie, n. 5), texte dont le noyau primitif remonte aux environs de 960, car il traite en contemporain le roi de Léon, Sanche I le Gros (955-967). Il se présente comme le répertoire — sans doute tendancieux — des alliances de famille du roi de Pampelune, Garcia Sanchez I, mort en 970 et donc des droits éventuels auxquels celui-ci pouvait de chef prétendre sur la plupart des maisons ses voisines; droits dont quelques-uns ne tardèrent pas d'ailleurs à être réalisés par lui-même. A la généalogie de sa race, celle de Garcia Jimenez, la seconde famille qui domina Pampelune il joint celle de la première, dite de Garcia Arista, à laquelle le rattachaient plusieurs mariages, celles encore des comtes d'Aragon, de Ribagorza Pallares, voire même des maisons de Toulouse et de Gascogne.

Voici, en suivant de près le texte de Meyra, dont nous admettons dans ses grandes lignes l'autorité, l'ordre de ces « rois » très discutés.

1^o Première dynastie de Garcia Arista. — 1^o Garcia Arista, dont le nom seul subsiste. Sur lui, un texte du XII^e siècle, *De rebus Hispaniae* (v, 25), de Rodrigo Ximenez de Rada (dans Schott, *Hisp. illustrata*, Francfort, 1603, t. II, p. 91) rapporte que cet Arista *aduenit ex Bigorciae comitatu*, souvenir de la Bigorre, qui nous ramène aux expéditions carolingiennes. Établi d'abord dans les Pyrénées, il poussa peu à peu ses conquêtes jusqu'à la plaine de Navarre. Ceci nous reporterait peut-être vers 817, au plus tard, vers 842, où la rébellion des Beni Muza devait favoriser l'expansion chrétienne. Il avait d'ailleurs accordé sa fille

Assona à Muza ben Zeyad el Djedzaï, seigneur de Borja et de Terrero en Aragon, puis wali de Saragosse et qui, révolté, se donna le titre de troisième roi d'Espagne.

2. Garcia Iñiguez, son fils. Avec lui commence l'histoire. En 860, il est fortement établi à Pampelune. Les renseignements fournis à son sujet par les auteurs arabes (Ain Nuwari) ne concordent guère avec ceux de la Chronique de Sébastien. Il fonda le monastère de Santa Maria de Fontfrida, consacré par l'évêque de Pampelune Welisindus lequel est attesté vers 848 par saint Euloge. En 867, une charte du comte d'Aragon Galindo-Aznar le déclare : *regnante Garsia... Eneconis in Pampilona*. Il mourut en lutte contre les Sarrasins, peut-être à la bataille d'Aybar, en 882.

3. Fortun Garces « el Monje », fils du précédent (882?-905) appelé *Ibn Alacela* par les Arabes qui le retinrent prisonnier durant la vie de son père. Dans une charte du 17 mars 901, au monastère de Leyre, il se nomme lui-même *Fertunius rex, proles regis Garsie*. En 893, il avait réglé avec Galindo Aznarez, comte d'Aragon, les limites du monastère de Labasal. Un texte de peu d'autorité, le *Libro de la regla* de l'abbaye de Leyre, rédigé vers le xiii^e siècle, rapporte qu'il mourut moine à Leyre. Il y aurait peut-être là un lointain souvenir de la révolution qui fit passer le pouvoir, après Fortun Garces, aux mains d'une famille prochainement apparentée à la sienne, celle de Garcia Jimenez.

2^e Seconde dynastie de Garcia Jimenez. — Garcia Jimenez n'a pas dû régner et n'apparaît dans les généalogies que comme souche de la nouvelle famille. Époux en secondes noces de Dadildis, fille du comte de Pallares-Ribagorza, Raymond, il avait donné sa fille Sancha à Inigo Fortun, héritier évincé du roi Fortun Garces. Son second fils, le roi Sancho Garces, avait épousé la reine Tota Aznarez, petite fille d'un frère de Fortun, un autre Sancho Garces. Son fils aîné, né d'un premier lit, Inigo Garces avait épousé Jimena, une petite fille de Fortun tandis que son troisième fils Jimeno Garces devenait le mari de Sancha Aznarès, sœur de la reine Tota. Toutes ces alliances désignaient trop clairement cette famille pour le trône, une fois disparu l'obstacle d'Inigo Fortun.

4. Sancho I Garces (905?-925) fils de Garcia Jimenez, qui fut sans doute le premier roi de la seconde dynastie et que le Codex de Meyra traite de *optime imperator*. Sur la foi de documents interpolés, on l'a confondu parfois avec l'autre Sancho Garces, grand père de sa femme Toda et frère de Fortun, à qui une charte de 867, signalée plus haut, donne le titre de *rex*, c'est-à-dire en l'espèce, fils de roi. Sancho Garces apparaît en diverses donations à Leyre (918), à Fontfrida (921), à San Pedro de Siresa (922). Il conquit les terres et les châteaux que les musulmans possédaient en Aragon et dans la Rioja et étendit sa domination jusqu'au delà de Tudela et de Najera, d'après la chronique rédigée en 976 par le moine Vigila, à Albelda, monastère fondé par lui en 924. Il mourut en 925.

5. Garcia I Sanchez (925-970), fils du précédent, le dernier des rois de Pampelune nommé par la généalogie. Il avait épousé Andregoto, fille du comte d'Aragon Galindo Aznarez et de Sancha sa grande tante, première femme d'Inigo Fortun. Depuis 918, il portait le titre de roi de Najera et de la Rioja, sous la régence de son oncle Jimeno Garces, à qui quelques documents donnent à ce moment le titre de roi.

En 921 (?), à la bataille de Junquera, il fut vaincu par Abd el Rahman, calife de Cordoue, en même temps qu'Ordoño II de Léon. Pour la première fois le comté d'Aragon, dont les liens avec l'empire franc furent toujours assez lâches, entre sous la mouvance du royaume

de Pampelune, grâce au mariage de Garcia avec Andregoto. En 944, celui-ci confirmait une donation de dîmes, faites en Aragon à l'abbaye de Leyre par l'évêque de Pampelune Galindo, dernier vestige d'une influence dans le comté des évêques de Pampelune, qui s'effaçait en ce temps-là avec la création du nouvel évêché des Aragonais (Voir plus loin, n. VIII). Avant 948, il avait donné l'Aragon en apanage à son fils Sancho, qu'il chargeait d'en défendre le territoire contre les incursions des Tochibies de Saragosse. Il mourut en 970. Sur son règne, voir dans Oliver y Hurtado *op. cit.*, p. 109-110, un fragment de chronique *De Pamplona*, tiré également du codex de Meyra (fol. 231) et qui clôt les généalogies, sans leur appartenir.

6. Sancho II Garces Abarca (970-995), fils du précédent. Le premier qui signe *Regnante in Aragone et Pampilona* (charte du 29 juin 971), puis en 987 : *Regnante in Navarra et in Aragone et in Naxera et usque ad montes d'Ocha* (Auca-Burgos). Diverses donations à San Pedro de Siresa (971), à San Andres de Cirueña, fondé par lui (972), à San Juan de la Peña, qui entre alors définitivement dans l'histoire (983 et 987).

Le comté d'Aragon, dont les comtes porteront à l'avenir le titre de comtes de Atares, est érigé en une sorte de royaume honoraire, dont le roi donne l'administration sous sa suzeraineté successivement à ses deux fils, le second, Ramire, mort en 992 et le troisième Gonzalve, qui lui survécut.

Vers 991-992, son influence et ses armes dépassant le jeune royaume d'Aragon commencent à s'imposer en Ribagorza. En 982-983, il avait organisé une expédition, qui lui valut son surnom d'Abarca, pour porter secours contre les Normands à son beau-frère Guillaume-Sanche, duc de Gascogne. En 981, il fut, d'après les sources arabes, au nombre des princes chrétiens vaincus par Hajib de Hixem II à la bataille de la Rueda, près de Simancas. Il mourut au commencement de 995. Cf. D. C. Nuñez Berdonces, *Un documento inédito atribuido a Sancho Garces Abarca*, dans *Bolet. Ac. Historia*, t. LXV, p. 302.

7. Garcia II Sanchez el Tremulo (995-999), qui s'intitule *regnante me in Pampilona... et fratre meo Gundisalvo in Aragone*. Règne court et sans intérêt. Il mourut avant le 8 décembre, ne laissant de son mariage avec Jimena des Asturies qu'un fils, le suivant :

8. Sancho III Garces el Grande (999-1035), le dernier des rois de Pampelune-Aragon, qui, par ses conquêtes, fit de ses modestes possessions un puissant État englobant tout le nord et le nord-ouest de l'Espagne, passant même les Pyrénées et dont l'influence commença à se faire sentir en Europe. Vers 1023, il se dit *rege in Pampilona, in Aragone, in Suprarbe, in Ripacorza, in omni Gasconia, in Asturias, in Legione sive in Astorica, in Najera, in Castella et in Alava*, vaste domaine aux frontières mouvantes, il est vrai. Son règne attend encore un historien ; les chapitres que lui a consacrés au xvii^e siècle le P. Moret, dans ses *Annales* et ses *Investigaciones*, avec des parties solides, sont, il est clair, bien insuffisantes aujourd'hui. Magallon, *Col. diplomatica de S. Juan de la Peña*, a bien étudié les documents aragonais de son temps. Les trop rares chartes de San Salvador de Oña, San Millan et Leyre n'ont pas encore trouvé d'éditeur. Sur San Millan, cf. *Indice de los documentos de los monasterios... en el Archivo de la Ac. de la Historia*, Madrid, 1861, t. I, p. 242-246.

Un des meilleurs titres de gloire de Sancho fut l'introduction, avant 1020, de la réforme de Cluny à San Juan de la Peña, par l'intermédiaire de l'abbé Paterne (confondu à tort par Sackur avec l'évêque de Saragosse du même nom, qui assista au concile de Jaca de 1063) et de l'évêque Sancho de Pampelune. L'ob-

servance clunisienne passa de là dans les divers monastères d'Aragon, Saint-Jacques d'Aybar, San Victorian de Sobrarbe, dont la restauration avait été commencée par lui, puis elle s'étendit à ses deux autres États de Navarre et de Castille. Événement considérable, qui allait régénérer jusque dans ses fondements l'Église d'Espagne, animée par ses épreuves séculaires, la dégager d'un nationalisme étroit et parfois périlleux (ce que quelques-uns en Espagne ne sont pas encore parvenus à pardonner aux clunistes), événement qui, en somme, a fait de ce roi un des grands bienfaiteurs religieux de son pays et de son époque. Cf. Sackur, *Die Cluniacenser*, t. II, p. 101-113.

Sancho acheva l'unité du futur royaume d'Aragon par l'annexion du comté de Ribagorza (voir plus bas n. VII), grâce à laquelle il put opposer, à l'est de ses États, une barrière définitive à l'expansion du comté de Catalogne et aux incursions des Maures.

Il avait épousé en 1001 Mayora de Castille. L'année qui précéda sa mort en 1034, Sancho, qui sentait que ses conquêtes trop rapides n'étaient pas toutes également durables, partagea ses possessions en plusieurs États, qui allaient former la contexture de l'Espagne médiévale du nord et qu'il distribua à ses fils. Aux enfants légitimes nés de son mariage avec Mayora il laissait : à l'aîné Garcia : la Navarre, état nouveau, issu du démembrement du royaume de Pampelune et englobant alors Alava et une partie de la Vieille Castille ; au second, Ferdinand I^{er} le Grand : Leon, la Galice et Burgos. Gonzalo, le troisième, reçut le royaume éphémère de Ribagorza, composé de Ribagorza, de Sobrarbe et des châteaux de Loarre et de San Emeterio.

L'ancien comté d'Aragon : de *Vadalonga* (Vadaluengo) *usque in finibus Ripacurtiae*, échut à un enfant naturel, qu'il avait eu avant son mariage, Ramire, lequel devint le premier roi d'Aragon (voir *infra* n. IX). On sait que l'ambition et la turbulence de ses fils, qui rendirent par ailleurs nécessaire ce partage, ne s'arrêtèrent pas devant l'honneur de leur mère, s'il y a quelque fondement à cette légende de l'accusation d'adultère élevée par eux contre la reine, légende signalée déjà au xiii^e siècle par Rodrigo, *De rebus Hispaniae*, V, 26, insérée par le roi Alphonse X de Castille dans la *Estoria de España* et qui a été admirablement étudiée par Menéndez y Pelayo, au prologue du t. VII de son édition des *Obras de Lope de Vega*, p. CCXLVII à CCXLVII. Cf. V. de la Fuente, *Don Sancho el Mayor y su familia*, dans *Estudios críticos*, Madrid, 1884, t. I, p. 25-81 et Serrano y Sanz, *op. cit.*, p. 403-427.

VI. COMTES D'ARAGON. — Le nouveau royaume de Ramire avait eu jusqu'ici une modeste histoire, dont les péripéties nous sont parvenues, non pas plus sûres mais moins embrouillées que celles de ses voisins. L'histoire commence pour lui au temps de Louis le Pieux et non pas en 759, comme le veulent les légendes nées du sol de Jaca. Il n'y a rien à retenir de l'histoire des chrétiens fuyant l'invasion musulmane et réfugiés sur le plateau de Pano, ni de la délivrance de Jaca en 759, par le comte wisigoth Aznar.

Les généalogies de Meya sont ici également le document essentiel, encore que certaines données légendaires paraissent avoir pénétré dans la vie des premiers comtes. Le texte dans Serrano y Sanz, p. 49-50, ou Oliver y Hurtado, p. 108-109.

En voici la liste : 1. Aznar I Galindez. Serait le comte Aznar de l'expédition de 824. Jaurgain (t. I, p. 278) le veut comte de la Vasconie citérieure, en 820. Grâce à son alliance avec Inigo Arista, il aurait conquis, vers 832, sur les Sarrasins le territoire de Jaca, qui forma le comté d'Aragon. Les généalogies de Meya, au contraire, nous font entrevoir un autre aspect de ces événements. Comte d'Aragon en 824, au

moment de son expédition, Aznar aurait été à cette occasion victime de la trahison de son gendre Garcia Malo, allié des Vascones et de Garcia Arista, dont il aurait épousé la fille, après avoir répudié Matrona, fille d'Aznar. Celui-ci, au lendemain de sa défaite, expulsé de ses États par Garcia, se serait réfugié en Cerdagne où Charlemagne (*sic*) lui aurait donné des terres.

2. Garcia Malo, dont il vient d'être question. Sa courte domination sur le comté d'Aragon semble acquise. La succession de son fils *Galindo Garces* l'est beaucoup moins, attestée par une donation au monastère de Siresa (Oliver y Hurtado, p. 110), datée de 883, erreur suspecte.

3. Galindo I Aznar, fils du comte Aznar, recouvra sûrement les possessions paternelles vers le milieu du ix^e siècle. Il vivait encore en 867, car il y a de sérieuses raisons de lui attribuer une donation de Javierregay à l'abbaye de Siresa, conservée par un cartulaire d'Huesca (Oliver y Hurtado, p. 119).

4. Aznar II Galindo, son fils, connu par les seules généalogies de Meya, épousa Onneca, fille du roi de Pampelune Garcia Iñiguez et donna sa fille en mariage au roi maure d'Huesca, Mohammed Ataül.

5. Galindo II Aznar, fils du précédent, épousa en secondes noces Sancha, fille de Garcia Jimenez I de Pampelune, dont il eut Andregoto, qui allait devenir femme du roi Garcia Sanchez I, auquel elle apporta le comté. Galindo vivait à la fin du ix^e siècle et au début du x^e siècle. En 893, il préside à la délimitation des possessions de Saint-Julien de Labasal (Magallon, p. 18) ; il fonde en 920 San Martin de Cercite (Magallon, p. 25) et assiste en 922 à une donation de Sancho Garces I à San Pedro de Siresa (Oliver y Hurtado, p. 118). Il dut mourir vers 930-935, le dernier comte de sa race.

6. Fortún Jimenez. De son mariage avec Sancha, Galindo Aznar n'avait eu que deux filles. Deux fils lui étaient venus de son premier mariage avec Acibella de Gascogne, l'évêque Redemptus et Miro. Ce ne fut pas Miro qui lui succéda, on l'a vu plus haut. Son gendre Garcia Sanchez I donna le comté en apanage à son jeune fils Sancho, à une date antérieure à 948. Sancho gouverna alors l'Aragon, sous la régence du comte *Fortún Jimenez*, dont le patronymique permet de supposer qu'il était apparenté à la dynastie de Pampelune et dont le P. Moret, *Anales*, p. 443, fait un fils de Jimeno Garces, frère de Sancho Garces I. Un document de 947, relatant la consécration de San Julian de Labasal (Magallon, p. 36-37), porte *ego comes Fortunio Scemenones de Aragon*. Un autre de 848 (Cart. de San Juan de la Peña) est plus explicite : *Fortunio Scemenonis et suo creato rege domno Sancio possidentes Aragon*.

Galindo II Aznar avait fait édifier le château d'Atharès. Les successeurs de Fortún Jimenez, les comtes Sancho Fortun I, Galindo Aznar I, Galindo Aznar II, Sancho Galindez, Galindo Sanchez, etc., devenus simples feudataires des rois d'Aragon, prirent le titre de comtes d'Atharès. Leur histoire sort de notre cadre.

VII. LE COMTÉ DE RIBAGORZA. — La troisième de ces agglomérations, surgies de l'influence carolingienne, dont nous parlons plus haut, fut le comté primitif de Ribagorza, région située à l'est du comté d'Aragon, entre Sobrarbe et le comté de Pallares, entre l'Esera et le Noguera. Ribagorza posséda plusieurs monastères importants. Celui d'Alaon ou monastère de la O., qui existait déjà en 819 et à qui donna une fâcheuse célébrité le « Privilège d'Alaon », faux fabriqué au xvii^e siècle par José Pellicer et qui si longtemps a embrouillé l'histoire de Charles le Chauve. Voir Serrano y Sanz, *op. cit.*, p. 77-92. Celui de San Pedro de Tabernas, contemporain du précédent et qui lui

aussi a jeté dans la circulation au ^{xv}^e siècle un autre faux de non moindre importance, la *Canonica* de Taberna (Serrano, p. 63-76). Celui de Santa Maria de Obarra, fondé vers 910 par le comte Bernard I et sa femme Toda. Ces deux derniers monastères furent agrégés à San Victorian, Obarra en 1076 par le roi Sancho Ramirez, Taberna un peu plus tard par Pedro I. Le monastère de Santa Maria de Labaix enfin, dont l'origine est inconnue et quelques autres.

Les Francs semblent s'être emparés de Pallares et de Ribagorza peu après la prise de Gironne (785) et il est possible que cette région n'ait jamais eu à subir la domination arabe. Le *Pagus Ribacurciensis*, d'après la charte de consécration de l'église d'Urgel (819), dépendait alors du *Comitatus Paliarensis*, qui fut toujours indépendant de la *Marca hispanica*.

La liste des comtes carolingiens qui l'administrèrent est assez douteuse : Fredolus (815), Bigo, Berenguer vers 825, Aznar. Après la séparation de l'Aquitaine et de la *Golia*, Pallares et Ribagorza demeurèrent dans la mouvance du comté de Toulouse. En 875, ils constituaient un fief autonome, possédé par un fils du comte Bernard de Toulouse, le comte Raymond, qui aurait donné sa sœur Dadildis à Garcia Jimenez de Pampelune. Du vivant de Raymond, Pallares passa aux mains de son frère Lope et Ribagorza devint un comté indépendant.

1. Bernard, fils de Raymond, fut le premier de ces comtes de Ribagorza. Il régna au début du ^x^e siècle et mourut avant 938. Il avait épousé Toda, fille du comte d'Aragon Galindo Aznar II. Il est le *Bernardo de Capio*, célèbre dans les légendes espagnoles du cycle de Roncevaux.

2. Raimundo I, fils du précédent, commença à régner vers 938 et épousa *Garsendis*, fille d'un comte Guilhen Garces de Gascogne. Leur fille Ava devint la femme du comte de Castille Garci Fernandez aux belles mains, fondateur avec elle du monastère de Covarrubias.

3. Unifredo, fils du précédent, vers 962 à 964 et qui dut mourir vers 980. A ce moment, commence la décadence de Ribagorza, accentuée par la rapide succession de ses comtes, morts jeunes sans enfants, et les incursions d'Almanzor. — 4. Isarn, frère d'Unifredo, lui succéda vers 981 et régna peu de temps. Sa mort doit être fixée entre 985 et 990, peut-être à Monzon, dans un combat contre les Maures. — 5. Arnal, autre frère d'Unifredo, mourut également sans postérité. — 6. Toda, sœur des précédents, épousa son oncle Suñer, fils de Lope, frère du comte Bernard. Il existe quelques diplômes de Suñer, dont l'un sûrement daté de 1003. — 7. Isarn II, Guillern Isárnez, bâtard du comte Isarn, appelé par Toda après la mort de Suñer et dont on conserve quelques chartes de date incertaine. Il serait mort vers 1008, en réprimant un soulèvement des populations du Val d'Aran.

8. Sancho III Garces, roi de Pampelune-Aragon. A la mort d'Isarn II, Ribagorza était entrée dans une phase des plus critiques. La révolte d'Aran, les invasions des musulmans, qui s'étaient établis dans une grande partie du comté, offraient aux plans du roi Sancho III Garces une opportunité qu'il ne laissa pas tomber. Revendiquant les droits qu'il tenait à la fois de son aïeule Dadildis et de sa femme Mayora, petite-fille d'Ava de Ribagorza, il y entra vers 1011, repoussant les Maures, au cours d'une série de campagnes qui dura plusieurs années. Il ne semble pas qu'il ait eu à rompre les hostilités avec le comte Raymond III de Pallares, que l'on voit quelque temps en partager avec lui la suzeraineté. On ne sait pas à quelle date exacte il en acheva la conquête. Ce fut sûrement avant 1023. Pendant quelque temps encore les comtes de

Pallares continuèrent à accorder des diplômes sur le territoire de Ribagorza.

9. Gonzalo roi de Ribagorza. Nous avons vu qu'en 1034 Sancho Garces III avait, en faveur de son fils Gonzalo, érigé Ribagorza en royaume. Il lui avait joint Sobrarbe, Loarre, etc. Gonzalo mourant sans postérité au début du règne de Ramire I d'Aragon, celui-ci annexa purement et simplement à ses États ce royaume d'un jour.

Plus tard, à diverses reprises, les rois d'Aragon érigèrent Ribagorza en comté, au profit de leurs descendants. Nous n'avons pas à nous en occuper ici.

VIII. « EPISCOPI ARAGONENSES ». — Devant le flot sarrasin qui reculait, la vie ecclésiastique se restaurait et des évêques nouveaux, après trois ou quatre siècles, venaient reprendre la place des anciens. Mais par quelle délégation, l'archevêché de Tarragone ayant été rétabli seulement en 1091 et les prérogatives de son métropolitain en 1118 par Gélase II ?

Pour les diocèses de la *Marca hispanica*, c'est-à-dire la Catalogne, l'autorité métropolitaine, on le sait, était exercée par l'archevêque de Narbonne. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, Paris, 1894, t. 1, p. 289-291. L'Aragon et la Navarre, semble-t-il, dépendirent à ce moment des archevêques d'Auch, héritiers des traditions des métropolitains d'Eauze. Voir J. F. Bladé, *Influence des métropolitains d'Eauze et des archevêques d'Auch en Navarre et en Aragon*, dans *Ann. du Midi*, t. VIII, p. 385-405 et suiv. C'est du moins ce qui ressort d'une lettre, malheureusement mutilée, de Bernard d'Auch (946) à Agapet II. Dom Brueges, *Chron. eccl. du diocèse d'Auch*, Toulouse, 1746, Preuves, p. 13-14. L'archevêque y expose que, conformément aux privilèges de ses prédécesseurs d'Eauze et à la demande des Espagnols, *plebs orbat a sine pastore*, il leur a consacré un évêque du nom de B. qu'il envoie à Rome.

Aucune trace directe, cependant, ne subsiste des liens qui ont pu rattacher à Eauze les rares évêques, dont, au ^x^e et ^{xi}^e siècle, après quelques apparitions des évêques de Pampelune au ^{ix}^e siècle, nous surprenons l'existence sur le vieux territoire d'Aragon. Ils s'intitulèrent *episcopi Aragonenses* ou de *Aragon*, jusqu'à la restauration du siège d'Huesca en 1096. Evêques itinérants, suivant les progrès de la *reconquista*, ils résidèrent un temps à Saint-Adrien de Sasave, où, nous apprend une charte de l'évêque Stephanus d'Huesca (1100-1104), on voyait de son temps les tombeaux de sept d'entre eux (Ramon de Huesca, *Teatro*, t. V, p. 374). Par ailleurs les signatures de quelques-uns semblent indiquer un transfert au monastère de San Pedro de Siresa, voire même à San Juan de la Peña ? Même après la restauration de Jaca et l'établissement provisoire de l'évêque dans cette ville (1063), en attendant la conquête d'Huesca, les évêques qui y vécurent conservèrent encore le titre devenu traditionnel d'*episcopus de Aragon*.

La liste de ces évêques ne sera définitive qu'après une critique serrée des rares documents qui l'établissent. Voici, après les éliminations indispensables — il faut supprimer tous les noms du ^{ix}^e siècle — comment on peut la présenter actuellement :

En 921, *Ferreolus*, le premier évêque assuré. Voir M. Oliver Hurtado, *Discursos*, p. 102. — En 947, *Fortunio episcopus de Aragona*; cf. J. de Jaurgain, *La Vasconie*, t. II, p. 201. — En 958, *Atho* (cf. Ramon de Huesca, *Teatro*, t. VI, p. 418-419), distinct de son contemporain *Atho de Roda*. Voir ces deux noms. — En 971-973, *Degius* ou *Decius*. J. de Jaurgain, *ibid.*, p. 203, peut-être à confondre avec le suivant. — En 983-987, *Oriolus episcopus Aragonensis*. Jaurgain, *ibid.*, p. 209. — De 1005 à 1036, *Mancius* contemporain de Sancho III el Grande. Cf. Magallon, *Col. dipl. de San Juan*

de la Peña, *passim*. — De 1036 à 1055 *Garsias, episcopus Sasabiensis, episcopus in Aragon*, etc., voir Ibarra, *Doc. Ramiro I, passim*, p. 240-241. La chronologie des documents est défectueuse. — De 1056 à 1076, *Sancho*, qui fut en 1073 le premier évêque de Jaca. Salarullana et Ibarra. *Doc. Sancho Ramirez, passim*. — De 1076 à 1086, *Garcia*, frère du roi Sancho Ramirez, lequel le pourvut en 1086 de l'évêché de Pampelune. Voir Salarullana et Ibarra, *ut supra*. — De 1087 à 1099, *Petrus* qui devint en 1096 le premier évêque d'Huesca. Voir Salarullana, etc. *ut supra*. La liste traditionnelle de ces évêques avec tous les noms adventices dans Gams, *Series*, p. 36.

Les limites mouvantes de l'évêché *Aragonensis* restèrent toujours, en gros, circonscrites à l'intérieur de celles de l'actuel diocèse de Jaca. Le comté de Ribagorza eut un évêque¹ à part, celui de Roda, évêché issu de l'éphémère diocèse d'Urgel et dont *Atho* porta le titre dès 939.² Sur cette église de Roda, qui prétendait se rattacher au souvenir de l'ancienne Ictosa et n'eut à cette époque aucun lien avec Lerida, voir Roda. On trouvera une étude excellente dans M. Serrano y Sanz, *Noticias*, etc., p. 453-498.

IX. LE PREMIER ROYAUME D'ARAGON. — Lorsqu'il sortit des mains de Sancho Garces III en 1034, le nouveau royaume conservait en gros les frontières de l'ancien comté d'Aragon. Sobrarbe même et Ribagorza, on l'a vu, restaient en dehors. A sa disparition, après un siècle, il avait atteint des frontières qui ne différaient guère de ses frontières définitives et les dépasseront même à certain moment du côté de la Castille.

Ses rois résidèrent en divers châteaux et successivement à Jaca, à Huesca, puis à Saragosse, où l'ancienne forteresse arabe de la Aljaferia, hors les murs de la ville, célèbre par les souvenirs du Cid, devint château royal sous Alfonso el Batallador. Le panthéon de ces premiers rois se trouvait à San Juan de la Peña. Cf. V. de la Fuente, *Panteones de los reyes de Aragon hasta mediados de siglo XII*, dans ses *Estudios criticos*, Madrid, 1884, t. I, p. 347-376.

Les plus vieux monastères, témoins d'un mystérieux passé, disparaissent tous successivement dans l'orbite des deux plus grands, San Juan de la Peña en Aragon et San Victorian en Sobrarbe, enrichis de nombreuses donations royales et qui seuls marqueront, durant le moyen âge, avec l'abbaye des chanoines de Monte Aragon. Le rôle joué alors dans les régions pyrénéennes par les bénédictins pour la restauration du pays à mesure qu'avancait la conquête, aura sa contrepartie à la fin du xii^e siècle, dans le sud, par l'action des grands monastères cisterciens, qui s'y établissent à ce moment. Les institutions politiques et sociales de ce premier royaume n'ont pas été étudiées jusqu'ici. L'influence française s'y fit sentir, comme en Catalogne, à un moindre degré cependant. La féodalité — les honores — y était plus absolue, plus indépendante du pouvoir royal qu'en Castille. Le *Fuero Juzgo* cependant y resta longtemps la loi commune. Depuis 1071 (plaid royal de Jaca, le 20 mars) on rencontre en Aragon des assemblées générales, mais ces premières Cortès ne réunissaient que la noblesse et le clergé.

1. Ramiro I (1035-1063), premier roi d'Aragon. Il ne se sentit pas satisfait de l'étroit royaume dont il avait hérité et, en dépit du serment fait à son père, il attaqua avec l'aide des Tochibies de Saragosse, son frère Garcia, à qui il voulut enlever la Navarre. Il fut vaincu (1039). Il avait été plus heureux en Ribagorza, dont les États lui revinrent en 1037, à la mort de son frère Gonzalo, assassiné au pont de Monclus. Pendant qu'il travaillait à chasser de sa nouvelle acquisition les derniers Maures, il fut battu et tué au siège de Graus (8 mai 1063).

Le 22 août 1036 il avait épousé Gilbergue de Bigorre, surnommée Ermesinde. Sur l'authenticité de son « acte de mariage », cf. Jaurgain, t. II, p. 601-605. Deux fils naquirent de ce mariage : Sancho son successeur et Garcia qui fut évêque de Jaca. Il acheva la restauration de San Victorian, commencée par son père et y établit comme abbé un champenois du nom de Jean (cf. Ibarra, p. 50, doc. du lundi 21 mai 1044).

Deux conciles auraient eu lieu sous son règne. L'un à S. Jean de la Peña, en 1062. Tejada, *Col. de canones... de España*, Madrid, 1859, t. III, p. 115-118. C'est un faux. Voir plus haut, col. 1146, AQUILINUS. L'autre est le concile de Jaca de 1063 (ou 1060?), où fut promulgué l'établissement à Jaca des évêques d'Aragon, en attendant la conquête de l'ancien siège épiscopal d'Huesca. D. Sangorrin, *El libro de la Cadena de Jaca*, Saragosse, 1921, p. 43-57. S'il fallait en croire une lettre, d'ailleurs discutée, de Grégoire VII à l'évêque D. Garcia de Jaca (Sangorrin, *op. cit.*, p. 75-84), ce serait à ce moment que l'évêque de Saragosse Paternus aurait concédé à l'Eglise de Jaca, l'église des *Santas Massas* de Saragosse, avec tous ses revenus, concession qui subsiste aujourd'hui encore. Une importante collection de documents, émanés de Ramiro ou écrits sous son règne, a été publiée par Ibarra, *Documentos corr. al reinado de Ramiro I (1034-1063)*, Saragosse, 1904. Voir du même, *La bastardia de D. Ramiro I de Aragon*, dans *Revista de Aragon*, 1903, p. 145-150 et *Matrimonios y descendencia de Ramiro*, dans la même revue, 1905, p. 121-128 et 165-172.

2. Sancho Ramirez (1063-1094), fils aîné de Ramiro et de Gilbergue. Au début de son règne, il continua la campagne contre les Maures. En 1064, avec l'appui des Aquitains et d'Armengol I d'Urgel, il chassait, nous apprend Ibn-Haiyan, Al-Mudafar de Barbastro, reprise d'ailleurs en 1065 par Al-Muktadir. Sancho Ramirez, marchant ensuite contre Huesca, Al-Muktadir fit alliance contre lui avec le roi de Navarre Sancho IV Garces (1073), ce qui donna occasion à Sancho Ramirez, à la mort de Sancho Garces assassiné par ses frères en 1076, de s'emparer de la plus grande partie de Navarre, dont il fut élu roi en juin 1076, laissant le reste à Alphonse VI de Castille. En 1081, il enlevait à Al Mutamen soutenu par le Cid, Graus, qu'il donna à San Victorian, en 1089, Monzon, et enfin il mourut tué, le 6 juillet 1094, au siège d'Huesca.

La nécessité d'organiser ses conquêtes lui fit distribuer des fueros, *cartas pueblas* et autres privilèges en faveur des chrétiens, qui allaient repeupler les villes nouvellement délivrées, le Castellar, Arguedar, Luna, etc. De 1086 à 1089, il avait construit le monastère forteresse de Monte Aragon, ouvrage avancé contre Huesca.

Il avait épousé en premières noces Félicie de Roucy, fille d'Hilduin II, comte de Roucy et de Ramerupt en Champagne (Hermann de Laon, *De miraculis sanctae Mariae Laudunensis*, P. L., t. CLVI, col. 965) et sœur de ce comte Ebles II de Roucy, lequel au témoignage de Grégoire VII, (*Epistola ad principes Hispaniae*, P. L., t. CXLVIII, col. 289) organisait en 1073 contre les Maures d'Espagne, en lutte avec son beau-frère, une croisade vraiment royale, dont l'importance effraya le roi de France, d'après Suger. Grégoire VII affirme à ce sujet ses prétentions de suzeraineté sur l'Espagne, *regnum Hispaniae ab antiquo proprii iuris sancti Petri*, thèse dont les conséquences vont se dérouler au siècle suivant.

Sous l'influence sans doute de Félicie, jointe à celle du futur Grégoire VII et du cardinal Hugo Candidus, légat d'Alexandre II, Sancho introduisait, en 1071, la liturgie romaine à San Juan de la Peña et sollicitait pour ce monastère le privilège de la protection apostolique. Sur ces événements voir plus haut Aquil-

LINUS et les deux lettres de Grégoire VII à Sancho et à Sancho uni à Alphonse de Castille, en 1074. P. L., t. CXLVIII, epist. LXIII et LXIV, col. 339.

Ces faits, joints à ceux qui vont suivre, amenaient entre le roi et les évêques une situation très tendue, qui occasionna la démission de l'évêque Sancho de Jaca (1075). Cf. Grégoire VII, lettre à Sancho, *ibidem*, col. 401.

Mais, ce qui poussa les choses à l'extrême, fut le privilège accordé à Sancho par Alexandre II (lettre aujourd'hui perdue, voir Jaffé, *Regesta*, n. 3461) de distribuer à son gré les églises et monastères conquis sur les Maures, en dehors des cathédrales. Cette faveur concédée en fait en vue des clunisiens et qui lésait les droits des évêques, suscita de leur part de telles protestations que Grégoire VII dut la confirmer à nouveau, avec menaces de censure, (lettre à Sancho du 17 février 1083, dans Pflugk-Hartung, *Acta pontificum rom. inedita*, Tübingue, 1881, t. 1, p. 53) et que la donation dut en être renouvelée avec plus de solennité encore, le 16 avril 1094, par Urbain II, dans une lettre à Pedro I d'Aragon. Pflugk-Hartung, *ibid.*, t. II, p. 152-154. Aux mss. consultés par Pflugk-Hartung, joindre le texte de la *Bibl. de la Ac. de la historia de Madrid*, reproduit par V. de la Fuente, *Hist. ecl. de España*, 1873, t. III, p. 520-522. Ce privilège, dans la suite, servit de base aux prétentions des rois d'Aragon et d'Espagne sur les dîmes des églises. Cf. J. de Vinuesa, *Diezmos de Legos en las iglesias de España*, Madrid, 1791. On sait que l'authenticité de ces deux lettres a été discutée (voir Pflugk-Hartung, *loc. cit.*); mais elle demeure probable.

Les documents datés du règne de Sancho Ramirez, dans le cartulaire de San Juan de la Peña, ont été édités par J. Salarrullana, *Documentos reales...* Saragosse, 1907 et par E. Ibarra, *Documentos particulares...* Saragosse, 1913, voir Bibliographie, n. 4.

3. Pedro I (1094-1104). Sancho Ramirez avait eu de Félicie de Roucy trois fils, qui tous les trois régnèrent après lui. L'aîné Pedro, qui régna le premier, enleva à la bataille d'Alcoraz la ville d'Huesca au roi de Saragosse Ahmed II Al-Mustain, allié du comte de Najera Garcia Ordoñez. L'évêque de Jaca se transporta à Huesca et le roi accorda l'église San Pedro el Viejo de cette ville aux bénédictins français de Saint-Pons de Thomières (Hérault), parmi lesquels vivait son frère Ramire. En 1101, tombait définitivement Barbastro, où fut transporté l'évêché de Roda. Pedro mourut le 29 septembre 1104, ne laissant après lui aucun fils.

Ce roi est un exemple de la culture à demi-arabe de ces souverains en relations si constantes, soit d'alliance soit de guerre, avec les musulmans. Il est probable qu'il ne savait écrire qu'en arabe. Cf. J. Ribera, *Orígenes del justicia de Aragon*. Saragosse, p. 22-25.

Outre la lettre ci-dessus d'Urbain II et la lettre du roi qui l'accompagne, Pedro I a reçu deux autres lettres de Pascal II (1100-1104), relatives à un différend entre les chanoines de Saint-Sernin de Toulouse et les moines de San-Juan de la Peña, au sujet d'Artajona, Pflugk-Hartung, *op. cit.*, t. II, p. 76-78. cf. ARTAJONA.

4. Alfonso el Batallador (1104-1134). Voir ALPHONSE, t. II, col. 681, son mariage malheureux avec l'inquiétante Urraca de Castille (décembre 1109), ses relations avec la Castille et ajouter la lettre de Pascal II, du 2 février 1113, *ad episcopos Hispaniae*, P. L., t. CLXIII, col. 305.

Il continua l'œuvre de *reconquista*, commencée par son père et son frère, prit Saragosse en 1118 (voir SARAGOSSE), avec l'aide d'un grand nombre de barons français, parents de sa mère Félicie de Roucy. Hermann de Laon, *op. cit.*, col. 965-966 et Orderic Vital

en citent plusieurs : Rotrou comte du Perche, son cousin germain, qu'il fit seigneur de Tudela et autres lieux et à qui il donna le quartier de la Seo à Saragosse, le comte Bertrand, son petit cousin, petit-fils du comte Theobald de Risnel, mort durant la campagne, Gaston de Béarn, etc., etc. Il conquit à ce même moment Tudela, Tarazona, Calatayud, Daroca, Alcolea, Borja, etc., et réunit de nouveau à la couronne de Navarre les provinces retenues par son beau-père.

Sous son règne, les relations confiantes qui, depuis trois générations, s'affirmaient entre sa famille et les clunistes, se refroidirent singulièrement et les abbayes de Castille et d'Aragon n'eurent pas toujours à se louer de ses procédés. Pascal II le note discrètement au cours des douloureuses querelles qui mirent aux prises saint Ramon Guilen, évêque de Barbastro avec saint Odon d'Urgel et l'intrigant évêque d'Huesca Étienne. Trois lettres de ce pape nous renseignent sur cette affaire, l'une à Alphonse lui-même, epist. CCLXVI, *loc. cit.*, col. 251, une autre à l'évêque d'Huesca, epist. CCLXVII, la troisième à saint Ramon, epist. CCCII, col. 275. La lettre de Calixte II à Pierre de Librana, un gascon, premier évêque de Saragosse restaurée, dont fait état l'historien Ferreras, on ne sait trop sur quelles bases, ne paraît pas avoir existé.

Alfonso mourut le 7 septembre 1134, vraisemblablement à San Juan de la Peña, peu après la bataille de Fraga, où il avait été vaincu. Voir P. Galindo, *Coleccion diplomatica de Alfonso el Batallador*, pour paraître. Saragosse 1924; A. Lopez Ferreiro, *Historia de la .. Iglesia de Santiago*, Santiago, 1900, t. III, p. 333-342, Sanpere y Miguel, *La reconquista de Zaragoza*, dans *Bol. Ac. de las Buenas Letras de Barcelona*, 1904, fasc. 1; V. de la Fuente, *El matrimonio de D. Alfonso el Batallador*, dans *Estudios criticos*, t. I, p. 161-233; J. Salarrullana, *El reino moro de Afraga y las ultimas campañas y muerte del Batallador. Discurso*, Saragosse, 1909. Cf. *Rev. de Archivos*, t. XXI, 1909, p. 571 sq. Aux sources anciennes connues sur Alphonse, ajouter : Hermann de Laon, *Epistola de corpore S. Vincentii diaconi Valentiae quiescente*, etc., dans *Analecta bollandiana*, t. II (1883), p. 243-246. L'éditeur confond Hermann de Laon avec son contemporain Hermann de Tournai. Sur la conquête de Saragosse : *Legenda sci Valeriani episcopi Caesaraugustani*, publiée par A. Poncelet, *Catal. codicum hag. latinorum Vaticanae*, Bruxelles, 1910, p. 515 sq. d'après le Vatic. 7592 du XIV^e s., originaire de Girone et descendant lui-même de l'original de l'abbaye de Roda aujourd'hui perdu. Sur les expéditions françaises en Espagne au XI^e-XII^e siècle cf. l'important ouvrage de P. Boissonade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923, 1^{re} partie.

5. Ramiro II el Monje (1134-1137). Par son second testament octroyé à Sarifena (4 septembre 1134), Alfonso laissait en mourant, à défaut d'héritiers, ses États aux Templiers, aux Hospitaliers et aux Chevaliers du Saint-Sépulcre, placés par lui en sentinelle sur les marches de la chrétienté avec mission d'achever son œuvre. Ce curieux document (Ramon de Huesca, *Teatro historico*, t. IX, p. 174) a été critiqué, mais il est vraisemblablement authentique.

La situation du royaume cependant était chancelante. La donation soulevait l'indignation à la fois des Navarrais et des Aragonais, *Ricos hombres* et clergé peu soucieux d'accueillir ces maîtres étrangers, tantôt moines, tantôt soldats, que la fantaisie d'Alfonso leur avait donné. De son côté Alphonse VII de Castille se préparait à intervenir dans les affaires du royaume et atteignit même Saragosse qu'il retint quelque temps. La Navarre y retrouva son indépendance — et cette fois définitivement —, les Navarrais, ayant proclamé roi à Pampelune Garcia Ramirez.

Les Aragonais, qui sans doute auraient agi avec

sagesse, en se résignant au Navarrais, avaient accueilli déjà un roi bien à eux, sorti, pour régner, du cloître où il ne s'était jamais plu, Ramiro, *Ranimirus*, troisième fils de Sancho, que son père avait confié, le 3 mai 1093, à Frotard, abbé de Saint-Pons de Thomières. Moine peu résidant, fréquentant la cour de la reine Urraca, son frère l'avait fait en 1112 abbé de Sahagun, où il fut peu goûté. On le voit successivement administrateur des diocèses de Burgos (1114) et de Pampelune (1116). Depuis la récente mort de l'évêque Pons de Barbastro, tué à la bataille de Fraga, il signait *episcopus electus in Barbastro et Roda*, lorsque sur sa tête la couronne vint inopinément remplacer la mitre. Dès septembre, il s'intitule roi d'Aragon et il n'est pas trace des soignant Cortes de Borja, transférées à Monzon, qui l'auraient proclamé.

Le roi-moine rencontra peu d'opposition, se montrant d'ailleurs prodigue de faveurs, particulièrement envers le clergé. Les chevaliers, qui ne s'étaient jamais fait d'illusion sur la réalité de l'héritage royal, y renoncèrent volontiers contre de grasses compensations territoriales.

Ramiro ne fut jamais évêque, mais vraisemblablement, il était prêtre. Cependant soucieux d'assurer un héritier à la couronne il pensa à se marier, sans trop se préoccuper d'une dispense pontificale, quoi qu'en aient dit les Aragonais. Il épousa donc en 1135, Agnès ou Mahaud, fille du duc Guillaume IX d'Aquitaine et veuve d'Aimery de Thouars, détermination qui a exercé la sagacité des théologiens qu'elle embarrassa. Soto, la jugeant inconciliable avec les principes, refusa toujours d'y croire. Cf. G. de Segovia, *Dissertatio... super Ranimiri II Aragonum regis, monachi, sacerdotis et episcopi matrimonio*, Rome, 1795.

Il se sentit vite dépaycé sur son trône, où il n'aurait rien fait, pas même les massacres d'Huesca, que lui attribue la légende de la *Campana de Huesca*, laquelle n'est qu'une légende.

Aussi, à peine née sa fille Petronille, il songea à la marier et à se démettre en faveur de son gendre. Le choix de celui-ci allait décider de l'avenir du pays. Alphonse de Castille demanda et obtint un moment pour son fils Sancho el Deseado, la jeune princesse, qu'il semble même avoir emmenée en Castille, malgré les engagements antérieurs pris par Ramiro envers Ramon Berenguer, comte de Barcelone, lequel rompit à cet effet ses fiançailles avec Blanca, fille de Navarre. Finalement, après bien des hésitations, Ramiro se prononça pour le catalan à qui, le 11 août 1137, à Barbastro, il accorda sa fille âgée de deux ans avec la souveraineté de ses États, sous la condition de conserver les *fueros* et privilèges du royaume. Le 13 novembre suivant, à Saragosse, il remettait définitivement le pouvoir entre les mains de Ramon Berenguer.

Ramire, qui devait mourir vers 1154-1157, ne conserva plus du roi que le titre, errant sans cesse dans ses anciens États et distribuant toujours les faveurs à pleines mains. Voir J. Traggia, *Ilustracion del reinado de D. Ramiro II el Monge*, dans *Memorias de la Ac. de la Historia*, Madrid, 1799, t. III, p. 469-592 et D. Sangorrin, *La Campana de Huesca*, Huesca, 1922, avec un grand nombre de documents. L'histoire de l'Aragon au XII^e siècle a fait l'objet des travaux du II^e Congreso de historia de la Corona de Aragon, tenu à Huesca du 26 au 29 avril 1920. En juin 1923, avait paru le tome I des *Actas y Memorias*, Huesca, 1922.

X. ORIGINES DE LA « COURONNE D'ARAGON ». — Ramon Berenguer IV, qui conservait l'administration personnelle de ses États catalans et ne porta jamais en Aragon que le titre de *Princeps* ou de *Dominator*, prit en main avec fermeté les destinées de son nouveau royaume, bien avant la ratification de son mariage (mars-août 1151) avec la jeune reine Petronille, alors

âgée de 15 ans. Il obtint d'abord de son beau-frère l'« empereur » Alphonse de Castille, la restitution de Calatayud et de Saragosse, contre un acte d'hommage dont, par la suite, fut dispensé son fils Alfonso II.

Par des donations successives, il acheta le désistement définitif des héritiers du Batallador, les chevaliers de Saint-Jean (16 septembre 1140), du Saint-Sépulcre (29 août 1141) et les Templiers le 27 novembre 1143 (donation confirmée par Adrien IV) et le 21 juillet 1151.

Moins heureux avec la Navarre qui conserva ses frontières antérieures, il prit sa revanche contre les Sarrasins, auxquels il enleva Tortosa (1148), Lerida e Fraga (1149), etc.

Les destinées de l'Aragon allaient changer. Au grand État du nord, réalisé un moment par Sancho III, au début du XI^e siècle, la dynastie catalane, rompant les liens séculaires qui unissaient Navarre et Aragon, allait faire succéder une nation méditerranéenne, autour de laquelle se grouperait peu à peu toute une confédération d'États nouveaux, confédération très mouvante, il est vrai, dont chacune des parties conserverait sa vie propre, la *Corona de Aragon*.

Dès le début, les établissements ecclésiastiques d'Aragon prirent une orientation nouvelle et la nation aragonaise elle-même perdit quelque chose de son ancienne personnalité au contact du catalan, plus actif et déjà commerçant. Cf. A. Schaub, *Handelsgeschichte der romanischen Völker*, Munich, 1906, p. 102-104.

La *Corona de Aragon* disputera longtemps l'hégémonie à la Castille. Cette lutte allait retarder de plusieurs siècles l'unité politique de l'Espagne et rendre plus difficile même l'achèvement de son unité spirituelle, au sein de laquelle se heurteront, du XVI^e au XIX^e siècle et de nos jours encore, tant de forces divergentes.

XI. LISTE DES ROIS D'ARAGON. — On trouvera à leur ordre alphabétique la notice de chacun de ces rois. En voici une liste rapide, accompagnée d'indications bibliographiques provisoires, parmi les plus récentes.

1. Alfonso II (1162-1196). Voir t. II, col. 681. Le premier de la nouvelle dynastie qui ait porté le titre de roi d'Aragon. Succède en Catalogne à son père Ramon Berenguer, le 6 août 1162 et en 1164, sa mère Petronille, d'abord régente, lui fit cession du royaume d'Aragon. Cf. J. Miret y Sans, *Itinerario del rey Alfonso II de Aragon*, dans *Bolet. de la Ac. de Buenas Letras de Barcelona*, 1903-1904, t. II et III, *passim*; M. Martin-Chabot, *La politique d'Alphonse II roi d'Aragon, hors d'Espagne*, dans *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, Paris, 1902, p. 100-104.

2. Pedro II el Católico (25 avril 1196-13 septembre 1213), fils aîné du précédent et de la reine Sancha, fille d'Alphonse VII de Castille, qui mourut à la bataille de Muret contre Simon de Montfort.

3. Jaime I el Conquistador (1213-21 juillet 1276), fils du précédent et de Marie de Montpellier. Sur ce règne important qui porta très loin les frontières de l'Aragon, cf. Ch. de Tourtoulon, *Jaime I le Conquérant*, Montpellier, 1867, A. Huici, *Coleccion diplomatica de Jaime I el Conquistador*, Valence, 1916, tome I (en cours de publication); J. Miret y Sans, *Itinerari de Jaume I el Conquistador*, Barcelone, 1918; *Congres d'història de la Corona d'Aragó dedicat al Rey en Jaume I y a la seua època*, Barcelone, 1909-1913, 2 vol. (travaux de Sanpere-Miquel, Gazulla, Gonzalez Hurtebize, etc.). Le nom de Jaime I est, on le sait, traditionnellement uni aux origines de l'ordre de la Merced. Cf. F. D. Gazulla, *La Orden de N. S. de la Merced se fundó en 1218?* Rome, s. d. Une bonne bibliographie de Jaime I, dans *Anuari Instit. Est. Catal.*, 1908, p. 579-580.

4. Pedro III (16 novembre 1276-11 novembre 1285), fils du précédent, qui trouva la Sicile dans l'héritage de sa femme, fille de Manfred régent de Sicile, laquelle le laissa à son second fils le futur Jaime II. Cf. Cartellieri, *Peter III von Aragon und die sicilianische Vesper*, Berlin : M. Amari, *La guerra del vespro siciliano*, Milan, 1886.

5. Alfonso III (1285-18 juin 1291), fils aîné du précédent, marié en 1282 à Leonor, fille d'Édouard IV d'Angleterre, mort sans enfant, laisse sa couronne à son frère Jaime II déjà héritier de la Sicile. Cf. ci-dessus, t. II, col. 682; L. Klüpfel, *Die äussere Politik Alfonsos III von Aragonien. Mit einem Anhang: Beiträge zur Geschichte der inneren Politik Alfonsos*, Berlin, 1911-1912; C. Parpal y Marques, *La conquista de Menorca en 1287 por Alfonso III de Aragon*, Barcelone, 1901, entreprise par ordre de son père contre son oncle Jaime, roi de Minorque, allié des Français; Mantia, *Documenti su le relazioni del re Alfonso III di Aragona con la Sicilia*, dans *Anuari del Institut d'Estudis catalans*, 1908, p. 337-363. Finke, *Acta Aragonensia*, t. I p. 743 sq.

6. Jaime II (1291-2 novembre 1327), frère du précédent. Outre sa notice, voir ARAGON Y ANJOU (Juan de), patriarche d'Alexandrie. Son fils aîné Jaime dut, pour des motifs de conduite, renoncer à ses droits. Sous ce règne long et important, eut lieu en Aragon la suppression des Templiers. Cf. H. Finke, *Acta Aragonensia. Quellen zur... Kirchen und Kulturgeschichte aus der diplomatischen Korrespondenz Jaymes II (1291-1327)*, Berlin, 1908-1923, sq., 3 vol. (capital). Voir la bibliographie dans U. Chevalier, *Biobibliographie*, t. II, col. 2308.

7. Alfonso IV (1327-24 janvier 1336). Cf. t. II, col. 683. Second fils de Jaime II. Épousa en secondes nocces Eléonore de Castille, sœur d'Alphonse XII, laquelle voulut mettre sur le trône l'aîné de ses fils, au détriment du futur Pedro IV, né d'un premier lit, qui fit assassiner son jeune frère. Cf. J. Miret y Sans, *Negociacions diplomaticas d'Alfonso III (IV) ab el Rey de Franca per la Croada contra Granada* (1328-1332), Barcelone, s. d. Extrait de : *Anuari del Institut d'Estudis Catalans*, 1908, p. 265-337.

8. Pedro IV el Ceremonioso (1336-5 janvier 1387). Règne brillant à la fois militaire et politique, qui marqua surtout par les nombreuses ordonnances émanées du roi, voir Bibliographie, n. 10. On lui a longtemps attribué la chronique de son règne, dont s'inspira Carbonell au XVI^e siècle. Cf. A. de Bofarull, *Cronica del rey de Aragon Pedro IV el Ceremonioso o del Puñal escrito en lemosin por el mismo monarca*, etc, Barcelone, 1850. Elle est en réalité, l'œuvre de Pedro Descoll. En revanche, Pedro serait l'auteur de la *Cronica de San Juan de la Peña*. Voir bibliographie, n. 3. *Annales et chroniques*.

9. Juan I (1387-19 mai 1396), l'aîné des fils de Pedro IV et de Léonor de Sicile, lequel après un règne assez court et deux mariages, mourut sans laisser, à sa mort, d'héritier mâle, ce qui conduisit sur le trône son frère.

10. Martin (1396-30 mai 1410), second des fils de Pedro IV, mourut lui-même sans héritier et fut le dernier des descendants directs de sa maison. La veille de sa mort, ne parvenant point à décider entre les nombreux prétendants à la couronne, il déclara la laisser « à celui qui pourrait établir la légitimité de ses droits. » Cette indécision amena une période de troubles qui fut close par le célèbre *Compromiso de Caspe*, lequel fit monter sur le trône son neveu. Cf. Fl. Janer, *Examen de los sucesos y circunstancias que motivaron el compromiso de Caspe*, Madrid 1855; Fr. Ehrle, *Martin de Alpartils*, p. 260, 277-352.

11. Fernando de Antequera (1412-2 avril 1416), fils de Leonor, sœur de Martin et du roi Juan I de Cas-

tile, proclamé à Caspe, le 25 juin 1412, par saint Vincent Ferrier, choix qui, s'il fut accepté en Aragon, amena des révoltes en Catalogne, à Valence et en Sicile.

12. Alfonso V (1416-27 juin 1458). Cf. t. II, col. 683. Plus roi de Naples que d'Aragon, qu'il laissa gouverner par son épouse, la reine Marie et par son frère Juan, nommé par lui lieutenant général. Cf. A. Gimenez Soler, *Itinerario del rey don Alonso de Aragon el que gano Napoles*, Saragosse, 1909; J. Miret y Sans, *La politica oriental de Alfonso V de Aragon*, Barcelone, 1904; Cerone, *La politica oriental d'Alphonse d'Aragon*, dans *Arch. stor. per le prov. Napolet.*, t. XXII.

13. Juan II (1458-19 janvier 1479), frère du précédent. Son mariage avec la princesse Blanca, héritière de Navarre, l'avait fait roi de Navarre, lorsque la mort de son frère l'appela au trône d'Aragon. Ce double héritage empoisonna son règne, traversé par ses luttes avec son fils aîné Don Carlos de Viane, légitime héritier de Navarre, auquel il disputa ses droits, sous l'influence surtout de sa seconde femme, l'ambitieuse Juana Enriquez, soucieuse d'assurer la couronne à son fils le jeune Fernando. Cf. G. Garcia de Santa Maria, *Vida del rey don Juan II de Aragon*, dans *Col. Doc. ined. para la hist. de España*, t. LXXXVIII; G. Desdèvises du Dezert, *Don Carlos d'Aragon, prince de Viane*, étude sur l'Espagne du nord au XV^e siècle, Paris, 1889 (capital); J. Calmette, *Documents relatifs à Don Carlos de Viane, 1460-61*, Rome, 1901; *Relations de la France avec l'Aragon sous le règne de Jean II*, dans *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, Paris, 1902, p. 96-100; Louis XI, *Jean II et la révolution catalane* (1461-1473), Paris, 1903. Voir aussi ARAGON Y NAVARRA (Juan de), évêque d'Huesca.

14. Fernando el Catolico, qui succéda à son père en 1479 et fut le dernier roi d'Aragon. Voir ESPAGNE.

XII. EXPANSION TERRITORIALE DE LA COURONNE D'ARAGON. — Ce fut l'œuvre de trois siècles, qui allait faire de l'Aragon une puissance méditerranéenne de premier ordre et aurait pu orienter l'Espagne moderne vers une voie moins brillante assurément que celle où la firent entrer la Castille, la découverte de l'Amérique et la maison d'Autriche, mais peut-être plus sûre du lendemain. Grâce à l'Aragon (Cf. A. Schaubé, *op. cit.*, p. 539-55 et *passim*), la Méditerranée fut un temps le *Mare nostrum* de l'Espagne du moyen âge et les prophètes du passé, qui aujourd'hui se demandent si elle aurait pu le demeurer, aperçoivent de singulières perspectives si Ferdinand le Catholique eût tourné vers l'est la poussée de sa nation, laissant à d'autres la gloire des épuisants lauriers des *conquistadores* de l'Amérique.

Voici les principales étapes de cette conquête, d'où sortit la *Corona de Aragon*.

1^o *Achèvement du royaume d'Aragon en Espagne*. — En 1170, Alfonso II, qui s'était emparé sur les Maures de Caspe et du territoire d'Albarracin (voir ce nom), fondait Teruel. En 1205, son fils Pierre II entra en possession du comté d'Urgel, cédé par la comtesse Elvire. Mais ce fut la grande œuvre de Jaime I el Conquistador, qui après avoir chassé les pirates maures des îles Baléares (1229-1235), colonisées alors par des Catalans de la région d'Ampurdan, assiégea et prit Valence (1238) et s'établit jusque dans la province actuelle d'Alicante (1253), d'où il partit pour achever la conquête du royaume musulman de Murcie (1266). Dès ce moment, les Baléares sont érigées en royaume autonome au profit de Jaime, deuxième fils du roi. Le Roussillon dépend du nouveau royaume, qu. revint à la couronne d'Aragon, sous Pedro IV (1343-44).

2^o *Possessions françaises*. — Dès 1167, Alfonso II avait hérité du duché de Provence, dont il entra en possession l'année suivante, malgré le comte de Toulouse. Le Roussillon lui échut en 1172 et en 1187; il

exerçait sa suzeraineté sur les comtés de Béarn et de Bigorre. Le comté de Montpellier revint à Pedro II (1204), grâce à son mariage avec la comtesse Marie. Ces acquisitions amenèrent Pedro II à s'opposer aux progrès de la croisade contre les Albigeois. Le roi d'Aragon dut reconnaître Simon de Montfort, comme seigneur de Béziers et de Carcassonne.

3° *Palestine, Ceuta, Tunis*. — En 1269, avec l'appui de l'empereur byzantin et le secours de troupes fournies par la Castille et les ordres militaires, Jaime I entreprenait une nouvelle croisade contre la Palestine, mais il put seulement jeter une garnison de plus dans la place chrétienne de Saint-Jean d'Acre. En revanche, vers 1273, allié au roi de Fez, il s'empara de Ceuta. Il avait contracté alliance avec El-Mostansir, roi de Tunis, qui lui payait tribut. Pedro III, en 1280, utilisa les compétitions survenues à la mort d'El-Mostansir pour établir sur le royaume de Tunis une sorte de protectorat, qui préparait la conquête du royaume de Sicile. Finke, *Acta Aragonensia*, t. II, p. 743 sq.

4° *Sicile*. — C'est-à-dire l'île de ce nom et une partie du territoire de Naples. Lorsque Charles d'Anjou, avec l'appui du Saint-Siège, chassa de la Sicile, état feudataire du pape, la dynastie fondée par l'empereur Frédéric III, il souleva contre lui l'ambition de Pedro II, gendre de Manfred, lequel, prétextant une expédition à Constantine contre le sultan, passa de là en Sicile, sur un appel plus ou moins spontané de la population, au lendemain des « Vêpres Siciliennes » (31 mars 1282). La conquête, commencée en août, se poursuivait assez facilement, lorsqu'à la mort de Charles d'Anjou (janvier 1285), le pape, qui avait excommunié Pedro III, vassal rebelle du Saint-Siège, lança contre lui en Catalogne une « croisade » française, au cours de laquelle mourut le roi (11 novembre 1285), après avoir manifesté l'intention de rendre au pape sa conquête. Mais celle-ci resta aux mains de son second fils, le futur Jaime II, qui l'érigea en royaume indépendant. Finke, *Acta*, t. I, p. 1 sq. Alfonso III, le nouveau roi d'Aragon, qui, pour faire sa paix avec le Saint-Siège, avait dû promettre au traité de Tarascon (1291) d'obliger son frère à rendre la Sicile, se souciait peu de tenir sa parole, lorsqu'il mourut. Il légua l'Aragon à son frère Jaime, le roi de Sicile, qui laissa dans l'île son second fils, Fadrique, lequel, après bien des guerres et des traités, finit par obtenir d'être reconnu roi de Sicile, grâce à son mariage avec Leonor, fille de Charles d'Anjou (1302).

5° *Sardaigne*. — En 1297, Jaime II avait reçu du pape, en compensation de la Sicile à laquelle il renonçait à ce moment la Corse et la Sardaigne, comme feudataires du Saint-Siège et payant un cens à Saint-Pierre. Finke, *Acta*, t. I, p. 33. En 1323-1324, après une campagne assez dure, le futur Alfonso IV, son fils, enleva la Sardaigne aux Pisans qui la possédaient.

6° *Le duché d'Athènes*. — Au lendemain de la paix de Sicile en 1302, Roger de Flor, chef des bandes aragonaises qui luttèrent en Sicile, alla offrir ses services à l'empereur de Constantinople, qui le nomma « mégaduc » puis César, après qu'il eut conquis sur les Turcs l'Anatolie (1305), qu'il distribuait à ses chevaliers, lorsque les Byzantins jaloux massacrèrent une partie de l'expédition aragonaise. Gf. C. Schlumberger, *Expédition des « almugavars » ou routiers catalans en Orient de 1302 à 1311*, Paris, 1902.

Les survivants partirent au secours du duc d'Athènes et finirent par fonder là-bas un duché catalan-aragonais d'Athènes, sous la protection du roi de Sicile Fadrique, qui le donna à son second fils, Manfred. Ce duché dura de 1326 à 1387. En 1381, une députation de citoyens d'Athènes, lassés de la domination sicilienne, vinrent offrir le duché au roi d'Aragon,

Pierre IV, qui l'accepta et donna à la capitale le statut de Barcelone. Mais le duché disparut sous le règne du faible Juan I.

7° *Naples et Milan*. — Jeanne II de Naples, qui, après avoir adopté Louis III d'Anjou, en 1417, lui disputait son royaume, porta celui-ci au roi d'Aragon, Alfonso V, adopté à son tour (24 septembre 1420). Alfonso V, pour soumettre ce nouveau royaume italien, engagea une longue guerre, compliquée par les versatilités de Jeanne II. En 1442, il restait définitivement maître de Naples et achevait, en 1443, la libération du territoire entier. Il obtint l'agrément du Saint-Siège pour cette nouvelle acquisition aragonaise et fit reconnaître pour héritier de ce royaume un de ses bâtards, Fernando, lequel, en effet, lui succéda en 1458 sur ce trône italien. En 1447, le même Alfonso recevait encore en héritage le duché de Milan.

XIII. POLITIQUE RELIGIEUSE DE CES ROIS. — Le titre de « rois catholiques », dont furent parés Ferdinand et Isabelle, au xv^e siècle, les rois d'Aragon, à la suite de Pedro II, l'avaient revendiqué avant eux. Leur politique, qui chercha fréquemment à s'appuyer sur le Saint-Siège, heurta cependant plus d'une fois les desseins de celui-ci. Voici quelques-unes des principales directions où elle se fixa.

1° *L'Aragon feudataire du Saint-Siège*. — La question des États feudataires de la papauté dépasse, on le sait, singulièrement notre cadre. Elle fut vivement débattue depuis le xi^e siècle, en Angleterre, au Danemark, en Suède, au Portugal, à Naples. L'Espagne fut mise, par Grégoire VII, au nombre de ces États feudataires (voir plus haut sa lettre à Ebles de Roucy), sans doute, sur la base légendaire du tribut payé à Rome par les Wisigoths.

Berenguer Ramon II de Barcelone, *el Fratricida* (1076-1093), rechercha, semble-t-il, cette sujétion pour des motifs intéressés. L'influence clunisienne décida-t-elle le roi d'Aragon Sancho Ramirez à se reconnaître tributaire du Saint-Siège? On l'a soutenu et cela fut une des conséquences du voyage à Rome de l'abbé Aquilinus. Voir AQUILINUS. Le fait serait hors de doute, si aucune hésitation ne subsistait sur l'authenticité de la lettre d'ailleurs ancienne du roi Pedro I, fils de Sancho Ramirez, à Urbain II (1095), où cette vassalité est affirmée avec une insistance suspecte. Le meilleur texte dans V. de la Fuente, *Hist. ecl. de España*, Madrid, 1873, t. III, p. 522-523. Le roi s'offre à continuer le tribut de 500 aurei promis par son père.

Cette vassalité fut officiellement reconnue, le 11 novembre 1204, par Pedro II. Il était venu à Rome trouver Innocent III, pour des motifs restés obscurs : rupture de son mariage avec Marie de Montpellier, qu'il n'obtint pas? appui du Saint-Siège auprès des Pisans et des Génois, pour la conquête des Baléares? protection du pape en Provence, contre les entreprises de la future croisade des Albigeois? Innocent III qui avait déjà obtenu le cens du roi de Castille Sancho I, offrit au jeune roi de couvrir de son autorité apostolique contre tous ses ennemis les États d'Aragon, devenus feudataires du Saint-Siège et, comme symbole de cette union, le pape procéda solennellement à Rome (en l'église Saint-Pantaléon, croit-on) au couronnement de Pedro II. Celui-ci fut nommé gonfalonier du Saint-Siège et regut le titre de « catholique ». En revanche, il dut s'engager à payer au pape le tribut de Sancho Ramirez et consentir au retrait du droit sur les dîmes des églises, reconnu par les papes du xi^e siècle aux rois d'Aragon.

Ces concessions soulevèrent en Aragon et en Catalogne une tempête. La noblesse et les villes, estimant qu'on aurait dû les consulter, formèrent, pour défendre leurs droits, une *union* ou *hermandad*, qui obligea le

roi à retirer sa promesse de vassalité. Mais l'engagement royal ne cessa d'être tenu pour valide à Rome.

Le fils de Pedro II, Jaime el Conquistador, dont les relations avec les papes furent toujours très confiantes, et qui avait demandé à être couronné par Grégoire IX, refusa nettement à Grégoire X, qui le lui demandait, la perception de ce tribut. Il en fut de même de son fils Pedro III, en luttes continuelles avec le Saint-Siège, en Sicile et ailleurs, et excommunié de ce fait par Martin IV. Le jour de son couronnement, à Saragosse, il déclara qu'il ne recvait la couronne des mains de l'évêque de cette ville « ni pour l'Église romaine ni contre elle. » Cette protestation fut renouvelée par son successeur Alfonso III, lorsque celui-ci fut couronné à Huesca. Mais ce même Alfons, III ayant dû, au traité de Tarascon (1291), faire sa paix avec le Saint-Siège, fut amené à promettre à nouveau au pape le tribut des *aurei* avec tout l'arriéré dû par ses prédécesseurs.

2^o *L'Aragon et la croisade des Albigeois*. La politique de Pedro II dans ses possessions françaises l'obligeait à rechercher, ainsi que nous venons de le dire, l'appui du Saint-Siège. Les albigeois ou vaudois avaient pénétré dans ses États et, comme son père Alfonso III, il avait répondu avec empressement et une vigueur toute nouvelle, dès 1197, aux demandes de répression émanées du pape (voir infra XVI. *L'Inquisition en Espagne*). Et cependant, lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1213, il se battait pour la défense de ces mêmes albigeois. C'est que sa position était extrêmement fautive et elle n'a pas toujours été jugée avec équité. Dans la croisade de Lyon de 1209, menée par Simon de Montfort, il y avait deux courants; que l'histoire distingue aujourd'hui parfaitement. Une répression sévère contre l'hérésie, qui suivait les pacifiques efforts de saint Dominique et s'attaquait enfin aux seigneurs, comte de Foix, comte de Toulouse, et mainteneurs ou protecteurs des hérétiques. Et, soigneusement dissimulée derrière ces nobles sentiments, une lutte sourde d'intérêts, qui armait une fois de plus le Nord contre le Sud. Pedro II, dont la cause rejoignait exactement celle des seigneurs du Sud, ses vassaux français, menacés par Montfort à Béziers et à Carcasonne, se joignit à eux et, malgré saint Dominique et les légats pontificaux, il avait pris la tête de la coalition, lorsqu'il fut tué avec un grand nombre de chevaliers aragonais à la bataille de Muret. Sur la participation de Pedro II à cette lutte, voir ALBIGEOIS, *La Croisade*, t. I, col. 1656-1681.

3^o *L'élection des évêques et l'influence du Saint-Siège*. — Jusqu'au milieu du XIII^e siècle, l'élection des évêques se fit en Aragon sans aucune intervention, au moins officielle, ni de Rome ni du roi. L'élection capitulaire, à laquelle fréquemment on procédait par compromis, était confirmée par le métropolitain de Tarragone, auprès de qui traditionnellement les élus venaient prêter serment sur l'autel de sainte Thècle, et, en cas de vacance du siège de Tarragone, la confirmation était accordée par le chapitre de cette ville. Une des dernières connues est celle de l'évêque de Tarazona, en 1327. Voir *Esp. Sagr.*, t. LI, p. 511. Sur l'état de la discipline à ce moment, voir les curieux détails du procès-verbal du transfert à Saragosse de l'évêque de Valence, Arnaldo de Peralta, en 1248 et de l'élection de son successeur. F. Sanchis Sivera, *El obispo de Valencia, Arnaldo de Peralta*, dans *Bol. Acad. Historia*, 1923, t. LXXXII, p. 117-118. Vers le milieu du XIII^e siècle, dans des circonstances anormales, le pape commença à intervenir et à nommer lui-même certains évêques pour clore d'interminables discussions. Un des premiers cas signalés est celui d'Abril ou Aprilis, évêque d'Urgel, nommé par Alexandre IV, le 11 août 1257, voir col. 1070-1071 : APRILIS

Par ailleurs, les rois s'accoutumaient à faire pression sur les chapitres pour faire agréer leurs candidats et, en cas d'échec, recouraient au pape pour l'élection ou la confirmation de l'homme de leur choix. Le coup de mort à l'ancienne discipline fut porté en Aragon, par Jaime II, qui, soucieux de plaire à Clément V et certain de voir accueillir ses suggestions par le pape, malgré l'échec éprouvé pour l'élection de son fils Juan à Tarragone, proposait fréquemment lui-même au Saint-Siège la réserve des Églises qu'il convoitait, les chanoines ne conservant guère qu'un droit de présentation. Voir, à titre d'exemple, le droit de réserve offert par Jaime II à Clément V sur l'Église de Tarragone, peu avant l'élection de l'archevêque Guillen de Rocaberti (1309). Finke, *Acta*, t. II, p. 762 sq.; Villanueva, *Viage literario*. Madrid, 1851, t. XIX, p. 315-316. La coutume s'introduisit vite dans ce sens, plus rigoureuse qu'en Castille, où les papes n'exercèrent généralement qu'un droit de confirmation assez large. Cependant les chapitres d'Aragon opposèrent à ces innovations une résistance tenace, qui dut céder devant la volonté réitérée du pape et du roi. Il y eut des Églises, comme celle d'Huesca, où les chanoines en vinrent aux mains (1290) et où l'évêque élu par Nicolas IV dut réclamer l'intervention du roi. Cf. Ramon de Huesca, *Teatro, hist. de las iglesias de Aragon*, t. VI, p. 259-276.

Il faut convenir que les papes d'Avignon firent de leur droit le plus déplorable usage. Les dignités épiscopales furent réparties fréquemment entre les prélats de la cour pontificale, généralement français, qui, s'ils ne résidaient guère, percevaient régulièrement les revenus et distribuaient à leurs compatriotes un trop grand nombre de bénéfices. Ainsi, en 1345, les chanoines de Saragosse avaient présenté leur prieur Aznar de Rada. Clément VI lui préféra un tout jeune homme, son neveu, Pierre d'Inge, qui ne se montra point et fut du reste transféré deux ans plus tard à Narbonne et remplacé par un autre français, Guillaume d'Aigrefeuille.

Il faut retenir ces faits, si l'on veut comprendre l'allégresse avec laquelle un peu plus tard l'Aragon se prononça pour le pape aragonais Benoît XIII (Pedro de Luna).

4^o *Le grand schisme*. — Lors de la fatidique élection d'Urbain VI, en 1378, l'Espagne, on le sait, se réserva et refusa de reconnaître aucun des deux prétendants. Pedro IV d'Aragon persévéra dans cette ligne de conduite, sa vie durant. A vrai dire, il se défiait d'Urbain VI, un Pisan, qui lui parut devoir être peu porté à reconnaître ses droits sur la Sardaigne. Autour de lui, la faveur allait d'ailleurs à Clément VII et les esprits se troublaient de cette carence de la papauté. Pedro IV, sans se prononcer, s'entendait secrètement avec le pape d'Avignon, par l'intermédiaire de J. Fernandez de Heredia, grand maître de Rosas. A sa mort (5 janvier 1387), son successeur Juan I^{er} confia à une junte d'évêques à Barcelone la mission de décider de l'obédience. Ce fut Clément VII qui l'emporta, le 24 janvier, grâce à l'influence de son légat Pedro de Luna, qui procura au roi le chapeau pour son cousin Jaime de Aragon, évêque de Valence. Voir ARAGON (Jaime de).

Les bienfaits répandus alors en Espagne, par l'entrepreneur légat furent considérables, particulièrement à Tarazona, son diocèse d'origine. Mais il faut reconnaître que son action pour la réforme de la discipline fut heureuse. La tenue d'un grand concile national à Palencia (1388), produisit à ce sujet des effets certains.

Son élection sous le nom de Benoît XIII, 28 septembre 1394, fut accueillie en Aragon comme un triomphe national. On sait que saint Vincent Ferrier

fut l'un de ses plus ardents partisans. Lorsque la France se sépara de l'obédience de Benoît XIII (28 juillet 1398), l'Aragon refusa de la suivre. Martin d'Aragon envoya à Paris des ambassadeurs plaider sa cause auprès du roi (1399) et, en 1403, aux Cortes de Valladolid, il agit avec toute son influence auprès du roi de Castille pour le ramener à l'obédience de l'Aragonais. Sur le rôle de Martin, voir P. F. Ehrle, dans *Archiv für Literatur und Kirchengesch. d. Mittelalters*, 1893, t. VII, p. 5 sq., *Martin de Alpartils*, p. 260, sq.

Les Aragonais prirent une part importante au concile de Perpignan, réuni par Benoît XIII, en 1409 et ce furent les ambassadeurs du roi d'Aragon, qui, le 5 juin 1409, au concile de Pise, annoncèrent la prochaine arrivée dans la ville des députés de Benoît XIII, présentés par eux, le 14 juin. On sait comment l'intransigeance de ces députés conduits par Boniface Ferrier, aboutit à un échec complet.

À la mort de Martin (1410), et après la période troublée du *Compromiso de Caspe*, il devenait difficile au nouveau roi, Fernando de Antequera, de persister dans la ligne de conduite adoptée par son prédécesseur. Cependant, il ne se rendit pas de suite, retenu par l'influence de Benoît XIII, alors réfugié dans ses États, à Morella et avec qui il entretenait les meilleures relations. Ses procureurs, qui accompagnaient au concile de Constance ceux de Pedro de Luna, protestèrent (1^{er} octobre 1414), contre l'autorité du concile lui-même et les décisions qu'il pourrait prendre. En même temps, ils insistèrent (4 mars 1415), auprès du roi des Romains Sigismond, en faveur de la réunion à Nice d'une conférence à laquelle le pape et le roi d'Aragon devaient participer avec l'empereur. En fait Sigismond rencontra, le 19 août, Ferdinand dans les états de celui-ci, à Perpignan, où Benoît XIII vint les rejoindre. Le refus obstiné de toute abdication, opposé par le pape aux instances de ses partisans eux-mêmes, amena à la fin Ferdinand, déjà atteint par la maladie qui devait l'emporter, à se séparer de lui et, le 13 décembre 1415, il signa le célèbre concordat de Narbonne. L'Aragon, la Navarre et la Castille, les comtés d'Armagnac et de Foix renoncèrent enfin à l'obédience de Benoît XIII. Saint Vincent Ferrier, qui s'était employé de tout son pouvoir à cette solution, proclama lui-même, à Perpignan, la soustraction d'obédience et lut en chaire la déclaration habile et catégorique du roi d'Aragon. Benoît XIII, réfugié à Peñíscola dans une solitude obstinée, poursuivit d'une haine farouche Fernando alors agonisant, contre lequel il renouvelait chaque jour une sentence d'excommunication. Cf. N. Valois, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, Paris, 1896-1902; voir en particulier c. IV, *passim*; F. Ehrle, *Martin de Alpartils, Chronica acitatorum*, etc.; S. Puig y Puig, *Pedro de Luna*, etc.

5^o *Patronat des Lieux saints. Missions.* — Le protocole maintenait aujourd'hui encore au roi d'Espagne, le titre de « roi de Jérusalem ». Cet héritage lui vient, par une voie détournée, de l'Aragon. Lorsque les Turcs eurent pris définitivement possession de la Palestine, après la ruine des établissements ecclésiastiques alors existants, le roi de Naples et de Sicile, Robert d'Anjou et la reine Sancha, obtinrent du sultan de Babylone, les chapelles du Cénacle, jusqu'alors aux chanoines réguliers, et le droit pour la reine de faire construire sur le mont Sion une autre chapelle et un petit couvent de douze franciscains.

Le pape français, Clément VI accorda, en 1342, au roi Robert la bulle *Gratias agimus*, sur les termes de laquelle les rois d'Espagne fondèrent jadis leurs prétentions au patronat et les franciscains leurs privilèges. La couronne de Sicile, on l'a dit plus haut, passa depuis à l'Aragon. Or les rois de Sicile se réclamèrent du titre de rois de Jérusalem... Voir les curieuses déduc-

tions du P. F. J. M. de San Juan del Puerto, *Palrimonio serafico de Tierra Santa*, Madrid, 1724, p. 149-151 et *passim*.

Pedro IV continua en Terre sainte la politique de pénétration des rois de Sicile. Il obtint même en 1360, d'Innocent VI, un autre pape d'Avignon, le droit de faire construire à Jérusalem un couvent de plus.

Les relations fréquentes des rois d'Aragon avec le monde musulman leur permirent d'assurer la protection des missionnaires franciscains, dont plusieurs aragonais, qui les premiers affrontèrent les périls de l'apostolat en Berberie. Lorsque, en 1274, Jaime I envoya une expédition au secours du roi de Fez, il prit soin, dans le traité, de faire stipuler la liberté religieuse pour ses sujets. Pedro III, vers 1285, obtint du bey de Tunis l'ouverture d'églises publiques pour les chrétiens vivant dans ses domaines, lesquels seraient administrés à l'avenir par un « alcaide », nommé par le roi d'Aragon. Ce régime subsistait encore en 1313, ainsi qu'il appert du traité signé alors entre Jaime II et Abou Jahia Zacaria. En 1314, ce même Jaime II envoyait au sultan de Babylone une ambassade qui obtint le libre exercice du culte pour les chrétiens et la délivrance des aragonais captifs. Finke, *Acta Aragonensia*, t. II, p. 751-752 et sq.

XIV. LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE. — En 1063, le concile de Jaca nous fournit la preuve que l'Aragon continuait toujours à dépendre de la province ecclésiastique d'Auch. Ce concile fut, en effet, présidé par l'archevêque d'Auch Austindus, entouré des évêques d'Urgel, de Bigorre (Tarbes), d'Oloron, de Calahorra, de Leyre, de Jaca, de Saragosse et de Roda. Il avait pour mobile, on l'a dit plus haut, l'installation à Jaca des évêques d'Aragon.

La province ecclésiastique de Tarragone fut restaurée définitivement, le 21 mars 1118, par une bulle de Gélase II, en faveur de l'ancien abbé de Saint-Ruf, saint Olaguer, déjà évêque de Barcelone. Cet événement enlevait toute juridiction en Espagne aux métropolitains de Narbonne et d'Auch. Une bulle d'Anastase IV, du 25 mars 1154, énumère les diocèses suffragants : Gérone, Barcelone, Urgel, Vich, Lerida, Tortosa, Saragosse, Huesca, Pampelune, Tarazona et Calahorra (*Bol. de la R. A. de la Hist.*, t. XIV, p. 534).

Le siège d'Huesca avait été rétabli en 1096. Ceux de Saragosse et de Tarazona en 1118 et 1119. L'évêché de Barbastro, où avait été transféré celui de Roda en 1101, manque à la liste d'Anastase IV. Il venait d'être supprimé en 1149, à la suite de la conquête de Lerida et son territoire, réparti entre Huesca et le nouveau diocèse de Lerida, qui s'en est toujours considéré comme l'héritier. L'évêché d'Albarracin, dont la première érection doit être datée de 1172 et l'installation définitive de 1213 (cf. t. I, col. 1384), était soumis alors à Tolède, ce qui donna lieu à d'interminables controverses entre les métropolitains de Tolède et de Tarragone.

À diverses reprises, au cours du XIII^e siècle, des tentatives avaient été faites pour séparer en deux la vaste province de Tarragone, qui englobait tous les États espagnols de la Couronne d'Aragon et pour ériger Saragosse en province indépendante. D'importantes raisons politiques militaient en faveur de cette réforme. Les Aragonais supportaient difficilement leur soumission à un archevêque catalan. Saragosse, capitale spirituelle du royaume, lieu de consécration de ses rois, pouvait légitimement aspirer à devenir le centre religieux du royaume d'Aragon proprement dit.

C'est au roi Jaime II qu'est due cette transformation et le principe semble en avoir été accepté par les évêques au concile de Tarragone de 1318. Cf. F. Fita, *Concilio de Tarragona en 1318, revision critica*, dans *Bol. de la Ac. de la Historia*, t. XXVIII, p. 237 sq.

L'affection du roi pour son fils Juan, le futur archevêque de Tolède, cf. ARAGON Y ANJOU (Juan de), ne semble pas y avoir été étrangère. L'archevêque de Tarragone, Gimeno de Luna, ancien évêque de Saragosse, prêta les mains à la réforme, qui ne paraît pas avoir suscité d'opposition. Une bulle de Jean XXII (14 août 1318) érigea Saragosse en église métropolitaine avec, pour suffragants : Huesca, Tarazona, Pampelune, Calahorra et Albarracin.

Burgos n'étant alors qu'un évêché, Pampelune et Calahorra, qui dépendaient jusque-là de Tarragone, continuèrent à appartenir à Saragosse. Albarracin uni à Segorbe fut joint à la province aragonaise, ce qui mit fin aux querelles entre Tarragone et Tolède, querelles qui reprirent bientôt avec l'archevêque Juan de Aragon, dont il vient d'être question au sujet de la primatie.

Lorsque, en 1492, Valence eut été érigée en métropole par Innocent VIII, en l'honneur du cardinal Rodrigue de Borgia, le futur Alexandre VI, Segorbe-Albarracin fut choisi avec Mayorque pour constituer cette minuscule province.

Le 22 octobre 1574, une bulle de Grégoire XIII, grâce à l'influence du cardinal F. Pacheco, évêque de Burgos, érigeait ce dernier diocèse en archevêché, malgré l'opposition de l'archevêque de Saragosse Hernando de Aragon, cf. ARAGON (Hernando de). Pampelune et Calahorra, séparés de Saragosse, lui furent donnés comme suffragants. Plus tard, en 1783, Burgos reçut encore le petit et éphémère diocèse de Tudèle, séparé pour un temps de Tarazona, auquel le concordat de 1851 l'a réuni à nouveau *aeque ac principaliter*.

En revanche, Saragosse retrouva au nord deux nouveaux suffragants, grâce au démembrement du vaste diocèse d'Huesca, au détriment duquel furent restaurés les vieux diocèses de Barbastro (1571) et de Jaca (1572), cf. ARAGON Y NAVARRA (Juan Alonso de). Quelques années plus tard, deux autres diocèses lui furent donnés au sud. Albarracin, après de nombreux procès avec Segorbe, qui dégénéraient parfois en luttes à main armée, finit par obtenir sa séparation et fut, en 1576, constitué en un diocèse indépendant, dont hérita Saragosse. En 1577, le nouveau diocèse voisin de Teruel vint s'adjoindre à la même province.

Les choses demeurèrent en l'état jusqu'au concordat de 1851. A ce moment, trois évêchés qui végétaient furent unis aux diocèses voisins, auxquels les rattachaient l'histoire. Tudèle à Tarazona, Albarracin à Teruel et Barbastro à Huesca. Barbastro ne se résigna pas à son sort. Gouverné, depuis la mort de son dernier évêque (1855) jusqu'à 1896, par des vicaires capitulaires, il obtint à ce moment, grâce aux efforts et à la générosité des diocésains, une nouvelle autonomie, confiée actuellement à des évêques administrateurs apostoliques.

Le concordat rattachait une fois de plus à Saragosse, Pampelune, l'évêché des Navarrais, séparé définitivement de Burgos et de la Castille.

Actuellement sept diocèses constituent la province ecclésiastique de Saragosse. Ce sont, avec l'église métropolitaine : Tarazona-Tudèle, Pampelune, Jaca, Huesca, Barbastro et Teruel-Albarracin. Les conciles provinciaux longtemps suspendus ont été repris en 1908, par le cardinal Soldevila.

XV. SITUATION DE L'ÉGLISE DANS LE ROYAUME D'ARAGON. — Dans la partie proprement aragonaise du royaume, les institutions ecclésiastiques ne se différenciaient que par des détails de celles des États voisins, grâce, en partie, à l'influence française, comme nous l'avons dit.

1° *Le couronnement des rois d'Aragon.* — En même temps qu'il couronnait à Rome Pedro II *et Católico* en 1204, Innocent III réglait par une bulle les dispo-

sitions de la cérémonie du couronnement des rois d'Aragon, qui devait avoir lieu à la cathédrale de Saragosse, mais des mains du métropolitain de Tarragone, privilège que ne tarda pas à revendiquer l'évêque de Saragosse, bien avant l'érection de sa province ecclésiastique. Le cérémonial, conservé au second cartulaire de la Seo à Saragosse, a été publié par G. Blancas, *Coronaciones de los reyes de Aragon*, Saragosse, 1640, qui fait l'histoire de ces couronnements.

On a vu plus haut par quels moyens violents les successeurs de Pedro II enlevèrent à ce cérémonial somptueux le symbolisme de sujétion à saint Pierre qu'il comportait. Voici la formule prononcée par Alfonso III dans ce but : *Quod receptionem coronae quam a vobis J. Dei gratia Ecclesiae episcopo non intendimus a vobis recipere tanquam ab Ecclesia romana, nec pro ipsa Ecclesia nec contra Ecclesiam.*

L'acceptation du royaume se faisait par ces simples mots : *Amen, fiat, fiat, fiat.* On est loin, on le voit, de l'orgueilleuse formule aristocratique : *Nos que valemos tanto como vos*, etc., laquelle n'est qu'une légende assez moderne.

2° *Le for ecclésiastique.* — La plus ancienne collection législative d'Aragon est formée par les *Fueros de Huesca*, qui émanent de Jaime I et dont le texte primitif en langue vulgaire est perdu (voir un essai de restitution dans Tourtoulon, *Jaime I*, t. II, app. 7). Inspiré du droit romain et du droit naturel, il ne reconnaissait pas l'autorité civile du droit canonique et visait indubitablement à séparer pouvoir civil et pouvoir ecclésiastique.

Les privilèges du clergé étaient nettement acceptés. L'immunité des églises et des monastères absolue, hors les cas d'assassinat ou de trahison, pour lesquels n'existait pas le droit d'asile. Le for ecclésiastique s'effaçait pour les questions pécuniaires, devant le *fiscus regalis*, mais le tribunal de l'évêque connaissait seul les causes privées des clercs et, malgré bien des réclamations, c'était à ce tribunal que les laïques devaient porter leurs plaintes contre les ecclésiastiques.

3° *La question des dîmes.* — Compliquée en Aragon par les souvenirs de la dime musulmane ou *Azaque* et la libre disposition des dîmes des églises reconquises, que les vieux rois d'Aragon, on l'a vu, prétendaient avoir reçu du Saint-Siège.

Primitivement la dime fut considérée en Aragon comme un impôt civil, réparti d'ailleurs libéralement par les rois aux églises. Sancho Ramirez, au concile de Jaca (1063), donne à cette Église la dime de tous les impôts royaux, perçus tant sur les Maures que sur les chrétiens, et le tiers des dîmes que lui payaient les Arabes tributaires de Saragosse et de Tudela.

Jaime I divise en trois parts ces dîmes royales, un tiers au clergé, un tiers aux églises et le dernier tiers au fisc. Morisques et juifs payaient à leurs seigneurs temporels, clercs ou laïques, la part de ces dîmes qui revenaient aux églises et ce système, on le sent bien, ne favorisait guère les conversions dans l'esprit de ces seigneurs temporels, qu'elles privaient d'une part de leurs revenus.

4° *Le clergé aux Cortès.* — Lorsque, au XIII^e siècle, les Cortès aragonaises prirent leur forme définitive, elles furent constituées par quatre « bras » : *ricoshombrs* ou haute noblesse, *caballeros*, clergé et *universidades* ou villes. Les chefs des grandes abbayes, San Juan de la Peña, Monte Aragon, Veruela, Piedra, etc., siégeaient de droit à ces Cortès, aux côtés des évêques et des délégués des chapitres. Après l'union de l'Aragon et de la Catalogne, les Cortès aragonaises continuèrent à se tenir à Saragosse ou en une autre ville. Parfois les trois États : Aragon, Catalogne et Valence se réunissaient en Cortès communes, convoquées ordinairement à Monzon. Dans l'intervalle des Cortès, fonctionnait

une junte nommée par elles, la *Dipulacion permanente*, dont la mission était de veiller sur l'observation des lois et l'administration des impôts. Évêques et abbés faisaient partie à tour de rôle de cette *Dipulacion*.

XVI. L'INQUISITION EN ARAGON. — En 1194, à la suite d'un concile de Lerida, le roi Alfonso III, sollicité par le cardinal Grégoire de Saint-Ange, légat de Célestin III, lançait contre les vaudois, Pauvres de Lyon, cathares, etc., de son royaume un décret de bannissement, dont le texte ne nous est point parvenu et qui correspondait aux mesures prises depuis quelques années contre eux dans le midi de la France. Sur ces *Aragonenses*, *Navarii*, etc., et leurs excès, voir au III^e concile de Latran (1179) le chap. xxvii; *De haereticis*, dans Labbe, *Coll. conciliorum*, t. x, col. 1522.

Ce décret fut renouvelé en 1197 au concile de Girone par Pedro II (Tejada, *Col. de can. de España*, Madrid, 1853, t. III, p. 300-307). Celui-ci, invoquant la raison d'État contre ces rebelles, *nostros regnique nostri publicos hostes*, se référant aussi aux canons de l'Église romaine, allusion à la législation de Lucius III au concile de Vérone de 1184, promulguait à nouveau contre eux la peine du bannissement, qui correspond assez bien aux mesures édictées à Vérone par Frédéric Barberousse. Puis il y ajoutait la peine du feu contre les récalcitrants, innovation redoutable qui allait avoir le succès que l'on sait, mais qui, en matière d'hérésie, apparaît ici pour la première fois officiellement dans un texte de loi. Cf. Ficker, *Die gesetzliche Einführung der Todesstrafe für Ketzerei*, dans *Mittheil. d. Instituts. f. Oesterreich. Geschichtsforschung*, 1880, t. I, p. 187-195. Jusqu'ici ce genre d'exécution (E. Vacandard, *L'Inquisition*, Paris, 1912, p. 58-65) avait surgi comme un effet plus ou moins spontané de la vindicte populaire ou d'initiatives locales, même royales.

Ce fut seulement en 1232 que la nouvelle Inquisition de Grégoire IX apparut en Aragon, toujours contre les cathares. L'archevêque de Tarragone, Asparago, travaillait depuis 1218 à l'introduire dans son diocèse, avec l'aide des chartreux de Scala Dei. Il reçut, le 26 mai 1232 de Grégoire IX qui écrivait d'accord avec saint Raymond de Peñafoort, une lettre accompagnant les statuts pontificaux de 1231 et réclamant l'institution du nouveau tribunal. L'évêque de Lerida fut le premier à accueillir l'invitation pontificale.

Cependant ce furent les deux successeurs d'Asparago, G. de Montgri et P. de Albalade qui réalisèrent vraiment la volonté du Saint-Siège. Une lettre de Grégoire IX à Montgri écrite le 30 avril 1235 par saint Raymond de Peñafoort lui-même, régle la procédure de cette inquisition, dont les grandes lignes furent établies par P. de Albalade au concile de Tarragone de 1242. Jaime I seconda loyalement les intentions pontificales auxquelles les fueros de Catalogne et de Valence se conformèrent. Toutefois il est remarquable qu'en Aragon même aucune mesure n'apparaît contre les hérétiques dans la législation des fueros, compilée par l'évêque Vidal de Canellas (Ch. de Tourtoulon, *Jaime I*, t. II, l. III, c. LVI, et l. VII, c. III).

La confiance du pape appela peu à peu, on le sait, les Frères Prêcheurs à la direction effective de l'Inquisition. En Aragon, en 1301 seulement, cette organisation reçut sa forme définitive, avec la formation de la nouvelle province dominicaine d'Aragon (cf. *Bibliographie*, n. 12, le ms. de ses chapitres provinciaux à la Bibl. de Saragosse).

Le provincial d'Aragon nommait l'inquisiteur général du royaume, privilège qui lui fut disputé par le provincial de Castille, mais que confirma, le 10 avril 1351, un bref de Clément VI. Au-dessous de l'inquisiteur général existaient des inquisiteurs particuliers d'Aragon, de Catalogne, de Majorque, de Roussillon (à Perpignan), etc. Le royaume de Valence

reçut le sien seulement le 27 mars 1420, où Martin V l'établit à la demande du roi Alfonso V. Tous ces inquisiteurs étaient nommés également par le provincial. Deux de ces inquisiteurs généraux sont justement célèbres : fr. Nicolas Roselli (1350-1356), depuis cardinal, et fr. Nicolas Eymeric (1356-1393), l'auteur du fameux *Directorium Inquisitorum* (édit. Peña, Rome, 1589; cf. Denifle, dans *Archiv. f. Lit. und Kirchengesch.*, t. I, p. 743 sq.), qui poursuivit les doctrines de Raymond Lull et d'Arnaud de Villeneuve.

L'affaire la plus retentissante, dont eut à connaître l'Inquisition d'Aragon, fut celle des Templiers, en 1308, qui lui fut confiée en même temps qu'au roi par le pape Clément V. L'inquisiteur général fr. Juan Lotgerio les fit enfermer, le 3 décembre de cette année, dans son couvent de Valence et commença contre eux l'information dont on sait la fin tragique. Finke, *Acta Aragonensia*, *passim*.

Les juifs non convertis échappaient à la juridiction de l'Inquisition, qui ne s'occupait d'eux que sur l'inculpation de prosélytisme. En Aragon, où ils jouaient dans les finances et dans le commerce un rôle de premier plan, l'autorité royale, prisonnière souvent de leur influence, les protégea généralement contre la haine populaire et les soupçons du clergé. Jaime I leur était ouvertement favorable et refusa à Lerida l'exequatur à la bulle de Grégoire IX qui confisquait leurs livres. Il seconda par contre les efforts de conversion de saint Raymond de Peñafoort et laissa s'ouvrir des disputes publiques, qui aboutirent à l'exil d'un rabbin. Pedro III les protégea contre le clergé de Gerone.

Pour la première fois, le 17 novembre 1287, ils furent sérieusement inquiétés par une ordonnance d'Alfonso III qui les contraignait d'assister aux prédications des dominicains et de présenter à l'examen de ceux-ci leurs livres religieux, mesure qui amena des troubles parmi eux et fournit à l'Inquisition de nombreuses occasions d'intervenir contre eux. Voir l'attitude de Jaime II dans Finke, *Acta*, t. II, p. 859 sq.

Les progroms de 1391 qui, dans l'Espagne entière, en firent disparaître un si grand nombre, la « politique » de conversion de Benoît XIII, le pape Luna, jetèrent dans le sein de l'Église une foule de ces malheureux dont, même après un siècle, la sincérité religieuse demeurera toujours suspecte. Cependant le baptême leur avait ouvert la porte des dignités civiles et ecclésiastiques qu'ils envahissaient. Le malaise social renaissait, autour de ces « conversos », plus aigu. Ce fut pour porter remède à cette situation, dont le péril politique les touchait au moins autant que l'autre, que les rois catholiques finirent par créer la nouvelle Inquisition d'Espagne, ce *Santo Oficio*, dont l'introduction en Aragon en 1484 allait coûter la vie à l'inquisiteur saint Pierre d'Arbues. Voir ce nom. A consulter : H. C. Lea, *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, Paris, s. d., 1900-1902, 3 vol. — Lea-Müllendorff, *Geschichte der Spanischen Inquisition*, Leipzig, 1911, t. II, p. 140-182 et *passim*. — J. A. Llorente, *Historia de la Inquisicion de España*, Barcelone, 1870, t. I, p. 32-67. — J. Amador de los Rios, *Historia de los Judios de España*, Madrid, 1875-1876, t. I et II. — S. Kr., *Rapports entre l'inquisiteur et les juifs d'après le mémorial de l'inquisiteur d'Aragon à la fin du XIV^e siècle*, dans *Revue des Études juives*, octobre 1906. — J. Jacobs, *An inquiry into the sources of the history of the Jesusin Spain*. Londres, 1894. Cf. p. 9-65, l'inventaire des documents conservés à l'Archivo de la Corona de Aragon à Barcelone. Finke, *Acta Aragonensia*, t. II, p. 840 sq.

XVII. DIPLOMATIQUE : DATE DES CHARTES. — Lorsqu'eut lieu en 1137, l'union de l'Aragon et de la Catalogne, deux systèmes chronologiques s'affrontèrent.

En Aragon régnait sans conteste l'ère d'Espagne,

antérieure de 38 ans à la nôtre, on le sait, et où l'année commençait invariablement au 1^{er} janvier. Cf. J. Heller, *Ueber den Ursprung der sogenannten spanischen Aera*, dans Sybel's, *Historische Zeitschrift*, 1874, t. xxxi, p. 13-32 et Th. Mommsen, *Aera*, dans *Neues Archiv.*, 1892, t. xviii, p. 271.

En Catalogne au contraire, dès la constitution de la *Marca hispanica*, l'ère d'Espagne avait reculé et sous l'influence française s'était introduit (depuis Louis le Pieux, au début du ix^e siècle), l'usage de dater les chartes par les années de règne des rois de France auxquelles on ajoutait parfois l'année de l'ère, plus souvent celle de l'Incarnation, c'est-à-dire le *mos gallicanus*, et quelquefois les deux. Ribagorza et Pallas subirent là aussi l'influence de la *Marca* et conservaient encore cette coutume au xi^e siècle. Voir les documents dans Serrano y Sanz, *Noticias*, p. 450-451 et *passim*.

La première tentative d'unification eut lieu sur la base de l'usage catalan, en 1180, au concile provincial de Tarragone, réuni par l'archevêque Berenguer de Vilademuls, sur l'ordre d'Alphonse II, semble-t-il, concile dont les actes n'ont pas été conservés. La chronique de Ripoll publiée par d'Achery (voir *Chronicon Barcinonense*, dans Florez, *Esp. sagr.*, 1774, t. xxviii, p. 324) rapporte que le comput de l'année du Seigneur y fut prescrit dans toute la province ecclésiastique : *annus Domini institutus scribi in omnibus chartis per totum archiepiscopatum*.

C'est évidemment l'ère de l'Incarnation que désignent ici les mots *ann. dom.* ainsi qu'en témoignent (1250) les *Furs* de Valence (l. IX, r. xix. *fuero* 2) document émané de Jaime I où il est spécifié que : *los scrivans, los notaris posen en totes carles lany de nostre Senyor que es la festa de sancta Maria del mes de Mars*.

Avec l'unification, on poursuivait encore un autre but. En 1180, Louis le Jeune venait de mourir et l'occasion avait paru propice à Tarragone de dispenser les notaires d'ouvrir une ère nouvelle avec l'avènement de Philippe-Auguste. A ce moment, un fabricant de tables de réduction des deux computs écrivait en marge de l'une de celles-ci (Arch. cap. de Tarragone, *Cod. D.* 4) une note très explicite à ce sujet. L'usage de dater par les règnes français ne disparut point cependant là où il existait. Cf. Baluze, *Marca hispanica*, Paris, 1688, col. 514. Il subsistait encore après 1223.

L'ère de l'Incarnation était comptée généralement d'après le calcul florentin qui faisait commencer l'année au 25 mars postérieur à la Noël, c'est-à-dire 2 mois et 24 jours après nous. Toutefois, on relève parfois des incursions du style pisan où l'année de l'Incarnation devançait au contraire de 9 mois cette même Noël. E. Morera, *Tarragona cristiana*, Tarragone, 1896, t. I, p. 575, après B. Peon, en signale comme exemple, l'acte de constitution du chapitre de Tarragone par l'archevêque Bernardo Tord, 29 octobre 1151.

L'influence apparaît encore, mais plus rare, de l'année de la Nativité (25 décembre), voire même de celle de Pâques.

Dans l'Aragon, proprement dit, l'ère d'Espagne résista longtemps à la double prescription du concile et de Jaime I. Les diplômes royaux eux-mêmes sont datés suivant l'un ou l'autre mode de comput selon le lieu de leur rédaction. Mais il faut noter que les documents aragonais, alors même qu'ils adoptent l'année du Seigneur s'obstinent assez souvent à faire partir du 1^{er} janvier cette même année selon la tradition de l'ère d'Espagne.

Pour tous ces motifs il existe fréquemment dans la chronologie des chartes datées des trois premiers mois de l'année une irrémédiable confusion. On voit

en effet que, ramenée à notre façon de compter, l'année 1301, par exemple, pouvait débiter non seulement le 25 mars 1301, mais encore exceptionnellement : le 25 mars 1300, le 25 décembre 1300, le 1^{er} janvier et le jour de Pâques 1301.

Les jours étaient généralement désignés par les calendes ou par les fêtes de la semaine.

Cependant, au xiv^e siècle, la nécessité d'adapter le comput aux modes nouvelles répandues dans le midi de la France apparaissait d'autant plus évidente que les frontières de l'Aragon avaient à ce moment franchi les Pyrénées. Ce fut le coup de mort à la fois de l'ère de l'Espagne et de l'année de l'Incarnation.

Une ordonnance de Pierre IV, datée de Perpignan, le 16 décembre 1350 (Cf. le texte dans Mondejar, *Obras chronologicas*, Valence, 1744, p. xxiii) établissait définitivement l'année de la Nativité et remplaçait les calendes par l'ordre des jours du mois : *Annus a nativitate domini incipiens computetur, et etiam omissis nonis, idibus atque kalendis, continuando locum, numerum dierum et nomina mensium atque annum in et sub quibus dabuntur*. La pragmatique royale, fut confirmée le 14 mars suivant aux Cortès de Perpignan et ses prescriptions généralement observées. Toutefois dans le royaume de Valence ce fut seulement en 1358 (Mondejar, *ibidem*, p. xxiv) que l'ère d'Espagne disparut définitivement. On sait qu'elle s'attarda en Castille jusqu'en 1384. Cf. B. Peon, *La Era de España. Apuntes de cronologia española*, Madrid, 1864; A. Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1894, p. 93, 123, 125-126; Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1610, t. II, fol. 240.

BIBLIOGRAPHIE. — On a réuni ici la liste des ouvrages les plus utiles, consacrés « ex professo » à l'histoire de l'ancien royaume d'Aragon et particulièrement du point de vue religieux. En ont été exclus — sauf exception — les travaux d'ensemble qui dépassent le cadre aragonais et aussi les monographies de détail. Voir dans le texte de l'article le renvoi à divers travaux récents.

I. BIBLIOGRAPHIES ARAGONAISES. — Outre les notices d'U. Chevalier, *Topobibliographie* (cf. Aragon, Saragosse, Huesca, Tarazona, San Juan de la Peña, Roda etc.), les éléments d'une bibliographie critique ont été réunis en partie par G. Desdevises du Désert, *Espagne. Sources et instruments de travail. Histoire par périodes*, dans *Revue de synthèse historique*, octobre 1904-décembre 1905. Traduction adaptée par C. Riba, dans *Revista de Aragon*, 1906, *Sec. hist.*, p. 173, etc. (livres publiés depuis 1870). — R. Altamira, *Guia bibliografica*, dans *Historia de España*, Barcelone, 1911, t. IV, p. 457-550. — R. Foulché-Delbosc et L. Barrau-Dihigo, *Manuel de l'hispanisant*, t. I (seul paru), New-York 1920 (A consulter sur les archives et bibliothèques). — R. Ballester, *Bibliografía de la Historia de España*, Barcelone, 1921. — B. Sanchez Alonso, *Fuentes de la historia española*, Madrid, 1919, n^o 1021-1475. — Voir aussi T. Munoz y Romero, *Diccionario bibliográfico-histórico de los reinos de España*, Madrid, 1858, p. 21-37 (encore utile).

Une bonne histoire littéraire d'Aragon, malheureusement consacrée aux seuls écrivains nés dans la région : F. de Latasa, *Bibliotheca antiqua de los escritores aragoneses hasta 1500*, Saragosse, 1796, 2 vol. in-8^o; *Bibl. nueva*, etc., desde 1500 hasta 1802, Pampelune, 1797-1802, 6 vol., in-8^o. Ajouter : T. de Campillo, *Indice alfabético de autores, para facilitar el uso de las Bibl. antigua y nueva*, etc., Madrid, 1877. De préférence à la réimpression peu critique faite à Saragosse par Gomez Uriel en 1884, 3 vol. in-4^o (à consulter seulement sur l'histoire littéraire du xix^e siècle). — J. Andrés de Uztarroz, *Borrador de la Bibliotheca de los escritores del Reino de Aragon*, ms. autographe du xviii^e siècle, de 524 p., aujourd'hui à la Biblioteca nacional de Madrid. — D. Gascon y Guimbao, *Relacion de escritores Turolenses. Datos*, Saragosse 1908 (peu important).

Bibliografía zaragozana del siglo XV par un bibliophile aragonais (J. M. Sanchez), Madrid, 1908. Luxueuse publication à corriger par K. Haebler, *Bibliografía Ibérica del siglo XV*, La Haye, 1904, avec son importante *Segunda*

Parle, La Haye, 1917, et par A. Lambert, *Notes sur divers incunables d'Aragon inédits ou peu connus*, Paris, 1910, extrait du *Bulletin hispanique*. — Voir aussi l'importante monographie de M. Serrano y Sanz, *La Imprenta de Zaragoza es la mas antigua de España*, Madrid, 1916 (extrait de *Revista de Archivos*) et A. Lambert, *Les origines de l'imprimerie à Saragosse* (1473-1485), Madrid, 1915 (extrait de *Revista de Archivos*). Comparer R. Miquel de Planas, *Els orogens de la imprenta a Espanya*, dans *Bibliofilia*, 1915, t. II, p. 163-170.

J. M. Sanchez, *Bibliografia aragonesa del siglo XVI*, Madrid, 1913-1914, 2 vol. gr. in-4°, ill. Sur cet ouvrage, cf. L. de Torre, *Adiciones y correcciones a la Bibl. arag. del siglo XVI*, etc., dans *Revue hispanique*, 1919, t. XLVI. — M. Jimenez Catalan, *Ensayo de una tipografia zaragozana del siglo XVII et Ens. de una tip. zar. del siglo XVIII*, deux ouvrages en cours d'impression en 1924, dans les *Obras premiadas por la Biblioteca nacional*, Madrid. — R. del Arco, *La imprenta en Huesca. Apuntes para su historia*, Madrid, 1911. (tiré à part de *Rev. de Archivos*).

II. SOURCES D'ARCHIVES ET CATALOGUES DE BIBLIOTHÈQUES. — Pour s'orienter à travers les bibliothèques et archives anciennes et nouvelles de la région, cf. R. Beer, *Handschriftenschatze Spaniens*, Vienne, 1894, avec les corrections de A. Morel-Fatio, dans *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, 1895, p. 392 sq. et de G. M. Dreyes dans *Oesterreich. Literaturblatt*, 1^{er} août 1895. — L. Cadier, *Notes sur les archives d'Aragon et de Navarre*, dans *Bibl. de l'École des Chartes*, 1888, t. XLIX, p. 47-90. — H. Courteault, *Les archives d'Aragon et de Navarre au XV^e siècle*, dans *Revue des bibliothèques*, 1891, p. 129-158. — R. Altamira, *Archivos, bibliotecas y museos de España*, dans *De historia y arte*, Madrid, 1898, p. 57-106 (paru antérieurement, et moins complet dans *Revue internationale des archives*, etc.). — Z. Garcia Villada, *Metodologia y critica historicas*, Barcelone, 1921 (2^e éd.), p. 67 sq. Bibliographie des provinces et des archives d'Espagne. — *Anuario del cuerpo... de archiveros, bibliotecarios*, etc., Madrid, 1881-1882, 2 vol. Non paru depuis. — *Guia historica y descriptiva de los archivos de España*. Publié en supplément à *Revista de Archivos*, depuis 1916.

Les archives d'un grand nombre d'établissements ecclésiastiques d'Aragon supprimés en 1835 ont été transportées à l'Archivo historico nacional de Madrid : 1^{re} section « diplomes ». Voir l'inventaire de ses 266 séries dans l'ancienne *Revista de Archivos*, t. I, 1871, 9^e section : Cartulaires et manuscrits. Tiré à part, Madrid 1871 et L. Barrau Dihigo, *Notes sur l'Archivo historico nacional de Madrid*, dans *Rev. des bibliothèques*, 1900, p. 1-39. — A l'Archivo general de Alcalá (documents aujourd'hui transportés à l'Archivo nacional de Madrid, 2^e section) : 4^e section, *Orden de San Juan de Jerusalem* : Langue d'Aragon. 314 liasses, etc. Cf. J. Delaville Le Roux, *Les Archives de l'ordre de l'Hôpital dans la Péninsule*, dans *Nouv. archives des Missions scientifiques*, Paris, 1893, t. IV.

Le dépôt local de beaucoup le plus important, est l'Archivo general de la Corona de Aragon à Barcelone. Voir, outre Cadier et Courteault, l'opuscule de M. Bofarull, *Memoria... en la apertura de l'Arch. gen. de la Corona de Aragon*, Barcelone, 1853. — A Saragosse, l'ancien Archivo del reino de Aragon, très riche, conservé dans le palais de la Audiencia, a été en partie détruit par un incendie durant le siège (27 janvier 1809), en partie dispersé. Cf. E. Ibarra, *Restos del antiguo Archivo... del Reino de Aragon existentes en la actual Diputacion provincial de Zaragoza*, dans *Anuari del Institut d'Estudios catalans*, 1909-1910, t. II, p. 90-129. D'autres fragments de ces mêmes archives sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque du monastère bénédictin de N.-D. de Cogullada, à Saragosse. Les archives actuelles de la Diputacion et de la Hacienda, ceux de la Chambre des notaires sont assez riches en documents depuis la fin du moyen âge. Autrement importants sont les deux archives capitulaires de la Seo et du Pilar (documents depuis le XII^e siècle), avec des inventaires anciens suffisants, dont on entreprend actuellement une refonte. — R. Garcia de Linare, *Escripturas arabes pertenecientes al Archivo... del Pilar...*, Saragosse, 1904 (extrait de *Homenaje a D. Fr. Codera*, *ibidem*).

Sur les diverses archives ecclésiastiques et municipales d'Aragon voir E. Ibarra, *Bibliografias históricas regionales*, Aragon, Archivos, dans *Cultura española*, n. 2, p. 339-344 et p. 3, p. 651-664. Excellent répertoire puisé en partie à l'Archivo nacional de Madrid, malheureusement interrompu à

la lettre D. cf. *ibid.*, n. 5, p. 52-53. — E. Ibarra, préface à ses *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I*, Saragosse, 1904, p. VI-XII. — V. de la Fuente, *Documentos relativos a la continuacion de la España sagrada. Viajes de P. Sainz de Baranda a Barbastro, Barcelona, Gerona y Vich*, 1850, dans *Bolet. Ac. Historia*, t. XXIV, p. 203 sq. — Le même, *ibid.*, p. 209, *Visita de los archivos de Tarazona, Veruela, Alfaro, Tudela, Calatayud y Borja*. — T. del Campillo, *El archivo de la comunidad de Daroca*, dans *Rev. de archivos*, 1871, t. I, p. 35-38. — M. del Pano, *El archivo municipal de Barbastro*, Archivo de la Catedral, dans *Revista de Aragon*, juillet-septembre 1902. — M. Pano et E. Ibarra, *Los archivos de Tarazona y Tudela*, dans *Rev. de Aragon*, 1902, p. 322 sq. — J. Ribera et M. Asin, *Documentos bilingües del archivo de la catedral de Tudela*, *ibid.*, p. 324. — D. Gascon, *Una rapida visita al archivo parroquial de Alcañiz*, dans *Rev. de Aragon*, 1905, t. VI, p. 358-364. — R. del Arco, *El archivo cathedral de Huesca*, dans *Rev. de Archivos*, XXV, 1911, pp. 294-301. Cf. aussi du même, *Libros corales, códices*, etc., de la catedral de Huesca, dans *Linajes de Aragon*, Huesca, n. du 1^{er} juillet 1915 ; *El archivo de la catedral de Jaca*, dans *Boletín de la Ac. de la Historia*, 1914, t. LXV, p. 47-98. — M. de Abad y Lasiera, *Indice de los archivos de la congregacion benedictina Tarraconense*, Ms. 1772 de la Bibl. San Carlos de Saragosse. — E. Ibarra, *Documentos aragoneses en los archivos de Italia. Apuntes para un inventario*, Madrid, 1911, in-8°. Extrait de *Anales de la Junta para ampliacion de estudios*, t. III, 1911, *Memoria* n. 2. — A la Bibliothèque Nationale de Paris : L. Auvray et R. Poupardin, *Catalogue des manuscrits de la collection Baluze*, Paris, 1921. — Ph. Lauer, *Coll. manuscrites sur l'histoire des Provinces de France. Inventaire*, Paris, 1905, t. I. *Languedoc*, p. 156-252. — A. Morel-Fatio, *Catalogue des manuscrits espagnols*, Paris, 1892. — H. Omont, *Nouvelles acquisitions du dép. des manuscrits* (1892-1910), p. LXXXIII-XCVI.

M. Serrano y Sanz, *Catalogo de los Mss. de la biblioteca del seminario de San Carlos de Zaragoza*, Madrid, 1909 (extrait de *Revista de Archivos*). — M. Sanchez Izquierdo et J. Sinues, *Catalogo de los Mss. de la biblioteca universitaria de Zaragoza* dans *Rev. de Archivos*, janvier 1916, p. 114-141 (à suivre). — Sur la coll. de mss. grecs du chanoine Llorente, aujourd'hui conservés à la Seo de Saragosse, cf. A. Martin, *Rapport sur une mission en Espagne* (d'après la note de Ch. Graux, dans *Nouv. Archives des Missions scientifiques*, 1892, t. II. — L'importante collection de mss. réunie au XVI^e siècle par l'historien Zurita, léguée par lui à la chartreuse d'Aula Dei de Saragosse, passée au XVIII^e siècle aux mains du comte-duc de Olivares, fut dispersée à la mort de celui-ci. Un certain nombre de mss. sont conservés aujourd'hui à l'Escurial. Cf. G. Antolin, *Catálogo de los códices latinos... del Escorial*, Madrid, t. I, 1910, préface, et P. Aguado, *La libreria del historiador Jerónimo de Zurita*, dans *Idearium* 1907, t. II, p. 77-80. — Voir enfin T. Gottlieb, *Ueber mittelalterlichen Bibliotheken*, Leipzig, 1890, p. 267, sq.

III. COLLECTIONS DE TEXTES. — *Coleccion de documentos ineditos del Archivo general de la Corona de Aragon publicados por...* P. de Bofarull y Mascaró, Barcelone, 1847-1910, 41 vol., plus spécialement consacrés à la Catalogne. — *Coleccion de documentos para el estudio de la historia de Aragon*, Saragosse, en cours de publication depuis 1904, 12 vol. parus. Documents d'archives intéressant l'ancien royaume d'Aragon. — *Biblioteca de escritores aragoneses...*, publicada por la Diputacion provincial de Zaragoza, Saragosse, depuis 1876 : *Seccion historico-doctrinal*, 8 vol., in-4°, *Seccion literaria*, 6 vol. in-8°. Textes inédits et réimpression d'imprimés anciens. — Dans la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, Madrid, 1842-1895, 112 vol., *passim* et spécialement les tomes XL-XLI : *Documentos relativos a los reinos de Navarra, Castilla y Aragon durante la segunda mitad del siglo XV*, t. LXXXVIII, *Vida de Juan II de Aragon* par Gonzalo Garcia de Santa Maria, etc. — *Nueva coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, Madrid, depuis 1892, 6 vol. parus.

IV. CARTULAIRES. — L'étude des cartulaires de la région est à peine commencée. Plusieurs demeurent inédits, dont nous ne saurions donner ici la liste.

Le plus important, le *Libro gotico* de San Juan de la Peña (XII^e-XV^e siècles), est conservé depuis quelques années à la Bibliothèque de la Faculté de Droit de Saragosse. Sur ce texte et ses copies, cf. Salazarullana, *Doc.* p. VI-VII et Ibarra, *Doc. Sancho Ramirez*, p. V-VIII. Le cartulaire et les privilèges de San Juan de la Peña, conservés à

L'Archivo nacional et ailleurs, ont été utilisés par E. Ibarra, *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I*, Saragosse, 1904. — J. Salarrullana, *Doc. corr. al reinado de Sancho Ramirez : Documentos reales...* de San Juan de la Peña, Saragosse, 1907. — E. Ibarra, *Doc... Sancho Ramirez : Doc. particulares de San Juan de la Peña*, Saragosse, 1913. — Voir surtout M. Magallon, *Coleccion diplomatica de San Juan de la Peña*, Madrid (extrait de *Revista de Archivos*), depuis 1903, où sont réunis les documents de l'époque antérieure aux précédents.

Le cartulaire de San Andres de Fanlo, conservé à l'église de San Pedro el Viejo de Huesca a été utilisé par Ibarra, *Doc. Ramiro I*. — Le *Libro de la Cadena del Concejo de Jaca* a été édité par le doyen du chapitre de cette ville, D. Damaso Sangorin, au tome XII de la *Col. Doc. hist. de Aragon*, Saragosse, 1921.

Le cartulaire d'Alaon (XII^e-XIII^e siècle), aujourd'hui à la Bibliothèque de la *Ac. de la Historia* de Madrid, celui d'Ovarra et celui de Labaix ont fourni la base du savant travail de M. Serrano y Sanz, *Noticias y documentos historicos del Condado de Ribagorza hasta la muerte de Sancho Garces III* (1035), Madrid, 1912. — Voir aussi M. Serrano y Sanz, *Documentos ribagorzanos del tiempo de los reyes franceses Lotario y Roberto* (954-1031), dans *Rev. de Archivos*, 1919, p. 303-315; 1920, p. 119-135, 449-461, 604, et *Doc. ribagorzanos de tiempos de Ludovico Pio y Carlos el Calvo*, dans *Bol. Ac. hist.*, octobre et novembre 1922.

M. Magallon, *Los Templarios de la Corona de Aragon. Indice de su cartulario del siglo XIII*, dans *Boletin Ac. historia*, juin-juillet 1898. — Voir aussi M^{re} d'Albon, *Cartulaire de l'Ordre des Templiers*, Paris, 1921.

Les deux cartulaires de la Seo de Saragosse, XIII-XIV^e siècle, sont demeurés inédits, mais ont été utilisés au XVII^e siècle par Andres de Uztarroz, Arruego (voir ces noms), etc.

A ces recueils aragonais, il faut joindre un texte navarrais, indispensable pour l'étude des origines, le cartulaire de l'abbaye de Leyre, dit *Libro I^o de Yessa*, du XI^e siècle, conservé à la Bibliothèque de la *Acad. de la Historia*. Les copies de cinq autres cartulaires à l'Archivo Nacional de Madrid, avec les diplômes de l'abbaye, cf. *Bol. de la R. Ac. de la Historia*, t. xxxii, avril 1893.

V. ANNALES ET CHRONIQUES. — 1^o Sur la période des origines (IX-X^e siècle), voir 1. une analyse critique des rares diplômes dans Serrano y Sanz, *Noticias...* p. 147-158. 2. Le recueil des textes les plus importants des Annales franques et hispaniques et des chartes dans J. Traggia, *Discurso historico*, p. 52-84, dans tome IV de *Memorias de la Acad. de la Historia*. 3. La source principale est, comme nous l'avons dit plus haut (col. 1352), la généalogie des rois de Pampelune et d'Aragon, des comtes d'Aragon, etc., dite généalogie de Meja, d'après les ms. qui l'ont conservée (début du XI^e siècle?), originaire de Roda, passé depuis au prieuré de Meja (Vich) et dont aujourd'hui seule une copie du XVIII^e siècle, avec des fac-similés, existe à la *Bibl. de la Ac. de la Historia* de Madrid, Est 26 gr. 1^o, n. 9), publié pour la première fois par Traggia, *op. cit.*, p. 52-55, avec les variantes d'un *Codex Legionensis*, qui serait différent de l'actuel A. 189 de la *Bibl. de la Ac. de la Historia*. Voir à ce sujet G. Cirot, *La Chronique Léonaise*, Bordeaux, 1920, p. 1-17. Le texte de ces généalogies avec les variantes dans Serrano y Sanz, p. 170-174, et plus complet dans Oliver Hurtado, p. 107-110, mais sans les variantes. Un autre texte a été publié depuis par G. Cirot, *op. cit.*, p. 76-81, d'après les mss A. 189 et G. 1, de la *Bibl. de la Ac.*, texte remanié et apparenté au *Codex Legionensis* de Traggia.

2^o Sur le royaume d'Aragon, en dehors des sources castillanes assez fragmentaires, il existe deux textes locaux importants, mais trop tardifs : 1. une chronique générale de l'Espagne arago-catalane, du XIV^e siècle, désignée sous le nom impropre de *Chronique de San Juan de la Peña*. On en connaît au moins quatre textes : un latin, deux catalans et un aragonais. Le texte latin et le texte aragonais, publiés par T. Ximenez de Embraun sous le titre de *Historia de la Corona de Aragon* (la mas antigua de que se tiene noticia) conocida generalmente con el nombre de *Crónica de San Juan de la Peña*, Saragosse, 1876 (tome I de la *Bibl. de escritores aragoneses*). Cf. Morel Fatio, *La Chronique de San Juan de la Peña*, dans *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1893, t. xiv, p. 96-100. L'attribution par Blancas à un certain Petrus Marsilius (confusion avec P. Marsilius) est un mythe. Déjà Traggia, *op. cit.*, avait émis l'opinion que le texte catalan devait être le primitif. En 1903, G. Llabrés, *Quien es el autor de la Crónica de San Juan de la Peña*, dans *Revista de Huesca* 1903, fasc. 1, avance que cette chronique devait se con-

fondre avec le texte que l'on savait avoir été conservé dans la bibliothèque du roi Martin (1420) et que le véritable auteur en serait le catalan Bernard Dezcoll, qui l'aurait écrit sur l'ordre de Pedro IV. Voir aussi du même, *Bernardo Dezcoll es el autor de la Cronica catalana de Pedro IV escrita de 1365 a 1390*, dans *Rev. de Arch.*, t. vii, p. 331 sq. Depuis, une hypothèse, qui semble aujourd'hui acquise, a été émise par E. Gonzalez-Hurtelise, *La Cronica general escrita por Pedro IV de Aragon*, dans *Rev. de bibliogr. catalana*, t. vii, p. 188-214. Cet écrivain aboutit aux conclusions suivantes : Pedro IV a écrit une *Croniques dels Reys Darago e dels Comtes de Barcelona*, terminée sûrement en 1366 et peut-être avant 1359. Il faut vraisemblablement l'identifier avec le *Cronicon Pinnatense*. Dezcoll n'aurait participé qu'à la rédaction d'une partie de la seconde chronique de Pedro IV, celle de son règne.

2. Après ce texte, un autre plus spécialement catalan, la chronique latine de Ripoll, rédigée à la fin du XIII^e siècle, contient l'histoire des comtes de Barcelone depuis Guifred et celle des rois d'Aragon et se termine par deux chapitres importants consacrés à Pierre III et Alphonse III. *Gesta Comitum Barcinonensium scripta circa annum MCCXC a quodam monacho Riviipullensi. Nunc primum edita ex veteri codice eiusdem monasterii*, publiée par P. de Marca, dans *Marca Hispanica*, Paris, 1688, col. 537-580. Ajouter L. Barrau-Dihigo, *Fragments inédits des Gesta Comitum Barcinonensium et Regum Aragoniae*, dans *Revue hispanique*, 1902, p. 472-484, et *A propos des Gesta Com. Barch.* dans la même revue, 1903, p. 226 sq. Et du même, *Les manuscrits latins et le texte catalan des Gesta...*, dans *Primer Congrés internacional de la lengua catalana*, Barcelone, 1908.

3^o Il existe encore pour l'Aragon et la Catalogne un certain nombre de chroniques locales, annales de règnes, etc., rédigées depuis le XIII^e jusqu'au XV^e siècle, inédites ou imprimées, dont on trouvera la liste dans T. Muñoz y Romero, *Dicc. bibliografico-critico*, etc., p. 21-26. Voir à ce sujet : G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* (1284-1556), Paris, 1904, p. 21-31, et R. Menendez Pidal, *Crónicas generales de España*, Madrid, 1898, *passim*.

Citons seulement 1. l'autobiographie de Jaime I el Conquistador, *Chronica o comentari del gloriosissim... rei En Jacme... feyta e escrita per aquell en su llengua natural*, Valence, 1557, traduite en espagnol par A. Bofarull, Barcelone, 1848. La chronique latine de Petrus Marsilius en est une autre traduction. Cf. A. Rubió, *La Cronica del rey en Jaume en el XIV^e segle*, dans *Estud. Univ. Cat.*, t. i, p. 349-357; M. de Montoliu, *La crónica de Marsili y el manuscrit de Poblet*, dans *Anuari Instit. Est. Catal.*, 1914, et du même : *Sobre la redacció de la Crónica d'En Jaume*, I, Barcelone, 1917. — 2. Le *Libre del rey en Pere de Arago e dels seus antecessors*, consacré à Pedro III par le catalan Bernat Desclot, publiée pour la première fois à Paris par Buchon en 1840 et depuis, à Barcelone en 1885, par J. Coroleu. A. Rubió, *Estudi sobre la elaboració de la Crónica de Pere el Ceremonios*, dans *Anuari Instit. Est. Catal.*, 1909-1910, p. 519-570. — 3. Celle de Pedro IV par Dezcoll, dont il a été question plus haut.

Une orientation générale dans R. Ballester, *Las fuentes narrativas de la historia de España durante la edad media 417-1474*, Palma, 1908, p. 57-63 et 131-140.

VI. GÉOGRAPHIE. DESCRIPTIONS. — J. M. Quadrado, *Aragon*, dans *Recuerdos y Bellezas de España*, Madrid, 1844, réimprimé dans *España, sus monumentos*, Barcelone, 1886. — B. Espinalt y Garcia, *Atlante espanol*, Madrid, 1779, t. II et III : *Reynos de Aragon y Mallorca*. — A. Ponz, *Viaje de España*, Madrid, 1788, t. xv, *Aragon*. — J. Dieulafoy, *Aragon et Valence*, Paris, 1901.

J.-B. Lavaña, *Itinerario do reyno de Aragoa adonde andou os ultimos meses do 1610 e os primeyros do 1611* (publié d'après le ms. original de l'auteur), Saragosse, 1895 (*Bibl. de escrit. arag.*, t. vii).

V. Lamperez y Romea, *Estudio de los caracteres de la arquitectura de Aragon desde la conquista de Huesca (1096) hasta el fin del reinado de Jaime el Conquistador (1271)*, Madrid. — Du même : *El Castillo-Abadía en la region pirenaica española*, dans *Actas y memorias del II Congreso de Historia de la Corona de Aragon*, Huesca, 1922. t. I. — F. Carreras y Candi, *Excursión por la Catalunya aragonesa y provincia d'Ossa*, Barcelone, 1904. — V. Castan, *Excursiones pirenaicas*, dans *Revista de Aragon*, 1902, *passim*. — R. del Arco, *Guía artistica y monumental de Huesca y su provincia*, Huesca, 1910; *El Alto-Aragon monumental y pin-*

toresco, Huesca, 1913; *Quelques indications sur des anciens châteaux, enceintes fortifiées et manoirs du Haut Aragon*, s. l. ni d. (Huesca, 1914). — L. Briet, *Bellezas de alto Aragon*, Huesca, 1913.

Sur la géographie ancienne de l'Aragon, voir le t. II de J. Traggia, *Aparato a la historia ecclesiastica de Aragon*, Madrid, 1792.

VII. HISTOIRE GÉNÉRALE. LES « CRONISTAS ». — G. Zurita, *Anales de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1610-1621, 7 vol. avec l'Index. Édition la plus pratique (avec sa réimpression de 1669-1670) de ce monumental répertoire de l'histoire d'Aragon depuis les origines jusqu'aux rois catholiques. — Sur Zurita, cf. D. J. Dormer, *Progresos de la historia en el reino de Aragon y elogios de G. Zurita su primer cronista*, Saragosse, 1880 (réimprimé à Saragosse en 1876) et M. de Manuel, *La alhacena de Zurita. Documentos allegados para componer sus Anales de Aragon*, dans *Rev. de Archivos*, 1877, t. VII, *passim*.

B. L. de Argensola, *Primera parte de los Anales de Aragon que prosigue los de G. Zurita desde 1516*, Saragosse, 1630. — J. F. Andres de Uztarroz, *Segunda parte de los Anales de la corona y reino de Aragon desde 1521 hasta 1528*, Saragosse, 1663. — D. de Sayas, *Anales de Aragon desde 1520 hasta 1525*, Saragosse, 1666. — D. J. Dormer, *Anales de la corona de Aragon desde 1516 hasta 1540*, Saragosse, 1697. — J.-L. Panzano, *Anales de Aragon desde 1540 hasta 1558*, Saragosse, 1705.

Sur l'œuvre de ces divers cronistas, leurs travaux demeurés inédits, etc., cf. le mémoire érudit du comte de la Viñaza, *Los Cronistas de Aragon*, Madrid, 1904.

G. Zurita, *Indices rerum ab Aragoniae regibus gestarum ab initiis regni ad annum 1410*, Saragosse, 1578. — G. Blancas, *Aragonensium rerum Commentarii*, Saragosse, 1588 (sans critique). — P. Abarca, *Los reyes de Aragon en anales historicos*, Madrid et Salamanque, 1684, 2 vol. (peu important). — E. A. Schmidt, *Geschichte Aragonien im Mittelalter*, Leipzig, 1828. — P. Bofarull y Mascará, *Los condes de Barcelona vindicados*, etc., Barcelone, 1836, 2 vol.

G. Zurita, *Enmiendas y advertencias a las coronicas de los reyes de Castilla*, Pedro, Enrique II, Juan I y Enrique III. Saragosse, 1683. — D.-J. Dormer, *Discursos varios de historia con muchas escrituras reales antiguas*, Saragosse, 1683.

VIII. ÉTATS PYRÉNÉENS. ORIGINES DU ROYAUME. — T. Ximenez de Embun, *Ensayo historico acerca de los orígenes de Aragon y Navarra*, Saragosse, 1878. — M. et J. Oliver y Hurtado, *Discursos ante la R. Academia de la Historia*, Madrid, 1866. — J. de Jaurgain, *La Vasconie, étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre*, etc., Pau, 1898-1902, 2 vol., in-8°. Sur ce livre, cf. F. Codera, *Estudios criticos de historia arabe española*, Saragosse, 1903, p. 134-200. — Barrau-Dihigh, *Les origines du royaume de Navarre*, dans *Revue hispanique*, 1900. — A. Oihenart, *Notitia utriusque Vasconiae tum Ibericae tum Aquitanicae*, Paris, 1656. — J. Traggia, *Discurso historico sobre el origen y sucession del reyno pirenaico hasta Sancho el Mayor*, dans *Mém. Ac. de la Historia*, t. IV, Madrid, 1805, 84 pages. — P. de Marca, *Marca hispanica*, Paris, 1688.

Il n'y a rien à tirer aujourd'hui des longues controverses du XVII^e siècle entre Navarrais et Aragonais sur ce point. Les travaux du P. Moret lui-même doivent être utilisés avec précaution.

IX. RIBAGORZA. — M. Serrano y Sanz, *Noticias y documentos historicos del condado de Ribagorza hasta la muerte de Sancho Garces III (1035)*, Madrid, 1912 (de tout premier ordre, textes abondants). — J. Traggia, *Memoria sobre el origen del condado de Ribagorza y sucesion de sus condes hasta que se incorporó en la corona del Pirineo*, au tome V (1801) des *Mém. de la R. Acad. de la Historia*. — J. Pascual, *El antiguo obispado de Pallas, en Cataluña*, Tremp, 1785. — S. Sanpere y Miquel, *Los orígenes del condado de Pallas y su historiador Tr. Francisco Llobet y Mes*, dans *Rev. de Archivos*, mai-juin 1905.

X. INSTITUTIONS. — J. Ribera Tarrago, *Orígenes del justicia de Aragon*, Saragosse, 1897 (influences arabes à l'origine des institutions aragonaises). — A. Gimenez Soler, *El justicia de Aragon es de origen musulman?* Madrid, 1901 (extrait de *Revista de Archivos*). Critique du précédent. — E. de Hinojosa, *El regimen señorial y la cuestion agraria en Cataluña durante la Edad Media*, Madrid, 1915, *passim*; *La servidumbre de la gleba en Aragon dans España moderna*, octobre 1904.

Fueros, Observancias y Actos de Cortes del reino de Aragon,

Saragosse, 1866, 2 vol. in-folio. Sur les premières éditions du XV^e-XVI^e siècle, voir R. de Ureña, *Las ediciones de los Fueros y observancias del Reino de Aragon anteriores a la compilacion ordenada por las Cortes de Monzon de 1547* (dans *Rev. de Archivos*, 1900, p. 201-236 et tiré à part). — Ce sont jusqu'ici les *Actos de Cortes de Cataluña* et point ceux d'Aragon qui ont paru dans la collection *Cortes de los antiguos reinos de Aragon*, etc., Madrid, depuis 1915. Sur la première rédaction des *Fueros d'Aragon* au XII^e siècle, l'évêque d'Huesca Vidal de Canellas et la législation qu'elle révèle, voir Ch. de Tourtoulon, *Jacme I le Conquérant*, Montpellier 1867, t. II, l. III, chap. VI. Un ms. de l'œuvre de Vidal de Canellas, demeurée inédite, aujourd'hui à la Bibl. univ. de Saragosse.

F. Aznar Navarro, *Forum Turolii. Transcripción y estudio preliminar*, Saragosse, 1905. — M. Sancho Izquierdo, *El Fuero de Molina de Aragon*, Madrid, 1916. — Voir aussi T. Muñoz y Romero, *Coleccion de Fueros municipales y Cartas pueblas de España*, Madrid, 1847-1852, 2 vol.

F. Carreras y Candi, *Ordenanzas para la casa y corte de los reyes de Aragon (siglos XIII y XIV)* dans *Cultura española*, Madrid, 1906, n. 2. — *Ordenaciones de la Casa real de Aragon compiladas en lemosin por su rey Pedro IV y traducidas al castellano*, Saragosse, 1853. — Voir les textes dans *Col. Doc. del Archivo de la Corona de Aragon*, Barcelone, 1850, t. VI.

K. Schwarz, *Aragonische Hofordnungen im 13 und 14 Jahrhundert. Studien zur Geschichte der Hofämter und Zentralbehörden des Königreichs Aragon*, Berlin, 1913. — L. Klüpfel, *Die Beamten der aragonischen Hof- und Zentralverwaltung am Ausgang des 13 Jahrhunderts*, dans *Vierteljahrsschrift für Sozial und Wirtschaftsgeschichte*, 1913, t. XI. — L. Klüpfel, *Verwaltungs-geschichte des Königreichs Aragon zu Ende des 13 Jahrhunderts*, Stuttgart, 1913. — Finke, *Acta Aragonensia*, t. I, p. XXV-CLXXVII.

A. Gimenez Soler, *Organizacion politica de Aragon en los siglos XIV y XV*, dans *Juegos florales de Zaragoza de 1894*, Saragosse, 1895, p. 205-277.; *El poder judicial en la corona de Aragon*, Barcelone, 1901. — P. Ballesteros Alava, *Origen de la forma de derecho ante el justicia de Aragon*, Madrid, 1904. — J.-M. Ramos y Loscertales, *El Cautiverio en la Corona de Aragon durante los siglos XIII, XIV y XV*, Saragosse, 1915. — N.-S. de Otto Escudero, *Especialidades politicas y civiles del antiguo reyno de Aragon*, Barbastro, 1915.

V. de la Fuente, *Estudios criticos sobre la historia y el derecho de Aragon*, Madrid, 1884-1886, 3 vol. in-8°. — V. de la Fuente, *La Constitucion politica de Aragon en 1300*, dans *Mem. Acad. Ciencias morales*, 1893, t. VIII, p. 167-216. — J. de Quinto, *Discursos politicos sobre la legislacion y la historia del antiguo Reino de Aragon*, Madrid, 1848. — M. Danvila, *Las libertades de Aragon, Estudio historico y politico*, Madrid, 1881. — M. de Macanaz, *Regalias de los Señores Reyes de Aragon*, Madrid, 1879. — M^{re} de Laurencin, *Los Almirantes de Aragon. Datos para su cronologia*, dans *Bolet. de la Ac. de la Historia*, 1919, t. LXXIV, p. 306-376. — *Ordenanzas de las Armadas navales de la Corona de Aragon*, aprobadas por Pedro IV, copiadas por A. de Capmany, Madrid, 1787. — A. de Capmany, *Memorias historicas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, Madrid, 1779-1792, 4 vol.; *Antiguos tratados de paces y alianzas entre algunos reyes de Aragon y diferentes principes infieles del Asia y del Africa*, Madrid, 1786. — J. Régné, *Catalogue de actes de Jaime I, Pedro III et Alfonso III, rois d'Aragon*, concernant les Juifs, 1213-1291, Paris, 1911. — I. de Asso, *Historia de la economia politica de Aragon*, Saragosse, 1798. — J. Costa, *Derecho consuetudinario... de España*, t. I, Alto Aragon (Huesca), Barcelone, s. d. (1899); *Colectivismo agrario en España*, Madrid, 1898, *passim*.

G. de Blancas, *Coronaciones de los serenissimos reyes de Aragon*, Saragosse, 1641; *Modo de proceder en Cortes de Aragon*, Saragosse, 1641. — G. Martel, *Forma de celebrar Cortes en Aragon*, Saragosse, 1641. — D. J. Dormer, *Discursos historicos-politicos sobre lo que se ofrece tratar en la Junta de los... Quatro Bragos de Aragon este ano de 1684*, s. l. ni d. [Saragosse, 1684]. — J.-F. Montemaior de Cuenca, *Summaria Investigacion de el origen y privilegios de los Ricos-Hombres o Nobles... de Aragon*, Mexico, 1664. — C. Riba, *El Consejo supremo de Aragon en el reennado de Felipe II*, Valence, 1914.

A. Heiss, *Description general de las monedas hispano-cristianas desde la invasion de los Arabes*, Paris, 1867, t. II, p. 1-48 et planches : Aragon. — J. M. Pinilla Bardaji, *La numismatica aragonesa del siglo XII* dans *Actas y Me-*

morias del II Congreso de historia de la Corona de Aragón, Huesca, 1922, t. I.

J. Borao, *Diccionario de voces aragonesas precedido de una introducción filológico-histórica*, Saragosse, 1885. — E. Ibarra, *Informe acerca de «cuál de los tres escudos sea el que mas exactamente corresponde a Aragón»*, dans *Bolet. de la Ac. de la historia*, 1921, t. LXXVIII, p. 200-224 et p. 289-310.

Cecilia Herrero, *La letra visigoda en los reinos Pirenaicos*, dans *Rev. de Archivos*, 1920, t. XL, p. 497-512.

XI. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — Lamberto de Zaragoza et Ramon de Huesca, *Teatro historico de las iglesias de Aragón*, Pampelune et Saragosse, 1770-1807, 9 tomes; t. I à IV, diocèse de Saragosse; t. V-VII, Huesca; t. VIII, Jaca; t. IX, Barbastro. Les tomes V à IX, œuvre du capucin Ramon de Huesca ont plus de valeur critique que les premiers. — Dans *España sagrada*, on trouva, t. XXX-XXXI, Saragosse (Risco); t. XLVI, Roda et Barbastro (J. de la Canal); t. XLVIII Barbastro (P. Sainz de Baranda); t. XLIX-L, Tarazona et Tudela (V. de la Fuente). — G. de Argaiz, *La Soledad laureada*, etc., Madrid, 1675, t. II, *Provincia Tarraconense* (diocèses de Saragosse, Huesca, Jaca, etc.) et t. VII *Teatro monástico de Tarazona*. Sur cet ouvrage, cf. ARGAIZ. — M. Carillo, *Historia del glorioso san Valero... con un catalogo de todos los... obispos y abades del reino de Aragón*, Saragosse, 1615. — D. Murillo, *Fundacion milagrosa de la capilla... del Pilar y excelencias de la ciudad de Zaragoza*, Barcelone, 1616. — D. de Ainsa y Iriarte, *Fundacion y excelencias de la ciudad de Huesca*, Huesca, 1619. — A. de Casanate, *Vida... de san Prudencio obispo de Tarazona*, catalogo de sus obispos, etc., Saragosse, 1646. — D. Gascon y Guimbao, *Prelados Turoleses por el lugar de su nacimiento*, Saragosse, 1907 (brochure).

J. Traggia, *Aparato a la historia eclesiastica de Aragón*, Madrid, 1791-1792, 2 vol. (le tome II, géographie ancienne de l'Aragon). — V. Blasco de Lanuza, *Historias eclesiasticas y seculares de Aragón en que se continuan los Anales de Curita y tiempos de Carlos V con historias eclesiasticas antiguas y modernas que hasta ahora no han visto la luz*, Saragosse, 1622-1629, 2 tomes. — R. A. Faci, *Aragón, reino de Christo, con las apariciones de la Santa Cruz, milagros del S. Sacramento, imagenes de Christo y de Nuestra Señora*, etc., Saragosse, 1739-1750, 2 vol. — J. F. Andrés de Uztarroz, *Certamen poetico de Nra Sra de Cogullada con una breve chronologia de las imagenes aparecidas de la Virgen en Aragón*, Saragosse, 1644.

E. Morera y Llauro, *Tarragona cristiana, Historia del arzobispado de Tarragona y de su provincia*, Tarragone, 1899, 2 vol. — S. Puig y Puig, *Pedro de Luna, ultimo papa de Avignon (1387-1430)*, Barcelone, 1920. Cf. *Revue d'hist. ecclésiastique*, t. XIX (1923), p. 581-583. — Fr. Ehrle, *Martin de Alpartils Cronica actuatorum temporibus D. Benedicti XIII, zum ersten m. veröffentlicht*, Paderborn, 1906. — F. D. Gazulla, *Los reyes de Aragón y la purísima Concepcion de Maria*, Barcelone, 1905.

XII. ORDRES RELIGIEUX. — Sur l'introduction des clunistes en Aragón, cf. E. Sackur, *Die Cluniacenser*, Halle, 1894, t. II, p. 101-113. — J. Briz Martinez, *Historia de la fundacion y antequedades de San Juan de la Peña*, Saragosse, 1620. — G. de Argaiz, *La Soledad laureada*, t. VII, *Teatro monastico de Tarazona*, Madrid, 1675. — J.-M. Besse, *La congrégation bénédictine espagnole dite des claustrales*, dans *Revue bénédictine*, 1900, p. 275-289 (tiré à part). — B. Tristany, *Corona benedictina*, Barcelone, 1677. — G. de Argaiz, *La Perla de Cataluña*, Madrid, 1677, p. 292-369. — Cf. plus haut, n. 2. M. de Abad y Lasierra.

J. A. Zapata, *Relacion de la fundacion... de los monasterios cistercienses de la Corona de Aragón*, Saragosse, 1595. Réimprimé par l'auteur à la suite sa *Vida de San Bernardo*, Valence, 1597. — J. M. Lopez Landá, *El monasterio de Nra Sra de Rueda*, Calatayud, 1922. — J. Rabory, *Documents sur la congrégation d'Aragon de l'ordre de Cîteaux*, Ligugé, 1914 (extrait de la *Revue Mabillon*). — *Compendio de los ejercicios de los Cistercienses de la Trapa... y fundacion en España*, Madrid, 1797. — M. R. Zapater, *Cister militante... contra la sarracena furia*, Saragosse, 1662.

F. Diago, *Historia de la provincia de Aragón de la orden de Predicadores desde su origen hasta 1600*, Barcelone, 1599. — M. Rais et L. Navarro, *Historia de la provincia de Aragón, orden de Predicadores desde 1808 a 1818*, Saragosse, 1819. — *Acta capitulorum provincialium provinciae Aragoniae unitae et divisae* (des Fr. Prêcheurs), depuis 1250 jusqu'à 1530. Ms. du XVII^e siècle à la Bibliothèque univer-

sitaire de Saragosse. Cf. *Rev. de Archivos*, 1916, p. 132-133.

J. A. de Hebrera, *Cronica srafica de la santa Provincia de Aragón de la R. Observancia de S. Francisco*, Saragosse, 1703-1705, 2 tomes in-folio. — F. de la Cot, *La Orden franciscana en el antiguo reino de Aragón*, dans la *Revista de estudios franciscanos* (1907). — J. Jordan y P. de San Francisco de Asis, *Historia de la Provincia de la Corona de Aragón de los Hermitanos de San Augustin*, Valence, 1704-1712 et Saragosse, 1756, 4 tomes, spécialement le t. III. — G. Garcia, *Reformatorium fratrum O. S. Trinitatis Aragonicae provinciae*, Barcelone, 1563. — R. A. Faci, *Bibliotheca... auctorum provinciae Aragoniae ordinis Carmelitarum*, Saragosse, 1762. — G. Alvarez, *Historia de la Provincia de Aragón (de la Société de Jésus)*. Ms deux tomes, in-4^o. Cf. *Monumenta historica Soc. Jesu*, 5^e année, t. I. Du même : 3 tomes de *Apuntes y Documentos* pour l'ouvrage précédent, aujourd'hui à la *Bibliotheca Nacional* de Madrid. Cf. A. Astrain, *Historia de la Compania de Jesus en la Asistencia de España*, Madrid, 1902, t. I, p. XXXVI. — O. Frat de Saba, *Operum scriptorum Aragonensium olim e Societate Jesu in Italiam deportatorum Index*, Rome, 1803. — J. Lopez de Arbizu, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu Provinciae Aragoniae*, post 1675 ad 1724. Ms. de 108 pp. dont un exemplaire était conservé en 1901 au collège de Vaugirard.

Sur les histoires générales des ordres religieux en Espagne et les chroniques pour l'Aragon demeurées manuscrites, voir J. P. Garcia y Perez, *Indicador de varias cronicas religiosas y militares en España*, Madrid, 1901 (extrait de *Revista de Archivos*, 1899-1901).

A. LAMBERT.

1. ARAGON (ALONSO). Voir ALPHONSE D'ARAGON, t. II, col. 698.

2. ARAGON (ALONSO DE) (1516-1552). Fils naturel de l'archevêque de Saragosse Alphonse d'Aragon (ci-dessus, t. II, col. 698), né d'une autre mère que les archevêques Juan et Hernando. Archidiacre de Saragosse et prieur de Daroca, ayant des goûts d'humaniste (il fut le protecteur de l'historien Illescas), il vécut de longues années à la cour de Charles-Quint et fut, durant les guerres d'Allemagne, *hospitalero mayor* de l'armée. L'empereur, séduit par son esprit politique, lui confia diverses missions dont une ambassade à Venise. Il fut l'ambassadeur en Pologne de Ferdinand, roi des Romains.

En mars 1547, Charles-Quint lui donna l'abbaye des chanoines de Monte Aragon et son petit diocèse où il fit célébrer un synode en 1548. Député du royaume, il mourut aux Cortes de Monzon le 19 août 1552 et est enterré dans la salle capitulaire de Monte Aragon. Peu avant sa mort, durant un séjour à Rome, il avait résigné ses bénéfices de Saragosse entre les mains du cardinal Bartolome de la Cueva, mais au profit d'un de ses familiers, Felipe Munoz. Le cardinal fut un mandataire infidèle et, après bien des controverses, les bénéfices échurent à un neveu d'Alonso, le jeune Pedro de Aragon (voir ce nom).

D. de Espes, *Hist. ecclesiastica de Zaragoza*, ms. des Arch. cap. de Saragosse. Copie du XVII^e s., t. III, p. 287, 303-304 et *passim*. — M. Carrillo, *Hist. de san Valero... con un catalogo de todos los prelatos de Aragón*, Saragosse, 1615, p. 277, 405. — J. F. Andres de Uztarroz, *Frogrosos de la Historia en Aragón*, Saragosse, 1680, p. 108. — Ramon de Huesca, *Teatro hist. de las Iglesias de Aragón*, Pampelune, 1797, t. VII, p. 409. — B.-L. de Argensola, *Primera parte de los Anales de Aragón*, Saragosse, 1630, p. 884. — J.-L. Panzano, *Anales de Aragón (1540-1558)*, Saragosse, 1705, p. 445-446.

A. LAMBERT.

3. ARAGON (ANTONIO D'), cardinal (1618-1650), était le troisième fils de Henri Ramon d'Aragon, de la branche de Cardona et Cordova, duc d'Ampurias et de Prades, etc., et descendait par l'infant Henri d'Aragon, duc de Ségorbe, de Ferdinand IV, roi d'Aragon et de Sicile, qui fonda, en 1412, la 3^e et dernière dynastie des rois d'Aragon. Moreri, *Dictionnaire historique*, t. I, p. 245 et 247. La grande illustration

de sa race et l'influence de son père, par ailleurs grand connétable d'Aragon, dans les conseils du roi Philippe IV, le firent promouvoir au cardinalat, car on ignore tout de sa vie antérieure. Le continuateur de Chacon, le jésuite Oldoinus, qui était presque son contemporain et qui a pu recueillir des détails dans l'entourage de ses frères le cardinal Pasqual (voir plus loin) et même don Pedro de Cardone, qui fut ambassadeur d'Espagne à Rome, sous Alexandre VII, dit seulement qu'il faisait partie du conseil de l'Inquisition, ce qui donne à supposer qu'il était entré dans la cléricature. Il fut créé cardinal par Innocent X *in petto*, le 7 octobre 1647 et publié cardinal diacre, le 14 mars 1650. Mais il mourut à Madrid, avant d'avoir reçu aucun insigne, le 8 octobre de la même année. Oldoinus ajoute qu'il reçut les derniers sacrements avec des sentiments de piété profonde, en disant : « Je ne crains pas la mort, car nous avons un bon maître ». Il mérite simplement une mention pour avoir ouvert la voie au cardinal Pasquale.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae cardinalium*, t. IV, col. 684-685. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. VI, p. 81.

P. RICHARD.

4. ARAGON (BARTOLOMÉ-SEBASTIAN D'), évêque de Patti, archevêque de Taragone (1549-1568). On sait peu de choses sur ses origines, sa famille et même son nom. Son épitaphe, reproduite par Pirro-Mongitore, le fait naître à Teruel, *Turolii*, en Aragon, d'où l'épithète accolée à son nom en diverses circonstances, même par les *diaria* du concile de Trente, *Concilium Tridentinum*, t. II, p. CLVII. Les *Acta consistorialia*, à propos de sa promotion, à l'épiscopat, l'intitulent clerc du diocèse de Saragosse et même, à propos de son exaltation à Taragone, le nomment de Aroyta. Eubel-van Gulik, p. 328. Il était bénéficié dans une collégiale de Cordoue et chanoine de Palerme; il avait successivement rempli les fonctions d'*inquisitor haereticæ pravitatis* dans les îles Baléares, les diocèses de Cordoue, Grenade et enfin en Sicile, toujours d'après son épitaphe, lorsque Philippe II, en récompense de ses services, le fit nommer, le 15 janvier 1549, évêque de Patti, petit diocèse de cette île dans la province ecclésiastique de Messine. En 1556, il résigna son canonicat de Palerme, mais cette dignité l'avait mis en relation avec l'archevêque, cardinal Pedro de Tagliava-Aragon (voir ce nom), qu'il suppléa (alors qu'il était au concile de Trente) comme président et orateur des États de Sicile, le 3 avril 1549. En 1556, le cardinal prenait sa défense contre le vice-roi don Juan de Vega, et obtenait que le roi évoquât la cause à son tribunal. L'évêque avait des connaissances peu communes dans les sciences théologiques, qui lui permirent de jouer un rôle important dans les discussions du concile de Trente en 1562-1563, et on n'y souleva pas une question sur laquelle il ne donnât son avis motivé. *Concilium Tridentinum*, surtout t. VII, *passim*; voir index, au mot *Pactensis*. Il n'avait pas moins d'expérience dans les affaires publiques, et il exerça à trois reprises les fonctions de vice-roi de Sicile par intérim en 1564, 1565 et 1566. Philippe II le jugea assez méritant pour le faire élever à l'archevêché de Taragone le 1^{er} octobre 1567, avec réserve d'une pension de 300 ducats qu'il avait sur l'évêché d'Oviedo. Il reçut le pallium le 7 novembre, mais il mourut le 14 avril 1568, alors qu'il s'était mis en route pour prendre possession. Il voulut être enterré dans sa cathédrale de Patti, qu'il avait réparée et ornée ainsi que son palais épiscopal et sa maison de campagne, *castro palatioque episcopali instauratis*, toujours d'après son épitaphe.

Pirro-Mongitore, *Sicilia sacra*, 1733, t. II, p. 786-787. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 284, 328, avec

les notes. — Merkle-Ehse, *Concilium Tridentinum*, t. II, v et VII, voir index.

*P. RICHARD.

5. ARAGON (FRANCESCO D'), né à Tarente, de François, fils d'Alphonse II, roi de Naples, nommé par Charles-Quint évêque de Cefalù, en Sicile, par lettres du 25 février 1525; promu par Clément VII, le 26 mai de la même année. Se rendant à Trente, pour y siéger au concile, sur l'ordre de Jules III, il aurait été nommé par celui-ci cardinal du titre de Saint-Ange. En fait, on ignore pour quelles raisons il ne revêtit jamais la pourpre romaine. En tout cas, il ne figure pas dans les listes de cardinaux, comme celles d'Eubel, *Hierarchia*, t. III. Revenu à Cefalù, il obligea les chanoines réguliers de son diocèse à quitter le rit gallican, qu'ils employaient pour l'office, et à se conformer au rit romain.

Il mourut en sa ville épiscopale le 22 juin 1561.

Pirro, *Sicilia sacra*, 1641, t. II, p. 463. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 544. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 946.

F. BONNARD.

6. ARAGON (GIOVANNI D'), cardinal, fils du célèbre roi de Naples, Ferrante, qui semble avoir entreteenu en lui l'esprit de religion et de piété pour le pousser aux honneurs ecclésiastiques et s'en servir dans sa politique. Le 30 août 1471, il lui faisait conférer les abbayes de la Cava et du Mont Cassin. Eubel, *Hierarchia*, t. II, p. 138, note 2. Le 16 novembre 1472, il lui procurait aussi la commende de l'abbaye de Monte Aragon, dans le diocèse de Huesca. Le nouveau pourvu, dans sa 9^e ou 10^e année, était déjà protonotaire. Le 10 mai 1574, il devenait abbé de Saint-Benoît au diocèse de Salerne; le 31 janvier 1477, administrateur de l'archevêché de Palerme et, dès lors, il porte quelquefois le titre de clerc de Palerme; le 10 novembre 1477, archevêque de Tarente au même titre. Il fut encore abbé du Mont-Cassin, de la Cava, de Santa-Maria de Pomposa au diocèse de Ferrare; administrateur du même diocèse d'Huesca le 1^{er} octobre 1481, de Salerne le 15 janvier 1483, de Patti le 24 octobre 1482, peut-être de Badajoz (Eubel, *Hierarchia catholica*, t. II, p. 231 *Pacen*, note 2); certainement de Cosenza, le 14 novembre 1481. Enfin Sixte IV le comprit dans la promotion du 10 décembre 1477, comme cardinal diacre du titre de Saint-Adrien, puis prêtre du même titre le 14 janvier 1480, de Sainte-Sabine le 10 septembre 1483. Il reçut les insignes à la cathédrale de Naples, le jour de l'Épiphanie 1478, mais ne vint se faire admettre qu'en décembre. Le 19 avril 1479 il était créé légat *à latere* en Hongrie, mais ne partit de Rome que le 30 août. Il était de retour le 31 du même mois 1480, et fut de nouveau en légation dans le même pays entre le 19 septembre 1483 et le 19 août 1484. On ignore l'objet comme les résultats de ces missions auprès du roi Mathias Corvin. Mais elles devaient porter tout d'abord sur la croisade contre les Turcs, que les papes ne pouvaient perdre de vue, puisque ceux-ci menaçaient l'Italie méridionale par l'occupation d'Otrante en 1481. Le cardinal d'Aragon avait d'ailleurs pour lui servir d'introductrice à la cour de Hongrie sa propre sœur, Béatrice d'Aragon, qui avait épousé Mathias Corvin. En tout cas il gagna à cette mission un nouveau bénéfice, l'archevêché de Strigonie, dont il fut nommé encore administrateur le 20 décembre 1484.

En dehors de ces deux missions le cardinal travailla pour son père, tantôt à Rome, tantôt à Naples. Il prit même parti pour lui dans le conflit et la guerre avec le pape en 1482, puisque Sixte IV le priva, le 4 novembre, des fruits et autres bénéfices de présence au Sacré-Collège (qu'il lui avait maintenus pendant sa légation) pour avoir pris les armes contre Sa Saint-

teté; il est vrai qu'il les lui rendit le 22 décembre en entier. Il était de retour à Rome pour le conclave d'août 1484, et fut un des électeurs dont les deux chefs de parti, Rodrigue Borgia et Giuliano della Rovere, s'efforçaient de gagner la voix. Il se prononça pour le candidat de celui-ci, le futur Innocent VIII. Pastor, *loc. infr. cit.* L'année suivante il aurait publié les statuts synodaux du diocèse de Salerne, d'après Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xx, p. 307. Son père s'était encore brouillé avec le nouveau pontife. En octobre il l'envoya à Rome pour accommoder le différend. La peste qui régnait alors dans la ville l'emporta en peu de temps, le 17 octobre et il fut enseveli probablement dans son église titulaire de Sainte-Sabine. Il était dans sa vingt-deuxième année.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae cardinalium*, t. III, col. 69-70. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. III, p. 208-209. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. II, p. 19 et note 2; avec les diverses références à la suite aux annotations tirées des *Acta consistorialia*. Et pour les promotions épiscopales, p. 233 et notes, 227, 251, 232, 158, 267, 270. — L. Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. III, *passim*; voir index.

P. RICHARD.

7. ARAGON (GUILLAUME), évêque d'Orange (1430-1432), était docteur en droit, chapelain du pape Martin V et remplissait auprès de lui les fonctions d'auditeur des causes du Sacré-Palais. Ce pape le nomma évêque d'Orange, le 2 octobre 1430, après la mort de Barthélemy Guichard. Il était auparavant archidiacre de Lodève et sa nouvelle promotion ne semble pas avoir modifié sa situation de curial. Il ne parut guère dans son diocèse et, le 20 février 1431, Martin V, à la veille de sa mort, lui renvoyait une requête pour affaires contentieuses en le chargeant d'y répondre selon les devoirs de sa charge. Guillaume Aragon fut un des multiples officiers français qui restèrent attachés à la cour romaine après le départ d'Avignon et le retour en Italie. Il était mort le 15 septembre 1432, lorsque Eugène IV désigna son successeur Bertrand de Tarascon : il le mentionne comme défunt hors de la cour de Rome, ce qui permet de supposer qu'il était allé prendre possession de son siège.

Eubel, *Hierarchia cath. mediæ ævi*, t. I, p. 120; t. II, p. 111. — Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, t. VI, Orange, col. 158-161. — La *Gallia christiana* ne mentionne Guillaume Aragon, t. I, col. 779, qu'avec des erreurs de date qui enlèvent toute autorité à son témoignage. La *Gallia christ. novissima* a d'ailleurs refondu ses diverses notices de l'époque.

P. RICHARD.

ARAGON (HERNANDO DE), archevêque de Saragosse (1498-1575), une des plus brillantes figures de l'Espagne de Charles-Quint, né dans cette ville, le 25 juillet 1498, petit-fils de Ferdinand le Catholique (par son père l'archevêque Alphonse d'Aragon) et oncle de saint François de Borgia. Sur ces délicates origines cf. ARAGON (Juan II de).

JEUNESSE. LE CISTERCIEN. — Élevé à la cour de Ferdinand qui le destinait à l'armée et accumula sur sa tête les dignités des ordres de chevalerie. Il était chevalier de Calatrava lorsqu'en 1506 son grand-père voulut lui assurer la coadjutorie de la grande maîtrise de Montesa avec future succession après la mort de Fr. Bernaldo Despuig, grâce refusée par Jules II, concédée par Léon X (mai 1513). Sur ses derniers jours le roi réclama encore pour lui au chapitre de Calatrava réuni à Guadalupe la grande commanderie de cet ordre, mais Ferdinand mourut assez à temps (23 janvier 1516) pour dispenser les chevaliers du souci de lui obéir et Hernando, âgé de dix-huit ans, dut se contenter d'une vague coadjutorie et d'une réalité, les grandes commanderies d'Acaniz en Aragon

et de Caracuel en Castille (Zurita, *Anales*, t. VI, fol. 401, de l'édition de 1610 et Andres de Uztarroz, *Anales*, t. II, p. 29).

En 1521 (19 avril) une autre succession avait été sollicitée pour lui par le royaume d'Aragon, celle de son frère aîné Juan l'archevêque de Saragosse alors dangereusement malade. A ce moment le jeune infant après s'être dépouillé de ses biens, s'en alla par une détermination soudaine qui fit sensation, prendre l'habit cistercien à l'abbaye de Piedra (25 octobre 1522) où il fit profession le 6 décembre 1523 et reçut les ordres sacrés du 27 février au 1^{er} mars 1524.

Son séjour à Piedra, où il fit transporter le corps de sa mère morte le 28 février 1528, avait assuré à ce monastère de grandes faveurs matérielles. Peu après la mort de son frère (1530), auquel il ne succéda point alors, son cousin Charles-Quint le nomma (28 janvier 1531) abbé de l'important monastère de Veruela, dignité à laquelle revenaient à ce moment les hautes fonctions de député du royaume, dont il prit possession immédiatement, même avant sa bénédiction qui eut lieu le 5 septembre de cette année. Plus encore que Piedra, Veruela, fut, sa vie durant, comblé par lui de faveurs. Cf. *Bol. de la R. Acad. de la historia*, t. XX, p. 632.

Vicaire général de l'abbé de Cîteaux pour les monastères de la couronne d'Aragon et de Navarre, réformateur général au nom de l'empereur, il marqua les premiers efforts politiques autant que religieux, qui, par une innovation dans la discipline cistercienne, dont la jeune congrégation de Toscane venait de donner l'exemple, allaient aboutir au début du XVII^e siècle à la création d'une congrégation d'Aragon et de Navarre.

Le 7 mars 1536 l'abbé de Cîteaux lui accordait, pour une fois, l'autorisation de tenir à Saragosse un premier chapitre provincial, célébré le 1^{er} mai de cette année dans la maison du prieur du *Pilar*. Voir ses tendancieuses constitutions dans Rabory (Dom J.), *Documents sur la congrégation d'Aragon de l'ordre de Cîteaux*, Ligugé, 1914, p. 6-11.

Ce document, confirmé par l'abbé général, prévoyait la réunion d'un second chapitre provincial à l'abbaye de Santa Fé, près de Saragosse, le dimanche de Quasimodo 1539. Lorsque ce jour arriva, Hernando qui, dans l'intervalle, avait fait la visite des abbayes d'Aragon et de Navarre, venait d'être nommé archevêque de Saragosse. Il confia à l'abbé de Santa Fé le soin de tenir ce chapitre. Plus tard, en 1548, l'abbé de Cîteaux qui avait accompagné à Saragosse le futur Philippe II dut, à la demande du prince et de l'archevêque, reconnaître au nouvel abbé de Veruela (désigné pour ces fonctions par Hernando lui-même), à l'énigmatique Lope Marco le titre de commissaire général avec le droit de tenir périodiquement des chapitres provinciaux et de nommer des visiteurs. Le principe de l'autonomie avait triomphé et il subsista encore en 1559, quoique le titre de visiteur ait été alors enlevé à Lope Marco.

ARCHEVÊQUE DE SARAGOSSE. — A la mort de son cousin l'archevêque de Saragosse Fadrique de Portugal, Charles-Quint présenta l'abbé de Veruela (20 mars 1539). Celui-ci qui, malheureusement pour lui, choisit Lope Marco pour vicaire général, prit possession le 16 juillet et, selon la coutume, fit célébrer de suite, par le prieur du *Pilar*, Juan Martinez, un synode diocésain (28 août 1539). Les constitutions en ont été publiées par lui à la suite de la réimpression des *Constitutiones synodales* de l'archevêque Alphonse d'Aragon faite en avril 1542 à Saragosse par Bernuz et P. de Nagera sous le titre : *Constitutionum synodaliū omnium archiepiscopatus Caesar-Augustani epilogus*. Le synode de 1539 auquel on a joint les textes

du vicariat y occupe les folios xcix sq. : *Constitutiones synodales a... Fernando ab Aragonia in prima synodali convocatione... editae*.

Sacré à Veucla, le 9 novembre, ayant reçu, le lendemain, le pallium des mains de l'évêque d'Huesca, Hernando qui ne voulut jamais quitter l'habit blanc séjourna dans l'abbaye jusqu'au 14 septembre 1541 où il fit à Saragosse son entrée solennelle.

Un de ses premiers soins fut de faire dirimer, pour un temps, entre ses mains, les interminables querelles des chanoines de la *Seo* et du *Pilar*, auxquels il fit signer un compromis plusieurs fois renouvelé au cours de son épiscopat. Il fut moins heureux dans ses relations personnelles avec le chapitre de la *Seo* inlassable à réclamer son exemption devant toutes les juridictions, y compris le concile de Trente.

D'octobre 1543 au 2 juillet 1544, et à plusieurs reprises dans la suite, il célébra lui-même la visite pastorale avec un grand zèle apostolique. Il y distribua des milliers de coronas ou rosaires. En 1548 il fit établir le recensement de son diocèse. Il aimait à accomplir les cérémonies liturgiques et, à peu près jamais il ne consentit à laisser à ses auxiliaires, le cistercien Antonio Garcia et d'autres, le soin d'accomplir les nombreuses ordinations du diocèse.

En dépit du faste imposé par ses origines princières et de ses goûts de grand seigneur, sa maison fut toujours si bien régie qu'il put consacrer aux œuvres des sommes considérables. Son diocèse lui rapportant 30 000 ducats par an, ses livres de compte accusent un total de 600 000 ducats d'aumônes, sans parler des grandes fondations qui rendent encore aujourd'hui son nom si populaire dans la province.

INNOVATIONS LITURGIQUES. LE BRÉVIAIRE DE QUIGNONEZ. — En 1535-1536, le cardinal de Sainte-Croix, aragonais, ancien confesseur de Charles-Quint, un Luna, allié à la famille royale, avait publié, pour la récitation privée, son fameux bréviaire réformé à trois leçons, bientôt populaire en Espagne. La tentation d'introduire dans la liturgie publique ce rite abrégé devait surgir très vite en ce temps-là. Ce fut malheureusement notre archevêque qui, l'un des premiers, la réalisa. Le 25 juillet 1544 parut le *Breviarium Caesaraugustanum...*, Saragosse, in officina G. Coci... expensis P. Bernuz et B. de Nagera, avec une lettre explicative du prélat. L'exemple porta trop bien. L'année suivante, l'évêque de Palencia, Luis Cabeza de Vaca, publiait à son tour dans cette ville, chez les frères de Cordova, son *Breviarium... emendatum*. De toutes parts l'Aragon s'ébranlait. Déjà en 1541, le vicaire général de Tarazona avait fait imprimer à Saragosse un *Breviarium secundum consuetudinem Ecclesie Tirasonen*, immédiatement adapté à son usage par l'église du Saint-Sépulcre de Catalayud et qui n'était autre que celui de Quignonez. A leur suite, les chanoines de Tudela, dans le même diocèse de Tarazona, lancèrent en 1554 leur audacieux *Breviarium secundum consuetudinem decanatus Tudelle ex sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis, confectum... et emendatum*, Saragosse, Bernuz, dont certains exemplaires portent les armes du doyen Juan de Luna et où le psautier court sur une durée de quinze jours.

La réforme du bréviaire impliquait celle du missel. En 1552, Hernando faisait éditer par Bernuz un *Missale Caesaraugustanum... ad aliorum mullorum collationem non paucis locis castigatum*, lequel, en fait, avait été collationné surtout sur le fâcheux missel de Lyon de 1550. En 1553, d'après Espes, aurait suivi le *Psallerium cum antiphonis* avec un *Intonarum* imaginé par l'archevêque lui-même et en 1555 un *Sanctorale* et un *Kyriale*, éditions aujourd'hui introuvables.

La « réforme » fit scandale. A une date impossible à préciser, 1545 ou 1554, le peuple de Saragosse ne retrouvant plus aux ténèbres du jeudi saint les chants accoutumés, crut que ses chanoines étaient devenus luthériens et on se battit quelque peu dans l'église. L'évêque d'Huesca, Pedro Agustin, avait, le premier, protesté dans la préface dont il fit précéder la réimpression en 1547, par Bernuz, du *Breviarium Oscense* de l'évêque Juan Alonso de Aragon (voir ce nom).

L'exemple d'Agustin fut suivi en 1555 à Trente même par Juan de Arce (voir ce nom et la littérature du sujet), puis en 1556 par le dominicain D. Soto, *De iustitia et iure*, lib. X, quaest. IV, art. 4. Agustin récidiva, le 7 novembre 1562, par un pro-mémoire envoyé à Trente (Arch. du Vatic. Concil. Trident., 108, fol. 266), où il déclarait parler au nom du royaume d'Aragon. Saint Charles Borromée communiqua aux légats ce réquisitoire qu'il accompagna d'une lettre énergique au cours de laquelle il ordonnait d'appeler à Trente l'ardent évêque d'Huesca (Baumer, *Hist. du bréviaire*, Paris, 1905, t. II, p. 145 et 162). L'apparition du bréviaire de saint Pie V et les censures qui l'accompagnaient eurent raison de ces nouveautés. En 1573, et en vertu d'un bref de Pie V du 15 novembre 1571, on imprimait à Saragosse les *Officia propria* du diocèse, approuvés le 11 février 1583 par un décret du cardinal Sirlot (Arch. de la Seo, C, 9, n. 57). Le 29 décembre de cette même année 1573 l'Eglise de Saragosse, au témoignage des *Gesta Capituli* du *Pilar* à ce jour, reprenait le rite romain réformé. L'archevêque s'y était engagé le 3 mai 1571.

LES RÉFORMES DE TRENTE A SARAGOSSE. — Hernando, esprit conservateur et, on vient de le voir, d'aspirations moyennes, poursuivant autour de lui une réforme selon ses vues qu'il estimait prudente, semble avoir vu sans enthousiasme s'ouvrir et se développer le mouvement de Trente, qu'il accueillait toutefois à peu près correctement.

En 1550, il avait été le seul évêque espagnol qui ait osé publier dans son diocèse la bulle *In Coena Domini*, dont il fit imprimer une traduction espagnole saisie immédiatement par ordre du vice-roi : double audace qu'il dut justifier devant le roi de Bohême, Maximilien. C'est seulement en 1568 que la bulle réimprimée par lui fut librement promulguée dans la province.

Lorsque, le 7 février 1551, lui parvint la bulle de convocation de Jules III à la II^e tenue du concile et les lettres d'invitation de l'empereur, il s'excusa sur les difficultés du voyage. Les décrets de cette session ayant été publiés à sa porte vers la fin de 1553 d'après un ms. envoyé de Trente par Pedro Agustin : *Acta Concilii Tridentini ab eius reductione per Julium III*, Saragosse, Milan, 1553, Charles-Quint à la demande de plusieurs évêques, voulut les rendre immédiatement exécutoires dans ses États. L'archevêque se dispensa d'obéir, arguant du peu de sécurité de ce texte qui n'avait rien d'officiel et se trouvait contredit par d'autres exemplaires qu'il avait, dit-il, sous les yeux.

En 1561 des raisons de santé dispensèrent encore Hernando de se rendre à la session de Pie IV. Les conciles provinciaux qui devaient en enregistrer les décrets commencèrent en Espagne dès 1564, sur l'ordre de Philippe II (12 juillet 1564). L'archevêque, le 1^{er} novembre 1564, demanda au pape et à saint Charles Borromée pour l'exécution de ces décrets, dont au surplus il était toujours impossible de connaître le texte exact, un répit rendu indispensable par la peste qui, régnant à Saragosse, retardait la tenue du concile. Saint Charles s'inclina devant la peste, mais, d'ordre du pape, le 20 mars 1565 il faisait tenir à Hernando un exemplaire authentique du concile. Le 24 mars suivant, l'archevêque convoquait ses suffragants pour le

1^{er} août, au concile provincial qui devait enregistrer les décrets de Trente et promulguer dix canons provinciaux. Le comte de Morata, qui y assista au nom de Philippe II, obtint des prélats qu'une lettre serait adressée par l'archevêque à Pie IV (13 septembre), protestant contre les thèses allemandes de la suppression du célibat sacerdotal, et de la communion sous les deux espèces. Le texte dans Tejada, *Col. de can... de la Iglesia esp.*, Madrid, 1855, t. v, p. 348-350. Le concile fut clos le 17 février 1566 et ses actes avec le discours de l'archevêque publiés le 9 mars suivant : *Promulgatio s. oecum. Tridentini Concilii in Caesar-Augustana provincia et provincialis sanctiones*, etc. Saragosse, Bernuz, 1566. Reproduit par Tejada, *ibid.*, p. 350-360. En mai, au sujet de l'érection du séminaire conciliaire réclamé par Rome, Hernando s'excusait auprès du pape sur des difficultés que, disait-il, le roi ferait connaître au Saint-Siège.

L'archevêque avait pensé faire inviter au concile provincial l'évêque de Burgos, diocèse jusque-là sans métropolitain et que l'on tentait justement à cette heure d'ériger en métropole, ce qui ne se pouvait faire qu'aux dépens de la province de Saragosse. Mais ses efforts ne pouvaient aboutir devant la volonté de Rome, dès 1567, en dépit de la résistance d'Hernando et de son chapitre. En 1574, deux diocèses de la province de Saragosse : Calahorra et — pour un temps — Pampelune furent rattachés à la nouvelle province.

En revanche, à l'intérieur de la province de Saragosse deux nouveaux diocèses, Jaca et Barbastro, allaient naître, par compensation, du démembrement de celui d'Huesca. Voir ARAGON Y NAVARRA (Juan Alonso de).

LE MÉCÈNE. — Comme tous ceux de sa race, il se plut aux nobles constructions. Trop nombreux sont les couvents et églises de son diocèse dont les murailles conservent son souvenir pour que nous puissions les citer ici. Deux de ces créations cependant relèvent de l'histoire générale de l'art espagnol.

Les nefs nouvelles ajoutées à la *Seo* par l'arch. Alphonse vers 1490 en avaient rompu les proportions. D'accord, avec le chapitre, du 10 mai 1547 au 20 février 1550, Hernando fit prolonger derrière le chœur ces cinq nefs de style gothique par l'architecte français Charles de Mendive. On recula la porte de la *Pabostria* et deux des nouvelles chapelles furent consacrées l'une, celle de saint Bernard à sa sépulture et à celle de sa mère Anne de Gurrea, dont les restes y furent transportés en 1553 du monastère de Piedra, l'autre celle de saint Benoît à la sépulture de ses serviteurs.

La chapelle Saint-Bernard renferme trois chefs-d'œuvre de l'art plateresque : le rétable d'albâtre (1553-1555) de l'*imaginero* Pedro Moreto, sans doute un florentin parent du célèbre Juan Moreto (Abizanda, *Documentos*, t. I, p. 168-173) ; le tombeau de l'archevêque commandé par lui le 18 sept. 1550 au maçon Bernat Perez (Abizanda, *ibid.*, p. 159-167), sans doute le même que le Bernat Monero qui, au témoignage certain d'Espes, l'achevait le 20 août 1553 ; le tombeau d'Anne de Gurrea, œuvre de Juan Lizain, terminé à la même date. Les grilles des deux chapelles et la statue de saint Benoît (aujourd'hui disparue), étaient dues à Guillen de Trujallon, un des maîtres de l'Escrúrial.

Ces deux chapelles furent consacrées solennellement le 3 et le 4 août 1557, par l'archevêque qui y institua six bénéficiers, des *escolanías*, des anniversaires, etc., par un très curieux document : *Ynstitucion de seis raciones y otras obras pias ynstituidas per... H. d'A.... en sus capillas de la yglesia metropolitana*, s. l. n. d. (Saragosse, 1557).

Il fut le fondateur véritable de la chartreuse d'*Aula Dei* (voir ce nom), aux environs de Saragosse, qu'il construisit et dota à plusieurs reprises jusqu'à la veille de sa mort, pour les religieux qui avaient dû, peu auparavant, abandonner leur fondation de Fuentes (territoire de Monte-Aragon). C'était dans son ensemble la plus belle chartreuse d'Espagne. La première pierre fut bénie par lui le 29 février 1564. Les travaux confiés aux maîtres Martin de Mitzeca et Miguel de Riglos étaient achevés en 1567 et, le 1^{er} novembre de cette année, les religieux entrèrent en clôture. L'année précédente, le chapitre général des chartreux l'avait associé aux prières de l'ordre. Son cœur fût, à sa mort, déposé à *Aula Dei*.

Sous son épiscopat et grâce à sa haute protection auprès de l'empereur et des papes Jules III et Paul IV, l'ancien *Studium* de Saragosse reçut de Charles-Quint le 10 sept. 1543, aux Cortès de Monzon, le privilège d'université. Hernando qui en fut le premier grand chancelier avait rêvé d'en être le fondateur, mais des difficultés venues des *Jurados* de la ville le détournèrent de cette pensée réalisée peu après sa mort par son vicaire général Cerbuna et il fonda *Aula Dei*. Cf. Fraylla (D), *Lucidario de la Universidad de Zaragoza*, p. 7-10. Ms. des Archives de Cogollada à Saragosse.

ROLE POLITIQUE. LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME. — Ses relations de famille avec Charles-Quint, Philippe II et les Infants qu'il reçut fréquemment à Saragosse, l'introduisaient de plain-pied dans les affaires auxquelles d'ailleurs il participait grâce à ses charges. Député du royaume en 1535, d'abord comme abbé de Veruela, puis comme archevêque, il joua vite, dans la vie politique d'Aragon un rôle modérateur. L'empereur qui, dans ses embarras d'argent, faisait appel à ses ressources, ne trouva pas toujours bon accueil auprès de lui.

Aux Cortès de Monzon de 1542, à la tête du bras ecclésiastique, il prêta serment au prince héritier, depuis Philippe II, et reçut le serment de celui-ci pour l'Aragon à la *Seo*, le 18 octobre suivant. Aux Cortès de 1547 où fut votée la création d'une charge de *Cronista* d'Aragon, appointé par la *Diputacion*, son influence décida du vote et l'année suivante ce fut grâce à lui que le choix tomba sur le grand Zurita, dont il resta dans la suite le protecteur éclairé et déterminé. Sa correspondance avec celui-ci était conservée jadis à l'*Arch. de la Diputacion* à Saragosse. Aujourd'hui, cinq de ces lettres sont à l'*Archivo Nacional* de Madrid, *Coll. Salazar A.* 112. Cf. Vinaza, *Los Cronistas de Aragon*, Madrid, 1904, p. 63, n. 44.

La charge de vice-roi et de lieutenant général d'Aragon soulevait depuis des années des conflits entre la cour et le royaume âpre à disputer pied à pied les lambeaux de son autonomie. A plusieurs reprises, ils furent apaisés par l'influence pacificatrice de l'archevêque. En 1554, ce n'avait pas été sans difficultés que le prince Philippe avait réussi à faire agréer le comte de Melito et cela seulement au prix de concessions précises.

Quelques années s'étant écoulées depuis, pendant lesquelles ces hautes fonctions demeurèrent vacantes pour le plus grand préjudice de la sécurité publique, Philippe II devenu roi, les confia en juillet 1566, à l'archevêque qui les conserva jusqu'à sa mort. Il prêta le serment à la *Seo* le 24 novembre de cette année.

En 1568, il dut, en cette qualité, promulguer les nouvelles *Ordenanças* qui réglaient le conflit d'attributions soulevé aux Cortès de Monzon de 1564, entre le royaume et l'Inquisition d'Aragon. Cf. Sanchez (J. M.), *Bibliografía*, t. II, p. 175-176.

Les révoltes des morisques de Castille l'obligèrent en 1569 à des précautions sévères à l'égard des 12 000 familles morisques d'Aragon, dont l'attitude préoccupa

paît le roi. Tous furent désarmés semble-t-il, discrètement, dans la suite.

En 1570, les protestants du Béarn menaçant la frontière, l'archevêque envoya, dans les montagnes de Jaca, le comte de Fuentes surveiller leurs mouvements.

LA RÉFORME DES COUVENTS. — Mais l'œuvre principale confiée par Philippe II, après le concile de Trente, au zèle de son lieutenant général fut la réforme des couvents des ordres mendiants de l'Aragon où la volonté du roi était que les réformés remplaçassent les *claustrales*.

Le 10 septembre 1567, le grand couvent des franciscains de Saragosse qui datait des origines mêmes de l'ordre était remis, par ordre du vice-roi, aux « observants », coup d'autorité qui s'accomplit pacifiquement et produisit une impression profonde. Les *claustrales* essayèrent, vainement, bien entendu, de poursuivre l'archevêque devant la cour de « Justice » d'Aragon pour *desafuero*. La réforme des autres couvents de franciscains se continua ensuite sans trop de difficultés.

Au même moment (sept. 1567), de nouveaux ordres du roi conduisaient l'archevêque dans les couvents de carmes, de mercédaires, de trinitaires et de dominicains de la Province, où la réforme devait se faire sans l'apport de congrégations de « réformés », mais par de simples modifications aux règles confiées à la bonne volonté des nouveaux supérieurs. Hernando qui agit là, cette fois encore, à sa manière discrète, rendait compte au roi le 10 juillet 1568, qu'il avait fait « tout ce qui lui avait paru convenir, » surtout chez les mercédaires où le besoin d'une réforme était le plus évident.

En 1569, ce fut le tour des augustins, qui possédaient dans l'archidiocèse deux monastères, l'un à Saragosse, l'autre à Arnada. Cette fois les réformés vinrent de Castille. On dut appuyer leur mission par quelques excommunications.

En 1571, le droit de visite, promu, par le concile, mit aux prises l'archevêque et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui ne le voulaient point reconnaître.

Les moniales du Saint-Sépulcre de Saragosse arguant les traditions séculaires furent peut-être les plus obstinées à repousser la clôture du concile. On vit même un jour, au grand amusement de la galerie, les sœurs sortir en masse par protestation et s'en aller processionnellement se récréer dans leur jardin, hors de la ville. La patience et la bonne humeur du prélat vinrent à bout de tout.

Une aventure qui fit scandale à l'époque avait, quelque temps auparavant, mis Hernando en opposition avec saint Ignace, avec son neveu saint François de Borgia et une fois de plus avec l'évêque d'Huesca, Pedro Agustin. En 1547, sur l'initiative de saint François à peine novice, les jésuites étaient arrivés à Saragosse avec l'espérance d'y fonder un collège. Froidement accueillis par l'archevêque, ils avaient végété quelques années, sans établissement, au milieu de furieux contretemps qui découragèrent un moment saint Ignace, lorsque le 17 avril 1555, ils estimèrent le moment propice pour ouvrir une modeste chapelle. L'archevêque, qui ne leur en avait pas donné l'autorisation, crut son autorité méprisée en dépit des bulles d'exemption que lui présentaient les nouveaux venus. Ce jour-là donc, son vicaire général lança contre leur chapelle un violent interdit. L'hostilité du prélat était servie d'ailleurs par celle des augustins qui se prétendaient, eux aussi, lésés dans leurs droits et par celle de tout le clergé séculier et régulier, à l'exception des dominicains et des hiéronymites. Les jésuites durent, le 1^{er} août, s'enfuir devant l'orage.

Mais ils reparurent bientôt triomphants (9 septembre). Dans l'intervalle saint François de Borgia

avait écrit à la gouvernante générale d'Espagne, l'infante Jeanne de Portugal et celle-ci avait multiplié les ordres à Saragosse. Le 8 septembre, Hernando et son vicaire général se virent contraints de retirer leur interdit.

L'archevêque mourut, après une courte maladie, le 29 janvier 1575, fête de saint Valère, patron de son diocèse et il fut enterré le 3 février, fête de saint Blaise. Les contemporains remarquèrent que ces deux saints sont justement ceux dont le pieux prélat cistercien avait voulu faire figurer les statues sur son tombeau.

ÉCRITS. — Outre les publications officielles citées au cours de cette notice, plusieurs bibliothèques aujourd'hui dispersées de la région ont conservé, jusqu'au début du XIX^e siècle, divers recueils historiques puisés aux sources mêmes par Hernando durant sa studieuse jeunesse monastique et tenus à jour jusqu'à sa mort. Fréquemment consultés par les écrivains aragonais depuis la fin du XVI^e siècle, ils furent souvent mis à contribution par eux. Voici d'après Latassa, *op. cit.*, t. I, p. 323-327, le titre des principaux : *Catalogo historial de los arçobispos y obispos del reyno de Aragon, su Corona y de sus diocesis*, quatre forts volumes autographes, dont Escudérot a tiré un extrait qui a circulé sous ce titre : *Catalogo de obispos y arçobispos de caragoça*. Un exemplaire actuellement à la Bibl. Nacional de Madrid, ms. F. 199. La notice consacrée par Hernando à son père l'archevêque Alphonse a été publiée par Argensola, *Anales*, p. 881. — *Historia de los serenissimos reyes de Aragon*, 2 tomes, dans l'ancienne bibliothèque du comte de Guimera. — *Nobiliario de las Casas principales de España : Castilla, Aragon, Navarra y Vizcaya*. — Trois volumes, qui semblent un premier état des ouvrages précédents, appartenaient à la Bibl. du monastère de Monserrate à Madrid.

D. de Espes, *Historia ecclesiastica de Zaragoza*, ms. des Archives de la Seo à Saragosse, copie du XVII^e siècle, t. II, p. 86-678. Source principale de l'histoire de l'archevêque dans la familiarité de qui a vécu l'auteur. — Docum. des Archives de la Seo et du mon. de Cogullada à Saragosse. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1785, t. IV, p. 74-85. — Blasco de Lanuza, *Historias de Aragon ecclesiasticas y seculares*, Saragosse, 1619-1621, t. I et II, *passim*; cf. t. II, p. 9-15, etc. — D. Murillo, *Fundacion... y Excelencias de Caragoça*, Barcelone, 1616, p. 237-247 et *passim* (couvents). — G. de Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1579, t. III, *Prologue*. — J. F. Andres de Uztarroz, *Segunda parte de los Anales de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1663, t. II, p. 27-31 et *passim*. — D. Dormer, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1697, p. 128, 592, 673. — J. L. Panzano, *Anales de Aragon desde 1540 hasta 1558*, Saragosse, 1705, *passim*. — J. A. Hebrera, *Chronica serafica de la Provincia de Aragon*, Saragosse, 1703, t. I, p. 84-89. — A. Astrain, *Hist. de la C. de Jesus en Espana*, Madrid, 1902, t. I, p. 438-464. — J. F., Andres de Uztarroz, *Progresos de la historia en Aragon...*, Saragosse, 1688, p. 52, 144-146, 317, 369-371. — F. de Latassa, *Bibl. nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1798, t. I, p. 319-328. — J. M. Sanchez, *Bibliografia aragonesa del siglo XVI*, Madrid, 1913-1914, *passim*. — M. Abizanda y Broto, *Documentos para la historia artistica de Aragon*, Saragosse, 1915, t. I, p. 47, 159, 168, sq. — Jimenez Catalan (M.) et Sinues (J.), *Historia de la Universidad de Zaragoza*, t. III (en cours de publication).

A. LAMBERT.

9. ARAGON (INIGO AVALOS, cardinal d') appartenait à une noble famille d'origine espagnole établie au XV^e siècle dans le royaume de Naples, et dont plusieurs membres s'illustrèrent au service de l'Espagne. Son père était le fameux Alfonso II d'Avalos, marquis (du Guast) del Vasto, qui fut un des principaux lieutenants de Charles-Quint dans les guerres contre la France; sa mère, Marie d'Aragon, se rattachait à la lignée royale de ce nom, et il en retint son titre de cardinal. Il était chevalier de Saint-

Jacques de Calatrava et remplit les fonctions de chancelier du royaume de Naples. Sur la recommandation de Philippe II, Pie IV le comprit dans la grande promotion du 26 février 1561; d'abord cardinal diacre du titre de Santa Lucia in Selci, puis, 19 janvier 1565, cardinal-prêtre sur sa demande, il passa à Saint-Adrien, puis à San Lorenzo in Lucina en 1567, et il semble avoir résidé à Rome, s'occupant surtout des affaires de la curie. Il était peu fortuné et en 1668, à la demande du pape Pie V, l'ambassadeur d'Espagne le recommandait à la générosité de son maître. P. Herre, *op. cit.* ci-dessous, p. 165. Pie IV l'avait nommé, pour cette même raison, administrateur de l'archevêché de Turin, le 3 janvier 1563 et il résigna le 12 mai de l'année suivante, sous réserve d'une pension de 500 ducats. Pie V lui confia alors, le 19 août 1566, l'administration du riche évêché de Mileto, dans la Calabre et, lorsque le pontife réformateur s'efforça de faire exécuter la réforme des diocèses par leurs pasteurs, Aragon partit pour le sien le 8 février 1568 et s'en occupa un temps sur la recommandation du pape. Ludw. von Pastor, *Geschichte der Päpste...*, t. VIII, *passim*, Voir index. Il résigna le 9 février 1573, avec réserve des fruits, moins 1 000 ducats d'or pour son successeur. Il devint ensuite successivement cardinal-évêque de Sabine le 13 octobre 1586, de Frascati, 2 mars 1589, enfin de Porto et sous-doyen du Sacré Collège, le 20 mars 1591. Il tint alors son synode diocésain dans l'église de Castel-Nuovo, et plus tard, lorsque Clément VIII, s'absenta de Rome pour prendre possession du duché de Ferrare après l'extinction de la descendance directe d'Este (1597-1598), il chargea Aragon du gouvernement de Rome avec le titre de légat *a latere*; celui-ci s'acquitta de cette fonction avec l'expérience et la sagesse qu'il avait acquises dans son long séjour à la curie. Il défendit ordinairement les intérêts de l'Espagne, et nous le voyons, en 1581, briguer la succession du cardinal Sforza, protecteur de la nation espagnole au Sacré Collège. Herre, p. 268. Mais ce fut dans les conclaves qu'il se signala principalement et, même au conclave où fut élu Grégoire XIV (fin 1591), il fut, malgré la goutte dont il souffrait, parmi les six candidats de Philippe II, mais l'ambassadeur espagnol Olivares le qualifiait de tête dure. *Ibid.*, p. 482. L'indépendance dont il fit preuve compromit du tout au tout sa candidature. Il revint plus tard à de meilleurs sentiments, fit amende honorable et promit, sur un blâme écrit de son souverain, de ne plus travailler pour un candidat qui déplaisait. Les agents espagnols le soupçonnaient de poursuivre encore et surtout son intérêt. *Ibid.*, p. 578 et n. 4. Et, en effet, au conclave de Clément VIII, l'année suivante, il travailla énergiquement pour l'exclusion du célèbre cardinal de Santa-Severina, que les Espagnols patronaient. P. Herre, *Papsttum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II*, Leipzig, 1907, *passim*, voir l'index. Il mourut à Rome le 10 février 1600, après trente-neuf ans de cardinalat.

Giaconus-Oldoinus, *Vitae et res gestae... cardinalium*, Rome, 1677, t. III, col. 935-36. — Cardella, *Memorie degli cardinali*, Rome, 1793, t. V, p. 44-45. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 43, 261, 329.

P. RICHARD.

10. ARAGON (JAIME DE), 1341-1396, évêque de Valence, cardinal dit *Valentinensis* ou de *Aragonia*, nom donné également à Pedro de Luna. Né à Valence, vers 1341 ou 1342. Fils de l'infant Don Pedro, comte de Prades, oncle et conseiller très écouté de Pierre IV, et qui devait mourir franciscain. Chanoine de Girone, prévôt de Barcelone, chapelain du pape, et simple clerc, il est, à 21 ans, le 10 janvier 1362, nommé

évêque de Tortosa par Innocent VI. Plusieurs constitutions y sont conservées sous son nom. Le 22 septembre 1362, le patriarche Pedro de Clasqueri administrateur de Tarragone le nomme juge dans la cause tapageuse des deux chanoines de la famille d'Anglesola et, vers 1364, il est désigné par le pape, en sa qualité d'évêque de Tortosa comme commissaire apostolique dans l'affaire connexe à la précédente des biens du *Paborde* de Tarragone.

A la mort de l'évêque de Valence, Vidal de Blanes (1369), le roi Pierre IV d'Aragon qui avait sollicité en vain l'élection de son cousin, à qui les chanoines préférèrent le chantre Fernando Munoz, obtint néanmoins cette nomination du pape Urbain V (*Aven.*, t. XX, f. 146), le 5 mars 1369.

Pierre IV, demeuré à l'écart des querelles du grand schisme, étant mort à Barcelone le 5 janvier 1387, son successeur Jean I réunit immédiatement dans cette ville une junte d'évêques qui devaient décider de l'obédience. On sait comment la cause de Clément VII fut enlevée par l'entrepreneur Pierre de Luna arrivé le 24 janvier en qualité de légat. Zurita, *Anales*, t. I, (1610), fol. 392-393. En récompense, le roi obtint séance tenante, à Barcelone même, le chapeau pour l'évêque de Valence, d'après la chronique du bénéficié Guill. Mascaro (voir Villanueva, *Viage*, t. XVII, p. 20), concession immédiatement ratifiée par Clément VII qui, le 1^{er} février, maintenant à Valence le nouveau cardinal, le nommait administrateur apostolique.

Ce fut seulement le 19 janvier 1389, que celui-ci parut à la curie d'Avignon, où il résida depuis et où il reçut à ce moment le titre de Saint-Clément, qu'il échangea en 1391 contre l'évêché suburbicain de Sabine.

Il ne prit point part à l'élection de Benoît XIII, le pape Luna (28 sept. 1394), auquel il demeura fidèle et qui l'autorisa, le 18 février 1395, à se retirer à Valence. Il y mourut le 30 mai 1396.

B. Porreño, dans ses *Cardinalium hispanorum Elogia* (ms. conservé à la bibliothèque Barberini à Rome), lui attribue la paternité d'une chronique dont le ms. appartenait au pape Benoît XIII, mais de l'inventaire de la bibliothèque de ce pape auquel il se réfère, il résulterait plutôt que le cardinal fut le propriétaire et non l'auteur de ce texte : *Chronica... cardinalis Aragoniae, in pergameno cum postibus et corio viridi*.

Il fit traduire en *lemosin* par le dominicain Antonio de Canals les *Memorabilia* de Valère Maxime qu'il envoya le 1^{er} décembre 1395, avec une préface de son cru au Conseil de Barcelone. La traduction, à l'Escurial, *Cod. r. I*, 11. La lettre du cardinal avec la réponse du conseil, *ibidem*, *Cod. h. I*, 10. Un autre exemplaire existait au *xvi^e* siècle, au couvent de la Mejorada (trad. du *lemosin* à l'espagnol); cf. Morales (A.), *Viage a los reynos de Leon*, etc., Madrid, 1765, p. 198.

E. Baluze, *Vitae Paparum Avenion.*, Paris, 1693, t. I, col. 1366-1371, édit. Mollat, Paris, 1916, t. I, p. 498-499. — N. Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896, t. I, p. 212 sq. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munich, 1898, p. 27, 231, 542. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, Madrid, 1788, t. II, p. 177-178. — J. L. Villanueva, *Viage literario a las Iglesias de España*, Madrid, 1803-1851, t. I, p. 50; t. V, p. 100-101; t. XVIII, p. 20. — Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1610, t. II, p. 357-358, 422 et *passim*. — J. A. de Hebrera, *Chronica serafica... de la Provincia de Aragon*, Saragosse, 1705, t. II, p. 125, 129. — E. Morera y Laurado, *Tarragona cristiana. Historia del arzobispado*, Tarragone, 1899, t. II, p. 480, 639, 650, 819, 820 et *passim*. — *Formulario de cartas del obispo de Valencia Jaime de Aragon*, ms. du *xvi^e* siècle aux archives du monastère de Cogullada à Saragosse.

A. LAMBERT.

11. ARAGON (JUAN I DE), administrateur perpétuel du diocèse de Saragosse avec le titre d'archevêque qu'il ne prit jamais officiellement, né postérieurement à 1431, mort le 19 novembre 1475. Fils naturel du futur roi d'Aragon, Juan II alors roi de Navarre et lieutenant général d'Aragon, au nom de son frère, Alphonse V. Sa mère, fut une castillane, dona N. Avelaneda; cf. Bofarull (P. de), *Los Condes de Barcelona vindicados*, Barcelone, 1836, t. II, p. 339. Élevé à la cour de son oncle en Sicile, il aurait été, d'après Gams, (*Series*, p. 951), administrateur de Monreale de Sicile, de 1455 (3 janvier) au 30 juin 1458.

A la mort de l'archevêque de Saragosse, Dalmau de Mur (12 sept. 1456), Alphonse V avait disposé du siège de celui-ci en faveur de son petit-fils Enrique, âgé de onze ans, fils du duc de Calabre et réserva l'évêché de Valence à Juan qui en prit même possession. Calixte III en lutte avec Alphonse et qui octroyait Valence à son neveu, Rodrigue de Borgia, le futur Alexandre VI, transféra à Saragosse Juan qui protesta et prétendit même posséder les deux diocèses à la fois. Cf. Zurita, *Anales*, t. IV (1610), f. 57. Mais Alphonse mort en Sicile, le 27 juin 1458, Calixte III, dès le 30 juin, nommait Rodrigue à Valence et, avant sa mort (6 août 1458), il obtint de Juan II, devenu roi d'Aragon, le transfert de Juan à Saragosse avec, pour défaut d'âge, le titre d'administrateur que celui-ci conserva toujours, n'ayant jamais consenti à recevoir aucun ordre sacré.

Rentré en Espagne, dès 1458, avec les ambassadeurs de son frère, le prince de Viane, il assiste à Barcelone le 15 mai 1450 à l'entrevue de celui-ci avec leur père. Cf. dans *Col. Doc. Ined. del Archivo de la Cor. de Aragon*, t. XXVI, p. 27 : *Apuntaciones de los dietarios de la Diputacion de Cataluña*. Le 29 octobre suivant, il fit prendre possession de son siège. Pie II, le 13 nov. 1463, lui reconnut le droit d'alternative.

Au plus fort des luttes scandaleuses entre Juan II et son fils aîné, l'infortuné Carlos de Viane, Juan prit une part active aux côtés de son père et dans ses conseils. Le 18 août 1460, il est présent aux Cortès de Fraga à la tête des 72 députés plénipotentiaires d'Aragon pour lesquels il rédige des *Ordinaciones*, vues avant 1808 aux Archives de la *Diputacion* à Saragosse, par Latassa, *Bibl. antiqua*, t. II, p. 242, et il reçoit le serment du roi. Le 26 février 1461, il préside à Morella à la vaine entrevue de conciliation entre le prince de Viane, délivré de sa prison, et la reine Jeanne Enriquez.

Le 15 mai 1461, la lutte ayant repris, Juan II veut le nommer lieutenant général du royaume, titre revendiqué également par le prince de Viane, mais l'archevêque dut s'incliner devant l'opposition que, sous divers prétextes, lui firent les *Jurados* de Saragosse. Le 11 octobre suivant, peu après la mort mystérieuse du prince, le jeune Ferdinand (le futur roi catholique) son frère, fils de l'astucieuse Jeanne Enriquez, prêtait entre ses mains aux Cortès de Calatayud, le serment de *Primogenit* d'Aragon, événement qui, en fait, marquait l'orientation définitive de l'Aragon vers l'union castillane.

Le 14 mai 1462, il fit célébrer à Albalate del Arzobispo un synode dont les constitutions furent confirmées à nouveau par lui, avec quelques additions en 1475. Le texte en est conservé à la bibliothèque universitaire de Saragosse à la fin du mss. des synodales de l'archevêque Pierre de Luna : *Constitutiones synodales editæ per R. D. Ant. Porquet... vicarium generalem... domin. Iohannis administratoris perpetui Ecclesie Cesaraugustane in villa de Albalate die XV... madii anno N. D. 1462, postea vero die 14 aprilis de anno 1475* (confirmate). Sur ce ms. voir *Revista de Archivos*, 1916, p. 124-125. Les dispositions en ont

été incorporées par son successeur l'archevêque Alphonse d'Aragon dans ses *Constitutiones synodales archiepiscopatus Cesaraugustani*, Saragosse, 1500, ouvrage réimprimé en 1542, par Hernando de Aragon. C'est à tort qu'une édition de 1527 est signalée par J. M. Sanchez, *Bibliografia aragonesa del siglo XVI*, t. I, Saragosse, 1913, p. 125. Il s'agit d'un ouvrage différent.

Peu après, le prince de Pallares ayant pris les armes à la mort du prince de Viane, le roi envoya l'archevêque en Catalogne à la tête d'une armée (1462). Il fait depuis ce temps-là figure d'homme de guerre heureux dans ses entreprises. Le 20 juin 1467, conjointement avec l'évêque de Pampelune, il dispose les clauses de la Concorde d'Exea entre la reine d'Aragon et Léonore de Foix, princesse de Navarre. Il accompagna en 1472, le jeune Ferdinand le Catholique, roi de Sicile, à Tortosa où les attendait Rodrigue de Borgia, cardinal légat pour traiter des affaires de l'Église.

Il mourut inopinément, le 19 novembre 1475, à Albalate del Cinca, au retour d'une expédition en Catalogne, alors que l'on traitait de son mariage avec une fille du grand maître de l'ordre de Santiago. Son corps fut transporté à Saragosse dans le presbyterium de sa cathédrale, où un beau tombeau d'albâtre mi-plateresque, mi-gothique, œuvre d'un artiste inconnu, lui a été élevé du côté de l'église par le pieux du Pilar Pedro Çapata. La statue couchée est fort ressemblante, au témoignage de l'archevêque Hernando de Aragon.

Il tenait en commende, depuis le 26 mai 1464, la riche abbaye *nullius* des chanoines de Monte-Aragon qu'il échangea, en 1473, avec Juan de Rebolledo contre la grande commanderie d'Alcañiz de l'ordre de Calatrava. Cf. Ramon de Huesca, *Teatro de las Iglesias de Aragon*, t. VII, p. 403-404. Il possédait encore les abbayes cisterciennes de Valdigña, Veruela, Rueda et le prieuré du Saint-Sépulcre.

Fernando de Aragon, *Catalogo de los obispos y arçobispos de Caragoça* (1527), Ms. F 199 de la Bibl. nat. de Madrid, Folios 55 sq. — Diego de Espes, *Historia eclesiastica de Saragoça*, Ms. des Archives de la Seo de Saragosse, t. II, p. 515-547 de la copie du XVII^e siècle. Une autre copie dans la collection Traggia à la Bibl. de la R. Acad. de la Historia, à Madrid. — Lamberto de Saragoça, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1785, t. IV, p. 48-52. — E. de Latassa, *Bibl. antiqua de los escrit. aragoneses*, Saragosse, 1796, t. II, p. 241-243. — D. Murillo, *Fundacion... y Excelencias de... Zaragoza*, Barcelone, 1616, p. 244. — Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1610, t. IV, fol. 44, 57, 75, 88, 113, 249 sq. — Desdeshives du Dezert, *Dom Carlos d'Aragon, prince de Viane*, Paris, 1889, *passim*. — M. de Bofarull, *Levantamiento y Guerra de Cataluña en tiempo de Don Juan II. Documentos...*, Barcelone, 1858-1863, *passim*, dans *Col. Doc. Ined. Archivo de la Corona de Aragon*, t. XIV-XXV; cf. l'Index, t. XXV, p. 23-160.

A. LAMBERT.

12. ARAGON (JUAN II DE), (1492-1530), archevêque élu de Saragosse et administrateur perpétuel du diocèse, fils naturel de l'archevêque Alphonse d'Aragon (t. II, col. 698), son prédécesseur (lequel, on le sait, ne reçut les ordres qu'en 1501), fils naturel, lui-même, de Ferdinand le Catholique. L'archevêque Hernando de Aragon qui devait lui succéder était son frère. Leur mère Juana de Gurrea, fille du baron d'Argabiesso, mourut au palais archiepiscopal de Saragosse, le 28 janvier 1528.

Juan avait été secrétaire de Ferdinand le Catholique. Peu après la mort de celui-ci, son père l'envoyait (7 mars 1516), auprès de Charles-Quint, alors en Flandres, porteur d'instructions détaillées sur la conduite des affaires. L'archevêque étant mort à son tour, le 24 février 1520, avec un bref qui lui permit de disposer par testament de trois années des revenus du

diocèse, Charles-Quint, de passage à Saragosse, annula bref et testament. Mais, dès le 28, à la demande du royaume, il accordait l'archevêché à son cousin Juan, confirmé le 2 juin par Léon X et qui prit possession par l'intermédiaire de son frère Hernando. Le jeune prélat consentit à recevoir seulement le diaconat (30 juin, 10 juillet 1572), mais il paraît avoir pris à cœur les devoirs extérieurs de sa charge. Son neveu, fils de sa sœur, le futur saint François de Borgia passa ses premières années dans son palais.

Dès 1520, selon la coutume, il célébra à Saragosse, un synode important dont les décisions préparèrent la restauration de la discipline canonique. Depuis la micarême jusqu'à la Pentecôte de 1522, le pape Adrien VI, ancien précepteur de Charles-Quint, séjourna à Saragosse, où il fit, le 4 avril, son entrée solennelle et fût, en la circonstance, reçu avec somptuosité par l'archevêque. Très dévot au martyr de Saragosse, saint Lambert, le pape à qui le chapitre avait offert une relique insigne du saint, fonda, à cette occasion, dans les environs de la ville, sur le lieu traditionnel du martyre, un couvent de trinitaires.

En 1523, la peste sévissant dans la région, Juan, qui distribua de copieuses aumônes, institua au *Pilar* la fête solennelle de sainte Anne.

Son épiscopat fut traversé par nombre de querelles retentissantes avec son clergé et la haute aristocratie, querelles qui épuisèrent son trésor. En 1529, les chanoines de la *Seo*, en procès contre lui, essayèrent vainement de se soustraire à sa juridiction. Plus heureux, ceux du *Pilar* firent reconnaître par Clément VII leur exemption, laquelle, après bien des alternatives, fut confirmée par Clément VIII. En 1522, un différend d'ordre féodal entre l'archevêque et un prince du sang, le comte de Belchite, avait pris de telles proportions, en dépit de l'intervention de Charles-Quint (18 septembre 1522), que l'affaire fut portée à Rome où le comte fut condamné à 10 000 ducats de dommages et intérêts qu'il refusa de payer. A la suite de quoi, il fut excommunié par le prélat (15 mai 1523). La réconciliation se fit le 30 octobre suivant.

Plus violentes furent ses luttes contre le vice-roi d'Aragon, Juan de Lanuza, non moins turbulent que lui, querelle dont l'origine remonte, au moins, à l'archevêque Alphonse, lequel avait réclamé contre l'élection de Lanuza comme grand commandeur d'Alcañiz. A son tour, et dès 1520, Juan, à la tête du bras ecclésiastique, prétendait refuser au même Lanuza le droit de prêter son serment de vice-roi, alléguant la double incapacité de celui-ci qui avait prononcé les vœux de Calatrava et qui surtout n'appartenait point à la famille royale d'Aragon. Cette dernière exception, la principale aux yeux des protestataires, tendait à faire de l'Aragon, sous le régime de l'union avec la Castille, un apanage des princes de l'ancienne dynastie. On sent bien que Charles-Quint n'y pouvait consentir.

Lanuza ripostait, de son côté en 1524, lorsque Juan abbé commendataire du monastère cistercien de Rueda, voulut en cette qualité, entrer en charge de député du royaume, dignité qui lui revenait cette année-là. A la suite de son opposition, ce fut seulement l'année suivante que furent reconnus les droits de l'archevêque. La même année (mars 1524), une dispute au sujet d'une bulle en faveur d'un hôpital de Saragosse tenue pour subreptice par Juan et accueillie solennellement par le vice-roi et ses partisans mit au comble l'ardeur des belligérants et tourna finalement contre l'archevêque (cf. *Archivo de la Corona de Aragón*, Charles-Quint, Registre 3888, fol. 129).

L'assassinat de Francisco de la Cavalleria (1^{er} avril 1526) dont Lanuza fit accuser le prélat, obligea ce dernier à chercher un refuge à Séville auprès de

l'empereur, qui l'accueillit mal, visiblement impressionné par les charges qui pesaient contre l'archevêque. Cette affaire qui dura longtemps, jeta le diocèse dans une série de désordres des plus graves, et tint Juan dans une sorte d'exil qui prit fin en 1528 avec la disgrâce de Lanuza. En 1529 (23 mars) il recevait l'empereur à Saragosse.

Ce fut au cours de ces voyages qu'il eut à Madrid avec François I^{er}, délivré de sa captivité, la touchante entrevue dont le souvenir a été conservé par le roi.

Juan, diacre depuis un an, mourut à Madrid, le 25 novembre 1530. Son corps fut rapporté dans sa cathédrale, où l'on enterra, sans éclat, aux côtés de son père. Suivant la tradition de sa famille, il avait consacré une forte partie de ses copieux revenus à la construction d'édifices sacrés, et de palais ecclésiastiques. Les musiciens de sa chapelle étaient alors considérés comme les premiers d'Espagne.

Sous son épiscopat à l'occasion du jubilé de Clément VII, en 1525, de grands efforts furent faits, sur l'initiative de Charles-Quint, pour amener la conversion des morisques nombreux dans la région. D'énergiques dragonnades aidant, et non sans révoltes durement châtiées, ils finirent par accepter, en très grand nombre, un baptême de la sincérité duquel l'Inquisition se méfia toujours à juste titre.

Juan fit éditer les ouvrages suivants : *Missale Caesaragustanum*, Saragosse, Coci, 1522, in-8°, avec, en tête, une curieuse épître de l'humaniste J. Sobrarias à l'archevêque. Réimprimé en 1531 *ibidem*, par le même Coci. — *Breviarium sancte metropolitane ecclesie Cesaragustane*, Saragosse, 1527. La lettre, *supra*, de Sobrarias, rend indubitable l'existence d'une édition de 1521, aujourd'hui introuvable. Quelques exemplaires sont datés de 1528. — *Constitutiones synodales... in sua sancta prima synodali convocacione feliciter edite*, Saragosse, Coci, in-8°, 17 fol. gothique. Réimprimé en 1542, fol. 99-113 de la réédition par Bernus des *Constitutiones synodales* d'Alphonse d'Aragon. — On lui doit encore la réimpression pour son clergé et pour les fidèles de deux manuels fort populaires : les *Instrukciones curatorum* (1525 et 1529) et le *Tripartito* (1525, etc.), de Miguel Asensio (voir ce nom).

Diego de Espes, *Historia ecclesiastica de Zaragoza*, Ms., conservé aux Archives capitulaires de Saragosse. Copie du xviii^e siècle, t. m, p. 1-43. — Hernando de Aragon, *Catalogo de los obispos y arceobispos de Zaragoza* (1527). Ms. F. 199 de la Bibl. Nacional de Madrid, f. 59 sq. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1785, t. iv, p. 66-71. — V. Blasco de Lanuza, *Historias de Aragon ecclesiasticas y seculares*, Saragosse, 1622, t. 1, pass. — Bartolome L. de Argensola, *Primera parte de los Anales de Aragon que prosigue los de Curita*, Saragosse, 1630, p. 884-886, 1041 sq. — J. F. Andres de Uztarroz, *Segunda parte de los Anales de Aragon*, Saragosse, 1663, n, p. 8, 27, 100 sq.; m, p. 5, 71, 75; iv, p. 8-10. — F. D. de Sayas, *Anales de Aragon desde 1520 hasta 1525*, Saragosse, 1667, p. 414 sq., 521 sq., 690 sq. — Dormer, *Anales de Aragon, desde 1525 hasta 1540*, Saragosse, 1697, p. 35-70, 499-501. — D. de Murillo, *Fundacion... y Excelexencias... de Zaragoza*, Barcelone, 1616, t. ii, p. 245. — J. Sobrarias, *Desanctissimi... Patris... Adriani VI... electione et de eius introitu in urbem Caesaragustam*, s. l. n. d. (Saragosse, 1522), 6 folios gothique. Sur ce texte et deux autres, cf. Sanchez *Bibliografia*, p. 161-163. — A. Astrain, *Historia de la Compañia de Jesus en la asistencia de España*, Madrid, 1902, t. i, p. 281. — F. de Latassa, *Bibl. nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1798, t. i, p. 75-76. — J. M. Sanchez, *Bibliografia aragonesa del siglo XVI*, Madrid, 1919, p. 146, 158-159, 182-188, 194-195, 293 et *passim*.

A. LAMBERT.

13. ARAGON (LUIGI, cardinal d'), petit-fils, par Enrico d'Aragon, marquis de Gerace, du célèbre roi de Naples Ferrante, qui compte parmi les grands politiques du xv^e siècle, fut marié, le 3 juin 1492, à Battis-

tina Cibo, petite-fille du pape Innocent VIII. Ce mariage, qui devait réconcilier Naples avec le Saint-Siège, ne fut pas de longue durée et Luigi était veuf à l'âge de vingt ans, lorsque, le 6 mai 1494, déjà promu *in petto* au cardinalat, il reçut la tonsure et l'habit ecclésiastique des mains de l'archevêque de Naples, Alessandro Caraffa. Il fut publié dans le courant de l'année 1496 cardinal-diacre du titre de *Santa Maria in Cosmedin*. La faveur de la famille royale de Naples dut lui procurer de nombreux bénéfices, mais de tous ceux qu'énumèrent les deux historiographes des cardinaux, nous ne pouvons retenir de sûrs que les évêchés d'Aversa, Capaccio, Policastro et Lecce, dans le royaume de Naples, dont le cardinal fut successivement administrateur en 1501-1515, 1503-1514, 1501-1504 et 1498-1502; de même que de ceux d'Alessano et de Nardo, dans les dernières années de sa vie, à partir de mai 1517. Son rôle fut d'ailleurs purement politique. En 1499, il accompagna Juana, reine-douairière de Naples, en Espagne, pour recommander le roi Frédéric à ses cousins d'Espagne. Il échoua et repassa par la France où il retrouva ce roi prisonnier. La trahison de Ferdinand le Catholique, qui conquiert et partagea le royaume de Naples avec les Français, semble l'avoir alors rapproché de Louis XII, car aux deux conclaves qui suivirent la mort d'Alexandre VI, et auxquels il prit part, il soutint le parti français. Il resta toujours en bons rapports avec Jules II et à ses côtés même pendant sa campagne d'hiver 1511, en Romagne, contre les Français, et il eut à partager les rudes fatigues que le pontife s'imposait. Le souvenir de ces épreuves ne s'était pas effacé chez lui lorsqu'il travailla, avec le parti des jeunes cardinaux, à l'élection du facile Léon X. Il devint pour plusieurs années le favori de ce pape, le compagnon de sa vie mondaine, de ses fêtes artistiques au Vatican, de ses parties de chasse à la Magliana. Si, en habile courtisan, il ne rivalisait que de loin avec le pape en générosité et en splendeur, il partageait son goût pour la musique religieuse et profane, assistait à de fréquentes exécutions et gratifia le maître d'un petit orgue, qui était une œuvre d'art. Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. IV, p. 401. On comprend qu'il ait fait de son splendide palais du Borgo, à peu de distance du Vatican (palais della Rovere, aujourd'hui dei Penitencieri), un vrai musée qui rassemblait les artistes et leurs œuvres. *Ibid.*, p. 389.

En 1517, le bruit se répandit dans Rome que l'amitié s'était refroidie, parce que le cardinal était mécontent de n'avoir reçu de la générosité du maître, pour couvrir ses grandes dépenses, que l'abbaye de Chiaravalle en Milanais, d'un revenu de 4 000 ducats. On alla jusqu'à prétendre qu'il avait trempé dans la fameuse conspiration des cardinaux Petrucci et Castellesi, qui se proposaient d'empoisonner le pape. On expliquait ainsi la résolution qu'il prit soudainement en avril, au moment où se découvraient les premiers indices de cette conspiration, d'entreprendre un grand voyage à travers l'Europe. Qu'Aragon se soit compromis dans cet odieux attentat, on n'en a trouvé jusqu'ici aucune preuve et l'on peut s'en tenir à la version du narrateur de ce voyage, son secrétaire Antonio de Beatis, que la curiosité seule le poussa, le désir de voir du nouveau, qui l'avait déjà, après son premier voyage en Espagne, conduit, par exemple, jusqu'à Venise en 1507. Nous le retrouvons aux côtés de Léon X dans sa grande tournée politique de 1516 à travers l'Italie du Nord, qui aboutit aux traités avec la France et au concordat de François I^{er}. Le cardinal Luigi fit alors partie des congrégations qui discutèrent des problèmes importants et préparèrent les résolutions finales, mais son rôle y fut tout à fait secondaire. Sa seule et vraie gloire aux yeux de la

postérité, il la trouva dans son dernier voyage : en moins de onze mois, il parcourut la Suisse à travers les Alpes, l'Allemagne du Sud et la région du Rhin, les Pays-Bas, la France septentrionale. Après un court séjour à la cour de François I^{er}, où il fut somptueusement traité, il revint par la vallée du Rhône et les côtes de la Méditerranée. Le récit de ce voyage, qu'il a certainement inspiré, est des plus curieux, des plus instructifs par les détails en tout sujet dont il abonde et son éditeur le signale avec raison comme un document de première valeur pour la connaissance des mœurs et l'étude de l'histoire au début du XVI^e siècle.

Rentré à Rome le 16 mars 1518, le cardinal d'Aragon reprit sa place à la cour de Léon X et dans sa confiance. Un fièvre l'emporta brusquement le 11 janvier 1519, dans sa quarante-cinquième année. Ce fut un des prélats grands seigneurs les plus en vue en cette période de la Renaissance; il se montra généreux, libéral à l'exemple de Léon X. Ses munificences, qui le rendirent populaire à Rome, excédaient les revenus de ses nombreux bénéfices, qu'on évalue entre 15 et 24 000 ducats; il en avait reçu d'ailleurs 40 000 de capital en 1508, par testament de sa cousine Béatrice d'Aragon veuve de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Aussi laissa-t-il des dettes. Il se montra en particulier protecteur magnifique des humanistes, et le célèbre Milanais Pierre Martyr d'Anghiera, qui jouit de sa faveur toute spéciale, lui dédia les 5^e et 6^e livres de ses *Decades de Orbo novo*, en répétant qu'il les avait rédigées sur ses instances réitérées.

Le cardinal d'Aragon avait demandé, par son testament sans doute, à être enterré dans l'église de la Minerve. Le cardinal Franciotti Orsini lui fit élever un mausolée et on en lit encore l'inscription sur le côté gauche, à l'entrée de la porte latérale qui est proche du maître-autel.

On connaît assez bien sa vie par la biographie que lui a consacré le professeur Pastor dans la savante édition de son voyage : *Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragon durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich und Oberitalien*, 1517, beschrieben von Antonio de Beatis, Fribourg-en-Brisgau, 1905, dans les *Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Gesch. des deutsch. Volkes*, t. IV, fascic. 4, trad. franç. par M. Havard de la Montagne, Paris, 1913. — Ciaconius-Oldoinus, *Vitae cardinalium*, t. III, col. 186-187. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. III, p. 274-275. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. II, p. 24, 58, 113, 132, 195, 240; t. III, p. 140, 167, 294, 115, 273. — M. Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. III et IV, *passim*; voir *index*.

P. RICHARD.

14. ARAGON (PASQUALE, cardinal d'), frère cadet d'Antonio (col. 1386), fit toutes ses études, dès l'âge de neuf ans à l'université de Salamanque et y conquiert le grade de docteur *in utroque jure*. Le cardinal de Sandoval, archevêque de Tolède, lui avait conféré un canonicat dans sa cathédrale, avec l'archidiaconé de Talavera. D'abord professeur de droit à l'université de Tolède, il y séjourna peu de temps et Philippe IV l'appela au conseil de l'Inquisition, puis à celui du royaume d'Aragon, dont il devint le *régent*, sans doute une sorte de président. Sur la proposition du même roi et par égard pour son frère l'ambassadeur don Pedro, Alexandre VII le promut cardinal le 5 avril 1660; il se rendit à Rome pour en recevoir les insignes et entra dans l'ordre des prêtres avec le titre de sainte Balbine. Ce fut sans doute dans ce voyage qu'il remplit les fonctions d'ambassadeur extraordinaire et de plénipotentiaire auprès du pape pour la croisade contre les Turcs, qu'Alexandre VII ne réussit pas à conclure en 1662, ci-dessus, t. II, col. 239 et l'art. Antonio (Nicolas), t. III, col. 877.

De là, il passa vice-roi à Naples, en fut rappelé à la mort de Philippe IV, mais il laissa cette fonction à

son frère don Pedro. A l'avènement de Charles II, en 1665, la reine régente Anne-Marie d'Autriche le nomma grand inquisiteur d'Espagne, puis, le 7 mars 1666, archevêque de Tolède à la place de son ancien protecteur, le cardinal de Sandoval. Il résigna ses fonctions d'inquisiteur, mais resta membre du conseil de régence. Il se consacra surtout à l'administration de son diocèse, le visita en détail pendant trois années, et dépensa en aumônes et œuvres pies trois millions de ducats. Il conserva toujours entière la confiance de la régente, et ne cessa de travailler aux affaires de l'État en même temps qu'à celles de son diocèse. A la majorité du roi, il fut un peu mis de côté, et mourut le 28 octobre 1677, à Tolède, où il fut enseveli dans l'église des capucins. Il devait être riche puisque, par son testament en faveur d'œuvres pies, il faisait, en outre, à sa famille un legs de 50 mille écus.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae cardinalium*, t. iv, col. 749-750. Oldoinus arrête ses renseignements à l'année 1671. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. vi, p. 153-154.

P. RICHARD.

15. ARAGON (PEDRO D') fils du duc de Segorbe (Espagne), était pourvu du doctorat en théologie et âgé de cinquante ans, lorsqu'il fut promu à l'évêché de Vich, le 14 janvier 1577, ainsi que le déclarent les *Actes consistoriaux*, t. xv, f. 216. Il prit possession de son siège, le 4 mars suivant. Le 30 septembre 1580, Grégoire XIII lui envoya une bulle pour interdire, dans les églises du diocèse de Vich, l'usage abusif de l'aspersion du peuple par le suif fondu des bougies, le jour de la Chandeleur. Cette pratique provoquait, chaque année, dans le lieu saint, du désordre, des cris et des voies de fait. En 1581, Pierre d'Aragon tint un synode. Il décida que les clercs ne devaient point porter de chapeau dans les rues en dehors des jours de pluie. Il imposait l'usage du bonnet, *pileum crucis*, et faisait une obligation à ses ecclésiastiques de se raser la chevelure et la barbe, au moins tous les deux mois. Il porta aussi défense à ses diocésains de se faire inhumer dans les églises, sans la permission expresse de l'ordinaire. Le 4 mai 1584, Pierre d'Aragon fut transféré sur le siège de Jaca. *Actes consistoriaux*, t. xviii, f. 16. Ce prélat gouverna son nouveau diocèse jusqu'au 15 avril 1593, date à laquelle Clément VIII le désigna pour l'évêché de Lérida (*Sch. Ind.* 494). Il en prit possession le 17 août de la même année. Pierre d'Aragon mourut dans son palais épiscopal de Lérida, le 12 décembre 1597, et fut inhumé dans sa cathédrale, à l'entrée du chœur.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1851, t. vii, p. 105-106, t. xvii, p. 78. — Ramon de Huesca, *Teatro de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1802, t. viii, p. 154-156. — *España sagrada*, t. xlvii, p. 106-7. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. iii, p. 229, 231, 353.

J. CAPEILLE.

16. ARAGON (PEDRO TAGLIAVA, cardinal d'), appelé aussi le cardinal de Palerme, était fils d'Antonio duc de Terranueva et le frère de Carlos Tagliava d'Aragon, gouverneur de Sicile sous Charles-Quint, oncle, par conséquent, du cardinal Simon d'Aragon (voir le suivant). Il était clerc au diocèse de Mazzara, au sud de la Sicile (ce qui confirmerait le fait que sa famille était établie dans l'île), lorsqu'il fut promu évêque de Girgenti (Agrigente, dans la même région) par Paul III, au consistoire du 28 mai 1537, et nous trouvons mention de son sacre dans les actes consistoriaux à la date du 6 juin. Le 10 octobre 1544, il était transféré à l'archevêché de Palerme, moins par égard pour sa famille que pour ses mérites personnels. Il semble avoir été d'un caractère sérieux, auquel répondait la dignité de sa vie et il donna de bonne heure des gages au parti réformateur, qui prenait la tête de l'Église avec Paul III. Dès le 20 mars 1545, Paul III lui confé-

rait le pouvoir de visiter et réformer toutes les maisons religieuses d'hommes et de femmes de son diocèse (bref dans Ehsses, *Concilium Tridentinum*, t. v, p. xlv). Il parut au concile de Trente le 1^{er} août de la même année (Merkle, *ibid.*, t. i, p. 229) et, pendant toute sa durée, prit une part active aux travaux, notamment pour la correction et publication des saints livres, sur lesquels il donna deux mémoires le 23 mars et le 1^{er} avril 1546 (*ibid.*, t. i, p. 521, 526; t. v, p. 54 et 55); un autre mémoire sur la justification est du 1^{er} octobre (*ibid.*, p. 453); il examina encore certains articles concernant les sacrements (*ibid.*, p. 907). Il était aidé en ces travaux, sinon suppléé, par son théologien, le conventuel Francesco de Vita ou de Patti. *Ibid.*, p. 163 note. Il conformait d'ordinaire son attitude comme ses votes à ceux des évêques d'Espagne, que conduisait le cardinal de Jaën, Pedro Pacheco, et rédigea deux autres avis pour établir que le devoir de la résidence était de droit divin pour les évêques. *Ibid.*, p. 753-4 et 878. Il signa la protestation contre le transfert du concile à Bologne, le 23 mars 1548. *Ibid.*, t. i, p. 757. Charles-Quint s'opposait à ce transfert et ses prélats marchaient à son gré. Celui de Palerme comptait encore parmi les quatre entêtés restés à Trente, que le pape convoquait auprès de lui, dans les quarante jours, sous prétexte d'avoir leur avis, en réalité pour mettre un terme à leur obstination (juillet 1549). Ils ne répondirent pas à son appel. Baronius, ad an. 1530, n. 14-18. Mais la mort de Paul III les dispersa, lorsque leur chef de file dut se rendre à Rome pour le conclave. Aragon reprit sa place au concile au temps de Jules II et figure dans les *diaria*, du 29 avril au 1^{er} septembre 1551. *Ibid.*, t. ii, *passim*. Le même pape, sur la demande de Charles-Quint, le promut cardinal-prêtre du titre de Saint-Calixte, le 22 décembre 1553, avec son propre neveu Roberto di Nobili. Il reçut les insignes vers juin 1554, mais ne parut à Rome pour être admis au Sacré Collège que le 26-29 mai 1555. L'année suivante il y revint le 13 mai et prit part au conclave d'où sortit Paul IV. Le 10 février 1557, il remplaça au gouvernement de Sicile le vice-roi don Juan Garcilasso de Vega, et présida le 5 août une assemblée des notables de l'île, ecclésiastiques et laïques, dont Rocco Pirro a rapporté quelques règlements. *Sicilia sacra*, Palerme, 1644; p. 179-180. Il mourut à Palerme le 5 août 1558, et l'annaliste officiel du concile de Trente, Angelo Massarelli, rapportant son décès ajoute : *Vir summae probitatis, simplicitatis ac religionis*, *Ibid.*, t. ii, p. 325-326. Les historiographes des cardinaux rapportent à son sujet deux traits de charité et de bienfaisance qui confirment ce jugement. Le premier en particulier, la réconciliation des cardinaux del Monte (le futur Jules III) et de Jaën, en pleine séance du concile, est certifiée par les *Acta concilii*. *Ibid.*, t. v, p. 401.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae cardinalium*..., t. iii, col. 783-784. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. iv, p. 331-332. — Merkle-Ehsses, *Concilium Tridentinum*, Fribourg-en-Brigau, 1901-1911, t. i, ii, iv et v, *passim*. Voir à l'index. — Eubel van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 36 et notes, 111, 286.

P. RICHARD.

17. ARAGON (SIMON TAGLIAVA, cardinal d'), appelé aussi le cardinal de Terranueva (1550-1604), était fils de Carlos Tagliava d'Aragon, duc de Terranueva et de Marguerite de Ventimiglia, et naquit au château de Vezziano, en Sicile (diocèse de Mazzara), où son père était vice-roi au nom de Charles-Quint, le 20 mai 1550. Il fut envoyé en Espagne à dix-sept ans, fit ses études à l'université d'Alcala de Henarès, et y conquist brillamment les gardes en philosophie et en théologie. Les services rendus par son père à la monarchie espagnole dans des postes importants

comme la vice-royauté de Catalogne, puis du duché de Milan, le firent présenter au cardinalat par Philippe II et le pape l'agréa dans la grande promotion du 12 décembre 1583. P. Herre, *Papsttum und Papstwahl in Zeitalter Philipps II*, Leipzig, 1907, p. 296. Le souvenir de son oncle, le cardinal Pedro de Tagliava d'Aragon (voir le précédent) et surtout les services rendus par son père au congrès de Cologne en la même année, où don Carlos, plénipotentiaire du roi d'Espagne avait défendu aussi les intérêts du catholicisme et la politique du pape devant les princes allemands, décidèrent Grégoire XIII à le promouvoir. Il était dans la cléricature, du moins les actes de nomination le désignent comme abbé. Il fut cardinal-diacre, puis cardinal-prêtre et passa par plusieurs titres, jusqu'à ce qu'il fut fait cardinal-évêque d'Albano, le 27 juin 1602, d'où il fut transféré à Sabine le 19 février 1603. Gans, *Series episcoporum*, p. xxiv et xv. Il était loin de Rome lors de sa promotion et ne se présenta pour prendre possession que le 11 mai 1585. Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 52 et notes 8, 13. Il semble dès lors avoir résidé à Rome, où il défendit les intérêts de la monarchie espagnole, même avec le titre de vice-protecteur. Il eut surtout la confiance des papes Urbain VII, qui l'installa au Vatican et lui aurait confié la direction des affaires, si la mort ne l'avait emporté après douze jours de pontificat; et Grégoire XIV, qui le consultait souvent, mais ne dura lui-même que quelques mois. Il assista à cinq conclaves en huit ans, de Sixte-Quint à Clément VIII, mais n'a laissé de souvenir que par ses œuvres de piété. Il avait une grande dévotion pour le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette, où il enrichit la chapelle de saint Thomas d'Aquin et celui de Notre-Dame-de-Constantinople, à Rome (aujourd'hui disparu), où il fonda deux prébendes pour des prêtres siciliens ses compatriotes. Philippe III l'avait présenté pour l'archevêché de Palerme, lorsqu'il mourut le 20 mai 1604, Il fut enseveli dans l'église du Gesù.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae... cardinalium*, t. iv, col. 101-102. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, Rome, 1793, t. E, p. 218-219.

P. RICHARD.

18. ARAGON (VINCENT DE), évêque de Saragosse (1239-1245), où il succéda à Bernard de Montegudo, mort le 28 mars 1239. Membre de la famille royale d'Aragon d'après une hypothèse de l'archevêque Hernando de Aragon, construite sur un indice assez faible : le titre d'*Illustris* donné à l'évêque par une bulle d'Innocent IV. Peut-être un des nombreux enfants naturels destinés à l'église par le roi Pierre II. Cf. Bofarull (P. de), *Los Condes de Barcelona vindicados*, t. II, Barcelone, 1836, p. 231. Son sceau porte simplement : *S. fratris Vincentii episcopi Caesaraugustani*. On le dit moine cistercien.

Il signe en qualité d'« élu » le 8 mai 1240, au concile de Valence où le métropolitain de Tarragone Pedro Albalat ouvrit les hostilités contre les prétentions du primat de Tolède, l'historien Rodrigo; cf. Agustin (A). *Constit. Provincialium Tarraconensium* I, iv, dans *Opera omnia*, Lucques, 1767, t. III, p. 389. Le 13 mai 1242, un procureur le représenta au III^e concile de Tarragone qui renouvela les censures contre les Vaudois en présence de saint Raymond de Pennafort. Cf. Tejada, *Canones III*, p. 341 sq. Il prit part encore à deux autres conciles de Tarragone, l'un le 15 mai 1243 et l'autre, 12 janvier 1245 (*ann. Incarn.* 1244), qui promulgua les décisions du concile de Latran, etc. Cf. Marca (P. de), *Marca hispanica*, Paris, 1688, col. 530. Ce concile communiqua à Innocent IV une sage décision de Jaime I^{er} d'Aragon dont Espes, *op. cit.*, p. 62-63, fait honneur à l'initiative de Vincent. C'est un décret daté de Lerida (12 mars 1243), cf. Tejada

op. cit., p. 373, qui protège contre toute exaction les juifs ou morisques convertis lesquels perdant par leur baptême leur ancien statut n'étaient point admis facilement par les seigneurs temporels aux *fueros* des chrétiens, grâce auxquels ces seigneurs perdaient droit à la dîme des convertis, désormais attribuée à l'Église. C'est une préoccupation analogue qui inspire l'excommunication lancée en novembre 1240 d'Albalat par lui contre les seigneurs qui empêchaient les juifs de payer à l'Église de Saragosse la dîme des olives.

Cette même dîme des olives fut au nombre des motifs de la lutte qui, au début de 1242, mit aux prises l'évêque et son chapitre avec le *Zalmedina* et le *Concejo* de la ville de Saragosse, querelle remise à l'arbitrage du métropolitain Pedro Albalat lequel prononça par sentence du 1^{er} mars 1242 (*ann. Inc.* 1241). Le texte dans *Cartularium majus de la Seo* de Saragosse. Le fond de la querelle était la prétention de la ville d'échapper à l'obligation d'enterrer les morts au cimetière de la Seo et de baptiser les enfants à cette même cathédrale. C'est une des premières formes de la lutte séculaire de la « cathédralité », entre la *Seo* et le *Pilar* et le résultat un des premiers triomphes pour cette dernière église. De récents statuts de la ville, attentatoires aux privilèges du clergé, venaient encore compliquer la situation.

En 1244 un arrangement eut lieu entre les évêques de Saragosse et d'Huesca qui mit fin à d'interminables procès sur la dîme des agneaux et des chevreux. C'est durant l'épiscopat de Vincent, vers 1240, qu'est fixée la date traditionnelle du célèbre miracle des *Corporales de Daroca* rapporté par Beuter au xv^e siècle. Vincent mourut le 15 février 1245.

Hernando de Aragon, *Catalogo de los obispos y arcobispos de Caragoça* (1527), ms. F. 199 de la Bibl. nat. de Madrid, f. 23. — D. de Espes, *Historia ecclesiastica de Zaragoza*, Ms. des Archives de la Seo de Saragosse, t. II, p. 49-68 de la copie du xv^e siècle. — *Cartularium majus de la Seo*, ms. XIII-XIV^e siècle. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1782, t. II, p. 239 sq. — L. de Exea y Talayero, *Discurso historico... sobre la instauracion... de la Iglesia Cesaraugustana en... San Salvador*, s. l. n. d. (1674) p. 56-61. — J. de Arruego, *Catedra episcopal de Zaragoza*, Saragosse, 1653, p. 579. — Morera y Llaudo, *Tarragona cristiana*, Tarragone, 1899, t. II, p. 278-283.

A. LAMBERT.

19. ARAGON Y ANJOU (JUAN DE), (1301-1334), archevêque de Tolède et de Tarragon, patriarche d'Alexandrie, troisième fils du roi d'Aragon Jaime II et de la reine Blanche d'Anjou, qui le destinèrent à l'Église. Par sa mère, fille du roi de Sicile, Charles II d'Anjou, il était neveu de saint Louis de Toulouse et petit neveu de saint Louis, roi de France.

Tonsuré le 11 juin 1311, à l'âge de 10 ans, au prieuré de Groseau par Clément V lui-même, qui le nomma chapelain de sa maison et accumula sur sa tête les bénéfices (Clément V, ann. 6, ep. DCLXI, (7078) et ann. 8, ep. DCCXXXVII (7977), par complaisance pour les rois d'Aragon. Dès l'âge de neuf ans, semble-t-il, il avait été confié aux chartreux de *Scala Dei* chargés de son éducation.

Il était déjà chanoine de Léon, 1311 (cf. Garcia Villada, *Cat. de los Codices... de la Cat. de Léon*, Madrid, 1919, p. 183, n. 1657), archidiacre de Xerez à Séville, prévôt de Valence, archidiacre de Guadalfaiar à Tolède (20 mai 1313), etc., etc. Cf. Eubel, *Hier. cath. m. aevi*, Munich, 1898, p. 505, note 4, un peu plus tard doyen de Burgos et son père l'avait fait grand chancelier d'Aragon lorsque, après la mort de l'archevêque de Tarragone, Guillen de Rocaberti (25 février 1315), Jaime II vint à Tarragone (avril 1316), pour enlever de haute lutte auprès des chanoines l'élection de Juan, alors âgé de 15 ans, élec-

tion qu'il tenta, dès le conclave de Lyon, de faire confirmer, malgré le chapitre, par le nouveau pape Jean XXII, à qui il dépêcha l'évêque de Barcelone.

Le pape s'y étant refusé à cause de l'âge de l'enfant (bref du 15 déc. 1316, texte dans Finke, *Acta*, t. II, p. 784-86), l'évêque de Saragosse Jimeno de Luna fut nommé (26 mars 1317) et remplacé à Saragosse (16 mars, *sic*) par Pedro de Luna, abbé *nullius* de Monte Aragon, lequel laissa, en attendant mieux, au jeune Juan, ce petit diocèse, qui y gagna un privilège permanent d'exemption et de protection royale accordé par Jaime II. Philippe V offrait alors de recevoir Juan à Paris pour y achever ses études, Finke, p. 500. En même temps et pour donner au jeune enfant l'espérance d'une vacance de plus, Saragosse était érigé en archevêché à la tête des diocèses aragonais de l'ancienne province de Tarragone, bulle *Romanus Pontifex* de Jean XXII (14 août 1318), événement préparé au concile de Tarragone en février précédent.

I. L'ÉLECTION DE TOLÈDE. LA QUERELLE DU PRIMAT. — Un rapprochement venait de se faire entre Jaime II et le gouvernement du jeune roi de Castille Alphonse XI, dont le premier gage avait été, en 1311, le mariage d'une fille de Jaime, Constanza, avec l'enfant de Castille Don Juan Manuel ce qui, grâce à l'influence de celui-ci, valut en 1319 à Juan (il avait alors dix-huit ans) la mitre de Tolède. Jean XXII ayant, le 14 novembre, confirmé l'élection des chanoines et apaisé les inquiétudes de la reine Marie de Castille, en annonçant, le 12 décembre, la bonne nouvelle au roi. Celui-ci célébrait alors à Tarragone les Cortès, d'où devait sortir la renonciation de son fils aîné, l'enfant Jaime, dont la cérémonie d'abdication eut lieu le 23 décembre en présence du jeune élu de Tolède. Avant l'arrivée des bulles, Juan avait été acclamé par les religieux, prieur de l'abbaye de Montserrat. C'était son quinzième bénéfice.

Dans le courant de 1320, Juan reçut, à la cathédrale de Lerida, la consécration épiscopale de l'archevêque de Tarragone, assisté de celui de Saragosse.

La question se posa immédiatement de savoir si le nouvel archevêque allait faire usage en Aragon des prérogatives du primat d'Espagne, revendiquées par ses prédécesseurs. La querelle entre les métropolitains de Tarragone et de Tolède avait débuté au ^{xiii}e siècle par des disputes de juridiction sur les diocèses nouvellement érigés de Majorque, Valence et Segorbe. Débouté de ses prétentions, Rodrigo de Tolède s'avisa en 1240 d'établir la lutte sur un nouveau terrain, celui des présences de la primatie, dont la plupart des bulles accordées à Tolède depuis Urbain II lui reconnaissaient le titre, d'origine wisigothique, *primatus per Hispaniarum regna tibi et Ecclesiae Toletanae, auctoritate apostolica confirmamus*. Sur les débuts de cette primatie wisigothique, cf. F. Görres, *Der Primas Julian v. Toledo* dans *Zeitschr. f. wiss. Theologie*, 1903, p. 524 sq.

Rodrigo se présenta donc sur le territoire de Valence la croix levée, revêtu du pallium et distribuant des indulgences. A quoi un décret du concile de Valence, convoqué le 8 mai de cette année par Pedro de Albalade de Tarragone riposta, menaçant d'excommunication le castillan et fulminant l'interdit sur son passage. Portée à Rome, l'affaire demeura en suspens avec une bulle de Célestin IV (18 octobre 1245) qui reconnaissait au métropolitain de Tarragone le droit d'aller, la croix levée, dans toute la province.

Mais elle reprit à Lerida dans toute son ampleur. Les deux métropolitains de Tarragone et de Saragosse réclamèrent vainement de Juan l'engagement de se conformer aux décisions du concile de 1240.

Jaloux de défendre les droits de sa nouvelle Église, le jeune primat s'y refusa et s'achemina, croix levée,

vers Tolède, pendant que les deux aragonais lançaient l'interdit sur son passage.

A son arrivée à Saragosse, l'excommunication lui fut de plus signifiée. Le roi son père présidait alors dans cette ville (15 septembre 1320) les Cortès, qui recevaient le serment du nouvel héritier, l'enfant Alphonse. Devant l'injure faite à son fils, il se sentit plus père que roi et, contre le principe de l'indépendance du clergé de son royaume, se prononça pour la thèse de Tolède. Par contre, la puissante famille des Luna s'armait pour la défense de l'archevêque de Saragosse, son parent. On allait à la guerre civile.

Alors Jaime qui, de plus, s'inquiétait des contre-coups possibles de l'affaire en Castille, chercha un biais et, de concert avec Juan, remit l'affaire entre les mains de Jean XXII. Celui-ci, fort embarrassé de cette querelle politico-religieuse, répondit le 20 novembre 1320 et le 15 janvier 1321, citant les parties à comparaître devant lui le deuxième dimanche après Pâques. En même temps, il absolvait, *ad cautelam*, le jeune primat, qu'il invitait provisoirement à ne pas faire usage de ses présences en Aragon, cependant qu'il refusait de blâmer les deux métropolitains.

Le roi, sentant le terrain se dérober et revenu à une vue plus claire de ses intérêts, ne poussa pas l'affaire à fond et se contenta de demander pour son fils un privilège personnel. Jean XXII répondit en remettant la décision aux intéressés eux-mêmes.

L'affaire ne fut donc pas jugée au fond et aujourd'hui encore les prétentions demeurent contradictoires. Trois ans plus tard (15 octobre 1323), Juan repaissant sur le diocèse de Valence, échangea avec les évêques de Valence et de Segorbe, députés des deux métropolitains, une série de protestations spécifiant que les choses demeuraient en l'état. On trouvera dans Marca-Baluze, *op. cit.*, les pièces de ce curieux débat.

II. A TOLÈDE. — La politique avait amené Juan à Tolède, ce fut elle qui, vers 1325, allait l'en chasser. Contre l'influence prédominante de l'Aragon, un parti castillan s'était formé, qui avait à sa tête le *Merino mayor* de Castille, Garcilasso de la Vega et qui voyait avec inquiétude entre les mains d'un fils de Jaime II l'archevêché de Tolède, avec la charge considérable de grand chancelier, qui y était attachée.

A ce parti, contre Don Juan, se joignit son beau-frère et ancien protecteur, l'enfant Don Juan Manuel lui-même, lequel ne pouvait pardonner à l'archevêque qui aurait refusé de lui obéir comme tuteur du jeune roi et de lui payer à ce titre certaines redevances sur les biens du diocèse. Juan Manuel, malgré les efforts de conciliation de la princesse Constanza, obtint du jeune Alphonse XI, devenu majeur, que les sceaux de la grande chancellerie seraient retirés à l'archevêque et remis à Garcilasso. Finke, p. 867. Lettre de l'archevêque à Jaime II, 24 octobre 1325. Juan, décidé à ne point supporter cet affront, partit incontinent pour la Catalogne et ne reparut plus à Tolède. Mariana, *Historia general de España*, l. XV, c. xvii-xviii. De Valence où il s'était dirigé tout d'abord, Juan parut à Barcelone dans le but de réaliser des biens de famille qui lui étaient venus par héritage. Puis il se rendit à Avignon à la cour de Jean XXII, où le primat de Tolède allait passer le temps de son exil.

Il laissait à Tolède le souvenir d'un prélat charitable et pieux. Il porta à trente le nombre des pauvres nourris par la mense. Au début de son séjour à Tolède avait eu lieu la canonisation de son oncle maternel, saint Louis de Toulouse. D'après une conjecture assez vraisemblable du regretté G.-J. de Osma, recueillie par E. Tormo, *La Biblia de San Luis de la catedral de Toledo* dans *Bol. de la Ac. de la Historia*, 1923, t. LXXXII, p. 124-132, c'est notre archevêque qui aurait offert à sa cathédrale où on les conserva long-

temps en secret comme une relique, les trois splendides volumes de cette Bible, le plus bel exemple, sans contredit, de la miniature française au ^{xiii}^e siècle. L'attention a été appelée récemment sur eux, on le sait, par le comte de Laborde, au cours de l'édition de la Bible moralisée de Paris et d'Oxford publiée par la *Société française de reproduction des manuscrits à peintures*, Paris, 1911-1921, 4 tomes. Son nom à Tolède lui viendrait de saint Louis de Toulouse, duquel l'aurait reçu de l'archevêque et non de saint Louis, roi de France, encore que la Bible soit sortie indubitablement entre 1226 et 1234 des ateliers de ce dernier, qui y est représenté.

Le 23 juillet 1320, Jean XII sollicitait l'intervention de l'archevêque auprès de Jaime pour ramener la paix en Sicile entre les rois Robert et Frédéric. Finke, p. 728. Durant son pontificat et sous sa présidence, conjointement avec les prélats de Séville et de Burgos, se tint à Valladolid, 1^{er} mars-2 août 1522, un concile général de Castille, réuni sur l'ordre du légat Guillaume de Godin qui traita de la discipline ecclésiastique et de la paix des royaumes. Tejada, t. III, p. 477-504.

Il tint divers conciles provinciaux et synodes, les derniers par procureur, après sa sortie du diocèse. En voir la liste ci-dessous. Au concile de Tolède (1323), il fut statué que la messe ne devrait être ni commencée ni poursuivie en présence des juifs et des maures, que les prêtres devraient la célébrer au moins quatre fois l'an et après la récitation de matines, que l'argent obtenu grâce à la bulle de la *Cruzada*, serait consacré à la rédemption des captifs et au soulagement des pauvres.

Cependant Jaime II ne se résignait point à l'humiliation de son fils. Dès 1323, il avait sollicité pour lui le chapeau de cardinal, ou à son défaut, l'archevêché de Narbonne. Au début de 1327, il se préoccupait de la succession de celui de Rouen. Puis reprenant « pour l'honneur de son royaume » son projet de 1316, il entama vers 1327 avec Jean XXII des négociations poursuivies à Avignon par Juan lui-même dans le but d'obtenir le transfert à Tolède de l'archevêque de Tarragone, Gimeno de Luna et son remplacement par Juan. Ayant gagné l'adhésion du pape (1^{er} septembre 1327), le roi mourut (31 octobre), après avoir nommé Juan son exécuteur testamentaire. Son successeur, Alphonse IV, mena à bien l'affaire.

XIII. PATRIARCHE D'ALEXANDRIE. ADMINISTRATEUR DE TARRAGONE. — Il fut convenu que l'ex-primat de Tolède serait, par dédommagement, nommé en même temps patriarche d'Alexandrie, le 26 août 1328 (Jean XXII, a. 12, t. LXXXVII, ep. 2961). La même année, il était nommé administrateur apostolique de Tarragone. Voir sur ces dates confuses, Eubel, *Hierarchia catholica*, 1898, t. I, p. 81 et 504.

Le jour de Pâques, 3 avril 1328, il avait procédé à la *Seo* de Saragosse au couronnement d'Alphonse IV, qu'il accompagna durant les mois suivants dans la visite de ses États. Le 28 octobre, il prenait possession à Tarragone de son nouveau diocèse et, le 15 novembre, il recevait dans sa ville, pour la Cerdagne, le serment du roi, qu'il suivit à Tarazona, où eut lieu le 2 février le mariage d'Alphonse avec l'infante Leonor de Castille.

Son épiscopat à Tarragone fut rempli par une participation assez active aux affaires politiques et aux querelles de la famille royale, particulièrement la malheureuse histoire de son frère aîné, Jaime, sur les débordements duquel il dut veiller jusqu'à la mort de celui-ci, qui précéda de peu celle du patriarche.

Au cours du concile de Lerida-Tarragone, 1329-1330 (voir ci-dessous), il fit un acte d'adhésion public à Jean XXII, contre l'antipape Nicolas V, créature de

Louis de Bavière. Ce fut à ce moment, qu'au cours de la visite canonique des diocèses de Vich et de Gerone, il émit la prétention de visiter le monastère exempt de Ripoli et que, sur le refus des moines, il les excommunia, faisant même appel contre eux au bras séculier. L'abbé s'enfuit à Avignon et obtint gain de cause auprès de Jean XXII.

En juin 1331, il consacra, en présence du roi, l'ancienne cathédrale Sainte-Tèle de Tarragone, que, sous l'influence, semble-t-il, du mercénaire Bernardo de Olivella, il dédia à la Vierge. En 1320, Jaime II avait obtenu du roi d'Arménie un bras de la sainte, Finke, p. 742.

Le 19 juin 1332, Jean XXII lui confiait la mission de réformer les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Catalogne, en lutte contre leur prieur Arnaldo de Alos que Juan dut destituer.

C'est également vers cette même date que commencèrent les démêlés parfois tragiques de l'archevêque avec le *paborde* de sa cathédrale, Guerao de Rocaberti et sa turbulente famille, lutte à laquelle il intéressa sa tante sainte Élisabeth de Portugal.

Le 19 août 1334, la mort le surprenait à Pobo, diocèse de Saragosse, alors qu'il se rendait à Ateca, pour assister à l'entrevue de sa belle-sœur, la reine Léonor, avec le frère de celle-ci, le roi de Castille Alphonse XI. Il avait trente-trois ans.

Le patriarche est enterré dans le sanctuaire de la cathédrale, côté de l'épître, où un magnifique mausolée de marbre conserve ses restes. Parmi les statues celles de saint Louis, roi de France et de saint Louis de Toulouse. L'inscription extrêmement louangeuse rappelle ses mortifications : *carnem suam jejuniis et ciliciis macerans* et lui reconnaît même le don de science infuse : *sic dono scientiae infusus divinitus et gratia praedicationis floruit...* Sa mémoire est particulièrement attachée à la chartreuse de *Scala Dei*, dont il construisit une partie des bâtiments, qu'il dota richement et dont il consacra l'église. Il légua au monastère pour l'usage du chœur une magnifique bible de onze volumes, que Villanueva, *Viaje*, t. XX, p. 161, suppose avoir appartenu aussi à saint Louis de Toulouse. Sur cette Bible, cf. Janer, *op. cit.*, *Apendice III*.

IV. OUVRAGES, CONCILES, SYNODES. — Parmi les ouvrages inédits ou imprimés, qui portent son nom, nous citerons :

1^o *Liber Contionum evangelicarum*. Ms. provenant de la Bibliothèque du roi Alphonse de Naples, conservé aujourd'hui à la Bibl. capitulaire de Valence. Il serait écrit de la main même de Juan et contient 165 sermons dont un *De conceptione beatae Mariae*. Une autre copie, à Paris, Bibl. nat., latin, 2134. Cf. *Cat. cod. mss. Bibl. Regiae*, 1744, t. III, p. 242. Ce dernier provient de Saint-Martial de Limoges. Cf. Janer, *op. cit.*, p. 62.

2^o *Tractatus brevis de articulis fidei... pro instructione simplicium clericorum*. Ms. vu par Villanueva dans l'*Archivo de Palau*, de Barcelone, Cf. Beer, *Handschriftenschatze Spaniens*, Vienne, 1894, p. 76.

3^o *Tractatus brevis de articulis, sacramentis Ecclesiae, preceptis decalogi, virtutibus et viciis, compilatus ex doctorum sententiis... pro informatione simplicium*. Ms. dans *Cod. Eскур.*, c. II, 7. Texte distinct du 1^{er} chap. du synode de Tolède, 1523. Cf. G. Antolin, *Cat. de los codices latinos... del Escorial*, Madrid, 1910, t. I, p. 220.

4^o Don Juan réunit, durant son séjour à Tolède, deux conciles provinciaux, Tolède, 21 novembre 1324, et Alcalá, 25 juin 1326, dont le texte a été publié pour la première fois d'après un ms. du comte de Mondéjar, par Saenz de Aguirre, *Coll. maxima conciliorum omnium Hispaniae*, Rome, 1694, t. III, p. 569-582 et reproduit par Tejada y Ramiro, *Col. de can. de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. III, p. 520-531.

On le trouve encore dans un autre ms. de l'Escorial, c. iv, 2 du xiv^e siècle. Cf. Antolin, *op. cit.*, p. 296-297.

5^o A ces deux conciles, les mêmes sources joignent trois synodes diocésains, tenus par Juan de Aragon, comme primat de Tolède. Synode de Tolède, 18 mai 1323, (Tejada, *ibid.*, p. 505-518); d'Alcala, 11 décembre 1325, (Tejada, p. 525-526), de Tolède, 11 février 1326, par *Joannem Vicentium Archidiaconum Arelatensem, Tolet. Vicarium Generalem* (Tejada, p. 527-529). A ce moment, l'archevêque était déjà exilé.

6^o A Tarragone, le patriarche d'Alexandrie, a tenu quatre conciles. Le texte de trois d'entre eux a été publié d'après un ms. du chapitre d'Avignon, par Martène, *Thesaurus novus anecdot.*, t. iv, col. 283 sq. Un autre ms., de la bibliothèque d'Antonio Agustin, aujourd'hui à l'Escorial, c. n, 7. Cf. Antolin, *op. cit.*, p. 219 : le concile de Lerida, 23 novembre 1329 et Tarragone, 26 février 1330, où furent publiées les *Constitutiones provinciales Tarraconenses editae in Concilio Tarracone*. Dans ces constitutions, rédigées sous la direction de l'évêque de Valence et proclamées le 26 février, l'archevêque a fait disposer en ordre systématique avec les suppressions et les adaptations de circonstance, l'ensemble des conciles provinciaux antérieurs, parmi lesquels il a fondu le sien. C'est la *Collection* dite du *Patriarche*, la première en date de ces collections de Tarragone, sans cesse tenues à jour et plusieurs fois imprimées au xvi^e siècle, dont le type le plus achevé est celle du célèbre Antonio Agustin, publiée dans les *Opera omnia* de celui-ci. Lucques, 1767, t. iii, p. 373-520. Sur le patriarche, cf. *ibidem*, p. 504-505, 514 et Tejada, *op. cit.*, p. 532-459.

7^o Concile de Tarragone, 31 janvier 1332? (et non 1331), dont cinq canons relatifs à l'administration des biens ecclésiastiques, *sede vacante*, etc., ont été conservés. Publié par Tejada, *op. cit.*, p. 549-553, d'après Martène et un manuscrit de la cathédrale de Valence.

8. Concile de Tarragone dont la date n'a pas été conservée et dont on trouve cinq canons dans Tejada, *op. cit.*, p. 553-557. C'est le troisième en date de ces conciles. Il en tint encore un autre, dont ni le texte ni la date ne nous sont parvenus.

9^o Enfin, il promulgua de nouvelles constitutions pour sa cathédrale : *Constitutiones ultimo edite in Ecclesia Tarracone per Dominum Patriarcham Alexandrinum et administratorem Ecclesie prelibate*. Ce texte, demeuré inédit, est conservé à la cathédrale de Tarragone. *Cod. 4, Letra D, fol. 72 sq.* Brève analyse dans Morera y Llauro, *op. cit.*, p. 791-794. Voir aussi *ad calcem*, p. xxxvi. L'archevêque y refond les dispositions émanées de ses prédécesseurs.

J. de Janer, *El Patriarca Don Juan de Aragon, su vida y sus obras, 1301-1334, Discurso leído en la sesion inaugural de la Sociedad arqueologica de Tarragona, y de enero de 1904*, Tarragone, 1904 (non mis dans le commerce). — H. Finke, *Acta Aragonensia*, Berlin, 1908, t. ii, Cf. *Index*, p. 959 et 972. — E. Morera y Llauro, *Tarragona cristiana, Historia del arzobispado, Tarragona, 1899*, t. ii, p. 321-364 et 784-796. — F. de Latassa, *Bibl. antigua de los escritores aragoneses*, Saragosse, 1796, t. i, p. 300-306. — J. Villanueva, *Viage literario a las Iglesias de España*, t. xviii, p. 272; t. xix, p. 100, 114, 200, 204, 328-333; t. xx, p. 160, 272-276. — P. de Marca, *Dissertationes ecclesiasticae: De Primatibus*, édit. Baluze, p. 37-55, à la suite de *De Concordia sacerdotii et imperii*, Venise, 1763. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, Madrid, 1788, t. ii, p. 148 et note 2. — P. de Bofarull, *Los Condes de Barcelona vindicados*, Barcelone, 1836, t. ii, p. 254-255. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1782, t. ii, p. 260 et t. iv, p. 3. — Ramon de Huesca, *Teatro*, etc., Pampelune, 1797, t. vii, p. 318-319 et 394-395. — V. de la Fuente, *Historia eclesiastica de España*, Madrid, 1873, t. iv, p. 355, 381, 394, 412-413, 437. — Risco, *España sagrada*, t. xxxvi, p. 209-210. — C. R. Fort, *España sagrada*, t. li, p. 9. — Zurita, *Anales de Aragon*, l. vi, c. xxi, xxxi, xxxvii, lxxv, lxxv; l. vii, vii et xxi. — D. de Castejon, *Primacia de la*

santa Iglesia de Toledo, Madrid, 1645, p. 791 sq. — C. Le Couteux, *Annales ordinis Cartusiensis*, Montreuil, 1889, t. v, p. 323-326. — J. de Valles, *Primer Instituto de la... Cartuxa*, Barcelone, 1792, p. 114-121. — G. Antolin, *Calatologo de los codices latinos del Escorial*, Madrid, 1910, t. i, p. 219-220, 293, 296-297, 474. — C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munich, 1898, p. 81, 505 (voir note 4), p. 514.

A. LAMBERT.

20. ARAGON Y NAVARRA (JUAN ALONSO DE), 1459-1526, évêque d'Huesca en Aragon. Né vers 1459, à Palerme (Sicile), fils naturel du malheureux Don Carlos, prince de Viane, fils aîné du roi Juan II d'Aragon. Issu d'une mère de basse extraction, la *Capa*, il fut néanmoins reconnu par son père. Cf. Zurita, *Anales de la Corona de Aragon*, t. iv (1610), fol. 98^r. Clerc de Palerme, et déjà prieur du *Pilar* à Saragosse, il est, à l'âge de dix-sept ans, le 10 mai 1476, nommé abbé de San Juan de la Peña, avec l'assentiment des bénédictins et confirmé par Sixte IV, le 21 mai 1477, dignité *nullius* qu'il dut résigner, en 1482, en faveur de son ancien maître, le franciscain F. Casis, lorsque le même Sixte IV le nomma, à cause de son jeune âge, administrateur perpétuel (et non évêque) de l'église de Patti en Sicile. Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 952, le confond avec le cardinal Jean d'Aragon.

L'ÉVÊQUE D'HUESCA. — Le 1^{er} octobre 1484, son oncle Ferdinand le Catholique, qui venait d'enlever aux chapitres le droit d'élection des évêques, le fit nommer par Innocent VIII, évêque d'Huesca, diocèse auquel étaient unis alors les anciens évêchés de Jaca et de Barbastro. Agé d'environ 26 ans, il reçut à ce moment tous les ordres sacrés.

La grande œuvre de son pontificat fut la construction de la cathédrale de *Jesu Nazareno* commencée, au début du xiv^e siècle et demeurée depuis lors inachevée. Voir dans le 2^e cartulaire de Jaca, le synode tenu à Barbastro en 1327 par l'évêque Gaston de Moncada. Les travaux entrepris dès 1496 étaient finis le 4 avril 1515. Le célèbre prodige du Christ de *los Milagros*, 12 sept. 1497 (cf. Aynsa, *op. cit.*, p. 511) contribua beaucoup à l'enthousiasme des fidèles pour cette édification, en faveur de laquelle, en 1500, l'évêque publiait, de son chef, une surprenante « bulle » d'indulgences. Le beau rétable de cette cathédrale confié par les chanoines à Damian Forment (1520 à 1534) serait dû également à son initiative; cf. Ricardo del Arco, *El arte en Huesca durante el siglo XVI*, dans *Boletín de la Soc. de Excursiones*, 1915, p. 10.

Mécène par tradition de famille, il bâtit en 1510 le couvent de Saint-Augustin de Huesca et transforma le grand hôpital de cette ville et divers autres monuments. Président de la *Junta de asignados* de l'université, il prit au sérieux son rôle de protecteur et en 1488, puis en 1504, il octroya à l'entretien de diverses chaires les revenus copieux d'un certain nombre de *rectorias* de son diocèse transformées par lui en *vicarias*, cf. Ricardo del Arco, *Memorias de la Universidad de Huesca*, Saragosse, 1912, p. 75 et 264.

« Deputado » du royaume en 1521, il prêta serment, le 27 octobre 1522, au nom du bras ecclésiastique, entre les mains des archiducs héritiers du royaume. La même année, il avait assisté, aux côtés de l'archevêque de Saragosse, Juan de Aragon, à l'entrée solennelle du pape Adrien VI dans cette ville.

C'est également sous son épiscopat, vers 1496, qu'aurait eu lieu l'étrange translation à Alcala des reliques des saints Just et Pastor, dont l'église de Saint-Urbez, près d'Huesca, revendiquait la possession séculaire. On racontait que l'opération qui avait échoué, quelques années plus tôt, avait été confiée, cette fois, par le cardinal Cisneros et par l'archevêque de Saragosse, Alphonse d'Aragon à sept frères « bandits ».

A JACA ET A BARBASTRO. — Le vieux diocèse de

Jaca dont le siège avait été, en 1096, transféré à Huesca, cherchait depuis quelque temps à recouvrer son autonomie et il avait failli réussir déjà en 1458, lors de l'élection de l'évêque Guillen Ponz de Fenollet. Les concessions accordées par D. Juan Alonso ont, en fait, préparé la séparation définitive qui eût lieu en 1572. Au cours d'une visite canonique, en 1495, il reconnut solennellement l'existence de deux diocèses unis *aeque et principaliter* et de deux cathédrales, thèse contre laquelle avait toujours réclamé le chapitre d'Huesca, qui protesta une fois de plus, mais que le chapitre de Jaca réussit cette fois à faire entériner par une bulle d'Innocent VIII (9 juin 1492), encore que l'évêque lui-même semble s'être peu soucié dans la suite de pratiquer les statuts promulgués ou confirmés par lui.

Barbastro, siège jadis d'un évêché issu du diocèse de Roda, puis démembré au profit de Huesca et de Lérida, était alors une simple collégiale. Durant sa première visite canonique en 1485, l'évêque réorganisa son chapitre avec l'autorisation des chanoines d'Huesca. Puis la seconde visite de 1494 mit la collégiale de Barbastro sur le même pied que les cathédrales d'Huesca et de Jaca. Ce premier succès encouragea les *Jurados* de la ville, lesquels réclamaient depuis longtemps leur évêque, à préparer son retour en lui bâtissant une cathédrale. L'église fut reconstruite de 1500 à 1533 et le rétable fut confié, là aussi, au célèbre Damian Forment. Cf. Mariano del Pano, *Damian Forment en la catedral de Barbastro*, dans *Cultura española*, fasc. III (1906), p. 812-819. L'évêque revint en 1571.

LA GUERRE DU COADJUTEUR. — Ce fut une sorte de guerre civile qui troubla le Haut Aragon de 1517 à 1531. A la mort de Ferdinand le Catholique, grâce au changement de politique qui prévalut alors, le tout-puissant secrétaire de Charles-Quint, Hugues d'Urries, arguant de l'affaiblissement — très hypothétique — de la santé de l'évêque, obtint de l'empereur que son parent Philippe d'Urries, prévôt d'Huesca serait présenté à Léon X comme coadjuteur et administrateur de ce diocèse. En possession des bulles de Léon X (10 mars 1517), Charles-Quint, dès le 20, en confia l'exécution au chapitre, lequel les déclara subreptices et unit ses réclamations à celles de l'évêque lui-même, des villes de Huesca et de Jaca, à celles surtout de l'archevêque de Saragosse, Alphonse d'Aragon, lequel, avec une fougue singulière, — se sentait-il menacé lui-même? — prit vite la tête des protestataires. Entre temps les parents de Philippe d'Urries s'armaient. L'archevêque envoya contre eux son frère le vicomte d'Evol avec des soldats. On se battit à Ayerbe et à Bolea.

Les protestations, restées vaines auprès de l'empereur, réussirent à Rome, grâce à l'appui secret de l'ambassadeur de Charles-Quint, Luis Carroz, qui y compromit son crédit. Deux nouvelles bulles de Léon X (12 octobre 1519) allaient donner satisfaction aux partisans de l'évêque. Celui-ci donnait sa démission, l'élection de Philippe d'Urries était annulée et le pape nommait administrateur perpétuel du diocèse avec droit de succession un jeune clerc de 23 ans, Alonso de Sos Castro y Pinos, fils du vicomte d'Evol, qui prit possession immédiatement. Mais en même temps, l'évêque était, sa vie durant, réintégré dans tous ses droits et privilèges, dont il semble avoir, par la suite, joui paisiblement.

Cependant ni Charles-Quint, ni son candidat ne renouçaient. Le premier, maintenant ses exécutoires, protesta auprès du pape et du chapitre. Aussi à la mort de Juan Alonso, le 13 décembre 1526, la situation était-elle des plus délicates. La guerre civile reprit plus acharnée avec l'entrée dans la lutte d'un autre parent de l'archevêque, le comte de Ribagorza.

Rome et l'empereur finirent toutefois par tomber

d'accord en faveur d'Alonso de Sos y Castro, au nom duquel on parvint à prendre possession le 12 octobre 1527, le jour même où par une singulière coïncidence, celui-ci serait mort — de la peste, dit-on — à Sora (Naples). Hugues d'Urries, abandonné par Charles-Quint, ne cessa de défendre ses droits jusqu'à sa mort, vers 1531.

PUBLICATIONS : Ont paru sous son nom : *Missale Oscense*, Saragosse, 1488. C'est une simple adaptation du *Missale Caesaraugustanum* de 1485. Cf. Lambert (A.), *Notes sur divers incunables d'Aragon inédits ou peu connus*, Paris, 1910, in-8°, p. 20-23. (Extrait du *Bulletin hispanique*). — Ramon de Huesca, *op. cit.*, t. VI, p. 313, signale d'après Andres de Uztarroz un bréviaire incomplet conservé à Jaca qu'il attribue à notre évêque peu après 1483. Il est probable qu'il s'agit d'une édition de 1479. Cf. A. Lambert, *op. cit.*, p. 14-15. — *Instruções curalorum*, Saragosse, s. date (Hurus vers 1494), dont le véritable auteur fut son vicaire général, Miguel Asensio (voit ce nom); cf. Lambert, *op. cit.*, p. 25-26. — *Rescripto de indulgencias a los fieles que contribuyesen con una limosna para la fabrica de la Iglesia Cathedral*, 1500, non signalé par les bibliographes. Texte reproduit par Ramon de Huesca, *op. cit.*, t. VI, p. 465-467. Cette bulle émane de l'évêque lui-même, qui en 1525, en publia une autre analogue en faveur de l'église de Salas; cf. Ramon de Huesca, *ibidem*, p. 316. — *Missale secundum ritum... ecclesiarum Oscensis et Jaccensis*, Saragosse, 1504. — *Breviarium Oscense et Jaccense*, Saragosse, 1505. L'évêque Pedro Agustin le fit réimprimer à Saragosse en 1547, avec de légères modifications.

Ramon de Huesca, *Teatro historico de las Iglesias de Aragon*, Pampelune, 1796, t. VI, p. 309-324, 465-467; cf., aussi p. 89; t. VII, p. 3-6, 228; t. VIII, p. 119, 131-133; t. IX, p. 224-227. — F. D. de Aynsa, *Fundacion Excelencias... de Huesca*, Huesca, 1619, p. 423-428, 507-513. — P. Sainz de Baranda, *España sagrada*, Madrid, 1867, t. XVIII, p. 37-39. — Bartolome L. de Argensola, *Primera parte de los Anales de Aragon que prosigue los de Curita*, Saragosse, 1620, p. 287-302, 335 sq. — J. F. Andres de Uztarroz, *Segunda parte de los Anales de Aragon*, Saragosse, 1663, t. II, p. 37, 100; t. IV, p. 33 sq. — F. D. de Sayas, *Anales de Aragon desde 1520 hasta 1525*, Saragosse, 1667, p. 212. — Desdevises du Dezert, *Don Carlos d'Aragon, prince de Viane*, Paris, 1889, p. 268, 398 et *passim*. — A. de Morales, *Vida, Invençion y Translacion de los SS. Justo y Pastor*, dans *Opusculos Castellanos*, Madrid, 1793, t. I, p. 67-69. — R. A. Fael, *Aragon reyno de Christo*, Saragosse, 1739, t. I, p. 93-94, 1^{re} part. — Latassa, *Bibl. nueva de los escr. aragoneses*, Pampelune, 1798, t. I, p. 50-53. — Häbler, *Bibliografia iberica del siglo XV, segunda parte*, La Haye, 1917, p. 97, 126. — J. M. Sanchez, *Bibliografia aragonesa del siglo XVI*, Madrid, 1913, t. I, p. 10-11, 24-26, 350-351, etc. — Abizanda *Documentos para la historia artistica y literaria de Aragon siglo XVI*, Saragosse, 1917, t. II, p. 187 sq. — V. Catalina, *Episcopologio de la diocesis de Huesca*, Huesca, 1891, p. 84-87.

A. LAMBERT.

1. ARAGONA (ALFONSO D'), jésuite italien, né à Naples en 1585. Après avoir enseigné l'hébreu dans sa province, il s'embarqua en 1616 pour le Paraguay et, tout en professant les humanités à Buenos-Ayres, se prépara, pendant deux ans, aux rudes labeurs de l'apostolat. Il fut un des premiers missionnaires de l'Uruguay. Grâce à son talent pour les langues, il fut bien vite initié à tous les secrets de l'idiome des Guaranis, dont il fixa le vocabulaire et la syntaxe dans des ouvrages fort utiles à ses compagnons et à leurs successeurs. Le P. Alphonse d'Aragona mourut à l'Assomption, le 10 juin 1629. Les sermons qu'il avait composés en guarani, et les dialogues sur la foi et les mystères dont le peuple faisait ses délices, sont aujourd'hui perdus, semble-t-il.

Santagata, *Istoria della provincia di Napoli*, Naples,

1760, t. iv, p. 514-524. — Sommervogel, *Biblioth. de la Comp. de Jésus*, t. i, col. 495.

P. BERNARD.

2. ARAGONA (BERNARDINO D'), né à Carpacciano, bourg de Calabre, promu par Alexandre VII évêque de Bova le 19 février 1657. Mort le 12 juillet 1669.

Ughelli, *Italia sacra*, 1721, t. ix, col. 342. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xxi, p. 174. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 821.

F. BONNARD.

3. ARAGONA (ERCOLE D'), des ducs d'Alessano, fut promu au siège de Mileto, en Calabre, le 12 mai 1723; nommé archevêque de Pyrgos *in partibus* le 26 septembre 1725 et transféré au siège d'Aversa le 27 septembre 1734. Mort en 1735.

Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 855, 897. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xxi, p. 439.

F. BONNARD.

4. ARAGONA (LORENZO D'), ainsi appelé fausement par Gams. Voir GIOENI (Lorenzo).

5. ARAGONA, ARAGONIO ou **ARAGONIO** (NICOLÒ D'), évêque de Ripatransone, puis d'Ascoli Piceno, dans les Marches (1578-1586), surnommé Junior, d'après Ughelli qui rattache sa parenté à celle d'un cardinal Nicolo Aragona, qui aurait été l'annaliste des papes. U. Chevalier, *Bibliographie*, au mot Roselli (Nicolo). Aragona descendrait d'une famille majorcaine, établie à Arezzo, d'après Moroni, *Dizionario di erudizione*, t. lviii, p. 42, qui l'appelle *Aragenio*; à Rieti, d'après un texte assez peu clair de Cappelletti (t. vii, *in della sua Rieti*). Il était chanoine de Saint-Pierre de Rome, lorsque Grégoire XIII le nomma évêque de Ripatransone et vice-légat de la Marche de Macerata, le 3 octobre 1578, à la place de Filippo Segà, le futur cardinal de la Ligue, qu'il envoyait nonce en Espagne. Il résigna alors son canonicat, et le 3 décembre il avait charge de prendre possession du fief de Matelica, qui faisait retour au Saint-Siège. *Ibid.*, t. xliii, p. 263. Le 3 août 1579, il était transféré au siège d'Ascoli, non loin de son ancien diocèse, tout en retenant les fonctions de vice-légat. Son évêché ne tarda pas à éprouver les effets de son zèle. Au séminaire, fondé par son prédécesseur, il fit assurer les rentes du prieuré de Sant'Illario qui dépendait de l'abbaye de Fontavellana, dans la province d'Urbini. Il créa dans sa cathédrale les prébendes du théologal et du pénitencier, augmenta les revenus de son siège par une bonne administration. S'étant mis en route pour faire sa visite *ad limina* et rendre compte au pape de sa gestion, il tomba malade et mourut à Rieti en juillet 1586.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, t. ii, col. 766; t. i, col. 472-473. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. iii, p. 716; t. vii, p. 774. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 303, 133, avec les notes.

P. RICHARD.

6. ARAGONA (VINCENTO MARIA D'), des ducs d'Alessano, évêque de Cosenza le 23 juillet 1725. Il restaura le séminaire et fit des travaux très importants à la cathédrale, qui tombait presque en ruines. Il mourut à Naples en 1743.

Andreotti, *Storia dei Cosentini*, 3 vol., Naples, 1869-1874, t. ii, p. 456. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1870, t. xix, p. 294. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 879.

F. BONNARD.

ARAGONÈS (JUAN), augustin, un des prélats les plus illustres des îles Philippines. Il naquit à Madrid en 1817, et, à l'âge de vingt-cinq ans, embrassa la vie religieuse dans le couvent de Valladolid. Envoyé aux Philippines, il administra d'abord la paroisse d'Oslob

dans l'île de Cebu (1847). Prieur du couvent de Manille en 1854, provincial en 1861, il fut nommé évêque de Nueva Segovia, en 1864 et consacré à Manille le 1^{er} octobre 1865. Il s'y distingua par son zèle et sa charité. Sa mort eut lieu au palais épiscopal de Vigan, le 14 août 1872. Il a publié : *Meditaciones para diez dias de ejercicios espirituales, sacadas de varios autores, para uso de sacerdotes*, Binondo, 1870.

Perez, *Catálogo bio-bibliográfico de los religiosos agustinos de las islas Filipinas*, Manille, 1901, p. 453-459. — Moral, *Catálogo de escritores agustinos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, 1906, t. lxxix, p. 316-318.

A. PALMIERI.

ARAJOL (JUAN-BAUTISTA), chanoine de Lérida (Espagne), vivait dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Il fut un théologien remarquable et un orateur en renom. Quelques-uns de ses sermons ont été imprimés : *Sermon de los no nacidos en 1781; De las santas de Mataro santa Juliana y Semproniana; De la dedicacion de la catedral de Lerida; En accion de gracias por el nacimiento de los Gamelos y de la paz con Inglaterra, predicado en Lerida en 23 noviembre de 1783; Oracion junebre del Exmo Sr. D. Ventura Osorio de Moscoso, conde de Allamira, dicha en la iglesia de la vila de Bellpuig el 5 de marzo de 1776.*

Torres-Amat, *Memorias para ayudar a formar un diccionario critico de los escritores catalanes*, Barcelone, 1836, p. 46.

J. CAPEILLE.

ARALDI (GHERARDO), né à Modène le 2 octobre 1819, préconisé évêque de Carpi le 27 octobre 1871; démissionnaire en 1891.

Gerarchia catholica, année 1891.

F. BONNARD.

ARALDO (GIOVANNI-FRANCESCO), jésuite italien, né à Cagli, en Ombrie, mort à Naples en 1599. Très aimé du peuple, qu'il évangélisait avec le plus grand zèle, il composa un résumé de la doctrine chrétienne qui servit de modèle à une foule d'ouvrages analogues. La mort ne lui permit pas de publier d'importants travaux sur l'histoire religieuse du royaume, toujours précieux à consulter.

Schinosi, *Istoria della provincia di Napoli*, Naples, 1699, t. ii, p. 365-373. — Sommervogel, *Biblioth. de la Comp. de Jésus*, t. i, col. 496.

P. BERNARD.

ARAMBURO (JUAN-BAUTISTA). Né à Tolosa (Navarre espagnole), province actuelle de Guipuscoa, dans la première partie du xvii^e siècle, bachelier ès-arts et en théologie de l'université d'Oñate en 1663, fut incorporé au collège de Santa Cruz, de l'université de Valladolid, en 1667, où il séjourna comme professeur de « prima » de philosophie, jusqu'en 1672. Il devint alors chanoine « magistral » de la cathédrale d'Avila. A la fin de 1681, lorsque le premier évêque espagnol de Ceuta, Antonio Medina Chacon, eût été transféré à Lugo, Aramburo fut élu évêque de Ceuta, dont la cathédrale à cette époque semble avoir été une très pauvre chapelle des environs de la ville. Nous ne savons s'il prit possession de son siège ni où et quand il mourut. Son successeur, Juan de Porras, apparaît le 20 juin 1682.

M. Alcocer, *Historia de la Universidad de Valladolid Valladolid*, 1921, t. iii, p. 331. — J. Xiqués, *Episcopologio de Ceuta*, dans *Bol. Acad. de la Historia* (1891), t. xviii, p. 409.

V. MARTINEZ.

ARAMBURU DE LA CRUZ (MANUEL-VICENTE). — Né et mort à Saragosse (8 avril 1768). Historien, jurisconsulte et poète. Professeur de droit à l'université de cette ville, magistrat de la *Real Audiencia de Aragon*, membre des académies royales de la langue et d'histoire. On trouvera dans Latassa

la liste de ses ouvrages d'histoire locale et de droit. A signaler : *Historia chronologica de la... Capilla de N. S. del Pilar de... Zaragoza y de los progressos de sus reedificaciones*, Saragosse, 1770, in-8°, planche, publié à l'occasion des fêtes, longuement décrites par lui qui accompagnèrent la réédification de la « Sainte Chapelle ».

F. de Latassa, *Bibl. nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1801, t. v, p. 145-148. — M. Panzano, *De Hispanorum literatura*, Madrid, 1759, p. 41.

A. LAMBERT.

ARAMONQ (Aramoung, Aramouniq, Eramons) aujourd'hui Aramous, village de l'ancien district de Kotsiq, dans l'Ararat, non loin d'Érivan. En 729, le catholico arménien David II, fuyant les vexations des Arabes, quitta Dvin (Tevin) et transporta sa résidence dans Aramonq, où il était né. Il embellit ce bourg, y bâtit une belle église. Il y séjourna huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, et fut enseveli près de l'église qu'il avait fait construire. Assoghik, *Histoire de l'Arménie*, II^e part., ch. II, traduction allemande de H. Gelzer et de A. Burckhardt, p. 76; Jean Catholico, *Histoire armén.*, traduction française de J. Saint-Martin, Paris, 1841, p. 92, 93. Citation du texte arménien dans Alichan, *Ararat*, Venise, 1889, p. 289. Jean Catholico affirme, mais bien à tort nous semble-t-il, que le bourg d'Aramonq fut la première résidence patriarcale de Grégoire l'Illuminateur. Voir F. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 49-59, etc. L'archevêque de Sunie, Étienne Orpélian prétend aussi, mais sans preuve, que d'autres catholico, avant David, résidèrent à Aramonq. Alichan, *loc. cit.*; Ephrighian, *Dictionnaire de géographie arménienne*, illustré, Venise, 1903-1905, t. I, p. 288. Marquart identifie avec Aramonq le siège de Armn, dont l'évêque Théodore prend part au synode arménosyrien de Manazguert en 726. *Chronique* de Michel le Syrien, édit. et trad. Chabot, Paris, 1904, t. II, p. 497 de la trad. L'identification n'est pas certaine. Aujourd'hui, de l'église bâtie par David II, il ne reste que des pans de murs.

F. TOURNEBIZE.

ARAN. Voir ARNA.

ARANA Y CUESTA (JACINTO), évêque espagnol. Il fut nommé très jeune proviseur et vicaire général de l'évêché de Zamora. On conserve, datant de cette période de sa vie, un mémoire de seize pages in-folio imprimé le 10 mai 1693, qu'il publia en défense de certains droits que l'on contestait à la fabrique de la cathédrale, et où il expose ses titres et qualités. Il passa ensuite à Madrid, comme juge du tribunal suprême de l'Inquisition, et revint à Zamora, en mars 1728, au titre d'évêque du diocèse. Dans l'Académie d'histoire de Madrid, on garde une brochure de quarante et une pages qu'il écrivit, en 1732, pour justifier le droit à certaines prééminences qu'il revendiquait pour son église. *Col. Salazar*, num. 25, leg. 2. Il mourut le 23 février 1739 et fut enterré dans le chœur de la cathédrale du côté de l'épître.

Cesareo Fernandez Duro, *Coleccion bibliogr.-biogr.*, Madrid, 1891, p. 97, 107-109. — Jesus Garcia Martinez, *Historia de la catedral de Zamora*, Zamora, 1904, p. 52.

P. SICART.

1. ARANDA (FILPE), jésuite espagnol, né à Moneva, en Aragon, en 1642, se distingua par son éloquence et acquit un haut renom par l'élévation de sa pensée et la politesse de son langage. Professeur de théologie à Saragosse, où il mourut le 3 juin 1695, il laissa des traités sur l'incarnation et la rédemption, sur la science divine et la prédestination, sur la morale fondamentale et le surnaturel.

Sommervogel, *Bibl. de la Comp. de Jésus*, t. I, col. 501-503. — Hurter, *Nomenclator*, Innsbruck, 1893, t. IV, col. 368.

P. BERNARD.

2. ARANDA (FRANCISCO DE) religieux profès de la chartreuse de Porta Caeli, près de Valence, en Catalogne, célèbre par les emplois qu'il occupa à la cour du roi d'Aragon, par le rôle qu'il remplit dans les affaires civiles et ecclésiastiques, et surtout par ses vertus et sa sainteté. Il naquit à Têruei (Aragon), en 1346, de la noble et puissante famille d'Aranda et, dès l'âge de seize ans, fut envoyé à la cour en qualité de page. En 1387, il était connétable de Martin, infant d'Aragon; le roi Jean le nomma conseiller d'État et gouverneur de son fils. Ce dernier emploi fut pour François l'occasion d'une épreuve terrible. Un matin, il trouva le jeune prince mort dans son lit. Le roi et la cour, attribuant à sa négligence la cause de ce malheur, le firent enfermer dans une forteresse et, quoique l'innocence du gouverneur fût prouvée par une enquête, le roi Jean le retint en prison, tant qu'il vécut. La régente d'Aragon, Marie, le remit en liberté et l'admit dans son conseil. Rentré en Aragon, le roi Martin approuva l'acte de justice que la reine venait de faire et donna toute sa confiance à François. Mais l'épreuve avait détaché cet homme d'État des choses de ce monde et, le 31 janvier 1398, il embrassa la vie religieuse, en qualité de frère donné, à la chartreuse de Porta Caeli, et eut pour directeur le fameux Boniface Ferrier, frère de saint Vincent. Les supérieurs, tout en lui laissant le nom et l'habit de frère donné, lui permirent cependant de faire les vœux et de vivre dans une cellule de religieux de chœur. Vers 1404, Benoît XIII, pape d'Avignon, manda François d'Aranda à la cour pontificale pour s'en servir dans son conseil. L'humble religieux obéit et lui demeura fidèle jusqu'au mois de janvier 1417. L'élection de Martin V ayant rendu l'unité à l'Église, Aranda écrivit une lettre à l'antipape Pierre de Luna pour l'engager à se soumettre à Martin V et terminer ainsi le schisme de la chrétienté. En 1412, notre religieux fut un des neuf arbitres qui décidèrent de la succession au trône d'Aragon qui était vacant depuis la mort de Martin dit le Vieux (28 juillet 1409).

Les dernières années de la vie du frère d'Aranda s'écoulèrent dans l'obscurité du cloître de Porta Caeli, où il mourut pieusement le 11 novembre 1438. Par ses libéralités, il mérita le titre de second fondateur de Porta Caeli et de grand bienfaiteur de Têruei, sa patrie. En 1608, la ville de Têruei fit demander son corps à la communauté de Porta Caeli, mais elle ne put l'obtenir. Le 31 mai 1894, on posa à Têruei la première pierre d'un monument solennel, que la ville avait décrété d'élever en son honneur.

La vie du frère Aranda, composée par Jean-Baptiste Civera, vicaire de la chartreuse de Porta Caeli se trouve dans le t. III des *Ephemerides ord. cartus.* de Léon Le Vasseur, p. 109-121; dans le t. VII des *Annales ord. cartus.* de Le Couteux, *passim*, et dans les t. VII et VIII de l'*Histoire de l'ordre des chartreux* par Tromby. — *Compendio de la Vida de d. Francisco Fernandez Perez de Aranda*, par José Mariano Ortiz de Valencia, Madrid, 1777. — Morozzo, *Theatrum chronol. S. cartus. ord.*, p. 175-176. — Tarin, *La cartuja de Porta Caeli*, Valence, 1897.

S. AUTORE.

3. ARANDA (PEDRO DE), évêque de Calahorra (Espagne). Né à Burgos, dans la première moitié du XV^e siècle d'un père d'origine juive, Gonzalo Alonso, qui, baptisé du temps de saint Vincent Ferrier, avait été anobli et fut enterré dans la chapelle de Saint-Barthélémy de l'église Saint-Laurent de Burgos, sa patrie.

Pedro vécut dans ce milieu de *conversos* qui, à Burgos, gravitaient autour d'un des leurs, le grand évêque Pablo de Santa Maria et qui étaient venus

demander au baptême, les uns la paix de leur conscience, les autres la sécurité de leur vie et de leur fortune, d'autres enfin l'accès aux dignités qu'ils envahissent, on le sait, sous le règne d'Henri IV.

Très en faveur à la cour d'Isabelle la Catholique, Aranda était, en 1482, président du Conseil de Castille. En 1477 la reine lui avait accordé l'évêché de Calahorra auquel le 24 mars, le nomma Sixte IV. Son frère Alfonso de Burgos devint archevêque de Monreale en Sicile, d'après Llorente.

L'évêque qui paraît avoir peu résidé, avait alors la réputation, sans doute méritée, d'un prélat « insigne et vertueux ». Cependant dès 1487 le grand Inquisiteur Fr. Torquemada se préoccupait de l'impliquer dans un procès de judaïsants, lui et un autre *converso* l'évêque de Ségovie, Juan Arias Davila (voir ce nom) lequel avait cependant donné des gages à l'Inquisition. L'information autorisée, semble-t-il, par Innocent VIII (Lettre du 27 sept. 1487 à Torquemada), se poursuivit jusqu'en 1491 où un procès en règle fut institué par l'Inquisition de Valladolid contre les parents vivants et morts des deux prélats à travers lesquels on pensait atteindre ceux-ci et contre eux-mêmes tous suspects d'« hérésie judaïque ».

Se réclamant du droit spécial des évêques, les accusés obtinrent du pape que leur cause, soustraite à la juridiction des inquisiteurs royaux, fût remise à un légat extraordinaire, Antonio Pallavicini, évêque de Tournai et au grand inquisiteur lui-même. Entretemps Pedro de Aranda célébrait, en 1492, un synode diocésain à Logroño.

Mais, déboutés de leurs prétentions sur l'évêque, les inquisiteurs de Valladolid continuaient le procès contre la mémoire du père de celui-ci et Pedro dut, en 1493, se rendre à Rome, auprès du nouveau pape Alexandre VI par qui il se fit octroyer un bref (13 août 1493) qui confiait à l'évêque de Cordoue et au prieur des bénédictins de Valladolid la suite de ce jugement posthume. L'administration de son diocèse demeurerait aux mains d'un proviseur général Pedro Ximenez de Enciso.

A Rome, parmi les nombreux *convertos* espagnols « victimes » de l'Inquisition que le pape y avait reçu et réconcilié avec l'Église au grand scandale de la populace qui, pas plus qu'en Espagne, ne goûtait ces « marranos », Pedro retrouva l'évêque Arias Davila, sorti indemne de ce guépier, et que la curie combla d'honneurs jusqu'à sa mort en 1497.

L'accueil d'Alexandre VI fut, pour lui aussi, bienveillant. Il était bientôt nommé préfet du palais et en 1494, envoyé comme ambassadeur pontifical auprès de la République de Venise où sa diplomatie boutita la formation, heureuse pour l'Espagne, de la Ligue d'avril 1495, contre le roi de France, Charles VIII et sa politique italienne. Alexandre VI nomma protonotaire apostolique Juan Aranda, fils naturel de l'évêque qui l'accompagnait dans son exil. Cependant le procès de l'Inquisition confié à l'archevêque, gouverneur de Rome, et à deux évêques auditeurs de Rote, suivait son cours : Aranda produisit 101 témoins, dont les dépositions se retournèrent parfois contre lui. Selon Burkhard, se nombreux ennemis auraient réussi à le convaincre d'hérésie et de pratiques judaïques. Enfin sur le rapport des juges, au consistoire secret du 14 septembre 1498, quelques semaines après le supplice de Savonarole, Alexandre VI d'accord avec les cardinaux, le condamna à la privation de ses dignités et à la dégradation réalisée le 16 novembre 1498. Réduit à l'état laïque, Aranda fut enfermé au château Saint-Ange où il mourut vers 1500. Destinée tragique dont l'histoire n'est point parvenue jusqu'ici à pénétrer le secret. D'après M. Sanudo, *Diarii Veneti*, il aurait été été la victime de sa grosse fortune.

J. A. Llorente, *Historia critica de la Inquisicion de España*, Barcelone, 1870, t. I, p. 156-158. — Burkhard, *Diarium*, éd. Thuasne, Paris, 1885, t. II, p. 494-5; t. III, p. 13-14. — Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, t. VIII, ad ann. 1498. — Renazzi, *Maggiordomi pontifici*, Rome, 1784, p. 487. — Eubel, *Hier. cath., m. aevi*, Munich, 1901, t. II, p. 127. — G. Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1610, t. IV, f. 323 sq. — J. Gonzalez Texada, *Historia de Santo Domingo de la Calzada*, Madrid, 1702, p. 397-401. — G. Amador de los Rios, *Historia... de los Judios de España*, Madrid, 1876, t. III, p. 241, 270-271. — Lea-Müllendorff, *Gesch. d. span. Inquisition*, t. I, p. 367.

A. LAMBERT.

4. ARANDA (PEDRO PABLO). Don Pedro Pablo Abarca de Bolea, Ximenès de Urrea, etc., comte de Aranda y Castelflorido, marquis de Torrès, de Villanant y Rupit, etc., naquit le 1^{er} août 1719, au château de Siétano, à huit kilomètres de Huesca, en Aragon. Dès l'âge de dix ans, il fut élevé et instruit à Bologne et à l'école militaire de Rome. Bien qu'il appartint à la première noblesse et qu'il fût fort riche, ses parents ne le laissèrent pas s'engourdir dans la paresse, défaut trop ordinaire des gentilshommes de son temps et de son pays (se reporter à la satire de Jouellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse, 1787, annotée par Morel Fatio, Paris 1899). Il était physiquement fort laid, un nez gros et recourbé, un teint bistré, des cheveux châtains foncés, de grands yeux gris, dont le droit louchait. Par la mort de son père, en 1742, il devint colonel au régiment de Castille et servit en Italie sous Montemar, Gages et l'infant D. Philippe. Marié, en 1749, à sa cousine Ana-Maria del Pilar Fernandez de Hajar, il en eut un fils, Luis Augusto, né à Saragosse, le 26 août 1750, qui mourut en bas âge et une fille, qui épousa le marquis de Mora, fils du comte de Fuentes, ambassadeur en France. Aranda voyagea, assista aux manœuvres du grand Frédéric et visita la France. Les plaisirs faciles auxquels il se livra ne le détournèrent pas d'objets plus sérieux. Il se lia avec les encyclopédistes, interrogea les ministres, notamment Berryer (1753), avec lequel il eut de longs entretiens sur l'administration et la police. Le 28 mai 1755, nommé lieutenant général et ambassadeur en Portugal, il remplaça, à Lisbonne, le comte de Peralda, mort cette année même, pendant le tremblement de terre. Son humeur peu accommodante se heurta au caractère entier de Pombal; il fut obligé de donner sa démission et il revint à Madrid pour y recevoir la Toison d'Or, sur la proposition du ministre Wall (13 avril 1756). Un an après, le roi Ferdinand VI créa, pour Aranda, le 20 mai 1757, une place de directeur général de l'artillerie et du génie. Il ne la conserva pas longtemps, car ayant prétendu découvrir, au sujet des fournitures, des marchés préjudiciables au trésor, il en exigea la résiliation, menaçant, si on ne lui donnait pas satisfaction, de quitter sa fonction. Le roi le laissa partir et même l'abandonna en disgrâce éloigné de la cour. Le nouveau souverain Charles III, lorsqu'il passa à Saragosse, en mars 1760, rétablit Aranda dans son emploi de lieutenant général et le nomma ambassadeur en Pologne (12 mai 1760). Après la signature du Pacte de famille (15 août 1761), l'Espagne, alliée de la France et ennemie de la Grande-Bretagne, somma le Portugal de fermer ses ports aux Anglais. Sur le refus de cette puissance d'obéir à pareille injonction, l'armée espagnole envahit le pays. Le général en chef, marquis de Sarria, vieux et usé, se montrant insuffisant, Aranda fut rappelé de Pologne pour le remplacer, à la fin de juin 1762. Il ne se distinguait pas, dans cette guerre, par des qualités exceptionnelles, reçut néanmoins, à la fin de la campagne, le grade de capitaine général, le plus haut de la hiérarchie militaire, mais fut relégué, par le souverain

qui ne l'aimait pas, dans un exil doré, à Valence, en qualité de gouverneur.

L'émeute qui éclata à Madrid le 23 mars 1766, fut attribuée par les ennemis de la compagnie de Jésus, aux manœuvres des disciples de Loyola. On les accusait d'intriguer pour rappeler au pouvoir un ancien ministre de Ferdinand VI, la Ensenada. Le roi Charles III mécontent du gouverneur de Castille, D. Diego de Rojas, évêque de Carthagène, le destitua et confia ses fonctions au comte d'Aranda.

Le président du conseil de Castille était, après le roi, le premier personnage de la monarchie, comme l'indiquait la méticuleuse étiquette imposée à ce fonctionnaire et à tous ceux qui l'approchaient (voir pour ces détails Desdevises du Désert, *Revue hist.*, t. LXXIX, 1902, et du même l'*Espagne sous l'ancien Régime*, t. II, p. 63). Le 8 avril 1766 Aranda arriva à Madrid.

Remarquable par ses qualités administratives, Aranda se distinguait encore de ses contemporains par la violence et la ténacité de ses opinions anti-religieuses. Il entretenait des relations suivies avec Voltaire, il lui adressait du vin de ses terres et le Patriarche répondait par des compliments en prose et en vers. Voltaire comparait Aranda à Hercule, nettoyant les étables d'Augias ou limant les dents de l'Inquisition. Jamais cependant Aranda n'entra en lutte avec elle; d'ailleurs au XVIII^e siècle, elle était bien déchue de sa formidable puissance. Aranda poursuivit les jésuites de sa haine et dirigea contre eux une enquête et une procédure connue sous le nom de *Pesquisa secreta*.

Il trouva moyen de traduire ses ennemis devant un tribunal d'exception et couvrit, en même temps, la partialité de pareils juges de l'autorité morale, attachée au royal et suprême conseil de Castille (archive de Simancas, *Gracia y Justicia* leg. 1009, 21 avril, 8 juin, 16 octobre 1766). C'était en effet le premier corps d'état espagnol, l'organe essentiel de la vie politique et judiciaire, comparable à la fois à notre Conseil d'État et à notre Cour de cassation. Il se composait d'une trentaine de magistrats, hommes en général d'une vertu éprouvée, d'une noble simplicité de manières et d'une grande régularité de mœurs. Aranda, craignant de ne pas les trouver assez souples, forma une juridiction où siégèrent des gens sur l'obéissance desquels il pouvait compter et qu'il dénomma *Consejo de Castilla en el extraordinario*. Le titre de Conseil de Castille figurait en tête de tous les actes émanés de cette commission. C'en était assez pour leurrer l'opinion publique, par cette subtilité administrative. Charles III, égaré par les avis d'une instruction aussi suspecte, rendit le 27 février 1767, la pragmatique sanction, chassant de ses royaumes la compagnie de Jésus.

Revêtu de pouvoirs illimités, Aranda veilla avec zèle à l'exécution de la sentence royale. Il donna à ses agents des instructions minutieuses pour occuper, en même temps, dans la péninsule, tous les établissements des jésuites, prévenir toute résistance et embarquer les religieux sur des bâtiments qui les transporteraient dans les États pontificaux. Le gouvernement de la métropole n'était pas sans inquiétude sur ce qui se passerait dans les colonies, lorsque les jésuites seraient sommés de quitter les établissements fondés par eux, où leur activité et leur zèle apostoliques s'étaient dépensés. Avec la puissance dont ils disposaient, le peu de solidité des troupes royales, le dévouement incertain des fonctionnaires, parmi lesquels se trouvaient un assez grand nombre d'amis et de créatures de la compagnie, celle-ci eût pu provoquer une dangereuse révolte. Presque partout, on ne rencontra que des religieux dociles au roi, malgré l'injustice dont il usait à leur égard.

Principal organisateur de cette expulsion, Aranda

acquit ainsi assez facilement un renom retentissant dans le monde incrédule de l'époque. Il ne méritait pas seulement les louanges de ce parti par cette habileté quelque peu subalterne d'un bon agent d'exécution. Son rôle était plus relevé. Il passait, à bon droit, pour le propagateur des idées nouvelles, le chef du mouvement anti-chrétien. Sa haute situation, sa richesse, son caractère impérieux, lui donnaient une autorité incontestable sur ceux qui l'approchaient. Il érigea le théâtre en une sorte de chaire laïque, du haut de laquelle se prêcha la *bonne doctrine*. Il bannit de la scène les pièces religieuses, connues sous le nom d'*autos sacramentales*, drames chrétiens et allégoriques où figuraient des abstractions telles que la Foi, la Grâce, la Faute, la Nature, etc., sous un fallacieux prétexte de respect pour l'Église catholique. Les écrivains à ses gages, trop médiocres en général pour enfanter des chefs-d'œuvre, s'enrichirent des dépouilles de Voltaire dont ils pillèrent le répertoire, quand ils ne se bornèrent pas à le traduire. Ils eurent soin de s'attacher, de préférence aux pièces les plus violentes contre le *sacerdoce*, ou le *fanatisme*, telles que *Mahomet*, *l'Orphelin de la Chine*, *Alzire* ou les *Américains*. Mais le despotisme théâtral du comte d'Aranda échoua devant les clameurs du public qui entendait rester le maître de s'amuser comme il lui plaisait et ne se lassait pas des pièces de Lope et de Calderon. Obligé de reculer devant les sifflets, Aranda tourna l'obstacle par une méthode plus insinuante et il répandit les idées françaises soit par les théâtres de société où les engouements exotiques étaient plus faciles, soit par des pamphlets. Il eut de bruyants acolytes, comme le péruvien Olavide, amphitryon à Séville de tous les libres-penseurs, fondateur de colonies modèles dans la Sierra Morena et l'une des dernières victimes de l'Inquisition. L'officier écrivain Cadahalso composa, à l'imitation des *Lettres persanes*, les *Cartas Maruecas* où un Marocain débitait des impertinences contre les *docteurs scolastiques*, c'est-à-dire les prêtres, qualifiés de gens orgueilleux, suffisants, bornés, frelons *bombillantes in vacuo*. Cette importation hétérodoxe, cette atmosphère irrévérencieuse que l'on respirait dans les cercles, fondés sous l'impulsion d'Aranda, ne demeurèrent pas sans résultat. A la grossièreté affectée, à l'ignorance, si justement reprochée par des auteurs tels que Jovellanos et Cadahalso, succède une réaction. Il devient de bon ton d'afficher des goûts intellectuels, de paraître *éclairé*. C'est la vogue des *erudits à la violette*, gens d'une instruction superficielle. Beaucoup de nobles ne dédaignent pas de prendre la plume, et les femmes elles-mêmes deviennent savantes comme dona Maria Isidra Quintana de Guzman, fille du comte d'Oñate, docteur de l'université d'Alcala et membre de l'Académie de l'histoire.

Enivré de sa haute fortune, le président du Conseil de Castille s'abandonna sans réserve aux tendances cassantes de son caractère. S'il professait, en matière religieuse, des idées fort avancées, il gardait aussi beaucoup de préjugés. Son orgueil nobiliaire se blessait facilement et il se considérait d'une autre espèce que ces robins ou *golilles*, petites gens, comme les ministres Grimaldi, Roda ou Florida Blanca, dont Charles III s'entourait. Les conflits étaient fréquents. Dans un instant d'emportement, Aranda écrivit contre Grimaldi un mémoire où le roi lui-même était tourné en ridicule; ce papier tomba entre les mains du monarque, qui se débarrassa d'Aranda en l'envoyant en France comme ambassadeur.

Aranda partit pour la France au mois d'août 1773 et eut sa première audience le 12 septembre. A Paris, on guettait, avec curiosité, la venue de l'*Hercule Hispanique*. Les imaginations françaises furent déçues dans leur attente quand elles virent un homme fort

laid, sourd, ordinairement silencieux et qui n'ouvrait la bouche que pour dire des platitudes. Après s'en être un peu moqué, on s'accoutuma à ses manières et comme il déployait un grand faste, on se pressa dans les promenades publiques pour admirer la beauté de ses équipages. Dans son ambassade il continua d'intriguer contre les ministres, et de composer des mémoires politiques que dédaignait Charles III. Il était condamné à un rôle assez effacé. Veuf en 1783 et remarié avec une jeune femme, sa petite-nièce dona Maria del Pilar Silva y Palafox, presque toujours souffrante, ce nouveau marié de soixante-cinq ans ne résidait guère à Paris, fréquentait les villes d'eaux et finalement, sous prétexte que le climat de la France ne convenait pas à la comtesse, demanda son rappel, en 1786.

Son passage à Paris ne mériterait donc guère d'attirer l'attention, s'il n'y avait accompli un acte fort important pour l'histoire religieuse et la diffusion des idées françaises. Il s'affilia, en 1780, au Grand-Orient de France et en fonda en Espagne une annexe, dont il devint le grand maître. Le Grand-Orient de France, qui tint sa première séance le 5 mars 1773, a été considéré comme le créateur d'un régime représentatif, comme l'initiateur des réformes préparatoires à celles de la Révolution française. La franc-maçonnerie espagnole, anglaise d'origine comme celle de France, s'était rendue indépendante de la Grande Loge d'Angleterre. Les loges étaient confédérées entre elles, mais n'obéissaient à aucun pouvoir central. Elles reconnaissaient cependant la primauté d'honneur de la loge de Madrid, appelée les Trois fleurs de lys. En 1780, cette loge adopta le titre et les statuts du Grand-Orient. La cérémonie de l'installation eut lieu le 24 juin de cette année au rez-de-chaussée du palais du duc de Híjar, carrera San Jerónimo, dans le voisinage de la chambre des députés actuelle. Le comte d'Aranda en resta le grand maître jusqu'en 1795. Il fut remplacé alors par le comte de Montijo.

Aranda demeura dans la retraite pendant les dernières années du règne de Charles III. Il fut appelé au ministère, par un caprice de la reine Marie-Louise, le 28 février 1792. Sa conduite à l'égard de la France fut molle et hésitante. Il n'osait ni reconnaître la Révolution, ni la combattre et ne prenait que des demi-mesures. On le trouvait très vieilli et tout à fait au-dessous de lui-même. Le 15 novembre 1792, il fut congédié. Relégué à l'Alhambra de Grenade, il fut ensuite autorisé à résider dans ses terres, en Aragon. Il mourut à Épila le 9 janvier 1798.

Sources manuscrites françaises : ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Espagne*, t. 545, passim, 572, 591, 595, 612. — Archives étrangères : SIMANCAS, Gracia y Justicia, leg. 1009, 21 avril, 8 juin, 16 octobre 1766. — Imprimés : Morel Fatio, *Études sur l'Espagne*, 2^e sér., 1890. — Desveiges du Désert, *L'Espagne sous l'ancien Régime*, Paris, 1899, t. II, p. 63. — Menendez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, t. III, 1878; *Historia de las ideas estéticas en España*, 1886, t. III, vol. 1 et 2. — Danvila y Collado, *Reinado de Carlos III*, Madrid, 1892, spécial. les t. II et III. — Ferrer del Río, *Historia de Carlos III*, Madrid, 1856, t. II et III. — François Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne*, Paris, 1907. — Cotarelo y Mori, *Iriarte y su época*, Madrid, 1897. — Modesto Lafuente, *Historia general de España*, Madrid, 1889, t. XV. — P. Coloma, *Retratos de Antaño*, Madrid, 1889. — Vicente de la Fuente, *Historia de las Sociedades secretas*, Lugo, 1870. — Mariano Tirado y Rojas, *La Masonería en España*, Madrid, 1893. — Gros, *Les loges maçonniques de Toulouse de 1740-1870*, dans *Révolution française*, 1901, t. XI, p. 231-270. — Ernest d'Hauterives, *Le merveilleux au XVIII^e siècle*, Paris, 1903, p. 95 sq.

Fr. ROUSSEAU.

ARANDA DE DUERO (diocèse d'Osma), où se tint le concile provincial de Tolède, 5 décembre 1473. Venu en Espagne (mai 1472-octobre 1473), légat

de la croisade de Sixte IV, le cardinal Rodrigue Borgia depuis Alexandre VI, paraît s'être préoccupé non moins, en bon aragonais, d'assurer les droits à ce moment fort discutés à la couronne de Castille de la jeune Isabelle la Catholique, reine de Sicile. On ne parla point seulement des Turcs et des devoirs des ecclésiastiques à la Junta des Églises de Castille réunie par lui au début de 1473, à Madrid ou à Ségovie avec l'autorisation du roi Henri IV, junte à laquelle participèrent seuls les adversaires du ménage aragonais auxquels le cardinal apportait des apaisements sur la validité du mariage. De même, à la fin de cette année, l'omnipotent primat de Tolède Alonso Carrillo, alors patron de la cause d'Isabelle, réunit à Aranda, où depuis peu résidait celle-ci un concile où se comptèrent ses partisans. Y prirent part avec lui, l'évêque de Ségovie, Juan Arias Davilla (voir ce nom), celui de Palencia, Diego de Mendoza, les procureurs de ceux de Jaen, Cuenca, Osma, Sigüenza et avec eux, nous dit Carrillo, nombre d'évêques et de prélats étrangers à la province. Peu après la clôture du concile (5 décembre) survint la réconciliation inopinée d'Isabelle avec le roi son frère.

Les 29 canons d'Aranda publiés pour la première fois par Binius sur des copies prises aux archives de Tolède et de Cuenca par le belge Valerius Serenus, ont pénétré dans toutes les coll. conciliaires. Cf. U. Chevalier, *Topobibliogr.*, col. 196. Rédigés par le secrétaire Pedro de la Fuente dans un latin barbare qui justifie trop l'opportunité du canon 3. *Quod non promoveantur ad sacros ordines non scientes loqui latinaliter*; ces canons ne révèlent rien des préoccupations politiques du moment. Ils visent très spécialement la réforme du clergé et la défense de ses immunités.

On trouvera encore dans Tejada, *op. cit.*, p. 7-10, publiés d'après le *Cod. Dd 106* de la *Bibl. Nacional* de Madrid deux discours de l'archevêque Carrillo, absents des éditions antérieures. Ils sont adressés aux membres du concile et ont été prononcés, l'un à Gumiel, l'autre à Aranda. Écrits dans le même latin que les canons, ils se meuvent dans le même cercle d'idées.

J. Tejada y Ramiro, *Col. de canones... de la Iglesia española*, Madrid, 1855, t. V, p. 3-29. — D. de Colmenares, *Historia de la... ciudad de Segovia*, Ségovie, 1640, t. XXXIII, c. XIII, p. 411. — J. Loperraez, *Descripcion historica del obispado de Osma*, Madrid, 1788, t. I, p. 365-366. — D. Clemencin, *Elogio de la reina catolica Dona Isabel*, *Illustr. III*, dans *Mem. de la R. Acad. de la Historia*, Madrid, 1821, t. VI, p. 132. — Zurita, *Anales de Aragon*, Saragosse, 1610, t. IV, fol. 203 sq.

A. LAMBERT.

ARANDA DE DUERO (ANTONIO), franciscain espagnol de la province de Castille, confesseur des filles de Charles-Quint, mort vers 1555. Ayant visité les saints lieux de Palestine, il fut chargé d'une mission en leur faveur auprès de l'empereur, en 1530. Il publia une *Verdadera informacion de la Tierra Santa*, como estava el ano de 1530, Alcalá, 1531, v. 1533, 1552, 1563, 1587. Autres ouvrages : *Tratado sobre las siete palabras que se leen en el Evangelio haber dicho Nuestra Señora*, Alcalá, 1552, 1557. — *Loores del dignissimo lugar de Monte Calvario*, *ibid.*, 1551. — *Relacion de la vida del reverendissimo señor D. Fr. Francisco Ximenez de Cisneros*, dont se prévalut Alvarus Gomez de Castro dans son : *De rebus gestis Francisci Ximenii*, Alcalá, 1509, Francfort, 1581, etc.

Wadding, *Scriptores ord. min.* Rome, 1906, p. 24. — Sbaralea, *Suppl. ad SS. ord. min.*, Rome, 1908, t. I, p. 73. — Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 96. — Marcellino da Civezza, *Saggio di biografia sanfrancescana*, Prato, 1879, p. 21-2. — Sam. Eiján, *España en Tierra Santa*, Barcelone, 1910, p. 50, 57-8, 185.

M. BIHL.

ARANDAS (MICHEL D'), évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux de 1526 à 1539. Issu peut-être d'une famille du Bugey (Arandas, canton de Saint-Rambert, arr. de Belley, Ain), il fut pourvu de l'évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 8 janvier 1526 et fit son entrée solennelle dans la ville épiscopale, le dimanche 17 juin 1526; il confirma les privilèges et les droits municipaux des habitants de Saint-Paul dans l'église de Notre-Dame-hors-les-murs, en présence de Mgr Claude de Tournon, évêque de Viviers, de Pierre de la Baume, seigneur de Suze et autres. Nous avons très peu de détails sur son épiscopat : en 1526, il incorpore la paroisse de Clansayes à la cathédrale pour subvenir aux besoins du chapitre, qui manque de ressources; en 1527, à la suite de différends avec Pierre de la Baume, comte de Suze, qui cherchait à diminuer les privilèges des évêques, il obtient une transaction importante par l'entremise de Bertrand Rabot, conseiller au Parlement de Grenoble; le 31 mars de la même année, il assiste à la consécration de Mgr Louis Pélissier, évêque d'Orange. En 1529, il préside une assemblée générale dans la cathédrale; on y traite de la vie des clercs, des affaires du chapitre et tous renouvellent à cette occasion le serment de garder les statuts et les privilèges de l'église de Saint-Paul; enfin, en 1535, le comte de la Marche vint dans la vallée du Rhône, s'empara de la ville épiscopale et la livra au pillage de ses soldats; l'église cathédrale fut dépillée et resta sans service pendant six mois (trois mois, d'après la *Gallia vetus*, et l'expédition ne serait que de 1536). Mgr d'Arandas était alors à Saint-Resitut et fut fort accablé par ces événements; il mourut en mars-avril 1539.

Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, 1909, t. iv, col. 523-527. — Archives : Lateran., Clément VII, 1524, an II, lib. 2, folio 234; de l'évêché d'Orange, n. 400. — Boyer de Sainte-Marthe, *Histoire de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, p. 213-218; Additions, Avignon, 1731, p. 36. — Lacroix, *Arrondissement de Montélimar*, Valence, 1888, t. vii, p. 367-368. — Claude Martin, *Annales religieuses, civiles et politiques des Prélats Tricastins et de leur diocèse*, ms. de la Bibliothèque de Grenoble, n. 1110. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia*, t. iii, p. 338. — Mugnier (Fr.), notice sur *Thomas Pobel*, 1902, p. 13.

J. SAUTEL.

ARANDIGA (MIGUEL), religieux trinitaire, prieur du couvent de San Salvador de Fraga (xvii^e siècle). Il est l'auteur de *Relaciones (inédites) historicas del antiquísimo santuario de S. Salvador de Fraga, después convento de la orden de la Santísima Trinidad, Redención de Cautivos*. Cette relation a été utilisée par le chanoine Blasco de Lanuza dans ses *Historias de Aragon*.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1788, t. ii, p. 130. — Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1799, t. ii, p. 81. — Antonin de l'Assomption, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, t. i, p. 46.

A. PALMIERI.

ARANDON, commune du canton de Morestel, (Isère). Il y avait en ce lieu un prieuré dépendant de l'abbaye bénédictine de femmes de Saint-Pierre de Lyon. Il est mentionné, vers 1225, dans un pouillé du diocèse de Lyon. On le retrouve en 1245 parmi des bénéfices confirmés par le pape Innocent IV à l'abbaye lyonnaise. L'église du prieuré était placée sous le vocable de Sainte-Croix; celle de la paroisse, sous le patronage de saint Cyprien. Le prieuré fut uni à la mense abbatiale de Saint-Pierre en 1761.

L. ROYER.

ARANGO (FERNANDO IGNACIO DE), évêque de Tuy, dans la province actuelle de Pontevedra, Galice. Né dans la seconde moitié du xvii^e siècle, à Pravia, diocèse d'Oviedo, clerc de l'ordre de Santiago, membre

du Conseil des Indes, « Abbé » de la collégiale royale de S. Isidro de Leon, il fut, en 1721, après la renonciation du bénédictin A. Gomez de la Torre, nommé par Philippe V, évêque de Tuy où il entra le 14 mars de cette même année. Il y mourut le 18 mars 1745, après un long et pacifique épiscopat de 24 ans y laissant le souvenir d'une très grande libéralité, qu'il étendit à sa petite ville natale de Pravia, où il fit construire, à ses frais, une église collégiale desservie par cinq prêtres.

H. Florez, *España sagrada*, Madrid, 1767, t. xxiii, p. 85. — P. Madoz, *Diccionario... historico de España*, Madrid, 1849, t. xiii, p. 210.

V. MARTINEZ.

ARANGUREN (JOSÉ), archevêque de Manille. Il naquit, le 16 février 1801, à Barasoain, diocèse de Pampelune, en Espagne et, en 1816, reçut l'habit monastique des augustins déchaussés à Alfaro. En 1830, il fut envoyé aux Philippines et attaché aux paroisses de Pampanga et Masinlos in Zambales.

En 1843, il fut élu provincial de son ordre et, le 12 novembre 1845, nommé archevêque par le roi d'Espagne. Sa consécration eut lieu le 31 janvier 1847. Il reçut le pallium le 2 février de la même année. Après un long et laborieux épiscopat, il mourut le 18 avril 1861.

List of the archbishops of Manila, dans Blair et Robertson, *The Philippine islands*, Cleveland, 1907, t. Li, p. 315. La date de la mort d'Aranguren, donnée dans cette liste (18 avril 1862) n'est pas exacte, puisque l'*Aparato bibliografico de la historia general de Filipinas*, par Retena, cite la brochure suivante : *Oracion fúnebre que en las honras celebradas por el Illmo Cabildo de la santa Iglesia metropolitana de Malina en sufragio del exmo. e illmo señor D. Pr. José Aranguren, su dignísimo Prelado, dijo el Sr. Doan de dicha santa Iglesia D. Manuel Peralla en presencia del Real Acuerdo y demas corporaciones eclesiasticas, civiles y militares, el dia 17 de junio de 1861, Manille, 1861.*

A. PALMIERI.

1. ARANHA (FRANCISCO), jésuite portugais, né à Braga en 1553, vint aux Indes avec son oncle, qui fut le premier archevêque de Goa. Reçu, à l'âge de 20 ans, parmi les frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, on l'envoya dans la presque île de Salsette, à Coucolim. C'est là que, le 15 juillet 1583, Rodolphe d'Acquaviva et ses quatre compagnons, parmi lesquels le frère Aranha, tombent dans une embuscade, et périssent avec quinze de leurs chrétiens. Aranha, blessé d'un coup de sabre à la gorge et d'un coup de lance dans le côté, est laissé pour mort. Découvert par la foule, il est tourmenté avec des roseaux aiguisés, des couteaux, des haches, et traîné lentement devant une idole, où on le force à se tenir sur un pied, dans l'attitude du coupable. Sur son refus de courber la tête devant le « dieu », un païen lui assène un coup de hache sur la tête, les autres le traînent deux fois autour de l'idole, puis le criblent de flèches. Léon XIII béatifie les martyrs de Salsette, le 30 avril 1893.

Pierre Suau, *Les bienheureux martyrs de Salsette, Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons*, Paris, 1893. — Luis de Guzman, *Historia de las misiones de la Compañía de Jesus en la India oriental, en la China y en el Japon desde 1540 hasta 1630*, Bilbao, 1892. — Pierre du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant es Indes orientales que autres pais de la descouverte des Portugais*, Bordeaux, 1608.

P. BERNARD.

2. ARANHA (FRANCISCO-XAVIER), prêtre de Saint-Pierre, nommé coadjuteur et futur successeur de Luis de Santa Theresa, évêque de Pernambouc (Brésil) et confirmé en cette dignité par Benoît XIV le 13 février 1753, avec le titre d'évêque de *Terminopolis*. Il arriva dans son diocèse le 19 septembre 1754 et mourut le 5 octobre 1771.

Pizarro, *Memorias do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1822, t. viii, p. 128. — Francisco Soares Mariz, *Instituições*

canonico-pátrias, Rio de Janeiro, 1822, p. 176. — Candido Mendes de Almeida, *Direito civil ecclesiastico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. I, 2^e part., p. 579. — F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, t. IV.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

3. ARANHA (João), portugais, évêque titulaire de Safi, au Maroc. Nous ignorons la date à laquelle Aranha fut nommé évêque de Safi; mais il l'était déjà en 1487, alors qu'il fut envoyé aux Açores, afin d'y administrer les sacrements de confirmation et d'ordre. En 1499, comme il prévoyait que la ville de Safi tomberait au pouvoir des Portugais, il demandait au pape de fixer les limites du diocèse, afin qu'il y put exercer sa juridiction lorsque la ville sortirait du domaine des infidèles. En effet, Alexandre VI, par la bulle *In apostolica dignitatis fastigio*, du 18 juin 1499, constitua le diocèse avec les villes d'Azamor, Almedina, Pite, Mazagan et tous les lieux qui leur étaient adjacents. Ce ne fut qu'en 1508 que Safi tomba au pouvoir des Portugais, et alors Aranha était déjà mort.

F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1912, t. III, 1^{re} part., p. 51; 2^e part. p. 979. — Visconde de Paiva Manso, *Historia ecclesiastica ultramarina*, Lisbonne, 1872, t. I (le seul publié), p. 74, 144. — Antonio Caetano de Sousa, *Provas da historia genealogica da casa real portuguesa*, Lisbonne, 1742, t. II, p. 396; *Catálogo dos bispos de Angra*, in princ., dans la *Collecção de documentos e Memorias da Academia Real da historia portuguesa*, Lisbonne, 1721. — *Bullarium patronatus Portugalliae regum*, Lisbonne, 1868, t. I, p. 58.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

4. ARANHA (João Alfonso), chanoine de Lisbonne, élu évêque de Silves, le 5 février 1404, ne dut pas prendre possession de ce siège, car il était nommé évêque de Porto le 3 février 1407, avec pouvoir de se faire ordonner par l'évêque de son choix. La ville de Porto était alors en procès avec les franciscains et les dominicains d'une part et le chapitre d'autre part. L'évêque rétablit la concorde entre eux successivement le 9 novembre 1408 et le 24 février 1410. Il mourut après le 10 août 1413 et avant le 26 juillet 1414.

Florez, *España sagrada*, t. XXI, p. 156-8. — Rodrigo da Cunha, *Catálogo dos bispos do Porto*, Porto, 1623, 2^e part., p. 231 sq. — João Pedro Ribeiro, *Dissertações chronológicas e criticas*, Lisbonne, 1836, t. V, p. 186. — F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, Coimbre, 1910, t. II, p. 582. — Eubel, *Hierarchia mediæ ævi*, 1913, t. I, p. 406, 452.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

5. ARANHA (Thomas), né à Coimbre (Portugal), le 4 juillet 1588, entra dans le couvent des dominicains de cette ville le 25 juin 1605 et fit profession au couvent d'Aveiro le 4 juillet 1606. Gradué en théologie par l'université de Coimbre, il y enseigna et devint ensuite prieur du couvent d'Amarante, vicaire des religieuses dominicaines de Leiria, recteur du collège de Saint-Thomas de Coimbre. Il mourut à Lisbonne le 24 février 1663.

Aranha fut un prédicateur estimé de son temps. On trouvera dans Barbosa Machado, *op. cit.*, la liste des sermons qu'il publia. Il en a laissé plusieurs manuscrits.

Diego Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1752, t. III, p. 739-740. — Innocencio Francisco da Silva, *Dicionário bibliographico português*, Lisbonne, 1852, t. VII, p. 336.

FORTUNATO DE ALMEIDA.

1. ARANJO (Antonio d'), intrépide missionnaire du Brésil, où sa mémoire est encore vénérée. Né en 1566, aux Açores, il entra dans la Compagnie de Jésus à Bahia et ne tarda point, malgré son talent pour les belles-lettres, à se consacrer aux missions. Sa grande tâche fut de mener à bien la rédaction,

commencée un peu avant lui, d'un catéchisme en brésilien, qui fut loué comme un chef-d'œuvre et traduit en plusieurs langues américaines. Le P. Antoine d'Aranjo mourut en 1632 après avoir été supérieur des missions brésiliennes pendant neuf ans.

Machado, *Bibliotheca lusitana*, t. I, p. 207. — Sommer-vogel, *Biblioth. de la Comp. de Jésus*, t. I, col. 507-508.

P. BERNARD.

2. ARANJO (José de), jésuite portugais, né à Porto, en 1680. Professeur de philosophie à Porto, de théologie à Lisbonne, il marqua son enseignement par un constant souci de la méthode. Ses controverses avec Louis Verney sur la manière d'apprendre et d'enseigner sont d'un homme excellentement doué du sens pédagogique. On a de lui un *Cursus theologicus* en 2 vol., Lisbonne, 1734 et 1737, qui constitue la meilleure démonstration de la justesse de ses principes. Il mourut à Lisbonne en 1759.

Hürter, *Nomenclator liter.*, Innsbruck, 1893, t. II, col. 501. — Sommervogel, *Biblioth. de la Comp. de Jésus*, t. I, col. 508-510. — Machado, *Bibliotheca lusitana*, t. II, p. 824; t. IV, p. 199.

A. BERNARD.

ARANIIUS, évêque de Limena en Pisidie, assistait en 325 au concile de Nicée, 1^{er} œcuménique. Peu de noms ont été aussi estropiés par les copistes; on trouve Sranios, Granius, Agnignius, Uranius..., les formes Aranius et Araunius ayant le plus de chances d'être exactes.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 1051. — Mansi, *Sacr., concil. ampl. collect.*, t. II, col. 695, 700; t. VI, col. 1137. — P. L., t. LVI, col. 771. — Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, p. LXIII, 38, 39, 67, 92, 108, 132, 174, 204. — Turner, *Ecccl. occid. monumenta juris antiq.*, t. I, p. 70-71. — Ramsay, *Histor. geogr. of Asia Minor*, p. 393. — Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 3^e éd., t. II, p. 226.

R. AIGRAIN.

ARANTHON D'ALEX (JEAN), évêque de Genève (1620-1695). Né au village d'Alex, près d'Annecy, le 29 septembre 1620, et le dernier de vingt-quatre enfants, Jean appartenait à une vieille famille, déjà illustre au xiv^e siècle. Il fut mis, à neuf ans, au collège d'Annecy, dirigé par les barnabites, y fit de brillantes études philosophiques, qu'il acheva en Sorbonne, où il rencontra deux maîtres remarquables : M. l'Escot, plus tard évêque de Chartres, et le savant Duval. Trois ans après, il confia sa vocation au R. P. d'Arcy, qui dirigeait le séminaire oratorien de Saint-Magloire. Œuvres de catéchismes en Picardie et de conférences à Paris absorbent alors l'activité de Jean d'Aranthon. Vincent de Paul eut occasion de l'entendre et lui voua une amitié qui ne se démentit jamais. Cependant Jean avait vingt-trois ans et n'était que tonsuré. Il regagna la Savoie où, le 17 décembre 1644, il fut ordonné prêtre par l'évêque de Belley, puis nommé curé de la petite paroisse de Chevry et aumônier des ursulines de Gex. Sa véritable mission date de cette époque. Sa paroisse, tout le pays d'alentour, étaient gagnés au protestantisme. Jean d'Aranthon entreprit de le convertir. Il eut, peut-être le premier, l'idée de l'évangélisation par les « tracts », feuilles volantes où il prenait à partie les théories, les prônes, les résolutions synodales des protestants de Gex, ou même de Genève. Après un voyage à Rome, où il est reçu docteur en droit canon et un court séjour à la cour de Turin, pendant lequel il entre en relations avec le cardinal Mazarin (1658), Jean d'Aranthon est nommé, en mars 1660, évêque de Genève, à la grande joie de Vincent de Paul qui ne craint pas de rapprocher, à cette occasion, le nom de Jean d'Aranthon de celui de François de Sales. Sacré le 9 octobre 1661 par l'archevêque de Turin, Jean prit possession, le 30 novembre, du siège épiscopal de Genève, fixé à Annecy.

Presque aussitôt il se rend à Paris et obtient de Louis XIV un arrêt du 22 août 1662 pour la démolition des temples protestants du pays de Gex, que l'intendant Bouchu fit exécuter en novembre de la même année. Revenu à Annecy, Jean d'Aranthon réalise le projet que saint François de Sales n'avait pu mener à bonne fin : la fondation d'un séminaire, selon le décret du concile de Trente.

Alors il entreprend une grande mission dans le pays de Gex, établit les filles de Saint-Vincent de Paul à Gex, en 1663, fait venir de Paris vingt-quatre missionnaires, pour l'entretien desquels Louis XIV fait don à l'évêque de 30 000 livres, prêche lui-même à Chevry, à Collonges, fonde le collège de Gex, ouvre des écoles, reçoit l'abjuration de deux ministres protestants et inquiète si fort le consistoire genevois que celui-ci condamne à des amendes les protestants de Genève convaincus d'être allés « aux sermons » de M. d'Aranthon.

Comme administrateur, il faut signaler les établissements suivants dus à l'activité de l'évêque : prêtres de la mission à Annecy, bénéfices donnés au concours, retraites sacerdotales et usage des synodes, hôpital général d'Annecy fondé en 1681, orphelinat pour filles abandonnées à Annecy, sous la direction des filles de la Propagation de la foi, et dont la principale bienfaitrice fut Madame Guyon, ce qui n'empêcha pas l'évêque de condamner par la lettre pastorale du 4 novembre 1687 les écrits de la célèbre mystique.

Quelle fut la conduite de Jean d'Aranthon à l'égard des protestants du pays de Gex ? Les historiens calvinistes l'accusent volontiers d'intolérance, de rigueur et d'avoir fait appel aux dragons du roi pour convertir le pays. Cependant dans une lettre du 25 octobre 1685, d'Aranthon assure qu'il n'en a jamais demandé et n'en demandera jamais, et qu'il ne veut user que « des voies douces ». Les temples, il est vrai, furent démolis par ordre du roi, mais le rapport de l'intendant Ferrand, en 1698, porte que sur 1 373 familles calvinistes du pays de Gex, 187 seulement émigrèrent.

En 1695, Jean d'Aranthon, quoique très affaibli par la maladie, voulut visiter le Chablais ; il partit le 10 juin, parcourut la vallée d'Abondance, mais fut atteint d'une pleurésie aiguë le 1^{er} juillet, et mourut le jour de la Visitation. Ses restes reposent dans la cathédrale d'Annecy.

Abbé Ph. Boulet, *Vie de messire Jean d'Aranthon d'Alex, évêque et prince de Genève, apôtre du pays de Gex*, Bourg, 1894. — Claparède, *Histoire des Églises réformées du pays de Gex*, Paris, 1856. — Coste, *Correspondance de saint Vincent de Paul*, Paris, 1920.

J. DEDIEU.

ARANYO (GUILLAUME D'), naquit à Lérida (Espagne), entra dans l'ordre des frères prêcheurs, fut nommé confesseur du roi Jacques II de Majorque et exécuteur testamentaire de la reine doña Blanca. Élu évêque de Lérida, au commencement de 1314, il célébra le 15 avril de cette année-là, un synode dont l'historien Villanueva a publié les constitutions, simultanément avec celles que ce même prélat édicta successivement : le 18 octobre 1315, le 2 mai 1318 et le 28 avril 1321. Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, t. xvii, *apéndices*, num. I, II, III et IV, p. 227-237. Guillaume d'Aranyo assista, en 1317, au concile provincial de Tarragone où il se fit remarquer par l'étendue de sa science. Il mourut à Lérida, le 17 décembre 1321. Son corps, inhumé dans le couvent des dominicains de cette ville, fut transféré, en 1691, dans le nouveau monastère que les frères prêcheurs avaient construit à Lérida.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1851, t. xvii, p. 1-2; 227-237. — *España sagrada*

t. xvii, p. 42-5, 181-3, 280-1. — C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1893, p. 283.

J. CAPEILLE.

ARAOZ (PEDRO MIGUEL), prêtre argentin. Descendant d'une ancienne famille qui s'était établie à Tucumán vers la fin du xv^e siècle, Araoz naquit dans la ville de ce nom, le 10 juin 1759. Il commença ses études dans sa ville natale, les poursuivit au collège de San Carlos à Buenos-Aires et obtint, en 1782, le grade de docteur en théologie à l'université de Cordoba. Il reçut les ordres dans la même ville. En 1785 il obtint la chaire de philosophie au collège de San Carlos. Son cours achevé, il revint en 1787 à Tucumán où il fut nommé curé recteur de l'église métropolitaine et vicaire forain.

Sitôt qu'éclata la révolution de mai, Araoz embrassa la cause de l'indépendance. Il aida Castelli, délégué de la Junta du gouvernement de Buenos-Aires et appuya de toutes ses forces le général Belgrano, obtenant que celui-ci demeurât à Tucumán où on réussit à disperser les forces espagnoles commandées par le général Pio Tristán.

En 1813, Araoz fut nommé secrétaire du diocèse de Salta et, en 1816, il fut choisi par les Tucumains comme leur représentant au Congrès général constituant qui le 9 juillet de la même année proclama l'indépendance argentine. Il eut un rôle efficace dans les délibérations de cette assemblée dont il fit partie jusqu'au 10 décembre 1818, remplissant quelque temps les fonctions de vice-président et président des séances. Il fut le fondateur de la première feuille publique publiée à Tucumán : *El Tucumano imparcial*. Araoz mourut le 18 juin 1832. On conserve encore le souvenir de son savoir, de son éloquence, et de son patriotisme sans parler de son zèle sacerdotal dont les effets demeurent encore dans la ville de Tucumán.

Enrique Udaondo, *Congresales de 1816*, Buenos Aires, 1916. — José I. Yani, *La Independencia*, Buenos Aires, 1916. — Antonio Zinny, *Historia de los gobernadores de las provincias argentinas*, Buenos Aires, 1920, t. iii. — Juan Maria Gutiérrez, *Origen y desarrollo de la Enseñanza pública superior*, Buenos Aires, 1915. — Agustín Piaggio, *Influencia del Clero en la Independencia argentina*, Barcelone, 1912. — Bartolomé Mitre, *Historia de Belgrano*, Buenos Aires, 1887, t. ii.

N. FASOLINO.

1. ARAQEL, évêque de Siounie, écrivain ecclésiastique arménien grégorien du x^e siècle, plus élegant et plus célèbre que son émule un peu plus ancien, Araquel de Baghèche. Voir ce nom. Il était fils de la sœur du fameux polémiste Grégoire de Tathève (Dathève), si opposé aux frères unitaires et en général aux catholiques et aux grecs. Araquel fut lui-même abbé du couvent de Dathève, placé sous le vocable de saint Eustathe, et composa sur son oncle un panégyrique qui a été inséré dans les *Haïsmavourq*. Il écrivit un *Commentaire sur le livre des Définitions*, attribué au philosophe catholique arménien du vi^e siècle, David l'Invincible, et qui est en réalité l'œuvre de Grégoire de Nysse. Tachian, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque des mékhitharistes de Vienne*, Vienne, n. 442, VI et n. 263, p. 142, de la partie allemande et p. 911 et 1037 de la partie arménienne; cf. *Œuvres de David*, Amsterdam, 1704, p. 129-214; *Éloge de saint Athénogène*. Tachian, *op. cit.*, p. 110 de la partie allemande et p. 565 de la partie arménienne. On attribue à Araquel de Siounie des prières insérées, sans nom d'auteur, dans les rituels pour la cérémonie du lavement des pieds. *Lectionnaire*, 1680, p. 352-353. Ses ouvrages en vers comprennent d'abord le *Livre d'Adam*, composé vers l'an 1401-1403; il est divisé en 3 parties; 1^{re} édit., in-8°, Constantinople, 1721. Cette édition renferme seulement les parties I et III. Zarphonianian, *Histoire*

de la *Littérature arménienne moderne*, Venise, 1905, en arménien, p. 208-209; 2^e édition en 1907, in-8°. Voir Zarphanalian, *loc. cit.*; Arsène Ghazikian, *Nouvelle Bibliographie arménienne et encyclopédie de la vie arménienne*, Venise, 1909, p. 189-194, en arménien; Tachian, *loc. cit.*, partie arménienne, p. 382-383; — *Poème sur les tortures infligées à Grégoire l'Illuminateur par l'ordre du roi Tiridate*. Cependant cette œuvre est attribuée par quelques auteurs à Araqel de Baghèche (Bitlis). Tachian, catalogue cité, partie allemande, n. 499, 1; — *Biographie de saint Nersès le Grand*, en vers. Tachian, *ibid.*, partie allemande, n. 499, 3. Cette biographie a été publiée dans l'édition de Mesrob Erets, Constantinople, 1737, p. 223-243; — *Cantique de l'imposition des mains*, dans le pontifical ou ordinal, édit de Constantinople, 1752, t. 1, p. 153-155; à la Bibliothèque nationale de Paris, *Catalogue des manuscrits*, par Fréd. Macler, n. 59. Araqel de Baghèche lui dispute la paternité de plusieurs œuvres.

En sus des ouvrages cités dans le cours de l'article, cf. Michel Tchamtschian, *Histoire de l'Arménie*, en arménien, Venise, t. III, p. 442 sq. — Sukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, Venise, 1829, p. 139-140, étude incomplète et un peu vieillie. — Neumann, *Versuch einer Geschichte der Armenischen Literatur*, Leipzig, 1836, p. 221; mais cet auteur ajoute peu de choses à Somal. — Nersès Akinian, mékhithariste de Vienne, dans la revue arménienne de Vienne, *Hendès Amsoyrya*, t. XI, p. 351-352. — Selon le P. Akinian, Araqel de Siounie est l'auteur d'un poème attribué généralement jusqu'ici à Constantin d'Erzinga. — Article du P. Bodourian, dans le *Bazmavep*, revue armén. des mékhitharistes de Venise, t. XVIII, p. 359-360, au sujet de quelques poésies nouvellement découvertes.

F. TOURNEBIZE.

2. ARAQEL, archevêque de Sourp Garabed (du couvent de Saint-Jean-Baptiste-le-Précurseur), couvent voisin de l'ancien couvent et bourg catholique d'Aprakouni, près de Nakhitchévan. L'arménien catholique Bedros Bedik raconte que le supérieur du couvent grandiose (*superbissimus*) de Saint-Jean-Baptiste était tout à fait catholique, qu'il avait envoyé à Rome sa profession de foi catholique au temps du pape Alexandre VII; Bedros Bédik ajoute que, lié d'amitié avec cet archevêque, ils avaient travaillé de concert à la propagation de la foi catholique. *Cehil sutun, id est explicatio utriusque celeberrimi ac pretiosissimi thearti quadraginta columnarum in Perside Orientis*, etc., Vienne, 1678, p. 380.

F. TOURNEBIZE.

3. ARAQEL FORETSI ou **BAGHITETSI** (de Baghèche = Bitlis), écrivain ecclésiastique arménien, disciple de Grégoire de Khath. Ce dernier est célèbre pour avoir mis en ordre le martyrologe arménien et souffert lui-même le martyre de la main des Kurdes, en 1425. Araqel écrivit une biographie et un panégyrique de son maître vers l'an 1525. L'œuvre manuscrite se trouve dans la bibliothèque des mékhitharistes de Vienne. Tachian, *Catalogue des mss. de la bibl. des mékhith. de Vienne*, Vienne, 1895, n. 213; dans la II^e partie, en arménien, n. 21 et p. 543. Araqel a composé sur d'autres martyrs quelques écrits qui ont passé dans les *Haismavourg*. On lui doit enfin plusieurs pièces de vers : *élogie sur la prise de Constantinople par les Turcs*; dans une première partie, il décrit la prise de Stamboul et les malheurs qui en sont la suite; dans une seconde partie, il annonce l'arrivée des Francs, libérateurs des Arméniens. Tachian, *loc. cit.*, partie armén., p. 795 et 910. Cette élégie est un peu plus ancienne que celle d'Abraham d'Ancyre sur le même sujet et la composition en est mieux ordonnée. Voir ABRAHAM D'ANCYRE, t. I, col. 163; cf. Zarphanalian, *Histoire de la littérature arménienne*, en arménien, partie II, *Littérature moderne*, Venise, 1895, p. 129-130. L'élégie d'Araqel a été

publiée dans la revue arménienne *Anahit*, en 1901, n. 9, p. 217. On cite encore d'Araqel d'autres petits écrits, la plupart en vers; l'*Histoire* du roi Josaphat et du roi Barlaam, en vers (Tachian, catalogue cité, n. 343 et p. 791-792 de la partie arménienne), œuvre souvent imprimée dans le *Tomar* (calendrier); édit. d'Amsterdam, en 1663; cf. *Bibliographie arménienne*, Venise, 1883, p. 676; édit. de Constantinople, en 1720, p. 143-215; en 1803, p. 133-203; — l'*Évangile de l'enfance de N.-S.*; catalogue de Tachian, n. 499; publié en arménien dans le *Bazmavep*, revue des mékhitharistes de Venise, 1865, p. 266; — *Poème sur la sainte Vierge*; catalogue cité, partie arménienne p. 796; — *Sur saint Jacques de Nisibe*; on lui attribue de nombreux cantiques, dont plusieurs sont l'œuvre d'Araqel de Siounie; — *Élégie pour un défunt*, catalogue de Tachian, partie allemande, n. 69, III 3^o. Ce chant funèbre a été publié dans la plupart des rituels; — *Hymne sur la naissance du Christ*, citée dans la partie allemande du catalogue de Tachian, n. 499, IV; — *Hymne sur le crucifiement*; *ibid.*, partie arménienne, p. 857. Sur ses autres poèmes, cf. Tachian, *catalogue cité*, partie arménienne, p. 1061-1062. La revue arménienne *Ararat*, n. 5, p. 199-201.

F. TOURNEBIZE.

4. ARAQEL DE KHOTANAN, auteur ecclésiastique arménien grégorien du XVII^e siècle, né au village de Khotanan, du district d'Adjénan, dans l'ancienne province arménienne de Siounie, sur la rive gauche du bas Araxe, au sud-est du lac Sevanga (Gok-tchar). Il a composé une explication du *Livre des définitions* de David le Philosophe. Il exerça une heureuse influence sur les couvents de sa région. Il les fit refleurir et essaimer au loin, jusque dans l'Ararat. Il vint lui-même habiter dans cette province au couvent de Saint-Ananie. Il mourut vers l'an 1633.

Zarphanalian, *Histoire de la littérature arménienne moderne*, en arménien, Venise, 1905, p. 196.

F. TOURNEBIZE.

5. ARAQEL DE SIOUNIE. Voir Araqel 1, col. 1432.

6. ARAQEL DE TAURIS, historien ecclésiastique arménien. Il vécut de la fin du XVI^e siècle jusque vers l'an 1665; en effet, en 1661, il se disait très âgé et sur les bords de la tombe, p. 532 de la traduction française de son *Livre d'histoires*; voir ci-après. Dix ans plus tard, au moment où s'imprimait son livre à Amsterdam, il était mort. Araqel de Tauris était, sinon l'un des religieux, du moins l'un des élèves formés au couvent d'Edschmiadzin, d'après le témoignage d'Étienne le Polonais, traducteur de Denys l'Aréopagite. Citation du P. Zarphanalian, *Histoire de la littérature arménienne*, II. *Bibliographie moderne*, en arménien, Venise, 1905, p. 132.

ANALYSE DU LIVRE D'HISTOIRES. — Il se compose de 58 chapitres, dont les 52 premiers seulement sont strictement historiques. Il est probable que le chap. LI sur les Osmanlis et le chap. LII ne sont pas d'Araqel. Le chap. LIII, qui lui a été dicté, dit-il, par un prêtre joaillier de Jérusalem, est écrit en mauvais arménien et renferme 250 mots arabes, turcs et persans. Le chap. LIV est du vartabéd Jean de Dzar et nous fournit quelques curieux renseignements sur l'Aghouanie (la Siounie et une partie de l'ibérie) entre les années 1571 et 1599. Le chap. LV contient une *chronographie* abrégée de l'Arménie depuis l'an 560 de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 1660 et le récit de l'apparition de deux comètes en 1664 et 1665. Vers la fin de l'ouvrage, il est parlé d'Osgan, l'éditeur arménien du *Livre*. Ces lignes ont été écrites après la mort d'Araqel. L'œuvre embrasse un espace de soixante ans, de

l'an 1601 à l'an 1661. Des faits mentionnés, le plus ancien est la mort du catholicos Aragel en 1580. L'historien s'occupe autant des événements politiques et civils que des événements d'ordre religieux. Ainsi, il raconte les guerres des sultans ottomans avec les chahs de Perse; d'une part, depuis Mourad jusqu'à Ibrahim; d'autre part, depuis Khodabende et Abbas le Grand jusqu'à Abbas II, et la prise de Bagdad par les Osmanlis. Il décrit les migrations forcées des Arméniens transportés en Perse par l'ordre du chah Abbas le Grand. Mais beaucoup d'autres faits intéressent particulièrement l'histoire ecclésiastique; il décrit, par exemple, la décadence matérielle et morale des catholicos d'Edschmiadzin, dont la dignité échoit à la fois à deux, trois, quatre et cinq prétendants, chap. xxxi. Il expose aussi les efforts de quelques dignes catholicos: Moïse IV, Philippe, Jacques V, pour relever le prestige de leur siège et rétablir plus de vraie piété, de moralité, de science dans les couvents; même alors, parmi les prêtres et les moines arméniens, en butte à bien des persécutions, on compte plusieurs martyrs. Les catholicos cités plus haut savent d'ailleurs encourager la science et la vertu dans leur clergé. C'est sur les vives instances de Philippe, son maître, qu'Aragel a commencé son *Livre d'histoires*. Plus tard, le catholicos Jacques a déterminé l'historien à reprendre son œuvre interrompue après la mort du précédent catholicos, chap. lvi, p. 594-595 de la traduction française. Tout le travail a ainsi été mené à terme, en l'espace de dix ans (1650-1660).

VALEUR HISTORIQUE. — Aragel a été le témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il en est d'autres qu'il tient de la bouche même de ceux qui les ont vus. Il a voyagé jusqu'à Jérusalem et s'est livré à une enquête sérieuse pour recueillir les matériaux de son récit, chap. liii, p. 547 de la traduction. Pieux et de bonne foi, il n'altère pas sciemment la vérité. Alichan affirme avec raison que du commencement du xv^e au xviii^e siècle, il n'y a pas d'historien arménien plus autorisé. Alichan, *Hayapatoum*, Venise, 1901, t. I, p. 131. Il ne faut pas lui demander l'art de Lazare de Pharbe ou même de Moïse de Khorène. Il accuse son inexpérience et sa faiblesse, en des termes qui désarment le lecteur et préviennent en sa faveur, p. 595 de la traduction. On serait mieux fondé à lui reprocher un manque de critique, de la crédulité, une aversion, assez habituelle dans son milieu, pour les chalcédoniens. Il oublie de nous dire, par exemple, que les trois catholicos qui, du reste, ont été les plus méritants à ses yeux, firent une profession de foi catholique. Voir dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, édit. du *Panthéon littéraire*, la lettre du P. Monier au P. Fleuriau, p. 315. Pour la même raison, quand il expose les différends survenus en Pologne entre les Arméniens catholiques et les Arméniens grégoriens, il accepte sans examen sérieux toute accusation de fourberie portée contre les premiers. Ainsi, il est sévère jusqu'à l'injustice pour les jésuites et le fameux archevêque Nicol, ou Nicolas Torosévitch, qui rattacha une partie du peuple arménien au Saint-Siège, chap. xvi, p. 358-359 de la traduction. Voir les mêmes incidents présentés par le catholique Balgy, *Historia doctrinae catholicae inter Armenos*, Vienne, 1878, p. 162, et la *chronique arménienne* d'Étienne de Polegne. Le premier éditeur Osgan, ancien élève du vartabed Khatchatour, puis du dominicain Piromali, a corrigé à sa manière, et, dit-on, a gâté plus qu'il ne l'a perfectionné, le style d'Aragel, chap. lvii. C'est à cet éditeur qu'est dû le chap. lviii sur l'unité. Le *Livre d'histoires* d'Aragel, édition d'Osgan, a paru à Amsterdam, en 1669. Cf. Brosset, *Collection des historiens arméniens*, Saint-Petersbourg, 1874, t. I,

Étude et introd., p. xx, et surtout xxix-xxxii. La traduction française du *Livre d'histoires* est à la suite, p. 270-607. Dans l'édition (2^e éd.) de Vagharchapat-Edschmiadzin, les deux derniers chapitres lvii et lviii de la 1^{re} édit. ont été omis et remplacés par un chapitre sur les Juifs, etc. Voir sur cette édition Arsène Ghazikian, *Nouvelle bibliographie arménienne et encyclopédie de la vie arménienne de l'an 1512 à 1908*; Venise, 1909, col. 186-188. Recension de cette édition, dans la revue arménienne de Vienne, *Handès Amsorya*, 1889, p. 139-141; traduit de F. Muller, *Wiener Zeitschrift für Kunde Morgenlandes*, 1888, t. III, p. 259-262; — 3^e édition du *Livre d'Histories*, Vagharchapat-Edschmiadzin, 1896; édition plus soignée que les précédentes. Voir Alichan, notice et étude sur Aragel, dans *Hayapatoum*, 1^{re} part. Les *Historiens*, in-4^o, Venise, 1901, en arménien, n. 134, p. 131-132; II^e part. *Extraits*, n. 395, 398, 399; Zaphranalian, *Nouvelle littérature arménienne*, Venise, 1895, p. 132-137, en arménien.

F. TOURNEBIZE.

ARAGÉLIAN KHATCHATOUR (KHATCHADOUR ARAKHEL), célèbre vardapet ou docteur arménien. Né à Karin (Erzeroum) en 1666, de parents appartenant à l'Église arménienne non-unie, il fut converti par les prédications du vardapet Vardan Honanian, qui devait monter sur le siège de Lemberg en Pologne, après Nicolas Thorosovitch, son premier évêque catholique (1626-1681). Aragelian ne connaissait encore que les éléments du turc, de l'arménien et de l'italien. Honanian, qui devait avoir été en relations avec le catholicos Jacques IV (1655-1680) et était bien reçu à Edschmiadzin en qualité de prédicateur, mena son protégé au séminaire du patriarcat. Mais vers cette époque, les Arméniens nommaient catholicos suprême Eléazar d'Ainhab (1682-1691). C'était un prélat habile mais dur et ambitieux, très éloigné des excellentes dispositions de son prédécesseur à l'égard du catholicisme. Voir ARMÉNIE. Honanian dut s'éloigner d'Edschmiadzin. Il fit alors entrer Aragelian âgé de seize ans au collège romain de la Propagande, où il avait lui-même étudié les sciences sacrées. Parti d'Edschmiadzin en 1682, l'étudiant converti arriva à Rome en 1684. Il prêta le serment d'usage le 29 juin 1685. Appliqué aux études, il se distingua par ses succès, sa bonne conduite, la douceur de son caractère. Après avoir été ordonné prêtre, d'après le rite arménien et avoir reçu le grade de docteur en théologie, il fut envoyé à Constantinople, en qualité de missionnaire apostolique. Peu de temps après, il reçut le titre de nonce apostolique auprès des Arméniens. Le catholicos suprême Nahapet d'Édesse (1691-1705) ayant adressé une lettre d'hommage au pape Innocent XII, celui-ci chargea Aragelian de lui porter avec une réponse très bienveillante un trône patriarcal incrusté d'or et couvert d'un riche tissu. La congrégation de la Propagande avait tracé au délégué une ligne de conduite, aussi libérale que prudente, touchant les ménagements à garder à l'égard des catholicos, le maintien de son autorité, la conservation du rite et des anciens usages religieux arméniens, etc. Le catholicos témoigna sa reconnaissance au représentant du pape en l'autorisant à prêcher dans toute l'étendue de son patriarcat (1698).

Revenu à Constantinople, Aragelian eut un rôle important au milieu des événements critiques qui signalèrent les premières années du xviii^e siècle. Après le rapide passage sur le siège patriarcal arménien de Mkhithar du Kurdistan et de Melchissédéch Souphy, sympathiques ou ralliés au catholicisme, ils étaient remplacés par deux prélats violemment hostiles à l'union religieuse. Le premier, Éphrem (1701-1702), parut disposé à suspendre les persécutions qu'il venait

de déchaîner contre les catholiques arméniens. Il espérait par une attitude plus tolérante obtenir la protection du comte de Ferriol, ambassadeur de France. Un projet d'accommodement entre les Arméniens catholiques et les partisans de l'Église nationale fut rédigé par le P. Hyacinthe, supérieur du couvent des capucins de Saint-Louis de Péra. Araquélian, après l'avoir traduit en arménien, le patrona et le signa, ainsi que le vicaire patriarcal et les chefs des communautés religieuses, à l'exception du supérieur des jésuites, le P. Braconnier. Le plan d'accord, dont l'une des clauses était la fréquentation des églises nationales par les catholiques, ne parut pourtant pas assez avantageux au parti le plus avancé de l'Église nationale. Le vardapet Avétiq, appuyé sur son protecteur le grand mufti Feisullah, fit détrôner Éphrem et prit sa place. Les mesures les plus violentes furent bientôt reprises et aggravées contre les catholiques. Voir ARMÉNIE, AVÉTIQ. Araquélian était avec l'abbé Mekhithar l'un des principaux prêtres dont le patriarcat voulut se saisir. Mais le zélé missionnaire, qui ne péchait pas par défaut de prudence, échappa aux recherches en se cachant. Vers la fin de 1707, après le martyre du prêtre ter Komitas, il réussit à s'enfuir et se réfugia à Venise, où il fut nommé chapelain de l'église de la Sainte-Croix. Jusqu'à sa mort, en 1740, il partagea son temps entre la prédication et la composition de ses nombreux ouvrages. Quelques-uns avaient été rédigés et publiés avant son arrivée à Venise. Voici la liste complète avec la date de leur publication : *Grammaire arménienne*, Livourne, 1696 (1141 de l'ère armén.). — *Explication du Cantique des cantiques*; ouvrage où sont cités d'assez nombreux textes de Pères et de commentateurs, Constantinople, 1700. — *Théologie morale*, imprimée aux frais des magnanimes Chérimanian, in-4° de 791 p., Venise, 1709. — *Livre de sermons*, 2 vol. gr. in-4 de 1196 et 628 p. (aux frais des Chérimanian), Venise, 1710. — *Somme des sciences*, 2 vol. de 751 et 688 p., Venise, 1711. Cette *somme*, dont les Chérimanian ont aussi payé l'impression, contient les éléments des arts, de la poésie, de l'éloquence, de la logique, de la physique, de la médecine, de la politique, de l'éthique, des mathématiques, de la musique, de la métaphysique. — *Traité de rhétorique*, in-8° de 310 p. (aux frais des Chérimanian), Venise, 1713. — *Introduction à la perfection chrétienne*; ouvrage composé en latin, et traduit en arménien par la sœur Mariam Qaraqachian de Constantinople, Venise, 1733. — *Théologie complète*. *Endartzakh*, divisée en 5 parties, en vers arméniens, 3 vol. gr. in-4°, de 624, 759, 551 p., Venise, 1729-1734. L'œuvre est un résumé de la doctrine de saint Thomas d'Aquin. — *Résumé de la somme de Théologie*, écrit en latin, et traduit en arménien par la sœur Mariam Qaraqachian, in-4° de 383 p., Venise, 1736. La grande réputation de science dont avait joui Khatchatour Arakel fut suivie, après sa mort, d'un rapide oubli. Les mekhitharistes se souvinrent sans doute de l'ami et du protecteur de leur fondateur. Mekhithar, tant sa confiance était grande, lui avait proposé de se mettre à la tête de l'ordre qu'il commençait à établir. D'autre part, Araquélian avait défendu Mekhithar contre certaines accusations, présentées au pape, et il l'avait chargé de le remplacer comme chapelain à l'église de la Sainte-Croix, pendant qu'il se rendait en qualité de visiteur en Transylvanie, 1719. Enfin, par testament il légua au fondateur des mekhitharistes ses écrits et tout ce qu'il possédait, à la condition que l'ordre célébrerait à perpétuité une messe pour le repos de son âme. Cela n'a pas empêché le mekhithariste Somal de déclarer que le style d'Araquélian est négligé « *incollo* » et que « ses vers prosaïques et ridicules déshonorent les muses arméniennes. »

Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, Venise,

1829, p. 169-170. — C. Neumann, *Versuch einer Geschichte der armen. Literatur*, Leipzig, 1836, p. 265-266; l'auteur ne fait que traduire Somal. — Zarphanalian Karekin, *Histoire de la littér. armén. moderne*, Venise, 1905, en armén., p. 312-315; *Bibliogr. armén.* en arménien, Venise, 1883, p. 555-561. — M. P. Tchamtschian, *Hist. de l'Arménie*, en armén., t. III, p. 725-6; 731-32, 763, 767. — P. A. Ghazikian, *Nouvelle Bibliogr. armén. et encyclopédie de la vie armén.*, Venise, 1909, col. 192-197. — *Documents inédits des Archives de la Propagande et des Pères capucins de Constantinople*, etc., dont le P. Lebon S. J. nous a prêté gracieusement la copie.

Fr. TOURNEBIZE.

ARAQTINGI (BASILE), archevêque d'Alep (1816-1823). Voir à l'article ALEP, t. II, col. 105-106.

ARAS. Au nord-ouest de la plaine du Hodna, sur les confins des départements de Constantine et d'Alger se voient les ruines romaines assez étendues de Tarmount, qui paraissent indiquer une place importante avec enceinte. On croit y distinguer un ouvrage de défense militaire, une basilique chrétienne, et des fermes dans le voisinage. D'après les données de l'*Itinéraire d'Antonin*, édit. Parthey et Pinder, 30, ces ruines, situées à trente milles de *Zabi* (Bechilga), correspondent vraisemblablement à une localité du nom de ARAS, qu'on appelle parfois d'une manière inexacte *Aræ* ou *Ad Aras*. La forme *Aras*, qui n'est pas insolite en Afrique, — on peut en rapprocher, par exemple, *Assuras*, *Badias*, *Cartennas*, *Muguas*, *Regias*, *Tepidas*, etc... — devait être indéclinable; plusieurs bornes milliaires portent en effet, pour marquer la distance de ce centre au centre voisin, *ab Aras*; *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n. 10432, 10435, 10437.

Les listes conciliaires d'Afrique mentionnent plusieurs évêques au nom de qui est accolée une épithète rappelant le mot *Aras*. Ce sont :

1° Au concile tenu, en 393, à *Cabarsussi*, par les maximianistes, dissidents du donatisme, *Augendus ARENSIS*, qui, absent ou infirme, donna mandat à son collègue *Anribonius Rabautensis*, de signer pour lui la lettre envoyée par l'assemblée à tout l'évêque africain; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. III, col. 848 et 850; Augustin, *Enarratio in psalmum XXXVI*, sermo II, 20, P. L., t. XXXVI, col. 381. Voir ci-dessus, col. 394, au mot ANRIBONIUS, 1.

2° A la conférence tenue à Carthage, en 411, entre les catholiques et les donatistes, deux délégués de ce dernier parti, *Donatus episcopus ARENSIS* et *Secundus episcopus ARENSIS*. Le premier, à l'appel de son nom, déclara qu'il n'y avait pas de catholiques parmi les fidèles soumis à sa juridiction : *tradiiores in plebe mea non habeo*. Le second se borna à dire, semble-t-il, qu'il n'avait pas de compétiteur dans son diocèse : *adversarium in plebe mea non habeo*. *Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c, ccc et ccviii; Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 150, 160, 270, 274; P. L., t. XI, col. 1338, 1347.

On est d'accord pour penser qu'un de ces évêques schismatiques avait son siège à Tarmount, en Maurétanie Sitifienne. Il n'y a pas apparence que le second y résidât également. Par suite, nous devons admettre l'existence d'une autre localité du même nom. Peut-être d'une troisième, à cause d'*Augendus*, du concile de *Cabarsussi*. En tout cas, comme on n'avait guère convoqué à cette dernière assemblée que les représentants de la Proconsulaire, de la Byzacène et de la Tripolitaine, les plus grandes probabilités sont pour que *Augendus* appartint à l'une de ces provinces. Voir ci-dessus, t. I, col. 783.

Quoiqu'il en soit, et sans nous attarder aux hypothèses dépourvues de preuves, qui revendiquent une *Aras* pour la Proconsulaire (Hardouin dans Tissot,

Morcelli, Gams) et pour la Byzacène (Morcelli, Gams et Toulotte), un document certain assigne à la Numidie une ville de ce nom : c'est une épitaphe de Lemta (*Leptis minor*), en Byzacène, qui commémore un soldat de la III^e légion, *defunctus in pugna sub Lucilio centurione inter Aras et Vatar; Corp. inscr. lat.*, t. VIII, p. 2318, n. 22899. *Valari* correspondant presque certainement à Fedj es Siouda, au sud-ouest de Souk Arrhas (*Thagaste*), et de Mdaourouch (*Madauros*), sur la frontière même de la Proconsulaire et de la Numidie, la seconde *Aras* doit être cherchée dans cette région. L'identification avec une localité moderne n'a pas encore pu être réalisée.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, p. 906, 2125, 2158, 2318. — *Thesaurus linguae latinae*, t. II, au mot *Ara*, col. 389. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. I, p. 82-83. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, Annot. p. 643, 654. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 405, aux mots *Ara* I et II, *Arae* II. — Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1884-1888, t. II, p. 416-417, 772, 781. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 82, 85, 92, 94; *Trésor de chronologie*, 1889, col. 1865, 1868, 1871, 1872. — E. Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891, p. 224. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Byzacène, p. 56; Maurétanies, p. 42, 191. — De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, t. I, p. 610. — *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896, p. 226-227. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1897, p. 380, n. 67. — Dessau, *Ara* 3, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. II, col. 339. — Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*, Paris, 1902, p. 47, n. 8. — S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris, 1911, feuilles XVIII, Souk Arrhas, n. 478 et XXV, Msila, n. 10; voir aux Additions: *Inscriptions latines de l'Algérie*, Paris, 1922, carte. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 179, 377, 402. — Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, 2^e édit., Paris, 1912, p. 617. — Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 70, au mot *Arae*.

AUG. AUDOLLENT.

1. ARASON (GUDMUND ou GVEND), bienheureux islandais, évêque de Holar (1203-1237), fils illégitime du chef courageux Ari Thorgerisson, naquit en 1160. Après la mort de son père à la bataille de Ryðsköl (Norvège) en 1166, Gudmund fut élevé par son oncle, le prêtre Ingimund. Ordonné sous-diacre en 1174 et diacre en 1175, Gudmund se montra d'abord opiniâtre, capricieux et violent. Devenu boiteux, en 1180, à la suite d'un accident pendant un naufrage, il se distingue dorénavant par sa piété. Il est ordonné prêtre par Brand I^{er}, évêque de Holar, et dessert successivement les cures de Hof, de Miklabæ (1186-1188), et de Vellir (1189-1196). Son zèle et sa charité ne connaissent pas de bornes. Il étudie beaucoup et forme de jeunes prêtres dans sa maison. On l'accuse cependant de dilapider les biens de l'église de Vellir, et l'évêque lui fait rendre l'héritage du prêtre Ingimund en faveur de l'évêché de Holar. Sur la prière de ses paroissiens, Gudmund reste à Vellir, mais Thorstein, patron de cette église, se moque des reliques que Gudmund expose à la vénération du peuple et, bien qu'il fasse condamner Thorstein comme blasphémateur par le parlement, Gudmund doit quitter Vellir. Il fait de grandes tournées dans le pays et sa popularité est telle qu'on l'invite partout. Ses miracles lui valent déjà la réputation d'un saint. Même les hommes savants, tels que l'abbé Charles et le moine Cunulung, le reçoivent avec des honneurs inusités, lorsqu'il visite l'abbaye bénédictine de Thingeyrar. Vers 1179, son ami Rafn Sveinbjarnarsson, de retour de Cantorbéry, donne, paraît-il, à Gudmund une biographie de saint Thomas dont la vie lui servira désormais d'exemple. Cette même année (?) il devient

aumônier de Holbein Tumasson qui, d'accord avec son beau-frère Sigurd Ormsson, le fait élire évêque de Holar le 1^{er} septembre 1201, lors de la mort de l'évêque Brand I. Gudmund part avec Rafn Sveinbjarnarsson pour la Norvège, en 1202. Ils sont portés par le vent aux Hébrides, mais arrivent enfin en Norvège où ils sont bien reçus par le roi Haakon Sverresson. Gudmund est consacré évêque à Trondhjem (Nidaros), le 13 avril 1203, par l'archevêque Éric et retourne en Islande la même année. Il s'affranchit avec peine de la tutelle de Holbein Tumasson et de Sigurd Ormsson qui s'étaient chargés, dès l'élection de Gudmund, de l'administration des biens épiscopaux. En 1206, meurt le respecté Gissur Halsson, qui avait su maintenir la paix en Islande. Gudmund commence à réclamer l'immunité du clergé de la juridiction des cours civiles. L'évêque Paul de Skalholt essaye en vain de modérer le zèle de son confrère. L'opposition des chefs donne lieu à des combats, et Holbein Tumasson, que Gudmund a trois fois excommunié, est tué à Videnaes, le 8 septembre 1208. Gudmund se montre inexorable envers ses ennemis. Les chefs sont forcés d'intervenir pour mettre fin aux désordres que commettent ses partisans. Même les prêtres du diocèse prennent le parti des chefs et méprisent les excommunications de Gudmund. Une tentative de réconciliation faite au printemps de 1211 ne réussit pas. Sigurd Ormsson et Arnor Tumasson veulent garder l'administration des terres de l'évêché, en prétendant que Gudmund ne sait pas les gouverner. Celui-ci ne veut pas céder. À l'automne, l'archevêque Thore convoque Gudmund et les chefs à Trondhjem dans le but de régler leur différend. Il meurt lors de l'arrivée de Gudmund en 1214. Ce dernier ne revient en Islande qu'en 1218. À son retour il fonde une école à Holar. Des proscrits et des mendiants profitent de cette circonstance pour s'y établir. Arnor Tumasson chasse tous ces gens de l'évêché et emprisonne l'évêque à Aas. Il veut l'exiler; mais Gudmund est libéré par Eyolf de Flatœ, qui l'envoie dans une île lointaine. L'année suivante (1220), il reparait à Holar, et erre partout suivi d'une bande qui devient la terreur des paysans, qui s'en plaignent à Arnor Tumasson et à Sighvat Sturlasson. Ces derniers s'attaquent à l'évêque et à ses hommes lors de la dédicace de l'église de Helgastad. L'évêque est défait, mais on lui permet de se retirer chez Saemund Jonsson. En 1221, ayant appris qu'Arnor Tumasson était en Norvège, Gudmund retourne à Holar. Mais bientôt des querelles surgissent encore entre son entourage et les paysans. Tuma, fils aîné de Sighvat Sturlasson, persuade aux paysans de faire savoir à l'évêque qu'ils chasseront sa bande à moins qu'il ne se sépare. Gudmund préfère se retirer à l'île de Malmœ avec ses hommes, et Tuma s'empare de l'évêché. Les soldats de Gudmund retournent cependant, prennent Tuma à l'improviste et le tuent, malgré la défense de l'évêque (février 1222). Craignant la vengeance de Sighvat, père de Tuma, Gudmund se rend à l'île de Grimsoe, mais Sighvat y envoie son fils Sturla avec un grand nombre de soldats, et malgré la résistance héroïque des partisans de Gudmund, ils prennent l'évêque qu'ils envoient en Norvège. Gudmund s'adresse à l'archevêque Guthorm qui décide qu'il doit être déclaré suspens à moins qu'il ne reçoive une dispense du pape. Honorius III qui n'a pas approuvé la conduite de Gudmund, répondit, dit-on, à son émissaire : *si vult cedere, cedat*. Gudmund cependant retourne en Islande en 1226, et se rend avec la permission de Sighvat et de Sturla à Holar, en 1228. Il en est bientôt chassé par Kolbein Yuga, fils d'Arnor Tumasson, et lorsque les paysans se plaignent, plus tard, des mendiants qui suivent Gudmund partout, Kolbein les disperse et garde l'évêque en prison à

Holar de 1229 à 1231. Le roi Haakon et l'archevêque Sigurd de Trondhjem convoquent Gudmund et ses adversaires en Norvège, en 1232 et l'archevêque suspend Gudmund. Enfin Gudmund, Sighvat, et Sturka se réconcilient. En 1233 ce dernier va à Rome, où il se soumet à de dures pénitences pour s'être opposé à Gudmund. Celui-ci est faible et aveugle et ne peut plus conférer les saints ordres. Cependant il ne veut pas se démettre. Il meurt le 16 mars 1237 avant l'envoi même (le 11 mai) des brefs de Grégoire IX qui devaient le forcer à donner sa démission. On l'enterre à Holar, mais le lieu de sa sépulture est déjà inconnu en 1314, lorsque l'évêque Audun le Roux, à la demande du roi Haakon VI, trouve et transfère les reliques de Gudmund dans une châsse, qui lors de la peste de 1402 est ornée de quarante livres d'argent. Il n'a jamais été canonisé par Rome. Les bollandistes ne connaissent guère que de nom saint Godermundus. *Acta sanctorum*, febr. t. I, p. 3. Sa fête (*Gvendar dagr*) est célébrée le 16 mars.

SOURCES. — *Gudmundar Godha*, Histoire de Gudmund encore prêtre (1161-1202) écrite vers 1231 par son diacre Lambcar Thorgrifsson († 1249?). Le texte original se trouve dans G. Vigfusson, *Sturlunga Saga*, Oxford, 1878, t. I, p. 87-125. Texte plus récent dans *Biskupa Sögur*, Copenhague, 1858, t. I, p. 405-558. L'histoire de l'élection de Gudmund, telle qu'elle se trouve dans ce dernier texte (p. 471 sq.), fut traduite et commentée en anglais par G. Vigfusson et J. York Powell, *Origines Islandicae*, Oxford, 1905, t. I, p. 601-613. — *Hrafnssaga Sveinbjarnarsonar*, écrite par un ecclésiastique vers 1233. Texte dans *Sturlunga Saga*, t. II, p. 275-311 (traduction anglaise des p. 290 sq. dans *Origines Islandicae*, t. I, p. 613-615) et dans *Biskupa Sögur*, t. I, p. 659, 675. — *Gudmundarsögur byskups*, compilations dont il existe deux versions, l'une faite vers 1300 (*Resensbok I*), l'autre meilleure faite vers 1350 (*Resensbok II*), *Biskupa Sögur*, t. I, p. 559-618. — *Arons Saga*, écrite par un ecclésiastique, vers 1338. *Sturlunga Saga*, t. I, p. 312-347, *Biskupa Sögur*, t. I, p. 619-638. — *Gudmundarkvaedi*, poèmes sur Gudmund composé peu avant 1345 par Einar Gilsson, président du parlement islandais, dans *Biskupa Sögur*, t. II, p. 82-87. — *Gudmundardrápa*, poème écrit en 1345 par Arngrim (voir ce nom), plus tard abbé bénédictin de Thingeyrar († 1361). *Biskupa Sögur*, t. II, p. 187-201. — *Saga Gudmundar Arasonar Hólabiskups*, écrite aussi par Arngrim vers 1351. Compilation basée sur la *Frestssaga Gudmundar Godha* et sur les *Gudmundarsögur byskups*, avec des récits plus ou moins apocryphes ajoutés par Arngrim. — *Gudmundardrápa*, *Biskupa Sögur*, t. II, p. 202-220, vers composés en 1371 par Arni Jonsson, abbé bénédictin de Munkathverá (1371-1379). — Pour une critique de tous ces écrits voir Björn M. Olsen, *Um Sturlunga*, dans *Safn til Sögu Islands*, Copenhague, 1902, t. III, p. 224, 232, 254-304. — H. Paul, *Grundriss der Germanischen Philologie*, Strasbourg, 1901-1909, t. II, p. 714-716, 782, 784, 787, 794-795. — OUVRAGES *Diplomatarium Islandicum*, Copenhague, 1857, t. I, p. 321-332. — *Finnus Johannaues*, Copenhague, 1772, t. I, p. 355-361. — P. A. Munch, *Det Norske Folks Historie*, Christiania, 1857, 3^e part., p. 442, 820-837, 844 sq., 867 sq., 873 sq., 912. — W. P. Ker, *Life of Bishop Gudmund Arason*, dans *Saga Book*, Viking Club, Londres, avril 1907, p. 86-103. — J. Arnason, *Islandzkar Thodjsögur og Aefintyri*, Leipzig, 1864, t. II, p. 26, 27.

A. TAYLOR.

2. ARASON (Jop), évêque islandais, né en 1484. Consacré évêque de Holar en 1524, il fut le dernier évêque catholique de l'Islande. Arrêté et jugé sommairement par l'évêque luthérien Mateim Einarson, il fut décapité le 7 novembre 1550. Relâché sous le rapport des mœurs, Arason Jop résista cependant avec vigueur à l'introduction du protestantisme en Islande.

E. A. Wang, dans *Catholic encyclopedia*, New-York, 1907, t. I, p. 678.

L. GUGAUD.

ARASSUAHY, diocèse du Brésil, Arassuahy est une ville de 10 000 habitants, située dans la

municipalité du même nom. Son territoire a une superficie de 56 000 kilomètres carrés, et une population de 140 000 âmes. La ville est située sur les bords du fleuve Arassuahy et est renommée pour ses mines de diamants et autres pierres précieuses. Sa prospérité date de 1851. Sur les bords du même fleuve et du Jequitinhonha on trouve les villages importants de Theophilo Ottoni et Grão-Mogol.

Au point de vue administratif, la municipalité d'Arassuahy est renfermée dans l'État de Minas Geraes, département de Maoianna. Le diocèse de ce nom fut érigé le 25 août 1913. Son territoire fut détaché de celui du diocèse de Diamantina, qui, le 10 décembre 1910, avait subi une autre réduction par la fondation du diocèse de Montes-Claros. Une partie de ce territoire appartenait aussi au diocèse de Marianna qui avait été érigé en archevêché le 1^{er} mai 1906. Par un décret du Saint-Siège, le 2 avril 1914, la commune de Forta-Ceza, celle d'Aqua-Vermelha, et plusieurs villages ont été séparés du diocèse de Montes-Claros et ajoutés au diocèse d'Arassuahy.

Le premier évêque d'Arassuahy est Mgr Séraphin Gomez Jardim, né à Ohlos d'Agua, Bocayura, diocèse de Diamantina, le 7 septembre 1875. Avant son élévation à la dignité épiscopale, il était professeur au séminaire de Diamantina, et directeur du journal catholique *A Estrela polar*. Il a été élu évêque le 12 mars 1914, préconisé le 25 mai, sacré le 20 septembre, et intronisé le 4 octobre de la même année. La cathédrale est dédiée à saint Antoine de Padoue. Ce diocèse étant en voie d'organisation, nous n'avons pas encore des statistiques sur sa vie religieuse.

A. Moreira Pinto, *Apointamentos para o dictionario geografico de Brazil*, Rio de Janeiro, 1888, t. II, p. 190-191. — *Acta apostolica Sanctae Sedis*, 1914, t. VI, p. 1888. — *Anuario de Minas Geraes*, 1913, p. 280-283.

A. PALMIERI.

1. ARATA (FRANCESCO), né à Palerme, d'une famille génoise, d'après Pirro, à Messine, d'après Coleti (add. à Ughelli). Il fit ses études à Rome, où il eut pour maître le cardinal de Lugo, et y prit ses grades en théologie. Bientôt chanoine et vicaire général de Palerme, puis référendaire de la signature et protonotaire participant, il fut promu par Alexandre VII à l'évêché de Lipari, le 14 août 1663, et fut consacré le 27 décembre suivant. Très populaire à cause de sa grande charité, il mourut le 25 mai 1690.

Pirro, *Sicilia sacra*, 1733, t. II, p. 966. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, 1717, t. I, col. 788. — Lucenti, *Italia sacra*, 1704, col. 1241. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 947.

F. BONNARD.

2. ARATA (GIOVANNI-BATTISTA), théatin, né à Palerme, le 22 février 1621. Il embrassa la vie religieuse en 1636 et se distingua comme prédicateur à Naples, Bologne, Milan, Pérouse, Rome, où il mourut le 5 septembre 1696. Il fut procureur général de son ordre, et refusa l'évêché de Lipari, qui lui avait été offert par Alexandre VIII. Il a publié : *Orazioni sacre con una apologica in difesa dei regolari e loro stato, contro la nemica eresia*, Rome, 1658; — *La Bocca della verità all'orecchie ed ai cuori de' principi studiosi della clemenza*, Rome, 1669.

Giustiniani, *Gli scrittori liguri*, Rome, 1667, p. 315. — Oldoino, *Athenaeum ligusticum*, Pérouse, 1680, p. 310. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, Palerme, 1707, t. I, p. 323. — Cottone, *De scriptoribus venerabilis domus S. Josephi clericorum regularium urbis Panormi*, Palerme, 1753, p. 171. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1733, t. I, 2^e partie, p. 933. — Vezzosi, *I scrittori de' Cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 47-49.

A. PALMIERI.

ARATEUR (SAINT). Le nom d'Arator est le quatrième de la liste dans les fastes épiscopaux de Ver-

dun-sur-Meuse. Le premier historien de cette ville, Bertaire (ix^e siècle), nous rapporte que l'évêque de Verdun, saint Airy (vi^e siècle), avait découvert le tombeau de son prédécesseur Arator, ainsi que ceux des deux évêques qui l'avaient précédé, Maurus et Salvinus. Du temps de l'évêque Hatton, leurs reliques avaient été transportées à l'abbaye de Tholey. Elles étaient devenues un centre de pèlerinage et il s'y faisait beaucoup de miracles. Bertaire lui-même avait été témoin de plusieurs. Telle est la seule donnée ancienne que nous possédons sur saint Arateur. Des historiens plus récents, Laurent de Liège, Wassebourg et Roussel, ont discuté pour savoir à quelle époque il fallait le placer. Ils décidaient selon la date, 1^{er} ou 1^{re} siècle, qu'ils attribuaient au premier évêque de Verdun, saint Saintin. Aucun indice ne permet de prononcer. Il est probable que saint Arateur vécut au temps de l'invasion des Huns. Le diocèse de Verdun célèbre sa fête le 5 septembre.

Bertaire, dans Pertz, *Mon. Germ., Script.*, t. iv, p. 407. — Roussel, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, Paris, 1746, p. 26-29. — *Gallia christiana*, t. xiii, col. 1164. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. iii, p. 69.

A. HUMBERT.

ARATHIA, évêché de la Cappadoce dépendant de Césarée. Une notice épiscopale attribuée à Manuel Comnène (1143-1180), indique cet évêché comme dépendant de Césarée, Parthey, *Notit. graec. episcop.*, p. 102. C'est donc à tort qu'on a voulu voir dans Ἀραθία une corruption de Ἀριαρθία, puisque ce dernier évêché figure dans la même liste comme dépendant de Mélitène dans l'Arménie II^e, *ibid.*, p. 108. On ne connaît d'ailleurs ni l'emplacement d'Arathia ni aucun de ses évêques.

Parthey, *Notitiae graecorum episcopatum*, p. 102.

R. JANIN.

1. ARATOR (CATULENSIS) figure parmi les évêques catholiques de Maurétanie Césarienne, qui se rendirent à l'assemblée tenue à Carthage, en 484, sur l'ordre du roi vandale Hunéric; *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Mauretania Caesariensis, 48; Victor de Vita, édit. Halm, p. 69; *P. L.*, t. lviii, col. 274, 340. Voir CATULENSIS (*Ecclesia*). *Thesaurus linguae latinae*, t. ii, au mot Arator, col. 399. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. i, p. 413, au mot Arator II.

Thesaurus linguae latinae, t. ii, au mot Arator, col. 399. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. i, p. 413, au mot Arator II.

Aug. AUDOLLENT.

2. ARATOR, poète chrétien du vi^e siècle. Arator était originaire de Ligurie. Son père exerçait probablement le métier de rhéteur, qui, dans la décadence même de la culture, jouissait encore de tant de prestige. Arator le perdit de bonne heure et fut élevé par les soins de Laurentius, évêque de Milan, et d'Ennodius, le futur évêque de Pavie. Il fréquenta l'école du rhéteur Deuterius, pour qui Ennodius avait grande estime (cf. *Dictiones*, n. 8). Transplanté à Ravenne, il fut initié à la lecture des classiques par un neveu de son protecteur Ennodius, Parthenius, qui lui signala aussi l'abondante inspiration poétique qu'il pourrait trouver dans les Écritures. *Ep. ad Parthenium*, v. 37 et 55. Devenu avocat réputé, Arator eut l'occasion de soutenir fort brillamment les intérêts des Dalmates devant le roi Théodoric en 526. Athalaric, successeur de Théodoric, le prit à son service (sans doute sur la recommandation de Cassiodore), et Arator obtint la dignité de *comes domesticorum*, puis celle de *comes privatarum*. Vers le même temps où Cassiodore se démettait de ses hautes fonctions pour se retirer au monastère de Vivarium, Arator renonça lui aussi aux honneurs du monde et reçut le sous-diaconat à

Rome, des mains du pape Vigile. C'est alors que, se souvenant des conseils de Parthenius, il conçut l'idée de composer un poème épique d'après les *Actes des Apôtres*. Un peu plus de deux siècles auparavant, Juvenecus avait déjà paraphrasé en vers les Évangiles. Avitus, l'évêque de Vienne, en Dauphiné, venait d'exploiter librement l'antique *Genèse*. Arator avait songé un moment à écrire des odes d'après les *Psaumes*, ou à utiliser, lui aussi, la *Genèse*. Finalement les *Actes* lui parurent une matière plus tentante (*Ep. ad Parthenium*, v. 73 et sq.). Le 6 avril 544, il présentait son manuscrit au pape en une séance solennelle où il en lut publiquement une partie. Peu après, les 13, 14, 15 et 16 avril, il en donnait une lecture complète devant un auditoire de prêtres et de laïcs dans l'église de Saint-Pierre-ès-liens. Puis il expédia le poème, avec une lettre en vers, à son ami Parthenius (*P. L.*, t. lxxviii, col. 245) alors *Magister officiorum*, en qui il se plaisait à saluer son meilleur guide dans les choses de l'esprit.

La faveur que le *De actibus apostolorum* rencontra dès son apparition devait persister à travers tout le moyen âge. On relève la trace de manuscrits du poème au moins dans soixante-dix-neuf bibliothèques de bénédictins. À l'époque carolingienne, un certain Joannes Fuldensis didascalus n'hésitait pas à placer le *De actibus* au-dessus de l'*Énéide*, en tant que nourriture plus substantielle pour l'esprit :

*Virgilius paleas, frumentum praebebat Arator,
Hic mansura docet, ille caduca refert.*

(*Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi Carol.*, t. i p. 392). — Le *De actibus apostolorum* forme deux livres, de 1076 + 1250 hexamètres, précédés de douze distiques adressés à Florianus (sans doute l'abbé Florianus de Romani) et de quinze autres distiques dont le destinataire est le pape Vigile.

*Versibus ego canam, quos Lucas rettulit actus
Historiamque sequens carmine vera loquar
Alternis reserabo modis, quod littera pandit,
Et res si qua mihi mystica corde datur.*

(*Ep. ad Vigilium*, v. 20 sq.).

En fait Arator ne s'est pas astreint à suivre chapitre par chapitre le récit des Actes. Il en laisse tomber d'assez longues parties, et s'attache surtout aux épisodes qui lui permettent de mettre en relief le rôle de l'apôtre Pierre et de l'apôtre Paul. Sa méthode est celle-ci : d'ordinaire il fait succéder à de courts morceaux de son épique des explications d'un tour tout didactique où, sans négliger d'élucider les détails difficiles, il insiste sur l'interprétation allégorique, et, à l'occasion, sur la symbolique des nombres qui, paraît-il l'intéresser tout spécialement. Ce commentaire édifiant — car le *De actibus apostolorum* n'est guère autre chose — est écrit dans une langue qui n'est point malhabile et où se décèle la familiarité de l'auteur avec Virgile et Ovide, avec Lucain, Valerius Flaccus, Silius Italicus, Stace, Claudien, peut-être même avec Martial et Juvénal. Les métriciens y notent la fréquence de la rime, et une certaine monotonie dans la coupe du vers.

Les principales sources antiques sont les *Variae* de Cassiodore, les *Dictiones* et les *Poèmes* d'Ennodius, les dédicaces d'Arator, et une courte notice incluse dans les manuscrits. — ÉDITIONS D'ARATOR : Migne, *P. L.*, t. lxxviii, p. 45-246 (d'après H. J. Arntzen, 1769); A. Huebner, Nissae, 1853; G. L. Perugi, Venezia, 1909. — A CONSULTER : J. Schroedinger, *Das Epos des Arator De Actibus apostolorum in seinem Verhaeltnis zu Vergil*, Progr. Weiden, 1911. — A. Ansoerg, *De Aratore veterum poetarum latinorum imitatore*, diss. Breslau, 1915. — Max Manitius, *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie*, Stuttgart, 1891, p. 366-376; *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*,

(dans le *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, d'Iwan von Mueller, ix Bd.; 2 abt., 1 Theil), Munich, 1911, p. 162-167. — Martin Schanz, Carl Hosius et Gustav Krueger, *Geschichte der römischen Literatur* (dans le *Handbuch d'Iwan von Mueller*) iv^e Theil, 2^e Hefte, Munich, 1920, p. 391-394.

P. DE LABRIOLLE.

ARATUS, martyr. Voir PAUL (saint), martyr en Égypte, 18 janvier.

1. ARAUJO (DIOGO DE), ou **DIDACE DE LA CONCEPTION**, augustin, prieur du couvent de Notre-Dame de Grâce de Lisbonne. Il fut nommé évêque titulaire de Salé et coadjuteur d'Alexis de Meneses, archevêque de Goa, le 13 novembre 1915; mais il mourut pendant qu'il se rendait aux Indes.

F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, t. III, 2^e part., p. 674. — Manuel Caetano de Sousa, *Catalogo historico dos summos pontifices, cardeas, arcebispos e bispos portugueses etc.*, dans la *Collecção de documentos e Memorias da Academia real da historia portuguesa*, Lisbonne, 1725. — Visconde de Paiva Manso, *Historia ecclesiastica ultramarina*, Lisbonne, 1872, t. I, p. 96. — Tanni, *Eremiticae augustinianae pars altera*, Rome, 1875, p. 200.

Fortunato DE ALMEIDA.

2. ARAUJO (FRANCISCO), dominicain, né à Verin (Galice) de parents portugais, en 1580. Il fit profession au couvent de Saint-Étienne de Salamanque, et fut supérieur de divers couvents de son ordre, en particulier de celui de Saint-Paul de Burgos. En 1617, il était appelé à remplacer Pedro de Herrera à l'université de Salamanque. Il fut nommé évêque de Ségovie, le 3 janvier 1648, refusa l'évêché de Carthagène et, en 1658, se démit de son siège. Il mourut à Madrid, le 19 mars 1664, dans un couvent de son ordre, où il s'était retiré.

Il a publié : *Commentaria in Aristotelis Metaphysicam*, 2 vol., Burgos, 1617; Salamanque, 1631; — *Opuscula tripartita*, Douai, 1633; — *In primam, secundam et tertiam partem D. Thomae*, 7 vol., Salamanque, 1636-1647; — *Variae et selectae decisiones morales ad statum ecclesiasticum et civilem pertinentes*, Lyon, 1664.

Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, Lisbonne, 1747, t. II, p. 110 sq. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana*, 1672, t. I, p. 308. — Échard, *Script. ord. Praed.*, t. II, col. 609-11.

Fortunato DE ALMEIDA.

3. ARAUJO (JOSÉ MARIA DE), religieux portugais de l'ordre de Saint-Jérôme, nommé évêque de Pernambouc le 13 avril 1804, confirmé par Pie VII et sacré le 8 mars 1807. Le 21 décembre de cette année il prit possession de son diocèse, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, le 21 novembre 1808.

Araujo a publié : *Oracão funebre prégada das exéquias de D. João Francisco Nicolau Marin*, Lisbonne, 1803. — *Pastoral ao clero e fiers da sua diocese* (mai 1807), Lisbonne, 1807.

Lino de Monte Carmelo Luna, *Memoria historica e biographica do clero pernambucano*, Recife, 1857, p. 92. — F. de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, t. IV. — Cândido Mendes de Almeida, *Direito civil ecclesiastico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. I, 2^e part., p. 581. — Francisco Soares Mariz, *Instituições canonico-patrias*, Rio de Janeiro, 1822, p. 246, 247. — Pizarro, *Memorias do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1822, t. VII, p. 133. — Innocência Francisco da Silva, *Diccionario bibliographico português*, Lisbonne, 1860, t. V, p. 23.

Fortunato DE ALMEIDA.

4. ARAUJO (MANUEL DO MONTE RODRIGUES DE), évêque de Rio de Janeiro (Brésil). Né à Pernambouc, le 17 mars 1798, il fit ses premières études à Recife et les continua au séminaire d'Olinda, où on lui confia bientôt une chaire. Ordonné prêtre le 17 février 1822, il fut élu député à l'assemblée législative en

1837. Le 27 mai 1839, le gouvernement impérial du Brésil le présenta au siège de Rio de Janeiro. Confirmé par Grégoire XVI le 24 décembre de la même année, il prit possession de son évêché le 27 avril 1840 et mourut à Rio de Janeiro le 11 juin 1863. Il avait fait preuve d'une grande charité pendant son épiscopat, dotant son séminaire et divers instituts de charité et s'efforçant de secourir les pauvres de son diocèse.

Il publia en 1837 un *Compendio de theologia moral* qui eut plusieurs éditions et fut adapté au Portugal par Antonio Robert Jorge, Porto, 1853, 1858. On a encore de lui : *Elementos de direito ecclesiastico publico e particular*, Rio de Janeiro, 1857-1859; — *Collecção de pastores*, Rio de Janeiro, 1840, 1849.

Adolpho Bezerra de Meneses, *Galeria dos brasileiros célebres*, t. I (avec portrait). — Macedo, *Revista trimensal*, t. XXVI, p. 937-945. — Lino do Monte Carmelo, *Memoria historica do clero pernambucano*, p. 75, 76. — Conego Fernandes Pinheiro, *Bosquejo biographico* (publié après la mort d'Araujo) et *Revista trimensal (de Rio de Janeiro)*, t. XXVII, 2^e part., p. 193-217. — Cândido Mendes de Almeida, *Direito civil ecclesiastico brasileiro*, Rio de Janeiro, 1866, t. I, 2^e part., p. 562, t. II, p. VI, VII. — Innocência Francisco da Silva, *Diccionario bibliographico português*, Lisbonne, 1862, t. VI, p. 62 sq., 455. — Brito Aranha, *Diccionario bibliographico português*, Lisbonne, 1893, t. XVI, p. 272.

Fortunato DE ALMEIDA.

ARAUS (GUIRAUD D'), évêque d'Oloron (1425-1434). Son nom de famille est indiqué dans un acte notarié de 1433, publié par Menjoulet, *Chronique du diocèse et du pays d'Oloron*, 1864, I, p. 450, 512. Archives des Basses-Pyrénées, notaires d'Oloron, E. 1767. Cet évêque est omis par la *Gallia christiana*. Il fut promu à l'évêché d'Oloron, étant alors bachelier en droit et chanoine de cette église, par le pape Martin V, le 5 décembre 1425. Eubel, *Hierarchia*, t. I, p. 377; Clergeac, *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de la province d'Auch*, p. 130. Il est identifié par les auteurs récents avec Raymond-Gérard d'Orbinac, ou d'Orbinac qui figure à cette époque dans un document relatif à Sainte-Croix de Bordeaux et mentionné par la *Gallia christiana*, t. I, col. 1275; Dubarat, *Notices historiques sur les évêques... d'Oloron*, 1888, p. 31. Il avait été élu par le chapitre à l'encontre de la réserve pontificale, et il fut cependant confirmé dans son évêché. Précédemment curé de Gan (Arch. des Basses-Pyrénées, E. 1408), il figure dans divers actes notariés de 1426, 1428, 1432 et 1433 relatés par Menjoulet, notamment l'acte de foi et d'hommage par lui rendu à un prince qui joua un rôle important dans la guerre contre les Anglais, Jean de Foix-Béarn, lieutenant général de Charles VII en Languedoc, Menjoulet, *loc. cit.*; Archives des Basses-Pyrénées, E. 321. Son neveu Guirauton d'Araus fut son principal légataire et, à ce titre, il fit connaître au chapelain majeur et aux prébendiers des églises d'Oloron un legs fait par le prélat pour assurer trois obits à célébrer dans la cathédrale. Menjoulet, *loc. cit.*; Archives des Basses-Pyrénées, E. 1767. Son successeur fut pourvu le 1^{er} octobre 1434. Eubel et Clergeac, *loc. cit.*

L. GUÉRARD.

ARAUX (jadis Araus), Basses-Pyrénées, canton de Navarreux. Il y avait une abbaye laïque, vassale de la vicomté de Béarn. Paul Raymond, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, 1863, p. 8.

L. GUÉRARD.

ARAUZ Y DIAZ (JUAN DE), évêque de Guadix, au xviii^e siècle. La petite ville de Piedrahita, dans la province d'Avila, s'honore de l'avoir vu naître, le 4 janvier 1555. Tout jeune encore, il entra, le 12 mai 1572, chez les franciscains de la province observante de Saint-Jacques, dans leur couvent de

Salamanque. Après avoir été gardien dans différents monastères de son ordre, il en devint définitif. Le roi Philippe III le choisit comme son prédicateur et Philippe IV le présenta pour le siège épiscopal de Guadix, l'antique Acci, dans la province ecclésiastique de Grenade. Il en prit possession le 29 novembre 1624. Pendant près de onze ans et jusqu'à sa mort, il gouverna avec beaucoup de zèle le diocèse de Guadix, sans négliger sa cathédrale, qu'il combla de faveurs, lui procurant notamment de nombreuses reliques de saints. Parmi celles-ci, il existe un reste de lettre de sainte Thérèse, inédite jusqu'à nos jours et qu'on a publiée en 1922, à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de la sainte castillane, dans une revue (n. de janvier 1922) créée à cette même occasion, texte reproduit dans : *La Alhambra*, de Grenade avec commentaire. Arauz mourut à Guadix, le 16 août 1635. C'est pendant son pontificat que le clergé de Guadix fit le vœu de défendre le mystère de l'Immaculée Conception. Juan de Arauz a écrit quelques sermons, un entre autres sur sainte Thérèse, publié à Madrid, en 1615.

Pedro Suarez, *Historia del obispado de Guadix y Baza*, Madrid, 1696, p. 256-257. — Gil Gonzalez Davila, *Teatro eclesiastico de Valladolid*, fol. 614. — P. Thomas, *Cronica de S. Francisco*, provincia de Granada, t. II, c. XI. — Florez, *España sagrada*, t. VII, p. 54. — Joh. a. S. Antonio, *Bibliotheca universa franciscana*, Madrid, 1723, t. II, p. 124. — Sbaralea, *Suppl. ad script. ord. min.*, Rome, 1806, p. 389.

V. MARTINEZ.

ARAVATIUS. — Nom d'un évêque de Tongres qui, prétend-on, aurait vécu au V^e siècle. Selon toute vraisemblance, il doit être identifié avec saint Servais, évêque de Tongres, au IV^e.

Grégoire de Tours († 594), dans son *Historia Francorum*, II, 5, dans *Monum. Germ. hist., Script. rer. merov.*, t. I, p. 66-67, nous raconte le fait suivant : Le bruit s'étant répandu que les Huns allaient envahir la Gaule, Aravatus évêque (de Tongres), supplia Dieu que ce malheur fût épargné aux peuples. Pour être exaucé plus sûrement, il se rendit à Rome, où il pria longuement sur le tombeau du prince des apôtres. Enfin celui-ci lui fit savoir que le fléau de Dieu s'abattrait en réalité sur la Gaule, mais que lui, Arvais, ne serait pas témoin de ce désastre. Il devait se préparer à mourir sous peu. Rentré à Tongres, le saint fit ses adieux à sa cité épiscopale. Puis, il alla mourir dans une autre ville de son diocèse, à Maestricht. Les fidèles l'y enterrèrent non loin de la grand'route.

Dans le *Liber in gloria confessorum*, c. LXXI, le même historien parle encore d'Aravatus qu'il nomme cette fois évêque de Maestricht. Sa sainteté est attestée par ce prodige que jamais la neige, même quand elle atteignait aux alentours trois et quatre pieds de hauteur, ne couvrit son tombeau. On lui éleva successivement plusieurs oratoires en bois. Enfin l'évêque Monulf (seconde moitié du VI^e s.) construisit une grande église vraiment digne de lui.

C'est Adrien de Valois († 1692), dans la préface de *Rerum francicarum*, qui, le premier, a voulu faire distinguer Arvais de Servais. En effet, d'abord, les noms diffèrent et ne peuvent se rapporter au même personnage. Puis Arvais, d'après Grégoire de Tours, est mort avant l'invasion des Huns de 451, tandis que Servais est déjà signalé au concile de Rimini de 359. Ces deux raisons sont encore les seules alléguées aujourd'hui par les érudits allemands qui défendent le dédoublement, en particulier Br. Krusch. Ce dernier, republiant dans le t. III des *Script. rer. merov.*, deux anciennes biographies qui se basent presque uni-

quement sur Grégoire de Tours, les appelle des biographies *sancti Servatii vel potius Aravatii* (p. 83). C'est à la suite d'une translation de saint Servais, en 727, qu'on aurait, prétend-il, attribué à ce dernier ce que Grégoire de Tours raconte d'Arvais et fusionné les deux personnages.

La thèse contraire, défendue déjà par le bollandiste Henschenius dans les *Acta sanctorum*, mai t. VII, p. XXX-XXIV, est devenue, nous semble-t-il, la seule soutenable après les dissertations de Godefroid Kurth et surtout le *Pseudo-Aravatus* paru d'abord dans les *Analecta bollandiana*, t. XVI, 1897, puis, remanié, dans les *Études franques*, du même auteur, Paris, 1919, t. I, p. 139-159. Aussi des savants comme Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1915, t. III, p. 188, se sont-ils ralliés à la démonstration de G. Kurth.

Celui-ci prouve : 1^o que la tradition écrite tout entière ignore Arvais. Biographies, martyrologes, chroniques, listes épiscopales, etc., ne nous parlent que de Servais auquel elles attribuent les faits racontés par Grégoire de Tours.

2^o Que la tradition spéciale recueillie par celui-ci au sujet d'Aravatus est orale et qu'il ne l'a pas recueillie sur place, à Tongres ou à Maestricht, villes où vraisemblablement il n'a jamais été.

3^o Qu'il est assez naturel qu'ayant entendu prononcer *Sanctus Servatius*, il ait compris et retenu *Sanctus Ervatus* (aphérèse). Quant au changement du A en E, il ne doit pas surprendre. Saint Servais est appelé dans les sources du IV^e siècle, Σαρβάτιος (Athanasius) ou *Servatio* (Sulpice-Sévère). Grégoire a donc pu écrire *Aravatus* ou *Arvatus*.

4^o Que les Huns n'ont jamais passé par Tongres, mais que cette ville a été détruite lors de la grande invasion de 406 par les Vandales, etc. Comme dans d'autres cas, par transport épique, on a confondu d'autres envahisseurs avec les Huns, venus, d'ailleurs, les derniers (Voir un exemple très curieux dans Grégoire de Tours même, *In gloria martyrum*, c. XII).

5^o Que, d'une part, la tombe d'Aravatus se trouvant à Maestricht, et d'autre part, ce personnage d'Aravatus étant connu dans le peuple par le récit de Grégoire de Tours qui, au contraire, n'avait rien retenu de saint Servais, ce n'était pas Servais mais Arvais qui devait survivre et absorber son compétiteur.

E. DE MOREAU.

ARAXA, évêché de Lycie dépendant de Patara. Araxa était une ville de Lycie à une cinquantaine de kilomètres de la côte, près du Xanthos (Echen Tchai). C'est actuellement le petit village d'Euren, au pied du Kérindja Dag. Quatre de ses évêques nous sont connus. Théotime assista au premier concile de Constantinople. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 571. Léonce prit part à celui de Chalcédoine et en signa les actes. Mansi, *op. cit.*, t. VI, col. 578, 948; VII, 124. Théodore assista au concile in *Trullo*. Mansi, *op. cit.*, t. XI, col. 1001. Étienne condamna l'iconoclasme au second concile de Nicée. Mansi, *op. cit.*, t. XIII, col. 148.

Smith, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 188. — Le Quien, *Or. christ.*, t. I, col. 97-98. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 572; t. VI, col. 575, 948; t. VII, col. 124; t. XI, col. 1001; t. XIII, col. 148.

R. JANIN.

1. ARAXIUS, évêque d'Ibora, en Héléonopont, assista en 379, peu après le concile qui se tint cette année-là à Antioche, aux obsèques de sainte Macrine, sœur des saints Basile et Grégoire de Nysse; le monastère de celles-ci étant situé près d'Ibora, et Araxius étant clairement désigné par saint Grégoire comme l'évêque du lieu, il est hors de doute que son siège

était à Iborra, cette ville étant connue par ailleurs comme épiscopale. Araxius avait un successeur lors du concile général de 381.

S. Grégoire de Nysse, *Vita S. Macrinae*, P. G., t. XLVI, col. 993. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 533. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclési.*, t. IX, p. 572.

R. AIGRAIN.

2. ARAXIUS, évêque de Gadara, assistait au concile de Jérusalem tenu en 536 contre Anthime. Il y avait à ce concile deux évêques de Gadara, Araxius et Théodore; comme il existait aussi deux villes de ce nom, appartenant l'une à la Palestine première, l'autre à la Palestine deuxième, nous ne savons à laquelle des deux assigner Araxius. Il n'y a pas lieu de lire, à la place de Gadara, Gangres, comme le porte une variante, Gangres étant en dehors du patriarcat de Jérusalem, et ayant pour évêque en 536 un Théodore, présent au concile de Constantinople, non un Araxius.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collectio*, t. VIII, col. 1174. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 598.

R. AIGRAIN.

ARBACADAMA, ancien évêché du patriarcat d'Antioche. La *Notitia dignitatum* (édit. Bæcking, Bonn, 1839, p. 87, 88), document qui date du commencement du V^e siècle, place la garnison des *Equites Sagittarii* à Acadama, dans la province de Syrie. Le nom plus complet de cette ville paraît être Arbocadama ou Arbacadama. En effet, au concile de Nicée, en 325, assista Pégase évêque de cette localité, dans la Célésyrie. Gelzer, *Patrum Nicaenorum nomina*, Leipzig, 1898, p. LXI. Il est probable que cet évêché n'a pas eu une existence bien longue. En tout cas, il manque à Le Quien et la plupart des géographes, anciens ou modernes, passent complètement sous silence cette ville, dont la situation exacte est ignorée.

S. VAILHÉ.

ARBAT. Voir *ANDRONPOLIS*, t. II, col. 801.

1. ARBAUD (FRANÇOIS-ANTOINE), évêque de Gap (1823-1838). Né à Manosque, le 12 juin 1768, il fut ordonné prêtre à Nice, le 18 juin 1791, se réfugia en Italie peu après et rentra en France en 1797. Il fut successivement curé de Villeneuve (1802), professeur du grand séminaire de Digne (1809), vicaire général de ce diocèse (1811). Nommé évêque de Gap, le 13 janvier 1823, il fut sacré à Issy, le 6 juillet suivant, par Mgr de Latil, évêque de Chartres. Mgr Arbaud organisa le grand séminaire de Gap et le petit séminaire d'Embrun, rétablit les conférences et les retraites ecclésiastiques et publia, en 1826, ses *Ordonnances synodales*. Il fut un des premiers évêques français à signaler les dangers de certaines idées de Lamennais. Ses principes de théologie pastorale trop sévères firent éclater un conflit entre lui et les oblats de Marie établis dans son diocèse à Notre-Dame-de-Laus. Mais le supérieur de ceux-ci, le Père Guibert, futur cardinal et archevêque de Paris, finit par leur faire rendre justice. Mgr Arbaud, très dévoué à son diocèse, ne le quitta presque jamais jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 27 mars 1836.

Ami de la religion, t. IV, p. 150, 337; t. LX, p. 241-246; t. XLII, p. 385-389; t. LXXXIX, p. 36, 84-86. — Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, t. I, col. 536-537. — *L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la séparation*, Paris, 1907, p. 251. — Th. Ortolan, *Les oblats de Marie Immaculée durant le premier siècle de leur existence*, Paris, 1914, t. I, p. 272-281.

U. ROUZIÈS.

2. ARBAUD DE MATHERON (ANTOINE), était official du diocèse d'Aix, quand il fut nommé

évêque de Sisteron, le 17 juillet 1648. Il fut sacré à Aix, le 7 février 1649, par François de Grignan, archevêque d'Arles. L'acte le plus important de son épiscopat est la fondation du séminaire diocésain, à Manosque, en 1661. Ses diocésains se plaignaient qu'il abandonnât sa ville épiscopale pour résider à Lurs, où les évêques de Sisteron possédaient une maison de campagne. C'est là qu'il mourut le 25 mai 1666. Il y fut enseveli dans l'église du couvent des récollets qu'il avait fondé.

Gallia christiana, t. I, col. 504-505. — Albanès-Chevalier, *Gallia christiana novissima*, t. I, col. 772-773.

U. ROUZIÈS.

ARBAUMONT (LOUIS-MARIE MAULBON D'). Voir *JEAN DU SACRÉ-CŒUR*.

ARBE, en serbe Rab, île de l'archipel dalmate, allongée près du continent, dont elle est séparée par le canal de la Morlacca ou de la Montagna, entre l'île de Veglia, au nord, et celle de Pago, au sud. Sur la côte occidentale, à peu de distance du rivage, s'élève le gros bourg du même nom, renfermant un millier d'habitants, qui fut autrefois plus important, et pendant plus de treize siècles le siège d'un évêché supprimé en 1828, et uni à celui de Veglia. Gams, *op. cit.*, p. 425.

Le diocèse comprenait, avec l'île en question, environ le tiers nord de celle de Pago. Nous ne connaissons sa situation que par les rapports officiels que les évêques du XVIII^e siècle présentèrent aux congrégations romaines dans leurs visites *ad limina* et que Farlati a publiés. Ses origines sont tout à fait inconnues, et la première trace que nous en trouvons ne remonte qu'au VI^e siècle. En 530, ou 532, l'évêque Titius siégeait au concile provincial de Salone. Cette province ecclésiastique, dont Arbe dépendit longtemps relevait de l'empire d'Orient, mais l'influence grecque y fut toujours battue en brèche, même au point de vue liturgique. L'action de Rome s'y fit sentir sans cesse, comme dans le reste de la Dalmatie, pour neutraliser celle du patriarche de Constantinople, qui n'y fut jamais bien grande (ci-dessus art. *ANTIVARI*, col. 717), et l'on ne peut nullement affirmer que la liturgie grecque s'y soit jamais implantée. Les Yougo-Slaves, Serbes et Croates qui commencèrent la conquête de la péninsule des Balkans dès le VI^e siècle, se laissèrent sans doute gagner par la civilisation grecque, et furent convertis par des missionnaires byzantins, mais la possession des côtes et des îles leur fut toujours disputée, d'abord par les pirates, descendants des anciens Liburniens, qui y avaient établi leurs repaires, puis, à partir du IX^e siècle, sous les descendants de Charlemagne, par les marins de Venise, qui sous prétexte de mettre un terme à leurs courses, entreprirent la conquête des îles. Vers la fin du X^e siècle, la république se trouva assez forte pour continuer cette conquête, même contre l'empire croate qui touchait pourtant à son apogée. Les premiers évêques que nous rencontrons après Titius, Pierre en 986, Magius en 1018, accueillirent l'expédition que dirigeait le doge Pietro II Orseolo, et signèrent, avec lui, une convention qui acceptait son protectorat. A coup sûr, les rois de Croatie n'admirent pas cette situation, et, malgré les victoires que Farlati attribue sur eux aux gens d'Arbe, il est plus que probable que les évêques s'efforcèrent d'assurer leur indépendance en oscillant entre les deux puissances rivales. Quoi qu'il en soit, les Croates ne tardèrent pas à reprendre le dessus et, en 1062, l'évêque Drago faisait confirmer par le roi Pierre Crsimir IV la fondation de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre *in Valle*, qui devient promptement la principale du diocèse.

L'empire croate succomba bientôt sous les coups

des puissances voisines, et à la fin du XI^e siècle on voit apparaître les Hongrois dans la région. Le roi Coloman se rendit maître de la Dalmatie en 1097, et en 1111, il assista au concile de Zara. L'évêque Lupus y prit aussi part, et le diocèse se détacha peu à peu de la province de Salone pour faire cause commune avec le diocèse plus voisin de Zara. En 1145, le pape Eugène III érigea celui-ci en archevêché, et Arbe se rangea parmi ses suffragants. En 1177, l'évêque André tint son synode dont Farlati cite quelques décrets. Deux ans après, le même évêque participe au III^e concile général de Latran, tenu par le pape Alexandre III. Les conflits féodaux battent alors leur plein, et les évêques d'Arbe s'y empiètent comme les autres. Un procès pour les dîmes que Grégoire de Costizza eut avec les habitants de sa ville épiscopale fut réglé, en 1268, par une sentence du patriarche de Grado Angelo Maltraverso, qui s'intitule primat de Dalmatie. Les patriarches suivants s'interposent de temps en temps entre évêque et métropolitain. En 1287, le même Grégoire installe les disciples de Saint-François dans sa ville épiscopale à la place des bénédictins de Saint-Jean-Baptiste.

Au XIV^e siècle, ses successeurs changèrent plusieurs fois de suzerain, la Dalmatie passant d'un maître à l'autre. Ainsi en 1367. Chrysogone obtenait du roi de Hongrie, Louis d'Anjou, confirmation des privilèges de son Église, et en 1371, concession de plusieurs dîmes locales. La guerre de Chioggia qui commença cette année (ci-dessus AQUILÉE, col. 1133) enleva à Venise toutes ses possessions, et la Dalmatie passa à Ladislas, roi de Naples, puis à Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie. L'évêque Zudenigo de Zudenighi, qui gouverna quarante ans, sut préserver son diocèse des épreuves du grand schisme d'Occident; il n'était pas assez riche pour exciter les convoitises. Mais, de son temps, la situation politique se stabilisa et Venise, remise du désastre de la guerre de Chioggia, reprit les territoires perdus, et tout d'abord la Dalmatie, en 1409, qu'elle n'abandonna plus. Les papes, qui avaient pris l'habitude d'intervenir dans les nominations à l'évêché, durent, dès lors, faire sa part à la république, et toujours plus grande, jusqu'à ce que son choix devint prépondérant. Aussi les noms vénitiens dominent-ils dans la liste des évêques. La plupart sont des religieux qui se contentent d'un maigre revenu. Jean IV de Parenzo (en Istrie), figurait au concile oecuménique de Florence, en 1549. Son successeur Nicolo de Zara, obtenait du bienheureux Jean de Capistran, promoteur de la réforme de la stricte observance, l'établissement des nouveaux franciscains dans la ville d'Arbe (1445). Une bulle de Sixte IV fixait à douze le nombre des chanoines de la cathédrale (1472). L'évêque était alors Leonello Cheregato, de Vicence, serviteur illustre de la curie romaine, qui remplit, en son nom, plusieurs missions diplomatiques, notamment en France, sous le même pape et sous son successeur Innocent VIII. Il quitta du reste Arbe pour Trau, en 1487. Peut-être présida-t-il à la fondation, dans les faubourgs, du couvent de tertiaires de Saint-François, dont le chapitre de Saint-Jean de Latran accepta la protection en février 1484. Plus tard, en 1499, un autre quartier recevait des tertiaires femmes.

L'évêque le plus célèbre qui ait illustré Arbe, Vincenzo Negusanti de Fano, eut un pontificat de plus de cinquante ans et siégea dans deux conciles généraux, le V^e de Latran, dont il ne signa d'ailleurs que deux sessions, en 1515 et 1517, et le concile de Trente, en 1562-1563, dont il promulgua plusieurs décrets. En 1537, se trouvant à Venise, il conféra les ordres sacrés, y compris la prêtrise, à saint Ignace de Loyola, et à ses premiers compagnons. Son successeur, Biagio

Sideneo, fonda le monastère de Sainte-Justine, pour favoriser la vocation religieuse des jeunes filles de condition ordinaire (1547). De son temps, le vénérable Agostino Valier, évêque de Vérone, cardinal en 1583, fut chargé de la visite du diocèse, au nom du pape Grégoire XIII, et y entreprit la réforme (1579). Visite et réforme furent renouvelées en 1621, par l'archevêque de Zara, Ottaviano Garzadori, au nom de Grégoire XV.

Dès lors, il semble que le diocèse végète de plus en plus. Les évêques ne manquent pas aux devoirs de leur charge, mais on n'en peut apporter que quelques indices. Pasquale Ciconia, de Padoue, introduit le culte solennel du martyr saint Martin, dont il avait obtenu une relique insigne de la république de ce nom (1595). La réforme inculquée par le concile de Trente n'est pas négligée. Paul II Gaudenzio tient son synode en 1645, et en fait approuver les décrets par la congrégation romaine du Concile. Vincent II Lessio présente à la même congrégation un rapport officiel sur l'état du diocèse, lors de sa visite *ad limina* (1717). Le rapport fut renouvelé en 1757 par Jean Luc Garagnini.

Le dernier évêque Jean-Pierre Galzigna, dans un assez long pontificat (1795-1823), vit la domination française de Napoléon, puis celle de l'Autriche, héritière de Venise. On ne lui donna pas de successeur. L'évêque de Veglia fut chargé de l'administration du diocèse jusqu'à ce qu'il en devint l'ordinaire par l'union des deux sièges (1828). Le traité de Rapallo, entre l'Italie et la Serbie (1920), a fait passer le diocèse sous la domination de celle-ci.

L'église actuelle d'Arbe, ancienne cathédrale, est consacrée à Notre-Dame de l'Assomption. Elle est grande et belle, d'après la description qu'en donne Farlati. Les rapports officiels, indiqués ci-dessus, énumèrent parmi les douze chanoines, trois dignitaires : l'archidiacre, l'archiprêtre et le primicier; en outre, les auxiliaires : six prêtres mansionnaires, trois diacres, trois sous-diacres, six acolytes. La ville renferme trois couvents de franciscains et trois de femmes, dont deux de bénédictines, l'hôpital de Saint-Nicolas et deux prieurés : celui du *Corpus Christi* qui appartenait depuis le XVI^e siècle aux religieux de Saint-Antoine, et celui de Sainte-Catherine, d'abord de Saint-François, à l'extrémité du Champ de Mars.

En dehors de la ville, l'abbaye de Saint-Pierre *in Valle* avait passé au chapitre de Saint-Marc de Venise, et celle de Saint-Étienne *in Barbato* aux chanoines réguliers. Il n'y avait que deux paroisses dans la ville, et de simples chapelains administraient les sept bourgades de l'île d'Arbe. Le clergé était peu nombreux, et l'évêque Jean-Luc regrettait l'absence de grand séminaire. Son rapport, ainsi que celui de 1717, signalait la pauvreté et la décadence du diocèse. A cette dernière date, la ville comptait 70 à 80 maisons et 724 habitants; en 1757, 200 feux et un millier d'habitants. En somme, quatre à cinq mille âmes (la population actuelle d'Arbe), sur 300 kilomètres carrés à peine, ce n'était même pas le plus petit diocèse de l'Italie actuelle. On pouvait le supprimer sans peine.

LISTE DES EVÊQUES. Titius, 630 ou 632. — Pierre, 986. — Magus, 1018. — Drago, 1062. — Pierre II, 1072. — Grégoire, 1075. — Domanus, circa 1080. — Vitalis, vers 1086. — Pierre III, 1094. — Lupus ou Paulus vers 1097-1110. — Bonus III, transféré à Zara, en 1145. — André 1177, 1179, 1193. — Prodanus del Lauro, 1205-1212. — Venantius, 1216. — André II, 1220. — Jean, élu en 1225. — Jordanus, 1225-1238. — Paulus, 1239-1243. — Stephanus de Dominis, 1249-1258. — Grégoire de Costizza, 1258. — Georgius Ermolai, 1260-1289. — Matthaeus Ermolai, 1291. — Georgius II Ermolai, 1292, 1313. — Siméon *episc. Elen.*, 1313, 1315. — Franciscus de Philippo, 1321, 1329. —

Georgius III Ermolai, 1329, † 1363. — Chrysogonus de Dominis, 7 juin 1363 ; transféré à Trau, en 1372. — Zudenigo de Zudenighi, 3 novembre 1372, † 1414. — Marino Carnota, 11 février 1414, transféré à Trau en 1423. — Francisco de Florentia, 7 mai 1423, transféré à Capo-d'Istria (Justinopolis), en 1428. — Angelo Cavazza, 23 février 1428, transféré à Parenzo, 1432. — Jean, chanoine de Parenzo, 7 janvier 1433 ; transféré à Parenzo, 1440. — Matthaeus Ermolai, 11 avril 1440, † 1443. — Nicolas de Zara, évêque de Segni, transféré à Arbe, 24 juillet 1443, † 1447. — Giovanni Schaffa, 18 septembre 1540, prêtre de l'Église, † 1471. — Leonello Cherigati, familier du cardinal de Saint-Marc (Barbo, neveu de Paul II), 8 janvier 1472, transféré à Trau, vers 1483. — Alvisi Malombra, 19 janvier 1484, † 1514. — Vincenzo Negusanti, clerc de Fano, 1514, 20 novembre 1540, résigna en 1567. — Biagio Sideneo, 8 octobre 1567-1583. — Andrea Cernota, 8 août 1583, † 1588. — Pasquale Ciconia, 19 septembre 1588, † 1621. — Teodoro Georgii, 21 octobre 1621, † 1635. — Pierre IV Gaudenzi, 1636-1664. — Domnio Gaudenzi, 9 juin 1664, † 1695. — Ottavio Spader, 1696, transféré à Assise, 19 décembre 1698. — Antonio Rosignoli, 30 mars 1700, transféré à Nona, 27 novembre 1713. — Vincenzo II Lessio, 4 décembre 1713, transféré à Veglia, 2 octobre 1720. — Domnio II Zen, novembre 1720, † après février 1728. — Andrea Carlovitch, 13 décembre 1728, † 12 janvier 1738. — Pacifico Bizza, 19 mars 1739, transféré à Spalato, 17 janvier 1746. — Giovanni III Calebotta, 28 octobre 1746, transféré à Sebenico le 16 février 1756. — Giovanni-Luca Garagnini, 24 mai 1756, transféré à Spalato 5 juin 1765. — Giovanni Giurileo, 9 décembre 1765, transféré à Nona, 29 juil 1771. — Giovanni Maria Antonio de Ostia, 16 décembre 1771, meurt ou résigne en 1795. — Giovanni-Pietro Galzigna, transféré à Trau le 1^{er} juin 1795, † 26 décembre 1823. — Giovanni Ant. Sinitich, évêque de Veglia, administrateur. Le siège est uni à Veglia par bulle du 5 juillet 1828.

Farlati, *Illyricum sacrum*, Venise, 1775, t. v, p. 223-294, 624-639. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. viii, p. 830-837. — Gams, *Series episcoporum*, p. 394-395 et 425. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. i, p. 101 ; t. ii, p. 104 ; t. iii, p. 128. — Vivien de Saint-Martin, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1879, t. i, p. 188. — U. Chevalier, *Topobibliographie*, col. 196.

P. RICHARD.

ARBEDOC, scribe breton, connu par la compilation canonique, qu'il fit pour l'abbé Haël-Hucar. Peut-être faut-il rattacher ce scribe à l'abbaye de Landevenec. En tout cas, le manuscrit est conservé à la Bibl. Nat., sous la cote Ms. lat. 12021, et il est attribué au x^e siècle.

Herrmann Wasserschleben, *Die irische Kanonensammlung*, Leipzig, 1885, p. LXIX. — F. Duine, *Bréviaires et missels des églis. et abbay. bret.*, 1906, p. 81. — Et pour l'étude du nom : J. Loth, *Chrestomath. breton.*, Paris, 1890, p. 107 (Ar) et p. 109 (Bedeo).

F. DUINE.

ARBEL (JEAN-BAPTISTE), né à Bois d'Amont (Jura) le 12 juin 1775. D'une famille de commerçants, il allait conduire à Genève, chaque semaine, des voitures de bois ; pendant le trajet sur route, il étudiait mettant à profit ces demi-loisirs. Le curé de la paroisse le conseillait et surveillait ses progrès. A l'âge de seize ans, il décida de suivre sa vocation et entra au grand séminaire de Saint-Irénée, à Lyon. Ordonné prêtre en 1779, reçu docteur en théologie, il fut chargé du cours de philosophie au petit collège de Cuiseaux (Saône-et-Loire). Il fut ensuite vicaire à Septmoncel (Jura), à Coligny (Ain) et nommé, le 26 juin 1790, à la cure de Thoirlet (Ain). Ayant refusé de prêter le serment

civique, il devint suspect. Son zèle le porta à agir surtout sur ses confrères pour les éloigner du culte constitutionnel et le fit traduire devant l'administration du district d'Orgelet (Jura). On ne put lui arracher un désaveu de sa conduite. Sur le point d'être arrêté, il réussit à s'échapper, passa en Suisse d'où il fit de fréquentes incursions aux environs de la frontière pour visiter les catholiques demeurés fidèles.

Après la Révolution, il resta quelque temps à Remaufens comme curé, puis accepta la cure de Saint-Étienne à Roanne, fut nommé chanoine honoraire de la Primatie de Lyon, et mourut le 11 juin 1836.

Cl. Meunier, *Vie de M. Arbel, curé de Saint-Étienne de Roanne*, Roanne, 1838. — Sauzay, *Hist. de la persécution révolutionnaire dans le Doubs*, passim. — Rousset, *Dictionn. historiq. du Jura*, article Bois d'Amont.

M. PERROD.

ARBELAEZ (VICENTE), archevêque de Santa-Fé de Bogotá, en Colombie. Il naquit dans la paroisse de Saint-Vincent, le 8 mai 1832 et fit ses premières études à Marinilla, dans le collège de Saint-Joseph. Il passa ensuite au séminaire de Bogotá, où après avoir achevé ses études de théologie et philosophie, il reçut la consécration sacerdotale des mains de Mgr Emmanuel Joseph Mosquera, archevêque de Bogotá. En 1848 il fut appelé à la direction du collège de Saint-Joseph. Il fut nommé député et membre du Congrès national de Colombie et y défendit les droits de l'Église catholique avec tant de zèle que le délégué apostolique Mgr Mieczislas Léodochowski le proposa au Saint-Siège pour l'épiscopat. Le 19 juillet 1859, il fut nommé par Pie IX vicaire apostolique du diocèse de Santa-Marta, laissé vacant par la mort du dominicain Barnabé Roja. Le 11 février 1860, il reçut la nomination d'évêque titulaire de Maximianopolis et, le 25 mars de la même année, il fut consacré dans la cathédrale de Bogotá par l'archevêque Antoine Herran. Il s'établit dans sa résidence épiscopale d'Otana et commença bientôt la lutte contre le gouvernement révolutionnaire qui avait inauguré une politique de persécution. Dans sa lettre pastorale du 20 août 1861, il attaqua vivement les lois sur la main-morte. Le général Mosquera, chef du parti révolutionnaire, ordonna immédiatement son expulsion du territoire de la République. Il fut interné dans la petite île de Saint-André (Caraïbes), où il vécut au milieu des plus dures privations jusqu'au 15 août 1862.

Grâce à l'appui de quelques dames de la noblesse, il réussit à s'évader et se réfugia à Colon, où un riche prêtre du Chili, Victor Elizaguirre, lui fournit les moyens de se rendre à Rome et l'y accompagna lui-même. Il fut reçu très cordialement par Pie IX qui le nomma assistant au trône pontifical et, le 19 décembre 1864, coadjuteur de l'archevêque de Bogotá. Au commencement de 1865, Mgr Arbelaez retourna en Colombie et resta quelque temps à Antioquia puis se rendit à Bogotá. Le 18 octobre 1866, il fut expulsé de nouveau par ordre du général Mosquera et retourna à Rome.

A la suite du coup d'État du 23 mai 1867, qui déposa le président et le dictateur de la République colombienne, les lois hostiles à l'Église furent abrogées, et Mgr Arbelaez rentra à Bogotá le 12 novembre 1867, et y fut reçu avec de grands honneurs. A la mort de Mgr Herran (6 février 1868), il lui succéda de droit. Le premier acte de son épiscopat fut la réunion du synode de la Nouvelle-Grenade qui avait été convoqué par son prédécesseur par lettre datée du 6 janvier 1868. Le synode se réunit le 5 juillet 1868, et y intervinrent les évêques de Panama, Dibona, Popayan, Medellín, Antioquia. Il se termina le 8 septembre. Ses actes furent approuvés par la Sacrée

Congrégation du Concile, le 27 juillet 1869, et promulgués par Mgr Arbelaez le 8 décembre de la même année. En décembre 1870, il réunit le synode diocésain qui promulgua les dispositions très utiles concernant la discipline ecclésiastique et l'administration du diocèse. Il donna ses soins à l'organisation du séminaire et s'efforça de cultiver de bonnes relations avec l'autorité civile, en protestant toutefois contre les lois qui portaient atteinte aux droits de l'Église. En 1873, il présida le second synode provincial de Colombie. De la congrégation des Rites il obtint la concession d'un propre pour son archidiocèse. Il visita presque toutes les paroisses de son diocèse, qui comprenait alors une partie de Santander et Tolima, et les états de Boyaca et Cundinamarca. Il réédifia le palais archiepiscopal et érigea à Chapinero une église dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Le nombre de ses lettres pastorales est de trente-six. Il eut à subir des oppositions violentes de la part d'un petit nombre de ses prêtres. Mais il les endura avec patience et générosité chrétiennes, et des enquêtes réitérées de la part des délégués apostoliques de Colombie montrèrent que les accusations portées contre lui n'étaient pas fondées. Sa mort eut lieu le 29 juin 1884. Le gouvernement colombien et la municipalité de Bogotà intervinrent officiellement à ses funérailles. Son cœur fut déposé dans une urne, qui se conserve dans la chapelle de Sainte-Élisabeth de Hongrie, dans la cathédrale de Bogotà. Sa lettre pastorale, datée du 12 avril 1884, et prénonçant sa mort prochaine, est un monument admirable de piété chrétienne.

Gonzalo Urive, *Obispos colombianos desde el tiempo de la Colonia hasta nuestros días*, Bogota, 1918, p. 18-39.

A. PALMIERI.

ARBÈLE, ville de la province d'Adiabène et métropole chaldéenne. Elle était située entre le Lycos (Grand Zab) et le Crapos (Petit Zab). C'est actuellement la petite ville d'Erbil (3700 hab.), à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Mossoul. Arbèle était célèbre dans l'antiquité par la victoire qu'Alexandre le Grand y remporta sur Darius (331 av. J.-Ch.) et qui lui valut les trésors du vaincu. Cependant certains auteurs, comme Strabon, *Geogr.*, xvii, placent la bataille au petit village de Gaugaméla, à 35 kilomètres au nord-ouest d'Arbèle. Josèphe, *Antiq. Jud.*, I. XX, c. iii, nous apprend que la reine d'Adiabène, Hélène, était une fervente prosélyte de la religion mosaïque au I^{er} siècle. La région fut assez vite convertie au christianisme et la persécution de Sapor fit de nombreux martyrs à Arbèle au II^e siècle, Sozomène, *H. E.*, I. II, c. xii. Cette ville semble être devenue métropole de bonne heure. Elle fut unie à Nisibe et à Mossoul au IV^e siècle. Les Romains ne la gardèrent pas longtemps et après sa conquête par les Perses, elle fit partie intégrante de l'Église chaldéenne.

Métropolitains d'Arbèle d'après Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 1299-1234 : Abrahamius, martyr sous Sapor. Jonadab, sous Chosroès II. Paul (628). Machiche (640). Jésusiab I^{er} (648). Georges I^{er} (après 650). Salibazacha. Siméon. Jean. Acha (764). Maramane. Jésusiab II. Rostamus, intrus. Nestorius (vers 800). Ebedjésus. Georges II. Titus (1176). Sébarjésus (1222). Denha (1266). Moïse (1282). Abraham (début du XIV^e siècle). Joseph (avant 1218). Adam (XV^e siècle).

Strabon, *Geogr.* xvii. — Joseph, *Antiq. Jud.*, I. XX, c. iii. — Sozomène, *H. E.*, I. II, c. xii et xiii; P. G., t. LXVII, col. 962-968. — Le Quien, *Or. christ.*, t. II, col. 1229-1234. — Smith, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 189.

R. JANIN.

ARBELLOT (FRANÇOIS), prêtre et historien français. Né à Saint-Léonard (Haute-Vienne), le 21 décembre 1816, mort à Limoges le 6 décembre 1899.

Ordonné prêtre le 22 décembre 1839, il avait été professeur au petit séminaire de Felletin (1839-1843), vicaire à Saint-Junien (1833-1847), à la cathédrale de Limoges (1817-1856), curé-doyen de Rochechouart (1856-1867) et enfin chanoine titulaire de la cathédrale de Limoges. Nous ne pouvons rapporter ici toutes ses publications, qui lui ont valu le titre bien mérité d'historiographe de l'Église de Limoges. Ce sont des monographies ou études archéologiques comme l'*Histoire et description de la cathédrale de Limoges*, 1853; des biographies locales dont un volume en collaboration avec Auguste Du Boys, parut en 1851, *Biographie des hommes illustres de l'ancienne province du Limousin*; et enfin des mémoires sur l'apostolicité, des Églises de France : *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des Églises de France*, 1855; *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des Églises de France*, 1860; *Manuscrit inédit des miracles de saint Martial* 1882 : *Étude historique sur l'ancienne. Vie de saint Martial*, 1889, etc. La plupart de ces travaux ont paru dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* et dans la *Semaine religieuse du diocèse de Limoges*.

L. Guilbert, dans *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin*, t. XLIX, p. 554.

A. LECLER.

ARBENT, prieuré. Arbent est actuellement une commune du canton d'Oyonnax, arrondissement de Nantua, département de l'Ain. Avant 1742, c'était une paroisse du diocèse de Lyon, archiprêtre d'Ambronay. De 1742 à 1801, elle appartenait au diocèse de Saint-Claude. De 1801 à 1822, elle rentra dans le diocèse de Lyon et, à partir de 1822, elle a été englobée dans le nouveau diocèse de Belley, dont elle fait encore partie.

Le village était dominé par un château fort, que firent bâtir les sires de Thoire-Villars, vers 1260, et qui passa plus tard à la famille Alleman. C'est là que naquit, vers 1390, le bienheureux Louis Alleman (t. II, col. 88).

Arbent possédait un ancien prieuré, dépendant de l'abbaye d'Ambronay. L'histoire en est fort obscure, un incendie ayant détruit, en 1744, le plus grand nombre des titres qui auraient pu servir à la constituer.

Ce prieuré était tout d'abord situé à 1 400 mètres au midi du village actuel, à l'endroit où se trouve encore un cimetière avec une chapelle en ruines. Le nom de *mostier* ou *moutier*, que l'on donne toujours à cet ensemble, ne laisse pas de doute à cet égard. L'église du moutier était sous le vocable de saint Laurent, tandis que l'église qui se trouvait au village actuel était dédiée à l'Assomption de Notre-Dame.

Les guerres du XVI^e siècle ayant anéanti l'ancien bourg, le titre de Saint-Laurent, et sans doute aussi le prieuré, furent transférés à l'église Notre-Dame. En 1764, à la suite du terrible incendie de 1744, une église nouvelle, dédiée à saint Laurent fut construite dans de belles proportions, c'est l'église paroissiale actuelle, qui selon toute apparence, était encore avant la Révolution le siège du prieuré.

Les seuls noms de prieurs que l'on connaisse jusqu'à ce jour sont ceux qu'énumère Guichenon : Perceval Du Planet, 1500. — Jacques de Bachod, prieur de Chalamont-en-Dombes, 1564. — Jean-Baptiste Cavet, 1593. — ... Maret... — Ferdinand de La Guiche, de la maison de Sivignon, 1650-1674.

Archives du Rhône, visite du cardinal de Marquemont, du 28-29 août 1613; visite de Mgr Camille de Neuville du 6 septembre 1655. — Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny et d'Ainay*, p. 1012. — Dehombourg, *Archives du Bugy*

t. 1. — Guigue, *Topographie historique du département de l'Ain*, Trévoux, 1873, p. 10.

L. ALLOING.

ARBEO. Voir ARIBON.

ARBERG (CHARLES-ALEXANDRE, comte d'), de Vallengin et du Saint-Empire, dernier évêque d'Ypres (1786-1801), appartenait à une famille de haute noblesse, originaire de Suisse et dont les membres passèrent au service de l'Autriche. Plusieurs de ses parents occupèrent des grades élevés dans l'armée autrichienne et contribuèrent à faire sa fortune dans l'Église. *Biographie nationale* (de Belgique), t. 1, col. 261-3. Il était chanoine de Liège, lorsqu'il fut créé, le 19 septembre 1785, auxiliaire de l'évêque van Hoensbroeck, avec le titre d'évêque *in partibus* d'Amyzon. Le 9 avril suivant, il était transféré au diocèse d'Ypres. Il n'est connu que par le mandement audacieux du 17 décembre 1789, dans lequel il célébrait la victoire des Belges révoltés contre Joseph II, « qui a violé ses engagements envers le peuple ». Il prescrivait pour le dimanche suivant, 20 du même mois, une messe solennelle et un *Te Deum*, pour remercier Dieu des bienfaits dont il avait comblé les Belges en leur permettant « de secouer le joug de l'Autriche et le prier qu'il daigne achever son ouvrage ». Il accepta sans trop de peine la Révolution et la domination françaises, mais dut déchanter lorsque le Directoire déporta en masse les prêtres belges après le 18 fructidor 1797. La politique de Bonaparte le trouva docile à accepter la suppression de son évêché en préambule du concordat et il résigna le 8 décembre 1801. Il rentra dans l'obscurité : la faveur dont jouissait auprès du nouveau maître son neveu Charles-Philippe, le chef de la famille qui était passé de l'armée autrichienne à l'armée française, lui procura sans doute une retraite honorable. Charles d'Arberg mourut le 10 mai 1809, pendant que son neveu se faisait le geôlier des Bourbons d'Espagne au château de Valençay.

Gams, *Series episcoporum*, p. 252. — Battandier, *Annuaire pontifical*, 1916, p. 355. — Mandement de Mgr Charles-Alexandre d'Arberg, évêque d'Ypres, du 17 décembre 1789, plaquette de 8 pages à la Bibliothèque nationale (Mp. 2997). Il est adressé : à tous les fidèles de notre diocèse hors la domination française.

P. RICHARD.

1. ARBERT, archevêque d'Embrun, assistait vers 853 à l'assemblée de Sermorens (*Salmoriga villa*), où fut réglé un conflit entre Agilmar, archevêque de Lyon et le comte Wigéric, lequel fut contraint de restituer à Agilmar les biens qu'il lui avait pris. Arbert est qualifié, dans la pièce, d'*episcopus*, bien que le titre d'archevêque ait été déjà porté par quelques-uns de ses prédécesseurs. D'Achery, *Spicilegium*, t. XIII, p. 263-4.

Gallia christiana, t. III, col. 1066. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. 1, p. 292.

R. AIGRAIN.

2. ARBERT I, évêque d'Avignon de 1081 à 1094, n'est mentionné que dans trois documents authentiques : en 1081, il paraît comme conseiller dans une donation, faite au monastère de Saint-André, près d'Avignon, par Armand Guillelmi, de Rochemaure ; en 1088, il est témoin (du côté de l'abbé de Saint-André de Villeneuve) dans l'acte, par lequel Raymond, comte de Toulouse, confirme à Pierre, abbé du monastère de Saint-André le *Podium Anddonense*, où est construit son monastère, et la villa des Angles (*de Angulis*) ; enfin, il est connu par une lettre que lui adresse le pape Urbain II, vers 1090, en faveur des religieux de Lérins, auxquels il voulait enlever l'église de *Sancti Thomae de Castro Laurata*. Il mourut probablement vers 1094.

J. SAUTEL.

3. ARBERT II, évêque d'Avignon de 1095 à 1120, a été longtemps considéré comme le même personnage que le précédent ; mais la découverte de pièces officielles, mentionnant, en 1094 et 1095, Gibelin archevêque d'Arles comme administrateur de l'évêché d'Avignon, ne permet plus cette identification et nous oblige à admettre l'existence d'un second Arbert, qui fut évêque d'Avignon vers l'année 1096.

En effet, une bulle du pape Urbain II (18 septembre 1096) confirme un acte épiscopal de cet Arbert qui avait reconnu à Rostang, prévôt de sa cathédrale, et à ses frères les chanoines, toutes les donations de ses prédécesseurs à Tarascon, à Morières, au pont de Sorgues, à Courthézon, à Entraigues, etc. La même année, une entente est signée à Graveson, sous l'autorité de Gibelin, entre l'abbé de Montmajour et l'évêque d'Avignon, après de longues discussions et d'interminables querelles. En 1100, une bulle du pape Pascal II ordonne à Arbert de restituer aux frères de Lérins l'église de Saint-Thomas au château de Laurade.

Ses libéralités furent nombreuses : en 1100 (avant le 14 août), avec le consentement de Gibelin, archevêque d'Arles, et de Rostang, prévôt de la cathédrale, il donne à l'abbé et aux moines de Saint-Rémy de Reims l'église paroissiale de Saint-Rémy-en-Provence ; puis le 23 décembre 1102, à l'abbé de Lérins, l'église de Saint-Pierre de Châteaurenard avec le cimetière, ensuite au monastère de Saint-André (sur le mont Andaoon), l'église de Saint-Agricol de Albaret avec ses prémices, dîmes, oblations et cimetière. Mais ces actes émeuvent le chapitre, qui obtient de son évêque en 1104 une promesse, par laquelle il s'engage à ne plus rien donner à n'importe quel monastère, ni à personne, des biens des églises et de l'évêché, *nisi cum precibus nostris et gratuito consilio*.

En 1107, il règle avec Pons, abbé de Lérins, les différends survenus au sujet des églises de la Laurade et de Saint-Honorat de Châteaurenard (cession de la dime de la seigneurie de Châteaurenard). La même année, son nom paraît dans la lettre du pape Pascal II qui invite les évêques du Midi à sévir contre le comte de Toulouse (6 février), ainsi que dans trois actes, qui terminent quelques difficultés d'ordre ecclésiastique (8 février, 10 février, juillet), puis dans les décrets du concile, tenu à Sorgues pour l'élection de Béranger, chanoine de Saint-Ruf, à l'évêché d'Orange (27 août).

De 1107 à 1119, il lutte avec les évêques du voisinage pour la paix de l'Église : en 1107, il met fin avec l'évêque d'Orange aux difficultés survenues entre les chanoines d'Avignon et les moines de Saint-André ; en 1110, il règle un différend en faveur de ses chanoines, lésés dans leurs propriétés au mont *Levenicus* ; en 1113-1114, il porte un jugement avec Eustache de Valence et Hismion de Die pour sauvegarder les intérêts du monastère d'Aniane ; en 1117, il confirme les donations faites par ses chanoines à l'évêque de Fréjus ; en mars 1118, il est présent à un accord entre Foulque, archevêque d'Aix et Pierre, abbé de Montmajour ; enfin, en 1119, il notifie la sentence rendue par l'archevêque de Lyon et l'évêque de Grenoble, chargés par le pape Pascal II de terminer la querelle, commencée depuis longtemps entre les chanoines réguliers de Notre-Dame des Doms et les chanoines réguliers de Saint-Ruf : à son retour de Lyon, il arrangea en faveur des premiers des différends au sujet de moulins et de dîmes. Entre temps, il avait reçu à Avignon le pape Gélase II (16 décembre 1118), et avait accepté les limites établies par le pape autour de Saint-Gilles.

Il mourut probablement en 1120, le 4 mars (nécrologe de Saint-Rémy, du XII^e siècle) ou le 9 mars (inscription de Maguelonne). Son nom paraît encore après cette date dans quelques actes du pape Callixte II qui confirment à Odon, abbé de Saint-Rémy, près

Reims, les biens concédés à son monastère par « Arbert, évêque d'Avignon. »

Chanoine Albanès, *Gallia christiana novissima*, 1920, t. vii, col. 46-47, et 48-60. — Archives de la ville de Reims, *Cartulaire de Saint-Remy*, fol. 42; — de Vauluse, G. *Chapitre Métropolitain*, 27, fol. 8, 12, 13, 36, 38. — Bouche, *Histoire de Provence*, 1674, t. ii, p. 94. — *Cartulaire de Lérins*, fol. 118, 154; — Fantoni-Castrucci, *Istoria della città d'Avinione e del Contado Venesino*, Venise, 1678, t. ii, p. 305-306, 391. — Deloche, *Mem. Acad. Inscript. et Belles-Lettres*, t. xxxiv, p. 110-111, 117-118, 120-121. — Devic-Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. ii, p. 352-353; p. 744, 762-764; — Duprat, *Cartulaire de Notre-Dame-des-Doms*, en cours de publication, p. 16-120, n. 16, 24, 25, 27, 60, 61, 77, 78, 79, 87, 108, 109, 110, etc. — *Gallia christiana nova*, t. i, p. 810, 911; instr., p. 140-141, n. 10, 12; t. iii, 189, n. 169; t. vi, 37-38, 439-440; — Fornery, *Histoire du Comté Venaissin et de la ville d'Avignon*, 1909, t. iii, p. 70-74. — Gams, *Series Episcop.*, p. 503. — Nougier, *Histoire chronologique de l'église, euesques et archevuesques d'Avignon*, Avignon, 1660, p. 41-42. — Suarès, *Avenio christiana*, 1648, ms. 8971, 38, 39, 41.

J. SAUTEL.

4. ARBERT, évêque de Turin, vers 1135. Dans les *Regesta* de Jaffé-Loewenfeld (t. i, n. 865) sont rapportés les décrets d'un concile de Pise tenu sous Innocent II, en 1135, et dont l'un porte la déposition de sept évêques, dont *Ubertus electus Taurinensis, propter officium ecclesiae neglectum*. Sagit-il de l'évêque Arbert? Celui-ci était certainement évêque consacré de Turin peu après 1135. En novembre 1136, il prit part à l'assemblée des prélats et seigneurs convoquée à Roncaglia par l'empereur Lothaire II et on a de lui un acte authentique d'une donation faite à l'abbé de Notre-Dame de Pignerol, le 29 novembre 1140. Il eut un long conflit avec le duc Amédée II de Savoie, au sujet des droits de son Église, conflit soumis, inutilement d'ailleurs, à l'arbitrage de Pierre, archevêque de Lyon. Il mourut un 13 novembre, et avait un successeur en 1143.

F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia*, 1898, *Piemonte*, p. 357. — Ughelli, *Italia sacra*, 1719, t. iv, col. 1045. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xiv, p. 32. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 824 (dates fautives).

F. BONNARD.

ARBETION ou **ARBITION**, évêque de Pharbaetis en Égypte (II^e Augustanmique), assistait en 325 au concile de Nicée. En 335, il prit part au concile de Tyr, où il demeura fidèle au parti d'Athanase et signa le *libellus* dénonçant la conjuration des eusébiens. Une variante de manuscrit l'appelle Alberion, forme unique retenue par Le Quien, bien qu'elle soit loin d'être la plus autorisée.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. ii, col. 692, 698, 1144; t. vi, col. 1133. — S. Athanase, *Apol. adv. arian.*, c. lxxx, lxxxvii, P. G., t. xxv, col. 392, 405. — P. L., t. lvi, col. 766. — Turner, *Ecclesiae occidentalis monum. juris antiquiss.*, t. i, p. 38-39. — Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaenorum nomina*, p. ix, 6, 7, 61, 80, 96, 120, 136. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. ii, col. 561-562.

R. AIGRAIN.

ARBieto (PLACIDO DE), cistercien espagnol, né à la Curruña, moine de Sobrado, où il reçut l'habit de l'ordre, le 4 novembre 1607. Il était docteur en théologie de l'université de Santiago, dans laquelle il prit le bonnet, après avoir professé vingt années consécutives au collège Saint-Bernard d'Alcala, avec beaucoup de succès. A l'enseignement de la théologie scolastique, il joignit une étude approfondie de la mystique pour l'avantage des saintes âmes dont il avait la direction. Il fut abbé de Sobrado, de Meyra, deux fois définiteur général et enfin abbé de Santa Ana de Madrid, où il mourut en 1664. Son corps, dit-on, y était conservé sans corruption à la fin du xviii^e siècle.

Il a écrit un *Epitome de la vida de la V. Madre Ana de Jesus, discipula de santa Teresa*, Salamanque, 1642. Il avait entrepris une traduction en espagnol des *Annales cistercienses* de Manrique, avec l'approbation et les encouragements de ce dernier; ce travail a disparu. Il fut chargé par son ordre de composer un *Curso de artes*.

Muniz, *Biblioteca cisterciense española*, Burgos, 1793, p. 32. — C. de Visch, *Bibliotheca scriptorum s. ord. Cist.*, Cologne, 1656, p. 281.

R. TRILHE.

ARBIGNY, aujourd'hui Arbigny-sous-Varennes (Haute-Marne), ancienne commanderie du Temple, au diocèse de Langres. Fondée au xii^e siècle, près du village, elle fut incendiée en 1312 et remplacée par un hôpital tenu par les chevaliers de Malte. L'hôpital fut supprimé au xvi^e siècle (avant 1579) et la commanderie fut unie à celle de la Romagne. On ne connaît que quelques noms de maîtres et commandeurs d'Arbigny : Simon, 1276; Guillaume de Belrame, 1293; Énard de Beaufremont, 1448; Louis-Victor de Folin-Villecomte, 1684.

Pistollet de Saint-Fergeux, *Recherches sur l'arrondissement de Langres*, 1836, p. 65, 503. — C. des F., *Aperçu sur les établissements religieux de la Haute-Marne avant-1789*, dans *La Haute-Marne*, revue champenoise, 1856, p. 310. — Roussel, *Diocèse de Langres*, 1875, t. ii, p. 466. — F. d'Arbigny, *Notice sur Arbigny*, dans *Bull. de la Société hist. et archéol. de Langres*, 1888, t. iii, p. 116. — A. Roserot, *Répertoire hist. de la Haute-Marne*, 1901, p. 34; *Dictionnaire topogr. de la Haute-Marne*, 1904, p. 5.

P. FOURNIER.

ARBOL Y DIEZ (ANTONIO), franciscain espagnol, évêque nommé de Ciudad Rodrigo. Né en 1651 à Torrellas (diocèse de Tarazona), d'une famille distinguée, cf. Argaiz, *Soledad laureada*, t. vii, p. 524. Fit profession chez les franciscains de l'observance régulière. Après plusieurs années consacrées à l'enseignement de la philosophie et de la théologie, il fut successivement gardien du couvent du Jesus de Saragosse, custode et provincial d'Aragon, commissaire visiteur des provinces de Valence et de Burgos, visiteur apostolique des couvents des Canaries au nom d'Innocent XII. Il fut également qualificateur de l'Inquisition d'Aragon. Philippe VI avait présenté, en 1720, à l'évêché de Ciudad Rodrigo qu'il ne voulut pas accepter. Ses nombreux ouvrages : hagiographie, théologie, mystique, ascèse, etc., souvent réimprimés au cours du xviii^e siècle et au début du xix^e occupent 38 numéros dans *Latassa*. Voici la liste rectifiée des principaux avec la date de la première édition :

HAGIOGRAPHIE : *Exemplar de religiosos en la... Vida de la V. madre Sor Jacinta de Atondo... Abadesa que fue del Convento de Santa Catalina de Zaragoza*, Saragosse, 1716, in-8°. — *Epitome de la... vida del V. P. Fr. Ignacio Garcia... fundador... del Seminario de Misioneros de la R. Observancia de S. Francisco de Calamocha en Aragon*, Saragosse, 1720, in-8°, portrait, suivi d'une série de sermons du P. Garcia. — *Novendial espiritual de Santa Orosia... Patrona de Jaca*, Saragosse, 1699, in-16 (avec une notice sur la sainte). — *Sudor milagroso de una Imagen de S. Francisco en el Lugar de Traid, Diocesi de Sigüenza*, Saragosse, 1714, in-8°. — *España Feliz por la... venida de Maria viviendo aun... a... Zaragoza... sobre el Pilar*, Saragosse, 1718, in-8°. — *Novenarios espirituales a Maria Santisima del Pilar... y a otros Santos reunidos en un tomo*, Saragosse, 1728, in-4° (posthume).

THEOLOGIE : *Selectae disputationes scholasticae et dogmaticae : De fide divina, augustinque Eucharistiae Sacramento et de revelationibus privatis*, Saragosse, 1702, petit in-fol. — *Manuale Sacerdotum sacris literis illustratus*, Saragosse, 1693, in-12.

MYSTIQUE : *Desenganos místicos a las almas... engañadas en el Camino de la perfección*, Saragosse, 1706, in-8°. — *Suivent Propositiones damnatae Jansenii M. Molinos et aliorum*, Saragosse, 1713, in-8°. — *Mística fundamental de Christo N.-S. explicada por el glorioso San Juan de la Cruz*, Saragosse, 1723, in-8° (Réimprimé à Barcelone en 1748, à Madrid, 1761).

SUR MARIE D'AGREDA : *Marianum Certamen Parisiense in favorem mysticae Civitatis Dei V. M. Mariae a Jesu de Agreda*, Saragosse, 1698, in-8°. — *Doxologium sacrum V. M. Mariae a Jesu de Agreda iuxta relata in Epilogo eius vitae ab Ilmo Samaniego scripto. Opus posthumum*, Grenade, 1738, in-8°.

TIERS ORDRE : *La Venerable y esclarecida Orden Tercera de San Francisco. Sus principios... leyes... y vidas prodigiosas de sus Santos*, Saragosse, 1697, in-8°. — *El Cristiano reformado... ejercicios que hacen los hermanos de la Tercera Orden, etc.*, Saragosse, 1714 (Refonte d'un ouvrage du P. G. Ferrer).

PRÉDICATION : *Lumen concionatorum ad annuntian-dum populis vitia et virtutes*, Saragosse, 1704, in-8°. — *Sermones humiles mystici et morales. Tomus I. De his... quae ad Monachos... attinent*, Saragosse, 1721, in-12.

ASCÈSE : *La familia regulada con doctrina de la Sagrada escritura, etc.*, Saragosse, 1713, in-8°. — *La Religiosa instruida*, Saragosse, 1717, in-8°. — *Vocacion eclesiastica examinada con las divinas escrituras, etc.*, Saragosse, 1725, in-8°. — *Estragos de la lujuria y sus remedios*, Saragosse, 1726, in-12 (posthume). Le P. Arbiol mourut à Saragosse le 31 janvier 1726.

Fr. Diego de Lucia, *El místico Candelero del Tabernaculo Parentacion... en las... Esequias del V. P. Fr. Antonio Arbiol, etc.*, Saragosse, 1726. — F. de Latassa, *Bibliotheca nueva de escritores aragoneses*, Pampelune, 1800, t. IV, p. 397-403. — Juan de San Antonio, *Bibliotheca universa Franciscana*, Madrid, 1732, t. I, p. 92-93. — R. A. Faci, *Aragon Reyno de Christo*, Saragosse, 1739, t. I, 2^e partie, p. 36, analyse une notice perdue d'Arbiol sur N.-D. de Tocon à Daroca. — Hurter, *Nomenclator literarius theol. catholicae*, Innsbruck, 1910, t. IV, col. 1019.

A. LAMBERT.

ARBOGA, ville de Suède, du län de Westerås, où furent tenus des conciles provinciaux, de la province d'Upsal, en 1396 et en 1474. Le premier, réuni dans l'église des saints Pierre et Paul sous la présidence de l'archevêque Henri, comptait parmi ses membres, outre l'évêque diocésain Nicolas d'Arosia (Westerås), ceux de Linköping, de Skara, de Strengnäs et de Wexjö. L'assemblée eut lieu le dimanche de *Laelare* (12 mars); dix canons furent promulgués, concernant les mariages en temps prohibé, la pénitence imposée aux meurtriers, aux incendiaires, la conservation des actes attestant des privilèges ecclésiastiques, etc. Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. XXVI, col. 807-810. Le concile de 1474 se tint dans l'octave de l'Épiphanie, sous la présidence de l'archevêque Jacques Ulfson d'Upsal, qu'entouraient les évêques d'Arosia, Linköping, Strengnäs, Wexjö, et le procureur de l'évêque de Skara; les canons, portés le 14 janvier, furent au nombre de 42. Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. XIII, col. 1444; Reuterdaahl, *Statuta synod. veteris Eccl. Sueogothicae*, Lund, 1841, p. 174-182. On ne sait si le concile annoncé pour le 24 juillet 1475 eut lieu.

Wenström, *De Conciliis Arbogensibus*, Upsal, 1836. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. VI, p. 1440; t. VIII (Hergenröther), p. 49-52.

R. AIGRAIN.

1. ARBOGASTE, onzième évêque de Chartres d'après le catalogue épiscopal, ce qui place son épiscopat vers 480. Nous ignorerions tout de la vie de ce prélat si nous ne considérions comme très vraisemblable et quasi certaine son identification avec un Arbogaste, petit-fils de celui qui se révolta contre

Théodose, fit proclamer empereur le grammairien Eugène et se tua à la défaite de celui-ci, en 394. Arbogaste, comte de Trèves, fut correspondant de Sidoine Apollinaire et d'Auspicius de Toul. Sidoine le louait pour sa belle latinité, qui, malgré les déclarations modestes d'Arbogaste, ignore les barbarismes et fait pénétrer la langue latine où les lois de Rome n'ont pu passer, conservant à la frontière les derniers vestiges des bonnes lettres. Arbogaste d'ailleurs n'était pas préoccupé que de latinité; il posait à Sidoine des questions sur les Écritures, et l'évêque de Clermont le renvoyait là-dessus à des prélats plus instruits, Loup de Troyes ou Auspicius de Toul. *Epist.*, IV, 17; édit. Mohr, p. 92-93. Arbogaste dut suivre ce conseil, car il nous reste d'Auspicius une lettre à lui adressée; mais il n'y est pas question des Écritures, et il est naturel que cette correspondance ne nous soit pas parvenue intégralement. Auspicius loue le comte de Trèves pour la noblesse de son père Arigius, pour sa dignité de vie, pour son courage militaire; par ses vertus de chrétien, le petit-fils est bien au-dessus de son fameux aïeul; Auspicius lui donne des conseils, entre autres celui de vénérer le pape Jamblique (l'évêque de Trèves), par les mains de qui Auspicius le voit déjà revêtu du sacerdoce. *Monum. Germ. hist., Epist.*, t. III, p. 135-137. Ce dernier trait ajoute encore à la vraisemblance de l'identification, déjà grande à cause de la rareté du nom, l'évêque de Chartres étant seul à le porter dans l'épiscopat de l'époque; Arbogaste une fois prêtre dut certainement, vu sa noblesse et l'usage du temps, être choisi pour l'épiscopat.

Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 423-425. — Allard, *Saint Sidoine Apollinaire*, p. 134-135. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. XVI, p. 250. — *Hist. litt. de la France*, t. II, p. 479, 548-550. — *Dictionn. d'archéol. chrét. et de lit.*, t. III, col. 1021. — Clerval, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, p. 3. — Manitius, *Geschichte der chrisl. lat. Poesie*, Stuttgart, 1891, p. 232-234.

R. AIGRAIN.

2. ARBOGASTE (Saint), évêque de Strasbourg et patron de ce diocèse (fête le 21 juillet). D'après une biographie du saint, attribuée à l'évêque Uto III (950-965), Arbogaste aurait d'abord vécu en ermite dans la solitude d'une vaste forêt près de Haguenau (à 30 kilomètres de Strasbourg). La tradition populaire a appelé cette forêt le *Heiligenforst* (forêt sainte) et désigne un chêne très vieux et très gros comme la place où le saint aurait prié de préférence. Peu à peu des disciples seraient venus et le saint aurait alors fondé l'église et le monastère de Surbourg. C'est là que le roi Dagobert vint le chercher pour l'élever à la dignité épiscopale. Comme évêque, le saint aurait ressuscité le fils du roi, blessé mortellement à la chasse par un sanglier. Uto ne dit pas de quel roi Dagobert il veut parler ni combien de temps dura l'épiscopat d'Arbogaste. Une tradition postérieure fait vivre le saint du temps de Dagobert II et n'assigne à la durée de son épiscopat que l'espace de cinq ans, de 673-678 (ou 679). Cette biographie ne mérite guère confiance au point de vue historique. Arbogaste, d'origine gallo-française comme son nom l'indique, a vécu au moins un siècle plus tôt. C'est ce qui ressort des anciens catalogues épiscopaux du diocèse. Le saint y apparaît comme le sixième évêque de Strasbourg et comme le deuxième prédécesseur d'Ansoald (ci-dessus, col. 504). C'est aussi vers le milieu du VI^e siècle que semble remonter l'inscription qu'on lit sur deux briques : ARBOASTIS EPS FECIT (= *Arboastis episcopus fecit*), dont l'une fut trouvée en 1766 et l'autre en juin 1908 du côté sud de la cathédrale. Cette trouvaille permet de conclure d'abord qu'il y avait dans le Strasbourg mérovingien une tuilerie placée

sous l'administration épiscopale et puis que l'évêque Arbogaste devait consacrer son activité à des travaux de construction. La tradition fait mourir le saint tout près de Strasbourg (à la Montagne Verte, maintenant faubourg de la ville). La belle église, élevée à cet endroit et consacrée par l'évêque Werner en 1069, fut détruite en 1530 sur l'ordre du magistrat luthérien de la ville et le sarcophage qui avait renfermé une partie de ses reliques servit d'abreuvoir jusqu'en 1610, où il fut racheté et transporté à Saverne. Les autres reliques du saint conservées à Surbourg disparurent dans les troubles de la guerre de Trente Ans. Bien que patron du diocèse de Strasbourg, saint Arbogaste n'y jouit pas d'une vénération bien populaire. Sur plus de huit cents églises ou chapelle publiques seulement treize sont consacrées à son nom, auxquelles il faut encore ajouter deux églises de Bade, qui avant la Révolution, avaient fait partie du diocèse de Strasbourg. Un pèlerinage local et assez fréquenté du saint se trouve à Goetzis, près de Feldkirch, dans le Vorarlberg (Autriche); il est déjà mentionné en 1473.

Acta sanctorum, juli t. v, p. 168-179. — A. Postina, *Ein ungedrucker Text der Vita des hl. Arbogast, Bischofs von Strassburg*, dans *Römische Quartalschrift*, 1898, t. xii, p. 299-305 (donne le plus ancien texte connu de la vie du saint, par l'évêque Uto, d'après un manuscrit du Vatican); cf. *Analecta bollandiana*, 1899, t. xviii, p. 191. — P. Wentzke, *Regesten der Bischöfe von Strassburg*, Innsbruck, 1908, t. i, 1^{re} part., p. 215-217, 385 (avec les remarques de L. Pfleger, dans *Historische Jahrbuch*, 1909, t. xxx, p. 818 sq.). — A. Postina, *Sankt Arbogast, Bischof von Strassburg*, Strasbourg, 1910 (on y retrouve le texte latin de la Vie par Uto III). — Gloeckler, *Saint Arbogast a-t-il vécu au VI^e ou au VII^e siècle?* (l'auteur, sans preuves sérieuses est pour le vi^e siècle), dans la *Revue d'Alsace*, 1911, t. xii, p. 107-115. — Ed. Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, 1909, t. i, p. 52-53 (ne donne qu'un résumé de la légende connue).

G. ALLMANG.

ARBOIS, prieuré (Jura). L'origine du prieuré de Saint-Just d'Arbois n'est pas historiquement connue. On croit trouver mention de son existence dans une charte de la fin du xi^e siècle par laquelle Hugues, archevêque de Besançon, confirme les droits de l'abbaye de Saint-Oyan-de-Joux (aujourd'hui *Saint-Claude*) sur l'église d'Arbois. Au spirituel, il relevait directement du Saint-Siège. Il était occupé par quatre religieux de l'ordre de Saint-Benoît, ayant à leur tête un prieur.

Le 3 juillet 1245, le pape Innocent IV, par une bulle datée de Lyon, le prend sous sa protection. Le 25 mars 1251, par une autre bulle, il interdit de construire aucune autre église, chapelle, oratoire, etc., sur le territoire d'Arbois sans le consentement du prieur. En juin 1265, Guillaume de la Tour, archevêque de Besançon, rend une sentence arbitrale relative à des droits curiaux au sujet de difficultés survenues entre le prieur et les familiers de l'église de Saint-Just. Le 21 mai 1258, l'abbé de Saint-Oyan-de-Joux promulgue une bulle d'Alexandre IV, datée de Viterbe, le 19 août 1257, obtenue par le comte Hugues de Bourgogne et la comtesse Alix, qui établit dans le prieuré un collège de religieux de Saint-Benoît et réunit à ce prieuré la cure, avec institution d'un vicaire chargé des fonctions curiales. Ce vicaire devait être pris parmi les membres d'une familiarité desservant l'église, ce qui donna lieu, par la suite, à de nombreux procès relatifs aux droits curiaux ou à des questions de préséance. Par une enquête du bailli d'Aval, faite en 1532, on voit que les religieux n'ont jamais été plus de quatre.

En 1328, l'archevêque de Besançon, Vital, unit au prieuré d'Arbois les prieurés de Ruffley (Jura) et d'Oysenans (Doubs).

Le prieur jouissait de nombreux droits seigneuriaux sur les environs et sur la ville même, où il percevait la dîme ecclésiastique qui était du onzième des fruits de la terre. En échange, il devait une *dosne*, ou aumône, à tous les habitants d'Arbois, riches ou pauvres, qui se présentaient pour la recevoir, le jeudi saint, d'une *miclotte* de froment et d'une écuelle de fèves, et le jour de la Saint-Martin d'hiver, d'un tiers de *channe* de vin. Cette *dosne* ayant prêté à des abus, plusieurs prieurs essayèrent de la racheter, ainsi, en 1582, pour huit muids de vin délivrés au magistrat pour en faire ce qu'il lui plairait; en 1592, pour *six-vingt francs* destinés à l'achat de linge pour l'hôpital; en 1595, pour *huit vingt francs*, etc. Le 10 novembre 1591, le prieur refusa la *dosne* de vin, puis céda devant les menaces de la foule, mais son vin fut trouvé mauvais et il s'en suivit une sorte d'émeute.

Les bâtiments du prieuré étaient assez considérables et touchaient à l'église Saint-Just. L'appartement du prieur était le plus beau de la ville et servait aux réceptions des grands personnages traversant le pays.

Le plus ancien des prieurs connus est Hugues qui exerça cette charge de 1190 à 1200 et qui souscrivit une charte pour l'abbaye de Balerne. Parmi les vingt-neuf autres, on peut citer les cardinaux Antoine Alberti, évêque de Maguelonne (1358-1364); de Cligny, suppléé par Guillaume de Beauregard, abbé de Saint-Oyan-de-Joux (1364-1370); Jean de Neufchâtel (1377-1380); puis Étienne Morel, évêque de Saint-Jean de Maurienne (1488-1499); Jean Raynaud de Rétau, évêque de Macarie (1526-1531); le cardinal Pierre de la Baume, évêque de Genève, puis archevêque de Besançon (1531) qui mourut le 15 juin 1584, à Arbois, au moment où il allait prendre possession de la vice-royauté de Naples; il fut inhumé dans Saint-Just et son chapeau de cardinal s'y voyait encore en 1791; Joachim de Poitiers, baron de la Ferté, chanoine de Besançon (1636-1658); Charles de Gorrevod, archevêque de Besançon, qui mourut à Madrid, en 1661 (1658-1659); l'abbé de Ganaches, nommé par Louis XIV, en 1705, mort à Rome, auditeur de Rote, en 1735; Louis François de Mornay, évêque de Québec (1735-1742).

En 1668, l'abbé de Chamilly, frère du maréchal de camp qui commandait le régiment de Lyonnais dans l'armée française chargée de la conquête de la Franche-Comté, étant prieur de Saint-Just, devint à cause de cela suspect à la population d'Arbois très attachée à l'Espagne. Il s'entremet d'ailleurs pour amener la soumission de cette ville au duc de Luxembourg et obtint que les nobles conserveraient leur épée après la capitulation; mais le traité d'Aix-la-Chapelle ayant rendu la province à ses anciens souverains, il dut s'enfuir nuitamment après maintes péripéties et se réfugia à Dôle, puis à Dijon (juin 1668). Revenu à Arbois, il dut en partir de nouveau secrètement, le 28 mars 1674, et n'y rentra qu'après la paix de 1678. En 1703, son frère ayant été nommé maréchal de France, le magistrat d'Arbois lui porta des compliments officiels, et, le 17 janvier, fit allumer un grand feu de joie sur la place publique et tirer une salve de trois canons qui éclatèrent au premier coup. Le 16 novembre 1709, son neveu, le comte de Chamilly, ayant été promu lieutenant général des armées du roi, on chanta un *Te Deum* en l'église de Saint-Just.

Le prieuré d'Arbois fut sécularisé en 1745; puis, le 13 mai 1780, une bulle de Pie VI le supprima définitivement et décida sa réunion à l'abbaye noble de Château-Chalon (Jura). Le 16 juin de la même année, Louis XVI donna son approbation tout en réservant les droits du prieur en charge, l'abbé de Courbouzon, droits qui ne devaient s'éteindre qu'à son décès.

À la Révolution, les bâtiments servirent aux bureaux de l'administration du district (1791); puis, ils furent vendus comme biens nationaux en l'an IV. Ils ont été en partie démolis depuis pour le passage d'une rue.

Archives d'Arbois; Archives du Jura, *Fonds d'Arbois et de Saint-Claude*. — Bousson de Mairat, *Annales historiques et chronologiques de la ville d'Arbois*, 1856. — Rousset, *Dictionnaire historique, etc.*, du Jura, article *Arbois*, 1870. — Dom Benoit, *Histoire de la terre et de l'abbaye de Saint-Claude*, 1892. — L. Stouff, *Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales*, 1899.

M. PERROD.

ARBOIS (PHILIPPE D'), évêque de Noyon, du 23 décembre 1349 au 3 janvier 1351, et évêque de Tournai, de cette dernière date au 25 juillet 1378. Il naquit à Arbois, petite ville du Jura, mais l'année de sa naissance resté inconnue. Les registres pontificaux du *xiv^e* siècle nous permettront de compléter quelque peu les renseignements sommaires contenus dans les notices sur ce personnage, pour la période qui précède sa nomination épiscopale.

En 1332, il est curé de Beuvry, localité située à quatre kilomètres de Béthune, et il possède un canonicat avec prébende à l'église Saint-Barthélemy de cette dernière ville. Plusieurs bénéfices lui furent conférés dans la suite par Jean XXII (1316-1334), Benoît XII (1334-1342), et Clément VI (1342-1352). N'en mentionnons que deux, parce qu'il les retint le plus longtemps, à savoir le décanat de Saint-Donatien de Bruges, à partir de 1335, et une prébende canoniale à Cambrai, depuis 1336. Il dut d'ailleurs, pour recevoir l'investiture de ces nouvelles dignités, renoncer aux bénéfices de Beuvry et de Béthune. *Lettres de Jean XXII*, par Arn. Fayen, t. II, 2^e partie, n. 3308, 3360, 3405, 3526, 3527. *Lettres de Benoît XII*, par Alph. Fierens, n. 91, 287, 303 et 308. *Suppliques de Clément VI*, par dom Berlière, n. 621, 684, 1158, 1250 et 1291.

Avant son élévation à l'épiscopat, Philippe d'Arbois nous apparaît comme ambassadeur du comte de Flandre, Louis de Nevers ou de Crécy (1322-1346) en trois circonstances.

En juin 1333, l'évêque de Liège, Adolphe de la Marck, avait vendu au comte de Flandre la ville de Malines. Jean III de Brabant protesta contre cette cession et se prépara à recourir aux armes. Jean XXII donna raison au duc. Pirenne, *Histoire de Belgique*, Bruxelles, 1903, t. II, p. 19-23. Or les registres de ce pape contiennent une lettre pontificale que le « maître Philippe d'Arbois, chanoine de Tournai, clerc et ambassadeur du comte Louis », devait remettre à son souverain. Jean XXII y déclare que le messager s'est bien acquitté de sa mission, mais il exhorte le comte à terminer l'affaire « par voie de justice ou de traité, à l'amiable », car le bon droit ne paraît pas être de son côté. Fayen, *op. cit.*, n. 3534. Dans la suite, le marché fut annulé par les parties et Malines devint définitivement une ville brabançonne.

En 1342 et 1343, Philippe d'Arbois est de nouveau mentionné comme ambassadeur auprès du pape. Dans une supplique adressée à Clément VI il s'intitule lui-même « envoyé de la part des Flamands qui sont hors de la Flandre à cause de leur fidélité ». Berlière, *op. cit.*, n. 352. Il a donc été chargé de représenter auprès du pape les intérêts de Louis de Crécy et des Flamands exilés en grand nombre par Jacques d'Artevelde. Aucun détail ne nous est fourni sur l'objet précis de cette seconde mission et sur ses résultats. On sait par ailleurs que Clément VI ne se fit pas faute de soutenir la politique française en Flandre, et que, par exemple, en octobre 1342, durant la mission de Philippe d'Arbois, il menaça les Flamands d'excommunication. Voir Kervyn de Lettenhove, *Histoire de*

Flandre, t. III, p. 279-280. Il y a par conséquent tout lieu de croire que ce dernier fut un des zélés collaborateurs de Philippe de Valois et qu'il usa de son influence auprès du comte de Flandre pour le maintenir dans la soumission vis-à-vis de son suzerain, et, malheureusement aussi, l'éloigner de plus en plus de ses propres sujets, entrés dans l'alliance anglaise.

C'est bien dans le même sens encore que s'exerce sa troisième intervention. Le roi de France se montrait favorable à une union matrimoniale entre le fils de Louis de Crécy, le jeune Louis de Male, et la seconde fille du duc de Brabant, Marguerite. En 1345, Philippe d'Arbois fut chargé par le comte de Flandre de négocier ce mariage, de concert avec un certain Josse de Hemsrode. Les pourparlers aboutirent et l'union fut célébrée à Paris. *Annales de Flandre* de P. d'Oudegherst, t. II, p. 476-477. Kervyn de Lettenhove, *op. cit.*, t. III, p. 316-317. *Cartulaire de Louis de Male*, t. II, p. 563; Pirenne, *op. cit.*, t. II, p. 122 et 163-164. Une lettre de Louis de Crécy à Clément VI nous apprend que Philippe d'Arbois avait aussi le titre de conseiller de Philippe de Valois. Celui-ci travailla beaucoup à Rome afin d'obtenir pour son protégé un canonicat à Notre-Dame de Paris. Mais Philippe, malgré son vif désir, n'arriva jamais à posséder une stalle à Paris. Berlière, *op. cit.*, n. 185, 621, 684. Firmin Coquerel, évêque de Noyon, étant mort le 4 novembre 1348, Clément VI romma à sa place Philippe d'Arbois, le 23 décembre de l'année suivante. Il n'y resta que quelques mois et, le 3 janvier 1351, le pape le transféra à Tournai en remplacement de Pierre de Foresta, promu lui-même à l'évêché de Paris. Eubel, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 373 et 489; Berlière, *op. cit.*, n. 1863 et 1864 et *Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes*, n. 191, 211, 212, 233, 247, 261, 274, 275, 286, 287, 296, 309, 325, 326, 345, 431, 889.

Depuis Philippe-Auguste, Tournai dépendait de la France. Ce siège avait une importance considérable aux yeux des souverains du royaume, car la juridiction de l'évêque s'étendait à la plus grande partie de la Flandre, notamment à Gand. Il est inutile d'insister ici sur la difficulté spéciale des rapports au *xiv^e* siècle — le siècle des Éperons d'Or — entre ces évêques, français de naissance et de cœur, et la grande majorité de leurs ouailles.

Peu avant la nomination de Philippe d'Arbois à Tournai, la peste y avait fait, au témoignage du chroniqueur Gilles-li-Muisit, environ vingt-cinq mille victimes, et, la même année 1349, à la suite de cette épidémie, qui s'abattit sur toute l'Europe, des flagellants en grand nombre étaient venus, surtout de Flandre, du Hainaut et du Brabant, en pèlerinage à Notre-Dame de Tournai. Gilles-li-Muisit, dans *Chroniques de Flandre*, t. II, p. 348-393; Kervyn de Lettenhove, *op. cit.*, t. III, p. 350-359.

Le même historien nous raconte que la joyeuse entrée de Philippe d'Arbois eut lieu le 22 janvier 1351 avec beaucoup de solennité et abondance très grande de nourriture et de bon vin. Philippe était généreux et aimait la magnificence. Gilles-li-Muisit, *op. cit.*, p. 416.

Les rapports du nouvel évêque avec Jean le Bon (1350-1364) et Charles V (1364-1380) paraissent avoir été aussi bons qu'avec Philippe de Valois. L'épisode suivant, dont nous ne voudrions pas cependant garantir l'exactitude absolue, marque bien le prestige de l'évêque et son influence sur le second de ces rois. En 1365, sous le gouverneur royal, Oudart de Renty, les impôts provoquèrent une redoutable émeute de la population. Le représentant royal se cacha toute une nuit à Notre-Dame. Le lendemain matin, « levez-que passa par le marché et le dict gouverneur quant et luy, et salua le peuple, puis monta en la maison de

ville, dicté la Halle, où étant parvenu, s'appuya sur la pierre près de lhuys de ladite halle et fit une belle prédication et remontrance au peuple, au moyen de quoi il apaisa la sédition, promettant qu'il obtiendrait du roi que l'impôt n'aurait pas de lieu ». Cousin, *Histoire de Tournai*, t. IV, p. 158, d'après un « commentaire des antiquités de Tournai »; Chotin, *Histoire de Tournai*, t. I, p. 325-329.

Philippe d'Arbois fut le conseiller de Louis de Male comme il l'avait été de Louis de Nevers. *Cartulaire de Louis de Male*, t. I, p. 487-489; Léop. Devillers, *Cartulaire des comtes de Hainaut*, t. I, p. 396-402, dans les public. in-4 de la *Commission royale d'histoire de Belgique*, Bruxelles, 1881. C'est à Philippe d'Arbois que fut réservé l'honneur de bénir le mariage de Marguerite de Male avec Philippe le Hardi. Cette union, si importante pour l'avenir de la Belgique, et qui devait combler sans doute les vœux de l'évêque, fut contractée à Saint-Bavon de Gand, le 19 juin 1369. J. Meyer, *Commentarii seu annales rerum Flandricarum*, p. 164; *Annales de Flandre* de P. d'Oudegherst, t. II, p. 510.

Avec les autorités locales de la Flandre Philippe eut bien, comme on devait s'y attendre, quelques conflits. Le bailli et les échevins de Lille avaient condamné à mort et exécuté trois clercs. Philippe d'Arbois se plaignit au roi qui exigea du magistrat une satisfaction publique pour la violation des droits épiscopaux. C'était en 1361. En 1353, Philippe avait mandé au doyen de la chrétienté d'Ardenbourg de jeter l'interdit sur cette localité et d'en excommunier le magistrat. Nous ne savons les raisons de cette mesure extrême. *Gallia christiana*, t. III, col. 228.

Philippe d'Arbois a surtout laissé la réputation d'un homme généreux. Quand les chartreux vinrent s'établir à Chercq, près de Tournai, en 1376, l'évêque les aida à bâtir leur église et leur remit dans ce but la somme de 7 000 florins. Cousin, *op. cit.*, t. IV, p. 161; Le Couteux, *Annales ordinis Cartusienensis*, Montreuil, 1890, t. VI, p. 173 et 243-244; Berlière, *Monasticon belge*, t. I, p. 483. L'épithaphe de l'évêque dit qu'il « donna l'existence à trois temples », c'est-à-dire sans doute à l'église des chartreux, à celle des augustins de Tournai, et enfin à la chapelle de Notre-Dame de la Treille, dans la collégiale de Lille. *Gallia christiana*, t. III, col. 228-229. Sans s'attarder à relever toutes les manifestations de sa charité dont il nous est resté le souvenir, on se contentera d'énumérer ici ce qu'il fit de principal en faveur de sa cathédrale et de son chapitre. Il établit une chapellenie de Saint-Martin, dite des hautes formées, à charge de quatre messes par semaine. Il donna au réfectoire des chanoines 1 400 florins d'or, à condition que ceux-ci allassent, à certains jours, en procession à la chapelle de la sainte Vierge; et il obtint d'Innocent VI des indulgences pour les fidèles qui assisteraient à cette procession. Le trésor de l'église s'enrichit grâce à Philippe d'un calice et d'une patène d'or et d'un bassin d'argent. Enfin il consacra un capital à la célébration mensuelle d'une messe pour le repos de son âme, après sa mort, *Cronica Tornacensis*, dans *Chroniques de Flandre*, t. II, p. 572-573; Cousin, *loc. cit.*, p. 159-163; *Gallia christiana*, t. III, col. 228-229. D'Arbois agrandit aussi le collège de Tournai à Paris. Chotin, *op. cit.*, t. I, p. 328, note. Il n'oublia pas ses parents. Un de ses frères, Pierre, et un de ses cousins, Jean d'Arbois, furent chanoines de Tournai. Berlière, *Suppliques de Clément VI*, n. 1291; *Suppliques d'Innocent VI*, n. 539; de Limburg-Stirum, *Cartulaire de Louis de Male*, t. II, p. 65; *Cartulaire* n° 68 de l'évêché de Tournai (archives de l'État à Mons), fol. 43 et 44.

Il nous est resté des statuts synodaux — les premiers de Tournai — qui, d'après leur éditeur de 1725, Jacques le Groux, ont été réunis par Philippe d'Arbois.

Nous ne les analysons pas ici, parce qu'ils émanent en très grande majorité des prédécesseurs de Philippe. *Summa statutorum synodaliū... Tornacensium*, Lille, 1725, 2^e partie, p. 1-80.

Philippe d'Arbois, homme d'une « vie digne de louange », nous dit le compilateur Jacques de Meyer, mourut le 25 juillet 1378. Tout prouve que cette affirmation est exacte.

Cette année même commençait le grand schisme d'Occident. Clément VII d'Avignon reconnu, en mai 1379, Pierre d'Aussay, l'élu du chapitre de Tournai. L'année suivante, Urbain VI lui opposa l'ancien doyen du chapitre, Jean de West.

Lettres de Jean XXII (1316-1334). Textes et analyses publiés par Arn. Fayen, 3 vol., Rome, 1909-1912. *Analecta Vaticano-Belgica*, vol. II et III. — *Lettres de Benoît XII* (1334-1342). Textes et analyses publiés par Alph. Fierens, Rome, 1910. Même collection, vol. IV. — *Suppliques de Clément VI* (1342-1352). Textes et analyses publiés par D. Ursmer Berlière, Rome, 1906, même collection, vol. I. — *Suppliques d'Innocent VI* (1352-1362). publiés par Dom U. Berlière, Rome, 1906. Même collection, vol. V. — *Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes*, par Dom U. Berlière, Rome, 1904. — Limburg Stirum, *Cartulaire de Louis de Male*, 2 vol., Bruges, 1898-1901. — J.-J. De Smet, *Chroniques de Flandre*, t. II (Gilles-li-Muisit et *Chronica Tornacensis*), dans la collection des *Chroniques belges inédites*, Bruxelles, 1841. — *Annales de Flandre* (jusque 1477) de P. d'Oudegherst. Nouvelle édition par J. B. Lesbroussart, Gand, 1789, t. II. — Jacques Meyer, *Commentarii sive annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561. — *Gallia christiana nova*, Paris, 1725, t. III. — C. Eubel, *Hierarchia catholica mediæ ævi*, Münster, 1913, t. I. — Dom Berlière, *Monasticon belge*, Maredsous, 1891-1897, t. I. — J. Cousin, *Histoire de Tournai*, Douai, 1620, t. IV. — A. G. Chotin, *Histoire de Tournai et du Tournaisis*, Tournai, 1840, t. I. — *Biographie nationale de Belgique*, 1866, t. I (F. Hennebert). — Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, Bruxelles, 1847, t. III. — Paquet, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas et de la principauté de Liège*, Louvain, 1766, t. VII. — Sanderus, *Flandria illustrata*, La Haye, 1735, t. III, p. 438-440. — Chanoine Vos, *Les dignités et fonctions de l'ancien chapitre de Notre-Dame de Tournai*, Bruges, 1898. — J. Le Maître d'Austaing, *Recherches sur l'histoire et l'architecture de la cathédrale de Notre-Dame de Tournai*, Tournai, 1842. — Dom Berlière, *Jean de West, évêque urbaniste de Tournai*, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1904, t. LXXIII. — Enfin, une étude développée sur Philippe d'Arbois, a paru sous notre nom, en 1923, dans la *Revue belge de philosophie et d'histoire*, p. 23-60.

E. DE MOREAU.

ARBOLEDA (EMMANUEL), né en 1870 à Cartago (Colombie), fut reçu dans la congrégation de la Mission le 1^{er} octobre 1888 et ordonné prêtre en 1894. Après son ordination sacerdotale, il fut appliqué à l'enseignement à Santa-Rosa de Cabal, où son Institut possédait une école apostolique, puis à Cail où se trouvaient le noviciat et le scholasticat de la province de Colombie. Placé en 1905 à la tête du petit séminaire de Popayan, il quitta ce poste en 1907 pour monter sur le siège archiepiscopal de cette ville, à la demande du président de la République. Le pieux prélat mourut le 31 mars 1923.

P. COSTE.

ARBOLI (JUAN-JOSÉ), évêque de Guadix et ensuite de Cadix (qu'il ne faut pas confondre avec le grand orateur de Grenade D. Servando Arboli), naquit à Cadix le 29 octobre 1795. Il était fils d'un pauvre chapelier de cette ville, et il serait demeuré inconnu sans doute dans l'humble boutique de son père, sans la clairvoyance du célèbre magistral Cabrera, qui le distingua de bonne heure et, frappé de son intelligence naturelle et de ses bonnes dispositions, le protégea et le fit entrer le 24 mars 1809 avec une bourse, au collège de Santa Cruz, où lui-même devint son maître et ne cessa jamais d'être son protecteur.

A peine commença-t-il ses études qu'on nota en lui des aptitudes remarquables, au point qu'encore enfant il mérita de devenir le maître de ses condisciples. Il arriva bientôt à posséder le latin de telle sorte qu'il étonna même ses maîtres dans un éloquent discours latin qu'il prononça à l'entrée de l'évêque Vera à Cadix.

Bientôt admis au séminaire conciliaire, et tout en suivant brillamment les cours de philosophie et de théologie, il occupa ses loisirs à étudier les langues : le français, l'anglais, le grec, l'arabe et l'hébreu. Son intelligence ouverte était avide de savoir, aussi dès qu'il eut terminé ses études ecclésiastiques, il se livra à l'étude du droit et obtint sans peine le bonnet de docteur *in utroque*. Promu au sous-diaconat en 1817, il fut ordonné diacre l'année suivante et, le jour de la fête de son collège, il prononça son premier sermon, qui excita l'admiration sincère de tous ses auditeurs. Il fut ordonné prêtre le 18 décembre 1819; et après dix années de vie sacerdotale humble, fervente et studieuse, il fut nommé chanoine doctoral de Cadix.

A cette époque troublée, l'Église d'Espagne était soumise aux vexations de toutes sortes et souffrait une vraie persécution : le chanoine Arboli, par sa plume et par sa parole éloquente, défendit avec ténacité et succès les droits méconnus du chapitre cathédral de Cadix.

Arboli, en tant qu'orateur sacré, semble avoir été le premier de son temps; il excellait surtout dans ses discours dogmatiques et apologétiques : ses contemporains racontent qu'on l'écoutait une heure et demie et deux heures sans se fatiguer jamais et que, même alors, on le trouvait trop court... Il se préparait avec soin, mais il n'écrivait point ses discours, c'est pourquoi on n'a rien conservé de son œuvre oratoire. Lorsqu'on fonda le collège de Saint-Philippe en 1838, Arboli fut nommé professeur de philosophie et il conserva cette chaire pendant dix ans; en 1846, il fut nommé directeur, charge qu'il exerça jusqu'à sa consécration épiscopale. C'est pendant cette période de professorat qu'il publia son *Traité de philosophie* et sa *Grammaire générale*, deux ouvrages qui auraient suffi à illustrer son nom. Il publia aussi des notes sur la philosophie de Condillac, dont fait mention Menendez Pelayo dans ses *Heterodoxos*.

En 1850, l'évêque de Cadix, Domingo de Silos Moreno le nomma proviseur et vicaire général, charges qu'il conserva jusqu'à sa nomination à l'évêché de Guadix : il fut consacré le 5 septembre 1852.

Il demeura peu de temps à Guadix, dont le climat lui fut défavorable et altéra sa santé; à la mort de l'évêque de Cadix, Moreno, il fut désigné pour lui succéder : il fit son entrée solennelle le 4 avril 1854.

Peu de mois après son retour à Cadix, une terrible épidémie de choléra lui donna occasion de déployer son zèle apostolique, son dévouement et son ardente charité. Il recueillit les pauvres enfants orphelins des deux sexes, auxquels il fit donner l'éducation complète jusqu'à leur établissement.

Précurseur des œuvres sociales et de l'action catholique de la femme, il fonda l'association des filles de l'Immaculée Conception, qui a produit tant de fruits excellents dans toutes les classes de la société et qui subsiste encore aujourd'hui.

Le séminaire diocésain fut l'objet de toutes ses sollicitudes, il forma un corps professoral très sérieux et fonda des chaires d'hébreu, de grec, de français, d'anglais, de mathématiques, d'histoire et géographie, de rhétorique et de poésie : formant un ensemble d'enseignement peu fréquent dans un séminaire.

Grand fut son zèle pour l'embellissement de la maison de Dieu : durant les neuf années de son pontificat à Cadix, il termina une des deux belles tours de la

cathédrale, fit faire les boiseries et les stalles du chœur, ainsi que les superbes grilles du chœur et de la *via sacra*, répara les voûtes qui menaçaient ruines; enfin il entreprit le magnifique travail du tabernacle de l'autel majeur. Il dépensa ainsi pour son église cathédrale des sommes considérables, qu'il sut obtenir tant du gouvernement royal que des pieux fidèles de son diocèse, auxquels il ne craignait pas de tendre la main.

Quelque grand que fut son zèle pour le temple matériel de Dieu, plus ardent encore était celui qu'il dépensait pour l'édifice spirituel : la défense de la foi, de la sainte doctrine, des principes catholiques, les droits de l'Église, les intérêts des âmes dont il avait la garde, avaient en lui un champion intrépide. Son éloquence alors était entraînante et ses arguments irrésistibles : tantôt suave et persuasif, comme un saint François de Sales, il savait aussi, comme saint Basile ou un saint Ambroise, résister avec une énergie indomptable aux puissants de la terre. C'est ce qui arriva en 1854, alors que le gouvernement de la reine Isabelle publia deux circulaires sur la *censure ecclésiastique* et sur l'*exercice de la prédication*, qui lui semblèrent un empiètement sur les droits de l'Église. Alors, fidèle à ses principes, il répondit, en s'adressant directement à S. M. la reine, une lettre admirable : avec une énergie, une indépendance de caractère et une liberté de langage toute apostolique, sans se départir néanmoins des formes de respect dues à la majesté royale. Cette lettre produisit une impression profonde et la reine accepta la remontrance et eut la sagesse de ne point tenir rigueur au vertueux prélat, dans la suite, de sa rude franchise.

La vertu qui se manifesta avec le plus d'éclat dans la vie d'Arboli fut l'humilité; chez lui elle était sincère et profonde : il aimait à reconnaître et à faire ressortir les mérites de tous, pour si modestes qu'ils fussent, tandis qu'il était toujours disposé à souligner l'imperfection de ses propres œuvres. Au moment de mourir, le dernier conseil qu'il adressa à son neveu, en guise de testament, fut de lui recommander l'humilité : « Écoute, lui dit-il, mon dernier conseil : une seule chose, je te recommande : sois toujours humble; et une autre chose je demande à Dieu pour toi, c'est ton salut éternel. »

Le 27 mai 1860, le bulletin ecclésiastique de l'évêché annonça que le mauvais état de santé du prélat l'obligeait à s'éloigner de Cadix et à renoncer pour un temps aux travaux de son laborieux ministère. Il partit donc et se retira à Barrameda, où il demeura quatre mois : il sembla se remettre un peu et, le 7 octobre, il revint reprendre son labeur apostolique, qu'il poursuivait pendant deux ans encore avec son énergie et son courage ordinaires. Il ne s'épargnait guère, aussi ses forces déclinaient jusqu'à ce qu'elles l'abandonnassent complètement. Au mois de janvier 1863, il dut se rendre à l'évidence et comprendre que la fin approchait. Il l'envisagea avec foi et entière soumission à la volonté de Dieu : il se prépara donc à la mort qui survint le dimanche 1^{er} février 1863.

Ses armes portent un arbre d'où sort une croix avec la devise : *Arbor una nobilis*.

E. BABIN.

ARBORAS. Le diocèse actuel de Montpellier a deux localités de ce nom : la première dans le canton de Gignac, la seconde dans le canton de Mauguio, commune de Lansargues. C'est dans cette dernière localité que fut fondé, aux premières années du *xiii^e* siècle, le monastère de femmes dont nous allons parler, et qui a été oublié dans les *Notes sur l'hist. de Languedoc*, édit. Privat, t. iv.

Le monastère d'Arboras entre dans l'histoire avec le testament de Raimond Gauceim, seigneur de Lunel, 5 avril 1215, édité par Rouet, *Notice sur la ville de*

Lunel, p. 401. A cette date, il était très probablement en construction. Autant qu'on en peut juger par les quelques actes qui nous sont parvenus sur ce monastère au XIII^e siècle, il semble que ce fut le monastère des seigneurs de Lunel : Raimonde, fille de Raimond Gaucelm, s'y fit religieuse, et Guise, deuxième femme de ce même Gaucelm, en fut prieure. Aussi, quand disparurent les seigneurs de Lunel (1295), le monastère, privé de ses protecteurs naturels, périclita assez vite. En 1446, il y avait seulement cinq religieuses, la prieure comprise; aussi en 1456, Calixte III unit Arboras au monastère de Sainte-Catherine de Montpellier, et dès lors l'abbesse de ce dernier monastère joignit à son titre celui d'Arboras. Des religieuses cependant continuèrent à y demeurer jusqu'aux guerres de religion, où il fut saccagé par les protestants. En 1637, il subit le sort de Sainte-Catherine de Montpellier et fut uni à la Visitation de Montpellier. L. Guiraud, *La paroisse Saint-Denis de Montpellier*, p. 130. Les consuls de Valergues en contestèrent la possession aux visitandines, qui y furent maintenues par arrêt du Parlement de Toulouse (3 novembre 1648). En 1632, l'église était complètement ruinée, ainsi qu'il résulte du procès-verbal de la visite pastorale de Fenoillet de 1633 : «... serions allés en l'église d'Arboras, appartenant aux religieuses de Sainte Catherine, laquelle aurions trouvée ruinée, y ayant tant seulement partie de la nef et presbiter (= chœur) voué et sans aucuns ornemens. » Arch. départ. de l'Hérault, série G, reg. de Fenoillet. A la Révolution, les biens composant le prieuré d'Arboras furent vendus le 13 octobre 1790, le premier de la liste, pour 32 200 livres.

PRIEURES. — Aucun travail sérieux n'a encore été fait sur ce monastère : il nous est impossible de donner une liste complète des prieures. L'abbé Rouet n'en a connu que quatre. Voici la liste que nous avons pu constituer en nous servant des travaux de notre confrère, et des documents que nous avons trouvés aux arch. départ. de l'Hérault.

Marie de Saint-Just, fut la première prieure; en 1216 elle fit quelques acquisitions à Meyrargues (commune de Vendargues) et à Lansargues. — Guise, deuxième femme de Raimond Gaucelm. Tout porte à croire que Marie de Saint-Just ne fut prieure qu'en attendant l'entrée de Guise en religion; celle-ci figure, en effet, en 1216, à côté de la prieure Marie, dans un acte d'achat; et dans un acte d'échange fait en 1221 avec la milice du Temple de Montpellier, Guise est appelée prieure et procuratrice du couvent. — Marie ne nous est connue que par un acte du 19 octobre 1258, par lequel Pierre Bruguière, prêtre, reconnaît avoir reçu du procureur de Marie la pension qu'elle lui devait. — Raymonde, connue par un seul acte, mais curieux, du 31 janvier 1267, qui nous apprend que le monastère avait des donats. Ce jour-là Gilles Bligerius reconnaît avoir reçu de Jean, donat d'Arboras, 40 (XL) ou 11 (XI) (original en bien mauvais état) sols melgoires que lui devait la prieure. — Marie de Scanafajo; la lecture du nom patronymique de cette prieure, assez douteuse à cause du mauvais état de l'acte du 18 août 1268, nous paraît probable d'après l'acte mieux conservé du 15 novembre 1271 : deux reconnaissances. — Guillaumette de Casal; acte de 1297, mentionné par l'abbé Rouet, l'un de 1310, l'autre de juin 1338. Nous avons trouvé un acte d'octobre 1338, par lequel Rostang de Montaud, précepteur de la maison de Saint-Christol des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem confesse avoir été payé de ce que lui devait cette prieure. — Phise de Montpezat, acte du 10 août 1353, en bien mauvais état. Voici ce que nous avons pu déchiffrer avec les réactifs : Ermengarde de Carssano (?), femme de noble Hugues de Carssano, a versé entre les mains de la prieure la somme de 30 florins d'or pour faire

admettre sa fille dans le monastère. Au bout de quel temps Phise renvoie la fille et rembourse la somme. — Mariette de Montferrier, dernière prieure; acte du 10 avril 1445, dans Jacques Reboul, notaire, n. 3, fol. 5 r^o, aux arch. départ. de l'Hérault; autre acte du 3 mars 1446, dans lequel figurent trois religieuses professes, la sacristine et la prieure (même notaire, n. 9, fol. 63 r^o); autre acte du 12 septembre 1455, lors de la vente d'un vergier, même notaire, n. 11, fol. 280.

Outre le notaire Reboul, nous avons consulté aux arch. départ. de l'Hérault : 1^o Carton, monastère d'Arboras, contenant huit actes coulés ensemble; 2^o Cartons au nombre de huit, monastère de Sainte-Catherine. — Abbé A. Rouet, *Notice sur la ville de Lunel au moyen âge*, Montpellier, 1878, p. 353-361. — Grasset-Morel, *Une villette de la baronnie de Lunel : Lansargues*, Montpellier, 1903, p. 164-168.

J. ROUQUETTE.

ARBOREA. Voir ORISTANO.

1. ARBORIO (GIOVANNI), de Verceil, abbé du monastère de Saint-Janvier, près de Trino, élu évêque de Turin, au nom du pape Innocent IV, par le légat Grégoire de Montelongo (V. Berger, *Les registres d'Innocent IV*, t. 1, p. 41), malgré l'opposition du chapitre, qui avait élu un candidat non agréé par le pape. Il eut une administration très agitée, et paraît n'avoir jamais reçu la consécration épiscopale. Giovanni Arborio, évêque élu de Turin, est mentionné dans des chartes jusqu'en 1257. Il semble qu'il avait un successeur en 1259.

F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia*, 1898, *Piemonte*, p. 372. — Ughelli, *Italia sacra*, 1719, t. IV, col. 1053. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIV, p. 37. — Semeria, *Storia della Chiesa metropolitana di Torino*, 1840, p. 131.

F. BONNARD.

2. ARBORIO DE GATTINARA (ANGELO-ANTONIO), évêque d'Alexandrie et archevêque de Turin, naquit à Gravelone, province de Vigevano, le 17 juin 1638, entra jeune dans l'ordre des barnabites, où, sous le nom de frère François, il enseigna la philosophie et se distingua comme prédicateur dans diverses villes de la région, en Piémont et en Milanais, à Milan comme à Turin. La mission que le pape Clément XI lui confia dans la première ville, en 1706, pendant la guerre de succession d'Espagne, avait pour objet de réconcilier les divers partis, piémontais, espagnols, autrichiens, qui se disputaient alors cette ville, et amena sa soumission au dernier parti, dont les armées, unies à celle de Savoie, venaient de chasser d'Italie les Franco-Espagnols. Le pape le récompensa de ce résultat en le nommant, le 31 mars de cette année, évêque d'Alexandrie, avec le consentement du duc de Savoie, mais il ne prit possession que le 19 septembre. L'habileté avec laquelle il savait s'interposer entre les deux pouvoirs, entre Rome et son souverain, et accommoder leurs difficultés, se manifesta encore lorsque sous Benoît XIII (1724-1730), le sénat de Turin, cour suprême de justice au royaume de Sardaigne, rendit un arrêt contre les immunités et la justice ecclésiastique dans l'Astésan; le conflit durait déjà un certain temps lorsqu'Arborio sut l'accorder à l'avantage des deux partis. Il mérita alors d'être transféré à Turin le 25 juin 1727, et le roi Victor-Amédée, le prenant comme grand aumônier de la cour, le combla d'honneurs ecclésiastiques. Moroni, *loc. infr. cit.* Mais en 1731 le même souverain, voulant retirer l'acte d'abdication qu'il avait signé en faveur de son fils Charles-Emmanuel III, au conseil royal que celui-ci réunit le 28 septembre, Arborio s'efforça de démontrer que l'acte avait été libre, était valable, qu'il n'y avait pas à y revenir; il décida le nouveau souverain à s'y tenir et à s'assurer de la personne du roi et de celle de la reine, pour prévenir les désordres. Il s'occupa de son

diocèse, en fit la visite, tint son synode et en publia les actes la même année 1729. Le 7 octobre 1738, sur délégation il prononça, par sentence juridique, l'union de l'Église de Saluces, qui avait autrefois fait partie de la province ecclésiastique d'Embrun, à celle de Turin. Il mourut le 14 octobre 1743 et fut enseveli dans sa cathédrale, où les chanoines lui firent dresser une inscription tombale que rapporte Meyranesi. On a de lui des homélies et des sermons réputés.

Jos. Franc. Meyranesi, *Pedemontium sacrum, De archiepiscopis Taurinensibus*, dans *Monumenta historiae patriae*, t. XI, *Scriptores*, t. IV, Turin, 1863, col. 1590-1591. — Michaud, *Biographie universelle*, t. II, p. 148. — Gams *Series episcoporum*, p. 811, 825. — Moroni, *Dizionario di erudizione stor. eccl.*, t. LXXVII, p. 217.

P. RICHARD.

3. ARBORIO DE GATTINARA (GIOVANNI-MERCURINO), frère du précédent, naquit à Lucques, pendant un déplacement de sa famille, en 1685; de beaucoup plus jeune que son frère, il fut attiré par lui dans l'ordre des barnabites, où il se distingua aussi comme prédicateur et s'éleva aux premières charges. Il avait prêché le carême à Alexandrie, lorsqu'il en fut promu évêque le 23 décembre 1729. En 1732 il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre du roi Victor-Amédée II, dont nous avons mentionné ci-dessus l'abdication un peu dramatique, racontée avec détails par tous les historiens de la maison de Savoie. Le sujet n'en était que plus délicat; l'orateur s'en tira habilement et son discours fut imprimé immédiatement, ainsi que plusieurs autres sermons de circonstance énumérés dans la *Biographie universelle*, les seuls qui nous aient été conservés. L'évêque publia aussi, la même année, les statuts synodaux de son diocèse. Il mourut le 28 septembre 1743 et fut enseveli dans sa cathédrale, où son mausolée disparut en 1804, lors de la démolition de cet édifice.

Michaud, *Biographie universelle*, t. II, p. 148. — Gams, *Series episcoporum*, p. 811.

P. RICHARD.

4. ARBORIO DE GATTINARA (MERCURINO), cardinal, plus connu sous le nom de Gattinara, fief important du Piémont, dans le comté de Verceil, qu'il tenait de sa famille, s'illustra surtout comme juisconsulte au service de la maison d'Autriche, sous l'empereur Maximilien, puis chancelier de l'empereur Charles-Quint, dont il fut, pendant douze ans (1518-1530), le conseiller toujours écouté et le négociateur pour toutes les affaires importantes. Moreri, *Grand dictionnaire historique*, 1759, t. I, p. 255-256, lui consacre une notice qui s'étend à sa famille et à ses origines. Né en 1465, mort en 1530, il n'appartient à l'histoire ecclésiastique que pour les négociations qu'il dirigea entre son maître et le pape Clément VII, qui lui valurent le chapeau de cardinal. Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie et gouvernante des Pays-Bas, l'avait employé comme avocat consultant pour les affaires de son domaine et le nomma premier président au parlement de Bourgogne en Franche-Comté. Elle le fit connaître à son père l'empereur Maximilien, qui l'employa en d'importantes affaires, comme à la conclusion de la Ligue de Cambrai, en 1509. Il passa ensuite au service de Charles-Quint, même avant la mort de son aïeul, et dès lors il fut mêlé à la plupart des grands débats européens dont il hâta l'issue par son expérience de juriste; ainsi les négociations avec les électeurs de l'empire d'Allemagne en 1519, celles du camp du Drap d'or en 1520, entre Charles-Quint et Henri VIII, la préparation de la ligue contre François I^{er} en 1521, celle du traité de Madrid (1526), qu'il refusa de signer (Pastor, *loc. in fr. cit.*, p. 207), à cause de ses clauses exorbitantes; enfin le traité de Cambrai en 1529. Envers les papes il se comporta comme un

bon serviteur de son maître, rappelant à Adrien VI tout ce qu'il avait gagné avec Charles-Quint, même la tiare, *Ibid.*, p. 115. Quelques années plus tard il excitait encore l'empereur contre Clément VII, qui se ligua avec ses ennemis. *Ibid.*, p. 242. On attribuait cette attitude au mécontentement qu'il éprouvait de n'avoir pas été promu cardinal (1526). Néanmoins lorsque le pape eut été bloqué au château Saint-Ange par les lansquenets allemands qu'avait grisés le sac de Rome, Gattinara avertissait le Habsbourg de ne pas trop prolonger ce jeu dangereux pour la majesté impériale. *Ibid.*, p. 319. Le pape n'avait plus d'ailleurs qu'à se soumettre et, le 29 juin 1529, Gattinara signait avec ses plénipotentiaires le traité de Barcelone qui consommait la dépendance de l'Église romaine, moyennant le retour des Médicis à Florence. Dès lors le chancelier, veuf depuis quelques années, reçut en récompense la dignité désirée au consistoire du 13 août, avec le titre de Saint-Jean-Porte-Latine et le chapeau en septembre. *Ibid.*, p. 368. Et il signifiait aux agents florentins qu'ils n'eussent plus qu'à s'exécuter. Il accompagna le vainqueur à son voyage en Italie et assista à son couronnement par le pape le 24 février 1530, dans la cathédrale San Petronio de Bologne. Le chancelier avait pourtant déconseillé le choix de ce lieu, à la place de Rome, ce qui fournirait aux luthériens et autres mal intentionnés le prétexte d'attaquer la validité du couronnement. *Ibid.*, p. 383, note 4. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ses services, car la goutte, qui l'obligeait à se faire porter au consistoire en litière, l'enleva le 5 juin 1530, à Innsbruck. Il fut enseveli à Gattinara dans l'église des chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, qu'il y avait établis à ses frais. On y voyait encore son monument du temps de Moreri. Son épitaphe en distiques latins a été reproduite dans l'article de Le Glay mentionné ci-dessous, p. 215, note 2. Il avait encore fondé à Gattinara un monastère de clarisses et autres œuvres de bienfaisance.

Outre les ouvrages mentionnés par Moreri et par Pastor, t. IV, 2^e part., p. 575, n. 6 : Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, t. IV, p. 112-114. — L. Pastor, *Geschichte der Papste*, t. IV, 1^{re} partie, Léon X; 2^e partie Clément VII, passim, voir index, au mot Gattinara. — *Mémoires de la Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, année 1847, p. 183-260, article de C. Glay avec la liste des œuvres de Gattinara, etc.

P. RICHARD.

ARBORIUS, neveu d'Ausone. Une des deux sœurs du grand poète, Julia Dryadia, avait épousé Pomponius Maximus. De cette union étaient nés trois enfants. Arborius (Magnus?) est le plus connu. Son nom d'Arborius lui fut donné vraisemblablement en souvenir de son oncle maternel, Aemilius Magnus Arborius. Il eut de son mariage avec Veria Liceria une fille unique.

L'arbre généalogique qui figure dans le « *proemium* » aux œuvres d'Ausone de l'édition Schenkl, *Mon. Germ. histor.*, p. XIV, permet de prendre une connaissance rapide de sa parenté.

Arborius d'abord comes, en 379, remplit ensuite une fonction publique : *vir praelectorius*, écrit, en effet, à son sujet Sulpice-Sévère, *Vita S. Marlini*, 19. Le *Codex Theodosianus*, VI, xxxv, 9 et XIV, III, 16, le signale comme préfet de la ville de Rome aux dates du 16 février et du 13 juin 380. Le fait qu'on relève la même année au 27 avril le nom de Paulinus, lui aussi préfet de la ville, ne paraît pas une raison suffisante de supposer avec Otto Seeck qu'Arborius était démissionnaire à cette date. Il est plus simple d'admettre qu'ils ont été en charge ensemble à partir du 27 avril. Seeck a cru reconnaître Arborius derrière les termes élogieux dont se sert Ambroise de Milan dans le *De officiis*, III, 7, 46, à l'adresse du haut fonctionnaire de Rome qui se

montra si magnanime à un moment où la famine désolait la ville. Il a pensé que ce *sanctissimus senex, propectus aetate*, pouvait bien être Arborius et qu'il n'était pas impossible de voir dans l'expression : *hic magnus vere probatus*, une allusion discrète à son nom. Cette identification ne va point sans difficultés. Il n'est, en effet, nulle part question d'une famine à Rome en 380. D'autre part, n'y a-t-il pas quelque témérité à faire d'Arborius un vieillard, alors que son oncle, Ausone, entraînait seulement dans ses soixante-dix ans? Seeck reconnaît lui-même qu'en 380, Arborius avait tout au plus cinquante ans. Enfin, on n'a aucune preuve certaine qu'il se soit appelé Magnus. On sait, en tout cas, que ce haut fonctionnaire prit sa retraite à Bordeaux. Il ne paraît pas douteux qu'il ait été chrétien et même chrétien fervent : *sancti admodum et fidelis ingenit*, écrit Sulpice-Sévère, *Vita S. Martini*, 19, qui tenait d'ailleurs de lui le récit de certains miracles, accomplis par l'illustre thaumaturge des Gaules.

Assistant un jour à une messe de Martin, Arborius avait vu la main du saint toute revêtue de pierreries splendides; il avait même entendu le cliquetis des pierreries qui s'entre-choquaient, *Dial.*, III, 10, 6. Dans une autre circonstance, comme sa fille était prise d'une fièvre quarte, il avait eu l'heureuse idée d'appliquer sur la poitrine de la malade une lettre de Martin, et la fièvre avait été coupée net. A ce propos, Sulpice nous apprend qu'Arborius désireux de témoigner à Martin sa reconnaissance, lui conduisit sa fille pour l'offrir à Dieu et la faire admettre au rang des vierges, voulant qu'elle fut consacrée des mains mêmes de celui qui l'avait guérie.

Carolus Schenkl, *D. Magni Ausonii opuscula*, dans *Monumenta Germaniae historica, Proemium*, p. xiv; xi, 2, 49; xv, 18, 10. — Sulpice-Sévère, *Vita S. Martini*, 19 (édit., Halm, *Corpus Script. Eccl. latin.*, p. 128); *Dial.*, III, 10, 6 (édit. Halm, p. 208); *P. L.*, t. xx, col. 170, 217. — Rauschen, *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, Fribourg-en-Brig., 1894, p. 64-65. — *Codex Theodosianus*, rec. Gustavus Hoenel, Bonn, 1837, t. I, 32, 4; vi, 35, 9; xiv, 3, 16. — Seeck Otto, *Chronologia Symmachiana*, en tête de l'édition de Symmaque dans les *Mon. Germ. histor.*, Berlin, 1883, vi, p. 123-124, 133. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiastique*, t. v, p. 164. — Tomassetti, *Note sui i prefeti di Roma*, dans le *Museo italiano di Antichità classica*, Florence, 1890, t. III, p. 505-506. — Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, p. 563-564. — Babut, *Saint Martin de Tours*, Paris, p. 34 et 270.

D. GORCE.

ARBOU (ÉTIENNE-MARIE-BRUNO D'), né à Toulouse le 26 décembre 1778, d'une famille de magistrats, fut élève du séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir rempli les fonctions de vicaire général et de supérieur du grand séminaire de Toulouse, dont il se montra un des bienfaiteurs insignes, il fut nommé évêque de Verdun le 6 janvier 1823. Sacré le 13 juillet suivant, il prit possession de son siège le 30. Il en avait déjà été pourvu au concordat de 1817, grâce à l'abbé de Villele, mais avant d'être sacré et de prendre possession il avait été appelé au siège de Soissons, où il ne fut pas davantage installé. A Verdun il réorganisa le chapitre de la cathédrale dès son arrivée (20 août), installa le grand séminaire dans les appartements de l'évêché le 15 novembre de la même année, acheta, le 10 juillet 1826, l'ancien couvent des minimes, le fit agrandir et y transféra le petit séminaire. D'une santé faible, il ressentait trop vivement le poids de la charge épiscopale. Sa conscience timorée le porta à donner sa démission et à se retirer dans son pays natal. Il quitta donc Verdun, où sa mémoire est restée en vénération, le 21 avril 1827. Trois ans après, le 16 mars 1830, une ordonnance royale le pourvut de l'évêché de Bayonne. Préconisé le 6 juillet, il fut installé le 25 juillet 1831. On admirait la droiture de son jugement et la grâce de

son éloquence. Hostile à toute nouveauté, il fut l'adversaire résolu de l'école ménaissienne et le montra en disgrâce à un certain nombre de professeurs de la maison de Larressorre. Il supprima le séminaire de Bétharram pour en faire la pépinière des missionnaires diocésains sous la direction du P. Garicoïts. Sa mauvaise santé et ses scrupules le portèrent à donner de nouveau sa démission. Son dernier mandement est daté du 23 janvier 1837. Il se retira à Toulouse où il vécut dans les pratiques de la piété et de la charité. Sentant sa fin prochaine, il se fit transporter dans la maison de charité de la paroisse Saint-Nicolas; il y mourut sous l'habit de tertiaire franciscain le 3 septembre 1858. On déposa son corps dans le caveau des archevêques de Toulouse. Son cœur fut donné aux carmélites d'Oloron. Ses armoiries étaient d'azur à un lion d'argent, au chef de même, chargé de trois merlettes de même.

L'épiscopat français depuis le concordat jusqu'à la séparation, Paris, 1907, p. 112 et 674.

A. PRÉVOST.

ARBOUCAVE D'ABBADIE (BERNARD). Voir ABBADIE D'ARBOUCAVE (Bernard), t. I, col. 25.

ARBOURG (LUTOLD D'), évêque de Bâle, succède en 1191 à Henri de Horbouurg. Le 3 mai 1200, à Bâle même il reçut la croix des mains du prédateur de la quatrième croisade, Martin Litz, abbé de Pairis, et c'est probablement de cette époque que date un privilège papal déclarant qu'aucun légat romain ne pourrait excommunier l'évêque de Bâle. Lutold partit pour la croisade, en 1201, avec les évêques de Troyes, de Soissons et autres, mais dès 1205 il était de retour dans son diocèse. Dans le conflit entre l'empire et la papauté, il se rangea du côté de Philippe de Souabe et assista à une diète de l'empire réunie à Bâle en juin 1207. Deux années après, nous le voyons avec les évêques de Strasbourg et de Constantine accompagner Othon IV à Rome, où ce dernier fut couronné empereur par Innocent III, le 27 septembre 1209. Othon IV ayant été excommunié, Lutold se rallia au nouvel empereur, Frédéric II. En 1212 celui-ci s'arrêta quelque temps à Bâle avec sa cour. Ce séjour de l'empereur dans sa résidence épiscopale, ainsi que les déprédations commises dans son diocèse par les troupes d'Othon IV, obligèrent l'évêque à de fortes dépenses auxquelles il ne put faire face que par des emprunts assez onéreux. Peu de temps avant sa mort, il mit en gage un calice d'or, un anneau pontifical et des ornements précieux. Lutold mourut le 7 juin 1213 et fut enterré dans la chapelle de Saint-Étienne de sa cathédrale. Il eut pour successeur Gautier (Waldricus) de Roetelen.

Un diplôme sans date, délivré par un Lutold, évêque de Bâle, où il est dit que l'évêque, du consentement de son frère Cunon d'Arbourg, donne librement à la bienheureuse Marie (la patronne de la cathédrale) un des serviteurs de leur maison, est le seul document connu qui nous ait transmis le nom de famille de Lutold; mais c'est aussi le document qui a été cause de la confusion entre les noms de familles des deux évêques Lutold. Les noms de quelques-uns des témoins nommés dans cette pièce se retrouvent dans d'autres documents sûrement datés et nous permettent d'affirmer, sans crainte d'erreur, que c'est Lutold I^{er} qui est de la famille des Arbourg. Cette famille des barons d'Arbourg s'éteignit en 1452. C'est Lutold II, évêque de Bâle de 1238 à 1249, qui est de la famille des Roetelen et c'est d'après cela qu'il faut corriger les erreurs de noms chez Merian, Ul. Chevalier et Vautrey.

Gallia christiana, t. xv, col. 451-452. — J. J. Merian, *Geschichte der Bischöfe von Basel*, 2^e part., Bâle, 1882, p. 19-23. — Vautrey, *Histoire des évêques de Bâle*, Elmsie-

deln; 1884, t. I, p. 185-194. — R. Wackernagel, *Die Basler Bischöfe Lutold I und Lutold II*, dans *Anzeiger für schweizerische Geschichte*, 1889, p. 357-358 (il y prouve que c'est bien Lutold I^{er} qui est de la famille des Arbourg). — R. Wackernagel, R. Thommen, *Urkundenbuch der Stadt Basel*, Bâle 1890, t. I, n. 148 sq. — J. Bernoulli, *Acta pontificum Helvetica*, Bâle, 1891, t. I, n. 196, 256 sq.

G. ALLMANG.

1. ARBOUZE ou **D'ARBUS** (ARNAULD D'), évêque de Lescar (Basses-Pyrénées). Il est donné sous le nom de *Arbusii* par Oihenart, l'annaliste basque du xvn^e siècle, *Notitia utriusque Vasconiae*, 1638, p. 554. La *Gallia christiana*, t. I, col. 1295, le présente sous le nom de d'Arbouze. Ces deux noms se retrouvent en Béarn; Arbus est justement dans le canton de Lescar. Paul Raymond, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, 1863, p. 9. Armand d'Arbouze, archidiacre de Rustan au diocèse de Tarbes, fut élu au commencement de 1311 ou à la fin de 1310, par le chapitre de Lescar dans des conditions assez orageuses. Un chanoine de Lescar, nommé lui-même Arnaud d'Arbouze, sans doute son parent, paraît avoir joué un rôle très important dans cette élection. Quatre chanoines y firent opposition et en appelèrent au Saint-Siège. Clément V, par bulle du 12 mai 1311, confirma l'élection. (*Regestum Clementis V*, t. VI, annus sextus, n. 6793). Tout ce qu'on sait de l'épiscopat d'Arnaud d'Arbouze se rapporte principalement à sa présence au concile de Vienne (1311-1312), où il figura, soit par lui-même, soit par ses procureurs. *Histoire de Languedoc*, t. IX, col. 330; Franz Ehrle, *Ein Bruchstück der Acten der Viener Concils*, dans *l'Archiv. für Literatur und Kirchengeschichte*, 1888, t. IV, p. 368, 370, 381. Cf. J. Dufour, *Doléances des évêques gascons au concile de Vienne*, dans la *Revue de Gascogne*, 1905, p. 244. Arnaud d'Arbouze se plaignit très vivement, à Vienne, des entreprises des seigneurs laïques contre les juridictions et les biens ecclésiastiques : ils allaient jusqu'à accaparer la dîme. Gaston I^{er} de Foix-Béarn, devait être visé par ces plaintes. En 1315, Arnaud d'Arbouze figura encore au concile provincial de Nôgato, au diocèse d'Auch. Mansi, *Concilia*, t. XXV, col. 557. On ignore s'il prit part aux querelles de famille qui divisèrent alors la maison de Foix-Béarn. *Histoire de Languedoc*, t. IX, col. 338-355. Il mourut un 24 mars, d'après le nécrologe de Lescar cité par la *Gallia christiana*. Il était alors à Avignon. Le 31 mai 1320, l'année même, suivant toute apparence, du décès d'Armand, Raymond archidiacre de Rivière au diocèse de Tarbes (*Tarvensis*), lui fut donné pour successeur. G. Mollat, *Registres de Jean XXII*, t. III, *Lettres communes*, n. 11536. Les deux bulles de Clément V et de Jean XXII ont fixé les dates de l'épiscopat d'Armand d'Arbouze ou d'Arbus.

L. GUÉRARD.

2. ARBOUZE (GILBERT DE VÉNY D'), évêque de Clermont de 1664 à 1682, né le 15 janvier 1608, au château de Villemont, près d'Aigueperse (Puy-de-Dôme), de Gilbert de Vény, deuxième du nom, lieutenant général des armées du roi et de Madeleine de Marsat. Il était chanoine-comte de Brioude et abbé de Manlieu, lorsqu'il fut désigné pour l'évêché de Clermont. Il fut le dernier abbé régulier de Manlieu et le dernier évêque de Clermont originaire du diocèse. Sous son épiscopat eurent lieu les Grands Jours d'Auvergne du 26 septembre 1665 au 1^{er} février 1666. A la suite d'un arrêt de novembre 1665, fixant un droit de visite, par des juges nommés par la cour, sur les abbayes, monastères, prieurés, cures, chapelles, bénéfices, des réclamations s'élevèrent et l'assemblée du clergé de 1665 eut à s'occuper de la question. En 1667, les congruistes entreprirent une campagne contre les décimateurs. Elle était conduite par un prêtre de Clermont, curé de Saint-Genès, et par un prêtre de Mâcon. Une circulaire fut adressée à tous les con-

gruistes de France. L'évêque de Clermont porta cette action à la connaissance des agents du clergé. Le roi intervint sous la forme de lettre de cachet. Invités à donner des explications, les fauteurs du mouvement se soumièrent et présentèrent des excuses à leurs supérieurs hiérarchiques.

En 1666, Mgr d'Arbouze prêta son appui à la fondation d'un Refuge pour les filles repentantes, confié aux religieuses de Saint-Joseph. Le prélat mourut le 16 avril 1682, à Beauregard, maison de campagne des évêques de Clermont. Il fut inhumé à Clermont, dans le chœur de la chapelle du séminaire. Le jeton frappé, suivant l'usage de Clermont à cette époque, pour l'épiscopat de Gilbert de Vény d'Arbouze, porte, d'un côté, ses armoiries, de l'autre, une colombe défendant ses petits contre un rapace, et cette légende à l'exergue; *hinc sovet inde tuetur* (elle les réchauffe puis les défend). Le millésime est de 1666.

Gonod, *Chronologie des évêques de Clermont*, dans *Rituel à l'usage du diocèse de Clermont*, 1833, p. LIX-LV. — Du Moulin, *Coutumes locales du haut et bas pays d'Auvergne*, 1747. — *Recueil des arrêts des Grands Jours*, p. 109 sq. — *Procès-verbaux des assemblées générales du clergé*, t. IV, p. 932; *Pièces justificatives*, p. 206. — Augustin de Vainy d'Arbouze, *Crayon du département du Puy-de-Dôme*, 1826, p. 232. — *Bulletin de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Clermont*, 1884, p. 130.

R. GRÉGUT.

3. ARBOUZE (JACQUES III DE VÉNY D'), cinquantième abbé de Cluny (1622-1629), était le fils cadet de Michel de Veny, écuyer, seigneur d'Arbouze et autres lieux, d'une grande famille noble d'Auvergne, dont les titres remontaient au moins au xiii^e siècle, apparentée à la plupart des grandes familles d'Auvergne et du Forez, et de Péronnelle de Marillac, apparentée elle-même à cette dernière famille de grands officiers de la couronne de France, par conséquent au chancelier de Louis XIII, Michel de Marillac. Jacques naquit vers 1565, au château de Villemont, et entra de bonne heure en l'Eglise. Il était prieur de Ris en Auvergne lorsqu'en 1590 il assumait la tâche de tuteur des enfants de son frère aîné Gilbert I de Veny, tué le 14 mars dans les rangs de l'armée de la Ligue. Il présida donc aux destinées sinon à l'éducation de sa nièce Marguerite d'Arbouze (voir le nom suivant), dont la mère mourut en 1599. H. M. Delsart, *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce (1580-1626)*, Paris, 1923, p. 2, 13, 14, 37. Jacques devint aussi chanoine prévôt de la cathédrale de Clermont, mais il résigna ce bénéfice pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Cluny. *Gallia christiana*, Paris, 1873, t. II, col. 308. On ignore à quelle date, mais il était encore jeune, car en 1600 il avait acquis assez de notoriété dans l'ordre pour être nommé définitif, au chapitre général de cette année. Il succéda comme grand prieur du couvent à Jean Papon après 1612, et l'abbé Louis de Lorraine, cardinal de Guise, le nomma son vicaire général pour l'ordre le 29 juin 1615, en le chargeant de préparer, pour les couvents d'hommes, la réforme que sa nièce, la Mère Marguerite d'Arbouze, établissait au Val-de-Grâce. Il rédigea, sur les conseils du général de la Congrégation de Saint-Maur, du prieur de la Chartreuse de Paris et de M. Du Val, célèbre docteur de Sorbonne, des règlements que le cardinal approuva le 19 mai 1621. H. M. Delsart, *op. cit.* Dom Paul Denis, *Le cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins*, Paris, 1913, *passim*. A la mort de celui-ci le grand prieur fut élu abbé le 12 mars (non mai, comme porte le *Gallia*) 1622, et béni le 4 avril par l'archevêque titulaire de Damas. Il réussit à faire adopter les règlements par les moines du couvent le 13 février 1623, et par le chapitre général de 1626. Ces décisions solennelles ne vinrent pas à bout de la résistance qu'opposaient certains moines obstinés à vivre contre la règle, et d'Arbouze, désespérant

de la surmonter, démissionna le 3 août 1629 en faveur du cardinal de Richelieu, et peut-être à sa sollicitation, ou bien en le demandant comme coadjuteur contre une pension de mille livres. Il garda encore le prieuré de Ris-sur-Allier, à l'extrémité nord du département actuel du Puy-de-Dôme, où il vécut dès lors et mourut le 29 août 1635. Il ne fut pas abbé de Manglieu, au diocèse de Clermont, mais il est possible qu'il y ait fait nommer, en 1628, son neveu Gilbert d'Arbouze, plus tard évêque du même diocèse (Voir ci-dessus).

Gallia christiana, Paris, 1876, t. iv, col. 1161-2, 1171-
— P. Lorain, *Histoire de l'abbaye de Cluny*, Paris, 1843, p. 248-249. — Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*, Paris, 1718, t. v, p. 203, 204, 209-210.

P. RICHARD.

4. ARBOUZE (MARGUERITE DE VÉNY D'), réformatrice de l'abbaye du Val-de-Grâce, naquit en Auvergne le 15 août 1580. Elle était par sa mère nièce du fameux Pierre d'Épinac, archevêque de Lyon, un des principaux chefs de la sainte Ligue catholique, et ce fut par la protection de son oncle que sa mère la fit entrer en 1589 à l'abbaye bénédictine des dames de Saint-Pierre à Lyon, où elle fit profession le 21 août 1599. Elle témoigna dès lors une grande ferveur et ses biographes rapportent qu'elle apprit l'italien et l'espagnol pour pouvoir lire les auteurs mystiques dans leur langue originale, en particulier sainte Thérèse. Elle se fit ensuite admettre à l'abbaye de Montmartre près de Paris, où elle recommença son noviciat le 12 août 1611 et fit profession sous le nom de sœur Sainte-Gertrude. Le 12 avril 1613 l'abbesse lui confia la direction des novices à la Ville-l'Évêque, près du faubourg Saint-Honoré, dont elle devint prieure l'année suivante. Cependant elle la rappela en 1617 parce qu'elle avait outrepassé ses ordres, mais le chancelier Michel de Marillac, son cousin, lui fit octroyer, avec l'appui de la reine Anne d'Autriche, l'abbaye du Val-de-Grâce, dans la vallée de la Bièvre. Elle reçut la bénédiction abbatiale, le 31 mars 1619, de la main de Charles Miron, évêque d'Angers et s'appliqua aussitôt à la réforme du monastère. La reine Anne ayant acheté un terrain au faubourg Saint-Jacques, l'abbaye y fut transférée en 1621, et l'abbesse rédigea ses constitutions qui furent approuvées en 1623 par l'archevêque de Paris, Jean François de Gondy, en 1625 par le cardinal Francesco Barberini légat en France. Plusieurs abbesses, celles de Remiremont, de Maubuisson se mirent à son école pour étudier la réforme. Le 7 janvier 1626 elle obtint d'être relevée de ses fonctions et fut nommée maîtresse des novices. On la chargea aussi de la réforme aux prieurés de la Charité-sur-Loire et de Charenton-en-Berry, mais les travaux et les austérités avaient ruiné sa santé et elle mourut à son retour du dernier monastère, à Séry-en-Berry le 16 août 1626. Elle fut ramenée au Val-de-Grâce pour y être inhumée et sa mémoire y resta en vénération. Son confesseur Jean Ferrage rédigea sa vie, qui fut complétée à la demande des religieux du Val-de-Grâce, par l'abbé Claude Fleury. Ce dernier écrit, publié en 1685, est dédié au duc de Chartres, Philippe d'Orléans, le futur régent.

Branche, *La vie des saints et des saintes d'Auvergne et du Velay*, Le Puy, 1652, p. 329-43. — C. Fleury, *Vie de la vénérable Mère Marguerite d'Arbouze*, t. iii, de ses opuscules, Nîmes, 1780, p. 5-146. — Hélyot, *Hist. des ordres monastiques*, Paris, 1719, t. vi, p. 329-332. — H. M. Delsart, *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce (1580-1626)*, Paris, 1923.

P. RICHARD.

ARBROATH (ou Aberbrothoc), abbaye de bénédictins de la congrégation de Tiron, dans le comté de Forfar (Écosse) et le diocèse de Bréchin, fondée par Guillaume le Lion, roi d'Écosse, le 9 août 1178, avec

des moines de Kelso, et dédiée à saint Thomas de Cantorbéry.

I. LISTE DES ABBÉS. — Reginald, 1178. — Henry, 1179-1201. — Gilbert, 1213?-1225. — Radulphe de Lamley, 1226, élu évêque d'Aberdeen en 1239. — Adam, 1239-1245. — Walter, 1252-1256. — Robert, 1261, expulsé par ses moines en 1267. — Sabinus, 1267. — John, 1268. — William, 1276-1283. — Henry, 1292-1296. — Nicholas, 1299. — John, 1303-1309. — Bernard de Linton, chancelier d'Écosse, 1311, évêque de Sodor en 1328. — Geoffroy, 1328-1342. — William, 1348-1366. — John Gedy, 1370-1395. — Walter Paniter, 1411-1450. — Richard Guthrie, 1450-1455. — Malcolm Brydy, 1456-1470. — Richard Guthrie, 1471. — George, 1472-1482. — William Bonkil, 1482-1483. — David Lichtone, 1484. — James, duc de Ross, archevêque de Saint-Andrews, et frère du roi Jacques IV, abbé commendataire, 1502-1503. — George Hepbrun, 1503-1513, élu évêque des Îles en 1510: de 1510 à 1513, abbé commendataire d'Arbroath et d'Iona. — James Becon, évêque de Glasgow, 1513. Il devint archevêque de Saint-Andrews et se démit de l'abbaye en 1523. — David Beaton, 1524-1536; plus tard cardinal. — John Hamilton, 1541-1543 et 1551-1579. Il devint protestant en 1559. Il fut le dernier abbé catholique d'Arbroath.

II. HISTOIRE. — Bien que les bâtiments de l'abbaye fussent commencés quelques années avant sa fondation en 1178, ils ne furent achevés qu'en 1233. Il y eut de grands incendies en 1272 et en 1380.

La situation de l'abbaye au bord de la mer et le patriotisme de ses abbés l'ont exposée aux attaques des vaisseaux anglais pendant la lutte entre David Bruce et Édouard Balliol, surtout en 1350. En 1395, l'abbé Jean Gedy dut réparer l'église conventuelle. Les dernières grandes réparations furent commencées en 1471. Après la Réforme l'abbaye est de plus en plus délabrée. L'histoire d'une attaque contre l'abbaye par les protestants en 1557, telle que la raconte Juan Muñoz de la Cueva dans son ouvrage *Noticias historicas de las tres florentissimas provincias del celeste orden de la santissima Trinidad*, Madrid, 1714, p. 226-227, manque tout à fait de fondement. Aussitôt après leur arrivée en 1178, les moines firent d'Arbroath un bourg sous la protection de l'abbé. En 1394, l'abbé Jean Gedy y construisit un port. L'abbaye devint le couvent le plus riche de l'Écosse, à l'exception du prieuré de Saint-Andrews. Vers le commencement de 1445, le couvent substitua Alexandre Ogilvy à Alexandre Lindsay comme bailli de ses terres, à cause de la prodigalité de ce dernier. Ce changement donna lieu au combat sanglant du 23 janvier 1445, à Arbroath, entre les partisans des deux familles, ce qui témoigne de l'importance de l'office de bailli. Une description de l'abbaye telle qu'elle était en 1517 se trouve dans Augustin Theiner, *Vetera monumenta Hibernorum et Sclorum*, Rome, 1684, p. 524-526. A cette époque, il y avait quarante moines. Peu avant la dissolution, il n'y en avait que vingt. David Beaton (1524-1536) est le dernier abbé qui ait rempli les fonctions spirituelles de sa charge. On disposa des dernières terres de l'abbaye du temps de l'abbé Jean Hamilton (1541-1543 et 1551-1579), probablement après son passage au protestantisme. A partir de cette époque, il n'y eut plus de moines, bien qu'il y eut jusqu'en 1644 un protestant qui se disait abbé d'Aberbrothoc et jouissait des revenus abbatiaux.

Liber S. Thome de Aberbrothoc, Bannatyne Club, Édimbourg, 1848. — *Registrum episcopatus Brechinensis, Bannatyne Club*, Aberdeen, 1856, t. ii, p. 255-272. — D. Miller, *Arbroath and its abbey*, Édimbourg, 1860. — G. Hay, *History of Arbroath*, Arbroath, 1876. A. TAYLOR.

1. ARBUES (ANSELMO), cistercien, moine de Fitero en Espagne, originaire de Tudela en Navarre. Il a écrit une *Vida de san Raymundo, abad de Fitero*, qui n'a pas été imprimée. L'auteur essaie de prouver avec érudition et énergie que le saint est né à Tarazona et que le monastère dont il fut abbé n'est pas Fitero de Pisuerga, comme le veut Mariana, mais bien l'abbaye de Fitero en Navarre.

Muñiz, *Bibliotheca cisterciense espanola*, Burgos, 1793, p. 33.

R. TRILHE.

2. ARBUES (LUIS VICENTE DE), né à Visiedo (Térel), le 9 août 1589. Docteur de l'Université de Saragosse, où il était professeur en 1636. Vicaire de l'église Saint-André de cette ville, il fut directeur de la vén. Mère Astorch (voir ce nom), fondatrice du couvent des capucines et confesseur de la communauté. Il mourut en juin 1642 et fut entermé à la chartreuse d'Aula Dei, avec l'habit de cet ordre. Il a laissé un ouvrage demeuré classique sur un point de droit aragonais : *Discurso y verdadera inteligencia del Fuero de Aragon communmente llamado del 9 por 100*. Saragosse, 1634, dont il existe quatre éditions, la dernière en 1636.

F. de Latasa. *Biblioteca nueva de los autores aragoneses*, Pampelune, 1799, t. III, 12-13. — L. I. Zevallos, *Vida y virtudes de la V. Madre Sor Maria Angela Astorch*, etc., Madrid, 1733, p. 57. 456 sq.

A. LAMBERT.

3. ARBUES (PEDRO DE). Voir PIERRE D'ARBUES (saint).

ARBUSSY (JOSEPH), protestant converti. Né à Montauban, le 17 avril 1624, il fut nommé pasteur à Sorèze, dès 1645 et, l'année suivante, eut la même fonction dans sa ville natale à laquelle se joignit, en 1663, celle de professeur d'hébreu et plus tard la charge de principal du collège. Il trouva de l'opposition chez plusieurs de ses coreligionnaires et le synode national de Loudun lui interdit le ministère dans le Haut Languedoc. Il était pasteur à Bergerac depuis 1661 lorsqu'il se convertit. Le 9 août 1670, il fut reçu par l'assemblée du clergé et y prononça un discours sur sa conversion. *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, Paris, 1777, p. 144; *Pièces justificatives*, p. 102. La même année, il publia sa *Déclaration contenant les moyens de réunir les protestants dans l'Église catholique*, in-8°. L'approbation des docteurs de Sorbonne est précédée de celle de Bossuet, louant « un homme d'un si grand mérite et d'une si profonde érudition. » Arbussy était en 1689 avocat général à la cour des aides de Montauban. Il mourut le 27 avril 1694.

Haag, *La France protestante*, Paris, 1846-1859, t. I, p. 120-121; t. VI, p. 142; t. IX, p. 6; 2^e édit., Paris, 1877, t. I, col. 315-318. — Migne, *Dictionnaire des conversions*, col. 121-122 (sous le nom d'Albusy qui lui est donné dans les procès-verbaux des assemblées du clergé).

U. ROUZÈS.

ARBUTHNOT (ALEXANDER), théologien presbytérien écossais et poète (1538-1583), élève de l'université de Saint-André, puis de la faculté de droit à Bourges, principal de King's College à Aberdeen en 1569, modérateur des assemblées presbytériennes de 1573 et 1577, coopéra au plan de gouvernement de l'Église presbytérienne demandé par l'assemblée de 1573, et fut souvent choisi comme député par l'Église pour porter ses observations et remontrances à Jacques VI. Son zèle en faveur de la cause presbytérienne lui valut la défaveur du roi, qui s'opposa en 1583 à sa nomination au poste de ministre de Saint-André.

Bien que presbytérien convaincu, Arbuthnot a été loué, pour sa science et sa modération relative, par

des catholiques tels que Mailland et Burne. Son grand ouvrage, *Orations de origine et dignitate juris*, in-8°, Edimbourg. 1572, estimé des contemporains, est aujourd'hui introuvable. Il a encore composé plusieurs poésies.

A. H. Bullen, dans *Dict. of nat. biography*, t. I, p. 531 sq.

J. DE LA SERVIÈRE.

ARC (JEANNE D'). Voir JEANNE D'ARC (sainte).

1. ARCA, évêché de l'Arménie II^e dépendant de Mélite. L'itinéraire d'Antonin nous apprend qu'Arca était la première halte que l'on rencontrait en allant de Mélite à Cucuse. Cette ville, qui n'eut jamais d'importance, s'est conservée dans le bourg actuel d'Arca, à 30 kilomètres à l'ouest de Malatia (Mélite). On lui connaît au moins quatre évêques. Acace assista au concile d'Éphèse et souscrivit la déposition de Nesterius, Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1269. Jean prit part à celui de Chalcédoine et fit signer à sa place le prêtre Otreius, Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 149. Lui-même souscrivit la lettre des évêques de la province à l'empereur Léon sur la mort de saint Proterius d'Alexandrie en 458, Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 594. Léonce prit part au cinquième concile oecuménique et en souscrivit les actes, Mansi, *op. cit.*, t. IX, col. 175. Grégoire assista au sixième concile oecuménique, Mansi, *op. cit.*, t. XI, col. 649.

Titulaires latins : Thomas, O. M. (1409), Eubel, *Hierarch. cath. med. aevi*, t. II, p. 105. Del Canizo y Losa (Pierre) (1726 ?), Serrano (Melchior) (1788-1800), Crespo y Bautista (François de Sales) (1882-1875), Dubois (Claude-Marie) (1893-1895), Le Nordez (Albert) (1896-1898), Mgr Peri-Morosini (Alfred), élu le 12 avril 1904, administrateur apostolique de Lugano. *Ann. pont.*, 1916, p. 360-361.

W. M. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, p. 214. — Le Quien, *Or. christ.*, t. I, col. 1445-1446; t. III, col. 1115-1116. — Eubel, *Hierarch. cath. med. aevi*, t. II, p. 105. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 360-361.

R. JANIN.

2. ARCA ou **ARCE**, évêché de la Phénicie I^{re} dépendant de Tyr. Arca dont le nom s'est conservé dans celui de Tell-Arka, se trouvait au nord-est de Tripoli, à quelques kilomètres de la côte. Elle était célèbre par son temple d'Astarté ou d'Aphrodite. Après sa conquête par les Macédoniens, les habitants élevèrent aussi un temple à Alexandre le Grand. C'est dans cet édifice que naquit l'empereur Alexandre Sévère, en 205 (Aurel. Vict. *De Caes.*, XXIV, 1), ce qui valut à la ville le titre de Caesarea. Conquise par les Arabes, Arca soutint en 1099 un long siège contre les croisés et ne fut prise que sous Baudouin I^{er} par le comte Guillaume de Satalanges. Albert d'Aix, XI, 1. Les mameluks la détruisirent quand ils chassèrent définitivement les chrétiens de la Syrie.

Évêques. Lucianus souscrivit la lettre du synode d'Antioche à l'empereur Jovien en 363, Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. III, col. 372. — Alexandre prit part au premier concile de Constantinople, Mansi, *op. cit.*, t. III, col. 568. — Au témoignage de Socrate, *H. E.*, VII, 36; *P. G.*, t. LXVII, col. 821. Reverentius fut évêque d'Arca avant de passer à la métropole de Tyr. Il est difficile d'en fixer la date exacte. — Marcellinus fut l'un des évêques orientaux qui se séparèrent des Pères d'Éphèse, Mansi, *op. cit.*, t. IV, col. 1269, 1426, 1472. — Épiphanie prit part au synode d'Antioche dans l'affaire d'Athanase de Perrhé, Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 325, 329; certains manuscrits portent 'Ηρακλειος au lieu d'Αρχης. — Héraclitus assista au concile de Chalcédoine et en souscrivit les actes (Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 537); il signa également la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon sur la mort de saint Proterius d'Alexandrie.

Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 557. — Un évêque d'Arca, dont le nom est inconnu, résista aux instances que lui fit Sévère d'Antioche pour l'entraîner dans le monophysisme; c'est du moins ce que nous apprend Épiphanes de Tyr dans sa lettre à Théophile d'Héraclée lue à la cinquième session du synode tenu par Mennas en 536.

Titulaire latin : Le Berre (Pierre-Marie) (1877-1891), *Ann. pont.*, 1916, p. 361. Titulaire maronite : Marie (Joseph) (1855-1877), *ibid.*, Mgr Abdallah Khouri, vicaire patriarcal, sacré en 1911.

Smith, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 189. — Le Quien, *Or. christ.*, t. I, col. 815-816. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 362.

R. JANIN.

ARCADIA ou **ARCADES**, évêché de Crète dépendant de Cnossos. Cette ville se trouvait à l'intérieur des terres, au sud-est de Réthymno. Elle se glorifiait faussement d'avoir donné naissance à Jupiter. Pline, XXXI, 4, signale les eaux abondantes qui l'arrosaient : elles firent subitement défaut au cours d'un siège et ne reparurent que six ans après. Cf. Flaminius Cornelius, *Creta sacra*, pars II, p. 240. On ne connaît qu'un seul évêque grec d'Arcadia, Jean, qui prit part au second concile de Nicée. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. XIII, col. 154. Il reste encore un monastère d'Arcadia, qui fut le théâtre de massacres en 1868 et en 1897. Les Vénitiens établirent dans cette ville un évêché catholique qui dura plus de trois siècles, jusqu'à sa suppression par Clément VIII le 1^{er} janvier 1604. *Creta sacra*, pars III, p. 127, 132-137. Le sénat de Venise estimait sa décadence trop profonde et ses revenus insuffisants pour y maintenir un évêque et un chapitre. Ce qui restait des revenus de la cathédrale fut attribué à l'hôpital militaire et ceux du chapitre à l'église cathédrale de l'île de Tinos, *ibid.*, p. 132, 137. En 1608, il fallut faire une nouvelle répartition de ces derniers à la demande de l'archevêque de Crète. Tinos en garda la moitié et le reste fut affecté au séminaire de Candie, *ibid.*, p. 137.

Evêques latins d'après Eubel, *Hierarch. cathol. med. aev.*, t. I, p. 103; t. II, p. 104; t. III, p. 129. Daniel (1830). Raphael (1332). Raphael II (1349-1369). André (1369). Guillaume (1406). Pierre (1409). Michel (1410-1424). Pierre (1424). Marc (1460). Georges A. Alexandre (1489-1501). Jean Alexandre (1501). Mathieu (1511). François († 1554). Marc (1554-1572). Antoine (1572-1594). Benoît Leoni (1594-?).

Smith, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 189. — Flavius Cornelius, *Creta sacra*, pars II, p. 240; pars. III, p. 127, 132-137. — Le Quien, *Or. christ.*, t. II, col. 266-267. — Eubel, *Hierarch. cath. med. aevi*, t. I, p. 103; t. II, p. 104; t. III, p. 129. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. XIII, col. 154.

R. JANIN.

ARCADIE. Il y avait dans l'empire romain deux régions de ce nom, qu'il importe de ne pas confondre; l'Arcadie classique, alors déchue, en Péloponèse; dépendant de la province d'Achaïe (voir GRÈCE); et la province d'Heptanomis, sur la rive droite du Nil, entre l'Augustamnique première et le Thébaïde deuxième; cette province porte le nom d'Arcadie à partir du temps d'Arcadius, fils de Théodose, en l'honneur de qui elle fut ainsi désignée. Voir ÉGYPTE.

1. ARCADIOPOLIS, évêché de la province d'Asie dépendant d'Éphèse. Le nom primitif de cette ville était Theira, qu'elle reprit à la fin de la période byzantine sous la forme *Θυρά* ou *Θυράλις* : on le retrouve à peine déformé dans le nom moderne de Thira. Cette ville était située au sud du Kaïstros (actuellement Kutchuk-Mendérez), à l'est d'Éphèse.

Évêques. Alexandre assiste au concile d'Éphèse et

signe la déposition de Nestorius. Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1216. — Gérance prend part à celui de Chalcédoine. Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 168. — Christophore est l'un des Pères du V^e œcuménique. Mansi, *op. cit.*, t. IX, col. 175, 391. — Nicéphore anathématise l'iconoclasme au second concile de Nicée. Mansi, *op. cit.*, t. XIII, col. 728, 739. — On trouve le nom de Jean, évêque d'Arcadiopolis, parmi les évêques de la province d'Asie. Mansi, *op. cit.*, t. XII, col. 1099. sans doute par une erreur de copiste, car il ne reparait pas ailleurs. — Siméon prend part au conciliabule de 879 après la réintégration de Photius. Mansi, *op. cit.*, t. XVIII, col. 376.

Titulaires latins d'après l'*Annuaire pontifical* de 1916 : Alexandro (Giogios) (1489-1498). Bustamanté (Jean) (1506). Bailleux Le Doux (Martin) (1507-1513). Perez (Michel) (1622-1680?). Torni (Joseph) (?). Spacapietra (Vincent) (1852-1855). O'Brien (Dominique) (1855-1856). Amanton (Marie-Henri) (1857-1865). Lynch (Jacques) (1866-1888). Gordon (William) (1889-1890). Tedisco-Grande (Émile) (1892-1893). Mayer (Théophile) (1891-1900). Mgr Joussard (Célestin), élu le 11 mai 1909, vicaire apostolique de l'Athabaska.

W. M. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, p. 114. — Le Quien, *Or. christ.*, t. I, col. 771-772. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1216; t. VII, col. 168; t. IX, col. 175, 391; t. XIII, col. 728, 739; t. XVII, col. 376. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 361.

R. JANIN.

2. ARCADIOPOLIS, évêché de la province d'Europe dépendant d'Héraclée. Cette ville s'appela primitivement Bergula ou Bergulium. Théodose lui donna le nom d'Arcadiopolis, à cause de son fils aîné, au moment où il marchait à la rencontre de l'usurpateur Eugène. En raison de sa position sur la route de Constantinople vers l'Europe centrale, Arcadiopolis joua un grand rôle dans l'histoire de l'empire byzantin, surtout pendant les derniers siècles. C'est aujourd'hui la petite ville de Lulé-Bourgas, près du chemin de fer de Constantinople, à peu près à mi-chemin de Kirk-Kilissé et de Rodosto. Pendant un certain temps, Arcadiopolis ne semble pas avoir eu d'évêque particulier et fut sans doute unie à Byzance, car nous la voyons représentée à Éphèse par Euprepius, évêque de Byzance qui est dit gouverner l'Église d'Arcadiopolis (Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1125, 1216, 1366): de même à Chalcédoine elle est représentée par Lucien, évêque de Byzance, que les manuscrits latins appellent aussi évêque d'Arcadiopolis. Mansi, *op. cit.*, t. VII, col. 401. La séparation dut se faire à la fin du V^e siècle. L'ascension d'Arcadiopolis fut assez rapide. Dans la liste du pseudo-Épiphanes, vers 650, elle est déjà archevêché indépendant et occupe le 11^e rang. H. Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum*, p. 535. Elle est au 7^e dans celle de Léon le Sage, *ibid.*, p. 571. Elle est métropole sous Isaac l'Ange (1186-1196). H. Gelzer, *Index lectionum d'Éna*, 1891-1892, p. 7; passe du 82^e au 101^e rang sous Andronic II Paléologue (H. Gelzer, *Ungedruckte Texte...*, p. 600) et occupe le 86^e sous Andronic III, *ibid.*, p. 608. Ce fut son apogée et le signe de son déclin. Elle dut disparaître comme évêché peu après la conquête turque (1360), car on ne la retrouve plus dans les listes depuis le XV^e siècle.

Sabbatius est le premier évêque connu qui porte le titre seul d'Arcadiopolis; il prend part au V^e concile œcuménique. Mansi, *op. cit.*, t. IX, col. 395. — Jean condamne l'iconoclasme au II^e concile de Nicée. Mansi, *op. cit.*, t. XII, col. 1095; t. XIII, col. 140. — Basile prend part au conciliabule de Photius en 879. Mansi, *op. cit.*, t. XVIII, col. 373. — Nicéphore Calliste, *H. E.*, XIV, 39, P. G., t. CXLVI, col. 1196, nous apprend que sous l'em-

pereur Alexis Comnène, l'évêque de Léontopolis fut transféré à Arcadiopolis. Il s'agit très probablement de la ville de la province d'Europe, car les deux villes étaient alors de même rang, c'est-à-dire archevêchés autonomes. — Nicéphore assiste au synode de 1146, qui rappela à l'ordre le patriarche Cosmas Atticus. — Constantin prend part au synode réuni à Constantinople en 1156 par le patriarche Luc Chrysoberges pour condamner les erreurs de Soterichos Panteugenes, patriarche d'Antioche sur le sacrifice du Christ. *P. G.*, t. cxi, col. 180, 200. Dix ans plus tard il assiste au synode d'avril 1166, défendant les mariages au septième degré de parenté (*P. G.*, t. cxix, col. 769), et au mois de mai à celui qui condamna les erreurs des Allemands relatives à la sujétion du Verbe incarné par rapport au Père. *P. G.*, t. cxi, col. 238, 249, 256, 260.

Le Quien, *Or. christ.*, t. i, col. 1135-1136. — Mansi, *Sacr., concil. ampl. coll.*, t. iv, col. 1125, 1216, 1366; t. vii, col. 402; t. ix, col. 395; t. xii, col. 1095; t. xiii, col. 140; t. xviii, col. 373. — *P. G.*, t. cxix, col. 769; t. cxi, col. 180-200, 238, 249, 256, 260; t. cxlvi, col. 1196. — H. Gelzer, *Unge-druckte Texte... der Notitiae episcopatum*, p. 535, 551, 571, 600, 608.

R. JANIN.

1. ARCADIUS (Saint), évêque d'Arsinoé de Chypre (qui n'est point Famagouste, comme l'a pensé Le Quien, mais l'ancienne Marium, sur la côte nord-est de l'île). Nous connaissons ce saint personnage par une Vie qui figure dans le *Panegyricum* de Néophyte le Reclus, et que le P. Delehaye a publiée dans les *Analecta bollandiana*, 1907, t. xxvi, p. 197-207; il est également mentionné dans la Vie de son frère Théosebius, appartenant au même recueil et donnée par le même éditeur, p. 190-191. Ces biographies, ou plutôt ces panégyriques, sont d'ailleurs plus que sobres de renseignements proprement historiques, et ne fournissent, en particulier, aucune indication sur la chronologie des deux saints. Nous apprenons seulement que les deux frères étaient nés à Melandra, près d'Arsinoé, que leur père s'appelait Michel et leur mère Anne, que Théosebius dans sa jeunesse gardait les troupeaux en montagne et que, s'étant marié, il n'en observa pas moins la continence, attirant des disciples et des imitateurs tout en demeurant fidèle à la vie cachée, tandis qu'Arcadius était désigné pour l'épiscopat; il était plus cultivé, ayant été envoyé à Constantinople pour y faire ses études, ce qui ne l'empêchait pas de pratiquer avec assiduité la prière et le jeûne. Il mourut le 29 août et fut gratifié après sa mort, comme durant sa vie, du don des miracles; quant à Théosebius, sa fête tombe le 12 octobre. Une localité de Chypre porte le nom de Hagios Arkadhi (Saint-Arcadius, peut-être le nôtre).

Delehaye, *Saints de Chypre*, dans *Analecta bolland.*, 1907, t. xxvi, p. 255, 267, 285, 286.

R. AIGRAIN.

2. ARCADIUS, martyr de Caesarea (Cherchel), en Maurétanie Césarienne. Sa *Passion* indique, il est vrai, l'Achaïe comme lieu de son supplice : *Cum in Achaia saevus debaccharetur furor... Passio I*, dans *Acta sanct.*, p. 4; Ruinart, *Acta sincera*, p. 529. Mais divers martyrologes le classent, au contraire, parmi les saints d'Afrique, *P. L.*, t. xciv, col. 809 (Bède); t. cxiii, col. 147 (*Mart. rom.*), 214 (Adon), 641-642 (Usuard), voir *Acta sanct.*, p. 3 et Ruinart, *loc. cit.*; et la très ancienne suscription d'un panégyrique, que nous possédons de lui, est formelle : *De natali S. Arcadii, qui habet natale pridie idus Januarii in civitate Caesareae Mauritaniae*, *P. L.*, t. xi, col. 450. « On s'accorde à penser, dit M. Monceaux, p. 155, que cette dernière indication est exacte, et l'on s'explique l'erreur de la chronique par une maladroite interpolation. Arcadius,

qui est inconnu des martyrologes orientaux, figure dans plusieurs martyrologes latins, où il est joint, le 12 janvier, à des martyrs d'Achaïe; on suppose donc qu'un copiste, trompé par la physionomie tout hellénique du nom, a supprimé par mégarde la mention de la ville de Caesarea. »

Sur Arcadius nous ne possédons d'autres informations que celles qui nous sont fournies par sa *Passion*, dérivée probablement d'*Actes* authentiques, aujourd'hui perdus, et par un sermon attribué à Zénon, évêque de Vérone. Les deux documents se trouvent réunis dans les *Acta sanctorum* : Ruinart donne le premier; on lit le second dans la *P. L.*, et dans l'édition des œuvres de Zénon par Giuliani; voir à la bibliographie.

Au cours d'une cruelle persécution, Arcadius s'est dérobé aux recherches par la fuite; on perquisitionne à son domicile, où se rencontre un de ses parents, qu'on arrête, pour lui arracher l'indication de la retraite d'Arcadius. Informé de ce qui se passe, celui-ci rentre dans la ville, se présente spontanément au gouverneur, qui le somme de sacrifier. Sur son refus, accompagné de paroles hautaines, ce magistrat le condamne à une mort affreuse : on lui coupe successivement toutes les articulations depuis l'extrémité des mains jusqu'à l'épaule, depuis le bout des pieds jusqu'au haut des cuisses. Tandis que ses membres lui sont arrachés un à un, Arcadius, qui suit la sanglante opération avec un calme héroïque, ne cesse d'adresser à Dieu d'ardentes invocations; réduit à n'être plus qu'un tronc informe, il apostrophe les lambeaux de son corps ainsi séparés de lui, et adresse des exhortations aux témoins de son martyre. Après sa mort, les chrétiens, ses frères, recueillent ses membres dispersés et les enterrent avec piété.

« On n'hésiterait pas à attribuer au moyen âge ces inversions macabres, écrit M. Monceaux, si on ne les trouvait également dans le sermon prononcé pour l'anniversaire d'Arcadius, » sans doute par Zénon de Vérone. Mais ce rapprochement ne me paraît pas constituer un témoignage d'authenticité bien convaincant. La grande ressemblance entre les deux morceaux, où les expressions et tournures identiques sont fréquentes, prouve simplement qu'un des auteurs a imité, presque copié l'autre. A cause de la netteté plus grande de la *Passio Arcadii*, je la croirais volontiers plus ancienne; le sermon, où l'imagination de l'auteur se donne plus libre carrière, paraît être une œuvre postérieure. La phrase *Dum beati Arcadii martyris gesta annolibus triumphanda mandamus*, par où il débute, et où l'on veut voir une attestation de priorité en sa faveur, ne me semble nullement décisive; *P. L.*, t. xi, col. 450, note 1. Quant à supposer, avec M. Monceaux, qu'il a pu servir à compléter ou à interpoler la *Passio*, rien ne permet de l'affirmer. Quoiqu'il faille penser de cet ordre et de cette subordination des deux œuvres, on conclura sans doute volontiers, avec le même auteur, que certains détails du récit doivent être exacts : « par exemple, la fuite d'Arcadius, l'arrestation d'un de ses parents, son retour à Caesarea, sa première réponse au magistrat. Le reste de l'interrogatoire est invraisemblable. Quant au supplice, il paraît relever surtout de l'imagination populaire; et l'on ne saurait déterminer ce qui peut se cacher de réalité sous la légende. »

De même, il n'est guère facile d'assigner une date au martyre d'Arcadius. Pendant longtemps on voyait en lui une victime des persécutions du milieu du III^e siècle, pour la seule raison que Zénon, son panégyriste, avait vécu, croyait-on, vers la fin de ce même siècle. Une étude plus précise des œuvres de l'évêque de Vérone a conduit M. Monceaux, en le rajeunissant d'une centaine d'années, à faire de lui un contempo-

rain de saint Ambroise et de saint Jérôme. Comme d'autre part le martyr qu'il célèbre paraît assez ancien, « d'après les circonstances du récit, il est plus naturel de supposer qu'Arcadius a succombé dans la dernière persécution païenne, peut-être le 12 janvier 305. »

On se demandera comment un évêque de la Haute-Italie a été amené à prononcer le panégyrique d'un obscur martyr de Maurétanie. Le fait paraît moins étrange si l'on se rappelle que Zénon devait être d'origine africaine. Rien ne s'oppose à ce qu'il ait « transporté en Italie, avec le culte d'Arcadius, les Actes de son martyre. » A l'occasion de l'anniversaire du saint, peut-être lors du transfert de ses reliques, ou lors de l'installation de son culte à Vérone, il jugea opportun de célébrer l'héroïsme de celui pour qui il semble avoir professé une grande admiration. Voir CAESAREA, ZÉNON.

Acta sanctorum, januar. t. II, 3^e édit., p. 3-6. — P. L., t. XI, col. 450-455. — Ruinart, *Passio sancti Arcadii martyris*, dans *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, p. 529-531. — *Bibliotheca hagiographica latina*, Bruxelles, 1898, t. I, p. 106, n. 658, 659. — S. Zenonis *episcopi Veronensis Sermones*, édit. Giuliani, 2^e édit., Vérone, 1900, sermon II, 18. — Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1702, t. V, 2^e édit., p. 557, 796, note 6. — De-Vit, *Totius latinitalis onomasticon*, Prato, 1859, t. I, p. 418, au mot *Arcadius IV*. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1905, t. III, p. 154-156, 365-371, 536. — M. Buchberger, *Kirchliches Handlexikon*, Munich, 1907, t. I, col. 334, au mot *Arkadius*. — R. P. Delchaye, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 445. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 449. — P. de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1920, p. 401.

Aug. AUDOLLENT.

3. ARCADIUS. Une inscription de *Novar...* (Sillgène), en Maurétanie Sitifienne, mentionne un chrétien de ce nom : *Arcadi utere in Christo*. Ce texte, gravé sur un fragment d'architrave ou de linteau, et qui « devait être placé à l'entrée d'une chapelle, paraît être une invocation à un martyr », écrit M. Monceaux. Le même savant serait tenté de le rapporter au saint dont il vient d'être question dans l'article précédent. « Je crois, dit au contraire M. Gsell, avec raison, semble-t-il, que cette pierre surmontait la porte d'une maison, appartenant à un certain Arcadius, et qu'il ne s'agit pas d'un martyr. » Dès lors disparaît l'identification avec Arcadius de *Caesarea*, que le R. P. Delehayé considérait déjà en soi comme très douteuse. Voir ARCADIUS 2, NOVAR...

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, n. 10928, 20471. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1905, t. III, p. 155, n. 1; 530; Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique, n. 309, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XII, 1^{re} partie, 1908, p. 288. — Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger, 1911, feuille XVI, Sétif, n. 216. — R. P. Delehayé, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 445, n. 7.

Aug. AUDOLLENT.

4. ARCADIUS, évêque de Trimithonte dans l'île de Chypre, est mentionné le 6 mars par les Ménéés grecs, au moins par certains d'entre eux, car on en trouve qui reportent cette mention au 7 et même au 8. Il semble que ces divergences de dates aient pour principe une confusion touchant la personne même du saint. Le 6, il s'agit d'un Arcadius, Cypriote de naissance, qui mena dès sa jeunesse la vie ascétique et forma par la parole et par l'exemple de nombreux disciples, entre autres Eubule et Julien, honorés en même temps que lui, qui furent décapités sous Julien l'Apostat (ce qui fournit un élément de datation). Arcadius, tout en regrettant ses disciples, rendit grâce à Dieu pour leur mort glorieuse et passa le reste de ses

jours dans la prière et dans les larmes. Les Ménéés lui consacrent les vers suivants :

Ὁσφ' ἦν νοστήν ἀεταῖς ἐξωσμένους
Εὐζώνος Ἀρχάδης πρὸς πόλον τρέχεις.

Le 7, les Grands Ménéés mentionnent bien un Arcadius, mais il s'agit d'un évêque, non plus d'un ascète, et il est en relation, non plus avec les martyrs Eubule et Julien, mais avec un autre évêque, de Trimithonte (en Chypre) comme lui-même, Nestor, cela sans aucun indice chronologique; il est dit seulement que les deux évêques de Trimithonte « reposent en paix », et les vers suivants accompagnent cette maigre mention :

Τῆς Τριμιθοῦντος τιμωμένες καλοὶ δὲ οὖν
Ἐν τῇ καλῇ σικιτῶσι τῆς Ἐδέμ πόλι.

Le pseudo-Dexter, suivant sa coutume, a tenté d'annexer à l'Espagne ces deux saints et de les faire ordonner évêques par saint Jacques, Arcadius pour Juliobriga (Reynosa), et Nestor pour Pallencia (37); ils auraient été martyrisés sous Néron, après avoir pris part à un concile près de Valence. P. L., t. XXXI, col. 129, 186. Le martyrologe romain, qui les donne aussi pour des martyrs, les mentionne au 4 mars, en Chersonèse, avec la série d'évêques pseudo-espagnols de Dexter. Nous ne possédons pas de détails plus précis sur ces saints, dont les actes sont perdus.

Acta sanct., mart. t. I, p. 425-426, 641-642. — Delehayé, *Saints de Chypre*, dans *Analecta bollandiana*, 1907, t. XXVI, p. 259. — *Synaxarium Constantinop.*, édit. Delehayé, col. 518, 549.

R. AIGRAIN.

5. ARCADIUS, empereur d'Orient (395-408), fils aîné de Théodose le Grand, naquit en 378 et reçut à l'âge de six ans le titre d'Auguste. Avant son avènement il avait été trois fois consul; son père l'avait amené dans sa campagne contre les Goths et l'avait associé à son triomphe. De petite taille, maigre, chétif, le teint basané, il avait dans toute sa personne, dans sa parole, dans ses yeux qu'il fermait d'une manière malade, une complète expression d'indolence. *Philostorge*, XI, 5. Il eut pour précepteur le rhéteur Thémistius et son instruction religieuse fut faite par le diacre Arsénius, qu'il devait plus tard exiler dans le désert de Nitrie.

L'importance du règne d'Arcadius vient de ce qu'il a été le premier des empereurs d'Orient. Il s'est trouvé en effet que le partage de l'empire entre Arcadius et Honorius, ordonné par Théodose avant sa mort, est devenu, grâce aux circonstances, définitif. De plus c'est sous Arcadius, évidemment sans la volonté de ce prince si faible, qu'ont eu lieu les événements décisifs qui devaient assurer la durée de l'empire byzantin et lui donner au point de vue religieux son caractère propre. Alors que l'Occident devenait la proie des milices barbares, le gouvernement de Constantinople s'affranchit de la tyrannie des auxiliaires goths; alors que l'Occident était grâce à ces mêmes barbares, le refuge de l'arianisme, en Orient l'orthodoxie restaurée par Théodose s'affermait de plus en plus. Tel est le double résultat du règne d'Arcadius.

I. LA QUESTION DES AUXILIAIRES BARBARES. — Fl. Rufinus, préfet du prétoire depuis 392, avait été placé par Théodose comme un guide auprès du jeune empereur de dix-sept ans, tandis qu'en Occident le même rôle auprès d'Honorius, âgé de dix ans, était dévolu à Stilicon, d'origine vandale, *magister militum*. La rivalité ne tarda pas à éclater entre ces deux hommes. Dans l'entourage même d'Arcadius, Rufin avait un ennemi dans la personne de l'eunuque Eutrope, *praepositus sacri cubiculi*. Rufin désirait

faire épouser une de ses filles à l'empereur : Eutrope profita d'une absence du ministre pour faire épouser à l'empereur Eudoxie, fille du général franc Bauto.

L'Orient subit alors le premier choc des invasions barbares : en 395 les Huns franchirent les Portes Caspiennes, pénétrèrent en Asie Mineure et en Syrie, assiégèrent Antioche et répandirent dans tout l'Orient une terreur dont le souvenir a été conservé par saint Jérôme, alors à Jérusalem. *Epist.*, LXVII, 8. Mais l'Orient avait été dégarni de ses troupes par Théodose au moment de la révolte d'Eugène et d'Arbogast. Parmi ces troupes se trouvaient des auxiliaires wisigoths sous le commandement d'Alaric, de la famille royale des Balthi. Marchant sur Constantinople à travers la Macédoine et la Thrace, Alaric vint avec ses troupes réclamer le titre de *magister militum*. Rufin céda, mais au lieu de retourner dans leurs retranchements, les Wisigoths ravagèrent la Thessalie. Stilicon intervint avec les forces d'Occident, mais reçut d'Arcadius dirigé par Rufin, l'ordre de rebrousser chemin. Alaric put donc piller à son aise la Grèce et occuper Athènes. Stilicon arriva de nouveau avec une armée, débarqua en Élide, cerna Alaric sur le mont Pholoe, mais le laissa échapper. Alaric put gagner l'Épire avec son butin et garda son titre de *magister militum*.

Un des corps de l'armée d'Orient que Stilicon avait renvoyé à Constantinople était composé aussi d'auxiliaires goths sous le commandement du *magister militum* Gaïnas, un des plus anciens généraux de l'empire. Lorsque ces soldats arrivèrent à Constantinople, ils se jetèrent sur Rufin, venu à leur rencontre avec l'empereur et le tuèrent à coups de hache (27 novembre 395); ils s'étaient faits ainsi les exécuteurs des vengeances de Stilicon, mais ce fut d'abord au profit d'Eutrope, un des principaux artisans du complot.

L'unique Eutrope, tout-puissant sur l'esprit d'Arcadius, reçut les biens et les charges de Rufin, les titres de préfet du prétoire, consul, patrice. Cupide et autoritaire, il s'attaqua aux chefs militaires dont il convoitait les biens et en fit exiler plusieurs. Les auxiliaires goths prirent peur et deux des plus puissants, Gaïnas et Tribigild organisèrent une conspiration contre Eutrope. En 399, les Goths cantonnés en Phrygie sous le commandement de Tribigild se révoltèrent et ravagèrent l'Asie Mineure. Gaïnas, chargé de réprimer la révolte, s'y associa et envoya à l'empereur une sorte d'ultimatum où il le sommait de renvoyer Eutrope. Stilicon, d'accord avec les Goths, essaya aussi de décider l'empereur à ce parti. Arcadius résista quelque temps, puis finit par céder aux suggestions d'Eudoxie, brouillée avec le ministre. Eutrope effrayé se réfugia à Sainte-Sophie, mais en 397 il avait par une loi limité lui-même le droit d'asile dans les églises. La patriarche saint Jean Chrysostome prit sa défense et obtint de l'empereur qu'Eutrope serait exilé dans l'île de Chypre. Ce fut à cette occasion qu'il prononça ses deux célèbres discours sur le néant des choses humaines.

Eutrope était donc la victime du parti goth, dont Stilicon était le principal allié, mais sa chute avait été aussi préparée par un autre parti, hostile aux auxiliaires barbares, dont le chef, Aurélien, devint préfet du prétoire d'Orient et le principal conseiller d'Arcadius. La lutte allait éclater entre ces deux partis et l'on peut dire que de son issue devaient dépendre les destinées de l'Empire d'Orient. Cette lutte de partis est connue surtout par un récit sous forme allégorique de Synésius, évêque de Cyrène, *De providentia*, P. G., t. LXVIII, col. 1209-1281.

L'avantage parut appartenir d'abord à Gaïnas et aux Goths. Ils commencèrent par exiger le supplice d'Eutrope qui leur fut accordé, puis Gaïnas et Tri-

bigild réunirent leurs forces et arrivèrent menaçants Gaïnas à Chalcédoine, Tribigild à Lampsaque. L'empereur dut subir leurs exigences et exiler leur ennemi, le préfet du prétoire Aurélien. Gaïnas fit son entrée dans la ville au milieu de la population tremblante : cependant les protestations énergiques de saint Jean Chrysostome l'empêchèrent de confisquer, comme il le voulait, une des principales églises pour la faire servir au culte arien. De son côté, Tribigild, qui avait franchi le détroit des Dardanelles, marchait sur Constantinople. Mais la population exaspérée se montrait hostile aux barbares : deux fois des tentatives de pillage nocturne furent déjouées par elle avec énergie, puis Gaïnas ayant quitté Constantinople, le peuple se jeta sur les Goths restés dans la ville et en massacra 7000 (12 juillet 400). Gaïnas essaya alors de repasser en Asie Mineure, mais il fut arrêté par un autre général goth resté fidèle, Frabit, qui occupait les Dardanelles avec une flotte. Réduit à se retirer sur le Danube, Gaïnas périt dans un combat contre les Huns (décembre 400). Constantinople était désormais délivrée du danger des Goths et la chute de Gaïnas marqua l'échec définitif des tentatives faites par les milices barbares pour absorber l'empire d'Orient. Aurélien fut rappelé et devint le véritable chef du gouvernement.

II. AFFAIRES RELIGIEUSES. — Au point de vue religieux la politique d'Arcadius ne fut que la mise en pratique de la législation par laquelle Théodose avait affermi l'orthodoxie dans l'État. Le concile de Constantinople (381) avait mis fin à la reconnaissance officielle de l'arianisme; d'autre part l'édit de 391 avait interdit l'exercice du culte païen. Le but de l'empereur et de ses conseillers, aussi bien d'Eutrope que de Rufin fut donc d'étendre le domaine du christianisme et d'imposer à tous l'orthodoxie.

Le paganisme, encore puissant en Égypte, en Syrie, en Grèce, est poursuivi à toute occasion. En Grèce les ravages causés par l'invasion des Goths, la destruction des centres les plus vénéralés, Éleusis (395), Olympie (396) eurent pour conséquence l'affaiblissement du parti païen, dont la forteresse irréductible resta l'Université d'Athènes. En Égypte, les textes papyrologiques montrent que le paganisme s'est maintenu jusqu'à la fin du v^e siècle et à Alexandrie même. Il n'y eut donc pas sous Arcadius un effort général qui eût amené infailliblement des révoltes, mais des mesures de détail. En 401, l'évêque de Gaza, Porphyre, obtint, grâce à l'intervention de l'impératrice Eudoxie, l'ordre de fermer le célèbre oracle du dieu Marnas. Des troupes furent envoyées à Gaza, dont tous les temples furent détruits et, à la place du « Marnion » s'éleva une église immense, dont l'impératrice fit les frais et pour laquelle elle envoya cinquante-deux colonnes en marbre de Carystos. La communauté chrétienne de Gaza ne comptait encore que 230 membres. Au même moment des moines envoyés par saint Jean Chrysostome parcouraient la Phénicie et détruisaient les temples de Sidon et de Byblos, malgré la résistance des populations.

En même temps l'empereur et les grands personnages faisaient élever à leurs frais des basiliques somptueuses. A Constantinople Arcadius construisit une église Saint-Jean, dite l'Arcadienne, et en Égypte, dans le désert de Maréotis, il érigea en l'honneur de saint Ménas une grande basilique dont les ruines ont été récemment découvertes. C. Kaufmann, *Der Menastempel*, Francfort, 1909. De son côté, Rufin, qui possédait un palais à Drys, faubourg de Chalcédoine, y éleva une église en l'honneur des apôtres avec un monastère qui fut desservi par des moines égyptiens. Il avait fait venir pour son « Apostoleion » de nombreuses reliques de Rome. Ces translations

de reliques, très fréquentes à Constantinople, donnaient lieu à des cérémonies grandioses auxquelles prenaient part l'empereur, l'impératrice et toute la cour. En 398, saint Jean Chrysostome présida à la translation des reliques de saint Phocas; en 406 les reliques du prophète Samuel furent apportées à Constantinople.

Le gouvernement d'Arcadius se préoccupa surtout de faire triompher dans tout l'empire la doctrine orthodoxe définie par les conciles de Nicée et de Constantinople. Les controverses christologiques n'avaient pas commencé, mais les ariens étaient encore nombreux. A Constantinople, le culte leur avait été interdit dans l'enceinte de la ville, mais grâce à la complicité de hauts fonctionnaires attachés à leurs doctrines, ils s'assemblaient dans les rues aux veilles de grandes fêtes et se rendaient en grande procession dans leurs églises hors de la ville, en chantant des couplets souvent injurieux pour les orthodoxes. Saint Jean Chrysostome organisa des manifestations en sens contraire et des émeutes se produisirent, à la suite desquelles les processions ariennes furent interdites. Les principaux adhérents de l'arianisme étaient surtout les barbares, nombreux à Constantinople, mais une partie d'entre eux, originaire de la Crimée y formait une colonie catholique. Saint Jean Chrysostome se mit en rapport avec eux, leur donna pour évêque un de leurs compatriotes, Ounil, et établit pour eux à l'église Saint-Paul un service en langue gothique : lui-même allait leur adresser des prédications à l'aide d'un interprète, *P. G.*, t. LXIII, col. 499 sq. Ce fut aussi grâce à l'intervention du patriarche de Constantinople que le schisme qui durait à Antioche depuis la déposition d'Eustathe (330) fut virtuellement terminé par la réconciliation de Flavien avec Rome, bien que beaucoup d'« eustathiens » soient restés irréductibles jusqu'à la fin du ^{ve} siècle.

Parmi les tentatives faites pour étendre le christianisme au delà des frontières de l'empire, il faut signaler l'œuvre de Marouta, évêque de Maipharkat au delà du Tigre. Chargé par Arcadius d'une mission auprès du roi de Perse Iezdegerd, il acquit une grande influence sur lui, se mit en rapport avec les chrétiens du pays et contribua à réorganiser l'Eglise de Perse dispersée par la persécution de Sapor II. Marouta avait rassemblé de nombreuses reliques des martyrs de Perse dans sa ville épiscopale, dont il changea le nom en celui de Martyropolis. Il était venu plusieurs fois à Constantinople et avait écrit des homélies et vies de saints en langue syriaque.

Mais tout en montrant ainsi son zèle pour la propagation de la foi, le gouvernement impérial restait imbu de la tradition de césaropapisme qui remontait à Constantin. On en voit surtout la manifestation dans l'indigne traitement infligé au patriarche saint Jean Chrysostome (398-407), dont la franchise austère et la liberté de paroles exaspéra l'impératrice Eudoxie. Elle eut pour alliés tous les clercs qui ne pouvaient supporter les censures de leur évêque et le patriarche d'Alexandrie Théophile jaloux de sa popularité (voir JEAN CHRYSOSTOME). Exilé deux fois, conduit d'abord en Cappadoce, puis transféré sur la mer Noire, le glorieux vieillard mourut des mauvais traitements qu'il avait endurés. Malgré sa piété l'empereur Arcadius s'était prêté à toutes les mesures exigées de lui par Eudoxie.

Arcadius mourut, âgé seulement de trente et un ans le 1^{er} mai 408. D'Eudoxie, morte en 404, il avait eu trois filles et un fils, Théodose le Jeune, âgé alors de sept ans. Procope, *Bellum Persicum*, I, 2, raconte qu'à la suite d'un songe, Arcadius nomma le roi de Perse Iezdegerd tuteur de son fils et celui-ci accepta par une lettre adressée au sénat. Ce témoignage est

reproduit par Theophanes, probablement d'après une autre source que celle de Procope. Bien que la plupart des historiens aient considéré ce fait comme fabuleux, les rapports de bonne amitié qui existaient alors entre les deux empires, et dont la mission de Marouta est la preuve, le rendent fort vraisemblable.

Bury, *A history of the later Roman empire from Arcadius to Irene*, Londres, 1889, t. I. — J. Kulakovskij, *Istoria Vizantii*, Kiev, 1910, t. I. — Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, I. Konstantinopel (324-450), Leipzig, 1913. — A. Guldenspenning, *Geschichte des östömischen Reiches unter Arcadius und Theodosius II*, Halle, 1885. — A. Thierry, *Nouveaux récits de l'histoire romaine aux IV^e et V^e siècles*. Trois ministres des fils de Théodose, Rufin, Eutrope, Stilicon, Paris, 1865; Saint Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie, Paris, 1865. — Puech, *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps*, Paris, 1891. — Cavallera, *Le schisme d'Antioche*, Paris, 1905. — Labourt, *Le christianisme et l'empire perse*, Paris, 1904, p. 83-104. — Sauerbrei, *König Iezdegerd der Vormund des Theodosius II*, Gotha, 1905. — Güterbock, *Byzanz und Persien*, Berlin, 1906, p. 27-28.

L. BRÉHIER.

6. ARCADIUS, évêque de siège non désigné, qui fut délégué par le pape Célestin I^{er} comme légat au concile d'Éphèse, avec l'évêque Projectus et le prêtre Philippe; leur consigne était d'éviter de se mêler aux querelles de personnes et, pour les questions de doctrine, de suivre Cyrille d'Alexandrie, en sauvegardant la prééminence du Saint-Siège. La lettre de désignation est dans Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. IV, col. 556; cf. Jaffé-Loewenfeld, n. 378 (8 mai 431). Pour la manière dont Arcadius s'acquitta de sa mission, on ne saurait la faire connaître sans raconter en même temps l'histoire du concile. Voir ÉPHESE (concile d').

R. AIGRAIN.

7. ARCADIUS. Il a été déjà question de ce personnage, ci-dessus, col. 881, à l'art. ANTONIUS (lire ANTONINUS) HONORATUS. Les renseignements donnés en cet endroit doivent être ici brièvement complétés.

Arcadius était un espagnol, venu en Afrique, on ne sait à quelle occasion, peut-être avec l'armée vandale quand elle pénétra dans ce pays. Prosper Tiro nous dit du moins qu'il était, ainsi que ses compatriotes Paschasius, Probus et Eutychianus, depuis un certain temps à la cour de Genséric, qui les tenait en grande estime pour leurs mérites et pour leur fidélité à son service. Tous les quatre occupaient un rang élevé près de lui : *Dudum apud Gisiricum merito sapientiae et fidelis obsequii cari clarique habebantur*; Prosper Tiro, *Epitoma Chronicon*, a. 437, édit. Th. Mommsen, dans les *Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, t. IX, p. 475, 497. Ces dévoués serviteurs du roi professaient le catholicisme. Genséric, passé à l'arianisme, voulut les y amener eux aussi, mais il se heurta à un refus inébranlable que ne purent faire céder les plus violentes menaces. Il les éloigna d'abord de la cour, puis les envoya en exil.

Le plus en vue du groupe était, selon toute apparence, Arcadius, puisque c'est à lui qu'Antoninus Honoratus, évêque de Cirta, s'adresse dans son *Epistola consolatoria*. Il lui parle même toujours au singulier, comme si ce confesseur de la foi n'avait pas de compagnons; d'où l'on pourrait peut-être conclure qu'Arcadius avait été séparé de ses trois amis par le roi vandale. Notons cependant que la *Chronique* de Prosper Tiro, *loc. cit.*, les confond toujours dans une même expression : *primum proscripti, deinde in exilium acti, tum atrocissimis suppliciis excruciat, ad postremum diversis mortibus interempti illustri martyrio mirabiliter occubuerunt*. Qu'ils aient été isolés ou réunis ensemble, ces dernières lignes montrent tout l'acharnement dont Genséric fit preuve envers eux.

Arcadius était marié; il était riche, possédait beaucoup d'amis, de nombreux serviteurs; mais ni la pensée qu'il allait perdre tous ces biens, ni le désir de conserver la haute situation dont il jouissait près du roi ne purent ébranler son courage. Soutenu par les exhortations de l'évêque de Cirta, par les prières des catholiques ses frères, *omnis pro le Ecclesia deprecatur ut vincas, Epist. consol. in fine, P. L., t. L, col. 570, il sacrificia tout, même sa vie, pour demeurer fidèle à sa foi.*

Le lieu de son supplice ne nous est pas connu. Est-ce à Hippone, comme le supposent Morcelli et De-Vit (voir à la bibliographie), qu'il fut mis à mort, soit seul, soit avec les trois autres, nous n'avons pas de motif sérieux de l'admettre. Ce qui demeure certain, c'est que le martyre ne saurait être attribué à Carthage, puisqu'il se place en 437 et que les Vandales ne prirent possession de cette ville que le 19 octobre 439.

Quant à la date du supplice, les martyrologes hésitent entre la veille des ides et les ides de novembre (12 et 13 de ce mois): Bède, *P. L., t. xciv, col. 1102*, le Martyrologe Romain et Adon, *ibid., cxxiii, col. 173-174, 394*, acceptent le 12; Usuard, *ibid., cxxiv, col. 689-693*, préfère le 13. Les raisons de choisir entre ces deux jours n'apparaissent pas clairement. Voir ANTONI(N)US HONORATUS, col. 881.

Aux indications bibliographiques données à cet article (col. 881), il convient d'ajouter les suivantes: Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1712, t. xvi, p. 500-501. — Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. iii, an. 432, n. 2. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. i, p. 418, au mot Arcadius V. — Bardenhewer, trad. Godet et Verschaffel, *Les Pères de l'Église*, Paris, 1899, t. iii, p. 130. — *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, 1901, t. ii, col. 441, au mot Arcadius. — Dom H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1904, t. ii, p. 155. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1905, t. iii, p. 536. — Martroye, *Genséric*, Paris, 1907, p. 330-335. — Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1910, t. iii, p. 633. — P. de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1920, p. 722.

Aug. AUDOLLENT.

8. ARCADIVS, évêque de Vence, d'après le *Gallia christiana*, t. iii, col. 1212, aurait assisté en 439 au concile de Riez. Cette identification ne peut sûrement pas être maintenue, car il y avait à Riez un Severus qui siégeait au concile en qualité d'évêque de Vence et prend ce titre dans les signatures; un Severus figurant aussi parmi les destinataires d'une lettre de Boniface I^{er}, en 419 (Jaffé-Loewenfeld, n. 349), a bien des chances d'être ce même évêque de Vence, auquel cas le siège de Vence ne peut pas plus convenir à l'Arcadius d'un document daté de 430 et indiqué par le *Gallia*, qu'à l'Arcadius du concile de Riez ou à celui qui figure parmi les destinataires d'une lettre de Célestin I^{er}, en 431, sur la doctrine de saint Augustin (Jaffé-Loewenfeld, n. 381). Nous ne savons donc pas quel était le siège épiscopal d'Arcadius.

Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. i, p. 294. — Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. v, col. 1090.

R. AIGRAIN.

9. ARCADIVS, moine à Jérusalem. Voir XÉNOPHON.

10. ARCADIVS (Saint), évêque de Bourges, assistait en 538 au troisième concile d'Orléans. Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collectio*, t. ix, col. 20; Maassen, *Concilia aevi merovingici*, dans *Monum. German. hist., Leges*, sect. iii, 1, p. 84. À celui de 541, il se fit représenter par le prêtre Probianus, qui devait être son successeur. Mansi, col. 100; Maassen, p. 90. Il fut le maître de saint Patrocle, qu'il admit dans son clergé avant que ce rude ascète eût embrassé la vie monas-

tique. S. Grégoire de Tours, *Vitae patrum*, ix, 1, *P. L.*, t. lxxxi, col. 1052. Tels sont les faits assurés de la vie d'Arcadius. Les catalogues ne sont pas d'accord sur la durée de son épiscopat. Le chiffre de 29 ans, donné par un ancien diptyque, est certainement exagéré, car son prédécesseur saint Honoré assistait au concile d'Auvergne le 8 novembre 535, ce qui fait commencer l'épiscopat d'Arcadius au plus tôt en 536; et il avait un successeur, Désiré, le 28 octobre 549, lors du concile d'Orléans. Les Sainte-Marthe lui attribuent neuf ans d'épiscopat, l'auteur du *Patriarchium Bituricense*, dans Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum*, Paris, 1657, t. ii, p. 24-28, cinq ans seulement; le bollandiste du Sollier tendrait à le faire mourir en 545 après neuf ans d'épiscopat, mais avoue que les arguments positifs font défaut. Arcadius, enseveli dans l'église Saint-Ursin, est honoré comme saint le 1^{er} août; il est mentionné dans plusieurs martyrologes, entre autres le hiéronymien, sous diverses formes (ms. d'Epternach, *Sersadius*; ms. de Corbie, *Arciadus*); il a passé de là dans le martyrologe romain.

Acta sanctor., aug. t. i, p. 59-60. — Le Cointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. i, p. 545, 574, 599. — *Gallia christiana*, t. ii, col. 12. — Duchesne, *Fastes épisc. de l'anc. Gaule*, t. ii, p. 22, 24, 28.

L. SIGURET.

11. ARCADIVS I^{er}, archevêque de Constantia, dans l'île de Chypre, est l'auteur d'une vie de saint Siméon Stylite le Jeune (Thaumastorités) qui longtemps ne fut connue que par les citations de saint Jean Damascène, *De imaginibus*, iii, *P. G.*, t. xciv, col. 1393, et du deuxième concile de Nicée. Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. xiii, col. 73-80. Cette vie longtemps ignorée, et dont la vie par Nicéphore Ouranos n'est qu'une métaphore, a été retrouvée par M. Papadopoulos-Kerameus à Jérusalem, dans le ms. 108 de Saint-Sabas (autres mss. signalés dans *Analecta bollandiana*, 1895, t. xiv, p. 334); annoncée par lui dans le *Visantiskij Vremennik*, 1894, t. i, p. 141-150 (Συμεὼν ὁ θυμαστορεΐτης ὡς ὑμνογράφος καὶ μελωδός), cette pièce a été partiellement publiée dans un autre article de la même revue, t. i, p. 601-612. Περὶ τινος συγραφέως Ἀρχαδίου ἀρχιεπισκόπου Κύπρου μνημονευθεὶς ἐν τοῖς πρακτικοῖς τῆς ἐκδόσης οἰκουμένης συνόδου; comme le titre l'indique, cette dissertation établit que la vie citée sans nom d'auteur dans les actes du concile de Nicée est bien celle d'Arcadius, que cite nommément saint Jean Damascène. M. Semenev en a donné une édition, *Jitie prepodobnago Simeona*, Kiev, 1898. Une autre édition critique a été annoncée par M. Van den Ven; en attendant, M. Sestakow a consacré une étude, avec de copieuses citations, à cette biographie dans le *Visantiskij Vremennik*, 1910, t. xv, p. 332-356.

Le P. Delehaye, usant des matériaux de M. Van den Ven, vient de publier des extraits de cette vie dans son livre sur les *Saints stylites*, 1923, p. 233-271; mais, en présence du silence des manuscrits, il laisse provisoirement l'écrit anonyme, et n'ose pas, sur le seul témoignage de saint Jean Damascène, affirmer qu'il est d'Arcadius. Il y a d'ailleurs à cela une difficulté chronologique: l'auteur à partir du chapitre lxx (p. 252) parle en témoin, et emploie la première personne du pluriel; lui-même aurait donc été disciple du stylite et moine du Mont Admirable (dominant Séleucie à l'embouchure de l'Oronte) avant son épiscopat; comme il parle en témoin de la mort de saint Ephrem d'Antioche survenue en 545, et qu'il ne dut pas se mettre dès son enfance sous la direction des stylites, il faudrait que l'évêque de Constantia, s'il est identique au narrateur, eût atteint jusqu'en 626 et même plus tard, un âge très avancé. Delehaye, *op. cit.*, p. lxxii-lxiv. On cite encore d'Arca-

dius (qualifié évêque de Trimithonte) un éloge de saint Georges publié par Chr. Dukakis, Μέγας συναξαριστής πάντων τῶν ἁγίων, t. IV (avril), p. 217-224. — Arcadius fut mêlé aux premières controverses de monothéisme : ce fut à lui que l'empereur Héraclius adressa un décret contre Paul, chef des acéphales (τῶν ἀνεπιστάτων), décret qui formulait entre autres l'interdiction de parler, après l'union des deux natures, de deux énergies du Christ; Cyrus de Phasis, dans une lettre à Sergius de Constantinople, rapporte qu'il vit ce document lors de son entrevue avec Héraclius (en 626). Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collectio*, t. XI, col. 559. Arcadius, d'ailleurs, garda le silence sur ce point, pour ne pas compromettre le retour des égarés, mais professait la doctrine orthodoxe, au témoignage de son successeur Sergius (dans une lettre adressée au pape Théodore I^{er} par Sergius de Chypre, rédigée dans un concile de Chypre du 29 mai 643 et lue au concile de Latran le 8 octobre 649). Mansi, t. X, col. 914.

Acta sanctorum, maii t. V, p. 300. — P. G., t. LXXXVI, col. 2985. 3215-3220. — Fabricius-Harles, *Bibliotheca graeca*, 1808, t. XI, p. 524, 573, 579. — Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana*, p. 211, 297, 422. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 1049. — *Échos d'Orient*, 1902, t. V, p. 271-274. — S. Vaillé, *Sophrone le Sophiste et Sophrone le Patriarche dans Revue de l'Orient chrétien*, 1903, t. VIII, p. 42-45. — Helele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. III, p. 319, 333-336, 400. — *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e édit., n. 684, 1689.

R. AIGRAIN.

12. ARCADIUS II, archevêque de Constantia, dans l'île de Chypre, est connu comme destinataire d'une lettre de l'empereur Constantin Pogonat contre un livre de Paul, chef des acéphales.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 150.

R. AIGRAIN.

13. ARCADIUS, évêque de Tropea, en Calabre, en 1299, année où le pape Boniface VIII coïncidait des indulgences au monastère de Fonte-Laureata.

Ughelli, *Italia sacra*, 1721, t. IX, col. 462. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 937. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 220.

F. BONNARD.

ARCAE MARMORICAE et parfois **ARCA MARMORICA**, nom primitif? du lieu où fut découvert à Saint-Jacques en Galice, vers 830, le tombeau traditionnel de l'apôtre. A cette date, et depuis un siècle peut-être, la toponymie doit avoir été fixée si l'on accepte le témoignage de nombreux privilèges — sûrement authentiques pour le fonds — des rois de Léon, des IX^e et X^e siècles, Alfonso III, Ordonez II, Ordonez III, où réapparaît sans cesse la même formule : *non nullum procul loco Arcae marmoricae... sub arcis marmoricis...* in honore apostoli sci Iacobi marmoricae arcis (sic), etc. Cf. A. Lopez Ferreiro, *Historia de la... Iglesia de Santiago*, Santiago, 1898, t. I, p. 168-169 et t. II, *Appendix*, p. 32 sq.

Malheureusement, ces documents nous ont été conservés seulement par le *Tumbo A* de la cathédrale, recueil du XI^e siècle, contemporain du trop fameux *Codex Calixtinus* et compilé sous les mêmes perspectives.

Le problème se complique si l'on rapproche les *Arcae marmoricae* galiciennes de la topographie d'ailleurs légendaire de la sépulture de saint Jacques le Majeur dans les catalogues grecs des apôtres du VII^e siècle et les documents latins qui en dépendent. Cf. L. Duchesne, *Les anciens recueils des légendes apostoliques*, Paris, 1895, p. 11-13; R. A. Lipsius, *Die apocryphen... Apostellegenden*, Brunswick, 1883, t. I, p. 195 sq. Saint Jacques y est dit enterré in *Marmarica*, un *Carmarica*, ou bien ἐν πόλει τῆς Μαμαρικῆς.

En Occident, un texte du VII^e siècle qui les utilise, le *De ortu et obitu Patrum*, attribué à saint Isidore de Séville (*P. L.*, t. LXXXIII, col. 151), qui connaît l'apostolat en Espagne de saint Jacques, lit chap. LXXI : *Sepullus in Marmarica* et peut-être même, si nous accueillons la leçon d'un manuscrit de Cambrai du VII^e siècle, *sepullus in Achamarmarica* qui rejoint déjà la formule galicienne bien avant l'invention de 830.

L'influence des sources grecques est plus sensible encore dans la tradition manuscrite des textes de Santiago au XII^e siècle : le *Codex Calixtinus*, la *Historia Compostelana*, etc. (*Bibl. hag. lat.*, n. 4058 sq.) où in *arcis marmoricis* est redevenu *Marmarica*, *Carmarica* et aussi *Achimarmarica*, *Achaia marmarica*, etc.

Cependant l'étude de la toponymie galicienne fixera exactement les limites assez restreintes de cette influence des catalogues grecs. En Galice, actuellement encore, le langage populaire désigne sous le nom d'*Arca Mamoa* (du bas latin *mammula*, *mamelon*) de nombreux tumuli préromains, celtiques ou celto-romains, de forme ovoïde (d'où le nom de *mamoa*) généralement formés d'une contexture de tuiles, souvent recouverts de terre ou de décombres. Cf. Villaamil y Castro, *Antigüedades prehistóricas y célticas de Galicia*, Lugo, 1873, p. 55 sq. et dans Fita, *Recuerdos de un viaje a Santiago de Galicia*, Madrid, 1880, p. 25, la vue d'une de ces *mamoas*. Parfois ces *arcae* étaient construites en pierre et l'on retrouve également dans plusieurs anciens diplômes — dès le VII^e siècle — avec *arca*, la précision *arca petrina*. Ce souvenir a passé dans le nom de plusieurs villages de Galice : *San Miguel de Arca*, *Santa Eulalia de Arca*, *Arca de Sumoas*, *Arca de Caramiñal*, etc.

Le tombeau où la piété de l'évêque d'Iria reconnut, vers 530, les reliques de l'apôtre justifiant la tradition qui depuis un siècle s'établissait de sa venue en Espagne, était donc une de ces *arcae* celto-romaines dont nous venons de parler. Dès ce moment, l'attention avait dû être éveillée sur les catalogues grecs qui couraient déjà en Occident. Leur *Marmarica* fut rapprochée de *Mamoa* ou plutôt de la forme qu'avait prise à ce moment le bas latin *Mammula*. Au VII^e siècle, et cela est bien remarquable, le manuscrit de Cambrai se trouve avoir déjà uni dans un seul vocable : in *Achamarmarica*, les deux éléments que l'on retrouvera au IX^e siècle dans l'*Arca* et dans la *mamoa* de Santiago... Celle-ci était-elle vraiment construite en marbre, grès, albâtre comme d'autres en pierre ? Nous n'avons pas à le rechercher ici.

Le pluriel si fréquent dans les chartes semble révéler que plusieurs *arcae* étaient réunies au même lieu. Et en effet les documents de Santiago rappellent que deux des disciples des apôtres avaient été ensevelis auprès de lui ce qui établit à tout le moins que l'on avait sous les yeux plusieurs *arcae*.

Quoiqu'il en soit, sur un point au moins, tenants et adversaires des traditions galiciennes devront s'accorder. Le tombeau dit de l'apôtre doit remonter au début de notre ère. Et ce point éclaire d'un jour assez nouveau la nature des reliques (Lopez Ferreiro, t. I, p. 293-295) trouvées dans la sépulture primitive aujourd'hui disparue : la hache, le « bourdon », les vêtements et divers objets funéraires. Cf. C. Julian, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1921, t. II, p. 171 sq.

A. LAMBERT.

ARCAMBALDI ou **ARCUMBALDI** (GULIELMO), de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, élu évêque d'Aleria en Corse, le 15 janvier 1342, transféré à Segni, le 30 juillet 1345, mort en 1346.

Ughelli, *Italia sacra*, t. I, col. 1239, et t. III, col. 503. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. VI, p. 632 et t. XVI, p. 325. — Eubel, *Hierarchia sacra medii aevi*, t. I, 2^e édit., 1913,

p. 82. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 725 et 765.

F. BONNARD.

1. ARCAMONE (ANTONIO), de l'ordre des Frères Prêcheurs, élu évêque de Castellamare di Stabia le 13 novembre 1393. Il y consacra l'église de Sainte-Croix. Mort en 1399.

Ughelli, *Italia sacra*, t. vi, col. 661. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1864, t. xix, p. 799. — Eubel, *Hierarchia sacra medii aevi*, t. i, 2^e édit., 1913, p. 462. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 872.

F. BONNARD.

2. ARCAMONE (GIOVANNI), théatin, élu évêque de Lucera (Nocera dei Pagani), le 3 mars 1792, après une vacance de ce siège qui avait duré près de quatorze ans, par suite du fameux conflit entre le Saint-Siège et la cour de Naples. Jean Arcamone mourut en 1793.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. xix, p. 269. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 892.

F. BONNARD.

ARCAN (Saint), ermite à Borgo-San-Sepolcro, aujourd'hui petite ville épiscopale de la province ecclésiastique de Florence, non loin d'Arezzo. Léon X, dans la bulle d'érection de cet évêché en 1515, donne des détails sur le saint (la bulle dans Ughelli, *Italia sacra*, 2^e édit., Venise, 1717-1722, t. iii, col. 197); nous ne pouvons que nous y référer, car nous ne disposons d'aucun document original, et en particulier les *Annales Burgenses* que dit avoir utilisées Ferrari, *Catalogus sanctorum Italiae*, Milan, 1613, p. 563, n'ont pas été retrouvées, ou du moins ne l'étaient pas du temps du bollandiste Van de Velde († 1747). Arcan, natif d'Arcadie (nous ne savons de laquelle parmi les régions et les villes de ce nom), et son compagnon Gilles (Ægidius), espagnol d'origine, au retour d'un pèlerinage en Terre sainte d'où ils rapportaient des souvenirs du Saint-Sépulcre, s'arrêtèrent en Italie, avec l'intention de visiter Rome, Ancône et Venise; une indication miraculeuse les retint à l'endroit où ils devaient élever les premières constructions de Borgo, surnommée San-Sepolcro à cause des reliques susdites. Arcan y mourut un 1^{er} septembre; quant à Gilles, après avoir enseveli son compagnon dans l'église qu'ils avaient bâtie ensemble, il rentra dans son pays où il serait devenu moine bénédictin puis abbé, mais sans que les historiens des monastères bénédictins en aient retrouvé le souvenir. La seule indication chronologique fournie situe l'établissement d'Arcan à Borgo sous le pontificat de Jean XI (931-936) et le règne d'Othon I^{er} (962-973), soit en gros au milieu du x^e siècle, sans qu'il soit possible de préciser davantage ni de contrôler cette donnée.

Farulli, *Annali ovvero memorie dell' antica e nobile città di S. Sepolcro*, Foligno, 1717. — Canneti, *De viris sanctitate miraculisque insignibus qui Burgensem civitatem illustrarunt*, dans Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1722, t. x, col. 198. — *Acta sanctorum*, sept. t. i, p. 305-307.

R. AIGRAIN.

ARCANÉ. I. La question de l'arcane. II. L'arcane des mystères païens. III. Les origines et l'apogée de l'arcane chrétien. IV. Nature de l'arcane chrétien. V. L'abolition de l'arcane.

I. LA QUESTION DE L'ARCANÉ. — L'arcane est une règle disciplinaire, en vertu de laquelle le clergé et les fidèles auraient été obligés à ne parler jamais ouvertement des choses de la foi ou du culte devant les catéchumènes et les infidèles.

Cette discipline de l'arcane a-t-elle existé? Protestants et catholiques discutent la question depuis le xvii^e siècle sans pouvoir s'entendre. Les catholiques ne sont même pas entièrement d'accord entre eux. Nous n'entreprendrons pas d'exposer ici toute la

littérature du sujet. Quiconque désire la connaître consultera avec fruit : V. Huyskens, *Zur Frage über sog. Arkandisziplin*, Munster, 1891; Pierre Batiffol, art. Arcane, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, 1903, t. i, col. 1733-1743, ou *L'Arcane*, dans *Études d'histoire et de théologie positive*, 6^e édit., Paris, 1920, p. 2-10; Funk, *Das Aller der Arkandisziplin*, dans *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen*, Paderborn, 1907, t. iii, p. 42-55. Qu'il nous suffise d'indiquer les principales théories qui ont eu cours ou qui prévalent encore aujourd'hui sur l'arcane chrétien.

Le mot de « discipline de l'arcane » n'appartient ni au vocabulaire de la scolastique ni à celui de l'antiquité chrétienne. Il a été créé, au xvii^e siècle, par le protestant Daillé. Mais avant Daillé, Isaac Casaubon avait, dans ses *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI*, Londres, 1614, assimilé le secret de la catéchèse chrétienne des premiers siècles à l'arcane des païens : *quod autem dicebamus de silentio in sacris servari a paganis solito, id institutum veteres christiani sic probarunt, ut religiosa ejus observatione mystas omnes longe superarint*. Cette théorie fut bien accueillie par des rationalistes comme Dupuis, *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, Paris, 1794, et même par des protestants généralement mieux avisés, comme Th. Harnack, *Christliche Gemeindegottesdienst*, Erlangen, 1854; Anrich, *Antike mysterienwesen in seinem Einfluss auf des Christentum*, Göttingen, 1894. Cf. Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Paris, 1919.

Jean Daillé définit avec un sens plus exact, sinon tout à fait juste, la discipline de l'arcane chrétien. Ayant remarqué que le langage des Pères était, dans certains cas, plein de réticences, il écrit : *Hac ipsa methodo uti sunt circa quaedam capita, quae hodie in controversiam vocantur, scilicet circa sacramenta Ecclesiae, cum enim ea mysteria non nisi clam et seorsum apud suos celebrarent, neque ad ea contemplanda vel Ethnicos vel Catechumenos, imo (ut quidam volunt) neque ullos alios quam qui mysteriorum erant participes, admitterent, sic etiam in tractationibus suis, maxime in homiliis, quas ad populum habituri erant, numquam nisi obscure agebant*. Daillé justifie cette pratique par un motif d'édification et de pédagogie religieuses : *Videntur mentes catechumenorum ad reverentiam et vehemens desiderium sacramentorum excitare voluisse*. Mais il prétend (à tort, comme nous le verrons) qu'on ne la rencontre dans les textes qu'aux iv^e et v^e siècles et qu'il n'y en a pas trace au iii^e : *Nullae enim usquam in horum saeculorum ac ne in tertii quidem veris notis auctoribus, cum verba de sacramentis faciunt, hujusmodi reperiuntur aposiopeses sive reticentiae*. Cité par Huyskens et Batiffol, loc. cit.

Avec Schelstrate, ancien préfet de la bibliothèque du Vatican et chanoine d'Anvers, la question prend un autre tour. Schelstrate estime que la discipline de l'arcane fut instituée par le Christ et pratiquée depuis le temps même des apôtres : le dogme de la Trinité, le dogme et le rite de la messe et des sacrements étaient l'objet propre de l'arcane; et c'est en raison de cette discipline que l'antiquité nous livre si peu de chose sur le nombre des sacrements, et sur le culte des saints, sur la transsubstantiation, etc. Telles sont les considérations que l'auteur développe dans deux ouvrages intitulés : *Antiquitas illustrata circa concilia*, etc., Anvers, 1678 et *Commentatio de Antiocheno Concilio*, Anvers, 1681. Comme le protestant W. C. Tentzel essaya de réfuter cette thèse, dans sa *Dissertatio de disciplina arcani*, Wittemberg, 1683, Schelstrate lui répondit par une dissertation spéciale, *De disciplina arcani*, 1685, à laquelle Tentzel opposa des *Animadversiones*, le tout réuni par celui-ci

dans ses *Exercitationes selectae*, Francfort, 1692. Il s'ensuivit une mêlée à laquelle prirent part nombre de protestants et de catholiques. L'on peut voir dans Huyskens, *op. cit.*, p. 16-22 et dans Batiffol, art., *Arcane*, col. 1741-1742, toute la littérature de cette controverse.

Il en résulta que Schelstrate obtint un crédit de plus en plus considérable auprès des théologiens ou même des historiens catholiques. Hefele, dans le *Kirchenlexikon*, 1^{re} édit., et Funk, dans son *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, Rottenburg, 1890, p. 56, soutiennent la même théorie (nous verrons que Funk a plus tard modifié son opinion). Le P. Hurter (*Theologiae dogmaticae compendium*, t. III, n. 377) pose en thèse que la discipline de l'arcane a été *plane universalis*, puisqu'elle est attestée, en Orient, par Athanase, Cyrille de Jérusalem, Basile, Jean Chrysostome et, en Occident, par Ambroise, Gaudence, Augustin, les papes Jules I^{er}, Innocent I^{er}, etc. Si elle est universelle, elle ne peut être qu'apostolique. Elle était observée avec une si grande rigueur que les persécuteurs n'ont connu la doctrine chrétienne que *subobscure*. L'objet de l'arcane comprenait tous les sacrements, particulièrement l'eucharistie, mais aussi les plus hautes vérités révélées. Le P. Hurter estime que cette discipline a duré en Orient jusqu'à la fin du v^e siècle, en Occident jusqu'au milieu du vi^e. A cet égard, le seul témoignage ou la seule garantie de Schelstrate lui suffit. Autant en pense le P. Pesch, *Praelectiones dogmaticae*, t. VI, n. 91, où l'on peut voir que la théorie de Schelstrate sur la discipline de l'arcane est élevée, en quelque sorte, comme le dit Mgr Batiffol, « à la dignité d'un principe d'école ».

Ainsi, assimilation de l'arcane chrétien à l'arcane païen; apparition de l'arcane chrétien au iv^e siècle seulement; institution de l'arcane par le Christ et les apôtres; telles sont les trois principales théories qui se partagent les esprits au sujet de la discipline de l'arcane. Il y a place pour une quatrième qui nous semble plus conforme à la réalité historique et dont nous trouvons à peu près tous les éléments chez Funk, *das Alter der Arkandisziplin*, et dans Batiffol, *L'arcane*, 1920 : nous l'exposerons tout à l'heure.

II. L'ARCANE DES MYSTÈRES PAÏENS. — « Il ne faut chercher dans la religion romaine rien qui ressemble à des mystères. De théologie, elle n'en avait point; ses prêtres étaient des fonctionnaires publics : ses divers cultes étaient des services publics; la religion tout entière aurait pu être prise pour une administration publique, si le culte domestique n'avait maintenu des *sacra privata* à côté des *sacra publica*. Mais, officielle ou domestique, la religion romaine était moins une mythologie qu'un rituel, et ce rituel n'avait rien de plus secret que les lois religieuses. La religion judaïque ne différait pas en cela de la religion romaine. L'Écriture était un livre à la disposition de tous, et le Temple, tant qu'il a existé, n'avait dans ses rites aucun mystère. Dans les juiveries de la dispersion, le culte n'avait non plus rien de secret; le judaïsme était prêché ouvertement et la circoncision n'était un mystère pour personne. Ni le judaïsme, ni la religion romaine n'auraient donc induit le christianisme à s'envelopper dans l'arcane. » Batiffol, *Études d'histoire*, etc., loc. cit., p. 10.

Mais en Orient, en Égypte, en Grèce florissaient divers cultes dont les rites comprenaient des mystères auxquels seuls pouvaient participer les initiés. Un arcane plus ou moins sévère les gardait contre l'indiscrétion des profanes. Nous avons nommé les mystères d'Éleusis, les mystères de Cybèle et d'Attis, les mystères d'Isis et d'Osiris, les mystères de Mithra. Les mystères de Dionysos et les mystères orphiques, dont on cherche les origines du côté de la Thrace, apparais-

sent comme des confréries religieuses qui se multipliaient sans égard aux divisions du monde hellénique. Les mystères d'Éleusis, vieux culte local, n'ont pas eu d'autre centre d'initiation que celui même où ils s'étaient constitués; mais leur clientèle s'est recrutée peu à peu à Athènes et dans tout le monde hellénique, puis dans l'empire romain. Le culte de Cybèle et d'Attis était le culte national de Pessinonte, transporté à Rome dès la fin du III^e siècle avant notre ère; mais leurs mystères au temps de l'empire étaient une religion ouverte à tous ceux qui venaient demander l'initiation. Il en était de même pour les mystères d'Isis, issus de l'ancienne religion de l'Égypte; de même pour Mithra qui venait de Perse, en passant par l'Asie Mineure et qui se répandit en Occident, à la suite des légions romaines. Or, ce qui caractérise toutes ces formules cultuelles, c'est qu'elles ont la prétention de procurer à leurs initiés une immortalité bienheureuse dont l'initiation même est le gage et l'avant-goût.

Prenons, sans plus, pour exemple, les Eleusiniens, les mystères isiaques et le mithriacisme.

L'initiation aux mystères éleusiens de la déesse Déméter comprenait trois degrés, les petits mystères, les grands mystères et l'épopée (*μυστήρις* et *ἐπόπτης*, tels sont les noms des initiés). Les maîtres de l'initiation étaient le hiérophante, « le montreur des choses sacrées », toujours tiré de la famille des Eumolpides et, au-dessous de lui, le *dadouque*, « porteur de torche », choisi dans la famille des Keryeas, qui portait, comme son nom l'indique, double torche aux cérémonies des mystères. Une prêtresse représentait le sexe féminin. Du 16 au 23 boédromion (septembre-octobre) se déroulaient les scènes de l'initiation. Ablution, purification, jeûne, enseignement préparatoire, servaient de degré à la connaissance des grands mystères. Le soir du 21 les mystes goûtaient le kykéon mystique, mélange d'eau, de farine d'orge et de pouliot, et se préparaient ainsi à l'épopée. Le spectacle de l'épopée se composait de trois éléments : ce qu'on faisait (*τὰ δρώμενα*), ce qu'on disait (*τὰ λεγόμενα*), ce qu'on montrait (*τὰ δεικνύμενα*). Tout s'accomplissait dans le mystère. Le candidat passait successivement, dans un voyage nocturne, des ténèbres à la lumière, et voyait sous les rayons d'une clarté grandissante les images destinées à l'impressionner vivement. Son émotion devait s'accroître encore par la « révélation » suprême : le hiérophante, revêtu d'un costume pompeux, faisait ouvrir brusquement les portes de l'*anactoron* — chapelle secrète située au-dessus du téléstorion (lieu d'initiation) — et au milieu d'une éblouissante illumination montrait à l'initié les fameux *hiéra*, les objets redoutables et sacrés. A l'origine ces objets n'étaient peut-être autre chose qu'un symbole de la fécondité de la terre, un « épi moissonné en silence », comme parle saint Hippolyte dans les *Philosophoumena*, V, 1, éd. Cruice, p. 170. Mais plus tard on voulut représenter la fécondité de la race humaine par l'exhibition des organes sexuels de l'homme et de la femme. Ou, plus simplement, on symbolisa l'union de Déméter, la déesse d'Éleusis, avec Zeus, par la hiérogamie, mariage de l'hiérophante avec la prêtresse. Des témoignages de Tertullien, *Ad nation.*, II, 7, et d'Astérius, *Encomium martyri.*, cf. Foucart, *Drames sacrés d'Éleusis*, dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, mars-avril, 1912, p. 144-145, il résulte, en effet, que l'hiérophante, à un moment donné, saisissait la prêtresse et l'entraînait dans la chambre secrète où leur union était censée se consommer. Pendant ce temps, les torches étaient éteintes, le temple était plongé dans les ténèbres et l'assistance attendait, comme si le salut de tous avait dépendu de ce que se passait entre

les deux personnages sacrés. Quand la lumière éclatait de nouveau, le myste était parfaitement initié. Son immortalité était assurée. Mais ce qu'il avait fait, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait vu, défense de le révéler aux profanes sous peine de mort. Cf. Lenormand, article *Éleusis*, dans *Dictionnaire des antiquités* de Saglio; Foucart, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1914; Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, 1919; Lagrange, *Les mystères d'Éleusis et le christianisme*, dans *Revue biblique*, janvier-avril 1919, p. 157-217; Maurice Brillant, *Les mystères d'Éleusis*, dans le *Correspondant*, 10 janvier 1920, p. 24-50, et le volume où il développe cet article, Paris, 1920; sans oublier Lobeck, *Aglaophanus*, Königsberg, 1829, lib. I : *Eleusinia*.

Le culte d'Isis, répandu dans la plus grande partie de l'empire romain, avait des temples nombreux (Isia), un sacerdoce, une liturgie. Ses mystères attiraient, non moins que les Éleusines, les âmes avides d'immortalité. Apulée, à la fin du I^{er} siècle de notre ère, a décrit dans ses *Métamorphoses* une scène d'initiation dont les traits sont bien connus. On y voit le héros du roman, Lucius, décidé à entrer dans la confrérie isiaque (*dare nomen sanctae militiae*) à Cenchré près de Corinthe, solliciter le prêtre souverain (*primarium sacerdotem*) de l'admettre à l'initiation des arcanes de la nuit sainte (*noctis sacrae arcanis initiari*). Le prêtre lui représente l'auguste gravité de sa démarche; la déesse avait coutume de ne confier les grands secrets de sa religion (*magna religionis silentia*) qu'à des hommes sûrs, déjà parvenus presque au terme de leur vie, et prêts à s'élancer, par une sorte de renaissance, dans la carrière du salut nouveau (*renatos ad novae salutis curricula*). Il fallait que Lucius se préparât, par l'abstinence, par les ablutions, par certains exercices de purification, à l'initiation sainte, *piissimis sacrorum arcanis*. Ces épreuves terminées, la cérémonie finale s'accomplit, au coucher du soleil, dans le temple rempli d'une foule émue. Les profanes sont congédiés (*remotis procul profanis omnibus*) : Lucius est revêtu d'une robe de lin et le prêtre, le prenant par la main, le conduit dans le plus profond du sanctuaire. « Lecteur attentif, poursuit le héros, tu me demanderas peut-être avec émoi ce qui s'est dit ensuite, ce qui s'est fait. Je le dirais s'il était permis de le dire; tu l'apprendrais, s'il t'était permis de l'entendre. Mais le péché serait égal pour les oreilles et pour la langue coupables d'une telle témérité. » Apulée laisse néanmoins échapper plus ou moins vaguement le secret de Lucius. « J'ai touché à la frontière de la mort, mon pied a foulé le seuil de Proserpine, et j'en suis revenu à travers tous les éléments : en pleine nuit le soleil m'est apparu étincelant d'une lumière blanche; les dieux de l'enfer, les dieux de l'Empyrée, je me suis approché d'eux et je les ai adorés de près. Voilà, je t'ai raconté, tu as entendu, mais il est nécessaire que tu ignores. » Apulée, *Métamorph.*, XI.

Apulée a tout insinué sans rien signifier de précis, il a donné une idée générale des cérémonies sans déterminer le moindre rite, sans répéter la moindre formule. En somme, il ne saurait encourir le châtiement dû au sacrilège. Mais il en a assez dit pour que l'on sache en gros ce qui se passait. Au cours de la cérémonie de l'initiation, Lucius a fait le tour du monde; après avoir parcouru, dans une figuration symbolique, les plaines infernales, il est monté par le même moyen jusqu'aux cieux; il a ainsi pu voir le soleil en pleine nuit, et comme il avait vu de près dans les enfers les dieux d'en bas, il a pareillement vu de près ceux d'en haut, toujours dans les mêmes conditions, c'est-à-dire que, dans quelque salle aménagée à cet effet, brillamment éclairée, où il y avait

un globe brillant qui représentait le soleil, il a eu la vision du monde céleste. Le lendemain, Lucius repartait dans le temple, où se célébraient les rites ordinaires du culte. Costumé en dieu-soleil, installé comme une statue divine, il est montré à la foule qui le contemple avec admiration et dévotion. C'est le rite de l'apothéose qui est suivi d'un fin et agréable repas. Les rites de l'initiation sont accomplis. Comme on le voit, une partie seulement, mais la plus importante, est soumise à la discipline de l'arcanes. Cf. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1909; Moret, *Mystères égyptiens*, Paris, 1911.

Le culte de Mithra n'eut aucun succès dans le monde grec et n'apparut à Rome que sur la fin du I^{er} siècle de notre ère. Très répandu parmi les soldats orientaux, il gagna toutes les régions où séjournaient les armées romaines, la Mésie, la Dacie, la Pannonie, la Germanie, la Gaule belge, la Bretagne, l'Espagne et l'Afrique. Il « exerça, dit M. Cumont, sur la société de I^{er} siècle une attraction puissante dont nous ne pénétrons aujourd'hui qu'imparfaitement les causes ». Les empereurs n'y échappèrent pas; l'empereur Commode se fit initier aux cérémonies sanglantes de la liturgie mithriaque (sur le taurobole, cf. Prudence, *Peri Steph.*, x, vs. 1011 sq.). Des tribuns, des préfets, des légats, des *perfectissimi* et des *clarissimi* nommés dans l'épigraphie témoignent que l'aristocratie romaine était largement représentée parmi les *cultores solis invicti Mithrae*. Le culte de Mithra ne fut jamais persécuté, avant le IV^e siècle. Toléré sous Constantin, restauré par Julien, il fut supprimé par Théodose; mais les violences qui accompagnèrent cette suppression prouvent la faveur dont il jouissait encore.

Comme le culte d'Isis, celui de Mithra avait ses *sodalitia*, ses sanctuaires (*mithraea*), un clergé, une liturgie, des mystères. Ses sanctuaires étaient des cavernes ou, si l'on veut, des tryptes au fond desquelles l'on descendait par un escalier. Des bancs de maçonnerie s'étendaient le long des murs latéraux, pour recevoir les initiés qui prenaient part aux offices et aux repas sacrés. Au fond du temple, on ménageait d'ordinaire une abside surélevée (*absidata exedra*) où se dressait régulièrement le groupe de Mithra taurochton, parfois accompagné d'autres images divines. Le rituel des sanctuaires mithriaques comportait un service régulier du culte avec ses observances quotidiennes, ses cérémonies périodiques et annuelles et, en second lieu, les cérémonies propres des initiations. Parmi les fêtes de saison, il y a lieu de remarquer la fête du soleil, au solstice d'hiver, le 25 décembre. Les initiations s'accomplissaient de préférence au printemps, dit M. Cumont « à peu près à l'époque pascale où les chrétiens admettaient pareillement les catéchumènes au baptême ». L'initiation comprenait sept degrés. Saint Jérôme, écrivant à Laeta (*Epist.*, cvii), loue son parent Gracchus d'avoir « détruit la caverne de Mithra et toutes les figures monstrueuses qui servent à l'initiation du Corbeau, de l'Occulte (*Cruphios*), du Soldat, du Lion, du Perse, du Courrier, du Soleil, du Père, et d'avoir donné ainsi des gages de sa foi pour obtenir le baptême du Christ. » Cette énumération est confirmée dans le détail par les inscriptions. Les « images monstrueuses » sont tout l'attirail du culte, statues et bas-reliefs représentant les divinités, surtout les masques des mystes, qui portaient des insignes en rapport avec leur nom, le Corbeau paraissant dans les cérémonies avec une tête d'oiseau et le Lion avec le mufle de sa bête. Cf. Cumont, *Mystères*, p. 164. L'initiation comportait une sorte de baptême auquel s'ajoutait l'imposition d'un signe au front; mais cette *signatio* était assez brutale; le Père qui consacrait les soldats marquait

ses hommes au fer rouge. Aussi, saint Grégoire de Nazianze parle-t-il des « tourments et des brûlures mystiques », auxquels sont soumis les fidèles de Mithra. Les initiés participaient dans leurs réunions cultuelles à un repas sacré où leur étaient servis du pain et de l'eau. Dans un bas-relief (Cumont, *Mystères*, p. 165) où sont représentés tous les initiés, sauf les Occultes, figurent un Héliodrome et un Père qu'entourent et servent un Corbeau, un Soldat, un Perse et un Lion. Le Perse présente aux deux convives une corne à boire et l'un d'eux en tient une autre; devant eux un tripied supporte quatre petits pains, marqués chacun de deux raies, en croix, « pour pouvoir être rompus ». Nul doute que ce soit là la cène mithriaque dont parlent saint Justin (*Apologia*, I, 76) et Tertullien (*De praescript.*, 40). Tous ces rites étaient soumis à la loi du secret. Et l'initiation s'appelait *sacramentum*, parce que l'initié jurait de ne pas trahir les mystères qui lui étaient révélés. Cf. Cumont, *Les mystères de Mithra*, Bruxelles, 1913; *Textes et monuments figurés, relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, 1894, 1896 et 1899; Toutain, *La légende de Mithra*, dans *Revue de l'histoire des religions*, mars-avril 1902, t. XLV, p. 141-157. Le *sacramentum* des *cullores Mithrae* ressemble aux secrets du culte d'Isis et des Éleusines. Ce secret est absolu comme un serment et le plus religieux de tous les serments, *sanctam silentii fidem*, dit Apulée.

Le christianisme, écrit Mgr Batiffol, *Études d'histoire*, etc., p. 13, « ne put se propager sans rencontrer presque partout les *cullores* d'Isis ou de Mithra (et en Grèce, les initiés d'Eleusis), sans avoir à vaincre la concurrence de leur propagande et sans subir la fâcheuse fortune d'avoir plus d'un point de ressemblance avec eux. »

III. LES ORIGINES ET L'APOGÉE DE L'ARCANE CHRÉTIEN. — Le Christ avait dit aux apôtres : *Euntes, docete omnes gentes... docentes eas servare omnia quaecumque mandavi vobis*, Matth., XXVIII, 19-20. La discipline de l'arcane n'est nullement comprise dans cette recommandation. L'exemple du Maître insinue plutôt le contraire, comme le remarque Tertullien : *Dominus palam edixit, sine ulla significatione alicujus tecti sacramenti. De praescript.*, 25. Aussi au fur et à mesure que les juifs et les païens se présentaient pour recevoir le baptême, ils étaient initiés à la doctrine et aux rites de la religion nouvelle.

Un temps vint, cependant, où l'admission aux sacrements fut précédée d'une épreuve et d'une préparation morale qui constituèrent le catéchuménat. Pendant ce stage, les candidats à la milice chrétienne ne participaient pas à l'enseignement total de l'Église ni à la célébration des mystères. Une sorte d'arcane, qu'il y aura lieu de définir plus tard, fit dès lors partie de la discipline ecclésiastique. Reste à déterminer l'époque où commença à fonctionner cette institution.

Elle existait sûrement au I^{er} siècle. Origène et Tertullien en sont des témoins irrécusables. Dans la *Didascalie des apôtres*, II, 39, édit. Funk, on compare la conduite que tient l'Église à l'égard des païens avec celle qu'elle tient vis-à-vis des pécheurs. Et on remarque que les premiers sont exclus de la participation aux mystères (οἰωνων), jusqu'à ce que, préparés par la parole, ils aient reçu le sceau (du baptême), *μέχρις οὗ τὴν σφραγίδα λαβόντες τελειωθῶσιν*. Sur la date de la *Didascalie*, seconde partie du I^{er} siècle, cf. Funk, *Die Zeit der Apostolischen Didaskalia*, dans *Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, etc., t. III, p. 275-284.

Origène est plus explicite encore. En diverses rencontres, il fait allusion à l'arcane liturgique ou dogmatique. Dans une de ses homélies sur le *Lévitique*, IX, 10, après avoir dit que le Christ, vrai pontife, a

reconcilié les hommes au Père qui est aux cieux, par son sang, le sang du Verbe, le sang de celui qui disait : « Ce sang est le mien, qui sera répandu pour vous, en rémission des péchés, » il s'arrête tout à coup, comme s'il s'était trop avancé : « Quiconque parmi vous a été initié aux mystères connaît la chair et le sang du Verbe de Dieu : n'insistons pas sur ces choses qui sont claires pour qui les connaît et doivent rester cachées à ceux qui les ignorent : *novit qui mysterioris imbutus est et carnem et sanguinem Verbi Dei; non immoremur in his quae scientibus nota sunt, et ignorantibus patere non possunt*. » Cf. Funk, *art. cit.*, p. 48-49. Le public auquel il s'adressait était donc mêlé; il comprenait évidemment des fidèles, aussi bien que des catéchumènes. Et ceux-ci n'avaient pas droit au secret de toute la doctrine, pas plus qu'au secret de tous les mystères. Dans sa réponse à Celse, qui reprochait aux chrétiens de se retrancher derrière l'arcane, Origène est forcé d'en convenir. Non que les chrétiens observent un secret pareil aux mystères païens, mais une partie de leur enseignement n'est pas donné indifféremment à tout le public : « Secrète, notre doctrine, *κρύφον τὸ δόγμα* ! Allons donc ! Tout l'univers connaît la prédication (*κήρυγμα*) des chrétiens mieux que les opinions des philosophes : qui ignore la conception virginale de Jésus, sa crucifixion, sa résurrection, le jugement à venir qui punira les pécheurs et récompensera les justes ? Le mystère (*μυστήριον*) de la résurrection est connu et même tourné en ridicule parmi les infidèles. Après cela, dire que notre doctrine est secrète, c'est dire une absurdité (*ἐπὶ τοῦτοις οὖν λέγειν κρύφον εἶναι τὸ δόγμα πάνυ ἐστὶν ἄτοπον*). Mais que tout ne soit pas exotérique, que certaines choses ne soient pas répandues dans le public (*μὴ εἰς τοὺς πολλοὺς φθάνοντα*), cela est commun aux chrétiens et aux philosophes. Pourquoi blâmer chez les chrétiens le mystère, l'occulte (*τὸ κρύφον*) qu'on tolère chez les philosophes ? » *Contra Celsum*, I, 7, P. G., t. XI, col. 668. Ailleurs encore, Origène semble faire allusion aux mystères chrétiens que les catéchumènes ne connaissent pas : *Nostis qui divinis mysteriis interesse consueitis, quomodo, cum suscipitis corpus Domini, cum omni cautela et veneratione servatis*, etc., *In Exod.*, homil. XIII, 3. Voir dans Funk, *Das Alter der Arkandisziplin*, p. 43-49, une série d'autres textes qui confirment cette interprétation.

On peut se demander si l'Église d'Alexandrie connaissait le régime des catéchumènes, soit la discipline de l'arcane avant Origène. Clément d'Alexandrie, du moins vers la fin du I^{er} siècle, emploie surabondamment le vocabulaire des mystes. A la fin du *Protreptique*, après avoir exposé les fables de la mythologie, il invite son lecteur à s'en détourner courageusement, à fuir l'île maudite des voluptueuses sirènes, à s'abandonner au Verbe de Dieu, qui est l'unique bon pilote, et au Saint-Esprit qui le guidera au port des cieux, *τῶν οὐρανῶν τὸς λιμένας*. « Alors, dit-il, tu contempleras mon Dieu (*κατοπτρεύσεις*), tu seras initié aux mystères saints (*τοῖς ἀγίαις τελεσθήσῃ μυστηρίοις*)... Viens, jette-là le thyrses, les couronnes de lierre, la mitre, le nébris; livre-toi à la sagesse, je te montrerai le Verbe et les mystères du Verbe. Il y a une montagne chère à Dieu, ombragée de chastes forêts où n'apparaissent pas les Ménades; là les fils de Dieu, brebis toutes belles, célèbrent les augustes fêtes (*τεμνὰ ὄργια*) du Verbe » avec les anges, les prophètes, les vierges et les justes. « O mystères saints véritablement ! Je suis guidé par des daduques (*δαδουχοῦμαι*); je contemple (*εποπτέω*) les cieux et Dieu, je deviens saint, initié (*μυούμενος*), le Seigneur est mon hiérophante (*τεροφαντε*), il consacre le myste en l'introduisant dans la lumière (*τὸν μύστην*

σφραγίζεται)... Et donc, lecteur, sois initié (μυστῆρ). » *Cohort. ad Gentes*, 12, P. G., t. viii, col. 238-242. Tout ce symbolisme de lettré et de syncrétiste revient à dire qu'il y a une initiation pour les chrétiens, une initiation comparable à celle d'Éleusis, avec ses daduques et son hiérophante, ses mystères et son époptie. Elle se distingue sans doute absolument des mystères païens; elle offre comme une image des délices du ciel où tout est pur et saint. Comme à Éleusis, les initiés seuls sont admis à y participer. Pour le reste des mortels, mystère et secret.

En Occident, Tertullien est un témoin du catéchuménat et par là même d'une certaine discipline de l'arcane. Ne reproche-t-il pas, en effet, aux hérétiques de son temps d'admettre indifféremment catéchumènes et fidèles dans les synaxes? *Quis catechumenus, quis fidelis, incertum est : pariter adeunt*, voilà pour les synaxes en général; *pariter audiunt*, voilà pour la prédication qui précédait la célébration des mystères; *pariter orant*, voilà pour la liturgie : *etiam ethnici si supervenerint sanctum canibus et porcis margaritas, licet non veras, jactabunt. De praescription.*, 41. Les catéchumènes, à plus forte raison les païens, n'ont pas le droit d'assister aux mystères de la liturgie. Les catéchumènes ne sont que des *novitoli qui incipiunt divinis sermonibus aures rigare*, comme dit Tertullien, *De paenitentia*, VI, 1. Plus tard seulement, quand leur préparation dogmatique et morale sera suffisante, ils recevront le baptême, qui leur donnera le droit de participer aux saints mystères. Jusque-là l'Eucharistie reste pour eux une sorte d'arcane. Sans doute Tertullien remarque en un autre endroit, *De oratione*, 24, que nous devons prier en tout lieu, conformément à la parole de saint Paul (1 Tim., I, 2). Mais il n'en faudrait pas conclure que la discipline de l'arcane n'existe pas de son temps, pour l'Eucharistie. Lui-même a soin de faire observer que la règle a pu souffrir des exceptions : *Non enim contra praecceptum reputatur ab apostolis factum, qui in carcere audientibus custodiis orabant et canebant Deo, apud Paulum qui in navi coram omnibus eucharistiam fecit.*

Dans son *Apolog.*, cap. vii, Tertullien insinue que les chrétiens sont soumis à une certaine loi du silence : *silentii fides*. « Les éleusines, dit-il, et les mystères de Samothrace, *relitentur, quanto magis talia, quae prodita interim etiam humanam animadversionem provocabant, dum divina servantur* ? » Voilà bien l'arcane chrétien. Pour d'autres textes, cf. Funk, *art. cit.*, p. 50-55. Mgr Batiffol, moins sûr dans son article *Arcane* du *Dictionnaire de théologie*, se rallie, dans *Études d'histoire*, etc., p. 25-27, à l'opinion de Funk.

Funk estime que la polémique de Tertullien contre les valentiniens, *Advers. Valentinos*, I, P. L., t. II, col. 543, ne prouve rien contre la discipline de l'arcane. Sans doute le redoutable africain raille ces gnostiques qui n'ont rien de plus à cœur que de cacher ce qu'ils prêchent : *Nihil magis curant quam occultare quod praedicant*. Ils font du secret un devoir de conscience. En cela, on peut les comparer aux initiés des mystères d'Éleusis, encore que les valentiniens soient bien au-dessous : *Eleusinia Valentiniani fecerunt lenocinia, sancta silentio magno, sola taciturnitate coelestia*. Si vous leur demandez des explications, ils font le sourcil et vous répondent : *Altum est... Ne discipulis quidem propriis ante committunt quam suos fecerint. Ideoque simplices notamur apud illos*. » Tout cela montre que les valentiniens avaient une doctrine ou des rites secrets, différents des mystères de la grande Église. Mais on ne saurait en conclure que la grande Église n'avait pas elle-même des disciples pour qui certains rites restaient, pendant leur instruction, de véritables mystères.

Irénée (fin du II^e siècle) a-t-il connu la discipline de l'arcane ? Il est sûr que l'évêque de Lyon reproche aux gnostiques de son temps de ne pas enseigner au grand jour, ἐν φανερώ, et de faire payer un prix très élevé la communication de leurs mystères. *Contra haeres.*, I, iv, P. G., t. vii, col. 484. Ils prétendent, dit-il ailleurs, renfermer leurs mystères dans le secret du silence : *Non oportere omnino ipsis mysteria effari, sed in abscondito continere per silentium*, I, xxiv, 6, *ibid.*, col. 679. En même temps apparaissent les livres secrets, les « apocryphes », la prétendue épître de saint Pierre, par exemple, qui figure en tête des *Homélies Clémentines*. Pierre intime à Jacques l'ordre de ne confier les livres de ses *κλήρυματᾶ* à aucun païen ni même à aucun juif, sans une épreuve préalable. En retour, Jacques décide que cette épreuve durera dix années au moins, et que les livres de saint Pierre seront communiqués seulement après que l'initié aura juré sur la terre et sur les cieux qu'il ne livrera ces livres à personne, qu'il ne les copiera pas, ni ne les laissera copier. Part-il en voyage, il emportera avec lui ces livres mystérieux; s'il ne les emporte pas, il devra les confier à l'évêque « professant la même foi »; est-il sur le point de mourir, il les remettra à l'évêque, au cas où il n'aurait pas d'enfants en état d'être admis à l'initiation; plus tard, si ses enfants deviennent dignes de l'initiation, l'évêque leur rendra les livres comme un patrimoine; et si enfin l'initié vient à changer de foi, il jurera sur la foi nouvelle de garder son présent engagement. *Clementina*, Ep. Petri, 1, 3; *Contestatio Jacobi*, 1-4, P. G., t. II, col. 25-32. Ce sont de tels secrets, c'est cet arcane des hérétiques que réproche saint Irénée. Mgr Batiffol croit que le pieux docteur n'aurait pu formuler pareille réprobation si la grande Église avait eu elle-même ses mystères et ses secrets. Peut-être, cependant, cette réprobation n'est-elle pas incompatible avec la discipline du catéchuménat et l'arcane chrétien.

C'est du moins le sentiment de Funk, qui croit qu'on peut faire remonter jusqu'à saint Justin, c'est-à-dire jusqu'aux environs de l'an 150 l'existence du catéchuménat dans la grande Église. Saint Justin lui-même en témoignerait. Dans sa première *Apologie*, en effet, il semble distinguer entre les cérémonies du catéchuménat et celles de la liturgie proprement dite. Au chapitre 61, il écrit : « Nous vous exposerons maintenant comment, renouvelés par le Christ, nous nous consacrons à Dieu... Ceux qui croient à la vérité de nos enseignements et de notre doctrine promettent d'abord de vivre selon cette doctrine. Alors nous leur apprenons à prier et à demander à Dieu, dans le jeûne, la rémission de leurs péchés, et nous-mêmes nous prions et jeûnons avec eux. Ensuite ils sont conduits par nous au lieu où est l'eau, et là, de la même manière que nous avons été renouvelés nous-mêmes, ils sont régénérés à leur tour. Au nom de Dieu le Père et de Jésus-Christ notre sauveur, et du Saint-Esprit, ils sont alors lavés dans l'eau ». Plus tard seulement, c. 65-67, il expose les rites de l'eucharistie : « Quant à nous, après avoir lavé celui qui croit et s'est adjoint à nous, nous le conduisons dans le lieu où sont assemblés ceux que nous appelons nos frères, nous faisons avec ferveur des prières pour nous, pour l'illuminé, pour tous les autres, en quelque lieu qu'ils soient. Quand les prières sont terminées, nous nous donnons le baiser de paix. Ensuite, on apporte à celui qui préside l'assemblée des frères, du pain et une coupe d'eau et de vin trempé ». Suit le récit de l'Eucharistie. De cet exposé ne semble-t-il pas résulter que les catéchumènes ne participaient pas à la célébration des mystères avant la réception du sacrement de baptême. Le catéchu-

ménat existait donc, et avec le catéchuménat un certain arcane chrétien.

Mais si l'arcane existait, dira-t-on, comment le concilier avec la description si détaillée que Justin fait du mystère de l'eucharistie ? Funk explique ces révélations par la nécessité où se trouvait l'apologiste de ne rien cacher aux persécuteurs de l'Église, qui pouvaient se faire une arme du moindre secret. Mais, dit Tertullien, *non contra praeceptum reputatur ab apostolis factum... apud Paulum qui in navi coram omnibus eucharistiam fecit*.

Justement il fallait, à tout prix, écarter les accusations que les païens portaient contre les mystères du christianisme. Déjà circulait l'accusation de meurtre rituel pratiqué par les chrétiens. Saint Justin est obligé de défendre ses coreligionnaires contre une calomnie aussi abominable. *Apolog. secunda*, xii, 1; cf. *Apolog. prima*, x, 6, xxiii, 3, et xxvi; *Dialogue avec Tryphon*, x, 1. Trente ans plus tard, l'empire tout entier retentit des mêmes imputations. C'est Athénagore qui entreprend de les réfuter à Alexandrie, *Legatio pro Christianis*, cap. iii et xxxii-xxxvii; l'évêque Théophile à Antioche, *Ad Autolycum*, lib. III, cap. iv, P. G., t. vi, col. 1125; Minucius Félix, à Rome, *Octavius*, cap. ix, P. L., t. iii, col. 272; les chrétiens de Lyon et de Vienne en Gaule (Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. V, cap. i, P. G., t. xx, col. 408); enfin Tertullien à Carthage, *Apolog.*, cap. vii. Nous ne savons pas sous quelle forme exacte circulait l'accusation. D'un mot général et vague on reprochait aux chrétiens de participer à une sorte de festin de Thyeste. La communion au corps et au sang de Jésus-Christ donna sans doute lieu à cette créance. Le païen Cécilius précise ainsi, dans l'*Octavius* de Minucius Félix, la rumeur publique : « Les initiations chrétiennes ne se font pas, dit-il, sans immolation d'une victime humaine. On présente un enfant couvert de pâte à celui qui doit être initié, afin de lui cacher le meurtre qu'il va commettre; et trompé par cette imposture, le novice frappe le petit être de plusieurs coups de couteau; le sang ruisselle, les initiés le lèchent avec avidité et se partagent ensuite les membres palpitants de la victime. » *Dicimur sceleratissimi de sacramento infanticidii et pabulo inde*, écrit de son côté Tertullien, *loc. cit.* Voir pour plus de détails sur cette question Vacandard, *La question du meurtre rituel chez les juifs*, dans *Études de critique et d'histoire religieuse*, III^e série, p. 318-321. Il est clair que les païens n'auraient pas formulé une pareille accusation si les mystères chrétiens avaient été célébrés au grand jour. Nous trouvons là, sinon une preuve, du moins un indice, propre à confirmer l'opinion de ceux qui estiment qu'il existait dès le temps de saint Justin et durant le cours du III^e siècle, en même temps que le catéchuménat, un certain arcane chrétien.

Avant saint Justin, on ne trouve plus dans les documents trace du catéchuménat. Les origines de l'arcane, qui sont attestées avec certitude au III^e siècle et avec grande probabilité dans la seconde partie du II^e, ne paraissent donc pas pouvoir remonter plus haut que les environs de l'année 150.

Au IV^e siècle, le catéchuménat est dans toute sa vigueur. Les canons 28 et 29 d'*Hippolyte* contiennent ces sévères recommandations : « Que les clercs veillent à ce que personne ne participe aux saints mystères sinon les fidèles seuls... Les secrets de la vie, de la résurrection et de l'oblation doivent être entendus par les chrétiens seuls, car ils ont reçu le sceau du baptême. » A l'occasion d'un scandale causé par la profanation que l'un de ses prêtres avait commise, saint Athanase reproche aux ariens d'avoir mis le public au courant de l'affaire : « Les ariens, dit-il, n'ont pas honte de produire les mystères (*τραγωδεῖν τὰ μυστήρια*)

devant les catéchumènes et, ce qui est pis, devant les païens, alors qu'il est écrit que l'on doit garder le secret du roi, et que le Seigneur nous fait un précepte de ne donner pas le Saint aux chiens, les perles aux pourceaux. Il ne faut pas révéler les mystères aux non initiés (*οὐ χρὴ τὰ μυστήρια ἀμύητοις τραγωδεῖν*), de peur que les païens n'en rient dans leur inintelligence, et que les catéchumènes ne se scandalisent à les connaître ainsi ». *Apologia contra Arian.*, 11, P. G., t. xxv, col. 265-269. Athanase se fonde, comme sur un principe incontesté, sur la discipline de l'arcane qui interdit de révéler l'eucharistie, non seulement aux païens, mais encore aux catéchumènes. Même règle à Jérusalem. La *Peregrinatio Sylviae* ou plutôt *Etheriae* (éd. Geyer, xlvii, 6) qui relate l'allocution de l'évêque après la reddition du symbole, s'exprime ainsi : *Per istas septem septimanas legem omnem edocti estis scripturarum necnon etiam de fide audistis; audistis etiam et de resurrectione carnis..., tamen adhuc catechumeni audire verbum aut quae sunt mysterii altioris, id est ipsius baptismi, quia adhuc catechumeni, audire non potestis... quia adhuc catechumeni estis, mysteria Dei secretiora dici vobis non possunt*. Les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem confirment en maints passages cette discipline de l'arcane. *Procat.*, 5, P. G., t. xxxiii, col. 341-344; *Catech.*, vi, 29, col. 589; *Mysagog.*, i, col. 105. Les *Constitutions apostoliques*, qui représentent l'usage d'Antioche, mentionnent le renvoi des catéchumènes après l'homélie et marquent la vigilance qu'on doit exercer sur les portes de peur qu'un païen ou un catéchumène n'entre pendant la célébration des saints mystères : *φιλῶντες θωσάν αἱ θύραι μὴ τις ἄπιστος εἰσέλθῃ ἢ ἀμύητος*; *Constit. apostol.*, II, 57, P. G., t. i, col. 733. Dans une homélie prononcée à Antioche, saint Jean Chrysostome s'interrompt ainsi : « Que dit saint Paul ? Je veux vous rappeler d'abord le mot que vous font prononcer ceux qui vous initient (*οἱ μυσταγωγοῦντες*), et je vous dirai ensuite la parole de saint Paul... Je veux parler clairement, mais je n'ose pas à cause des non initiés (*ἀμύητους*); ceux-ci nous rendent malaisé le devoir de commenter la sainte Écriture, car ils nous obligent soit à ne pas parler clairement, soit à leur exposer ce qui doit être cédé. » *In I Corinth.*, homil., xi, 1, P. G., t. lxi, col. 347. Ailleurs s'adressant aux catéchumènes, il leur cite la prédiction faite par Joseph à l'échanson et il continue : « Je ne vous dis pas, moi, que vous mettez la coupe aux mains du roi, mais bien que le roi mettra la coupe entre vos propres mains, la coupe redoutable, la coupe débordante de vertu, la coupe plus précieuse que toute chose créée : les initiés savent la force de cette coupe (*ἴσασιν οἱ μεμυημένοι τὸ πνεῦμα τοῦτου τὴν ἰσχυν*), et vous, bientôt vous saurez aussi. » *Ad illuminand.*, I, 1, P. G., t. xlix, col. 224. Cf. *In Genes.*, homil., xxvii, 8, P. G., t. lxxi, col. 251. En même temps que l'arcane de la doctrine, saint Jean Chrysostome marque de la sorte l'arcane de la liturgie. Saint Basile est plus explicite encore. Il assimile la tradition orale de la doctrine à l'arcane proprement dit. Cette tradition non écrite, dit-il, « cet enseignement est conservé dans le silence et dans le secret (*ἀπόρρητος διδασκαλία ἣν ἐν σιγῇ οἱ πατέρες ἡμῶν ἐφύλαξαν*). Et comment, ajoute-t-il, comment aurait-on osé mettre par écrit et publier une doctrine que les non initiés ne pouvaient pas contempler ? « *Αὐτὸς δὲ ἐποπτεύειν ἔστι τοῖς ἀμύητοις, τούτων πῶς ἂν ᾖν εὐκὸς τὴν διδασκαλίαν ἐκθριαμβεύειν ἐν γραμμασίαν*. » *De spiritu sancto*, 66, P. G., t. xxxii, col. 188-189. En laissant de côté cette théorie de la tradition, il reste encore que saint Basile préconise la discipline de l'arcane. Et peut-être même la fait-il plus rigoureuse qu'elle n'était en réalité dans les Églises voisines de son diocèse. Saint Épiphane, en tout cas, note

seulement la différence que les pasteurs mettaient entre l'enseignement des catéchumènes et celui des fidèles, quand il signale comme un scandale et une erreur des inarcionistes la célébration des saints mystères en présence des catéchumènes : *Μυστήρια ἐπιτελεῖται τῶν κατηγουμένων ὁρώντων. Haeres., xlii, 3, P. G., t. xli, col. 700. Τὰ μυστήρια ἐνώπιον κατηγουμένων ἐπιτελεῖν τολμῶσιν. Ibid., 4, col. 700-701.*

Avec saint Ambroise, le pape Innocent I^{er} et saint Augustin, nous entendons tout l'Occident. Milan, Rome et l'Afrique observent pareillement la discipline de l'arcane. Dans son traité *De mysteriis*, ix, 55, saint Ambroise commentant, à propos de l'eucharistie, les mots du Cantique des cantiques : *Hortus conclusus*, écrit : *Quo significat signatum debere apud te manere mysterium... ne divulgetur quibus non convenit*, etc. En 416, le pape saint Innocent répond à l'évêque de Gubbio qui le consultait sur les rites que l'on doit observer *vel in consecrandi mysteriis vel in ceteris arcanis agendis*. Son langage reste mystérieux. La paix, dit-il, doit être donnée non pas *ante confecta mysteria*, mais *post omnia quae aperire non debeo*. C'est à peine si l'on trouve la trace d'un silence aussi systématique dans la littérature des premiers siècles. Plus loin, le pontife parle de la consignatio des enfants par l'évêque dans la cérémonie du baptême, mais il en fait la formule : *Verba dicere non possum, ne magis prodere videar quam ad consultationem respondere*. Après avoir répondu encore à d'autres questions, le pape termine ainsi : *Reliqua quae scribi fas non erat cum adjuveris interrogati poterimus edicere*. On ne saurait être plus discret ; si l'arcane ne régnait pas à Rome, il n'existait nulle part. Saint Augustin veille pareillement sur le secret de la doctrine et des saints mystères. Il atteste que les catéchumènes sont congédiés après l'homélie et que l'homéliste ne peut s'exprimer devant eux qu'avec une grande réserve sur les articles du symbole, sur l'oraison dominicale, sur l'eucharistie, en un mot sur ce qui appartient au programme de la catéchèse. Un jour après avoir lu devant ses auditeurs le passage de l'évangile selon saint Jean qui a trait au corps et au sang de Jésus-Christ, il s'exprime ainsi : *Sicut audivimus, cum sanctum evangelium legeretur, dominus Jesus Christus exhortatus est promissione vitae aeternae ad manducandam carnem suam et bibendum sanguinem suum. Qui audistis haec nondum omnes intellexistis. Qui enim baptizati et fideles estis, quid dixerit nostis; qui autem inter vos adhuc catechumeni vel audientes vocantur potuerunt esse cum legeretur audientes, numquid et intellegentes? Ergo sermo noster ad utroque dirigitur. Qui jam manducant carnem Domini et bibunt sanguinem ejus, cogitent quid manducant et quid bibent.* Serm. cxxxii, 1, P. L., t. xxxviii, col. 734. Cf. Sermo de verbis Aggaei, xlix, 8, *ibid.*, col. 324; Enarrat. in Psalm., cix, 17, P. L., t. xxxvii, col. 1450, etc. Le langage de saint Augustin (mort en 430) est sûrement moins sévère que celui de saint Innocent. Il semble que la discipline de l'arcane commence à fléchir. Nous verrons tout à l'heure qu'elle va disparaître insensiblement.

IV. NATURE DE L'ARCANE CHRÉTIEN. — Si l'on s'en tenait au lexique et au vocabulaire de certains auteurs des premiers siècles, les mystères chrétiens ressembleraient étrangement aux mystères païens. La seconde épître de saint Pierre (i, 16) se sert du mot *ἐπόπτης*, et saint Ignace (*Ephes.*, xii, 2), pour indiquer que les Ephésiens avaient été disciples de saint Paul, les appelait *Παύλου συμμύσται*. Avec Clément d'Alexandrie, toute la terminologie des mystères d'Éléusis entre dans la langue chrétienne : *Mystères, augustes, orgies, initiations*, etc. Les *daduques* guident l'initié (*δαδουχοῦμαι*), qui contemple les cieux et Dieu (*ἐποπ-*

τεύσας). Le Seigneur est l'*hiérophante* (*ἱεροφάντης*) ; il consacre le *myste* en l'introduisant dans la lumière (*τὸν μύστην σφραγίζειται*). La phraséologie éléusienne est ainsi appliquée au royaume de Dieu avec une aisance déconcertante. Origène surveille d'avantage son lexique. Cependant dans ses réponses à Celse, il emploie parfois les expressions de son adversaire : il invite celui qui est pur à se faire « *initier aux mystères de la religion de Jésus* », *μύσθω τὰ μυστήρια*, etc. ; il parle du *mystagogue* selon Jésus (*ὁ κατὰ τὸν Ἰησοῦν μυσταγωγῶν*). *Contra Cels.*, iii, 59 et 60. Mais il se garde bien de glisser dans une phraséologie qui aurait l'air d'une concession à la théorie de Celse. Au iv^e siècle les Pères de l'Église s'observent moins sévèrement. Saint Basile, par exemple, emprunte sans scrupule à la langue classique ses expressions religieuses ; il parle, nous l'avons vu, d'une « *didascalie secrète* » que les Pères ont gardée dans le silence » (comme les païens gardaient l'arcane), d'une « *doctrine* » que les non initiés ne pouvaient contempler, « *ἡ οὐδὲ ἐποπτεῖν ἔξεστι τοῖς ἀμνήτοις*. Le mot *ἐπόπτης* devint banal ; le mot *τελετή* fut appliqué à la messe. Le pseudo-Aréopagite abonde, entre tous les écrivains de son temps, en adaptations de ce genre. Cf. Batiffol, *Études d'histoire*, etc., p. 37-38. Toutefois, M. Bonhwetsch a noté (*Zeitschrift für histor. Theologie*, 1873, t. xliii, p. 274-278), que les Pères (sauf Clément d'Alexandrie) eurent le tact de réserver le mot *τελετή* au culte des païens, ou au culte des hérétiques, et de ne l'appliquer jamais aux choses de l'Église.

Cette invasion de la terminologie religieuse classique dans le domaine de la doctrine et de la liturgie chrétienne n'en est pas moins un trompe-l'œil. Il importe de se garder de « la piperie des mots ». Les mêmes expressions peuvent recouvrir des idées ou des choses tout à fait différentes. Sans doute quelques ressemblances extérieures : processions accompagnées des objets sacrés, vénération de ces objets, usage des flambeaux, cérémonies nocturnes, lustrations et purifications, breuvage et manducation de vin et de farine, tout cela est commun aux mystères païens et aux cérémonies chrétiennes. Mais quelle différence dans la signification de ces gestes ! Les purifications des mystes étaient purement matérielles et physiques ; sans aucun caractère moral. L'initiation à l'épopée, sorte d'union avec la divinité, offrait une garantie de bonheur pour l'au-delà, mais d'une façon proprement magique. « Il ne saurait être question, dit le P. Lagrange, d'une force divine communiquée aux initiés pour pratiquer la vertu, pour cette bonne raison que la garantie offerte par les mystères suffisait, et suppléait même, à l'occasion, à l'absence de vertu. C'est un point admis par les critiques. Les initiés étaient certains de leur salut d'une assurance religieuse, sans qu'on exigeât d'eux une conversion ou une vénération. On cite toujours, à ce propos, le mot plaisant de Diogène : « le brigand Patécion, initié, aurait-il donc dans l'autre vie un sort meilleur qu'Épaminondas, qui n'avait pas reçu l'initiation ? » Et que se passait-il dans ces mystères païens, ceux d'Éléusis, par exemple ? Est-ce qu'ils étaient propres à développer la vertu ? Est-ce que, plutôt, la morale n'avait pas à en souffrir ? « Les initiations et les cérémonies, dit avec raison Théodoret (*P. G.*, t. lxxxiii, col. 993) ont leurs objets susceptibles de symbolisme (*αἰνίγματα*), Éléusis le *κτεῖς*, la Phallagogie, le *phallus*. Quoi qu'il en soit, si l'on fait abstraction du symbolisme, ce qui se passe aux cérémonies excite les spectateurs à toute sorte de dissolution. » Trouve-t-on rien de pareil dans les mystères chrétiens ? Le baptême est une purification non seulement physique, mais morale, effet d'une grâce divine que nous tenons de la passion de Jésus-Christ. Cette passion ne contient pas seulement une énergie

qui purifie du péché, elle renferme l'esprit, principe d'une vie nouvelle divine. L'application nous en est faite dans tous les sacrements. Mais le salut qu'elle nous apporte suppose toujours une coopération de l'âme humaine, un effort moral qui constitue, pour une part, la vertu. Il n'y a rien de magique dans nos mystères : ils divinisent simplement nos actes et les aident à devenir des mérites pour le ciel. Qu'après cela les rites chrétiens offrent quelque ressemblance avec les rites païens, il n'importe guère. Ni les Pères, ni saint Paul ne songèrent jamais à rien emprunter au paganisme. A propos de l'eucharistie, saint Justin estime même que ce sont les païens qui ont copié de rite auguste. « Les mauvais démons, dit-il (*Apologia*, I, LXVI), ont imité cette institution dans les mystères de Mithra; on présente du pain et une coupe d'eau dans les cérémonies de l'initiation et on prononce certaines formules que vous savez ou que vous pouvez savoir. » Prétendre donc, avec Loisy, que « l'Évangile doit sa fortune à ce qu'il s'est opportunément transformé en mystère sous l'influence de saint Paul, ou encore que, tout bien considéré, la religion nouvelle devait à la mystique païenne presque autant qu'au judaïsme, et que le monde païen put s'y reconnaître, parce que son esprit d'abord y était entré, » prétendre cela, c'est méconnaître absolument, c'est dénaturer la théologie de saint Paul et le caractère de la mystique chrétienne. Cf. Lagrange, *art. cit.*, p. 157, 207-217.

Comme l'a fort bien remarqué M. l'abbé Vénard, *Chronique biblique*, dans *Revue du clergé français*, 1^{er}-15 sept. 1920, p. 187 : « Peu vraisemblable quand il s'agit de doctrines, l'hypothèse d'emprunt conscient fait par le christianisme aux cultes païens l'est beaucoup moins encore, s'il s'agit des institutions et pratiques culturelles. Quand on sait l'éloignement que professent tous les écrivains chrétiens des premiers siècles pour les rites du paganisme, quand on se rappelle avec quelle énergie saint Paul, en particulier, interdisait aux fidèles de ses églises tout commerce religieux, même éloigné avec les païens, toute participation à leurs cérémonies, on ne peut admettre que, des éléments essentiels de la liturgie chrétienne, tels que le baptême et l'eucharistie, y aient été introduits par une sorte de transposition voulue de cérémonies analogues en usage dans les religions de mystères. » Cf. Vénard, *Revue du clergé français*, 1^{er}-15 octobre 1920, p. 292.

Quel que soit d'ailleurs le sens qu'on y attache, le mystère chrétien était soumis à la discipline de l'arcane. Et l'arcane enveloppait à la fois la doctrine et la liturgie. En fait de doctrine, Origène déclare que le secret s'applique à très peu de points, puisque les principaux articles du symbole : conception virginale de Jésus, sa crucifixion, sa résurrection, les fins dernières de l'homme sont à la portée de tous. Même en matière de liturgie, les orateurs sacrés, notamment saint Augustin, commentent les textes évangéliques qui ont trait à l'eucharistie avec une exubérance qui frise parfois l'indiscrétion. Rares sont les Pères qui, au même degré que saint Basile et saint Innocent I^{er}, craignent de trahir, par la parole et par la plume, le secret des mystères qui leur sont confiés. Il reste toutefois que, sur certains points précis, la discipline de l'arcane avait pour tous force de loi. On ne peut, il est vrai, citer aucun concile qui ait porté cette loi. Mais elle régnait comme une règle commune, comme un usage établi, auquel toute l'Église se soumettait.

De ce que cette discipline était liée au catéchuménat, Mgr Batiffol en conclut qu'elle « fut une règle catéchétique, que l'on pouvait sacrifier à l'occasion. Une règle catéchétique, ajoute-t-il, une méthode de pédagogie, l'arcane est cela, rien que cela. » *Études*

d'histoire, p. 32-34. Il semble que cette conception de l'arcane n'est pas adéquate à la réalité. Funk fait justement remarquer que l'enseignement donné aux catéchumènes ne comprenait ni la formule du baptême ni la notion de l'eucharistie. Saint Cyrille de Jérusalem et la pèlerine Éthérie le donnent expressément à entendre. « Cette discipline fut changée plus tard, et elle nous paraît aujourd'hui un contresens. L'instruction sur les sacrements doit précéder la réception des sacrements et non la suivre. Ainsi l'exige la pédagogie. Si donc les Pères suivaient un ordre inverse, il est clair comme le jour que ce ne pouvait être pour une raison purement pédagogique. » L'arcane était évidemment pour eux plus qu'une simple règle catéchétique. L'arcane était vraiment la discipline du secret. Ajoutons seulement que cette discipline était moins rigoureuse que celle de l'arcane païen. Aucune peine grave, autant que l'on sache, n'en punissait la violation. Et certains ouvrages, tels que la première *Apologie* de saint Justin, en soulevaient légèrement le voile. Il est vrai que ces livres n'avaient et ne pouvaient avoir qu'une publicité très restreinte. Cette exception ne détruit pas la règle commune.

V. FIN DE L'ARCANÉ. — Dès le V^e siècle, on la voit fléchir. Après saint Innocent I^{er}, les papes l'abandonnent progressivement. Le sacramentaire Léonien semble l'ignorer. Il est vrai que le canon de la messe manque dans l'unique manuscrit qui en existe; mais « il devait se trouver au commencement dans la partie perdue, » dit Mgr Duchesne (*Origines du culte chrétien*, p. 129 sq.) et nous avons les formules de la consécration des évêques, des prêtres et des diacres, formules sans doute aussi arcanes que celles de la confirmation dont Innocent n'osait écrire une ligne. Or le manuscrit du sacramentaire Léonien est du VII^e siècle et les pièces qu'il contient s'échelonnent entre le V^e et VI^e siècle. Au temps de saint Grégoire le Grand, le renvoi des catéchumènes n'est plus à Rome qu'un souvenir. Saint Grégoire dans un trait qu'il rapporte de saint Benoît n'en parle qu'à l'imparfait. Cf. Duchesne, *op. cit.*, p. 163. Même évolution en Orient. Vers 445, l'historien Sozomène, écrivant l'histoire du concile de Nicée, n'ose reproduire le symbole; des « amis pieux et compétents » l'ont dissuadé de reproduire des textes que seuls « les initiés et les mystagogues (μυσταῖς καὶ μυσταγωγοῖς) ont le droit de réciter et d'entendre, » car ces textes, si on les reproduisait, courraient le risque de tomber entre les mains des non initiés, ἀμύητων! Sozomène cèdera donc ce qu'il faut taire (ἀπόρρητα ἃ χρὴ σιωπᾶν) et ne donnera du symbole de Nicée qu'une pâle analyse. *H. E.*, I, 20, P. G., t. LXXVII, col. 920. Voilà bien la discipline de l'arcane. Mais cette discipline n'empêche pas Socrate, à la même époque, d'insérer intégralement dans son *Histoire ecclésiastique* le texte que Sozomène se faisait scrupule de publier. *H. E.*, I, 8, *ibid.*, col. 68. L'arcane perd donc de son crédit. Déjà du reste, en ce qui concerne le symbole de Nicée, saint Athanase, saint Basile et Eusèbe avaient été aussi indiscrets que Socrate; et Cyrille d'Alexandrie et Théodoret, pourtant si sévères, les imiteront. Sur la fin du V^e siècle, l'écrivain qui a le plus abusé de la terminologie de l'arcane, le pseudo-Aréopagite, écrit au début de sa *Théologie mystique*, 2, P. G., t. III, col. 1025 : « Prends garde que de non initiés n'entendent (μὴδεις τῶν ἀμύητων); et il ajoute : « Par non initiés, j'entends ceux qui s'attachent aux seules choses naturelles et ne conçoivent rien qui puisse être au-dessus. » La notion exacte de l'arcane semble lui être étrangère.

Avec les sacramentaires l'arcane disparaît. Dans la liturgie gallicane, au témoignage de saint Germain de Paris, dès la seconde moitié du VI^e siècle, le renvoi

des catéchumènes avant l'oblation était une rubrique conservée mais qui ne représentait plus qu'un usage aboli. Saint Germain en parle à l'imparfait : *Catechumenum ergo diaconus clamat iuxta antiquum Ecclesiae ritum ut tam iudei quam haeretici vel pagani instructi, qui grandes ad baptismum veniebant et ante baptismum probabantur, starent in ecclesia et audirent consilium Veteris et Novi Testamenti, post preceem exirent*. Cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 193. La discipline de l'arcane n'est donc plus qu'un souvenir. Dans la messe grecque, elle se maintient un peu plus tard. Cf. Swainson, *The greek Liturgies*, Cambridge, 1884, p. 119, 127, 141.

Anrich, *Antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum*, Goettingue, 1894. — P. Batiffol, art. Arcane, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, 1903, t. 1, col. 1738-1743 ; et l'Arcane, dans *Études d'histoire et de théologie positive*, 6^e édit., Paris, 1920, p. 2-10. — M. Brillant, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1920. — Isaac Casaubon, *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI*, Londres, 1614. — C. Clemen, *Der Einfluss der Mysterien-Religion auf das älteste Christentum*, Giessen, 1913. — Jean Daillé, *De usu Patrum ad ea definienda religionis capita quae sunt hodie controversa*, Genève, 1686. — Funk, *Das Alter der Arkandisziplin*, dans *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen*, Paderborn, 1907, t. III, p. 42-55. — Th. Harnack, *Gemeindegottesdienst*, Erlangen, 1854. — Huyskens, *Zur über sog. Arkandisziplin*, Munster, 1891. — E. Jacquier, *Les mystères païens et saint Paul*, dans *Dictionnaire apologetique de la foi catholique*, t. III, col. 964-1014. — Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Paris, 1919. — R. P. Lagrange, *Les mystères d'Éleusis et le christianisme : Attis et le christianisme dans Revue biblique*, 1919, p. 157-217, 41-480 ; cf. 1^{er} juillet 1920. — Mangenot, *La doctrine de saint Paul et les mystères païens*, dans *Revue du clergé français*, t. LXXIV, p. 1 et 258 ; *La langue de saint Paul et celle des mystères païens*, t. LXXV, p. 129 ; *Saint Paul et les mystères païens*, dans *Revue pratique d'apologétique*, t. XVI, p. 176, 421, 339. — Schelstrate, *De disciplina arcani*, Anvers, 1685. — W. E. Tentzel, *Dissertatio de disciplina arcani*, Wittenberg, 1683 ; *Exercitationes selectae*, Francfort, 1692. — Vénard, *Le christianisme et les religions de mystères*, dans *Revue du clergé français*, sept.-oct. 1920, p. 182-200, 283-298.

E. VACANDARD.

ARCANGELI (GIACINTO), né à Sarnico, diocèse de Bergame, le 13 février 1833, préconisé évêque d'Asti, le 28 novembre 1898, sacré en 1898, mort le 6 février 1909.

Battandier, *Annuaire pontifical*, 1910, p. 724.

F. BONNARD.

ARCANI (NICOLÒ), fils du comte Pierre Arcani de Césène et, par sa mère petit-fils du cardinal François Albizzi (t. II, col. 1705), naquit en 1636. Appelé à Rome fort jeune par le cardinal son grand-père, il y fit de brillantes études de droit, et prit son doctorat à la Sapience. Il exerça d'abord diverses magistratures dans les États pontificaux ; et, ayant reçu la tonsure, fut mis en possession de plusieurs bénéfices, résignés en sa faveur par le cardinal Albizzi. Enfin il fut promu au siège épiscopal de Comacchio, le 22 décembre 1670. Les contemporains le décrivent comme un prélat pieux et zélé. Il restaura sa cathédrale, l'enrichit d'ornements et de vases sacrés ; soutint pendant tout son épiscopat une lutte ardente contre les prétentions des ducs d'Este sur l'abbaye de Pomposa. Cette affaire n'eut sa conclusion qu'en 1724, par un accord entre les cours de Rome et de Vienne. Mgr Arcani était mort le 1^{er} janvier 1714. Il avait eu la douleur de voir sa ville épiscopale occupée en 1708 par les troupes de l'empereur Joseph I^{er}.

Cavalleri, *De Comacensibus episcopis*, 1779, p. 161. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, 1717, t. II, col. 487. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. II, p. 607. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 688. F. BONNARD

ARCARICUS. Voir ASCARICUS.

ARCAROLI (DOMENICO), né dans le diocèse de Siponto, le 24 décembre 1737, devint évêque de Lavello, le 29 janvier 1776, fut transféré au siège de Vestì le 26 mai 1792 et y mourut en 1808. Il fut le dernier évêque de Vestì, le pape Pie VII ayant confié à perpétuité l'administration de ce diocèse à l'archevêque de Manfredonia, par bulle du 28 juin 1818.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 506, 600. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 890, 942.

F. BONNARD.

ARCAVICA, siège d'un évêché wisigothique en Espagne, dont le nom a été fort maltraité par la tradition manuscrite : Arcabica, Arcabrica, Archavia, Arravia, Ircavica, Ircadica, etc. Identifié ordinairement avec la *Arcafrica* romaine et plus rarement avec la Ἀρχαβριχα celtibère de Ptolémée, la *Arcobrica* de l'Anonyme de Ravenne, la *Arcobriga* de l'Itinéraire d'Antonin sur la voie ab Emerita CaesarAugustam, laquelle est orthographiée parfois *Arcabrica*.

I. ERCAVICA. CABEZA DEL GRIEGO. — Les *Ergavicens* de Pline semblent avoir laissé leur nom à deux villes. L'une dans la région des *Vascones*, la Ἐργαυία de Ptolémée, localisée à *Milagro*, au confluent de l'Erga (*Arga*) et de l'Ebre, près de Calahorra. Ce serait à celle-ci qu'appartiendraient les nombreuses monnaies du *Municipium Ercavica*, portant au revers le taureau debout à droite, type réservé jusqu'ici aux bronzes émis par les villes voisines de l'Ebre. Cf. A. Heiss, *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne*, Paris, 1870, p. 171-173. Sur ces *Ergavicens* du *Conventus CaesarAugustanus*, cf. E. Hübner, dans *Corp. inscr. lat.*, Berlin, 1869, t. II, n. 4203 et p. 419, 425.

L'autre est celle qui nous intéresse : la *Ergavia* de Tite-Live, *Historiae*, XL, 50, *nobilis et potens civitas*, la Ἐργαυία celtibère de Ptolémée. L'identification de cette *Ercavica* de la *Celliberia*, que l'on s'accorde à localiser dans la région de Cuenca, est un des problèmes les plus ardues de l'ancienne géographie hispano-romaine. Morales et surtout Florez s'arrêtaient de préférence à Santaver sur les rives du Guadiela. En 1765, F. Fabian y Fuero signala, non loin de là, la hauteur de Peña escrita, opinion à laquelle se rallia un peu plus tard J. Cornide, cependant que Traggia préférait Monabrega et Lamberto de Zaragoza, Alcaniz en Aragon. Aujourd'hui cependant, la faveur se porte généralement sur *Cabeza del Griego*, près d'Ucles où longtemps on a cru retrouver l'emplacement de l'ancienne *Segrobriga*. Cf. E. Hübner, *Corporis Inscriptionum latinum Supplementum ex Ephemeridis epigraphicae*, vnr, 3, Berlin, 1897, p. 85-86 et l'ensemble p. 83-89. Voir aussi *Corpus inscrip. latinum*, t. II, p. 944 sq.

Des fouilles y ont été faites à diverses reprises, dès le XVI^e siècle et surtout depuis 1760 et depuis 1894, qui ont mis à jour les restes d'une ville romaine importante du *Conventus Carthaginensis*, avec des murailles de 1 300 verges (*varas*) de circonférence, un temple de Diane (voir Menendez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, 2^e édit., Madrid, 1911, t. I, p. 471 sq.), un aqueduc, etc. Cependant jusqu'ici nulle précision épigraphique n'est venue dirimer les hypothèses.

A l'époque wisigothique, Cabeza del Griego dut être le siège d'un évêché. En 1760, on a mis à jour, hors de l'enceinte romaine, les restes d'une basilique du VII^e siècle à trois nefs et terminée par une abside en fer à cheval (voir après Cornide, Lamperez y Romea, *Historia de la arquitectura cristiana española*, Madrid, 1908, t. I, p. 150-152), dont la crypte révéla, en 1789, les traces de la sépulture de plusieurs évêques. Un

double tombeau, où avaient été recueillis les corps de deux d'entre eux, sans doute au moment de la construction de la basilique, avec l'inscription : *Hic sunt sepulcra. sanctorum, id est Nigrinus episc. Sepronius episc.* Cf. E. Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, Berlin, 1871, p. 52, n. 166. En 1760, puis en 1790, avaient été exhumés les six fragments de la pierre du tombeau primitif de Sepronius. L'état du monument ne permet pas de restituer la date de la mort de l'évêque. On lit... *VI kal. iul.*... VIII. A. Fernandez-Guerra, *Bol. Ac. Hist.*, t. 1, p. 138, propose *XVI kal iul. Era DLXXXVIII* = 16 juin 550, hypothèse plus séduisante que celle accueillie par Hübner = juin 680, *ibid.*, n. 165. Une autre inscription fort mutilée : *Sacerdo... Caonius episc.* (Hübner, *ibid.*, n. 167), dont l'épigraphie est peut-être bien antérieure à celle des deux précédentes. Une troisième enfin douteuse, où Cornide (p. 200) a cru lire *Onoratus... anti(stes)*, leçon contrôlée par Hübner, n. 169. Celui-ci a recueilli encore trois autres documents n. 164, 168, 170, sans intérêt pour nous.

Quoiqu'il en soit, il est bien étrange qu'aucun de ces noms ne se retrouve dans l'épiscopat d'Arcavica ou d'aucune Église connue. Un moment on avait pensé reconnaître dans *Sepronius* une corruption du nom de l'évêque d'Arcaviva *Sempronius* (686), hypothèse fort improbable, la forme *Sepronius* étant justement attestée par l'évêque d'Egara de ce nom, qui signa, au deuxième concile de Saragosse en 592. Si l'on aventurerait une classification chronologique de ces quatre noms épiscopaux on proposerait, d'après la graphie des inscriptions *Caonius* (ve-vie siècle ?), *Nigrinus Sepronius* (vie siècle ?) *Onoratus*.

II. L'ÉVÊCHÉ D'ARCAVICA. — La localisation d'Arcavica à Cabeza del Griego n'est donc qu'une hypothèse (?) qui satisfait d'ailleurs suffisamment aux exigences de la géographie. Les données relatives à l'Arcavica wisigothique s'y prêtent assez bien elles aussi. Celle-ci fut incluse dans la *Celtibera*, dont elle dut être l'une des capitales, si l'on se réfère à la suscription au III^e concile de Tolède (589) de l'évêque *Petrus Arcavicensis Celtiberiae Ecclesiae episcopus*. Le diocèse dépendait de la *Provincia Carthaginensis*, car l'évêque Théodose siégea au concile provincial de Tolède, en 610 et le témoignage des anciennes listes des diocèses est constant, celui du *Codex Ovetensis* de l'Escurial, daté de 780 et publié par Fernandez Guerra, dans Rada y Delgado, *Discursos... en la R. Academia de la Historia en(su) recepcion publica*, Madrid, 1875, p. 157; celui des deux collections mozarabes de la *Bibliotheca Nacional* de Madrid. Cf. Simonet, *op. cit.*, p. 808-812.

Un document (la *Hitacion* de Wamba cf. Florez, *España sagrada*, t. iv, p. 237), généralement tenu pour un faux du xii^e siècle, mais dont, après Fernandez-Guerra, M. A. Blasquez (*La Hitacion de Wamba, estudio historico geografico*, Madrid, 1907) vient de tenter la justification, assigne au diocèse d'Arcavica ces limites d'ailleurs obscures : *Arcabrica haec teneat : de Alcont usque ad Obviam; de Mora usque Bastram*.

Si l'on fait abstraction du *Sepronius* de Cabeza del Griego, mort peut-être en 550 et de ses compagnons, l'épiscopat d'Arcavica, attesté par les signatures conciliaires, débute avec *Petrus*, qui assista aux deux conciles de Tolède de 589 et de 597. C'est à ce même *Petrus*, au témoignage d'Isidore de Séville, *De viris illustribus*, xlv, qu'Eutrope de Valence, encore abbé du Servitanum, dédia sa lettre *De districtione monachorum*, qui nous a été conservée, *P. L.*, t. lxxx, col. 15-20, et sans doute aussi son *Epistula de octo vitiis ad Petrum papam*, *P. L.*, *ibid.*, col. 9-14. — *Theodosius*, concile provincial de Tolède, 610. — *Carterius* représenté aux IV^e et V^e conciles de Tolède, 633 et 638, par *Domarius* ou *Donarius*, successivement

archidiacre et prêtre d'Arcavica. — *Valdingius* ou *Balduigius*, VIII^e, IX^e et X^e conciles de Tolède, 653, 655, 656. — *Mumulus* ou *Munulus* représenté au XI^e concile de 675 par son diacre Egila. — *Sempronius*, *Simpronius*, XIII^e et XIV^e conciles, 681, 684. — *Gabinus*, XV^e et XVI^e conciles, 688, 693. On sait que les signatures du XVII^e concile, 694, ne nous sont pas parvenues.

Un dernier évêque d'Arcavica apparaît après ceux-ci, au ix^e siècle, sous la domination musulmane, *Sebastianus*, réfugié à Orense, sous le règne d'Alphonse III de Léon (866-870), lequel, dans un privilège du 21 août 886 (Florez, *España sagrada*, t. xvii, p. 244), rapporte que *Sebastianus* fut, après les invasions, le premier évêque d'Orense, où il mourut au début de son règne : *Adveniente quoque Sebastiano Archabienensis peregrino episcopo, ex provincia Celtiberiae, expulsus a Barbaris mirabiliter hanc sedem illi concessimus qui primus idem ecclesiae antistes fuit; post passionem vitae illius...* Avec Sébastien, Arcavica disparaît de l'histoire.

En 1176, l'archevêque de Tolède Cerebrunus, ayant consacré, pour la nouvelle église de Segorbe-Albaracin, l'évêque Martin, lui donna le titre d'*Arcabrica*, que des scrupules historiques lui firent bientôt après changer contre celui de *Segobriga*. Cf. Villanueva, *Viage literario*, Madrid, 1804, t. iv, p. 9 et J. Sanchis Sivera, *El obispo de Valencia*, Arnaldo de Peraltá, dans *Bol. Acad. Historia*, 1923, t. lxxxii, p. 109-115.

Arcavica demeurant libre, ce titre fut recueilli à plus juste titre par Cuenca, lorsque Lucius III, par sa bulle du 5 juillet 1183, créa ce diocèse. Il lui adjoignit celui de l'ancien diocèse de Valeria.

SUR ERCAVICA, P. Quintero Atauri, Uclés... *Excavaciones efectuadas en distintas epocas*, Cadix, 1913, t. II, de Uclés antigua residencia de la orden de Santiago (détails sur les fouilles de Cabeza de Griego jusqu'à 1913). — A. Fernandez-Guerra, *Una tésera celtiberica*, etc., dans *Bol. de la Ac. de la Historia*, 1868, t. I, p. 129-139. — J. de la Rada et F. Fita, *Excursion arqueologica a las ruinas de Cabeza del Griego*, dans *Bol. de la Ac. de la Historia*, 1889, t. xv, p. 107-151. — M. Sanchez Almonacid, *El acueducto romano de Cabeza de Griego*, dans *Bol.*, etc., *ut supra*, p. 160-170. — J. Traggia, *Aparato a la historia eclesiastica de Aragon*, Madrid, 1792, t. II, p. 248-338. — J. Cornide, *Noticia de las antigüedades de Cabeza del Griego*, dans *Mem. de la Ac. de la Historia*, Madrid, 1799, t. III, p. 71-244. — F. A. Fuero, *Breve noticia... del aparecimiento de Maria santissima de los Hoyos y situacion de Ercafrica sobre la Hoz de Peña escrita en la Ribera del Guadiela*, Alcala, 1765. — J. F. de Masdeu, *Historia critica de España*, Madrid, 1797, t. XVII, Suppl. XVII, p. 320-427. — M. Risco, *Demonstracion de la existencia de dos ciudades llamadas Munda y Certima en tiempo de los Romanos*, dans *España sagrada*, 2^e édit., Madrid, 1859, t. XLII, p. 331-354. — J. F. Martinez Falero, *Impugnacion al papel que con titulo de Munda y Certima celtibericas dio a luz M. Risco*, dans *Mem. Ac. Historia*, 1805, t. IV, p. 1-73. — J. C. de Moya, *Noticia de las excavaciones de Cabeza del Griego*, Alcala, 1792. — J. C. de Moya, *Confutacion de los señores... Hervas... Risco y Masdeu sobre el verdadero sitio de la antigua Segrobriaga*, Cuenca, 1802. — *Situacion de los obisposados Ercafricense y Valericense*, ms. (début du xix^e siècle, conservé à la Bibliothèque du monastère de Cogollada, à Saragosse).

SUR L'ÉVÊCHÉ D'ARCAVICA, outre les précédents, voir : H. Florez, *España sagrada*, Madrid, 1751, t. VII, p. 53-79 : *De la Iglesia Arcavicense*. Voir aussi, t. XVII (1763), p. 53-56 et p. 243-246. — Lamberto de Zaragoza, *Teatro historico de las Iglesias del reyno de Aragon*, Pampelune, 1785, t. IV, p. 238-260. — F. J. Simonet, *Historia de los Mozarabes de España*, Madrid, 1903, p. 121-125, 808-812. — P. B. Gams, *Series episcoporum... Ratisbonne*, 1873, p. 31 et supplément, *ibidem*, 1886, p. 49. — J. Tejada y Ramiro, *Coleccion de canones de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. II, *passim*.

A. LAMBERT.

ARCAYA (VICENTE), cistercien espagnol, originaire de Corella, évêché de Tarazona. Il fut moine

et prieur de Fitero, et composa une *Historia del monasterio de Fitero*, qui n'allait que jusqu'en 1250; elle n'a pas été éditée.

Muñiz, *Biblioteca cisterciense española*, Burgos, 1793, p. 34.

R. TRILHE.

ARCE. Voir ARCA, col. 1482.

1. ARCE (BASILIO DE), moine bénédictin de l'abbaye de Sopetrán, province de Guadalajara, en Espagne, à la fin du ^{xvi}^e siècle. Professeur de artes et de théologie en divers collèges de son ordre, il fut élu en 1587 abbé triennal de Sopetrán. Il a publié en 1615 une *Historia del origen... y milagros de la casa y monasterio de N. S. de Sopetrán...* Madrid, 1615, in-8°. Cette édition, aujourd'hui introuvable (un exemplaire à la *Bibl. Nacional* de Madrid), a subi fortement l'impression des *falsos Cronicones* alors à la mode.

En 1676 un autre abbé de Sopetrán, Antonio de Heredia, refondit l'ouvrage de son prédécesseur avec d'utiles additions historiques : *Historia del monasterio de N. S. de Sopetrán... de su santuario y sagrada Imagen. Compuesto antes por... B. de A. y ahora nuevamente añadido por... F. A. de Heredia...* Madrid, 1676, in-8°.

J. Catalina García, *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara*, Madrid, 1899, p. 730-732. — C. Perez Pastor, *Bibliografía Madrileña, 1601-1620*, Madrid, 1906, t. II, p. 312-313.

A. LAMBERT.

2. ARCE (DIEGO DE), évêque et prédicateur franciscain espagnol, de la fin du ^{xvi}^e siècle. Originaire de Madrid, il prit l'habit franciscain au couvent de Murcie, ville où son frère Pedro fut magistral du chapitre. De concert avec celui-ci, il créa plus tard la fameuse bibliothèque de son couvent, dont il fit une des meilleures d'Espagne. Bibliothécaire zélé, Arce a laissé un curieux mémoire, malheureusement inédit : *De la antigüedad y provecho de las librerías... y de la obligación de los Principes a fundarlas y conservarlas*. Deux exemplaires étaient conservés, l'un dans la bibliothèque du Conde-Duque de Olivares, l'autre au couvent de Notre-Dame de la Salceda.

En 1581, on le trouve étudiant à l'université d'Alcala. Ministre de la province de l'Observance de son ordre, à Carthagène en 1595, il fonda dans cette dernière ville l'église et les chapelles du couvent de Saint-Gines de Lara. Vers 1610 le vice-roi de Naples, Hernando Ruis de Castro, comte de Lemos, l'emmena avec lui en Sicile en qualité de confesseur et de consultant. Ce fut là qu'il reçut, le 27 janvier 1614, l'évêché de Cassano en Calabre, où il mourut, au début de 1617 (et non en 1620). Cf. Gams, *Series episcoporum*, p. 871. On a prétendu qu'il était alors évêque nommé de Tuy en Galice, par une confusion évidente avec son célèbre homonyme, l'inquisiteur Diego de Arce y Reinoso (voir ce nom). Il ne fut pas davantage archevêque de Palerme.

Prédicateur fécond et réputé, il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits : *Roma la santa o de las mejoras que alcanzó Roma con la venida de S. Pedro a ella y con asentar en ella su silla*, Naples, 1601, réimprimé, *ibid.*, en 1615. — On lui a attribué à tort : *Discursos predicables sobre la Salve Regina*, Cuenca, 1701. L'auteur de ce recueil indigeste est un autre franciscain, alors évêque de Cuenca, fr. Melchor de Huélamo. Cf. F. Caballero, *La Imprenta en Cuenca*, Cuenca, 1869, p. 36-37. — *Miscellanea primera de oraciones eclesiasticas desde el domingo XXIV despues de Pentecostes hasta la vigilia de Navidad*, Murcie, 1606, véritable titre d'un ouvrage dont plusieurs parties sont citées par les biographes

sous des formes diverses : *Sermones de Adviento*; *Sermones de Santos*; *De la concepcion inmaculada de nuestra señora, oraciones IV*; *De la Exspectacion del parto de Nuestra Señora*. Juan de San Antonio signale une édition de ces *Miscellanea*, Madrid, 1600, douteuse car elle est restée inconnue à C. Perez Pastor, *Bibliografía madrileña*, Madrid, 1891-1906. La 2^e partie, *Miscellanea segunda hasta la purificación*, non imprimée, est conservée à Murcie. — *Sermon de la cruz de Christo y el buen Ladrón*, Murcie, 1607. — *Sermon de la Natividad de Nuestra Señora*, Séville, 1608. — *Sermon del serafico S. Francisco*, Murcie, 1608. — On trouvera dans Wadding, Juan de San Antonio et N. Antonio d'assez nombreux détails sur ses ouvrages inédits.

Fr. Pablo Manuel de Ortega, *Chronica de la s. provincia de Cartagena de la Observancia de San Francisco*, Murcie, 1740, t. I, p. 418 sq. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 268. — Juan de S. Antonio, *Bibliotheca universa franciscana*, Madrid, 1732, t. I, p. 293-294. — J. Catalina García, *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara*, Madrid, 1899, p. 39.

A. LAMBERT.

3. ARCE ou **ARZE** (JUAN DE), chanoine de Palencia (Espagne), théologien de Charles-Quint à la deuxième session du concile de Trente sous Jules III (1^{er} mai 1551-28 avril 1552), où il paraît avoir pris l'initiative des polémiques relatives au bréviaire de Quignonez.

En 1545, suivant de près l'archevêque de Saragosse, Hernando de Aragon (voir ce nom ci-dessus, col. 1389), l'évêque de Palencia, Luis Cabeza de Vaca avait publié un *Breviarium ad usum Ecclesiae Palentinae nuper impressum ac emendatum*, Palencia, Francisco et Diego de Cordova, 1^{er} mai 1545, qui faisait passer audacieusement dans les offices publics de l'Eglise les rites abrégés du cardinal de Sainte-Croix. Cette innovation qui le touchait de près décida le chanoine à saisir de ce mouvement périlleux le concile lui-même. Le 1^{er} août 1551 il adressait, de Trente, à un des légats du concile, le cardinal M. Crescenzo, un mémoire en dix-huit chapitres très détaillé et très vif, sur l'œuvre même de Quignonez : *De novo breviario romano tollendo consultatio*. Ce texte qui ne ménageait point le clergé espagnol, et dont Arevalo qui le loua a écrit qu'il aurait pu aussi bien être intitulé : *Declamatio* a été conservé dans trois ms. de la Vaticane (voir aussi à Saint-Paul hors les murs de Rome, le *codex Tamburini XIV*) et publié intégralement par Roskovány, *Coelibatus et Breviarium*, t. V, p. 635-720. Plus tard il présentait de nouveau au concile une *Relatio* où il établit les principes dont devrait s'inspirer une révision du bréviaire (dans Roskovány, *ibidem*, t. V, p. 1120 sq., voir aussi p. cix). Le 8 septembre 1551, il prit la parole au concile en même temps que Laynez et Salmeron sur les prétentions des protestants relatives à l'Eucharistie. Massarrelli, *Diarium VI*, dans *Concilium Tridentinum, Diariorum*, t. II, Fribourg, 1911, p. 229, 243; cf. *ibid.*, p. 325, ciii.

Les archives de la cathédrale de Palencia conservent de lui un ms. petit in-folio écrit peu avant son départ pour Trente, vers 1551 : *Consuetudinario o ceremonial de la Iglesia de Palencia*. La 3^e partie est un épiscopologue du diocèse. C'est peut-être à ce volume que fait allusion Fr. Sandoval (*San Antonino español*, Valladolid, 1633, p. 39) quand il signale d'Arce un *Compendium antiquitatum Ecclesiae Palentinae*. Il aurait écrit encore une *Relacion de lo ocurrido en el Concilio de Trento*. Il mourut à Palencia et est enterré à la cathédrale dans la chapelle Saint-Ildephonse construite à ses frais.

Outre les textes publiés par Roskovány, *supra*; F. Arevalo, *Historia uberior de fatis Breviarii Quignontiani*, dans

Roskovány, *Coelibatus*, t. xi, p. 39, d'après la *Hymnodia hispanica* de cet auteur, Rome, 1786, p. 385. — P. Fernandez del Pulgar, *Historia secular y eclesiastica de la ciudad de Palencia*, Madrid, 1680, t. II. — S. Bäumer, *Hist. du bréviaire*, Paris, 1905, t. II, p. 95, 141 sq., 151. — P. Baffiol, *Hist. du bréviaire romain*, 3^e éd., p. 285-288. — Schmid, *Studien über die Reform des römischen Breviers*, dans *Tübingen theol. Quartalschrift*, 1884, t. LXII, p. 461 sq. — Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*, 2^e éd., Paris, 1878, t. I, p. 368 sq. — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*, Madrid, 1788, t. I, p. 637. — J. Tejada y Ramiro, *Coleccion de canones de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. IV, p. 508 et 521. — A. Renedo, *Escritores Palentinos*, Madrid, 1919, t. I, p. 37-38.

A. LAMBERT.

4. ARCE (PEDRO DE). Né en 1560 à Catadiano (actuellement province d'Alava, Espagne). Il étudia à Salamanque, et fit profession le 26 juin 1579 au couvent des augustins de cette ville. Il partit ensuite pour les Philippines, où il arriva en 1581, et c'est à Manille qu'il fut ordonné prêtre. En 1596, il fut élu prieur du couvent du « Sto-Niño de Cebú », et en 1599 du couvent de Manille. Il fut deux fois nommé provincial, en 1602 et en 1607. Il venait d'être élu à nouveau prieur du couvent du « Sto-Niño » (1608) quand il fut présenté par Philippe III, le 17 mai 1609, pour l'évêché de Nueva Cáceres; en 1612 il permuta avec Fr. Pedro Matias de Andrade pour occuper le siège de Cebú. Il mourut le 16 octobre 1645. On a de Fr. Pedro de Arce quelques lettres, presque toutes inédites et conservées aux Archives Générales des Indes, à Séville (67-6-20 et 68-1-34).

Lanteri, *Eremus augustiniana*, Rome, 1875, t. II, p. 134-135.

R. RICARD.

5. ARCE (RAMON JOSÉ DE), patriarche des Indes, inquisiteur général d'Espagne, archevêque de Burgos et de Saragosse (1755-1844). Né à Selaya de Carriedo (Santander), le 25 octobre 1755, successivement élève et professeur du *Collegio Mayor* de l'université d'Alcala, chanoine lectoral de Valence.

I. ARCHEVÊQUE DE BURGOS (1797-1801). INQUISITEUR (1798-1808). — La protection de Godoy, l'inquiétant favori de Charles IV et de la reine, le faisait nommer, le 2 octobre 1797, archevêque de Burgos, siège dont il prit possession le 12 février 1798. Prélat de cour, « ami des lumières », régalien, on disait alors en Espagne janséniste, il est assez représentatif de tout un parti de cet épiscopat d'ancien régime sur lequel allait agir la politique de Napoléon 1^{er} et si l'opinion, dans son pays, lui est demeurée plus sévère, il le doit surtout à son attitude durant l'occupation française. Fut-il vraiment « un haut dignitaire de la franc-maçonnerie », comme l'a écrit Geoffroy de Grandmaison, *Correspondance du comte de la Forest*, Paris, 1905, t. I, p. 54, en note? la preuve n'en a pas été faite.

Avec un grand nombre de ses collègues, le cardinal Sentmanat, patriarche des Indes, l'archevêque de Saragosse, l'évêque de Barcelone, etc., Arce adhéra au malencontreux décret de Charles IV, dit décret Urquijo (5 septembre 1779), qui invitait les évêques à accorder eux-mêmes les dispenses matrimoniales durant la vacance si troublée du Siège apostolique, qui suivit la mort de Pie VI, décret d'un réganisme aigri, où il serait exagéré cependant de voir une tentative de schisme. La lettre d'Arce, dans J. A. Llorente, *Colecc. diplom. de papeles... sobre dispensas matrimoniales*, Madrid, 1809, p. 67.

Godoy l'avait envoyé à Burgos, surtout pour confier à cet homme sûr les fonctions d'inquisiteur général vacantes à la suite de l'exil de l'illustre cardinal Lorenzana, coupable d'avoir accueilli une dénonciation contre le tout-puissant favori. Autour d'Arce, Godoy plaça comme secrétaire du Saint-Office J. A. Llorente,

le futur auteur de l'*Histoire critique de l'Inquisition*, déposé trois ans plus tard, et comme consultant un autre « janséniste », J. L. Villanueva, frère et collaborateur de P. J. Villanueva, le célèbre auteur du *Viage literario*. Ce trio paraissait avoir pour mission d'enterrer le Saint-Office, ce à quoi, dès le 27 février 1778, l'abbé Grégoire exhortait Arce dans une lettre publique datée de Blois, imprimée à Paris, et qui souleva en Espagne, où elle circula manuscrite, une polémique très vive, à la quelle prit part — en faveur de l'Inquisition! — Villanueva lui-même sous le pseudonyme de L. Astengo, *Cartas de un presbítero español sobre la carta del ciudadano Gregoire*, etc., Madrid, 1798.

L'inquisiteur Arce mérita les éloges que lui adressaient les philosophes pour sa mansuétude et fit chômer les geôles du Saint-Office. Une intervention du nonce l'ayant obligé d'ouvrir une enquête contre la comtesse de Montijo et son salon « janséniste » à Madrid, le résultat en fut dérisoire et la comtesse alla finir ses jours tranquillement dans ses propriétés de Logroño. En 1806, Arce refusa de signer l'arrêt de mort d'un *alumbrado*, Miguel Solano, curé d'Esco, condamné au feu par l'inquisition de Saragosse.

En mars 1808, comme nous le dirons plus loin, l'abdication de Charles IV amena la destitution de l'inquisiteur et, quelques mois plus tard, le 4 décembre, l'inquisition elle-même fut supprimée une première fois par Napoléon 1^{er}.

II. PATRIARCHE DES INDES (1806-1814). ARCHEVÊQUE DE SARAGOSSE (1801-1816). « AFRANCESADO ». — Mais à ce moment, Arce était depuis le 20 août 1801 archevêque de Saragosse où il remplaçait J. Company promu à Valence. Ce fut seulement le 7 août 1802 qu'il fit son entrée dans sa ville. On remarqua que, dans sa visite d'étiquette à l'église du Pilar, il s'abstint de baiser le pilier vénéré sur lequel repose la statue de la Vierge et les cœurs se fermèrent autour de lui. Il précédait de quelques jours le roi et la famille royale qu'il annonça par une lettre pastorale et qu'il reçut, du 24 août au 7 septembre, dans son palais archiepiscopal. Cf. P. Cañizar de San Sebastian, *Relacion de los regocijos publicos con que la ciudad de Zaragoza obsequio a los reyes... Carlos IV*, etc., Saragosse, 1803.

Quelques jours plus tard, l'archevêque quittait Saragosse, où, l'occupation française aidant, il ne devait plus revenir. En 1806 à la mort du cardinal Sentmanat, il recueillait la dignité palatine de patriarche des Indes et la grasse prébende attachée à ce titre. Mais, le 19 mars 1808, l'abdication de Charles IV et l'avènement de Ferdinand VII marquant la fin de la puissance de Godoy, les créatures de celui-ci l'accompagnèrent dans sa chute et Arce qui craignait pour sa vie et s'était réfugié à Tolède d'où il écrivait le 27 mars à son chapitre que l'état de ses nerfs l'avait obligé, le 22, à abandonner ses fonctions de patriarche et d'inquisiteur (A. Lambert, *Recueil des Lettres*, p. 113-116). De Madrid, le 28 mai, il annonçait son prochain retour à Saragosse.

Mais le 23 mars, Murat était entré à Madrid. Arce pensa qu'il avait mieux à faire que d'observer la résidence et dès le début cet homme mécontent se joignit au groupe de ceux, patriotes désillusionnés, ambitieux sans scrupules ou révolutionnaires déterminés (car il y avait de tout parmi eux), qui se prononcèrent pour les Français. Dès la fin de mai, il adressait à ses diocésains en effervescence une pastorale pacifiante (Comte Murat, *Murat lieutenant de l'Empereur en Espagne*, Paris, 1897, p. 398) et le 1^{er} juin il communiquait à l'ambassadeur de France la liste des ecclésiastiques et des personnages influents de la région. G. de Grandmaison, *op. cit.*, t. I, p. 54. Le 4 juin il envoyait à Saragosse une communication du grand-duc de Berg, *lugarteniente del reyno* (A. Lambert, *op. cit.*, p. 121). Il

avait brûlé ses vaisseaux. Aussi, le 11 septembre, Palafox lui-même destituait-il de ses fonctions de député d'Aragon le comte de Sastago, compromis par une lettre de l'*afrancesado* militant qu'était devenu Arce. Cf. P. Longas, *La representación aragonesa en la Junta central suprema*, Saragosse, 1912, p. 12.

Les Français lui rendirent pour un temps sa charge de patriarche des Indes ou du moins les droits y afférant. Car, le 23 mars 1808, Ferdinand VII lui avait donné comme successeur Pedro de Silva. A la mort de celui-ci (1810), un décret royal avait nommé Miguel Olivan y Lope et en 1813 la régence présentait P. J. Chaves de la Rosa. Mais aucun de ces trois prélats ne fut préconisé. Arce conserva donc le titre de patriarche jusqu'en 1814, où il fut remplacé par le cardinal F. A. Cebrian.

L'inquisition, nous l'avons dit, avait disparu dans la tourmente. Arce avait laissé à Saragosse un homme de confiance, son compatriote et son auxiliaire, le capucin F. Miguel Suarez de Santander, sacré par lui, le 20 février 1803, à Madrid, évêque *in partibus* d'Amizon. Religieux observant, orateur apprécié, Suarez avait été le compagnon d'apostolat du saint missionnaire de son ordre Fr. Diego de Cadix, lequel, depuis 1786, avait laissé à Saragosse d'inoubliables souvenirs. Le P. Suarez, nommé gouverneur ecclésiastique du diocèse, suivit la ligne politique de son archevêque et, quand il fut avéré que la lutte allait s'engager à Saragosse entre l'armée française et la population, il se réfugia à Paniza, puis auprès du curé R. Segura, à Valdeagorfa d'où il ne reparut plus qu'à la fin des sièges pour recevoir le 5 mars 1809, à la porte de l'église *del Pilar* le maréchal Lannes qui, ce jour-là faisait son entrée dans la ville en ruines et obligeait tous les ecclésiastiques réguliers et séculiers, hier encore combattants, à chanter le *Te Deum* pour le triomphe des armes du roi Joseph Bonaparte, épisode d'une sinistre ironie que l'on voudrait pouvoir effacer des pages de cette histoire sanglante.

Le 3 avril, l'archevêque rendait au P. Suarez ses fonctions de gouverneur ecclésiastique, passées pendant les sièges aux mains du chanoine Pedro Valero. C'est un des derniers actes de juridiction exercés par lui. Les événements marchaient bien vite à son gré. Sa lettre était datée de Iruiz de Toranzo (Santander), où il s'était retiré et où il ne tarda pas à se trouver dans la gêne, les revenus de l'archevêché et du patriarcat cessant de lui parvenir, malgré ses représentations. Le nouveau doyen du chapitre de Saragosse, le Dr Ramon Segura, dut même intervenir auprès du maréchal Suchet pour les lui faire restituer.

On ne comptait plus avec lui dans son diocèse et, le 20 octobre 1809, tous les évêques de l'Aragon étant absents, Suchet nomma Suarez « gouverneur général de l'Eglise d'Aragon », ajoutant : *Je réunis en lui seul tous les pouvoirs ecclésiastiques... et nulle autorité dans l'Eglise ne sera maintenue que par son assentiment*. (A. Lambert, *op. cit.*, p. 199-201). Or, l'évêque accepta l'intronisation du maréchal...

Dès 1812, avant la foule des *afrancesados*, Arce avait pris le chemin de la France. Il vécut depuis à Paris dans une retraite digne et chrétienne, désillusionné, semble-t-il, des vanités de ce monde, comme l'a écrit de lui, le P. Suarez dans son *Apologia*. Jusqu'en mars 1816 cependant il demeura en titre, archevêque de Saragosse. A ce moment sa démission ayant été négociée par le Saint-Siège, il l'accepta contre une pension de quatre mille duros sur la mense. Le 22 septembre, Martinez y Ximenes, évêque d'Astorga, le remplaçait à Saragosse et Arce était nommé archevêque titulaire d'Amida. Il mourut à Paris le 16 février 1844.

Sous son épiscopat en 1807, Rome accorda l'office

propre de Notre-Dame del Pilar, dont le jour de fête (12 octobre) devint fête chômée.

Actas del cabildo et autres documents des archives de la Seo et du Pilar, à Saragosse. — F. Casamayor y Ceballos, *Anos políticos* (journal de l'auteur de 1772 à 1832), manuscrits de la Biblioteca Universitaria de Saragosse. La partie relative aux sièges a été publiée à Saragosse, en 1908, par J. Valenzuela la Rosa. — M. Armengol, *Diario de las cosas mas curiosas que han pasado en esta ciudad de Zaragoza, 1797-1833*. Ms. des archives du Monastère de Notre-Dame de Cogollada, à Saragosse.

Ch. H. Lea, *A History of the Inquisition in Spain*, New-York, 1904, t. IV, *passim*. — J. A. Llorente, *Historia critica de la Inquisicion de España*, Barcelone, 1870, t. II, *passim*. — M. Menendez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, Madrid, 1881, t. III, p. 176 sq., 182 sq. — V. de la Fuente, *Historia eclesiastica de España*, Madrid, 1875, t. III, p. 149 sq., 182 sq.; t. VI p. 451. — J. Corminas, *Episcopologio de Burgos hasta 1851*, cap. II. Ms. de la cathédrale de Burgos. — F. Aznar Navarro, *El Cabildo de Zaragoza en 1808 y 1809*, Saragosse, 1908, *passim*. — A. Lambert, *Recueil des lettres et communications officielles reçues par le chapitre métropolitain de Saragosse durant les années 1808-1809*, au tome II des *Publicaciones del Congreso historico internacional de la Guerra de la Independencia*, Saragosse, 1909, p. 93-209. — M. Suarez de Santander, *Exortaciones a la virtud que... hacia a los fieles desde el dia de la capitulacion de la ciudad de Zaragoza*, Huesca, s. d. (1812); *Apuntaciones para la apologia formal de la conducta religiosa y politica de Fr. M. S. de S.*, s. l., 1818. — R. Segura, *Carta a los curas del arzobispado de Zaragoza*, Bagnières, 1819. — R. Fort, *España sagrada*, Madrid, 1879, t. II, p. 16-20.

A. LAMBERT.

6. ARCE Y REYNOSO (DIEGO DE), inquisiteur général d'Espagne, né le 25 avril 1587, à Zalamea de la Serena, province de Badajoz, d'une illustre famille originaire de la région de Burgos. Professeur de *Instituta* puis de *Codigo* et enfin de *Prima* à l'Université de Salamanque, il fut successivement auditeur de la *Real Chancilleria* de Grenade, régent de Séville et enfin, en 1632, membre du Conseil suprême de Castille.

Laïque, il fut — signe du temps — proposé, le 30 juillet 1635, par le favori de Philippe IV, le célèbre *Conde-Duque* de Olivares, pour l'évêché de Tuy, qu'il accepta, sur les instances de ses amis, s'étant fait ordonner par l'évêque de Lugo, Diego de Castejon, et dont il prit possession le 31 décembre 1635. Il fut, le 3 février 1636, consacré par l'archevêque de Grenade, président de Castille, Fernando de Valdes et résida dans son diocèse dont il fit la visite.

Mais, dès le 20 août 1638, il était transféré à Avila puis, le 8 janvier 1641, à Plasencia. C'est là qu'à la chute du *Conde-Duque* en 1643, l'inquisiteur général, confesseur du roi, le P. Antoine de Sotomayor ayant résigné ses fonctions, Philippe IV alla le chercher pour lui confier cette importante succession. Cette nouvelle orientation de sa vie l'amena, après dix ans il est vrai, à résigner en 1653 un évêché où il ne pouvait plus résider.

Parmi les causes qu'eut à instruire l'inquisiteur, trois se détachent par leur importance religieuse ou politique.

Dès le début, en 1645, il dut présider le procès plus politique que religieux intenté, après la mort d'Urbain VIII (1644), à son ancien protecteur Olivares, accusé d'avoir assassiné le pape ! Arce ne se montra pas ingrat et fit traîner l'affaire jusqu'à la mort d'Olivares.

Dans une autre affaire (1644) connexe à la précédente, celle de Geronimo de Villanueva, *protonotario*, ou secrétaire d'Etat pour l'Aragon, l'inquisiteur montra plus d'énergie et manifesta surtout son attachement aux théories régaliennes en faveur à la cour d'Espagne à cette époque. Condamné, le 18 juin 1647,

par l'inquisition de Tolède, à abjurer quelques propositions hérétiques qui lui étaient attribuées gratuitement, Villanueva fit appel au nouveau pape Innocent X, qui accueillit sa requête et nomma à cet effet trois commissaires, les évêques de Calahorra, Sigüenza et Cuenca. Arce fit porter, par le roi, aux commissaires défense d'accepter le mandat pontifical jugé par lui attentatoire aux droits de la couronne et de l'inquisition espagnole. Son opposition durait encore, lorsque, en 1649, le pape obtint du roi, qui paraît avoir été compromis dans l'affaire, le transfert à Rome des pièces du procès. Pour vaincre la résistance d'Arce, Philippe IV lui fit offrir la présidence du Conseil de Castille qui entraînait la démission de l'inquisiteur. Celui-ci, préférant garder ses fonctions, lâcha enfin le dossier et Villanueva, jugé à Rome, fut absous. Sur cette affaire, voir à la *Biblioteca Nacional* de Madrid les documents réunis sous la cote D. 140.

Villanueva, patron du monastère des bénédictines de *San Plácido* de Madrid, avait été compromis dans le bruyant procès intenté par l'Inquisition de Tolède, depuis 1631, à ces religieuses et à leur confesseur, le P. Garcia Calderon, tenu injustement, semble-t-il, pour *alumbrado* et condamné en 1633. Cette affaire qui compliquait celle de Villanueva, fut plus tard révisée par Arce du moins en ce qui concerne les religieuses. On trouvera les pièces du procès aux archives d'Alcala.

Ce fut sous son administration, en 1644, qu'eut lieu la béatification de l'inquisiteur d'Aragon, Pierre d'Arbúes, événement considéré alors comme un triomphe pour l'inquisition d'Espagne.

Arce mourut le 16 juillet 1665, le même jour que Philippe IV. Après sa mort sa bibliothèque, qui était riche, fut vendue publiquement. On en conserve le catalogue imprimé à la *Bibl. Nacional* de Madrid. *Miscellanea*, Z. 16.

A Plasencia, il avait accueilli comme familier et secrétaire un jeune érudit dont l'inquiétante crédulité a jeté dans la circulation tant de faux impudents, son compatriote Juan Tamayo de Salazar. C'est à la demande d'Arce, nous apprend une lettre de Tamayo à J. Andres de Uztarroz (cf. J. Godoy Alcantara, *Historia crítica de los falsos cronicones*, Madrid, 1868, p. 238, note 1), que Tamayo entreprit le trop fameux *Martyrologium Hispanum*, Lyon, 1651-1659, 6 vol. in-folio. Et c'est encore sur l'initiative du prélat que le même Tamayo, qui le lui dédia, écrivit son *San Epitacio... obispo y marlir de Ambracia*, Madrid, 1646. On regrette, pour la mémoire du grand inquisiteur, ces fâcheuses compromissions dont il n'eut sans doute pas conscience.

J. M. Giraldo, *Vida y heroicos hechos del excelentísimo S. D. Diego de Arce Reinoso, obispo de Tuy*, etc., Madrid, 1695. — A. de San Phelipe, *Origen y milagros de la s. imagen del S. Cristo de Zalamea*, Madrid, 1745. — H. Florez, *España sagrada*, Madrid, 1767, t. xxm, p. 75-76. — V. Barantes, *Catálogo... de los libros... que tratan de Extremadura*, Madrid, 1865, p. 246-247. — J. A. Llorente, *Historia de la Inquisicion de España*, Barcelona, 1870, t. II, p. 274-295 et passim. — Lea, *History of the Inquisition of Spain*, New-York, t. III, passim. — M. Menendez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, Madrid, 1880, t. II, passim. — B. Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 10, 64, 85.

A. LAMBERT.

ARCELLA (FABIO), napolitain, évêque de Bisignano le 24 janvier 1530, transféré au siège de Policastro le 5 mars 1537, se démit en faveur du cardinal Gambara, et fut nommé archevêque de Capoue le 18 janvier 1549, après résignation du cardinal Sermoneta. Fabio Arcella gouverna douze ans l'Église de Capoue, au dire de Bellarmin, son successeur. D'après les Actes consistoriaux, le cardinal Nicolas Gaetani de Sermoneta est de nouveau chargé de l'administration du diocèse de Capoue, le 12 mai 1564.

On ignore la date de la mort de l'archevêque Fabio Arcella. —

Eubel-van Gulik, *Hierarchia medii aevi*, 1910, t. III, p. 148, 166, 295. — Monaco, *Sanctuarium Capuanum*, 1630, p. 272. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XX, p. 101; t. XXI, p. 413. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, 1720, t. VI, col. 358.

F. BONNARD.

ARCEMBERSKI (MATHIEU-VALENTIN), évêque latin de Kiev-Jitomir. Il descendait d'une noble famille polonaise de la Poméranie. Ordonné prêtre sous Auguste II (1697-1733) il fut nommé chanoine de Varsovie et chantre du chapitre de Sandomierz. Il eut en même temps le titre de secrétaire du roi. En 1700, Auguste II le nomma administrateur des biens de la couronne à Olkusz. Plus tard, il reçut un canonicat à Gniezno et, comme bénéfice, l'abbaye des cisterciens à Koprzywnica, et ensuite l'abbaye bénédictine de Sieciechowo. Le 26 avril 1710, il fut appelé au gouvernement de la paroisse de Przyczyna. En 1711, il fut consacré évêque de Kiev, ce qui lui donnait le droit de siéger au Sénat polonais. Sa mort eut lieu en 1717.

Gams, *Series episcoporum*, p. 349. — *Encyklopedia poroszechna*, Varsovie, 1860, t. II, p. 78-79. — *Encyklopedia kościelna*, Varsovie, 1877, t. X, p. 344.

A. PALMIERI.

ARCENTIUS Voir ARGENTIUS.

1. ARCÈRE (ANTOINE), né à Marseille, fut reçu à l'Oratoire, à l'Institution d'Aix, à dix-huit ans, le 18 octobre 1681. C'était un homme merveilleusement doué pour l'étude des langues; il enseigna le latin, le grec, l'hébreu, et apprit l'arabe, le turc, le persan, composant pour son usage des grammaires de ces idiomes. Il obtint de ses parents le moyen de voyager dans le Levant, et quitta pour cela l'Oratoire, en juin 1690. A son retour, pour utiliser les matériaux considérables qu'il avait rassemblés, il entreprit de composer un dictionnaire français-turc, dans lequel il se proposait de faire figurer des renseignements sur la religion des Turcs, leur histoire, leurs proverbes comparés avec les nôtres, etc. Un labeur excessif le fit mourir à trente-cinq ans, le 22 janvier 1699, sans laisser autre chose que des notes, que son neveu Louis-Étienne Arcère devait essayer d'utiliser, sans y réussir.

Batterel, *Mémoires domest. pour servir à l'hist. de l'Oratoire*, t. IV, p. 162-163. — Moréri, *Dictionn.*, édit. de 1725.

R. AIGRAIN.

2. ARCÈRE (LOUIS-ÉTIENNE), oratorien français, né à Marseille en 1698, mort à La Rochelle le 7 février 1782. Il s'était fixé dans cette dernière ville en 1745, et, déjà lauréat de plusieurs académies de province, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie royale des belles-lettres de La Rochelle, dans les recueils de laquelle on trouve de lui plusieurs travaux. Son principal ouvrage est une remarquable *Histoire de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, dont un autre oratorien, le P. Jaillot, supérieur de la maison de La Rochelle († 1749), avait préparé les matériaux; ce livre lui valut le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1776, il obtint un accessit à un concours de cette Académie, avec une *Dissertation sur l'état de l'agriculture chez les Romains*: c'est dire la diversité des études poursuivies par le P. Arcère. Nous ne pouvons donner ici la liste complète de ses ouvrages, nous contentant de renvoyer à la *France littéraire* de Quérard, à la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong (voir la table au nom d'Arcère), au tome I^{er} du *Supplément à l'essai de bibliographie oratorienne* du P. Ingold. Louis-Étienne Arcère travailla à mettre au point le dictionnaire turc de son oncle Antoine Arcère, mais, ne pouvant y parvenir à cause de son âge et de sa mauvaise vue, il en légua le manuscrit, pour que

l'œuvre ne fût point perdue, à la Bibliothèque du roi. Quant à ses propres manuscrits, il les légua à la bibliothèque de Marseille, en quatre volumes in-folio, sous le titre d'*Arceria*.

Delayant, L.-E. Arcère, dans *Choix de pièces lues aux séances de l'Académie de La Rochelle*, section de littérature, n. VI, La Rochelle, 1860, p. 42. — Articles dans les *Biographies générales* de Hoefer et de Michaud.

R. AIGRAIN.

ARCERI (FRANCESCO DEGLI), ou de *Ancheriis*, docteur in utroque jure, fut promu par Martin V à l'évêché de Squillace, le 26 janvier 1418. Il gouverna sagement cette Église l'espace de cinquante-huit ans. Ughelli rapporte un curieux privilège qu'il obtint du prince de Romano, duc de Squillace, en faveur des diacres *sauvages* de son diocèse. Il mourut en 1476.

Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, 2^e édit., t. I, p. 462. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, 1721, t. IX, col. 436. — Capelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 223.

F. BONNARD.

1. ARCES (CLAUDE D'), né à Grenoble, avant 1452, était abbé de Boscodon depuis 1474, quand il fut nommé archevêque d'Embrun par le chapitre de cette église, alors que le pape y avait promu Nicolas de Fiesque (1510). Claude d'Arces essaya vainement de se faire reconnaître comme archevêque et il fut obligé de retourner dans son abbaye où il mourut en 1519. Les archives départementales des Hautes-Alpes (*H. 25, 39, 42, 49*) conservent quelques pièces relatives à son administration de Boscodon et, en particulier, une sentence qu'il rendit le 3 décembre 1488, par commission du pape Innocent VIII, au sujet d'un litige sur la vacance des prébendes qui divisait les chanoines d'Embrun.

Gallia christiana, t. III, col. 1093, 1106. — Albert, *Histoire... du diocèse d'Embrun*, t. II, p. 208-10. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*, t. I, p. 33.

U. ROUZIÈS.

2. ARCES (JEAN D') cardinal, archevêque de Tarentaise (1438-1454).

Il tirait son nom d'un domaine situé à Saint-Ismier, près de Grenoble. Quand il monta sur le siège de Tarentaise, le 6 mars 1438, 28 février, d'après Eubel, il était prieur d'Allondaz (paroisse du canton d'Albertville) et prévôt du Grand-Saint-Bernard.

Invité à se rendre au concile de Bâle, le 24 septembre 1439, par ordre de son souverain, le duc de Savoie, il se mit tout de suite en route avec les autres prélats savoyards, convoqués comme lui, et, ensemble, ils arrivèrent à Bâle, dans le courant d'octobre. Le concile sous la conduite de Louis Aleman, cardinal d'Arles, se préparait au conclave qui devait donner un successeur à Eugène IV déposé. Quand on procéda au premier scrutin le 1^{er} novembre 1439, l'archevêque de Tarentaise était assis à droite du président, le cardinal d'Arles. Lorsque l'élu, Amédée VIII, fut sacré par Aleman, le 24 juillet 1440, l'archevêque fut désigné pour faire partie du groupe d'évêques destinés à remplacer les cardinaux, prêtres et diacres absents. Le concile d'ailleurs l'avait déjà choisi comme président, en janvier et février 1440, pendant l'absence du cardinal d'Arles.

Pour le récompenser de ses bons offices et se l'attacher davantage encore, Félix V le créa cardinal, le 6 avril 1444, du titre de Saint-Étienne au Celius. Dépossédé de cette dignité par Eugène V, comme tous ceux qui avaient participé à l'élection de Félix V, il la recouvra sous Nicolas V, qui lui assigna le titre des Saints-Nérée-et-Achillée. Dans le gouvernement de son archidiocèse, il eut à soutenir une lutte incessante contre les usurpations des officiers du duc de Savoie, afin de garder intacts ses droits et prérogatives de souverain temporel, comte de Tarentaise.

Empiétements de juridiction, réquisition d'arbalétriers, levées arbitraires de subsides, rien n'était épargné contre lui. Les officiers ducaux, rassurés par la longanimité de leur maître, harcelaient le prélat sans trêve ni merci. Aux côtés du duc, son propre conseil se laissait déjà entraîner à des usurpations, en admettant devant lui des officiers déjà jugés par les tribunaux du prélat, alors que la juridiction en appel était réservée au Saint-Siège. Le procureur fiscal contesta même, en 1453, à l'archevêque son titre de comte. Jean d'Arces demanda réparation au duc Louis et peut-être aussi au pape Nicolas V, qui, en 1453, se prononça contre les envahisseurs des droits de l'Église.

Chaque fois, d'ailleurs, que le prélat se plaignait au duc, celui-ci faisait bon accueil à ses représentations. Ainsi il fut constaté de nouveau en 1450, que l'archevêque avait dans ses domaines « la mère et mixte empire » que ses hommes en allant s'établir sur terre ducale n'échappaient point à son autorité, qu'ils étaient assujettis au paiement de la « sacre » à l'avènement de tout nouveau métropolitain. De même, en 1453, on reconnut que sauf le cas de « peine de sang », les sujets du duc, habitant les terres archiepiscopales, et les sujets de l'archevêque, domiciliés sur les terres ducales, étaient justiciables les premiers du prélat, et les seconds des tribunaux de Savoie.

Il est certain cependant que, malgré la reconnaissance des droits de l'archevêque, la lutte des puissances fut surtout désavantageuse aux hommes du métropolitain.

Tout en défendant, sans se lasser jamais, ses droits de seigneur temporel, le cardinal d'Arces n'oubliait ni les intérêts particuliers de la mense, ni le service du culte. Avec l'augmentation de ses revenus, il restaurait les édifices religieux. A Moutiers, il relevait la façade de la cathédrale Saint-Pierre, travail qui ne sera achevé qu'en 1461. Le 25 juillet 1454, il y fondait une chapelle des Innocents, pour entretenir six enfants qui y apprendraient à chanter aux offices et serviraient au chœur. S'ils se montraient inattentifs aux cérémonies ou affectaient une mauvaise tenue, il prescrivait aux maîtres de les châtier de verges à leur retour à la maison. On lui attribue aussi la reconstruction d'une partie de la collégiale Sainte-Marie de Moutiers.

Il mourut dans son palais, le 12 décembre 1454, et fut enseveli dans sa métropole.

Besson, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste et Maurienne et du décanat de Savoie*, Nancy, 1752; Moutiers, 1871, p. 216. — J. Gonthier, *Les évêques de Genève au temps du grand schisme*, dans *Mémoires et documents de l'Académie salésienne*, Annecy, 1892, t. XV, p. 243 et 252. — J. Pérouse, *Le cardinal Louis Aleman et la fin du grand schisme*, Paris, 1904, p. 314, 321, 390. — E. Pascalein, *Histoire de Tarentaise*, Moutiers, 1903, p. 133-140. — Eubel, *Hierarchia cathol. med. aevi*, t. II, p. 10, 11, 245.

J. GARIN.

ARCEY (GUÉRIN D'), évêque de Chartres (1371-1376). Gentilhomme de Troyes, docteur en l'un et l'autre droit, trésorier de l'Église de Reims, chapelain du souverain pontife, auditeur de rote, fut nommé évêque de Chartres par Grégoire XI, le 8 janvier 1371 (n. st.), et préconisé au premier consistoire. Le 21 janvier, il prêta serment à la Chambre apostolique; le 21 février il fit présenter ses bulles de provision au chapitre, à qui il écrivit, peu de temps après, pour notifier la nomination d'un official et grand vicaire; le 30 avril, à Paris, il reçut l'hommage de Robert de Vieux-Pont. En 1372, le cardinal Gui de Bologne l'institua son exécuteur testamentaire. Le 17 avril 1375, lendemain de son sacre, il fit son entrée à Chartres, porté dans une chaire de bois, par quatre sei-

gneurs suivant l'usage; le cartulaire le *Parchemin* note qu'en la circonstance la dame d'Alluyes fit défaut et que l'abbé de Saint-Jean en Vallée, porteur de la crosse, obtint qu'il lui fût donné acte de ses réserves pour l'avenir. Le 14 janvier 1376, le chevecier Hugo Gast lui rendit hommage, au nom de Jean d'Amboise. Le 10 août 1376, il mourut dans son palais épiscopal; il fut inhumé, le même jour, dans l'église des Jacobins, devant le maître-autel.

Eubel, *Hierarchia*, t. I, p. 173. — *Gallia christiana*, t. VIII, col. 1177. — J.-B. Souchet, *Histoire... du diocèse de Chartres*, t. III, p. 230-236.

M. LANGLOIS.

ARCEYS DE LOCOZ (LOPE), le second des prieurs de l'église de Tudela (Navarre), qui, au début du XIII^e siècle, prirent le titre de *Dean*, doyen; il succéda, vers novembre 1243, à Pedro Jimenez, mort la même année. Dès 1236, il signait, on ne sait en quelle qualité, en présence du roi de Navarre Théobald I, comme témoin, un document royal. Cf. Moret, *op. cit.*, p. 165.

Très en faveur auprès de Théobald II, qui l'avait nommé son chapelain, il obtint, en 1257, du pape Alexandre IV, avec l'appui du roi, pour lui et ses successeurs, l'usage de la mitre et de l'anneau, première forme des prétentions d'indépendance, à l'égard des évêques de Tarazona, qui aboutirent, en 1738, à l'érection d'un éphémère diocèse. Le texte de la bulle, dans Moret, *ibid.*, p. 332-333.

Il mourut le 27 septembre 1263. Sur sa pierre tombale disparue en 1801, il était représenté avec la mitre précieuse, mais revêtu des ornements sacerdotaux.

V. de la Fuente, *España sagrada*, Madrid, 1866, t. I, p. 308-309. — J. Moret, *Annales del reyno de Navarra*, Pamplune, 1766, t. III, p. 165, 194, 332 et *passim*.

A. LAMBERT.

ARCHA ou **ACHA**, évêché de l'Augustamnie II^e, dépendant de Léontopolis. Dans les manuscrits grecs on trouve également 'Αρχαία et 'Αχαία sans qu'on puisse dire quel était le nom véritable de la ville. Il faut peut-être y voir Aga, ville dont on a découvert les ruines au bourg de Choubrâhour, au sud-ouest de Mansourah, près d'un bras du Nil. En tout cas, on ne trouve aucun de ces noms dans le Synecdemus d'Hiéroclès ni dans les listes épiscopales grecques. Il y eut pourtant des évêques d'Acha ou Archa. Théophile d'Alexandrie nous apprend dans sa troisième homélie pascalle qu'il a consacré à Acha Musaeus à la place d'Apollo. — Cyrus assista au concile d'Éphèse et souscrivit la déposition de Nestorius. Mansi, *Sacr. concil. ampl. col.*, t. IV, col. 1220, 1367. La plupart des manuscrits portent 'Αχαίων, mais on trouve aussi 'Αρχαίων.

Le Quien, *Or. christ.*, t. II, col. 563-564. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. IV, col. 1220, 1367.

R. JANIN.

ARCHADELT (JACOB), compositeur de l'école franco belge du XVI^e siècle, né vers 1514 dans les Pays-Bas; on le rencontre à la chapelle de la cour de Florence, comme chanteur, avant 1539, date à laquelle il vint à Rome, tout d'abord à la chapelle Julia, où il fut « maître des enfants », puis à la fin de 1540 jusqu'à 1549, à la chapelle Sixtine, dont tour à tour il fut chantre et « abbé camerlingue ». Plus tard, Archadelt vient en Lorraine, puis, attaché comme maître de chapelle au cardinal de Lorraine, suit celui-ci à Paris. Après 1557, date à laquelle plusieurs de ses messes furent éditées à Paris, on perd sa trace, bien que d'autres compositions de lui aient été publiées jusqu'en 1578 par les éditeurs parisiens.

Œuvres principales imprimées : *Madrigali* à 3 voix, 1542; *Chansons* à 3 et 4 parties, 1573 et années suivantes; *Molecta*, 1545; *Missae tres*, 1557. — Les

archives de la Sixtine, le British Museum, la bibliothèque de Bologne et autres contiennent les manuscrits d'un certain nombre de motets inédits d'Archadelt. Un *Ave Maria* plusieurs fois édité en France au XIX^e siècle, sous le nom d'Archadelt n'offre aucune garantie d'authenticité.

Eitner, *Quellen-Lexicon*, t. I, p. 185. — Van der Stræten, *La musique aux Pays-Bas*, t. VI. — Haberl, *Vierte Ljahlshrift für musikgesch.*, t. III. — Jacquot, *La musique en Lorraine*. — R. Mitjana, *Catalogue des Imprimés de musique des XVI^e et XVII^e siècles* (de la Bibl. d'Upsala).

A. GASTOUÉ.

ARCHAEUS. Un ms. du Vatican (*Codex Vaticanus Reginae Suecicae 130*), découvert par le cardinal Mai, contient un court morceau (*Fragm. VII*) relatif à la célébration de la fête de Pâques; il est ainsi conçu : *Celebrandum est Pascha die Dominico; talem enim tempore catholicae Ecclesiae gaudium completum fuit, et unusquisque aeternae vitae destinatus; etenim eo die Resurrectionis mysterium, speique immutabilis, et regni haereditate capiendi confirmatum est. Hoc tempore Dominus de morte triumphavit inimica hominum, corpore suo suscitato, quod nunquam deinceps moritur, sed immutabile cum spiritu perseverat; quod quidem corpus gloria circumdatum Patri obtulit, postquam ei caelorum fores paluerunt.*

« Il faut célébrer la Pâques le dimanche; c'est à ce moment en effet que la joie de l'Église catholique fut complète et que tous les hommes furent destinés à la vie éternelle. Oui, en ce jour, le mystère de la Résurrection, qui nous donnait une espérance immuable et l'héritage du royaume (céleste), a été confirmé. C'est à ce moment que le Seigneur triompha de la mort, l'ennemie des hommes, après avoir ressuscité son corps qui ne doit plus jamais mourir, mais qui demeure immuable avec son âme; ce corps environné de gloire, il l'a offert à son Père, après que les portes du ciel se sont ouvertes pour lui. »

Ce morceau est précédé de la suscription : *Archaei qui post discipulos Domini episcopus fuit Leptitanæ urbis in Africa*. L'auteur est donc en certain *Archaeus*, évêque sans doute de *Leptis magna* (Lebda), en Tripolitaine. Il faut se garder de croire que les mots *post discipulos Domini* rangent *Archaeus* parmi les disciples immédiats des Apôtres. Il serait invraisemblable, dit justement Harnack (voir à la bibliographie), de trouver en Afrique un si ancien évêque. Cette expression marque seulement, semble-t-il, qu'il se rattachait étroitement à la tradition apostolique.

Aussi bien le fragment en question, par les idées même qu'il contient, date à peu près sûrement son auteur de la fin du III^e siècle. Il se rapporte à la querelle relative à la fête de Pâques, qui agitaient le monde chrétien au temps du pape Victor (189-198). Il est probable que les évêques d'Afrique étaient intervenus en faveur de ce dernier contre les Asiatiques, qui faisaient coïncider la Pâques chrétienne avec la Pâques juive. *Archaeus* se prononça énergiquement, comme ses collègues, pour la tradition romaine, qui reportait la Pâques chrétienne au dimanche suivant.

Mai, *Spicilegium Romanum*, Rome, 1839-1844, t. III, p. 707. — P. G., t. V, col. 1489-1490. — Mgr Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, Paris, 1886, t. I, p. 137; *Histoire ancienne de l'Église*, t. I, 2^e édit., Paris, 1906, p. 285-291. — Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, Paris, 1891, années 189 et 198. — Harnack, *Geschichte der alchristlichen Literatur bis Eusebius*, Leipzig, 1893, t. I, p. 776, n. 14. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1901, t. I, p. 54. — Dom H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, 2^e édit., Paris, 1904, t. I, p. 94. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 101.

Aug. AUDOLLENT.

ARCHAK, roi arménien, établi sur le trône par Sapor II vers l'an 350, se montra d'abord favo-

nable à diverses mesures qui favorisaient la liberté de l'Église arménienne et son union avec l'Église grecque, alors unie avec l'Église latine. Avec l'agrément des seigneurs et du peuple, il choisit pour patriarche de l'Arménie Nersès I^{er}, descendant de Grégoire l'Illuminateur et alors chancelier particulier du roi. Nersès ayant refusé la dignité qu'on lui imposait d'une voix unanime, le roi ordonna de le lier, de lui couper les cheveux, de le revêtir des ornements sacerdotaux; il fit venir l'évêque Faustos et lui ordonna de conférer à son chancelier le diaconat par l'imposition des mains. Ensuite, selon l'expression, sans doute exagérée, de l'historien Faustos, qui écrivait vers la fin du iv^e siècle ou au commencement du v^e, une multitude (*basmouthioun*) d'évêques se réunit chez le roi, et, tous d'une voix unanime le désignèrent pour occuper le siège principal (*athorr guelkavorouthian*) et pour être envoyé à Césarée, métropole de Cappadoce, afin d'y recevoir d'Eusèbe, « le catholicos des catholicos », l'imposition des mains le consacrant catholicos de la Grande Arménie. Faustos, *Histoire de l'Arménie*, Venise 1889, I. IV, c. III et IV, p. 68-73; traduct. française, mais parfois incomplète, dans Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I, p. 235-238. Plus tard, Archak envoya Nersès en ambassade auprès de l'empereur Valens. En l'absence du pontife, il voulut que le vicaire de Nersès, Khad, évêque de Bagravand et d'Archarouniq, sanctionnât de son autorité les abus de pouvoir et les écarts de conduite de son souverain et qu'il consacrat l'autel élevé dans la ville d'Archakavan, au district de Kog ou Gokovit, dans l'Ararat; cité-refuge fondée par le roi, et où accouraient tous les malfaiteurs, tous les hommes et toutes les femmes en rupture du lien conjugal, au grand mécontentement des satrapes et des juges du pays. Faustos, I. IV, c. XII, p. 109-110. Khad résista, fidèle aux instructions de Nersès. De là, chez Archak, un commencement d'irritation contre le catholicos. Le conflit s'aggrava, quand le roi eut fait périr son neveu Gnel et épousé sa femme Pharantzein, princesse de Siounie, aussi scélérate que belle, et qui, si l'on en croit Faustos, se débarrassa de sa rivale, la grecque Olympiade, en lui faisant administrer, par un prêtre indigne, du poison mêlé aux espèces eucharistiques. Faustos, c. XIV, p. 119-127. Nersès quitta la cour et le camp royal et s'éloigna, de gré ou de force. Archak fit alors consacrer comme catholicos Tchounak, prêtre modéré, paisible, mais sans autorité, « serviteur des serviteurs de la cour » et incapable de s'opposer aux désirs vicieux et au despotisme du roi. Toutefois, selon Faustos, l'évêque de Gordouq et celui d'Aghtznik consentirent seuls à imposer les mains à l'élu de la cour; ou, d'après le biographe de Nersès, auteur du x^e siècle, trois évêques seulement, les évêques de Garrni, d'Aghtznik et des Antzevasiq, nommés Georges, Tadjat, et Siméon obéirent à l'ordre du roi. Ce fut, dans l'Arménie chrétienne, le premier essai d'un schisme, tenté par le pouvoir civil et politique contre le pouvoir spirituel légitime, subordonné, implicitement du moins, à l'autorité de l'Église universelle par l'intermédiaire de l'exarque de Césarée. Faustos, I. IV, c. XV, p. 127; Mesrob, *Vie de Nersès*, dans la *Collection* de Langlois, t. I, p. 33. Un ou deux ans plus tard, en 366 ou en 367, Archak fut pris par Sapor II et enfermé dans le château de l'Oubli, dans la province perse du Khouzistan, où il périt par l'ordre de son vainqueur, ou se perça lui-même de son épée. Faustos, I. IV, c. LIV, p. 169, 173; I. V, c. VI, p. 205-207.

F. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 61-67, 463-465, 470-472, 479-485, etc.

F. TOURNEBIZE.

1. ARCHAMBAUD, archevêque de Sens. Le diocèse de Sens eut le malheur d'être confié de 959 à 968 à ce prélat, fils de famille que l'ambition de ses parents, Robert, comte de Troyes et Adélaïde de Bourgogne, poussa sans vocation dans les rangs de l'épiscopat. Lorsque l'évêque de Troyes, Anségise, essaya de substituer dans sa ville épiscopale son autorité féodale à celle du comte Robert, il eut pour adversaire Archambaud qui, aidé par le comte Rainard son parent, le mit en déroute au village de Villiers-Louis ainsi que les Saxons accourus à l'aide d'Anségise. Archambaud, qui devait l'épiscopat à l'influence de Rainard et qui fut sacré par le pape Jean XII sur la fin de l'année 959, a laissé les plus tristes souvenirs. Il s'empara de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, vendit ou donna une partie des églises et des villages que ce monastère sénonais avait conservés; il aliéna même les ornements religieux et s'attribua à lui seul les revenus du reste des biens, ne laissant ainsi rien pour vivre aux quinze moines qui habitaient le couvent. Il prit même à ces malheureux une partie de leur logement, s'y établit malgré eux et pour empêcher leurs protestations, il les fit empoisonner. Les témoins de ce forfait durent se borner à gémir. Le prélat mit à la place des moines, dans le cloître, ses chiens et ses éperviers. Il se riait des remontrances que pouvaient lui faire ses serviteurs. Un chanoine se trouvant avec lui dans l'église Saint-Pierre l'arrêta devant le tombeau de sainte Théodochide. « Voyez, Seigneur, lui dit-il, en montrant l'inscription sépulcrale, ce n'est pas pour des chiens, mais pour les serviteurs de Dieu que ce monastère a été construit. »

Depuis l'invasion des Hongrois les tombeaux de saint Loup et de sainte Colombe étaient demeurés cachés dans la crypte. Un moine qui le savait en fit part à ses frères. Après avoir vérifié ses dires, on invita Archambaud à reconnaître les reliques. La cérémonie eut lieu le 22 juillet 961 devant une foule considérable. L'année suivante Archambaud eut à présider un des rares conciles de cette triste époque. Après la mort d'Artaud, archevêque de Reims, son ancien compétiteur, Hugues de Vermandois, éleva de nouveau ses prétentions à ce siège, et treize évêques se réunirent à Isles-lès-Villenoy, près de Meaux, pour juger cette affaire. Ce fut Odalric qui fut choisi et sacré pour archevêque. Richer, *Histoire de son temps*, édit. Guadet, Paris, 1845, t. II, p. 16-17.

Un incendie ayant détruit plusieurs des églises de Sens, Archambaud essaya de réparer les ruines et refit les cryptes.

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur lui. Saint Savinien premier archevêque de Sens, lui apparut deux fois, dit la légende, pour l'inviter à changer de conduite. Le coupable pontife ne répondit à cet avis qu'en se livrant à de plus grands excès; alors saint Savinien, lui dit dans une nouvelle vision: « Nous ne souffrirons pas qu'un lieu consacré à la mémoire de notre martyre soit plus longtemps profané. » Les domestiques entendirent cette voix; étonnés ils vinrent voir ce qui se passait: ils trouvèrent leur archevêque étendu à terre et dépouillé de ses vêtements. Il était mort. Mabillon le croit victime de la peste qui ravageait la France: c'était le 29 août 968; on l'inhuma à Saint-Pierre-le-Vif, dans la chapelle Saint-Remy, sans aucune marque qui rappelât ce mauvais pontife. Il avait hérité des comtés de Troyes et de Meaux, à la mort de son père; mais sa mort étant survenue quelques jours après celle de Robert, il ne put en jouir et ils échurent à Herbert, son oncle. La Providence envoya pour succéder à Archambaud, saint Anastase, qui répara le mal et s'appliqua à fermer les plaies de l'église de Sens.

D'Achery, *Spicilegium*, 1657, t. II, p. 7, 8. — D'Arbois

de Jubainville, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, t. I, p. 42, 47. — *Gallia christiana*, t. XII, col. 30, 31. — Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. III, p. 555 et 596.

Arthur PRÉVOST.

2. ARCHAMBAUD, troisième évêque de Saint-Flour. Il succéda le 2 mars 1320 à Henri de Faltredi, étant abbé d'Aurillac.

Le 13 juillet 1324 il unit l'église de Jax à l'abbaye de Pébrac. Nous le voyons traiter en 1333 avec l'église du Puy et la collégiale de Saint-Flour au sujet des villages de Lescure et de Prunières, qui étaient tenus de rendre hommage au chapitre du Puy. A sa demande, le seigneur d'Azinières fit don, le 4 mai 1337, à Saint-Flour des dîmes qu'il avait dans la paroisse de Saint-Georges d'Aurac. Il conclut, le 2 septembre 1339, un accord avec l'abbé de Pébrac, Gui de Meyron, au sujet des droits de visite des églises dépendant de l'abbaye. Il fonda la collégiale Notre-Dame avec dix-huit chanoines, à la requête de noble homme Armand de Châteauneuf.

La charte en est datée de Saint-Flour en l'année 1341. Il transigea avec l'abbé de la Chaise-Dieu à propos de certains droits de procuration, ce qui fut approuvé par le pape avignonnais Clément VI. Il traita le 27 mai 1346 avec l'abbé de Pébrac, Gui de Meyron, des dîmes de Saint-Ipize. Il était encore en fonctions en 1348. Cependant Mas-Latrie, dans son *Trésor de Chronologie*, col. 1479, lui donne un successeur dès le 27 mai 1346. Son sceau, attaché à des lettres du 13 juillet 1342, représente trois lions rampants et couronnés.

Gallia christiana, Paris, 1720, t. II, col. 423-424.

Arthur PRÉVOST.

3. ARCHAMBAUD, abbé de Tournus, fut nommé évêque de Tulle le 11 février 1348.

On sait par les registres d'Avignon, qu'Archambaud, évêque de Tulle, payait, le 7 novembre 1352, ce que Pierre, son prédécesseur dans l'évêché de Tulle, devait à la cour romaine. Il résida fort peu dans son diocèse et mourut à Avignon, entre le 28 janvier et le 26 février 1361.

Eubel, *Hierarchia*, t. II, p. 505. — *Gallia christiana*, t. II, col. 669; t. IV, col. 973. — Pouillé, *historique du diocèse de Tulle*, p. 197. — L.-L. Niel, *Histoire des évêques de Tulle*, dans *Bulletin de la Soc. des sciences de la Corrèze*, t. V, p. 5.

A. LECLERC.

4. ARCHAMBAUD DE SULLY. Cet archevêque de Tours était fils de Herchenald de Sully et frère d'Herbert. De Certain, *Les Miracles de saint Benoît*, Paris, 1858, p. 107. On s'accorde à placer en l'année 980 son élection à l'archevêché. Son nom paraît d'abord dans le diplôme de Hugues Capet en faveur des libertés des Églises gallicanes. *Recueil des historiens*, t. X, p. 548. Il échangea en 991 certains biens du territoire de Tours avec Bernier, abbé de Marmoutier, *ibid.*, p. 556-557. Ce monastère reçut de lui les églises de Saint-Symphorien, Saint-Pierre de Parçay et de Saint-Sulpice du Louroux. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, Archambaud se vit refuser par les chanoines de Saint-Martin l'hommage accoutumé. C'est ce que nous apprend Gerbert dans sa quarante-huitième lettre. Il leur demanda raison de ce refus que l'abbé de Fleury, Abbon, semblait approuver. Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. IV, p. 108 et 437. Gerbert, au contraire, avec ses collègues réunis dans l'église Saint-Paul près de Saint-Denis, leur enjoignit, lettre 209, édit. Havet, de se soumettre au prélat ou de venir à une assemblée à Chelles le dimanche 9 mai 997, où l'affaire serait examinée. Ce fut le roi Robert qui, sur le désir du pape, convoqua ce concile pour discuter également l'élection de Gerbert, que l'on venait de choisir pour remplacer Arnoul sur le siège de Reims. Archambaud donna sa voix à Gerbert. Richer, *Histoire*

de son temps, édit. Guadet, t. II, p. 272, 273. Quant aux chanoines rebelles, menacés par cette coalition de l'épiscopat, ils eurent recours à Rome et ils chargèrent de leurs intérêts Abbon déjà en route pour l'Italie. Mabillon, *op. cit.*, t. IV, p. 108.

Archambaud favorisa les moines de Saint-Julien de Tours en exemptant leurs églises de tout service envers la métropole, *ibid.*, p. 59. Il accorda également beaucoup de biens aux religieux de Saint-Mesme de Chinon, à qui le roi les confirma en 997. *Gallia christiana*, t. XIV, col. 58-59. Les habitants de Tauxigny ne pouvaient à cause des débordements de la Loire se rendre pendant l'hiver à l'église Saint-Martin, l'archevêque permit à l'abbé de Cormery, Thibaud, de bâtir une chapelle de la sainte Vierge pour les recevoir. Bourassé, *Cartulaire de Cormery*, p. 61. L'année suivante, le chevalier Corbon le pria de remettre une terre de son domaine de Chinon au monastère de Bourgueil, moyennant une simple redevance annuelle. Archambaud se donna le tort de bénir sur la fin de 996 le mariage du roi Robert avec Berthe sa cousine. Pour ce grave manquement à la discipline, un concile tenu à Rome et présidé par Grégoire V le déclara suspens. Pfister, *Études sur le règne de Robert le Pieux*, Paris, 1885, p. 53-57, d'après Mansi, *Concilia*, t. XIX, col. 225. La peine fut levée quand il eut obtenu son pardon. Il consacra un peu plus tard l'église abbatiale de Preuilly bâtie par Elfred. L'année de sa mort est incertaine. La Chronique de Tours la recule jusqu'en 1009. On voit le pontife souscrire le 19 mars d'une année inconnue à une charte de Sulpice, prévôt de Louans, *Recueil des historiens*, t. X, p. 578, et en 1002 signer un échange passé entre Robert de Châteaulandon et Gausbert, abbé de Saint-Julien. D'après le nécrologe de Saint-Martin, Archambaud serait mort le 17 novembre.

Gallia christiana, t. XIV, col. 54-56. — Havet, *Lettres de Gerbert*, Paris, 1889, p. 195. — Lot, *Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du X^e siècle*, Paris, 1903, p. 87.

Arthur PRÉVOST.

ARCHAMBAULT (JOSEPH-ALFRED), premier évêque de Joliette (Canada), né à l'Assomption, diocèse de Montréal, le 23 mai 1859. Il étudia les humanités au collège de l'Assomption et à l'université Laval de Québec et la théologie au grand séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 29 juin 1882, il compléta ses études au séminaire français, à Rome, où il prit le doctorat en théologie et en droit canonique en 1885. Il fut successivement professeur de philosophie au collège de l'Assomption (1885-1888), vice-chancelier à l'archevêché de Montréal (1888-1892), chancelier (1892-1897), chanoine titulaire de la cathédrale de Montréal et supérieur ecclésiastique des sœurs de la Providence (1891-1904), vice-gérant et archidiacone (1897-1904), et enfin vice-recteur de l'université Laval (1901-1904). Le 15 décembre 1902, il fut créé protonotaire apostolique et, le 27 juin 1904, il fut élu premier évêque de Joliette. Il mourut le 25 avril 1913. Mgr Archambault s'occupa spécialement dans son diocèse des œuvres d'éducation, auxquelles il fit faire de grands progrès.

Battandier, *Annuaire pontifical*, Paris 1914, p. 848. — *The catholic encyclopedia*, New-York 1910, t. VIII, p. 497.

M. OTT.

ARCHAMONI (FRANCESCO), napolitain, promu par Martin V, évêque de Castellaneta, le 14 novembre 1413. Mort en 1424.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, 1913, t. I, p. 172. — Ughelli, *Italia sacra*, t. IX, col. 462. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 142.

F. BONNARD.

1. ARCHANGE DE BORGONOVO, au diocèse de Plaisance, franciscain de la régulière obser-

vance, était le frère du P. Louis Pozzo, ministre général de l'ordre des mineurs. On l'appelait, dit Wadding, *lo stracciato*, le déguenillé, par suite du peu de souci qu'il avait d'entretenir son costume, tout absorbé qu'il était par ses travaux sur la cabale, dont il était un ardent champion. Grand admirateur de Pic de la Mirandole, il écrivit des apologies de sa doctrine, par exemple : *Apologia pro defensione doctrinae Cabalae contra Petrum Garziam, episcopum Usselsenem, Mirandulam impugnantem et conclusiones cabalisticas*, Bologne, 1564. Il avait auparavant publié une *Dichiaratione sopra il Nome di Gesù secondo gli Hebrei cabalisti, Greci, Caldei, Persi et Latini*, qu'il intitulait Miroir du salut, *Specchio di salute*, Ferrare, 1557.

Wadding-Sbaralea, *Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1806.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

2. ARCHANGE DE CALATAFIMI (Bienheureux), ainsi appelé du lieu de sa naissance, petit bourg situé presque à l'extrémité ouest de la Sicile, appartenait à une famille noble, celle des Placentini. Il naquit vers 1390 et tout jeune se retira dans une grotte solitaire de cette région montagneuse. Bientôt la renommée de ses vertus attira vers lui un concours de gens qui effraya son humilité, il quitta son pays pour se mieux cacher, pensait-il, dans les environs de la ville voisine d'Alcamo. Au contraire, on le pria de prendre la direction d'un hôpital abandonné, service qu'il ne pouvait refuser aux instances du peuple. La vie érémitique le séduisant toujours, une fois qu'il eut mis ordre aux affaires de cette maison, il s'enfuit dans une caverne où il goûtait un doux repos dans la prière et la pénitence. Un décret de Martin V, supprimant les ermites fort nombreux en Sicile, le contraignit à retourner dans le monde où à embrasser la vie religieuse. Archange se rendit à Palerme, où il se présenta chez les frères mineurs-observants, qui le reçurent et après sa profession l'envoyèrent à Alcamo pour y établir un couvent, dans l'hôpital même qu'il avait jadis dirigé. Aussi fervent dans le cloître que dans son ermitage, les exemples de sa vie le firent nommer provincial. Toutefois aux soucis du gouvernement il préférait la contemplation et le salut des âmes; souvent donc il quittait sa retraite pour les travaux apostoliques, convertissant les pécheurs et opérant des miracles. Archange mourut à Alcamo l'an 1460 et Grégoire XVI confirmait, le 9 septembre 1836, le culte immémorial qui lui était rendu.

Wadding, *Annales ord. minorum*, t. xv, p. 307. — Léon de Clary, *Auréole séraphique*, t. II, p. 55.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

3. ARCHANGE CANETOLI (Bienheureux), chanoine régulier de la congrégation du Très-Saint-Sauveur, né d'une famille de Bologne à une date inconnue. (Les bollandistes, *Acta sanct.*, oct. t. xiii, p. 170, fixent cette date entre 1460 et 1465, et ailleurs, p. 193, avant 1445). Mort à Catiglioni Florentino, le 16 avril 1513.

Son père, Facino ou Facio Canetoli, sa mère, une Caccianemici, appartenaient à deux familles célèbres et tragiques, dont les luttes avec les Bentivoglio ensanglantèrent Bologne au xv^e siècle. Ces luttes ont été décrites par un contemporain, Jérôme Borselli, témoin oculaire. Voir Muratori, *Script. rer. Italic.*, t. xxiii, col. 882. Les Canetoli furent bannis de Bologne, en 1445 et tentèrent en vain, à plusieurs reprises, d'y rentrer les armes à la main. Facino et plusieurs de ses fils furent tués au cours de l'une de ces effroyables tragédies. Le jeune Archange, échappé au massacre, grandit dans la paix et la piété. En 1484, il entra chez les chanoines réguliers du Très-Saint-Sauveur, et fut envoyé, presque aussitôt après sa profession, au

monastère du Sauveur, à Venise, où il dut un jour, en qualité d'hôtelier, servir à table les meurtriers de son père. Élevé au sacerdoce, il fut envoyé successivement en différentes abbayes de son ordre, mais il passa la plus grande partie de sa vie religieuse au petit monastère, ancien ermitage, de Sant' Ambrogio, caché au flanc d'une gorge sauvage, voisine de la ville de Gubbio, en Ombrie, et dépendant de l'abbaye de San Secondo. Il y jouit de son vivant d'une grande réputation de sainteté, et du don de prophétie. Un jour, Julien de Médicis, exilé, et réfugié à la cour d'Urbino, vint le consulter en son pauvre logis. Le P. Archange lui prédit l'exaltation de sa famille. Peu après, le frère de Julien devenait pape. Ce fut Léon X. Julien, rentré à Florence, manda près de lui le saint chanoine de Sant' Ambrogio, et voulut absolument qu'il consentit à s'asseoir sur le siège archiepiscopal de Florence. Le P. Archange lui opposa un refus énergique, et demanda deux grâces seulement : pour lui, la licence de revenir à son ermitage; pour ses frères, quelques revenus et quelques indulgences. C'est au cours du voyage de retour qu'il contracta la fièvre, et mourut à Castiglioni, près d'Arezzo, le 16 avril 1513. Son corps fut ramené à Sant' Ambrogio de Gubbio, vers la fin de la même année. Il y repose encore, sous l'autel érigé en son honneur, dans un état de conservation miraculeuse, le visage parcheminé, mais aux traits encore reconnaissables, et répandant une odeur suave. De nombreux miracles furent attribués à son intercession. En 1617, l'évêque de Gubbio, commença un procès canonique en vue d'obtenir la reconnaissance de son culte. Benoît XIV, qui, étant archevêque de Bologne, s'était intéressé à la cause de cet illustre bolognaise, reconnut en effet et sanctionna la légitimité de son culte par lettres apostoliques du 2 octobre 1748. La fête du bienheureux Archange Canetoli est célébrée à Gubbio le 16 avril; chez les chanoines réguliers, le 17 avril, à Bologne, le 16 mai. On vénère un grand portrait du bienheureux, formant tableau d'autel, dans la chapelle du Saint-Sacrement, en la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens, à Rome.

Vie ancienne du bienheureux, écrite par un de ses confrères contemporain, éditée d'abord par Benoît XIV, *De beatificatione*, etc., lib. II, cap. xviii, n. 19; puis par Melloni, *Atti e memorie degli uomini illustri in santità nati o morti in Bologna*, Bologne, 1818, t. III, p. 381 sq.; enfin par les bollandistes, *Acta sanctorum*, octobr. t. xiii, p. 186-201. — Zani (degli Anzi), *Vita del beato Arcangelo Canetoli*, Bologne, 1686. — [Trombelli], *Vita del beato Arcangelo Canetoli*, Bologne, 1749. — *Hagiologia. Ital.*, t. I, p. 200. — Jacobilli, *Vite de' santi dell' Umbria*, t. II, p. 366 sq.

F. BONNARD.

4. ARCHANGE D'ÉCOSSE. Bien que ce nom convienne également à plusieurs religieux capucins, il désigne plus spécialement le P. Archange Forbes, second fils de Jean, huitième des lords Forbes, et de Marguerite Gordon, fille de Georges, comte de Huntley, un des principaux champions de la cause catholique au temps de la Réforme. Un frère de Marguerite, Jacques Gordon (1540-1621), était entré dans la Compagnie de Jésus à Rome, en 1563. Lord Forbes, loin de partager la foi de son épouse, était un protestant fanatique et même, lorsque celle-ci était enceinte de son second fils, il la répudia et ne craignit pas d'attenter à sa vie. Après la naissance de son enfant (1570), il le fit enlever à sa mère pour l'élever dans l'erreur. Cependant elle ne cessa de veiller sur lui et sur son âme. Son fils aîné, Guillaume, qui malgré son père était demeuré catholique, partageait le même souci, jusqu'à ce que, voulant échapper aux persécutions paternelles et ne plus être témoin des souffrances de sa mère, il obtint de lord Forbes la permission de faire quelques voyages. Il se rendit en Belgique,

où les capucins commençaient à se répandre, et entra dans leur ordre, le 13 février 1589. Avant de quitter son jeune frère, il lui avait recommandé de se mettre sous la direction de leur oncle, le P. Jacques Gordon. Jean, c'était le nom de notre adolescent, suivit ce conseil et devint lui aussi un fervent catholique. Son père pensa que le plus sûr moyen de le détourner de sa foi serait de lui faire épouser une jeune fille protestante. Il arrangea tout pour cela et son fils feignit de consentir aux desseins paternels, dans le but de les mieux éluder. Il déclara cependant à sa fiancée que rien ne le ferait changer de religion, et lui annonçait que, pour compléter son éducation, il désirait visiter quelques pays étrangers, en attendant sa majorité. Il était inutile d'en demander la permission à lord Forbes; aussi, il prit le parti de s'enfuir secrètement. Un jour, au milieu d'une partie de chasse, il échangea ses vêtements contre ceux d'un pâtre et ainsi travesti réussit à gagner la mer et à s'embarquer sur un bateau qui partait pour le continent. Il débarquait à Noordam, petit port près de celui d'Amsterdam, où il se vit arrêter et jeter en prison comme espion. Bref, il obtint sa libération et se rendit à Anvers, où il se présenta chez les capucins, demandant à être reçu comme frère lai. Voyant ses manières distinguées et mis au courant de sa naissance, les supérieurs lui conseillèrent plutôt d'achever ses études, ce qu'il fit en suivant les cours publics et en vivant de charités. Enfin, le 2 août 1593, on l'admettait au noviciat de Tournai, où on lui donnait l'habit religieux avec le nom de frère Archange, qui était celui qu'avait porté son frère aîné, mort le 21 mars 1592, au couvent de Gand. Après sa profession le nouveau fr. Archange était envoyé au couvent de Bruges, mais bientôt ses supérieurs, craignant que son père ne le fît enlever par surprise, l'envoyèrent à Lille, où il acheva sa théologie et reçut la prêtrise. C'est là que sa pieuse mère vint le retrouver, désireuse de vivre en paix et en terre catholique. Elle le suivit à Anvers, où il avait été envoyé en qualité de vicaire du couvent, et elle s'y fixa, bien que son fils l'eût quittée pour aller gouverner les couvents de Bruxelles (1602) et de Termonde (1605). Pendant qu'il était gardien de cette seconde maison, un régiment de soldats écossais, à la solde du vice-roi, arrivait à Dixmude. Le P. Archange obtenait la permission d'aller les évangéliser, car la plupart étaient hérétiques, et il avait la consolation d'en convertir plus de trois cents. D'autres de ses compatriotes avaient également été amenés à la foi catholique par ses exhortations et il apprenait que la fiancée qu'il avait si brusquement abandonnée avait été convertie par le P. Jacques Gordon, son oncle. Le 1^{er} janvier 1606, Marguerite Gordon mourait pieusement à Anvers, en faisant annoncer à son fils qu'il ne tarderait pas à la rejoindre. De fait, la peste s'étant déclarée dans le bourg de Westmunster, à deux lieues de Termonde, il s'empessa de s'y rendre pour porter secours aux malades. Atteint par la contagion, il revenait à son couvent, où il rendait son âme à Dieu, le 2 août 1606, à l'âge de trente-six ans. Une même sépulture réunit la mère et les deux fils, dans l'église du couvent de Gand.

Il faut bien se garder de confondre le P. Archange d'Écosse avec le capucin écossais : ce nom désigne le P. Archange de Leslie, contemporain du premier.

Faustin de Diest, *Alter Alexius, natione Scotus, nobili familia oriundus, nuper in Belgium felici S. Spiritus affluu delatus et in familiam seraphici patris S. Francisci Capucinatorum adscriptus, sub nomine F. Archangeli...*, Cologne, 1620; 2^e édit., *Conversio et conversatio P. F. Archangeli*, Liège, 1623. — Jacques Brousse, *Récit historique de la conversion et conservation du R. P. Archange Escossois...* et de la bienheureuse Marguerite Gordong, sa mère, Paris,

1621, à la suite de la vie du P. Ange Joyeuse et du P. Benoît de Canfeld, par le même Brousse. Traduit en anglais par un prêtre catholique, Douay, 1623. — *Narrativa della vita d'un figlio et d'una madre Scozzesi di patria...* Modène, 1634. — Antonio dalle Grottaglie, *L'Archangelo capuccino scozzese, detto l'Alessio secondo...* Naples, 1650. Traduit en espagnol, *El segundo Alessio*, par le chanoine Ant. Gual, avec une dédicace du P. Basile de Teruel, Valence, 1657. — *Un altro Alessio, nobile di sangue, scozzese di patria et poi capuccino*, pièce de théâtre, ms., 2970, 6 de la Riccardiana de Florence. — Lucien de Montafon, *Ertz Englische Denckwurdigste Lebens-Geschichten zweyer PP. Capuciner (dess P. Forbesti und dess P. Lesslei)*, Constance, 1677; Bregenz, 1711. — *Two brothers Archangel W. and J. Forbes, a narrative of catholic family...*, Londres, 1872.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

5. ARCHANGE DU FOSSÉ. Voir Du Fossé (Archange).

6. ARCHANGE DE LYON, est le nom que portait en religion Michel Desgranges, petit-fils d'un Desgranges, célèbre en son temps sous le nom de *Bras de fer*, que l'on dit mort à cent ans, veuf de trois femmes et père de cinquante enfants. Il naissait le 2 mars 1736 et, le 4 mars 1751, entra chez les frères mineurs capucins de la province de Lyon. Il y remplit, entre autres, la charge de lecteur en théologie et s'acquit une certaine réputation comme prédicateur. Il était gardien du couvent du Petit-Foréz, à Lyon, quand, à la suite d'un sermon qu'il avait donné le 29 décembre 1789, et dans lequel il avait hasardé quelques allusions contre les États généraux, il fut, pour éviter des ennuis, obligé de se cacher et de fuir. Le P. Archange passa en Savoie, puis en Suisse, et se refugia au couvent de son ordre à Sion. Peu après le 9 thermidor, il rentra à Lyon, où une pieuse parente lui donnait asile. Il y exerçait le ministère en secret et prêtait un concours apprécié à l'abbé Courbon, vicaire général et administrateur du diocèse. La tranquillité était à peine rendue que, le premier dans la ville, il ouvrit une église. Attaché ensuite à la paroisse de Saint-Pierre et à celle des Chartreux, il était curé de cette dernière quand il abandonna le ministère pour rentrer chez les capucins en Savoie. Le P. Archange avait toujours désiré le rétablissement de son ordre, il avait même adressé une demande au comte d'Artois, plus tard Charles X, à un voyage que celui-ci fit à Lyon en 1814. La promesse qu'il obtint alors demeura sans résultat. Plus heureux que lui, un ancien confrère, curé de la Guillotière, le P. Eugène Gruffat de Rumilly, avait réussi, avec l'agrément du roi de Piémont, à rétablir un premier couvent à Châtillon, dans la vallée d'Aoste (sept. 1817). L'année suivante il en ouvrait un second à Chambéry et au mois d'octobre, le P. Archange allait le rejoindre avec plusieurs anciens capucins, en attendant de pouvoir à son tour restaurer l'ordre en France. Différents essais avaient déjà été faits sans succès, quand, en 1821, l'occasion sembla favorable pour une nouvelle tentative. Avant la révolution, les capucins de France avaient de nombreuses missions en Orient, ils étaient aumôniers de l'ambassade à Constantinople, où on les demandait à nouveau. Ils pensèrent donc trouver là un moyen d'obtenir une autorisation légale, et ouvrirent dans leur ancien couvent de Crest, au diocèse de Valence, un *séminaire pour les missions du Levant*, dont le P. Archange fut nommé supérieur. Le gouvernement, après avoir encouragé le projet, ne cessait de lui susciter des tracasseries. Elles contribuèrent à décourager le vénérable vieillard, qui était devenu presque aveugle. Il quitta donc Crest et retourna à Lyon, où il entra à l'hospice de la Charité pour y subir l'opération de la cataracte. C'est dans cette maison qu'il mourut le 13 octobre 1822, âgé de quatre-vingt-six ans. Le P. Archange avait publié

quelques ouvrages de théologie et de controverse; après sa mort on éditait deux volumes de *Dissertations philosophiques, historiques et théologiques sur la religion catholique*, Lyon, 1836.

Dictionnaire de théologie, t. I, col. 1758-9. — *Nécrologe des fr. min. capucins de Savoie*, Chambéry, 1902.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

7. ARCHANGE DE PEMBROKE, capucin, est assez inconnu et ceux qui ont voulu parler de lui l'ont souvent confondu avec d'autres religieux de même nom. Ce qui paraît le plus exact est le souvenir que lui consacre la célèbre Mère Angélique dans ses *Mémoires*. « Il étoit anglois, fils du comte de Pembroke, catholique à qui on avoit permis, moyennant douze cents écus qu'il payoit tous les ans, d'avoir une chapelle secrète chez lui où il pouvoit lui seul entendre la messe et non ses enfants. C'étoit sous la reine Élisabeth... Ce jeune seigneur très catholique ne pouvant souffrir la rigueur des persécutions qu'on exerçoit, ni le défaut d'exercice de notre religion, résolut de venir en France, y étant encore attiré, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, par une extraordinaire affection qu'il avoit conçue pour M. de Guise, qui étoit tenu en Angleterre aussi bien qu'en France pour le soutien et l'appui du parti catholique contre les huguenots de ce royaume, ainsi qu'il l'étoit... Étant donc venu en France et Dieu l'ayant tiré du monde et mené dans les capucins qui étoient alors dans leur ferveur, il y contracta une amitié très étroite avec le P. Ange de Joyeuse... » Ailleurs elle dit qu'il se fit capucin « n'ayant encore que vingt ans. » Ce ne fut point, comme on l'a dit, l'exemple de Joyeuse qui décida sa vocation, car il prit l'habit le 4 avril 1588, cinq mois avant le P. Ange. Il remplit dans son ordre diverses fonctions, comme Père maître, gardien, définité provincial, custode général. Le P. Archange fut un des premiers directeurs de la Mère Angélique et, dit-elle, un de ceux qui l'aiderent le plus, au commencement de sa réforme. Il reste encore huit lettres qu'il adressait à celle qu'il appelait familièrement sa *petite abbesse* ou sa *petite madame*; elles vont de 1609 à 1622. Il avait également travaillé à réformer l'abbaye de Montivilliers, dont il rédigea les constitutions; il s'occupa aussi des bénédictines de Saint-Paul-les-Beauvais. Il fréquentait les salons dévots de cette époque, on le rencontre chez la marquise de Maignelay, où il se lie avec les Arnauld. Ange de Joyeuse avait ordonné à sa fille, la duchesse de Montpensier « de se conduire en tout par les conseils du P. Archange son ami intime, ce fut le père qui traita de son second mariage avec M. de Guise, qu'il connoissoit fort, l'ayant aimé et servi comme le feu duc de Guise, son père, tué à Blois. » Le P. Archange mourut au couvent de Saint-Honoré, le 24 août 1632.

Mémoires et relations de la Mère Angélique, Paris, 1716. — Ubald d'Alençon, *Les frères mineurs capucins et les débuts de la réforme à Port-Royal des Champs*, dans *Études franciscaines*, 1910, t. XXIV. — H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, 1920, t. IV.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

8. ARCHANGE DE SAINT-NICOLAS, de son nom de famille Nicolas Moltrasio, augustin déchaussé, né à Rho. Il prononça ses vœux en 1672 et, ordonné prêtre, enseigna la théologie dans plusieurs couvents de sa congrégation. Il fut aussi provincial. Sa mort eut lieu en 1720. On a de lui : *Li venerdì di Marzo e sabbati della Vergine addolorata*, Milan, 1694; — *Vita di san' Anna, cavata succinatamente da quanto ne scrissero di più accurato li santi Padri*, Milan, 1701; — *Relazione della madona del Bosco, che si venera nel territorio d'Imbersago*, Milan, 1701; — *Giorni mariani per tutti li sabbati e feste della Vergine*, Milan, 1703; — *Ammaestramento dei figliuoli*,

che devono cominciare la santa comunione, Milan, 1705; — *Compendium Quotlibetorum regularium P. Eustachii de Sancto Ubaldo, additis quibusdam appendicibus in fine*, Milan, 1718; — *Vita di sant' Eufrasia, vergine e martire*, Milan, 1720; — *Il pellegrino mariano, istradato per ogni giorno alle miracolose immagini di Maria vergine, che si adorano per tutto il mondo*, 2 vol., Milan, 1725.

Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, 1745, t. II, 1^{re} part. col. 938-39. — Ossinger, *Bibliotheca austriana*, p. 595.

A. PALMIERI.

9. ARCHANGE SCOT. Voir ARCHANGE d'Écosse, col. 1534.

ARCHANGÈLE GIRLAMI (Bienheureuse), née à Trino, près Montferrat, en 1460, entra au couvent des carmélites de Parme en 1477. Elle s'y fit remarquer par l'éminence de ses vertus et, malgré sa jeunesse, en fut bientôt élue prieure. En 1491, le Père Thomas de Carvaggio, vicaire général de la congrégation des carmes de Mantoue, l'envoya dans cette ville pour y être à la tête du couvent qu'y fondait le marquis François de Mantoue. Elle y mourut en odeur de sainteté le 25 janvier 1494. Son culte a été reconnu par la sacrée Congrégation des Rites le 1^{er} octobre 1864.

Cosme de Villiers, *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, t. I, p. 191, t. II, p. 809.

U. ROUZIÈS.

ARCHANGELOS, évêché de la province d'Asie dépendant de Smyrne. Ce nom ne paraît point dans les premières listes épiscopales grecques; ce n'est qu'au ^{xiii}e siècle qu'on le trouve dans une *Notitia* attribuée à Manuel Comnène, Parthey, *Notitiae graec. episcop.*, p. 125. Le nom d'Archangelos vient de l'église principale, dédiée à saint Michel et qui remplaça un temple païen. Il faut probablement identifier cette ville avec Temenos, actuellement Kayadjik, au nord du Guédiz Tchai (anc. Hermos), au nord de Smyrne. W. M. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, p. 108-109. On ne connaît aucun évêque d'Archangelos.

W. M. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, p. 108-109. — Parthey, *Notit. graec. episcopat.*, p. 125.

R. JANIN.

ARCHDALL (MERVYN), antiquaire irlandais, né à Dublin le 22 avril 1723. Ayant terminé ses études à l'université de sa ville natale, il entra en relations avec plusieurs érudits de marque, notamment avec Walter Harris et le Dr Pococke. Lorsque ce dernier devint évêque d'Ossory, il nomma Archdall son chapelain domestique et lui conféra divers bénéfices ecclésiastiques et prébendes. Archdall mourut à Slane (Meath), le 6 août 1791. Les ouvrages imprimés laissés par Archdall sont les suivants : *The Christian Church and the Jews in the present* « *Times of the Gentiles* », mémoire lu à l'Évangelical Conference de York, York [1879]; — *Monasticum Hibernicum*, Londres, 1786, ouvrage fort défectueux qui n'a guère été sensiblement amélioré dans la seconde édition donnée par P. F. (plus tard cardinal) Moran, 2 vol. Dublin, 1873-1876; — J. Lodge, *The peerage of Ireland*, revu par Mervyn Archdall, Londres, 7 vol., 1789.

Dictionary of national biography, Londres, 1908, t. I, p. 539. — *Anthologia Hibernica*, t. III, p. 274. — Henry Cotton, *Fasti Ecclesiae Hibernicae*, Dublin, 1845-1878, II^e part., p. 314, 322.

L. GUGAUD.

1. ARCHDEACON (NICOLAS-JOSEPH), évêque de Kilfenora et de Kilmacduagh (Irlande), de 1800 à 1824. Né à Cork en 1770, Archdeacon était curé de Kinverra (comté de Galway) en 1798 et plus tard

doyen de Killfenora. Il fut nommé évêque de Killfenora et de Kilmacduagh le 12 octobre 1800. En même temps il reçut la dispense *super defectu aetatis*, puisqu'il lui manquait quelques semaines pour compléter la trentième année. Il mourut en 1824.

Maziere Brady, *Episcopal succession*, t. II, p. 168, 169. — Moran, *Spicilegium Assortense*, Dublin, 1884, t. III, p. 601. A. TAYLOR.

2. ARCHDEACON (RICHARD), jésuite irlandais, dont le nom s'orthographie quelquefois Archdekin ou Arsdekin, né à Kilkenny le 30 mars 1620, mort le 31 août 1693. Il entra dans la Société de Jésus, à Malines, en 1642, et enseigna tour à tour les humanités, la théologie et l'Écriture sainte à Anvers et à Louvain. Archdeacon est l'auteur des ouvrages théologiques suivants : *Praecipuae controversiae fidei ad facilem methodum redactae*, Louvain, 1671 (8^e édit., 3 vol., Anvers, 1686); — *Theologia tripartita universa complectens bibliothecam perfectam viri ecclesiastici*, 3 vol., Dillingen, 1687, ouvrage mis à l'index en 1700; — *A treatise of miracles together with new miracles and benefits obtained by the sacred relics of St. Francis Xavierius*, Louvain, 1667; — *Vitae et miraculorum sancti Patricii Hiberniae apostoli liber*, Louvain, 1671.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Bruxelles-Paris, 1890, t. I, col. 515-521. — T. J. Campbell, dans *Catholic encyclopedia*, New-York, 1907, t. I, p. 694.

L. GOUGAUD.

ARCHDEKEN (PIERRE) fut nommé évêque de Killala (Irlande), le 30 septembre 1735 et consacré au couvent des franciscains irlandais à Prague, le 5 février 1736, par Maurice-Adolphe de Saxe, archevêque de Pharsale et évêque de Leitmeritz (Bohême). L'évêque Archdeken mourut en 1739.

Maziere Brady, *Episcopal succession*, t. II, p. 179.

A. TAYLOR.

ARCHEBIUS. Ancien anachorète, avait passé, au témoignage de Cassien (*Collat.*, XI, 2) trente-sept ans dans le désert. Fait évêque de Panephyse (Basse Égypte) contre son gré, il ne laissa pas de demeurer fidèle toute sa vie à l'idéal ascétique. Loin de se prévaloir de sa nouvelle dignité, il y vit plutôt une punition qu'un honneur mérité. Il ne put s'empêcher de croire qu'il avait été chassé de la solitude à cause de ses imperfections, pour n'avoir pas su parvenir à la pureté d'âme que réclame l'état monastique.

Cassien, au cours de sa visite des anachorètes d'Égypte, le rencontra à Thennesus où l'avait amené l'élection d'un évêque. Archebius le reçut avec la plus tendre charité et s'offrit à le conduire près de trois vieillards : Cheremon, Nesteros et Joseph, réputés pour leur grande sainteté, et habitant non loin de son monastère. Cassien eut avec chacun d'eux de longs entretiens spirituels. Archebius avait un successeur au concile d'Éphèse en 431.

Cassien, *Collat.*, XI, 2; P. L., t. XLIX, col. 848-851; trad. E. Pichery (*Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques*, 1922), t. II, p. 16-19. — Sur Panephyse : Cassien, *De cœnob. Instit.*, XXX; P. L., t. XLIX, col. 191; *Collat.*, VII, 26; P. L., t. XLIX, col. 704; et pour la situation géographique de cet évêché : Butler, *The lausiac history of Palladius*, dans *Texts and Studies*, édit. by J. Armitage Robinson, 1904, vol. VI, n. 2. Introduction, p. xcvi-xcix; *Map of monastic Egypt*. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 547.

D. GORCE.

ARCHELAA (Sainte). Voir ARCHÉLAIS.

ARCHÉLAIS, évêché de la Palestine I^{re} dépendant de Jérusalem. Archélaïs fut bâtie par Archélaüs, fils d'Hérode, à l'ouest du Jourdain, en face d'Amathonte. Ruines à Khirbet-el-Arahah, près du mont Sartabeh. Bien que ce nom ne figure pas sur les listes épiscopales grecques, il est certain qu'Archélaïs

fut dotée d'un évêché. Certains manuscrits portent Aracleo, qui est sans doute une corruption pour Archelais. Timothée assista aux deux synodes tenus à Constantinople en 448 et 449. Mansi, *Sacr. concil. ampl. col.*, t. VI, col. 756, 760. Les manuscrits latins portent *Saracenorum*, mais on lit en grec Ἀρχιόνων d'où Le Quien conclut, *Oriens christianus*, t. III, col. 675, à une erreur pour Ἀρχελαίδων; on connaît d'ailleurs l'évêque des sarrasins à cette époque. Antiochus assiste au concile de Chalcédoine (Mansi, *op. cit.*, t. VI, 568, 914); les manuscrits grecs portent Ἀρχῆς, mais on ne connaît pas d'évêché d'Arca en Palestine; en latin on trouve Arcis et Archelaidis. Les deux évêchés d'Arca en Phénicie et en Arménie étaient d'ailleurs représentés à ce concile.

Titulaires latins d'après l'*Annuaire pontifical* de 1916 : Cirdad y Olmos (Marien) (1897-1903). Marini (Ercole) (1904-1905). Zuccaro (Ignace) (1906-1913). Mgr Vieira (Modeste-Auguste), élu le 22 janvier 1914, auxiliaire à Marianna.

Smith, *Dictionary of greek and roman geography*, p. 193. — Le Quien, *Or. christ.*, t. III, col. 673-676. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. col.*, t. VI, col. 568, 760, 914. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 361.

R. JANIN.

ARCHÉLAIS (Sainte), vierge et martyre à Salerne, fêtée le 18 janvier avec ses compagnes saintes Suzanne et Thécle. D'anciens hagiographes italiens, Ferrari et Paul Regio, l'appellent *Archelaa*, et le nom a été souvent reproduit sous cette forme; mais un légendaire manuscrit de Salerne, utilisé par Bolland et Henschen, donne la forme *Archelays* qui semble préférable, d'autant que l'on peut reconnaître ce nom dans un poème de Paulin de Nole, P. L., t. LXI, col. 482. Archelais, à la nouvelle de la persécution de Dioclétien, vint avec ses deux compagnes de Romandiola (variante de Rome) à Nole, où elle demeura quelque temps à un stade de la ville. Elle y faisait des miracles, en demandant aux bénéficiaires de garder le silence. Le bruit n'en parvint pas moins jusqu'au proconsul Leontius de Salerne, qui après une discussion sur la religion, fit jeter Archelais à des lions qui jeûnaient depuis une semaine, mais ne touchèrent pas à la martyre; aussi Leontius les fit-il mettre à mort (détail curieux qui renseigne à lui seul sur le ton des actes apparentés à ceux de saint Césaire de Terracine) et retourner Archelais en prison, où un ange vint la réconforter. Après une autre séance de tortures, Archelais, miraculeusement préservée, fut condamnée à mourir par le glaive avec ses deux compagnes à un mille de Nole; elle dut commander elle-même aux soldats d'exécuter la sentence, car ils s'y refusaient, impressionnés par ses miracles. On voit que ces actes sont loin d'être de bonne note et ne peuvent être suivis avec sécurité dans le détail. Le même manuscrit de Salerne raconte ensuite la translation, comment Archelais apparut à une servante de Dieu appelée Agneta, du couvent de Saint-Georges de Salerne, et lui ordonna d'y faire transférer les trois corps saints. Le prévôt avertit l'évêque Jean, et l'on alla chercher les reliques à Nole en grande pompe.

Acta sanctorum, jan. t. II, p. 190-191. — Lanzoni, *Le origine delle diocesi antiche d'Italia*, Rome, 1923, p. 168.

R. AIGRAIN.

1. ARCHELAUS (Saint), 23 août. Voir CYRIAQUE.

2. ARCHELAUS (Saint), 5 septembre. Voir CENSURINUS.

3. ARCHELAUS (Saint), martyr, mentionné au 4 mars avec les saints Photius et Cyrille par les martyrologes d'Occident (hiéronymien, qui nomment Arcelaus seul, avec des variantes : *Ancilaus*, *Arclaus*;

romain) et d'Orient : le martyrologe syriaque précise qu'ils souffrirent à Nicomédie avec 17 ou 27 compagnons; les Ménéés leur en attribuent 142 (quelquefois 150), et le distique précise qu'Archelaus eut la tête tranchée :

Θεὸς πρῶτος Ἀρχέλαος αὐχένα ξίφει,
'Αρχὴ τομῆς σοι, λαὲ θεοῦ κυρίου

Suivant la coutume, le martyrologe hiéronymien répète son nom le même jour, dans les divers manuscrits, mêlé à des groupes voisins; quant aux Ménéés, on l'y trouve aussi, dans certains exemplaires, le 3, le 5 ou le 20 mars.

Acta sanctorum, mart. t. I, p. 308-309. — *Martyrologium hieronymianum*, édit. Rossi-Duchesne, p. LIV (*Breviarium syriacum*), 28. — *Synaxarium Constantinopolitanum*, édit. Delehay, col. 503, 506, 511, 552.

R. AIGRAIN.

4. ARCHELAUS, évêque de Doliché, ville de la Commagène qui appartenait alors à la Coelé-Syrie et fut plus tard attribuée à l'Euphratésienne, assistait en 325 au concile général de Nicée, puis en 341 au concile de la Dédicace à Antioche. Une variante du nom de son siège, dans les listes de signatures, est Doloé (dans le copte, Perioche).

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. II, col. 692, 697, 1307; t. VI, col. 1134, 1168. — P. L., t. LVI, col. 768, 807. — Turner, *Eccles. occident. monum. juris antiquiss.*, t. I, p. 50-51. — Gelzer-Hilgenfeld-Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, p. LXI, 16-17, 63, 84-85, 100-101, 124-125, 164-165, 192-193.

R. AIGRAIN.

5. ARCHELAUS, évêque de Coryce en Cilicie Première, assista en 536 au concile de Constantinople tenu sous Menas, et signa la lettre conciliaire adressée au pape Agapet, contre Sévère d'Antioche.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. VII, col. 878, 919, 927, 935, 950, 971, 978, 1146. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 880.

R. AIGRAIN.

6. ARCHELAUS, métropolitain de Césarée de Cappadoce, écrivit contre les messaliens ou euchites, qui faisaient alors des adeptes dans cette région, vingt-quatre anathématismes (et non deux, comme le dit par lapsus le *Dictionary of christian Biography*), au témoignage de Photius, *Biblioth.*, cod. LII, P. G., t. CIII, col. 89. Le texte en est perdu. La rédaction doit se placer un peu après le concile d'Éphèse, vers 440.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 374. — Fabricius-Harles, *Biblioth. graeca*, t. X, p. 695. — Cave, *Script. eccles.*, 1741, t. I, p. 430.

R. AIGRAIN.

7. ARCHELAUS, évêque de Mynde en Carie, assistait en 431 au concile d'Éphèse, où il semble avoir été un des prélats en vue, car il fut un des trois évêques délégués auprès de Jean d'Antioche et des Orientaux, à la quatrième session, pour les inviter à venir au concile cyrillien et leur demander compte des mesures prises par eux contre Cyrille et Memnon. C'était Acace de Mélitène qui l'avait fait désigner pour cette mission, laquelle n'était pas sans danger, car les soldats qui entouraient la maison de Jean d'Antioche ne se firent pas faute d'injurier et même de menacer les délégués, qui du reste ne furent pas admis à l'audience de Jean, comme on le voit par le compte qu'ils rendirent à leur retour. Par ailleurs Archelaus prit part à tous les travaux du concile, adhéra à la doctrine cyrillienne, à la déposition de Nestorius, à la condamnation des Orientaux; il est de ceux qui signèrent le mandat aux évêques délégués à Constantinople pour régler le conflit antiochien.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. IV, col. 1125, 1157, 1216, 1309, 1366; t. V, col. 530, 583, 615, 649, 687, 713. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, col. 917.

R. AIGRAIN.

8. ARCHELAUS, évêque présent au concile d'Éphèse, et de qui nous possédons une lettre où il unit ses efforts à ceux de Jean d'Antioche pour recommander la prudence à Nestorius. Il ne peut donc pas s'agir de l'évêque de Mynde (voir l'article précédent), qui était loin de s'accorder, soit avec Jean, soit avec Nestorius.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. IV, col. 1088; t. V, col. 526, 853.

A. AIGRAIN.

9. ARCHELAUS DE CARCHARA. — On lit dans le *De viris illustribus* de saint Jérôme, au chapitre LXXII: « Archelaus, évêque de Mésopotamie, a composé en syriaque un livre sur la discussion qu'il soutint contre Maniché, qui sortait de Perse. Ce livre a été traduit en grec, et il est dans beaucoup de mains. Archelaus fleurit sous l'empereur Probus, le successeur d'Aurélien, et de Tacite. » Nous possédons cette *Disputatio Archelai*. Elle a été publiée pour la première fois à Rome, en 1698, par L. A. Zaccagni, dans ses *Collectanea monumentorum veterum Ecclesiae graecae ac latinae*, p. 1-105; elle figure dans les *Reliquiae sacrae*, de Routh, Oxford, 1848, 2^e édit. t. V, p. 1-206, dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. X, 1405-1528; et Ch.-H. Beeson en a donné en 1906 une édition critique dans le *Corpus* de Berlin (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderten*). Elle nous est venue dans une version latine fort défectueuse. Quelques fragments de l'original grec (et non syriaque) ont été conservés, surtout par Épiphanes de Salamis dans son *Panarion*. De la lecture du texte, et des travaux auxquels il a donné lieu, quelques conclusions précises se dégagent, qui ne permettent plus d'ajouter foi aux données du *De viris illustribus*. Ce n'est pas Archelaus qui est l'auteur de cette *Disputatio*. C'est un certain Hegemonius, dont le nom nous est fourni par Heraclianus de Chalcédoine (cf. Photius, *Biblioth.*, 85; P. G., t. CIII, col. 288) et par la subscription d'un manuscrit précieux sur lequel L. Traube a appelé l'attention du public savant, le *Monacensis lat.*, 28136 (*Sitz.-Ber. der philos.-philol. und der histor. kl. der k. bayer. Ak. d. Wiss.*, 1903, p. 533-549). Archelaus est présenté comme l'évêque de « Carcharae » ou « Carchara » (Kaschkar) en Mésopotamie. Il soutient deux controverses avec Mani, sur lequel il remporte sans peine une double victoire. Ces *Acta* contiennent des renseignements très importants au point de vue de l'histoire du manichéisme. Mais, outre que les dialogues ont un caractère tout fictif et ne représentent nullement un compte rendu fidèle de controverses réellement soutenues, le personnage d'Archelaus lui-même est probablement aussi de l'invention de l'auteur. On ne sait trop non plus comment localiser cette ville de Carchara. On a songé à Carrhā (= Harrân) au sud-est d'Édesse, mais c'est pure hypothèse. M. Labourt (*Le christianisme dans l'empire perse*, p. 20) serait disposé à admettre qu'Archelaus était évêque de Kaschkar et que le nom que lui donne la tradition peut être historique.

Les *Acta disputationes Archelai* ont dû être rédigés dans la première moitié du IV^e siècle.

De Beausobre, *Histoire critique de manichéisme et du manichéisme*, Amsterdam, 1734, t. I, ch. 1^{re}. — H. von Zwittitz, *Acta disputationis Archelai et Manetis untersucht*, dans *Zeitsch. für die historische Theologie*, 1873, t. XLIII, p. 467-528. — Ad. Oblasinski, *Acta disp. Arch. et Manetis*, diss., Leipzig, 1874. — K. Kessler, *Mani, Forschungen ueber die manichäische Religion*, Berlin, 1889, t. I, p. 87-171. — Bardenhever, *Gesch. der altkirchlichen Litt.*, 1912, t. III, p. 265-269. — Harnack, *Gesch. der altchrstl. I iter.*, t. I, p. 540 sq.; t. II, 2, p. 163 sq.; *Die Acta Archelai*, dans *Texte und Untersuchungen*, I, 3. — P. Alfarié, *Les écritures manichéennes*, Paris, 1918, p. 55 sq.

P. de LABRIOLLE.

ARCHEMBALD, ARCHEMBAUD. Voir ARCHAMBAUD.

ARCHEMBAUD ou **ACHAMBAUD** et **ARCHIMBAUD**, archevêque de Bordeaux. Il n'appartenait pas à la famille de Parthenay, comme l'ont prétendu quelques historiens et même les auteurs de la *Gallia christiana*. Son père était un petit seigneur de la Gâtine du Poitou, qui avait rendu, en maintes occasions, de précieux services à la fameuse Agnès, veuve de Guillaume le Grand, III^e comte du Poitou et V^e duc d'Aquitaine. Celle-ci, en reconnaissance, fit nommer Archembaud abbé de Saint-Maixent, le prit pour confident et conseiller préféré et favorisa son élection à l'archevêché de Bordeaux vers 1045 ou 1046. Mais son fils cadet, Guy Geoffroy, VI^e comte du Poitou, et VIII^e duc d'Aquitaine, réussit à mettre sur le siège de Bordeaux, vers 1059, Joscelin, trésorier de Saint-Hilaire le Grand, qui lui avait été particulièrement dévoué dans l'affaire de son mariage avec la fille du comte de Périgord; plus tard même, lorsque la comtesse Agnès se fut retirée dans un monastère, il enleva à Archembaud son abbaye de Saint-Maixent. D'après les auteurs de la *Gallia christiana*, Archembaud se serait démis volontairement de sa charge d'archevêque de Bordeaux et aurait conservé la confiance du comte Guy Geoffroy; les arguments qu'ils donnent, loin d'être probants, paraissent même en contradiction avec d'autres faits absolument certains et on peut affirmer, semble-t-il, qu'Archembaud fut déposé. Quoiqu'il en soit, Archembaud qui signe « archevêque de Bordeaux » en 1058, dans un acte en faveur des chanoines de Saint-Hilaire de Poitiers, ne porte plus, en avril 1059, d'après une charte du cartulaire de Saint-Maixent que le titre d'archevêque, sans mention de siège. Archembaud eut-il comme successeur immédiat Joscelin ? La chose paraît douteuse. Lopès parle, en effet, d'un Andron qui aurait été archevêque de Bordeaux du vivant d'Archembaud; la *Gallia christiana* place aussi un Andron entre Archembaud et Joscelin. Ce personnage est, à la vérité, mentionné avec le titre d'archevêque de Bordeaux dans une charte du cartulaire de Saint-Seurin; en tout cas, il ne dut occuper le siège de Bordeaux que pendant quelques mois, jusqu'au jour où Guy Geoffroy put faire nommer Joscelin. Le passage d'Archembaud sur le siège de Bordeaux n'a été marqué d'aucun événement important pour l'histoire générale ni pour l'histoire locale.

L'Église métropolitaine et primatiale Saint André de Bourdeaux, par M. M. Hierosme Lopes. Réédition annotée et complétée par l'abbé Callen, Bordeaux, 1882-1884, t. II, p. 182 sq. — *Gallia christiana*, t. II, col. 801-802. — A. Richard, *Histoire des comtes du Poitou*, t. I, p. 241, 247, 260, 275 et passim.

G.-G. LAPEYRE.

ARCHEONI ou **ARCHIONIO** (ANTONIO), cardinal, était vicaire général du Mont Cassin, par conséquent probablement moine de cet abbaye, lorsque le pape Urbain VI, qui l'appréciait (car il était issu d'une famille romaine assez en vue), le nomma évêque d'Aquino vers 1380, puis le transféra au siège d'Ascoli Piceno, en 1386. Il prenait son obligation le 6 février de l'année suivante. Il arrêta diverses mesures pour rétablir la discipline dans son clergé et son peuple, fulmina même l'interdit contre sa ville épiscopale, dont les habitants avaient usurpé son château della Croce, ce qui les ramena promptement à résipiscence. Le 10 octobre 1390, Boniface IX le transféra à Arezzo, mais les Florentins, qui avaient déjà nommé un des leurs à cet évêché, l'empêchèrent de prendre possession. Le pape n'insista pas et Archeoni fut maintenu à Ascoli, ou ramené après diverses vicissitudes. Cf.

Eubel, t. I, p. 111. Le 21 octobre 1400, le même pape le nommait son vicaire général à Rome au spirituel et au temporel. Il occupa sans doute cette charge jusqu'à sa promotion au cardinalat par Innocent VII, le 12 juin 1405, comme prêtre du titre de San Pietro in vincoli. Il est mentionné dans les actes officiels sous la formule de *Arcionibus de Urbe*. Il n'occupa pas longtemps cette dignité, car il mourut le 21 juillet de la même année et fut enseveli à Sainte-Marie-Majeure, devant l'autel de saint Jérôme, où on lit encore sur le pavé son épitaphe en vers.

Eubel, *Hierarchia medii aevi*, 1913, t. I, p. 26, 100, 104, 111 et note 9. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, t. II, p. 274.

P. RICHARD.

1. ARCHER (BARTHELEMY), évêque coadjuteur d'Ossory (Irlande) vers 1648. Né d'une bonne famille et ayant fait de fortes études en théologie, Archer devint aumônier de M^{le} d'Orléans. En 1648, il demanda à Mgr Rinuccini, archevêque de Fermo (Italie) et nonce en Irlande, de le faire nommer coadjuteur de David Rothe, évêque d'Ossory (1620-1650). Rinuccini accéda à cette demande et consacra Archer en mai 1648. La suite de la vie de cet évêque nous est inconnue.

Rinuccini, *Nunziatura in Irlanda*, édit. Aiazzi, Florence, 1844, p. 292, 305, 306, 310.

A. TAYLOR.

2. ARCHER (JAMES), célèbre prédicateur catholique anglais (1751-1834), né d'une humble famille catholique, était domestique à l'auberge du *Ship*, Lincoln's Innfields, à Londres, où les catholiques de la ville se réunissaient dans une grande salle pour assister à la prédication dominicale sans être molestés. La modestie et l'intelligence du jeune garçon frappèrent l'évêque Challoner, qui prêchait souvent au *Ship*. Il envoya Archer au collège de Douai, où il fit de brillantes études. Ordonné prêtre, et rentré en Angleterre en 1780, il devint vite un des prédicateurs les plus goûtés de l'auditoire du *Ship*. Ses sermons sur divers sujets de morale et de religion furent souvent réédités. Ils furent vivement critiqués par le sévère évêque Milner, dans une pastorale de 1813, comme « dédaigneux de la controverse, affectant par libéralisme d'endormir plutôt que d'exciter les justes craintes des hétérodoxes, trop indulgents pour les dangereux plaisirs du théâtre, et par là absolument opposés aux leçons des anciens Pères, et des docteurs de l'Église à toutes les époques. » Il alla jusqu'à en interdire la lecture du haut de la chaire dans toutes les églises et chapelles de son diocèse. Archer n'en continua pas moins à prêcher avec le plus grand succès, et beaucoup de fruits pratiques. Pie VII, moins sévère pour lui que Milner, lui conféra le doctorat en théologie le même jour qu'à Lingard (24 août 1821). Les protestants aussi bien que les catholiques firent le succès de ses livres.

Butler, *Historical memoirs of the English catholic*, t. IV, p. 441 sq. — Gillow, *Bibliographical dictionary*, Londres, 1822, t. I, p. 54 sq. — Husenbeth, *Life of bishop Milner*, Londres, 1862, p. 13, 228. — Thomson Cooper, dans *Dict. of nat. biography*, t. I, p. 542. — Ward, *The dawn of the catholic revival England*, Londres, 1909.

J. DE LA SERVIÈRE.

3. ARCHER (LUC), abbé cistercien de Holy Cross (Irlande), vers 1614-1632. Ce personnage est, paraît-il, identique avec le prêtre Luc Archer, qui fut nommé vicaire apostolique de Leighlin, le 27 février 1614. C'est peut-être en cette qualité que, devenu abbé de Holy Cross, il assista avec l'évêque de Cork à la consécration de Richard Arthur, évêque de Limerick par David Rothe, évêque d'Ossory, le 7 septembre 1623. L'abbaye cistercienne de Holy Cross dans l'archidiocèse de Cashel était située dans

le comté catholique de Tipperary. C'est ainsi qu'elle avait survécu à la Réforme malgré la confiscation de tous ses biens vers 1541. Sir Philip Sidney se plaignait en 1567 des nombreux pèlerinages qu'attirait toujours la célèbre relique de la sainte croix qui était conservée par les moines. Thomas Walsh, archevêque à la Propagande, fait mention de l'abbé Luc Archer et de son abbaye. Il ajoute qu'il y avait quelquefois des disputes entre les évêques et les moines, parce que ceux-ci portaient la grande relique, sans autorisation épiscopale, dans d'autres diocèses, même en dehors de la province.

Moran, *Spicilegium Ossoriense*, Dublin, 1874, t. I, p. 128.
— Meehan, *The franciscan monasteries and the Irish hierarchy in the seventeenth century succession*, t. II, p. 24.

A. TAYLOR.

ARCHES (GUILLAUME D'), évêque de Bayonne. Né à Bordeaux en 1702, il était doyen de la cathédrale de cette ville, vicaire général et abbé de la Roë, depuis 1726, quand, en 1745, il fut appelé au siège de Bayonne, pour succéder à Christophe de Beaumont. Son sacre eut lieu le 15 septembre 1745. En 1749, il tint un synode à la suite duquel furent publiés des *Statuts synodaux*. Il eut à lutter contre les jansénistes (*Nouvelles ecclésiastiques*, 1749, p. 185-187). Il s'éleva contre les lois du silence qui défendaient toute espèce de polémique et de discussion sur les affaires de la bulle *Unigenitus* et favorisa l'établissement d'un petit séminaire, celui que dirigeaient les doctrinaires ne répondant pas à ses désirs (*Nouvelles ecclésiastiques*, 1750, p. 137).

Il imposa à ses prêtres le bréviaire d'Auch et supprima plusieurs fêtes à l'imitation de ce qui se fit dans bon nombre de diocèses. Il mourut à Bayonne le 23 mai 1774, âgé de 72 ans.

Dubarat et Daranatz, *Recherches sur la ville et le diocèse de Bayonne*, 1907, p. 279-287. — C. Duvoisin, *Vie de M. Daguerre, fondateur du séminaire de Laressore*, Bayonne, 1861, p. 272-347. — *Gallia christiana*, t. XIV, col. 720. — A. Jean, *Les évêques et les archevêques de France*, Paris, 1891, p. 76-77.

Arthur PRÉVOST.

ARCHETTI (GIANNANDREA), cardinal, né à Brescia, le 11 septembre 1731, d'une noble famille de cette ville, sur laquelle nous savons peu de chose, sinon qu'elle détenait, avec la couronne de marquis, le fief de Formigara en Ferrarais. Fé d'Ostiani, *Brescia nel 1796*, Brescia, 1908, p. 97, 99. Nous ne sommes guère plus renseignés sur les études, l'éducation et la carrière du futur cardinal. Nous savons seulement qu'en 1773 il était attaché à la curie romaine, avec le titre de monsignore, qu'il fut chargé de promulguer le 16 août le bref supprimant la Compagnie de Jésus au collège germanique de l'ordre, sis alors à l'Apollinaire. Moroni, t. xxx, p. 141. Il avait sans doute donné des preuves peu ordinaires de ses capacités pour que Pie VI lui confiât, le 31 octobre 1775, la nonciature de Pologne, poste difficile entre tous, où il s'agissait de défendre les intérêts de l'Église, et de soutenir une monarchie en déconfiture, au milieu de l'odieuse politique de partage, en face de trois nations de proie, et des despotes comme Catherine II, Frédéric II et Joseph II, également acharnés contre l'Église et contre la pauvre Pologne. Il devait d'ailleurs remplacer Mgr Giuseppe Garampi, qui avait rempli ce poste quatre années avec une habileté consommée, sinon avec plein succès. Peut-être son choix fut-il provoqué par des relations personnelles avec l'agent de Pologne à Rome, le marquis Antici (ci-dessus col. 542). Sacré archevêque de Chalcédoine, Archetti n'arriva à Varsovie que le 30 avril 1776. Sa tâche consistait surtout à soutenir les catholiques polonais annexés lors du premier partage, à régler leur sort avec deux souverains hétérodoxes, pour qui la religion n'était

qu'un instrument. Les catholiques uniates d'Ukraine et de Lithuanie surtout, ramenés à la Russie orthodoxe, qui les considérait comme des renégats, se voyaient menacés des derniers traitements, s'ils n'apostasiaient pas. Deux affaires capitales occupèrent cette nonciature de huit années. On sait que Frédéric II et Catherine II, ayant apprécié les services que rendaient les jésuites comme éducateurs, voulaient les garder dans leur condition de religieux et refusaient de laisser publier dans leurs États le bref de suppression. La tâche d'Archetti ne consista donc pas simplement à obtenir des évêques qu'ils obligeassent ces religieux à quitter leurs maisons et à vivre dans le clergé séculier. Après de longues négociations il annonça le 3 mars 1780, que le roi de Prusse autorisait la publication du bref dans ses États. Les jésuites de Russie étaient allés plus loin, jusqu'à élire un général et la tsarine s'en servait pour ses combinaisons avec Rome.

Elle les avait mis sous la direction de sa créature, le fameux Stanislas Siestrzenecwicz (voir ce nom), dont elle voulait faire un chef des catholiques dans ses États, et ce rôle de patriarche orthodoxe devait s'étendre aux religieux comme au clergé séculier. Archetti apprit bientôt que ce chanoine de Vilna, coadjuteur de son évêque, avait été nommé par sa souveraine archevêque de Mohilev. Le personnage, ambitieux avant tout, était peu sûr, et son intelligence, son savoir considérable ne lui servaient qu'à gazer les capitulations de sa conscience, à colorer les exigences et les empiètements d'une souveraine dont il se faisait le domestique. En novembre 1782, l'affaire des jésuites n'était pas encore terminée, Archetti recevait de Catherine une sommation exigeant le pallium pour son favori et le sacre de son coadjuteur Benislawski. Pie VI ne céda pas sans réflexion et un long examen et en avril 1783, il chargeait Archetti de se rendre lui-même à Pétersbourg, avec les pouvoirs d'ablégat pour réaliser les deux vœux de l'impératrice. Le voyage se fit au milieu des plus grands honneurs; Catherine accabla l'envoyé pontifical de grâces et de caresses.

Le 18 octobre, il consacrait la première église catholique à Pétersbourg. Le 18 janvier 1784, l'archevêque de Mohilev reçut le pallium et le 6 février son coadjuteur fut sacré, mais comme simple auxiliaire sans succession. Après avoir débattu pied à pied les exigences de ses deux partenaires, la tsarine et le primat, Archetti, sans avoir rien obtenu de définitif au sujet des jésuites, qu'ils abandonnaient ou reprenaient tour à tour, gagna cependant la confiance de la tsarine qui demanda pour lui le chapeau. En mai il recevait à la fois les nouvelles de sa promotion et de son rappel. Le 13 juin, il quittait Pétersbourg et rentrait en Pologne, en passant par Moscou et Smolensk. Le 20 septembre il était préconisé avec le titre presbytéral de Saint-Eusèbe. Le 24 octobre le roi de Pologne, Stanislas Auguste lui imposait la barrette à Grodno, et le 14 novembre, à Varsovie, il remettait ses fonctions entre les mains de son successeur. Il revint en Italie par Dresde et Vienne. En mai 1785, il recevait la légation de Bologne. Il entra alors dans le cours ordinaire des affaires de la curie romaine. Le 1^{er} juin 1795, il fut préconisé évêque d'Ascoli Piceno, d'où il passa, le 2 avril 1800, au siège suburbicaire de Sabine, mais en gardant l'administration de son précédent diocèse. Il y avait eu comme vicaire général l'abbé Francesco Castiglioni, le futur Pie VIII. Il y vécut ordinairement et y mourut le 5 novembre 1805, sans s'être signalé que par la visite du diocèse. Il eut d'ailleurs sa part des tracasseries de la Révolution, antireligieuse et antiromaine. Le 22 novembre 1798 il était à Civita-Vecchia, prisonnier, avec plusieurs

autres cardinaux, des troupes françaises. Nous le retrouvons au conclave de Venise à la fin de l'année suivante, et en février 1802, à Rome, pour les obsèques solennelles de Pie VII. Il fut enterré dans sa cathédrale d'Ascoli, où son tombeau se trouve encore. Son nom mérite d'être conservé, comme celui d'un bon serviteur de l'Église romaine dans les affaires d'Orient, avec les Garampi, les Litta, les Arezzo, etc.

J. Gendry, *Pie VI, sa vie, son pontificat*, Paris, 1906, surtout le t. I, où sont utilisées amplement les dépêches d'Archetti, d'après la nonciature de Pologne, aux Archives du Vatican, et aussi d'après les *Legazioni di Pietroburgo*. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. VII, p. 784. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica, passim*, voir *Index*, t. I, p. 172. — P. Gagarin, *Les jésuites de Russie (1783-1785). Un nonce à la cour de Catherine II. Mémoires d'Archetti*, Paris, 1872.

P. RICHARD.

ARCHIA (PIETRO D'), archevêque d'Acerenza et Matera (1277-1300), dont nous ignorons l'origine, même la nationalité, s'il était Italien ou Français, car de son temps la dynastie d'Anjou régnait à Naples. Il fut élu par compromis au chapitre de la cathédrale en 1277, sous le pape Jean XXI, mais le successeur de celui-ci, Nicolas III, contesta la validité de l'élection, peut-être parce qu'elle avait eu lieu pendant la vacance du siège apostolique (mai-novembre 1277) et, par bulle du 20 décembre, chargea le frère dominicain Salvius de Rome de faire une enquête. Elle fut favorable à l'élu, et le pape le confirma le 22 juin 1279. Nous ne savons rien de ce long pontificat, d'au moins vingt ans, sinon que les chanoines de Tricarico, n'ayant pu aboutir au choix d'un évêque, s'en remirent à l'arbitrage de deux abbés, qui s'adjoignirent l'archevêque pour les départager, et celui-ci nomma le frère mineur Léonard, choix qui fut ratifié la même année 1284 par le pape Martin IV. Bulle de confirmation dans Ughelli, *loc. cit.*, col. 150-151. Archia mourut vers 1300, d'après Cappelletti. En tout cas, il était mort lorsque le 3 juin de cette année, Boniface VIII, à la demande de Charles II d'Anjou, roi de Naples, nomma administrateur de l'archevêché, le frère prêcheur romain, Gentile Orsini.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. VII, col. 43. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1866, t. XX, p. 428. — Eubel, *Hierarchia catholica*, Munster, 1913, t. I, p. 70.

P. RICHARD.

1. ARCHIA (GODEFROI D'), évêque de Saintes, appartenait à une des plus anciennes familles nobles de Saintonge. Il est cité d'abord dans un acte de 1287; puis, le 3 janvier 1290, sous la seule initiale G., dans les *Rôles gascons*, édit. Bémont, t. II, n. 1757, p. 539. En avril 1292, d'accord avec Hilaire III, abbesse de Notre-Dame de Saintes, et avec le maire de Saint-Jean-d'Angély, Thomas de Galerne, et ses échevins, il constitua dans l'église Saint-Pierre d'Angély une chapellenie dont le fondateur était un bourgeois de cette ville, Guillaume Le Roi, dit de Saint-Julien. Copie de l'acte original dans les ms. de dom Fonteneau, *Bibl. munic. de Poitiers*, t. XXVII bis. La même année, il reçut à Saintes les Frères Prêcheurs. Un synode tenu à Pons, au sujet d'une dime concédée à Philippe le Bel, en 1294, marque à peu de temps près la fin de son épiscopat. Ce fut un chanoine de Saintes, Pierre de Chaulx, qui reçut mandat d'exécuter son testament.

Gallia christiana, t. II, col. 1076. — J. Depoin, *Chronologie des évêques de Saintes de 268 à 1918*, dans *Bulletin philologique et historique*, 1919, p. 69-70 (p. 35-36 du tiré à part).

R. AIGRAIN.

2. ARCHIA (SIMON D'). Originaire de Saintonge, il était fils d'Aymar, seigneur d'Archiac, et d'une fille du vicomte de Rochechouart. Fr. Duchesne, *His-*

toire de tous les cardinaux français, Paris, 1660, t. I, p. 446-447. Chanoine de Bourges en 1303 (Baluze, *Vitae paparum Avenionensium*, Paris, 1693, t. I, col. 748), il fut nommé, le 2 août 1317, doyen de Saintes, avec faculté de conserver un canonique dans la même église et un autre dans celle de Tournai, ainsi que les prieurs de Notre-Dame de Lacie et de Saint-Malo de Nancras au diocèse de Saintes. G. Mollat, *Lettres communes de Jean XXII*, Paris, 1904, t. I, n. 4845. Au début du mois de novembre 1318, Philippe Le Long, dont il était clerc, l'envoya avec divers prélats et Henry de Sully, bouteillier de France, à la cour d'Avignon, pour traiter de la paix de Flandre, de la création de diocèses dans le Midi ordonnée par Jean XXII et de l'affaire de l'évêque Guillaume Durand de Mende. A. Coulon, *Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII*, Paris, 1906, t. I, n. 830. Avant de prendre congé du pape (mars 1319), il reçut de lui des lettres à l'adresse du roi et fut félicité peu après de la façon dont il s'était acquitté de la mission qui lui avait été confiée. Coulon, *loc. cit.*, n. 875. Une lettre pontificale (11 septembre 1319) apprit au roi que son conseiller avait été pourvu du siège archiepiscopal de Vienne le 3 septembre. *Ibid.*, n. 941. Durant l'hiver 1319-1320, Simon d'Archiac, en compagnie de l'évêque élu de Nevers Pierre Bertrand, repartit à la cour d'Avignon et entretint le pape de diverses affaires intéressant le roi. Coulon, *loc. cit.*, col. 791-792. Créé cardinal-prêtre du titre de Sainte-Prisque le 19 décembre 1320, il garda l'administration du diocèse de Vienne (21 décembre), mais la résigna bientôt, avant le 27 février 1321, sans avoir été consacré évêque. Pour soutenir son rang, Jean XXII lui accorda de nombreux bénéfices : le prieuré *Salearum* au diocèse de Vienne (9 février 1321), un canonique, une prébende et l'archidiaconé de Sologne dans l'Église d'Orléans (20 février), le prieuré bénédictin de Chalais au diocèse de Saintes (12 juin), le canonicate et la prébende de Bayeux (1^{er} juillet), le canonicate, la prébende et l'archidiaconé de Cambrai (12 octobre 1322). Cf. G. Mollat, *op. cit.*, t. III, n. 12942, 12890, 13624, 13704, t. IV, n. 16429. De son vivant, il fonda dans la cathédrale de Saintes une messe qui devait être célébrée chaque samedi en l'honneur de la sainte Vierge. G. Mollat, *op. cit.*, t. II, n. 8555. Il mourut le 14 mai 1323. H. Finke, *Acta Aragonensia*, Berlin, 1908, t. I, p. 492.

F. Tocco a publié une consultation de Simon d'Archiac sur la pauvreté du Christ, *La questione della povertà nel secolo XIV*, Naples, 1910, p. 114-116.

P. M. Baumgarten, *Untersuchungen und Urkunden über die Camera collegii cardinalium*, Leipzig, 1898, p. 54 n. 91. — G. Mollat, *op. cit.* t. II, n. 5602, 6538, 8555; t. III, n. 10596 10715, 12758, 12949, 12967, 13127-13130, 14377; t. IV, n. 16356, 16432.

G. MOLLAT.

ARCHIDAMUS, prêtre, était avec le prêtre Philoxène le représentant du pape Jules I^{er} au concile de Sardique en 343. Les deux légats durent assister Osius de Cordoue dans la présidence, car leurs noms suivent immédiatement le sien dans la liste de saint Athanase. Ils ne signèrent pas la lettre du concile au pape, dans laquelle les évêques font appel à leur témoignage; mais ils signèrent la seconde lettre aux évêques de la Maréote, conservée dans le ms. *Veronensis LX*.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. III, col. 66. — S. Athanase, *Apol. contra arianos*, I, P. G., t. XXV, col. 337. — S. Hilaire, *Fragm. ex opere historico* (mieux *Collectio antiariana Parisina*), P. L., t. X, col. 640; édit. Feder, dans *Corpus script. eccles. latinorum*, t. LXX, p. 127. — Feder, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, t. II, p. 50, 53, 58, 63, 122. — Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. I, p. 748-749.

R. AIGRAIN.

ARCHIDEUS. Voir *ACHIDÉE*, t. I, col. 311.

ARCHIMBAUD (BENOÎT), oratorien français, né à Lyon le 11 juillet 1643, élève, chez les jésuites, du Père de la Chaise, entra à l'Oratoire le 25 novembre 1660 et fut ordonné prêtre le 26 mai 1688. En 1676, enseignant à Riom la théologie, il y fit soutenir des thèses thomistes qui furent censurées par deux cordeliers de l'Université de Paris et, sur leur dénonciation, condamnées par le Conseil du Roi comme jansénistes. Il accrût ses difficultés en prononçant la même année un panégyrique de saint Augustin où il prenait à partie les molinistes; aussi fut-il, par lettre de cachet, exilé à Montmorency; mais le roi, sur information plus exacte, leva cette peine le 26 avril 1679, et le P. Archimbaud put se rendre à Vienne, où il fut nommé supérieur. De là il passa à Montpellier, où il s'employa surtout aux missions auprès des nouveaux convertis (1685), puis à Lyon, où il fut supérieur de la maison et mourut le 25 août 1688. On a de lui un *Abrégé historique de droit canon, contenant des remarques sur le décret de Gratien, avec des dissertations sur les plus importantes matières de la discipline et de la morale chrétiennes*, Lyon, 1689, in-12.

Batterel, *Mémoires domestiques pour servir d'histoire de l'Oratoire*, t. III, p. 417-421. — Hurter, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, 3^e édit., t. IV, col. 578.

R. AIGRAIN.

ARCHIMIMUS. Voir *ARMOGAS*.

ARCHINRIC, quatrième abbé du monastère de Montmajour au diocèse d'Arles. Il paraît comme scribe ou témoin dans d'assez nombreuses chartes arlésiennes, à partir de l'année 975. On le trouve, pour la première fois, le 5 février 1000 avec le titre d'abbé de Montmajour. Sous son gouvernement, l'abbaye prit une extension considérable par la fondation des prieurés de Correns (1002) au diocèse d'Aix, d'Estoublon (1011) au diocèse de Riez, et probablement de Carlué au diocèse d'Apt. En dehors de l'administration de son abbaye, Archinric eut quelque part dans les affaires ecclésiastiques de son temps : il assistait, en 1020, à l'élection d'Isarne, successeur de l'abbé Guifrey à Saint-Victor de Marseille. Nommé pour la dernière fois en 1021, nous ignorons l'année de sa mort qui est marquée au 21 août, sans autre indication, dans le nécrologe de l'Église de Marseille.

Chantelou, *Histoire de Montmajour*, édit. de la *Revue historique de Provence*, p. 87-90. — *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, édit. Guérard, n. 169, 602, 1054, 1059. — *Acta sanct.*, sept. t. VI, p. 738-39.

L. ROYER.

1. ARCHINTO (ALBERICO), cardinal, de la célèbre famille de ce nom, naquit à Milan le 8 novembre 1698, fit ses études à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur en droit, en 1722, entra dans le collège des jurisconsultes de sa ville natale, fut abbé de Brera, de Viboldone et de Civate, et agréé à la prélature romaine, devint en 1724 référendaire de cette signature, protonotaire apostolique. En 1730, il fut nommé par Clément XII vice-légat de Bologne, entra ensuite au collège des *Ponenti di Consulla*, fut appelé en 1739 à la nonciature de Florence, et pour exercer cette fonction, sacré archevêque de Nicée. Il ne tarda pas à entrer en lutte à propos des droits de l'Inquisition de Florence avec les ministres du nouveau grand-duc François de Lorraine, si bien qu'il fut rappelé en 1746 et la nonciature resta vacante dix années. Benoît XIV le transféra à la nonciature de Pologne qu'il exerça sept à huit ans (1746-1754). Il le chargea de se rendre à Dresde pour faire une enquête sur la conduite du comte de Scatfgoch, chanoine de Breslau, que Frédéric II avait nommé coadjuteur du cardinal-évê-

que de sa propre autorité (1748), et l'enquête prudemment menée confirma les soupçons du pontife sur l'indignité par trop évidente du candidat qui était sur le point de prendre l'administration du diocèse. De Haeckeren, *loc. cit.*, t. I, *passim*. Archinto fut rappelé les premiers mois de 1754 (*ibid.*, t. II, p. 312), pour exercer les fonctions de gouverneur de Rome, auxquelles il venait d'être appelé. Benoît XIV en faisait grand cas, comme le témoigne sa correspondance, p. 347. Aussi le créa-t-il cardinal-prêtre le 5 avril 1756, du titre de San Matteo in Merulana, en lui maintenant ses fonctions et ses émoluments, puis il le prit comme secrétaire d'État et chancelier de l'Église romaine en septembre de la même année. Archinto se montra laborieux et zélé, et rendit de sérieux services au vieux pontife, impotent, mais d'un esprit encore très lucide. Il mérita donc que Clément XIII, successeur de Benoît XIV, le maintint à son poste, mais il y mourut subitement le 30 septembre 1758, après trente mois de cardinalat. Il fut enseveli à San Lorenzo in Damaso, près de l'autel majeur, et son neveu le cardinal Giovanni Archinto (voir ci-dessous) fit graver une inscription élogieuse sur la pierre tombale.

Cardella, *Memorie de' cardinali*, t. IX, p. 60-61. — E. de Haeckeren, *Correspondance de Benoît XIV* (avec le cardinal de Tencin), Paris, 1912, *passim*, voir index. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, t. II, p. 276-277; copie Cardella, et, comme lui, fait d'Archinto un vice-chancelier de l'Église romaine avant son cardinalat. Mais la correspondance de Benoît XIV n'en a aucune trace. Cardella a dû confondre les fonctions de chancelier et de vice-chancelier. — Litta, *Famiglie celebri italiane*, Milan, 1840, t. VI, fascic. 56. Donne une reproduction en couleur du portrait du cardinal par Mengs, le peintre de la cour de Saxe avec lequel il s'était lié d'amitié.

P. RICHARD.

2. ARCHINTO (AURELIO), fils d'Onorato et évêque de Côme (1621-1622), était neveu de Filippo, évêque de cette même ville (voir col. 1553). Il avait fait ses études de droit à l'université de Bologne, dont il devint lauréat et se fit inscrire au collège des jurisconsultes de Milan comme avocat en 1614. Il pouvait donc être né vers 1590. D'abord chanoine de Santa Maria della Scala, prévôt et vicaire forain de Cantù, il se rendit à Rome peu après son inscription, et Paul V le nomma référendaire de la signature. Plus tard, Grégoire XV accepta, le 4 juin 1621, la résignation en sa faveur de son oncle comme évêque de Côme, mais les habitants semblent s'y être opposés tout d'abord. Aurelio ne fit son entrée solennelle que le 27 janvier 1622, après la mort de son prédécesseur. Il entreprit aussitôt la visite de son diocèse, mais mourut avant de l'avoir terminée, le 19 septembre. Son frère, le comte Ottavio et son cousin le comte Carlo, obtinrent qu'il fût enterré dans sa cathédrale et dans un mausolée qu'ils lui firent élever en commun avec son oncle. Ughelli en rapporte l'épithaphe.

Litta, *Famiglie celebri italiane*, t. VI, généalogie 56. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1720, t. V, col. 321. — Gams, *Series episcoporum*, p. 787.

P. RICHARD.

3. ARCHINTO (FILIPPO), d'une noble famille milanaise, fut au xvi^e siècle un remarquable serviteur des papes et de la réforme catholique. Il naquit à Milan le 5 juillet 1495 et, après de brillantes études de droit aux universités de Pavie et de Bologne, se fit recevoir docteur *in utroque*, et inscrire au *collège des juristes*, c'est-à-dire au barreau de sa ville natale, dont il devint bientôt un des membres les plus en vue. Aussi fut-il député plusieurs fois par ses compatriotes auprès de l'empereur Charles-Quint à partir de 1527, et parfois pour des affaires assez délicates, notamment quand il s'agit d'apaiser le courroux du

tout-puissant souverain, en cette année même, après la conspiration de Francesco Morone, chancelier du duc de Milan, ou de régler, dans les meilleures conditions pour les intéressés, la situation de la ville après la mort de celui-ci, Francesco Sforza (1^{er} novembre 1535). L'empereur l'employa aussi, par exemple pour le règlement juridique de la succession de Montferrat en juillet 1533. Sanuto, *Diarii*, t. LVIII, col. 580, 582. Il était à Rome avec Charles-Quint (mars 1536), pour l'affaire de la succession de Milan, qui soulevait des complications internationales, entre la France et l'Autriche, lorsque le pape Paul III réussit à se l'attacher. Archinto acheta un office de *scriptor litterarum apostolicarum* et devint référendaire des deux signatures, protonotaire apostolique, 21 novembre 1538, gouverneur de Rome en 1537, enfin évêque de Borgo San Sepolcro au consistoire du 24 mars 1539. Il est possible que le pape l'ait emmené (juillet 1538) à l'entrevue de Nice, comme l'avance Giussano, pour lui servir d'intermédiaire auprès de l'empereur. En tout cas, le 4 novembre de la même année il le chargeait de prononcer le discours d'apparat au mariage d'Ottavio Farnèse avec Marguerite d'Autriche, et le 26 février suivant le nommait au conseil de la fabrique de Saint-Pierre. Enfin, le 9 avril 1540, en l'appelant à présider le chapitre général des olivétains, il le faisait entrer dans l'œuvre de réforme qu'il entreprenait à Rome.

Archinto s'était préparé à ce rôle de réformateur par de sérieuses études de théologie, et nous en avons un témoignage dans un traité important, *De fide et sacramentis*, publié à Rome en 1544 avec dédicace au pape, qui aurait peut-être suggéré l'entreprise. De bonne heure d'ailleurs ce rôle fut mis en évidence : le 3 novembre 1542 l'évêque était promu vicaire général du pape au spirituel pour la ville de Rome, et le 11 préposé à la visite et réforme du clergé romain. Il exerça ces fonctions pendant tout le pontificat ; bien qu'il eût été transféré au siège épiscopal de Saluces, au consistoire du 29 octobre 1546, elles lui furent renouvelées par Jules III et ne prirent fin qu'en juin 1554. Nous ne connaissons guère l'activité du réformateur, pendant ces douze années, que dans ses rapports avec saint Ignace de Loyola et son institut, qu'il favorisa de toute manière. Il fut en correspondance fréquente avec le fondateur, dirigea et soutint son apostolat à Rome et intervint plus d'une fois, même comme vicaire du pape, dans ses entreprises.

Même lorsqu'il était absorbé par les travaux du concile général, Archinto s'occupait d'établir à Trente le ministère des disciples de saint Ignace. D'après un racontar accrédité par Pallavicini et reproduit dans Litta, le pape l'aurait envoyé au concile pour défendre les intérêts du Saint-Siège et surveiller l'assemblée. Il arriva à l'assemblée le 22 novembre 1546, la suivit à Bologne en mars 1547, et ne la quitta, pour revenir à Rome, que le 1^{er} du même mois 1548. Il prit une part active aux délibérations, intervenant sans cesse dans les discussions importantes, quelles qu'elles fussent. Il défendait avec ardeur le point de vue de la curie romaine, et ses discours, un peu prolixes, dans lesquels il déployait d'ailleurs toutes ses connaissances des sciences sacrées, sont résumés et parfois soulignés de réflexions ironiques dans les *Diaria* officiels, *Concilium Tridentinum* de la Gœrresgesellschaft, Fribourg-en-Brisgau, t. I et II, Index.

Archinto n'était pas moins dévoué aux Farnèse qu'au pape : on 1540 il dirigeait les troupes qui installèrent Ottavio Farnèse à Camerino. Paul III l'aurait nommé vice-camerlingue de l'Église romaine, sans doute pour suppléer à la jeunesse et à l'inexpé-

rience de son neveu, le cardinal Guid'Ascanio Sforza de Santa Fiore. Lanciani (*Storia degli scavi di Roma*, Rome, 1905, t. II, p. 98) mentionne un registre d'administration municipale à l'*Archivio di stato* de Rome, tenu par Mgr Filippo Archinto, vice-camerlingue. Il est possible que l'évêque de Saluces ait inauguré, vers les débuts de sa carrière curiale, l'exercice de cette sorte de suppléance, peu après la nomination de Santa Fiore comme camerlingue en août 1537. Mais il ne fut pas nonce en Pologne en 1545, comme l'avance Biaudet, le regretté compilateur des listes de nonces apostoliques, d'après trois sources, qui ont dû se copier les unes les autres. *Les nonciatures apostoliques permanentes jusqu'à 1648*, Helsingfors, 1910, p. 95. Un acte du 22 décembre signale la présence d'Archinto à Rome, et il n'a pas dû quitter la ville de toute cette année et jusqu'à son départ pour Trente en novembre 1546.

S'il n'eut pas la même importance au temps de Jules III, ce pape lui donna pourtant un poste de confiance en le nommant nonce à Venise (juin 1554). Le titulaire, le célèbre littérateur Lodovico Beccatelli, évêque de Ravello, avait lutté quatre années contre les embarras que lui suscitait la sérénissime Seigneurie à propos des hérétiques et incroyants réfugiés sur le territoire de la république, et que celle-ci prétendait poursuivre à sa façon. La substitution se fit par échange d'office et Archinto, assistant au trône pontifical et prélat domestique devint inter-nonce *cum potestate legati a latere*. Archives du Vatican, armoire XLII, *Brevia ad principes*, t. LXXI, f. 214 et 373. Il eut à défendre les droits de l'Inquisition, dans les questions ci-dessus, au temps de l'intransigeant Paul IV. Sa correspondance n'a été conservée qu'en partie, 12 à 15 dépêches pour l'année 1555 au fonds *Lettre de' Principi* des archives du Vatican, t. XV et XXII ; 35 lettres qui font à peu près suite aux précédentes, fonds Barberini latin, t. V, 714. La dernière est du 30 mai 1556, et Archinto ne tarda pas sans doute à être remplacé par l'évêque de Toulon, Cesare Trivulzio, lequel, créé cardinal en mars 1557, ne dut passer que quelques mois à Venise.

Archinto n'eut pas le même honneur ; toutefois Paul IV lui accordait une autre récompense et le nommait archevêque de Milan, au consistoire du 16 décembre 1556. Mais le souverain du Milanais Philippe II, avec lequel le pape était alors en guerre ouverte (Pastor, *idem*, t. VI, 1913, chap. III), refusa de reconnaître le nouvel élu et de le mettre en possession. Le 21 juin 1557, Paul V, prorogea l'expédition des bulles, *attenta denegatione traditionis*. Après la paix de Cave, Archinto reçut le pallium (20 septembre), mais ne put pas davantage entrer en possession. Il semble bien que le gouverneur de Milan Figueroa l'en ait empêché, en dépit de la correspondance cérémonieuse qu'ils échangèrent et que Giussano a publiée. Les prétextes invoqués étaient assez complexes et sont bien résumés dans Litta d'après Giussano et Saxius. Ce fut une des raisons pour lesquelles Paul IV refusa de recevoir le gouverneur l'année suivante comme ambassadeur d'Espagne. Archinto s'était retiré à Bergame, en territoire vénitien, pour y attendre une solution. Il y mourut le 21 juin 1558, et les Espagnols se montrèrent plus indulgents pour sa dépouille que pour sa personne : son corps fut transporté plus tard à Milan, au temps de son successeur saint Charles Borromée et enseveli dans la cathédrale, dans la même chapelle Sainte-Catherine que son petit neveu le cardinal Giuseppe. On trouve dans Litta une reproduction en couleurs de son portrait par le Titien.

G. Giussano (historien de saint Charles), *Vita di Filippo Archinto*, Côme, 1611. — Saxius, *Archiepiscoporum Medio-*

lanensium series historico chronologica, Milan, 1755, t. III, p. 1001-10016. — Ludw. Freiherrn von Pastor, *Geschichte der Päpste...*, Fribourg-en-Brisgau, 1909, t. V, *passim*. Voir index; cite surtout les actes et documents officiels de la compagnie de Jésus, récemment publiés. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 158, 208, 257 avec les notes. R. RICHARD.

4. ARCHINTO (FILIPPO), évêque de Côme (1595-1621), neveu du précédent, avait fait ses études de droit à Pavie, où il reçut le doctorat en 1575, et fut inscrit au collège des jurisconsultes de Milan. Il se fit ordonner prêtre à Rome, en 1591, devint référendaire de la signature et archiprêtre de Santa Maria degli Alemani hors la porte de Bologne. Il fut promu le 17 juillet 1595 au diocèse de Côme et prit possession en novembre. L'année suivante il commença la visite pastorale qu'il interrompit du 19 au 27 octobre pour assister au concile provincial d'Aquilée, ci-dessus col. 1139. Il reprit cette visite en 1614, par la Valteline. En 1616 il remplaça le bréviaire d'Aquilée par le Romain. Il fut en 1609 délégué avec l'évêque de Plaisance Claudio Rangoni pour présider au procès diocésain sur les vertus et les miracles de saint Charles Borromée et les travaux en cours des bollandistes sur le grand archevêque de Milan pourraient seuls nous révéler quelques détails sur l'activité du personnage. Ce fut à propos de ce procès qu'il fit la connaissance du premier historien de saint Charles, Giussano, qui lui dédia en 1611 la vie de son oncle, l'archevêque de Milan prédécesseur du grand prélat. En 1614, il construisit à Cantù la première église en l'honneur de saint Charles et y fonda une chapelle avec des reliques du saint. Des raisons de santé lui permirent de se faire relever de sa charge le 4 juin 1621 en faveur de son neveu Aurelio ci-dessus, col. 1550. Filippo s'était retiré à Cantù, à 10 km. de sa ville épiscopale et il mourut lui-même le 25 novembre de l'année 1621: il fut enseveli dans sa cathédrale, comme il l'avait demandé par son testament.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1856, t. XI, p. 402-403. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, p. 217. — Litta, *Le famiglie celebri italiane*, Milan, 1840, fasc. 56.

P. RICHARD.

5. ARCHINTO (GIOVANNI), cardinal et neveu du cardinal Alberigo (ci-dessus, col. 1549), qui contribua à sa fortune. Il avait fait sans doute ses études à Milan dans sa ville natale et aux universités de la région, probablement à Pavie, comme la plupart de ses parents; il était depuis 1749 abbé commendataire de San Antonio de Milan, lorsqu'il vint à Rome en 1758, appelé sans doute par ce protecteur tout puissant à la curie romaine. Clément XIII le créa camérier secret, l'année suivante protonotaire, référendaire des deux signatures et vice-légat à Bologne. Il en revint en 1763 pour remplir les fonctions de *ponente di consulta*. En 1766 le même pape le nomma nonce en Toscane (16 décembre) et le fit sacrer archevêque de Philippines. Clément XIV, le pape suivant, le rappela en 1769 pour lui confier le poste important de secrétaire des mémoriaux; le 22 octobre 1772, il le désigna pour son majordome et préfet des palais apostoliques. Pie VI lui adressa un bref (22 juin 1775) qui renouvelait et augmentait les privilèges de ces charges. Moroni, *loc. cit.*, t. XXII, p. 96-108. A la mort de Clément XIV, les cardinaux le déléguèrent comme gouverneur du conclave et ce fut en cette qualité qu'il reçut et complimenta, au nom de l'auguste assemblée, l'électeur palatin, Charles-Théodore, de passage à Rome. *Ibid.*, t. XLI, p. 156. Pie VI le maintint dans ses fonctions, le créa cardinal le 15 avril 1776 et le publia le 20 mai du titre des Douze Apôtres, le fit entrer dans plusieurs congrégations: Propagande, Evêques et réguliers, etc., le proclama préfet de celles des Rites en 1781

et lui confia successivement divers protectorats: olivétains, augustins, académie ecclésiastique, etc. Énumération donnée par Moroni, *ibid.*, p. 272. Enfin le 1^{er} juin 1795 il devint évêque suburbicain de Sabine. Gams, *Series episcoporum*, p. xv. Il vécut ainsi à Rome, mais sans perdre tout contact avec son pays natal. Il avait été fait abbé de Santa Maria de Brera à Milan en 1766; il encouragea le savant Tiraboschi à écrire l'histoire de la congrégation des humilites, qui avait possédé ce couvent, et paya les frais de l'impression. Il fut encore abbé de San Lanfranco de Pavie, et en 1793 de San Girolamo de Côme. Il se distingua toujours par sa piété, sa dévotion, le sérieux et l'élevation de ses sentiments, et compta parmi les grands prélats et les membres illustres du Sacré Collège par sa vie plus encore que par sa science et son autorité. Lorsque Pie VI fut emporté de Rome par les soldats révolutionnaires, en 1798, les cardinaux furent aussi dispersés et Archinto, d'abord resté à Rome, en fut chassé et se retira à Milan où il mourut le 9 février 1799. Gendry, *loc. cit.*, t. II, p. 13.

Litta, *Famiglie celebri italiane*, t. VI, généalogie 56. — Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, voir index, t. I. — Gendry, *Pie VI, sa vie et son pontificat*, Paris, 1906, *passim*. — L. Karttunen, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, Genève, 1912, index, p. 231.

P. RICHARD.

6. ARCHINTO (GIROLAMO), neveu du suivant, naquit le 8 juin 1672 et comme tous ses parents fit ses études à l'université de Pavie, où il prit ses grades et entra en qualité d'avocat dans l'ordre des jurisconsultes de Milan, en 1696. Il était abbé commendataire de Santa Maria di Vico au diocèse de Côme lorsqu'il alla à Rome, où, par égard pour son oncle le cardinal, Clément XI le choisit pour son prélat domestique, le nomma référendaire des deux signatures, vice-légat de Romagne et abbé commendataire de Santa Maria di Brera à Milan. Plus tard il devint *ponente di consulta*. Enfin, en 1711, il entra dans la carrière diplomatique, fut sacré archevêque de Tarse (1^{er} octobre 1710) et envoyé nonce en Toscane (28 mars 1711). Il passa de là en Allemagne auprès des princes catholiques, à Cologne (16 décembre 1712), enfin en Pologne (26 novembre 1720): il mourut à Varsovie, le 1^{er} octobre 1721 dans sa 50^e année. Il avait commencé la fortune de son neveu, le cardinal Alberico Archinto. Voir ci-dessus, col. 1549.

P. Litta, *Le famiglie celebri italiane*, Turin, 1840, t. VI, famille 56. — L. Karttunen, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, Genève, 1912, index, avec quelques indications d'archives.

P. RICHARD.

7. ARCHINTO (GIUSEPPE), cardinal, naquit à Milan le 16 avril 1651, de l'illustre et noble famille de ce nom. Après de sérieuses études dans les collèges de sa ville natale, il suivit les cours de droit à l'université de Pavie, les couronna par l'obtention du diplôme de docteur *in utroque* en 1675 et se fit inscrire comme avocat au collège des jurisconsultes de Milan l'année suivante. Il aurait ensuite étudié plusieurs années à l'université d'Ingolstadt en Bavière et complété sa formation par des voyages. Il vint alors à Rome où l'attiraient le pape Innocent XI et son neveu Livio Odescalchi, tous deux originaires de Côme, et qui l'appréciaient comme un compatriote, peut-être comme un parent. Il entra dans la cléricature, devint protonotaire le 22 août 1679, puis référendaire des deux signatures et vice-légat de Bologne, en même temps que le pape l'enrichissait des abbayes de San Giovanni de Vertema, au diocèse de Côme et de San Giovanni delle Vigne, dans celui de Lodi. Il administra la légation six années, mais il est difficile d'admettre, avec Cardella et Litta qu'il ait, dans un

moment de désespoir, déserté son poste sans prévenir le pape, sous prétexte que les dépenses que lui imposait sa charge en excédaient les revenus. L'intervention de sa parenté n'aurait pas réussi à désarmer complètement le courroux d'un maître exigeant et difficile, comme l'était Innocent XI. Celui-ci, bien loin d'être mécontent d'Archinto, le fit entrer dans sa diplomatie, le nomma nonce à Florence et le fit sacrer archevêque *in partibus* de Thessalonique, le 9 avril 1686. Alexandre VIII le transféra à Venise, le 26 novembre 1689 et Innocent XII en Espagne le 24 décembre 1695.

Archinto se comporta habilement dans ce dernier poste et sut gagner la confiance du faible Charles II qu'il décida à léguer par testament la monarchie espagnole à ses vieux ennemis, les Bourbons et la France. Au témoignage de Benoît XIV, dans une lettre au cardinal de Tencin, correspondance publiée en traduction par de Heekeren, Paris, 1912, t. II, p. 351. Les deux pouvoirs se mirent facilement d'accord pour le nommer archevêque de Milan, en récompense de ses services. La bulle de nomination, à la date du 18 mai 1699, fut suivie d'assez près, le 14 décembre, de sa promotion au cardinalat, au titre de Sainte-Prisque. Il quitta la nonciature en août 1700 et revint à Rome accomplir les premiers actes de sa nouvelle dignité. Il ne fit son entrée solennelle dans son archevêché que le 24 juillet 1701. Peu après il se rendait à Nice, avec les pouvoirs de légat *a latere*, y présenta les compliments du pape Clément XI, et remit en son nom la rose d'or à la nouvelle reine d'Espagne, femme de Philippe V, la princesse Louise-Gabrielle de Savoie. Il s'installa dès lors dans son diocèse pour ne plus s'en éloigner, et, malgré les tracasseries auxquelles l'exposèrent les sympathies qu'il n'avait cessé de témoigner à la cause française, lorsque les Autrichiens devinrent définitivement maîtres du Milanais en 1706, il s'occupa activement de son diocèse, qu'il visita plusieurs fois, surveillant son clergé, le stimulant et l'aidant à tous ses devoirs d'administration, d'enseignement religieux et d'édification. Il recueillit dans les archives épiscopales les titres et autres actes administratifs concernant les fondations pieuses et revenus qui assuraient l'exercice du culte, de l'instruction et de la bienfaisance et rétablit un peu d'ordre et de régularité dans la perception et l'emploi des revenus ecclésiastiques. De concert avec les autorités municipales, il fonda à Milan un couvent de trinitaires autour de l'église Santa Maria di Monteforte. Dans sa dévotion qu'il partageait entre saint Charles Borromée et saint Philippe de Neri, il favorisa de son mieux la congrégation de l'Oratoire, et lui procura des adeptes, des ressources, et agrégea à l'Oratoire de Naples, la congrégation dégénérée des oblats de Milan fondée par son grand prédécesseur. Il s'occupa toujours d'œuvres de charité, se montra généreux envers les pauvres, surtout envers les jeunes filles dont la vertu était en danger et dépensa beaucoup aussi pour l'éducation de ses jeunes clercs. Il fonda une prébende à la cathédrale et laissa des legs abondants au grand hôpital de Milan, aux œuvres pies de la Stella et à la fabrique du Duomo. Il mourut le 9 avril 1712 et fut enseveli dans le tombeau de sa famille, à côté de son prédécesseur Filippo Archinto, devant l'autel de Sainte-Catherine dans la cathédrale. Saxius rapporte son épitaphe.

P. Litta, *Famiglie celebri d'Italia*, Turin, 1820. t. VI, tableau 56, Archinto. — Jos. An. Saxii, *Archiepiscoporum Mediolanensium series storico-eccllesiastica*, Milan, 1755, t. III, p. 1171-1183. — Cardella, *Memorie storiche degli cardinali*, t. VIII, Rome, 1792. — Lisi Kartunen, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, Genève, 1912, Index, au mot Archinto.

P. RICHARD

8. ARCHINTO (ROMOLO), fils d'Alessandro et évêque de Novare, 1574-1576, était neveu de Filippo l'archevêque de Milan (ci-dessus, col. 1550); il naquit au commencement de l'année 1533 d'après son épitaphe. Sa famille et son oncle entassèrent sur lui les bénéfices ecclésiastiques, abbayes de Santa Maria in Strada, à Pavie en 1556, et aussi de San Bartolomeo dans la même ville, canonat de San Stefano de Rosate, 1561, prévôté de Santa Maria del Cairo. Il reçut d'ailleurs une bonne et sérieuse éducation qui, avec une vie irréprochable, lui permit d'être promu, par le sévère Grégoire XIII, évêque de Novare, le 26 mai 1574, après résignation du cardinal Serbelloni, qui se réserva les revenus de l'évêché, moins une pension de mille écus d'or attribuée à son successeur. Celui-ci mérita aussi d'être consacré par saint Charles Borromée lui-même, et entreprit aussitôt l'administration du diocèse, tint son synode et en fit imprimer les décrets avec d'autres règlements, restaura son séminaire et commença la visite du diocèse pendant les grandes chaleurs de l'été, mais atteint d'une insolation, il fut emporté par la fièvre, le 4 septembre 1576 à l'âge de 43 ans, sept mois et 15 jours. Sa mère Ippolita et ses cinq frères lui firent élever un tombeau dans la cathédrale de Novare, avec une inscription que rapportent Ughelli et Cappelletti.

Litta, *Famiglie celebri italiane*, t. VI, généalogie 56. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 714, reproduit par Cappelletti, t. XIV. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 278 avec les notes.

P. RICHARD.

1. ARCHIPPE (SAINT), compagnon de saint Paul, qui le qualifie de *συστρατιώτης* en tête de l'épître à Philémon (v. 2); comme il s'adresse dans la même phrase à Philémon, à Apphia, à Archippe et à l'église qui s'assemble dans la maison de Philémon, la plupart des commentateurs ont considéré qu'Apphia devait être la femme de Philémon, et Archippe son fils; ce dernier point est plus conjectural. En tout cas il exerçait une fonction, non seulement dans cette église domestique, mais dans la communauté de Colosses, car saint Paul, à la fin de l'épître aux Colossiens, IV, 17, ajoute à son intention une recommandation spéciale : « Dites à Archippe : Considère l'office (τὴν διακονίαν) que tu as reçu dans le Seigneur, afin de le mieux remplir. » Cet office « reçu dans le Seigneur » était certainement une fonction ecclésiastique, que nous ne pouvons préciser. D'aucuns, prenant le mot à la lettre, y voient le diaconat, tel Baronius, *ad ann.* 60, n. 11. Estius en fait un prêtre; l'Ambrosiaster, saint Jérôme, d'autres encore, en font un évêque, soit de Colosses même, soit de l'Église toute voisine de Laodicée. Suivant les *Constitutions apostoliques*, VII, 46 (Théodoret, *P. G.*, t. LXXXII, col. 628, rapporte cette opinion sans l'adopter), il aurait exercé à Laodicée le ministère de docteur ou didascale. Mais il n'y a aucune raison de prendre l'exhortation de l'apôtre pour un blâme, comme l'insinuaient plusieurs commentateurs. On a donné parfois Archippe pour être un des soixante-douze disciples : le catalogue du pseudo-Simon le Logothète est seul à le comprendre parmi eux, sous le numéro 61, en ajoutant qu'il devint évêque de Colosses. *Prophetarum vitae fabulosae, indices apostolorum discipulorumque Domini*, édit. Schermann, Leipzig, 1907, p. 183. Archippe est honoré comme martyr par les Églises d'Orient et d'Occident. Le martyrologe romain le donne au 20 mars, en Asie, et ne rappelle à son sujet que les deux mentions dans les épîtres de saint Paul. Il est cité au 19 mars et répété dans certains manuscrits au 20 par confusion, dans les calendriers gréco-slaves publiés par Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, p. 76-77. Les synaxaires le mentionnent

au 23 novembre avec Philémon et Apphia, le 20 février et le 6 juillet. *Synacarium Constantinopolitanum*, édit. Delehaye, col. 247-248, 475-478, 803-804. Au 20 février, il est seulement signalé « à Colosses, sous Néron. » La première mention est plus détaillée : il souffrit le martyre, d'après certains exemplaires, à Colosses, suivant d'autres à Khonai, en Phrygie, près de Laodicée, où se trouvait un temple d'Artémis. Les païens le saisirent parce qu'il ne prenait pas part aux fêtes de la déesse, et le menèrent devant Androclis, magistrat annonaire (σιτοφύλαξ) d'Éphèse, qui, sur son refus de sacrifier, le fit jeter dans une fosse, où il fut couvert de terre jusqu'à mi-corps, piqué avec des stiletts par une troupe d'écoliers et finalement écrasé sous les pierres. — Voir l'article suivant.

Les introductions et les commentaires sur les deux épîtres pauliniennes signalées. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. des six premiers siècles*, t. I, p. 289-290. — Michiels, *Les origines de l'épiscopat*, p. 275. — *Dictionnaire de la Bible* (E. Jaquier).

R. AIGRAIN.

2. ARCHIPPE, prosmonaire (gardien, non constitué dans les ordres) du sanctuaire de Saint-Michel à Khonai en Phrygie, est le héros d'un récit de miracle publié par les bollandistes, *Acta sanctorum*, sept. t. VIII, p. 41 sq., et réédité plus exactement par M. Max Bonnet dans sa thèse latine, *Narratio de miraculo a Michael archangelo Chonis patrato*, Paris, 1890, avec un important commentaire (sans le commentaire dans *Analecta bollandiana*, 1889, t. VIII, p. 287-328; voir le résumé qu'en a donné Siméon Métaphaste, *ibid.*). Un copiste inattentif a poussé la distraction jusqu'à mettre le récit sous le nom même d'Archippe; il n'en est pas l'auteur, mais seulement un des personnages principaux. Une source miraculeuse, annoncée par les apôtres Philippe et Jean (les apôtres de cette région d'Hierapolis) ayant jailli à Chaeretopa, la fille d'un habitant de Laodicée y recouvra la parole, et le père bâtit en reconnaissance un oratoire à saint Michel, de qui cette fontaine devait, en suivant la promesse des apôtres, manifester la puissance. Quatre-vingt-dix ans plus tard, un ascète nommé Archippe s'était fixé près de la chapelle et de la source miraculeuse; les païens voulant détruire le sanctuaire en détournant sur lui deux torrents du Cadmus, Archippe se mit en prière, et bientôt fut appelé par une voix provenant d'un rocher voisin; c'était l'archange, qui lui apparut dans un éclat éblouissant, et qui, d'un geste, arrêta les torrents prêts à engloutir la chapelle. Celle-ci devint le centre d'un pèlerinage célèbre. Ce récit ne peut être, d'après la langue, que postérieur au IV^e siècle, bien qu'il y soit encore question de « païens » et non d'hérétiques; il faudrait même le faire descendre jusqu'après 692 s'il était certain, comme on l'a cru parfois, que Khonai fut l'ancienne ville de Colosses, dont l'évêque signe encore en 692; mais ce point n'est pas assuré, et il s'agit plutôt de deux villes voisines que d'une même localité qui aurait changé de nom. Quant à Archippe, l'abbé Batiffol (depuis Mgr) était assez disposé en 1889 à reconnaître en lui le compagnon de saint Paul à Colosses (voir l'article précédent), et à admettre d'après cet indice un état primitif de la légende dont le texte connu proviendrait. *Studia patristica*, fasc. I, p. 32-33. M. Bonnet, par contre, ne voit en lui qu'un personnage fictif (nommé peut-être d'après l'Archippe réel), et sur lequel le narrateur ne fournit en fait de détails que des traits passe-partout. Voir la thèse, surtout p. XXI-XXIII. L'anecdote se rattache à la lutte entreprise par l'autorité ecclésiastique contre le culte des anges, qui revêtait dans cette région, dès le temps de saint Paul, des formes inquiétantes (on relèvera en particulier le titre d'« archistratège » donné à saint Michel); il se peut, suivant

une ingénieuse conjecture de Duchesne, *Bulletin critique*, 1890, t. XI, p. 442, que nous ayons là une transposition d'un fait réel, d'une tentative de faire disparaître un lieu de culte non approuvé (voir le canon 35 du concile de Laodicée) sous prétexte de travaux hydrauliques qui auraient été maladroitement conduits; plus tard l'autorité ecclésiastique ayant admis un culte rectifié de saint Michel à Khonai, la tentative malheureuse aurait été mise sur le compte des païens, et son échec attribué à l'intervention de l'archange. On n'est pas d'accord, du reste, sur l'exactitude des détails topographiques fournis par le narrateur anonyme, Duchesne les trouvant d'une justesse frappante qui trahit un homme du pays, tandis que W.-M. Ramsay déclare le récit « topographiquement absurde », *Historical Geography of Asia Minor*, p. 19, tout en admettant que l'original devait être de beaucoup meilleure note.

Les principaux travaux sont cités au cours de l'article. Voir en outre : Fabricius-Harles, *Bibliotheca graeca*, Hambourg, 1808, t. XI, p. 579. — *Dictionn. d'Archéol. chrétienne*, t. III, col. 2341-2342.

R. AIGRAIN.

ARCHITIMUS, évêque de Thèbes en Béotie, est un des signataires de la lettre des évêques de la province de Corinthe à l'empereur Léon I^{er}, après le meurtre de Proterius, en 458.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collect.*, t. VII, col. 612. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 210.

R. AIGRAIN.

ARCHIVES ECCLÉSIASTIQUES. Les archives, croyons-nous, se peuvent définir l'ensemble des documents écrits dont la rédaction accompagne habituellement les différentes manifestations de la vie de tout être humain, de tout être jouissant d'une personnalité, qu'il s'agisse d'un individu isolé ou d'une collectivité d'individus, d'une personne morale.

Chez l'homme, en effet, de la naissance à la mort, depuis l'acte qui constate sa venue au monde jusqu'à celui qui note son décès, en passant par les divers titres qui marquent le développement de son existence et ses relations avec ses semblables, tels que contrats, quittances, comptes, procédures, correspondances, etc., la plupart des circonstances de la vie, les plus importantes comme parfois les plus minimes, se reflètent dans des écrits dont la réunion constitue ses archives.

Comme on peut facilement le constater, même chose se produit pour tout groupement créé soit par les liens naturels de famille, de patrie ou de religion, soit par la simple volonté de ceux qui s'associent dans la poursuite d'un but commun, groupements qui acquièrent une vie propre, une personnalité distincte de celle des membres qui les composent. Pour ces réunions, pour ces personnes morales, de même que pour les êtres isolés, le développement de la vie provoque à son tour la rédaction de pièces écrites de toute nature qui constatent chacun des actes de ces personnes morales et en perpétuent le souvenir. La collection de ces pièces lentement accumulées, est le miroir fidèle où se reflète la vie de ces groupements, de ces associations diverses.

Ainsi s'explique pourquoi les archives ne sont pas, comme on le croit trop souvent, de vulgaires amas de papiers, pourquoi sous leurs liasses poudreuses on sent palpiter la vie; ainsi s'explique comment les archives sont la base véritable de l'histoire privée ou publique, comment leur étude est la source la plus sûre pour pénétrer dans la vie du passé.

Pour les particuliers, malheureusement, les archives, ces témoins de la vie, tendent à disparaître quand survient la mort. Leur intérêt pratique, leur utilité immédiate diminue et s'efface quand celui, qui en

avait réuni les éléments pour jalonner les différentes phases de son existence, n'est plus. Le lien qui rattachait ces feuillets patiemment amassés est rompu et la négligence ou l'oubli amènent trop rapidement la dispersion des archives privées. Les héritiers du défunt peuvent bien les recueillir et les conserver partiellement, surtout pour ce qui concerne l'origine ou l'administration des biens fonciers; mais au bout de quelques générations, par suite de la division des successions et en raison du peu d'intérêt qu'inspirent à des parents éloignés et inconnus ces vieux papiers, ceux-ci se dispersent, et sont généralement voués à la destruction.

Seules les familles très solidement constituées, celles surtout qui sont restées fixées sur un domaine patrimonial, arrivent exceptionnellement à conserver pendant plusieurs siècles les documents légués par leurs ancêtres.

Pour les archives des sociétés ou des institutions dont l'existence et la personnalité sont indépendantes de celles de leurs membres, cette influence dissolvante de la mort ne se fait point sentir tant que la communauté se perpétue et survit aux hommes qui les uns après les autres prennent place dans ses rangs. Cette communauté a intérêt à conserver les titres et documents qui correspondent au développement, à l'épanouissement de sa vie et, si ses administrateurs successifs sont sages, ils veillent avec soin à la garde de son chartrier. Plus son individualité s'accuse fortement, plus elle absorbe en elle la personnalité de ses adhérents, plus aussi la conservation de ses archives aura chance d'être assurée.

Il suffit de rappeler ces notions élémentaires pour faire saisir le puissant intérêt qui s'attache aux archives ecclésiastiques, puisque c'est dans le domaine religieux que se rencontrent les institutions les plus anciennes, dont quelques-unes se sont perpétuées sans solution de continuité depuis la période mérovingienne ou carolingienne, jusqu'à la crise révolutionnaire qui a bouleversé l'ancienne France.

Nous nous proposons ici d'étudier rapidement : 1^o La nature et la composition des archives ecclésiastiques jusqu'à la fin de l'ancien régime; 2^o Leur état actuel.

I. NATURE ET COMPOSITION DES ARCHIVES ECCLÉSIASTIQUES JUSQU'À LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME. — La division toute naturelle de cette première partie est formée par les différents genres d'établissements religieux qui ont pris naissance sur le sol de France.

1^o Abbayes, couvents et ordres religieux divers; 2^o Évêchés, chapitres épiscopaux, collégiales; 3^o Paroisses et confréries; 4^o Hôpitaux et établissements charitables; 5^o Agence du clergé de France.

1^o *Archives des abbayes et couvents.* — Nous venons de voir l'influence de la personnalité sur la constitution d'un dépôt d'archives et sur la conservation des documents qui s'y accumulent. Il n'est pas de société où cette personnalité soit plus développée, où la vie commune soit plus indépendante de celle de ses membres, que les ordres religieux. C'est donc dans les établissements appartenant au clergé régulier que se trouvent d'ordinaire les plus riches chartriers et c'est par eux qu'il convient de commencer notre étude.

La vie d'une communauté religieuse peut être considérée sous deux aspects différents et tout naturellement les actes qui marquent le développement de cette vie appartiennent à deux ordres distincts : le temporel et le spirituel.

Nous nous occuperons d'abord de ce qui concerne le temporel, c'est-à-dire la constitution et l'administration des biens indispensables pour assurer l'existence même de la communauté et de ses membres. Cette vie temporelle, par laquelle surtout une congrégation reli-

gieuse se trouve en relation avec le reste de la société, est celle qui provoque la rédaction du plus grand nombre d'actes et la plupart des remarques que nous pourrions faire à leur sujet s'appliqueront également aux pièces d'archives des autres genres d'établissements ecclésiastiques.

Pour qu'une abbaye ou un couvent puisse se former, il lui faut, de toute nécessité, réunir un capital capable d'assurer la nourriture des religieux enrôlés sous sa règle et, étant donné les conditions économiques du moyen âge, ce capital a toujours revêtu la forme de domaines fonciers dont les revenus étaient affectés à ce but.

La constitution de pareils domaines avait pour principal fondement les libéralités inspirées par la charité chrétienne. Les premiers titres qui marquent l'origine d'un établissement de ce genre consistent donc d'ordinaire en actes de donations entre vifs ou testamentaires. Puis viennent les documents qui gardent la trace des multiples opérations auxquelles peuvent donner lieu l'exploitation et le développement de ce domaine : achats, ventes, échanges, baux, accensements; jugements et actes de procédure relatifs aux contestations soulevées par les questions de propriété; devis de constructions, descriptions de biens, plans des bâtiments ou des domaines, etc.

À propos des plans, on ne saurait passer sous silence la magnifique collection de documents de ce genre qui a été formée aux Archives nationales et dont les éléments sont empruntés, pour la plus grande partie, aux fonds ecclésiastiques qui sont conservés dans ce vaste dépôt. On doit signaler spécialement dans cette collection des plans d'abbayes de la congrégation de Saint-Maur qui avaient été centralisés à Saint-Germain-des-Prés, à la fin du XVII^e siècle, au moment de la rédaction du *Monasticon* et qui se sont conservés dans les archives de cette abbaye.

Les chartes originales et pièces manuscrites de toute nature contenant le texte des actes dont nous venons de parler étaient déposées et conservées avec soin dans une salle habituellement réservée à cet usage en chaque abbaye. La plus ancienne mention de salle de ce genre dans une abbaye paraît être celle de la salle que fit construire, entre 823 et 833, l'abbé Ansegise à l'abbaye de Fontenelle ou Saint-Vandrille : *In medio porticus quae ante dormitorium sita videtur domum cartarum constituit*. Lenoir, *Architecture monastique*, t. II, p. 376. D'après le même auteur, la salle des archives était située à Cluny dans la tour septentrionale de la façade, à Saint-Germain-l'Auxerrois au-dessus du porche de la façade principale; à Saint-Martin-des-Champs, dans une tour isolée.

Au point de vue de la disposition matérielle, les titres qui garnissaient la salle d'archives étaient ou bien entassés dans des coffres, des layettes de bois, ou bien roulés sur de petits bâtons et rangés sur des sortes de rateliers dans des armoires. Voir à ce sujet les indications données pour les archives de l'abbaye Saint-Antoine de Paris, au XIII^e siècle : *Summa litterarum que debent esse in primo ergastulo primi raustri loci superioris a parte ecclesie : triginta duo littere in decem et octo baculis posite. — Superiori contractu inveniuntur quinque littere insimul posite XXIX loco secundi ergastuli primi raustri. — Summa litterarum que debent esse in secundo ergastulo primi raustri loci superioris : viginti quinque littere in quindecim baculis posite*. Lebeuf, *Histoire du diocèse de Paris*, édition Cocheris, t. III, p. 548-549, d'après le cartulaire de Saint-Antoine-des-Champs, LL, 1595.

Il existait naguère à la cathédrale de Reims au-dessus d'un des bras du transept une sorte de logette qui avait servi de dépôt d'archives et où se voyait une peinture représentant un chanoine déchiffrant

une bande de parchemin, tandis qu'un autre replaît un rouleau dans le casier où il était conservé.

C'est dans ces chartriers d'abbayes, tels que ceux de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Maur-des-Fossés, qu'on a recueilli les papyrus et les parchemins qui constituent les plus anciens spécimens des actes expédiés par la chancellerie royale. Les archives de l'abbaye de Saint-Denis sont particulièrement riches sous ce rapport, et c'est à elles que sont empruntés les premiers diplômes mérovingiens connus (celui qui porte la date la plus reculée est un acte de Clotaire II remontant à l'année 625. Musée des Archives nationales, n. 1).

En province on peut citer, parmi les monastères dont les titres remontent le plus haut, l'abbaye Saint-Victor, de Marseille, aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, et l'abbaye de Saint-Claude à celles du Jura (viii^e siècle), Saint-Sulpice de Bourges (Cher), Saint-Bénigne de Dijon et N.-D.-de-Molesmes (Côte-d'Or), Saint-Florent de Saumur (Maine-et-Loire), Montierender (Haute-Marne), Tournus (Saône-et-Loire), Moissac (Tarn-et-Garonne), Saint-Martial de Limoges et Solignac (Haute-Vienne), Sainte-Colombe et Saint-Remi de Sens (Yonne), avec des titres du ix^e siècle; Mont-Majour (Bouches-du-Rhône), Mouzon (Ardennes), Saint-Père en Vallée (Eure-et-Loir), La Chaise-Dieu (Haute-Loire), Saint-Urbain (Haute-Marne), Saint-Mihiel (Meuse) : pièces du x^e siècle; la Trinité de Caen (Calvados), Saint-Cybard d'Angoulême, Saint-Ausone (Charente), Saint-Sernin de Toulouse (Haute-Garonne), Sainte-Croix de Bordeaux (Gironde), la Trinité de Vendôme (Loir-et-Cher), Saint-Nicolas d'Angers, Saint-Serge, la Toussaint (Maine-et-Loire), Saint-Denis de Reims (Marne) : titres remontant au xi^e siècle.

Dans ces dépôts monastiques vénérables par l'antiquité des textes qu'ils renferment, aussi bien que dans les archives d'abbayes d'un âge moins reculé, les titres de propriété et autres se multiplient dans de vastes proportions au cours des siècles et, après avoir servi longtemps au maintien des droits des religieux sur leurs propriétés, ils fournissent aujourd'hui de précieuses ressources à l'historien qui y puise d'innombrables matériaux pour les recherches sur les anciennes familles, pour l'histoire locale, pour l'histoire économique et pour les études sur la condition des personnes et des terres, pour la topographie, dont les problèmes sont la plupart du temps éclaircis par les documents relatifs aux anciennes censives.

Quelque fut le soin dont on entourait ces collections, on ne pouvait toujours écarter les risques de perte ou de destruction qui menaçaient les pièces isolées et d'assez bonne heure, à partir surtout du xii^e et du xiii^e siècle, on sentit le besoin, pour assurer leur conservation, de transcrire sur volumes les pièces originales qui composaient les fonds d'archives des abbayes ou des couvents, et les recueils de copies ainsi obtenus prirent le nom de cartulaires. Rapidement se répandit l'usage de ces volumes de transcriptions, qui non seulement préservaient l'existence des textes et permettaient de les consulter plus aisément, mais aussi facilitaient leur présentation aux intéressés et leur production en justice quand il en était besoin. La plupart des communautés, soit ecclésiastiques, soit laïques, adoptèrent cette mode et l'on trouve bien peu d'anciens fonds d'archives où ne figurent pas quelques-uns de ces recueils vénérables qu'on désigne souvent par les noms tirés, soit de la couleur primitive de leur reliure : cartulaire blanc de Saint-Denis, cartulaire noir de Corbie, livre noir de Saint-Maur-les-Fossés, livre d'argent, livre rouge de Saint-Florent-les-Sauvages, livre vert de l'abbaye de la Grasse, etc., soit de quelque signe inscrit sur leur couverture ou quelque

autre particularité : cartulaire +++ de Saint-Germain-des-Prés, *cartularium novum* de Saint-Médard de Soissons, livre enchaîné du chapitre Saint-Vincent de Soignies, *liber pilosus* de l'église de Cambrai.

Les cartulaires sont généraux ou particuliers : les premiers renferment l'ensemble des titres de l'abbaye, et se rapportent soit au temporel, soit au spirituel, les autres ne contiennent que les documents intéressant tel ou tel office du monastère, tel ou tel domaine et sont, dans ce dernier cas, la reproduction du dossier concernant ce domaine. Quelquefois enfin on n'y trouve qu'une catégorie spéciale d'actes, comme dans le recueil d'arrêts du Parlement relatifs à l'abbaye de Saint-Denis, conservé aux Archives nationales sous la cote LL 1322, ou dans le cartulaire des diplômes des rois de France (de Louis le Débonnaire à Louis VII) que possèdent les archives de l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon.

Une bibliographie très complète des cartulaires connus jusqu'ici a été publiée récemment par M. Henri Stein, aussi bien pour les établissements religieux que pour les institutions civiles, Paris, 1907.

À côté des cartulaires, les archives d'abbayes renferment d'autres séries de registres qui se rapportent à l'administration des biens temporels. Ceux qui remontent à l'époque la plus ancienne et dont les spécimens ne se retrouvent que dans un petit nombre d'abbayes particulièrement importantes sont les « polyptiques » ou registres donnant la description des domaines possédés par ces abbayes, suivant la définition donnée par les *Gesta abbatum Lobiensium* en parlant de Folcuin, abbé de Lobbes : *Reditus villarum nostrarum describere jussit quod Polyptychum vocant*. Du Cange, au mot *Polyptychum*.

Le plus célèbre est le polyptique dressé pour Saint-Germain-des-Prés par l'abbé Irminion, qui gouverna ce monastère à la fin du règne de Charlemagne et au commencement de celui de Louis le Débonnaire. Il a été successivement édité par Benjamin Guérard et Auguste Longnon, qui ont mis spécialement en valeur, le premier, les renseignements relatifs à la condition des biens et des personnes, le second, les indications concernant les noms propres germaniques.

On en peut rapprocher des tableaux dressés à certaines époques pour décrire l'ensemble de l'administration d'un monastère, tel que le « Bertrand » rédigé au xiv^e siècle par le prieur de ce nom pour Saint-Martin-des-Champs, de Paris (Arch. nat., LL 1355-1357).

D'autres séries de registres se peuvent rencontrer dans les fonds d'abbayes; nous allons énumérer les principales.

Les *comptes*, présentant soit les résultats généraux des recettes et des dépenses annuelles de l'abbaye ou des offices claustraux, soit, ce qui est plus intéressant et plus vivant, le relevé des dépenses particulières et journalières. Les archives de Saint-Denis en possèdent plusieurs séries qui remontent au xiii^e siècle : ceux de la commanderie (dépenses de l'abbé) offrent une importance particulière pour l'histoire générale, étant donné les relations que cette puissante abbaye entretenait avec le monde politique (Arch. nat., LL 1240).

Certains monastères importants occupaient dans la hiérarchie féodale un rang qui justifiait la rédaction d'un *livre des fiefs*. Les différents registres qui portent ce titre dans les archives de Saint-Denis (Arch. nat., S* 2436-2444) fournissent sur les seigneuries de l'Île-de-France des renseignements aussi précieux que ceux qu'on trouve dans les recueils d'hommages et dans les transcrits de la Chambre des comptes.

Si toutes les abbayes n'avaient pas de vassaux, beaucoup possédaient des censives, c'est-à-dire avaient droit de percevoir sur une étendue déterminée de territoire

des droits de cens et de lods et ventes. Aux premiers correspondaient les registres *censiers* ou *cueilloirs*, donnant la liste des héritages sur lesquels étaient perçus les cens. Cette catégorie de registres, dont un bon exemple est fourni à Paris par les censiers de Sainte-Geneviève du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, fournissent d'utiles renseignements pour la topographie urbaine en donnant, rues par rues, l'énumération des maisons soumises au droit de cens avec les noms des habitants qui les possèdent. Les censiers du ^{xviii}^e siècle sont complétés souvent par des plans détaillés qui constituent un véritable cadastre pour les quartiers compris dans ces censives.

La perception des droits de lods et ventes ou de mutation donnait lieu à la tenue des registres d'*ensaisinevements* où étaient transcrits les contrats de vente sur lesquels portaient ces droits.

À la possession de certains domaines était attaché l'exercice du droit de justice et dans le greffe de ces juridictions seigneuriales s'accumulaient les registres ou les liasses de minutes des audiences civiles et criminelles, des sentences et ordonnances de police, des scellés et inventaires, des pièces de procédure diverses. (Voir les nombreux recueils de ce genre qu'on a groupés dans la série ^z² des Archives nationales).

Enfin dans les chartriers bien tenus le religieux qui remplissait l'office de garde du trésor, dressait des registres d'*inventaires* où étaient classées, cotées et analysées avec plus ou moins de détails les pièces déposées dans les archives. Ces anciens inventaires, qu'on rencontre parfois à une époque ancienne (les Archives de la Marne en conservent un du ^{xiii}^e siècle pour l'abbaye de Cheminon) et qui deviennent assez fréquents dès le ^{xv}^e siècle, sont très utiles à consulter, car on y trouve souvent consignée la mention de documents qui se sont perdus depuis. C'est au ^{xvii}^e siècle (voyez la collection des inventaires de Saint-Denis), et surtout au ^{xviii}^e siècle qu'on s'est livré méthodiquement à ce travail d'inventaire et la plupart des abbayes ou couvents possèdent des registres de ce genre rédigés avec grand soin à cette époque. Un feudiste du nom de Le Moine s'était fait une spécialité de la rédaction de ces inventaires et de nombreux établissements champenois, Saint-Remi de Reims, Saint-Thierry-au-Mont-d'or, N.-D. des Trois-Fontaines, les carmélites de Reims, le chapitre Saint-Étienne de Châlons et le chapitre Notre-Dame de Reims l'avaient choisi pour répertorier leurs titres, comme en témoignent les volumineux registres d'inventaires conservés sous son nom, dans les Archives de la Marne. Il travailla également pour les monastères ou communautés religieuses de Picardie et l'inventaire du fonds du chapitre d'Amiens, de l'université des chapelains de la cathédrale de cette ville, ainsi que de l'abbaye de Corbie sont signés de lui. On trouve aussi à Lyon un inventaire ecclésiastique rédigé par Le Moine.

On peut encore jusqu'à un certain point considérer comme pièces d'archives les *Annales* qui se sont conservées dans un grand nombre de monastères et où étaient notés au jour le jour les faits intéressants l'histoire de l'abbaye. Cependant quand ces sortes d'ouvrages prennent la forme de véritables chroniques, comme cela se produit notamment à l'abbaye de Saint-Denis, qu'on peut considérer comme le berceau de l'historiographie nationale, il ne s'agit plus là de documents d'archives, mais bien d'œuvres littéraires proprement dites qui ont leur place marquée dans les bibliothèques.

Si du *temporel* nous passons au *spirituel* des abbayes, l'ensemble de documents qui se présente à nous est moins riche et moins varié. À cela plusieurs causes : tout d'abord les actes provoqués par le développement de la vie spirituelle sont moins abondants que

ceux qui accompagnent les manifestations de l'existence matérielle du monastère; puis l'utilité pratique de leur conservation indéfinie s'impose généralement avec moins de force que pour les documents qui servent à établir et à maintenir les possessions et les droits sur lesquels repose l'existence même de la congrégation.

Indépendamment des titres de cette espèce qu'on rencontre dans les cartulaires dont nous parlions plus haut, on peut citer, parmi les principales catégories d'actes qui se rattachent à la vie spirituelle des ordres religieux, en premier lieu, les bulles pontificales, dont beaucoup concernent les privilèges spirituels et dont les chartriers monastiques renferment généralement soit des collections originales, comme celles de la série dite du bullaire, aux Archives nationales, qui se compose d'éléments empruntés pour la plupart aux archives monastiques, soit des recueils de transcription, comme le bullaire de l'abbaye de la Sauve (^{xii}^e siècle, Gironde).

Viennent ensuite les statuts, tels que ceux de Longchamp (^{xiv}^e s., Arch. nat., LL 1601), de l'abbaye N.-D. d'Ambronay (Ain), de Saint-Pierre-des-Maures (1283-84, Cantal), de Baume-les-Dames (Doubs), de Saint-Claude (1448-1667, Jura); les provisions ou élections d'abbés à Notre-Dame-de-Sept-Fonds (Allier); à la Trinité de Vendôme (^{xv}^e-^{xviii}^e s., Loir-et-Cher); les provisions des prieurs (1424-1566, prieuré de Souvigny (Allier); les délibérations capitulaires, qu'on rencontre à Saint-Denis (1429-1739, avec lacunes, Arch. nat., LL 1212-1225), à Tiron (^{xv}^e-^{xviii}^e s., Eure-et-Loir), à Saint-Mélaine de Rennes (1517-1790), à Saint-Sauveur de Redon (1593-1714), à Saint-Aubin d'Angers (1524-1758), à Saint-Sernin de Toulouse (1553), ainsi que dans les archives de nombreux couvents et congrégations modernes, et qui offrent parfois une importance considérable quand il s'agit des chapitres de grandes congrégations, comme ceux de Cluny (Arch. nat., LL 1359), et des Frères Prêcheurs (LL 1528-1530); les professions de religieux ou de religieuses, comme à Longchamp (^{xiii}^e-^{xiv}^e s.), à Prouilles (1284-1788, Aude), à Saint-Florent de Saumur (vêtures, novices, oblats, ^{xv}^e-^{xviii}^e s.), à Saint-Urbain (Haute-Marne); les matricules de religieux (Saint-Germain-des-Prés, 1607-1719, Arch. nat., LL 994-997); les visites de prieurés, comme à l'abbaye de Marmoutiers (1306-1325, Indre-et-Loire), à Saint-Germain d'Auxerre (1453, Yonne), et spécialement dans l'ordre de Cluny; les réformations, nom sous lequel sont réunies les pièces concernant les réformes auxquelles on dut procéder vis-à-vis de certaines abbayes, vers le ^{xvi}^e siècle, comme le montrent les archives de Saint-Germain-des-Prés (1515-1579, Arch. nat., L 777), de Saint-Martin-des-Champs (1500-1529, Arch. nat., LL 1377), de Montmartre (LL 1606), de Saint-Maur-sur-Loire, de Saint-Florent de Saumur; les inventaires de reliques (Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denis, Grands-Augustins, abbayes de Moissac, de Saint-Jean-les-Sens, de Saint-Germain d'Auxerre); les documents sur les processions et prières publiques (abbayes Sainte-Geneviève et Saint-Germain-des-Prés); sur les fondations de messes (Carmes déchaussés, Arch. nat., LL 1502).

De ces pièces concernant la vie et les pratiques religieuses on peut rapprocher des catégories de documents, qui comptent parmi les plus anciens, et qui se rapportent aux associations, aux fraternités contractées entre diverses abbayes pour mettre en commun les bénéfices et mérites spirituels assurés à leurs membres. Le *Glossaire* de Du Cange, au mot *Fraternitas*, cite une charte intéressante concernant une association de ce genre conclue en 894 entre l'abbaye de Flavigny et celle de Saint-Martin-les-Autun, et l'on

retrouve des sociétés analogues mentionnées dans les titres de diverses abbayes, telles que le Val-de-Grâce, Saint-Claude (1257-xiv^e s., Jura), Moissac (Tarn-et-Garonne), Sept-Fontaines et le Val-des-Écoliers (Haute-Marne). Ces communautés de prières ont laissé une trace curieuse dans les *rouleaux des morts* qui se retrouvent dans les archives de certaines abbayes, comme Silvacane (1181, Bouches-du-Rhône), Solignac (1240, Haute-Vienne), sortes de circulaires, transportées de monastères en monastères à l'occasion de la mort de quelque personnage célèbre et où les religieux des différentes abbayes, après un hommage rendu au défunt, inscrivaient à leur tour les noms de ceux pour lesquels ils réclamaient des prières. Le plus renommé de ces rouleaux est celui du bienheureux Vital, abbé de Savigny, qui est conservé aux Archives nationales avec une partie des titres de cette abbaye.

Le même soin d'honorer la mémoire des morts et de leur assurer des prières a donné naissance aux obituaires qu'on trouve dans un grand nombre d'abbayes ou de couvents : chartreuse de Villeneuve-les-Avignon (1084-1791), Solignac (xii-xiv^e s.), Sainte-Croix de Bordeaux (xiv^e s.), Saint-Mihiel (xv^e s.), etc., etc., et où est consigné le jour du décès des bienfaiteurs de l'ordre, afin que chaque année, à l'anniversaire du défunt, les religieux puissent lui consacrer un souvenir dans leurs prières. Malheureusement le but spécial auquel répondait la rédaction de ce genre de documents a généralement fait négliger d'y inscrire l'année de la mort, en même temps que le quantième du mois, et l'intérêt que pourraient offrir les nécrologes au point de vue historique, pour fixer des points de vue de chronologie, est grandement diminué par cette omission.

Auguste Molinier a consacré aux obituaires une notice fort intéressante et la collection in-4^o des *Historiens de France*, publiée par l'Académie des Inscriptions, donne le texte de ceux qui appartiennent à la province de Sens.

Nous ne saurions mieux clore cette trop rapide revue des titres intéressants le spirituel qu'en mentionnant les documents relatifs à l'exercice de la juridiction spirituelle des abbayes, tels, par exemple, que les recueils d'actes se rapportant à la fondation d'établissements religieux dans le domaine soumis à la surveillance spirituelle de l'abbaye. Un excellent exemple de cette dernière catégorie de documents se trouve dans les liasses L 766-773 et les registres LL 1131-1142 de Saint-Germain-des-Prés.

2^o *Archives des évêchés, des chapitres, des collégiales.* — Au point de vue du temporel et de l'administration des biens, ces archives ne diffèrent pas sensiblement de celles des abbayes et couvents. On y retrouve les mêmes liasses de titres de propriété, dont quelques-uns peuvent remonter à une haute antiquité, comme cela se produit pour l'archevêché de Bourges et les évêchés d'Autun, de Langres, de Bourges, de Maguelonne, du Puy, dans les chartriers desquels figurent des diplômes carolingiens, de même que dans les archives capitulaires d'Auxerre, d'Autun, de Rodez, de Chalon-sur-Saône. Les collections de titres épiscopaux renferment les mêmes genres de registres que les archives monastiques : cartulaires, comptes, censiers, ensaisnements, actes judiciaires, etc.

C'est dans le domaine de la spiritualité qu'il faut pénétrer pour constater dans ces dépôts la présence de séries nouvelles et vraiment caractéristiques. L'exercice du pouvoir spirituel confié aux évêques se traduit, en effet, par différentes catégories d'actes qui sont spéciales aux archives épiscopales.

Sous la rubrique de l'administration ecclésiastique du diocèse se rangent les pièces relatives à l'organisation des paroisses, les collations de cures et chapelles, les pouillés destinés à enregistrer les listes des paroisses

et chapelles dépendant du diocèse avec le nom des collateurs. Puis viennent les registres consacrés au personnel, c'est-à-dire ceux de tonsures et d'ordinations, ceux d'insinuations ecclésiastiques où sont insérées les collations de bénéfices; les registres du secrétariat; les registres du conseil privé de l'évêque comme à Beauvais; les documents concernant l'exercice du droit de visite et de procuration, notamment ceux où sont consignés les procès-verbaux de visites épiscopales, dont le type le plus célèbre est le *registrum visitationum* d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen au xiii^e siècle; les pièces se rapportant aux fondations religieuses dans le diocèse ou relatives aux établissements placés sous le contrôle administratif de l'évêque, spécialement les Hôtels-Dieu et maladreries. C'est ainsi que les archives épiscopales de Paris renferment encore aujourd'hui un registre de visites faites dans les Maisons-Dieu et léproseries par le délégué de l'évêque au xiv^e siècle (Arch. nat., L 409) et possédaient autrefois, d'après un ancien inventaire (LL 11 bis), une riche série de comptes rendus par les administrateurs des établissements hospitaliers du diocèse.

Quant à la juridiction spirituelle, elle est représentée dans les archives épiscopales par le fonds du tribunal de l'évêque ou officialité qui comprend soit des dossiers d'affaires, procédures, informations ou enquêtes, monitoires, dispenses pour mariages, soit des registres d'audience, des registres de causes civiles ou criminelles, des registres d'insinuation de testaments, comme à Lyon ou à Besançon. A côté du fonds de l'officialité de l'évêque se trouvent souvent conservés ceux des officialités des archidiaconés, fonctionnaires ecclésiastiques qui étaient investis dans leur juridiction du droit de visite et d'un certain pouvoir judiciaire.

En ce qui concerne le diocèse de Paris, on possède, pour l'officialité de l'évêque un registre des causes civiles (1384-1387) qui a été publié récemment par Joseph Petit, un autre de 1571 et un registre d'audience (1486-1498); pour l'officialité de l'archidiacre de Paris, cinq registres des causes civiles se rapportant à diverses dates comprises entre 1460 et 1519, sans compter un curieux registre de visites de l'archidiacre de Josas qui a été publié par l'abbé Alliot.

En province on peut signaler particulièrement les fonds d'officialité de Troyes (xiv^e-xv^e siècles), dont l'inventaire a été publié, de Périgueux (sentences du xiv^e siècle), de Rouen (xiv^e siècle).

Aux archives épiscopales se rattachent les papiers provenant des bureaux diocésains du clergé, où se trouvent réunies les pièces relatives aux députations à l'assemblée du clergé, aux comptes des décimes. Chargés de juger les affaires concernant les décimes et les contributions ecclésiastiques, leurs sentences étaient portées en appel aux chambres ecclésiastiques de Paris, Rouen, Lyon, Tours, Toulouse, Bordeaux et Aix.

Des chartiers épiscopaux on peut rapprocher ceux des chapitres épiscopaux ou collèges de chanoines dont les membres avaient pour mission de desservir l'église cathédrale et d'administrer le diocèse pendant la vacance du siège épiscopal. La principale caractéristique des archives de chapitres consiste dans les procès-verbaux de délibérations capitulaires qu'on y rencontre généralement. Beaucoup de collections de registres de ce genre remontent à une époque assez ancienne : on en trouve à Toul à partir de 1267, à Troyes, Lyon, Rouen à partir du xiv^e siècle, à Bourges, Langres, Quimper, à partir du xv^e; ceux de Paris, dont la série remonte à 1326 et est à peu près continue à dater de la fin du xiv^e siècle, sont particulièrement intéressants et fournissent de nombreuses données

pour l'histoire générale; cet intérêt est doublé pour eux par les admirables travaux du chanoine Claude Sarasin qui, au xviii^e siècle, en a extrait tous les passages de quelque importance, et les a classés dans un ordre méthodique.

Une autre catégorie de pièces se rencontre habituellement dans les archives des chapitres diocésains, ce sont les pièces relatives à l'Hôtel-Dieu de la ville épiscopale, celui qui forme comme un accessoire obligé de l'église cathédrale et dont la surintendance est d'ordinaire confiée au chapitre, ainsi que cela se voit notamment pour Troyes, Chartres, Paris, Le Puy, etc.

Quant aux collégiales autres que les chapitres institués près des églises cathédrales, elles possèdent des archives analogues à celles de ces chapitres et où se retrouvent notamment des registres de délibérations capitulaires.

Enfin l'ensemble des papiers provenant du clergé séculier dans un diocèse est souvent complété par les titres se rapportant à différentes communautés ecclésiastiques ou confréries religieuses, telles que les communautés de prêtres filleuls (archives du Cantal et archives du Puy-de-Dôme) et autres communautés de prêtres (archives de la Creuse, de la Marne, de l'Oise, de la Somme, de la Vienne et de la Haute-Vienne), où bien les différentes confréries de pénitents (archives de la Haute-Garonne : pénitents blancs, bleus, gris, noirs; archives de l'Isère : pénitents et confréries diverses).

3^o *Archives des paroisses.* — Quoique remontant d'ordinaire à une haute antiquité, les paroisses ont des chartriers beaucoup moins riches que les établissements ecclésiastiques dont nous venons de parler. Leur personnalité propre est moins accusée, leur organisation administrative moins solide, leurs possessions foncières beaucoup moins importantes : autant de raisons qui, jointes parfois à l'indifférence des curés et des marguilliers, ont pu nuire à la bonne conservation des documents dans des dépôts la plupart du temps mal installés matériellement et trop fréquemment exposés à subir sans défense le contre-coup des troubles civils ou des guerres.

Rarement les papiers des paroisses remontent plus haut que le xvii^e siècle ou le xvi^e. On y peut rencontrer des titres de propriété, des fondations de messes ou services, des *matrologes* ou obituaires, des documents sur les écoles ou les confréries, des comptes ou délibérations de fabrique, mais la série la plus développée et la mieux conservée, celle qui se retrouve dans presque toutes les paroisses, si peu importantes qu'elles soient, consiste dans les registres de l'état religieux, dans les registres destinés à l'inscription des baptêmes, des mariages et des sépultures. Généralement ils ne remontent guère plus loin que le début du xvi^e siècle. A partir de l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), qui en prescrivait l'usage, et celle de Blois (1579), qui en réglementait la tenue sur le plan actuel de nos registres d'état civil, ils deviennent plus fréquents et leur nombre se multiplie dès lors assez rapidement. Communs au xvii^e siècle, ce n'est que par accident qu'on n'en trouve pas au xviii^e. Ces registres comptent parmi les ressources les plus précieuses pour l'histoire des familles, et ils fournissent parfois d'utiles renseignements pour l'histoire locale, grâce aux notes que les curés prenaient souvent la peine d'y consigner.

En dehors des archives religieuses proprement dites, nous croyons utile de mentionner ici, à titre de renseignement, un fonds provenant des archives de la Chambre des comptes où l'on trouve de nombreux éléments propres à combler les lacunes offertes par les archives de paroisses; c'est le recueil des déclarations relatives aux droits de francs-fiefs recueillies dans le

ressort du Parlement de Paris, vers le début du xvii^e siècle, le plus souvent en 1609-1610 (Arch. nat., P. 773 1-148), où figurent de nombreuses déclarations de paroisses énumérant les biens des fabriques avec leurs charges.

4^o *Archives des Hôtels-Dieu et maladreries.* — Les établissements hospitaliers du moyen âge, Maisons-Dieu destinées au soin des malades ou à la réception des passants, maladreries réservées à la réclusion des lépreux, avaient tous un caractère religieux. Les Hôtels-Dieu de quelque importance, et certaines grandes maladreries étaient administrés par des congrégations locales qui se rattachaient à la règle de Saint-Augustin et dont les membres prononçaient les vœux de religion. Quant aux maisons hospitalières plus modestes, établies dans de simples villages, et à la plupart des léproseries, elles étaient régies par des frères et des sœurs qui ne faisaient pas à proprement parler profession religieuse, mais qui constituaient des sortes de confréries pieuses, distinctes des laïques par le costume et le titre et soumises à certaines règles de discipline. Ces lieux « pitoyables » étaient tous placés sous la domination de l'évêque qui délivrait des lettres de fraternité aux membres, nommait le maître de chaque maison, et en surveillait l'administration.

Leurs archives sont généralement bien conservées. Parmi les séries de documents les plus intéressantes qu'on y rencontre habituellement on peut noter les statuts ou règlements, les comptes de dépenses qui fournissent de précieux renseignements sur le fonctionnement intérieur de la maison, et enfin les délibérations des administrateurs laïques, qui, dans la plupart des grands hôpitaux eurent, à partir du xvi^e ou du xvii^e siècle, la mission de diriger l'établissement.

La disparition progressive de la lèpre ayant rendu sans objet les innombrables maladreries répandues autrefois sur le sol de France, on chercha longtemps le moyen d'utiliser ces antiques fondations, pourvues pour la plupart d'un domaine foncier assez étendu. Louvois les fit attribuer, en 1672, à l'ordre de Saint-Lazare pour constituer des commanderies destinées aux anciens officiers, mais à la mort du ministre, cette décision, peu conforme à l'intention des fondateurs primitifs, fut rapportée, et une mesure beaucoup plus rationnelle fut prise par l'édit de 1693, qui déclarait que les biens des maladreries et des petits hôpitaux où l'exercice de l'hospitalité avait cessé seraient réunis à ceux des hôpitaux des localités les plus voisines. Naturellement les fonds d'archives devaient suivre les biens et c'est ce qui explique qu'aujourd'hui les chartriers de la plupart des hôpitaux possèdent, à côté de leurs titres propres, ceux d'un certain nombre de maladreries de la région.

5^o *Archives de l'Agence du clergé.* — Il nous reste à dire quelques mots d'un riche dépôt qui offre de précieuses ressources pour l'histoire religieuse des trois derniers siècles de l'ancien régime. Les difficultés pécuniaires au milieu desquelles eut trop souvent à se débattre l'ancienne monarchie et qui furent particulièrement aiguës au xvi^e siècle, provoquèrent une vaste opération financière gagée sur les biens du clergé. Le roi contracta un emprunt dont les fonds devaient être versés par la ville de Paris, et les sommes destinées au paiement des arrérages de rentes, fournies par le clergé. Les multiples négociations nécessitées par cette combinaison compliquée, nécessitèrent la réunion de plusieurs assemblées générales des représentants du clergé de France, et aboutirent à un contrat passé, en 1580, entre ce corps privilégié et le roi, aux termes duquel la subvention nécessaire pour l'acquittement des arrérages des rentes souscrites par l'Hôtel de Ville était promise pour six ans. En 1586, pareil contrat fut conclu à nouveau pour une période décennale, et à

partir de cette époque, de dix en dix ans, se réunit à Paris une assemblée générale du clergé pour le renouvellement de pareil contrat. Les députés ecclésiastiques profitèrent de ces réunions pour traiter en même temps des questions intéressant l'ensemble du clergé au point de vue spirituel ou temporel.

Dans l'intervalle des assemblées, deux agents généraux, renouvelables tous les deux ans et élus par les différentes provinces ecclésiastiques, étaient chargés de suivre les affaires en cours et de veiller à tout ce qui se rapportait aux intérêts du corps qu'ils représentaient. Voir AGENTS GÉNÉRAUX DU CLERGÉ, t. I, col. 931.

Les papiers de cette agence, conservés autrefois au couvent des Grands-Augustins, dont la vaste salle était affectée aux assemblées du clergé, se divisent en plusieurs séries importantes sur lesquelles il est nécessaire de donner quelques détails.

Le fonds principal est constitué par les procès-verbaux des assemblées, les uns restés manuscrits, les autres imprimés, pour lesquels a été rédigée, vers 1740, une table détaillée. Puis viennent tous les documents se rapportant à la levée des décimes : pouillés, comptes de décimes, etc., desquels on peut rapprocher la série très curieuse des comptes des aliénations ecclésiastiques du xvi^e siècle, comprenant le relevé de toutes les opérations faites à propos des ventes de bénéfices ecclésiastiques, auxquelles il a été procédé pour fournir les fonds des impositions extraordinaires levées à différentes reprises sur les bénéfices, à l'occasion des guerres de religion. Enfin, cet ensemble est complété par les papiers proprement dits de l'agence, comprenant la correspondance des agents et l'étude des questions qui leur étaient soumises. La correspondance à l'arrivée, composée des lettres écrites aux agents de tous les points du royaume, remonte, en partie, au xvi^e siècle, mais n'est abondante qu'au xviii^e; quant à la correspondance au départ, constituée par les minutes où la transcription des lettres écrites par les agents, elles n'est conservée qu'à partir de 1727. A côté de ces lettres, la collection des mémoires et requêtes du clergé, réunion de factums imprimés et manuscrits commençant à la même date, et différentes collections de consultations juridiques données sur des points litigieux, fournissent un ensemble de renseignements très intéressants et très complets sur les affaires que les agents avaient à traiter et permettent d'étudier dans le plus grand détail toute l'histoire ecclésiastique du xviii^e siècle.

Bien que le plan de cet article ne comprenne l'étude que des dépôts d'archives formés par des établissements religieux et procédant des manifestations diverses de leur vie et de leur activité, nous ne saurions passer sous silence quelques fonds d'origine civile mais ayant uniquement pour objet des matières ecclésiastiques : nous voulons parler des papiers de deux commissions extraordinaires du Conseil instituées au xviii^e siècle, la commission des secours et la commission des réguliers. La première, établie en 1717 pour le soulagement des couvents de femmes et hôpitaux et l'entretien et réparations des édifices religieux, conservait dans ses dossiers la liste des communautés et églises secourues par elle et les pièces justificatives présentées à l'appui des demandes de secours, telles que titres de fondation, états de revenus, etc. La seconde, créée en 1766, pour la réformation des ordres religieux et la suppression de certaines maisons, avait centralisé en vue de ses travaux un grand nombre de documents intéressant les ordres religieux et consistant en états des maisons et des biens, copies des constitutions, procès-verbaux d'assemblées, notices historiques, mémoires et réclamations des intéressés, avis des évêques, qui constituent un précieux ensem-

ble de pièces sur les établissements du clergé régulier.

Des papiers de ces commissions on peut rapprocher au point de vue des établissements hospitaliers, ceux de deux juridictions établies au xvii^e siècle pour la réformation des maisons hospitalières : la Chambre de charité chrétienne pour la réformation générale des maladreries, qui fonctionna de 1607 à 1672 (Arch. nat., V⁷ 126-147 et Z¹ⁿ 1, 2 et 10), et la Chambre de réformation des hôpitaux et maladreries, instituée en 1673 pour l'application de l'édit de décembre 1672, qui prescrivait, comme nous l'avons dit plus haut, l'union de ces maisons à l'ordre de Saint-Lazare (Arch. nat., Z¹ⁿ 5 à 9 et 11 à 32).

Enfin pour compléter l'énumération des fonds d'archives administratives ou judiciaires qui, à côté des fonds d'origine ecclésiastique, fournissent un ensemble important de renseignements sur l'histoire religieuse, il convient de mentionner ici la collection des arrêts du grand conseil, juridiction souveraine qui avait spécialement compétence pour la connaissance des affaires concernant les archevêchés ou évêchés, abbayes et bénéfices à la nomination du roi. (Arch. nat., série V⁹), et les papiers de deux bureaux de secrétaireries d'État qui avaient dans leurs attributions l'administration des affaires concernant le clergé (maison du roi) et l'expédition de la feuille des bénéfices (Religion prétendue réformée). Malheureusement les dossiers d'affaires provenant de ces deux bureaux n'ont pas été conservés, et l'on ne possède que leurs registres de correspondance au xviii^e siècle (Arch. nat. série O¹). A ces registres de correspondance s'ajoutent cependant les registres d'arrêts du conseil des dépêches rendus sur le rapport des secrétaires d'État pour les provinces de leur département, et l'on doit remarquer que dans la collection des arrêts de ce genre rendus au rapport du secrétaire d'État pour la R. P. R. figure chaque année à partir de 1732 un volume réservé aux arrêts concernant les matières ecclésiastiques (Arch. nat., dans la série E 1684 à 2660).

II. ÉTAT ACTUEL DES ARCHIVES ECCLÉSIASTIQUES.

— Jusqu'à la fin de l'ancien régime les différents établissements civils ou religieux ont conservé chacun par devers eux leurs dépôts d'archives. Les mesures révolutionnaires qui supprimaient ces établissements et mettaient leurs biens à la disposition de la nation eurent naturellement une répercussion directe sur le sort des chartriers où reposaient les titres de ces biens. Comme ceux-ci, ces titres devinrent propriété nationale et prirent place dans des dépôts publics nés avec le nouvel état de choses : les Archives nationales et départementales.

La loi du 5 janvier 1790 sur la vente des biens nationaux porte que « les registres, les papiers, les terriers, les chartes et tous autres titres quelconques des bénéficiers, corps, maisons et communautés, des biens desquels l'administration est confiée aux administrations de départements et de districts, seront déposés aux archives des districts de la situation des dits bénéfices ou établissements. » A Paris et dans le département de Paris, les documents confisqués sur les établissements ecclésiastiques, sur les émigrés et les condamnés par les tribunaux révolutionnaires, sur les différentes institutions administratives et judiciaires formèrent deux dépôts considérables qui reçurent le nom de section domaniale et de section judiciaire et furent placés sous la surveillance de l'archiviste de la République (loi du 5 brumaire an II), c'est-à-dire de l'archiviste qui avait la garde des archives nationales ou archives de l'assemblée.

La loi du 7 messidor an II confirma cette dépendance, posa en principe que les archives établies près de la Représentation nationale étaient un dépôt cen-

tral pour toute la République et décréta « qu'un état sommaire du contenu des archives départementales serait immédiatement dressé et qu'une expédition de chaque état serait fournie aux Archives nationales ou centrales. »

Mais cette idée de centralisation générale resta dans le domaine de la théorie et la loi du 5 brumaire an V consacra l'existence d'Archives départementales indépendantes, en déclarant que « les administrations centrales du département feraient rassembler dans le chef-lieu du département tous les titres ou papiers dépendant des dépôts appartenant à la République, » c'est-à-dire les titres et papiers qui primitivement avaient été réunis dans les chefs-lieux de districts.

Dès lors, fut définitivement constitué le système qui subsiste encore aujourd'hui, d'après lequel les papiers confisqués sur les anciens établissements administratifs, religieux ou judiciaires qui avaient leur siège dans le département de Paris (autrement dit de la Seine) sont rattachés aux Archives nationales, tandis que ceux provenant des établissements du même genre situés dans les autres départements font partie des collections installées au chef-lieu du département.

Pour déterminer le dépôt où sont actuellement conservées les anciennes archives ecclésiastiques, il suffit donc de connaître où était situé l'établissement dont on recherche le chartier.

C'est aux Archives nationales que se retrouvent les fonds ayant appartenu à l'archevêché de Paris et au chapitre, aux collégiales, aux abbayes et couvents de la capitale et de la banlieue, aux paroisses de la ville ou du département de la Seine. Les séries qui leur sont spécialement consacrées dans ce grand dépôt sont celles qui sont désignées par les lettres *L* (monuments ecclésiastiques) et *S* (biens des corporations supprimées); *H*^a et ^b (comptes et titres de fondation de rentes des collèges et établissements religieux); *MI* et *II* (ordres hospitaliers et enseignants); mais un certain nombre de leurs titres figurent aussi dans les séries (monuments historiques) et *Z*² (juridictions).

Aux Archives nationales sont également conservés, depuis 1862, les papiers de l'Agence du clergé qui avaient été primitivement déposés à la Bibliothèque nationale. Ils portent la cote *G*^a pour les cartons, *G*^{ss} pour les registres.

Enfin, c'est dans le même dépôt que figurent les archives des grandes commissions dont nous avons parlé comme se rattachant par leur objet aux affaires ecclésiastiques. Le fonds de la commission des réguliers porte les cotes *G*^a 6 à 77. Cette collection toutefois ne comprend que les dossiers de la commission : les registres où sont transcrits les rapports présentés par la commission pour les années 1769 à 1774 sont déposés à la Bibliothèque nationale où ils forment les manuscrits français 13.846 à 13.858. Les deux derniers de ces volumes (ms. fr. 13857 et 13858) sont intitulés « tableaux de l'ordre religieux en France avant et depuis l'édit de 1768 par ordres : par ordre de lieux, par ordre de diocèses. » Le premier de ces tableaux, complété et annoté, a été publié par M. Lecestre sous le titre suivant : *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France. Liste générale d'après les papiers de la commission des réguliers en 1768*, Paris, 1902.

Quant au fonds de la commission de secours, il est classé dans la même série sous les cotes *G*^a 78 à 171.

Deux inventaires imprimés sont à consulter pour se renseigner sur les fonds ecclésiastiques conservés aux archives nationales : *l'Inventaire sommaire et Tableau méthodique des fonds*, Paris, 1871, avec table alphabétique, Paris, 1875, et *l'État sommaire par séries*, Paris, 1891.

Dans les Archives départementales doivent être cherchés en principe les fonds des établissements reli-

gieux, évêchés, chapitres, monastères ou couvents, paroisses et fabriques, confréries religieuses, qui, avant la Révolution existaient sur le territoire du département. Elles y sont réparties en deux séries principales désignées par les lettres *G* (clergé séculier) et *H* (clergé régulier), auxquelles s'ajoute la série *I* consacrée aux mélanges divers se rapportant aux matières ecclésiastiques.

La série *G* comprend les fonds suivants : Archevêchés ou évêchés, chapitres métropolitains ou épiscopaux, officialités et autres juridictions relevant des archevêques ou évêques, séminaires, églises collégiales, églises paroissiales et fabriques, bénéfices, chapelles, aumôneries, etc. La série *H* renferme les archives des ordres religieux d'hommes et de femmes, des ordres militaires religieux, enfin des hospices et maladreries dans les cas assez rares, comme nous le verrons plus loin, où leurs papiers sont parvenus aux Archives départementales.

Quant à la série *I*, dans les départements où il y a eu lieu de la constituer, on y a placé soit des notes et traités de théologie, des collections formées par des ecclésiastiques, des manuscrits de sermons, des plans, des gravures, soit surtout des documents sur les protestants, comme cela se produit dans le Calvados, la Charente-Inférieure, le Cher, le Gard, le Loir-et-Cher, le Loiret, la Somme, la Vendée.

L'État général par fonds des Archives départementales, Paris, 1903, donne des renseignements sur la consistance des fonds ecclésiastiques dans les Archives départementales. Mais pour un assez grand nombre de départements on a publié des inventaires spéciaux soit de la série *G*, soit de la série *H*, dans la collection officielle (format in-4) des Inventaires, Sommaires et Répertoires numériques des Archives départementales, nous en donnons l'indication ici en prenant pour base principale le catalogue de cette collection qu'a dressé M. Dorez :

Départements où l'on a publié l'inventaire ou le répertoire de la série *G* : AIN; AISNE; HAUTES-ALPES (7 vol.); ALPES-MARITIMES (1482 articles. Évêché d'Antibes transféré ensuite à Grasse. Chapitre et officialité de Grasse. Évêché de Vence); ARDÈCHE (sous presse); ARDENNES; ARIÈGE (répertoire numérique et inventaire sous presse); AUBE (2 vol. et un 3^e sous presse. Évêché de Troyes, chapitre et officialité); AUDE (et vol. complémentaire sous presse); AVEYRON (sous presse); BOUCHES-DU-RHÔNE (3 fascicules); CHARENTE (répertoire numérique et inventaire sous presse); CHARENTE-INFÉRIEURE; CHER (sous presse); CORRÈZE; COTE-D'OR (2 vol. et un 3^e sous presse); DOUBS (2 vol. et répertoire numérique); EURE; EURE-ET-LOIR (2 vol. Évêché et chapitre de Chartres, fabriques); FINISTÈRE (répertoire numérique); GARD; GERS (105 articles); GIRONDE (2 vol.); INDRE; INDRE-ET-LOIRE (1 vol. et 1 supplément à la suite de *H*); JURA; LANDES; LOIR-ET-CHER (2 vol.); HAUTE-LOIRE; LOIRE-INFÉRIEURE; LOT (25 articles); LOT-ET-GARONNE (11 articles); LOZÈRE (3 vol.); MAINE-ET-LOIRE; MANCHE (répertoire numérique); MARNE (2 vol. archevêché de Reims, évêché de Châlons et 2 vol. de Reims sous presse); HAUTE-MARNE (tome 1^{er} évêché de Langres); MAYENNE (179 articles); MEURTHE-ET-MOSELLE; MORBIHAN (art. 1-347, évêché de Vannes, et répertoire numérique); MOSELLE (publié par Sauer, sous la domination allemande); OISE (tome 1^{er} et 2^e sous presse); PAS-DE-CALAIS (art. 1-30, évêché de Boulogne-sur-Mer); BASSES-PYRÉNÉES; HAUTES-PYRÉNÉES; PYRÉNÉES-ORIENTALES; BAS-RHIN (2 vol. publiés par Spach, le second sous la domination allemande); HAUTE-SAÛNE; SARTHE; SAVOIE (3 articles dans un inventaire des séries *G* à *H*, et 1 vol. pour les diocèses de Tarentaise, Grenoble et Maurienne); SEINE-INFÉRIEURE (9 vol.);

SEINE-ET-MARNE; SEINE-ET-OISE (grand vicariat de Pontoise); SOMME (2 vol.); TARN; TARN-ET-GARONNE; VAUCLUSE (évêché d'Avignon); VIENNE (tome 1^{er} et 2^e sous presse); HAUTE-VIENNE (tome 1^{er}); VOSGES (3 vol. et 1 vol. de tables); YONNE.

Départements où l'on a publié l'inventaire ou le répertoire de la série H :

AIN; AISNE; HAUTES-ALPES (art. 1-60, abbaye de Boscodon); ALPES-MARITIMES (1563 articles, abbaye de Lérins, et répertoire numérique); ARDENNES; ARIÈGE (répertoire numérique); AUDE (et vol. complémentaire sous presse); CALVADOS (1 vol. abbaye d'Ardenne et répert. numér.); CHARENTE (répertoire numérique); CHARENTE-INFÉRIEURE; CHER (répert. numér. sous presse); CORRÈZE (1 vol. et répertoire numérique); CREUSE (tome 1^{er} et répert. numér. sous presse); DOUBS (sous presse); DROME (répert. numér. sous presse); EURE; EURE-ET-LOIR (tome 1^{er}); GARD; HAUTE-GARONNE (sous presse); GERS (83 articles en 2 feuilles); GIRONDE (tome 1^{er}); INDRE; INDRE-ET-LOIRE; LANDES; LOIR-ET-CHER (sous presse); HAUTE-LOIRE (sous presse); LOIRE-INFÉRIEURE; LOT (172 articles); LOT-ET-GARONNE (19 articles); LOZÈRE; MAINE-ET-LOIRE (tome 1^{er}); MANCHE (3 vol.); MARNE (sous presse); MAYENNE (118 articles); MEURTHE-ET-MOSELLE (2 vol.); MOSELLE (publié par Wolfram, sous la domination allemande); OISE (2 vol.); ORNE (4 vol. et 1 vol. de table); PAS-DE-CALAIS (3 vol. in-4^o : Saint-Vaast, et inventaire des registres de Saint-Bertin, fasc. in-8^o); BASSES-PYRÉNÉES; HAUTES-PYRÉNÉES; PYRÉNÉES-ORIENTALES (sous presse); BAS-RHIN (publié par Spach, sous la domination allemande); RHÔNE (1 vol. ordre de Malte, langue d'Auvergne et 2^e volume sous presse); HAUTE-SAÔNE; SAÔNE-ET-LOIRE; SARTHE (2 vol.); SAVOIE; SEINE-INFÉRIEURE (répertoire numérique, 2 fasc.); SEINE-ET-MARNE; SOMME (inventaire analytique de l'abbaye Saint-Valéry, dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie du Vimeu*); TARN; TARN-ET-GARONNE; VOSGES (sous presse); YONNE (3 vol.).

La règle générale, qui domine la répartition actuelle des archives des anciens établissements religieux entre les Archives nationales et les Archives départementales d'après la situation géographique qu'occupèrent ces établissements avant la Révolution, n'est pas sans offrir quelques exceptions.

Les unes ont une cause qu'on peut appeler historique et tiennent aux conditions où se trouvaient certaines maisons religieuses avant 1789. C'est le cas, par exemple, de ces unions qui à une communauté religieuse florissante incorporaient quelque monastère, quelque bénéfice ecclésiastique n'ayant plus assez de vitalité pour mener une existence indépendante. Les titres alors suivaient les biens et, pour citer quelques espèces, ce n'est pas aux Archives de Seine-et-Oise, aux Archives de l'Oise, aux Archives de la Marne (dans la partie conservée à Reims) qu'il faut chercher les fonds de l'abbaye du Val, de l'abbaye Saint-Corneille de Compiègne ou de la mense abbatiale de Saint-Nicaise de Reims, mais bien aux Archives nationales, dans les chartriers des Feuillants, du Val-de-Grâce et de la Sainte-Chapelle, qui ont vu joindre à leur patrimoine les bénéfices dont nous venons de parler. De même les titres du grand prieuré du Val-des-Choux, au diocèse de Langres, ne se trouvent pas aux Archives de la Côte-d'Or, mais à celles de l'Allier avec le fonds de l'abbaye de Sept-Fonds, à laquelle il a été uni en 1761.

C'est pour une raison analogue que les dossiers de certaines communautés religieuses se trouvent mélangés aux titres de la maison chef d'ordre, dont ils dépendaient, comme cela se produit à l'égard de Fontevraud dont le fonds, conservé aux Archives de

Maine-et-Loire, avait centralisé une partie des pièces provenant des monastères dépendant de cette abbaye, ou bien, à l'égard de l'ordre de Malte, dont les grands prieurés, chefs-lieux des différentes subdivisions de l'ordre, possédaient des archives communes aux diverses commanderies soumises à leur juridiction : Pour la *Langue de France*, le fonds du grand prieuré de France était conservé à Paris et est actuellement déposé aux Archives nationales; celui du grand prieuré de Champagne se trouve à présent aux Archives de la Côte-d'Or, celui du grand prieuré d'Aquitaine à celles de la Vienne; pour la *Langue de Provence*, le fonds du grand prieuré de Saint-Gilles est conservé aux Archives des Bouches-du-Rhône, plus quelques articles à celles du Gard, et le fonds du grand prieuré de Toulouse, aux Archives de la Haute-Garonne; pour la *Langue d'Auvergne*, le fonds du grand prieuré d'Auvergne est conservé, dans son ensemble, aux Archives du Rhône et complété par quelques liasses des Archives de la Creuse.

Semblable centralisation se constate pour les archives d'abbayes qui possédaient des prieurés dans différents diocèses.

Une autre catégorie d'exceptions est due à des mesures législatives ou administratives de l'époque révolutionnaire. La principale est celle qui découle de la loi du 20 septembre 1792, aux termes de laquelle les registres paroissiaux de baptêmes, mariages et inhumations ont été distraits des autres papiers des paroisses et placés en tête des registres de l'état civil dans les Archives communales, les seules à peu près dont la Révolution ait respecté l'existence. A Paris, ces registres, se trouvant centralisés à l'Hôtel de Ville, ont été tous détruits par l'incendie de 1871.

Une autre exception du même genre a été introduite par la circulaire ministérielle du 11 décembre 1789, qui aurait été susceptible de jeter une grande perturbation dans la répartition des fonds ecclésiastiques, si elle avait produit tous les effets qui en pouvaient découler. Elle prescrivait, en effet, aux administrations centrales des départements d'envoyer les « cartulaires des ci-devant instituts religieux » à la Bibliothèque nationale, où l'on avait formé le projet de constituer un dépôt des cartulaires ecclésiastiques de l'ancienne France et elle tendait par là au démembrement des anciens fonds ecclésiastiques. Heureusement cette circulaire fut mal observée et n'eut pour résultat que de faire entrer au cabinet des Manuscrits 120 volumes environ provenant surtout de l'Aube, d'Eure-et-Loir, du Loiret, du Nord et de l'Yonne. Voir Langlois et Stein, *Archives de l'histoire de France*, p. 868.

Si, en dehors de ce fonds des cartulaires, les collections de la Bibliothèque nationale, aussi bien que celles de diverses bibliothèques de France et de l'étranger, renferment des fragments importants d'anciennes archives religieuses, comme on peut s'en rendre compte par les indications contenues dans le remarquable ouvrage que nous venons de citer, c'est à des circonstances accidentelles qu'il faut l'attribuer. Au commencement du XIX^e siècle, alors que les Archives départementales étaient mal gardées et livrées souvent à l'abandon ou au pillage, de nombreux manuscrits passèrent en vente, et les grands dépôts littéraires, la Bibliothèque nationale en tête, mirent un soin jaloux à recueillir à prix d'argent ces précieuses épaves ou à provoquer les donations de collections particulières qui avaient été formées dans des circonstances analogues.

Ce sont également des causes fortuites qui ont fait entrer dans les Archives communales les débris plus ou moins importants de certains fonds religieux, dont la place était marquée aux Archives départementales,

Le livre de MM. Langlois et Stein donne à ce sujet d'utiles indications et, parmi les Archives municipales dépositaires de fragments de fonds ecclésiastiques, on peut citer celles d'Arles (où se trouve une grande partie des fonds de Montmajour), celles d'Abbeville, d'Arbois, de Brioude, de Carcassonne, de Moissac, d'Orléans, de Saint-Omer, de Saint-Quentin.

Reste maintenant à parler d'une dernière catégorie d'archives qui ont été soumises à un régime particulier: les archives hospitalières.

Au commencement de la Révolution, la mise à la disposition de l'État des biens ecclésiastiques ne fut pas étendue aux possessions des hôpitaux: quoique décidée en principe, l'aliénation de leurs biens resta d'abord subordonnée à la mise en vigueur de l'ensemble des lois concernant les pauvres, et « les hôpitaux furent provisoirement maintenus dans la jouissance des biens qu'ils possédaient; » mais par la loi du 23 messidor an II, la Convention leur appliqua le régime commun.

« L'actif des hôpitaux, maisons de secours, hospices, bureaux des pauvres et autres établissements de bienfaisance, sous quelque dénomination qu'ils soient, dit cette loi, fait partie des propriétés nationales, il sera administré ou vendu conformément aux lois existantes pour les domaines nationaux. »

D'après ces dispositions, les titres des hôpitaux étaient appelés à subir le même sort que ceux des autres établissements religieux et devenaient propriété de la Nation.

Mais, lorsqu'on voulut passer à son application, la loi du 23 messidor produisit des effets si désastreux qu'elle souleva une réaction violente et que, dès le 9 fructidor an III, la Convention en suspendit provisoirement l'exécution. Au début de l'an IV, cette suspension fut confirmée par la loi du 2 brumaire « jusqu'à ce qu'il ait été statué sur l'organisation définitive des secours; » en d'autres termes on renonça, en vertu de cette nouvelle loi, à poursuivre la nationalisation des biens des hôpitaux et on décida en même temps que les agents de la commission des revenus nationaux « seraient tenus de remettre entre les mains des administrateurs des hôpitaux et autres établissements de bienfaisance tous les titres, inventaires, états de recettes et de dépenses, baux et généralement tous les papiers relatifs à l'administration de ces établissements qui ont été déposés dans leurs bureaux. Sont exceptés, ajoute la loi du 2 brumaire, les titres féodaux qui n'ont pas de rapport à la propriété. » Grâce à cette mesure, les hôpitaux rentrèrent définitivement en possession de leurs archives qu'ils ont conservées généralement avec beaucoup de soin.

Un assez grand nombre d'inventaires d'archives d'hôpitaux ont été publiés, soit dans la collection officielle des inventaires des archives hospitalières, soit dans celle des inventaires des archives départementales où ils forment la série *H supplément*, soit à part.

Nous en donnons la liste en prenant pour base, comme nous l'avons fait ci-dessus, l'état publié par M. Robert Doré.

AIN : Bourg; AISNE : Chauny, Liesse, Marle, Saint-Quentin, Soissons; ALLIER : Gayette; HAUTES-ALPES (*H supplément*) : Briançon, Embrun, Gap; ALPES-MARITIMES (*H supplément*) : Nice, Grasse, Vence, Puget-Théniers, Saorge, Villefranche; ARDENNES : Mézières et (*H supplément*) : Charleville, Château-Porcien, Donchery, Mouzon, Rethel, Sedan; AUBE : Bar-sur-Aube; AUDE : Narbonne; BOUCHES-DU-RHÔNE : Marseille; CALVADOS (*H supplément*) : Lisieux, Bayeux, Honfleur, Orbec, Bois-Halbont; CHARENTE-INFÉRIEURE (*H supplément*) : La Rochelle, Rochefort, Pons, Saintes, Saint-Jean d'Angély, Ile de

Ré; CHER : Saint-Amand-Montrond (avec les archives communales); CORRÈZE : Tulle, Brive, Ussel, Argentat, Treignac, Maynac; CREUSE (*H supplément*) : Aubusson, Bénévent, Bourgneuf, Felletin, Gouzou, Guéret, Mainsat, La Souterraine; DROME : Romans; DOUBS : Montbéliard (avec les archives communales); EURE-ET-LOIR : Chartres, Châteaudun, Nogent-le-Rotrou; GERS : Condom, Lombez; GIRONDE : Bordeaux; HÉRAULT : Saint-Pons; INDRE-ET-LOIRE : Chinon (avec les archives communales); ISÈRE (*H supplément*) : Grenoble; LOIRE-INFÉRIEURE (*H supplément*) : Ancenis, Blain, Bourgneuf, Châteaubriant, Nantes, Pornic et Savenay; MEURTHE-ET-MOSELLE : voir *Archives communales et hospitalières de la Meurthe*, par Lepage; MAINE-ET-LOIRE : Angers; MEUSE : Verdun; NIÈVRE : Nevers; NORD : Comines, Lille, Orchies, Seclin, Douai; PAS-DE-CALAIS : Saint-Omer; PUY-DE-DÔME : Clermont-Ferrand; BASSES-PYRÉNÉES (*H supplément*) : Oloron, Pau, Bayonne, Orthez; RHÔNE : Lyon (La Charité ou aumône générale), Villefranche; SAÔNE-ET-LOIRE : Tournus; SARTHE : Sablé et (*H supplément*) : Saint-Calais, Ballon; SEINE : Hôtel-Dieu, Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, Saint-Esprit-en-Grève, Trinité, Enfants-Rouges, Enfants-Trouvés, Saint-Anastase, dit de Saint-Gervais, Sainte-Catherine, Hôpital Général, Incurables, (voir *Récolement général des archives des hôpitaux de Paris*, Quinze-Vingts; SEINE-ET-MARNE (*H supplément*) : Provins; DEUX-SÈVRES (*H supplément*) : Argenton-le-Château, Niort, Oiron, Parthenay, Saint-Loup et Thouars; TARN-ET-GARONNE : Moissac; HAUTE-VIENNE (*H supplément*) : Limoges, Bellac, Le Dorat, Magnac, Laval, Saint-Yriex; VOSGES : Bruyères; YONNE (*H supplément*) : Auxerre, Avallon, Sens.

Ce n'est que par exception que certaines Archives départementales, telles que celles de l'Aube, du Calvados, de la Gironde, du Jura, de Maine-et-Loire, du Nord, de l'Orne et de l'Yonne possèdent des fractions de fonds hospitaliers, ou que différentes Archives communales ont recueilli une partie des titres des établissements de bienfaisance établis sur leur territoire. C'est également à des causes accidentelles qu'il faut attribuer la présence à la Bibliothèque nationale ou dans d'autres bibliothèques ou collections particulières, de pièces d'archives provenant de maisons hospitalières. Mais une raison historique explique la centralisation dans les anciennes archives de Saint-Lazare (aujourd'hui aux Archives nationales, séries *M* et *S*) d'un grand nombre de titres ayant appartenu à des maladreries où à de petits hôpitaux où l'hospitalité avait cessé de s'exercer dès le xvii^e siècle: cette raison n'est autre que la réunion des maisons de ce genre à l'ordre de Saint-Lazare, qui avait été prononcée par l'édit de 1672 et que nous avons déjà signalée plus haut.

Nous ne saurions clore cette rapide revue des archives hospitalières sans rappeler le triste sort qu'ont subi celles des hôpitaux parisiens. L'assistance publique sous la direction de qui elles sont placées avait jugé avec raison qu'au point de vue de la réduction des frais et de la bonne conservation des documents, il y avait tout avantage à concentrer dans un même dépôt, sous la garde d'un archiviste compétent, les titres de ces divers établissements. Mais par un funeste hasard l'immeuble où étaient rangées ces collections a été détruit par l'incendie de la Commune, en 1871; une faible partie seulement de ces archives fut sauvée, grâce à la précaution qu'on avait prise de placer dans les caves, pendant le siège de Paris, les documents qui semblaient les plus précieux.

Soul l'hospice des Quinze-Vingts, qui est rangé parmi les établissements généraux de bienfaisance et

qui, à ce titre, dépend non pas de l'Assistance publique mais du ministère de l'Intérieur, avait conservé son chartrier dans son propre enclos; grâce à cette heureuse circonstance, ses riches archives ont échappé au désastre.

L. LE GRAND.

ARCHIVES DU VATICAN. Voir VATICAN.

ARCHON (Louis), prêtre français, né à Riom, le 4 septembre 1645, était fils d'un procureur au présidial et protégé du cardinal de Bouillon qui le fit venir à Paris terminer ses études et prendre la licence en théologie. Le 2 décembre 1681, Louis XIV le nomma « sacristain garde des ornements de la chapelle et oratoire du roi. » Peu de temps après, il obtint en commendé l'abbaye de Neufontaines au diocèse de Clermont et, sur la fin de sa vie, se retira à Riom, où il mourut le 25 février 1717. Il est l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France*, Paris, 1704-1711.

Oroux, *Histoire ecclésiastique de la cour de France*, Paris, 1777, t. II, p. 518-9. — Hoefer, *Biographie universelle*, t. III, col. 61.

U. ROUZIÈS.

ARCHONTIQUES. Secte orientale de gnostiques. Épiphane leur a consacré tout un chapitre de son *Panarion* (XL; P. G., t. XLI, col. 677-692). La très courte notice de saint Augustin dans le *De haeresibus* ne contient aucune donnée nouvelle, et est tirée du *Panarion*. Épiphane est donc notre source unique. Voici l'essentiel des renseignements qu'il nous apporte.

D'après lui, cette hérésie sévissait de son temps en Palestine et dans les deux Arménies. Elle avait été répandue dans l'*Armenia minor* par un certain Eutactus, né dans la région de Satala. Celui-ci avait été lui-même gagné peu après la mort de l'empereur Constance (361), par un vieillard nommé Pierre qui vivait dans l'ascétisme à « Cabarbaricha » (= Capharbarucha), en Palestine, après avoir mené une existence fort agitée. Déféré pour cause d'hérésie à l'évêque Aétius, dépouillé du sacerdoce, Pierre s'était vu obligé de se réfugier en Arabie. Il s'était donné des airs de repentance et avait pu rentrer en Palestine. Mais il avait finalement encouru l'excommunication, pour avoir décelé par ses propos que l'assagissement apparent qui avait facilité son retour était de pure hypocrisie. Eutactus, son disciple, mourut d'assez bonne heure en *Armenia minor*, non sans avoir gangrené quantité de gens, surtout dans la haute société.

La secte des archontiques avait ses livres à elle. Celui dont elle faisait surtout état était intitulé *Συμφωνία* : il y avait une grande et une petite *Συμφωνία*. Elle lisait un autre livre « Ἀλλογενεῖς » (Seth était désigné par elle sous le nom d'ἄλλογενής, et pareillement les fils de Seth, dont les révélations étaient évidemment consignées dans cet ouvrage). Elle utilisait également l'*Ascension d'Isaïe* et divers apocryphes.

Saint Épiphane donne quelques indications plus au moins cohérentes sur la doctrine des archontiques. Ils admettaient l'existence de sept ou même de huit ciels, dans chacun desquels règne un archonte, entouré de quelques anges, ses serviteurs, qu'il a lui-même engendrés. Dans la huitième ciel réside la « Mère lumineuse » (Μήτηρ ἡ φωτεινή). Dans la septième ciel domine Sabaoth (le Dieu des Juifs) dont le démon est fils et qui est l'auteur du mal. Le démon, lui, vit sur terre. Lors de la chute, il a eu commerce avec Ève et de cette union sont nés Caïn et Abel, qui ne se haïrent qu'à cause de l'amour qu'ils conçurent l'un et l'autre pour une sœur. (Les archontiques s'appuyaient, pour cette interprétation, sur saint Jean

viii, 44). D'Adam et d'Ève est né Seth qui fut ravi au ciel par la puissance céleste (ἡ ἀνω δύναμις) afin d'être soustrait aux sévices de Caïn, puis rendu à la terre : il a donné de nombreuses révélations sur les méfaits du demiurge Sabaoth et de ses acolytes.

Les archontes se nourrissent de l'âme, qui est formée de la rosée céleste. Quand l'âme parvient à la gnose, qu'elle fuit le baptême de l'Église et le nom de Sabaoth, elle peut s'élever jusqu'à la Mère.

Selon Épiphane, les archontiques rejetaient le baptême, les mystères chrétiens, la résurrection de la chair (ils admettaient celle de l'âme). Par des jeûnes simulés, ils trompaient les simples et se livraient à toutes sortes de débauches.

Ils regardaient comme prophètes Martiadès et Marsianos. On remarquera que dans l'un des documents publiés par A. Amélineau en 1895 et par C. Schmidt en 1892, d'après le papyrus Brucianus d'Oxford, figure le nom d'un prophète Marsanes.

Il paraît vraisemblable que les archontiques se rattachaient étroitement aux sethiens (voir à ce mot) et n'étaient en somme que les sethiens du IV^e siècle. Épiphane lui-même, au début de sa notice, marque la dépendance d'une secte à l'autre. M. Eug. de Faye les incorpore à un groupe qu'il appelle les *adeptes de la Mère*, et où il fait entrer avec eux les barbelognostiques, les ophites d'Hippolyte, ceux de Celse, les gnostiques anonymes de saint Irénée (I, xxx).

A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Literatur, die Ueberl.*, t. I, p. 165-166 — Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, 1913 t. I, p. 353, 356. — Eug. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, Paris, 1913, p. 331.

P. de LABRIOLLE.

ARCHONTIUS. Voir ELPIDE (saint).

1. ARCIMBOLDI (GIOANANGELO), évêque de Novare, archevêque de Milan (1525-1555), né vers 1485, à Milan, d'Aloisio Arcimbaldi, était sans doute petit-neveu du cardinal. Comme tous ceux de sa famille, il fit de sérieuses études de droit et reçut le grade de docteur *in utroque*. Son père était un fidèle serviteur du duc de Milan Massimiliano Sforza. Il s'attacha de bonne heure à la cour de Rome et gagna la confiance de Léon X, qui le nomma protonotaire, referendaire, puis le 29 octobre 1514, nonce collecteur, avec pouvoir de légat *a latere*, pour l'indulgence de la fabrique de Saint-Pierre dans tous les pays, de la Provence aux Pays-Bas, plus tard dans les diocèses de l'Allemagne occidentale et du Rhin, jusqu'à la mer du Nord, enfin dans les États scandinaves. Lud. von Pastor, *Geschichte der Papste*, 1906, t. IV, 1^{re} partie, p. 225-226, avec une abondante bibliographie. Après avoir opéré dans les Pays-Bas, Arcimbaldi abandonna l'Allemagne à son délégué Johann Tetzl, et se rendit dans les pays du Nord (fin 1518). Il ne sut pas garder la neutralité au milieu des compétitions qui soulevaient des guerres civiles dans ces régions, entre le roi de Danemarck, les administrateurs de Suède, l'archevêque d'Upsal Gustaf Troll. Le premier, Christian, confisqua même tout son train et ses collectes d'indulgence (fin avril 1518) et sollicita son rappel, qui lui fut accordé peu après. Les détails et témoignages, *ibid.*, p. 602-603. Des plaintes s'élevaient aussi élevées contre Arcimbaldi en Allemagne, si générales qu'elles contribuèrent pour une large part à populariser la révolte de Luther et la révolution protestante. On lui reprochait son avidité, les abus multiples qu'il commettait dans l'exercice de ses fonctions, même certains actes déloyaux. Les enquêteurs et autres agents pontificaux, confirmèrent plus tard la plupart de ces plaintes dans leurs rapports. Chassé de Danemark, Arcimbaldi traversa la Suède et l'Allemagne en fugitif, fin 1519, n'osa pas reparaitre à Rome, et entra au service de

Francesco Sforza, devenu duc de Milan après l'expulsion des Français en 1521. Ce prince l'envoya en Espagne complimenter Adrien VI sur son exaltation, puis ambassadeur à Rome, où Clément VII le promut évêque de Novare. On ne voit pas que les graves accusations qu'on avait fait peser sur sa mission dans le Nord aient nui à sa carrière. Le cardinal Antonio de Monte avait résigné cet évêché en sa faveur le 20 novembre 1525, mais le pape, qui lui avait préféré un autre candidat, ne le nomma que le 2 mars de l'année suivante, et le 22 il recevait le sacre, dans l'église de Sainte-Praxède, des mains du même cardinal. Son long pontificat de 24 ans fut marqué par peu d'événements. Il obtint, en 1529, de l'empereur Charles-Quint un diplôme où il est qualifié de conseiller impérial et prince du saint empire, et qui renouvelait tous les honneurs et privilèges de son siège.

Il fut transféré à Milan le 19 mars 1550, et reçut le pallium le 23, le résignataire cardinal Hippolyte d'Este se réservant les deux tiers des revenus. Il fit son entrée solennelle le 1^{er} juin et dès le 3 juillet promulgua un long règlement de réforme, qui atteignait les clercs et les religieuses, les mœurs et la discipline, les abus et la justice, les écoles et les œuvres pieuses. Il s'appliqua à le faire exécuter tel que Saxius l'a reproduit, en faisant la visite de la cathédrale en juillet 1553; le 20 juin, il y avait transféré la confrérie de Sainte-Catherine de Sienne, sorte de tiers ordre de Saint-Dominique, qui se recrutait parmi les notables de la ville. Le 21 février 1552 il posait la première pierre du nouveau couvent franciscain de Sant'Angelo après l'incendie de l'ancien qui était hors la ville. Il se proposait de poursuivre son œuvre de réforme lorsque la mort l'enleva le 6 avril 1555, et il fut enseveli dans sa cathédrale à côté de ses deux grands oncles, le cardinal et l'archevêque Guidantonio.

Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, t. n, p. 980-1008. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. iv, col. 723. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. m, p. 278, 257, avec les notes. — Lud. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. iv, *passim*. Il se sert de J. Martin, *Gustave Vasa et la Réforme en Suède*, Paris, 1906.

P. RICHARD.

2. ARCIMBOLDI (GIOVANNI), cardinal, évêque de Novare, archevêque de Milan (1468-1488), fils de Nicolo, un des principaux conseillers du duc Galeas Marie Sforza et président du sénat de Milan, fit comme lui sa carrière dans le droit et l'administration, appartint au sénat et gagna la confiance du duc qui le chargea de missions au dehors. Veuf après quelques années de mariage, il entra dans la cléricature, devint protonotaire participant, évêque de Novare le 21 novembre 1468. Le duc le nomma son ambassadeur à Rome sous Sixte IV, et sa correspondance, conservée aux archives d'État de Milan, a été utilisée par l'historien Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. n, *passim*; voir *Index*. A la demande de son souverain, le pape le créa cardinal-prêtre le 7 mai 1473, du titre des Saints-Nérée-et-Achillée, d'où il passa en 1476, le 30 décembre, à Sainte-Praxède. Il continua ses fonctions d'ambassadeur à Rome, et nous le voyons surtout occupé des affaires de la curie. Il reçut plusieurs fois les sceaux de camerlingue du Sacré-Collège, par intérim le 31 mai 1476, le 19 mars 1482, jusqu'au 25 juin; élu en titre, il exerça la fonction du 15 janvier 1483 au 19 janvier 1484. Nommé légat à Pérouse le 15 janvier 1477; en Hongrie, Allemagne, Bohême, le 7 février, de nouveau à Pérouse le 15 novembre 1483, il occupa ce dernier poste du 11 octobre 1484 au 14 janvier 1485. On ne sait rien de plus sur ces missions et d'autres qu'on attribue facilement au cardinal de Novare. Celle de Hongrie n'eut peut-être pas de suite. Sous Innocent VIII, Arcimbaldi continua à résider

d'ordinaire à la curie. Le 5 octobre 1484, il échangea le siège de Novare contre celui de Milan, dont il porta dorénavant le titre. Le *Liber notarum* de Burkhard, édition des *Rerum italicarum scriptores*, mentionne souvent sa présence à la cour pontificale. Et même le 25 avril 1488, il amusa l'assistance, au dire du malicieux cérémoniaire, pendant un office pontifical, par une bévue liturgique en qualité de premier cardinal-prêtre, p. 231-232. Il mourut le 2 octobre 1488, dans son palais de la Piazza Madama et fut enseveli le 29 à Saint-Augustin, d'où son tombeau a disparu. *Ibid.*, p. 238-240.

Il avait gardé en commende l'abbaye de Saint-Ambroise de Milan. Les mesures qu'il prit pour la réforme et la bonne administration de ses bénéfices ne supposent pas une présence prolongée dans ses diocèses. A Novare il fit des règlements contre la rapacité des avocats. A Milan, il confirma, en 1485, l'établissement par son compatriote Daniele Birago de la collégiale des chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, dite *Santa Maria della Passione*. Somme toute ce fut un prélat politique, qui fit la fortune de sa famille, frères et neveux, ainsi que l'atteste l'inscription funéraire à la cathédrale de Milan, rapportée par Saxius et l'éditeur de Burkhard, *ibid.*, p. 238, note 2.

Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, t. m, p. 944-948. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. n, p. 17, 226, 208. — Johan. Burkardi *Liber notarum*, t. i, dans *Rerum italicarum scriptores*, t. xxxii. — Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae cardinalium*, t. m, col. 53-54. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. iv, col. 287.

P. RICHARD.

3. ARCIMBOLDI (GUIDANTONIO), archevêque de Milan (1489-1497), succéda à son frère le cardinal Giovanni (voir ci-dessus). Comme lui il s'était lancé dans les études juridiques et la faveur dont leur père jouissait auprès du duc de Milan, Galéas-Marie, le fit entrer au sénat de cette ville, dont il devint aussi le président, sans doute après la mort de son père. Comme le cardinal, il remplit également diverses missions au dehors, entre autre, une à Rome auprès du pape Innocent VIII, auquel il adressa une harangue très étudiée, dont Saxius affirme qu'elle se conservait dans la Bibliothèque pontificale. On ignore à quelle époque il entra dans la cléricature, mais il était abbé commendataire de San Dionisio de Milan, lorsqu'il succéda à son frère le cardinal à l'archevêché de Milan, d'après les actes consistoriaux du 23 janvier 1489. Le même annaliste Saxius prétend que le cardinal résigna en sa faveur et qu'il lui succéda de son vivant dans le courant de l'année 1488. Ughelli, qui est antérieur d'un siècle, mentionne la cession, mais s'en tient à la daté des Actes consistoriaux. Le cardinal, résidant à Rome, a pu s'en remettre à son frère de l'administration du diocèse et la nomination en consistoire aurait accompagné l'expédition du pallium. Le nouvel archevêque s'occupa de son diocèse, dont il s'éloigna peu; il fonda treize chapellenies dans sa cathédrale, et il devait être riche, s'il est vrai, comme l'affirme Saxius, qu'il laissa des sommes abondantes pour l'achèvement de sa cathédrale. Il reconstruisit son palais épiscopal sur un terrain que lui donna le duc de Milan. Enfin il présida, en 1490, à l'achèvement du couvent des hiéronymites dans le faubourg de Castellazzo, avec un hôpital et l'archevêque y ajouta la paroisse des SS.-Côme-et-Damien. Il mourut le 18 octobre 1497, après un pontificat de neuf ans environ.

Les annalistes locaux lui donnent pour successeur son neveu Ottaviano, jeune homme dont les études en philosophie et belles-lettres annonçaient un brillant avenir. Il s'était rendu vers 1489 à Rome, où il

devint promptement protonotaire participant, référendaire des deux signatures, prévôt de San Theodoro de Pavie. Mais il mourut à Rome même, sur la fin de cette année 1497, à 32 ans, avant d'avoir vu sa nomination confirmée ou d'avoir reçu la consécration.

Jos. Ant. Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico chronologica*, 1755, t. III, p. 949-957. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 272-273. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 208 et note.

P. RICHARD.

ARCINIEGA (JUAN) évêque espagnol (1766-1835), né à Herran, diocèse de Burgos, le 22 juin 1766. Il était en 1808 visiteur du diocèse de Madrid. Le cardinal Louis Marie de Bourbon qui l'avait fait chanoine de Tolède (5 novembre 1814), le choisit comme évêque auxiliaire (23 septembre 1816) avec le titre d'évêque *in partibus* d'Adra. A la mort de son protecteur (19 mars 1823), il fut nommé par décret royal du 22 avril 1824, évêque de Vich dont le titulaire, le franciscain Strauch y Vidal, avait été assassiné par les libéraux, le 16 avril 1823. Mais il n'accepta pas ce poste difficile et sa renonciation fut enregistrée le 25 mai 1824. Il mourut à Tolède le 2 janvier 1835.

R. Fort, *España sagrada*, Madrid, 1879, t. III, p. 4.

A. LAMBERT.

ARCINS, aujourd'hui petite commune du département de la Gironde, dans le Médoc, à 30 kilomètres au nord-ouest de Bordeaux, fut, du XIV^e siècle à la Révolution française, le siège d'une commanderie importante de l'ordre de l'Hôpital. Créée probablement vers 1330, la commanderie d'Arcins absorba dans le cours du XV^e siècle un certain nombre de petites commanderies situées sur l'autre rive de la Garonne ou même très loin dans la région landaise, jusque dans la Chalosse et qui dépendaient autrefois de l'ordre du Temple, ou de l'hôpital Saint-Jean de Bordeaux. Ses archives contiennent peu de faits intéressants l'histoire générale ou même l'histoire locale; à peine pourrait-on mentionner les luttes soutenues par certains commandeurs contre le commandeur de Bordeaux ou contre les seigneurs voisins, l'intervention du pape Grégoire XI contre le chevalier Jean des Affaires (1377) et celle du Parlement de Bordeaux en faveur du chevalier René de Chabaud Tourette (1596). Le premier commandeur connu d'une façon certaine est Arnaud de Sicard (1335-1338) et le dernier, le chevalier de Montouroux (1785-1789). Arcins, où les procès-verbaux de visite ne mentionnent qu'une modeste habitation, ne paraît pas avoir été la résidence habituelle de ses commandeurs; à partir du XV^e siècle, ils lui préférèrent ordinairement la citadelle de Montarouch, petite commanderie de la rive droite de la Garonne, réunie à cette époque à la commanderie d'Arcins.

H. de Marquessac, *Les hospitaliers S. Jean de Jérusalem en Guyenne depuis le XII^e siècle jusqu'en 1793*, 1866 (à consulter prudemment). — A. Du Bourg, *Ordre de Malte. Histoire du Grand Prieuré de Toulouse*, 1883. — Archives du département de la Gironde, 449.

G.-G. LAPEYRE.

1. ARCIS (JEAN D') ou encore d'Arcies, d'Arcy, originaire d'Arcis-sur-Aube, figure, en 1328, le sixième sur la liste des maîtres des requêtes de l'hôtel du roi, et dans un état de 1329 avec la qualification de clerc. Sur une liste de 1338, il est cité le premier des clercs, comme évêque, à la grand'chambre du Parlement (*Bibl. nat., mss. collection Clairambault 754*, fol. 219). Après avoir été trésorier de l'Église de Reims, il devint évêque de Mende (14 décembre 1330 à 19 octobre 1331), d'Autun (du 21 décembre 1331 à septembre 1342) et enfin de Langres (25 septembre 1342). Il mourut le 3 août 1344, laissant une réputation de sainteté. En

1337 (17 février), il avait acheté à Jean de Châtillon une maison à Paris, rue Pavée.

Gallia christiana, t. I, col. 97; t. IV, col. 412, 622. — Eubel, *Hierarchia medii aevi* t. I, p. 73, 307, 342. — P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, t. II, p. 92, 104, 215. — Gagnarre, *Histoire de l'Église d'Autun*, Autun, 1774, t. I, p. 150-151. — André Guillois, *Recherches sur les maîtres des requêtes de l'Hôtel, des origines à 1350*, Paris, 1909. Appendice III, notices biographiques, n. 1.

F. AUBERT.

2. ARCIS (NICOLAS D'), neveu du précédent et né aussi à Arcis-sur-Aube, était fils de Hémon d'Arcis, clerc de la paneterie du roi. Avocat au Parlement dès l'année 1347, avocat pensionnaire de la ville de Saint-Omer en 1361, chancelier du duc d'Orléans, admis au Conseil du roi, il devint, en 1363, avocat du roi au Parlement (*Archives nationales, registres du Parlement*, X^e 17, fol. 313, 17 juillet). Le 9 mai 1371, avec Aléaume Boistel, comme lui maître des requêtes de l'hôtel, il fut commis par Charles V à s'informer des abus de l'Université de Paris. Ce prince, qui l'estimait beaucoup, l'appela, au mois d'octobre 1374, au Conseil qui devait être adjoint après sa mort aux tuteurs de ses enfants et, l'année suivante, il le nomma président clerc à la Chambre des comptes. A cette époque, Nicolas d'Arcis était, depuis le 20 décembre 1372, évêque d'Auxerre; après la mort de sa femme, en effet, il entra dans les ordres et fut d'abord chanoine de Paris et de Saint-Étienne de Troyes. Devenu évêque, il conçut le projet de faire écrire l'histoire de plusieurs de ses prédécesseurs au siège d'Auxerre. Il permit de célébrer dans son diocèse la fête de la Présentation de la sainte Vierge et, en 1376, Charles V lui écrivit pour lui demander l'impression produite. Cette même année, le pieux évêque mourut le 24 septembre, et on l'enterra dans la cathédrale.

Il résida le plus souvent au château de Regennes (Yonne : commune d'Appoigny, canton d'Auxerre) et, en 1374, il acquit à Sacy (Yonne : commune du canton de Vermanton, arrondissement d'Auxerre), un domaine considérable.

Il était frère du conseiller au Parlement Jean d'Arcis (*Arch. nat., loc. cit.*, X^e 8602, fol. 2, 23 avril 1364), qui mourut le 26 janvier 1407, et de Pierre d'Arcis, qui mourut évêque de Troyes, le 18 avril 1395. Voir le suivant. Une de ses filles épousa Jean de Bucy et l'autre Simone de la Fontaine, puis, en secondes noces Milet de Lyon, qui devint maître de l'artillerie à Paris.

Arch. nat. loc. cit. X^e 18, f^o 6v^o, XI^e, 9A, n. 156; 56^e n. 82, *ibid.* JJ. 82, f^o 305, n. 434.

Gallia christiana, t. XII, col. 322, 323. — Abbé Lebeuf, *Mémoires concernant l'histoire civile et religieuse d'Auxerre*, Paris, 1753, t. II, p. 476-480. — Le Laboureur, *Introduction à l'histoire de Charles VI*, Paris, 1662, t. I, Introduction, p. 8, 9. — Noël Valois, *Le conseil du roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1888, p. 75. — Delachenal, *Histoire des avocats du Parlement de Paris*, 1300-1600, Paris, 1885, p. 337. — Denifle et Châtelain, *Chartularium universitatis Parisiensis*, t. III, n. 1366, p. 197. — Demay, *Inventaire des sceaux de l'Artois*, n. 1098. — A. Vidier et L. Mirot, *Obituaires de la province de Sens*, Paris, t. III, 1909, diocèses d'Orléans, Auxerre et Nevers, p. 264.

F. AUBERT.

3. ARCIS (PIERRE D'), frère de Nicolas et de Jean d'Arcis et comme eux originaire d'Arcis-sur-Aube, conseiller au Châtelet (1363), puis avocat au Parlement de Paris au moins dès le 15 décembre 1365; il plaida pour Jeanne, reine de France et de Navarre (14 août 1366, 4 mars 1367...) Il devint chanoine de Châlons-sur-Marne, trésorier de Saint-Étienne de Troyes, vicaire général, puis évêque de Troyes, le 24 no-

vembre 1378. En 1389, il fit la dédicace de la collégiale de Saint-Urbain et mourut le 18 avril 1395.

Arch. Nat. loc. cit., X¹² 1471, f° 410, X¹⁰ 16B, n. 177, 17, n. 66. — *Bibliothèque nationale. Manuscrits français*, 23, 328, f° 39 v°.

Gallia christiana, t. XII, col. 513. — Eubel, *Hierarchia catholica mediæ ævi*, t. 1, p. 521. — Lebeuf, *op. cit.*, t. II, p. 478. — Le Laboureur, *op. cit.*, loc. cit. — Delachenal, *Histoire des avocats du Parlement de Paris*, p. 337.

F. AUBERT.

ARCIS-SUR-AUBE, diocèse de Troyes, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aube, population de 3 006 habitants. Cette petite ville est citée vers 160 dans l'Itinéraire d'Antonin. La Chronique de Saint-Denis et Aimoin en font mention en 575. Le christianisme y fut prêché au commencement du v^e siècle, par saint Balsème ou Baussange, qui paya son zèle de sa vie.

Sainte Geneviève vint à Arcis acheter des grains, qu'elle fit conduire à Paris, épuisé par les ravages des barbares. D'après l'annaliste troyen Trasse de Montmusard, le roi Robert le Pieux aurait convoqué un concile à Arcis, mais cette assemblée est des plus douteuses. Les protestants pillèrent Arcis et la contrée en 1568. Lors des guerres de la Fronde en 1656, Arcis eut beaucoup à souffrir de la présence des régiments d'Enghien, de La Meilleraye et de Palluau, ainsi que des Allemands et des Lorrains. Un grand nombre d'habitants disparurent pour mettre leur vie en sécurité et le pays fut entièrement ruiné. A la Révolution, le caractère paisible et conservateur des compatriotes de Danton empêcha que les violences auxquelles se livrèrent quelques énergumènes fussent poussées trop loin. C'est à Arcis que prirent naissance, en 1840, les sœurs du Bon-Secours de Troyes.

I. **ARCHIDIACONÉ**. — Lorsque le diocèse de Troyes se constitua, le *pagus Arciacensis*, comprenant les deux versants de l'Aube, depuis Ramerupt jusqu'à Clesles, composa l'archidiaconé et le doyenné d'Arcis. On y comptait, en 1790, quarante-deux paroisses et onze succursales avec une population approximative de 12 000 habitants. Aujourd'hui, un des deux vicaires généraux de l'évêque de Troyes porte le titre d'archidiaque d'Arcis et étend, comme tel, son autorité sur les archiprêtres d'Arcis, de Bar-sur-Aube, et de Nogent-sur-Seine. L'archiprêtre d'Arcis a 86 paroisses et 26 198 habitants, chiffre de la population même de l'arrondissement. L'unique église d'Arcis, sous le vocable de Saint-Étienne, date du commencement du xvi^e siècle. La tour et la plus grande partie du chœur furent bâties vers 1503. L'édifice fut très endommagé par l'incendie du 25 avril 1727, et restauré à nouveau en 1830 et en 1908.

II. **ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX**. — 1^o *Hôpital*. — Arcis possède un hôpital fondé par l'évêque Pierre d'Arcis et réuni à l'ancienne maladerie. Le seigneur du lieu, Charles de Poitiers, contribua en 1393 à la dotation de cet établissement, dont les habitants conservèrent l'administration. Ils avaient, en 1547, pour les représenter, un prêtre, Eustache Papillon, qui acquittait dans la chapelle le service divin. Les guerres du xvi^e siècle achevèrent de ruiner l'hôpital, qui tombait de vétusté. Pour le relever, François Martel, baron de Bellemontagne, le confia en 1651, à six Pères cordeliers. Ceux-ci devaient le rebâtir, distribuer tous les ans cent livres d'aumônes et célébrer tous les jours une messe pour Marie de Clèves, femme du fondateur. Vingt-cinq ans après, l'hôpital était réuni à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et on ne laissait aux cordeliers que l'église, les lieux conventuels et un enclos. On leur abandonnait aussi un tiers des fonds et des revenus en paiement des fondations religieuses à acquitter,

Le service des malades laissant à désirer, les habitants en chargèrent, en 1776, deux sœurs de Saint-Maurice de Chartres, mais la Révolution, par ses exigences antireligieuses, les força à se retirer dès 1791. Elles ont été remplacées après le Concordat par des sœurs ursulines du diocèse.

2^o *École*. — Il y avait à Arcis une école de filles en 1680. Elle fut confiée en 1776 à deux sœurs de Saint-Maurice de Chartres. Depuis la Restauration, elle fut dirigée, ainsi qu'un pensionnat, par des sœurs ursulines, jusqu'à la laïcisation.

3^o *Couvent*. — Les cordeliers n'étaient plus que deux à la Révolution : le gardien Jacques Camus et François Viney. Ils se rendaient dans les paroisses pour remplacer les curés absents ou malades.

Le revenu du couvent était en dernier lieu de 1 171 livres 6 sous, avec 362 livres 10 sous de dépenses. Le mobilier et les bâtiments furent vendus comme biens nationaux en 1791 et 1794.

4^o *Confrérie de charité*. — Le chanoine Desguerrois avait fondé dans son pays natal une mission, qui dut être prêchée en 1662 par les lazaristes. Ce fut vraisemblablement à la suite de ces exercices qu'ils établirent la confrérie de charité. Elle secourait de soixante à quatre-vingts pauvres. Un rapport de 1774 constate que cette association faisait à Arcis beaucoup de bien.

5^o *Prieuré*. — On comptait anciennement dans l'archidiaconé d'Arcis, outre l'abbaye de la Piété-les-Ramerupt et le chapitre de Plancy, sept prieurés. Celui d'Arcis était le plus ancien. Primitivement les reliques de saint Baussange reposaient dans la chapelle Saint-Pierre, sur le territoire d'Arcis, où elles attiraient un grand concours de pèlerins. Poussée par sa dévotion, la pieuse comtesse d'Arcis, Hersende, fit enlever ces reliques, en 960, pour les déposer dans un prieuré fondé par elle à Ramerupt. Son fils Manassès, élu évêque du diocèse en 985, établit en dédommagement un prieuré à Arcis même, à l'est du château, sous l'invocation de la sainte Vierge et le mit sous la dépendance de l'abbaye de Marmoutier. L'évêque Haton lui fit don des menues dîmes et des offrandes de la paroisse Hervé, abbé de Marmoutier, ayant abandonné à Hugues de Broyes des droits de pêche, constitua en échange, en 1178, au prieuré d'Arcis, une rente de 40 sous à prendre sur le tonlieu de Broyes.

Le revenu estimé au xvi^e siècle 360 livres, était en 1756 de 1 100 livres (y compris le produit des dîmes); mais le prieur donnait chaque année au curé un supplément de 35 livres; à un des vicaires, 100 livres, pour la desserte du bénéfice; à l'abbaye de Marmoutier, 11 livres 1 sou 6 deniers. L'évêque transféra le titre du prieuré, le 11 août 1780, dans la chapelle de la sainte Vierge de l'église paroissiale. En conséquence de l'union de Marmoutier à l'archevêché de Tours, en 1737, le prieuré d'Arcis devint un bénéfice royal, mais demeura exempt du droit de visite et de procuration épiscopale.

6^o *Cure*. — La cure d'Arcis était à la collation de l'évêque. Les revenus montaient en 1729 à 929 livres, y compris les novales et le tiers des grosses dîmes qui appartenait au curé. Le service divin était acquitté par un curé et deux vicaires.

7^o *Commanderie*. — Au moyen âge, il y avait, à l'ouest d'Arcis, une commanderie de Saint-Jean de Jérusalem. La chapelle s'appelait la Belle-Dame. Au xviii^e siècle, les cordeliers y disaient la messe pour le commandeur, une fois par semaine. En 1467, un différend s'éleva entre le grand prieur de France et le curé au sujet des offrandes. Cent ans plus tard, la maison n'existait plus.

Aimoin, dans P. L., t. cxxxix, col. 700. — *Archiv. nat.*, S 4909. — *Archiv. de l'Aube*, séries C, G, H, et L K. —

Dictionn. topog. de l'Aube, p. xvii. — A. Prévost, *Saint Vincent de Paul et ses œuvres dans le diocèse de Troyes*, p. 163. — Desguerrois, *La sainteté chrestienne*, fol. 239, 382, 414. — *Biblioth. de Troyes*, ms. 2427. — Mannier, *Les commanderies du grand prieuré de France*, t. 1, p. 317.

Arthur PRÉVOST.

ARCISSES (*Arsetiae*, *Arseciae*, *Arsitia*, *Arsiz*, *Arsiciae*, *Arcissae*), abbaye bénédictine, à cinq kilomètres de Nogent-le-Rotrou, sur la paroisse de Brunelles.

Ce prieuré de l'abbaye fondée vers 1119 par Rotrou, comte du Perche, à la demande de saint Bernard de Tiron, fut transformé en abbaye d'hommes le 8 septembre 1225, par Guillaume de Bellême, comte du Perche et évêque de Châlons-sur-Marne; il devint abbaye de femmes, en 1632. Notre-Dame du Val d'Arcisses est située sur les bords du cours d'eau de ce nom et d'un étang. Quelques vestiges des constructions subsistent; on retrouve, dans les églises des environs, cinq ou six objets mobiliers.

Une supplique au pape Urbain VIII déclare que, vers 1627, par le malheur des guerres, la ruine a envahi la communauté, réduite à deux moines (*Bibl. nat.*, lat. 5185); en 1790, il y avait encore vingt et une religieuses de chœur et dix-neuf autres personnes.

Arcisses conservait depuis le milieu du xvii^e siècle le corps de saint Alexandre, fils de sainte Félicité; cette relique a été déposée partie à Bruxelles, partie chez les religieuses de l'Immaculée-Conception de Nogent-le-Rotrou, en 1826.

ABBÉS RÉGULIERS. — Jean I^{er}, vers 1248. — Gilles, vers 1298. — Simon, vers 1336. — Guillaume Desjardin, jusqu'en 1349; devint abbé de Saint-Père de Chartres. — Jean II Le Royer, 1362. — Pierre I^{er} Ferlart ou Foillard, chambrier de Tiron; élu le 2 mars 1364. — Jean III La Soze, 1369. — Étienne, vers 1394. — André, vers 1432. — Pierre II Fouasse, 1436. — Jean-Baptiste Morin, 1466. — Jean IV Préverant, vers 1495. — Mathieu Gouffier, sous-prieur de Tiron, 1499. — René I^{er} ou Jean V Chapuys, vers 1501. — Philibert Charpin, vers 1508. — Louis de Laige ou de Laigle, vers 1515. — René II de Laubier, 1529. — Pierre III Disque, vers 1541.

ABBÉS COMMENDATAIRES. — Gérard de Laubier, clerc d'Angers, 1547. — Gilbert de Tournebulle, abbé d'Issoudun, 1585. — Michel Molin, vers 1602. — Philippe de Blavette, vers 1617; abdiqua en 1627.

ABBESSES. — Françoise de Riants, nièce du dernier abbé, prieur de Saint-Michel de La-Ferté-Milon, 1632. — Jeanne I^{re} de Chaumont, du Val-de-Grâce (Paris), 1650. — Anne Pesseau, 1698. — Jeanne-Françoise Rossignol, de l'Immaculée-Conception (Paris), 1727. — Jeanne II O'Neil, de Saintes, 1739. — Élisabeth-Charlotte de Nonant, vers 1761, transférée à Saint-Jean de Château-Thierry. — Marie-Madeleine de Barneval, 1767. — Jeanne-Baptiste de Lubersac, sœur de l'évêque de Chartres, 1782.

Abbé H. Lalizel, *Abbaye royale d'Arcisses : notice*, 1900, p. 60; dans *Métails, Pièces détachées pour servir à l'histoire du diocèse de Chartres*, t. II, 1904.

M. LANGLOIS.

ARCO, abbaye cistercienne du royaume d'Italie, diocèse de Syracuse. Isembard de Morengia et Chara, son épouse, seigneurs du pays, la firent bâtir à une distance de cinq mille pas au sud de la ville de Noto. Ce fut une colonie de cisterciens de la Noara, du diocèse de Messine, qui vint l'habiter le 20 août 1212. On lui donna la sainte Vierge pour patronne. Le nom d'Arco lui vint d'une des terres dont les fondateurs se plurent à la doter. Un des premiers moines, Nicolas, originaire de Sicile, y mourut en odeur de sainteté, après s'être rendu célèbre par plusieurs miracles. L'insalubrité du climat obligea à transférer le monastère à Noto même

au commencement du xvi^e siècle, du temps de l'abbé Rudolfe.

Janauscheck, *Origin. Cisterc.*, t. I, p. 216. — Jongelin, *Notitia abbatiarum ordinis Cisterc.*, lib. VIII, p. 91, n. 7. — Manrique, *Cisterc. Annal.*, t. III, p. 577. — Le Mire, *Chronicon Cisterc. ordinis*, Cologne, 1614, p. 196.

Arthur PRÉVOST.

1. ARCO (GAETANO DALL'), napolitain, promu évêque de Strongoli, le 2 décembre 1735, transféré au siège de Nusco, le 9 mars 1741; mort en 1753.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1870, t. XX, p. 406, et t. XXI, p. 267. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 908 et 928.

F. BONNARD.

2. ARCO (JOSEF-ADAM, comte d'), appartenait à une vieille famille tyrolienne qui tirait son nom de la petite ville d'Arco, dans le diocèse de Trente, non loin du lac de Garde. Frédéric de Bogen y avait bâti, en 1175, un château fort, qui fut rasé par les Français en 1703. En 1413, l'empereur Sigismond fit de la ville un comté, en faveur des descendants de Frédéric, qui restèrent dès lors fidèlement attachés à la fortune des Habsbourg. Né le 27 janvier du comte George II d'Arco, il était neveu du suivant et fut inscrit à l'université de Salzbourg en 1745. Il étudia aussi au collège germanique à Rome, fut chanoine de Passau en 1760 et ensuite official à Passau et à Vienne et enfin chanoine de Salzbourg; il prêta serment en cette qualité le 30 août 1776. Il était déjà auxiliaire de cet archidiocèse avec le titre d'évêque d'Hippone; le 15 juillet 1776, il recevait l'évêché de Kœnigraetz en Bohême, devenait conseiller secret de l'empereur et passait le 6 avril 1780 à l'évêché principalité de Seckau en Carinthie. Il en prit possession le 7 juin et transféra sa résidence en 1786 à Gratz où il établit un chapitre et sa cathédrale à l'église de Saint-Egidius. Joseph II fit affranchir son diocèse de la dépendance de l'archevêché de Salzbourg. Joseph d'Arco visitait chaque année son diocèse, administrait le sacrement de confirmation et prêchait fréquemment. Sa vie sans tache, sa générosité, sa simplicité et sa prévenance lui gagnaient tous les cœurs. Il dépensait tous ses revenus à secourir les malheureux. En avril 1797, à l'arrivée des troupes françaises, il refusa obstinément le serment que Bonaparte voulait lui imposer et soutint par son exemple la fidélité de tous les notables du pays au souverain légitime. Il mourut le 3 juin 1802 d'une attaque d'apoplexie. Par son testament il sollicitait des funérailles simples et un tombeau sans faste au milieu de son troupeau. Pendant quatre jours les fidèles honoèrent ses restes et par leur affluence lui firent des funérailles imposantes. Les habitants de la ville épiscopale lui firent dresser un tombeau architectural dans une chapelle construite exprès et recouverte de lames de cuivre.

Chronik der Grafen des heil. Röm. Reichs von und zu Arco genannt Bogen, par le comte Karl Anton von Arco, Vienne, 1866, p. 105-106. — Gams, *Series episcoporum*, p. 282, 311.

P. RICHARD.

3. ARCO (JOSEF-FRANZ, comte d'), né le 16 septembre 1686 du comte Vinciguerra d'Arco, fit ses études de philosophie à l'université de Salzbourg en 1703-1704 et nommé chanoine de la cathédrale de cette ville, il prêta serment en cette qualité le 29 décembre 1729. Il avait été nommé le 19 juillet 1722, conseiller secret et chambellan de la cour électoral de Cologne et chevalier de l'ordre électoral des Défenseurs de l'honneur divin sous la protection de l'archevêque saint Michel. Le 21 décembre 1729, il était nommé évêque de Chiemssee en Autriche, tout en restant chanoine et conseiller intime de l'archevêque de Salzbourg. Le 7 septembre 1733, il consacrait, en

l'honneur des apôtres saint Simon et saint Jude, le petit autel de la chapelle du cloître supérieur de l'église Notre-Dame à Chiemsee. Il mourut le 24 mars 1746.

Karl Anton von Arco, *op. cit.*, p. 102-103. — Gams, *Series episcoporum*, p. 268.

P. RICHARD.

4. ARCO (PROSPER D'). La famille d'Arco était représentée au début du *xvi*^e siècle, par Nicolo d'Arco, l'un des meilleurs poètes latins de la Renaissance. De sa deuxième femme, Laura Bentivoglio, il eut deux filles et six fils : Prosper est l'un d'eux. On ne sait la date de sa naissance. Il représentait l'empereur Ferdinand à la cour de Savoie, quand il fut envoyé à Rome, comme ambassadeur auprès de Pie IV. Il quitta la cour impériale avant le 24 mai 1560, et pourtant il n'était pas encore à son poste le 24 juin. Dès son arrivée, il eût à traiter une question délicate. Le pape avait décidé de convoquer le concile déjà deux fois interrompu. Mais il voulait le présenter comme la simple continuation des sessions tenues à Trente, puis à Bologne, puis de nouveau à Trente, en 1547 et en 1551. Ferdinand, au contraire, en raison de l'attitude des protestants, demandait que l'indiction le présentât comme un nouveau concile. L'ambassadeur soutint les vues de son maître. Il s'efforça du reste de le faire dans un esprit de véritable conciliation. Il en fut de même dans la question, fort débattue, de savoir où siégerait le concile. Dès lors il fut mêlé à toutes les négociations qui se traitaient à Rome, concernant les affaires évoquées au concile et intéressant plus spécialement l'empire. Les deux principales étaient la question du mariage des prêtres et celle de la communion sous les deux espèces.

Mais il défendait en même temps les intérêts politiques de son maître. On accusait Pie IV de protéger tout spécialement son parent, Côme de Médicis, et de favoriser les projets d'hégémonie dans la péninsule qu'on attribuait à ce dernier. L'attitude de Côme dans l'affaire du comte de Pitigliano, client de l'empereur, justifiait en quelque manière ces rumeurs. Arco s'efforça de détourner le pape de cette aventure, qui aurait compromis de nouveau la paix à peine rétablie entre l'Empire et le Saint-Siège. De même l'ambassadeur défendait les droits impériaux à propos de l'archevêché de Cologne. Sur les instances de Philippe II, Pie IV venait d'ériger de nouveaux évêchés dans les Pays-Bas et cette création menaçait le domaine et la juridiction de l'archevêque de Cologne.

Une affaire plus importante que ces détails de la diplomatie quotidienne allait incomber au comte d'Arco. L'empereur Ferdinand, pour couper court aux intrigues de Philippe II, entendait faire élire son fils Maximilien, déjà roi de Bohême, comme roi des Romains et lui assurer ainsi la couronne impériale. Or, celui-ci s'était fort compromis avec les protestants, à tel point que le pape lui-même avait dû intervenir pour le ramener à la foi catholique. Aussi Ferdinand résolut-il de faire procéder à l'élection sans avertir Pie IV. Elle eût lieu à Francfort-sur-le-Main, le 13 novembre 1562. Maximilien, fut proclamé roi des Romains, à l'unanimité, et son couronnement célébré, non pas à Aix-le-Chapelle, comme c'était la coutume, mais à Francfort même, le 30 novembre. C'était cette élection qu'il s'agissait de faire accepter par le pape. Maximilien prêcha à Rome un envoyé extraordinaire, don Juan Manrique, pour régler cette affaire, mais, en réalité, c'est sur Prosper d'Arco qu'elle retomba tout entière.

Pie IV ne refusa pas en effet de reconnaître l'élection et de l'approuver. Mais il posait un certain nombre de conditions. Il exigeait non seulement un serment verbal de Maximilien, en vertu duquel le roi

des Romains s'engagerait à défendre la religion catholique romaine, mais encore une lettre autographe du futur empereur au pape, reproduisant le même engagement et enfin la prestation, par un envoyé officiel, du serment qui avait été prêté, en 1560, à la reconnaissance de Ferdinand et qui parlait de l'« obéissance » au Saint-Siège. Cette dernière clause était particulièrement délicate. En effet, c'était la propre frère de l'ambassadeur, Scipion d'Arco, qui était venu à Rome, prêter ce serment d'obédience, et il l'avait fait en des termes qui lui avaient valu de grands reproches et qui n'avaient pas été admis par Ferdinand lui-même. Voir l'article suivant. Prosper discuta cette question pendant presque toute l'année 1563, soit directement avec le pape lui-même, soit avec une commission de cardinaux que Pie IV avait nommée à ce propos. L'affaire se termina du reste, à la fin de septembre, au gré de Maximilien. Le pape, en désespoir de cause, s'en remit à la conscience de l'empereur sur la formule du serment. C'était reconnaître l'élection de son fils. Celui-ci remercia l'ambassadeur impérial à Rome du zèle qu'il avait mis à défendre ses droits.

Ferdinand étant mort le 25 juillet 1564, Maximilien lui succéda sans difficulté. Il maintint Arco à l'ambassade de Rome. Celui-ci jouissait du reste pleinement de la confiance de Pie IV, et même, comme il n'était pas marié, le bruit avait couru, en 1563, que le pape voulait l'élever au cardinalat. Ses vertus l'en rendaient digne; mais, ayant toujours suivi la carrière militaire, il ne voulut pas, déclara-t-il, échanger l'épée pour la pourpre. Du reste Pie IV mourut en 1565. Une nouvelle tâche s'imposait à l'ambassadeur : faire prévaloir au conclave les préférences de son maître. Il est vrai que celui-ci lui facilita singulièrement les démarches. Il lui ordonna simplement de signifier au collègue des cardinaux qu'il ne souhaitait rien de plus que l'élection d'un bon pape. Le fait était sans précédent : c'est Pie V qui fut élu. Arco entretint avec lui les relations les plus cordiales jusqu'au jour où, entraîné par le mouvement protestant qui troublait les états héréditaires des Habsbourg, en particulier la Basse Autriche, pressé d'un autre côté par des besoins financiers, suivant peut-être aussi de vieux penchants mal comprimés, Maximilien promit aux représentants de cette dernière province de leur accorder une certaine liberté religieuse en tolérant l'exercice du culte selon la confession d'Augsbourg. Une pareille mesure ne pouvait laisser le pape indifférent. Quand Arco lui eût officiellement annoncé la décision de Maximilien, le 13 septembre 1568, il désigna immédiatement le cardinal Commendone comme légat extraordinaire auprès de l'empereur. Pendant ce temps, l'ambassadeur s'efforçait de persuader Pie V qu'il ne s'agissait là d'aucune nouveauté, et que, si l'empereur avait pris cette mesure, c'était pour obvier au « pullulement des sectes », la confession d'Augsbourg se rapprochant le plus de la doctrine romaine, de telle sorte qu'on pouvait, de ce côté, espérer une réunion. Il ne persuada pas le pape. Mais l'empereur n'en persista pas moins dans son attitude de conciliation religieuse, qui, du reste, n'eut d'autre résultat que de troubler profondément l'Autriche.

Il y était poussé par une autre affaire, d'ordre politique, qui vint mettre à l'épreuve l'habileté diplomatique de Prosper d'Arco. Pie V avait hérité de son prédécesseur sa prédilection pour le duc de Florence, Côme de Médicis, qui avait rendu de grands services à la papauté. En août 1569, Pie V résolut, pour le récompenser, de lui donner le titre de grand-duc de Toscane et de le couronner solennellement à Rome. Mais Maximilien, auquel Côme n'était pas très sympathique, voyait dans cette mesure une violation formelle de ses droits. En effet, il considérait le duc de

Florence comme un vassal de l'empire, sinon en raison de toutes ses possessions, au moins pour Sienne et le Siennois, qui avaient coûté tant d'argent et tant d'hommes à Charles-Quint. Aussi, le 19 février 1570, Arco reçut-il l'ordre, d'abord de faire des remontrances privées à Pie V, puis, si elles n'étaient pas suivies d'effet, de protester par tous les moyens contre l'élevation de Côme de Médicis. Aux remontrances, le pape opposa que l'affaire était trop avancée pour reculer. En effet, le duc de Florence arrivait à Rome le 15 février et y était solennellement reçu en consistoire. Mais Arco se trouvait présent et il protesta avec force contre le nouveau titre qui lui était donné. Les choses en vinrent au point qu'il parut un instant que la guerre allait éclater entre le pape et Maximilien. Celui-ci était appuyé par la Diète impériale, dont les électeurs protestants auraient vu volontiers une campagne de l'empereur contre « l'Antechrist ». D'un autre côté, Arco ne cachait pas au pape que Maximilien ne reviendrait pas sur sa décision. Pie V essaya de gagner du temps en l'assurant qu'il n'avait en aucune façon voulu porter préjudice aux droits de l'empire. Ni lui, ni l'ambassadeur ne devaient voir la fin de cette affaire.

Arco mettait une extrême conscience dans l'accomplissement de ses fonctions. Pendant sa longue résidence à Rome, il ne prit qu'un seul congé de quelque durée, en 1556, où il obtint de l'empereur l'autorisation de s'éloigner pendant plusieurs mois. Aussi restait-il de lui une abondante correspondance diplomatique. Une partie — de 1560 à 1564 — a été publiée par Sickel, toute la période de juin 1560 à décembre 1565 a été soigneusement cataloguée par M. G. Constant; des lettres isolées ont été publiées dans divers recueils. Il mourut à son poste, à la fin de 1572.

Th. Sickel, *Zür Geschichte des Concils von Trient*, Vienne, 1872. — Karl Anton von Arco, *Chronik der Grafen des heiligen römischen Reichs von und zu Arco*, Vienne, 1886. — H. Holtzmann, *Kaiser Maximilian II bis zu seiner Thronbesteigung*, Berlin, 1909. — G. Constant, *Rapport sur une mission scientifique aux archives d'Autriche et d'Espagne*, dans *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1910, t. xvm, p. 175 sq; *La légation du cardinal Morone*, Paris, 1922. — S. Steinherz, *Nuntiaturberichte aus Deutschland*, n° Abtheilung, B. 1, 2 et 4, Vienne, 1897, 1903, 1914. — L. von Pastor, *Geschichte der Papste*, t. vii et viii, Fribourg-en-Brisgau, 1918, 1920.

A. HUMBERT.

5. ARCO (SCIPION D') était le frère du précédent. La date de sa naissance est inconnue. Il semble pourtant avoir été l'aîné de Prosper, car, l'empereur Ferdinand leur ayant donné en commun l'investiture du comté d'Arco, c'est Scipion qui resta toute sa vie chargé de l'administration des biens qu'il comportait. Cette charge du reste lui attira de longs procès avec des cousins d'une autre branche (Andreas-linie). La première mention qui soit faite de lui, en 1546, le nomme conseiller intime de l'empereur. En 1554, il est qualifié de grand écuyer tranchant. Une loi de 1563, insérée au *Corpus juris hungarici*, lui attribuant l'indignat hongrois, le présente comme grand chambellan de Ferdinand. C'est la fonction qu'il paraît avoir remplie jusqu'à la fin de sa vie.

Il appartenait à l'histoire ecclésiastique par une courte mission qu'il eût à remplir, en 1560, auprès du pape Pie IV et qui donna lieu à de longues discussions. Le prédécesseur de Pie IV, Paul IV, était resté pendant tout son pontificat l'ennemi acharné des Habsbourg. Il avait rompu toute relation diplomatique avec Charles-Quint, et quand Ferdinand avait succédé à celui-ci sur le trône impérial, il avait refusé de reconnaître son élection. A sa mort, l'empereur fit tous ses efforts pour renouer les rapports avec le Saint-Siège. Tout d'abord, pendant le conclave, il envoya à Rome

son ambassadeur à Venise, Franz von Thurm, qui était lui-même marié à une comtesse d'Arco. Après l'élection de Pie IV dont l'attitude vis-à-vis des Habsbourg était toute différente de celle de son prédécesseur, et auprès duquel Franz von Thurm avait eu un facile accès, Ferdinand se décida à lui envoyer un ambassadeur extraordinaire, pour régler toutes les questions restées pendantes entre Vienne et Rome. C'est Scipion d'Arco qui fut choisi (janvier 1560).

Bien que son instruction n'ait pas été conservée, sa mission semble avoir eu un triple objet. Il devait d'abord rassurer le nouveau pontife sur l'attitude religieuse du fils et futur successeur de Ferdinand, Maximilien. Celui-ci, endoctriné par son prédicateur préféré, Pfauter, inclinait de plus en plus, malgré les menaces de son père, aux doctrines protestantes. Le second objet de la mission d'Arco était la question du concile. En présence des progrès faits par le protestantisme en Allemagne et même en Autriche, l'empereur souhaitait vivement qu'il fut de nouveau convoqué. Son ambassadeur devait agir en ce sens. Mais le point principal de sa charge comportait le règlement des rapports, si longtemps suspendus, entre le Saint-Siège et l'Empire, et le premier pas dans cette voie était nécessairement la reconnaissance de Ferdinand par le pape, ou, comme on disait, l'approbation de son élection. Tant que cette reconnaissance ne devenait pas officielle, il ne pouvait y avoir aucune relation régulière entre les deux pouvoirs.

Cette instruction fut remise à d'Arco le 22 janvier 1560. Le 3 février, il était à Mantoue, et le 9, aux portes de Rome, où il fut reçu solennellement le 12. L'empereur du reste avait déjà écrit au pape le 16 janvier et reçu de lui, daté du 3 février, un bref favorable. Scipion d'Arco fut introduit en audience solennelle le 17 février. Il y prononça un discours dont une phrase devait avoir un retentissement considérable. L'ambassadeur promettait, au nom de son maître, l'*observantia* et la *reverentia* dues au Saint-Siège. Le texte ayant été communiqué la veille au pape, celui-ci fit observer à d'Arco que le serment comportait en plus le terme d'*obedientia*, et il demanda à l'ambassadeur de l'y introduire. Pour justifier cette demande, il invoqua les précédents et le droit canonique. Arco résista longtemps. Mais sur l'instance des cardinaux Morone et Madruzzo, il finit par céder. On ajouta plus tard que c'était aussi sur la promesse d'un couronnement solennel de l'empereur par le pape, celui-ci devant se rendre à Bologne pour y procéder. Mais, sur ce point, l'ambassadeur fut nettement désavoué par son maître, qui déclara qu'il avait outrepassé les termes de son instruction. Des deux parts, on fit faire des recherches. On eut beau fouiller d'un côté les archives vaticanes, de l'autre les archives impériales. En 1563, quand la question se posa de nouveau à propos de la reconnaissance de Maximilien, Prosper d'Arco résumait à Pie IV le résultat de ces recherches en disant : Il y a eu quarante-cinq empereurs, et c'est à peine si on a trouvé pour cinq ou six trace de serment, et encore, pas une fois en forme authentique. Voir l'article précédent.

Cette aventure ne semble pas avoir diminué la confiance de Ferdinand en Scipion d'Arco, qui resta grand chambellan et remplit diverses missions politiques et militaires en Hongrie. Il était, comme son père, un excellent poète latin. Il vivait encore en 1568. On ne sait quand il mourut.

Même bibliographie qu'à l'article précédent.

A. HUMBERT.

ARCONATI ou **ARETINI** (LUCCHINO), augustin, de la congrégation de Lombardie. Il embrassa la vie religieuse à Milan, en 1446. On raconte de lui qu'il

savait par cœur les œuvres de saint Augustin. Il agrandit le couvent de Sainte-Marie *Incoronata* à Milan, fonda une bibliothèque dans le couvent de Savone, et se rendit célèbre comme prédicateur. Il fut nommé vicaire général de sa congrégation en 1486 et en 1497. La même année, le P. Barthélemy de Palazzolo, prieur général de l'ordre de Saint-Augustin, l'appela à Rome. Il obtint la révocation du bref d'Alexandre VI (8 mars 1497) qui supprimait presque la congrégation de Lombardie. Sa mort eut lieu en 1501. On le range au nombre des bienheureux de l'ordre, dont le culte n'a pas été approuvé par l'Église. On a de lui : *De prologis seu proemiis*, Milan, 1500; — *Conciones per totam quadragesimam, et anni dominicas*, inédit; — *Summa moralis, canonica atque dogmatica*; — *Sermones latini*; — *Manipulus episcopalis officii et regiminis*.

Herrera, *Alphabetum augustinianum*, Madrid, 1644, t. I, 2^e part., p. 7. — Torelli, *Secoli agostiniani*, Bologne, 1682, t. VII, p. 523. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, t. I, 2^e part., col. 84-85. — Valvi, *Delle memorie istoriche della congregazione osservante di Lombardia*, Milan, 1669, p. 128-31. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 520. — Crusenius-Lanteri, *Monasticon augustinianum*, Valladolid, 1890, t. I, p. 564.

A. PALMIERI.

ARCONCE (Saint), évêque de Viviers. Les historiens du Vivarais, interprétant un martyrologe qui, d'après l'abbé Rouchier, remonte au x^e siècle, placent sa mort au viii^e siècle. Ce martyrologe le raconte en ces termes : « Le 8 janvier, fête du bienheureux Arconce, martyr, évêque de Viviers; vaillant défenseur de la liberté de son Église, il confondait énergiquement ses ennemis; il fut accablé d'injures et de coups, et enfin décapité par les habitants de Viviers à la porte de la Trau. » Par quelle sorte d'habitants, pour quel motif et à quelle date exacte fut consommé ce crime? On l'ignore et on suppose que ce meurtre est un crime de plus à imputer aux leudes de Charles-Martel, toujours avides des biens ecclésiastiques. Toujours est-il que, dès le x^e siècle et aussi au xiii^e siècle, la paroisse de Darbres le vénérât comme son patron principal, d'après la *Charta vetus*, et une sentence arbitrale de 1289. *Martyr. Viv.*, ms., iv idus Januarii.

Rouchier, *Hist. religieuse, civile et politique du Vivarais*, édit. Règné, 1914, Index, p. 656. — Mazon, *Quelques notes sur l'origine des églises du Vivarais*, 1893, t. II, p. 179, 238. — A. Roche, *Armorial des évêques du Vivarais*, 1894, t. I, p. 60. — *Gallia christiana*, t. XVI, col. 546-7. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 232.

A. ROCHE.

ARCONTIUS, dernier évêque connu d'Évora, avant l'invasion des sarrasins en Espagne. En 693, il assiste au XVI^e concile de Tolède, où il figure au treizième rang sur les listes épiscopales.

J. Tejada y Ramiro, *Coleccion de canones... de la Iglesia de España*, Madrid, 1859, t. III, p. 585. — Florez, *España sagrada*, Madrid, 1758, t. XIV, p. 116. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 98-99.

A. LAMBERT.

ARCOS (FRANCISCO DE), religieux trinitaire, né à Tolède, professeur à la même université, théologien de Philippe IV, roi d'Espagne, qu'il assista à l'heure de sa mort, prédicateur du même souverain et de Charles II. Il fut aussi provincial de son ordre, et mourut à Madrid, le 27 juillet 1674. On a de lui : *Membrete de los blasones de la religion de la santissima Trinidad y de sus santos patriarcas*, Madrid, 1661. — *Primera parte de la vida del V. y Rmo. P. M. Fr. Simon de Roxas, fundador de las congregaciones de esclavos del Ave Maria y de las fiestas y rezo de su santisimo nombre, por quien se dilato en España y otros reinos*, Madrid, 1670; — *Segunda parte de la vida del ad-*

mirable y maestro fray Simon de Roxas. — Tratado sobre la elección del ministro general, Madrid, 1653. C'est un memorandum à Philippe IV, pour l'engager à obtenir d'Innocent X l'annulation du choix du P. Claude Ralle comme supérieur général des trinitaires. Le P. Ralle avait été nommé à cette charge par le chapitre général de Paris, du 4 décembre 1652; — *Fructus et status ordinis Ssmae Trinitatis redemptionis captivorum pro celebratione congregationis generalis ejusdem ordinis Romae habitae*, Gênes, 1656; *Memorial o membrete de la fundacion y grandezas de la orden de la santissima Trinidad redencion de cautivos y de sus dos gloriosos fundadores S. Juan de Mata y S. Felix de Valois*, Madrid, 1671; — *La sabia de Coria, vida de la ven. Maria de Jesús Labrador, natural del Guizo, del Duque de Alba*; — *Apologia pro Immaculata Conceptione*, inédit; — *Elogia nominis Mariae*, inédit; — *Catalogo de los varones ilustres, hijos del convento de la SS. Trinidad de Toledo*.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1783, t. I, p. 403. — Antonino de la Asuncion, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, t. I, p. 47-49.

A. PALMIERI.

ARCS (Arcus, Arx, Prioratus de Arcubus), était un ancien prieuré dans la paroisse de Folles au diocèse de Limoges, aujourd'hui canton de Bessines (Haute-Vienne).

Isembert, abbé de Saint-Martial, acquit cette église de Sébrond, évêque de Limoges, en 1180; elle était encore desservie au commencement du xviii^e siècle par deux moines, qui habitaient le prieuré; Grégoire, abbé d'Issoire, au diocèse de Bourges, par son ordonnance de visite du 12 octobre 1337, avait réuni à la prévôté de Saint-Vaury, les prieurés d'Arcs et de Chazelles, diocèses de Limoges et de Bourges, chacun pour vingt-cinq livres de pension, applicables aux écoliers qu'on enverrait aux études générales, et aussi à condition qu'on entretiendrait deux moines dans chacun de ces prieurés.

Les chanoines et le chapitre de Saint-Martial obtinrent, par décret du 27 janvier 1747, l'union de ce prieuré à la mense capitulaire de Saint-Martial. A cette époque, le prieuré d'Arcs n'avait plus qu'une existence nominale. Les bâtiments étaient dégradés au point qu'ils avaient dû être abandonnés, et que la chapelle menaçant ruine avait été interdite.

Les prieurs d'Arcs ont été nommés par l'abbé de Saint-Martial en 1487, 1608, 1616, 1619, 1696, 1699, 1710, et par l'aquaire du chapitre de Saint-Martial en 1730. On trouve aussi une nomination faite par le prévôt de La Souterraine en 1510, et une autre par l'abbé de Bénévent en 1696.

A. Lecler, *Pouillé historique du diocèse de Limoges*, p. 400. — Ch. de Lasteyrie, *L'abbaye de Saint-Martial*.

A. LECLER.

ARCUDIO (FRANCESCO), né à Palerme, de race grecque, théatin, fort érudit dans les lettres latines et grecques, promu évêque de Belcastro le 8 août 1637, transféré au siège de Nusco, le 9 décembre 1639. Il venait d'être désigné pour l'évêché d'Andria, lorsqu'il mourut à Bagnoli, le 7 octobre 1641, à peine âgé de quarante-cinq ans. *Vix nonam vixit olympiadem*, portait son épitaphe, dans l'église des théatins.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, 1721, t. VII, col. 541, et t. IX, col. 497. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1870, t. XX, p. 405 et t. XXI, p. 253. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 857 et 909.

F. BONNARD.

ARCUDIUS (PIERRE), controversiste du xvi^e siècle, d'origine grecque (1563-1633), fut un des premiers élèves du collège de sa nation à Rome où il entra en 1578 et y fit en quatorze ans des études complètes,

reçut la prêtrise et le grade de docteur en théologie (janvier 1591). L'évêque de Luck en Volhynie, Bernard Macieswski, chargé par le roi de Pologne Sigismond III de traiter à Rome l'affaire des Ruthènes qui revenaient à l'union catholique, obtint du pape Grégoire XIII la permission d'emmener Arcudius pour l'employer à l'instruction des nouveaux convertis. Un de ses néophytes Hypace Pociey, devenu évêque de Vladimir dans la même province, lui confia la direction de l'école de Brzesc et le roi l'appela plus tard, vers 1599, au collège de Vilna en Lithuanie. Il seconda grandement l'évêque dans l'œuvre d'enseignement et d'union des Ruthènes. Il composait en même temps des ouvrages de controverse et d'apologétique sur ces mêmes questions orientales, dont on trouvera l'énumération dans l'article du *Dictionnaire de théologie* mentionné ci-dessous. Il repartit pour Rome en 1609, chargé par le métropolite de Vilna de présenter au pape un rapport sur l'état de l'union. Il entra comme théologien au service du cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, et passa alors au rite latin.

Il abandonna bientôt cette situation absorbante dans un milieu mouvementé, pour se retirer au collège grec où il continua ses études, ses recherches et ses publications. Il y mourut en 1633 et fut enseveli à l'église grecque de saint Athanase. Il avait publié plusieurs œuvres du cardinal Bessarion et autres Grecs sur l'union au concile de Florence. Son principal ouvrage, en latin comme la plupart de ses œuvres, de beaucoup la plus estimée, a pour titre : *Libri VII de Concordia Ecclesiae occidentalis et orientalis in septem sacramentorum administratione*, in-fo, Paris, 1619.

Pour les détails et les renseignements bibliographiques, voir l'article de Mgr L. Petit, archevêque d'Athènes, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 1771-1773.

P. RICHARD.

ARCULF, évêque gaulois qui vécut au vi^e siècle. L'événement capital de sa vie est le pèlerinage qu'il fit aux Lieux saints et en Orient vers l'année 690. Il séjourna neuf mois à Jérusalem, visita la plupart des lieux mémorables de la Palestine : Béthanie, Bethléem, Nazareth, Hébron, le Jourdain, la mer Morte; puis, après avoir passé par Damas, Tyr, Alexandrie et la Crète, il atteignit Constantinople, où il séjourna depuis la fête de Pâques jusqu'à celle de Noël. Il prit ensuite la route de mer pour rentrer en Gaule, s'arrêta en Sicile et de là s'embarqua pour Rome. Mais, par la plus étrange des mésaventures maritimes, le bateau qui le portait, chassé par les vents contraires, au lieu d'aborder en Gaule, alla échouer dans les Hébrides, sur la côte de l'île d'Iona, où était situé un très célèbre monastère fondé au vi^e siècle par saint Columba, et dont Adamnan (voir ce nom, t. I, col. 504) venait d'être élu abbé. Pendant ses excursions en Terre Sainte, Arculf eut comme guide un solitaire, Bourguignon de naissance, nommé Pierre. Arculf fut accueilli comme un envoyé de la Providence par l'abbé d'Iona, qui recueillit sous sa dictée le récit de son pèlerinage. On trouve, dans les manuscrits de la relation ainsi rédigée par Adamnan, plusieurs plans qui furent tracés par l'évêque gaulois. Voir sur cet ouvrage, l'art. ADAMNAN, t. I, col. 504-505.

*Adamnan, *Libri tres de Locis sanctis ex relatione Arculfi*, édit. P. Geyer, dans le *Corpus script. eccl. lat.*, t. xxxix. P. L., t. lxxxviii. — Beda, *Historia eccl. gentis Anglorum*, lib. V, c. xv. — Martial Delpit, *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem, suivi du texte du pèlerinage d'Arculphe*, Paris et Périgueux, 1870. — T. Tobler, et A. Molinier, *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae sanctae saec. IV-XI* Paris (Soc. de l'Orient latin), 1877-1880.

L. GOUGAUD.

1. ARCY (HUGUES D'), élu en 1286 évêque d'Autun, fut décoré du pallium en 1288. En cette même

année, il fonda le chapitre de la collégiale d'Aigueperse et établit celui de Saint-Nicolas de la Prée avec Guy d'Arcy, chanoine d'Autun son frère et Jean d'Arcy, son neveu, chambellan du duc de Bourgogne. Il souscrivit à la fondation de l'hôpital Saint-Julien à Moulins faite par Robert de Clermont, fils de saint Louis, qui était seigneur de Bourbon-l'Archambault. En mars 1287, Hugues d'Arcy passa une transaction avec Raoul, archevêque de Lyon, en vertu de laquelle, en cas de vacance du siège par décès, l'évêque survivant aurait l'administration temporelle et spirituelle de l'église vacante. C'est à ce titre que Hugues d'Arcy fut chargé deux fois de l'administration du diocèse de Lyon (*sede vacante*). Cet évêque fut un grand bienfaiteur de son Église. Il fit reconstruire une grande partie du palais épiscopal, il restaura les châteaux de Lucenay, de Saint-Denis de Vaux et d'Issy l'Évêque. Il mourut saintement le 29 septembre 1298 et fut inhumé à l'église Saint-Lazare au bas des degrés du sanctuaire. Sa tombe qui était recouverte d'une lame de cuivre ne nous a pas été conservée.

Eubel, *Hierarchia medii aevi*, t. I, p. 73. — Gallia christiana, t. IV, col. 406-408. — Gagnarre, *Histoire de l'Église d'Autun*, Autun, 1774, p. 134-137.

V. TERRET.

2. ARCY (HUGUES D'), de la maison d'Arcy, au diocèse d'Auxerre. Ses études finies, il se fit admettre dans l'ordre bénédictin, au couvent de Saint-Benoît sur-Loire, qu'il quitta pour occuper une stalle dans le chapitre de Villemaur, au diocèse de Troyes. De là, il entra dans le chapitre de Beauvais dont il devint doyen en 1338, à la place de Jean des Prés, nommé évêque de Langres. Un an après il était élu évêque de Laon. Il ne fit cependant la promesse à la Chambre apostolique que le 10 janvier 1341. L'archevêque de Reims le sacra et l'invita au concile tenu à Noyon en 1344. Hugues se trouva le 21 mai 1345 à l'enregistrement de la déclaration du roi en faveur de l'université de Paris (Du Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, t. IV, p. 282). Le pape le chargea avec l'évêque de Paris d'autoriser le roi de France à acquérir du comte de Flandre la ville de Malines. En 1347, le roi Jean, ayant rédigé son testament, choisit Hugues d'Arcy pour un des exécuteurs. Nous le voyons, en 1349, accompagner Simon de Bussy pour mettre l'accord entre les chanoines de la cathédrale d'Auxerre et les habitants de Bussy. Il souscrit en mai l'armistice conclu entre les Français et les Anglais, ceux-ci représentés par l'évêque de Norwich, ceux-là par l'évêque de Laon. Il est témoin le 26 septembre 1350 du couronnement du roi Jean et il se trouve aux côtés de l'archevêque de Sens, quand le souverain est reçu dans la cathédrale de Paris, pour y prêter les serments accoutumés.

L'église de Laon tenait plusieurs bienfaits importants de Hugues d'Arcy. Il avait hérité en 1344 de Jean d'Arcy, évêque de Langres, d'une maison sise à Paris, rue Pavée; il en fit don à ses successeurs; il s'acquiesça l'amour des habitants en les exemptant gracieusement de l'obligation de l'escorter partout où il allait. Au mois de juin 1351, il fut transféré à l'archevêché de Reims, où, après avoir été confirmé par le roi, il fit son entrée solennelle le 1^{er} janvier 1352. Il avait pris la résolution de garder la résidence et de remplir les devoirs d'un bon prélat quand la mort l'enleva le 18 février 1352. On l'inhuma dans la cathédrale métropolitaine. Il avait fondé avec Hugues de Pomard et Guillaume d'Auxonne le collège de Cambrai, appelé aussi le collège des trois évêques (Lobineau, *Hist. de la ville de Paris*, t. II, p. 602). Il fit des legs à sa paroisse natale d'Arcy et à sa famille. Il n'oublia pas l'église de Beauvais, qui reçut cent livres parisis pour son anniversaire. Son épitaphe loue sa prudence et la vivacité de son esprit qui le firent recevoir au conseil secret du roi.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique des Pairs de France*, t. II, p. 104. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 547-548 et 771. — Marlot, *Histoire de la ville, citée et université de Reims*, 1846, t. IV, p. 68-69.

Arthur PRÉVOST.

ARDABAS ARTAVASDES ou *Arlabaz*, d'après Ibn-el-Kouthya, troisième fils de l'avant-dernier roi Wisigoth, witiza. On sait que celui-ci mourut vers 708 (*Chronicon Sebastiani*, 6-7, dans *Esp. sagr.*, t. XIII, p. 477-478), laissant trois fils mineurs, sous la régence de leur mère Achila, associée au gouvernement et à qui il avait confié la Tarraconaise et la Narbonnaise, de Olemundus, ancêtre du chroniqueur Ibn-el-Kouthya et de Ardabast. Détrônés, dépouillés de leur biens et exilés par le duc de Bétique Rodrigue, appelé au pouvoir par le parti aristocratique, ceux-ci se réfugièrent en Afrique (*Chronicon Silense*, dans *Esp. sagr.*, t. XVII, p. 278), auprès de l'énigmatique comte Julien, espagnol, byzantin ou berbère, le *Olban* ou *Ilyan* des sources arabes. Julien prit la tête de ce parti d'« émigrés » et rêva d'une restauration entreprise avec l'aide des bandes arabes, appelées comme auxiliaires.

Croyant donc trouver là, avec leur vengeance, le rétablissement de leur fortune, Julien et les fils de Witiza participèrent aux côtés de Taric à l'invasion de leur patrie, confiants dans l'appui promis par les partisans d'Achila, demeurés à la cour de Rodrigue, leurs deux oncles : Oppas, évêque de Séville et le duc Sisebert, qui commandait l'aile droite de l'armée chrétienne et à la première bataille passa à l'ennemi.

Mais ces espérances égoïstes furent ramenées à de bien modestes proportions par la venue de Muza, lequel, après la victoire, ne se souciait plus des engagements pris. Les fils de Witiza, qui n'abandonnèrent jamais la foi chrétienne, durent se soumettre au pouvoir musulman et ouvrirent la voie au parti mozarabe. Ils obtinrent la restitution des anciens domaines de la couronne et se partagèrent ce colossal héritage. Ils portaient le titre de *Zaim* ou prince. Ardabas avait fixé sa résidence à Cordoue et dut recevoir assez tôt les fonctions fort lucratives de *Mos-tajrich*, administrateur du fisc ou *exceptor*, chargé de percevoir le *jarach*, contribution territoriale des chrétiens.

Ses biens s'étendaient sur les rives du Guadalquivir, du Guadajoz et du Guadalbullon. Les exigences des turbulents auxiliaires syriens et égyptiens, qui encombraient Cordoue, l'obligèrent à diverses reprises à leur en distribuer une assez forte partie, ce qu'il put faire sans s'appauvrir. Mais, après 743, il obtint de l'amitié du vice-roi Abuljattar l'éloignement des Syriens, qui furent distribués dans la péninsule, où ils reçurent le tiers des biens des chrétiens mozarabes, ce qui leur permit de s'adapter assez vite.

Après la mort de son frère Olemundus (739), il avait obtenu en restitution de certaines dettes non acquittées, la dévolution des biens du défunt, au détriment des trois jeunes orphelins laissés par celui-ci. Mais il dut les rendre à Ana, fille aînée d'Olemundus. Celle-ci était allée en Orient solliciter l'appui du calife Hixem ben Abdelmelic, qui la prit sous sa protection et la maria à un des chefs arabes de sa cour, Isa ben Mozahim.

La rapacité et la jalousie d'Abderrhaman I mirent un moment Ardabas en péril. Foulant aux pieds le traité signé par Muza, le sultan lui avait retiré tous les biens du domaine de la couronne. Ardabas, réduit à la pauvreté, obtint la restitution d'un certain nombre de ses domaines et entrant dans les bonnes grâces d'Abderrhaman, il reçut de celui-ci le titre brillant qu'il porta le premier de *Comes Alandalus*, gouverneur général de tous les chrétiens mozarabes.

Ardabas menait un train royal, portait la couronne et était traité en monarque par la plèbe mozarabe, avec l'approbation des frustes envahisseurs, heureux d'exploiter à leur profit le talent d'administrateur et l'influence du prince wisigoth.

Au X^e siècle, les descendants du Zaim Ardabas étaient encore distingués. Ils étaient demeurés chrétiens. Ibn-el-Kouthya, nommé l'un d'eux, son contemporain, le comte Abu-Said.

La source principale est fournie par les chroniques arabes : Ibn-el-Kouthya (ou Ibn-Alcotia) X^e siècle, de la famille d'Ardabast : *Hist. de la conquête de l'Espagne par les musulmans*, fragm. de la trad. franç. par A. Cherbonneau, dans *Journal asiatique*, 1856, t. VIII, p. 428 sq. Texte arabe et traduction espagnole par Gayangos, dans *Col. de crónicas arabes de la R. Ac. de la Historia*, Madrid, 1903, t. II. — Al-Makkari (XII^e siècle), *Analectes sur l'Hist. et la litt. des arabes d'Espagne*, texte arabe, par R. Dozy, etc., Leyde, 1855-1861, 2 vol. Trad. anglaise par P. de Gayangos, Londres, 1840-1843. — Ibn-Adhari (marocain du XII^e siècle), *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayanol-Mogrib*, texte arabe, par R. Dozy, Leyde, 1848-1851, 2 vol., trad. esp. de la partie relative à l'Espagne par F. Fernandez Gonzalez, Grenade, 1860. — Ibn-Abd-el-Hakem (egyptien, IX^e siècle), *History of the conquest of Spain edited... translated... by J. Harris Jones*, Goettingen, 1858, cf. p. 59-60 et *passim*.

R. Dozy, *Hist. des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides*, Leyde, 1861, t. I, p. 65-72 : *Les fils de Witiza et pass.* — E. Saavedra, *Estudio sobre la invasion de los arabes en España*, Madrid, 1892, *passim*. — F. J. Simonet, *Historia de los mozarabes de España*, Madrid, 1903, *passim*, cf. *Indice*, p. 891. — F. Cordera, *El llamado Conde Julian*, dans *Estudios criticos de historia arabe española*, Saragosse, 1903, p. 45 sq.

A. LAMBERT.

ARDABAU, bourg de Phrygie, où jaillit, vers 172 de notre ère la première étincelle du montanisme. Eusèbe de Césarée a reproduit dans son *Histoire ecclésiastique*, V, xvi-xvii, un certain nombre de fragments empruntés à un écrivain anonyme qui avait rédigé un important ouvrage contre les montanistes, sans doute vers 193. On y lit (V, xvi, 6) : « Voici quel fut le point de départ de leur opposition et de l'hérésie nouvelle qui les fit se séparer de l'Église. Il y a, dit-on, en Mysie, sur la frontière phrygienne un bourg nommé Ardabau. C'est là, paraît-il, que tout d'abord un des nouveaux fidèles nommés Montan, sous Gratus, proconsul d'Asie, ouvrit à l'ennemi l'accès de son âme par suite d'une ambition démesurée de primer, etc. » De l'expression employée par l'anonyme, W.-M. Ramsay (*The Cities and bishoprics of Phrygia*, Oxford, 1897, t. I, part. 1, p. 573), conclut qu'Ardabau devait se trouver au sud ou au sud-est de Philadelphie. La faible importance de ce village (κώμη) rend une localisation plus précise à peu près impossible. Ramsay serait tenté de l'identifier avec Kallataba (cf. *Expositor*, 1903, VI^e série, t. VIII, p. 58) : mais c'est pure hypothèse. Il faut rappeler ici, pour mémoire, un rapprochement subtil suggéré par M. Preuschen (*Zeitschrift für die neueste Wissensch.*, 1900, t. I, p. 265). Il est dit au IV^e livre d'Esdras, ix, 26 : « Ainsi allé-je, comme Dieu me l'avait ordonné, sur la plaine d'Ardaf et je m'asseyais là sur la verdure. Je mangeais des plantes du champ et je me rassaisais de cette nourriture. » C'est dans cette plaine d'Ardaf que le prophète qui parle ici reçoit une révélation précédemment promise. Les manuscrits latins hésitent entre Ardaf, Ardas, Ardad, Adar, Ardat ; les traductions donnent Arphad, Araat, Ardat : seule, l'arménienne porte Ardab. Or, Ardab, Ardas, Ardat, se ramènent aisément à Ardabau, au point de vue graphique. Preuschen soupçonne donc qu'Apollinaire (*sic* ; il faut lire : l'Anonyme) a pris par erreur pour le lieu de naissance de Montan un *Geheimname*, un nom secret, tiré d'Esdras, que les cercles montanistes attribuaient sans doute

à Pépuze. — La combinaison ne paraît guère plausible. En effet : 1° il n'est nullement attesté que le IV^e livre d'Esdras ait été particulièrement lu dans les communautés montanistes; 2° Informé comme il l'est des origines de la secte, l'Anonyme eût-il ignoré la valeur mystique de ce nom d'Ardabau, qu'il traite comme une expression géographique? 3° Enfin Pépuze avait déjà un nom mystique : Montan l'appelait « Jérusalem ». (Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xviii, 2). Pourquoi en aurait-on cherché encore un autre?

P. de LABRIOLLE.

ARDACHAD (*Artachat, Artaxata, Artaxiasata*), ancienne ville fortifiée, capitale de la Grande Arménie depuis l'an 166 avant J.-C. et pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle fut aussi, au V^e siècle, la métropole religieuse de l'Arménie chrétienne. Au dire de Strabon, elle aurait été fondée sur le conseil d'Annibal, par Artaxias, lieutenant d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, quand ce général voyant son souverain battu par les Romains à Magnésie (189), se déclara indépendant et roi d'Arménie. Strabon, I, XI, c. xiv, § 15, 527. Elle aurait été fondée seulement en 186, selon Hübschmann, *Die Altarmenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904, p. 408-409; cf. Mommsen, *Hist. rom.*, t. I, p. 747. Sur le nom Artaxiasata, voir Babelon, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, juin 1911, p. 363-374. Ardachat, Ardachès-chat, dans l'idiome arméno-pehli, signifierait joie d'Artaxias. Hübschmann, *loc. cit.* Artachat était située dans la province d'Ararat, vers le confluent de l'Araxe et de la rivière Medzamor. Kurt Erkhart, dans la revue *Klio*, t. x, p. 213 et 221, a identifié les ruines d'Artaxiasata avec Garni-tchal. Quoi qu'il en soit de cette identification, l'ancienne capitale de l'Arménie ne semble pas avoir été sa métropole religieuse avant le V^e siècle. Une légende raconte que Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie, vers l'an 290-305, après avoir, par l'ordre du roi Tiridate, subi divers tourments, resta treize ans dans une fosse profonde (*khov virap*) et infecte, près d'Artachat. Agathange (voir ce nom), *Histoire*, Tiflis, 1882, en arménien, c. xi, p. 80-82. Plus tard, après sa conversion, Tiridate, à la tête de ses troupes, détruisit, au témoignage d'Agathange, les autels d'Anahit (ou Diane) à Erazmoïn, près d'Artachat. *Ibid.*, cxviii. Quant à la fondation du siège d'Artachat ou, comme le veut la légende, la fondation du siège patriarcal d'Edschmiadzin, par Grégoire l'Illuminateur, elle nous paraît en désaccord avec les données, sinon certaines, au moins les plus vraisemblables, de l'histoire. Il est vrai qu'un passage de Faustos, écrivant de l'an 390 à l'an 410, nous dit que Housik, le petit-fils de Grégoire l'Illuminateur, ayant été consacré catholikos de l'Arménie par l'archevêque de Césarée de Cappadoce, il revint dans l'Ararat, entra dans la ville d'Artachat et se dirigea vers l'église, où on le fit asseoir sur le siège épiscopal. Faustosi Bouzandatsvo, *Patmou-thiou Hoiots (Histoire d'Arménie par Faustos par Byzance)*, Venise, 1889, III, c. xii, p. 30; traduction française, mais parfois incomplète, dans la *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, par V. Langlois, Paris, 1867, t. I, p. 222. Mais Faustos, qui est, en général, l'historien le plus digne de foi pour cette époque, marque dans maints autres passages, non pas Artachat ou Vagharchapat, mais Achetidhat, à l'ouest du lac de Van, comme la métropole de l'Arménie chrétienne sous les premiers catholikos. Faustos, I, III, c. iii, p. 8; c. xiv, p. 37; c. xix, p. 48; I, IV, c. xiv, p. 116-118. Voir ACHEITCHAT, t. I, col. 310, ARMÉNIE, et F. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 148-149, etc. Vers l'an 367-368, Artachat fut prise et rasée par les Perses, et de cette ville ainsi que des autres contrées rava-

gées, 90 000 familles juives (?) et 40 000 familles arméniennes furent emmenées captives en Perse. Zouith, prêtre d'Artachat, suivit volontairement son troupeau et, sur son refus d'abjurer la foi du Christ, il périt par le tranchant de l'épée. Faustos, I, IV, c. LV, LVI et LVII, p. 178-181. Sur les ravages des Perses, cf. Ammien Marcellin, XXVII, 12. Le dernier et plus solennel acte religieux accompli dans Artachat est le synode de dix-huit évêques, réunis en 450, sous la présidence du catholikos Joseph (441-452), non encore consacré et évêque de l'Ararat. Ce synode répond par une ferme profession de foi chrétienne au grand intendant du roi de Perse Yezdgerd II, qui les somme d'embrasser le mazdéisme. Elisée Vartabed, *Histoire de Vardan et de la guerre des Arméniens*, édition arménienne, Venise, 1859, c. II, p. 22; traduction française dans la *Collection* citée de Langlois, t. II, p. 191-192; Lazare de Pharbe, *Histoire*, Venise, édition arménienne, n. 23, p. 139; traduction française, p. 281 et 282. Les prêtres Samuel, Abraham, pour avoir renversé un adrouchan ou pyrée à Atrachat, furent mis à mort avec Joseph et d'autres membres du clergé, en 451. Nous ne savons pas avec certitude en quel endroit, au début de son patriarcat, résidait le catholikos Joseph. C'était probablement à Vagharchapat ou Artachat. C'est là aussi que, très vraisemblablement résida son successeur. C'est Melité de Manazguert (422-457) ou Guioit (465-475), selon Jean catholikos, qui transporta le siège du catholicat à Dvin (Tevin), sur la rive droite du Medzamor. *Histoire d'Arménie*, traduction française de J. Saint-Martin, c. IX, p. 50. Il nous semble pourtant plus probable que cette translation du siège patriarcal eut lieu sous Jean Mandakouni (478-490 ou 483-499, selon un calcul qui paraît plus exact). Ormanian, *L'Église arménienne*, Paris, 1910, p. 173, place en 484 ce transfert. Dès ce temps Artachat cessa d'être siège patriarcal. Edschmiadzin-Vagharchapat, lieu plus fameux au point de vue religieux, devait, à cet égard, en éclipser le souvenir. L'histoire nous apprend seulement qu'au temps de Joseph II parpetsy Karidj ou le Scorpion (795-806), ce catholikos avait des possessions à Artachat, dont il fut dépouillé par l'ostikan Khouzima ou Khouzaima. Jean catholikos, *Histoire d'Arménie*, en arménien, Moscou, 1853, p. 63; traduction française de J. Saint-Martin, p. 99.

F. TOURNEBIZE.

ARDAGH, nom d'un diocèse d'Irlande, qui se trouve dans la province ecclésiastique d'Armagh. Son premier évêque fut saint Mel, qui fut placé sur ce siège par saint Patrice (*Vita tripartita*, éd. Stokes, p. 83), probablement vers l'an 450. Saint Mel est le patron du diocèse et sa fête est célébrée le 6 février. Comme la plupart des diocèses d'Irlande, il ne semble pas que les limites d'Ardagh aient été définitivement fixées avant le synode de Kells en 1152. L'évêque d'Ardagh Macraic O'Moran assistait à ce synode. Keating-Colgan, *Acta sanct.*, p. 654-776. La plus grande partie du diocèse est située dans le comté actuel de Sangford. Durant la persécution religieuse d'Irlande, Ardagh fut privé d'évêque depuis 1587 jusqu'à 1647 et depuis 1669 jusqu'à 1709, temps pendant lequel le siège fut administré par des vicaires. En 1729, le diocèse de Clonmacnois fut réuni à Ardagh (Brady, *Episcopal Succession*, p. 350) et depuis lors les deux sièges sont restés unis sous un seul évêque. La résidence de l'évêque est à Langford, où une magnifique cathédrale et un séminaire ecclésiastique ont été construits. La population des diocèses réunis d'Ardagh et de Clonmacnois s'élevait en 1901, à 109 331 habitants dont 100 819 catholiques. Le chapitre comprend 12 membres et le clergé paroissial se compose de 41 curés, assistés d'environ 70 administrateurs ou vicaires. *Irish catholic directory*, 1907. Il

n'y a qu'une maison de réguliers dans le diocèse, à savoir le couvent franciscain d'Athlone. Les sœurs de la Merci ont des maisons dans la plupart des villes.

LISTE DES ÉVÊQUES. — Saint Mel, † 459. — Saint Milchno, 488. — Ceily, † 1048. — Macrait O' Moran, 1152-1168. — Christian O'Heotal, 1172-1179. — O'Tirlenan, † 1187. — O'Hislenan, † 1189. — Adam O'Murray, † 1217. — Robert, cistercien, 1217-† 28 mai 1224. — Simon Margrait, 1224, -† 1230. — Joseph Magoday, † 1231. — Jocelin O'Tornaig, 1233-† 1237. — Brendon Magoday, 1238. — Milon de Dunstable, 1246-† 1288. — Mathieu O'Heotha, 1289. — Robert augustin, 1323, transféré à Connor, 20 juin 1323. — Jean Mageoi, 1324. — Owen O'Farrel, 1343-† 1367. — Guillaume Mac-Cawsec, 1367-† 1373. — Jean Aubry, O. P., 1374-† 1394. — Gilbert Mac Brady, 1395. — Adam Lynns, O. P., 1400-1416. — Cornelius O'Ferral, 1418. — Richard O'Ferral 1425-† 1443. — Cormack, 1444. — Jean, 1462. — Donat Offergan, 1467. — Jean, 1471. — Guillaume O'Ferral, cistercien, 1480-† 1516. — Roger O'Moleyn, 1517. — Patrick Mac-Mahon, O. M., 1541. — Richard Brady, O. M., 1576, transféré à Kilmore, 9 mars 1580. — Edmund Mac-Gauran, 1581, transféré à Armagh, 1587. — Patrick Plunket, 11 mars 1647, transféré à Meath, 1669. — Ambrose O'Conor, O. P., 1709-† 20 février 1711. — Thomas Flynn, 1718. — Peter Mulligan, augustin, 1732. — Thomas O'Beirne, 1739-† janvier 1747. — Thomas Mac Dermott Rôe, 8 mai 1747. — Augustine Cheevers, augustin, 17 juillet 1751, transféré à Meath, 1756. — Anthony Blake, 11 août 1756, transféré à Armagh, 1758. — James Brady, 21 août 1758-† 18 janvier 1788. — John Cruise, 18 mai 1788-† juin 1812. — James Magauran, 12 mars 1815-† 1829. — William O'Higgins, 20 septembre 1829. — John Kilduff, 24 avril 1853. — Cornelius Mac Cabe, 24 novembre 1867. — George Conroy, 12 février 1871-† 4 août 1878. — Bartholomew Woodlock, 7 juillet 1879. — Joseph Hoare, 5 février 1895.

Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne 1873, p. 205-206; 1886, p. 64-65. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1901-1913, t. I, p. 102-103; t. II, p. 105; t. III, p. 129. — Maziere Brady, *The episcopal succession in England Scotland and Ireland*, Rome, 1876, t. I, p. 288-296.

J. MAC CAFFEY.

ARDAING (Saint), *Ardagus*, treizième abbé de Tournus, entre Chalon-sur-Saône et Mâcon. Falcon, le moine qui écrivit vers 1087 le *Chronicon Trenorchiense*, a malheureusement pensé que la proximité du gouvernement d'Ardaing rendait inutiles les détails écrits sur son abbatiat, et s'est montré à son sujet d'une sobriété regrettable. Il nous apprend seulement qu'il succéda à Barnerius, qu'il gouverna l'abbaye vingt-huit ans, et que la famine sévit de la troisième à la cinquième année de son abbatiat. Or cette famine est par ailleurs bien connue; c'est celle dont parle Raoul Glaber, qui eut lieu après la mort de Robert le Pieux en 1031, et qui frappa si durement la région de Tournus que des gens furent condamnés pour avoir vendu et mangé de la chair humaine; cette disette, causée par l'excès de pluie, prit fin en 1133. *Historiae*, édit. Prou, p. 101. On peut donc admettre pour l'abbatiat d'Ardaing les dates 1028 à 1056; mais il ne peut avoir dépassé cette dernière année, car Chifflet, historien de l'abbaye, donne en 1056 une charte de Falcon de Jaligny où est mentionné l'abbé Guillaume, frère de Falcon et successeur d'Ardaing. Les Sainte-Marthe se sont trompés en attribuant à Ardaing seulement dix-huit ans de gouvernement. *Gallia christiana*, t. IV, col. 969-970 (l'erreur a été corrigée dans la réimpression). Pierre de Saint-Julien de Balleure, doyen de Chalon, et historien de l'abbaye,

rapporte qu'Ardaing était très aumônier. De son gouvernement, nous connaissons surtout les donations reçues par son monastère et attestées par des chartes reproduites dans les appendices de Chifflet et de Juénin : églises de Saint-Julien au diocèse de Genève (Annecy), de Saint-Ferréol au diocèse de Vienne. Après sa mort, Ardaing, dont le corps fut élevé de terre par l'abbé Pierre II en 1140, fut honoré d'un culte public; un autel de Notre-Dame et de Saint-Ardaing est attesté à Tournus par une fondation de 1358. Le saint avait chaque année trois fêtes : deux de translation, le 13 juin et le 5 octobre, et une qui doit être la déposition, le 11 février. Un ancien bréviaire de Tournus relate des miracles, dans les leçons du 5 octobre. Mais la mention de saint Ardaing manque dans les martyrologes, au moins d'une manière aisément reconnaissable; Bollandus, ayant rencontré dans un manuscrit qu'il qualifie de récent, à la date du 11 février, cette mention : *Item in Treacensi civitate S. Ardagii abbatis*, classa *Ardagius* parmi les *praeler-missi*, faute d'avoir reconnu derrière cette double déformation le nom du saint et le nom du lieu. *Acta sanct.*, febr. t. II, p. 507. Les reliques, conservées au monastère de Tournus, furent brûlées par les calvinistes en 1562.

Chifflet, *Histoire de l'abbaye royale et de la ville de Tournus*, Dijon, 1664. — Juénin, *Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert de Tournus*, Dijon, 1733. — Mabillon, *Acta sanct. ordin. S. Bened.*, saec. VI, t. II, p. 102-104. — *Gallia christiana*, t. IV, col. 967, 969-970.

R. AIGRAIN.

ARDALION (SAINT), mime, ayant à jouer, au temps de la persécution de Maximien, le rôle d'un chrétien suspendu sur le cheval, excitait l'admiration du public par la vérité de son jeu, quand, imposant silence à la foule, il se déclara chrétien en toute vérité. Le gouverneur essaya en vain de le faire revenir sur cette déclaration; Ardalion fut brûlé vif. Il est mentionné au martyrologe romain le 14 avril; les Ménéés le citent aussi ce jour-là dans certains exemplaires, comme dans d'autres le 13, le 16 ou le 17 du même mois, avec des variantes dans le nom, Ardelion, Ardilion, Ardalibon; mais la date de la fête principale est le 18 avril. Aucun de ces documents ne fournit l'indication de lieu, mais il est très probable qu'il s'agit de l'Orient, où Maximien exerçait l'autorité impériale. Cette histoire de comédien converti sur la scène a plusieurs parallèles, dont le plus connu est l'histoire de saint Genès; à défaut de témoignages anciens et précis, on ne peut affirmer ni que tous ces martyrs ont eu une existence individuelle, ni que tel d'entre eux n'est qu'un doublet; nous savons seulement par Théodoret, *Curatio graec. affect.*, VIII, P. G., t. LXXXIII, col. 1032, qu'il y eut plusieurs exemples de ces conversions de comédiens. Voici le distique des Ménéés sur Ardalion :

Νῦν Μῆμος ὄντως Ἀρδαλίων ἢ πάλαι
Μιμούμενον γὰρ μάρτυρας τὸ πῦρ φλέγει.

Acta sanct., april. t. II, p. 213. — *Synaxarium Constantinop.*, édit. Delehaye, col. 602, 606, 607-609, 612. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, t. IV, p. 421.

R. AIGRAIN.

ARDAMA, saint égyptien. Voir PAÏSIS.

ARDAMERIUM. Voir HERCULEUM.

ARDEA. Ardea est une petite ville de la campagne romaine, aujourd'hui ruinée, où se tint, en 1135, un concile dans lequel on régla un différend qui s'était élevé entre les chanoines de Saint-Gavin et les moines de Saint-Pierre de Nurcie, au sujet de la possession de certains biens qui avait été attribuée à ces derniers

peu régulièrement et contrairement aux droits des premiers.

Mansi, *Sacrorum conciliorum... collectio*, t. XXI, col. 499. Ad. REGNIER.

ARDENGHERI (UGOLINO), appelé encore DE ALDEGHERIS, évêque de Crémone. Originaire de Parme, il est chanoine de Lincoln et âgé de vingt-six ans, quand il succède, le 23 octobre 1349, sur le siège de Crémone, à Ugolino di San Marco, démissionnaire. Il siège jusqu'à sa mort et est remplacé le 10 novembre 1361.

L. Cavitelli, *Annales*, Crémone, 1588, p. 133-134. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1857, t. XII, p. 202. — Eubel, *Hierarch. cath.*, t. I, p. 222. — Ughelli, *Ital. sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 610.

J. M. VIDAL.

ARDENGHESCA (ALL'ANSO), abbaye de Toscane, dans le diocèse de Grosseto, dont il ne reste guère que des souvenirs. Elle s'élevait près de l'Anso ou Sanso, petit affluent de droite de l'Ombrone, sur les coteaux de Civitella; cet e petite localité de la pente est du Monte-Alto, massif de collines, domine la Maremme Toscane au-dessus de Massa maritima, le Val d'Ombrone et les chemins de fer de Pise-Rome, de Sienne-Grosseto, au nord de Monte-antico, entre Montalcino et Roccastrada. Elle fut construite, dotée et confiée aux bénédictins sous le vocable du Sauveur et de saint Laurent, au XI^e siècle par la famille des comtes del Ardenghesca, seigneurs de Civitella et autres lieux dans les diocèses de Rosella (Grosseto) et Sovana. Après Ardingo qui passe pour le fondateur du monastère, le comte Rainier lui fait donation du domaine (castel) et du château de Civitella, donation qui est confirmée, en 1108, par le comte Bernard à l'abbé Lambert, le premier des abbés dont on connaisse le nom. Et les donations, les acquisitions s'accumulent dans les deux diocèses limitrophes, au moins quatre châteaux dont celui de Monte-Antico et quatre bourgs (*vici*). En 1124, la maison passa sous le patronage de Corrado, marquis de Toscane. En novembre 1143, le pape Célestin II prend, sous la protection du Saint-Siège, l'abbé Albert et toutes ses possessions, y compris les dîmes d'ailleurs concédées par les évêques de Sienne, à condition de payer une redevance annuelle de deux sous monnaie lucquoise. L'acte est renouvelé au même abbé par les papes Lucius II et Eugène III, à l'abbé Jean en avril 1157, par Hadrien IV, par Alexandre III, en mars 1179, *Strabo abbat*. Ce dernier acte mentionne des propriétés dans le diocèse de Volterra. Elles s'étendaient alors dans le val di Merea, voisin du val Ombrone. L'abbé *Strabus* (?) réparait encore sous le nom de *Strambus* en 1194 avec Célestin III, dont nous avons un dernier acte de protection envers le monastère. L'abbaye, devenue riche et puissante, commence à ressentir le contre-coup des passions et surtout de l'avidité pour les richesses, qui sont les avant-coureurs de la décadence. Un procès de l'abbé Strambus avec les bénédictins de Sant'Ambrosio de Monteceliese, au diocèse de Sienne, pour la propriété de l'église Sancta Maria in monte, près Civitella, alla jusqu'à des actes d'injustice et de violence de la part de l'abbé, contre lesquels le même pape dut sévir, même par la menace d'excommunication (1196).

Mais la décadence était tellement irrémédiable qu'on dut remplacer les bénédictins par des camauldes, vers 1204, à ce que prétend Mittarelli. Il a confondu l'abbaye de l'Ardinghesca avec le prieuré voisin de l'Ardinga, au diocèse de Sienne, près de Montalcino, qui appartenait, en effet, à la congrégation de Vallombreuse. Repetti, *loc. cit.*, p. 3. Quoi qu'il en soit, la décadence s'accroît rapidement au XIII^e siècle et, en 1272, il n'y avait plus qu'un religieux dans le

couvent, au témoignage d'une bulle de Grégoire X. Il n'y eut pas lieu de le supprimer, la communauté se reconstitua, s'il est vrai, comme l'affirme Repetti, qui emprunte sans doute ce détail aux documents ou traditions locales, qu'on y fut témoin de voies de fait et de violences à main armée entre les moines. Finalement Eugène IV la supprima par bulle de 1440 et soumit l'abbaye au prieur des chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Santa Maria degli Angeli à Sienne. Le gouvernement de la cité mit celui-ci en possession en 1446, et il porta dès lors le titre de comte de l'Ardenghesca, l'ancienne famille féodale ayant disparu ou perdu ses droits seigneuriaux. L'abbaye fut sécularisée en 1790, au dire de Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XVII, p. 672. Elle avait une église à trois nefs, dont il ne reste plus que la centrale. Une maisonnette de paysan à peu de distance est tout ce qui reste des anciens bâtiments du monastère, au milieu d'un paysage solitaire et romantique.

Les actes pontificaux dans P. Kehr, *Regesta Pontificum romanorum, Italia pontificia*, t. III. Etruria, Berlin, 1908, *passim*, notamment, p. 265-267 avec bibliographie en tête. — Détails complets dans E. Repetti, *Dizionario geografico, fisico, storico della Toscana*, Florence, 1833, t. I, p. 4. Ouvrage savant, qui résume toutes les découvertes d'érudition sur la Toscane.

P. RICHARD.

ARDENNE, abbaye de l'ordre de Prémontré située près de Caen, sur le territoire de la commune de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe. Elle eut pour fondateur Ajulf Du Marché et Asseline, sa femme, qui firent édifier à Ardenne une chapelle en l'honneur de la Vierge et la donnèrent à un religieux norbertin, nommé Gilbert; un certain nombre de prosélytes s'étant réunis à lui, un sanctuaire plus vaste fut construit, et Richard de Glocester, évêque de Bayeux en fit la dédicace le 19 avril 1138. Le fondateur mourut peu après (1140).

Une bulle de Lucius II, donnée à Gilbert prieur, et à ses confrères, en 1144, ordonna que l'ordre de Prémontré demeurât dans le monastère, et confirma les donations qui avaient été faites tant par Ajulf que par ses enfants. Gauthier, l'un de ceux-ci, se montra parmi les bienfaiteurs insignes, et si nous en croyons la chronique d'Ardenne, il se rendit à Prémontré, obtint que le prieuré fut érigé en abbaye et que son frère Garin en fut nommé abbé. L'abbaye fut favorisée des dons de Richard de Glocester, Philippe d'Harcourt, Henri, évêque de Bayeux et des rois d'Angleterre.

Philippe d'Harcourt, cependant donna à l'abbaye de la Luzerne le lieu d'Ardenne et ses dépendances et l'église de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, dont Ardenne avait été déjà gratifiée. Alexandre III confirma ces dispositions par une bulle en 1161 et dans la liste des abbayes de Prémontré du XIV^e siècle, Ardenne est indiquée comme la quatrième fille de l'abbaye de La Luzerne. La supériorité de cette dernière ne fut cependant pas toujours acceptée sans protestation, et en 1620 les religieux d'Ardenne attaquèrent en justice l'abbé de La Luzerne qui s'était fait déclarer père et supérieur immédiat de leur abbaye (*Archives du Calvados*, H. 23-24).

Garin, fils du fondateur et premier abbé eut à soutenir un différend avec Robert de Brucorps, au sujet du patronage de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe; il acheva le monastère commencé par le prieur Gilbert et mourut le 8 juin 1180. Son œuvre ne devait pas durer longtemps, car nous apprenons qu'en 1230, Nicolas I^{er}, abbé, périt écrasé avec vingt-cinq religieux par la chute des voûtes de l'église. Il fallut faire d'importants travaux de restauration, les religieux sollicitèrent le concours des fidèles, Innocent IV et Eudes

Rigaud, archevêque de Rouen, et autres accordèrent des indulgences à ceux qui leur viendraient en aide. Ce dernier visita même l'abbaye à trois reprises, en 1250, 1256 et 1267, et il semble qu'il n'y ait rien trouvé à reprendre, mais, au siècle suivant les moines se trouvèrent réduits à la gêne. Jean XXII, Henri et Robert de Couvrechef leur vinrent en aide, mais les guerres anglaises achevèrent la ruine du monastère. Caen fut emporté une première fois d'assaut par Édouard III, le 26 juillet 1346; en 1417 nouveau siège lors duquel l'abbaye fut prise et dévastée, les religieux ayant pris la fuite. En 1450, les Français l'occupèrent à leur tour et c'est de là que Charles VII partit le 6 juillet 1450 pour entrer dans Caen. La présence des gens d'armes au milieu du cloître ne favorisait pas la vie religieuse et les incursions des soldats empêchaient souvent toute exploitation agricole.

La paix une fois rétablie, les religieux espéraient voir luire des jours meilleurs. Robert le Chartier faisait construire le cloître, accolé à l'église du côté sud et entreprenait la rédaction du grand cartulaire.

Il avait juré obéissance à Philippe, abbé de La Luzerne, père immédiat d'Ardenne et avait reçu de lui les sceaux. Son successeur, Jean Du Pont, élu en 1464, paraît au contraire avoir cherché à secouer le joug et il refusa le coadjuteur que l'abbé de La Luzerne voulait lui imposer.

Ardenne connut alors des temps plus tranquilles, malgré la présence d'abbés commendataires, dont le premier fut Pierre de Laval, mort en 1515. Pierre du Vivier († 1523) rétablit la règle, mais peu après les guerres des protestants vinrent troubler l'abbaye qui fut de nouveau plongée dans le dénuement.

En 1561, les protestants de Caen se soulevèrent et pillèrent les églises; les moines d'Ardenne se réfugièrent à Caen et, en 1563, ils constataient que leur abbaye était inhabitable, sans portes ni fenêtres, aucune provision, bien entendu, ni mobilier, ni ustensiles, dégradations effroyables « pour réparer lesquelles n'y suffiroit le revenu de vingt années de la dicte abbaye ».

Malheureusement les religieux une fois rentrés n'observaient plus une exacte discipline, ils chassaient, se promenaient, dinaient en ville; les novices n'acceptaient aucune réprimande et regrettaient peut-être les temps troublés où, la surveillance étant plus difficile, ils pouvaient oublier à leur aise leurs devoirs religieux. D'autre part, les ligueurs n'épargnèrent pas l'abbaye, Caen tenant le parti de Henri IV. C'est alors, en 1595, que Jean-Baptiste de Villemor, abbé commendataire, fit venir de Belle-Étoile le P. Jean de La Croix pour contraindre les religieux à une plus stricte observance de leur règle. Il n'y avait en 1587 que huit prêtres, quatre novices et un maître, par suite de la ruine des biens, deux prêtres seulement en 1595 si nous en croyons un factum des religieux, peut-être suspect. Le nouveau prieur réglementa la célébration de l'office canonique, augmenta les revenus de l'abbaye, construisit un nouveau dortoir, veilla à ce que les religieux, soit à l'abbaye, soit au dehors, menassent une vie exemplaire. Il veillait sur ceux qui étudiaient à Caen, lesquels recevaient de lui 20 sous par semaine. Les réformes malheureusement ne furent pas bien accueillies; des religieux se plaignirent à l'abbé de Blanchelande qui rendit justice au réformateur.

Non seulement Jean de la Croix eut des difficultés avec les religieux, mais il eut aussi à combattre les abbés commendataires comme Pierre de Villemor, qui dissipait les revenus et ne résigna sa fonction en 1613 que moyennant 1 800 livres de pension; Guillaume de Gallodé son successeur, lequel ne résigna que moyennant 2 000 livres de pension à fournir par Georges Solbet son successeur. En 1602, l'abbé commendataire devait aux moines 733 livres pour leur entretien,

plus ce qu'il fallait pour leur chauffage; ils réclamaient sans cesse pour l'entretien des bâtiments, la garde des titres, la présentation des novices, se défilant de l'abbé qu'ils considéraient comme « *extraneus in familia* » et dont les dépenses et les dettes menaçaient de ruiner la communauté.

Le nombre des religieux augmenta, porté à 20 en 1624 et à 35 en 1628, mais après la mort de Jean de La Croix, survenue en janvier 1654, les difficultés recommencèrent avec les abbés de Villeserain (1670), J. Faultrier (1672-1709), Fogasse de La Bastide, Édouard Booth, à la fin du XVIII^e siècle.

Sous la Révolution, les religieux furent chassés et leurs biens mis en vente; de l'ancienne abbaye il ne reste que deux bâtiments, une ancienne grange, longue de 50 mètres environ et l'ancienne église, longue de 40, large de 18 et haute de 24, qui sert de grange également.

A. Benet, *Inventaire sommaire des archives départementales, Calvados, Série H. t. 1, Caen, 1905*. — E. Liot, *Excursion à l'abbaye d'Ardenne*, Caen, 1890. — *Gallia christiana*, t. XI, col. 459-462. — *Annales sacri ordin. Praemonstrat.*, t. I, col. 188-193. — A. Charma, *Sur un billet d'indulgence délivré au XIII^e siècle par l'abbaye d'Ardenne*, Paris, 1850. — A. de Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*, dans *Bulletin monumental*, 1842, t. VIII, p. 500-517.

Michel PREVOST.

ARDERICO (Cotta?), évêque de Milan, sa patrie, où il siège un peu plus de douze ans, de 936 à 948 (dates approximatives). Le chroniqueur Arnolfo (*Gesta archiepiscop. Mediolan.*, dans *Monum. German. hist.*, t. VIII, p. 7-8) raconte, on ne sait avec quel fondement de vérité, que Hugues, roi d'Italie, voulant affermir son pouvoir, méditait de mettre son propre fils sur le siège épiscopal de Milan. Mais comme il s'agissait d'un enfant, le roi imagina de confier d'abord cette église à un vieillard, dont la mort, survenant en temps opportun, ouvrirait de nouveau la succession épiscopale. Ce prélat aurait été Arderico. Or ce dernier déçut, par sa longévité, les espérances royales. Hugues s'y prit autrement pour arriver à ses fins. Il convoqua à Pavie, une diète générale, au cours de laquelle il avait médité de se débarrasser du vieillard, en le faisant assassiner. Une rixe fut provoquée dans ce but. Mais Arderico échappa à la mort, tandis que 90 Milanais périrent. A titre de réparation, Hugues aurait fait don à l'église de Milan de l'abbaye de Nonantola, laquelle aurait reçu ce vocable en souvenir de ces *nonante* victimes. Le malheur est que, selon l'histoire, l'abbaye de Nonantola a des origines tout autres, si bien que l'on ne sait ce qu'il faut penser de tout ce récit d'Arnolfo. Selon Liutprand (*Monum. Germ. hist.*, t. III, p. 335), lors de la venue en Italie du roi Bérenger, Arderico aurait le premier abandonné la cause de Hugues et adhéré au nouveau roi. Il est fait mention de lui dans divers documents du *Codex diplom. Longobard.* (*Monumenta historiae Patriae*, t. XIII, n. 936, 963, 983). Il n'est pas impossible qu'il faille l'identifier avec un saint Olderico, dont on trouve le culte établi dans l'église milanaise de S. Nazaro, où il est, dès 1381, fêté le 4 juillet. Cette église prétendait même, de temps immémorial, posséder son corps. Mais des recherches entreprises, en 1578, par ordre de saint Charles Borromée, dans la chapelle où l'on pensait qu'il se trouvait, aboutirent à l'exhumation d'un cadavre qui ne put être identifié avec celui de cet évêque, non plus qu'avec un saint Olderico quelconque.

Acta sanct., maii t. VII, p. LXIX. — Giulini, *Memorie spettanti alla storia, al governo ed alla descrizione della città e della campagna di Milano nei secoli bassi*, Milan, 1760-1705, t. I, p. 497, 499. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1857, t. XI, p. 143. — G. Sassi, *Archiep. Mediolan. series*

historico-chronologica, 1775, t. II, p. 342-246. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia, Lombardia*, part. I, Milano, 1913, p. 354-359. — Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. IV, col. 93-94.

J. M. VIDAL.

ARDERICUS, ALDERICUS, ANDERICUS, évêque de Sigüenza (1178-1184) et de Palencia (1184-1208) en Castille, mort en odeur de sainteté. La forme exotique de son nom semble révéler une origine étrangère. Vraisemblablement français (aquitain ?) comme les trois premiers évêques de Sigüenza, Bernard d'Agén, Pierre de Leucate (Aude), Cerebrunus (de Poitiers), et peut-être aussi le quatrième, Joscelin, son prédécesseur immédiat.

Son frère, chanoine de Burgos comme lui, s'appelait *Laufrancus*. Voir obituaire de Burgos, au 24 avril (1252 ?). L. Serrano, *Cartulario... de Corarrubias*, Madrid, 1907, p. 62, n. 3. C'était sûrement un étranger. Son mayordome à Palencia, sans doute son parent, signe, en juin 1204 : *Ardericus de Valle* (cf. *Bull. ord. S. Jacobi*, p. 50), nom aussi bien français que castillan.

Rien à retenir de l'hypothèse de G. Gonzalez Chantos, *Santa Librada*, Madrid, 1806 (dissertation en appendice) qui le veut originaire de Fromesta (Palencia) et l'identifie avec l'évêque de ce diocèse, oncle du dominicain Pedro Gonzalez Telmo, attesté par le légendaire latin de Tuy (cf. *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 245-246), document d'une chronologie assez libre. Mais l'évêque, oncle de Pedro, est probablement Tello, successeur immédiat d'Arderic à Palencia et antérieurement chanoine de cette ville. Florez, *Esp. sagr.*, *ibid.*, p. 150 sq.

En 1173, il est chanoine de Burgos, adhère à la sécularisation du chapitre (*Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 279) et, dès le 28 juin 1175, archidiacre et personnage d'importance. Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, Paris, 1897, p. 99-102. A ce moment, il est l'avocat de son église, dans un interminable procès contre l'évêque d'Oviedo, Rodrigo. Celui-ci, plus tard, en 1182, en profita pour le faire récuser auprès du pape Lucius III, lequel l'avait nommé commissaire apostolique en cette affaire, lorsqu'il fut devenu évêque de Sigüenza, détail qui établit l'identité parfois discutée des deux Ardericus, le chanoine de Burgos et l'évêque. *Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 284-285.

Il n'est plus archidiacre de Burgos en 1178, mais n'a jamais été, comme le voudrait un auteur suspect, J. Lopez Agurieta (*Vida del ven. fundador de la orden de Santiago*, Madrid, 1731), ni clerc de cet ordre de chevalerie, ni professeur du très hypothétique *studium* d'Ucles, lequel aurait été fondé par les chevaliers, après la prise de Cuenca (1177).

I. ÉVÊQUE DE SIGÜENZA. — L'évêque de cette ville Joscelin mourut après le 1^{er} octobre 1177 (*Bull. S. Jacobi*, p. 20), en Espagne et non dans un voyage à Rome, car il est enseveli dans sa cathédrale. Dès le 17 janvier 1178, Arderic confirme, déjà consacré, un diplôme octroyé par Alphonse VIII de Castille, aux chevaliers de Calatrava. A. Nuñez de Castro, *Coronica de los reyes de Castilla Sancho... Alonso VIII*, etc., Madrid, 1665, p. 119.

Il existe d'assez nombreuses donations d'Alphonse VIII à Sigüenza, durant le pontificat d'Arderic (Cf. Minguella, *Historia*, p. 440-452). Le 12 juillet 1180, le roi avait réservé à la mense, conformément au droit ecclésiastique, les biens des évêques défunts de son royaume et, le 18 août suivant, Blanche Germaine, sœur de l'évêque Bernard d'Agén, livrait au chapitre par une « vente », qui dut être une restitution, la seigneurie de Senigo. Le 15 janvier 1181, Alphonse accorde à l'évêque un domaine à Tolède, sur les rives du Tage et, le 12 août, il lui concède la

dîme de tous les impôts royaux prélevés dans le diocèse. Le 20 mars 1182, il y joint un moulin à Berlanga et, le 7 novembre de la même année, il confirme la vente d'Esteras, que le chapitre venait d'acheter aux cisterciens de Fitero, lesquels le tenaient du roi.

Arderic aurait assisté, en 1179, au III^e concile de Latran, en même temps que le métropolitain de Tolède Cerebrunus, son prédécesseur à Sigüenza.

En 1135, peu après la conquête de Daroca et de Calatayud, une *concordia* entre les deux évêques Bernard de Sigüenza et Garcia de Saragosse avait attribué Calatayud au premier et Daroca au second (Minguella, p. 356-357). Mais, en 1139, une bulle d'Innocent II (V. de la Fuente, *España sagrada*, t. XXII, p. 343-345) ayant transféré Calatayud à Tarazona, il arriva que, sous le pontificat de Lucius III (1181-1185), Arderic, ou peut-être son successeur, réclama la restitution de Daroca à Sigüenza, auprès du pape. Celui-ci nomma juges du différend les évêques de Calahorra et de Burgos. Minguella, p. 447. Daroca resta à Saragosse.

II. ÉVÊQUE DE PALENCIA. — L'évêque de Palencia, Ramon, oncle d'Alphonse VIII, étant mort vers 1183, Arderic lui succéda. Le 14 janvier 1184, il signe encore : *Segontinus episcopus et Palentinus electus*. Férotin, *op. cit.*, p. 106.

Ce fut seulement après 1208 que le successeur d'Arderic à Palencia, Tello Terez, obtint du roi Alphonse IX la fondation d'une université dans cette ville. Cf. Lucas de Tuy, *Chronicon*, dans Schott, *Hispania illustrata*, Francfort, 1608, t. IV, p. 109. Mais avant cette date et sous le pontificat d'Arderic, un *studium* existait déjà dans cette ville où *semper viguit scholastica sapientia*. On sait que saint Dominique, le fondateur des Frères Prêcheurs y reçut, dès 1185, sa première formation et que, quelques années plus tard, un de ses fils, saint Pedro Gonzalez Telmo, vint s'asseoir sur ses bancs.

En août 1185, Arderic reçoit des chevaliers de Saint-Jacques le village d'Aregués, en échange d'un certain nombre de propriétés (*Bullarium sancti Jacobi*, p. 32). Le 20 avril 1190, en présence d'Alphonse VIII, il établit un accord entre la ville de Palencia et ses chanoines, dont les serviteurs, ou *excusati*, ne seraient plus contraints, comme les autres habitants, aux diverses corvées, dont la construction des murs de la ville (P. Fernandez del Pulgar, *Historia*, t. II, p. 248). Il est du nombre des trois commissaires apostoliques qui, le 1^{er} avril 1191, règlent les litiges survenus entre l'évêque d'Osma et l'abbaye de Silos. Cf. Férotin, *op. cit.*, p. 117-120. Il établit, en février 1203, avec les *hijosdalgo* de Fuentes de Duero un arrangement sur les possessions de la mense dans cette ville. Cf. Manueco et Zurita, *Documentos de la Iglesia de Valladolid, Siglo XIII*, Valladolid, 1920, t. I, p. 6-14. Enfin Alphonse VIII confirme aux chanoines la possession ancienne de *Sancta Ouenia de monte*.

Arderic mourut le 4 août 1207 ou 1208, d'après l'obituaire d'Ucles (Minguella, *Historia*, p. 135). Son successeur Tel Terez était élu avant le 1^{er} novembre 1208 (Cf. L. Serrano, *Col. diplomática de San Salvador del Moral*, Madrid, 1906, p. 91, note 3). L'évêque Adam signalé par Gams doit être supprimé.

Durant son long épiscopat de 24 ans, il s'était acquis à Palencia une réputation de sainteté, qui le fit désigner plus tard sous le nom de *San Enrique*. On attribuait une vertu miraculeuse à la poussière de son tombeau, devant lequel brûlait une lampe. En 1503, son corps fut transporté sous l'autel de la chapelle Sainte-Croix, dans la cathédrale. On conserve dans un reliquaire une sandale d'Arderic, avec l'inscription *Sandalia sancti Anderici*. Cf. B. Alcazar, *Vida de s. Julian... obispo de Cuenca*, Madrid, 1692, p. 297,

Cependant il ne paraît pas qu'aucun culte liturgique lui ait jamais été rendu.

Outre les sources ci-dessus : T. Minguella y Arnedo, *Historia de la diócesis de Sigüenza*, Madrid, 1910, t. I, p. 128-139 et les documents, p. 440-452. — P. Fernandez de Pulgar, *Historia secular y eclesiastica de la ciudad de Palencia*, Madrid, 1679, t. II, p. 246 sq. et passim. — *Bullarium ordinis S. Jacobi de Spatha*, etc., Madrid, 1719, passim. — P. Quintero Atauri, *Uclés Residencia maestra de la orden de Santiago*, Madrid, 1904.

A. LAMBERT.

ARDERNE (JAMES), théologien anglican (1636-1691), *magister artium* d'Oxford en 1658, docteur en théologie en 1673, chapelain de Charles II, doyen de Chester en 1682; la révolution de 1688 l'empêcha de parvenir à l'évêché de Chester, que Jacques II lui destinait. Arderne fut un ardent partisan des Stuarts, et les avanies dont il fut l'objet après l'avènement de Guillaume d'Orange abrégèrent, dit-on, sa vie. Il mourut en 1691, et fut enterré dans le chœur de la cathédrale. Il légua toute sa fortune à cette église, pour la fondation d'une bibliothèque ouverte au public. Il voulut que, dans son épitaphe, mention fût faite de ce don, « afin que les ecclésiastiques considèrent si ce n'est pas un sacrilège de fruster de leur fortune l'Église et les œuvres charitables, pour la donner à des parents laïques qui n'en ont pas besoin. »

Arderne a laissé diverses œuvres de piété, des sermons, et un ouvrage intitulé : *Conjectura circa επινομήν D. Clementis Romani, cui subjiciuntur castigaciones in Epiphanium et Petavium, de eucharistia, de coelibatu clericorum, et de orationibus pro vita functis, auctore Jacobo de Ardenna*, 1638.

Détails et bibliographie dans l'article de W. E. A. Axon, *Dict. of nat. biogr.*, t. I, p. 547 sq.

J. DE LA SERVIÈRE.

ARDES-SUR-COUZE. Petite ville de 1 500 âmes, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Issoire, département du Puy-de-Dôme.

La première mention de la localité est du x^e siècle. L'absence de restes préhistoriques et de débris gallo-romains fait supposer que le promontoire sur lequel s'élève la ville n'a été habité d'une façon stable qu'à une date assez récente. Nous trouvons Ardes, au x^e siècle, dans la liste des vigueries. Vers le xii^e siècle, la famille de Mercœur vint construire, sur une des saillies rocheuses de la région, un château qu'elle fortifia d'après un plan considérable. Elle en fit une forteresse imprenable. L'aridité du site et l'âpreté du climat l'obligèrent à rechercher, dans une assiette plus fortunée, une résidence d'hiver. Elle fit choix du promontoire d'Ardes et du vallon qui s'étend à ses pieds, et que traverse la rivière de la Couze. Sur la pointe orientale du promontoire elle construisit un château, connu sous le nom de palais d'Ardes. Une petite ville se forma lentement le long des deux corniches du promontoire, et servit de vestibule au château. La population, qui s'était primitivement groupée sur les bords de la Couze, déserta le vallon et s'installa sur le promontoire, ne laissant dans le bas qu'un flot de maisons et l'église. La maison de Mercœur s'éteignit au xiv^e siècle. La succession passa à la maison de Joigny, puis à Charles de Valois, à Béraud Dauphin, à Louis de Bourbon, à la maison de Lorraine, au duc de Vendôme, au prince de Conti et, en dernier lieu, à la couronne.

L'église d'Ardes, bâtie sur les rives de la Couze, a du caractère. Elle est ogivale et révèle diverses époques, xiv^e et xv^e siècle. Elle a été construite par les bénédictins de Manglieu qui en restèrent patrons. Le prieuré fut transformé, un instant, en 1421, en chapitre, par les soins du seigneur de Mercœur, Béraud III. Près de 60 ans après, le fondateur revint

sur sa décision, et le chapitre fut réduit au rôle de simple communauté de prêtres filleuls. Celle-ci tenta encore, au xvii^e siècle, de se reconstituer en chapitre. Un arrêt des Grands Jours d'Auvergne, en 1665, la ramena à son institution primitive. Elle était très jalouse de ses privilèges, et n'hésita pas à faire inscrire ses armoiries à l'Armorial de France.

Ardes était chef-lieu d'un des archiprêtres du diocèse avant 1789.

Un ordre de Richelieu détruisit le château de Mercœur, et le palais d'Ardes, transformé en 1781, en local des séances de la prévôté, a été démoli par la Révolution. De son passé qui ne fut pas sans notoriété, Ardes n'a conservé que son église, une belle croix de pierre du xv^e siècle, quelques vestiges de sa muraille d'enceinte (arcades et portes des péages) et une portion notable, utilisée pour des usages profanes, de son monastère des récollets, fondé sous Louis XIV, sur un plan qui avait grande allure, son hospice fondé en 1694, et sa chapelle de Notre-Dame-de-la-Recluse.

On a prétendu que cette chapelle se rattache au souvenir d'un des seigneurs de Mercœur fait prisonnier par les Anglais. Son épouse aurait fait vœu, pour obtenir sa rançon, d'élever une chapelle, d'où ce nom de Reclus. Cette légende n'a aucun fondement historique. Durant le moyen âge, à l'entrée de la plupart des villes, un local avait été aménagé, près d'une porte, en deça du mur d'enceinte, pour y installer un ou plusieurs reclus, qui vivaient là de la charité publique. Les recluseries sont une des institutions les plus curieuses et les plus répandues de ce temps. A Ardes, près de la demeure du reclus, se trouvait une chapelle; telle est l'origine très simple de la dénomination.

Alex. Bruel, *Pouillés des diocèses de Clermont et de Saint-Flour du XIV^e au XVII^e siècle*, Paris, 1880, p. 58, 141, 175, 207.

R. CRÉGUT.

ARDESIMUS, évêque de siège inconnu, assistait en 431 au concile d'Éphèse, dont les listes de souscriptions ont conservé son nom sans aucune indication topographique : peut-être le passage est-il non seulement incomplet, mais altéré, et la disparition du nom du siège est-elle la conséquence de cette altération, qui rendrait douteux le nom lui-même.

Mansi, *Sacr. concil. ampliss.*, collect., t. v, col. 650.

R. AIGRAIN.

ARDFERT. Voir KERRY.

ARDICIN DELLA PORTA. Voir PORTA (Ardicin della).

ARDID (GERONIMO), avocat de Saragosse, né à Alcañiz (Aragon), dans la seconde moitié du xvi^e siècle, assesseur de la ville de Saragosse, deux fois *Jurado*, député aux Cortès générales de Catalayud, en 1626, etc. et qui mourut vers 1654. Parmi les nombreux mémoires, *Alegaciones*, etc., d'Ardid, un certain nombre sont encore utiles à consulter pour l'histoire religieuse et le droit ecclésiastique régional.

Parmi ceux-ci : 1^o *Alegaciones pro Patria* (Alcañiz), *in causa Processus Fiscalis et Juratorum de Alcorisa*, etc., *super civili*, Saragosse, 1603 (avec une addition en 1605). Histoire d'Alcañiz et de sa commanderie de Calatrava. — 2^o *Tratado sobre si los Señores de Iglesia, Orden o Religion que tienen en Aragon lugares y Vasallos pueden de su autoridad... dividir los terminos y jurisdicciones...* Saragosse, s. d., 2 mémoires. — 3^o *Consideraciones politicas y legales sobre el Patronato eclesiastico de la villa de Monzon*, Saragosse, 1620. — 4^o *Pro... Rege in materia mineralium auri et argenti et aliorum jurium regalium in locis Ecclesiae et Religionis regni Aragonum*, Saragosse, 1624, au sujet des mines

de Villaluenga, propriété des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. — 5^e *Invectiva contra el vicio de la usura y usureros*, Saragosse, 1624, écrit à la demande de la ville et signé par plusieurs avocats. — 6^e *Observaciones sobre el origen... y extension... de la Orden... de Calatrava, formalidad de la profesion... hasta Carlos V (1540), y la que se hace desde este año*, Saragosse, 1626. — 7^e *Propugnaculo del gobierno de la Ciudad de Zaragoza*, Saragosse, 1633. Mémoire censuré par l'auditeur de la Chambre apostolique et qui suscita divers écrits d'Ardid. — 8^e *Restauro de la Agricultura y destierro del ocio. Fundacion de la Casa de Labor que ahora se llama de administracion en Zaragoza*, Saragosse, s. d. écrit au nom de la ville, etc.

F. de Latasa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, Pampelune, 1799, t. III, p. 219-224. — D. J. Dormer, *Discursos historicos politicos*, Saragosse, 1684, p. 172. — J. Andres de Uztarroz, *Defensa de la patria de San Lorenzo*, Saragosse, 1638, p. 136.

A. LAMBERT.

ARDILLIERS (NOTRE-DAME DES). Voir SAUMUR.

ARDIN (PIERRE-MARIE-ÉTIENNE-GUSTAVE), archevêque de Sens, né à Clairvaux (Jura), le 25 décembre 1840. Aumônier du château de Versailles, chanoine titulaire de ce diocèse en 1876; prêtre domestique de la maison du pape Pie IX; nommé évêque d'Oran par décret du 12 février 1880, préconisé le 27 du même mois et sacré dans la chapelle du château de Versailles le 1^{er} mai. Nommé à cette occasion assistant au trône pontifical et comte romain. Transféré au siège de la Rochelle, le 10 janvier 1884. A tenu, en 1889, un synode diocésain dont il a publié les statuts. Chevalier de la Légion d'honneur en 1877. Transféré de nouveau au siège archiépiscopal de Sens; est mort dans cette ville, le 21 novembre 1911, a été inhumé dans la cathédrale, le 25.

Mgr Ardin était d'une grande piété. Comme évêque il s'est surtout signalé par des qualités d'administrateur. Il était chanoine d'honneur du diocèse de Saint-Claude auquel il appartenait par sa naissance, dans lequel il avait une propriété où il passait une partie des étés.

M. PERROD.

1. ARDINGHELLI (ALOISIO), évêque de Fossombrone, (1547-1569), d'abord clerc du diocèse de Florence, était le frère cadet du cardinal Nicolo Ardinghelli (voir le suivant), et lui succéda à l'évêché en vertu de sa résignation du 16 mars 1547. La réserve de la moitié des fruits à laquelle elle l'assujettissait ne le gêna pas longtemps, son frère étant mort en août de la même année. Le 6 avril 1548, il recevait du pape Paul III l'ordre de se faire sacrer. Les *schede* de Garampi, aux Archives du Vatican, le mentionnent comme résidant à Rome en 1556. C'est de là sans doute qu'il fut envoyé, selon l'affirmation d'Ughelli, vice-légat à Pérouse, puis à Viterbe. Nous le retrouvons dans son diocèse en 1560, et il est chargé de la visite et de la réforme de la confrérie laïque des Saintes Marie et Lucie. Il ne s'éloigna plus désormais, pas même pour assister au concile de Trente, dans sa dernière période 1562-1563. Il mourut le 9 février 1569, et fut enseveli dans sa cathédrale. Ughelli donne son épitaphe.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. II, col. 837. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 215 et note.

P. RICHARD.

2. ARDINGHELLI (NICOLÒ), cardinal (1503-1547), était fils du célèbre florentin Pietro Ardinghelli, qui partagea toutes les vicissitudes de la fortune des Médicis, fut secrétaire du cardinal Jean de Médicis, et,

quand celui-ci fut devenu pape sous le nom de Léon X, son principal secrétaire durant tout son pontificat, même son confident et premier conseiller jusque vers 1517. Nicolo serait né, d'après Mazzuchelli, à Florence, en 1503. Il acquit, au témoignage des humanistes ses correspondants que mentionne Ciaconius, une grande culture littéraire en italien, latin et grec, ainsi que des connaissances dans les deux droits. Il fit donc des études sérieuses et étendues, au sujet desquelles nous n'avons pas d'autre donnée. Il s'attacha de bonne heure, sur la recommandation peut-être de son père, au service du cardinal Alessandro Farnèse, et celui-ci, devenu pape sous le nom de Paul III (1534), l'employa aussitôt aux affaires publiques et ne tarda pas à le donner comme secrétaire à son jeune neveu, le cardinal Alessandro Farnèse qu'il voulait initier à la direction générale de sa politique. Et lorsque Marcello Cervini, le principal guide du jeune homme, devint cardinal en décembre 1538, Ardinghelli semble l'avoir remplacé peu à peu comme secrétaire principal. Il était alors ou il devint peu après vice-légat dans les Marches, mais repartait à Rome, en juin 1540, pour exercer les fonctions de dataire, alternativement avec l'évêque de Nice, Hieronimo Capodiferro. Il n'est donc pas possible qu'il ait accompagné son chef dans la légation d'accommodement entre François I^{er} et Charles-Quint en France et aux Pays-Bas (novembre 1539-mai 1540), comme le prétend Ciaconius. Il n'apparaît d'ailleurs, comme secrétaire principal, dans la correspondance des *Nuntiaturberichte aus Deutschland*, que le 19 août 1540, avec un long mémoire de sa main adressé au cardinal-légat Cervini en Belgique. Dès lors il revient souvent dans cette correspondance, aux tomes V et VII jusqu'au 13 décembre 1543. A cette date seulement nous savons qu'il accompagnait le cardinal Farnèse légat en Allemagne.

En novembre 1541, il avait été chargé d'une mission de quelques jours en France, pour sonder les intentions de François I^{er}, qui témoignait constamment de la mauvaise humeur et manifestait une sourde hostilité contre l'empereur, au point de vouloir empêcher la convocation du concile à laquelle on travaillait depuis longtemps. L'envoyé rédigea ses entretiens avec lui en un rapport, qu'on a depuis souvent reproduit comme modèle de négociations diplomatiques et qu'on retrouve copié dans nombre de manuscrits des bibliothèques italiennes et de l'étranger. Sommaire dans Pallavicini, *Storia del concilio di Trento*, Naples, 1757, livre V, chap. XVI, t. I, p. 325-327. Le cardinal Farnèse prenant chaque jour une action plus importante sur la politique pontificale, le nouveau chef de service, à partir de 1540, put mettre en relief l'habileté avec laquelle il faisait dresser la correspondance aux nonces et aux légats. C'est ainsi qu'il rédigea pour le cardinal Contarini, député légat à la diète de Ratisbonne, un mémoire d'une portée toute théologique, qui précisait nettement les concessions qu'il pouvait faire aux protestants d'Allemagne (29 mai 1541). Pastor, *loc cit.*, p. 320, en donne le résumé.

D'abord simple protonotaire apostolique et chanoine de Florence, Ardinghelli se voyait promu, le 13 juillet de la même année, évêque de Fossombrone dans les Marches, de la province ecclésiastique d'Urbino, diocèse qu'il administra à distance et résigna le 16 mars 1547 en faveur de son frère Aloisio, avec réserve de la moitié des revenus. Le 19 décembre 1544, il était créé cardinal, et le 9 janvier suivant du titre de Saint-Apollinaire. Il compta dès lors parmi les membres du Sacré-Collège les plus influents dans les conseils de Paul III, par son savoir varié aussi bien que par son expérience des affaires. *Ibid.*, *passim*. En mai 1545, il remplaça le cardinal Parisi à la signature de grâce, comme président ou préfet. Il défendait

toujours avec zèle les intérêts des Farnèse, qu'il avait installés à Camerino comme seigneurs temporels. Il eut même une vive altercation, qui émut le consistoire (déc. 1546), avec le cardinal Morone, parce que celui-ci incriminait la condescendance et la faiblesse du cardinal Farnèse à l'égard de la politique autrichienne. Pallavicini, *ibid.*, p. 602-603, livre VIII, chap. xvi. Il s'occupait aussi de la réforme dans la curie romaine, aussi bien que des préparatifs du concile général, et soutenait auprès du pape le ministère de saint Ignace et les premiers pas de la Compagnie de Jésus. Pastor, *ibid.*, p. 408. Il mourut à Rome, le 23 août 1547 et fut enseveli dans l'église de la Minerve. Eubel-Van Gulik, *loc. cit.*, p. 32, note 13.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, Pallavicini, etc. — Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae... cardinalium*, Rome, 1677, t. m, col. 704-705. — Eubel-van Gulik, *Hierarchia catholica*, t. m, p. 32, 214-215. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, Venise, 1719, t. II. — Ludw. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. v, *passim*, confond le cardinal avec son frère, le secrétaire Giuliano, chargé d'une mission temporaire auprès de l'empereur, en mars 1548, p. 652-654. — Merkle-Ehser, *Concilium Tridentinum*, notamment, t. I, II, *passim*, voir index. On y retrouvera dispersés la plupart des renseignements ci-dessus. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e partie, Brescia, 1753, p. 980-982; cite les lettres personnelles d'Ardinghelli au nombre de quinze, imprimées dans divers recueils.

P. RICHARD.

ARDINGO, chanoine de Pavie, puis évêque de Florence, maître en théologie, réside à Paris durant plusieurs années. Il compose un extrait de la Somme de Guillaume d'Auxerre, intitulé : *Extractiones summae Mag. Guillelmi Autissiodorens. a magistro Ardeno Papiensi compilatae* (*Hist. littér.*, t. XVIII, p. 121). En avril 1228 et en juin 1229, il y termine deux conflits existant entre l'évêque Guillaume d'Auvergne, et le chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois. Guérard, *Cartul. de l'église de Paris*, t. I, p. 126-128; t. m, p. 235-236. En 1231, on le voit à la tête de l'Église de Florence. Il en entreprend aussitôt la réforme, en commençant par le chapitre de la cathédrale. Ses ordonnances (Ughelli, *Ital. sacra*, Venise, 1718, t. m, col. 109-110) furent confirmées par Grégoire IX. Il réforma aussi plusieurs monastères, en particulier l'abbaye de S. Salvatore de Settignano, qui fut par lui enlevée aux bénédictins trop relâchés, et confiée aux cisterciens. C'est sous son épiscopat (1233) que se place la fondation de l'ordre des servites, due, comme on le sait, à sept nobles florentins. Il présida aussi à l'organisation de la *Confrérie de la Miséricorde*, qui se voua aux soins des malades pauvres et des contagieux et à l'ensevelissement des morts abandonnés. Il y eut de son temps, dans sa ville épiscopale et son diocèse, une propagande active des patarins. Ces hérétiques provoquèrent même des désordres. L'évêque les excommunia et les Florentins formèrent contre eux une croisade. Ardingo aurait, entre temps, été chargé par Grégoire IX d'une mission diplomatique auprès de l'empereur Frédéric II. Il mourut vers 1249, après avoir légué ses biens aux cisterciens de Settignano.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XVI, p. 519-521. — L. G. Cerrachini, *Cronologia sacra de vescovi e arcivescovi di Firenze*, Florence, 1716, p. 71. — B. Hauréau, *Notices et extraits des manus.*, t. XXI, p. 219. — Ughelli, *Ital. sacra*, t. m, col. 108-119.

J. M. VIDAL.

ARDINGUS aurait été le quatrième abbé de Gellone, d'après le *Gallia*, qui ne donne pas de date. L'abbé Vinas fixe son abbatat vers 879 : la chronologie publiée par M. L. Roche, vers 855. Cet abbé ne nous est connu que par un diplôme donné à Laon la quinzième année du roi Charles et qui se trouve dans le *Cartulaire de Gellone*. Il ne peut s'agir ici que de

Charles le Simple qui ne fut reconnu dans la province qu'après la mort du roi Eudes (898); le diplôme serait donc de l'année 913.

Gallia christiana, 1739, t. VI, col. 581. — Abbé L. Vinas, *Visite rétrospective à Saint-Guilhem-du-Désert*, 1875, p. 179. — L. Roche, *Une chronologie inédite des abbés de Saint-Guilhem-du-Désert*, dans *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses*, 1899, t. I, p. 220. — P. Alans, abbé Cassan et E. Meynial, *Cartulaire de Gellone*, Montpellier, 1898, p. 229.

J. ROUQUETTE.

ARDIT (RAYMOND), abbé de Saint-Aphrodise de Béziers, élu en 1431, était encore abbé en 1461. Conformément au décret du concile de Bâle, notifié à Guillaume de Montjoie, évêque de Béziers, le 26 décembre 1437, il recueillit les statuts et les coutumes de son église et les présenta à l'évêque le 26 avril 1438. L'official d'Agde et l'abbé de Saint-Thibery avaient été députés par le concile en même temps que l'évêque; les chanoines n'acceptèrent que ce dernier et présentèrent à lui seul leurs statuts.

Bibliothèque de la ville de Béziers, ms., n. 7; peut-être l'original, édité par Mgr Douais, dans *Documents de l'ancienne province de Languedoc*, 1901, t. I. Il y en a aussi une copie, en bon état, du XVI^e siècle, aux arch. départ. de l'Hérault, série G. (sans autre cote). — *Gallia christiana*, 1739, t. VI, col. 394.

J. ROUQUETTE.

ARDITH (ARTHIT), évêque du district de Passène (Bassène), à l'est de l'ancienne ville de Karin ou Theodosiopolis (Erzeroum). Il vivait vers le milieu du IV^e siècle. « C'était dit Faustos de Byzance, un vieillard honoré et célèbre parmi les évêques de son temps; il opéra de grands prodiges en plusieurs endroits. » *Histoire*, en arménien, Venise, 1889, I, VI, c. VII, p. 274. Traduction française dans la *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie* par V. Langlois, t. I, p. 308. Faustos ajoute qu'Arthith, par sa vie sainte et loyale, était digne de son ancien maître, le chorévêque Daniel, que le roi d'Arménie Tiran avait fait assommer pour se venger de l'avoir repris pour ses débordements et lui avoir interdit l'entrée de l'église. Voir sur Tiran (Diran) et Daniel, F. Tournébeze, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 61 sq., 449 sq.

F. TOURNÉBEZE.

ARDITHÈS (ARTITHÈS), le huitième des douze évêques qui, d'après le témoignage du pseudo Agathange (voir Agathange), furent consacrés par Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie, vers le commencement du IV^e siècle. Agathange, *Histoire*, édit. arménienne de Tiflis, 1882, c. CXXI, p. 487; version grecque dans *Acta sanctorum*, septemb. t. VIII, n. 154. Le texte se trouve aussi dans la traduction française, où malheureusement les passages purement parénétiques ont été omis. *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, par V. Langlois, t. I. La version arabe d'Agathange, éditée par M. Marr, assigne seule une résidence à Ardithès, « Grégoire, y est-il dit, l'envoya au pays de Malkazov (?) » dans les *Zapiski*, revue russe de Saint-Petersbourg, 1905, t. XVI, b-c, n. 31 a, p. 138-139, arabe et traduction russe en regard. — Ardithès, comme la plupart des autres évêques consacrés avec lui, appartenait à une famille sacerdotale païenne convertie; il avait été instruit dans les langues grecque et syrienne et formé sous les yeux de Grégoire l'Illuminateur. Voir Aghbians et F. Tournébeze, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 62, etc. Au I, II, c. LXXX de son *Histoire*, si souvent romanesque et conjecturale, Moïse de Khorène prétend retracer la vie de Grégoire l'Illuminateur et de ses fils d'après une lettre écrite, dit-il, par l'évêque Ardithès, traduction française de Levailant de Florival, Venise, 1841, p. 337.

F. TOURNÉBEZE.

ARDITIO DA SOLARO. Voir AMIZIO DA SOLARO, t. II, col. 1293.

ARDIVILLIERS (PIERRE D'). Voir HARDIVILLIERS (Pierre d').

ARDIZIO de CORRADI, franciscain, né à Verceil, de la famille des Corradi di Signana. S'étant fait franciscain au début de l'ordre, il devint un célèbre orateur, dit-on, surtout à Sinigaglia, où le peuple se serait réuni tout entier, pour l'accueillir à son retour de Terre sainte. On fixe l'année de sa mort à 1235.

Gregory, *Istoria della Vercellesi letteratura ed arti*, Turin, 1819, t. I, p. 295. — Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa*, Quaracchi, 1913, t. I, p. 153; t. II, p. 291. M. BHL.

1. ARDIZONI (FILIPPO), évêque de Daulis, suffragant d'Athènes, en Grèce, appartenait à l'ordre des franciscains. Élu le 28 janvier 1376, comme successeur d'Antoine.

Eubel, *Hierarchia cath.*, t. I, p. 230 avec les références.

J. M. VIDAL.

2. ARDIZONI (JEAN-GEORGES), évêque d'Ajaccio. Il était né à Taggia, sur la côte ligure, appartenait à la congrégation des théatins et avait conquis les grades de docteur *in utroque jure* à l'université de Pise. Il s'établit à Rome, où il devint maître de chambre du cardinal Giacomo Corrado; il eut d'abord la commende d'une abbaye, puis l'évêché d'Ajaccio (le 8 août 1656). Il mourut en novembre 1685.

Ughelli, *Ital. sacra*, t. III, col. 500. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XVI, p. 321.

J. M. VIDAL.

1. ARDIZZO ou ARDITIO, d'après Ciaconius, qui distingue deux cardinaux de ce nom. Le premier, créé par Eugène III aurait signé une convention passée entre ce pape et le nouveau roi des Romains, Frédéric Barberousse, mais son nom ne figure pas dans les listes de Jaffé. Plus célèbre et plus authentique fut Ardizzo Rivoltella, né à Milan, de noble famille et qu'Adrien IV créa cardinal diacre du titre de Saint-Théodore, probablement en décembre 1155, puis nomma gouverneur de Bénévent, enfin envoya légat en Lombardie avec le cardinal Otton de Brescia, pour réconcilier les cités de Milan et de Lodi, qui s'en voulaient à mort. La mission échoua et les gens de Lodi furent expulsés de leur ville, qui fut détruite. Ardizzo alla dans la suite légat à Constantinople avec l'évêque de Tivoli, pour faire part à l'empereur Comnène de l'élection d'Alexandre III, à laquelle il avait puissamment contribué du reste. Il réussit à faire reconnaître Alexandre comme pape légitime contre l'antipape Octavien, que soutenait l'empereur d'Allemagne Frédéric I (1160). Nous ne savons rien de plus sur le cardinal Ardizzo. Il mourut en 1186 après plus de trente ans de cardinalat, sous le pape Urbain III. En réalité il figure seul sur les listes de Jaffé sous Adrien IV, et seulement depuis le 4 janvier 1154, sous Alexandre III, Lucius III, et Urbain III jusqu'au 13 mars 1185. Le titre de Saint-Théodore reste ensuite vacant, et n'a de propriétaire que sous Clément III, à partir du 16 mars 1188.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae cardinalium*, Rome, 1677, t. I, col. 1050, 1065. — Cardella, *Memorie de' cardinali*, Rome, 1792, t. I, 2^e partie, p. 78-86. — Jaffé-Wattenbach, *Regesta Romanorum Pontificum*, Berlin, 1888, t. II, p. 103, 146, 432, 493, 536. — Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolansium*, t. II, 2^e partie, supplément, Milan, 1745, col. 1816-1817, indique quelques œuvres du personnage, et les sources qui en font mention.

P. RICHARD.

2. ARDIZZO ou ARDICIO, évêque de Côme et cardinal, succéda à l'évêque Guido, en 1124 ou 1125, fut en bonnes relations avec l'empereur Conrad III et son successeur Frédéric Barberousse, qui lui confirmèrent la possession de plusieurs fiefs importants dans la région. Cf. Cappelletti, *loc. inf. cit.* Il faut surtout mentionner le comté de Chiavenna en Valteline. Ces acquisitions donnèrent à l'évêché de Côme une place importante dans le nord de l'Italie. Ardizzo travailla aussi à maintenir les bons rapports de l'empereur avec les papes, notamment Eugène III, qui l'en récompensa en le nommant cardinal en 1150. Il mourut en mars 1158, d'après Ughelli, après avoir signé l'accord entre le pape et l'empereur. Il serait différent du précédent. Sous son épiscopat le bienheureux Giovanni degli Oldradi, de Meda près de Côme, développa, s'il ne le fonda pas, l'ordre des humiliates.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1856, t. IX, p. 342. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, Rome, 1792, t. I, 1^{re} partie, p. 78. — Ul. Chevalier, *Bio-bibliographie*, col. 305.

P. RICHARD.

3. ARDIZZO II, évêque de Côme (1193-1204), originaire de Verceil, d'après certains auteurs, se serait appelé Rovatella. Mais ces auteurs que cite Gregory semblent bien le confondre avec les deux cardinaux du même nom. Ardizzo n'est connu que par un accommodement sur une question de préséance qu'il conclut entre l'abbé de Sant'Abondio et les chanoines de sa cathédrale et que rapporte Cappelletti.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XI, p. 345-347. — G. de Gregory, *Istoria della vercellese letteratura ed. arti*, Turin, 1819, t. I, p. 339-340.

P. RICHARD.

1. ARDIZZONE (ANTONIO), théatin, né à Naples, où il embrassa la vie religieuse en 1625. En 1639, il se rendit aux missions des Indes orientales. Arrivé à Goa, au mois d'octobre 1640, il travailla avec beaucoup de zèle au bien des âmes. En 1648, il fut envoyé à Lisbonne pour les affaires de la mission, et y resta de longues années. Il mourut à Naples, en 1699. On a de lui : *Suadades de India, manifestadas as magestades de Portugal*, Lisbonne, 1652; *La figura di peccatore, rappresentata in Gerosolima, da N. S. Jesu Cristo, divisa in quattro parti principali della sua passione, e morte, e in dodici discorsi di dodici figure*, Gênes, 1684.

Silos, *Historia clericorum regularium a congregatione condita*, Palerme, 1666, t. III, p. 486. — Ferro, *Istoria delle missioni de' cherici regolari teatini*, Rome, 1705, t. II, p. 46-48. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, 2^e part., p. 894-895. — Vezzosi, *I scrittori de' cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 49-52.

A. PALMIERI.

2. ARDIZZONE (LELIO), né à Casal, de famille noble, prévôt de Sainte-Marie de Platea, auditeur de la chambre et conseiller aulique du duc de Mantoue, fut promu évêque de Casal le 13 mai 1680; mort en novembre 1699.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, 1719, t. IV, col. 576. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1858, t. XIV, p. 587. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 814.

F. BONNARD.

ARDMORE, chef-lieu de paroisse (diocèse de Waterford et Lismore), sur la côte sud de l'Irlande, au fond de la baie de même nom.

Cette localité aurait été anciennement le siège d'une abbaye-évêché, fondée par saint Declan, premier missionnaire du clan des Decies et que certains font vivre antérieurement à saint Patrice (Lanigan, Henebrey).

Outre une tour ronde, très bien conservée et des pierres à inscriptions oghamiques, on voit encore à Ardmore : 1^o la Pierre de saint Declan, gros bloc gla-

claire; 2° un oratoire celtique [*Beannachán*], qui aurait servi de tombeau à saint Declan et où on vénérerait encore le chef du saint au xviii^e siècle; 3° l'église cathédrale, dont il ne reste que les quatre murs (nef et chœur); mais qui permettent de reconnaître des styles d'époques très diverses, allant du celtique au gothique; 4° les ruines d'une autre église au bord de la falaise.

La fête du village [*Pattern*], le dimanche qui suit le 24 juillet, amène un grand nombre de pèlerins autour de la fontaine sacrée [*Loly well*], auprès de laquelle saint Declan aurait passé ses dernières années.

P. Power, *Life of St. Declan of Ardmore*, Londres, 1914. — *Ardmor-Deaglan*, Waterford, 1919. — C. Plummer, *Vitae sanctorum Hiberniae*, Oxford, 1910, t. II, p. 32-39.

L. RIGAL.

ARDOIN. Voir ARDUINUS.

ARDOINO (SCIPIONE), archevêque de Messine. On a peu de renseignements sur sa vie. On sait qu'il appartenait à la congrégation des théatins. Dans le consistorio secret du 19 décembre 1768, il fut nommé évêque de Zenopolis *in partibus infidelium*. Il était alors abbé de l'abbaye de Sainte-Lucie de Melazno, à peu de distance de Messine. Cette dignité lui conférait déjà l'usage des ornements épiscopaux. Le 17 juin 1771, il fut nommé archevêque de Messine. Sa mort dut avoir lieu en 1780.

Gams, *Series episcoporum*, p. 950. — G. Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XXI, p. 557.

A. PALMIERI.

ARDOINO DE VALPERGA, évêque de Turin. Fils d'Ardoine le Jeune et d'Emilie de la Rovère, il était de noble extraction. Dans sa parenté nous trouvons saint Boniface, évêque d'Aoste. Alexandre III le donna comme *socius* au cardinal Ubaldo, évêque d'Ostie, dans sa légation auprès de Frédéric Barberousse. Avec le légat il travailla à préparer l'entrevue de Venise (1177) et la conclusion de la paix entre le pape et l'empereur. Il succéda, en 1188, — et, plus exactement, avant le 11 juin 1188 (date du premier document connu où son nom figure) — à Milon de Cardano, évêque de Turin. Divers actes de son administration temporelle, et plusieurs concessions faites par lui à des seigneurs, des villes ou des églises, sont publiés ou signalés par Meiranesi, *Pedemontium sacrum*, dans *Monum. hist. Patriae*, t. XI, col. 1358, 1363 et dans le recueil des *Chartes*, *Monum. hist. patriae.*, *Chart.*, t. I, col. 783, 1000, 1003, 1033, 1098; t. II, col. 1148. Il eut à se défendre, et la commune de Turin avec lui, contre les gens de Chieri et de Testona qui revendiquaient certains droits les armes à la main. Après des luttes longues et pénibles, les républiques de Verceil et d'Asti s'entremirent pour réconcilier les belligérants. Quand l'empereur Henri VI vint à Turin, en 1196, Ardoine le reçut, et obtint de lui de pouvoir révoquer les aliénations du domaine épiscopal qui avaient été consenties par ses prédécesseurs. On vantait sa générosité à l'égard des églises, monastères et hôpitaux de son diocèse. Il mourut avant le 10 septembre 1207 et fut enseveli dans l'église cathédrale.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XIV. — Fr. A. della Chiesa, S. R. E. cardinalium, archiep., episc., et abbatum *Pedemontanae regionis chronologica historia*, Turin, 1645, p. 66. — Cibrario, *Storia di Chieri*, Turin, 1847, t. II, p. 25, 35, 70. — F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia*. Piemonte, p. 366-369. — Semeria, *Storia della Chiesa metropol. di Torino*, Turin, 1840, p. 117-122. — C. Tenivelli, *Biografia piemontese*, Turin, 1789; decade VI, t. I, p. 41-81. — Ughelli, *Ital. sacra*, t. IV, col. 1051-1052.

J. M. VIDAL.

ARDON (Saint), fut moine d'Aniane, prêtre et disciple de saint Benoît d'Aniane. Suivant la coutume

assez générale à cette époque, il changea son nom de Smaragde en celui de Ardon. Le titre de saint lui est contesté par les bollandistes (*Acta sanct.*, mart. t. I, p. 628); cependant, dans la courte notice qu'ils lui ont consacrée dans leur commentaire sur la vie de saint Benoît, ils lui donnent le titre de saint, suivant en cela quelques martyrologes. Il a eu un culte dans le diocèse de Lodève, jusqu'en 1855, époque où la liturgie des cinq diocèses, formant le diocèse actuel de Montpellier, fut unifiée. On sait peu de choses sur sa vie. Prêtre et moine d'Aniane, il fut directeur de l'école de ce monastère. Ce fut à ce titre qu'il dut, autant qu'à ses relations avec saint Benoît, l'honneur d'écrire la vie du fondateur d'Aniane. Quelques auteurs ont voulu le faire abbé. Aucun acte du cartulaire ne le prouve; bien plus, nous croyons la liste bien complète. C'est surtout l'historien qui intéresse et qui a été étudié. Il est en effet, avec Ermold le Noir (voir ce mot) l'un des principaux représentants de la célèbre école historique d'Aniane au temps de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Quelques auteurs, mais sans preuves suffisantes, ont voulu lui attribuer des commentaires sur la règle de saint Benoît. Il mourut probablement le 7 mars 843.

SOURCES : *Acta sanct.*, febr. t. II, p. 610, § 19 et 20. — *Hist. litt. de la France*, t. V, p. 31-35. — Dom du Bourg, *L'abbaye d'Aniane*, dans *Mélanges de litt. et d'hist. religieuses*, 1899, t. I, p. 169-170. — F. Baumes, *Vie de saint Benoît d'Aniane*, dans la collection *Science et religion*, Introduction, p. 5. — Paulinier, *S. Benoît d'Aniane et la fondation du monastère de ce nom*, dans *Académie des sciences et lettres de Montpellier*, t. V, p. 83.

BIBLIOGRAPHIE : La Vie de saint Benoît par Ardon se trouve dans le *Cartulaire d'Aniane*, édit. abbé Cassan et Meynial, Montpellier, 1900, p. 1 sq. — Elle a été éditée plusieurs fois. Nous citerons en particulier : *Acta sanct.*, febr. t. II, p. 621 sq. — Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Benedict.*, saec. IV, p. 192 sq. — Martène, *Veter. script. et monum. eccles. et dogmat. amplissima collectio*, t. V, col. 883 sq. — G. Waitz, *Monum. German. hist.*, *Script.*, t. I, p. 280 sq. — Dom du Bourg, dans l'ouvrage cité plus haut, a donné quelques fragments inédits de cette Vie d'après le ms. latin 5.941 de la Bibliothèque nationale. Nous ne connaissons que deux traductions françaises de l'œuvre d'Ardon : la *Vie de saint Benoît d'Aniane*, etc., par l'abbé Cassan, Montpellier, 1875; et la *Vie de saint Benoît d'Aniane*, par F. Baumes, sans date, dans collection *Science et religion*.

J. ROUQUETTE.

ARDONA, ancien siège épiscopal d'Italie, incorporé, en des temps très reculés, à l'église d'Ascoli Satriano. Le nom antique était Herdonia ou Erdonia. C'était une ville considérable, située entre Ascoli et Cerignola, dans la Pouille Daunienne; Strabon, Appien, Plin, Tite-Live, ainsi que les Itinéraires, en font mention. Silius Italicus, parlant de ses habitants, dit :

..... quosve

Obscura incultis Herdonia misit ab agris.

Dans le voisinage, Annibal massacra les troupes romaines, commandées par le proconsul Gneus Fulvius; il incendia la ville et emmena tous ses habitants en captivité.

Elle ressuscita cependant, reçut le christianisme et eut des évêques. On en connaît deux seulement : saint Léon fut, dit-on, le premier de la série. Une église modeste lui est dédiée dans le misérable village d'Artona ou Ortona, qui marque au milieu des ruines l'emplacement de l'antique cité. On y célèbre sa fête le 12 janvier, et son corps, d'après la tradition, repose en la cathédrale d'Ascoli, appelée pour cette raison : *Santa Maria di Leone*. L'autre évêque d'Erdonia dont le nom nous est parvenu est Saturnin, qui souscrivit, en 499, au concile de Rome, sous le pape Symmaque.

Les évêques d'Ascoli s'intitulèrent pendant un certain temps, évêques d'Ascoli et Ortona.

Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, 1721, t. viii, col. 225. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1864, t. xix, p. 155. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 854.

F. BONNARD.

ARDOREL, *Ardorellum*, commune d'Augmontel, canton de Mazamet (Tarn) : abbaye d'abord simplement bénédictine, puis cistercienne, au diocèse d'Albi et, à dater de 1317, au diocèse de Castres.

Sa fondation se rattache indirectement au mouvement religieux suscité, en Aquitaine principalement, par le B. Gérard de Sales, mort en 1120, disciple du B. Robert d'Arbrissel, le patriarche de Fontevrault. Elle doit en effet son origine à Cadouin, en Périgord, qui fut avec Grandelve la principale création de Gérard (1114). L'abbé de Cadouin, Élie, y installa, en 1124, une colonie de frères, douze sans doute, dans une forêt située à douze kilomètres à l'est de Castres, qui lui avait été offerte par l'intermédiaire des deux autorités locales, l'évêque d'Albi, Bertrand et le vicomte d'Albi, Bernard Aton, *In manu episcopi et vicecomitis*. Élie retourna peu après à Cadouin et l'évêque d'Albi donna la crosse à Foulques, qui lui prêta serment d'obéissance comme premier abbé d'Ardorel. L'essaim grossit assez vite pour que le même Foulques pût fonder en 1139 l'abbaye de Valmagne au diocèse d'Agde. En 1162, l'évêque d'Elne soumettait à Ardorel deux monastères de son diocèse : Clérina ou Sainte-Marie du Jau au mont de Moucet et Saint-Sauveur entre Angils et Vilamula (Pyrénées-Orientales). Ce fut le terme des accroissements de l'abbaye albigeoise.

L'abbé d'Ardorel exerça donc sa juridiction sur ses filles, Clérina et Valmagne — il n'est plus question dans les textes de Saint-Sauveur — jusqu'à ce que Valmagne lui fut enlevée par Cîteaux pour être donnée à Bonnevaux. De son côté, Ardorel restait assujettie à sa mère Cadouin qui se trouvait, au début du xiii^e siècle, à la tête d'une petite principauté monastique, comprenant, avec Ardorel et Clérina, Bonnevaux au diocèse de Poitiers, Gondou-lès-Montastruc (Agen), Fontguilhem (Bazas), la Faize (Bordeaux) et Saint-Marcel (Cahors). Le « Père abbé » de Cadouin avait le droit de confirmer, après examen, l'élection des abbés et celui de visite et de correction dans chacun des sept monastères : les chefs de ces communautés se rendaient chaque année au chapitre général de Cadouin et contribuaient à l'élection du Père abbé, lors de la vacance du siège. Ces liens persistèrent longtemps. En 1450, Odon Pierre Ebaud ou Libaud, abbé de Saint-Marcel, ayant été élu par les moines d'Ardorel pour leur chef, l'abbé de Cadouin, Jean Boyer, est encore appelé à confirmer l'élection.

Cette interdépendance des membres du groupe cadouinien ne fut pas abolie par la réunion à Cîteaux ; le groupe constituait comme un clan dans la tribu ; en 1201, il fut attaché à la lignée de Pontigny, seconde fille de Cîteaux. L'abbé de Pontigny devait chaque année en visiter en personne toutes les maisons ; Pontigny était comme un second ressort au-dessus duquel il n'y avait plus que le chapitre général et l'abbé de Cîteaux. Tout abbé, à quelque degré qu'il se trouvât de cette hiérarchie de monastères, était tenu de se rendre au chapitre général, qui était annuel.

L'affiliation à Cîteaux ne semble pas s'être faite en bloc. Cadouin est rangée par l'*Exordium cisterciense* parmi ses douze premières filles, engendrées ou adoptées avant 1120. Il est singulier qu'Ardorel, fondée par une escouade de Cadouiniens déjà cisterciens, n'ait pas été cistercienne dès son origine. On peut supposer que l'évêque Bertrand préféra maintenir le nouvel ascétère sous son unique juridiction. C'est l'évêque Rigaud (1144-1156) qui prit l'initiative de l'annexion et fit en personne, il le raconte lui-même, les démarches nécessaires auprès de l'abbé de Cîteaux.

L'introduction de la stricte observance bénédictine, selon la formule cistercienne, fut confiée, il va de soi, à Cadouin : vêtements de laine blanche, alimentation uniquement végétarienne, désappropriation complète des biens meubles et immeubles, claustration sévère, etc. L'œuvre faillit échouer. Les Ardorellains cherchèrent à évincer l'abbé Jean et ses auxiliaires cadouiniens : l'évêque dut intervenir avec menace de censures. Ardorel fut-elle jamais amenée à la stricte observance ? C'est peu probable, car Cadouin elle-même, soutenue, semble-t-il, par toutes ses filles, était, vers la fin du xii^e siècle, décidée à rompre avec Cîteaux, si le chef d'ordre ne reconnaissait pas les libertés et constitutions particulières du groupe. Le pape Innocent III ménagea un accord. Les abbayes cadouiniennes conserveraient leurs églises paroissiales, auxquelles elles délégueraient des religieux chargés de l'administration temporelle, mais qu'elles feraient desservir au spirituel par des prêtres séculiers ; elles continueraient à recueillir des aumônes, et, à ce qu'il semble, les religieux pourraient avoir en propre un pécule. Autant de dérogations ou de mitigations à la règle primitive de Cîteaux (composition de 1201).

En fait, contrairement aux stipulations des *Institutions* promulguées par saint Raynald en 1134, Ardorel posséda l'église de la paroisse où elle était située, Sainte-Madeleine d'Augmontel, et son annexe Le Riaux, des granges telles que La Rode où elle détachait un prieur en permanence, des domaines situés à plus d'une journée de marche du monastère, tels que celui de Rieux-Minervois sur l'Argent double, au delà de la Montagne Noire, où l'abbé eut une résidence, des fiefs obligeant l'abbé à des actes d'hommage, tels que ceux de la vicomté de Lautrec, des censives, occasionnant des reconnaissances périodiques, des fours et moulins banaux, des serfs et des tenanciers, enfin une petite seigneurie à juridiction haute et basse, impliquant la défense militaire et le *jus gladii*, à Augmontel même. Aussi l'abbé était-il au xiii^e siècle régulièrement convoqué aux assemblées des trois états de la sénéchaussée de Carcassonne, où il siégeait, dans l'ordre du clergé, après l'évêque d'Albi et les abbés de Castres et de Gaillac, à côté de son frère cistercien, l'abbé de Candeil, avant les prévôts des chapitres de Sainte-Cécile et de Saint-Salvy d'Albi, tous dignitaires du même diocèse.

Bien qu'Ardorel ait obtenu des bulles de protection des papes Innocent II en 1138 et Alexandre III en 1165, elle ne jouit pas pour autant du privilège de l'exemption que l'esprit de Cîteaux avait répudié à ses origines. Non seulement l'évêque d'Albi bénit son abbé après examen de l'élection et reçoit, après collation de la crosse, son serment d'obéissance, tel que le prescrit le pontifical, mais encore il décide des destinées du couvent, l'unit lui-même à Cîteaux, châtie les moines rebelles, ratifie l'abandon de Valmagne. Sa juridiction n'est limitée que par des règlements qu'il a lui-même mission de faire observer. Il en est ainsi tout au moins jusqu'à la fin du xiii^e siècle : nous ne pouvons pas affirmer que les rapports entre l'abbaye et l'évêché soient restés les mêmes dans la suite. Nous savons cependant par un compte de décimes qu'en 1457 l'abbaye d'Ardorel était toujours rangée parmi les bénéfices non exempts du diocèse de Castres.

Ardorel semble avoir vécu en paix avec les autorités civiles comme avec l'autorité religieuse. Des premiers biens-fonds lui étaient venus par le canal du vicomte d'Albi, le haut seigneur du lieu, comme par celui de l'évêque ; *in manu episcopi et in manu vicecomitis*. La vicomtesse, née Cécile de Provence, avait été sa grande bienfaitrice : ses restes reposaient sous les dalles de la chapelle. Les lettres de sauvegarde obtenues par deux fois, en 1329 et en 1340, du roi Philippe VI, n'étaient

qu'un appel à la protection des fonctionnaires royaux contre les violences éventuelles du seigneur de Castres ou des dynastes voisins. Au demeurant, Ardorel n'excipait point de ses exemptions fiscales pour ne point payer les décimes.

L'abbaye d'Ardorel resta toujours de moyenne importance. Le nombre de ses moines, non compté l'abbé, ne dépassa jamais de beaucoup le chiffre de douze indiqué par la règle de saint Benoît. Nous n'avons pas de liste du xn^e siècle. Le 30 avril 1258, la communauté est composée de treize profès, *monachi claustrales*, dont l'abbé, le prieur, le sous-prieur, le cellierier, et un prieur de La Rode qui sans doute ne réside pas au monastère en vertu de la composition de 1201. En 1338, le personnel des moines s'est élevé à quinze dont l'abbé, un boursier, un cellierier, un sacriste, un grainetier. L'effectif des pensionnaires du couvent et de ses granges est en fait beaucoup plus élevé, car dans ces chiffres ne sont comptés ni les novices, ni surtout les frères convers laïques qui, selon la règle cistercienne, s'éparpillent en petites colonies agricoles dans les granges éloignées, encore moins les ouvriers mercenaires. Moines, novices et frères laïcs donnent en 1258 un total de vingt-cinq personnes. Nous sommes loin des soixante religieux qu'aurait comptés Candeil au xiv^e siècle, d'après un document de la cour d'Avignon. La guerre de Cent Ans et les guerres de religion furent fatales à l'abbaye qui végéta néanmoins, grâce à sa fortune immobilière, jusqu'à la Révolution. En 1590 on ne compte plus qu'un prieur, quatre profès et deux moines, en 1650 quatre profès, en 1790 trois seulement, en plus de l'abbé commendataire qui est séculier. A cette dernière date les trois religieux étaient sexagénaires : ils avaient dû se rendre à Boneval en Rouergue pour prononcer canoniquement leurs vœux.

En dépit des nombreuses donations dont les titres ont subsisté, l'abbaye n'était pas opulente. L'abbé ne paie que 5 livres de décimes en 1382 et 1385, et 4 livres 2 sous 3 deniers en 1457. C'est donc qu'il était cinq fois moins riche que celui de Candeil ou que le chapitre de Burlats, son voisin, et trois fois moins que l'abbesse de Vielmur au même diocèse de Castres. Néanmoins, ses ressources ne paraissent pas méprisables à un abbé séculier. L'abbaye fut mise en commende dès 1539, et grâce au nombre décroissant des religieux la part de l'abbé resta appréciable. En 1588, l'abbé, François d'Amboise, l'affermait pour 633 écus, soit 1 900 livres. En 1748, l'abbé Louis Malo Moreau abandonnait la gestion de son bénéfice à la communauté, revenus et charges, moyennant une rente viagère de 3 300 livres. Dans l'*Almanach royal* de 1788, l'abbaye est évaluée à 3 000 livres : la taxe d'annates est de 33 florins. Il paraîtrait que la portion des trois religieux s'élevait alors globalement à 2 200 livres.

Depuis 1587 environ, la petite communauté s'était fixée au prieuré de La Rode, paroisse de Lempaut (Tarn), au diocèse de Lavaur. Elle se titrait toutefois : « Abbaye d'Ardorel, dite de La Rode, ordre de Cîteaux, filiation de Pontigny. » Voici dans quelles rencontres tragiques s'était accomplie la translation.

Le bassin du Thoré où s'élevait l'abbaye, entre Castres et Mazamet, fut un des terroirs les plus disputés entre huguenots et catholiques au xvi^e siècle. En 1567, le chef de partisans calvinistes, Guilhot de Ferrières, s'étant emparé de Castres par surprise, la destruction systématique des églises et couvents s'inaugura dans la ville et à la campagne : Ardorel fut pillée et incendiée, mais non anéantie. Les huguenots furent expulsés de Castres et l'ordre rétabli en 1570 : Ardorel se releva. Mais dix ans après, la guerre devenant de plus en plus âpre, le monastère, situé peu à l'écart d'une route très fréquentée, fut pris et

repris; finalement, probablement en 1586, il subit l'assaut d'une troupe de religieux fanatiques. Une partie des religieux fut massacrée : l'abbé commendataire, Jean de Mondagot, qui se trouvait là, resta parmi les morts. Le sac et la démolition du couvent suivirent la tuerie. Les survivants, au nombre de cinq environ, trouvèrent un refuge dans leur principale grange peu éloignée, La Rode. Un capitaine huguenot les découvre en 1587, retranchés au château tout voisin de la Gardiolle; le château est enlevé, mais on leur laisse la vie sauve. La paix revenue ils renoncèrent à reconstruire Ardorel, se trouvant sans doute plus confortablement à La Rode où ils édifièrent, au dire de dom Martène, plutôt un château qu'une maison religieuse, ayant « quatre pavillons en pointe et un cloître au milieu. »

Le château de La Rode subsiste toujours : il est devenu propriété séculière depuis la vente des biens nationaux. Quant au monastère d'Ardorel, on en retrouve encore quelques vestiges, notamment les fondations de la chapelle, dans la forêt qui termine à l'est le Causse de Labrugière. On donne toujours le nom de *Couvent* aux bâtiments de ferme servant à l'exploitation du domaine.

Voici la liste des abbés, dressée par la *Gallia christiana*, corrigée et augmentée à l'aide de documents d'archives.

ABBÉS RÉGULIERS : Foulques, prieur lors de la fondation en 1124, abbé après le retour d'Élie à Cadouin; fonde Valmagne; signalé encore en 1139. — Gérard, 1145-1147. — Jean I^{er}, 1148. — Guillaume I^{er}, 1151. — Jean II, 1155. — Pierre I^{er}, 1156-1165. — Bernard I^{er}, 1173. — Guillaume II, fin du xn^e siècle, peut être le même qu'un G. du 16 mars 1227 (nouveau style). — Élie I^{er}, 1240-1250. — Bertrand I^{er}, 1252-1255. — Élie II de Rive, 1258-1261. — Guiraud, 1263-1275. — Arnaud, 1277-1280. — Élie III, 1283. — Bertrand II, 1283-1286. — Jean III de Cahors, 1290-1291. — Bertrand III de Montlaur, 1294. — Bernard II de Peyrusse, 1308-1309. — Jean IV Masson, 1310-1336. — Durand I^{er}, 1337-1339. — Jean V, 1340. — Durand II, 1341-1343. — Jean VI, 1343. — Durand III, 1344. — Pierre III, 1350-1362. — Raimond I^{er}, 1366-1391. — Jean VII Sernin, 1397-1416. — Déodat I^{er} Coste, 1434-1447. — Pierre IV Coste, 1447. — Déodat II Coste, † 1450. — Pierre V Odon Ebaud (ou Libaud), 1450-1453. — Jean VIII de Boyssset, 1457-1478. — Jean IX de Boyssset, 1500-1539.

ABBÉS COMMENDATAIRES : Antoine de Patau, 1539-1554. — Jean X de Mandagot, 1564 † 1586. — François d'Amboise, simple clerc, 1586; résigne et se marie en 1598. — Louis de Cardailhac, 1612, résigne en faveur du suivant. — Jean IX de Cardailhac, 1638-1666. — Michel Bancalis de Prunes, 1667-1688. — François de Girard de Labournat, prêtre docteur de Sorbonne, 1688-1748. — Louis Malo Moreau de Maupertuis, abbé de Saint-Genest au diocèse de Nantes, 1748-1754. — Marie d'Advisard, conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, 1754-1761. — Fr. de Sales-Marie-Augustin Barbier de Lescoët, chanoine-comte de Lyon, 1761-1788.

Gallia christiana, vetus (1656), t. iv, 77; *nova*, t. i, 79-82; Instr., 141-15, 202; t. ii, 1538-43, Instr., 499-500; t. vi, 676, 719, 1048, 1078, 1115, Instr., 319-21, 324-5; t. xiii, 369. — Ianauschek, *Orig. Cisterc.*, Vienne, 1877, t. i, p. 108-109. — *Lettres d'Innocent III*, au sujet de Cadouin, liv. V, ep. 146 et 147; liv. II, ep. 154 et 155, dans *P. L.*, t. ccxiv, c. 128, 709. — Textes des serments de l'abbé d'Ardorel, *Bibl. nat.*, *Coll. Doat*, 106, f° 294; 115, f° 31-2, édités dans *Albia christiana*, année 1899, p. 228-9. — *Archives du Tarn*, B. 70, 98, 99, 172, 186, 302, 337, 1021. C. 1015, 1098, 1099. E. 57, 80, 322, 376, 406, 419, 427, 428, 436, 438, 448, 458, 459, 471, 474, 493 à 496, 507, 675, 630, 934, 1059, 1958, 1094, 4521. Surtout H. 1 à 32 : restes des archives de l'abbaye d'Ardorel.

dorel (*Inventaire sommaire*, par Ch. Portal, 1916) *Fonds Carrère*, n. 38. — Arch. comm. Castres, DD. 2, GG. 2. — Baron de Blay de Gaix, *Origines de l'abbaye d'Ardorel au pays castrais* (notice et sommaire de treize actes de donation) dans *Albia christiana*, 1914, t. XI, p. 201-11; et charte de donation en 1258, dans *Revue du Tarn*, t. xxx, p. 335-50. — Th. Bessery, sentence d'arbitrage de 1338, où quinze religieux sont nommés, dans *Revue du Tarn*, t. xiv, p. 337-42. Cf. t. xxvii, p. 364; t. xxix, p. 314, 329. — Vic-Vaissète, *Hist. gén. de Langued.*, édit. Privat, t. III, col. 625, 707, 711-2, 751; t. IV, 306-616-7; t. V, 1027-9, 1407; t. VII, 4; t. VIII, 820, 1665, 1741; t. X, 127; t. XI, 760-1. — E.-A. Rossignol, *Monogr. des comm. du cant. de Lautrec (Tarn)*, Toulouse, 1883, p. 212; *Assemblées du dioc. de Castres*, Toulouse, 1878, p. 158. — Monsalvatge, *Obispado de Elna*, p. 37, 183, à l'année 1162. — *Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres*, éd. Pradel, Paris, 1879, p. 144, 362. — Martène et Durand, *Voyage littéraire*, Paris, 1717, passage intéressant Ardorel reproduit dans *Revue du Tarn*, t. xviii, p. 41-2. — L. de Lacger, *États administratifs des anciens diocèses d'Albi, de Castres et de Lavaur*, Paris-Albi, 1921, p. XII, note 54, 76-7, 98, 126, 156-7, 297, 355; *La règle mitigée de Cîteaux au XII^e siècle à propos d'Ardorel en Albigeois*, dans *Bull. de littérature ecclési.* de Toulouse, mai-juin 1922, p. 187-211. — V. Canet, *Monographie d'Ardorel*, dans *Procès-verbaux de la Soc. litt. et scientifique de Castres*, 5^e année (1862) p. 100-20, 358-66, 618-25 (négligeable). — E. Thomas, curé de Montdragon (Tarn), communication de manuscrits inédits.

L. de LACGER.

ARDOUANE (monastère du Sembel d'), hameau de la commune de Riols, arrondissement de Saint-Pons, Ardouane est, au point de vue ecclésiastique, une paroisse, qui compte cent âmes (diocèse de Montpellier). Ce fut sur le tènement du Sembel, dont il prit le nom, que fut fondé en 1864, l'abbé Gély étant curé et grâce à ses efforts, un monastère de bénédictines du Saint-Cœur de Marie, adonnées à la contemplation et à l'éducation des jeunes filles.

La première abbesse, Mme Sainte-Agnès, et les premières religieuses vinrent de la Rochette, près Lyon. Femme d'un esprit supérieur, mais sans mesure, l'abbesse tomba dans les exagérations du quietisme, fut soumise à une enquête, jugée à Rome et envoyée comme simple religieuse à la Rochette. Pendant la durée de l'enquête et du jugement, le monastère fut gouverné par la prieure, sœur Saint-Ouen.

Les affaires de Rome terminées, fut élue abbesse en 1888, Mme Saint-Placide, venue du monastère d'Erbalunga (Corse). Elle gouverna le monastère jusqu'au moment de l'expulsion (loi du 1^{er} juillet 1901). Les religieuses se dispersèrent le 30 septembre 1901. Le 2 janvier 1902, le tribunal de Saint-Pons prononça la liquidation des biens.

Aujourd'hui Ardouane est un petit séminaire diocésain (voir MONTPELLIER).

Aucune notice n'a été faite sur ce monastère. Nous nous sommes servi de renseignements oraux, et de quelques notes de l'*Éclair* et de la *Semaine religieuse de Montpellier*.

J. ROUQUETTE.

ARDOUIN. Voir HARDOUIN.

ARDRADUS, évêque de Chalon. Ce prélat assista au synode qui eut lieu, en 894, dans sa ville épiscopale, et où fut jugé le moine Girfred, soupçonné d'avoir empoisonné l'évêque d'Autun, Adelgar. Il vécut au moins jusqu'en 919.

L. Duchesne, *Fastes épiscopaux* 2^e édit., t. II, p. 196. — *Gallia christiana*, t. IV, col. 878. — Bazin, *Histoire des évêques de Chalon*, Chalon, 1916, p. 106-109.

J. M. VIDAL.

ARDRES. — I. Origine. II. Ordres religieux.

I. ORIGINE. — L'origine d'Ardres est assez obscure, située au pays des Morins, à proximité de la « chaussée Brunehaut » qui va de Théroüanne à Sangatte qui fut, peut-être, le *Portus-Itius* de César, la bourgade fut sans

doute connue à l'époque romaine, mais elle ne commença à prendre un nom dans l'histoire que du jour où les seigneurs du château de Selnesse, tout proche, vinrent s'y établir, vers le milieu du XI^e siècle. Elle devint, un peu plus tard, avec l'autorisation des comtes de Guines, dont elle mouvait, une forteresse.

Ardres possédait une petite église (*ecclesiola*, dit Lambert d'Ardres), qui avait pour patron saint Omer. Le premier seigneur d'Ardres, Arnoul I^{er} l'Avoué, y fonda (1073), en vertu d'un accord passé avec Drogon, évêque de Théroüanne, une collégiale de dix chanoines « pour la rémission de ses péchés contre les dix commandements de Dieu ». Drogon, de son côté, affranchissait l'église de toute redevance envers l'église de Théroüanne. Cette fondation fut confirmée par l'archevêque de Reims et le pape Grégoire VII. Quelques années plus tard, Arnoul fit construire, sur la place du Marché, un sanctuaire plus vaste destiné à remplacer la petite église qui tombait en ruines. Dans celle-ci, qui était auprès du cimetière, il fonda une chanterie : un chanoine y résidait. L'église nouvelle, brûlée seize ans après son inauguration, au cours d'une guerre entre Guines et Ardres (1094), fut reconstruite peu de temps après.

La collégiale et les droits que possédaient sur elle les seigneurs d'Ardres furent abandonnés par Bauduin I, en 1142, en faveur de l'abbaye voisine de la Capelle ou des Cappelles, et peu à peu les bénédictins remplacèrent les chanoines, la collégiale devint un prieuré. Le monastère des Cappelles fut détruit pendant le siège de Calais, les religieux allèrent s'installer à l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont près de Théroüanne, puis, après la destruction de cette ville par Charles-Quint en 1553, ils s'établirent à Ypres. Des compétitions s'élevèrent souvent entre les prieurs réguliers et les prieurs commendataires d'Ardres jusqu'en 1787 où l'évêque de Boulogne, de Pressy, unit le bénéfice à son petit séminaire, en vertu des décrets du concile de Trente.

Sous Arnoul IV d'Ardres la tour de l'église s'écroula. Pour se procurer les ressources nécessaires à son rétablissement, Arnoul s'empara de force des biens de l'église et chassa les religieux de la ville, mais frappé d'excommunication, il rétablit les religieux dans leur prieuré et fonda une maladrerie à deux kilomètres de la ville.

Arnoul IV, dit de Colvède, n'eut qu'une fille, Chrétienne. Par son mariage avec Bauduin II, comte de Guines, elle réunit les deux maisons d'Ardres et de Guines. Cette union dura jusqu'en 1350. C'est sous Bauduin II et son successeur, Arnoul V d'Ardres, que le comté de Guines parvint à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Ardres, Guines, Tournehem, Audruicq furent embellis et fortifiés. Bauduin s'entoura de lettrés et de savants, il aimait la lecture et les discussions théologiques et s'essayait volontiers à l'interprétation des Écritures. Arnoul plus amateur de prouesses et de belles chevauchées, étalait une munificence excessive, ses aventures galantes devaient mettre sa vie et sa bourse en péril. Ce fut sous Bauduin et Arnoul que le curé d'Ardres, Lambert, écrivit sa célèbre *Chronique de Guines et d'Ardres*, qui constitue une source précieuse pour l'histoire des deux maisons. Son récit s'arrête en l'an 1203.

La rivalité des maisons de Boulogne, de Flandre et de France provoqua des expéditions guerrières où la fortune des armes ne fut pas toujours favorable aux seigneurs d'Ardres. La victoire de Bouvines l'attacha à la France. Arnoul III (1244-1283) fut plus prodigue encore de ses biens que ne l'avaient été ses pères. Il prit part avec les Flamands à l'expédition de Zélande; vaincu, il dut, pour payer sa lourde rançon, engager ses terres et emprunter à ses sujets. C'est de cette

époque (1272) que datent les franchises et privilèges d'Audruicq, du pays de Brédenarde, et en général, de tout le comté de Guines. La situation pénible où il était n'arrêta pas ses prodigalités, il fut enfin contraint de vendre ses domaines. Ceux-ci furent acquis par Philippe III, fils de saint Louis, pour la somme de trois mille livres parisis. Le roi s'engageait à payer toutes ses dettes, notamment les sommes empruntées aux quatre bans du comté de Guines.

Pendant la guerre de Cent Ans le pays fut ravagé et la ville, dont les Anglais ne purent s'emparer, leur fut cédée par le traité de Brétigny. Reprise par le duc de Bourgogne en 1377, elle resta sous la suzeraineté de la France, et, par le traité de Conflans (1465) fut cédée à Charles le Téméraire. Après la mort de ce dernier, Louis XI reprit la ville; elle fut saccagée par les Flamands en 1477. Donnée par Louis XI à Antoine, grand bâtard de Bourgogne, elle revint à la France par le second traité d'Arras en 1482. Brûlée par les Anglais dix ans plus tard, elle fut partiellement rebâtie par Antoine de Bourgogne qui avait fixé sa résidence à Tournhem. A sa mort, Ardres revint définitivement à la France.

II. ORDRES RELIGIEUX. — 1^o *Bénédictines*. — L'hôpital Saint-Nicolas d'Ardres était autrefois dirigé par des religieuses d'un ordre inconnu envoyées par l'évêché de Thérouanne. A l'époque de la guerre de Cent Ans il fut transféré à l'intérieur de la ville.

En 1629 il était occupé par des dominicaines venues sans doute de Thérouanne après le siège de 1553 et la ruine de la ville. A la réforme de leur ordre (1629), les religieuses adoptant la règle du Val-de-Grâce de Paris se transformèrent en Lénédictines cloîtrées. Elles ouvrirent un pensionnat florissant. Brûlé en 1786, il fut rebâti à la veille de la Révolution. Le couvent fut alors dispersé.

2^o *Carmes*. — Les carmes chaussés de la province de France obtinrent la permission de s'établir à Ardres en 1659, à condition d'entretenir à perpétuité un régent pour enseigner le latin et de célébrer une messe à onze heures les dimanches et jours de fête. La communauté qui compta jusque seize religieux n'en possédait plus que quatre en 1790. La municipalité demanda au Corps législatif de mettre douze religieux au lieu de quatre pour donner l'enseignement aux jeunes gens, et la conservation des carmes fut décidée, mais ceux-ci, sous le coup des lois d'exception, se retirèrent individuellement (1792).

Leur chapelle devint la salle de réunion de la société des Montagnards et temple de l'Être suprême. Elle fut achetée en 1809 par la ville et transformée en mairie.

3^o *Sœurs de charité*. — Trois sœurs de charité vinrent s'établir en 1714 à Ardres en vertu d'une fondation de Destailleurs, curé de Brêmes. L'une d'entre elles faisait la classe aux filles, les deux autres s'occupaient des pauvres malades. A partir de 1738 une quatrième sœur leur fut adjointe pour le service des militaires malades. A partir de 1760 on transféra même l'hôpital militaire à la maison des sœurs de charité où se trouvaient déjà l'hôpital civil et l'école gratuite de filles. A la veille de la Révolution il y avait en outre chez les sœurs de charité un atelier de filature de coton et une fabrique de bas; tout cela devait disparaître dans la tourmente. Les religieuses finirent par prêter le serment civique, mais refusèrent de conduire leurs enfants aux offices du prêtre constitutionnel. Elles durent quitter l'hospice et se retirèrent avec leurs orphelines dans la maison vicariale. Elles quittèrent la ville en 1811, rappelées par leur congrégation.

Jansénisme. — L'évêque de Boulogne, de Langle se rangea parmi les opposants à la Bulle *Unigenitus*.

Il signa l'appel au concile général et entraîna une partie de son clergé. Le curé d'Ardres, Duquesne, fut probablement aussi parmi les appelants. Il installa en 1720 un maître d'école appartenant à la communauté janséniste de M. de Tambonneaux, le sieur Barbe. Celui-ci ne resta que deux ou trois ans et, à la mort de Langle, le curé Duquesne fut exilé à Dol par lettres de cachet. Il y resta deux années et, à son retour, il appela pour l'instruction de la jeunesse les frères de la doctrine chrétienne.

Révolution. — Le curé Fasquel refusa de prêter le serment de la Constitution civile du clergé. Il resta encore cinq mois dans la paroisse, exerçant son ministère et célébrant la messe dans son église, ainsi que son vicaire Coze. Un seul carme était resté à Ardres, Florent Leconte, il avait prêté le serment exigé et disait la messe dans l'ancienne église de son couvent, convertie en amphithéâtre par le club montagnard.

Le 22 mai 1791, un ancien vicaire, Pichon fut nommé curé d'Ardres par les électeurs du district de Calais. Soutenu par la municipalité, il rallia beaucoup de paroissiens. Il prêta le serment de liberté-égalité, livra l'orfèvrerie de l'église et les registres de catholicité. Il abdiqua ses fonctions en 1793 et quitta la ville.

En 1802, le 4 juillet, le curé Fasquel revint dans son ancienne paroisse et y exerça les fonctions de curé provisoire pendant quelques mois. Il célébra la messe dans son église en ruine qui avait servi pendant la Révolution d'atelier pour la fabrication du salpêtre. L'église fut réparée au cours du XIX^e siècle.

Confrérie de Charité. — Fondée en 1736 elle avait pour but d'adorer le Saint Sacrement les jours d'exposition, de porter secours aux malades et aux prisonniers et d'ensevelir les morts. Longtemps florissante, elle comprenait 140 membres en 1780. Pendant la Révolution elle suivit le curé intrus et disparut avec lui. Elle fut rétablie en 1803, mais fut supprimée en 1807 par suite de mésestimation.

Pèlerinages. — On vénère à Ardres une statue de Notre-Dame de Grâce, qui est probablement antérieure au XIV^e siècle, et qui est depuis longtemps un but de pèlerinage fréquenté. Une petite chapelle, dédiée à saint Quentin, que la mention abrégée MIL. (es) FORT. (is), fit appeler assez longtemps saint Milfort, est l'objet d'un culte très ancien dans le pays.

Lambert, *Chronique de Guines et d'Ardres*. — *Usages et anciennes coutumes de la conté de Guines* (XV^e s.). — Ranson, *Histoire d'Ardres*. — X. Courtois, *Notice historique sur les établissements religieux de la ville d'Ardres; Pèlerinage d'Ardres à Notre-Dame de Grâce et à Saint-Quentin dit Milfort*. — *Bulletin paroissial d'Ardres*, *passim*.

G. COOLEN.

ARDRINGHELLI (BENEDETTO) ou ANDRINGHELLI, évêque de Castellaneta (1378-1386), naquit à San Gimignano, petite ville des montagnes de Toscane (entre Florence et Sienne), d'après une notice de Coppi, *Annali, memorie et nomini illustri di San Gimignano*, Florence, 1695, p. 85-86, que mentionne Ughelli-Coletti, *loc. infr. cit.*, mais dont on n'a pu utiliser les quelques renseignements. Il entra dans l'ordre des frères prêcheurs et fut nommé en 1378 évêque de Castellaneta, petit diocèse des Pouilles, suffragant de Tarente. On ne sait rien sur son administration, sinon qu'en 1382 il résidait à Florence. Il était mort lorsque, le 16 novembre 1386, son successeur, le franciscain Barthélemy de Sienne, présentait ses communs services à la curie romaine d'Urbain VI, pour lui et son prédécesseur.

Eubel, *Hierarchia medii aevi*, t. I, p. 178. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1721, t. IX, col. 255.

P. RICHARD.

ARDUCIUS DE FAUCIGNY, évêque de Genève et prévôt de Lausanne. Fils de Rodolphe I^{er}, seigneur de Faucigny, il fut nommé prévôt de la cathédrale de Lausanne avant 1127, et probablement dès 1106, étant encore enfant. Il devint évêque de Genève vers 1135 et fut à cette occasion l'objet d'une lettre de saint Bernard, abbé de Clairvaux. Il cumula les dignités d'évêque et de prévôt jusqu'à sa mort, survenue le 25 juillet 1185.

Arducius obtint, le 17 janvier 1154, de l'empereur Frédéric Barberousse, la reconnaissance de sa qualité de prince de l'empire, ainsi que le renouvellement des droits régalien. Il défendit avec zèle les droits de l'Église de Genève contre les prétentions du comte de Genevois et du duc de Zähringen. Il fit la première reconnaissance connue des franchises de la ville de Lausanne vers 1144. Il assista au concile de Latran de 1179.

Besson, *Mémoires pour l'hist. eccl. du diocèse de Genève*, Nancy, 1759, p. 15-20. — *Gallia christiana*, t. xvi, col. 326, 402. — *Regeste genevois*, p. 82 sq. — *Cartul. de Lausanne*, p. 651.

M. REYMOND.

ARDUIC, archevêque de Besançon, semble avoir été élu en 843, comme il paraît par sa suscription au concile de Germigny, réuni en cette année-là. On trouve plusieurs fois son nom dans les conciles de cette époque et il semble avoir joué un rôle important. Lothaire II le combla de faveurs et obtint qu'au concile de Metz il ratifia son divorce avec Theutberge et son mariage avec Valdrade. Arduic prit le parti de Rothade, évêque de Soissons, contre Hincmar de Reims et l'appuya auprès du pape Nicolas I, dont il reçut en 865 une lettre tout à l'honneur de ce prélat. Jaffé, *Regesta pont. Rom.*, t. i, n. 2787. Arduic vécut assez pour voir sa ville épiscopale passer aux mains de Charles le Chauve (870), dont il éprouva aussi les libéralités.

L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1915, t. iii, p. 210, 215. — *Gallia christiana*, t. xv, col. 22-24.

M. PERROD.

1. ARDUINI (ANTONIO-MARIA), évêque de Noli. Né à Albenga, il prit l'habit religieux chez les conventuels. Renommé pour sa science et sa piété, il fut préconisé évêque de Noli le 9 mars 1746. Il réforma le chapitre de la cathédrale et mourut le 16 décembre 1777.

Moroni, *Dizionario di erud. storico-eccl.*, Venise, 1848, t. XLV, p. 75.

M. BIHL.

2. ARDUINI (PIETRO RAFFAELE), frère mineur conventuel, évêque d'Alghero, né à Alghero en Sardaigne le 20 août 1800, mort le 12 novembre 1863. Ayant embrassé l'état religieux chez les franciscains conventuels, il fut nommé vicaire apostolique de la Moldavie, le 25 septembre 1838 et consacré évêque titulaire de Cara. Le 30 janvier 1843, il fut transféré au siège épiscopal de sa ville natale qu'il a occupé jusqu'à sa mort. Le pape lui avait offert le patriarcat de Jérusalem en 1847, mais il déclina cet honneur.

Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 365-832. — Costantino da Valcamonica, *Catalogo dei prelati rancescani defunti in questo secolo*, Piacenza, 1871, p. 14.

L. OLIGER.

1. ARDUINUS (Saint), confesseur à Ceprano, ville située sur le Liris, à l'ouest du Mont Cassin, diocèse de Veroli. C'était, d'après l'*English Martyrologe* de Wilson, un Anglais de noble origine, devenu prêtre, qui, étant allé en pèlerinage à Jérusalem, s'arrêta au retour en Italie à cause d'une épidémie de peste, y mourut et fut honoré pour les miracles qui se produi-

saient à son tombeau. Or il en est dit autant de plusieurs saints dans le voisinage de Ceprano : tels saint Foulques au diocèse d'Aquino, saint Bernard de Rocca d'Arce au même diocèse, saint Gérard de Castro Galliano au diocèse de Sora (uni à Aquino), tous pèlerins de Jérusalem morts à leur passage dans ces localités et dont les deux premiers sont Anglais comme Arduinus (saint Gérard est Auvergnat). Ces ressemblances donnent à craindre que les quatre saints n'aient été confondus ; du moins le plus ancien des quatre est notre Arduinus, qui serait mort en 627, et qui, dans le cas d'une confusion d'ailleurs hypothétique, aurait des chances d'avoir fourni le thème à l'histoire de ses émules. Il existait une ancienne légende de saint Arduinus, utilisée en neuf leçons dans un office propre perdu ; elle a servi de base à une biographie rédigée par un docteur de Ceprano, Antonio Vitagliano, qui l'adressa à Pierre Muto, secrétaire de la Consistoriale, pour défendre le culte de saint Arduinus contre des interprétations trop rigoureuses des règles d'Urbain VIII : *Historia sancti Arduini Angligenae de Ceperano, per modum allegationis in jure descripta...*, Urbino, 1645 ; cette Vie rarissime a été reproduite par le P. V. de Buck dans les *Acta sanctorum*. L'auteur y cite des attestations du culte rendu à saint Arduinus, même par des papes, Pascal II en octobre 1114 (douteux), Innocent III en juin 1208 (il passa bien à Ceprano à cette date, mais les documents se taisent de sa visite au tombeau du saint) et Clément VII à plusieurs reprises, notamment en janvier 1531 ; il décrit un tableau conservé dans l'église et représentant les miracles du saint. Cette église, où se trouve le tombeau de saint Arduinus, est Sainte-Marie-Majeure de Ceprano, où Grégoire XVI a établi un chapitre par une bulle de 1841 ; seule manque une partie du chef, qui se trouve à Rocca d'Arce. La fête est célébrée à Ceprano le 28 juillet ; les bollandistes traitent du saint au 25 octobre, jour où sa fête est marquée par les martyrologes de Wilson et de Ferrari.

Acta sanct., oct. t. xi, p. 650.

R. AIGRAIN.

2. ARDUINUS (Saint), prêtre à Rimini. Natif de cette même ville, il s'attacha, après la mort de son père, au prêtre Venerius, recteur de l'église Saint-Grégoire, sous la conduite duquel il se livra aux exercices de piété, de charité et de mortification, allant, pour surmonter plus sûrement les tentations de la chair, jusqu'à se rouler dans les orties aux heures dangereuses. Pour servir Dieu plus librement, Venerius et son disciple se retirèrent à Saint-Apollinaire. Arduinus fut ordonné prêtre par l'évêque Hubert de Rimini, prélat noté comme simoniaque par saint Pierre Damien, qui tire de la sainteté reconnue de l'ordonné un argument en faveur de la validité des ordinations faites par de tels évêques. *Liber gratissimus*, Opusc. vi, 29, P. L., t. cXLv, col. 142 ; *Monum. Germ. hist.*, *Libelli de lite Imperat. et Pontif.*, t. i, p. 61. L'évêque Hubert II attesta à saint Pierre Damien qu'Arduinus, jusqu'à sa dernière maladie, célébrait la messe tous les jours. Sa renommée de vertu autant que son âge attirait les gens en peine, qui accouraient auprès de lui pour chercher instruction et auxquels, le cas échéant, il ne ménageait pas les réprimandes, fussent-ils de grands personnages, comme le comte Rodolphe de Rimini ; les pauvres bénéficiaient des offrandes qu'il recevait. Le monastère de Saint-Gaudentius étant venu à perdre son abbé, l'évêque Jean mit à sa tête le prêtre Venerius, qui, ayant d'abord refusé, finit par accepter sur le conseil d'Arduinus. Celui-ci vint lui-même vivre au monastère, où il fit l'édification de tous par sa vertu et son austérité, et où il mourut le 15 août 1009. Il fut enterré dans l'église de Saint-Gaudentius, où le moine Célestin,

cité par Ughelli, atteste que son tombeau se voyait en 1444 dans la chapelle de Sainte-Couronne. Il s'y opérait des miracles. Mabillon a cru pouvoir comprendre saint Arduinus parmi les saints bénédictins, bien qu'il ne fût pas moine, à cause de ses dernières années passées à Saint-Gaudentius.

Ferrari, *Catalogus generalis sanctorum Italiae*, ad xv aug. — Mabillon, *Acta sancti. ord. s. Benedicti*, saec. vi, t. I, p. 81-82. — *Acta sancti*, aug. t. III, p. 214-216. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, col. 414.

R. AIGRAIN.

3. ARDUINUS, ARDOINO, archidiacre de la cathédrale de Plaisance et chanoine régulier de la congrégation de San Frediano de Lucques, aurait été créé par Alexandre III, en décembre 1178, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Croix de Jérusalem. Il composa un opuscule de *Deo immortalis* et prit part au conclave dans lequel Lucius III fut élu à la mort d'Alexandre III. Il serait mort au commencement de 1182, d'après un ancien calendrier ecclésiastique de Plaisance, qui mentionne des legs d'ornements sacrés qu'il aurait laissés à cette église. Cependant les actes pontificaux dans la collection Jaffé mentionnent un Arduinus, cardinal de Sainte-Croix-de-Jérusalem qui signe ces actes du 1^{er} octobre 1178 au 3 janvier 1183. Il aurait donc été cardinal près de cinq ans au moins et non pas seulement trois.

Baronius et Ciaconius nomment un autre cardinal Ardoïn, sous-diacre de la Sainte Église romaine, dont Alexandre III fit en 1175 le premier évêque d'Alexandrie. Gams, *Series episcoporum*, p. 811, le nomme *Romanus Arduino*. Il aurait assisté comme témoin à la réconciliation de Guillaume le Lion, roi d'Écosse, excommunié par ses évêques (1175). Ce second cardinal serait-il le même qu'un Arduinus, cardinal-diacre de Santa Maria in via lata, qui signe les actes d'Alexandre III du 4 juillet au 6 septembre 1178? C'est possible, même probable.

Ciaconius-Oldoinus, *Vitae et res gestae cardinalium*, Rome, 1677, t. I, col. 1095-1096. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, Rome, 1792, t. I, II^e partie, p. 125-126. — Jaffé-Wattenbach, *Regesta pontificum romanorum*, Berlin, 1888, t. II, p. 145, 146, 431. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I, II^e partie, Brescia, 1753, p. 985-986.

P. RICHARD.

ARDZIVIAN (ABRAHAM). Voir ABRAHAM, t. I, col. 183.

ARDZROUNI, nom d'une famille satrapale et royale d'Arménie, dont le rôle apparaît quelquefois glorieux, mais parfois ténébreux dans l'histoire de l'Église arménienne. Une ancienne tradition, vulgarisée par Moïse de Khorène au VII^e ou VIII^e siècle, faisait descendre les Ardrounis de Sanasar, l'un des deux fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, qui, après le meurtre de leur père, se réfugièrent dans la terre d'Arménie ou d'Ararat. IV Reg., XIX, 37. Moïse de Khorène, I, I, ch. XXIII. Le même historien raconte que les descendants de l'un des transfuges assyriens reçurent à la cour des anciens Arsacides arméniens la fonction de porteurs d'aigle, *ardziv-ounik*, *ardzr-ounik* (I, II, c. VII). De là leur nom. Quoi qu'il en soit de l'origine de leur nom, sur laquelle on a imaginé diverses hypothèses plus ou moins vraisemblables, les Ardrounis reçurent en apanage les provinces arméniennes de Vaspourakan et de Touroupéran, c'est-à-dire la région à l'est, au sud et à l'ouest du lac de Van. V. P. Indjidjian, *Antiquités de l'Arménie*, en arménien, t. II, p. 109-121, et Constantin Porphyrogénète, *De administr. imper.*, c. XLIII, XLIV. Selon une conjecture d'Henri Gelzer, qui paraît probable, non certaine, l'évêque Meruzanès (Méroujan), auquel écrit saint Denys d'Alexandrie (248-263) sur la pénitence des

apostats repentants, était un membre de la famille Ardrouni. H. Gelzer, *Faustos de Byzance ou les commencements de l'Église arménienne*, traduit en arménien de l'allemand, *Anfänge der Armenischen Kirche*, Venise, 1896, p. 159. En fait, le nom de Meruzanès (Méroujan) fut porté par plusieurs membres des Ardrounis, entre autres, le fameux Méroujan, traître à son Dieu et à sa patrie, dans le dernier tiers du IV^e siècle. Faustos de Byzance, *Histoire*, édit. arménienne, Venise, 1889, IV, LVIII. Il a été traduit en français, sauf les passages homilétiques, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, par V. Langlois, t. I, p. 209-310.

ARDZROUNI AGHAN, par sa vie sainte et austère fait contraste avec l'apostat Méroujan. Il vivait après le milieu du V^e siècle. Après avoir revêtu le froc monastique, il mena une vie d'ermite dans le canton de Goghtin, déjà sanctifié par la présence de Mesrop, l'auteur de l'alphabet arménien. Thomas Ardrouni, *Histoire des Ardrounis*, traduct. française de Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, Saint-Petersbourg, 1874, t. I, § 10, p. 65. Lazare nous apprend que « l'admirable et angélique Aghan assistait au synode d'Arachat en 450 (voir ce nom). A ce même synode étaient présents Mouché, évêque des Ardrounis et Nerchapouk, seigneur des Ardrounis. Lazare de Pharbe, *Histoire d'Arménie*, Venise, 1891, n. 23, p. 138-139. Après sa mort, Aghan fut honoré comme saint dans les églises des Agnouans, des Ibériens et des Arméniens; Lazare de Pharbe, historien écrivant vers la fin du V^e siècle, *op. cit.*, n. 5, p. 16-18; trad. française. V. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. II, n. 4, p. 261-262; Thomas Ardrouni, *Histoire des Ardrounis*, p. 75, 76. Le corps d'Aghan Ardrouni fut déposé dans l'église d'Atamaguert, faisant partie du district du Petit Aghpag, au sud de Djoulamerk. Lazare, *ibid.*, Thomas Ardrouni, *op. cit.*, p. 74 de la traduction française par Brosset.

ARDZROUNI, *catholicos*. De la famille des Ardrounis sortirent quatre *catholicos* qui siégèrent dans l'île d'Aghthamar (Van). Le fondateur de ce siège était David, petit-fils de Thornic. Voir Aghthamar, t. I, col. 954; Thomas Ardrouni, p. 257 de la traduction Brosset.

ARDZROUNI (THOMAS), historien arménien du X^e siècle est, au point de vue de l'histoire ecclésiastique, le personnage le plus important de la famille Ardrouni. Il naquit un peu après le milieu du IX^e siècle et mourut probablement vers l'an 936. Il nous dit, en effet, qu'il a vu l'homme qui a tué l'*osdigan* (gouverneur) arabe, Iousouf (Joseph) vers l'an 852. D'autre part, il paraît être l'auteur de la première relation la plus étendue qui fait mention d'événements arrivés entre les années 930 et 936. Il parle du couronnement de Gaguik, son principal héros, décrit ses qualités, ses exploits, mais n'indique pas sa mort survenue probablement en 936. Thomas Ardrouni n'était presque pas connu, même du monde savant, quand parut, en 1852, au *jaubourg du milieu*, Orthaghrugh (Ortakeui) de Constantinople, la première édition de son *Histoire des Ardrounis*. Elle reproduisait principalement un manuscrit de l'année arménienne 752 = 1303. L'auteur, au début de son introduction, déclare qu'il composa son ouvrage à la prière de Grégoire (Grigor Derenik), — seigneur des Ardrouniq et prince de Vaspourakan, mort en 887, et, aussi, à la demande de Gaguik, commandant militaire de l'Arménie et prince de Vaspourakan § 5, p. 38; § 10, p. 68 de la traduction française. Ce Gaguik était vraisemblablement le personnage qui, né en 879, reçut la couronne royale vers l'an 908 et mourut vers l'an 936. Sur son couronnement, voir Jean *catholicos*, *Histoire d'Arménie*, traduct. française de J. Saint-Martin, Paris, 1841, p. 199-203.

Analyse de l'Histoire des Ardzrounis. — A l'histoire de la famille des Ardzrounis, l'historien mêle une partie de l'histoire de l'Arménie. Il commence naturellement comme Moïse de Khorène, à la tour de Babel, l. I. Il esquisse parallèlement l'histoire en grande partie fabuleuse des Ardzrounis, des Arméniens et même celle des Assyriens et des Perses, jusqu'au règne de Tiridate, le premier roi chrétien d'Arménie. Sans le dire clairement, il semble placer une première restauration de Tiridate, vers le temps de l'empereur Probus. Dans notre Histoire nous avons nous-même adopté cette hypothèse comme plus probable et, pour cette raison, nous avons avancé de quelques années la conversion officielle du roi et de la cour; il nous a paru plus probable que cet événement mémorable a eu lieu vers 290-295, plutôt que vers l'an 303, date accréditée par Moïse de Khorène. Cf. F. Tournébiz, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 428-445. Thomas Ardzrouni, pour toute la partie de son histoire antérieure au v^e siècle de l'ère chrétienne, suit souvent de très près Eusèbe de Césarée, surtout Moïse de Khorène et, d'ordinaire, n'est pas plus exact que ce dernier. Mais, pour les événements plus rapprochés de son époque et surtout pour ceux qui touchent à son temps, il fournit des renseignements qu'on ne trouve guère ailleurs sur l'histoire de l'Asie occidentale au ix^e siècle et au x^e siècle. Il donne, par exemple, d'intéressants détails sur les guerres des Arabes musulmans contre les Arméniens, sur les expéditions d'Abouseth, de son fils Yousouf et surtout du cruel Bougha le Grand qui, partout, sur ses pas, multiplie, par ses promesses et ses menaces, le nombre des apostats, et, quand ces moyens échouent, livre aux tortures et à la mort les confesseurs de la foi. On peut, semble-t-il, ranger parmi les martyrs Grigor Ardzrouni, Ter Johannes, évêque des Ardzrouniq, le prêtre Grigor et surtout Mouçathl du Vanant, Hripsimé, la Grande dame du Vasponrakan (l. II, § 6 et 7; l. III, § 1-11, p. 97-154; et § 15, p. 166, 167; l. III, § 31-40). D'autres informations ne sont pas moins intéressantes pour l'historien ecclésiastique; il mentionne des fondations de messes et aussi des immolations d'animaux, après la mort de Gourguen, frère du roi Gaguik, p. 231-232. Un certain nombre de pages concernent spécialement l'architecture et la peinture religieuses: telles sont les descriptions de la belle église d'Aghthamar, bâtie par l'architecte Manuel, sur l'ordre du roi Gaguik. Sur la voûte de la chapelle était représenté le Sauveur avec sa croix, et en face, le roi portant dans ses bras l'image de l'église comme un vase d'or rempli de manne; emblème souvent employé dans les peintures des églises arméniennes et grégoriennes pour représenter leur fondateur, p. 240.

Dans l'œuvre surchargée d'additions qui nous est parvenue sous le nom d'*Histoire des Ardzrounis*, il est assez difficile de déterminer où s'arrête l'œuvre de Thomas. Plusieurs critiques pensent que les pages sur l'avènement d'Achot, le trépas de la pieuse dame Sophi, etc., c'est-à-dire, celles qui suivent les 210 premières, n'ont point été écrites par Thomas. Somal (*Quadro della storia letteraria di Armenia*, Venise, 1829, p. 57-58) estime que l'ouvrage jusqu'au portrait de Gaguik est bien de Thomas. Ce qui est certain, c'est que la partie de l'œuvre postérieure au § 41 dans l'édition traduite par Brosset, ainsi que le memento et le supplément très courts qui terminent tout l'ouvrage et nous font connaître les catholicos d'Aghthamar de la famille Ardzrouni, dénotent une composition beaucoup plus récente. Cette partie de l'*Histoire* date du commencement du xiv^e siècle et a été rédigée à l'église de la Sainte-Croix d'Aghthamar, sous le patriarcat de Zakaria, mort en 1326.

Qualités et défauts. — Pour caractériser en quelques

mots les qualités et les défauts de Thomas, nous dirons que son histoire est utile pour compléter les autres historiens arméniens, arabes, perses, qu'elle porte la trace de la sincérité de son auteur et aussi des recherches auxquelles il s'est livré pour en assembler les matériaux. Mais l'œuvre ne mérite pas toujours créance. Au point de vue religieux, il est, avec la majorité des Arméniens, du parti des anti-chalcédoniens; sans fanatisme toutefois, et sans ces violences de langage, que l'on trouve chez Jean Catholicos et Acoghnik (voir ce nom, t. I, col. 344). Selon Thomas, si les Ardzrounis, ses ancêtres, ne se sont point ralliés au concile de Chalcédoine, c'est par déférence pour Abraham, évêque des Mamikonians, t. I, col. 161. Sur d'autres sujets, il est aussi imbu de quelques préjugés. Assez souvent, il est plutôt le panégyriste que l'historien de sa famille. Contre toute vraisemblance, il prête à Vahan Ardzrouni un rôle aussi glorieux qu'à l'illustre Vardan, en racontant l'héroïque résistance opposée, en 450, aux Perses mazdéistes par les Arméniens (l. II, c. 1). Autant il est partial parfois pour les Ardzrounis, autant il montre, dans certains cas, de l'antipathie pour les Bagratouniq. Pour le constater, il suffit de comparer les témoignages de Thomas et de son contemporain Jean Catholicos sur Gaguik. Jean Catholicos, *Histoire* jusqu'en 935, Moscou, 1853; Açoghnik, *Histoire*, voir aussi *Handès Amsorya*, revue des mékhitharistes de Vienne, 1906, p. 123-127. — Au point de vue de la composition, on lui a reproché un style dur, emphatique, comme la plupart des anciens écrivains arméniens, surtout Mathieu d'Édesse et Jean catholicos; il fait souvent dégénérer son œuvre historique en sermonnaire. L'abus de citations scripturaires, de sentences pieuses, de passages homilétiques indiquent assez que Thomas était un ecclésiastique versé plus qu'un laïque dans les sciences sacrées.

La disposition de l'*Histoire des Ardzrounis* est différente selon les éditions: nous avons mentionné la 1^{re} édition de Constantinople. Une autre édition en arménien a été donnée en 4 livres par Patkanian, in-8°, Saint-Petersbourg, 1887. Voir l'analyse dans la *Nouvelle bibliographie arménienne et encyclopédie de la vie arménienne*, Venise, 1909, p. 768-771; *Muséon*, article de F. Nève, 1887, t. VI, p. 373-377. — Comme nous l'avons dit, l'*Histoire des Ardzrounis* a été traduite en français par Brosset, *Collection d'historiens arméniens*; Thomas Ardzrouni, x^e siècle, *Histoire des Ardzrouni*, etc., Saint-Petersbourg, 1874, t. I, p. I-xx, et trad. p. 1-263; notice par le même auteur sur l'histoire arménienne de Th. Ardzrouni, extrait des *Mélanges asiatiques*, t. IV, p. 686-763; et t. VI, p. 226-232. — Une série d'articles, écrits par Norair sur Th. Ardzrouni a paru dans le *Bazmavep*, revue des mékhitharistes de Venise, 1905, n. 5-10; dans le dernier de ces articles, Norair critique la traduction de Brosset, qu'il juge bien défectueuse; cf. année 1906, où le même critique montre que la seconde partie de l'*Histoire des Ardzrounis* n'est pas de Thomas. — Voir encore *Handès Amsorya*, année 1906, p. 123-127. — Karéguin ou Zarphanalian, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne*, Venise, 1897, en arménien, p. 518-530. — L. Alichan, *Hayapatoum*, t. I, *Bibliographie et notices sur les historiens arméniens*, Venise, 1901, en arménien, p. 82-83; Alichan critique aussi la traduction de Brosset; dans la II^e partie d'*Hayapatoum*, extraits du texte arménien de Thomas, n. 20, 41, 207, 209-212; 222-225. — Fr. Neumann, *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur*, Leipzig, 1836, p. 123-124, où l'auteur reproduit les appréciations de quelques mékhitharistes, surtout de Somal.

F. TOURNÉBIZE.

ARE (THIERRY d'), évêque d'Utrecht, de 1197-1212. Après la mort de l'évêque Baudouin (29 avril 1196), le vote des électeurs se partagea entre Thierry, grand prévôt du chapitre d'Utrecht et Arnold d'Isenburgh, prévôt de Deventer. Les deux compétiteurs se rendirent à Rome. Célestin III se prononça pour Arnold qui mourut quelques jours après et alors le

pape consacra lui-même Thierry 1^{er}, qui lui aussi mourut peu de semaines après à Pavie. Les chanoines élurent alors le prévôt de Maëstricht Thierry II, de la famille des comtes d'Are, qui se trouvait en ce moment en Sicile, auprès de l'empereur Henri VI à la mort duquel il assista (28 septembre 1197). Thierry se hâta de revenir à Utrecht pour y recevoir la consécration épiscopale au commencement de 1198. En juillet et août de cette année, il prit part à Aix-la-Chapelle aux fêtes du couronnement du roi Othon IV. Il trouva le diocèse accablé de dettes, et les banquiers de Rome et de Sienne lui réclamèrent 3 300 marks prêtés à ses deux devanciers. En allant en Frisonie, l'évêque fut fait prisonnier au couvent de Staveren par le comte Guillaume de Hollande, mais délivré presque aussitôt par les fidèles. Pour obtenir l'absolution de son crime, le comte accompagné de cinq cents soldats consentit à venir nu-pieds et en habits de laine à la cathédrale d'Utrecht, demander publiquement pardon à l'évêque outragé. En 1203 le comte Dirk (c'est-à-dire Thierry VII de Hollande) et son beau-frère Otton, comte de Gueldre, envahirent le diocèse, mais les deux envahisseurs furent faits prisonniers par le duc de Brabant. L'évêque guerrier à son tour profita de cette circonstance pour envahir et dévaster les provinces de ses deux ennemis et y ramasser un grand butin. Après la mort de Dirk VII, son frère Guillaume lui succéda et fit la paix avec l'évêque en 1204. Les anciens chroniqueurs ne nous donnent pas de détails sur l'administration de Thierry II. Il mourut le 5 décembre 1212 et fut enterré dans la cathédrale de Saint-Martin à Utrecht. Son successeur fut Otton, comte de Gueldre.

Gesta episcoporum Trajectensium, chronique du xiii^e siècle éditée par Weiland, dans les *Monumenta Germaniae historica* Berlin, 1874, t. xxiii, p. 405-409, et mieux encore par Pijnacker Hordijk dans le xlix^e volume des *Werken van het historische Genootschap te Utrecht*, sous le titre de *Quedam narratio de Groninghe, de Thrente, de Coovordia et de diversis aliis sub diversis episcopis Trajectensibus*, p. 19-27. — *Annales Egmondani* dans les *Monumenta Germ. hist.*, Berlin, 1859, t. xvi, p. 473-478. Les deux ouvrages dépendent d'ailleurs l'un de l'autre : la chronique de Jean de Beek et l'histoire de Guill. Heda, éditée par Furmerius sous le titre de *Historia veterum episcoporum Ultrajectinae sedis explicata chronico Johannis de Beka et Historia Guilhelmi Hedaë* (Franquerø, 1612, p. 49-55 et p. 325-329) reposent presque uniquement sur ces deux sources. — *Orkondenboek van Holland en Zeeland*, édité par Van der Bergh, La Haye, 1866, t. i, n. 185 sq.

G. ALLMANG.

AREALDUS (Saint), martyr à Brescia. Le culte de ce saint est plus assuré que son histoire. Le martyrologe de Brescia publié dans les *Acta sanctorum*, avril. t. ii, p. xl, indique qu'il fut martyrisé avec ses deux fils, au temps des Lombards; Bernardino Fayno, dans les notes dont il a accompagné son *Martyrologium sanctae Brizianae Ecclesiae*, Brescia, 1675, précise, d'après une chronique attribuée à Octavius Rossius que ce martyre eut lieu pendant l'anarchie qui suivit la mort du roi lombard Cleph en 575; Alahisius, un des chefs qui se partagèrent alors le royaume lombard, persécuta les chrétiens, dès sa première année (576), contraignit l'évêque saint Honorius à chercher un refuge dans les forêts, et fit périr Arealdu avec ses fils Carillus et Odericus. Le bollandiste van de Velde, en 1746, déclarait ne retrouver ces Annales de Rossius dans aucun des recueils de documents publiés, ce qui ne lui permit pas de contrôler le témoignage de Fayno; c'eût été pourtant besogne utile, car ce Fayno est un compilateur dénué de critique et une autorité fort médiocre. Ferrari, *Catalogus sanct. Italiae*, p. 562, déclare ignorer la date et le genre de mort du saint, mais il sait que la translation de ses reliques fut faite en 1305 par

Gérard Maggi, d'une noble famille de Brescia, devenu évêque de Crémone, qui transféra le corps saint dans une chapelle de sa ville épiscopale, d'où il passa plus tard à la cathédrale. Or il n'y a pas à Crémone, à cette date, d'évêque de ce nom; si l'on veut pouvoir retenir la donnée de Ferrari, il faut admettre que Bérard Maggi (non Gérard), évêque de Brescia de 1275 à 1309 (Eubel, *Hierarchia cathol. medii aevi*, t. i, p. 147), aurait été chargé momentanément du diocèse de Crémone; mais, de 1296 à 1312-1313, Crémone a un évêque, Rainier (Eubel, *ibid.*, p. 214), ce qui écarte l'hypothèse, reproduite avec beaucoup d'hésitation par van de Vel. Fayno, *op. cit.*, précise que la première translation fut faite dans une église dédiée au saint, puisque le chanoine Isaac Rastalli fit opérer en 1484 le transfert à la cathédrale, et que le 8 juin 1614 les reliques furent descendues dans la crypte, où elles furent déposées dans un sarcophage de marbre, sauf le chef qui fut placé dans un vase d'or. Le nom d'Arealdu a été remplacé à plusieurs reprises, par les écrivains qui traitaient de ces reliques, par le martyr de Milan, saint Arialdu. Voir ce nom. Les fils d'Arealdu, qui auraient été martyrisés avec lui, n'ont jamais été honorés d'un culte certain. La fête du père est célébrée le 1^{er} septembre.

Acta sanct., sept. t. i, p. 246.

R. AIGRAIN.

ARECIUS ou **ARETIUS** (Saint), diacre, martyr à Rome, honoré le 4 juin. Dans le martyrologe romain, il vient en tête de groupe, suivi du seul Dacianus; le hiéronymien les fait précéder de Pictus; en revanche certains martyrologues, comme les manuscrits de Gellone ou de Saint-Gall, omettent Arecius dans le groupe. Les seules précisions que nous ayons sont fournies par certains manuscrits du hiéronymien, les manuscrits du Mont-Cassin et du fonds de la Reine ajoutent aux noms la mention *Via Appia*; ceux de Tournai et de Lessies, in *Coemeterio ad Catacumbas*, et un manuscrit de Saint-Pierre du Vatican, *quarto miliario ab Urbe*. Nous devons nous contenter de ces renseignements, même pour Dacianus, car il est impossible de prendre au sérieux les prétentions de faussaires comme le pseudo-Julien, qui revendique ce martyr pour Merida, en Estramadure, à moins qu'on n'en fasse un martyr portugais, Emerita appartenant à la Lusitanie à l'époque romaine; bien plus, on voulait voir dans le martyr le Dacianus qui fut l'ami du poète Martial, ce qui obligeait à le faire mourir aux environs de l'an 100; ces procédés, bien connus pour être ceux de certains chroniqueurs espagnols ne sauraient être admis dans la discussion pour contrebalancer les données, si peu assurées soient-elles, des martyrologues.

Acta sanct., jun. t. i, p. 370. — *Martyrol. hieronymianum*, édit. Rossi-Duchesne, p. 75.

R. AIGRAIN.

1. AREDIUS ou **ARIDIUS** (Saint), abbé d'Atane, aujourd'hui Saint-Yrieix (Haute-Vienne); le nom du saint a donné en français, non seulement la forme Yrieix, anciennement Yrier (c'est encore la prononciation), mais Héray (la Mothe-Saint-Héray, Deux-Sèvres), Hérie (Saint-Hérie, Charente-Inférieure), Izair (pour *Iraire* : Saint-Izaire, Aveyron), et, par déplacement de l's de *sanctus*, Sérès (Saint-Sérès, Hérault). Cf. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, n. 1551, 1604, p. 397, 407.

Aredius naquit à Limoges, de parents nobles et riches, vers le premier quart du vi^e siècle. Sa mère, bien connue, s'appelait Pélagie; son père, que Grégoire de Tours ne nomme pas, est appelé Jocundus par l'auteur de la *Vita Aredii*, m (édit. Krusch, *Scriptores rerum merovingicarum*, t. iii, p. 582; P. L., t. LXXI,

col. 1120, *Jucundus*) et par le testament transmis sous le nom d'Aredius (Pardessus, *Diplomata*, t. 1, p. 139; *P. L.*, *ibid.*, col. 1146), dont l'autorité, comme nous le dirons, est beaucoup moins grande. La généalogie publiée par Duchesne, *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, *Notae*, p. 30, par Labbe, *Meslange curieux de plusieurs titres anciens*, Paris, 1664, p. 405, et en dernier lieu par Krusch, *loc. cit.*, p. 611-612, est une pure fiction; l'auteur, pour s'occuper plus ou moins directement de confirmer à ses confrères la possession du couvent de Moutiers-Roseille. Aredius, toujours d'après le testament, fut instruit dans les lettres par Sébastien, premier abbé du Vigéois; voir le texte donné par Mabillon dans ses *Analecta*, t. II, p. 66. Aredius, se destinant à une carrière séculière, fut envoyé à Trèves, où Théodebert tenait sa cour; il y obtint sans doute tout le succès que comportait son âge, sans devenir « chancelier », comme le veut son biographe, avec le minimum de vraisemblance. Saint Nicetius, l'évêque de Trèves, ayant remarqué les bonnes dispositions du jeune homme, l'attira auprès de lui, l'instruisit dans les sciences sacrées, lui donna la tonsure (la cléricature d'Aredius fut marquée par un miracle, comme devait l'être sa vie tout entière); il devait ainsi parvenir jusqu'au sacerdoce. Grégoire de Tours, *Vitae Patrum*, xvii, édit. Krusch, p. 727-728, 732; *P. L.*, col. 1078, 1083. La mort de son père le rappela à Limoges : son frère était mort vers le même temps, d'après le principal récit consacré à Aredius par Grégoire, *Hist. Franc.*, x, 29, édit. Arndt, p. 441; *P. L.*, col. 560; si cette donnée est exacte, Aredius avait plusieurs frères, sans compter l'Eustadius dont parle le testament (ainsi que d'une sœur Consortia, inconnue par ailleurs); car Grégoire mentionne dans un autre ouvrage (*Virtut. s. Martini*, II, 39, édit. Krusch, p. 623; *P. L.*, col. 959) un Renosinde, frère d'Aredius, que celui-ci guérit avec de l'eau rapportée d'un pèlerinage à saint Martin; ce récit semble se référer à une époque plus tardive; il n'est cependant pas impossible, explique M. Krusch dans une note de son édition, qu'il s'agisse d'un premier pèlerinage avant la mort de Jocundus, ni que ce Renosinde ait porté aussi le nom d'Eustadius; mais alors il faut voir une erreur grossière de chronologie dans la mention de cet Eustadius dans le testament de 578, et l'on ne s'explique pas que Grégoire donne le pèlerinage en question comme ayant eu lieu sous son épiscopat (titre du livre II). D'autre part, si Renosinde a survécu si longtemps à Jocundus, on ne comprend pas que Pélagie, à la mort de son mari, « n'ait pas eu d'autre parent qu'Aredius », comme l'affirme Grégoire. Il subsiste là une difficulté. Renosinde, dans le *De virtutibus s. Martini*, fait figure de gérant des affaires temporelles de la famille; mais ce fut surtout Pélagie qui fut chargée de ce soin. Aredius, ainsi rendu libre de vaquer à la prière et à la mortification, ne se réservait, en fait d'emploi de ses revenus, que la construction des églises, qu'il surveillait en personne, dit Grégoire, et la recherche des reliques. Aredius donna la tonsure à un groupe de ses serviteurs, et en fit des moines, qu'il soumit aux règles anciennes et éprouvées, celles de Basile, Cassien et des « autres abbés »; Grégoire ne donne pas dans ce passage (*Hist. Franc.*, x, 29) le nom du monastère, mais il est connu par maint autre document (*Altanum*); de même il ne fait, ce qui n'a rien que de naturel à cette date, nulle mention de saint Benoît, dont la règle devait être adoptée plus tard à Attane comme dans les autres monastères francs; le biographe d'Aredius, utilisant la vie de saint Éloi, emprunte à cette source une allusion à la règle bénédictine, allusion dont on ne peut rien conclure et qui est d'ailleurs inexacte. Pélagie, tout en vaquant à la prière, s'occupait du temporel, et procurait aux cénobites le vivre et le

vêtement. C'était elle, si l'on en croit la *Vita*, qui avait obtenu de son fils, plus enclin à la vie de reclus, qu'il adoptât la vie de communauté et fondât son monastère, duquel elle serait à ce compte doublement la mère. Mais, si Aredius avait éprouvé d'abord quelque inclination vers la vie érémitique, la suite de sa vie ne l'indique guère; il paraît avoir été toujours prêt à quitter Attane, soit pour s'occuper plus ou moins directement d'une fondation nouvelle, soit pour s'adonner à la prédication et à l'apostolat, soit pour se rendre en pèlerinage au tombeau des saints, particulièrement de saint Martin. Grégoire nous a conservé la mention de plusieurs de ces voyages, voire quelques détails sur certains d'entre eux, des récits de miracles le plus souvent. Cf. *De gloria confess.*, ix, édit. Krusch, p. 753-754; *P. L.*, col. 835-836, sur un pèlerinage au temps de l'évêque saint Euphrone (556-573); *De virtut. S. Martini*, II, 39, édit. Krusch, p. 623; *P. L.*, col. 953-959, sur un pèlerinage sans date précise, mais accompli sous l'épiscopat de Grégoire; *De virtutibus S. Martini*, III, 24, édit. Krusch, p. 633-639; *P. L.*, col. 978, sur un pèlerinage le jour de la fête du saint, après 592; *ibid.*, IV, 6, édit. Krusch, p. 650; *P. L.*, col. 994, fête du 4 juillet, en 539; *De virtut. S. Juliani*, édit. Krusch, p. 530; *P. L.*, col. 823 (le chapitre y est numéroté 40), sur un pèlerinage à saint Julien, à Brioude, d'où Aredius rapporta des reliques pour une église qu'il construisit en l'honneur du martyr.

Fortunat, ami d'Aredius, le salue ainsi que Pélagie dans un poème, v, 19, en son nom propre et en celui des saintes Radegonde et Agnès, la fondatrice et l'abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, qui se déclarent les « filles » de l'abbé d'Attane. Dans une autre pièce, le poète parle des fruits qu'il a mangés dans une villa d'Aredius appelée Cantus Blandus. VI, 7.

Nous connaissons par Grégoire, *Hist. Franc.*, VIII, 15, un disciple d'Aredius, lombard de naissance, appelé Wulfilaic (le seul Occidental qui ait tenté de mener la vie de stylite, vainement d'ailleurs); il l'accompagnait dans certains de ses pèlerinages, et a complété sur quelques points l'information de l'historien, qui le vit au monastère d'Yvoi-Carignan (Luxembourg), fondé par le saint diacre lombard. Edit. Arndt, p. 334; *P. L.*, col. 457. En 533, l'abbé d'Attane, avec plusieurs évêques et le laïque Antestius, accompagna auprès du roi Gontran le duc Didier, partisan repentant de l'aventurier Gondovald, et obtint sa rentrée en grâce, bien que Didier, en la sollicitant, paraisse avoir voulu surtout mettre à l'abri le produit de ses rapines pendant l'aventure. *Hist. Franc.*, VIII, 27, édit. Arndt, p. 341; *P. L.*, col. 466. Pélagie mourut l'année suivante (date fournie par la coïncidence du phénomène météorologique du globe de feu). Elle fut ensevelie à Attane, comme l'atteste la chronique de Geoffroi de Vigéois, c. XIII, et de même Bernard Gui dans son opuscule *De sanctis Lemovicensibus*. Grégoire de Tours, *De gloria confess.*, CII, édit. Krusch, p. 813, *P. L.*, col. 903-904 (le c. est numéroté CIV); Labbe, *Biblioth. nova manuscript.*, t. I, p. 631; t. II, p. 287; *Acta sanct.*, aug. t. V, p. 824. Aredius, sentant prochaine sa propre fin, se rendit une dernière fois au tombeau de saint Martin, bien que la fête fut passée; à son retour, il fit son testament, instituant pour ses héritiers saint Hilaire et saint Martin, et mourut peu après, le 25 août 591. Ses obsèques furent présidées, d'après le biographe, par saint Ferréol, évêque de Limoges.

Nous possédons un testament, sous les noms d'Aredius et de Pélagie; il est daté, suivant les manuscrits, de la onzième ou de la dix-septième année du règne de Sigebert, soit vraisemblablement de 572 (Sigebert ne régna que quatorze ans, de 561 à 575), donc bien

antérieurement à la date du testament dont parle Grégoire; on y relève une autre différence importante, qui est l'absence de toute mention de saint Hilaire, comme légataire principal; il est seulement question d'objets du culte ornant ses autels, de même que celui de saint Maximin de Trèves, et d'une messe fondée à son oratoire, où Aredius avait demandé à être enterré; le texte de Grégoire de Tours fait penser à des legs plus importants. Ce testament est publié dans Pardessus, *Diplomata*, t. i, p. 136 sq., et traduit en français, avec des notes, par Arbellot, *Testament de saint Yrieix*, dans *Bulletin de la Société archéol. et histor. du Limousin*, 1875, t. xxiii, p. 174-193; cf. le commentaire de Barbier de Montault, *Inventaire du testament de saint Yrieix*, Limoges, 1890; parmi les éditions anciennes, à signaler celles de Mabillon, *Vetula Analecta*, t. ii, p. 48-68, et de Ruinart, reproduite dans *P. L.*, t. lxxi, col. 1143-1150, établies la première sur le ms. de Saint-Gall, la seconde sur un ms. de Saint-Martin de Tours. Certains érudits ont regardé ce testament de 572 comme authentique, et y ont vu un premier état du testament dont parle Grégoire; la correction du formulaire leur fournit un argument. D'autres ont suivi Le Cointe, qui a fait de ce document une critique sévère (*Annales ecclesiast. Francorum*, t. ii, p. 52-3, 392-393), et le rejettent comme apocryphe. La pièce ayant été produite pour la première fois au concile de Tuzey, en 860, par Hilduin, abbé de Saint-Martin de Tours, pour appuyer la revendication de la basilique sur Attane, on s'est demandé si le document si opportunément reconstitué, après les destructions normandes, n'était pas forgé pour la circonstance. Voir l'argumentation résumée par Krusch, *Script. rer. merovingic.*, t. iii, p. 577-578; le privilège renouvelé en 860 est dans Labbe, *Meslange curieux de plusieurs titres anciens*, p. 464 sq.; cf. Mabilley, *La Pancarte noire de Saint-Martin de Tours*, Paris, 1866, p. 108 (extraits des *Mémoires de la Société archéol. de Touraine*, 1865, t. xvii).

Outre les nombreux passages de Grégoire de Tours que nous avons signalés, nous disposons pour connaître la vie d'Aredius de deux biographies. La plus longue fut quelque temps attribuée à Grégoire lui-même et figure dans des éditions anciennes parmi les appendices de ses œuvres (par exemple dans l'édition de Ruinart reproduite par Migne); pourtant cette attribution, basée sur une affirmation du copiste du ms. de Saint-Gall, a été écartée par Ruinart lui-même, à la suite d'observations critiques formulées par Mabillon et fortifiées par Fœnemann (Que S. Grégoire de Tours n'est pas auteur de la Vie de saint Yrieix, dans *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1733, t. vii, p. 278-280); Fœnemann établissait dans ce mémoire que l'auteur, qui cite saint Grégoire le Grand, et qui met dans la bouche du saint une singulière prophétie touchant les rois francs, écrivait après 613. M. Krusch a démontré que ce biographe est un compilateur sans scrupule, qui, non content d'utiliser ce que l'évêque de Tours a écrit de son héros, fait intervenir celui-ci dans des récits empruntés à Grégoire, alors que Grégoire ne l'y mentionne point, précise de sa propre autorité des détails ou des noms que Grégoire avait laissés indéterminés, et, ce qui est plus grave, reproduit textuellement des chapitres entiers de la *Vita Eligii* (composée, d'après M. Krusch, à la fin du viii^e siècle), surtout au début et à la fin de son récit. M. Krusch a pu parler de « faux », *Script. rer. merovingic.*, t. iii, p. 578-579; et cela avec l'approbation des bollandistes, *Analecta bolland.*, 1897, t. xvi, p. 88-89. En dépit des efforts de l'abbé Arbellot, *Vie de saint Yrieix*, Limoges, 1900, *Préface*, il est acquis que c'est bien l'auteur de la *Vita Aredii* qui est le plagiaire et non pas celui de la

Vita Eligii, car le premier altère certains passages du second qu'il n'a pas compris et lui prend en le tronquant un vers de Sedulius. Cf. *Analecta bolland.*, 1900, t. xix, p. 361-362. Une *Vie* plus courte, regardée comme primitive par d'anciens érudits, est un remaniement de la *Vie* longue, renvoyant par mégarde à des chapitres omis, et empruntant aux portions de l'œuvre précédente qui proviennent de la *Vita Eligii*. Il est donc impossible de voir dans ces deux biographies, comme le bollandiste Cuypers, deux monuments incontestés et vénérables de l'antiquité. Il est seulement regrettable que M. Krusch ait cru devoir englober, dans sa juste sévérité pour le biographe, le saint abbé lui-même, et que, ne voulant pas admettre comme des faits historiques les nombreux miracles rapportés sur la foi de l'abbé d'Attane par Grégoire, il ait accolé au nom d'Aredius l'épithète de *nebulosus* (dans les prolégomènes à son édition de Grégoire, p. 458) et celles de menteur impudent et d'adroite simulateur (préface de la *Vita Aredii*, p. 577); ce langage ne saurait ajouter rien de scientifique à des dissertations par ailleurs excellemment informées, et on ne peut que le regretter. Mabillon a donné l'édition princeps de la *Vie* longue dans ses *Vetula Analecta*, Paris, 1685, t. iv, p. 194-232; 2^e édit., 1783, p. 198-208; celle de la *Vie* brève, dans les *Acta sanct. ord. s. Benedicti*, t. i, p. 349-352; 2^e édit., p. 331-334. Ces éditions de Mabillon ont été reproduites par les éditeurs qui ont suivi (recension longue, dans Ruinart, *Greg. Turon. opera*, p. 1283-1308, reproduit dans *P. L.*, t. lxxi, col. 1119-1139; les deux dans *Acta sanct. aug.* t. v, p. 178-194), jusqu'à la recension nouvelle de M. Krusch, *Script. rer. merovingic.*, t. iii, p. 581-609. Le même éditeur a donné en appendice, outre la généalogie déjà mentionnée, deux épitaphes anciennes d'Aredius, p. 609-610. Des actes qualifiés d'*insignia* par Bernard Gui, en quatre livres dont il loue le style et les hautes pensées, n'ont pas été retrouvés. Labbe, *Bibliotheca nova manuscr.*, t. i, p. 631.

Arbellot, *Vie de saint Yrieix, ses miracles et son culte*, Limoges, 1900 (contient les travaux ci-dessus mentionnés, parus d'abord dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 1875 et 1900, t. xxiii et xlix, plus quelques pages, 82-95, sur les reliques, le culte et l'hymnographie de saint Yrieix; ce travail ne tient aucun compte des données critiques les mieux acquises; cf. *Analecta bollandiana*, 1900, t. xix, p. 361-362). — Gammack, dans *Dict. of christian biogr.*, t. iv, p. 1205-1206. — *Histoire litt. de la France*, t. iii, p. 364-366, 498-500. — Krusch, préfaces aux édit. citées, *Script. rer. meroving.*, t. i, p. 457-458; t. iii, p. 576-581.

R. AIGRAIN.

2. AREDIUS ou ARIDIUS, appelé aussi Aregius, Arigius, trente-troisième évêque de Lyon, entre 603 et 611, succéda à Secundinus, qui mourut à la première date. Il fut un des principaux conseillers de la cour de Bourgogne, au temps du roi Thierry II et sous la régence de Brunehaut, d'après les chroniques contemporaines. Frédégaire raconte même qu'en 603, au concile de Chalon-sur-Saône, il fit déposer et exiler saint Didier, évêque de Vienne; qu'on remplaça par Domnolus. En 607, il le fit rappeler et lapider. Le roi Thierry l'envoya la même année en Espagne demander la main d'Ermenberge, fille du roi des Wisigoths. Mais le savant Le Cointe s'efforce d'établir le peu de certitude de ces assertions, en s'appuyant sur le silence d'autres chroniques. Par ailleurs les calendriers de l'Église de Lyon l'ont inséré au martyrologe de cette Église à la date du 10 août, et l'on célèbre sa fête dans le diocèse le 11 comme d'un confesseur. D'après ces derniers témoignages, il mourut dans la 55^e année de sa vie, après un pontificat de huit ans et six mois, par conséquent en 611. Mais ces données sont peu sûres,

s'il est vrai, comme l'affirme Mgr Duchesne, que Aredius présida le concile de Paris en 614. La *Gallia christiana* n'ose se prononcer sur l'authenticité des méfaits qui lui sont imputés, et Severt, historien des archevêques de Lyon à la fin du *xvi^e* siècle, émet l'hypothèse qu'il expia ses fautes par une sérieuse pénitence, qu'il prolongea jusqu'à la fin de sa vie. Il aurait dans ce but, selon quelques-uns, construit l'église de Sainte-Croix, contiguë à sa cathédrale de Saint-Jean-Baptiste, et restauré celle de Saint-Just, dans laquelle il fut d'ailleurs enterré. Il est hors de doute qu'Arédius, d'origine patricienne, et peut-être gallo-romaine, vécut à la cour de Bourgogne, avec toute la confiance des rois francs, qu'il fut témoin des atroces exécutions ordonnées par Frédégonde, qu'il s'en rendit responsable par sa connivence et ne fit rien pour les arrêter, alors qu'il l'aurait pu. La chronique de saint Romaric, qui est très sévère pour lui (voir la *Gallia*), se fait l'écho de cette tradition et atteste au moins les écarts de la vie qu'il mena à la cour. Par contre le témoignage du martyrologe lyonnais, sur lequel Adon de Vienne s'appuyait au milieu du *ix^e* siècle, et les constructions pieuses de la cité établissent suffisamment l'autre tradition de la pénitence d'Arégius. Tout cela est bien dans la note du temps, un signe irrécusable des mœurs encore barbares.

Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 169. — *Gallia christiana*, 1728, t. IV, p. 40-42. — Severtii Jacobi *Chronologia historica... antistitium Lugdunensis archiepiscopatus*, Lyon, 1628, édition définitive, p. 120-122 et 124-126. Il place Aredius, 40^e évêque de Lyon selon lui, en 620-624 entre Chagnoaldus et Taricus. Mgr Duchesne lui donne le 32^e rang.

P. RICHARD.

3. AREDIUS, évêque de Vaison. Voir PETRONIUS.

ARÉFASTE, moine de Saint-Père de Chartres. C'était un chevalier appartenant à la maison du duc Richard II de Normandie; il avait une culture philosophique et dialectique assez étendue, et une grande facilité pour la parole publique, comme en témoigne le rôle qu'il joua au concile d'Orléans en 1022. Il avait appris par un de ses clercs, Héribert, l'existence à Orléans d'hétérodoxes, suspects de manichéisme, dont Héribert lui-même était devenu l'adepte et aux doctrines desquelles il essayait de gagner Aréfaste; ces docteurs d'hérésie s'appelaient Étienne et Lisois, le premier étant l'ancien confesseur de la reine Constance. Aréfaste, après avoir prévenu le duc de Normandie et le roi Robert le Pieux, voulut démasquer les hérétiques et se rendit à Orléans. Passant par Chartres, il voulut demander conseil à l'évêque Fulbert; celui-ci étant en pèlerinage à Rome, il s'adressa à l'un de ses clercs, Évrard, sacriste du chapitre de Chartres, qui lui conseilla de feindre le désir d'être initié et de se mêler aux conciliabules des suspects, après s'être prémuni par la prière et la communion. Aréfaste apprit ainsi les erreurs des manichéens orléanais touchant la Trinité, l'Incarnation, l'éternité du principe matériel, l'inutilité des bonnes œuvres, les sacrements, etc. Sur ce le roi Robert et la reine Constance vinrent à Orléans, où, d'après l'avis d'Aréfaste, ils firent saisir toute l'assemblée manichéenne. Un concile étant réuni pour connaître de l'affaire, Aréfaste se disculpa en expliquant son dessein, et fournit sur les erreurs des accusés un témoignage décisif; les hérétiques ayant avoué furent excommuniés; la reine, en protégeant leur sortie de l'église, pour qu'ils ne fussent pas tués par la multitude à l'intérieur du lieu saint, arracha d'un coup de bâton l'œil de son ancien confesseur Étienne; une fois hors de la ville, ils furent enfermés dans une cabane et brûlés vifs, à l'exception d'un

clerc et d'une religieuse qui abjurèrent. Cette exécution, qui eut lieu le 28 décembre 1022, eut d'autant plus de retentissement que c'était la première fois que l'on appliquait aux hérétiques la peine du feu. Aréfaste se fit peu après moine à Saint-Père; c'est le cartulaire de cette abbaye qui nous a conservé le récit, par le moine Paul, de l'affaire d'Orléans, à propos d'un testament par lequel Aréfaste légua à Saint-Père plusieurs domaines. Ce testament est antérieur à 1028. *Cartulaire de Saint-Père*, édité. Guérard, p. ccxiv-ccxv, p. 109-115; *Gesta synodi Aurelianensis*, dans d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 670; *Recueil des historiens des Gaules*, t. X, col. 536-539; Mansi, *Sacr. concil. ampliss. collectio*, t. XIX, col. 376. Aréfaste n'est pas d'ailleurs un inconnu pour les historiens normands, qui l'appellent Herfaste et nous apprennent qu'il était le frère de Gonnor, deuxième femme du duc Richard I^{er}; son petit-fils fut Guillaume Fitz-Osborne, seigneur de Breteuil. Guérard, *op. cit.*, p. cclxxxvii.

Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, t. IV, p. 924-934 (on y trouvera la bibliogr. générale du concile d'Orléans, de laquelle nous ne donnons ici que ce qui concerne personnellement Aréfaste). — Clerval, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, p. 49, 92, 115-116, 132. — *Hist. litt. de la France*, t. VIII, p. 254, 259. — Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, t. I, p. 560.

R. AIGRAIN.

AREGAZZI (FRANCESCO), évêque de Bergame. Il était originaire de Crémone, docteur *in utroque*, et appartenait à l'ordre de Saint-François. Il aurait exercé la charge de *custode* des provinces franciscaines de Bologne et de Parme, avant de succéder (en janvier 1403) sur le siège épiscopal de Bergame, à François Lante. Il prit part au concile de Constance et y prononça quelques discours; il avait un certain renom de prédicateur. On lui attribue des *Homélies* pour les dimanches de l'année; des *Sermons sur les saints*; des *Traité de philosophie et de théologie* et un *Commentaire des épîtres de saint Paul*. Ces ouvrages paraissent être perdus. C'est durant l'épiscopat d'Are-gazzi que se place le séjour à Bergame de saint Bernardin de Sienne. L'évêque mourut le 6 août 1437, après 34 ans d'épiscopat.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, t. XI, p. 511-512. — Eubel, *Hierarchia cath.*, t. I, p. 415; t. II, p. 236. — Ughelli, *Italia sacra*, t. IV, col. 482. — Wadding, *Annal. Min.*, Rome, 1734, ad an. 1391, n. 2; ad an. 1403, n. 6; *Scriptores ord. Min.*, Rome, 1906, p. 77, 92. — Sbaralea, *Supplement. et castigatio ad scriptores trium ord. S. Francisci*, L. Wadding, Rome, 1908, p. 257, 297.

J. M. VIDAL.

1. AREGIUS ou **ARGIUS** (Saint), Arège ou Arey, évêque de Nevers, assista, vers 549, au synode d'Orléans, et, en 552, à celui de Paris. Ses vertus et, à ce que disent les légendes locales, ses miracles lui valent un grand renom de sainteté. Mort à Nevers, il est enseveli à Decise, où un culte lui est décerné de temps immémorial.

Les *Acta sanct.*, august. t. III, p. 295-297, résument à son sujet, d'après les *Annales ecclesiastici Francorum*, les données légendaires des auteurs locaux. Il en résulte que, en dehors du temps où il vécut, du prestige de sa vie sainte et du culte qui lui fut rendu après sa mort, on ne sait, de lui, rien de certain. Fête le 16 août.

Acta sanct., loc. cit. — *Gallia christiana*, t. XII, col. 626.

J. M. VIDAL.

2. AREGIUS ou **ARIDIUS** (Saint), évêque de Gap, était originaire de Chalon-sur-Saône. Formé à l'école de Syagrius, évêque de Grenoble, il fut élevé au sacerdoce par celui-ci et chargé du soin d'une paroisse à Martres-sur-Morges ou Morges en Trièves. Au bout de quatorze ans, sa réputation de sainteté

le fit désigner comme évêque de Gap, en 574. Son nom se trouve parmi les signataires des conciles de Valence et de Mâcon de 585. Maassen, *Concilia aevi Merovingici*, p. 163, 173. Aregius se rendit remarquable par son amour de la prière, sa charité, son zèle pour l'instruction des fidèles et par le don des miracles. Il se rendit à Rome en 598, où il fut accueilli avec distinction par le pape saint Grégoire le Grand. Il reste trois lettres de ce pape adressées à Aregius. Jaffé, *Regesta Pont. roman.*, t. I, n. 1748, 1832, 1835. Dans une de ces lettres saint Grégoire permettait l'usage de la dalmatique à Aregius et à son diacre Valtonius qui devait le remplacer comme évêque. On place la mort d'Aregius en 604. Il semble qu'il faudrait la reculer jusqu'après la mort violente de Didier de Vienne (608), puisque d'après le second biographe de notre saint, il aurait prédit que la mort de Didier devait précéder la sienne.

La vie d'Aregius, écrite par un inconnu qui paraît contemporain du saint fut d'abord publiée par Labbe, *Nova bibliot. man.*, t. I, p. 691. Elle fut reproduite par les bollandistes, *Acta sanct.*, maii t. I, p. 109-111. Cette vie fut retouchée au XI^e siècle par un moine inconnu par ailleurs. Elle se trouve, d'après un manuscrit de Grenoble, dans *Analecta bollandiana*, 1892, t. XI, p. 384-401.

Histoire littéraire de la France, t. III, p. 547. — Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, p. 287. — Albanès, *Gallia christiana novissima*, t. I, col. 456-458; *Instrumenta*, col. 269-272.

U. ROUZIÈS.

3. AREGIUS, occupa le siège de Nîmes de 672 à 675 au moins. Évêque au temps de la révolte de Paul, comte de Sep imanie, il résista aux sollicitations et aux menaces du comte Hildéric, qui soulevait les habitants de Nîmes contre Wamba, roi des Wisigoths. Suivi dans sa révolte par Gumildus, évêque de Mague-lone, et par Ramire, abbé d'un monastère situé dans le diocèse de Nîmes, Hildéric n'ouïlia rien pour corrompre Aregius. Celui-ci fut inébranlable, mais le comte le chassa de son siège et le livra aux Francs (Julien de Tolède, *Historia rebellionis Pauli*, P. L., t. xcvi, col. 767), après quoi il fit élire de gré ou de force Ramire (Ranimirus). Lorsque Wamba reprit Nîmes, l'évêque légitime fut rétabli et Arégus mourut probablement sur son siège.

Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. I, p. 85-86, 96. — Vaissette, *Hist. de Langu.*, édit. Privat, t. I, p. 713; t. IV, p. 274. — Duchesne, *Fastes*, t. I, p. 312. — Goiffon, *Catalog. anal. des év. de Nîmes*, dans *Bull. du Comité de l'art chrét. de Nîmes*, t. I, p. 307. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 301. — *Gallia christiana*, t. VI, col. 429.

L. BASCOUL.

4. AREGIUS ou **AREDIUS**, était évêque de Rodez, dans le dernier quart du VII^e siècle.

Nous ne savons de lui que ce que rapporte l'auteur de la *Vita Desiderii Cadurcae urbis episcopi*, 43. Aredius était gravement malade. Après plus de cinq mois de souffrances, quand il vit qu'aucun soulagement ne pouvait lui venir des saints non plus que des médecins de sa ville épiscopale, il tourna les yeux vers Cahors et mit tout son espoir dans le secours de saint Didier. Il fait venir un homme dévoué du nom de Telarus et lui donne mission de se rendre avec des présents au tombeau du saint, situé sous les murs de la ville et de lui rapporter quelques gouttes du précieux liquide par lequel saint Didier rend la santé aux malades qui accourent autour de son tombeau.

Telarus part pour Cahors, arrive au tombeau, fait son offrande et demande de l'eau du bâton de saint Didier; c'était l'eau miraculeuse qu'on obtenait par l'ablution de son bâton pastoral dit *cambotte*, suspendu au-dessus de son tombeau.

De retour à Rodez, Telarus trouve son évêque *in extremis*. Il s'empresse de le consoler, en lui disant qu'il lui rapporte la santé. Et quelle n'est pas la surprise de tous les assistants, à l'ouverture de l'ampoule qu'il porte de Cahors, quand au lieu de l'eau qu'on croyait y trouver, c'est du vin qu'on y voit briller, un vin d'un parfum exquis et d'un bouquet incomparable même au plus délicieux Falerne. On le donne à boire au malade qui le prend tout tremblant d'émotion et comme dans une extase. La santé lui revient aussitôt, une belle et forte santé qui lui dure encore longtemps après. La guérison fut si rapide que, le jour même, il put donner un banquet à ses amis, y prendre part en personne et se féliciter avec eux de l'insigne faveur que le Seigneur venait de lui faire par son serviteur.

Quelques jours après, il se rendait à Cahors pour payer le juste tribut de sa reconnaissance à son céleste médecin et il racontait le tout à son frère, Awarnus ou Agarnus, alors évêque de Cahors. Voir au mot **AGARNUS**, t. I, col. 904, pour la suite du récit et la fixation de la date de l'épiscopat d'Aredius.

Krusch, *Passiones viteque sanctorum aevi Merovingici*, dans *Monum. Germ. hist., Script. rerum Meroving.*, t. IV, p. 595-596. — Poupardin, *La vie de saint Didier, évêque de Cahors*, Paris, 1900, p. 47-49. — *Gallia christiana*, t. I, col. 201. — Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 41.

A. FABRE.

5. AREGIUS. Voir **AREDIUS**.

ARELEFFUS (Saint). Voir **CARILEFFUS**.

ARELET (Saint). Au 15 octobre, le bréviaire de l'abbaye de Saint-Méen, du XV^e siècle, consacrait quelques leçons *du commun à saint Arelet, martyr*. Lobineau (*Vies*, 1725, p. 7), et l'abbé Tresvaux, à sa suite (*Vies*, I, 1836, p. xli) ont cherché sous ce vocable un Breton. Mais le linguiste le plus autorisé, M. Joseph Loth, s'est bien gardé (dans ses *Noms de saints bretons*, 1910) d'enregistrer Arelet. Celui-ci, en effet, n'est qu'une mauvaise lecture (dont on trouve tant d'exemples dans nos calendriers manuscrits comme dans nos imprimés gothiques). Il s'agit ici, très probablement, du martyr nommé ordinairement *Arelas*, dont la fête se célébrait en octobre (voir les *Auctaria* au martyrologe d'Usuard, 1^{er} et 24 octobre).

F. DUINE.

1. ARELLANO ou **ARILIANO** (AGOSTINO D'), augustin d'origine espagnole. Prédicateur célèbre dans son ordre, il fut nommé archevêque de Brindisi le 22 décembre 1698. Il avait un zèle particulier pour apaiser les discords de ses diocésains, malheureusement il mourut le 11 décembre de l'année suivante.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, t. IX, col. 45; t. X, col. 217-8. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italie* t. XXI, p. 122. — Gams, *Series episcoporum*, p. 863.

F. BONNARD.

2. ARELLANO (JOSÉ JAVIER RODRIGUEZ DE), évêque espagnol († 1791). Né à Sangüesa, dans la province de Navarre, il fit ses études au collège de San Ildefonso d'Alcala. D'abord chanoine magistral de Calahorra, puis de Tolède avec le titre d'abbé de Saint-Vincent, il fut nommé archevêque de Burgos en octobre 1764, consacré le 28 du même mois et fit son entrée le 2 décembre. Il y laissa le souvenir d'un prélat zélé et charitable. Ses lettres pastorales, qui ne forment pas moins de six volumes, témoignent de sa sollicitude envers les fidèles. Il fonda le monastère de religieuses de Saint-Joseph, ouvrit le collège de Saldana et releva le niveau des études de son séminaire en l'incorporant à l'université de Valladolid. On doit à sa munificence la réfection du dallage de sa cathédrale, une importante réparation qui consolida l'édifice et le don de nombreux tableaux et statues

qui se conservent encore. Il mourut le 1^{er} juin 1791. Son corps repose dans la principale chapelle de la cathédrale.

Pedro Orcajo, *Historia de la catedral de Burgos*, Burgos, 1856, p. 172. — Manuel Martínez y Sanz, *Historia de la catedral de Burgos*, Burgos, 1866.

P. SICART.

3. ARELLANO (JUAN-BAUTISTA DE), religieux trinitaire. Il prononça ses vœux dans le couvent de Xerez, en 1629. On ne sait pas la date de sa mort. On a de lui deux ouvrages imprimés dans le même volume : *Antigüedad del convento de la Sma Trinidad de Sevilla : origen y principio de la santa imagen de nuestra senora de los desconsolados*; — *Libro en que se declara como fueron halladas y traídas a Sevilla las reliquias de santa Justa y Rufina, y de las maravillas que ha obrado N. S. por ellas*, Séville, 1633. Nicolas Antonio, qui le dit franciscain, lui attribue aussi : *Antigüedades y excelencias de la villa de Carmona, y compendio de historias*, Séville, 1628.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, Madrid, 1783, t. 1, p. 775. — Mugnoz y Romero, *Diccionario bibliográfico-historico de los antiguos reinos, provincias, ciudades, villas, iglesias y santuarios de España*, Madrid, 1858, p. 247. — Antonin de l'Assomption, *Diccionario de escritores trinitarios de España y Portugal*, Rome, 1898, t. 1, p. 49-50.

A. PALMIERI.

4. ARELLANO (JUAN RAMIREZ DE), évêque espagnol. Né à Fuente la Reina (province de Navarre), il fut envoyé à Rome, par un de ses oncles, pour y faire ses humanités. De là, il passa à Bologne, au collège des Espagnols, où il prit le grade de docteur *in utroque jure*. Rentré en Espagne, il fut nommé docteur de Coria, puis de Tolède et, enfin, évêque de Gérone, en 1799. Le général Murat le désigna pour assister au congrès de Bayonne. Mais lorsqu'il passa à Tarragone, il trouva le peuple en révolte contre l'occupation française et il prit le parti de regagner sa ville épiscopale. Il refusa d'en sortir lors de l'invasion de 1808 et du long siège de 1809. Quand les Français eurent pénétré dans Gérone, ils saccagèrent le palais épiscopal, arrêterent le secrétaire de l'évêché et accusèrent calomnieusement Arellano de cacher des armes. Toutes ces épreuves, jointes au chagrin que lui causait la mauvaise conduite d'un de ses proches parents, affaiblirent sa santé et amenèrent sa mort le 21 décembre 1810.

Florez, *España sagrada*, Madrid, 1826, t. XLIV, p. 213-214. — Jaime Villanueva, *Viage literario*, Madrid, 1850, t. XIV, p. 126.

P. SICART.

1. ARENA (ANTONIO). Voir ANTOINE DE RO, col. 807.

2. ARENA ou **RENA** (CESARE), patricien de Lucques, promu évêque de Bitetto, le 8 octobre 1584, mort en 1599.

Garruba, *Serie critica de' sacri pastori Baresi*, 1844, t. II, p. 724. — Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, 1721, t. VII, col. 682. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1870, t. XXI, p. 28. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 859.

F. BONNARD.

3. ARENA (JEAN ou ANDRÉ DE), peut-être portait-il ces deux prénoms qui se lisent dans les registres et semblent à Eubel désigner un même personnage), carme, de Cologne, fut élu, le 1^{er} mars 1542, évêque de Basilis en Asie proconsulaire, et, comme tous les évêques titulaires de ce siège à cette époque, fit fonction de suffragant (auxiliaire) de l'évêque de Metz. Il mourut au plus tard dans les premiers jours de 1550.

Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. III, p. 144, 367. — Battandier, *Annuaire pontifical catholique*, 1916, p. 370.

R. AIGRAIN.

ARENAS (ANTOINE-VINCENT), évêque de Sorcorro (Colombie), mort le 21 juillet 1922, était né à Zapatoco, dans ce diocèse, le 6 janvier 1862. Il en était vicaire général quand il fut élu évêque le 28 mai 1914. Il avait été sacré à Rome le 2 août suivant par le cardinal Vico.

Annuaire pontifical catholique, 1923, p. 815.

U. ROUZIÈS.

ARENBERG (CHARLES D'), frère mineur capucin. était le sixième enfant de Charles d'Arenberg et d'Anne de Croy. Son grand-père avait été Jean de Ligne, baron de Barbançon, qui releva le nom et le blason des Arenberg (dont on fait remonter les origines au x^e ou xi^e siècle), en épousant l'héritière du titre et du comté. Il naquit à Bruxelles le 21 février 1593 et reçut au baptême le nom d'Antoine. Pieusement élevé par ses parents, il reçut une éducation conforme au rang de sa famille, dont le chef venait d'acquiescer la seigneurie d'Enghien. Devenu brillant cavalier, Antoine portait avec distinction la clef d'or des chambellans et occupait un rang fort honorable à la cour des Pays-Bas, quand à la suite de la mort de son père et de divers deuils de famille, il se résolut à quitter la vie dissipée qu'il avait menée jusqu'alors, pour entrer chez les capucins. Il mit son projet à exécution le 3 mars 1616 en revêtant la bure franciscaine sous le nom de frère Charles, au grand désespoir de sa mère qui estimait cette vocation au pair d'une mésalliance. Sa parenté et peut-être une certaine liberté de langage le firent impliquer dans la *conspiration des nobles* (1633), dont son frère aîné passait pour être chef. Meilleurs appréciateurs de son mérite que les politiciens espagnols, ses confrères venaient malgré ceux-ci de l'élever à la dignité de définitiveur provincial et de l'envoyer pour les représenter au chapitre général, tenu à Rome en 1633. Au moment où il allait quitter la ville éternelle, l'ambassadeur d'Espagne près du Souverain Pontife lui intimait, au nom du monarque, la défense de rentrer dans son pays. Le P. Charles se retira auprès de ses confrères de Cologne, où il employa les loisirs forcés de son exil à des travaux d'histoire et de généalogie, qu'il serait trop long de mentionner. C'est alors qu'il publia le monumental ouvrage qui a rendu son nom immortel dans son ordre, les *Flores seraphici ex amoenis annalium hortis... ord. jfr. min. S. Francisci capucinatorum collecti, sive icones, vitae et gesta virorum illustrium compendiose descripta*, 2 vol. in-fol. Cologne, 1640, 1642. Tout l'intérêt de cette compilation lui vient des magnifiques gravures en taille-douce qui ornent les pages et représentent de nombreux personnages de sa famille religieuse. Après six ans de bannissement, le P. Charles obtint enfin de rentrer dans sa province monastique, qui l'avait une seconde fois envoyé à Rome assister au chapitre, où il avait été élu définitiveur général. Il était sur les rangs pour la suprême fonction de ministre général, en 1650, mais son humilité lui faisant exagérer le danger de causer de graves désagréments à son ordre, par suite de l'hostilité du gouvernement espagnol, il fit de telles instances qu'il écarta de lui cette dignité. Retiré dans sa province, entouré de l'estime et de l'affection de ses confrères et de nombreux amis, après avoir célébré les noces d'or de sa profession, arrivé au terme de son jubilé sacerdotal, mais empêché par la maladie d'en faire la solennité, le P. Charles mourut au couvent de Bruxelles, le 5 juin 1669, dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquante-quatrième de sa vie religieuse.

Frédégand d'Anvers, *Étude sur le P. Charles d'Arenberg*, Paris-Rome, 1919. — Hurter, *Nomenclator*, t. III, col. 702.

P. ÉDOUARD d'Alençon.

ARENDT (GUILLAUME-AMÉDÉE-AUGUSTE), historien et publiciste, naquit à Berlin le 25 mai 1808. Après l'achèvement de ses études il fut chargé de cours à la faculté de théologie protestante de l'université de Bonn pour la chaire de l'histoire ecclésiastique moderne. Il commença son cours en novembre 1831, mais renonça déjà vers la Noël à son enseignement pour raison de santé. En avril 1832, il abjura le protestantisme et, dans une « lettre ouverte », datée du 23 avril de cette année et adressée à la faculté protestante de Bonn, il expliqua les motifs de son retour à l'Église catholique. La lettre parut dans le *Katholik*, 1832, t. XLIV, p. 42-78, et en tirage à part (Spire, 1832) sous le titre de *Darlegung der Beweggründe meines Uebertrittes in die katholische Kirche. Eine Zuschrift an die protestantisch-theologische Fakultät zu Bonn*. Elle fut complétée par une nouvelle brochure, ayant pour titre : *Katholische Kirche und protestantische Ansicht*, Ratisbonne, 1832. Peu de temps après, Arendt se rendit en Belgique et fut chargé en 1835 de la chaire d'archéologie à l'université de Louvain. Outre une biographie du pape saint Léon I^{er} (*Leo der Grosse und seine Zeit*, Mayence, 1835) et un *Manuel des antiquités romaines* (Louvain, 1837), il publia plusieurs ouvrages sur l'état politique et financier de la Belgique et sa neutralité, sur les intérêts commerciaux de l'Allemagne dans la question belge, etc., et collabora jusqu'à la fin de sa vie à plusieurs revues belges et allemandes. Arendt mourut à Spire le 22 août 1865.

Bibliographie nationale (de Belgique), Bruxelles, 1886, t. 1, p. 45 (donne la liste complète des ouvrages d'Arendt), — Rosenthal, *Convertitenbilder aus dem 19. Jahrhundert*, vol. 1, 2^e part., 2^e édit., Schaffhouse, 1872, p. 48-57 (donne des extraits de la « lettre ouverte » : *Darlegung*, etc.).

G. ALLMANG.

ARENENSIS (*Ecclesia*). A la conférence tenue à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et les évêques donatistes d'Afrique, assistait du côté catholique *Crescencianus episcopus plebis ARENENSIS*. A l'appel de son nom, il répondit : « Me voici ; l'union existe chez moi. » *Praesto sum, unitas est apud me. Gesta collationis habitae inter episcopos catholicos et donatistas*, I, c. cxxviii ; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. iv, col. 104, 265 ; P. L., t. xi, col. 1294. On pourrait être tenté de supposer avec Morcelli, de Mas-Latrie, Mgr Toulotte (voir à la bibliographie) que l'adjectif *Arenensis* est une corruption de *Arensis*, et que Crescencianus était titulaire d'un des sièges dont nous avons parlé ci-dessus au mot ARAS. Mais cette hypothèse doit être écartée, car les deux évêques donatistes, qualifiés chacun de *Arensis*, présents à la conférence, déclarèrent qu'ils n'avaient en face d'eux dans leur ville aucun compétiteur catholique. Leur affirmation s'oppose diamétralement à celle de Crescencianus. Le plus simple est donc d'admettre que ce dernier était le titulaire d'un évêché du nom d'*Arena* ou *Arenae*, qui n'est pas encore identifié. Seul le géographe Ptolémée mentionne une ville de Ἀρένα en Maurétanie. Voir ARAS, ci-dessus, col. 1438.

Morcelli, *Africa christiana*, Brescia, 1816-1817, t. 1, p. 82. — *Notitia dignitatum*, édit. Böcking, Bonn, 1839-1853, t. II, annot., p. 654. — Gams, *Series episcoporum*, Ratisbonne, 1873, p. 464. — De-Vit, *Totius latinitatis onomasticon*, Prato, 1859, t. 1, p. 405, au mot *Arae II*. — Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-1888, t. II, p. 781. — De Mas-Latrie, dans *Bulletin de correspondance africaine*, 1886, p. 92, 94 ; *Trésor de chronologie*, Paris, 1889, col. 1871, 1872. — F. Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891, p. 208, note. — Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, Rennes-Paris, 1892-1894, Maurétanies, p. 42. — Claudii Ptolemaei *Geographia*. Tabulae XXXVI a

Carolo Mullero instructae, pl. 21 bis. Paris, 1901. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 488.

AUG. AUDOLLENT.

ARENOS (JUAN-BAUTISTA), religieux augustin, né à Almasora (Espagne), en 1728. En 1752, il se rendit aux Philippines, y administra plusieurs paroisses, et mourut à Manille, le 15 avril 1771. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits sur l'histoire des Philippines, entre autres une *Description de la province de Ilocos* et une *Historia del alzamiento de Pangasinan e Ilocos*, en 1762.

Moral, *Catalogo de escritores agustinos españoles*, dans *La Ciudad de Dios*, t. xxxvii, p. 112. — Pérez, *Catalogo bibliografico de los religiosos agustinos de las islas Filipinas*, Manille, 1901, p. 291.

A. PALMIERI.

ARENSIS. Une inscription récemment découverte à Djemila (*Cuicul*), dans le département de Constantine, porte le texte suivant :

NOMINA MA TVRVM DONATI EMILIANI AVRELI
DOSI ARESIS SOLAE VICTORIAE XII K
AVG PAS ET ARC III N M

que M. Monceaux (voir à la bibliographie) interprète ainsi :

*Nomina ma[r]t[ur]um Donati Emiliani Aureli
[Theo]dosi Are[n]sis Solae Victoriae XII k(alendas)
Aug[ustas] pas[si] et arc[essiti] III n(onas) M[artias]
ou aias*.

Les martyrs ici mentionnés, dont on conservait les reliques à *Cuicul*, — on employait alors couramment en Afrique l'expression *nomina marturum* pour désigner les reliques — étaient inconnus jusqu'à ce jour. Tout porte à croire qu'il s'agit de saints du diocèse de *Cuicul*, inscrits seulement dans le calendrier local, mis à mort le même jour, honorés au même anniversaire. Ils sont au nombre de sept au moins : *Arensis, Aurelius, Donatus, Emilianus* ou (*A*)*emilianus, Sola, Theodosius, Victoria*. Le nom du premier, qui nous occupe seul en ce moment, a été justement complété par M. Monceaux, la chute de *n* entre *e* et *s* est fréquente dans le latin africain (voir *Corp. inscr. lat.* et Gsell à la bibliographie). M. Monceaux croit avec raison que ce nom est tiré d'un ethnique, et il le rapproche des deux *ARAE*, de Numidie et de Maurétanie Sitifienne, dont il a été question ci-dessus, col. 1483.

Si la lecture de la dernière ligne est exacte, les restitutions proposées paraîtront très vraisemblables : le mot *pas[si]* s'appliquerait spécialement au supplice de ces saints personnages, *arc[essiti]* à leur entrée dans les joies célestes au séjour des élus.

« La nouvelle inscription de Djemila donne une double date, un double anniversaire. La première date, 12 des calendes d'août, se rapporte à la déposition des reliques, faite peut-être en même temps que la dédicace de l'église. La seconde date, 3 des nones de mars ou de mai, correspond à l'anniversaire des martyrs, au jour de leur fête. » (Monceaux.) Il s'agit du 21 juillet, et du 5 mars ou du 5 mai.

Corpus inscriptionum latinarum, t. viii, p. 1021, 1022, 1087, 1110, aux mots *Arrensis, Castrensis, Clemens, Crescens, n omitta*. — R. P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 499, 574. — Monceaux, *Martyrs de Djemila* dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1920, p. 290-297. et p. 126. — Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*, Paris, 1922, p. 417, 418, aux mots *Clemens, Crescens*.

AUG. AUDOLLENT.

ARENSIS (*Ecclesia*). Voir ARAS, col. 1438.

ARENT (TOBIE), jésuite polonais, né à Rössel, dans le duché de Prusse, le 10 juin 1646, entra dans la Compagnie de Jésus, en 1662 et enseigna avec le

plus grand succès la théologie polémique à Vilna, dirigea les collèges de Brunsberg, de Varsovie, de Vilna. Il condensa les points principaux de son enseignement dans un remarquable traité de controverse : *Studium polemicum pro doctrina catholica susceptum*, Vilna, 1716, suivi d'un *Appendix pro Graecis catholicis*, Brunsberg, 1718. Le P. Arent mourut à Vilna, le 8 avril 1724.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 530.

P. BERNARD.

ARENTHON D'ALEX (JEAN). Voir. ARENTHON D'ALEX, col. 1430.

ARENUS (Saint), diacre et martyr à Alexandrie, honoré le 19 mai, n'est connu que par les martyrologes. Parmi les variantes qu'ils présentent, Henschen souligne celle du martyrologe de Notker, *Irenaeus*, comme ayant quelques chances, en pays de langue grecque, d'être la bonne, sans oser d'ailleurs abandonner la leçon *Arenus*, attestée par un très grand nombre d'exemplaires, pour adopter une lecture isolée. Nous ne savons rien d'autre sur ce martyr.

Acta sanct., mail t. iv, p. 308. — *Martyrol. hieronymianum*, édit. Rossi-Duchesne, p. 63.

R. AIGRAIN.

ARENYS (PIERRE D'), ou mieux **D'ARENS**, dominicain espagnol, originaire d'une petite ville côtière de Catalogne : Arens de Mar, à moins que ce ne soit d'une localité plus petite et assez voisine : Arens de Munt. Il naquit le 10 décembre 1349, comme il le rapporte dans sa *Chronique*, édit. Reichert, p. 51. Il revêtit l'habit dominicain à douze ans, au couvent de Barcelonè (*Chronique*, p. 52). Ce fait n'était point exceptionnel dans la province dominicaine d'Aragon, quelque peu dépeuplée par la grande peste de 1349-1350 (voir le cas analogue de Jean de Mena, *Chronique*, édit. Reichert, p. 93). Doué d'une vive intelligence et aussi probablement du tempérament actif et travailleur de ses compatriotes catalans, Pierre d'Arenys fut soumis pendant de longues années à une discipline intellectuelle sévère. On le trouve tour à tour étudiant, « lecteur », puis encore étudiant en logique, Écriture sainte, physique, théologie dans les divers couvents de la province dominicaine d'Aragon. *Chronique de Pierre d'Arenys*, p. 53-55. En 1377 il est à l'Université de Toulouse (*Chronique*, p. 56) et en 1378 à celle de Paris. *Chronique*, p. 57. Une carrière de professeur s'ouvrait devant lui, dont les étapes les plus marquantes sont son enseignement des *Sentences* de Pierre Lombard au collège Saint-Paul de l'Université de Bologne en 1385 (*Chronique*, p. 58) et son accès à la maîtrise en théologie en 1391. Ce grade lui fut conféré par la cour pontificale d'Avignon (*Chronique*, p. 60, 61), à la demande du gouvernement aragonais. Reichert, *Introduction...*, p. ix et x, note a.

Ces occupations intellectuelles se doublèrent de charges administratives. Pierre d'Arenys fut prieur de plusieurs couvents. (*Chronique*, p. 58, 70, 80), visiteur provincial (*Chronique*, p. 63, 66, 79) et participa à divers chapitres de son ordre (*Chronique*, p. 63, 73, 79, 85, 91). Il reçut en 1407 le titre de *provincial de Terre sainte*. Il ne semble pas non plus avoir négligé la prédication et fut promu définitivement *prédicateur général* en 1394. *Chronique*, p. 63. Il l'avait déjà été en 1384, *Chronique*, p. 58, mais toutes les nominations avaient été annulées lorsque les couvents catalans changèrent d'obédience pendant le grand schisme. — Pierre d'Arenys s'occupa même de l'Inquisition dont il était commissaire en 1398. *Chronique*, p. 68. — Nous savons qu'il mourut en 1419 ou 1420. Reichert, *Introduction...*, p. xiv.

Pierre d'Arenys intéresse surtout l'histoire par sa

Chronique ou pour mieux dire : « son journal », « ses annales ». C'est un travail d'une rédaction serrée puisque tout ce qui se rapporte à sa vie et au milieu où il a vécu tient en une quarantaine de pages ; et cependant peu de chroniques sont aussi vivantes. A la fois actif, positif, passionné, curieux, peut-être même quelque peu intrigant et soucieux de faire carrière, sûrement très ami de ses aises et de sa personne, très renseigné des questions politiques, Pierre d'Arenys nous a laissé en ces annales un document psychologique des plus savoureux et des plus utiles. C'est en effet une source précieuse de l'histoire intérieure des dominicains, de l'histoire de l'enseignement à la fin du moyen âge, surtout de l'histoire du grand schisme d'Occident et de l'histoire générale de l'Espagne. Pierre d'Arenys renseigne, par son propre exemple, sur la décadence passagère mais assez accentuée des mœurs dominicaines : introduction de la vie privée (*Chronique*, p. 66), interminables querelles à propos des élections de supérieurs, soit litiges d'ordre administratif, soit conflit d'opinions dans les affaires du grand schisme. Voir *passim*. toute la chronique dont ces démêlés forment pour ainsi dire la trame. Il n'était pas exceptionnel de voir dans le même couvent aragonais deux groupes de religieux rivaux, ayant chacun à leur tête leur prieur ou leur provincial. Pierre d'Arenys donne, d'autre part, sur son confrère saint Vincent Ferrier, de la même province et absolument contemporain, comme lui maître en théologie, d'utiles précisions, notamment sur les miracles du saint, *Chronique*, p. 81 et sur son attitude politique, *Chronique*, p. 83 (Voir aussi *Chronique*, p. 61, 87, 90). Sur l'enseignement des sciences sacrées aux xiv^e et xv^e siècles, Pierre d'Arenys apporte aussi d'intéressants renseignements, *Chronique*, p. 52-60, en particulier sur les maîtres en théologie, *Chronique*, p. 60, 61.

Pierre d'Arenys est peut-être la source principale pour connaître l'attitude des Catalans à chacune des phases du grand schisme (Toute la chronique, *passim*). On les voit passer de la neutralité ou de l'obédience romaine en 1378 (*Chronique*, p. 57), à un ralliement d'abord un peu forcé à la papauté d'Avignon vers 1390. *Chronique*, p. 60-63. Mais Pierre d'Arenys note déjà avec joie vers 1404 (*Chronique*, p. 78), les succès du pape Benoît XIII. On sent dès lors son attachement croître à l'égard de ce pontife ; et lorsqu'en 1415 à Perpignan les rois de l'obédience de Benoît l'abandonnent d'un commun accord, Pierre d'Arenys est indigné. *Chronique*, p. 92. Il fait des événements un récit lamentable et c'est sur un ton de mécontentement acerbe qu'il pose sa plume et laisse pour toujours sa chronique. On sent qu'il demeure fidèle à l'antipape réfugié à Peniscola.

Pierre d'Arenys, se préoccupant aussi des faits d'ordre purement politiques, raconte avec quelque détail la guerre civile qui sévit pendant l'Interrègne d'Aragon en 1411-1412. *Chronique*, p. 87. Il est plus bref sur l'élection à Caspé du roi d'Aragon Ferdinand. Mais il décrit avec pittoresque l'émotion des Catalans à la nouvelle de l'intronisation de ce prince venu de Castille (*Chronique*, p. 88). Grâce à ce texte on peut étudier, à son origine même, la question catalane, si épineuse dans l'Espagne d'aujourd'hui.

La *Chronique* d'Arenys se trouve à la bibliothèque de l'Université de Barcelone, ms. 15, 2, 23 (anc. 8, 2, 45). Elle a été éditée par B.-M. Reichert, O. P., *Monumenta ordinis Fratrum Praedicatorum historica*, t. VII, fasc. 1. *Chronica et chronicorum excerpta*, Rome, 1904, p. 51-92, avec introd., p. I-XXII. — Sur les renseignements que fournit Pierre d'Arenys au sujet du grand schisme, Denifle, *Der Chronist fr. Petrus de Arenys*, dans *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, t. III, p. 649-650. — Sur la *Chronique* comme source de l'histoire dominicaine Mortier, *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères*

Prêcheurs, Paris, 1907-1909, t. III, p. 305, 410, 641, 642; t. IV, p. 35-40, 56. — Sur la Chronique comme source de l'histoire de S. Vincent Ferrier et de son temps, M.-M. Gorce, *Les bases de l'étude historique de S. Vincent Ferrier*, Paris, 1924, p. 26-27, 56; et *Saint Vincent Ferrier (1350-1419)*, Paris, 1924, passim.

M.-M. GORCE.

ARÉOPOLIS, évêché de la Palestine n^{re}, dépendant de Pétra. Cette ville est l'antique Rabbath Moab (*la ville de Moab*), célèbre dans l'antiquité. Elle devint l'Aéropolis des Romains et fut un des centres marquants de leur domination au delà du Jourdain. On l'a confondue souvent avec Ar-Moab, qui se trouvait un peu plus au nord, sur l'Arnon. Les ruines d'Aréopolis se voient encore à Rabba, qui conserve le nom ancien Rabbath, mais on ne peut guère reconnaître qu'une église, à l'est de la route.

Les évêques connus sont Anastase présent au brigandage d'Éphèse (449). Mansi, *Sacr. conc. ampl. coll.*, t. VI, col. 609. Polychronius signe la lettre de Jean de Jérusalem à Jean de Constantinople (518). Mansi, *op. cit.*, t. VIII, col. 1071. Élie assiste au concile de Jérusalem en 536. Mansi, *op. cit.*, t. VIII, col. 1174.

Évêques titulaires : Pierre d'Alcantara (1728-1745). Florent de Jésus (1746-1773). Guillaume Wareing (1840-1850), Antoine Frenzel (1852-1873). Cyriaque Sancha y Hervas (1876-1882). Marie-François Giordani (1882-1887). Gabriel Szele (1888-1903). Henri Moeller (1903-1904). Lazare Miedia (1904-1909). Mgr Paolo-Emilio Bergamaschi, nommé le 26 juillet 1910. L'évêché titulaire d'Aréopolis est métropole depuis 1903.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 733-734. — Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. VI, col. 609; t. VIII, col. 1071, 1174. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 362.

R. JANIN

AREQUIPA, évêché. La ville d'Arequipa au Pérou, fondée par Pizarre en 1536, dépend jusqu'en 1577 de l'évêché de Cuzco. A cette date, selon Alcedo, Grégoire XIII en aurait fait le siège d'un nouvel évêché, dont le premier titulaire aurait été le dominicain Antonio de Ervia. Mais cela ne dura point et l'évêché d'Arequipa ne fut définitivement érigé que par la bulle du 20 juillet 1609. Le dominicain Cristobal Rodriguez fut nommé évêque d'Arequipa le 7 octobre 1611, mais il mourut avant d'avoir pu prendre possession. Et le premier évêque fut en fait l'augustin Pedro de Perea (1612-1624). A la fin du XVIII^e siècle, l'évêché comprenait les provinces d'Arequipa, Cumana, Condesuyos, Cailloma, Moquegua et Arica. Actuellement il ne comprend plus que les départements d'Arequipa et de Moquegua; le premier s'étend sur 56 857 kilomètres carrés, avec 230 000 habitants environ, et le second sur 17 654 kilomètres carrés, avec 35 000 habitants.

R. RICARD.

ARES (Saint), martyr à Ascalon. Son histoire nous a été conservée, en peu de mots d'ailleurs, par Eusèbe, dans son livre sur les *Martyrs de Palestine*, x, 1. C'était un Égyptien qui, avec plusieurs de ses compatriotes, avait entrepris de venir en aide aux confesseurs déportés en Cilicie sous Maximin Daïa. La troupe charitable fut arrêtée par la garde aux portes d'Ascalon, le 14 du mois d'Apelléos, soit le 14 décembre, en 308 suivant l'opinion courante (Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, p. 379), en 309 suivant l'éditeur d'Eusèbe, Schwartz. La plus grande partie furent eux-mêmes envoyés aux mines, après avoir eu, suivant l'usage barbare établi par le gouverneur Firmilien, les tendons du pied gauche coupés et l'œil droit crevé. Trois furent condamnés à la peine capitale. Arès fut brûlé vif, Promus (variante : *Probus*, cf. Violet, *Die Palästinischen Märtyrer*, p. 142) et Élie furent décapités. Ces renseignements ont passé

dans le Synaxaire de Constantinople, lequel ajoute que l'éloge de ces martyrs a été prononcé par saint Jean Chrysostome, et que leur synaxe était célébrée dans le martyron de saint Philémon au Strategion (la Sublime Porte actuelle); peut-être y conservait-on de leurs reliques. Édité. Delehaye, col. 327, au 19 décembre. Le calendrier de Naples porte également les noms de ces martyrs. Quant au discours de saint Jean Chrysostome, P. G., t. I, col. 693-698, il fait l'éloge de « martyrs égyptiens », qui n'y sont pas nommément désignés, et qui, d'après l'orateur, furent condamnés aux mines (col. 697); à ce compte le panégyriste ne parlerait que du supplice infligé au gros de la troupe, et négligerait ceux-là seulement dont les noms sont connus, ce qui ne va point sans anomalie. Le P. Delehaye suppose que, dans certains ménologes, on indiquait cette homélie comme lecture pour la fête du 19 décembre, à cause de la désignation géographique, vague, mais concordante, de martyrs égyptiens. *Les martyrs d'Égypte*, dans *Analecta bollandiana*, 1922, t. XL, p. 19, 80. D'ailleurs, à Ascalon même, quand Antonin de Plaisance y passa, on avait oublié les noms des martyrs et on les appelait couramment « les Égyptiens ». *De locis sanctis*, xxxiii, dans Tobler, *Itinera et descriptiones Terrae sanctae*, t. I, p. 109; Geyer, *Itinera hierosolymitana*, p. 180. Cf. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*, p. 217.

Surius, *De probatis sanctorum vitis*, édit. 1618, t. XII, p. 264. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiast.*, t. V, p. 94, 460.

R. AIGRAIN.

ARES DE CANABAL (MIGUEL), évêque espagnol. Né à Santiago de Galice, vers 1545, il fit ses premières études dans sa ville natale, puis fut admis, le 2 avril 1574, au collège de San Bartholomé de Salamanque, où, après avoir pris le grade de licencié, il fut conservé comme professeur de philosophie. Sa vaste et profonde doctrine lui valut le surnom d'*alter Seneca*. Il fut nommé ensuite chanoine magistral d'Avila, et enfin évêque d'Orense. Il prit possession de son siège le 30 mai 1595. Encore plus que par l'étendue de sa science et l'austérité de sa vie, il se fit remarquer par sa munificence princière. Les archives de la cathédrale abondent en témoignages de ses libéralités. Il prit à sa charge les frais de réfection du maître-autel, donna à l'église des vases sacrés, des ornements et des tapisseries de haute valeur, établit des fondations de messes et laissa une somme de 509 ducats, dont la rente devait être répartie chaque année entre les chanoines qui assisteraient à la messe et aux vêpres de la fête de saint Michel, patron du pieux prélat. Il étendit sa charité aux pauvres d'Orense et aux couvents peu fortunés de son diocèse, en particulier à celui de Celanova, qu'il dota d'une magnifique chaise pour renfermer les reliques des saints Torquato et Rosendo. Il présida à cette occasion à des solennités célebres qui soulevèrent toute la Galicie. Cf. Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, Valladolid, 1651, p. 57 sq. Il laissa 2 000 ducats au collège de San Bartholomé de Salamanque, et des fondations de messes aux deux églises où lui et son père avaient reçu le baptême. Après une maladie de huit mois, il fit une mort édifiante le 1^{er} janvier 1611. Son corps repose dans la cathédrale d'Orense. L'épithaphe de la pierre tombale qui le recouvre rappelle ses vertus et les principales phases de sa vie.

Gil Gonzalez Davila, *Teatro eclesiastico*, t. III, p. 398. — Florez, *España sagrada*, Madrid, 1763, t. XVII, p. 183-185. — Franc. Ruiz de Vergara, *Historia del colegio viejo de San Bartolome de Salamanca*, Madrid, 1766, t. I, p. 409-410. — Juan Muñoz de la Cueva, *Noticias historicas de la santa iglesia catedral de Orense*, p. 281. — Lopez Ferreiro, *Historia de la santa iglesia de Santiago*, Santiago, 1905, t. VIII, p. 368.

P. SICART.

1. ARESI (GIOVANNI), jésuite italien, né en Sardaigne, en 1604, intrépide missionnaire des Philippines. Son zèle pour le salut des âmes lui attira la haine d'un Indien, qui le surprit dans sa solitude, de l'île de Leyte, tout absorbé dans le recueillement et la prière et le transperça de sa dague empoisonnée, le 30 avril 1645. Son nom est resté en grande vénération parmi les habitants des îles, païens et chrétiens.

Murillo Velarde, *Historia de la Prov. de Filipinas*, t. II, n. 364, p. 147. — M. Tanner, *Societas Jesu militans*, Prague, 1675, p. 423.

P. BERNARD.

2. ARESI (PAOLO), théatin, né à Crémone en 1574. Il embrassa la vie religieuse à Milan en 1590, étudia sous la direction du P. Paul Ardizzoni, et, à l'âge de vingt-quatre ans, fut chargé de l'enseignement de la théologie et de la philosophie à Naples. En 1620, Paul V le nomma évêque de Tortone. Il déploya beaucoup de zèle pour subvenir aux misères spirituelles et temporelles de son troupeau pendant une épidémie et les deux sièges que la ville subit en 1642 et 1643. Il mourut dans sa ville épiscopale, le 20 juin 1644. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : *Arte di predicar bene*, Venise, 1611; Milan, 1622; 1627; — *Imprese sacre con triplicati discorsi illustrate ed arricchite*, Vérone, 1613, t. I; 1615, t. II, Milan, 1621, etc. C'est un recueil de dissertations sur des sujets ecclésiastiques et scientifiques. — *De generatione et corruptione, notationes ac disputationes*, Milan, 1617. — *De aquae transmutatione in sacrificio missae disputatio*, Tortone, 1622; Anvers, 1628. — *Constitutio synodalis Derthonae*, Tortone, 1623. — *Guida dell'anima orante, o sia pratica dell'orazione mentale*, Tortone, 1623; Pavie, 1641, etc. — *Della tribolazione e suoi rimedi*, Tortone, 1624. — *La penna riaffilata*, Milan, 1626; — *De vera sacri cantici canticorum Salomonis tum historico, tum spiritali sensu, nova quaedam cogitatio, ac pro eadem velitatio, sive prolixi bina*, Milan, 1640; — *Retroguardia in difesa di se stesso, con un trattato dell'arte e scienza impressistica*, Gênes, 1640. — *Panegirici sacri in diverse occasioni*, Milan, 1644, 1659. — *Velitationes seu in Apocalypsim, quibus ob rerum nexum, et cognationem bona pars prophetiae Danielis exponitur, et illustratur, aliisque divinae Scripturae locis lux immittitur*, Milan, 1647. Cet ouvrage a été publié par le P. Paul Sfrondati, qui l'a enrichi de la Vie de l'auteur.

Cicala, *Orazione detta in S. Antonio di Milano a di 20 giugno 1644 nelle esequie di monsignor Paolo Aresi, vescovo di Tortona*, Teatino, Milan, 1644. — Slios, *Historiae clericorum regularium a congregatione condita*, Palerme, 1666, t. III, p. 317, 623. — Ughelli, *Italia sacra*, t. IV, col. 653-654. — Arisi, *Cremona literata*, Crémone, 1741, t. III, p. 246-247. — Michel de Saint-Joseph, *Bibliographia critica sacra et profana*, Madrid, 1741, t. III, p. 415-416. — Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*, t. I, col. 92-94, 1946-1947. — Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I, II^e part., p. 994-997. — Vezzosi, *I scrittori di cherici regolari detti teatini*, Rome, 1780, t. I, p. 54-62. — Hurter, *Nomenclator litt. theol. cath.*, 1907, t. III, col. 1068-1069.

A. PALMIERI.

ARESO (JOSEPH), franciscain. Il naquit à Biguezal, diocèse de Pampelune, en Espagne, le 12 février 1797 et fut ordonné prêtre le 17 mai 1821. Après quelques années de ministère, il entra en 1824, chez les franciscains, à Olité. Les événements politiques l'obligèrent de passer en France en 1837 et en 1849 il était nommé commissaire de Terre sainte, après un séjour qu'il avait fait en Palestine. Il s'occupa activement de la restauration de l'ordre franciscain en France, établit une maison à Saint-Palais (Basses-Pyrénées), un noviciat à Amiens, une résidence à Limoges; en 1856 il assista à Rome au chapitre général et, en 1860, il obtint l'érection des couvents de France

en province régulière et en fut le premier provincial jusqu'en 1863. Il mourut le 17 février 1878, après une vie toute de prière et d'apostolat. Il a laissé plusieurs écrits de piété en français et en espagnol.

H. de Surrel de Saint-Julien, *Le Père Joseph Areso, restaurateur des franciscains de l'Observance*, Montreuil, 1892. U. ROUZIÈS.

1. ARESTI (CRISTOBAL DE), second évêque de Buenos-Ayres. Il naquit à Valladolid et entra dans l'ordre bénédictin, en 1585, au monastère royal de San Julian de Samos, en Galicie. Après avoir enseigné la grammaire et l'Écriture sainte au couvent de Saint-Vincent d'Oviedo, il fut abbé des monastères de Cornelianiana et Samos.

Nommé évêque de Paraguay, il fut sacré au couvent de Saint-Martin de Madrid et partit en 1628 pour l'Amérique.

Transféré à Buenos-Ayres, il y arriva en 1636. En 1638, il eut à lutter contre le gouverneur de la ville, Mendo de la Cueva y Benavides, au sujet de l'ancien gouverneur Pedro Davila. Il mourut cette même année ou en 1639 et même en 1640, selon Alcedo. En 1637, il avait fondé les premières missions du Rio de la Plata.

Romulo D. Carbia, *Historia ecclesiastica del Rio de la Plata*, Buenos Aires, 1914, t. I. — *Revista de Buenos Aires*, t. XVIII, p. 423. — Gregorio Funes, *Ensayo de la historia civil de Buenos Aires, Paraguay y Tucumán*, Buenos Aires, 1911. — Araujo, *Guia de Forasteros*, Buenos Aires, 1910. — Gaspar de Villarroel, *Gobierno ecclesiastico Pacifico i Union de los dos Cuchillos Pontificio y Regio*, Madrid, 1738.

N. FASOLINO.

2. ARESTI (FABIO), patricien de Camerino, homme docte et dévoué, longtemps vicaire général dans plusieurs diocèses, promu par Clément VIII au siège de Nocera dei Pagani (Lucera), le 11 mai 1601, mort le 30 avril 1609.

Ughelli-Coleti, *Italia sacra*, 1721, t. VIII, col. 325. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1864, t. XIX, p. 268.

F. BONNARD.

ARESTINUS (Saint), martyr à Byzance. Voir ACACE, t. I, col. 237.

1. ARESTUS (Saint), 3 avril. Voir EVAGRIUS.

2. ARESTUS. Voir ARISTION.

ARÉTAS, évêque d'Éluse en Palestine troisième, assistait en 451 au concile de Chalcédoine, où il adhéra, au nom des évêques de Palestine, à la lettre de saint Léon (IV^e session). Il signe aux sessions VI^e, XIV^e (affaire d'Athanase de Perrha), XVI^e.

Mansi, *Sacror. concil. ampliss. collectio*, t. VI, col. 568; t. VII, col. 32, 120, 141, 403, 432, 681, 725, 739. — Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 738.

R. AIGRAIN.

1. ARÉTHAS (Saint) et ses compagnons, martyrs de Nadjrân, dans le Yémen, en l'année 523, appelés aussi martyrs Himyarites ou Homérites, parce qu'ils habitaient la partie de cette contrée connue alors sous le nom de Himya. Le martyr loge romain fait mémoire de ces saints le 24 octobre.

I. FAITS. — Dans le Yémen, à la fin du VI^e siècle et au commencement du VII^e, le judaïsme et le nationalisme arabe étaient en conflit perpétuel avec l'Abyssinie chrétienne, alliée et protégée de l'empire de Byzance. Les négus d'Éthiopie, résidant à Axoum, avaient fini par établir leur suzeraineté sur le royaume judéo-sabéen de l'Arabie méridionale et par renverser la dynastie juive ou judaïsante qui régnait sur ce pays (voir ARABIE). Puis, avant l'an 520 et sous le règne du négus Ellesbaas, un prince de l'ancienne famille royale que les documents arabes appellent Dhoul-Nowâs

(= Dimion, Damian, Damianus, Dounaan des chroniqueurs grecs ou syriens, cf. *Acta sanctorum*, octobr. t. x, p. 696; J. Halévy, dans *Revue des études juives*, 1889, t. xviii, p. 171) et qui professait le judaïsme, reconquit Zafâr, ville située sur la mer Rouge et capitale du Yémen, massacra la garnison éthiopienne et eut clergé, convertit l'église en synagogue. C'est alors, sans aucun doute, que les chrétiens himyarites, au nombre desquels se trouvait Aréthas, reçurent une lettre de consolation de Jacques de Saroudj qui les plaint d'avoir tant à souffrir de la part des Juifs et s'efforce de les encourager par des raisons théologiques.

En 523, la situation s'aggrava. Dhou-Nowâs fit le blocus de Nadjrân, cité peuplée de l'intérieur, siège d'un évêché, centre d'une chrétienté florissante. Impatiente par la résistance des assiégés, qui fut longue, Dhou-Nowâs leur proposa une capitulation honorable. En vain, le vieillard, prince des Nadjrânites, que la tradition nomme Aréthas (arabe Hârith), vraisemblablement parce qu'il appartenait à la tribu yéménite de Hârith ibn Ka'b, conseillait-il à ses compatriotes de repousser les promesses perfides des assaillants et de ne pas ouvrir les portes. Il ne fut pas écouté. Le roi juif, à peine maître de la ville, fit main basse sur tout le numéraire que possédaient les chrétiens, ordonna d'exhumer l'évêque Paul, mort depuis deux ans, brûla son cadavre et incendia l'église. Ces faits n'étaient que le prélude d'une effroyable série d'horreurs. Selon l'usage, on commença par le clergé : prêtres, diacres, moines, vierges consacrées à Dieu furent précipités et consumés dans un immense brasier allumé au fond d'un ravin. Ils étaient 427. Le *Coran*, sourate LXXXV, 1-11, parle de cette « fosse ardente » et maudit « les bourreaux qui étaient assis autour d'un feu entretenant sans cesse ». Ce fut ensuite le tour des chefs et de la noblesse. Le principal d'entre eux, Aréthas, eut la tête tranchée avec plus de 200 ou, selon une autre source, avec 340 de ses compagnons qu'il avait exhortés lui-même à mourir courageusement, en disciples fidèles du Christ. Vint enfin le massacre général. Tous ceux qui se refusèrent à déclarer que « le Christ est un homme et non un Dieu » furent mis à mort. Il y eut plus de 4 000 victimes. Ceux qui réussirent à s'échapper s'enfuirent dans la montagne. Les Sources glorifient l'héroïsme d'une matrone chrétienne de Nadjrân, appelée Dauma (var. Rômê). Elle parcourt les rues de la ville, en prêchant à ses compagnes « l'amour du Christ ». On la saisit, on l'étend par terre, et l'on égorge ses deux filles en faisant couler leur sang dans sa bouche; puis on la tue. — Une jeune femme conduite au bûcher donnait la main à son petit garçon, âgé de quatre à cinq ans. Celui-ci, selon le *Martyrium Arethae*, *Acta sanctorum*, octobr. t. x, p. 738-739, méprise les caresses du roi Dhou-Nowâs, qui veut l'épargner et, trompant la vigilance des gardes, se jette dans les flammes où il est réuni à sa mère dans la mort. Selon la *Lettre* de Siméon de Beit-Archam, dont nous allons parler, la mère de cet enfant périt par l'épée, et lui, devenu grand, fit partie d'une ambassade envoyée à Constantinople, où son humilité s'appliquait à cacher qu'il avait jadis, malgré son jeune âge, confessé la foi de J.-C. (Tel est le sens évident de ce dernier passage dans le syriaque et les versions latines. Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. 1, p. 381; *Act. sanct.*, loc. cit., p. 741; mal interprété par L. Duchesne, *Églises séparées*, 2^e édit., Paris, 1905, p. 322). Il s'appelait Baïsar. Assemani, loc. cit., p. 380.

La répression de ces atrocités se produisit bientôt. Le roi chrétien Ellesbaas envoya une armée abyssinienne qui vainquit Dhou-Nowâs et mit fin pour toujours à la domination juive, *Martyrium Arethae*, dans *Act. sanct.*, oct. t. x, p. 745-757; Procope, *De bello persico*, I, 20.

II. DOCUMENTS. — Au moyen âge le souvenir des martyrs himyarites remplit et émeut encore l'Orient chrétien et musulman. Les documents arabes abondent, mais ils sont moins sûrs : nous en indiquerons quelques-uns dans la *Bibliographie*. Ils attribuent ces massacres aux Juifs et aux païens. Les sources chrétiennes au nombre de quatre ont été l'objet des vives attaques de J. Halévy dans la *Revue des études juives*, 1889, t. xviii : *Examen critique des sources relatives à la persécution des chrétiens de Nedjran par le roi juif des Himyarites*, p. 16 et 161; 1890, t. xxi, p. 73; et dans la *Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne*, 1900, p. 88. Quand des documents clairs, concordants et dignes de foi écrivent : juifs persécuteurs, J. Halévy comprend : chrétiens persécuteurs, chrétiens ariens. Il est vrai, mais enfin chrétiens. On sait pourtant que judaïsme et arianisme n'ont jamais été confondus dans l'histoire et ne pouvaient pas l'être. Une telle interprétation est au moins bizarre. Cf. la *Note* écrite par L. Duchesne en réponse à Halévy, dans la *Revue des études juives*, 1890, t. xx, p. 220, et *Analecta bolland.*, 1891, p. 59.

a) Le premier document est la lettre de condoleances, écrite en syriaque et déjà mentionnée, que Jacques de Saroudj, mort en 521, adressa aux chrétiens de Nadjrân après la première persécution, celle de 519. « Les Juifs, dit-il, imitant la pratique de leurs ancêtres, vous tuent comme ils ont tué le Seigneur ». Il n'est pas possible d'être plus explicite. Dans cette lettre, dont l'authenticité est certaine, les instigateurs de la persécution et les bourreaux « sont présentés comme Juifs, exclusivement juifs ». Duchesne, *Note*, loc. cit., p. 221. Elle a été publiée par Schröter, avec traduction allemande. *Trostschreiben Jacob's von Sarug an die himyaritischen Christen*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1877, t. xxxi, p. 360-399.

b) Non moins authentique est l'hymne de Jean Psaltès, composé en grec, au lendemain de la deuxième persécution. De ce document, très court, nous avons une version syriaque faite par Paul d'Éphèse, mort en 626. L'hymne ne mentionne pas la religion des persécuteurs, mais il désigne Aréthas comme le premier parmi « plus de 200 athlètes qui ont triomphé dans la lutte ». Publié et traduit par Schröter, loc. cit., p. 400-405. Cf. Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden*, aus der arabischen chronik des Tabari, Leyde, 1879, p. 185, note 1.

c) Un troisième texte est celui de Procope, contemporain lui aussi des événements, *De Bello persico*, I, 20. Il est dit que les chrétiens de Himyar sont les victimes des Juifs et des païens. Les renseignements fournis par cet historien sont empruntés aux rapports officiels des agents de Byzance et ils méritent un grand crédit. Cf. Duchesne, *Note*, loc. cit., p. 221.

d) Enfin un document très circonstancié de la tragédie de Nadjrân est une lettre en syriaque de Siméon, évêque monophysite de Beit Archam. Ici encore les persécuteurs sont présentés, comme juifs, obéissant aux ordres du roi Dhou-Nowâs, leur coreligionnaire. L'authenticité stricte de cette lettre qui a servi de base à notre récit et de canevas principal à l'auteur anonyme du *Martyrium Arethae*, conservé en grec (Boissonnade, *Anecdota graeca*, Paris, 1829-1833, t. v, p. 1-62, *Acta sanctorum*, octobr. t. x, p. 721-749), était communément admise avant l'examen critique publié par J. Halévy, loc. cit. Après cette étude, L. Duchesne croit devoir abandonner l'authenticité de la *Lettre*, mais sans préjudice toutefois de la véracité du contenu. Duchesne, *Note*, p. 222. Ce document, le plus important, aurait été écrit, d'après Halévy, non par Siméon de Beit Archam, en 524, sous le règne de Justin I^{er}, mais à la fin du règne de Justinien, vers

560. Il est impossible de reprendre dans cet article une discussion aussi longue. Noldeke, qui connaît à merveille la langue et les procédés littéraires des Syriens, ainsi que les habitudes de leurs copistes, reste partisan de l'authenticité de cette pièce. *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1899, p. 825-830. Et les dissertations historiques et philologiques écrites jusqu'à ce jour dans un esprit contraire ne paraissent pas tout à fait concluantes. Du reste, la question n'est pas d'une importance capitale. Car, cette lettre, malgré les inexactitudes, les amplifications, les détails suspects qu'elle contient, malgré la présence probable de plusieurs sources, quel qu'en soit l'auteur et alors même qu'il aurait vécu sous le règne de Justinien, est encore très rapprochée des événements : les faits rapportés, garantis d'ailleurs par d'autres documents parfaitement authentiques, énumérés plus haut, doivent être considérés comme vrais dans leur ensemble, et tel est l'avis des critiques les plus autorisés. Aussi L. Duchesne dans sa réponse à J. Halévy lui reproche-t-il d'avoir fait sur ce texte « de l'exégèse théologique », *loc. cit.*, p. 222; on pourrait dire un plaidoyer pour des juifs trop intolérants du *vi*^e siècle. La *Lettre* de Siméon a été éditée pour la première fois par Assémani, *Bibliotheca orientalis*, Rome, 1719, t. I, p. 364-379, puis reproduite par Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1838, t. x. p. 348-353, par plusieurs chrestomathies syriaques (Michaelis, Knös, Zingerle, etc.), et par Land, *Anecdota syriaca*, Leyde, 1870, t. III, p. 235-243. Mais la meilleure édition (avec traduction italienne) est celle de Guidi qui contient le texte primitif et semble définitive. *La lettera di Simeone vescovo di Bêth-Arscham sopra i martiri Omeriti* dans *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, 1881, t. VII, p. 471; réimprimée dans les *Acta martyrum* du P. Bedjan, Leipzig, 1891, p. 372-397. Une traduction française de la *Lettre* de Siméon par Dom H. Leclercq, dans *Les Martyrs*, Paris, 1905, t. IV, p. 180-189.

A quelle confession chrétienne appartenaient ces martyrs ? Monophysites et partisans du concile de Chalcédoine étaient à cette époque disséminés un peu partout, en Syrie et en Arabie. Sur les plages lointaines du Yémen les disputes théologiques perdaient beaucoup de leur acuité et de leur importance. Les martyrs de Nadjrân furent tous des chrétiens héroïques, plusieurs, sans doute, des monophysites inconscients. Cf. Deramey, dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1893, t. XXVIII, p. 27, 41-42; *Analecta bolland.*, 1894, p. 169-170.

Ibn Hichâm, *Sirat er-Resoul*, übers. von G. Weil, Stuttgart, 1864, t. I, 13-34. — Tabari, dans Schultens, *Imperium Joctanidarum*, Harderwick, 1786, p. 105-137; Nowairi, *ibid.*, p. 81-99. — Masoudi, *Les Prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-1877, t. I, p. 129-130; t. III, p. 156-159. — *Acta sanctorum*, oct. t. X, p. 661-672 et 919-920. — Ludolf, *Hist. ethiopica*, t. II, ch. IV; *Commentarium ad hist. Aethiopiae*, p. 232-235. — George, *De Aethiopol imperio in Arabia felici*, Berlin, 1833. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1847, t. I, p. 121-135. — Playfair, *History of Arabia Felix*, Bombay, 1859, ch. XI. — Les travaux de Blau, de Praetorius et de Mordtmann sur la *Lettre* de Siméon dans *Zeitsch. der deut. morgenl. Gesell.*, t. XXIII, p. 560; t. XXIV, p. 624; t. XXV, p. 260; t. XXXI, p. 66. — Dillmann, *Zur Geschichte des aksumitischen Reichs im vierten bis sechsten Jahrhundert*, Berlin, 1880, p. 27-36. — R. Basset, *Journal asiatique*, 1881, t. XVII, p. 424-426. — Fell, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, 1881, t. XXXV, p. 1 sq. — Glaser, *Skizze der Geschichte Arabiens*, Munich, 1889, p. 12 sq. — Fr. M. Estèves Pereira, *Historia dos martyres de Nagan. Versao ethiopica*, Lisbonne, 1899 et *Analecta bolland.*, 1899, p. 431-432. — Rubens Duval, *Littérature syriaque*, 3^e édit., Paris, 1907, p. 136-141. — Leone Caetani, *Studi di storia orientale*, Milano, t. I, 1911, p. 260-264. — R. Aigrain, art. ARABIE, ci-dessus, col. 1227, 1244.

J. PÉRIER.

2. ARÉTHAS (Saint), martyr à Rome, honoré le 1^{er} octobre avec cinq cent quatre compagnons. Cette mention a été empruntée par le martyrologe romain à Usuard, avant lequel il ne semble pas être question de ce groupe; les hagiographes postérieurs ont varié considérablement sur le nombre des compagnons d'Aréthas, que certains réduisent à sept ou même à cinq, arbitrairement. On se demande si ces martyrs, desquels on ne sait rien, ne seraient pas un dédoublement du précédent et de ses compagnons, indûment transférés à Rome; mais tout ce qu'on en peut dire est pure hypothèse (assez vraisemblable d'ailleurs pour ce qui est de la confusion avec les martyrs arabes). Le calendrier gréco-slave de Martinov donne aussi Aréthas au 1^{er} octobre, ce qui est loin d'exclure la possibilité d'un emprunt fait par Rome à l'Orient.

Acta sanct., octobr. t. I, p. 29-30. — Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, p. 238.

R. AIGRAIN.

3. ARÉTHAS, archevêque de Césarée en Cappadoce, première moitié du *x*^e siècle, naquit à Patras, fut l'un des disciples de Photius et occupa le siège de Césarée à partir de 907. Il prit part aux querelles religieuses de son temps et en particulier à la lutte entre les patriarches Nicolas le Mystique et Euthymios. D'abord partisan du premier, il l'abandonna ensuite pour Euthymios, dont il prononça l'oraison funèbre en 917. Il vivait encore en 932. Il fut le maître du philosophe Nicéas le Paphlagonien. On a de lui un des plus anciens commentaires grecs de l'Apocalypse, mais, suivant l'exemple de Photius, il a composé surtout des extraits et des commentaires d'auteurs classiques. Il possédait une riche bibliothèque dont plusieurs manuscrits qu'il avait fait exécuter sont parvenus jusqu'à nous.

Arethas, Commentaires sur l'Apocalypse, édit. Cramer, *Catenae in Nov. Testam.*, 8 (1840), dans P. G., t. CVII, col. 493-785. — Discours sur les martyrs d'Édesse et éloge funèbre d'Euthymios, P. G., t. CVI, col. 787-806. — A. Papadopoulos-Kerameus, *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii pertinentia*, Saint-Petersbourg, 1899-1901, contient l'éloge d'Euthymios et une réponse à un traité arménien écrit en 920, au moment de la tentative de Nicolas Mysticos pour réunir l'Église arménienne à l'Église grecque. — Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 129, 524. — N. Popov, *L'empereur Léon VI le Sage et son règne au point de vue ecclésiastique* (e. r. russe), Moscou, 1892. — Von Otto, *Ueber das Zeitalter des Erzbischofs Arethas*, dans *Zeit. f. Wiss. Theol.*, 1878, t. XXI, p. 539 sq. — *Bibl. hag. graeca*, n. 652, 740.

L. BRÉHIER.

4. ARÉTHAS (Saint), moine à Kiev. Il était né à Polotsk et possédait une assez grande fortune, à laquelle il était trop attaché; Dieu permit qu'elle lui fût enlevée par des voleurs. Comme Aréthas supportait mal cette perte, et en concevait une mélancolie qui altérait même ses rapports avec son entourage, il tomba malade et eut une vision, dans laquelle il assista à une discussion sur l'argent entre les anges et les démons. Ainsi fut-il guéri de son attachement aux richesses. Dans le monastère de Kiev, où il s'était retiré, il mena la vie cénobitique, et non, comme certains de ses compagnons, la vie de reclus ou de stylite. Il devint un miroir de vie vertueuse et pénitente, au témoignage de son compagnon saint Simon, plus tard évêque de Vladimir et Suzdal, qui, dans une lettre adressée en 1225 à Polycarpe, moine de Kiev, parle d'Aréthas en témoin oculaire. Ce document nous permet de dater approximativement la fin de la vie d'Aréthas : il n'a pu vivre avec Simon († 1226) qu'à la fin du *xiii*^e siècle; le P. Martinov calcule, plus précisément, entre 1185 et 1197. Outre la lettre de Simon, nous possédons comme source touchant la vie d'Aré-

thas le *Patericon* publié à Moscou en 1759 et étudié par Martinov en appendice au *Commentaire* sur notre saint; l'auteur, d'ailleurs, a lui-même utilisé la lettre de Simon. Saint Aréthas est fêté le 24 octobre, le même jour que son homonyme de Nedjran, sans que nous puissions dire si ce jour est bien celui de son anniversaire; peut-être les rédacteurs orientaux du calendrier ont-ils, en cette circonstance comme en bien d'autres, cédé à leur goût de rassembler aux mêmes dates des saints homonymes. Le nom d'Aréthas manque dans certains calendriers, entre autres dans le manuscrit du Vatican dont s'est servi Assemani pour son *Calendarium Ecclesiae universalis*, t. I. Le P. Martinov s'est efforcé de démontrer, d'abord, que, les higoumènes de Kiev étant catholiques romains au temps d'Aréthas, il avait dû l'être lui-même, puis qu'il fut honoré comme saint par les catholiques non moins que par les orthodoxes, et cela au moins un siècle avant le décret d'Urbain VIII; il devrait donc être considéré comme un saint authentique des deux Églises. Ses restes sont conservés dans la crypte d'Antoine, celle des *catombes* de Kiev, sur les bords du Dnieper, qui est la plus proche de la ville: c'est là qu'il fut enterré aussitôt après sa mort, dont la date ne peut être fixée exactement.

Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, p. 259-260. — *Acta sanct.*, oct. t. x, p. 864-870 (par le même).

R. AIGRAIN.

ARÉTHUSE, évêché de la Syrie n^e ou Coelé-syrie, dépendant d'Apamée. Cette ville s'élevait, dans la plaine qui s'étend d'Emèse (Homs) à Épiphanie (Hama). Elle fut bâtie par Séleucus Nicator, vers le commencement du III^e siècle av. J.-C., ou du moins reçut de lui le nom grec d'Ἀρεθούσα. On l'a identifiée de façon certaine avec le village actuel de Restan, qui a été construit avec ses ruines. Ce n'est que vers la fin du IV^e siècle et à cause des édits sévères de Théodose contre le paganisme, que la majeure partie des habitants de cette région embrassèrent le christianisme. Cependant il y avait des fidèles déjà depuis une centaine d'années au moins, puisque Aréthuse possédait un évêque dès le début du IV^e siècle.

Évêques : Eustache ou Eustase prend part au concile de Nicée (325). Mansi, *Sacr. concil. ampl. coll.*, t. II, col. 693, 698. — Marc I († 362) assiste à celui d'Antioche tenu en 341 et appelé *in caeniis*; il est honoré comme saint (29 mars). — Marc II est un des Pères de Chalcédoine. Mansi, *op. cit.*, t. VI, col. 569, 944, 1084; t. VII, col. 432. — Eusèbe signe la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon sur la mort de saint Protérius (458). Mansi, t. VII, col. 551. — Sévérien souscrit en 518 une lettre des évêques de la Syrie II^e au patriarche Jean de Constantinople pour rendre compte du concile qu'ils ont tenu contre Sévère d'Antioche et Pierre d'Apamée, Mansi, t. VIII, col. 1098; il souscrit également une lettre des mêmes évêques contre les Sévériens, lettre qui est lue au concile réuni à Constantinople par le patriarche Mennas en 536. Mansi, t. VIII, col. 983. Évagre III, 34, nous apprend qu'il fut un des adversaires les plus courageux de Sévère d'Antioche. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2662-63. — Alraamius prend part au sixième concile oecuménique.

Évêques titulaires : Antoine Gaspard de Grammont (1707-1727). Jean Frinkel (1745-1758). Jean-Antoine-Frédéric Baudri (1849-1893). Gallican Marzi (1894-1896). Charles de Chazelles (1897-1900). Hyacinthe Nicolai (1900). Antoine Cardoso Gomez (1900-1901). Sigismond Félix de Ow Feldorf (1902-1906). Ulpian Perez Quinones (1907). Carlo Falcini (1907). Mgr Benedetto Spila, nommé en 1909.

Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, col. 915-916. — Mansi,

Sacr. concil. ampl. coll., t. II, col. 693, 698; t. VI, col. 569, 944, 1034, t. VII, col. 432, 551; t. VIII, col. 983, 1098. — *Annuaire pontifical*, 1916, p. 362.

R. JANIN.

ARETIANUS, évêque d'An'andros (431). Voir ci-dessus, col. 511.

ARETIN (FRANÇOIS). Voir FRANÇOIS D'AREZZO.

1. ARETINI (LUCINO). Voir ARCONATI, col. 1590.

2. ARETINI-SILLANI (GUGLIELMO), né à Sigillo, diocèse de Nocera, le 18 août 1786, promu évêque de Terracine, Piperno et Sezze, le 6 avril 1835, éprouva beaucoup de difficultés pour maintenir la paix entre les chapitres de ses trois diocèses réunis, et donna sa démission le 19 décembre 1853.

Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, 1847, t. VI, p. 607. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 733.

F. BONNARD.

1. AREVALO (FAUSTINO), jésuite espagnol, né à Campanario, en Estramadure, le 23 juillet 1747, entra au noviciat en 1761. Arrêté dans la nuit du 2 avril 1767 avec tous les jésuites du royaume par ordre d'Aranda, et déporté en Italie, il se livra avec passion à l'étude des lettres, de la liturgie, de la patristique, et publia d'importants travaux d'hymnographie espagnole qui lui valurent, en 1800, le titre d'hymnographe pontifical. L'amitié du cardinal Lorenzana lui permit de faire les frais de son *Hymnodia Hispanica*, Rome, 1786, puis des savantes éditions de Prudence, de Sedulius, de Juvencius, et d'autres poètes du IV^e siècle, éditions reproduites au tome XIX de la *Patrologie latine* de Migne. Son nom est attaché tout spécialement à l'édition critique des œuvres de saint Isidore de Séville (1797-1803), suivie du *Missale gothicum*, Rome, 1804. Lorsque le cardinal di Pietro fut obligé de quitter Rome en 1809, il nomma Arevalo théologien de la Pénitencerie, en remplacement du savant Muzzarelli. Le 25 septembre 1815, Arevalo regagna l'Espagne, à la requête du roi Ferdinand, et repréna rang dans la Compagnie de Jésus. Il mourut à Madrid le 7 janvier 1824, honoré comme « une des gloires de l'Église d'Espagne ». Sa dissertation sur les hymnes de l'Église a été justement appelée « un des plus précieux monuments de la science liturgique. »

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 530-535. — Hurter, *Nomenclator liter.*, Innsbruck, 1912, t. V, col. 953. — Boero, *Menologio*, t. I, p. 154 sq. — *L'Ami de la Religion*, t. XXXIV, p. 28. — Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*, t. II, p. 642.

P. BERNARD.

2. AREVALO (JUAN), écrivain bénédictin, prieur de l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena, au diocèse de Burgos, mort en 1633. Il a laissé deux curieuses histoires demeurées manuscrites : 1^o *Cronica de los antiguos condes y primeros reyes de Castilla. Trátese tambien de los reyes de Leon, Navarra y Aragon... hasta la muerte de Alphonso VI. Tambien se pone la historia del Cid. Ms. C. 138* de la bibliothèque de la Academia de la Historia, préparé pour l'impression en 1623. L'histoire des comtes de Castille y est traitée avec ampleur. 2^o *Historia del monasterio de Cardena*, ms. aujourd'hui disparu qui conduisait jusqu'en 1624 l'histoire de l'abbaye.

Les soi-disant actes de saint Sisebut, abbé de Cardena, communiqués par Arevalo à Yepes, *Cronica general de la orden de S. Benito*, Valladolid, 1617, t. VI, p. 323 sq. ne méritent pas ce nom comme l'a noté Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, t. VI, 2, Paris, 1701, p. 369, car Arevalo en avait emprunté le texte à l'histoire de Cardena, écrite vers 1543 par l'abbé

de ce monastère, Lope de Frias. Mais il n'avait pas voulu dissimuler la modernité de ce récit. Berganza, *Antigüedades de Castilla*, Madrid, 1719, t. I, p. 384. Rien à retenir donc de l'erreur des bollandistes, *Acta sanctorum*, Paris, 1865, mart. t. II, p. 405-406, trompés par Tamayo.

T. Munoz y Romero, *Diccionario bibliografico-historico de.. España*, Madrid, 1858, p. 75-76. — H. Florez, *España sagrada*, Madrid, 1772, t. XXVII, col. 237-244. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, Madrid 1783, t. I, p. 638.

A. LAMBERT.

3. AREVALO (RODRIGO [ou Ruy] SANCHEZ [ou Sang] DE) souvent appelé Rodrigo de Zamora, évêque, diplomate et écrivain espagnol au XV^e siècle.

I. EN ESPAGNE. DIGNITÉS ECCLÉSIASTIQUES. — Né en 1404 à Santa Maria de Nueva, diocèse de Ségovie, de noble famille. Orphelin de bonne heure, sa mère remariée, Maria Paez de Arevalo, dont il adopta le nom, le dirigea vers l'état ecclésiastique en dépit de l'opposition de sa famille paternelle. Docteur en droit et bachelier in *Decreto* après dix ans d'études à l'université de Salamanque, il refuse la chaire qui lui était offerte et entre dans les ordres.

Prêtre pieux et savant, il accumule bientôt, sans trop présider, les dignités ecclésiastiques les plus enviées de Castille. Il est vingt ans durant archidiacre de Treviño à la cathédrale de Burgos. L'évêque qui l'accueille là et qui devint son ami est l'illustre Alphonse de Carthagène (t. II, col. 702), théologien et humaniste de grande envergure. Rodrigo a laissé un ouvrage écrit peut-être après la mort du prélat et où il le met en scène : *Liber de quaestionibus ortholanis introductus inter R. P. Alphonsum Episcopum Burgensem ex una et Rodericum episcopum ex altera : quis sensus corporaliter altero sit utilior et praesertim an visus sit excellentior et utilior auditu*. Conservé au *Codex vaticanus* 4881.

Il était encore archidiacre de Treviño le 24 novembre 1447. Cf. Florez, *España sagrada*, Madrid, 1771, t. XXVI, p. 402. Peu après, vers 1448, il devient de plus doyen du chapitre de Léon, dignité qu'il devait garder sept ans environ et qu'il obtint durant un séjour à Rome auprès de Nicolas V. Il intervient alors en cette qualité dans le règlement d'intérêts entre le cardinal démissionnaire Juan de Segovia et le chapitre de Léon. Cf. Risco, *España sagrada*, Madrid, 1787, t. XXXVI, p. 59-60. Un ms. de la Biblioteca Nacional de Madrid conserve de lui à cette époque : *Suma de la Policia : que jabla como deben ser fundadas e hedificadas las cibdades e villas*, écrit à la demande de Pedro de Cuña, *guarda mayor* du roi Henri IV.

Vers 1455, il obtint de Calixte III la dignité de doyen de Séville, à laquelle il dut renoncer après deux ans, au moment de sa nomination épiscopale. C'est à cette date qu'il écrit peut-être de Rome son *Vergel de los Principes...* en que jablade los honestos depotres e virtuosos exercicios en que los inclitos Reyes se deben exercitar, ouvrage dédié au triste roi Henri IV lequel, on le sait, avait grand besoin de ces conseils de sage courtois. Sur le ms. peut-être original du *Vergel* conservé à la bibliothèque Uhagon, voir B. J. Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española*, Madrid, 1889, t. IV, col. 1421-1422. Cf. aussi la *Historia hispanica*, IV, 39, de Rodrigo lui-même.

II. EN ESPAGNE : AMBASSADES. — Rodrigo exerça diverses charges à la cour des deux rois Jean II et Henri IV, dont il s'intitule alternativement chapelain, secrétaire, conseiller. Il dut sans doute à ses relations avec Alphonse de Carthagène d'être employé comme celui-ci aux affaires du concile de Bâle, alors en révolte contre Eugène IV.

► Vers 1440, Jean II, qui plus fidèle qu'Alphonse V d'Aragon s'était rangé sous l'obédience d'Eugène après la déposition de celui-ci par le concile en 1439, envoya

aux princes de la chrétienté plusieurs ambassades en faveur du pape, qu'il confia à l'archidiacre de Treviño. Celui-ci donne à leur sujet quelques détails dans son *Historia hispanica*, IV, 35-36; Schott, *Hispaniae*, t. I, p. 237-238. Il a de plus conservé dans le *Codex Vaticanus* 4881 les harangues prononcées par lui en ces solennelles occasions.

1^o Ambassade auprès du nouvel empereur Frédéric III qui tardait à se prononcer pour Eugène : *Oratio ad serenissimum Fredericum Imperatorem exhortatoria ad unitatem et pacem Ecclesiae... inducens eundem Imperatorem ad puram adhaesionem domini Eugenii et ad detestationem Basileensium*.

Vers la même époque, il écrivit deux dialogues sur les affaires du temps : l'un dont l'idée lui serait venue à la cour de l'empereur et qu'il dédia après 1442, à l'archevêque de Séville, Garsias Henriquez Osorio (*Cod. Vatic. 4002 : Dialogus inter Theodericum et Rodericum de remediis schismatis*), où il traite du schisme de Félix V; l'autre : *Dialogus de auctoritate romani Pontificis et generalium conciliorum*, que N. Antonio qui le signale dans la bibliothèque de Benedetto Selvaggi à Padoue croit à tort rédigé en 1467 sous Paul II. Cf. J. F. Tomasini, *Bibliotheca Palatinae manuscriptorum publicae privatae*, Padoue, 1639, p. 84.

2^o Ambassade auprès d'Eugène IV lui-même. Deux harangues, l'une au pape : *Oratio ad papam Eugenium ex parte serenissimi regis Hispaniae contra factiones Basileensium. Ubi multa de devotione regum Hispaniae ad romanam Ecclesiam (Codex 4881, fol. 194)*. L'autre aux cardinaux, *ibid.*, f. 193 : *Oratio ad sacrum collegium cardinalium super eadem materia*.

3^o Troisième ambassade de Jean II auprès du duc de Milan Philippe Marie Visconti et troisième harangue, *ibid.*, f. 199 : *Oratio ex parte regis Hispaniae ad Philippum Mariam ducem Mediolani exhortatoria ad pacem Italiae et ut pure et simpliciter adhaereret domino Eugenio et Basileensem factionem respueret*.

4^o Jean II, à ce même moment, l'envoya encore auprès du roi de France Charles VII, un autre tenant d'Eugène. L'archidiacre paraît s'y être occupé des relations franco-espagnoles. Sa harangue, *ibid.*, fol. 204 : *Oratio ad serenissimum Carolum regem Franciae ex parte regis Hispaniae de laudibus eiusdem Caroli et gloriosae domus Franciae et Hispaniae exhortatoria ad tollendas omnes occasiones disidii inter utramque regiam domum*. A la mort de Jean II (1454), il s'adresse de nouveau, de loin sans doute, à Charles VII : *Oratio lugubris de obitu serenissimi regis Ioannis Hispaniae ad serenissimum regem Carolum Franciae et de laudibus eius regis Ioannis* (même ms. fol. 216).

III. A ROME : AMBASSADEUR. ÉVÊQUE. — 1^o Vers 1448, peu après l'avènement de Nicolas V (6 mars 1447), nous trouvons à Rome, de nouveau, Rodrigo, qui gagne au voyage, nous l'avons vu, la dignité de doyen de Léon. Y était-il venu en qualité d'« ambassadeur » d'obédience de Jean II? la suite permettrait de le supposer. S'il fit encore quelques apparitions en Espagne, il ne tarde pas à s'installer définitivement à Rome. Il prêche devant Nicolas V comme plus tard devant Calixte III et devant Pie II.

A son tour Nicolas l'envoie en ambassade auprès de Philippe II le Bon, duc de Bourgogne. *Ibid.*, fol. 209 : *Oratio ex parte sanctissimi domini Nicolai papae ad illustrissimum ducem Burgundiae ubi multa de devotione et favore eiusdem principis ad incrementa fidei*.

2^o En 1455, après l'élection de l'espagnol Alphonse de Borja devenu Calixte III, Rodrigo repartit à la cour pontificale, ambassadeur du nouveau roi de Castille Henri II chargé de porter l'obédience au nouveau pape. *Ibid.*, f. 218 : *Oratio habita ad sanctissimum dominum Callistum papam secundum (sic), in praestatione obedienciae et congratulatoria de assumptione*.

Ce fut Calixte III qui semble avoir établi sur des bases définitives la fortune de Rodrigo. Après l'avoir, comme nous l'avons dit, nommé, en 1445, doyen de Séville en récompense de son ambassade, il le fit évêque d'Oviedo le 22 avril 1457. L'évêque ne résida jamais.

3° Sa faveur s'accrut encore à l'avènement de Pie II (19 août 1458), l'ami d'Alphonse de Carthagène. Rodrigo figure cette fois encore en qualité d'ambassadeur d'obédience du roi Henri. *Ibid.*, fol. 212 : *Oratio ad sanctissimum papam Pium II, nomine regis Hispaniae in praestatione obediendae... exhortatur ad extirpationem Turcorum, et multa de devotione regum Hispaniae ad Ecclesiam romanam*. Le même ms. contient encore plusieurs autres harangues diplomatiques à Pie II.

Celui-ci semble avoir apprécié les talents d'humaniste de l'ambassadeur espagnol. Il le fit son référendaire, et lui confia même, en dépit de sa rhétorique assez raboteuse, la tâche honorable de lire avant leur apparition son *Historia* et d'autres opuscules. Rodrigo, *Historia hispanica*, t. iv, p. 40. L'évêque d'Oviedo accompagnait le pape à Ancône, lorsque celui-ci s'y rendit pour préparer la croisade contre les Turcs et où il mourut le 14 août 1464.

4° Paul II, le jour même de son exaltation, le 30 août suivant, le nomma gouverneur du château Saint-Ange où était gardé le trésor pontifical, marque de confiance dont l'évêque se montra très fier. De plus le pape le fit successivement, sans qu'il ait pour cela abandonné la cour pontificale, évêque de Zamora en 1467, titre que lui donnent bon nombre d'éditions du *Speculum vitae humanae*, évêque de Calahorra (30 octobre 1468); de Palencia enfin le 6 octobre 1469.

Paul II favorisa les goûts du savant prélat qui lui dédia la plupart des nombreux ouvrages dont il entreprit alors la rédaction, souvent à la demande du pape lui-même.

Il est très considéré dans les milieux humanistes de Rome. Platina, si peu en faveur à la cour de Paul II le choisit en 1469 comme son interlocuteur dans son dialogue *De falso et vero bono*. Il lui avait dédié auparavant son traité *De laudibus pacis*. Mais Rodrigo semble avoir peu goûté ces compromettantes avancées comme on le verra plus bas.

Il mourut à Rome le 4 octobre 1470 et fut enseveli à l'église espagnole de Santiago où son ami le cardinal Bessarion et un autre cardinal lui dédièrent une épitaphe.

IV. OUVRAGES IMPRIMÉS. — 1° *Speculum vitae humanae... ad Paulum II pontificem maximum*, Rome, 1468. Sur les nombreuses rééditions et traductions au xv^e siècle de ce célèbre traité cf. L. Hain, *Repertorium bibliographicum*, Paris, 1838, t. iv, n° 13933-13954, et les corrections ou additions de Hain, de Proctor, Coppinger, Voullième, dans K. Burger, *Beiträge zur Inkunabelbibliographie*, Leipzig, 1908, p. 420-421. Sur la traduction espagnole : *Spejo de la vida humana*, Saragosse, 1491, cf. J. M. Sanchez, *Bibliografía Zaragozana del siglo XV*, Madrid, 1908, p. 68; H. et K. Haebler, *Bibliografía ibérica del siglo XV*, Leipzig, 1904-1917, t. i, p. 277; t. ii, p. 160. L'édition de 1481 est un mythe. Dans cet ouvrage dédié à Paul II, simple traité de morale où sont passées en revue les professions les plus variées, l'auteur ne ménage ni les clercs, ni la cour romaine, ce qui l'a rendu très populaire chez les protestants (une réimpression par Goldast à Hanovre en 1603 et une autre à Francfort en 1683, qui revendiquent bien à tort Rodrigo de Zamora comme un précurseur de la secte, luthérien avant Luther). Cf. Flacius Illyricus, *Catalogus testium veritatis qui ante nostram aetatem reclamarunt papae*. Bâle, 1556, ad annum 1464 et Oudin, *loc. cit.*, col. 2663. On verra plus bas combien grossière fut leur erreur.

2° *Compendiosa historia hispanica*. Rome, vers 1470 (avec dédicace à Henri IV de Castille). Sur cette édition cf. Proctor, *An Index to the early printed books in the British Museum*, Londres, 1898, n. 3348 A. On le trouvera dans Schott, *Hispaniae illustratae*, Francfort, 1603, t. i, p. 121-246. Cette histoire souvent appelée *Historia Palentina*, très brève pour l'antiquité, s'étend davantage sur le moyen âge et atteint jusqu'à 1469. Voir G. Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne*, Paris, 1904, p. 10-11, 47, 68. Le ms. de la *Historia hispanica de l'Escorial*, cod. f. I. 18 (G. Antolin, *Cat. de los codices latinos... del Escorial*, Madrid, 1911, t. ii, p. 144-146) n'est qu'une copie faite au xvi^e siècle de l'édition romaine. Voir aussi *Cat. de la bibl. de R. Heredia*, Paris, 1893, t. iii, p. 90-91.

3° *Epistola... consolatoria de expugnacione... insule Euboye dicte Nigropontis a perfido... Turchorum principe*, dédiée au cardinal Bessarion. Il en existe une impression s. l. n. d., vers 1473, par V. Zell, à Cologne; cf. Proctor, *op. cit.*, n. 900. L'impression de P. Schoeffer, Mayence, supposée par Hain, *op. cit.*, n. 13956, n'existe pas.

4° *De origine ac differentia principatus imperialis et regalis et de antiquitate et iusticia utriusque et in quo alter alterum excedat et a quo et quibus causis reges corrigi et deponi possint*, Rome, 1521. C'est au pape et non à l'empereur qu'a été confiée la monarchie universelle. L'empereur n'a jamais eu de juridiction ni sur l'Espagne ni sur la France. Le pape a le droit de déposer les princes. Le pouvoir se transmet sans intervention ni du peuple ni de la noblesse. Le théoricien de cette théologie absolutiste fut-il vraiment un précurseur de Luther?

5° *Defensorium status ecclesiastici contra querulos, aemulos et detractores praelatorum et clericorum*, dédié à Paul II en 1467. Au chapitre i du *Speculum*, Rodrigo dit avoir « édités » récemment avec le précédent, ce texte conservé au *Vaticanus* n. 4106. Cependant l'impression, inconnue, en reste fort douteuse.

V. OUVRAGES MANUSCRITS : LE CODEX VATICANUS 4881, etc. — La Vaticane et diverses autres bibliothèques d'Italie et d'Angleterre conservent encore de nombreux inédits de Rodrigo, théologiques et historico-canoniques, dont N. Antonio a dressé une liste fort soignée dont nous relevons, avec quelques précisions, les suivants.

La plus grande partie en est réunie dans un gros manuscrit in-folio de ses œuvres déjà souvent cité, le *codex Vaticanus 4881*.

1° *De pace et bello et de necessitate et utilitate bellorum*. Réponse au traité de Platina dédié à Paul II : *De pace Italiae componenda et bello Turcis inferendo*. — 2° *Apparatus sive commenti super bullam Cruciatæ, indicatæ per papam Pium contra perfidos Turcos*. — 3° *Liber confutatorius sectæ et superstitionis Mahometi*. — 4° *Super commento bullæ depositionis regis Bohemæ per... Paulum II publicatæ*. Il s'agit du roi de Bohême, Georges Podiebrad, devenu hussite. — 5° *De monarchia orbis*, voir ci-dessus, n. 4. — 6° *Defensorium libri de Monarchia orbis contra quosdam detractores super eisdem et aliis utilibus materiis*. — 7° *Libellus in quo agitur an liceat fidelibus sine peccato fugere a loco in quo pestis viget* (voir Beer, *Handschriftenschatze Spaniens*, Vienne, 1894, p. 84). — 8° *Tractatus ad quemdam... Carthusiensem quando liceat religiosi curias principum sequi aut frequentare et quod aliquando expedit eos apud principes manere*. — 9° *Tractatus de mysterio SS. Trinitatis et an possit probari naturalibus rationibus*, dédié à Pie II.

On trouve encore à la Vaticane : 10° au *Codex latinus 969* : *De paupertate Christi creatoris et dominatoris omnium necnon Apostolorum eius : et quæ et qualis*

inopia et mendicitas jui eidem et apostolis; et de concordantia constitutionum quae super eadem re a Nicolao III et Joanne XXII emanarunt. Traité écrit sur l'ordre de Paul II. La furieuse querelle qui, au début du xiv^e siècle, avait mis aux prises Jean XXII et les spirituels semblait se rallumer parfois encore au xv^e siècle. Cf. N. Valois, *Jacques Duèse (pape Jean XXII)*, p. 464, note 3 et *passim*, dans *Histoire littéraire de la France*, Paris, 1915, t. xxxiv. — 11^o Au *Codex latinus 3899*, fol. 37. *Epistola ad.. Fr. Alphonsum de Palenzuela de multiplici onere et periculo pontificalis dignitatis... et de ambitione de modernis abusibus praelatorum.* — 12^o Au *Vaticanus Latinus 4167*, fol. 177. *Libellus ad Paulum II in quo... damnatur appellatio a sententia Romani pontificis non bene ut aiunt informati ad eundem bene informatum*, etc.

A Padoue encore deux manuscrits où se trouvent plusieurs des traités écrits à la demande de Paul II et contenus aux *Codd. Vatic. 4881 et 4167* : 13^o *De remediis afflictæ Ecclesiae militantis adversus extrinsecas Turcarum persecutiones et angustias; et an generalis Synodus hoc tempore sit expediens et sufficiens remedium ad eas extirpandas.* Ms. de la bibliothèque des chanoines de S. Giovanni in Viridario. — 14^o Au *codex de la bibliothèque Selvaggi* cité plus haut : *De poena substrahtentium obedientiam a Sede apostolica*, peut-être le même texte que le n. 12 ci-dessus. Enfin T. James, *Ecloga Oxonio-Cantabrigiensis, sive catalogus manuscriptorum in utraque academia*, Londres, 1600, t. i, a signalé l'existence à Saint-Benoît de Cambridge d'un ms : *Opuscula Roderici, etc., et epistolae eiusdem ad quosdam doctissimos et eloquentissimos viros et illorum ad eum.*

Outre les textes cités plus haut, la source la plus abondante se trouve dans les écrits de Rodrigo très prolifique en détails sur sa vie. La lettre préface à Paul II en tête du *Speculum vitae humanae* (fol. 1^{er} de l'éd. de 1468) est une véritable autobiographie. On peut lui adjoindre le chapitre 40 et dernier du livre IV de la *Historia hispanica*. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, Madrid, 1788, t. vi, p. 297-304, une des notices les plus remarquables de ce répertoire. — M. Risco, *España sagrada*, Madrid, 1795, t. xxxix, p. 61-68. — H. Hurter, *Nomenclator literarius*, Innsbruck, 1906, t. II, col. 942-943. — J. A. Fabricius, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, Padoue, 1754, t. vi, p. 113 sq. — C. Oudin, *De scriptoribus Ecclesiae antiquis*, Leipzig, 1722, t. III, col. 2661-2664. — Cave-Wharton, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, Genève, 1720, *Appendix*, p. 120-121. — J. F. v. Schulte, *Gesch. d. Quellen v. literatur des can. Rechts*, Stuttgart, 1877, t. II, p. 316-317. — S. Merkle, dans *Concilium Tridentinum, Diariorum, t. II*, Fribourg, 1911, p. 737 et la note.

A. LAMBERT.

4. AREVALO DE GUEZO (FRANCESCO), originaire de Ségovie (Espagne), embrassa la carrière ecclésiastique, et devint doyen du chapitre de la cathédrale de sa ville natale. Promu à l'archevêché de Messine, il refusa cette dignité et fut alors nommé Inquisiteur à Barcelone. François Arevalo fut désigné par Clément VIII, le 3 avril 1598, pour occuper le siège épiscopal de Gérone. Il en prit possession par procureur, le 31 mai suivant, et ne fut sacré à Barcelone que le 27 juillet de cette même année. François Arevalo fit son entrée à Gérone, le 21 août 1598. Il donna ses premiers soins à la fondation du séminaire diocésain. Après entente préalable avec les membres de son chapitre, ce prélat établit sa pépinière de vocations ecclésiastiques dans les locaux d'un ancien prieuré augustin, appelé Saint-Martin de Cacosta, désaffectés depuis 1381, et occupés depuis lors par les jésuites. Il le dota des revenus du monastère bénédictin de Bésalu. En 1606, François Arevalo réunit en un volume la collection des principales dispositions synodales de ses prédécesseurs, et fit imprimer l'ouvrage à Barcelone. Sur les conseils de Baronius et pour répondre aux

désirs de ses prêtres et des fidèles, Arevalo reporta au 29 octobre la fête de saint Narcisse, évêque de Gérone, que son prédécesseur Jacques Cassador avait fixée au 18 mars, jour où elle est indiquée au martyrologe romain. Cet évêque commença les travaux de construction du clocher de sa cathédrale et ceux du grand escalier de 99 marches qui conduit à la porte d'entrée. Il mourut tragiquement le 10 janvier 1611. Il se trouvait à Arénys, dans la maison de campagne du séminaire. Du haut d'une fenêtre, il considérait les élèves qui s'amusaient au jeu de paume. Il prit des petits cailloux pour les jeter sur les joueurs, dans le but de les distraire de leur amusement. Il perdit pied, tomba de la fenêtre dans le vide et se fracassa la tête dans sa chute.

Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, Madrid, 1850, t. XIV, p. 96, 99, 155-157, 245. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, t. III, 1910, p. 219.

J. CAPELLE.

5. AREVALO Y TORRES (SEBASTIAN DE), évêque de Mondoñedo et d'Osma (1672-1774). Né à Nava de Coca (diocèse de Ségovie), le 20 janvier 1620, d'une famille distinguée, il prit, très jeune, l'habit de Saint-François, au couvent de Ségovie; c'est de là qu'il fut appelé à Madrid, pour être le confesseur du monastère royal des « Descalzas ». En 1672, il était désigné pour le siège de Mondoñedo, dont il prit possession le 12 août et où il célébra un synode en 1679.

Dix ans après, il fut transféré (le 12 mai 1682), au siège d'Osma, où un procès assez long lui permit de maintenir sous sa juridiction le collège de Sainte-Catherine du Burgo de Osma, en lutte avec les évêques depuis longtemps. C'est là qu'il acheva sa carrière, laissant après lui le souvenir d'une inépuisable charité (20 janvier 1704).

Jaloux de la gloire de son Église, il eut à cœur de faire aboutir la cause de son illustre prédécesseur, le vénérable Juan de Palafox. Les premières informations avaient été commencées en 1666 par le second successeur du saint évêque, dont la réputation allait toujours croissant, tant en Espagne qu'aux Indes. Continué, après la translation à Sigüenza de l'évêque P. de Godoy, par le tribunal capitulaire et par l'évêque Antonio de Isla, ces informations avaient été suspendues à la mort de celui-ci (7 novembre 1681).

C'est à Arevalo qu'était réservé l'honneur de les mener à bonne fin. En effet, en 1688, il pouvait réunir toutes les pièces du procès, avec un *Summarius*, envoyées par lui à la Congrégation des Rites, qui, ayant dû attendre les résultats de l'enquête faite aux Indes, approuva à la fois les unes et les autres par un décret du 15 mai 1694.

Après quatre autres années d'attente, la cause allait être introduite, quand les jésuites obtinrent qu'on revisât les écrits du serviteur de Dieu et particulièrement la célèbre lettre écrite par lui au pape Innocent X. Voir dans *Sacra Rituum Congregatione... Oxonien. beatificationis et canonisationis ven. Servi Dei Johannis de Palafox, etc.*, Rome, 1770-1771, 3 in-fol., les pièces du procès d'Osma, t. I, p. 3-4, p. 24 sq. et *passim*.

Depuis, les cendres d'Arevalo reposent dans la chapelle majeure de la cathédrale, aux pieds du corps du vénérable Juan de Palafox.

Florez, *España sagrada*, Madrid, 1764, t. XVIII, p. 271. — J. Loperaez Corvalan, *Descripcion historica del obispado de Osma*, Madrid, 1778, t. I, p. 541-547.

M. B. DOREILLAC.

AREY. Voir AREDIUS et AREGIUS.

AREZZO, évêché d'Italie, en Toscane, dépendant directement de Saint-Siège. Le diocèse est borné par ceux de Fiesole, Sarsina, Borgo San Sepolcro,

Citta di Castello, Cortone, Montepulciano et Sienne. Le patron est saint Donat, martyr, évêque d'Arezzo.

I. HISTOIRE SOMMAIRE. — Arezzo est d'origine étrusque, née peut-être des ruines de l'antique Corito, qui fut la plus grande et la plus puissante ville de l'Étrurie. Les Latins l'appellèrent *Aretium*. Elle s'élève, entourée de fortes murailles, plusieurs fois agrandies, sur le flanc méridional d'une colline d'où le regard embrasse une riche plaine encadrée de hauteurs boisées, à l'entrée des quatre vallées très peuplées du Casentino, de la Chiana, de l'Arno supérieur et du Tibre.

C'est une noble cité, aux belles églises pleines d'œuvres d'art, aux rues larges et bien pavées, abouissant à une place élégante, ornée d'édifices remarquables, d'une fontaine et de loggie fameuses, construites par Vasari, pour la parure de sa ville natale.

Dès l'époque la plus reculée, elle occupait un rang distingué parmi les douze métropoles de l'Étrurie; on y ciselait le bronze, on y fabriquait des poteries d'art; son territoire était déjà très riche et très étendu. En l'an 469 de Rome, elle soutint un long siège contre les Gaulois. Puis elle fournit en abondance, au dire de Cicéron, des soldats et des vivres pour l'expédition de Scipion contre Carthage. A l'occasion de la guerre des Marse, Arezzo se réunit à la république romaine, est inscrite à la tribu Pomptina, et devient un municipe libre. Sa position avantageuse la fit choisir à plusieurs reprises comme quartier général des consuls et des préteurs en Étrurie; Sylla, puis César, établirent sur son territoire des colonies de vétérans. Elle souffrit plus que d'autres du passage des barbares. Toi ila fit raser ses belles murailles de pierre, qu'avaient vantées Vitruve, Pliny et Silius Italicus. Les Lombards lui furent moins cruels et confirmèrent l'ample juridiction de ses évêques.

Sous les Carolingiens, elle fut administrée par un comte, et ce régime dura jusqu'au jour où les empereurs germaniques firent de ses évêques des princes temporels. Sous le gouvernement des deux prélats Guillaume dei Pazzi et Gui Tarlati, dans la seconde moitié du x^me siècle et le premier quart du xiv^e, Arezzo fut à l'apogée de sa puissance. Mais elle eut à se défendre tantôt contre Sienne, le plus souvent contre Florence. Les Arétins eurent le dessous, en 1289, à la bataille de Campaldino; mais, à peine vingt ans après, ils trouvèrent un maître dans leur évêque gibelin, Gui Tarlati di Pietramala, homme de guerre et homme d'État, qui agrandit, embellit et fortifia la ville, lui conquit ou reconquit des domaines, et résista au pape qui l'avait déposé. Jamais Arezzo n'avait connu une telle grandeur et une telle prospérité. Tarlati mourut en 1328 : on voit encore sa tombe dans la cathédrale. Mais la ville fut prise en 1384 par un condottiere, qui la vendit à Florence pour 40 000 florins d'or. Un siècle après, elle essaya, sans succès, de secouer le joug; elle allait suivre désormais les destins de Florence, et, après 1531, des Médicis, à qui elle fut donnée par Charles-Quint. En 1800, s'étant révoltée contre les troupes françaises d'occupation, elle fut prise d'assaut et livrée au pillage.

Grégoire X y mourut à son retour du concile de Lyon, en 1276. et fut inhumé dans la cathédrale. Pour obéir à son ordre, les cardinaux s'y réunirent immédiatement en conclave, et élurent un pape, qui fut Innocent V.

D'après les traditions locales, la foi chrétienne aurait tout d'abord été prêchée dans ces régions par saint Romulus, évêque d'Étrurie, que d'aucuns font disciple de saint Paul. Il est certain que nous y trouvons déjà des martyrs de la persécution de Dèce : deux jeunes gens, deux frères, Laurent et Peregrinus, mis à mort et ensevelis tout près d'Arezzo. Mais la

liste épiscopale ne commence qu'avec saint Satyre, au temps de l'empereur Constantin.

C'est l'évêque Satyre qui accueillit un jour le jeune Donat, natif de Nicomédie, accouru pour trouver refuge dans son deuil et son épouvante auprès du moine Hilarianus. Donat vivait à Rome avec ses parents; ceux-ci furent mis à mort au milieu des plus cruelles tortures, dans la persécution de Dioclétien, avec le prêtre Pigmenius qu'ils avaient donné pour maître à leur enfant. Le fils des martyrs fut ordonné lecteur, puis bientôt prêtre, par l'évêque Satyre, et se mit à prêcher l'Évangile avec ardeur dans la ville d'Arezzo et les campagnes environnantes, où il convertit un grand nombre de païens et abolit presque entièrement le culte des idoles. A la mort de saint Satyre, il dut, par la volonté du pape saint Jules I^{er}, recueillir sa charge pastorale. Il se consacra avec plus de zèle encore à la diffusion du christianisme, et il y obtint un tel succès par sa parole et par ses miracles, que l'augustal Quadratianus, représentant à Arezzo le pouvoir de Julien l'Apostat, lui fit trancher la tête, le 7 août 362, quelques jours après le martyre de son maître Hilarianus. Parmi les illustres personnalités gagnés par lui à l'Évangile se trouvait un tribun romain, saint Zenobius, qui fit de grandes donations à la chrétienté d'Arezzo, et construisit beaucoup d'églises sur son territoire. Il semble bien qu'il y eut alors un retour offensif du paganisme, par le fait de certains préfets impériaux, qui, même après la mort de l'Apostat, exercèrent des sévices contre les chrétiens de cette partie de l'Étrurie et y firent de nombreux martyrs.

La cathédrale primitive d'Arezzo s'élevait dans le faubourg occidental. Elle fut reconstruite une première fois par l'évêque Elembert, sur un plan rappelant Saint-Vital de Ravenne, dont l'architecte Mainard était allé relever les dessins. En 1110, il y eut grande rumeur dans la ville : le peuple voulait avoir son évêque et sa cathédrale dans l'intérieur de l'enceinte. C'est pour punir, disait-il, les Arétins de cette révolte, mais surtout pour attendre le pape dans les États laissés à l'Église par la comtesse Mathilde, que l'empereur Henri V, l'an d'après, fit raser les tours et les antiques murailles de la cité. Une nouvelle église fut pourtant construite, dédiée à la Vierge, appelée par le peuple la *Chiesa madre*, où furent placées, par force, les reliques de saint Donat. Mais l'évêque et ses chanoines, menant encore la vie commune régulière, refusèrent constamment de s'y transporter. Pour terminer la querelle, le pape Innocent III, par lulle du 26 avril 1203, unit le *duomo vecchio* à l'ancienne église de Saint-Pierre-Majeur dans l'intérieur de la ville. Les évêques n'y transférèrent d'ailleurs leur résidence et celle de leur chapitre qu'en 1277, lorsque fut commencée la construction de la splendide cathédrale ogivale qui devait être substituée à l'église Saint-Pierre. C'est un des plus beaux monuments d'Italie, pour lequel Jean de Pise sculpta, en 1286, la nouvelle chaise de saint Donat. Le vieux dôme fut dès lors abandonné, et s'écroula à la fin du xv^e siècle. Son emplacement fut marqué en 1610 par une modeste chapelle.

Arezzo produisit beaucoup d'hommes illustres : Mécène, dit-on, issu de rois étrusques, *atavis editum regibus*; le moine Gui Donati, dit d'Arezzo, appelé à Rome par Jean XIX pour enseigner au clergé le chant ecclésiastique; Guittone, Pétrarque, Leonardo Bruni, le satirique Pierre l'Arétin, « qui dit du mal de tout le monde, excepté du Christ, parce que, prétendait-il, il ne le connaissait pas »; Vasari, Pignotti, Jules III; nombre de cardinaux, dont le B. Paul Burali, né à Itri, de famille arétine, dit le cardinal d'Arezzo.

Les évêques avaient conservé de leur antique juri-

diction temporelle la seigneurie et le titre de comtes de Cesa. Clément XII, en 1730, leur concéda l'usage du pallium et de la croix archiépiscopale.

Le diocèse d'Arezzo, étant l'un des plus anciens, était aussi le plus étendu de la Toscane. De bonne heure les évêques de Sienne prétendirent s'annexer beaucoup de paroisses à leur convenance : c'est le conflit des *pievi*, qui dura des siècles. Mais Arezzo eut toujours gain de cause et conserva son vaste territoire à peu près intact jusqu'en 1325, où se fit le premier démembrement pour la création du diocèse de Cortone; de même, en 1462, en fut détachée une partie des diocèses nouveaux de Pienza et de Montalcino; en 1520, une partie du diocèse de Borgo San Sepolcro; et finalement, en 1561, diverses paroisses pour l'érection du diocèse de Montepulciano. C'est encore le plus vaste diocèse de Toscane, avec quatre-vingts *pievi* ou églises mères, six collégiales, une trentaine de couvents, sans compter, dans ses limites actuelles, les deux célèbres sanctuaires de Camaldoli et de l'Alverne.

III. ANCIENNES ABBAYES ET MONASTÈRES. — Hommes. — SS. Tiburzio et Susanna d'Agnano, au val d'Ambrà, camaldules; La Berardanga, au val d'Ombro, camaldules; Pratiglia, camaldules; Fonte-Benedetta, vallombrosiens; Campolona, O. S. B.; Poppi, vallombrosiens; San Quirico delle Rose, au val de Chiana, camaldules; Rofena, ou Roffeno, olivétains; Selvamonda, O. S. B.; SS. Flora et Lucilla de Torrita, O. S. B.; San Veriano, camaldules; Badicorte, camaldules; S. Maria in Mamma, O. S. B.; San Bartolomeo d'Anghiari, camaldules; la Badia del Sasso, camaldules; San Bartolomeo al Pino; San Bernardo d'Arezzo, olivétains; S. Maria in Gradi, camaldules; SS. Flora et Lucilla d'Arezzo, O. S. B.

Femmes. — S. S perandio, camaldules; S. Benoît, O. S. B.

Beaucoup de ces abbayes disparurent en des temps très anciens; la plupart, déjà ruinées par la commende, furent comprises dans la suppression des ordres religieux en Toscane au XVIII^e siècle et en 1810.

III. ÉTAT ACTUEL. — Le diocèse a 293.657 habitants, 436 églises, dont 330 paroisses, appartenant en très grande majorité à la province d'Arezzo, quelques-unes à celle de Sienne; 105 prêtres séculiers, 13 séminaristes, 13 maisons religieuses d'hommes, avec 149 religieux prêtres et 44 laïcs; 13 couvents de femmes, avec 147 religieuses.

L'évêque actuel est Mgr Emmanuel Mignone, né à Cavatore, diocèse d'Acqui, le 1^{er} février 1864, évêque de Volterra le 21 avril 1909, transféré à Arezzo, le 18 décembre 1919.

IV. LISTE DES ÉVÊQUES. — S. Satorus, vers 340. — S. Donatus, 352, 362 (?). — S. Gelasius, 371. — S. Domitianus, 371. — S. Severinus, 372. — S. Florentius, 375. — Maximilianus, 377. — Eusebius, 380. — S. Gaudentius, 382 (?). — S. Decentius, 422. — S. Laurentius, 422. — Eusebius II, vers 444. — Galilius, vers 477. — Benedictus, vers 501. — Olibrius, 520. — Vindicianus, 550. — Cassianus, 573. — Dativus, 580. — Dulcitus, 590. — Innocentius, 599. — Laurentius II, 600. — Maurianus, 617. — Servandus, 630. — Cyprianus, 654. — Bonushomo, 658. — Vitalianus. — Cyprianus II, 680. — Aliparius, 685. — Adeodatus, 707. — Eliseus, 713. — Lupertianus, 715. — Stabillis, 741-752. — Cunemundus, 752. — Elvetus, 775. — Aripertus, 795, 826. — Petrus, 828, 833. — Petrus II, 851, 861, 867. — Joannes, après 872, 898. — Petrus III, 901, 916. — Theodorius, 922. — Blasius, 930 (?). — Hugo, 952. — Gulielmus, 955. — Everardus, 963, 967. — Alpertus, 972. — Elimpertus, 986, 1010. — Gulielmus II, 1013. — Albertus, 1013. — Theodaldus, 1023, 1036. — Immo ou Ermenfredus, 1037, 1045. — Arnaldus, 1051, 1062. — Constantinus, 1064,

1081. — Elimpertus II, 1087, 1104. — Gregorius, 1104, 1115. — (Gualterius, schismatique intrus, 1109). — Guido Boccatorita, 1115-1128. — Buojanus, 1129-1134. — Maurus, 1134, 1140. — Hieronymus, 1144-1177. — Eliottus, 1177-1181. — Gualandus, évêque élu. — Amideus, 1183-1203. — Gregorius II, 1203-1212. — Martinus, 1212-1236. — Marcellinus Pete, 1236-1248. — Gulielmus III de Pazzis, 1248-1289. — Hildebrandinus Guidi di Romena, 1289-1305. — Guido Tarlati de Pietramala, 1312-1325. — Boso Ubertini, 1325-1365. — Jacques Muto di Romena, 1365-1371. — Jean Albergotti, 1371-1375. — Jean Albergotti II, 1375-1390. — Antoine Archeoni, 1390. — Ange Ricasoli, 1391-1403. — Pierre Ricci, 1403-1411. — Cappone Capponi, 1411-1413. — François Bellarmino, 1413-1433. — Robert degli Asini, 1434-1456. — Philippe de Médicis, 1457-1461. — Laurent II Acciajuoli, 1461-1473. — Gentile de' Becchi, 1473-1497. — Côme dei Pazzi, 1497-1508. — Raphaël Riario, admin., 1508-1511. — Jérôme II Sansoni, 1511-1519. — Octave-Marie Sforza, 1519-1525. — François II Minerbetti, 1525-1537. — Bernardetto Minerbetti, 1538-1574. — Étienne Bonucci, servite (cardinal en 1587), 1574-1589. — Pierre V Usimbardi, 1589-1612. — Antoine Ricci, 1612-1638. — Thomas Salvati, 1638-1671. — Neri Corsini, cardinal, 1672-1677. — Alexandre Strozzi, 1677-1682. — Joseph-Octave de Médicis, 1683-1691. — Jean-Mathieu Marchetti, 1691-1704. — Benoît Falconcini, 1704-1724. — Jean-Antoine Guadagni, carme déchaussé (cardinal en 1721), 1724-1732. — François Salvatico, 1733-1734. — Charles-Philippe Incontri, 1734-1753. — Jacques-Gaétan Inghirami, 1755-1772. — Ange II Franceschi, 1775-1778. — Nicolas Marcacci, 1778-1799. — Augustin Albergotti, 1802-1825. — Sébastien Maggi, 1827-1839. — Attilio Fiascaini, 1843-1862. — Joseph Giusti, 1867-1891. — Donnino Donnini, 1891-1904. — Jean Volpi, 1904-1919.

Ag. Albergotti, *De vita et cultu S. Donati, arretinae Ecclesiae episcopi et martyris*, Arezzo, 1872. — Ammirato, *Vescovi di Fiesole, di Volterra e d'Arezzo*, Florence, 1637. — Angelucci, *Stanze con documenti e note a illustrazione della città e degli uomini celebri d'Arezzo*, Pise, 1816. — Burali, *Vite de vescovi aretini dall'anno 336 fino all'anno 1638*, Arezzo, 1638. — Brizi, *Nuova guida per la città d'Arezzo*, Arezzo, 1638. — Cittadini, *Storia della città d'Arezzo*, Florence, 1853. — *Constitutiones et decreta publicata in synodo diocesana Arretina, quam Petrus Usimbardus, episcopus Arretii habuit anno Domini 1597.* — Drogoni, *Monumenti e notizie storiche riguardanti la chiesa primitiva vescovile d'Arezzo in Toscana.* — Farulli, *Annali ovvero notizie storiche dell'antica, nobile e valorosa città d'Arezzo in Toscana, dal suo principio sino al presente anno 1717*, Foligno, 1717. — Guazzesi, *Dell'antico dominio del vescovo d'Arezzo in Cortona*, Pise, 1760. — *Prima diocesana synodus a Joanne Antonio Guadagni episcopo Arretino celebrata, die 31 maii 1729.* — Rondinelli, *Relazione sopra lo stato antico e moderno della città d'Arezzo con note, e corredata con l'aggiunta di due racconti del 1502 e del 1530 spetanti alla medesima città*, Arezzo, 1755. — Sezanne, *Arezzo illustrata, Memorie storiche, letterarie ed artistiche*, Florence, 1858. — *Memorie storiche per servire di guida al forestiero in Arezzo*, Florence, 1819. — Ughelli-Coletti, *Italia sacra*, Venise, 1717, t. I, col. 402-436. — Cappelletti, *Le Chiese d'Italia*, Venise, 1864, t. XVII, p. 9-179. — Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Munster, 1913, p. 104; Eubel-Van Gulik, *Id.*, 1910, p. 105. — Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, p. 741. — Kehr, *Italia pontificia*. III. *Etruria*, Berlin, 1908, p. 144-196. — Lubin, *Abbatium Italiae brevis notitia*, Rome, 1693, p. 25-26 et *Additiones de Celani*, Rome, 1895, p. 15. — Mansi, *Concil.*, t. XXVI, col. 214-220. — Jaffé, *Regesta Rom. Pont.*, Leipzig, 1885, t. I, p. 553. — Bresslau, *Chronik des Capitels zu Arezzo*, dans *Neu Archiv. Ges. all. deut. Gesch.*, 1880, t. V, p. 442-451. — Le Fèvre, *Les martyrs d'Arezzo*, Paris, 1885. — Grazini, *Vindiciae SS. martyrum Arretinorum*, Rome, 1755.

F. BONNARD.

AREZZO (TOMMASO), cardinal (1756-1833), évêque suburbicaire de Sabine et vice-chancelier de l'Église romaine, fut, dans sa longue carrière, un bon serviteur de la papauté et justifia les compliments diplomatiques que Consalvi lui adressait (Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, p. 349, note 2). Il appartenait à une vieille famille patricienne de Sicile, les marquis d'Arezzo, et naquit le 16 décembre 1756 à Orbetello, dans la Maremme siennoise, où tenait alors garnison, au nom du roi de Naples, Charles III, et dans les présides de Toscane, son père le marquis Orazio, brigadier général dans l'armée napolitaine et colonel du régiment Farnèse. Sa mère Marianne Fitzgerald et Brown, était Irlandaise et née à Dublin, de la famille des ducs de Linster, d'un père grand écuyer du royaume d'Irlande. A huit ans, il fut envoyé à Rome faire ses études au collegio Nazzareno, où l'on élevait alors les enfants de la haute noblesse, puis il fréquenta l'académie ecclésiastique du Collège romain et s'y perfectionna dans le droit civil et canonique. A dix-sept ans, en 1773, il prit l'habit ecclésiastique et son père lui fit conférer le décanat de la cathédrale de Girgenti, avec dispense d'âge et de résidence. Le 23 février 1781, il était fait chevalier de Malte, néanmoins il resta à Rome et entra dans la carrière curiale, en recevant les ordres mineurs. Son titre de chevalier ne fut jamais pour lui, comme celui de doyen, qu'une source de revenus qui facilitait son avancement dans la carrière, car il devint successivement vice-légat de Bologne en 1785, gouverneur de Fermo en 1791, de Pérouse en 1793, de Macerata et gouverneur général des Marches en 1797. En février de cette dernière année, il était commissaire des guerres dans la même province, et il dût abandonner Ancône à l'approche des troupes françaises. En janvier 1798, il dut fuir encore à Macerata devant la division Dessoles que les Jacobins de cette ville avaient appelée. Lorsque le pape Pie VI fut enlevé de Rome par les armées françaises en mars, Arezzo se retira en Sicile, où la mort de son père et de son frère aîné le faisait possesseur de grands biens patrimoniaux. Néanmoins en janvier 1802, il entra dans les ordres sacrés et renonçait à son titre de chef de famille en faveur de son cadet Giuseppe. A cette même date, il était de retour à Rome et envoyé nonce extraordinaire à la cour de Florence, où il restait jusqu'en juillet. Toutefois dans l'intervalle, Pie VII lui avait préparé une mission beaucoup plus importante : le 29 mars, il le préconisait en consistoire archevêque *in partibus* de Séleucie et le 27 avril le nommait nonce à Saint-Petersbourg. Sacré le 6 avril, Arezzo ne put s'acheminer vers son nouveau poste que trois mois après, puis fut arrêté à Vienne par des difficultés survenues du côté de Petersbourg. On lui déniait d'ailleurs l'exercice de ses pouvoirs spirituels et on ne l'accepta que comme ambassadeur extraordinaire. Finalement il reçut ses passeports en janvier 1803 et, après deux mois de préparatifs, employés aussi sans doute à apprendre la langue, il arriva à la cour de Russie, le 9 avril.

Ses prédécesseurs Archetti (voir ci-dessus col. 1545) et Litta, lui avaient laissé deux gros embarras. D'abord les rapports avec les jésuites que Catherine II avait maintenus dans ses États, malgré le bref de Clément XIV, qui supprimait la compagnie. Arezzo jugea inutile de prolonger la lutte et conserva de bons rapports avec leur général, le P. Gruber, personnage influent, considéré dans les milieux orthodoxes et qui rendait des services à la cause de l'Église. L'autre embarras venait du primat de Mohilew, Siestrzenkewicz (voir *idem*), qui, ayant obtenu des pouvoirs extraordinaires de Rome, prétendait les exercer sur tous les chrétiens unis à Rome, latins et grecs. Arezzo

dut lui renouveler ces pouvoirs, en y ajoutant quelques limitations que Rome jugea insuffisantes. Il réussit à faire accepter quatre candidats nommés par le Saint-Siège pour cinq évêchés latins de la Pologne russe, mais ne put arrêter le cinquième qu'Alexandre I^{er} soutenait coûte que coûte. De même il ne put empêcher l'ambitieux primat de prendre sous sa juridiction la faculté de théologie catholique de Vilno, avec le séminaire central qui y avait été annexé. Du moins, il conserva des relations secrètes avec les nouveaux élus, malgré l'interdiction formelle de la chancellerie russe, et ne cessa de les diriger en les préservant des infiltrations fébronienues que Siestrzenkewicz s'efforçait de faire pénétrer partout.

Celui-ci n'avait rien trouvé de mieux que d'imposer la liturgie latine aux uniates ruthènes de l'archevêché de Polotsk. Arezzo les soutint de son mieux, tout en s'efforçant d'éviter tout esclandre, mais il ne put les détourner de solliciter et d'obtenir des représentants au collège ecclésiastique ou conseil civil qui dirigeait les affaires catholiques en Russie et les mettait en relation avec le sénat russe schismatique. Ainsi se préparait la fameuse apostasie que Nicolas I^{er} imposera plus tard aux uniates en séparant le collège en deux et en rattachant celui des uniates au Saint-Synode. Comme témoignage de ses travaux pour soutenir cette cause déjà désespérée, Arezzo transmit à Rome un rapport détaillé sur les trois diocèses de Polotsk, Luck et Brest-Litowski, dont Moroni a donné deux extraits (t. LIV, p. 83, et LIX p. 333). Arezzo s'était maintenu dans son ambassade de camp volant à force d'habileté et en entretenant avec soin des relations de bienveillance avec des personnages haut placés, mais on n'attendait qu'une occasion pour le remercier. Elle fut fournie par l'affaire Vernègue, émigré français qui s'était fait naturaliser russe, et que le gouvernement pontifical dut livrer à la police française. Le 14 juin 1804, Arezzo recevait son congé et le 2 juillet dut quitter Petersbourg, sans avoir obtenu l'audience qu'il sollicitait ; il se rendit à Dresde, dans l'espoir qu'on le rappellerait. Il y était encore le 11 novembre 1805, mais se voyait repoussé par le tzar, de passage dans cette ville. Il rédigea une relation détaillée de ses travaux diplomatiques en Russie, qui se trouve aux archives de famille à Palerme. Sa correspondance diplomatique en cours de publication éclairera grandement les rapports du Saint-Siège avec la Russie. *Nonciatures de Russie d'après les documents authentiques. Nonciatures d'Arezzo, 1802-1806*, par le P. Roué de Journel, S. J., 1^{re} partie, 1802-1804, Rome, 1922 ; cf. *Revue des questions historiques*, 1^{er} janvier 1924, p. 121-128.

Il aurait été en même temps chargé de négocier un concordat avec le roi de Saxe et son séjour dans le pays prit fin brusquement, sur un incident assez bizarre dont il a laissé une relation pittoresque imprimée par Lenzi. Le 9 novembre 1806, Napoléon I^{er} l'appelait à Berlin sans crier gare, au lendemain d'Iéna, et dans une de ces conversations improvisées dont il connaissait la mise en scène dramatique, le chargeait d'une mission à Rome pour imposer le blocus continental au pape. Le 21 novembre il était à Rome : il avait aussitôt des entrevues multiples avec Pie VII, le secrétaire d'État Casoni et autres cardinaux influents, et le lendemain il rédigeait de sa propre main et expédiait à Talleyrand la réponse négative, qu'il aurait d'ailleurs vivement conseillée.

Le châtement ne se fit pas attendre. Dix-huit mois plus tard Arezzo était pro-gouverneur (gouverneur intérimaire) de Rome, à une époque où le César omnipotent privait le pontife, les uns après les autres, de ses serviteurs fidèles et ses conseillers les plus indispensables. Le 6 septembre 1808, il était enlevé de

Rome, conduit en Toscane, puis de là transféré à Novare, et en mars 1811 déporté en Corse, à Bastia. Dans ces deux exils, il trouva des centaines de prêtres romains exilés pareillement pour leur fidélité au chef de l'Église. Arezzo leur procura tous les secours et les réconforts qui étaient en son pouvoir. En juillet 1812, un officier français vint le sommer d'avoir à prêter serment à l'empereur comme son sujet, sous prétexte qu'il était né en Toscane. Sur son refus, il fut interné dans le donjon de Corte, avec un semblant de liberté, s'en échappa le 29 novembre et pendant un mois erra de maquis en maquis, de cabane en cabane, généreusement abrité par de braves paysans, qui secouraient en lui le ministre de Dieu et du pape. Le 30 décembre, une barque le transporta à l'île de la Maddalena sur les côtes de Sardaigne, d'où il put rejoindre la cour de Piémont à Cagliari. Il y trouva la meilleure hospitalité et rédigea dans un style attrayant le récit de ses aventures. Sa relation, conservée aux archives de famille, a été traduite dans la *Revue de Paris*, juillet 1916.

Lorsque Pie VII rentra dans ses États en 1814, Arezzo ne tarda pas à le rejoindre le 24 mai, et de suite les charges et les honneurs s'accumulèrent sur sa tête. Il devint successivement membre de la commission d'enquête sur la conduite répréhensible que certains évêques des États de l'Église avaient tenue à l'égard de l'usurpateur; attaché à la commission cardinalice pour la réforme ecclésiastique, vice-commissaire de l'Inquisition, le 7 juin, le 16 septembre examinateur en droit canon des promus à l'épiscopat, enfin cardinal le 8 mars 1816, du titre de *San Pietro in vincoli*. Le 2 avril, Pie VII l'attachait aux congrégations de la Propagande, des Évêques et réguliers, de la Consistoriale, etc. Le roi de Naples Ferdinand II lui assignait une pension de 6 000 ducats sur les menues épiscopales de Palerme et de Girgenti. Il désirait le prendre à son service, l'appela à l'archevêché de Palerme, le nomma en 1821 membre du Conseil d'État extraordinaire institué pour la réforme du royaume de Naples et, le 18 novembre 1823 lui offrit encore la lieutenance générale de celui de Sicile. Mais Arezzo refusa toujours d'abandonner l'Église romaine. Le 28 août 1818, il avait été nommé légat de Ferrare, et il y résida ordinairement pendant plus de quatorze ans, même après qu'il eut été nommé à l'évêché suburbicaire de Sabine (29 mai 1820). On signale peu d'actes de sa gestion. En 1819, il réorganisa l'Académie littéraire des *Ariostei intrepidi*. En 1826, Léon XII le chargeait d'enquêter sur l'attentat commis à Ravenne contre le légat cardinal Rivarola par quelques suppôts des sociétés secrètes. Il favorisa aussi de son mieux le rétablissement du collège des jésuites à Ferrare.

Le 5 juillet 1830, Pie VIII le rappela en le nommant vice-chancelier de l'Église romaine et abbé commendataire de San Lorenzo in Damaso, titre afférent à la première charge. Il ne prit possession que le 16 novembre (Moroni, t. LXXX, p. 245-246). Il était en même temps protecteur du couvent de l'Ara caeli et de l'archiconfrérie du tiers ordre dominicain de Sainte-Catherine de Sienne. Il mourut à Rome, le 3 février 1833 et fut enterré dans l'église de San Lorenzo, où la Propagande, à laquelle il avait laissé la grosse part de sa fortune, lui éleva un tombeau avec une inscription que rapporte Boglino.

Les sources les plus importantes pour cette biographie sont : Pierling, S. J., *La Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1912, t. v, à partir de la p. 349 (où l'auteur indique en note les principaux ouvrages sur le personnage) jusqu'à la fin du volume; et P. Lenzi, *Un diplomatico orbetellano nel tempo napoleonico*, Rome, 1905. Plaque de 27 pages, qui a utilisé les archives de la famille et donne aussi, avec un beau portrait du cardinal, de nombreuses références. A consulter encore Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclésiastica, passim*; voir surtout t. m, p. 18-19. — Boglino, *La Sicilia ed i suoi cardinali*, Palerme, 1884, p. 80-85. — Migne, *Dictionnaire des cardinaux*, Paris, 1857, col. 257-258, n'est pas toujours exact dans ses renseignements.

P. RICHARD.

ARFONS (Tarn, canton de Dourgne). Cette localité, à partir du xvi^e siècle, est désignée sous le nom d'Arfons. Elle est située dans la Montagne Noire, sur les limites des départements du Tarn et de l'Aude; elle s'étend sur le plateau d'un monticule qu'entourent de tous côtés des montagnes élevées.

Les hospitaliers la possédèrent dès le xiii^e siècle, au moins depuis les environs de 1170; très florissante entre leurs mains, elle leur fut enlevée par un puissant seigneur du voisinage, Raymond de Dourgne. Celui-ci, en 1236, pris de repentir, la leur restitua et se fit agréer comme frère donat de l'Hôpital. A son exemple Gilbert de Rosilles, Pierre Barrau de Sorège, rendirent aux hospitaliers ce qu'ils avaient usurpé. En 1237, Sicard de Puylaurens leur abandonna ses biens à Arfons, à Saint-Germier (Haute-Garonne, canton de Villefranche de Lauragais et à Esquilles (id., commune de Villefranche); mais son fils Jourdain de Sayssac ne cessa de les leur disputer, et ne les leur reconnut que par son testament en 1280. En 1325, Constance, femme du chevalier Hugues Gérard donna aux hospitaliers d'Arfons la seigneurie de Naquamas (Tarn, cant. Dourgne, comm. Massaguel).

A partir du xiv^e siècle, les commandeurs d'Arfons ajoutèrent au titre de cette commanderie celui de Puylaurens, où leurs possessions étaient assez étendues.

Les invasions anglaises, à partir du xiv^e siècle, ruinèrent la commanderie; en 1390, le commandeur, réfugié au château de Caucalcirès (Tarn, canton de Mazamet), dut aliéner une partie des biens de la commanderie, qui ne se releva jamais des maux et des dévastations qu'elle avait soufferts à cette époque. Elle végéta encore pendant le xv^e siècle, mais au xvi^e (après 1538, et avant 1560), elle fut incorporée à Renneville, dont elle devint un des membres.

Ses archives sont conservées à Toulouse, aux archives départementales de la Haute-Garonne, dans le fonds de la commanderie de Renneville.

COMMANDEURS : Raymond Clavel, vers 1170. — Élie de Rassac, ou de Rosat, 1298. — Pierre de Caylus, 1305-1308. — en (1307, lieutenant Raymond de Salvan). — Arnaud de Boren, 1315. — Arnaud de Jori, 1318-1332. — Jean de Paul, 1334. — Arnaud de Marquafave, 1390, 1395. — Ithier de Poncet, 1395. — Raymond Rolis, 1506. — Du Broc, avant 1538. — Philippe du Bourg, 1538.

A. du Bourg, *Historique du grand prieuré de Toulouse*, 2^e édit., Paris et Toulouse, 1883, p. 110-116. — Belhomme, *Notice historique sur le lieu d'Orfous, vulgairement Arfons, ancienne commanderie de l'ordre de St. Jean de Jérusalem dans la Montagne Noire*, dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. v, p. 223-276.

J. DELAVILLE LE ROUX.

IMPRIMERIE LETOUZEY ET ANÉ, 87, BOULEVARD RASPAIL, PARIS-VI.

(R. C., SEINE 40.141)

44863

THEOLOGY LIBRARY
CLAREMONT, CALIF.

113170 3

FOR REFERENCE

A13179.3

NOT TO BE TAKEN FROM THE ROOM

